

COLLECTION

DES

# ROMANS DE CHEVALERIE

*PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE*
55, *quai des Grands-Augustins.*

ALFRED DELVAU

# COLLECTION
# DES ROMANS
# DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME PREMIER






PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER


PAGES.

Étude sur les Romans de Chevalerie et sur les origines de la Langue française. . . I
Fier-à-Bras. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1
Histoire des Voyages de Scarmentado. . . . . . . . . . . . . . . . . 43
Histoire d'un bon Bramin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 47
Ogier le Danois. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 49
Histoire des Quatre Fils Aymon. . . . . . . . . . . . . . . . . . 97
Huon de Bordeaux. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 145
Poésies du xv^e siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 192
Milles et Amys. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 193
Guérin de Montglave. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 241
La Chanson de Roland, extraits. . . . . . . . . . . . . . . . . . 286
Poésies du xvi^e siècle . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 288
Berthe aux Grands Pieds. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 289
A propos du roman Berthe aux Grands Pieds, note. . . . . . . . . . . 312
Aucassin et Nicolette. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 314
Alboufaris, Père des Cavaliers. . . . . . . . . . . . . . . . . . 328
Galien restauré. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 337
Babouc ou le Monde comme il va. . . . . . . . . . . . . . . . . . 376
Poésies du xvi^e siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 382
La Princesse Parizade. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 383

ÉTUDE

SUR LES

# ROMANS DE CHEVALERIE

# ÉTUDE

SUR LES

# ROMANS DE CHEVALERIE

ET

## SUR LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Cette Étude n'a jamais été publiée, que nous sachions; elle existait en *empreintes*, et, malheureusement, quelques pages du texte ont disparu. Nous avons donc indiqué par des points les passages manquants. Le public regrettera avec nous les belles pages qu'une négligence déplorable nous a ravies; mais avec nous, nous l'espérons, le public jugera que, même tronquée, cette Notice sur les Romans de Chevalerie est encore digne de l'impression. (*Note de l'Éditeur.*)

A M. F. VIALAY, A PARIS, A SAINT-MANDÉ, OU DANS UN COIN QUELCONQUE DU MONDE.

*Où êtes-vous à cette heure, mon cher ami? Je ne vous rencontre jamais qu'une fois l'an, au printemps, avec les hirondelles, et chacune de ces rencontres-là me porte bonheur. Si j'avais l'honneur d'être* dans les petits papiers *du dieu Hasard, je le prierais de me ménager avec vous de plus fréquentes et de moins rapides entrevues. Mais je suis brouillé, depuis ma naissance, avec ce Dieu-là — et avec quelques autres. Il faut que j'en prenne mon parti!*

*En quelque lieu que vous soyez, cependant, mon ami, je vous dois le témoignage public de ma vive et sincère sympathie pour votre chevaleresque caractère et pour votre vaillant cœur. Vous qui êtes si souvent venu en aide aux autres,* de toutes les façons, *vous me permettrez bien de m'acquitter envers vous avec la seule monnaie dont je dispose.*

*Ce livre est un monument. Je le dis avec d'autant moins de modestie qu'il n'est pas mon œuvre propre, puisque les matériaux principaux m'en ont été fournis par d'autres écrivains, et que je n'en ai été que l'obscur ouvrier, — c'est-à-dire l'humble translateur.*

*Si ce livre était destiné à l'oubli, je me garderais soigneusement d'inscrire votre nom à la première page. Mais il durera autant et plus que beaucoup d'autres : il est intéressant, d'abord, ensuite il est tiré à des milliers d'exemplaires, double raison pour moi de vous le dédier, afin de multiplier à l'infini les témoignages de ma reconnaissance et de mon amitié.*

*Adieu donc, loyal et chevaleresque ami. J'espère vous serrer la main aux prochains muguets, — dans un an d'ici. Quant à moi, qui ne me suis tant extériorisé que pour vous saluer cordialement, je vais faire comme les animaux de nos forêts, qui effacent leurs traces à la porte de leur tanière : je vais me retirer en moi.*

Les Grimettes, juin 1859.

ALFRED DELVAU.

On enrichit les langues en les fouillant.
JOUBERT.

## I

Tout le monde n'a pas les reins assez fermes pour porter sans tressaillement le rude fardeau de la vie. Beaucoup crient grâce à mi-route, les reins cassés et le cœur brisé, et se couchent tout de leur long dans le premier fossé venu — pour y dormir leur somme éternel. Il faut être de la taille de Montaigne et de la santé de Charron pour jouer utilement, durant ce voyage, de cet instrument dont je n'ai jamais pu trouver l'embouchure pour ma part, et qui s'appelle la Philosophie, — « cette science qui faict estat de sereiner les tempestes de l'âme et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire. »

Doux oreiller, en effet, pour dormir sa vie, que la philosophie; mais, pour le trouver tel, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne. Et la tête du *communi martyrum* est assez mal faite !

Comment se soustraire, alors, aux giboulées désastreuses de la vie ? Comment éviter les heurts douloureux, les contacts malsains, les trivialités écœurantes ?

En se réfugiant le plus souvent possible dans ce Paraclet qui s'apelle le Rêve, — en faisant des contes ou en en lisant.

« Faisons des contes, mes amis, faisons toujours des contes. Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive. »

C'est Denis Diderot — un malheureux de génie — qui a dit cela. Vous voyez que la fatigue et la douleur ne sont pas d'invention récente, — le mal de ce siècle, comme on a voulu le faire croire. Et avant Diderot, d'autres illustres penseurs l'avaient dit aussi, en des langues différentes, — Job tout le premier. N'est-ce pas Bossuet qui a parlé de « cet insurmontable ennui qui fait le fond de la vie humaine ? » Hélas ! l'homme est en proie à cette vilaine maladie-là depuis qu'il est en proie à cette autre maladie qui s'appelle la Vie, et dont la Mort seule peut le guérir. L'Enfer ne voulait plus abandonner Proserpine depuis qu'elle avait mangé le fameux pépin que vous savez : l'Ennui ne veut pas abandonner l'homme depuis que sa grand'mère Ève a mangé, elle aussi, cet autre fameux pépin non moins diabolique que le premier. Maudits pépins !

Puisque le monde s'ennuie, il faut l'amuser, — bien qu'il soit aussi inamusable que ce maussade vieillard qui s'appelait Louis XIV. Il est vrai que madame de Maintenon s'y prenait assez mal pour distraire ce royal ennuyé, et que les amuseurs de la foule s'y prennent aussi mal que madame de Maintenon. A l'un les homélies du père La Chaise et les austères entretiens de Bossuet. A l'autre, les romans obscènes et les romans bêtes. Maigre nourriture pour des cervelles en appétit de distractions !

Il y en a une autre : les *Contes* et les *Romans de chevalerie*.

> « Si *Peau d'âne* m'était conté
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Ainsi parlait Jean de la Fontaine, ce grand enfant qui se réfugiait dans le Rêve pour échapper à la Réalité, et qui s'entretenait familièrement avec les bêtes, — pour n'avoir pas à causer avec les hommes.

Faisons-nous donc conter *Peau d'âne*, ô mes amis ! *Peau d'âne* — et surtout *Amadis de Gaule*, *Artus de Bretagne*, *Lancelot du Lac*, *les Quatre fils Aymon*, *Huon de Bordeaux*, *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Pierre de Provence*, *Cléomades et Claremonde*, *Gérard de Nevers*, *Guérin de Montglave*, *Flores et Blanchefleur*, *la Comtesse de Ponthieu*, *Roland amoureux*, *Doolin de Mayence*, *Eustache-le-Moine*, *Ciperis de Vineaux*, *l'Archevêque Turpin*, *Ogier-le-Danois*, *Fier-à-Bras*, *Galien Réthoré*, *Perceval-le-Galloys*, *Isaïe-le-Triste*, *Messire Clériadus*, *Gérard de Roussillon*, *Gyron-le-Courtois*, *Jehan de Saintré*, *Jean de Paris*, *Gérard d'Euphrate*, *Olivier de Castille*, *Méliadus de la Croix*, *le Chevalier Mabrian*, *Geoffroy à la Grand'dent*, *le Preux Mervin*, *Giglan fils de Gauvain*, etc., etc., etc. La liste en est longue, et je m'arrête ici pour ne pas fatiguer le lecteur par une énumération fastidieuse : mais je la trouve trop courte, pour ma part. Je les ai lus tous aux jours — lointains déjà — de ma rêveuse enfance, et, faute d'autres, je les relis aujourd'hui. Pourquoi n'y en a-t-il pas davantage, hélas ! je les lirais avec tant de joie jusqu'aux heures — proches peut-être — où la nuit descendra sur mes yeux et sur ma vie !

Ce n'est pas mon sentiment seul que je vous donne là. C'est le sentiment de bien d'autres ! Des générations entières se sont nourries de cette lecture — que blâment les gens graves et froids, — et ce n'est pas cela qui les a poussées plus vite dans la tombe, où elles sont descendues, au contraire, sans s'en douter.

Les romans de chevalerie n'ont été dangereux pour personne, — excepté peut-être pour Paolo et Francesca di Rimini, qui se donnèrent le baiser savoureux que vous savez en lisant ensemble *Lancelot du Lac*. Le livre tomba — et Malatesta entra, féroce. Mais, à part ce douloureux accident, les romans de chevalerie n'en ont jamais occasionné d'autres. La parodie de Michel Cervantes, elle-même, n'est pas une parodie, et son Don Quichotte est un brave cœur qui se battait contre des moulins comme il se serait battu contre des hommes. Il n'est pas si fou que cela, ce vaillant coureur d'aventures, — ou, en tout cas, il a la folie des nobles cœurs.

## II

Qu'est-ce, en effet, que les romans de chevalerie, s'ils ne sont pas une école de grandeur d'âme ? Que font, je vous prie, tous ces chevaliers errants, sinon une guerre à outrance aux félons, aux méchants et aux lâches ? Le monde ne rêvait pas, alors, il était en marche vers une émancipation qui se rapprochait d'heure en heure, et il fallait bien concourir à ce glorieux travail d'affranchissement. L'humanité commençait à émerger de ses ténèbres ! L'âme commençait à émerger de la matière ! « O noble enfance de l'âme, — s'écrie quelque part George Sand, — source d'illusions sublimes et de dévouements héroïques !.. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La langue s'essaye, la langue bégaye, la langue se forme, et l'on peut suivre ses progrès pas à pas, — c'est-à-dire roman à roman.

Bégaiements d'une langue géante, bégaiements prodigieux comme ceux de Gargantua qui, à son entrée dans le monde, « brasmoit demandant a boyre, a boyre, a boyre, » — ce qui dénotait de sérieuses dispositions! Toutes les langues ne parlent pas aussi distinctement à leur début, et celles qui bégaient, d'ordinaire, le font avec l'inintelligibilité du bégaiement. Mais la langue française, — appelée à dominer le monde, à se substituer aux autres langues parlées, — devait avoir une enfance virile, et elle l'a eue.

Il ne faut pas aller chercher bien loin pour en avoir la preuve : les Chansons de Geste et les Romans de la Table-Ronde la fournissent irréfutablement.

Il n'est ici question que de la langue d'Oil, — le roman du nord, comme la langue d'Oc était le roman du midi. C'est la langue par excellence, la langue nationale, la langue maternelle. N'est-ce pas la France que les trouvères ont chantée d'abord, avant tout et avant toutes, quand les troubadours chantaient les dames, puis les dames, et encore les dames? Les dames, c'est intéressant à chanter, certes, — plus intéressant encore à aimer. Mais la France est la dame suprême, c'est le flanc qui a porté le monde, ce sont les entrailles d'où est sortie la Liberté, — c'est-à-dire l'Intelligence.

C'est donc la France que chantent les premiers trouvères. C'est à la France que sont dédiées les chansons des douze pairs, les Chansons de Geste, — comme celle de Roland, par exemple.

J'ai donné trois extraits de ce merveilleux poëme, à la suite et à propos de *Guérin de Montglave*, — où se trouve le récit émouvant de la défaite de Roncevaux. J'aurais voulu avoir la place et l'autorisation de citer les quatre mille cinq cents vers qui le composent. Mais le peu que j'en ai cité suffit amplement à la démonstration de cette double vérité, à savoir que c'est un poëme national, un poëme français, et qu'il est du x$^e$ siècle, — comme les poëmes de Robert Wace.

Je parlais, tout à l'heure, des étapes de la langue française. Il serait intéressant de les signaler une à une, certes; mais il faudrait pour cela des volumes, et je ne dispose que de quelques pages. Et puis, les origines vraies d'une langue sont comme celles d'une nation, à peu près indéchiffrables, et je suis bien forcé de laisser de côté cette quête des sources du Nil pour commencer là où commencent les auteurs de l'histoire littéraire de la France, — c'est-à-dire aux environs du x$^e$ siècle.

Avant cette époque, il y a des ténèbres, il y a le *romanum rusticum*, — le roman rustique, la langue vulgaire des Gaules, formée du celtique, du grec et du latin; puis, après ce roman rustique, une langue qui s'est débarrassée de ses langes primitifs et à laquelle va succéder la véritable langue romane, la mère de la langue française. Le *romanum rusticum* a peu de monuments écrits; le roman du ix$^e$ siècle en a davantage. Mais les ténèbres ne s'en font pas moins sur ses évolutions, sur son développement, sur sa formation. Son travail de gestation et de parturition s'est accompli mystérieusement, à l'insu de tout le monde : la langue romane est arrivée à terme, elle est née, — mais on ne connaît exactement ni son père ni sa mère. Elle est née viable, — voilà tout.

Le premier monument, le monument capital de la langue romane, c'est le *poëme sur Boëce*, — sur ce grand homme qui fut persécuté si odieusement par Théodoric, roi des Visigoths, lequel le fit mettre à mort après l'avoir laissé en prison pendant longtemps. Boëce avait composé dans sa prison un *Traité de la Consolation de la Philosophie*; ce fut à propos de ce remarquable ouvrage que fut écrit le poëme qui nous occupe, et où se trouve racontée avec éloquence l'austère vie de ce philosophe chrétien.

Avec éloquence, ai-je dit. Permettez-moi de citer les douze premiers vers : ils ont un double intérêt, comme pensée et comme expression. On y retrouvera des formes tout-à-fait françaises, des formes grammaticales d'aujourd'hui, des idiotismes, à côté de mots grecs, latins, celtes, gothiques, et des désinences romano-méridionales :

« Nos jove omne, quam dius que nos estàm,
De gran follia per folledat parlam,
*Quar* no nos memora per cui viuri esperam,
Qui nos sosté, *tan* quan per terra anam,
E qui nos *pais* que no murem de fam,
Per cui salves m'esper, pur *tan* qu'ell claman.

Nos jove omne *menam tan mal jovent*,
Que us non o preza sis trada *son parent*
Senor, ni par, sill *mena malament*
Ni lus vel l'altre, sis fai fals *sagrament*;
*Quant* o fait, mica no *s'en repent*,
Et ni vers Deu *non fait emendament*...
. . . . . . . . . . . . . . »

(Nous tous, tant que nous sommes jeunes, nous ne faisons que des folies et ne commettons que des erreurs, et nous ne nous souvenons point de Celui qui nous fait vivre, nous soutient pendant que nous marchons à travers la vie, et qui nous repaît afin que nous ne mourions pas de faim; Celui que j'invoque sans cesse, et par qui j'espère mon salut éternel.

Nous, jeunes hommes, nous menons mal notre jeunesse. L'un trahit son seigneur, son parent, son père, son ami; l'autre fait méchancetés, vilenies et faux serments à foison, et ni l'un ni l'autre ne s'en repentent, ni l'un ni l'autre ne se corrigent...)

Tout cela est d'une haute éloquence et d'un austère langage. Tout cela est digne du philosophe

à propos duquel c'est écrit. Le souffle court sur ces vers : c'est la raison qui parle à des fous. Hélas! les fous persistent, — afin de donner prétexte à la raison de persister aussi.

J'ai souligné à dessein certains mots, certaines phrases. *Quar* est la conjonction française *car; pais*, c'est la troisième personne de l'indicatif du verbe français *repaître; parent* est le substantif francais *parent; s'en repent* est une construction toute française ; *quant* est l'adverbe français *quand; menam tan mal jovent* est une forme grammaticale toute moderne, *mener mal sa jeunesse*, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer d'autres idiotismes, d'autres formes grammaticales purement françaises, qui se trouvent dans le courant de ce poëme, telles que : *Guérir son corps et son âme, faire semblant, jeter en prison, tenir pour seigneur, ne faire que mal penser, bâti de foi et de charité, se faire petit*, etc., etc., etc. Je renvoie les curieux au manuscrit de la Bibliothèque d'Orléans.

Après le *poëme sur Boëce*, vient un roman composé par Philoména, « lequel livre contient l'histoire de la prinse des villes de Narbonne et de Carcassonne par Charlemaigne, » — comme le dit Guillaume de Catel, dans ses Mémoires du Languedoc.

Après le roman de Philoména, les Chansons de Geste, les romans de chevalerie, les poëmes anglo-normands, les actes publics, les sermons. Mais le *Romanum rusticum* est loin déjà, la langue d'Oil est arrivée, dégagée à peu près de ses broussailles latines, avec son cortége d'articles, de déclinaisons, de conjugaisons, d'adverbes, avec sa physionomie, — avec son originalité, en un mot. Sa vieille rivale lutte encore; mais la langue romane du nord est jeune, hardie, aventureuse, — à elle l'avenir, à elle le monde! Les savants seuls entendent le latin; mais personne ne le parle plus. La langue romane, au contraire, devient la langue de la foule, parce qu'elle est devenue la langue des écrivains, des poëtes, des trouveurs. Laissez-la faire, laissez-la grandir à son aise, laissez-la se développer en liberté, et ses allures vont prendre plus de vivacité, plus de hardiesse, plus de grâce encore : elle va devenir la langue de Thibault de Champagne, de Guillaume de Lorris et de Joinville; puis la langue de Christine de Pisan et de Froissard ; puis la langue de Monstrelet, d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans et de François Villon; puis la langue de Clément Marot, de François Rabelais et de Mathurin Régnier; puis la langue de Jacques Amyot, de Pierre de Brantôme et de Pierre de Ronsard; puis la langue de Michel de Montaigne, de Pierre Charron et d'Etienne de la Boëtie; puis la langue de Malherbe, de Balzac, de Pascal, de Descartes, de Bossuet, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Mallebranche, de Labruyère, de Fénelon ; puis la langue de Buffon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Denis Diderot; puis la langue des deux Chénier, de Chateaubriand, de Volney, de madame de Staël, de madame de Genlis, de Laclos, de Baour-Lormian et de Luce de Lancival; puis enfin la langue de Victor Hugo, de Lamartine, de Béranger, de Paul-Louis Courier, de La Mennais, d'Honoré de Balzac et de George Sand.

## IV

Mais comme je n'écris pas précisément l'histoire littéraire de la France, on me permettra de revenir à mon point de départ, — c'est-à-dire aux romans de chevalerie.

J'y reviens donc.

Les romans, en général, sont beaucoup plus lus que les histoires, et leurs lecteurs sont beaucoup plus jeunes — et plus intéressants aussi, parce que ces lecteurs-là sont ordinairement des lectrices. L'Histoire est une pédante, mal habillée de corps et de visage, rogue et marmiteuse, sombre et maussade, qui ignore la grâce et qui n'a jamais su sourire. La Fable est une fée rayonnante de beauté, une charmeresse court-vêtue, qui conduit on ne sait pas où, dans des abîmes charmants — où l'on oublie la vie. Pour aimer l'une, il faut n'avoir plus ni dents, ni cheveux, ni illusions, ni rien du tout. Ceux qui aiment l'autre sont dignes d'être aimés eux-mêmes. Voilà toute la différence.

Viande creuse, soit. Mais on se contente de si peu, à vingt ans! Vingt ans, n'est-ce pas l'âge où l'on vit « d'amour et d'eau fraîche, » — comme disent ironiquement les vieux et les vieilles qui vivent de tisanes et de racahout des Arabes? C'est une bonne chose, l'eau fraîche! Meilleure chose encore, l'amour! Et les romans, donc?...

Je l'ai dit en commençant : Les contes, les romans, les rêves, sont le Paraclet dans lequel on doit se réfugier pour se soustraire aux trivialités écœurantes et aux réalités monstrueuses de la vie.

Il y a romans et romans. Il y en a qu'on déclare immoraux et qui sont innocents comme des agneaux; d'autres, au contraire, sont tenus pour moraux, qui sont malhonnêtes en diable. La morale est une monnaie comme une autre : chaque époque la frappe à son effigie et lui donne un cours forcé, — jusqu'au jour où cette morale d'or, d'argent ou de cuivre se trouve démonétisée et jetée au grand creuset du bon sens, ou placée dans un médailler comme objet de curiosité. Qui de nous n'a, dans sa tête, une collection plus ou moins riche de morales?

Il est bien entendu qu'ici je ne parle pas le moins du monde de la morale éternelle, — cette lampe sacrée qu'est chargée d'entretenir cette vestale qu'on appelle la conscience humaine. La vraie morale n'a rien à voir là-dedans.

Quelques écrivains chagrins ont condamné les romans de chevalerie comme immoraux, sous les prétextes les plus étranges et les plus puérils, et ce

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est d'abord Olivier, que son fils Galien vient de retrouver.

« Galien s'aperçut alors qu'Olivier changeait affreusement de visage. De vermeil comme feu qu'il était d'abord, il devint tout-à-coup vert comme feuille, puis noir comme charbon.

« — Père! père! s'écria-t-il, vous mourez donc? Ah! cher père, il faut nous quitter ici-bas, je le vois bien... Je prie Jésus-Christ qu'il vous veuille recevoir en sa gloire de Paradis, car vous en êtes plus digne que nuls au monde, vous et vos vaillants compagnons...

« Lors il lui prit la tête en son giron et le baisa plus de cent fois. Olivier était mort.

« — Beau fils, dit à son tour Roland d'une voix qu'on entendait à peine, n'oublie pas de saluer Belleaude en mon nom, et de lui dire que je l'ai aimée jusqu'à la dernière minute de ma vie mortelle... Prie-la de ne jamais se marier... Qu'elle entre dans une abbaye et y consacre sa vie au Seigneur... et à mon souvenir... De cette façon, peut-être pourrons-nous nous revoir encore quelque part... là où vont les créatures qui ont aimé et n'ont pas su haïr... Adieu!...

« — Sire, répondit Galien navré, ne vous inquiétez de rien... je ferai religieusement votre message auprès de votre mie... mais j'ai peur qu'elle ne meure de deuil en l'apprenant, car elle vous aime de bon cœur...

« — Ainsi soit-il! murmura Roland, en se roidissant dans une dernière convulsion.

« Galien se pencha sur lui et le baisa au front : Roland était mort.

« Il alla vers l'archevêque Turpin.

« — Beau fils, râla ce vaillant homme, n'oublie pas de saluer Charlemagne de ma part...

« Et, cela dit, il expira. »

Est-ce suffisamment émouvant, tout cela? Ces rudes hommes d'autrefois savaient-ils mourir?

Savaient-ils aimer aussi? Ah! Jacqueline! Ah! Belleaude! répondez pour moi.

« Charlemagne se rendit au palais, où il manda Belleaude, qui accourut. Le vieux roi l'attira sur sa poitrine, la baisa au front et lui dit :

« — Belle amie, savez-vous de quoi je vous prie? C'est de ne point vous dolenter outre mesure de ce que je vais vous apprendre...

« — Et qu'avez-vous donc à m'apprendre, Sire?... demanda Belleaude, pâle et tremblante.

« — Vous avez perdu Roland, votre ami, et Olivier votre frère, traîtreusement occis à Roncevaux! répondit Charlemagne, en embrassant de nouveau Belleaude.

« Quand elle eut entendu cette cruelle parole, tout le sang de son corps se changea et retourna, et elle tomba tout de son long à terre, morte.

« — Quelle piteuse fin! murmura Charlemagne en contemplant la pauvre Belleaude. Ah! Ganelon! Ganelon! comme je te ferai mourir vilainement!... »

## V

Voilà pour *Guérin de Montglave*. Roman « immoral, » n'est-ce pas?

Il y en a encore d'autres! *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Huon de Bordeaux*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, etc., etc.

*Mélusine* est un roman fait au XIVe siècle sur la légende populaire, et il a été, pendant longtemps, aussi populaire que la légende. Je ne sais pas si Mélusine est « immorale; » je sais seulement que cette pauvre *serpente* m'a violemment intéressé dans ma prime-jeunesse, et que j'ai souvent envié le sort de son bel ami Raimondin, — malgré le châtiment navrant qui punit sa curiosité.

D'abord Mélusine est fille de fée, ce qui a son charme; ensuite elle est riche comme il n'est permis à personne de l'être; puis, — et c'est ce qui vaut le mieux, — elle est d'une beauté non-pareille, qui ne se flétrit pas un seul instant, malgré les années qui s'accumulent sur sa tête et malgré les enfants qui sortent de ses flancs charmants. Elle est grand'mère, et elle est toujours aussi belle que le jour où Raimondin l'a rencontrée dans la forêt de Colombiers, près de la Fontaine-de-Soif, par une lune « claire-luisante, s'ébattant sur l'herbe en compagnie de deux gentes dames blanches. » Ninon de Lenclos avait trouvé le moyen d'être encore séduisante à quatre-vingts ans; Mélusine, plus favorisée, trouve moyen d'être belle et jeune à l'âge où les femmes sont vieilles et respectables ! quoi qu'elle fasse, elle a toujours vingt ans!

Ce roman venge Eve, Pandore, Psyché, Sémélé, — toutes les curieuses profanes et sacrées. Raimondin est heureux; il est aimé d'une femme charmante, il est riche, il est père, il a tout ce qu'on peut désirer de bonheur en ce monde : il faut que la curiosité vienne le mordre au cœur! Pendant vingt ans, il n'a pas songé un seul instant à s'inquiéter de ce que Mélusine pouvait faire le samedi. Mais voilà qu'un jour le soupçon entre dans son esprit, — « soupçon amer comme fiel, ardent comme braise, aigu comme acier! » Il veut voir et savoir!

« Raimondin, pâle et tout en sueur, regarda devant lui, par le pertuis qu'il avait fait, et il aperçut Mélusine toute nue, blonde et merveilleuse de beauté, qui s'ébattait au soleil dans une large cuve de marbre blanc, bordée d'arbres épais sur les ramures desquels chantait un peuple d'oiseaux rares... A un mouvement plein de grâce que fit Mélusine, et qui découvrit la partie de son corps qui baignait dans l'eau de la piscine, Raimondin re-

marqua avec étonnement que cette partie du corps se terminait en queue de serpent... »

Hélas! voilà quel était le secret de la pauvre Mélusine : femme pendant six jours de la semaine, elle devenait serpente le septième jour, — pour expier je ne sais quelle faute commise par elle avant son mariage.

Il faut lire les mélancoliques reproches de Mélusine à Raimondin :

— « Mon doux ami, lui dit-elle, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur!... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui, la légitime fontaine de pitié et de miséricorde... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet...

— « Pour Dieu et pitié! s'écria Raimondin, veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur...

— « Adieu! adieu! adieu! répondit Mélusine en se penchant vers Raimondin et en l'accolant doucement. Adieu, mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie! Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux..... Mais jamais, au grand jamais, tu ne me verras en forme de femme..... Adieu donc, moitié de mon âme! Adieu donc, moitié de ma vie!...

« Lors donc qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, elle s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie. »

Voilà pour le roman de *Mélusine*, — tout aussi immoral que *Guérin de Montglave*, comme on voit.

Les puritains se sont escrimés surtout contre *Tristan de Léonois* et contre *Lancelot du Lac*, — et, à cause de cela, je serais tenté de les préférer aux autres, s'il pouvait y avoir des préférences pour ces romans si pleins d'attraits, depuis le premier jusqu'au dernier!

Les puritains en question n'aiment pas les gens qui s'aiment, — et l'on conjugue beaucoup le verbe *amare* dans *Tristan de Léonois* et dans *Lancelot du Lac*. Aimez-vous! aimez-vous toujours, jeunes hommes et jeunes femmes! Toute la vie est là.

Je ne suis pas seul de mon avis à ce propos, comme bien vous pensez. M. Paulin Paris, dans ses *Notices sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale*, fait un grand éloge du *Tristan*. Quant au *Lancelot*, voici ce qu'en dit M. Léon Plée dans son excellente Introduction au *Glossaire français polyglotte* : « Le *Lancelot* est faible d'intrigue, mais d'un style admirable, clair, limpide, incidenté, plein d'une foule de mots fort jolis qui font image et semblent tout nouveaux, soit par leur composition, soit par leur emploi, soit par leur forme elle-même. Un très grand nombre de sentences, d'axiômes amoureux, ont passé de cette œuvre dans les livres qui l'ont suivie. Quelques passages sont imprégnés d'un parfum de gaîté qui donne la meilleure idée de ce que l'on nomme l'ancienne gaîté française. »

Quant aux reproches d'immoralité, néant!

Si ces romans de chevalerie sont licencieux, ils ne le sont qu'à la façon des rossignols.

## VI

M. Léon Plée parle du « style admirable » de *Lancelot du Lac*, et de la « foule de mots fort jolis » qu'on y rencontre. Il a raison, et ce qu'il dit de ce roman, il aurait pu le dire aussi des autres. C'est pour qu'on en pût juger à coup sûr que j'ai cité quelques passages de *Mélusine* et de *Guérin de Montglave*.

Car, quoique ce ne soit pas le style primitif dans toute son intégrité, — style plein de saveur, seulement pour les lettrés, — j'ai fait tous mes efforts pour lui conserver sa naïveté, sa grâce, sa bonhomie, son originalité, en un mot. Ai-je réussi? Les lecteurs prononceront.

Il y avait là un écueil. Ces romans de chevalerie sont intéressants comme fond et comme forme. Même traduits librement, — comme quelques-uns l'ont été par le comte de Tressan, — ils eussent conservé quelques-unes de leurs séductions, celles de leur fabulation; mais cet accent, ce parfum, cette saveur qu'ils ont dans leur langue du XII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle, comment la leur conserver?

A cela je n'ai vu qu'un moyen, à savoir de suivre pas à pas et de traduire mot à mot le manuscrit ou le roman primitifs. De cette façon, si ce n'est pas le vêtement exact du XII<sup>e</sup> siècle, du moins ce n'est pas le costume du XIX<sup>e</sup> siècle. Les vieilles chansons doivent être chantées sur de vieux airs!

Une ou deux phrases entre mille, — comme exemples :

« Quant il vist l'espée que il tenoit à si bonne, il soupire fort, puis dit : Ha espée, que ferés vous desoresmais! Ne le puis plus celer, je suis vaincus. Lors commence à plourer trop plus durement qu'il ne fist autrefois, et quant il a assés efforcéement plouré, il dit, etc., etc. »

Lesquelles phrases j'ai traduites par :

« Quand il vit sa vaillante épée, il soupira et dit :

— « Ah! mon épée, que ferez-vous désormais? car, je ne le puis plus céler, ma vie est finie!...

« Lors il recommença à pleurer plus amèrement qu'il n'avait fait jusque-là, et quand il eut, etc. »

Le procédé est aussi simple que peu coûteux. Je

l'ai presque toujours suivi avec la même fidélité, — excepté toutefois pour la traduction de quelques endroits indéchiffrables dans les manuscrits. Il a eu pour moi cet avantage de me permettre de conserver une foule d'expressions adorables, tombées à tort en désuétude, et une foule de mots énergiques et pittoresques que je regrette de ne plus rencontrer dans la circulation.

Ainsi, j'ai conservé : *Sonner mot*, pour *parler ; sous ombre de*, pour *sous prétexte de; souventes fois*, pour *souvent; toutes et quantes fois*, pour *toutes les fois que; par ainsi*, pour *ainsi, par conséquent; à l'accoutumée*, pour *de coutume; encore que*, pour *quoique; n'engendrer point de mélancolie*, pour *être d'humeur gaie ; une jeunesse*, pour *une jeune fille ; s'entreconnaître; entreouïr; être attaché d'une grosse chaîne; le vouloir*, pour la *volonté; marmiteux*, pour *ennuyé; s'ébahir*, pour *s'étonner; perturber*, pour *occasionner du désordre; réconforter*, pour *réjouir; déconforter*, pour *chagriner; plaisant*, pour *agréable; mener mal sa jeunesse; tenir pour seigneur; faire semblant; bâtir de foi et de charité; trouver bon ; se faire petit ; guérir son corps et son âme ; déambuler*, pour *se promener; s'esclaffer*, pour *éclater de rire; gabeler*, pour *railler; remembrer*, pour *se souvenir; accoler*, pour *embrasser; bailler*, pour *donner; rancœur*, pour *rancune;* et cent autres formes grammaticales qui datent des premiers jours de la langue d'Oil, et qu'on a cru devoir remplacer depuis, — je ne sais trop pourquoi, puisque ces formes-là suffisaient et qu'elles disaient éloquemment ce qu'elles voulaient dire.

« Toutes les langues roulent de l'or, » dit très bien M. Joubert dans sa magnifique Etude sur le Style. La langue romane surtout, notre langue nationale. Pourquoi la langue française d'aujourd'hui est-elle moins riche que la langue française d'autrefois? Pourquoi a-t-elle changé son or contre du cuivre? Ah! il serait bien temps, à ce qu'il me semble, de la retremper aux sources fortifiantes dont elle s'est éloignée si dédaigneusement. « Rendre aux mots leur sens physique et primitif, — dit encore M. Joubert, — c'est les fourbir, les nettoyer, leur restituer leur clarté première ; c'est refondre cette monnaie et la remettre plus luisante dans la circulation ; c'est renouveler, par le type, des empreintes effacées. Remplir un mot ancien d'un sens nouveau dont l'usage ou la vétusté l'avait vidé pour ainsi dire, ce n'est pas innover, c'est rajeunir. On enrichit les langues en les fouillant. Il faut les traiter comme les champs : pour les rendre fécondes, quand elles ne sont plus nouvelles, il faut les remuer à de grandes profondeurs. »

A ces causes, j'ai respecté les vieux mots — dont beaucoup sont si nouveaux ! A ces causes, j'ai conservé précieusement les vieilles expressions qui ont une éloquence plus vraie que celle de beaucoup d'autres expressions modernes. On ne trouvera pas, dans ces romans, le style fiévreux, exubérant, extravagant, que l'on trouve dans les romans ordinaires; mais, tout au contraire, un style simple, naïf, — expressif comme amour et comme colère, éloquent comme tendresse et comme fierté. Les beaux sentiments n'ont pas besoin d'oripeaux ; les grandes pensées n'ont pas besoin d'être traduites par des phrases à grelots et à pompons, orgueilleuses comme des mules espagnoles.

## VII

Je regrette de n'avoir pu traduire sur l'œuvre première, sur les poëmes romans ou sur les poëmes latins, composés longtemps avant l'invention de l'imprimerie. Je le regrette, parce que ces poëmes-là sont plus beaux encore, plus grandioses, plus éloquents, que les romans en prose. Je parlais tout à l'heure de l'épisode de la bataille de Roncevaux qui se trouve dans *Guérin de Montglave* : c'est un épisode émouvant, certes, et peu d'écrivains sauraient atteindre à ce pathétique. Ce n'est rien auprès du poëme de Thurold, *la Chanson de Roland !* De même pour *Ogier-le-Danois*, de même pour la plupart des autres romans de chevalerie.

Mais je ne pouvais traduire des vers picards ou de la prose latine en prose française ; cela n'atteignait pas le but que s'était proposé l'éditeur de la *Bibliothèque bleue*, qui voulait faire lire aujourd'hui les romans qui ont été lus en Europe jusqu'à la fin du XVIe siècle, — c'est-à-dire les romans en prose, manuscrits et incunables. J'ai donc dû traduire sur les manuscrits et sur les incunables que possède la Bibliothèque impériale.

Les poëmes sur lesquels ont été faits les romans en prose ne remontent guère au delà du XIe siècle. Ils ont été faits eux-mêmes sur les *Chansons de Geste*, — écrites en mauvais latin, puis dans les divers idiomes qui se formaient alors, — lesquelles *Chansons* célébraient les *gestes*, les faits, les dits, les actions d'éclat, à mesure qu'ils avaient lieu.

C'était l'époque des grandes guerres et des grandes boucheries de nations à nations : c'était le Moyen Age ! Les Wisigoths d'Alaric, les Francs de Clovis, les Huns d'Attila, les Suèves de Radagaise, les Vandales de Genseric, — tous les Barbares ! — envahissaient les Gaules et s'y établissaient petit à petit, de par la loi du plus fort. Puis Charles-Martel vainquait les Sarrasins, Pépin-le-Bref marchait contre les Saxons, Charlemagne guerroyait contre les Lombards, Roncevaux arrivait ! Puis encore, les Gascons, les Normands, les Hongrois, les Allemands, les Arabes, les Croisades ! La terre résonnait comme un tonnerre sous les pas pesants de ces nombreuses armées de conquérants et de conquis !

Il fallait bien chanter tout cela !

De là les trouvères, de là « cette nuée de chanteurs qui, depuis le IXe siècle jusqu'au XVIe, vont

nous composant une foule de chants, d'histoires, d'épopées, — admirables inspirations de notre nationalité naissante, que nous avons répudiées au XVII^e, pour faire de l'antiquité grecque et latine notre champ de culture poétique. »

De là, enfin, les romans de chevalerie.

## VIII

Il y a quatre divisions importantes à établir parmi ces nombreux romans que nous rééditons aujourd'hui. Les uns appartiennent au *cycle de Charlemagne*, les autres sont les *Romans de la Table-Ronde;* puis viennent les *Romans des Neuf Preux* et les *Romans des Amadis*.

Les premiers sont :

*La Chronique de Turpin*, où se trouvent racontés les exploits de Roland et sa mort à Roncevaux.

*Beuves de Hantonne*, dont l'action est antérieure au règne de Charlemagne.

*Les Quatre fils Aymon*, qui reproduisent assez fidèlement les luttes opiniâtres qui s'élevaient entre le prince suzerain et ses grands vassaux, au temps de la féodalité.

*Maugis d'Aigremont*, qui est consacré au récit des méchants tours que ce « négromant » joue au roi Charlemagne.

*Li Reali di Francia*, roman italien qui est la traduction d'un texte français, et où sont contenues les origines royales de France, et les traditions fabuleuses relatives à Roland.

*Berthe-au-Grand-Pied*, qui contient le récit des amours de Pépin-le-Bref, père de Charlemagne.

*Guérin de Montglave*, qui parle très peu de Guérin de Montglave, et beaucoup de ses quatre fils, Renaud, Milon, Regnier et Girard. Il y a aussi dans ce roman un hors-d'œuvre qui s'appelle la bataille de Roncevaux, — mais ce hors-d'œuvre est tout simplement un chef-d'œuvre.

*La Reine Ancroia*, qui fait suite à *la Chronique de Turpin*, et où l'on voit figurer pour la première fois une femme guerrière, une sorte de reine des Amazones. Ce roman pourrait tout aussi bien s'appeller *Guidon-le-Sauvage*, puisqu'il est beaucoup question de ce fils bâtard de Renaud de Montauban. Il est très curieux.

*La Chronique du chevalier Mabrian*, qui fait suite aux *Quatre fils Aymon*, et où commença la fusion des romans Carlovingiens et des romans de la Table-Ronde.

*La Conquête du grand roi Charlemagne des Espagnes*, qui est le récit des faits et gestes de ce puissant monarque.

*La Conquête de l'empire de Trébisonde*, qui est le même ouvrage, à peu près, que le précédent.

*Huon de Bordeaux*, où l'on voit apparaître Obéron, le roi de Féerie.

*Doolin de Mayence*, où il est encore question des querelles de Charlemagne avec ses grands vassaux.

*Gérard d'Euphrate*, qui contient l'histoire des amours et des actions d'éclat de ce fils de Doolin de Mayence.

*Ogier-le-Danois*, où il est souvent question de la fée Morgane, qui protége comme marraine et qui aime comme femme. Ogier est une sorte de Porthos, qui accomplit vaillamment toutes sortes de prouesses, tant guerrières qu'amoureuses. Il y a quelque chose de très saisissant et de très original dans cette fantaisie de l'auteur, qui consiste à faire dormir Ogier, *pendant deux cents ans*, dans les bras de Morgane, et ensuite à le laisser revenir dans la vie, « où il trouve bien du changement. »

*Meurvin*, fils de Morgane et d'Ogier-le-Danois.

*Galien Rethoré*, qu'on devrait intituler *Galien-le-Restauré*, dans lequel Charlemagne arrête le soleil, — à l'instar de Bacchus et de Josué.

*Milles et Amys*, un roman charmant qui fait pâlir la renommée de tous les Damon et de tous les Pythias de la terre; c'est le poëme de l'amitié.

*Girard de Blaves*, fils d'Amys, est la suite naturelle du précédent roman.

*Jourdain de Blaves*, fils de Girard, est la suite des deux précédents romans.

Puis viennent *Théséus de Cologne*, *Valentin et Orson*, *Gériléon d'Angleterre*, *Ponthus*, *Flores et Blanchefleur*, *Fier-à-Bras*, *Milon d'Anglante*, *Richard-sans-Peur*, *Robert-le-Diable*, *Guillaume-au-Court-Nez* — et beaucoup d'autres, touchant de près ou de loin à l'histoire fabuleuse ou véridique de Charlemagne, le grand empereur d'Occident.

Les romans dits de *la Table-Ronde* sont :

*Le Saint-Graal*, qui contient l'histoire mystérieuse du saint vase apporté de Rome par saint Joseph d'Arimathie.

*La vie et les prophéties de Merlin*, contenant les faits et gestes de cet enchanteur célèbre, fondateur de la chevalerie de la Table-Ronde. C'est un roman très extravagant et très intéressant.

*Perceval-le-Gallois*, histoire du chevalier prédestiné, du *Galaad* vaillant et chaste, chargé d'achever les aventures du Saint-Graal. C'est un des plus curieux romans de la Table-Ronde.

*Lancelot du Lac* est un des romans les plus charmants de cette série. La reine Genièvre est une bien agréable maîtresse!

*Méliadus de Léonois*, où se trouvent d'amples renseignements sur tout ce qui se rattache à l'histoire des chevaliers de la Table-Ronde.

*Tristan de Léonois*, fils de Méliadus. C'est la suite naturelle du roman précédent. J'ai donné plus haut, à l'appui de mon opinion, celle de MM. Paulin-Pâris et Léon Plée.

*Isaïe-le-Triste*, fils de Tristan et d'Yseult, la blonde reine de Cornouailles, l'amie de la reine Genièvre, la rivale d'Yseult-aux-Blanches-Mains.

C'est dans ce roman qu'il est question d'un des avatars du roi de féerie Obéron, condamné, pour je ne sais quelles peccadilles, à passer un certain temps sur la terre sous des formes laides et mesquines. Pauvre Tronc-le-Nain!

*Le Roman fait à la perpétuation des chevaliers de la Table-Ronde*. Le titre est long, mais il a l'avantage de dire tout ce que l'ouvrage contient. Entr'autres choses curieuses, on y trouve les noms des trente-deux chevaliers de la Table-Ronde, qui sont: Le roi Artus, — Lancelot du Lac, — Hector des Mares, son frère, — Lyonnel, leur cousin, — Gauvain d'Orcanie, — Agravain, son frère, — Galeric, son autre frère, — Galheret, son troisième frère, — le roi Méliadus, — Tristan de Léonois, son fils, — Bliombéris de Gannes, — Greux, le sénéchal d'Artus, — Baudoyer, son connétable, — Ségurades, — Sagremor, — Gyron-le-Courtois, — Galehaut-le-Blanc, fils d'Artus, — le roi Carados, — Hardi-le-Laid, — le Morhoult d'Irlande, — le roi Pharamond, — Palamède de Listenois, — Mordrec d'Orcanie, — Brandelis, — Gyster, — Dinadam, — Amand-le-Beau-Jouteur, — Perceval-le-Gallois, — Bréüs-sans-Pitié, — le duc Houel, — Kercado, son sénéchal, — et, enfin, Arodian de Cologne, chroniqueur, qui assistait aux combats pour les décrire.

Cette liste, je l'ai donnée à dessein : elle m'évite ainsi l'énumération qu'il me restait à faire des autres romans de la Table-Ronde.

Quant aux romans dits des *Neuf Preux*, ils se composent de :

*Les Neuf Preux; les Chroniques de Judas Machabéus; Hector; Alexandre-le-Grand; les Trois grands, savoir : Alexandre, Pompée et Charlemagne; la Généalogie, avec les gestes de Godefroy de Bouillon;* etc., etc.

Quant aux romans *des Amadis*... Mais nous leur réservons une notice spéciale, placée en tête du volume, également spécial, que nous préparons en ce moment.

Restent maintenant des romans qui ne sont à classer dans aucune des quatre divisions indiquées plus haut : *Olivier de Castille*, *Gérard de Nevers*, *les Chevaliers du Soleil*, *Flores de Grèce*, *Gérard de Roussillon*, *Jean de Paris*, *Pierre de Provence*, *Mélusine*, *Cléomades et Claremonde*, etc., etc. Ce sont des romans de chevalerie, très intéressants, voilà tout, et cela suffit pour que nous les publiions, comme nous publierons les principaux romans de chevalerie des différents peuples, arabes, espagnols, scandinaves.

## IX

Dans le cours de cette publication, il m'a été adressé un certain nombre de lettres dans lesquelles on me demandait les noms des auteurs des romans de chevalerie, et dans lesquelles aussi on relevait certaines erreurs d'histoire et de géographie, assez graves, commises çà et là dans les romans.

Je dois déclarer d'abord que j'ai respecté les textes que j'avais sous les yeux, — lesquels contiennent une quantité innombrable d'anachronismes et de parachronismes, de bévues historiques et de bévues géographiques. Je n'avais pas mission de châtier ni d'expurger en aucune façon ces textes manuscrits ou imprimés : j'aurais eu trop à faire, en vérité, — et j'aurais détruit peut-être un des attraits de ces romans, à savoir la fantaisie. Si vous traduisiez le *Paradis-Lost*, de Milton, supprimeriez-vous les passages où il est question de l'artillerie?

Ainsi, — pour ne prendre que quelques exemples au hasard, — l'auteur d'*Huon de Bordeaux* fait mourir violemment Charlot, fils de Charlemagne, et Charlot mourut tranquillement dans son lit, en 811, trois ans avant son père. Il parle, au VIII$^{e}$ siècle, de l'abbaye de Cluny, qui ne fut fondée qu'au X$^{e}$ siècle. Il parle à la même époque, des Cordeliers et des Clairettes, dont l'ordre ne fut fondé que quatre cents ans après. Il place, en Arabie, une Babylone qui n'a jamais existé que dans son imagination, car, jusqu'à présent, je n'ai connu que la Babylone de la Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, laquelle n'existait plus au VIII$^{e}$ siècle. Il invente un *port* de Tauris, ce qui est assez difficile, Tauris étant au milieu des terres, très loin du golfe Persique, etc., etc., etc.

Tous les romans de chevalerie fourmillent de ces erreurs volontaires ou involontaires. Je les ai laissées, comme on laisse aux bouteilles de bon vin les toiles d'araignées et les moisissures qui attestent leur antiquité : c'est aux lecteurs de les enlever en les buvant, — je me trompe, en les lisant.

Je serai plus à mon aise pour répondre au paragraphe des lettres qu'on m'a fait l'honneur de m'envoyer, touchant les noms des auteurs de ces romans, — quoique beaucoup soient anonymes et qu'il me semble, en outre, que les noms importent peu aux œuvres. Savez-vous qui a construit Notre-Dame de Paris? Jean de Chelles, à ce qu'on prétend. Oui, Jean de Chelles, — ou un autre. Qu'importe? Notre-Dame est un merveilleux monument : cela suffit.

Je vais dire ce que je sais.

*Mélusine* est un roman du XIV$^{e}$ siècle, composé par Jean d'Arras.

*Judas Macchabeus* est de Ch. de Saint-Gelais.

*Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *Le Chevalier du Lion*, sont de Chrestien de Troyes, l'Alexandre Dumas du XII$^{e}$ siècle.

*Jehan de Saintré* est d'Antoine Lasalle, mort l'année de l'avénement de Louis XI, c'est-à-dire en 1461.

*Gérard de Nevers* est attribué à Gibert de Montreuil, qui vivait au XIII$^{e}$ siècle.

*Anseïs de Carthage* est de Pierre du Ries.

*Le Chevalier au bel Écu* est de Guillaume Cler, Normand.

*Mérangis de Porlesquez* est de Raoul de Houdan, c'est-à-dire du XIIIe siècle.

*Florimont* a été composé en 1188 par Aimé de Varannes.

*Le Saint-Graal* est attribué à Hélie de Borron, qui vivait sous Henri II d'Angleterre.

*Tristan de Léonois* est attribué à Luces de Gast, qui vivait à la même époque et à la même cour.

*Berthe-au-grand-Pied*, *Buève de Comarchis* et *Clémades et Claremonde* sont attribués au bel Adenès, ménestrel du duc de Brabant Henri III.

*Garin le Loherain* est de Jean de Flugy, qui vivait à la même époque qu'Adenès.

*Flores de Grèce* est de Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts, traducteur des *Amadis*, lequel servait dans les premières charges de l'artillerie sous François Ier et Henri II.

*Gériléon d'Angleterre* est d'Estienne de Maisonneuve, qui vivait à la même époque.

*Les Chevaliers du Soleil* sont de Fr. de Rosset, qui vivait au XVIe siècle.

*Les Quatre Fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *Maugis d'Aigremont*, *Beuves d'Aigremont*, *Doolin de Mayence*, *Ciperis de Vineaux*, sont attribués à Huon de Villeneuve.

Quant à *Artus de Bretagne*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, *Flores et Blanchefleur*, etc., etc., il serait aussi difficile de leur assigner un nom d'auteur qu'une date d'apparition. Ils sont, — voilà tout ce qu'on en sait. Le champ des conjectures est ouvert et chacun a le droit d'y faire sa moisson. Maigre moisson!

Je dois ajouter que les noms d'auteur indiqués plus haut ne sont donnés que sous toutes réserves. Il y a eu pour ainsi dire, pour un seul de ces romans de chevalerie, autant d'auteurs qu'il y a eu de manuscrits. Comment s'y reconnaître?

Ainsi, j'ai donné Chrestien de Troyes, Hélie de Borron, Luces de Gast, comme les auteurs de la plupart des romans de la Table Ronde. Or, ces romans-là avaient été écrits en latin, quelques siècles auparavant, par Rusticien de Puise, — lequel les avait lui-même tirés des fabuleuses chroniques bretonnes de Melchin et de Telezin.

Ce n'est pas tout. Chrestien de Troyes était un trouvère, — c'est-à-dire qu'il n'écrivait pas en prose comme Hélie de Borron et Luces de Gast. Or, *Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *le Chevalier du Lion*, qui lui sont attribués, sont en prose. Comment cela s'explique-t-il? « A peine, — dit M. Léon Plée, dans sa remarquable introduction au *Glossaire français-polyglotte*, — à peine les romans de la Table-Ronde avaient-ils paru dans leur version en prose, que les trouvères s'abattirent sur cette riche mine de contes et de poésies. Chrestien de Troyes fut au premier rang parmi ceux qui versifièrent les chefs-d'œuvre des Borron et des Luces de Gast; il rima en partie le *Lancelot* sous le nom de *Roman de la Charette*, mais il n'eut pas le temps d'achever un ouvrage que termina Godefroy de Leigny; il rima aussi, sous le nom de *Perceval le Gallois*, une partie du *Tristan* qu'acheva Manessier. On lui attribue aussi un roman en vers du *Roi Marc et de la Reine Yseult*, pris au même *Tristan*. Il ajouta d'ailleurs aux romans de la Table-Ronde, le roman d'*Érec et d'Énide*, le roman de *Cliget*, le roman du *Chevalier du Lion* ou les *Aventures d'Ivain, fils d'Urien*. On lui a attribué enfin la traduction en vers du *Saint Graal* et un roman de *Guillaume d'Angleterre*. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## X

Me voilà arrivé aux limites extrêmes de cette Étude; le voyage a été long — et peut-être pénible pour ceux qui l'ont fait avec moi. Mais, par bonheur, les romans sont là, derrière cette page, pour réconforter les lecteurs.

Tournez la page!

Comme tous les *ciceroni* du monde, j'ai employé votre temps et le mien à vous parler du monument, — et à vous empêcher d'entrer dedans pour le visiter à votre aise. Et, comme tous les *ciceroni*, je ne me suis aperçu de ma maladresse que lorsqu'il était trop tard pour la réparer. Il ne me reste donc plus qu'à vous demander pardon. Mes intentions étaient bonnes!...

Ah! mes amis, — connus ou inconnus, — faisons et lisons toujours des contes! Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive.

ALFRED DELVAU.



# FIER-A-BRAS

## CHAPITRE PREMIER

Comment Fier-à-Bras, fils de l'amiral d'Espagne, vint défier l'armée du roi Charlemagne, et ce que Richard, duc de Normandie, raconta à son propos.

Baland, amiral d'Espagne, homme fort et vigoureux, avait un fils qui avait nom Fier-à-Bras, à cause de sa grandeur, de sa grosseur de corps et de sa force prodigieuse. Ce géant, qui n'avait pas son pareil au monde, était roi d'Alexandrie, seigneur de Russie et d'autres lieux. Il était une fois entré à Rome, où il avait fait le plus grand mal, et il régnait pareillement à Jérusalem, ayant en sa puissance le saint sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On l'appelait le grand Fier-à-Bras d'Alexandrie.

Après plusieurs batailles livrées en Aquitaine, aux barons du roi Charlemagne, ce redoutable géant s'en alla chevauchant çà et là pour faire

rencontre de quelque chrétien et batailler contre lui.

C'est ainsi qu'il arriva jusqu'au camp du grand empereur, sans avoir rencontré d'adversaire digne de lui, ce dont il était fort mécontent. Quand il avisa les armes de Charlemagne, c'est-à-dire l'aigle d'or reluisant, il jura par son dieu Mahomet, qu'il ne partirait pas de là sans avoir occis quelqu'un de ses barons.

Aussi, s'étant approché des tentes, il cria :

— Roi de Paris, roi couard et sans hardiesse, envoie jouter contre moi quelques-uns de tes barons les plus forts et les plus vaillants, je les attends! Envoie-moi Roland, ou Olivier, ou Thierry, ou Richard, ou Ogier-le-Danois; sinon, je te promets, par mon dieu Mahom, qu'avant qu'il soit nuit tu seras par moi déconfit, et que tu auras la tête tranchée, et que j'emmènerai de force tes plus aimés et tes plus chevaleureux hommes! Cela te châtiera, mauvais vieillard, de l'outrageuse pensée que tu as eue de venir en ce pays!...

Ayant dit cela, il s'en alla vers un arbre, à quelque distance, se désarma et attacha son écu à l'une des branches. Personne ne paraissant encore, il s'approcha de nouveau des tentes, et, de nouveau, cria d'une voix retentissante :

— Charlemagne, roi de Paris, où donc es-tu, que tu ne m'entends pas?... Envoie-moi donc, sans plus tarder, quelqu'un de tes plus fiers barons : Olivier-le-Hardi, ou Roland-le-Valeureux, ou Ogier-le-Danois dont j'ai tant ouï parler, ou Richard de Normandie, qui en fait du bruit autour de son nom!... Si l'un d'eux n'ose venir seul, qu'il vienne en compagnie d'un autre, de deux, de trois, même de quatre des plus hardis, des plus vaillants, des plus forts de ton armée! Et, si ce n'est pas assez de quatre, qu'ils viennent à six, je ne les refuserai point et je les combattrai jusqu'à ce que mort s'ensuive, car on ne me reprochera jamais d'avoir fui devant un Français vivant. J'ai déjà défait de ma main dix rois puissants : je déferai pareillement six barons de Charlemagne!...

Aussitôt que Fier-à-Bras eut cessé de parler, Charlemagne, qui avait parfaitement entendu son défi, demanda à Richard de Normandie :

— Duc Richard, dis-moi, je te prie, quel est ce païen qui vient de crier ainsi et qui se propose de combattre six des meilleurs chevaliers de mon armée?...

— Sire, répondit Richard, c'est un des hommes les plus riches, les plus puissants et les plus forts qui soient au monde... Il est Sarrasin, et, dans sa fierté, il ne prise nul comte, nul roi, aussi haut que lui!

Charlemagne, entendant cela, branla la tête et dit :

— Par saint Denis! je ne boirai ni ne mangerai avant que l'un de mes pairs de France n'ait jouté avec ce païen! Quel nom a-t-il, duc Richard?

— Sire, répondit le duc de Normandie, il se nomme Fier-à-Bras. C'est un païen fort redouté. Il a fait beaucoup de mal, occis beaucoup de chrétiens et pillé beaucoup de moustiers... C'est lui qui a dérobé la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ et plusieurs autres reliques précieuses que vous n'avez recouvrées qu'à grand'peine... C'est encore lui qui détient Jérusalem et le saint sépulcre...

— Je suis bien courroucé de ce que tu me dis là! s'écria le roi. Aussi je n'aurai ni repos ni joie qu'il ne soit vaincu... Qui de vous, vaillants barons, veut aller jouter contre ce maudit Sarrasin?

Personne ne répondit.

## CHAPITRE II

**Comment Charlemagne pria son neveu Roland d'aller combattre Fier-à-Bras, et comment Roland répondit à son oncle Charlemagne.**



Charlemagne, voyant que personne, parmi les Français présents, ne s'offrait pour aller combattre Fier-à-Bras, s'adressa alors à son neveu Roland et lui dit :

— Beau neveu, tu viens d'entendre le duc Richard : je te prie donc de te disposer à aller combattre ce mécréant qui a nom Fier-à-Bras, et de faire bravement ton devoir!

Mais Roland, qui n'était nullement disposé à cela faire, répondit follement :

— Mon oncle, ne me parlez plus de cela, je vous prie, car je ne prendrai ni armes ni chevaux pour aller combattre ce Sarrasin... J'ai trop souvenance, à l'heure présente, des coups mortels que ses semblables nous ont portés à la dernière bataille où mon ami et compagnon Olivier eût été défait à mort si nous ne l'avions secouru à temps... Je me rappelle trop combien, le soir de cette sanglante bataille, j'avais le corps meurtri et épuisé... Par l'âme de ma mère! ça été une journée mauvaise que celle-là, mon oncle! Aussi, à cause de cela, je ne veux pas recommencer aujourd'hui, et nul de ceux que j'aime, parmi mes compagnons, ne voudra combattre Fier-à-Bras... Nous sommes encore las, et nous ne demandons présentement que le repos!...

Roland achevait à peine ce discours, que son oncle, indigné, lui donna d'un revers de sa large main sur le visage, et si violemment que le sang jaillit avec abondance. Lors, Roland, furieux, tira son épée, et il en eût frappé Charlemagne, sans considérer qu'il était son oncle, si on n'eût arrêté son bras à temps.

— Ah! s'écria le roi, navré de cet acte d'audace, qui eût cru cela de mon neveu Roland, le plus proche et le plus aimé de mon lignage?... Lui qui me doit secourir, il me veut frapper de son épée! Barons, ajouta Charlemagne, emparez-vous de lui et donnez-lui promptement la mort qu'il a méritée!...

Les barons présents, ébahis, ne savaient auquel entendre, désireux tout à la fois d'obéir au commandement de leur prince, et, en même temps, de sauver les jours de leur compagnon. Ils se re-

gardèrent cependant les uns et les autres et firent mine de s'avancer vers Roland pour s'emparer de lui.

Roland, devinant leur intention, se recula, tenant toujours son épée à la main, et il cria :

— Que nul de vous ne bouge pour venir vers moi, s'il ne veut payer cette témérité!

On savait Roland capable de fendre en deux la tête de celui qui s'avancerait, et nul n'osa s'avancer. Ogier-le-Danois se contenta de lui dire :

— Roland, vous avez eu tort de fâcher ainsi votre oncle, que vous devez aimer, défendre et respecter entre tous.

— Vous dites vrai, Ogier, répondit Roland.

Et il se retira, mécontent de lui-même.

Le roi Charlemagne, toujours irrité, murmura :

— Ah! seigneurs, je suis bien navré de tout ce qui arrive... Mon neveu, en qui j'avais plus de confiance qu'en nul autre, m'a voulu faire injure, et nul ne veut aller combattre le géant Fier-à-Bras!

— Sire, lui dit Naymes de Bavière, ne vous affligez pas ainsi, je vous prie : tout ira bien, et l'on combattra ce mécréant, n'en doutez pas...

## CHAPITRE III

**Comment le noble Olivier, quoique malade, se voulut lever pour aller combattre le géant Fier-à-Bras, et comment il pria son écuyer Guérin de l'aider.**



Olivier, le noble fils de Régnier de Gênes, eut incontinent nouvelles de ce qui venait de se passer. Quoiqu'il fût malade et couché, il se résolut à se lever pour aller combattre contre Fier-à-Bras, puisque nul des barons de Charlemagne ne se décidait à le faire.

Lors, il se leva et se remua pour s'assurer qu'il pouvait encore supporter le poids de ses armes. Mais, en faisant quelques efforts de bras, les plaies qu'il y avait se rouvrirent et le sang en sortit. Néanmoins il les fit bander et lier du mieux que l'on put, puis il pria Guérin, son écuyer, de lui apporter son heaume et son haubert, car il voulait aller combattre Fier-à-Bras.

— Pour l'honneur de Dieu, Olivier, lui dit Guérin, prenez pitié de votre personne! Il semble que vous vouliez vous faire mourir !...

Olivier lui répondit :

— Obéis-moi, Guérin; nul ne doit hésiter à servir son prince et son Dieu. Puisque nul ne s'avance pour combattre Fier-à-Bras, il faut bien que je m'avance, moi, afin d'être agréable au roi Charlemagne. Obéis-moi donc, ami Guérin, sans plus tarder.

Guérin fit ce que lui commandait le noble Olivier : il l'arma, lui mit ses chausses, son hauberon, son heaume, tout le harnois nécessaire, et lui ceignit sa bonne épée, nommée Haute-Claire; puis il lui amena son bon cheval, qui avait nom Ferrand d'Espagne.

Quand cette noble bête fut devant Olivier, il sauta dessus sans mettre le pied à l'étrier, s'empara d'un épieu fort aigu que lui tendit Guérin, et auquel étaient dix clous de fin or; et cela fait, il piqua rudement des éperons. Ferrand fit un saut, se cabra et vola jusques aux lices du roi Charlemagne, pendant que chacun, présent à ce spectacle, faisait tout haut des vœux et des prières pour que Jésus-Christ eût Olivier en sa sainte garde, car il allait en ce jour-là batailler contre Fier-à-Bras, le plus fier et le plus redoutable païen qui eût jamais été.

Quand Olivier fut arrivé près du roi Charlemagne, ce prince avait autour de lui le duc Naymes, Guillaume d'Estoc, Girard de Montdidier, Ogier-le-Danois et plusieurs autres barons. Roland était également là, fort dolent des paroles qu'il avait proférées contre son oncle, et regrettant maintenant de lui avoir refusé de faire la bataille contre le roi d'Alexandrie.

— Sire, dit Olivier, mettant bas son heaume et saluant, voilà trois ans que je suis à votre service, et je n'ai encore réclamé aucune récompense, s'il vous en souvient, pour mon sang versé en votre honneur...

— Noble comte, répondit Charlemagne, cela est de toute vérité... Mais je vous jure ma foi que j'y pourvoierai volontiers aussitôt que nous serons en France ou en Bourgogne, et que je vous donnerai alors terre, cité ou château que vous pourrez désirer.

— Sire, reprit Olivier, ce n'est de cela qu'il s'agit, puisque dès cette heure je vous octroie mes biens pour aller combattre contre ce mécréant qui a nom Fier-à-Bras...

A cette parole, chacun regarda Olivier, et l'on s'étonna de la grande mélancolie qu'il avait.

— Qu'a donc Olivier, aujourd'hui? murmurait-on. Il est malade à mourir et il veut batailler!...

Lors Charlemagne dit :

— Olivier, mon noble comte, as-tu donc perdu le sens? Tu es quasiment blessé à mort des suites de la dernière bataille, et tu veux en livrer une autre aujourd'hui! Je t'ordonne, moi, de t'aller recoucher et reposer en ton lit tout à ton gré, car je ne souffrirai pas que, dans l'état où tu es, tu t'aventures dans une si folle entreprise, contre un si redoutable païen que ce Fier-à-Bras.

Charlemagne ayant dit cela, les traîtres Adrien et Ganelon se levèrent et dirent :

— Sire, vous avez déclaré en France, qu'il vous en souvienne, que ce que l'un de nous ordonnerait serait incontinent exécuté... Or, nous jugeons qu'Olivier doit livrer bataille à Fier-à-Bras : il ira.

Charlemagne, pâle de colère, répliqua :

— Ganelon! Ganelon! Tu es un traître! J'ai en effet ordonné ce que tu viens de me rappeler, et l'on doit t'obéir ainsi qu'à Adrien. Mais, sur ma

foi, je te jure que s'il arrive malheur au noble comte Olivier, s'il est tué ou fait prisonnier, tu seras détruit, et ton lignage avec toi!...

— Sire, dit Ganelon, Dieu m'en garde et garde le noble comte Olivier!...

Puis il ajouta tout bas:

— Puisses-tu périr, Olivier, et avoir la tête coupée!...

Le roi Charlemagne, voyant qu'il ne pouvait empêcher Olivier d'aller s'exposer inutilement dans une bataille contre Fier-à-Bras, lui dit en soupirant tristement :

— Mon doux ami, je prie Dieu qu'il te ramène vers nous joyeux et plein de santé!

Puis il prit son gant et le lui jeta, ce dont Olivier le remercia.

Lors, Régnier de Gênes, père du noble Olivier, vint se jeter aux pieds du roi et lui cria :

— Sire, je vous demande merci! Sire, prenez pitié de mon fils et de moi! De moi, que vous affligez en envoyant ainsi mon Olivier à la mort! De lui, qui a le corps meurtri en vingt endroits et qui est hors d'état de combattre contre quiconque!... Sire, ayez pitié de mon fils et de moi!

Mais Régnier de Gênes perdait son temps et sa peine, car Charlemagne avait donné son gant et il n'y avait plus à revenir là dessus.

Olivier s'inclina devant son père, puis devant Charlemagne, qui le bénit en faisant le signe de la croix et le recommanda à la garde du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

## CHAPITRE IV

Comment le noble Olivier alla vers le géant Fier-à-Bras, et lui dit le peu de cas qu'il faisait de lui.

Ceci, le noble Olivier, sans plus s'arrêter, se mit en chemin pour aller joindre Fier-à-Bras, qui, tout désarmé, était couché à l'ombre de son arbre.

Olivier approcha et lui parla. Mais le géant, tournant la tête de son côté, pour savoir qui lui parlait, ne daigna pas se déranger, méprisant si chétif ennemi.

— Païen, lui cria Olivier, réveille-toi! Tu m'as aujourd'hui tant et tant appelé, que je suis venu!... Dis-moi ton nom, je te prie.

— Par Mahom! à qui je dois tout honneur, répondit le géant, je suis le plus riche homme qui soit au monde. Fier-à-Bras d'Alexandrie est mon nom. Je suis celui qui pilla et détruisit Rome, votre cité, fit occir l'Apôtre et plusieurs autres, et qui emporta les reliques que je trouvai; en outre, je tiens Jérusalem, cette belle cité, et le sépulcre où votre Dieu fut mis.

Alors Olivier lui répondit:

— Je t'ai bien voulu écouter parler; s'il est vrai, comme tu l'as dit, apprends que tu te peux dire dolent, et malheureux réputer. Or çà, dépêche-toi de t'armer, voilà les Français qui nous regardent, ou si tu ne t'armes, je te frapperai rudement.

Quand Fier-à-Bras ouït qu'il parlait si hardiment, il se prit à rire et lui dit :

— Je suis étonné d'où te vient ta présomption de parler si hardiment; mais je ne partirai pas d'ici que je ne sache qui tu es, et quand tu m'auras dit ton nom et de quel lignage tu es, tu me verras armer.

Olivier répondit :

— Païen, avant qu'il soit nuit, l'empereur Charles, mon redoutable seigneur, te mande par moi que, pour la conservation de ton corps et le salut de ton âme, tu laisses ta croyance en ton dieu Mahom et autres idoles, qui ne sont qu'abus et déceptions, n'ayant ni sens ni raison; c'est pourquoi détermine-toi à consentir, et pense ensuite à croire en Dieu tout-puissant, la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une pure essence, et d'une volonté, qui a fait le ciel et la terre, et ce qui y habite. Et quand tu auras cette croyance, moyennant le sacrement de baptême qui a été établi à cet effet, tu pourras parvenir à la gloire perdurable; si tu ne fais comme je te conseille, je suis ici pour te combattre. De deux choses il t'en convient faire une: premièrement, que tu t'en ailles de cette terre comme un pauvre souffreteux, sans aucune chose emporter, ou il te faut venir combattre contre moi pour exercer ton corps et soutenir ta fausse loi.

Alors Fier-à-Bras dit au noble Olivier :

— Qui que tu sois, si tu me vois debout sans être armé, tu seras bien hardi si tu ne trembles; mais par le Dieu en qui tu crois, dis-moi quel est ce Charlemagne, que j'ai ouï priser et redouter en maints pays, et donne-moi en outre des nouvelles de Roland, d'Olivier, d'Ogier et de Girard de Montdidier, car je voudrais bien combattre avec eux.

Olivier lui dit :

— Crois que l'empereur Charles est si grand maître qu'il n'y a homme qui se puisse comparer à lui, tant pour la valeur de sa personne, de ses mœurs, que de sa puissance et de ses richesses innumérables. A l'égard de son neveu Roland et d'Olivier, ils ne sont pas moindres que lui, ainsi que les autres Français; mais ces paroles n'ont point ici de lieu, dépêche-toi de t'armer, car si tu ne t'avances, je te frapperai de ma bonne épée.

Fier-à-Bras leva la tête en disant :

— Par Mahom! si je ne pensais me déshonorer en te combattant, je te couperais maintenant la tête.

— Je te prie, arme-toi, dit Olivier, avant que le jour soit passé, tu connaîtras qui je suis, car j'espère te plonger mon épée dans le ventre.

Lors Fier-à-Bras, sans s'épouvanter, reposa sa tête sur son écu, en disant à Olivier :

— Je te prie de me dire ton nom et ton lignage.

— Je me nomme Guérin, dit Olivier, je suis du Périgord, fils d'un homme appelé Josué; je vins il n'y a pas longtemps en France, où je suis ainsi adoubé par le roi Charles, et suis ordonné pour

défendre son droit contre toi. Arme-toi donc, monte à cheval, car je suis prêt à combattre, si tu es vaillant et assez hardi de m'attendre.

Fier-à-Bras ne voulait pas consentir à la bataille, tant il lui semblait que c'était peu de chose d'Olivier pour jouter contre lui, et il lui dit :

— Guérin, je te demande pourquoi ne sont pas venus vers moi Roland, ou Olivier, ou Girard, ou Ogier, qui sont d'une grande renommée, comme j'ai ouï parler ?

— Parce qu'ils ne tiennent nul compte de toi, dit Olivier, et te méprisent : mais je te jure que si tu ne t'armes, je te frapperai mortellement de ce dard que je tiens en ma main.

— Guérin, dit Fier-à-Bras, je te veux bien dire que depuis que je suis adoublé, je ne jouterai, sinon à comte ou à homme de haute naissance; tu es de trop basse condition pour que je me batte avec toi, ce me serait un trop grand déshonneur si je te mettais à mort; mais en faveur de ton grand courage, je veux bien que tu me frappes, je me laisserai tomber à terre, et tu prendras mon cheval et mon écu, et tu t'en iras au roi Charles, et lui diras que tu m'as vaincu; si je fais ceci pour toi, ce sera grande amitié, et tu devras pour le présent être content. Olivier perdit patience, et dit :

— Tu ne parles qu'en présomptueux, car j'ai résolu qu'avant qu'il soit vêpres, je te ferais voler la tête de dessus les épaules. Je ne suis ni lièvre, ni bête sauvage, pour m'épouvanter, et tu sais bien le proverbe qui dit : qu'il est temps de parler, et temps de se taire, et de l'un et de l'autre peut en être réputé fol. Or, dépêche-toi de t'armer, ou autrement je te ferai mourir.

Alors Fier-à-Bras lui dit :

— Je ne te demande rien, sinon que tu me transmettes Roland ou Olivier, ou l'un des autres, et si deux ne sont pas assez hardis, qu'ils viennent trois ou quatre, ils ne seront pas refusés.

A peine Fier-à-Bras achevait-il ces mots que, par suite de son chevauchement, les plaies d'Olivier, se rouvrant, se mirent à saigner.

— D'où vient ce sang qui coule de toi jusqu'à terre? demanda le géant, étonné. Es-tu donc déjà malade et blessé?...

— Je ne suis point malade, se hâta de répondre Olivier. Ce sang vient de mon cheval, qui est rétif à l'éperon...

Mais Fier-à-Bras, qui regardait avec attention, s'aperçut facilement que le sang venait du corps d'Olivier et non de celui de son cheval.

— Guérin, lui dit-il, vous avez menti, vous êtes blessé au corps : je le reconnais au sang qui vient de partir de votre genou et non des flancs de votre cheval. Par ainsi, ne me célez plus rien... Il y a, pendus à ma selle, deux petits barils qui sont pleins de bon baume pris à Jérusalem... C'est le baume dans lequel ton propre Dieu fut embaumé après avoir été descendu de sa croix : bois-en et incontinent tu seras guéri... Une fois guéri, tu ne t'en défendras que mieux...

Olivier répondit qu'il n'en ferait rien et que Fier-à-Bras lui parlait là d'une grande folie.

— Tu pourras bien t'en repentir! lui cria le géant avec colère, mais sans quitter la place qu'il occupait sous l'arbre auquel était accroché son écu.

## CHAPITRE V

**Comment, après maint et maint propos, Olivier aida Fier-à-Bras à s'armer; et comment Olivier lui ceignit Florence, une des neuf merveilleuses épées.**

Après être resté couché ainsi un long temps, Fier-à-Bras se leva soudain et dit à Olivier :

— Guérin, je te prie de me dire de quelle force sont les preux et nobles chevaliers qui ont nom Roland et Olivier, tant redoutés des païens, et aussi quelle est leur grandeur et ressemblance...

Olivier lui répondit :

— Regarde-moi bien, et en me voyant tu verras Olivier, car il n'est pas plus grand que je ne suis... Quant à Roland, il est un peu moindre de corps; mais de courage, c'est un hardi combattant qui n'a pas son pareil au monde, car il ne combat avec personne qu'il n'en soit vainqueur.

— Par la foi que je dois à Apollon et à Tarvagant! s'écria Fier-à-Bras, tu me dis là chose qui m'étonne et me fait rire! S'il y avait là, devant moi, à ta place, quatre des barons de Charlemagne tels que celui que tu viens de vanter, je les combattrais volontiers, sûr de les défaire tous quatre en me jouant...

Olivier sentait de plus en plus la patience lui échapper. Il voulait frapper.

— Tu ne veux donc pas prendre pitié de ta personne? lui dit Fier-à-Bras. Si je me lève et monte sur mon cheval, je te déclare que ni ton roi Charles, ni ton Dieu, ni personne n'empêcheront que tu ne sois occis!... Et tu seras bien hardi si tu ne recules pas d'épouvante en me voyant seulement à pied!

— Tu te vantes trop longtemps! lui répondit Olivier. Mesure plus sagement tes discours : autrement tu pourrais t'en repentir!

Fier-à-Bras, voyant cette obstination d'Olivier, se leva donc, fâché, et le fils de Régnier de Gênes put alors juger de quelle taille était ce géant. Fier-à-Bras avait, de commune estimation, une hauteur de quinze pieds, sept de plus que n'en avait l'empereur Charlemagne, lequel était déjà pourtant d'une belle grandeur; et, s'il eût voulu se faire baptiser, il n'y eût eu chrétien de sa valeur.

— J'ai vraiment grande pitié de toi! dit-il à Olivier. Et, à cause du courage dont tu fais montre, je veux bien t'épargner en te donnant un conseil...

Retourne d'où tu es parti, et envoie-moi Roland, ou Olivier, ou Ogier, ou Girard de Montdidier : je ne bougerai de cette place avant de les avoir vaincus!

Olivier, devant tant de bravades, ne pouvait plus attendre, et n'eût été pour son honneur, il eût incontinent frappé Fier-à-Bras ainsi désarmé.

Le géant, témoin des efforts qu'il faisait, le pria de l'aider à s'armer.

— Me dois-je fier à toi, païen? lui demanda Olivier.

— Aide-moi hardiment, lui répondit le roi d'Alexandrie. Je te jure, par Mahomet, que de ma vie je ne fus et ne serai traître à personne!

Sur cette parole, Olivier, tranquillisé, s'approcha tout à fait de lui et se mit en devoir de l'armer. D'abord, il lui passa un cuir de Cappadoce, puis un hauberon d'acier bien bouclé et bien poli, puis son heaume étincelant de pierres précieuses, et, à chaque pièce de son armure qu'il lui attachait ainsi solidement, le géant lui disait merci. C'était spectacle singulier de considérer ce païen et ce chrétien agissant avec cette courtoisie et cette loyauté, comme deux amis, avant de s'entre-détruire.

Quand Fier-à-Bras fut bien armé, il remercia de nouveau Olivier, qui lui ceignit, pour finir, sa bonne épée Florence.

Fier-à-Bras n'avait pas que cette épée : il en avait encore deux autres pendues en l'arçon de sa selle, assavoir Baptisme et Graban, lesquelles trois faisaient partie des neuf épées merveilleuses forgées par les trois frères d'un même père, Galand, Magnifians et Ansias. Ansias avait fait Baptisme, Florence et Graban, qui appartenaient à Fier-à-Bras; Magnifians avait fait Durandal, qui appartenait à Roland, Sauvagine et Courtain, qui appartenaient à Ogier-le-Danois; Galand, le troisième frère avait fait Flamberge, Haute-Claire, qui appartenaient à Olivier, et Joyeuse, qui était l'épée de Charlemagne.

Le géant donc monta sur son vaillant destrier, qui le secondait si bien dans ses combats, et avant de s'avancer contre Olivier, il lui cria :

— Guérin, tu as été courtois et loyal : à cette cause je t'engage à t'en retourner.

— Tu es fou de me répéter cela! répondit Olivier. Je ne m'en retournerai pas et je resterai ici, au risque d'être démembré, car tu n'es pas capable de me faire peur... Je resterai pour te combattre, et, avec l'aide de Jésus-Christ, je t'amènerai, avant la fin du jour, mort ou vif, au puissant empereur Charlemagne.

Fier-à-Bras, de plus en plus ébahi de rencontrer un homme qui voulait combattre contre lui et qu'il ne pouvait parvenir à épouvanter, lui dit :

— Chrétien, je te conjure, par la foi que tu dois à ton Dieu, de me dire la vérité sur ton nom et sur ton lignage.

— Païen, répondit le chevalier, tu me forces à ne pas mentir plus longtemps en faisant appel à la foi que je dois à mon Dieu. Par ainsi, sache donc que je suis Olivier, fils du comte Régnier de Gênes, le plus spécial compagnon de Roland et l'un des douze pairs de Charlemagne.

— En vérité, s'écria Fier-à-Bras, j'avais bien pensé que tu devais être un autre homme que tu m'avais dit, vu ton ardent courage, toi, à qui je ne t'ai pu faire peur sur le fait de la bataille. Et comme, sire Olivier, vous êtes blessé au corps, grand déshonneur me ferait si j'avais bataille avec vous; on dirait que je me suis pris à un homme mort. Retirez-vous, nous avons assez fait pour le présent, et pour tout l'or du monde, je ne batail-lerai pas contre vous.

— Sire, dit Olivier, par ma tête, quand nous serons ensemble, vous n'aurez pas lieu de vous moquer de moi! Avant toutes choses, je t'exhorte à croire en Dieu tout-puissant, qui t'a fait et formé, à qui toutes choses doivent honneur et croyance, car celui qui n'y croit pas est malheureux. Laisse Mahomet et tous tes dieux pleins d'abus et de déceptions; dispose-toi à te faire baptiser, et pour grand ami tu auras Charles, et pour compagnon spécial, Roland-le-Valeureux, et outre cela, en aucun jour de ma vie ne cesserai point de t'aimer.

Fier-à-Bras lui répondit :

— Tu es bien fou, car jamais ne croirai en votre Dieu, ni n'abandonnerai Mahomet; mais aujourd'hui, si tu es ami de Roland, comme tu dis, jamais il ne te déplaira.

## CHAPITRE VI

**Comment Olivier et Fier-à-Bras commencèrent le combat, et comment Charlemagne fit une fervente oraison en faveur de son baron, qui en fit une de son côté.**



Fier-à-Bras et Olivier s'étaient éloignés l'un de l'autre pour prendre champ. Le géant, cependant, avant de laisser courir son cheval, dit à Olivier :

— Ami, bois de mes barils, je t'en prie, et par la vertu du baume qui est dedans, aussitôt tu seras guéri, et alors tu pourras mieux te défendre contre moi.

— A Dieu ne plaise, dit Olivier, que par ce breuvage tu sois conquis par moi, mais à bataille franche et harnois fourbi!

Cela dit, ils laissèrent aller leurs chevaux d'un grand courage pour jouter à outrance, comme vous verrez ci-après, car jamais bataille ne fut si âpre comme alors.

Les Français qui étaient en leurs tentes avaient grand'peur pour Olivier, surtout Charles, qui, en pleurant, murmura :

— O bon Jésus! je te requiers d'avoir pitié de ce chevalier : fais que je le revoie vivant et en santé.

Il vint en sa chapelle le visage couvert de son manteau, et s'inclinant contre la croix, il l'embrassa dévotement en disant :

— Mon Dieu! veuillez aider à Olivier, pour l'exaltation de la foi chrétienne, qui est en grand danger.

Pendant cette prière, Fier-à-Bras et Olivier se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les fers des lances furent ployés, que le feu sortit de toutes parts, et que les bois des lances tronçonnés et fendus s'envolèrent en l'air. Les brides des chevaux leur sortirent des mains; tous deux furent si bien étourdis et eurent les yeux si troublés, qu'ils ne savaient où ils étaient. Quand ils furent rassis, Fier-à-Bras tira Florence, son épée; Olivier, tirant Haute-Claire, vint sur Fier-à-Bras, et au haut de son heaume lui donna si grand coup, qu'il fit voler à terre les pierres précieuses dont il était orné, et le coup, descendant en bas, lui entama l'épaule. Le cuir de Cappadoce le sauva, mais il fut frappé si rudement, qu'il eut les pieds dehors des étriers, son cheval lui échappa, et peu s'en fallut qu'il ne versât.

Les Français dirent tous :

—Sainte Vierge Marie! quel coup a donné Olivier à ce païen.

— C'est là, dit Roland, un merveilleux assaut. Ah! plût à Dieu, gentil compagnon, que je fusse maintenant sur son écu, car de moi ou du païen bientôt la fin se verrait!

Alors Charles lui dit :

— Ah! couard, il n'est plus temps de parler ainsi; car, en premier lieu, tu ne voulus pas y aller, ce que je te reprocherai souvent.

Roland ne répondit rien, sinon :

— Faites-en à votre volonté.

Fier-à-Bras, furieux du coup qu'il avait reçu, courut sur Olivier, et lui donna tellement de son heaume, qu'il lui fit tourner la tête de son haubert, lui démailla plus de cinq cents mailles, blessa son cheval, lui coupa l'éperon du pied et une partie de la cuisse, d'où le sang coula abondamment. L'épée de Fier-à-Bras fut tout ensanglantée, et ce coup effraya tellement Olivier, que si ce n'eût été la selle du cheval, il fût tombé par terre, car il versa en arrière, et son cheval commença fort à clocher.

Quand il fut retourné, il s'écria :

— O Dieu! le mauvais coup que j'ai reçu! Vierge Marie, mère de Jésus, prenez pitié de moi, car trop fièrement tranche l'épée de ce païen! Donnez-moi grâce que je le puisse vaincre!

Il leva son épée et en fit le signe de la croix sur lui.

Puis, Fier-à-Bras dit :

— Par Mahomet! je t'ai fait peur, et tu peux bien sentir de quoi je sais jouer! Je ne suis point étonné si tu te recommandes à ton Dieu; toutefois, sois sûr que jamais soleil tu ne verras, car tu changes déjà de couleur. Or, je suis content que tu t'en ailles, et ce sera le meilleur avant que tu connaisses ma plus grande force. Je t'avertis d'une chose, c'est que ma force redouble quand je vois couler mon sang... Je connais que Charles ne t'aime guère puisqu'il t'envoie à moi; s'il t'eût couché dans un lit blanc, tu y serais beaucoup mieux que d'être venu batailler contre moi.

Quand Olivier l'ouït, rempli d'un fervent courage, il commença à lever la tête et dit :

— Mon courage se ranime, garde-toi bien; nous avons trop plaidé!

Lors ils coururent l'un sur l'autre si merveilleusement et se frappèrent tellement sur leur heaume, que doubles crochets, pierres précieuses, orfévreries et fleurs furent coupés et volèrent par terre, et leurs épées faisaient si grand bruit sur leur harnois... que le feu en sortait.

Tandis que ceci se faisait, Charles était en grande méditation, reconnaissant que la querelle d'Olivier était juste, et que Dieu le devait préserver... Mais quand il pensait qu'Olivier pouvait mourir, il murmurait :

— O Dieu! pour lequel nous prenons tant de peines, veuillez garder Olivier! Qu'il ne soit ni mort ni pris.

—Hélas! Sire, dit le duc Naymes, laissez ces paroles, et priez Dieu pour Olivier, qu'il lui soit en aide!

Ces deux champions continuaient toujours à se frapper, tellement que l'épée de Fier-à-Bras se rompit sur le cercle de son heaume, et le fit tomber sur son visage. Olivier fut blessé, principalement à la poitrine; et il avait déjà perdu tant de sang qu'il en était bien affaibli, ce qui n'était pas étonnant, ayant résisté à l'homme le plus terrible qui fût jamais.

Alors Olivier étant en mélancolie des plaies qu'il avait au corps, se réconforta ainsi :

— O glorieux Dieu! cause et commencement de ce qui est dessus et dessous le firmament, par votre seul plaisir, formâtes notre premier père Adam, et pour sa compagnie lui donnâtes Eve, d'où descendent tous les hommes. Tous fruits leur abandonnâtes, excepté un duquel Eve, moyennant le serpent, mangea et en fit manger à Adam; c'est pourquoi ils perdirent le paradis, et la séduction des démons en fit damner plusieurs. Touché de pitié de la perdition du monde, vous vîntes prendre chair humaine au ventre de la Vierge Marie, par l'annonciation de l'ange Gabriel, et êtes né comme il vous plût. Peu après, les trois rois vous vinrent adorer et faire obéissance; d'or, de myrrhe et d'encens vous firent des présents; et puis, Hérode vous croyant faire mourir, fit occir maints petits enfants qui sont en paradis. Quand vous fûtes en âge pour vous déterminer, vous allâtes par le monde en prêchant vos amis, et peu après les juifs par envie vous pendirent en croix, sur laquelle, expirant, Longis le chevalier vous perça le côté à l'instigation des juifs, et quand il crut en vous, et qu'il eut lavé ses yeux de votre précieux sang, il vit clair et vous cria merci et fut sauvé. Par vos amis vous fûtes mis au sépulcre, le troisième jour ressuscitâtes et reprîtes vie, descendîtes aux enfers, mîtes dehors Adam, Eve, et tous ceux qui étaient dignes du paradis; au jour de votre ascension vous montâtes aux cieux devant vos apôtres : ainsi, mon Dieu, comme ceci est vrai et que je le crois fermement, fortifiez-moi contre ce mécréant, que je puisse le vaincre tellement qu'il soit sauvé!

Son oraison finie, il ceignit son épée au nom de Dieu et de la sainte Trinité, puis piqua son cheval sur l'espérance de Dieu.

Fier-à-Bras lui dit en riant :

— Olivier, je te prie de me dire quelle est l'oraison que tu as dite; volontiers je l'ai écoutée.

— Plût à Dieu, dit Olivier, que vous fussiez en telle grâce que vous crussiez aussi fermement que je crois, car je vous jure que je vous aimerais autant que Roland.

Fier-à-Bras répondit :

— Par Mahom et Tervagant! tu parles de grande folie.

Puis, tout courroucé, il ajouta :

— Garde-toi de moi, car je te défie!

— Viens à moi, dit Olivier... à Dieu je me recommande!

Lors ils se rencontrèrent tellement, qu'on voyait le feu sortir de leur harnois; leurs chevaux pliaient sous eux, et la terre trembla de ce bruit.

Fier-à-Bras prit son épée et en frappa Olivier, qui fut blessé en la poitrine sous la mamelle.

Fier-à-Bras, par grande courtoisie, lui dit :

— Olivier, descends sûrement et prends du baume à ton aise, et quand tu seras guéri tu pourras mieux te défendre, et recouvreras de nouvelles forces.

Mais Olivier ne l'eût fait pour rien, eût-il dû mourir; car il le voulait vaincre à armes loyales.

Promptement ils vinrent l'un contre l'autre, et se frappèrent tellement, que Fier-à-Bras fut blessé dangereusement; car l'épée d'Olivier lui entra dans la cuisse bien un demi-pied de profond, et l'herbe fut arrosée du sang qui en sortit.

Quand il fut ainsi blessé, il but du baume, et fut bientôt guéri, ce dont Olivier fut marri.

Les Français, qui voyaient ceci, firent à Dieu de grandes prières pour la conservation d'Olivier, et spécialement Charles, qui entre autres choses l'estimait.

Olivier, confiant en l'aide de Dieu, vint au païen et le frappa sur son heaume si rudement que le coup descendit sur la cordelette à laquelle les deux barils étaient attachés; le cheval de Fier-à-Bras eut peur de ce coup, et fit par le vouloir de Dieu une longue course.

Lors, Olivier, avant que le païen s'en aperçût, s'inclina contre terre, leva les barils, en but à son aise, et fut guéri aussitôt. Jugez que Fier-à-Bras était plus blessé que lui, et ne pouvait plus mal venir.

Olivier, étant près d'une rivière, prit les deux barils et les jeta dedans; ils furent bientôt enfoncés.

Quand Fier-à-Bras vit que ses deux barils étaient perdus, peu s'en fallut qu'il n'en perdît le sens; et par reproche il cria à Olivier :

— O faux chrétien! tu m'as perdu mes barils, qui me valaient mieux que tout l'or de la chrétienté; mais je te promets qu'avant qu'il soit vêpres, ils te seront cher vendus; car je ne cesserai jusqu'à ce que tu aies le chef coupé!

Il vint contre lui; mais Olivier, qui ne le redoutait plus autant, l'attendit; Fier-à-Bras frappa Olivier si âprement, que son heaume en fut démaillé, mais il ne fut point blessé; car le coup descendit si impétueusement, qu'il trancha le cou du cheval d'Olivier, ce qui le fit tomber à terre.

Le grand miracle fut que le cheval de Fier-à-Bras fit semblant de courir sur lui, comme à l'ordinaire; mais il s'arrêta court, contre sa coutume.

## CHAPITRE VII

Comment Olivier et Fier-à-Bras, après avoir bataillé à cheval, bataillèrent à pied, et comment l'empereur Charlemagne, après avoir fait une première oraison, en fit une seconde en faveur du vaillant Olivier.



Quand les Français s'aperçurent qu'Olivier était réduit à combattre à pied, ils en furent extrêmement marris, et la plupart d'entre eux voulaient s'armer aussitôt pour aller le secourir. Mais le glorieux empereur Charles n'y voulut pas consentir et se contenta de faire sa prière à Dieu pour le succès des armes d'Olivier.

Celui-ci, dolent, s'écria, s'adressant à Fier-à-Bras :

— O roi d'Alexandrie! envers moi tu t'es vaillamment comporté; aujourd'hui tu t'es vanté que si cinq chevaliers venaient, tu voudrais les attendre et les vaincre, et tu sais que qui occit le cheval, ne doit pas avoir part à l'héritage!...

— Je ne sais si tu as dit la vérité, répondit Fier-à-Bras; mais je ne t'ai pas fait content; toutefois, pourvu que tu le sois, je te donnerai mon cheval, qui, à ma grande surprise, ne t'a pas étranglé quand tu étais à terre; car il n'en a pas manqué un seul de ceux que j'ai défaits...

Olivier répondit :

— Je ne prendrai ton cheval avant de l'avoir conquis.

Fier-à-Bras reprit :

— Pour la noblesse que je connais en toi, je veux faire ce que jamais je ne fis pour personne.

Il descendit de cheval et voulut bien combattre à pied, où il avait encore l'avantage de la taille sur Olivier.

Ils joutèrent alors à pied l'un contre l'autre si fort, que peu s'en fallut qu'ils ne demeurassent sur-le-champ pâmés, à cause du travail qu'ils avaient fait.

Ainsi continua cette bataille qui ne pouvait prendre fin entre eux; plusieurs paroles et reproches se disaient l'un à l'autre; mais le comte Régnier, père d'Olivier, dolent de son fils, vint à Charles et dit :

— O empereur! en l'honneur de Dieu, prends pitié de mon fils, qui est presque mort! Au moins fais prière à Jésus qu'il lui soit aide, que je puisse le revoir en santé!

Alors Charles fit ainsi son oraison :

— Mon Créateur, qui, pour notre salut, êtes né de la Vierge Marie, et de votre naissance tout le monde fut illuminé, qui allâtes par le monde, y

fûtes plus de trente-deux ans, et fîtes au commencement Adam et Eve, d'où nous sortons, qui furent en paradis terrestre, lieu délectable, et leur furent par vous tous fruits abandonnés, excepté le fruit de vie qu'Adam mangea par désobéissance; vous qui, pour le punir, l'en avez chassé; vous qui, pour le racheter et nous aussi, voulûtes être crucifié, après que par Judas vous fûtes vendu trente deniers, et un jour de vendredi fûtes crucifié et couronné d'une piquante couronne, puis par Longis, qui était aveugle, frappé au côté; vous enfin qui ordonnâtes le baptême pour nous régénérer et faire bons chrétiens pour notre salut : Sire Dieu, comme tout ceci est vrai, et je le crois fermement, secourez aujourd'hui Olivier! Qu'il ne soit ni mort, ni pris, ni vaincu!

Ceci dit dévotement, un ange apparut, qui dit à Charles :

— O noble empereur! sache que je suis envoyé de Dieu, et ne crains rien pour Olivier, car il gagnera la bataille, et il vaincra le Sarrasin!

Puis l'ange disparut.

Charles, par glorieuse méditation, remercia Dieu.

Toutefois, après plusieurs batailles entre Fier-à-Bras et Olivier, et beaucoup de menaces, Fier-à-Bras en fureur voulut frapper Olivier, qui, voyant venir le coup, le para, et frappa deux fois rudement sur Fier-à-Bras. Aucun d'eux ne voulait quitter que l'un ou l'autre fût détruit ou vaincu.

Pour cette fois, Olivier fut si fort affaibli, que la main de laquelle il tenait l'épée lui vint tout endormie et enflée, pour la peine qu'il avait de frapper sur son ennemi; son épée vola plus d'une toise de loin, ce dont il fut ému. Il courut pour la chercher, et mit sur sa tête son écu pour se garder. Néanmoins le païen le frappa si fort, qu'il mit l'écu en pièces, et cassa son haubert, ce dont il se trouva étourdi.

Aussitôt les Français, voyant ainsi Olivier désarmé, délibérèrent de courir le secourir; mais Charlemagne ne le voulut pas, disant que Dieu était assez puissant pour le maintenir en son droit : s'il ne s'y fût pas opposé, plus de quatorze mille hommes étaient tout prêts pour y aller.

Fier-à-Bras voyant cela, ne fit que rire, et dit à Olivier :

— Pourquoi n'oses-tu prendre ton épée? Je reconnais que tu es vaincu, car tu ne saurais assez te baisser; mais je veux te faire une proposition : quitte la loi que tu tiens et ton baptême, quitte aussi ton Dieu en qui tu crois et pour lequel tu as pris tant de peine, et crois en mon dieu Mahom, plein de bonté, et je te laisserai vivre! Je ferai plus, je te donnerai ma sœur pour femme : c'est Floripe, l'une des plus belles personnes qu'on puisse voir; puis nous subjuguerons la France, et de l'un des royaumes je te ferai couronner roi.

— Païen, répliqua Olivier, tu parles d'une grande folie; jamais je n'abandonnerai le Dieu qui m'a créé, ni les saints sacrements qui ont été établis pour mon salut, pour croire en Mahom et autres dieux qui n'ont aucune vertu!

Fier-à-Bras répliqua :

— Par Mahom, tu es toujours obstiné; pour peine ni tourment on ne te peut résoudre, et d'une chose tu te peux vanter, c'est assavoir que personne ne m'a tant jamais coûté à vaincre que toi! Or, prends ton épée sûrement, car sans armes tu ne peux valoir plus qu'une femme!

Olivier dit :

— Tu me témoignes service et bonté; mais la valeur de dix mille marcs d'or ne me le feraient pas faire pour mourir, car si par ta courtoisie j'avais mon épée, et qu'il arrivât que tu fusses en ma puissance, dussé-je en mourir, autre chose n'en aurais!

— Tu es trop courroucé, s'écria Fier-à-Bras, sois certain que tu vas périr.

## CHAPITRE VIII

Comment, en ce combat, Fier-à-Bras fut vaincu par le noble Olivier, aussitôt que celui-ci eut recouvré une des merveilleuses épées de son ennemi.



Fier-à-Bras, témoin de l'orgueil de son ennemi, le noble Olivier, qui ne le voulait conquérir qu'à la force de son épée, qu'il n'avait plus, s'en vint contre lui en tenant la sienne levée sur sa tête.

Olivier, désarmé comme il l'était, ne pouvait plus avoir fiance qu'en Dieu. Comme il regardait çà et là, éperdu, ne sachant plus que faire, il avisa à l'arçon de la selle de Fier-à-Bras les deux merveilleuses épées dont nous avons parlé, et, sans plus de façons, il s'empara de Baptisme, qui avait le taillant fort large, puis il vint contre le païen, et mit devant lui le reste de son écu.

Lorsqu'il fut près de lui, il dit :

— O roi d'Alexandrie, il est maintenant temps d'agir, car je suis pourvu de votre épée, qui vous rendra mécontent; gardez-vous de moi, je vous défie!...

Fier-à-Bras, l'entendant ainsi parler, changea de couleur, et s'écria :

— O Baptisme, ma bonne épée!

Puis, regardant Olivier, il ajouta :

— Par Mahom! je te connais d'une grande fierté; si tu veux, prends ton épée et laisse-moi la mienne : nous serons comme nous avons commencé.

— Par mon chef! répondit Olivier, ce sera malgré moi, car avant j'éprouverai ton épée; garde-toi de moi, nous avons assez parlé!

En disant ces paroles, Olivier, comme un lion affamé, vint contre Fier-à-Bras, et frappa le premier; mais il ne put l'atteindre sur la tête, où il rencontra l'écu du païen, qu'il rompit tellement, que la moitié tomba à ses pieds. Après plusieurs menaces rigoureuses, ils furent en partie découverts de leur heaume l'un et l'autre.

Quand Olivier vit ainsi le païen, il murmura :

— O Dieu du paradis, Créateur du ciel et de la terre, que ce païen est bien fait et plein de beauté! Plût à Dieu que Charles l'eût en son pouvoir, et qu'il se voulût faire baptiser! Roland et moi serions ses compagnons... Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre fils, que ce païen croie aujourd'hui en la foi chrétienne, car il pourrait bien l'agrandir!

Fier-à-Bras lui dit :

— Olivier, laisse là ces paroles; dis-moi si tu ne veux plus batailler, ou si tu veux recommencer?

— Oui, répondit Olivier, garde-toi de moi, je te défie!

Ils coururent l'un sur l'autre, mais Olivier frappa en telle force l'écu de Fier-à-Bras, qu'il le mit en pièces. Fier-à-Bras comprit qu'il l'avait mis à bout, tellement qu'il n'avait plus guère à vivre en ce monde. Olivier ne sonna mot; il vint furieusement avec son épée contre ce païen, qui, voyant ce coup, jeta son écu contre Olivier, qui l'écartela, et tous deux furent si étourdis, que de douleur leurs yeux furent troublés.

Fier-à-Bras dit à Olivier :

— Or, il est l'heure où jamais tu n'auras aide de ton Dieu en qui tu crois, puisque tu te vois vaincu!

Olivier lui répondit :

— Jésus est bien puissant, et te le fera voir en ce jour; tu connaîtras tantôt que Mahom et Tarvagant ne te pourront aider; ainsi, il faut que tu meures!

Ils vinrent l'un sur l'autre, et Olivier fut frappé sur son heaume bien près de sa chair, et de telle force, qu'il trancha tout ce qu'il atteignit.

— Je te jure mon dieu, dit le géant, que je t'ai si bien atteint, que jamais tu ne verras ni Charles ni Roland, sois-en sûr!

Olivier lui répondit :

— O Fier-à-Bras d'Alexandrie! sois assuré aussi qu'avant que je te quitte, tu seras mort ou vaincu; Dieu m'accordera ce que j'ai si souvent désiré!

Alors ils se frappèrent si merveilleusement l'un et l'autre, que leurs corps suèrent d'angoisse et peine. Fier-à-Bras frappa Olivier sur son heaume si rudement, que jusqu'à sa chair il mit tout bas, et si Dieu n'eût aidé le baron de Charles, il était mort. Olivier, pour se venger, lui mit l'épée dans le flanc bien profondément, et Fier-à-Bras fut si blessé, que peu s'en fallut que ses boyaux ne tombassent à terre.

---

## CHAPITRE IX

**Comment le géant Fier-à-Bras fut enfin vaincu par le noble Olivier, fils de Régnier; comment ce dernier le porta et fut assailli par les Sarrasins.**



Olivier avait quasiment blessé à mort son redoutable adversaire. Fier-à-Bras, qui sentait peu à peu la vie se retirer de lui, fit un retour sur lui-même et fut comme illuminé par une céleste vision. Il tourna ses yeux vers le ciel et commença à prier la sainte Trinité. Puis, abaissant son regard éteint sur le noble Olivier, il murmura :

— O vaillant chevalier Olivier, je te requiers merci en l'honneur du Dieu en qui tu crois et auquel je consens! Que je ne meure pas sans être baptisé et rendu au roi Charlemagne, qui est tant redouté! Je croirai en la foi chrétienne et rendrai les saintes reliques pour lesquelles vous prenez tant de peines, et je jure que si par ta faute je meurs Sarrasin, tu seras coupable de ma damnation; je perds mon sang et tu me verras mourir devant tes yeux. Aie pitié de moi, Olivier!

Olivier eut une telle compassion de lui, qu'il pleura tendrement, le coucha à l'ombre sous un arbre, et lui banda ses plaies, pour qu'il ne perdît tout son sang.

Le païen le pria de l'emporter, car lui seul ne s'en pouvait aller. Mais Olivier, considérant qu'il était fort pesant, lui dit que c'était à lui chose impossible. Fier-à-Bras s'efforça pour venir près de lui, en disant :

— Oh! noble chevalier Olivier, mène-moi à Charles avant que je ne meure, car je suis près de ma fin; tout mon sang se perd; prends ce cheval, monte dessus et viens près de moi; si je puis traverser devant toi sur l'arçon de la selle, tu me pourras mener... Voilà mon épée, mets-la à ton côté, et tu en auras quatre que l'on ne saurait payer. Dépêche-toi, Olivier, car ce matin j'ai laissé tous mes gens en un bois ci-près; ils sont au nombre de cinquante mille hommes.

Quand Olivier l'entendit, il n'eut aucun effroi, et lui dit :

— Sire roi, puisqu'il vous plaît, j'en suis content.

Il le plaça en travers sur son cheval, comme il avait dit, et se mit en chemin plein de douleur.

Les païens sortirent aussitôt du bois; à leur tête étaient Brulant de Mommière, Sortibrant de Conimbre, le roi Mantrible et cinquante mille autres.

Olivier, voyant cette troupe, commença à piquer

de l'éperon son cheval; mais il était si chargé, qu'il ne pouvait aller aussi fort que les ennemis qui venaient après lui.

Quand les Français virent venir les païens en si grand nombre, ils s'armèrent promtement, et, entre autres, Roland, Girard de Montdidier, Guillaume d'Estoc, Naymes de Bavière, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie, Guy de Bourgogne et Régnier de Gênes, père d'Olivier.

Olivier regarda à Valpré, et vit venir devant les autres Brulant de Mommière, qui était monté sur un cheval qui courait comme un lévrier et faisait grand bruit; il tenait en sa main un grand dard de fin acier pointu, qui était envenimé de sang de crapaud et était dangereux.

Olivier, étonné, dit à Fier-à-Bras :

— Sire roi, il faut que vous descendiez, car je ne puis vous conduire, ce qui me fâche; je suis poursuivi, vous le voyez, et si l'on me peut atteindre, je serai mis à mort, et jamais Charles ne me verra, ce qui le rendra fort dolent.

Lors, Fier-à-Bras dit tout haut :

— O noble Olivier! me voulez-vous laisser, vous qui m'avez conquis, vous à qui je me suis rendu? Ce ne serait pas noble à vous de m'abandonner! Hélas! pauvre infortuné que je suis, si je meurs païen, que deviendrai-je? Vierge Marie, mère de Dieu, prenez pitié de moi, indigne que je suis d'avoir recours à vous! Noble comte, je suis conquis par toi, et je te promets que je me ferai baptiser; si tu me laisses, je ne te prise guère, encore vois-je que tu n'es frappé ni vaincu.

Olivier répondit :

— Fier-à-Bras, tu parles en chevalier; mais je promets à Dieu que je ne te laisserai pas, et que je combattrai pour te défendre au péril de ma vie; tu peux t'y fier.

Lors il prit son haubert, s'arma le mieux qu'il put, et mit sur sa tête un chapeau de fin acier, puis tira son épée Haute-Claire, et vint à Brulant, qui, avec son faux dard, atteignit Olivier en la poitrine, et lui donna tel coup que ledit dard se rompit en pièces.

— Olivier, dit Fier-à-Bras, vous avez assez fait pour moi, vous êtes blessé; descendez-moi et me mettez hors du chemin, pour que je ne sois pas foulé des Sarrasins.

Olivier en eut compassion, il le mit à l'ombre d'un pin, loin de la voie. Mais quand il voulut s'enfuir, il se trouva environné d'environ dix mille Sarrasins.

— Hélas! doux Jésus, mon créateur, murmura-t-il, tu sais mon intention, je te demande que tu me donnes grâce de ne pas mourir jusqu'à ce que, pour l'exaltation de la foi, j'aie pu combattre avec Roland, mon compagnon!

Il reprit son chemin. Le premier païen qu'il rencontra fut le fils du plus grand du pays; il lui donna un tel coup, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine et le fit tomber mort.

Lors vinrent sur Olivier, Maradas, Turgis, Surbam de Cordimenses et le roi Magaris, qui crièrent :

— Par Mahom! de nous tu n'échapperas! Français, garde-toi bien, car par nous tu mourras!

Olivier était parmi eux, qui se défendait vaillamment; ils frappèrent tous sur lui, et ce fut merveille qu'il ne fût pas déchappellé et vaincu; mais à force de traits, son cheval tomba dessous lui. Comme il était à terre, il se leva, mit devant lui l'écu qu'il avait conquis, et prit son épée Haute-Claire, en laquelle il se fiait; celui qu'il atteignit tomba mort à terre.

Olivier se trouva seul à pied entre les Sarrasins et fit grande résistance; mais il ne lui fut pas possible d'échapper, car, glaives, épées et dards de fer le pressèrent tant, que son écu fut percé en plusieurs endroits, et son haubert faussé, et son corps blessé. Force lui fut de tomber par terre.

Les païens le prirent, et lui bandèrent tellement les yeux, qu'il ne voyait ni ne savait où il était; ils le montèrent sur un cheval, et le lièrent bien étroitement; et quand Olivier fut ainsi dépourvu de toute force et clarté, de toute espérance de confort, il fut bien dolent.

— Oh! Charlemagne, murmurait-il, empereur de valeur, où es-tu? et ne sais-tu rien de moi? Noble Roland, es-tu endormi? suis-je sourd, que je ne peux t'ouïr?

Comme il faisait ces plaintes, le roi Maradas dit :

— Français, ce que tu dis est inutile, car je ne mangerai que tu ne sois pendu!

Les Sarrasins emmenaient donc Olivier, lorsque, subitement, apparurent le roi Charlemagne, Roland et tous les autres pairs. Roland frappa Corsuble en la poitrine, Girard vint contre Turgis. Ogier, Richard et Guy de Bourgogne faisaient tel carnage des Sarrasins, qu'ils ne pouvaient tenir devant eux; mais ceux qui conduisaient Olivier allaient toujours outre.

A cette bataille furent occis Guillaume d'Estoc et Gauthier, valeureux chevaliers, et plusieurs autres du commun; les païens mirent par terre Girard de Montdidier et Geoffroy l'Angevin, puis les lièrent à un cheval et chevauchèrent hâtivement. Quand Charles les vit emmener, peu s'en fallut qu'il ne perdît le sens.

— Secours, barons! ô chevaliers! que vous êtes tardifs! s'écria-t-il, s'ils emmènent ce comte, que nous en reviendra-t-il?

Quand les Français virent Charles si ému, ils frappèrent des éperons et vinrent attendre les païens au bas d'une montagne. Roland se trouva des premiers, tenant son épée en main pour se venger; celui qu'il atteignait était sûr d'être mis à mort, car il était courroucé de ce qu'on emmenait Olivier. Il attendit Lanpatris, qu'il fendit jusqu'au milieu du corps. Toutefois, à cause de la multitude des païens, les Français ne purent passer outre pour secourir les barons prisonniers; ils les repoussèrent plus de cinq lieues sans pouvoir pénétrer jusqu'à eux. Nonobstant, Roland jura que jamais il ne retournerait jusqu'à ce que les barons ne fussent délivrés des ennemis; mais il ne le put faire, car la nuit survint et il ne savait où aller.

Charlemagne n'en savait pas plus que lui; il devinait seulement que les païens avaient fait arrière-garde pour l'enclore, lui et les siens. Aussi jugea-t-il prudent d'abandonner le champ de bataille, où plus rien de bon ne l'attendait. En conséquence,

il ordonna la retraite et s'en revint en ses tentes, tout mélancolieux.

Ses barons le suivirent, aussi triste qu'il l'était lui-même.

## CHAPITRE X

**Comment, en s'en retournant avec ses barons, l'empereur Charlemagne trouva Fier-à-Bras au pied d'un arbre, et comment ce païen demanda à être baptisé.**



ors, Charlemagne s'en retournait donc, songeant à ce vaillant Olivier et à ces non moins vaillants chevaliers qui avaient succombé en cette vilaine rencontre.

La nuit était venue, mais la clarté mourante du jour était suffisante encore pour distinguer les objets à une certaine distance.

Tout à coup le roi Charles avisa une forme monstrueuse qui s'agitait au pied d'un arbre. Il s'approcha : c'était Fier-à-Bras qui râlait.

— Malheureux païen, lui dit le roi en le reconnaissant, que j'ai de haine pour toi, cause unique de la perte de mon vaillant Olivier et de mes plus chers barons !

Fier-à-Bras jeta un grand soupir et répondit :

— O noble et puissant empereur ! au nom de ton Dieu, pardonne-moi, car je te crie merci !... Pardonne-moi, car Olivier m'a vaincu !... Pardonne-moi, car je lui ai promis que je me ferais chrétien !... Oui, je laisse là mes faux dieux; je n'en fais plus le moindre cas, et je ne veux plus désormais reconnaître et adorer que Jésus-Christ, ton créateur et le mien... Pardonne-moi, puissant empereur, car je veux recevoir le baptême avant de rendre à la terre mon corps et au ciel mon âme...

— Ta conversion est-elle sincère ? lui demanda le roi Charles.

— Ne vois-tu pas que je vais mourir ? répondit Fier-à-Bras. Est-ce que les mourants mentent, puissant empereur ?

— Je veux te croire, mon frère, et, dès à présent, je t'adopte pour un des nôtres.

Lors, chacun des barons de Charlemagne s'approcha de Fier-à-Bras pour lui panser ses blessures. Ils s'aperçurent, une fois qu'il fut désarmé, qu'il était un des plus beaux hommes et des mieux membrus qu'ils eussent vus jusque-là.

Mais quand le géant fut dévêtu, ses plaies saignèrent et il tomba pâmé; Roland le retint. Incontinent les fonts furent apprêtés, puis on manda l'archevêque Turpin et le duc Naymes, qui étaient joyeux de ce que ce païen devait se faire chrétien.

Après le baptême, le parrain et la marraine lui mirent un autre nom, et le nommèrent Florent; mais tant qu'il vécut, il se nomma Fier-à-Bras, par la grande habitude qu'il en avait.

Le roi Charles fit visiter ses plaies par ses médecins, assurés de le guérir en peu de temps. L'empereur dit à Fier-à-Bras :

— Si devant toi on voyait Olivier et les autres prisonniers, nous serions bien contents.

## CHAPITRE XI

**Comment Olivier et ses compagnons prisonniers furent présentés à l'amiral Baland, père de Fier-à-Bras.**



près que les Sarrasins eurent fait les barons de France prisonniers, ils coururent jusqu'à ce qu'ils fussent en une cité, nommée Aigremoire, à l'entrée de laquelle sonnèrent les trompettes.

Quand l'amiral Baland les vit venir, il s'en vint droit à eux, se mit près de Brulant, et lui dit :

— Mon ami, conte-moi des nouvelles, comment vont vos affaires ? N'avez-vous point pris cet empereur Charlemagne, qui se fait tant redouter, et les douze pairs de France sont-ils déconfits ?

— Oh ! sire amiral, dit Brulant, les nouvelles que je vous apporte sont moindres que vous ne dites, car nous avons été maltraités par le roi et par sa puissance; votre fils Fier-à-Bras a été vaincu par un de ses barons et s'est fait chrétien; il a été vaincu en loyale bataille, sans trahison.

L'amiral, entendant cela, tomba pâmé de douleur; quand il fut revenu à lui, il cria à haute voix :

— Malheureux que je suis, que dois-je devenir? Fier-à-Bras, mon cher fils, où êtes-vous allé, et comment fûtes-vous pris? La mauvaise nouvelle qu'on me rapporte de vous est que vous vous êtes fait chrétien, ce dont je serai dolent toute ma vie; j'aimerais mieux que vous eussiez été démembré et mis à mort.

Alors il retomba à terre, en s'écriant :

— Brulant de Mommière ! qu'est devenu Corsuble, mon neveu; Bruchard, Targie de Parmélie et mon fils Fier-à-Bras, conducteur de tout ? S'il est vrai qu'il soit perdu, je ferai sauter la cervelle à Mahom, le dieu qui m'a promis tant de biens et à qui je m'étais rendu.

Ce disant, il enrageait, se tourmentant grièvement sur la terre. Quand il fut un peu refroidi de son mal, il demanda quel était le chevalier qui avait vaincu Fier-à-Bras.

Brulant répondit :

— Sire amiral, votre fils a été vaincu par ce da-

moiseau, en lui montrant Olivier, qui était bien membru et formé, et avait entre les autres les yeux bandés.

— Or tôt, dit l'amiral, dépêchez-vous de me l'amener; jamais je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit démembré.

Quand les Français comprirent qu'on voulait faire mourir Olivier, qui était tout leur réconfort, ils se prirent à pleurer. Olivier, qui les entendit, les réconforta en disant en sa langue, que les Sarrasins ne comprenaient point :

— Mes frères, vous savez votre nécessité; si l'amiral Baland sait que nous sommes des pairs de France, notre vie est terminée, car il ne prendrait aucune pitié de nous; c'est pourquoi je vous prie de dire tous comme moi.

Après que l'amiral lui eut commandé de venir devant lui, les païens le désarmèrent, lui délièrent les mains et débandèrent les yeux; il était blessé dangereusement. L'amiral, d'un ton furieux, lui dit :

— Français, garde-toi de me dire mensonge; comment te nommes-tu ? ne me le cèle pas.

Olivier répondit :

— Je me nomme Eugines, fils d'un pauvre vassal de pauvre lignage. Je m'en partis une fois de la cour de Lorraine, et vint à la cour de Charlemagne, lequel me donna armes, et après que je fus adoublé, ainsi que mes compagnons que vous voyez devant vous, lesquels sont de pauvres chevaliers avanturiers, nous avons pris peine à bien servir notre roi, afin que par notre service nous puissions être avancés.

— Oh ! Mahom, s'écria l'amiral, je suis bien trompé, car je croyais avoir conquis cinq des plus vaillants du royaume de France, par le moyen de mes barons.

Il appela Barsades, son chambellan, et lui dit :

— Prenez-moi ces Français, faites-les dépouiller et attacher à ce pilier très-fortement; puis, qu'on apporte des dards de fer bien échauffés, pour les faire tirer à mon plaisir.

Alors Brulant se leva et dit :

— Sire amiral, je vous prie que pour le présent vous ne leur fassiez point de mal. Vous voyez qu'il est trop tard pour que justice ait son cours, et vous en pourriez bien être blâmé, vu que votre seigneurie et vos barons ne sont point ici; parquoi je vous prie que vous tardiez jusqu'à demain, ce qui sera beaucoup mieux; d'ailleurs, je sais qu'ils ont mérité la mort; d'autre part, Charles nous pourrait rendre monseigneur Fier-à-Bras.

— Pour l'amour de vous, dit l'amiral, je consens.

Il manda Brutamont, qui était garde de la prison, et lui ordonna de mettre les Français en lieu de sûreté jusqu'au lendemain, pour en faire à sa volonté.

## CHAPITRE XII

**Comment les Français furent visités, en leur prison, par la belle Floripe, fille de l'amiral, laquelle était d'une grande beauté.**



Après que l'amiral eut commandé que les Français fussent mis en lieu sûr, Brutamont, le chartier, vint descendre Olivier et tous ses compagnons en une prison qui était si étroite, qu'on n'y voyait aucune clarté et en laquelle étaient serpents, crapauds et autres bêtes venimeuses; il y passait en outre un ruisseau d'eau de la mer, qui avait son entrée sans conduit lorsque la marée montait. Avant de s'en aller, Brutamont leur banda les yeux et ferma les pertuis de dessus eux. Alors l'eau vint si fort que les Français en eurent jusqu'aux épaules. Les plaies d'Olivier commencèrent à s'ouvrir, et comme l'eau était salée, la douleur lui fut très-sensible; il tomba tout pâmé, et fût mort à cette heure, si ce n'eût été Girard de Montdidier qui le soutint.

Voyant que l'eau croissait toujours, ils montèrent sur deux piliers de quinze pieds. Quand Olivier fut assis en grande angoisse, il commença à dire :

— O Régnier ! mon père, vous ne connaissez pas sans doute ma situation. Hélas ! jamais vous ne me reverrez !

Girard dit à Olivier :

— Ne vous déconfortez plus; à tel chevalier que vous, il ne convient pas de se plaindre. Réjouissons-nous plutôt en Dieu, à qui il plaît maintenant que nous soyons en cet état. Mais je promets que si nous avions eu chacun notre épée, avant que nul de nous fût descendu ici par les Sarrasins, j'en aurais défait plus de trois cents.

Les Français, comme nous venons de le dire, étaient sur les piliers de marbre. Floripe, fille de l'amiral et sœur de Fier-à-Bras, les écoutait; elle eut une grande compassion des plaintes que faisait Olivier.

Cette fille était jeune et bien faite, blanche comme un lis; ses cheveux reluisants comme or fin, la face un peu terminée en longueur, les yeux riants, clairs et étincelants comme deux étoiles; elle était habillée d'une robe de pourpre, qui était merveilleusement riche et peinte d'étoiles de fin or, laquelle avait telle vertu que celle qui la portait ne pouvait être empoisonnée d'herbe ni de venin. Floripe était si belle avec ses habillements, que si une personne eût jeûné trois ou quatre jours, elle eût été rassasiée en la voyant. Elle portait un manteau qui avait été fait en l'île de Colchos, où Jason prit la toison d'or, lequel manteau était fait

d'une face, et avait si grande odeur, que c'était merveille.

Floripe, comme je l'ai dit ci-devant, avait ouï parler les Francais en prison, et spécialement Olivier, duquel elle eut grande pitié. Elle sortit de sa chambre avec douze pucelles, ses sujettes, et entra dans la salle commune, où les païens étaient fort désolés à propos de Fier-à-Bras, qui était pris, et de plusieurs autres grands seigneurs. Alors elle fit un grand cri et soupira de douleur, ce qui renouvela le deuil.

Quand elle eut cessé de pleurer, elle demanda à Brutamont :

— Quels sont ceux que j'ai ouï parler en la prison, qui se plaignent si fort?

— Madame, répondit le geôlier, ce sont des Français, gens de Charlemagne, roi de France, lesquels jamais ne cessèrent de détruire notre loi, mettre à mort nos gens, vitupérer notre croyance et nos dieux. Ce sont eux qui ont aidé à occir Fier-à-Bras, votre frère; il y en a un de très-grande valeur, qui est un des hommes les mieux faits qu'on ait jamais vus; il est si puissant, qu'il a lui seul et loyalement conquis Fier-à-Bras.

Floripe eut incontinent envie de le voir, et elle dit à Brutamont :

— Je veux leur parler, viens-moi ouvrir la prison, je suis curieuse de les voir.

— Madame, vous me pardonnerez, mais cela ne se peut faire, vu la malpropreté du lieu; d'autre part, votre père m'a défendu de ne les laisser parler à personne; je me souviens que très-souvent on peut être trahi par les femmes.

Floripe lui dit d'un ton de colère :

— O mauvais glouton, me dois-tu faire ce refus! Je te promets que je t'en ferai punir...

Incontinent elle manda son chambellan, qui lui donna un bâton, et fit ouvrir la prison. Brutamont voulut s'y opposer, elle lui donna un si fort coup au visage, qu'elle lui fit sortir les deux yeux de la tête; après, elle le fit mourir, puis le jeta dans la prison sans qu'aucun païen ne le vît, ce dont les Français furent fort étonnés quand ils l'ouïrent tomber.

Puis après, Floripe alluma une grande torche de cire, se fit ouvrir la porte, mit devant elle la lumière pour voir les prisonniers; et étant auprès d'un pilier, elle s'écria :

— O seigneurs, répondez-moi; qui êtes-vous et comment vous nommez-vous? Ne me le célez pas.

Olivier lui dit :

— Madame, nous sommes de France, nous appartenons à Charlemagne, et nous avons été amenés à l'amiral, qui nous a fait mettre en ce lieu. Il vaudrait beaucoup mieux qu'il nous eût fait mourir que de nous tenir en cette affreuse prison.

Floripe, bien qu'elle ne fût pas chrétienne, avait le cœur très-noble et très-pitoyable aux souffrances.

— Seigneurs, reprit-elle, je vous promets de vous mettre dehors sûrement, si vous me jurez de faire ce que je vous prescrirai.

— Madame, répondit Olivier, qui que vous soyez, vous pouvez être assurée que vous nous trouverez tous à l'effet comme à la parole. Ce que nous promettons, nous le tenons : nous vous promettons donc que, tant que nous serons vivants, nous ne vous ferons pas défaut, pourvu, toutefois, que nous soyons fournis d'armes. Je ferai, pour ma part, une telle occision de Sarrasins, qu'il en sera longtemps parlé.

— Vassal, lui dit la pucelle, vous vous vantez beaucoup trop, ce me semble! Vous êtes encore céans, et non dehors, et ce n'est pas le lieu de menacer ceux qui sont libres... Mieux vaudrait vous taire que de parler ainsi.

Girard de Montdidier dit à son tour :

— Demoiselle, vous avez raison; mais permettez-moi de vous dire que celui qui est captif chante volontiers pour oublier ses misères.

La noble pucelle, à ces mots, leva les yeux sur Girard-le-Gracieux, qui défendait ainsi son imprudent compagnon, et elle lui répliqua :

— En vérité, sire, vous savez à merveille excuser vos compagnons fautifs, et, à cause de vous, je pardonne volontiers à celui qui vient de parler si témérairement.

Cela dit, Floripe appela son chambellan, lui fit apporter des cordes et un bâton lié en travers, et le tout fut descendu aux barons français, qui montèrent dessus et sortirent de leur abominable prison, Olivier le premier, et après lui les autres.

## CHAPITRE XIII

**Comment les barons français, une fois élargis par les soins de la belle pucelle, sœur de Fier-à-Bras, entrèrent dans sa chambre, où ils furent agréablement traités.**



Une fois tous les barons hors de leur prison, Floripe et son chambellan leur commandèrent de les suivre sans sonner mot; ils obéirent et furent introduits, l'un après l'autre, par une porte secrète, en la chambre de Floripe, dont l'entrée était ouverte.

Au-dessus de la porte étaient représentés avec art les cieux, les étoiles, le soleil, la lune, les saisons d'été et d'hiver, bois, montagnes, oiseaux et autres animaux de toute espèce : et selon l'histoire, c'était le fils de Mathusalem qui l'avait fait faire. Il y avait, sur un rocher environné de la mer, un prétoire fort beau, où jamais fruits ni fleurs ne manquaient. Et là, de toutes maladies, excepté celle de la mort, on trouvait guérison; au même endroit croissait la main de gloire.

C'était dans cette galerie que se tenaient Floripe, ses dames et plusieurs autres pucelles, dont

la maîtresse, qui se nommait Maragon, dit à Floripe :

— Je crois connaître ces Français. Ce bel écuyer que vous voyez, c'est Olivier, fils du duc Régnier de Gênes et frère d'une demoiselle parfaitement belle ; c'est lui qui a vaincu votre frère Fier-à-Bras. Celui-ci est Girard de Montdidier. Cet autre est Guillaume d'Estoc, et ce camus qui est par delà est Geoffroy l'Angevin. Mais je veux que Mahomet me punisse si je bois et mange avant d'avoir averti de tout ceci votre père, monseigneur l'amiral.

A ces mots, tous les sens de Floripe lui frémirent, et elle eut peine à retenir sa colère; mais feignant un bon secret, elle appela Maragon près d'une fenêtre, puis elle lui donna un si grand coup qu'elle la renversa. Quand Maragon fut à terre, Floripe, aidée de son chambellan, la jeta dans la mer en disant :

— Allez, vieille dépiteuse; vous avez votre récompense ! Je suis bien assurée maintenant que vous ne trahirez jamais les Français !

Les barons eurent une grande joie de ceci; surtout lorsque Floripe vint les baiser doucement.

Olivier était tout ensanglanté; elle vit bien qu'il était blessé, et lui dit :

— Sire Olivier, ne vous déconfortez pas, je vous rendrai bientôt en bonne santé.

Lors elle s'en vint à la main de gloire, et en prit un peu; quand Olivier en eut usé, il fut parfaitement guéri.

Les barons furent assis à table et bien pourvus de vivres et de viandes délicieuses, dont ils avaient grand besoin, à cause de la faim qu'ils avaient endurée. Puis chacun fut couvert d'un manteau de paille d'or, bien brodé.

— Seigneurs, leur dit la pucelle, vous savez comment je vous ai mis hors de prison; vous êtes ici en sûreté, mais si d'aventure quelqu'un nous avait entendus, nous serions tous mal venus, surtout à cause d'Olivier, auquel naturellement je devais faire opprobre et répréhension. Je vous connais bien, n'en soyez point émus; vous savez que vous m'avez promis que mon secret serait bien scellé entre vous tous.

Ils promirent tous de faire sa volonté; et Floripe ajouta :

— Seigneurs, je vous dirai qu'il y a un noble chevalier en France que j'ai longtemps aimé; il se nomme Guy de Bourgogne : c'est le plus beau chevalier qu'on puisse voir, et il est parent du roi Charlemagne et de Roland-le-Puissant. Une fois que j'étais à Rome, je le vis, et dès cette heure je lui donnai mon cœur. Quand mon père alla détruire ladite cité de Rome, Lucafart de Brande, qui était redouté de tous les païens, fut mis à terre par ledit Guy de Bourgogne, ce qui me plut beaucoup; je pris tant de plaisir à sa vaillance, que depuis ce jour je l'ai toujours dans mon cœur : si je ne l'ai pas pour mari, jamais je ne me marierai; et pour l'amour de lui je veux me faire baptiser et croire au Dieu des chrétiens.

A ces paroles, les Français furent joyeux et rendirent grâces à Dieu de la volonté de cette pucelle, et Girard lui dit :

— Madame, je vous jure que si nous étions maintenant armés, et que nous fussions en la salle des païens, nous en ferions une grande destruction.

Mais Floripe fut sage et leur dit :

— Nobles seigneurs, pensons à nos affaires; puisque vous êtes en sûreté, prenez un peu de repos. Vous voyez céans six pucelles de grande noblesse; que chacun de vous prenne la sienne pour mieux déduire le temps, et je vous regarderai, si c'est votre bon plaisir, car pour moi je n'ai que faire d'homme qui vive, sinon du noble chevalier Guy de Bourgogne, à qui j'ai donné mon cœur.

Chacun des barons présents remercia la belle et noble Floripe, et tous s'en allèrent reposer comme elle venait de le leur commander.

## CHAPITRE XIV

**Comment l'empereur Charlemagne, pour réconforter le bon duc Régnier, voulut envoyer ses sept pairs vers l'amiral Baland pour avoir des nouvelles du vaillant Olivier, et comment les sept pairs s'y refusèrent.**



égnier, le bon duc de Gênes, ne pouvait plus boire, ni manger, ni dormir, à cause de la douleur qu'il ressentait de la perte du vaillant Olivier, son fils, le vainqueur de Fier-à-Bras. Lors, il alla vers Charlemagne, qui n'était pas moins que lui dolent de cette perte, et lui dit :

— Très-cher et très-puissant empereur, je viens vous demander que, pour l'amour de Dieu, il vous plaise prendre pitié de moi ! Vous savez ma douleur; je dois perdre mon bon et loyal fils Olivier, pour lequel je suis ennuyé; si je n'ai de lui d'autres nouvelles certaines je mourrai de chagrin avant deux jours, ou force me sera de me mettre en chemin pour y aller.

Charlemagne fut ému de compassion pour la mélancolie du duc Régnier; il parla à Roland en disant :

— Beau neveu, entendez-moi; demain matin il vous faut aller en Aigremoire dire à l'amiral Baland, qu'il vous rende la couronne de Jésus-Christ et les autres reliques pour lesquelles j'ai pris tant de peines; vous lui demanderez aussi mes barons qu'il tient prisonniers, et s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai traîner vilainement, puis après pendre par son cou!...

Roland répondit :

— Sire et bel oncle, prenez pitié de moi, car je suis sûr que si j'y vais, jamais je ne reviendrai.

Le duc Naymes, qui était là, dit :

— Sire empereur, regardez ce que vous allez faire; Roland est votre neveu, vous savez de quelle

valeur il est; s'il va où vous dites, jamais il ne reviendra.

Charles répondit :

— Je vous jure, sire Naymes, que vous irez avec lui et que vous porterez mes lettres à l'amiral.

Bazin-le Génevois vint devant Charles, et dit :

— Comment, Sire! voulez-vous perdre vos chevaliers? Certes, s'ils y vont, jamais un seul ne reviendra.

Charles jura que Bazin irait avec les autres, et qu'ainsi ils seraient trois.

Thierry, duc d'Ardenne, dit comme les autres; parquoi il fut ordonné pour y aller.

Ogier-le-Danois dit de même qu'on n'y devait point aller, et il fut condamné à y aller ainsi que les autres.

Richard de Normandie vint à l'empereur et dit :

— Sire, je suis étonné que vous n'ayez pas pitié de vos chevaliers, car je sais bien qu'ils seront perdus s'ils y vont.

— Par le Dieu en qui je crois, dit Charles, vous irez avec les autres et vous porterez mes lettres à Baland, que je hais tant.

Ensuite il regarda Guy de Bourgogne, et lui dit :

— Venez à moi, vous êtes mon parent, et je vous aime; vous serez le septième pour faire mon message à Baland, et vous lui direz qu'il se dispose pour se faire baptiser, et qu'il tienne de moi son royaume et ses villes! Vous lui direz aussi qu'il me rende les reliques dont je prends grande peine, et s'il vous contredit, ajoutez que je le ferai pendre vilainement.

— Hélas! dit Guy de Bourgogne, empereur très-cher, je connais à cette fois que vous voulez me perdre, et si j'y vais jamais je n'en reviendrai, j'en suis sûr!...

Sur ce, la nuit survint et on alla souper.

Le matin, au lever du soleil, les sept barons dessus nommés vinrent devant Charles, et Naymes lui dit :

— Noble empereur, nous sommes ici pour obéir à votre commandement; nous vous prions donc de nous donner congé pour partir. S'il y a quelques personnes ici présentes qui vous aient méfait, nous leur pardonnons, de même si nous avons offensé Dieu et quelqu'un, qu'il nous soit pardonné!

A ces paroles, les Français présents commencèrent à pleurer de pitié, et Charles dit aux barons :

— Mes princes et très-chers bien-aimés de Dieu, je vous recommande aux mérites de sa sainte passion! Qu'il vous conduise en votre voyage!

Puis ils se mirent en chemin.

## CHAPITRE XV

Comment l'amiral transmit quinze rois sarrasins à Charlemagne pour ravoir Fier-à-Bras; lesquels rois furent rencontrés des sept pairs et mis à mort.



Baland était en Aigremoire. Il avait mandé quinze rois sarrasins pour avoir conseil; quand ils furent venus, Maradas, le plus fier des quinze, parla le premier, et dit à Baland :

— Sire, pourquoi sommes-nous mandés par toi?

Alors Baland leur répondit :

— Seigneurs, je vous dirai la vérité; Charlemagne me requiert de grande folie, il veut que je lui sois sujet et que je tienne mes terres et pays de lui. Mais je ne ferai pas ceci. Toutefois je suis d'avis que vous alliez à lui en Normandie ou en son logis; vous lui direz que je lui mande qu'il croie en Mahom, notre dieu, sans délai, et il sera sage; de plus, qu'il me rende mon fils Fier-à-Bras, pour lequel je suis chagrin : en outre, je veux qu'il tienne de moi la France et toute la région; et s'il fait ma volonté, je l'irai visiter avec cent mille hommes armés. Si d'aventure vous rencontriez en votre chemin quelques chrétiens, coupez-leur la tête!

Quand l'amiral eut parlé, Maradas répondit :

— Sire, je connais que vous voulez nous faire mourir, car les Français sont fiers et vaillants; si nous faisons ce que vous avez proposé ce sera cause de notre fin. Ne croyez pas que je dise ceci pour n'y pas aller, car j'ai tel courage, que si d'aventure je me mêle parmi les chrétiens, j'en mettrai dix à mort avant que je sois fatigué, et si je ne fais pas ce que j'ai dit, je veux qu'on me fasse couper la tête!

Ses compagnons dirent que chacun d'eux en ferait autant que lui; parquoi, sans plus tarder, ils montèrent à cheval armés de grosses lances, et partirent.

Ils ne s'arrêtèrent qu'au pont de Mantrible, et le passèrent le plus tôt qu'ils purent.

Les barons de Charlemagne apercevant les Sarrasins venir à eux, se dirent :

— Les voyez-vous venir à grande puissance? Voyons ce que nous ferons.

Roland dit :

— Seigneurs, ne vous épouvantez pas; regardez : ils ne sont ni vingt ni trente! Allons droit à eux!

Tous les autres barons furent du même avis et piquèrent droit aux païens.

Alors Maradas, qui était fier, puissant et bien armé, porta la parole aux Français, disant :

— Vous êtes tous de maudits chrétiens!

Le duc Naymes répondit :

— Vassal, qui que tu sois, tu parles bien vilainement; sache que nous sommes gens de Charlemagne, et que nous allons de sa part faire un message à Baland l'amiral.

Maradas lui dit :

— Vous êtes en danger; voulez-vous vous défendre ou faire autrement?

Naymes répondit :

— Nous voulons nous défendre à l'aide de Jésus, notre créateur.

Maradas lui demanda :

— Lequel de vous oserait jouter contre moi?

— Je suis tout prêt, dit Naymes.

Maradas reprit :

— Tu es bien présomptueux, car s'il y en avait dix comme toi, de mon épée je les voudrais confondre sans beaucoup me fatiguer, et porter leurs têtes à l'amiral! Envoie-moi pour jouter quelque habile chevalier, car tu es trop chétif pour te prendre à moi!

Puis il dit à ses compagnons :

— Attendez-moi, et que personne ne bouge, car seul je veux les conquérir, puis les présenterai à Baland l'amiral.

Quand Roland l'eut écouté, il pensa perdre le sens, et cria à Maradas :

— Tu as parlé comme un insensé! Avant vêpres tu sauras ce que nous savons faire; garde-toi de moi, je te défie!

En ce disant, il piqua son cheval des éperons, et ils se rencontrèrent si rudement et à grande force d'épieux carrés et aigus, que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent tous deux morts. Leurs heaumes et hauberts furent cassés; Roland, tout furieux, tira Durandal et en frappa Maradas sur son heaume avec tant de force, qu'il le divisa, puis intrépidement lui porta un coup sur la tête nue, et la lui fendit jusqu'au-dessous de la cervelle. Maradas tomba mort.

Quand les autres virent le roi Maradas mort, et que Roland voulait emporter sa tête, ils se regardèrent l'un l'autre comme tous éperdus; puis, voulant se venger des Français, ils coururent sur Roland, qui se défendit vaillamment. Les Français défirent tous les rois païens, excepté un, qui se sauva quand il vit les autres morts, et s'en vint dénoncer à l'amiral comment ils avaient été détruits par les Français.

Quand l'amiral le vit venir seul, il lui cria :

— Sire, vous êtes hâtif! Dites-moi donc ce que vous avez fait.

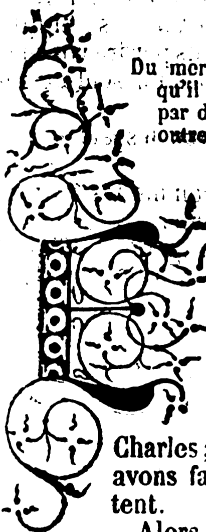
Lors il lui dit :

— Sire amiral, par Mahom! cela va mal; car outre le pont de Mantrible, nous avons trouvé sept gloutons enragés, se disant hommes de Charles, qui viennent de sa part vous faire un message. Ils ont couru sur nous et nous ont tous mis à mort, sinon moi, qui me suis échappé à grand'peine pour venir vous l'annoncer.

Quand l'amiral l'entendit, peu s'en fallut qu'il ne mourût!

## CHAPITRE XVI

**Du merveilleux pont de Mantrible; du tribut qu'il fallait donner pour y passer, et comment par de belles paroles les Français passèrent outre.**



Et quand les Français, comme j'ai dit, eurent mis les Sarrasins à mort, ils furent très-fatigués, et ils allèrent se reposer dans un pré, à quelque distance de là. Peu après, Naymes dit :

— Barons, je conseille que nous retournions vers le roi Charles; nous lui dirons ce que nous avons fait; je crois qu'il sera bien content.

Alors Roland répondit :

— Comment, sire Naymes, vous parlez de retourner? N'en parlez plus! car tant qu'il plaira à Dieu que je tienne Durandal en main, je ne retournerai que je n'aie vu Baland! Quoi qu'il en soit, nous allons faire chose dont chacun parlera, assavoir nous prendrons chacun une de ces têtes, les présenterons à l'amiral.

Naymes lui répondit :

— Roland, il semble que vous soyez hors de sens, car si ceci se faisait nous serions tôt occis.

Thierry et les autres furent de l'opinion de Roland, et prenant chacun une tête ils se mirent en chemin.

Naymes fut le premier qui aperçut le pont de Mantrible, dont vous ouïrez merveilles; il dit à ses compagnons :

— Seigneurs, attendez; delà le pont est Aigremoire où nous devons trouver l'amiral... Ogier, ajouta-t-il, il nous faut passer ce pont, qui est fort dangereux. Il y a plusieurs arches de marbre fort spacieuses qui sont soudées à plomb et ciment; sur ledit pont, sont grosses tours et beaux piliers richement ornés, et les murs sont de grande force, car au plus bas on y peut mettre dix toises de largeur du pont; il est aisé de le comprendre, car vingt personnes peuvent aller bras à bras. Pour lever et abaisser ce pont sont dix grosses chaînes de fer, et au haut il y a un aigle d'or si reluisant, qu'il semble que ce soit feu allumé; on le voit d'une lieue. La rivière qui passe dessous se nomme Flagot, et a plus de quinze pieds de profondeur; elle est si rapide, qu'il semble que ce soit un trait d'arc qui passe; il n'est pas possible à un navire d'y voguer. De plus, le passage de ce pont est gardé par un géant, nommé Galaffre, homme terrible, tenant une hache d'acier pour consommer celui qui ne fera pas sa volonté.

— Seigneur, dit Roland, passez hardiment le pont, car je vous jure que tant qu'il plaira à Dieu de me conserver la vie, et que je pourrai tenir Du randal en ma main, je ne priserai païen la valeur

d'un denier, quel qu'il soit, et par le Dieu qui fut mis en croix, je frapperai le portier s'il se met devant moi!

Naymes reprit :

— Roland, vous ne parlez pas sagement ; il n'est pas bon de donner un coup pour en avoir plusieurs de l'amiral, et il convient d'en passer par lui. Mais laissez-moi faire, car au plaisir de Dieu je dirai tant de mensonges, que nous passerons outre sans danger.

Quand les Français furent sur le pont, le portier vint au-devant d'eux avec cent gardes bien armés. Le duc Naymes se présenta le premier, comme le plus âgé des autres, ayant ses cheveux mêlés. Le portier prit Naymes par la main, lui disant :

— Répondez-moi, où voulez-vous aller? Naymes répondit :

— Je vous dirai la vérité : nous sommes au noble empereur Charlemagne, et allons à Aigremoire faire un message à l'amiral. Mais il a certainement bien purgé son pays de canailles, car dernièrement nous rencontrâmes quinze brigands qui voulaient nous ôter nos chevaux et la vie. Toutefois nous les avons si bien accueillis, qu'en voici les têtes!

Il les lui montra. Quand le portier vit et ouït ce, il faillit perdre le sens, et dit au duc Naymes :

— Vassal, écoutez-moi ; c'est qu'il vous faut payer le passage du pont devant toutes choses.

Le duc Naymes lui dit :

— Demandez ce qu'il vous faut et nous vous contenterons.

— Par Mahom! dit le portier, ce n'est pas peu de chose qu'il faut : premièrement, trente couples de chiens avec cent pucelles, puis cent faucons mués. Après, il faut cent palefrois en bon point, et pour chaque pied de cheval un marc d'or; ensuite quatre sommiers chargés d'or et d'argent ; voilà ce qu'il vous faut donner, ou autrement il vous convient de laisser vos têtes.

Le duc Naymes ne fut point étonné, quoiqu'il fût impossible de payer ce tribut ; néanmoins il dit au portier :

— Sire, avant qu'il soit midi, vous serez satisfait ; car après nous vient un équipage de plus de cent mille, tant en pucelles que harnois, faucons, chiens, hauberts, heaumes et bons écus ; il y a quantité d'autres richesses ; vous prendrez ce qu'il vous plaira.

Le portier, pensant qu'il disait la vérité, les laissa.

Roland, qui l'avait ouï, ne put se tenir de rire, et dit :

— En vérité, Naymes, vous avez bien pensé ; par vos supercheries nous avons passé ce pont!

Roland allait derrière les autres ; lorsqu'ils furent un peu avant sur le pont, il rencontra un Turc ; lors il dit en lui-même :

— Ah! Dieu du paradis, aide-moi à faire chose dont tu sois honoré à l'avenir!

Et sans dire mot, il descendit de son cheval, prit ce Turc et le jeta en la rivière.

Naymes regarda derrière lui, et voyant tomber ce Turc à l'eau, il fut très-courroucé, et s'écria :

— Sire Dieu! je crois que Roland a perdu l'esprit, car il n'a point de patience, et si le ciel ne nous aide, il nous fera mourir! Il est si fier de courage, qu'il ne regarde ni le temps ni le lieu pour gouverner ; mais il pourrait bien s'y trouver trompé!...

## CHAPITRE XVII

Comment les barons de France vinrent faire leur message à l'amiral Baland.



Quand les barons ci-dessus nommés eurent passé le pont, ils approchèrent d'Aigremoire, où Baland se tenait, et entrèrent dans la ville en belle ordonnance. Ils virent par les rues des faucons et autres oiseaux de proie, et rencontrant un Sarrasin, ils lui demandèrent où se tenait l'amiral Baland. Le Turc le leur montra assis à l'ombre dessous un arbre.

Quand ils furent tous à terre, le duc Naymes dit :

— Messeigneurs, je porterai la lettre et parlerai le premier.

Roland se présenta, et dit qu'il voulait porter la première parole ; Naymes lui dit :

— Taisez-vous, vous êtes à demi forcené et sans tempérance ! Si Dieu ne nous aide, vous serez cause de notre mort!

Sur ces propos, ils entrèrent devant l'amiral sans faire aucune révérence, et Naymes commença à parler en ces termes :

— Que Dieu garde le noble et puissant Charlemagne, Roland, Ogier, et tous les autres pairs de France, et que la croix confonde l'amiral depuis le chef jusqu'aux pieds! Avant-hier, delà le pont de Mantrible, nous trouvâmes quinze gloutons sarrasins, lesquels voulaient nous ôter nos chapeaux et nous occir ; mais, Dieu merci, nous apportons les têtes, et jamais ne retourneront!

Quand Baland entendit ce langage, il enragea ; dans ce moment, vint le roi qui avait échappé, et duquel j'ai parlé, qui dit à l'amiral :

— Très-cher sire, pensez à vous venger ; voilà ces gloutons desquels je vous ai parlé, qui ont fait mourir les rois vos amis!

L'amiral dit :

— Laissez les têtes pour le présent, et faites votre message!

Naymes répondit que volontiers il le ferait, et il commença ainsi :

— Le noble roi de France tant redouté, te mande par nous que tu lui rendes la couronne dont notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ fut couronné, puis ses chevaliers que tu tiens prisonniers seulement ; et si tu ne le fais, Charlemagne te fera pendre à un gibet, et étrangler sans miséricorde ; premièrement, il t'emmènera comme on fait à un vieux mâtin enchaîné, et ne trouvera ni boue ni fange qu'il ne te terrasse dedans.

Lors l'amiral, rempli d'une intention beaucoup plus outrageuse, dit à Naymes :

— Vous m'avez grandement outragé, néanmoins je vous ai ouï parler volontiers. Allez vous asseoir auprès de ce paillard ; tu as parlé pour les autres que je ne veux pas écouter. Mais que Mahom, à qui je suis totalement dévoué, te maudisse et me punisse si jamais je mange ni bois que premièrement je ne vous fasse voler la tête de dessus les épaules !

Naymes lui dit :

— S'il plaît à Dieu le créateur et à sa mère, vous avez mal songé.

Après, parla Richard de Normandie, qui dit :

— Entends-moi, amiral ; Charles te mande par moi que tu me transmettes les reliques que tu as en ta possession, et rendes les nobles barons et chevaliers que tu tiens sans raison prisonniers ; et si tu ne fais comme je t'ai dit, Charles te fera pendre et étrangler par ton col à un gibet, et n'aura nulle merci de toi.

Lors l'amiral, le regardant attentivement, lui dit :

— Mahom mon Dieu, en qui je crois, te maudisse, car tu ressembles bien à Richard de Normandie, qui m'a occis mon oncle Corsuble. Jamais ne mangerai que tu ne sois mort ! Va t'asseoir avec ton compagnon jusqu'à ce que j'aie ouï les autres qui n'ont point encore parlé.

Aussitôt Bazin-le-Génevois se leva et dit :

— Baland l'amiral, Charles, le noble roi, et des humains le plus redouté, te mande que tu lui rendes les reliques desquelles on t'a parlé ci-devant, ou autrement il te fera pendre et étrangler comme un larron prouvé.

Quand il eut dit cela, il alla s'asseoir avec les autres.

Puis se leva Thierry, duc d'Ardenne, qui feignit chère et belle manière. L'amiral lui voyant le regard si hideux. en fut étonné, et il croyait que ce fût un diable. Thierry lui dit :

— Ecoute-moi, amiral. Charles, le noble empereur, te mande que tu lui renvoies ses barons francs et quittes, et en cas de refus, il te fera démembrer et pendre par le col.

L'amiral répondit :

— Vassal, je te prie de me dire la vérité. Quel homme est-ce que Charlemagne, et quelles sont ses mœurs ?

Alors Thierry répondit :

— Je te déclare, amiral, que Charles est sage, courtois et débonnaire, et sois sûr que s'il était ici, il te donnerait sur le visage. D'autre part, il ne tient pas plus compte de tes dieux que d'un chien mort ou d'une pomme pourrie.

L'amiral dit à Thierry :

— Mon ami, par la foi que tu dois à ta vie, dis-moi la vérité. Si j'étais à ta volonté et sujétion comme tu es en la mienne, que ferais-tu ? ne me le cèle pas.

— Par ma foi, répondit Thierry, je ne mentirai point ; je te ferais pendre et étrangler avant qu'il fût nuit.

— Vassal, dit l'amiral, tu as mal parlé ; car par Mahom mon Dieu, je te traiterai comme tu m'aurais traité ! Va t'asseoir avec tes compagnons.

Puis Ogier-le-Danois vint devant l'amiral et lui dit :

— Amiral, voici ce qu'exige Charlemagne de toi : que tu lui rendes les reliques que tu as emportées, et si tu ne le fais, il te fera couper par morceaux.

L'amiral le fit asseoir avec les autres.

Après, vint Roland-le-Courageux, qui, sans saluer, lui dit :

— Malheureux Sarrasin, attention à moi ! Charles, le noble et redouté roi et empereur, te mande par moi que tu croies en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en la Vierge, sa mère ; que tu te fasses baptiser, que tu rendes les reliques que tu as en ta possession, et que les barons que tu tiens prisonniers lui soient rendus sains et en bon état ; et si tu n'y consens, Charles te fera écorcher tout vif.

L'amiral lui dit :

— Vous avez tous blessé mon amour-propre ; mais je jure par mes dieux Mahom et Tarvagant, que je ne me coucherai point que vous ne soyez pendus et étranglés !

Roland répliqua :

— Païen, si tu attendais jusque-là pour te reposer, tu aurais grand sommeil.

Alors vint Guy de Bourgogne devant l'amiral, et lui dit :

— Charles, le noble et invincible empereur, te mande de lui obéir et de lui restituer les reliques et les barons ; crois-moi, fais-le, et tu seras sage ! Commence par croire en Jésus-Christ, dieu de toute éternité, et si tu veux suivre mon conseil, tu obtiendras ses bonnes grâces. Voici comment : ôte ta robe et tes souliers, porte une selle de cheval sur ton corps, et en cet état présente-toi humblement devant Charles, qui te criera merci ; tu demanderas pardon à Dieu tout-puissant de tes erreurs ; si tu ne fais ainsi, il te fera mourir honteusement.

L'amiral, plus outré que devant, demanda conseil à Brulant et à Sortibrant, pour savoir ce qu'il ferait des messagers ; ils lui répondirent :

— Il faut les démembrer et les mettre à mort ; ensuite nous irons en Normandie ; et si nous pouvons prendre Charles, nous le ferons mourir ; puis vous prendrez possession du royaume de France.

— Par Mahom, dit Baland, c'est bien dit ; qu'il en soit fait ainsi que vous avez décidé !..

## CHAPITRE XVIII

**Comment, par le moyen de Floripe, les Français furent sauvés, et comment les reliques leur furent montrées par elle.**

Lorsque Floripe, cachée, eut entendu le précédent débat, elle entra dans la salle, salua son père, et demanda :

— Quels sont ces chevaliers ici assis à part ?

L'amiral répondit :

— Ma fille, ils sont natifs de France, ils m'ont dit des paroles de grande importance, pleines de reproches et de vilenies, m'ayant grandement offensé, plus que je ne saurais vous dire; donnez-moi conseil de ce que je dois faire d'eux.

La pucelle dit :

— Si j'étais en votre place, je leur ferais à tous couper la tête, et aussi ôter les membres pour les faire brûler en un feu hors de la cité, car ils l'ont bien mérité.

— Ma fille, dit Baland, vous avez bien parlé; il sera fait ainsi; allez à la prison, et amenez les autres.

— Mon père, dit Floripe, il est temps de dîner, car si vous vouliez faire justice avant, vous ne pourriez manger qu'il ne soit midi.

Floripe ne cherchait autre chose, sinon de témoigner à l'amiral son père qu'elle pensait comme lui, pour mettre tous les prisonniers français ensemble.

Elle ajouta :

— Donnez-moi ces déloyaux Français; je les ferai bien garder, et après votre dîner vous en ferez justice devant vos gens assemblés !

L'amiral y consentit et donna les prisonniers en garde à sa fille.

Toutefois Sortibrant, qui connaissait la mutabilité des femmes et leur inconstance, dit à Baland :

— Sire amiral, ce n'est pas chose convenable de vous fier à femme en cette affaire... Vous avez ouï dire beaucoup d'exemples de leurs caprices, et comment plusieurs princes ont été trahis par elles.

Floripe, mécontente des paroles de Sortibrant, lui dit :

— Malheureux que tu es ! si je ne craignais d'être déshonorée en me prenant à toi, je te donnerais tel coup sur le visage, que je te ferais mâcher le sang !

Après toutes ces paroles, Floripe fit venir les Français en sa chambre; mais en y allant, le duc Naymes regarda attentivement la dame, et murmura :

— Hélas ! Dieu du ciel, heureux celui qui aurait les bonnes grâces et l'amour d'une si rare beauté !...

Cela déplut à Roland; il dit à Naymes :

— Quels cent mille diables vous font parler d'amour ? Ce n'est pas là l'heure de penser à telle chose !

Le duc Naymes répondit :

— Sire Roland, ne vous en déplaise, c'est l'heure, car j'en suis amoureux.

Aussitôt que les sept pairs furent entrés en la chambre, Floripe fit bien fermer les portes; puis Roland et Olivier se reconnurent, et s'embrassèrent tendrement.

Roland dit à Olivier :

— Hélas ! mon cher compagnon, comment vous va depuis que je ne vous ai vu ?

— Très-bien, dit Olivier.

Ils s'informèrent de leurs faits depuis leur absence ainsi que des autres seigneurs, qui, par le moyen de Floripe, se trouvèrent réunis.

Floripe, voyant les barons ensemble, leur dit :

— Seigneurs, je veux que vous me promettiez foi et loyauté que vous m'aiderez en ce que je vous dirai.

— Très-volontiers, répondit le duc Naymes; aussi vous nous assurez que nous sommes ici en sûreté ?

Ceci fait, la dame vint au duc Naymes pour savoir qui il était, et lui demanda son nom. Le duc Naymes lui dit :

— Madame, on m'appelle Naymes de Bavière, conseiller de l'empereur.

— Hélas ! dit la dame, pour vous, votre roi est bien dolent.

Après, elle vint à Richard, lui demanda son nom; il lui dit :

— Madame, je suis Richard de Normandie.

La dame dit :

— Mahom te punisse ! tu as mis à mort mon oncle Corsuble; mais en considération de tes compagnons, tu n'auras autre danger...

Ensuite Floripe vint à Roland et lui demanda son nom ?

— Je suis, dit Roland, fils de Milon et neveu de Charles, et fils de sa propre sœur.

A ces mots, la dame lui cria merci et se jeta à ses pieds; Roland, doucement la releva; elle dit :

— Je vous dirai mon intention; il est vrai que j'aime un chevalier de France, qui se nomme Guy de Bourgogne, duquel je désire bien savoir des nouvelles !

Roland lui répondit :

— Cela est très-facile; car entre vous et lui il n'y pas quatre pieds de distance...

— Mesurez-les, seigneur, dit Floripe, que je le connaisse, car il fait tout mon plaisir !...

Alors Roland dit :

— Sire Guy de Bourgogne, allez à la pucelle et lui faites accueil !

Guy de Bourgogne dit :

— A Dieu ne plaise que je prenne femme qui ne me soit donnée par Charlemagne !

Floripe l'entendit et le sang lui frémit. Elle jura son dieu Mahom, que s'il contredisait à la prendre, elle les ferait tous mourir.

Roland exhorta Guy à faire comme elle voudrait; et sur cela il s'avança et consentit.

— Le Dieu des chrétiens soit loué, s'écria la pucelle, car j'ai devant mes yeux le plus grand désir qui fut jamais en mon cœur ! Pour lui, je croirai en Jésus-Christ et me ferai baptiser !...

Floripe s'approcha de Guy pour lui témoigner son amour, mais elle n'osa le baiser sur la bouche; elle le baisa seulement aux joues et au menton, parce qu'elle était païenne. Alors, toute joyeuse, elle s'en vint avec une petite boîte, qu'elle ouvrit devant tous les barons, étendit un beau drap de soie et déploya les reliques dont j'ai parlé ci-devant. D'abord elle leur montra la couronne dont Jésus-Christ fut couronné à sa passion, et les clous avec lesquels il fut attaché à la croix; puis elle dit à Roland :

— Voilà le trésor que vous désirez tant !

Quand les Français eurent respectueusement admiré les saintes reliques, elles furent ployées et remises dans le même état qu'auparavant.

## CHAPITRE XIX

Comment Lucafart, neveu de l'amiral, entra violemment en la chambre de Florippe, et comment il fut tué par le bon duc Naymes.



Baland, l'amiral, étant courroucé et assis à table, il s'en vint un païen fier et orgueilleux, son intime ami, lequel se nommait Lucafart de Brandas.

— Sire amiral, lui demanda-t-il, est-il vrai ce que j'ai ouï dire, que Fier-à-Bras, votre fils, le meilleur chevalier du monde, est pris et arrêté par les Français?

L'amiral répondit :

— Je vous dirai le fait : un Français le conquit, lequel Mahom maudisse! Brulant de Mommière et le roi de Surie firent si grande défense, qu'ils amenèrent cinq Français, hommes de Charles, qui sont en prison; puis nous en avons sept autres qui sont venus pour faire message de la part dudit Charles, lesquels méprisent fort notre loi et nos dieux : Floripe, ma fille, les a en garde.

— Sire, dit Lucafart, vous avez fait folie, car les femmes sont bien variables; toutefois, pour conduire le fait plus sûrement, s'il vous plaît, j'irai vers eux pour savoir qui ils sont.

— Allez, dit l'amiral.

Lors, avec grande fierté, Lucafart vint à la chambre de la dame où les Français étaient, et donna si brusquement du pied contre la porte, qu'il fit voler les gonds et serrure par terre.

Quand Floripe l'aperçut, elle fut tout éperdue, et aussitôt courut pour avertir Roland, lui disant :

— Noble chevalier, je suis mécontente de la violence et injure qu'on m'a faites; c'est lui qu'on me destine pour mari, contre ma volonté; je vous prie de me venger de cette injure.

— N'en doutez point, dit Roland, car avant qu'il parte d'ici il reconnaîtra qu'il a mal fait, et vous promets que jamais n'achètera de serrure du prix de celle qu'il a rompue devant vous!

Lucafart entra, regarda les Français tout armés, sans qu'il se doutât de rien d'eux; vint premièrement au duc Naymes, qui était désarmé et la tête nue, et, sans autre formalité, le prit par la barbe et le tira si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne le fit tomber; puis lui dit :

— Vieillard, d'où es-tu? ne me le cèle pas.

Naymes répondit :

— Je suis de Bavière, et suis à Charlemagne et de son conseil, ainsi que les barons que vous voyez là. Ils sont tous princes et grands seigneurs. Nous sommes venus pour faire message à l'amiral de la part du très-redouté Charlemagne, et comme nous lui avons déplu, il nous a retenus prisonniers. Toutefois, ôtez la main de dessus moi, car vous m'avez assez tenu!

— Je suis content, dit le païen, ta faute te soit pardonnée! Mais je voudrais bien savoir de quels jeux les Français savent user, et ce qu'ils font en votre royaume; dis-le-moi.

— En vérité, dit le duc, quand le roi va dîner, les uns vont s'ébattre, les autres montent à cheval pour jouer à jeux plaisants; le matin chacun va entendre la messe; ils sont charitables envers les pauvres de Jésus-Christ. Lorsqu'ils viennent en bataille, ils sont fiers, hardis, et ne sont pas facilement vaincus : voilà ce qu'on fait en France et au pays des chrétiens.

Lucafart commença à dire :

— Par Mahom, vieillard, vous parlez follement, car les Français sont de nulle valeur s'ils ne savent le gros charbon souffler.

— En vérité, dit le duc Naymes, je n'ai jamais ouï parler de cela.

Le païen répondit :

— Je vous en apprendrai tantôt la manière!

Il approcha le duc auprès du feu, en allant outre; Roland lui fit signe de faire bonne contenance; Lucafart prit un tison, le plus gros qui était au feu, et le souffla si âprement, que le feu en vola abondamment; puis dit à Naymes de souffler.

Naymes prit son tison et reconnut que le païen se voulait moquer de lui. Alors il s'approcha de lui et souffla si fort, que la flamme vint au visage du païen et lui brûla toute la barbe. Le païen en fut très-courroucé. Naymes avec le tison le frappa tellement, qu'il lui rompit le col et lui fit voler les yeux de dessus la tête.

— Faux Sarrasin, s'écria-t-il, tu croyais m'amuser par tes paroles; mais Dieu t'a puni!

— Par ma foi, dit Roland, vous savez bien jouer! Béni soit le bras qui a donné le coup!

— Seigneur, dit Naymes, je lui ai fait connaître sa folle entreprise; vous avez vu comme il se moquait de moi.

Alors Floripe vint près de Naymes et lui dit :

— Certes, vous êtes digne d'être honoré : Lucafart n'a plus garde de se jouer à vous, il est près du feu bien tranquille, et je crois qu'il n'aura jamais envie de m'épouser; car par force et contre ma volonté, il me voulait avoir, et mon père m'eût volontiers donnée à lui, mais j'aurais mieux aimé mourir de vile mort, que d'y jamais consentir!...

## CHAPITRE XX

**Comment, par le conseil de Floripe, les Français délogèrent du palais de l'amiral; de la bataille qui eut lieu, et comment, par enchantement, une ceinture fut prise à la gente pucelle!**



Floripe, réfléchissant que Lucafart, qui était mort, était bien aimé de l'amiral, dit aux barons :

— Seigneurs, vous devez savoir et c'est la vérité, que mon père aime plus cet homme que personne vivante; il l'attend pour venir manger, et ne sera content jusqu'à ce qu'il soit retourné; s'il connaît le fait, vous serez assaillis, et tout l'or du monde ne vous rachèterait pas : il vous ferait tous mourir!... Par ainsi, je vous conseille de vous armer; prenez vos habillements, heaumes et écus argentés qui sont si redoutés. Je ne veux pas que vous demeuriez céans ainsi enfermés; quand vous serez au palais où l'amiral se tient, faites que vous soyez maîtres absolus du lieu, et vous serez très-bien logés.

Quand la dame eut ainsi parlé, ils furent contents, mirent leurs armes et sortirent deux à deux, marchant hardiment comme des lions; en sorte que tous ceux qui les voyaient étaient saisis de frayeur.

Alors ils commencèrent à assaillir le palais et tous les païens qui étaient dedans. Roland, qui était à la tête des barons, leur cria à haute voix :

— Que chacun se montre tel qu'il est!

Ils ne faillirent pas. Roland frappa un païen mortellement; Olivier mit à mort le roi Cador; il n'y eut personne qui ne montrât sa valeur. Le souper, qui était servi, fut renversé par terre, coupes d'or et d'argent volèrent en l'air, Sarrasins terrassés et taillés en pièces, d'autres jetés par les fenêtres, qui furent trouvés, les uns morts, les autres épaules et jambes rompues. L'amiral, courant à une fenêtre, sauta dans les fossés; dans ce moment, Roland le crut frapper, mais il atteignit le marbre de la fenêtre de telle manière, que son épée entra dedans d'un pied.

— Compagnon, dit Olivier, l'amiral vous est-il échappé?

— Oui, certes, dit Roland, ce dont je suis bien fâché!

Toutefois, ils firent telle vaillance, qu'ils s'emparèrent de la maîtresse tour du palais, puis fermèrent les portes et furent en sûreté; mais ils ne pouvaient avoir à boire ni à manger.

Or, l'amiral était aux fossés tout éperdu, et, si on ne l'en eût tiré, jamais il n'en fût sorti. Il commença à crier à ses gens qu'ils vinssent à lui pour le retirer de là. Brulant de Mommière et Sortibrant de Conimbre le mirent dehors; puis Sortibrant dit :

— Sire amiral, croyez-moi, une autre fois tenez-vous toujours à la queue d'un chien.

— Ah! je vous prie, ne me décriez plus, dit l'amiral, car je le suis assez; mais je m'en vengerai avant qu'il soit deux mois! Faites sonner l'assaut pour assaillir la tour.

Sortibrant dit :

— Il est juste que votre volonté soit faite; mais la nuit s'approche, et mon avis serait d'attendre à demain que votre armée fût assemblée, et pour lors on travaillera avec plus d'assurance.

L'amiral répliqua d'un ton plaintif :

— Eh! Lucafart jamais ne me verra; j'ai perdu ma joie! Maudits Français, vous me l'avez ôtée! mais, par Mahom! demain j'assiégerai la tour, et je ne quitterai pas qu'elle ne soit prise et les murailles mises par terre, et je ferai traîner les Français par mes chevaux, puis je ferai brûler Floripe en place publique... Ils seront obligés de se rendre, parce qu'ils n'ont pas de vivres pour quatre jours; d'autre part, ils ne peuvent avoir nul secours, attendu que nous tenons le pont de Mantrible, et qu'il n'y a point d'autre passage... Charles ne sait encore aucunes nouvelles d'eux, s'ils sont morts, ou en vie, ou en sujétion!

Sur ce, ils conclurent et se retirèrent jusqu'au lendemain matin.

Alors, l'amiral manda tous ses sujets, et délibéra de tenir le siége durant sept ans s'il le fallait. Bientôt vinrent tant de païens en cette contrée, que leur camp tenait quatre lieues d'espace; vous pouvez penser le danger où étaient les Français, qui n'étaient que douze et n'avaient espérance d'aucun secours. Toutefois, les Sarrasins firent leur devoir pour entrer céans, mais ils ne purent en venir à bout. L'amiral appela l'enchanteur Marpin, et lui dit :

— Par ma barbe! si tu peux enlever la ceinture que Floripe porte, je te donnerai une bonne récompense et tu seras de mes amis, car, si je la pouvais avoir, je suis sûr que les Français seraient bientôt morts et ne me pourraient grever. Cette ceinture a telle vertu, que, tant qu'elle sera dans la tour, il n'y aura famine.

— Sire, dit le larron, laissez venir l'heure des vêpres, et, avant que le soleil soit levé, je vous livrerai la ceinture.

Et quand il fut vêpres, il entra secrètement dans les fossés qui étaient pleins d'eau, et passa outre. Quand il fut au pied de la tour, par ses adresses subtiles il entra légèrement par les fenêtres, alluma la chandelle, puis vint à la chambre de Floripe et la trouva fermée; mais à fausses enseignes diaboliques il l'ouvrit. Et quand il fut dedans, qu'il vit les barons endormis, il fit ses enchantements pour qu'ils ne se pussent éveiller. Il vint à Floripe, et chercha tant, qu'il trouva la ceinture et la ceignit autour de lui. Comme il regardait la belle pucelle qui dormait, il fut tenté de se mettre auprès d'elle, mais elle s'éveilla subitement et commença à crier à l'aide : ses demoiselles accoururent tout épouvantées.

Quand elles virent Marpin le faux larron, aussi noir qu'un démon, la plus hardie de toutes se mit à fuir. Sur ce, Guy de Bourgogne, qui avait entendu la voix de Florippe, vint promptement à elle l'épée à la main, et lui cria qu'elle ne craignît rien. Il arriva bien à propos, car ce larron eût vergogné la dame s'il eût un peu tardé. Mais, quand Marpin l'ouït, il sortit hors du lit; Guy de Bourgogne le rencontra, et lui donna un si grand coup, qu'il le fendit par le milieu, et ladite ceinture fut coupée, et la chandelle éteinte.

Alors, les barons accoururent, et, quand ils avisèrent la besogne, ils achevèrent de mettre ce larron à mort et le jetèrent dans la mer; tout le plus grand dommage fut que la ceinture était perdue, ce dont Florippe pleura amèrement, en disant :

— Messeigneurs, la perte de la ceinture sera la cause de la nôtre!

Néanmoins, les barons s'efforcèrent de la consoler.

## CHAPITRE XXI

**Comment les douze pairs de France, Floripppe et ses pucelles souffraient la faim, et furent assiégés en la tour, et comment les dieux furent confondus.**

Quand le jour parut, l'amiral, ne voyant point Marpin, fut étonné; il manda Brulant et Sortibrant, et tous ses meilleurs amis, pour leur demander conseil à ce sujet.

—Sire amiral, dit Sortibrant, sachez qu'il est mort, puisqu'il n'est point revenu; je conseille que vous fassiez sonner trompette et assembler vos gens pour assaillir la tour avec vos adresses mortelles.

Ce que Sortibrant avait dit fut fait. Les Sarrasins vinrent de toutes parts pour détruire la tour et confondre les Français; ils leur jetaient des cailloux et dards envenimés; mais, Dieu merci, les Français ne craignaient rien!

Au bout de quelque temps, les vivres vinrent à manquer aux barons; les belles pucelles étaient pleines de compassion, et entre les autres Floripppe, laquelle était marrie de la nécessité des Français, d'elle et de ses demoiselles; plusieurs fois elle se pâma. Guy de Bourgogne, son bien-aimé, la réconforta, et dit à ses compagnons :

— Mes bons seigneurs, vous voyez la nécessité que nous souffrons, car il y a trois jours que nous n'avons mangé de pain; et plus mécontent je suis pour ces demoiselles que je ne suis pour moi-même. Parquoi je dis que nous fassions une sortie pour avoir des vivres; mieux vaut mourir en honneur que de vivre en honte!

~~Tous les chevaliers furent de l'opinion de Guy.~~

Ce fut alors que Floripppe dit :

— Ah! messeigneurs, je connais que votre Dieu est de petite puissance, car il ne vous donne aucun secours! Si vous eussiez autant adoré les autres, ils vous eussent pourvu de manger et de boire.

Avant qu'elle eût fini de parler, Roland répondit:

— Madame, je vous prie de nous montrer les dieux dont vous nous parlez, et s'ils ont la puissance que vous nous dites, qu'ils nous pussent donner à boire et à manger, et qu'ils fassent tant, que le roi de France vienne ici, nous y croirons tous!

La pucelle répondit :

— Tout à l'heure vous les verrez.

Elle prit les clefs et les mena par-dessous terre; puis leur montra les dieux des Sarrasins qui étaient en noble lieu, précieux et bien riche. Là étaient en grande majesté, Apollon, Tarvagant, le dieu Magot, Jupiter et plusieurs autres, tous massifs de fin or d'Arabie, ornés de plusieurs autres joyaux, avec baume et encens odoriférants, et plusieurs autres trésors rassemblés.

Guy de Bourgogne, s'écria :

— Sire Dieu, qui eût pu croire que cet endroit renfermât tant de richesses! Plût au ciel que Richard de Normandie tînt maintenant Jupin en la cité de Rouen, car il en accroîtrait l'église de la Trinité, et que Charlemagne tînt les autres dieux, il en accroîtrait l'église de Rome, qui est gâtée; et des autres il en ferait divertir son peuple.

Floripppe l'entendant ainsi parler, lui dit :

—Sire Guy, vous parlez vilainement des dieux; criez-leur merci et les adorez, afin qu'ils vous fassent plus de réconfort!

Guy lui répondit :

— Madame, je ne saurais les prier, car je m'aperçois qu'ils ont les yeux tout endormis : ils ne pourront voir ni entendre ma voix!

En disant cela, de son épée il frappa sur Jupin, et Ogier-le-Danois sur Magot; les firent tomber et les mirent en pièces. Roland dit alors à la dame :

— Je vois que vous avez des dieux qui ne valent rien; de tous ceux qui sont à terre, pas un ne remue ni ne fait semblant de se relever.

Floripppe, comprenant la vérité de cette parole, ouvrit son cœur à la religion du chevalier qu'elle aimait et conçut un grand mépris pour les dieux qu'elle avait adorés jusques-là.

— Roland, dit-elle, je vois que vous dites la vérité, et si j'y crois jamais, je veux qu'on me punisse; de bon cœur j'adore le Dieu qui fut né de Mère-Vierge, duquel vous m'avez informé, et le prie qu'il vous donne du secours de France, et que nous trouvions manière d'avoir à manger pour nous réconforter.

## CHAPITRE XXII

Comment les pairs de France sortirent de la tour, et firent grande bataille, en laquelle ils conquirent vingt sommiers chargés de vivres.

Florippe, cessant de parler, tomba pâmée de faiblesse, et Guy se prit à pleurer.

Olivier vint, qui leur dit :

— Chevaliers, j'aimerais mieux que mon corps fût écartelé et mis en pièces, que de souffrir encore en cette prison! je veux combattre les païens!

Roland dit de même; parquoi, sans autre délibération, ils ceignirent leurs épées, baissèrent le pont et montèrent à cheval. Quand ils furent devant la tour de marbre, Roland dit :

— Sire Naymes et vous Ogier, il faut que vous demeuriez pour garder la place, afin qu'au retour nous puissions entrer sûrement.

Naymes ne put prendre patience qu'il ne répondit :

— Roland, ne pensez pas que je sois si lâche qu'on me reproche d'être votre portier, je n'en ferai rien; quoique je sois vieil, je sais encore tourner mon cheval, j'ai les nerfs endurcis, le cœur assuré et assez hardi!

— Sire, dit Roland, vous dites très-bien; vous viendrez avec nous, Thierry ou Geoffroy, l'un des deux, demeurera! Thierry et Geoffroy demeurèrent donc et fermèrent les portes.

Les barons, une fois dehors, chacun son épée ceinte, et l'épieu en main, se montrèrent loin du château, comme s'ébattant. L'amiral, par une fenêtre, les reconnut bien. Il appela Brulant, Sortibrant et plusieurs autres; et leur dit :

— Seigneurs, les Français sont hors du château et semblent offrir bataille; s'ils ne sont tous occis, je serai mécontent; ainsi faites sonner vos cors pour assembler vos gens!

Lorsqu'ils eurent sonné, grande multitude de Sarrasins vinrent en armes pour assaillir les Français; mais Roland, tenant Durandal, courut avec ses compagnons sur les païens avec une telle fureur, qu'en peu de temps plus de cent furent occis. Malheur à ceux qui se mettaient devant eux pour secourir les Sarrasins!

Clarion, neveu de l'amiral, s'avança avec quinze mille combattants, et il n'y avait Sarrasin en Espagne si redouté que lui. Quand les barons le virent venir, Roland s'écria :

— Girard, Ogier et Guy, nobles chevaliers, que chacun de vous se montre vaillant, afin que nous puissions porter à manger aux pucelles!

Il piqua son cheval et frappa un païen nommé Rapin, si rudement, qu'il lui fendit la tête. Pour lors les Sarrasins redoutèrent Roland, et nul n'osait se trouver devant lui.

Girard cria :

— Seigneurs, qui veut avoir honneur? il est temps d'en acquérir!

A cette parole, tous les barons sentirent leur courage se ranimer plus que devant, et chacun se montra tel qu'il devait être. Et après que la bataille fut finie pour ce jour, par le vouloir de Dieu, les barons trouvèrent près de la tour une grande aventure; c'est qu'il vint à passer devant le château vingt sommiers chargés de toutes sortes de vivres, que l'on conduisait à un païen de Moragant, et dont incontinent les conducteurs furent occis par les barons. Naymes et Guillaume d'Estoc les conduisirent. Roland et les autres vinrent devant pour baisser le pont et les faire entrer; mais ce ne fut pas sans danger ni peine.

## CHAPITRE XXIII

Comment Guy de Bourgogne, le bel ami de la belle Floripe, sœur de Fier-à-Bras, fut pris par les Sarrasins et amené devant l'amiral.

Pendant que les barons de Charlemagne emmenaient lesdits sommiers, une grande multitude de gens d'armes vinrent les attaquer âprement, de la part du roi Clarion. Si bien que le duc Bazin et son fils Aubry furent tués.

Guy de Bourgogne, le bel ami de la belle pucelle qui avait nom Floripe, allait, pour les venger, continuer sa besogne sanglante, lorsqu'un païen lui tua son cheval; Guy s'affaissa subitement et le renversa avec lui. Lors ce vaillant baron fut entouré de plus de cent chevaliers sarrasins, qui le firent prisonnier en poussant des cris de triomphe. D'abord ils lui ôtèrent son heaume de la tête et lui bandèrent les yeux brutalement; puis il lui lièrent solidement les mains derrière le dos, et, en cet état, le forcèrent à marcher devant eux.

Guy de Bourgogne, furieux d'être ainsi maltraité, commença à crier à haute voix :

— O vrai Dieu Jésus-Christ, qui m'avez fait et formé! où irai-je ainsi, infortuné que je suis? Réconfortez-moi, mon Dieu, réconfortez-moi, je vous en prie!... O noble empereur Charlemagne! jamais plus vous ne me reverrez!

Le roi Clarion, l'entendant se plaindre ainsi, lui dit :

— Bel ami, rien ne te sert de crier et bruire comme tu fais en ce moment! Mort ou vivant, je vais te livrer à l'amiral d'Espagne, qui te gardera précieusement et ne te laissera pas partir, cette fois : tu seras pendu, bel ami!...

Vous devez supposer quelle peine était celle des compagnons de Guy de Bourgogne, les autres pairs

de France, lorsqu'ils s'étaient aperçu qu'il leur manquait. Aussi, pour le venger, firent-ils âpre et sanglante bataille, jusqu'au moment où ils furent contraints et forcés de se réfugier en la tour.

Sitôt qu'ils furent descendus et les portes barrées, chacun s'en alla manger. Et sur ce, Floripe alla vers Roland et lui dit :

— Sire, je vous supplie de me dire où est Guy de Bourgogne? Je sais que quand vous allâtes dehors il était avec vous; ainsi, outre les autres, vous le devez rendre, car jamais je n'aurai le cœur joyeux que je ne sache où il est!

Alors, Roland répondit :

— Ah! Floripe, n'espérez plus en lui, car les païens l'ont emmené malgré nous, et nous ne savons ce qu'ils en feront; peut-être que jamais ne le verrons!

Quand Floripe entendit ces paroles, elle tomba à terre comme morte; Roland, qui pleurait de compassion, la releva. Revenue à elle, elle commença à dire en pleurant :

— Oh! barons de France, par le Dieu qui fit le ciel et la terre, si vous ne me retrouvez Guy de Bourgogne, que je devais épouser, je rendrai cette tour avant que demain soit passé. Oh! sainte Vierge Marie, à lui je dois être unie, et pour son amour me faire chrétienne! Hélas! nos cœurs se trouvent, par un fâcheux contre-temps, bientôt partagés!... Ah! malheureuse que je suis! je dois bien déplorer mon sort!

Roland ne pouvait, sans être navré, voir la douleur de Floripe, et, pour la réjouir, il lui promit que dans deux jours elle verrait Guy à son plaisir.

— Sachez, lui dit-il, que j'aimerais mieux être démembré qu'il en fût autrement! Guy vous sera rendu ou je vengerai sa mort! Nonobstant, madame, le deuil que vous menez ne le peut soulager; il y a trois jours que vous n'avez mangé, j'ai conquis des vivres pour vous et pour vos pucelles; ainsi prenons patience et soyons contents d'entretenir la vie!

Après que Roland eut dit cela, les barons et demoiselles rendirent grâces à Dieu, et furent suffisamment repus.

Or, parlons de Guy de Bourgogne, qui fut mené devant l'amiral, fort fatigué, tant parce qu'il y avait trois jours qu'il n'avait mangé, qu'à cause du danger où il se trouvait d'être entre les mains de ses ennemis. Là, il fut dépouillé de ses armes, et tous aperçurent son beau corps, bien membru. L'amiral lui demanda son nom.

Guy lui dit :

— Je m'appelle Guy de Bourgogne, sujet de la couronne de France, et cousin germain de Roland, homme que l'on doit redouter!

— Je te connais assez, dit Baland; il y a plus de sept ans que ma fille t'a en amour, ce qui m'en déplaît; je sais bien qu'elle t'aime plus qu'homme vivant, et à cause de son amour pour toi, j'ai perdu plusieurs illustres de mes hommes, et j'ai été mis hors de ma tour!

Mais si tout ne m'est rendu, tu seras démembré et écartelé. Je t'ordonne de me dire quels sont ceux qui sont en la tour, par qui nous avons été assaillis avec toi si dangereusement?

— Très-volontiers, je te le dirai : Premièrement, c'est Roland-le-Valeureux, son compagnon Olivier-le-Courageux, Thierry, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie, Girard de Montdidier, Naymes de Bavière, et Bazin-le-Génevois que vous avez occis; je suis l'autre, que vous tenez en prison; mais au plaisir de Dieu et à l'aide de Charles, il vous sera cher vendu!

L'amiral fut mécontent des menaces de Guy; parquoi un Sarrasin haussa le poing et en donna sur le visage de Guy si rudement, que le sang en sortit abondamment.

Guy, se sentant ainsi frappé, prit le Sarrasin d'une main, par les cheveux, et, de l'autre, lui donna tel coup dessus le gros du cou, par derrière, qu'il le lui rompit; de sorte qu'il tomba mort aux pieds de l'amiral, qui en fut si mécontent, qu'il pensa enrager, non tant pour la mort du païen, que pour le mépris fait de sa personne, et il cria qu'on le prît. Les païens se jetèrent sur Guy, et le battirent tant, qu'ils l'eussent tué, si l'amiral ne les eussent fait cesser.

## CHAPITRE XXIV

Comment les païens proposèrent de pendre Guy, et comment les Français le secoururent.



Guy ayant été étroitement lié, l'amiral fit venir Brulant et Sortibrant, et leur dit :

— Je vous prie de me donner conseil de ce que je dois faire de ce prisonnier, qui a tant fait de mépris de moi, comme vous savez.

— Sire, dit Sortibrant, je vous conseillerai bien, si vous voulez me croire; vous ferez dresser une fourche près des fossés de la tour, en laquelle sont les Français, et là le ferez pendre. En outre, en lieu secret, et, près des fourches, embusquez dix mille hommes bien armés, car les Français sont hardis, et je suis sûr que, quand ils verront pendre leur compagnon, ils viendront pour le secourir : vos gens fondront sur eux, et, par ce moyen, vous les aurez tous pour en faire à votre plaisir!

Ce conseil fut approuvé de l'amiral, et les fourches furent dressées au lieu indiqué, près duquel il y avait un petit bois où furent placés vingt mille combattants, dont le roi Clarion eut le commandement. Puis l'amiral fit venir Guy contre les fourches, conduit par trente Sarrasins, qui ne cessaient de le frapper à coups de bâton, tellement que son corps était tout couvert de sang. Vous pouvez penser en quel état il était, ayant les yeux bandés et les mains étroitement liées derrière le dos, ne sa-

chant où il allait. Quand il sentit une grosse corde autour de son cou, il commença à dire hautement :

— O mon Rédempteur et mon Dieu! je vais mourir honteusement pour les mérites de ta passion; prends mon âme en ta garde : le corps est à sa fin, et ainsi j'ai besoin de ton aide! Veuillez me secourir, ô nobles barons français! Ne me viendrez-vous pas secourir? Si vous me laissez ainsi pendre, il vous sera longtemps reproché! O Roland, mon cousin! souvenez-vous de moi! jamais ne me verrez vivant!

Roland était par une fenêtre; il vit les fourches levées, et, tout ému, courut à ses compagnons.

— Seigneurs, leur cria-t-il, je m'émerveille de ces fourches qui sont sur les fossés; je ne sais à quel propos ça été fait ni pourquoi!

Tous les autres virent; Naymes dit que c'était pour pendre Guy; et, en effet, ils l'aperçurent tout dépouillé vers les fourches, et connurent bien que s'il n'avait secours il serait mis à mort.

Quand Floripe ouït parler les barons, elle vint à eux pour savoir ce que c'était; mais quand elle sut qu'on allait faire mourir son loyal ami, vous pouvez penser en quel état elle fut.

— Oh! nobles chevaliers! s'écria-t-elle, laisserez-vous pendre Guy, votre compagnon, devant vous? S'il meurt, je me laisserai tomber par les fenêtres et mourrai de désespoir!

Elle alla vers Roland, se mit à genoux, et lui baisa les pieds en disant :

— Sire Roland, je vous prie de vouloir bien donner secours à mon ami, autrement je suis une femme perdue! Pensez à vous armer et à monter à cheval, car le temps presse, afin qu'au plaisir de Dieu, il ne puisse avoir nul mal!

Avant que Floripe eût fini de parler, Roland et ses compagnons furent armés; puis ils sortirent et chevauchèrent droit au lieu du supplice.

Roland dit :

— Seigneurs, à cette heure il s'agit de la vie; que chacun de nous se signale, autrement jamais nous n'en reviendrons... Nous ne sommes que dix, et le païens sont en grand nombre. En l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous prie que nous nous tenions toujours ensemble, le plus près que faire se pourra : car si nous sommes divisés, nous serons pris et pendus, et si l'un de nous tombe à terre, qu'il soit par les autres promptement relevé... Je conduirai toute cette affaire, au plaisir de Dieu, et je vous jure ma vie que, tant que je pourrai tenir Durandal, mon épée, et que j'aurai du sang dans les veines, vous aurez de moi bon appui!

Les autres jurèrent de même.

Floripe dit :

— Messeigneurs, vous pourriez demeurer un instant!

Elle alla en sa chambre, ouvrit son coffre où était la couronne de Jésus-Christ, et la leur apporta. Ils la baisèrent et la posèrent sur leurs têtes; parquoi ils ne redoutèrent plus rien de la puissance des païens, et sortirent en diligence. Floripe et ses demoiselles levèrent le pont et fermèrent la tour.

Les nobles pairs de France s'en allèrent en bonne ordonnance contre les fourches, près des fossés, vers les païens qui étaient là, qui montraient Guy ayant les yeux bandés, les poings liés et une grosse corde au cou pour l'étrangler.

Roland, voyant ce, piqua son cheval, et les autres après lui.

— Ah! traîtres mâtins, cria-t-il, il ne sera pas comme vous pensez! Vous avez entrepris choses dont je suis courroucé!

Cela fut dit si impétueusement, que les trente qui tenaient Guy furent épouvantés et que vingt furent occis. Lors ceux qui étaient au bois vinrent, faisant grand bruit; premièrement Gornifer, merveilleux païen, qui se présenta et dit tout haut :

— Ah! Français démesurés, venez-vous pour secourir le pendu de l'amiral? Vous avez fait folle entreprise, car vous serez tous pendus avec lui!

Roland, courroucé, tira Durandal et vint sur lui comme un loup enragé; mais le païen le prévint et le frappa durement sur son écu; toutefois Roland l'atteignit de si grande force, qu'il lui fendit la tête.

Quand il fut mort, Roland vint aux fourches, délia Guy, et lui dit de se tenir près de lui jusqu'à ce qu'il fût armé. Après que Roland eut occis un autre païen, Guy étant en assurance de Roland et des autres pairs, s'arma des armes dudit païen, et, avec l'aide de ses compagnons, monta sur son cheval. Il était temps : les Sarrasins, qui étaient embusqués, coururent sur les Français. Toutefois, à l'aide de Dieu, ils firent si belle défense, ils mirent tant de païens à mort, que la place en fut toute couverte.

Guy fit grandes merveilles, en disant :

— Oh! traîtres païens, mâtins, je vous montrerai en ce jour que je suis échappé de vos mains!

Bientôt les barons furent assaillis par plus de mille Sarrasins, qui étaient postés pour garder les passages, afin qu'ils ne se pussent retirer; alors Roland, tenant toujours Durandal, appela ses compagnons, disant :

— Seigneurs, ici il ne vous convient pas de reculer, au contraire! Nous devons donner dessus de toutes nos forces; car si nous pouvons gagner le pont nous serons sauvés!

— Sire Roland, dit Guy, vous savez qu'en la tour il n'y a rien à manger; et si nous étions dedans, il nous faudrait mourir de faim, batailler pour avoir des vivres; je vous jure que j'aime mieux exposer mon corps au danger, en combattant contre les païens, que d'aller mourir dans ce château !

Les autres barons furent de son opinion.

Floripe était par une fenêtre de la tour; elle vit Guy, son ami, et fut bien joyeuse, et lui cria fort haut qu'il lui plût de venir près d'elle, disant que, si elle vivait, par la vaillance des Français, un jour à venir son père serait en danger.

Ogier-le-Danois dit :

— Seigneurs chevaliers, avez-vous ouï comme la pucelle vient de noblement parler? Elle me paraît digne qu'on fasse beaucoup pour elle, et sachez que je ne serai pas content si nous n'y retournons incessamment sur ces païens!

Alors, les Français, de commun accord allèrent contre les Sarrasins, desquels Roland faisait grand carnage, et qui fuyaient comme l'oiseau devant l'é-

pervier. Guy courut contre un païen, nommé Rampie, l'atteignit si rudement sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'au milieu du corps. Parquoi Roland vit ce coup et lui dit :

— Guy, beau cousin, j'ai fait en telle manière que Floripe vous doit bien aimer...

## CHAPITRE XXV

Comment les pairs de France furent dépourvus de vivres, étant assiégés par les Sarrasins, et comment ils les combattirent.

Et quand la belle Floripe, qui était en la tour avec ses demoiselles, vit les barons de France en sûreté devant le château, elle leur cria :

— Seigneurs, je vous prie de vous souvenir que les vivres nous manquent, et que nous sommes en grande nécessité.

Olivier et Roland l'entendirent bien et dirent entre eux :

— Floripe dit bien; car si nous entrons au château sans provisions, il ne nous sera pas facile d'en sortir pour en avoir.

Sur ces paroles, ils allèrent tous de grand courage sur les Sarrasins, et les mirent tellement en déroute, qu'ils abandonnèrent la place et y laissèrent leur butin.

Comme les pairs retournaient vers la tour, une heureuse aventure leur arriva : vingt sommiers passèrent par là, chargés de blé, vin, pain et chair; tous les conducteurs furent mis à mort; puis les Français firent telle diligence, qu'en peu de temps ils furent en la tour avec les sommiers. En passant, ils trouvèrent Bazin, qui était mort, comme j'ai dit ci-devant, et l'apportèrent dans la tour avec eux. Là ils furent en sûreté, car incontinent levèrent le pont et fermèrent les portes; ils avaient assez de provisions pour deux mois et plus.

Je vous laisse à penser si l'amiral Baland fut bien joyeux quand il vit que Guy, qui avait été en sa sujétion, était alors avec ses compagnons, et aussi quand il sut qu'ils étaient abondamment fournis de vivres!

Très-mécontent, il convoqua tout son conseil, manda Brulant, Sortibrant et ses familiers, puis leur dit :

— Mes barons, vous savez que les Français nous ont très-mal gouvernés; ils ont la tour garnie de blé, vin et viandes. Si d'aventure Charlemagne vient à savoir qu'ils sont embarrassés, il les viendra secourir et nous ne lui pourrions faire longue résistance, à cause de sa grande puissance comme vous savez, ce dont je suis bien marri... Dites-moi ce que nous pourrions faire à ceci.

Sortibrant répondit :

— Sire amiral, je conseille que chacun soit armé et en bon point pour assaillir rudement la tour; puis ferez sonner et trompetter mille cors à toute outrance, pour donner l'épouvante aux Français, et par ainsi nous pourrons entrer dedans à notre aise.

Brulant lui dit :

— Sortibrant, mon ami, nous ne la prendrons pas si facilement que vous pensez; car les Français qui sont dedans ne sont pas d'assez faible condition pour s'épouvanter du bruit de vos cors ni de vos trompettes; vous ne les aurez point par menaces... Je vous dirai la raison : La fleur des barons de France est en ce château; le noble et puissant Roland, qui n'a jamais eu de cartel avec chevalier qu'il ne le mît à mort; de même, n'avez-vous pas ouï parler de la grande fierté et valeur d'Olivier, qui conquit Fier-à-Bras, le plus redoutable de tous les païens? Je vous jure Mahom qu'il est en leur compagnie, car je l'ai ouï dire. Après, est Girard de Montdidier, lequel nous a fait grand dommage; aussi y est Thierry, duc d'Ardenne, et un vieillard qui nous a occis et étranglé plus de mille de nos gens, lequel se nomme Naymes de Bavière; semblablement Guy de Bourgogne, qu'ils ont délivré lorsqu'on le menait pendre, et d'autres qui y sont que je ne puis nommer; il y en a quinze! Et vous savez qu'ils sont tous de grande résistance. Roland est si rempli de fierté, qu'il ne redoute homme vivant, et je n'ignore point que si tous ceux qui sont dans ce château lui ressemblaient, ils nous mettraient tous hors de ce royaume, ou nous feraient mourir. Je crois que leur Dieu veille pour eux; souvent il les a préservés, et les nôtres nous ont oubliés, car il y a longtemps qu'ils ne nous ont aidés.

L'amiral ne fut pas content de ces paroles, il dit :

— Vous avez follement parlé!

Et il le voulut frapper d'un bâton; mais Sortibrant lui ôta, disant :

— Sire amiral, laissez votre courroux; pensons à donner l'assaut à cette tour, et faisons que ces déloyaux soient vaincus, détranchés!

Lors l'amiral fit sonner trompettes et clairons pour assembler ses gens; et bientôt il y eut tant et tant de Sarrasins, qu'ils tenaient une lieue à la ronde. Puis l'amiral Baland fit venir un subtil enchanteur, nommé Choumac, lequel fit adroitement deux couvertures sûres, qui préservaient ceux qui étaient dessous du dommage des Français; moyennant cette adresse, ils conquirent les premières gardes du château. Mais les barons vinrent sur eux comme des lions aux portes de la tour, et aussi les pucelles toutes armées, lesquelles avec les chevaliers firent leur devoir; car elles étaient en haut et jetaient de grosses pierres, qui écrasaient bon nombre des assiégeants.

## CHAPITRE XXVI

**Comment la tour où étaient les Français fut écartelée par enchantement; comment ils furent en grand danger de mort, et comment ils furent rétablis par un assaut qu'ils donnèrent aux païens.**



Les païens persévérant en l'assaut dont il a été question, l'enchanteur vint au-devant de l'amiral, lui dit:

— Très-cher sire, j'ai fait mes adresses; elles sont si bien apprêtées, que je vous promets, sur ma vie, de vous rendre les Français : faites appareiller tous vos gens d'armes.

Quand ils furent préparés, l'ingénieux enchanteur les fit mettre autour de ladite tour, et par son art fit flamber un feu si merveilleux, que les piliers de marbre et autres commencèrent à brûler violemment; de quoi les Français furent tous troublés, et dirent qu'il faudrait rendre la tour sans pouvoir sauver leurs personnes.

Alors Floripe leur dit :

— Seigneurs, ne vous étonnez pas encore si fort; attendez jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'espérance!

Incontinent elle prit quelques herbes et les fit détremper dans du vin, car elle connaissait que ce feu ne brûlait qu'artificiellement les pierres; aussi fit-elle ce breuvage, et quand il fut jeté sur le feu il s'éteignit.

L'amiral pensa enrager; Sortibrant lui dit que tout se faisait par le moyen de sa fille, et Baland se promit de la faire mourir cruellement.

Le roi Sortibrant lui conseilla de faire sonner ses cors et trompettes pour recommencer de nouveau l'assaut, jugeant qu'à cette fois il serait force aux Français de se rendre.

— Car je suis sûr, ajoutait-il, qu'ils n'ont rien pour se défendre, les traits et les pierres leur manquant!

L'assaut fut donné, et cela si impétueusement, qu'il semblait que ce fût ténèbres en ce lieu, des flèches, dards, épieux, pierres et autres choses semblables; par telle manière que de gros pans de mur de la tour tombaient à terre.

Les barons de France, étonnés de cela, se disaient l'un à l'autre :

— Pour cette fois, il faudra que nous soyons vaincus!

Floripe leur dit encore :

— Seigneurs, ne vous épouvantez de rien; la tour est assez forte pour nous garder. D'autre part, le trésor de mon père est ici, qui consiste en billon et en platines d'or; allons les quérir, aussi bien en pourrons-nous occir les païens comme avec d'autres pierres.

Alors Guy, son ami, vint à elle en grande joie et lui dit :

— Ouvrez l'endroit où est le trésor.

Ils le prirent, le portèrent sur les créneaux de la tour, et en jetèrent aux païens, tellement qu'ils faisaient grand meurtre.

Quand les Sarrasins virent pleuvoir cet or sur eux en abondance, ils cessèrent l'assaut du château pour le ramasser; mais leur avarice fut cause qu'ils se tuaient les uns les autres. C'est pourquoi l'amiral en fut si déplaisant, qu'il pensa mourir; puis il se prit à pleurer, disant :

— Oh! barons sarrasins, laissez là cet assaut qui me porte un dommage irréparable, car je vois mon trésor se perdre, moi qui ai tant pris de peine à le rassembler! Moi qui l'avais si bien recommandé au dieu Mahom! Mais si je puis le tenir, je le ferai pleurer!

Sortibrant lui dit :

— Sire amiral, ne vous chagrinez pas pour votre trésor, et n'en sachez aucun mal à notre dieu Mahom; je l'en avais fait gardien, mais il a failli; si l'on lui a enlevé, il était endormi... J'en suis cependant étonné, car j'ai toujours veillé et gardé soigneusement jusqu'à présent; les Français, comme larrons, ont subtilement trompé.

Roland vint à son repaire avec ses compagnons, et se mit à une fenêtre, de laquelle il aperçut l'amiral, qui était à table aussi près d'une fenêtre.

— Seigneurs et amis, dit-il, je vois que l'amiral est à souper avec ses principaux; il ne songe qu'à les bien régaler; il me semble qu'il nous serait avantageux de trouver manière d'interrompre son repas?

Les autres barons en furent d'accord; incontinent ils s'armèrent, et secrètement sortirent de la tour, puis vinrent contre la maison de l'amiral. Mais l'amiral, qui était près de son neveu, lui dit :

— Mon cher neveu Espoulard, je crois que par aventure les Français veulent refroidir notre souper; dépêche-toi de les aller mettre à mort!

Espoulard, armé et bien monté, s'en vint vers les barons, tenant en sa main un grand dard d'acier mortel; il rencontra Roland et l'atteignit sur son écu, tellement qu'il en fut bien étourdi, mais il ne fut point endommagé au corps.

Roland courut sus au païen, et lui donna tel coup, qu'il le fit chanceler dessus son cheval. Le Turc était valeureux et de grande force; légèrement il remonta à cheval, et Roland le frappa de son épée, tellement que le païen tomba. Alors Roland, le chargeant devant lui au travers du col de son cheval, l'emporta.

L'amiral voyant ceci, devint de plus en plus enragé et il envoya ses gens pour secourir son neveu; mais ils ne surent que faire, car, en le défendant, plusieurs furent tués et beaucoup blessés. Par ainsi, force fut aux païens de fuir, et Roland ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fût en la tour, où il ne craignait rien

## CHAPITRE XXVII



Comment les pairs de France firent savoir au roi Charlemagne la situation de leurs affaires, et comment Richard de Normandie s'ordonna pour y aller.

Détenus, après avoir été assaillis comme j'ai dit, les pairs avaient pris un Turc très-fier et ami de l'amiral; ils le donnèrent à Florippe pour en faire à sa volonté, et lui demandèrent si elle le connaissait. Elle leur répondit :

— Il est fils de ma tante, neveu de l'amiral, et fort riche; si vous voulez bien punir mon père, faites-le mourir!

Naymes dit :

— Nous ne le ferons pas mourir, puisqu'il est de distinction, et je vous dirai pourquoi : si l'un de nous venait à être pris par nos ennemis, par son échange il serait racheté.

De cette conclusion tous les pairs de France furent contents, et Richard de Normandie parla ainsi :

— Vous savez comme nous sommes enclos en cette tour; il est sûr qu'à la fin l'on nous fera mourir. Nous n'avons aucun moyen par lequel nous puissions échapper; je conseille donc qu'on mande à l'empereur pour qu'il nous envoie du secours.

Naymes répondit :

— Sire Richard, à mon avis, vous ne parlez pas sensément; car je ne crois pas qu'il y en ait un de nous qui soit assez hardi pour faire le message. Vous voyez que nous sommes investis de Sarrasins, et notre messager serait hors de céans, qu'il lui serait impossible de passer sans qu'il ne fût mis à mort. Si Dieu ne nous aide, jamais nous ne sortirons d'ici!

Floripe dit :

— Pour le présent, je ne saurais que dire, sinon que nous menions la plus joyeuse vie que nous pourrons!...

Roland et quelques autres approuvèrent les paroles de Floripe, et la louèrent affectueusement. Thierry, duc d'Ardenne, qui était courroucé, dit :

— Messeigneurs, je suis grandement pensif, car nous sommes enfermés céans, et je connais qu'en bref délai nous serons déconfits : nous en voyons la preuve devant nos yeux. Faisons donc en sorte que Charles soit instruit de notre situation, afin qu'il vienne nous secourir.

Ogier répliqua :

— Pour envoyer à Charles, il faut être téméraire, et il n'y a si hardi entre nous pour se mettre en chemin!

— J'irai, dit Roland; je vais partir dès à présent et ferai mon devoir.

Naymes l'interrompit, disant :

— Sire Roland, ne vous déplaise, car, d'entre nous, vous êtes le plus convenable pour y aller; mais si les païens le savaient, nous ne serions plus redoutés d'eux comme nous sommes; avec vous, nous sommes en sûreté et ne craignons point nos ennemis.

Guillaume se présenta pour aller; aussi fit Girard et pareillement Guy; mais Floripe n'y voulut consentir.

Toutefois, après plusieurs disputes, Richard dit :

— Seigneurs, vous savez que je suis de noble famille; j'ai un fils capable de porter les armes, et s'il arrivait que je fusse pris ou occis par les païens, après ma mort il pourra remplir ma place et faire service à Charles. Je lui dois bien ce plaisir.

En conséquence, il fut arrêté que Richard irait prévenir Charles, et Roland lui fit promettre qu'il ne s'arrêterait pas, à moins qu'il ne fût pris ou mort. Richard le promit ainsi, puis il ajouta :

— Pour le présent, nous avons à voir comment je pourrai passer sans que les païens ne me voient; car si je suis reconnu par eux, il me sera impossible de leur résister.

Roland répondit :

— Je vous dirai ce que je pense à ce sujet; je conseille que demain matin nous soyons tous armés; nous irons faire une course sur les païens et pendant qu'ils seront occupés à se défendre, Richard passera outre et nous laissera, puis nous nous tiendrons serrés pour nous en retourner en sûreté. Pendant ce temps-là, Richard pourra être loin sans qu'ils en sachent rien, et, s'il plaît à Dieu, par ce moyen, nous aurons un bref secours.

Les barons voyant que la chose n'était pas bien assurée, se prirent à pleurer sur la situation de leurs affaires, et Richard voyant ses compagnons si tristes par rapport à lui, leur dit :

— Seigneurs, ne redoutez de rien; si Dieu me fait la grâce de passer le pont de Mantrible, je vous amènerai tel secours, que vous serez tous délivrés.

Les barons répondirent :

— Jésus te donne bon voyage et te fasse la grâce de bien retourner.

Après cela, ils ne sonnèrent plus mot; la nuit vint et chacun s'en alla jusqu'au lendemain pour accomplir leur projet.

## CHAPITRE XXVIII

Comment, après que Richard de Normandie fut parti, le roi Clarion courut après lui et fut occis par ledit Richard.

Grand ennui vint aux pairs de France, quand le matin ils s'aperçurent qu'une quantité de Sarrasins les tenaient bloqués.

Pendant l'espace de deux mois, ils ne purent trouver moyen de sortir dehors; mais un jour que

l'amiral était à la chasse, la garde du pont fut oubliée. Alors les barons s'armèrent et montèrent à cheval, coururent jusqu'aux hôtelleries. Ils furent aperçus des cruels et mauvais païens, et les trompettes commencèrent à sonner si fort, qu'incontinent gens innumérables furent assemblés pour courir aux pairs de France. Quand les barons se virent enclos, chacun fit son devoir pour se défendre.

Le duc Richard pleurant, recommanda à Dieu ses compagnons, profita du tumulte pour partir; il se mit hors du chemin pour tirer à son aventure.

Avant que les nobles barons de France fussent en leur logis, plusieurs païens furent occis. Quand ils y furent, ils virent Richard qui avait déjà passé l'eau, et en pleurant ils le recommandèrent à Dieu.

Richard de Normandie chevauchait hâtivement, craignant d'être assailli. Lorsqu'il fut loin sur le haut d'une montagne, son cheval se prit à saigner de grande chaleur; il craignit qu'il ne fût empêché et murmura :

— O Dieu, mon père et créateur! en qui j'ai mis toute ma confiance! aujourd'hui préservez-moi de mes ennemis en telle façon que je ne perde pas la vie!

Puis il fit le signe de la croix.

Le jour luisait clair. Les païens qui étaient en leurs logis le pouvaient bien voir; les premiers qui l'aperçurent, furent Brulant et Sortibrant, qui l'allèrent dire au roi Clarion, neveu de l'amiral.

— Sire, lui dit Brulant, voyez-vous le messager des barons de France qui s'en va? Il faut y mettre ordre, car il va avertir le roi Charles de leurs affaires, et cela pourrait nous causer grand dommage!

Le roi Clarion entendant cela, monta promptement à cheval, prit son écu et un épieu de fin acier carré, et courut comme s'il eût été enragé. Richard, sans savoir qu'il fût poursuivi, monta à cheval, en disant :

— Oh! mon Créateur, donnez-moi consolation de voir et de parler à Charles, afin qu'il sache le triste état où se trouvent tous mes compagnons, et qu'il leur donne secours!

Lors il se signa dévotement et se remit en chemin.

Comme il chevauchait, il regarda derrière lui et aperçut les Sarrasins au nombre de plus de quatorze mille qui le poursuivaient. A leur tête était le roi Clarion, qui les précédait de beaucoup. Toutefois Richard se trouva sur une petite montagne, et il les vit venir comme lions contre lui. Vous pouvez penser en quelle agitation son cœur était et ce qu'il allait devenir, et quelles nouvelles pourraient apprendre les pairs de France ses compagnons, étant seul pour soutenir la fureur d'une si nombreuse compagnie.

Enfin, le roi Clarion, qui était bien monté, piqua son cheval des éperons, tellement qu'il fit un saut de bien vingt pieds de loin et l'atteignit; puis s'écria :

— Messager Richard, par mon dieu Mahomet, vous ne le serez de votre vie.

Quand Richard l'entendit, tout le sang lui mua; néanmoins il lui dit :

— Sarrasin, pourquoi as-tu cette intention contre moi? que t'ai-je fait? Je ne crois pas t'avoir offensé; je te prie seulement de te détourner de moi, et je te jure que quelque jour je t'en récompenserai!

Le païen répondit :

— Français, tu parles de folie, car de Mahomet sois-je maudit si j'en fais rien; je ne te laisserai pas aller pour la moitié des richesses du monde!

Richard alors s'avança contre lui, et le païen vint à Richard, qui de son épieu le frappa très-fort sur son écu; mais il était si dur qu'il ne le put percer. Aussitôt Richard, plein de courroux, revint contre le païen avec son épée tranchante, et comme le cheval dudit païen allait outre, il lui déchargea un si rude coup sur le col, qu'il lui partagea la tête d'avec le corps qui tomba par terre; puis il descendit de dessus son cheval et monta sur celui du païen, qui était merveilleux. Richard pouvait se vanter de n'avoir jamais été si bien monté; car ce cheval était si puissant, qu'il pouvait porter sept chevaliers sans être gêné, pour nager et traverser une rivière profonde. Il dit à son premier cheval, par bonne affection :

— O grand cheval Doustin! je suis bien mélancolique de ne pouvoir te mettre en bon lieu!

Ayant dit cela, il reprit son chemin, et les païens qui venaient après lui trouvèrent leur roi mort, ce qui les surprit très-fort. Ne sachant que faire, ils coururent au cheval de Richard pour le prendre; mais aucun ne fut assez hardi pour oser l'approcher, tant il faisait défense.

Pendant qu'ils hésitaient, le brave Doustin fit volte-face et retourna vers l'endroit d'où il était parti.

## CHAPITRE XXIX

Comment le cheval de Richard de Normandie fut aperçu des pairs de France, qui le crurent mort; et ce qui arriva au pont de Mantrible.



Richard de Normandie chevaucha en diligence l'épée au poing, et les Sarrasins s'occupèrent à relever leur roi Clarion, dont la tête était d'un côté et le corps de l'autre.

Il ne faut pas demander quelle fut leur mélancolie, quand ils virent ainsi leur chef mort; ils voulurent prendre le cheval de Richard, mais nul n'osait l'approcher, comme je l'ai conté.

L'amiral le vit courir seul; il appela Guérant, fils du roi Gretier, et Sortibrant de Conimbre, et leur dit :

— Par mon dieu Apollon, je dois bien aimer mon neveu Clarion, car je vois qu'il a mis à mort le messager des Français! N'en soyez pas en doute; voyez son cheval qui revient.

Il commanda qu'on le prît; mais quand le cheval vit qu'on le voulait prendre, il se mit à courir, et ne cessa jusqu'à ce qu'il fût à la porte du palais où étaient les barons enclos.

Les Français, effrayés, vinrent ouvrir la porte et il entra dedans; quand la porte fut close, ils s'arrangèrent autour du cheval de Richard par compassion de deuil en pleurant piteusement.

Naymes s'écria :

— Ah! Richard, je prie Dieu qu'il ait pitié de ton âme! Je connais bien que ta mort sera cause que nous n'aurons jamais de secours!

Ces paroles ouïes par Roland et Olivier, les autres pleuraient amèrement.

Lors, Florippe vint, menant grand deuil, et leur dit :

— Seigneurs, en l'honneur de Dieu, cessez votre deuil, nous ne savons pas encore la vérité du fait.

Comme ils étaient sur cette matière, les Sarrasins qui avaient laissé aller Richard s'en revinrent en grand tourment, apportant la nouvelle de la mort du roi Clarion. Quand l'amiral les vit venir, tout désespéré, il s'écria :

— Comment, mon neveu est-il sain et en bon point?

Les Sarrasins lui répondirent :

— Sire amiral, nous ne saurions mentir : Clarion est mort, et plus n'en convient parler.

L'amiral, entendant ces paroles, tomba à terre comme mort; ce qui causa grand bruit et deuil parmi les Sarrasins.

Les barons de France les ouïrent et particulièrement Florippe, qui entendait leur langage. Quand elle sut la cause de leur deuil, elle vint aux barons et leur dit en parlant à Roland :

— Sire, sachez pourquoi les Sarrasins mènent si grand deuil; c'est chose vraie que le duc Richard a occis le roi Clarion et a gagné son cheval, lequel n'a pas son pareil en tout le monde; et tant de la mort de Clarion que pour la perte du cheval, ils se tourmentent comme vous voyez; parquoi je vous prie de vous réjouir.

Olivier dit à Roland :

— Vous ne sauriez croire combien je suis joyeux de ces nouvelles; je suis aussi sûr de passer ce danger, que si j'étais dans le plus fort château de France! Béni soit Richard, qui a fait une si belle action!

Ainsi dirent ses compagnons.

Pendant que Richard chevauchait, l'amiral fit venir un homme, nommé Orange, et le fit monter sur un dromadaire, pour porter ses lettres à Galaffre, qui était gardien du pont de Mantrible.

— Il ne faut pas, lui dit-il, que tu cesses de courir jusqu'à ce que tu sois à Mantrible, et tu demanderas à Galaffre pourquoi il a laissé passer les messagers de Charles outre le pont, lesquels m'ont fait tant de mal; tu ajouteras qu'il a fait là grande folie; tu le préviendras, d'autre part, que le messager des Français y va; s'il arrive que Charles le sache, il viendra à nous et nous mettra en sa sujétion. Pour cette raison, dis à Galaffre qu'il garde bien le pont; que pas un des Français ni autres étrangers n'y passent; dis-lui, de plus, que s'il fait autrement, je lui ferai crever les yeux et mourir honteusement.

— Sire, dit Orange, je ferai votre commandement; sachez que je ferai autant de chemin en un jour qu'un autre en quatre; car, pour chevaucher cent lieues de suite, jamais n'en fus lassé.

Ayant ainsi parlé, il prit congé de l'amiral, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à Mantrible, où il trouva Galaffre, à qui il dit :

— Sire, je viens pour te dire que l'amiral est mécontent de ce que tu as laissé passer les Français outre le pont; ils ont porté grand dommage, car ils sont maîtres de la principale tour, et là y tiennent Floripps sa fille; ils ont occis plusieurs des plus valeureux de la cour de l'amiral; c'est la cause pourquoi je suis en grande diligence. Il doit y passer un messager des barons de France, qui va quérir aide vers Charlemagne, leur roi, et a fait mourir Clarion; prends garde qu'il ne passe, car si tu fais autrement, rien ne te pourrait garantir de mort honteuse.

Galaffre fut effrayé de ces paroles, et par violente colère commença à écumer comme un sanglier échauffé; il prit un bâton pour frapper le messager, mais ceux qui étaient présents l'empêchèrent; toutefois il sonna une trompette, et il sortit du fond d'une tour quinze mille hommes, lesquels, aussitôt montés à cheval, passèrent le pont, puis commencèrent à courir çà et là pour recontrer ledit messager.

## CHAPITRE XXX

**Comment le duc Richard passa la rivière du Flagot, moyennant un cerf blanc qui se trouva devant lui.**



Richard, messager des barons prisonniers, chevauchait en grande crainte. En chevauchant, il regarda devant lui, et vit toute la terre couverte de païens, ce qui l'étonna beaucoup.

— O Jésus! s'écria-t-il, soyez-moi en aide et ayez pitié de mon âme! Je vois bien le déclin de ma vie; si j'entreprends de combattre, c'est fait de moi; si je m'expose en cette mauvaise et rapide rivière, jamais je ne pourrai passer outre; il me convient donc de mourir. Si je retourne vers mes compagnons, je commettrai une grande faute envers Roland, auquel j'ai promis de faire mon message. Parquoi mon Dieu! je ne puis dire autre chose, vous savez mon intention; je mets tout entre vos mains.

Comme il était près de la rivière, les païens firent grand bruit en venant à lui. Le neveu de l'amiral lui courut sus, criant :

— O messager! qui que tu sois, pense à mourir, tu as déjà trop chevauché, il est temps que la mort du roi Clarion soit vengée.

Ces paroles, dites de colère, ne plurent point à Richard, qui, subitement, piqua son cheval contre lui, et tenant un gros épieu carré et aigu, lequel avait conquis Clarion, vint au-devant de l'amiral, le frappa en la poitrine et le tua; puis il prit le cheval par la bride, alla au bord de l'inaccessible rivière; et par une grande contrition de cœur, se recommanda à Dieu, le priant de le préserver de mort jusqu'à ce que Charles eût eu de ses nouvelles.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne laisse jamais au besoin ses amis, montra un grand signe d'amour pour Richard; car, comme il méditait pour passer outre, Dieu envoya un cerf qui passa par devant Richard. Le bord de cette rivière était si haut, que c'était tout ce qu'un homme pouvait faire de jeter une pierre du bas en haut; mais par le vouloir de Dieu, la rivière s'enfla de telle force, que l'eau passait par-dessus la rive, si bien qu'on pouvait nager sans rien craindre; puis le cerf se mit devant en l'eau, et Richard, regardant derrière lui, vit venir les Sarrasins pour le mettre à mort. Lors il se recommanda à Dieu et fit le signe de la croix, ayant toujours en son cœur le nom de Jésus, le priant de le préserver de ses ennemis. Dans ce moment, il se trouva à l'autre bord de la rivière. Alors les païens voyant ce, furent étonnés, et il n'y eut personne qui pût faire comme lui, car, incontinent, la rivière se remit en son lit. Les païens furent bien marris de ne pouvoir prendre le messager.

Galaffre, qui était mécontent, vint au pont, abaissa les chaînes et commanda aux païens, sous peine de mort, de ne pas cesser de courir que Richard ne fût pris. Mais ce vaillant chevalier était outre la rivière en bon point, et dévotement remerciait Dieu de la grâce qu'il lui avait faite; puis il se mit à chevaucher tranquillement à la vue des païens, dans l'espérance de bientôt voir Charlemagne, ne craignant plus les Sarrasins, qui s'en retournèrent bien honteusement.

## CHAPITRE XXXI

Comment Charles fut détourné par le traître Ganelon et ses compagnons d'aller plus avant.

Tandis que le duc Richard chevauchait, l'empereur était pensif au sujet de ses barons, qui étaient détenus par l'amiral ; et voyant qu'il n'en pouvait avoir aucune nouvelle, il manda Ganelon, Geoffroy de Hautefeuille, Aubry, Nicaire et plusieurs autres, entre lesquels Régnier de Gênes, père d'Olivier, auxquels il dit :

— Seigneurs, je suis en grande inquiétude au sujet de barons que j'ai envoyés faire message à l'amiral; je n'ai pas eu de leurs nouvelles; parquoi, me croyant méprisé, je veux tout abandonner et ne plus régner; voilà la couronne de majesté; prenez-la, car je l'abdique!

Ganelon, qui était là, en fut bien joyeux; il lui dit :

— Sire empereur, si vous voulez me croire, je vous donnerai bon conseil : faites ôter ces tentes et pavillons, et pensez à vous en aller; car si vous allez plus avant, jamais vous ne retournerez. Le pays d'Aigremoire est fort, et Baland est de grande fierté; avec ce, il a tous les païens à son aide. D'ailleurs, nous avons Fier-à-Bras, son fils, qui s'est fait chrétien; d'autre part vos barons n'y sont point, je vous assure. Retournons donc en France; nous y avons plusieurs enfants qui deviendront grands, et avant qu'il soit vingt ans, ils seront en état de porter les armes; alors nous irons avec eux en Espagne pour conquérir les terres et seigneuries que nous avons entreprises, et nous trouverons les saintes reliques que nous désirons tant. De plus, vous vengerez la mort de Roland, pour lequel vous avez tant de mélancolie, car je crois que jamais vous ne le reverrez.

Quand Charlemagne ouït le discours de Ganelon, il fut si dolent qu'il tomba pâmé. Étant un peu revenu à lui, il murmura en pleurant :

— Pauvre malheureux que je suis! que ferai-je? Si je m'en retourne, je serai déshonoré, il vaut mieux perdre la vie que d'être blâmé.

Puis il dit aux barons :

— Le conseil que Ganelon vient de me donner ne me plaît pas; car si je m'en retourne sans prendre vengeance de mes nobles barons qui sont détenus, jamais ne serai prisé ni estimé.

Lors Aubry, Geoffroy et plus de cent autres traîtres et païens de Ganelon dirent tous d'un même accord :

— Sire empereur, ne faites pas autrement que Ganelon a dit, car il a bien parlé; pensez à retourner en France sans aller plus avant; nous sommes vingt mille hommes qui avons fait serment que pour chose que vous puissiez dire ou faire, nous n'irons plus loin! Puisque Roland est mort, les autres pairs ont perdu leur appui.

Charles tristement murmura :

— O Dieu! comme je suis accablé! si je m'en retourne sans venger mes barons, que dira-t-on? eux qui étaient le soutien de la couronne impériale! Celui qui me conseille de m'en retourner sans les venger ne m'aime guère, je le vois bien.

Régnier, père d'Olivier, se leva et dit :

— Oh! empereur, si vous croyez aux paroles qu'on vous a dites, votre gouvernement ira mal; car par ces mauvais conseilleurs la France sera détruite, ce qui serait grand dommage.

Alors Alory, qui était un des traîtres, parla ainsi à Régnier :

— Vous avez menti en ce que vous avez dit, et si ce n'était par respect pour le roi qui est présent, vous auriez déjà le chef coupé. Nous savons bien, qui vous êtes. Votre père Guérin ne fut jamais que de très-basse condition, et tout votre lignage n'est composé que des gens de néant.

Régnier ne put supporter cette injure; il vint à

lui et le frappa du poing, tellement qu'il le jeta à terre. Il y eut un tel débat, que si le roi ne les eût séparés, ils se fussent occis l'un ou l'autre, car plus de mille se trouvèrent du lignage de Ganelon. Mais Fier-à-Bras, qui était présent, les blâma fort. D'autre part, le roi jura que s'il y avait homme qui commençât la mêlée, il le ferait pendre impitoyablement. Alors ils se calmèrent, et il n'en fut plus parlé. Nonobstant, le conseil fut pris entre eux qu'ils mettraient à mort Régnier.

Charles les fit venir devant lui et leur dit :

— Seigneurs, vous avez manqué de respect en ma présence, mais si cela n'est réparé, j'en ferai justice.

Force fut d'obéir au roi. Alory se mit à genoux et demanda excuse à Régnier, pour apaiser la colère du roi.

Après cela, Charles déclara que s'il retournait en arrière ce serait un grand déshonneur. Geoffroy de Hautefeuille, père de Ganelon, répondit :

— Sire empereur, je suis ancien et j'ai beaucoup de pratique, c'est pourquoi je vous prie de m'écouter. Vous savez que moi et mon fils Ganelon, nous vous avons toujours aimé, et celui qui vous conseille de retourner est sage. J'ai déjà le corps fatigué, et soyez sûr qu'avant qu'il soit vingt ans, les enfants qui sont en France seront capables de porter les armes; il s'en trouvera un si grand nombre que vous pourrez mettre l'Espagne sous votre obéissance et venger la mort des pairs de France.

Quand l'empereur entendit cela, il pleura amèrement, et, contre sa volonté, fit sonner la retraite pour s'en retourner, ce dont la compagnie des traîtres fut fort joyeuse.

Régnier, obligé de s'en aller sans son fils Olivier, avait le cœur fort triste, car il pensait que jamais il ne le reverrait.

## CHAPITRE XXXII

Comment, après les plaintes de Charlemagne, le duc Richard arriva, et conta la situation des pairs de France, et de ce qu'il en fut.

Mais, quand Charles fut en chemin, il lui prit le remords de l'abandon qu'il faisait de Roland et des autres barons; il s'arrêta en disant:

— Je puis bien mener grand deuil; je laisse la fleur de la France, et je devrais la venger; j'en serai blâmé d'un chacun. O Roland! mon cher neveu, je ne prouve guère que je vous aime en ne vengeant pas votre mort! A Dieu ne plaise que jamais je porte la couronne, si je n'ai pas de vos nouvelles!...

Et, quand son chagrin fut un peu apaisé, il murmura :

— Hélas! je fus bien malavisé quand je vous envoyai à Baland! ce fut la cause de votre perdition.

Comme il était en ces réflexions, la compagnie faisait si grand bruit de leurs attirails dans leur retraite, que c'était merveille.

Ainsi qu'ils chevauchaient, Charlemagne regarda de loin, et vit venir Richard à cheval, tenant son épée nue. Il manda aussitôt les principaux de sa compagnie, et fit arrêter l'armée.

— Je vois, dit-il, venir un chevalier qui fait grand bruit; il me semble que c'est Richard de Normandie. Je prie Dieu qu'en ce jour il me donne bonnes nouvelles de Roland et des autres barons, s'ils sont en vie.

Richard arriva, qui fit caracoler son cheval devant le roi en le saluant.

Le roi lui dit :

— Richard, comment vous portez-vous? Qu'est devenu mon neveu Roland et les autres barons? Etes-vous seul? Sont-ils morts ou vifs? Dites-moi, je vous prie.

Richard répondit :

— Sire empereur, Roland et les autres, quand je partis d'avec eux, étaient en Aigremoire, en une tour assiégée par l'amiral, et environnés de cent mille Sarrasins. Sachez que l'amiral a juré son dieu Mahom que jamais il ne partirait qu'ils ne fussent tous pendus et étranglés; de plus, ils ont Floripe, fille de l'amiral, la plus belle pucelle qu'on puisse voir, laquelle a en sa garde les reliques tant désirées. Ils vous mandent par moi que vous les secouriez, et se recommandent à vous.

Charlemagne fut d'une joie inexprimable; il jura par saint Denis que Ganelon était traître et plein de méchanceté, et que jamais il ne serait admis en son conseil.

— Je vois bien, dit-il, qu'il ne tient pas à lui que Roland ne soit mort. Or, gentil Richard, dites-moi la tour où ils sont; est-elle garnie de vivres pour la défendre un peu de temps? S'ils peuvent tenir six jours, je ferai mourir l'amiral et tous ses adhérents.

— Sire, répondit Richard, je vous dirai la vérité; l'amiral est orgueilleux; et il a une armée nombreuse qui tient l'espace de deux lieues; la ville où il habite est forte et remplie de tous biens, et en deçà est le pont de Mantrible, dont le passage est bien dangereux... Les murs de cette cité sont faits de marbre cimenté et fortifiés de grosses tours, et il y passe une rivière fort hideuse, qui s'appelle Flagot; elle est, par sa rapidité, impraticable pour la navigation; le pont a une demi-lieue de longueur; au milieu est une tour de marbre si forte, qu'on ne pourrait l'abattre; la porte est garnie par dedans de barres de fer bien sûres; le portier de la garde de ce lieu est un païen grand, hideux, de sorte qu'il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. Ce monstre païen a dix mille chevaliers avec lui... Parquoi nous ne passerons pas facilement, car, pour l'assaut que l'on pourrait donner, ils ne craignent rien; et pour ce, il faut passer par subtilité; autrement, nous ne le pourrions. Pour cet effet, il convient que quelques-uns de nous soient bien armés dessous leurs vêtements, et qu'ils aient par-dessus une grande chape de drap; nos sommiers de marchandises viendront après

nous, et vous, avec la cavalerie, vous demeurerez en ce petit bois. Que chacun soit bien en point; quand nous aurons gagné la première porte, je sonnerai du cor; vous viendrez, et par ainsi nous aurons passage, au plaisir de Dieu, et viendrons à notre intention.

Ce conseil fut approuvé de Charles, qui donna sa bénédiction à Richard, pour avoir si bien parlé. Ensuite il fit assembler ses gens, et, leur ayant commandé de s'armer promptement, les étendards furent levés et l'oriflamme découverte. Richard donna le cheval de Clarion, qu'il avait conquis, au duc Régnier. Chacun fut bien armé dessous la chape, l'épée ceinte et bien couverte, pour que personne ne s'en aperçût. Ils étaient bien cinq cents chevaliers, qui montèrent à cheval en bon ordre, et firent marcher les sommiers devant eux. Richard allait devant en grand honneur; ensuite, le duc Hoël de Nantes, et la Vallée-Royale du Mans, qui étaient chevaliers, et aussi le duc Régnier, père d'Olivier. Ils se mirent en chemin sans s'arrêter; et l'empereur Charlemagne, avec toute sa baronnie, demeura dans le bois, comme j'en ferai mention ci-après.

## CHAPITRE XXXIII

Comment le duc Richard, avec quatre autres chevaliers, prit le pont de Mantrible sans grand'peine, et quel homme était Galaffre.

Charlemagne, avec ses cent mille hommes, demeura au bois susdit, et le duc Richard, avec Hoël de Nantes, Régnier et deux autres vaillants chevaliers, se mirent en chemin pour aller au pont. Ils menaient leurs sommiers, tous chargés. Quand les compagnons de Richard entendirent ainsi bruire la rivière de Flagot, et qu'ils virent l'entrée de Mantrible si forte, le pont si dangereux à passer et les portes de fer si bien enchaînées, ils en furent étonnés, car, pour y parvenir par assaut, toute la puissance des chrétiens n'y eût pu entrer par aucun endroit.

— Sachez, dit Richard, que c'est la plus forte cité qui soit d'ici à Arce : il y a plus de mille hommes armés dedans.

Hoël de Nantes en fut effrayé; il pria Dieu de les vouloir garder.

— Seigneur, ajouta Richard, j'irai devant et parlerai le premier; gardez-vous d'ôter vos chapes pour frapper sur les païens; et, telle chose qui arrive, que l'un n'abandonne pas l'autre!

Riol du Mans répondit :

— Ne doutez pas que, lorsque je serai avec les Sarrasins, je ne fasse mon devoir; j'y perdrais plutôt la vie!

Après ces paroles, ils mirent les sommiers contre le pont; Galaffre les vit venir de loin, tenant dans sa main une hache d'acier d'un tranchant mortel. Ce païen était si grand et si hideux, qu'il ressemblait mieux à un diable qu'à un homme; il avait les yeux flamboyants, le cou long d'une coudée, le nez de plus de demi-pied, les oreilles si grandes, qu'elles pouvaient bien tenir un demi-setier de blé, les bras extrêmement longs et courbés, les pieds tortus et le reste du corps tout contrefait. L'amiral Baland l'aimait fort; il était son neveu, et, pour la confiance qu'il avait en lui, il lui avait donné le pont de Mantrible à garder, comme étant le passage le plus fort de tout le pays. Ce païen était connétable de toute la terre de l'amiral, et grand ennemi des Français; nul ne tombait entre ses mains qu'il ne fût occis.

Quand ils furent à Mantrible, Richard passa par devant, et, lorsqu'il fut à l'entrée du pont, Galaffre vint à lui et dit :

— Vassal, qui êtes-vous? Pourquoi venez-vous ici?

Richard, comme sage, changea son langage, et répondit en aragonais :

— Sire, je suis un marchand qui vient de Tarascon avec d'autres marchands, et mène draperie; nous voudrions aller aux marchés, moyennant le dieu Mahom, auquel nous allons présenter des marchandises, et, si nous étions en Aigremoire, nous donnerions à l'amiral des dons précieux que nous portons. Ces autres marchands-ci sont esclaves, et ne savent le langage : c'est pourquoi, beau sire, montrez-nous, s'il vous plaît, comment nous devons faire et par quel lieu nous devons aller.

Galaffre répondit :

— Je suis garde de ce pont et des passages d'ici à l'entour; naguère, sept gloutons français, messagers de Charles, passèrent par ici, qui ne m'ont encore payé le tribut; l'amiral les tient, mais l'un d'eux s'est échappé comme un larron. Il était monté sur un bon cheval, et il passa à la nage cette rapide rivière, après avoir occis mon cousin le roi Clarion, ce dont j'ai grande mélancolie. Oh! plût à Mahom qu'il fût sur ce pont, je le fendrais jusqu'au milieu du ventre, sans avoir aucune pitié de lui! L'amiral s'est douté depuis de sa trahison au sujet de son fils Fier-à-Bras, qui a renié Mahom pour se faire chrétien; il m'a mandé par trois fois que je ne laisse passer personne sans que je ne sache bien leur condition; ainsi, je veux savoir quels gens vous êtes.

Richard, entendant cela, baissa la tête; Riol du Mans, Hoël de Nantes et Régnier de Gênes entrèrent avant sur le pont.

Quand Galaffre les vit, il commença à douter et leur cria de ne point passer outre; puis il s'avança sur le pont, et, lorsqu'il fut près d'eux, il leur dit :

— Vous êtes bien hardis, d'être entrés si avant sans ma permission! A cause de cela, vous irez tous en prison, et demain j'en ferai avertir l'amiral, pour qu'il fasse de vous à sa volonté. Otez ces chapes de dessus vos épaules, afin que je voie ce que vous portez, car vous me paraissez suspects.

Ce disant, il prit Hoël par le chaperon, et le fit tourner quatre fois autour de lui.

— Je ne saurais endurer qu'on fît telle injure

à mon cousin! s'écria Hoël en mettant bas sa chape et en frappant le païen; mais celui-ci était si fort armé, qu'il ne le put endommager, sinon qu'il lui coupa un peu de l'oreille.

Richard et Régnier mirent aussi l'épée à la main, et ils frappèrent tous ensemble sur Galaffre, sans pouvoir lui entamer la tête, car elle était toute couverte d'une peau de vieux serpent.

Le païen, fort courroucé, pensa tuer Riol de sa hache tranchante; mais Riol, voyant venir le coup, fit un pas de côté et laissa tomber la hache, qui, de la force dont elle était lancée, alla fendre une pierre de marbre qui était près de là.

— Ciel! s'écria Régnier, comme il frappe courageusement! jamais nous ne le pourrons vaincre!

Lors, il prit une grosse pièce de bois, et à deux mains en donna tel coup à Galaffre, qu'il fit un cri épouvantable. A cette voix, les païens de Mantrible, au nombre de mille, bien armés, accoururent; un grand tumulte eut lieu à cette heure.

Pendant ce temps, Richard alla abaisser le pont, et les cinq cents chevaliers qu'ils avaient amenés entrèrent avec lui. Mais là encore étaient des Sarrasins, et la mêlée recommença de plus belle : plusieurs de part et d'autre furent tués. Richard sonna fortement par trois fois de son cor. Charles, qui était au bois, l'entendit; chacun monta promptement à cheval et ne cessa de courir jusqu'au pont. Ganelon, par politique, s'y porta vaillamment; il fut même le premier qui se trouva dessus, ayant son étendard déployé; mais cette marque de zèle ne dura guère, comme nous verrons dans la suite.

## CHAPITRE XXXIV

Comment, par forte et sanglante bataille, en laquelle Galaffre fut tué, Charles entra dans Mantrible, malgré qu'Alory, l'un des traîtres, s'y opposât.

A l'entrée de Mantrible, plusieurs furent tués et blessés, tant des Français que des Sarrasins, et dans cette action l'empereur s'y employa vaillamment, car ceux qu'il atteignait de son épée étaient atteints à mort, tant il frappait durement. Ganelon était auprès de lui, faisant merveilles; les fossés, qui étaient profonds, furent remplis de cadavres.

Quand Charles passa devant ses gens, il vit que Galaffre n'était point mort, ressemblant mieux à un diable qu'à un homme, et tenant sa hache en main, avec laquelle il avait mis à mort plus de trente Français; ce dont l'empereur était courroucé. Mais Galaffre s'étant un peu écarté des autres, ne tarda pas à être occis.

Le bruit fut si grand, que de cinq lieues les païens ouïrent crier que le pont de Mantrible était conquis; parquoi ils vinrent, à plus de cinquante mille, pour aider à détruire les Français et se rendre maîtres du pont. A cette mêlée parut un géant fier, qui se disait Amphion, et avait avec lui sa femme, nommée Amiotte, issue de géants, et nouvellement accouchée de deux fils, qui n'avaient que quatre mois, et qui cependant avaient chacun environ six pieds de long. Ce géant tenait en sa main un gros pal de fer massif; quand il eut ouvert la porte, d'une voix ténébreuse et diabolique il se mit à crier :

— Où est le roi de France? veut-il maintenant porter la relique à Saint-Denis? Par Mahom! il vaudrait mieux au vieillard qu'il fût resté à Paris, car si jamais l'amiral le tient, il le fera pendre et écorcher sans miséricorde!

Après qu'il eut parlé, il mit à mort beaucoup de Français avec son pal de fer.

Charles, voyant sa façon d'agir, descendit de cheval, bien courroucé, et, par colère, s'avança, ayant son écu devant lui, l'épée à la main, et s'en vint droit au géant. Il le frappa si courageusement avec Joyeuse, qu'il le fendit jusqu'aux dents : Amphion tomba à la renverse et mourut. Les Sarrasins, alors, furent épouvantés; néanmoins, comme enragés, ils frappèrent sur les Français à force de dards et autres armes envenimées.

Charlemagne cria au secours; aussitôt vinrent Régnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans, qui tous avaient courage de lions. Ces quatres barons, avec Charles, firent reculer les païens et entrèrent dans la ville de Mantrible; les païens, qui étaient plus de vingt mille, vinrent à la porte pour la fermer, en faisant grande défense, mais ils ne purent trouver la manière d'abaisser le pont, qui était bien gardé par les Français. Grand bruit se fit alors en cette rencontre, et si Charles eut peur, ce ne fut pas sans cause, car il savait bien que les Sarrasins avaient levé le pont comme les portes de la ville, et qu'il n'était pas possible à lui de passer outre; le cœur dolent, il commença à regretter Roland et les autres, comme ne pensant jamais les revoir.

Richard, considérant ceci, dit :

— Sire, en l'honneur de Dieu, ne vous chagrinez pas; défendons-nous contre ces Turcs et Dieu nous aidera! Vous savez que Roland est valeureux, et qu'il aimerait mieux perdre la vie que de retourner; ainsi dépêchons-nous d'avancer, il en est besoin!

A cette parole, Charles, Régnier, Hoël et Richard, l'épée à la main, entrèrent par force dans la ville. Vous devez bien penser que ce ne fut pas sans mettre beaucoup de païens à mort.

Charles, voyant venir si grand nombre de Sarrasins, cria alarme. Ganelon l'entendit, et en prit pitié; nonobstant, il s'en vint à Geoffroy et s'écria :

— Tôt! alerte!

Son père et ses autres parents, qui étaient armés, au nombre de dix mille, vinrent assaillir la porte. Les Turcs firent grande défense et occirent plusieurs des gens de Ganelon.

Lors, vint le traître Alory, qui dit :

— Nous sommes bien fols de nous faire mourir!

Puis se tournant vers Ganelon, il ajouta :

— Bel ami, allons-nous-en! Charles est dedans bien embarrassé... plaise à Dieu que jamais il n'en sorte! Nous pouvons de lui et de Régnier prendre

vengeance... De mille morts puissent-ils mourir! Nous pourrons avoir la France à notre plaisir et la gouverner à notre volonté, vu que nul ne pourra s'y opposer.

Ganelon répondit :

— A Dieu ne plaise que je fasse telle trahison à mon seigneur; nous tenons nos terres et seigneuries de lui, je serais bien misérable si je consentais à sa mort!...

Quand Alory l'entendit, il enragea et lui répliqua :

— Il faut être fol pour parler ainsi; qu'attendez-vous pour vous venger? Si Charlemagne était occis, les autres barons auraient la tête coupée; ainsi de tous vos ennemis seriez vengé. Laissez tout là et vous en venez!

Ganelon répondit :

— Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, faire telle chose à mon seigneur; j'aimerais mieux être démembré pièce à pièce.

Alory et Geoffroy furent mécontents de ces paroles, tellement qu'il y eut grand débat entre eux. Alors Fier-à-Bras, qui était en bon point, cria promptement :

— Charles! Charles!

Le traître lui dit :

— Sire, jamais ne le verrez, car il est enclos dans la ville, et je crois qu'il est mort.

Fier-à-Bras cria :

— Vous autres, qu'attendez-vous, que ne le secourez? De ce fait, vous pourrez être accusés de trahison.

Il recommença à crier au secours; aussitôt les barons vinrent jusqu'au beffroi, et Fier-à-Bras trouva Ganelon au bas du pont où il avait laissé les traîtres.

Fier-à-Bras fut joyeux, quand il vit que le pont n'était pas levé; lui et Ganelon entrèrent en la cité et firent leur devoir; et, quand ils y furent, les traîtres entrèrent après et frappèrent avec les autres, par tel accord, que le sang coulait dans la ville en grande abondance. Les païens criaient comme des loups; et quand ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus résister, ils mandèrent à l'amiral pour avoir du secours, se réclamant de Mahom et Tarvagant, car ils étaient fort déconcertés, voyant leurs maisons au pillage.

## CHAPITRE XXXV

Comment Amiotte la géante, avec une faux, fit grand exploit contre les chrétiens; comment ses fils furent baptisés; et ce que fit l'amiral quand il sut les nouvelles de la prise de Mantrible par les Français.



Dès que Mantrible fut pris, plusieurs coups y furent donnés; mais quand Amiotte la géante entendit les barons, elle fut étonnée.

Amiotte était noire comme un démon, avec les yeux rouges comme feu ardent, les lèvres grosses et le visage tortu; elle était de la grandeur d'une lance, et encore tout effrayée de la mort de son mari et de la peur pour ses deux fils. Comme égarée, elle sortit de sa maison avec une faux tranchante en main, et vint sur les Français, dont elle fit grande occision, tellement qu'ils n'osaient plus se trouver devant elle.

Charlemagne, ce voyant, fut bien courroucé; il demanda un arbalète; quand il la tint, il la tira à elle si droit, qu'il l'atteignit entre les sourcils et qu'elle tomba à terre comme morte, en jetant par la gorge une flamme de feu horrible; toutefois, elle fut tant frappée de pierres et autres choses, que jamais elle n'en releva. Après cela, Charlemagne s'empara des portes de la ville et fit à sa volonté.

Ils trouvèrent beaucoup de richesses dans Mantrible, ce dont ils furent très-contents; car l'amiral Baland, parce que le lieu était fort, y avait mis ses grands trésors, qui furent pillés par les gens de Charles; ils demeurèrent trois ou quatre jours en cet endroit, distribuant les richesses à chacun selon sa qualité.

Comme ils s'en allaient, passant près du Flagot, ils trouvèrent en une caverne les deux fils d'Amiotte la géante; Charles, joyeux, les fit baptiser : l'un fut nommé Roland, et l'autre Olivier. De plus, il les fit nourrir doucement; malheureusement, avant deux mois, ils furent trouvés morts dans leurs lits, ce dont l'empereur fut fâché.

Ce fut au mois de mai que la forte cité de Mantrible fut prise. Charles fit venir près de lui Richard de Normandie, Régnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans, et ils prirent conseil pour garder le passage de Mantrible, pendant qu'ils iraient détruire Baland et mettre hors de prison les autres pairs de France.

Richard répondit :

— Sire empereur, il serait bon que Hoël et Riol demeurassent comme gardes, accompagnés de cinq mille hommes.

Ainsi qu'il fut dit, il fut fait; et puis, à son de trompettes, l'armée de l'empereur se mit en marche pour aller en Aigremoire; elle était en si bon ordre, que c'était merveille.

Quand ils furent un peu loin, Charlemagne monta sur une montagne pour regarder ses gens, et, voyant leur multitude, il leva les yeux vers le ciel, en murmurant :

— O Dieu! qui par votre grâce m'avez fait seigneur de ce peuple, je vous en rends louanges!

Après qu'il eut dit cela, il se mit en chemin avec cent mille hommes, qui lui furent très-utiles, car l'amiral avait fait venir grand nombre de Sarrasins de toutes parts.

Les Français chevauchèrent, Richard à l'avant-garde et Régnier à l'autre; et ils passèrent le pays de Surie.

L'amiral, apprenant que Galaffre avait été tué et que Mantrible était pris, se pâma de deuil et cria hautement :

— Ah! Mahom, mauvais Dieu, que tu as peu de pouvoir! Tu as laissé mourir mes hommes; bien fol est qui se fie en toi!

En disant cela, il prit une massue, courut à Ma-

hom, et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le mit en pièces.

Alors, Sortibrant, voyant la désolation de l'amiral, tâcha de le consoler, et il réussit à moitié.

— Je ne pourrai jamais recouvrer ma cité ni la forte tour de Mantrible, qui étaient tout mon réconfort! s'écria l'amiral.

Sortibrant répondit :

— Sire amiral, envoyez un exprès pour savoir si l'armée de Charles vient contre vous; s'il peut être pris, ainsi que ses gens, faites-les pendre, puis vous pourrez jeter hors de votre tour ces gloutons qui la gardent, et ferez couper la tête à votre fils Fier-à-Bras. Criez merci à Mahom, que vous avez offensé, et priez-le qu'il vous soit en aide.

L'amiral, ayant écouté Sortibrant, se tourna devant Mahom pour faire ainsi qu'il lui avait dit.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment les pairs de France furent assaillis plus fort que jamais en la tour, qui fut presque mise par terre, et comment ils furent réconfortés par le moyen des prières qu'ils firent aux saintes reliques.**

Sortibrant pria tant l'amiral, avec les rois Cordaire, Tempêtes et Brulant, que pour l'injure qu'il avait faite à Mahom, ils lui firent faire réparation. L'amiral, content de leur affection, promit qu'il augmenterait Mahom d'un mille pesant de fin or. Puis fit sonner ses trompettes, au son desquelles tous les Sarrasins furent assemblés et bien armés. Alors, l'amiral fit porter toutes ses machines destinées à jeter de grosses pierres contre la tour et la démolir, afin de détruire les Français.

En ce jour, les païens furent plus vaillants que jamais ils n'avaient été, car ils vinrent assaillir cette tour avec tant de violence, que cinq coups firent cinq brèches, dont la moindre était capable de laisser passer un chariot.

Pendant que ceci se faisait, Roland et Olivier étaient aux fenêtres, l'écu au cou et l'épée à la main; il n'y avait si hardi d'entre eux qui n'eût de la terreur, quoiqu'ils eussent bonne volonté de se défendre, et continuellement celui qui leur voulait adresser des pierres, ne les pouvait endommager personnellement.

Ce que voyant, l'amiral leur cria :

— O mes amis! faites que cette tour puisse être renversée par terre, et vous aurez mon estime! Si je peux tenir Floripe, je la ferai brûler toute vive!

Après ces paroles, les païens furent encore plus courageux qu'auparavant, et par force ils dressèrent des échelles contre la tour, et montèrent aux brèches.

Roland cria :

— Seigneurs, en l'honneur de Dieu le créateur, défendons-nous vaillamment, car autrement nous ne passerons pas cette journée sans être pris et défaits!

— Compagnons, dit Olivier, nous sommes ici pour tout le temps qu'il plaira à Dieu; et tous nous devons combattre pour sa gloire! Je conseille que nous sortions pour repousser nos ennemis; j'aime mieux mourir en bataille, que d'être pris céans comme un poltron!

Ogier et les autres dirent tous de même. Floripe, s'apercevant que les barons se préparaient pour aller attaquer les païens, leur dit :

— Francs chevaliers, je prie Dieu qu'il vous donne victoire; et je vous promets que si vous sortez sains et saufs de cet assaut, je vous montrerai choses dont vous serez bien joyeux!

Là-dessus les barons frappèrent si courageusement sur les Turcs qui étaient en la tour, qu'ils les culbutèrent dans les fossés, et incontinent les trous des brèches furent rebouchés et bien clos.

Lors Floripe demanda le duc Naymes de Bavière et Thierry, duc d'Ardenne, et leur dit :

— Seigneurs, vous m'avez déjà une fois promis que vous ne feriez rien contre ma volonté; je veux vous montrer la couronne de Jésus-Christ et deux clous dont il fut cloué, que je garde depuis longtemps.

Les barons, pleurant de joie, lui promirent loyauté. Floripe alla chercher le petit coffre, et en fit l'ouverture devant eux. Les reliques découvertes, le duc Naymes fut le premier qui, en grande dévotion, les baisa, et les autres ensuite; puis ils s'en vinrent aux fenêtres, car il y était encore resté au dedans quelques païens, et aussitôt que ces mécréants les aperçurent ils tombèrent morts.

Quand le duc Naymes vit cela, il dit :

— O puissant Dieu de gloire, je te rends grâces et louanges, car je vois et connais que ce sont là les véritables reliques dont nous avons si souvent parlé!

Incontinent il reprit courage et dit à ses compagnons :

— Frères, maintenant nous sommes fortifiés, et jamais nous ne redouterons les païens.

Floripe plia proprement les saintes reliques et les resserra.

L'amiral vit les barons aux fenêtres, et sa fille avec eux; il cria si fort, qu'il fut entendu, disant :

— Oh! Floripe, belle fille, vous avez su me séduire par votre faux langage, pour sauver les Français que je tenais prisonniers! On a bien raison de dire que celui qui se fie aux femmes est insensé; mais votre entreprise ne durera guère, car je vous jure que je détruirai les intrigues amoureuses que vous avez avec ces gloutons français, et je vous ferai tous pendre l'un après l'autre sans pitié.

Floripe, entendant ces paroles, fit signe à son

père, qui ordonna aux trompettes de sonner, afin de convoquer ses gens pour aller contre la tour.

Roland, Olivier et Ogier vinrent en une chambre où étaient les dieux Mahom, Tarvagant et Apollon. Roland prit Apollon et le jeta sur les païens; Olivier prit Tarvagant, et Ogier Magot, et ils en frappèrent tellement les Sarrasins, que ceux qui en furent atteints ne furent plus jamais dans le cas de leur rendre la pareille.

Quand l'amiral vit jeter ses dieux, il fut si courroucé, qu'il pensa enrager; Sortibrant et plusieurs autres se désolaient; l'amiral leur dit :

— Seigneurs, celui qui me vengera du mépris que ces gloutons français ont fait de mes dieux sera mon spécial ami.

Sortibrant fit ce qu'il put pour le consoler, lui disant, qu'avant peu il en serait vengé, vu que la tour était rompue en différents endroits.

— O Mahom! reprit l'amiral, vous m'avez bien oublié au besoin ; vous êtes si vieil que vous ne pensez plus à rien!

— Sire, dit Sortibrant, vous parlez mal, car jamais les dieux ne furent aussi bons que lui; il nous l'a assez de fois prouvé, en nous envoyant ce qui nous était nécessaire; mais à présent il est courroucé de ce que vous l'avez aggravé; attendez qu'il soit un peu apaisé, et les Français se rendront bientôt à vous.

Lors, Mahom fut apporté devant lui, et un diable entra dedans, qui dit à l'amiral, après avoir été adoré de tous :

— Sire, ne vous déconfortez pas; faites sonner vos trompettes et assemblez vos gens pour assaillir la tour, car je vous dis qu'à cette fois vous prendrez les Français!

L'amiral, réjoui, fit derechef crier l'assaut; alors toutes les machines militaires furent employées pour tirer contre la tour, qui était rompue; les pierres y tombaient comme grêle; si bien que peu s'en fallut qu'elle ne fût totalement démolie et par terre.

Ogier dit à ses compagnons :

— Seigneurs, qu'entre nous ne se trouvent traîtres infidèles ni poltrons! Plutôt mourir que de nous rendre! Vous voyez que la tour est presque par terre, et que les païens sont mêlés parmi nous; ainsi pensons à nous bien défendre; car tant que je pourrai tenir mon épée en ma main, je ferai grande occision des Sarrasins!

Ceci dit, Roland regarda Durandal son épée, et les autres les leurs, et ils furent de nouveau encouragés; tous, d'un même accord, frappèrent sur les païens, à toute outrance, et ils montrèrent tant de vaillance, qu'ils restèrent maîtres et seigneurs de la tour.

Floripe, considérant que les barons avaient fait si bel exploit, fut bien contente; néanmoins elle était bien pensive de ce qu'il ne leur venait aucun secours; ce qui la rendait toute mélancolique.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment les Français eurent des nouvelles de l'armée du roi Charlemagne, et l'amiral aussi, et comment Ganelon se porta vaillamment quand il fut envoyé audit amiral.**

Il y avait longtemps que les Français étaient en train de batailler. Le duc Naymes monta sur une fenêtre, et vit en la vallée une enseigne de saint Denis, qu'on portait bien hautement et en grande compagnie; alors, pensant qu'on les venait secourir, il appela les barons pour venir voir.

Floripe, entendant ces paroles, tressaillit de joie, et vint à eux, en disant :

— Glorieuse vierge Marie! soyez honorée à tout jamais pour les paroles que j'ai ouïes. Guy, mon ami, approchez-vous de moi!

Les barons furent bien contents de la joie qu'avait la pucelle; ils en eurent davantage encore quand ils avisèrent l'étendard de France, où était figuré le dragon.

Lors un païen vint à l'amiral pour lui dire que Charles venait avec cent mille hommes bien armés et faisant grand bruit. Le roi Caldore conseilla que chacun s'armât et qu'on allât au-devant de Charlemagne pour le confondre, sans hésiter. Son conseil fut approuvé de l'amiral, ainsi que des autres; à cet effet, Baland fit assembler cinquante mille Turcs pour garder le val de Josué, afin qu'on ne pût arriver en Aigremoire.

Roland vit venir Richard et l'étendard qui allait devant eux; ils s'arrêtèrent pour faire halte, car la nuit s'approchait. Le matin, Charles fit mettre ses gens en ordre, et dit à Fier-à-Bras :

— Cher ami, tu sais que je t'ai fait baptiser? si tu veux, tu pourras aller vers Baland, ton père, lui dire que s'il veut renoncer à ses faux dieux, et se faire baptiser, nous serons amis; et que s'il ne le fait, je serai obligé de batailler contre lui.

— Sire, dit Fier-à-Bras, prenez un autre messager, et lui mandez ce qu'il vous plaira; si mon père refuse, jamais de lui n'aurai nulle pitié, telle chose qui lui arrive.

Alors Charles manda Régnier et Richard, et leur dit :

— Seigneurs, lequel vous semble le plus convenable entre vous, barons, pour faire un message à l'amiral? Sauf meilleur avis, je crois que Ganelon s'acquittera bien de la commission; vous savez qu'il s'est bien signalé à l'entrée de Mantrible, et si vous êtes de mon consentement, il fera le message.

Les barons répondirent que oui. Le roi appela Ganelon et lui dit :

— Mon ami, nous vous avons élu pour aller dire à l'amiral Baland, de ma part, qu'il se fasse baptiser ; par conséquent, qu'il renonce à Mahom, et qu'il croie en Jésus-Christ ; en outre, qu'il me rende mes barons, ainsi que les reliques que je lui demande depuis longtemps. S'il le fait, nous le laisserons en paix et évacuerons son pays ; s'il va au contraire, nous lui ferons guerre mortelle, détruirons ses terres, et le prendrons comme esclave.

Ganelon, content d'y aller, mit son heaume, et monta sur un cheval nommé Gascon ; à son col, il pendit son écu, auquel était peint un lion ; puis il s'en alla en la vallée de Josué, où il fut pris par les Turcs qui gardaient le passage.

Quand ils surent qu'il était envoyé pour parler à l'amiral, ils le laissèrent aller, et il continua son chemin jusqu'à ce qu'il fût devant le palais de l'amiral ; là il s'appuya sur sa lance comme un baron de grande valeur, prêt à faire son message.

L'amiral, averti, vint, et Ganelon lui parla en cette manière :

— Sarrasin, entends-moi ; je suis messager du roi de France, lequel te mande par moi, que tu renies Mahom et tous autres dieux diaboliques, pour croire en Jésus-Christ, le vrai Dieu ; et si tu le fais, tu es assuré de ne point mourir, il ne prendra rien de ta terre, et tu seras toujours aimé de lui et de Fier-à-Bras ton fils ; et si tu vas contre, sache que de Charles tu es défié, ainsi que tous tes gens ; si tu es pris, tu seras livré à mort ignominieuse et tous tes sujets démembrés ; puis il distribuera tes États à tes serviteurs. Fais tes réflexions sur ce message.

Quand l'amiral l'eut ouï ainsi parler, il entra dans une étrange colère, et prit un bâton pour le frapper, en lui disant :

— Glouton, paillard démesuré, tu es bien hardi de me tenir pareil langage ! Bien peu t'aime Charles, pour t'envoyer faire un tel message ; car je te jure par Mahom que jamais il n'aura nouvelles de toi !

Lors il commanda qu'on le prît.

Ganelon, voyant qu'il n'était pas bien là, s'empara de son écu, qui avait le fer carré et aigu, et en donna un tel coup à Brulant de Mommière, qu'il le renversa aux pieds de l'amiral, qui en fut encore plus courroucé que devant. Plus de mille païens montèrent à cheval pour prendre Ganelon, et coururent après lui par le val de Josué ; mais ils ne purent l'atteindre.

Le duc Naymes, qui était aux fenêtres, le vit poursuivre ; il appela Roland et Olivier pour le leur montrer ; ils reconnurent qu'il était chrétien, et par opinion ils décidèrent que c'était Ganelon qui venait de parler à l'amiral.

— Hélas ! dit Roland, je prie le Rédempteur qu'il te conduise sans danger !

Ganelon courut toujours jusqu'à ce qu'il fût sur le haut de la montagne ; là il se tourna vers les Sarrasins ; alors, voyant un de ces mécréants venir contre lui, il tira son épée, et le frappa avec tant de courage, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine.

Olivier dit à Roland :

— Regardez la vaillance de ce baron ! Je prie Dieu qu'il le veuille garder ; après vous et Charlemagne, il est celui que j'aime le plus ! Plût à Dieu que je fusse maintenant en sa compagnie, nous ferions grande destruction de païens !

Ganelon fut poursuivi des Turcs ; mais quand ils avisèrent l'armée de Charlemagne, ils s'en retournèrent et dirent à l'amiral ce qu'ils avaient vu, et comment ils étaient plus de cent mille combattants ; Sortibrant sut que son frère était mort ; il fit venir grand nombre de Sarrasins pour le venger en menaçant Charlemagne. L'amiral fut bien joyeux de son intention.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment l'empereur Charles ordonna dix armées pour aller combattre l'amiral, et des merveilles qui se firent à leur rencontre.



Ganelon, à son retour, conta à Charlemagne le résultat de son message :

— Sire empereur, lui dit-il, l'amiral ne vous prise ni redoute, ni vos faits et dits, ni Dieu, ni les saints ; c'est grâce à ma fuite qu'ils ne m'ont pas occis, car j'ai été poursuivi par plus de mille Turcs, après avoir fait mon message et tué un de leurs rois.

Quand Charles eut ouï son rapport, il fit sonner les trompettes pour assembler ses troupes, et ordonna dix batailles de la manière suivante :

La première fut donnée à Richard ; la seconde à Régnier ; la troisième à Ganelon ; la quatrième à Alory ; la cinquième à Geoffroy ; la sixième à Har ; la septième à Macaire ; la huitième à Maugis ; la neuvième à Samson ; la dixième fut commandée par le roi Charles, et le nombre de chacune était de dix mille hommes.

Quand l'amiral les vit venir, il dit à Sortibrant qu'il voulait entrer le premier en bataille, et que s'il prenait Charles et Fier-à-Bras, qu'on se gardât bien de les occir, car il leur voulait faire couper la tête. Puis il se mit à la tête des païens, criant :

— Harro, larron ! Où est Charles ? je viens lui faire raison ! Tu as eu grande folie de passer la mer ; trop tard tu t'en repentiras, car aujourd'hui sera la fin de ta vie !

L'empereur entendant ces paroles, vint contre un païen et l'atteignit tellement, que les harnois furent faussés ; puis il tira son épée et ne le quitta qu'il ne fût mort. Après, vint un Turc, roi de Pierrolée, que Charles frappa si rudement, qu'il l'abattit mort ; il faisait grandes merveilles de son épée,

car tous ceux qu'il rencontrait ne lui faisaient point peur. Alors les deux armées se mêlèrent et firent si grande tuerie, que jamais guerres ne furent si sanglantes entre les païens. Il s'en trouva un, nommé Ténèbres, qui vint contre les Français, et le premier coup qu'il porta fut sur Richard de Pontoise, qu'il renversa mort; puis tirant son épée, il mit à mort Huon de Guernier l'ancien, et dit aux Français que Charles et ses sujets avaient perdu leurs forces.

Richard de Normandie eut dépit de ces paroles; il vint contre lui et le frappa tellement, qu'il lui faussa son haubert, mit en pièces son écu et le fit tomber mort, en lui reprochant les paroles qu'il avait dites; ils gagnèrent le mont Josué, puis ils vinrent trouver Baland l'amiral, qui était accompagné de quatre rois et de cent mille combattants :

— Mes amis, cria Baland, si vous m'aimez, et que vous ayez intention de me faire plaisir, faites en sorte de trouver Charles, car je veux me combattre avec lui !

Tous ses barons, connaissant la valeur de Charles, pleurèrent de pitié pour la personne de l'amiral.

## CHAPITRE XXXIX

Comment, en cette seconde bataille, Sortibrant fut occis par le duc Régnier, père d'Olivier, et des grandes merveilles que fit Baland l'amiral.



Baland l'amiral monta à cheval, bien armé, et se mit à cavalcader par la plaine. Il était gros et bien membru, et avait une longue barbe qui lui pendait jusque sur l'arçon de la selle, blanche comme neige. Il fit sonner le cor et fit aller devant une compagnie d'archers qui savaient bien tirer à l'arc; et tous avec grande furie l'un sur l'autre menèrent guerre mortelle, car tant de gens moururent là, que la place était couverte de cadavres.

Le duc Régnier passa outre, et le premier qu'il rencontra fut le roi Sortibrant, auquel il donna un si grand coup, que son haubert en fut tout brisé, et la lance lui entra si avant dans le corps, qu'il en mourut. Régnier fit si grand meurtre de ces Turcs, que c'était merveille à le voir.

L'amiral apprenant bientôt la mort de Sortibrant, pensa crever de rage, et murmura :

— O Sortibrant, mon principal ami, je mourrai de dépit, si je ne venge votre mort !

Lors, par colère il piqua son cheval et courut sur les Français si intrépidement, qu'il abattit mort le premier qui se trouva sous sa main; puis il vint à Huon de Milan et l'occit, ce qui fut grand dommage; puis il continua à batailler si fort à cette heure, qu'il mit à mort sept Français des plus valeureux, en criant :

— O malheureux Français! aujourd'hui vous connaîtrez que l'amiral d'Espagne est ici ! L'armée de Charles sera détruite et lui pris et emmené comme un larron; puis je le ferai pendre et brûler, ainsi que Roland, Olivier et leurs compagnons.

Les païens, par grand courage, vinrent sur les Français et en firent grande destruction. Ganelon et tout son lignage se conduisirent bravement et en peu d'heures mirent plus de mille païens à mort. L'amiral atteignit Milon et le renversa, puis il le prit et le plaça devant lui pour l'emporter; ce que voyant, Ganelon se sauva. Les Français auraient été vaincus, si Fier-à-Bras, qui, pour l'amour de Charles, s'était mis en bataille, n'avait fait grand abat de païens; par lui furent occis : Tempêtes, le vieil Rubion, et plus de quarante autres; il y allait si vigoureusement, que nul ne pouvait lui résister.

## CHAPITRE XL

Comment les barons sortirent de la tour, quand ils virent l'armée de Charlemagne, et comment l'amiral fut pris et mis en prison.

Français et païens persévérèrent en cette cruelle bataille, ne pouvant y mettre fin de part ni d'autre, car les païens étaient si nombreux, qu'on ne pouvait les détruire. Les barons qui étaient en la tour, voyant que les gardes de ladite tour étaient allés au secours de l'amiral, sortirent et prirent chacun un cheval de ceux qui étaient morts, et, l'épée à la main, coururent sus aux Sarrasins, les forcèrent et passèrent outre jusqu'aux Français. Roland allant devant, celui à qui il faisait sentir Durandal ne s'opposait plus à son passage. Quand ils furent assemblés avec les autres, sans se faire connaître, ils allèrent aux païens, et les tinrent de si près, qu'ils ne surent que faire : jamais lièvre n'a fui si fort devant le chasseur, que les Sarrasins devant Roland.

L'amiral vit clairement sa perte par la réunion des pairs qui étaient en la tour. Alors il s'écria :

— O Mahom ! que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi ? Souviens-toi maintenant de moi. Si tu es sourd à ma voix, et que tu ne m'aides, je te battrai tant, que tu n'auras pas envie de dormir, et te crèverai les yeux.

Ce disant, il fut tellement poursuivi et frappé, qu'il tomba sous son cheval et fut pris, mais épargné de mort à la requête de son fils Fier-à-Bras, afin qu'il pût se décider à croire en Jésus-Christ et se faire baptiser, lui et tous ses sujets.

Alors la bataille prit fin; les Français le désarmèrent, et Charles reconnut les barons qu'il a-

mait tant, Roland son neveu, et Olivier, lesquels furent tous d'une joie parfaite et lui firent récit de toutes leurs aventures depuis leur départ, et les différents dangers où ils s'étaient trouvés; ce dont l'empereur Charles et plusieurs autres pleurèrent de compassion.

## CHAPITRE XLI

Comment, quelque exhortation qu'on pût faire à l'amiral Baland, il ne voulut pas se faire baptiser et fut occis; comment Floripe fut baptisée et épousée du duc Guy, qui fut couronné roi d'Aigremoire.

Tout étant apaisé, Charles fit venir l'amiral devant sa noblesse, et lui dit :

— Baland, toutes les créatures raisonnables doivent honneur et révérence à celui qui a donné l'être, la connaissance et la vie, et non à ces dieux diaboliques qui n'ont aucun pouvoir. Parquoi je t'exhorte, pour le salut de ton âme et la préservation de ton corps, de renoncer à Mahom, et de croire en la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en une seule union; à croire que le Fils de Dieu, pour réparer l'offense d'Adam, notre premier père, descendit à terre, et prit chair humaine au sein de la Vierge Marie, qui était sans macule; et à observer les commandements qu'il nous a donnés pour notre salut; si tu crois cela, tu seras mon ami, et tu ne perdras ni ton âme ni tes biens!

En disant cela, l'empereur tenait son épée nue pour la lui passer au travers du corps, au cas où il refuserait de se faire baptiser.

Fier-à-Bras, qui était présent, se mit à genoux, priant son père de faire ce que le roi lui disait. L'amiral, qui redoutait la mort, dit qu'il le voulait bien, et que l'on préparât les fonts. Charles, joyeux, fit préparer un beau bassin. Alors l'évêque et les gens d'église sacrèrent les fonts pour faire cette cérémonie. Et quand l'amiral fut devant, l'évêque lui demanda :

— Sire Baland, reniez-vous Mahom? croyez-vous en Jésus-Christ, fils de la glorieuse vierge Marie?

Quand l'amiral entendit cela, tout le corps commença à lui frémir; et en dépit de Jésus, il cracha sur les fonts; puis il prit l'évêque et il l'eût noyé dedans, si Ogier ne l'en eût empêché en lui donnant du poing sur le visage, de telle sorte que le sang lui sortit par la bouche abondamment. De ce furent étonnés ceux qui étaient présents, et le roi dit à Fier-à-Bras :

— Vous êtes mon ami, mais l'outrage qui vient d'être fait aux fonts ne peut être réparé que par la mort de celui qui l'a fait.

Fier-à-Bras lui dit derechef :

— Ayez encore un peu de patience, Sire, et s'il ne se veut amender, faites-en alors à votre volonté!

Fier-à-Bras ajouta :

— Je vous jure par le Dieu qui m'a fait et formé, que je voudrais pour deux de mes membres coupés qu'il fût chrétien, et qu'il crût en Jésus-Christ. Vous savez qu'il est mon père, et pour cette raison, je le dois aimer; vous seriez bien cruel, si vous n'en aviez pitié!

Puis, en pleurant, il dit à son père :

— Mon père, je vous en prie, croyez en Dieu, le souverain seigneur du ciel et de la terre, lequel nous a formés tous à son image, ainsi que l'empereur Charles vous l'a dit... Croyez en Dieu et laissez là Mahom : nous en aurons tous grande joie, car nos ennemis deviendront nos amis.

Baland lui répondit :

— Glouton et vilain que tu es! jamais je ne croirai en ce Dieu auquel tu crois maintenant, infidèle à ta foi première; car voilà plus de cinq cents ans qu'il est mort... Maudit soit celui qui croit à sa résurrection! Par Mahom! le vrai Dieu, si j'étais monté sur un bon cheval, je rendrais ce vieux fou de Charlemagne bien mécontent!...

Fier-à-Bras, voyant que son père ne voulait pas se corriger et revenir de son erreur païenne, se tourna vers l'empereur et lui dit :

— Sire, faites de lui ce qu'il vous plaira.

Charlemagne, alors, demanda :

— Qui de vous, céans, veut occir le païen?

Ogier s'offrit pour le faire, et l'amiral reçut le châtiment qu'il méritait si bien par son obstination à contenir le culte de Mahom.

Après cela, Floripe pria Roland d'accomplir ses promesses au sujet d'elle et de Guy de Bourgogne.

— C'est juste, répondit Roland.

Et, s'adressant à Guy :

— Sire, lui dit-il, vous avez souvenance de la foi d'amour que vous avez promise à Floripe : par ainsi, tenez votre parole, je vous prie.

— Cela ne dépend pas de moi seul, répliqua Guy : je ferai ce que voudra monseigneur Charles.

L'empereur fut content de cette obéissance à son autorité. En conséquence, il ordonna le mariage, et, au préalable, le baptême de la gente pucelle, qui avait nom Floripe.

Floripe, en présence de tout le monde, se dépouilla donc, pour recevoir l'eau sainte, et, par là, montra toute la beauté de son corps de vierge. Elle était merveilleusement formée; elle avait la peau blanche comme les plumes d'un cygne, les cheveux longs et reluisants comme fin or, le front bien proportionné, les yeux étincelants, le nez aquilin, les joues couleur de rose, les dents blanches comme l'ivoire et bien rangées, les lèvres vermeilles comme corail, le menton bien taillé, la gorge d'une blancheur et d'une forme capables d'exciter à la concupiscence les cœurs les plus refroidis, et ainsi du reste.

Charlemagne et Thierry d'Ardenne la firent sur les fonts qui avaient été préparés pour l'amiral Baland, son père, et celui de Fier-à-Bras; et, par

grâce spéciale, elle conserva son nom de Floripe, aussi aimable qu'elle. Puis, quand elle eut été ainsi baptisée en grande pompe et cérémonie, elle fut honorablement vêtue et son mariage avec Guy de Bourgogne béni par l'évêque. Ensuite, Charlemagne se fit apporter la couronne de Baland et la plaça sur la tête des nouveaux épousés. Guy de Bourgogne fut proclamé roi de cette contrée, et, en reconnaissance, il en donna une partie à Fier-à-Bras, à condition qu'il la tiendrait de lui comme il la tenait lui-même de Charlemagne.

Les noces plénières commencèrent aussitôt, et durèrent huit jours. Chacun était content, et surtout Floripe, qui était enfin unie à celui qu'elle aimait le plus au monde.

Quant à Fier-à-Bras, sa joie n'était pas moins grande, quoiqu'elle fût gâtée par le souvenir de la mort de son père, l'amiral Baland, qui n'avait pas voulu se faire chrétien comme lui. Mais le temps, qui guérit toutes les blessures de l'âme et du corps, se chargea de guérir cette plaie que le vaillant Fier-à-Bras avait au cœur. Il régna et fut heureux.

FIN DE FIER-A-BRAS.

# HISTOIRE

# DES VOYAGES DE SCARMENTADO

## ÉCRITE PAR LUI-MÊME

Je naquis dans la ville de Candie, en 1600. Mon père en était gouverneur; et je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé Iro, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de Minos en droite ligne; mais, mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé et de son amant. C'était un bien méchant homme que cet Iro, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île.

Mon père m'envoya, à l'âge de quinze ans, étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités : car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde, depuis la Chine jusqu'aux Alpes. Monsignor Profondo, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savants qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'Aristote, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes, et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que la signora Olimpia, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée la signora Fatelo, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend P. Poignardini, et par le révérend P. Aconiti, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces; mais en même temps je courus risque d'être excommunié et empoisonné. Je partis, très-content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France; c'était le temps du règne de Louis-le-Juste. La première chose qu'on me demanda, ce fut si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'Ancre, dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet État était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'église gallicane. Hélas! dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemi. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter!

Je passai en Angleterre. Les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'église, de faire sauter en l'air, avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre ibernois m'assura que c'était une très-bonne action : premièrement parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais; en second

lieu parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de saint Patrice. Il s'étonnait surtout que la reine Marie ne fût pas encore canonisée; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneveldt, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'État.

« — Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que, si de telles opinions s'établissaient, une république ne saurait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. »

Un profond politique du pays me dit en soupirant :

« — Hélas ! monsieur, le bon temps ne durera pas toujours; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance, un jour il y viendra ; cela fait frémir. »

Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes, étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage :

« — A moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. »

Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs, sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad. Ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler. Il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé, mais que tous les appartements de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés.

« — Eh bien ! mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. »

J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquisiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé, ou noyé, dix millions d'infidèles en Amérique, pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le désir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour d'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais.

« — Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréants qui n'ont point été baptisés, et qui, par conséquent, seront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les mahométans. »

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines qu'on laissait prier la vierge Marie librement, et maudire Mahomet, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien.

« — Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. »

Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Constantinople; ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer.

Le grand-vizir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné, en plein divan, à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins.

Le lendemain le grand-vizir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende, pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église grecque ni la latine.

Pour m'en consoler, je pris à loyer une Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant :

« — *Alla, Illa, Alla!* »

Ce sont les paroles sacramentales des Turcs; je crus que c'étaient celles de l'amour, je m'écriai aussi fort tendrement :

« — *Alla, Illa, Alla!*

« — Ah! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué! vous êtes Turc. »

Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux.

Le matin l'iman vint pour me circoncire; et, comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler. Je sauvai mon prépuce et mon derrière avec mille sequins, et je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier : *Alla, Illa, Alla!* dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc. Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Persans. On crut que je me moquais des deux partis; de sorte que je me trouvais déjà une violente affaire sur les bras, aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de sequins pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine avec un interprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement et gaîment. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à sang; et les révérends pères jésuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des âmes à Dieu, sans que personne en sût rien. On n'a jamais vu de convertisseurs si zélés : car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour; ils écrivaient à Rome des volumes de calomnie; ils se traitaient d'infidèles et de prévaricateurs pour une âme. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez Sa Majesté tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays, de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner. Je lui répondis que le pape était un homme de soixante-dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée Majesté tartaro-chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol; qu'il ne détrônait personne, et que Sa Majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb, dont on disait des merveilles dans le monde. Il était alors dans Delhi. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *caaba*, le *beth Alla*. Ce balai est le symbole du balai divin, qui balaie toutes les ordures de l'âme. Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir besoin : c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père; vingt raïas et autant d'omras étaient morts dans les supplices; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc, Muley-Ismaël, qui coupait des têtes tous les vendredis, après la prière.

Je ne disais mot : les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains.

Un jeune Français avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indiscrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets.

Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux; nous partîmes, le Français et moi. J'ai su depuis que la nuit même, les officiers du grand Aureng-Zeb étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes, il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit :

« — Vous avez le nez long, et nous l'avons plat; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène : par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller, à coups de nerfs de bœuf, dans des montagnes pour en tirer une espèce de terre jaune, qui, par elle-même, n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un ognon d'Egypte; aussi, quand nous vous rencontrons, et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles. »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an.

J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi, je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

FIN DE L'HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO.

# HISTOIRE D'UN BON BRAMIN

Je rencontrai dans mes voyages un bramin, homme fort sage, plein d'esprit et très-savant; de plus il était riche, et, partant, il en était plus sage encore, car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne, bigote, imbécile, et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour : Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues; j'enseigne les autres, et j'ignore tout : cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût, que la vie m'est insupportable. Je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps; je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité; je suis composé de matière; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché; je ne sais pourquoi j'existe. Cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points : il faut répondre; je n'ai rien de bon à dire; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si Brama a été produit par Vitsnou, ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. « Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. » Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question. Je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus. Je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons : les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes. Tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis près quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage; je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le bramin; elle croyait aux métamorphoses de Vitsnou de tout son cœur; et, pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis :

— N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil auto-

mate qui ne pense à rien, et qui vit content?

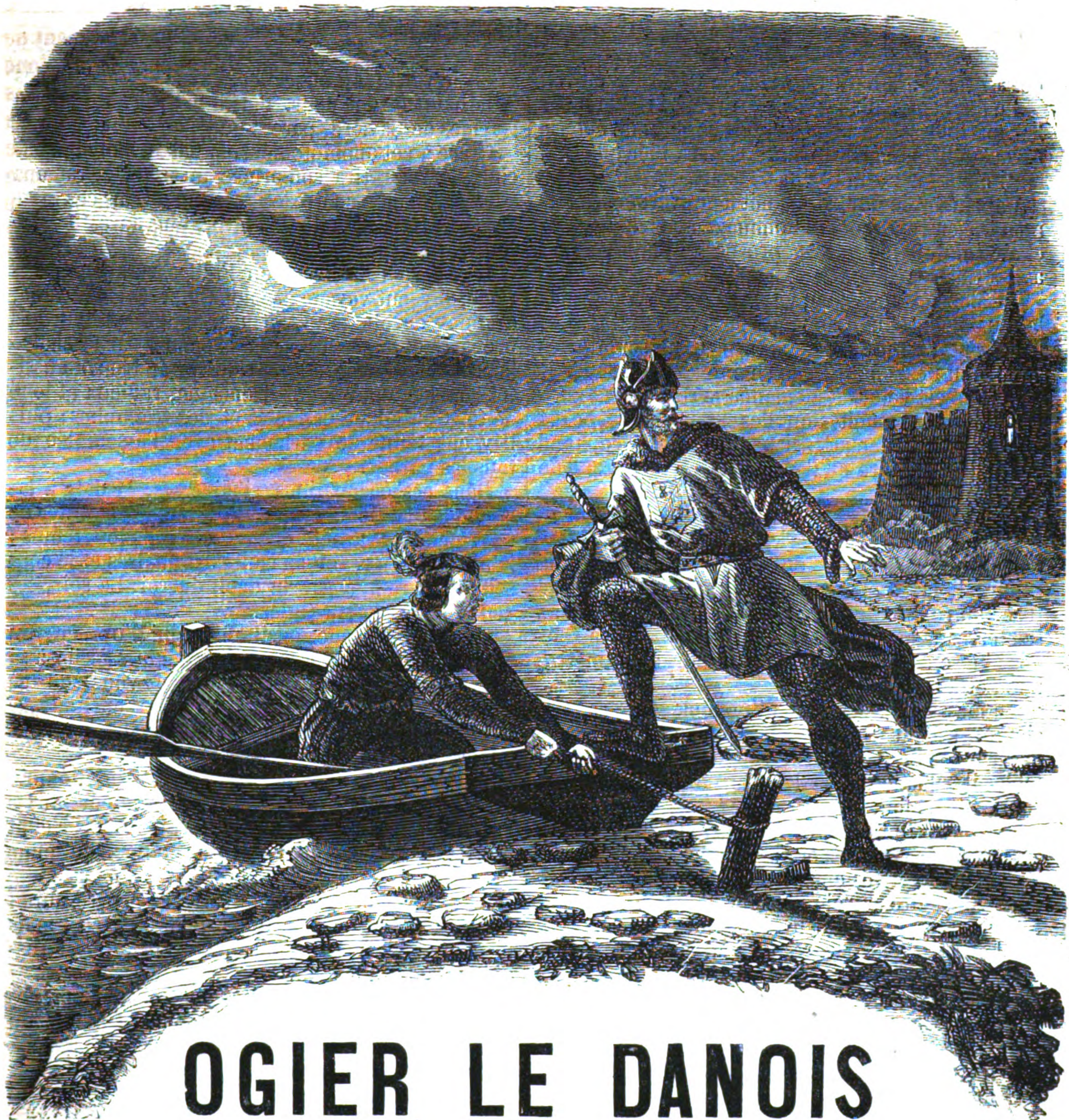
— Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, dis-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser : car enfin de quoi s'agit-il? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est très-insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN BON BRAMIN



# OGIER LE DANOIS

## CHAPITRE PREMIER

Comme le duc Geoffroy manda ses parents et ses amis pour les obsèques de sa femme et le baptême de son fils qui fut nommé Ogier; des prétentions de Charlemagne à la suzeraineté sur les terres du duc; comme celui-ci renvoya un messager qui venait lui parler à ce sujet; de la guerre qui s'en suivit; de la captivité d'Ogier et des périls qu'il y courut; comme Charlemagne envoya de nouveaux messagers au duc.

A l'époque où le roi Charlemagne exerçait sa puissance en Occident, le duc Geoffroy régnait sur le Danemark. C'était un vaillant homme, qui, aidé de ses frères, avait conquis cette contrée à la pointe de l'épée.

Non moins heureux comme époux que comme prince, le duc était chéri de sa femme qui l'aimait fort, quand tout-à-coup leur union fortunée fut rompue par la mort de la duchesse. Mais comme si Dieu eût voulu adoucir ce amlheur par une compensation immédiate, un fils naissait au duc dans le même moment.

Tous les parents furent mandés pour l'enterrement de la défunte et pour le baptême du nouveau né, et les deux cérémonies se firent avec un grand éclat. L'enfant fut nommé Ogier. Les barons, les chevaliers, les dames, les demoiselles furent retenus à une fête qui dura huit jours, après quoi ils prirent congé du duc et se retirèrent chacun chez soi.

Le petit Ogier fut confié à deux nourrices attentives à le soigner; il se développa rapidement entre leurs mains; on s'émerveilla bientôt de sa force et

de sa beauté : la nature n'avait rien épargné en lui.

Le duc, après dix ans de veuvage, se remaria sur le conseil de ses barons ; il eut de sa seconde épouse un autre fils nommé Guyon. Celui-ci, bien que vaillant, n'eut jamais la valeur d'Ogier.

Cependant le duc continuait à gouverner ses terres sans en rendre foi ni hommage à personne. Des chevaliers envieux de sa prospérité en donnèrent avis à Charlemagne.

— Vous êtes le plus puissant des rois, le prince le plus obéi sur une immense surface d'Etats, Sire, lui dirent-ils : il n'est qu'un prince, un seul de vos sujets qui ne tienne aucun compte de vous.

— Qui est celui-là ? demanda le roi ému.

— Sire, répondit l'un des malveillants, c'est Geoffroy de Danemark ; dans son arrogance, il ne craint pas de dire qu'il ne tient ses terres que de Dieu et de son épée.

A ces mots, Charlemagne appela un messager :

— Tu iras en Danemark, lui dit-il, et tu sommeras le duc Geoffroy de venir me servir et me rendre hommage, en l'avertissant que s'il s'y refuse, au retour de l'été il me verra paraître dans ses terres avec telle escorte, qu'il ne pourra songer ni à se défendre ni à m'empêcher de les mettre à feu et à sang. Va !

Le messager s'acquitta diligemment de sa mission et, s'étant trouvé sur le passage du duc et de la duchesse de Danemark, comme ils sortaient de table, il salua le duc et lui transmit les paroles de son maître, ajoutant :

— Après tant d'autres ravages, si vous n'obéissez, le roi vous emmènera prisonnier à Paris, vous, votre femme et vos enfants.

— Allez dire au roi que, s'il vient ici, il trouvera à qui parler, répondit le duc, outré du message qu'il entendait : il me reste Dieu, une épée et des amis avec l'aide desquels je suis résolu à braver ses menaces et à repousser ses prétentions.

Le messager entendant le duc signifier ainsi sa résolution, reprit le chemin de France. A son retour, il dit en achevant de rendre compte de sa mission :

— Je ne crois pas que le jeune Ogier ait approuvé la folle réponse de son père et les termes injurieux dans lesquels elle est conçue. C'est déjà un jeune prince sensé qui connaît toute la distance du bien au mal.

Le roi et son armée se mirent en mer, et une heureuse navigation les conduisit aux côtes de Danemark.

A la nouvelle de leur arrivée, le duc convoqua ses onze frères et sa noblesse ; il entreprit de faire une opiniâtre résistance, mais sans succès : il lui fallut se rendre à composition, lui et les siens.

Le roi, dans sa merci, lui dicta la condition de se rendre en personne à Paris, avant Pâques, pour rendre hommage à son vainqueur, le servir et se reconnaître son homme-lige et vassal. Charlemagne exigea en outre un otage ; Ogier fut offert pour en servir et il fut accepté avec grand empressement ; car il y avait déjà honneur pour une cour à posséder ce gentilhomme qui réunissait les dons si précieux de la beauté, d'un grand sens et d'une humilité touchante. Le roi le lui exprima à lui-même avec bonté.

— Je vous ferai chevalier, lui dit-il, et l'un des plus hauts de ma cour. Puis il le confia à garder à Naymes de Bavière, parent du jeune homme.

Grâce à cet appointement, la paix ayant été conclue, le roi retira son armée du pays, la ramena par l'Allemagne contre les Sarrasins. Dans ces marches on atteignit la fin de l'hiver, puis après le printemps.

Le roi se retrouvant en France vers la mi-carême, il y eut voyage à Saint-Omer avec la reine, grandes dévotions de Pâques, joutes et tournois préparés et annoncés solennellement par le châtelain, comte Garnier. Toute la cour se trouva aussitôt réunie autour de Charlemagne, radieux et loué de tous au milieu des fêtes et des triomphes ; puis il y eut tenue de parlement avec l'assemblée de tous les barons.

Dans ces occupations si diverses, la date à laquelle le duc Geoffroy aurait dû venir s'acquitter de sa promesse avait été dépassée depuis longtemps : la mémoire en revint au cours des affaires et le conseil en fut rompu par le dépit du roi. Le soir, ses yeux tombèrent sur Ogier.

— Triste courage, dit-il, que celui d'un père qui étouffe sa pitié pour son fils et qui le sacrifie à sa désobéissance ! Châtelain, saisissez-vous de ce jeune homme : placez-le au donjon en lieu sûr pour me le représenter quand il sera besoin. Vous m'en répondez.

Le gouverneur adoucit à Ogier la captivité qu'il devait lui faire subir en commandant pour lui les égards de sa famille et de tous ses gens. Mais c'était un remède impuissant contre la douleur du jeune prince.

— Moi vendu comme un serf ! mon père aurait eu cette barbarie ! Non, je ne l'en accuse pas, mais bien ma belle-mère que sa jalousie porterait jusqu'à attenter à ma vie.

Une abondance de larmes accompagnaient ces paroles : les dames et particulièrement la fille du châtelain lui en marquaient une grande compassion ; le roi lui-même, à qui cela revint, en fut touché ; mais il tint ferme à cause de son irritation contre le père ; la cour en fut attristée. Peu après, le désir de vengeance du roi contre le duc rebelle ne faisait qu'augmenter.

— Puisque je n'ai point de nouvelles de Geoffroy, dit-il, je suis décidé à faire mourir son fils, et tôt !

L'un des plus nobles et des plus sages personnages de la cour, Augustin Lenormant, prit subitement la parole en entendant ce propos.

— Eh ! Sire, que savez-vous si ce n'est pas empêchement, force majeure, danger qui retiennent le duc ? N'y sommes-nous pas tous exposés chaque jour ? Avant de sévir sur un innocent, ne conviendrait-il pas mieux d'envoyer quatre de vos gentilshommes s'enquérir de ses motifs ? Un roi ne doit punir qu'en connaissance de cause. Eclairez-vous, vous n'en déciderez ensuite que plus royalement.

— Bien dit, répliqua le roi, la recherche de la vérité garantit du reproche d'injustice. J'adopte l'avis en entier.

Aussitôt Alexandre Daugler, Milon de Navarre Régnier de Mongler, tous trois personnages importants, furent, avec l'évêque d'Amiens, commissionnés pour aller demander compte à Geoffroy de Da-

nemark de l'inexécution de sa promesse. A leur départ, le roi leur dit :

— Avertissez-le que, s'il ne se hâte de réparer sa faute, la mort attend son fils, et les bêtes féroces l'attendent lui-même dans la fosse où je le ferai jeter après l'avoir fait prisonnier et avoir détruit tout ce qui a tenu à lui.

## CHAPITRE II

Comment le duc traita les nouveaux messagers de Charlemagne ; de ce qu'il faillit en advenir pour son fils Ogier; et comme il arriva un hérant à la cour de l'Empereur qui conta les grandes abominations des païens à Rome.



andis qu'Ogier dans sa prison se partageait entre la pensée d'éviter la mort et l'amour qui naissait en lui pour la fille du châtelain, les messagers de Charlemagne arrivaient au palais de son père.

Tout d'abord ils furent mal accueillis par les gens du duc qui, les voyant arriver à l'heure du repas de leur maître, les laissèrent dehors, encore qu'ils eussent décliné leur titre et le nom de leur maître. Cela se fit avec l'approbation de Geoffroy. L'évêque d'Amiens, principalement, en maugréait et se promettait de le lui faire payer plus tard.

Enfin, après que la table eut été tenue longuement, et quand les grâces furent dites, on les introduisit : ils saluèrent ainsi que le comportait le rang du prince et la noblesse de l'assistance, puis l'évêque d'Amiens prit la parole. Ce qu'il avait à dire était ferme, précis et tout tracé d'avance : il ne s'en écarta pas d'un point, ni par timidité ni par arrogance.

La mort d'Ogier le Danois, ce fils qui lui devait être cher, la menace d'une nouvelle guerre, sa propre fin honteuse et assurée sous la dent des animaux, l'avis paternel de l'évêque de conjurer tant d'effroyables malheurs en accompagnant les messagers à Saint-Omer et en demeurant quelque temps près du roi, qui ne manquerait pas de le bien traiter! rien ne fit d'autre impression sur le duc, que d'exciter son rire et sa moquerie.

— Ah! ribauds! messagers impudents! me venir tenir ce langage sous le couvert de votre roi! Je vous ferai maudire l'heure où vous vous êtes mis en route pour un tel message.

Sur l'ordre qu'il en donna, des bourreaux se saisirent de ces malheureux, leur arrachèrent les lèvres, leur mutilèrent le nez en le renversant sens dessus dessous; leur arrachèrent une lanière de peau autour de la tête, comme en dérision de couronne; ce fut en cet état qu'on les laissa libres de retourner d'où ils venaient, et qu'ils reparurent devant Charlemagne, à Saint-Omer, ayant fait diligence malgré leurs atroces douleurs. Qu'on juge de la surprise et de la pitié qui s'élevèrent dans tous les cœurs à leur aspect! Ils vinrent tomber aux pieds du roi pendant la célébration d'un tournoi :

— Vengeance! Sire, vengeance!

— Qu'est ceci? s'écria le roi à cette vue et à ces cris. — Quelle aventure vous est-elle survenue, quel monstre des forêts vous a attaqué dans votre voyage?

— Sire, vengeance! non d'un monstre des forêts, mais d'un monstre humain, de Geoffroy de Danemark : c'est de lui que nous avons reçu ce traitement.

Dans la confusion indignée qui se produisit parmi la foule de seigneurs, Charlemagne ordonna au châtelain d'amener Ogier en sa présence. Ses yeux laissaient déjà lire la sentence de mort du prisonnier.

Le courroux du châtelain contre l'infâme cruauté de Geoffroy ne le détournait pas de vouloir donner un bon conseil à son fils innocent. Il vint le tirer de la compagnie des demoiselles, dans laquelle celui-ci trouvait une agréable distraction, et l'emmena vers le roi. Ogier, dès qu'il avait entendu où il était mandé, avait pressé le châtelain de questions : Avait-on nouvelle de sa délivrance, son père était-il venu?

— Gentil écuyer, répondit le père de celle qu'Ogier ne pouvait déjà plus quitter sans regret, il vous faut à cette heure être humble et doux, pour tout ce que votre père a d'orgueil. Le Psalmiste a dit que les superbes seront rabaissés et les humbles relevés. Suivez mon conseil et Dieu vous aidera.

En conséquence, le premier mot d'Ogier devant Charlemagne fut de requérir pardon. Le roi en fut touché, mais en même temps s'élevèrent les voix des messagers pour réclamer vengeance. En même temps, Naymes de Bavière parla en faveur de son malheureux parent; mais l'outrage irréparable fait à ses envoyés plaidait plus haut que toute autre considération dans le cœur du roi. Il condamna Ogier à avoir la tête tranchée en présence de tous les barons.

— Sire, dit alors Ogier, je suis innocent de tout ceci, et mon père n'a pu vouloir ma mort. — Il n'est que ma marâtre qui l'ait pu pousser à agir ainsi, afin d'accroître la prospérité de son fils. Si mon père vous refuse service et hommage, je me reconnais votre vassal, moi qui suis son légitime héritier. Que votre majesté me conserve pour le bien de ses affaires, et je m'y emploierai à son royal contentement. En ce qui est des nobles messagers blessés, je me soumets à la réparation que décidera l'assemblée des barons, et j'y satisferai de tout ce que j'aurai de terres et de seigneuries un jour.

— Cela ne sert à rien, répondit le roi; il n'est de réparation que par la perte de votre vie. Sus! prévôt, qu'il meure.

—Mère de Dieu, souffriras-tu cela? s'écria Ogier.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Naymes de Bavière, qui se remuait dans l'assemblée des barons et pairs de France pour faire révoquer la sentence. Il réussit à se faire assister d'eux, et tous ensemble ils vinrent remontrer au roi qu'après qu'Ogier aurait été mis à mort, il ne serait baron qui restât de cœur à la cour; que le jeune homme comptait onze oncles parmi les plus grands seigneurs pré-

sents, que c'était se les aliéner tous que de le faire périr; et qu'enfin il méritait personnellement qu'on le laissât vivre par les espérances que faisaient concevoir ses brillantes qualités. Au moment où le roi allait répondre, un messager entra, et presqu'immédiatement les terribles nouvelles qu'il apportait circulèrent de tous côtés :

Rome au pouvoir des païens; le Soudan, le Grand-Turc et Caraheu, le roi des Indes, maîtres de la capitale de la chrétienté; le pape et tous les membres de l'Eglise dispersés, les temples détruits, toutes les précieuses reliques perdues, sans le corps de saint Pierre; les chrétiens passés au fil de l'épée; l'amiral Corsuble, Dennemont son fils et le roi Caraheu menaçant déjà la Lombardie et bientôt la France pour y implanter, jusqu'à Saint-Denis, la religion de Mahomet, telles étaient ces nouvelles.

Le roi, étourdi de ces complications inopinées, ramena par hasard ses regards sur Ogier :

— Que l'on fasse tomber sa tête! dit-il avec fureur.

— Non, Sire, répondit courageusement Naymes, vous ne le ferez pas tuer ou vous me donnerez mon congé, à moi, votre conseiller, qui ne veux pas participer à une semblable folie, — et s'apercevant que sa vivacité n'avait pas été mal prise du roi, — veuillez donc considérer, Sire, continua-t-il, qu'en présence de ces nouvelles complications de Rome, mettre Ogier à mort, c'est, tandis que vous irez en avant, soulever volontairement derrière vous toute sa parenté, dont l'orgueil vous est connu. Au contraire, ce jeune champion demande à vous servir, acceptez-le, Sire; si vous voulez vous venger, il en sera toujours temps.

— Duc Naymes, ne vous courroucez plus, répondit le roi, j'apprécie votre franc et loyal langage, je vous confie Ogier.

— Je vous remercie, Sire, il sera bien gardé.

Sans perdre de temps, le duc Naymes, heureux de cette issue, confia le jeune écuyer aux deux frères de sa femme, Geoffroy et Gauthier.

— Roi chrétien, pilier de l'Eglise romaine, le pape vous appelle son secours! s'écriait le messager.

— A Rome! à Rome! répondaient les barons.

— Si saviez de quelle mie la plus belle et la plus mignonne me suis enamouré étant prisonnier du châtelain! disait Ogier à ses deux gardiens en s'éloignant avec eux. Ni nuit ni jour ne puis reposer tant suis atteint d'amour! Allons pour passetemps à son castel, retournons voir ma tant désirée dame.

## CHAPITRE III

Comme l'Empereur fit diligence pour se porter au secours du pape avec son armée; comme il arriva dans Suze proche Rome; du grand accueil que lui fit le saint-père; du combat qui fut livré; de la lâcheté du Lombard Allory, porte-enseigne des chrétiens; de ce qu'Ogier fit à ce propos, et comme les Sarrasins furent déconfits par sa vaillance.



Ceux discours étaient prononcés ensemble peu après les événements que nous venons de rapporter. C'était celui que Charlemagne adressa à ses troupes, pairs de France, princes, capitaines, barons, chevaliers, hommes d'armes de tous rangs, étant venu se mettre à leur tête à Paris; et celui qu'Ogier tint à la belle Belissene, fille du châtelain, au moment de quitter Saint-Omer pour suivre l'Empereur. — Le monarque n'eut pas de peine à enflammer une armée qui allait marcher contre des mécréants, sous les plis de l'oriflamme, et pour la sainte foi du Christ. L'écuyer n'eut pas de peine à ramener le sourire dans les yeux baignés de larmes de son amie, en lui promettant de n'accomplir que pour l'amour d'elle tous les beaux faits d'armes qu'il se promettait dans la guerre prochaine, et en l'assurant de la prendre pour femme à son retour, en telle manière que leur bonheur durât autant que leur vie, et qu'elle ne fût exposée ni à honte ni à reproche au sujet de l'enfant qu'elle portait dans son sein. — Effectivement, telle était sa tendresse pour Ogier, l'homme le plus beau et le plus honnête à son gré qu'eût produit la nature, qu'elle était déjà en chemin de devenir mère.

Sur cet engagement les deux amants se séparèrent, et bientôt après Ogier ayant rejoint le camp de Charlemagne, assista à un spectacle tel qu'il n'en avait encore vu de sa vie. C'était le déploiement des forces imposantes commandées par des chefs comme Quentin-le-Normand, Sansse, Savary, le duc Hoyaux, messire Allory, haut personnage de la Lombardie; messire Thierry de Dordonne, Naymes de Bavière et tant d'autres. Il y avait en tout deux cent mille hommes. Le son des trompettes formait dans l'air un bruit d'orage; les bannières semblaient une forêt; la terre tremblait sous les pas des hommes et des chevaux. — Sitôt après la revue on entra en campagne, et en peu de jours on atteignit Suze, ville à peine distante de Rome de dix lieues.

Quand le pape et le clergé, réfugiés à Suze, aperçurent les rangs libérateurs qui avançaient, ils se portèrent en procession à leur rencontre. Ce fut en pleurant que le saint-père et l'Empereur s'embrassèrent. Ils songeaient l'un et l'autre aux dévastations et aux profanations de toutes sortes des païens dans la ville éternelle

— Consolez-vous, mon père, dit l'Empereur. Je jure sur mon sceptre de ne pas m'en retourner que je n'aie détruit vos ennemis, et que je ne vous aie rétabli sur votre siége; de votre côté, attirez par vos oraisons la bénédiction de Dieu sur nos armes.

Il fit entrer ensuite ses troupes dans la ville, où le pape avait fait préparer d'avance ce qu'il leur fallait pour se reposer et se rafraîchir.

Mais déjà les rapports des espions avaient instruit les païens de la venue des Français. Dennemont voulait leur courir sus sans prendre conseil de personne; ses amis le retinrent jusqu'à ce que son père eût prononcé. A vrai dire, Corsuble ne faisait pas grand cas de Charlemagne; il accorda cinq mille hommes, puis par réflexion vingt mille pour qu'on allât le traquer dans Suze. L'Empereur, de son côté, avait mis à profit la nuit pour envoyer occuper différentes positions. Naymes de Bavières, l'un de ceux à qui il l'avait commandé, rencontra au point du jour l'ennemi posté sur une montagne, — c'était le corps de Dennemont.

— Attaquons, cousin, dit-il à l'un de ses parents

nommé César. Tout le mopeplunarddit; mais après tout, Naymes qui se savait trop inférieur en nombre, voulait envoyer prévenir l'Empereur de l'appuyer : personne ne consentit à échanger l'emploi de combattant contre celui de messager! Déjà l'on en est aux mains, les lances volent en éclat. Eudes de Langres tue le neveu de Dennemont, mais Dennemont lui-même l'enveloppe d'un gros des siens, lui, le duc de Bretagne, d'autres vaillants hommes, et les fait prisonniers. Naymes voulant les délivrer, part à fond sur Dennemont, bouscule l'homme et le cheval; les païens reviennent en masse, on plie autour du chef français, il faut reculer.

Charlemagne avait entendu le bruit du combat : observant la retraite qui s'effectuait, il se porta en avant avec des troupes fraîches. De leur côté, les Sarrasins n'avaient pas continué leur poursuite; on se rencontra sur le précédent champ de bataille : un premier corps de gendarmes français n'eut pas l'avantage. Charlemagne se lança en personne, suivi de la fleur de sa chevalerie : il eut son destrier tué sous lui. Au même moment, Allory, qui portait l'oriflamme, s'enfuit lâchement à travers la campagne : il fallut une seconde fois reculer.

On délibérait de rentrer au camp en abandonnant les prisonniers, quand Ogier, témoin impatient du combat auquel sa position d'otage l'empêchait de prendre part, n'y tenant plus à la vue d'Allory qui s'échappait, saisit une hache d'armes qui lui tomba sous la main, se précipita d'une course enragée sur le couard, l'atteignit, le fit rouler à terre d'un coup, le dépouilla de son armure, la revêtit à l'aide de ses gardiens qui l'avaient suivi, enfourcha la monture et piqua des deux vers la mêlée. De son côté, le Lombard s'était relevé et tout d'un trait avait couru s'enfermer dans son bon logis à Suze.

Ogier s'était élancé vers le point où les prisonniers restaient sous la garde de Baimon. — Couper d'abord la retraite à celui-ci, puis le forcer à prendre la fuite et à tout abandonner fut l'affaire d'un instant. Autour d'Ogier tout mordit la poussière, et les Français, trompés par l'armure, criaient : « Brave Allory! l'on t'avait cru traître! » Maintenant Ogier s'est porté du côté de Charlemagne, il était temps : l'Empereur ayant un second cheval tué sous lui, attendait le coup fatal; du sang et des morts sous la hache d'Ogier le délivrent.

— Ah! dit l'Empereur d'un ton jovial, je n'ai pas encore dit adieu au bonheur de revoir la France et de punir Geoffroy de Danemark et sa race.

— Courage! brave Allory, cria-t-on de toute part. Un nouveau flot de Sarrasins arrivent conduits par Dennemont.

— Au glouton! hurle le païen en désignant Charlemagne, ruez-vous tous. A moi la couronne de France! à moi la ville de Paris pour y marier ma sœur au roi Caraheu!

— Monjoie! crie l'Empereur en abattant la tête d'un amiral.

Bientôt, cependant, il se trouve si pressé qu'il ne peut même plus lever son épée; son écu d'azur aux fleurs de lys d'or est rompu en pièces, son heaume est enfoncé : Ogier reparaît, l'oriflamme d'une main et la hache de l'autre. Une boucherie horrible commence sous ses coups. Dennemont trébuche, ses partisans l'entraînent, ils reculent, ils fuient, ils finissent enfin par offrir le tableau d'un complet désordre.

Ce fut ainsi que Dieu suscita le vaillant champion Ogier pour sauver l'honneur de la France.

## CHAPITRE IV

Comme Ogier fut armé chevalier, et du défi qu'il fit porter à Caraheu, roi de l'Inde-Supérieure.



C'était sur le champ de bataille même que devait survenir à Ogier l'honneur le plus insigne auquel il pût aspirer : l'Empereur ayant reporté ses regards de l'immense lit de morts et de mourants qui l'entouraient au héros de la journée, lui dit :

— Vaillant Allory, que puis-je vous offrir dans mon royaume qui ne soit au-dessous de votre mérite? Vous convient-il d'être le lieutenant de ma couronne?

Et en parlant ainsi de grosses larmes d'attendrissement lui roulaient sur les joues et la barbe.

Un écuyer, à qui ce propos semblait étrange, osa en relever l'erreur.

— Sire, à qui croyez-vous donc parler? à Allory? C'est un lâche qui s'est enfui dès le commencement de la bataille; pour celui auquel vous vous adressez, il l'a châtié et s'est substitué à lui pour se couvrir de gloire : il n'est autre qu'Ogier le Danois.

En même temps le jeune homme haussait son heaume en silence, montrait ses traits à découvert et pliait le genou devant l'Empereur :

— Sire, merci pour Geoffroy de Danemark! puisse son fils être agréé à réparer son offense en se dévouant à votre service.

— Ah! gentil Ogier, c'est en vous que se trouvent tant de preuves de sens, de bonté, de force et de vaillance! comment ne désarmeraient-elles pas mon courroux; mais ne vous relevez pas encore, Joyeuse, ma bonne épée, toute dentelée des coups qu'elle a frappés aujourd'hui, désire toucher l'épaule d'un brave... Relevez-vous, à cette heure, et embrassez-moi, chevalier!

Ce nouveau titre, cette précieuse admission dans l'ordre de la chevalerie, électrisèrent Ogier. Il fut à cheval d'un bond et fendit l'air comme une flèche, cherchant en vain l'ennemi qui ne se distinguait même plus à l'horizon. Il revint au petit pas vers le noble groupe de l'Empereur et des pairs de France; d'un autre côté y arrivaient les chevaliers capturés au commencement de l'action; ils venaient rendre grâce à Allory de leur délivrance.

— Allory, seigneurs! leur répondit l'Empereur; non, non, ne frustrez pas votre parenté des avantages de la gloire pour en doter un lâche qui ne vous est rien. Votre libérateur est un de vos proches, c'est Ogier le Danois; c'est à lui que revient l'honneur de cette journée.

Cependant il restait encore du jour pour combattre, et Dennemont se reformait derrière les collines. — Le clairon sonne de nouveau, les ban-

nières et les gonfanons s'agitent; entre tous flamboie l'oriflamme qui reste aux mains d'Ogier. On s'ébranle, on retrouve l'ennemi, : le nouveau choc est défavorable aux Sarrasins. Pour la seconde fois Dennemont prend la fuite. Tandis qu'il s'échappait, il vit accourir à lui Sadonne, le cousin de Corsuble, qui venait lui annoncer l'approche de Caraheu à la tête de trente rois païens. C'était l'exécution de la promesse qu'avait faite ce grand monarque. Corsuble lui avait promis en échange de le mener couronner à Paris et de l'y unir à Gloriande, sa fille, la première beauté de tout l'Orient.

—Mais que vois-je, Dennemont? s'écria Sadonne. Vous êtes en déroute! Oh! ça, retournons en avant!

Et le voilà, aidé de sa suite, qui se jette sur les chrétiens, les pousse furieusement, et leur cause de grands dommages. Mais tout-à-coup quelqu'un à ses côtés lui crie :

— Sauvez-vous ou vous êtes mort!

C'était l'apparition d'Ogier qui inspirait cette terreur.

— Arrête, poltron! ou je te tue!

A ce commandement, Sadonne, qui avait déjà tourné bride, revient tout tremblant et demande la vie.

— Qui es-tu, pour que je te l'accorde?

Ogier s'adoucit en découvrant que c'était au favori du roi Caraheu qu'il allait faire grâce.

— La vie, soit, dit-il, mais j'attends qu'en échange vous preniez l'engagement de me faire rencontrer quelque part seul à seul avec votre maître.

— Mon maître est le roi de l'Inde supérieure, répondit Sadonne.

— Mon aïeul était Doon de Mayence, répliqua Ogier, et l'un de ses douze fils, Geoffroy de Danemark, est mon père. Cette noblesse vous paraît-elle suffisante?

— Oui, répondit Sadonne, je prends l'engagement que vous me demandez. Si cependant je n'y puis satisfaire, je reviendrai me reconstituer votre prisonnier.

— Allez! dit Ogier, et puissé-je bientôt fermer la route de la France à qui veut y pénétrer par violence!

L'ennemi ne tenait plus d'aucun côté, on le pourchassait dans toutes les directions; Charlemagne se retira avec ses douze pairs, et ceux-ci, en chevauchant, lui racontèrent l'entrevue d'Ogier et d'un Sarrasin renvoyé sauf. Sur l'heure Charlemagne voulut en être éclairci, il fit appeler le nouveau chevalier.

— Sire, répondit celui-ci à la question qui lui fut faite, celui que, contre les coutumes de guerre, j'ai renvoyé au lieu de le mettre à mort, doit me faire trouver en champ-clos avec le roi Caraheu, notre adversaire capital; j'espère, par ce moyen, amener la fin de la guerre, sans qu'il en coûte à votre royaume tant de désastres et tant de sang répandu.

— Gentil compagnon, répondit l'Empereur admirant cette résolution en dépit qu'il voulût paraître la blâmer, je crains que cette hardiesse ne nous expose à vous perdre, ce qui serait pis que de perdre un corps d'armée.

Sur cet entretien, l'on rentra dans Suze. Nous laissons à penser la joie que le pape et le clergé témoignèrent de la victoire. Dans Rome, les païens ne se réjouissaient pas autant, ils conservaient particulièrement un souvenir épouvanté de ce formidable combattant qui, par trois fois, était venu leur arracher l'Empereur des mains. Dennemont parlait de se donner la mort; il n'était un peu soutenu que par l'espérance de prendre sa revanche avec toutes les forces alliées réunies. Son père, l'amiral, homme de plus de constance et de sang-froid, blâmait tout ce bruit et toute cette douleur à propos d'un premier échec, il ne voulait pas qu'on s'émût de ce qui n'était de la faute de personne que de la fortune. La mère de Dennemont, elle-même, trouvait ce désespoir moins conforme aux habitudes d'un preux qu'à celles des femmes, qui essaient de se faire accorder ce qu'elles désirent à l'aide de lamentations. Sous ce double reproche l'orgueil de Dennemont se redressa enfin; toute la cour ne songea plus qu'à se porter au devant du roi Caraheu qui arrivait; chacun s'y rendit dans la plus belle ordonnance qu'il put et, entre tous, la belle Gloriande apparut sous des atours de déesse. Elle était vêtue d'une magnifique robe de damas blanc, qui avait demandé neuf ans de travail à faire; cette robe était semée de perles et de pierreries. Par-dessus s'étalait un camail d'un merveilleux tissu et d'une inappréciable valeur. Les cheveux de la jeune princesse avaient un éclat d'or bruni, ruisselaient jusqu'à terre, et étaient entourés d'une couronne d'or d'un travail exquis. Elle portait une escarboucle sur la poitrine; au poing elle avait un épervier. Les deux cortéges se rencontrèrent : on échangea force témoignages d'honneur et d'amitié; puis, tous ensemble, on retourna au palais, où l'on s'assit autour d'un somptueux festin. Au milieu de l'éclat joyeux de la fête, à la vue des forces écrasantes que le roi Caraheu amenait, la déroute de Dennemont ne sembla plus qu'un fait sans importance, tout le monde l'envisagea légèrement.

Sadonne transmit à son maître le défi d'Ogier, et le monarque indien promit, sans nulle faute, de combattre ainsi qu'il lui était proposé. Sur la fin du repas, un espion étant arrivé de Suze et ayant annoncé que l'armée française s'apprêtait à marcher sur Rome, la joie redoubla; on cria que, dans leur folie, les chrétiens étaient une proie qui venait s'offrir d'elle-même, et que l'on n'aurait même pas la peine de se déranger pour les saisir tous.

## CHAPITRE V

Comment Charlot, envieux d'Ogier, entreprit de s'embusquer en avant de l'armée, avec peu de gens, et du danger qu'il fit courir aux Français. Et comment la valeur d'Ogier vint à bout de tout réparer. Comme Caraheu vint en héraut près de Charlemagne, et du combat singulier qui fut arrêté entre lui et Ogier, et entre Sadonne et Charlot.

La jalousie que les exploits et la renommée sitôt acquise d'Ogier excitèrent dans le cœur d'un fils de Charlemagne, nommé Charlot, faillit causer la perte de ce dernier, par la témérité qu'elle lui inspira dans la circonstance suivante :

Charlemagne avait fait annoncer que chacun se

tint prêt à se porter sur Rome au premier signal; Charlot, prenant à part quatre de ses compagnons, leur proposa de devancer l'armée pour accomplir quelque acte écla-tant en attendant sa venue.

—Excellent! s'écrièrent les seigneurs; prévenons Ogier, il sera des nôtres.

— Ne le prévenez pas, au contraire; je ne le veux voir mêlé en rien à notre entreprise.

La nuit suivante, Charlot, à l'insu de Charlemagne et du reste de l'armée, fit prendre les armes à cinq cents hommes, et les mena secrètement à peu de distance de Rome. A peine était-il embusqué que Dennemont en était déjà averti par ses espions.

— Ogier le Danois est-il parmi eux? demanda-t-il.

Les espions lui répondirent qu'ils ne le pensaient pas.

L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir au plus vite.

Il envoie prévenir Caraheu et l'Amiral; en un instant tout le monde est en selle; vingt mille hommes sont réunis pour aller cerner les Français et que pas un n'échappe.

Or, la sollicitude paternelle de Charlemagne, alarmée jusque dans son sommeil, lui avait fait pressentir sous la forme d'un songe le danger que courait son fils; il avait vu un oiseau monstrueux lui déchirant les entrailles du bec et des ongles. Troublé jusqu'après son réveil, il n'avait pu songer à autre chose pendant le conseil et pendant la messe, célébrée comme à l'habitude par l'archevêque Turpin. Personne, d'ailleurs, ne savait rien de ce qu'il lui importait de savoir: ni où était Charlot, ni ce qu'il faisait.

Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'un chevalier, accourant de la périlleuse embuscade, vint l'avertir de se hâter s'il voulait revoir son fils vivant. Charlemagne, comme on le pense, n'y mit pas de retard; tout ce qui se trouva d'hommes prêts autour de lui le suivit immédiatement, et, s'il ne put arriver que déjà bon nombre des compagnons de Charlot ne fussent massacrés, c'est que dès le commencement de l'engagement, chaque Français avait eu quarante ennemis sur les bras. Le fils de l'Empereur avait fendu un prince païen, homme et cheval, abattu l'épaule d'un autre; mais Caraheu avait décapité son cheval, et, sans l'arrivée d'Ogier, c'en était fait de lui. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le Danois avait changé la face des choses; partout où se promenait son blason d'argent à un aigle de sable, il y avait jonchée de cadavres à arrêter les chevaux de fuyards ou ennemis, c'était maintenant tout un. Caraheu lui-même ne tint pas plus que les autres; à l'appel d'Ogier qui voulait le joindre, il se contenta de répondre que le jour de leur rencontre n'était que différé. Mais en parlant ainsi, il fuyait toujours, les plus braves n'avaient plus honte de montrer leur crainte. Il y eut cependant un peu plus tard un retour offensif des plus hardis, mais de si peu d'effet et de si peu de durée, que ce ne fut qu'un temps d'arrêt dans la déroute, qui finit par emporter tous les païens. Charlemagne les ayant poursuivis jusqu'à leurs tentes, n'eut plus autre chose à faire que de rentrer au camp. Il y eût peut-être puni son fils, si ses reproches n'eussent été arrêtés par l'intercession de ses conseillers et par le repentir de l'imprudent. Celui-ci témoigna particulièrement sa reconnaissance à Ogier de lui avoir sauvé la vie.

Cette alerte, dégénérée en action générale, avait eu l'important résultat de faire acquérir à l'armée française des positions nouvelles qui la rapprochaient de Rome, entre autres la rivière de Coivre, qu'on avait franchie en pourchassant l'ennemi, et que l'armée tout entière traversa dans la soirée. Les tentes furent plantées sur l'autre rive, près d'une île abondamment pourvue de vivres. Tout fut joie encore ce soir-là dans le camp des chrétiens, tout désappointement dans le camp opposé; les chefs sarrasins n'avaient pas trop de quoi se louer les uns les autres et ne s'y essayaient guère. Ils se fiaient pourtant encore à leur nombre en bataille rangée. Caraheu décida de se rendre en héraut près de Charlemagne, tant pour prendre jour à en livrer une qui décidât entre eux que pour arrêter son combat singulier avec Ogier.

Après un court débat, ses alliés l'approuvèrent; nul ne mettait en doute l'attention scrupuleuse de l'Empereur à bien traiter loyalement un héraut.

Le lendemain, le monarque indien arrivait devant le pavillon du monarque chrétien. Au premier moment, l'on crut qu'il apportait les clés de Rome; mais l'on comprit bientôt qu'il s'agissait d'autre chose, quand, ayant salué Charlemagne et ayant obtenu de lui l'autorisation de parler à tout ce qu'il y avait de barons rassemblés, il demanda où était Ogier le Danois. Celui-ci se présenta courtoisement.

— J'ai nom Caraheu, dit alors l'envoyé des païens; vous m'avez fait demander le combat, je viens vous l'offrir avec mon amie la belle Gloriande pour gage de la victoire, si vous deviez la remporter sur moi.

— Le combat est désirable et le prix de la victoire encore plus, répondit Ogier.

— Sire, votre consentement à ce qu'Ogier combatte est tout ce qui reste à attendre sur ce point, dit Caraheu en se tournant vers Charlemagne.

— Qu'il fasse selon son vouloir! répondit l'Empereur.

— Selon son vouloir! interrompit Charlot, que la jalousie ressaisissait; le bon vouloir d'un serf racheté! Ce combat ne me convient-il pas mieux qu'à lui.

— Je ne suis pas serf, répondit Ogier, quels qu'aient été les efforts de ma marâtre pour que je le devienne.

— Orgueilleux chevalier, interrompit Caraheu, je combattrai avec Ogier et non avec vous. A défaut de moi, vous ne manquerez pas de trouver qui vous tienne tête.

— Noble cœur! s'écria Ogier; oh! merci de l'honneur que vous me faites! Que n'êtes-vous chrétien, ou que ne pouvez-vous le devenir! nous serions frères d'armes; pas un exploit que nous n'entreprissions en commun sous la sauvegarde de Dieu! Mais, sachez-le, Charlot est le fils de notre puissant Empereur, et il est digne de jouter avec le plus hardi chevalier qu'on lui voudra opposer.

— Eh bien! je lui oppose l'amiral Sadonne, celui de mes chevaliers que j'estime le plus.

— Portez-lui mon gage! riposta aussitôt Charlot.

Et le combat fut ainsi arrêté des deux parts.

Il restait bien encore à faire à Charlemagne, en style de héraut, la sommation d'avoir ou à venir à Rome abjurer la foi de Jésus-Christ, en présence des rois païens, ou à accepter la bataille. Mais comment penser qu'une telle démarche pût exciter au delà du sourire chez celui qui commandait à tout l'Occident! C'est ce qui arriva en effet.

— Je fais cas de leur sommation comme de celle d'un berger, répondit doucement Charlemagne.

Ce qu'il restait de sérieux était la joute du lendemain. On arrêta qu'elle se passerait dans l'île voisine, où personne n'entrerait que les quatre combattants. Caraheu retourna s'y préparer parmi les siens, et refusa poliment les civilités d'Ogier, qui voulait le garder la journée au camp. Lui et Sadonne, quand ce dernier fut prévenu qu'il en était, étaient tout joyeux. Le belle Gloriande vint, par ses embrassements, exalter le courage de son chevalier. Il fut convenu qu'elle s'exposerait à sa vue le lendemain dans le champ-clos pour l'animer au dernier point de la vaillance. Enfin elle accepta d'un visage ferme, sinon d'un cœur calme, de subir, au cas échéant, les conditions arrêtées pour l'issue du combat.

Du côté des chrétiens, chacun s'empressa autour de Charlot; personne dont il ne reçût un conseil. Pour Ogier, il n'en eut pas un; en avait-il besoin? Le roi passa la nuit en oraisons; la messe fut dite devant les champions. Le pape les bénit l'un et l'autre. Ils prirent tranquillement un repas réconfortant. Cela fait, ils montèrent à cheval et se rendirent sur le terrain.

## CHAPITRE VI

Comment les quatre champions combattirent vaillamment dans l'île de Coivre; comment le roi Dennemont, qui était embusqué, quand il vit qu'Ogier avait le dessus, vint traîtreusement s'emparer de sa personne, et comment Caraheu s'alla rendre prisonnier à l'empereur Charlemagne.



es Sarrasins, de leur côté, n'avaient pas surveillé d'un œil moins attentif les apprêts de leurs champions. Le roi Caraheu avait dû endosser une sorte de cuirasse qu'on nommait Jasseran; celle-ci était magique; c'était l'ouvrage d'une fée. Gloriande la lui avait apportée elle-même dans la prairie où il s'armait. Il avait ceint Courtain sa bonne épée. Sadonne était arrivé non moins bien équipé. Tous deux, en compagnie de Gloriande, qui ne voulait pas quitter son ami, se rendirent dans l'île. Les Français y étaient déjà. Ni les uns ni les autres ne se doutèrent que Dennemont, feignant de redouter quelque traîtreuse entreprise des chrétiens contre sa sœur, avait lui-même commis la trahison d'y faire passer, précédemment et sans qu'il y parût, trois cents gens d'armes cachés dans les broussailles. Les chevaux caracolaient; les combattants paradaient de leurs armes; Caraheu se recommandait aux prières de son amie, et Gloriande, plus belle encore de son émotion, invoquait pour lui ses dieux Mahomet, Jupiter, Baraton et Pluton. Voici le blason d'argent à un aigle de sable, et le blason d'argent à quatre bandes d'azur avec un faux écusson de gueule portant la figure de Mahomet; voici celui celui de Charlot et celui de Sadonne. Tous les quatre sont touchés; on prend du recul, on va fondre homme contre homme. Ogier, que la vue de Gloriande a ébloui, jure de vaincre et de la conquérir. Les coups sont portés, les lances rompues, le feu jaillit des cuirasses; Charlot est renversé sur l'arçon de sa selle, sans toutefois vider les étriers. Il met l'épée à la main; il brave Sadonne, qui le lui rend bien. Ogier abat l'oreille du destrier de Caraheu, et le renverse presque à terre. Mais il ne veut pas profiter de l'avantage jusqu'au bout et tuer son adversaire; il préfère courir vers Gloriande, et il lui dit :

— A la tournure que prend l'affaire, vous allez être à moi!

— La journée n'est point achevée, chevalier, répond la pucelle.

Ogier veut de force lui prendre un baiser.

— Prends d'abord ceci! lui crie Caraheu.

Il lui lance un javelot avec tant de précision et de raideur, que la cuirasse d'Ogier en est percée et que, sans le hoqueton qui se trouve en dessous, il serait tué du coup.

— Bon, ceci! dit Ogier; et cela de même!

D'un grand coup d'épée il rompt le cercle du heaume de Caraheu, et coupe la courroie de son blason, qui tombe à terre. Gloriande change de couleur.

Sadonne décolle le cheval de Charlot; mais celui-ci saute à terre sans le moindre mal.

— Païen, je rendrai la pareille à ton coursier!

— Chrétien, toi et ton père, vous resterez dans nos mains!

Sadonne, qui, jusqu'au bout, veut combattre loyalement, descend de sa monture; encore des coups retentissants, des coups encore entre Ogier et Caraheu. Courtain la bonne épée donne à ce dernier un grand avantage sur Ogier, dont l'épée est de trempe inférieure.

— Elle fut forgée pour ta perte! lui dit-il en abattant un quartier de son écu.

Ogier lui répond par un coup qui entaille sa cuirasse à l'épaule; sans le hoqueton, il ne s'arrêtait qu'à la ceinture.

Une telle ardeur entretient l'émulation de Charlot, qui met en pièces l'écu de Sadonne. L'attaque et la défense font merveille. Enfin Ogier se jette sur Caraheu, le ploie en arrière sur sa selle et lui fait perdre le souffle en l'étreignant de ses deux bras.

Tout-à-coup, Dennemont, embusqué dans le bois, accourt avec ses trois cents hommes et vient frapper Ogier, qui avait achevé de vaincre Caraheu, et qui, suivant son droit, allait emmener Gloriande.

— Ah! traître, s'écrie le preux en lâchant le Sarrasin avec mépris : tes précautions étaient pri-

ses! Ta félonie me réserve la mort! A ton aise! Mieux vaut cette mort que la honte qui t'attend!

Cependant il tourne ses efforts contre la troupe. Charlot, dès le premier moment, a sauté sur le cheval vacant de Sadonne; il vient porter aide à son frère d'armes. Tentative superflue! En vain les premiers assaillants sont tombés; en vain Caraheu, indigné, crie aux autres de se retirer: le piége prévaut, et sur la valeur d'Ogier et sur la loyauté de Caraheu. Charlot s'évade à grand'peine, et le noble Ogier est couvert de liens. Il n'échappe à la mort que par les prières de Gloriande.

La nouvelle de ce dénoûment, portée par Charlot au camp chrétien, y fut un coup terrible.

Charlemagne, au désespoir, se repentit bien de n'avoir pas suivi son inspiration, en faisant pendre Caraheu lorsqu'il l'avait eu sous la main. La perte de son noble vassal, de celui qu'il regardait comme le plus parfait chevalier de la terre, était plus regrettable à ses yeux que celle de la moitié de son armée. Sa seule consolation était que Charlot eût échappé. Pour Caraheu, en voyant emmener son adversaire couvert de chaînes au camp des païens, il lui semblait que ce fût son propre honneur qu'on y traînait, à jamais terni, le prestige de son sceptre et de sa couronne à jamais détruit; il demeurait devant cette audacieuse trahison, non courroucé, stupide! il n'entendait pas même Gloriande qui lui disait d'espérer. Quant à Corsuble, il n'apporta aucune retenue dans sa joie: au premier mot qui lui fut dit, il saisit un gros bâton, courut sur Ogier sans défense, et l'en frappa impitoyablement; mais ce n'était pas là de quoi faire prendre au patient une posture plus humble, ni de quoi diminuer sa fermeté.

— Tu me traiterais encore plus mal, si c'était toi qui me tînt, vociférait le furieux.

— Il est vrai, répondait Ogier, je te ferais pendre sans remise.

— Souviens-toi de tous mes désastres dont tu es l'auteur, reprenait Corsuble.

Et il les énumérait tous sans cesser de frapper.

— Je regrette bien de ne pas avoir fait pis, mais c'est à quoi je m'essaierai si je t'échappe, ripostait Ogier.

Sur ces reparties, Caraheu entra; il réclama le prisonnier avec une extrême chaleur, alléguant qu'il était plus grave de s'être porté à l'acte qui l'en avait rendu maître, que si on lui avait enlevé à lui-même le tiers de son royaume; que l'île de Coivre devait être un terrain inviolable pour les deux armées, que lui-même en avait répondu devant Charlemagne et ses barons. A cette réclamation, Corsuble se contenta de répondre que la délivrance du chevalier était chose à laquelle il ne fallait pas songer, qu'il allait être immolé en l'honneur de Mahomet et pour le bien de l'armée.

Caraheu se retourna vers Dennemont et le conjura de réparer sa trahison; mais celui-ci, non moins formel que son père, répondit qu'une parole de plus en faveur d'Ogier allait faire tomber sa tête. C'était trop de refus: l'Indien, hors de sens et ne se souciant plus de Gloriande, s'enfuit vers son camp, pour y faire prendre les armes à tout le monde et revenir égorger les deux traîtres, père et fils. Dans le trajet, il fut rejoint par un roi allié, du nom de Soliman, qui lui remontra qu'il allait tout gâter sans profit.

— Laissez-moi plutôt obtenir quelque concession en insistant, dit-il, et, pour le surplus, consolez-vous en réfléchissant que si votre adversaire a été saisi à votre insu tandis que vous vous mesuriez avec lui, vous n'y pouvez rien.

— Mauvaise raison! répondit Caraheu: c'est de mon honneur, du mien, entendez-vous! qu'il s'agit, et ce sera le souci de mon âme, tant qu'elle restera chevillée à mon corps. S'il n'y a d'autre remède, j'irai plutôt me livrer à Charlemagne.

— Cherchons, avant cela, quelque chose de moins funeste, répondit Soliman.

Et de propos en propos il ramena son allié au palais de Corsuble.

Comme ils y entraient, Sadonne y arrivait d'un autre côté.

Il dit à voix basse en passant devant Ogier, que l'on considérait déjà comme condamné:

— Service pour service: je me souviens de la bataille de Suze.

Puis, s'adressant tout haut à Corsuble:

— Que prétend-on? continua-t-il; vous voulez faire périr ce prisonnier? Et que ferez-vous, si d'aventure, vous ou votre fils avez à être pris à votre tour? Contre qui aurez-vous à offrir de vous échanger. Au bout de la guerre, tuez Ogier si cela vous convient, mais jusque-là n'en faites rien.

C'était là ce qu'il fallait dire pour sauver Ogier, aussi Sadonne eut-il plein succès. Gloriande vint après réclamer la garde du captif et l'obtint: elle l'emmena dans sa résidence et l'y fit soigner de sa blessure. Il y soupa en compagnie de Sadonne à qui il témoigna sa reconnaissance. Fort avant dans la soirée, les deux guerriers et Gloriande s'entretinrent aussi de Caraheu qui ne parut pas.

Il s'était retiré dans son camp et avait chargé le roi Soliman de prévenir Corsuble et son fils que s'ils ne lui faisaient réparation, ils n'eussent plus à compter sur lui ni pour leur porter secours ni pour épouser Gloriande.

La colère du père et du fils avait été telle en s'entendant signifier cette résolution, que Soliman, de peur qu'il ne lui arrivât mal à lui-même, avait dû se retirer au plus vite et venir annoncer à celui dont il s'était fait le messager, qu'il n'avait rien obtenu.

Caraheu ne balança pas; il fit seller son cheval, sortit de Rome, traversa la rivière; quelques moments plus tard, il était devant Charlemagne et sa chevalerie, bien étonnés de le revoir.

## CHAPITRE VII

De l'arrivée de Brunamont, roi d'Egypte, près de l'amiral Corsuble; et comme il calomnia la belle Gloriande.

La première question qui lui arriva de toutes parts eut Ogier pour sujet; quand on sut qu'il vivait, la joie fut générale; Charlemagne, emmenant Caraheu dîner avec lui, se fit expliquer la cause de sa venue, et donna de hauts éloges au sentiment de loyauté admirable qui l'avait provoquée.

Corsuble jugeait différemment ce même senti-

ment; car, tandis que de son côté l'otage volontaire affirmait à l'Empereur qu'on ne le laisserait pas longtemps sans venir l'échanger, le vieux païen, au mépris de toute probité, jurait de ne jamais se dessaisir de son prisonnier, et signifiait en même temps à sa fille qu'elle eût à ne jamais se souvenir qu'elle avait été promise en mariage au monarque indien.

Le deuil que cet avertissement jeta dans l'âme de Gloriande est aisé à concevoir. Elle vint en confier l'amertume à Ogier.

— Quoi de plus simple que de mettre un terme à vos douleurs ? répondit le preux Danois. Fuyons ensemble vers les tentes de Charlemagne. Consentez à y recevoir le baptême, vous et votre fiancé, et je vous garantis que vous devenez princes chrétiens par la munificence de l'Empereur, sans compter les conquêtes que nous ferons, dont je ne veux toucher un denier que vous ne le partagiez avec moi

Gloriande, sans accepter (car elle n'eût su oublier sa loi), remercia néanmoins Ogier avec effusion, puis elle pleura de nouveau en songeant à son bonheur envolé, et elle finit en priant Mahomet de veiller sur le cher absent.

Mais c'était peu que Caraheu fût séparé de sa douce amie, il fallait encore que, pour éprouver le cœur de la pauvre affligée, sa beauté attirât à la cour de son père, Brunamont, le puissant roi d'Egypte, dont un héraut vint annoncer l'approche. Dès les premières paroles échangées entre ce nouveau prétendant, l'amiral et son fils qui se portèrent à sa rencontre, le malheur de Gloriande fut certain : Brunamont venait dans l'intention de la mériter en prêtant son concours à Corsuble dans ses entreprises contre les chrétiens.

En vain Dennemont objecta-t-il qu'on était engagé de parole avec Caraheu et que l'on ne pouvait se considérer libre d'agréer une nouvelle alliance qu'autant qu'on eût mis le monarque indien en demeure de déclarer ce qu'il prétendait faire; Corsuble n'en voulut pas attendre si long, il prétendit que tout était rompu par la fuite de son ancien allié chez son adversaire. Et Brunamont s'étant fait mettre au courant des événements de l'île de Coivre et de leur suite, confirma dans son opinion celui dont il voulait épouser la fille. Caraheu, à son avis, avait de longue date prémédité de trahir et d'abandonner les païens comme il l'avait fait; on ne lui devait aucun égard.

Dans la journée même, il y eut une assemblée de toute la noblesse sarrasine; Gloriande y fut mandée; son père lui présenta Brunamont, et, à son grand désespoir, elle l'entendit le lui désigner comme celui qu'elle épouserait prochainement. Pâle, mais ferme, la jeune fille répliqua distinctement que, chez elle, le souvenir des engagements passés était ineffaçable, et que la crainte même de la mort ne la ferait pas changer envers Caraheu, tant qu'il serait vivant. L'amiral lui jeta une coupe à la tête, et si elle n'eût paré le coup avec sa main, elle eût eu le visage brisé.

De retour dans son appartement, elle s'apprêtait à confier ses nouveaux chagrins à son ami Ogier, quand Brunamont qui marchait sur ses pas, brûlant de luxure, voulut s'emparer d'elle et user de privauté; mais elle le repoussa énergiquement.

— Vous n'en êtes pas où vous pensez, dit-elle; jamais je ne vous saurais aimer.

Au bout de quelques minutes d'efforts infructueux pour se la rendre favorable, Brunamont sortit brusquement, et, pour donner un cours à sa fureur, fit armer ses gens et courut sus aux Français. Il en résulta un court engagement dans lequel un chevalier, du nom de Geoffroy Mainaut, fut désarçonné. Brunamont se saisit de son destrier, et vint l'offrir à Corsuble en lui disant qu'il n'avait renoncé à joindre le maître au cheval que par égard pour le secret qui venait de lui être communiqué. Corsuble, intrigué, lui demanda ce qu'on lui avait appris.

— Simplement, répondit Brunamont, que Caraheu est déjà baptisé, que Gloriande doit l'être, et qu'elle doit l'épouser après qu'elle aura ouvert les portes de Rome aux chrétiens, une de ces nuits prochaines, et que vous aurez été mis à mort.

Gloriande dut aussitôt reparaître devant son père, qui l'accusa de cette horrible trahison.

— Sire, dit-elle, mes accusateurs sont des lâches, et n'aiment ni vous ni moi.

— Silence, paillarde! répliqua brusquement l'amiral.

D'un coup violent il l'étendit à ses pieds, il la traîna par les cheveux, et, sans l'intervention de dix ou douze rois présents, c'en était fait d'elle.

— Monseigneur mon père, dit-elle en se relevant avec dignité, vous ajoutez bien légèrement foi aux accusations. Ce doit être Brunamont qui m'a calomniée; je n'avais pas voulu me prêter à ses infâmes désirs. Mais je veux que la lumière se fasse, et pour ce, je requiers qu'il soit pris bataille contre Brunamont par un champion que je choisirai.

Corsuble accueillit cette demande; la jeune princesse fut confiée à la garde de deux rois, et aussitôt elle se fit conduire près d'Ogier. Elle le pria d'entrer en champ-clos pour elle. Aux yeux d'Ogier, ce n'était pas un service qu'il eût à délibérer d'accorder, c'était une obligation dont il allait de son honneur de s'acquitter. Gloriande se représenta donc avec lui devant son père.

— Je suis le chevalier de la dame Gloriande, cria-t-il : où est le blasphémateur qui a dit qu'elle n'était pas bonne, loyale, honnête et sans vice? Qu'il montre sa barbe, voici mon gage.

— Oui, dit Corsuble, mais tout ceci n'est rien, vous êtes prisonnier, fournissez caution.

— De l'encre et du papier, répondit Ogier, Caraheu va revenir à ma place.

L'amiral, tout en riant de la confiance du chevalier, lui laissa écrire une lettre à l'otage de Charlemagne. Un messager la porta au camp des Français et elle y mit tout en joie, par l'assurance qu'on en tira que le Danois était vivant. Sa teneur ayant expliqué la nécessité que Caraheu reçût le congé qu'il bouillait d'obtenir, Charlemagne le lui octroya gracieusement, après en avoir reçu serment de revenir se constituer en pareil état que précédemment, jusqu'à la délivrance d'Ogier. Déjà la rivière était derrière l'amant de Gloriande; il franchissait Rome; il était dans le palais; il aperçoit Brunamont, la colère l'aveugle, il veut le percer de son épée; toutefois on lui fait entendre qu'il aurait tort. L'amiral lui demande s'il veut pleiger le champion de Gloriande. Sur sa réponse affirmative, Sadonne vient

s'offrir pour le pleiger en second. Les choses ainsi entendues, on n'avait plus qu'à attendre le lendemain, chacun se retira. Cependant, comme on avait négligé de décider où il serait bon de faire le champ, et que dans la soirée les adversaires tombèrent d'accord de l'île de Coivre, Sadonne alla demander à Corsuble s'il voyait quelque inconvénient à ce qu'on la choisit.

— Pas d'autre que la possibilité pour Ogier de s'échapper.

— Caraheu et moi, nous en répondons jusqu'à mourir.

— Alors, soit! Demain matin les champions comparaîtront devant moi pour s'entendre notifier par avance ma sentence que le vaincu, quel qu'il soit, sera pendu.

## CHAPITRE VIII

Du combat pour la belle Gloriande; comment Charlemagne s'empara de Rome, détruisit les païens et rétablit le saint-père dans toute son autorité.

Dans la matinée, toutes les cérémonies préliminaires s'accomplirent; les pleiges furent gardés d'un côté, Gloriande de l'autre, dans de fortes tours; Ogier reçut la bonne épée Courtain des mains de Caraheu, avant de se séparer de lui. En montant à cheval, il fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu.

Au moment où il entra dans l'île, une voix lui cria du côté des Français qui étaient accourus :

— Ah! chevalier Ogier, laissez les païens débrouiller leurs querelles, et revenez-nous.

— Oh non pas! répondit-il, Caraheu est trop noble; quelle que soit sa religion, il m'a trop chaudement servi pour que je manque à le servir à mon tour. Rappelez-moi au souvenir de l'Empereur et de toute l'armée.

Brunamont arrivait; d'un seul bond il fit franchir trente pieds à son excellent coursier Broiffort. Les deux champions prirent du champ et couchèrent leurs lances; ils revinrent l'un sur l'autre, se heurtèrent, et les lances volèrent en éclat. Ogier, en tournoyant, avisa le côté par où Brunamont se découvrait, il lui fit sauter le cercle de son heaume, endommagea force mailles de l'épaule de son haubergeon. Brunamont riposta par un tel coup d'épée, que l'écu qui le para en eut un quartier d'abattu.

Il n'y avait là à attendre de secours de personne : Corsuble et Dennemont, en prenant place, avaient fait crier que nul, sous peine de mort, n'approchât des champions à une portée d'arbalète. Brunamont se remémorait combien de fois son bras avait fait triompher le mauvais droit : il le ferait bien triompher une fois de plus. Ogier lui porta un second coup sur le heaume, lui entama la chair et fit jaillir le sang. Seconde riposte de Brunamont qui fit voler le reste de l'écu. Ogier se sentant découvert, haussa le bras pour écarter le péril et porter un terrible coup; mais un engourdissement lui survint d'avoir trop fort frappé, et Courtain lui chut de la main.

Les pleiges et la prisonnière, qui suivaient le combat dans le lointain, se crurent tous perdus. Charlemagne et son entourage de l'autre côté, n'en auguraient pas mieux. Il ne restait plus qu'une courte dague au champion de Gloriande pour repousser l'incessante attaque de Brunamont. Tout-à-coup, repliant tout son corps et prenant son élan avec une précision anmirable, il le saisit à revers, lui étreint le bras et lui fait à son tour lâcher son épée. Les voilà dague contre dague; la supériorité du cheval de Brunamont lui conserve seul un reste d'avantage. Ogier s'élance à terre, s'empare de l'épée de son adversaire et l'envoie disparaître au loin dans les flots de la Coivre. De sa propre épée qu'il a en même temps ramassée, il menace le poitrail de Broiffort, si le maître n'en descend. En un instant ils sont pied contre pied; le heaume de l'Egyptien cède sous un nouveau coup d'épée : la lutte devient corps à corps. Ogier glisse sur l'herbe et tombe, Brunamont s'apprête à l'égorger, mais le bras qui retient Courtain redevient libre. Brunamont a beau vouloir le maîtriser, toute la personne du chevalier se retrouve debout; Montjoie et saint Denis! l'épée siffle, brille; s'abat sur le païen et lui fend la tête jusqu'aux épaules. Les trompettes éclatent de l'estrade de l'amiral, elles répondent du point où se trouve Charlemagne, et, ce qui ne se pouvait pas prévoir, les chrétiens électrisés franchissent la rivière et volent à l'assaut de Rome. Ogier, cependant, joignant à la bravoure d'un lion la candeur d'un enfant, retournait se soumettre à sa captivité. D'un ordre irrésistible, l'Empereur l'arrêta et le força de le suivre aux fossés que l'on comblait déjà.

Au dedans de Rome la confusion favorisait le hardi coup de main des chrétiens : les gens de Brunamont s'égorgeaient entre eux; en quelques heures la situation fut sans remède, et les chefs, le reconnaissant, songeaient à se donner la mort, lorsque Charlemagne, faisant irruption dans le palais, épargna à Corsuble, à Dennemont et aux autres la peine d'aller chercher le trépas plus loin. Tout fut détruit de l'immense armée des barbares, et un festin fut dressé au milieu de cette dectruction. Caraheu, Gloriande et Sadonne comparurent devant le grand Empereur : assistés d'Ogier ils étaient sûrs d'un accueil bienveillant. Rien ne retenait les vainqueurs de les traiter entièrement en amis que la différence de foi; car, de se reconnaître volontairement les sujets de Charlemagne et d'être tout disposés à le servir à plaisir et honneur, c'était le penchant de tous trois; mais ni prières ni offres ne purent les détourner de repousser bien loin la simple idée d'une abjuration.

En vain Charlemagne eût-il consenti à indemniser Caraheu de l'abandon de ses Etats de l'Inde, auquel l'entraînait un changement de religion, en lui constituant un territoire équivalent dans l'Occident; en vain, désespérant de ce premier côté, eût-il pris l'engagement de faire faire une grande fortune à Gloriande et de la marier à Ogier, il lui fallut renoncer à la sastifaction de voir l'un ou l'autre recevoir le baptême. Indépendamment qu'au mépris de tout avantage et nonobstant la plus haute estime pour Ogier, Gloriande n'eût jamais pu d'avantage abjurer son premier amour que la loi de Mahomet. Ogier ne prétendait pas à une autre part

que celle qui lui était dévolue dans le cœur de Gloriande. Il intercéda si bien pour les deux amants que, sans condition quelconque, il leur fut accordé de s'unir l'un à l'autre et de retourner régner dans leurs États de l'Inde supérieure.

Leur départ et celui de Sadonne ne tarda guère; et l'on doit penser qu'ils ne l'effectuèrent pas sans des adieux pleins de larmes à l'ami si généreux et si vaillant qu'ils avaient rencontré parmi les chrétiens. D'autres faits d'une grande importance vinrent promptement détourner l'attention de cette séparation : à la sollicitation de l'archevêque Turpin, le pape venait d'être prévenu qu'il était libre de rentrer en possession de la ville éternelle; Charlemagne, laissant au Saint-Siége à reconnaître dans l'avenir le service qu'il recevait de la nation française, décidait que rien ne serait changé de ce qui avait été établi avant l'invasion sarrasine. Le pape rentra dans Rome à la tête de son clergé et avec un grand appareil; remonté sur son siége, où l'Empereur le ramena s'asseoir au nom de Jésus-Christ, il donna sa bénédiction à l'armée et au peuple. Quelques jours plus tard, le monarque chrétien, le pieux libérateur du père des fidèles, reprenait en main les affaires de son gouvernement qui depuis long-temps souffraient de son absence.

## CHAPITRE IX

Comment Ogier reçut des nouvelles de Bélicenne et de son père, le duc Geoffroy; comment il partit en Danemark et y resta cinq ans; de son retour à la cour de France; de l'arrivée de son fils Baudouin près de lui, et de la mort de ce dernier.

En France, des affaires de nature bien opposée attendaient Ogier : les unes venaient de Bélicenne et lui annonçaient la naissance d'un bel enfant, fruit de leurs amours, qui avait été baptisé du nom de Baudouin; les autres, qu'il ne connut pas de suite, concernaient sa famille. Les païens s'étaient emparés de tout le Danemark, sauf de Mayence, où le duc Geoffroy s'était retiré. Il y subissait les horreurs d'une famine épouvantable. Sa femme, accablée de cette misère, lui avait dit que le Seigneur la leur envoyait, sans doute, en punition de leurs iniquités, et parce qu'ils avaient abandonné leur fils. Ne trouvant, autour d'elle et de son époux, aucun parent qui voulût les aider de corps ou de bien, elle lui avait conseillé d'écrire à Charlemagne, pour le conjurer de prendre pitié de leur horrible situation, sinon à leur propre considération, du moins à celle du nom de chrétien. Le duc avait traité cette idée de sottise. La duchesse n'avait pas laissé pour cela d'y donner suite : elle avait expédié à la cour de France une lettre de sa main, en contrefaisant l'écriture du duc, et en la scellant, à son insu, de son sceau, qu'elle lui avait dérobé. Elle n'eut aucun succès. L'Empereur, non content de montrer une joie violente des événements de Danemark, et de jurer qu'il ne bougerait contre les païens que ceux-ci n'eussent au préalable égorgé tout ce qui était dans Mayence, défendit, sous peine de mort, qu'aucun chevalier allât porter aide de ce côté.

Ogier n'avait pas été présent à cette terrible injonction : Charlemagne le voyant entrer un peu plus tard, et ne doutant pas de lui voir partager son ressentiment, lui dit par plaisanterie :

— Il m'est venu l'idée de vous envoyer au secours de votre père, dont les affaires ne sont pas au mieux : cela vous plaît-il?

— Oui, Sire, répondit Ogier; j'obéirai à votre commandement.

— Iriez-vous, vraiment, repartit l'Empereur, après les outrages que vous avez subis?

— Sire, encore que mon père me battît tous les jours, il faudrait que je le prisse en patience. C'est ne se rendre digne d'être aimé ni de Dieu ni des hommes, que de ne pas placer un père au-dessus de tous les intérêts, et même de l'honneur. Sire, j'irai.

— Et moi, dit Charlemagne surpris, je ne m'en dédirai pas; mais vous irez seul, à moins que vous ne trouviez à vous faire accompagner de vos sujets. Je n'entends pas qu'un seul des miens soit employé au service d'un rebelle.

Ogier n'en demandait pas plus. Suivi seulement de trente hommes, il vola à Mayence, trop tardif encore, malgré cette célérité. A son entrée dans la ville, il croisa le cortége funèbre de son père. La veille, le duc Geoffroy avait trouvé la mort dans une sortie contre les païens; mais ceux-ci étaient en pleine déroute. Le mouvement avait été poussé avec une telle impétuosité contre eux que, nulle part, ils n'avaient pu se rallier. Il revenait à Ogier d'achever de les disperser. C'est à quoi il ne tarda guère : il eut bientôt vidé le pays de tout ce qu'il ne tua pas. Dès lors, héritier paisible du Danemark, il en saisit régulièrement le gouvernement, recueillit les hommages, visita les hommes, distribua les offices, promulgua les édits pour les branches diverses de l'administration, releva les édifices et ouvrages de défense qui avaient souffert. En cinq ans il eut terminé, et il s'apprêta à reparaître en France avec un nouvel éclat.

Grande était l'impatience de Charlemagne de le revoir; il la manifestait une dernière fois un jour de la Pentecôte, quand tout-à-coup le nouveau duc parut. Aussitôt l'hilarité qu'excita cette rencontre apaisée, Ogier vint humblement s'agenouiller devant l'Empereur, et lui rendit spontanément hommage de tout ce qu'il possédait. Plus en faveur que jamais, il fit le voyage de Laon, où les États s'assemblaient, et ce fut là que le rejoignit son petit Baudouin déjà grandelet; l'enfant, dès qu'il parut, fit l'admiration de la cour : d'une charmante tournure et d'une éducation excellente, il était exercé aux nobles amusements, et, entre autres connaissances, il s'entendait bien en fauconnerie. Il reçut des dons et des caresses de tout le monde; l'Empereur se l'attacha et jura de s'occuper de sa fortune; il n'était si grand personnage dont il ne partageât les divertissements.

Ce fut ainsi que Charlot, rentrant un jour de la chasse, et voyant l'enfant accourir pour le débarrasser de son épervier, mettre l'oiseau en perche et lui enlever ses housses, lui proposa une partie d'é-

échecs. Baudouin fut promptement de retour avec l'échiquier et disposa le jeu.

Voici la partie entamée : Charlot avance un fou et prend un cavalier. L'enfant, plus subtil, avance un fou à son tour, prend deux cavaliers sur la même ligne et crie : « Échec ! ». Charlot avance sa tour et prend un fou. Baudouin retire le cavalier qui lui reste, et le place près de sa tour.

— Monseigneur, dit-il, vous allez être mat.

— Trêve de raillerie, petit, ou je te promets que tu t'en repentiras.

— Trêve de raillerie ! reprend l'enfant ; pourquoi donc ? la raillerie vaut mieux que le jeu, ou, plutôt, le jeu ne vaut que par la raillerie.

— Fils de pute ! cesseras-tu de te moquer de moi ?

— Respectez ma mère, monseigneur ; elle n'est pas ce que vous dites : à preuve l'amour de mon père pour elle. Si tout autre en eût dit autant que vous, je l'eusse châtié.

— Bâtard, tu parles trop !

Le prince furieux saisit l'échiquier d'or à deux mains, et d'un coup forcené fait jaillir la cervelle de l'enfant et sortir les deux yeux de la tête.

Ce meurtre produisit une rumeur immense dans toute la cour. Charlot prit la fuite ; l'Empereur fut au désespoir ; pour Ogier, il était à la chasse. Qu'on juge de ce que dut être son retour et de quels sentiments violents il dut se sentir agité en pressant dans ses bras le corps inanimé de son petit Baudouin.

— Ah ! Charlot ! s'écria-t-il, tu n'en es pas à ton coup d'essai pour me nuire ; mais cette fois tu as réussi comme il ne t'était jamais encore arrivé !

Et il couvrait de baisers désespérés les restes du doux mignon que chacun fêtait naguère.

— Charlot ! brute féroce ! ah ! je jure que, si je te rencontre, il n'est pied de terre appartenant à ton père sur lequel tu marcheras désormais.

Le duc de Naymes voulut lui faire entendre des paroles de conciliation.

— Apaisez-vous, Ogier, lui dit-il. Certes, votre affliction n'est que bien légitime ; mais l'Empereur est bon et sage, il ne vous laissera pas sans consolation.

Survint l'Empereur lui-même qui lui dit d'un ton pénétré :

— Ogier, j'eusse donné la moitié de ma couronne pour que ce malheur ne fût pas arrivé ; mais puisque la chose est sans remède, acceptez une réparation, je n'y épargnerai rien.

— Sire, répondit Ogier d'un ton résolu, je n'en accepterai pas d'autre qu'une bonne rencontre avec le glouton qui m'a ravi mon fils.

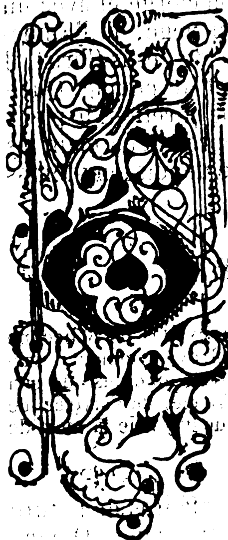
Charlemagne, le voyant décidé à ne pas sortir de ces dispositions farouches, lui commanda à regret de quitter le royaume.

Cet ordre fut chez Ogier le signal d'une exaspération qui en quelques moments causa un grand désastre. Il avait tiré l'épée ; Charlemagne ne dut la vie qu'à un écuyer qui se jeta au devant du coup mortel et le reçut pour lui. Tous les seigneurs étaient accourus pour terrasser le furieux et ne servirent que de pâture à sa rage ; mais cependant le nombre l'eût à la fin emporté, si quelques-uns des plus considérables ne se fussent avisés qu'Ogier étant leur parent, ils devaient le faire esquiver. Grâce à cette préoccupation, les ordres de Charlemagne pour le faire rattraper quand il fut dehors, la part même qu'il prit à sa poursuite, n'aboutirent à rien ; sa trace fut abandonnée à quelques lieues de Laon, sur la lisière d'un bois où il s'était enfoncé.

— J'ai les côtes moulues, disait l'Empereur au retour. Le diable lui a forgé le bras !...

## CHAPITRE X

Comment Ogier, contraint de sortir de France, se retira à la cour du roi Didier, en Lombardie ; de ce qu'il y fit et du messager que Charlemagne y envoya.



Ogier avait tiré droit à Beaumont, près Beauvais. L'Empereur, dans sa munificence, lui avait fait don précédemment de cette place. Il comptait y être rejoint par des adhérents, mais on le laissa seul. Force lui fut de se résoudre à soudoyer des mercenaires, et n'ayant pas, devers lui, de l'argent pour le faire, il s'en procura en détroussant les bourgeois et marchands de Paris, qu'il se mit à épier sur les grandes routes. Il eut ses gens au nombre de trois cents, bien choisis, bien résolus ; mais ce qu'il eut aussi, ce qui lui vint en même temps, ce fut une tache à sa réputation jusque-là si pure, ce fut le surnom de brigand. Son projet était de faire retraite sur le Danemark, mais Charlemagne lui en coupa tous les chemins, et se précipitant lui-même dans cette contrée, il y réduisit tout en sa puissance. Conséquemment tout espoir d'asile y fut perdu pour Ogier. Traqué par des corps formidables qui, à la vérité, composés de ses anciens compagnons d'armes, marchaient à contre-cœur sur lui, mais qui malgré tout devaient obéir, il passa de château en château, de place en place. Un beau jour il fut acculé à la frontière ; il dut évacuer le territoire de la France et se sauva en Lombardie.

Il était égaré dans une grande forêt, en peine de savoir de quel côté tourner, quand il rencontra un chevalier qui prenait le plaisir de la chasse ; ses gens l'avaient perdu et il pressait seul un énorme sanglier. Les deux personnages s'abordèrent après que la bête fut tombée. Ogier déclina son nom et fut sur le point de ne pas être cru. Ogier chevauchant seul ! Ogier qu'on avait vu naguère escorté de vingt mille hommes, à la cour de Charlemagne ! Ogier, qui avait commandé en chef l'armée française en Allemagne !... Il ne fallut pas moins que le récit circonstancié des malheurs récents qui avaient fondu sur lui, pour qu'il obtînt de voir ajouter foi à sa transformation.

— Eh bien ! noble sire, dit le veneur ne doutant plus enfin qu'il se trouve en face du plus illustre chevalier du monde, je me nomme Béron ; s'il est

quelque compensation à vos malheurs que puisse vous offrir ma profonde admiration pour vous, parlez, je m'y emploierai de toutes mes forces, et pour commencer, je mets ce qui me reste de jeunesse à votre service. Heureux si vous consentez à me la laisser couler près de vous, si je puis me fortifier de vos nobles exemples, prendre part à vos héroïques travaux... Présentement, si vous le voulez, je vais vous conduire ici près à Pavie; je vous présenterai au roi Didier; il est en guerre contre les Milanais; une trêve qu'il avait signée avec eux expire demain; il m'a fait appeler moi-même à son aide; jugez de sa joie s'il vous voit disposé à embrasser sa cause.

Ogier remercia chaleureusement Béron de ses avances empressées, et accepta ce qu'il lui offrait.

Le veneur avait été rejoint de ses gens; il les fit le précéder près de Didier, en les envoyant lui offrir le présent de l'animal qu'il avait abattu. Bientôt les deux chevaliers entrèrent eux-mêmes à Pavie.

Il est aisé de comprendre que le monarque lombard, lorsqu'il fut instruit des circonstances qui avaient rompu si gravement les rapports de Charlemagne et de son ancien chevalier bien-aimé, ne put en rien perdre l'estime qu'il avait dès longtemps conçue pour celui-ci sur sa renommée, et qu'au contraire il s'appliqua à lui faire un accueil qui l'attachât à lui dans les conjonctures où il se trouvait placé; honneurs, fêtes, festins, il n'épargna rien de ce qui pouvait le gagner, non plus que l'assurance solennelle de le défendre à tout prix contre Charlemagne, si ce souverain tentait jamais de renouveler contre lui ses persécutions.

En attendant la réalisation de cette promesse, ce fut Ogier qui défendit le roi Didier contre les ennemis qui le menaçaient. Deux jours après sa venue, le duc de Milan avait paru devant Pavie. Ogier, répondant à ceux qui voulaient lui faire connaître le nombre des assaillants : « Autant il en est venu, autant il en restera, » prit en main la bannière lombarde; le premier partout, il la promena tout un jour au milieu d'un carnage effroyable, et le soir, en venant la remettre à Didier, il vint lui offrir en même temps le duc de Milan en personne, et trente-deux chevaliers prisonniers.

Le roi reconnut généreusement l'avantage éclatant qu'il devait à son auxiliaire inopiné. Il lui fit présent de deux places importantes de son royaume, dont l'une était Châteaufort. Il lui abandonna en outre la rançon des trente-deux chevaliers, qui produisit deux chariots d'or monnayé. Tout fut au mieux, sauf que la haine de Charlemagne se raviva à la nouvelle de la splendeur recouvrée par le Danois.

A dire vrai, ce point n'était pas de mince importance. Tout de suite le monarque rancunier avait assemblé son conseil pour trouver le meilleur moyen d'assouvir sa vengeance. L'archevêque Turpin et tous les pairs étaient d'avis qu'il ne faut point réveiller le *chien* qui dort; que Dieu merci on était en paix avec Ogier; qu'il ne demandait rien à personne; qu'il fallait le laisser vivre là où il était. Charlemagne ne voulut point l'entendre ainsi. Il demanda qui voulait se charger d'aller porter un message à la cour de Lombardie. Le duc de Naymes s'offrit aussitôt, espérant que son esprit conciliateur lui fournirait encore les ressources d'un accommodement; mais, par la même raison, l'Empereur ne pouvait vouloir de lui; il choisit à sa place le fils du sage et digne conseiller lui-même.

Bertrand (c'était le nom de ce jeune homme), n'était point fait sur le modèle de son père; la mission qu'on lui confiait était pleine d'irritation et d'aigreur. Incapable de comprendre qu'elle n'était pas inspirée par la sagesse habituelle du souverain, il ne saisit que ce qu'il y avait d'inespéré pour lui à en avoir été chargé. Son orgueil en crut démesurément, et il le prouva avant d'avoir été bien loin. En arrivant à Dijon, s'étant vu barrer le passage par une sentinelle à laquelle il avait refusé de décliner son nom, il commit un premier meurtre sur elle, puis un second, puis un troisième, sur l'hôtelier et sa femme chez lesquels il entra, et qui ne purent dissimuler l'horreur qu'il leur inspirait. La population voulait l'écharper, lui et son écuyer Poncet; mais elle les laissa aller par respect pour le titre de messager de Charlemagne.

## CHAPITRE XI.

Comment Charlemagne vint en Lombardie, et de la grande bataille qui fut livrée sous Pavie.



Bertrand, en sa qualité de messager de Charlemagne, obtint un prompt accès près de la personne du roi Didier. Il y continua d'user d'arrogance, et ne souffrit pas d'être interrogé par Ogier. Le proscrit, dès qu'il l'avait aperçu, avait cependant couru à lui comme à un parent. Bertrand remplit son message avec raideur; il réclama, au nom de son maître, celui qu'il n'eut garde d'oublier de qualifier de *larron*, et il n'oublia pas non plus de mentionner, pour plus d'ignominie, qu'il lui fût livré étroitement garrotté sur un cheval; le tout sous peine des menaces auxquelles il était autorisé. L'entrevue fut presque aussitôt rompue par l'indignation de tous ceux qui y assistaient. Peut-être même, en outre du refus qu'il essuya, il eût été reconduit plus vertement que ne le souffre le droit des ambassadeurs; le chevalier Béron, en particulier, s'y montrait fort disposé; mais Ogier, plus rassis, se chargea de le renvoyer en laissant tous les torts de son côté.

Bertrand ne s'en tint pas à la seule insolence : après qu'on l'eut perdu de vue, il trouva moyen encore d'ajouter à sa déconsidération, et mérita justement, lui, qu'on le qualifiât de larron; il vola le plus beau cheval du roi dans les prés qu'il traversa en s'en retournant, et faillit tuer l'écuyer à la garde duquel il le trouva; il se fit poursuivre, atteindre et châtier par Ogier; il n'eut pas de recours plus honorable que la fuite. Était-ce assez de dérision dans la façon dont le grand Empereur était représenté? Autant par cette considération que par

l'enivrement des fêtes perpétuelles qui régnaient en Lombardie, fêtes au sein desquelles les deux chevaliers, Ogier et Béron, brillaient au premier rang; autant aussi par l'assurance quotidienne que le héros recevait du roi de n'en jamais être abandonné, l'événement précédent laissa si peu d'impression dans son esprit, qu'il ne s'enquit en rien de ce que faisait Charlemagne. Sans cela il eût appris par quelque voie indirecte que le ban et l'arrière-ban des guerriers avait été crié dans toutes les parties du royaume de France; qu'au mois de mai toute l'armée s'était trouvée réunie, et que de journées en journées elle approchait de la Lombardie. Le moyen de craindre, quand Didier traitait de chimère la supposition qu'un des premiers souverains de la terre se dérangeât pour venir réclamer un homme! Le moyen de craindre, quand l'amitié royale du Lombard promettait de ne jamais cesser de veiller au salut de cet homme! Un mot de Béron vint réveiller Ogier de sa sécurité, quand le danger était déjà presque à sa porte.

— Mon frère, lui dit un soir ce compagnon d'élection, je connais la complexion des Lombards, ils sont à deux envers. Ne vous fiez pas trop à ce que vous dit Didier. J'ai les ressources nécessaires pour soudoyer dix ou douze mille hommes, et je n'aurai l'esprit en repos à votre égard que lorsque je les aurai levés et qu'ils vous entoureront.

Le lendemain on apprenait que Charlemagne était à quelques vingtaines de lieues de Pavie. Béron partit immédiatement pour recruter par villes et par châteaux le contingent d'hommes qu'il voulait avoir. Il pria un de ses frères, du nom de Guérin, de le suppléer pendant son absence dans la surveillance dévouée qu'il exerçait autour d'Ogier. En même temps l'appel de tous les hommes valides fut fait par la ville par l'ordre de Didier. Il suivait le conseil d'Ogier, qui était de se porter au devant de Charlemagne, plutôt que d'attendre qu'il vînt présenter la bataille à sa convenance. Ce ne fut pas sans murmurer d'une guerre entreprise seulement pour protéger un infortuné, que la population mâle s'assembla. Béron n'avait eu que trop raison. Quoi qu'il en fût, le jour même de la convocation en armes, on se porta à la rencontre de l'ennemi, et les deux fronts de bataille s'arrêtèrent en face l'un de l'autre. Charlemagne et Ogier étaient tous deux en avant des lignes; au signal des trompettes ils se rejoignirent les lances couchées, et l'Empereur fut renversé en plus grand danger de mort qu'il n'eut jamais été.

Le duc de Naymes, Girard de Vienne, le comte de Villiers, Baudouin de Flandres, Thierry d'Ardennes, Richard de Normandie accoururent lui faire un rempart. Ogier avait déjà poussé plus loin à la recherche de Charlot, abattant de l'épée tout ce qui s'opposait à sa course; c'est dans cette percée que Gauthier d'Orléans, Gilles de Poitiers, Antoine de Bordeaux périrent sous ses coups, et que Guérin de Toulouse eut le bras emporté. Les Français se lamentaient de voir tant des leurs écrasés par leur ancien champion. Didier et le comte Guérin se ruèrent dans la trouée qu'Ogier avait faite, mais Charlemagne faillit faire payer cher au roi sa témérité; il le renversa sur le cou de son cheval, et il lui eût abattu la tête sans la diversion du comte Guérin, qui mit l'Empereur en demeure d'avoir bien assez de se défendre lui-même. Cependant Didier, pour avoir été délivré, n'en ressentait pas moins de terreur, et les conseils de la lâcheté prirent ce temps de l'assiéger au dedans de lui-même. Il lui semblait une grande sottise de s'être exposé à tous ces risques pour un réfugié. Ogier, par des exploits surhumains, ne put réveiller en lui qu'une courte ardeur, et, dix fois préservé par ce bras puissant, il ne finit pas moins par l'abandonner, et par aller s'enfermer dans Pavie avec deux mille gens de pied.

— Ah! roi Didier, lui cria Béron en le voyant se retirer, Ogier vous a mieux servi que vous ne le servez.

Quand il laissa échapper ce reproche, il arrivait sur le champ de bataille avec les douze mille hommes qu'il avait recrutés; ces troupes fraîches s'élancèrent au cri de : Vive Danemark! Cette clameur avertissant Ogier du renfort qui venait compenser la retraite de Didier, il se jeta avec une nouvelle furie sur les Français. Courtain entaille au cou Richard de Normandie, fend le casque du duc Nemon, étend raide mort Girard Crochon, détache un bras du comte de Soissons, laisse l'archevêque de Noyon sans vie. Charlemagne était au comble de la fureur. Montjoie! saint Denis! il commande un nouvel assaut contre l'invincible, et c'en serait fait à la fin de l'auteur de tant de prodiges, si les douze mille hommes de Béron, se sentant communiquer une partie de son feu, ne se surpassaient pour le défendre. Ils étaient douze contre un dans cette mêlée. Guérin, frère de Béron, tomba percé par Régnault de Flandres; mais Régnault, avant qu'il eût pu se réjouir de son exploit, fut fendu jusqu'à la ceinture. Quelques moments plus tard, deux terribles coups de lance jetaient Ogier à bas de sa monture, et l'impétueux Broiffort, que nulle main ne pouvait saisir, s'enfuyait dans la campagne. Enfin, Béron lui-même ne devait guère survivre à son frère; tandis qu'il considérait son cadavre en pleurant, une main indigne, celle de Bertrand, le méprisable envoyé de Charlemagne, le frappa mortellement par derrière. Cette perte fut le signal d'une suprême exaspération d'Ogier : il remonta sur un cheval qu'un de ses fidèles put lui procurer, et, en quelques coups, dont le premier fut fatal à Bertrand lui-même, il laissa de nouveau à regretter aux Français Baudouin d'Avignon, le comte de Brie et Régnault d'Alençon.

Mais il n'était plus temps de tenir; tant d'actes de vaillance ne pouvaient pas éternellement triompher d'un nombre disproportionné. Ogier se retira à regret, et, ayant retrouvé Broiffort à quelque distance de la mêlée, il remonta dessus et piqua dans la direction de Pavie.

Un seul des chevaliers de Charlemagne, excité par les promesses brillantes de son souverain, par le désespoir du duc de Naymes qui venait de découvrir le corps de son fils, osa poursuivre l'héroïque fuyard. Mais Ogier, passé maître en toutes manœuvres, se sachant une lance couchée qui le visait derrière lui, fit faire subitement à son cheval un saut de côté : le Français passa, emporté par un galop qu'il ne pouvait interrompre; Ogier lui courut sus, et d'un grand coup sur le heaume lui fendit la tête jusqu'aux dents. Quand l'Empereur et son escorte qui suivaient par derrière arrivèrent à la même place, Ogier achevait de disparaître à l'horizon.

— Ah! Sire, dit alors Naymes à Charlemagne, que de mères maudiront l'heure où vous et lui devîntes divisés!

## CHAPITRE XII

**Comment Ogier faillit être livré par la trahison de Didier, et comme il échappa, grâce à l'amour que la reine conçut pour lui.**



Ogier redoutait de ne pas être reçu dans Pavie. C'est que son honnête nature n'allait pas à supposer une félonie plus noire que d'abandonner un ami dans le malheur. A sa surprise et à la honte de Didier il put entrer. Le Lombard lui fit même un bon accueil, lui parla avec effusion de la situation où il le voyait, parut prendre part à ses pertes cruelles de la journée; il alla jusqu'à supporter avec douceur les reproches de lâcheté que sa conduite avait trop mérités. A tout ce qu'Ogier se laissa emporter à lui dire, il se contenta de branler la tête. Tout cela voilait le dessein arrêté de le livrer à Charlemagne et, par ce moyen, de faire la paix avec le redoutable conquérant.

Fort avant dans la nuit et après la retraite de leur hôte, la reine, qui avait observé tous les détails de cette réception, voulant sonder le roi sur ses sentiments secrets, feignit des dispositions hostiles à Ogier et un vif déplaisir à voir son époux compromettre plus longtemps sa sécurité pour lui donner refuge.

Le roi, induit par cette ruse à ne pas se défier d'elle, fit appeler un abbé qui lui servait de secrétaire et lui dicta sur-le-champ une lettre pour Charlemagne, l'avertissant qu'Ogier était tenu sans défense à sa disposition. La lettre, signée et scellée, fut remise à un valet d'écurie pour la porter aux tentes des Français. Mais dans l'intérieur même du palais, et tandis que le roi allait se reposer, ne s'inquiétant plus de rien, deux écuyers affidés de la reine se saisissaient secrètement du valet et le jetaient dans un cachot. De son côté, la reine, armée de la lettre, montait hardiment chez Ogier, le tirait brusquement de son sommeil, et lui jetant les bras autour du cou :

— Ogier, je vous sauve des embûches de mon traître époux! En retour, m'aimerez-vous?

Afin que le chevalier, effaré de cette tendresse soudaine, ne doutât pas de sa véracité et qu'il ne repoussât pas ses avances par un respect loyal pour l'honneur de son mari, elle cessa un moment de le couvrir de baiser et lui laissa parcourir le parchemin accusateur.

— Ah! le félon! dit-il. Quel ménagement ai-je à garder avec lui!

Il saisit alors la dame, l'aida sans scrupule à se débarrasser entre ses bras des derniers voiles qui la couvraient, et, dans une étreinte amoureuse, la porta sur sa couche, où leurs transports n'eurent de terme qu'avec la nuit.

Au jour, la reine fit revêtir un déguisement à son amant, et le conduisit elle-même dans un réduit sûr du voisinage, appartenant à un de ses parents. Le roi, survenant plus tard, fut bien étonné de ne pas le trouver pour s'en saisir, comme ç'avait été la première pensée de son réveil. Charlemagne apparut devant les fossés : nouvelle cause d'étonnement pour Didier; que signifiait donc tout ceci? Il courut aux murailles :

— N'approchez davantage! cria-t-il au premier des chevaliers de l'Empereur qu'il aperçut. J'ai mandé hier au soir à Charlemagne que je venais de recueillir son ennemi Ogier pour le lui livrer, et je le ferais immédiatement si je ne venais de m'apercevoir qu'il s'est échappé.

Quelque obligés que fussent les Français de guerroyer contre Ogier pour se conformer aux ordres de leur souverain, ils conservaient une secrète inclination pour le preux Danois.

— Oh! lâche! répondit le chevalier interpellé; je jure par mon Créateur que si Charlemagne pense comme moi, il te fera pendre au milieu de ta capitale de Pavie, pour te punir d'avoir entrepris de trahir le plus noble chevalier du monde entier.

Charlemagne partagea cette indignation quand il sut de quoi il s'agissait, et fit presser les préparatifs de l'assaut. Didier, voyant qu'il ne gagnait rien à parlementer, disposa une sortie par une poterne que les assiégeants n'apercevaient pas, et, par la soudaineté de cette action, leur fit beaucoup de mal. Au bruit de ce combat, Ogier ne put plus se tenir en repos, malgré les caresses de la reine Aigremonde qui était revenue le retrouver dans sa retraite. Il exigea qu'elle l'aidât à se recouvrir de son armure, lui jura d'être toujours son serviteur, lui donna le baiser d'adieu avec une grande tendresse, et s'en alla la lance sur la cuisse à la grâce de Dieu. Il sortit de Pavie sans rencontrer d'empêchement, et galoppa au loin pour embrasser le coup d'œil de la bataille.

Didier était aux abois : dards, épées, demi-lances pleuvaient sur lui; Ogier accourut s'interposer là et ce fut dès lors le tour des Français de se sentir rudement menés. Thierry d'Ardennes, Richard de Montdidier, l'archevêque Turpin furent des plus atteints. L'apparition d'Ogier faisait aussi bien penser à la diablerie le parti lombard que le parti rival.

— Didier, je te défie à mort, cria-t-il ausssitôt qu'il fut parvenu à dégager celui qu'il provoquait.

Mais du moment qu'on l'avait aperçu, tout l'intérêt de la lutte s'était tourné contre lui, et l'on avait laissé Didier s'enfuir sans s'occuper de lui. Ogier ne dut plus songer qu'à gagner du pays. Il s'enfonça dans la campagne et ne tarda pas à s'y perdre. Enfin un passant le mit sur la route de Châteaufort, résidence dépendante de Béron, qui l'avait tant aimé et qui était mort pour lui. Béron, à une époque antérieure, avait tenu sept ans dans cette place contre le roi de Pavie et plusieurs autres princes. Ogier, avant d'y atteindre, eut encore la satisfaction de molester deux pèlerins, parents de Charlemagne, qui revenaient de Saint-Jacques. En arrivant au pont-levis, il avait l'ennemi sur les talons. Il se fit en hâte reconnaître par Benoît qu'il

avait armé chevalier, et par Gelin, fils du comte Guérin. Avant qu'on pût lui ouvrir, un chevalier français, devançant les autres, vint sur lui, s'étant cru de taille à le pourfendre, mais sa tête vola sous le tranchant de Courtain. Trois cents hommes arrivèrent aussitôt pour recueillir Ogier, et se relancèrent dans le château. L'obstination de Charlemagne à ravoir celui qu'il appelait son paillard glouton, ne faiblit pas plus devant cette nouvelle résistance que devant l'avis de ses conseillers qui l'engageaient à se départir, enfin, de cette chevauchée sans profit et sans honneur.

Pour Didier, qui était rentré dans Pavie, il n'eut pas de peine à se convaincre que c'était sa femme qui l'avait desservi. Il retrouva le messager dans son cachot, et obtint l'aveu d'un des écuyers qui l'y avaient jeté par ordre de la reine. Toutefois, Aigremonde nia résolûment sa participation à cet acte.

— Moi! dit-elle, que ce soit moi qui aie commandé d'intercepter le message, quand la première j'ai ouvert l'avis de livrer Ogier pour préserver vos États de la dévastation!

— Par ma foi, répliqua l'écuyer, si elle a joué ce double jeu, c'est qu'elle était amoureuse du chevalier à en perdre les pieds. J'en ai bonne connaissance.

Sur cette révélation, la reine et l'écuyer furent enfermés séparément, encore que celle-ci protestât d'une telle violence sur sa personne, et de l'injure de ne pas se voir accorder plus de créance qu'un simple écuyer. Elle s'emporta jusqu'aux menaces, mais elle n'en fut pas moins livrée en garde à six chevaliers qui en répondirent sur leur tête.

## CHAPITRE XIII

**Comment Ogier commença à se défendre contre Charlemagne dans Châteaufort, et de ses deux compagnons, Benoit et Gélin, qu'il envoya au secours de la reine de Pavie.**

Nonobstant qu'Ogier fût fort las, il ne voulait pas même laisser à Charlemagne la fin de la journée de repos, pour établir ses tentes devant Châteaufort; sa pensée ne supportait aucun retard à une sortie. Benoît lui amena Gelin, le fils du comte Guérin; il venait lui demander pour ce jeune homme, l'ordre de la chevalerie, afin d'accroître en lui le cœur et la vaillance qu'il pourrait déployer à la suite du héros. Ogier le lui accorda bien volontiers au nom de la Trinité, et en lui recommandant de tirer vengeance de la mort de son père et de ses amis. Puis, lançant l'élite des combattants au dehors, il sortit le dernier, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver le premier en face de l'ennemi. Gelin, pour débuter, abattit Girard et Huon de Menechet, et le grand bouteillier du roi. Ce triple exploit fit augurer à Ogier que la vie du nouveau chevalier, si elle était longue, serait fournie de beaux faits d'armes. Il y eut un rude abattis d'hommes, sans autre résultat que de faire dire à Charlemagne, en voyant rentrer les assaillants et leur chef, lorsque leur ardeur eut eu son cours :

— Il y a maléfice de la part de cet homme pour se jouer ainsi du danger.

Le duc Naymes ne penchait point à contester qu'il fût terrible, et quand il entendait l'Empereur ajouter qu'il le ferait pendre, il ne pouvait s'empêcher de corriger le mot, supposant que c'était prendre, chose malaisée, à laquelle Charlemagne pensait sans doute d'abord.

Le Danois, après sa rentrée joyeuse, sentant une douleur physique des fatigues essuyées et des blessures passées, qu'il n'avait, nulle part encore, trouvé le temps de panser, se fit chaudement envelopper dans du fumier de cheval et y passa la nuit; le lendemain matin, il était frais et dispos. Du rempart, il put observer la confusion des Français qui cherchaient le moyen de s'emparer de la place sans parvenir à le découvrir; mais un maître charpentier étant venu trouver l'Empereur, lui offrit de construire une machine de guerre capable d'enfermer mille hommes; on pourrait assez l'approcher des murs pour permettre d'en combattre corps à corps les défenseurs, et une pluie de pierres en serait projetée dans l'intérieur du château, sans qu'il y eût moyen d'y mettre obstacle.

Le lendemain, il y eut une nouvelle sortie d'Ogier et des siens. Ils atteignirent jusqu'aux campements, dont à cette heure la plus grande partie de l'armée était absente. Ils mirent le feu partout et se retirèrent sans que Charlemagne pût réunir son monde à temps pour les inquiéter. L'unique proccupation d'Ogier fut néanmoins vaine pendant ce ravage : il cherchait partout Charlot; il l'aurait rencontré qu'il eût poussé l'aventure à fin, et se fût replongé dans la vie errante sans rentrer à Châteaufort; mais il ne le trouva nulle part.

La machine se dressa bientôt, jetant du feu, incendiant maisons, greniers, blés, chambres et étables; il fallut se blottir dans les salles basses, tout était menacé; il fallut une nouvelle sortie.

— Mieux il vaut, il me semble, aventurer son corps que de vivre dans de telles angoisses, dit Ogier. Allons, mes amis, prenez les uns vos scies et vos haches, les autres vos armes, et allons mettre la machine en pièces.

Il communiqua son ardeur à ses gens, et en dépit de Geoffroy d'Anjou, qui du reste périt avec six chevaliers en voulant leur résister, ils vinrent à bout de faire tomber l'échafaudage meurtrier.

Ce succès, à vrai dire, se fit acheter et coûta trois cents hommes à la garnison. Il eût coûté plus, si la fermeté d'Ogier eût été en défaut, ou l'animosité de Charlemagne mieux servie. Ils s'étaient aperçus de loin et avaient cherché à se joindre :

— Ah! brigand! avait proféré l'un, je ne partirai d'ici que je ne t'aie mort ou vif!

— Allez! avait répondu l'autre, vous ne sauriez me faire pis que vous ne m'avez fait!

L'affaire de la reine, à Pavie, avait pris une meilleure tournure pour elle; l'écuyer s'était coupé dans les interrogatoires qu'il avait subis; il avait demandé à prouver ses dires par le combat judiciaire, et Didier avait envoyé soumettre le cas à Charlemagne, pour qu'il décidât si cette épreuve devait ou non être accordée.

Il lui avait fait savoir aussi que, retenu personnellement par cette affaire dans sa capitale, il était prêt à contribuer d'hommes et de vivres pour la campagne dirigée contre Ogier.

L'avis de Charlemagne fut que le gage de l'écuyer devait être accepté, et que si la reine était convaincue du cas dont il l'accusait, elle devait être brûlée sans pitié.

Cette sentence n'eut pas plutôt été rendue, qu'Ogier en fut instruit par un des espions qu'il entretenait dans le camp français. Grande fut sa peine, on le suppose. Comment venir en aide à sa libératrice?... Benoît et Gelin vinrent se proposer pour y pourvoir; et, Ogier ayant accepté, ils partirent, emportant un anneau d'or du chevalier, à l'aide duquel ils se feraient reconnaître de la dame.

Didier, en les apercevant, ne s'expliqua pas leur venue; mais ils dissipèrent adroitement ses soupçons en venant lui crier assistance comme à un puissant suzerain chez lequel ils pouvaient braver la fureur d'Ogier :

— Nous croyions si bien le tenir et pouvoir le livrer à Charlemagne, quand il est venu de lui-même s'enferrer dans notre château, que nous lui tenions ouverts comme un piége! Et puis, rien de tout cela! Voilà un parjure qui lui coûte toute l'entreprise; il devient forcené. Ce n'est plus nous qui le tenons à discrétion dans nos bonnes murailles; c'est lui qui met notre vie en danger dans notre résidence. Nous considérons comme un bonheur d'échapper à celui que nous supposions dans nos mains! Adieu tout espoir de faveur près de Charlemagne! Adieu jusqu'à notre propre patrimoine, dont nous sommes déshérités par ce brigand! Heureux encore si nous obtenons près de vous un refuge et un appui!

La sympathie est le lien des âmes, encore que ce soient des âmes de traîtres. Didier ne pouvait s'entendre raconter la répétition de sa déconvenue sans se sentir porté à y accorder des paroles de condoléance.

Quoi! deux fois ce mal appris d'Ogier avait démasqué la même trahison si bien ourdie!

— Mais moi, mes amis, je suis dans le même cas que vous! Et, ce qu'il y a de pis, c'est la luxure de ma femme qui l'a fait échapper!..... Maudite luxure!...

— Heu! sire, fit Benoît, paraissant tirer prudemment un souvenir du coin le plus reculé de son cerveau : voici qu'il me revient un propos que nous tint cet enragé avant qu'il nous démasquât : « Je m'étais ouvert de mes craintes sur Didier à un écuyer lombard, dit-il; je lui avais promis, si le péril survenait et qu'il m'en avertit, de l'emmener avec moi en Danemark, et de l'y placer en haute fortune. Je m'en suis bien trouvé : c'est lui qui a intercepté un message à Charlemagne qui, s'il fût parvenu à son adresse, m'eût mis dans l'impossibilité de fuir. »

Naturellement, cette déclaration, en apparence fortuite, de Benoît, provoqua un nouvel interrogatoire de l'écuyer.

— Ce sont deux traîtres envoyés par Ogier pour défendre la reine! s'écria tout de suite celui-ci; ne le voyez-vous pas?

— Traîtres? repartit Didier abusé; je n'eus jamais de féaux plus fidèles que parmi leur lignée.

— Traîtres! s'exclama Benoît. Roi Didier, voici mon gage : je le jette à cet homme pour la bonté de la reine votre femme.

## CHAPITRE XIV.

**Du combat de Benoît contre l'écuyer lombard, et comment la reine, étant déchargée de l'accusation de trahison, Benoît et Gelin vinrent retrouver Ogier à Châteaufort; des expédients d'Ogier pour se maintenir en défense, quand il n'eut plus d'hommes ni de vivres, et des terribles sorties qu'il fit contre les gens de Charlemagne.**



A la suite de la provocation de Benoît, la bataille fut fixée au lendemain.

Alors, la reine ayant eu connaissance du champion qui, de son propre mouvement, s'était prononcé pour elle, demanda d'être relâchée de quelque rigueur, afin de pouvoir le festoyer, comme la reconnaissance le lui commandait.

Didier y consentit.

Dire le festin est chose superflue : les viandes étaient-elles bien ou mal cuites? C'est ce qu'on n'a guère loisir d'apercevoir quand elles sont doucement servies, en compagnie plaisante, bonne et joyeuse. Tout à la fin, quand la confiance était déjà toute formée entre la dame et ses deux protecteurs, Benoît lui dit tout bas :

— Connaissez-vous cet anneau?

— Oh! à cette heure, dit-elle vivement, je sais qui vous fait mouvoir : c'est mon doux ami Ogier. Je ne vous dissimulerai donc plus qu'il ne s'agit ici que de sauver ma vie. La vérité n'est point de ce côté, mais Dieu ne veut point la mort du pécheur.

— Laissez-nous faire, dit Benoît, tout ira bien.

Les deux jeunes gens restèrent tard, tant avec la reine qu'avec ses femmes; puis ils allèrent prendre quelques heures de sommeil, et le lendemain, de bon matin, les dames étaient de nouveau dans leur chambre, exhortant Benoît à bien faire.

— Vous allez exposer votre corps pour l'amour de moi, pour l'amour d'Ogier, dit la reine; pensez à lui qui est si brave! Plût à Jésus que je susse, en échange, comment exposer le mien pour lui!

Le jeune chevalier était armé; on vint lui dire que l'évêque l'avait précédé avec un reliquaire sur le champ-clos. Il s'y rendit, et la reine y fut conduite séparément.

La cérémonie du serment fut pénible.

Le Lombard n'avait pas fait difficulté de jurer; la reine et son champion s'en excusèrent sous des prétextes différents. Il fallait sauver une chère vie, c'était l'affaire des armes; mais que le parjure s'en mêlât, ni l'un ni l'autre n'y étaient disposés.

Les trompettes sonnèrent.

Au premier choc les lances volèrent en éclats.

Après des avantages balancés à l'épée, Benoît parut un moment avoir le dessous.

— Ah! s'écria le Lombard, la trahison va être prouvée!

— Tu n'en es pas où tu crois! répliqua Benoît.

Et d'un coup heureux, qui suivit plusieurs feintes

et tentatives sans effet, il fit tomber le bras droit et l'écu de son adversaire.

— Ah ! je vois bien à cette heure que j'avais grand tort d'accuser la reine ! commença à s'écrier Didier, en apercevant l'écuyer mutilé.

— Dieu punit donc aussi bien les justes que les autres ! hurlait celui-ci navré.

Et, à chaque blessure, c'était une nouvelle exclamation indignée :

— Maudite vie, qui dure tant !

Benoît, pour empêcher qu'il ajoutât plus rien, lui fit voler la tête d'un dernier coup d'épée.

— Accordez-moi merci, vint dire Didier à la reine en l'embrassant.

— La merci, c'est à Dieu qu'il faut la demander ! répondit-elle tristement.

La besogne était achevée. Les deux compagnons d'Ogier avaient hâte de partir ; ils ignoraient s'il n'était pas, depuis leur départ, en grand besoin d'eux. La reine, avant qu'ils la quittassent, leur fit accepter une récompense magnifique qu'elle alla prendre pour eux dans son trésor secret : c'était la charge de deux chevaux en or et en argent. Le roi, pour sa part, leur donna un superbe destrier et plusieurs joyaux. De leur chef, ils se procurèrent par la ville cinq cents hommes pour escorter ces richesses.

Plût à Dieu que c'eût été là tout l'usage qu'ils en devaient faire ! Mais être jeune, bouillant ; sortir d'une arène où l'on vient d'être vainqueur ; se sentir cinq cents hommes à ses côtés et passer près de l'ennemi, n'est-ce pas assez pour donner la tentation de quelque imprudence ?

Le camp de Charlemagne dormait. Nos deux jeunes fous, qui voyageaient de nuit, tombèrent sur les Français à l'improviste, au cri de : « Vive Danemark ! »

Qu'en résulta-t-il ? A vrai dire, ils commencèrent à faire bien du mal ; mais, après, on le leur rendit bien. Détroussés, ayant perdu la totalité de leurs hommes, exténués, heureux d'avoir échappé à la mort eux-mêmes en courant se réfugier dans des marais, ils parvinrent à grand'peine à regagner la porte du solide château où Ogier les attendait. Quand il eut appris que l'important de l'expédition, le salut de la reine, avait été obtenu, il les railla un peu du reste, leur disant :

— Je ne blâme pas la fantaisie qui vous a pris ; seulement, quand il vous viendra des idées comme celle-là, mettez avant tout vos trésors en sûreté ; ensuite, venez me chercher, et tout en ira mieux.

— Or ça, interrompit Benoît, ce qui me chagrine, c'est l'opiniâtreté de Charlemagne devant ce château : il nous y cloue, au détriment de nos corps et de nos biens.

— Je ne pense pas, répondit Ogier, qu'il se passe beaucoup de temps avant que l'ennui le prenne et qu'il aille faire un tour en France. Je l'aurai belle alors pour m'en aller en Danemark, où je ne le crains plus. C'est moi qui ensuite ne lui laisserai la paix que je ne me sois vengé sur son fils Charlot.

Tandis qu'ils devisaient ainsi, ils virent se former sous leurs yeux, dans la prairie, un groupe de chevaliers qui bientôt se mirent à exécuter un brillant tournoi. C'était en l'honneur d'un jeune prince de France nommé Louis, qui arrivait au camp pour obtenir de son oncle Charlemagne ses éperons de chevalier. Ogier à ce spectacle demeura tout pensif.

—Vous laissez aller votre âme aux doux regrets, lui dit Benoît, le voyant triste.

— Hélas ! Benoît, répondit doucement Ogier, je pense seulement au plaisir qu'il y aurait à tomber à bras raccourci sur ce tournoi, et à mettre tous ces paradeurs et jouteurs sans dessus dessous.

Benoît et Gelin étaient incapables de repousser une si séduisante idée : en un moment les trois compagnons furent au milieu de la fête. Justement on commençait à y apporter les tables pour le festin ; ils bousculèrent tout ; Ogier arriva à la tente de Charlot, faillit l'atteindre d'un grand coup de Courtain qui, tombant sur un bloc de bois, s'y enfonça de la profondeur d'une paume et demie de main. Pendant qu'Ogier l'en retirait avec précaution pour ne pas la rompre, un écuyer fendit la tente en long du côté opposé, ce qui permit au fils de Charlemagne de s'échapper. Benoît, pour sa part, se comportait avec une rare vaillance, faisant grand massacre de Français, et Gelin, aux prises avec Rambaut de Frise, recevait un coup de lance qui perçait son haubert et lui laissait le fer dans la plaie. A la vue de cet accident, Benoît et Ogier ne s'occupèrent plus que de s'emparer du corps de leur compagnon et le ramenèrent dans le château, malgré la résistance des Français. Ces prouesses, si glorieuses qu'elles fussent, n'amélioraient pas la situation d'Ogier : Gelin était mort, c'était une perte des plus grandes ; il ne restait que trente hommes en tout de la garnison. Charlemagne, tant bravé, ne pouvait plus sans déshonneur quitter la place avant de l'avoir rasée ; une nouvelle machine de guerre était en construction ; elle battit bientôt le château de pierres ; il n'y eut plus de sûreté nulle part ; les tours, les galeries s'écroulèrent. On résolut comme la première fois de venir à bout de ce fléau par un coup de main désespéré ; tout le monde fit irruption sur la machine, sauf un écuyer qui resta pour rouvrir les portes. L'entreprise réussit encore, mais à quel prix ! Benoît tomba sous les coups de Huon de Nantes, auquel Ogier ne tarda pas à faire expier cette mort par une mort semblable. Le survivant désolé de Béron, de Guérin, de Benoît et de Gelin, rentra encore au château avec quelques hommes, en dépit de tous les obstacles. Mais que faire ? Dans cette solitude causée par la mort autour de lui, il repassait les cinq années d'épreuves et d'amertume qui avaient suivi la mort de son cher Baudouin. Dans un avenir prochain, il entrevoyait qu'il ne lui resterait ni lit ni couche pour reposer, qu'il lui faudrait rester perpétuellement dans son haubert tout armé, prêt à toute heure contre ses ennemis. Ses gens n'étaient pas dans un moindre abattement que lui. Un soir qu'il était endormi, un mauvais paillard, traître larron, nommé Archambaut, se leva et dit :

— Nous sommes ici prisonniers pour le moment ; dans quelques jours nous serons tués ; il me semble qu'on peut oser beaucoup quand il s'agit de se sauver d'un tel pas : qu'en dites vous ? Livrons le château et Ogier à Charlemagne, nous rentrerons en grâce, et de plus nous serons récompensés.

Tous consentirent à la perte d'Ogier. Archambaut alla trouver furtivement un capitaine du guet de Charlemagne, nommé Hardre, qui ne tarda pas

à le mener à l'Empereur. Tandis que la trahison se concluait par là, Ogier se relevant et réfléchissant à la misérable vie de ceux qui restaient près de lui, alla leur dire :

— Mes enfants, vous devez être las de cette guerre : eh bien! que ceux qui le voudront se retirent en emportant du château ce qui leur semblera bon.

Personne ne dit mot et Ogier retourna se coucher.

On était déjà en marche pour venir le saisir; mais dans son second sommeil il était obsédé d'un songe terrible. Il se releva de nouveau, prit un cierge d'une main, son épée de l'autre, et arriva dans la salle où il croyait trouver ses gens; il n'y en avait pas un: à sa vue ils s'étaient tous cachés. Au premier qu'il finit par découvrir :

— Ah! ribaudaille! s'écria-t-il, quelqu'un de vous est allé chercher les Français : hier soir ne vous avais-je pas laissés libres de vous en aller en emportant les biens du château?

Aucun ne put échapper à ses recherches, aucun n'évita la mort. Archambaut était à la porte, précédant Hardre de quelque peu, afin de s'assurer que tout était en parfaite disposition pour son dessein. Il trouva closes par Ogier les portes qui avaient été ouvertes. Archambaut heurta doucement, et Ogier, contrefaisant sa voix, demanda qui était là; puis, lorsqu'on se fut fait connaître, il ouvrit, en disant que le bon tour avait été fait à Ogier de lui dérober son épée.

— Bien besogné, répondit Archambaut; ne la perdez pas, il ne sera rien que Charlemagne ne donne pour l'avoir.

— Or, allez! dit Ogier, mes compagnons sont en bas qui veulent vous parler.

Incontinent qu'il le vit descendre, il l'atteignit si lourdement, qu'il lui fit jaillir la cervelle. Puis, revenant aux Français qui arrivaient à la porte :

— Messeigneurs, leur dit-il, s'il vous convient d'acheter le château, c'est à moi qu'il faut vous adresser : je le vends à grands coups de tranchant d'épée.

Ceux auxquels il s'adressait commencèrent à s'enfuir, en se renversant les uns sur les autres. Il passa le reste de la nuit à pendre les traîtres qui avaient pensé le livrer : il y en avait un par créneau.

Le lendemain, Charlemagne, plus dépité que jamais à la vue de cette exécution de justice, se raffermit cependant quelque peu en songeant qu'Ogier, n'ayant plus guère de vivres et encore moins de gens, allait bien être obligé de se rendre.

— Je voudrais qu'il eût commencé, dit Naymes; mais je le crois encore loin de l'avoir résolu.

Charlemagne fit faire de longues échelles pour escalader les murailles. Ogier, lui, taillait du merrain en façon de gens d'armes, les revêtait de bons hauberts et heaumes, et en garnissait les remparts. A l'apparition de cette nouvelle garnison, tous les assiégeants demeurèrent dans l'ébahissement.

— Où diable, disait-on, a-t-il pris autant de soldats? C'est à perdre le sens! Avec lui, quand on croit avoir fini, c'est à recommencer!

Et les gendarmes en planche haussaient les bras, tournaient le corps, menaçaient le camp et ne sourcillaient pas aux traits d'arbalètes qui leur étaient lancés. Le découragement arriva à un tel point, que Charlot vint trouver son père, et lui dit que, reconnaissant avoir eu tort envers Ogier, il était résolu d'aller le prier de faire paix et accord avec lui, et que, pour la rémission de son crime, il irait passer six ou sept ans outre-mer, vers Jérusalem. Charlemagne n'y voulut rien entendre ; il était plus altéré de vengeance que jamais.

Le jour même, à l'heure du repas, Ogier, poussé d'une audace inouïe, se lança sur Broiffort jusqu'à la tente de l'Empereur, se rua sur Charlot, qui ne dut son salut qu'à une table qui se renversa. Le furieux eût pu tuer Charlemagne, mais il n'y toucha pas ; il se contenta de percer de sa lance l'écuyer qui le servait, et il se retira comme il était venu, pareil à la foudre. Autour de l'Empereur, tous les seigneurs étaient éperdus, anéantis. Nul ne l'empêcha de retourner tranquillement au milieu de sa garnison de bois.

## CHAPITRE XV

Comment Charlot tenta vainement de se réconcilier avec Ogier, et comment celui-ci, après s'être échappé de Châteaufort, finit par être pris et fut condamné à périr dans la prison de l'archevêque Turpin.



Tant d'audace était capable de déconcerter le jugement le plus sûr; mais si, autour de Charlemagne, pendant qu'Ogier laissait une telle impression sur son passage, on avait su que, rentré dans sa forteresse, il sentait lui-même les terreurs de la solitude et de l'abandon, qu'il lui fallait écorcher un cheval pour son souper, et qu'enfin il arrivait à la conviction qu'il ne lui était pas possible de demeurer là davantage, assurément on eût cessé de faire entendre des murmures sur le temps vainement passé devant Châteaufort pour s'emparer de sa personne. Cependant on ne tarda pas beaucoup à être instruit de l'extrémité où il se trouvait, par le propre monologue qu'il tint dans la soirée, en manière d'interpellation, à Broiffort. Après l'avoir bien épousseté, robe, selle et bride, il l'avait mené au pont-levis prêt à être monté. Deux poursuivants de guerre qui étaient venus faire de l'orge pour leurs chevaux, jusqu'au bord des fossés, et qui, entendant sa voix, s'étaient tapis cois et plus morts que vifs, ne perdirent pas une de ses paroles.

— Ah! mon bon cheval, qui m'as tiré de tant d'escarmouches, disait-il, que vais-je faire à cette heure que me voici sans pain et sans ressource? Vaut-il mieux, dans un dernier coup de désespoir, courir à la mort sur le camp? Vaut-il mieux fuir et allonger ma vie?... Décidément, voici ce que je ferai : j'attendrai encore ici jusqu'à minuit, et, par la foi de mon corps! bien endormi sera Charlot si je ne le réveille alors.

Les poursuivants eurent bientôt transmis cette menace à Charlot; mais lui, persévérant toujours dans son projet de réparation d'injure, monta aussitôt à cheval et s'en alla devers le château.

— Oh ! Ogier ! cria-t-il, quand il fut à portée de voix, que faites-vous? Parlez-moi !

Ogier vint, et, voyant le fils de Charlemagne, se demanda ce qu'il pouvait lui vouloir.

— Ogier, reprit Charlot, je viens à vous, parce que je sais qu'il y a six jours que vous n'avez mangé de pain. Vous n'avez plus d'hommes; ceux dont vous faites montre aux créneaux sont des simulacres de bois. Eh bien ! Ogier, à l'heure présente, je viens vous confesser le crime que j'ai commis sur votre fils. En signe d'humilité, je me dépouillerai en chemise devant vous, nu-tête et à genoux ; j'irai vous demander le baiser de paix et vous crier : Merci ! Je vous ferai rendre vos terres et seigneuries, et, en outre, telle valable rançon que vous fixerez ; à la mort de mon père, je partagerai mon royaume avec vous. D'ici là, je partirai et j'irai faire pénitence au Saint-Sépulcre. Ogier, voulez-vous me pardonner ?

— Plutôt, moi et les miens, mendier notre pain toute notre vie, de porte en porte et de pays en pays. Dieu me pardonne le sang que je suis obligé de verser pour arriver jusqu'à toi, Charlot ! Mais ne compte jamais t'acquitter envers moi autrement que par ta mort. Sang pour sang, enfant pour enfant !

— Noble duc, répondit Charlot avec douceur, j'ai grande tristesse de ne pouvoir vous apaiser. Or, puisqu'il en est ainsi, quand vous sortirez de ce château, je prie Jésus-Christ qu'il veuille vous conduire.

— Va au diable qui puisse te rompre le cou !

Charlot se retira sur cette dernière rebuffade, et, peu rassuré pour la nuit suivante, il fit dresser deux couches dans sa tente par son chambellan : l'une parée, dans laquelle il fit coucher un tronçon de bois, coiffé comme l'eût été un prince, et il se coucha dans l'autre.

A minuit, après avoir donné des soupirs à tous les souvenirs qu'il laissait dans son château : dévoués amis, glorieux exploits, défense héroïque; après avoir jeté un dernier regard sur ces murailles qu'indubitablement le lendemain Charlemagne, mu par la haine, ferait abattre, Ogier fit le signe de la croix, se recommanda à Dieu, à la Vierge et aux saints, sauta sur Broiffort, piqua des deux, une forte et ferme lance à la main, et parvint secrètement à la tente de Charlot qu'il reconnut au dragon qui flottait dessus. Alors, voyant le lit de parade, il y porta rapidement tous ses coups; puis, reconnaissant au bruit qu'on s'éveillait et qu'on apportait du secours, il renversa la tente entière et disparut en enfonçant les éperons dans les flancs de Broiffort.

En vain lui donna-t-on la chasse, une petite bruine qui tombait dans l'obscurité déroutait tout le monde.

Au jour, seulement, on connut avec quelque certitude de quel côté il fallait le poursuivre ; longuement on s'attacha à ses traces sans autre effet que des espoirs déçus, de nouveaux méchefs pour l'Empereur lui-même et un résultat complétement nul ; Ogier atteignit un port de mer et se sauva dans un navire juste comme les Français arrivaient pour le voir leur échapper.

On comprend de reste quelle fureur salua son départ ; tant d'efforts dépensés pour le saisir étaient perdus ; Charlemagne n'avait plus d'autre recours que de faire menacer au loin quiconque lui donnerait asile. Quant à l'armée, elle n'avait plus que faire dans la contrée ; l'Empereur la ramena en France ; Charlot et Louis effectuèrent leur retour par un chemin différent et l'archevêque Turpin, assisté de l'abbé de Saint-Faron-de-Meaux, partit en ambassade pour Rome. Toutefois, avant que chacun partît pour sa destination spéciale, l'Empereur usa d'une précaution qui ne fut pas sans fruit, comme on ne le verra que trop, plus loin : ce fut de faire jurer à tout ce qui était réuni autour de sa personne, sur la foi et damnation de l'âme, de dénoncer dorénavant Ogier partout où il pourrait être découvert, et de contribuer de tout pouvoir à le faire tomber entre ses mains. Celui-ci, à dire vrai, n'avait pas fait autant de chemin qu'il avait espéré en faire : la peur d'être suivi l'avait fait relâcher à trois ou quatre journées de Rome, entre la rivière et la fontaine d'Yvoire. La beauté et la fraîcheur du pays l'y avaient retenu. Broiffort, qui n'avait mangé de tout le jour, s'était mis à pâturer dans la verdure ; l'ombrage d'un arbre avait invité le chevalier au sommeil.

Non loin, passait l'archevêque Turpin se rendant à son ambassade. Son écuyer s'étant un peu écarté de la route pour se rafraîchir à la fontaine, découvrit Ogier et son sang se glaça dans ses veines. Il retourna aussi vite qu'il put vers son maître et lui dit quelle prise se rencontrait sur leur passage. Hélas ! si l'écuyer croyait ainsi se rendre agréable à son maître, il se trompait du tout au tout. L'archevêque n'était pas, il s'en fallait, l'ennemi d'Ogier; mais le dernier serment à l'Empereur !... comment songer à l'éluder? Quoi qu'il en eût, l'homme de Dieu dut donc se transporter près du fugitif endormi : il le trouva étendu, son heaume d'un côté, son écu de l'autre.

Cependant, la terreur qu'il inspirait encore dans cet état, à cause du terrible réveil qu'on pouvait craindre de lui, l'eût sauvé si l'abbé de Saint-Faron eût été écouté; mais un moine de sa suite ayant proposé que tous se missent ensemble à lui ravir, l'un son heaume, l'autre son écu, celui-là son cheval, cet autre son épée, il fut ainsi fait, et de la sorte, le pauvre Ogier fut réduit à l'impuissance. Ce ne fut pas toutefois sans résister, qu'ouvrant les yeux et se voyant cerné, il se résigna à être pris. S'escrimant avec la selle de Broiffort qu'on n'avait pas eu le temps de lui enlever, il étendit un moine raide mort; puis encore il se défendit seulement avec les étriers. A la fin quelqu'un lui tourna la jambe, il fut renversé à terre, garrotté et conduit à Reims. La nouvelle de sa capture vola devant lui jusqu'à Paris, où Charlemagne tenait ses Etats. L'Empereur brûlait déjà de le voir, de lui faire tomber la tête et de faire accrocher ses restes sanglants au gibet de Montfaucon. Charlot intercéda chaleureusement ; il renouvela l'acte de contrition profonde par lequel il s'accusait du meurtre injusticiable du jeune Baudouin, et il ajoutait :

— Ecoutez ce que votre cœur vous eût dicté, si c'était moi qu'un autre eût fait périr dans des circonstances semblables : ah ! vous l'eussiez imité ! Derechef je vous prie de vous réconcilier avec lui ; il est le miroir et l'exemple de la chevalerie, l'honneur

des preux, la louange des nobles, le plus digne de mémoire qui soit au monde. J'ai lu Artus de Bretagne, Judas Machabée, Hector de Troie, Lancelot du Lac : nul d'eux n'a approché de sa vaillance. Or, considérez qu'il est encore en âge de croître et qu'on le verra atteindre plus haut.

Cette allocution ne servit à rien, la mort d'Ogier était résolue; Charlemagne défendit à son fils de lui en reparler.

Arriva l'archevêque quelques jours après. Il avait laissé le prisonnier dans sa ville et avait abandonné Broiffort à ceux qui construisaient l'église pour l'employer à charrier de la pierre : le noble animal y demeura sept ans. Ce n'était point le compte de l'Empereur de ne pas voir arriver en même temps celui qui l'avait tenu sept ans devant une place, ainsi que chacun le répétait à sa grande mortification. Il n'était point trop tôt, pour couper court à ces bruits, que la tête du Danois tombât enfin devant la cité de Paris assemblée.

— Sire, pardonnez-moi, dit l'archevêque Turpin, ce serait une vilaine mort pour un homme qui est mon parent : plutôt que de ne pas tirer vengeance de celui qui la lui ferait subir, je vendrais jusqu'au reliquaire de mon église. Je suis de grande lignée, qu'on ne peut déshonorer de la sorte à tout jamais. Ah! qu'il meure, sans bruit, d'indigence dans une prison, c'est différent; mais en place publique! Sire, il y a à votre cour cent bons chevaliers qui, au péril de leur vie, ne le souffriraient pas.

Thierry trouva que l'archevêque avait bien parlé. Naymes opina d'ailleurs que, si la mort d'Ogier devenait jamais une nouvelle publique, elle suffirait à attirer chaque jour aux portes du royaume une foule d'ennemis que son renom retenait au loin. Il était même surprenant, à son sens, que les dernières et déplorables divisions qui avaient fait trop de bruit n'eussent pas suffi à les faire accourir.

Naymes parlait dégagé du ressentiment dont le meurtre de son fils pouvait bien l'animer. Il se rangea à l'avis de faire périr Ogier d'inanition; ce fut aussi le sentiment de tous les autres barons.

Charlemagne, pressé par une telle unanimité, donna son assentiment à la mesure proposée. D'autant mieux que ce glouton, qu'on connaissait pour manger ordinairement plus que ne l'auraient su faire quatre des limiers les plus affamés de la cour, à deux de leurs repas, ne devait guère languir à la pitance que l'archevêque arrêta de lui faire servir : un quartier de pain, une tasse de vin et une pièce de chair par jour. Les choses ainsi convenues, il y eut grande chère et réjouissance pour tout le conseil, et l'archevêque partit pour aller mettre l'arrêt à exécution. Rentré chez lui, il fit premièrement entourer la chambre d'Ogier de hautes et fortes murailles, puis il le fit venir devant lui.

— Cousin, lui dit-il, vous devez à mes instances et à celles de nos bons amis, de voir la condamnation à une mort ignominieuse que l'Empereur avait portée contre vous, changée en un traitement confié à mes soins. Je dois vous alimenter d'un quartier de pain, d'une tasse de vin et d'une pièce de chair par jour : c'est l'arrêt!... Attendez, ajouta-t-il, en voyant la consternation se peindre sur les traits du chevalier. J'ai résolu, à part moi, que le pain dont on vous coupera un quartier sera fait d'un setier de blé; d'un setier aussi sera la tasse de vin; quant à la pièce de chair, elle sera d'un mouton entier. Cela vous paraît-il suffisant?

— A coup sûr, répondit Ogier en souriant; qu'il soit fait à votre plaisir!

Prisonnier, d'ailleurs, sur parole, il eut une détention fort douce; il alla fréquemment à la messe avec l'archevêque, fit plus d'une bonne partie d'échecs avec lui, et plus d'une fois s'assit à sa table. Seulement, à ces adoucissements se borna toute la clémence dont il fut l'objet. Un de ses neveux, Gérard de Roussillon ayant, longtemps après, sollicité l'Empereur de lui rendre la liberté, Charlemagne, non content de refuser cette fois, fit publier un édit par lequel il était interdit à qui que ce fût, sous peine d'avoir la tête tranchée, de jamais plus parler du prisonnier Ogier le Danois en aucune manière.

## CHAPITRE XVI

De l'expédition des Sarrasins contre la chrétienté, sous le commandement de Bruhier; comme ils firent de grands ravages jusque sous la ville de Laon, et comme Caraheu, qui se trouvait parmi eux, fut trahi par son neveu Rubion et fait prisonnier par Charlemagne.



Un temps vint où Bruhier, soudan de Babylone, délibéra de faire une expédition contre Charlemagne pour le détrôner et le soumettre au martyre. Bruhier avait quinze pieds de haut; il était fort à l'avenant, et comptait de nombreux rois et amiraux sarrasins sous ses ordres. Ce qui le décidait à cette entreprise, longtemps rêvée, longtemps ajournée, était la nouvelle de la mort d'Ogier, qui avait fini par s'accréditer en tous pays.

Or, une prédiction nécromancienne avait instruit Bruhier qu'il n'avait à craindre de périr en combattant, que de la seule main d'Ogier.

Résolu à marcher, il consulta cependant ses parents et ses alliés, Justamont son frère, Ysoré son fils, et tant d'autres qui tous, ayant d'anciennes pertes à venger sur les chrétiens, ne demandaient pas mieux d'aller les écraser.

Quand ce fut au tour de Caraheu de parler, il dit que si Charlemagne avait fait mourir Ogier, il était digne de tous les tourments. Il ajouta qu'en son particulier, il voulait venger la mort du chevalier vaillant qu'il n'avait pu secourir.

L'armée sarrasine partit le jour de la Saint-Jean-Baptiste, forte de trois cent mille combattants; elle était précédée des trois idoles d'or de Mahom, de Mercure et de Baraton; la flotte sur laquelle elle fut embarquée atteignit les côtes d'Allemagne après une courte et heureuse navigation, et le débarquement s'y opéra sans difficulté.

Les villes, les villages, les châteaux, commencèrent à brûler jusqu'à Cologne; ce fut sous les murs de cette ville que les Français, accourus en hâte, les arrêtèrent enfin et les battirent, non sans que les

infidèles, pourtant, s'emparassent du prince de Cologne, qu'ils crucifièrent, par dérision, comme Jésus-Christ. L'invasion, détournée de sa ligne directe, passa le Rhin en le remontant, arriva à Liége et saccagea tout le duché des Ardennes. Le duc de ce pays accourut trouver Charlemagne pour l'inviter à venir le secourir; avant que l'Empereur eût réuni ses troupes, les barbares étaient déjà aux portes de Laon. On répara et fortifia la ville en grande hâte et l'on parvint à grand'peine à y grouper cinquante mille hommes.

C'était peu, devant le nombre effrayant des païens, mais c'était au moins tous gens d'élite, déterminés à tout faire pour la défense de la loi chrétienne.

Bruhier, installé sous le couvert de feuilles qu'il s'était fait construire, ordonna à l'un de ses gens d'aller dire à Charlemagne de lui envoyer dix de ses chevaliers pour lutter contre lui. S'il était vaincu, il se retirerait avec son armée, sans plus faire de dommage; dans le cas contraire, l'Empereur devrait s'apprêter à périr et la religion du Sauveur serait abolie.

Le héraut que Bruhier envoyait, avait autrefois vécu en France; en arrivant devant Charlemagne, il prétendit avoir besoin d'un truchement pour s'expliquer; mais sa fourbe fut d'abord découverte, et il fut contraint de s'expliquer directement, sans pouvoir entraîner personne à d'imprudentes paroles, comme il avait espéré d'y parvenir en feignant d'ignorer le français.

— Quel est donc ce soudan, votre maître? demanda Charlemagne.

— C'est le plus merveilleux homme que vous vîtes jamais, répondit l'envoyé; il a bien quinze grands pieds de long, et un grand pied d'espace entre ses deux yeux qui sont rouges comme des charbons.

— Cela lui doit faire la tête grosse, s'il l'a proportionnée! répondit l'Empereur.

— Oh! reprit le messager, augmentant son emphase pour répliquer à la remarque, prenez pour certain qu'avec son bras si dur et si massif que d'un seul coup de poing il assomme un cheval, avec ses dents qui lui sortent de deux doigts hors de la bouche, avec sa barbe qui lui tombe jusqu'à la ceinture, il n'est homme au monde qu'il ait pu redouter, excepté Ogier le Danois que vous avez fait mourir dans vos prisons.

Au nom d'Ogier, qu'il était interdit d'entendre prononcer, l'Empereur dit froidement :

— Ce ribaud a rompu mon édit; qu'on le mette en pièces et qu'on en rejette les morceaux par la machine au nez des païens.

Dans la même journée, les portes de la ville s'ouvrirent, les clairons sonnèrent, Charlemagne parut dans un cortége formidable, et dans le camp de Bruhier éclatèrent les cris : Aux armes! voici les Français!

Les rangs se formèrent, les chefs se placèrent à leur tête, et, entre autres, Caraheu, auquel la belle Gloriande dit en l'embrassant avant qu'il ne montât à cheval :

— Ami, ramenez-moi le faux et perfide Charlemagne, le cruel qui a osé ordonner la mort d'Ogier; promettez-moi de le remettre en mes mains et que vous me laisserez tirer vengeance sur lui des traitements qu'il a infligés à notre libérateur.

Caraheu le lui promit et se hâta de partir avec Rubion, son neveu et son porte-étendard, pour aller faire flotter devant tous les autres l'enseigne où étaient peints les quatre dieux païens. Il avait de son chef cent mille hommes en ligne. Justamont descendait d'un autre côté avec cinquante mille Turcs, cinquante mille autres étaient sous les ordres de Bruhier, et ceux-ci composèrent l'avant-garde. A ce déploiement inattendu de l'ennemi, Charlemagne s'arrêta interdit et dit à Naymes qu'il serait impossible de tenir contre un tel nombre de ces maudits.

— Ramenons le plat de notre côté, ajouta-t-il; arrangeons-nous pour pouvoir fuir jusqu'à Soissons en cas que nous soyons les plus faibles.

Ils commencèrent alors à reculer vers les montagnes, poursuivis par les cris des païens qui répétaient : Les chrétiens sont à nous! Les voici vaincus sans avoir tiré l'épée!

Rubion, dans ce moment, eût bien voulu voir son oncle à tous les diables.

Aussi faux que Caraheu était loyal, Rubion n'avait eu d'autre raison de se mettre de l'expédition que l'amour qu'il nourrissait en secret pour Gloriande; il brûlait de voir arriver malheur à celui dont il portait l'étendard, car il en était héritier. Il n'avait pas tardé, d'ailleurs, à pénétrer un embarras dont Caraheu avait fait mystère à tous les siens, et qui était l'observation exacte de la promesse faite autrefois à Rome, de ne jamais tirer l'épée contre les chrétiens. On juge ce qu'il devait se résigner à recevoir de coups, en s'exposant néanmoins au fort de la mêlée sans vouloir y participer lui-même. Il ne voulait pas fausser son serment; toutefois Charlemagne en était exclu comme meurtrier d'Ogier. C'était lui qu'il cherchait, dédaignant toute autre rencontre. Rubion, tout en courant à ses côtés, entreprit de lui faire avouer ce qui se passait dans son âme, et il y réussit; sa joie en fut vive, car il comptait en profiter en le dénonçant comme traître à la cause sarrasine.

— Où donc est ce félon Empereur, le bourreau d'Ogier? continuait à crier Caraheu, sans se douter de ce qui se machinait si près de sa personne.

— Ici, païen! répondit Charlemagne qui, se trouvant enfin sur sa route, se précipita sur lui, et, d'un choc terrible, le culbuta ainsi que son cheval. Au même instant cinquante chevaliers accoururent sur la place le saisirent, sans lui laisser une possibilité de résistance, et l'emmenèrent à Laon. Rubion, dès qu'il avait vu le moment propice, avait jeté l'étendard de son oncle dans un buisson et avait couru raconter à Bruhier ce qu'il avait appris. Il le trouva disposé à souhait, et pestant contre tout son monde qu'il voyait si mollement agir contre les chrétiens.

— Mollement! s'écria Rubion, dites traîtreusement, au moins en ce qui concerne mon oncle, et vous m'en voyez indigné. Il est parti à Laon pour recevoir le baptême.

— Parti! interrompit Justamont avec un accent de doute. Comment cela se pourrait-il? il a laissé ici Gloriande, sa femme, l'être qu'il aime le plus au monde. Je l'ai vu prendre, et dans une mêlée si chaude que, tandis qu'il tombait au pouvoir des

chrétiens, le duc Thierry et trente chevaliers français tombaient au nôtre.

Nonobstant cette protestation, qui d'ailleurs ne fut pas renouvelée, attendu que Rubion, pour en venir à ses fins, suborna Justamont et tous ceux qui auraient pu lui être contraire, le conseil qui s'était assemblé pour juger l'affaire de Caraheu prononça sa déchéance, et Bruhier transmit sa couronne à son délateur.

## CHAPITRE XVII

Du danger que courut Caraheu d'être mis à mort ; comme il fut rendu à la liberté, et de la vengeance qu'il tira de son neveu Rubion.

Pendant que l'époux de Gloriande était l'objet de ces rigueurs injustes parmi les siens, il ne lui arrivait pas mieux auprès de Charlemagne. Le sévère monarque lui avait dit :

— Venez çà, glouton! traître à votre serment! Vous ne deviez plus vous armer contre les chrétiens! Je vous retrouve encore parmi nos ennemis. Sachez que je vous ferai mourir honteusement!

— Non, roi, vous ne le ferez pas! répondit Caraheu, car il n'est pas de souverain, le moins hardi de ceux de ma religion, qui ne vous en fît repentir mille fois, et les petits enfants de ce pays auraient encore des raisons pour pleurer quand ils seraient devenus des vieillards, à cause de la vengeance qu'on tirerait de ma mort. D'ailleurs, ce n'est pas aux chrétiens que j'en ai voulu, sachez-le, c'est à vous seul, meurtrier d'Ogier!

— Ah! bon gré en ait Dieu! s'écria Charlemagne; celui-ci, par-dessus le marché, rompt encore mon édit! En pièces le glouton! et sur l'heure!

— Sire, intervint Bérard, le fils du duc Thierry, mon père est prisonnier; au nom de la passion de Jésus-Christ, ayez merci de lui, et laissez-nous une ressource pour l'échanger!

— Ne me parlez plus de cela! ce maudit est condamné, il périra.

Le duc Naymes obtint pourtant, à force d'instances, qu'il fût sursis à son exécution. Conquérir du temps, c'était conquérir le salut. Rubion, lui, qui ne connaissait pas moins que le duc Naymes la valeur précieuse du temps, n'avait pas mis de retard à entrer en possession de l'héritage de son oncle : ses titres, sa puissance, ses dignités, il avait tout saisi; mais, non content de cela, il était venu s'installer dans son pavillon, se coucher dans son lit, et, ne bornant pas encore là le soin de se substituer en tout et partout à sa personne, il fit amener Gloriande au pied même de ce lit, et là, sans déguisement, lui déclara qu'il ne voulait rien changer à son état ni à son train, et que telle elle avait été pendant son union avec Caraheu, telle elle devait s'attendre à demeurer avec lui, honorée de la même façon, astreinte aux mêmes devoirs. Là-dessus, il voulut la prendre dans ses bras, malgré qu'elle l'avertît de la laisser en paix et de ne pas se forger de telles idées, parce qu'il n'y trouverait pas son compte. Il s'obstina, et, pour tout profit, reçut un vigoureux coup de poing qui lui cassa deux dents.

— Bah! se dit Rubion en la laissant aller, si ce n'est maintenant ce sera dans huit jours!

Gloriande, en peine de donner des nouvelles de ce qui lui arrivait à son bien-aimé, était sortie du camp avec quelques-unes de ses femmes pour aller errer au plus près des murailles de la ville, et elle y était restée toute la nuit; au jour naissant, Rubion, en ayant été informé, courut avec quelques-uns de ses gens s'emparer d'elle, la mena à Bruhier, l'accusa devant lui de complicité dans la trahison de Caraheu et d'être allée attendre le baptême à la porte de Laon. En dépit de ses répliques, et bien qu'elle voulût mettre au jour la conduite odieuse du neveu de son époux dans la nuit précédente, et démontrer qu'il pousuivait encore le même but par un moyen détourné, la pauvre femme fut jugée coupable sur l'un et l'autre point.

— Ah! Gloriande, tu as fait cette grande folie! s'écria Bruhier. Par Mahom! vous serez brûlée, ma mie! Ah! j'y pense, ajouta-t-il, qu'on pende en même temps les prisonniers chrétiens!

Voici que pour obéir à Bruhier les gibets se dressent, et que les espions (il en était toujours d'un camp dans l'autre) viennent dire à Charlemagne que, s'il voulait sauver le duc Thierry et les trente chevaliers, il n'avait pas de temps à perdre, attendu que l'exécution se ferait dans l'après-dînée. L'Empereur fit aussitôt crier l'assaut, mais le fidèle conseiller Naymes vint cette foi de nouveau opposer sa sagesse au premier mouvement de son maître. Il lui démontra que, sans sacrifice d'hommes dans un moment où il se sentait le plus faible, ses gens lui seraient rendus; qu'il lui suffisait pour cela de laisser aller Caraheu. Charlemagne résistait; il lui tenait au cœur d'avoir vu mépriser son édit concernant Ogier.

— Mais voyons, objecta Naymes, remarquez donc, d'abord, qu'il n'a pu l'enfreindre, puisqu'il ne le connaissait pas, et qu'ensuite, pour y manquer valablement de respect, il fallait avoir qualité d'homme ou tout au moins de créature raisonnable; or, c'est ce qui ne peut appartenir à un être qui n'est pas baptisé.

Charlemagne trouva cet argument sans réplique, il y céda. Caraheu fut délivré sous serment de revenir en captivité si, chez les païens, on ne consentait pas à son échange contre le duc Thierry et ses compagnons.

— Je le jure! dit Caraheu. Et je vous dis aussi, roi Charlemagne, gardez-vous de moi, car, dans la bataille, ce n'est jamais que vous que je chercherai!

Quand il arriva à son camp, il trouva les chevaliers chrétiens à genoux et en prière, et, à côté d'eux, sa chère Gloriande en chemise, près du feu qui l'allait dévorer. Avant toute information, avant que d'y rien comprendre, il fit rhabiller les uns et les autres, et alla demander à Bruhier ce que signifiait l'état où il avait retrouvé sa dame. Celui-ci le lui expliqua sans marchander, ajoutant que son neveu tenait à présent tout ce qui lui avait appartenu.

Caraheu protesta de son innocence, invoquant des preuves qui faisaient tomber tout l'échafaudage de

mensonges dressé contre lui. Bruhier les admit, ces preuves, pourvu qu'elles fussent soutenues par le combat, tant en ce qui concernait personnellement le roi indien que son épouse.

Ordinairement ces sortes d'épreuves n'étaient guère différées. Rubion fut averti d'avoir à s'armer sur l'heure ; son oncle était prêt. Il y allait de la vie du noble calomnié, de celle des prisonniers, de celle de sa femme, qu'il triomphât : la corde les attendait tous, dans un cas ; dans l'autre, Rubion seul en ferait l'essai. Le début ne fut pas heureux pour la bonne cause : à la première passe, Caraheu eut tout le heaume emporté par la lance de son adversaire, et lui-même rompit la sienne. Il restait tête nue, sans autre préservation que sa cotte de mailles, et, de plus, n'était plus qu'épée contre lance.

— Fils de pute ! hurlait-il, non, jamais mon frère ne t'a engendré, ta mère le trompa ! Je te renie pour mon neveu, sache-le bien !

En même temps, Rubion vit sa lance tomber par tronçons, et sa main, au moment où il la portait à son épée, fit un tronçon de plus qui tomba sanglant après les autres. Un cri d'espérance partit de toutes les poitrines qui étaient liées au sort de Caraheu. Encore un terrible coup de revers dont il amputa presque la cuisse du traître Rubion, et celui-ci fut à terre en triste posture, l'épée dans la main qui lui restait. De cette épée il eut encore l'astuce de couper la jambe du cheval de Caraheu qui lui cria :

— Lâche ! ne saurais-tu asséner tes coups sur le maître, sans t'en prendre au cheval !

Il saisit son heaume, parvint à son tour à le lui arracher de la tête, et lui entama profondément l'épaule d'un coup qui avait été dirigé pour le décapiter.

— Ah ! pour Dieu ! mon oncle, veuillez avoir compassion de moi ! cria le misérable. Pitié ! Si je vous ai desservi, c'est par l'aveuglement où m'a plongé le fol amour que j'avais conçu pour Gloriande. Je vous en supplie ! mon oncle, mon seigneur, pardonnez-moi, au moins, avant que je meure ! Consentez à me donner le baiser d'adieu !

Le cœur généreux du vaillant roi entendit cet appel *in extremis* ; il faillit lui en coûter. Ce n'était qu'une dernière ruse : un coup de poing qui lui abattit deux dents et une petite dague qui cherchait sa gorge accueillirent le baiser qu'il apportait. Il se préserva heureusement, et dans sa défense fit sauter les deux yeux au monstre de perfidie qui rampait sous lui.

— Ah ! maintenant, dit celui-ci, que mon corps soit livré à tous les diables d'enfer !

Incontinent le vainqueur et le vaincu furent ramenés devant Bruhier ; de la part de Rubion toute fausseté fut avouée sans difficulté. Quelques minutes après, il se balançait en l'air, pendu et étranglé devant tous.

## CHAPITRE XVIII

**Comment, par les grands massacres que commettait Bruhier, Charlemagne fut forcé d'aller quérir Ogier le Danois dans sa prison.**

Bruhier, congédiant les chrétiens après cet acte de justice, les chargea de transmettre son défi pour le lendemain, disant qu'il attendrait seul, dans la vallée, dix des meilleurs chevaliers qui se réuniraient contre lui. Mais le duc Thierry releva le défi pour lui seul au lieu de dix.

Le reste de la journée fut donné par Caraheu à remettre Gloriande des terribles émotions qu'elle avait ressenties, et, par tout le camp, à la joie de voir sauvé un homme aussi universellement aimé que Caraheu.

Si téméraire qu'eût été la parole du duc Thierry, à l'occasion du défi de Bruhier, il n'était pas homme à y manquer, encore que Charlemagne lui défendît d'y donner effet, et que son fils Bérard lui fit entendre des supplications dans le même sens. Il arriva le lendemain à la rencontre de Bruhier en faisant le signe de la croix ; il l'apostropha avec assurance, mais ce fut l'affaire d'un instant. Bruhier lui dit : Approche ! et, quand il le vit à sa portée, il tua son cheval d'un coup de poing, le chargea lui-même sur son cou et l'emporta au camp. Charlemagne et ses gens, témoins au loin de l'aventure, s'en retournèrent dans Laon confus et sans idées.

— Ah ! Olivier ! Ah ! Roland ! que ne vous ai-je à cette heure ! murmurait l'Empereur dans sa barbe ; maudit soit Ganelon qui vous a fait périr !

De son côté, Bérard pleurait la mort de son père ; le duc cependant ne courait aucun danger. Aucune résistance n'avait irrité Bruhier, et la prudence lui conseillait d'ailleurs de conserver sa capture pour un cas de besoin. Il le confia à Caraheu, qui le confia à Gloriande ; c'est dire qu'il n'était pas en mains cruelles.

Bruhier était revenu à son poste et attendait de nouveau les dix chevaliers qu'il avait demandés. Achar, roi d'Angleterre, parut : il n'avait pu supporter l'humiliation de voir emporter un frère d'armes, comme il l'avait vu, sans faire vœu à Dieu de combattre ou de mourir pour le ravoir.

— Tu viens seul ! dit Bruhier en le voyant paraître : va-t-en en quérir cinq ou six autres !

Achar, tout en refusant, fondit la lance en arrêt sur l'écu du barbare, qui ne s'ébranla pas plus qu'un gros arbre. A cet effet inattendu, Achar, si ce n'eût été par vergogne, s'en serait bien retourné.

— Non ! s'écria-t-il, tu n'es pas un humain, tu ne le fus jamais !

— Si, vraiment, j'en suis un, et dans ma famille nous sommes quinze fils de père et de mère, tous pareils et de même stature. Mais toi, dis-moi ton nom et qui tu es :

— Je suis Achar, roi d'Angleterre.

— Eh bien ! retourne-t-en au plus vite chez toi ; laisse-là Charlemagne que je ferai écorcher vif. Retire-toi de suite, sinon tu ne reverrais jamais les terres de ton royaume. Va-t-en !

Achar, pour toute réponse, jeta sa lance et tira son épée ; mais Bruhier, presque sans y penser, le transperça de sa lance. Quatre chevaliers, Doon de Nanteuil, Girard de Roussillon, Moraut et Naymes des Ardennes ne purent rester spectateurs placides de ce nouveau malheur ; mais c'est à peine si le géant daigna faire attention à leur venue. Doon ayant cependant voulu le serrer de plus près, il le blessa à la jambe ; puis, comme il ne lui plaisait plus de s'amuser à ce passe-temps, il s'en retourna. Justamont venait d'ailleurs le rejoindre ; ils rentrèrent

ensemble au camp. Quand les quatre chevaliers revinrent de leur côté dire à Charlemagne ce qui leur était advenu, il insista pour que la dépouille mortelle de son royal allié fût recouvrée, afin de lui rendre au moins les honneurs funèbres, et c'est ce qui fut exécuté.

Dans cette affliction, une question revenait toujours aux lèvres de l'Empereur : quel remède à tout cela? On lui eût bientôt répondu, si l'on eût osé lui parler d'Ogier. Il lui revint aussi en mémoire qu'Achar laissait une fille en âge d'être mariée; il l'envoya quérir à Londres, la voulant avoir sous la main, et se réservant de lui donner un époux de son choix. Le parlement s'agitait en secret pour trouver le moyen de faire entendre à Charlemagne de mettre Ogier en liberté; nul n'osait s'aventurer à en ouvrir la bouche le premier; mais un chevalier nommé Gérard, sur la promesse de dix écus d'or et d'un cheval de prix sellé et bridé, consentit à le faire. Les douze pairs lui donnaient en outre solidairement l'assurance de lui réparer tout mal et dommage s'il lui en arrivait à cette occasion. On se transporta aussitôt devant l'Empereur où l'entretien débuta par des propos d'un intérêt secondaire. Il y fut mention de secours qui arrivaient de Paris; Gérard, ayant pris ses sûretés pour l'exécution des promesses qui lui étaient faites, entra ensuite et dit :

— Sire, au nom de Dieu, je vous salue. Je ne sais ce que vous avez l'intention de faire, mais vous perdrez votre royaume si vous ne vous hâtez d'opposer à Bruhier le seul homme par qui il lui est prédit qu'il sera vaincu. Qui je veux désigner, vous le devinez, sire : c'est Ogier!

— Bonne justice de ce paillard! s'écria l'Empereur dès qu'il eût entendu le nom.

Le chevalier, tout d'un trait, était allé à la descente du palais, avait enfourché le cheval qu'on lui avait promis, et prit le large tout incontinent.

— Mais n'est-ce pas le comble de l'outrage? dit l'Empereur aux seigneurs qui revenaient après avoir fait semblant de poursuivre Gérard : venir me parler encore d'un ennemi de qui je n'accepterais pas un royaume s'il me l'offrait!

Ce premier expédient n'ayant pas réussi, on s'avisa d'un second : ce fut d'engager les enfants des princes de la parenté d'Ogier qui étaient à la cour, de venir tous au réveil de Charlemagne lui crier : Ogier! Ogier! Ogier! délivrez-le pour sauver votre couronne! Les petits innocents ne demandèrent pas mieu, et voici l'Empereur, assailli de ces cris, qui reste stupéfait sans pouvoir dire mot.

— Ah! çà, dit-il enfin, voici les enfants qui me viennent à leur tour corner le nom d'Ogier! qui diable peut les y pousser!...

— Sire, répondit le duc Naymes, si la fantaisie vous venait d'en entendre parler, vous en recueilleriez peut-être des choses intéressantes.

— Eh bien! voyons donc! dit l'Empereur.

— Sire, commença Naymes, profitant de l'issue, Dieu et le diable se mêlent des affaires de ce monde. Le diable, auteur du mal, vous fait à cette heure manquer des vaillantes gens dont vous auriez le plus grand besoin : Roland, Olivier, et tous les chevaliers de la Table-Ronde. Dieu, par aventure, permet que, par la bouche des enfants, vous soyez averti qu'il vous reste Ogier.

— Mais il doit être mort! interrompit Charlemagne; sa pitance avait été réglée pour l'exténuer en peu de temps.

— Oui, répondit Naymes, mais l'archevêque avait trouvé un biais subtil pour ne pas vous désobéir, et en même temps ne pas laisser succomber son parent. Ogier est vivant.

— Sûrement, mon bon conseiller? Ah! je suis sauvé alors! je me raccommode avec lui et il me délivre de Bruhier, c'est certain. Les astres l'ont dit.

Aussitôt il fit appeler toute sa cour et déclara publiquement sa décision soudaine. Elle fut accueillie par des hurrahs et des battements de mains.

Au bout de quelques heures, Charlemagne partit pour Reims avec le duc Naymes et deux cents gendarmes, dans le dessein de composer avec Ogier le Danois.

Le vénérable Turpin, à l'arrivée du cortége impérial dans sa bonne ville, accourut apporter sa bénédiction et la nouvelle qu'on allait retrouver son prisonnier faisant bonne chère, aussi fort et aussi délibéré de prendre les armes que jamais.

— Allez le mettre en liberté, dit l'Empereur, et demandez-lui quelle composition il attend pour se réconcilier avec moi.

## CHAPITRE XIX

Comment Ogier exigea pour combattre Bruhier, que Charlot lui fût livré pour en faire à sa fantaisie, et comme il en usa par la volonté de Dieu.

L'archevêque étant retourné s'acquitter de sa commission :

— Or ça, dit-il à Ogier, si l'Empereur vous prenait à merci et pardon de vos injures, ne seriez-vous pas disposé à le servir comme auparavant?

— De quoi lui requerrais-je merci? demanda le prisonnier : du mal qu'il m'a fait?

— Cependant, comment voulez-vous qu'il se fasse un accommodement entre lui et vous, si vous n'aidez de votre côté à ce que font les pairs de France du leur, en l'assourdissant de votre affaire?

— Jamais, dit Ogier, je ne redeviendrai son ami, qu'il n'ait d'abord livré son fils Charlot à ma discrétion.

— Laissez cette soif de vengeance, dit l'archevêque, et demandez autre chose.

— Rien; j'userai plutôt ma vie en prison.

Force fut à l'archevêque, bien contristé, d'aller faire connaître l'obstination du héros à Charlemagne. Celui-ci détacha le duc Naymes pour obtenir par persuasion des conditions plus douces, une première fois en pure perte, puis une seconde de même, bien qu'interrogé à fond, il eût cette seconde fois avoué le mortel ennui qu'il ressentait de sa captivité.

— Voyons, Ogier, disait le conseiller de l'Empereur, ne sauriez-vous m'imiter? Pour venir vous voir, force m'a été d'oublier la mort de mon fils.

— De votre fils!... mais sa mort fut un fait de guerre : il m'en coûta; mais au moment, j'étais mort si je ne le tuais : fait assez qui sauve sa vie.

L'argument ne tenait pas devant la réplique; Naymes donna un autre tour à l'entretien.

— Sortons un peu, Ogier, dit-il, faisons un tour dans les champs.

Sans faire semblant, il l'amena devant l'Empereur, qui le salua et lui demanda s'il voulait se réconcilier.

— Oui, dit Ogier, aux conditions que j'ai dites à messeigneurs.

— Ah! s'écria Charlemagne, qui serait celui qui me donnerait le conseil de vous livrer mon fils!

— C'est bien, dit Ogier, je sais d'où je suis parti, j'y retourne.

Après son départ, les chevaliers demandèrent timidement à leur maître, ce qu'il était résolu de faire.

— Retournez vers lui, dit-il le cœur en deuil; demandez-lui s'il serait décidé à affronter Bruhier.

— Volontiers, dit Ogier, quand la question lui fut transmise: aux conditions que j'ai dites je le ferai.

— Mais êtes-vous encore de force à en venir à bout, lui demanda-t-on.

— Je le crois, dit-il, en bâillant et en se détirant les bras; dans ce mouvement, il rencontra deux parois de sa prison et en fit reculer les pierres de deux doigts.

— Dieu, que t'ai-je fait? disait Charlemagne en se lamentant, après avoir entendu le rapport des chevaliers émerveillés. Maudite rigueur! je suis le sujet de mon serf, et il faut que je lui livre mon fils.

— Hélas! sire, dit Naymes, mieux vaut perdre une personne que cinq cent mille.

— Dites à Ogier que je ferai sa volonté, et que je lui livrerai Charlot, se résolut enfin à promettre Charlemagne.

— Est-ce conclu? dit Ogier en les voyant reparaître.

— Beau neveu, lui dit Naymes, vous êtes homme à vous acquitter d'une fois, mais vraiment vous donnez beaucoup de mal.

— Oh! répondit-il, si l'on n'eût eu besoin de moi, il se fût passé du temps avant qu'on me revînt visiter.

— Allons, vous avez votre demande, revenez devant l'Empereur.

— Mon cheval! mon épée! s'écria Ogier. Il me faut l'une et l'autre, à cette heure, puisque je vais marcher.

Un cheval lui fut amené; mais l'animal ploya dès qu'il fut monté dessus; il en descendit avec mépris.

— Où est Broiffort, mon bon cheval? c'est celui-là que je veux.

L'archevêque fut forcé de lui avouer que depuis sept ans le précieux coursier traînait le tombereau dans les chantiers de l'église de Reims.

Tel qu'il devait être réduit par ce long et ignoble métier, Ogier préféra le ravoir, plutôt que d'enfourcher quelque autre nouvelle monture.

Le vieux destrier reparut dès qu'on eut eu le temps de le ramener. Il était pelé et poussif.

N'importe; Ogier ne douta pas qu'il n'eût conservé à un degré supérieur, malgré cette décadence, les qualités qui en faisaient un serviteur unique. Du reste, il en fut reconnu tout d'abord, ce qui fut visible à ses sauts et à ses hennissements.

Quant à Courtain, elle avait été toujours précieusement gardée; on n'eut donc pas de peine à la restituer à son légitime propriétaire.

Le retour à Laon s'exécuta en toute célérité.

Le jour même où on y fut revenu, Ogier exigea l'exécution des promesses. Il n'y avait pas à tergiverser; Charlot lui fut remis, Dieu sait avec quelles larmes.

Les lamentations de la victime étaient plus navrantes que celles de son père.

— Las! mon Dieu! mon père! mon créateur! murmurait celui-ci avec égarement, toi qui créas les anges, les archanges, les plaça dans le paradis, et qui dut ensuite, pour les punir de leur désobéissance, les reléguer en enfer; toi qui créas notre premier père, qui tiras d'une de ses côtes la substance de sa compagne, et qui les plaças aussi dans le paradis, d'où ils sortirent par le péché, condamnés à une vie de peine; toi qui, pour réparer leur offense, envoyas ton fils, la seconde personne de la Trinité, pour prendre chair dans le sein de la vierge Marie; toi qui as accepté les mérites et les souffrances du Sauveur pour racheter nos maux; sa prédication de la sainte foi pendant trente-deux ans, la trahison de Judas pour trente deniers, la condamnation par Pilate, la flagellation, la crucifixion, le fiel et le vinaigre, le coup de lance de Longis, l'ensevelissement, la résurrection, la délivrance des âmes de l'enfer, l'ascension, la descente du Saint-Esprit; ô mon Dieu! comme je crois à toutes ces souffrances, à tous ces mérites, je te supplie d'amollir le cœur d'Ogier.

— Ah! duc Ogier, s'écriait de son côté Charlot, les regards troublés par les larmes et par les approches de la mort, au nom de Dieu qui pardonna sa mort sur l'arbre de la croix, pitié de mon offense! acceptez mon exil en place de ma mort! Je partirai si loin qu'on ne me reverra jamais en France sans votre congé.

— De mon chef, tu ne mangeras plus! répondit Ogier en le saisissant par les cheveux et en tirant son épée.

Il leva le bras et allait lui abattre la tête, malgré les supplications de tous les seigneurs présents; mais Dieu, qui ne voulait pas oublier Charlemagne, lui envoya un ange qui retint le coup d'Ogier et lui dit :

— Dieu te mande d'épargner le fils de Charlemagne, et d'aller combattre Bruhier. Il te sera en aide dans toutes tes entreprises.

Puis il s'envola en jetant une grande clarté dans la salle et disparut.

Ogier, obéissant aux volontés de l'Eternel, rengaîna son épée et embrassa Charlot.

On releva Charlemagne qui s'était évanoui; et quand on lui eut appris l'événement, il pleura de reconnaissance envers Dieu, et prit les mains d'Ogier en lui disant :

— Sire duc, je vous remercie.

— Remerciez le ciel, Sire, c'est lui qui a reconnu que tant de vertus qui se trouvent en vous ne permettaient pas que vous subissiez une si grande infortune.

A ces paroles tout le monde s'embrassa, en passant de la terreur à la joie la plus vive.

—

## CHAPITRE XX

Comment Ogier défit et tua Bruhier en combat singulier, et par suite débarrassa la chrétienté des Sarrasins. Comment il épousa la princesse Clarisse et devint roi d'Angleterre.



ruhier était toujours aux portes de la ville, réclamant avec mépris les dix chevaliers qui se faisaient tant attendre, et avec lesquels il avait offert de se mesurer.

Ogier, de son côté, était prêt à l'aller rencontrer. L'archevêque Turpin revêtit ses habits pontificaux et célébra la messe pour appeler la victoire sur les armes du champion de la chrétienté.

Celui-ci, après avoir déjeuné, sortit de la ville, armé et monté sur Broiffort. Bruhier, en le voyant venir, demanda à son écuyer :

— Quelles sont ses armoiries ?

— Sire, il porte d'argent à un aigle de gueule et un écu de sable.

Bruhier n'en entendit pas davantage. A l'annonce de ce blason qu'il avait gravé dans le cerveau, car c'était celui que son horoscope lui avait désigné comme lui devant être fatal, il tourna bride et alla se réfugier dans sa tente.

Là, il se ressouvint d'un onguent merveilleux dont habituellement il n'avait que faire (il y avait tant de disproportion entre sa colossale vigueur et celle du commun des chevaliers!), mais qui cette fois n'allait pas être de trop pour le préserver. Il le sortit du coffre où il le tenait enfermé, et l'emportant, il retourna sur le champ-clos, tandis que Justamont et Ysoré gagnaient les montagnes avec mille combattants, pour prendre Ogier si l'aventure tournait mal pour Bruhier.

Celui-ci reprenant son arrogance dit à Ogier qui l'avait attendu :

— Chevalier, tu es venu seul? tu n'as pas amené tes compagnons ?

— Pourquoi faire ? dit Ogier.

— Parce qu'il y a forte besogne à combattre un adversaire duquel tous les membres, sauf la tête, les abattît-on, se recolleraient à l'instant et sans difficulté.

— Allons, l'homme invulnérable, mets toujours ton heaume, parce qu'Ogier le Danois ne frappa jamais chevalier qui ne fût armé.

—Ne vas-tu pas te régler sur ce qu'eût fait Ogier le Danois, mon pauvre camarade? Cela te sied si peu que je ne daignerais pas reculer d'un pas à cause de toi.

Un échange de coups de lances suivit ce défi; les lances volèrent en éclats.

Ogier avait eu le temps d'examiner le cheval de Bruhier, nommé Bouchant; le sien étant déjà un peu cassé, non sans cause, il s'était dit : Bouchant sera mien.

Coup d'épée de Bruhier qui fendit d'un pied et demi l'écu d'Ogier; coup d'épée d'Ogier qui trancha à moitié l'épaule de Bruhier.

— Bruhier, as-tu senti quelle mouche t'a effleuré?

— Cela ! Ah! si tu ne fais pas plus fort, ce n'est rien.

Bruhier, en disant cela, mit la main à l'arçon de sa selle où pendait l'onguent, en prit un peu, en frotta sa plaie et guérit.

A ce raccommodement magique Ogier devint furieux, Courtain ne cessa plus de battre sur l'armure du Sarrasin; le feu en jaillit.

— Ah! par Mahom! s'écria Bruhier, c'est Ogier! c'est Ogier lui-même; je n'en doute plus!

— Attends! attends! ce n'est que le commencement. Je te dirai mon nom plus tard; mais tout de suite, je te laisse la vie si tu veux abjurer tes faux dieux!

— Pour prendre le tien, n'est-ce pas? Ce méchant larron qui se laissa pendre! Assez de folie! Abjure toi-même; je te donne la vie et te marie à ma sœur.

— Trêve de divagations à ton tour, répondit Ogier se donnant comme son antagoniste un instant de répit. — Dis-moi plutôt d'où te vient ton onguent ?

— C'est du baume dont Jésus-Christ fut oint quand on le mit au sépulcre; il faisait partie du trésor des Juifs, après la prise de Jérusalem par Vespasien et son fils Titus. Tous les Juifs furent mis à mort, sauf un nommé Joseph d'Abarimathie qui obtint sa grâce en échange de la révélation qu'il fournit des propriétés merveilleuses de ce baume, et de l'endroit où il était caché. Des mains de ces conquérants il passa dans celles du soudan de Babylone, et d'héritiers en héritiers c'est de lui que je le tiens par succession.

— Vois un peu, s'écria Ogier, ton baume procède de mon Dieu Jésus-Christ, et tu t'en aides contre lui pour effacer son saint nom!

— Allons, reprenons cette besogne, reprit Bruhier; si ton Dieu était le véritable, il ne me laisserait pas l'outrager; il entr'ouvrirait plutôt la terre sous mes pas.

— Le Seigneur est patient, Bruhier; il attend l'heure du repentir.

Mais les coups recommençaient : c'était le haubert et le hoqueton d'Ogier qui étaient fendus dans le dos, et laissaient une grande plaie s'ouvrir dans les chairs; c'était la joue de Bruhier qui tombait au tranchant de Courtain, et que son propriétaire rejoignait instantanément à l'aide de l'onguent.

Bruhier demanda un nouveau répit d'une heure; Ogier le lui accorda, et, dans cet intervalle, les deux champions se firent assaut de courtoisie.

Déjà, aux indications recueillies, Caraheu ne doutait plus que l'adversaire de son allié fût Ogier le Danois. Lui et Gloriande étaient grandement joyeux de savoir leur ami vivant. Pour Charlemagne, qui assistait à la lutte du haut d'une montagne, il était ravi que Bruhier eût enfin trouvé son pareil.

Justamont et Ysoré, de leur côté, en se rendant à leur embuscade, avaient rencontré le messager qui ramenait à Charlemagne la fille du roi d'Angleterre.

L'heure passée, les champions remontèrent en selle. Le premier coup de Bruhier tua Broiffort. Ogier, à terre, faillit être enlevé par son ennemi; mais il lui enfonça à point un couteau dans le flanc, le fit tomber à son tour, et, passant par-dessus, lui enleva son onguent sans mot dire, et en guérit ses blessures à l'instant.

Bruhier, furieux du rapt dont il ne tarda pas à s'apercevoir, s'emporta en reproches inconsidérés de trahison, et vint décharger un grand coup sur le côté gauche du Danois, dont c'était alors le tour de se toucher de la précieuse substance, pour qu'aussitôt il n'y parût plus. Et il hachait, et le colosse ripostait, en poussant des cris horribles à chaque entaille qu'il ne réparait plus dans sa chair.

Justamont, embusqué pour le venir secourir, eût facilement entendu ces cris, car ils allaient sans cesse en augmentant ; mais qu'avait-il à faire d'y prêter l'oreille ? Il était tout à l'occupation de chercher comment satisfaire sa concupiscence sur la jolie fille du roi d'Angleterre.

— Hélas ! Caraheu me l'avait bien dit, articula bientôt Bruhier, à bout d'efforts personnels et d'espoir de voir accourir à son aide ; il me l'avait bien dit, qu'une fois en France, je rencontrerais le vaillant des vaillants. Je me repens d'être venu, et je reconnais que force m'est de me rendre. Consentez, Ogier, que je reçoive le baptême, et, après cela, nous serons frères d'armes.

Ogier accueillit cette déclaration avec une joie loyale, et, croyant le combat terminé, rendit l'onguent à son adversaire vaincu. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt dans les doigts, qu'il s'écria :

— Je te ferai voir si tu es homme à me forcer de me rendre !

Et, d'un coup d'épée, il fit voler la moitié du heaume d'Ogier avec une telle force, que le débris fit vingt tours sur lui-même avant de tomber à terre. Quant au chevalier lui-même, il l'avait chargé sur ses épaules, et il l'eût emporté sur son cheval Bouchant sans une pierre contre laquelle il se heurta par hasard. Ils churent l'un et l'autre.

Ogier, le plus leste, fut le premier relevé : d'un grand coup de Courtain il détacha au félon la tête des épaules, et, le laissant étendu sur l'herbe, attrapa Bouchant et sauta dessus.

Mille païens se mirent à le poursuivre, et il tourna du côté du bois où étaient embusqués les gens de Justamont. Il rencontra Bérard, qui, s'étant laissé enlever la charmante Clarisse, l'héritière de l'infortuné Achar, courait demander du secours à Charlemagne pour la reprendre.

— Ne te mets pas en peine de la dame, lui dit Ogier : avec la grâce de Notre-Seigneur, je la garantirai bien tout seul.

L'autre n'en discontinua pas de courir à la ville, d'où il revint avec Thierry de Nanteuil et dix mille combattants.

Ogier survint sur Justamont comme il était en train, ivre d'une passion brutale, de lacérer les vêtements de sa prisonnière. La courageuse fille l'égratignait à beaux ongles. D'un coup de poing en plein visage, le Danois fit reculer Justamont à dix pas.

— Hélas ! sire, lui criaient de leur côté ses gens, prenez garde à votre vie : c'est le champion qui a occis Bruhier.

Le Sarrasin lâcha pied au plus vite avec toute sa suite.

La dame, confuse et s'étant raffublée tant bien que mal des lambeaux qui lui restaient sur le corps, suivit Ogier en le comblant de remercîments et en bénissant le Ciel, qui lui avait épargné le déshonneur.

Le duc Thierry de Nanteuil, qu'ils rencontrèrent, n'étant plus nécessaire à la délivrance de la jeune princesse, poussait pour rejoindre les païens. Charlemagne, qu'ils rencontrèrent un peu plus loin, se portait dans la même direction. Ogier rendit à Bérard la garde de Clarisse, et suivit ses compagnons d'armes.

Ce mouvement fut d'un effet décisif sur l'ennemi. Justamont abandonna ses gens ; Ysoré prit le commandement à sa place pendant quelques instants ; puis, sur l'avis même de Caraheu, ne trouva rien de plus sage que d'imiter son oncle en mettant du pays entre les chrétiens et lui.

Pour Caraheu, Ogier et lui se reconnurent dans la bagarre. Ils s'embrassèrent, et se sollicitèrent réciproquement de rester l'un près de l'autre, mais sans résultat : la différence de foi rendait cette réunion impossible des deux côtés.

Les deux vaillants amis se quittèrent donc de nouveau. Rentré à son camp, Caraheu eut la générosité de renvoyer à Charlemagne deux prisonniers considérables, sans exiger d'eux denier ni maille de rançon. Il le fit à la considération de son cher Danois, et, en les congédiant, lui et sa dame Gloriande les chargèrent de mille nouvelles paroles du cœur pour cet objet commun de leur affection.

Le lendemain, les païens avaient disparu. Toute la contrée chantait sa délivrance.

Charlemagne, trouvant enfin le temps de s'occuper d'intérêts plus doux que la terrible défense de son royaume et la dispersion des barbares, maria la princesse Clarisse au noble Ogier.

Les deux époux quittèrent la France, allèrent prendre possession de leur royaume d'Angleterre, et emmenèrent avec eux Bérard, à qui ils avaient de l'obligation de ce qu'il avait fait tout son possible pour écarter les outrages auxquels est trop souvent en butte la faiblesse jointe à la beauté.

## CHAPITRE XXI

**Comment Ogier faillit périr par la trahison de Bérard ; comment il fut sauvé par son neveu Gautier, lequel ensuite défit et tua ledit Bérard en combat juridique.**

Arrivé en Angleterre, Ogier songea au voyage en Danemark. Effectivement, il s'apprêta à le faire, aussitôt qu'il eut nommé un régent pour le premier pays. Ce régent n'était autre que Bérard lui-même, lequel n'eut pas plutôt été investi de cette dignité éminente, qu'il en rêva traîtreusement une plus éminente encore par la mort de son protecteur.

Ogier, ayant pris congé de sa femme, était parti de Londres, par grande simplesse, à huit chevaux seulement. Méry, neveu de Bérard, servait de guide. Au coin d'un bois, cent hommes apostés, et sûrs qu'on leur amènerait leur roi comme à la bou-

cherie, fondirent sur lui, et, malgré sa défense, qui ne pouvait être bien sérieuse, à cause d'abord du nombre à repousser, et ensuite de l'ajustement qu'il portait et qui n'était rien moins qu'un ajustement de guerre, ils le jetèrent à terre, le blessèrent à plusieurs endroits, et l'eussent tué sans la permission de notre Sauveur, qui jamais ne fait défaut à ses serviteurs et qui voulut qu'en ce moment arrivât un secours inopiné. Voici ce que c'était.

Guyon, frère d'Ogier, résidait en Danemark; il avait un fils nommé Gautier. Ayant appris qu'Ogier s'était appointé avec Charlemagne, et qu'il était devenu roi d'Angleterre par son mariage avec Clarisse, il avait jugé à propos d'envoyer son fils à la cour de son frère pour le servir gentiment, assuré qu'Ogier n'aurait point faute de le faire devenir un des bons chevaliers de par delà la mer. Le jeune homme était parti, accompagné de quatre fermes écuyers, et c'était lui qui, près du terme de son voyage et longeant la lisière d'un bois, survenait à l'endroit et au moment où l'on allait égorger son oncle.

— Faux chiens enragés, que faites-vous? s'écria-t-il.

Et de ses coups, et de ceux de ses quatre écuyers, il fit jonchée des assassins; Méry seul se sauva.

— Comment allez-vous, chevalier? Dieu vous donne bonne vie! dit-il aussitôt après et courant au blessé.

— Je vais bien, chevalier; je vous remercie, répondit Ogier. Je reconnaîtrai le service que vous venez de me rendre; j'ai pouvoir pour cela, étant Ogier, roi d'Angleterre et duc de Danemark.

— Ah! mon oncle! fit, à cette révélation inattendue, le jeune homme surpris.

Il sauta à terre et ouvrit les bras :

— Dieu m'a tant fait heureux que de me donner cette rencontre!

— Beau neveu, soyez le bienvenu, vous et vos quatre écuyers! Vous n'auriez su venir mieux à point. Or çà! prenez cet onguent (c'était celui de Bruhier, et oignez-en mes plaies.

Le jeune homme obéit, et incontinent Ogier fut guéri.

Puis, voyant l'ébahissement où un si prodigieux résultat plongeait son neveu, il lui fit cadeau du reste du médicament magique.

Tous ensemble prirent le chemin du port de mer le plus voisin, et une heureuse traversée les conduisit en Danemark, où ils furent reçus triomphalement. Ogier, déjà possesseur de l'Angleterre, abandonna ses Etats héréditaires à son frère Guyon, qui lui en eut une gratitude infinie.

Durant ce séjour en Danemark, l'auteur d'exploits déjà si nombreux eut une apparition céleste : un ange lui apparut durant son sommeil, et, au nom de Dieu, lui ordonna de partir seul pour la cité d'Acre, où le roi Jean était assiégé par Justamont; il lui enjoignit de prendre bataille contre ledit Justamont, de le vaincre et de se faire couronner roi du pays. Ogier se disposa à obéir.

Pour Bérard, qui avait machiné la mort de son roi pour lui prendre sa femme et sa couronne, instruit par Méry de la mauvaise issue de l'entreprise, il lui commanda le secret et n'en alla pas moins trouver la reine et lui conta qu'Ogier était mort. Clarisse le savait déjà sujet à caution.

— Ah! Bérard, lui dit-elle, ce n'est ni le premier mensonge ni la première trahison dont je vous soupçonne, mais je vous avertis que je saurai la vérité.

— Quoi qu'il en soit, madame, l'empereur Charlemagne vous mande pour vous donner un nouveau mari.

Pour s'assurer de l'appui de ce côté, il avait tiré du trésor d'Angleterre la charge de huit chevaux, et l'avait fait parvenir à la cour de France.

La reine elle-même dut bientôt se résoudre à le suivre à Paris, et de là en Allemagne, où une nouvelle expédition forçait Charlemagne de se rendre. Mais elle avait secrètement envoyé un messager en Danemark, pour vérifier l'exactitude des dires du régent. Ce messager, nommé Girard, trouva Ogier, que l'ordre de Dieu empêchait de se détourner d'Acre, mais qui envoya son neveu Gautier vers la reine.

Le jeune homme arriva à la cour de Charlemagne, un certain jeudi où, après maintes résistances et délais provenant de la dame Clarisse, il avait été décrété par l'Empereur qu'elle épousât Bérard sur-le-champ. Les préparatifs en étaient commencés.

Plein d'impatience, et s'ouvrant le chemin à travers les valets, en menaçant de son épée quiconque lui barrait le passage, il arriva dans la salle du festin, comme tout le monde était assis.

Il demanda à un écuyer quelle était cette dame si belle qu'il apercevait. On lui répondit que c'était la reine d'Angleterre. Il resta un moment à admirer son beau maintien, sa contenance, où rivalisaient la grâce et l'honnêteté. Puis, pour avoir lieu d'approcher de la personne de Charlemagne, il prit un entremets de paon qu'on lui apportait, et lui faisant très honorablement la révérence, il le posa devant son assiette.

— Qui est ce jeune chevalier? demanda l'Empereur : par ma foi, je n'en ai point encore connu de plus beau et de plus avenant.

— Sire, répondit le jeune homme, je suis Gautier et vais me faire connaître d'ici un moment.

Et, se tournant vers Clarisse :

— Madame, dit-il, je vous salue de la part de votre ami Ogier, qui vous envoie cette pierre enchâssée dans un anneau, afin que vous sachiez bien que je viens envoyé par lui.

Bérard, à ce contre-temps, tira un couteau et faillit le plonger dans le ventre du jeune chevalier. Mais celui-ci, fort et adroit, esquiva le coup et se retira aussitôt pour revenir armé et escorté de ses gens qu'il avait laissés dans une hôtellerie.

Comme, à son retour, il rencontra une énergique résistance, fomentée par Bérard, il eut l'imprudence de frapper de droite et de gauche, ce qui le mit dans un vilain cas et faillit l'envoyer à la potence, sans qu'il eût eu le temps de s'expliquer. A la fin, grâce à son lignage, qui, en tout ce qu'il comptait de représentants à la cour, s'interposa; grâce à sa propre fermeté, grâce aussi à la pâleur livide de Bérard, qui décela le mauvais état de sa conscience, dès qu'il prévit que tout allait s'éclaircir, le bouillant Gautier put raconter toutes les traîtreuses machinations du régent d'Angleterre. L'é-

preuve des armes fut prononcée, et le jour pris pour le combat en champ-clos de Gautier de Danemark contre Bérard, accusé d'imposture et d'assassinat.

La passe fut courte et brillante : Naymes, en voyant s'escrimer son jeune parent, dit avec orgueil :

—Bon sang ne peut mentir; voyez déjà la prouesse de cet enfant !

D'un formidable coup, dans le fort de l'engagement, il atteignit si gravement Bérard, et lui fit pousser un tel cri, que ce fut horreur de l'ouïr.

— Or çà, maître ! lui cria-t-il, que dit le cœur ?

— Ah ! mon ami, je me rends à vous ; et, je l'avoue, votre oncle n'est pas mort; mais, par pitié ! ne souffrez pas que mon corps soit pendu, intercédez afin que plutôt on me fasse mourir en prison.

Mais malgré le jeune homme, qui accorda et fournit son intercession, afin d'obtenir cette commutation de la peine du coupable, Charlemagne s'écria :

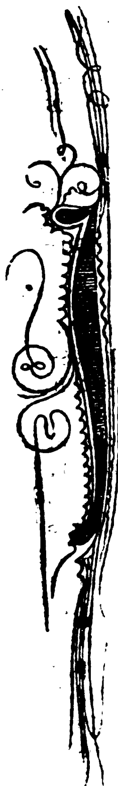
— Ah ! par ma foi ! tout l'avoir du royaume ne vous en garantirait pas.

Et, effectivement, il fut conduit aux fourches, attaché à la queue de son cheval, pendu et étranglé.

La faveur de Gautier à la cour de France et près de la reine Clarisse fut la conséquence de l'exploit par lequel il avait signalé sa venue.

## CHAPITRE XXII

**Comme Ogier, parti au delà des mers par le commandement de Dieu, devint roi de la ville d'Acre, après en avoir chassé les Sarrasins ; de la haine des Templiers contre lui et de leurs machinations pour se défaire de sa personne.**



Il y avait longtemps qu'Ogier était arrivé à Acre, au delà des mers. L'accueil qu'il y avait reçu n'avait guère été proportionné à ses mérites : à la première porte où il s'était arrêté, monté sur Bouchant, on la lui avait fermée au nez ; à la seconde, un valet lui avait dit :

— Holà ho ! n'entrez pas céans ; nous n'avons que faire en notre maison de baffreurs de votre espèce ; il ne nous en vient que trop tous les jours. Allez chez les Templiers : c'est leur affaire de vous recevoir.

Chez les Templiers, il avait dit :

— Logez-moi, je vous prie !

— Par ma foi ! lui avait-on répondu, vous n'êtes pas l'homme qu'il nous faut. Vous dépenseriez plus en un jour que vous ne sauriez gagner en quinze.

Ce ne fut qu'à la porte d'une vieille femme qu'il rencontra enfin l'hospitalité.

— Regardez, monseigneur, lui dit-elle, s'il y a rien céans qui vous plaise, et ne l'épargnez pas.

La bonne femme avait quatre enfants qui, tous les jours, allaient quérir leur vie et la sienne à la porte des riches. Tout de suite elle se mit à cuire trois lardons pour donner à manger au chevalier.

Le soir, quand ses enfants rentrèrent, le premier lui dit :

— Ma foi ; ma mère, nous n'avons pu trouver en ville ni pain ni viande. Justamont a tout détruit, et l'on n'ose plus apporter de vivres.

— Ah ! dit la mère, qu'allons-nous faire de notre hôte le soldat qui n'a ni croix ni pile ?

— Il a des objets de valeur dans son équipement, dit le fils, qui se nommait Garnier ; dites-lui de m'en confier quelques-uns que je porterai en gage ; s'il nous vient quelque chose, demain nous le dégagerons.

— Tu es un bon garçon, lui dit Ogier ; prends ces deux boucles d'argent doré de mon écu, porte-les au tavernier et dis-lui qu'il en ait bien soin.

— N'en prenez souci, lui dit Garnier.

En échange des boucles, ils eurent bonne provision de pain, chair et vin, dont Ogier fit manger la meilleure part à la bonne femme et à ses enfants. Quand ils furent bien repus, ils s'endormirent. Ogier lui-même, après avoir été visiter Bouchant, qui avait de la bonne herbe fraîche jusqu'au ventre, s'étendit sur de la paille bien nette, le long d'un feu clair, et s'endormit.

Le lendemain, le saccage des païens avait atteint une abbaye, dont un moine passa du côté où demeurait la vieille femme, et dit à Ogier en l'apercevant :

— Devriez-vous être ici, vous qui êtes si fort !

La bonne femme, voyant le chevalier embarrassé de ravoir toutes les pièces de son armure pour partir au plus vite, courut chez l'hôtelier demander les boucles de l'écu, en laissant son fils en place pour nantissement ; et il fut convenu que, si le chevalier mourait sans s'acquitter, Garnier resterait en service un an pour indemniser de la somme dépensée la veille.

Ogier partit le cœur rempli de reconnaissance pour le dévouement de ces humbles gens.

Sa première rencontre fut avec le roi Cormorant, qui emmenait quinze moines enchaînés, lesquels avaient été capturés tandis qu'ils essayaient de sauver le trésor de l'abbaye. De sa vaillante lance il manœuvra si bien, qu'il perça d'outre en outre le roi Cormorant, fit chair à pâté de cent hommes de sa suite, délivra les moines, les ramena dans Acre chez sa vieille hôtesse, leur y fit payer sa dépense de la veille, et de plus, pour le jour même, un festin où furent convoqués à cri et à ban tous ceux qui avaient faim dans la ville.

Le roi Jean d'Acre, averti de cette merveille, se transporta tout de suite dans la pauvre demeure pour admirer l'homme surprenant que le Ciel envoyait.

— Soyez le bienvenu, sire, lui dit simplement Ogier. Votre noble seigneurie daignerait-elle prendre un peu de récréation céans ?

— Oui da ! lui dit le roi, mais je voudrais bien savoir, s'il vous convenait de me le dire, d'où vous venez et quel est votre nom ?

Ogier satisfit à cette demande, et, sûr que ses invités ne manqueraient de rien, consentit à aller lui-même dîner au palais avec son royal visiteur. Toutefois, il voulut emmener avec lui son hôtesse, et Garnier, le fils de la digne femme.

Celle-ci, en recevant un tel honneur, disait à son fils :

— O mon enfant, continuons à nous tenir simple-

ment, comme devant, doux et obéissants envers chacun.

Mais Garnier répondit :

— Eh quoi ! puisque tel bien nous advient, j'entends ne plus me régler dorénavant que sur la manière d'être des grands.

Vers le soir, quand la fête du palais et l'intime connaissance du roi et d'Ogier eurent suivi amplement leur cours, eux et les principaux personnages d'Acre allèrent contempler la fin de la fête populaire due à la volonté d'Ogier : le peuple dormait sur la verdure, plus satisfait, plus en liesse qu'il n'avait jamais été depuis la fondation d'Acre. Les moines payèrent les frais de ces réjouissances, mais Ogier ne leur garda pas une obole de leur butin, car il tenait à rendre à l'Eglise ce qui était à Dieu.

Déjà, chez Justamont, la nouvelle était parvenue, par quelque échappé du carnage du matin, qu'un effroyable dépêcheur d'hommes était survenu parmi les chrétiens :

— Par Mahom ! dit-il, ne serait-ce pas Ogier qui nous tomberait sur les bras ?

— Y pensez-vous ! dit Ysoré : Ogier venir de si loin pour chercher aventure ! Je crois plutôt que nos gens vous ont fait ce conte pour s'excuser d'avoir manqué de cœur.

— Si ce n'est lui, dit Justamont, c'est le diable !

Pour en avoir le cœur net, il se présentait le lendemain aux portes d'Acre, menaçant de livrer l'assaut immédiat de la ville, si l'on ne préférait lui envoyer de suite quinze ou vingt combattants pour vider la querelle avec lui :

— Messager, dit Ogier à celui qui venait en prévenir le roi Jean, va dire à Justamont qu'il ne s'en présentera pas vingt, mais un seul, et que ce seul-là lui donnera assez à faire.

Il ne prit que le temps de s'armer, et, en faisant le signe de la croix, il fit ouvrir les portes et rejoignit son adversaire, qui le reconnut ; la chose était aisée : il montait Bouchant, trophée de sa victoire sur Bruhier, et toujours il portait son terrible blason d'argent à un aigle de gueule avec un écu de sable, qui avait été déjà si souvent de sinistre présage aux sectaires de Mahom. Le combat fut acharné entre les deux champions, surtout à partir du moment où, après la rupture des lances et l'échange de coups d'épée formidables, il se transforma en lutte corps à corps où le chrétien et le barbare, s'entrelaçant comme deux serpents, cherchèrent mutuellement à s'insinuer la dague meurtrière dans les flancs. Ogier y mit terme en se dégageant, en ressaisant usage de son épée, dont il abattit le bras et l'épaule de Justamont. La rage était passée, d'ailleurs, des hommes aux chevaux : Bouchant à grandes ruades creva le cœur et le ventre de l'autre cheval, dont, presque au même moment, le maître tombait décapité.

Mais il n'était pas encore l'heure de se reposer ; les trois rois païens survivants, Ysoré, Murgalant et Moysant, s'avançaient pour venger la mort de leur premier chef suivis de toutes leurs forces. Ogier et le roi Jean ne prirent que le temps de s'embrasser et de se féliciter de la première victoire, et coururent ordonner une bataille générale. Les deux armées ne tardèrent point à être aux prises.

Ce fut au fort de cette bataille que le roi Jean trouva la mort sous les coups de Murgalant. Ce fut une perte qu'Ogier vengea d'une manière éclatante en capturant le soudan Moradin, en enlevant l'enseigne des païens, en tuant celui qui la portait et en contraignant l'ennemi à une retraite désordonnée.

Les deux armées consacrèrent le jour suivant, chacune de leur côté, à rendre les devoirs à Justamont et à Jean d'Acre.

L'opinion unanime parmi les chrétiens, fut en peu d'instants que, la royauté, qui était élective, devenant vacante par la mort de ce dernier, il fallait la déférer à Ogier ; ce qui fut fait.

Et quand on la lui remit, un chevalier lui dit :

— Ah ! Sire, ce n'est pas un royaume, c'est le monde que vous devriez gouverner.

— Merci, mes amis, répondit Ogier, et puisque vous me remettez la puissance royale, j'en vais faire usage sur-le-champ en nommant mes officiers. Je nomme au poste de chambellan, Garnier, le fils de ma vieille hôtesse.

A partir de ce premier moment, les Templiers conspirèrent contre Ogier pour deux causes :

La première, qu'à leur détriment il appelait aux premières charges, de pauvres paysans ;

L'autre, qu'ils le soupçonnaient de vouloir vider les coffres de l'Etat pour en envoyer le contenu en France.

Le sultan Moradin comparut ensuite devant le nouveau roi qui, d'abord sous les menaces de la mort, voulut le décider à recevoir le baptême. Mais le Sarrasin demeurant intrépide dans sa foi et n'offrant qu'une rançon en échange de sa délivrance, Ogier jugea plus à propos de ne pas l'accepter et de lui offrir ou plutôt de lui rendre la liberté contre l'engagement de faire retirer les forces païennes qui étaient devant Acre.

Cette précieuse transaction, qui rendait la paix au pays déchiré depuis longtemps par l'invasion, fut acceptée et exécutée : le roi Moysant de Musque se retira à Babylone, et Murgalant et Ysoré retournèrent à Jérusalem. Le royaume ainsi pacifié, Ogier put prendre un loisir que nombre de ses ingrats sujets étaient tentés de tourner à reproche ; les Templiers surtout qui épiaient toutes ses actions et le surprirent un soir dans un verger, assis parmi les douces herbes, les fleurs, les fruits, et, dans cette solitude, déchargeant son cœur à haute voix, des regrets de la patrie, de la noble lignée de Danemark, de dame Clarisse, sa femme, de Charlemagne et de tous les intérêts d'affection ou de vengeance (Bérard entre autres), qu'il avait laissés par delà les mers.

— Mais ce ribaud, dit un Templier, j'en suis certain aux paroles qui lui échappent ; c'est lui qui tua mon cousin devant Châteaufort !...

— Moi le mien !

— Moi mon oncle !

— Ecoutez, messeigneurs, voici mon opinion : qu'elle soit tenue secrète et elle nous mènera à nous partager la régence de ce royaume. Décidons-le à faire un pèlerinage au Saint-Sépulcre, sans appareil, sans pompe, secrètement, comme un humble chrétien ; dans cet état, il nous sera aisé de le faire attendre à un point de sa navigation, où il sera saisi et vendu comme esclave sur la côte d'Afrique,

et ensuite, au besoin, livré à Ysoré qui se vengera sur lui de la mort de ses parents Bruhier et Justamont. Quoi qu'il en soit, il mourra sans jamais revenir par deçà. Nous renverserons Garnier, prendrons ses trésors et demeurerons seigneurs et gouverneurs de tout ce qui est ici.

— Il n'est pas possible en ce monde de dire mieux! convinrent tous les autres.

Le point à mettre Ogier pour faire réussir ce dessein ne fut que trop bien atteint.

## CHAPITRE XXIII

Comment Ogier, après avoir rétabli la paix dans son royaume, partit en pèlerinage au Saint-Sépulcre; comment il eut connaissance de la trahison des Templiers; des aventures qui en furent la suite.

Le pauvre chevalier prit volontiers la résolution de ne pas remettre un pèlerinage qu'il avait toujours eu l'intention de faire, et, les agents de la trahison apostés où il fallait, il partit un matin à petit bruit pour aller tomber dans leurs mains.

Il est bien vrai que quelque mesure que prennent les méchants, toutes choses sont dans la main de Dieu et n'en sortent qu'à sa volonté. De l'entreprise des Templiers, voici ce qu'il arriva:

A peine après une journée de navigation, Ogier eut une mer effroyable; après une violente tempête semée de terribles incidents, son vaisseau alla se broyer contre de grands rochers; les gens qu'il avait avec lui se noyèrent et seul il surnagea et put sauter dans un brigantin qui se trouvait de ce côté et qu'il put atteindre. Non moins empêché qu'avant, car, sur sa nouvelle embarcation, il ne savait de quel côté gouverner, il attendit le jour et enfin aperçut au loin des pêcheurs qu'il appela et dont il fut recueilli. Ces braves gens, l'ayant ramené parmi eux, découvrirent, parmi différents objets qui flottaient sur les flots, des lettres qu'ils repêchèrent et remirent à Ogier: ces lettres étaient précisément des instructions des Templiers pour l'accomplissement de la trahison, pendant la traversée. Un des gens de l'équipage qui en était porteur venait de les perdre en se noyant.

— Hélas! s'écria Ogier, en reconnaissant toute la perfidie, j'ai bien failli tomber, sans m'en douter, entre les mains d'Ysoré!... A cette heure suis-je plus en sûreté?...

Il demanda qui était souverain du pays où le jetait la tempête, on lui répondit que c'était le sultan Moradin.

Il demanda encore s'il n'avait point de guerre qui l'occupât en ce moment.

— Point de guerre! réplique l'un des pêcheurs: mais la plus cruelle, au contraire, la plus forte que nous ayons eue depuis bien longtemps. C'est contre le roi Moysant de Musque qui a refusé sa fille à notre sultan.

Ogier, entendant cela, s'avisa d'un subterfuge, qui était de se noircir les mains, les bras et le visage, et de dire, quand il serait arrivé à Babylone, qu'il venait de Maurienne.

Rien qu'à sa voix, quand il fut parvenu dans cette grande ville, on le reconnut pour un puissant chevalier, et il eut accès auprès du sultan Moradin près duquel il retrouva son cher Caraheu. Il débita sa petite fable avec assurance, ajoutant qu'il avait fait naufrage en venant au secours du noble sultan.

— Or çà, demanda Moradin, comment vous appelle-t-on en Maurienne?

— Par la foi que je dois à Mahom, on me nomme le vieux chevalier Morian.

— Chevalier, je suis fort affligé que ce soit à cause de moi que vous soit arrivé ce dommage; pour le réparer, j'entends vous donner à ma cour l'office que vous voudrez.

— Eh bien! dit Ogier, donnez-moi la garde de vos prisonniers, c'est l'office que je vous demande.

Il l'obtint, et, tout de suite, les clefs lui furent remises et il courut aux prisons où il trouva des gens qu'il connaissait bien, c'étaient des chrétiens: l'un Girard de Roussillon, son oncle, les autres plus ou moins de sa parenté; il s'en fit tout bas reconnaître, malgré sa couleur, et leur raconta ses aventures. On pense qu'il en fit garde fort douce; il les fit souper de mets recherchés et veilla à ce qu'ils eussent un bon repos la nuit, puis il les quitta en leur recommandant la discrétion.

Ogier allait avoir de plus rudes travaux que d'adoucir la captivité de ses proches: la guerre, après avoir été portée par Moradin sur le territoire de Moysant, allait implacable venir relancer l'agresseur jusque sous les murs de sa capitale. Vingt-cinq rois païens se préparaient à marcher sur Babylone. Trois cent mille hommes s'embarquaient sous leurs ordres. Quand Moradin apprit ces nouvelles, il décréta que Caraheu, comme l'allié qui lui inspirait le plus de confiance, porterait sa bannière. Quant à Ogier, il demanda à genoux un bon cheval, promettant que si on le lui accordait, il se chargeait de ramener prisonnier, ou de mettre à mort l'homme qu'on lui désignerait comme le plus vaillant de l'armée de Moysant.

Cette séduisante promesse fit ouvrir l'oreille au sultan qui dit:

— Quel cheval lui donnerais-je bien? J'en ai un qui fut nourri au désert de Béliant et tua trente hommes avant de se laisser prendre...

Toutefois, l'offre s'arrêtait en chemin; Moradin réfléchissait qu'il n'était pas sage d'abandonner une merveille chevaline à un inconnu, encore qu'il fût d'excellente apparence.

— Toute réflexion faite, ajouta-t-il, cherchez-en quelqu'autre par toutes les écuries de la ville, le meilleur qui se puisse rencontrer.

Mais on sait ce qu'était pour Ogier le choix d'un nouveau cheval; autant il en essayait, autant il en ployait sous lui, les reins rompus.

Le soir, après une journée consacrée en recherches infructueuses, il se trouvait seul, ou du moins le croyait être; il comptait pour rien un esclave qui simulait un profond sommeil. — Il maudissait Bruhier d'avoir tué Broiffort et les Templiers de lui avoir volé Bouchant. — Ces imprécations, accompagnées de plaintes caractéristiques, ne laissèrent point de doute à l'esclave qu'elles ne fussent prononcées par un chrétien, et quel chrétien! Ogier le Danois! le fléau de la race sarrasine! Il alla prévenir le sultan de sa découverte: Moradin lui défendit bien d'en parler à personne, et ne ba-

lança plus à prêter au faux Maurien son cheval sans pareil nommé Marchevalée.

— Vous aurez aussi mes armures, lui dit-il quand il le revit; ce sont les meilleures qu'ouvrier forgea jamais, et je veux qu'il en soit ainsi parce que vous me semblez un fort et puissant chevalier.

Il était de la destinée d'Ogier de prendre le premier rang partout où il se trouvait. Les troupes de Moysant ayant débarqué dans la nuit, prêtes à mettre le siége devant Babylone, après le refus tremblant des principaux officiers de Moradin de se rendre chez l'ennemi pour porter le cartel d'usage au début d'une campagne, ce fut Ogier qui se chargea de cette périlleuse mission.

Il partit sur Marchevalée, et ce fut un spectacle curieux de voir l'animal regimber, sauter si haut que personne ne pouvait le tenir, puis, subitement pris court par le chevalier, se laisser enfourcher bon gré malgré, et prendre forcément une allure paisible.

En le voyant faire, Caraheu laissa échapper :

— Je n'aurais cru qu'Ogier le Danois capable de ce tour de force, et n'était la différence de couleur, je jurerais que c'est lui.

Il s'en tint là d'une supposition faite en l'air et qui lui faisait toucher la vérité du doigt.

On supposerait à tort, cependant, que ce qu'Ogier montrait déjà et promettait de vaillance lui assurât une bienveillance sincère de l'entourage dans lequel il se trouvait tombé. Moradin voulait bien se servir de lui pour mener ses affaires à heureuse conclusion, mais si l'on veut savoir quelle récompense il lui réservait en secret, c'était une bonne détention parmi les bêtes venimeuses pour le punir d'être venu, lui chrétien, se mêler aux affaires des enfants de Mahomet, et l'alternative, à la Saint Jean-Baptiste prochaine, d'avoir à changer de religion ou bien de mourir percé de traits.

Ogier, qui ne s'en doutait guère, alla s'acquitter de son message près de Moysant, qu'il trouva entouré de plusieurs seigneurs, et entre autres de l'Angoulaffre et de Babillant, tous deux frères du défunt Bruhier, et géants comme lui.

Le défi fut fait et accepté dans les règles, mais quand Ogier voulut partir, il ne se trouva plus maître d'emmener Marchevalée, que Moysant savait à Moradin, et qu'il ne voulait pas lui rendre.

Ogier, pour tenir en bride les diverses convoitises qui s'éveillaient en présence de la monture sans pareille, proposa qu'elle fût le prix du combat que livrerait contre lui le champion qui voudrait s'y risquer. L'Angoulaffre s'offrit et fut accepté. Moyennant cet arrangement, et Marchevalée restant en gage de sa parole, Ogier put retourner à Babylone pour s'équiper et revenir ensuite tenir contre le prétendant à l'incomparable coursier.

Les choses s'accomplirent comme il avait été convenu, et le combat eut lieu en face de la tour de Babel, dans laquelle les spectateurs s'étaient renfermés pour bien voir. Personne du reste ne devait approcher des champions à une portée de trait d'arbalète.

Le combat fut terrible, plein d'emportement, mais si rapide que ce serait peine inutile de le vouloir décrire.

Qu'il suffise de dire qu'après des efforts désespérés de l'Angoulaffre pour se défendre, et en dépit de la mauvaise foi des gens de Moysant qui voulurent le délivrer, Ogier le chargea sur son dos et l'emporta au galop ailé de Marchevalée.

— Ne vous l'avais-je point dit, Sire, dit-il en s'adressant à Moradin et en lui offrant sa capture; il n'y avait qu'à me confier un bon cheval pour que sûrement je ramenasse mort ou vif le plus redoutable de vos adversaires.

Le soudan le remercia.

— Vieux chevalier Maurien, accordez-moi de venir dîner aujourd'hui avec moi, lui dit Caraheu en continuant toujours à étudier son visage avec curiosité.

Ogier accepta; puis, n'ayant plus autre chose à faire, il alla passer le reste de la journée avec ses prisonniers, ou mieux ses amis, leur raconta sa dernière prouesse et fit avec eux des projets d'une délivrance commune qui devait avoir pour point de départ une large et soudaine déconfiture des païens.

Tandis que les chrétiens traitaient cette matière entre eux, Moradin en traitait une non moins intéressante avec l'Angoulaffre qu'il avait fait monter près de lui pour l'entretenir à part.

— Or çà, lui dit-il, qui supposez-vous que soit le chevalier qui vous a vaincu.

— Je ne sais, répondit l'Angoulaffre, je n'en ai jamais vu de pareil. Il est dommage qu'un tel homme n'ait pas de royaume à gouverner.

— Ah! vous ne sauriez penser qui c'est, allez! Je vous le dirai si vous voulez me promettre de m'en garder le secret.

— Par Dieu Jupiter, je vous le promets!

— Eh bien! par nos dieux, ce n'est pas un Sarrasin. Vous souvient-il qui a tué votre frère Bruhier devant Laon? Qui a tué votre frère Justamont devant Acre?...

— C'est Ogier le Danois! s'écria l'Angoulaffre en changeant de couleur. Ogier! la désolation de ma famille!... Ah! soudan! au nom de notre commune religion, vous faites mal de ne l'avoir pas déjà fait pendre plutôt que de vous en servir comme d'auxiliaire.

— Eh! noble roi, vous ne seriez pas ici sans lui, répondit finement Moradin. Je ne vous redoutais pas moins qu'un grand diable, et je vous tiens. Patience! notre homme me sert. Vienne la prochaine Saint-Jean, je n'en aurai plus que faire, je le plante à un pilori et le livre au bon plaisir de nos gens. Quant à vous, quittez le roi Moysant; je vous laisse aller dans votre pays.

— Ah! plutôt mourir que de manquer à ma promesse envers Moysant; seulement, gardez-moi prisonnier jusqu'à la fin de la guerre, je ne pourrai rien faire contre vous, et, je le présume, Moysant resté seul ne poussera pas bien loin sa campagne.

Moradin fut satisfait de cette conclusion.

Ogier était assis à la table de Caraheu qui en était si occupé qu'il ne pouvait détacher les yeux de dessus lui. N'y pouvant plus tenir :

— Vieux chevalier, lui dit-il, je ne suis pas maître d'une fantaisie qui me passe par l'esprit toutes les fois que je vous regarde; malgré la couleur différente, malgré de nombreuses impossibilités que je ne me dissimule pas, il me semble reconnaître en

vous un chevalier chrétien que j'ai connu autrefois en France et nommé Ogier le Danois.

Ogier se prit à sourire et lui dit :

— Roi Caraheu, vous n'avez pas mal deviné, c'est moi-même.

Surprise douloureuse de Caraheu, car il entrevoyait bien des peines; embrassements, confidences, on comprend qu'il y eut de tout cela et largement. Il faudrait, pour rapporter tout ce qu'ils se dirent seul à seul dans une longue soirée, remonter haut dans ce récit et reprendre un à un le grand nombre des événements qui y sont consignés.

## CHAPITRE XXIV

Comment Ogier vainquit Moysant et défit son armée; comment il fut récompensé par la trahison et enfermé dans la tour de Babel; comment Caraheu, prenant sa défense, eut à prendre garde pour lui-même, et comment Guyon de Danemark tomba dans une grande infortune en voulant également s'occuper du salut d'Ogier.

Quand vint le jour, les deux armées des soudans rivaux étaient en présence; les cors, les tambours, les trompettes, les buccines déchiraient l'air à qui mieux mieux. Il y eut bientôt un formidable gâchis d'hommes de toutes sortes, gens de trait, gens de pied et nobles gens. Une des plus sensibles et des premières pertes fut celle d'un jeune homme, neveu du soudan de Babylone et ayant nom Soradin.

Les chevaux commencèrent à avoir des morts jusqu'au poitrail.

A l'égard de la contenance d'Ogier, un mot de l'Angoulaffre, qui suivait la bataille du haut d'une tour, la peint exactement.

— Regardez ce chevalier, il a plus l'air d'un diable que d'un homme; il a passé les mers, je crois, pour détruire le dernier d'entre nous.

Tout faiblissait dans le parti de Moysant, jusqu'à lui-même. Il songea à la retraite, mais il avait compté sans Ogier, qui ne voulait pas souffrir qu'il l'effectuât. Le Danois lui cassa son heaume, fit jaillir le sang, le précipita à terre tout étourdi et l'eût tué, si le malheureux, vaincu et défaillant, n'eût crié :

— Sarrasin, cesse à cette heure; je me rends.

Ogier revint devant Moradin et lui présenta sa nouvelle conquête.

Cet incident fit tourner peu à peu la fin de l'engagement général en véritable déroute pour les envahisseurs; il fuyaient, mais ce n'était pas vers leur camp : ils fuyaient vers la mer et se disputaient les barques pour gagner le large, avec la rage du désespoir.

Au soir, Ogier s'étant allé désarmer et étant venu conter aux détenus chrétiens tout ce qui s'était passé :

— Da ! beaux frères, dit-il, puisque la guerre est terminée, il est temps de penser à notre délivrance.

— Da ! disait de son côté Moradin en un conseil où malheureusement n'assistait pas Caraheu, puisque la guerre est terminée, il est temps d'immoler le chrétien.

On vint avertir Ogier que le soudan le demandait :

— Chevalier, lui dit-il, à présent que, grâce à vous, mon adversaire est dans mes mains, il faut le conduire en lieu sûr : vous allez partir l'enfermer dans la tour de Babel.

Ogier, se conformant à cet ordre, conduisit le prisonnier dans l'endroit désigné; mais comme il avait ouvert la porte, et était passé en dedans pour le faire entrer dans son cachot, la porte se referma poussée par Moradin, et il ne put pas plus sortir que Moysant lorsqu'il le voulut.

La trahison était consommée; le preux Ogier avait des fers pour prix de ses exploits.

Caraheu ayant voulu plaider sa cause :

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, lui répondit-on, qu'on vous a reproché d'être tiède pour les intérêts de la cause sarrazine; Rubion, votre neveu, vous accusait de n'être passé en France que pour Ogier.

— Ecoutez-moi, interrompit Caraheu avec force, les intérêts de ma religion me sont chers, et a menti quiconque a prétendu le contraire. En dehors de cela, j'aime Ogier le Danois. Quiconque à qui cela déplaît et m'accuse de trahison, trouvera mon gage de bataille prêt à lui être tendu.

— Je l'accepte, dit l'Angoulaffre.

— Très bien, messeigneurs, interjecta le soudan Moradin pour terminer l'affaire. La bataille vous est octroyée et je la fixe à la fête de la Saint-Jean-Baptiste, la grande fête de notre religion. Les populations entières réunies à cette occasion seront témoins de vos faits et gestes.

Il y avait du temps jusqu'à cette date; du temps qu'Ogier passerait dans une injurieuse et cruelle captivité; Caraheu voulut l'utiliser pour son malheureux ami en allant lui chercher des secours jusqu'en France, et si extraordinaire que fût cette résolution si hérissée de difficultés, d'impossibilités, faudrait-il dire, il trouva son neveu Marcisus pour l'accompagner et l'assister dans ce dessein généreux. Ils partirent en effet, et l'objet de leur sollicitude en fut averti par un ange du paradis qui descendit dans la prison et y répandit les rayons de l'espérance. L'ange fit plus, il fit entrevoir au captif consolé, dans l'ordre des faits à venir, la conversion de Caraheu au christianisme.

— O mon Dieu ! s'écria Ogier, oubliant toutes ses souffrances, à ce présage béni : mon Dieu, bienheureux sont ceux qui espèrent dans ta miséricorde ! Que ton nom soit sanctifié en gloire perdurable !

Moysant, témoin dans son coin de la pieuse exaltation du chevalier, fut touché de grâce subite; et, se levant :

— Ogier, dit-il à haute voix, laissez-moi approcher de votre face béuigne et la baiser par amour pour votre Dieu. Je reconnais, à cette heure, qu'il est doux et charitable; par lui je me sens disposé à préférer votre compagnie à tout : Ogier, je requiers de vous le saint baptême !

A dater de ce moment, la joie, une joie pure et céleste, celle des fidèles et des martyrs ne cessa plus de régner entre les deux détenus et de transformer leur geôle à leurs yeux en lieu de délices.

Une autre prison que la leur n'acquérait pas le

même charme, c'était celle dont, trop peu de temps, Ogier avait eu la direction.

Ceux qu'elle renfermait n'avaient pas tardé à apprendre à leurs dépens que la protection de leur bon parent leur était enlevée :

Son successeur, Sarrasin farouche, était arrivé parmi eux, le fouet à la main.

— Ah! chienaille! il vous tenait en joie, n'est-ce pas, votre chrétien de malheur? mais il est maintenant à la tour de Babel; et vienne la Saint-Jean prochaine, il sera encore en plus joli endroit. Allons! des fers à tous ces brigands.

Et il était sorti après avoir vu accomplir son ordre.

Une autre intervention que celle de Caraheu survint pour opérer la délivrance d'Ogier, et tout permettait de prévoir qu'elle aurait un plein succès. Ce fut le voyage qu'un beau matin Guyon de Danemark, ne recevant pas de nouvelles de son frère, décida de faire à Acre et exécuta incontinent.

Guyon était arrivé rapidement dans la capitale des nouveaux Etats d'Ogier; il y avait reçu du peuple et de la bourgeoisie un accueil assez chaleureux pour lui faire oublier un instant l'absence de celui qu'il venait visiter. Les Templiers lui avaient dissimulé leur haine assez pour lui faire croire que c'était à regret qu'ils avaient vu leur grand libérateur entreprendre son pèlerinage, à regret aussi que par vacance d'une autorité plus haute que la leur, ils exerçaient temporairement leur souveraineté sur le pays.

— Mes amis, leur dit Guyon, je n'aurai de joie au cœur que je n'aie des nouvelles de mon frère. Puisqu'il est à Jérusalem, eh bien! il faut que j'aille jusque-là.

C'était bien le compte des Templiers; ils complotèrent avec les matelots qui devaient l'emmener, de le livrer à Murgalant, chef actuel du gouvernement à Jérusalem, et c'est ce qui ne réussit que trop bien. Il eût même péri sur-le-champ, si la nièce de ce personnage, fille de Moysant, émue de pitié de la grande infortune du prince danois, ne se fût avisée de prolonger ses jours en disant à son père :

— Mandez au roi Ysoré d'Afrique et à son oncle, qui haïssent tant Ogier, que vous tenez son frère, et proposez-le-leur pour qu'ils s'en vengent. En échange, vous obtiendrez facilement que mon père nous soit renvoyé.

## CHAPITRE XXV

De l'ambassade de Caraheu à la cour de Charlemagne, et des débats qui s'élevèrent entre Charlot et Gautier.

Mais le dessein de Caraheu recevait une exécution moins regrettable; il était arrivé à Reims où Charlemagne était retenu précisément pour juger d'un débat qui s'était élevé entre Charlot et Gautier. Voici à quels propos.

La défaite et la mort de Bérard lui avait occasionné nombre d'ennemis à la cour, entre autres le fils de l'Empereur lui-même et le duc de Normandie. C'était ce dernier qui avait poussé Charlot en avant.

— Remarquez-vous, lui avait-il dit, que depuis la faveur de ce Gautier, votre père ne tient plus compte de vous. Vous êtes déjà moins dans ses secrets; il finira par vous éloigner de sa personne. Et à quoi attribuer tout cela? à la langue de cette vipère qui a fait périr mon cousin Bérard.

— Monseigneur, répondit Charlot, si pour remédier à cela je portais plainte à mon père, d'avoir été plusieurs fois outragé par Gautier?

— A merveille, nous appuierons.

A l'heure du dîner, Charlot choisit pour entrer dans la grande salle le moment où Gautier apportait un paon à l'Empereur; du paon même il lui donna au travers du visage.

La Providence permit que Gautier se retînt assez pour ne pas repousser cet outrage par la violence.

Charlemagne, témoin du fait, releva vertement l'insolence de son fils.

— Souvenez-vous-en bien, Charlot, je vous rendrai dolent toute votre vie de recommencer cette insulte gratuite.

— Gratuite, mon père! Croyez-vous qu'elle soit une punition bien sévère pour l'homme qui voulait m'assassiner ce matin. J'étais en chemise, je sortais de mon lit; dans cet état, il fût sans peine à bout de moi, si je n'eusse crié et que nos seigneurs le duc de Normandie, Emery de Valence, Guillaume Maugin, Antoine de Savoie, Othon de Bourgogne ne fussent accourus. Le lâche se voyant pris, s'est jeté à leurs genoux et je lui ai pardonné. Mais quoi! j'entre ici tout à l'heure et il me dit qu'il aura assez de crédit sur votre esprit pour me perdre ou que vous mourrez empoisonné! Voilà pourquoi je lui ai jeté ce mets au visage.

— Ah! beau fils! fais attention à ce que tu dis! s'écria Charlemagne, rien moins que convaincu. Je n'ai jamais trouvé de déloyauté en Gautier.

— Sire, dit ce dernier avec candeur, sur ma foi, je ne sais ce que peut être ce qu'on vient de vous rapporter; je n'y ai jamais pensé.

Tous les conseillers de Charlemagne étaient convaincus que l'accusation était controuvée, mais quand ils virent les faux témoins préparés pour la soutenir, apporter effrontément leur déposition, ils restèrent en suspens, et c'était là qu'en étaient les choses à l'arrivée de Caraheu.

L'Empereur entendit toute la substance des nouvelles qu'apportait l'Indien sans proférer un mot, ni pour y répondre, ni pour répliquer aux adjurations de Gautier, lequel oubliant immédiatement sa propre affaire ne suppliait plus Charlemagne que d'accorder secours à son oncle.

— Sire, dit Caraheu, un peu après avoir terminé, vous ne dites rien et me semblez fort troublé.

— Je le suis, en effet, répondit l'Empereur, parce que j'ai ici à porter un jugement précisément entre ce chevalier Gautier et mon fils, qui l'accuse de choses honteuses et prétend prouver ses assertions par des témoignages dignes de foi.

A ces paroles avança un certain Rohard de Pavie qui dit :

— Je suis l'un des témoins de Charlot et je soutiens que Gautier l'eût assassiné si je ne l'eusse secouru.

— Vous en avez menti! riposta Gautier et je le prouverai en champ-clos.

— J'accepte, fit Rohard.

Le temps de s'armer et les champions furent sur

le terrain. De coups de lance et d'épée, il y en eut à suffisance jusqu'à ce que Gautier, d'un coup porté à deux mains, fit choir en même temps le bras et l'écu de son adversaire. Il l'eût achevé de tous points si Charlemagne ne lui eût crié de le laisser jusqu'à ce qu'il l'eût interrogé.

Ce disant, l'Empereur ouvrait les barrières du champ-clos, et, s'approchant du vaincu qui roulait sur la poussière :

— Rohard, dit-il, apprends-moi la vérité : qui est l'auteur de l'imposture dont tu viens d'être puni? Est-ce toi? est-ce mon fils?

— Par ma foi, Sire, répondit le misérable, ni lui, ni moi, mais le duc de Normandie qui l'a imaginée pour venger la mort de son cousin Bérard et aussi celle de son père le duc Richard qu'Ogier a tué devant Châteaufort. Il a en haine tous ceux de ce sang.

Gautier, usant de son droit de guerre et entraîné à l'exaspération par cet aveu qui lui montrait sa personne en butte à la haine de hauts personnages de la cour auxquels il n'avait jamais rien fait, d'un grand coup d'épée fit rouler la tête de Rohard d'un côté et le corps de l'autre.

Charlemagne et tous les barons abandonnèrent le champ et rendirent grâce et louange à Dieu de ce que le bon Gautier s'en retournait sain et allègre, et de ce qu'il avait pu prouver son innocence.

Naymes de Bavière se tournant vers Caraheu, lui dit :

— Mon ami, vous êtes arrivé à temps pour assister à une bataille qui me comble de joie. C'est un chevalier délibéré, allez, que notre Gautier; avec le temps il deviendra, je l'espère, l'un des plus illustres.

— Ah! dit Caraheu, il ne sera jamais de la taille de son oncle Ogier. Cependant, si je l'emmenais avec moi, j'espère qu'à nous deux nous traiterions si raidement l'ennemi que nous parviendrions à délivrer notre cher captif. Ah! duc Naymes, vous parlez de Gautier : dans sa jeunesse il est déjà grand, j'en suis joyeux pour vous tous; mais Ogier! si vous saviez quelles prouesses il a faites, depuis qu'il vous a quittés pour venir de nos côtés.

— Ah! je sais bien, dit le duc Naymes : c'est la vertu et la prouesse en personne. Mais, tenez, roi Caraheu, savez-vous d'où viennent ses nobles vertus? de Jésus-Christ, mon cher sire. Voulez-vous me croire : quittez vos croyances folles et rangez-vous sous la bannière de ce divin Sauveur.

— Pour le moment, ne parlons pas de ceci, dit Caraheu; mais quand je reviendrai avec Ogier, je vous promets de faire à cet égard ce que vous voudrez. Toutefois, à propos de votre religion, expliquez-moi donc un usage qui me semble ridicule : tout à l'heure je viens de voir Gautier faire ses dévotions, il s'agenouillait devant une image.

— Il est vrai, dit le duc Naymes, nous nous agenouillons devant des images qui représentent un saint ou une sainte, mais c'est aux saints ou aux saintes même que nous nous adressons ainsi et non à leur simulacre. Et si vous me demandez ce qu'est un saint ou une sainte, je vous dirai que c'est quiconque pendant sa vie a aimé Dieu de tout son cœur, son prochain comme soi-même, n'a fait de dommage à personne et n'a causé de scandale à qui que ce soit. Si de plus il a souffert le martyre pour la sainte foi, Dieu lui donne la couronne et la palme; dans tous les cas, il est reçu dans le paradis, et là il prie pour les pauvres pécheurs restés dans ce bas monde. Nous plaçons nos temples sous la dédicace des saints. Dans ces temples, nous enfermons leurs images, afin qu'ils se souviennent de nous, et parce que, lorsque nos prières s'élèvent vers le ciel, incontinent ce sont eux qui les portent aux pieds de l'Eternel.

— Cette réponse m'éclaire, répondit Caraheu, et dissipe mon objection. Je vous promets, duc Naymes, que si votre Dieu veut me secourir dans le combat que je dois soutenir à la Saint-Jean-Baptiste, je me ferai chrétien.

— Voulez-vous m'en croire, répondit Naymes, ne donnez pas à votre conversion cette tournure de marché.

— Hélas! je ne le puis pour le moment, ne me pressez pas!

Gautier survint et les fit changer de propos.

Tous trois ils rejoignirent Charlemagne qui disait à Charlot :

— Fils, Gautier n'a ni médité ni accompli la trahison dont on l'a accusé. Tu as failli m'entraîner à une injustice telle que j'eusse préféré mourir que de la commettre.

— Non, Sire, interrompit Gautier, ce n'est pas lui, mais des ennemis qui ne professent en aucune façon le respect que nous portons à l'honneur de la couronne de France.

— Gautier, mon ami, répondit Charlemagne, je suis heureux de ce que vous dites. Les choses étant ainsi, qu'on ne songe plus qu'à faire bonne chère pour fêter notre hôte le roi Caraheu.

A la fin du dîner qui suivit tôt ces entretiens, Charlemagne rendant réponse à Caraheu sur l'affaire qui l'amenait à la cour, lui dit :

— Roi, je suis résolu d'aider largement mon féal Ogier : voici son neveu Gautier qui vous suivra; avec cela je vous donnerai vingt mille bons gendarmes soudoyés pour quinze mois.

— Ah! ceci est généreux! s'écria Gautier, merci, Sire!

Cette promesse fut suivie d'autres promesses successives des parents du captif. Naymes s'engagea pour un nombre considérable de combattants, le duc de Dordonne pour vingt mille qu'il conduirait en personne; Doon de Nanteuil prit le même engagement.

A l'énumération de tous ces contingents, Caraheu se prit à dire en souriant :

— Les Indiens et les Syriens devront m'être bien reconnaissants de mon ambassade, je leur machine la destruction de leur pays.

Quoi qu'il en fût, huit jours plus tard, les promesses étaient réalisées, et, avec le congé de Charlemagne, tous ceux qui devaient faire partie de l'expédition s'embarquaient armés et équipés pour les côtes de l'Asie.

—

## CHAPITRE XXVI

Comment Gautier, venu au secours de son oncle, tira vengeance de la trahison des Templiers; de son départ pour Jérusalem avec son armée.

En peu de temps les libérateurs d'Ogier arrivèrent devant Acre. Ils rencontrèrent une galiote de pèlerins auxquels ils demandèrent d'où ils venaient. Le maître de l'équipage leur répondit qu'il venait de mener un beau convoi de pieux voyageurs au Saint-Sépulcre.

— N'avez-vous pas entendu parler de Guyon de Danemark? interrogea Gautier :

— Quand nous avons quitté Acre, repartit le maître, les bourgeois murmuraient contre les Templiers en leur reprochant qu'ils avaient vendu leur roi et son frère Guyon; mais on ne savait à qui.

Gautier, prêt de défaillir dans le premier instant, à ces funestes nouvelles, supplia ensuite ses compagnons d'armes de l'aider à tirer vengeance de ces Templiers et de punir leur forfaiture.

Les Français, partageant son indignation, débarquèrent et vinrent placer leur camp devant la ville.

D'un avis qui fut unanime, ils firent crier à son de trompe, que le neveu du roi, se trouvant présent, il faisait convier à un grand banquet, tous les chefs de maisons nobles, chevaliers et bourgeois.

Tous les conviés se rendirent à l'invitation et entre autres Garnier, le fils de la bonne femme à qui Ogier avait tant eu d'obligation.

Gautier l'aperçut et il voulut savoir qui lui avait donné commission de servir à table.

Ce lui fut une occasion d'apprendre les premiers faits et gestes de son oncle sur la terre qu'il foulait à son tour en volant à sa recherche. Garnier, d'ailleurs, en achevant sa narration, dit au neveu de son bienfaiteur :

— Hélas! tant qu'il fut parmi nous, il fit grand bien à tout le monde, notamment à moi et à ma mère; mais depuis que les Templiers l'ont mis sur mer, ils nous ont ôté tout ce que nous tenions de sa munificence; c'est pourquoi, monseigneur, nous vous supplions de nous le faire rendre, et, en ce faisant, nous prions Dieu qu'il vous donne protection et réussite complète pendant votre voyage.

Gautier dissimula sur ce qu'il apprenait jusqu'à la fin du repas, mais quand les tables eurent été enlevées, il fit venir les Templiers et les interrogea l'un après l'autre pour savoir en quel lieu ils l'avaient envoyé.

L'épouvante commença à gagner les coupables. Ils ne savaient que répondre.

Voyant cela, Gautier les fit lier pour les emmener à Jérusalem; mais, avant tout, il exigea qu'ils dissent ce qu'ils avaient fait des biens qu'ils avaient enlevés à Garnier; deux d'entre eux furent provisoirement relâchés pour faire la restitution, puis ils furent réenchaînés et mis comme les autres au fond des navires.

Pour les beourgeois, ils furent renvoyés avec honneur à la garde de Dieu.

Garnier fut retenu un peu plus que les autres congédiés, pour désigner celui des Templiers qu'il soupçonnait d'être le plus coupable : celui qu'indiqua le doigt de Gautier, et qui se nommait Godebœuf, mis en chemise et sommé d'avouer son crime et celui de ses complices, dit :

— Ce fut de sa volonté que votre oncle partit pour Jérusalem, ce fut par son ordre que nous lui procurâmes des vaisseaux et que nous lui fournîmes un guide; s'il lui est arrivé malheur en mer, nous n'en savons rien.

— Vous mentez! s'écria Caraheu en se levant. Vos lettres de trahison ont été retrouvées.

Gautier, voyant l'obstination du Templier dans sa perversité, le fit attacher à un poteau et enduire de miel, puis on lâcha à ses côtés deux essaims d'abeilles qui commencèrent à le larder horriblement. Sous l'effet de cette torture, Godebœuf promit de dire la pure vérité et, effectivement, il avoua tout.

Après cette confession, Gautier fit venir les gouverneurs de la ville et leur dit :

— Ces misérables sont maintenant avérés les auteurs des désastres de mon père et de mon oncle. Je vous les donne en garde jusqu'à mon retour où votre roi, mon oncle, en fera la justice qu'il lui plaira.

Préalablement, il dépouilla les Templiers de tous leurs biens, et les fit distribuer aux pauvres.

Il trouva dans leurs écuries le cheval de son oncle, et le prit en pleurant.

— Ah! bon cheval Bouchant! dit-il, plaise à Dieu que je te puisse encore voir monté par ton valeureux maître!

L'armée s'apprêtait à repartir; Garnier, reconnaissant de la justice qui lui avait été rendue, vint s'offrir à être de l'expédition avec cent hommes bien équipés; on l'accepta avec joie. En outre, avant le départ, il pourvut abondamment les navires de vivres et autres provisions.

Mais la nouvelle de leur arrivée les avait devancés à Jérusalem : Murgalant et sa nièce Clarisse en avaient été avertis par des espions. L'un d'eux, qui causait plus librement à la jeune princesse, lui tint même ce propos quasi prophétique :

— Gautier le Danois qui commande les chrétiens est le plus beau chevalier du monde; et, par ma foi! quand je l'ai vu si beau, j'ai souhaité, madame, que vous et lui fussiez un jour unis par le mariage. Je crois que plus beau couple ne se rencontrerait nulle part.

A ce propos, Clarisse sentit les atteintes de l'amour.

Celui dont il était ainsi parlé ne tarda pas à paraître aux pieds des murs.

Murgalant l'accueillit par une sortie qu'il commanda en personne; son fils Horian portait son enseigne.

Gautier, en se portant à sa rencontre, disait à Caraheu qui était à ses côtés :

— Beau sire, je voudrais bien savoir si mon père, Guyon de Danemark, est en vie; mais je ne ne sais comment m'en informer.

Caraheu lui dit :

— Ne vous inquiétez pas de cela, laissez-moi faire.

Il avisa son neveu Marcisus et lui dit :

— Beau neveu, incontinent que la mêlée commencera, prenez votre chemin tout droit sur Jérusalem, montez sans vous détourner à la chambre de ma nièce Clarisse, et enquérez-vous doucement près d'elle de ce qu'est devenu Guyon de Danemark.

Marcisus répondit qu'il était tout prêt à accomplir ce commandement. Et, en effet, il commença à s'y conformer dès que le moment fut venu.

Les coups avaient commencé à pleuvoir : Gautier cherchait Murgalant; il finit par le rencontrer, et le mena si rudement de la lance qu'il le vit rouler à terre avec son coursier; il l'eût tué sans le secours de Florion, lieutenant du vaincu, qui survint et fit diversion. Autant en fit Horian, et Gautier, pressé entre ces deux adversaires, eut fort à faire à son tour. Il s'en tira en décapitant le cheval de Horian d'un hardi coup d'épée. L'enseigne que portait ce dernier traîna dans la poussière; de toutes parts on accourut pour la relever, mais comme, de leur côté, le reste des chrétiens ne demeuraient pas inactifs, force fut à Murgalant de rétrograder avec son monde vers Jérusalem, en déplorant la perte de l'élite de ses guerriers qu'il laissait étendus sur le terrain.

Marcisus se trouva sur son passage quand il rentra dans son palais.

— D'où venez-vous? demanda-t-il.

— De Damas, Sire, d'où j'amenais cent combattants, lorsqu'à l'approche de votre cité les chrétiens m'ont assailli si vivement qu'il m'a fallu abandonner mes gens et m'enfuir par ici.

— Eh bien, dit Murgalant, nous n'avons pas été mieux traités l'un que l'autre. Soyez le très bien venu, Marcisus !

Quand le repas fut prêt, il le fit asseoir à côté de lui, puis lui laissa ensuite la liberté de monter à la chambre de Clarisse qui l'accueillit très bien, attendu qu'il était son parent.

— Or çà, lui dit-il après avoir causé avec elle de choses diverses, avez-vous beaucoup de prisonniers chrétiens?

— Oui, dit-elle, je n'en sais pas au juste le nombre, mais il y en a beaucoup.

— Votre oncle n'a-t-il pas voulu en faire mourir quelques-uns dernièrement?

— Il voulait faire périr le duc Guyon de Danemark, mais il y a renoncé... Dites donc, mon cousin, fit-elle en changeant de sujet et en venant se placer sur le terrain qui l'intéressait le plus, n'avez-vous aucune connaissance du chevalier chrétien qui commande l'armée ennemie? Savez-vous son nom?

— Oui, dame, j'en ai entendu parler; mais en quoi cela vous intéresse-t-il?

— Un espion m'en a parlé, et m'a dit que c'était merveilleuse chose de le voir.

— Dame, répondit tout bas Marcisus, nous sommes ici seuls et en secret, je vous dirai mon sentiment : c'est le plus noble des chevaliers, et le neveu d'Ogier le Danois. Qui voudrait énumérer ce qu'il a d'honneur, de sens, de force, de prouesse, ne pourrait pas aller jusqu'à moitié.

— Beau cousin, je suis bien joyeuse de ce que vous me dites, vous m'avez répondu selon mon cœur. Plût à notre dieu Mahom qu'il consentît à abjurer sa croyance pour la nôtre! et je l'épouserais avec grande joie.

— Ma cousine, lui dit Marcisus, voyant quel amour la jeune princesse nourrissait pour Gautier, si je pouvais vous l'amener cette nuit, seriez-vous contente?

— Ne vous moquez pas de moi, Marcisus, répondit la jeune fille.

— Je ne m'en moque pas, ma cousine, et toutes les fois qu'il vous plaira de lui parler, je l'amènerai.

Clarisse se hâta d'accepter cette offre inespérée, et le jeune homme, continuant à jouir de l'hospitalité de Murgalant jusqu'au soir, feignit le lendemain de prendre par les prairies, comme s'il s'en retournait vers Damas, mais effectivement il s'en retourna au camp des chrétiens.

## CHAPITRE XXVII

Comment Gautier fut amoureux de Clarisse, fille du roi Moysant, et comme il fut favorisé près de la dame par Marcisus, et de ce qu'il en advint.



Gautier était dans son pavillon lorsque Marcisus vint, le salua, et lui dit :

— Ma foi! les nouvelles sont bonnes. Votre père, Guyon de Danemark, est en vie dans les prisons de Murgalant. Quant à la nièce de celui-ci, la belle Clarisse, elle m'a dit être si fort embrasée d'amour pour vous, qu'elle n'y voyait pas de remède; par quoi, si vous voulez procurer la délivrance de votre père, il vous sera aisé d'y parvenir sans recourir à des moyens bien extraordinaires. La première parole qu'elle m'ait dite en me voyant entrer chez elle a été pour me demander si je vous connaissais, et nous sommes restés jusqu'à minuit à parler en secret du même sujet, et je crois que j'eusse continué dix ans sur le même thème sans l'ennuyer.

— Et elle est véritablement belle? demanda Gautier.

— Ne me le demandez pas; demandez-le à Caraheu. A mon sens, nulle femme n'est plus parfaite; elle réunit tous les agréments à toutes les vertus.

Caraheu, à qui Gautier se hâta d'aller s'en référer, confirma toutes les allégations de son neveu Marcisus.

A ces assurances, que la qualité et les mérites de la personne dont il était distingué valaient qu'on attachât du prix à cette distinction, ce fut le tour de Gautier de sentir poindre l'amour en lui et de demander à Marcisus s'il était au monde un moyen pour qu'il se rapprochât de cet objet charmant :

— Oui, vraiment, répondit Marcisus, et sans nul danger; je vous rapprocherai l'un de l'autre et vous pourrez longuement vous parler. Je ferai semblant de m'en être allé vers Damas, mais d'avoir eu le chemin coupé par les chrétiens qui gardent les passages; quant à Gautier, que je ramènerai avec moi, je le ferai entrer de nuit dans la cité, Murgalant ne se doutera de rien et je ne m'inquiète pas du reste.

Avant de partir, Gautier assembla son conseil pour en avoir l'avis, bien qu'il fût déterminé. Les chevaliers redoutaient tant un piége où il trouverait la mort, que, malgré de belles apparences, ils ne voulaient pas le laisser partir. Cependant Cara-

heu venant à la réplique, fit remarquer combien serait avantageuse l'alliance qui pouvait se prévoir entre les deux jeunes gens; quelles sûretés et quelles facilités de conquêtes il en résulterait.

— Messeigneurs, n'ayez point peur, dit Gautier pour conclure : Dieu n'oublie jamais ses serviteurs; je n'ai rien à craindre sous sa protection, et dans peu je serai de retour.

Le conseil, à peu près convaincu, donna son assentiment au départ de son chef en le recommandant à la garde du divin maître.

Les deux aventuriers, suivant de point en point ce qu'ils avaient résolu de faire et dire, descendirent à Jérusalem dans une hôtellerie connue de Marcisus, sans qu'il leur fût rien arrivé de fâcheux.

Le cousin de la belle Clarisse dit au jeune chrétien de l'attendre là jusqu'à ce qu'il eût été savoir des nouvelles. Puis, le quittant, il monta au palais, salua le roi et lui fit le petit conte qu'il avait prémédité.

— Or bien, lui dit Murgalant, puisqu'il en est ainsi, restez à côté de nous, vous serez bien traité.

Il passa ensuite chez sa cousine.

— Da! Marcisus, lui dit-elle, on m'avait affirmé que vous étiez parti.

Et devant ses femmes il lui renouvela la réponse qu'il avait faite à son oncle du passage intercepté de Damas et le reste.

Puis, la tirant à part, il lui dit :

— Voyons, petite rusée, je veux savoir de qui vous avez tenu les renseignements que vous possédiez déjà hier sur Gautier, quand vous m'en avez parlé.

— De qui? mais d'un espion, comme je vous l'ai dit.

— Or ça, le voulez-vous voir en personne, maintenant?

— Oh! oui, cousin, ne fût-ce que pour m'assurer que ce qu'on m'en a dit est vrai.

— Voulez-vous me jurer sur notre loi que vous ne dénoncerez pas ce que je vais vous confier.

— Je le jure, dit-elle, par tout ce que je tiens de nos dieux.

— Eh bien! pour l'amour de vous, je me suis aventuré à l'amener jusqu'ici. Renvoyez toutes vos demoiselles, arrangez-vous pour que nous soyons absolument seuls, et, dans une heure, il est à vos genoux.

Clarisse feignit aussitôt d'être indisposée et de vouloir se reposer; de la sorte, elle obtint que son monde se retirât. Marcisus retourna vers Gautier et l'amena jusqu'aux appartements de la jeune princesse, et lorsque les deux amants furent en présence :

— Mes amis, leur dit-il, je vous ai rapprochés suivant votre désir; si vous savez parler, faites-le voir en vous entretenant ensemble.

Gautier trouva le premier la faculté d'exprimer ses pensées tumultueuses :

— Dame, en qui la nature a placé la réalisation de tout honneur et de toute beauté, dit-il, que Dieu vous donne l'accomplissement de tous vos désirs!

— Noble chevalier, répondit la jeune fille, en considération de votre renommée et de votre mérite, soyez le bienvenu. Venez prendre du repos; nous deviserons de guerre et d'amour pour passer le temps, si vous voulez bien.

— Volontiers, madame, répliqua Gautier, car il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion de deviser en si bonne compagnie.

Clarisse sortit un moment pour donner des ordres pour le goûter.

Dès qu'elle fut rentrée, elle alla s'asseoir près du chevalier Gautier et lui prit les mains, les lui pressa et accompagna ce témoignage d'affection de regards à percer le cœur d'outre en outre.

— Plût à Mahom! lui dit-elle, que vous fussiez homme à renoncer à votre baptême, nous ne tarderions guère à être époux.

— Dame, répondit Gautier, je vous assure que sans qu'il soit besoin de me faire baptiser, je vous épouserai bien si vous y consentez. Il n'est pas homme sur terre pour m'en empêcher.

— Quoi! s'écria la noble pucelle avec transport, êtes-vous assez aventureux, assez hardi, pour accomplir ce que vous dites au sujet d'une dame que vous aimeriez?

— Oui certes, et sans balancer.

— Chevalier, reprit la jeune princesse d'une voix insinuante, avouez-moi quelle a été jusqu'à présent votre dame par amour.

— Ah! madame, répondit le jeune chevalier en rougissant, je suis encore trop jeune pour avoir jamais eu de dame par amour. Je ne fais que débuter dans les aventures qui sont le chemin par lequel on arrive à ce magnifique bonheur; je crois que j'y arriverai, mais je n'y suis pas encore.

— Croyez-vous? interrogea malicieusement Clarisse.

— Je n'en sais rien, riposta faiblement le chevalier, hormis que mon cœur me presse d'approcher de votre beauté.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Gautier, heureux en amour près de dame Clarisse, échappa à tous les périls de son audacieuse aventure.



A ces paroles, la dame donna à Gautier deux baisers sur la bouche et lui remit en même temps un beau signet d'or dont Gautier la remercia avec effusion.

Le goûter était prêt, ils se mirent à table et en mangeant ils causèrent des motifs qui avaient amené le jeune homme dans la contrée, et ainsi elle apprit les malheurs d'Ogier le Danois et de Guyon, père de son amant.

Cet entretien n'alla pas sans de profonds regards qui s'attachaient de l'un à l'autre, et sans des baisers qu'ils échangèrent en grande abondance.

Et comme Marcisus s'était retiré pendant ce temps, pour ne point gêner leurs tansports, la belle Clarisse accorda à son amant les dernières preuves de tendresse.

Quelques moments après, elle alla ouvrir un coffre richement travaillé, en sortit un haubert le plus riche et le mieux fait qu'on pût voir; c'était le haubert que Saint-Georges avait porté de son vi-

vant, et elle le donna à Gautier. Elle lui donna également un heaume qui avait la vertu magique de rendre invincible celui qui le portait.

Gautier en acceptant le heaume et le haubert avec de chaleureux remerciements, manifesta cependant le doute qu'ils pussent lui aller; et pour savoir au juste ce qu'il en était, il les essaya et les trouva d'aussi parfaite mesure que s'il les eût commandés pour lui.

Comme il en était revêtu et qu'il donnait un nouveau baiser à son amie, Horian, cousin de Murgalant entra.

— Ah! paillarde, s'écria-t-il, puissiez-vous être brûlée au feu de l'enfer!

Marcisus survint et dit à l'intrus :

— Vous avez tort de crier : Clarisse vient de me donner un heaume, et un haubert, et pour savoir comme ils font, je les fais essayer à mon écuyer, il n'y a point de mal à cela.

— Ecuyer! vous avez là un singulier écuyer! Je l'ai rencontré tantôt dans la bataille, votre écuyer, et je sais ce qu'il y peut faire... Je ne sais ce qui me retient de vous tuer, traître!

— Me tuer! et pourquoi? demanda Marcisus.

Pour toute réponse à cette question, le pauvre Marcisus reçut un si furieux coup de couteau dans le ventre qu'il en tomba mort.

Il n'eut pas le temps d'expirer, que l'assassin à son tour tomba en même état sous l'épée de Gautier.

— Ah! pauvre chétive, que vais-je faire? s'écria Clarisse à cette vue : mon oncle va tout savoir, et je serai pendue ou brûlée.

— Ni l'un ni l'autre, lui dit Gautier avec sang-froid. Avant que l'esclandre soit plus grande, vous allez me cacher quelque part; puis, vous allez crier au secours de tous vos poumons jusqu'à ce qu'on vienne, et lorsqu'on sera accouru, vous direz : Ces deux chevaliers étaient rivaux; la jalousie les a armés l'un contre l'autre, ils se sont frappés et tués réciproquement.

Clarisse alla diligemment chercher une de ses demoiselles, lui confia tout et la pria de l'aider à cacher, puis à faire échapper Gautier.

— Dame, lui répondit la demoiselle, le cas est grave et dangereux, mais je vous aiderai à en sortir au risque de la mort. Je vais conduire votre chevalier chez mon frère Gloriand; il sera là autant en sûreté que s'il était dans son camp et sous sa tente.

Clarisse, toute joyeuse, confia son cher Gautier à cette bonne confidente, et commença à exécuter ponctuellement le reste de ce qu'il lui avait prescrit.

Les seigneurs, les dames, les demoiselles, nul ne douta de la véracité de ses explications. Murgalant, outré qu'elle eût été mêlée à de si affreuses violences, la reconduisit à sa chambre avec les plus grandes attentions, et la quitta pour qu'en repos et dans la solitude elle trouvât moyen de se remettre.

La demoiselle rentra de son côté, annonçant que tout allait bien. Clarisse, libre d'elle-même, lui commanda qu'elles retournassent ensemble près de son cher Gautier.

Elles y retournèrent en effet, et l'aimable princesse passa la nuit sous le toit de Gloriand : une longue nuit entièrement occupée par l'amour, et qui ne sembla pas durer une heure au couple for-

C'était bien de la hardiesse à Gautier de prolonger autant une telle aventure; mais il était sous la protection du Créateur : c'est ce qui le rendait si fort contre le danger.

Quand, au matin, les chrétiens ne virent pas rentrer leur chef et son compagnon, ils commencèrent à concevoir des craintes sérieuses. Caraheu proposa d'aller s'embusquer près de la ville, et en même temps de mettre le feu au campement, comme si on voulait se retirer.

Son conseil fut suivi, et quand les assiégés commencèrent à apercevoir la fumée de l'incendie, ils coururent à Murgalant et lui dirent que, s'il le permettait, ils allaient pourchasser et piller les chrétiens qui prenaient la fuite. Murgalant consentit.

— D'où vient donc ce grand bruit qu'on entend dans la cité? demanda Gautier à Clarisse dans sa cachette.

Clarisse étant allée aux informations, vint lui dire :

— Ce sont les chrétiens qui fuient; les gens de mon père s'apprêtent à les poursuivre.

Quand il entendit cela, Gautier dit à son amie, en s'équipant au plus vite :

— Madame, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu de me faire; dans peu, je serai dans votre cité, et là, avec la grâce de Dieu, je vous épouserai pour vous marquer ma reconnaissance.

Là dessus, sans tenir compte des pleurs de la jeune fille, il partit.

## CHAPITRE XXIX

Comment Gautier fit la conquête de Jérusalem et de Babylone, et de la façon dont se passa la Saint-Jean-Baptiste dans cette dernière ville.



Un excellent effet fut produit par la ruse qu'avait suggérée Caraheu aux chrétiens; pas tel, cependant, qu'il donnât ville gagnée. Murgalant, rudement assailli et perdant beaucoup de monde, avait encore pu rentrer dans Jérusalem.

Quelques jours après cette affaire, des créneaux il fit signe aux chrétiens qu'il voulait parlementer.

Gautier, qui était retourné sain et sauf parmi les siens, à travers tous les périls, s'approcha et dit :

— Or ça! roi, vous vous décidez donc à me rendre votre cité.

— Non, lui dit Murgalant; mais si vous voulez prendre bataille contre un chevalier que je vous présenterai, le résultat de la guerre en sera décidé. En cas de défaite de votre part, vous vous retirerez; en cas que ce soit mon champion qui soit vaincu, ce sera nous qui nous en irons, nos bagages saufs.

— Accepté! dit Gautier.

La convention qu'on lui offrait était le résultat d'une machination inventée par les conseillers de Murgalant pour terminer la guerre sans effusion de sang païen. Le champion qu'on devait opposer à

Gautier était un chrétien tiré des prisons de la ville, auquel on avait fait accepter cette tâche, sous promesse de cent marcs d'or et de la liberté de ses compagnons. Et quel chrétien !... Qui la perfidie de Murgalant se proposait-elle de mettre aux prises avec le jeune chef de l'invasion ?... Guyon ! Guyon de Danemark, son propre père !

Le vieux chevalier ignorait, de son côté, que ce fût contre son fils qu'il allait avoir à se mesurer.

Le lendemain de la convention faite pour décider de l'issue de la campagne, eut lieu la douloureuse bataille du père et du fils qui s'entr'aimaient tendrement.

Ils se heurtèrent avec la vaillance qu'on devait attendre de si hardis champions, et en gens qui ne se reconnaissaient pas et ne croyaient pas avoir à se ménager l'un l'autre.

Guyon finit par jeter Gautier sur une roche, d'une telle raideur qu'il le laissa pâmé et sans souffle.

Prêt à recevoir le coup de mort, le jeune homme se souleva un peu.

Les chrétiens, témoins de loin de cette défaite de leur champion, restaient interdits, et Caraheu disait :

— Si ce désastre s'achève, je ne recevrai jamais le baptême.

Or, au moment où Guyon allait abattre son épée pour frapper le coup mortel, le cœur revint au jeune homme. En rien de temps il fut sur pied ; il se jeta sur son père et voulut le renverser ; mais il avait affaire à un colosse, et, bien qu'il réussît à lui faire mesurer le sol, il n'en fut pas encore à bout : le vieux guerrier se releva de dessous son antagoniste, prit son épée à deux mains et lui en déchargea un coup terrible sur le heaume. C'était le heaume enchanté dont Clarisse avait fait présent à son amant ; il ne fut pas seulement ébréché.

— Maudit soit le fils de pute qui a forgé le heaume, et aussi celui qui le porte ! hurla Guyon.

A cette voix, Gautier reconnut son père ; il haussa sa visière : il avait le visage en sang.

— Ah ! mon redouté père ! s'écria-t-il, maudit soient les païens qui méditent et arrangent des combats aussi sacriléges que ceux d'un père et d'un fils ! Mon père, je viens de vous faire grand outrage en vous assaillant à armes meurtrières ; je vous en demande pardon.

— Mon cher fils, je te pardonne ! répondit Guyon, revenu de sa surprise.

— Eh bien ! mon père, dit Gautier, avons-nous autre chose à songer qu'à nous venger de ces misérables païens qui espéraient nous voir nous entr'égorger ? Si vous le trouvez bon, voici ce que nous allons faire : je vais me rendre à vous, et vous m'emmènerez à la cité comme votre prisonnier. Arrivés aux portes, nous les défendrons en telle manière que personne n'en puisse approcher ; je sonnerai du cor, et, incontinent, toute notre armée nous rejoindra.

Les deux chevaliers exécutèrent effectivement ce plan. Les cris de trahison poussés partout dans la ville y jetèrent un trouble inexprimable ; Murgalant trouva la mort en voulant tuer Guyon et Gautier, avant l'arrivée des chrétiens. Ceux-ci entrèrent dans Jérusalem et y mirent tout à sac.

Clarisse reçut les vainqueurs en amie, et Gautier en amante ; elle promit de se faire baptiser dans un bref délai. Caraheu renouvela la même promesse qu'il avait déjà faite au duc Naymes. Le mariage de Gautier avec sa tant aimée fut une chose arrêtée et seulement ajournée à la délivrance de l'oncle Ogier. Puis tous ces illustres personnages, dans une concorde et une harmonie parfaite, tirèrent chacun d'un côté différent pour satisfaire aux besognes respectives qui les appelaient.

Caraheu avait à aller chercher son épouse Gloriande dans son royaume d'Inde Majeure, et à la ramener à Babylone pour la Saint-Jean-Baptiste, où il avait à vider en champ-clos sa querelle avec l'Angoulaffre.

Gautier partit pour la Mecque, où était Florion, frère de Clarisse, prince aimable qui secrètement, depuis longtemps, penchait pour se faire baptiser. La venue de Gautier, porteur de lettres de sa sœur et d'un anneau de reconnaissance ; les nouvelles étonnantes qu'il apportait ; la révolution qu'il prévoyait dans les destinées de sa famille, comme une conséquence fatale des faits qui venaient de s'accomplir, le déterminèrent tout-à-fait à l'acte le plus solennel qu'un homme puisse accomplir dans ce monde : il devint chrétien en présence de tout son peuple, et un nombre infini de gens le devinrent après lui dans la même journée.

La Saint-Jean-Baptiste approchait ; les deux futurs beaux-frères partirent conjointement pour Babylone, afin d'y retrouver tous ceux qui leur étaient chers.

De son côté, Moradin venait de rendre l'édit de mort d'Ogier le Danois. L'illustre preux devait mourir en compagnie de cent autres chevaliers chrétiens, et sous les coups d'Ysoré, l'Angoulaffre, Colère, Hérode, Esclamars, Valegrappe, toute la hideuse cohorte des frères de Bruhier.

Mais qu'importait l'édit ? Florion et Gautier d'un côté, Caraheu et Gloriande de l'autre, approchaient à grand renfort de voiles. Ils se rencontrèrent même à une certaine hauteur en mer, et firent ensemble leur entrée à Babylone.

Au matin de la Saint-Jean-Baptiste, au milieu du concours de toutes les nations, Moradin fit ouvrir hors des murs le champ-clos à Caraheu et à l'Angoulaffre, ainsi qu'il avait été arrêté.

La bataille commença, âpre, terrible, retentissante, et comme une foule innombrable de curieux y assistait, on ne fit pas attention à une multitude de gens qui, traînant la lance en manière pacifique, se rapprochaient peu à peu les uns des autres, ceux-ci près de Florion, ceux-là près de Gautier ; vingt-quatre mille environ en tout, et avec l'air de prendre du bon temps, de ne songer qu'aux distractions et aux amusements de la fête.

Tout-à-coup ils dressèrent leurs lances, poussèrent avec furie devant eux, tuant en un moment plus de mille hommes de la garde de Moradin, et poursuivant le soudan lui-même, qui espéra vainement échapper à cette embûche et rentrer dans la ville. Il fut renversé de cheval par Florion, et Gautier l'eût tué si son ami ne l'eût prié de le lui abandonner.

— Hélas ! Florion, s'écria Moradin, vous êtes bien généreux pour moi qui détiens depuis si longtemps votre père Moysant dans mes prisons !

— Il est temps qu'il en sorte! répondit impétueusement Florion.

Quant à Caraheu et à l'Angoulaffre, leur combat avait été interrompu par cette soudaine crise.

— Ah! Caraheu! disait ce dernier à son adversaire, c'est par vous que nous est advenu ce méchef!

— Non, par nos Dieux!

— Eh bien! prouvez-le en vous unissant à moi contre ces gens.

— Je servirai mieux vos intérêts en vous engageant à vous rendre avec moi à leur merci! répondit l'Indien.

Il n'avait pas achevé de parler, que Gautier, pénétrant dans le champ, les somma de se rendre s'ils tenaient à leur vie.

Ils rendirent leur épée l'un et l'autre, et furent conduits à la tente où était déjà gardé le sultan Moradin.

On s'occupa alors de régler les conditions de la rançon de ce dernier. Voici quelles elles furent :

Moradin délivrerait Ogier et Moysant, qu'il détenait captifs dans la tour de Babel.

Il délivrerait, en outre, cent autres chevaliers qui languissaient dans ses cachots.

Et, en l'échange de Marchevallée, qu'il demanda instamment l'autorisation de garder, il livrerait dix pucelles de bonne famille, dix faucons, dix éperviers, dix jeunes Sarrasins pour recevoir le baptême, dix coursiers de prix, dix hauberts doubles et dix épées.

Il accepta ces conditions.

Comme elles demandaient quelques jours pour être toutes accomplies, il pria que, contre serment de les observer dans leur entier, et, en outre, exécution des premières qui concernaient la délivrance des captifs, il lui fût permis de rentrer dans Babylone, ce qu'on lui accorda.

Mais il s'en fallait que sa pensée fût de montrer sa bonne foi jusqu'au bout dans cette affaire : car, en même temps qu'il donnait apparemment des ordres conformes au traité, il faisait prévenir sous main son frère Branquemont d'accourir pour le délivrer. Telle hâte, cependant, que fit celui-ci, il ne put rejoindre Babylone avant que, par la diligence des chrétiens, tout eût été accompli, depuis la relaxation d'Ogier jusqu'à la livraison du dernier haubert.

Encore avait-on trouvé le temps de rouvrir le champ-clos à Caraheu et à l'Angoulaffre pour vider leur querelle suspendue.

A tous ceux qui de religion ou d'affection tenaient aux chrétiens, ce combat procura la joie de voir Caraheu triompher, et recevoir enfin avec humilité et onction le sacrement précieux du baptême. Gloriande le reçut également apr's son mari.

Branquemont arriva donc après que ces choses eurent été faites; il ne perdit pas de temps à aider son frère dans tout ce qui pouvait leur faire obtenir une revanche des humiliations subies, et ce fut au moment où le concours des nations réunies pour la Saint-Jean-Baptiste s'apprêtait à se disperser, croyant toutes choses réglées et accomplies, que soudainement les hostilités commencèrent.

A vrai dire, Moradin et Branquemont avaient compté sans Ogier, qui à présent était libre; sans Moysant, libre aussi, et chrétien; sans la masse innombrable de forces et de cœurs unis qui devaient se lever tous à la fois pour réprimer son audace folle.

L'entreprise qu'elle lui fit commettre eut encore moins de durée qu'on ne pouvait attendre.

Gautier eut fait d'un tour de main de vaincre Branquemont, ce frère sur lequel le pauvre Moradin avait trop étourdiment compté.

Ogier se rendit maître, sans coup férir, des portes de Babylone, et le soudan, vaincu pour la seconde fois, n'eut d'autre consolation que de décider une partie de son peuple à quitter avec lui une ville où il n'était plus le maître.

L'émigration partit par mer, emportant d'incalculables richesses; mais la ville, telle qu'elle était et ce qui y était resté de la population, tomba aux mains des chrétiens, qui en firent présent au valeureux Gautier, lequel se vit en même temps salué des titres de roi de Babylone et de Jérusalem, et d'époux de l'incomparable Clarisse.

Tous ceux qui lui devaient leur délivrance, son oncle et son père entre autres, se séparèrent de lui en appelant sur sa tête la bénédiction de Dieu et toutes les prospérités imaginables.

Les Templiers d'Acre ne furent pas oubliés non plus; ils furent amenés à Babylone avant le départ des alliés, et là, diligemment et traînés à la queue de leurs chevaux, étranglés et pendus. Encore ne trouva-t-on pas que ce fût assez pour ce qu'ils méritaient.

## CHAPITRE XXX

**Comment, après avoir pris congé de Charlemagne, Ogier s'embarqua avec Caraheu; comment un tempête les sépara et des aventures extraordinaires qui en furent la suite.**



loriande avec Caraheu, Ogier, Moysant, qui avait renoncé à exercer aucune souveraineté, et toute la compagnie des chevaliers chrétiens, étaient partis pour la France et y avaient abordé après une navigation heureuse.

Charlemagne leur avait fait le plus magnifique accueil qui se pût imaginer, et avait désiré qu'après tant d'aventures et de si longues absences Ogier restât près de lui, mais Caraheu avait répondu :

— Sire, je l'emmène dans mon royaume de l'Inde où je retourne moi-même, dans le dessein de faire baptiser tout ce que je compte de sujets. Cette tâche terminée, nous reviendrons ensemble, et vous jouirez à longtemps ou à toujours de la plus précieuse merveille qu'ait enfanté la chevalerie de notre âge.

L'Empereur avait donné congé à Ogier et au monarque indien d'aller accomplir une si noble tâche, et ceux-ci avaient repris la mer, naviguant de conserve, mais chacun sur son vaisseau.

A moitié de la traversée, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'il n'y eut plus autre chose à faire que s'abandonner à Dieu.

Ogier vit se rompre le mât de son vaisseu, et il fut obligé de se réfugier avec peu de gens, au commencement de la nuit, sur un petit esquif que le vent emporta avec une effrayante rapidité. En moins de rien il perdit de vue Caraheu qui, de son côté, croyait sa dernière heure venue.

C'était cependant, de la part du nouveau chrétien, une appréhension vaine; en dépit du tumulte des flots, il ne laissa pas d'aborder quelque temps après dans ses Etats, et d'y réaliser glorieusement avec sa femme le dessein qui les y ramenait.

A l'égard d'Ogier, le mal avait été plus grand.

Le lendemain matin, comme il s'était endormi de fatigue, les matelots vinrent le réveiller et lui dirent :

— Ah! monseigneur, recommandez-vous à Dieu! nous avons touché à la roche d'aimant, et le navire y est à cette heure soudé comme si tous les ciments de la terre y avaient passé. Nous voici demeurés ici sans remède, ménageons bien nos vivres, c'est notre seule chance de salut.

Ogier commença aussitôt à en faire la distribution, n'en gardant que deux parts pour lui, comme porte le règlement de mer, et bien que six ne lui eussent pas fait peur.

En faisant cette distribution, il dit à l'équipage :

— Mes enfants, administrez chacun ce qui vous revient comme vous l'entendrez! Je dois simplement vous prévenir qu'à chaque fois que l'un de vous aura épuisé sa provision, je le jetterai à la mer.

Il n'y faillit pas; tous, les uns après les autres, se trouvèrent dans le cas qu'il avait prévu; tous allèrent au fond de l'océan.

Ogier se retrouva seul.

Il croyait que c'était sa dernière infortune et que tout allait être bientôt fini pour lui, quand il entendit une voix :

— Ogier, pars à la nuit! lui fut-il crié; aventure-toi parmi les rochers auxquels est venu s'échouer ton vaisseau, va devant toi; tu trouveras un château et, quoi que tu observes, ne t'épouvante de rien!

Obéissant à cet ordre mystérieux, il partit en effet à l'heure qui lui était marquée, et ne tarda pas à découvrir un château qui reluisait dans l'obscurité. Il en atteignit rapidement la porte, mais il la trouva gardée par deux lions qui le terrassèrent du premier saut.

Ogier, sans s'émouvoir, se releva, atteignit le premier au milieu des reins d'un coup de Courtain qui le divisa en deux, et l'autre, lui ayant ressauté au cou, il prit bien son temps, se recula et lui abattit la tête.

Il pénétra ensuite dans une salle où se trouvait une table dressée avec profusion de mets délicats et de rafraîchissements; d'ailleurs, personne... personne, sauf un cheval qui était assis devant cette table comme l'eût pu être un humain.

Ogier avait pris d'avance le parti de ne point s'étonner.

Il alla tranquillement dans un endroit où il avisa ce qu'il lui fallait pour se laver les mains, mais aussitôt le cheval se leva, vint s'agenouiller devant lui et lui présenta l'aiguière.

Après quoi, s'aidant de ses pieds de devant pour une pantomime expressive, il invita le chevalier à s'asseoir à table.

— Cheval, dit Ogier cédant à l'invitation, je ne sais qui tu es, mais, quoi que tu te proposes de faire, tu ne m'empêcheras pas de souper à mon aise.

Dès qu'il voulut boire, nouvel empressement du cheval à lui apporter un vase d'or fin, qui contenait le meilleur vin qu'Ogier eût jamais bu.

Après le souper, malgré l'étrangeté de son aventure, malgré la restauration qu'il avait prise, le pauvre naufragé se sentit envahi d'une immense tristesse qui lui provenait de se sentir seul.

A la fin, la lassitude prit le dessus, il eut envie de dormir, et se prit alors à remarquer que l'endroit extraordinaire où il se trouvait contenait bien une table, somptueuse même, mais qu'il ne s'y trouvait pas de lit, et il prit le parti de s'étendre sur le sol.

Au moment où il s'y étendait, le cheval revint à lui, fléchissant les genoux, lui montrant son dos, prenant toutes les attitudes les plus significatives pour lui faire comprendre qu'il eût à le monter.

Ogier, après un peu d'hésitation, s'y décida.

A peine l'avait-il enfourché que l'animal sauta, caracola joyeusement, et partit comme une flèche de la salle.

Il arriva avec la rapidité de la pensée à une chambre richement parée, où Ogier vit un lit d'ivoire sculpté. Les couvertures étaient de drap d'or fourrées de martes. Sur les quatre pommeaux du lit étaient placés quatre cierges pour brûler toute la nuit.

Ogier se coucha, et avant de s'endormir, il se demanda qui pouvait être ce cheval extraordinaire; il se rappela enfin qu'Artus avait vaincu autrefois un certain prince nommé Luyton, et qu'il lui avait infligé la punition de rester trois cents ans sous la forme d'un cheval. Il se dit que ce pourrait être lui. Il remit au lendemain à le vérifier, et s'endormit.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il s'éveilla.

Nul être vivant ne s'offrait à sa vue; il voulut sortir, mais quand il fut à la porte de la chambre où il avait reposé, et qu'il voulut la franchir en faisant le signe de la croix, un serpent énorme, hideux, lui barra le passage.

Ogier tira Courtain et l'attaqua; le reptile n'était pas craintif, il chercha à s'enlacer au chevalier; mais celui-ci, se dégageant du mieux qu'il put, frappa en désespéré, et réussit à le diviser en deux tronçons; puis il sauta par-dessus, et prit par un long couloir qui le conduisit à un jardin si beau qu'on eût dit un petit paradis. Là étaient tous beaux arbres portant des fruits de toutes sortes. L'air était embaumé, et l'on n'y pouvait rien porter à ses lèvres, sans découvrir quelque délicieuse saveur.

Mais de l'effet qu'on ressentait après avoir mangé de quoi que ce fût qu'il y avait à prendre, c'était différent; Ogier, pour une pomme d'or qu'il dégusta, se sentit plongé dans un abattement maladif où toutes ses forces étaient évanouies.

Dans cet état le désespoir le prit, il fit un acte de contrition de tout ce qu'il avait pu commettre de mal dans le cours de sa vie, donna des regrets à tous ceux qu'il laissait dans le monde, ses parents, la reine sa femme, ses amis, et s'apprêta à mourir.

En se retournant, il trouva debout devant lui une belle dame vêtue de blanc, et si richement parée

qu'il crut que c'était la Sainte Vierge : *Ave, Maria!* fit-il en s'inclinant.

— Ogier, répondit la dame, je ne suis pas celle que vous supposez ; je suis simplement la fée Morgane. Je veille sur vous depuis votre naissance, je vous ai procuré triomphes de guerre et triomphes d'amour ; aujourd'hui que vous êtes près de moi, je vais vous emmener à mon château d'Avallon, et vous y garder dans la société de dames qui toutes seront dévouées à vous servir et à vous charmer.

— Ah ! s'écria Ogier, ce n'est pas viande de malade d'entretenir de dames ; depuis que j'ai mangé ce maudit fruit, je suis tombé dans une débilité bien affligeante.

— Cela se passera, lui répondit la fée ; venez avec moi que je vous mène dans la société que je vous ai annoncée.

— Hélas ! madame, reprit Ogier, ayez pitié de moi. Je vous assure, par ma foi la plus sacrée, que je ne suis pas à mon aise.

La fée Morgane, prenant le pauvre chevalier en commisération, lui tendit un anneau enchanté, et de cent ans qu'il paraissait avoir naguère, il parut passer subitement à l'âge de trente ans.

— Ah ! madame ! s'exclama-t-il avec une grande joie, me voici changé du tout au tout ; je ne me suis jamais senti plus léger et plus dispos.

Et l'humeur gaillarde lui revenant effectivement avec la jeunesse :

— Comment, ma mignonne, ajouta-t-il, pourrais-je reconnaître le bien que vous venez de me faire ?

Morgane le prit gentiment par la main et lui dit :

— O mon très loyal ami ! ô source de tous mes plaisirs ! venez dans mon palais ; outre moi, vous y verrez les plus belles demoiselles qu'on puisse rencontrer au monde, et tout ce que l'élite de la chevalerie peut fournir.

Ogier la suivit et ils arrivèrent dans la demeure de la fée.

Là était le roi Artus, Obéron et Malambrun qui avait été un laron de mer ; il vit des fées accourir au devant de lui, en chantant les mélodies les plus merveilleuses ; d'autres dansaient ; toutes menaient joyeuse vie, et n'avaient d'autre préoccupation que de prendre leurs plaisirs mondains. Morgane, tenant toujours Ogier par la main, le conduisit vers Artus auquel elle dit :

— Approchez, mon frère, venez saluer la fleur de la chevalerie, l'honneur de la noblesse de France, celui où toute bonté, loyauté et vertu sont incluses. Venez, voici Ogier le Danois, mon ami ; c'est sur lui que je fonde tout l'espoir de ma liesse et de mes plaisirs.

Artus vint embrasser cordialement l'illustre arrivant, et lui dit :

— Très noble chevalier, soyez le bienvenu ; je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il lui a plu de nous accorder votre venue !

Il le fit asseoir au siége d'honneur, puis la fée Morgane plaça une couronne sur la tête du Danois, et c'était une couronne si riche qu'il n'est mortel qui eût pu en dire la valeur. Mais ce qui était plus précieux encore, dans ce joyau, était une vertu secrète qu'il possédait : il suffisait de le porter pour que, aussi longtemps qu'on l'avait sur la tête, le deuil, la mélancolie, la tristesse, toute pensée funèbre, tout souvenir affligeant s'envolassent à tire d'aile ; il n'était pas même possible de conserver mémoire des parents et du pays qu'on avait abandonnés.

Du reste, les passe-temps dont on entoura Ogier se renouvelèrent et se multiplièrent avec une telle variété, en chants, en danses, caresses, prévenances de toutes sortes, gracieusetés de toute nature, qu'un an commença à lui paraître moins long qu'il n'avait précédemment trouvé les mois ordinaires. La richesse d'imagination de toutes les jeunes et belles fées qui formaient son entourage était inépuisable à inventer sans cesse des agréments nouveaux.

— Or çà, disait parfois Artus à l'heureux chevalier, que dites-vous de notre logis ? Trouvez-vous qu'on y soit aussi bien que chez votre Charlemagne ?

— Sire, lui répondait Ogier, d'ici ou du paradis je ne fais pas la différence. Il ne me sera jamais possible de reconnaître le bien que je reçois de madame votre sœur ! Quant à vous, Sire, je n'ai à vous offrir que mon corps et ma valeur pour m'acquitter : demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, je l'accomplirai !

Artus le remercia, mais à l'exception de quelques faméliques envieux qu'exaspéraient les joies du séjour enchanté d'Avallon, et encore ces envieux n'étaient guère redoutables, que pouvait avoir à repousser ou à combattre l'immortel doyen de la Table-Ronde ?

Une attaque, cependant, eut lieu au château de la part de quelques malveillants qui s'étaient ligués pour essayer d'y porter la crainte ; mais ce fut si peu de chose de les dissiper et de les détruire, qu'Ogier fut presque honteux d'être chargé d'une mission si facile. Ce fut tout ce qu'il eut occasion de faire pour prouver sa reconnaissance à ses hôtes.

Les sentiments de Morgane pour lui, loin de perdre avec le temps de leur vivacité, n'avaient fait que devenir plus profonds et plus irrésistibles. Elle n'avait pu lui refuser, dès qu'il les avait demandées, les preuves dernières d'une tendresse absolue, les marques les plus intimes d'un attachement sans bornes. Un fils était né de leur amour. Ils le nommèrent Meurvin ; ce fut par la suite un vaillant homme de l'époque de Hugues Capet.

Un jour qu'Ogier et sa bien-aimée devisaient ensemble à côté l'un de l'autre, comme c'était l'habitude, Morgane, toujours amoureuse, mais écoutant sa conscience, lui dit :

— Mon doux ami ! devinez-vous à peu près ce qu'il y a de temps d'écoulé depuis que vous êtes près de moi ?

— Une vingtaine d'années environ, répondit-il avec nonchalance.

— Et plus, mon ami, je vous assure.

— Combien donc ?

— Il y a deux cents ans. Il n'existe plus en France personne de votre connaissance. Depuis plus de cinquante ans votre mémoire et celle du roi Charlemagne y sont presque évanouies ; pourtant, s'il vous prend fantaisie d'y aller faire un tour, je vous y laisserai aller.

En même temps elle lui enleva sa couronne.

La mémoire revint subitement au preux Ogier.

— J'y veux aller, dit-il; j'y veux aller tout de suite. Charlemagne! mon vieil empereur!... Guyon, mon bon frère!... mon neveu Gautier! si dévoué, si chevaleresque!... ma femme, la reine Clarisse!... Caraheu!... Gloriande!...

— Morts! tous morts! répondit la fée, tous réduits en poussière depuis plus d'un siècle. A peine retrouverait-on leurs ossements sous les dalles des églises où ils sont inhumés.

—N'importe, je veux partir, s'écria Ogier, à moitié fou de ce réveil. Je veux revoir la France où j'ai mené si bonne guerre, où je recommencerai encore s'il plaît à Dieu! Un cheval! mes armes! ma lance!

Morgane l'aida elle-même à s'équiper, et au moment du départ lui dit :

— Ogier, un homme seul n'est rien, emmenez avec vous Benoît, qui vous servit si bien jusqu'au jour où il tomba à vos côtés devant Châteaufort.

Et comme elle parlait, Benoît apparut semblable à ce qu'Ogier l'avait connu dans sa jeunesse.

Le cheval qui avait servi le Danois à son arrivée dans le séjour féerique fut amené pour lui servir de monture : il se nommait Papillon.

Il parut joyeux du rôle qu'on lui destinait. Ogier l'enfourcha lestement. Les adieux commencèrent.

Toutes les fées arrivèrent, sonnant de la voix et des instruments l'aubade la plus délicieuse. Morgane tendit à son bien-aimé un tison éteint et lui dit :

— Prenez ceci; tant que vous le conserverez sans l'allumer, vous vivrez en bonne santé. Si vous le mettez au feu, votre existence finira avec sa dernière étincelle.

Indépendamment de ce tison, il conservait toujours au doigt l'anneau que Morgane lui avait donné à leur première entrevue pour le rétablir. Il partit enfin sur une nuée accompagné de Benoît, et après un court trajet dans les airs, ils furent déposés dans un beau carrefour près d'une fontaine. Ils avaient pied en France.

## CHAPITRE XXXI

**Comment, après le séjour infiniment prolongé que fit Ogier dans le château de la fée Morgane, il revint en France; de ses derniers exploits, et de sa disparition.**



Le pauvre Ogier ne devait pas tarder à apprendre que c'est un triste métier que celui de revenant.

Chevauchant avec Benoît, il avisa un écuyer et l'appela.

— Mon ami, lui dit-il, quelle ville est-ce là, dont nous voyons les tours?

— Montpellier, seigneur, répondit l'écuyer.

— Ah! j'en suis bien aise; un mien parent en est gouverneur.

Et il nomma celui qu'il pensait occuper ce poste. Au nom qu'il dit, l'écuyer pensa pâmer de rire et dit :

— Allons, seigneur, vous aimez à plaisanter et vous vous êtes truffé de moi. Le personnage que vous dites était gouverneur de la ville il y a deux cents ans. Celui qui y est à présent se nomme Régnier. Quant au personnage que vous avez si facétieusement mis en avant, c'est lui qui fit composer, croit-on, le célèbre roman de son parent Ogier le Danois. Il vint naguère, dans la ville, un homme qui le savait tout entier et le chantait publiquement; et pour l'entendre on lui donnait force pièces d'argent.

Un peu après, comme l'écuyer s'était mis à chevaucher à côté de Benoît, derrière l'illustre héros auquel il venait de parler ainsi de lui-même :

— Comment se nomme votre maître? demanda-t-il.

— Ogier le Danois.

L'écuyer, sans rire cette fois, dit :

— Si vous aviez à vous acquitter d'une bourde, vous avez soldé. Ogier est mort depuis plus de deux cents ans, perdu dans un naufrage. Si ce n'était par considération pour celui qui chevauche devant nous, je vous ferais repentir de vouloir me mystifier.

Quelques jours plus tard, à Meaux, les deux compagnons s'en allèrent loger dans une hôtellerie qu'Ogier se souvenait d'avoir fait construire, d'avoir longuement habitée dans sa jeunesse.

Il vit à la porte un homme qu'il ne connaissait pas.

— Serons-nous bien logés ici? demanda-t-il.

— Oui, lui répondit l'homme, vous serez traités honnêtement.

— Où est l'hôtelier?

— Quel hôtelier? fit l'homme qui se savait l'être lui-même.

— Eh! qui? répliqua Ogier, si ce n'est Hubert de Néopolin, celui qui me doit encore l'argent dont la maison a été construite.

— Ah! c'est là ce que vous demandez! dit l'hôte croyant avoir affaire à un fou.

Et il lui jeta la porte au nez.

Ogier, partagé entre l'étonnement et la colère, allait enfoncer cette porte, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit et l'homme y reparut.

— Ah çà! dit-il, qu'est-ce qu'il vous prend de parler d'Hubert? c'était l'aïeul de mon grand-père; il est mort il y a passé deux cents ans.

— Mon ami, excusez-moi, dit Ogier en se radoucissant : je suis Ogier le Danois, je reviens du paradis, c'est ce qui m'a fait tomber dans cette confusion.

Et il s'en alla attristé.

Le bruit se répandit de cette apparition surnaturelle; l'abbé de Saint-Faron-de-Meaux fut appelé pour conjurer le diable, et des archers qui poursuivirent les deux compagnons tuèrent le bon Benoît. Ogier s'éloigna tout seul.

Mais l'abbé de Saint-Faron vint à la traverse.

Ogier l'apercevant lui dit :

— N'est-ce pas vous qui avez nom Simon? vous êtes abbé de Saint-Faron-de-Meaux; nous sommes parents, vous et moi, et ce fut moi qui vous fis donner cette abbaye.

— Excusez-moi, chevalier, dit l'abbé en goguenardant, je ne conserve nul souvenance du temps où je n'étais pas né. Mais dites votre nom, s'il vous plaît.

— Ogier le Danois.

L'abbé réfléchit longtemps, disant entre ses dents :

— Il m'appelle Simon et je me nomme Geoffroy, et, par les lettres et chartres de l'abbaye, il est prouvé que l'abbé qui vivait du temps d'Ogier se nommait Simon!...

— Chevalier, reprit-il, vous plaît-il de m'accompagner à l'abbaye? nous éclaircirons ce qu'il y a d'étonnant dans ce que vous dites.

— Volontiers, dit Ogier.

Et il suivit ce nouveau guide sous les arceaux du cloître où il commandait.

On peut croire l'étonnement qu'il y causa en déclarant la vérité de ce qui le concernait, sauf le secret de féerie qu'il garda bien exactement.

L'abbé s'apprivoisa cependant peu à peu avec son hôte extraordinaire, et celui-ci lui dit un jour en lui montrant le tison enchanté qu'il tenait de Morgane.

— Je vous serais bien obligé de me garder ceci plus précieusement que toutes les choses du monde, car j'y tiens beaucoup.

— Soit! dit l'abbé, nous ferons faire une armoire pour le renfermer dans le trésor de l'église et vous en garderez la clef.

Ce qui fut exécuté.

Ogier, au temps ancien, avait toujours été le vaillant champion de la chrétienté. Sa réapparition était tenue à continuer la tradition; c'est ce que le supérieur de Saint-Faron ne tarda pas à faire entendre à son hôte.

La France était une fois de plus déchirée par les barbares; leurs hordes sanguinaires couvraient tous les environs de Chartres. Le roi qui gouvernait alors, n'avait à leur opposer qu'une armée affaiblie. On redoutait de terribles malheurs.

Ogier, instruit de ces nouvelles, jura de s'employer à chasser les descendants de ceux qu'il avait si maltraités autrefois, et en jurant, il étendit la main qui portait à un doigt l'anneau de la fée Morgane.

L'abbé y fixa les yeux, il demanda à Ogier la permission de le regarder de plus près et finit, en l'admirant, par le lui ôter du doigt.

Il n'eut pas plus tôt fait, qu'Ogier tomba dans un état désespérant de faiblesse et de caducité : la tête lui pendait inerte et ses paupières ne pouvaient plus se soulever.

L'abbé, mû de pitié, se hâta de repasser l'anneau au doigt du pauvre vieillard, et incontinent il lui vit reprendre l'air de jeunesse, la tournure martiale et la vigueur qu'il lui avait reconnus précédemment.

Dès lors, tout le mystère incompréhensible de la durée indéfinie du preux chevalier lui devint clair et saisissable; il fallait l'attribuer à la vertu extraordinaire de son anneau.

Il se hâta de lui faire reprendre son voyage et de l'adresser à Paris, au roi, qui en avait grand besoin pour se délivrer de ses ennemis.

Ogier, après quelques jours de chevauchée, arriva dans la grande ville où chacun est badaud, comme on sait. Du reste, depuis son premier temps, depuis le règne de Charlemagne, les hommes avaient bien décru : ils s'étaient rapetissés de génération en génération. Quand donc les Parisiens l'aperçurent, dès qu'ils purent contempler sa stature immense, ils vinrent s'attrouper à l'entour de lui, et encombrèrent la porte de l'hôtellerie où il s'arrêta.

L'hôte finit par lui dire :

— Seigneur, si vous m'en croyez, vous entrerez, car ces gens ne se départiront pas d'ici tant qu'ils pourront vous examiner.

Ogier suivit le conseil, et, montant au grenier, mit la tête à la lucarne et ouvrit une si grande gueule à la foule qu'elle en fut épouvantée et se dissipa.

Le lendemain, il s'enrôla sous un capitaine qui assemblait son monde pour rejoindre le roi à Chartres, et il fut aperçu de la reine et d'une de ses dames d'honneur qui se nommait la dame de Senlis. Sur l'une et sur l'autre, il produisit une impression extraordinaire, à tel point qu'elles ne purent résister au désir de le faire venir et de l'interroger.

Quand on le leur eut amené, leur curiosité redoubla et fut mal satisfaite par ses réponses où il était mention de Charlemagne et de faits anciens de deux siècles.

Cependant il fallut qu'elles s'y accoutumassent, car il n'avait pas à se dédire, comme on le pense bien; son apparence plaidait d'ailleurs si favorablement pour lui! Elle fut jugée par les deux dames une compensation suffisante... Ce n'est point assez dire: au bout de quelques moments, sans s'embarrasser qu'il fût du temps de Charlemagne ou du temps de Salomon, la reine lui dit net :

— Ecoutez, chevalier, nonobstant toutes choses, et comme vous me semblez le non-pareil du monde entier en beauté, force, maintien, honnêteté, je vous offre de rester avec moi, de vous faire le plus grand seigneur du royaume, maître de mon avoir et de ma personne.

— Il vous plaît à dire, madame, répondit Ogier, mais votre mari est un noble prince.

— Vous ne prétendrez pas le mieux connaître que moi, je suppose? C'est parce que je le connais que je vous trouve préférable et incomparable. Ainsi, encore une fois, restez avec moi, je le veux, je l'ai décidé.

— Eh! madame, il n'est chose si secrète qui ne se découvre tôt ou tard. Quand votre mari apprendrait que j'ai cédé à votre désir, il me haïrait à jamais.

La reine emmena le chevalier dîner avec elle, et elle le retint encore après à passer joyeusement le temps au milieu de ses dames.

A une heure avancée de la soirée, les amusements duraient encore; Ogier s'endormit. La reine et la dame de Senlis s'approchant de lui, découvrirent son anneau et renouvelèrent à leur grand étonnement l'expérience qu'avait faite l'abbé de Saint-Faron. La dame de Senlis voulait dérober l'anneau, la reine ne le permit pas.

Quand Ogier fut réveillé, cette dernière se contenta de lui dire :

— Chevalier, j'ai acquis pendant votre sommeil la connaissance que vous n'aviez pas perdu votre temps à courir les aventures; je veux vous parler de votre anneau. Mais une autre fois, donnez-vous de garde qu'on puisse vous le ravir.

Ogier se sépara de ces dames, non sans être encore sollicité d'amour, mais il résista avec fermeté.

Il ne s'écoula pas un grand temps avant qu'il eût rejoint le roi de France, et, ainsi qu'il était aisé de le prévoir, il attira, comme jadis, la victoire sur les armes qu'il secondait.

Ce fut une courte et brillante campagne, décisive, pleine de hauts faits, et qui fit bénir de nouveau le nom d'Ogier par les populations arrachées une fois de plus, par les efforts de son bras, à la barbarie des envahisseurs.

Mais si la campagne avait été brève, elle avait été semée de fatigues; le roi, déjà âgé, en prit une maladie au milieu de son triomphe et passa promptement de vie à trépas.

Cet événement remit Ogier et la reine en présence.

— Chevalier, lui dit-elle, du premier moment que je vous ai vu, jamais mon cœur n'a pu se séparer de vous; je ne sache pas homme, si grand qu'il soit, qui mérite autant que vous de posséder un royaume. C'est pourquoi je vous offre ma main et le gouvernement des États que la mort de mon mari a laissés vacants.

Ogier tomba dans le plus grand étonnement d'une fortune si inouïe et si soudaine de se voir en possibilité de s'asseoir à son tour sur le trône où avait si longtemps siégé Charlemagne. Appelant toute sa sagesse à son aide pour faire une réponse où tout fût pesé, empreint de modération et d'à-propos :

— Madame, dit-il, je remercie votre bienveillance d'être descendue jusqu'à un simple chevalier comme moi, sans biens et sans puissance pour reconnaître une si magnifique générosité. Cependant, telle est l'étrangeté de ma destinée, qu'avant de vous dire que j'accepte, pour le respect que je vous dois et votre bien particulier, il est nécessaire que vous sachiez tout ce qui me concerne, et que nous prenions l'avis d'un parent que j'ai, l'abbé de Saint-Faron, homme discret et bon conseiller.

La reine approuva ces paroles, et ils partirent ensemble à Meaux pour aller trouver l'abbé.

Pendant le voyage, Ogier compta à sa royale compagne toute l'histoire de sa vie.

L'abbé, consulté, fut d'avis que le mariage devait se faire, et la reine, que tout retardement affligeait, ayant entendu cette bonne réponse, décida qu'il fallait le célébrer au plus tôt.

Le lendemain donc, toutes choses étaient prêtes pour la cérémonie, et il n'y avait plus qu'à conduire les époux à l'église, quand survint la fée Morgane qui avait été plaider devant Dieu même pour qu'il reconnût qu'Ogier avait assez fait pour la foi catholique, que le temps était venu qu'il se reposât, [illegible] qu'un nouveau mariage n'était chose aucunement convenable pour lui.

Forte de ce décret de l'Eternel, elle ravit subitement le chevalier, et l'on n'en entendit plus jamais parler. Mais le tison miraculeux existe toujours dans l'abbaye de Saint-Faron-de-Meaux. On en doit présumer qu'Ogier le Danois vit toujours.

Sans doute il est au séjour de gloire avec les bienheureux, en la société desquels puissions-nous nous trouver tous nous-mêmes perdurablement et à toute éternité !

Amen !

FIN D'OGIER LE DANOIS

# HISTOIRE

DES

# QUATRE FILS AYMON

## CHAPITRE PREMIER.

**Comment l'empereur Charlemagne fit chevaliers les quatre fils Aymon, et comment le duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, fils de Charlemagne, et, à son tour, fut tué par Ganelon.**



Charlemagne, à son retour des guerres de Lombardie, où il avait vaincu Guerdelin-le-Fène, chef des Sarrasins, tint une grande cour à Paris, aux fêtes de la Pentecôte. Beaucoup y assistèrent : les douze pairs, des Allemands, Anglais, Poitevins, Bérales et Lombards, et entre autres le vaillant duc Aymon de Dordogne avec ses quatre fils, Renaud, Allard, Guichard et Richard. Tous les quatre étaient très beaux et très courageux, Renaud principalement, le plus grand que l'on pût trouver au monde, puisqu'il avait sept pieds de hauteur.

Lorsque toute la cour fut assemblée, le roi dit à ses barons :

— Mes frères et amis, c'est par votre valeur que j'ai fait la conquête de tant de villes, et mis sous ma puissance beaucoup de Sarrasins, particulièrement Guerdelin à qui j'ai fait embrasser la religion chrétienne. J'ai perdu la fleur de la noblesse, par suite du refus de nous secourir que nous ont fait plusieurs de nos vassaux, comme Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, qui sont trois frères. Ce dont je me plains hautement à vous; car, si ce n'eût été messire Salomon qui nous aida de ses trente mille combattants, ainsi que messires Lambert Berruyer, Geoffroi de Bordeille et Galeran de Bouillon, qui portait notre étendard, nous étions vaincus. Les trois frères m'avaient cependant prêté serment de fidélité; le duc d'Aigremont particulièrement a été déloyal et félon : c'est de lui que je me plains ici. Je vais de nouveau lui

demander son concours; s'il me le refuse, j'assemble mes sujets et amis, j'assiége Aigremont dans son duché, je le fais pendre et écorcher vif, lui, sa femme et leur fils Maugis, et je mets son pays à feu et à sang.

Alors le duc Naymes de Bavière se leva et dit à Charlemagne :

— Sire, ne vous courroucez pas ainsi. Envoyez seulement au duc d'Aigremont, votre vassal félon, un messager chargé de vos propositions, et suivant la réponse qui vous sera faite vous verrez ce qu'il vous reste à faire.

Charlemagne répondit :

— Duc Naymes de Bavière, votre conseil est bon, et je veux le suivre.

Le roi se demanda ensuite quel messager il devait choisir. Il fallait à la fois un homme prudent et hardi. Personne n'osa se proposer. Plusieurs étaient de la famille du duc Beuves, comme le duc Aymon de Dordogne, son cousin germain.

Charlemagne irrité jura qu'il détruirait le pays du duc. Appelant ensuite son fils Lohier, il lui dit :

— Mon fils bien aimé, vous ferez ce message. Il y a honneur là où il y a péril. Vous prendrez avec vous cent chevaliers bien armés, et ainsi accompagné vous irez vers le duc Beuves et l'informerez en mon nom que si, à la saint Jean prochaine, il n'est pas rendu à ma cour, j'irai en personne l'assiéger, détruire son duché, faire pendre son fils et brûler sa femme.

— Sire, répondit Lohier, je suis sans crainte, et remplirai fidèlement la mission que vous me faites l'honneur de me confier.

A cette fière et digne réponse, Charlemagne se sentit le cœur remué. Il regretta d'avoir engagé son fils dans une entreprise hasardeuse. Mais il avait dit et ne pouvait revenir sur son dire. Le sacrifice devait s'accomplir.

Le lendemain matin, Lohier et ses chevaliers armés et équipés vinrent prendre congé du roi.

— Sire, dit Lohier, nous voilà prêts à exécuter vos commandements. Donnez-nous, s'il vous plaît, votre bénédiction.

— Mon cher fils, répondit Charlemagne, je te recommande à Dieu et le prie de te protéger, ainsi que les braves serviteurs qui t'accompagnent.

Puis il étendit les mains sur eux, et ils partirent. Charlemagne ne les vit pas s'éloigner sans émotion, à cause de son bien aimé fils.

Les messagers partirent donc. Ils approchaient d'Aigremont, lorqu'un espion qui les vit et entendit alla aussitôt prévenir le duc Beuves, alors au milieu de ses barons, rendus à sa cour à propos des fêtes de la Pentecôte.

— Seigneurs, dit le duc après avoir entendu le rapport de l'espion, le roi m'estime bien peu de vouloir que j'aille le servir avec tous mes gens, et de m'envoyer son fils aîné pour me faire des menaces.

— En effet, répondirent les barons.

— Que me conseillez-vous de faire en cette occurrence ? reprit le duc Beuves.

Alors un sage et prudent chevalier, nommé messire Simon, se leva et dit :

— Sire, je vous conseille de recevoir honorablement les messagers du roi Charlemagne, parce qu'il est votre seigneur, et que c'est agir contre Dieu et contre raison que de désobéir ouvertement à son seigneur. N'ayez point égard au refus d'obéissance que lui ont fait vos frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil. Le roi est puissant et peut vous mettre à mal.

— Mauvais conseil ! répondit le duc. Je ne le suivrai pas. Le roi m'offre la guerre, j'accepte la guerre. Mes trois frères m'aideront ainsi que mes quatre neveux, qui sont tous courageux.

La duchesse demanda à parler.

— Messire Simon conseille bien, dit-elle ; écoutez sa voix plutôt que celle du ressentiment. Obéissez au roi Charlemagne.

Le duc Beuves regarda alors la duchesse d'un air irrité et lui défendit de continuer.

— Messire Simon, dit-il, me conseille d'obéir au roi; mais voici d'autres fidèles barons qui me conseillent de ne pas obéir, et je leur en sais bon gré. Tant que je serai vivant je n'obeirai à personne qu'à moi. Que le roi Charlemagne me fasse la guerre, je la lui ferai aussi !

Cependant les messagers du roi étaient arrivés en vue du château d'Aigremont. Ce château, situé sur un rocher et flanqué de grosses tours à créneaux nombreux, était inexpugnable. On ne pouvait le prendre que par trahison ou par famine.

— Considérez cette forteresse et le fleuve qui coule à ses pieds, dit Lohier à ses compagnons; je ne crois pas qu'elle ait sa pareille dans toute la chrétienté ; sa position est admirable.

— Sire, répondit un chevalier nommé Savary, il me semble que votre père a entrepris là une chose bien hasardeuse. Le duc Beuves est très puissant. Il a autant de barons et de gens d'armes que le roi Charlemagne, et, à son tour, il pourrait venir l'attaquer. Il serait mieux qu'ils fussent de bon accord. Le roi votre père triompherait, je n'en doute pas, et s'il a résolu de prendre le duc Beuves et de brûler sa femme, rien au monde ne pourra l'en empêcher. Mais, encore un coup, il serait mieux qu'ils fussent de bon accord. Je vous supplie donc de parler avec douceur au duc Beuves ; il est très orgueilleux, et, à la moindre menace de votre part, il nous ferait un mauvais parti. Nous sommes trop peu nombreux en ce moment pour sortir vainqueurs.

— J'agirai prudemment, répondit Lohier, à cause de vous. Je lui parlerai avec douceur, ainsi que vous me le conseillez ; mais, à la première menace de sa part, je n'écouterai que ma colère, et il en souffrira.

Cela dit, les messagers du roi vinrent s'annoncer devant le château d'Aigremont.

— Seigneurs, qui êtes-vous? leur demanda-t-on.

Lohier répondit d'un ton ferme :

— Nons sommes les envoyés du roi Charlemagne et nous voulons parler au duc Beuves, votre maître et son vassal.

Au bout de quelques instants, les messagers furent admis dans l'intérieur de la forteresse, et parurent devant le duc, qui les reçut dans la grande salle du palais, en présence de ses barons, de la duchesse et de son fils Maugis, connu déjà comme un habile nécromant.

— Que Dieu garde le roi, dit Lohier en entrant, et puisse-t-il confondre le duc d'Aigremont! Duc d'Aigremont, le roi mon père vous mande à sa cour,

avec cent chevaliers, pour, de là, être envoyé où il lui plaira, et aussi pour lui rendre raison de ce que vous ne l'avez pas accompagné en Lombardie où sont morts Baudoin, seigneur de Melun, Geoffroy de Bordeille et plusieurs autres valeureux hommes. Si vous vous y refusez, vous serez considéré comme coupable de félonie et, comme tel, écorché vif; de plus, votre femme sera brûlée et vos enfants pendus. Telle est la volonté du roi mon père, dont vous êtes le sujet.

Le duc Beuves, irrité, répondit aussitôt :

— Ce langage ne peut être toléré. Je ne tiens du roi Charles ni forteresse, ni château; je ne relève de personne. Charles l'a oublié, puisqu'il vous a envoyés ici pour me menacer!... A mon tour, je menace : j'irai vers Charles, mais avec une armée, et je lui ferai ce qu'il voulait me faire!

Lors, Lohier s'écria :

— Vassal, comment osez-vous répondre ainsi? Ce sont là paroles imprudentes et téméraires dont le roi mon père vous fera repentir, car bientôt vous serez par lui assiégé, pris, pendu et brûlé, et vos cendres jetées aux quatre vents comme celles d'un félon!

Le duc se leva impétueusement et ordonna à ses gens de s'emparer de Lohier et de ses compagnons et de les mettre à mort. Un noble chevalier de la suite du duc Beuves prit alors la parole pour conseiller la modération et engager son maître à reconnaître la suzeraineté du roi Charlemagne.

Le duc l'interrompit brusquement :

— Taisez-vous! — lui cria-t-il. Tant que je serai debout et que je saurai tenir une épée et monter à cheval, je vivrai libre, loin de la dépendance de Charlemagne! Je vais mander mes frères, Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et Garnier son fils, et, ainsi réunis, nous irons attaquer le roi qui me menace. En quelque lieu que je le rencontre, je lui ferai ce qu'il voulait me faire... Rien ne m'en empêchera! Rien ne m'empêchera, non plus, de faire périr l'insolent messager qu'il m'a envoyé!...

— Je ne vous redoute ni ne vous estime, répondit dédaigneusement Lohier, qui se sentait fils du roi.

— Qu'on se saisisse de lui! s'écria le duc d'Aigremont furieux.

Les barons présents n'osèrent point ne pas obéir : ils tirèrent leurs épées et se jetèrent sur les envoyés de Charlemagne. Alors commença une mêlée affreuse, une boucherie sanglante. Lohier et ses cent chevaliers, inférieurs en nombre mais non en courage, se battirent dans la salle du palais avec un acharnement sans pareil.

Le bruit de cette lutte se répandit bientôt dans toute la ville d'Aigremont, et alors, bourgeois et artisans, armés de haches, d'épées et de bâtons, s'en vinrent, au nombre d'environ sept mille, au secours du duc Beuves.

Le brave Lohier faisait merveille, tuant et blessant, au hasard de son épée, tout ce qui se présentait pour le prendre.

— Mon dernier jour est venu!... criait-il à ses gens. Je ne reverrai plus le roi mon père. Mais, au moins, que ma fin soit digne de ma vie!...

Et ce disant, il frappa le duc Beuves, qui s'était trop approché de lui. Le duc, plein de colère de le voir encore vivant, courut sur lui et lui porta un si furieux coup que le malheureux Lohier en fut renversé mort à ses pieds. Puis, il lui coupa la tête.

Quand les gens du brave Lohier virent ainsi leur maître à terre, baignant dans son sang, la frayeur les prit au ventre et ils firent mine de se rendre. Le duc, satisfait de la victoire, en fit tuer dix de ceux qui restaient encore vivants et cria aux dix autres survivants :

— Si vous vous engagez, sur votre foi de chevaliers, à rapporter votre maître à son père Charlemagne, je vous laisserai la vie sauve...

— Nous le promettons!... dirent-ils.

— Vous direz au roi votre maître que je ne me reconnais aucunement pour son vassal et que je ne lui donnerai, en conséquence, ni rançon d'argent, ni rançon d'hommes... que, tout au contraire, je vais me mettre à la tête d'une armée de cent mille combattants pour ravager son pays!...

Les dix chevaliers remercièrent le duc Beuves de la grâce qu'il leur faisait et s'engagèrent à rapporter au roi Charlemagne et son fils et les paroles du duc d'Aigremont. Puis ils firent faire une bière, y placèrent le corps de Lohier, et s'en allèrent droit à Paris, un peu attristés, cependant, par la nouvelle qu'ils allaient apporter au roi.

Pendant ce temps, le roi Charlemagne était inquiet et faisait part de ses inquiétudes à ses barons.

— Sire, dit le duc Aymon, si le duc d'Aigremont a mal agi, il vous sera bien aisé d'en tirer une prompte vengeance. Je vous offre, pour ma part, outre ma personne, mes quatre fils : Renaud, Allard, Guichard et Richard, qui sont très courageux et très fidèles.

— Je vous sais bon gré de l'offre que vous me faites, dit le roi, et, pour vous en remercier, je veux que vous m'ameniez vos fils, afin que je les arme chevaliers.

Le duc Aymon envoya immédiatement chercher ses quatre fils et les présenta à Charlemagne qui, appelant son grand sénéchal, lui dit :

— Apportez-moi les armes qui furent au roi de Chypre, tué par moi à la bataille de Pampelune. Je veux les donner à Renaud comme au plus vaillant; ses trois frères auront d'autres armes, aussi bonnes, mais moins illustres.

Le grand sénéchal obéit et revint bientôt avec les armes demandées, tant celles du roi de Chypre, destinées à Renaud, que celles qui devaient être données à ses trois frères. Alors, devant ses barons assemblés, Charlemagne les arma tous quatre chevaliers, selon les formes usitées. Ogier-le-Danois, qui était de leur parenté, voulut chausser de sa main les éperons de Renaud, et lorsqu'ils furent placés, le roi lui donna l'accolade en lui disant :

— Chevalier Renaud, que Dieu vous ait en sa sainte garde! Qu'il vous augmente en bonté, en honneur et en courage! Allez, maintenant!

Renaud s'inclina, monta aussitôt sur son bon cheval Bayard, l'infatigable Bayard, qui courait dix lieues sans être las, et alla faire reluire au soleil son épée et son écu.

Il avait si bonne mine ainsi, que Charlemagne voulut donner un tournoi en son honneur, autant pour lui prouver le cas qu'il faisait de lui que pour se distraire des pénibles songes qui l'obsédaient relativement à son fils Lohier. Les joûtes commen-

lèrent le jour même, en présence de toute la cour; elles eurent lieu entre Renaud et ses trois frères. Ce fut Renaud qui remporta le prix et les applaudissements.

— Dorénavant, chevalier Renaud, dit le roi, vous nous accompagnerez partout. Votre mâle courage, fera merveille sur les champs de bataille comme il vient de le faire dans ces passes courtoises qui vous ont valu l'admiration générale.

— Sire, je vous remercie, répondit Renaud, et je vous promets de vous servir fidèlement et courageusement.

Après les joûtes, Charlemagne rentra dans son palais, toujours en proie à de mortelles inquiétudes au sujet de son fils Lohier. Il se promenait, triste et préoccupé, lorsqu'en se mettant à la fenêtre, il vit venir un messager poudreux, blessé et bien fatigué. Charlemagne descendit en grande hâte, avec le duc Naymes de Bavière et Ogier-le-Danois.

— Qu'est-il arrivé? Parle? Où est mon fils?... demanda-t-il au messager.

— Sire, répondit cet homme, vous avez fait une grande folie d'envoyer votre fils demander obéissance au duc d'Aigremont... Le duc a refusé... Votre fils lui a hardiment reproché sa félonie... Le duc Beuves a ordonné sa mort... Un grand combat s'en est suivi, dans lequel votre fils a été tué par le duc Beuves, ainsi que tous vos messagers, moins dix qui ont eu la vie sauve, à condition de vous rapporter le corps de votre enfant... J'étais de ces dix-là... et bien qu'on ne doive pas se hâter lorsqu'on a un malheur à annoncer, j'ai pris les devants et je suis venu vous raconter tout... Je suis épuisé par la fatigue et par le sang que j'ai perdu dans cette longue route...

Le messager ne put continuer. Il tomba en faiblesse aux pieds du roi.

— Grand Dieu! s'écria Charlemagne, tout entier à sa douleur; grand Dieu! vous m'éprouvez bien cruellement! Voilà un malheur auquel je ne pourrai survivre.

Le duc Naymes essaya de consoler le roi.

— Sire, lui dit-il, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur. Faites d'abord enterrer honorablement votre fils, qui est mort dignement, comme il devait mourir, étant fils d'un si digne père. Vous irez ensuite, à la tête d'une armée, attaquer le duc d'Aigremont et ravager son pays.

Le roi écouta ce conseil et voulut le suivre. Il ordonna à ses barons de se préparer pour aller audevant du corps de son fils, et sitôt qu'ils furent prêts, on partit, Charlemagne en tête, accablé et soucieux, quoique déjà presque consolé par l'espoir de sa vengeance.

Quand la petite troupe fut à dix lieues de Paris, elle fit la rencontre du duc de Naymes, d'Ogier le Danois, de Samson de Bourgogne et de plusieurs autres preux qui, aussitôt la nouvelle de l'arrivée du corps de Lohier, avaient tenu à honneur de l'escorter et s'étaient mis immédiatement en marche, précédant ainsi de fort peu la compagnie du roi Charlemagne.

Lorsque ce dernier eut aperçu la bière qui contenait son fils, il descendit de cheval, alla au cercueil, en souleva la tapisserie qui dérobait le corps mort aux regards des curieux, et, s'apercevant que son malheureux fils avait la tête tranchée, il s'écria:

— Ah! duc Beuves! duc Beuves! Dans quel état vous me rendez mon fils! Que je vous hais de me l'avoir ainsi défiguré!

Il l'embrassa alors, quoiqu'il fut tout sanglant, et lui dit, comme si ce mort pouvait encore l'entendre:

— Mon cher fils, vous étiez un vaillant chevalier et j'ai remercié Dieu souvent de vous avoir donné à moi... Il vous reprend; que sa volonté soit faite! J'ai votre corps; il a votre âme!

Charlemagne remonta à cheval et la bière le suivit, conduite par Thierry l'Ardennois et Samson de Bourgogne, qui l'amenèrent jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, où Lohier fut enterré convenablement, comme il convenait à un fils de roi.

Pendant ce temps, le duc Aymon avait réuni ses quatre fils.

— Mes enfants, leur dit-il, vous savez que le roi Charlemagne est irrité à juste titre, parce que mon frère le duc Beuves, votre oncle, a tué son fils Lohier. Il va se mettre en guerre contre lui, mais nous ne le suivrons pas. Allons à Dordogne, et là, si nous apprenons que le roi fait ailleurs la guerre, nous reviendrons prendre notre place auprès de lui. Mais nous ne pouvons tirer l'épée contre le duc Beuves, notre parent.

Cela dit, le duc Aymon monta à cheval, ses fils l'imitèrent et ils se rendirent à Laon, puis, delà, à Dordogne.

Quand la dame vit venir à elle son seigneur et ses quatre fils, elle fut toute joyeuse et accourut à leur rencontre. Son premier soin fut de demander si Renaud et ses frères étaient chevaliers, et ayant appris qu'ils l'étaient, en effet, elle en fut bien heureuse. Ayant ensuite demandé pourquoi ses fils, étant chevaliers, ne restaient pas auprès du roi, le duc Aymon lui répondit que c'était à cause du meurtre de Lohier par le duc Beuves et de la vengeance que Charlemagne comptait en tirer.

La duchesse devint chagrine. Elle pressentit les malheurs qui devaient être la suite de cette rupture, tant pour le duc que pour ses enfants, pour Renaud surtout qui, oubliant qu'il avait été armé chevalier par Charlemagne, s'emportait violemment contre lui. Il y eut alors de graves explications échangées à ce propos entre la duchesse et le duc Aymon, que nous laisserons parler pour revenir à Charlemagne, qui regrettait son fils.

Pendant que le roi se désolait, on vint lui apprendre qu'Aymon et ses quatre fils étaient retournés dans leur pays, ce dont il fut très irrité, et jura qu'il en tirerait vengeance, ainsi que de la trahison du duc d'Aigremont.

Alors, il congédia un certain nombre de ses barons, en leur recommandant d'aller se préparer dans leurs terres, et de revenir avec leurs gens armés aux premiers jours de l'été. Cela fut su du duc Beuves qui, de son côté, fit un appel à tous ses parents et amis, principalement ses frères, Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil, en tout quatre-vingt mille combattants qui se promettaient de défendre valeureusement Aigremont.

Au commencement du mois de mai, les renforts demandés par Charlemagne arrivèrent: Richard de Normandie, avec trente mille hommes; le comte Gui-

chard, avec un nombre égal de gens d'armes; Salomon de Bretagne, avec une armée de Poitevins, de Gascons et de Bourguignons; ces recrues logèrent dans les environs de Saint-Germain et attendirent les dispositions du roi qui ne tardèrent pas à se manifester. Ainsi, l'avant-garde, composée de cinquante mille combattants, se mit immédiatement en marche pour Aigremont, conduite par les preux Richard, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Ysachar de Nemours, Ogier-le-Danois, et Estou, fils d'Obdon.

Après quelques jours de marche, Ogier-le-Danois, qui commandait l'avant-garde, vit venir à lui un messager qui, interrogé, demanda à parler à Charlemagne. On le mena vers le roi qu'il pria de venir au secours de la ville de Troyes, assiégée par le duc Beuves.

— Par saint Denis! s'écria Charlemagne, le duc Beuves fait toujours des siennes... Il le paiera cher!

Et se tournant vers ses barons, il ajouta :

— Barons amés et féaux, volons au secours de Troyes assiégée, et tâchons de nous emparer du duc d'Aigremont.

L'avant-garde se hâta et arriva bientôt à quelque distance de la ville assiégée. Ogier, Richard et Galeran de Bouillon portaient l'oriflamme. Ils rencontrèrent un détachement de l'armée du duc Beuves qui vint droit sur eux. Alors ils laissèrent courir leurs chevaux de part et d'autre.

Gérard de Roussillon, l'un des frères du duc Beuves, s'avança impétueusement avec ses gens à la rencontre de l'avant-garde de Charlemagne, la lance en avant et la colère au front, et enleva une enseigne à un Allemand qui la portait et qu'il frappa à mort en criant : « A moi, Roussillon!... » C'était un appel à ses hommes d'armes qui donnèrent avec furie. Ogier, voyant qu'on faisait un abattis terrible de ses gens, poussa son cheval en avant avec colère, et tua de sa main plusieurs chevaliers de la suite de Gérard de Roussillon, qui, à son tour, tua plusieurs chevaliers de la suite d'Ogier. La mêlée alors devint sanglante. Ce n'était partout que lances brisées, hauberts démaillés, casques fendus, crânes entr'ouverts, bouches vomissant le sang comme des rivières, cris de blessés et râles de mourants.

Au plus fort de la mêlée, le duc de Nanteuil, frère de Gérard de Roussillon, voyant qu'il s'exposait trop aux coups de ses ennemis, accourut pour le dégager et le supplia de revenir sur ses pas, de peur de mal. Le roi Charlemagne arrivait avec son armée et la lutte allait cesser d'être égale. Gérard refusa de se rendre aux avis de son frère; il avait à venger la mort de plusieurs de ses amis et d'un de ses neveux tué devant lui par Galeran de Bouillon. Il se jeta avec une nouvelle ardeur dans la mêlée, en criant : « Aigremont! »

Le duc Beuves arrivait aussi. Le premier chevalier qu'il abattit fut messire Gauthier de Pierrette qui s'était imprudemment aventuré à sa rencontre. Il traversa son écu et sa poitrine d'un coup de sa lance qui alla reparaître de l'autre côté du corps. Après Gauthier de Pierrette, ce fut le tour de Richard de Normandie, un valeureux homme qui, d'abord, blessa le duc Beuves au joint du casque.

— Traître duc Beuves! lui cria-t-il, vous allez mourir, vous avez tué misérablement Lohier, fils de Charlemagne.

Et, en disant ces mots, il lui porta un si vaillant coup sur le casque, que le duc Beuves en fut étourdi. Par bonheur pour lui, la coiffe de ce casque était d'un acier solide : il ne fut pas entamé; l'épée alla frapper le cheval qui s'abattit. Le duc Beuves, ainsi préservé du coup qui le menaçait, se précipita l'épée à la main en pleine mêlée et tua plusieurs chevaliers et barons. Il faisait des prodiges de valeur, mais les preux du camp ennemi n'en faisaient pas moins que lui, tels que Ogier, Naymes, Galeran de Bouillon, Noël du Mans, le comte Salomon, Léon de Frise, l'archevêque Turpin et Estou, fils d'Obdon, car à cette bataille assistait la fleur de la noblesse française.

Sur ces entrefaites survint Charlemagne qui cria :

— Barons! barons! ne laissez pas échapper ce félonneur! Il ne nous resterait que la honte, s'il nous échappait!

Mettant aussitôt sa lance en arrêt, il s'élança avec une impétuosité toute juvénile à la rencontre de Gérard de Roussillon qui fut renversé par terre et qui eût infailliblement péri si ses frères ne l'eussent secouru. Ogier le Danois, de son côté, faisait rage et abattait les meilleurs chevaliers de la suite de Gérard qui, découragé, s'écria :

— Hélas! j'ai perdu aujourd'hui mes meilleurs amis!... Maudite soit l'heure où le fils de Charlemagne est mort. Maudite, maudite soit-elle!...

Et il s'en retourna dans sa tente, car le soleil était près de se coucher et la journée avait été rude. Il continuait à se décourager, lorsque le duc Beuves le rejoignit tout sanglant, et découragé aussi. Quand Gérard le vit dans cet état, il en eut pitié et tendresse.

— Beau-frère, lui dit-il, vous êtes blessé à mort?...

— Non, répondit le duc Beuves, je suis blessé, mais je guérirai bientôt.

— Je veux vous venger, beau-frère, reprit Gérard. Demain, au lever du soleil, j'irai recommencer la bataille et faire crier grâce et merci à Charlemagne. Nous avons perdu quatre mille hommes d'armes, aujourd'hui; il en perdra demain trente mille.

— Ne faites rien de tout cela, dit le duc de Nanteuil, cela n'amènerait aucun bon résultat. Si vous voulez m'en croire, nous enverrons au roi, le soleil levé, trente de nos plus sages chevaliers qui lui demanderont une trêve, lui promettant que notre frère, le duc Beuves, le récompensera de la mort de son fils Lohier. Outre que nous sommes les vassaux de Charlemagne, son armée est plus forte que la nôtre et il peut la renouveler plus facilement que nous. Nous ne pourrions lui résister longtemps.

Ce conseil fut jugé bon et on se décida à le suivre. Trente chevaliers furent choisis comme messagers et, au point du jour, chargés de branches d'olivier en signe de paix, ils montèrent à cheval et allèrent vers le roi qu'ils saluèrent d'abord humblement. Puis, l'un d'eux, messire de Brienne, porta la parole de cette façon :

— Sire, je prie Dieu qu'il vous donne bonne et longue vie! Sachez, s'il vous plait, que les ducs Gérard de Roussillon, Beuves d'Aigremont, et de Nanteuil, nous ont envoyés vers vous comme messagers de paix. Ils vous demandent grâce et oubli au sujet de la mort de votre fils bien aimé, si malencontreusement occis, ce dont ils sont bien fâchés. Particuliè-

rement, le duc Beuves se met à votre disposition, avec dix mille combattants, pour vous servir. Sire, pardonnez! pardonnez! le pardon est la vertu des forts!...

Charlemagne ne répondit pas tout d'abord. Il cacha son visage dans ses mains, afin qu'on ne remarquât pas les émotions pénibles qui l'agitaient, car, en ce moment, il songeait moins à la rébellion de son vassal qu'à la mort de son fils Lohier. Après quelques instants de méditation, il fit retirer les messagers en leur disant qu'il allait délibérer de cette affaire avec son conseil. Les messagers partis, le roi appela en effet auprès de lui le duc Naymes, Ogier le Danois, messire Salomon, Noël du Mans, Ogier de Langet, Léon de Frise et Galeran de Bouillon, et leur demanda ce qu'il fallait faire. Quelques-uns d'entre eux ne voulurent point accorder la trève et conseillèrent de reprendre immédiatement les hostilités. Le duc Naymes conseilla le pardon, et en termes si éloquents, que le roi fit rappeler les messagers du duc Beuves pour leur annoncer son pardon.

— Je pardonne, leur dit il, quoique ce soit d'un mauvais exemple pour les félonies à venir. Le duc Beuves se reconnaît mon vassal; il m'offre son épée, celle de ses frères, et une armée. J'accepte, parce qu'il est mon sujet. Qu'il se considère donc comme pardonné, qu'il vienne au plus tôt me prêter le serment de fidélité et qu'il se mette à ma disposition avec dix mille combattants, pour la Saint-Jean. Allez!...

Les messagers s'en retournèrent vers le camp du duc d'Aigremont à qui ils exposèrent le résultat de leur négociation. Le résultat plut aux trois frères. Gérard de Roussillon proposa même d'aller vers le roi les pieds nus et le corps couvert seulement d'une chemise, ce qui fut accepté par ses deux frères qui, tout aussitôt, se dépouillèrent de leurs habits et, suivis de quatre mille chevaliers, se dirigèrent vers les tentes royales. Admis auprès de Charlemagne, les trois frères s'agenouillèrent humblement et le duc Beuves dit :

— Sire, je suis votre vassal, et je viens vous prêter serment de fidélité. J'ai tué inconsidérément votre fils Lohier; je m'en accuse et m'en repens. Faites de mes frères et de moi ce qu'il vous plaira : nous vous appartenons. Le pardon, sire, est la vertu des grands cœurs. Pardonnez-nous, sire, pardonnez-nous!

Quand Charlemagne vit si humble un homme qui avait été si orgueilleux, si petit, un homme qui s'était si démesurément grandi, il fut touché et il pardonna de grand cœur. Les trois frères s'embrassèrent devant lui en signe de joie et prirent congé, en promettant de revenir à la Saint-Jean prochaine avec dix mille combattants. Le roi retourna alors à Paris, où se tenait la cour.

Aux environs de la Saint-Jean, le duc Beuves, fidèle à la promesse qu'il avait faite, partit avec une escorte de deux cents chevaliers, pour se mettre à la disposition du roi. A ce moment-là, le comte Ganelon, Foulques de Morillon, Harare et Bérenger, causaient avec Charlemagne.

— Comment pouvez-vous accepter les services d'un homme qui a tué votre fils, notre cousin? disait le comte Ganelon. Si vous y consentez, je me charge de vous en venger.

— Ce serait trahison, dit le roi; nous lui avons accordé notre pardon, et il a un sauf-conduit scellé de notre sceau.

— Mais il a tué déloyalement votre fils?

— C'est vrai; mais, encore une fois, je lui ai pardonné... Cependant, agissez à votre guise; cela vous regarde. N'oubliez pas que le duc d'Aigremont est d'une famille puissante, et vous pourriez bien payer cher une attaque contre lui.

— Ma famille vaut la sienne, sire; ne vous en inquiétez point. Puisque vous me laissez faire à ma guise, je pars demain matin avec deux mille chevaliers, et nous vous vengerons!

— Ce serait une trahison!...

— Que m'importe, sire? Il a bien tué votre fils Lohier par trahison!

Charlemagne n'avait rien à répliquer. Il se tut, et, le lendemain matin, Ganelon et ses deux mille chevaliers partirent à la rencontre du duc Beuves et de ses gens. Cette rencontre eut lieu dans la vallée de Soissons.

— Je ne sais ce que cela signifie, dit le duc en les voyant venir. Je flaire là-dessous quelque trahison, car le roi est vindicatif et il est entouré de quelques traîtres, parmi lesquels Foulques de Morillon. J'ai eu un songe fâcheux cette nuit : un griffon planait sur moi, perçait mon écu, dispersait mes armes et me déchirait les entrailles avec ses griffes et avec son bec d'acier; puis, après moi, ceux qui m'entouraient. Je ne sais vraiment pas ce que le ciel me réserve, mais je suis dans une inquiétude extrême.

Le duc Beuves, ayant ainsi parlé, ordonna à chacun de s'armer et de se mettre sur la défensive, ce qui fut exécuté en un clin-d'œil.

Le comte Ganelon et Foulques de Morillon s'avancèrent alors à grands pas, et, venant droit au duc d'Aigremont, ils lui reprochèrent amèrement sa trahison envers Charlemagne, ainsi que le meurtre de Lohier, ajoutant qu'ils étaient venus pour l'en châtier.

— Je ne croyais pas le roi aussi traître, dit le duc Beuves. Puisqu'il en est ainsi, je vendrai chèrement ma vie!...

Alors le combat s'engagea, terrible et sanglant. Ganelon tua Régnier, cousin du duc Beuves, et le duc Beuves tua messire Faucon, ami de Ganelon. Il en tua bien d'autres, car il se battait en désespéré et voulait tomber avec honneur.

— Hélas! disait-il, tout en portant çà et là, parmi les gens du comte Ganelon, des coups désespérés; hélas! où sont mes frères! Où sont mes neveux?... Hélas! cher fils, où êtes-vous à présent?... Que n'êtes-vous ici pour me secourir!... Ah! duc de Nanteuil, Gérard de Roussillon, vous ne me reverrez plus!... Et vous, mes chers neveux, Renaud, Allard, Guichard, Richard, si vous étiez là, je serais sauvé!... Ah! très courageux Renaud, où es-tu, toi surtout, où es-tu?...

Ainsi se lamentait le duc Beuves.

L'issue du combat ne pouvait être longtemps douteuse. Le duc d'Aigremont avait deux cents chevaliers, et comte Ganelon en avait deux mille, et encore, sur les deux cents chevaliers du duc Beuves, les trois quarts étaient déjà moissonnés! Le duc rallia autour de lui la poignée d'hommes qui lui restait.

— Mes amis, leur dit-il, je vois qu'il nous faut mourir ici. Mourons au moins dignement! Nous ne sommes plus que cinquante, mais nous en valons davantage. Il faut vaincre ou mourir ici. En avant!...

La vallée où avait lieu ce combat était une vallée superbe. Le soleil brillait; les oiseaux chantaient. On entendait très distinctement les coups que se portaient les combattants, ainsi que les plaintes des blessés et les blasphêmes des mourants. Les rangs de la petite armée du duc Beuves s'éclaircissaient de plus en plus, malgré le courage que chacun d'eux déployait. Le duc Beuves était toujours debout; il fallait en finir. Un chevalier du comte Ganelon, nommé Griffon de Hautefeuille, vint frapper d'un coup de lance au poitrail le cheval que montait le duc Beuves; le cheval tomba, et le duc avec lui. Le comte Ganelon s'avança alors, et le perça de part en part de sa lance. Puis Griffon de Hautefeuille, à son tour, lui donna un grand coup d'épée et s'écria :

— Voilà la mort de Lohier vengée entièrement!...

Ainsi périt le duc d'Aigremont.

Dix de ses chevaliers étaient encore debout. Ils eurent la vie sauve, à la condition qu'ils porteraient à Aigremont le corps du duc Beuves, ainsi qu'on avait porté d'Aigremont à Paris le corps de Lohier. Ils promirent de le faire.

En effet, ils ramassèrent le cadavre de leur seigneur, le placèrent dans un cercueil et se mirent ne chemin. Quand ils furent à quelque distance du lieu du combat, ils s'arrêtèrent pour se reposer et pour regretter le duc Beuves, qu'ils aimaient et qui s'était vaillamment battu. Le cadavre avaient des plaies énormes qui saignaient abondament tout le long du chemin. Après ce repos et ces larmes versées, les chevaliers reprirent leur lugubre fardeau. Pendant quatre lieues encore, le cadavre du duc Beuves saigna avec la même abondance. C'était lugubre à voir, cette bière rouge et ce visage blanc qui était dedans.

Quand ils arrivèrent à Aigremont, il y eut grand émoi. La duchesse se pâma : on crut même qu'elle allait passer. Les consolations de son fils Maugis la réconfortèrent un peu.

— Prenez patience, ma mère, lui dit-il. Si Dieu me prête vie, le roi et les traitres qui ont agi ainsi le paieront cher. Mes oncles et mes cousins m'aideront d'ailleurs, et vous savez quel est leur courage.

On enterra honorablement le duc Beuves, que nous allons laisser pour retourner au traitre Griffon de Hautefeuille et à Ganelon qui, avec leurs gens, avaient repris la route de Paris.

## CHAPITRE II

**Comment Renaud tua Berthelot, neveu de Charlemagne, en jouant aux échecs, et de la guerre qui en résulta.**



inrent les fêtes de la Pentecôte. Charlemagne tint sa cour, après avoir fait sa paix avec les frères du duc Beuves. Il y eut là quinze rois, trente ducs et quarante comtes, Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, le duc Aymon de Dordogne et ses quatre fils. Charlemagne dit à ce dernier :

— Duc Aymon, je vous aime, ainsi que vos enfants. Je n'oublie pas que je les ai faits chevaliers et qu'ils sont les héritiers de votre vaillance. Je veux que Renaud, particulièrement, soit mon sénéchal...

— Sire, répondit Aymon, je vous remercie du grand honneur que vous nous faites, à mes enfants et à moi. Nous vous servirons loyalement, n'en doutez pas, malgré le meurtre de mon frère le duc de Beuves, à qui vous aviez donné un sauf-conduit et que vous avez laissé assassiner par Griffon de Hautefeuille et par Ganelon. Mon premier mouvement a été la vengeance, à ne vous rien céler ; mais mon frère Gérard vous a pardonné ; je vous pardonne aussi.

— Duc Aymon, reprit le roi, votre frère, le duc Beuves, avait tué mon fils par trahison ; il a été tué lui-même par trahison, mais contre ma volonté : nous sommes quittes. Qu'il ne soit donc plus question de de ces choses et que la bonne harmonie règne entre nous.

— Soit! dit le duc Aymon.

Quand ce fut au tour de ses quatre fils de répondre au roi, ils le firent en ces termes :

— Vous nous avez fait venir devant vous, nous sommes venus. Mais vous avez fait traitreusement mourir notre oncle bien-aimé, le duc Beuves d'Aigremont, et, à cause de cela, nous ne pouvons vous aimer!

Charlemagne rougit de colère, et s'écria en s'adressant particulièrement à Renaud :

— Malheureux! Je ne sais ce qui me retient de vous faire jeter dans un cachot, indigne que vous êtes de voir encore la lumière du jour!

— Comme il vous plaira, sire! répondit Renaud avec dignité.

Cela dit, tout le monde se mit à table, excepté le roi, le duc Godefroy et Salomon, qui servirent ce jour-là. Malgré l'abondance et l'excellence des plats, Renaud ne put manger à cause de l'outrage qu'il avait reçu. Il songeait à venger son oncle et lui-même.

Après le dîner, les barons se dispersèrent et cherchèrent des occasions de divertissement; Berthelot, neveu de Charlemagne, appela Renaud et le convia à une partie d'échecs, sur un échiquier d'or massif. Renaud accepta pour ne pas trahir trop vite son ressentiment et la partie s'engagea. Elle ne dura pas longtemps Le neveu de Charlemagne était emporté; il chercha dispute à Renaud, l'insulta et lui fit sang. Renaud exaspéré prit l'échiquier d'or massif et l'envoya à la tête de Berthelot, qui tomba mort à ses pieds. Il se fit alors un grand bruit dans le palais. Charlemagne accourut, vit son neveu étendu et commanda qu'on arrêtât Renaud. Mais celui-ci, aidé de ses frères et de ses amis, se défendit courageusement et tua plusieurs barons qui voulaient s'opposer à sa fuite. Maugis, son cousin, fit un egal carnage, et, à la faveur du tumulte, protégea sa sortie du palais.

Quand Charlemagne vit que sa proie lui échappait, il fit armer deux mille chevaliers pour poursuivre Renaud et ses frères, qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent en un lieu sûr. Cependant, malgré l'avance qu'ils avaient, quelques barons du roi les atteignirent et voulurent les arrêter. Un, entre autres, s'avança sur Renaud en lui criant de se rendre. Renaud se retourna, l'abattit à ses pieds d'un coup de lance, lui prit son cheval et le donna à son frère Al

lard. Un autre chevalier eut la même velléité et le même sort; il fut tué et son cheval passa aux mains de Guichard. Ainsi fut-il d'un troisième chevalier plus imprudent encore que les deux autres. Désarçonné par Renaud, il reçut de lui un coup mortel et son cheval devint aussitôt la monture de Richard, qui en avait besoin.

Ainsi montés, les trois frères sur les chevaux conquis par Renaud, et Renaud sur Bayard, ils continuèrent leur route, favorisés par les ombres d'une nuit épaisse, et arrivèrent sans encombre à Dordogne, où ils trouvèrent leur mère en larmes. Leur premier soin fut de la rassurer. Elle embrassa tendrement ses enfants, et les engagea à chercher un asile sûr, à l'abri des tentatives du roi. Pour cela faire, elle leur permit de puiser abondamment dans le trésor du duc Aymon, son époux et leur père, et dans le sien propre. Ils prirent tout l'or dont ils croyaient avoir besoin, embrassèrent leur mère qui leur rendit leurs caresses les larmes aux yeux, car elle n'espérait plus les revoir, et ils partirent au hasard. Leur cousin Maugis les accompagnait. Ils entrèrent d'abord dans la forêt des Ardennes, si mystérieuse et si pleine d'enchanteurs, traversèrent la vallée aux Fées et s'arrêtèrent sur les bords de la Meuse, où ils firent construire à la hâte un château remarquable par sa beauté et par sa solidité. Il était dans une situation inexpugnable, défendu qu'il était par la Meuse, qui le baignait d'un côté, et de l'autre côté par des ouvrages d'art qui le mettaient à l'abri des surprises, c'est-à-dire trois murailles épaisses et de larges fossés. La trahison seule pouvait en ouvrir les portes à leurs ennemis. Ils l'appelaient Montfort : c'était, en effet, la forteresse la mieux construite qu'il y eût depuis là jusqu'à Montpellier.

## CHAPITRE III

**Comme Charlemagne assiégea Montfort, où il fut vaincu deux fois; comme Montfort fut brûlé; et de la vengeance de Renaud, qui détruisit la plus grande partie des gens de son père.**



L'histoire d'Alexandre-le-Grand ne contient pas de faits aussi mémorables que ceux dont est illustrée l'histoire des quatre fils Aymon. Après que Charlemagne les eut mis au ban du royaume de France, une cour plénière fut tenue à leur intention. Pairs et barons y furent convoqués pour aviser à la répression de la révolte de Renaud. On convint d'aller le relancer dans son château-fort, et, tout aussitôt, une armée se mit en marche, commandée par Charlemagne, et dont l'avant-garde était conduite par le comte Régnier de Montpellier, qui avait une grande haine contre Renaud. Ils partirent de Paris dans ces dispositions, et allèrent coucher à Mont-Lion. Le lendemain, pendant la route, le roi appela autour de lui Guyon d'Aufort, Garnier, Geoffroy, Longeon, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie et Naymes de Bavière, et les pria de faire diligence afin de prendre au nid ces quatre aiglons qui s'appelaient Renaud, Richard, Allard et Guichard. Les barons promirent et, pour prévenir l'armée du désir du roi, le duc Naymes fit sonner les trompettes. On arriva à Molins, que l'on nommait Aspes, et, de loin, on aperçut le château de Montfort, qui dominait toute la campagne à une dixaine de lieues à la ronde.

A ce moment, les trois frères de Renaud chassaient aux alentours de la forêt des Ardennes. Richard, le plus jeune des trois, portait un cor que Renaud aimait beaucoup. Avec eux étaient une vingtaine de chevaliers. En s'en retournant à Montfort et en regardant dans la direction de la Meuse, Richard aperçut l'armée du roi. Puis, quelques instants après, le comte Régnier, qui commandait l'avant-garde royale, se montra devant lui. Richard s'avança et lui demanda quels étaient ces gens armés qui chevauchaient sur les bords de la Meuse.

— Ce sont les gens du roi, répondit Régnier, qui viennent assiéger un château que les quatre fils Aymon ont fait bâtir; et je prie Dieu qu'ils puissent réussir!...

— Je suis fâché de ce que vous dites là, répartit Richard, car je suis ami de Renaud, et je ne puis souffrir que vous en parliez ainsi. Vous l'attaquez, je le défends!...

Et, en disant ces mots, l'impétueux Richard porta un violent coup à Régnier qui tomba mortellement blessé, et dont le cheval devint aussitôt la monture d'un des écuyers de Richard. Les gens de Régnier accoururent pour le défendre ou le venger, en criant: Montjoie, Saint-Denis! Les frères de Renaud leur répondirent en criant : Montfort! Tous les gens de Régnier furent mis en pièces, et un chevalier s'en vint à toute bride apporter à Charlemagne la nouvelle de ce désastre. Le roi regretta beaucoup la perte de son avant-garde, et surtout celle de Régnier qu'il estimait comme un vaillant homme de guerre. Il ordonna à Ogier-le-Danois et au duc Naymes de voler au secours de son avant-garde à moitié détruite, et de lui ramener mort ou vif celui des quatre fils Aymon qui avait tué le comte Régnier.

Mais déjà les trois frères et leur escorte étaient rentrés dans Montfort, avec tout le butin qu'ils avaient fait. Renaud, en les voyant ainsi chargés des dépouilles ennemies, les avait embrassés en leur demandant d'où elles venaient, et ils lui avaient appris l'arrivée du roi Charlemagne, la défaite de son avant-garde et la mort du comte Régnier. Renaud, alors, avait fait fermer toutes les portes du château-fort, lever le pont principal, et avait ordonné les préparatifs de défense.

Pendant ce temps, Ogier, après avoir reconnu la position de Montfort, avec trois cents chevaliers, était revenu vers le roi pour lui raconter ce qu'il avait fait et lui demander ce qu'il fallait faire.

— Par Dieu! s'écria Charlemagne, outré de colère, puisque Richard a tué Regnier, il faut qu'à son tour il soit occis sans pitié ni miséricorde. Quant à son frère Renaud, qui marche sur les traces de son oncle le duc Beuves et qui est aussi déloyal que lui, je veux qu'il soit pris avant peu et pendu, avec son frère, à la queue d'un cheval.

— Cela ne sera que justice, sire, repartit Ogier. Il nous a donné trop de peine pour ne pas en avoir à son tour.

— Sire, dit Foulques de Morillon, Ogier a raison.

Il faut investir le château et nous venger de cette couvée de traîtres.

On sonna de la trompette, l'armée du roi s'ébranla et vint jusque sous les murailles du château de Montfort, dont Charlemagne fit le tour, avec son escorte et à quelques pas duquel il fit arborer son pavillon. Il s'assura ainsi par lui-même de sa position inexpugnable et jugea qu'on ne pourrait s'en rendre maître que par trahison, sans cependant renoncer pour cela à en tenter l'assaut.

— Le château est bâti sur un rocher, dit-il à ses barons. La Meuse le protége d'un côté; de hautes murailles le protégent de l'autre. Il leur est facile de faire des sorties et de nous écraser à l'improviste. Il est sage de ne l'attaquer qu'avec une armée plus considérable. Attendons donc les renforts que je vais envoyer quérir çà et là dans mon royaume, renforts d'hommes et de vivres, car le siége peut durer plus que nous ne le croyons.

— Sire, dit le duc Naymes, vous pouvez faire mieux, il me semble. Ce serait d'envoyer un messager à Renaud que vous sommeriez d'avoir à vous livrer son frère Richard qui a tué le comte Régnier. A cette condition, vous abandonneriez le pays et lèveriez le siége de Montfort. Richard aura la tête tranchée pour son méfait. Si Renaud refuse, c'est une guerre à mort engagée entre lui et vous.

— Il me faudrait un messager adroit et dévoué, répondit le roi, et je n'en trouve pas.

— Sire, répondit le duc Naymes, Ogier et moi nous chargerons de cette délicate mission. Nous vous devons bien cela.

— J'y consens et vous remercie, dit le roi; ce dévoûment de votre part n'a rien qui m'étonne et je suis heureux de l'avoir provoqué. Préparez-vous donc à vous rendre au château de Montfort pour porter mes conditions aux fils du duc Aymon qui lui, du moins, nous est resté fidèle.

Ogier et le duc Naymes furent bientôt prêts. Ils coupèrent un rameau vert, en ornèrent leurs mains pour montrer qu'ils étaient messagers de paix et s'en allèrent ainsi, seuls, vers le château, où ils furent introduits et où ils expliquèrent devant Allard l'objet de leur visite. Allard, un peu étonné des conditions qu'ils proposaient, les conduisit vers son frère Renaud, qui seul pouvait se prononcer en cette occurrence.

Renaud reçut fort bien les deux envoyés qu'il connaissait et estimait, et, après les avoir fait asseoir sur un banc, il les pria de lui répéter ce qu'ils avaient dit à Allard.

— Le roi exige, dit le duc Naymes, que vous lui livriez votre frère Richard qui a tué déloyalement le comte Regnier.

— Qu'en fera-t-il, de mon frère Richard? demanda Renaud.

— Il en fera ce qui lui conviendra... probablement il lui fera trancher la tête, comme à un traître... Si vous n'y consentez pas, il vous défie et vous jure une haine à mort, à tous!

Renaud, entendant cela, rougit du maltalent et répondit avec colère :

— Duc Naymes, remerciez Dieu, car si je n'avais pas eu jusqu'ici quelque amitié pour vous, rien ne m'empêcherait, à cette heure, de vous faire couper les bras et brûler la langue pour avoir osé me proposer une si vilaine action. Retournez vers le roi, votre maître, et dites-lui qu'il n'aura jamais mon frère Richard, moi vivant... Quant à ses menaces, j'en fais le cas que je dois en faire : c'est-à-dire que je les méprise et les brave. Partez donc vite, car votre présence me devient à charge. Nous sommes des hommes libres : on ne nous impose aucune condition, aucune condition déshonorante surtout.

Le duc Naymes et Ogier ne firent aucune demeure; ils partirent sans plus tarder, pour rendre compte à Charlemagne du résultat de leur mission.

Charlemagne, irrité, commanda immédiatement l'attaque du château. A la première porte, il plaça Guy, Foulques de Morillon, le comte de Nevers et Ogier; à la seconde, le duc de Bourgogne et le comte Albundes; à la troisième, le vieux duc Aymon, qui, par amour pour Charlemagne, avait consenti à venir combattre ses enfants. Et le siége du château commença.

Il y avait à ce château-fort une fausse porte donnant sur le rocher, par laquelle Renaud et ses frères sortaient à couvert, quand l'envie leur en prenait. Renaud, comprenant qu'il était temps de faire une sortie décisive, appela à lui Samson-le-Bordelais, qui était venu à son secours et avait amené avec lui cent chevaliers, et il dit :

— Amis, il est temps que nos ennemis sachent qui nous sommes. Le roi a pu nous prendre pour des lâches, parce que nous restions à l'abri de nos murailles, comme des renards dans leurs terriers. Montrons-nous à visages découverts!

Puis, allant vers son frère Richard et l'embrassant, il ajouta :

— Vous savez la vilaine action que le roi exige de moi! Je ne vous aimerais pas comme je vous aime, que je refuserais encore comme je refuse aujourd'hui. Les déloyautés ne sont pas mon fait. Comptez donc que je vous défendrai mieux que moi-même, et que, moi vivant, on ne touchera pas à un cheveu de votre tête!

On sonna alors les trompettes, et les quatre fils Aymon, suivis d'une petite troupe de chevaliers, sortirent par la fausse porte, et tombèrent à l'improviste sur l'avant-garde de l'armée royale avec le fracas d'une avalanche. Pavillons, tentes et soldats, tout fut renversé. Il fallait voir Renaud, avec sa fière mine et sa belle prestance, monté sur le fidèle Bayard qui obéissait avec tant d'intelligence à chacun des mouvements qu'il lui commandait! Le cheval était digne du cavalier : ils étaient braves tous les deux. Combien se trouvèrent mal de leur rencontre! Malheur à celui que Renaud voulait abattre! Bayard volait, l'épée du preux tournoyait, massue aiguë, et la tête désignée d'avance quittait les épaules qui avaient été habituées à la porter!

Cependant le vieux duc Aymon, plus fidèle à son roi qu'à la voix de la nature, et qui avait suivi Charlemagne dans son expédition contre ses quatre fils, le vieux duc Aymon était monté à cheval, et, suivi de ses gens, s'était mis en bataille contre ses enfants.

— Mes frères, cria Renaud en ralliant autour de lui Richard, Allard et Guichard; mes frères, voici notre père qui vient à notre rencontre comme ennemi. Fuyons-le, et allons chercher ailleurs d'autres occasions de nous signaler. Ce n'est pas nous qui devons le frapper!

Cela dit, Bayard tournait bride emportant Renaud, lorsque le vieux duc Aymon survint, frappant d'estoc et de taille, à l'aveuglette, et maltraita fortement les chevaliers de la suite de ses fils.

— Mon père, lui dit Renaud avec douceur, vous faites mal! Au lieu d'être avec nous, vous êtes contre nous. Au lieu de nous secourir, vous nous chargez avec fureur. Vous ne nous aimez plus. Il vous déplaît que nous soyons si courageux devant le roi. Vous faites mal, mon père, vous faites mal. Vous nous avez déshérités; nous nous sommes réfugiés ici, où nous avons fait élever un château-fort, pour notre abri et notre défense, et vous venez pour le détruire! Vous faites mal, mon père, vous faites mal!

Et, comme le vieux duc poussait son cheval en avant et levait son épée en signe de menace, Renaud ajouta, mais avec fermeté cette fois :

— Mon père, je vous jure que si vous avancez je vous donnerai un tel coup d'épée que vous aurez lieu de vous en repentir.

Le vieux duc connaissait Renaud. Il savait qu'il faisait toujours ce qu'il disait : il n'avança pas. Mieux encore, il recula sans répondre un seul mot qui pût faire croire à Renaud qu'il consentait à rester neutre dans la lutte de ses fils contre Charlemagne.

Le combat se continua de cette façon entre les gens des quatre fils Aymon et les gens du roi. Le massacre fut égal de chaque côté, quoique les chevaliers de la suite de Renaud fussent plus vaillants et plus terribles que ceux de la suite de Charlemagne. Le roi était furieux de voir qu'une poignée d'hommes tenait tête ainsi à son avant-garde, et il brûlait du désir de voir les quatre fils Aymon pris et pendus. Mais les quatre fils Aymon n'avaient nulle envie de se laisser prendre; ils s'escrimaient avec une ardeur et un courage qui étonnaient ceux qui en étaient les témoins et les victimes. Un instant cependant, à une exclamation de Foulques de Morillon, les gens du roi firent une charge si impétueuse que les gens de Renaud furent obligés de reculer. Allard, qui commandait ces derniers, les rallia aussitôt et les ramena au combat avec une énergie nouvelle. Il y eut beaucoup de chevaliers et d'hommes d'armes tués de part et d'autre; des parents même tuèrent leurs parents dans la mêlée, car ils se battaient comme des bêtes fauves, et les trompettes sonnaient une façon d'hallali lugubre.

A un moment, Yon de Saint-Omer, baron de la suite du roi, qui montait un superbe cheval, fut emporté dans la direction de Renaud, et abattit en passant un chevalier nommé Guyon. Renaud, irrité de l'audace d'Yon de Saint-Omer, commanda à plusieurs de ses gens de s'emparer de son cheval, qui lui plaisait presque autant que Bayard. Tout aussitôt Guichard, désireux d'être agréable à son frère, donna de l'éperon dans le ventre de sa monture, courut sus à Yon de Saint-Omer, le désarçonna d'un coup de lance et ramena son cheval à Renaud, qui le remercia et lui dit :

— J'avais désiré ce cheval pour vous l'offrir. Gardez-le et montez dessus. De cette façon, moi avec Bayard, vous avec ce cheval, nous aurons des chevaux dignes de nous!...

Renaud, ayant dit cela, retourna dans la mêlée où il se heurta avec son père.

— Mon père, lui cria-t-il, vous êtes décidément contre nous. Vous tuez nos gens et vous nous tuerez probablement tout-à-l'heure aussi, si nous ne nous y opposons pas. A Noël et à Pâques on doit pourtant se réconcilier avec ses ennemis. Vous ne l'avez pas fait. Vous oubliez trop que nous sommes vos enfants; nous oublierons, à notre tour, que vous êtes notre père.

— Prenez garde d'être pris, répondit le vieux duc, parce que vous serez immédiatement pendus, vous et vos amis.

— Père, père, reprit Renaud avec douceur, laissez-là Charlemagne, et venez avec nous!

— Vous n'êtes que mes enfants, et il est mon roi, reprit le vieux duc.

— Votre roi tombera bientôt, je vous le jure; venez avec nous, mon père!

— Va-t-en, misérable! et Dieu te maudisse! Je suis trop vieux pour commettre une trahison! cela ne se fait qu'à votre âge! Va-t-en!

— Alors, père, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera!

Cela dit, Renaud enfonça l'éperon dans le ventre de Bayard, et fit voler çà et là les têtes sous sa redoutable épée. Le vieux duc, son père, voyant que ses gens allaient avoir le dessous, brandit son épieu d'une main ferme encore et s'ouvrit un passage, avec sa suite, pour aller regagner le gros de l'armée de Charlemagne. Mais en exécutant cette retraite, l'un de ses chevaliers, Bérard-le-Bourguignon, frappa rudement un ami de Renaud, Simon-le-Bernois, et lui fit mordre la poussière.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon était mort, ils le regrettèrent et résolurent de le venger. Frappant alors avec furie dans les rangs des fuyards, ils en firent un massacre effroyable. Renaud, pour sa part, mit à mal plus de trois cents chevaliers. Allard, que l'exemple de Renaud encourageait, vint se mesurer avec le comte d'Estampes, un homme très courageux et très redouté, qu'il renversa d'un coup de sa lance.

— Bravo, frère! lui cria Richard en accourant à lui pour l'embrasser. Bravo! et bénie soit l'heure où vous êtes né! Vous nous avez débarrassé là d'un redoutable ennemi...

Renaud, voyant les gens du roi prendre la fuite, jugea le moment opportun pour rentrer dans le château-fort, et il fit retraite. Ses gens, joyeux de leur journée, ne se le firent pas dire deux fois et prirent le chemin du rocher. Les quatre fils Aymon fermaient la marche.

Charlemagne, qui avait sur le cœur la tuerie épouvantable de son avant-garde, courut à la poursuite des quatre fils Aymon. Mais quand il eut aperçu la grande taille de Renaud, monté sur son fidèle Bayard, il recula instinctivement. Puis, faisant le signe de la croix, il cria aux quatre fils Aymon :

— Je vous défends d'aller plus loin! Rendez-vous, traîtres!

Les gens des quatre fils Aymon allaient rebrousser chemin, et fondre sur Charlemagne. Renaud les arrêta d'un geste, et leur dit :

— Ne touchons pas au roi!

Et sa petite troupe reprit sa route sans en demander davantage. Au bout d'une heure, elle était à l'abri derrière les murailles du château-fort dont les

ponts étaient levés. Chacun se débarrassa de son armure, et prit place autour d'une longue table où des mets abondants furent apportés, avec des vins généreux. On mangea beaucoup, on but de même, car tout le monde était content, hormis les prisonniers que l'on avait faits dans la journée, et parmi lesquels se trouvaient le comte de Nevers et Thierry-l'Ardenois. Après le souper, Renaud remercia Allard d'avoir occis le comte d'Estampes.

Charlemagne, en voyant les quatre fils Aymon retourner chez eux et entrer tranquillement dans leur forteresse, était resté confondu, et avait dit ensuite à ses chevaliers et barons :

— Seigneurs, retirons-nous et retournons à nos tentes. Ces gens-là sont très courageux et nous aurons difficilement raison d'eux. Nous ne pouvons les prendre que par la famine. Mais je me suis juré à moi-même de ne pas partir d'ici avant de les avoir pris : nous les prendrons.

Le siége de Montfort dura treize mois. Les quatre fils Aymon ne se rendirent pas. Ils firent des sorties nombreuses qui coûtèrent cher à l'armée royale, mais on ne put s'emparer d'eux, ce dont Charlemagne enrageait fort. Renaud, cependant, pour faire cesser un état de choses qui devenait fatigant, fit plusieurs propositions de paix par l'entremise des prisonniers qu'il avait dans le château. Il dit un jour à Ogier :

— Je vous prie de dire à Charlemagne que ni lui ni personne ne nous prendra jamais. Nous avons des vivres pour un siége de deux ans, et nous pouvons nous ravitailler dans les sorties que nous faisons. Ainsi, qu'il ne cherche point à avoir de force ce qu'il peut avoir de bonne volonté. Je suis las de cette guerre sans honneur et sans gloire : je veux la finir. Je rendrai Montfort au roi à la condition bien expresse que mes frères, nos gens et moi sortirons sains et saufs et nous retirerons où bon nous semblera.

Ogier rapporta ces propositions à Charlemagne qui les repoussa avec colère, excité qu'il était à le faire par Foulques de Morillon. Cependant plusieurs de ses barons murmurèrent, et il lui fallut bien tenir compte de leur opinion.

— Sire, dit le duc de Naymes, laissez-moi vous donner un bon avis : retournons en France, et, dans un meilleur temps, nous reviendrons assiéger Montfort. Je vous assure que Renaud et ses frères ne sont pas tellement enfermés, qu'ils ne puissent aller chasser dans la forêt des Ardennes quand cela leur plaît ; homme qui peut entrer et sortir n'est pas bien assiégé à ce qu'il me semble. Tel est mon conseil. Je le crois bon et vous engage à le suivre.

Hernier de la Seine prit la parole :

— Seigneurs, voici mon conseil à moi : promettez-moi le château et cinq lieues de terre à l'entour, et je vous promets, moi, qu'avant quelques semaines d'ici je vous rendrai Renaud et ses frères prisonniers !...

Charlemagne répondit :

— J'y consens. Faites !

— Sire, répliqua Hernier, je vous promets de réussir. Donnez-moi un vaillant capitaine, et mille vaillants chevaliers ; je les ferai passer sans bruit sous la montagne et les mènerai devant le château.

— Et une fois là ? demanda le roi.

— Sire, le reste me regarde !

Charlemagne envoya chercher aussitôt Guyon de Bretagne, lui ordonna de choisir mille hommes courageux parmi les plus courageux, et d'obéir à tout ce que commanderait Hernier de la Seine.

Pendant que Guyon de Bretagne réunissait la petite troupe, Hernier de la Seine s'armait, montait à cheval et se dirigeait vers le château de Montfort, où il disait à ceux qui en gardaient la porte :

— Seigneurs chevaliers, accordez-moi l'hospitalité, je vous prie ; autrement je suis mort. Le roi Charlemagne a mis ma tête à prix. J'ai confiance en vous, qui êtes les ennemis de Charlemagne. J'ai entendu beaucoup parler des braves fils Aymon, et surtout du brave Renaud ; s'il veut m'entendre, je lui apprendrai quelque chose qui lui fera probablement plaisir.

Hernier avait l'air de bonne foi. On baissa le pont et on l'introduisit auprès de Renaud, qui l'interrogea aussitôt.

— Sire chevalier, répondit Hernier, j'ai nom Hernier de la Seine. J'étais estimé du roi Charlemagne, mais j'ai eu le malheur de vous défendre lorsqu'il vous accusait de félonie, et il m'a enveloppé dans la vengeance qu'il médite contre vous. J'ai dû fuir pour éviter les effets de sa colère. Si vous me renvoyez, je suis pris et pendu.

— Ami, dit Renaud en lui tendant la main, si ce que vous dites est vrai, je vous dois l'hospitalité, et je vous la donne. Soyez le bienvenu.

L'heure du souper était sonnée. Le traître Hernier se mit à table avec les quatre fils Aymon, qui n'avaient pas la moindre défiance. La chère fut meilleure encore que de coutume, à cause de lui, que l'on voulait fêter comme un hôte, comme un ami ; les vins furent plus abondants encore, et la conversation plus intime. Renaud demanda à Hernier des renseignements sur l'armée ennemie, et Hernier lui en donna autant qu'il en voulut. Puis l'heure du repos étant arrivée, les convives se séparèrent. Les meilleurs mets et les meilleurs vins avaient été offerts au traître chevalier : le meilleur lit lui fut offert dans la meilleure chambre. Mais il n'en profita point. Les soins de sa félonie le tenaient en éveil ; il avait à agir, non à dormir. Par ainsi, aussitôt qu'il supposa que tout le monde reposait dans le château, Hernier se leva, s'arma, descendit, traversa les cours, alla vers le pont-levis, assassina le veilleur qui en avait la garde, en coupa les chaînes d'un coup de hache et le pont s'abattit avec fracas. Pendant ce temps, les chevaliers commandés par Guyon de Bretagne, que le roi avait mis à la disposition de Hernier de la Seine, et qui s'étaient tenus jusque là cachés dans le voisinage, prêts à tout événement, firent irruption dans la forteresse.

Mais si tout le monde y était endormi, la noble bête qui avait nom Bayard veillait. Au fracas du pont il s'était ému, avait rué et henni avec inquiétude, de façon à attirer l'attention de deux des fils Aymon, Allard et Richard. Ceux-ci, en effet, réveillés par ce bruit inusité, étaient descendus et, voyant reluire des armes dans la cour principale du donjon, ils s'étaient hâtés d'aller réveiller Renaud, qui dormait d'un violent sommeil.

— Pourquoi me réveillez-vous ? leur cria-t-il de mauvaise humeur.

— Parce que Bayard a henni et nous a réveillés

nous-mêmes, répondirent ses frères. Alors nous nous sommes levés et avons aperçu dans la cour des hommes d'armes étrangers au château. Nous nous sommes rendus en outre en la chambre du chevalier auquel vous avez accordé si généreusement l'hospitalité hier au soir. Il n'y était plus. C'est lui qui nous a trahis!...

Renaud n'avait que trente chevaliers avec lui dans le donjon : le reste était dans les autres bâtiments, séparés précisément par la cour dans laquelle les hommes d'armes de Guyon de Bretagne avaient fait irruption, et où ils faisaient en ce moment un grand carnage.

Renaud s'habilla et s'arma à la hâte, se mit à la tête de ses chevaliers et chargea vigoureusement les assaillants, bien étonnés, et qui commencèrent à reculer après avoir mis le feu aux bâtiments voisins du donjon.

— La lutte devient impossible ici, dit Renaud à ses frères et amis; le feu gagne de proche en proche... Nous périrons si nous persistons à rester. Faisons une sortie et faisons-nous tuer les armes à la main, plutôt que de nous laisser enfumer comme des renards.

Un souterrain communiquait du château dans la campagne. C'était la seule issue possible. Les quatre fils Aymon s'y engagèrent avec leur petite troupe, et derrière eux vinrent les gens de Guyon de Bretagne qui comptaient en avoir merci. Ils comptaient mal. Renaud l'invincible, quoique pressé par le nombre, ne perdait rien de sa valeur; tout au contraire elle redoublait en face du péril. Il se retourna comme le sanglier acculé par les chasseurs, et montra à ses ennemis l'envie qu'il avait de se bien défendre. Le sang coula à flots de part et d'autre. L'abattis d'hommes fut plus considérable du côté des gens de Charlemagne que de celui des quatre fils Aymon, à ce point même que, de tous ceux qui étaient venus avec Guyon de Bretagne, il n'en resta bientôt plus que douze.

## CHAPITRE IV

Comme Renaud, après avoir détruit les gens de Charlemagne, fit pendre les douze qui étaient restés, tirer Hernier à quatre chevaux, brûler ensuite ses membres et en jeter les cendres au vent. Ce qui en résulta.



Grâce au désordre, Renaud s'était échappé un instant du souterrain, et avait pu parvenir jusqu'à la porte du château qu'il avait fermée, et jusqu'au pont qu'il avait levé, pour éviter de nouvelles surprises et pour en finir avec tous les traîtres qui s'étaient introduits dans Montfort. Puis, ce soin pris, il était revenu, plus tranquille, combattre à côté de ses frères et les aider dans leur œuvre d'extermination.

Il était temps. Ses frères étaient bien fatigués.

Aussitôt que la troupe des gens de Guyon de Bretagne eut été décimée et réduite à une poignée d'hommes, à la tête desquels combattait Hernier, Renaud songea à s'emparer de ce traître, et à en tirer un châtiment propre à en dégoûter les autres. Hernier vit bien qu'il était perdu; aussi recommanda-t-il dévotement son âme à la Vierge Marie, et s'escrima-t-il en désespéré, comme s'il pouvait avoir encore quelque chance d'échapper à ce dénoûment fatal.

Il fut pris avec ses douze compagnons, auxquels, tout naturellement, les frères Aymon ne réservaient pas l'honneur du même châtiment. Les douze malheureux chevaliers furent tout simplement branchés aux fourches patibulaires du donjon, et il ne fut plus question d'eux. Quant à Hernier, ce fut autre chose. On choisit quatre vigoureux chevaux, on fit monter un page sur chacun d'eux, et, cela fait, les quatre membres de Hernier de la Seine attachés solidement, les chevaux tirèrent chacun de son côté et pour son propre compte. Il ne resta bientôt plus rien du discourtois et félon chevalier, sinon des débris sanglants sans aucun nom dans aucune langue. Puis ces débris furent recueillis soigneusement et placés sur un bûcher qui les consuma en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter. Ce n'était pas tout. Afin qu'il ne restât rien de ce traître homme, pas même sa mémoire, Renaud ordonna de recueillir les cendres qui provenaient de son corps démembré, et, une fois recueillies, il les fit jeter aux quatre vents du ciel.

Quand Charlemagne apprit ces divers événements, l'insuccès de Hernier, la défaite de ses chevaliers, le châtiment que leur avaient infligé les quatre fils Aymon, il s'écria :

— En vérité, je suis bien maltraité par ces quatre jeunes hommes! Et c'est moi qui les ai armés chevaliers? A quoi pensais-je donc ce jour-là? Ce sont des armes que je leur ai données là contre moi! Famille maudite que la leur! Leur oncle, le duc Beuves, a tué mon fils Lohier; Renaud, l'un d'eux, a tué mon neveu Berthelot que j'aimais si chèrement; ils viennent encore de me faire un nouvel outrage, en pendant douze de mes serviteurs et en écartelant un de mes barons!... Je ne pourrai donc pas me venger de cette couvée de louveteaux!...

— Sire empereur, répondit le duc Naymes, je vous ai conseillé de ne rien entreprendre de déloyal contre les quatre fils Aymon; Hernier de la Seine vous a proposé de vous débarrasser d'eux. Vous l'avez écouté et repoussé mon conseil. Mal vous en a pris, comme vous voyez. Une autre fois soyez moins prompt à accepter des propositions malséantes!...

Charlemagne n'avait rien à répondre à cela. Il baissa la tête sur sa poitrine, en proie à la honte de son échec.

Revenons aux quatre fils Aymon.

Les bâtiments annexés au donjon de Montfort, et qui composaient une petite ville, brûlaient encore à la fin de la lutte. La flamme trouvait des aliments en assez grand nombre et elle dévorait tout. Devant ce désastre, les quatre frères se demandaient ce qu'ils devaient faire.

— Frères, dit Renaud, il est impossible que nous restions ici. Abandonnons les richesses que nous y avons entassées, et opérons incontinent notre retraite, afin de n'être pas surpris par les gens de Charlemagne qui, certainement ne vont pas tarder à

revenir. Combien sommes-nous encore de vivants chevaliers, céans ?

— Environ cinq cents chevaliers et gens d'armes, seigneur mon frère, répondit Allard !

— C'est assez pour tenir tête à l'armée du roi, telle qu'elle est, reprit Renaud. Sur ce, faites sonner les trompettes de ralliement et délogeons. L'Allemagne n'est pas loin d'ici; si le roi nous poursuit, nous irons en Allemagne.

Les quatre frères et leurs gens sortirent de la forteresse. Au moment où ils s'en éloignaient pour toujours, Renaud ne put s'empêcher d'arrêter court son cheval Bayard et de jeter un regard d'adieu.

— Adieu, beau château, dit-il tristement. C'est grand dommage de te voir ainsi détruit, grand dommage, vraiment !

Quand Allard vit son frère si triste, il alla vers lui et lui dit :

— Ne vous attristez pas ainsi, mon frère, vous, le plus vaillant chevalier que je connaisse. Ne vous attristez pas ! Les richesses que nous avons laissées là, nous les retrouverons ailleurs, et je vous promets qu'avant qu'il soit deux ans vous aurez un château qui en vaudra plus de quatre.

— Allard, répondit Renaud, je vous remercie de ce reconfort que vous me donnez là ! Quoique jeune, vous êtes prudent et avisé : cela ne nuit pas au courage. Placez-vous à l'avant-garde avec Guichard et cent chevaliers ; les chariots seront au milieu, et Richard et moi, avec le reste de nos gens, nous formerons l'arrière-garde.

La petite armée ainsi organisée se mit en marche. Les gens de Charlemagne l'aperçurent, et le roi ordonna aussitôt qu'on la poursuivît, ce qui fut immédiatement exécuté. Charlemagne se mit lui-même à la tête des poursuivants, suivi d'Ogier-le-Danois, du duc Naymes, de Foulques de Morillon et de plusieurs autres barons. Il était très bien monté et avait ainsi de l'avance sur ses compagnons. En quelques instants il fut à la portée de la voix de la troupe des quatre fils Aymon, que cette poursuite acharnée n'étonnait ni n'effrayait.

— Misérables ! cria le roi aux quatre frères ; avec l'aide de Dieu j'espère vous prendre tous avant la fin de cette journée, et vous faire brancher haut et court à quelques fourches patibulaires.

— Sire, répondit Renaud en faisant aussitôt volte-face, pour parer aux coups et pour en porter ; il n'en sera pas ainsi que vous espérez ! Vous avez le nombre, mais nous avons le courage. N'invoquez donc pas Dieu ainsi : il n'a rien à voir dans cette affaire. Et d'ailleurs il n'est pas toujours du côté des gros bataillons, vous l'apprendrez à vos dépens.

— Vous serez tous pendus, reprit Charlemagne avec colère, en levant son épée sur Renaud.

Renaud, se voyant ainsi menacé, piqua Bayard et vint droit sur le roi, la lance en arrêt. Sans le sire Hugues, qui fit rempart de son corps à la poitrine de Charlemagne, et qui fut traversé de part en part par la lance de Renaud, le roi avait cessé de vivre et de régner !...

Renaud, son coup manqué, tourna bride et, tout en se défendant courageusement contre ceux qui le poursuivaient, fit opérer promptement la retraite, qui s'effectua en bon ordre. Ses gens et lui, toujours harcelés par l'avant-garde de Charlemagne, firent treize lieues, arrivèrent au bord d'une rivière et la traversèrent rapidement. Il était temps : l'armée de Charlemagne arrivait sur le bord qu'ils venaient de quitter.

— Seigneurs, dit Charlemagne à ses barons, en arrêtant son cheval au bord de la rivière, ce serait folie de poursuivre plus longtemps ce Renaud qui a sans doute le diable avec lui pour nous échapper ainsi sans cesse. D'ailleurs nos chevaux sont très fatigués et nous le sommes aussi.

— Sire, répondirent ses barons, nous nous conformerons à vos ordres !

Alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes çà et là, sur les bords de la rivière. Le roi ôta ses armes, on prépara à manger pour l'armée qui n'avait pu le faire de toute la journée, et elle campa là toute la soirée et toute la nuit.

Quant à Renaud et à ses frères, séparés de l'armée de Charlemagne par la rivière et par un bouquet de bois qui dérobait leurs mouvements, ils s'étaient mis en quête d'un endroit où ils pussent se reposer. En cherchant bien, dans les environs, ils découvrirent une belle fontaine d'où sortait une eau limpide et appétissante, et tout autour le cresson poussait avec abondance.

— C'est l'endroit qui nous convient, dit Renaud, ravi ; plantons-y nos tentes et laissons-y paître nos chevaux.

— Vous avez raison, mon frère, répondit Allard, cet endroit est délicieux et nos chevaux s'y nourriront bien.

Alors on déchargea les sommiers et on les laissa aller à l'aventure sur l'herbe verte de la prairie. Quant aux chevaliers, ils ne se trouvèrent pas à leur aise, car ils n'avaient rien à manger. Leur seule distraction fut de voir manger leurs chevaux.

Le lendemain, au point du jour, Charlemagne assembla ses barons et leur apprit qu'il avait résolu de retourner à Paris et d'abandonner provisoirement la poursuite des quatre fils Aymon.

— Sire, dit le duc Naymes, ce parti est sage. Les fils Aymon ne sont plus à craindre pour vous. Leur château-fort est incendié ; ils sont en ce moment dans la forêt des Ardennes, sans ressources et sans vivres : ils n'en pourront sortir et je pense qu'ils y mourront de faim et de misère.

Cette idée consola Charlemagne.

— Que mille maux leur arrivent donc ! exclama-t-il. Cela me vengera de leur insolence.

Et se retournant vers Ogier :

— Prenez avec vous Gérard, Foulques l'Allemand, et aussi Dion de Montdidier, puis vous donnerez le congé aux autres.

— Sire, répondit Ogier, vos ordres seront exécutés.

Quelques heures après, l'armée du roi se dispersa, et chacun des chevaliers retourna dans son pays.

Le duc Aymon fit comme les autres. Il s'en retourna, ne voulant pas suivre Charlemagne à Paris. Il s'en retourna et traversa la rivière, avec ses gens. Au bout d'une heure il arriva vers la fontaine bordée de cresson où ses fils se reposaient, insoucieux des événements.

— Que dois-je faire, seigneurs ? demanda-t-il à ses chevaliers-bannerets. Conseillez-moi, je vous en prie. Mes enfants que voici ont combattu le roi Char-

lemagne, et moi, pour faire plaisir au roi Charlemagne, j'ai combattu mes enfants. Si je les attaque, à présent qu'ils ne se doutent de rien et reposent tranquillement à l'ombre de ces arbres, ils sont perdus, car nous sommes plus nombreux ; ils sont perdus, et j'en serais fâché... D'un autre côté, si je ne les attaque point je deviens parjure envers mon roi, à qui j'ai promis de l'aider dans l'extermination de mes quatre fils rebelles. Conseillez-moi, je vous en prie, seigneurs, conseillez-moi.

— Sire, dit Emofroid, vous devez être fidèle à votre roi.

— C'est bien, répondit le vieux duc ; alors allez de ma part porter défi à Renaud et à ses frères.

— Sire, dirent les chevaliers, vous nous commandez là une chose pénible ; mais nous devons obéir et nous obéissons.

Et ils s'avancèrent vers le lieu où Renaud faisait sa sieste avec ses frères. Ils lui exposèrent l'objet de leur visite ; ils parlaient encore, que le vieux Aymon, bouillant d'impatience comme à vingt ans, se précipita pour commencer la bataille.

— Hélas ! mon père, s'écria Renaud, que faites-vous là ? N'est-ce donc pas assez pour nous d'avoir le roi Charlemagne pour ennemi ; faut-il encore que nous ayons notre père ?...

— Malheureux ! répondit le vieux duc, voulez-vous donc toujours demeurer dans les bois ? A vous tous, vous ne valez pas un fétu ! Défendez-vous, car je viens vous attaquer, et si vous êtes pris, vous périrez dans les tourments, suivant l'ordre exprès de l'empereur Charlemagne, mon maître et le vôtre !...

— Père, répondit respectueusement Renaud, vous avez tort de parler et d'agir ainsi ; mais si vous nous attaquez, nous nous défendrons, et courageusement, je vous en avertis !...

Renaud avait à peine fini de parler que déjà son père fondait sur lui, la lance au poing, et blessait son cheval Bayard.

— Oh ! mon père ! mon père ! dit-il avec douleur.

La lutte commença, vive et acharnée. Les gens du vieux duc étaient supérieurs en nombre, non en courage, aux gens de ses quatre fils. Ils en tuèrent beaucoup, à ce point que de cinq cents chevaliers que Renaud avait en quittant Montfort, il ne lui en resta bientôt plus que cinquante !

Il y a des circonstances où la fuite est aussi honorable que la résistance. Renaud ne craignit pas de fuir, avec sa petite phalange, jusqu'à une montagne voisine, où il se reposa. En chemin, le bon cheval d'Allard fut tué par un homme d'armes du vieux duc. Allard voulut défendre cette vaillante bête qui lui avait rendu tant de services et à laquelle il était fort attaché. Il mit en conséquence l'épée à la main et fit un cercle rouge autour de l'animal, abattu et soufflant son dernier souffle par ses naseaux. A ce compte-là le jeune et brave Allard eût été pris, si son frère Richard ne fût arrivé à temps pour le secourir et le mettre en croupe sur son propre cheval.

Richard et Allard s'en retournèrent, protégés par Renaud qui, monté sur l'infatigable Bayard, harcelait les ennemis qui les poursuivaient.

L'issue de cette affaire ne pouvait être longtemps douteuse. Les gens de Renaud étaient décimés ; de cinq cents il ne lui en était plus resté que cinquante, et maintenant il ne lui en restait plus que quatorze. Renaud pleura les braves gens qui s'étaient fait tuer pour sa cause. Et, d'un autre côté, l'histoire rapporte que le vieux duc Aymon, pris d'un remords subit en voyant ses quatre fils ainsi isolés, ne put s'empêcher de s'écrier, en pleurant aussi :

— Hélas ! mes enfants, que j'ai donc de douleur d'avoir causé votre perte ! Qu'allez-vous devenir, errants et fugitifs comme vous êtes ?... Vous allez manquer de tout, et je ne puis vous secourir !...

Après avoir donné un libre cours à ses larmes, le vieux duc Aymon se retira avec ses gens, fit mettre sur une litière le sire Emofroid, tué par Renaud, et avec ce cortége se dirigea sur Paris où il arriva quelques jours après. Se présentant alors devant Charlemagne, il lui dit :

— Sire, en me retirant, ainsi que vous nous en aviez donné l'ordre, j'ai rencontré mes fils, postés en embuscade de l'autre côté de la rivière sur le bord de laquelle votre armée s'était arrêtée, s'il vous en souvient, et à quelques pas de la forêt des Ardennes. Je leur ai fait sommation de se rendre ; ils s'y sont refusé ; alors je les ai chargés avec mes gens et leur ai tué beaucoup de monde, mais sans parvenir à les prendre. Quant à eux, ils ont fait un grand dégât d'hommes parmi nous, entre autres votre chevalier Emofroid...

— Pardieu ! s'écria le roi avec colère, votre excuse est mauvaise, duc ! Vous n'avez pas pris vos fils rebelles et félons, parce que vous n'avez pas voulu les prendre. Les loups ne se mangent pas entre eux, et les corbeaux ne tuent point leurs petits !... Je connais cela ; ce n'est pas à moi que vous pourrez en imposer !

Le duc Aymon entendant ces dures et imméritées paroles, sentit à son tour la colère le gagner et il répondit fièrement au roi :

— Sire, vous êtes le roi, mon maître, je ne vous tromperais pour rien au monde, puisque, pour vous plaire, j'ai consenti à faire la chasse à mes petits et à les traquer dans les bois comme des bêtes fauves. Votre doute m'est une injure ; je n'accepte le soupçon que lorsqu'il est justifié. J'ai dit la vérité, et qui me soutiendrait le contraire en aurait menti par la gorge !... Que celui-ci qui oserait le soutenir sorte des rangs et vienne à moi : je lui ferai bien voir que l'âge n'a pas encore glacé mon sang, et que mes cheveux blancs valent bien ses cheveux noirs !...

Personne ne sortit des rangs pour ramasser le gant que jetait le duc Aymon qui, incontinent, retourna dans son pays sans prendre congé du roi. On le méconnaissait, on l'injuriait, on le dégradait dans l'estime des autres : il n'avait plus qu'à aller vivre seul avec la duchesse, et à pleurer dans la solitude le crime d'avoir été trop fidèle à son roi.

A son arrivée à Dordogne, la duchesse, remarquant sa contenance renfrognée et maussade, voulut l'interroger ; mais il se déroba à ses embrassements et à sa curiosité. Elle insista avec douceur, le supplia d'avoir fiance en elle comme en Dieu lui-même, et elle obtint enfin le récit de l'avanie qui lui avait été faite à Paris devant la cour assemblée.

— Tout cela à propos de nos chers fils ! dit la duchesse en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. Pourquoi aussi, duc Aymon, avez-vous consenti à accepter du roi mission de les poursuivre ? Ils

ne vous avaient rien fait! Leur premier crime est d'avoir épousé trop chaudement la querelle de leur oncle, le duc d'Aigremont. Vous ne deviez pas les en punir par la perte de votre amitié, ni surtout par un acharnement inouï à les mettre à mal. Ce sont nos enfants : vous l'avez oublié, souvenez-vous en à présent pour leur pardonner, et vous faire pardonner par eux votre cruauté.

— Dame, vous avez raison, répondit le vieux duc Aymon en hochant la tête d'un air mélancolique. Dorénavant, je vous promets de ne leur faire aucun mal.

## CHAPITRE V

**Comme après que le duc Aymon eut vaincu ses enfants, ils se retirèrent dans la forêt des Ardennes; comme ils allèrent ensuite trouver leur mère, qui leur donna de l'argent pour combattre Charlemagne.**

Triste était maintenant la position des quatre fils Aymon. Ils étaient sans vivres, sans provisions, sans ressources d'aucune sorte. L'hiver était venu. La neige avait couvert la terre et mangé l'herbe qui pouvait encore servir de nourriture aux chevaux. La maladie, jointe à la misère, abattait chaque jour un de leurs gens. La faim et le froid, quand on ne sait où aller, où frapper pour être secouru, quelles terribles extrémités! Les quatre chevaux des quatre frères, seuls, avaient résisté à ces dures épreuves, à cause de leur mâle courage et merveilleuse sobriété; mais avec le régime de racines auquel la position présente les avait condamnés, ils étaient devenus maigres et pénibles à voir, Bayard excepté, car ce noble animal vivait mieux encore avec des racines que ses trois compagnons n'eussent vécu avec de l'avoine.

Les fils Aymon menèrent pendant un temps assez long cette existence désastreuse. Leurs armures étaient rouillés, leurs harnais étaient pourris; leurs propres vêtements tombaient en lambeaux. Le poil leur poussait dru sur toute la face; ils étaient devenus méconnaissables, de jeunes, fiers et beaux qu'ils étaient auparavant. Renaud, particulièrement, avec sa barbe épaisse et sa haute taille, avait un air si terrible, que nul n'osait l'approcher. Un jour, cependant, voyant ses frères rôder autour de lui, il leur fit signe de se réunir et de l'écouter :

— Mes amis, leur dit-il, nous sommes plus malheureux qu'il n'est permis à des créatures humaines de l'être. Nous sommes confinés dans cette forêt, où l'herbe même, qui pourrait momentanément nous rassasier, nous manque. Nos chevaux et nous, souffrons des rigueurs impitoyables de la faim et de la froidure. Cela ne peut durer ainsi. Je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à proposer un parti quelconque à suivre sur l'heure.

— Bon frère, répondit Allard, il y a longtemps que ce que vous nous dites, nous nous le sommes dit à nous-même. Mais, à cause du respect que nous vous portons, nous n'avons pas osé jusqu'ici vous entretenir de nos projets. Vous avez parlé, nous allons parler aussi... La position n'est pas tenable, en effet. Il faut sortir de cette forêt au plus vite et tâcher de regagner Dordogne, où se trouve notre mère, la seule personne au monde qui ne soit pas en guerre contre nous. Notre mère ne nous abandonnera pas. Nous prendrons chez elle un peu de repos et de reconfort; puis, mieux lestés d'argent et de santé, nous irons guerroyer ailleurs et acquérir une gloire impossible à trouver en ce royaume.

—Allard, votre conseil est bon et nous allons le suivre sans plus tarder, répliqua Renaud.

—Très bon, très bon, dirent les deux autres frères.

— Partons, alors !

Ils partirent, la nuit venue, et marchèrent en silence dans les sentiers couverts de neige de la forêt des Ardennes. Ils marchèrent ainsi le lendemain et le surlendemain, si bien qu'à force de marcher ainsi, ils arrivèrent à Dordogne.

En apercevant le château natal, les quatre fils Aymon se sentirent émus. La fatigue du chemin et les misères des jours précédents furent oubliées en un clin d'œil. Allard descendit de cheval et baisa les premières pierres de la route qui conduisait à la demeure de sa mère.

— Nous voici arrivés, dit Renaud en devenant un peu soucieux; mais peut-être n'avons-nous pas agi prudemment en nous aventurant jusqu'ici sans avoir la parole de notre père, de ne nous faire aucun mal. Notre père est dur au pauvre monde; il peut nous retenir prisonniers au nom du roi.

— Qu'importe! s'écria Allard. Nous respirons l'air du pays natal. Nous allons voir des visages connus; nous allons embrasser notre mère. Cela me suffit! J'aime encore mieux mourir à Dordogne, prisonnier au nom du roi, que de mourir de froid et de faim dans la forêt des Ardennes, en compagnie des bêtes sauvages! Marchons toujours! Je vous jure que personne ne nous reconnaîtra, et d'ailleurs nous y sommes justement aimés et estimés, et notre mère nous protégerait en cas de besoin.

Cet enthousiasme du jeune Allard gagna ses frères. Ils se décidèrent à entrer dans la ville. Tout le monde les regardait, étonné, et l'on disait : « Ces gens ne sont pas de notre religion, bien certainement! » Ils arrivèrent ainsi au palais, où ils mirent pied à terre, et, après avoir donné leurs chevaux à garder à trois valets, ils montèrent le grand escalier pour se rendre chez leur père.

Le vieux duc Aymon était à la chasse. La duchesse était dans sa chambre, occupée à lire ses Heures et à penser à ses enfants dont elle n'avait pas reçu de nouvelles depuis si longtemps. De temps en temps elle s'interrompait dans sa lecture et dans sa méditation, pour essuyer une larme qui coulait le long de sa joue. Enfin, en proie à un pressentiment mal défini, elle se leva et descendit dans une salle basse où, précisément, venaient d'entrer les quatre frères qu'elle ne reconnut pas, à cause du désordre de leurs vêtements et de l'état de leurs visages.

— Seigneurs, leur dit-elle avec bonté, que Dieu vous garde!... Qui êtes-vous? Vous êtes pauvres; vous avez faim : on va vous servir. C'est le devoir de ceux qui ont, de donner à ceux qui n'ont pas. Le pain que vous romprez tout-à-l'heure, je vous supplie de le rompre en souvenir de mes enfants, qui, peut-être, en ce moment, n'en ont pas à se mettre

sous la dent! Dieu vous garde, seigneurs! Dieu vous garde!

La duchesse, à ce souvenir, ne put contenir son émotion ni retenir ses larmes : elle tomba en faiblesse! Renaud, alors, courut à elle avec empressement, et la releva de ses bras robustes.

— Mon fils! mon cher fils! s'écria la duchesse en regardant attentivement Renaud et en reconnaissant une cicatrice qu'il avait au front depuis sa première jeunesse. Mon fils! mon cher fils! Vous qui étiez un des plus vaillants et des plus beaux chevaliers, qu'est devenue votre beauté! Mon cœur vous reconnaît, non mes yeux!

Tout en disant ces paroles et en embrassant Renaud, elle reconnut un à un ses autres fils, tout aussi changés que lui.

— Mes enfants, mes pauvres et chers enfants! ajouta-t-elle en les embrassant comme elle avait embrassé Renaud. Que vous voilà défaits et méconnaissables! Toi, mon Allard, si jeune et si frais, tu ressembles à un revenant! Qui donc a produit ces changements et ces méconnaissements?... N'aviez-vous donc pas avec vous de chevaliers pour vous aider et vous servir?...

— Des chevaliers? répondit Renaud. Notre père en a tué les trois quarts; le reste est mort de faim, de fatigue et de misère!

— O mes pauvres enfants! mes pauvres enfants!... répéta la duchesse Aymon, affligée.

Lors elle appela un valet et lui recommanda de bien soigner et panser les chevaux de ses quatre fils, qui en avaient grand besoin. Puis on vint l'avertir que le dîner était prêt. Elle emmena ses enfants pour leur procurer une réfection nécessaire après de si longs jeûnes, et tous se placèrent à la table, à côté d'elle. Comme ils mangeaient avec l'appétit de leur âge et l'aiguillon de leurs privations, le vieux duc Aymon entra dans la salle. Il avait tué quatre cerfs et deux sangliers. En apercevant les quatre frères à la même table que la duchesse, il ne les reconnut point.

— Quels sont, demanda-t-il, ces gens si mal vêtus qui mangent si gloutonnement? Est-ce donc à présent l'habitude de céans de faire asseoir les mendiants à la place des maîtres?...

— Ces gens mal vêtus, répondit la duchesse avec douceur, sont vos fils et les miens, cher Sire. Vous les avez poursuivis longtemps comme bêtes fauves dans la forêt des Ardennes, et, ainsi harcelés et n'en pouvant plus, ils sont venus se réfugier ici. Le trouvez-vous mauvais?

— Malheureux, reprit le vieux duc en se tournant vers les quatre frères qui s'étaient respectueusement levés à son approche; malheureux, vous ne valez pas une obole!... Pourquoi venez-vous me braver jusqu'ici?...

— Mon père, répondit Renaud, nous ne sommes pas venus vous braver; nous sommes seulement venus nous ravitailler auprès de notre bien-aimée mère, parce que nous n'en pouvions plus de faim et de misère. Si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à vous-même, puisque c'est vous qui nous avez contraints à faire ce que nous avons fait. Si vous persistez à nous souhaiter mal, faites-nous trancher la tête et la portez au roi Charlemagne, votre maître. Vous aurez alors bien mérité de lui, si vous avez mal mérité de Dieu!...

Le vieux duc Aymon sentit toute la valeur des reproches de son fils aîné. Il soupira et répliqua, avec moins de rudesse qu'auparavant :

— Il faut partir d'ici! Nous ne pouvons vivre en paix les uns avec les autres. Je ne vous hais point; j'aime seulement mon devoir qui m'ordonne de vous éloigner de moi... J'aurais été fier de vous avouer toujours pour mes enfants, car vous êtes de vaillants hommes, et jamais le roi Priam lui-même n'eut une pareille lignée. J'aurais voulu ne vous causer aucun chagrin, et c'est vous qui m'en causez sans le vouloir. Je suis bien malheureux, en vérité!... Mon Allard! Mon Renaud! Mon Guichard! Mon Richard!... Ah! vous êtes toujours mes enfants, quoique sujets rebelles du roi de France!... Renaud, vous êtes généreux autant qu'Hector : décidez vous-même ce que je dois faire!

— Ordonnez vous-même, mon père, répondit respectueusement Renaud.

— Dame, reprit le vieux duc en s'adressant à la duchesse, donnez à nos enfants tout l'or et tout l'argent dont ils peuvent avoir besoin... Donnez-leur aussi des chevaux et des sommiers en quantité suffisante pour qu'ils n'en chôment point en route... Quant à moi, partagé et déchiré par mon affection et mon devoir, je vais me réfugier dans les bois. C'est là que doivent aller vivre et mourir les gens qui, comme moi, sont en lutte avec les exigences du monde!... Adieu, tous, adieu!...

Et le duc Aymon partit.

La duchesse fut fâchée de son départ; mais, d'un autre côté, la vue de ses enfants la consola. Heureuse de pouvoir agir envers eux à sa volonté, elle leur fit préparer un bain où ils se lavèrent, et leur donna à chacun un manteau d'écarlate fourré d'hermine d'un grand prix et d'une grande beauté. Ensuite elle les mena à l'endroit où était le trésor du vieux duc Aymon, et, le leur montrant elle leur dit :

— Mes enfants, cette fortune est à vous. Nous n'en avons plus besoin, nous autres vieillards qui n'avons plus de désirs ni de fantaisies. Et d'ailleurs ne vaut-il pas mieux nous dépouiller ainsi nous-mêmes de notre vivant que de nous faire dépouiller brutalement par nos hoirs lorsque nous sommes morts? Cette idée, que les enfants pouvaient s'impatienter de la longueur de nos jours et s'irriter de notre persistance à vivre, cette idée m'a toujours fait frémir. Je veux, mes enfants, que vous ne souhaitiez pas notre mort, à votre père et à moi; c'est pour cela que je vous dis : « Prenez. » Prenez donc, autant que vous voudrez prendre, pour les nécessités de votre existence aventureuse. Prenez sans crainte: il m'en restera toujours assez pour aller jusqu'au bout de mon écheveau, aux trois quarts dévidé à cette heure!...

Les quatre frères remercièrent leur mère avec effusion. Ils couchèrent cette nuit là au château; puis, deux jours après, armés et équipés à nouveau, ils prirent congé de la duchesse, suivis de valets pour porter le trésor, et se mirent à la tête de cinq cents hommes armés et équipés à leurs frais.

— Mes enfants, dit la duchesse Aymon en leur donnant à chacun le baiser d'adieu, je voudrais que vous allassiez en Espagne; c'est un bon pays pour

guerroyer. Vous y gagnerez de la gloire bien plus sûrement qu'ailleurs.

— Nous vous obéirons, répondirent ses fils en s'inclinant.

Et ils se mirent incontinent en chemin, chevauchant avec grâce et vaillance à la tête de leur petite troupe. Leur mère les suivit longtemps des yeux et, lorsqu'elle ne les vit plus, elle regarda encore dans la direction qu'ils avaient prise. Puis elle pleura de chaudes et amères larmes. Elle se sentait alors véritablement veuve.

## CHAPITRE VI.

**Comme les quatre fils Aymon firent rencontre de leur cousin Maugis; comme ils arrivèrent ensemble dans le royaume de Gascogne, et de la réception que leur fit le roi Yon.**

A peine venaient-ils de sortir de Dordogne, que les quatre fils Aymon rencontrèrent leur cousin Maugis qui revenait de France et qui courut aussitôt les embrasser. Ils se réunirent et marchèrent de conserve, bien armés et bien en ordre, à la tête d'une petite armée de sept cents hommes, dont cinq cents aux quatre fils Aymon, et deux cents à leur cousin Maugis.

Sept cents hommes ne passent pas ainsi dans un pays sans causer quelques ravages. Armée d'hommes ou armée de sauterelles, c'est tout un. Les gens des quatre frères et de Maugis firent le plus de grabuge qu'ils purent en traversant la Brie, le Gatinais et l'Orléanais. Le bruit de leurs exploits leur servit de courrier et les précéda dans tous les pays où ils passèrent. Arrivés sur les bords de la Loire, ils la traversèrent et s'en allèrent jusqu'à Poitiers où on leur apprit que le roi Yon était attaqué par les Sarrasins. Ils prirent alors le chemin de la Gascogne et arrivèrent bientôt à Bordeaux où le roi Yon était avec sa cour, et où ils s'empressèrent de choisir des logements.

— Cousin, dit Maugis à Renaud, nous allons aller trouver le roi Yon et lui offrir notre concours pour soutenir ses droits. Il nous acceptera, certainement, parce qu'il est en mauvaise posture et a besoin de grande aide. S'il nous refusait, par hasard, nous irions trouver Bourgons-le-Sarrasin, qui a déjà conquis Toulouse, Montpellier, Saint Gilles, Tarascon et Arles.

— Cousin, répondit Renaud, vous parlez bien; nous ferons comme vous venez de dire.

Alors Renaud, ses trois frères et Maugis se désarmèrent, s'habillèrent fort honorablement, et, suivis d'un grand nombre de chevaliers, s'en allèrent à la cour du roi Yon. Renaud fit un effet prodigieux sur la population de Bordeaux, principalement sur les femmes. Ils arrivèrent ainsi à la porte du palais où le grand sénéchal les reçut avec empressement, séduit par leur belle et fière mine. Quelques moments après, ils étaient introduits auprès du roi.

—Sire, dit Renaud en saluant, nous sommes frères, et Maugis que voici est notre cousin. Nous nous appelons Renaud, Allard, Richard et Guichard, et nous sommes les fils du duc Aymon de Dordogne. Charlemagne nous a bannis de France et déshérités. Nous cherchons un seigneur qui nous soit fidèle et à qui nous puissions l'être. Nous acceptez-vous, Sire?...

— Soyez les bienvenus! s'écria Yon tout joyeux. Vous êtes de vaillants chevaliers, je le vois, et votre aide ne peut que me faire grand bien. Je vous retiens donc volontiers à mon service et je vous promets, foi de roi, que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Vous êtes deshérités par Charlemagne; je le suis, moi, par Bourgons-le-Sarrasin, qui m'a pris mes plus beaux fiefs et mes plus belles villes: nous nous vengerons mutuellement.

— Sire, répondit Renaud, nous vous rendons grâce et nous vous promettons de mourir à votre service, si vos terres et vos villes ne vous sont pas rendues.

## CHAPITRE VII.

**Comme Renaud, ses frères et Maugis vainquirent Bourgons-le-Sarrasin, qui avait conquis le royaume de Gascogne, et voulait chasser de Bordeaux le roi Yon, et comme ce dernier, en récompense, donna dame Clarice, sa sœur, en mariage à Renaud.**

Toulouse une fois prise par Bourgons, ce Sarrasin dit à ses soudards:

— Seigneurs, m'est avis que le fer doit être battu pendant qu'il est chaud. Les blés sont épais et hauts: ils dissimuleront à merveille notre marche. Bordeaux nous reste à conquérir: allons à Bordeaux!

— Bordeaux! Bordeaux!... répéta d'une commune voix l'armée de Bourgons, composée de quatre cents hommes déterminés.

Les Sarrasins se mirent en route et, pour se distraire, en attendant le sac de Bordeaux, ravagèrent en passant le pays plat qui se trouve entre cette ville et Toulouse.

Une sentinelle les entendit et donna l'alarme aux habitants qui furent bien étonnés de cette invasion. Renaud monta sur Bayard et alla audevant du roi Yon, effrayé de cette avalanche de Sarrasins.

— Sire, lui dit-il, ne soyez ni surpris ni effrayé. Je ne sais pas le nombre de ces Sarrasins, mais j'ai confiance en mon étoile. Nous vaincrons!

— J'en accepte l'augure, répondit le roi, un peu plus rassuré.

Renaud, accompagné de ses frères et d'une partie de ses gens, sortit alors de Bordeaux et courut sus aux païens dont il défit une bonne partie. Les Sarrasins, étonnés de cette fougue, se débandèrent et commencèrent à prendre la fuite. Leur armée eût été mise en déroute, même, si Bourgons, qui était un païen valeureux, ne l'eût ralliée avec énergie et ramenée sur le lieu du combat. Ce soudard ne craignit pas, pour les encourager, de se jeter lui-même audevant des coups que portait d'une main si sûre le redoutable Renaud. Ni l'un ni l'autre de ces deux

valeureux hommes ne fut atteint. Bourgons tua seulement quelques chevaliers de l'escorte de Renaud, et Renaud quelques Sarrasins de l'escorte de Bourgons. Puis la mêlée devint plus furieuse, et, avec la meilleure volonté du monde, le chef des païens vit bien que la partie était perdue pour lui. En conséquence de ce, il fit sonner la retraite, et les Sarrasins prirent la fuite.

Quand Renaud vit que Bourgons s'enfuyait lâchement, au lieu de combattre jusqu'à l'extrémité, il éperonna le noble Bayard et se lança à fond de train à la poursuite des fuyards. Quelques instants après, ses frères et amis l'avaient perdu complétement de vue et tous supposèrent, ne le voyant pas revenir, qu'il avait reçu quelque mauvais coup de la part des Sarrasins.

— Mon frère! mon pauvre frère! cria Allard, en voulant s'élancer sur les traces de Renaud.

— Vous parlez du vaillant Renaud? demanda le roi Yon, en intervenant.

— Oui, Sire; qu'est devenu notre frère?... Est-il prisonnier ou mort?... Hélas! Renaud n'est plus!...

— C'est impossible! reprit le roi Yon, il m'avait promis de vaincre, mais il ne m'avait pas promis de mourir. Son courage nous est nécessaire encore! Non, non, Renaud n'est pas mort, je vous en donne l'assurance.

On chercha Renaud partout, parmi les vivants et parmi les morts: on ne le trouva point. On l'appela: il ne répondit pas.

— Sire, reprit Allard, désespéré; Sire, vous voyez bien que notre brave Renaud est mort! Qu'allons nous devenir sans lui, maintenant?... Sire, permettez-moi de le suivre. Je veux savoir ce qu'il est devenu!

— Je vous autorise à le suivre, ami chevalier, répondit le roi; je fais plus: je vous accompagne.

De fait, Allard et le roi Yon auraient pu patrociner et verbiager moins longtemps, et se mettre plus promptement en quête de l'incomparable Renaud. Mais c'est assez l'ordinaire des hommes, de parler avant d'agir.

Renaud poursuivait les païens fuyards avec tant de précipitation, qu'il les atteignit bientôt et fut en mesure de se faire entendre d'eux.

— Bourgons! Bourgons! Lâche Bourgons! cria-t-il au chef des Sarrasins qui, en ce moment, courait aussi vite que ses gens. Bourgons! Il est indigne d'un guerrier de tourner ainsi le dos au danger! Tu veux donc mourir en fuyant?....

— Chevalier, répondit Bourgons sans s'arrêter, vous ne m'atteindrez pas et fatiguerez en vain votre cheval.

Renaud piqua Bayard et, en deux bonds, fut aux côtés de Bourgons qu'il contraignit à s'arrêter, en le perçant de sa lance et en le jetant par terre avec une plaie. Bourgons se releva, quoique blessé, mit l'épée à la main et s'avança résolûment vers Renaud, qui ne voulant pas abuser de sa position, descendit de cheval et vint à l'encontre de Bourgons.

Quand le cheval du païen sentit les étriers vides, il bondit et s'élança, dévorant l'espace à plein naseaux. Bayard, le noble animal, indigné de cette fuite, bondit sur sa trace, le mordit à la crinière et le ramena, bon gré malgré, pour être, comme lui, spectateur de la lutte engagée entre leurs maitre respectifs.

Bourgons était solide, mais outre qu'il l'était moins que Renaud, il avait de plus que lui une blessure au flanc, qui lui enlevait la moitié de sa force. Il fut forcé de crier grâce et Renaud l'emmena prisonnier.

Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent le roi Yon et les trois fils Aymon, fort en peine de leur frère et ami Renaud.

— Voici Bourgons, Sire, dit ce dernier en présentant le Sarrasin au roi Yon. Je lui ai promis la vie sauve, en votre nom.

— Je vous approuve et vous remercie, valeureux chevalier, répondit le roi; mais nous étions bien en peine de vous. Nous vous croyions mort ou prisonnier, et nous voyons avec plaisir qu'il n'en est rien. Félicitons-nous et embrassons-nous. Puisque Bourgons est pris, la guerre est terminée et mon royaume est recouvré.

— Sire, reprit Renaud, les Sarrasins ont fondu comme les neiges d'antan; nous n'avons plus à nous en occuper: retournons, s'il vous plaît, à Bordeaux.

On retourna à Bordeaux où l'entrée des quatre fils Aymon fut un triomphe. Renaud, surtout, était plus roi que le roi. Mais Yon n'en fut point jaloux; Renaud lui avait retiré une trop grosse épine du pied pour qu'il songeât à autre chose qu'à lui en témoigner publiquement et privément sa reconnaissance. Il lui donna d'abord la majeure partie du butin remporté sur les païens; Renaud le refusa modestement et le distribua à ses frères et à ses gens. Voyant et admirant cela, le roi Yon lui dit:

— Vaillant chevalier, j'ai une sœur jeune comme un printemps, fraiche comme une rose du matin, belle comme le soleil. Si elle peut vous plaire, je vous demande de l'aimer et de la rendre heureuse.

— Sire, répondit Renaud, ne précipitons rien. J'aime d'avance votre sœur; mais je ne puis me prononcer à son endroit tant qu'elle ne se sera pas prononcée elle-même au mien. Je n'entends nullement qu'elle fasse partie du butin que vous m'octroyez si généreusement. Je ne veux la devoir qu'à elle-même.

— C'est bien dit, ami Renaud, reprit le roi Yon avec bonté; mais je dois vous dire, pour vous rassurer, que dame Clarice, ma sœur, a déjà eu connaissance de vos vaillantises et qu'elle les admire, comme faire se doit.

— Alors, nous verrons, Sire, répliqua Renaud, toujours modeste.

Des fêtes splendides eurent lieu dans le palais du roi Yon, tant pour célébrer la prise du chef des Sarrasins que pour honorer les quatre fils Aymon dans la personne de leur frère aîné, le vaillant Renaud. A l'issue de ces fêtes, Bourgons demanda à parler au roi et lui offrit pour sa rançon quatre sommiers chargés d'or et la reddition de la ville de Toulouse. Sur le conseil de Renaud, Yon accepta.

Les quatre fils Aymon vivaient somptueusement à cette cour, où chacun les considérait et les honorait beaucoup. Mais ce régime là ne convenait guère à leur humeur guerroyante, et, le plus souvent, ils échappaient aux fêtes inventées en leur honneur, pour aller chasser les fauves dans les forêts voisines.

Un jour, comme ils revenaient chargés de quatre sangliers tués par eux, ils s'arrêtèrent sur les bords de la Gironde, et virent, de l'autre côté de cette rivière,

une montagne où existaient encore les débris d'un vieux château-fort.

— Frère Renaud, dit Allard, il me semble qu'il y avait autrefois une forteresse en cet endroit. Si nous pouvions en relever les ruines, la situation en est si bien choisie, que nous serions là complètement à l'abri des tentatives de Charlemagne. Demandez au roi Yon cette montagne et les ruines qui la couronnent; il ne vous les refusera pas.

— Notre cousin Allard parle d'or, répondit Maugis, et je conseille fortement à Renaud de faire ce qu'il propose.

— J'y songeais déjà, répondit Renaud.

Ces paroles échangées, les chasseurs se remirent en marche, arrivèrent à Bordeaux, et se présentèrent avec leurs quatre sangliers au roi Yon, à qui ils les offrirent. Le roi Yon fut touché de cette marque d'amitié et il les remercia chaudement.

— Sire, lui dit alors Renaud, en revenant de la chasse, nous nous sommes arrêtés un instant sur les bords de la Gironde et nous avons aperçu, de l'autre côté de cette rivière, une montagne couronnée de débris de donjon. Donnez-moi cette montagne: j'y ferai bâtir une forteresse, pour mes frères, mes chevaliers et moi.

— J'y consens de grand cœur, répondit le roi Yon; je sais que vous n'en abuserez pas pour me dominer et faire la loi. Vous êtes un aussi loyal cœur qu'une brave épée. J'ai foi en vous.

— Et vous avez bien raison! dit simplement Renaud.

Les fils Aymon ne perdirent point de temps. Ils appelèrent les meilleurs maçons et les plus habiles charpentiers du pays, et, sur les plans dressés par Renaud, s'éleva bientôt, comme par enchantement, la plus belle et la plus formidable forteresse qui fut au monde. Le donjon était imprenable, protégé qu'il était par un triple rang de hautes murailles et par l'escarpement même de la montagne au sommet de laquelle il était bâti. Quand les travaux furent terminés, le roi Yon vint les voir et les admira beaucoup, sans jalousie aucune.

— Tout cela est fort beau et fort bien ordonné, dit-il à Renaud. Maintenant, mon ami, quel nom allons-nous lui donner, car il lui en faut un?...

— Proposez, Sire, répondit Renaud.

— Eh bien, je la nomme Montauban.

Le nom fut accepté. Lors, le roi fit publier à son de trompe dans tout le pays, que tous ceux à qui il plairait de venir habiter la forteresse de Montauban seraient quittes de tous droits, corvées et sujétions pendant dix années consécutives. Et bientôt, chevaliers, gentilshommes, bourgeois et marchands, arrivèrent en grand nombre à Montauban, comme les abeilles à la ruche: Montauban fut peuplé.

— Maintenant, dit un jour le roi Yon à Renaud, reparlons un peu de ma sœur Clarice. Je vous la veux donner en mariage: cela vous convient-il?...

— Sire, répondit Renaud, je suis prêt à faire vos volontés, d'autant qu'elles sont douces et bienveillantes, et que, d'ailleurs, jusqu'ici, vous avez fait les miennes.

Ayant entendu cela, le roi Yon monta à la chambre de sa sœur Clarice, et, lui faisant une amicale révérence, il lui dit:

— Belle sœur, je vous ai mariée.

— A qui, Sire? demanda timidement la jeune fille.

— A un loyal et vaillant chevalier, ma belle sœur.

— Et ce chevalier se nomme?...

— Renaud, fils du duc Aymon de Dordogne.

— Je l'aimais déjà, mon frère, à cause des services qu'il vous avait rendus; je l'aime maintenant à cause de l'honneur qu'il veut bien me faire... Je vous obéirai avec plaisir, mon cher frère!...

— Puisque l'obéissance vous paraît si douce et si facile, belle sœur, il faut venir avec moi tout de suite, que je vous présente à Renaud.

Lors, il prit la main de sa sœur et vint la mettre dans celle de Renaud, qui attendait dans une autre salle du palais, et qui fut bien heureux. Puis les deux amants, avec le roi Yon, se dirigèrent vers la chapelle du palais, où l'évêque de Bordeaux leur donna la bénédiction nuptiale.

Une fois cette cérémonie-là accomplie, Renaud manda immédiatement ses frères, qui était à Montauban, afin qu'ils pussent assister aux fêtes données par le roi en l'honneur du mariage de Clarice et de Renaud. Ces fêtes durèrent huit jours et huit nuits, et dépassèrent, en éclat et en bonheur, toutes celles qui avaient pu se donner jusque-là dans le pays.

## CHAPITRE VIII.

**Comme Charlemagne, ayant appris que les quatre fils Aymon étaient à Montauban, somma le roi Yon de les lui livrer, sous peine d'être assiégé; réponse du roi Yon, et arrivée à Paris de Roland, neveu de Charlemagne, avec trente chevaliers bien armés.**



Charlemagne, une fois à Paris, eut envie d'aller en pèlerinage à Saint Jacques en Galice, et, en conséquence, il partit, accompagné d'Ogier-le-Danois, du duc Naymes et d'un certain nombre de barons. Arrivé à Saint Jacques, le roi entra dans l'église, fit ses dévotions et déposa deux marcs d'or sur l'autel. Cela fait, il s'en revint vers Bordeaux, suivi de ses preux, et rencontra la forteresse de Montauban, sur les bords de la Gironde.

— Qu'est ceci? demanda-t-il à un paysan qui passait, d'aventure.

— Sire, répondit l'homme, c'est le château de Montauban, qu'a fait bâtir là Renaud, l'un des quatre fils Aymon.

— Encore cet homme! s'écria Charlemagne. Je le trouverai donc toujours sur mon chemin. Il faut que cela finisse! Ogier, et vous, duc Naymes, allez de ma part trouver le roi de Gascogne, et dites-lui que j'entends qu'il me livre au plustôt les quatre fils Aymon, mes ennemis, et qu'il me donne une escorte de chevaliers pour les conduire dans mon pays où ils seront pendus. S'il n'y consent pas, ajoutez que d'ici à trois mois je serai en Gascogne à la tête d'une armée considérable et que je viendrai mettre le siége devant Bordeaux. Allez!

Ogier et le duc Naymes allèrent trouver le roi Yon et s'aquittèrent auprès de lui de la commission dont on les avait chargés.

— Sires chevaliers, répondit Yon, je n'ai qu'à me louer des quatre fils Aymon, à ce point que j'ai donné ma sœur Clarice en mariage à Renaud, l'un deux.

Malgré toute l'estime que je fais de Charlemagne, il me répugne de me rendre coupable d'une trahison aussi noire. Dites-lui donc que, plutôt que de les livrer, je consens à encourir sa colère.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, roi Yon, dit alors Renaud, présent à l'entrevue. Ne redoutez pas les menaces de Charlemagne. S'il veut faire le siége de Montauban ou de Bordeaux, il peut venir; mais je vous réponds qu'il regrettera d'être venu. Il parle bien haut, aujourd'hui; il changera de ton avant peu, soyez en certain.

Le duc Naymes et Ogier-le-Danois revinrent trouver Charlemagne, auquel ils exposèrent le résultat de leur mission. Charlemagne, irrité, et jurant en son cœur de tirer une éclatante vengeance de cet affront, reprit avec sa suite le chemin de Paris. Sa cour assemblée, il raconta la dernière avanie du roi Yon et des quatre fils Aymon, et demanda à ses barons ce qu'ils en pensaient. Aucun deux n'osa se décider contre Renaud, que l'on redoutait.

— Sire, dit le duc Naymes, si vous voulez m'en croire, vous retarderez jusqu'au printemps l'occasion de guerroyer que vous voulez saisir aujourd'hui. Vos gens sont encore fatigués de votre dernière expédition; quand ils seront plus reposés, vous pourrez alors faire une levée en masse et marcher contre les rebelles. Nous vous suivrons tous de bon cœur.

— Mauvais conseil, répondit le roi, mauvais conseil!

Au moment où il allait manifester véhémentement son opinion, un beau jeune homme entra dans la salle à la tête de trente chevaliers.

— Sire, dit-il, je m'appelle Roland, et suis le fils du duc Milon et de votre sœur. Je viens me mettre à votre disposition.

— J'en suis heureux, beau neveu, répondit Charlemagne en l'embrassant. Bon sang ne peut mentir. Demain je t'armerai chevalier et tu partiras incontinent pour aller combattre Renaud, fils d'Aymon. C'est un adversaire digne de toi!...

— Sire, répondit Roland, je connais ce Renaud, fils d'Aymon; il a tué Berthelot, mon cousin, dont je veux venger la mort.

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, le roi Charlemagne fit chevalier son beau neveu Roland. Au moment où il lui donnait la colée, survint un messager qui dit:

— Sire, vos gens de Cologne vous saluent et vous font savoir que les Sarrasins ont brûlé, pillé et détruit votre pays; ils vous supplient en conséquence de leur venir immédiatement en aide.

— Sire, dit Roland, s'apercevant que son oncle réfléchissait, mettez-moi à la tête de vos gens et je m'engage à faire lever le siége que les païens ont mis devant Cologne!...

— Mais Renaud?... fit observer Charlemagne.

— Chaque chose a son heure, répondit Roland. Renaud viendra après!...

— Beau neveu, tu as réponse à tout. Heureux le moment où tu as été conçu!... Je vois que tu seras mon appui glorieux. Je reconnais en toi le sang de ma race!...

Quelques jours après, Roland, muni des recommandations de Charlemagne, partait pour Cologne à la tête d'une petite armée de vingt mille hommes bien armés. La première rencontre fut un triomphe, mais un triomphe sanglant. Français et Sarrasins tombaient comme des mouches et le champ de bataille ressemblait à un immense cimetière dont on n'aurait pas eu le temps d'enfouir les morts. Les chevaux nageaient dans le sang et leurs sabots entraient dans les entrailles décousues et dans les poitrines entrouvertes. Roland menait rondement sa vaillante armée, électrisée par son exemple. Les Sarrasins abvolèrent bien vite, laissant leur chef Escoursaut entre les mains des Français.

— Poursuivons ces lâches! cria Roland à ses gens.

— Seigneur, dit Escoursaut, je vous supplie d'épargner mes gens. Les prisonniers que vous avez faits et la victoire que vous avez remportée doivent vous suffire. Ils sont déjà assez malheureux de me savoir pris. Accordez leur une trève et conduisez-moi vers le roi Charlemagne. Je consens à devenir son vassal, et je m'engage aussi pour ma postérité.

La parole du chef des Sarrasins fut écoutée. Roland cessa de poursuivre les fuyards et promit la trève au nom de Charlemagne, à qui Escoursaut fut amené en grande pompe.

Quand le roi apprit que son neveu était revenu, qu'il avait vaincu les Sarrasins et fait leur roi prisonnier, il monta à cheval et alla audevant de lui.

— Sire, dit Roland en apercevant son oncle et en venant se prosterner respectueusement devant lui, nous vous amenons Escoursaut, chef des païens. Il consent à devenir votre vassal si vous consentez à lui pardonner.

— Beau neveu, répondit le roi, je suis heureux de ce coup d'essai et je t'en félicite: tu deviendras un illustre chevalier. Quant à ce que tu me dis d'Escoursaut, je ne l'accepte pas; c'est un traître et je n'ai pas la moindre confiance en ses promesses. Qu'on le conduise en prison et que, tout en lui donnant convenablement à boire et à manger, on le surveille activement.

Cela dit, Charlemagne reprit sa route avec ses barons.

— Sire, objecta le duc Naymes, on ne peut nier que Roland ne soit un preux digne de toute votre estime. Il a vaincu les Sarrasins et ce n'était pas une petite affaire. Pourtant, il avait un triste cheval. Que serait-ce donc s'il en avait un bon!... Il serait irrésistible.

— C'est vrai, répondit le roi. Comment ferons-nous pour lui trouver un cheval digne de lui.

— Le moyen est bien simple, Sire: faites publier, au son de la trompette, que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée et que celui auquel appartiendra le meilleur coureur aura pour récompense une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de draps de soie. Quand vous saurez ainsi quel est le meilleur cheval de votre royaume, vous l'achèterez et en ferez présent à votre neveu Roland, qui l'a bien mérité.

Le moyen parut bon à Charlemagne qui s'empressa de faire publier à son de trompe, par tout son royaume, qu'une course extraordinaire de chevaux aurait lieu à Paris à la Saint Jean. C'est ainsi que Renaud l'apprit.

— Charlemagne verra le meilleur tour du monde, dit-il en riant à son cousin Maugis. Je veux me rendre à Paris, monté sur Bayard, et gagner la couronne d'or.

— Ne faites pas cela, cousin, répliqua Maugis, la prudence s'y oppose. Ou, tout au moins, consentez

à ce que je vous accompagne. Vous serez plus en sûreté. Nous nous ferons suivre, en outre, par des chevaliers fidèles et déterminés.

— Cela me convient, cousin, répondit Renaud.

Il alla ensuite vers sa femme, qu'il embrassa tendrement en lui disant :

— Madame, l'honneur m'appelle à Paris. Je vous laisse la garde de Montauban, où je reviendrai bientôt, je l'espère.

— Sire, répondit Clarice, vous faites bien de vous en rapporter à moi. Ordonnez seulement à vos chevaliers de ne point sortir du château, et je vous réponds que personne n'y entrera en votre absence, fût-ce le roi mon frère. Allez donc à Paris et que Dieu vous garde !...

Renaud, satisfait de cette assurance, embrassa de nouveau dame Clarice et se mit en route avec ses frères, son cousin Maugis et un certain nombre de chevaliers. Arrivés à Orléans, audelà de la Loire, on leur demanda qui ils étaient et où ils allaient.

— Nous sommes Bernois, répondit Maugis qui parlait pour tous ; nous allons à Paris pour essayer de gagner le prix que le roi a proposé pour la course de chevaux.

On les laissa passer et ils continuèrent leur route tout d'un trait jusqu'à Melun, où ils couchèrent.

— Cousin Maugis, dit Renaud, une chose m'embarrasse. Bayard et moi sommes connus de Charlemagne et de ses barons. Comment faire alors pour entrer en lice ?

Maugis était habile dans l'art des enchantements. Il pila et détrempa une certaine herbe et en frotta Bayard qui, en un instant, de noir et vigoureux qu'il était, devint blanc et comme accablé de vieillesse. Puis de même à Renaud qui, par la vertu d'un élixir dont l'oignit Maugis, fut rajeuni d'une quinzaine d'années. Tous deux étaient méconnaissables.

Cette métamorphose opérée, Maugis et Renaud se dirigèrent vers Paris, laissant à Melun les trois autres fils Aymon et leurs chevaliers. Le jour des courses était arrivé et cela faisait un grand remue-ménage par toute la ville. A la première auberge qu'ils rencontrèrent, Maugis tira de sa ceinture un fil de soie, qu'il cira, et dont il attacha une des jambes de Bayard qui, de cette façon, se mit à clocher. Delà, les deux cousins, suivis de Bayard, se rendirent en la prairie de Seine où devait avoir lieu la course.

Charlemagne arriva bientôt avec ses barons, fit placer sa couronne d'or au bout de la lice, avec les cinq marcs d'argent et les draps de soie, et donna le signal aux chevaliers qui devaient courir. Renaud, monté sur Bayard, toujours clochant, se mit en ligne pour prendre part à la joute, au milieu des huées et des brocards de chacun des assistants.

— Oh ! Oh ! voyez donc ce cheval fringant ! criait-on de tout côté en ricanant. Il a peut-être la prétention de remporter le prix !...Pauvre bête ! Elle est plutôt faite pour l'arroi que pour la course !... Et encore, il faut de la vigueur pour tirer l'arroi !... Pauvre animal ! on aura beau l'affoler de coups, on n'en tirera jamais le moindre galop. Cela lui est défendu comme le *Pater* aux ânes !...

Ainsi disait-on de tout côté. Pendant ce temps, Renaud souriait, sans s'émouvoir de ces babioles.

Le signal donné, tous les chevaliers partirent. Maugis, jugeant le moment opportun, se baissa sans faire semblant de rien, et délia adroitement le fil de soie qui retenait captif le pied du noble Bayard qui, les naseaux ouverts, l'œil ardent, le cou allongé, partit ventre à terre, à la grande stupéfaction de la foule.

— Bayard, ami Bayard, lui disait Renaud emporté par sa course furieuse et en lui baisant la crinière ; Bayard, ami Bayard, vous savez qu'il faut gagner le prix !

Et Bayard allait comme le vent, comme l'éclair, laissant loin derrière lui tous les chevaux et tous les chevaliers partis quelques minutes avant lui.

— Je n'ai jamais vu cheval courir comme ce cheval blanc, disait le roi Charlemagne, enthousiasmé. S'il n'était blanc comme il l'est, je croirais vraiment que c'est le Bayard de Renaud de Montauban.

Quand Renaud fut au bout de la lice, il arrêta Bayard, se pencha vers la couronne d'or acclampée à un poteau, la prit, la mit sous son bras, dédaignant les cinq marcs d'argent et les cent pièces de draps de soie, et se dirigea à petit pas vers Charlemagne, qui lui dit d'un air bienveillant :

— Arrêtez un peu, l'ami, je vous prie, que je vous félicite. Si vous tenez à ma couronne, vous pouvez la garder ; je vous donnerai en outre, en échange de votre cheval, tant d'argent, tant d'argent, que jamais, quoique vous fassiez, vous ne pourrez être pauvre !...

— Je me soucie de votre argent autant que des neiges d'antan, répondit dédaigneusement Renaud ; et pour ce qui est de votre couronne, je la garde, puisque je l'ai gagnée. Cherchez un autre cheval pour votre neveu Roland : Bayard ne peut être monté que par Renaud.

Cela dit, Renaud parla tout bas à Bayard, qui partit comme une flèche.

— A moi... barons... A mon aide... dit le roi.

On courut après le fugitif. Mais déjà Renaud avait passé la Seine. Arrivé sur l'autre bord, il s'était arrêté pour laisser souffler le brave Bayard. Charlemagne, qui se trouvait sur la rive opposée avec quelques-uns de ses barons, le voyant ainsi arrêté, lui cria :

— Fils d'Aymon, rends-moi ma couronne et je t'accorderai trêve pour deux ans.

— Roi Charlemagne, lui répondit Renaud, votre couronne est belle et bonne : je la garde. Elle m'appartient ; je la vendrai pour payer mes chevaliers, m'en réservant seulement l'escarboucle que je placerai au sommet de mon donjon, afin que les pèlerins de Saint Jacques la puissent voir et admirer.

Cela dit, Renaud dit quelques mots à Bayard qui reprit sa course ardente à travers la campagne, jusqu'à un petit bois où Maugis attendait son cousin. Puis on se dirigea vers Melun, où étaient les trois frères de Renaud, et la petite troupe regagna tranquillement Montauban, où son retour fut fêté comme il convenait.

## CHAPITRE IX.

Comme Charlemagne assiégea Montauban, et ce qui en résulta. Comme, ensuite, Roland alla camper dans un lieu nommé Balançon, et ce qui en advint.

Charlemagne était furieux de voir sa proie lui échapper, ainsi que sa couronne. Il assembla ses barons et leur demanda la marche à suivre pour saisir Renaud et ressaisir sa couronne, à laquelle

il tenait beaucoup, à cause de l'escarboucle.

— Sire, dit le duc Naymes, calmez votre colère et écoutez-moi. Il ne tient qu'à vous de réduire Yon de Gascogne et de prendre les fils Aymon. Faites assembler tous vos vassaux pour que tous soient prêts à la Chandeleur prochaine, et, après avoir fait de nombreuses provisions de vivres, pour quelques années, vous irez mettre le siége devant Montauban que vous finirez bien par prendre, aidé de votre beau neveu Roland.

Ce conseil fut approuvé, mais quand le roi eut fait part à ses barons de son projet, aucun d'eux ne voulut s'engager envers lui. Tous trouvèrent que la précédente expédition les avait fatigués outre mesure et ils demandèrent du temps pour se reposer. Charlemagne, alors, irrité, jura que, dût-il tout perdre, il irait en Gascogne avec une armée composée exclusivement de jeunes gens.

— Sire, dit le duc Naymes, vous ferez bien de prendre des jeunes gens. Ils en tâteront et verront, comme nous, ce que c'est que ces guerres lointaines dont on ne rapporte rien que des fatigues et des blessures.

— Duc Naymes, répondit Charlemagne, j'augure bien mieux encore des jeunes que des vieux. Les jeunes ont moins de patience, mais ils ont plus de fougue, plus d'audace, j'ose dire plus de courage. Le péril ne les rebute pas; ils vont audevant comme à un rendez-vous joyeux. Mon armée ainsi ravitaillée fera merveille; nous prendrons Montauban; nous vaincrons Yon de Gascogne et nous assujettirons les quatre fils Aymon. Vous verrez!

— Nous verrons, Sire.

Quoique décidé à partir à la Chandeleur, comme il l'avait résolu, Charlemagne eut la prud'hommie d'attendre au temps de Pâques, et bien lui en prit, car la plupart de ses barons se joignirent à lui: Richard de Normandie, Salomon de Bretagne, Dizier d'Espagne, Geoffroi d'Avignon, Bertrand d'Allemagne et l'archevêque Turpin. L'armée se grossit de cette façon de trente mille chevaliers nouveaux. Quand elle fut réunie, Charlemagne appela Roland, lui remit l'oriflamme et lui confia la conduite de tous ses chevaliers qui partirent tout aussitôt et ne s'arrêtèrent qu'à Blois. Quelques jours après, l'armée arrivait sous les murs de Montauban.

— Sire, dit Roland à son oncle, quand donnerons-nous l'assaut?

— Bientôt, beau neveu, bientôt.... Laissez-moi réfléchir un peu. Cette forteresse est très solidement assise, et, avant que nous l'ayons prise, les gens de Renaud auront fortement endommagé mon armée. Je vais tâter d'un autre moyen et envoyer un messager pour poser mes conditions aux quatre fils Aymon.

— Comme vous voudrez, Sire; j'attendrai votre bon plaisir.

Un chevalier fut, en effet, envoyé par Charlemagne à Montauban et introduit immédiatement auprès de Renaud, auquel il dit, avec respect:

— Chevalier Renaud, votre bravoure est connue et je m'incline devant elle; mais vous êtes en ce moment rebelle à Charlemagne, et c'est au nom de ce grand empereur que je viens vous parler. Voici quelles sont les conditions de mon maître et du vôtre: si vous consentez à vous rendre à merci et à livrer votre frère Richard, vous aurez la vie sauve; sinon, votre château sera assiégé, vous serez tous pris et pendus haut et court aux fourches patibulaires de votre propre forteresse. J'ai dit!

— Vos menaces ne m'effrayent par beaucoup, comme vous voyez, répondit Renaud en riant. Voilà plusieurs fois que Charlemagne me fait cette proposition dont la moitié est inacceptable. A cause des braves gens dont je compromets la vie par un long siége, je consentirais bien à céder Montauban à l'empereur. Mais l'honneur et l'amitié me défendent de livrer mon frère Richard... Voilà mon ultime parole!... Rapportez-la à votre maître et qu'il nous assiége, si cela lui plaît: nous sommes disposés à nous défendre.

Le messager revint vers Charlemagne et lui répéta les propres paroles de Renaud, qui donnèrent un peu de tablature au roi. Cependant il ordonna à ses gens d'avancer de Montauban le plus près possible et de placer sa tente en face de l'entrée principale de cette redoutable forteresse. Dix mille tentes furent bientôt dressées dans l'ordre indiqué.

Lorsque l'armée fut ainsi campée, Roland, qui savait que les intentions de Charlemagne n'étaient pas d'assiéger encore, crut pouvoir s'éloigner un peu de la tente impériale et aller camper, avec ses chevaliers, jeunes comme lui, dans un lieu nommé Balançon, en face l'autre porte de Montauban, au bord d'une très grande et très profonde rivière. En conséquence il fit mettre sa tente en cet endroit, avec un dragon d'or audessus, en signe de ralliement.

— Cet endroit est admirable, dit-il à sa suite; on découvre tout le pays et l'on peut juger de la bonne position de Montauban, que protégent deux rivières, la Dordogne et la Gironde. Je ne suis plus étonné si les quatre fils Aymon résistent à mon oncle! Jamais nous ne parviendrons à les déloger de là.

— Vous avez tort de parler ainsi, Sire Roland, répondit le jeune Olivier, son plus cher compagnon. Pourquoi ne prendrions-nous pas Montauban? Nous avons bien pris Losanges qui était aussi bien fortifié, et nous avons abattu la grande tour de Constantinople, aussi difficile à aborder que Montauban. Je vous assure, moi, que si les quatre fils Aymon ne se veulent rendre, il leur en cuira.

— Je vous assure, moi, reprit Roland, que s'il en cuit à quelqu'un, ce sera à nous. Renaud est courageux; il est irrésistible, monté sur son cheval Bayard. Ses frères sont courageux aussi; leurs chevaliers les valent bien. Comment voulez-vous donc que nous les mettions à la raison?... Quand vous verrez Renaud en face de vous, mes amis, je vous jure que plus d'un regrettera d'être venu!... Attendons ici les événements, par prud'hommie.

Quand le pavillon de Roland fut tendu, il alla se promener avec Olivier, l'archevêque Turpin et quelques autres barons. Chemin faisant, ils aperçurent un grand nombre d'oiseaux entre les deux rivières.

— Mes amis, s'écria Roland, je propose pour nous distraire, une bonne partie de chasse. Voltons immédiatement et allons quérir nos faucons et nos mulets! Nous nous amuserons beaucoup, je vous le promets. N'est-ce pas votre avis, archevêque Turpin?...

— C'est tout à fait mon avis, chevalier Roland, répondit l'archevêque. Seulement, vous me permettrez de m'abstenir et de rester avec Ogier, sous nos tentes,

pour veiller au grain. La jeunesse est enflambée de folie : il faut qu'elle s'amuse. La vieillesse a d'autres devoirs : il faut qu'elle réfléchisse, médite et prie pour ceux qui réfléchissent rarement et ne prient jamais. Je ne vitupère pas contre vous, Dieu m'en garde; je signale seulement la différence de nos rôles. Allez, beau Roland!

Roland monta lors à cheval, emmena avec lui une trentaine de barons montés sur des mulets, et tous partirent pour aller chasser au faucon, sans souci d'autre chose, pendant que l'archevêque Turpin et Ogier, restés sous leurs tentes, se faisaient raconter par un ancien les détails du siége de la grande ville de Troyes.

Laissons les jeunes chasser et les anciens causer, et revenons aux quatre fils Aymon.

— Frères et amis, dit Renaud, un de nos espions m'apprend à l'instant que Roland et Olivier, avec trente chevaliers, se sont éloignés du camp impérial et sont allés chasser au faucon dans la plaine de Balançon... Il faut les faire repentir de cette imprudence.

Renaud s'arma, ses frères et son cousin s'armèrent aussi et, suivis de quatre mille chevaliers bien armés, ils sortirent de Montauban par une poterne connue d'eux seuls. Un forestier les guidait par les endroits les plus impénétrables de la forêt, de façon à dissimuler leur marche; il les conduisit ainsi droit à Balançon, en face des tentes.

— Mes amis, s'écria Renaud en montrant le camp ennemi, voyez la belle capture que nous avons à faire !...

— Sire, lui répondirent ses chevaliers avec enthousiasme ; avançons hardiment, car, vous ayant à notre tête, nous irions attaquer l'Enfer !...

L'archevêque Turpin, qui gardait le camp de Roland, leva la tête et vit des corbeaux qui menaient un grand bruit audessus de Montauban.

— Mauvais présage ! s'écria-t-il.

Il regarda eusuite du côté de la forêt et aperçut la petite armée de Renaud. La terreur, alors, s'empara de lui. Il appela Ogier-le-Danois, lui donna l'éveil de la présence des ennemis et le pria de faire sonner les trompettes, ce qu'il fit incontinent, un peu ému lui-même de cette brusque apparition. En un clin-d'œil, l'armée fut en mouvement et prête à repousser les assaillants.

— Ah! Ah! dit Renaud. L'éveil est donné; les gens de Roland sont sur pied ! C'est fâcheux; mais nous nous en tirerons tout de même. Attaquons-les rapidement. Cousin Maugis, restez dans la forêt avec mille chevaliers : vous ne viendrez que lorsque vous jugerez que nous avons besoin d'être secourus. Sus! Sus aux Français, mes amis !... Nous vaincrons !...

Et Renaud s'élança en avant. Le premier qu'il rencontra fut Aymeric, comte de Nicol : il le renversa mort d'un coup de sa lance, qui s'en brisa. Mettant alors l'épée à la main, il la fit joyeusement reluire au soleil et courut à la rencontre de nouvelles victimes.

— Sus ! Sus ! criait-il. Où est Roland ? Où est Olivier ? Où est Turpin ? Ces gens qui nous ont appelés traitres, où sont-ils ?...

— Me voilà, Renaud ! répondit l'archevêque Turpin en se précipitant audevant de lui.

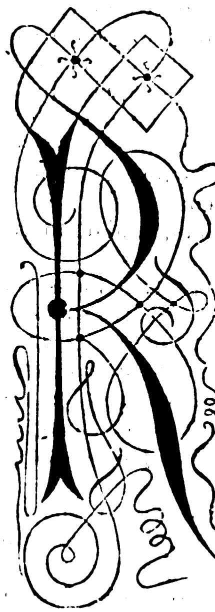
— Tiens, Turpin ! cria Renaud en lui rompant le casque d'un vaillant coup d'épée. Tu aurais mieux fait de rester dans ton église, archevêque de malheur !...

— Et toi dans ton nid de pierre, vautour ! répliqua Turpin, revenu de son étourdissement, et appliquant un violent coup de lance sur l'écu de Renaud.

Mais Renaud était solide sur ses étriers et nul, jusques-là, ne les lui avait fait vider. Il passa à côté de Turpin, en riant, et se précipita en plein carnage, suivi de ses frères qui faisaient rage, comme lui. Ogier-le-Danois, monté sur Brouard, le vaillant Brouard, vint à la rencontre de Richard et il le frappa si rudement qu'il le renversa de cheval. Renaud, voyant son frère démonté, accourut vers Ogier, lui porta de violents coups d'épée et, finalement, arrêta Brouard par la crinière, après avoir envoyé son maître rouler à quelques pas delà, dans la poussière. De son côté, Maugis, voyant que tous les bataillons étaient en désordre, jugea le moment favorable pour intervenir ; il sortit donc de son embuscade, vint à Balançon, passa le gué et se jeta en pleine mêlée. Au bout d'une heure de ce carnage, les Français étaient en désarroi. Quant aux gens des fils Aymon, après les avoir poursuivis pendant une lieue, ils revinrent au camp, s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvait et revinrent à Montauban, contents de leur journée. Maugis fit distribuer le butin conquis; après quoi, il monta sur le haut de la tour principale du château et y arbora le dragon d'or, enlevé par lui à la tente de Roland. Toute l'armée de Charlemagne l'aperçut et Charlemagne s'imagina que Roland s'était emparé de Montauban, ce dont il se réjouit fort.

## CHAPITRE X

Comme le roi de Gascogne se décida à livrer les quatre fils Aymon à l'empereur Charlemagne.



Roland et Olivier revenaient de la chasse très contents : ils avaient pris beaucoup d'oiseaux, et leurs faucons étaient bien fatigués. En chemin, ils rencontrèrent Damprambaut, un de leurs chevaliers, qui venait audevant d'eux.

— Sire Renaud, dit-il, vous avez eu beaucoup de déduict, certes, et je vous en félicite. Mais ces oiseaux que vous avez pris vous coûteront plus cher que vous ne pensez. Pendant que vous vous amusiez, les quatre fils Aymon venaient vous prendre vos hommes et vos chevaux... Vous pouvez voir votre dragon sur la tour de Montauban.

Roland fut très ému de cette nouvelle; il resta songeur pendant quelques instants ; puis, se tournant vers l'archevêque Turpin.

— Que me conseillez-vous? lui demanda-t-il. Je n'ose me représenter devant mon oncle, après ce qui vient d'arriver.

— Sire Roland, répondit Turpin, vous n'êtes pas le premier auquel pareille chose est arrivée... C'est une surprise désagréable, voila tout. Pour vous ré-

conforter, je vous promets qu'avant trois jours vous aurez les gens de Renaud comme il a eu les vôtres.

— Vraiment?... dit Roland.

— Vraiment, dit Turpin.

Ainsi rassuré, Roland remonta à cheval; Olivier et Turpin en firent autant; et la petite troupe revint vers le camp de Charlemagne, un peu en désarroi, comme bien vous pensez. Au bout de deux jours, pendant lesquels Roland, honteux, était resté sans oser sortir de la tente du duc Naymes, l'archevêque Turpin alla vers Charlemagne à qui il raconta tout. Charlemagne en fut bien fâché et, comme à l'ordinaire, il réunit ses barons pour prendre conseil d'eux sur la conduite qu'il devait tenir. Quelques uns s'abstinrent, le cas étant grave; le duc Naymes seul conseilla d'agir vigoureusement et d'envoyer des messagers au roi Yon, à seule fin de le forcer à livrer les quatre fils Aymon.

— Naymes, répondit Charlemagne, votre conseil est bon et je le veux suivre.

Appelant alors un chevalier, il ajouta:

— Vous allez vous rendre à Toulouse, auprès du roi Yon; vous lui direz que je suis entré en Gascogne avec mes douze pairs de France et à la tête de cent mille combattants. Si cela ne le touche pas, vous ajouterez que s'il ne me livre pas les quatre fils Aymon, mes ennemis, je lui ôterai sa couronne et son royaume et qu'on ne l'appellera plus désormais que « le roi détrôné. » Allez!...

Le messager de Charlemagne partit, alla à Toulouse, fut introduit auprès du roi Yon et lui exposa l'objet de sa visite. Le roi Yon resta quelques instants sans répondre; puis, voyant que le messager attendait qu'il se prononçât, il lui dit:

— Mon ami, ce que vous m'annoncez est tellement grave, que je ne puis prendre sur moi de vous donner une réponse immédiate. Il faut que vous vous décidiez à rester ici une huitaine de jours....

Le messager ayant consenti, le roi Yon le recommanda à son sénéchal, et, suivi de huit comtes, se rendit dans une chambre secrète du palais, dont il fit soigneusement fermer toutes les portes, afin que personne ne pût entendre du dehors ce qui allait s'y dire et faire.

— Seigneurs, dit-il à ses conseillers, voici ce qui arrive. Vous connaissez et estimez les quatre fils Aymon. Il paraît qu'ils sont les ennemis personnels de Charlemagne, qui veut les avoir à toute force, et qui, pour cela, ne craindra pas de me déposséder de ma couronne et de mon royaume, si je ne les lui livre, pieds et poings liés.

— Sire, répondit le chevalier Godefroid, neveu du roi Yon, je suis vraiment surpris. Vous nous demandez conseil sur ce que vous devez faire en cette occurence? Mais, Sire, avez-vous donc déjà oublié ce que nous devons tous et ce que vous devez vous-même aux braves fils Aymon?... Ce sont nos amis, et, qui plus est, Renaud est votre frère, puisque vous lui avez donné votre sœur. Les livrer à Charlemagne serait une infamie, et de loyaux chevaliers ne conseilleront jamais une infamie. Cherchez ailleurs d'autres conseils et d'autres conseillers....

Cette bouillante sortie de Godefroid fut applaudie. Le vieux comte d'Anjou seul, branlant sa tête chenue, n'applaudit pas et parla ainsi:

— Sire, ne vous laissez pas impressionner par l'enthousiasme de votre beau neveu! c'est un feu de paille. Tournez-vous du côté des sages et des prud'hommes. Nous savons mieux que les jeunes, nous autres vieux, ce qu'il convient de faire dans les circonstances difficiles. Nous allons plus lentement, mais plus sûrement. Nous connaissons le prix des choses et des gens. Rien ne nous influence, rien ne nous grise!... Les quatre fils Aymon sont de braves chevaliers, j'en conviens; Renaud est votre frère, je le sais. S'ils n'étaient pas les ennemis de Charlemagne, vous leur devriez, plus qu'à personne, votre amitié et votre protection; mais ils sont les ennemis de Charlemagne et cet empereur est puissant: on ne le brave pas en vain. Par ainsi, livrez lui les quatre fils Aymon!

— Sire, Sire, s'écria Guichard de Bayonne, n'écoutez pas ce cruel conseil du comte d'Anjou. En l'écoutant, vous vous déshonorerez, tout simplement!... Nous périrons tous, s'il le faut, mais nous ne livrerons pas les quatre fils Aymon!...

— Sire, dit à son tour le comte Hector, écoutez le conseil du comte d'Anjou, homme sage, conseil sage. Je ne vitupère pas contre les fils Aymon; je les tiens, au contraire, pour de braves et loyaux chevaliers. Mais leur présence en Gascogne compromet trop votre couronne. Ils ont eu le malheur d'attirer sur leurs têtes la colère de Charlemagne; ne l'attirez pas sur la vôtre en les protégeant plus longtemps. Il vaut mieux encore sacrifier quatre chevaliers que de sacrifier un royaume.

— Ami Hector, répondit Yon, je veux suivre votre conseil, qui est celui de mon loyal vassal le comte d'Anjou: je le juge très sage. J'ai du reste l'esprit affecté de mauvaises réflexions et je veux sortir, au plus vite, de l'embarras où je me trouve. Je rendrai donc les quatre Aymon. Pauvre Renaud!...

Le roi, à ce souvenir, poussa un long soupir et tomba dans une mélancolique songerie que respectèrent ses barons en se retirant un à un.

— Pauvre Renaud! murmura-t-il. Il m'a obligé, il m'a secouru, et je vais le livrer, ainsi que ses frères!... Je garderai ma couronne et mon royaume, mais je serai réputé traître roi, déloyal ami, frère félon, durant le reste de ma vie!... Pauvre Renaud!

Quand le roi Yon eut suffisament pleuré sur le sort des quatre fils Aymon, il se fit une raison et appela son chapelain, auquel il dit:

— Écrivez au roi Charlemagne qu'avant dix jours il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs, revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et tenant des roses en leurs mains. Huit comtes de mon royaume les accompagneront. Si, de cette façon, les quatre fils Aymon lui échappent, qu'il s'en prenne à lui, non à moi.

La lettre écrite et scellée, le roi Yon appela son sénéchal et lui commanda de la porter à Charlemagne.

Le sénéchal monta à cheval, prit avec lui le héraut de Charlemagne, et tous deux quittèrent Toulouse. Quand ils furent arrivés près de Montauban, dans la plaine, ils aperçurent la tente royale et s'y rendirent pour rendre compte l'un et l'autre de leur mission. Charlemagne, ayant lu la lettre du roi Yon, parut très satisfait.

— Votre maître parle bien, dit-il au sénéchal; je vois qu'il comprend à merveille ses intérêts et son devoir. En me livrant mes ennemis il devient mon

ami. Dès aujourd'hui il peut compter sur moi ; j'augmente sa seigneurie de quatorze bons châteaux. Retirez-vous avec ces paroles de bonne amitié, que vous porterez de ma part à votre maître, ainsi que les quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine qui doivent servir à faire reconnaître les quatre fils Aymon.

Ce disant, Charlemagne donna au sénéchal l'anneau d'or qu'il avait au doigt, et après l'avoir congédié, fit appeler auprès de lui Ogier-le-Danois et Foulques de Morillon, auxquels il tint ce langage :

— Je vous ai fait appeler, parce que j'ai un secret à vous confier et que je veux qu'il ne soit connu que de nous trois. Voici ce que c'est. Le roi Yon consent enfin à nous livrer les quatre fils Aymon... Vous allez vous rendre, en conséquence, avec trois cents chevaliers dans les plaines de Vaucouleurs, où ils doivent passer bientôt, et, morts ou vifs, vous me les amènerez !

— Sire, fit observer Ogier, nous n'avons jamais vu les quatre fils Aymon, qu'armés en guerre ; comment les reconnaîtrons-nous ?

— Cela est prévu, répondit le roi ; ils seront montés sur des mulets et vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine ; ils tiendront en outre des roses à la main.

— Cela nous suffit, Sire, dit Ogier.

Foulques de Morillon et Ogier-le-Danois réunirent donc les trois cents chevaliers qu'il leur fallait et sortirent secrètement du camp, pour se rendre dans les plaines de Vaucouleurs. Une fois arrivés, ils s'embusquèrent dans un petit bois de sapins, afin de n'exciter aucun soupçon, et attendirent quelque temps.

Hélas ! pourquoi Renaud et ses frères n'étaient-ils pas instruits de ce qui se tramait contre eux ! Au lieu de mulets, ils auraient pris des chevaux ; au lieu de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine ils auraient mis leur solide armure !

Revenons à Toulouse et au roi Yon.

Le sénéchal revint, porteur d'une lettre de Charlemagne. Yon fit ouvrir cette lettre par son secrétaire et, voyant que sa trahison était acceptée et payée, il se mit à pleurer comme une femme. Puis, redevenant homme et roi, il manda son escorte habituelle de chevaliers et partit aussitôt pour Montauban. La première personne qui se présenta à lui, lorsqu'il entra dans le palais de Renaud, fut Clarice, sa sœur, qui voulut se jeter dans ses bras. Mais il la repoussa doucement, en se plaignant d'un violent mal de tête, et en la priant de lui faire préparer un lit, parce qu'il avait besoin de repos. Le lit préparé, Yon se coucha, sans pouvoir dormir.

— Hélas ! murmurait-il en se retournant çà et là sur sa couche, sans pouvoir ciller les yeux. Hélas ! combien je suis malheureux ! Quelle cruelle alternative ! Perdre ma couronne ou Renaud !... Ma sœur va me maudire !... Livrer son époux !... Livrer de si braves chevaliers qui ne m'ont jamais fait que du bien !... Hélas ! Hélas ! Hélas ! Je ne m'appelle plus Yon, désormais, on m'appellera Judas Iscariote !...

Pendant que ce pauvre homme de roi se livrait ainsi à l'amertume de ses regrets, Renaud et ses frères, revenus de la chasse, apprenaient la présence de leur beau-frère à Montauban, et, joyeux de cette aubaine, se livraient à des fanfares et à des sonneries à réveiller un mort. Ils ne cessèrent que lorsqu'on vint leur apprendre que le roi Yon, fatigué et malade, avait besoin de repos et de silence.

Le lendemain, Yon se présenta devant les quatre fils Aymon et, sans plus de paroles, les pria d'accepter en présent, chacun, un manteau d'écarlate fourré d'hermine, et de le porter en son honneur. Quand chacun d'eux, pour lui faire plaisir, eut revêtu le manteau, le roi Yon ne put s'empêcher de tressaillir et de pleurer.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Renaud affectueusement à son beau-frère.

— Je n'ai rien, absolument rien, sinon que je vous trouve merveilleusement habillés ainsi, répondit le roi Yon en se détournant.

On déjeuna, les quatre fils Aymon de très bon appétit, comme toujours ; le roi Yon, seul, ne fit pas la moindre fête aux plats qu'on lui présenta. Seulement, vers la fin du repas, enhardi par la confiance que lui témoignait Renaud, il lui dit :

— Ami Renaud, j'ai quelque chose à vous confier. J'ai été à Mombodel, où j'ai conféré avec Charlemagne, qui m'accusait de trahison, parce que vous êtes dans mon royaume. J'ai présenté gage devant toute la compagnie, mais personne n'a été assez hardi pour me dédire. Nous avons eu plusieurs paroles ensemble, et à la fin nous avons déclaré la paix aux conditions suivantes, savoir : Que vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs ; vous n'aurez pour arme que votre épée ; vous monterez sur des mulets, serez revêtus des manteaux que je vous ai donnés, et porterez chacun une rose à la main ; je vous ferai accompagner par huit de mes comtes, le plus honnêtement qu'il me sera possible. Vous trouverez le roi, le duc de Bavière, Oger et les douze pairs de France. Vous saluerez Charlemagne, lui baiserez les pieds, et il vous rendra toutes vos seigneuries.

— Sire, répondit Renaud, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste.

— Ne craignez rien, lui répondit Yon, il en a fait le serment devant toute sa baronie.

— Que dites-vous, reprit Allard ? Vous savez que Charlemagne a juré notre perte s'il pouvait nous prendre ; je suis surpris que vous continuiez à aller, tout désarmé, vous remettre entre ses mains ; pour moi, je n'irai pas sans armes.

— A Dieu ne plaise, dit Renaud, que je ne m'en rapporte pas au roi Yon !

Puis, se tournant vers ce dernier :

— Sire, lui dit-il, nous irons au lieu marqué, quoiqu'il doive nous en arriver. Pour vous, comme pour nous, j'espère faire notre paix avec Charlemagne !

Le roi Yon quitta alors la salle, et Renaud resta seul avec ses frères et sa femme, qui vint vers lui et l'embrassa bien tendrement en lui disant :

— Je crois en mon frère, mais je ne crois pas en Charlemagne. Mon ami, je vous en supplie, n'allez pas à ce rendez-vous de Vaucouleurs. Il y a quelque trahison sous roche ! Prenez garde ! Cette nuit, j'ai eu des songes alarmants. J'étais aux fenêtres du palais... Mille sangliers sortent tout-à-coup du bois et fondent sur vous, armés de leurs terribles boutoirs, blancs ou aigus comme des épées... Vous tombez percé de coups, et, avec vous, tombe la tour de Montauban... Vient ensuite un traître qui

frappe Allard et lui perce le bras... Puis deux anges apparaissent, s'emparent de Richard et le pendent à un pommier..... Voilà mon rêve, mon doux ami!... Je vous supplie de prendre garde et de me conserver votre existence qui m'est si chère!...

— Femme, taisez-vous! répondit brusquement Renaud. Il n'y a que les enfants, les femmes et les fous qui croyent aux songes!... Je ne leur fais nulle créance, pour ma part. Ainsi, ne parlons plus de cela!... J'irai au rendez-vous qui m'est assigné.

— Je n'irai pas, moi, dit Allard.

— J'irai, moi, dit Richard, mais non dans l'attirail convenu... Nous vous suivrons, frère Renaud, mais armés de pied en cap, et vous emmenerez votre glorieux cheval Bayard, qui, en cas de danger, peut nous porter tous les quatre.

— J'y consens, si le roi Yon y consent, répondit Renaud.

Le roi Yon, interrogé, s'opposa à ce projet de Richard, en prétextant l'ordre formel de Charlemagne. Comme, en somme, les quatre fils Aymon n'avaient jamais eu à se plaindre du roi Yon, et qu'ils étaient, pour le moment, à cent lieues de le croire capable d'une trahison, ils se décidèrent à partir dans le costume et dans l'ordre indiqués d'avance, montés tous les quatre sur des mulets.

En chemin, et pour en abréger les longueurs, Allard se mit à chanter des chansons fort gaillardes dont ses frères répétèrent le refrain avec une grande gaîté. Les huit comtes du roi Yon, qui formaient leur escorte et qui savaient toute la trahison dont les quatre fils Aymon allaient être victimes, ne pouvaient s'empêcher de les plaindre, en ce moment surtout où ils chantaient des gaillardises. S'ils eussent osé, même, ils leur auraient conseillé d'entonner plutôt un *de profundis* ou un *Dies iræ*. Un bardit eût certes mieux convenu!...

Renaud, d'abord, comme l'aîné des quatre fils et le plus grave par conséquent, n'avait pas voulu se mêler à leurs chansons, impressionné qu'il était, malgré lui, par le songe de sa femme et par des pressentiments personnels. Cependant, gagné peu à peu par la confiance et par la gaîté de ses frères, il mêla sa voix aux leurs.

La situation de la plaine où cette petite troupe devait s'arrêter, et où elle s'arrêta bientôt, était celle-ci : quatre forêts épaisses l'entouraient, dont la moindre n'avait pas moins d'une journée; quatre rivières profondes la coupaient, la Gironde, la Dordogne, le Noir et le Balançon; quatre chemins partaient de là, dont l'un allait en France, le second en Espagne, le troisième en Gallice et le quatrième en Gascogne, et, dans chacun d'eux, embusqués, se tenaient cinq cents hommes. En outre, pas la moindre habitation à dix lieues à la ronde. Un endroit bien choisi, comme vous voyez, pour une trahison!

Un fois entrés dans la vallée, les quatre fils Aymon descendirent de mulet et firent quelques pas en avant, en explorateurs. Il n'y avait personne. Ce silence les étonna, et leurs soupçons leur revinrent à l'esprit.

— Nous sommes trahis! dit Allard à Richard. Trahis! Et j'ai peur que ce ne soit par Renaud!..... Il voulait se débarrasser de nous, et il n'a trouvé que ce moyen!... Renaud, ajouta Allard en voyant son frère aîné revenir de son côté, vous voyez bien que c'était un piége!... Nous sommes tombés dans quelque embuscade... j'en suis sûr, maintenant... et par votre faute!... Ah! pourquoi n'avez-vous pas voulu m'écouter, lorsque je vous conseillais de ne partir qu'armés, avec une troupe suffisante, et surtout avec votre bon cheval Bayard!... Le roi Yon nous a trahis!...

Au moment où Renaud se disposait à répondre à son frère pour le rassurer, on vit poindre à l'horizon un millier de cavaliers dont les armes reluisaient au soleil.

— Trahis! trahis! répéta Allard, en courant vers Guichard et Allard. Ah! Renaud! Renaud! vous! Qui se serait attendu à cela de votre part!... Richard, Guichard, notre frère nous a trahis; il nous a attirés dans un coupe-gorge... Mais, si le ciel est juste, il périra le premier, victime de sa félonie!

— Pauvre frère! répondit Renaud en souriant tranquillement, sans songer à se défendre; et cependant l'épée d'Allard était levée sur sa tête!

— Frère, lui dit alors Richard, expliquez-vous; car, en effet, il y a ici une trahison, d'où qu'elle vienne, il y en a une!

— Mes chers enfants, je vous plains, répondit doucement Renaud; je vous plains de votre erreur, et je me plains moi-même de vous avoir attirés, sans le savoir, dans un abominable guet-à-pens!... Regardez-moi bien, mes amis, et dites-moi si j'ai le visage d'un traître!...

— Non! non!... s'écrièrent ses frères. Les traîtres se logent sous une autre peau que la vôtre, et nous vous demandons pardon d'avoir un instant douté de vous!...

— Seigneurs, reprit Renaud en s'avançant l'épée haute vers l'escorte de comtes que leur avait donnée le roi Yon; voici des ennemis qui approchent, armés et nombreux; le roi Yon vous a donnés à nous pour nous protéger : allons, haut le cœur, seigneurs!

— Nous n'avons plus rien à faire ici, répondit le comte d'Anjou en essayant de tourner bride; nous avions seulement mission de vous conduire dans la vallée de Vaucouleurs; vous y êtes : restez-y!...

— Traîtres! vous y resterez avec nous! s'écria Renaud en se précipitant sur le comte d'Anjou, qu'il tua d'un premier coup.

Les ennemis aperçus par Renaud à l'horizon, et conduits par Foulques de Morillon, n'étaient plus maintenant qu'à une faible distance des quatre fils Aymon, à cette heure complétement seuls.

— La trahison est complète, dit Renaud à ses frères. Nous sommes entourés d'ennemis nombreux : nul de nous quatre ne sortira probablement vivant de cette vallée, notre tombeau!... Eh bien, alors, serrons-nous fermes les uns contre les autres, et mourons debout, en face du soleil et de la mort!...

Les quatre frères s'embrassèrent d'un commun élan, et chacun d'eux, relevant son manteau sur l'épaule droite, afin de jouer plus librement de leur épée, attendirent résolument le premier choc. Trois cents chevaliers, Foulques à leur tête, se détachèrent et vinrent fondre sur eux, la lance en avant : du premier coup, Foulques blessa profondément Renaud à la cuisse. La pourpre de son manteau en devint plus vive.

— Hélas! s'écria Allard, croyant le coup mortel;

hélas! voilà Renaud perdu! Renaud, notre frère, notre protecteur, notre espérance!...

— Ame faible! lui cria Renaud en arrachant de sa chair le fer de lance qui y remuait encore. Ame faible! pourquoi vous lamentez-vous ainsi?... Songez donc plutôt à vous défendre et à me venger, si je succombe... Et, si le courage vous abandonne, regardez-moi faire, et apprenez à mourir!...

Renaud, en effet, malgré la douleur qu'il ressentait de sa blessure, s'était relevé plus courageux que jamais, avait assené un violent coup d'épée à Foulques de Morillon, forcé par là de vider les étriers, et s'était emparé de son cheval.

— Regarde-moi faire, Allard! regarde-moi, petit frère, regarde-moi, et juge si la partie est aussi perdue que tu le dis!... répéta Renaud en faisant un moulinet terrible avec sa bonne épée, et en décapitant un chevalier à chaque coup. C'était le tour de Foulques de Morillon, tout à l'heure! A présent, c'est le tour d'Anguenon!... Sus, sus aux traîtres! Montauban! Montauban!

Quand Renaud eut mis à mal onze chevaliers, trois ducs, quatre comtes et un baron, total: une vingtaine de morts, sans compter les blessés, il se retourna pour voir si son exemple était suivi par ses frères. Ils avaient disparu!

— Hélas! murmura-t-il en recommençant son abattis d'hommes, je n'ai plus qu'à mourir vaillamment, maintenant que ces pauvres enfants ne sont plus!...

Au moment où il prononçait ces mots, il aperçut Allard qui, monté sur un cheval conquis à la façon du sien, faisait rage sur les gens de Foulques de Morillon. Allard était blessé, mais cela n'empêchait pas qu'il portât de rudes coups, aidé qu'il était en cela par Richard et par Guichard.

— Diables d'hommes! disaient les Français, en se débandant de tous côtés. Il faut qu'il soient protégés par quelque pouvoir surnaturel. Ils ne sont que quatre et ils font du ravage comme s'ils étaient mille!

Cependant, tout en se débattant, les gens d'armes du roi, un peu honteux de fuir devant quatre chevaliers, se rallièrent autant qu'ils purent, attaquèrent les fils Aymon avec une énergie désespérée, et parvinrent à les séparer. Richard, alors, se sauva sur un rocher assez escarpé, inaccessible aux chevaux; Allard et Renaud, sortirent de la presse pour se reconnaître un peu, et Guichard, resté seul au milieu des ennemis, se vit entouré et garrotté.

— Renaud, Renaud! cria Allard en voyant emmener son frère. On emmène notre frère! Renaud! Renaud! A la rescousse!

Renaud n'eut pas besoin d'en entendre d'avantage. Il se précipita tête baissée, comme un lion, au beau milieu de la mêlée, à l'endroit même où était Guichard, et en un instant, il le délivra, par suite de l'épouvante qu'il causa à ceux qui l'emmenaient prisonnier. Guichard délié et remis en possession de son épée, les trois frères se mirent à la recherche de Richard, toujours sur son rocher. Avant qu'ils l'eussent découvert, Gérard de Vauvert, cousin de Foulques de Morillon, avait escaladé cette position et, d'un coup de lance, avait fait à Richard une si monstrueuse blessure au ventre que les entrailles lui en sortaient. Puis il s'était mis à crier d'un air joyeux:

— Les quatre fils Aymon ne sont plus à craindre, car je viens de tuer Richard, le plus vaillant d'entre eux! Avec l'aide de Dieu, nous allons prendre les autres et les emmener prisonniers à Charlemagne, qui les fera brancher à Montfaucon!

Mais Richard, quoique épuisé, et tenant ses entrailles dans sa main gauche, se leva et, d'un coup de sa fidèle épée, fit rendre l'âme à Gérard de Vauvert. Cela fait, le brave chevalier, n'en pouvant plus, se laissa tomber par terre en appelant ses frères à son aide. Renaud accourut, et le voyant en ce pitoyable état, il l'embrassa et lui dit d'une voix sincèrement navrée:

— Pauvre cher Richard! mourir à votre âge, quand vous aviez devant vous un si glorieux avenir! quand vous pouviez surpasser en vaillance et Roland et Olivier, et tous les preux les plus vaillants d'entre les vaillants! Pauvre cher frère! Nous n'allons donc plus rester que trois, à présent; trois frères, mais non trois hommes, puisque nous sommes blessés et à moitié morts nous-mêmes.

Pendant ce temps, Guichard et Allard s'étaient rapprochés du rocher où expirait Richard, consolé par Renaud; et, avec eux aussi, s'étaient rapprochés leurs ennemis.

— Richard, demanda timidement Allard à son frère mourant, comment vous sentez-vous? Est-ce qu'il y a quelque espoir que vous en réchappiez?

— Oui et non, répondit Richard d'une voix faible; non, si Renaud est vaincu; oui, s'il est vainqueur. Ma vie dépend de la sienne; s'il succombe, je succomberai. Portez-moi sur ce rocher, qui est une excellente position, et où Gérard de Vauvert n'a pu me frapper que par surprise...

— Prenez notre frère sur votre écu, dit alors Renaud à Allard, et le portez sur le rocher; Guichard et moi nous allons protéger votre retraite.

Ainsi la chose fut-elle faite. Au moment où les trois frères atteignaient le rocher, un gros d'ennemis les entoura en poussant des clameurs de guerre. A la tête de ces nouveaux assaillants se trouvaient Ogier-le-Danois, le comte Cusmar et Morgon d'Afrique. Allard déposa doucement à terre son précieux fardeau, et, l'épée à la main, fit face à ce nouveau danger. De cette façon, Richard était à l'abri des coups.

— Tant d'hommes pour trois chevaliers, cria Renaud, en frappant à droite et à gauche, dans le tas.

— Rendez-vous! leur cria le comte Cusmar.

— Jamais! répondit fièrement Renaud.

Cependant, malgré leurs efforts surhumains, les trois fils Aymon allaient succomber; déjà ils perdaient le plus pur de leur sang par les blessures qu'ils avaient reçues, lorsque Ogier-le-Danois, jugeant à propos d'intervenir, ordonna un répit de quelques instants et s'offrit à parlementer avec ces trois vaillants jeunes hommes. En conséquence, il s'approcha le plus possible du rocher, qu'ils défendaient si courageusement, et leur dit, de façon à n'être entendu que d'eux:

— Mes pauvres cousins, je ne vous veux pas de mal, personnellement, vous le savez. En outre, votre position actuelle m'intéresse; vous êtes blessés; l'un de vous est mourant, s'il n'est déjà mort... Il faut vous rendre!...

— Jamais, répondit Renaud.

— Au moins, reprit Ogier, défendez vous mieux

que vous ne le faites, mes pauvres cousins... Voyons... écoutez-moi... dans votre intérêt... Reposez-vous un peu et ramassez le plus de pierres que vous pourrez, afin de vous défendre sur votre rocher... Je vais essayer d'obtenir une trêve... En attendant les renforts qui vous arriveront sans doute, fortifiez-vous dans la position où vous êtes acculés!... Pauvres cousins! pauvres cousins!...

— Sire Ogier, cria de loin le comte Cusmar, impatienté de la longueur de ces pourparlers; est-ce que vous n'avez pas bientôt fini? Veulent-ils ou non se rendre?...

— Ils ne le veulent pas...

— Eh! bien, alors, attaquons-les et faisons-les prisonniers!... Montfaucon les réclame depuis longtemps!

— Comte Cusmar, au nom de l'autorité que je tiens de Charlemagne, je vous défends de les attaquer!...

— Sire Ogier, le roi sera très content de voir de près ses quatre ennemis, et, en faveur de leurs têtes, il me pardonnera ma désobéissance envers vous!... Au rocher, mes braves, au rocher!

Le signal de l'attaque fut donné.

— Frère, dit Richard à Renaud, en entendant ce signal, coupez-moi, je vous prie, un morceau de ma chemise, afin que je m'en ceigne les entrailles et qu'ainsi je puisse me tenir debout et vous aider à vaincre!...

## CHAPITRE XI.

**Comme après que Gaudard, secrétaire du roi Yon, eut déclaré à Maugis la trahison faite par le roi, Maugis vint au secours des quatre fils Aymon.**

Gaudard, secrétaire du roi Yon, n'avait pu voir sans chagrin le départ des quatre fils Aymon. Il savait, par la lettre qu'il avait été chargé d'écrire à Charlemagne, qu'en allant dans les plaines de Vaucouleurs, ces quatre vaillants chevaliers allaient à la mort. Aussi n'avait-il pu s'en cacher à Maugis, leur cousin, et lui avait-il tout appris, au risque de ce qui pouvait lui en advenir. Maugis, à cette confession, s'était empressé de réunir secrètement le plus de chevaliers qu'il avait pu, cinq mille environ, et, monté sur le noble cheval Bayard, il avait quitté Montauban. Au bout de quelques journées, il était arrivé sur le lieu même du combat, où ses chevaliers et ses archers avaient fait merveille.

Dire combien de blessés et combien de morts dans cette journée serait impossible! La tuerie fut grande; la plaine fut jonchée de débris d'hommes, de débris de chevaux et de débris d'armes : voilà tout. Au coucher du soleil, beaucoup d'âmes étaient sorties de leur enveloppe charnelle pour aller rendre leurs comptes auprès de leur Créateur, beaucoup d'âmes, beaucoup!

Aussi, quand Charlemagne vit revenir devant lui, sous sa tente, Ogier le Danois, poudreux et couvert de sang, il s'empressa de lui demander si les quatre fils Aymon étaient parmi les morts ou parmi les prisonniers.

— Sire, répondit tristement Ogier, ils ne sont ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers. Ils nous ont tué beaucoup de monde et nous n'avons pu parvenir à les tuer... Ils sont blessés seulement...

— Le roi Yon n'a donc pas tenu sa promesse?

— Le roi Yon a tenu sa promesse, Sire; mais il ne pouvait rien contre les mystérieux décrets de la Providence...

— Quatre hommes contre une armée!...

— Ces quatre hommes auraient fini par succomber, malgré leur bravoure, Sire; mais un renfort leur est arrivé fort à propos... Maugis les a secourus et délivrés à la tête de cinq mille chevaliers et de deux mille archers...

— Ainsi, ils m'échappent encore une fois?...

— Oui, Sire...

— Sire Ogier, dit le bouillant Roland, cela est invraisemblable! Notre armée défaite par une poignée d'hommes?... C'est que vous y avez mis de la complaisance, en votre qualité de parent des quatre fils Aymon... Vous pouviez les prendre, sans coup férir, et vous ne l'avez pas fait... Il n'est aucun chevalier qui n'eût agi plus vaillement que vous!...

— Vous en avez menti par la gorge, Roland, s'écria Ogier, outré de colère; j'ai fait mon devoir, et je ne permets à personne ici d'oser soutenir, moi présent, que je ne l'ai pas fait!... Vous oubliez sans doute, chevalier, et je vous le rappelle, qu'on ne compte que de vaillants hommes dans ma famille... Geoffroy de Danemarck était mon père; Gérard de Roussillon, Dion de Nanteuil et Beuves d'Aigremont étaient mes oncles; l'archevêque Turpin et Richard de Normandie sont mes parents... Dites, à présent, que je ne suis pas d'une souche illustre et que j'ai démérité de l'honneur!... Dites, dites, si vous l'osez!...

Charlemagne s'interposa et les épées rentrèrent dans leurs fourreaux; les épées, non les colères.

— Par respect pour vous, Sire, dit Ogier, je m'abstiens de tirer vengeance immédiate de cet affront. Mais rien au monde ne peut m'empêcher de me souvenir des paroles que Roland a prononcées contre moi, et j'espère pouvoir les lui rappeler un jour en un lieu plus convenable à de pareilles explications. Je ne lui souhaite pas plus de se trouver seul à seul avec moi, que je ne lui souhaite de se trouver seul à seul avec Renaud, monté sur Bayard.

— Vous donnez là trop d'éloges à votre cousin, répliqua ironiquement Roland, pour que je ne fasse pas ce souhait, au contraire, afin de m'assurer par moi-même que Renaud, tout armé et monté sur Bayard, est aussi invincible que vous le dites!...

## CHAPITRE XII.

**Comme après la défaite des gens de Charlemagne par Maugis, le roi Yon fut pris en habit de moine par Roland, puis secouru par Renaud; et du combat qui eut lieu entre ces deux chevaliers.**

Une fois les gens de Charlemagne en déroute, les trois fils Aymon, suivis de Maugis, remontèrent sur le rocher où ils avaient laissé leur frère Richard, et ils le trouvèrent tout pantelant et près de perdre la vie avec son sang.

— Si vous vous engagez, leur dit Maugis, à venir avec moi à la tente de Charlemagne, pour m'aider à venger mon père, je vais guérir votre frère et mon cousin.

Les trois frères promirent. Alors Maugis, descendant de cheval, prit une bouteille de vin blanc, lava la plaie du moribond, réunit très habilement les entrailles, les replaça dans leur emplacement naturel et referma la peau, tout autour, avec un onguent particulier. Cela fait, il mit quelques gouttes d'un élixir infaillible sur les lèvres décolorées de Richard, qui, tout aussitôt, sentit les forces lui revenir avec la vie.

— Grand merci, cousin! s'écria-t-il, joyeux, en se levant.

Maugis fit de même pour Allard, Renaud et Guichard, et cicatrisa, sans qu'il y parût, les blessures qu'ils avaient reçues dans la bataille. Ainsi guéris, les quatre fils Aymon montèrent à cheval et reprirent le chemin de Montauban.

Dame Clarice, aussitôt qu'elle apprit leur entrée dans la ville, s'empressa d'aller au-devant des quatre frères, avec ses deux enfants, Yonnet et Aymonnet.

— Cher Renaud! s'écria-t-elle, en tendant les bras vers son mari.

— Retirez-vous, femme! répondit Renaud, en la repoussant d'un air farouche ainsi que ses enfants.

— Pourquoi cet accueil, mon bien aimé seigneur? demanda la pauvre dame, étonnée.

— Parce que je ne vous aime plus, dame Clarice!...

— Et pourquoi cela, mon Dieu?

— Parce qu'il n'a pas tenu à votre frère que nous ne soyons morts à cette heure... Le roi Yon est un déloyal et traître homme, indigne de l'estime des honnêtes hommes!...

— Par la vierge Marie, cher seigneur, je vous jure que je n'ai trempé en rien dans cette trahison et que je l'ignorais!...

— C'est possible, mais vous êtes la sœur d'un traître... Mon amour pour vous est morte en même temps que mon amitié pour lui...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura la pauvre dame en tombant évanouie aux pieds de son mari.

— Dame Clarice, dit Richard en la relevant, ne vous épouvantez pas outre mesure de ce que vous dit Renaud... C'est la première flamme de la colère... elle s'éteindra d'elle-même bientôt, faute de nourriture... Relevez-vous! vous êtes toujours notre sœur et vous êtes toujours sa femme!...

Puis se tournant vers Renaud :

— Cher frère, ajouta-t-il, ne soyez pas dur envers une pauvre femme qui vous aime et qui n'a point démérité de votre amour!... Nous vous supplions de la regarder du même œil qu'autrefois et de songer qu'elle est la mère de vos deux enfants!...

— Je lui pardonne en faveur de vous, dit Renaud, attendri, en allant vers sa femme qu'il embrassa tendrement, à plusieurs reprises.

La joie était revenue sur tous les visages et dans tous les cœurs. Les quatre frères se lavèrent les mains et se mirent à table, où ils mangèrent de bon appétit. Vers la fin du repas, un messager demanda à parler à Renaud et on l'introduisit dans la salle.

— Sire Renaud, dit-il, humblement, que Dieu vous ait en sa sainte garde! Je viens de la part du roi Yon...

— De ce traître! s'écria Renaud.

— Écoutez-moi jusqu'au bout sans vous courroucer, sire chevalier, repartit le messager.

— Écoutez-le, écoutez-le, cher frère! dirent les trois autres fils Aymon.

— Le roi Yon, reprit le messager, était inconsolable de votre perte, qu'il se reprochait amèrement chaque jour... On vint lui apprendre qu'au lieu d'avoir succombé, vous étiez sortis tous les quatre vainqueurs du piége dans lequel il avait aidé à vous faire tomber... Sa joie fut vive de vous savoir sauvés, mais la crainte de votre juste ressentiment le fit tomber dans une grande mélancolie... Il sortit de Toulouse et alla se réfugier à l'abbaye de Saint-Ladre, où il prit l'habit de moine... Un espion, nommé Pignaut, ayant appris cela, alla incontinent vers le camp de Roland et l'avertit de la chose... Roland, alors, emmena avec lui Ogier-le-Danois, Guidelon, Richard de Normandie, et quatre mille chevaliers, pour se défaire d'abord du roi Yon, et ensuite du valeureux Renaud, que Pignaut lui avait dit devoir être encore avec ses frères au gué de Balançon... Roland entra avec une partie de ses gens à l'abbaye; l'abbé vint au devant de lui en chantant un *Te Deum*; on lui cassa la tête, ainsi qu'au prieur... Puis on chercha partout le roi Yon, qu'on découvrit en prières devant une image de Notre-Dame, et qu'on attacha solidement sur un cheval pour le conduire vers Charlemagne... Alors le roi Yon, ne voyant que cette unique planche de salut, songea à vous, valeureux Renaud, et, malgré ses torts envers vous, ne craignit pas de m'envoyer ici pour implorer votre miséricorde d'abord, votre secours ensuite!... Venez, venez vite, valeureux Renaud... Il serait trop fâcheux que le roi de Gascogne fut pendu!...

— Nous n'irons pas! s'écria impétueusement Allard, lorsque le messager eut terminé son récit. Nous n'irons pas! Que Roland fasse pendre, s'il le veut, le roi de Gascogne! Il fera bien : c'est ainsi que doivent finir les traîtres!

Renaud baissa la tête et laissa échapper quelques larmes de pitié. Les bons cœurs sont toujours les bons cœurs!...

— Mes chers frères, dit-il, j'oublie en cet instant la félonie du roi Yon, pour ne me souvenir que du péril où il se trouve... Nous n'avons pas une minute à perdre, partons!

On se leva, on sortit de la salle du festin et Roland fit sonner les trompettes dans Montauban pour avertir tous les habitants d'avoir à s'armer et de partir avec lui au secours du roi Yon.

— Bénie soit l'heure à laquelle Renaud est né! disaient les femmes, attendries par le dévouement de ce vaillant chevalier.

— C'est notre vrai roi! disaient les hommes, émerveillés tout autant que les femmes.

Renaud monta sur Bayard, et sa petite armée le suivit.

Au bout d'un certain temps, les gens de Renaud et ceux de Roland se trouvèrent en présence.

— Voilà donc ce Renaud que l'on dit imprenable? dit Roland. Nous allons en juger!

— Voilà ce Roland que l'on dit invincible! dit Renaud. Nous allons bien voir!

— Frère Renaud, s'écrièrent les trois autres fils Aymon, songez que Roland est un valeureux homme

et que nulle lance ne le peut abattre! Si vous vous aventurez contre lui, vous êtes perdu, et nous avec vous!

— Si Roland était un chevalier ordinaire, répliqua Renaud, il n'y aurait pas grande gloire à le combattre!... Les grands périls font les grands courages!

Et, piquant soudainement Bayard, il se lança à la rencontre de Roland, qui, de son côté, en faisait autant et venait à la rencontre de Renaud. Une fois arrivés en face l'un de l'autre, tous deux mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre voisin.

— Roland, dit Renaud, c'est moi qu'on nomme Renaud, fils du duc Aymon.

— Renaud, dit Roland, c'est moi qu'on nomme Roland, neveu de Charlemagne.

— Je vous connais et estime votre valeur, reprit Renaud.

— Le bruit de vos exploits est venu jusqu'à moi, reprit Roland. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous voir de près. Les valeureux hommes comme vous ne sont pas communs!...

— Roland, répliqua Renaud, il ne tient qu'à vous que nous finissions cette guerre... Servez-nous d'interprète auprès de Charlemagne... Obtenez que la paix soit faite entre nous et lui, et je consens, pour ma part, à remettre Montauban et à sortir de France pour aller combattre les Sarrazins... Comme preuve de ma reconnaissance et de mon amitié pour vous, je vous donnerai mon fidèle Bayard...

— Renaud, dit Roland, ému de cette générosité, vos offres me touchent, mais je ne puis me charger de les transmettre à Charlemagne, si vous ne vous engagez à lui rendre Maugis...

— Maugis est mon cousin et mon ami, répliqua Renaud; il m'a secouru, il a guéri mes frères, et surtout Richard, dont les entrailles étaient sorties... Maugis n'est pas un homme à livrer pour obtenir la paix... Tenez, Roland, pour nous prouver notre estime mutuelle, puisque nous ne pouvons autre chose, combattons l'un contre l'autre, sans engager nos gens dans notre bataille. Si je suis vainqueur, vous me permettrez de vous faire les honneurs de Montauban...

— J'y consens pour ma part, répondit Roland; mais, auparavant, j'ai à prendre l'avis d'Olivier, mon compagnon d'armes.

— Faites, dit Renaud en remontant sur Bayard, pendant que Roland, monté sur son cheval Mélanie, retournait vers ses chevaliers, à qui il exposait la proposition de Renaud.

— N'y allez pas! dit Ogier.

— N'y allez pas! dit Olivier. Il vaut bien mieux faire combattre vos gens contre les siens, que de vous exposer à périr l'un et l'autre.

Alors Roland se retourna vers ses gens et leur cria: «Montjoie-saint-Denis! en avant! en avant!...» Pendant que de son côté Renaud, voyant ces dispositions, criait: «Montauban!... »

La mêlée fut terrible, les chocs furent désastreux de part et d'autre; de part et d'autre les hommes tombèrent comme des capucins de cartes. Au plus fort de l'action, Renaud, emporté par l'infatigable Bayard, se trouva sur les flancs de la petite armée de Roland, et assez éloigné de la sienne. Tout en s'escrimant çà et là avec vaillance, il remarqua un groupe de chevaliers qui emmenaient un homme lié sur un cheval; c'était le roi Yon.

— Misérables! leur cria Renaud en leur courant sus; laissez-là ce roi que vous êtes indignes de toucher!

— C'est un traître que nous emmenons au roi Charlemagne.

— Il ne vous appartient pas de le juger, et encore moins de l'emmener prisonnier!

Et, tout en disant cela, Renaud fit mordre la poussière à quelques-uns de ces gens, qui abandonnèrent ainsi leur prisonnier, auquel le noble fils Aymon s'empressa de délier les pieds et les mains.

— Roi Yon, lui dit-il, le moment des reproches n'est pas venu. Il s'agit d'agir, non de parler, à cette heure. Vous nous avez trompés; de cela nous étions disposés à tirer éclatante vengeance. Mais vous nous avez appelés pour vous défendre, et nous sommes accourus...... Puisque vous avez un cheval, gardez-le... Voici une lame... vous pouvez maintenant vous défendre... Regagnez avec moi nos gens, afin de vous mettre en lieu de sûreté.

Le roi Yon obéit sans souffler mot, heureux d'être délivré des griffes de Roland, c'est-à-dire des fourches patibulaires de Montfaucon, que lui réservait si gracieusement Charlemagne. Il piqua son cheval et se lança à fond de train du côté des frères et amis de Renaud. Pour celui-ci, il allait en faire autant, lorsque Roland, qui l'avait aperçu et qui, malgré les conseils d'Olivier et d'Oger-le-Danois, brûlait d'envie de se mesurer avec lui, accourut, avec la rapidité du vent, à l'endroit où était l'aîné des quatre fils Aymon.

— Renaud, lui cria-t-il, arrêtez-vous! La Serpente coule à deux pas de nous... Cherchons un gué et passons-la..... Sur l'autre rive se trouve un bois charmant, où nous pourrons joûter ensemble sans craindre d'être dérangés. L'affaire vous convient-elle?

— Elle me convient beaucoup, répondit Renaud, et la preuve, tenez!...

Bayard entra jusqu'au poitrail dans l'eau tiède de la rivière, et, en quelques bonds, il fut sur l'autre bord.

— Je vous attends, Roland! cria le noble fils Aymon au neveu de Charlemagne.

— Me voici, répondit celui-ci en éperonnant vigoureusement son cheval Mélanie, qui, bientôt, caracola à côté de Bayard.

Roland était plus jeune et plus fougueux que Renaud. Il avait en outre été doué par les enchanteurs d'une vaillance et d'une invincibilité à toute épreuve. Jusques-là, il avait été vierge de défaites honteuses. Il était né pour le succès. Mais Renaud avait pour lui sa haute taille et son haut courage que rien n'avait pu entamer jusques-là, et le courage est souvent la meilleure des armures. Et puis, il faut tout dire, Renaud montait Bayard, un cheval incomparable, tandis que Roland montait Mélanie, une moins noble bête que Bayard!

Les deux vaillants preux piquèrent leurs montures, et, la lance au poing, se ruèrent impétueusement l'un contre l'autre. Roland avait une grosse lance courte dont il espérait beaucoup; Renaud, une longue lance, qui n'avait l'air de rien et qui était re-

doutable. Toutes deux se brisèrent dans la violence du choc, et Roland alla s'épater au loin sur l'herbe avec son cheval, tandis que Renaud, toujours solide sur ses étriers, faisait caracoler Bayard, comme si rien ne se fût passé.

— Mauvais roussin! s'écria Roland, dépité, en se relevant et en levant son épée sur Mélanie; je ne sais vraiment ce qui me retient de te trancher la tête pour m'avoir laissé choir sous la lance d'un Gascon!...

— Vous avez tort de menacer ainsi votre cheval, ami Roland, dit Renaud. Il y a probablement beaucoup de temps qu'il n'a mangé, tandis que Bayard a plantureusement avoiné cette nuit. Voilà ce qui fait la faiblesse de l'un et la force de l'autre. Nous allons recommencer la lutte à pied, si vous l'agréez.

Et Renaud mit pied à terre. Aussitôt que Bayard sentit les étriers vides, il courut incontinent sur Mélanie, le mordit, le frappa rudement des pieds de derrière, et faillit lui casser les reins. Ce que voyant, Roland se précipita sur lui l'épée haute, pour le frapper. Mais Renaud l'en empêcha, en lui disant :

— Que faites-vous donc là, ami Roland? C'est contre moi et non contre Bayard qu'il faut user de votre épée. Etes-vous prêt?

— Je suis prêt! répondit Roland en faisant flamboyer Durandal, sa redoutable épée, et en s'avançant rapidement vers Renaud, dont il sépara l'écu en deux morceaux.

Au moment où Renaud, ainsi frappé, allait regimber et rendre la pareille à son adversaire, Maugis, qui avait traversé la Serpente, survint tout-à-coup, et dit à Renaud :

— Renaud, laissez-là ce combat et me suivez!... Richard, votre frère, vient de tomber au pouvoir de nos ennemis... On l'emmène prisonnier.

— Richard prisonnier! s'écria Renaud, avec douleur. Ah! cousin, courons, courons.

Maugis et Renaud laissèrent là Roland, tout joyeux de la capture de Richard, et repassèrent précipitamment la Serpente pour voler au secours de leur frère et cousin, s'il en était temps encore. Hélas! Il était trop tard! Quand Renaud put enfin rejoindre ses frères, il apprit que Richard était déjà trop loin pour qu'il pût raisonnablement songer à le ravoir. Alors il se désola, et avec lui se désolèrent Guichard et Allard.

— Frère, dit Allard, nous avons perdu notre Richard, et cela par votre faute! Pourquoi avez-vous voulu secourir le traître roi Yon? Voyez ce que cela nous coûte!

— Je vais lui donner le châtiment qu'il mérite! s'écria Guichard en brandissant son épée.

— Ne touchez pas à un cheveu de la tête du roi Yon! dit sévèrement Renaud. Je vous le confie, au contraire et le mets sous votre foi de gentilshommes. Conduisez-le à Montauban et veillez sur lui jusqu'à mon retour... Car je vais aller au camp de Charlemagne, pour obtenir, moyennant rançon, la liberté de notre frère Richard....

— N'y allez pas, cousin, dit Maugis; vous feriez là une démarche inutile et imprudente. Charlemagne tient en ses mains, à cette heure, un des quatre fils Aymon: il ne faut pas qu'il en tienne deux. Ce serait une trop belle proie, en vérité!

— Mais Richard! Qui nous le rendra?...

— Ce sera moi. Retournons à Montauban.

## CHAPITRE XIII.

Comme Maugis se rendit déguisé sous la tente de Charlemagne, et ce qu'il entendit. Du refus des barons de pendre Richard, que Ripus consentit à pendre.



Pendant que dame Clarice fêtait de son mieux le retour de son mari et de ses frères, Maugis se rendit dans le logis qu'il habitait à Montauban, se débarrassa de son armure, se déshabilla tout nu, prit une herbe qu'il mangea et devint enflé comme un crapaud. Puis, se frottant d'une autre plante par tout le corps, il devint aussitôt noir comme un charbon. Il était hideux ainsi. Prenant ensuite un grand chaperon, des souliers et un bâton, il sortit de Montauban et arriva au camp de Charlemagne, avant même que Roland et son prisonnier Richard y fussent arrivés.

— Sire, dit-il en se prosternant devant l'empereur, que Dieu vous conserve! Je viens de Jérusalem, Sire, où j'ai adoré le Saint-Sépulcre ... Je passais hier à Balançon, au-dessous de Montauban, lorsque des brigands m'arrêtèrent, me rouèrent de coups et me dévalisèrent... Voyez dans quel état ils m'ont mis! Je demandai quels étaient ces larronneurs: on me répondit que c'était les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis...

— Cela ne m'étonne pas, dit l'empereur. Comment vous nommez-vous, bon pèlerin?

— Je m'appelle Guidon, Sire, et suis né natif de Rennes en Bretagne.

— Ce pèlerin m'intéresse, reprit Charlemagne, en se tournant vers ses barons. Qu'on lui donne à boire et à manger... Nous verrons après ce que nous pouvons faire pour lui!...

Comme le roi parlait, il se fit un grand bruit autour de sa tente. Il en demanda la cause et on lui répondit que c'était son neveu Roland qui lui amenait prisonnier un des quatre fils Aymon. Et, en effet, peu d'instants après, Roland et Richard furent introduits auprès de Charlemagne.

— Ha! Ha! s'écria-t-il tout joyeux de cette capture. Nous en tenons un enfin; ce n'est pas le meilleur, mais il paiera pour les autres! Tu entends, misérable? tu entends?

— J'entends parfaitement, répondit froidement Richard.

— Tu seras pendu, misérable, tu seras pendu!

— C'est ce que nous verrons.

— Tu le verras aussi bien que nous, et, de nous tous, ce sera encore toi qui seras le mieux placé pour le voir, étant plus haut placé.... Ha! Ha!...

— Ne vous réjouissez pas d'avance, Sire! Tant que mon frère Renaud sera vivant et qu'il pourra monter son bon cheval Bayard, je ne craindrai rien pour moi et ne serai point pendu...

Charlemagne, entendant cette bravade, s'empara d'un bâton qui se trouvait là par hasard et en asséna un coup furieux sur la tête du pauvre Richard qui, heureusement, l'esquiva, et, pour se venger, vint prendre l'empereur par le milieu du corps. Tous deux

allèrent rouler à terre. Roland se précipitait pour secourir son oncle et tuer l'audacieux qui l'avait renversé, lorsqu'Ogier-le-Danois lui retint le bras en lui disant qu'on ne frappait pas un prisonnier et surtout un prisonnier à terre. En même temps, il aida au roi à se relever. Richard, qui s'était également relevé, et qui promenait son regard dédaigneux sur les assistants, aperçut dans un coin de la tente son cousin Maugis, silencieux et appuyé sur son bâton.

— Sire, demanda-t-il d'une voix assurée, où serais-je pendu?

— A Montfaucon! En grande pompe! Et ce ne sera pas par la main d'un bourreau vulgaire, oui-dà! Je veux que tu sois pendu de la main même d'un de mes barons. Qui de vous, seigneurs, veut accepter cet honneur? ajouta Charlemagne en se tournant vers sa cour. Ce sera vous, Béranger de Valois!

— Je ne puis, Sire, répondit Béranger; ce serait me déshonorer.

— Ce sera vous, alors, comte Idelon! Je vous ai déjà donné beaucoup; je vous donnerai davantage encore. Voulez-vous ma bonne cité de Melun? Prenez Melun.

— Je ne puis, Sire! répondit le comte Idelon en se retirant.

— Ce sera donc vous, Ogier! On m'a rapporté que, dans les plaines de Vaucouleurs, vous aviez servi bien mollement mes intérêts... Il faut réparer cela par un dévouement éclatant. A vous revient l'honneur de pendre Richard, fils du duc Aymon! Pour vous récompenser, je vous donnerai le duché de Laon, un duché superbe!...

— Je ne puis, Sire, répondit Ogier-le-Danois. Richard est mon cousin : on ne pend pas son cousin!

— Ce sera vous alors, mon beau neveu Roland! Beau neveu, je vous donnerai Cologne et le duché d'Anjou, par-dessus le marché!

— Je ne puis, Sire, répondit Roland, je serais un traître et discourtois chevalier.

— Ce sera donc vous, archevêque Turpin?... Si vous voulez pendre Richard, je vous ferai pape. Pape! cela en vaut la peine, il me semble!...

— Je ne puis, Sire, répondit Turpin; je suis prêtre, je ne puis être bourreau. Mon métier est d'assister les patients, non de les tuer.

— Allez au diable, tous! s'écria le roi, furieux de ces refus successifs. Je trouverai bien quelqu'un pour pendre le misérable rebelle!

Les douze pairs de Charlemagne se retirèrent l'un après l'autre en silence, comme honteux de la proposition qu'il venait de leur faire. Maugis se retira aussi, sans être remarqué, pour aller prévenir Renaud de ce qu'il avait vu et entendu.

Quand Charlemagne se vit ainsi abandonné de ses barons, il appela le chevalier Ripus et lui dit :

— Ripus, vous êtes pauvre; si vous voulez vous charger de pendre Richard, je vous nomme mon chambellan.

— Sire, j'y consens, répondit Ripus; Renaud a tué mon oncle au gué de Balançon, et je ne suis pas fâché d'en tirer vengeance sur son frère Richard... Seulement, promettez-moi, Sire, qu'aucun des douze pairs de France ne m'en saura mauvais gré.

— Vous êtes sous ma protection, Ripus; allez, et ne redoutez rien!... Prenez avec vous mille chevaliers, au cas où Renaud reviendrait avec ses gens pour délivrer son frère, et menez-moi pendre au plus vite ce Richard que je maudis!...

Ripus se retira, fit armer mille chevaliers et alla quérir Richard, à qui on passa incontinent une corde au cou. Puis le cortége vint prendre congé du roi, qui fut bien satisfait.

— Je te l'avais bien dit, Richard, que tu serais pendu! cria Charlemagne au fils Aymon, au moment où il s'éloignait, entraîné par Ripus.

— Je ne le suis pas encore, Sire! répondit tranquillement Richard.

La petite troupe, conduite par Ripus, arriva bientôt à Montfaucon, lieu choisi pour le supplice du malheureux Richard.

— C'est ici, dit Ripus, que je vais venger mon oncle Foulques de Morillon, si méchamment mis à mort par Renaud au gué de Balançon!

— Si vous voulez me délivrer, dit Richard à Ripus, pour retarder un peu le moment du supplice, confiant qu'il était dans le dévouement de Renaud; si vous voulez me délivrer, je vous donnerai cent marcs d'or.

— C'est beaucoup, mais j'aime encore mieux être le chambellan de l'empereur. D'ailleurs, je veux venger mon oncle. Ainsi préparez-vous à mourir!

Richard tourna les yeux du côté de la plaine et, ne voyant rien venir, il perdit un peu d'espoir; cependant, pour retarder encore autant que possible le moment où le chanvre fatal devait lui serrer trop violemment le cou, il dit de nouveau à son bourreau :

— Je vous prie de me laisser dire une prière que j'ai apprise dans mon enfance et qui me facilitera mon passage de cette vie dans l'autre.

— J'y consens, répondit Ripus; mais faites vite. L'empereur attend que j'aie fini pour me remercier.

Alors Richard s'agenouilla, joignit les mains comme lorsqu'il était encore enfant et murmura avec mélancolie :

— Dieu tout puissant qui avez créé toutes les choses de ce monde et qui vous intéressez à chacune de vos créatures, à la plus humble comme à la plus fière, au ciron comme à l'éléphant, au cèdre comme à l'hysope, daignez jeter un regard pitoyable sur votre indigne serviteur! Au nom de votre fils bien aimé, crucifié pour racheter tous les péchés des hommes, délivrez-moi du mal, ô mon Dieu!...

Puis il se releva, reconforté, et dit à Ripus :

— Maintenant, faites votre devoir : j'ai fait le mien.

## CHAPITRE XIV.

**Comme Bayard réveilla Renaud qui dormait, et de ce qui s'en suivit.**

Bayard, le courageux et noble cheval, avait été instruit et dressé par Maugis le nécromant. Il comprenait merveilleusement ce qui se faisait et disait, non-seulement autour de lui, mais encore à quelques lieues de distance. Son ouïe était la mieux exercée qu'on pût voir, et son flair était extraordinaire. En paissant de ci, de là, dans le pré où son maître venait précisément de le conduire, un peu hors de la ville de Montauban, il entendit et comprit ce qui se passait à une certaine distance, dans la direction de Montfaucon. Alors, comme Renaud dor-

mait, à l'écart, de son bon sommeil d'honnête homme, et n'avait pas l'air de se douter le moins du monde du danger imminent que courait son frère, Bayard vint hennir à plusieurs reprises pour le réveiller. Renaud avait le sommeil dur : il ne se réveilla pas. Il fallait pourtant l'avertir. Bayard aperçut, à quelques pas de son maître, son écu qui reluisait au soleil : il s'avança et donna en plein métal un violent coup de pied qui fit tressaillir le dormeur, puis un second qui le réveilla tout-à-fait.

— Qu'est-ce donc? demanda Renaud en se frottant les yeux.

Bayard, sans répondre autrement, se tourna du côté de Montfaucon, et, involontairement, Renaud suivit de l'œil la direction que prenait Bayard. Il découvrit alors l'horrible vérité. Le temps était serein, et, malgré la distance où il en était, il pouvait voir ce qui se passait à Montfaucon : son frère bien-aimé était déjà sur l'échelle qui menait au gibet, et Ripus le suivait, tenant la corde. Allard, Guichard et Maugis, qui étaient dans les environs, attirés par le bruit qu'avait fait Bayard en frappant sur l'écu sonore de Renaud, arrivèrent en ce moment. Tous les quatre, entraînés par l'aîné des fils Aymon, partirent comme le vent, au triple galop de leurs chevaux, qui dévoraient l'espace. Ripus les aperçut au moment où il passait le nœud coulant à la gorge de Richard, et il se jugea perdu.

— Sire Richard, dit-il en tremblant, j'aperçois Renaud et vos frères qui accourent ici pour vous délivrer. Je ne peux les en empêcher, et me hâte de jeter au vent ce chanvre indigne de vous. Prenez donc en considération, je vous prie, cette marque de condescendance de ma part, et parlez à vos amis en ma faveur.

— Vous gaussez-vous de moi? dit Richard, qui n'attendait plus rien des secours humains.

— Je n'oserais, répondit Ripus, et la preuve, c'est que je vous supplie de descendre de cette échelle, et que je vous ôte le licou que j'avais eu l'audace de vous mettre... La preuve encore, c'est que voici vos frères : tournez les yeux et regardez!

Richard tourna la tête et aperçut en effet ses frères et son cousin qui couraient au triple galop de leurs chevaux.

— Ah! mon bon frère Renaud! s'écria Richard, les yeux humides de reconnaissance. Je savais bien que, tant que vous seriez en vie, je ne serais pas pendu!

Renaud et ses amis étaient arrivés au pied du gibet, et, malgré la présence de l'escorte que Charlemagne avait donnée à Ripus, ils s'empressèrent autour de Richard et le tâtèrent dans tous les sens pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé. On s'embrassa de part et d'autre; puis Renaud, apercevant Ripus immobile et tremblant, s'en empara et lui mit au cou la corde que précédemment Ripus avait mise au cou de Richard. Cela fait, il le grimpa au gibet et l'y accrocha, et, avec lui, quinze de ses principaux chevaliers, afin de lui tenir compagnie dans son voyage pour l'éternité. Quand les tressaillements des suppliciés eurent cessé, Richard revêtit l'armure de Ripus, prit son étendard et monta sur son cheval.

— Mes frères, dit-il, avant de retourner à Montauban, je veux remercier publiquement les barons de Charlemagne, car aucun d'eux n'a voulu servir de bourreau.

— C'est un acte de folie, cousin, fit observer Maugis, en essayant de détourner Richard de ce projet.

— La gratitude est donc une folie, cousin Maugis? Folie, soit! Je serai fou, car j'irai : je l'ai résolu.

— Alors, mon frère, dit Renaud, prenez mon cor, et, en cas où le besoin d'aide se fera sentir pour vous, sonnez-en trois fois : nous accourrons.

Richard partit comme un trait, en ayant soin de baisser la visière de son casque, afin de n'être pas reconnu. Ogier, qui l'aperçut le premier, le prit pour Ripus venant d'accomplir son sanglant devoir, et, dans sa douleur, il piqua des deux au devant de lui, la lance en arrêt.

— Tu as pendu le brave Richard, indigne Ripus, lui cria-t-il. Je vais te châtier de ma main, avant que Charlemagne puisse t'en remercier.

— Cousin, répondit Richard en levant la visière de son casque et en se faisant reconnaître, j'ai l'habit de Ripus, non son visage. Je suis venu ici pour vous remercier d'avoir bien voulu prendre mon parti.

— Dieu soit loué! s'écria Ogier, les larmes aux yeux.

Mais, pendant ce temps, Charlemagne, qui avait également aperçu celui qu'il croyait être Ripus, et qui avait vu Ogier aller vers lui dans de mauvaises intentions, Charlemagne avait mis son cheval au galop, et, en peu de temps, il s'était trouvé en face de Richard.

— La besogne est faite, Ripus? lui demanda-t-il joyeusement.

— Ripus n'est plus, Sire, répondit Richard en se mettant sur la défensive; mon frère Renaud l'a fait évêque des champs. Son corps appartient aux corbeaux, s'ils en veulent, et son âme au diable, s'il en veut!

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Charlemagne, stupéfait.

— Cela veut dire que je m'appelle Richard, et qu'au lieu d'être pendu, j'ai fait pendre votre émissaire Ripus.

— Oh! oh! fit le roi en poussant son cheval contre celui de Richard et en lui envoyant un coup de lance en pleine poitrine.

— Oh! oh! répliqua Richard, comme pour se moquer, en esquivant le coup et en frappant avec vigueur, de tout le poids de son épée, sur le casque de Charlemagne.

Le coup était si bien appliqué qu'il aurait dû, selon toute prévision, fendre en deux le crâne impérial. Par bonheur pour Charlemagne, il avait un casque d'un acier solide : l'épée de Richard glissa dessus et alla s'abattre sur la croupe du cheval, qu'elle fendit en deux. Le cheval de Charlemagne, ainsi frappé, s'abattit et mis bas son cavalier.

— Montjoie-Saint-Denis! cria le roi en se relevant et en fondant avec impétuosité sur son ennemi.

— Montauban! Montauban! cria Richard en sonnant trois fois du cor.

Pendant que Charlemagne et Richard s'escrimaient

ainsi et se portaient des coups homériques, les gens de la suite du roi accouraient d'un côté, tandis que, de l'autre, accouraient Renaud, Guichard, Allard et Maugis. Renaud criait « Montauban ! » Allard « Paraveine ! » Guichard « Balançon ! » qui étaient autant de signes de ralliement. Pendant que les quatre fils Aymon s'attaquaient à Charlemagne et à ses plus proches barons, Maugis, lui, s'attaquait à Montgeon, seigneur de Pierresitre, et le couchait mort à ses pieds; puis après celui-là un autre, et, après cet autre, d'autres encore, d'autres toujours; si bien que cette boucherie n'était pas encore terminée, que le soleil était déjà très bas à l'horizon, aussi rouge que le champ de bataille, qui peut-être lui envoyait ainsi son reflet.

— Si je suis vaincu par un chevalier, murmurait Charlemagne en se défendant courageusement, je suis désormais indigne d'être empereur et roi. Mon épée, sauve ma couronne!...

La nuit était venue, et les combattants des deux camps s'étaient prudemment retirés, chacun de son côté : Charlemagne vers sa tente, les quatre fils Aymon vers Montauban.

— Où donc est Maugis? demanda Renaud en entrant dans son palais.

On ne sut que lui répondre; on n'avait pas vu Maugis, que Renaud croyait avec l'un de ses frères, et dont il ne s'était pas enquis dans le premier moment de désordre inséparable de toute retraite opérée la nuit. Renaud devint tout songeur et il résolut de se lever avec l'aube, afin d'avoir le cœur net de cette absence de son cousin.

## CHAPITRE XV.

Comme Maugis, prisonnier de Charlemagne, et condamné à mort, se sauva avec la couronne, l'épée et le trésor du roi, ainsi que les épées des douze pairs de France, et apporta tout ce butin au château de Montauban. Comme ensuite il revint pour chercher Charlemagne et l'emporta sur Bayard.



Maugis, emporté par sa fougue naturelle et par sa haine contre Charlemagne, s'était, sans le vouloir, un peu trop éloigné de ses cousins et engagé trop avant parmi les gens du roi, qui étaient ainsi parvenus à le faire prisonnier; excellente capture, dont Charlemagne s'était réjoui fort.

Maugis fut conduit sous la tente du roi, en présence de tous les barons intéressés à le voir, à cause de la réputation de nécromant qu'on lui avait faite et qu'il méritait bien.

— Seigneurs et amis, dit Charlemagne, il faut se contenter de moineaux quand on n'a pas rencontré d'alouettes. Les fils Aymon nous ont échappé de nouveau; mais voici qui nous dédommage un peu de cette malechance. Reconnaissez vous Maugis, le fils du rebelle duc Beuves d'Aigremont et le neveu du duc Aymon? C'est une proie qui a son prix!... Or çà, comme je n'entends pas que celle-là m'échappe comme l'autre, j'ordonne que ce misérable soit pendu incontinent avec la meilleure cravate de chanvre que l'on pourra trouver!...

— Y songez-vous, Sire? fit remarquer le duc Naymes. Pendre cet homme, de nuit? On croira que vous aviez peur de le pendre en plein jour, à cause de ses cousins! Il ne faut pas que l'on vous suppose accessible à la moindre crainte!

— Vous avez raison, duc Naymes, mais j'ai mes raisons pour en agir ainsi. Maugis est un nécromant et il est bien capable de me porter quelque coup fourré de sa façon, si je n'y mets bon ordre en le faisant pendre haut et court au premier arbre venu, pour servir d'épouvantail aux oiseaux...

— Vous avez peur que je ne me sauve, Sire? dit Maugis en souriant. Si vous y consentez, je vous donnerai des ôtages, pour preuve que je m'en irai pas sans vous dire au moins adieu!...

— Quels ôtages pourras-tu me donner?

— Vous allez voir, Sire, répondit Maugis.

Et, se tournant vers les barons pressés curieusement autour de lui, il ajouta:

— Olivier, duc Naymes, Richard de Normandie, Ogier, archevêque Turpin, Estou, voulez-vous vous porter caution pour moi?... Je vous promets de ne pas m'en aller d'ici sans votre permission.

— Volontiers, répondirent les douze pairs, interrogés, Sire, nous répondons de Maugis.

— Seigneurs, dit Charlemagne, vous vous engagez-là bien imprudemment. Mais cela vous regarde. Je vous remets donc Maugis, à la condition que si je ne l'ai pas demain matin pour le pendre à ma guise, vous perdrez tous vos fiefs et ne pourrez jamais rentrer en France!...

— C'est convenu! répondirent les barons.

— Je vous remercie, seigneurs, dit alors Maugis. Et puisque vous m'avez fait un plaisir, faites-m'en deux : cela ne vous coûtera pas plus cher. Faites-moi donner à manger, car je meurs de faim.

— Un homme qu'on doit pendre ne doit pas songer à manger! dit Charlemagne.

— Au contraire, Sire, répondit Maugis en riant; c'est précisément parce que je dois être pendu demain matin que je désire manger ce soir, puisque c'est la dernière occasion de le faire qui m'est offerte en ce monde.

— Allons, je consens encore à cela, méchant larron; mais tu vas te placer à côté de moi, à table, afin que je ne te perde pas de vue.

On se mit à table, en effet, le roi d'abord, puis Maugis, à côté de lui, et le souper commença. Mais Charlemagne n'osa ni boire, ni manger, occupé qu'il était à surveiller les mouvements de son prisonnier, dont il redoutait les enchantements. Maugis, en revanche, mangea bien et but d'autant. Après le souper, le roi ordonna à son sénéchal de faire apporter cent torches ardentes, et, se tournant vers Roland, il lui dit:

—Beau neveu, nous allons veiller cette nuit, vous, Olivier et les douze pairs. Faites armer cent chevaliers, que vous allez placer à la porte de notre tente... Et maintenant, qu'on apporte des tables et des échecs et qu'on joue pour se distraire jusqu'à l'aube.

Il ne faut pas nous laisser ensorceler par ce larron de Maugis!

Quand Charlemagne eut parlé, il se mit sur son lit pour se reposer un instant, avec Maugis, d'un côté, et les douze pairs, de l'autre.

— Sire, dit Maugis, où puis-je m'étendre pour me reposer? J'ai besoin de dormir.

— Tu n'as pas besoin de sommeil pour aujourd'hui, puisqu'à partir de demain tu dormiras tout ton saoul!... Prends patience!

— Sire, ce n'est pas d'un chrétien ce que vous me dites-là. J'ai besoin de repos : vous ne pouvez vous opposer à ce que je dorme. N'avez-vous pas des ôtages qui vous répondent de moi?...

— Sans doute, mais abondance d'ôtages ne nuit pas. Tu vas voir!... Holà, sénéchal!

Le sénéchal vint, et, sur l'ordre du roi, mit à Maugis un carcan et une ceinture de fer, reliés entre eux par une forte chaîne qu'on attacha à un solide anneau fiché en terre, avec un cadenas dont on donna la clef à Charlemagne.

— Les chaînes et les carcans ne me sont de rien, dit Maugis; et, puisque vous n'avez pas foi dans la parole de vos barons, je dégage la mienne, et je vous déclare que demain, quand vous me chercherez pour me pendre, vous ne me trouverez plus.

— Nous verrons bien, nous verrons bien, répondit Charlemagne, confiant dans la solidité de la chaîne qui retenait Maugis prisonnier, et dans la vigilance de ses barons.

Maugis attendit patiemment le moment favorable à ses projets. Les barons jouèrent, qui aux dés, qui aux échecs, qui à d'autres jeux, et Charlemagne se relâcha petit à petit de la surveillance qu'il exerçait sur Maugis, pour se livrer aux douceurs de la somnolence. C'était là ce que voulait Maugis. Il se releva doucement et commença son charme : au bout d'un quart d'heure, tout le monde dormait sous la tente du roi, les douze pairs de Charlemagne, et Charlemagne lui-même!... Ce premier résultat obtenu, Maugis fit un autre charme, d'une vertu plus grande encore, sous la puissance duquel tombèrent les chaînes qui le retenaient captif. Une fois libre, il s'avança vers chacun des barons, prit à Roland sa Durandal, à Olivier sa Hauteclaire, et vint vers Charlemagne, toujours endormi, à qui, au préalable, il enleva Joyeuse, sa bonne épée, qu'il ceignit incontinent. Puis il se dirigea vers un grand coffre, bardé de ferrures énormes, l'ouvrit, en tira la couronne et le trésor du roi, et, ainsi chargé, revint vers le lit de Charlemagne, que ces derniers apprêts n'avaient pu réveiller de sa léthargie. Il le secoua alors, après lui avoir fait respirer une herbe particulière qu'il tenait toujours en réserve sur lui, et, voyant qu'il ouvrait des yeux étonnés, il lui dit en souriant :

— Sire, je vous ai promis de ne pas m'en aller sans vous parler... Je vous parle : adieu!...

Puis il s'éloigna en toute hâte, enfourcha le premier cheval venu, et prit sa course du côté de Montauban, où il arriva aux premières heures de la matinée.

— D'où venez-vous donc et qu'apportez-vous là? lui demandèrent les quatre fils Amon, après l'avoir embrassé et lui avoir fait fête comme à un ami qu'ils ne comptaient plus revoir.

— Je viens, répondit Maugis, du camp de Charlemagne, où l'on espérait me retenir de force pour procurer à l'armée le spectacle de ma pendaison... Mais j'ai mis ordre à cette fantaisie royale, et me voilà!... Ce que je vous apporte, c'est la couronne de Charlemagne et les épées de ses douze pairs, ainsi que l'aigle d'or qui sert de point de rappel à la tente royale. Vous placerez cette aigle au sommet de la tour de Montauban, afin que les gens de Charlemagne la voient en venant par ici.

— Cela est bien, cousin Maugis, dit Renaud; mais nous allons avoir maille à partir avec Charlemagne, qui doit être furieux à l'heure qu'il est, et qui voudra se venger sur Montauban du bon tour que vous lui avez joué!

— N'est-ce que cela, cousin Renaud? reprit Maugis.

— Vous en parlez bien à votre aise, cousin Maugis! Mais, avec la meilleure volonté et le meilleur courage du monde, nous ne pourrons longtemps défendre Montauban contre Charlemagne!

— Si je vous amenais Charlemagne prisonnier, cela leverait bien des difficultés, n'est-ce pas?...

— Sans doute; mais c'est folie que de songer à cela! Vous avez enlevé la couronne, ce qui est beaucoup, certes; quant à enlever la tête qui porte d'ordinaire cette couronne, c'est autre chose!...

— Vous doutez? Eh bien, confiez-moi Bayard pour quelques heures, et je vous reviens en compagnie de Charlemagne.

Renaud lutta d'abord; mais Maugis avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, qu'il ne put lui résister plus longtemps et qu'il lui confia Bayard. Au bout d'une heure, Maugis entrait sous la tente de Charlemagne, qui s'était rendormi après son départ, le plaçait commodément sur le dos du fidèle Bayard, et, montant en croupe derrière lui, le ramenait triomphant au château de Montauban.

## CHAPITRE XVI.

Comme Maugis, après avoir amené Charlemagne au château de Montauban, s'en alla sans rien dire; et où il alla.

Quand Maugis eut remis Charlemagne endormi entre les mains de son cousin Renaud, il resta tout songeur et se sonda les reins pour savoir ce qu'il devait faire désormais.

— Je me suis vengé de Charlemagne, se dit-il. Le duc Beuves d'Aigremont, mon père, avait été assassiné par Ganelon, d'après les ordres du roi. J'avais cette trahison sur le cœur... Hier, quand je me suis trouvé en face de Charlemagne, ayant dans ma main Joyeuse, son épée, j'ai eu un instant la tentation de l'en frapper. Le sang de mon père parlait haut et me conseillait. J'ai hésité : Charlemagne a été sauvé! J'ai compris qu'un loyal chevalier ne devait pas

frapper un homme endormi, surtout quand, après tout, cet homme est son roi. Mon bras levé s'est abaissé, et Joyeuse est rentrée au fourreau... J'ai préféré lui jouer ce bon tour, d'emporter d'abord sa couronne impériale, et, ensuite, de l'emporter lui-même!... Quel réveil il va avoir!... Mais j'en ai fait assez : je suis suffisamment vengé ainsi!... Je n'ai plus de devoir à remplir qu'envers moi-même... J'ai à me châtier de mon orgueil et de ma malice. Le monde ne m'intéresse plus ; je vais me retirer du monde!...

Cela dit, Maugis sortit du château aux premières lueurs du matin, sans rien dire à personne, et marcha au hasard devant lui, à travers la campagne. Il marcha tant, qu'il arriva à Dordogne, passa le gué et entra dans une forêt dont il suivit machinalement le premier sentier qui s'offrit à sa vue. A force de marcher, il tomba de fatigue au bord d'une fontaine où il se désaltéra. Là, ses réflexions devinrent de plus en plus mélancoliques, et sa résolution de retraite de plus en plus sérieuse. Quand il se releva pour se remettre en route, il aperçut devant ses yeux une façon d'ermitage qui avait l'air d'être abandonné. Il se dirigea de ce côté, vit une chapelle en ruines, autour de laquelle croissaient abondamment des plantes sauvages : l'endroit lui plut. Il tomba à genoux et fit vœu de passer là le reste de ses jours, pour expier, dans les jeûnes et la pénitence, les fautes de sa jeunesse orgueilleuse.

— Mon Dieu! ajouta-t-il en terminant son oraison, faites que Renaud et ses frères puissent enfin se réconcilier avec Charlemagne, et qu'ils soient heureux comme ils méritent de l'être!...

## CHAPITRE XVII

Comme Charlemagne, dépité du tour de Maugis, jura de s'en venger, et, pour cela faire, une fois en liberté, donna l'assaut au château de Montauban.

Au point du jour, Roland, Olivier, Ogier-le-Danois et les autres barons, ne voyant plus ni Maugis, ni Charlemagne, et jugeant bien que la disparition de l'un était le fait de l'autre, montèrent aussitôt à cheval et s'en vinrent en parlementaires auprès des quatre fils Aymon.

Précisément, Renaud était en train de se demander et de demander à ses frères, ce qu'ils devaient faire du roi, qui leur paraissait un hôte bien incommode, quoique endormi.

— Si vous m'en croyez, frère, s'écria impétueusement Richard, nous lui rendrons en coups d'épée ce qu'il nous a donné en coups de bâton. Nous le tenons : il ne faut point le lâcher, il m'a blessé : il faut le tuer.

— Dans la position où il est, ce serait lâche, répondit Renaud. D'ailleurs, il est notre roi.

— Il ne l'est plus, reprit Richard. Lui mort, nous redevenons libres, et pouvons rentrer en France. Lui vivant, la guerre qu'il nous fait continue, avec plus d'acharnement que par le passé. Voilà ce que nous gagnerons à votre générosité. La générosité est une vertu de dupes.

Cette discussion fut interrompue par l'arrivée des barons, qui demandèrent une explication sur les faits étranges qui s'étaient passés durant la nuit. Renaud les reçut fort bien, et, pour leur expliquer en détail le mystère dont ils désiraient avoir la clef, il envoya quérir son cousin Maugis. Mais on vint lui apprendre que Maugis était parti au petit jour, vêtu de haillons, avec une mine triste et renfrognée.

— Maugis a disparu, dit alors Renaud à Roland, et j'en suis bien fâché. C'était un excellent homme, et, en outre, il vous eût volontiers expliqué comment il a fait pour se délivrer et pour enlever Charlemagne... Nous n'y comprenons rien de plus que vous.

— Où est le roi? demanda Ogier.

— Le roi dort encore dans une chambre à part, répondit Renaud. Voulez-vous que nous allions le réveiller?

— C'est notre désir, sire Renaud.

On se rendit à la chambre où Charlemagne avait été déposé, et, à l'entrée de ses barons, le charme qui lui fermait les paupières se dissipa. Il se leva, regarda autour de lui d'un air effaré et, en un instant, il comprit qu'il était prisonnier dans le château de Montauban. Aussitôt il se mit à rugir comme un lion pris dans une fosse et se démena tant et plus pour trouver une issue. Pourtant, il n'avait autour de lui que des visages respectueux.

— Pris dans un piége comme un renard! râla-t-il en menaçant du geste et du regard les quatre fils Aymon, immobiles.

Richard se contenait à peine et on voyait bien que le respect qu'il avait pour son frère aîné lui retenait le bras plus que le respect qu'il devait avoir pour le roi. Renaud, devinant les sentiments qui l'agitaient et redoutant leur explosion, vint s'agenouiller aux pieds de Charlemagne, et son exemple fut immédiatement suivi par Richard, Allard et Guichard.

— Sire, dit-il d'un air humble et soumis, vous êtes notre hôte et notre roi. C'est vous dire que vous êtes libre et que jamais aucun de nous, ici, n'a eu la pensée de vous retenir prisonnier. Oubliez les irrévérences de notre conduite passée envers vous, pour ne voir que notre bonne volonté actuelle. Acceptez nos engagements et donnez-nous enfin la paix. Nous vous livrerons Montauban et vous servirons en bons et loyaux chevaliers que nous sommes, partout où il vous plaira de nous envoyer...

— Vous êtes des rebelles et je n'accepterai rien de vous tant que vous ne m'aurez pas livré le misérable Maugis, cria Charlemagne, qui ne pouvait digérer l'humiliation que lui avait fait subir le fils du duc Beuves.

— Sire, répondit Renaud toujours avec respect mais aussi avec fermeté, je vous livre ma personne et celle de mes frères ; c'est tout ce qu'il m'est permis de faire. Quant à Maugis, c'est impossible. Il n'est pas dans mes habitudes de commettre des

trahisons, et celle que vous me proposez est si monstrueuse que j'en suis offensé. Maugis est notre parent; ensuite il nous a courageusement servis, mes frères et moi. Je ne livre pas mes amis, Sire!

— Je veux Maugis! je veux Maugis! répéta le roi avec les mêmes éclats de colère.

— Vous me demandez l'impossible, Sire. Je considère si bien de mon devoir de vous refuser, que si mes frères bien aimés étaient en ce moment en votre pouvoir, et sur le point d'être pendus, et que la seule condition de leur rachat fût Maugis, je laisserais pendre mes frères et ne vous livrerais pas notre cousin.

— Par saint Denis! vous êtes des rebelles et je vous châtierai tous comme vous le méritez.

— Sire, reprit Renaud, j'ai fait mon devoir d'humble vassal; j'en appelle à tous vos barons. Maintenant, je ne prie plus; j'oublie que vous êtes mon hôte et mon roi et je vous invite à déloger au plus vite de céans.

— Tu me chasses, mauvais garçon?... s'écria Charlemagne, outré.

— Je ne vous chasse pas, Sire, je vous supplie seulement de ne pas vous exposer plus longtemps au juste ressentiment de mes frères, beaucoup moins patients que moi. La preuve que je ne vous chasse pas, c'est que je vous prie de vouloir bien monter sur Bayard pour retourner à votre camp. C'est le seul cheval digne de vous.

Charlemagne descendit dans la cour du château, trouva Bayard tout sellé et piaffant d'impatience, monta dessus et s'éloigna de Montauban en proférant des menaces horribles contre les quatre fils Aymon.

En effet, une fois arrivé sous sa tente, et après avoir toutefois renvoyé à Renaud son vaillant cheval Bayard, il ordonna un branle-bas général et convoqua le ban et l'arrière-ban de son armée pour le siége de Montauban. De nouvelles recrues venaient précisément de lui arriver, entre autres le vieux duc Aymon, revenu vers Charlemagne dans l'espérance qu'il avait enfin amnistié ses enfants.

Les préparatifs d'assaut furent promptement terminés, grâce à l'activité fiévreuse du roi, qui avait à cœur de se venger de l'insolence des quatre fils Aymon. De longues échelles furent appliquées contre les murailles, et d'intrépides chevaliers y grimpèrent pendant que les balistes et les catapultes envoyaient des pierres dans l'intérieur de la ville. Les gens de Renaud se défendirent bien, massacrèrent sans pitié les audacieux qui avaient escaladé les échelles, et détruisirent les engins de destruction appliqués contre les murailles, échelles, balistes et catapultes, à ce point qu'au bout de quelques jours il fallut songer à enterrer les morts et à construire de nouveaux engins. Charlemagne employa ses barons à ce travail important; Roland fut chargé d'en construire sept, Olivier six, le duc Naymes, Turpin et Ogier, quatre, et le vieux duc Aymon trois. Le vieil Aymon, tout affligé, dut obéir.

## CHAPITRE XVIII.

Des conséquences du siége de Montauban; de la famine horrible qui y régna; et du moyen ingénieux employé par le duc Aymon pour secourir ses enfants.



Charlemagne avait juré qu'il ne partirait pas de Montauban qu'il ne l'eût affamé et réduit à la dernière extrémité. En conséquence de ce, il poussa chaque jour vigoureusement les travaux du siége et entoura si bien la ville, qu'il fut impossible aux assiégés de sortir pour renouveler leurs munitions de guerre et de bouche. La famine devint bientôt horrible dans Montauban, à ce point qu'un lopin de froment se vendait à poids d'or et que les parents se cachaient de leurs parents pour manger leur dernier morceau de pain, afin de n'avoir pas à le partager. On ne rencontrait par les rues que des visages hâves et décharnés, des mères accroupies sur des bornes, avec leurs nourrissons morts de faim entre leurs bras, et des hommes errabondants d'un air farouche, comme prêts à se dévorer les uns les autres, à défaut d'autres aliments : une désolation générale.

La famine était aussi grande dans le palais de Renaud que dans l'intérieur de sa ville. Un matin, dame Clarice dit à son mari en pressant ses deux enfants contre son sein :

— Hélas! mon cher mari, qu'allons-nous devenir?... Le cœur me manque tant je me sens de besoin... Mes enfants! mes pauvres enfants!...

— Ne vous désolez pas ainsi, Clarice, car vous me désolez moi-même, répondit Renaud en embrassant sa femme. Et j'ai besoin de toute mon énergie pour parer aux difficultés de notre situation. Nous avons encore une centaine de chevaux : je vais les faire abattre et donner aux plus nécessiteux d'entre mes gens.

Ce qui fut dit fut fait. Les chevaux de réserve furent abattus et les morceaux distribués çà et là à ceux qui avaient les dents aussi longues que l'appétit : le lendemain il n'en restait plus rien, et la faim était aussi extrême que la veille. Il ne restait plus à tuer que les quatre chevaux des quatre fils Aymon.

— Comment faire? dit Renaud à ses frères. Je n'ose vous proposer de vous défaire de vos chevaux : vous y tenez et vous avez raison. Cependant il faut manger! Ma femme a faim, et mes deux enfants aussi.

— Rendons-nous au roi! proposa Richard.

— Tant que nous pourrons aller, nous irons, répliqua Renaud. Nous rendre serait une lâcheté et une folie : une lâcheté parce qu'il ne faut jamais se rendre; une folie, parce que le sort que nous réserverait Charlemagne serait plus fâcheux encore que celui auquel nous sommes réduits. Qui sait ce qui nous arrivera? Ayons fiance en Dieu et en notre étoile, mes frères. On voit bien des choses en un jour! Patientons!

— Nous voulons bien patienter, dit Allard; mais alors, frère, il faut nous abandonner Bayard : il nous a été utile souvent, il nous servira une fois encore.

— Bayard?... s'écria Renaud, les larmes aux yeux; jamais je ne consentirai à cela! Tuez-moi avant de le tuer, cela sera plus humain! Bayard est plus qu'un cheval : c'est un ami. Il a été le compagnon de mes travaux, de mes fatigues et de mes périls; il a partagé ma bonne et ma mauvaise fortune; il m'a été fidèle; il a été vaillant, insensible au mal et à la misère; il m'a fait vaincre là où d'autres auraient été vaincus : me séparer de lui serait un crime de lèse-amitié!...

— Cher mari, dit à son tour la duchesse, je comprends que vous teniez à Bayard; mais ne tenez-vous pas aussi à vos enfants? Vous ne voulez pas que Bayard meure : vous voulez donc, alors, que nous mourions?...

— Cher papa, dit Aymonnet en se pendant aux bras de Renaud, notre maman mourra de faim si vous ne voulez pas sacrifier Bayard!... Bayard est un bon animal, mais notre maman est une bonne maman qui nous aime et vous aime encore plus que Bayard... D'ailleurs, d'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'il meure... Il n'a pas plus à manger que nous... ainsi...

— Cher enfant, dit Renaud, ému, en interrompant Aymonnet, je vous abandonne Bayard...

On descendit à l'écurie et l'on trouva le noble animal à demi couché sur une maigre litière. A l'entrée de Renaud, il se releva, le regarda de son grand œil triste, et poussa un soupir qui voulait dire bien des choses. Le cœur de Renaud en fut brisé.

— Non, s'écria-t-il, jamais je ne consentirai à cet odieux sacrifice. Jamais, jamais! On meurt avec ses amis, on ne les tue pas pour prolonger sa vie aux dépens de la leur... Chers frères, ajouta Renaud, je vais faire une tentative auprès de notre père, qui est revenu, comme vous savez, au camp de Charlemagne... Je lui exposerai notre misérable situation, et si, comme je l'espère, il lui reste des entrailles humaines, il aura pitié de nous... Jusque-là, promettez-moi de respecter la vie de Bayard?...

Les trois frères promirent, et à la nuit tombante, Renaud sortit secrètement de Montauban et se rendit, sans encombre, à la tente occupée par le vieux duc Aymon.

— Mon père, dit-il en l'abordant, je viens vers vous comme j'irais vers Dieu, si Dieu était visible. Je viens vers vous en suppliant, non en mon nom, mais au nom de ma femme, de mes enfants, de mes frères et de mes gens. Montauban est dans la désolation : la faim y règne en reine absolue; on y meurt comme de la peste. Comprenez-vous cela, mon père, mourir de faim? Des femmes, des enfants, des vieillards... J'en suis réduit, pour nourrir ma famille et mes amis, à sacrifier ce noble et vaillant Bayard, à qui je tiens plus qu'à moi-même...

— Renaud, répondit vieil Aymon attendri, je suis toujours le serviteur fidèle du roi; mais je n'oublie pas que je suis aussi votre père, c'est-à-dire le mandataire de la Providence envers vous... Prenez ici tout ce qui sera à votre convenance, sans que je m'en aperçoive... Mon devoir m'ordonne de ne pas vous aider; mes entrailles de père m'ordonnent de vous assister... Faites vite, pour qu'on ne vous surprenne pas... Avez-vous fait?...

— Oui, cher et vénéré père, répondit Renaud, qui avait ramassé çà et là le plus de munition de bouche qu'il avait pu.

— Alors, partez. Partez, mon fils, et que Dieu vous assiste...

Renaud partit comme il était venu, sans être reconnu et, pendant qu'il rentrait à Montauban, le vieux duc Aymon fit appeler son écuyer de confiance et lui dit :

— Renaud, mon fils aîné, vient de venir... Je vous confie cela, parce que vous êtes un honnête homme. Il a emporté quelques provisions; mais cela ne peut le mener bien loin... Il faut aviser aux moyens de lui être utile plus efficacement... Charlemagne m'a chargé de confectionner trois engins destinés à abattre les murailles de Montauban. Au lieu de pierres, nous mettrons dans ces engins du pain et des viandes salées en grande quantité, et, au lieu de recevoir des projectiles de mort, ils recevront des projectiles de vie.

L'écuyer du duc se chargea de cette besogne et il la fit si secrètement, que le lendemain, en le voyant manœuvrer ces engins, qu'on savait fabriqués par son maître, et qu'on croyait chargés de pierres, on trouva cruelle la conduite du vieux duc Aymon, bourreau de ses enfants.

## CHAPITRE XIX.

**Comme les douze pairs de France, voyant l'obstination de Charlemagne, l'abandonnèrent, et comme, pour les retenir, il consentit à faire sa paix avec les quatre fils Aymon. Départ de Renaud pour la Terre-Sainte.**

Le siége se prolongeant, sans résultat de part et d'autre, les barons commencèrent à murmurer contre l'obstination de Charlemagne. La sympathie leur vint pour ces braves gens qui luttaient si courageusement, malgré la famine, et qui ne consentaient pas à se rendre. Les quatre fils Aymon, Renaud particulièrement, les intéressaient à un haut point : ils méritaient mieux que les rigueurs dont ils étaient victimes. Aussi, d'un commun accord, se rendirent-ils auprès de Charlemagne, qu'ils trouvèrent soucieux.

— Sire, dit Roland, nous sommes des preux, faits pour les grandes batailles en pleine campagne, et non pour ces siéges sans honneur et sans profit, où nous remplaçons nos épées par des échelles, et nos lances par des catapultes. Ce métier de charpentier ne me convient pas, pour ma part, et je vous demande la permission de quitter votre service.

— Sire, dit l'archevêque Turpin, je n'ai rien à faire ici, qu'à voir enterrer les morts. C'est un métier sans gloire, je le quitte.

— Sire, dit Ogier le Danois, je veux bien servir le roi, mais je ne veux pas servir la haine. J'épouse votre cause, non votre rancune. Vous haïssez trop les quatre fils Aymon pour que je ne commence pas à les aimer un peu. Comme en restant plus longtemps ici je finirais par me ranger tout-à-fait de leur parti, et par être traître envers vous, je pars afin de rester fidèle envers vous.

Et ainsi des autres barons.

Charlemagne enrageait intérieurement de voir qu'on lui mettait ainsi le marché à la main. Il aurait bien voulu se passer de ses barons, mais il ne le pouvait pas. Faisant alors contre fortune bon cœur, il rappela Turpin, Ogier, Roland et les autres, qui s'en allaient, et leur dit, tout en rongeant convulsivement une demi-lance qu'il avait à la main :

— Restez, seigneurs, restez. Je vois bien qu'il faut que j'en passe par où vous voulez. C'est vous qui me faites la loi, maintenant : c'est nouveau. A cause de l'originalité du fait, je vous pardonne et acquiesce à votre désir. Allez donc quérir les quatre fils Aymon, que je les embrasse et me réconcilie avec eux...

— Nous vous remercions, Sire, dit Turpin, en notre nom et au nom des quatre fils Aymon, à qui nous allons nous empresser de porter cette bonne nouvelle... Les grands cœurs font les grandes choses. Cette générosité vous sera comptée comme une victoire, Sire...

— Attendez, attendez, ne vous pressez pas tant, s'écria Charlemagne en retenant ses barons. Je pardonne aux quatre fils Aymon, mais à certaines conditions.

— Le pardon, pour être complet, Sire, doit s'accorder sans restrictions et sans conditions, dit Turpin.

— C'est possible, archevêque Turpin, reprit Charlemagne, mais je vois les choses avec d'autres yeux que vous... Je hais Renaud, et, tout en lui pardonnant, je veux qu'il expie, par une pénitence, les douleurs qu'il m'a causées. Voici donc à quelles conditions j'accorde la paix : Renaud m'abandonnera son cheval Bayard, qui l'a trop aidé dans ses révoltes contre moi pour que je ne cherche pas à me venger au moins sur lui ; ensuite Renaud, comme punition, ira en mendiant au bout du monde. S'il consent, je consens. Allez lui porter mes propositions : je vous attends.

Le duc Naymes se chargea de la commission et partit incontinent pour Montauban, dont il se fit ouvrir les portes comme envoyé de Charlemagne. Introduit auprès des quatre fils Aymon, il leur exposa à quelles conditions le roi pouvait traiter de la paix avec eux : les quatre fils Aymon en furent heureux et ils pressèrent Renaud d'accepter. Renaud, pour toute réponse, alla chercher Bayard, l'embrassa tendrement sur les naseaux, lui dit quelques mots à l'oreille et le livra au duc Naymes qui s'en alla dessus. Le duc Naymes parti, Renaud dit à ses frères :

— Chers frères, j'ai dû accepter les propositions de Charlemagne, bien qu'elles coûtassent à mon cœur, puisqu'il s'agissait de mon vieux camarade Bayard. Je me réjouis de cette paix, beaucoup plus pour vous que pour moi. Je vais partir : aimez-vous les uns les autres pendant mon absence, dont je ne puis fixer la durée. Dieu est grand et bon : il permettra notre réunion un jour ou l'autre.

Après cela, Renaud se fit apporter de la serge violette, s'en revêtit, et, un bourdon à la main, se disposait à partir, lorsque la duchesse, sa femme, se présenta devant lui avec ses deux enfants.

— Cher mari, lui dit-elle les larmes aux yeux, vous nous abandonnez?...

— Chère femme, lui répondit Renaud, la Providence le veut ainsi ; mais je pars tranquille puisque je vous laisse entre les mains de mes frères bien-aimés, qui vous serviront et honoreront comme leur dame et maîtresse.

— C'est bien, dit la duchesse, résignée, en tendant son front à son mari qui y déposa un ardent baiser et s'éloigna après avoir serré la main à ses frères.

Renaud parti, dame Clarice monta à sa chambre, prit toutes ses robes de brocard et de soie lamée, les jeta dans le feu, et, cela fait, se couvrit d'une robe de serge violette, pareille à celle que venait de revêtir Renaud, en jurant qu'elle n'en mettrait aucune autre avant qu'il ne fût de retour.

Pendant que tout le monde, à Montauban, se désolait du départ du brave Renaud, Bayard, son brave cheval, était conduit vers Charlemagne.

— Ah ! ah ! dit-il en voyant arriver ce noble animal. Je n'ai pas le maître, mais j'ai son cheval : je vais donc pouvoir me venger.

Cela dit, il ordonna qu'on conduisît immédiatement Bayard sur un pont voisin et que, de là, on le jetât dans la rivière, après lui avoir, au préalable, attaché une pierre au cou, ce qui fut immédiatement exécuté, quoique avec répugnance, par une dixaine de ses gens.

— Ainsi périsse Renaud ! s'écria Charlemagne en se frottant les mains de contentement.

Mais Bayard ne devait pas mourir encore. Le noble animal, une fois sous les flots, joua des quatre pieds et des dents et finit par se débarrasser des liens qui le gênaient ; alors il reparut à la surface de l'eau, reprit haleine, nagea et regagna la terre ; là, il se secoua allègrement, comme pour narguer ses ennemis, souffla un instant, sentit le vent et disparut comme une flèche aux yeux de Charlemagne, ébahi. On prétend qu'il regagna tant bien que mal la forêt des Ardennes, où il avait vécu avec son maître, et que, depuis cette époque, il n'en sortit plus, quoiqu'on fît pour l'approcher et s'en emparer. La forêt était profonde et elle lui offrait à profusion des abris et de la nourriture. Bayard fit bien de rester là : les forêts sont encore ce qu'il y a de mieux et de plus sûr au monde.

## CHAPITRE XX.

**Comme Renaud, une fois à Constantinople, rencontra Maugis, et comme tous deux firent le siége de Jérusalem qui fut ainsi délivrée de la tyrannie des païens.**

Renaud tint sa promesse : il mendia tout le long de sa route et, après avoir traversé monts et vallées, arriva enfin à Constantinople. Là il logea chez une sainte femme qui le reçut du mieux qu'elle put, lui

donna à manger ce que Dieu lui avait envoyé et lui lava les pieds comme elle faisait aux autres pèlerins qu'elle recevait avec la même charité.

— Bon homme, dit-elle à Renaud en le conduisant dans une chambre modeste, mais propre, je ne vous donne pas ma plus belle chambre parce qu'elle est occupée par un pèlerin qui est malade et qui vous empêcherait de dormir.

— Bonne dame, répondit Renaud, je vous remercie de ce que vous faites... Mais, ne pourrais-je visiter ce pèlerin malade? Nous nous devons mutuellement les consolations de l'âme, à défaut des soins matériels que nous ne pouvons pas toujours donner, et peut-être qu'en causant avec ce moribond et en lui parlant de la patrie future où nous allons tous, à petites ou à grandes journées, cela le reconfortera...

— Volontiers, bon homme! dit la sainte femme.

Lors, elle le conduisit dans la chambre où était le pèlerin, qui n'était autre que Maugis.

— Ah! cousin, cousin, s'écria Renaud en se précipitant vers lui et en l'accablant de marques d'amitié.

— Vous ici, Renaud, à tant de lieues de vos frères et de votre famille? dit Maugis, étonné et réjoui à la fois par la présence de son parent, qui lui apportait ainsi un souvenir vivant du pays natal.

— Oui, moi, cousin Maugis, moi-même, répondit Renaud. J'ai fait ma paix avec Charlemagne qui a exigé, en retour, mon brave cheval Bayard et mon départ de Montauban.

— Vous avez fait la paix? dit Maugis, tout joyeux. Ah! cette bonne nouvelle est le meilleur des baumes : elle me guérit! Voyez!

En effet, Maugis qui, jusques-là, était resté au lit, tout endolori, se leva et marcha comme par enchantement.

La sainte femme qui avait donné l'hospitalité à Renaud et à Maugis, les voyant si bien ensemble, jugea qu'ils devaient être de noble extraction et elle prit la liberté de leur demander qui ils étaient, par intérêt pur, non par curiosité.

— Nous sommes, lui dit Renaud, de pauvres gentilshommes bannis de France et condamnés à mendier notre pain sur notre route jusqu'à Jérusalem, en expiation de nos vieux péchés... Nous sommes cousins, ce pèlerin et moi, et maintenant qu'il est mieux portant, nous ferons ensemble le voyage que nous devions faire isolément. La route nous en paraîtra moins longue...

— Je vous crois et vous estime davantage, répondit la sainte femme.

Cela dit, elle s'empressa d'aller chercher des vivres de choix et du vin d'excellente qualité, pour les leur offrir; ils acceptèrent avec plaisir, ce vin étant le premier qu'ils eussent bu depuis leur départ. Après cette collation, l'heure du repos étant sonnée, les deux cousins récitèrent les Grâces et se couchèrent. Le lendemain matin, dès l'aube, ils se levaient, et, après avoir remercié leur hôtesse des bons soins qu'elle avait eus pour eux, ils quittaient Constantinople pour se rendre à Jérusalem.

Bien des jours passèrent; bien des jours et bien des fatigues. Nos pèlerins n'allaient pas vite et ils se reposaient souvent. Mais enfin, à force de marcher on arrive toujours où l'on veut arriver : Maugis et Renaud aperçurent un matin Jérusalem, la ville sainte, qui étincelait dans sa splendeur, illuminée par le soleil.

— Jérusalem! Jérusalem! s'écrièrent-ils, le cœur tout débordant d'admiration et de foi.

Alors ils approchèrent, toujours émus, assez près pour distinguer le temple, la tour de David et une partie de la cité sainte. Ils approchèrent de plus près encore et tombèrent, sans s'en douter, dans un camp qui avait dressé là ses tentes et ses pavillons.

— Qu'est-ce que cela? demanda Renaud à Maugis. Est-ce un camp de Sarrasins ou un camp de Chrétiens?

— Je n'en sais pas plus que vous, cousin, répondit Maugis. Pour le savoir, demandons-le à ce vieillard qui vient vers nous.

Un vieillard s'avançait, en effet, à la rencontre des deux pèlerins.

— Chevalier, lui dit Renaud, dites-nous, s'il vous plaît, à qui appartiennent les tentes que nous voyons semées autour de Jérusalem?

— Pèlerins, répondit le vieillard, elles appartiennent à l'armée des Chrétiens qui assiégent Jérusalem et ne peuvent la prendre.

— Qui donc en est maître en ce moment?

— L'amiral de Perse, qui s'en est emparé par trahison... Vêtu d'un habit de pèlerin, et suivi d'un grand nombre de ses gens vêtus comme lui, il entra dans Jérusalem; une fois entré, il jeta bas ses humbles habits, ses gens l'imitèrent, et tous, l'épée à la main, se précipitèrent sur les troupes qui gardaient la cité et en chassèrent le roi. Le pays se souleva bientôt, et les Persans ne purent jouir longtemps de leur conquête. Ils sont assiégés, mais ils nous coûtent bien cher, car ils font parfois des sorties et nous tuent beaucoup d'hommes. Cela se passerait autrement si nous avions un chef!...

Quand Renaud eut entendu ces paroles, il sourit et pria le vieux chevalier de le conduire, ainsi que son cousin, au milieu de l'armée; ce à quoi le vieillard consentit de bonne grâce, séduit par le parlement et par l'air du fils Aymon. Au bout de quelques instants, il les introduisait sous la tente du comte Rames.

— Pèlerins, dit ce seigneur, au nom du Saint-Sépulcre que vous venez adorer, dites-moi la vérité! vous devez être autre chose que de simples pèlerins.

— Sire comte, répondit Renaud, je m'appelle Renaud de Montauban; je suis l'aîné des quatre fils du duc Aymon de Dordogne. J'étais en guerre avec Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident; il m'avait offert la paix, à condition que je lui livrerais mon cheval Bayard et que je m'en irais à pied, mendiant mon pain, jusqu'à Jérusalem. J'ai accepté et me voilà. En chemin, j'ai rencontré mon cousin Maugis, fils du duc Beuves d'Aigremont, et nous avons juré de ne plus nous quitter.

— Ah! chevalier Renaud, s'écria le comte Rames, je remercie le ciel de ce qu'il vous a envoyé vers nous, ainsi que votre cousin. Je vous connaissais déjà et je vous admirais. Je vous prie de me tenir

pour votre ami !... Vous nous sauverez tous, si vous consentez à vous mettre à notre tête !...

Tous les barons de Syrie arrivèrent en cet instant, et le comte leur présenta Renaud, devant lequel ils s'agenouillèrent avec empressement, en le suppliant de se mettre à leur tête. Renaud accepta ce commandement et cette responsabilité, et tout aussitôt le comte Rames fit venir de très beaux chevaux, de très beaux vêtements, de très belles armures, de très belles épées, en le suppliant d'accepter le tout pour l'amour de lui. Mais Renaud, toujours modeste, n'accepta qu'un cheval, un haubert, un morion et une épée.

Le comte n'insista pas, et l'on se mit à table pour fêter cette heureuse rencontre. Après le souper, chacun des barons fit allumer autour de sa tente un grand feu de joie dont les flammes furent aperçues, de Jérusalem, par l'amiral de Perse.

— Par Mahom ! s'écria cet infidèle, qu'ont donc trouvé ces méchants Chrétiens pour se réjouir ainsi ? Ils boivent et chantent sans doute ! Qu'ils se réjouissent et chantent, s'ils veulent : c'est leur chant du cygne, car demain ou après demain ils seront exterminés.

Le lendemain, en effet, l'amiral fit une sortie, à la tête de dix mille hommes. Les barons chrétiens firent sonner les trompettes et s'avancèrent vaillamment au-devant des infidèles, qui poussaient déjà des hurrahs de victoire. En tête des Chrétiens marchaient Renaud, Geoffroy et Maugis ; en tête des Sarrasins venait le roi Margaris qui portait sur son écusson un monstrueux dragon ouvrant une gueule monstrueuse. Il s'avança hardiment contre Renaud qui, le voyant venir, courut à sa rencontre et le frappa de telle force qu'il lui perça la poitrine avec sa lance. Margaris tomba en vomissant des flots de sang noir.

— Dieu te punit, mécréant ! cria Renaud. Va tenir compagnie aux rois tes prédécesseurs !

Le combat s'engagea alors de part et d'autre avec une furie sans exemple ; le champ de bataille fut bientôt un immense champ de carnage où râlaient, pêle-mêle, Sarrasins et Chrétiens.

— Par Mahom ! s'écria l'amiral de Perse en voyant ses gens abattus par centaines, qui donc a remis du cœur au ventre de ces chiens de Chrétiens ? Jamais ils ne se sont aussi bien battus !...

— Sire, lui répondit-on, c'est la faute de ce vaillant chevalier que vous voyez là-bas. C'est lui qui a tué le roi Margaris, et votre cousin Orient, et le neveu de Maybon, et cent autres.

— Quoi ! ce chevalier qui a la grande fourche ? Par Mahom ! je vais percer le ventre à ce grand vilain pour le punir du dommage qu'il m'a causé.

L'amiral de Perse poussa son cheval en avant ; mais il ne put aller bien loin ; les débris de son armée se repliaient en désordre vers Jérusalem et y rentraient effrayés.

— Oh ! oh ! dit-il, voyant cela, il n'est pas prudent d'avancer : je resterais seul et je serais pris.

L'amiral alors fit faire volte-face à son cheval et s'échappa, croyant être en sûreté dans Jérusalem. Malheureusement pour lui et pour les siens, Renaud se mit à sa poursuite et entra avec lui dans la ville sainte, suivi de la majeure partie des barons, Maugis en tête. Le massacre continua de plus belle, à ce point que l'amiral, se voyant pour ainsi dire sans soldats, fut forcé de composer avec Renaud de Montauban. Il consentit à évacuer immédiatement Jérusalem, mais à la condition qu'il emporterait son butin avec lui et qu'il ne serait pas inquiété dans sa retraite : ce qui lui fut accordé. L'amiral de Perse partit le soir même et le roi de Jérusalem, délivré, put enfin remercier les barons chrétiens et surtout Renaud de Montauban, à qui revenait tout le mérite de cette victoire.

Les jours suivants on donna une fête en l'honneur du brave fils Aymon et de son cousin Maugis qui, quoiqu'en habit de pèlerin et en bourdon, avait fait sa rude besogne et mis à mal beaucoup de mécréants. Le roi de Jérusalem ne tarissait pas en remercîements et en éloges et il aurait bien voulu conserver Renaud toute sa vie auprès de lui. Cependant la chose n'était pas possible ; Renaud avait le mal du pays ; il songeait à sa femme, à ses enfants et à ses frères. Aussi, au bout de quelques semaines, demanda-t-il au roi la permission de partir, permission que le roi lui accorda les larmes aux yeux et en l'embrassant à plusieurs reprises, ainsi que son cousin Maugis.

— Au moins, dit-il, sire Renaud, acceptez ces chevaux et ces draps d'or en souvenir de moi. On ne récompense pas les dévouements semblables au vôtre, je le sais bien et je n'y songe pas. Les hommes comme vous sont trop au-dessus des richesses pour qu'elles leur fassent envie un seul instant. Je vous demande seulement de conserver ces présents par amitié pour moi et de me faire savoir de vos nouvelles aussitôt que vous serez arrivés, vous et votre cousin.

Maugis et Renaud promirent ; mais Renaud, seul, accepta les chevaux et les draps d'or offerts par le roi. Maugis refusa honnêtement, parce qu'il tenait à conserver, par pénitence, son costume de pèlerin, avec lequel il avait si vaillamment combattu. Ce refus n'avait rien de blessant pour le roi de Jérusalem, qui, tout au contraire, en sut gré à Maugis, en faveur de l'intention.

Le jour du départ arriva, malgré les retardements discrets qu'y mit le roi, et chacun alla, en grande pompe, accompagner Renaud et Maugis jusqu'au port de Japhet, où ils s'embarquèrent au milieu des vivats et des souhaits prolongés des barons chrétiens.

## CHAPITRE XXI.

**Comment Renaud et Maugis, en quittant le roi de Jérusalem, abordèrent à Palerme, où ils firent encore merveille.**

Il semblait que le ciel ne voulût pas permettre à Renaud le retour dans sa patrie, car le vaisseau qui le portait, ainsi que Maugis, fut plusieurs fois battu par des tempêtes et contraint de relâcher çà et là, dans différents ports, pour éviter des avaries et même un naufrage.

Au bout de huit mois cependant, ils arrivèrent en vue de Palerme, sur les côtes de Sicile, et aussitôt

que le navire eût touché le port, Renaud commandât qu'on le mît à terre, ainsi que son cousin et les chevaux dont le roi de Jérusalem lui avait fait présent.

Précisément, à l'heure où l'on déchargeait le vaisseau qui avait amené Renaud et sa fortune, le roi de Palerme se trouvait aux fenêtres de son palais, qui avait vue sur la mer, en compagnie de ses barons et des dames de sa cour.

— Qu'est ceci? demanda-t-il.

— Quelque grand seigneur ou quelque grand pélerin, lui répondit-on.

— Le vaisseau est riche, l'équipage nombreux, les objets qu'on débarque sont rares, à ce qu'il me semble, reprit le roi.

— En effet, dit un baron, ce n'est pas là un navire ordinaire. Il faudrait s'assurer de sa provenance. Nous apporte-t-il des amis ou des ennemis?

— Le meilleur moyen, c'est-à-dire le plus court, est encore d'aller constater cela de nos propres yeux, proposa le roi.

— Nous vous suivons, Sire, dirent les barons.

Tout aussitôt le roi de Palerme descendit, suivi de quelques chevaliers, et vint vers l'endroit où se tenait Renaud qui, en l'apercevant, le salua très courtoisement, devinant bien à qu'il avait affaire.

— Qui êtes-vous, s'il vous plait, sire chevalier? lui demanda le roi, après lui avoir rendu très gracieusement son salut. Qui êtes-vous et d'où venez-vous? Par ces temps de troubles, il est bon de savoir à qui l'on a affaire, et encore que votre physionomie plaide en faveur de vos intentions, vous ne trouverez pas, je pense, ma curiosité déplacée...

— Rien de plus naturel, Sire, répondit Renaud en souriant.

— Ainsi, vous venez?.... reprit le roi.

— Du port de Japhet, Sire.

— Du port de Japhet!...

— Oui, Sire... Ce vaisseau que nos gens sont occupés à décharger en ce moment, et sur lequel sont des étoffes d'or et des chevaux de prix, parmi lesquels je vous supplierai de faire un choix, ce vaisseau nous a été donné, à mon cousin et à moi, par le roi de Jérusalem...

— Par le roi de Jérusalem?...

— Oui, Sire...

— Vous êtes de sa famille?

— Non, Sire, nous n'avons pas cet honneur.

— Mais alors?...

— Votre étonnement va cesser, Sire, quand je vous aurai dit que nous avons aidé le roi de Jérusalem à reprendre possession de son trône et de sa ville, tous deux conquis par un chef de mécréants...

— Par l'amiral de Perse, peut-être?...

— Précisément, Sire... Nous l'avons vaincu et mis en fuite...

— Oh! oh! Et qui donc êtes-vous, sire chevalier, pour avoir opéré ce miracle?

— Je m'appelle Renaud de Montauban, Sire, et je suis l'aîné des quatre fils du vaillant duc Aymon de Dordogne. Le pélerin que voici est mon cousin Maugis, fils du vaillant duc Beuves d'Aigremont, si méchamment mis à mort par le traître Ganelon... Nous avons été en Terre-Sainte pour obéir à Charlemagne, et, maintenant que cette pénitence est faite, nous retournons dans notre patrie, où nous avons laissé des amis et des parents... Le vaisseau a relâché ici, mais nous comptons repartir bientôt pour donner de nos nouvelles à nos amis...

— Sire chevalier, s'écria le roi tout joyeux, je veux vous retenir quelque temps ici, si vous le permettez toutefois. Je n'ai pas tous les jours un bonheur comme celui que vous me faites en ce moment... Vous êtes le fameux Renaud de Montauban, et vous ne me le disiez pas tout de suite... Ah! Renaud, Renaud, restez avec moi... Vous êtes mon hôte, entendez-vous? Mon palais sera le vôtre, ma cour sera votre cour, et ce que vous demanderez vous l'aurez, persuadé que je suis que vous ne pouvez demander que des choses honorables... Quand vous vous serez suffisamment reposé, nous causerons longuement de vos exploits, et cela me distraira...

Pendant que le roi de Palerme causait ainsi avec Renaud, un de ses barons s'en vint précipitamment vers lui pour lui apprendre que l'amiral de Perse, à son tour, venait de débarquer à la tête d'une troupe formidable de païens.

— Vous voyez, sire Renaud, comme vous tombez bien, dit le roi. Seul, j'aurais certes du mal avec ces mécréants; mais maintenant que vous voilà, je n'ai plus peur de rien... Je suis sûr de la victoire...

Sur ce, le roi ordonna à chacun de s'armer.

— Je vous fais mon porte étendard, ajouta-t-il en se tournant vers Maugis qui le suivait, ainsi que Renaud.

— J'accepte, Sire, répondit en souriant Maugis. Vous verrez que mon bourdon fait à l'occasion son office d'épée.

— Qui m'aime me suive! s'écria alors le roi Siméon en se précipitant l'épée haute au devant des Sarrasins.

La bataille s'engagea, sanglante. L'amiral de Perse, qui avait compté sur une résistance timide, s'étonna d'avoir affaire à une armée de héros. Ses soldats commençaient à fuir devant ceux du roi de Palerme, électrisés par l'exemple de Renaud et de Maugis.

— Ma foi, dit l'amiral de Perse, je n'ai jamais vu deux chevaliers aussi vaillants! c'est leur exemple qui entraîne les autres... Sans eux, la victoire serait déjà à nous... D'où sont-ils donc?...

En ce moment Renaud s'avança vers lui en criant: « Montauban! Montauban! »

— Par Mahom! s'écria l'amiral en s'enfuyant épouvanté. Par Mahom! ce chevalier a le diable au corps! je l'ai laissé à Jérusalem et je le retrouve ici! Je suis perdu!...

L'armée des mécréants, voyant fuir son chef, ne demanda pas mieux que de l'imiter, d'autant qu'elle était épuisée et qu'elle avait déjà perdu le meilleur de son monde. Chacun des Sarrasins se mit donc à fuir dans la direction du port et regagna en désordre les vaisseaux qui les avaient vomis sur la ville de Palerme.

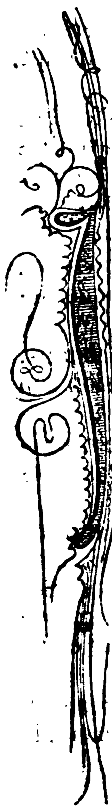
Renaud et le roi Siméon poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins, tuant sans pitié les moins ingambes, comme s'ils eussent été mouches impor-

tunes. Quand ils arrivèrent sur le port, ils aperçurent, sur son vaisseau l'amiral de Perse qui s'arrachait la barbe, de désespoir d'avoir été vaincu et d'avoir ainsi laissé massacrer son armée.

Le roi Siméon, heureux de cette victoire, embrassa Renaud et Maugis et les emmena dans son palais, où ils reçurent les félicitations et les hommages de toute la cour. Des fêtes furent données en leur honneur, et chacun fit de son mieux pour les amuser et les retenir à Palerme. Mais Renaud voulait revoir sa femme, ses enfants et ses frères ; il demanda au roi la permission de partir, permission que le roi lui accorda en pleurant.

## CHAPITRE XXII.

**Comme Renaud, à son retour, apprit la mort de sa femme, et comme, après cela, il envoya ses enfants à Paris, auprès de Charlemagne, afin qu'il les reçut chevaliers.**



Il y eut une véritable fête à Montauban au retour de Renaud et de Maugis. Chacun s'empressait à l'envi autour des deux voyageurs, qui venaient de si loin et qu'on n'espérait plus revoir. Renaud était attendri par toutes ces marques de sympathie; il sentait son cœur remué délicieusement à ce spectacle.

— Où est ma femme? Comment se porte-t-elle? demanda-t-il tout joyeux à Allard, qui était venu au-devant de son frère avec un empressement particulier.

— Dame Clarice se porte bien, cher frère! lui répondit Allard, pâle et tremblant.

— J'ai hâte de l'embrasser ainsi que mes deux enfants! reprit Renaud en entrant dans le palais.

— Ne soyez pas inquiet, cher frère; dame Clarice n'est pas ici pour le moment... répliqua Allard en pâlissant de plus en plus. Elle est dans le bourg que nous avons fait fermer et fortifier depuis votre départ, en prévision des invasions...

— Dans le bourg?

— Oui, cher frère... Elle est allée porter quelques secours aux nécessiteux et aux malades, selon son habitude quotidienne...

— Renaud, dit à son tour Maugis qui n'avait pas cessé de regarder Allard, Renaud, votre frère vous trompe : votre femme est morte.

— Morte! s'écria Renaud en chancelant sous cette nouvelle comme sous un coup de foudre. Morte! Morte! Morte!

— Eh! bien oui, cher frère, reprit Allard, soulagé par cette confession; oui, dame Clarice est morte! Après votre départ, elle avait jeté au feu ses robes de brocard et tous ses attifets de femme, pour ne porter qu'une robe de serge violette semblable à celle que vous aviez endossée vous-même... La douleur s'empara alors d'elle et ne la quitta plus : elle n'espérait plus vous revoir et se croyait déjà veuve. Elle a voulu aller vous rejoindre dans le monde meilleur où elle vous croyait déjà arrivé, et elle est partie : ses enfants n'ont pas même eu le pouvoir de la retenir!...

— Ah! Chère femme! chère femme! sanglota Renaud en se cachant le visage dans ses deux mains, pour ne pas laisser voir ses larmes.

— Elle est morte comme une sainte, reprit Allard, le sourire de la résignation sur les lèvres, en murmurant votre nom en même temps que celui de Dieu!...

— Ah! Roi Charlemagne! roi Charlemagne, je devrais bien vous haïr... car c'est vous qui avez tué ma pauvre femme en m'éloignant d'elle et de mes enfants... Roi Charlemagne, je devrais bien vous haïr...

Comme Renaud disait ces paroles, Aymonnet et Yonnet arrivèrent et s'agenouillèrent respectueusement devant lui. Il les embrassa en pleurant et, les trouvant si grands et si beaux, portraits vivants de la chère morte, il en eût plus de chagrin encore : ils la lui rappelaient trop.

— Mes chers enfants, leur dit-il, vous voilà maintenant grands et forts, beaux et hardis... Vous pouvez désormais voler de vos propres ailes... Quittez donc le nid paternel... Le deuil qui va y régner attristerait trop votre jeunesse. Vous êtes faits pour vivre avec la vie, non avec la mort. Moi je n'ai plus rien à faire en ce monde, qu'à regretter ceux qui ne sont plus. Mon père est mort; morte est ma mère; morte aussi est votre mère, ma bien-aimée femme... Je n'ai plus rien à faire en ce monde, plus rien, plus rien!...

Aymonnet chercha à consoler son père, sans pouvoir y réussir.

— Je ne veux pas être consolé, mes enfants, répondit Renaud avec mélancolie. A mon âge, on ne refait pas sa vie : mon rôle est joué, je me retire. C'est à vous de me continuer. Je vous lègue un nom honorable, une réputation sans tache, une gloire immaculée. On m'a appelé le vaillant Renaud : qu'on vous appelle un jour les vaillants fils de Renaud. Là est toute mon ambition. Mes frères bien-aimés, vos oncles, vous aideront de leurs conseils et de leurs bras dans les passages trop rudes de votre carrière, dans les occasions trop difficiles où votre courage vous entraînera. Eux, c'est encore moi; nous n'avions qu'un cœur à nous quatre : vous le retrouverez entier chez eux, et le temps adoucira ainsi l'amertume des regrets que vous éprouverez de ma perte... Yonnet, vous aurez pour apanage Dordogne, le bien paternel; Aymonnet, vous aurez Montauban. Maintenant que la paix est faite avec Charlemagne, vous n'aurez plus rien à craindre de son côté; je vous engage à vous rendre le plus tôt possible à Paris, où il se trouve avec sa cour, afin de lui faire vos soumissions et offres de service. Charlemagne est un grand empereur : il sait estimer les grands dévouements. Allez vers lui, mes enfants...

— Et vous, mon père, dit timidement Yonnet, où irez-vous?

— Où voudra me conduire la Providence, à qui je m'abandonne sans réserve dès aujourd'hui, répondit Renaud. Ses vues sont impénétrables, et je n'ai pas de comptes à lui demander : elle fera de moi ce qu'il lui plaira. Je ne suis plus qu'une paille livrée aux

vents. Si je me heurte quelque part, dans mon chemin, ce sera certainement dans un port de salut, puisque je me heurterai à la mort, notre halte suprême à tous... Avant de m'éloigner pour toujours, cependant, je veux que vous ayez subi les premières épreuves de la chevalerie et reçu le baptême des camps... Demain, vous irez à Paris, en honorable compagnie. Soyez les fidèles serviteurs du roi Charlemagne, et gardez-vous de ceux de ses gens qui n'aiment pas notre famille, ceux de Mantes principalement.

Le lendemain, en effet, Yonnet et Aymonnet, montés sur de magnifiques chevaux et escortés de chevaliers somptueusement habillés, quittèrent Montauban et prirent le chemin de Paris. Une fois dans cette ville, ils s'empressèrent de se rendre au palais, avec leur escorte, afin, de rendre leurs hommages à Charlemagne. On les fit attendre d'abord, parce qu'on ne les connaissait pas; puis enfin ils furent admis au baise-main royal.

— Sire, dit Aymonnet, prenant la parole le premier ; nous sommes les deux fils de Renaud de Montauban, votre vassal; nous venons vous présenter, comme nous le devons, nos respectueux hommages, et vous prier de nous accepter pour vos serviteurs fidèles et dévoués.

— Mes enfants, répondit le roi en se levant et en venant leur donner l'accolade, je suis heureux de vous voir. Votre père est un vaillant homme et vous promettez d'être ses vaillant fils. J'aurais aimé à vous voir présentés par lui: le plaisir que je ressens en eût été doublé.

— Sire, dit à son tour Yonnet, notre père se fait vieux, et il nous a priés de l'excuser auprès de vous.

— Ainsi va le monde, mes enfants, reprit Charlemagne, qui se sentait vieillir aussi, quoique empereur, comme un simple manant. Ainsi va le monde! Chacun doit passer, pour faire place à ceux qui poussent.... Les générations remplacent les générations, comme les moissons remplacent les moissons... J'ai vu le temps engranger au cimetière bien des moissons d'hommes, moi aussi... L'heure s'approche où je devrai descendre et aller rejoindre mes aïeux, pour remettre en des mains moins débiles ce sceptre et cette couronne trop lourds pour moi à présent!...

— Sire, continua Yonnet, le vœu de notre bien aimé père est que nous soyons armés chevaliers comme il l'a été lui-même, ainsi que ses frères, c'est-à-dire par votre royale main. Il pense avec raison que cela nous portera bonheur.

— Beaux et fiers enfants, dignes d'un tel père, répondit Charlemagne, je vous armerai chevaliers quand vous voudrez. Seigneurs, ajouta le roi en se tournant vers ses barons, je vous présente les deux fils de Renaud de Montauban, et vous demande, en son nom et au mien, amitié et protection pour eux.

— Notre amitié leur était acquise d'avance, Sire, dit Roland en venant embrasser les deux fils de son rival de gloire.

Après Roland, Olivier; après Olivier, le duc Naymes; après le duc Naymes, les autres pairs et barons. Tout le monde fit fête à ces deux beaux enfants qui reflétaient si bien sur leurs jeunes visages le courage et la loyauté de leur valeureux père; tout le monde, excepté les deux fils de Foulques de Morillon, qui avaient sans doute appris de leur père à haïr Renaud et sa lignée.

— Qu'est-ce? dit à demi voix Constant, l'un d'eux. Faut-il faire tant de fête à ces deux fils de traître, qui, à eux deux, ne valent pas une pomme pourrie!...

Yonnet, qui regagnait sa place, entendit cette injure et il sentit la colère lui monter au cœur en même temps que la rougeur lui montait au front.

— Chevalier, dit-il d'une voix vibrante à Constant, vous avez appris là un vilain métier, qui est celui de calomniateur!... Vous vengez mal votre père, tué loyalement par le nôtre. Apprenez, je vous prie, que s'il y a quelque part des traîtres, c'est dans votre famille et non dans la nôtre. En nous appelant aussi outrageusement, vous en avez donc menti par la gorge.... Et voici mon gage!

— J'accepte le gage d'Yonnet et lui envoie le mien en échange, répliqua Rohars, le second fils de Foulques de Morillon. Je soutiens à mon tour que c'est par trahison que Renaud de Montauban a tué notre père!

— Deux contre deux, alors, dit Aymonnet en intervenant; mon frère contre Constant et moi contre Rohars, avec la permission du roi. Sire, nous vous supplions de nous octroyer cette permission, pour laver de tout soupçon l'honneur de notre père, qui est devenu notre propre honneur.

— Je vous l'accorde à regret, mes chers enfants, parce que vous êtes jeunes et que vous pouvez succomber; mais je vous l'accorde, parce que je ne veux pas qu'il soit dit que les fils de Renaud ont laissé impunément outrager leur père. Demain je vous armerai chevaliers.

— Nous vous remercions, Sire, répondit Aymonnet en baisant la main de Charlemagne.

— Quelles sont les cautions des fils de Foulques de Morillon? reprit le roi.

Le traître Ganelon, Béranger, Estou de Morillon, Pineple et Griffon de Hautefeuille s'avancèrent et dirent:

— Nous, Sire.

— Bien. Et quelles sont les cautions des fils de Renaud de Montauban?

Lors Roland, Olivier, le duc Naymes, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie et Estou, fils d'Odon, s'avancèrent à leur tour et dirent:

— Nous représenterons les fils de Renaud, si vous le permettez, Sire; nous leur devons ce témoignage de bonne amitié.

Le lendemain, à l'issue de la grand'messe, le sénéchal amena au roi Aymonnet et Yonnet, et furent armés chevaliers avec grande cérémonie et grand apparat.

— Maintenant, dit Charlemagne, comme ce que vous allez faire est grave, je vais mander ici votre père et vos oncles, afin qu'ils vous assistent de leur présence.

Et appelant son sénéchal, le roi lui dicta la lettre suivante, adressée à Renaud de Montauban:

« Ami Renaud,

« Vos deux fils, Aymonnet et Yonnet, sont arrivés à Paris, envoyés par vous dans l'intention de me rendre leurs hommages de vassaux fidèles et de se faire armer chevaliers par moi. Ce matin, à l'issue de la grand'messe, ils ont été reçus chevaliers. Je vous dis cela pour que vous soyez content, et que vous vous réjouissiez dans votre orgueil de père.

« Maintenant, j'ai une autre nouvelle à vous donner. La vie est faite de pluie et de soleil, de joies et de douleurs, ami Renaud. Les grands cœurs comme le vôtre sont préparés à tout : c'est pour cela que je n'hésite pas à frapper le vôtre d'un coup sinistre. Ami Renaud, vos deux braves fils, dès la première heure de leur arrivée à ma cour, se sont trouvés en contact avec les deux fils de Foulques de Morillon, un homme que vous n'aimiez pas et que vous avez loyalement tué dans les plaines de Vaucouleurs. Le choc a été ce qu'il devait être entre ces quatre jeunes gens, c'est-à-dire que les étincelles ont jailli. Constant et Rohars ont provoqué Yonnet et Aymonnet, et dans quelques jours ils se battront en champ clos pour soutenir l'honneur respectif de leur nom.

« Dans ce conflit, ami Renaud, je n'ose me prononcer pour vous dire de quel côté sera la victoire. Le ciel est toujours juste ; mais ses décrets sont mystérieux : je ne sais quel parti il entend favoriser. Les fils de Foulques de Morillon ont tort, peut-être ; peut-être ont-ils raison. Si le droit est pour eux, la victoire sera pour eux aussi. Que deviendront alors vos fils ?

« Vous comprendrez, je l'espère, ami Renaud, combien votre présence est indispensable ici, quelles que soient les raisons que vous ayez de rester là-bas, dans votre retraite. Vos fils sont courageux et hardis, mais votre présence doublera leur courage et leur force ; venez donc, afin de n'avoir rien à vous reprocher comme père.

« Je vous attends et je vous aime.

« CHARLEMAGNE. »

La lettre scellée du sceau impérial, un messager partit pour Montauban afin de la remettre à Renaud et à le décider à se rendre à Paris.

## CHAPITRE XXIII.

Comme Renaud vient à Paris, se réconcilia avec Charlemagne, et assista, ainsi que ses frères, au combat de ses deux fils contre les fils de Foulques de Morillon ; comme ensuite il retourna avec eux à Montauban.



n envoyé vint donc prévenir Renaud que le roi le mandait à Paris et lui expliqua pourquoi sa présence y était indispensable. D'abord, il hésita à se rendre à cette invitation, non qu'il se défiât du roi, mais parce que cela dérangeait ses projets de retraite et de renoncement. Puis, l'amour paternel l'emportant sur tous les autres sentiments, il fit diligence et, accompagné de ses trois frères, se rendit à Paris avec le messager royal.

Aussitôt que son arrivée fut connue, les douze pairs de France allèrent au devant de lui, accompagnés de ses deux fils, pour lui témoigner quelle part ils prenaient à son deuil, et le conduisirent en triomphe à Charlemagne, qui parut content de le revoir.

— Renaud, lui dit-il, je vous remercie d'être venu. Vous me prouvez votre confiance en moi et votre tendresse pour vos enfants. L'âge a amorti mes rancunes de roi ; à cette heure, je ne suis plus qu'un homme et je vous serre la main comme à un loyal ami. Vos fils seront réconfortés par votre présence, et ils sortiront vainqueurs de cette affaire, je vous le garantis. Ils sont trop bien vos fils pour être jamais vaincus !...

— J'aime à vous entendre dire cela, Sire, cela me console de bien des choses, répondit Renaud en se jetant aux pieds de Charlemagne, qui le releva avec bonté.

Le jour du combat arriva. Les champions, assistés de leurs parrains et amis se rendirent en l'Ile Notre-Dame, choisie à cet effet, pendant que le roi et une partie de sa cour se plaçaient sur l'une des tours de Notre-Dame, afin de mieux jouir du spectacle annoncé. Les fils de Foulques de Morillon, arrivés les premiers, attachèrent leurs chevaux à un arbre et s'assirent sur le pré en attendant leurs adversaires, qui ne tardèrent pas à venir. Une fois en présence, les quatre champions commencèrent. Du premier coup Aymonnet tomba. Mais, se relevant aussitôt et saisissant Flamberge, la bonne épée de son père, il en frappa Constant d'un coup terrible sur le morion. Flamberge glissa le long du visage et emporta une partie du menton du malheureux chevalier, dont toutes les dents du bas se trouvèrent par là découvertes, ce qui était d'un effet hideux.

— Traître, fils de traître ! s'écria Aymonnet, ton dernier jour est arrivé !... Ta dernière heure va sonner !

Constant, malgré sa blessure, ne s'avoua pas vaincu. Il jeta à terre son épée et son écu et prit Aymonnet à bras le corps, croyant le terrasser facilement. Par malheur, Aymonnet était adroit, souple et vigoureux : en un instant il coucha Constant sur le pré, après lui avoir enlevé son casque.

— A moi, Rohars, à moi ! souffla péniblement Constant.

Hélas ! Rohars n'était pas dans un meilleur état que son frère. Tout au contraire, l'épée d'Yonnet, quoique d'une trempe moins solide que celle d'Aymonnet, avait fait des entailles monstrueuses sans seulement s'ébrécher. Rohars perdait son sang de tous les côtés.

— Avoue que tu as menti, avoue ! lui dit Yonnet, las de frapper. Avoue que les traîtres sont dans ta famille et non dans la mienne ?...

— Je n'avoue rien, répondit Rohars en essayant de lutter encore.

L'épée d'Yonnet se releva alors et s'abattit sur l'épaule de Rohars qu'elle coupa : le bras tomba par terre.

— Avoue, traître, que tu as menti! répéta Yonnet, fou de colère.

— Je n'avoue rien, répéta Rohars en chancelant, et en perdant des flots de sang.

Yonnet allait frapper encore, lorsque les cris de : « Assez ! assez ! » se firent entendre de tous les côtés. Les fils de Foulques de Morillon étaient vaincus par les fils de Renaud ; Constant était affreusement mutilé et Rohars était tué : c'était assez, en effet.

Charlemagne félicita Aymonnet et Yonnet, et Renaud les embrassa tendrement, après s'être assuré que les blessures qu'ils avaient reçues n'étaient ni graves ni nombreuses.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il avec une effusion de reconnaissance. Vous êtes sortis vivants et glorieux de ce combat dont je redoutais de vous voir sortir vaincus et mourants. Vous vous êtes bravement conduits, mes enfants, très bravement : vous continuerez dignement notre race. Et maintenant, mon Dieu, je peux mourir !

— Sire, dit alors Aymonnet à Charlemagne, vous semble-t-il que nous ayons assez fait pour venger l'honneur de notre père ?

— Mes enfants, répondit le roi, si votre père est content, je le suis aussi... Vous serez ses fidèles continuateurs, je le vois.

— Et pour vous, Sire, que voulez-vous que nous fassions, demanda à son tour Yonnet.

— Retournez d'abord à Montauban, mes enfants, répondit Charlemagne ; je vous appellerai auprès de moi quand il en sera temps. Vous voilà reçus chevaliers ; noblesse oblige ; je suis sûr que vous ne démentirez jamais la bonne opinion que j'ai conçue de vous deux. On n'est pas impunément le fils de Renaud, auquel je suis heureux de reconnaître une vaillance sans pareille au monde, aujourd'hui que le souvenir de nos discordes particulières s'est entièrement effacé de mon esprit comme du sien, du moins j'aime à l'espérer...

— Sire, dit Renaud en s'inclinant mélancoliquement, je suis venu ici en fidèle vassal et en fidèle ami... Les rancunes passées sont bien passées... Rien ne saurait désormais les faire revivre... Mes fils, du moins, ne m'imiteront point en cela... Quant à moi, j'abdique la vie et je renonce à l'action... Les êtres que j'aimais le plus au monde sont morts : il me reste à peine assez d'années pour les pleurer convenablement.

— Renaud, Renaud, ce projet n'est pas définitif !... A l'âge que vous avez, on n'abdique pas : ce serait s'enterrer vivant...

— Sire, ma détermination est irrévocable... Je me suis juré à moi-même de renoncer au rude et glorieux métier des armes, pour me consacrer tout entier à la méditation, en expiation des éclairs d'orgueil de ma jeunesse : rien ne pourra me détourner de ce but suprême vers lequel sont désormais tendues toutes mes pensées !...

— Allez, ami Renaud, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !...

Là dessus, Charlemagne ordonna que Constant fut pendu et le cadavre de Rohars aussi, comme juste châtiment de leur méchanceté, triste héritage de leur père, Foulques de Morillon.

Ce que voyant, Ganelon appela Hardes, Bérenger et Malu, gens pervers et traîtres comme lui, qui avaient servi de parrains aux deux frères Constant et Rohars, et il leur dit avec amertume :

— Vous voyez, seigneurs, de quelle façon Charlemagne traite les fils de ses barons !... C'est nous qu'il déshonore en déshonorant ainsi ces deux jeunes gens... Mais, si le ciel est juste, cela ne se passera pas sans vengeance, et nous vivrons assez pour voir cet outrage puni !...

Quelques jours après, Renaud, ses fils et ses frères, retournèrent à Montauban, laissé à la garde de Maugis.

## CHAPITRE XXIV.

Comme Renaud partit de Montauban sans mot dire, et du deuil que menèrent ses enfants en s'apercevant de son absence.

Sire Renaud voulut passer avec Maugis la nuit qui suivit le retour à Montauban, parce que son cousin lui avait manifesté son intention de partir, intention qui était aussi celle de Renaud. Maugis pria toute la nuit, et, toute la nuit Renaud remua dans sa tête son projet d'exil volontaire.

Ce que faisait l'aîné des quatre fils Aymon était grave, en effet, et demandait à être mûrement examiné, pesé et retourné, avant d'être mis à exécution. A l'âge qu'il avait, plein de santé et de vigueur, quitter le noble métier des armes pour s'enfouir dans la solitude comme un être inutile ; abandonner sa famille, ses enfants, ses frères, son pays, pour aller au devant de la mort, qui vient si bien d'elle-même, c'était une sagesse qui touchait de bien près la folie ! Mais nul n'a le droit de blâmer sur les actions des autres ; les impeccables, seuls, peuvent blâmer les pécheurs : mais où sont les impeccables ?

Au petit jour, Maugis prit congé de son cousin.

— Ami Renaud, lui dit-il, je suis heureux de vous voir engagé dans cette voie nouvelle où je me suis engagé moi-même depuis longtemps. Le fardeau des plaisirs mondains est trop pesant pour les épaules du juste ; trop pesant, quoique gonflé de vent. Le renoncement aux joies vulgaires n'a rien de méritoire en soi, puisqu'il vous procure, en revanche, les âpres voluptés de la conscience et les austères bonheurs de la contemplation. Nous laissons de côté les guenilles humaines pour endosser les vêtements splendides dont les âmes des forts sont revêtues... Je suis heureux, bien heureux, je vous le répète, de vous voir abandonner les sentiers ordinaires pour suivre la route ardue mais glorieuse qui mène au repos suprême !... Je vous quitte, parce qu'on fait seul ce chemin-là, de peur des distractions et des

mauvais conseils. — Nul ne doit être témoin de vos luttes, de vos angoisses et de vos chûtes, car vous tomberez plus d'une fois avant d'arriver au but, cher frère... car vous vous déchirerez les mains et vous vous ensanglanterez les pieds avant de savoir marcher droit et sans défaillance d'aucune sorte, je vous en avertis. Les bonheurs trop faciles à atteindre ne sont pas des bonheurs : c'est la lutte qui fait le triomphe... Embrassons-nous donc une dernière fois, cher frère, et séparons-nous tout-à-fait ici-bas, pour nous réunir ailleurs, lorsque le moment en sera venu... Adieu! Adieu! Adieu!...

Maugis dit et partit.

Renaud, resté seul, s'accouda mélancoliquement à la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la campagne, et, aux lueurs crépusculaires du matin, il essaya de suivre de ses yeux son cousin Maugis. Il le vit pendant quelques instants engagé résolument dans le premier sentier qui s'était offert devant lui, et marchant de ce pas allègre et tranquille tout à la fois, qu'ont seuls les gens dont la conscience est en paix : cœur tranquille, marche tranquille. Renaud aurait bien voulu le suivre plus longtemps encore du regard, mais les larmes lui arrivèrent tout d'un coup, comme d'une source trop pleine, et un brouillard lui déroba la physionomie exacte des objets. Maugis n'était pas encore hors de la portée du donjon, que déjà Renaud ne le voyait plus. Alors, il se retira précipitamment de la fenêtre, comme pour se soustraire à la domination d'un sentiment trop tendre.

En ce moment une alouette montait en ligne droite vers le ciel, en chantant sa joyeuse chanson matutinale.

— C'est donc là qu'on va! murmura Renaud en tombant dans une profonde rêverie.

Quand il en sortit, le jour était presque venu, quoique tout le monde dormît encore dans le château. Renaud se secoua un peu, comme un homme qui se réveille d'un rêve, revêtit précipitamment la robe de serge violette qui avait appartenu à sa femme, ceignit ses reins d'une corde grossière, prit son bourdon pour se défendre des chiens, et descendit avec précaution.

A la poterne qui donnait sur la campagne, il réveilla le gardien qui en avait le soin et le pria de lui ouvrir, en lui recommandant de ne pas faire de bruit. Cet homme, reconnaissant son maître et seigneur, malgré l'humilité de son costume, lui demanda sa bénédiction en le retenant par un pan de sa robe de serge.

— Bonhomme, répondit Renaud avec douceur, ce n'est pas à moi de bénir. Adressez-vous plus haut!

— Quand reviendrez-vous, sire chevalier?

— Je ne reviendrai pas, mon ami... Dans le voyage que j'entreprends aujourd'hui, on marche toujours devant soi; jamais on ne revient en arrière...

— Permettez-moi au moins d'aller prévenir vos frères et vos enfants... Que diront-ils quand ils ne vous verront plus là, ô mon cher sire?...

— Ils savent mes projets et n'ont plus qu'à se résigner. Tu leur diras que ma dernière parole, sur le seuil de ma maison, a été pour leur conseiller le bonheur et leur souhaiter la santé...

— Ah! cher sire, cher sire, quelle désolation dans Montauban!...

— Bonhomme, Montauban se résignera et oubliera. L'oubli est le baume que le ciel tient en réserve pour les afflictions humaines... Il n'y en a pas une qui résiste à cela.

Le gardien baissa la tête sans rien répliquer et ouvrit aussitôt la poterne.

Renaud, avant de franchir le seuil, se retourna involontairement et aperçut deux grosses larmes qui coulaient silencieusement le long des joues du vieux serviteur. Lors, il alla vivement à lui, lui prit les mains dans les siennes et, dans cette étreinte, remarquant qu'il avait oublié de débarrasser un de ses doigts d'une bague d'un grand prix, il l'ôta et la donna à ce brave homme, plus ému du cadeau que de sa valeur.

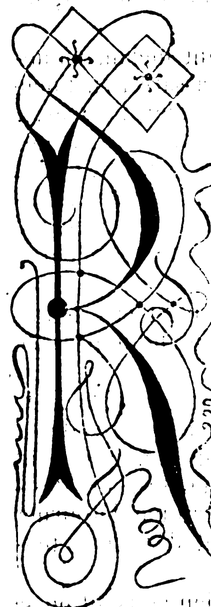
— En souvenir de moi, vieil homme! lui dit Renaud.

Puis il disparut.

Quand le jour fût tout-à-fait venu le gardien de la poterne se rendit auprès des trois frères Aymon et leur raconta le départ de Renaud, ce dont ils furent très affligés, bien qu'ils s'attendissent à cela d'un jour à l'autre. Ils allèrent aussitôt prévenir leurs neveux, qui furent bien chagrins de ce brusque départ, et qui prirent le deuil, convaincus qu'ils étaient de ne plus revoir leur père bien-aimé.

## CHAPITRE XXV ET DERNIER.

**Comme Renaud arriva à Cologne, y servit les maçons et fut assassiné par eux, puis précipité dans le Rhin.**



enaud marcha longtemps au hasard, mendiant sur le bord des chemins, entrant dans les chaumières pour y passer la nuit sur une botte de paille, exhortant de sa parole bienveillante et douce les affligés, les malcontents et les désespérés, et payant ainsi du pain de l'âme le pain du corps qu'on lui donnait. Un jour, il arriva à Cologne, comme on bâtissait l'église Saint Pierre. Les maçons ahanaient et suaient à qui mieux mieux pour charrier de lourds moëllons et les placer bout à bout à l'endroit voulu. Renaud, dont l'âge n'avait pas supprimé la force, s'approcha d'eux et, voyant qu'ils n'en menaient pas large à eux tous, il se mit à la besogne, pour les aider. Ils admirèrent d'abord sa vigueur herculéenne, contents qu'ils étaient de se reposer un peu; puis, la jalousie les mordant au cœur, ils songèrent à se débarrasser de ce dangereux compagnon, auprès duquel ils n'étaient rien que des soliveaux. Aussi, à la nuit tombante, pendant que Renaud se

reposait sur l'aire d'une grange, ils entrèrent sans bruit et l'assommèrent à coup de marteaux, de pelles et de pioches. Cela fait, pour dérober à la justice les traces de leur crime, ils mirent le cadavre du brave chevalier dans un sac et allèrent incontinent le jeter dans le Rhin.

Le lendemain, les habitants riverains furent étonnés de voir flotter sur le fleuve un grand corps soutenu en dessous par des poissons et entouré d'une lueur brillante. Cela leur parut étrange; ils repêchèrent le noyé, sans que la lumière l'abandonnât, et le placèrent dans une bière faite exprès; puis ils l'enterrèrent convenablement, sans savoir qui ils enterraient, tout en soupçonnant bien que ce devait être quelque personnage d'importance. La nouvelle de cet événement arriva aux oreilles des barons du pays qui, pour rendre à ce cadavre extraordinaire les hommages qu'il méritait, l'exhumèrent de l'endroit où il avait été enterré et le placèrent sur un chariot pour le conduire dans les cryptes de l'église cathédrale.

A peine le corps de Renaud eut-il touché le chariot, que les roues se mirent d'elles-mêmes à tourner et le chariot disparut bientôt hors de la portée de la vue. On cria au miracle et, barons et manants, prêtres et bourgeois, tout le monde se mit à courir après ce char fantastique. On courut ainsi jusqu'à une petite ville, nommée Croïne, où il s'arrêta. On comprit que c'était là que le corps mystérieux demandait à être enterré et on l'enterra en grande pompe.

Cet événement fit du bruit, comme vous pensez, en Allemagne, en France et ailleurs. Un pèlerin vint à Montauban et raconta le fait aux trois fils Aymon, en leur signalant la grandeur vraiment extraordinaire du personnage, dans lequel ils n'eurent pas de peine à reconnaître leur bien-aimé frère. Lors ils partirent tous trois et arrivèrent à Croïne, où ils se firent ouvrir le cercueil en présence de l'évêque et des barons de la contrée, attirés là par l'étrangeté des récits qui couraient sur le compte du géant, comme on appelait Renaud. Tous trois, en apercevant ses traits que la mort n'avait pas encore décomposés, tombèrent en faiblesse et Allard murmura :

— Ah! cher frère, par qui nous étions aimés, craints et respectés de tout un chacun, vous n'êtes plus! On vous a assassiné, car autrement vous seriez encore encore vivant... Cher frère, nous ne sommes plus rien désormais, puisque vous n'êtes plus... Nous sommes bien malheureux, bien malheureux, cher et vénéré frère!...... Hélas! qui donc a été assez audacieux pour mettre la main sur lui? On a dû le surprendre dans son sommeil... Nul chevalier, parmi les plus forts et les plus courageux, n'avait pu en venir à bout... Il était sorti vainqueur de tous les dangers où sa témérité et le sort des armes l'avait engagé, et il a péri misérablement, comme un homme vulgaire, sans pouvoir se défendre et se venger!... Hélas! que n'étions-nous là! Cela ne serait pas arrivé... bien certainement... Ceux qui l'ont assassiné ne connaissaient donc pas son grand cœur et sa grande bonté? Il faut le croire, car, sans cela, comment eussent-ils été assez cruels pour le mettre à mort? Ah! les hommes comme lui ne devraient pas mourir; du moins, ils ne devraient pas mourir ainsi!

— Comment s'appelait donc ce frère que vous regrettez tant et dont la mort a été accompagnée de circonstances si merveilleuses? demanda l'évêque à Allard.

Allard répondit en pleurant :

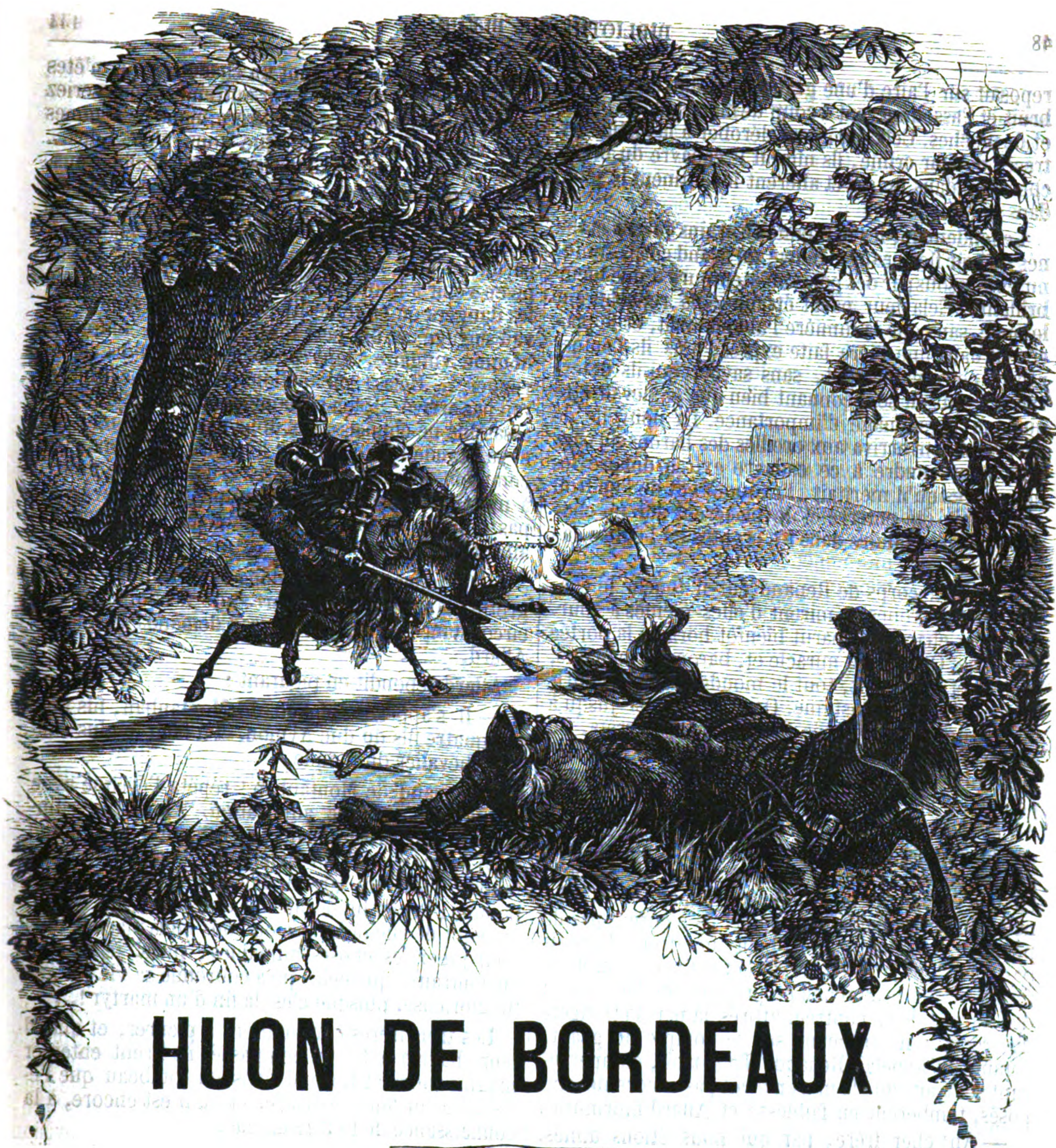
— Il s'appelait Renaud de Montauban, fils aîné des quatre fils du duc Aymon, et il était le plus vaillant chevalier du monde.

— Renaud de Montauban! répéta l'évêque avec étonnement et avec admiration. Alors, je comprends tout, maintenant, et les miracles qui ont suivi sa mort me sont expliqués! Renaud de Montauban était un grand homme et un vertueux homme; le ciel lui devait une autre fin, sans doute, au point de vue ordinaire où nous nous plaçons tous pour juger les choses humaines; mais, je trouve, au contraire, que celle qui a couronné sa vie est une fin glorieuse, puisque c'est la fin d'un martyr!...

Les trois frères continuèrent à pleurer, et quand leur chagrin se fut un peu passé, ils firent enterrer magnifiquement Renaud dans un tombeau que l'évêque avait fait construire, et où il est encore, à la connaissance de tout le monde.



FIN DES QUATRE FILS AYMON.



# HUON DE BORDEAUX

## CHAPITRE I

De la mélancolie de Charlemagne et de son projet d'abdication ; intrigues d'Amaury de Hautefeuille à propos des deux fils du duc Sévin.

Depuis la déplorable bataille de Roncevaux, où il avait perdu la fleur de sa noblesse, et surtout ses braves neveux Olivier et Roland, l'empereur Charlemagne était inconsolable.

Sa gloire n'en avait pas été entamée, mais son cœur l'avait été, et les lauriers qui ornaient sa tête blanchie ne l'avaient pas préservée des misères humaines. Il avait souffert comme un simple mortel ; et il s'apercevait maintenant que le poids d'une couronne, ajouté au poids de la vieillesse, était trop lourd pour lui. Aussi, en face de ce néant des grandeurs, avait-il songé à descendre de ce trône conquis et illustré par lui et à remettre en de plus viriles mains le sceptre impérial.

Charlemagne avait deux fils, Louis, qu'on devait appeler plus tard Louis-le-Débonnaire, et Charles, qu'on appelait Charlot. Le premier était aimé de tout le monde, à cause de ses mœurs aimables et douces ; le second n'était aimé que de Charlemagne, et c'était sur la tête de celui-là qu'il eût désiré voir placer sa couronne par ses hauts barons. Mais Charlot s'était si souvent avili par des trahisons et des cruautés inutiles, que lorsque l'empereur réunit son conseil, il s'opposa avec énergie à ce que l'empire lui fût confié et supplia Charlemagne de conserver toujours un sceptre qu'il avait porté si glorieusement et qu'il pouvait porter si glorieusement encore.

L'agitation fut extrême parmi les membres de ce conseil, dont quelques uns étaient les partisans secrets de Charlot, Amaury de Hautefeuille entr'autres. Amaury, cousin de Ganelon et chef de la coupable branche de la maison de Mayence, défendait la cause de Charlot, parce qu'il lui ressemblait par ses mœurs lâches et criminelles. En outre, Amaury avait des raisons de haine particulière contre la maison de Guienne, dont Sévin, le dernier duc, l'avait souvent puni avec sévérité. Il fut enchanté de l'occasion qui se présentait de nuire aux deux jeunes enfants que le duc Sévin avait, en mourant, laissés sous la régence de la duchesse Alix, leur mère. En conséquence, feignant de se rendre à l'avis des barons, il leur dit:

— Seigneurs, je comprends que vous cherchiez à éloigner Charlot de l'empire; il est peut-être trop jeune encore pour un pareil emploi, bien qu'il ait déjà donné des preuves de virilité et de sagesse. Il ne faut pas l'éloigner tout-à-fait, cependant, parce qu'il peut devenir à un moment le glorieux succeseur de notre glorieux maître. Il me semble qu'on pourrait éprouver la sagesse et l'aptitude à gouverner de ce prince en lui donnant quelques riches provinces, en-dehors de celles de ce royaume, par exemple: l'investiture de la Guienne. Vous savez, seigneurs, que Sévin, le dernier duc, est mort il y a sept ans et que, depuis sept ans, le gouvernement de la Guienne est tombé en quenouille. Le nouveau duc, fils de Sévin, grand maintenant, refuse obstinément de sortir de la forte et riche ville de Bordeaux pour venir rendre à Charlemagne l'hommage que l'on doit à son seigneur souverain. C'est une raison pour châtier cet orgueilleux; donnez à Charlot l'investiture de la province de Guienne.

Charlemagne applaudit à cet avis d'Amaury-de-Hautefeuille, d'abord parce qu'il voyait bien qu'Amaury était le partisan de son fils, ce qui le réjouissait, ensuite parce qu'il s'agissait de châtier l'orgueil d'un vassal négligent, et que, quoique vieux et prêt à abdiquer, Charlemagne se sentait toujours roi. Mais le duc Naymes de Bavière, qui avait deviné la trame, se leva et répondit:

— Sire, je crois m'être montré assez loyal serviteur et fidèle ami de votre couronne pour me permettre de n'être pas aujourd'hui content des applaudissements que vous donnez à la proposition d'Amaury-de-Hautefeuille. J'ai vieilli sous le harnais, Sire, et je connais les ruses et les embûches de la vie... Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; je ne veux pas vous laisser sous l'impression des fâcheuses paroles d'Amaury, ennemi personnel de la maison de Guienne, ne l'oublions pas. Il vous a parlé du prétendu refus de soumission du duc actuel; sans chercher à savoir où il a puisé ces renseignements, je dois déclarer ici devant vous, Sire, que jamais vous n'avez eu de plus sincère admirateur que dans la personne du dernier duc Sévin, décédé, et que ses deux fils, qui sont sous la tutelle de la duchesse Alix, leur mère, ont hérité à votre endroit des sentiments respectueux de leur père. Députez donc deux chevaliers à Bordeaux, pour demander à la duchesse régente d'envoyer ses deux fils à votre cour, pour vous rendre hommage et pour vous servir: vous verrez si la mère et les fils refuseront!..,

Charlemagne avait eu trop à se louer jusques-là des excellents conseils du duc Naymes, qui s'était montré constamment son meilleur ami, pour ne pas se ranger de son côté et faire la tentative qu'il lui conseillait de faire. Aussi, dès ce jour même, députa-t-il vers la duchesse Alix deux de ses chevaliers avec mission de ramener les deux jeunes princes, ses fils.

## CHAPITRE II.

**Arrivée des ambassadeurs du roi à Bordeaux et de la réception que leur fit la duchesse Alix; départ de Huon et de Girard.**



Les deux chevaliers partirent et se dirigèrent à petites journées vers Bordeaux où les attendait une réception magnifique. Des fêtes leur furent données, comme représentants de l'empereur Charlemagne, et la duchesse Alix tint à honneur de leur prouver que les soupçons qu'on avait pu concevoir sur la fidélité de la maison de Guienne étaient complètement dénués de fondement. Huon, son fils aîné, et Girard, son second fils, accablèrent d'amitiés et de présents les deux ambassadeurs, qui s'en revinrent à Paris la bouche pleine des éloges de ces deux jeunes princes. Le jeune duc Huon, surtout, fut l'objet de leur enthousiasme, et le portrait qu'ils en firent à Charlemagne lui donna une violente envie de le connaître. Ils lui assurèrent qu'avant trois mois Huon et Girard seraient rendus à sa cour.

La duchesse Alix avait les mêmes sentiments d'affection pour l'un et pour l'autre de ses enfants, parce que le cœur des mères ne sait pas aimer à moitié et qu'elles le partagent d'ordinaire en fractions égales pour chacune des créatures sorties de leurs entrailles. Il est rare qu'elles donnent plus à l'une qu'aux autres; quelque soit le nombre de leurs enfants, elles ont toujours assez d'amour et de tendresse à leur fournir: la Nature, toujours prévoyante, leur en loge dans le cœur une provision inépuisable.

Et cependant, des deux jeunes princes de Guienne, l'un était digne de toute son affection, et l'autre ne la méritait guère. Girard était jaloux de son frère! Malgré sa clairvoyance habituelle, la duchesse Alix ne s'était pas aperçu des sentiments secrets couvés dans l'âme de ce jeune homme à l'encontre de son frère aîné, et, dans son aveuglement, elle les avait réunis l'un et l'autre dans une même caresse, la caresse du départ.

— Mes chers enfants, leur dit-elle, le jour où ils furent suffisamment équipés et dignes de paraître à la cour du roi Charlemagne, j'aurais voulu vous conserver toujours auprès de moi, mère égoïste que je suis! La Providence en décide autrement. Quoique princes de Guienne, vous êtes les tributaires de l'empereur Charlemagne et lui devez vos respects et vos hommages. D'enfants que vous étiez, vous voilà devenus hommes: il ne vous reste plus qu'à prouver, à ceux qui pourraient en douter, que vous

êtes faits pour marcher sur les traces du valeureux duc Sévin, votre père et mon époux.

— Nous le prouverons, chère mère ! répondit Huon avec un mouvement de légitime orgueil.

— J'y compte bien, mes chers enfants, reprit la duchesse. Mais ne vous hâtez pas trop, pourtant, de le faire ! Ecoutez moins votre jeunesse que la prudence. La prudence vous déconseillera plus d'une fois ce que votre jeunesse vous aura conseillé. Le cœur est bon chez vous, je le sais ; mais la tête n'a pas encore été mûrie par le soleil de l'expérience. Prenez garde à vous, mes chers enfants ! La vie est un combat, le monde est un champ de bataille : il ne faut s'y hasarder qu'armé et prêt à tout. Vous êtes deux pour lutter et vous protéger : Aimez-vous toujours et aimez-moi aussi un peu, à quelque distance que nous soyons les uns des autres. Je n'ai plus ici bas d'espoir qu'en vous et en Dieu !...

La duchesse embrassa ses enfants avec effusion, leur fit une dernière fois les recommandations qu'elle n'avait pas cessé de leur faire depuis le moment où il avait été question de leur départ, et, au moment où ils montaient à cheval, elle les supplia de passer à Cluny pour y voir leur oncle, abbé de ce monastère. Huon et Girard promirent et partirent.

L'abbaye de Cluny était sur leur chemin ; ils n'avaient pas à se déranger pour obéir au désir que leur avait témoigné la duchesse Alix ; et d'ailleurs, eût-il fallu se déranger, qu'ils n'eussent pas hésité à le faire, pour être agréables à leur mère, Huon surtout.

D'ailleurs aussi, l'abbé de Cluny, leur oncle, était un homme à voir et à consulter. Honnête homme, bon homme, prud'homme et brave homme, vaillant sous sa robe comme d'autres sous leur armure, tel était le frère du duc Sévin. Les pauvres du voisinage connaissaient sa bienfaisance autrement que de réputation : ils l'avaient vu venir à eux bien souvent les mains pleines, et s'en retourner les mains vides et ils le bénissaient comme une Providence visible. D'un autre côté, malgré l'habit paisible dont il était revêtu, on devinait, à son air digne, au feu de sa prunelle, à la vigueur de sa démarche, qu'il n'eût pas laissé impunie une attaque contre le nom de sa famille, et que sa crosse se fût vite changée en épée : il était bien le descendant des antiques barons de la Guienne !

Son accueil fut donc ce qu'il devait être pour les fils de son frère : plein d'aménité, de noblesse et de générosité. Il leur offrit d'abord une hospitalité plantureuse, celle d'un prince de l'église à des princes de la terre, puis, lorsqu'il s'agit de partir, il les combla de présents et s'offrit à les accompagner.

— Cher oncle, dit alors Girard, nous vous sommes reconnaissants de cette offre ; mais, en conscience, nous ne devons pas l'accepter. A quoi bon vous déranger de vos méditations et de vos devoirs ? Nous allons à Paris en serviteurs fidèles de Charlemagne, qui nous recevra avec bienveillance, ainsi que nous l'ont assuré ses deux ambassadeurs. Aucun danger ne nous menace et nous sommes assez forts, mon frère et moi, pour parer aux éventualités fâcheuses de la route, en supposant que nous en ayons à redouter... Par ainsi, mon cher oncle...

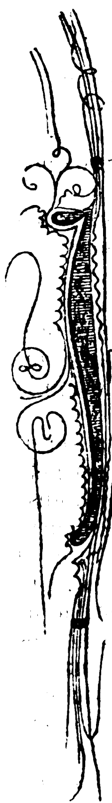
— Par ainsi, mes chers neveux, dit l'abbé en souriant et en interrompant Girard, je vous accompagnerai. Vous avez l'âge charmant où l'on ne doute de rien ; moi, j'ai l'âge douloureux où l'on doute de tout, excepté de la miséricorde divine. Vous n'êtes pas les premiers venus pour moi : vous êtes les fils d'un vaillant homme qui, de son vivant, fut un vaillant cœur. Mes devoirs dans ce pays cessent devant cet autre devoir, beaucoup plus impérieux, qui me commande de vous accompagner à Paris, où ma présence peut vous être utile auprès de l'empereur Charlemagne, dont j'ai été, par occasions, le conseiller intime. Nous partirons donc ensemble demain.

Huon et Girard s'inclinèrent et remercièrent leur oncle : ils n'avaient rien à répondre à ce qu'il venait de leur dire d'une façon si amicale et surtout si ferme.

Le lendemain, en effet, l'abbé de Cluny, Huon et son frère se mirent en route, après avoir fait leurs adieux aux amis et aux ouailles du frère du duc Sévin.

## CHAPITRE III.

**Du projet sinistre que conçut Amaury de Hautefeuille et de l'exécution qu'y donna immédiatement Charlot. Comme ce dernier fut puni de sa félonie par la vaillance du jeune Huon de Bordeaux.**



Il faut vous dire que lorsque les députés de Charlemagne étaient partis pour Bordeaux, Amaury de Hautefeuille, le traître ami du traître Charlot, avait envoyé des espions à leur suite. De cette façon il avait su exactement le jour du départ des fils de la duchesse Alix et l'itinéraire qu'ils devaient prendre. Il avait ensuite persuadé très facilement à Charlot de lui confier une troupe de ses gardes, avec laquelle il comptait aller se mettre en embuscade dans le bois de Montlhéry pour les attaquer et, par leur mort, le mettre en possession des grands fiefs de Guienne et d'Aquitaine, tant convoités par lui.

Proposer une trahison à Charlot, c'était lire à merveille dans son âme perverse et flatter ses détestables penchants. Aussi, non-seulement il adopta le plan d'Amaury, mais encore il voulut l'aider lui-même de sa personne à l'exécuter. En conséquence, au jour fixé d'après les avertissements des espions, Charlot se déroba et, suivi de son complice et d'une grosse troupe armée comme lui d'armes toutes noires, il alla s'embusquer dans le bois où les deux frères devaient passer.

Girard s'était amusé, dès les premières lueurs du matin, à faire voler son faucon le long du chemin, et avait ainsi devancé son frère et son oncle. Charlot, en l'apercevant ainsi seul, sans armes, tout baguenaudant et sans défiance, courut au devant de lui au galop de son cheval et, sans prétexte aucun, lui chercha aussitôt querelle. Girard, étourdi par la brusquerie de l'attaque, allait se décider cependant à répondre, lorsque, d'un coup de lance appliqué en pleine poitrine, Charlot le renversa, blessé, de son cheval.

— A moi, frère, à moi! cria Girard d'une voix lamentable, en roulant sur l'herbe du sentier.

A ce cri, Huon de Bordeaux, qui causait respectueusement avec son oncle à quelque distance de là, Huon de Bordeaux tressaillit, piqua son cheval et arriva sur le lieu de la scène. Il aperçut d'abord Girard, étendu par terre et perdant son sang; puis, à deux pas de lui, Charlot qui ricanait et les menaçait tous deux du regard et de la lance.

— Que t'a fait cet enfant, barbare? lui cria Huon, indigné. C'est lâcheté de l'avoir attaqué ainsi sans qu'il pût se défendre!...

— Vraiment, répondit arrogamment Charlot, je compte bien t'en faire autant, afin que tu ne sois pas jaloux... Apprends, auparavant, que je suis le fils du duc Thierry d'Ardennes, auquel le duc Sévin, ton père, enleva trois châteaux... J'ai juré de m'en venger et je te défie!...

— Lâche! reprit Huon, je reconnais bien là la félonie qui règne dans ta race : tel père, tel fils! Lâche, tu abuses de l'avantage que te donnent tes armes; mais sache bien que je ne te crains pas et que le seul sentiment que tu m'inspires est un profond mépris!

Huon avait à peine fini de parler, que Charlot, mettant incontinent sa lance en arrêt et serrant les flancs de son cheval, courut sur le fils aîné du duc Sévin qui n'eut que le temps d'envelopper son bras gauche de son manteau, afin de s'en faire un bouclier. Le choc fut violent, mais le manteau de Huon fut seul percé. Huon, alors, se levant sur ses étriers, frappa à plomb un coup si terrible de son épée, sa seule arme en cet instant, que le casque de Charlot en fut brisé et qu'il eut le crâne fendu jusqu'aux yeux. Le fils de Charlemagne tomba mort sur le gazon.

Au même moment Huon de Bordeaux vit le bois inondé de gens armés.

— C'était un guet-à-pens! s'écria-t-il.

Puis il appela son oncle et les chevaliers de sa suite; tous accoururent, mais personne des gens de Charlot ne sortit des fourrés du bois pour les attaquer. Amaury avait assisté au dénouement du combat, et, comme il n'avait nulle raison de pleurer beaucoup Charlot, et qu'il en avait mille, au contraire, pour se réjouir de la vengeance qu'il allait enfin pouvoir tirer de la maison de Guienne, dans la personne du fils aîné du duc Sévin, il se garda bien de se montrer : c'eût été compromettre l'affaire et brouiller les cartes. Le rôle de témoin lui convenait mieux d'ailleurs, à tous les points de vue, que celui d'acteur. Il laissa donc tranquillement Huon et l'abbé de Cluny secourir et bander la plaie du jeune Girard. Lorsqu'ils s'éloignèrent et reprirent la route de Paris, il alla relever le corps de Charlot, le fit mettre en travers sur un cheval, et suivit Huon au petit pas, et à une certaine distance, de façon à ne pas lui donner l'éveil.

## CHAPITRE IV.

**De l'arrivée à Paris de l'abbé de Cluny et de ses neveux, et comme l'empereur apprit par Amaury l'assassinat de Charlot par Huon ; ce qui en résulta.**

Une fois que l'abbé de Cluny fut arrivé à Paris avec ses neveux, son premier soin fut de les présenter à Charlemagne qui s'avança avec empressement vers eux. Girard était soutenu par deux écuyers, à cause de sa blessure. Quant à Huon, qui n'était pas blessé, il refusa d'embrasser les genoux de l'empereur, ainsi que l'exigeait son devoir de vassal, et, comme son oncle et Charlemagne s'étonnaient de ce manque de respect, il s'écria :

— Sire, excusez ma franchise; mais il me coûte de faire aujourd'hui ce que j'aurais fait il y a quelques jours avec plaisir. On nous a tendu une embûche odieuse, à mon frère et à moi, dans le bois de Montlhéry, et cette embûche ne peut avoir été dressée que par vos ordres.

Charlemagne, surpris d'un reproche que son grand cœur ne pouvait mériter, se tourna vers l'abbé de Cluny et lui dit :

— Que signifient donc, l'abbé, les paroles blessantes de votre neveu? Et pourquoi, en outre, son frère se présente-t-il à moi dans un si pitoyable état? Tout ceci est du grimoire où je ne distingue rien qu'un acte de folie et d'irrévérence que je ne saurais tolérer plus longtemps.

— Sire, répondit l'abbé, je comprends que vous ne compreniez pas, parce qu'en effet les paroles de mon cher neveu Huon n'ont aucun sens pour vous, qui n'en avez pas la clef. Cette clef, je vais vous la donner. Nous cheminions ensemble, mes neveux et moi, dans le bois de Montlhéry, nous dirigeant vers Paris et nous rendant à vos ordres, lorsque Girard, qui marchait un peu en avant de nous, poussa tout-à-coup un cri qui nous fit froid dans les entrailles... C'était un lâche chevalier, qui se disait hautement fils du duc Thierry d'Ardennes, qui venait de le blesser d'un coup de lance au moment où il s'y attendait le moins. Huon courut naturellement au secours de son frère, et, d'un coup d'épée, fit mordre la poussière au misérable qui avait si traîtreusement attaqué Girard. Voilà la vérité, Sire. Maintenant, mon neveu Huon croit, à tort, que cette embûche du fils du duc Thierry avait été dressée par vos ordres... Je vous prie de lui pardonner cette folle pensée, Sire... Huon n'a pas encore eu, comme moi, l'occasion d'apprécier l'excellence de votre cœur et la loyauté de votre caractère. Il s'est laissé emporter par l'indignation que lui causait, même encore devant vous, la lâche action de ce chevalier qu'il a si justement tué; mais je vous promets qu'il a regret des vilaines paroles qu'il vient de prononcer et qu'il essaiera de vous les faire oublier par un dévoûment de tous les instants...

— Je comprends tout à présent et je pardonne, reprit Charlemagne avec bonté. Je désavoue hautement ici, devant toute ma cour, l'indigne conduite du fils du duc Thierry et je félicite le jeune duc de Guienne de lui avoir donné la mort : c'était le juste loyer d'une si méchante entreprise. Je suis heureux, l'abbé, que vous ayez songé à me présenter vous-même vos neveux : la réputation de leur père et la vôtre me sont un sûr garant que je n'aurai jamais en eux que de loyaux et fidèles sujets.

Cela dit, Charlemagne conduisit lui-même les deux frères dans un riche appartement du palais, voulut voir mettre le premier appareil à la blessure du plus jeune et les laissa tous deux sous la garde du duc Naymes de Bavière qui, frère d'armes du feu duc Sévin, regardaient ces deux enfants comme s'ils eussent été les siens.

A peine l'empereur les eut-il quittés, qu'en rentrant dans sa chambre il entendit des cris et aperçut par la fenêtre une troupe armée à la tête de laquelle se trouvait Amaury de Hautefeuille portant un chevalier mort sur les arçons de sa selle.

— Charlot! Charlot! criait le peuple assemblé dans la cour du palais.

Charlemagne, qui avait des entrailles particulières pour son indigne fils, en entendant son nom jeté par la foule avec cet accent désolé, descendit précipitamment l'escalier et poussa un cri douloureux en reconnaissant Charlot dans le chevalier mort qu'Amaury ramenait en croupe.

— Mon Charlot! Mon Charlot! murmura-t-il d'une voix étouffée par les sanglots.

— C'est Huon de Bordeaux qui l'a tué, dit Amaury, en versant des larmes de crocodile.

— Huon de Bordeaux? s'écria l'empereur.

— Huon de Bordeaux, oui! répéta le traître Amaury. Il l'a massacré avant que j'aie pu le défendre... Ordonnez qu'on coure en armes après lui et qu'on le punisse de son abominable crime!...

Charlemagne, furieux, se saisit d'une épée et vola à l'appartement des deux frères, pour en percer le meurtrier de son fils bien aimé. Le duc Naymes courut au devant de lui, l'arrêta un instant, pendant lequel Charles lui apprit le crime dont Huon était accusé.

— C'est impossible, Sire, c'est impossible! s'écria-t-il en s'opposant à ce que l'empereur entrât pour assouvir sa soif de vengeance.

— C'est Amaury qui vient de me l'apprendre, en me rapportant le cadavre de Charlot, affreusement défiguré.

— Sire, Sire, reprit le duc de Naymes, Huon de Bordeaux est un de vos pairs; s'il est véritablement coupable, ce que je me refuse à croire, ne sommes-nous pas là pour le condamner? Votre main royale ne doit pas se tremper dans son sang! C'est à la justice à suivre son cours...

L'empereur, un peu calmé par la sagesse du duc Naymes, le pria alors de prévenir les fils du duc Sévin et l'abbé de Cluny, ainsi qu'Amaury de Hautefeuille, et lorsque tout le monde eut été rassemblé dans la chambre du conseil, il demanda justice à ses pairs contre Huon de Bordeaux.

— Huon a frappé déloyalement Charlot, en l'attendant au coin du bois de Montlhéry, dit Amaury.

— Vous l'entendez, seigneurs! dit Charlemagne. Huon a assassiné mon fils!...

L'abbé de Cluny, indigné du mensonge et de l'accusation d'Amaury, s'avança vers lui et, le regardant avec des yeux pleins de flamme, il s'écria :

— Par saint Benoît! Sire, le traître Amaury ment par la gorge. Si mon neveu Huon a occis Charlot, c'est à son corps défendant; c'est après que Charlot eût blessé Girard, son jeune frère, et sans savoir que ce déloyal chevalier fût votre fils, puisqu'il se disait celui du duc Thierry d'Ardennes. Quoique je fasse partie de la moinerie, je me souviens toujours que je suis né gentilhomme! Par ainsi, j'offre de prouver par mon corps que le récit d'Amaury est un abominable mensonge; et, je croirai faire œuvre plus pie en punissant ce traître qu'en chantant laudes et matines!...

Huon, qui jusqu'alors avait gardé le silence, stupéfié par la noire calomnie d'Amaury, interrompit bientôt son oncle pour s'écrier, en se tournant vers son accusateur :

— Traître! Traître! Traître! Oserais-tu bien donner ton gage et soutenir le mensonge que tu viens de proférer?...

Amaury de Hautefeuille était doué d'une force prodigieuse. Il méprisait, en outre, la jeunesse d'Huon de Bordeaux. Aussi, à cet appel qu'il lui faisait, n'hésita-t-il pas à lui jeter un de ses gantelets de buffle.

— Voilà mon juge! dit-il dédaigneusement.

Huon se saisit du gantelet et le remit sur-le-champ aux pairs assemblés en leur demandant leur appui.

— Le combat doit m'être octroyé, ajouta-il; les hommes accusent, Dieu prononcera. Le bon droit ne peut jamais succomber!

Ainsi mis en demeure de se prononcer, les pairs de France se consultèrent un moment, et le duc Naymes, jugeant qu'en effet cette querelle devait être remise au jugement de Dieu, le combat fut accordé sans que Charlemagne pût y apporter d'opposition.

— Duc Naymes, se contenta de dire l'empereur, je vous confie le jeune Huon de Bordeaux; vous m'en répondez sur votre tête. Il est votre prisonnier.

## CHAPITRE V.

**Du combat qui eut lieu entre Amaury et Huon de Bordeaux en la lice de Saint-Germain-des-Prés, et comme le traître ami de Charlot fut tué. Des conditions auxquelles Charlemagne consentit à pardonner à Huon.**



uon, le lendemain, fut armé chevalier par le vieux duc Naymes, qui lui donna des armes blanches bien à l'épreuve.

Le bon abbé de Cluny avait pensé d'abord se fâcher contre son neveu, qui le privait ainsi de l'honneur de se battre pour une si bonne cause; mais bientôt, heureux de lui trouver des sentiments dignes de sa naissance, il l'embrassa, le bénit et courut à Saint-Germain-des-Prés célébrer les saints mystères, tandis que les officiers de cette abbaye en préparaient les lices pour les combattants.

Vers deux heures de l'après-midi toute la cour prit sa place sur les gradins ménagés autour de la lice, Charlemagne parut et ce fut le signal du combat: Amaury de Hautefeuille s'avança contre Huon de Bordeaux.

Amaury, nous l'avons dit, était doué d'une force prodigieuse: il représentait à merveille Goliath, en face de Huon qui représentait David. Mais si Amaury avait pour lui la force, Huon avait l'adresse, l'agilité,

la jeunesse et le droit! Quoiqu'en disent les médisants et les sceptiques, le Droit finit toujours par avoir raison de l'Iniquité.

Huon évita donc la plupart des coups terribles que lui porta le féroce Amaury, et celui-ci à son tour ne sut pas se garer de ceux que Huon lui porta. Déjà le sang du traître coulait sur ses armes et rougissait le sable de l'arène; déjà ses coups, moins précipités, étaient plus faibles, lorsque Huon, redoublant au contraire les siens, le fit tomber sur ses genoux.

— Avoue-toi vaincu, traître! lui cria-t-il.

— Je te crie merci, répondit Amaury... Approche-toi de moi, Huon, pour m'aider à me relever: je vais aller tout avouer à Charlemagne.

Le brave et loyal fils du duc Sévin, plaçant aussitôt son épée sous son bras gauche, s'approcha sans défiance de son ennemi terrassé et lui tendit la main droite pour l'aider à se relever. Mais le traître Amaury, qui avait son projet, s'empara de la main que lui tendait généreusement Huon et, saisissant sa lance, il lui en porta un coup formidable dans le flanc.

Par bonheur les mailles du haubert du jeune duc étaient faites d'un acier solide: elles résistèrent et Huon ne fut que légèrement blessé. Mais, alors sa colère s'accrut de cette lâcheté; oubliant qu'il fallait qu'Amaury fût vivant pour désavouer sa calomnie, et n'écoutant que sa juste vengeance, il se débarrassa vivement de son étreinte et lui fit voler la tête d'un revers de son épée.

Le duc Naymes et les pairs, qui avaient été témoins de la feintise et de la déloyauté d'Amaury, descendirent dans la lice, firent traîner dehors le cadavre de ce chevalier et conduisirent Huon aux pieds de Charlemagne.

— Dieu a prononcé, Sire, dit le duc Naymes. Amaury avait menti; Huon s'est aussi loyalement conduit aujourd'hui que l'autre soir, dans le bois de Montlhéry.

Charlemagne ne put voir qu'en frémissant le meurtrier de son fils, bien qu'il lui fut prouvé maintenant que Huon était un vaillant chevalier; et n'écoutant que son ressentiment et sa douleur, il répondit:

— Huon a tué Amaury, sans doute; mais cela ne me prouve pas que Huon ne soit pas coupable du meurtre de Charlot. Il n'a rien fait avouer à son délateur: par ainsi, l'accusation d'Amaury subsiste toujours!...

— Ah! Sire, Sire! s'écria le duc Naymes; la douleur vous rend injuste!

— C'est possible, duc Naymes, répondit Charlemagne. Mais je vois les choses ainsi; Amaury n'a rien désavoué; donc Huon est coupable... En conséquence, je suis en droit de confisquer les grands fiefs du duc de Guienne et de le bannir à jamais des terres de la France et l'Empire....

— Ah! vous ne ferez pas cela, Sire, vous ne ferez pas cela!... s'écria le duc Naymes, affligé d'entendre Charlemagne parler ainsi.

— Je le ferai, vous dis-je, je le ferai!

Après de longs débats, cependant, le duc Naymes, les pairs et l'abbé de Cluny firent convenir l'empereur de l'injustice d'un pareil arrêt et parvinrent à lui faire accorder son pardon au jeune duc de Guienne sous telles conditions qu'il voudrait lui imposer.

Huon, alors, se jeta aux genoux de Charlemagne, lui rendit hommage et lui cria merci pour le meurtre involontaire de son fils. L'empereur, tout en se refusant à recevoir les mains du jeune duc dans les siennes, à cause du sang dont il les savait tachées, le toucha de son sceptre et lui dit:

— Duc de Guienne, je reçois ton hommage et je te pardonne la mort de Charlot. Mais, en expiation de ce meurtre involontaire qui me tient si fort à cœur, je t'ordonne de partir sur-le-champ pour aller chez l'amiral Sarrasin Gaudisse.

— Je vais partir, Sire, répondit Huon, en faisant mine de se retirer.

— Attends, ajouta Charlemagne, je n'ai pas fini. Tu te présenteras à Gaudisse au moment où tu le sauras à table; tu coupera la tête du plus grand seigneur que tu trouveras assis le plus près de lui: tu baiseras trois fois à la bouche, en signe de fiançailles, sa fille unique Esclarmonde, qui est la plus belle pucelle du monde, et tu demanderas de ma part à l'amiral, entre autres dons et tributs, une poignée de sa barbe blanche et quatre de ses grosses dents mâchelières.

Ces conditions parurent exorbitantes aux pairs de France.

— Huon n'en reviendra pas! dit le duc Naymes.

— Ah! s'écria l'abbé de Cluny, tuer un roi Sarrasin sans lui avoir proposé le baptême!...

— Passe encore, dit un jeune pair, pour la seconde condition: elle est agréable, quoique dangereuse; mais, en vérité, la demande que Huon est forcé de faire à l'amiral Gaudisse est bien incivile et bien dificile à obtenir!...

L'entêtement de l'empereur à soutenir ce qu'il décidait, était connu. On n'insista pas plus longtemps, et, en outre, comme rien ne paraissait impossible au courage d'Huon de Bordeaux, il répondit respectueusement à Charlemagne:

— Sire, j'accepte les conditions qu'il vous plaît de m'imposer. Je reçois mon pardon à ce prix. Mais, de ce moment, mes Etats sont libres... Je pars pour exécuter vos ordres, comme votre vassal et comme pair de France; et, comme duc de Guienne, je donne la régence de ma province à la duchesse Alix, ma mère, et à Girard, mon frère.

Là dessus, Huon s'inclina et sortit, suivi du duc Naymes et de l'abbé de Cluny qui étaient désolés de n'avoir pu obtenir quelque modération à la sévérité des ordres de Charlemagne.

## CHAPITRE VI.

Comme Huon partit pour remplir les conditions que Charlemagne avait mises à son pardon, et de la rencontre qu'il fit dans une forêt de Syrie.

Huon tint à honneur de sortir de Paris le jour même. Son oncle le suivit; mais, dès la première journée de marche, le jeune duc, préoccupé de l'exécution des ordres auxquels il s'était soumis, tout rigoureux qu'ils fussent, pria l'abbé de prendre le chemin de Bordeaux avec son frère et de le laisser seul poursuivre sa route.

— J'y consens, dit l'abbé de Cluny, mais au moins, mon cher neveu, promettez-moi, pour vous préparer à votre entreprise périlleuse, d'aller à Rome

rendre hommage au Saint-Père, dont votre mère Alix est la sœur, comme vous savez, et lui demander sa bénédiction.

— Cher et vénéré oncle, répondit Huon avec douceur, je vous le promets. Je serais désolé de ne pas faire une chose que vous me demandez en votre nom et au nom de ma mère. Vos prières sont des ordres auxquels je suis heureux d'obéir.

— Vous êtes un bon enfant, neveu Huon, et le ciel vous doit sa protection : le ciel ne fait jamais faillite envers ses débiteurs, vous l'apprendrez.

— J'y compte, cher oncle! reprit Huon en embrassant l'abbé de Cluny et son frère et en prenant congé d'eux.

Pendant que le jeune duc de Guienne s'acheminait à petites journées vers Rome, l'abbé de Cluny conduisait Girard à son abbaye, y passait avec lui le temps nécessaire à la guérison de sa blessure, et, ce temps révolu, se mettait en route pour Bordeaux où il trouvait la duchesse Alix expirante. Comme les malheurs sont toujours ce qu'on apprend le plus vite en ce monde, à cause des gens intéressés à vous les raconter, la duchesse avait appris l'affaire du bois de Monthléry, la réception de Charlemagne à ses fils, le combat de Huon avec Amaury, les conditions rigoureuses que l'empereur avait mises à son pardon et le départ de son cher Huon pour des pays inconnus. Sa douleur avait été immense; son cœur avait été percé des sept glaives comme le cœur de Marie, et elle était immédiatement tombée malade. Toutefois, elle espérait, comme baume consolateur, revoir son fils aîné avant qu'il ne partît pour son périlleux voyage; mais en apercevant seulement Girard, accompagné de l'abbé de Cluny, elle avait compris qu'elle ne devait plus compter sur rien, et l'abbé était arrivé juste à temps pour lui fermer les yeux.

Cette mort contrista le vénérable abbé de Cluny, qui estimait profondément la femme de son frère. Il eut lieu d'être contristé bien davantage encore, quelque temps après, par le spectacle pénible que lui donna Girard, le second fils de la duchesse Alix, devenu maître de la Guienne par suite de la mort de sa mère et de l'exil de son frère aîné.

Girard, en effet, qui avait à peine attendu que les cendres de sa mère fussent refroidies pour s'emparer du gouvernement, Girard, plutôt tyran que prince, s'était empressé de chasser les anciens serviteurs du duc et de la duchesse et avait, même, fait essuyer les traitements les plus rigoureux au bon prévôt Guire, maire de Bordeaux, qui avait pris soin de son enfance. Les mauvaises natures ne savent pas s'arrêter à mi-chemin de l'arbitraire et de l'injustice!

Puis, pour achever de se déshonorer, Girard avait épousé la fille de Gibouars de Siville, homme d'une immense richesse, mais en exécration aux honnêtes gens pour les crimes, les exactions et les trahisons dont il s'était rendu coupable pour grossir sa fortune; et, de ce moment, unis par une communauté de lâchetés et de forfaits, le beau-père et le gendre avaient commencé la série de méchantes actions qui devaient si puissamment contribuer à les rendre odieux dans toutes les belles et vastes provinces situées au delà de la Loire.

Pendant ce temps, Huon de Bordeaux, le digne fils, le seul fils du duc Sévin, traversait les Apennins et l'Italie, se rendait à Rome et se logeait dans un des plus infimes faubourgs de cette ville pour y vivre inaperçu. Au bout de quelques jours de méditations, il se rendit en habit de pélerin, auprès du pape, à qui il avoua toute sa vie et toutes ses fautes.

— Ah! beau neveu, s'écria le Saint-Père en le relevant, je ne veux pas être plus cruel que Charlemagne, et pour tous vos péchés passés, présents et à venir, je n'oserais pas vous imposer une pénitence pareille à celle qu'il vous a imposée!... Allez en paix, beau neveu, je vais intercéder auprès du Très-Haut pour vous : vous en avez besoin...!

Cela dit, le pape mena Huon dans son palais, lui fit quitter ses habits de pélerin pour en revêtir d'autres plus conformes à son rang, et après cela il le présenta à son peuple de cardinaux et de princes romains comme étant le duc de Guienne, fils de sa sœur la duchesse Alix.

Huon, en partant de Paris, s'était juré à lui-même de ne jamais s'arrêter plus de trois jours dans le même lieu sans y être forcé. Or, il y avait trois jours qu'il était à Rome : il demanda au pape sa bénédiction et partit pour la Palestine, comblé d'indulgences et enrichi de reliques.

Une fois en Palestine, Huon visita avec autant de foi que de respect, les lieux témoins de grandes choses; puis il s'en éloigna et chercha à se rapprocher des bords de la mer, afin de s'embarquer et aller ailleurs, où son devoir l'appelait. Malheureusement il ne connaissait ni le pays, ni la langue que l'on parlait en Syrie. Il se contenta de marcher, un peu à l'aventure, et, tout naturellement, il s'égara dans la première forêt qu'il rencontra devant lui. Pendant trois jours il n'aperçut pas l'ombre d'une créature humaine et ne vécut que du miel et des fruits sauvages qu'il trouva sur les arbres.

Le troisième jour, cependant, s'étant enfoncé entre des roches escarpées, et cherchant un passage, il se trouva tout-à-coup en face d'un homme de grande taille, à moitié nu, dont la barbe et les cheveux déjà gris couvraient la poitrine et les épaules. Etonné, Huon s'arrêta; l'inconnu s'arrêta aussi, en proie au même étonnement, le considéra pendant quelques minutes avec attention et, s'apercevant, à ses armes, qu'il avait affaire à un chevalier chrétien, il s'approcha de lui et lui dit, dans la langue d'Oc, sa langue maternelle probablement :

— Ah! bon Dieu, jeune homme, qui pouvez-vous être?... Voilà quinze ans que j'habite ce désert sans avoir vu un seul homme du pays où je présume que vous avez pris naissance.

Huon, sans lui répondre, délaça son casque et vint à lui d'un air doux et riant. L'inconnu le regarda alors avec plus de surprise que la première fois et s'écria :

— Grand Dieu! vit-on jamais une ressemblance plus frappante!...

— Quelle ressemblance? demanda Huon.

— Ah! noble chevalier, reprit le solitaire, dites-moi, de grâce, quelle contrée vous a vu naître et de quel sang vous avez reçu le jour?...

— J'exige, répondit Huon de Bordeaux, avant de me faire connaître, que vous me disiez vous-même qui vous êtes... S'il peut vous sembler étrange de me voir, moi chevalier chrétien, sur cette terre

étrangère, il ne me semble pas moins étrange, à moi, de vous y rencontrer, vous qui parlez la langue que l'on parle dans la Guienne, mon pays natal.

— Ah! plaise au ciel que mes yeux et mon cœur ne me trompent point, s'écria de nouveau l'inconnu. Seigneur, ajouta-t-il, je me nomme Gérasme et suis frère de Guire, prévôt et maire de Bordeaux. Je fus fait prisonnier dans la bataille où mon cher et illustre maître, le duc Sévin, perdit la vie sans perdre l'honneur. J'ai souffert trois ans toutes les rigueurs de l'esclavage. Ayant rompu mes chaînes et m'étant ainsi soustrait à la poursuite des infidèles, j'habite ce désert depuis quelques années, et vos traits, les premiers qu'il m'ait été donné d'apercevoir, me rappellent ceux d'un maître que j'adorais et que j'ai fidèlement servi, j'ose le dire, depuis mon enfance jusqu'à sa mort!...

Huon, à ce récit, ne sut répondre que par des larmes, en se jetant dans les bras de Gérasme.

— Quoi! s'écria ce dernier, je ne me suis pas trompé? Vous êtes bien le fils du duc Sévin?...

— Je suis son fils aîné, bon Gérasme, murmura Huon, en l'embrassant de nouveau.

— Ah! le ciel me devait bien ce dédommagement, et je le remercie de me l'avoir procuré!...

Cela dit, Gérasme conduisit Huon dans sa cabane et le pria de partager sa modeste provision de fruits secs et de miel, qui composaient son ordinaire. Huon avait l'appétit de la jeunesse: le déjeuner, quoique frugal, lui parut délicieux.

## CHAPITRE VII.

Comme Huon, ayant rencontré Gérasme, serviteur de son père, l'emmena avec lui, et des aventures merveilleuses qui leur arrivèrent en chemin.

Après le repas d'anachorète offert de si bon cœur par Gérasme, Huon de Bordeaux ne se fit pas tirer l'oreille pour raconter ses aventures. Il n'omit rien de ce qu'il savait, et commença par l'arrivée des ambassadeurs de Charlemagne à Bordeaux pour finir par sa visite à son oncle le pape. Gérasme l'écouta religieusement d'un bout à l'autre, sans l'interrompre autrement que pour lui baiser les mains et lui embrasser les genoux.

Gérasme était un bon serviteur. Huon le consulta sur les moyens de conduire à bonne fin son entreprise.

— Mon cher maître, lui répondit-il, l'empereur Charlemagne, que j'honore comme je dois, vous a mis là sur les épaules un rude fagot d'épines: j'ai peur que vous ne vous y piquiez les doigts plus d'une fois. Mais si vous me permettez de vous accompagner, je prendrai pour moi les meilleures piqûres, afin que vous n'ayez pas trop à vous plaindre. Les misères humaines ne m'effrayent point: j'y suis fait depuis longtemps; tandis que vous, jeune, riche et beau, vous n'avez pas encore eu le temps d'en faire l'apprentissage... Mauvais métier que la vie, mon jeune maître, mauvais métier! Malheureusement, on ne peut en changer, de peur d'en rencontrer un pire... Enfin, ne parlons pas de cela, de peur d'en attrister notre voyage, car, vous consentez à m'admettre pour guide, n'est-ce pas, sire Huon?...

— Certes oui, mon bon Gérasme, s'empressa de répondre Huon.

— La réussite de votre entreprise, mon cher maître, me paraît difficile, sinon impossible, reprit Gérasme. C'est précisément à cause des dangers dont elle est émaillée que je sollicite l'honneur de vous accompagner. Outre qu'il vaut toujours mieux être deux en face de l'inconnu, la connaissance que je possède de la langue sarrasine nous sera souvent utile, dès que nous serons sortis de ces déserts.

Dès le lendemain, en effet, Gérasme et Huon abandonnèrent la cabane où le bon serviteur du duc Sévin avait si chichement vécu pendant si longtemps et se mirent en route pour leur destination. Gérasme servait de guide, et il ne se trompa pas un seul instant. Il fit sortir Huon des rochers et des précipices qui bordaient cette forêt et le conduisit, par l'isthme de Suez, jusque sur les bords de la mer Rouge, qu'il lui fit longer et d'où il le fit passer en Arabie.

A peine étaient-ils entrés sur ce territoire mystérieux, qu'une horde d'Arabes vagabonds les attaquaient, attirés par quelques pierreries qui brillaient au morion de Huon. Le jeune duc se défendit bravement, soutenu par Gérasme qui s'empara des armes du chef de ces brigands, et les offrit à son jeune maître avec empressement.

Cette aventure, et plusieurs autres d'aussi peu d'importance, ayant à peine retardé de quelques heures la marche d'Huon de Bordeaux, il demanda à Gérasme quand il supposait qu'ils pourraient atteindre les États de l'amiral Gaudisse.

— Deux chemins y conduisent, répondit Gérasme; vous ne pouvez être moins de trois mois pour arriver par le passage le moins dangereux. Il vous est possible d'y pénétrer dans moins de quinze jours par un autre chemin; mais ce ne peut être qu'en traversant un bois si redouté, que je vous conjure de ne pas vous y engager.

— C'est justement ce chemin-là que je choisis, ami Gérasme, répondit Huon en souriant. Outre que j'ai hâte d'obéir aux ordres de Charlemagne, le péril que tu m'annonces a pour moi des séductions auxquelles je ne sais pas résister... Si tu crois ne pas devoir me suivre, ne me suis pas: cela m'affligera, mais je n'ai pas le droit d'exposer ta vie...

— Je vous suis partout! s'écria Gérasme avec vivacité. Où vous irez, j'irai. Je ne redoutais pas pour moi, mais bien pour vous, les dangers que je vous signalais. Vous voulez aller, allons!

La chose ainsi convenue, Huon et Gérasme se mirent bravement en marche dans la direction de ce bois périlleux, que bientôt ils aperçurent à l'extrêmité de la plaine.

— En quoi donc consistent les dangers de cette forêt, ami Gérasme? demanda tranquillement Huon.

— Elle est habitée par Obéron, roi de Féerie, dont le pouvoir et les enchantements sont à redou-

ter, car il retient les chevaliers assez téméraires pour oser y pénétrer, et les métamorphose en lutins ou en bêtes de différentes espèce. Par ainsi, mon cher maître, je vous engage à ne pas tenter l'inconnu en vous aventurant dans le bois d'Oberon : il en est encore temps.

— Allons ! s'écria Huon, dont rien ne pouvait ébranler le courage.

Les deux voyageurs s'avancèrent hardiment, non l'un derrière l'autre, mais l'un à côté de l'autre. Des grands oiseaux et des animaux bizarres s'opposèrent d'abord à leur entrée : ils les chassèrent et passèrent outre. Quelques instants après, ils s'étaient enfoncés dans l'épaisseur de ce bois enchanté.

A peine eurent-ils suivi l'une des routes qui y étaient tracées, qu'ils arrivèrent à une étoile formée par des allées à perte de vue. Une seulement paraissait terminée par un palais de la plus belle structure, et dont les toits dorés étaient ornés de girouettes brillantes couvertes de diamants. Une calèche superbe, qui paraissait en sortir, vola au devant de Huon de Bordeaux, comme pour le prévenir.

Huon, sans s'étonner ni s'effrayer de ce qu'il voyait, jeta un regard tranquille dans cette voiture où se tenait un enfant de quatre à cinq ans, de toute beauté, et dont la robe étincelait de pierreries. Il le fit remarquer à Gérasme, dont la frayeur fut extrême, et qui, saisissant les rênes du cheval de Huon, entraîna le duc dans une route opposée à celle dans laquelle ils venaient de faire cette rencontre.

— Pourquoi cette frayeur, bon Gérasme? dit Huon. Cet enfant est charmant et son costume est fort riche ; malgré que sa présence ici soit inexplicable, il n'a rien de bien redoutable en lui !

— Vous vous trompez, cher duc Huon ! si nous avions parlé à ce méchant nain, nous étions perdus. Car c'est un nain, un bien méchant nain que cet enfant !... Il est né sous Jules-César et, comme il a éprouvé, durant sa longue carrière, de grands malheurs, il se plaît à s'en venger sur tous les chevaliers qui s'aventurent imprudemment dans ce bois.

— Tu calomnies cet enfant, ami Gérasme, et je t'avoue que je ne m'en éloigne qu'à regret ; il est si beau, ses yeux sont si doux, qu'il me paraît impossible d'admettre qu'une si parfaite créature soit capable de nuire à qui que ce soit...

— Cette forêt est pleine d'embûches, je vous l'ai dit, cher prince ; plus les apparences sont agréables, plus vous devez vous mettre en défiance...

Huon continua donc à suivre Gérasme qui, ne quittant pas les rênes de son cheval, l'entraîna avec encore plus de vitesse. Tout-à-coup, et sans que rien le fît pressentir, un orage affreux s'éleva dans la forêt : les deux cavaliers ne marchèrent plus qu'à la lueur des éclairs. De temps en temps, à travers le fracas du tonnerre, une voix argentine et douce criait :

— Duc Huon, c'est en vain que tu me fuis ! Approche, approche, au contraire, et écoute-moi, duc Huon !...

Huon était étonné d'entendre sans voir. Quant à Gérasme, il n'en courait que plus vite, éperonné par la peur, et il ne s'arrêta qu'à la porte de l'enceinte d'un double monastère de cordeliers et de sœurs clairettes, dont les deux communautés s'étaient réunies, le matin, pour une procession générale de l'ordre, et que l'orage faisait courir en désordre pour rentrer chacune dans sa clôture séparée. Gérasme, se croyant à couvert de la malice du nain au milieu des saintes bannières et de tant de personnes pieuses, s'arrêta pour leur demander un asile, et se jeta de son cheval à terre avec Huon, qu'il força de descendre du sien ; mais, à l'instant même, ils furent joints par le nain qui, sur-le-champ, sonna d'un cor d'ivoire pendu à son sein.

Alors le bon Gérasme, moitié figue et moitié raisin, se prit à danser comme un jeune clerc ; saisissant la main d'une vieille nonne qui mourait d'envie d'en faire autant, ils bondirent tous les deux sur l'herbe, et furent imités par moines et nonnains des deux processions, qui se confondirent pour former le ballet le plus étrange qui jamais eût été... Huon, seul, n'avait aucune envie de danser ; mais il se mourait de rire en voyant les ridicules postures et les sauts extravagants de tous ces danseurs improvisés, qui parfois se culbutaient sur l'herbe, sans que leur chûte arrêtât les moines et sans que la modestie pût forcer les nonnains à réparer le désordre de leurs vêtements.

Le nain s'approcha de Huon et lui dit, toujours de sa voix douce :

— Duc de Guienne, pourquoi t'obstines-tu à me fuir ? Par le Dieu qui créa le ciel et la terre, je te conjure de me parler !..

Huon, s'entendant conjurer de cette façon, ne craignit pas de répondre :

— Seigneur, qui que vous soyez, je suis sans peur et sans défiance et suis prêt à vous écouter et à vous répondre.

— Huon, mon ami, reprit le nain, j'ai toujours aimé ta race et tu m'es cher depuis ta naissance. L'état de grâce où tu étais en entrant dans mon bois, te mettait à couvert de tout enchantement, quand même je ne te voudrais pas le bien que je te veux. Si ces moines, ces nonnains et même ton fidèle serviteur Gérasme, avaient une conscience aussi pure que la tienne, mon cor d'ivoire ne les ferait pas danser. Mais, hélas ! quel est le moine ou la nonnain qui puisse sans cesse se défendre d'écouter la voix du tentateur ? Et, Gérasme, dans son désert, a souvent douté du pouvoir et de la bonté de la Providence ! Tous ces gens-là ont eu des défaillances et des découragements : c'est pour cela qu'ils dansent.

A ces mots, Huon vit redoubler les sauts et les gambades de Gérasme et des deux processions. Il demanda grâce pour eux : le nain l'accorda, et le pouvoir du cor enchanté cessant au même moment, chaque nonnain se dépêtra de son danseur, rajusta sa guimpe et se rassembla sous la bannière de sainte Claire. Les deux communautés s'étant remises en bon ordre, rentrèrent modestement chacune dans son enceinte, et Gérasme, essoufflé, tout en sueur, les jambes brisées, se jeta sur l'herbe en criant à Huon :

— Ah ! monseigneur, je vous l'avais bien dit !...

Il allait peut-être se livrer à une violente imprécation contre le nain, si celui-ci ne se fût approché de lui en lui disant :

— Gérasme, Gérasme, pourquoi as-tu murmuré

contre la Providence dans ton désert? Pourquoi, tout-à-l'heure, en me voyant passer, as-tu formé contre moi des jugements téméraires?... Avoue que tu méritais bien cette légère punition?... Mais je te connais pour loyal et homme de bien; désormais je veux être ton ami: tu ne tarderas pas, même, à l'éprouver.

Lui présentant alors un riche gobelet vide, le nain ajouta :

— Fais le signe de la croix sur ce vase!...

Gérasme obéit sans hésiter, et sur-le-champ le gobelet se remplit d'un vin délicieux auquel il goûta et qui lui rendit incontinent toute la vigueur de ses belles années, un peu loin de lui déjà!

Pénétré de confiance et de respect pour le nain, Gérasme se jeta à ses genoux; mais il le releva avec bonté et l'ayant fait asseoir à côté de lui, ainsi que le jeune duc Huon, il leur raconta son histoire en ces termes.

## CHAPITRE VIII.

Histoire de Tronc-le-Nain, c'est-à-dire d'Oberon.



Jules César, le grand capitaine et le grand ambitieux, disputant l'empire romain à Pompée, fut un jour porté par la tempête près de l'île Célée, où régnait en souveraine la fée Gloriande, ma mère. L'île Célée, un nid plutôt qu'une île, ne fut aperçue, c'est-à-dire devinée que par César qui, malgré les instances et les représentations des chevaliers romains embarqués sur son vaisseau, sauta seul dans un esquif, après avoir fait jeter l'ancre, et aborda bientôt à cette Délos flottante. L'esquif parut alors immobile; mais dès que Jules César eût mis pied à terre, il disparut aux yeux des gens de son vaisseau.

Il ne savait pas trop où il était, et il avait peur d'avoir été le jouet d'un songe, d'une hallucination de son esprit. Cependant, comme il était hardi parmi les plus hardis, et qu'il ne savait jamais reculer quand il s'était mis en route, il avança. Il y avait des fleurs partout, et l'air qu'on respirait dans cette île merveilleuse était chargé de parfums enivrants. Jules César s'avança encore. Au détour d'une allée, il se rencontra face à face avec Gloriande, la plus belle et la plus irrésistible des fées, qui venait précisément au devant de lui, telle que l'on peint Vénus lorsqu'elle venait au devant de Mars.

— César, lui dit Gloriande d'une voix melliflue et mélodieuse, je t'attendais. Je ne connais pas de plus grand homme que toi dans le passé et dans l'avenir : c'est pour cela que je t'ai choisi. Tu n'es pas pour rien un descendant d'Enée : je veux te rappeler Didon. Tu resteras ici autant d'heures que tu voudras, et après, tu me quitteras pour aller accomplir tes hautes destinées que je suis heureuse de t'annoncer en ce moment, puisque j'ai le don de lire dans l'avenir. Tu as été un grand capitaine, tu seras un grand empereur... Tu as franchi le Rhin, tu franchiras le Rubicon... Tu as conquis les Gaules, tu vaincras Pompée dans les plaines de Pharsale!

Quand la fée Gloriande eut fini de parler, elle prit César par la main et le conduisuit dans son palais, où il la suivit avec transport.

Le lendemain, au point du jour, César regagna en soupirant son esquif; l'île Célée disparut aussitôt; il ne vit plus que son vaisseau qu'il rejoignit tout rêveur et qui, bientôt, leva l'ancre et déploya ses voiles.

Au bout de neuf mois, la fée Gloriande me mit au monde, et elle fut attentive, au moment de ma naissance, à me douer d'une beauté égale à la sienne et d'un pouvoir que je ne pouvais exercer, comme elle, que pour punir le crime et récompenser la vertu.

Mais Gloriande ignorait qu'une de ses sœurs, ayant un pouvoir égal au sien, conservait contre elle une animosité qu'une ancienne querelle avait excitée et dont la belle âme de Gloriande n'avait pas conservé le plus léger ressentiment. Cette vilaine sœur saisit bien cruellement cette occasion de s'en venger.

— Je te doue, dit-elle en me touchant de sa baguette, de ne plus grandir depuis l'âge de quatre ans, d'être hideux pendant trente, et de ne reprendre ton pouvoir et ta charmante figure (que je ne peux t'ôter pour toujours) que lorsque tu auras passé ces trente ans dans la servitude.

Quelque fut le pouvoir de ma mère, quelque fut ensuite le repentir de sa barbare sœur, je fus forcé, par un pouvoir suprême, de remplir ma destinée. Dès que j'eus atteint quatre ans, je devins hideux, et je me trouvai le nain le plus contrefait qu'on ait jamais vu dans aucune cour d'Allemagne. Forcé de m'éloigner de l'île Celée et de cacher ma naissance illustre et mon nom d'Oberon, c'est sous celui de Tronc-le-Nain que je servis Isaïe le Triste et son fils; et ce ne fut qu'aux noces de ce dernier que, les trente ans de servitude étant expirés, ma mère Gloriande et sa sœur vinrent me rendre mon pouvoir et ma beauté; mais elles ne purent rien changer à la petitesse de ma stature. Voilà pourquoi, sous mes apparences d'enfant, j'ai l'expérience d'un vieillard.

## CHAPITRE IX.

Comme Oberon, après avoir raconté son histoire à Huon et à Gérasme, prit congé d'eux et leur fit présent de son gobelet et de son cor enchantés; comme ensuite les deux voyageurs arrivèrent à Tourmont, et de la reconnaissance singulière qu'ils y firent.

Ainsi parla Tronc-le-Nain, ou Oberon, roi de féerie, comme vous voudrez. Quelques instants après, il ajouta :

— Je sais quel est le message dont Charlemagne a chargé le brave Huon; c'est ainsi qu'il a déjà fait périr quelques autres chevaliers dont il voulait se défaire. Rien n'aurait pu vous sauver du même sort si vous aviez constamment refusé de me parler; mais, à présent, mon cher Huon, si vous voulez, ainsi que Gérasme, exactement obéir à mes ordres, je vous promets une pleine réussite auprès de l'amiral Gaudisse et de la charmante princesse Esclarmonde. L'entreprise offre des périls; mais je con-

mais votre haute vaillance, qui est celle de votre glorieux père, le duc Sévin : vous sortirez triomphant de cette épreuve, après bien des douleurs toutefois. Le bonheur doit s'acheter : Dieu ne le donne pas.

— Je suivrai vos ordres, aimable Oberon, dit Huon.

— Nous suivrons vos ordres, incomparable génie, répéta Gérasme, émerveillé.

Cette promesse une fois obtenue, Oberon fit présent au duc de Guienne du riche et utile vase dont Gérasme avait déjà fait l'expérience, ainsi que de son beau cor d'ivoire.

— Ce gobelet, cher Huon, lui dit-il, vous sera indispensable pour ne mourir ni de faim ni de soif dans votre périlleux voyage. Il a ensuite cet avantage de ne se remplir de vin que dans les mains d'un homme de bien, ce qui vous servira à éprouver les gens que vous rencontrerez en chemin. Quant au cor, il est également précieux ; en le sonnant doucement, vous ferez danser, comme vous l'avez vu, tous ceux dont l'âme n'est pas absolument pure ; et, selon toute apparence, vous trouverez beaucoup de danseurs. Mais, si vous en sonnez avec violence, songez qu'alors je vous entendrai de cinq cents journées de distance, et que, sur-le-champ, je volerai, moi et mon armée, à votre secours. Prenez donc bien garde d'en abuser, car je vous défends expressément d'en sonner de façon à m'appeler, à moins que vous ne soyez sans défense et dans le danger le plus pressant.

Oberon instruisit ensuite Huon de la route qu'il devait suivre pour arriver dans les états de l'amiral Gaudisse, et de la conduite qu'il devait tenir pour passer les quatre portes qui défendaient l'entrée de son palais.

— Vous devez encore, ajouta-t-il, essuyer bien des traverses et bien des périls, avant que d'y arriver, et je crains bien, mon cher Huon, que vous ne suiviez pas exactement mes ordres, emporté que vous serez par la turbulence de votre sang et par l'audace de votre jeunesse, et qu'ainsi vous ne vous trouviez dans le cas d'éprouver les plus grands malheurs !...

A ces mots, Oberon, tout en larmes, embrassa Huon et Gérasme, les conduisit tous les deux hors de son bois, leur montra la route qu'ils devaient prendre, leur répéta de nouveau ses utiles recommandations, et, touchant de sa baguette leurs armes et leurs vêtements, les métamorphosa complètement en Orientaux.

— Allez, maintenant, leur dit-il, et que le ciel vous conduise !...

Huon de Bordeaux et Gérasme, ainsi costumés et armés, se mirent incontinent en route. Ils marchèrent plusieurs jours sans passer par des lieux habités. C'est alors qu'ils purent apprécier l'importance du présent que leur avait fait Tronc-le-Nain ; car non-seulement le vase enchanté se remplissait toujours dans leurs mains, mais il leur fournissait en abondance toutes les espèces de vivres qu'ils pouvaient désirer.

A force de marcher ils arrivèrent enfin en vue d'une grande ville, inconnue pour eux ; le jour était sur son déclin : ils entrèrent dans les faubourgs, et Gérasme, qui parlait parfaitement la langue sarrasine, s'informa du caravansérail où, pour une nuit, eux et leurs chevaux pourraient loger.

Un homme, qui paraissait être un des principaux habitants de la ville, voyant les deux chevaliers dans cette espèce d'embarras, s'avança vers eux et les pria fort civilement d'entrer dans sa maison. Huon et Gérasme acceptèrent cette hospitalité offerte de si bon cœur ; ils entrèrent et leur nouvel hôte leur fit les honneurs de chez lui avec une aisance et des attentions qu'ils furent un peu surpris de rencontrer chez un Sarrasin.

Bientôt, comme cet homme s'empressait à les servir et leur présentait le sorbet et le café, en leur parlant la langue sarrasine que Gérasme seul comprenait, un de ses gens laissa maladroitement cheoir une belle cafetière qui se brisa et dont le contenu rejaillit sur ses jambes, qu'il brûla.

— Cap de Dious ! s'écria-t-il avec colère. Cap de Dious ! Chétif vassal, tu mériterais bien que d'un coup de pied je te fisse voler sur le minaret de la mosquée !...

Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de rire en reconnaissant le langage et la vivacité gasconne. L'hôte, qui n'avait pas cru être entendu par ces étrangers, rougit et montra le plus grand embarras que Huon augmenta encore en lui parlant dans le patois de son pays.

Cependant la confiance s'établit entre eux, surtout lorsque l'on eût apporté la table et que les domestiques se furent retirés. L'hôte et Huon se regardaient curieusement et en souriant, et se mouraient d'envie de se faire des questions. Gérasme les mit bientôt à leur aise, en disant au maître de la maison :

— Eh ! donc, cher hôte, il nous est prouvé que vous êtes de notre pays ! C'est en vain que vous prétendriez nous le celer !...

L'hôte, voyant son origine trahie, et apprenant ainsi que les deux feints Sarrasins qu'il avait accueillis étaient nés, comme lui, sur les bords de la Garonne, leur sauta au cou et les embrassa cordialement.

Huon, que les recommandations d'Oberon commençaient à rendre prudent, se servit du plus sûr moyen d'éprouver la sincérité de son hôte : il tira de son sein le vase qu'il tenait de la libéralité du roi de féerie et le présenta vide à son compatriote.

— *Quès-à-quo?* dit l'hôte en se signant. Je l'aimerais mieux plein !

Il n'avait pas achevé de formuler ce souhait, que déjà le gobelet était rempli. L'hôte, étonné, n'osait le porter à ses lèvres.

— Buvez hardiment, mon cher compatriote, lui dit Huon en souriant ; votre loyauté, votre foi, sont trop éprouvées par ce vase, pour que vous n'en receviez pas le prix !

Devant l'accent de sincérité du jeune duc de Guienne, l'hôte, qui d'ailleurs n'était pas fâché de boire un bon coup de vin, n'hésita plus à porter le gobelet à sa bouche et à le vider d'un trait.

— Vin délicieux ! s'écria-t-il, enthousiasmé. J'aurais été vraiment sot de ne le point goûter !

Le gobelet magique passa dix fois de main en main, de l'hôte à Huon, de Huon à Gérasme, de Gérasme à l'hôte, et ainsi de suite. Les caresses mutuelles redoublèrent, et chacun raconta ses aventu-

rus avec volubilité. Quand l'hôte apprit qu'il avait devant lui le fils aîné du duc Sévin, son légitime souverain, il s'inclina respectueusement en lui demandant pardon de ne pas l'avoir reçu plus dignement, et, à son tour, il apprit à Gérasme qu'il avait devant lui son cousin Floriac, son ami d'enfance.

— Où sommes-nous ici? demanda le duc Huon, après ces épanchements successifs.

— Vous êtes dans la forte cité de Tourmont, répondit Floriac ; mais vous apprendrez avec autant de surprise que de douleur, sans doute, que c'est un frère du duc Sévin, votre propre oncle, qui la gouverne.

— Mon oncle ! Est il possible ! s'écria Huon, au comble de l'étonnement.

— Oui, duc de Guienne, votre propre oncle, reprit Floriac. Vous avez sans doute entendu raconter dans votre enfance qu'un jeune frère du duc Sévin fut enlevé par des corsaires sur le bord de la mer, avec tous ceux qui l'accompagnaient. J'étais son page alors, et je fus conduit avec lui sur une des côtes de la mer Rouge, où nous fûmes vendus comme esclaves à l'un des petits sultans soumis à l'amiral Gaudisse, auquel nous fûmes envoyés comme faisant partie du tribut qu'il lui payait tous les ans. Votre oncle, que ses gouvernantes avaient un peu gâté, crut en imposer beaucoup à l'amiral en faisant sonner très haut sa haute naissance. Or, l'amiral, en bon musulman, détestait cordialement tous les princes chrétiens ; il s'attacha, dès ce moment, à pervertir le frère du duc Sévin, et à le faire renoncer à sa foi. Il n'y réussit que trop facilement !... Votre oncle, séduit par les prestiges des Santons, et aussi, il faut l'avouer, par les plaisirs qui lui étaient promis, jeta le baptême aux orties et se fit musulman. Gaudisse alors le combla d'honneurs et de richesses, lui donna un sérail, lui fit épouser en outre sa propre nièce, et l'envoya comme son lieutenant régner sur cette belle frontière, dont Tourmont est la capitale.

— Je reste confondu ! s'écria Huon.

— Votre oncle, continua Floriac, conservait pour moi la même amitié qu'il avait eue dès son enfance ; mais toutes ses caresses et tous ses efforts ne purent réussir à me faire abjurer comme lui. Je craignais cependant son ressentiment ; il me pardonna ma résistance, probablement parce qu'il sentit dans son cœur qu'elle était digne d'estime ; probablement aussi parce qu'il supposa que le temps ferait ce qu'il n'avait pu faire et que j'arriverais un jour ou l'autre à l'imiter. Il m'appela donc auprès de lui dans Tourmont, dès qu'il en fut le maître ; il m'y donna sa confiance, et, fermant les yeux sur mon culte secret, il me permit de conserver près de moi quelques chrétiens que j'ai soin d'entretenir dans leur croyance.

— Ah ! dit Huon, conduisez-moi promptement près de cet oncle coupable. Un prince de la maison de Guienne pourrait-il, en ma présence, ne pas rougir du lâche abandon qu'il a fait de la foi de ses pères ?

— Hélas ! répondit Floriac, j'ai bien peur qu'il ne soit sensible ni à vos reproches, ni même au plaisir de trouver en vous un neveu digne de sa haute naissance. Abruti par les voluptés du sérail, jaloux d'un despotisme qu'il exerce souvent avec cruauté, son cœur endurci le portera plutôt à la violence ; il oubliera que vous êtes le fils de son frère, et il répondra par la mort à vos exhortations.

— N'importe, dit le courageux Huon, je ne peux la recevoir pour une plus belle cause ; et j'exige de vous que vous me présentiez à lui, dès demain matin, après lui avoir déclaré ma naissance.

Floriac allait insister ; mais Huon l'en empêcha en se hâtant d'ajouter :

— Floriac, je vous en conjure comme chrétien et comme ami, et je vous l'ordonne comme duc de Guienne et le seul souverain que vous deviez reconnaître.

— J'obéirai, duc, j'obéirai ! répondit Floriac en soupirant.

## CHAPITRE X.

**Comme Huon se présenta à son oncle le Soudan ; du bon tour qu'il lui joua et des conséquences d'icelui.**

Floriac se rendit en effet, le lendemain matin, au lever du Soudan et lui fit part de l'arrivée de son neveu le duc Huon de Bordeaux et du dessein de ce prince de se rendre, dès ce même matin, à sa cour.

Le Soudan fut surpris. Pendant quelques instants il hésita à répondre, quoique son parti eût été pris sur-le-champ ; mais Floriac le pressant, la perversité de son âme lui suggéra le moyen de dissimuler. Il savait que Floriac aimait trop les chrétiens et les princes de Guienne pour l'aider à trahir son neveu ; il feignit donc une joie extrême d'apprendre que bientôt il recevrait dans ses bras l'aîné de sa maison ; en conséquence il dépêcha Floriac auprès du jeune Huon. Pendant ce temps, il fit parer son palais, assembler son divan, et, après avoir donné quelques ordres secrets, il alla lui-même au devant de son neveu, qu'il présenta sous son nom à tous les grands de sa cour.

Huon frémit d'indignation et de honte en voyant son oncle le front ceint d'un riche turban vert, surmonté d'un croissant de pierreries. Sa candeur naturelle ne lui laissa recevoir qu'avec peine les embrassements hypocrites que le sultan ne cessait de lui prodiguer.

— Ah ! mon père, murmura-t-il, que diriez-vous, si vous aperceviez un prince de votre race sous cet affublement odieux !...

Cependant, l'espérance qu'il eut de trouver le moment de reprocher à son oncle son apostasie, le porta à se prêter, sans trop de dégoût apparent, aux honneurs qu'il lui faisait rendre par toute sa cour. Mais, comme si le Soudan eût deviné les intentions de son neveu, il évita avec adresse de se trouver seul avec lui, et le promena toute la matinée, d'un air riant, dans la vaste enceinte de son palais et de ses jardins.

L'heure du dîner ayant sonné, le sultan prit la main du duc Huon pour le conduire dans la salle du

festin. C'était le moment que le loyal jeune homme attendait avec tant d'impatience.

— O mon oncle! lui dit-il tout bas avec un accent de reproche. O prince, frère du duc de Sévin! en quel état ai-je la douleur et la honte de vous voir!..

Le sultan feignit d'être attendri; il serra doucement la main de son neveu et lui répondit à l'oreille :

— Silence, mon cher neveu! Demain matin, je vous expliquerai tout!...

Huon, trompé par l'air de bonhomie que son oncle avait su prendre pour lui dire cela, se consola un peu et se mit à table à côté de lui. Le muphti, quelques cadis, des agas et des santons remplissaient les autres places. Gérasme s'assit au milieu d'eux. Quant à Floriac, qui ne pouvait perdre de vue ses hôtes, il resta debout et ne sortit que de moment en moment pour observer ce qui se passait dans l'intérieur du palais.

Cette précaution de l'honnête Floriac n'était pas hors de saison. Comme on connaît ses saints, on les honore. Floriac connaissait le Soudan et il le savait sujet à caution. Il avait flairé quelque manigance et il ne s'était pas trompé. Un bostangi qui l'affectionnait, et qu'il avait prié d'avoir l'œil et l'oreille au guet, vint au bout d'une demi-heure le prévenir que des gens armés se glissaient dans les cabinets avoisinant la salle du festin.

— Oh! Oh! se dit Floriac, l'affaire se complique! Il y aura tout à l'heure du grabuge, céans!...

Comme il se disposait à rentrer dans le salon pour avertir le duc Huon et Gérasme, il entendit une rumeur violente qui en partait, et voici à quelle occasion.

Tout d'abord, Huon et Gérasme avaient fait honneur au service, et mangé avec l'appétit de la jeunesse et de la conscience. Mais, à mesure que le repas s'avançait, ils s'apercevaient que les vases à boire ne se remplissaient que d'eau, d'une eau très claire à la vérité, mais enfin de l'eau! Et c'était une découverte pénible pour eux, originaires du pays où les pampres fleurissent si plantureusement!... Gérasme s'en scandalisa le premier tout bas, et sa mine s'allongea d'autant. Huon se mit à rire de la physionomie piteuse de son camarade; mais bientôt, lassé lui-même, et altéré, il tira de son sein la coupe enchantée qu'il tenait d'Oberon, et incontinent elle se remplit, jusqu'au bord, d'un vin rose et écumeux qu'il but avec infiniment de plaisir. Puis il tendit la coupe à Gérasme, qui l'imita, après avoir fait le signe de la croix. A ce signe abhorré des sectateurs de Mahomet, le sultan et tous les musulmans assis à cette table, froncèrent les sourcils et saisirent leur barbe d'un air consterné. Le duc Huon, feignant de ne pas s'apercevoir de la perturbation qu'il jetait dans cette compagnie d'infidèles, tendit à son oncle la coupe enchantée qui venait de se remplir entre ses mains, et il lui dit :

— Par saint Guillaume! cher oncle, avalez-moi ce gobelet : c'est du vin de Langon qu'il contient, du vin de Langon excellent, mon oncle! Vous savez que c'est la boisson qui remplaça pour vous le lait de votre nourrice!... Prenez et buvez!... C'est un cordial tout puissant!...

Le sultan buvait souvent, en secret, des vins de Chypre et de Schiras, en compagnie de ses sultanes, dans les retraits parfumés de son harem; mais, en public, il ne buvait jamais que de l'eau. Depuis longtemps, il n'avait pas goûté aux excellents vins de son pays natal, auquel il ne tenait peut-être encore que par ce lien-là; cet appel de son neveu lui fit venir la salive à la bouche : il eut soif de vin de Langon, quoique en public!... Ce vin l'appelait, avec sa généreuse couleur qui étincelait comme une poignée de rubis : il céda à cette extinguible soif qui lui séchait la gorge et tendit une main tremblante vers la coupe enchantée.

— D'ailleurs, pensa-t-il, comme pour se donner à lui-même une excuse, il faut les distraire, pour donner à mes gardes le temps de se réunir et d'arriver ici!...

Il reçut donc la coupe, la porta à ses lèvres, grisé d'avance par la généreuse liqueur qu'elle contenait, et tout aussitôt, elle se tarit et le vin disparut comme par enchantement. Huon et Gérasme, en bons Gascons et bons gabeleurs qu'ils étaient, se mirent à rire de son désappointement!

— Chien de chrétien! s'écria-t-il alors; vous osez me braver au milieu de ma cour! Mais j'en tirerai bientôt vengeance! Il ne sera pas dit que vous vous serez moqué impunément de moi!...

Tout en disant ces mots, il lança la coupe magique à la tête de son neveu, qui la retint de la main gauche, et, d'un revers de la main droite, envoya rouler à terre le turban du sultan. A cette vue, cadis, agas, santons et muphtis, se levèrent de table en jetant les hauts cris et en se disposant à venger sur Huon l'honneur du turban outragé. Huon et Gérasme se mirent incontinent en défense et firent voler à coups d'épée les cimeterres de ceux qui les attaquaient. Au même moment, les portes de la salle s'ouvrirent de tous les côtés, et soldats et eunuques armés jusqu'aux dents firent irruption et coururent sur les deux voyageurs.

Heureusement que Huon et Gérasme avaient eu le temps de s'élancer sur une large corniche servant de buffet. De là, n'ayant d'ennemis que devant eux et non derrière, ils se défendirent vaillamment, et firent sauter la tête et les bras aux plus audacieux. Les eunuques tombaient sur les soldats et les soldats sur les eunuques, ce qui commençait à faire un total assez respectable de morts et de blessés. Mais de nouveaux combattants vinrent remplacer ceux qui avaient été mis hors de combat, et la situation devint délicate. Le brave Huon de Bordeaux, égayé par les rasades du vin de Langon, et ne jugeant pas le moment suffisamment opportun pour appeler à son aide son ami Oberon, se contenta de tirer de son cor d'ivoire des sons si doux et si mélodieux, que, tout aussitôt, les soldats, au lieu de continuer à les attaquer, se mirent à danser joyeusement et frénétiquement. Leur ardeur était la même; elle avait seulement changé d'objet.

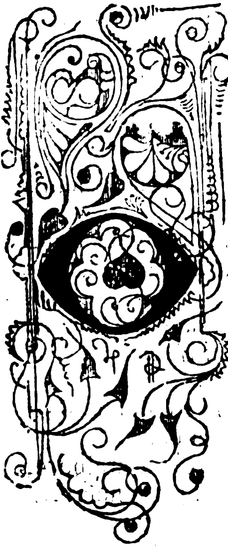
Huon et Gérasme, laissés tranquilles, purent jouir à leur aise, du haut de leur corniche, du spectacle le plus bouffon et le plus réjouissant du monde. D'abord eunuques et soldats, santons et cadis, agas muphtis, dansaient seuls, sans vis-à-vis féminins; mais bientôt les sultanes, attirées par le son magique du cor d'ivoire, et trouvant la porte de la salle ouverte, accoururent en foule et se mêlèrent aux danseurs. La favorite du Soudan s'empara d'un santon qui battait des entrechats à deux pieds de

hauteur; mais tout-à-coup les longs habits de l'un vinrent à s'enchevêtrer, et tous deux tombèrent. La barbe du santon se trouva prise dans le carcan de diamants de la sultane; les babouches de l'une s'embarrassèrent dans le doliman de l'autre; aucun d'eux ne put se relever. Néanmoins, toujours agités machinalement et magnétiquement par la fureur de danser et par le son du cor que le malin Huon se plaisait à redoubler, ils continuèrent à battre la mesure dans cette position grotesque. Alors le Soudan, qui les aperçut, en conçut à l'instant une jalousie féroce; il battit deux jetés en avant, pour se précipiter sur l'irrévérencieux santon et le châtier de son crime involontaire; mais la fin d'une mesure le força à ne faire qu'une gargouillade qui lui frisa le dos.

Cette danse se prolongea assez pour que les acteurs ne pussent y résister. Huon les vit tomber les uns sur les autres comme autant de capucins de cartes, et lorsqu'il n'en resta plus un seul debout, en état de l'attaquer, il se décida à descendre de sa corniche avec Gérasme, pour se retirer dans la maison de Floriac, où étaient restés leurs chevaux.

## CHAPITRE XI.

**Comme après la danse des mécréants provoquée par le cor de Huon de Bordeaux, il fallut songer à se défendre sérieusement; et de l'intervention forcée d'Oberon. Comme ensuite Huon, ayant refusé la souveraineté de Tourmont, se mit en route pour accomplir sa mission; et des conseils que lui donna une dernière fois le roi de féerie.**



On ne peut pas danser éternellement. Le cor enchanté de Huon de Bordeaux cessant de se faire entendre, les agas, les cadis et santons du Soudan, et le Soudan lui-même, cessèrent de danser. Mais ils avaient mis tous un tel acharnement, une telle furie à cet exercice, que de plaisir il était devenu une peine, c'est-à-dire une fatigue. Le repos qu'ils furent obligés de prendre donna le temps à Gérasme et à Huon de faire leurs préparatifs de départ chez Floriac, qu'ils déterminèrent facilement à les suivre.

Cependant le Soudan reprit bientôt ses sens, et, en reprenant ses sens, il reprit sa colère contre son neveu, contre Gérasme et contre Floriac. Il monta à cheval à la tête de sa garde, fit rassembler à la hâte vingt mille hommes de ses troupes, fit fermer les issues des faubourgs de Tourmont et marcha, le fer et la flamme à la main, vers la maison où son neveu devait se trouver et où il se trouvait encore, en effet, prêt à partir.

La première personne, c'est-à-dire la première victime qui se présenta à lui, fut précisément le malheureux Floriac.

— Ah! traître! s'écria le Soudan; voilà le cas que tu fais de mes bontés! voilà comme tu me remercies de t'avoir épargné une première fois et laisser chrétienniser en liberté! Tu t'es ligué avec des chrétiens comme toi contre moi!... Mais tu vas me payer cela!

Floriac voulut s'avancer pour faire quelques représentations et s'excuser sans accuser Huon; le sultan, furieux, ne lui répondit qu'en le frappant d'un coup de masse d'armes qui le renversa, privé de sentiment.

Lors Huon, désespéré de l'état dans lequel se trouvait Floriac, qu'il crut mort, et voyant d'ailleurs qu'il ne lui restait, pas plus qu'à Gérasme, aucune espérance de se dérober au péril, prit le parti d'appeler Oberon à son secours. Il sonna donc de son cor avec violence, et, tout aussitôt, comme par enchantement, le roi de féerie accourut à la tête de cent mille hommes qui firent une horrible boucherie du palais du Soudan. Eunuques et soldats, agas et muphtis, toute l'armée des infidèles fut taillée en pièces; il ne resta bientôt plus que le Soudan sur le champ de bataille. Huon voulait qu'on l'épargnât; mais le Soudan, ivre de rage, ne voulait pas être épargné et il se battait en désespéré, sentant bien que tout croulait sous lui et que tout-à-l'heure il n'allait rien lui rester de ses honneurs et de ses richesses, de ses soldats et de ses sultanes. Aussi se précipita-t-il le cimeterre levé sur son neveu; le coup fut paré par Gérasme qui, d'un revers de son épée, lui enleva la tête et l'envoya rouler à quinze pas de là.

La mort du sultan fit cesser le carnage. Les troupes de Tourmont se soumirent. Floriac, qui n'avait été qu'étourdi par le coup de masse d'armes du chef des mécréants, reprit bientôt ses sens et aida Gérasme dans ses prédictions; tous les deux, pleins de zèle et de colère, ne donnèrent à ces infidèles, selon l'usage du temps, que le choix entre la hache et le baptême. Les mécréants, ne se sentant pas faits pour le martyre, optèrent tout naturellement pour le baptême et n'hésitèrent pas à reconnaître Huon pour leur souverain. Les esclaves, en somme, ne doivent pas être difficiles sur le choix d'un maître; quel qu'il soit, c'est toujours un maître et ils sont toujours esclaves.

Huon, qui avait à accomplir le message de Charlemagne, ne put accepter la souveraineté de Tourmont: il la donna à Gérasme qui, pour ne point le quitter, refusa cet honneur suprême dont le jeune duc de Guienne chargea Floriac. Pressé de partir et de se rendre auprès de l'amiral Gaudisse, Huon supplia Oberon de lui permettre de prendre congé de lui et lui demanda ses derniers conseils sur les moyens à employer pour réussir dans la mission périlleuse que lui avait confiée Charlemagne.

Oberon lui répondit en pleurant:

— Ah! mon cher Huon, mon cher Huon! Que je prévois pour vous d'embûches et de périls redoutables, dans lesquels je ne pourrai vous secourir! Votre témérité, votre courage aveugle, l'oubli de vous-même, vous y feront tomber. Je peux beaucoup, certes, ami Huon, mais je ne peux pas tout, et, pour que ma protection soit efficace, il ne faut pas qu'elle soit contrecarrée par votre audace et par votre courage insensé. Enfin! Allez, je veillerai sur vous, et ce que je pourrai faire, je le ferai; mais, encore une fois, je ne peux pas tout faire: il faut que vous m'aidiez vous-même par votre docilité à suivre mes conseils, qui sont ceux de la prudence.

— Je les suivrai, je vous le promets, puissant Oberon! s'écria Huon.

— Vous êtes sincère dans vos promesses, ami Huon, je le sais; mais la jeunesse vous emporte et vous oubliez sans le vouloir. Ce que je vous recommande avant de vous quitter, c'est d'éviter de passer près de la tour d'Angoulafre. Angoulafre est un géant cruel qui m'a dépossédé par surprise de cette tour et qui la conserve par ses enchantements contre lesquels les miens ne peuvent rien. Il ne sera vaincu que par celui qui pourra se couvrir d'un haubert que je conservais dans cette tour et qu'il tient lui-même en sa puissance. Ne vous hasardez pas à l'attaquer; ce serait du courage perdu: Angoulafre ne peut être vaincu que par le haubert enchanté dont je viens de vous parler, et pour avoir ce haubert, il faut entrer dans cette tour qu'il garde si farouchement. Ne tentez pas l'impossible, je vous en supplie, ami Huon: vous succomberiez, et vous sonneriez en vain de votre cor pour m'appeler!...

Huon, enflammé par les obstacles qu'on offrait à vaincre à son courage, ne répondit à Oberon qu'en lui demandant le chemin de la tour d'Angoulafre.

— Je vous l'avais bien dit! murmura Oberon avec tristesse. Votre jeunesse l'emporte sur mes conseils! Votre témérité vous parle plus haut que ma prudence!

— Un péril de plus ne peut m'ébranler, reprit Huon. Je me sens né pour les aventures et pour les dangers. Si je dois laisser mes os dans la tour d'Angoulafre, je les y laisserai; mais il ne sera pas dit qu'on aura signalé en vain à mon courage un obstacle à vaincre, un péril à surmonter. L'imprudent, cher Oberon, ce n'est pas moi, c'est vous, puisque vous m'avez parlé d'une chose que j'ignorais et dont je vous remercie, d'ailleurs, de m'avoir parlé!...

Oberon, voyant que les exhortations les plus sages se briseraient contre la volonté tenace du duc de Guienne, se contenta d'étendre, en soupirant, son bras dans la direction de l'Orient, et, cela fait, disparut aussitôt avec son armée.

## CHAPITRE XII.

Comme Huon, s'étant mis en route avec Gérasme, rencontra la tour du géant Angoulafre, et ce qu'il en advint.

Quand Oberon eut tout-à-fait disparu aux yeux d'Huon de Bordeaux, le jeune duc embrassa Floriac, prit congé de lui, monta à cheval avec Gérasme et suivit le chemin que lui avait indiqué Tronc-le-Nain, comme conduisant vers la tour du géant Angoulafre. Au bout de quelques heures de galop, et après avoir traversé un bois de grande étendue, les deux chevaliers arrivèrent dans une plaine au milieu de laquelle s'élevait une immense tour dont la cime orgueilleuse se perdait dans les nuages.

— C'est la tour d'Angoulafre! s'écria Huon avec enthousiasme.

— Rappelez-vous, cher sire, les recommandations d'Oberon! murmura Gérasme, qui se les rappelait beaucoup et qui, quoique brave, n'avait pas le même appétit d'aventures que son maître.

Mais Huon ne l'avait pas entendu, et il s'était approché le plus près possible de ce monolithe menaçant dont l'extérieur annonçait bien des mystères.

Cette tour, en effet, était percée çà et là de rares fenêtres, auxquelles n'apparaissait aucun visage humain et qui ressemblaient de loin à des yeux crevés. L'entrée en était défendue par un fossé profond sur lequel était jeté un pont de trois pieds de large seulement, et par deux statues d'airain colossales qui battaient avec rapidité l'air de leurs longs fléaux de même métal et qui gardaient ainsi le guichet de la tour, plus étroit encore que le pont. Le jeu de leurs fléaux était si précipité et si rapproché, qu'un oiseau même n'eût pu passer entre eux sans y briser ses ailes.

Gérasme n'était pas rassuré du tout. Huon, au contraire, était comme grisé par ces obstacles désespérants. Il descendit de son cheval qu'il donna à garder à son compagnon, et s'avança plus près encore de la tour, pour l'examiner plus en détail et aviser aux moyens d'y pénétrer. Il aperçut alors un grand bassin d'airain à l'entrée du pont et il se hasarda à le frapper de son épée. Le bassin rendit un son lugubre très prolongé. Une jeune fille parut à l'une des meurtrières de la tour, poussa un cri en apercevant l'intrépide chevalier et, quelques minutes après, un vent violent sortait du guichet et frappait sur les deux statues d'airain dont les fléaux devenaient ainsi immobiles.

Ce que voyant, Huon, s'aventura sur le pont et s'élança dans le guichet.

— Où courez-vous, téméraire? s'écria la jeune fille en l'arrêtant, pâle et effarouchée.

— Vers l'inconnu, noble pucelle! répondit Huon dont le cœur était doublé de courage et de galanterie.

— Vous courez à la mort! reprit la jeune fille, en jetant à la dérobée des regards pitoyables sur l'aventureux chevalier.

— Elle me sera douce, si elle m'est donnée par vous! dit galamment le duc de Guienne.

— Ce n'est pas moi que vous avez à craindre, mais le cruel tyran qui me retient ici prisonnière...

— Le géant Angoulafre?

— Lui-même... Il dort en ce moment, par bonheur pour vous, car s'il avait été réveillé, vous étiez perdu!... En entendant le bruit que vous avez fait tout-à-l'heure, j'ai tressailli et me suis mise à la fenêtre; alors, en remarquant la croix qui orne votre bouclier, j'ai jugé que vous étiez un chevalier chrétien et j'ai résolu de vous sauver la vie... Je suis venue; me voilà... Maintenant que vous êtes averti, fuyez, pendant qu'il en est temps encore!...

— Noble et belle pucelle, je ne suis pas venu ici pour fuir... Maintenant surtout que je vous ai vue et que je vous sais prisonnière de ce monstre, j'ai plus que jamais l'envie de rester pour le combattre et vous délivrer. Les bonnes actions sont trop rares pour qu'on ne saisisse pas avec empressement l'occasion d'en faire une, quand elle s'offre à vous,

comme en ce moment... Mais dites moi, noble pucelle, avant que je n'aille plus avant, par quelle fatalité vous vous trouvez sous la puissance du géant Angoulafre...

— Hélas! le récit de mes malheurs ne sera pas long. Je m'appelle Sibile; je revenais avec Guérin de Saint Omer, mon père, de la visite du Saint-Sépulcre; il me conduisait à Damas, où Gautier-le-Danois, neveu d'Ogier, devait m'épouser: un coup de vent furieux nous poussa sur cette côte maudite; Angoulafre nous aperçut et nous attaqua; mon père et ses chevaliers tombèrent sous ses coups, et depuis trois ans que je suis sa prisonnière, le monstre n'a fait heureusement que de vains efforts pour que je sois aussi sa victime. Ah! Seigneur, vous ne pouvez vous imaginer quel horrible supplice une pauvre princesse souffrirait avec ce géant, si les saints patrons auxquels je fus vouée en naissant ne veillaient sur mon honneur. Il y réussirait, comme la force réussit à opprimer la faiblesse, si, grâce à la protection de mes saints patrons, il ne s'endormait pour six heures toutes les fois qu'il m'a fait frémir sous ses brutales caresses. Vous me voyez encore émue des dernières qu'il m'a fait essuyer; ce monstre a encore quatre bonnes heures à dormir.

— Je vais mettre ces quatre heures à profit, répondit Huon. Mais auparavant, chère cousine, permettez-moi de bénir le ciel de cette rencontre. Sa main est dant tout ceci. Je suis Huon, fils aîné du duc Sévin, le dernier duc de Guienne, et votre cousin germain par conséquent. Vous voyez bien, chère Sibile, que plus que jamais je dois tenter de délivrer la terre du géant Angoulafre!...

Sibile, heureuse de cette rencontre qui lui procurait un défenseur dans la personne d'un parent, n'hésita plus à conduire Huon dans la chambre du géant, qui dormait sur le dos, d'un profond sommeil, et dont le visage farouche semblait toujours menacer la jeune fille.

Surpris malgré lui de l'aspect monstrueux de ce géant, haut de dix-sept-pieds, Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de tressaillir et de détourner les yeux. Mais sa cousine, que trois ans de captivité et de tête-à-tête avaient familiarisée avec cette horrible physionomie, courut découvrir la gorge du géant, en criant à Huon de lui trancher la tête.

Huon n'était pas chevalier pour rien; il lui répugnait de frapper un ennemi sans défense, bien que cet ennemi fut un monstre. En outre, il se ressouvint fort à propos de la cotte de maille enchantée dont lui avait parlé Oberon et il profita du lourd sommeil d'Angoulafre pour aller à sa recherche. Sibile le guida, et le haubert fut bientôt découvert dans un coffre en bois de cèdre qui se trouvait dans une des salles voisines de celle où le géant dormait en ce moment. Huon s'en empara, s'en revêtit, et le merveilleux haubert se trouva aller juste à sa taille.

— Maintenant, belle cousine, dit-il, priez pour moi! Je vais aller réveiller Angoulafre et combattre avec lui.

— Y pensez-vous, cher cousin! s'écria Sibile effrayée.

— J'y pense beaucoup, belle cousine, répéta Huon en se dirigeant vers la chambre du géant, pendant que Sibile tombait à genoux et adressait au ciel une fervente prière.

Ce ne fut pas sans peine que le duc de Guienne parvint à tirer Angoulafre de son état léthargique. Mais enfin, à force de l'appeler, de le défier et de le secouer, même, il le réveilla.

— Chétive créature, cria le géant d'une voix de tonnerre dont les éclats allèrent jusqu'à Sibile, qui en trembla; chétive créature, quelle fatalité te porte à troubler mon sommeil et à courir ainsi à la mort?...

— Monstre, répondit Huon, je viens pour punir tes forfaits. Arme-toi pour me combattre!...

Angoulafre, très étonné de ce courageux langage, regarda Huon avec attention, et sa surprise redoubla en le voyant couvert de la cotte de maille enchantée.

— Par Mahom! s'écria-t-il, il faut que tu sois bien généreux, puisque tu ne m'as pas occis pendant mon sommeil, et que tu as revêtu le bon haubert, qui ne pouvait l'être que par un homme juste et innocent! Va, je te pardonne; il me coûterait trop de t'ôter la vie. Rends-moi ce haubert, et, à ce prix, je te laisserai aller sans te faire aucun mal...

— Remets-moi plutôt ta tour, dit Huon, et la princesse que tu tiens captive; renonce en outre à ton faux prophète; à ces conditions-là je te laisserai la vie!...

Angoulafre fit alors une grimace horrible comme un diable qu'on aurait aspergé d'eau bénite, et, regardant l'intrépide Huon avec un rire amer, il profita du temps qu'il lui donnait pour s'armer, courut dans une chambre voisine, et en sortit, peu de temps après, couvert d'armes étincelantes.

— Je suis prêt! hurla-t-il en brandissant à deux mains une large et longue faulx sur la tête du duc de Guienne.

— Songe à ton âme, païen! répliqua Huon en esquivant le coup.

La faulx, maniée par deux mains puissantes, alla frapper contre une colonne, dans laquelle elle entra jusqu'à trois pieds de profondeur. Pendant qu'Angoulafre faisait ses efforts pour l'en retirer, Huon se précipita sur lui et le frappa d'un rude coup d'épée sur les deux poignets, qui tombèrent à terre. Le géant poussa un hurlement de douleur et, se trouvant ainsi sans défense, il se mit à fuir, précisément dans la chambre où Sibile attendait dans des transes mortelles l'issue douteuse de cette lutte inégale.

En voyant dans cet état le tyran de ses nuits et de ses jours, la menace vivante de son honneur, la jeune princesse voulut s'en venger et avoir part à la victoire de son cousin; elle lança un bâton entre les jambes du géant. Angoulafre tomba en poussant de nouveaux hurlements. Huon, qui le poursuivait l'épée haute, arriva en ce moment et lui coupa la tête.

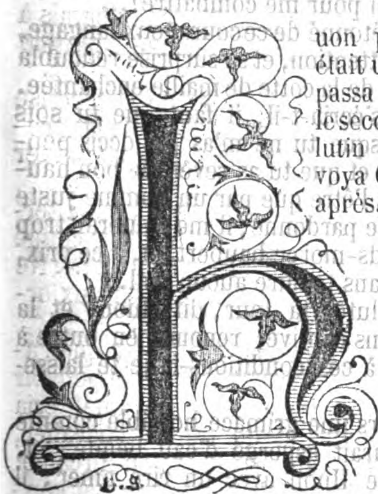
— Oh! merci, merci, mon Dieu! s'écria la princesse dans un élan de reconnaissance.

Puis, tout aussitôt, elle courut délivrer les chevaliers de son père, qu'Angoulafre gardait précieusement pour les sacrifier, l'un après l'autre, à ses dieux. Quant à Huon, il appela Gérasme, qui fut bien joyeux du résultat inespéré de cette aventure, délivra, de concert avec lui, les anciens serviteurs d'Oberon, prisonniers depuis longtemps, et leur confia la garde de la tour. Ces précautions prises,

ces devoirs accomplis, il embrassa sa cousine, la fit embarquer avec sa suite au port voisin, pour la Syrie, et, après avoir arraché du doigt d'Angoulafre l'anneau d'or qu'il savait être un tribut de l'amiral Gaudisse, il monta à cheval et se mit en route.

## CHAPITRE XIII.

Comme Huon traversa la mer et arriva à Babylone d'Arabie, où l'amiral Gaudisse tenait sa cour. Comme il mécontenta Oberon, qui ne vint pas à son secours, et de l'échec qu'il en éprouva.



uon partit. Devant lui était un bras de mer qu'il passa sans vaisseau, par le secours de Malembrun, lutin marin que lui envoya Oberon; trois jours après, il arrivait dans une forêt voisine de la Babylone d'Arabie, où l'amiral Gaudisse tenait sa cour. A peine était-il entré dans cette forêt, qu'il entendit pousser des cris perçants, qui étaient des cris d'appel. Huon y vola et vit un Sarrasin richement vêtu, terrassé par un lion furieux. Huon fit quitter prise à l'animal, lui coupa la tête et délivra ainsi le Sarrasin.

— Qui que tu sois, dit ce mécréant en se relevant, remercie Mahom qui t'a fait sauver les jours du roi d'Hircanie!..

— Mahom est le faux prophète d'un faux Dieu! répondit Huon. Je n'ai pas à le remercier; c'est à toi, au contraire, à remercier le Dieu des chrétiens qui s'est servi de mon bras pour t'arracher à la mort.

— Ah! c'est là ton Dieu, chien! s'écria le roi d'Hircanie.

— Ah! je vous reconnais bien là, mécréants! s'écria Huon. Vous ignorez la reconnaissance et vous vous vengez des bienfaits par des injures...

Le Sarrasin répliqua par des blasphèmes plus gros encore que ceux qu'il venait de proférer, et contre Huon et contre la divinité. Huon, outré de colère, fut un instant tenté de se jeter sur lui et de le frapper; mais le sentiment de la justice lui revint à temps : il s'abstint, croyant qu'il ne lui était pas permis d'ôter la vie à un homme à qui il venait de la donner. Il se promit cependant de le punir d'une façon ou de l'autre, si le hasard le ramenait jamais en sa présence.

Puis il partit. Le soir même de cette aventure il arriva dans les faubourgs de Babylone et se prépara, durant la nuit, à s'acquitter, dès le lendemain, de la mission difficile dont l'avait chargé Charlemagne. Les quatre dents mâchelières le préoccupaient moins que les baisers d'Esclarmonde. Le lendemain, couvert de ses armes, muni de son riche cor d'ivoire, de la coupe, et de l'anneau d'or d'Angoulafre, il se rendit au palais de l'amiral Gaudisse, vers l'heure de son dîner; et, dès que le son des trompettes eût annoncé le premier service, il se présenta tout seul à la première des quatre portes qu'il était obligé de passer avant que d'arriver dans l'intérieur du palais.

Cette heure coïncidait précisément avec celle du dîner d'Oberon. Ce roi de féerie était à table; Gloriand et Malembrun le servaient; ils furent l'un et l'autre surpris de le voir tout-à-coup pleurer et cesser de manger. Ils osèrent lui demander la cause de son affliction :

— Hélas! leur dit-il, ce Huon de Bordeaux, ce chevalier si preux que j'aimais tant, se parjure en ce moment et m'ôte ainsi la puissance et même la volonté de le secourir. Je frémis des malheurs qu'un moment de faiblesse et d'oubli de lui-même va lui coûter!

Dans ce moment même, en effet, Huon venait de se présenter au chef des gardes de la première porte, et, pressé de déclarer s'il était bon Sarrasin, l'accès du palais étant défendu pour tout autre, Huon, le brave et fidèle Huon ne se souvenant plus de l'anneau redouté d'Angoulafre, que les sujets de l'amiral Gaudisse ne pouvaient voir sans se soumettre immédiatement; Huon, hélas! eut la faiblesse d'assurer qu'il croyait en Mahom!... On le laissa passer librement dans la première enceinte. Mais, à peine y était-il entré, qu'il réfléchit sur le mensonge qu'il venait de proférer; son âme loyale sentit toute l'horreur de ce crime; il versa des larmes abondantes, moins parce qu'il devinait bien que son ami Oberon allait l'abandonner, que parce qu'il rougissait d'avoir menti, c'est-à-dire d'avoir fait la chose la plus abominable du monde. Mentir! Le crime le plus odieux, en ce qu'il n'est su de personne que de votre conscience! Pour s'en punir et le réparer autant que possible, Huon cria au portier de la seconde enceinte :

— Fils de louve, je te commande de m'ouvrir au nom du sublime crucifié, l'unique Dieu de la terre!

La pointe de cent piques et d'autant de dards qui s'opposèrent aussitôt à son passage, fut la seule réponse qu'il reçut de cette seconde garde. Huon, se souvenant alors, un peu tard, qu'il était possesseur de l'anneau du géant :

— Tremblez! cria-t-il aux mécréants. Tremblez et reconnaissez le signe qui doit vous faire tomber à mes pieds!...

En reconnaissant l'anneau donné à Angoulafre par Gaudisse en signe de vasselage, le chef de la garde tomba aux genoux du jeune duc de Guienne, les embrassa, et puis après s'empressa de l'introduire dans la seconde enceinte du palais.

Huon, s'apercevant que cet anneau avait bien le pouvoir magique qu'on lui avait annoncé, n'hésita plus à s'en servir auprès des gardes de la troisième et de la quatrième enceinte, qui le laissèrent passer sans lui témoigner autre chose que le plus profond respect. C'est ainsi qu'il arriva jusqu'au riche salon où l'amiral Gaudisse était à table avec quelques sultans, ses tributaires. Le roi d'Hircanie, que Gaudisse destinait pour époux à la belle Esclarmonde, sa fille, était assis à sa gauche et la princesse était à sa droite.

On se souvient sans doute des trois conditions imposées à Huon de Bordeaux par Charlemagne; la première était qu'il coupât la tête du plus grand seigneur qu'il trouverait assis le plus près de l'ami-

ral Gaudisse. Or, le roi d'Hircanie était le plus voisin de l'amiral, puisqu'il était à sa gauche; ensuite, Huon avait des raisons particulières de le choisir comme victime : ce Sarrasin avait été irrévérencieux entre la divinité et méconnaissant envers lui! Huon n'hésita pas : il tira son épée et d'un coup bien net et bien adroit lui fit voler la tête sans qu'il eût eu le temps de s'en apercevoir... L'amiral Gaudisse, couvert du sang de son hôte, et furieux d'un attentat aussi audacieux, se leva impétueusement de table et ordonna qu'on s'emparât incontinent du meurtrier. Huon, s'apercevant que ces ordres allaient être exécutés, résolut de les conjurer en jetant sur la table l'anneau d'Angoulafre, et en disant :

— Païen, respecte l'anneau de ton seigneur suzerain!...

Gaudisse, surpris, suspendit en effet son ordre et arrêta l'assaut que sa garde s'apprêtait à donner au duc de Guienne, en ajoutant :

— Etranger, qui que tu sois, je suis prêt à t'écouter, puisque tu me présentes l'anneau d'Angoulafre, quoique je ne comprenne pas beaucoup pourquoi tu as coupé la tête au roi d'Hircanie, mon hôte et mon futur gendre?...

Mais Huon, sans daigner répondre à l'amiral, s'approcha tranquillement de l'adorable Esclarmonde et déposa, aussi chastement que possible, un long baiser sur ses lèvres de roses; puis, après celui-là, un second, plus long, plus tendre, et peut-être moins chaste que le premier. Ce n'était plus, cette fois, l'envoyé de Charlemagne qui le donnait, par punition; mais bien le jeune chevalier, galant et amoureux, qui le donnait pour son propre compte. Quant au troisième baiser, car il en fallait trois, il fut si vif, si ardent, si prolongé, que la jeune princesse, plus vermeille que ses lèvres, eut autant l'air de le rendre que de le recevoir. L'amiral commençait à s'impatienter!...

Ce fut à regret que Huon de Bordeaux se décida à parler, puisqu'il était interrogé. Jamais il n'avait fait de sa bouche un meilleur emploi; jamais ses lèvres n'avaient été si agréablement occupées. L'éloquence des sages est certes une belle chose; mais elle ne vaut pas celle des fous et des folles de vingt ans, qui ne parlent que pour eux, dans le langage des oiseaux, et qui s'entendent fort bien, si on ne les entend pas. Saint Jean-Bouche-d'Or est une erreur : c'est Jeanne-Bouche-d'Or qu'il faudrait dire!...

Cependant il fallait finir son message, et tout ce que les jeunes pairs français avaient prévu, s'accomplit exactement. L'amiral Gaudisse, déjà très scandalisé des privautés que Huon se permettait envers sa fille, le fut bien davantage encore de la proposition qu'il finit par lui faire, après s'être arraché des lèvres d'Esclarmonde.

— Que j'arrache pour Charlemagne une poignée de ma barbe blanche! s'écria-t-il. Et, avec cette poignée de ma barbe blanche, mes quatre dents mâchelières! Et, avec mes quatre dents mâchelières, ma fille unique Esclarmonde!... Cela n'est pas possible! Je ne le souffrirai pas! C'est de l'irrévérence! C'est de l'audace! C'est de la folie! Jamais, jamais je ne le souffrirai!...

A cette riposte désespérée de l'amiral Gaudisse, Huon se contenta d'opposer l'anneau d'Angoulafre, et cet anneau fit trop d'effet au chef des païens pour qu'il ne contînt pas un peu l'indignation et la fureur qui le possédaient.

— Chrétien! s'écria-t-il par une subite inspiration. Chrétien, au nom du crucifié que ton âme adore, je t'adjure de me dire la vérité, rien que la vérité.

— Maudit païen, répondit Huon, tu n'es pas digne de prononcer ce nom divin!... Mais l'adjuration que tu viens de me faire, te garantit la véracité de ma réponse.

— Eh bien! reprit Gaudisse, je t'adjure donc, chrétien, de me dire ce que fait à cette heure mon suzerain Angoulafre, et par quel hasard tu parais à ma cour avec l'anneau que je lui ai donné en signe de vasselage!...

Huon avait un repentir trop amer de la réponse mensongère qu'il avait faite au portier de la première enceinte du palais de l'amiral, pour continuer à déguiser la vérité.

— Angoulafre n'est plus, dit-il; mon bras a terminé sa détestable vie, et c'est après lui avoir coupé la tête que je me suis emparé de son anneau!... Ne t'occupe donc plus de lui et songe à obéir aux ordres du puissant empereur Charlemagne.

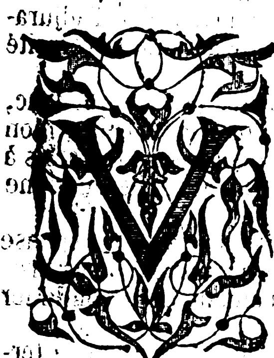
A peine Huon eut-il prononcé ces mots, que l'amiral Gaudisse, revenu de la terreur que le pouvoir d'Angoulafre avait imprimée dans son âme, cria hautement qu'on s'emparât du traître chevalier, meurtrier de son suzerain et du roi d'Hircanie. Huon, à l'instant, fut investi de toutes parts et contraint de se servir pour sa défense de sa redoutable épée. Les plus téméraires d'entre les serviteurs de l'amiral furent abattus sans peine par lui; mais, bientôt, d'autres succédant à ceux-là, il dut chercher une retraite sur un retable de marbre du lambris, et, de cette position, fit voler au hasard les têtes et les bras qui s'approchaient trop près de lui. Esclarmonde, éperdue au milieu des combattants, le regardait d'un œil attendri et pitoyable, en soupirant de toutes ses forces, et elle ne pouvait s'empêcher de former des vœux ardents pour qu'il échappât à la mort qui le menaçait, bien que ses vœux fussent contraires à son devoir filial. Mais, y a-t-il bien un devoir qui parle plus haut et plus fort que l'amour dans un cœur de seize ans? Esclarmonde était la fille de l'amiral Gaudisse; mais les baisers que Huon lui avait donnés l'avaient fiancée à lui, et la fille devient femme très-vite au soleil de l'amour!...

Huon, voyant entrer sans cesse de nouveaux combattants, plus nombreux chaque fois, et ne pouvant qu'à peine soutenir son bouclier hérissé d'une forêt de dards, eut alors recours à son cor d'ivoire, dont il sonna avec autant de violence que Roland à Roncevaux; hélas! aussi vainement!... Oberon l'entendit avec douleur; mais il n'accourut pas. La faute en était à Huon seulement!

Huon le comprit et se soumit avec résignation au sort qu'il s'était attiré et qu'il sentait bien avoir mérité. Il cessa de se défendre avec la même énergie; son épée cessa d'être redoutable et elle s'échappa de sa main mal assurée. On se rendit alors facilement maître de sa personne, on le chargea de chaînes, et l'amiral le fit précipiter dans un profond et noir cachot, en attendant qu'il lui fît subir le supplice d'être écorché tout vif.

## CHAPITRE XIV.

**Comme Huon, prisonnier, fut visité dans son cachot par la belle Esclarmonde qui lui fit l'aveu de son amour et qu'il initia aux mystères de sa religion. Comme, ensuite, l'amiral Gaudisse, voulant faire subir à son prisonnier le supplice auquel il l'avait condamné, se trouva en face d'un cadavre.**



oilà donc Huon en prison et destiné au plus affreux supplice. L'amiral Gaudisse supposait que les ténèbres, la faim, la soif, l'absence de sommeil, tout enfin redoublerait encore l'horreur de la position du duc de Guienne. Il se trompait, non comme résultat, mais comme moyens. Huon était affligé, il trouvait son sort cruel, sa situation horrible, mais ce n'était ni à cause des ténèbres, ni à cause de la faim, ni à cause de l'absence de sommeil : Huon souffrait d'avoir menti à sa foi et d'avoir désobéi à son ami Oberon. Il pleura des larmes sincères qui effacèrent l'unique tache de sa belle vie, jusque-là si pure.

Si souvent un seul baiser, que le hasard fait dérober, suffit pour embraser à jamais un cœur sensible, quel pouvoir ne doivent pas avoir ceux que l'amour a donnés et rendus? L'Amour, cet enchanteur éternel, antérieur et supérieur à tous les enchanteurs passés, présents et futurs, veillait, dans le cœur d'Esclarmonde, à conserver les jours de l'aimable et brave chevalier français. Esclarmonde avait été témoin du courage héroïque du jeune Huon, de sa défense désespérée, de sa défaite prévue en face d'un si grand nombre d'assaillants; elle l'avait vu emmener et elle avait appris, en frémissant, le sort qui lui était destiné.

— Nous nous sommes fiancés l'un à l'autre, se dit-elle; je lui dois le bonheur d'aimer; je veux qu'il me doive le bonheur de vivre!...

Sa résolution fut bientôt prise, son plan de campagne amoureuse fut bientôt dressé. Elle avait comme compagne et comme gardienne une vieille femme très sévère; elle essaya d'abord de la corrompre avec des caresses qui eussent attendri un tigre : la gouvernante refusa. Esclarmonde lui donna des pierreries et lui en promit d'autres: la gouvernante consentit à se relâcher de sa surveillance, et Esclarmonde put s'échapper, enveloppée d'un long voile, et se rendre seule à la prison. Là, il s'agissait de corrompre le geôlier: autre obstacle! Esclarmonde ne pouvait pas user envers lui des caresses qu'elle avait essayées envers sa duègne: elles eussent trop réussi! Et Esclarmonde ne devait pas même être soupçonnée, comme la femme de César. L'argent était le seul agent de corruption qu'elle pût employer sans rougir: elle préféra rester princesse et se faire ouvrir d'autorité les portes de la prison. Le geôlier s'inclina respectueusement devant la grâce de son visage et devant la fierté de sa parole : quelques instants après, elle était dans le cachot où Huon de Bordeaux attendait la mort. C'était la vie qui venait!

L'amour est, décidément un grand magicien : lui seul opère de véritables miracles. Femme et princesse, jamais Esclarmonde n'eût consenti à souiller ses petits pieds par le contact horrible d'un cachot; jamais elle n'eût consenti, sans effroi et sans dégoût, à respirer l'air mortel qu'on respire dans une prison; jamais elle n'eût consenti à meurtrir ses belles mains au contact des chaînes d'un prisonnier! Mais cette prison était celle d'un chevalier jeune, courageux et beau; mais ce prisonnier était son amant! L'horreur que lui eût inspirée ce lieu, en toute autre occasion, se changea pour elle en joie ineffable : elle accomplissait, pour la première fois de sa vie, un devoir doux à son cœur. Les ténèbres du cachot d'Huon s'illuminèrent de sa présence, et jamais palais ne leur parut aussi splendide à tous deux!...

Nous renonçons, on le comprend, à peindre les transports de ces deux beaux amoureux, lorsque le dernier anneau de la dernière chaîne qui garrottait le duc de Guienne eut tombé. Que ceux qui ont aimé imaginent! Leurs souvenirs leur en apprendront plus que nos paroles.

En recevant la liberté des belles mains d'Esclarmonde; en apprenant, de ses belles lèvres roses, qu'il en était aimé, Huon se sentit défaillir et il jura de lui consacrer la vie qu'elle lui donnait. Il se jeta à ses genoux, les embrassa avec une effusion de reconnaissance amoureuse, et Esclarmonde, oubliant le vol des heures, le laissa ainsi prosterné devant elle, heureuse de son bonheur, en plongeant ses mains blanches dans les longs cheveux noirs de son amant. C'était chaste et délicieux! La lueur discrète d'une lampe, apportée par la jeune princesse, jetait sur cette scène adorable un demi jour favorable à ces épanchements du cœur: Esclarmonde rougissait, mais on ne pouvait la voir rougir!... Ce ne fut qu'en soupirant qu'elle obligea Huon à se relever et à recevoir enfin les secours que sa longue abstinence avait rendus nécessaires. Encore un peu et Huon se fût évanoui beaucoup plus de faim que de bonheur: c'eût été injurieux pour l'amour!

Esclarmonde partit, laissant son amant consolé et réconforté. Mais elle avait trouvé tant de charmes dans les caresses innocentes et chastes qu'ils s'étaient mutuellement prodiguées, que, dès le lendemain, elle revint en jouir et renouveler les mêmes secours.

Cela dura pendant plus d'un mois. Huon profita de ce temps pour catéchiser et instruire la belle païenne sur les mystères de la religion chrétienne. Huon s'était fiancé à Esclarmonde; mais se rappelant qu'ils ne pouvaient être unis qu'à la condition d'être tous deux chrétiens, il s'était décidé à imposer cette condition à son amie, qui s'y était soumise en soupirant. Il est si facile de croire un amant aimé! Ah! tous les idolâtres se convertiraient volontiers, si Dieu leur était annoncé de cette façon-là : aux femmes par des missionnaires jeunes et beaux, aux hommes par des missionnaires jeunes et belles! Esclarmonde, entraînée, séduite, convaincue par l'éloquence persuasive du duc de Guienne, crut bientôt aux grandes vérités proclamées par la bouche de ce brave chevalier, et elle désira le baptême.

L'amiral Gaudisse n'avait pas oublié son prisonnier, comme on pourrait le supposer. Au bout de quinze jours il avait demandé si Huon, affaibli par

les souffrances de son état, aurait encore la force nécessaire pour sentir les horribles tourments du supplice qu'il lui préparait, et le geôlier, gagné tout-à-fait par Esclarmonde, lui avait répondu que le duc de Guienne, brisé par ses chaînes, que la faim lui avait fait ronger, était mort depuis deux jours. Un infidèle est naturellement doublé d'un incrédule: Gaudisse avait demandé à voir le cadavre de son prisonnier, et le geôlier lui avait montré celui d'un autre prisonnier, à peu près du même âge que Huon, mort précisément à ce moment-là. Gaudisse s'était alors repenti de n'avoir pas hâté le supplice, et, pour un peu, il l'eût fait subir au cadavre de celui qu'il croyait être Huon de Bordeaux. Sa vengeance lui échappait!...



## CHAPITRE XV.

Comme Gérasme vint à la cour de Gaudisse, sous un nom d'emprunt, pour avoir des nouvelles d'Huon de Bordeaux; comme ensuite y vint aussi Agrapard, souverain de Nubie, et du combat qui eut lieu entre lui et le duc de Guienne.

Sur ces entrefaites, le fidèle Gérasme, inquiet du sort d'Huon, vint à la cour de l'amiral Gaudisse, sous le nom de son neveu Solare, fils d'Yvoirin, amiral de Montbran, son frère. Gérasme parlait très bien la langue sarrasine; Gaudisse, le croyant vraiment son neveu, le reçut avec tendresse, et toute sa cour le combla d'honneurs. Esclarmonde, devinant bientôt que ce Sarrasin cachait un chrétien, l'interrogea adroitement et apprit de lui qu'il était le plus fidèle et le meilleur ami de son amant, après elle toutefois. D'un autre côté, Gérasme, en l'interrogeant aussi, en reçut des réponses qu'elle ne put faire qu'en rougissant, et par lesquelles il apprit qu'Huon était aimé d'elle, mais qu'il languissait dans les horreurs d'une prison. La confiance s'établit facilement entre eux. Esclarmonde eut peu de peine à se laisser persuader de chercher les moyens de délivrer Huon, et de quitter avec lui la cour de son père, pour se rendre, sous sa garde, à celle de Charlemagne. L'un et l'autre les avaient déjà trouvés; on équipait secrètement un vaisseau, destiné aux fugitifs et à leur suite, lorsqu'un événement inattendu vint rompre toutes leurs mesures.

Agrapard, souverain de Nubie, et frère du géant Angoulafre, arriva tout-à-coup à la cour de l'amiral Gaudisse, à la tête d'une formidable armée; ce terrible géant, plus grand encore qu'Angoulafre, venait reprocher à l'amiral de n'avoir pas vengé la mort de son frère, et, en conséquence de ce, le défier au combat et le forcer à se soumettre à un tribut triple de celui qu'il payait à son ancien suzerain.

Gaudisse fut très contristé par l'arrivée d'Agrapard et par les conditions qu'il lui imposait. Il chercha vainement dans toute sa cour un chevalier assez courageux pour épouser sa querelle et la soutenir contre ce redoutable ennemi. N'en trouvant pas, il se mit à maudire les dieux et les hommes, et ne craignit pas de verser des larmes de rage en présence de sa fille Esclarmonde, qui saisit ce moment pour lui faire regretter la perte du vainqueur d'Angoulafre.

— Ah! s'écria l'amiral avec désespoir. Je l'ai laissé mourir de faim! Je m'en repens bien aujourd'hui, car il pourrait m'être d'une grande utilité! Lui seul pourrait me sauver! Et il est mort! Ah! je donnerais volontiers la moitié de mes Etats pour qu'il fût vivant!...

— Mon père, répondit Esclarmonde, jalouse de la gloire de son amant; mon père, apprenez que le chevalier que vous regrettez tant n'est pas mort.

— Il n'est pas mort? s'écria Gaudisse tout joyeux, en renaissant à l'espérance de vaincre Agrapard. Mais non, ajouta-t-il avec tristesse, je m'abuse! Huon est mort : on m'a montré son cadavre!...

— C'était le cadavre d'un autre! reprit Esclarmonde. Je vous affirme que le brave Huon est vivant, bien vivant, et qu'il n'hésitera pas, si vous l'en priez, à vous défaire d'Agrapard...

L'accent de vérité de sa fille convainquit l'amiral. Il ne balança plus à envoyer chercher le duc de Guienne, qui se présenta devant lui quelques moments après. Gaudisse fut surpris de le trouver aussi frais, aussi plein de force que le jour où il l'avait fait charger de fers; mais il n'avait pas le temps de rechercher la cause de ce mystère; il était même plus prudent pour lui de ne pas songer à se l'expliquer, le temps pressant, et, avec le temps, le danger.

— Chevalier, dit-il à Huon, le frère d'Angoulafre, si glorieusement mis à mort par toi, est dans nos murs, plein de menaces. Il s'agit de vaincre Agrapard comme tu as vaincu Angoulafre. Si tu réussis à m'en débarrasser, je m'engage à te donner la main de ma fille et à me soumettre comme tributaire à Charlemagne.

Huon ne lui répondit qu'en demandant qu'on lui rendît ses armes : elles lui furent immmédiatement rapportées avec le cor d'ivoire et la coupe enchantée. Ensuite, Gaudisse lui ayant fait amener le plus fier et le plus vigoureux cheval de ses écuries, Huon s'élança dessus avec légèreté, sortit de la ville, précédé d'un héraut, et envoya incontinent défier Agrapard, au nom du chevalier qui avait tué son frère Angoulafre.

Le géant, animé par la vengeance et par le désir de soumettre l'amiral Gaudisse, s'avança aussitôt dans la plaine et, en apercevant Huon, il haussa les épaules de mépris pour un si chétif adversaire. Cependant, tout en le dédaignant, il se décida à fondre sur lui, comptant l'écraser comme un éléphant écrase un ciron. Le choc fut terrible de part et d'autre; les chevaux n'en purent soutenir l'effet et tombèrent avec leurs maîtres, qui ne se relevèrent qu'avec peine. Agrapard porta en vain plusieurs coups de la longue faux dont il était armé; Huon, plus adroit, évita ces coups-là, prit son temps et, à son tour, il fit si bien jouer son épée, qu'il emporta une partie du casque d'Agrapard, avec l'oreille et

la joue du côté droit. Le géant ainsi endommagé jeta un grand cri; la frayeur s'empara de lui; il se rendit à Huon et lui cria merci. Huon reçut son épée et le conduisit, couvert de sang et vaincu, aux pieds de l'amiral Gaudisse :

— J'ai tenu ma promesse, lui dit-il; maintenant que j'ai vaincu votre ennemi, accordez-moi un don.

— Un don? j'y consens, brave Huon! Je ne saurais rien vous refuser en ce moment!...

— Amiral, reprit Huon, je connais trop bien le grand cœur de Charlemagne pour craindre de n'en être pas avoué en interprétant ses ordres. Ce ne sont plus tes dents et ta barbe que je demande de sa part; c'est ton renoncement à la loi de ton faux prophète et ta soumission à celle du grand crucifié!...

— Ah! chien de chrétien! s'écria l'amiral en fureur, je périrais plutôt de mille morts que d'y consentir! Ôte-toi promptement de devant mes yeux, ou je vais te faire couvrir de nouveau de lourdes chaînes dont personne, cette fois, ne pourra te débarrasser!...

— Ingrat et cruel mécréant, répliqua Huon, crains ma vengeance! Tu menaces et je menace, mais avec plus d'énergie et d'assurance que toi! Je ne te laisse plus qu'un moment pour m'obéir, un seul moment.

L'amiral Gaudisse, qui ne se souciait pas de se mesurer personnellement avec un chevalier qui venait de faire si vaillamment mordre la poussière à un redoutable géant, se contenta d'appeler ses gens pour le faire arrêter et reconduire en prison. Mais Huon ne voulait pas retourner dans son cachot, malgré la compagnie que lui tenait la belle Esclarmonde. Il sonna du cor avec violence, supposant avec raison qu'Oberon, apaisé par son repentir sincère, ne manquerait pas cette fois de venir à son secours, et, en effet, Oberon parut avec son armée. En un instant, les soldats de l'amiral furent désarmés par ceux du roi de féerie, et Gaudisse lui-même fut enchaîné avec les chaînes qu'il destinait tout-à-l'heure à Huon de Bordeaux.

— Obéis et convertis-toi! lui cria Oberon. Convertis-toi, ou tu vas recevoir sans plus tarder la juste punition de ton endurcissement!...

Gaudisse, au lieu de se rendre, se mit à proférer d'abominables blasphèmes dont durent être bien scandalisés les séraphins et les élohims. Une main invisible lui arracha alors son propre cimeterre et lui en porta un coup si violent sur la nuque, que la tête se sépara du tronc et tomba avec fracas aux pieds d'Huon de Bordeaux.

— Prends cette tête, mon cher Huon, dit Oberon, et remplis l'ordre de ton empereur.

Huon obéit avec empressement, arracha un bouquet de la barbe blanche et les quatre dents mâchelières de cette tête coupée, et remit le tout à son protecteur.

— Hélas! reprit Oberon en versant des larmes, je crains bien, cher Huon, que tu ne puisses conserver ces gages précieux de ta victoire et de ta mission! C'est à moi d'être sage pour toi et de veiller à leur conservation. Je vais cacher ces quatre grosses dents et ce bouquet de barbe blanche dans le flanc droit du bon Gérasme, qui n'en sera nullement incommodé et qui les conservera ainsi jusqu'au moment où tu auras à les présenter à Charlemagne.

Oberon avait à peine prononcé ces mots que les quatre dents mâchelières étaient insérées sous l'épiderme du bon Gérasme, de façon à ne le gêner en rien.

— Maintenant, reprit Oberon, il faut, mon cher Huon, que tu t'engages solennellement à suivre mes ordres; sinon tu te perdras sans retour et je ne pourrai plus rien pour toi.

— Je vous obéirai, je le jure, cher Oberon. En quoi consistent ces ordres?

— Tu vas emmener la belle Esclarmonde; mais, avant que d'aller te présenter avec elle à Charlemagne, tu prendras d'abord le chemin de Rome; c'est de la main du pape que tu dois recevoir la bénédiction nuptiale. Ton union avec cette charmante princesse ne vaudra quelque chose qu'à cette condition. Jusqu'à ce moment-là, garde-toi bien de traiter Esclarmonde autrement que comme ta sœur. Je sais que c'est mettre ton cœur à une délicate et difficile épreuve; tu es jeune, ardent et léger, c'est-à-dire disposé à me désobéir dans l'accomplissement de cet ordre; c'est précisément parce que cette épreuve est délicate et difficile que je te l'impose, afin que si tu en sors victorieux, comme d'un combat, tu sois plus fier et plus heureux : tu auras ainsi mérité ton bonheur. Le bonheur s'achète, ami Huon; plus il coûte cher, plus précieux il est. Des bonheurs vulgaires ont un prix vulgaire. J'attends ton serment.

— Je vous jure, ami Oberon, de conduire Esclarmonde à Rome et de la considérer et traiter jusque-là comme ma sœur!...

Ce serment téméraire une fois proféré, Oberon embrassa le duc de Guienne et disparut avec son armée.

Huon de Bordeaux était maintenant maître de Babylone, une ville superbe, et d'Esclarmonde, une femme qui valait mieux que toutes les Babylones du monde. Mais il ne tenait pas à régner sur les hommes; il ne tenait à régner que sur le cœur d'Esclarmonde. Aussi abandonna-t-il sa ville, après en avoir remis le gouvernement en des mains sûres, et tout aussitôt, accompagné de sa fiancée, de son ami et d'une suite nombreuse d'esclaves et de chameaux chargés de richesses, il s'empressa de gagner l'isthme de Suez et la mer Méditerranée. Là, il fit équiper deux vaisseaux, les fit charger des trésors de l'amiral, monta avec sa maîtresse et son ami sur l'un d'eux, le plus richement orné, et sortit du port avec un vent favorable qui les conduisit sur les côtes d'Italie.

## CHAPITRE XVI.

**Comme après la mort d'Agrapard, tué par Huon, et celle de l'amiral Gaudisse, tué par Oberon, le duc de Guienne, Gérasme et Esclarmonde quittèrent Babylone pour se rendre à Rome. Ce qui se passa durant ce voyage, et comme l'amour fut plus fort que la raison.**

Le voyage d'Huon et d'Esclarmonde fut charmant. Les voiles du navire qui les portait s'enflaient doucement sous les haleines empressées et discrètes des Zéphyrs marins, qui semblaient ainsi respecter les jours de la belle princesse et du beau chevalier français, son amant. Cela ressemblait assez à la

fuite triomphale de Cléopâtre, après la bataille d'Actium, sur sa galère en bois de cèdre, tendue de voiles de soie rouge. Esclarmonde était aussi belle que Cléopâtre ; elle était, comme elle, une princesse d'Egypte, une charmeresse païenne!

Huon l'admirait et soupirait en songeant à la longueur du temps qui le séparait encore du moment où il pourrait sans honte et sans danger lui dire toute l'ardeur de son amour et entendre l'aveu du sien de ses lèvres empourprées par la jeunesse. Cependant, il n'oubliait pas sa promesse, quoi qu'elle lui coutât d'efforts à tenir. Aidé du bon Gérasme, il s'occupa à tout préparer pour le baptême de cette adorable infidèle. Un prêtre grec, délivré d'esclavage par lui, se trouvait sur le vaisseau : il déclara Esclarmonde assez instruite pour que cette cérémonie ne fût pas différée.

Hélas ! Esclarmonde était aussi jeune, aussi légère, aussi amoureuse que son impatient amant. Sa foi dans la religion chrétienne n'était pas aussi robuste que sa foi dans cette religion du cœur qui s'appelle l'Amour. Elle s'imagina que son nouvel état lui suffisait pour lever de sa part et de celle de Huon bien des scrupules. Elle ne sut pas se résister à elle-même ; ses yeux devinrent plus vifs, ses regards devinrent plus tendres, et ceux de Huon, qui crut la voir embellir encore, les rendirent bientôt languissants !... Le bon Gérasme s'en aperçut le premier avec effroi. Ce fut bien autre chose lorsqu'il vit Huon prendre, serrer et baiser une main d'Esclarmonde qui, de l'autre main, jouait avec ses beaux cheveux, en lui présentant deux lèvres humides et savoureuses, sur lesquelles les désirs semblaient voltiger !

— Oberon, Oberon, bénédiction du Saint Père! murmurait Gérasme, comme pour exorciser ce diable irrésistible qui s'appelle l'Amour.

— Amour, amour, don mutuel et sacré de nos cœurs ! s'écriait encore plus fort Huon de Bordeaux, enivré. Eh! ami Gérasme, Esclarmonde n'est-elle pas baptisée ? Et Oberon ne nous approuvera-t-il pas, quand il ne nous manque qu'une cérémonie, qui ne peut avoir autant de force que nos serments écrits déjà dans le ciel?...

Huon, on le voit, était plus loyal chevalier que bon casuiste. Gérasme n'était pas plus fort que lui sous ce rapport, et, sans les menaces d'Oberon, il eût trouvé l'argument du duc de Guienne sans réplique. Mais Gérasme connaissait maintenant son nain sur le bout du doigt : il le savait têtu, despotique et rancunier. Aussi redoubla-t-il ses oppositions. Hélas! il prêchait dans le désert! Huon et Esclarmonde, enflambés d'amour, enivrés par l'échange continuel de leurs regards chargés de tendresse, n'écoutaient plus, ou presque plus, leur bon ami Gérasme qui s'aperçut alors que l'amour heureux ne connaît plus de bornes. Huon se livra à tous les transports, même à ceux de la colère.

— Hélas ! s'écria Gérasme. Vous voulez donc vous perdre ? Laissez-moi vous arrêter sur le bord de l'abîme que vous cachent des fleurs ! Laissez-moi prendre soin de votre gloire dont vous avez si peu de souci à cette heure !

Et comme Huon ne lui répondait qu'en donnant des marques de la plus vive impatience et de la plus grande irritation, le bon Gérasme ajouta les yeux baignés de larmes :

— Puisque vous voulez, de gaîté de cœur, courir à votre perte, mon cher duc, je vais prendre congé de vous et partir pour la France sur le second vaisseau. Je ne vous verrai plus ; mais Charlemagne apprendra au moins par ma bouche que vous vous êtes couvert de gloire et que vous avez rempli la mission périlleuse dont il vous avait chargé : les gages que j'en porte dans mon flanc serviront pour illustrer votre mémoire et pour prouver combien vous méritez d'être regretté !...

En tout autre temps, Huon n'eût pu voir qu'avec douleur le fidèle Gérasme s'éloigner de lui ; mais, dans ce moment, ce n'était plus pour lui qu'un censeur incommode et qu'un reproche vivant. Il fit promptement approcher le second vaisseau et, quand les deux navires furent bord à bord, Esclarmonde elle-même aida de ses belles mains à baisser le pont sur lequel Gérasme passa pour se séparer d'eux : elle n'avait pas moins hâte que son amant d'être débarassée de ce témoin gênant et odieux !...

Malgré le désir qu'il avait de voir partir le bon Gérasme, Huon, cependant, ne voulut pas le laisser partir seul et il lui donna un grand nombre d'esclaves pour l'accompagner. Gérasme accepta et le vaisseau qui le portait s'éloigna avec vitesse. Huon, alors, fit jeter l'ancre au sien et se plut à le voir rester immobile sur la mer bleue. En un instant, Oberon, le Pape, Rome, la bénédiction nuptiale, les suites de cette infraction aux ordres du roi de féerie, tout disparut aux yeux de l'amoureux Huon qui ne voyait plus qu'Esclarmonde, rien qu'Esclamonde !

— Maintenant, chère âme, s'écria-t-il enivré, en attirant sa maîtresse dans ses bras, nous sommes libres et nous pouvons nous aimer : nous n'avons que Dieu pour témoin, et Dieu sourit toujours aux amoureux comme nous !...

Esclarmonde rougit et resista pendant quelques minutes, comme une colombe effarouchée qui bat de l'aile à l'approche d'un danger dont elle n'a pas trop conscience. Puis elle s'abandonna tout entière à son amant, heureuse d'aimer et d'être aimée.

## CHAPITRE XVII.

Comme une tempête troubla le bonheur d'Esclarmonde et de Huon et les jeta sur une plage sauvage, où ils furent surpris par des Sarrasins qui les emmenèrent prisonniers. De la rencontre de ces Sarrasins avec d'autres Sarrasins et du combat qui en fut la suite.



Tout n'est pas roses ici-bas, et les plus délicieux plaisirs sont souvent doublés des plus affreux malheurs : c'est là le revers ordinaire des médailles brillantes. Au moment où Huon répétait pour la centième fois à Esclarmonde la phrase éternelle que jamais les oreilles féminines ne se lasseront d'entendre, une épouvantable tempête s'abattit sur le vaisseau. Les huniers frappèrent les nues, la quille descendit jusqu'aux enfers, le gouvernail fut brisé, les voiles furent déchirées. L'horreur fut complète.

Huon tenait toujours sa chère Esclarmonde contre sa poitrine et sentait, avec le même plaisir qu'auparavant, son cœur virginal battre d'effroi et d'amour. Esclarmonde tressaillait, rassurée à demi par la présence et par les caresses passionnées de son amant, qui la trouvait plus belle encore à la lueur des éclairs qui déchiraient l'atmosphère.

Cette tempête dura deux jours et deux nuits. Au moment où chacun la croyait sur le point de s'apaiser, elle recommença de plus belle et un coup de vent extrême jeta le vaisseau sur les rochers de la côte où il se brisa avec un horrible fracas. Les gens de la suite de Huon se sauvèrent comme ils purent; beaucoup même ne purent se sauver et eurent les flots pour cercueil. Quant à nos deux amants, toujours entrelacés, ils furent portés par une vague bienveillante sur la plage où ils restèrent quelques instants sans connaissance.

Une fois leurs sens repris, ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls, sur une côte déserte et sauvage qui ne leur annonçait rien de bon. Mais le courage leur revint avec le beau temps et ils marchèrent à la conquête d'un gîte hospitalier. Ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent rien. Alors, fatigués et résignés à la mort qui les menaçait, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant dans une étreinte suprême : l'amour les consolait de tout.

Au bout de quelques heures, un bruit de voix arriva jusqu'à eux. Ils se crurent sauvés. Huon cacha son intéressante princesse derrière une touffe de roseaux, et courut vers l'endroit d'où partaient les voix qu'il avait entendues. Il aperçut bientôt une troupe de Sarrasins assis en rond, et qui, fatigués par la tempête, avaient abordé dans une anse de cette île. Ils avaient avec eux des provisions et ils mangeaient avec l'appétit qu'ont toujours les gens qui viennent d'échapper à un grand danger. Huon les aborda fort civilement et les supplia de lui donner des secours contre la faim qui le dévorait. L'un de ces mécréants, pris de pitié à l'aspect d'un homme si jeune, si beau et si délabré de vêtements, lui remit deux pains. Huon le remercia avec effusion, et l'amour soutenant le reste de ses forces, il revint en toute hâte vers sa chère Esclarmonde. Ce premier secours leur sauva la vie; leurs forces se ranimèrent; ils osèrent penser que la colère d'Oberon touchait à son terme. Hélas! qu'ils étaient loin de ce bonheur! Combien de nouveaux malheurs se préparaient, en ce même instant, pour eux!...

Les Sarrasins, frappés de l'empressement avec lequel Huon avait emporté les deux pains, imaginèrent qu'il pouvait bien n'être pas seul. Le capitaine prit avec lui quelques gens armés, se glissa avec eux sous les halliers et surprit ainsi les deux amants qui semblaient maintenant aussi heureux que dans un palais. Ce capitaine était un des sujets de l'amiral Gaudisse; il reconnut sans peine la belle Esclarmonde et le vainqueur d'Angoulafre et d'Agrapard : il les fit entourer par ses hommes. Huon presque nu, ne put se défendre ni défendre sa maîtresse : Esclarmonde fut prise par le capitaine des mécréants, qui lui dit:

— Belle princesse, nous vous tenons enfin!... Vous êtes une proie rare que je m'estime heureux d'avoir reconquise! C'est par votre faute que l'amiral Gaudisse, mon maître et votre père, a été tué par ce chien de chrétien: vous aurez à répondre de cette mort auprès de votre oncle Yvoirin, roi de Montbran, à qui je vous conduis!...

— Misérable! s'écria Huon, que plusieurs Sarrasins tenaient en respect.

— Quant à vous, sire chevalier, reprit le capitaine, je ne veux pas tremper mes mains dans votre sang, pour ne pas affliger la princesse, votre amie. Je vous réserve un autre sort. Pour l'instant, il s'agit de vous résigner.

Esclarmonde eut la douleur de voir enlever à son amant jusqu'au reste des vêtements qui le couvraient; elle lui vit lier les mains, bander les yeux et attacher au tronc d'un vieil arbre. Ce spectacle l'impressionna trop fortement: elle s'évanouit, et ce fut dans cet état qu'on la porta sur le vaisseau. Le capitaine, qui espérait une riche récompense du roi Yvoirin, pour cette importante capture, fit tous ses efforts et déploya toute sa galanterie de Sarrasin pour calmer le désespoir de la princesse. Il y réussit à moitié; une prostration absolue succéda chez Esclarmonde à la crise qu'elle venait d'avoir. Alors on dirigea la proue du vaisseau vers le royaume de Montbran.

Mais la mer ne voulait pas être complice de ce rapt, à ce qu'il paraît, car, au bout d'une heure, un vent violent s'élevait et venait s'engouffrer avec un bruit horrible dans la voilure du navire. Les mariniers firent des efforts surhumains, mais inutiles; l'obscurité de la nuit ajouta encore au trouble de la manœuvre, et bientôt le vaisseau fut entraîné vers la côte d'Anfalerne où, pour éviter un naufrage certain, le capitaine fut obligé de relâcher.

L'amiral d'Anfalerne, nommé Galafre, apercevant ce vaisseau qu'il reconnut pour être du port de Montbran, eut la curiosité de le visiter lui-même. Surpris, et très agréablement, de la beauté d'Esclarmonde, il demanda au capitaine d'où lui venait une si remarquable captive. Le capitaine répondit qu'elle se nommait Esclarmonde et qu'il la conduisait à son oncle, l'amiral Yvoirin.

—Belle et princesse! s'écria l'amiral Galafre. Deux titres à mon attention! Je n'ai pas tous les jours une si précieuse occasion. Je la garderais rien qu'à cause de sa beauté; son rang ajoute encore à son prix, comme la monture ajoute à celui du diamant. Elle fera l'ornement de mon sérail!

— Mais l'amiral Yvoirin? fit observer le capitaine, désespéré.

— L'amiral Yvoirin s'en passera! répondit brutalement Galafre.

Le capitaine ne voulait pas lâcher une si belle proie dont il attendait une si belle récompense. Il ordonna à ses soldats de s'opposer à l'enlèvement d'Esclarmonde et de repousser par la violence celle que lui faisait l'amiral d'Anfalerne. Un combat s'engagea alors entre les gens de la suite de Galafre et ceux qui montaient le vaisseau. Le capitaine fut tué et la victoire resta à Galafre, ainsi que la princesse.

Mais au plus fort du combat, le pilote du vaisseau s'était prudemment échappé, et, à l'aide d'une barque légère, s'était éloigné du port d'Anfalerne et dirigé vers celui de Montbran, où il entrait le lendemain. Son premier soin, une fois arrivé, fut de se rendre auprès du roi Yvoirin pour lui faire un récit fidèle des événements.

Yvoirin ne douta pas un seul instant que Galafre, dont les frontières touchaient à celles de ses Etats, n'eût délivré sa nièce pour la lui remettre à la première réquisition; en conséquence, dès le lendemain, il lui dépêcha deux chevaliers de sa cour avec mission de réclamer Esclarmonde et de le remercier d'avoir bien voulu la protéger.

Galafre accepta les remercîments ; quant à la réclamation, il la repoussa avec énergie et renvoya les députés avec un refus en règle. Galafre avait le cœur incendié par l'amour qu'il éprouvait pour sa belle captive, et pour rien au monde il n'eût consenti à s'en séparer. Il était à ce point envahi par la passion, qu'il demanda à Esclarmonde, en tremblant comme un jouvenceau, de vouloir bien consentir à l'épouser. Esclarmonde était femme, surtout depuis qu'elle aimait Huon; elle usa de ruse avec Galafre, de peur qu'il n'usât de violence envers elle.

— Seigneur, lui répondit-elle, les yeux baissés et les joues rougissantes; seigneur, j'accepterais bien volontiers l'honneur que vous voulez me faire, si je n'avais fait vœu, au plus fort de la tempête, d'être deux ans sans souffrir qu'on portât atteinte à ma pudeur. J'ai été sauvée, je dois respecter et faire respecter mon vœu, qui m'a sauvée...

— Par Mahom! répondit Galafre, un peu affligé, mais toujours épris, c'est un peu long deux ans, surtout pour moi, qui suis habitué à être aimé à commandement; mais je vous aime et veux vous le prouver : j'accepte toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer, quelque rigoureuses qu'elles soient!... Je respecterai votre vœu, belle Esclarmonde!... Par exemple, au bout de deux ans...

— Au bout de deux ans, vous ferez de moi ce que vous voudrez!... répondit Esclarmonde avec une grâce charmante.

Esclarmonde s'engageait à coup sûr, l'ingénieuse pucelle! Elle savait bien que d'ici là Huon serait parvenu à la délivrer, Huon ou quelque autre. Il arrive tant de choses en deux ans!...

## CHAPITRE XVIII.

Comme Oberon envoya Malembrun au secours d'Huon et le fit transporter sur une côte du royaume de Montbran. De la rencontre que Huon fit là de maître Moufflet le ménétrier, et comme tous deux arrivèrent à la cour d'Yvoirin.

Pendant qu'Esclarmonde songeait à se faire délivrer par Huon de Bordeaux, que devenait ce brave et imprudent chevalier, qui avait bien besoin d'être délivré?

Nu, garrotté, les yeux couverts d'un manteau, et sentant de nouveau les cruelles atteintes de la faim, Huon touchait à sa dernière heure.

— Esclarmonde! Esclarmonde! murmurait-il avec désespoir.

Dans le même temps, Oberon était dans un bois, assis au pied d'un chêne et pleurait amèrement. Gloriand et Malembrun, voyant couler ses larmes, se jetèrent à ses genoux pour lui en demander la cause. Oberon leur raconta la désobéissance d'Huon de Bordeaux et le châtiment qui en avait été la suite naturelle. Ils mêlèrent leurs larmes aux siennes, et, sans excuser Huon, ils implorèrent pour lui un peu de cette clémence que les plus pures créatures ne savent pas refuser aux plus viles. Oberon, ne pouvant plus résister, dit à Malembrun :

— Eh bien! puisque tu m'implores pour ce méchant chevalier qui me cause tant de soucis, veux-tu te soumettre à partager sa punition, si je te promets de lui sauver la vie?...

— Quelle que soit la condition que vous mettiez à cette grâce, j'y consens d'avance! répondit Malembrun.

— Tu resteras encore vingt-huit ans de plus lutin, si je viens à son secours.

— Ah! cent ans s'il le faut, pourvu que j'arrache à une mort affreuse votre malheureux ami, qui est devenu le nôtre!...

— Va donc, puisque tu le veux, dans l'île de Moysant; songe que je te permets seulement de le détacher, de lui faire traverser la mer et de le porter sur la côte du royaume de Montbran. Là s'arrêtera ta mission. Tu ne lui donneras aucun autre secours, ni aucun conseil. De plus, une fois que tu auras déposé le coupable Huon sur la côte de Montbran, tu lui enlèveras mon vase, mon cor d'ivoire et mon haubert qu'il n'est plus digne de posséder!...

Malembrun embrassa les genoux d'Oberon, courut rapidement vers la mer, s'y jeta et nagea assez vite pour trouver Huon encore en vie. Il s'approcha, lui ôta ses liens, son bandeau, lui enleva le cor, le haubert et le vase d'Oberon, l'entraîna vers la mer, le chargea sur ses épaules, fendit l'onde avec la rapidité d'une flèche, et aborda enfin sur la plage où il le déposa doucement; puis, sans lui dire un seul mot, il l'embrassa, le regarda tristement, l'embrassa encore et se replongea en soupirant dans les flots où il disparut.

Huon avait reconnu Malembrun. Ce secours inattendu lui prouvait qu'Oberon, moins irrité, consentait du moins à lui sauver la vie. Il fut plus sensible à ce bienfait qu'il ne l'avait été aux catastrophes qui étaient venues le frapper. Se prosternant alors sur le rivage, il s'écria :

— Oui, cher Oberon, j'ai mérité d'être puni : je me soumets à ma cruelle destinée; mais prends soin de celle d'Esclarmonde! La vie ne peut m'être chère qu'à ce prix. Esclarmonde morte, je n'ai plus besoin de vivre!...

Huon se releva et s'aperçut qu'il était nu. Puis la faim se fit sentir avec énergie; il dut se mettre en quête d'une nourriture quelconque pour réparer ses forces épuisées. Le pays était habité, il marcha au hasard, presque sûr de trouver des secours contre sa détresse. Au détour d'un bouquet de bois, il vit dans un pré, sur le bord d'une fontaine, un petit vieillard, assez vigoureux encore pour son âge, qui mangeait de bon appétit, le dos appuyé contre une mallette, à côté de laquelle étaient une vielle, une harpe et quelques autres instruments.

Huon s'approcha, et le petit vieillard, effrayé de sa nudité et de son air misérable, s'écria en tremblant :

— Homme sauvage, je te conjure par Mahomet et par Tarvagant de ne me point faire de mal!...

— Hélas! dit Huon, je suis bien éloigné de vous en faire; c'est moi qui vous conjure de me sauver la vie.

Le vieillard, rassuré par ce ton suppliant, considéra Huon plus attentivement et il le trouva si beau, si doux, si intéressant, qu'il se sentit à l'instant pour lui une tendre pitié.

— Tiens, mon enfant, lui dit-il, ton état me touche. Prends vite dans cette mallette quelques vêtements pour te couvrir et viens manger avec moi.

Huon se couvrit à la hâte de vieux habits troués et décousus et revint dévorer le peu de mets que le vieillard lui présentait d'un air bienveillant.

— Te voilà bien mal équipé, mon enfant, reprit le bonhomme; mais ne t'embarrasse pas. Tu me parais fort et honnête, tu peux m'aider. Je me fais vieux; mes instruments et ma mallette commencent à me peser; si tu veux les porter et me servir fidèlement, bientôt tu ne manqueras de rien.

Huon, tout en mangeant, jura de le servir comme son maître et comme son bienfaiteur.

— N'as-tu jamais ouï parler, demanda le bonhomme, de maître Moufflet le ménétrier? C'est moi. Hélas! si, dans ce moment, tu me vois si mal en point, c'est par un malheur affreux et par la perte de mon maître, l'amiral Gaudisse. Un maudit chrétien de France, que Mahomet confonde! arriva il y a quelque temps dans sa cour avec un nain bossu; tous deux le tuèrent, enlevèrent sa fille Esclarmonde, et pillèrent ses trésors. Ce n'est pas tout; ces méchantes gens détruisirent tous ceux qui ne voulaient pas se faire chrétiens; je me trouve bien heureux de m'être échappé de leur sabre et de leur baptême avec la mallette de mon valet et mes instruments que j'ai sauvés. Ne t'embarrasse point: à peine serai-je arrivé à la cour du bon roi Yvoirin, que, chantant quelques lais et romances nouvelles, tu verras tous les grands de sa cour me donner tant de robes, de vestes et de ceintures, que tu auras besoin d'un bon dos pour tout porter. Mange, mon ami, prends des forces et du courage!...

Huon plia les épaules en écoutant le vieillard, et il murmura:

— Me voici donc le valet d'un vieux ménétrier! Oberon, Oberon! je le mérite bien!...

Lorsque ses forces eurent été suffisamment réparées, le chevalier prit la mallette, la chargea sur son dos avec les instruments et suivit maître Moufflet, qui marchait encore très lestement pour un homme de son âge.

Dès le même soir, ils arrivèrent à Montbran. Moufflet, anciennement connu dans cette ville, fut accueilli par les habitants avec empressement; chacun lui offrait la table et le logement. Mais Moufflet, qui avait pour son ventre des attentions délicates, Moufflet préféra les cuisiniers et la cuisine du roi Yvoirin. Il n'y avait pas là moins de cordialité qu'ailleurs, mais il y avait plus d'abondance et plus de variété dans les mets. Les vieillards ne savent plus rien aimer que la table, d'ordinaire!

Suivi du duc de Guienne, toujours habillé comme vous savez, maître Moufflet fit son entrée triomphale dans les cuisines royales en jouant de la vielle, et, depuis le maître-queux jusqu'au dernier des marmitons, chacun s'empressa de remplir le coffret d'étain dans lequel il mettait ses provisions. C'était un peu mêlé, à la vérité, et les reliefs s'y heurtaient d'une façon originale, mais la desserte d'une table royale vaut encore mieux, à tout prendre, que le maigre plat d'un pauvre hère.

Huon eut tout naturellement sa part des libéralités de la lichefriterie. Le long jeûne qu'il avait fait ne lui permettait guère de se montrer difficile; et d'ailleurs, je le répète, ce n'étaient que bons morceaux et bonne victuaille qu'on lui donnait là. Il accepta sans trop de répugnance visible, en jouant du mieux qu'il pouvait son rôle de valet de ménétrier, et en se contentant de murmurer entre ses dents, dans toute l'amertume de son cœur:

— Oberon! Oberon! Suis-je assez humilié?... Te venges-tu assez!...

Les sons de la vielle de maître Moufflet ayant pénétré des cuisines jusque dans l'intérieur du palais, le roi, qui se trouvait probablement en belle humeur ce jour-là, envoya quérir le ménétrier. Moufflet vint et lui raconta la fin tragique de son frère. La tristesse gagna alors Yvoirin; pour chercher à la dissiper, il dit à maître Moufflet d'accorder sa harpe et de lui chanter quelque romance nouvelle.

Moufflet s'exécuta, et toute la cour fut enchantée de la romance choisie par ce vieux troubadour et de de la mélodie simple, naturelle et expressive de son accompagnement. De toutes parts, on lui envoya des turbans, des ceintures, des dolimans, voire des joyaux de prix. Moufflet, très reconnaissant, fit signe à son nouveau valet de rassembler tous ces présents et lui dit à voix basse d'aller choisir parmi ces vêtements ceux qui conviendraient le mieux à sa taille. Les troubadours et les poètes ont été, de tous les temps, entichés d'amour-propre, et maître Moufflet désirait que son valet pût paraître en état de lui faire honneur.

Huon obéit donc et, après s'être vêtu convenablement, il revint prendre sa place à côté de son maître. Sa taille élégante, son air noble, sa physionomie douce, intelligente et fière, frappèrent aussitôt Yvoirin et toute sa cour. La fille unique du roi, presque aussi belle que sa cousine Esclarmonde, ne pouvait détacher ses yeux de lui et elle murmura avec un sentiment très prononcé d'admiration:

— Quoi! un si beau jouvenceau, de si noble prestance, est condamné à servir de valet à un ménétrier! Le sort est bizarre! Il semble bien plutôt fait pour commander que pour obéir.

Cette pitié fut immédiatement suivie d'un sentiment beaucoup plus tendre, et le son de la voix d'Huon, lorsqu'il répondit aux questions d'Yvoirin, acheva de troubler le cœur de la princesse.

— Vassal, que sais-tu faire? demanda le roi.

— Je sais faire beaucoup de métiers, Sire, répondit Huon, à qui la fierté de son rang revenait à son insu.

— Prends garde, vassal! reprit Yvoirin. Je n'aime pas qu'on se vante, et si tu parles de choses que tu ne saches pas faire, il t'en cuira durement à l'éprouver.

— Sire, dit Huon, je sais muer un épervier, voire un faucon; chasser le cerf, voire le sanglier, et corner quand la bête est prise... Je sais encore faire la droiture aux chiens, trancher et découper aux fes-

tins d'un grand roi... Quant aux échecs, j'y joue aussi bien que homme qui vive!...

— Oh! oh! se dit Yvoirin, ce ne sont pas là métiers de valet, mais bien de page et de damoiseau. Or sus, dit-il tout haut, te voilà pris au mot, vassal! Nul, jusqu'à ce jour, n'a pu gagner ma fille aux échecs; je veux que tu t'éprouves à elle, sous condition que si elle te fait échec et mat tu seras pendu!...

— Ciel! murmura la princesse, tremblant d'avance pour le beau chevalier qui avait déjà maté son cœur.

— Ah! ah! Sire, répondit tranquillement Huon, dites-moi vite quelles sont les conditions de la partie... Ma tête est mon enjeu; quel est celui de la princesse?...

Yvoirin, un peu interloqué par cet aplomb, rêva un instant à l'enjeu qu'il pouvait permettre à sa fille de risquer contre la tête du duc de Guienne, et, se mettant à rire :

— Par Mahom! s'écria-il, si tu lui donnes échec et mat, je te ferai délivrer cent besants d'or et je te livrerai la noble pucelle, ma fille, pour esclave durant toute une nuit.

La princesse rougit, mais elle ne fit pas d'objections, et Huon, n'osant en faire de son côté, accepta les conditions. On apporta l'échiquier et la partie commença incontinent, au milieu du plus religieux silence. Tous les regards étaient tendus vers la princesse, qu'on savait très habile, et vers Huon, qu'on s'étonnait de voir si tranquille quand il y allait pour lui de sa tête. Quant à Yvoirin, il était curieux de savoir comment le jouvenceau allait se tirer de là, sûr d'avance qu'il devait être vaincu, et résolu d'avance aussi, s'il était vainqueur, à lui manquer de parole. Les rois ont toujours d'excellentes raisons, raisons d'Etat ou autres, pour ne pas tenir leurs engagements!...

Pendant le premier quart d'heure la partie parut être assez égale; au bout d'un autre quart d'heure elle cessa de l'être. Huon de Bordeaux, occupé sans cesse de son amour pour Esclarmonde, et quelquefois aussi de la vengeance d'Oberon, avait des sourires galants et des mots aimables pour la princesse, qu'il trouvait fort jolie, mais sans qu'elle pût parvenir à lui occasionner la moindre distraction. La jeune princesse, au contraire, placée en face du chevalier, dont la fraîche haleine se mêlait à la sienne, commençait à se troubler.

La table, en outre, était très étroite, et les genoux des joueurs se touchaient involontairement. Quand Huon s'en apercevait, il retirait respectueusement les siens; mais la princesse, à son insu sans doute, se rapprochait et le contraignait à un contact délicieux et enivrant pour elle. Son cœur palpitait comme celui d'un oiseau dans la main de l'oiseleur. Bientôt un soupir d'Huon, adressé par lui à sa chère Esclarmonde, à laquelle il ne pouvait se lasser de penser, acheva de tourner la tête de la jeune fille, et quelques minutes après, Huon la faisait échec et mat, un peu étonné lui-même d'un résultat aussi prompt...

La princesse ne fut pas assez hypocrite pour feindre une douleur qu'elle n'éprouvait pas. Elle n'eût pas osé proposer un enjeu pareil à celui qu'avait un peu inconsidérément proposé son père; mais puisque Huon n'avait pas craint de risquer sa tête, pourquoi, de son côté, eût-elle hésité à risquer son cœur? Huon l'avait gagné : elle lui appartenait, et elle était heureuse de lui appartenir...

Cela ne faisait pas le compte du roi, qui se mordait les lèvres et ne pensait qu'en frémissant à l'imprudence qu'il avait commise en promettant sa fille comme enjeu au valet d'un ménétrier. Il songea à sortir de cet embarras d'une façon brutale, ou à dégager sa parole par une subtilité royale, lorsque Huon, qui s'apercevait bien des sentiments qui l'agitaient en eut pitié et s'empressa de lui dire :

— Sire, des droits fondés uniquement sur le sort du jeu ne sont pas des droits, et ne peuvent faire le bonheur d'une âme délicate et sensible comme la mienne. Trop de distance sépare de la princesse, votre fille, un pauvre valet de ménétrier, et je vous rends votre parole...

— Cependant, si vous aviez perdu, vous?... demanda la jeune princesse, qui avait peine à dissimuler son secret dépit.

— Oh! moi, c'était différent! répondit Huon en souriant. Si j'avais perdu la partie, j'aurais consenti à perdre la tête.

Peut-être, hélas! qu'en ce moment, la princesse regretta ses distractions!

Quant à Yvoirin, enchanté de la générosité de ce jeune homme, il lui donna deux cents besants d'or, qu'Huon courut présenter à maître Moufflet, heureux de cette aubaine.

## CHAPITRE XIX.

Comme, une fois à la cour d'Yvoirin, Huon se battit monté sur un roussin, contre Sobrin, monté sur Blanchardin, et le vainquit. De la mauvaise foi de l'amiral d'Anfalerne, et de ce qui en fut la suite.

Le lendemain, l'aube du jour paraissait à peine, que le son des trompettes fit prendre les armes à l'armée d'Yvoirin. On avait signalé la présence de l'armée de Galafre sous les murs de Montbran. Yvoirin, on se le rappelle, avait envoyé à l'amiral d'Anfalerne deux députés chargés de réclamer Esclarmonde; Galafre les avait renvoyés avec un refus qui avait profondément blessé Yvoirin : une déclaration de guerre s'en était suivie.

Devant ces mouvements de troupes, qu'il contemplait les mains vides, le brave Huon se désespérait. Il chercha partout des armes qui lui permissent de se jeter en plein combat pour aider Yvoirin à triompher de l'amiral Galafre et à conquérir Esclarmonde qu'on lui avait dit être dans Anfalerne. Le hasard lui fit découvrir, dans un cellier, de vieilles armes toutes rouillées, mais d'une assez bonne trempe. Il s'en couvrit, et s'empara de même d'une lance en aussi mauvais ordre.

Un vieux Sarrasin se mit à rire, de voir le valet de maître Moufflet aussi singulièrement équipé.

— Par Mahom! lui dit-il, je veux compléter ton armure, mon garçon; attends-moi!

Ce mécréant monta incontinent dans un grenier et en redescendit, quelques minutes après, tenant en main une longue et lourde épée, plus rouillée encore que les autres armes.

— Tiens, mon enfant; voilà pour achever de te

rendre ridicule! dit le Sarrasin en présentant cette épée à Huon de Bordeaux.

Huon la prit, le remercia et s'éloigna. Tout en frottant la vieille lame qu'on venait de lui remettre, il aperçut quelques caractères qui y étaient gravés. Il frotta alors avec plus de persistance et, bientôt, il put lire ces mots: *Je suis une des sœurs de Durandal et de Courtain; comme elles je fus forgée par Galan.*

On imagine sans peine quel fut le transport de joie du duc de Guienne, en se trouvant en possession d'une pareille épée. Un cheval lui manquait maintenant; quelques offres, quelques instances qu'il pût faire auprès des palfreniers d'Yvoirin, il ne put obtenir d'eux qu'un vieux roussin bien maigre, qu'on avait abandonné comme inutile dans un pré voisin.

Ce fut dans ce misérable équipage que l'intrépide chevalier ne désespéra pas d'acquérir de la gloire; et pressant de sa cuisse nerveuse les flancs du vieux roussin, qui se soutenait à peine, il parvint à joindre les derniers rangs de l'armée d'Yvoirin. Précisément elle venait de faire halte pour écouter ce que Sobrin, neveu de Galafre, précédé de deux trompettes, avait à proposer. Ce Sarrasin, célèbre par ses exploits et redoutable par sa force, joignait à l'avantage que lui donnait une armure forte et brillante, celui de monter Blanchardin, le plus beau cheval de l'Arabie. Sobrin s'avança d'un air arrogant et s'écria:

— Amiral Yvoirin, crains la colère de Mahom, en faisant couler le sang de tant de vrais croyants pour une cause aussi futile qu'une femme!... Si tu veux m'en croire, tu choisiras un de tes chevaliers pour se mesurer avec moi. S'il est vainqueur, on te remettra ta nièce; s'il est vaincu, tu payeras à Galafre tel tribut qu'il lui plaira de t'imposer. Ou est ton champion? J'attends!...

A cet appel il se fit un long silence dans l'armée d'Yvoirin; personne ne sortit des rangs pour accepter le défi de Sobrin, tant on le redoutait. Ce que voyant, Sobrin redoubla ses injures et ses menaces; il était prêt à s'en retourner à l'armée de Galafre, lorsque Huon de Bordeaux, à force d'éperonner son roussin, parvint à le faire avancer jusqu'à la portée de l'insolent Sarrasin.

— Arrête, chevalier! lui cria-t-il. Attends que je te parle!

Sobrin s'arrêta et jeta un regard de souverain mépris sur le pauvre chevalier.

— Apprends, reprit Huon, que bien que tu me voies dans un équipage indigne d'un chevalier, je suis issu d'assez haut lieu pour te combattre. Profite de tous tes avantages: je ne te crains point et je te défie!...

Sobrin ricana; mais trouvant plaisant de punir Huon de sa témérité en présence des deux armées, il s'éloigna un peu, fit une demi-volte et revint avec impétuosité, la lance en arrêt, pour fondre sur le duc de Guienne. Huon, ne pouvant courir à sa rencontre, prit le parti de mettre son vieux cheval en travers, de laisser tomber sa lance et de présenter son écu à celle de Sobrin, dont le coup porta à-plomb, brisa l'écu d'Huon et ne fut arrêté que par la résistance du haubert qui fit voler en éclats la lance du Sarrasin.

Il y eut à ce moment une explosion d'enthousiasme involontaire dans les deux armées. Elles voyaient avec admiration que le chevalier mal équipé avait supporté ce coup terrible sans broncher; leur surprise redoubla, ainsi que leur admiration, lorsque Huon fendit en deux le casque et la tête de Sobrin, d'un seul coup de sa vieille épée. Cela fait, le duc de Guienne s'empara des rênes de Blanchardin, et, s'élevant sur les arçons de sa selle, il s'élança sur ce beau cheval qu'il fit bondir entre les deux armées.

Une fois son neveu tombé, l'amiral Galafre, qui se voyait ainsi forcé de rendre la belle Esclarmonde, eut la mauvaise foi de désavouer le défi qu'il avait envoyé faire à l'amiral de Montbran; et, faisant sonner la charge, il fondit aussitôt, à la tête de son armée, sur celle d'Yvoirin. Le combat, d'abord terrible, fut bientôt décidé par l'incomparable vaillance d'Huon de Bordeaux qui, monté sur Blanchardin et armé de sa redoutable épée, faisait un grand abattis des gens de Galafre. Au bout d'une heure, l'amiral rentrait honteusement dans Anfalerne avec les débris de son armée et donnait immédiatement des ordres pour mettre sa capitale en état de défense contre l'armée victorieuse d'Yvoirin.

Huon, après la bataille, se retirait modestement chez maître Moufflet, lorsque le roi l'envoya chercher par ses chevaliers. Il obéit et se présenta devant Yvoirin, qui le fit asseoir à sa droite et le remercia de la part qu'il avait prise à la victoire; puis la princesse, sa fille, lui posa sur la tête une couronne de lauriers, en tremblant et en rougissant beaucoup. Elle lui en voulait toujours, à ce qu'il paraît, de la facilité avec laquelle il avait dégagé Yvoirin de sa parole, à propos de la partie d'échecs!...

## CHAPITRE XX.

Comme Gérasme, après un pèlerinage au Saint-Sépulcre, relâcha dans le port d'Anfalerne, et du combat qui eut lieu entre lui et Huon de Bordeaux.



Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que Gérasme, voyant que ses représentations étaient inutiles, avait pris le parti de se séparer d'Huon et d'Esclarmonde, pour revenir en France. Mais l'amoureux Huon s'était rendu si promptement coupable, que le vaisseau du bon Gérasme avait éprouvé la même tempête que le sien, et le pilote n'étant plus maître de le gouverner à la lueur des éclairs et au fracas du tonnerre, ce navire avait été rejeté sur les côtes de la Palestine. Gérasme, homme très religieux, avait été visiter le Saint-Sépulcre, et, à son départ, plusieurs chevaliers chrétiens l'avaient prié de les recevoir sur son vaisseau pour repasser en France, ce à quoi le bon Gérasme avait volontiers consenti. Il s'en revenait donc avec eux, lorsqu'une seconde tempête, un peu

moins violente que la première, l'avait forcé de relâcher dans le port d'Anfalerne, où, à tout hasard, Gérasme était descendu dans la faible espérance d'avoir quelques nouvelles du duc de Guienne et de la belle Esclarmonde. C'était précisément le moment où Galafre fortifiait sa ville en prévision des attaques d'Yvoirin.

Galafre reçut avec honneur Gérasme et les chevaliers qui l'accompagnaient. Il leur demanda leur concours, en leur confiant le sujet de la guerre allumée entre lui et Yvoirin. Gérasme eut peine à cacher sa joie, en apprenant que la belle Esclarmonde était dans Anfalerne, tout en ne doutant pas un seul instant qu'elle n'eût été aussi coupable qu'Huon de Bordeaux.

Esclarmonde, depuis sa nouvelle captivité, feignait d'être malade. Gérasme le sut et il s'annonça à Galafre comme aussi expert dans l'art de guérir que dans l'art de combattre. L'amiral d'Anfalerne, quoique jaloux et soupçonneux comme un souverain asiatique, permit au vieux chevalier de voir sa captive, et même de l'entretenir en particulier. Ce fut par elle que Gérasme apprit l'état funeste où les corsaires de Montbran avaient réduit son malheureux ami. Il était en train de prendre avec elle des mesures propres à assurer son évasion, lorsqu'intervint brusquement le jaloux amiral, que la longue barbe blanche de Gérasme n'avait qu'à demi rassuré et qui tenait à savoir par ses yeux ce qu'il pouvait lui dire pour lui rendre la santé.

— Oh! oh! fit-il en voyant la joie qui brillait dans les yeux d'Esclarmonde, heureuse d'avoir retrouvé l'ami de son amant. Oh! oh! le médecin fait des cures promptes! Vous voilà déjà guérie, belle Esclarmonde...

— La promesse de la guérison est le commencement de la guérison, répondit Esclarmonde qui, en sa qualité de femme, n'était point embarrassée pour trouver réponse à tout. Ce respectable chevalier m'a assuré qu'avant quinze jours je pourrais sortir de ma chambre, et cela m'a réconfortée.

— Je l'en remercie, reprit Galafre, dont les soupçons étaient loin d'être dissipés; mais puisque son rôle de médecin est à peu près inutile maintenant, je vais le prier de reprendre son rôle de chevalier. Chevalier, mon neveu Sobrin a été tué par un des chevaliers d'Yvoirin, monté sur un misérable roussin; tué traîtreusement, sans aucun doute!... Voulez-vous venger Sobrin en allant défier son meurtrier?

— J'accepte, répondit Gérasme.

Galafre et Gérasme sortirent alors, et un héraut d'armes alla immédiatement porter le défi au camp d'Yvoirin. Huon, sans savoir d'où lui venait ce défi, l'accepta sans hésiter et remit son gage au héraut, qui le rapporta au camp de Galafre. La troisième heure du matin du jour suivant fut marquée pour le combat, qui devait avoir lieu au milieu des deux armées.

Le lendemain, à l'heure dite, Gérasme sortit d'Anfalerne, accompagné des chevaliers chrétiens. Les deux armées ennemies se rangèrent en bataille et les parrains d'Huon de Bordeaux le conduisirent en face de Gérasme. Tous deux avaient la visière de leur casque baissée, de façon que ni l'un ni l'autre ne pouvaient se reconnaître.

Les deux chevaliers s'attaquèrent sans se parler, brisèrent leurs lances et se chargèrent à coups d'épées. Leur force était égale, comme leur courage. Ils y allaient tous deux pour l'honneur de la chevalerie! A un moment, l'épée de Gérasme frappa sur la visière du casque de Huon et la releva : Gérasme reconnut son ami. Feignant alors d'être blessé, il baissa la pointe de son épée et cria merci. Huon, étonné d'une victoire si prompte et d'une soumission si inespérée, s'avança pour savoir ce que cela signifiait : Gérasme souleva sa mentonnière et Huon, à son tour, reconnut la barbe blanche de son respectable ami.

— Gérasme! Mon bon Gérasme! s'écria-t-il en se précipitant dans ses bras.

Les chevaliers chrétiens, de la suite de Gérasme, s'avancèrent et entourèrent les deux amis, qui se tenaient toujours embrassés, ce qui étonnait au plus haut point les deux armées, spectatrices du combat.

— Reconnaissez Huon de Bordeaux, dit Gérasme avec enthousiasme. C'est le vaillant fils du vaillant duc Sévin, notre seigneur et maître! Au nom du Dieu vivant, amis et compatriotes, secondez-nous! Tombons sur ces mécréants; profitons de leur première surprise et tâchons de nous emparer d'Anfalerne!...

Les chevaliers chrétiens consentirent volontiers, malgré leur petit nombre. Ils mirent leurs lances en arrêt, éperonnèrent leurs chevaux, et partirent à fond de train. L'armée de Galafre s'ouvrit sur leur passage; ils arrivèrent aux derniers rangs après avoir tracé un sillon sanglant, parvinrent ainsi jusqu'aux portes d'Anfalerne, entrèrent dans la cité sans défense et levèrent les ponts-levis. Ils étaient maîtres de la place.

L'amiral Galafre, consterné de cet événement, et dont l'armée était en désordre, vit celle d'Yvoirin prête à le charger. Lors, il prit une résolution subite : il commanda à son armée de s'arrêter, ôta son casque, et, s'avançant seul vers Yvoirin, il lui présenta son épée, en lui disant :

— Yvoirin, je me soumets aux conditions qu'il vous plaira de me prescrire. Je suis victime de la trahison de ces infâmes chrétiens, qui, à cette heure, sont maîtres d'Anfalerne. Je vous supplie donc d'unir vos forces aux miennes pour punir ces audacieux et reconquérir ma cité!

Yvoirin accepta les offres de l'amiral Galafre, et, dès le même jour, les deux armées réunies s'occupèrent à former le siége d'Anfalerne et à cerner cette place le plus près possible, de façon à rendre difficile une sortie des assiégés.

## CHAPITRE XXI.

**Comme Huon retrouva Esclarmonde et du secours que lui apporta le bon Guire, de Bordeaux. Comme ensuite, après avoir délivré maître Moufflet des fourches patibulaires, le duc de Guienne s'embarqua avec Gérasme et les chevaliers chrétiens.**

Nous avons vu que les chevaliers chrétiens, ayant à leur tête Gérasme et Huon de Bordeaux, s'étaient emparés de la ville d'Anfalerne, où ils régnaient en maîtres.

On se doute bien que ce qui avait préoccupé l'es-

prit, et surtout le cœur de l'amoureux Huon, dès qu'il s'était vu dans la ville païenne, ç'avait été la princesse Esclarmonde, sur le compte de laquelle le bon Gérasme lui avait donné en chemin quelques détails. Elle seule l'intéressait, et s'il écoutait avec tant d'attention ce que lui disait son ami, c'est parce que son ami lui parlait d'elle et lui répétait pour la centième fois les détails qui la concernaient.

Au bout d'une heure, il était aux genoux de sa chère Esclarmonde, à laquelle il prodiguait les plus vives caresses, rendues avec usure, comme on le suppose aisément. Il crut, comme paroles d'évangile, tout ce qu'elle lui dit sur sa vertueuse résistance et sur la discrétion de l'amiral Galafre. Le véritable amour est ainsi crédule. Il suffisait à Huon qu'Esclarmonde affirmât pour qu'il crût aveuglement. Ce n'est pas l'amour qui a un bandeau sur les yeux, ce sont les amoureux! Et puis, il y avait si longtemps que Huon n'avait admiré la beauté d'Esclarmonde; si longtemps qu'il n'avait entendu l'harmonieuse sonnerie de sa voix; si longtemps qu'il n'avait respiré l'atmosphère parfumée qu'elle portait avec elle!...

La reconnaissance fut d'une tendresse et d'une vivacité charmantes. Le bon Gérasme était là, protecteur de leur vertu; toutes les fois que les témoignages de tendresse que se donnaient les deux amants prenaient un caractère alarmant, il interposait sa barbe blanche et Huon s'arrêtait, respectueux, devant cette barrière qui le rappelait à son devoir.

— Mes chers enfants, disait Gérasme de son bon sourire d'honnête homme; mes chers enfants, ne mangez pas si goulûment : vous vous ferez mal. L'amour vit de peu, et la nourriture abondante l'étouffe, quelque délicate qu'elle soit. Vous vous aimez beaucoup : aimez-vous peu à la fois, afin de vous aimer longtemps. D'ailleurs, j'ai charge d'âmes, moi qui ne suis plus jeune et qui ne sais plus être amoureux : je ne veux pas que vous vous perdiez. Huon, souvenez-vous d'Oberon!...

Après avoir mis bon ordre à la défense d'Anfalerne, Huon et Gérasme se concertèrent sur les moyens de sortir de cette ville et de regagner les côtes d'Italie. Le vaisseau de Gérasme leur en donnait la facilité. Le lendemain matin on leur signala un gros vaisseau qui paraissait maltraité par la tempête et qui louvoyait pour entrer dans le port. Les croix qu'ils aperçurent sur son pavillon leur ayant fait connaître qu'il était monté par des chrétiens, ils envoyèrent à son secours des barques qui le remorquèrent bientôt dans le port.

Un vieillard, courbé par le poids des années, descendit à terre, suivi d'un grand nombre de pèlerins et de plusieurs chevaliers couverts de leurs armes. Quels furent l'étonnement et la joie de Huon et de Gérasme, en reconnaissant dans ce bon vieillard le fidèle Guire, grand-prévôt de Bordeaux, et frère aîné de Gérasme? Guire leur raconta, les larmes aux yeux, toutes les injustices et toutes les cruautés commises par Girard depuis le départ de son frère, et depuis son mariage avec la fille du méchant Gibouars de Siville, son associé et son complice. Il ajouta que, chassé de Bordeaux et dépouillé de ses biens, il s'était joint à ceux que Girard avait le plus maltraités, pour fuir sa tyrannie; et que, depuis ce temps, il parcourait les cours orientales pour chercher son légitime maître, le duc Huon.

Le nouveau secours d'hommes et d'armes que lui apportait ainsi le prévôt Guire, fut très utile à Huon pour la défense de la place, dont les Sarrasins firent bientôt l'assaut, malheureusement pour eux, car un tiers de leur armée y perdit la vie. Galafre était furieux de cet insuccès, à cause d'Esclarmonde qu'il aimait avec passion et qu'il supposait, avec raison, être devenue la proie des vainqueurs. Mais Yvoirin était encore plus furieux que Galafre. Son amour-propre de souverain oriental souffrait beaucoup d'avoir été battu par des chrétiens commandés par le valet d'un ménétrier. Aussi, comme la vanité des grands de la terre est d'autant plus à redouter qu'elle est immédiatement servie par la vengeance, Yvoirin s'en prit-il au pauvre Moufflet, qui avait amené Huon à sa cour ; et, sans rien écouter de ce que le malheureux ménétrier pouvait alléguer pour sa défense, il fit dresser des fourches patibulaires élevées assez près des murs d'Anfalerne pour que ceux qui défendaient cette ville pussent voir pendre le vieux Moufflet. C'était ingénieux comme cruauté, n'est-ce pas? Et puis, c'était fort bien imaginé.

En effet, Huon de Bordeaux, en voyant dresser ces fourches patibulaires, et en reconnaissant de loin son ancien maître Moufflet entre les mains des bourreaux, n'hésita pas un seul instant à le secourir et à chercher à le sauver. C'était un imprudent, peut-être; mais, dans ces cas graves, l'honnêteté ne raisonne pas, le cœur ne calcule pas : on se précipite tête baissée au milieu du feu, au milieu de l'eau, en plein péril, pour sauver les jours de ceux qui déjà vous les ont sauvés. Maître Moufflet n'avait-il pas sauvé la vie à Huon de Bordeaux, qui, sans lui, allait mourir de faim?

Huon monta donc sur Blanchardin et, suivi de l'élite des chevaliers chrétiens, il fit une sortie sur les Sarrasins, les mit en désordre, enleva Moufflet, le mit en croupe sur son cheval et rentra avec lui dans Anfalerne. Cela n'avait duré qu'un éclair, et Yvoirin n'y avait vu que du feu!...

Le vaisseau du prévôt Guire et celui de Gérasme étaient radoubés et ravitaillés convenablement. On enleva alors les trésors de l'amiral Galafre, qui, dans le cours de son existence de mécréant avait trop pillé pour qu'on ne le pillât pas un peu à son tour; on répartit ces richesses dans l'un et l'autre vaisseau ; Huon monta dans celui de Gérasme, avec la belle Esclarmonde, le vieux Guire et un certain nombre de chevaliers ; le reste des chrétiens monta dans le navire du prévôt de Bordeaux; on leva l'ancre, les voiles se déployèrent, et bientôt on eut perdu de vue le port d'Anfalerne.

## CHAPITRE XXII.

**Comme, une fois arrivés à Rome, Esclarmonde et Huon reçurent la bénédiction papale, et partirent ensuite pour la France.**

Un vent favorable enflait les voiles des deux navires : au bout de huit jours, il les portait sur les côtes d'Italie. Huon sentait approcher de jour en jour, d'heure en heure, le moment où son union avec Esclarmonde serait bénie et sanctifiée par le

pape, c'est-à-dire le moment où rien ne l'empêcherait plus de l'aimer en toute liberté, avec toute la fougue d'une passion grandie par les obstacles ; et pourtant chaque jour, à chaque heure, il faisait de nouvelles tentatives pour se rapprocher d'elle ! Son impatience, et même son dépit, croissait à mesure que décroissait le délai apporté à la consommation de son mariage ! Mais le bon Gérasme et le vieux Guire s'obstinaient à ne le quitter ni jour ni nuit. Tous deux se relayaient pour veiller sur lui et sur sa maîtresse, qui ne témoignait pas moins d'impatience ; et tous deux inventaient, à tour de rôle, de vieux contes et de vieilles légendes enchantées pour parvenir à endormir cette belle révoltée et à lui faire oublier le poids des heures.

On aborda enfin en Italie. Huon ne perdit pas un instant pour se rendre à Rome auprès du Saint Père avec sa chère Esclarmonde. Le pape, averti de l'arrivée de son neveu, courut jusqu'à la porte du Vatican en lui tendant les bras. Mais Huon, en humble pécheur qu'il était, se prosterna, lui baisa les pieds ; et, les yeux baignés de ces douces larmes que le repentir fait répandre à l'enfant coupable qui retrouve un père miséricordieux, il le conjura d'écouter l'aveu de ses fautes avant qu'il osât toucher le seuil de son palais.

Le pape, tendrement ému par la pénitence publique de son neveu, fit écarter les assistants ; et, après l'avoir entendu, absous et béni de sa main, il l'embrassa en lui disant :

— Allez en paix, maintenant, beau neveu ! Je remercie le ciel de vous avoir fait triompher des infidèles, nos ennemis, et de vos passions, vos ennemis personnels. Il a bien voulu écouter les prières ferventes que je lui ai adressées à votre intention : vous avez réussi là où d'autres auraient échoué. Que son saint nom soit béni ! Allez en paix, maintenant, beau neveu ; vous avez acheté assez cher le bonheur : vous avez le droit d'être heureux !...

Huon lui présenta ensuite sa chère Esclarmonde ; et, le même jour, le chef de l'Eglise, après avoir suppléé les cérémonies du baptême à cette belle païenne, unit sa main avec celle du duc Huon et leur donna à tous deux la bénédiction nuptiale. Après cette cérémonie, tant attendue, le pape donna une fête splendide pour célébrer le retour et le mariage de son neveu, fête à laquelle assista la fleur de la noblesse romaine. Huon et Esclarmonde n'auraient pas demandé mieux que de s'oublier éternellement dans cette Capoue chrétienne, où il leur était enfin permis de s'aimer avec toute l'extravagance de leur âge ; mais le Saint Père savait combien il était important que Huon s'acquittât avec Charlemagne en allant rétablir l'ordre dans ses états, et il fut le premier à presser son départ.

Huon et Esclarmonde partirent donc un beau matin avec le vieux Gérasme et une douzaine de chevaliers. Quant au grand-prévôt Guire, Huon le renvoya à Bordeaux avec une escorte suffisante, pour annoncer son retour à son frère Girard. La petite troupe quitta Rome, traversa les Alpes et arriva bientôt au cœur de la France, à l'abbaye de Saint-Maurice-des-Prés, où Esclarmonde tomba malade, par suite des fatigues de ce voyage.

## CHAPITRE XXIII

**Comme Esclarmonde tomba malade à l'abbaye de Saint-Martin-des-Prés, et du complot que forma Girard contre elle et son amant.**



Ce fut un temps d'arrêt de quinze jours, que le traître Girard mit à profit, comme on va le voir.

Le vieux Guire était arrivé à Bordeaux, à peu près dans le même temps où Huon et sa femme arrivaient à l'abbaye Saint-Maurice. Il avait prévenu Girard du retour de son frère. Les habitants, heureux de cette nouvelle, avaient signalé leur joie par des prières publiques et par des illuminations.

Girard feignit de partager cette joie ; il combla le grand-prévôt d'honneurs et de présents et le rétablit incontinent dans toutes ses charges et dans tous ses priviléges. On crut à une réconciliation véritable, à un retour sincère à de meilleurs sentiments : on se trompait. Qui a bu boira ; qui a trempé ses lèvres aux sources empoisonnées de la trahison y retournera se désaltérer jusqu'à ce qu'il en meure. Le mal a son influence et sa logique, tout comme le bien : on ne peut guère s'y soustraire, surtout lorsqu'on est aussi avancé dans le vice que l'était Girard.

Ce perfide prince alla donc trouver son inséparable complice, Gibouars de Siville, et le consulta sur les moyens à prendre pour se défaire de Huon et l'empêcher de remplir son message vis-à-vis de l'empereur Charlemagne. Gibouars, fécond en expédients, dit à Girard d'aller promptement trouver son frère à l'abbaye Saint-Maurice, de regagner sa confiance par des caresses et des soumissions, de savoir de lui où étaient renfermées la barbe et les quatre dents mâchelières de l'amiral Gaudisse, et de se déterminer à partir au plus vite pour se rendre à la cour de Charlemagne.

Girard trouva l'expédient ingénieux, et, sans désemparer, il se rendit à l'abbaye Saint-Maurice. La maladie d'Esclarmonde lui donna malheureusement le temps d'arriver avant le départ d'Huon, qui, du reste, n'allait pas tarder à s'effectuer. Deux jours plus tard, et Girard, l'odieux oiseleur, trouvait les oiseaux envolés, bien loin de sa glu, de ses appeaux et de ses lacs !...

Huon, qui avait le cœur sur la main, et qui ne savait pas garder rancune, embrassa tendrement son frère, qu'il n'hésita pas à croire venu à résipiscence. Le traître fit tous ses efforts pour l'entretenir dans ces sentiments-là.

Il lui donna du galbanon à bouche que veux-tu, et des baisers de Judas à n'en plus finir. Pour un peu, Huon aurait accusé le vieux Guire de calomnie ! Tant la méchanceté est ingénieuse à tromper, tant l'honnêteté est facile à duper !...

— Mon cher frère, dit Huon après les premiers moments d'épanchement, je suis heureux de vous revoir et d'apprendre de votre bouche que la Guienne m'attend avec impatience comme son légitime souverain. Cela me prouve que vous ne vous

êtes jamais considéré comme autre chose que comme mon mandataire. Vous avez sagement agi, et je vous en remercie, mon cher frère; la Guienne vous appartiendra un jour, à moins que le ciel ne m'accorde un fils, cas auquel j'espère que vous vous résignerez, comme je le ferais à votre place. Notre mère est morte, c'est le seul chagrin de mon retour. Le reste n'est que joie et bonheur. J'ai épousé la princesse Esclarmonde, que je vous présenterai aussitôt qu'elle sera en état de vous recevoir, et nous partirons ensemble pour Paris, où j'ai à m'acquitter de ma mission envers l'empereur Charlemagne...

— Mon cher Huon, répondit Girard, je suis confus de vos bontés que je ne mérite pas aussi complétement que vous le croyez. Ma jeunesse n'a pas été aussi innocente qu'elle aurait pu l'être... Je n'étais pas assez sage pour remplir dignement les fonctions importantes que votre départ me donnaient à remplir. Vous trouverez sans doute bien des mécontents... mais je compte sur votre indulgence et sur les quelques heureux que j'ai pu faire et dont le témoignage plaidera en ma faveur...

— Votre repentir vous absout, cher frère, dit Huon avec bonté. Et d'ailleurs je n'ai pas été moi-même assez à l'abri du reproche pour me permettre de blâmer personne... J'ai été, comme vous, emporté par ma jeunesse et mené par mes passions... Nul n'est exempt d'erreur en ce monde! Si je n'avais pas été aussi efficacement protégé que je l'ai été, il m'eût été difficile, sinon impossible, de sortir vivant des périls où je me suis exposé, de gaîté de cœur, pour remplir la mission de Charlemagne.

— Ainsi, reprit Girard, vous avez coupé la tête au voisin de l'amiral Gaudisse?...

— Oui, au roi d'Hircanie, qui méritait bien ce sort.

— Ainsi, vous avez embrassé sur la bouche, à trois reprises, la belle Esclarmonde?

— Oui, puisqu'elle est aujourd'hui ma femme.

— Ainsi, vous avez obtenu le bouquet de barbe blanche de l'amiral Gaudisse, et ses quatre dents mâchelières?

— Oui, c'est le bon Gérasme qui les porte cousues dans son flanc par suite d'un enchantement merveilleux.

Girard tressaillit. Son âme vile et cruelle venait de recevoir un agréable coup: il savait tout ce qu'il voulait savoir!

Deux jours après cet entretien, Esclarmonde se trouvant en état de partir, Girard avertit Huon que la première journée était longue et fatigante, et il lui conseilla avec insistance de partir deux heures avant le jour. Huon remercia son frère de cette attention et fit monter Esclarmonde en litière au moment convenu. Quant à lui, suivi de Gérasme et de ses douze chevaliers, il monta à cheval et fit escorte à sa femme, sans avoir pris la précaution de s'armer, croyant bien n'avoir pas à le faire dans un pays ami comme celui qu'il traversait. Girard seul était armé.

## CHAPITRE XXIV.

**Comme Girard, aidé de Gibouars, se rendit criminel envers son frère et envers le bon Gérasme; comme, ensuite, il se rendit à la cour de Charlemagne, et se porta accusateur de Huon de Bordeaux.**

A deux petites lieues de l'abbaye Saint-Martin-des-Prés, l'escorte dirigée par Huon entra dans un bois où Gibouars se tenait embusqué depuis la veille, avec une troupe nombreuse de brigands armés jusqu'aux dents. Huon et ses chevaliers chevauchaient sans défiance. Au bout de quelques instants les douze chevaliers étaient massacrés, Gérasme et Huon terrassés et garrottés, et la litière d'Esclarmonde entourée par deux ou trois de ces misérables.

Girard jeta alors son masque hypocrite, qui l'étouffait, et montra à son frère toute la noirceur de son âme. Il s'assura que les liens qui le retenaient captif étaient bien solides, ainsi que ceux du bon Gérasme. Huon était en proie à la plus violente douleur: Esclarmonde qu'on lui enlevait, son frère qui le désabusait si cruellement, et Gérasme qu'on martyrisait!

Girard, en effet, avait jeté par terre cet honnête serviteur, lui avait déchiré ses vêtements, lui avait fendu sans pitié le côté et avait extrait la barbe et les dents mâchelières de l'amiral Gaudisse. Cela fait, le traître commanda à ses gens d'enlever Gérasme et Huon, et de les placer, garrottés, dans une litière fermée, dont Gibouars eut la conduite, ainsi que de la litière qui contenait Esclarmonde, évanouie. Le crime était consommé, du moins en partie. La violence d'abord, la calomnie viendrait ensuite!...

Gibouars eut soin de n'arriver que de nuit à Bordeaux, avec ses prisonniers et sa prisonnière, afin qu'ils ne fussent aperçus de personne, et il les jeta aussitôt dans une prison bien gardée par des misérables à sa solde.

Pendant qu'il accomplissait ainsi son ignoble commission, son digne gendre continuait l'œuvre qu'il avait si bien commencée. On ne s'arrête pas dans le crime; un meurtre succède à un meurtre, sans que le meurtrier s'aperçoive du plus ou du moins de sang versé. Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette carrière de malheur! Ainsi, après les douze chevaliers de l'escorte de Huon, vinrent l'abbé, le prieur et le procureur de l'abbaye où le brave duc de Guienne avait reçu l'hospitalité avec Esclarmonde, et entre les mains desquels il avait déposé ses trésors. Girard les massacra, fit élire d'autres moines, séduits par lui, pour les remplacer, chargea dix mulets d'une partie des richesses que son frère avait rapportées d'Anfalerne, et, suivi de deux moines qu'il avait jugés propres à jouer le rôle de faux témoins, il partit. Quelques jours après, il était rendu à Paris, à la cour de Charlemagne.

Ce prince était très magnifique dans sa cour; il aimait le faste et la représentation; à cause de cela ses trésors se trouvaient souvent épuisés. Il reçut avec autant de plaisir que de surprise les nombreux et riches présents dont Girard se fit habilement précéder, et il s'empressa de le recevoir au milieu d'une partie de sa cour.

Voyant qu'il était accueilli plus favorablement qu'il n'eût osé l'espérer, à cause des bruits fâcheux qui avaient couru sur son compte et qui avaient dû nécessairement arriver aux oreilles de l'empereur, il n'hésita pas à frapper le grand coup, objet de son voyage à Paris.

— Sire, dit-il à Charlemagne, c'est avec la plus vive douleur que je me trouve forcé de venir accuser moi-même mon frère Huon; mais la fidélité que je vous ai jurée ne me permet pas de vous cacher qu'il n'a pas exécuté vos ordres. Loin d'accomplir la mission dont vous l'aviez chargé, Huon s'est contenté de séduire la fille de l'amiral Gaudisse, et, après l'avoir enlevée, il revenait pour s'emparer de la Guienne et faire révolter cette belle province contre vous... J'ai su à temps ses projets, et je les ai déjoués, parce que mon devoir de vassal a parlé plus haut que mon amitié de frère : j'ai arrêté Huon dans l'abbaye de Saint-Martin-des-Prés, et je l'ai fait conduire dans les prisons de Bordeaux... Ces deux religieux que j'ai amenés avec moi pour vous être présentés, Sire, témoigneront de la vérité des faits que je viens d'avoir le chagrin de vous dévoiler. J'ai ramassé à la hâte ce qui me restait de plus précieux de la succession de mes pères, vous priant, Sire, de le recevoir comme un gage de ma foi, et vous suppliant, en outre, de vouloir bien me confirmer dans la possession du duché de Guienne et de la cité de Bordeaux!...

A beau mentir qui vient de loin. Girard savait cela. Charlemagne, qui détestait Huon, à cause de la mort de son fils Charlot, crut, sans aucun autre examen, la déposition perfide du gendre de Gibouars. Il ne perdit pas de temps et fit assembler le conseil des pairs, en présence desquels Girard se porta de nouveau accusateur de son frère, en invoquant, pour fortifier son allégation, le témoignage des deux moines qu'il avait amenés avec lui dans cette intention.

Plusieurs pairs, et surtout ceux de la perfide maison de Mayence, opinèrent pour la mort, et voulurent que Huon de Bordeaux fût traîné au supplice comme traître et félon. Mais le sage duc Naymes de Bavière s'opposa vivement à ce jugement, qui lui parut un peu trop précipité pour n'être pas inique; il soupçonna Girard d'une abominable trahison, et déclara qu'on ne pouvait juger un pair de France sans qu'il fût là pour répondre aux accusations et confondre les accusateurs. Alors, le plus grand nombre des pairs, éclairés par cette sage remontrance, conclurent, avec le duc Naymes, qu'il fallait envoyer chercher Huon et l'amener.

Charlemagne était irrésolu; sa rancune lui conseillait de passer outre; son équité naturelle lui conseillait de voir et d'écouter Huon. Une fois cette résolution arrêtée, il ne voulut pas attendre l'arrivée du duc prisonnier : il voulut aller lui-même à Bordeaux, suivi de ses pairs; et, dès le lendemain, en effet, il se mettait en route et se dirigeait à grandes journées vers la capitale de la Guienne.

## CHAPITRE XXV.

**Comme Charlemagne résolut de se rendre à Bordeaux avec ses pairs, et de la condamnation à mort qu'il prononça contre Huon, Gérasme et Esclarmonde.**

En marchant à grandes journées, Charlemagne arriva vite à Bordeaux. Il trouva cette ville prête à se soulever, à cause des rumeurs qui y couraient de la présence de son souverain légitime, le duc Huon, qu'on croyait, avec raison, prisonnier de Gibouars. La présence de l'empereur soumit les esprits : on espéra tout, et les plus notables habitants de cette capitale de la Guienne s'en vinrent en suppliants auprès de Charlemagne, pour lui redemander leur noble maître, qu'ils aimaient à l'égal du duc Sévin, son père. Charlemagne les congédia d'un air sévère, en leur disant qu'il venait pour tenir ses grandes assises et que le sort de Huon était entre les mains de ses pairs.

Dès le lendemain, cet auguste conseil s'assembla. On y fit comparaître Huon, Esclarmonde et Gérasme, qu'on amena de leur prison, pâles, défaits et chargés de chaînes. Rien ne ressemble plus à un coupable qu'un innocent. Le coupable, endurci dans le vice et dans le crime, se présente toujours devant ses juges avec l'assurance que lui donne sa mauvaise conscience. L'innocent, au contraire, troublé par l'appareil solennel de la justice humaine, a des angoisses et des défaillances qui sont interprétées à mal et qui, pour les yeux vulgaires, sont des témoignages éloquents de remords qui n'existent pas. Ainsi fut-il de Huon et de Gérasme. L'un et l'autre étaient accablés de douleur : on prit d'abord leur accablement pour un aveu d'un crime qu'ils n'avaient pas commis. Girard, en les voyant ainsi, défaits et consternés, ne craignit pas de soutenir son accusation de trahison, et les deux moines soudoyés par lui ne craignirent pas de faire le faux serment qu'il leur avait commandé de faire. Puis vint le tour de Gibouars, qui renchérit encore sur la déposition de Girard et des deux moines. Charlemagne et la moitié de ses pairs commencèrent à être décidément convaincus de la culpabilité des accusés traduits devant eux. Huon ne put se défendre qu'en prenant le ciel à témoin de la fausseté de l'accusation de son frère. Esclarmonde versa un torrent de larmes, et ne put qu'à peine former des plaintes qui ne furent pas écoutées. Gérasme, seul, suspendit le jugement prêt à être prononcé, en soulevant sa robe et en montrant d'un geste éloquent la longue plaie qu'avait faite à son flanc le poignard brutal de Girard.

A cet aspect, un long cri d'horreur s'éleva de tous côtés; le cœur des assistants fut ému de pitié et d'indignation.

— C'est là, dit Gérasme avec force, qu'était le gage de la victoire remportée par Huon sur l'amiral Gaudisse. Je jure par le Dieu vivant et par son fils mort sur la croix, que c'est le misérable qui nous accuse qui, à coups de poignard, a soustrait ce gage

de mon flanc. La place des quatre dents mâchelières de l'amiral y est encore marquée, ainsi qu'on peut voir !...

— Sire, dit le sage duc Naymes de Bavière, malgré l'étrangeté du récit de Gérasme, je suis disposé à croire à son accent, qui est celui de la vérité. La place, je l'avoue, était singulièrement choisie ; mais enfin, il n'y a pas à en douter, les quatre dents mâchelières de Gaudisse ont été là, et c'est la violence qui les en a extraites. Ceci prouvé, le reste l'est également, Gérasme innocent, Huon l'est aussi : je me prononce en leur faveur.

De longs débats suivirent cette réponse ferme et loyale du duc Naymes et agitèrent le conseil en différents sens. Le jugement définitif fut remis au lendemain matin.

Huon, Esclarmonde et Gérasme passèrent cette nuit-là dans la prière et dans les larmes.

Tout au contraire, Gibouars et Girard la passèrent à cabaler, à surprendre la religion des pairs, et à faire porter de nouvelles accusations contre Huon.

Le conseil s'étant assemblé de nouveau le lendemain matin, et les avis se trouvant de nouveau partagés, Charlemagne, à qui le souvenir du meurtre de Charlot revenait malgré lui, se crut autorisé, par la prépondérance de son vote, à condamner Huon et Gérasme à être traînés aux fourches que sur-le-champ il fit dresser, et la belle Esclarmonde au bûcher qu'il ordonna de préparer. En vain le sage duc Naymes remontra au roi ce qu'il y avait d'inique et de cruel dans cet arrêt; en vain il lui signala comme mensongère la déposition des deux moines, qui avait entraîné la conscience mal éclairée de la plupart des pairs : Charlemagne ne voulut rien entendre, rien comprendre, rien pardonner. Il fallait que la justice eût son cours ; la justice, c'est-à-dire la soif de vengeance qui le mordait à la gorge au souvenir de son fils et du combat du bois de Montlhéry. Le duc Naymes, indigné, sortit de la salle du conseil avec plusieurs autres pairs, en protestant avec énergie contre l'injustice d'un pareil jugement, dont l'exécution fut renvoyée, séance tenante, à l'après-midi.

Charlemagne, après s'être lavé les mains, comme Ponce Pilate après la condamnation de Jésus, alla se mettre à table avec les pairs dont l'avis était semblable au sien, en attendant qu'il pût jouir de l'affreux spectacle qu'il avait ordonné.

## CHAPITRE XXVI.

Comme Oberon vint fort à propos au secours d'Esclarmonde, d'Huon et de Gérasme, avec une armée de cent mille hommes, et de l'étonnement qu'il causa à Charlemagne et à ses preux. Comme ensuite il prit congé du duc Huon, en lui donnant rendez-vous dans son bois enchanté.

Rien, en apparence, ne pouvait sauver Esclarmonde d'une mort horrible, ni Huon d'une mort honteuse.

Les apprêts du supplice se poursuivaient avec vigueur, pendant que Charlemagne et ses convives devisaient joyeusement de choses et d'autres, en mangeant et en buvant.

Heureusement qu'il y avait quelque part au monde, en ce moment-là, quelques créatures qui s'intéressaient aux malheureux qu'on voulait pendre et brûler. Oberon pleurait.

— Ah ! s'écria-t-il, Huon, Huon, que tu paies cher maintenant un moment de faiblesse ! Mais en expiant ta faute aux pieds du Saint Père, tu as reçu ta grâce du ciel : ta pénitence est assez dure, et je puis enfin te secourir !...

A ces mots, Gloriand et Malembrun, chevaliers lutins, se jetèrent aux genoux d'Oberon et le pressèrent de voler au secours de leur cher Huon.

— Je me souhaite, dit solennellement le roi de féerie, dans la ville de Bordeaux, à la tête de cent mille hommes, dont dix mille fermeront toute issue au palais qu'habite l'empereur. Je veux qu'il s'élève une table à côté de la sienne, et que cette table, plus élevée de deux pieds, ait cinq couverts et porte mon cor d'ivoire, mon hanap et mon bon haubert.

Oberon avait à peine formulé ce souhait qu'il s'exécutait à la lettre, sans que rien y manquât. Charlemagne entendit un grand fracas d'armes et, tout-à-coup, une troupe nombreuse s'empara de toutes les issues de la salle, et une table somptueuse s'éleva par enchantement de deux pieds au-dessus de la sienne. Etonné à juste titre, il se leva brusquement, tandis que Gérasme, enchaîné dans un coin avec Huon et Esclarmonde, faisait remarquer au duc de Guienne le cor, le hanap et la cotte de mailles d'Oberon. Bientôt après, un bruit de trompettes et de cymbales se fit entendre ; la grande porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et le charmant petit roi de féerie entra d'un air fier, couvert d'une robe éblouissante de pierreries. Sans daigner saluer et même regarder Charlemagne, qu'il coudoya en passant, Oberon alla droit à Esclarmonde, à Huon et à Gérasme, dont les chaînes furent en un clin-d'œil remplacées par des vêtements magnifiques. Girard, Gibouars et les deux moines parjures, au contraire, parurent incontinent enchaînés et la corde au cou.

Cette première réparation rendue, Oberon s'assit à sa table sur un trône d'or élevé, fit asseoir à ses côtés ses trois amis et le duc Naymes de Bavière, leur défenseur, prit sa coupe enchantée et la bénit. La coupe se remplit d'un vin délicieux, et après l'avoir vidée, l'aimable nain la passa à Esclarmonde, qui la passa à Huon, qui la passa à Gérasme, qui la passa au duc Naymes. Quand le duc Naymes eut bu le contenu du merveilleux hanap, Oberon le bénit de nouveau et l'envoya plein de vin à Charlemagne par Huon de Bordeaux. L'empereur, confondu par tout ce qu'il voyait, et qui croyait rêver, allongea la main comme on l'allonge dans un songe, s'empara de la coupe, pleine au moment où le duc Huon la lui avait présentée, et la porta vide à ses lèvres.

— Que signifie ceci ? demanda-t-il en fronçant ses sourcils gris et en élevant la voix pour se prouver à lui-même qu'il ne dormait pas et qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination, mais bien en face d'une réalité.

— Cela signifie, puissant empereur, répondit

glorieux Obéron, qu'il y a quelque chose de plus puissant que toi : la conscience ! Tu viens de t'avouer coupable malgré toi. Les gens sans reproche, seuls, peuvent tenir impunément dans leurs mains cette coupe merveilleuse qui se vide aussitôt qu'elle subit le contact de mains souillées !... Roi, empereur, pasteur de peuples, mandataire de Dieu sur la terre, tu devais être inaccessible aux sordides pensées et aux viles passions qui déshonorent les hommes vulgaires, et tu ne l'as pas été ! Tout au contraire, tu as laissé monter de ton cœur à tes lèvres des sentiments de rancune et des paroles de haine : tu as vengé le père, au lieu de juger comme roi. Les rois ne se vengent pas plus que Dieu : ils punissent quelquefois et pardonnent souvent. Les hommes sont faibles et la rigueur n'est pas bonne envers eux. Mais les rois ne doivent pas être faibles ! Ce n'est pas pour rien qu'ils sont sur un trône : c'est pour être au-dessus de la foule, c'est-à-dire au-dessus des vulgarités et des lâchetés de la foule. Ils doivent tendre sans cesse à grandir et ne jamais essayer de descendre. Quand ils se font foule par leurs passions, ils méritent d'être confondus avec la foule et n'ont plus le droit de remonter les degrés du trône qu'ils ont volontairement descendus. Ils se sont frappés eux-mêmes de déchéance ; ils ont abdiqué : ils n'existent plus !... Tout cela t'étonne et te scandalise peut-être, glorieux potentat ! Tu as cru peut-être un instant que de ce que le ciel est si loin de la terre il ne pouvait pas surprendre tes mauvaises pensées et châtier ta colère injuste ? Détrompe-toi, Charlemagne. La Providence se fait chair, parfois, pour mieux se prouver comme esprit. Reconnais-tu le doigt de Dieu dans tout ceci, roi puissant ?...

Charlemagne, consterné, baissa la tête sans rien répondre. Oberon, alors, apostrophant Girard :

— Traître, lui dit-il, mauvais prince et mauvais frère, déclare ici publiquement l'infâme trahison dont tu t'es rendu coupable !...

Girard, voyant bien qu'un pouvoir surnaturel était prêt à déclarer son crime, n'osa plus avoir recours à la feintise.

— Oui, j'ai menti, dit-il, en accusant Huon de conspiration contre le gouvernement de Charlemagne ; mon frère est un loyal et fidèle vassal.... Oui, j'ai menti en l'accusant d'avoir enlevé la fille de l'amiral Gaudisse et de n'avoir pas rempli les conditions du message dont l'empereur l'avait chargé. Oui, je me suis emparé par ruse et par trahison des gages qu'il rapportait de sa mission.... et j'offre d'aller chercher la barbe et les quatre dents mâchelières de l'amiral païen qui se trouvaient cousues dans le flanc de Gérasme, d'où je les ai extraites avec un poignard.

— Non, non, dit Oberon, ne prends pas la peine d'aller les chercher ; je les aurai bien sans toi. Tu ne sortiras d'ici, ni les traîtres qui t'accompagnent, que pour être traînés tous quatre aux fourches patibulaires que Charlemagne a eu la précaution de faire dresser vis-à-vis de ce palais, en prévision de l'exemple de haute justice qu'on devait faire sur vos personnes... Maintenant, je souhaite sur ma table les dépouilles de l'amiral Gaudisse, le bouquet de barbe blanche et les quatre grosses dents mâchelières.

Les dépouilles de Gaudisse, que Girard tenait si soigneusement cachées, vinrent se placer d'elles-mêmes devant le roi de féerie, qui les prit et les remit à Huon en lui disant :

— Cher Huon, va les porter à ton empereur ; dis-lui que tu t'acquittes envers lui, et prie-le de te rendre tes fiefs et son amitié.

Huon obéit, et Charlemagne, de plus en plus surpris, fut à la fin touché de l'obéissance de ce jeune prince et des périls qu'il avait éprouvés pour accomplir ses ordres.

Il le tint longtemps embrassé sur son cœur, lui pardonna bien sincèrement la mort de son fils et lui rendit tous ses fiefs.

Huon se jeta ensuite aux pieds d'Oberon et le supplia de pardonner à son frère. Tout le monde était attendri, pairs et chevaliers : Oberon fut inflexible.

— Je n'ai pas le droit de pardonner à de pareils criminels, répondit-il tristement. Ce sont des natures endurcies, vouées au mal, nées pour le crime : on doit les supprimer comme bêtes féroces, dans l'intérêt général, afin qu'elles ne puissent plus nuire à personne ni à elles-mêmes. Ces criminels-là ne se repentent jamais et ils meurent dans l'impénitence finale. Dieu est miséricordieux : il aura sans doute pitié de ces âmes perverses... Moi j'ai le devoir d'être inflexible !...

Lors, Girard, Gibouars et les deux moines parjures furent entraînés par la corde qui leur serrait déjà le cou, et on les vit bientôt tressaillir dans l'espace où ils étaient suspendus : ils venaient de commencer leur voyage pour l'éternité.

Charlemagne, revenu de sa première surprise, rendit les plus grands honneurs au roi de féerie et à la belle Esclarmonde.

Oberon lui fit jurer de se mettre en état de boire dans le hanap enchanté, en se réconciliant avec sa conscience, et lui promit, à ce prix, ses services et son amitié.

Huon, comblé de caresses et de présents qu'il reçut de l'empereur, partit, peu de jours après, pour le reconduire à Paris. Oberon prit congé de son protégé et de ses amis en disant :

— Promets-moi, cher Huon, de venir dans quelques années, me retrouver dans mon bois enchanté, centre de mon empire : c'est à toi que je destine mon royaume de féerie. Mais, hélas ! cher Huon, que de périls, de traverses, d'épreuves, n'as-tu pas encore à essuyer jusqu'à ce temps !...

Cela dit, Oberon embrassa le duc Huon en pleurant à chaudes larmes, en prévision, sans doute, des malheurs qui l'attendaient, et, quelques minutes après, tout avait disparu, le nain et son armée.

## CHAPITRE XXVII.

Comme après quelques années de tranquillité, le bonheur d'Huon fut troublé par les tentatives de séduction faites sans succès auprès d'Esclarmonde par le duc Raoul, fils de l'empereur Thierry, et de la vengeance qu'il en tira.

Quelques années se passèrent, pour Esclarmonde et Huon, dans le bonheur le plus parfait : ils s'aimaient et ils étaient aimés de leurs peuples. Le gouvernement de Huon rappelait avec avantage celui du duc Sevin, son père : quoique jeune, Huon était devenu sage. La beauté d'Esclarmonde était toujours la plus éclatante; seulement le bouton s'était ouvert, la rose s'était épanouie : elle était alors dans toute sa splendeur. Aussi la citait-on partout comme une merveille; à ce point que bien des jeunes hommes, au récit enthousiaste qu'on leur en avait fait, avaient voulu s'assurer, par leurs yeux, de l'existence de cette beauté non-pareille.

Parmi ces jeunes hommes, il faut citer Raoul, duc d'Autriche, fils de l'empereur Thierry. Deux pèlerins lui avaient fait des éloges tels d'Esclarmonde, qu'il n'avait pas hésité à se rendre immédiatement à la cour de Guienne, mais sous un nom d'emprunt.

Ses efforts pour séduire et enlever Esclarmonde furent vains et il s'en alla l'oreille basse, avec sa courte honte, en jurant qu'il essayerait d'avoir par force ce qu'il n'avait pu avoir volontairement. Et, en effet, il s'en retourna droit à Mayence, auprès de son père, et s'occupa activement de rassembler une armée et revenir conquérir la Guienne et la duchesse Esclarmonde.

Huon n'apprit qu'après le départ de ce prince, les tentatives malhonnêtes et les propositions odieuses qu'il avait osé faire auprès de sa femme, se mit à sa poursuite et arriva à Mayence quelques jours après Raoul. Couvert d'armes simples, il se présenta alors devant l'empereur, au moment où il se mettait à table avec son fils et plusieurs grands de sa cour.

— Sire, lui dit-il respectueusement, je vous connais comme le plus prud'homme qui soit dans la chrétienté, aussi viens-je vous prier de vouloir bien prononcer votre jugement sur le cas que je vais vous proposer.

— Je vous écoute, répondit l'empereur Thierry.

— Si quelque chevalier audacieux, reprit Huon, avait cherché à séduire et à enlever la plus vertueuse et la plus aimée des femme, que mériterait-il de la part du mari outragé?

— Le mari, répondit l'empereur sans hésiter, a le droit de donner la mort au coupable, partout où il le trouvera, fût-ce aux pieds des autels!

— Je n'attendais pas un autre jugement de votre justice et de votre sagesse, dit Huon.

Et prenant son épée, il fit voler la tête de Raoul sur la table de l'empereur, son père. Un cri général d'horreur s'éleva; on le poursuivit; Thierry lui-même, en proie à la plus violente colère, retrouva la vigueur de ses jeunes années pour courir après le meurtrier de Raoul. Mais Huon avait de l'avance : il se laissa poursuivre en se défendant contre les plus audacieux. Au bout d'une heure, monté sur un excellent cheval, il avait mis entre ses ennemis et lui une distance de quelques lieues. On dut renoncer à l'atteindre.

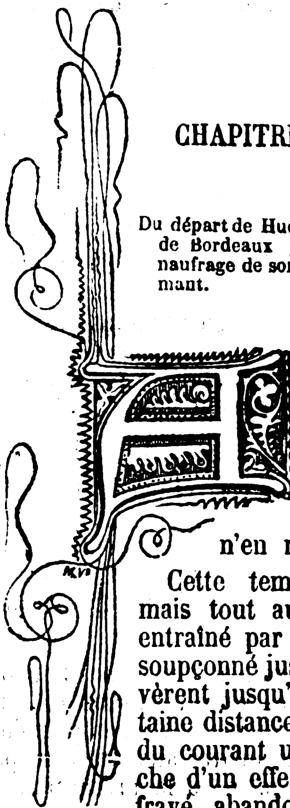
C'est ainsi qu'il traversa l'empire et la France, et regagna Bordeaux, heureux d'avoir tiré une éclatante vengeance du duc Raoul.

L'empereur Thierry avait à cœur de venger ce meurtre : il rassembla aussitôt une puissante armée, et, sans la moindre opposition de la part de Charlemagne ni des pairs de France, il ravagea la Guienne et vint mettre le siége devant Bordeaux.

Huon, ainsi assiégé, fit quelques sorties heureuses, battit plusieurs fois l'armée de Thierry, mais sans arriver à la tailler en pièces : les progrès du siége furent seulement retardés. Alors, par une inspiration singulière, Huon se décida à s'embarquer pour aller en Asie demander des secours au frère de sa chère Esclarmonde.

## CHAPITRE XXVIII.

Du départ de Huon pour l'Asie, par suite du siége de Bordeaux par l'empereur Thierry, et du naufrage de son vaisseau sur la montagne d'aimant.



Au bout de quelques jours de navigation, Huon essuya une tempête qui l'écarta de sa route. Son navire fut le jouet des vagues irritées, et il crut qu'il n'en réchapperait pas.

Cette tempête s'apaisa pourtant, mais tout aussitôt le vaisseau parut entraîné par un courant rapide, insoupçonné jusque-là. Les vagues s'élevèrent jusqu'aux nues, et, à une certaine distance, on distingua au milieu du courant une sorte de voile blanche d'un effet bizarre. Le pilote, effrayé, abandonna la barre et déclara à Huon que le navire était perdu, entraîné, aspiré qu'il était par le gouffre gigantesque et irrésistible qui joint les eaux du golfe Persique à celles de

la mer Caspienne. Tout l'équipage, consterné par cette nouvelle désespérante, se mit en prières sur le pont.

Heureusement, le pilote se trompait; la peur avait troublé ses sens : le danger existait, mais moins terrible qu'il ne l'avait fait. C'était l'heure à laquelle le gouffre achevait de se remplir : les vagues s'aplanirent et le navire passa sur l'entonnoir formé par ce gouffre, comme en tout autre endroit. Seulement Huon aperçut un homme nu qui se débattait au milieu des flots, ayant autour de lui la toile blanche qu'il avait remarquée quelques instants auparavant : il fit alors arrêter le vaisseau pour pouvoir sauver cet homme et l'interroger.

— Qui es-tu, homme? lui cria-t-il.

— Je m'appelle Judas Iscariote, répondit le naufragé sans se laisser aborder.

— Judas qui a vendu le Christ pour quelques deniers?

— Judas le traître, oui! C'est pour cela que j'ai été condamné à subir, jusqu'au jugement dernier, le supplice horrible d'être sans cesse battu par les eaux immenses que le gouffre absorbe et revomit tour à tour!... J'ai été coupable, sans doute; mais pourquoi le Seigneur ne m'avait-il pas donné, comme à ses autres apôtres, la force de résister à la tentation?...

— Cette force, dit Huon, tu l'aurais eue, si tu avais aimé ton divin maître! Foi absente, courage absent! Tu as été lâche, parce que tu étais incrédule!... Mais, dis-moi, quelle est cette toile blanche que je vois flotter autour de toi?...

— Hélas! répondit Judas, elle m'est laissée pour me défendre un peu contre la furie des flots amers, parce que je la donnai jadis pour l'amour de mon maître, et qu'il n'est aucune œuvre perdue quand on l'a faite en son nom!... Mais, ajouta Judas, éloigne-toi de moi, noble étranger! Je porte malheur à qui m'approche, comme tous les maudits. Dans quelques instants le gouffre va rejeter les eaux qu'il a avalées, et tu périrais infailliblement! Moi seul, pour mon châtiment, peux m'exposer impunément aux horreurs de cet abîme, qui ne veut pas m'engloutir, malgré mes incessantes prières!... Eloigne-toi, heureux homme qui peux mourir!...

L'avis était bon, et la prudence ordonnait de le suivre. Quoique ce misérable intéressât le cœur pitoyable de l'amant d'Esclarmonde, il n'avait pas le droit de risquer plus longtemps sa vie, ni celle de son équipage. Le pilote reçut l'ordre de mettre toutes voiles dehors, et le vaisseau s'éloigna rapidement de Judas Iscariote. A peine en était-il à cinq cents toises que Huon aperçut sortir du gouffre, à l'endroit même où était toujours le trahisseur de Jésus, un jet formidable de vagues, auxquelles étaient mêlés d'effroyables brandons de feu, comme si cet abîme eût été la porte de l'Enfer. Un courant rapide porta bientôt le vaisseau en avant avec la plus grande rapidité, et le pilote, qui se voyait un danger nouveau succéder à celui auquel il venait d'échapper, abandonna encore une fois le gouvernail, en s'en remettant pour le reste à la grâce de Dieu.

Cependant la force de ce courant inconnu diminuant peu à peu, le navire fut porté dans une mer profonde et tranquille, sans que pilote ni marins pussent reconnaître la route qu'il suivait; et, pendant plusieurs jours, il fut complétement impossible de le diriger autrement qu'à l'aventure.

Malgré la direction des voiles, le vaisseau fut alors entraîné vers une côte élevée qui venait de surgir tout-à-coup à l'horizon. D'heure en heure, et quelque effort que l'on fît pour le conduire dans un sens contraire, il marcha vers cette côte avec plus de rapidité.

— La montagne d'aimant! La montagne d'aimant! s'écria le pilote en montrant du doigt la masse noire qui semblait appeler à elle le navire et son équipage.

Le pilote, interrogé, apprit avec désespoir au duc de Bordeaux le péril inévitable auquel on courait. Il n'avait pas fini de parler, qu'en effet le vaisseau, sillonnant la mer avec une vitesse insensée, vint s'enfoncer au milieu des débris d'un grand nombre d'autres navires, et se briser contre les menaçants rochers dont la côte était hérissée.

Huon, seul inaccessible à la peur, et dans la prévision de ce moment fatal, s'était emparé d'une antenne : il s'en servit pour s'élancer sur les plus proches rochers, au moment même où le navire s'ouvrait en deux sous la violence du choc qu'il n'avait pu éviter. Après être revenu de l'horrible secousse qui avait suivi sa chute, il se releva, marcha longtemps entre des précipices affreux, et parvint enfin dans une profonde vallée où, ne voyant aucune habitation, il ne trouva de ressources contre la faim que des fruits sauvages. Il espérait, en suivant le fond de la vallée, découvrir enfin une issue et pénétrer dans un pays moins stérile et plus ouvert. Mais bientôt, il lui fallut renoncer à cette frêle espérance : la fin de la vallée était close par le demi-cercle que formait une montagne encore plus haute et plus inaccessible que la montagne d'aimant!...

## CHAPITRE XXIX.

Comme Esclarmonde, après avoir envoyé sa fille Clairette chez l'abbé de Cluny, se mit à la tête de ses troupes et fut vaincue par l'empereur Thierry. Comme, ensuite, ce prince, épris de la beauté d'Esclarmonde, lui offrit son empire et sa main, et des refus successifs qu'elle lui opposa.



Un moment nous laisserons le duc Huon dans cette cruelle position, pour retourner à la belle Esclarmonde, assiégée dans Bordeaux par l'armée de l'empereur Thierry.

Gérasme était resté, commis par Huon à la garde de sa femme. Ce brave chevalier fit des efforts héroïques pour la

défendre, elle et sa ville; malheureusement, dans une sortie, il s'aventura trop et fut tué.

Gérasme mort, la garnison de Bordeaux parla bientôt de se rendre. C'était là, en effet, qu'il fallait finir par en venir un jour ou l'autre.

Mais Esclarmonde ne l'entendait pas ainsi. Elle était femme, mère et princesse : trois devoirs, trois raisons d'être courageuse et forte.

Un soir, elle fit venir près d'elle un de ses chevaliers, Bernard, cousin de Huon, et lui confia Clairette, sa fille, avec mission de la conduire à l'abbaye de Cluny et de la remettre entre les bras de son grand-oncle : ce qui fut ponctuellement exécuté, dans la nuit même, par Bernard, à l'aide d'une barque qui sortit secrètement du port et gagna le large sans avoir été aperçue.

Sa fille une fois en sûreté, Esclarmonde se sentit plus libre d'agir. Elle ranima le courage de sa garnison par des paroles éloquentes, et prit elle-même les armes pour défendre la brèche.

L'assaut fut donné de toutes parts. Les Bordelais se défendirent vaillamment, encouragés à le faire par l'exemple héroïque de leur duchesse; mais ce fut peine perdue. Les Allemands entrèrent dans leur ville, les passèrent au fil de l'épée, et Esclarmonde fut prise et conduite à la tente de l'empereur Thierry.

Ce prince, quoique vieux, ne put voir sans admiration et sans convoitise les charmes de sa belle captive, et il comprit à merveille les tentatives de séduction qu'avait faites son fils auprès d'elle. Il espéra réussir, lui, vieux et cassé, là où Raoul, jeune et vigoureux, avait échoué. Aimables illusions de l'âge mûr!...

L'esprit et le cœur occupés de cette enivrante passion, l'empereur reprit, peu de jours après, le chemin de Mayence, emmenant tout naturellement avec lui la séduisante duchesse de Bordeaux.

A peine arrivé dans sa capitale, son premier soin fut d'aviser aux moyens de guérir Esclarmonde de son amour robuste et inguérissable pour le brave Huon.

Prévoyant bien, en homme expérimenté, qu'elle ne se rendrait pas à ses vœux séniles tant qu'elle pourrait conserver l'espérance de revoir son mari, il fit tout simplement courir le bruit de sa mort. Un capitaine de vaisseau, nouvellement arrivé d'un long voyage sur les côtes d'Asie, vint déposer que, témoin du naufrage de Huon de Bordeaux, il avait vu le corps de ce vaillant prince rejeté par les flots en courroux sur le bord de la mer.

Esclarmonde reçut cette nouvelle avec un désespoir que rien ne put calmer. Elle n'avait aimé jusque-là qu'une seule créature au monde, son amant, et il lui était enlevé pour jamais! La prison, passe encore : on en revient. Mais de la mort, on n'en revient jamais!... C'était irrévocable : son cœur était veuf!...

Par une hypocrisie bien pardonnable à son âge avancé, le vieil empereur parut prendre un grand intérêt à ce malheureux événement et partager cette douleur dont il était le seul auteur. Il fut longtemps sans oser parler à Esclarmonde de l'amour dont il était dévoré pour elle. Mais, à la fin, n'y tenant plus, ne pouvant plus se contraindre au silence, il saisit un moment qu'il crut favorable pour lui offrir son empire, sa main, son cœur et son amour.

C'était bien des choses : Esclarmonde les refusa toutes, et lui demanda pour unique grâce, de la laisser toute entière à ses regrets.

Thierry, comme tous les vieillards, était tenace : il savait attendre. Il compta sur l'aide du temps, ce grand et cruel maître qui souffle sur toutes les flammes, qui fane toutes les fleurs, qui assoupit toutes les haines, qui efface toutes les affections. Il espéra qu'avec l'aide de cet autre vieillard, toujours jeune, il arriverait à se rendre plus favorables les dispositions de la duchesse de Guienne.

Il attendit donc patiemment, sans pour cela renoncer à entretenir Esclarmonde de son amour. C'était une maigre consolation, pour un vieillard aussi amoureux que lui, mais, enfin, c'était une consolation.

Elle n'était pas du goût d'Esclarmonde qui, un jour, pour échapper à ces persécutions incessantes, résolut de prendre la fuite, quoi qu'il dût en arriver.

Une de ses femmes, dont la fidélité lui était bien connue, fut chargée par elle de gagner le patron d'une barque propre à suivre le cours du Rhin et à voguer sur la mer.

Le patron feignit d'écouter cette proposition et d'y acquiescer; puis, tout aussitôt, il courut la dénoncer à l'empereur.

Huon avait rencontré un Judas sur son chemin, il était juste qu'Esclarmonde en rencontrât un aussi sur le sien, afin que leurs misères fussent semblables, comme leur sort était commun!...

Thierry, à la nouvelle que vint lui apporter le patron que la duchesse croyait gagné, Thierry dissimula, et, au lieu d'empêcher la fuite projetée, il fit semblant de favoriser lui-même les mesures qu'Esclarmonde prit pour sortir la nuit du palais; seulement, au moment où, toute émue, elle mettait le pied sur la barque de salut, il la fit arrêter et reconduire sous bonne escorte dans une tour qui servait de prison.

Un mois se passa avant que le cruel vieillard visitât sa prisonnière. C'était encore un calcul de sa part; il espérait qu'en l'abandonnant ainsi, en apparence, à la solitude et à la crainte d'un avenir sinistre, elle se laisserait abattre et se déciderait à devenir moins inhumaine à son endroit.

Décidément, si les rois sont de profonds politiques en politique, ils ne sont pas de profonds politiques en amour. Ils jugent trop les femmes sur les hommes.

En conséquence, au bout de ce mois d'attente, il se rendit dans la tour où était enfermée Esclarmonde et lui renouvela l'offre de partager avec elle son trône et son cœur.

Tout au contraire de ce qu'il en attendait, Esclarmonde accueillit cette offre avec plus de hauteur et de dédain que la première fois; elle lui fit comprendre, par la façon dont elle refusa, combien peu cet honneur la touchait et combien elle préférait, à dé-

faut de son cher Huon, vivre seule, pauvre et abandonnée, plutôt que de vivre, reine et glorieuse, avec un vieillard qu'elle détestait.

Cette fois, l'empereur, perdant tout espoir et tout sentiment d'équité, sentit la haine faire place à l'amour, et il fit enfermer la princesse plus étroitement encore.

Au bout de six mois, voyant que rien ne pouvait ébranler la constance d'Esclarmonde, il se décida à envoyer un de ses neveux, destiné à lui succéder, recueillir le tribut qu'il avait imposé aux Bordelais et aux autres habitants de la Guienne.

## CHAPITRE XXX.

Comme Esclarmonde, condamnée à être brûlée vive par l'empereur Thierry, furieux d'avoir vu son armée détruite par l'abbé de Cluny, fut délivrée par Gloriand et Malembrun.



igoureux étaient les ordres de l'empereur Thierry à son neveu. C'était sa vengeance qui commençait.

L'homme était bien choisi, d'ailleurs. Aussitôt arrivé, il ravageait impitoyablement la Guienne et commettait exaction sur exaction.

Aussi rapportait-il à son oncle un butin considérable, lorsqu'en passant sur les terres de l'abbé de Cluny il fut attaqué par l'abbé de Cluny lui-même qui s'était mis à la tête de ses vassaux et qui l'attendait au passage pour lui faire rendre gorge.

Le neveu de Thierry fut tué par le chevalier Bernard, sa troupe taillée en pièces par les gens de l'abbé et son butin reconquis. Quelques cavaliers allemands, seuls, purent s'échapper et aller porter à l'empereur la nouvelle de ce désastre.

Thierry, furieux de ce nouvel échec, saisit avec empressement cette occasion de satisfaire sa vengeance et la haine que lui avait inspirée Esclarmonde par ses refus obstinés.

Il fit assembler son conseil et obtint de lui qu'il condamnât, par représailles, la duchesse de Bordeaux à être brûlée vive, comme complice de l'attentat de l'abbé de Cluny.

Ce galant monarque y mettait encore des formes : il eût pu faire brûler Esclarmonde sans assembler son conseil! Mais, comme on sait, les rois ne sont pas fâchés de mettre leur responsabilité à couvert, et il leur semble que ce n'est pas eux qui ont été cruels quand ils ont ordonné à leurs ministres de l'être. Comme si la tête qui conçoit n'était pas plus coupable que le bras qui exécute!...

Cette cruelle sentence de Thierry allait recevoir son exécution, lorsque le roi de féerie, ému par la pitié et par la tendresse qu'il conservait pour Huon de Bordeaux, envoya Gloriand et Malembrun au secours d'Esclarmonde.

Ces deux fidèles émissaires du bon Oberon, sous la forme de deux chevaliers couverts d'armes étincelantes, parurent dans la plaine où l'on avait dressé l'appareil du supplice.

Ils taillèrent en pièces le détachement qui voulut s'opposer à leurs premiers efforts; ils renversèrent le bûcher, délièrent Esclarmonde, et la conduisant devant l'empereur Thierry stupéfait :

— Apprends, lui dirent-ils, à respecter une princesse innocente et vertueuse, qu'Oberon prend sous sa garde!... Fais-lui rendre les soins et les honneurs qui lui sont dus; et sois sûr de périr par la mort la plus funeste au moment où l'on oserait attenter à sa vie ou à son honneur!...

Ces mots dits, Gloriand et Malembrun parurent étincelants de lumière, s'élevèrent de terre et disparurent dans le vague des airs...

L'empereur Thierry connaissait la puissance d'Oberon : il n'osa résister à ses ordres. En conséquence, dès ce moment même, il changea d'allure et de langage envers sa captive; il la fit conduire dans un de ses palais, éloigné de celui qu'il habitait, et ordonna qu'elle y fût traitée selon son rang, sa naissance et sa beauté.

Le cœur d'Esclarmonde, en face de cette protection visible de la Providence, sentit l'espérance reverdir en son cœur et y pousser d'énergiques racines.

Elle se rattacha de cette façon à la vie, en songeant à sa chère fille Clairette, qui grandissait en grâce et en beauté à l'abbaye de Cluny, et à son cher Huon, qu'elle se refusait maintenant à croire mort, comme on le lui avait dit.

Une des femmes qu'on avait placées près d'elle pour la servir, vint encore confirmer les soupçons de son cœur au sujet de son mari. Touchée de la douceur, de la grâce et des larmes qu'Esclarmonde ne pouvait s'empêcher de répandre de temps en temps, elle entra un matin dans son oratoire et elle lui dit :

— Chère princesse, rassurez-vous et ne pleurez plus un mort qui vit toujours, je l'espère. Sœur du capitaine de vaisseau qui vous annonça le naufrage du duc Huon, je sais par lui que ce ne fut que par les ordres exprès de l'empereur qu'il parla ainsi et vous fit ce mensonge qui vous a brisé l'âme... Je vous jure, comme mon frère me l'a juré lui-même, qu'il ignore absolument quelle est la destinée de votre époux.

A cet aveu, parti de lèvres sincères, Esclarmonde embrassa tendrement la femme qui venait de lui faire ce récit et se jeta aussitôt à genoux pour remercier la Providence, dont le doigt apparaissait encore en cette occasion.

## CHAPITRE XXXI.

Ce que Huon découvrit, après bien des recherches, dans l'île de la montagne d'aimant, et du moyen ingénieux qu'il prit pour en sortir.



Voilà Esclarmonde un peu réconfortée. Mais pendant qu'elle se rattrapait, naufragée de l'amour, à cette faible branche que lui avait tendue une de ses suivantes, et qu'elle resongeait avec plus d'ardeur à son cher Huon, que devenait ce naufragé plus sérieux?

Huon était toujours dans l'île de la montagne d'aimant. Après avoir épuisé ce qui lui restait de forces pour gravir ces rocs impassibles qui lui fermaient l'horizon de toutes parts, il reconnut avec désespoir que toute issue manquait et qu'il était enterré vivant dans cette immense tombe de granit.

A force de recherches, cependant, il aperçut au haut de la montagne un beau château qui paraissait inhabité, les ronces et les halliers ayant presque rempli l'étroit chemin qui y conduisait.

Cette vue lui donna de nouvelles forces, ainsi que la faim, qui le talonnait. Il tenta de nouveau l'assaut de ces rochers escarpés; il s'accrocha avec ses ongles aux parois rugueuses que pouvaient présenter çà et là leurs flancs, et, après une ascension douloureuse, il parvint enfin jusqu'à cet étrange château.

Il entra : tout était désert.

Il y passa huit jours, pendant lesquels il se nourrit tant bien que mal, mal surtout, de quelques fruits sauvages arrachés par lui aux arbres d'un jardin qui paraissait être depuis longtemps en friche.

Le neuvième jour, il découvrit une trappe avec cette inscription : « *Quiconque osera pénétrer sous cette trappe, l'âme souillée de quelque crime, y trouvera la mort; mais l'homme dont la conscience est tranquille peut y descendre avec confiance.* »

Huon était inaccessible à la crainte; en outre, il croyait à bon droit être dans les conditions exigées par l'inscription : il leva la trappe.

Un escalier, plus commode qu'il n'eût pu le soupçonner, le conduisit dans un riche salon rempli de toutes sortes de provisions et de mets délicieux; des mains invisibles s'empressèrent aussitôt de le servir, et, lorsqu'il eut convenablement réparé ses forces, il se sentit doucement entraîné dans une chambre somptueusement meublée, où le sommeil acheva de le rétablir en son état naturel.

Huon passa quelques jours dans ce château et dans les pièces où se renouvelaient à propos les provisions qu'il venait d'épuiser.

Il ne manquait de rien, que de liberté, car il était prisonnier dans son île. En outre, la solitude lui pesait!

Un matin, comme il regardait du côté de la mer, cherchant toujours un moyen pour sortir de ce lieu solitaire, il aperçut au loin un gros vaisseau qui, entraîné rapidement vers la montagne d'aimant, vint tout-à-coup se briser avec un horrible fracas contre les rochers qui en formaient la base.

Peu de moments après, une barque surchargée de monde parut s'approcher beaucoup plus lentement; il remarqua même que les passagers, connaissant le danger, avaient prévenu la violence du premier choc, en opposant leurs avirons, et que, quoique la barque eût chaviré en abordant, ils descendaient heureusement sur le rivage de l'île.

Huon accourut à leurs secours, et, jugeant à leurs costumes qu'ils étaient de différentes nations, il leur demanda quelle était leur croyance.

Une partie de l'équipage porta la main à son turban et s'écria :

— Allah! Allah! Allah!...

Un vieillard vénérable, se jetant à genoux avec le reste de l'équipage, répondit :

— Nous croyons en l'Homme-Dieu qui, pour nous sauver, consentit à boire une éponge de fiel, à se laisser couronner d'épines et planter des clous dans les mains et dans les pieds!...

A ces mots, Huon embrassa le vieillard, qui ajouta :

— Mon fils, je suis l'évêque de Milan. Je revenais du Saint-Sépulcre avec ces braves gens que vous voyez, lorsque notre vaisseau se mit à dériver par une tempête affreuse; j'ai pu sauver mon équipage et une partie de celui d'un vaisseau turc qui a été submergé sous nos yeux...

Huon consola l'évêque de Milan, lui conta son aventure et lui fit espérer le secours céleste. Ensuite il le conduisit au château, suivi de ses plus fidèles serviteurs, qu'il renvoya, au bout d'une heure, chargés de vivres pour ceux qui étaient restés sur le rivage.

Après avoir fait lire à l'évêque l'inscription qui se trouvait tracée sur la trappe mystérieuse, il lui conseilla d'exhorter les Turcs à recevoir le baptême.

L'évêque approuva ce dessein, et, tout aussitôt, il se mit à catéchiser les mécréants, ses compagnons. Son âge avait de l'autorité, sa parole avait de l'éloquence : quelques-uns de ces infidèles se laissèrent gagner aux vérités nouvelles qu'il leur enseignait. Dix d'entre eux persistèrent dans leur foi, et ce ne fut que la faim qui leur arracha des promesses d'abjuration, qu'ils se promirent bien de ne pas tenir.

On leur donna, en conséquence, des vivres comme à leurs camarades, plus sincères qu'eux; mais, à peine ces dix hommes eurent-ils porté à leurs lèvres les aliments qu'on venait de leur octroyer, qu'ils tombèrent foudroyés.

Le lendemain, un griffon monstrueux s'abattit sur un des cadavres de ces dix mécréants, le prit dans ses puissantes serres, et l'emporta dans les airs.

Le lendemain et le jour suivant, le griffon reparut et emporta chaque fois un mécréant.

Alors Huon de Bordeaux conçut un projet audacieux, comme seul il était digne d'en concevoir, avec son goût pour les aventures.

Malgré la présence de l'évêque de Milan et son commerce affectueux et agréable, Huon continuait à sentir le poids de la solitude.

Il se voyait condamné à vivre éternellement dans cette île étrange, sans communication possible avec le reste de la terre.

Il était jeune, il avait, quelque part au monde, une femme adorée, une fille idolâtrée, un royaume à gouverner ; et puis, la sève des passions nobles et généreuses bouillonnait en lui : il se sentait fait pour les conquêtes et les grandes batailles!

Il résolut donc de sortir de cette île, et, pour cela faire, voilà le moyen qu'il imagina.

Il avait remarqué que, dans ses trois visites aux Turcs morts, le griffon s'était appliqué à choisir, chaque fois, celui qui lui paraissait le plus fort : probablement parce qu'il représentait un plus copieux repas pour lui!...

Alors, malgré les représentations de l'évêque de Milan, Huon de Bordeaux se couvrit de deux cottes de mailles solides, plaça son épée nue le long de sa cuisse, et s'étendit, la face contre terre, parmi les cadavres qui restaient encore et dont, selon toute apparence, le griffon reviendrait faire sa proie.

En effet, le griffon revint, et, comme l'avait bien prévu Huon, il le choisit comme une meilleure proie, le prit dans ses longues serres et l'enleva.

## CHAPITRE XXXII.

**Des suites de l'enlèvement de Huon de Bordeaux par le griffon, et comme, après avoir été abandonné sur une haute montagne, il eut à se défaire de trois autres griffons qui l'attaquaient. Comme ensuite il découvrit la fontaine de Jouvence, et partit pour revenir chez lui.**

Durant quelques heures, Huon ne vit que le ciel et la mer. La hauteur à laquelle s'élevait le griffon était prodigieuse, et le duc de Guienne éprouvait un vertige insurmontable. Joignez à cela la douleur cruelle que lui faisait éprouver les griffes d'acier du monstre fabuleux qui l'enlevait et qui, à chaque minute, entraient plus avant dans sa chair, à travers les mailles, serrées pourtant, de son double haubert.

Toutefois, malgré les souffrances sérieuses qu'il ressentait, Huon ne perdit ni sa présence d'esprit, ni son courage, et malgré son éblouissement, il se décida à regarder la route que le griffon suivait dans son vol gigantesque.

Au bout de quelques heures, il aperçut une montagne dont le faîte se perdait dans les nuages, et, le vol de son conducteur redoublant d'impétuosité, il fut en peu d'instants porté sur ce faîte, où le griffon le laissa tomber assez doucement, pour reprendre son vol vers une autre montagne qui s'élevait à quelque distance de là.

Huon se remit bientôt du léger étourdissement occasionné par sa chute. Il commençait même à parcourir le sommet de cette montagne pour tâcher de se reconnaître, lorsque trois autres griffons, d'une taille moins effrayante que le précédent, vinrent fondre sur lui, les ailes déployées.

Huon reçut l'un de ces trois redoutables ennemis sur la pointe de son épée, et le fit tomber mort. Quant aux deux autres, ils s'acharnèrent avec rage contre lui, essayant de rompre de leur bec acéré les mailles des hauberts dont il était revêtu, afin de lui déchirer la chair et de lui dévorer les entrailles.

L'intrépide Huon, qui ne connaissait pas la peur, se releva avec force et s'escrima contre eux de telle sorte, qu'au bout de quelques instants il était parvenu à s'en débarrasser.

Mais ce fut une autre affaire! Aux cris formidables que ces monstres poussèrent en mourant, le grand griffon accourut à tire d'ailes et fondit sur Huon, avec la rapidité d'une flèche, pour l'enlever. Huon soutint bravement ce premier choc et d'un coup d'épée habilement porté, il lui coupa une patte, puis l'autre, puis la tête, malgré les efforts désespérés du monstre dont l'agonie fut sanglante pour le duc de Guienne.

Les coups de bec du grand griffon avaient fait l'ouvrage de coups de poignard. Les cottes de mailles de Huon avaient été déchirées en plusieurs endroits, et le sang du brave chevalier coulait abondamment par ces déchirures.

Par bonheur, le combat avait cessé, le grand griffon était mort. Huon, épuisé par la fatigue et par le sang qu'il perdait, se traîna vers une fontaine qu'il aperçut à quelque distance.

Cette fontaine était ombragée par des arbres couverts des fruits les plus appétissants du monde; l'eau qui en sortait était pure et les cailloux sur lesquels elle roulait avec un doux murmure brillaient comme autant de diamants.

Huon délaça son casque, puisa de l'eau de cette fontaine avec le creux de sa main et la porta à ses lèvres.

Tout aussitôt son sang cessa de couler, ses blessures se fermèrent et ses forces se trouvèrent réparées comme par enchantement; elles redoublèrent même lorsqu'il eut mangé les fruits des arbres merveilleux qui ombrageaient cette fontaine miraculeuse.

Il se leva, se secoua, reprit pour ainsi dire possession de lui-même, et se mit à parcourir le sommet de la montagne.

Jamais la nature ne lui avait paru si plantureuse et si belle.

Les fleurs croissaient sous ses pas et embaumaient l'air tout à l'entour.

Les arbres penchaient devant lui leurs branches chargées de fruits savoureux, comme pour l'inviter à y mordre avec les dents de l'appétit et de la jeunesse.

Huon, dans son enthousiasme, se crut de bonne foi transporté dans l'Eden dont, hélas! nous avons été chassés pour longtemps, dans la personne de notre aïeul Adam, et par suite de la gourmandise de notre grand'mère Eve!...

L'amant d'Esclarmonde ne sortit de ce ravissement que pour écouter une voix mélodieuse comme une flûte de cristal, qui venait de l'appeler par son nom.

— Huon, dit la voix, rends grâce au ciel qui, pour récompenser ton honnêteté et ta vaillance, t'a fait parvenir à la fontaine et à l'arbre de Jouvence, dont les hommes parlent sans cesse avec envie, et que peu d'entre eux connaissent, parce que peu d'entre eux méritent de la connaître... On t'octroie en ce moment l'inappréciable faveur de cueillir trois pommes, trois seulement, de cet arbre merveilleux; chacune de ces pommes a le pouvoir de rendre les forces et la beauté de la jeunesse au vieillard le plus accablé du poids des années et des maladies : sache les employer utilement, car une fois que tu t'en seras servi, elles ne se renouvelleront pas. Les faveurs comme celles-là ne se prodiguent pas!... Maintenant, fais une provision des autres fruits de ce jardin enchanté, et, cette provision faite, descends sur ta droite, par ce sentier que tu vois d'ici et qui te conduira sur le bord d'une rivière; monte sur l'esquif que tu trouveras amarré sur le rivage; abandonne-toi, plein de confiance, aux soins paternels de la Providence, et je te promets que tu reverras un jour ta Clairette et ton Esclarmonde bien-aimées!...

Puis la voix cessa de parler; Huon n'entendit plus qu'une harmonieuse vibration de l'air, qui semblait ainsi continuer les paroles dont ses oreilles étaient pleines et que son cœur avait précieusement recueillies.

Il se prosterna alors et remercia à voix haute l'Auteur des êtres et des choses, le grand ordonnateur des mondes, qui veille avec tant de sollicitude sur sa création et sur ses créatures, quoique les hommes semblent ou fassent semblant de l'ignorer, et qui a autant de regards de tendresse pour la fourmi perdue dans l'herbe, que pour l'empereur tapi sur son trône.

Il se releva ensuite, prit le sentier indiqué, arriva au bord de la rivière et aperçut en effet une petite nauf amarrée. Une petite nauf qui valait certes plus cher que les galions qui font la traversée d'Amérique, car elle était enrichie d'or, d'ivoire et de pierreries!

Huon n'hésita pas à s'embarquer, confiant dans son étoile et dans la promesse de la voix qu'il venait d'entendre. Il sauta dans l'esquif et s'abandonna au cours de la rivière qui, d'heure en heure, lui parut augmenter de vitesse.

Au bout de deux jours de cette agréable navigation, le lit de la rivière lui parut se rétrécir de plus en plus, jusqu'à l'arcade d'un canal souterrain où l'esquif vogua plus rapidement, et où le jour disparut bientôt à ses yeux.

Huon resta une semaine entière dans cette obscurité, vivant des fruits savoureux qu'il avait cueillis sur les arbres de la montagne enchantée, et songeant, pour se distraire, à son Esclarmonde et à sa Clairette.

Le neuvième jour, la barque s'étant arrêtée dans un tournant, le chevalier fut très surpris que l'eau paraissait comme éclairée d'une lumière qui n'était pas la lumière du jour. Sa curiosité s'éveilla; il chercha à connaître la cause de cette phosphorescence étrange, et bientôt il s'aperçut qu'elle venait des cailloux du fond de la rivière, peu profonde à cet endroit-là.

Il se pencha, plongea son bras dans l'eau et en ramena une poignée de ces cailloux brillants, puis une autre poignée, puis une autre encore, de façon à remplir le fond de sa petite nauf.

Cela fait, il donna un fort coup d'aviron et la barque rentra dans le courant, qui l'entraîna plus rapidement que jamais.

Il avançait toujours au milieu des plus opaques ténèbres qu'illuminaient seuls les cailloux qu'il avait ramassés.

Bientôt il entendit au-dessus de la voûte qui couvrait le canal, un murmure effroyable, tel que celui des vagues agitées et des torrents roulant du faîte des montagnes.

Un autre que lui eût conçu de l'épouvante. Huon avait le courage et la foi, tous deux à l'épreuve : il continua à avancer. Et il fit bien, car, à mesure qu'il avançait, les ténèbres s'éclaircissaient, et le tumulte s'apaisait.

Quelques heures après, l'esquif que montait le duc Huon sortait de ce canal prodigieux et entrait dans une mer profonde et tranquille, qui était la mer Persique. Les voiles de l'esquif, carguées jusqu'alors, se déployèrent et s'enflèrent d'elles-même, et le second jour, au lever du soleil, Huon de Bordeaux abordait dans le port de Tauris.

## CHAPITRE XXXIII.

Comme Huon, après avoir abordé à Tauris, rencontra le chevalier Bernard; de la réception qui lui fut faite par le vieil amiral de ce pays, et du miracle qu'il opéra en faveur de ce chef de mécréants.

Tauris était la capitale d'un riche pays gouverné par un vieil et puissant amiral. Son port était large et bien abrité; le commerce y paraissait florissant; la population y était nombreuse.

Aussi, à l'aspect de la nauf éblouissante montée par Huon de Bordeaux, un grand concours de peuple et de mariniers accourut en poussant des cris

d'admiration. Quelques étrangers étaient parmi eux, le chevalier Bernard et deux chevaliers bordelais, ses amis.

Le chevalier, on ne l'a pas oublié, était le cousin de Huon de Bordeaux. C'était lui qu'Esclarmonde avait chargé de conduire Clairette à l'abbaye de Cluny. C'était lui, enfin, qui avait aidé l'abbé, oncle de Huon, à tuer le neveu de l'empereur Thierry, lors de son retour de Guienne.

A l'instigation de Clairette, Bernard était parti, suivi de deux chevaliers, à la recherche du mari d'Esclarmonde, et c'est de cette façon qu'il se trouvait à Tauris, près de s'embarquer, n'ayant rien appris dans cette ville touchant son cousin.

En l'apercevant au moment où il ne comptait plus le revoir, Bernard vola à sa rencontre, et, pendant quelques instants, ils se tinrent tous deux étroitement embrassés.

— Mon cher Bernard! disait Huon, les larmes aux yeux.

— Mon cher Huon! disait Bernard avec le même attendrissement.

— Et Esclarmonde? comment l'avez-vous laissée? Dans quel état? Et Clairette? Est-elle aussi belle que sa mère?...

— Esclarmonde est prisonnière de l'amiral Thierry... Mais rassurez-vous, cousin Huon: elle est traitée avec tous les honneurs dus à son rang, à son sexe et à sa beauté!... Quant à Clairette, elle grandit tous les jours en grâce et en bonté, élevée qu'elle est par cet excellent éducateur qui s'appelle l'abbé de Cluny...

— Ma chère Esclarmonde!... Prisonnière!... Pourquoi suis-je parti?

— Maintenant que vous voilà retrouvé, cousin Huon, vous la délivrerez facilement; et, d'ailleurs, vous nous permettrez bien de vous aider dans cette bonne œuvre, n'est-ce pas?...

— Chère Esclarmonde! murmura Huon, qui était devenu tout songeur et tout mélancolique.

Pendant ces épanchements des deux cousins, on avait été prévenir l'amiral du débarquement de cette nauf merveilleuse et on lui avait donné, tout naturellement, la curiosité de s'assurer du fait par ses propres yeux. En conséquence, il envoya immédiatement quérir le duc Huon, qui obéit et se rendit auprès de lui.

— Vassal, lui dit-il, tu me parais étranger, et d'une religion différente de la mienne?...

— C'est vrai, seigneur.

— Si tu veux être reçu dans mes Etats, commence par me payer le tribut que tu me dois!.....

— Seigneur, rien n'est si juste, et je m'y suis préparé!...

Tirant alors de son aumônière une escarboucle et une émeraude d'une grosseur prodigieuse, Huon les présente à l'amiral et lui dit:

— Cette escarboucle, seigneur, a la propriété de garantir celui qui la porte de toute espèce de poison et d'enchantement; cette émeraude permet à son possesseur de ne rien craindre du péril, soit du fer, soit du feu. Daignez, seigneur, les accepter toutes deux pour mon premier hommage.

L'amiral, qu'une longue expérience rendait connaisseur dans les ouvrages de la nature, comme dans le commerce des hommes, admira la richesse du présent et crut y voir quelque chose de surnaturel.

Ce vieillard vénérable, qui rendait ses sujets heureux depuis près de quatre-vingts ans, en était littéralement adoré, chose rare! car ce ne sont pas toujours les meilleurs princes qui ont les meilleurs sujets.

Sa justice, ses mœurs, étaient célébrées dans toute l'Asie: il ne manquait, à tant de vertus réunies, que d'être éclairées par les lumières de la religion chrétienne.

— Noble étranger, répondit-il à Huon, le présent que vous me faites vaut plus que les quatre meilleures cités de mes Etats; je désire le reconnaître d'une manière efficace... Venez avec moi, ouvrez-moi votre cœur, et croyez, de ce moment, que votre confiance vous acquérera l'ami le plus zélé!...

Huon éprouva aussitôt, pour ce vénérable vieillard, ce sentiment secret qui nous prévient et nous attache: il n'hésita pas à lui raconter toutes ses aventures.

L'amiral fut attendri et émerveillé; il ressentait pour Huon la sympathie que Huon ressentait pour lui: leurs âmes étaient sœurs, quoique leurs croyances religieuses fussent ennemies.

— Ah! que ne suis-je encore en état de porter les armes! s'écria-t-il. Je vous conduirais moi-même à Mayence, à la tête de cent mille hommes, pour délivrer la femme qui vous est si chère et dont la captivité fait couler vos larmes!... Les glaces de l'âge m'empêchent seules de prendre le commandement de l'armée que je vais assembler pour marcher sous vos ordres.....

— Ah! seigneur, dit Huon en se jetant à ses genoux, vous pouvez faire encore plus pour mon bonheur... Votre vertu vous rend l'égal des plus vertueux chrétiens, et cependant vous restez au-dessous des plus vulgaires, à cause de votre aveuglement religieux... Vous adorez un Dieu qui ne peut rien; j'adore un Dieu qui peut tout! Voyez les miracles qu'il a faits en ma faveur, moi qui ne suis que son indigne serviteur!... Songez à ceux qu'il ferait pour vous, si vertueux, si honnête, si hospitalier, si grand!... Les miracles ne lui coûtent rien, et si vous tournez vos regards et vos vœux vers lui, en lui demandant de vous rendre la jeunesse, la santé et la vigueur que vous n'avez plus, il vous les rendrait!... Croyez et vous serez sauvé!...

L'amiral, surpris des promesses ambitieuses que Huon de Bordeaux osait lui faire, ne balança pas à lui promettre qu'il embrasserait la religion chrétienne si l'un de ces miracles s'accomplissait.

— Faites assembler toute votre cour, dit alors le duc Huon, et les principaux chefs de votre armée, c'est en leur présence que je vais implorer pour vous les bienfaits du Dieu dont ils vont connaître toute la puissance.....

Le vieil amiral n'hésita plus. En un clin d'œil,

toute sa cour et un grand nombre de ses sujets furent rassemblés.

Il monta avec Huon sur une estrade assez élevée, de façon à ce que tout le monde pût voir ce qui allait se passer.

Toute l'assemblée était haletante; on avait entendu parler d'un miracle, et, de tous temps, les miracles ont eu le privilége d'impressionner vivement la foule.

Huon se prosterna, fit une prière mentale; puis, se relevant, il présenta à l'amiral une des trois pommes qu'il avait cueillies sur l'arbre de Jouvence, et il lui dit :

— C'est au nom du sublime crucifié que je vous la présente... Mangez et croyez !...

— L'amiral prit la pomme, la mangea, et, sur-le-champ, ses rides s'effacèrent, ses dents reparurent, sa barbe et ses cheveux blancs reprirent leur couleur primitive, ses forces lui revinrent : il avait trente ans !

Le miracle était évident pour tout le monde : tout le monde cria au miracle.

— Si je peux faire cela, moi, indigne serviteur d'un Dieu omnipotent, dit Huon de Bordeaux à l'amiral, jugez de ce que ce Dieu lui-même peut faire !...

L'amiral était trop heureux d'être jeune pour hésiter plus longtemps à embrasser une religion à laquelle il devait un si beau cierge : il demanda à l'instant même à être baptisé, puisque le baptême était le premier acte, l'acte le plus important de cette religion.

Après l'amiral, les grands dignitaires de sa cour; après la cour, le peuple.

Le peuple avait vu; pour lui il n'y avait pas de preuves plus irrécusables de la préexcellence de la religion chrétienne sur la religion mahométane, que ce qui venait de s'accompliren faveur de l'amiral de Tauris.

Mahomet promettait bien des choses à ses élus, mais ses promesses ne devaient recevoir leur exécution qu'après la mort, et c'était un peu trop éloigné et un peu trop vague; tandis qu'ici, on pouvait toucher le miracle du doigt. Le peuple est volontiers imitateur; il est troupeau : il suit.

Le peuple de Tauris fit ce qu'avait fait son chef: il se convertit. Probablement avec l'espérance de jouir, comme son chef, des bénéfices de cette conversion.

Le baptême de tant de gens dura quelques jours, on le comprend.

Quand les derniers païens eurent été chrétiennisés, l'amiral de Tauris, plein de reconnaissance pour Huon de Bordeaux, rassembla incontinent une armée formidable pour aller délivrer la belle Esclarmonde.

—

## CHAPITRE XXXIV.

Comme, pendant la traversée, Huon se fit descendre dans une île d'un aspect sinistre; et de ce qu'il y rencontra.



Sitôt que fut prête la flotte que l'amiral avait sur la mer Noire, son armée s'embarqua, avec une quantité suffisante de munitions de bouche et d'armes de toute espèce, et on mit le cap vers la forte ville d'Angorie, dont le peuple était le plus cruel ennemi des chrétiens.

L'amiral avait ses raisons pour en agir ainsi : il voulait profiter de son voyage pour semer sur sa route les vérités nouvelles que Huon de Bordeaux lui avait enseignées, et les répandre, avec l'eau du baptême, sur la tête de tous les mécréants.

Mais un coup de vent ayant approché le principal vaisseau de la flotte d'un rocher élevé qui servait de promontoire menaçant à une grande île d'un aspect sombre, Huon demanda ce que c'était, et on lui apprit que cette île était appelée le Désert d'Abillant, et que nul chrétien ne pouvait en approcher sans perdre la vie.

Vous connaissez Huon de Bordeaux : c'en fut assez pour animer son zèle et son courage, et, malgré les remontrances et les prières de l'amiral, il s'embarqua sur une chaloupe et se fit descendre sur le bord de cette île si mal famée.

A peine y fut-il arrivé qu'un nouveau coup de vent éloigna la flotte, qui gagna forcément le large; et sa chaloupe s'étant brisée contre les rochers, Huon demeura seul en ce lieu sinistre, sans autre ressource que son courage et sa foi en son étoile.

Il employa le reste du jour à gravir cette montagne, et, quand la nuit fut venue, il la passa sous l'anfractuosité d'un rocher qui lui avait paru propre à lui servir d'abri.

Rien ni personne ne troubla son sommeil. A la pointe du jour, il se leva et se mit en marche.

Une heure après, il avait atteint l'extrême sommet de la montagne, qui formait une vaste planimétrie.

Il la parcourut quelque temps sans rien voir d'extraordinaire. Mais, à force de s'avancer, en quête d'aventures, il aperçut bientôt un gros tonneau bardé de fer, qui roulait avec autant de bruit que de rapidité sur cette plaine. Il s'approcha pour le voir rouler de plus près. Lors, il en entendit sortir des gémissements affreux, et, rencontrant sous

ses pieds un lourd maillet de fer, il s'en servit pour arrêter ce tonneau fantastique.

Une voix plaintive s'écria :

— Qui es-tu, toi qui suspends pour un instant mon supplice ?...

— Je suis un homme, répondit Huon, et, comme tel, je m'intéresse à ton sort, qui me paraît fort à plaindre. Dis-moi, à ton tour, qui tu es, et comment je peux te donner du secours...

— Prends ce maillet de fer, dit la voix avec plus de force, et brise ce fatal tonneau, où je souffre comme un damné depuis tant d'années... Une fois délivré par toi, je te promets, en récompense, de te tirer de cet horrible désert où jamais n'est arrivé le son de la voix humaine...

— Comment t'y prendras-tu? demanda Huon, chez qui le courage n'excluait pas la prudence.

— Je te ferai descendre par un sentier à gauche, jusqu'au bord de la mer, où nous trouverons un démon qui m'attend depuis longtemps, et qui nous fera traverser, dans son esquif, le bras de mer qui nous sépare de la terre ferme...

— Mais, reprit Huon, tu ne m'as point répondu jusqu'ici sur ton sort, sur ton nom, sur le pouvoir qui te retient prisonnier dans ce tonneau...

— Ah! dit la voix avec un frémissement douloureux. Je suis le malheureux Caïn...

— Caïn! s'écria Huon, épouvanté par cet aveu.

— Oui, Caïn!... J'ai tué mon frère Abel, parce qu'il était le préféré de mon père et de ma mère... Voilà de cela quatre mille ans... et, depuis ce temps, je roule, en expiation de mon crime, dans ce tonneau hérissé de pointes ardentes qui me déchirent et où grouillent des serpents qui me mordent sans que je puisse jamais mourir!... Mais je puis être délivré... Tu m'as promis de me secourir... Sers-toi du maillet de fer... dépêche-toi, je souffre comme un damné!...

Huon, épouvanté, lâcha le tonneau qui, roulant avec plus de rapidité que jamais, le mit bientôt hors de portée d'entendre les hurlements et les imprécations de ce fratricide.

Il ne négligea pas, cependant, les renseignements qu'il en avait reçus; et, prenant le maillet de fer sur son épaule, il descendit au bord de la mer.

Le démon était, en effet, à la place indiquée, attendant Caïn. Huon monta dans sa chaloupe qui lui fit traverser le bras de mer et aborder sur une côte voisine d'Angorie.

Une fois qu'il eut touché terre, il se retourna pour remercier son nautonnier ; le démon avait disparu. Ce dont Huon ne fut réellement pas fâché.

---

## CHAPITRE XXXV.

**Comme Huon retrouva l'amiral de Perse, et comme ensuite il s'en sépara à Marseille pour reprendre le chemin de l'abbaye de Cluny. Du miracle opéré par sa seconde pomme, et de la reconnaissance de son oncle et de Clairette.**



Nous venons de le dire, Angorie n'était pas éloignée de la côte où venait de descendre Huon ; il s'y rendit et y arriva précisément au moment où l'amiral de Perse, son ami, se disposait à donner l'assaut à cette place.

Huon se mit à la tête des troupes et les conduisit à la brèche, sur laquelle il arbora de sa main l'étendard de la croix.

La ville emportée, le reste du pays soumis, l'amiral de Perse eut le chemin libre pour se rendre à Mayence avec Huon de Bordeaux.

Les troupes se réembarquèrent donc et les vaisseaux firent route vers leur but définitif. Au moment où ils touchaient Marseille, il prit au duc de Guienne la fantaisie de s'arrêter là. En conséquence, il remercia l'amiral, prit congé de lui, et, suivi de son cousin Bernard, de ses deux chevaliers et d'un mulet qui portait une partie de ses pierreries, il descendit à terre.

Le lendemain la petite caravane quitta Marseille et prit la route de Cluny. Huon avait laissé croître sa barbe. Quand il fut à l'avant-dernière journée de sa marche, il fit rester Bernard et sa suite en arrière, et se présenta, sous l'habit d'un pauvre pèlerin à la porte de l'abbaye.

L'abbé de Cluny était hospitalier, surtout envers les plus pauvres, envers lesquels sa charité se faisait la plus ingénieuse du monde, pour que rien, en elle, ne pût froisser les malheureux qui y avaient recours.

Seulement, depuis le départ de Huon de Bordeaux pour les pays inconnus dont il n'était pas encore revenu, à ce qu'il supposait tout naturellement, cet homme de bien demandait pour récompense à chaque pèlerin qu'il assistait, de lui raconter tout ce qu'il avait vu et entendu dans le cours de son pèlerinage; espérant ainsi obtenir, à la longue, quelques nouvelles de son cher neveu. Un homme ordinaire peut vivre et mourir inconnu; mais Huon de Bordeaux était un chevalier d'un trop grand renom pour qu'il pût être vivant dans un coin de l'univers créé sans y être connu comme ami ou comme ennemi.

Jusque-là aucun des pèlerins interrogés par l'abbé de Cluny n'avait pu, cependant, lui donner le moindre renseignement sur le sort de son neveu.

Lorsque Huon, parfaitement déguisé, eut été assisté par lui avec sa bienveillance accoutumée, il ne manqua pas de l'interroger, comme il avait fait des autres.

Huon, attentif à déguiser sa voix, et plus encore à cacher l'émotion qu'il éprouvait en revoyant cet oncle si cher, accablé par le poids des années qui avaient abondamment neigé sur sa tête, Huon lui raconta quelques-unes de ses aventures, sous un autre nom que le sien, bien entendu; et, quant au neveu qu'il regrettait et dont il souhaitait si ardemment le retour, il lui affirma qu'il l'avait rencontré à Tauris, et que, par parenthèse, il avait été témoin oculaire du miracle du rajeunissement opéré par lui sur l'amiral de Perse.

Le bon abbé et ses religieux, qui étaient tout oreilles, et écoutaient avidement le récit du faux pèlerin, commencèrent à douter de sa véracité et le prirent dès ce moment pour un aventurier impudent.

Huon soutint la vérité de son récit, en leur disant :

— Ce miracle que je vous garantis pour vrai, s'il n'est pas tout-à-fait vraisemblable, arriva par la vertu d'une pomme à peu près semblable à celle que voilà... Plût au ciel que celle-ci pût produire le même effet sur monseigneur l'abbé! Jamais elle ne pourrait être mieux employée... et je serais heureux, pour ma part, d'avoir pu ainsi le récompenser de l'hospitalité patriarchale qu'il m'a accordée et qu'il accorde chaque jour aux pauvres vagabonds de mon espèce...

Le vieil abbé sourit, prit la pomme, seulement pour l'examiner, mais sans croire un instant à sa vertu; et il fut très étonné du parfum délicieux qu'elle répandait.

— Je ne sais pas, dit-il, si elle rajeunit effectivement, comme vous me l'assurez, mon ami; mais je sais bien qu'elle donne appétit de la manger. Si les dents que je n'ai plus existaient encore pour quelques instants, je n'hésiterais pas à la croquer... Les fruits qui sentent si bon ne peuvent pas être de méchants fruits, et les maléfices ont une odeur repoussante qui devrait préserver les faibles d'y succomber...

Huon pressa l'abbé de Cluny de manger la pomme qu'il lui avait présentée; il y mit tant d'instance, que le bon vieillard ne put s'y refuser. Il mordit dans ce fruit savoureux avec les dents de la foi.

Quel fut son étonnement et celui des religieux, lorsqu'ils eurent aperçu un changement aussi soudain que celui que l'amiral de Perse avait éprouvé!

L'abbé de Cluny avait non-seulement retrouvé les dents dont il regrettait tout à l'heure si amèrement l'absence, mais encore ses cheveux, sa santé, sa vigueur, sa jeunesse d'autrefois : il avait trente ans!...

Son premier mouvement fut de s'agenouiller et de remercier le ciel; le second fut, après s'être relevé, de regarder attentivement le pèlerin, son bienfaiteur, et de se jeter dans ses bras, en s'écriant :

— Ah! mon cher neveu, tout autre que vous aurait-il pu me faire un si grand sacrifice!...

Des cris de joie, de surprise et d'admiration s'élevèrent alors de toutes parts.

La belle Clairette accourut à ces cris; elle vit Huon de Bordeaux, tendrement embrassé par l'abbé de Cluny; son cœur parla; elle ne douta plus que ce pèlerin ne fût son père : alors elle se jeta à ses genoux et les mouilla de larmes abondantes.

— Mon père! mon cher père! s'écria-t-elle, en mêlant aux mots de tendresse qu'elle lui adressait, des actions de grâce à la Providence qui lui rendait un père adoré et longtemps attendu.

Huon, dont les entrailles avaient été délicieusement remuées à la vue de sa Clairette et au son mélodieux de sa voix d'ange, la releva, l'étreignit à son tour avec passion, et la couvrit de baisers, dont la moitié au moins, il faut le dire, étaient adressés à Esclarmonde.

On ne raconte pas des moments comme ceux-là. On laisse le soin de les imaginer, aux voyageurs qui ont eu cet accueil après quelques années d'absence. Rien qu'à cause de l'ivresse ineffable que l'on éprouve à revoir les créatures qu'on avait abandonnées pour courir le monde, on se ferait voyageur! Ceux qui n'ont jamais quitté le foyer familial ignorent cette suprême jouissance, cette indescriptible volupté du retour : il faut les plaindre!...

L'abbé de Cluny, rajeuni et regaillardi, voulut prendre la résolution de rassembler ses troupes, de demander au roi de Bourgogne le secours que tout suzerain devait à ses grands vassaux, lorsqu'ils étaient injustement attaqués dans leur personne ou dans leurs possesions, et de marcher, à main armée, à Mayence, pour redemander Esclarmonde à l'empereur Thierry.

Mais Huon, pénétré de confiance dans les secours d'une Providence qui semblait l'avoir toujours conduit et qui l'avait tiré des plus grands périls, supplia son oncle de le laisser partir seul pour Mayence, sous son même habit de pèlerin; il lui demanda, en outre, de ne faire avancer les troupes qu'il allait rassembler, que sur la frontière qui séparait la France de la Germanie.

## CHAPITRE XXXVI.

*Comme Huon arriva à Mayence; et de son entretien avec l'empereur Thierry. De l'emploi qu'il fit de sa dernière pomme. Son entrevue avec Esclarmonde; leur retour dans leurs Etats.*



Huon, dès le lendemain, partit effectivement seul, n'ayant d'autre arme que son bourdon, et muni seulement de quelques légères provisions, ainsi que de deux

pierres précieuses et de la troisième pomme qui lui restait des trois qu'il avait cueillies sur l'arbre de Jouvence.

Il marcha, marcha, marcha, s'arrêtant seulement le temps nécessaire à son repos. Bientôt il arriva à Mayence.

C'était précisément la veille d'une grande fête. Huon apprit, dans le faubourg où il s'était logé, que l'empereur Thierry devait la célébrer solennellement, avec une magnificence inusitée, tant par la pompe qui devait y être déployée, que par les bienfaits dont cette fête devait être l'occasion.

Ainsi, on disait, entre autres choses, qu'il s'était fait une loi d'accorder ce jour-là un don, tel qu'il pût être, au premier qui se présenterait sous ses yeux dans la chapelle, à la fin de son oraison.

Que de gens, alors, prirent leurs précautions pour être là les premiers! Il n'y avait qu'un favorisé, et il y avait dix mille compétiteurs!...

Une des deux pierres apportées par Huon, avait le pouvoir de rendre invisible celui qui la portait à nu sur son sein. Huon la plaça sur sa poitrine, devint aussitôt invisible et put ainsi franchir les flots pressés de la multitude qui encombraient les issues du palais de l'empereur, et parvenir dans la tribune même où Thierry devait faire son oraison.

Après quelques instants d'attente, qui parurent des siècles à bien des gens, l'empereur arriva, soutenu par deux chambellans.

Pauvre vieillard couronné! il avait vu passer devant lui bien des générations d'hommes, et il était resté debout, comme un chêne séculaire qui n'attend plus que le coup de foudre qui doit le réduire en poussière. Ce n'était plus un empereur; c'était son ombre.

Thierry se plaça donc dans sa tribune, s'agenouilla à grand'peine sur les coussins dorés et fit son oraison, dans laquelle il demanda sans doute au ciel de prolonger le plus possible encore son agonie terrestre.

Ce débris d'empereur n'était pas encore soûl de vivre!

Une fois son oraison faite, il ordonna à ses gardes d'ouvrir les portes et de laisser pénétrer jusqu'à lui ceux qui avaient quelque chose à lui demander. Huon saisit ce moment; il ôta de son sein la pierre qui le rendait invisible, prit l'autre pierre dans sa main qu'il éleva, et, se jetant aux genoux de Thierry :

— Sire, lui dit-il, l'homme le plus malheureux vous requiert le don que vous avez promis d'accorder, et, en reconnaissance, vous offre celui-ci...

L'empereur, ébloui par l'éclat et la beauté de l'escarboucle que Huon tenait à la main, et dont il reconnut à l'instant le prix et les propriétés merveilleuses, releva le duc de Guienne et lui dit :

— J'atteste le ciel, pèlerin, qu'il n'est rien que je ne t'accorde, quoi que ce soit que tu me demandes.

— Sire, s'écria Huon en se jetant une seconde fois à ses genoux, commencez donc par me pardonner le sang que j'ai versé et tous les griefs que vous pouvez me reprocher...

— Pèlerin, répondit l'empereur, ta demande m'étonne; mais je veux être fidèle au serment que j'ai fait... Pour sois donc en toute liberté : je te pardonne, quoi que tu m'aies fait... Mais apprends-moi donc ton nom, afin que je me rappelle en quoi tu peux m'avoir offensé...

— Ah! Sire, dit le pèlerin, je suis ce malheureux Huon de Bordeaux, dont vous avez conquis et ravagé les Etats et dont vous retenez l'épouse prisonnière. Rendez-moi Esclarmonde, Sire; rendez-moi mes Etats; oubliez le crime que Raoul avait commis et la punition que le ciel lui a infligée par ma main; et recevez-moi, ainsi que tous mes sujets, au nombre de vos serviteurs les plus fidèles!...

L'empereur Thierry, frappé d'avoir à ses pieds ce grand prince, qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer comme un héros, et touché, en outre, de la confiance qu'il avait dans sa générosité, releva le duc Huon, autant que ses faibles bras pouvaient le lui permettre!

— Oui, oui, duc de Bordeaux, lui dit-il, tout est effacé, dans mon souvenir, des mauvaises choses qui y plaidaient contre vous... je ne me souviens plus aujourd'hui que de votre vaillance et de votre honnêteté... et je vous accorde tout ce que vous venez de me demander...

A ces mots, l'empereur s'avança au milieu de la chapelle, appuyé sur le bras de Huon; il le fit connaître à ses grands vassaux, étonnés de la présence de ce pèlerin, que personne n'avait vu passer, et il le baisa sur la bouche en leur présence, en signe de réconciliation.

— Ah! Sire, s'écria Huon, attendri par cette soumission du vieillard, sur laquelle il n'osait pas trop compter d'abord. Ah! Sire, que votre belle âme est bien digne de la grande récompense que le ciel vous destine! et que je suis heureux d'être la main qu'il a choisie pour vous donner cette insigne récompense!... Prenez, Sire, et mangez sans crainte! ajouta Huon en présentant à l'empereur la troisième pomme qu'il avait conservée jusque-là.

Le vieillard couronné reçut de ses mains tremblottantes ce fruit miraculeux et le porta sans hésiter à ses lèvres. Tout aussitôt, en présence de sa cour stupéfaite et émerveillée, il se redressa, reprit les couleurs de la santé, les apparences de la vigueur et redevint jeune, lui, le vieillard de tout-à-l'heure, qui avait déjà un pied dans son sépulcre impérial!...

Rendre grâces au ciel, embrasser Huon, le prendre par la main, et le conduire sur-le-champ, d'un pas ferme et léger, au palais où languissait la belle Esclarmonde, fut le soin dont Thierry s'occupa dans ses premiers transports de reconnaissance.

Ils arrivèrent à ce palais, où des cris de joie leur avaient servi de messagers.

Esclarmonde, surprise, vint au devant de l'empereur qu'elle ne reconnut pas, et son cœur palpita en voyant un pèlerin accourir vers elle et se précipiter dans ses bras.

— Cher Huon! s'écria-t-elle, en pâlissant.

— Chère Esclarmonde! s'écria Huon.

L'empereur les vit chanceler tous deux; il les

aboutit sans les séparer, comprenant tout ce qu'il y avait de délicieux dans cet évanouissement mutuel, provoqué par un bonheur trop vif et trop inattendu.

Les larmes de ces vrais amants coulèrent en abondance d'une source trop pleine, et leur voix étouffée se refusa à exprimer leurs transports enivrants!

Voulant ensuite réparer en partie les maux qu'il avait fait souffrir à ces heureux époux, Thierry les pria de lui permettre de les accompagner jusqu'à l'abbaye de Cluny.

Huon et Esclarmonde y consentirent et le départ s'effectua presque aussitôt.

Une fois à Cluny, l'empereur y manda tous les officiers qu'il avait établis à Bordeaux et dans la Guienne, pour leur faire prêter serment de fidélité à leur légitime souverain; puis, au bout de quelque temps, après avoir juré à Huon l'alliance la plus sincère et la plus durable, il se décida, quoique à regret, à retourner à Mayence.

## CHAPITRE XXXVII ET DERNIER.

**Comme Huon de Bordeaux et Esclarmonde allèrent retrouver Oberon dans sa forêt enchantée, et du don que celui-ci leur fit de son royaume de féerie.**

Quant à nos deux amants, ils retournèrent de leur côté à Bordeaux, pour reprendre de nouveau possession de leur duché.

La charmante Clairette les accompagnait, tout naturellement; et, tout naturellement aussi, le brave chevalier Bernard accompagnait Clairette...

Mais, à peine eurent-ils reçu les hommages de leurs anciens sujets, que Huon se souvint de la promesse qu'il avait faite à Oberon, de l'aller voir dans son bois enchanté, quand le cours de ses malheurs et de ses aventures serait terminé.

Il se décida immédiatement à partir.

Esclarmonde qui partageait la reconnaissance de son mari pour le roi de féerie, voulut le suivre dans ce dernier voyage.

En conséquence, un beau matin, ils se mirent en route, après avoir pris, toutefois, les mesures nécessaires pour assurer le repos de leur duché et le bonheur de l'aimable Clairette, qui avait déjà choisi le chevalier Bernard pour son chevalier.

Ils passèrent les mers et s'en allèrent par monts et par vaux à la recherche du chemin de la forêt enchantée, que Huon finit par retrouver.

Ils s'y engagèrent sans crainte, comme bien vous pensez.

A peine Oberon les vit-il arriver, qu'il se fit porter au devant d'eux.

— Je vous attendais, mes amis, leur dit-il en les embrassant; je vous attendais pour vous remettre mon royaume de féerie... Il m'est enfin permis de quitter ce monde périssable pour me rejoindre à l'Etre des êtres!...

Il y avait une grande mélancolie dans ces paroles du bon Oberon. Sans doute, il était bien fatigué. C'est si lourd, la Vie!...

Il ne perdit donc pas un moment pour faire prêter à Huon et à Esclarmonde le serment que leur devaient tous les lutins et tous les génies qu'il s'était assujetti depuis longtemps; il les revêtit ensuite de toute sa puissance, et, cela fait, il s'endormit du sommeil des justes.



FIN DE HUON DE BORDEAUX.

# POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

## AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verds,
Jaunes pers,
Qui d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée..

Avril, l'honneur des soupirs,
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encor ès forêts
De doux rets
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la Nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embaumant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant,
Sur les tresses blondelettes
De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et mille fleurettes.

Avril, la grâce et les ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine.
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la prairie.

C'est toi, courtois et gentil,
Qui, d'exil,
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines,
Un feu croupi et couvert
Que l'hiver
Recélait dedans ses veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs
Et sa féconde rosée,
La mousse, et le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui, de l'écumeuse mer,
Vit germer
Sa naissance maternelle.

REMI BELLEAU.

## BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languit doucement
D'une paupière demi close,

Mon âme se fond du désir
Dont elle est ardemment pleine,
Et ne peut souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand s'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis;
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine ambrosienne,

Quand le soupir de ces douleurs,
Où nos deux langues qui se jouent
Moitement folâtrent et nouent,
Evente mes douces ardeurs,

Il me semble être assis à table
Avec les les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre tu me laisse,
Pourquoi ne permets-tu, maîtresse,
Qu'encore le plus grand soit mien?

As-tu peur que la jouissance
D'un si grand heur me fasse dieu,
Et que sans toi je vole au lieu
D'éternelle réjouissance?

Belle, n'aie peur de cela,
Partout où sera ta demeure,
Mon ciel, jusqu'à tant que je meure,
Et mon paradis sera là.

JOACHIM DU BELLAY.

## SONNET

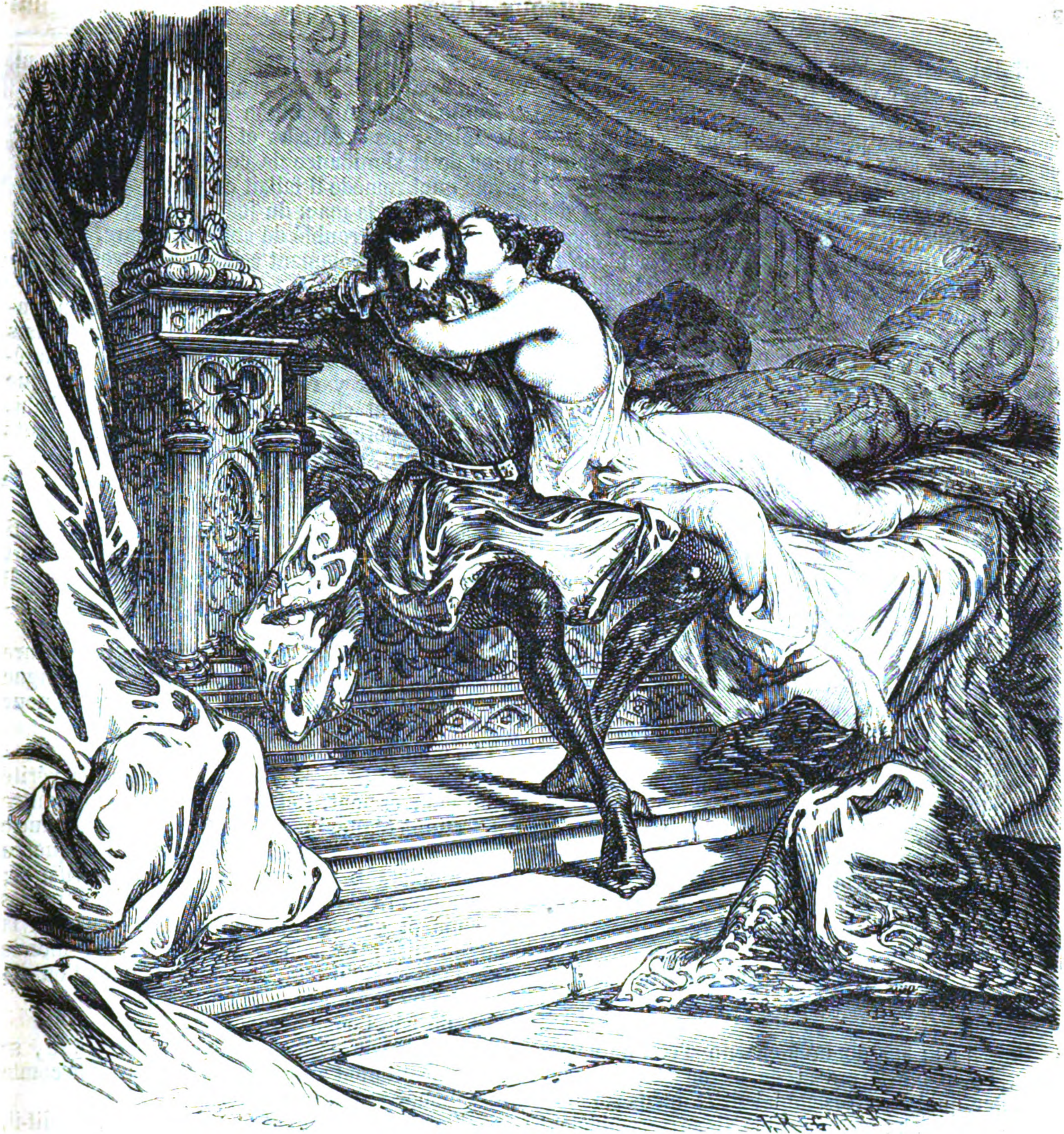
Voyez, amants, comment ce petit dieu
Traite nos cœurs. Sur la fleur de mon âge,
Amour tout seul régnait en mon courage,
Et n'y avait la raison point de lieu.

Puis quand cet âge, augmentant peu à peu,
Vint sur ce point où l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moi croissait sens et usage,
D'autant aussi décroissait ce doux feu.

Ores mes ans tendant sur la vieillesse
(Voyez comment la raison nous délaisse),
Plus que jamais je sens ce feu d'Amour.

L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
Sur le midi plus petite apparoistre,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

JOACHIM DU BELLAY.



# MILLES ET AMYS

## CHAPITRE PREMIER

**Comment la comtesse de Clermont en Auvergne conçut et enfanta un fils qui fut appelé Milles, et comment la femme du comte Henry, sénéchal, accoucha le même jour d'un fils qui fut appelé Amys.**

Au temps du roi Pépin, il y avait en la cité de Clermont en Auvergne un comte nommé Anseaulme, lequel était très-dévot envers Dieu. Ce fut le père de Milles. Il eut à épouse une très-noble dame, la plus belle qui fût sur terre et aussi la plus dévote envers Dieu et les saints qu'on sût trouver en place.

Anseaulme et sa dame restèrent mariés durant l'espace de dix ans entiers sans avoir lignée, quoiqu'ils fussent tous deux de même amour et de même vouloir à ce sujet. Au bout de ce temps, ils adressèrent de ferventes prières au Seigneur, afin

qu'il lui plût de leur envoyer un enfant mâle, lequel, après leur vie et trépas, pût tenir leur terre et seigneurie. Et, pour mieux rendre efficaces leurs oraisons, ils promirent à Dieu, s'il leur accordait cette grâce, de faire tous deux le saint voyage de Jérusalem.

Leurs oraisons eurent plein succès auprès de Jésus, qui n'oublie jamais ses bons serviteurs, car la dame de Clermont conçut et engendra bientôt, du fait de son seigneur, un enfant mâle, lequel fut le plus doux en parler et le plus gracieux qui naquit jamais.

Après qu'elle eut porté l'enfant en ses flancs durant l'espace de neuf mois, elle l'enfanta enfin en grande joie. Et le père, apprenant qu'elle venait de mettre au monde un beau fils, loua et remercia Dieu de tout son cœur, disant :

— Vrai Dieu, qui fûtes cloué en croix, que votre nom soit béni ! Jamais ceux qui vous servent de bon cœur ne sont déconfortés !... Et, puisque vous m'avez donné un enfant mâle, nous irons, ma femme et moi, présenter nos corps au Saint-Sépulcre.

En même temps que la femme du comte Anseaulme accouchait ainsi d'un fils, la femme de son sénéchal accouchait pareillement. Et l'enfant du sénéchal ressemblait en toutes choses au fils du comte de Clermont, de bouche, de nez, de visage, de corps, qu'on eût dit qu'Anseaulme l'avait engendré en la femme de son sénéchal.

Le jour de cette double naissance fut un beau jour, et il y eut belle compagnie pour fêter les deux enfants, princes et chevaliers, cardinaux et légats, archevêques et évêques, dames et demoiselles, tant d'un côté que de l'autre.

L'Apostole de Rome était pour lors en la dite cité : il baptisa les deux enfants et fut leur parrain. Le fils du comte de Clermont fut nommé Milles; le fils du comte Henry, le sénéchal, fut nommé Amys, de par la volonté de son père, et le pape y consentit.

Puis il leur fut donné à chacun d'eux un hanap d'or, de même forme et de même valeur, pour signifier qu'ils se ressemblaient et qu'ils seraient compagnons d'armes ensemble. Ils se ressemblaient même à ce point qu'on n'eût pu les reconnaître une fois séparés, si l'enfant du comte de Clermont n'eût eu sur lui une merveilleuse enseigne propre à le distinguer d'Amys, laquelle était un fer d'épée aigu dessiné sur la main droite.

## CHAPITRE II

Comment un clerc nécromancien fit assavoir au comte Anseaulme la signifiance de l'enseigne que l'enfant Milles avait en la main droite.

Donc, quand le jeune Milles fut baptisé, et qu'on aperçut le signe qu'il avait en la main droite, chacun se récria ébahi, principalement le pape, qui le tenait sur les fonts.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! s'écria-t-il épouvanté, je n'ai jamais vu ni entendu parler de chose si apparente !

Monseigneur Anseaulme fit incontinent venir les mires, les médecins et les chirurgiens pour juger de la signifiance de cette enseigne, et pour savoir quel remède il fallait employer pour l'enlever de dessus la main du jeune Milles, car il était lui-même fort troublé de cette aventure, et il ne comprenait pas comment cela avait pu venir à son fils.

Les chirurgiens, médecins et barbiers s'en vinrent donc à l'appel du comte de Clermont. Mais quand ils eurent vu de quoi il s'agissait, ils déclarèrent ne pouvoir y remédier, ne sachant ce que c'était, ce dont chacun fut de plus en plus ébahi.

Alors le père envoya quérir les plus suffisants clercs de tout son pays, pour qu'ils vinssent examiner cette merveille et qu'ils lui exposassent la signifiance réelle de ce fer d'épée.

Beaucoup se rendirent à son appel : un seul put s'avouer compétent en cette occurrence. C'était un grand astrologue et un bon nécromancien. Il fit tant par son art qu'il conjura l'ennemi d'enfer, lequel accourut à lui.

— Ennemi, lui dit le nécroman, je te conjure de me dire sans mentir la signifiance de ce signe qui est sur la main de l'enfant de monseigneur Anseaulme !

L'ennemi répondit :

— Puisque tu m'as conjuré, je te dirai la vérité selon mon escient. Cet enfant qui vient de naître est destiné à régner en grande prospérité, en grande joie et grande hautesse d'honneur... Il acquerra et conquêtera beaucoup de terres et d'héritages; il surmontera du tranchant de son épée tous ses ennemis et voisins; il défendra et décorera la Sainte Eglise, et jamais homme en ce monde n'aura fait ce qu'il fera. Maintenant, je ne t'en dirai pas plus long, car je m'en vais...

Et, de fait, l'ennemi disparut.

Le nécroman, satisfait de cette réponse, se rendit incontinent au palais, où se trouvait le comte Anseaulme avec sa baronnie.

— Comte de Clermont et d'Auvergne, lui dit-il, je consens à ce que ma tête soit tranchée et séparée de mon corps si Milles, votre fils, n'a pas plus de renommée et de biens que n'en a jamais eus homme vivant de ce monde, car il est dans les desseins de Dieu qu'il ait plus d'honneur et de vertus que n'en eut jamais personne de deçà la mer salée. Je ne vous en dirai pas davantage, car c'est chose prouvée...

Le comte Anseaulme, entendant ainsi parler le clerc, fut aise plus qu'il n'est possible de le dire. On lui eût donné tout l'or de la terre qu'il n'eût pas été aussi heureux. Aussi remercia-t-il de bon cœur Dieu et la Vierge honorée.

Cette nouvelle se répandit promptement par tout le pays et arriva jusqu'aux oreilles du comte de Limoges, lequel en fut dolent et marri à ce point que la couleur de son visage changea subitement, et qu'il machina en son esprit quelque mauvaise affaire contre l'enfant du comte de Clermont.

Justement, ce dernier résolut d'accomplir le voyage dont il avait fait vœu ; et sa femme étant relevée de gésine, il fit tout apprêter pour le dé-

part. Mais auparavant il manda ses princes et barons afin de leur dire sa pensée.

Quand ils furent réunis, il leur dit :

— Seigneurs, j'ai voué le saint voyage d'outremer, en reconnaissance de la digne portée que ma femme a faite, comme vous savez. Je vais aller voir le lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ a été délivré de mort et d'embarras, ce qui est un noble miracle. Or, pendant mon absence, voici le comte Henry, mon sénéchal, à qui j'ai donné mon amitié et en qui j'ai la plus grande fiance. Je lui laisse la charge de mon fils Milles et le gouvernement de toute ma terre et de toute la contrée, pour le cas où quelque chose surviendrait. Je vous prie, seigneurs, de lui obéir comme à moi, et de lui prêter le même concours loyal, s'il en était besoin, car vous me devez tous foi et loyauté, et je serais très-courroucé d'apprendre que vous avez eu débat et chamaillis.

Les barons du comte Anseaulme lui répondirent que sa terre serait bien gardée, ainsi que tout le pays, jusques à son retour.

La nourrice vint, apportant l'enfant qui avait la couleur vermeille et fraîche comme roses, et elle le présenta à son père, qui le baisa avec grand amour, et ensuite à la comtesse, qui devint blanche comme une fée en comprenant qu'il fallait s'en séparer. Toutefois, elle le prit dans ses bras, le baisa avec passion, tout en faisant grands pleurs et lamentations, le bailla ensuite au sénéchal, qui était l'homme à qui elle se fiait le plus au monde.

Le comte Henry prit donc l'enfant, à son tour, et lui fit faire la révérence devant les princes et les barons, qui ne purent s'empêcher de pleurer de la pitié qu'ils ressentaient.

Lors, Anseaulme et Marie sa femme prirent congé. Deux jours après, ils s'embarquaient.

## CHAPITRE III

Comment le comte de Clermont et sa femme entrèrent en mer et des embarras qu'ils eurent.

Anseaulme s'en alla donc par mer avec sa femme et ses barons, lesquels priaient dévotement Dieu qu'il les menât jusques au port sans encombre.

Quand ils furent ainsi en pleine mer, voguant comme de bons pèlerins qu'ils étaient, une tempête s'en vint à sourdre, avec un vent tel, que, malgré eux, il les conduisit droit au port d'Acre. Là, le comte Anseaulme envoya payer le passage au soudan afin qu'il n'empêchât pas leur voyage; mais le gouverneur de la cité, nommé Lucion, voulut voir par lui-même à quels gens il avait affaire, et il s'en vint au navire, avec de nombreux gens d'armes. Lorsqu'il avisa la comtesse, qui était blanche comme cristal, et d'un maintien si humble et si honnête que c'était merveille de la regarder, il se sentit épris d'amour et il se dit en son cœur :

— Par Mahom! voici une bien belle dame! Je ne pourrai durer si je ne l'ai aujourd'hui à mon coucher pour faire ma plaisance avec elle!...

Lors, il commanda à ses gens d'entrer en la nauf où était la comtesse de Clermont, afin de s'emparer d'elle. Puis, s'adressant à Anseaulme, il lui dit :

— Dis-moi, vassal, à qui est cette dame qui a le visage si clair?

— Certes, répondit Anseaulme, c'est ma propre femme épousée. Elle et moi allons en pèlerinage au Saint-Sépulcre, et si nous sommes ici, c'est que le vent nous y a poussés, et non notre volonté. Par ainsi, je vous prie de recevoir le truage que nous vous devons pour notre passage, et de nous donner congé de nous en aller.

— Par Mahom! s'écria Lucion, il vous convient de faire un autre voyage et de chanter un autre martyr.

— Que me dites-vous? demanda Anseaulme étonné.

— Je dis qu'il me faut laisser cette dame que vous menez avec vous, car je la veux aimer à mon aise, à cause de sa beauté, qui est fort plaisante...

Anseaulme, entendant cela, changea subitement de couleur, et la colère le prit tellement à la gorge qu'à peine put-il parler. Il tira son épée, qui brillait comme le soleil, et il dit au Sarrasin :

— Lucion, je jure Dieu que le premier qui mettra un pied devant l'autre pour aller vers ma dame recevra un tel coup de ma tranchante épée, que je lui en ferai voler la cervelle hors de la tête!...

La colère du comte de Clermont provoqua celle de Lucion, qui ordonna incontinent à ses gens de prendre Anseaulme et de le pendre à deux fourches. En conséquence, un Sarrasin s'approcha pour obéir au commandement de son maître; mais au deuxième pas qu'il avait fait vers le comte de Clermont, celui-ci lui donnait un coup d'épée qui lui fendait la tête jusques aux dents et le jetait mort aux pieds de Lucion. Un second et un troisième Sarrasin eurent le même sort.

Pendant qu'Anseaulme les abattait, d'autres essayèrent d'emmener la comtesse sa femme. Il courut à eux pour les en empêcher, la tirant à lui tandis qu'ils la tiraient à eux. Finalement, cependant, il la leur arracha, et elle se réfugia au plus sûr du navire.

Alors commença, entre les barons du comte de Clermont et les gens d'armes de Lucion, une âpre bataille. Un certain nombre de Sarrasins fut tué. Mais, pour un qui tombait, il en revenait dix, tellement que les trente barons qu'Anseaulme avaient emmenés avec lui passèrent tous de vie à trépas en moins de rien.

Anseaulme, voyant cela, fut tout hors de sens, et se mit à crier et à se lamenter.

— Ah! comtesse, dit-il à sa femme, sauvez-vous! Votre amour et la mienne sont désormais séparées, car je vais finir ma vie ici!... O mon beau fils Milles, que je ne reverrai plus jamais, Dieu te veuille garder!

La comtesse de Clermont, entendant ainsi son seigneur se lamenter et faire deuil, se pâma, pendant qu'il continuait à batailler sur le bord du navire contre les maudits Sarrasins pour sauver sa vie et sa femme.

## CHAPITRE IV

Comment le comte sauta de sa nauf sur le sable, et mit à mort Lucion et son frère, et comment il fut pris et conduit devant le soudan.

En cet endroit, l'histoire dit que le comte Anseaulme, preux et hardi, abandonna la nef et sauta sur le sable de la grève, pour batailler plus à son aise et abattre encore plus de Sarrasins.

Il fut environné de toutes parts; mais il combattit si vaillamment à l'aide de sa tranchante épée, qu'il fit un sanglant abattis de païens autour de lui.

Lucion, le maréchal du soudan d'Acre, était plein de rage de voir que la belle comtesse de Clermont allait lui échapper, d'une part, et de l'autre que le comte Anseaulme faisait de si nombreux vides dans les rangs de ses gens d'armes. Il s'approcha en conséquence de lui, pour en finir, et son frère le suivit.

Mal leur en prit à tous deux, car le vaillant Anseaulme les abattit l'un après l'autre, et leur décolla proprement la tête des épaules. Puis, après eux, ce fut le tour des Sarrasins les plus rapprochés de lui.

Mais, hélas! les forces du comte de Clermont commençaient à s'épuiser, et ses ennemis renaissaient sans cesse, comme nuée de sauterelles. Il comprit qu'il était perdu, et sa femme aussi. Lors, il cria hautement, de telle sorte qu'on l'entendit de loin :

— Pour Dieu! dame, mettez votre corps en sauveté! Nagez par la mer autant que vous le pourrez, et me laissez là, car je suis mort... Adieu, ma douce compagne! Adieu, ma loyale amie! Jamais plus ne vous reverrez, ce qui me poigne!...

La comtesse de Clermont, entendant et voyant cela, fut aussi désespérée que le pouvait être son mari, et, dans sa douleur, elle voulut se jeter dans les flots. Les mariniers de la nauf s'y opposèrent avec énergie, et la contraignirent à vivre en la rejetant dans le fond du navire et en la réconfortant de leur mieux. De plus, comprenant qu'ils n'avaient rien à gagner à rester plus longtemps dans le voisinage de mécréants, ils levèrent l'ancre, dressèrent les voiles et partirent au plus vite.

Quand le comte Anseaulme vit la nauf s'éloigner, il recommanda sa femme à Dieu en faisant de grands regrets en son cœur, avec une telle violence, qu'il en perdit quasi l'haleine.

— Adieu, ma mie, murmura-t-il. Ma mort est jurée, mais vous vivrez. Que Dieu vous conduise à bon port!

Les Sarrasins, comprenant que l'une des deux proies leur échappait, voulurent s'en venger sur l'autre, et ils entourèrent si bien le comte Anseaulme, qu'il fut pris et désarmé en un clin d'œil. Et, après lui avoir donné assez de coups pour le tuer sur place, sans cependant y parvenir, ils le lièrent et le menèrent au soudan de la cité d'Acre, lequel était le plus fier et le plus cruel Sarrasin de toute la Turquie.

On raconta à ce chef de mécréants comment Anseaulme, le plus hardi chrétien qu'on eût jamais vu, avait défait Lucion, son frère, et plus de trente Sarrasins. Le soudan aimait beaucoup Lucion, son maréchal; il jura par Mahom, son grand dieu, que le comte de Clermont aurait la tête tranchée.

— Ah! chien de chrétien! lui cria-t-il, tu as tué celui que j'aimais le plus au monde!... Je ne voudrais pas, pour une carraque pleine d'or fin, que tu ne fusses pas pris... Aussi te ferai-je mourir honteusement et vilainement!...

Le comte de Clermont répondit fièrement :

— Que le Dieu en qui je crois me garde et me défende!

Là-dessus, le soudan manda tous ses barons, pour tenir conseil avec eux au sujet de son prisonnier.

## CHAPITRE V

Comment la comtesse de Clermont, pendant qu'on conduisait son seigneur Anseaulme devant le soudan d'Acre, était conduite à Constantinople, et ce qui arriva d'elle.

Pendant que le vaillant comte Anseaulme était conduit vers le soudan d'Acre, qui se préparait à le faire mourir de malemort, pour venger son maréchal Lucion, la bonne comtesse Marie, sa femme, était conduite par le vent dans la direction de Constantinople.

La nauf qu'elle montait aborda dans le port de cette grande cité dont l'empereur venait de mourir et qui, à cause de cela, menait grand deuil.

Chacun fut bien étonné de voir une si gente et si noble dame dans une nauf, avec quelques mariniers, et l'impératrice ne tarda pas à en être informée. En conséquence, la comtesse Marie fut conduite devant cette princesse, qui lui trouva bonne physionomie et l'interrogea avec bonté, en lui demandant qui elle était.

La comtesse de Clermont était loyale et franche. Toutefois, elle crut devoir répondre au plus loin

de sa pensée, et elle fit bien, car d'aucunes fois, en disant la vérité crue, on s'expose à s'en repentir.

Ce qu'elle répondit plut à l'impératrice, qui résolut de la retenir auprès d'elle, afin de lui confier une pucelette de sept ans, nommée Sadoine, afin qu'elle lui apprît sa contenance et qu'elle l'endoctrinât comme elle paraissait capable de le faire.

La comtesse de Clermont remercia l'impératrice de Constantinople de son bon accueil et de son bon vouloir, et elle adopta la jeune Sadoine pour sa fille et son élève. La comtesse était une sage et douce dame, qui trouvait du bonheur à aimer, et, puisqu'elle n'était plus en Auvergne, auprès des créatures qu'elle affectionnait, elle n'était pas fâchée de s'organiser une autre famille, non pour remplacer l'autre, mais l'empêcher de la regretter avec trop d'amertume.

Sadoine, la pucelette, était un bon terrain dans lequel il n'y avait qu'à planter et semer pour que tout y poussât à souhait et à merveille. Aussi ne pouvait-elle pas trouver une meilleure dame que la comtesse Anseaulme, laquelle, de son côté, ne pouvait rencontrer une plus docile écolière.

C'est ainsi que cette loyale dame demeura en la maison de l'impératrice de Constantinople, pleurant souvent son loyal seigneur et ami, le comte Anseaulme, car elle le croyait mort, et demandant à Dieu de la réunir bientôt à lui.

Nous laisserons là la comtesse Marie, pour revenir au comte Anseaulme, que nous avons momentanément abandonné et qui était sur le point d'être honteusement mis à mort.

## CHAPITRE VI

**Comment le comte Anseaulme fut condamné par le soudan à être dévoré par un griffon et autres bêtes sauvages d'une île voisine, et comment il rencontra en cette île le roi d'Antioche.**

Une fois assemblés en conseil, les barons demandèrent au soudan d'Acre de quoi il s'agissait.

— Seigneurs, répondit le soudan, voici un mauvais et félon chrétien qui a tué de sa main Lucion, mon maréchal, pour lequel j'avais l'amitié la plus grande. En outre, il a tué le frère de Lucion et une trentaine de leurs gens, que nous devons venger. C'est sur le moyen à employer pour mettre à mort cet infidèle, que j'entends vous consulter. Mourir serait trop peu pour un crime comme le sien; il faut qu'il ait une fin lamentable... Cherchez et dites!

— Sire, dit un baron, il y a au milieu de la mer une île hantée par des bêtes sauvages et surtout par un formidable griffon. Il y a quarante ans que ce cruel monstre règne en cette île et à vingt lieues à la ronde, tant sur eau que sur terre, où il a tout dévasté... Il a mangé bêtes et gens, et, dans toute l'étendue de son royaume, il ne croît ni blé ni grain de froment... Je propose donc qu'on envoie ce chrétien à ce griffon, qui s'en arrangera et nous vengera...

Le soudan trouva l'avis bon : on n'en chercha pas d'autres. Anseaulme fut dépouillé de son armure et laissé sans cotte ni haubergeon; puis on le jeta dans un bateau et on nagea vers l'île où régnait le griffon redouté. Lorsqu'on fut près d'aborder, on força le comte de Clermont à descendre dans un batelet qui attenait au bateau, et que l'on poussa vers l'île.

Anseaulme, se voyant seul, s'écria :

— Dieu me veuille sauver de mort! car je suis vraiment en grand danger d'être dévoré par serpents et par autres bêtes malfaisantes!...

Cela dit, il entra dans l'île, qui lui parut sinistre et ténébreuse.

— Ah! murmura-t-il, Jésus, vous qui avez fait le ciel, la terre et le firmament, ne souffrez pas qu'aucune bête sauvage fasse aucune lésion sur mon corps!...

Puis, songeant à Marie, sa femme, il ajouta :

— Marie! ma souveraine joie, où êtes-vous à cette heure?... Dieu vous a sauvée sans doute?... Jamais plus je ne vous reverrai... Adieu! ma loyale et douce amie!... Adieu, Milles, mon doux enfantelet! Adieu mon pays et mes serviteurs! Jamais plus je ne vous reverrai! Jamais plus vous n'entendrez parler de moi!...

Le comte Anseaulme était tant travaillé de douleur et de fatigue, qu'il s'endormit malgré lui sur la lande stérile de cette île dangereuse.

Au beau milieu de son sommeil, il entendit une voix qui lui dit :

— Anseaulme, comte de Clermont et d'Auvergne, ne crains rien, car tu es des amis de Jésus-Christ, et il n'oublie jamais ses serviteurs... Tu reverras encore Marie, ta femme au clair visage, et Milles, ton doux fils que tant tu aimes!... Mais, avant de les revoir, tu auras à souffrir maint et maint mal, parce qu'aucun bien ne s'achète en ce monde qu'à ce prix... Présentement, tu vaincras le monstre par lequel on t'a condamné à être dévoré... Cet odieux griffon, qui a causé jusqu'ici tant d'épouvantements, a un diable dans le corps... Lorsque tu l'auras tué, tu verras sortir le malin esprit sous forme de fumée noire... Lève-toi donc et ne redoute rien!...

Anseaulme se réveilla, se leva et se mit résolument en marche pour obéir à l'ordre qui lui avait été transmis pendant son sommeil.

C'est ainsi qu'il arriva en un hallier obstrué d'épines de bois aiguës et nombreuses, et formant un tel treillis, qu'il était impossible d'aller outre. Et, de fait, depuis quarante trois ans, personne n'avait passé là, ni Sarrasin, ni Grec, ni chrétien, ni chevalier, ni vassal, ni bourgeois.

Le comte de Clermont en était là, lorsqu'à quelques pas de lui, il entendit une voix dolente qui se rapprochait de minute en minute et qui, bientôt, fut tout à fait à la portée de son oreille.

Un chevalier parut armé de pied en cap.

— Qui êtes-vous, sire chevalier? demanda Anseaulme au nouveau-venu.

— Je suis le roi d'Antioche et je pleure les gens de ma suite que le griffon a dévorés. Et vous, damoiseau?

— J'ai nom Anseaulme, et suis comte de Clermont et d'Auvergne... Je suis ici pour être dévoré par le monstre qui a déjà mangé les gens de votre suite... Mais je jure que si, au lieu d'avoir une simple robe comme j'ai présentement, j'avais cotte et haubergeon, je me défendrais vaillamment contre toutes les bêtes sauvages de cette île... Avec l'aide de mon Dieu, on peut tout, Sire...

Le roi d'Antioche parut hésiter un instant; puis, se décidant, il se débarrassa vitement de son riche haubert, de son riche heaume et de son riche blason, et les donna au comte de Clermont, qui les revêtit sans plus tarder.

## CHAPITRE VII

**Comment le comte Anseaulme, avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges, vainquit le griffon, au grand ébahissement du roi d'Antioche.**



Anseaulme ayant revêtu le harnois du roi d'Antioche, tomba à genoux et dit :

— Glorieux Dieu qui avez été envoyé sur terre pour en sauver l'humaine engeance; vous dont la digne Mère a conçu sans péché ni corruption; vous qui avez été présenté au Temple; vous qui, à l'âge de trente-deux ans ou environ, avez souffert mort et passion; vous qui, au troisième jour, êtes ressuscité de mort à vie, et maint et maint miracle avez fait, je vous requiers aide et merci!

Cette oraison faite, Anseaulme se releva et marcha droit au monstre, qui courut sur lui en sifflant.

Le combat fut âpre et sanglant. Le comte de Clermont était brave et il avait foi en Dieu; mais son adversaire était pourvu de griffes aiguës, et d'une queue formidable avec laquelle il renversa deux fois Anseaulme.

Le roi d'Antioche faisait piteuse mine pendant cette bataille, et il comprenait à merveille que le griffon n'allait faire qu'une bouchée du comte de Clermont et de lui-même.

Et de fait, la situation d'Anseaulme était délicate et périlleuse. Bien qu'il eût cassé d'un coup d'épée une des ailes du monstre, il se sentait vaincu et perdait tout son sang par les blessures qu'il avait reçues.

Heureusement que Dieu n'oublie jamais ses serviteurs. Il vit le danger du comte de Clermont et lui envoya monseigneur saint Georges, qui apparut, monté sur un fougueux cheval, et terrassa le griffon, qui s'en alla rouler dans la mer en vomissant des torrents de fumée.

Le roi d'Antioche, devant ce merveilleux spectacle, fut plus ébahi qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

— Ah! murmura-t-il, comte de Clermont, je crois au Dieu qui fait de pareilles choses!... Je me fais chrétien!

Anseaulme était heureux, non pas seulement d'avoir vaincu le monstre et d'en avoir délivré la contrée qu'il désolait, mais d'avoir conquis une âme de plus au ciel.

Une pensée vint cependant troubler sa joie. Il songea à sa loyale femme, la comtesse Marie, et ce souvenir lui tira les larmes du cœur et des yeux.

## CHAPITRE VIII

**Comment le roi d'Antioche fut baptisé; comment la reine d'Antioche pria d'amour le comte de Clermont, et comment celui-ci fut renvoyé au soudan d'Acre.**



Quand le bon roi d'Antioche vit ainsi pleurer le vaillant comte Anseaulme, il le réconforta de son mieux, puis, le prenant par la main, il le mena en la cité d'Antioche, où ils trouvèrent le peuple, qui se lamentait, croyant avoir perdu son seigneur.

La reine ne se démenait pas moins, et ses barons avec elle, car chacun s'imaginait bien que le griffon avait dévoré le roi après l'avoir emporté. Mais quand il entra avec Anseaulme, les Sarrasins laissèrent leur deuil et coururent joyeusement au château annoncer l'arrivée de son mari à la reine, qui s'en vint vitement à sa rencontre, en menant grande joie.

— Ah! Sire, s'écria-t-elle en l'accolant et le baisant, comment vous êtes-vous échappé de ce péril?...

— Dame, répondit le roi, voici un chevalier courtois qui m'a garanti.

Alors il lui conta l'aventure, et comment il lui avait promis de croire en Jésus-Christ et de se faire baptiser, ainsi que ses gens.

— Quant à moi, ajouta-t-il, c'est chose résolue depuis que j'ai été témoin de ce miracle, et j'espère bien que mes barons et mon peuple se feront baptiser comme moi. D'ailleurs, ceux qui s'y refuseront seront punis de mort...

— Je ferai ce que vous ferez, Sire, dit la reine, et les barons m'imiteront, tant grands que petits.

C'est en devisant ainsi qu'ils arrivèrent au palais, où le roi manda aussitôt les gentilshommes de sa cour, auxquels il raconta l'aventure qu'il avait déjà racontée à sa femme, leur demandant conseil. Ses barons furent de son avis, et il s'empressa de man-

der le pape, les cardinaux, les archevêques et les évêques, qui s'empressèrent eux-mêmes de venir, heureux d'avoir ainsi à gagner de nouvelles âmes au ciel.

Le baptême du roi d'Antioche eut lieu en grande pompe, ainsi que celui de la reine. Il fut nommé Abilant, et sa femme Ydorie. Après eux furent pareillement baptisés barons, princes, et le commun peuple.

Ce jour-là, le comte Anseaulme reçut grand honneur du pape et des cardinaux, à cause du bien qu'il avait fait à la religion.

Quelque temps après, la reine d'Antioche devint grosse d'enfant; puis elle accoucha, et, après son accouchement, elle s'enamoura du comte Anseaulme.

Or, un jour que le roi d'Antioche était allé quelque part en ébat et qu'il restait fort peu de monde au château, elle envoya quérir secrètement le comte de Clermont pour qu'il eût à venir lui parler. Quand il fut arrivé, elle le fit asseoir près d'elle, et lui, qui ne pensait nullement à mal, s'assit et attendit courtoisement qu'elle lui dit pourquoi elle l'avait fait venir.

Cela ne tarda guère.

— Damoiseau, lui dit-elle, daignez m'entendre et me comprendre... Je vous vois si beau, si gracieux, si vaillant, que, pour l'amour de vous, je veux oublier l'amour de monseigneur le roi... Par ainsi, assurez-moi que vous ferez ce qui me plaira...

Anseaulme, marri de ce qu'il entendait là, répondit :

— Reine, daignez à votre tour entendre et comprendre ce que j'ai à vous dire... J'ai eu à femme une loyale dame qui a péri certainement en mer... Mais, à cause de cela, je lui veux garder ma foi... En outre, votre seigneur est honnête et bon : le tromper pour moi serait pour vous un grand déshonneur et une grande vilenie... C'est du moins mon sentiment, et, plutôt que de consentir à ce que vous me proposez, j'aimerais mieux être traîné à quatre chevaux... Il y a un long temps déjà que j'ai demandé au roi congé d'aller à la recherche de ma femme... Aussitôt qu'il me l'aura accordé, je partirai et ne me reposerai que lorsque je l'aurai trouvée...

La reine d'Antioche dissimula la colère et le dépit que lui causait cette réponse, et, comme elle était grandement enamourée du comte Anseaulme, elle essaya par tous les moyens en son pouvoir de l'amener à ses fins, mais sans pouvoir y réussir. Ce fut en vain qu'elle le tint une demi-journée à ses côtés, dans sa chambre : Anseaulme, préservé de mal par sa loyauté et par son amour pour la comtesse Marie, ne se laissa nullement aller aux désirs de la reine d'Antioche, de quelque séduction qu'elle ornât ses paroles et ses gestes.

Aussi, le soir, quand elle fut couchée avec le roi, elle ne tarda pas à dire :

— Ah ! cher Sire, je suis bien courroucée !

— Et de quoi? demanda le roi.

— Votre cœur se fie trop au comte Anseaulme, reprit la reine, et le comte Anseaulme a la chair hardie, car il a songé à faire grande vilenie contre vous, en me requérant de déshonneur...

— Vous, dame? s'écria le roi ébahi.

— Oui, certes, moi et non nulle autre... Il m'a voulu prendre outre mon gré et faire de moi à sa volonté... Par ainsi, cher Sire, je vous supplie de m'en venger et de condamner le comte à périr... Le roi d'Antioche, entendant cela, sentit la sueur lui perler sur le front et la jalousie le mordre au cœur...

— Ah ! s'écria-t-il, je n'eusse jamais cru le comte capable de concevoir si laide et si déloyale pensée contre moi !... Mais aussi, c'est être bien fou que de se fier ainsi à un étranger !...

Le roi d'Antioche passa une fort mauvaise nuit. Aussitôt le jour venu, il envoya arrêter Anseaulme, et, lorsqu'il fut arrêté, il alla vers lui et lui dit :

— Ah ! sire comte de Clermont, vous avez mérité la mort, et vous l'aurez !... — Pour Dieu ! Sire, qu'ai-je fait?... — Vassal, je vous dois bien haïr, car vous avez voulu honnir ma femme... Vous faisiez donc bien peu de cas de moi, que vous avez songé à me couvrir de ce déshonneur?...

Le comte Anseaulme, tout éperdu, voulut parler et se blanchir ; mais il ne le put; le roi ne le voulut pas écouter et fit assembler ses barons pour le juger. Les barons, reconnaissants envers Anseaulme, qui avait tué le griffon, se contentèrent de demander à ce qu'il fût banni d'Antioche et renvoyé au soudan d'Acre, ce qui eut lieu.

Le soudan, en le voyant revenir, fut ébahi ; mais comme le roi d'Antioche, il lui pardonna en faveur du monstre dont il avait purgé la contrée, et il se contenta de le faire jeter dans une obscure prison, comme meurtrier et larron.

— Hélas, murmura Anseaulme, j'avais mal, et il me faut maintenant souffrir pis... Que Dieu me donne patience suffisante !

## CHAPITRE IX

Comment le comte de Limoges, ayant assemblé une armée, vint mettre le feu au château de Clermont, et comment le jeune Milles fut préservé de mort par sa nourrice.



Nous avons précédemment dit que le comte de Limoges, jaloux du destin prédit au fils du comte de Clermont, avait conçu à son sujet de mauvaises pensées. Aussi, quelque temps après le départ d'Anseaulme et de ses barons, se présenta-t-il aux portes de Clermont avec son armée, par une nuit obscure, et comme chacun reposait en cette cité. L'assaut fut donné, et l'armée du comte de Limoges entra sans peine, se dirigeant vers le château, où elle mit le feu.

Il y eut grande rumeur, on le comprend. La nourrice du jeune Milles entendit ce bruit, se leva et aperçut les flammes qui dévoraient le château. Lors elle courut vers l'enfantelet confié à sa garde, le prit dans ses bras, et s'enfuit

tout bellement par la chaussée, jurant qu'elle ne reviendrait pas à Clermont avant que son seigneur Anseaulme n'y fût revenu lui-même. Elle ne voulut pas se retourner, parce qu'elle avait entendu, en fuyant, les gens du comte de Limoges, qui criaient : « Mort à Milles ! » Galleraux avait en effet promis trente bezans d'or à qui lui rapporterait cet enfant, mort ou vif.

Elle alla ainsi jusqu'à Besançon, à pied, demandant l'aumône tout le long du chemin, ce qu'elle n'avait jamais fait de sa vie. Mais on s'habitue à tout pour les êtres qu'on aime.

A Besançon, la nourrice s'arrêta et fit sa demeurance en cette cité, en y louant une petite chambre. Chaque matin, elle sortait de chez elle, prenait son enfant entre ses bras et s'en allait de maison en maison, et d'église en église, truander et demander l'aumône. Et, comme tout le monde prenait plaisir à la grande beauté de l'enfant, on faisait largesse à la mère.

Elle truanda et quémanda tant et tant, qu'au bout d'un long temps elle finit par avoir grosse somme d'or et d'argent. Ne croyez pas qu'elle la dépensât ? Tout au contraire : plus son trésor s'arrondissait, plus elle regardait à sacrifier une seule maille. C'était la plus chiche de toutes les chiches, à ce point qu'elle n'achetait rien, et se nourrissait seulement du pain et de la viande qu'on lui donnait par charité. Son premier trésor s'arrondit bientôt ainsi davantage, et elle amassa assez d'argent pour en emplir un petit sac qu'elle cacha dans la paille de son lit, de peur qu'on ne le lui dérobât.

Je cesserai pour l'instant de parler de la nourrice et de l'enfant Milles, et je parlerai du bon comte Henry le sénéchal et de son fils Amys.

## CHAPITRE X

Comment Henry le sénéchal emporta son fils Amys à Langres, et le confia à son oncle Richier.



Henry, le bon sénéchal, avait été éveillé par les mêmes rumeurs qui avaient fait fuir la nourrice du jeune Milles. En entendant crier : « Au feu ! au feu ! Trahis ! trahis ! » il sauta du lit, sans songer à se vêtir convenablement, prit son fils, descendit dans le jardin du château, et suivit un petit chemin aboutissant à une poterne qui donnait sur les champs. Il avait les clefs de cette poterne : il ouvrit et s'en alla, tenant toujours Amys entre ses bras.

Là, il rencontra un certain nombre d'habitants, qui fuyaient devant l'incendie et devant les gens d'armes du comte Galleraux. C'est ainsi qu'il apprit ce qu'il ne savait pas jusque-là, c'est-à-dire la trahison du comte de Limoges.

Le pauvre sénéchal, à qui Anseaulme avait confié la garde de son fils Milles, fut bien marri d'apprendre cela. Il pleura et se démena à faire pitié. Il maudit le comte Galleraux, auteur de tout ce mal.

— Hélas ! cruel ! s'écria-t-il, quel mal a donc pu te faire cet innocent enfantelet qui a quatre mois à peine ?.... Quel déplaisir a-t-il pu te causer ?..... Sois maudit de Dieu, traître comte !.... Lorsque monseigneur Anseaulme apprendra cela, il s'en vengera terriblement...

Tout en disant ces paroles, le bon sénéchal continuait à cheminer, tenant toujours son fils entre ses bras. C'est ainsi qu'il arriva en la cité de Langres où demeurait un sien oncle, sénéchal de Boulogne, lequel avait nom Richier. Le comte Henry comptait lui bailler son fils à nourrir, chausser et vêtir, et, ainsi débarrassé de ce cher fardeau, il espérait pouvoir se remettre en route pour retrouver le comte Anseaulme.

Il alla donc à l'hôtel de son oncle, lequel était un homme gros et grand, bien membru, fort et puissant.

— O cher oncle ! lui dit-il en lui faisant la révérence, que Dieu vous donne honneur et bonne vie !

Quand messire Richier vit son neveu ainsi accoutré, avec un enfant sur les bras, il se refusa à le reconnaître pour sien.

— Vous n'êtes pas mon neveu, répondit-il ; je n'ai pas d'aussi pauvres parents, ni d'aussi pauvres amis... Vous avez couché en mauvais herbage, allez-vous-en de céans !...

Henry reprit :

— Pour Dieu, mon oncle, ayez pitié de moi et de ce beau petit enfant que j'ai engendré et dont la mère, votre nièce, est morte présentement, hélas ! Le comte de Limoges, un envieux, a mis le feu à la ville et au château de Clermont, en l'absence du comte Anseaulme, mon cher seigneur, et j'ai dû fuir pour sauver ce pauvre enfantelet...

Le sénéchal raconta encore quelques détails de la trahison de Galleraux ; mais, au lieu d'apitoyer son oncle, il le fit rire.

— Par la Sainte-Croix ! mon gars, vous avez la langue bien longue et vous ne tenez guère à votre tête... Vous êtes en ce pays de Bourgogne dont le duc est proche parent du comte de Limoges ; s'il a vent des paroles que vous dites là, il vous fera prendre et envoyer à monseigneur Galleraux, car ils s'entr'aiment de grande amitié, et bon sang ne peut mentir...

— Mais, mon oncle...

— Allons, Henry, soyez raisonnable et délogez de céans de peur des dangers... Pour ma part, je n'oserais ni vous aider ni vous retenir... Vous avez perdu votre état ; il s'agit d'en chercher un autre... Aujourd'hui, il n'y a ni parent ni ami qui tienne : on les fuit lorsqu'ils peuvent vous nuire...

— Ah! bon oncle, reprit le sénéchal Henry, vous ne devez pas me faire faute, ainsi, ce serait trop cruel... Vous avez dit vous-même que bon sang ne pouvait et ne devait pas mentir... Personne ne sait son malheur à venir... On voit en l'œil d'un autre l'ordure qui lui fait mal, mais celui qui l'a ne la voit pas... Par ainsi, mon bon oncle, je vous supplie d'avoir pitié de mon enfant et de moi...

Henry eut beau dire et faire : l'oncle Richier fut inflexible, et non-seulement il ne voulut pas l'aider d'une maille, mais encore il ne daigna pas s'approcher pour voir et baiser le petit enfant qu'il tenait en son giron, ce dont Henry fut péniblement affecté.

La femme de Richier venait d'arriver sur les dernières paroles de son mari et de son neveu.

— Vous êtes bien méprisable, dit-elle, de ne pas tenir plus que cela compte de votre chair et de votre sang!... Si vous refusez le père, ne refusez pas l'enfant au moins... Prenez-le et faites-le allaiter, car il en a besoin... Vous savez bien, en outre, que nous avons richesse suffisante pour le nourrir, chausser et vêtir sans en être ruinés...

— Puisqu'il en est ainsi, soit! répondit l'oncle. Henry, vous me laisserez votre fils... Mais, pour le reste, néant!... Je n'ai point à vous aider d'or ni d'argent, beau neveu!...

— Mon oncle, dit le pauvre Henry, me voulez-vous donc renier pour votre parent?... Ne savez-vous donc pas bien que je suis le propre fils de votre propre frère Régnier...

— Je n'en sais rien, répondit durement Richier; je ne reconnais pour parents que ceux qui ont de quoi vivre et qui se savent aider...

Le comte Henry n'insista plus. Il lui suffisait, en somme, que son enfant fût recueilli et soigné, et il le fut. Il prit donc congé tellement quellement de son oncle Richier et de sa tante, et il s'en retourna à Clermont. Mais, ayant appris en chemin que Galleraux en avait pris possession et en recevait les profits, il s'en alla à Montferrand, où il fut bien festoyé par les chevaliers et barons du pays. On voulait qu'il restât. Il répondit :

— Messeigneurs, jamais plus je ne m'arrêterai que je n'aie retrouvé le comte et la comtesse Anseaulme... Si vous avez eu de leurs nouvelles, dites-le-moi... Dites-moi pareillement où est le jeune Milles, leur fils.

— Nous n'en savons rien, répondit-on.

Alors, le comte Henry prit congé des barons et des bourgeois de Montferrand, prit grosse somme d'or et d'argent, se fit armer et monta à cheval, avec une suite de gens armés comme lui.

— Ah! mon oncle Richier, dit-il, ne me gabera plus, lui qui m'appelait chétif... car j'ai de l'or et de l'argent assez maintenant, Dieu merci!... Le proverbe a raison : Qui peut se gouverner sans rien coûter à ses amis, doit être tenu pour sage en dires et en faits!...

## CHAPITRE XI

Comment la nourrice menait l'enfant Milles truander et demander l'aumône, et comment l'enfant ne voulait pas être de ce métier.

Milles, l'enfant du comte Anseaulme, était devenu grand et bien formé. Sa mère nourrice le menait truander deçà et delà, ce qui ne lui plaisait guères.

— Mère, lui disait-il souvent, ce métier-là n'est pas beau... J'en voudrais bien apprendre un autre...

La nourrice ne répondait et l'emmenait comme à l'ordinaire dans les rues de Besançon, ce dont il avait honte plus que jamais.

Milles, en effet, était né pour autre chose que pour demander l'aumône. Il était grand, fort, adroit, autant que gracieux et beau, et il se sentait déjà d'âge et de taille à gagner sa vie d'une autre manière. Quand sa mère nourrice l'emmenait pour truander et qu'il rencontrait par les rues quelque belle femme ou quelque gente pucelle, la couleur lui muait au visage, et, à ce moment, il n'eût pas demandé l'aumône pour tout l'or du monde.

Il n'était pas seulement honteux de faire ce métier de paresseux devant des femmes; il l'était encore de le faire avec l'humble jaquette qu'il avait pour unique vêtement. Il ignorait qu'il était mieux vêtu ainsi, plus beau garçon, plus désirable pour les dames et les pucelles, que les jeunes gens de son âge qui étaient vêtus de plusieurs couleurs de draps.

Les jours où il ne sortait pas avec sa nourrice, il en était très-heureux; aussi s'empressait-il de monter à cheval pour aller se promener et chevaucher le plus loin qu'il pouvait, et cela avec une telle grâce et un si noble maintien, qu'on eût cru qu'il avait été page toute sa vie. De plus, quand il en trouvait l'occasion, il sollicitait les varlets pour qu'ils le laissassent conduire les chevaux à l'abreuvoir ou au pré.

A toutes ces causes, Milles ne put se tenir de dire un jour à sa nourrice :

— Mère, il y a longtemps que je désire être bien joli... Je vous aimerais bien si vous m'achetiez de belles chausses, une bonne robe et un bon pourpoint, car je ne veux plus aller truander, mais servir quelque homme de bien...

— Mon fils, répondit la nourrice, il n'appartient pas à bélitres qui vont coquiner comme nous fai-

sons d'être habillés comme vous le voulez être... Jamais on ne nous donnerait rien...

— Cela m'importe peu ! reprit Milles, qui avait l'air très-décidé. Fi de la truandise ! Je tiens pour plus honorable de servir un bon prud'homme qui aura cinq ou six chevaux à panser, que de truander et coquiner comme je fais... Au moins, je chevaucherai à loisir derrière lui quand il ira dehors, et là sera mon gibier...

— Par Dieu ! répliqua la nourrice, tu auras grandement tort, mon enfant, car c'est là un rude métier, tandis que tu n'as nulle peine dans celui que nous faisons : on n'a qu'à aller d'un lieu à l'autre... Et tu as si bonne mine, que les deniers pleuvent dans mes mains, comme grêlons au mois de mars...

La nourrice parla encore longtemps ; mais Milles ne l'écoutait plus. Son parti était pris et bien pris : à partir de ce jour il ne voulut plus l'accompagner dans ses tournées. Et il lui arriva plus d'une fois, à cause de cela, de n'avoir pas déjeuné le soir en se couchant.

## CHAPITRE XII

Comment Milles déroba l'argent de sa mère nourrice, et s'en alla à l'aventure où Dieu le mena.

Quand Milles eut l'âge de vingt et un ans, il paraissait en avoir trente, tant il était grand, fort et membru. Et tant plus il se voyait ainsi et tant plus il était honteux de demander l'aumône.

— Faut-il donc que je sois toujours truand ! se dit-il à lui-même. Ma mère a amassé beaucoup d'argent sans en dépenser maille ni denier ; le plus souvent même elle s'en va coucher sans boire ni manger... Cela n'est pas raisonnable... Mais, par Dieu ! si je trouve jamais son trésor, elle peut être sûre que je ne lui en laisserai pas un morceau valant seulement un petit blanc... Je m'en achèterai robes et chevaux et m'en irai de céans... Pour l'heure présente, il s'agit de l'épier et de savoir où elle a pu cacher ce trésor...

Milles songea un instant ; puis il se dit :

— Je ne l'ai jamais vu, mais je tiens pour assuré qu'elle a un trésor, et un très-gros... Car, qui ne dépense rien et qui gagne beaucoup doit amasser une forte provision d'or et d'argent... Ah ! si je le pouvais découvrir, ce trésor !.. Je m'achèterai robe de fin drap, haubert, hoqueton, noble harnois, et serai un capitaine de guerre... Oui, tel sera mon état... Puis, si je trouve quelque belle pucelle qui soit riche et qui me veuille aimer, je ne lui manquerai pas... Je lui dirai tout bas que je suis fils d'un prince, d'un grand seigneur ou d'un avocat, et non d'autre... Car, par Dieu ! si j'étais comte de Flandres, ou grand prince, je ferais trancher la tête à tous ces truands bélîtres qui demandent l'aumône et se font briser les bras afin de mieux émouvoir, ainsi que ces autres truands, gros et gras, qui couchent sur de beaux coussins de plume molle...

Voilà ce que se disait Milles.

Un jour, il advint qu'il se trouva seul en la maison de sa mère, qui était allée truander. Il ferma la porte et se mit à chercher partout pour trouver le trésor qui devait être caché dans quelque endroit. Il n'y eut trou, lieu ou cornet généralement quelconque où il ne cherchât, jurant Dieu qu'aussitôt qu'il l'aurait trouvé, cet argent gagné en ordure, il ne se ferait nul scrupule de le dépenser.

Il avait regardé et fouillé dans beaucoup d'endroits sans aucun succès. Il s'en vint au lit de sa nourrice.

— Ci-gît le trésor ! dit-il.

Et il commença par jeter la paille et à chercher avec ardeur comme un limier qui est sur une piste. Il fit tant qu'il trouva un sac où il y avait force florins et gros tournois.

— Je le savais bien ! s'écria-t-il tout joyeux de sa découverte.

Il prit donc le sac et refit le lit de façon à ce que sa mère ne s'aperçût de rien ; puis il s'en alla grande allure, de peur d'être poursuivi.

## CHAPITRE XIII

**Comment le jeune Milles, avec l'argent qu'il avait emporté de chez sa nourrice, se fit équiper des pieds à la tête.**

Milles s'en alla tout droit à Langres, sans se retourner, sans presque s'arrêter, et, quand il fut arrivé dans cette cité, il alla loger chez un honnête bourgeois nommé Artus.

Le duc de Bourgogne, Gombaux, était à Langres en ce moment-là. Il y faisait grande assemblée des nobles et barons de ce pays. Aussi en venait-il chaque jour en grand nombre.

— Est-ce qu'il y a guerre ? demanda Milles à son hôte.

— Nenni, cher sire, répondit Artus.

— Mais, alors, pourquoi ce remue-ménage en cette cité ?... Pourquoi ces allées et venues de chevaliers et de gens d'armes ?...

— Je vais vous le dire... Monseigneur le comte de Limoges mène guerre contre ceux d'Auvergne, qui se sont ligués contre lui en l'absence de leur seigneur, le comte de Clermont... Or, monseigneur Gombaux, notre glorieux duc, est le propre cousin germain du comte de Limoges, et, à cette cause, il tient à lui envoyer secours...

— Le comte de Limoges a donc reçu échec des barons d'Auvergne ?

— Oui et non... Ils ont repris possession de la cité de Clermont, où le comte de Limoges s'était

installé... Mais ce dernier tient les champs et peut leur causer dommage... Les secours que monseigneur le duc de Bourgogne veut lui envoyer ont pour but de le mettre à même de terminer vitement et honorablement cette guerre.

— Messire Artus, dit alors Milles en remettant à son hôte le sac de florins et de tournois qu'il avait découvert dans le lit de sa nourrice, voici une somme d'argent avec laquelle j'entends me vêtir et équiper des pieds à la tête... Vous m'achèterez s'il vous plaît un cheval, une armure complète, écu, heaume, haubert et généralement toutes les choses nécessaires à un homme de guerre... Je demande à être bien chaussé et bien vêtu aussi...

— Cher damoiseau, répondit Artus ébloui par la quantité de gros tournois et de gros florins qui se trouvaient dans le sac de la nourrice, vous serez vêtu et harnaché comme un prince avec la moitié seulement de cette somme.

— Croyez-vous, messire Artus?

— Certes, oui!

— N'épargnez rien, je vous prie...

— Je n'épargnerai rien, puisque vous me le commandez, mais il vous restera la moitié au moins de cette somme que vous me confiez là...

— Messire Artus, j'ai fiance entière en vous... Ce qui restera, vous le garderez en dépôt entre vos mains jusqu'à ce que je vous le réclame...

— Mais, vous connaissez les chances de la guerre ; s'il vous arrivait malheur?..

— Si je meurs, messire Artus, vous prierez pour moi et vous garderez la somme dont vous ferez l'emploi qu'il vous plaira. Présentement, je vous prie de m'acheter l'équipement dont j'ai besoin...

— Bien volontiers! répondit Artus.

Et, sans plus tarder, il se mit en devoir d'obéir à son jeune commensal.

D'abord il alla au marché et acheta un très-beau cheval de Carthage, qu'il fit harnacher par les selliers, les chapuiseurs, les cuireurs et les bourreliers les mieux faisants. Il acheta également bon écu, bon heaume, bon haubert, et le reste. Puis, en revenant au logis, il y ramena le taillandier, qui habilla le jeune Milles tout de neuf, et lui donna robes et pourpoints de bon drap et de belle apparence.

Quand Milles fut ainsi vêtu, il sembla transformé aux yeux d'Artus,

— Ah! bachelier, s'écria ce bonhomme, il y a en cette ville un damoiseau qui vous ressemble de corps, de visage, de parler et de condition, d'une merveilleuse façon, tellement qu'on vous croirait engendrés tous deux par le même père...

— Quel nom a-t-il, ce damoiseau qui me ressemble?

— Il a nom Amys et il est de très-haut lignage, comme vous sans nul doute...

Milles était trop occupé de lui-même en ce moment-là pour s'occuper beaucoup d'un autre. Il sourit au bonhomme Artus et monta sur son beau cheval de Carthage pour aller se promener dans les rues de Langres.

## CHAPITRE XIV

Comment Milles et Amys firent connaissance et se lièrent d'une mutuelle et forte amitié destinée à durer jusqu'à la mort.



Équipé comme il l'était, rendu plus beau encore par les riches habits dont il était vêtu, Milles s'en alla donc chevaucher par la cité.

Je n'étonnerai personne en disant qu'il recueillit sur sa route des sourires et des admirations, car il avait vraiment belle et fière mine sur son coursier, qu'il montait comme un écuyer qui en a depuis longtemps l'habitude.

C'est ainsi qu'il arriva devant la maison du sénéchal Richier, qui, en le voyant, lui cria :

— Eh! beau neveu, vous avez là un merveilleux coursier... Combien vous a-t-il coûté? Je vous en prie, ne me célez pas... je vous donnerai l'or et l'argent nécessaire pour le payer...

Milles crut que le sénéchal se voulait gaber de lui, et cela le fâcha.

— Beau sire, lui répondit-il, vous avez grand tort de vous moquer de moi... Mais, par Dieu! si je vous tenais hors de Langres et que vous m'en dissiez autant, je vous prouverais qu'il n'y a entre nous ni amitié ni lignage!...

— Eh! beau neveu, reprit Richier, qu'avez-vous donc à vous courroucer ainsi? Ce que j'ai fait, c'est parce que c'est mon droit et mon devoir d'oncle...

Milles, voyant que le sénéchal persistait dans sa gaberie, allait persister dans sa colère, et je ne sais pas ce qui serait arrivé, lorsque survint précisément le jeune Amys. Le sénéchal, ébahi, regardait les deux bacheliers, ne sachant plus vraiment lequel ou n'était pas son neveu.

— Regardez-moi ce chevalier, dit-il à ceux qui l'entouraient et en leur montrant Milles; voyez comme il ressemble à Amys!... Si mon neveu était perdu, je prendrais celui-ci pour lui et lui donnerais à boire, à manger, à se vêtir, à se chausser, en son lieu et place...

— C'est vrai, lui répondit-on ; ils se ressemblent tous deux comme deux gouttelettes de lait.

Lors, Richier appelant son neveu, lui dit :

— Amys, voulez-vous voir un jouvenceau pareil à vous?... Regardez celui-ci devant et derrière... Vous vous ressemblez tous deux comme si vous étiez fils du même père et de la même mère...

Amys fit ce que son oncle lui commandait, et, après avoir bien regardé Milles de côté et d'autre, des pieds à la tête, il alla vers lui, et tous deux firent aussitôt connaissance.

Ils s'en allèrent ensemble en la maison du sénéchal, où ils burent et mangèrent joyeusement. Après le manger, ils eurent plusieurs paroles en-

semble, par lesquelles ils cimentèrent leur mutuelle amitié, qui devait se continuer jusqu'à la mort. A partir de ce moment, ils n'eurent à eux deux qu'un cœur et qu'une volonté, et s'entr'aimèrent plus que ne le font d'ordinaire les hommes.

Ils se firent vêtir et chausser tous deux de la même livrée, de sorte qu'il eût été impossible de dire au juste lequel des deux était le neveu du sénéchal, et lequel était Milles. Compagnons inséparables désormais, ils allèrent ensemble à la guerre du comte de Limoges, où ils firent de grandes prouesses, où ils gâtèrent et pillèrent le comté de Clermont, sans se douter qu'ils ravageaient là un pays ami au profit d'un de leurs ennemis. Si ce n'eût été l'hiver, tout le pays d'Auvergne eût été ruiné. Mais il y eut trêves entre les barons de Clermont et le comte de Limoges, et les gens d'armes se retirèrent chacun en son pays.

Milles et Amys s'en retournèrent donc à Langrès, où se tenait le duc de Bourgogne.

## CHAPITRE XV

Comment Amys envoya son compagnon Milles parler à la belle Flore en son lieu et place et avec ses vêtements.

Sombaut, le duc de Bourgogne, avait pour fille une pucelle d'une merveilleuse beauté, nommée Flore, et la plus riche héritière qui fût pour lors en la contrée.

Flore était amoureux d'Amys, et Amys était amoureux de Flore. Mais aucun d'eux n'osait s'en ouvrir à l'autre, bien que la fille du duc fit tous ses efforts pour laisser lire sa pensée secrète à son ami. Il la servait à table, et ils échangeaient de doux et tendres regards qui les transperçaient d'outre en outre l'un et l'autre.

Milles s'aperçut de l'amour de son compagnon pour Flore, et en même temps du chagrin qu'il éprouvait de ne pas pouvoir aller plus loin que le regard avec elle.

— Beau compagnon, lui dit-il, vous êtes amoureux de Flore la Belle, et elle est amoureuse de vous, j'en suis assuré... Par Dieu! si elle m'aimait ainsi, moi, je ne serais pas long à lui parler bouche à bouche et non pas œil à œil, comme vous faites... Par ainsi, Amys, si vous m'en voulez croire, vous irez parler à votre mie, afin qu'un autre ne lui parle pas avant vous... Soyez hardi en amour comme vous l'êtes en guerre... Le proverbe a raison : Jamais couard n'eut belle amie...

Amys ne voulut pas suivre ce conseil ; il préféra suivre une autre voie.

— Doux et loyal compagnon, répondit-il à Milles, je songe à autre chose qu'à ce que vous me conseillez... Prenez mes vêtements, allez-vous-en parler à Flore, et sachez ainsi sa volonté à mon endroit, car, à vrai dire, je ne sais comment me conduire, et si c'est à mon profit, ou à mon dommage, qu'elle me regarde comme elle fait souvent lorsque je la sers à table... Je vous supplie, cher compagnon, de faire cela pour moi, et de m'en rapporter bonnes nouvelles...

— Volontiers, dit Milles.

Et, de fait, il se rendit sans plus tarder à la chambre de la pucelle, où il entra aussi hardiment que s'il eût eu l'habitude d'y entrer. Mais cette hardiesse même lui fut fatale, car il fit un faux pas et tomba tout de son long à terre devant Flore, qui aussitôt courut à lui en disant :

— Amys, vous êtes blessé ?

— Nenni, ma dame, répondit Milles en riant. C'est le grand amour que j'ai pour vous qui m'a aveuglé et fait tomber... Quand il vous plaira, je verrai clair et ne tomberai plus...

La belle Flore se mit à rire, prit la main du jouvenceau, et le fit asseoir près d'elle. Lors Milles l'enceignit de son bras droit, de façon à toucher son beau sein de vierge, en ce moment tout palpitant de plaisir, et lui murmura à l'oreille :

— Dame, je souffre pour vous en mon cœur telle rage d'amour que nuit et jour je ne puis durer ni reposer... Pardonnez-moi de m'être enhardi jusqu'à vous le dire ; mais sachez que ce n'est pas moi, c'est l'amour qui m'y a poussé!... Je vous requiers merci si je vous ai offensée... et, dans ce cas, je m'en irai de céans pour vous débarrasser de moi, et m'en irai si loin, si loin, par delà la mer, que jamais vous n'entendrez nouvelles de moi...

La belle Flore, entendant cela, eut le cœur tout joyeux, et la chose lui vint bien à gré.

— Gentil damoiseau, répondit-elle à Milles d'une amoureuse façon, je ne vous défends pas cette chambre ; tout au contraire, vous y pouvez venir à toutes les heures de jour et de nuit que bon vous semblera, car la vie des amants est honnête quand l'honneur est gardé loyalement de part et d'autre, de bon cœur et sans mal penser... Il convient seulement que nous nous gardions des médisants, de peur d'acquérir blâme et mauvaise renommée. Amants qui s'entr'aiment ont le paradis en ce monde !...

— Belle, répliqua Milles, puisqu'il vous plaît ainsi, comme à moi, que notre amour se parachève et que nous ne soyons, vous et moi, qu'un cœur, je vous supplie de m'assigner l'heure où je devrai revenir céans... Je ne vous ai pas tout dit, et je veux vous dire plus sûrement encore combien je vous aime...

Flore, à cette demande, rougit jusqu'au blanc des yeux, un peu ébahie de la hardiesse que lui témoignait celui qu'elle croyait être Amys, et elle ne put s'empêcher de le lui dire en manière de doux reproche.

— Belle amie, répondit Milles, c'est la force de mon amour qui cause cela... J'ai le cœur si blessé de votre divine personne, que je n'en peux plus...

— Puisque vous m'aimez ainsi, dit la pucelle, j'aurais bien mauvais cœur de vous haïr... Revenez demain en cette chambre, après midi, et d'ici là, je penserai à ce que vous venez de me dire...

## CHAPITRE XVI

**Comment Milles retourna vers son compagnon Amys pour lui dire la réponse de la belle Flore.**

Flore ayant tendrement renvoyé Milles, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain, il s'en alla retrouver son compagnon, qui l'attendait dans des transes inexprimables.

— Compagnon, lui dit-il, vous pouvez aller hardiment voir votre dame... Car aussitôt que j'ai été entré dans sa chambre, elle m'a pris par la main et m'a fait asseoir à côté d'elle... Je vous avouerai même que, n'eût été ma grande amitié pour vous, je n'eusse pas résisté à la douceur de sa personne et je l'eusse baisée plusieurs fois sur ses belles lèvres rouges qui semblaient deux cerises mûres... Sachez, mon compagnon, que vous avez pour mie la plus gracieuse et la plus amoureuse pucelle qui soit au monde... Je prie Dieu que vous ne lui causiez point de préjudice d'honneur, car elle ne pense nullement à mal, la pauvrette... Allez donc vers elle, mon loyal ami.

— Je n'oserai jamais...

— Il faut oser... En tout cas, je vous supplie de ne plus me renvoyer vers elle, moi, pour cause de tentation... Sa grande beauté m'a fait mainte et mainte fois soupirer, et quiconque a l'insigne bonheur de se trouver seul à seul avec une si séduisante pucelle est bien sot de ne pas en exiger tant seulement un baiser, car au matin avec du pain on prend bien du fromage...

— Doux compagnon, répondit Amys, je vous tiens pour bon et loyal, et je vois bien que vous n'avez pas fait la pâte de mon tourteau comme n'eût sans doute pas manqué de le faire tout autre que vous en semblable occurrence... Maintenant, doux et bon compagnon, dites-moi à quelle heure je pourrai aller voir ma dame?...

— Demain, après midi.

Amys eut le cœur tout joyeux de ces nouvelles-là, et il remercia grandement son compagnon Milles. Aussi, le lendemain, à l'heure dite, le gentil damoiseau s'en alla heurter, en tremblant beaucoup, à la porte de la chambre de la princesse, qui vint ouvrir elle-même.

Amys lui fit la révérence, elle le prit par la main et le fit asseoir à ses côtés, comme elle avait fait la veille avec Milles, croyant que c'était Amys. Ainsi furent-ils l'un à l'autre. Ainsi se virent-ils longtemps, de jour comme de nuit, s'entr'aimant d'une si parfaite et si naturelle amour, qu'il m'est impossible de le réciter.

## CHAPITRE XVII

**Comment la nourrice de Milles, arrivée à Langres, rencontra Amys, et, croyant que c'était Milles, le prit par sa robe et la tira si rudement qu'elle la déchira.**

Or, la mère nourrice de Milles s'était mise en route pour le chercher et recouvrer l'or et l'argent qu'il lui avait dérobés. Elle s'en allait ainsi par monts et par vaux, par villes et par châteaux, faisant regrets et disant :

— Hélas! si je tenais mes cent vieux gros d'argent et mes cent florins d'or, et toute ma monnaie que ce faux truand de Milles m'a dérobée, je ne serais pas en cette peine et en ce dénûment!... Moi, qui, de ma vie, n'avais jamais osé en distraire un denier pour boire ou mangé un bon morceau, ou pour chausser de bons souliers, ou pour me couvrir le dos d'une bonne chemise!...

Tout en murmurant ces paroles et d'autres que je ne rapporte pas, la nourrice arriva à Langres demi-folle, par suite de la perte de son argent.

Elle s'hébergea dans une hôtellerie, où elle ne put fermer l'œil de toute la nuit, à cause des soucis qui la poignaient plus douloureusement que jamais.

— Hélas! disait-elle, hélas! Milles, ce que j'avais épargné avec tant de soin après avoir payé toute ma vie à truander, vous l'avez emporté tout d'un coup!... Vous méprisiez la coquinerie, et vous ne vouliez pas aller mendier; mais vous n'avez pas dédaigné de prendre pour vous ce que nous avions gagné à nous deux dans ce métier!...

Le lendemain, au matin, la nourrice commença sa quête par les rues de la cité. Dans l'après-dîner, comme elle passait sur une chaussée devant le palais du duc de Bourgogne, elle se croisa avec le jeune Amys, qu'elle arrêta incontinent, croyant arrêter Milles, son fils. Elle l'arrêta en le prenant par sa robe, et elle la tira avec une telle violence, qu'elle la déchira jusqu'à la poitrine.

Le sénéchal Richier était aux fenêtres du palais avec toute la baronnie du duc.

— Ah! traître larron! cria la nourrice à Amys, fort ébahi. Ah! tu m'as emporté et dérobé mon argent! C'était pour t'en acheter cette robe de drap, n'est-ce pas?... Par l'image de Dieu! tu me la laisseras ou tu me rendras mon argent, et je te ferai pendre et étrangler comme tu mérites, de l'être!...

Amys crut que cette femme était folle et enragée; mais sa robe n'en était pas moins déchirée,

et il était honteux d'être mis en cet état devant le monde, qui commençait à s'amasser en riant autour d'eux.

Plus le populaire venait, plus Amys se sentait rougir de honte, et plus la nourrice criait et se lamentait haut.

— Hélas! bonnes gens, disait-elle, ce paillard glouton m'a volé et emporté tout mon argent!...

Le duc et les barons, qui étaient aux fenêtres du palais, descendirent aussitôt pour faire cesser cette scène scandaleuse.

— Ma mie, tu es folle! dit le duc à la nourrice, qui continuait à vociférer et à retenir Amys. Nous connaissons bien ce jouvenceau, et tu ne dois pas le connaître... Avise donc mieux à qui tu parles.

— Sire, répondit-elle, j'ai nourri et élevé ce jouvencel pendant mainte et mainte journée, et, pour cela faire, quêté pain et argent... Le pain, il le mangeait; l'argent, je l'épargnais... Eh bien! il y a un an environ, il s'est enfui de chez moi, emportant plus de cent livres de bonne monnaie, avec quoi il a acheté cette robe fourrée... Faites que mon argent me soit restitué, ou je me fais partie contre lui comme larron.

— Femme, reprit le duc, je connais bien ce jouvenceau, te dis-je, car il a été nourri en cette contrée et non en nulle autre... Va-t'en; tu es folle ou tu le prends pour un autre...

La nourrice, au lieu de se calmer, recommença à braire plus fort que devant, disant que cela n'était pas vrai, et que ce jouvencel était bien celui qu'elle avait nourri et qui lui avait emporté son ragent. Elle y gagna que le duc de Bourgogne, la tenant pour folle et démoniaque, commanda qu'on la liât et qu'on la menât au moustier, pour voir si Dieu lui voudrait aider.

Sur ces entrefaites survint Milles, le noble écuyer. En reconnaissant sa nourrice et en remarquant la violence qu'on lui faisait, il entra dans la presse et dit d'une voix forte :

— Seigneurs, je vous prie de laisser là cette femme et de n'y pas toucher davantage, car c'est ma propre mère, et cela me fait souffrir de la voir ainsi malmenée...

Quand la nourrice entendit cette voix et reconnut Milles, elle se redressa suppliante vers le duc de Bourgogne.

— Sire duc, lui cria-t-elle, faites-moi mon droit, car voici le vrai larron!... Ce n'est pas mon fils, je suis seulement sa nourrice... Je jure, par notre Dieu! que c'est lui qui m'a dérobé mon argent!...

Le duc de Bourgogne, qui s'était éloigné, revint sur ses pas, et, tout étonné, il dit à la nourrice :

— Femme, quel est ce damoiseau que tu dis avoir nourri? Il semble, à proprement parler, qu'il soit prince ou fils de grand seigneur... Dis-moi la vérité, et je te ferai justice...

— Sire, répondit la dame, il est né à Clermont en Auvergne, du comte Anseaulme et de la comtesse Marie, qui le baptisèrent Milles. C'est pour le nourrir et l'élever que j'ai truandé. Voici toute la vérité, sire duc...

Le duc de Bourgogne ne voulut pas perdre cette occasion de faire plaisir à son cousin le comte de Limoges, en lui annonçant la découverte qu'il venait de faire. Il commanda donc au sénéchal Richier de faire conduire Milles en une grosse tour bien fermée, et il bailla trente marcs d'argent à la nourrice, qui, si elle fut contente de recevoir cette somme, fut prise de remords quand elle vit les gens d'armes emmener celui qu'elle avait nommé son enfant pendant un si long temps. Hélas! ce remords venait trop tard! On ne blute pas une pâte qui est déjà pétrie!...

## CHAPITRE XVIII

**Comment Milles fut mis hors de prison par le moyen d'Amys et de la belle Flore, à laquelle mal en prit.**



Comme on le croit bien, Amys n'avait pas vu emmener d'un œil sec son cher et loyal compagnon Milles. Tout au contraire, il mena grand deuil, et, tout en pleurant, il chercha dans son esprit les moyens à employer pour le mettre hors de prison.

Il s'avisa d'en aller parler à sa mie, la belle Flore.

— J'y consens, répondit la pucelle, qui ne savait rien refuser à son amant; je vous aiderai de tout mon pouvoir à mettre votre compagnon hors de prison... Seulement, il faudra que je m'en aille hors de cette contrée après l'affaire, pour éviter la fureur du duc mon père; car, lorsqu'il apprendra que j'ai aidé à l'élargissement de Milles, il me fera certainement mourir, si je ne m'y oppose pas en fuyant...

— Dame, répondit Amys, nous vous emmènerons avec nous, et nous fuirons si loin d'ici, que jamais le duc n'aura nouvelles de nous...

— Bel Amys, dit la pucelle, venez donc devers moi à minuit; nous ferons la chose convenue.

A minuit, en effet, Amys étant venu, elle et lui s'en allèrent trouver le gardien de la tour où était renfermé Milles.

— Monseigneur, mon père vous mande par moi que vous livriez Milles, dit la belle Flore, prenant la parole la première. Il veut l'envoyer secrètement cette nuit au comte de Limoges pour le faire mourir, afin que ses parents et amis n'en sachent rien.

— C'est sagement parler et faire, répondit le gardien en leur donnant les clefs.

Milles fut délivré aussitôt, à la grande joie de son compagnon et de lui-même.

— Allez faire vos apprêts, dit Amys à sa dame; pendant ce temps, je vais mener Milles jusqu'à la porte... Puis je vous reviendrai quérir.

— Bien, dit Flore, allez, et que Dieu vous conduise!...

Lors, Milles et Amys s'en vinrent à l'écurie, prirent chacun un bon coursier, montèrent hâtive-

ment dessus et s'en vinrent à la porte de la ville, que le neveu de Richier fit incontinent ouvrir, car on l'honorait beaucoup et on le redoutait un peu à cause de l'influence dont il jouissait auprès du duc de Bourgogne.

Quand la porte de la cité fut ouverte, les deux compagnons sortirent dans la campagne, et Milles s'étant mis momentanément à l'abri, Amys revint pour chercher sa mie, ainsi qu'il le lui avait promis. Mais en chemin il rencontra un garçon qui l'arrêta en lui disant :

— Amys, allez-vous-en, car si le duc vous trouve, il vous fera pendre!...

— Comment cela?... demanda Amys inquiet.

— Oui... le duc a appris que son prisonnier venait de sortir avec vous et avec sa fille... Il a interrogé sa fille et l'a fait mettre en prison... On vous cherche; on vous trouvera si vous restez céans... Par ainsi, fuyez au plus vite!... fuyez!...

Amys, tout dolent de cette nouvelle, dut se résigner à fuir, comprenant que, pour l'instant, ses efforts pour la sauver seraient inutiles. Il rejoignit donc Milles, qui l'attendait.

— Et votre dame?... demanda Milles.

— Ah! répondit Amys, ah! franc compagnon, nous sommes déçus! Ma mie Flore a été mise en prison à cause de vous!...

— A cause de moi?... Mais alors, il nous faut revenir en la cité pour la délivrer...

— Non, compagnon... tout au contraire... il faut jouer des éperons sur les flancs de nos bêtes, car, si nous restons plus longtemps dans ce maudit voisinage, nous serons pris, et, une fois pris, nous ne pourrons nous échapper...

Ils avaient de bons coursiers; ils chevauchèrent donc toute la nuit et tout le jour suivant sans s'arrêter autrement que pour laisser souffler leurs bêtes. Tant et tant ils allèrent, que, finalement, ils arrivèrent en Lombardie, où ils s'embarquèrent.

## CHAPITRE XIX

Comment Milles et Amys arrivèrent à Constantinople, où était la comtesse de Clermont, et comment Milles s'enamoura de la fille de l'impératrice.

Donc, Milles et Amys s'embarquèrent, et les mariniers les menèrent droit à Constantinople.

Milles ne savait pas que la comtesse de Clermont, sa loyale et vertueuse mère, était en cette cité. Seulement, lorsque la nauf entra dans le port, il se sentit tout angoisseux, et, sans attendre qu'on eût abordé, il sauta à terre, au grand ébahissement des mariniers, car il venait ainsi de courir un grand danger.

Amys le suivit, et tira dehors leurs coursiers, sur lesquels ils s'empressèrent de monter l'un l'autre pour faire leur entrée dans la ville, qui était dans la désolation, par suite de la menace qu'avait faite le soudan d'Acre.

Le soudan d'Acre, le même qui tenait en ses prisons le comte de Clermont et le comte Henry son sénéchal, qui était venu se prendre en ses filets en cherchant son seigneur Anseaulme; le soudan d'Acre voulait avoir à femme Sadoine, la fille de l'impératrice de Constantinople, parce que c'était la plus belle chrétienne de tout l'empire grec, et, comme on ne voulait pas la lui donner, il avait fait appel à tous les rois ses vassaux, et avait réuni une armée de cent mille combattants. Pour l'instant, grâce à lui, il n'y avait plus en Grèce ni ville ni village, ni église ni moustier où les païens n'eussent mis le feu, et le même sort menaçait Constantinople.

Milles et Amys apprirent cela comme tout le monde. Ils surent que l'armée du soudan approchait, bannières déployées, et ils résolurent alors, comme l'argent leur manquait, d'aller se louer à Othon, cousin de l'impératrice, qui faisait appel à tous les gens d'armes disposés à combattre les Sarrasins.

Othon, pour réconforter l'impératrice, et lui prouver que si son armée n'était pas aussi forte que celle de son ennemi, elle valait cependant quelque chose, fit défiler ses hommes d'armes, deux par deux, en bonne ordonnance, devant le palais.

L'impératrice était aux fenêtres, et, à côté d'elle, était Sadoine sa fille, dont le visage resplendissait comme un soleil de beauté...

Véritablement, il n'y avait nulle plus belle pucelle en toute la Grèce et dans tous les pays environnants. Le ciel l'avait faite haute et droite, de façon à rendre tous les cœurs amoureux d'elle. Elle avait les yeux plus verts que ceux d'un faucon, les seins ronds, durs et pointants sous le vêtement, la bouche vermeille, les dents blanches; elle était enfin avenante au possible de corps et de visage, de cœur et d'esprit.

A côté d'elle était la comtesse Marie, la bonne dame qui l'avait instruite et enseignée et que l'impératrice honorait à l'égal de sa propre sœur.

Donc, les gens d'armes s'en vinrent défiler devant le palais à bannières déployées. Il faisait beau voir les pennonceaux voleter en l'air, et reluire au soleil les harnois et les heaumes.

Milles et Amys défilèrent avec les autres, et, comme les autres, ils ne purent s'empêcher de lever les yeux jusqu'aux fenêtres où étaient les dames. Milles aperçut d'abord sa mère, la comtesse Marie, vers laquelle il eût couru avec joie s'il eût su qui elle était; puis, il aperçut Sadoine, et alors il n'eut plus d'yeux que pour l'admirer.

— Amys, dit-il à son compagnon, voyez cette pucelle à cette fenêtre... Dieux! qu'elle est belle! Je n'ai jamais vu sa pareille au monde!... Mère-Dieu! je comprends seulement maintenant combien je suis pauvre et combien ma pauvreté me défend d'espérer! Quelle distance de cette merveille à moi! Ah! pourquoi, au lieu d'avoir seigneurie et richesse, suis-je pauvre au point de n'avoir pas même de quoi dîner?... Il me tarde de me trouver

en bataille, afin que cette pucelle entende parler de moi...

Pendant que Milles s'extasiait ainsi devant la beauté de l'incomparable Sadoine, celle-ci, à son tour, le regardait ainsi que son compagnon.

— Dame, dit Sadoine à la comtesse Marie, voyez donc ces deux jouvenceaux, là-bas... Par Jésus-Christ, on n'en forma jamais de plus beaux !... Ils se ressemblent de visage et d'allure comme frères germains, et l'on dirait volontiers qu'ils ont tous deux fourni dans le même ventre...

La comtesse de Clermont, entendant cela, regarda du côté où regardait Sadoine, et, apercevant les deux compagnons qui étaient vêtus à la mode de France, tout son cœur tressaillit.

— Ah ! murmura-t-elle, ils me rappellent le plaisant pays de France où j'ai vécu comtesse de Clermont, heureuse et honorée !... Pourquoi n'y suis-je plus ? Pourquoi n'ai-je plus mon bon seigneur Anseaulme et mon cher Milles ?...

Comme la comtesse Marie pleurait en regrettant son pays, Sadoine imagina, pour la réconforter, d'envoyer un écuyer vers les deux jeunes compagnons.

## CHAPITRE XX

**Comment Milles et Amys furent appelés auprès de la belle Sadoine, et comment celle-ci s'enamoura de Milles, qui s'était énamouré d'elle.**



Voyant la belle Sadoine le désigner à l'écuyer, Milles se sentit fort aise et il ne put s'empêcher de dire à Amys :

— Compagnon, je crois vraiment que Jésus-Christ m'aidera ! Mon cœur me dit que je serai un jour empereur de Grèce et que j'aurai en mariage cette belle fille qui est là-haut aux fenêtres du palais !...

En ce moment, l'écuyer de Sadoine s'approcha, et, le saluant, lui dit :

— Gentil damoiseau, une dame vous mande par moi que vous veniez au plus tôt lui parler en ce palais, et que vous ameniez avec vous votre compagnon...

— Volontiers, répondit Milles tout joyeux, entraînant Amys avec lui.

Ils suivirent tous deux l'écuyer, et quand ils furent arrivés au perron du palais, ils baillèrent leurs chevaux à garder à un serviteur ; puis, montant les degrés, ils se trouvèrent bientôt en présence de la belle Sadoine et de la bonne comtesse Marie, assises toutes deux sur un banc, et devant lesquelles ils s'agenouillèrent respectueusement.

— Enfants, leur dit la comtesse de Clermont, dites-moi, je vous prie, quels sont vos père et mère, et si vous êtes tous deux frères ou non...

— Dame, répondit hardiment Milles, nous sommes frères, en effet, et tous deux natifs de Bourgogne, pays riche et puissant dont le duc est notre oncle...

La pauvre dame soupira. Ces deux jouvenceaux n'étaient pas ce qu'elle croyait ; cependant, comme son sang ne peut mentir et qu'elle se sentait attirée d'amitié vers eux, elle détacha un annelet de son doigt et l'offrit à Milles en disant :

— Damoiseaux, j'aime beaucoup ceux qui sont du pays d'où vous venez, et, à cause de cet amour, je suis à leur commandement... Par ainsi, comme vous me semblez tous deux forts et puissants, je vous engage à aller et venir céans comme en votre demeurance... Vous servirez ma dame Sadoine et sa mère, et, si vous vous montrez honnêtes à les bien servir, vous en aurez bonne récompense, je vous le promets...

— Dame, répondit Milles, je ne désirais pas, pour ma part, d'autre sort que celui que vous daignez nous proposer, à mon compagnon et à moi... Servir ma dame Sadoine, faire sa volonté, c'est la meilleure récompense que vous me puissiez donner, et je n'en veux point d'autre...

La comtesse Marie, entendant sortir de si bonnes paroles de la bouche de son fils, qu'elle ne savait pas si proche d'elle, ne put s'empêcher de sourire et de dire à Sadoine :

— Ma dame, voici deux enfants bien appris, bien faits, beaux, avenants, gracieux, et en tout dignes de gouverner un royaume... Plût à Dieu, le roi de gloire, que je fusse encore au pays d'Auvergne : je les voudrais de tout mon pouvoir enrichir, car ils méritent grand avoir et grande gloire, j'en suis assurée...

Sadoine avait regardé Milles et il avait fait sur son cœur l'impression qu'elle avait faite elle-même sur le sien.

— Mère-Dieu, reine du Paradis, murmura-t-elle toute enamourée, il n'y a qu'en France que naissent d'aussi beaux jouvenceaux !... On n'en trouverait pas de pareil à celui-ci dans toute la Grèce... Mon cœur va vers lui, je le sens... Mère-Dieu ! faites qu'il m'aime !... car un tel vassal vaut bien l'avoir de tout un pays... Maintenant, je ne vêtirai point de robe verte ou rouge... Je ne m'occuperai plus du sort des villes ou des châteaux qui m'appartiennent : je ne veux plus m'occuper désormais que de ce mignon-ci... Mon cœur lui agrée... Il est tout à fait à mon plaisir... Il est noble et beau... j'en veux faire mon amour, et prendre en lui seul mon déduit et mon réconfort... Le posséder et être possédée par lui, ce sera mon paradis en ce monde !... Je le préfère à tout et à tous... Eh ! que m'importerait donc d'avoir terres et châteaux, avec un baron vieil et chenu, blanc et gris, malade et décrépit ? Je serais toute ma vie en péché avec lui, car je souhaiterais toujours sa mort... Tandis qu'avec celui-ci, fût-il pauvre, je serais assurée de passer une douce et joyeuse existence...

En murmurant ces tendres paroles, Sadoine la pucelle regardait doucement Milles, et, comme il lui semblait merveilleusement beau, elle ne pou-

vait détacher ses yeux amoureux de son visage et du reste de son corps.

— Damoiseau, reprit la comtesse Marie en s'adressant de nouveau à Milles, dites-moi, je vous prie, comment on vous nomme?...

— Dame, répondit Milles, je vous le dirai. J'ai nom Beaudoin, et mon frère que voici a nom Richier.

Milles disait cela par peur du duc de Bourgogne. S'il eût su à qui il parlait ainsi, il se fût bien gardé de changer ce nom ; mais il ne savait et ne pouvait pas savoir que c'était celle qui l'avait porté neuf mois en ses côtés.

— Beaux fils, dit alors la comtesse Marie, soyez les bienvenus.

## CHAPITRE XXI

**Comment le soudan d'Acre assiégea la ville de Constantinople et comment les chrétiens firent une sortie contre les païens; et comment Milles, aidé d'Amys, enleva un étendard et fit prisonniers deux rois.**

Le maréchal de l'impératrice de Constantinople, Othon, ordonna à tous ses chevaliers et gens d'armes de sortir de la ville à la rencontre des païens qui l'assiégeaient.

Les Grecs étaient au nombre de quarante mille, bien armés et bien embastonnés. Le soudan d'Acre n'avait pas une armée moins nombreuse; il était en outre accompagné du roi de Jérusalem, du soudan de Perse, du soudan de Damiette, du roi d'Inde et de plusieurs autres princes païens.

Quand les deux armées furent en présence, les Turcs se mirent à tirer de leurs arcs des flèches acérées qui volèrent plus dru parmi les Grecs que ne vole la neige en hiver. Les Grecs, on le pense bien, ne furent pas en reste, et leurs coups de lances et d'épées firent des vides dans les rangs de leurs ennemis.

Sadoine-la-Belle et la comtesse Marie d'Auvergne étaient sur les murailles de la ville, regardant le combat et essayant de reconnaître leurs amis, ce qui était impossible à cause de l'horrible mêlée qui avait lieu.

L'herbe était rouge de sang. Les morts et les mourants s'entassaient devant les murs de la cité : le soudan d'Acre, alors, songea à décider le succès pour lui en s'avançant, monté sur un éléphant et tenant en main un étendard d'or fin, avec son escorte de rois et de soudans. Mais Milles et Amys, qui ne se quittaient pas plus que deux doigts de la main, avaient résolu de s'illustrer ce jour-là par une éclatante prouesse, et cet étendard que portait le soudan d'Acre était ce qui leur fallait justement. En conséquence, ils coururent sur les païens de l'escorte comme loups après brebis, décidés à vaincre ou à mourir ensemble.

— Compagnon, cria Milles à Amys, à nous cet étendard qui reluit au soleil!...

— Allons, répondit Amys.

Et tous deux s'en allèrent, rapides comme l'épervier qui a aperçu une alouette.

Un des rois de l'escorte du soudan d'Acre eut la tête séparée en deux par Milles ; un second roi, Danebron, ne fut pas mieux traité par la hache d'Amys.

— Que Mahom vous emporte! cria le soudan irrité, en s'apercevant des ravages que faisaient autour de lui les deux vaillants compagnons. Si je vous puis tenir, je vous ferai pendre et traîner à la queue de mes chevaux!...

— Maudit soudan, lui répondit Milles, tu ne nous auras pas... Tu as commencé la guerre à cause de la belle Sadoine que tu croyais avoir ; mais tu regretteras bientôt ce que tu as fait.

Lors, Milles et Amys se remirent à frapper à droite et à gauche, coupant bras et jambes, brisant têtes et heaumes, tuant hommes et chevaux.

Le roi Danebron s'était relevé du coup que lui avait porté la hache d'Amys; Milles alla vers lui pour l'achever : Danebron cria merci, jurant qu'il se ferait baptiser. Milles lui octroya sa grâce et le bailla à garder à quatre soudards qui le menèrent en la cité.

Pendant qu'on emmenait Danebron, Milles s'emparait de l'étendard du soudan d'Acre, qui venait de choir et que venait de ramasser le roi Alzarius. Celui-ci ne voulait pas lâcher prise, et il bataillait énergiquement contre le vaillant fils d'Anseaulme, qui finit par prendre possession de l'étendard en abattant d'un dernier coup de hache le roi Alzarius.

— Sus! sus! cria le sénéchal de Constantinople, voyant le danger où était Milles, environné de toutes parts. Sus! Aide à ce chevalier, le meilleur que j'aie jamais vu!...

On alla vers Milles pour le dégager. Avant qu'on n'eût eu le temps d'arriver jusqu'à lui, il avait trouvé moyen de blesser mortellement Malaquin, roi d'Afrique et cousin du roi Danebron. Malaquin, de peur de pis, cria merci à son adversaire, qui le reçut à rançon et l'envoya rejoindre Danebron dans la cité.

La victoire se fût décidée en faveur des Grecs, car ils combattaient vaillamment, entraînés qu'ils étaient par l'exemple de Milles et d'Amys. Les païens avaient pris peur et ils fuyaient comme corbeaux devant les flèches des chasseurs, lorsque le soudan d'Acre, qui s'était échappé un instant, revint tout à coup, amenant avec lui cent mille Sarrasins frais et nouveaux, hurlant et criant, comme foudre qui tombe du ciel.

Lors, Othon fit sonner la retraite. Les chances n'étaient plus égales.

## CHAPITRE XXII

Comment Milles et Amys firent leur entrée dans Constantinople, au bruit des trompettes et des tambours, et comment Milles, particulièrement, fut accueilli par l'impératrice.

Othon ayant donc rallié ses gens, on s'en revint vers Constantinople, pendant que Milles et Amys chassaient les prisonniers devant eux.

L'entrée des Grecs en leur cité fut un triomphe. Trompes et tambours allèrent leur train, sonnant joyeusement leurs fanfares. Le maréchal Othon tenait Milles par la main, et Milles tenait Amys de la même façon.

— Dame, dit la comtesse Marie à Sadoine, voyez ce jouvenceau que tient par la main le maréchal Othon : c'est lui qui aujourd'hui a gagné le prix et remporté l'honneur de la victoire!... Regardez comme il a belle et fière mine à porter son blason d'armes! Je me sens le cœur tout remué par ce vaillant jouvenceau... Je veux l'emmener avec moi en Auvergne, où je le ferai honorer de toute ma gent comme mon fils charnel... Je le ferai seigneur de Clermont, car nul mieux que lui ne saurait gouverner un pays. Quand je l'aurai avoué hautement pour mon fils, nul n'osera m'en blâmer; tout au contraire, chacun lui rendra, comme moi, l'hommage qui lui est dû, et le trouvera de bonnes mœurs et de bon visage, de grande beauté et de grand cœur, haut et droit, doux et gracieux.

Quand Sadoine entendit ainsi parler de son bel ami, elle changea de couleur et ne voulut pas avouer à la comtesse Marie ce que son cœur pensait.

— Par Dieu! folle maîtresse, murmura-t-elle bien bas, vous pouvez bien vous vanter!... Mais, si je le puis, je vous devancerai dans vos projets et je montrerai à ce jouvenceau de tels semblants d'amour, qu'il vous laissera bientôt de côté; car je suis jeune et belle, et, de plus, j'ai tout le pays de Grèce en gouvernement jusque par delà la mer...

L'impératrice attendait au bas de son perron avec les dames de sa cour. Othon arriva auprès d'elle et lui dit à haute voix :

— Dame, honorez ce jouvenceau et donnez-lui un beau don... Je ne crois pas qu'il y ait sous le firmament homme qui soit aussi hardi, aussi chevaleureux que lui... Par son effort, il a pris l'étendard du soudan d'Acre, tué un grand nombre de païens et fait prisonniers deux rois puissants... Il est digne de tenir en possession un grand royaume, car il est roi de beauté, fleur de prouesse et de vaillance : C'est le Dieu des batailles lui-même!...

L'impératrice sourit de ces paroles de son maréchal, et, tout aussitôt, elle plaça sur la tête de Milles un noble chapeau d'or, ce qui réjouit grandement le cœur de son compagnon, le bon Amys.

## CHAPITRE XXIII

Comment l'impératrice de Constantinople aima Milles si ardemment, qu'elle devint jalouse de sa fille Sadoine, qu'il lui préférait.

Milles fut mené dans le palais, dans la salle où les tables étaient dressées pour le manger. Il fut placé à côté du maréchal, et son compagnon Amys fut placé à côté de lui.

En face de Milles était l'impératrice, laquelle avait les cheveux tous gris, car elle n'était plus de la première jeunesse, à dire vrai. Durant tout le manger, elle ne put détacher un seul instant ses yeux du visage de Milles, si gent, si doux et si gracieux.

— Vrai Dieu! murmura-t-elle, troublée jusqu'au fond de l'âme par la beauté merveilleuse de ce jouvenceau. Vrai Dieu de paradis! comment donc pourrais-je faire pour qu'il fût mon seigneur et mari?...

L'impératrice pensait à Milles; mais Milles ne pensait nullement à l'impératrice. Il avait son cœur ailleurs, et vous savez où.

Quand on se leva de table, l'impératrice, qui, à force de regarder Milles, en avait perdu le boire et le manger, l'impératrice s'en alla en sa chambre avec la belle Sadoine au clair visage. Là, après avoir ensemble devisé de choses et d'autres, la mère dit à sa fille :

— Ma fille, je vois bien que mon royaume n'est ainsi assailli de païens que parce que je n'ai ni seigneur, ni mari, ni parent, ni ami qui le défende!... Si j'étais mariée, il en irait tout autrement, surtout si j'étais mariée à quelque prince vaillant en armes, courageux et hardi, un épouvantail à païens, enfin!...

— Mère, répondit Sadoine, vous dites vrai, certes... Mariez-vous à votre plaisance; choisissez un prince qui vous agrée et par lequel vous ne puissiez avoir ni honte ni blâme...

— Fille, reprit l'impératrice, ce jouvenceau qui a eu le prix de la bataille vous viendrait-il à goût?... Dites-m'en votre avis, je vous prie.

— Mère, répondit la pucelle, si c'est à moi que vous le voulez donner, je ne l'éconduirai point, le trouvant fort à mon goût... Et que Dieu vous récompense de cette bonne pensée!...

— Fille, dit l'impératrice, ce n'est pas pour vous que je le choisirais : vous êtes de trop grande jeunesse et de trop peu d'avoir... Ce jouvenceau est digne de tenir un puissant royaume, et n'a pas à s'occuper d'aussi petite pucelle que vous êtes...

— Mère, répliqua Sadoine, croyez-vous donc qu'un jeune damoiseau comme lui vous voudrait prendre à femme?... Lui, si vaillant, si preux, si droit, si beau, ne peut pas commercer avec vous qui êtes maintenant une vieille... Compteriez-vous jouir de lui parce qu'il vous aurait bouté les an-

neaux aux doigts? Nenni point! Il vous laisserait là pour aller s'ébattre avec plus gente pucelle..... En le prenant, je vous le dis, vous feriez un mauvais marché et vous auriez à vous en repentir à quelque jour d'ici, car c'est un bien mauvais mal que la jalousie...

En entendant ainsi parler sa fille, l'impératrice sentit le sang et la couleur lui muer.

— Par Dieu! dit-elle, vous le pouvez bien aimer, ma fille; mais sachez pour vrai que je ne veux pas que vous lui parliez en quoi que ce soit... Si je m'en aperçois, je vous jure, par celui qui vous a faite et formée! que je vous ferai mettre en prison si noire que, de l'année, vous ne verrez ni lune ni soleil...

Sadoine pâlit à cette menace, et, comme elle ne pouvait retenir ses larmes, elle sortit vitement de la chambre de sa mère et s'en alla dans une autre où elle trouva la comtesse Marie, qui lui demanda ce qu'elle avait.

— Je ne vous le célerai point, répondit Sadoine, car le mal qui me tient est lourd à porter, et merveilleuse serait l'herbe qui m'en pourrait guérir... Mais, hélas! je vois bien que chacun ici veut avoir de cet herbe...

— Holà! s'écria la comtesse Marie. Holà, ma belle! Je sais où le mal vous tient et ce qu'il vous faut pour vous rapaiser : c'est Baudouin qui vous fait ainsi suer le corps, n'est-ce pas?... Je veux vous aider de tout mon pouvoir, et je mettrai une telle peine à vous réconforter, que vous vous en apercevrez bien...

— Dame, demanda la pucelle, puis-je avoir fiance entière en vous?

— Oui, et je le jure sur les saints.

— Eh bien! alors, ma mie, mandez-le en votre chambre, et, quand il sera là, j'irai lui parler.

— Volontiers, ma belle, répondit la comtesse Marie. Et, ajouta-t-elle, tandis que vous lui parlerez, j'irai réconforter ma dame votre mère...

— Ma mère? s'écria Sadoine, elle se veut marier et prendre à seigneur ce hardi damoiseau que j'aime tant!... Je vous en prie, Marie, blâmez-le très-fort devant elle...

— Je le louerai, au contraire, ma belle, car plus je le blâmerai devant elle, et moins elle s'en cessera : c'est la manière des femmes...

La comtesse ne perdit point de temps; elle s'en alla en la salle pavée, où elle trouva Milles, qui se promenait pour savoir où Sadoine était.

— Seigneur, lui dit-elle, allez en ma chambre... Vous y trouverez Sadoine la pucelle qui veut vous parler. Je vous supplie de garder son honneur comme le vôtre, et de ne pas me faire regretter de vous avoir servi dans vos amours, ce que j'ai fait parce que vous êtes de mon pays et que je me sens au cœur de l'amitié pour vous...

— Dame, répondit Milles, je vous rends grâce... Bénie soit l'heure où vous êtes née!... Si la fortune me vient, vous vous en ressentirez, je vous le promets...

Milles n'en voulut point dire davantage, de peur de perdre un temps précieux. Il s'en alla donc en la chambre de la comtesse d'Auvergne, où il trouva la belle Sadoine qu'il salua et qui lui rendit doucement son salut. Il s'assit près d'elle, et, après avoir poussé quelques soupirs, il lui dit à voix basse :

— Dame, qui vient en lieu secret doit dire sa pensée... Je suis venu céans pour m'ébattre, et je vais vous dire pourquoi j'y suis venu... Je ne suis pas issu d'assez haut lieu pour qu'il m'appartienne de me trouver ainsi seul à seul avec vous... Toutefois, j'ai aussi grand cœur que si j'étais roi, et je n'ai ce grand cœur qu'à cause du grand amour qui s'y est logé... Si je vous dis là chose qui vous déplaise, arrêtez-moi : je n'irai pas plus loin... Je vous fais outrage en ce moment... je le vois bien... mais c'est la force de mon amour qui m'y pousse... Je vous requiers merci, noble dame, et me rends à vous à jamais!...

Ce fut tout ce que Milles put dire de plus clair. Heureusement que sa bonne mine parlait pour lui. Sadoine eut le sang tout éperdu de ce discours, et elle répondit :

— Damoiseau, je vous retiens volontiers pour mon ami, en tout bien et tout honneur...

Et elle lui donna une bourse, une ceinture et un anneau d'or, le plus riche et le plus précieux qui se fût vu jusques-là. Milles accepta cet anneau avec une grande joie, et certes il ne l'eût pas donné pour toute la terre du roi Artus.

## CHAPITRE XXIV

**Comment l'impératrice fit mettre sa fille en prison et comment, à cause de cela, Milles devint gravement malade.**



Tout joyeux d'avoir obtenu de sa mie le don d'amoureuse merci, Milles n'eut pas de cesse qu'il n'en eût obtenu autre chose, et, chaque fois qu'il la voyait dans la chambre de la comtesse Marie, il l'embrassait de grand appétit.

Cela ne put durer un long temps, car deux jours après, une chambrière ayant surpris leur parlement amoureux, s'en alla vers l'impératrice et lui dit :

— Dame, votre fille est bien hardie avec le Bourguignon... Et lui, est bien hardi aussi de l'accoler si tendrement!...

L'impératrice, entendant cela, enragea grandement, et, tout aussitôt, manda à ses sergents d'emprisonner Sadoine dans la plus forte tour qu'il y eût dans la cité, ce qui fut fait dans la même journée, au moment même où cette belle princesse venait de prendre congé de son doux ami et de lui donner rendez-vous pour le lendemain.

— Dame, lui dirent les sergents, votre mère nous a commandé de vous prendre et mettre en prison : nous obéissons, obéissez comme nous...

Sadoine se mit à pleurer tendrement.

— Ah! murmura-t-elle, doux ami de mon cœur, maudit soit qui mal nous en veut, à vous et à moi!... Mais je vous aimerai quand même, en endurerai pour vous jusqu'au martyre...

Nonobstant sa douleur et sa lamentation, la belle Sadoine fut mise en la tour, avec quelques-unes des demoiselles de sa compagnie, lesquelles étaient chargées de lui dire à toute heure du jour :

— Madame, laissez là le jouvenceau du diable et chassez-le de votre cœur, où il ne mérite peut-être pas d'être logé, car vous ne savez pas s'il est noble ou vilain... Ce n'est en somme qu'un aventurier... On ne lui connaît ni parents ni amis...

A quoi la belle Sadoine, indignée et irritée, répondait par de laides injures.

Quand Milles apprit qu'elle était en prison à cause de lui, par amour pour lui, il en devint triste et malade, tellement qu'il en perdit le boire et le manger et qu'il fut forcé de se mettre au lit.

Amys, son cher compagnon, était navré.

— Mon frère, lui dit-il, l'amour a jeté votre cœur en un grand danger!... Vous souffrez et me faites souffrir, moi votre compagnon, votre moitié d'âme...

— Certes, mon doux frère, et j'en suis autant marri que vous, mais je n'y puis rien... Contez-moi, pour me distraire, ce qui se fait par la ville...

— Volontiers, mon frère, puisque cela vous plaît... On a baptisé le roi Danebron en la maîtresse église de Constantinople... Quant à Malaquin, le second roi fait prisonnier par vous, il s'est refusé à cette cérémonie, s'est moqué du saint baptême et, finalement, a jeté des ordures dans les fonts, ce qui a déplu au maréchal Othon, qui lui a fait trancher la tête par le bourreau...

Amys s'arrêta et regarda Milles.

— Vous ne m'écoutez pas, cher compagnon? lui dit-il.

— Je songe à cette belle Sadoine si injustement mise en chartre privée! répondit Milles.

Amys s'en alla de la chambre de son compagnon, et, en sortant, il rencontra l'impératrice, qui lui demanda comment se portait son frère.

— Hélas! ma dame, répondit Amys, il est plus près du mourir que du vivre!... Bientôt, je crois, ni vous ni moi ne le verrons plus...

L'impératrice resta songeuse, et, à son tour, elle entra dans la chambre du pauvre malade.

— Comment vous portez-vous, Beaudouin? lui demanda-t-elle.

— Mal, ma dame, répondit Milles.

— Guérissez-vous, reprit l'impératrice, et je vous promets qu'avant qu'il soit trois jours je vous ferai seigneur de toute la Grèce...

— Dame, répliqua Milles, je vous remercie, mais j'aimerais mieux voir ma mie que de posséder tous les royaumes de la terre... Le bonheur qu'elle seule peut me donner vaut toutes les richesses de Grèce, d'Afrique et d'Inde... Puisque je ne la puis posséder et tenir entre mes bras, je ne désire plus qu'une chose, qui est de mourir...

L'impératrice ne voulut pas en entendre davantage et quitta sur-le-champ la chambre du malade en s'écriant :

— Ah! maudite soit l'heure où ma fille a été engendrée par moi! Elle avait été jusqu'ici ma joie et mon bonheur; elle m'ôte aujourd'hui ma plaisance et mon bien!... Ah! doux ami Beaudouin, tu me délaisses pour une garcelette qui ne sait rien de rien de la vie et de l'amour!... Ah! mauvaise fille! je reconnais bien à présent que ce sont les oisons qui mènent paître les oies!...

## CHAPITRE XXV

**Comment, pendant la maladie de Milles, le maréchal Othon fit contre les païens une sortie dans laquelle il périt, et avec lui vingt mille Grecs.**



Othon, le maréchal de Constantinople, ayant résolu d'en finir avec l'armée du soudan d'Acre, fit dès le lendemain une sortie qui surprit les païens.

Amys était de la partie, cela va sans dire, quoiqu'il lui coûtât beaucoup de combattre sans son vaillant compagnon Milles. Il joua fort et ferme de son branc d'acier, et faucha comme blé mûr de nombreuses têtes de Sarrasins.

— Ah! si Milles était là, murmurait-il en frappant toujours, quelles merveilleuses prouesses nous ferions ensemble!... Milles! Milles! mon bon compagnon, pourquoi l'amour vous tient-il malade au lit, vous dont la place est si bien marquée à mes côtés sur ce champ de bataille!...

Ainsi disait Amys, et, tout en disant cela, il faisait voler têtes et bras de chaque coup de sa vaillante épée. Si bien que les païens commencèrent à reculer.

Le soudan d'Acre, furieux de voir que l'on touchait ses gens autour de lui, poussa son cheval en pleine mêlée et réveilla ainsi le courage des Sarrasins, qui, à leur tour, firent reculer les Grecs. Mais Amys ne voulait pas lâcher prise, et, sans s'inquiéter s'il était suivi ou non, il continua à mettre à mort tout ce qui était à sa portée.

— Compagnons! cria alors le maréchal Othon, laisserons-nous ce vaillant homme aller seul en pleine mêlée? le laisserons-nous périr, lui qui nous donne l'exemple du courage?

— Allons! répondirent les Grecs.

Et ils coururent sus de nouveau aux païens, qui reculèrent à trois jets d'arbalètes, tout en désarroi.

Le succès allait sans doute se décider en faveur des chrétiens, lorsque le soudan d'Acre, faisant sonner trompettes et buccines, rallia autour de lui dix mille Sarrasins et fondit sur les Grecs comme épervier sur oiselets. La bataille fut sanglante plus qu'elle ne l'avait été jusques-là, à ce point que vingt mille Grecs sur trente mille restèrent morts dans la plaine, tout autour de la cité. Le maréchal

Othon fut du nombre. Aussi, lorsque ses gens le virent tombé, ils ne demandèrent pas leur reste et se replièrent en désordre vers la cité, en poussant des cris de détresse et de désespoir.

Amys abandonna le champ de bataille un des derniers. Il fit plus, il rentra dans Constantinople pour protéger les traînards, puis ressortit pour empêcher les Sarrasins d'entrer dans la cité assiégée. Peu s'en fallut même que le soudan d'Acre, qui était sur ses talons, ne s'introduisît avec lui dans Constantinople. Heureusement que les portes en furent fermées à temps. Le soudan dut reculer, après s'être cassé le nez, ce qui le rendit plus furieux que jamais.

Il était alors nuit noire. Les Sarrasins se retirèrent sous leurs tentes, à quelques jets d'arbalète de la ville.

Je ne vous dirai pas quelle douleur était celle des Grecs, ce serait impossible; mais vous pouvez vous en faire une idée par le chiffre des morts que j'ai cité plus haut. La fleur de la Grèce était demeurée sur le champ de bataille, chevaliers, barons, ducs, comtes, bourgeois et marchands, les plus riches et les plus vaillants. Chacun avait perdu un ami, un parent, un frère, chacune un père, un mari, un voisin. Aussi les cris que cette foule en deuil poussait étaient-ils navrants à entendre. Aussi faisait-il pitié de voir ces habitants pleurer et se lamenter, accusant le ciel, l'impératrice, Othon, tout le monde, et maudissant surtout le soudan d'Acre.

Quand l'impératrice entendit les lamentations de son peuple, elle ne sut plus que faire et que devenir. Elle ne trouva rien de mieux que de pleurer, de larmoyer, de se détordre les bras et les mains, de s'arracher les cheveux par grosses poignées, et, finalement, de tomber pâmée par terre. La bonne comtesse Marie, qui se trouvait là, la releva et la réconforta par de bonnes paroles; mais elle avait l'âme navrée.

## CHAPITRE XXVI

Comment l'impératrice mit sa fille hors de prison, et comment elle promit à Milles de la lui donner en mariage.



De ce grand désastre, Constantinople eut un tel courroux, qu'il serait mal aisé de le raconter. Les habitants s'en vinrent au palais où l'impératrice se lamentait comme eux, et pour les mêmes raisons qu'eux, et ils lui crièrent :

— Dame, baillez-nous un autre maréchal pour nous conduire vers ces maudits païens qui nous ont fait tant de mal, ou alors votre pays tout entier sera détruit !... Prenez quelque chevalier courageux et hardi, le vaillant Bourguignon, par exemple! Avec lui et son compagnon, qui vaut presque autant, nous irons partout et nous sauverons votre empire!...

L'impératrice ne répondait pas. Les habitants reprirent :

— Pour décider le Bourguignon, donnez-lui votre fille en mariage, dame, nous vous en prions... Lui seul peut sauver votre pays et votre cité... Sinon, tout est perdu... Car les païens renaissent d'eux-mêmes, à ce qu'on peut croire. Cent mille ont été tués, cent mille sont revenus... Si nous n'avons pas le Bourguignon pour nous conduire contre eux, nous ne pourrons les vaincre... Le Bourguignon! le Bourguignon!...

— Seigneurs, répondit l'impératrice, j'y consens volontiers s'il y consent lui-même.

Lors, on se rendit à la chambre de Milles, lequel, oubliant son propre chagrin, menait en ce moment grand deuil à cause de son compagnon Amys, blessé en maint endroit.

— Seigneur, lui dirent les principaux habitants de Constantinople, vous êtes aimé et admiré de tout un chacun en cette cité... L'impératrice vous aime, Sadoine sa fille aussi, et tout le monde... Nous n'irons jamais en bataille contre les Sarrasins si vous n'êtes avec nous...

— Seigneurs, répondit Milles, je n'ai nulle puissance d'aller en bataille avant d'être guéri... Dites à ma dame l'impératrice qu'elle tient en sa prison ma douce médecine...

On alla reporter ces paroles à l'impératrice, qui se trouvait alors avec la comtesse Marie d'Auvergne.

— Dame, conseillez-moi, dit-elle à la femme du bon Anseaulme. Vous connaissez ce damoiseau que mes gens ont pris en amitié et que ma fille a pris en amour... Sadoine et lui s'entr'aiment... Moi aussi, je lui ai donné mon affection et je l'aimerais beaucoup mieux pour moi que pour elle... Mais il prétend qu'il ne guérira jamais si je ne lui accorde Sadoine... Que faire en telle occurrence?

— Dame, répondit la comtesse d'Auvergne, vous savez combien de vos gens ont péri, surtout dans la dernière rencontre, car ils étaient partis trente mille, et c'est à peine si dix mille sont revenus... Vous n'avez plus personne qui vous puisse aider en cette affaire... Par ainsi, je vous conseille donc de lui promettre votre fille en mariage aussitôt que les païens s'en seront allés... Alors vous le ferez empereur et roi de toute la Grèce... Mettez Sadoine hors de prison et il guérira... Sinon votre pays sera détruit et gâté...

— Dame, je vous veux croire, dit l'impératrice.

Et, incontinent, elle fit sortir Sadoine de prison et lui rendit son amitié; ce que venant à apprendre le vaillant Milles, il se leva de son lit, sain comme poisson et ne se sentant plus aucun mal. D'abord il alla saluer l'impératrice et ses barons; puis il courut voir la belle Sadoine en sa chambre.

Tous deux poussèrent le même cri de joie en se revoyant. Milles l'accola à deux bras, et elle le festoya à deux lèvres. Mais à peine était-il en possession de cette gente pucelle, que l'impératrice l'envoya prier de venir lui parler sans plus tarder.

— Je vais me rendre où ma dame l'impératrice

m'appelle, répondit Milles; allez, je suis sur vos talons.

Lors, Sadoine embrassa son bel ami en lui disant :

— Beau doux ami, je vous prie de ne pas courroucer ma mère, qui m'a délivrée de prison. Allez vers elle et sachez ce qu'elle vous veut...

Milles s'en vint en la chambre de l'impératrice et s'agenouilla respectueusement devant elle. Mais elle, le prenant par la main, le releva et lui dit :

— Damoiseau, entendez-moi et comprenez-moi... Aidez-moi contre les païens, et je vous promets de vous donner ma fille en mariage, et, après ma mort, mon royaume de Grèce... Présentement, je vous fais mon maréchal et le souverain de mon armée, qui vous obéira comme à son seigneur et maître...

— Dame, répondit Milles, je vous remercie et vous promets à mon tour de me montrer digne de l'honneur que vous me voulez faire... Je déconfirai les païens, je vous le jure; et si je n'y puis parvenir, contre mon vouloir et mon désir, je vous tiendrai quitte de votre fille que vous venez de me promettre pour femme... Mais il y a un Dieu au ciel, et je réussirai, ou je mourrai à la peine.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Milles sortit de Constantinople avec une armée et alla assaillir les païens, et comment il fut fait prisonnier.**

Milles était guéri, mais son fidèle compagnon ne l'était pas encore. Il attendit quelques jours, ne voulant pas entamer bataille avec les païens sans avoir à ses côtés celui qui avait la moitié de son cœur.

Amys ne tarda pas à être sur pied et prêt à combattre. Lors, Milles, en sa qualité de maréchal, rassembla une petite armée et se mit à sa tête.

Chacun était plein de confiance en lui, car, pour tous c'était un Dieu de bataille, le preux des preux, la fleur de chevalerie et de vaillance. Aussi n'eut-il pas grand'chose à faire pour leur communiquer l'enthousiasme qui le possédait. Ils s'en allèrent bravement au devant des païens, qui, en les voyant, se lancèrent contre eux comme chiens enragés, au nombre de deux cent mille environ, bien armés et embastonnés.

Milles et Amys firent merveille avec leurs épées. Milles surtout était beau à voir, levant son branc d'acier au-dessus de son heaume, et faisant venteler à l'air la manche de drap d'or que lui avait donnée Sadoine et qui était cousue à son blason. Il frappait à droite et à gauche, et tuait sans merci ni pitié tous les païens qui étaient assez hardis pour trop s'approcher de lui. C'était comme un lion déchaîné sur un vil troupeau.

Le soudan d'Acre, courroucé à bon droit du massacre que Milles faisait de ses gens, le désigna du geste et de la voix à ceux qui l'entouraient.

— Frappez ce glouton qui porte l'écu à une croix de gueules! criait-il. C'est celui-là même qui a conquis Danebron mon frère, et fait trancher la tête à Malaquin, mon cousin germain!... Frappez! frappez! Ce mécréant une fois mort, les autres n'oseront plus nous résister, car sa présence seule les anime et les rend redoutables!...

A peine le soudan d'Acre eut-il prononcé cette parole que quatre rois païens, baissant leurs lances et éperonnant leurs chevaux, volèrent à la rencontre de Milles, qu'ils renversèrent sur l'herbe de la prairie.

Milles essaya de se relever et de se défendre; mais il n'en eut pas le temps. Amys lui-même ne put le secourir à propos, car bientôt dix mille païens entourèrent le fils du comte Anseaulme, que l'on ramena prisonnier devant le soudan d'Acre.

— Ah! s'écria ce dernier tout joyeux en apercevant son ennemi enchaîné. Maintenant que voilà le lion pris, les chiens ne sauront plus se défendre!... Que diront-ils, surtout, lorsqu'ils verront ce lion au gibet?...

Sur ces entrefaites, un chevalier s'en vint devers la pucelle Sadoine et lui raconta comment le chevaleureux Milles avait été fait prisonnier par les païens.

Sadoine pleura fort en apprenant cela, et, pour pleurer plus à son aise, elle s'en alla dans sa chambre, où elle se pâma du mal qu'elle sentait. Quand elle fut revenue de sa pamoison, elle se battit les mains l'une contre l'autre, se tira les cheveux en criant :

— Hélas! hélas! doux ami, je puis bien dire qu'en vous perdant j'ai perdu le plus beau joyau qui fût jamais trouvé, car j'ai perdu le plus hardi, le plus preux, le plus vaillant chevalier du monde!... Ah! Mort, prends-moi! Je ne veux plus vivre, puisque j'ai perdu mon ami!...

Ainsi disait Sadoine, qui ne pouvait résister à ses maux.

Amys entra en ce moment.

— Ah! Richier, lui dit-elle, je suis perdue! Je sens que je vais devenir folle ou enragée par le trop de douleur que j'éprouve de la perte de votre compagnon, qui était celui de mon cœur!

— Hélas! murmura Amys, la larme à l'œil. Hélas! belle, je ne sais que penser et faire, moi... Il s'en faut de bien peu que je ne me tue... J'ai perdu mon frère, le plus doux, le plus preux, le plus vaillant, le plus honnête et le plus noble... C'était le fils du comte de Clermont d'Auvergne, lequel était de lignée illustre, puisque son grand-père était Guérin de Montglave... Belle, vous avez perdu celui qui tant savait, qui tant vous aimait, qui tant faisait pour vous que sa mort s'ensuivra... Dieu l'avait doué à merveille de toute bonté: il devait porter couronne! Hélas! hélas! que va-t-il devenir?... Que deviendrai-je moi-même? Où pourrai-je aller, maintenant que j'ai perdu ma joie et mon réconfort?...

## CHAPITRE XXVIII

**Comment Amys et Danebron résolurent de délivrer le chevaleureux Milles de la honte du gibet, et comment ils sortirent de Constantinople pour cela faire.**

Petits et grands firent grand deuil de la perte du chevaleureux Milles, surtout lorsqu'ils virent les fourches dressées sur les fossés de la ville par ordre du soudan d'Acre, qui avait juré de ne pas manger de pain avant que son cruel ennemi fût pendu.

Les habitants de Constantinople s'en allèrent, en hurlant, porter cette sinistre nouvelle à l'impératrice, qui se pâma aussitôt de douleur, car elle aimait plus que jamais le vaillant Milles, et il lui en coûtait beaucoup au cœur de penser qu'on allait pendre un si beau jouvenceau et un si courageux homme.

Danebron, roi d'Orient, qui avait reçu le baptême comme on se le rappelle sans doute, s'en alla sur-le-champ trouver Amys et lui dit :

— Vassal, veux-tu avoir fiance en moi ? Si tu veux te fier à moi, je te rendrai ton compagnon...

— Tu me rendrais mon compagnon ? s'écria Amys en secouant mélancoliquement la tête d'un air de doute.

Danebron reprit :

— Tu vas faire assembler dix mille combattants... Nous les mènerons, par la fausse poterne, hors de Constantinople, à l'endroit même où sont dressées les fourches que le soudan mon frère destine à ton compagnon...

Nous irons, côtoyant les prés, tuant tout ce qui se trouvera sur notre chemin... Les païens croiront qu'il y a une grande multitude dans la ville, ils prendront peur et s'enfuiront sans nul doute, et nous pourrons en défaire beaucoup... Peut-être même arriverons-nous à faire prisonniers quelque roi ou quelque grand seigneur, le soudan mon frère, ou le roi de Damas, ou le roi Margant, ou n'importe quel autre contre lequel nous échangerons ton compagnon...

— Hâtons-nous ! répondit Amys.

Dix mille Grecs furent en un clin d'œil rassemblés, et, quand ils furent prêts, ils sortirent de la ville par la fausse poterne. Puis, par surcroît de précaution, Danebron et Amys firent sortir aussi par la porte de devant maint bon arbalétrier et tous les soudoyés de Constantinople. Quant aux bourgeois, ils furent chargés de garder les portes et de ne les ouvrir que lorsque besoin en serait.

Une fois que le roi d'Orient et Amys furent hors de la cité, le compagnon de Milles se tourna vers Danebron et lui dit :

— Vassal, vous m'avez demandé d'avoir fiance en vous, n'est-ce pas ?...

— Certes, et vous me prouvez que vous l'avez eue, puisque vous avez suivi mon avis, répondit Danebron.

— J'aurais tout tenté pour sauver mon compagnon, reprit Amys, et votre moyen en vaut un autre... D'ailleurs j'ai résolu de ne pas rentrer vivant à Constantinople si je n'ai pu parvenir à le délivrer... Lui mort, je n'ai plus qu'à mourir... Il manque à ma vie comme l'âme manque au corps... J'ai donc confiance en votre loyauté, quoique vous ne soyez chrétien que depuis peu de temps... Mais j'exige que vous ne me quittiez pas d'un seul instant et que vous combattiez à mes côtés, afin que s'il vous arrivait par malheur de nous trahir je puisse vous trancher la tête...

— Si je perds ma tête aujourd'hui, répondit Danebron avec assurance, ce ne sera pas par votre fait, car je n'ai nulle envie de vous trahir... Tout au contraire, je veux vous servir de tout mon pouvoir, à cause de l'amitié que je ressens pour vous et de l'admiration que j'ai pour votre compagnon !

— Allons ! dit Amys.

Danebron et Amys chevauchèrent donc tout le long d'un marécage, dans un sentier si mou que leurs chevaux entraient dedans jusqu'aux genoux, ce qui leur fut d'un grand empêchement. Quand ils eurent passé outre, ils envoyèrent leurs espions sur les champs pour savoir si les païens s'apprêtaient à venir pendre Milles.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le chevaleureux Milles, sur le point d'être pendu, fut délivré par son compagnon Amys.**

Les fourches étaient dressées : les païens ne tardèrent pas à amener Milles, qui marchait pieds nus, en chemise.

Quand le brave fils du comte Anseaulme aperçut le gibet auquel il était destiné, il ne put s'empêcher de tressaillir et d'avoir peur.

— Ah ! Sadoine, ma mie, murmura-t-il en pleurant, voilà un grand empêchement à notre félicité !... Hélas ! je croyais vous avoir à femme et je m'en réjouissais... Mais je vois bien que c'est avec ces vilaines fourches que je me marierai vraiment... Qui l'aurait jamais supposé ?... O belle et divine Sadoine ! adieu je vous dis du cœur et de la bouche, car je ne vous verrai plus jamais !...

Le soudan d'Acre voyant pleurer son ennemi, lui cria :

— Fils de pute ! que Mahom te maudisse ! Tu as, par ta hardiesse et ta folie, fait mettre à mort mon frère Danebron et mon cousin Malaquin, ainsi que plusieurs de mon lignage... Mais je vais les venger tous en te faisant pendre au plus haut de ces fourches !...

Milles, au lieu de répondre au soudan, s'agenouilla sur l'herbe de la prairie et fit l'oraison suivante :

— Glorieux Dieu, fils de Marie, vous avez été vendu par Judas, cloué sur une croix de bois, percé par la lance de Longis, et enseveli par Nicodème et Joseph d'Arimathie dans un tombeau d'où vous êtes ressuscité au bout de trois jours ; glorieux Dieu, je vous requiers aujourd'hui assistance !... Veuillez prendre mon âme quand elle partira de mon corps ! Veuillez garder de mal et de douleur mon doux compagnon Amys, et de vilenie ma belle mie Sadoine !... Veuillez garder égale-

sent de peine mon père et ma mère, quelque part qu'ils soient, s'ils sont en vie!... S'ils sont morts, ayez pitié de leurs âmes! Et que votre volonté soit en toutes choses: vous m'avez fait, vous me pouvez maintenant défaire!...

Cette oraison terminée, les Sarrasins s'approchèrent de Milles, lui bandèrent les yeux, lui mirent une corde au cou, et ils s'apprêtaient à l'attacher au gibet, quand Danebron et Amys survinrent, menant grand bruit.

En un instant, les païens qui entouraient le gibet furent dispersés ou tués, et Amys put arriver jusqu'à Milles, joyeux de son arrivée.

— Compagnon, lui dit-il en le débarrassant de la corde avec laquelle on devait le pendre, nous n'avons pas de temps à perdre en embrassades... Endossez vitement le premier harnois venu et combattez avec nous!...

Milles était trop avisé pour ne pas comprendre l'importance de ce conseil et pour ne pas voir que son salut était dans sa prompte exécution. Aussi, sans qu'il fût besoin qu'on le lui répétât, s'empressa-t-il de dépouiller un mort de son armure et de la revêtir; puis, une fois couvert d'un heaume et d'un haubert, il monta sur un cheval que venait de lui amener un chevalier grec, et se lança en pleine mêlée, suivi de son fidèle compagnon et du roi Danebron, frère du soudan d'Acre.

— Vive le comte d'Auvergne! s'écria-t-il joyeusement en brandissant son épée au-dessus de sa tête. Vive le comte sans terre ni château!...

## CHAPITRE XXX

Comment, après que Milles eut été délivré, le courage des Grecs crût tellement, qu'ils déconfirent et mirent en fuite toute l'armée des païens.

Quand les Grecs entendirent la voix de Milles, et qu'ils comprirent qu'il était délivré, leur joie fut grande. Grand aussi fut leur courage, qui avait besoin de ce réconfort. Aussi, pleins d'une nouvelle ardeur, se mirent-ils à pousser les païens devant eux en criant:

— Le Dieu de bataille est avec nous! Nous vaincrons!... Vive le Bourguignon! Mort au soudan!...

Leurs clameurs, aidées de leurs lances et de leurs épées, jetèrent la terreur parmi les Sarrasins, qui crurent à quelque miracle et s'enfuirent comme brebis devant les loups. En vain le soudan d'Acre, aidé des rois qui lui restaient encore, essaya-t-il de les rallier en leur disant leur nombre, si supérieur à celui de celui de leurs ennemis. En vain se jeta-t-il désespérément en pleine bataille pour leur donner par son exemple plus de cœur au ventre. Tous se débandèrent, heureux d'échapper à la mort qui courait comme le vent sur leurs talons. Les plus vaillants comme les plus couards cherchèrent leur salut dans la fuite, et le soudan dut les imiter, sous peine de rester parmi les païens qui jonchaient la prairie, rouge de leur sang.

Cependant quelques-uns d'entre eux restaient encore à l'une des portes de la ville, essayant de s'y introduire et croyant y être suivis par leurs compagnons. Milles s'en aperçut, et il courut les déloger au triple galop de son cheval.

Lorsqu'il passa devant les créneaux de la cité où se tenait l'impératrice avec sa fille Sadoine et la comtesse Marie, il s'arrêta, salua de son épée et souleva la visière de son heaume afin d'être mieux reconnu.

— C'est mon doux ami! murmura Sadoine en pâlissant de plaisir.

— C'est Baudouin! murmura l'impératrice, tressaillant d'aise.

— C'est le Bourguignon! dit la comtesse Marie, heureuse de savoir Milles échappé au gibet. Ah! Dieu du paradis, merci!...

Après avoir salué l'impératrice, la princesse Sadoine et la comtesse Marie, Milles s'éloigna, et, en s'éloignant, il lui prit fantaisie de pousser de nouveau le cri qu'il avait involontairement poussé lorsqu'Amys l'avait délivré:

— Vive le comte d'Auvergne! Vive le seigneur sans terre ni château!...

Ce qui fit tressaillir étrangement la bonne comtesse Marie.

Puis il continua à donner la chasse aux Sarrasins, qui abandonnèrent à la hâte leurs tentes et leurs pavillons pour se rembarquer en désordre dans leurs navires.

## CHAPITRE XXXI

Comment l'impératrice demanda à Milles de choisir entre elle et Sadoine pour le mariage, et comment sa mère et lui s'entre-connurent.

Il est inutile de raconter l'universelle joie qui succéda au deuil dans la cité de Constantinople, quand on apprit la déroute complète des Sarrasins et leur embarquement précipité sur leurs navires. On remercia le ciel d'abord, ainsi qu'il convenait à de bons chrétiens de le faire; puis on songea à remercier l'auteur visible de cette victoire inespérée, c'est-à-dire le chevaleureux Milles.

Aussi l'entrée de ce preux, escorté d'Amys et du roi Danebron, fut-elle saluée par des clameurs d'admiration et de reconnaissance. Les trompettes sonnèrent plus joyeusement que jamais, et l'on oublia les morts des précédentes journées pour ne se souvenir que du repos assuré désormais aux survivants par la mise en déroute des Sarrasins.

— Vive le Bourguignon! criait-on partout sur le passage de Milles et d'Amys. Vive le Dieu de bataille!...

Milles fut conduit en triomphe au palais, où le reçut l'impératrice, en compagnie de sa fille Sadoine et de la comtesse Marie, qui ne pouvaient se rassasier l'une et l'autre de la regarder, mais pour des raisons bien différentes.

— Ma dame, dit Milles en s'agenouillant devant l'impératrice, j'ai vaincu les païens et les ai chassés hors de votre pays, où, je l'espère, ils ne seront pas tentés de revenir de sitôt...

— C'est affaire à vous, Baudouin, répondit l'impératrice, et je vous en sais pour ma part une gratitude profonde.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, ma dame, reprit Milles. Sans l'aide de Dieu et de mon compagnon, je n'eusse pu réussir.

— Dieu soit loué, alors, dit l'impératrice, puisqu'il a permis que cette éclatante victoire fût remportée par vous et par nul autre ; car, vous le devinez bien, je n'eusse pas eu un bonheur si grand à récompenser un autre que vous, cet autre eût-il été le loyal Danebron, et même votre courageux compagnon... Baudouin, ajouta l'impératrice, aujourd'hui je vous fais seigneur et roi de toute la Grèce, qui m'appartient, comme vous savez...

— Dame, répondit Milles en s'inclinant courtoisement, je vous remercie de l'honneur que vous me voulez faire, mais, en conscience, je ne le puis accepter. Vous vous repentiriez trop vite de m'avoir pris pour mari, et je me repentirais peut-être moi-même de vous avoir prise pour femme. Le ciel veut des unions qui jurent moins que celle que vous me proposez, et ce sont les plus raisonnables qu'il bénit... Vous m'avez promis de me donner en mariage la princesse Sadoine, je vous prie de vouloir bien tenir votre parole... Je suis jeune comme elle, je l'aime ; mon bonheur sera d'être son compagnon jusqu'au jour où la mort nous viendra séparer, pour nous réunir ailleurs...

— Réfléchissez donc, reprit l'impératrice, et ne vous hâtez pas ainsi de vous prononcer en faveur de ma fille... Songez que je suis impératrice et reine, que j'ai de grandes richesses et de grands royaumes, et qu'il me sera doux de vous en nommer le légitime possesseur ; tandis que ma fille Sadoine n'a absolument rien que son corps, et que le seul avoir auquel elle puisse prétendre ne lui reviendra qu'après ma mort... Or, je suis grasse et alerte encore, j'ai bonne charnure et bon appétit, et je ne compte pas m'en aller de ce monde avant de longues années d'ici...

— Ma dame, répondit Milles, si peu que vous estimiez l'avoir de la princesse Sadoine, il vaut plus pour moi que tous les royaumes de la terre. Beauté passe richesse, ou plutôt c'est la seule richesse enviable... Ma dame Sadoine est belle et jeune : si elle me veut, je la veux.

En ce moment la comtesse Marie, qui ne quittait pas Milles des yeux, s'approcha de lui et lui demanda d'une voix tremblante :

— Damoiseau, dites-moi pourquoi, je vous supplie, vous avez crié tantôt en passant devant les murs de la cité : « Vive le comte d'Auvergne ! Vive le seigneur sans terre ni château ! »

— Attachez-vous donc une telle importance aux paroles d'un homme qui se sentait heureux d'avoir échappé au licou ? répondit Milles.

— Une grande importance, en effet, sire, et, lorsque vous m'aurez répondu, peut-être aurai-je à vous dire pourquoi je vous ai demandé cela... N'êtes-vous pas Bourguignon ?...

— Oui et non, dame, répondit Milles, et, à vrai dire, je ne sais pas trop de quel pays je suis, bien qu'on m'ait dit que j'étais le fils du comte de Clermont, mort en allant à Jérusalem, paraît-il.

A cette parole, la bonne comtesse Marie poussa un cri.

— Vous êtes le fils du comte Anseaulme, seigneur de Clermont et d'Auvergne ? demanda-t-elle, tremblante d'émotion, en regardant avidement le visage de Milles.

— On me l'a dit, répondit Milles, qui ne comprenait pas encore.

— Vous vous appelez Milles ?

— Je m'appelle Milles, en effet...

— Ah ! votre main, mon doux fils, votre main droite, je vous en supplie !...

Milles, de plus en plus étonné, ôta son gantelet et tendit sa main nue à la comtesse Marie, qui la baisa à plusieurs reprises avec énergie, car elle venait d'y reconnaître la pointe d'épée qui y était représentée, on s'en souvient.

— Mon fils ! Mon doux fils ! s'écria-t-elle en attirant Milles sur sa poitrine.

Lors, tous deux, bras à bras, se pâmèrent contre terre, et bien peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de joie.

Sadoine et Amys n'étaient pas moins heureux, la première parce que son amant allait devenir son mari, le second parce que son compagnon avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

## CHAPITRE XXXII

**Comment Milles ayant été reconnu par sa mère, épousa la belle Sadoine que tant il aimait, au grand chagrin de l'impératrice.**

Le fils et la mère se tenaient toujours embrassés. La comtesse de Clermont ne pouvait parler, tant son émotion était forte, et tout ce qu'elle pouvait faire était de baiser et accoler mainte et mainte fois son cher fils que le ciel venait de lui rendre. Milles en faisait autant qu'elle, car la plus vraie amour de ce monde, c'est celle de père et de mère.

— Mère, lui dit-il enfin, j'ai le cœur joyeux de ce que je vous vois saine, sauve et vivante. Hélas ! si je pouvais voir mon père aussi bien que je vous vois, je serais le plus heureux de la terre... Mais il y a tout lieu de craindre que les Sarrasins et les Persans ne l'aient fait mourir.

— Beau doux enfant, répondit la comtesse, j'ai vu, il y a bien longtemps, le comte Henri, père d'Amys, qui s'en allait à la recherche de son seigneur, le comte Anseaulme... Il m'a pro-

mis de ne pas revenir avant d'avoir nouvelles de lui... Il n'est pas encore revenu et j'en ai le cœur tout dolent...

Amys, entendant ainsi la comtesse Marie, qui parlait du sénéchal son père, eut à son tour le cœur plein de tristesse. Mais il n'en laissa rien paraître pour ne pas attrister la joie que chacun ressentit, dans le palais et dans la cité, d'apprendre que Milles était fils du comte de Clermont et qu'il épousait la princesse Sadoine.

L'impératrice s'était enfin résignée, surtout depuis qu'elle savait que Milles était de haute lignée. Elle manda aux hauts barons de l'empire de venir aux épousailles de sa fille, pour laquelle elle fit faire robes et ornements convenables.

Aussi jamais on ne vit noces où il fut fait une plus grande joie. C'était beau à entendre, la sonnerie de ménestriers et des jongleurs, et cela réjouissait fort agréablement les convives!

Après le souper, les nappes furent enlevées, et l'on commença force danses et joyeusetés. Après les danses, Milles et Sadoine s'en allèrent en leur chambre et se couchèrent dans le lit appareillé à cet effet; mais certes, ils ne dormirent pas toute la nuit.

Le lendemain, on recommença la fête plus grande et plus animée encore que la veille, au grand chagrin de l'impératrice, qui n'avait pas vu sans dépit Sadoine et Milles entrer dans la chambre connubiale où ils avaient fait jusqu'à l'aurore leur déduit amoureux. La joie des autres l'attristait: elle eût voulu, pour tous ses royaumes, être à la place de sa fille. Mais, pour tout l'or de la terre, Milles n'eût voulu d'une autre femme à la place de la belle Sadoine.

Hélas! en ce bas monde, il y a nuit pour l'un quand il y a soleil pour l'autre, et le bonheur de celui-ci offusque toujours un peu le chagrin de celui-là.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment l'impératrice de Constantinople mourut, et comment Milles et Amys s'en allèrent faire la guerre au comte de Limoges et au duc de Bourgogne.**



'impératrice de Grèce, après ce mariage, ne sut pas demeurer longtemps en vie; elle mourut de langueur, à cause de la déplaisance que lui avait faite l'amour de Milles pour Sadoine, déplaisance amère qu'elle portait secrètement en son cœur et qui l'étouffa.

Elle mourut donc, et, après ses obsèques, Milles fut élu empereur de Constantinople par le consentement de tous les barons du pays, qui, très-volontairement, lui firent hommage et lui promirent de le servir et secourir en toutes ses affaires.

Quand Milles eut reçu les hommages de ses hommes, il les fit tous assembler en la cité de Constantinople, dans son propre palais, et il leur dit:

— Seigneurs, je vous prie de m'écouter. Il m'a pris volonté d'aller en Auvergne pour recouvrer la comté de Clermont que m'a ravie Galleraux, comte de Limoges. Je supplie un chacun d'entre vous de m'accompagner en armes, vous assurant que nul n'aura perdu sa peine une fois l'affaire terminée.

Tous les barons lui répondirent qu'ils consentaient volontiers à le suivre; car, depuis qu'ils l'avaient vu à l'œuvre, ils n'avaient plus nulle peur et se croyaient assurés de vaincre tant qu'ils l'auraient avec eux.

Les préparatifs du départ furent bientôt faits. Les navires reçurent de bonnes et nombreuses provisions d'armes et de Grecs robustes et hardis.

Lorsqu'il fallut partir, Milles ne prit qu'en pleurant congé de la belle Sadoine, et il la baisa de grand amour, comme s'il ne devait jamais la revoir.

On leva l'ancre, et, en très-peu de temps on arriva à Rome, où Milles et Amys ne restèrent que juste le temps de recevoir la bénédiction du pape Innocent, leur parrain, et d'emmener avec eux les cardinaux nécessaires pour excommunier le comte de Limoges. Puis on traversa rapidement les Italies et on arriva en Auvergne, où Milles et sa mère furent reçus avec joie par le peuple, qui n'aimait point Galleraux, lequel était, en effet, un mauvais tyran, un traître et un déloyal.

Les habitants de Montferrand, apprenant l'arrivée de la comtesse Marie et de son fils, lui envoyèrent des messagers pour la prier de venir en leur ville, la seule qui eût vertueusement résisté à Galleraux, la seule qui fût disposée à se rendre à elle comme à la légitime femme du comte Anseaulme.

Quant aux habitants de Clermont, ville où se trouvait Galleraux, ils ne pouvaient reconnaître la comtesse Marie et Milles, son fils, parce que les Limousins pesaient trop sur eux.

Les bourgeois de Montferrand firent donc venir leur dame dans ladite cité, où elle fut festoyée des grands et des petits, ainsi que Milles et Amys et leurs gens d'armes.

Milles, alors, leur dit:

— Seigneurs, si j'avais Clermont, dont je suis seigneur, j'aurais bientôt toute ma terre et tout mon pays. Mais Galleraux y a mis ses gens dedans, et il empêche que je n'y sois honoré comme je devrais l'être...

Au moment où Milles se disposait à continuer, survint un messager qui salua et dit au fils du comte Anseaulme:

— Sire, entendez-moi... J'ai vu le comte de Limoges, qui amène avec soi la fleur de ses amis... Ils sont bien en tout cinquante mille, vêtus de hauberts blancs... Le duc de Bourgogne est avec lui, et ils prétendent tous deux vous forcer à batailler avant qu'il soit huit jours... C'est pour vous en prévenir, Sire, que je suis venu céans en grande hâte.

— Que Dieu veuille t'en récompenser, ami, répondit Milles. Mais, par Dieu! j'irai au devant d'eux!... Je ne veux pas attendre que les huit jours soient écoulés...

Et, incontinent, il donna l'ordre du départ. Il quitta Montferrand, toujours accompagné d'Amys,

et avec son armée de Grecs, de Romains et d'Auvergnats, qui chevauchèrent hardiment derrière lui, comme gens sans peur.

Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de Clermont, lorsque l'armée de leurs ennemis leur fut signalée.

Lors, Milles fit arrêter ses gens et les disposa par les champs comme il fallait qu'ils le fussent pour le plus grand succès de la bataille.

— Que Dieu sauve Milles et le garde à l'encontre du mauvais comte de Limoges!...

Telle fut la prière générale, que Dieu ne devait pas tarder à exaucer.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Milles et Amys défirent le comte de Limoges et le duc de Bourgogne, et comment, à un dîner qui eut lieu le soir de la bataille, la clef de la prison de la belle Flore fut retrouvée dans le ventre d'un poisson.

Milles, à la tête de sa vaillante armée composée de Grecs, de Romains et d'Auvergnats, n'attendit pas que son ennemi livrât bataille, et c'est toujours ce qu'il y a de plus sage à faire en pareil cas. Il tomba sur l'armée du comte de Limoges comme une avalanche.

Tout fut bouleversé, défait, détruit, dispersé. Le sang coula à flots, la plaine fut jonchée de morts et de mourants. Les habitants de Clermont eurent alors à se repentir de s'être livrés si complétement au comte de Limoges, homme déloyal et félon, qui reçut en cette journée le juste loyer de sa trahison; car, malgré l'âpre résistance qu'il opposa, il fut pris et tué de la main même d'un habitant de Montferrand, avant que Milles eût eu le temps de s'y opposer.

— Vive le comte de Clermont!

Tel était le cri que poussait joyeusement la petite armée du fils d'Anseaulme, en chassant devant elle les débris de l'armée du comte de Limoges.

— Compagnon, dit alors Amys à Milles, nos coqs chantent peut-être un peu trop tôt, car si nous avons vaincu votre vilain ennemi, le traître comte de Limoges, il nous reste encore à vaincre le duc de Bourgogne, qui s'avance présentement à notre rencontre.

Le duc de Bourgogne s'avançait en effet à la rescousse de son allié qu'il ne savait pas à ce point déconfit.

— Pour celui-là, compagnon, ajouta Amys, je vous le recommande particulièrement, au nom de notre amitié... Le duc de Bourgogne, vous ne l'avez sans doute pas oublié, est le père de la princesse Flore, et la princesse Flore est la chose que j'aime le mieux au monde, après vous toutefois, compagnon... Par ainsi, cher Milles, si nous pouvons obtenir du duc une trêve et une promesse de finir cette guerre injuste, je vous supplie de vous en contenter...

— Vous avez dit ma pensée en exprimant la vôtre, Amys, répondit Milles en souriant.

Cette parole prononcée, le fils du comte Anseaulme se porta en avant de son armée pour mieux juger de la position.

Les gens du duc de Bourgogne, en se trouvant en présence de l'armée de Milles, avaient d'abord éprouvé un moment d'hésitation. Puis bientôt ils s'étaient mis en route pour engager l'action, et les gens d'Auvergne en avaient fait autant.

Le ciel était décidément ce jour-là pour le descendant du vaillant Guérin de Montglave. Malgré la supériorité de leur nombre, les Bourguignons durent rompre pied devant l'ardeur sans égale des gens de Montferrand, ainsi que des Grecs et des Romains. La retraite fut sonnée, mais un peu trop tard, car le duc de Bourgogne lui-même fut entouré et fait prisonnier au milieu des siens, sans avoir pu parvenir à rallier les fuyards, déconcertés par l'attaque imprévue des hommes du comte de Clermont.

— Sire, dit ce dernier en allant courtoisement vers le duc en compagnie d'Amys, qui s'était battu comme un lion enragé toute la journée; Sire, le ciel s'est déclaré en faveur du droit contre la trahison... Je veux dire que le comte de Limoges, qui avait profité de l'absence de mon bien-aimé père et seigneur, le comte Anseaulme, pour envahir la comté de Clermont, ma terre, a reçu aujourd'hui le légitime loyer de sa félonie. Que Dieu reçoive son âme, s'il en a une!...

— Le comte de Limoges est mort? demanda le duc de Bourgogne.

— Sire, il a été tué par un des loyaux habitants de Montferrand, la fidèle cité, la seule qui n'ait pas voulu reconnaître Galleraux pour son seigneur. Son armée a été défaite... Ce qu'il en reste ne vaut pas l'honneur d'être compté... Je vais reprendre paisible possession de mon bien et de ma terre... Il ne me manque plus que trois choses pour me réjouir tout à fait de cette glorieuse issue à la guerre que j'avais entreprise. Il me manque d'abord la présence de mon bien-aimé père, le comte Anseaulme. Ensuite, il me manque votre bon accord avec moi et avec les gens de ma contrée... Enfin, il me manque votre consentement au mariage de mon compagnon Amys, fils du comte Henri, sénéchal du comte Anseaulme, avec la gente princesse Flore, votre propre fille...

— Quant à ce qui est de mon bon accord avec vous, répondit le duc, outre que je suis quasiment votre prisonnier, je n'ai nulle répugnance à entrer en ligue avec vous et avec les gens de votre terre. Galleraux était mon parent et mon allié, il est vrai; mais je reconnais qu'il avait traîtreusement agi envers le comte Anseaulme, votre père, en profitant de son absence pour le déposséder de son bien... Quant à la seconde chose, il m'est impossible d'y consentir...

— Impossible? demanda Milles.

— Impossible! murmura Amys, qui assistait à cette entrevue.

— Oui, reprit le duc de Bourgogne, j'ai enfermé la princesse Flore en une tour obscure dont j'ai jeté la clef à l'eau, et j'ai juré qu'elle n'en sortirait pas tant que cette clef ne me serait pas rapportée... Or, voilà bien du temps déjà depuis cette affaire, et l'eau a soigneusement gardé le dépôt

que je lui ai confié... Par ainsi, qu'il n'en soit plus question entre nous...

Le duc de Bourgogne se tut et Milles ne répliqua rien, parce qu'il n'y avait rien à répliquer. Flore était perdue pour Amys, car quelle espérance de retrouver jamais cette clef jetée dans les flots?

On s'en revint à Langres, où les tables furent promptement dressées dans le palais même du duc.

Le maître-queux, ce jour-là, s'était surpassé, pour mieux faire honneur au chevaleureux fils du comte Anseaulme et à ses compagnons. Il avait surtout préparé certain poisson rare et délicat avec un soin merveilleux.

Ce poisson fut servi, et, au moment d'en faire le partage, on découvrit dans ses entrailles une clef qui fit pousser un cri d'étonnement à chacun des convives, et principalement au duc de Bourgogne.

C'était la clef de la tour où était renfermée la malheureuse princesse Flore.

— Mes yeux s'ouvrent devant ce miracle du ciel! s'écria le duc. Il se plaît à vous favoriser dans votre personne et dans celle de vos compagnons... Puisque voici la clef de la tour retrouvée, je vais envoyer délivrer la princesse Flore et tenir ma parole... Franc baron, ajouta le duc en s'adressant à Amys, je crois bien que Dieu veut que vous épousiez ma fille... Je vous l'octroye donc, et, avec elle, tout mon duché dont je ne veux rien retenir, pas même un denier de rente.

— Sire, répondit Amys, vous parlez en prud'homie et par bonne intention.... Je vous demande votre fille, et, certes, je serai très-heureux de la posséder; mais je n'entends pas vous déshériter, car ce ne serait pas raison et ce serait un grand mal...

## CHAPITRE XXXV

Comment le duc de Bourgogne ayant fait sortir de prison sa fille Flore, celle-ci lui déclara, ainsi qu'à Amys, qu'elle avait fait vœu d'être nonne en quelque abbaye et de n'épouser aucun homme vivant.

Donc, après que le duc eut dîné et que les nappes eurent été enlevées, il prit la clef si miraculeusement retrouvée, s'en alla à la tour, fit défermer la porte, et sa fille parut devant lui.

Flore, en revoyant son père, ne put s'empêcher de pleurer. Elle se jeta à genoux devant lui, la noble et belle pucelle, et lui cria merci en disant:

— O mon père charnel! je sais bien que j'ai courroucé votre cœur en méconnaissant votre autorité... Aussi je vous en demande bien humblement pardon... Je vous prie également de me pardonner ce que je m'en vais vous dire... O mon très-cher père! j'ai voué ma chasteté au Seigneur-Dieu... Je veux désormais user ma vie en une abbaye, ayant juré de ne jamais épouser homme qui vive, car par homme j'ai eu tant de mal que nul qui soit vivant ne peut plus désormais me plaire ni avoir plaisir à me posséder, puisque j'appartiens au Seigneur-Dieu... Et, à tout considérer au vrai, nul homme ne me pourrait jamais faire autant de bien.

— Fille, dit le duc, qui était homme que sa fille devait beaucoup craindre et redouter, je vous pardonne ce que vous m'avez fait, et Dieu vous le veuille aussi pardonner.

Cela dit, le duc de Bourgogne amena sa fille devant tous les barons.

Flore, quoique toujours belle, était bien pâle et bien décolorée par la déplaisance qu'elle avait ressentie durant son séjour en la prison.

— Fille, lui dit son père en lui montrant le compagnon de Milles, voici Amys, le plus hardi vassal qui soit deçà les monts, à qui je vous ai donnée et octroyée... Vous le prendrez à mari, car telle est ma volonté de père...

— Père, répondit la pucelle, j'ai juré à Jésus-Christ et à sa benoîte mère que jamais je ne servirais à aucun homme vivant et que je n'épouserais personne en ce monde... J'ai fait ce vœu étant dans la prison où vous m'aviez mise; j'ai promis d'être nonne en une abbaye, si jamais je pouvais être délivrée... Enfreindre ce vœu que j'ai fait à Dieu, ce serait me gaber et moquer de lui... Or, mon père, vous savez que la Sainte-Écriture témoigne que c'est un grand péché de corrompre le vœu de religion, et que nul ne peut vous en absoudre, fors le pape... Par ainsi, je vous prie de ne m'en plus parler, car jamais, tant que je vivrai, nul homme ne me sera rien...

Lorsque Amys eut bien écouté les paroles de la pucelle, tout le sang lui frémit, tout le cœur lui tressauta dans la poitrine...

— Dame, lui dit-il d'une voix douce et tremblante, soyez mieux conseillée par vous-même, je vous en supplie... Je suis venu céans pour vous faire honneur et pour votre amour avoir par mariage...

— Gentil damoiseau, se hâta de répondre Flore-la-Belle, par tous les saints qui furent et seront jamais! je dois à la vérité de dire que je ne connais pas un homme, noble ou riche, qui me plût autant que vous si je devais prendre un seigneur et mari... Je dois ajouter, pour que ma pénitence soit plus âpre et mon renoncement plus méritoire, que je vous ai autrefois beaucoup aimé et désiré... Mais j'ai fait un vœu, et, quoiqu'il me coûte, je le dois accomplir... Je serai donc nonne en quelque abbaye, et, par ainsi, je n'aurai jamais nulle compagnie d'homme, et je ne prendrai en mariage nul autre seigneur que le Seigneur-Dieu...

— Belle, répliqua alors Amys, je ne veux pas que vous rompiez votre vœu... Agissez à votre guise et non à la mienne, car épouser femme malgré elle est grande folie!... C'est déjà folie, même quand on la prend de son bon vouloir, vu que souventes fois elle s'efforce très-peu de bien faire...

Puis, se tournant vers le duc de Bourgogne, Amys ajouta:

— Sire, votre fille est entrée en bonne œuvre... Que Dieu la veuille entretenir en ces pensées-là... Je n'ai pas de femme: Dieu l'a épousée, qu'il la garde, je n'ai pas le droit d'entreprendre sur lui...

Le duc de Bourgogne soupira; mais comme la

résolution de sa fille était bien arrêtée, il ne put s'y opposer, et, dès le lendemain, il la fit entrer nonne en une abbaye qu'il dota richement à cause d'elle.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment, à leur retour en Auvergne, Milles et Amys apprirent que Sadoine était cernée dans Constantinople par les païens ; comment ils partirent aussitôt pour cette ville, et comment, l'ayant trouvée brûlée, ainsi que Sadoine, ils allèrent vers la cité d'Acre.**

Après toutes ces choses, Milles et Amys prirent congé du duc et s'en retournèrent vers Clermont en Auvergne, où ils furent reçus avec grande joie et bon accueil par tous ceux de la cité.

Pendant que la comtesse Marie et les barons festoyaient les deux compagnons, il arriva un messager qui se vint jeter à genoux devant Milles, et, lui présentant une lettre bien close et bien scellée, lui dit :

— Pour Dieu! sire, lisez tôt cette lettre... Votre femme est fort empêchée et cernée par les païens dans Constantinople.

Milles prit vitement la lettre et l'ouvrit. Quand il l'eut lue d'un bout à l'autre, il appela son compagnon et lui dit :

— Amys, sans plus nous arrêter céans, montons sur nos chevaux et allons secourir ma femme, car elle mande qu'elle est enfermée en Constantinople par les Sarrasins et les mécréants... Il paraît que lorsque ce maudit soudan d'Acre a su que j'étais hors du pays, il est venu assiéger la cité... Je vous prie donc de venir m'aider à délivrer ma dame du tranchant de notre épée et à la venger de ces maudits Sarrasins.

— Allons, répondit Amys, toujours disposé à suivre son compagnon.

Milles fit aussitôt apprêter son armée, et, quand elle fut prête, elle se mit en route, pennonceaux et bannières en avant.

Deux mois après, Milles et Amys arrivèrent devant Constantinople : il y en avait un déjà que cette ville était détruite et la belle Sadoine brûlée. Ainsi le déclara un chevalier chrétien qu'ils rencontrèrent.

Quand Milles eut entendu cela, peu s'en fallut qu'il ne mourût, par suite du trop grand deuil et de la trop grande déplaisance qu'il en ressentit. Il se fût transpercé d'outre en outre de son glaive si son fidèle compagnon n'eût été là pour l'en empêcher.

— Compagnon, lui dit Amys, laissez là cet argument qui ne vous rendrait ni votre cité ni votre femme. L'une est détruite, l'autre est brûlée : puisqu'il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi, cela doit vous plaire également. Ne vous désespérez pas d'avoir perdu votre belle amie : c'est que Dieu a voulu l'avoir pour lui... Il vous en donnera une autre avant qu'il soit peu, soyez-en sûr.

— Compagnon, répondit Milles, vous parlez pour néant... Jamais je n'aurai d'autre femme désormais, je vous le dis pour vrai... Jamais je ne remplacerai Sadoine!...

— Pour l'instant, reprit Amys, qui songeait à réconforter son compagnon, il s'agit de nous venger de ces maudits païens qui nous ont fait tout ce mal... Avant qu'il soit longtemps, je veux les exterminer tous jusqu'au dernier, ou je mourrai à la peine!...

Mais le bon Milles avait le cœur trop gros de la perte de Sadoine. Il n'écoutait pas Amys et ne cessait pas de pleurer, regrettant toujours ce qu'il aimait tant.

Ce fut surtout, quand il entra à Constantinople que sa douleur fut grande et que ses regrets furent poignants. Toutes les maisons étaient brûlées et son propre palais était abattu.

— Ah! chère Sadoine! murmura-t-il. J'ai tant perdu en vous perdant!...

Lors, il manda à tous les barons de son empire, grands et petits, d'avoir à le venir immédiatement servir comme seigneur et élu du pays, sous peine d'être décapités. En moins de trois semaines, plus de cent mille combattants furent ainsi réunis à son appel, sans compter ceux qu'il avait amenés d'Auvergne avec lui.

C'était une armée digne de la bataille que Milles voulait livrer au soudan. Aussi, dès qu'elle fut assemblée, se mit-il en route vers Acre.

— Ah! dit-il à Amys, par le glorieux Jésus-Christ! je n'aurai jamais joie au cœur que je n'aie vaincu le maudit soudan d'Acre, et je lui ferai de tel pain soupe, qu'il aura remords de sa vilaine action, car je lui brûlerai toute sa cité!...

Tant cinglèrent les vaisseaux de Milles et Amys, qu'ils finirent par apercevoir les murs et les créneaux de la cité d'Acre.

— Ah! s'écria alors Milles, ah! maudit soudan d'Acre! Puisse ton âme brûler en enfer! Jamais je ne dormirai de bon somme, tant que je ne t'aurai pas confondu, vaincu et détruit, toi et ta cité! Qu'il plaise à ce Dieu qui souffrit mort et passion pour nous, que cette cité maudite et tous ceux qu'elle renferme périssent et s'abîment!...

## CHAPITRE XXXVII

**Comment l'arrivée de Milles et Amys déconcerta le soudan d'Acre, et comment, sur la proposition du Sarrasin Bandus, il résolut de faire combattre ses deux prisonniers chrétiens.**



Bientôt l'arrivée de Milles et Amys fut connue du soudan, d'autant plus que Milles avait fait débarquer au préalable tous ses fourragers en leur ordonnant de mettre tout à feu et à sang.

Lors, appelant ses barons, il leur dit :

— Seigneurs, j'ai grand peur, en vérité... Nous manquons déjà de vivres... Que sera-ce dans quelques jours?... L'empereur de Constantinople n'est pas venu céans pour rien : il

ne s'en ira pas qu'il ne se soit vengé, c'est-à-dire avant qu'il ne nous ait défaits et qu'il n'ait tout brûlé... Nous sommes perdus si aucun secours ne nous arrive!...

Incontinent le soudan demanda un messager pour l'envoyer vers le soudan de Damas requérir assistance et secours.

En entendant donner cet ordre, un Sarrasin se leva et dit :

— Sire, croyez-en mon conseil et bien vous en prendra... Vous avez en vos prisons deux hardis chrétiens, deux preux et vaillants chevaliers; faites-les mettre dehors, faites-les panser et nourrir de bonnes viandes, car ils sont affamés; et, quand ils seront bien repus et réconfortés, donnez-leur chevaux et harnois, et promettez-leur de leur donner la liberté, ainsi que beaucoup d'or et beaucoup d'argent, s'ils veulent vous aider à combattre les chrétiens qui vous assiégent présentement. Suivez cet avis, je vous y engage, et surtout ne leur épargnez nulle viande, car la geline pond par le bec...

Le soudan répondit à ce Sarrasin, qui avait nom Bandus :

— Certes, Bandus, tu parles sagement. Je vais envoyer quérir mes deux prisonniers et nous allons entendre la réponse qu'ils vont faire à cette proposition...

— Et, incontinent fut mandé le geôlier.

— Amène-moi tôt et sans délai les deux chevaliers que tu as gardés si longuement en mes prisons! lui cria à haute voix le soudan d'Acre.

— Bien, Sire, je les vais quérir, répondit le geôlier.

Cet homme s'en alla en conséquence vers la prison, ouvrit trois portes épaisses et arriva dans un cachot dont les murs étaient de ciment, et où la lumière du soleil pouvait à peine entrer.

C'était là que se trouvaient les deux nobles barons.

— Gloutons! leur cria le geôlier. Que Mahomet vous maudisse! Avancez et venez parler au soudan... Votre jugement est fait... Vous serez probablement pendus et mis à martyre avant qu'il soit passé demain...

Quand le bon comte Anseaulme, père de Milles, entendit ces paroles, tout le cœur lui trembla, et il dit au comte Henry son sénéchal, père d'Amys :

— Maintenant, je m'aperçois bien qu'il en est fait de nos vies et qu'il nous convient de mourir... Henry, voici nos derniers jours : rien ne nous sauvera plus...

Lors, à son tour, le bon Henry commença à pleurer et à regretter son beau fils Amys, qu'il n'avait pas vu depuis si longues années.

— Hélas! beau fils, murmura-t-il, je ne te verrai plus!...

— Mon ami, lui dit le comte Anseaulme pour le réconforter, ne pleure plus ainsi, je t'en prie... Notre-Seigneur nous aidera... Pense à sauver ton âme et crie merci à Dieu, le père omnipotent, car on dit communément que l'âme de celui qui a bonne fin est toujours sauvée.

— Certes, répondit le comte Henry; mais je suis bien marri de finir sitôt mes jours; car lorsque l'homme est mort il perd corps et avoir, or et argent, et tout son héritage...

## CHAPITRE XXXVIII

Comment le comte Anseaulme et Henry, son sénéchal, pour n'être pas tués, tuèrent leur geôlier, et comment le soudan les sauva de la colère du peuple de la cité.

Seigneurs barons, répéta le geôlier, en avant, en avant! Monseigneur vous attend pour vous livrer à martyre, comme vous êtes jugés l'un et l'autre!

Le geôlier disait cela, parce qu'il le croyait. Il ne pouvait pas supposer que le soudan mandait ses prisonniers pour autre chose; et cette erreur où il était à ce propos lui coûta cher, car Anseaulme, l'entendant ainsi confirmer la menace qu'il leur avait faite en entrant, s'approcha rapidement de lui et lui bailla sur la tête un si rude coup de poing qu'il lui en fit voler la cervelle...

Le geôlier tomba mort à leurs pieds sans dire autre chose.

— Or sus! Henry! pensons à nous venger de notre mieux! cria le comte Anseaulme à son sénéchal. Vengeons-nous bien, Henry, vengeons-nous bien... Cela ne nous coûtera rien, car on ne meurt qu'une fois... Tuons donc force Sarrasins avant d'être pendus : cela nous sera d'une bonne recommandation dans le ciel!...

Et, sans plus perdre de temps, Anseaulme et Henry sortirent de la prison, renversant sur leur chemin tout ce qui leur faisait obstacle, écuyers, varlets ou serviteurs, qu'ils faisaient trébucher devant eux comme feuilles devant l'orage. Ils allèrent ainsi dans la cité, combattant et renversant toujours, et toujours courant comme lévriers.

Une fois dans les rues de la cité, ils firent un tel abattis de femmes et d'enfants, que les Sarrasins, épouvantés, s'enfuirent devant eux comme devant deux diables d'enfer, et s'en allèrent se cacher, les uns au cellier et les autres au grenier, d'où ils jetèrent force pierres sur la tête d'Anseaulme et d'Henry, croyant les assommer.

La rumeur que cette apparition avait occasionnée arriva aux oreilles du soudan, qui attendait toujours que le geôlier lui amenât les deux prisonniers chrétiens.

— Sire, lui vint dire en grande hâte un Sarrasin, par le dieu Mahom qui nous doit tous juger! les deux prisonniers sont sortis de leur prison après avoir occis votre geôlier, et ils s'en vont ainsi par la ville, tuant et massacrant tous ceux qu'ils rencontrent... Je les crois enragés, Mahomet me pardonne!...

Incontinent, le soudan dévala de son palais, de-

manda son coursier, monta dessus et s'en alla chevauchant parmi la cité, qu'il trouva dans la plus grande agitation.

Plus de dix mille païens couraient après les deux barons chrétiens.

— Ne touchez pas à ces deux hommes ! cria le soudan d'une voix haute et forte. Celui qui seulement les blessera sera pendu ou aura la tête coupée !... Ne leur faites donc aucun mal, si vous tenez à votre tête et à votre cou..

Les deux barons se défendaient toujours fort âprement, lançant pierres et cailloux avec une roideur telle qu'ils tuaient ou blessaient tous ceux qu'ils atteignaient, et que nul n'osait s'approcher d'eux.

Le soudan lança son cheval à leur rencontre et leur cria :

— Seigneurs, laissez toute cette rage, et ne redoutez plus rien ! car, par la foi que je dois à Mahomet ! il ne vous sera fait aucun mal...

Lors, Anseaulme lui répondit :

— Si vous voulez que je vous croie, faites retirer vos gens... Et alors je vous dirai ma volonté...

Le soudan commanda à tout un chacun de se retirer en arrière, et chacun obéit.

— Seigneur, reprit alors le comte d'Auvergne, voici quelle est notre volonté... Nous aimons mieux mourir présentement en nous défendant que d'être pendus, puisque tu nous as condamnés à l'être... Oui ! nous aimons mieux mourir honnêtement en défendant nos corps, que de souffrir le martyre de la main de tes vilains bourreaux... Et apprends que, du train dont nous y avons été jusqu'ici, nous comptons bien abattre une centaine de païens avant d'être abattus nous-mêmes...

— Chrétiens, leur répondit le soudan, par Mahom ! Ecoutez donc ce que je vais vous dire.

— Nous écoutons, répondirent les deux barons en se rapprochant quelque peu du soudan, mais en se tenant toujours prudemment à distance de la foule.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment le soudan proposa au comte Anseaulme et à son sénéchal de leur donner la liberté, à condition qu'ils l'aideraient contre l'armée de l'empereur de Grèce, et comment ils acceptèrent volontiers.**

Le soudan reprit :

— Je suis assiégé par l'empereur de Grèce... Si vous me voulez aider contre lui, tant et si longuement que j'en sois délivré, je vous ferai conduire jusques en votre pays, et je vous baillerai or et argent en quantité convenable pour vous récompenser... Je vous jure, par la foi que je dois à Mahom, que vous n'aurez rien à craindre de moi ou de mes gens, et que, tout au contraire, je vous ferai servir aussi honnêtement que si vous étiez mes pères ou mes propres frères. Par ainsi, conseillez-vous mutuellement, et me faites réponse. Je vous donne tout le répit nécessaire...

— Sire, vous parlez sagement, répondit Anseaulme.

Lors, saluant, il prit à part le comte Henry, son sénéchal, et lui demanda :

— Compagnon, que dites-vous de cela ? Pour Dieu ! ne me célez pas votre vouloir.

Henry répondit :

— Compagnon, faites-le heurter à sa dent pour plus d'assurance... S'il y consent, nous pourrons avoir fiance en lui... Et, puisque vous me demandez ce que je pense de tout ceci, je dois vous dire qu'il n'est aucun bon chrétien qui ne vive en bon espoir... Accordons au soudan tout ce qu'il nous demande et Dieu nous aidera ; car, qui perd sa vie perd son corps et son avoir... Et le corps est un digne joyau qu'il faut conserver avec soin le plus longtemps possible... Nul homme vivant, à dire le vrai, ne sait quelle chose devient le corps mort, ni où il va... Quand l'homme est défunt, on ne parle plus de lui, et ce n'est pas la peine alors d'avoir vécu... Par ainsi, compagnon, conservons le nôtre et accordons au soudan tout ce qu'il nous demande... Mais, pour plus de sûreté, faites-le heurter à sa dent...

— Par ma foi, compagnon, vous dites vrai ! répliqua Anseaulme en se dirigeant vers le soudan.

Celui-ci, le voyant revenir, lui demanda :

— Eh bien ! seigneurs, qu'avez-vous résolu l'un et l'autre ?

— Nous consentons à tout ce que vous nous avez demandé, Sire, répondit Anseaulme, et nous comptons que vous tiendrez les promesses que vous nous avez faites...

— J'ai juré par Mahom, et ce serment-là, on le tient toujours. Je n'y faillirais pas, pour ma part, pour tout mon royaume...

— Toutefois, Sire, reprit Anseaulme, nous désirons que vous vous heurtiez la dent en signe d'acquiescement...

— Volontiers, répondit le soudan en faisant ce qu'on lui demandait.

Cela dit et fait, il donna à ses gens l'ordre de se retirer, ce qui les contraria, car ils eussent bien voulu se venger sur les deux chrétiens des dégâts qu'ils avaient l'un et l'autre commis parmi eux.

Puis il prit Anseaulme et Henry par les mains et les ramena en son palais. Là, ils lui promirent de nouveau, ainsi qu'à tous ses barons, de demeurer avec eux jusqu'au départ de l'armée de l'empereur de Grèce, départ qui devait être amené par leurs efforts à eux d'eux, qui n'avaient point le cœur failli et le bras manchot. On comptait surtout sur Anseaulme, qui, au dire de l'histoire, avait bien neuf pieds de hauteur et dont le corps, gros à l'avenant, était sain, léger et âpre à la défense. La seule chose qui fît tort à sa belle apparence, c'est qu'il était maigre à force de jeûner, car en la prison il n'avait pas eu son saoûl de pain ni de vin, puisque mainte et mainte fois son compagnon et lui étaient restés trois ou quatre jours sans manger.

Après qu'ils eurent fait les serments que leur demandait le soudan, celui-ci ordonna qu'on les traitât de boire et de manger aussi bien que lui-même. En conséquence, Anseaulme et son sénéchal furent étuvés et baignés ; puis ils eurent à

manger de bonnes viandes et à boire du bon vin, de façon à se réconforter des pieds à la tête et à être mieux disposés à la bataille contre l'armée de l'empereur de Constantinople.

## CHAPITRE XL

**Comment Anseaulme et son sénéchal réfléchirent avant d'entamer la bataille contre les chrétiens, et comment le comte Henry proposa au soudan de faire combattre l'un d'eux contre un champion de l'empereur de Grèce.**

Aussitôt que le soudan eut eu l'assurance du concours efficace d'Anseaulme et de son sénéchal, il appela Bandus et un nommé Clarion, et les dépêcha secrètement au soudan de Damas.

Aussitôt que ses deux messagers furent partis, il fit sortir de la cité d'Acre grande multitude de Sarrasins pour aller assaillir les Grégeois. Anseaulme et Henry portaient bannière et étendard.

Lorsque Milles et Amys aperçurent les païens, ils ordonnèrent leurs batailles et firent armer tout un chacun; puis, incontinent ils approchèrent, et de si près que le combat pouvait s'engager main à main.

— Franc chevalier, dit le bon Anseaulme à son sénéchal, n'allons-nous pas commettre là un grand crime, en tuant des gens qui croient en Jésus comme nous?

— Certes, répondit Henry, vous dites vrai. Je vais parler au soudan et le raisonner là-dessus...

Sans faire plus de séjour, le sénéchal du comte Anseaulme s'en vint droit au soudan et lui dit :

— Sire, daignez m'écouter et comprendre mon intention. Voici chrétiens qui viennent en grand nombre... Il y aura donc aujourd'hui grande destruction ou d'eux ou de vous... Si vous me voulez croire, je vous conseillerai bien et sans nulle trahison.

— Dites, répondit le soudan; si cela me semble bon, je l'accorderai. Celui-là doit être honni et avoir marrisson, qui conseil ne veut pas croire...

Henry reprit :

— Sire, vous enverrez vers l'empereur de Grèce et lui ferez demander qu'il livre un champion pour combattre un des vôtres, qui sera mon compagnon. Si votre champion vainc celui des chrétiens, ils s'en iront et lèveront incontinent le siége; si, au contraire, le vôtre est vaincu, je demeurerai prisonnier pour lui et l'on me pendra. Je suis sûr et certain qu'il vaincra l'autre; mais, si par hasard je me leurrais d'un faux espoir, ne m'épargnez pas...

— Par Mahom! vous venez de parler raison. Si les chrétiens veulent ce que vous proposez là, je le veux aussi.

Le sénéchal, alors, prit son bassinet et s'en alla tout d'un trait vers Milles et Amys, avec un rameau d'olivier en main, pour signifier qu'il voulait parlementer.

Milles, avisant Henry, s'en vint au devant de lui, et Henry, le saluant courtoisement, s'empressa de lui dire :

— Sire, écoutez ce que le soudan vous mande.

— J'écoute, dit Milles.

— Il vous livrera un champion de bataille qui combattra contre vous ou contre tel qu'il vous plaira de lui bailler. Si vous le vainquez, il vous rendra la cité; si vous êtes vaincu, vous lèverez le siége et vous en irez incontinent, sans faire plus longue demeure en ce pays-ci.

— J'y consens volontiers, répondit Milles.

## CHAPITRE XLI

**Comment le comte Anseaulme de Clermont et son fils Milles combattirent l'un contre l'autre d'une périlleuse et terrible façon, et comment ils s'entre-reconnurent à une parole que dit l'empereur de Grèce.**

Or, dès le lendemain, le champ de bataille fut préparé. Le soudan d'Acre s'en vint, accompagné de trente de ses gens. Milles s'y rendit pareillement avec trente de ses barons. Là, ils fiancèrent leur foi l'un à l'autre au sujet de ce qui avait été dit la veille.

Le soudan, qui avait amené Anseaulme pour voir le hardi et tant redouté chevalier Milles, jura par Mahomet qu'il rendrait la ville d'Acre, si son champion était vaincu.

Milles, de son côté, jura son Dieu du paradis que, s'il était vaincu, il s'en retournerait aussitôt chez lui, avec son armée.

Lors, Anseaulme s'approcha de lui et lui dit :

— Vassal, je suis celui qui doit combattre contre toi... Garde-toi de moi, car je te défie.

En apercevant son père, le comte de Clermont, qui était si grand et si bien fourni, Milles sentit tout le sang lui frémir.

— Sainte Marie, mère de Dieu! murmura-t-il, jamais de ma vie je n'ai vu si grand larron! Aide-moi à le vaincre, Jésus! aide-moi comme je m'aiderai moi-même... Si ce larron était plus grand d'un pied et demi qu'il n'est, je combattrais encore contre lui : me garantira Dieu, s'il lui plaît... Et il lui plaira... Il y a profit et honneur à servir Dieu, car c'est un bon maître, fort et puissant; je le tiens pour mon ami, et toujours je le servirai et honorerai!...

Bientôt après, on se retira en arrière. Le soudan retourna à sa tente, et Milles resta sur le champ de bataille, près d'une rivière, avec ses barons.

Le soudan fit mettre Henry en une grosse tour de pierre, en lui disant que si son compagnon était vaincu il le ferait pendre devant ses barons; mais Anseaulme jura à son sénéchal qu'il n'avait pas à redouter ce dénoûment, car il avait la ferme intention de ne pas faire grâce à l'empereur de Grèce et de lui arracher la tête avec le heaume.

Le lendemain, comme le jour commençait à poindre, les deux champions, armés comme il con-

venait, se trouvèrent sur la prairie, déterminés tous les deux à ne se faire nulle grâce et à se manger mutuellement le cœur du ventre.

Le soudan d'Acre, qui était aux fenêtres de son palais avec plusieurs nobles Sarrasins, regardait la bonne contenance d'Anseaulme, monté sur un bon cheval de prix et fièrement appuyé sur le fer de sa lance.

— Par Mahom! ce chrétien paraît bien hardi et courageux. Je crois que s'il n'y a pas trahison, il aura facilement l'avantage sur l'empereur de Grèce.

En ce moment, Milles, la lance au poing, l'écu au cou, s'avança vers Anseaulme et lui cria :

— Or sus, en avant! faux traître et déloyal! La vesprée n'arrivera pas avant que je ne t'aie occis!.. Mieux te vaudrait n'avoir jamais entrepris cette bataille contre moi, je te le dis!...

Sur cette parole, les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre, et de si grande force, que leurs lances se brisèrent, et que chacun dut avoir recours à l'épée.

Le combat fut âpre et sanglant. Anseaulme frappa son fils sur la visagère avec tant de violence, que Milles en fut tout étourdi, et n'eût été l'épée qui lui échappa des mains, Milles n'eût plus jamais mangé de pain.

Anseaulme descendit et reprit son branc d'acier.

Pendant ce temps, le cheval de Milles, ne se sentant plus dirigé par la main défaillante de son maître, ne savait plus où il allait et il fuyait en tournoyant, tellement qu'il s'en fallut de peu que Milles ne tombât à terre. Jamais, en effet, il n'avait reçu un coup pareil depuis qu'il était au monde, car jamais son père ne l'avait battu quand il était petit enfant.

Le soudan d'Acre riait déjà de joie, lorsque Milles se remit sur ses étriers et revint avec colère vers son père qui le reçut tranquillement, et, d'un coup brusque, l'envoya rouler à quelques pas de là sur l'herbe, avec sa monture...

Milles, se relevant légèrement, courut sur le cheval de son père et lui coupa les deux jambes de devant, ce qui obligea naturellement le comte Anseaulme à choir à son tour.

Lors, une fois Anseaulme à terre, Milles monta sur lui, et avec ses gantelets garnis de broches aiguës, il le frappa à coups redoublés d'un côté et d'autre, si bien que le sang sortait tout vermeil de son corps.

Le soudan d'Acre fut très-marri, car il crut son champion mort et sa cité perdue.

Mais Anseaulme se releva d'un mouvement d'épaules et de reins, et, se redressant terrible, il joua du couteau fort et ferme, rendant la pareille avec usure.

Leurs hauberts étaient dérompus, ainsi que leurs hoquetons; leurs heaumes étaient bossués en maint endroit, et le sang coulait raide de leurs plaies. Tous deux commençaient à avoir les membres las et la cervelle étourdie, à ce point que la sueur leur coulait à grosses gouttes du front, comme si on leur eût jeté un muids d'eau sur eux.

Aussi, d'un commun accord, se reposèrent-ils sur le gazon, tous deux si mâtés et si peinés qu'ils ne demandaient plus qu'à être confessés.

Anseaulme se leva de terre le premier. Milles, voyant cela, sauta légèrement sur ses pieds, empoigna son épée et courut sur le comte de Clermont, qui se couvrit de sa targe et se préserva ainsi. Plus Milles frappait, plus Anseaulme parait, l'un en se lassant et l'autre sans se fatiguer le moins du monde.

Quand le comte comprit que Milles était suffisamment épuisé et qu'il n'irait plus bien loin, il le prit à bras le corps, le jeta par terre et lui ôta l'épée des mains.

Milles, alors, ainsi désarmé, s'aperçut que bien vraiment il était mort, et que cette heure était bien la dernière de sa vie.

— Ah! s'écria-t-il piteusement. Ah! terre d'Auvergne, vous n'avez plus de seigneur! Terre d'Auvergne, votre seigneur sera mort honteusement.

— Honni sois-tu! répondit le comte Anseaulme, car le comte de Clermont et d'Auvergne vit encore, et il te le prouvera avant qu'il soit peu... J'ai été longtemps en prison, c'est vrai; mais, Dieu merci! je ne suis pas encore mort!... Tu penses et dis cela trop follement, vassal!...

Milles, entendant cela, sentit le cœur lui manquer quasiment.

— Vassal, demanda-t-il à Anseaulme, es-tu chrétien ou Sarrasin? Je t'en prie, ne me le cèle point...

Anseaulme lui répondit :

— Je crois en Jésus. Et vous, comment vous appelez-vous, vous qui déprisez ainsi le comte d'Auvergne?

— Sire, répondit Milles, vous parlez mal... Je suis le comte et le seigneur de toute l'Auvergne... Milles est le nom que j'ai reçu sur les fonts de mon père, qui est le comte Anseaulme et qui est mort en allant voir les Saints Lieux.

Anseaulme, surpris et joyeux de ces paroles, commença à pleurer tendrement, sans pouvoir dire tant seulement un mot.

Il n'osait pas faire fête à son fils, à cause des païens. Mais la nature fut plus forte en lui que la prudence; il accola doucement Milles et lui dit :

— Ah! beau fils! Baise ton père, que tu vois ici en ta présence... Oui, je suis le comte Anseaulme, qui pendant vingt ans a été en prison et qu'on a cru mort... Beau cher fils, laisse-moi t'accoler et te baiser en la bouche!... Voilà vingt ans que cela ne m'est arrivé!...

## CHAPITRE XLII

Comment Milles et Anseaulme, s'étant entre-reconnus, le comte de Clermont retourna vers le soudan d'Acre pour délivrer son compagnon le sénéchal.

Quand Milles entendit cela, il tomba tout de son long par terre, et se pâma de joie aux pieds de son père.

— Père, murmura-t-il, je vous crie merci et vous supplie de me vouloir bien pardonner le sang précieux que j'ai fait sortir de votre corps!...

— Que le Seigneur-Dieu vous juge! répondit Anseaulme. Pour moi je vous pardonne de bon cœur... Or, beau doux fils, votre mère est-elle encore en vie? Ne me le célez point, je vous prie...

— Ma mère est saine et sauve en votre cité de Clermont, répliqua Milles.

Et, après cela, il se mit à raconter à son père, de point en point, tous les événements importants de sa vie. A mesure qu'il parlait, le visage du bon comte Anseaulme se couvrait de larmes. Quand il eut fini, tous deux s'assirent l'un à côté de l'autre en pleurant et se bandèrent mutuellement leurs plaies, afin d'en arrêter le sang.

— Beau fils, demanda tout à coup Anseaulme, que vais-je dire au soudan? Si ce n'était pour un mien vassal que j'ai laissé en la cité comme otage de moi, jamais je n'y retournerais: c'est mon sénéchal Henry...

— Le père d'Amys?

— Lui-même.

— Est-il encore vivant, mon père, dites-le-moi!...

— Oui, il est sain et sauf, plus que je ne le suis en ce moment, à coup sûr...

— Père, dites-lui alors que son fils Amys est avec moi, aussi sain et sauf et vivant que lui-même.

— Beau fils, reprit Anseaulme, tout cela est fort bien, en vérité, et j'en remercie bien grandement le ciel. Mais enfin il faut sortir de cette impasse... Comment le faire sans que le soudan ne nous accuse de trahison?

— Père, répondit Milles, puisqu'il vous en faut retourner dans la cité d'Acre, vous direz s'il vous plaît au soudan que je me rends vaincu, et que demain je délogerai avec mon armée. Quand le soudan vous aura accordé votre congé, au comte Henry et à vous, vous me rejoindrez à Constantinople, d'où nous embarquerons pour aller en Auvergne, où vous trouverez ma mère, votre femme.

— Beau fils, dit Anseaulme, voilà qui est bien parlé... C'est le meilleur conseil qui soit... Je le veux suivre et m'en vais de ce pas rejoindre le soudan.

En effet, après avoir de nouveau accolé et baisé son fils, le bon Anseaulme s'en retourna vers la cité.

— Comment vous portez-vous et qu'est-il arrivé? lui demanda le soudan aussitôt qu'il l'aperçut. Ne me célez rien, je vous prie, car je vous ai vu finir cette affaire par des caresses et je ne comprends pas bien.

— Sachez, répondit le comte de Clermont, que l'empereur de Grèce s'est rendu vaincu parce qu'il ne pouvait plus durer contre moi... Demain au matin, vous le verrez déloger avec son armée, et plus jamais ne les reverrez...

Le soudan, joyeux d'apprendre cela, se prit à louer Mahomet, fit délivrer de prison le bon Henry, sénéchal du bon comte Anseaulme, et les récompensa richement tous les deux, ainsi qu'il s'y était engagé.

## CHAPITRE XLIII

Comment les Grecs partirent d'Acre; et comment Milles et Amys s'en allèrent en Auvergne avec le comte Anseaulme.

Bientôt après avoir quitté le comte Anseaulme, Milles s'en retourna en sa tente, où il trouva son fidèle Amys, à qui il dit:

— Compagnon, je viens de combattre contre celui qui est mon seigneur et mon père, que nous avions perdu pendant un si long nombre d'années... Il était en la prison de ces maudits mécréants et avec lui était quelqu'un qui vous touche de près, c'est assavoir votre père le comte Henry... J'eusse succombé dans cette bataille, si Dieu ne m'avait soufflé de crier: « Terre d'Auvergne, tu es sans seigneur! » C'est à cela que mon père et moi nous nous sommes entre-reconnus...

Amys, grandement ébahi et plus grandement encore joyeux de ce qu'il apprenait là, joignit les mains, et, les élevant vers le ciel avec onction, il murmura:

— Ah! père des cieux! voici une belle œuvre de miracle!...

— Maintenant, ajouta Milles, il faut songer à tenir nos conventions... Et puisque nous avons promis de déloger de céans au cas où je serais vaincu, délogeons.

Le lendemain, au matin, quand l'aube fut levée, l'armée des Grégeois se leva vitement aussi et se mit en route vers Constantinople avec toutes ses bannières et ses pennonceaux.

Anseaulme et Henry, chargés des présents du

soudan d'Acre, arrivèrent en la cité chrétienne quelques jours après Milles et Amys, qui leur firent l'accueil que vous pouvez penser.

A Constantinople, on ne fit pas long séjour. Milles et Amys, Anseaulme et Henry se rembarquèrent, et, après un voyage heureux, arrivèrent enfin en Auvergne.

La comtesse Marie et ses barons, prévenus par des messagers, s'en vinrent au devant du comte Anseaulme et de Milles avec un cortége nombreux. Partout, sur leur passage, les habitants manifestaient hautement la joie qu'ils ressentaient de retrouver leur seigneur après vingt années d'absence. Beaucoup de ceux qui avaient appris à l'aimer quand il gouvernait l'Auvergne, avant son départ pour Jérusalem, étaient morts, parce que vingt ans amènent bien des changements dans la vie d'un peuple; mais ils avaient légué leur amour à leur famille qui en avait précieusement conservé la tradition, d'autant plus que la tyrannie de Galleraux avait servi à entretenir cet amour et ces regrets.

C'est au milieu de cet enthousiasme général que le bon comte Anseaulme entra dans sa bonne ville de Clermont, dont les rues étaient jonchées de fleurs et dont les maisons étaient habillées de draps de couleur, de la base au faite.

## CHAPITRE XLIV

**Comment le comte Anseaulme et la comtesse Marie sa femme se retrouvèrent, et comment, peu de temps après, ils moururent l'un et l'autre, au grand chagrin de leur fils Milles.**

On imagine aisément la joie que le bon comte Anseaulme et la bonne comtesse Marie éprouvèrent à se retrouver après une si longue et si douloureuse absence. Tous deux, accolés tendrement, pleuraient et sanglotaient sans pouvoir dire un seul mot, tant ils avaient le cœur gros d'émotion et de bonheur.

— O mon cher seigneur! murmura enfin la comtesse.

— O ma chère femme! murmura le comte. O loyale amie que j'ai tant souhaité de revoir! je vous revois enfin!... Le ciel me devait bien ce dédommagement à mes angoisses... Vingt fois j'ai cru mourir, et toujours votre souvenir m'a donné la force d'espérer et de vivre... Un autre eût succombé là où j'ai triomphé grâce à vous, ma loyale amie! Si vous saviez les épreuves périlleuses par lesquelles j'ai passé! Si vous saviez aussi de quelle protection m'a couvert le Seigneur-Dieu!... Vous me croyiez mort et je vous croyais morte, mais quelque chose devait vous dire, comme à moi, que nous étions vivants l'un et l'autre... Car enfin, par quelle moquerie du ciel serions-nous restés l'un ou l'autre sur terre, si l'un de nous avait été dessous? Nous nous aimions tellement, ô ma loyale femme! que nous ne devions pas nous survivre. « Puisque je vis, me disais-je souvent, ma chère comtesse Marie vit aussi. » Et cette pensée me réconfortait et me soutenait...

— Je pensais comme vous, mon cher seigneur, répondit la comtesse, et cette pensée m'aidait à vivre... Seulement, à ne vous rien céler, une autre pensée, qui me poignait douloureusement, venait détruire parfois le bon effet de celle-là... Je songeais à notre cher fils Milles et je me demandais ce qu'il pouvait être devenu... Cet enfant que nous avions si ardemment désiré vous et moi, et qui était venu dans la joie et dans les fêtes, cet enfant était un sujet de larmes âcres pour moi... Si j'avais su où il vivait et ce qu'il faisait, j'aurais volontiers supporté mon exil... Mais rien! aucune nouvelle de lui ni de vous! Ah! le ciel m'aime bien, car il m'a bien châtié, et il me récompense bien à cette heure, puisqu'il me rend et mon enfant et mon mari, c'est-à-dire mes deux seuls bonheurs de ce monde...

Puis, en se tenant toujours accolés, le bon Anseaulme et sa femme se racontèrent mutuellement leurs aventures. Elles n'étaient pas nombreuses, comme on a pu le voir, mais elles étaient intéressantes, et d'ailleurs quand on parle de soi on ne tarit pas.

Un merveilleux dîner eut lieu pour fêter le retour du comte Anseaulme et de son fils; dîner auquel assistèrent les principaux barons de la ville, ainsi que douze pauvres pour représenter les douze apôtres de Jésus-Christ, qui avait veillé sur cette loyale famille.

Des fêtes, non moins merveilleuses, eurent pareillement lieu et durèrent pendant huit jours, à la grande joie de la cité de Clermont, qui voyait le beau temps succéder à l'orage, la loyauté succéder à la trahison, Anseaulme à Galleraux.

Mais, par malheur, les joies humaines sont de courte durée. Ce que Dieu donne d'une main, il semble qu'il s'empresse de le retirer de l'autre. Peu de temps après son arrivée au milieu de son peuple, le bon comte Anseaulme mourut des suites de la trop vive émotion qu'il avait ressentie en embrassant sa femme et son fils, après vingt ans d'absence. Et, le lendemain du jour où il avait rendu l'âme, sa loyale épouse, la comtesse Marie, le suivait dans le tombeau, comme s'il lui eût été impossible de vivre désormais sans lui.

Le deuil succéda donc à la joie, sans transition aucune.

Milles, surtout, fut chagrin de cette double perte.

— Ah! Seigneur-Dieu! s'écria-t-il. Vous êtes cruel! vous me faites retrouver ma mère et mon père, et vous me les retirez brusquement... C'est à peine si j'ai eu le temps de les voir et de les embrasser... C'est à peine si eux-mêmes ont eu ce temps!... Ah! Seigneur-Dieu! vous êtes cruel, en vérité! Vous m'aviez déjà pris ma mie Sadoine; vous aviez déjà permis qu'elle fût méchamment et vilainement brûlée par les païens, en mon absence; aujourd'hui, vous me prenez mon bien-aimé père et ma bien-aimée mère, vous permettez

qu'ils s'en aillent d'au milieu de nous... Ah! Seigneur-Dieu! vous êtes cruel; je vous le dis, bien cruel!...

— Compagnon! lui dit Amys, ne murmurons pas contre les décrets de la Providence... Elle sait mieux que nous, humbles pécheurs, ce qui doit être fait. Nous n'avons pas le droit de protester : nous avons le devoir de nous résigner...

## CHAPITRE XLV

Comment Milles alla à Paris, par devers le roi Charlemagne, pour relever sa terre de lui, et comment il fut amoureux de Bellissande, la fille du roi.



Une fois Anseaulme et sa femme dignement sépultures, Milles songea à se mettre en légitime possession de sa comté d'Auvergne et il se fit, en conséquence, prêter foi et hommage par ses barons. Puis il vérifia le trésor de son père, dans lequel il trouva les deux coupes d'or que le pape avait données à Anseaulme lors du baptême de Milles et d'Amys. Milles en donna une à son compagnon et garda l'autre pour lui.

Sur ces entrefaites, le roi Charlemagne lui envoya un messager pour le requérir de lui venir faire hommage et relever la terre de son pays. Milles se décida à se rendre à cette invitation, avec son compagnon Amys, et tous deux partirent très-noblement appareillés. Chacun d'eux avait un vêtement mi-partie et semblable à l'autre, et leurs robes étaient bordées de perles du plus bel effet; tellement qu'à mille lieues à la ronde on n'eût pu voir deux jouvenceaux de meilleure mine et plus fière prestance.

Tous deux cheminèrent tant et tant, qu'ils arrivèrent en la ville de Paris, où ils entrèrent en se tenant par les mains.

Milles n'était jamais venu à la cour, et cependant ce fut sans embarras qu'il se présenta devant le roi Charlemagne et qu'il le salua.

— Comte de Clermont, lui dit le roi en lui rendant son salut, soyez le bienvenu parmi nous... hommage me devez de votre pays d'Auvergne...

— Sire, répondit Milles, celui et ceux qui en tiennent les jardins en doivent payer les rentes. Je vous ferai volontiers hommage devant tous vos barons : c'est pour cela que je suis venu céans.

Et, incontinent, il lui fit hommage comme il convenait, et tout aussitôt commença au palais une solennelle fête pour l'amour de lui, car le roi prenait grand plaisir à le voir et à l'entendre.

Après que Charlemagne et ses convives eurent pris la réfection du manger, arriva dans la salle une pucelle fort belle, fort courtoise et fort bien agencée. Elle avait la chair plus blanche que neige, colorée comme la rose qui fleurit en mai; les yeux noirs comme ceux d'un faucon; la bouche bien polie; le menton fourchu et les joues à fossettes. Elle était en outre, droite et haute à l'avenant.

C'était la fille du roi Charlemagne, laquelle avait nom Bellissande. Elle venait là pour assister à la fête de chevalerie et prendre sa part du déduit déjà commencé.

Comtes, ducs et nobles barons, chacun tenait sa femme, sa fille ou sa mie par la main et menait la danse avec elle. Milles, qui n'avait là nulle mie, nulle fille, nulle femme, prit la main de la belle Bellissande, et elle lui fit révérence, sans penser à nulle vilenie. Mais Milles, pour qui tout avait grande signification, se sentit subitement amoureux de cette gente pucelle, et il lui étreignit les doigts si fort et si ferme, qu'elle ne put s'empêcher de crier.

— Ah! sire, lui dit-elle, tenez-vous coi, vous me blessez!...

Quand Milles l'entendit ainsi crier, il en devint plus amoureux encore, et dans son trouble, il lui marcha sur le pied, ce qui signifiait que le feu s'allumait en lui.

Bellissande étonnée leva sur lui ses doux yeux, et, à son tour, le même mal qui s'était emparé du cœur de Milles s'en vint s'emparer du sien. Elle était aimée, elle voulut aimer.

Lors, s'éloignant lentement et à regret de lui, elle alla demander à une sienne parente quel était ce jouvenceau qui l'avait menée danser.

— C'est le prince d'Auvergne, un riche baron, répondit la parente.

Bellissande, à cette réponse, devint toute songeuse.

## CHAPITRE XLVI

Comment Bellissande, fâchée d'apprendre le départ de Milles pour la Frise, l'envoya quérir pour lui venir parler.



Bellissande rêva toute la nuit à ce beau jouvenceau avec lequel elle avait dansé, et, le lendemain, elle chercha toutes les occasions de le voir et de se repaître de sa présence. Au dîner, elle regarda Milles et Milles la regarda, et ils se comprirent à merveille : il ne leur restait plus qu'à être en un lieu secret où ils se pussent dire l'un à l'autre leur volonté, car tous deux étaient également pourvus d'amour.

Les tables enlevées, Charlemagne dit à ses barons :

— Seigneurs, je suis très-joyeux de cette belle compagnie que je vois céans, très-joyeux, certes...

Mais, d'un autre côté, j'ai le cœur dolent de ce qu'un duc, qui aujourd'hui me devait venir faire hommage, n'est point venu comme convenait qu'il vînt.

— Quel est ce duc? demanda-t-on de toutes parts.

— Seigneurs, dit l'empereur, c'est Gombaux de Frise... Je l'ai mandé de cœur et de fait, mais il est si orgueilleux qu'il n'a pas daigné venir... Aussi jamais je n'aurai joie sincère avant d'en être vengé.

Lors, Milles, qui était tout enflambé d'amour pour la belle Bellissande, dit à Charlemagne :

— Sire, si vous me voulez bailler quelques-uns de vos gens, je m'en irai en Frise et vous amènerai le duc en vos prisons... Si je ne le fais, je vous octroie Auvergne et toute la comté.

Charlemagne, entendant cela, alla vers Milles, l'accola doucement et lui dit qu'il lui donnerait tous les gens qu'il voudrait pour cette entreprise, ce qui fit murmurer les Français, lesquels envoyèrent Milles au diable.

— Que celui-ci qui nous l'a amené le remporte! se dirent-ils l'un à l'autre. Allez en Frise avec lui, c'est aller à la mort : nous n'en reviendrons certainement pas. Les Frisons sont de mauvaises gens, et, en outre, le chemin est dangereux à passer !...

— Sire franc chevalier, ajouta Charlemagne après avoir embrassé Milles, j'ai entendu maintes et maintes fois parler de votre chevalerie et de vos prouesses... J'ai su que vous aviez été clamé empereur de Grèce et que votre femme était morte dans l'incendie de votre cité.... Je vous prie donc d'aller en Frise, et, dès cette présente heure, je vous fais connétable de France... Ramenez-moi Gombaux mort ou vif... Emmenez avec vous ceux qu'il vous faudra pour cette affaire, et particulièrement Hardres et Fromont, qui sont deux chevaliers hardis, natifs de Gascogne.

— Sire, répondit Milles, je ferai tout ainsi que vous l'avez commandé.

Quand Bellissande sut que Milles devait aller en Frise, elle en fut bien navrée en son cœur. Elle gémit et soupira tant et plus, et, finalement, l'amour qui la possédait lui conseilla d'envoyer vers lui une de ses chambrières.

— Ma mie, lui dit-elle, allez en la cour du roi mon père, demandez le comte de Clermont, et, de par moi, vous lui mettrez cet anneau au doigt en lui disant de me venir parler, si c'est sa volonté toutefois... Quand il y aura consenti, comme je le désire, vous l'amènerez ici en ma chambre...

— Dame, répondit la chambrière, je ferai à votre commandement, et vous amènerai céans le comte de Clermont.

— Allez vitement, ma mie, et revenez plus vitement encore!

## CHAPITRE XLVII

Comment Milles s'empressa d'obéir à l'ordre de Bellissande et quel fut l'entretien qu'ils eurent ensemble.



Recommandation ayant été faite par Bellissande à sa chambrière, celle-ci fit diligence et ne tarda pas à arriver en la grande salle du palais, où elle demanda Milles de Clermont, qu'on lui montra. Lors, elle s'approcha à la hâte de lui et lui dit tout bas à l'oreille tout ce que sa dame l'avait chargée de lui dire; puis elle lui mit au doigt l'anneau que Bellissande lui envoyait et qu'il n'eût pas rendu pour tout l'or de deux bonnes cités.

Milles suivit la chambrière avec un empressement qui témoignait de son amour pour la fille du roi. D'ailleurs, il pensait avec raison que celui-là doit être tenu pour fol qui ne fait pas sa volonté le jour et à l'heure où il le peut, car nul homme n'est sûr de son lendemain, nul ne sait s'il vivra jusqu'au prochain lever du soleil. Quand un vrai amant est bien aimé d'une dame, et qu'il s'en aperçoit, il doit aller vers elle d'un pas hardi sous peine d'être moqué et gabé, car une dame dit aujourd'hui blanc et demain noir; elle vous appelle ce matin, elle vous repoussera ce soir, et qui mieux et plus vite la sert en est le plus loué.

Milles ne fit donc nul arrêt et s'en alla d'un pas leste dans une très-riche chambre peinte, toute d'or et d'argent, où il trouva Bellissande toute éplorée. Lors, s'agenouillant devant elle et la saluant fort humble, il lui dit :

— Belle, le doux Jésus vous garde!

— Sire, répondit Bellissande, soyez le bienvenu! Je pleure en ce moment, parce que vous avez courroucé mon cœur.

— Belle, reprit Milles, ce n'est pas dans mon intention de vous causer cet ennui, tout au contraire! Par le Dieu de paradis! lorsque j'ai vu votre beauté et votre merveilleuse contenance, j'ai eu le cœur ravi et les yeux éblouis, et je me suis mis à vous aimer... Si vous n'avez merci de moi, si vous jugez que j'aie trop follement pensé, il ne me restera plus qu'à mourir... Dites-moi, je vous prie, quel est votre bon plaisir là-dessus...

La pucelle ne répondit mot, ce qui fit supposer à Milles qu'elle aurait bientôt merci de lui, et qu'elle ne lui donnerait point congé.

Il la regarda plus amoureusement qu'il n'avait fait jusques-là, et comme à mesure qu'il la regardait, il s'apercevait qu'elle changeait de couleur,

il la prit doucement, l'accola, la baisa et lui dit, sans retour :

— Demoiselle, veuillez prier Notre-Seigneur pour moi... Faites, par votre intercession, qu'il me garde de malencombre, car j'ai promis à votre père d'aller en Frise, et c'est pour mériter votre noble corps...

— Sire, répondit la pucelle, ce voyage me poigne beaucoup, et il est entrepris contre ma volonté et contre mon bonheur... Si vous étiez resté céans, vous auriez eu plaisance et joie, je vous assure, car jamais je n'ai mis en aucun prince comme en vous l'amour de mon cœur... Votre départ va changer ma plaisance en tristesse; mais si vous voulez jurer sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous me prendrez à femme par honneur, je vous jurerai de mon côté, que jamais je n'aurai d'autre mari que vous et je vous garderai loyalement mon amour.

— Belle, dit Milles, je ferais grande et insigne folie si je vous refusais, car jamais je ne pourrais aimer de plus belle ni de meilleure femme que vous...

Ainsi se consentirent mutuellement Milles et Bellissande; ainsi s'entre-donnèrent-ils mutuellement l'amour qu'ils ressentaient, engageant leur foi sans mal penser et sans mal faire; et jamais moments ne leur parurent aussi doux et aussi plaisants.

Quand le comte de Clermont quitta la chambre, Bellissande resta toute en larmes et toute songeuse comme femme malade de la douce maladie d'amour.

## CHAPITRE XLVIII

Comment Hardres, par envie, avertit le roi Charlemagne que le comte Milles était amoureux de sa fille, et de la réponse qu'il en reçut.

Tandis que Milles était à Paris, attendant les gens que le roi avait mandés çà et là dans son royaume pour aller en Frise, il repaira souventes fois en la chambre de Bellissande, où tous deux devisaient ensemble par paroles amoureuses.

Ils mettaient à ces rencontres le plus de secret qu'ils pouvaient l'un et l'autre; mais, malgré leurs précautions et leur mystère, quelqu'un les surprit, et ce quelqu'un ce fut Hardres le traître, lequel n'aimait point le comte de Clermont.

Hardres, donc, ayant eu connaissance du déduit amoureux que se donnaient mutuellement Milles et Bellissande, s'en alla incontinent trouver le roi Charlemagne, auquel il dit :

— Sire empereur, j'ai à vous révéler chose d'importance...

— De quoi s'agit-il ? demanda le roi.

— Par le corps de Jésus-Christ ! Sire, je me suis aperçu et je viens vous prévenir, comme me le commande mon devoir, que le comte Milles de Clermont aime la princesse Bellissande, votre fille. La princesse Bellissande l'aime pareillement d'amour, et leur mariage est arrêté et convenu... Mais, à ce que je crois, le comte Milles se contentera, et puis après il laissera là votre fille déçue... Je vous dis cela, Sire empereur, pour que vous y preniez garde, car je mange de votre pain et suis vêtu de votre drap, ce qui m'oblige à veiller sur votre honneur avec plus de soin encore que sur le mien propre...

— Par Dieu ! Hardres, répondit le roi Charlemagne, ce que vous me racontez là n'est que visions pures, et je n'en crois pas un seul mot... D'ailleurs, le comte Milles est si bien mon ami qu'il n'oserait jamais faire ou dire chose qui me portât déshonneur ou honte. D'ailleurs aussi, il n'est pas de fille au monde qui, lorsqu'elle veut penser aux amoureux, en puisse être empêchée par qui que ce soit ou par quoi que ce soit; quand elle aime un homme, il faut qu'elle fasse sa volonté à cet endroit, fût-elle nonne; et tant plus on l'empêche et tant plus elle résiste... Le meilleur est donc de laisser agir la Nature, qui sait mieux que nous ce qui se fait et ce qui ne se fait pas...

Hardres, entendant parler le roi, comprit qu'il serait malhabile d'en dire plus long qu'il n'en avait dit, et il s'apaisa.

## CHAPITRE XLIX

Comment Milles partit de Paris avec son armée et s'en alla au pays de Frise; comment il combattit en bataille rangée contre le duc Gombaux, à qui il trancha la tête.

Une fois que toute l'armée qu'il devait emmener avec lui fut prête, Milles prit congé du roi, qui le recommanda à Dieu.

Il quitta Paris, emmenant avec lui son fidèle compagnon Amys, le comte Hardres, Fromont de Bordeaux et un vassal que Charlemagne aimait et qui avait nom Naymes de Dourdonne.

Ainsi chevauchèrent les nobles barons. Ils allèrent tant et tant qu'ils arrivèrent dans le Hainault, puis dans le Brabant, puis en Hollande, où ils prirent la mer pour gagner le pays de Frise.

Aussitôt que l'armée des Français eut débarqué, elle se répandit en plusieurs lieux à la fois et mit le feu partout où elle put.

Gombaux, apprenant cela, rassembla à la hâte

ses hommes, et s'en vint à la rencontre du jeune comte de Clermont, qui le reçut de pied ferme.

— Compagnon, dit Milles à Amys, ne nous quittons pas, s'il vous plaît... Il faut, en cette journée, comme en celle où nous avons combattu pour l'impératrice de Constantinople, que nous vainquions ensemble... Il y a gloire et profit au bout pour tous les deux.

— Allons ! répondit Milles. Sarrasins ou Frisons, vos ennemis sont les miens, et j'aurai toujours grand plaisir à les défaire, puisque je travaillerai pour vous !... En avant !

— En avant ! cria le comte de Clermont.

La bataille s'engagea avec âpreté de part et d'autre. Le duc Gombaux avait avec lui l'élite de ses barons, et il comptait bien avoir bon marché de la petite armée du comte de Clermont. Mais celui-ci, outre sa vaillance personnelle, avait pour compagnons de rudes hommes aussi chevaleureux que lui, Amys, Naymes de Dourdonne, Hardres, Fromont et les autres. Hardres était un envieux, mais il avait le courage et la force, et il savait se battre à merveille.

Le sang coula abondamment de l'un et de l'autre côté. La plaine fut en quelques heures jonchée de débris d'armes, de corps d'hommes et de cadavres de chevaux, comme un immense cimetière. Commencé à l'aube, le combat durait encore à quatre heures de l'après-midi, sans qu'on sût au juste de quel côté était l'avantage.

Amys, qui ne s'était pas épargné, comme on le suppose bien, avait reçu quelques blessures qui commençaient à l'épuiser. Toutefois, fidèle à son devoir et à son amitié, il luttait encore, ne perdant pas de vue un seul instant son compagnon, le comte Milles, qui faisait rage et traçait tout autour de lui des cercles rouges avec le tranchant aigu de sa bonne épée.

— Compagnon, cria le fils du comte Anseaulme au fils du comte Henri, nous ne devons pas finir ainsi cette journée... J'ai promis au roi Charlemagne de lui ramener le duc Gombaux mort ou vif : il faut que je tienne ma parole, ou que je me couche sur ce champ de bataille parmi les braves gens de notre pays qui y sont déjà couchés pour l'éternité... Voilà précisément le duc qui s'en vient vers nous : ne laissons pas fuir une si belle occasion !... Sus ! sus ! compagnon !

— Allons ! répondit Amys en sentant renaître son ardeur.

Et tous les deux, enfonçant leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux, se lancèrent avec colère à la rencontre du duc de Frise.

— Ce sont là les gens que le roi Charlemagne entend m'opposer ! cria ce dernier avec mépris. Des enfants ! Quelle pitié !

— Traître ! répondit Milles en faisant tournoyer son épée devant Gombaux.

— Traître ! dit Amys en lui envoyant sa lance en pleine poitrine.

Gombaux, rudement atteint, pencha un peu le corps en arrière, et le comte de Clermont profita habilement de ce moment pour lui décoller la tête de dessus les épaules.

Gombaux abandonna les rênes de son cheval, qui l'emporta alors, corps sans chef, à travers la mêlée.

Amys prit la tête sanglante du duc, la plaça au bout de sa lance, et se mit à poursuivre les Frisons épouvantés.

— Notre journée est faite, compagnon ! lui cria Milles en se lançant sur ses traces.

Milles avait raison. Leur journée était faite et la victoire leur était acquise. Les gens de Gombaux fuyaient en désordre, regrettant bien d'être venus là et jurant de n'y plus revenir.

## CHAPITRE L

Comment Milles et Amys revinrent à Paris avec la tête du duc Gombaux, et comment Hardres et Fromont, pour se venger, marièrent leur sœur Lubias au vaillant Amys.



Hardres et Fromont, tous deux frères, n'avaient pu voir sans jalousie l'avantage remporté par le comte de Clermont sur le duc Gombaux. Ils s'étaient bravement battus l'un et l'autre, mais ils n'avaient pas été assez favorisés du hasard pour prendre le duc de Frise mort ou vif, et ils devinaient bien que cette tête que Milles rapportait au roi Charlemagne, au bout de sa lance, allait lui être payée un gros prix.

— Mon frère, dit Hardres à Fromont, voilà deux compagnons qui mangeront sans nous le gâteau que leur a apprêté Charlemagne... Il faut nous en venger en leur en faisant manger un autre plus amer... Nous avons laissé à Blaves notre sœur Lubias : mandons-la au plus tôt à Paris, et donnons-la en légitime mariage à l'un ou à l'autre de ces deux compagnons si affamés de gloire... Lubias est jeune et belle, elle ne sera pas refusée ; sa méchanceté ne sera connue de son mari qu'après les épousailles, et, de cette façon, nous aurons servi notre haine contre le comte de Clermont ou son compagnon....

— Mais le comte Milles n'aime-t-il pas déjà la fille du roi Charlemagne ?...

— Oui, mais son compagnon n'aime encore personne, que je sache, et notre sœur Lubias est pourvue d'assez nombreux attraits pour que nous espérions l'avoir pour beau-frère... Lui ou l'autre, c'est la même chose... En nous vengeant de l'un, c'est aussi de l'autre que nous nous vengeons...

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, mon frère, dit Fromont.

Fromont et Hardres complotaient cela le jour du départ de l'armée des Français. Avant de s'embarquer avec Milles, ils chargèrent un serviteur dévoué d'aller quérir leur sœur Lubias au château de Blaves, de telle sorte que, lorsqu'ils arrivèrent à Paris, elle ne tarda pas à les y joindre.

Charlemagne fêta comme il convenait le retour du comte de Clermont et de ses barons. Il accueillit avec joie la tête du duc Gombaux, et, en récompense, il combla d'honneurs Milles et Amys.

Lubias une fois arrivée, fut reçue avec grand appareil par le roi et sa cour, car elle était de haut lignage, et en outre sœur de ses meilleurs barons. Amys ne tarda pas à s'en enamourer, pour son malheur, car, malgré sa beauté, c'était bien la plus méchante femme qui fût pour lors au monde. Il l'aima et la voulut prendre à femme : Hardres et Fromont la lui accordèrent et Charlemagne manda l'archevêque de Reims pour bénir cette union.

— En voilà un de châtié ! dit Hardres à Fromont le soir du mariage de Lubias avec le pauvre Amys. Quant à l'autre, nous trouverons bien à nous venger pareillement de lui un jour ou l'autre...

— Que le ciel vous entende, mon frère ! répondit Fromont.

## CHAPITRE LI

Comment Bellissande coucha mainte nuitée en la chambre de Milles ; et comment Hardres l'épia et le dénonça au roi Charlemagne, qui manda Milles devant lui.

Lubias et Amys une fois épousés ne demeurèrent pas longtemps à Paris. Amys s'en alla prendre possesssion de la comté de Blaves et recevoir les hommages des seigneurs du pays.

Milles demeura à Paris avec Charlemagne et Bellissande sa fille. Cette gente princesse et lui prenaient souvent ensemble leur déduit, car s'il l'aimait grandement, elle ne l'aimait pas moins, et ils se désiraient sans cesse l'un et l'autre.

Il advint qu'une nuit, comme Milles dormait en sa chambre, il prit à Bellissande, couchée dans la sienne, une convoitise d'amour. Toutes ses filles et chambrières dormaient, elle se leva secrètement de son lit, revêtit à la hâte une simple pelisse et alla tout droit à la chambre de Milles, où elle n'était jamais venue.

Quand elle fut là, elle se dépouilla, sans mot dire, de sa pelisse et se glissa comme une anguille frétillante auprès du jouvenceau dont tout le corps tressaillit à ce contact plaisant.

— Sainte Marie ! s'écria-t-il. Qu'est ceci ?...

— Taisez-vous, Milles, lui dit la belle et amoureuse princesse, c'est votre douce amie Bellissande : ne la voulez-vous donc pas aimer ?... Amour me maîtrise en ce moment, et je m'oublie en venant auprès de vous, à qui je songe nuit et jour... Puisque je suis votre fiancée, je ne puis faire avec vous ni vilenie ni déshonneur... D'ailleurs, je vous l'avoue, je n'ai pu tenir plus longtemps seule dans mon lit ; je n'y eusse pu dormir pour tout l'or du monde...

Milles, alors, l'embrassa et l'accola le plus tendrement et le plus amoureusement qu'il put. Quant au surplus, je m'en tairai, n'en sachant que dire.

Un peu avant le jour, Bellissande se leva d'auprès de Milles et s'en retourna coucher en son lit sans avoir été surprise par aucune de ses chambrières. La plaisance et le déduit qu'elle avait goûtés en cette nuitée-là, et le mystère qui l'avait protégée, l'engagea à en tâter de nouveau le lendemain et les jours suivants, au grand contentement du comte Milles.

Malheureusement elle y alla trop souvent, car Hardres, le traître que vous savez, l'épia, et l'ayant vue sortir un matin de la chambre de Milles, il s'en alla vers le roi et lui raconta comment sa fille Bellissande allait chaque nuit coucher avec le comte de Clermont.

— Roi de France, lui dit-il, permettras-tu donc que Milles honnisse ainsi ta fille ?... Je t'assure que je l'ai vue toute la nuit couchée avec lui, et qu'ils s'entretenaient bras à bras comme s'ils eussent été épousés...

A cette parole, le roi Charlemagne changea de couleur.

— Cela n'est pas possible ! s'écria-t-il.

— Je suis prêt à soutenir mon dire par les armes, répondit froidement Hardres. Faites venir le comte Milles, et je lui répéterai la chose...

Charlemagne, fort courroucé, manda aussitôt le comte de Clermont, qui s'empressa de paraître.

— Comte Milles, lui dit-il, on m'apprend de belles choses sur vous !

— Quelles choses, Sire ? demanda Milles.

— Vous honnissez chaque nuit la princesse Bellissande, ma fille...

Le comte de Clermont, qui croyait que le secret était assuré à ses amours avec sa mie, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant cette accusation, trop fondée. Toutefois, comme il s'agissait de sauvegarder l'honneur de Bellissande, il reprit son assurance et il répliqua :

— Sire, quiconque vous a dit cela en a menti par la gorge !

— J'en ai donc menti ? s'écria Hardres en s'avançant vers Milles.

— Si c'est vous, oui certes, répondit l'amant de Bellissande.

— Oserez-vous bien répéter cela les armes à la main ? dit Hardres.

— Les armes à la main, oui certes, répondit Milles.

— Contre moi ?

— Contre vous et contre tout autre qui répandra ou aura répandu ce bruit de honte contre la princesse Bellissande, la très-honorée fille du très-honoré roi Charlemagne...

Hardres, que la colère étranglait, retira son gantelet et le jeta aux pieds du comte de Clermont en disant :

— Voilà mon gage, donnez le vôtre !

Milles donna le sien.

— Maintenant, ajouta Hardres, il faudra qu'avant de combattre contre moi vous juriez sur les

Saintes Ecritures que vous n'avez pas honni la princesse Bellissande et qu'il n'est pas vrai que ce soit vous que j'ai surpris bras à bras avec elle comme deux épousés... Vous ne pourrez jurer cela, car j'ai dit la vérité, ou si vous le jurez, comme ce sera un péché contre notre Seigneur-Dieu, il vous retirera son appui et vous serez vaincu en champ clos, à votre grand dommage et à votre grande honte...

— Je jurerai cela sur les Saintes Ecritures, répondit Milles, et je prie le roi notre Sire de vouloir bien fixer lui-même le jour du combat...

— Nous sommes en temps de jeûne et de mortification, dit Charlemagne; la bataille ne peut pas pas avoir lieu avant quinze jours d'ici... Dans quinze jours donc, seigneurs...

— Dans quinze jours, soit! répondit Hardres, à qui ce retard importait peu, sûr qu'il était de la confusion de son ennemi... Mais je vous en supplie, Sire, ajouta-t-il, faites de nouveau promettre au comte de Clermont qu'il jurera sur les Saintes Ecritures qu'il n'a pas honni la princesse Bellissande, ainsi que je l'en accuse...

— Je le jurerai, répondit hardiment Milles, qui voulait à tout prix sauver l'honneur de sa mie...

— Alors, vous serez vaincu! s'écria Hardres joyeux.

— Dieu jugera entre nous, dit le comte de Clermont.

## CHAPITRE LII

**Comment, pour ne pas se parjurer, Milles alla à Blayes trouver son compagnon Amys, à qui il conta son cas et qui s'engagea à aller combattre Hardres en son lieu et place.**

Dans les premiers moments, Milles, pour ne pas compromettre l'honneur de Bellissande, s'était engagé à jurer sur les Saintes Ecritures qu'il n'avait pas eu commerce charnel avec elle. Mais en y réfléchissant, il comprit qu'il était perdu s'il ne trouvait pas un moyen de sortir de ce mauvais pas, car il ne pouvait se parjurer sous peine de mentir à Dieu, et alors d'être vaincu par Hardres comme châtiment.

C'était une délicate et périlleuse position que la sienne, et il ne savait vraiment pas à quel saint se vouer, lorsque le souvenir de son loyal compagnon Amys lui revint au cœur, et, avec ce souvenir, l'espoir.

Lors, sans perdre du temps à réfléchir aux moyens d'échapper aux périls de sa situation, il manda auprès de lui un sien serviteur dévoué, lui donna l'ordre d'apprêter deux bons chevaux, et, quand la nuit fut venue, il sortit avec lui de Paris.

Tous deux chevauchèrent ainsi pendant quelques jours, sans se retourner et sans presque se reposer, tant Milles avait peur de trouver son compagnon.

Ils arrivèrent enfin dans le pays où régnait Amys. En apercevant le château de Blayes, Milles demanda quel en était le maître.

— C'est le sire Amys, lui répondit-on.

— Ah! tant mieux, s'écria Milles joyeux de voir que son compagnon était pourvu si richement. Et croyez-vous qu'il soit présentement là? demanda-t-il à l'homme qu'il avait déjà interrogé.

— Non, répondit l'homme, il n'est pas présentement au château de Blaves; mais vous le trouverez dans ce petit bois que voici, à votre droite... Il y fait sa promenade habituelle chaque jour...

Milles remercia l'homme et se dirigea rapidement vers le bois qu'il lui indiquait, et où il ne tarda pas, en effet, à joindre son compagnon, qui par bonheur était seul.

— Milles! s'écria joyeusement Amys.

— Amys! s'écria non moins joyeusement Milles.

Et ils s'embrassèrent tous deux comme deux braves et loyaux chevaliers qu'ils étaient.

Ce fut le comte de Clermont qui s'arracha le premier à cette étreinte d'amitié pour s'occuper de la chose pressante qui l'amenait en cette contrée.

— Loyal compagnon, dit-il, profitons du temps que nous avons devant nous, car il est précieux, et je désire n'être pas surpris avec vous, vous allez savoir pourquoi...

Milles et Amys s'enfoncèrent au plus profond du bois, et quand ils furent seuls et assurés qu'on ne les pouvait surprendre, le premier dit au second:

— Compagnon, je viens vous demander de me sauver la vie et l'honneur... J'aime la princesse Bellissande, fille du roi Charlemagne, et j'en suis aimé... Nous prenions ensemble chaque nuit notre amoureux déduit, et je croyais bien que la chose était un mystère pour tout le monde... Je me trompais; quelqu'un nous épiait et ce quelqu'un c'est votre frère Hardres, je ne sais dans quel but...

— Je ne le sais pas plus que vous, compagnon, dit Amys, mais je le devine aisément, car le frère doit ressembler à la sœur, et Lubias est bien la plus méchante femme qu'il soit possible d'imaginer... J'en suis au regret de l'avoir épousée, et certes, si c'était à refaire, je ne le referais pas, parce que ce serait une folie insigne... Mais ne nous occupons pas plus longtemps d'elle: occupons-nous de vous seulement... Hardres vous épiait et il a surpris vos rendez-vous avec la gente Bellissande?...

— Oui, compagnon... Et, les ayant surpris, il en a donné avis au roi Charlemagne, qui en a été courroucé... J'ai été mandé, Hardres a renouvelé son accusation, demandant le combat pour mieux trouver son dire, et le combat a été accordé...

— Ceci ne doit pas vous effrayer beaucoup, compagnon; le traître sera vaincu par vous...

— Hélas! c'est moi, au contraire, qui serai vaincu par lui, parce qu'il m'a fait promettre que le jour du combat, je jurerais sur les Saintes Ecritures que je n'ai pas commercé avec Bellissande. Or, si je jure cela, ce sera me parjurer, puisque la vérité est que je prends chaque nuit avec elle mon déduit amoureux; et, si je me parjure, Dieu me refusera son appui et je serai honteusement défait... D'un autre côté, si je refuse le serment qu'on exige de moi, ce sera tout avouer, et ma dame Bellissande sera honnie à jamais...

— C'est vrai ; la position est délicate et périlleuse.

— Dans mon embarras, j'ai songé à vous, compagnon... Le ciel qui a fait nos cœurs jumeaux a fait aussi nos visages frères... Nous nous ressemblons tous deux comme deux gouttes d'eau... Je viens donc vous demander de consentir à me représenter à Paris, dans le combat accordé par Charlemagné... Vous pourrez jurer sans mensonge que vous n'avez entretenu nul amoureux commerce avec la princesse Bellissande, et, comme vous êtes un vaillant et loyal chevalier, vous vaincrez aisément votre beau-frère Hardres, qui est un traître...

— Vous dites bien et j'accepte volontiers, compagnon, répondit Amys avec simplicité. Endossez ma robe pendant que je vais revêtir votre harnois... J'irai remplir votre rôle à Paris, pendant que vous remplirez le mien ici... Milles, je vous confie l'honneur de ma femme, assuré que je suis que vous le garderez comme le vôtre propre...

— Vous jugez bien, compagnon, et je vous remercie du meilleur de mon cœur de ce que vous faites là pour moi... Le Seigneur-Dieu permettra sans doute que je vous rende la pareille un jour ou l'autre.

— Avant de nous quitter, dit Amys, laissez-moi vous faire une dernière recommandation... Comme il m'importe que vous ne soyez pas plus reconnu ici que je ne le serai moi-même à Paris, n'oubliez pas de vous conduire avec ma femme comme j'ai l'habitude de me conduire avec elle... Lubias est une méchante femme, je vous l'ai dit, et si je n'étais pas aussi bon chrétien que je le suis, elle m'exposerait à me damner vingt fois le jour et la nuit... Je n'ai qu'un seul moyen d'en avoir raison, et ce moyen me réussit trop bien pour que je ne vous engage pas à l'employer...

— Quel est-il ? demanda le comte de Clermont.

— Je la frappe quand elle fait montre d'une trop grande mauvaiseté, et je renfogne ainsi ses vilains penchants à la colère... La douceur ne peut rien sur elle : j'emploie la violence, et elle se tait... Faites-en autant, je vous prie, pour qu'elle ne soupçonne pas le mystère de notre substitution ; à chaque fois qu'elle s'emportera en méchantes paroles, appliquez-lui fortement la paume de votre main sur le visage, et, de furieuse comme une louve, vous la verrez devenir douce comme une agnelle...

— Puisqu'il le faut, compagnon, je ferai ce que vous me recommandez là.

— Et maintenant embrassons-nous et allons à nos affaires, ajouta Amys, qui s'était dévêtu et avait endossé le harnois du comte de Clermont.

Les deux loyaux compagnons s'accolèrent avec amitié ; puis, pendant que Milles s'en allait d'un côté, c'est-à-dire vers le château de Blaves, Amys s'en allait de l'autre côté, c'est-à-dire vers Paris, en compagnie du serviteur que le comte de Clermont avait amené avec lui.

## CHAPITRE LIII

**Comment le comte Milles de Clermont coucha avec Lubias et la respecta comme il devait, pendant que son compagnon Amys s'en allait à Paris pour se battre avec Hardres.**



Vêtu des draps de son compagnon, Milles s'en alla donc vers le château de Blaves pendant que le vaillant Amys, revêtu de son riche haubert et monté sur son bon cheval, s'en allait vers Paris pour faire le champ contre Hardres.

Quand il entra au palais, il trouva la comtesse Lubias à table.

— Bonjour, dame, dit-il en la saluant courtoisement.

— Bonjour, seigneur Amys, répondit-elle croyant répondre à son mari.

Lors, Milles s'assit auprès d'elle et lui trancha ses morceaux ainsi qu'Amys avait coutume de le faire. Mais cela contrariait apparemment la dame, qui voulait maintenir son état ordinaire et ne voulait pas manger, tant elle était dépitée et maugréante.

— Il ne vous plait donc point de manger, dame ? lui demanda le comte de Clermont.

— Non certes, il ne me plaît point, répondit-elle sèchement.

Milles, se rappelant les recommandations de son compagnon, haussa la main et asséna un coup de paume sur le visage de Lubias, qui en chancela, car le coup était encore plus rude que ceux dont elle avait coutume d'être régalée par son mari.

La nuit vint, et, avec la nuit, l'heure de la coucherie. Milles, qui savait à quoi l'obligeaient ses nouveaux devoirs, entra dans chambre où dormaient chaque jour le comte et la comtesse, et se coucha sans faire plus longue demeure.

Lubias vint à son tour, se déshabilla et se coucha dans le lit où Milles était déjà couché.

Il était certes fâcheux qu'elle fût si méchante femme, car elle était fort belle et fort blanche, plus blanche que cristal.

Elle se glissa donc sous les draps et s'approchant aussitôt du comte de Clermont, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Sire, par la Vierge honorée ! vous levez bien facilement la main sur moi... Vous vous mettez en colère de peu, vraiment... Je n'ai pas plutôt fait ou dit chose qui vous déplaît, que vous me frappez et me donnez la buffe en la joue... Si je ne vous aimais pas comme je vous aime, je ne demeurerais pas une journée avec vous.... Mais l'amour m'est entré si avant dans le cœur pour vous, que quelque chose que vous me fassiez, je

ne pourrai jamais l'en retirer... Frappez-moi donc, si cela vous plaît, mais aimez-moi, je vous en supplie...

Et, disant cela, Lubias mit ses mains sur Milles et le voulut accoler tendrement comme c'était son droit de femme légitime, car en ce moment elle oubliait sa méchanceté et ne songeait qu'à son amour.

Mais le comte de Clermont, qui songeait à son devoir et à sa mie Bellissande, sauta vitement hors du lit, prit son épée et la vint placer au milieu, entre Lubias et lui.

L'ardeur d'amour de Lubias tomba tout d'un coup, par peur de cette épée nue, et Milles put dormir tranquille jusqu'au lendemain matin.

Mais laissons là le comte de Clermont avec la méchante Lubias, et revenons à Paris auprès du bon compagnon Amys, qui, malgré sa diligence, faillit arriver trop tard à la journée choisie pour la bataille entre Hardres et Milles.

Il arriva cependant.

## CHAPITRE LIV

Comment Amys jura le contraire de ce que Hardres disait, au grand ébahissement du dernier, et aussi de la princesse Bellissande.

Comme deux heures sonnaient, Amys entra dans Paris.

Le lieu du combat était une verte prairie en dehors de la cité, où déjà avaient été dressés tentes et pavillons, et où chacun attendait avec impatience l'arrivée des combattants.

Hardres se réjouissait grandement de l'absence de Milles, qu'on disait enfui en Auvergne. Quant à lui, il était tout prêt ; il avait l'écu au cou, la lance au poing, attendant comme tout le monde la venue de son ennemi.

Bellissande était bien chagrine de cette absence de son amant. Elle avait été amenée sur le champ où devait avoir lieu la lutte, et on l'y avait dépouillée de tous ses vêtements, excepté de son pelisson, car Charlemagne avait juré que si le comte de Clermont ne venait pas faire la bataille contre Hardres, sa fille serait brûlée vive.

— Ah ! Milles ! murmurait-elle toute dolente, jamais je n'eusse cru à cette trahison de votre part... Après avoir reçu de mon corps toute joie et toute liesse, vous m'abandonnez déshonorée, souillée, perdue !... Ah ! chétive que je suis ! Comme j'ai été mal conseillée par mon cœur !... Mais, hélas ! il est trop tard : j'ai brassé de mauvaise bouillie, il faut que je la boive !...

Pendant que Bellissande était ainsi agenouillée, demi-nue, sur le pré verdoyant, priant la Vierge Marie de lui venir en aide, Hardres, qui s'impatientait, cria au roi Charlemagne :

— Sire, faites venir Milles le couard, afin que je lui tranche la tête !...

— Hardres, répondit Charlemagne, chacun me dit qu'il s'est enfui en Auvergne... Si cela est vrai, si, avant la fin du jour, il n'est pas ici, sur ce pré, je le bannis à tout jamais de France, sans lui laisser la valeur d'un denier, et, de plus, je fais brûler ma fille Bellissande, qu'il a honnie si traîtreusement...

Tout à coup, on entendit une grande rumeur.

— Voici Milles, le bon comte de Clermont ! criait le populaire de tous côtés, car Amys venait d'être aperçu, accourant. Voici Milles, le vaillant comte qui abattra le grand caquet du sire Hardres !

A cette nouvelle, la pauvre Bellissande se sentit toute réconfortée. Elle releva la tête du côté où venait Amys, l'aperçut et tomba sur le sol, pâmée de joie.

Amys descendit de cheval, alla vers elle et l'accola doucement.

— Ah ! sire, lui dit-elle, que d'angoisses amères je vous dois ! Vous venez bien tard... None est déjà sonnée...

— Belle, lui répondit Amys, ne vous effrayez point encore... D'ici la vesprée, j'ai le temps d'en tuer trois ou quatre...

Hardres, sachant par la rumeur que Milles était enfin arrivé, fut plus penaud que n'est l'oiseau en cage. Il commença à prendre peur quand il vit en face de lui Amys, monté sur un bon destrier, vêtu d'un riche haubert fait de menues mailles, chaussé de grèves de fer, ceint d'une épée fraîchement émoulue, et ayant par-dessus son haubert une riche tunique en or battu.

— Par le Dieu tout-puissant, je vous défie ! lui cria Amys.

— Il y a longtemps que je t'attends ! répondit Hardres. Enfin, quoiqu'il soit tard, nous allons commencer. Mais, auparavant, il convient de faire serment...

Lors, vint un évêque qui reçut les serments de l'un et de l'autre, sur les saints sacrements et sur les saintes reliques de monseigneur saint Denis et de monseigneur saint Laurent, enchâssées en or et en argent.

Amys dit à Hardres :

— Vous jurerez le premier.

Hardres étendit les mains sur les reliques et dit :

— Je jure, par le Dieu tout-puissant, que j'ai vu entrer et sortir le présent seigneur de la chambre de sa mie Bellissande, fille de notre Sire, le roi Charlemagne, avec laquelle il avait compagnie charnelle...

Ce serment prononcé, Hardres se baissa pour baiser les saintes reliques ; mais tout à coup, involontairement, il recula en chancelant comme un homme ivre, au grand ébahissement de tout un chacun.

Vint le tour d'Amys. Il s'approcha, étendit les mains sur les reliques, et dit d'une voix haute et claire :

— Par tous les saints, par le Dieu tout-puissant, par les sacrements qui sont là, par le baptême que j'ai reçu, par les dignes reliques, par les clous avec lesquels Jésus fut cloué, par la lance dont son flanc fut traversé ! je jure que jamais de ma vie je n'ai requis d'amour charnel la princesse Bellissande, fille de Charlemagne, et que jamais mon

corps n'attoucha au sien par déshonneur, non plus que j'ai fait à la mère qui m'a porté!...

En entendant cela, Bellissande fut bien ébahie et elle ne put s'empêcher de se signer, en murmurant :

— Ah! Sainte Vierge Marie, ne soyez pas trop courroucée!... Hélas! Milles se parjure en disant ce qu'il dit là... Je sais bien qu'il ne fait cela que pour me porter honneur... Mais c'est un grand péché qu'il commet là... O douce mère de Dieu, ne lui en veuillez point!... Pardonnez-lui, Sainte Vierge Marie! Priez votre glorieux fils pour lui... Sinon il est mort et perdu!...

Après avoir fait son serment, Amys se leva sur ses pieds et baisa les saintes reliques.

— Ah! murmura Hardres avec effroi; me voilà bien accoutré, vraiment!.. Milles a baisé les saints et fait un faux serment, et moi qui ai fait bon serment, je n'ai pu les attoucher!... Jésus-Christ veut donc qu'on se parjure?... Car enfin, je sais de vrai que j'ai vu Milles en la chambre de Bellissande, se tenant tous deux bras à bras et nu à nu!... Que va-t-il m'advenir, mon Dieu!...

## CHAPITRE LV

Comment le comte Hardres combattit contre Amys, croyant combattre contre Milles, et comment Amys tua le comte Hardres.



Viendras-tu enfin, traître?... cria Amys qui avait remis son heaume et ses gantelets et qui était remonté sur son cheval.

Hardres ne répondit mot. Il se contenta de monter à son tour sur son cheval et de se lancer, la lance au poing, à la rencontre de son ennemi.

Le choc fut violent et les lances se brisèrent. Force fut à l'un et à l'autre de recourir aux épées et de s'entre-frapper rude et ferme, tellement qu'on ne savait guère lequel devait avoir la meilleure chance.

— Sainte Vierge Marie! murmurait la princesse Bellissande, oubliez le parjure qu'il vient de faire et venez-lui en aide!...

Le combat continuait âprement. Amys, quoique fatigué du voyage hâté qu'il avait fait, portait à son ennemi de rudes coups d'épée. A un moment même, il lui en appliqua un avec une si grande raideur, que son arme glissa tout le long de la jambe et dévala sur le talon, qu'elle trancha.

Le sang raya la terre en rouge à cet endroit.

Lors, Amys dit à Hardres :

— Je crois que vous clocherez, quand on vous mènera pendre...

Hardres, furieux de douleur, leva son épée et en donna un si grand coup sur le bras d'Amys que celui-ci en laissant choir son arme à terre.

On crut Amys perdu, ne supposant pas qu'il aurait le temps de se baisser pour ramasser son épée. On le crut perdu et l'on fit grand deuil de sa perte.

— Ah! dame, criait-on de tous côtés à Bellissande, c'est pour vous que va mourir ce chevalier, le meilleur du monde!...

Bellissande, épouvantée, se jeta à genoux, joignit dévotement les mains, et dit :

— Sire Dieu! Aussi vrai que tu fis Adam le premier homme et que tu tiras une femme de sa côte droite, je te prie et requiers de sauver Milles que je vois là combattre contre ce maudit félon Hardres!...

Puis, faisant une croix sur la terre, Bellissande la baisa, tout en continuant son oraison.

Amys était bien dolent d'avoir laissé choir son épée, qu'il n'osait relever. Il s'était immédiatement couvert de son écu, sur lequel Hardres frappait avec rage; mais cela ne suffisait pas pour le protéger. Alors il s'avisa de jouer des éperons et de courir parmi le champ.

Hardres le suivit, comptant déjà le prendre.

Amys mit un pied hors de l'étrier, sauta à terre et s'empara de son épée.

Malheureusement, Hardres le suivait de trop près : il n'eut pas le temps de remonter sur son cheval; ce que voyant, il piqua celui de son adversaire, lequel regimba et lui envoya une ruade qui l'eût tué sans le blason dont il était couvert. La ruade envoyée, le cheval de Hardres s'enfuit, malgré les efforts que faisait son maître pour le ramener, et, finalement, le renversa sur l'herbe, étourdi.

Amys accourut alors, l'épée haute.

Fromont de Bordeaux, frère de Hardres, le jugeant perdu, se leva aussitôt et alla trouver Charlemagne.

— Sire, lui dit-il, écoutez-moi, je vous en supplie!... Faites cesser le combat de ces deux barons et je vous promets que je ferai dédire Hardres de tout ce qu'il a dit, et convenir que jamais Milles n'a pensé aucune vilenie sur votre fille Bellissande...

— Fromont, répondit le roi, laissez les choses suivre leur cours, car, par la foi que je dois à Jésus-Christ! il faut que l'un des deux meure... Si Milles se peut excuser, en le tuant, de ce dont l'accuse Hardres, je lui ferai demain épouser ma fille.

Fromont, à cette réponse, se retira très-courroucé de devant le roi et s'en alla trouver tous ses amis qu'il fit armer. Mais Charlemagne, s'apercevant de ces mauvaises intentions, fit emprisonner incontinent tout le lignage de Fromont, et, pour plus de sûreté, s'en alla garder lui-même le champ.

Amys, le gentil preux, tenait Hardres dessous lui, et, sans qu'il pût remuer, le frappait de ses gantelets de fer, armés de broches d'acier fort aiguës.

— Ah! dit Hardres. Laisse-moi aller, je me rends à toi... Je te crie merci... Laissez-moi aller vers Charlemagne... Je lui dirai que c'est par trahison et par envie que je vous ai imposé ce déshonneur... Franc chevalier, ne me tuez pas, je

vous en prie!... Vous savez que j'ai fait épouser ma sœur Lubias à votre compagnon... A cause de lui, pardonnez-moi!... Si le roi Charlemagne est trop courroucé contre moi, je lui présenterai deux sommiers d'or et d'argent... Franc chevalier, faites-moi grâce!...

Amys, entendant Hardres lui requérir pardon, eut souvenance que c'était son frère, puisqu'il avait épousé sa sœur.

— Vous allez, dit-il hautement, répéter au roi Charlemagne tout ce que vous venez de me dire là, assavoir que ça été par envie et par trahison que vous m'avez accusé de honnir sa fille Bellissande...

— Certes, répondit Hardres, je me condamnerai volontiers devant lui...

Amys reprit :

— A cette condition, vous aurez votre pardon.

— Aidez-moi à me lever, sire comte, lui dit le traître Hardres.

Amys, qui ne pensait à rien et qui croyait son beau-frère sincère, lui tendit la main qu'il demandait. Hardres s'en saisit brusquement et la lui tira si rudement, qu'il l'en envoya choir à terre, qu'il le voulût ou non ; puis, lui montant à son tour sur le ventre, il lui cria de façon que chacun l'entendit :

— Milles, je vous ai joué là un tour de maître!...

— Sire Dieu ! s'écria Charlemagne, qui avait tout vu et tout compris. Ce Hardres est un félon, et il vient de jouer là un tour indigne d'un chevalier, car il s'était rendu vaincu à Milles, et maintenant il est sur lui!... Il sera pendu, je le lui promets, comme loyer de cette félonie!...

Amys était navré de cette trahison; et, pendant que Hardres le pelotait beau de ses gantelets pointus, il murmurait :

— Ah ! Dieu, vous qui fûtes trahi par Judas comme je le suis aujourd'hui par le comte Hardres, ayez pitié de moi!... Ah! traître, ajouta-t-il en s'adressant à son beau-frère, tu as fait comme Judas : sois maudit comme lui!...

— Tu ne me maudiras pas longtemps, répondit Hardres.

Et tirant un couteau de son côté, il chercha à relever les pans du harnois qui protégeait Amys, pour le lui ficher au ventre. Mais Amys, comprenant son projet, lui bailla un violent coup de son gantelet sur le visage et autour du heaume dont les courroies, en se brisant, mirent la tête à nu. Alors, de son gantelet, plus aigu qu'épines, Amys continua à frapper sur le nez, sur les yeux, sur les joues, partout enfin où il y avait chair et où il pouvait blesser. Tellement que le sang jaillit de tous côtés de la face, qui devint rouge et horrible.

— Traître! cria Amys en se relevant, je viens de te rendre ton tour!...

Hardres était aveuglé par le sang qui lui sortait du front et des yeux, et il cherchait son épée sans la trouver. Amys se disposait à lui trancher la tête et à en finir de cette façon avec lui, lorsqu'il entendit Charlemagne qui disait :

— Une fois, je vis deux champions combattre comme ceux-ci font. Celui qui avait tort, avait perdu son heaume ; l'autre le prit à bras le corps, le jeta par terre, puis, tirant son couteau pointu, il le lui ficha en pleine face, tellement que jamais depuis il ne s'en releva...

Amys comprit, par ces paroles, que le roi était pour lui. Lors, jetant à terre son épée et son blason, il s'en vint vers Hardres, l'embrassa, le fit tomber, lui monta sur le ventre et lui piétina dessus comme un griffon sur sa proie; puis tirant son couteau pointu, il en donna un grand coup sur la joue gauche de son ennemi, qui commença à braire et à crier; et finalement, après lui avoir tranché l'oreille, il lui trancha le cou, pour l'empêcher de crier plus longtemps.

## CHAPITRE LVI

**Comment, une fois Hardres mort, Charlemagne fit épouser Bellissande par Amys, croyant que c'était le comte Milles.**



Hardres mort, ses parents et amis furent dolents au possible. Alors Charlemagne fit crier haut, partout, que quiconque toucherait à un seul cheveu du comte Milles serait pendu immédiatement.

Quand le roi eut fait crier cela, Amys prit Hardres par les pieds et le traîna hors du champ, jusqu'à l'endroit où étaient trois chevaux tout prêts pour le conduire au gibet, où Hardres fut en effet pendu.

Lors, Amys s'en vint vers Bellissande, qui était fort éplorée, et lui dit :

— Dame, j'ai enduré aujourd'hui grande peine pour vous, car c'est sans raison que Hardres vous accusait...

— Taisez-vous, Milles! dit Charlemagne en interrompant Amys. La chose est bien... Vous avez jeté ma fille hors de blâme... Je veux que vous l'épousiez, si toutefois cela vous plaît...

— Certes oui, Sire, cela me plaît bien, répondit Amys.

En conséquence, dès le lendemain, Bellissande fut amenée, en grand appareil, en la sainte chapelle du palais, où l'évêque de Paris la maria solennellement à Amys.

Pendant que l'évêque de Paris chantait la messe, une voix du ciel descendit, s'adressant à Amys, qui l'écouta des deux oreilles.

— Amys, dit cette voix, tu as grandement offensé Dieu, ton créateur!... Tu en porteras la pénitence en ce monde ou dans l'autre... Regarde lequel des deux tu préfères, de ce monde ou de l'autre... A moins que tu ne t'amendes, et que

monseigneur saint Jacques ne te relève de cette faute!...

Amys demeura tout pensif. Puis s'agenouillant comme chevalier courtois devant le crucifix, il murmura :

— Beau Sire Dieu! veuillez me pardonner ce que j'ai fait... Je sais de vrai que j'ai tué Hardres à tort et sans raison, et qu'en outre je n'avais pas le droit d'épouser cette fille, puisque je suis marié... Mais, Seigneur-Dieu, c'est au nom de Milles que je l'ai épousée, quoiqu'il ne m'en ait point chargé... Ah! Bellissande, vous croyez que vous tiendrez ce soir votre habituel ami entre vos beaux bras blancs et sous vos belles lèvres rouges... Que nenni! Ce ne sera pas lui... Vous n'aurez pas de moi tout ce que vous en attendez... Un baiser, et ce sera tout, car si j'en faisais davantage, je me mettrais certainement hors de droit, parce que embrasser souvent une femme vous remue le sang!...

Après la messe, les nouveaux épousés montèrent au palais, et chacun mena grande joie.

Quand vint la nuit et que Bellissande et Amys furent dans leur chambre connubiale, il lui dit :

— Belle, je suis blessé en maint et maint endroit. Par ainsi, quoique cela me prive fort, je vous supplie de ne me pas considérer cette nuit comme votre mari ; autrement il m'en cuirait...

— Mon doux ami, répondit la belle, faites à votre volonté.

Ainsi se passa cette nuit-là.

## CHAPITRE LVII

**Comment Amys, après avoir épousé la princesse Bellissande, s'en alla retrouver son compagnon pour lui faire reprendre son rôle.**

Amys n'eût pu jouer ce rôle-là toutes les nuits : il en eût trop coûté à l'amoureuse Bellissande. Il prétexta, dès le lendemain, que les barons de sa terre avaient besoin de lui, et il obtint congé du roi Charlemagne et de sa fille.

Amys partit donc. Lorsqu'il fut à deux petites lieues de Blaves, il envoya un écuyer au château pour prévenir son compagnon.

— Sire, dit cet écuyer à Milles au moment où celui-ci était avec Lubias, le comte de Clermont, votre compagnon, vient d'arriver dans ce pays... Il n'ose venir céans, à cause de madame votre femme, qui est sœur de Hardres, à moins qu'elle ne lui octroye pardon de la mort dudit Hardres qu'il a loyalement tué en se défendant... Milles vous supplie de le vouloir héberger cette nuit...

Lors, Lubias s'écria :

— Ah! traître Milles! tu as tué mon frère... Je m'en vengerai sur toi, si Fromont ne le fait pas comme il le doit... Je n'aurai paix et bonheur que lorsque je te saurai mort, vilain comte de Clermont!

Milles, entendant ainsi mal parler de lui, haussa le poing sur Lubias et lui en donna un grand coup. Après cela, il commanda à son écuyer de lui amener son cheval pour aller au-devant de son compagnon. Le cheval amené, il monta dessus, sortit du château et rejoignit Amys.

Tous deux s'embrassèrent.

— Ah! compagnon! s'écria Milles, combien je vous dois aimer! Vous avez plus fait pour moi que je ne saurais dire ni penser... Jamais je ne pourrai vous le rendre!...

— Compagnon, répondit Amys, il est vrai que pour vous j'ai enduré grande peine, car j'ai trouvé Hardres félon et amer... J'ai sué sang et eau avant de m'en débarrasser... Et puis, j'ai épousé Bellissande en votre lieu et place, parce qu'il le fallait... Maintenant que me voilà de retour ici, allez-vous-en là-bas auprès d'elle, remplir vos fonctions de mari...

— Compagnon, reprit Milles, vous êtes à blâmer de m'avoir ainsi marié malgré ma volonté... J'aurai sans doute de grandes peines en mariage, ainsi que j'ai pu en juger par votre femme Lubias... Mieux vaudrait se pendre que d'épouser!

— Compagnon, répondit Amys, toutes les femmes ne ressemblent pas à Lubias, fort heureusement... Puisque je l'ai, nul autre que moi ne l'aura... Je la subirai pour ma pénitence...

— C'est une pénitence, en effet, car jamais je ne l'ai vue rire...

— Aussi, dit Amys, je propose de la laisser reposer pendant quelque temps, et digérer les horions que vous lui avez octroyés sur mon conseil... Quand vous serez à Paris, ne m'oubliez pas et revenez le plus tôt que vous pourrez par devers moi ; nous irons ensemble en pèlerinage Saint-Jacques, si cela vous plaît toutefois...

— Cela me plaît beaucoup, certes, répondit Milles, et vous me verrez revenir avant peu pour vous chercher...

Ces paroles dites, l'échange des vêtements se fit, les deux compagnons s'embrassèrent, et, pendant que Milles prenait la route de Paris, Amys prenait le chemin de son château de Blaves.

## CHAPITRE LVIII

**Comment Amys s'assura que son compagnon avait été loyal envers lui, et comment, peu de temps après, tous deux partirent pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques.**

Amys fut toute la journée sans dire un mot à sa femme Lubias. Mais, la nuit, quand il fut couché avec elle, il la voulut accoler comme son devoir de mari le lui ordonnait.

— Tenez-vous en paix, s'il vous plaît! lui dit aigrement Lubias.

— Pourquoi cela, ma mie? demanda-t-il.

— Parce que je ne suis pas tentée de vous aimer, après ce que vous avez fait...

— Et qu'ai-je donc fait? demanda Amys, curieux.

— Quoi! vous n'avez souvenance de rien?...

— Non... j'oublie volontiers le lendemain ce que j'ai fait la veille...

— Ce que vous avez fait pendant dix-huit jours prouve cependant que vous avez de la mémoire... Eh! quoi! ne vous souvenez-vous donc plus d'avoir mis entre nous deux, pendant ces dix-huit nuits, votre épée nue?... Est-ce là de l'amour?... Et puisque vous êtes resté dix-huit jours sans m'en témoigner, je puis bien m'opposer à ce que vous m'en témoigniez le dix-neuvième...

Amys ne répondit rien à sa femme. Il se contenta de murmurer entre ses dents:

— Ah! Milles, beau compagnon, vous avez été plus sage et plus loyal que je ne l'aurais cru... Je suis certain que sur ce point, du moins, je vous aurai bien éprouvé...

Puis ce fut tout.

Deux mois après, Milles le fit demander à quelques lieues de Blaves, ainsi qu'il avait été convenu à leur dernière entrevue. Il avait conduit sa femme Bellissande à Clermont; maintenant il venait chercher son compagnon pour faire le pèlerinage de Saint-Jacques, afin d'obtenir du ciel le pardon de leurs mutuelles fautes.

Tous deux partirent. Peut-être que Milles était chagrin de laisser là sa femme Bellissande; mais tenez pour vrai qu'Amys n'était pas fâché de quitter là sienne pour quelque temps.

## CHAPITRE LIX ET DERNIER

**Comment Milles et Amys, en revenant de Rome et en passant par la Lombardie, furent tués l'un et l'autre par Ogier-le-Danois.**



Après avoir été à Saint-Jacques, puis à Rome, où le pape leur avait donné l'absolution de leurs péchés, Milles et Amys s'en revinrent par la Lombardie et s'arrêtèrent en une cité appelée Mortiera.

Ils rencontrèrent là Ogier, duc de Danemarck, lequel avait guerre contre Charlemagne, et s'était enfui en Lombardie pour avoir secours du roi de Mélant. Il menait avec lui son serviteur et quatorze chevaliers bien armés et embastonnés.

Quand Milles avisa le duc Ogier, il s'en vint à sa rencontre et lui demanda comment il se portait.

Ogier-le-Danois lui répondit fièrement:

— Ah! je te cherchais, ainsi que ton compagnon... Puisque je vous ai trouvés, je vais vous payer ce que je vous dois, en dépit de Charlemagne.

Milles, ébahi, ne sut que répondre.

Ogier reprit:

— N'êtes-vous donc pas tous deux au roi Charlemagne?

— Certes, oui, nous sommes ses sujets et nous le reconnaissons pour notre seigneur, puisque nous tenons de lui nos terres et tout notre pays...

— Eh bien! c'est mon ennemi!... Et, puisque vous êtes ses hommes, je vais vous montrer comment je vais vous servir pour l'amour de lui...

Ayant dit cela, Ogier-le-Danois tira son épée et leur cria de se défendre.

— Hélas! Sire, répondit Milles, par le corps de Jésus-Christ, je croyais que vous vouliez vous gausser de nous... Mais, puisque vous parlez sérieusement, nous allons maintenant vous répondre de même... Par saint Martin! puisque vous nous attaquez, nous nous défendrons...

Et tout aussitôt, Milles leva son bourdon grand et pesant et l'abaissa sur le visage du duc Ogier. Celui-ci fit un mouvement de recul, et le coup fut asséné sur le frontal du cheval, qui tournoya et renversa par terre celui qui le montait.

Ogier, furieux d'être ainsi démonté, se leva sur ses pieds, brandissant en sa main sa glorieuse épée, la bonne Courtin, qui reluisait et flambait comme le soleil, et l'abaissa de toute sa force sur la tête de Milles, qu'il sépara en deux.

Quand Amys vit que son compagnon était mort, il maudit Ogier en lui disant:

— Ah! traître! tu as tué le plus loyal et le plus vaillant homme qui fût au monde!... Mais, par la foi que je dois à Dieu! je vengerai sa mort si je le puis!...

Et, levant à son tour son bourdon, il en asséna un si rude coup sur la tête d'un chevalier lombard qu'Ogier aimait beaucoup, que cet homme tomba raide mort.

— Ah! dieux! s'écria le duc de Danemarck.

Lors, courroucé, il leva son branc d'acier sur le noble Amys et lui fendit le visage jusqu'aux épaules, tellement, qu'il tomba par terre, mort, à côté de son compagnon Milles.

Quand Ogier-le-Danois vit ces deux vaillants barons ainsi défaits à ses pieds, il devint tout chagrin et maudit l'heure où il les avait rencontrés.

— Hélas! murmura-t-il tout dolent, hélas! pécheur, pourquoi as-tu détruit ces deux vaillants pèlerins?... Que t'avaient-ils fait pour les défaire ainsi vilainement?...

Puis, les ayant pleurés, il commanda à ses gens de les dépouiller, afin de les faire ensevelir et mettre en terre sainte, et l'on s'aperçut alors qu'ils avaient chacun une haire sous leur chemise.

— Hélas! murmura Ogier en les contemplant d'un œil pitoyable, pauvres martyrs! j'ai été trop en rage de vous mal faire!... Ah! j'ai tué là deux bien vaillants hommes!... J'en demande bien humblement pardon à Dieu!...

Milles et Amys furent enterrés solennellement à Mortiera, et Notre-Seigneur voulut faire en leur honneur plusieurs miracles qui attirèrent grande foule en cette cité sur le tombeau de ces deux bons princes.

Aussi, peu de temps après, les notables de la cité firent faire une chasse dans laquelle ils déposèrent les restes mortels de ces deux martyrs de l'amitié.

Un monastère fut fondé sur le lieu même où ils étaient morts, un monastère desservi par trente religieux.

Cela s'appelait, et s'appelle encore aujourd'hui, l'abbaye de Saint-Amylles.

FIN DE MILLES ET AMYS.





# GUÉRIN DE MONTGLAVE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment, un jour de printemps, le noble duc Guérin fit honte de leur oisiveté à ses quatre fils, en présence de sa femme Mabillette, et leur ordonna d'aller en quête d'aventures.**

C'était à l'issue de l'hiver, à cette époque de l'année où commence le joli temps de primavère, où l'on voit les arbres verdoyer et leurs fleurs s'épanouir, où l'on entend les oisillons chanter si joyeusement que les cœurs tristes, pensifs et dolents s'en réjouissent eux-mêmes malgré eux et délaissent sans s'en douter leurs fâcheux pensements et leurs vilaines songeries.

Le noble duc Guérin, un des hommes les plus preux et les plus vaillants de son temps, se trouvait à Montglave, dans son jardin, avec sa femme Mabillette, dame fort plaisante et fort belle, et leurs quatre fils Arnault, Milon, Régnier et Girard, tous quatre très beaux, le dernier surtout.

— Sire, dit Mabillette en regardant ses enfants avec tendresse et bonheur, nous devons bien louer et remercier Dieu de nous avoir donné quatre fils d'une si belle venue... Ne trouvez-vous pas?

— Dame, répondit Guérin avec une impatience mêlée de colère, je ne partage pas votre enthousiasme à l'endroit de ces quatre gars qui poussent comme mauvaise herbe et qui ne me rapporteront aucun honneur qui vaille!... Ils ne me paraissent faits que pour passer leur vie à boire du meilleur, à friander et à se donner du bon temps...

En entendant ainsi parler le duc Guérin, son seigneur, Mabillette n'osa sonner mot. Elle baissa la tête, pour laisser passer l'orage qui grondait au-dessus.

— Venez ici, méchants gars, reprit le duc en appelant ses enfants qui devisaient joyeusement à quelques pas de là, venez ici!... Que pensez-vous donc avoir quand je mourrai?... Vous savez bien que les Sarrasins m'ont exilé de ma terre, et que le peu que j'ai suffira à peine à l'un de vous... Or vous êtes quatre, avec un appétit à dévorer dix héritages.

— Arnault, Milon, Régnier et Girard ouvraient toutes grandes leurs oreilles et tous grands leurs yeux. Leur père continua, en se remémorant son passé :

— Quand je fus en âge d'aller et de voir du pays et des gens, pour en tirer profit et utilité, je quittai la maison paternelle et me rendis à la cour du roi Charlemagne... J'entamai un jour une partie d'échecs avec lui et je gagnai tout son royaume jusqu'à Saint-Quentin... Mais je le lui rendis volontiers, en échange de la terre de Montglave, dont les Sarrasins s'étaient emparés, et je revins au pays, monté bien pauvrement sur un roussin, à l'aide duquel je reconquis la cité et la tour du Montgravier... A l'aide de mon roussin, et surtout avec l'aide de Dieu, mes gars!... Voilà ce que je fis lorsque j'avais votre âge... Et vous ne rougissez pas de vous être engraissés, comme poussins en mue, dans une oisiveté indigne de chevaliers!... Vous ne rougissez pas, grands et forts tels que vous êtes, de passer vos jours dans les cuisines à boire et à manger du meilleur, bombancer et nopcer, au lieu d'endosser un haubert, de chausser des éperons, de vous couvrir d'un morion, et de vous exercer au maniement de la lance et de l'épée?... Que saurez-vous faire quand je ne serai plus là, vivant, pour vous aider à vivre?... Par saint Martin de Tours! mieux aimerais-je n'avoir point de lignée que d'en avoir une comme celle-ci, qui pousse gloutonnement ses rameaux çà et là, comme la folle vigne, et qui, comme elle, ne produit point de raisins généreux!...

Les quatre jeunes gens baissèrent la tête dans la confusion où les jetaient ces durs reproches du duc Guérin.

— Père, lui dirent-ils d'une commune voix et d'un commun élan, faites-nous délivrer armes et harnois, et de quoi nous mettre en point comme chevaliers : nous ne vous demandons rien de plus que vos ordres et votre bénédiction!...

— Enfants, reprit le duc Guérin, heureux de ce noble mouvement qui lui prouvait que ses fils étaient de bonne race, comme lui; enfants, il ne vous souvient pas, sans doute, des prouesses du roi Alexandre, de Judas Machabée, d'Hector de Troyes, du roi Artus, de Lancelot du Lac, et de quelques autres preux hommes; prouesses dont il sera fait à jamais mémoire... Mais qu'il vous souvienne, au moins, de votre père et des paroles qu'il vient de vous dire!...

— Nous nous en souviendrons, père, dirent les quatre jeunes hommes.

— Or sus, maintenant! reprit le duc Guérin. Il s'agit de vous prouver, mes gaillards!... Vous, Arnault, vous allez partir pour l'Aquitaine, où est mon frère Girard et où vous demeurerez avec lui... Vous, Milon, vous allez vous rendre à Pavie, où est un autre mien frère que vous saluerez de ma part, en me recommandant à sa bonne grâce... Vous, Girard, vous allez vous rendre en France avec votre frère Régnier; vous saluerez pour moi le roi Charlemagne qui vous fera connétable, et votre frère chambellan, deux nobles offices qu'il vous faudra remplir avec honneur et gloire... Gardez-vous, sur toutes choses, de courroucer le roi, et, en toutes choses, soyez loyaux!...

## CHAPITRE II

Comment Mabillette voulut s'opposer au départ des quatre enfants, des deux plus jeunes surtout, et comment ils lui répondirent eux-mêmes.



Quand Mabillette entendit cela, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et courut dans sa chambre pour cacher à tous la douleur qu'elle ressentait.

— Ah! Guérin, dit-elle, à travers ses sanglots, tu me feras mourir!... Car tu éloignes de moi toute joie et toute consolation, en éloignant mes quatre chers enfants.

— Ma douce dame, lui dit une de ses demoiselles qui l'avait suivie pour la consoler, la voyant éplorée; ma douce dame, ne vous déconfortez pas ainsi!... Il n'y a pas de quoi vraiment; car, par la foi que je vous dois, Monseigneur fait très bien en faisant ce qu'il fait à l'égard de ses enfants. Que vaut, je vous prie, en une maison, un chat qui ne fait que manger et ronronner, et qui ne prend ni rats ni souris; il ne vaut rien, absolument rien. Par ainsi, ma douce dame, il me semble que vous devez plus regarder à l'honneur et au profit que vous pouvez retirer de vos enfants, qu'au contentement que leur présence peut vous fournir céans, où ils végètent dans l'oisiveté!... Votre amour pour eux doit consister à les éloigner de vous, non à les retenir en votre giron, comme s'ils étaient poussins à peine éclos... Laissez-les donc aller leurs erres, et priez seulement le doux Rédempteur et la benoîte vierge Marie, sa mère, qu'ils les garantissent tous quatre de malencombre et de malefin... Ils sont grands et forts; ce sont quatre jeunes éperviers qui ont trop gardé le nid céans : il est temps qu'ils aillent travailler à bon gîte et conquérir nobles pucelles!...

Pendant que Mabillette pleurait si tendrement sur le sort de ses enfants, ils entrèrent.

— Oh! mes chers enfants, dit-elle en courant vers eux et en les retenant tous quatre embrassés sur son sein, comme lorsqu'ils étaient petiots; oh! mes enfants, ne partez pas, ne me quittez point!... Laissez passer la mauvaise humeur de votre père; je ferai votre paix avec lui... Ne partez pas, ne partez pas, ne partez pas!...

— Dame, répondit Arnault, j'ai fait vœu à Dieu que je partirais demain au matin, et je partirai.

— Mon frère, dit Milon, je l'ai ainsi juré, et, comme vous, je partirai demain au matin.

— Beaux seigneurs, dit à son tour Girard, il vous est facile de faire ces grands serments-là, et je comprends que vous partiez gaîment pour votre destination. Vivants, nos oncles vous protégeront; morts, vous en hériterez. Mais mon frère Régnier et moi, nous allons à l'aventure, et mal peut nous prendre de quitter notre pays pour un autre. Toutefois, je partirai comme vous, car je me suis promis de ne revenir en Montglave avant d'avoir villes et terres, soit que je les tienne de la gracieuseté du roi Charlemagne, soit que je les conquiers du tranchant de mon épée.

— Seigneur mon frère, vous dites bien, s'écria Régnier. Sur la foi que je dois à mon père, il ne me reverra, ni ma dame ma mère non plus, que je n'aie conquis, tout seul, cité, ville ou château!...

Quoique toujours dolente, la duchesse, voyant que la résolution de ses enfants était arrêtée, et bien arrêtée, alla vers eux, les baisa au front et leur ouvrit ses coffres pour qu'ils y pussent puiser à loisir tout l'or et toutes les pierreries qu'ils voudraient. Mais aucun d'eux ne voulut rien prendre, excepté la somme nécessaire à leurs dépenses du chemin.

Puis ils se retirèrent, pour se disposer au départ, qui devait avoir lieu le lendemain.

Durant toute la nuit la duchesse ne cessa de pleurer et de supplier son mari de lui laisser au moins Régnier et Girard. Mais le duc Guérin lui répondit:

— Dame, ne me parlez plus de cela; vous me demandez l'impossible et l'injuste. Si je vous accordais Régnier et Girard, leurs deux autres frères pourraient supposer que nous les aimons moins et que nous ne les pressons tant de partir que pour nous débarrasser d'eux. Par ainsi, laissons-les aller tous les quatre; il faut que chacun d'eux gagne son pain et mérite son prix. Ils connaissent trop notre maison : besoin est qu'ils voient et apprennent autre chose.

## CHAPITRE III

**Comment partirent les quatre fils du noble duc Guérin; et des reproches que Mabillette fit à son mari, qui les avait laissé partir.**

Quand vint le matin, les quatre frères se levèrent, et, pendant que leurs chevaux piaffaient d'impatience dans la cour du château, ils se rendirent à la chambre de leur père pour prendre un congé définitif de lui.

Arnault, qui était l'aîné, alla vers le duc, s'agenouilla respectueusement devant lui, et lui dit:

— Sire notre père, je m'en vais en Aquitaine faire votre volonté. Mais, pour Dieu! sire, si vous avez quelque besoin de moi, demandez-le moi : je vous secourrai et aiderai de très bon cœur. Ayez soin de notre mère, car je vous dis adieu.

Puis, se tournant vers ses trois frères :

— Nous allons nous séparer, leur dit-il; vous, Milon, pour vous rendre à Pavie; vous, Girard, et vous, Régnier, pour vous rendre à la cour du roi Charlemagne, qui est le plus grand seigneur du monde. Je suis votre aîné, et, comme tel, je vous dois assistance. Si vous avez métier de moi, faites-le moi savoir : tant que je vivrai je vous secourrai.

Lors, il les baisa tous les trois à la joue et, tous trois, ayant salué leur père et leur mère, se retirèrent et allèrent trouver leurs chevaux.

En les voyant s'éloigner, pour courir les aventures, le duc Guérin, qui se faisait vieux et qui, à cette cause, n'était pas bien certain de les revoir, se sentit le cœur attendri. Mais comme chef de famille, chargé d'avoir de la dignité en toutes les occurrences solennelles, il ne témoigna rien au dehors de son attendrissement.

— Ah! s'écria Mabillette, les yeux rouges et le cœur gonflé; vous êtes un véritable antechrist! Il semble que vous n'ayez point engendré vos quatre fils, et qu'ils ne soient point le produit de votre chair et de votre sang... Vous n'en tenez pas plus de compte que vous ne feriez d'une brebis... Je vous jure bien, cependant, par ma foi, qu'ils sont vos propres enfants!...

— Dame, répondit gravement le duc, je le crois, et c'est précisément parce qu'ils sont mes enfants, que je les ai laissé partir. J'envie leur sort, au lieu de les plaindre. Bien que gouverner mes vassaux et vous prouver de temps à autre ma tendresse, dame Mabillette, soit un genre de vie qui me plaise assez, mieux aimerais-je encore aller chercher les hautes aventures, comme je le faisais autrefois avec mes deux amis le terrible géant Robastre et l'enchanteur Perdigon. Age et mariage, voyez-vous, chère dame, amoindrissent souvent chevalerie. Me voici comme lion apprivoisé. Robastre s'est fait ermite. Perdigon a fait vœu de ne plus avoir affaire au diable, qui cependant lui obéissait comme chien apprivoisé. Notre vie à tous trois n'est plus qu'une espèce de sommeil. Mais, par la vertu de Dieu! peu de bruit suffirait pour me réveiller de mon nonchaloir, et je crois bien que leurs patenôtres ne tiendraient pas longtemps contre l'ardeur de secourir nos quatre fils, si besoin ils avaient de l'épée de leur père, de la massue de Robastre et des enchantements de Perdigon!...

Cela dit, le duc Guérin quitta Mabillette, qui soupira et pleura longtemps encore.

## CHAPITRE IV

**Comment les bourgeois de Montglave, ainsi que les dames et damoiselles de cette ville, voulurent s'opposer au départ des fils du duc Guérin; et de la réponse qu'ils leur firent amicalement.**

Les quatre frères étaient montés à cheval et s'étaient mis en route. Ils avaient à peine passé le pont du château paternel, que les bourgeois de Montglave, les dames et les demoiselles aussi, vinrent à eux et les arrêtèrent en leur disant :

— Ah! beaux seigneurs, demeurez! Demeurez tous! Pourquoi nous quitter? Ce que nous possédons n'est-il pas à votre service et à votre plaisir? Pourquoi aller chercher au loin ce que vous avez sous la main?...

— Seigneurs, répondit Arnault, nous vous remercions de vos offres et de votre service. Mais il faut que nous partions, de par l'ordre du duc Guérin, notre vénéré père. L'amour que vous avez pour nous, reportez-le, je vous prie, sur lui : il en aura davantage.

Lors il piqua de son éperon le ventre de son cheval qui partit au galop, et ses trois frères l'imitèrent, au grand chagrin des notables bourgeois de Montglave, et surtout des dames et des demoiselles de la ville, lesquelles s'intéressaient fortement à ces quatre beaux jeunes gens dont la fière prestance promettait tant de choses.

Mais il fallait s'éloigner, et les fils du duc Guérin s'éloignaient.

Quand ils furent à une certaine distance du château, dont on apercevait encore très distinctement les pignons, plusieurs fois ils se retournèrent pour le regarder. Il leur plaisait, certes, de courir les aventures, mais ils ne pouvaient s'empêcher de songer à cet asile où s'était écoulée leur jeunesse, ce nid où leur étaient poussées leurs premières plumes.

— Par ma foi! s'écria Girard, c'est là un noble joyau! Notre père l'a conquis à la pointe de son épée, et bien a-t-il fait de nous en éloigner, car, en y restant, nous aurions fini par ne rien valoir. Quant à moi, je n'y retournerai que je n'aie conquis terre ou pays!...

— Nous pensons ainsi, cher frère, répondit Régnier.

Les quatre frères chevauchèrent ainsi pendant un jour plein. Le lendemain, à l'aube, ils se séparèrent. Girard et Régnier prirent un chemin; Arnault et Milon en prirent un autre.

Girard et Régnier partis, Arnault et Milon chevauchèrent encore ensemble pendant douze jours environ, au bout desquels ils se séparèrent, Milon pour aller en Lombardie, Arnault pour aller en Aquitaine.

Arnault baisa son frère à la joue, le recommanda à la protection de Dieu et de ses saints, et le laissa partir. Lorsque Milon eut disparu, il prit son droit chemin pour la cour de son oncle défunt, suivi de son écuyer.

## CHAPITRE V

Comment Arnault, l'aîné des quatre frères, arriva enfin en Aquitaine et descendit dans une hôtellerie qui avait un hôte curieux. Comment ce dernier, apprenant qu'Arnault était le neveu du feu duc d'Aquitaine, et son héritier, alla le proclamer dans la ville.

Dans le courant du mois, Arnault arriva en Aquitaine et se logea dans une hôtellerie de la capitale de cette contrée, sans dire qui il était.

Son hôte s'appelait Othon. Comme tous les gens de son état, il était curieux. Il avait une femme, grosse comme un muid et grasse comme une caille. Je n'ajouterai pas qu'elle était curieuse, ce serait inutile : elle était femme et hôtelière.

Othon avait été frappé de la courtoisie et de la noblesse de manières d'Arnault. Il était violemment intrigué en pensant qu'un homme de si bonne mine avait choisi son hôtellerie, où ne venait pas précisément la fleur de la chevalerie du pays. Pour s'assurer de l'état social de cet honorable inconnu, il descendit à l'écurie, où l'unique écuyer d'Arnault était en train d'étriller les chevaux.

— L'ami, dit Othon, dites-moi, sans rien celer, quel est ce damoisel et comment il a nom. Bien qu'il ait petite suite et qu'il me paraisse de petite dépense, il me plaît bien de l'avoir chez moi.

— Cher sire, répondit l'écuyer, je ne vous celerai rien : c'est le duc d'Aquitaine lui-même.

— Le duc d'Aquitaine! Est-il bien possible?

— Cela est comme je vous le dis.

Malgré cette assurance, maître Othon ne voulut pas croire à ce que lui disait l'écuyer. Mais comme cela l'intéressait beaucoup, il se rendit incontinent en la chambre d'Arnault, pour l'interroger.

En voyant paraître l'hôtelier, Arnault lui dit :

— Bel hôte, dites-moi, je vous prie, quel est le seigneur de cette cité.

— Sire, répondit Othon, nous n'avons point de seigneur, fors seulement Hunault, fils du duc Guérin de Montglave, mais non fils de sa femme épousée.

A cette réponse d'Othon, Arnault ouvrit de grands yeux. Il ne se savait pas un cinquième frère!

Cela était pourtant. Au temps de sa prime jeunesse, avant de se marier avec Mabillette, le noble duc Guérin, qui alors était un innocent jouvenceau, avait rencontré une jouvencelle, moins innocente que lui.

Cette jouvencelle, chambrière de sa mère, était très jolie, très appétissante, et très friande d'amour, surtout. Instruite dans l'agréable jeu par mainte aventure qui ne lui avait coûté jusque-là que de douces larmes, elle avait remarqué les grâces naissantes du jeune Guérin, et avait voulu être la première à en bénéficier. Lors, un soir, elle l'avait guetté et entraîné loin de ses gouverneurs, dans l'endroit le plus mystérieux du parc, où, à la pâle clarté de la lune, cette éternelle complice des forfaits amoureux, elle lui avait donné cette tendre leçon que Daphnis reçut de Licénion, avec cette différence, que cette aimable chambrière avait été Chloé en même temps que Licœnion.

Un fils avait été la suite naturelle de cette leçon au clair de lune. Et ce fils, nommé Hunault, avait été élevé par le frère aîné du duc Guérin, le duc Girard, qui, en mourant, l'avait reconnu pour son héritier.

Voilà ce que ne savait pas Arnault, et ce que, peut-être, ne se rappelait plus lui-même le vieux duc Guérin de Montglave, en l'envoyant en Aquitaine recueillir la succession du duc Girard.

— Mon hôte, reprit Arnault, par la foi que je dois à Dieu, je vous atteste que je suis le plus proche héritier du duc défunt, puisque je suis son propre neveu, étant le fils du noble duc Guérin de Montglave, son frère puîné. Cette seigneurie ne peut être le bien d'un bâtard comme Hunault ; mon père m'a envoyé ici pour la réclamer ; je la réclamerai!

En entendant cela, maître Othon s'agenouilla, en signe d'hommage. Mais Arnault le releva avec bonté et lui dit :

— Vous m'avez forcé de vous dire ce que je voulais celer. Gardez-moi le secret jusqu'à ce que je sois à temps de me faire connaître. Celez mon nom et mon arrivée, je vous en prie.

Othon promit; il cela, tout ainsi qu'un prêtre qui chante la messe, et, incontinent, la maison fut pleine de gens de la ville qui voulaient voir leur seigneur.

— Où est-il? Où est-il? demandait chacun à

maître Othon et à sa commère. Nous le voulons pour notre! Il nous le faut! Nous n'avons plus cure de Hunault, car c'est un faux, un bâtard qui ne vaut rien!...

Ce vacarme força Arnault à descendre pour en connaître la cause.

— Sire, dit un héraut, soyez le bien venu, puisque vous êtes le fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, et le neveu du noble duc Girard, dont Dieu veuille avoir l'âme! Notre joie est grande de contempler en vous notre légitime seigneur. Venez au palais, votre demeure ; vos vassaux vous y attendent.

— Il ira, il ira ; je vous l'amènerai! répondit maître Othon, en congédiant la foule qui s'écoula tumultueusement par les rues comme l'eau d'un torrent débordé.

## CHAPITRE VI

**Comment on prêta foi et hommage à Arnault, en sa qualité d'héritier légitime du feu duc Girard ; et comment le bâtard Hunault, faisant contre fortune bon cœur, s'empressa de venir résigner entre les mains d'Arnault ses fonctions de régent.**

Hunault était généralement haï, et, à part deux ou trois familles, amies et alliées de sa mère, nul ne supportait volontiers son joug.

Le maire de la ville, surtout, le détestait. Aussi quand on vint lui apprendre l'arrivée du neveu du feu duc Girard, du fils du noble duc Guérin de Montglave, il fut heureux de cette occasion qui se présentait enfin à lui de nuire au bâtard Hunault et de faire éclater la petite révolution qu'il préméditait depuis quelque temps.

En conséquence, il mit sa robe rouge, son chaperon fourré de vair, assembla l'échevinage et le conduisit à l'hôtellerie où logeait Arnault, tout en pensant, à part lui, que ce prétendu duc d'Aquitaine était un fourbe comme il s'en présente quelquefois pour régner à la place d'un autre. Mais faux ou vrai, ce prétendant venait à propos, et le maire était disposé à le reconnaître pour son seigneur et maître, en haine du bâtard Hunault.

Ce maire avait servi pendant ses belles années. Il connaissait le duc Guérin de Montglave dont il avait toujours suivi la bannière. Ce qu'il n'avait pris d'abord que pour une espèce de fourberie dont il voulait profiter, devint une réalité pour lui, lorsqu'il reconnut dans Arnault tous les traits du duc Guérin son père.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, c'est l'ange protecteur de l'Aquitaine qui vous a conduit ici! Vous venez à temps et à propos pour nous secourir.

Arnault embrassa le maire, qui avait fléchi le genou devant lui, et il acheva de se faire reconnaître pour le véritable fils du duc Guérin et pour le légitime héritier du duc Girard son oncle.

Le maire s'empara alors d'une épée rouillée qui parait la cheminée de l'hôtellerie et jura de répandre tout son sang pour défendre Arnault et chasser l'usurpateur Hunault.

— Courons! cria-t-il à ses échevins. Courons! Allons rassembler nos bourgeois en armes et les ramener promptement aux ordres de notre légitime souverain!

Au bout d'une heure, les échevins, les quartiniers, les notables bourgeois de la ville, étaient arrivés à l'hôtellerie de maître Othon et avaient juré foi et hommage au fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, comme à leur légitime souverain.

Maître Othon était bien fier! Il se croyait presque le cousin du duc. Jugez donc : un tel honneur!

Après les échevins, les quartiniers et les notables, était venu le bâtard Hunault. Oui, Hunault lui-même!

Hunault avait appris par la rumeur publique l'arrivée du fils aîné du duc Guérin et ses prétentions comme souverain d'Aquitaine. Il en avait été bien dolent et bien marmiteux. Lors, il avait mandé à la hâte les quelques parents et amis qu'il avait pu conserver de par le monde, et, ces parents venus, il leur avait dit :

— Seigneurs, le duc Guérin a quatre beaux fils, neveux du feu duc Girard. Arnault, l'aîné, est arrivé dans nos murs comme souverain légitime de l'Aquitaine. Il nous convient d'obéir, et nous obéirons, ce dont je suis tout confus pour ma part. En même temps il nous faut aviser comment nous pourrons faire pour le décevoir, après avoir fait mine de lui obéir... Allons d'abord à sa rencontre, afin de n'être pas taxés de tiédeur ; faisons-lui beaux semblants et remercions Dieu publiquement de nous l'avoir amené.

Cela dit, le bâtard Hunault et les gens à sa dévotion s'étaient rendus à l'hôtellerie de maître Othon avec l'empressement et la joie extérieure qu'ils auraient mis à aller au devant d'un Dieu descendu du paradis.

Une fois devant Arnault, le bâtard s'était incliné très humblement et l'avait baisé en signe de révérence et d'amitié, devant la foule étonnée d'un si bon accord entre deux compétiteurs. Puis, il lui avait dit :

— Cousin Arnault, soyez le bienvenu! Je vous rends tout ce pays que je ne tenais qu'en dépôt, en attendant son légitime possesseur. Vous voilà : je résigne de grand cœur mes pouvoirs, en vous demandant votre amitié et en vous promettant mon concours dévoué. Mais il est temps de quitter cette hôtellerie indigne de vous et de vous rendre au palais même que j'ai habité jusqu'à ce jour et qui devient tout naturellement votre demeure.

Arnault remercia beaucoup Hunault, le maire, les échevins, les notables. Il n'oublia pas maître Othon, et sa ronde petite femme, dans ses remercîments. Puis, lors qu'il eut suffisamment remercié, il quitta l'hôtellerie et se rendit au palais, escorté par la foule enthousiaste et heureuse d'avoir un nouveau maître.

Elle sera toujours la même, la foule!

## CHAPITRE VII

Comment Arnault devint maître de l'Aquitaine et fut adoré de ses sujets et de ses sujettes; et comment Hunault sut s'emparer de sa confiance, en vue de vilains projets.



rnault devint ainsi maître de la belle Aquitaine. Il était doux, aimable, bon et juste : il fut adoré de ses sujets et de ses sujettes. On avait oublié Hunault.

Mais Hunault n'oubliait rien ni personne. Il avait la patience des gens qui veulent réussir, en bien et en mal. Il attendait une occasion de renverser celui qui l'avait renversé, et, cela, malgré l'affection universelle qu'on lui portait depuis qu'il gouvernait. Hunault ne comptait pas sur l'impossible; il ne voulait pas enlever à Arnault l'amour de ses vassaux : il voulait seulement l'enlever à leur amour.

En attendant cette heure, il s'était mis un masque sur le visage, un masque de respect, d'obéissance, de dévoûment; si bien que l'honnête Arnault en avait été touché.

— Cher Hunault, lui dit-il un jour, dans un moment d'épanchement, je n'oublie pas que le sang du noble duc Guérin coule également dans nos veines. On m'avait mal prévenu à votre égard, ce qui fait que, tout d'abord, je ne vous ai pas donné toute l'amitié qu'à cette heure je vous donne. Je partagerai toujours avec vous et mes biens et ma puissance, pourvu que vous ne vous écartiez jamais de la loyauté que vous avez dû recevoir avec le jour, et que vous m'aidiez, dans la mesure de vos forces, à faire le bonheur des habitants de ces belles provinces !...

— Ce que je pourrai faire, je le ferai, répondit hypocritement Hunault. Mon affection pour l'Aquitaine vous est un sûr garant de mon affection pour vous; mon affection pour vous entraîne forcément mon affection pour l'Aquitaine. Or, on ne nuit pas à ceux qu'on aime, me semble-t-il. J'ai intérêt à vous servir : je vous sers.

Arnault, de ce moment, fut tout-à-fait rassuré sur le compte du bâtard, qui cependant ne l'avait jamais tant haï. Il crut, comme paroles d'évangile, à ses protestations d'obéissance et de dévoûment, et cela le réjouit fort.

— Je suis heureux! murmurait-il souvent, aux heures de rêverie. Plaise au ciel que mes frères aient le même succès dans leurs entreprises! Que fait Milon? Que deviennent Girard et Régnier?...

Les vœux d'Arnault étaient pleinement exaucés pour Milon. Son oncle Anseaume, duc de Pavie, en voyant arriver ce fils du duc Guérin son frère, avait remercié le ciel, qui semblait avoir voulu lui donner un fils en lui donnant Milon, et il l'avait présenté comme son futur successeur aux seigneurs de ses Etats.

Voilà pour Milon.

Quant aux deux derniers fils du duc Guérin de Montglave, ils avaient eu une fortune pareille à celle d'Arnault et à celle de Milon.

## CHAPITRE VIII

Comment Girard et Régnier, en suivant le cours du Rhône, arrivèrent en la ville de Vienne, dont Girard conçut incontinent l'espérance d'être le seigneur et maître.



n prenant congé de leurs deux aînés, Régnier et Girard avaient suivi le cours du Rhône. Ils admiraient la rapidité de ce beau fleuve, tantôt resserré dans son lit par des rochers et des montagnes à pic, tantôt s'épandant le long des plaines fertiles.

Les clochers nombreux et élevés d'une cité située sur les bords de ce fleuve, frappèrent leurs regards. Girard, émerveillé par la situation et le pittoresque de cette ville, désira immédiatement en être le possesseur.

Rien ne paraît impossible à la jeunesse, lorsque son imagination s'enflamme et que son cœur s'ouvre aux premiers désirs.

— Par ce que nous a dit le noble duc, notre père, s'écria Gérard, je juge que cette belle cité doit être celle de Vienne. Et, par saint Denis! je m'en regarde dès ce moment comme le duc. Il serait bien étrange que Charlemagne, qui perdit son royaume entier aux échecs contre notre père, osât me refuser cette petite partie de ses Etats!...

— Il n'osera pas, cher frère, répondit Régnier, qui ne doutait de rien, non plus que Girard.

Plein de cette idée, déjà réalisée dans sa tête, Girard entra dans Vienne, suivi de Régnier, absolument comme s'il était entré dans sa capitale. A ceux des habitants qu'il rencontra, il parla d'un ton qui les surprit fort, le ton d'un maître.

— D'où vient cet ébervigé? dirent les uns en secouant la tête d'un air qui voulait dire que celle du jeune Girard n'était pas très saine.

— Si nous n'avions pas déjà un maître, dirent les autres, nous accepterions volontiers celui-là, dont la gentillesse et les bonnes façons nous vont beaucoup.

Les deux frères allaient toujours regardant, parlant, critiquant, admirant, à voix haute et claire, comme des gens qui n'ont rien à redouter de l'intempérance de leur langue.

Le commandant de la ville, averti par la rumeur publique de l'arrivée de Régnier et de Girard, et des propos audacieux que ce dernier principalement tenait, alla lui-même pour reconnaître quels étaient ces deux chevaliers gascons qui portaient si loin les plaisanterie inconsidérées de leur pays.

Mais, frappé d'admiration à l'aspect des deux frères, il perdit toute idée de réprimer leurs gasconnades et, plein de courtoisie, il les engagea à venir se reposer dans le château.

— Je m'y rendais au moment où vous vous êtes venu au devant de moi, répondit Gérard. Mon intention était bien de voir en détail la demeure que je dois habiter bientôt en souverain. Puisque vous vous offrez à m'y conduire, j'accepte.

Le commandant s'inclina. Il ne voulait pas contrarier ce prétendant qui portait ses droits écrits sur son visage, radieux de jeunesse, de courage et de loyauté. Il conduisit Girard et son frère au château et leur donna un dîner princier, abondant en vins fins et en mets choisis.

Il avait son intention en agissant ainsi, ce commandant. Il avait vieilli sous le harnois et savait, par expérience, comme l'ivresse monte vite aux cerveaux de vingt ans, sous l'influence d'un vin plus vieux qu'eux encore. Quelques bouteilles de Côte-Rôtie établirent la confiance et la gaîté entre lui et ses deux hôtes, qui lui apprirent bientôt leur haute naissance.

— Fils du noble duc Guérin de Montglave! Ils avaient raison de porter haut la tête! pensa le commandant, qui, alors, eut peur d'avoir été trop familier avec eux, et qui, dès ce moment, prit pour leur parler un ton beaucoup plus respectueux.

— J'ai reçu de mon noble père des instructions précises, reprit Girard. Il m'a envoyé vers Charlemagne pour lui demander d'acquitter la partie d'échecs qu'ils jouèrent ensemble jadis. Charlemagne perdit son royaume; le duc Guérin le lui rendit; à ce titre j'espère qu'il ne me refusera pas le duché de Vienne, à la possession duquel j'ai tous les droits du monde.

— Par ma foi, sire, oui, c'est à bon droit que vous comptez là-dessus! dit le commandant. Notre roi Charlemagne est un prince d'une munificence aussi grande que son équité. Bien me semble que vous n'en serez pas refusé. Pour ma part, je le désire de cœur et d'âme, et, en attendant, je me donne à vous.

— Et moi de même, cher commandant, répondit Girard en avançant son gobelet d'argent contre celui du commandant. Je cours trouver Charlemagne, et j'espère revenir avant peu céans, comme duc de Vienne, vivre et partager avec vous mes biens et mon autorité, pour vous remercier de la courtoisie que vous m'avez faite.

— Ayez fiance, sire, ayez fiance en Dieu et en Charlemagne. Vous réussirez!

Cela dit, le repas achevé, le commandant reconduisit les deux frères jusqu'aux portes de la cité, en leur rendant les plus grands honneurs.

— Quand vous reviendrez, cher sire, leur dit-il en prenant congé d'eux, je ferai encourtiner la grande rue, de la porte par laquelle vous entrerez jusqu'au palais, pour que cette réception soit plus digne de vous et de nous!

Puis il s'inclina et les deux frères allèrent leur chemin, en faisant les plus merveilleux projets de la terre.

## CHAPITRE IX

**Comment Girard et Régnier, en quittant Vienne, allèrent droit sur Paris; et de la réception que leur fit Charlemagne.**

Girard et Régnier prirent le chemin de Paris, où se tenait la cour de Charlemagne, et où ils arrivèrent sans encombre au bout d'une douzaine de jours.

Ils n'avaient pas perdu en route les instructions qu'ils avaient reçues de leur père et les recommandations qu'il leur avait faites. Aussi, leur premier soin, en entrant dans la cité royale, fut de se rendre au palais de Charlemagne, qui était pour l'instant à table avec quelques-uns de ses barons, le duc Naymes de Bavière, Richard, duc de Normandie, et Salomon, duc de Bretagne.

Girard et Régnier, en gens avisés, ne s'arrêtèrent pas à demander le chemin qu'ils devaient prendre pour arriver à l'appartement du roi. Ils entrèrent tout de go dans la première pièce, puis dans la seconde, puis dans la troisième, au grand ébahissement et scandale des huissiers de service, habitués à plus de révérence et de cérémonie.

Les deux frères se préparaient à entrer de cette façon dans la pièce où se trouvaient Charlemagne et ses convives, lorsqu'un huissier tout essoufflé les prit par leurs vêtements et leur demanda où ils allaient céans.

— Eh! ne le voyez-vous pas? répondit le bouillant Girard, en secouant l'huissier pour s'en débarrasser.

— Chez le roi? demanda l'huissier, suffoqué.

— Oui, chez le grand roi Charlemagne; et nous sommes en droit de ne pas attendre à la porte comme d'humbles bacheliers, dit fièrement Girard, en secouant de nouveau l'huissier.

— Mais, quels gens êtes-vous donc?... leur demanda un peu brutalement cet homme, qui s'impatientait.

— Apprends, manant, répliqua Girard, qui s'impatientait davantage encore; apprends, manant, que tu vois en nous le connétable et le grand-chambellan de Charlemagne!...

— Par saint André! s'écria l'huissier, mis hors de ses gonds, je ne vois en vous que deux fols impertinents auxquels je vais donner de cette masse sur les oreilles!...

Joignant, en effet, le geste à la parole, l'huissier leva sa masse et l'abattit sur Girard. Mais ce dernier, agile comme un cabri, se jeta de côté, évita le coup, sauta sur l'huissier, lui arracha sa masse, l'en frappa et l'étendit raide mort à ses pieds.

Le tout, durant l'espace d'un éclair.

— En voulez-vous autant? demanda Girard, d'un air menaçant, en se tournant vers les autres huissiers accourus, trop tard, au secours de leur camarade.

Bien loin d'en vouloir autant, ces prudents hommes tournèrent immédiatement les talons en jetant de grands cris d'effroi qui furent entendus de la salle où dînait Charlemagne.

La porte de cette salle s'ouvrit et le duc Naymes de Bavière s'avança.

Frappé de son air noble et vénérable, Girard laissa tomber sa masse, et, s'approchant d'un air respectueux:

— Seigneur, lui dit-il, Charlemagne pourrait-il souffrir que ses valets osassent menacer dans sa cour les fils de son plus ancien ami? Ce manant a levé outrageusement la main sur moi, je l'en ai puni. C'est le moins que pouvaient faire deux grands officiers de la couronne!...

Charlemagne lui-même survint à ces derniers mots.

— Seigneurs damoiseaux, leur demanda-t-il en

fronçant le sourcil, qui vous a nommés mes grands officiers ?

— Sire, répondit Girard, c'est celui dont vous êtes trop juste pour ne pas reconnaître vous-même les droits. Avez-vous oublié que le noble duc Guérin de Montglave vous gagna jadis votre beau royaume dans une partie d'échecs !...

— Je ne l'ai pas oublié, répondit Charlemagne d'un ton radouci en examinant avec curiosité les deux braves et gentils hommes qu'il avait devant lui. Je ne l'ai pas oublié : je fus fait par lui échec et mat. C'était un bon joueur, que le duc Guérin ! Un bon joueur et un bon gabeur !

— L'avez-vous payé, Sire ? reprit hardiment Girard. Doit-il à votre secours la conquête qu'il a faite de Montglave ? Et ce franc et noble prince n'est-il pas bien en droit de vous donner pour connétable et pour grand-chambellan, nous, ses deux fils, qu'il vous envoie pour vous servir et tenir notre fortune de vous ?

— Gentil enfant, dit Charlemagne en souriant et en admirant malgré lui la grâce, la hardiesse et la beauté de Girard, vous êtes un peu trop vif et vous traitez un peu trop mes serviteurs comme des chiens galeux... Mais vous êtes le fils du noble duc Guérin de Montglave : à ce titre, vous m'êtes cher, ainsi que votre frère. Votre père est mon ami, et l'un des plus vertueux chevaliers que je connaisse. J'aime et je respecte sa femme Mabillette, votre mère. A ces causes, je vous retiens tous deux dans ma maison, et me charge de l'amende que vous devez à la famille de mon huissier. Vous êtes absous de ce meurtre commis chez moi sur l'un de mes serviteurs !

Les deux jeunes hommes furent, de ce moment, caressés et choyés par Charlemagne et par ses preux qui tous avaient été les amis et compagnons d'armes du vaillant Guérin de Montglave. Régnier était doux ; Girard était aimable et fier ; tous deux furent aimés du roi, à qui ils parurent vite dignes du sort élevé qu'il leur destinait.

## CHAPITRE X

Comment le bâtard Hunault, pour se débarrasser d'Arnault, lui conseilla d'aller demander en mariage la gente Frégonde, fille unique du sultan Floran.

Par ainsi, les quatre fils de Guérin de Montglave se trouvaient dans la position que ce sage père avait prévue, et les prières de la bonne dame Mabillette étaient exaucées. Mais, hélas ! la route du bonheur et de la fortune n'est point si aisée à suivre qu'on se l'imagine à vingt ans : les buissons, les pierres, les fondrières sont là qui attendent le voyageur, et, s'il n'est pas sur ses gardes, il se déchire, il se blesse, il tombe et n'arrive ainsi que meurtri et éclopé au terme de sa vie. Les prudents seuls arrivent allégrement à ce but. Où sont-ils, les prudents ? Où sont-ils, les infaillibles ?

Arnault, l'aîné des quatre frères, se voyait maître paisible, en apparence, de la belle province d'Aquitaine. On l'aimait à cause de sa bonté, de sa justice, de sa vertu, et de peur que ces excellentes et précieuses qualités, rares chez les princes, ne mourussent avec lui, on le supplia de vouloir bien songer à se donner un successeur, un héritier, fait à son image.

Ce résultat n'était pas difficile à obtenir. Il suffisait de prendre au hasard, parmi les gentes pucelles des nobles familles de l'Aquitaine, la plus noble et la plus gente, la plus douce et la plus saine : avec cela, Arnault eût eu le plus vertueux et le plus beau des héritiers, la santé et la bonté étant les meilleurs engins de cette fabrication.

Mais, au lieu de se consulter soi-même et de se répondre ainsi que je viens de dire, Arnault aima mieux consulter le bâtard Hunault, qui s'était rendu indispensable. Hunault cherchait une occasion de se débarrasser d'Arnault ; Arnault la lui fournit lui-même complaisamment.

— Le sultan Floran, lui dit le bâtard, possède de grands États assez voisins des vôtres, et cinq ans restent à s'écouler avant la fin des trêves qui sont jurées entre nous. Sa fille unique Frégonde est la plus gente pucelle qui soit au monde. La seule tare qu'elle ait, et encore elle ne l'a pas au visage ni au corps, pétris d'un limon céleste, la seule tare qu'elle ait, c'est qu'elle croit en Mahom. Mais ce maladroit imposteur n'a pas travaillé assez en vue des femmes, pour que les femmes aient une foi robuste en lui et en sa religion. Pour un peu, toutes les mahométanes se chrétienniseraient. Songez donc : il a promis à tous les musulmans un paradis peuplé de houris, toutes plus belles les unes que les autres, si belles même que les musulmans quittent ce monde sous le plus frivole prétexte pour aller dans l'autre où les attendent ces mystérieuses et ineffables voluptés ! Mais aux femmes, Mahomet n'a rien promis du tout, l'inhabile ! S'il avait fait espérer aux femmes une récompense aussi agréable que celle qu'il fait espérer aux hommes, il en eût fait des prosélytes zélées de sa religion, plus que des prosélytes, des martyres ! Frégonde est mahométane par tradition ; mais il vous sera facile de la démahométaniser !... Facile il vous sera de lui donner des idées plus précises et plus vives sur le paradis que Mahomet ne lui a pas promis, et sur la béatitude qu'elle peut goûter par votre entremise ! Une religion qui est prêchée par des apôtres aussi jeunes, aussi aimables, aussi plaisants que vous, doit l'emporter infailliblement sur toute autre religion, persane ou mahométane fût-elle !...

Le bâtard Hunault avait la langue bien pendue. Elle résonna comme un battant d'argent sur une cloche d'or, et Arnault se persuada aisément qu'il ne pouvait faire œuvre plus pie que de convertir une très jolie Sarrasine. En conséquence de ce, il prit à l'instant même le parti d'aller à Beaulande, capitale des États du sultan père de la belle Frégonde, et arrêta le jour de son départ.

Hunault fut heureux de voir si bien prendre son amorce amoureuse. Et, pour que son projet réussît complétement, il envoya à Beaulande, dans l'intervalle qui devait précéder le jour du départ d'Arnault un sien complice chargé d'une mission particulière auprès de Floran.

## CHAPITRE XI

**Comment le bâtard Hunault et le jeune duc d'Aquitaine allèrent à la cour du sultan Floran; et comment Frégonde devint amoureuse d'Arnault.**



Le messager, fait sur le patron de son maître, précéda donc d'un jour Arnault et Hunault à la cour du sultan Floran. Mais ce court espace fut bien employé par lui. Il demanda une entrevue secrète au Sarrasin, et, une fois en sa présence, il lui déclara que les deux princes chrétiens, qui le suivaient de près, ne venaient à sa cour que pour renoncer à leur culte et embrasser le sien.

Floran, réjoui d'avance de cette conversion, qui ne pouvait manquer de lui faire honneur, ordonna des préparatifs inusités pour la réception d'Arnault et d'Hunault.

Le jour où ils arrivèrent, Floran et sa fille Frégonde allèrent au-devant d'eux, richement appareillés l'un et l'autre.

Arnault, en apercevant Frégonde, fut frappé de sa beauté comme d'un trait au cœur.

— Une si gente pucelle en un pareil pays! dit-il. C'est une contradiction de la nature. Cette fleur de beauté devait pousser en terre chrétienne!... O grand saint Denis! fais que je tire cette aimable créature des griffes du démon!...

Frégonde, en voyant Arnault, fut frappée de sa bonne mine et de sa fière prestance, comme il avait été frappé lui-même de sa beauté.

— O Mahom! Mahom! dit-elle. Puisse ce chrétien se convertir à ma religion et mériter ton paradis!...

Peut-être qu'en ce moment, Frégonde, plus musulmane que jamais, souhaita d'être la houris qui retiendrait Arnault cent ans dans ses bras.

Floran, suivant l'avis secret qu'il en avait reçu du messager d'Hunault, crut ne pouvoir mieux faire que d'ordonner qu'on apportât un riche simulacre de son prophète. Arnault le vit avec peine, mais il ne protesta pas, par respect pour une erreur sincère. Sans compromettre sa foi, il ne voulut point choquer celle du sultan, qui supposa que ce jeune prince n'était pas disposé encore à l'abjuration, et qui se résolut à attendre un moment plus favorable.

Ce qui le décida tout-à-fait à attendre, ce fut l'effet produit sur le jeune duc d'Aquitaine par les charmes nonpareils de la jeune Frégonde; effet dont il s'aperçut vitement. Dès ce moment, il ne douta plus de l'amener à son but, et, pour en avancer le moment, il lui laissa toute liberté de voir sa fille, après l'avoir instruite de ses desseins.

Il sera toujours imprudent à un père de prendre sa fille pour engin de maléfice contre un homme jeune et beau. La femme est toute en cœur, et non toute en cerveau. Où le vent du sentiment la pousse, elle va. Le rôle qu'on lui avait imposé disparaît pour être remplacé par le rôle que ses sens lui imposent. Commander est aisé; mais obéir est difficile.

Frégonde avait bien promis à son père d'employer toutes les séductions de sa personne en vue de la conversion du jeune prince chrétien; peut-être même lui avait-elle promis de réussir, et, forte de l'autorisation qu'il lui avait donnée, elle avait recherché avec empressement les occasions de se trouver avec Arnault et de l'entretenir en secret.

Que voulez-vous donc que se disent deux beaux enfants qui n'ont pas encore aimé et qui sont faits pour aimer?

La première fois, Frégonde parla de Mahomet, et Arnault, par courtoisie, la laissa dire.

La seconde fois, elle en parla encore, mais avec moins d'éloquence: il lui semblait que ce n'était pas là un sujet de conversation bien intéressant pour un prince.

La troisième fois, elle n'en parla plus, mais elle eut envie de parler d'autre chose; Arnault aussi: la honte les retint l'un et l'autre, et ils passèrent le temps de cette entrevue à se regarder le blanc des yeux. Arnault trouva ceux de Frégonde plus beaux que jamais; Frégonde en pensa autant de ceux d'Arnault.

La quatrième fois, Arnault et Frégonde n'osèrent plus ni se regarder ni se parler. Seulement, à leur insu, leurs pieds s'avancèrent, ainsi que leurs mains. Au bout d'un instant, Arnault tenait Frégonde toute palpitante dans ses bras. Au bout d'un autre instant, les lèvres de ces deux beaux enfants se trouvaient fortement et tendrement unies. Le mariage de leurs âmes était consommé.

Arnault rayonnait: Frégonde l'aimait.

## CHAPITRE XII

**Comment le perfide bâtard s'arrangea pour se débarrasser du jeune duc d'Aquitaine, et l'arrêta au moment où il catéchisait avec le plus d'ardeur la belle Frégonde.**

Que deviendrait un amant sans confident? Son bonheur en serait moins grand s'il ne pouvait le confier à personne. C'est bien agréable, assurément, de se dire cent fois par heure: « J'aime! je suis aimé! » Mais il est bien flatteur encore de le dire aux autres, surtout à ceux qui ne sont pas aimés. Cela leur fait envie! Et le bonheur d'un homme ne se compose-t-il pas du malheur des autres? Hélas! ce n'est pas pour rien que nous sommes sortis du limon! Il nous en reste toujours quelque chose dans l'âme.

Arnault confia donc à quelqu'un le secret de son bonheur et les progrès de l'amour de Frégonde pour lui. Et ce quelqu'un fut naturellement Hunault.

Le bâtard parut heureux de cette confession, mais non pas dans le sens que supposait Arnault. Hunault fut heureux, non du bonheur de son frère, mais du parti qu'il pouvait tirer de ce bonheur-là.

Dès la nuit suivante, il alla trouver Floran.

— Soudan, lui dit-il, j'avais juré avec toi une trêve de sept ans. Tu sais si je suis resté fidèle...

— Très fidèle, répondit le sultan, très fidèle, ce qui m'étonne de la part d'un chrétien.

— Eh bien! aujourd'hui, l'honneur me commande de te déceler les pernicieux desseins du duc d'Aquitaine. Tu crois qu'il n'est venu céans que pour embrasser l'islamisme... Je le croyais moi-même, et c'est pour cela que je t'ai envoyé un mien émissaire... Eh bien! non, Arnault n'avait qu'une

idée en tête, à savoir : observer les forces dont tu disposes et les moyens à employer pour te surprendre. Depuis qu'il est venu, une seconde idée a germé dans son esprit. Il a voulu séduire ta fille, et il l'a séduite. Si tu ne t'y opposes énergiquement, il te l'enlèvera et reviendra ensuite ravager tes Etats...

— Par Mahom! que m'apprends-tu là ? s'écria le soudan, confondu par tant de perfidie.

— La vérité, soudan, rien que la vérité... Je t'offre un moyen sûr de te venger, en me vengeant moi-même. Demain, j'abjure entre tes mains la foi de mes pères... je prends le turban!... Nous arrêterons Arnault, nous le jetterons en prison, nous nous en déferons ; tu me remettras en possession de l'Aquitaine, qu'il m'a enlevée, et désormais je serai ton plus fidèle allié!...

Floran frémit du danger qu'il croyait avoir couru, et, pour remercier Hunault, il l'embrassa. Puis il convint avec lui d'arrêter le fils aîné du duc Guérin et de le mettre dans les fers. Mais, quoique Sarrasin, Floran ne voulut pas violer le sauf-conduit qu'il avait accordé à Arnault. Il consentit à prêter sa prison au bâtard, mais en lui défendant d'attenter à la vie du duc d'Aquitaine.

Or, pendant qu'Hunault s'occupait ainsi du malheur d'Arnault, celui-ci, de son côté, s'occupait de son propre bonheur. Il était aux genoux de Frégonde et la catéchisait de son mieux. Frégonde se laissait catéchiser sans opposer la moindre résistance.

Ce fut à ce moment qu'intervint le perfide bâtard, à la tête d'une escouade de satellites. Sans donner le temps à Arnault de se mettre en défense, il fondit sur lui, le terrassa, l'enchaîna, et, malgré les cris, les larmes et les supplications de la belle Frégonde, sa mie, il le fit entraîner dans une obscure prison.

— Soudan, dit-il à Floran, qu'il rejoignit aussitôt, garde ce prisonnier jusqu'à l'expiration des trêves. De ce moment, j'embrasse le culte de Mahom et deviens ton allié... Je vais retourner en Aquitaine préparer les peuples de cette riche contrée à suivre la même loi que celle qui est désormais la mienne. Si ton prisonnier survit à la fin des trêves, tu me le remettras alors, et ta parole sera dégagée...

## CHAPITRE XIII

Comment Hunault, son crime accompli, revint en Aquitaine ; et comment, le remords lui venant, il s'en confessa à un ermite, qui n'était autre que le géant Robastre.

Hunault, toujours prudent, ne voulut revenir en Aquitaine qu'après s'y être fait précéder par des émissaires chargés de prévenir les sujets d'Arnault de sa disparition, par des mensonges habiles et ingénieux. Il prit, en conséquence, le chemin le plus long et le plus détourné, afin de n'arriver que huit jours après eux, et, pendant les premières vingt-quatre heures, il ne s'occupa que du succès de son horrible trahison.

Le second jour, il eut un songe effrayant. Il entrevit les abîmes où vous plongent les mauvaises actions : il eut peur!

Alors un étrange changement se fit dans son âme. Se repentant, un peu tard, comme toujours, du crime qu'il venait de commettre, et ne pouvant résister à l'horreur qu'il s'inspirait à lui-même, il songea à se défaire d'une existence inutile et odieuse.

Mais au moment où il levait le bras, armé d'une épée, pour se frapper, il entendit les sons d'une cloche qui perçaient l'épaisseur du bois et arrivaient clairs et mélodieux comme une voix jusqu'à son âme ouverte à la repentance.

— Avant de mourir, murmura-t-il, je veux être en paix avec les hommes et avec Dieu. Cette cloche doit être celle d'un ermitage ; j'y vais aller pour me prosterner devant un sage et lui demander l'absolution de fautes que je ne puis me pardonner moi-même.

Le bâtard, réconforté par cette pensée, se dirigea, à travers les halliers de la forêt, vers l'endroit d'où il lui semblait que les sons de la cloche étaient partis. Bientôt il arriva à la porte d'un ermitage que décorait une croix.

La porte était entr'ouverte ; mais il n'osait pas entrer : il frappa en tremblant. Son tremblement redoubla à l'aspect du géant qui en sortit.

Ce géant avait une forêt de cheveux roux, bas plantés sur le front et tout hérissés sur le sommet de la tête. Une barbe, de même couleur, longue et touffue, descendait jusqu'à la ceinture de chanvre qui serrait une robe de bure sur ses reins de taureau. Les yeux étaient perdus dans l'ombre que faisait le front en surplombant la face, et rien ne trahissait leur présence, rien que de fauves éclairs.

— Chrétien, que veux-tu de moi? demanda d'une voix rauque cet étrange ermite.

— Chrétien? Hélas! je ne le suis plus! s'écria Hunault en se précipitant la face contre terre, et en déchirant le gazon de ses ongles et de ses dents.

Hunault se trouvait en face du géant Robastre, fils du lutin de mer Malembrun, si cher au roi de féerie Oberon. Il avait été autrefois le compagnon du vaillant duc Guérin, et il l'avait aidé à reconquérir Montglave. Puis, une fois son ami en possession de son duché, il lui avait dit adieu et s'était retiré dans la forêt où venait de le rencontrer le bâtard, bien décidé à ne plus se mêler au monde des vivants et à ne plus se laisser prendre aux tromperies et aux promesses décevantes de la vie.

— Chien de mécréant, dit Robastre au bâtard, puisque tu n'es pas chrétien, qu'attends-tu de moi qui le suis?

— Hélas! répondit le bâtard, si le repentir le plus amer peut toucher la justice divine, je demande à tes pieds que tu m'écoutes et que tu me donnes l'absolution.

— Ah! ah! dit Robastre. Tu veux te confesser? C'est autre chose. Mon ministère ne me permet pas de te refuser. Allons! rappelle tes esprits. Quelque grand que soit ton crime, plus grande encore est la miséricorde du ciel. Il n'est pas de cœur, si souillé qu'il soit, que sa mansuétude ne puisse laver! Il n'est pas d'âme, si gangrenée qu'elle soit, que sa bonté ne puisse guérir. Agenouille-toi, pécheur, et humilie-toi!

Hunault s'agenouilla, frappa sa poitrine sans épargner les coups, et fit un humble aveu de ses fautes, depuis la première jusqu'à la dernière. Cela dura longtemps.

Robastre les lui aurait pardonnées toutes, excepté la dernière. Il avait une mine horrible en l'é-

coûtant raconter la trahison commise à l'endroit du fils aîné de son vieux compagnon le duc Guérin de Montglave.

— Ce coquin-là, pensa-t-il, est bien heureux d'avoir une contrition aussi parfaite. Comme chrétien et comme ermite, je ne puis guère lui refuser l'absolution. Comme homme, j'ai grand'peine à lui pardonner la félonie dont Arnault a été la victime. Il est à craindre qu'une âme aussi gangrenée que la sienne ne retombe bientôt dans le cloaque d'où je vais la tirer...

Robastre était un excellent ami, mais un très mauvais théologien. Il crut que le meilleur parti qu'il pût prendre était de saisir ce moment de sauver l'âme de Hunault, et que le plus sûr moyen était de l'absoudre et de l'assommer.

Lors donc, d'une main il lui donna l'absolution, et de l'autre il lui brisa la tête.

Robastre avait fait tout cela pour le plus grand bien et la plus grande gloire de Dieu, en envoyant une âme au ciel et en purgeant la terre d'un monstre capable des plus grands crimes. Sa conscience était satisfaite, et, sans raisonner davantage sur ce qu'il venait d'exécuter, il ne s'occupa plus que de trouver les moyens de tirer de prison le jeune duc Arnault.

## CHAPITRE XIV

**Comment Robastre, ayant béni et assommé Hunault, songea à aller tirer de prison le fils de son ancien compagnon le duc Guérin.**

Au premier abord, Robastre jugea la chose impossible. Il connaissait et la ville du sultan Floran et les forces dont il disposait.

— Je ne peux faire cette besogne à moi tout seul, dit-il; et quand j'aurai occis quatre ou cinq cents mécréants à coups de barre de fer, je n'en serai pas plus avancé pour sauver le fils de mon vaillant ami... Je serai accablé par le nombre, et j'aurai beau me secouer comme un diable dans un bénitier, je ne pourrai parvenir à m'en débarrasser. Peut-être que je ne ferai que hâter la mort d'Arnault, au lieu de hâter sa délivrance.

Robastre, en sa qualité de géant, n'avait pas un goût très prononcé pour la gymnastique de l'esprit. Réfléchir longtemps lui coûtait. Les choses les plus simples étaient les meilleures pour lui. Il voyait qu'à lui seul il ne pouvait venir à bout de cette difficile entreprise : il renonça à être seul. Et, puisqu'il fallait être au moins deux pour avoir raison d'une armée entière, il songea à requérir l'assistance de son vieux camarade, l'enchanteur Perdigon.

Quoiqu'il ne fût pas meilleur casuiste que théologien, il devina bien, cependant, qu'il y avait quelque chose d'assez anormal dans cette assistance qu'il allait demander, lui chrétien, à un enchanteur dont le pouvoir sentait le fagot. Aussi, pour se tranquilliser, il se dit en lui-même :

— Eh bien, si Perdigon commet un trop gros péché en employant sa magie pour délivrer Arnault, il sera toujours à temps d'en faire pénitence... D'ailleurs, j'aime trop mon ami pour lui refuser le même service que je viens de rendre à ce coquin de Hunault.

Cela dit, Robastre ne perdit point de temps. Il endossa un bon haubert par-dessous son froc, prit un gros bâton noueux, un arbre entier, s'affubla d'une vieille étole déchirée et se mit en chemin pour gagner l'ermitage où Perdigon, lui aussi, avait enterré sa vie passée.

La forêt était longue; mais Robastre avait des jambes de sept lieues. Avant la fin du jour il frappait à la porte de l'asile que s'était choisi Perdigon pour expier en paix les erreurs de sa turbulente jeunesse.

Les deux vieux amis s'embrassèrent.

— Que viens-tu faire céans, ami Robastre? demanda l'enchanteur.

— Requérir ton assistance en faveur du fils aîné du noble duc Guérin de Montglave! répondit le géant.

— Que puis-je donc faire, moi pauvre homme? s'écria Perdigon, qui ne voulait pas être troublé dans la digestion de son passé.

— Toi, pauvre homme, peux faire beaucoup, aidé de moi, autre pauvre homme! répondit Robastre.

— D'abord, de quoi s'agit-il, ami Robastre?

— Arnault, le fils aîné du duc Guérin, a été attiré à la cour du soudan Floran par cet abominable bâtard qui a, du moins qui avait nom Hunault, car il n'est plus aujourd'hui que pâture à corbeaux... Hunault avait machiné contre lui je ne sais plus quelle trahison aussi noire que l'âme de ce coquin... et, finalement, Arnault est à cette heure au fond d'un cachot où il pourrira à coup sûr si nous ne l'en faisons sortir au plus vite...

— Dieu est grand! murmura Perdigon avec une sainte componction.

— Sans doute, sans doute, répondit Robastre en fronçant son épais sourcil roux. Dieu est grand et je suis fort; je suis fort et tu es magicien. Aidés de Dieu, toi et moi, nous réussirions.

— O mon ami, j'ai fait vœu de renoncer aux enchantements et à tous les maléfices généralement quelconques. Le grand œuvre diabolique n'a plus d'attraits pour moi; et puis, cela mène droit en enfer. Je n'y veux point aller : il y fait beaucoup trop chaud...

— O mon ami, ce que je te propose de faire, de concert avec moi, n'est pas une vilaine chose, c'est une bonne action. Moi aussi, ami Perdigon, je tiens à gagner le ciel par une vie exemplaire; moi aussi je hais la température trop ardente de l'enfer... Et d'ailleurs, nous n'avons pas à composer longtemps avec notre conscience : il s'agit de sauver le fils d'un ancien compagnon. Arnault hors de danger, nous retournerons alors à notre sainte vie, si cela nous plaît... Perdigon, Perdigon, ceci est bien différent de tout ce que je t'ai vu faire dans le passé, et si tu raisonnais un peu, tu ne balancerais pas à venir avec moi... Dis, imbécile, ne conviens-tu pas que presque toujours le diable ne t'aida qu'à faire du mal? Et conviens de même que c'est un acte bien méritoire de délivrer Arnault des mécréants, et que, par

conséquent, rien ne sera plus plaisant que de forcer le diable à faire du bien !...

Cet argument, auquel Robastre lui-même était étonné d'avoir mis tant de force et de lumière, parut être sans réplique. Du moins Perdigon ne répliqua pas. Il se contenta de dire :

— Par saint Michel ! ami Robastre, tu as raison et je me rends ! Pars le premier ! Va reconnaître ce qui se passe à Beaulande ; feins de t'ennuyer de ton métier d'ermite... De mon côté, je vais essayer si mes conjurations auront toujours la même force ; et bientôt je te rejoindrai, si habilement déguisé, que toi-même tu ne pourras me reconnaître...

Robastre embrassa alors son ami, et, sans plus tarder, prit congé de lui pour se rendre à Beaulande.

## CHAPITRE XV

Comment le géant Robastre arriva à la cour du sultan Floran, où il causa beaucoup d'étonnement aux hommes, et beaucoup de frayeur aux femmes, notamment à la belle Frégonde.



On ignorait, à la cour du soudan, ce que pouvait être devenu le bâtard Hunault.

Floran, fidèle à sa promesse, tenait toujours Arnault en chartre privée, et se reposait sur un geôlier spécialement commis à sa garde, du soin de ne le laisser communiquer avec personne, et de ne lui donner par jour à manger que de quoi l'empêcher de mourir.

Arnault, cependant, n'eût peut-être pas alors changé sa prison pour les jardins d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. Prison soit ! mais prison réjouie et illuminée par la présence de cette gente pucelle qui avait nom Frégonde ! Quel antre, même celui de Trophonius, pourtant si terrible ; quelle caverne, même celle de Cacus, pourtant si affreuse, ne deviendrait palais, jardin, éden, avec une compagne adorée ?...

Frégonde avait séduit, à force de présents, le gardien de la tour dont la prison d'Arnault occupait le centre. Dès que le chant du muezzin avait donné le signal de la retraite dans le palais de Floran, la belle Frégonde s'échappait, suivie d'une jeune esclave dévouée, chargée de mets et de vins délicieux, gagnait la tour par une galerie souterraine qui communiquait avec le palais, et venait passer une bonne partie de la nuit avec son amant.

Dire les baisers échangés, les joyeux devis, les folles inventions, les merveilleux projets d'avenir et de bonheur, de ces deux chastes amoureux qui oubliaient si bien les dangers, les misères et les catastrophes ordinaires et extraordinaires de la vie ; dire tout cela convenablement serait difficile, et un peu long. Arnault était heureux de tenir sa mie bouche à bouche et cœur à cœur, et Frégonde était heureuse d'être tenue ainsi.

Que peut-on dire qui en dise autant ?

Au bout de quelque temps Robastre arriva à la porte du palais du soudan. Jamais figure plus bizarre, jamais physionomie plus hideuse n'attira la curiosité et les huées de la foule, habituée à juger sur les apparences. Les uns prenaient le bon Robastre pour le Dégial, autrement dit pour l'antéchrist ; les autres le prenaient pour un santon du désert.

Ce fut cette dernière ressemblance que le géant préféra, comme la moins injurieuse.

— Mes frères, leur dit-il, souvenez-vous que l'aumône et l'hospitalité vous sont prescrites par la loi, à défaut de la Nature !

A ces mots, prononcés en pur sarrasinois, le riz, le pilau et des pièces de mouton bouilli, lui furent apportés de toutes parts avec empressement, et Robastre fit tout disparaître avec une célérité qui redoubla bien l'admiration stupide que le peuple commençait à avoir pour lui.

Le sultan, à qui la rumeur publique apprit la présence du santon dans les murs de sa ville, l'envoya chercher pour lui faire l'aumône et donner à sa fille le spectacle de cette étrange figure.

Frégonde en fut d'abord épouvantée, comme tout le monde, et elle donna vitement un besan d'or à Robastre pour en être débarrassée.

Mais il n'était pas du tout dans les projets de l'ami de Perdigon de quitter ainsi la maîtresse d'Arnault, ou du moins d'être ainsi quittée par lui. Il voulait lui parler en particulier.

Adoucissant alors autant que la chose était possible, la raucité de sa voix et la férocité de sa physionomie, il se hasarda à faire quelques signes à Frégonde, et, sachant par la confession du bâtard Hunault, qu'elle était chrétienne de cœur sinon d'état, il s'efforça de lui faire voir à la dérobée, sous les pans de sa robe de bure, un rosaire à gros grains qui y était caché.

Frégonde fut quelque temps sans vouloir rien voir ni rien comprendre. Et les gestes du bon Robastre ne servirent qu'à augmenter l'effroi qu'il lui inspirait déjà, malgré le nombre des personnes qui l'entouraient.

Robastre ne se découragea pas ; il redoubla ses signes et essaya de les rendre plus éloquents ; si bien que Frégonde aperçut enfin cette croix qui la rassura d'autant plus qu'elle crut lire une prière dans les regards adoucis du géant. Elle comprit qu'il implorait sa protection et voulait être écouté secrètement d'elle.

— Saint homme, lui dit-elle, je me recommande à vos prières. Je voudrais vous consulter...

Lors, tout naturellement, pour ne pas éveiller les soupçons, elle ouvrit un cabinet, invita Robastre à y entrer par un geste plein de grâce, et l'y suivit, accompagnée de son esclave favorite, en prenant la précaution de laisser les deux battants de la porte ouverts.

## CHAPITRE XVI

Comment Robastre, étant parvenu à faire comprendre ses signes à la belle Frégonde, celle-ci, moins effrayée, consentit à l'entretenir en particulier et apprit de lui dans quel but il était venu à Beaulande.

Une fois en tête-à-tête avec Frégonde, le bon Robastre lui dit :

— Princesse, vous êtes la plus gente et

plus comte pucelle qu'il soit au monde, et vous méritez bien d'aller tout droit en paradis avec le loyal chevalier qui déjà y est peut-être allé avec vous... Je veux parler d'Arnault, dont vous êtes la mie, ainsi que me l'a appris ce coquin de Hunault, dont Dieu veuille avoir l'âme, s'il en avait une toutefois!

— Vous connaissez Arnault? demanda vivement Frégonde en rougissant comme un pampre à l'automne.

— Je ne le connais pas, mais c'est tout comme, puisque je connais son noble père et sa digne et vertueuse mère, répondit le géant. Je suis venu ici pour l'arracher des griffes du sire votre père, que le commerce de ce coquin d'Hunault a peut-être gâté plus qu'il ne faudrait...

— Vous savez que le sire Arnault est dans un cachot?... reprit Frégonde.

— Dans un cachot que votre présence doit embellir de temps en temps... répondit Robastre en essayant de sourire galamment, sans pouvoir réussir à faire autre chose qu'une grimace.

— Qui vous a dit cela?... demanda Frégonde en devenant pâle comme un lys.

— Personne, rassurez-vous, gente pucelle! répondit le géant. Mais puisque vous aimez mon ami Arnault, je suppose que vous n'êtes pas restée tout ce temps sans chercher à adoucir l'amertume de sa captivité... Autrement, vous l'aimeriez bien chichement, et je vous crois capable, au contraire, du plus grand dévoûment.

— Vous avez raison, saint homme! dit Frégonde, en prenant confiance en Robastre et en oubliant peu à peu sa laideur.

— Procurez-moi donc, gente pucelle, les moyens de lui parler, et cela très promptement... Rien ne vous sera plus facile que d'en obtenir la permission de votre père, en lui disant que je suis un santon du désert, inspiré par le prophète à venir exhorter son prisonnier chrétien à se soumettre à sa loi...

La conversation avait assez duré. Robastre et Frégonde revinrent dans la salle où se tenait le sultan, à qui sa fille demanda incontinent l'autorisation dont le géant avait besoin. Floran consentit, et, sans perdre de temps, fit conduire le santon à la tour où était renfermé Arnault.

Ceux qui se chargèrent de l'y mener, ne connaissaient que l'entrée par laquelle on descendait dans le souterrain, et ce fut par la porte de fer, qui s'ouvrait sur le haut de la voûte de la prison d'Arnault, qu'ils descendirent Robastre avec des cordes.

## CHAPITRE XVII

**Comment Robastre, descendu avec des cordes dans le cachot d'Arnault, se fit reconnaître d'Arnault, et, au moment de se retirer, apprit qu'il était également prisonnier.**

Arnault n'avait jamais vu le géant Robastre. Il ne le connaissait que par le récit que le noble duc Guérin de Montglave lui avait fait de tous les exploits de ce vaillant et terrible fils de Malembrun.

A l'aspect de cette énorme figure qu'on descendait dans son cachot, il fut assez surpris, et, pour s'assurer de qui c'était, il saisit une torche et l'approcha du visage du bon Robastre. Il l'approcha trop près : le feu prit à la barbe rousse du géant, dont une bonne moitié brûla en répandant une abominable odeur de roussi dans le cachot.

Le géant, quoique dévot, jura comme un diablotin, à cause de la chaleur cuisante qu'il ressentit, et il étouffa promptement avec sa main ce commencement d'incendie. Puis, une fois sur le pavé du cachot, il courut les bras ouverts, et enleva tendrement Arnault à quatre pieds de terre.

— Fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, lui dit-il, prends courage. Je suis Robastre et je viens pour te tirer de céans où il ne doit pas faire bon vivre, malgré la présence de demoiselle Frégonde.

Arnault, agréablement étonné de cette aimable intervention, marqua la plus vive reconnaissance au géant, et il s'apprêtait à lui faire le récit de ses infortunes, dont Hunault était la cause, lorsqu'au nom de ce bâtard, Robastre l'interrompit :

— Mon cher gars, ne crains plus rien de ce félon. Je l'ai mis hors d'état de faire la moindre nuisance à qui que ce soit au monde, même à un moucheron...

— Que me dites-vous là? demanda Arnault.

— Je dis que ce coquin ne méritait pas d'aller en paradis et qu'il doit y être arrivé maintenant, à moins qu'il n'ait été arrêté mi-route à la station du purgatoire... Tu ne comprends pas encore, cher gars, à ce que je vois à ta bouche béante. Je vais être plus clair. Comme il faut faire du bien quand on le peut, même à ses ennemis, j'ai confessé le bâtard Hunault; après l'avoir confessé, je l'ai absous; après l'avoir absous, je l'ai assommé. Comprends-tu, maintenant?

— Quoi! vous avez tué le fils de mon noble père!... s'écria Arnault qui, malgré le mal que lui avait fait Hunault, ne pouvait s'empêcher de se dire qu'après tout ils étaient tous deux du même sang.

— Le fils du noble duc Guérin, ce bâtard! Tu es beaucoup trop bon de dire cela. Il n'avait rien qui le prouvât, ni la loyauté, ni la courtoisie, ni la vaillance! C'était un coquin, te dis-je, et les gens de sa sorte n'ont ni père ni mère!... Mais nous bavardons là comme des pies sur un arbre, et nous oublions l'endroit où nous sommes et dont il faut sortir au plus tôt...

Au moment où il disait cela, Robastre entendit fermer les verrous de la porte du cachot. Il était prisonnier comme Arnault, et cela par suite de la curiosité qu'avait eue un jeune icoglan d'écouter sa conversation avec Frégonde, conversation qui avait été rapportée au sultan de Beaulande.

Robastre rugit.

— Nous sommes pris au trébuchet comme de vils animaux! s'écria-t-il. Il ne nous manque plus que d'être enfumés céans comme des renards dans leur trou!...

Un guichet s'ouvrit, et un vilain eunuque y apparut en ricanant.

— Tiens, chien de chrétien, dit-il en lui jetant quelque chose aux pieds, voilà ta pitance, en attendant que tu sois empalé avec tous les honneurs dus à ta fourberie.

— Empalé! s'écria Robastre. Tudieu, l'ami, crois-tu donc que ce soit une chose si aisée?... Mais donne toujours ce que tu m'apportes... C'est au-

jourd'hui saint Pacôme, et, d'ailleurs, j'ai bien déjeuné.

Arnault calma le premier mouvement de Robastre, qui mourait d'envie d'arracher le guichet et d'anéantir le vilain noir qui venait de lui apporter à manger.

— Ma mie Frégonde, lui dit-il, se rendra cette nuit dans cette prison... Le geôlier est à sa dévotion, et nous concerterons avec elle le moyen de sortir de céans et de nous emparer de la tour.

Robastre reprit :

— Tu fais bien de m'arrêter... Vois-tu, mon ami, je suis un peu vif, le zèle m'emporte souvent, et je ne peux voir une tête de ces maudits mécréants, que je n'aie envie de l'ondoyer ou de la fendre !...

— Tranquillise-toi, bon Robastre, dit Arnault, j'espère que la nuit ne se passera pas, sans que tu sois à même de faire l'un ou l'autre, l'un et l'autre même, si tu en as l'envie et le temps.

— Cette parole me réconforte, mon gars, et je te remercie de me l'avoir dite, répliqua le géant. Je vais donc patienter ; et, pour attendre plus aisément l'heure de notre sortie, je vais te conter quelques-unes de nos prouesses d'autrefois...

— Volontiers, répondit Arnault, plein de courtoisie.

Robastre, heureux de rencontrer un auditeur docile, se mit en conséquence à raconter à Arnault les faits incroyables qu'il avait exécutés, seul ou avec le concours de son ami Perdigon, pour le compte d'Ogier-le-Danois et de Guérin de Montglave. C'était à faire frissonner !

Dans tout autre moment, peut-être que l'amant de Frégonde se fût fait un véritable plaisir d'écouter les racontages héroïques du vaillant Robastre. Mais, comme pour l'instant il était un peu fatigué et qu'il avait envie de dormir, la monotonie du récit de Robastre lui produisit un effet pareil à celui qu'éprouvent les enfantelets lorsqu'on les berce : il s'endormit.

Robastre, étonné d'abord du religieux silence avec lequel son éloquence était accueillie, s'arrêta un moment pour voir si on protesterait en le priant de continuer au plus tôt.

Arnault, qui avait d'excellentes raisons pour ne pas protester, puisqu'il n'entendait plus et que son âme nageait dans le bleu des rêves, Arnault ne protesta pas.

Presque scandalisé, Robastre allait adresser quelques reproches bien sentis au fils aîné du noble duc Guérin, lorsque, se ravisant, il murmura :

— Il dort peut-être !...

Pour s'en assurer, Robastre parla directement à Arnault, qui était à trop de milliers de lieues de lui pour l'entendre.

— Il dort, décidément, dit Robastre.

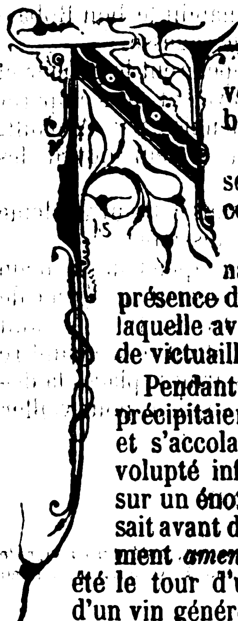
Le géant n'avait alors rien de mieux à faire que d'imiter son compagnon de captivité : il l'imita avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, que, lui aussi, il était fatigué, probablement pour d'autres raisons que celles de l'amoureux Arnault.

Au bout de quelques instants, Robastre ronflait avec le bruit du vent de novembre dans une forêt de sapins.

Il faut avoir la conscience bien calme, pour faire tant de bruit en dormant !

## CHAPITRE XVIII

Comment Robastre et Arnault, prisonniers, furent réveillés par Frégonde, et comment le géant maria les deux amants.



Nos deux dormeurs furent réveillés bien agréablement par la belle Frégonde.

Pour Arnault, c'était la présence de sa mie qui lui causait ce plaisir.

Pour Robastre, qui ne connaissait guère l'amour, c'était la présence de la jeune esclave de Frégonde, laquelle avait apporté une triple provision de victuailles.

Pendant qu'Arnault et Frégonde se précipitaient dans les bras l'un de l'autre et s'accolaient avec une tendresse et une volupté infinies, Robastre se précipitait sur un énorme plat de pilau et l'engloutissait avant d'avoir eu le temps de dire seulement *amen*. Puis, après le pilau, ç'avait été le tour d'une amphore rebondie pleine d'un vin généreux.

— Buvons ce vin, mes amis, buvons ce vin, une des meilleures inventions du bon Dieu... Buvons ce vin et ménageons notre eau, car les mains me démangent et j'espère en avoir bientôt besoin.

En effet, après avoir achevé tout ce qui restait sur la table, Robastre tira son étole déchirée, la plaça à son cou, remplit une urne de l'eau qu'on venait d'apporter et la bénit.

— Mes enfants, dit-il aux deux amoureux, avant que de rien entreprendre, méritons les grâces du ciel, cela ne peut pas faire de mal. Vous, Frégonde, je vous ondoye et je vous marie, parce que je vous suppose chrétienne et femme... Acceptez-vous ?

— Oui, saint homme, répondit la belle pucelle en se mettant à genoux... Je jure d'être fidèle à ce Dieu nouveau comme à mon doux ami Arnault, qui me l'a fait connaître...

— Croissez et multipliez, dit Robastre en étendant ses mains velues sur les deux fraîches têtes qu'il avait devant lui. Croissez et multipliez ! La race des bons, des beaux, des vaillants et des forts n'est pas assez nombreuse... Il faut faire souche, mes amis, semer de votre belle et bonne graine aux quatre vents du ciel et aux quatre coins du monde... Croissez et multipliez : cela vous sera agréable ainsi qu'à Dieu...

Frégonde était baptisée et mariée.

Arnault et elle se regardèrent alors si tendrement, si tendrement, si tendrement, que Robastre, pour la première fois de sa vie, fit un gros éclat de rire.

— Oui, oui, mes agnelets, je vous vois venir, leu, dit-il. Vous connaissez sur le bout du doigt et sur le bout des lèvres vos devoirs de nouveaux épousés et vous voulez les remplir immédiatement. Halte-là, mes agnelets ! Remettons à une heure plus favorable la suite de cette aimable cérémonie... nous n'avons pas le temps présentement... Vous soupirez... je vous devine... Vous me dites que vous avez

temps... Je vous répète que vous ne l'avez pas, moi!... Mettez un frein à votre amoureuse ardeur, mes agnelets...

Arnault soupira de nouveau, mais il consentit à ne pas pousser les choses plus loin. Frégonde fit la moue, et, dans son âme, elle maudit le bon Robastre qui, à son avis, avait trop de sagesse.

Lors, Robastre et Arnault appelèrent le geôlier et lui firent part du projet qu'ils avaient de s'emparer de la tour. Le geôlier, chrétiennisé par Arnault, consentit à tout de bon cœur et leur ouvrit les portes.

— Arnault, dit Robastre, prends cette urne pleine d'eau que je viens de bénir, et suis-moi!

Cela dit, Robastre prit son chapelet de la main gauche, et, de la main droite, il saisit un levier de fer, pesant environ cinquante livres. Puis Arnault et son compagnon marchèrent droit à la chambre où se tenaient trente janissaires armés, placés là depuis la veille, sur les ordres du soudan, pour veiller sur les deux prisonniers.

## CHAPITRE XIX

Comment Robastre vint à bout des janissaires, aidé d'un levier de cinquante livres, et, cela fait, ordonna à Arnault d'aller en Aquitaine quérir une armée.

On juge de l'effet terrifiant produit sur les janissaires par l'apparition des deux prisonniers, qu'ils supposaient bien et dûment verrouillés au fond de leur cachot.

Robastre surtout les épouvanta. Outre sa haute taille, sa chevelure en broussailles, ses yeux terribles, sa barbe rousse ravagée par la flamme, il maniait si férocement son levier de fer, que cette arme seule eût suffi pour mettre en déroute les plus aguerris, habitués à manier des zaguaies.

— Armes bas, coquins! leur cria Robastre d'une voix qui grondait comme le tonnerre. Armes bas, et à genoux devant ce rosaire!

Quelques-uns des janissaires obéirent instinctivement, comme on obéit dans un danger pressant qui ne vous donne pas le temps de vous y reconnaître. Les autres se saisirent de leurs zaguaies et se préparèrent à se défendre, comme se défendent les animaux acculés.

Ils croyaient sans doute avoir bon marché du géant, malgré l'effroi qu'il leur avait inspiré tout d'abord. Ils se savaient en nombre, et le nombre a souvent raison du courage.

Mais Robastre en ayant massacré cinq ou six d'un seul coup de son redoutable levier, les autres, effrayés, jetèrent précipitamment leurs armes et se traînèrent à ses genoux. Robastre, après les avoir baptisés tous avec la promptitude qu'il avait mise à se les soumettre, fit barricader les portes de la tour dont il venait ainsi de se rendre maître, et brava les efforts que Floran pouvait faire pour l'attaquer.

— L'ami Perdigon tarde bien à se montrer, dit-il à Arnault, mais, enfin, voilà un premier pas de fait : il viendra à temps, j'espère, pour nous aider à faire les autres... Maintenant, mon gars, retourne auprès de ta gente mie, qui doit être à larmoyer en ce moment et qui te croit sans doute occis par ces mécréants... Retourne vers Frégonde, ami Arnault; mais dépêche-toi de l'aimer et de le lui dire... Mettez, s'il le faut, les bouchées doubles, aimez-vous en gros, quitte à vous aimer en détail plus tard, quand vous en aurez le temps... Car il faut que tu sortes de cette tour avant le lever du soleil... Une fois dehors, ne t'amuse pas à regarder en arrière pour voir ce que j'y fais... cours en Aquitaine, rassemble à la hâte une armée et reviens à sa tête balayer ces nuées d'infidèles commandés par le sultan Floran... En attendant ton retour, je te réponds de me défendre vaillamment ici, de façon à dégoûter les plus hardis de l'envie d'entrer...

— Et Frégonde? demanda Arnault, qui ne voulait pas abandonner sa mie.

— Ne crains rien, te dis-je! Par la vertu-Dieu! crois-tu donc que ce soit pour me protéger exclusivement que je reste céans? C'est pour protéger ta compagne, et nul ne la protégera mieux que moi, je t'en réponds!...

Arnault connaissait trop l'aversion du bon Robastre pour toute espèce de contradictions pour hésiter plus longtemps et ne pas voler incontinent à l'exécution de ses ordres.

— C'est pour me secourir qu'il est venu, se dit-il. Je n'ai pas le droit de discuter avec lui sur les moyens à employer : j'obéis.

Il revint vers Frégonde avec laquelle il avait encore une heure à passer.

Une heure, c'était bien peu pour deux jeunes et ardents épousés qui ne voulaient apporter aucun retardement à la consommation de l'acte solennel béni par Dieu, représenté par Robastre. Mais, pour ceux qui savent bien employer leur temps, on peut faire encore bien des choses en une heure. Arnault le prouva éloquemment à Frégonde, qui aurait voulu éterniser ce moment, c'est-à-dire cette félicité.

— Ah! cher cœur, comme je t'aime! murmurait-elle, pâmée, sur la poitrine de son bel ami.

— Ah! douce et belle mie, que je t'aime! répétait Arnault, aussi enivré qu'elle.

Il est probable qu'ils eussent oublié l'un et l'autre, pendant une heure encore, les dangers sérieux qui les entouraient, si la voix rauque de Robastre n'était venue à temps les rappeler à la réalité de leur position.

Arnault embrassa bien tendrement sa belle épousée, et sortit de la tour en soupirant et en priant Robastre de prendre soin de la duchesse d'Aquitaine.

## CHAPITRE XX

Comment le sultan de Beaulande vint mettre le siége devant la tour où étaient enfermés Robastre et Frégonde, et des piéges dans lesquels tomba le géant.

Pendant qu'Arnault se dirigeait vers l'Aquitaine pour y ranimer à son service le zèle et la fidélité de ses sujets, sa belle mie était en proie aux plus vives alarmes.

Il y avait de quoi être dolente et effarouchée, en effet. Son amant était absent, et elle était maintenant en révolte avec le soudan son père, qui, à la tête d'un corps nombreux de troupes, icoglans, eunuques et janissaires, venait d'arriver devant la tour pour en faire le siége et en forcer les portes.

— Oh! oh! s'écria joyeusement Robastre, en en-

tendant le bruit des voix et des armes qui grondait comme une marée montante au pied de la tour. Oh! oh! voilà bien de la besogne qu'on me taille là... L'ami Perdigon ne serait pas de trop ici, je le confesse...

Puis il parut aux créneaux.

— Soudan! cria-t-il à Floran d'une voix formidable, que viens-tu chercher céans?

— Ma fille et ta tête! répondit le sultan avec colère.

— Voilà bien des exigences! reprit le géant. Ce n'est pas pour rien que le Créateur m'a vissé une tête sur les épaules... Quoique laide, j'y tiens, parce qu'une fois celle-là perdue je n'en retrouverais pas une autre, ce qui serait gênant... Ne parle donc plus de ma tête si tu ne veux pas que je brise la tienne, qui me fait l'effet d'être beaucoup moins solide qu'elle n'en a l'air... Quant à cette gente pucelle qui a nom Frégonde et que tu appelles ta fille, je dois te prévenir que depuis quelques heures elle est chrétienne, et, de plus, femme... Je la garde pour Arnault, comme je garde ma tête pour moi. Tu n'auras ni l'une ni l'autre, que tu y tiennes ou non.

Floran, furieux de cette gouaillerie qui lui était doublement sensible, fit un signe à ses archers, qui firent voler une nuée de flèches sur le géant Robastre.

— Tu crois peut-être que je crains les cousins! cria ironiquement le vaillant compagnon du noble duc Guérin, en se secouant pour se débarrasser des traits qui s'étaient fichés sur son corps.

Les archers ripostèrent par un nouvel envoi de flèches qui n'émurent pas plus que les précédentes l'impassible géant.

L'une d'elles, cependant, étant venue lui piquer le nez, Robastre, impatienté, se décida à descendre de la tour, armé de son redoutable levier.

— Il se cache, le chien! s'écria Floran, plein de rage de voir que son ennemi échappait ainsi à ses coups.

Il avait à peine prononcé ces mots que le vaillant Robastre ouvrait la porte principale de la tour et tombait à bras raccourcis sur les Sarrasins étonnés.

Le terrible levier fit son office. Il abattit les premiers rangs d'archers et d'icoglans aussi facilement qu'une faulx tranchante abat les épis d'une plaine et les herbes d'une prairie.

L'épouvante fut à son comble.

Robastre aperçut alors Floran, qui, dès les premiers coups, s'était vitement retiré au fond de la colonne que formaient ses troupes. Il voulut s'avancer à sa rencontre, afin de s'en saisir comme d'un otage précieux.

Malheureusement, un ingénieur arabe avait fait tendre à la hâte une cinquantaine de piéges à loups pour s'emparer de ce terrible ermite, comme on s'empare d'une bête fauve qu'on ne peut combattre face à face. Robastre donna tout au milieu de ces piéges, s'en attacha aux jambes cinq ou six qui l'égratignèrent, l'embarrassèrent, et, finalement, le firent choir tout de son long.

Et avec Robastre tomba le redoutable levier qu'il venait de manœuvrer avec tant de furie et de succès.

— Ah! Perdigon! Perdigon! s'écria douloureusement le géant, en poussant un rauque gémissement. Perdigon, tu m'abandonnes!...

## CHAPITRE XXI.

Comment Perdigon intervint au moment où Robastre ne l'attendait plus, et du secours qu'il lui apporta pour le tirer des griffes des Sarrasins. Comment, ensuite, Robastre et Frégonde se mirent en route pour l'Aquitaine.

Perdigon n'avait pas abandonné son vieux compagnon Robastre, car, au moment où ce dernier, n'espérant plus le revoir, était le plus en train de le maudire, une grêle effroyable, mêlée de tourbillons de feu, tomba sur les Sarrasins, en assomma la moitié et mit le reste en désarroi.

Robastre profita de la panique qui venait de s'emparer de ses ennemis; il brisa les piéges à loup, se releva, reprit son levier, et remercia le ciel du secours qu'il lui envoyait.

Mais, quelques minutes après, reconnaissant son ami Perdigon au milieu des éclairs et de la mêlée, il comprit que c'était le diable qu'il lui fallait remercier, puisque c'était au diable et à ses engins de destruction qu'il devait sa délivrance.

Le bon Robastre avait de la conscience: quoiqu'il n'aimât pas le prince des ténèbres, il fut obligé de s'incliner devant son heureuse intervention.

— Il est fâcheux pour un chrétien d'être le débiteur du diable, murmura-t-il, mais, à qui que l'on doive, on doit payer ses dettes... Prince des ténèbres, merci!... D'ailleurs, c'est autant de pris sur l'ennemi... Je le chasserai aussi facilement, quand je le voudrai, avec mon goupillon, que je chasse les Sarrasins avec mon levier...

Cela dit, Robastre alla vers Perdigon et l'embrassa à plusieurs reprises avec effusion. Puis il le conduisit à la tour.

Une petite cohorte de diablotins les suivit.

— Renvoie ces vilains sires-là, dit Robastre à Perdigon. On a, hier au soir, répandu de l'eau bénite dans la tour: cela pourrait les incommoder...

Robastre n'eut pas plutôt prononcé ces brèves paroles, que les diablotins, qui craignaient l'eau bénite comme peste, disparurent instantanément...

Quelques heures après, Floran, à la tête d'une nouvelle armée, plus nombreuse que la première, vint de nouveau mettre le siége devant la tour.

— Oh! oh! dit Robastre. Ces Sarrasins sont incorrigibles!

Et, tout aussitôt, il fit une nouvelle sortie, qui eut précisément le même sort que la première.

La vie et la liberté du vaillant Robastre se trouvaient donc dans le même péril, et Robastre, pour la seconde fois, commençait à douter de son bon ami Perdigon, lorsque cent chevaliers, couverts d'armes noires et brandissant des lances de feu, s'élancèrent sur les Sarrasins, les perçant, les brûlant et les faisant fuir épouvantés dans toutes les directions, au milieu de cris affreux et de hurlements épouvantables.

— Ah! cette fois encore, Perdigon s'en mêle! s'écria Robastre, heureux de la déconfiture des Sarrasins.

En conséquence, il s'avançait vers son vieux compagnon d'aventures, qu'il venait de reconnaître à la tête de la troupe infernale, quand incontinent il entendit le malheureux Perdigon s'écrier:

— Sauve-toi, Robastre! Robastre, sauve-toi!...

Profite du désordre de ces mécréants... Emmène Frégonde en Aquitaine, et rends grâce à ton rosaire... Les diables sont en furie... Hélas! j'ai violé mon serment, ils sont maîtres de moi... je les vois prêts à m'emporter... Fuis, ami Robastre, fuis sans plus tarder!...

Le bon Robastre voulut s'élancer pour lui jeter son étole au cou et l'emporter. Mais le cheval diabolique qui portait Perdigon le prévint par une ruade vigoureusement accentuée, qui fit tomber l'intrépide géant sur les reins.

Quand il se releva, il n'aperçut plus qu'un tourbillon de flamme et de fumée, au milieu duquel Perdigon, l'instant d'après, parut s'abîmer dans un précipice.

Robastre, très ému, presque effrayé même, malgré son vaillant cœur, cria plusieurs fois: *Vade retro!* Cet exorcisme terminé, il se dirigea vitement vers la tour, fit monter Frégonde sur un palefroi, et, son levier sur l'épaule, il prit avec elle le chemin d'Aquitaine.

## CHAPITRE XXII.

**Comment Robastre et Frégonde, après avoir marché pendant quelques jours, arrivèrent enfin à Vienne, où on leur apprit qu'Arnault était en prison, par suite du procès qui lui était fait par le lignage d'Hunault-le-Bâtard.**

On imaginera sans peine l'étonnement de tous ceux qui rencontrèrent l'aimable Frégonde voyageant avec le géant ermite qui avait nom Robastre.

C'était là, en effet, un étrange compagnon de voyage pour une gente pucelle comme elle, qui formait avec lui une antithèse curieuse.

Plusieurs même essayèrent d'abuser de la facilité qu'ils croyaient trouver à s'emparer d'une gente et cointe demoiselle qui n'avait qu'un ermite pour défenseur; et mal leur en prit. Robastre fut obligé d'en corriger un grand nombre, et la correction fut dure!

Les gens d'Aquitaine portaient mille jugements différents sur les deux voyageurs. Les uns prenaient Frégonde pour une nonnain déguisée, que le directeur du moustier avait enlevée pour lui faire voir du pays, de compagnie avec elle. Les autres avaient des soupçons plus injurieux encore. Aucun d'eux ne s'avisa de la vérité, à savoir que cette coureuse d'aventures était leur légitime souveraine, et que son compagnon était un honnête ermite. La multitude ne s'en rapporte jamais qu'aux apparences. Ayez l'air honnête et soyez fripon à votre aise, on ne vous dira rien. Mais pour peu qu'il y ait quelque chose d'anormal dans votre visage, dans votre costume, dans votre langage, on criera au fou, ou au sot, ou au coquin. La foule est bête!

Robastre et Frégonde arrivèrent ainsi à Vienne, où ils apprirent une nouvelle à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

Arnault était prisonnier, et voici comme.

Le corps d'Hunault, que Robastre avait naturellement abandonné aux corbeaux, avait été ramassé par des bûcherons, qui s'étaient empressés de le rapporter en Aquitaine et de le remettre entre les mains de gens du lignage de ce bâtard.

L'un de ces parents-là, qui se nommait Frémont, et qui avait vu avec peine Hunault remplacé par Arnault dans le gouvernement de l'Aquitaine, n'avait rien imaginé de mieux que d'accuser ce fils aîné du duc Guérin du meurtre de son bâtard, et il était parvenu à ameuter contre lui un parti toujours puissant et toujours renaissant, c'est-à-dire celui des mécontents.

Aussi, lorsque le vaillant Arnault était arrivé dans sa capitale pour réclamer le concours actif de ses sujets, il avait été arrêté et jeté en prison, pour y rester jusqu'à ce qu'il se fût lavé du meurtre du bâtard Hunault.

Voilà ce que racontèrent à Robastre et à Frégonde les premiers passants qu'ils interrogèrent, une fois arrivés à Vienne.

Ce que souffrit Frégonde à cette nouvelle, on l'imaginera aisément.

Quant à Robastre, qui n'avait pas le temps de larmoyer, il se rendit incontinent à l'hôtel de la ville et déclara publiquement qu'Arnault était innocent du meurtre dont on l'accusait, puisque c'était lui, Robastre, qui avait assommé Hunault, après l'avoir absous toutefois, afin que son âme pût aller directement en paradis si l'envie lui en prenait.

Cette déclaration, faite de façon à ne pas laisser le moindre doute dans l'esprit des échevins, Robastre ajouta qu'il défiait Frémont et un autre parent du lignage d'Hunault, qui s'étaient portés tous deux comme les accusateurs principaux du fils aîné du noble duc Guérin de Montglave.

— Ils choisiront les armes qui leur conviendront, dit-il. Quant à moi, avec l'aide de Dieu et de mon levier, je me charge de leur faire confesser à tous deux qu'ils en ont menti par la gorge, comme deux chevaliers félons qu'ils sont, et qu'ils ont outrageusement calomnié leur légitime souverain au profit de leurs rancunes de famille...

Les deux parents du bâtard Hunault, heureux de n'avoir affaire qu'à celui qu'ils prenaient pour un ermite, lui demandèrent aussitôt son gage.

Robastre ne se fit pas longtemps prier. Il donna un reliquaire qui contenait une dent œillère de saint Christophe.

— Voilà mon gage, répondit-il. Il en vaut bien un autre, puisque c'est la dent d'un grand saint, le grand saint Christophe... Je demande donc le combat à outrance, et le plus vitement possible... Que les deux accusateurs descendent dans l'arène, armés de toutes pièces, j'y consens... Quant à moi, je ne veux combattre contre eux qu'avec le bâton du grand saint dont je viens de parler... J'ai dit!

Bien qu'il y eût quelque chose d'irrégulier dans le choix de cette arme, que Robastre mettait comme condition, on l'accepta. Seulement le combat fut remis au quarantième jour, laps de temps pendant lequel, selon les usages d'Aquitaine, les agresseurs et les défenseurs devaient rester en chartre privée.

## CHAPITRE XXIII.

Comment Frégonde prit le parti d'aller à Pavie requérir l'assistance d'Anseaume, oncle d'Arnault; et comment le bon Robastre défit les gens du lignage du bâtard Hunault.

Quand Frégonde eut connaissance de la décision des échevins de la ville de Vienne, elle prit aussitôt le parti de se rendre à Pavie, déguisée en pèlerin, afin d'aller requérir l'assistance d'Anseaume, oncle d'Arnault, son bel ami, qui gémissait en prison.

Nulle encombre n'arrêta sa course, malgré la longueur de la route. Elle arriva saine et sauve à Pavie, où elle fut reçue ainsi qu'elle devait l'être par Anseaume et par Milon, à qui elle conta tout, les larmes aux yeux et le cœur gonflé.

Le duc Anseaume et son neveu Milon la rassurèrent, et, peu de jours après, ils partirent avec elle, à la tête de deux mille lances, pour venir délivrer leur frère et neveu Arnault.

Quelque diligence qu'ils firent, ils n'étaient pas encore arrivés quand la quarantaine expira.

La lice était préparée. Robastre et ses deux adversaires parurent.

— Malheureux, leur dit le compagnon de Perdigon, avouez votre trahison, et mettez-vous plutôt à mes genoux, pour faire l'humble aveu de vos crimes, que d'oser les soutenir aux yeux d'un Dieu vengeur !...

— Barbe de bouc, répondit Frémont, ne nous romps pas la tête davantage avec tes exhortations et songe à défendre ton corps si tu tiens à te conserver...

— Oh! oh! arrogants que vous êtes! reprit le bon Robastre indigné. Je vois bien que vous êtes de la même famille que ce bâtard d'Hunault! Vous avez même cet avantage sur lui, que votre âme est plus noire encore que n'était la sienne... C'était un coquin endurci, mais le remords au moins lui est venu et il est mort en état de grâce... J'ai purifié son âme par l'absolution et je l'ai envoyée en paradis par le chemin le plus court... Quant à vous, puisque vous m'y contraignez, je vais vous envoyer à tous les diables!...

A ces mots, retroussant sa robe de bure, qu'il mit en double sur sa poitrine en guise de plastron, le bon Robastre commença son terrible moulinet avec son redoutable levier.

Les deux parents d'Hunault coururent sur lui la lance en arrêt.

Robastre ne s'émut pas le moins du monde de la furie de leur attaque : il rapprocha seulement les cercles décrits par son levier, de façon à se préserver de toute atteinte. Et cela lui réussit à merveille. Du premier coup les deux lances de ses adversaires se rompirent comme pailles. Du second coup il cassa les reins à Frémont. Du troisième coup il fit voler en éclats l'épée du frère de Frémont, et lui brisa le coude par la même occasion.

Une fois dans ce piteux état, les deux parents du bâtard Hunault ne valaient plus grand'chose. Le vaillant Robastre les terrassa comme il eût fait d'enfantelets à la mamelle et leur fit avouer leur félonie.

Les acclamations retentirent de tous côtés. La justice de Dieu venait d'éclater!

Cela ne suffisait pas encore à Robastre. Il prit ses deux ennemis par les pieds, les traîna hors de la lice et alla les accrocher aux fourches patibulaires dressées là en l'honneur du vaincu.

— Que Dieu ait pitié de votre âme, coquins, puisque vous n'en avez pas eu pitié vous-mêmes! ne put-il s'empêcher de dire lorsqu'il les vit pendiller au gibet.

Ce ne fut qu'à l'issue de ce combat qu'arrivèrent les deux mille lances du duc Anseaume et du vaillant Milon, qui s'empressèrent d'aller délivrer Arnault. Après quoi on remercia le bon Robastre.

Mais le bon Robastre n'avait pas fini encore. Il conseilla à ses amis le départ pour Beaulande, à seule fin d'aller chrétienniser ou occire le roi Floran.

Dès le lendemain donc, l'armée du duc Anseaume se remit en marche, et, avec elle, Arnault, Frégonde et Robastre.

Frégonde était inquiète, et, tout le long du chemin, elle fit des vœux ardents pour la conversion de son père.

Ses vœux furent exaucés. Le soudan de Beaulande voulut résister d'abord. Mais, lorsque ses troupes revirent le farouche Robastre et son formidable levier, qui ressemblait tant au glaive exterminateur de l'archange, ils se débandèrent et demandèrent grâce.

Floran, quoique païen, n'était point un méchant homme. En outre, il aimait sa fille, la gente Frégonde. En outre aussi, le levier terrible du vaillant Robastre lui produisait un effet analogue à celui produit par le même outil sur ses icoglans, eunuques, archers et janissaires.

Ces diverses raisons réunies contribuèrent puissamment à la conversion qu'on exigeait de lui. Il céda à ces éloquences multipliées et consentit enfin à se laisser baptiser par ce saint Jean-le-Précurseur d'une espèce si particulière. Il s'agenouilla donc, moitié figue et moitié raisin, et Robastre l'ondoya avec la dextérité qu'il mettait en toutes choses.

— Soudan, lui dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre moins rauque, mais sans pouvoir y parvenir, soudan, je suis heureux de te voir arrivé à des sentiments plus conformes au bon sens et à la vérité, et je rends grâce au ciel de n'avoir pas été forcé de t'assommer. Cela m'aurait affligé, je te jure.

Floran se croyait quitte; mais il comptait sans son hôte.

— Ami Floran, reprit le terrible ermite, il te reste un devoir à accomplir. Le beau gars que tu vois là et qui a nom Arnault, fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, aime cette belle demoiselle qui est là et qui a nom Frégonde... Demoiselle Frégonde, de son côté, aime le sire Arnault... Je les ai déjà mariés, et, au besoin, cela suffirait, puisque j'ai le caractère sacré nécessaire pour ces sortes de cérémonies... Mais, comme je lis dans le cœur de ces deux beaux enfants un restant de scrupule sur la validité de cet acte solennel, je veux l'enlever, et c'est pour cela faire que je m'adresse à toi...

Ton consentement nous manquait : donne-le !

Floran n'avait rien à refuser au bon Robastre. Il consentit à tout ce qu'il lui demandait, et le mariage d'Arnault et de Frégonde fut célébré une seconde fois, mais plus solennellement que la première. Les témoins ne leur manquèrent pas.

Il est superflu d'ajouter que la nuit qui suivit cette seconde célébration fut aussi plus longue et moins troublée que la première, qui n'avait eu qu'une heure.

Et la meilleure preuve que nous en pouvons donner, c'est que le vaillant Aymeri, qui devait devenir illustre, dut sa naissance au commencement, au milieu ou à la fin de cette nuit fortunée.

## CHAPITRE XXIV

Comment Arnault et Milon, tous les deux mariés et heureux, écrivirent à leurs frères puînés pour savoir s'ils l'étaient aussi ; et de la mauvaise humeur qu'éprouva Girard contre le roi Charlemagne, au reçu de ces deux letres.

Par son mariage avec Frégonde, Arnault se trouvait le plus puissant prince de la Gaule narbonnaise.

Par son mariage avec la fille du duc Anseaume, sa cousine, Milon était devenu souverain de la Pouille et du duché de Pavie.

De son mariage avec Frégonde, Arnault avait un fils, Aymeri.

De son mariage avec sa cousine, Milon avait eu un fils qu'il avait appelé Guérin, par respect et par amour pour son aïeul, qui avait rendu ce nom si célèbre.

Ces deux frères, les aînés des quatre fils de Mabillette et du noble duc Guérin de Montglave, avaient déjà rempli les espérances de leur père ; ils étaient heureux.

Mais, à leur bonheur présent manquait quelque chose : ils ne savaient pas ce qu'étaient devenus leurs deux frères cadets. Pour s'en éclaircir, ils leur écrivirent, chacun de son côté, à seule fin de leur faire part de leurs grands établissements et de leur demander ce que le roi Charlemagne avait fait pour eux.

Régnier et Girard furent très émus en recevant ces deux lettres qui leur prouvaient la bonne amitié de leurs aînés.

Leur position mutuelle n'était pas précisément celle de Milon et d'Arnault.

Certes, jusque-là, Charlemagne les avait traités fort honorablement et n'avait pas un seul instant oublié qu'ils étaient de la lignée du valeureux duc Guérin de Montglave, un preux dont il avait plus d'une fois éprouvé le courage et l'habileté.

Malheureusement Charlemagne réchauffait depuis longtemps un serpent dans son sein : Ganelon était son nom.

Le comte Ganelon, celui des pairs qui se rendait le moins célèbre par ses vertus et par ses actes, avait une influence notable et fâcheuse sur l'esprit et sur les décisions du roi de France. Or, c'était un ancien ennemi de Guérin de Montglave, et, ne pouvant rendre ce chevalier victime immédiate de sa rancune, il avait trouvé tout simple de la faire rejaillir sur ses deux fils Régnier et Girard. Charlemagne, sans ce mauvais donneur de conseils, eût fait justice à ces deux jeunes gens et leur eût assuré un sort permanent et glorieux. Mais le comte Ganelon était là pour empêcher le bon effet des bonnes inspirations de Charlemagne.

— Vous n'en serez bien servi, Sire, lui avait-il dit en plusieurs occurrences, que tant que vous les tiendrez dans la dépendance... Mais vous ne leur aurez pas plutôt donné des apanages, que ces deux frères, nés d'un père arrogant et superbe, se rendront indépendants comme lui...

— Tu dis peut-être vrai, avait chaque fois répondu Charlemagne qui, peut-être, n'était pas fâché au fond d'être débarrassé de la dette de cœur contractée envers le duc Guérin de Montglave et son lignage.

A plusieurs reprises, Girard s'était plaint amèrement à Régnier que Charlemagne ne faisait rien pour eux. Régnier, plus patient, avait essayé de le calmer. Mais, à la lecture des lettres d'Arnault et de Milon, cela lui devint impossible.

— Charlemagne nous prend-il donc pour des bâtards ? s'écria le pétulant Girard. Prétend-il que, comme prélats et chanoines, bombances, jeunes bachelettes, fêtes, tournois et carrousels nous suffisent ? Ce n'est pas, j'imagine, pour ces mièvres occupations que nous avons quitté le giron maternel. Autant alors vaudrait y retourner !... Allons trouver Charlemagne, mon frère, et nous verrons s'il persiste dans cet oubli à notre égard !...

Cela dit, Girard entraîna Régnier vers l'appartement du roi Charlemagne.

Régnier se laissa entraîner, habitué qu'il était à suivre les inspirations bonnes ou mauvaises de son frère.

## CHAPITRE XXV

Comment Charlemagne, pour répondre aux justes reproches que lui faisaient Girard et Régnier, les envoya, l'un en Bretagne, l'autre en Bourgogne.



Charlemagne reçut les deux frères avec les caresses dont il les accablait d'ordinaire. Mais cette fois, ces amitiés-là, loin de réjouir Girard, l'indisposèrent contre le roi, qu'il ne supposa pas sincère.

Pour compléter sa mauvaise humeur, Charlemagne lui proposa de jouer une partie d'échecs avec lui.

C'était la goutte d'eau qui fait déborder un vase trop plein. Girard se ressouvint malgré lui de la fameuse partie d'échecs que jadis ce monarque avait proposée au duc Guérin de Montglave, et que celui-ci avait si inutilement gagnée.

— Pardieu, Sire, répondit-il, bien fou serait le fils du duc Guérin qui jouerait contre vous ! Que pourrait-il espérer, après la façon dont vous vous êtes soustrait à payer le père ?... Sire, voyez-vous, nous ne sommes point nés, mon frère et moi, pour vous servir comme de simples écuyers... Nous n'a-

vous ni châteaux, ni villes : aussi est-il plus que temps que nous partions de votre cour pour en aller conquêter.

Ce reproche, librement exprimé, fut très sensible à Charlemagne. Mais il le trouva trop légitime et trop mérité pour s'en scandaliser.

— Beaux cousins, dit-il aux deux frères, nul ne demeure en son tort lorsqu'il l'amende. Je sens le mien, et bientôt je le réparerai.

— Promesse de roi, murmura Girard.

— Vous, Régnier, continua Charlemagne, ne vous sentez-vous pas le courage d'entreprendre la guerre la plus juste pour délivrer la charmante Olive, souveraine de Rennes et de la Bretagne, qu'un roi sarrasin, nommé Sorbrin, tient présentement assiégée?... Vous connaissez mes droits de suzeraineté sur cette belle province... Eh bien! mon cher Régnier, je vous les cède : partez, introduisez-vous dans Rennes, tâchez de plaire à la belle Olive; défiez Sorbrin, qu'on dit être brave au combat, et je vais tout préparer pour marcher à votre secours. Vous, Girard, prenez encore patience pendant quelque mois : le vieux duc de Bourgogne touche à sa dernière heure; la crainte de perdre les soins de sa fille, qu'on dit être parfaite par ses vertus et sa beauté, l'empêche de lui donner un époux, et je vous destine pour être le sien. Je suis persuadé, continua-t-il, beaux cousins, que vous serez contents de ce partage, et que, maîtres de deux des plus belles et riches provinces de mon empire, vous vous comporterez toujours avec moi comme bons parents et fidèles vassaux.

Les deux frères, touchés de reconnaissance, baisèrent les mains de Charles :

— Sire, lui dit Régnier, votre grand cœur paraît dans tous vos actes, et vous mériteriez de n'avoir pour amis que des gens vertueux. J'espère, Sire, que vous me trouverez digne du sang dont je sors. Guérin partit seul pour conquérir Montglave et Mabillette; c'est à son fils à l'imiter. Dès demain, je partirai seul pour aller à la conquête d'Olive et de la cité de Rennes. Je combattrai Sorbrin; j'espère le vaincre; et si la belle Olive me trouve digne de sa main, je reviendrai son époux, vous rendre hommage pour ses États.

— Sire, dit Girard, l'espérance que vous me donnez remplit mon cœur; mais puisque vous me destinez la fille du duc de Bourgogne, je voudrais bien pouvoir prévenir la protection que vous m'accordez après la mort de son père. Permettez-moi de partir sous un travestissement; car je croirais faire acte déloyal, de forcer la noble pucelle de me donner sa main, sans être sûr que cette main ne fera que suivre le don de son cœur. Chevaliers, tant fiers soient-ils, ne doivent être tyrans, ni présomptueux; bien leur convient-il de s'humilier devant jeunes et nobles demoiselles, et je désire plus avoir celle-ci par amour que par contrainte.

Charles admira le grand cœur et le bon sens des deux frères :

— Partez, leur dit-il, mes chers enfants, j'approuve vos projets; mais si, dans leur exécution, vous avez besoin de mon aide, soyez sûrs que mon bras et toute ma puissance sont à votre service.

## CHAPITRE XXVI

**Comment les deux frères partirent, et comment Régnier vint à Rennes où une indiscrétion de son hôte apprit à la belle Olive pourquoi il y était venu.**



es deux frères partirent le lendemain matin; mais, après s'être embrassés, ils se séparèrent dès le second jour.

Girard, couvert d'armes simples, sans livrée à son panache, sans devise à son bouclier, et monté sur un cheval plus vigoureux qu'il n'était beau, prit le chemin de Dijon.

Régnier armé plus richement, mais aussi sans aucune marque qui pût annoncer sa naissance, prit celui de Rennes.

Il n'était plus qu'à six lieues de cette ville, lorsqu'il fit rencontre d'un écuyer qui paraissait en venir : l'ayant questionné, l'écuyer lui dit qu'il était de la maison d'Olive, et qu'il allait vers un de ses parents, pour requérir son secours, la cité de Rennes commençant à se trouver pressée par Sorbrin.

Régnier lui demanda si la princesse Olive n'avait pas quelque penchant pour un autre que Sorbrin; car, dit-il, j'entends dire que c'est un des meilleurs chevaliers d'Europe.

— Ah! grand Dieu! s'écria l'écuyer, on ne vous a donc pas dit que Sorbrin a quinze pieds de haut?

Il continua de peindre son horrible figure :

— Hélas! continua-t-il, que deviendrait ma belle maîtresse, blanche et fraîche comme rosée de mai, douce et délicate comme fleur d'églantier au matin? Elle aime mieux périr de toute autre espèce de mort. Savez-vous bien, beau sire, que ce terrible Sorbrin a déjà proposé dix fois aux habitants de Rennes, de se battre contre vingt d'entre eux, aux conditions d'avoir la belle Olive s'il les terrasse, ou de lever le siége de Rennes s'ils peuvent le faire reculer seulement de quatre pas? Quant à la princesse Olive, à sa peur près, je crois son âme bien tranquille; nous ne l'avons jamais vue s'occuper (comme jeune fille qu'elle est) que de menues prières, innocents ébats, et d'aumôner avec attendrissement et simplesse les malheureux, qu'elle cherche et ne rebute jamais.

— Bien, dit Régnier à part lui, c'est ainsi que je la désirais! Plaise à l'amour que je lui fasse moins de peur que Sorbrin; et de par l'âme et l'épée de mon père, j'espère bien faire reculer de plus de dix pas ce vilain géant, s'il ne tombe pas mort sous mes premiers coups.

Alors Régnier tira de son aumônière trente florins d'or.

— Retourne, ami, lui dit-il, et promets, de la part de Charlemagne, un prompt secours à ta maîtresse.

L'écuyer, surpris de la magnificence de ce don et de l'assurance avec laquelle il était offert, retournait

à Rennes, rentra par un souterrain qui donnait dans la campagne, et qu'une chapelle en ruines couvrait. C'est par ce même passage qu'il enseigna à Régnier, que ce prince, peu d'heures après, passa sans être aperçu des ennemis, et pénétra dans la ville assiégée.

Olive, ayant appris le retour de l'écuyer, l'avait envoyé chercher :

— Belle et puissante dame, lui disait-il, j'ai cru ne devoir pas finir mon message ; le grand Charles embrasse votre défense : j'ignore quand le secours qu'il vous destine arrivera ; mais de ma vie je ne vis si belle créature, si noble et courtois chevalier, que celui qui vient à l'avance de sa part.

Olive demeura pensive à cette nouvelle, comme si quelque pressentiment secret l'eût avertie que bientôt elle verrait le vainqueur de Sorbrin, et celui de son âme jusqu'alors indifférente.

Régnier fut très choqué du peu de courtoisie qu'eurent pour lui les habitants de Rennes : lorsqu'il parut au milieu d'eux, aucun ne voulait le recevoir chez lui.

Heureusement il aperçut l'écuyer auquel il avait donné les trente florins, qui, courant à lui, le conduisit à la meilleure hôtellerie de la ville, que tenait un de ses parents.

L'hôte le reçut avec tout le respect et tous les soins possibles ; et Regnier, touché de ses bons procédés, ne lui cacha ni sa puissance, ni les ordres de Charlemagne, ni même le don que ce prince lui faisait de la noble pucelle et du duché de Bretagne.

L'hôte, on le comprend, ne pouvait garder pour lui seul une si précieuse confession. Elle intéressait tout le monde, et surtout l'incomparable Olive. Il s'empressa donc de se rendre au palais, à seule fin de rendre compte à sa souveraine de l'arrivée de ce chevalier et de ses généreux projets.

## CHAPITRE XXVII

**Comment la princesse Olive, pour s'assurer de la véracité des rapports qu'on lui avait faits sur Régnier, se rendit à l'hôtellerie où il était descendu, et fut enchantée de s'y être rendue.**

Olive, en sa qualité de femme et de princesse, était très curieuse. Il était d'ailleurs permis de l'être en recevant coup sur coup deux avis pareils, dans lesquels on lui promettait sa délivrance par la main d'un chevalier qui deviendrait son époux.

C'en était beaucoup pour Olive d'avoir l'espérance d'être délivrée de la terreur que lui causait le vilain Sorbrin. Mais il y avait bien des degrés à parcourir de l'idée qu'elle s'était faite d'un monstre formidable, à celle qu'elle commençait à se former d'un chevalier créé pour lui plaire. Les femmes n'aiment pas, d'ordinaire, à rester sous l'obsession d'une préoccupation de ce genre. Elles sont toujours désireuses de savoir à quoi s'en tenir sur les choses et sur les gens, quitte à s'en mordre leurs jolis pouces roses lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles se sont trop hâtées ou qu'on les a trompées.

En conséquence de ce, la princesse Olive jeta sur son élégante taille une mante destinée à en atténuer les courbes provocatrices, non à les cacher entièrement ; puis elle eut le courage de dissimuler le haut de son charmant visage sous un masque de velours, qui faisait paraître plus éblouissante encore la blancheur de marbre du reste de la figure. Et, ainsi déguisée, elle s'en alla droit à l'hôtellerie où était descendu Régnier, dont l'arrivée excitait déjà quelque rumeur dans la cité.

Seulement, une fois sur le seuil, soit qu'elle étouffât, soit pour tout autre motif que nous n'avons pas mission de signaler, la belle Olive se débarrassa de sa mante, qui cachait trop sa taille, et de son masque de velours qui cachait trop son frais visage.

Il faut dire qu'elle était, en ce moment, plus attrayante que jamais.

Le premier mouvement de l'hôtelier, en apercevant sa souveraine, fut de se jeter à ses pieds avec une obséquiosité qui trahissait le rang de la belle visiteuse.

Régnier reconnut encore plus facilement l'incomparable Olive à ses charmes, que par cette marque exagérée de respect donnée par son hôte.

— Dame, dit-il en fléchissant un genou, Régnier, fils du noble duc Guérin de Montglave, vient céans de la part du roi Charlemagne pour mourir ou vous délivrer... Ce n'est, dame de beauté, qu'en mettant à vos pieds la tête ou l'épée de Sorbrin, que j'oserai vous entretenir des espérances audacieuses que Charlemagne m'a données...

La princesse Olive n'eut pas beaucoup de peine à deviner quelles étaient les espérances dont Régnier n'osait parler. Elle le regardait en souriant, mais avec une attention qui témoignait suffisamment du prix qu'elle attachait à cet examen. Et plus elle le regardait, plus elle le trouvait aimable. Et plus elle le trouvait aimable, plus elle disait à part soi que ces espérances étaient raisonnables et bien fondées.

— Mais, sire chevalier, lui dit-elle d'une voix qui ressemblait à un ramage d'oiseau, vous a-t-on prévenu de la terreur que Sorbrin est fait pour inspirer ?...

— Ah ! que puis-je redouter, divine princesse, s'écria Régnier avec enthousiasme, si vous daignez m'autoriser à combattre ce discourtois chevalier... et si... si...

Régnier n'osa achever. Mais cette réticence avait bien plus d'éloquence que des paroles.

Olive baissa les yeux, son adorable visage s'empourpra d'une aimable rougeur, et elle répondit d'une voix assez basse, mais cependant assez claire pour être entendue de celui à qui elle s'adressait :

— Oui, sire chevalier, ma main serait le prix de votre victoire...

— Ah ! princesse ! s'écria le jeune homme, enamouré. Princesse, permettez donc à l'heureux Régnier de se déclarer dès ce moment pour votre chevalier !...

— Tout me force à vous accorder ce titre, seigneur, répondit Olive. Les ordres du roi Charlemagne me sont sacrés, comme duchesse de ce pays... Mais une douce sympathie m'entraîne à vous dire que vous ne devez qu'à vous-même le choix que je fais de vous pour mon défenseur...

En entendant cela, Régnier fut aux anges. Il se précipita de nouveau aux genoux d'Olive, baisa ses belles mains, et quitta avec elle l'hôtellerie pour la reconduire à son palais.

Les anciens de la ville, en voyant ainsi la prin-

cesse Olive traverser les rues, escortée de Régnier, hochaient leurs têtes chenues, et murmuraient :

— Notre jeune duchesse a eu fait bientôt connaissance avec ce chevalier!...

Les jeunes gens, au contraire, s'écriaient :

— Ah! qu'ils sont beaux tous les deux! Que notre cité serait brillante, que nos fêtes seraient splendides, si nous les avions l'un et l'autre pour souverains!...

## CHAPITRE XVIII

**Comment Régnier combattit contre le redoutable Sorbrin et le vainquit; et comment, par suite, il devint duc de Bretagne.**

Le reste de ce jour que Régnier passa près d'Olive, fut plus que suffisant pour unir leurs cœurs dans les chaînes les plus douces et les plus durables.

Régnier passa toute la nuit à penser à son bonheur; et le combat qu'il devait livrer à Sorbrin lui parut mille fois moins dangereux que la crainte qu'il avait eue, dans le premier moment, d'être refusé pour être le défenseur d'Olive.

Cette princesse, pour la première fois, ne put de même goûter la douceur du repos. Sorbrin prêt à combattre Régnier, lui paraissait encore plus redoutable que lorsqu'elle craignait de l'avoir pour époux.

Dès le lendemain un héraut d'armes, envoyé par Guérin, sortit de Rennes au lever du soleil, et fut trouver Sorbrin dans sa tente, pour lui dire que Régnier, fils du duc Guérin de Montglave, était avoué par la princesse Olive pour être son chevalier, et que ce prince lui demandait sûreté pour venir régler avec lui les conditions et le jour du combat.

Sorbrin, qui se piquait de courtoisie et de générosité, reçut très bien le héraut de Guérin, et lui dit qu'il pouvait venir le trouver en toute sûreté.

Régnier, couvert d'armes brillantes, se rendit seul près de Sorbrin, qui fut surpris de sa jeunesse et de sa beauté.

Le jeune prince, sans être ému par l'air terrible de ce géant, et par l'étalage qu'il avait fait faire autour de sa tente des armes énormes dont il se servait dans les combats, régla les conditions de celui du lendemain avec Sorbrin, qui fit jurer aux chefs de ses troupes de se retirer avec son armée, s'il était vaincu; mais qui fit promettre à Guérin de faire conduire, par quatre vieux chevaliers désarmés la belle Olive au lieu du combat; et des deux parts la plus parfaite loyauté fut jurée.

Dès la seconde heure du jour, la belle Olive partit sur une haquenée, entre quatre anciens chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermines, de leurs chaperons, et ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main.

Régnier, monté sur un puissant destrier qu'il faisait caracoler à la droite d'Olive, portait sur sa cotte d'armes une riche écharpe qu'elle avait brodée, et le cimier de son casque paraissait être couronné par un de ses bracelets.

Lorsque le terrible Sorbrin parut, Olive pâlit, et pensa s'évanouir en songeant au péril que Régnier courait pour elle, et craignant plus que la mort celui dont elle-même était menacée.

Nous ne rapportons point les détails de ce combat, qui fut long et terrible, et pendant lequel Olive trembla bien des fois pour les jours de Régnier.

Mais la force et l'agilité de ce prince se renouvelant à chaque fois qu'il portait ses regards sur la belle Olive, Sorbrin, dont le sang coulait en abondance de plusieurs larges blessures, tomba sur ses genoux, et fit un vain effort pour entraîner Régnier dans sa chute : ce prince s'esquiva légèrement, et d'un coup terrible, fit rouler la tête de Sorbrin sur la poussière; il la releva promptement, et alla la porter aux pieds de la belle Olive.

Cette princesse alors, avec une force au-dessus de son âge, s'écria :

— Je prends le ciel à témoin que je suis libre, et que je reçois le duc Régnier pour mon époux. Vous, Sarrasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes; et vous, mes fidèles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau souverain!

Les Sarrasins relevèrent le corps de Sorbrin et se retirèrent.

Le nouveau duc de Bretagne et la belle Olive, sa mie, rentrèrent triomphants dans leur capitale, au milieu d'acclamations passionnées, et dépêchèrent aussitôt des courriers au noble duc Guérin de Montglave.

— Eh bien! dame, dit ce dernier à Mabillette qui regrettait toujours ses quatre beaux gars, vous voyez que nos enfants prennent le vol des aigles, depuis qu'ils sont sortis du nid, dont vous ne vouliez pas qu'ils sortissent... Aigles superbes!... Oiseaux niais seraient-ils restés, si vous vous fussiez obstinée à les garder en votre giron!...

— Sans doute, répondit mélancoliquement Mabillette, mais je ne les ai plus, et, s'ils sont loin de moi, moi je suis malheureuse loin d'eux...

## CHAPITRE XXIX

**Comment Charlemagne, après avoir appris de Girard le peu d'effet que lui avait produit la princesse de Bourgogne, se décida à aller à Dijon avec lui pour conclure le mariage.**

Charlemagne apprit un des premiers les succès de Régnier, et ils lui causèrent un contentement véritable.

Girard avait été moins heureux que son frère, et il s'en revenait à la cour du roi de France, très peu satisfait du voyage qu'il avait fait en Bourgogne.

La fille du duc, que Charlemagne lui destinait, n'avait pas fait sur lui cette douce impression qu'un amant regarde toujours, avec raison, comme une première faveur de l'amour. Son cœur était demeuré tranquille et ses sens étaient restés rassis, ce qui lui avait permis de faire un examen impartial de cette jeune princesse.

Impartial signifie, en pareil cas, sévère, quand il ne veut pas dire injuste. La femme, quelque parfaite qu'elle soit, perd toujours à être regardée par des yeux indifférents, de même que la plus imparfaite gagne toujours à être contemplée par des yeux amoureux. L'amoureux ne voit pas même une tare quand il y en a cent; l'indifférent est disposé à en voir cent quand il n'y en a qu'une.

Les femmes sont faites pour être adorées ou

bales, adorées surtout. Nul n'a le droit d'être indifférent à leur égard. Pour ou contre elles, il faut toujours se passionner.

Cela était arrivé à Girard.

— La princesse est belle, certes, s'était-il dit; mais elle a l'air fier et dédaigneux. Cela lui enlève tout le côté plaisant et tendre à mes yeux. Je ne pourrais jamais l'aimer !...

Girard qui se livrait volontiers à ses premiers mouvements, s'était contenté de deux rencontres avec cette princesse, toutes deux à l'église. Et le hasard avait voulu précisément que chaque fois il la vît gronder avec aigreur les gens de sa suite.

Il n'en avait pas fallu davantage. Il était reparti sans se faire connaître.

Ce n'avait été qu'après son départ que la belle princesse de Bourgogne avait appris qu'un jeune chevalier, d'une figure charmante, qu'on croyait être de la cour du roi Charlemagne, avait passé deux jours à Dijon sans vouloir se laisser connaître.

Les femmes pardonnent rarement ces impertinences-là, à moins que cela ne les affole complètement, ainsi que cela s'est vu çà et là de par le monde: la princesse de Bourgogne en avait conçu un dépit secret, et elle avait fait toutes les inquisitions possibles pour savoir le nom de ce chevalier, qu'elle n'avait pu parvenir à savoir.

Girard venait donc d'arriver à la cour de Charlemagne, au moment même où arrivait la nouvelle des succès de son frère Régnier.

Le rapport qu'il fit à Charles de la princesse de Bourgogne ne fut point celui d'un amant; il ne fut pas non plus celui d'un homme prévenu contre elle; il se contenta de rendre justice à sa beauté.

Peu de temps après, Charles reçut la nouvelle du mariage de Régnier, et apprit en même temps la mort du vieux duc de Bourgogne. Il fit appeler sur-le-champ Girard :

— Beau cousin, lui dit-il, quoique vous ne m'ayez pas paru bien épris de la princesse, devenue duchesse de Bourgogne par la mort de son père, je crois cependant que vous auriez grand tort de refuser un si haut mariage; jamais cadet de bonne maison n'en fit un meilleur; et mieux vous aimerais-je que tout autre pour prendre rang avec mes pairs.

Girard, quoiqu'il se rappelât l'ancienne idée qu'il avait eue d'être duc de Vienne, ne put trouver de bonnes raisons pour refuser de suivre celle de Charlemagne. Et ce grand prince, occupé de l'établissement du quatrième fils du duc Guérin de Montglave, partit avec lui pour aller à Dijon, espérant que sa présence contribuerait à hâter la conclusion de cette alliance.

## CHAPITRE XXX

**Comment Régnier et Charlemagne, une fois à Dijon, se présentèrent à la fière duchesse de Bourgogne, et comment il se fit que ce fut le roi et non le fils du duc Guérin qui épousa cette princesse.**

Régnier et Charlemagne se rendirent donc à Dijon, et, à peine furent-ils entrés dans cette cité, que le même hôte chez lequel Girard avait logé, le reconnut et s'empressa d'aller avertir la duchesse de Bourgogne, que ce beau chevalier, qu'il avait pris chez lui pour être un des plus pauvres de la France, venait d'arriver avec le roi Charlemagne, qui paraissait le traiter comme son fils.

L'hôte ajouta même que quelques propos des gens de la suite de Charles lui faisaient croire que ce prince lui destinait ce beau chevalier pour époux.

La jeune duchesse fut vivement émue; elle ne négligea rien de tout ce qui pouvait relever l'éclat de ses charmes, et se hâta de tout préparer pour recevoir l'empereur, son seigneur suzerain, avec la plus grande magnificence.

La première entrevue entre la jeune duchesse, Charles et Girard, eut des effets bien opposés. La duchesse trouva Girard charmant, et désira vivement que Charles le lui proposât pour époux; mais Girard la vit toujours avec la même indifférence.

Charles cependant avait des yeux bien différents pour elle : frappé, comme d'un coup de foudre, de la beauté de la jeune duchesse, il en devint dès l'instant même passionnément amoureux. Le grand cœur de Charles gémit en secret de l'empire que l'amour prenait sur lui; bientôt la décence, la justice, sa parole donnée, firent sur lui tout l'effet qu'elles font toujours sur un grand homme : il eut donc le courage de faire taire cette passion naissante, et de proposer à la jeune duchesse de lui donner le fils de Guérin pour époux.

Charlemagne ne lut que trop dans ses yeux, à quel point cette proposition répondait à l'impression que le jeune et charmant Girard faisait sur elle, et il vit bien que la soumission qu'elle lui dit avoir pour ses ordres, n'était déjà qu'une suite du penchant qui l'entraînait.

Charles et Girard en soupirèrent, mais par des sentiments bien opposés : l'un regrettait de donner lui-même une princesse qu'il adorait malgré lui; l'autre était près de se voir lié pour toujours par une chaîne qui ne lui paraissait que pesante.

Girard eut l'air très peu galant, et ne répondit qu'avec froideur à plusieurs propos assez tendres que la duchesse crut pouvoir se permettre, dans la position où tous les deux se trouvaient.

Elle eut la douleur et l'humiliation de ne trouver que la même indifférence dans Girard pendant les fêtes qui suivirent l'arrivée de Charlemagne : au contraire, la liberté, la gaîté qui furent l'âme de ces fêtes, le désir de plaire à Girard par son chant, par la danse et par tous les talents qu'elle possédait, redoublèrent la passion de Charlemagne, au point que dans un bal il fut forcé d'en faire l'aveu.

La jeune duchesse, née haute et impérieuse, ne put voir, sans en être touchée, que le plus grand prince de l'univers mettait son sceptre à ses pieds : l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avait pour Girard, et enfin le froid offensant de ce prince, et le dépit cruel qu'elle sentit contre lui, la déterminèrent à recevoir les hommages et les vœux du grand Charles, lequel aimait trop, pour ne pas connaître que Girard n'aimait pas.

— Mon cher Girard, lui dit-il en particulier, je voulais et je croyais faire ton bonheur en te faisant épouser la duchesse de Bourgogne; mais je connais assez l'amour pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui ferait le bonheur du reste de ma vie. Je t'aurais fait le sacrifice de l'amour que

j'ai pour elle si ses charmes t'avaient touché; mais, puisque ce ne serait que le désir d'avoir un grand état qui pourrait te forcer à faire ce mariage, je peux aisément le réparer. La jeune comtesse de Toulouse, de Narbonne et de Montpellier, vient de perdre son vieil époux, avec laquel elle a passé deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle : tous les peuples de la langue d'Oc l'adorent, et tous les trouvères célèbrent son esprit et ses charmes dans leurs chants royaux et dans leurs tensons; je te l'offre avec ses États auxquels je veux joindre encore le duché de Vienne, et les beaux pays arrosés par le Rhône.

Girard baisa mille fois les mains de Charlemagne :

— Ah ! grand prince, qu'il est heureux et honorable de vous servir ! lui dit-il. Vous avez lu dans mon cœur; qu'il m'est cher de pouvoir lire aussi dans le vôtre ! Oui, Sire, suivez les tendres mouvements de votre âme; épousez la belle duchesse de Bourgogne, et protégez le plus fidèle de vos vassaux, pour obtenir la comtesse de Toulouse.

Charlemagne sentit la joie la plus vive de pouvoir, sans manquer à cette loyauté si chère à son âme, se livrer à l'amour prêt à le rendre heureux. Il obtint facilement de l'ambitieuse duchesse de Bourgogne de lui donner la main, et, de la jeune comtesse de Toulouse, de venir sur-le-champ pour assister à son mariage. Cette princesse se rendit à l'invitation.

Girard, enchanté d'elle, devint encore mille fois plus charmant et plus beau dès qu'il aima. La comtesse de Toulouse, plus heureuse que la duchesse de Bourgogne, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle.

Mais, prête à donner la main à Charlemagne, combien de fois la duchesse de Bourgogne ne soupira-t-elle pas en secret ! Tous les charmes, tous les dons, toutes les grâces de Girard, s'étaient développés depuis qu'il aimait; il lui paraissait presque un homme nouveau : l'excès de la passion qu'elle avait pour lui ne put lui laisser voir sans une rage mortelle Girard, éperdu d'amour, donnant sa main à la comtesse de Toulouse, dans la même cérémonie qui l'unissait à Charlemagne; et l'amour, dans son âme violente et passionnée, ne put être remplacé que par la haine.

Dès le lendemain du mariage de Charles et de Girard, Charlemagne déclara dans l'assemblée générale de ses pairs qu'il leur donnait le fils de Guérin pour compagnon, en l'investissant du duché de Vienne et du comté de Toulouse.

De là, montant avec la nouvelle reine sur un trône élevé, Girard, tête nue, vint lui prêter hommage pour ces provinces.

Après les cérémonies usitées, Girard voulut embrasser les genoux de Charlemagne; et baissant sa tête jusqu'à ses pieds, la nouvelle reine, pour l'humilier, tendit son pied, et le lui fit baiser assez rudement.

Girard, occupé de sa reconnaissance pour Charles, méprisa dans son âme un acte qu'il ne regarda que comme indifférent, et n'eut pas même l'air de s'en apercevoir. Hélas ! cet acte-là, quoique peu important en apparence, devait avoir bientôt des conséquences terribles.

## CHAPITRE XXXI.

**Comment Girard, heureux comme prince, comme amant et comme père, résolut d'aller trouver ses frères pour les engager à se rendre tous quatre ensemble à Montglave.**



Heureux à double titre, comme mari de la belle comtesse de Toulouse, et comme duc de Viennes Girard prit congé de Charlemagne quelques jours après les cérémonies nuptiales.

Duc de Vienne et mari d'une princesse aimable, il était tout naturel qu'il tînt à montrer celle-ci à ses sujets et qu'il tînt à montrer ses sujets à cette princesse, et à se les montrer aussi à lui-même, car enfin il ne les connaissait pas.

La comtesse de Toulouse et Girard partirent donc, avec une suite digne de leur rang.

Le premier soin du nouveau duc, en arrivant à Vienne, fut de faire appeler le gouverneur du château où son frère et lui avaient reçu l'hospitalité.

— Sire commandant, lui dit-il en l'embrassant, reconnaissez-vous le jeune cadet que vous avez si généreusement accueilli et qui, en retour, vous a promis de vous en marquer sa reconnaissance quand il serait duc de Vienne?...

— Par saint André ! répondit le vieux commandant, attendri, vos traits, sire, sont trop nobles et trop beaux pour n'être pas restés entiers dans ma mémoire !... Cadet, dites-vous? Ah ! sire, des cadets de votre étoffe doivent être bien traités par la fortune et par l'amour...

— Belle duchesse, dit tendrement Girard, donnez, je vous prie, votre main à baiser au vice-duc de ce pays... car je constitue pour tel ce loyal homme dans Vienne et dans le Dauphiné...

— Ah ! cher sire, vous me comblez ! murmura le vieux gentilhomme, ému jusqu'aux larmes.

Tout paraissait donc sourire aux vœux de l'heureux Girard. Heureux prince, heureux amant, il devait encore être heureux père. Arnault avait un fils qui avait nom Aymeri; Milon en avait un qui avait nom Guérin; Girard en eut un qui eut nom Olivier, et qui crût vitement en grâce, en force et en beauté.

Il est dans l'homme d'aimer à prouver qu'il doit son élévation à son courage personnel, à ses mérites propres : Girard voulut aller voir le noble duc Guérin de Montglave, son père, et la tendre Mabillette, sa mère.

— Comme cadet, dit-il, c'est à moi d'aller chercher mes frères dans les États qu'ils ont acquis re conquis. Je les rassemblerai, et nous irons embrasser les genoux de Guérin et de Mabillette... Fasse le ciel que l'âge ne les ait pas entamés l'un et l'autre

au delà de l'ordinaire... Est-ce aussi votre sentiment, duchesse ?

— Vous pensez bien, cher sire, répondit la duchesse, heureuse femme autant qu'heureuse mère.

## CHAPITRE XXXII.

Comment Girard alla d'abord quérir Régnier, puis Milon, et comment, Arnault les ayant rejoints, ils se mirent en chemin pour Montglave.

Girard, une fois ce départ résolu, ne s'occupa plus que de le hâter.

Au bout de quelques jours, il était prêt. La duchesse et lui, le petit Olivier en leur giron, prirent le chemin de la Bretagne, escortés d'une troupe nombreuse et richement appareillée.

En Bretagne, à Rennes, gouvernait le duc Régnier. C'était celui de ses frères avec lequel Girard avait si longtemps vécu dans la plus complète union à la cour de Charlemagne. Il aimait beaucoup les deux autres, certes ; mais il avait pour Régnier une tendresse particulière, qui venait sans doute de la conformité de leurs goûts, et aussi de leur âge, puisqu'ils étaient les puînés d'Arnault et de Milon.

La petite troupe arriva sans encombre à Rennes. Régnier sentit les transports de joie les plus vifs en embrassant son cher Girard.

Girard, de son côté, n'éprouva pas moins de plaisir à embrasser Régnier.

— Cher petiot, dit-il en prenant le petit Olivier dans ses bras, ton oncle t'adopte... N'est-ce pas, Régnier ?

— Oui, cher frère, ton Olivier sera mon fils, et le cœur me dit qu'il fera un jour l'honneur de sa race, répondit Régnier.

— Je le crois aussi, dit naïvement Girard, qui se mirait dans ce beau gars qui promettait déjà tant de choses, fier et membru comme il était.

Après un repos d'une semaine environ, Girard et Régnier repartirent ensemble. Ils se trouvaient à portée de Milon, qui résidait à Pavie : ils se rendirent à cette cour.

Ils étaient à peine réunis, qu'Arnault, duc d'Aquitaine, ayant appris leur arrivée, pria la belle Frégonde de lui permettre de la quitter quelque temps pour aller au-devant de ses frères.

Les quatre fils du noble duc Guérin se trouvèrent enfin tous les quatre ensemble, pour la première fois depuis leur séparation au sortir du nid paternel. Cette entrevue fut pleine de charmes pour eux.

— Ah ! s'écrièrent-ils d'un commun accord, heureux ceux qui suivent la voie que leur a tracée la volonté paternelle !... Que serions-nous, tous les quatre, à cette heure, si la tendresse aveugle de notre mère Mabillette l'eût emporté ?... Que de grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel et à notre vaillant et sage père, le duc Guérin, de nous avoir animés à l'imiter ?... Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller consoler et réconforter sa vieillesse en lui faisant embrasser des fils dignes de lui !...

Puis ils partirent pour Montglave, pleins de joie et d'ardeur.

## CHAPITRE XXXIII

Comment les quatre frères arrivèrent à Montglave, et de la réception que leur firent le duc Guérin et Mabillette. Comment, ensuite, ils prirent congé les uns des autres.

Quelques vieux serviteurs que leur père leur avait donnés, et qui par leur fidélité s'étaient rendus dignes de ce choix, précédèrent les quatre frères à Montglave.

Mabillette dit à Guérin :

— Sire, n'irons-nous pas au-devant de nos enfants ? Vous ne direz plus : Ce sont oiseaux que nous chassons hors du nid, pour qu'ils s'en forment un bon et beau ; ce sont aigles qui quittent leur propre repaire, pour revenir au nôtre ! ce sont ducs, comtes et hauts barons qui plus n'ont besoin de nous, et qui viennent nous faire hommage de leurs couronnes et de leur bonheur...

— Dame, dit Guérin, bien font leur devoir nos braves enfants ; mon cœur vole au-devant d'eux, mais leur voudrais-je ravir le bonheur de nous rendre un hommage qu'ils doivent un jour attendre de leurs enfants ? Laissez, laissez ! le ciel et l'honneur les conduisent dans nos bras, je les attends ; venez seulement à cette fenêtre, nous les verrons venir de plus loin.

Girard fut le premier qui reconnut Mabillette en la voyant étendre ses bras vers eux, il reconnut de même Guérin, à sa longue barbe blanche.

— Voyez-vous notre père, dit Girard ? comme il se tient là fièrement, sans daigner descendre !

— Vraiment, lui répondit Régnier, ne doit-il pas attendre l'hommage de ses enfants ? n'est-il pas pour nous l'image de la divinité ?

L'entrevue de Guérin avec eux fut aussi noble que tendre et touchante.

Les quatre fils se jetèrent à ses genoux ; chacun d'eux avait apporté la couronne qui marquait sa dignité, et la déposa à ses pieds.

— Mes enfants, s'écria Guérin en étendant les bras sur eux, que l'Eternel vous bénisse par la main de votre heureux père !

Il couvrit leurs joues de ses larmes.

— O mon père, mon père, s'écriaient-ils, êtes-vous content de nous ?

Mabillette s'était emparée du jeune Olivier pendant cette scène si touchante ; elle le porta dans les bras de Guérin.

Dès qu'il eut relevé ses fils, Guérin prit son petit-fils, le baisa doucement, et, passant sa main sur ses reins, et tournant son visage au soleil :

— L'enfant est fort et membru, dit-il, son regard est assuré ; Régnier, prends soin de lui, donne-lui bonne et louable nourriture ; il te donnera dans tes vieux jours la liesse et la récompense que je reçois de toi.

— Ah ! père, s'écria le duc Arnault, que j'ai de regret de ne vous avoir pas amené mon fils Aimery ! Le damoisel est déjà grand, il sera raide jouteur ! Sa

mère ne le gâte point, les plus grands clercs de Ligurie et les meilleurs de mes chevaliers l'exercent à toutes sciences et actes de chevalerie.

— Bien, dit Guérin, j'aime mieux ne pas le voir que de l'en distraire : bon document vaut mieux que caresse de père. Mais écoute, mon fils, quelque bien nourri qu'il soit chez toi, je pense que pour agrandir, améliorer même ses idées, tu ferais bien de l'envoyer à la cour du grand Charles : pain de l'hôtel de ce prince lui profitera mieux encore que celui du tien ; riches et nobles damoiseaux ne trouvent que roses et miel dans leurs entours..., quand ces poussins-là prennent leurs grandes plumes, oh! qu'il leur est utile alors de goûter quelque amertume et d'avoir épines à briser!

— Certes, noble père, dit Arnault, je me l'étais bien proposé, et l'enfant doit partir à Noël prochain pour s'y rendre.

Les quatre fils de Guérin restèrent un mois près de lui. Mabillette eût bien désiré les retenir plus longtemps, mais le vieux duc leur dit lui-même :

— La Providence, mes enfants, en vous donnant hautes seigneuries et vassaux, vous impose la loi de les gouverner. Retournez dans vos États ; soyez toujours unis ; nul n'osera vous grever, si concorde unit toujours vos forces. Donnez-moi quelquefois le plaisir de vous embrasser ; et, par saint André, quoique déjà vieillard chenu, j'endosserais bien vite le harnois pour vous secourir, si besoin aviez de mon secours!

En disant ces mots, il tira l'épée de Girard, et fendit en deux un gros bloc de chêne.

— Par Dieu! père, s'écrièrent-ils, bien fort serait le bouclier et le haubert qui résisteraient à vos coups!

## CHAPITRE XXXIV

**Comment, une fois revenu en Aquitaine, Arnault envoya son fils Aymeri à la cour de Charlemagne, et comment ce jeune homme s'arrêta d'abord à la cour de son oncle Girard, qui voulut l'éprouver.**

Les quatre fils de Guérin étant retournés dans leurs États, Arnault, selon la promesse qu'il avait faite à son père, dit au jeune Aymeri qu'il était temps qu'il se fît connaître, et qu'il se rendît à la cour de Charles pour le prier de l'armer chevalier.

Sa mère Frégonde eût bien désiré lui donner un cortége digne de sa naissance, mais Arnault le refusa.

— Le damoisel, dit-il, fera comme père et aïeul : nous partîmes tous deux de la maison paternelle comme simples chevaliers ; je veux qu'Aymeri fasse de même et gagne ses éperons. D'ailleurs, notre fils est haut à la main, il ne faut pas que l'esprit de superbe le gâte. Rien n'apprend mieux à vivre avec les hommes, que de commencer par avoir besoin d'eux.

Aymeri partit donc, suivi d'un seul écuyer ; et, selon l'ordre d'Arnault, il alla droit à Vienne pour y voir son oncle le duc Girard.

Celui-ci, prévenu que son neveu devait arriver, voulut éprouver s'il tenait de leur race pour n'endurer jamais un affront ; il ordonna que, lorsque Aymeri se présenterait à la porte de son palais, on lui refusât l'entrée, et qu'on l'avertît promptement du parti qu'il prendrait.

Aymeri s'étant présenté le lendemain, et trouvant la porte fermée, frappa vigoureusement avec le pommeau de son épée.

— Arrière, lui dit un guichetier par un petit treillis de fer ; jongleurs et ménestrels n'entrent point en cette cour sans y être appelés.

— Pour qui me prends-tu, manant? dit Aymeri.

— Pour un vagabond, dit le portier, et tu pourrais bien t'attirer quelque correction.

Il n'en fallait pas tant pour mettre en fureur le pétulant Aymeri. Voyant un levier de fer très-pesant et à sa portée, il s'en saisit, brisa la porte qui tomba fracassée, et s'élança sur le guichetier. Mais il fut arrêté par son oncle Girard, qui le reçut dans ses bras.

— Je me reconnais en toi, beau neveu, lui dit-il ; viens, mon enfant, et sois toujours le même!

Cette exhortation plut beaucoup à l'homme du monde auquel elle était le plus inutile.

## CHAPITRE XXXV

**Comment le jeune Aymeri arriva à Paris, et de la façon dont il s'y prit pour se faire connaître de Charlemagne.**



Aymeri passa quelques jours avec son oncle, et remonta sur son unique cheval pour aller à Paris, où Charlemagne tenait sa cour.

Cette ville n'était pas fort grande alors. Elle était si pleine d'étrangers qu'Aymeri ne put trouver aucun hôte qui voulût le recevoir ; il écouta la réponse des premiers auxquels il s'adressa sans se fâcher ; mais le dernier, tout glorieux d'avoir l'évêque de Laon dans sa maison, le rebuta durement.

Aymeri prit l'hôte par les oreilles, le conduisit à l'écurie, et voulut le forcer à mettre dehors les chevaux de l'évêque, pour faire place aux siens.

Une troupe de valets et de clercs voulut faire résistance ; Aymeri les rossa : l'évêque eut beau lui crier de sa fenêtre qu'il l'excommuniait, Aymeri frappait toujours en leur criant :

— Allez chanter vêpres, et ne disputez plus étables à damoiseaux et chevaliers qui vous défendent.

L'évêque voyant un jeune homme grand et vigoureux, l'épée d'une main et le bâton de l'autre, prit le parti de filer doux ; et, laissant déplacer ses chevaux, il sortit par une porte de derrière et alla incontinent porter ses plaintes à Charles.

Ce prince envoya chercher Aymeri ; et l'huissier chargé de ses ordre parlant d'un air courtois, Aymeri se rendit à cette invitation.

— Vassal, lui dit Charles en le voyant entrer, de quel droit avez-vous osé frapper les gens de mon cousin le duc de Laon?

— Par le droit, dit Aymeri, que tous chevaliers, utiles à l'État, doivent avoir sur ceux qui

rirent à ses dépens ! Et vous, Sire, vous me feriez accueil plus gracieux, si vous saviez que les miens et moi sommes gens à vous donner une dure besogne à faire, si vous nous mettiez en courroux.

— Par le chef de la reine ! dit Charles, il n'y a qu'un issu de la race de Guérin de Montglave assez hardi pour me faire une telle réponse.

— Aussi le suis-je, dit Aymeri ; et c'est le fils d'Arnault de Beaulande qui vous offre, ou de vous servir, ou de vous combattre, selon la façon dont vous le traiterez.

— Oh ! vraiment, dit Charles, mon choix n'est pas douteux ; j'aime trop le duc Guérin, et je prise trop sa brave race, pour ne te pas retenir dans ma cour.

Ce seul mot d'amitié fit tomber le fils d'Arnault aux genoux de Charles, qui le releva, lui demanda des nouvelles de ses proches avec un vif intérêt, et qui lui promit de remplir les désirs de son père, en l'armant chevalier.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment Charlemagne, en partant pour guerroyer contre les Sarrasins, confia Aymeri à la reine, et comment ce jeune chevalier fut amené à couper le pied à cette princesse.**

Sur le point de partir une troisième fois contre les Sarrasins, Charlemagne donna la colée au jeune Aymeri et le recommanda tout spécialement à la reine, qui lui promit de le traiter comme il convenait que le fût un garçonnet de si haut lignage. Charlemagne partit.

La reine n'eut qu'à se louer d'abord de l'esprit et de la gaîté du jeune chevalier que lui avait laissé son royal époux. Elle ne dédaigna pas de l'entretenir familièrement seule à seule avec lui, de choses et d'autres, plus ou moins intéressantes pour lui.

Un jour, elle faisait son éloge et lui disait qu'il était digne de marcher sur les traces des plus illustres preux.

— Je gage, ajouta-t-elle tout-à-coup, en sentant se réveiller un souvenir amer, je gage, Aymeri, que vous ne vous seriez pas comporté comme jadis se comporta votre oncle Girard, si vous aviez été en sa place.

— Ma foi, dame, je n'en sais rien, répondit Aymeri, que ce propos choqua. On trouve que je ressemble beaucoup à mon oncle, et j'ai pris, depuis mon enfance, la résolution de l'imiter, car c'est un vaillant homme.

Sans s'arrêter à cette fière réponse, pourtant suffisamment significative, la reine raconta à Aymeri tout ce qui s'était passé au temps de son mariage avec le roi Charlemagne. Et son ancienne rancœur contre Girard la portant à peu ménager ses termes en parlant de lui, le bouillant Aymeri sentit allumer en lui par degrés le désir de la mortifier.

Il ne fut plus maître de lui, lorsqu'elle eut l'imprudence de lui dire :

— Girard m'avait dédaignée, sans que je méritasse ce dédain. Une femme ne pardonne jamais ces sortes d'insultes, même lorsque cette femme est devenue reine... Je cherchais une occasion de me venger de cette humiliation par une autre... Cette occasion se présenta... Lorsque Girard vint rendre l'hommage qu'il nous devait au roi et à moi, j'étais assise... je lui fis baiser mon pied !...

Et, en même temps, joignant le geste à la parole, la reine avança ce même pied pour montrer au neveu de Girard comment elle avait accompli cet acte de mépris.

Aymeri, furieux, et n'écoutant plus qu'une aveugle colère, saisit ce pied téméraire d'une main et culbuta la reine ; puis de l'autre main, tirant son poignard, il fit tous ses efforts pour lui couper le pied.

La reine cria, on accourut, on se jeta sur le jeune chevalier, et on l'empêcha de commettre cette cruauté.

Lors, se démêlant de la foule accourue aux cris de la reine, Aymeri se dirigea vers les écuries, sauta sur le premier cheval venu, et s'éloigna vitement de Paris, en jurant qu'il vengerait son oncle Girard.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment le jeune Aymeri, en quittant Paris, se dirigea sur Vienne pour instruire Girard de ce qui s'était passé ; et comment, à son tour, Girard en instruisit son père et ses frères.**

En s'éloignant de Paris, le jeune Aymeri se dirigea droit sur Vienne pour rendre compte à Girard de ce qui venait de se passer.

On croira aisément que ce dernier reçut avec la plus vive tendresse un neveu qui lui ressemblait en tout si parfaitement, et qui venait de le venger avec tant d'audace d'un affront qu'il avait eu la sagesse de tenir caché.

— Bon sang ne peut mentir ! s'écria-t-il joyeusement. Beau neveu, tu es bien le petit-fils du vaillant duc Guérin de Montglave, mon noble père !...

Girard connaissait trop l'humeur vindicative de la reine, pour ne pas prévoir les suites de cette affaire. Mais il n'en eut cure, comme un vaillant chevalier qu'il était.

Tout au contraire, il dépêcha incontinent des courriers à chacun de ses frères, ainsi qu'au noble duc Guérin de Montglave, en leur représentant que c'était une querelle de famille, et que, partant, cela les intéressait tous à un égal titre.

Régnier partit aussitôt pour Vienne, accompagné du bel Olivier, son fils, de la belle Belleaude, sa fille, et de la princesse Olive, sa femme.

Quant aux deux autres frères, ils se tinrent prêts à secourir leur fils et neveu.

Pour le vieux Guérin de Montglave, que l'âge avait rendu prudent dans la conduite des affaires humaines, il dit à ceux qui lui remirent la lettre de son fils :

— Ce sont là querelles de jeunes gens! A l'âge de Girard, j'eusse baisé de bon cœur le pied de la reine, au lieu d'essayer de le meurtrir, ainsi que l'a voulu faire ce fol Aymeri... Car on dit que ce pied est fort joli et qu'il soutient bien le plus gentil corsage qui soit au monde... Mais, par la tête de Mabillette! si Charlemagne veut se mêler de cette malencontreuse affaire, il pourra bien lui en cuire... On lui fera voir que l'épée du vieux Guérin de Montglave et le levier de son vieil ami Robastre sont de taille à se mesurer avec sa Joyeuse et avec la Durandal de son neveu Roland!... Répétez cela à Girard, messagers, et dites-lui qu'il me mande le résultat de cette aventure, afin que je sache quel parti je dois prendre. Jeunes gens contre jeunes gens, d'abord; vieillards contre vieillards ensuite. Nous nous sommes vus autrefois, Charlemagne et moi; s'il m'y force, nous nous reverrons encore, mais ce sera pour la dernière fois!... Allez, messagers, et que Dieu vous garde!

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Charlemagne vint mettre le siége devant Vienne, pour venger l'injure faite à la reine, et comment ce siége dura deux années.

Son prophète avait été le vieux duc Guérin de Montglave.

Charlemagne, en effet, eût mieux fait d'assoupir et d'accommoder cette querelle; mais, fier de la victoire qu'il venait de remporter sur les bords de l'Elbe, ému par les pleurs de la reine, déterminé par les barons que cette reine avait fait jurer de venger son offense, il partit à la tête d'une puissante armée, ravagea la frontière du Dauphiné, forma le siége de Vienne, et jura de n'en point partir qu'il n'eût pris cette ville, et tiré la vengeance la plus éclatante de Girard et d'Aymeri.

Malgré la valeur et la force de Roland, et des dix autres pairs qui suivirent Charles dans cette expédition, l'arrivée de Milon, d'Anseaume et d'Arnault de Beaulande, qui forcèrent les lignes de Charles et se jetèrent dans Vienne avec un puissant secours, rendi ce siége aussi long que meurtrier.

Pendant près de deux ans l'avantage fut égal des deux côtés, dans les sorties fréquentes que les quatre frères et leurs fils Olivier et Aymeri faisaient presque tous les jours pour ruiner les travaux.

Roland en vint souvent aux mains dans ces sorties avec les neveux de Girard, qui cherchaient à se distinguer sous les yeux de leurs pères et de leurs oncles; et le jeune Olivier surtout apprit à Roland, qu'il existait enfin un chevalier qui pouvait lui résister.

Lorsque Régnier accourut le premier au secours de Girard, la belle Olive avait obtenu de le suivre; et la jeune et charmante Belleaude, sa fille, l'avait accompagnée. Olivier aimait tendrement cette sœur; ils se ressemblaient beaucoup, et l'amour et les grâces paraissaient avoir pris soin de les embellir tous les deux.

Belleaude armait souvent son frère de sa main; et cette jeune princesse, au-dessus de la timidité de son sexe, montait quelquefois à cheval pour le suivre de loin lorsqu'il faisait des sorties, et pour le secourir s'il eût été blessé.

L'une de ces sorties ayant engagé pendant plusieurs heures un long et sanglant combat, on convint de part et d'autre d'une trêve de quatre jours, pour retirer les morts et prendre soin des blessés.

Rien n'était alors plus religieusement observé que ces sortes de trêves; toute animosité paraissait suspendue; et les chevaliers des deux partis, passant librement d'un camp à l'autre, ne combattaient ensemble que de courtoisie lorsque le hasard les rassemblait.

Le récit qu'Olivier avait fait à sa sœur de la valeur de Roland, donna le désir à Belleaude de voir ce célèbre paladin; et, pendant le second jour de cette trêve, elle pria son frère de la mener voir le camp de Charlemagne.

Olivier et son cousin obtinrent d'Olive, sa mère, de lui procurer ce plaisir; ils montèrent à cheval tous les trois; et, s'éloignant assez loin de la cité de Vienne, ils parvinrent jusqu'aux gardes avancées, dont Ogier-le-Danois et Roland faisaient alors la visite.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Roland, en apercevant Belleaude, sœur d'Olivier, en tomba amoureux et ne put s'empêcher de lui exprimer hautement son admiration, en la priant de l'accepter pour chevalier.

Ogier-le-Danois et Roland furent frappés de la beauté de la jeune sœur d'Olivier, et ils s'avancèrent tous deux vers elle avec un égal empressement, pour mieux savourer les perfections infinies de sa gracieuse petite personne.

Roland, surtout, resta ébloui.

Il avait aimé Angélique, qui lui avait été infidèle, ce dont il avait eu grand'peine à guérir. Belleaude lui fit oublier qu'il avait été malheureux, et son cœur s'épanouit aux enivrantes émotions que sa vue lui procura.

Un coup de foudre n'est pas plus vif que le trait qui frappa Roland, le vaillant chevalier. L'air noble, la démarche onduleuse, la taille divine, la modestie, l'enjouement de Belleaude, lui parurent mille fois préférables à la coquetterie adroite et au manége artificieux qu'Angélique avait employés pour le séduire.

N'osant pas encore s'adresser directement à cette gente pucelle, qui ressemblait si bien à un bouton de rose près de s'épanouir, il débuta par dire les choses les plus aimables à Olivier.

C'est toujours ainsi que les amoureux procèdent, naturellement ou par calcul. Ils savent très bien qu'un frère jeune est aimé de sa sœur, jeune comme lui, et qu'ils se font mutuellement des confidences

qui ne peuvent tourner qu'au profit du tiers intéressé à faire le sujet de ces causeries-là.

— Sire chevalier, lui dit-il, vous n'étiez déjà que trop redoutable pour moi dans les combats; que je vais craindre désormais de vous y rencontrer! Pourrai-je vous y reconnaître aux coups terribles que vous y portez, sans me rappeler en même temps des traits qui seront à jamais gravés dans mon âme?

Olivier sourit, en lui disant :

— Je désirerais, seigneur, que ceux de ma sœur fissent assez d'impression sur vous pour vous engager à ne plus regarder un frère qui lui ressemble, et qui vous admire, comme un ennemi. Pourquoi la funeste querelle de nos oncles me force-t-elle à me trouver les armes à la main contre un héros dont je ferais l'honneur et le bonheur de ma vie d'être le frère et le compagnon?

— Souvent ces sortes de guerres entre parents qui s'estiment, dit à son tour Ogier, se terminent par quelque heureux mariage entre les familles, qui resserrent leurs anciens nœuds. Si Charles n'était pas obsédé par sa vindicative dame, j'imagine une union charmante, bien propre à faire cesser ces guerres cruelles, comme à donner de nouveaux héros à la France.

En disant ces mots, il regardait Belleaude, qui rougit; et Roland, qui, se jetant à son cou, s'écria :

— Mon cher Ogier, puissent le brave frère et la divine sœur approuver dans leur âme ce que ton amitié pour moi te fait imaginer! Si quelqu'un doit avoir du pouvoir sur l'esprit de Charles, c'est le brave Ogier; je te conjure de lui rappeler ses véritables intérêts, et de lui représenter combien la guerre présente est nuisible à la religion comme à la France, les Sarrasins étant encore les maîtres de plusieurs de ses provinces méridionales, et le roi Marsille, maître de l'Espagne, se préparant à passer les Pyrénées pour nous attaquer. Tandis que, si nous étions unis, nous serions assez forts pour le chasser de l'Europe, lui faire repasser les Pyrénées, et le forcer de se retirer même au delà du détroit.

Ogier promit à Roland d'employer ses bons offices auprès de Charles.

Roland, s'avançant avec l'air le plus respectueux vers Belleaude :

— Ce jour-ci, lui dit-il, demoiselle, décide du reste de ma vie; je n'ose encore vous supplier de me recevoir pour votre chevalier; mais j'espère que désormais tous les actes de ma vie vous prouveront que vous n'en pourrez avoir un plus soumis et plus fidèle.

Belleaude ne put être insensible à l'hommage que lui rendait le neveu de Charles; et, désirant serrer les nœuds d'une amitié durable entre ce célèbre paladin et son frère Olivier :

— Seigneur, lui dit-elle, il n'est aucune reine dans l'univers qui ne dût s'honorer de vous avoir pour son chevalier, et mon frère Olivier me paraît désirer trop votre amitié, pour qu'il n'obtienne pas du duc Régnier, mon père, que j'accepte l'offre que vous venez de me faire.

A ces mots, ils se séparèrent avec de nouvelles marques d'estime.

# CHAPITRE XL

**Comment, à l'expiration de la trève, le siége de Vienne fut repris, et comment le vieux Guérin, pour faire cesser cette guerre, proposa à Charlemagne de choisir deux champions de l'une et l'autre armée.**

Ogier-le-Danois et Roland retournaient près de Charlemagne, avec le dessein de le porter à la paix; mais ils perdirent bientôt l'espérance de l'y déterminer, lorsqu'ils apprirent que la reine venait d'arriver près de lui, et que cette reine vindicative avait conduit elle-même une armée de quarante mille hommes, pour la joindre à celle de Charles, presser le siége de Vienne, et donner un assaut général à cette cité.

D'un autre côté, Guérin de Montglave ayant appris que la reine s'avançait avec ce renfort, avait jugé qu'il était temps de voler au secours de ses enfants; et ce vieillard, très verdelet encore, parti de Montglave avec son ami Robastre à la tête de quatre mille lances, avait forcé le quartier de Salomon de Bretagne, et s'était jeté dans Vienne le même jour que la reine de France était arrivée au camp de Charlemagne.

Dès le lendemain, la trêve étant expirée, Charles, pour porter la terreur dans la ville de Vienne, parut à la vue des remparts et fit déployer la nouvelle armée qu'il venait de recevoir.

Impatienté de voir ces troupes nouvelles caracoller autour de la place et ayant l'air de défier ceux qui la défendaient, Robastre prit un détachement de mille lances, fondit sur elles et les mit en désordre à coups de levier.

De nouveaux corps soutinrent celui que Robastre faisait plier; Guérin, de son côté, le secourut : le combat devint opiniâtre et cruel; la nuit seule sépara les combattants, et la campagne resta couverte de morts et de blessés.

Les deux partis furent forcés de renouveler encore la trêve pour trois autres jours; et ce fut ce temps qu'Ogier saisit pour porter Charlemagne à la paix, en lui reprochant avec force qu'il faisait répandre le sang chrétien, au lieu d'employer ses grands vassaux et ses sujets à combattre les infidèles.

Charles se refusa longtemps à se rendre aux représentations d'Ogier, et finit par lui dire qu'il ne ferait jamais la première démarche, et que ce serait beaucoup s'il écoutait les propositions que Guérin et ses enfants feraient pour obtenir la paix.

Ogier fit avertir secrètement le duc Guérin des dispositions de Charles, et Guérin, prenant tout-à-coup son parti, fit partir un héraut, porteur de la lettre suivante, que Charles lut en présence de sa cour.

« Sire,

« Vous êtes plus grand seigneur que Guérin, mais Guérin ne vous cède point en courage.

« Vous êtes devenu son égal le jour où, jouant aux échecs avec lui, vous avez perdu votre royaume, qu'il vous a laissé. Il serait votre égal encore si, dans la mêlée, votre lance se croisait avec la sienne.

« Sire, je me souviens que mes [illegible] ont été dans les vôtres : cela seul m'empêche de vous de-

mander le combat de votre personne à la mienne pour terminer nos débats. Mais, plus sensible que vous à la douleur de voir couler le sang chrétien, je viens vous demander de terminer cette guerre, sans cause sérieuse, en en remettant la décision au jugement de Dieu.

« Nommez donc un de vos chevaliers, le plus preux d'entre vos preux, pour combattre celui des miens que je présenterai. Si votre champion est vainqueur, la cité de Vienne vous sera remise. Si le mien remporte la victoire, vous vous retirerez avec votre armée.

« J'ai dit, Sire. Que Dieu nous juge ! »

Le premier mouvement de Charlemagne, à la lecture de ce message, fut de défier le vieux duc Guérin au combat, seul à seul ; mais les fortes représentations des pairs, et surtout du duc Naymes et de l'archevêque Turpin, l'en empêchèrent.

Ogier-le-Danois, Richard, duc de Normandie, Salomon de Bretagne et Roland, s'offrirent à Charlemagne pour ses champions.

L'embarras du roi était grand. Comment choisir entre ces valeureux hommes ? Il n'en fallait qu'un, et quatre se présentaient !

Pour couper court à son indécision, Charlemagne fit mettre les noms dans un morion et chargea le sort du soin de désigner le champion qu'il fallait.

Ce fut le nom de Roland qui sortit.

Guérin de Montglave, de son côté, en avait fait autant, précisément pour les mêmes raisons. C'est-à-dire que, pour un combattant qu'on demandait, dix s'étaient sur-le-champ prononcés, Aymeri en tête.

— C'est moi que cela regarde, mon père, puisque c'est moi qui ai amené cette querelle ! dit ce jeune homme, plein d'une ardeur sans pareille, je vous supplie donc de m'accorder l'honneur de combattre avec le champion qu'aura choisi Charlemagne !... Je ne saurais mieux débuter !

— Taisez-vous, jeune gars ! répondit le vieux duc. Les anciens savent mieux que vous ce qu'il convient de faire en ces graves occurrences... Votre rôle, à vous, est d'obéir, non de commander... Ne dépensez donc pas votre ardeur aussi follement... Réservez-la précieusement pour l'heure où il y sera fait appel...

Le duc Guérin de Montglave prit un morion, comme avait fait Charlemagne, mit dedans les noms de ses quatre fils, de ses petits-fils et le sien propre, et appela un garçonnet pour tirer un bulletin.

Ce fut le nom d'Olivier qui sortit.

— Ah ! je remercie le ciel de cette faveur insigne ! s'écria-t-il joyeux. Ni le duc Guérin, ni mon père, ni mes oncles, ni mes cousins n'exposeront leurs jours, et je me trouve heureux de combattre pour eux !...

En ce moment arriva un héraut d'armes, envoyé par Charlemagne à Guérin de Montglave, qui manda à ce dernier d'avoir à présenter son champion le lendemain matin, dans une petite île du Rhône, également distante du camp du roi de France et de la cité défendue par Guérin de Montglave.

## CHAPITRE XLI

**Comment Roland combattit contre Olivier pendant un temps assez long, et comment le casque de ce dernier étant tombé, il le reconnut, et à cause de sa grande ressemblance avec Belleaude, ne voulut pas continuer plus longtemps le combat.**



n détachement de mille chevaliers sortit de Vienne, dès les premières lueurs du jour, et conduisit Olivier sur le bord du Rhône ; une barque le passa dans l'île avec son cheval, et la même chose fut observée du côté de Charles pour y conduire Roland.

Les deux chevaliers, la visière baissée, occupèrent de chaque côté l'extrémité de la lice qu'on avait formée pour eux, et s'élancèrent l'un contre l'autre au premier signal que donna le son des trompettes : leurs lances se brisèrent jusque dans leurs gantelets : leurs chevaux s'étant choqués pareillement, se renversèrent et roulèrent morts sur la poussière.

Les deux chevaliers, également ébranlés par cette atteinte et leur chute, se relevèrent en chancelant ; et, s'étant à la fin remis, ils tirèrent leurs épées, et se chargèrent avec une égale fureur.

Quelque force, quelque adresse que l'un et l'autre employassent dans ce combat, il dura deux heures, sans que les spectateurs pussent leur voir un avantage marqué l'un sur l'autre.

Olivier et Roland, également étonnés de la résistance que chacun d'eux trouvait dans son ennemi, redoublèrent la violence et la rapidité de leurs coups, sans la même précaution à les parer qu'ils avaient eue pendant ces deux premières heures. Saisissant leurs épées à deux mains, et se frappant en même temps, celle d'Olivier se brisa sur le bouclier de Roland ; et la fameuse Durandal ayant fendu celui d'Olivier, il fut impossible à Roland de l'en retirer.

Olivier jetant au loin son bouclier et l'épée de Roland, l'un et l'autre se saisirent avec leurs bras nerveux, et firent les plus grands efforts pour se terrasser. Plusieurs fois ils roulèrent ensemble sur la poussière, sans pouvoir se vaincre ; et dans ces différents mouvements, leurs casques, qu'ils cherchaient à s'arracher, se délacèrent ; et dans un moment où Roland faisait un peu perdre terre à son ennemi, le casque d'Olivier tomba, et Roland reconnut les traits de celle qu'il adorait, dans le brave frère de Belleaude.

A cette vue, Roland n'étant plus le maître de ses premiers mouvements, acheva de faire tomber son casque, serra, et ne serra plus qu'avec tendresse Olivier dans ses bras : l'un et l'autre se donnèrent la main, se jurèrent fraternité d'armes jusqu'à la mort, et se promirent de défier au combat mortel quiconque oserait leur reprocher de n'avoir pas achevé celui-ci.

Charles, qui voyait les combattants du haut d'un tertre, avait si souvent tremblé pour les jours de

son neveu Roland pendant le fort du combat, qu'il le vit se terminer sans peine par cet accord apparent.

Mais qui pourrait exprimer tous les sentiments de la charmante Belleaude, lorsque du haut d'une tour de Vienne elle reconnut Roland embrassant son frère, et lui donnant la main?

—Ah! s'écria-t-elle dans son premier mouvement, en présence même de Guérin, et de son père et de sa mère. Ah! Roland, ce que tu viens de faire t'assure à jamais mon âme; et je jure de la consacrer à Dieu dans un cloître, si ma main n'est pas à toi.

—Fille, dit le vieux duc Guérin, ainsi soit-il, je t'approuve, et le paladin est digne de ma race et de toi.

Belleaude, éperdue en revenant de ce transport, voulut se jeter aux pieds de Régnier et d'Olive, pour leur demander pardon; mais ce père et cette mère, qui frémissaient depuis le commencement du combat pour les jours d'Olivier, serrèrent Belleaude dans leurs bras, en lui promettant qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que celui qui venait de traiter Olivier comme un frère.

Les deux combattants s'étant réciproquement lacé leur casque, revinrent sur le bord du Rhône, qu'ils traversèrent à la vue des deux armées en se tenant par la main, et s'embrassèrent encore en se quittant sur l'autre rive.

Les paladins français allèrent au devant de Roland:

—J'en eusse fait autant que toi, mon ami, lui dit Ogier; et quiconque osera dire que tu n'as pas fait ce qu'un cœur loyal et ton courage te prescrivaient, en aura menti par la gorge.

Ogier avait une telle réputation dans la chevalerie, que tous les paladins français acquiescèrent à son opinion.

Mais la reine ne voulut point voir Roland, et lui fit dire qu'elle était malade.

Charles le reçut d'abord assez froidement.

Roland, incapable de pouvoir souffrir un dégoût, lui dit avec fierté:

—Donnez-moi, Sire, d'autres ennemis à combattre; et sachez que tous vos chevaliers sont las de cette querelle, qui donne le temps à vos vrais ennemis de se préparer à vous attaquer.

Ogier et le duc Naymes appuyant ce que Roland venait de dire, Charlemagne, qui sentait que ses paladins avaient raison, embrassa Roland, et permit même au duc Naymes d'envoyer à Vienne, et de proposer une trêve de quinze jours, pendant laquelle on entamerait des négociations pour la paix.

## CHAPITRE XLII

Comment, sur ces entrefaites, un des amiraux du roi sarrasin Marsille, ayant enlevé Charlemagne pendant une partie de chasse, Guérin et ses enfants allèrent le délivrer; et comment le roi de France se réconcilia avec ces vaillants chevaliers.

Il n'était que trop vrai que le roi Marsille se préparait à faire la guerre à Charlemagne.

Le roi sarrasin, maître des gorges des Pyrénées et d'une partie du Roussillon, avait formé plusieurs camps retranchés sous Perpignan et sous Bayonne.

Un de ses amiraux, homme entreprenant, les commandait, et faisait souvent des courses très éloignées à la faveur des bois; et lorsqu'il était chargé de butin, sa vigueur, et la légèreté des chevaux arabes et andaloux, assurait presque toujours sa retraite.

Cet amiral, sachant que le duc Guérin et ses fils étaient occupés par une guerre cruelle contre Charles, en devint encore plus audacieux; et prenant l'élite des troupes qu'il commandait, il parvint jusque dans une grande forêt à portée de la cité de Vienne, à la tête de six cents chevaliers arabes, et s'embusqua, dans l'espérance d'enlever quelques princes de l'armée de Charles ou de la famille de Guérin de Montglave, pour en tirer une grosse rançon.

L'amiral avait en avant des espions déguisés, qui journellement lui venaient rendre compte de ce qui se passait entre les deux armées.

Lorsqu'il apprit que les deux partis avaient juré pour quinze jours une nouvelle trêve, ses espérances redoublèrent; et connaissant la passion que Charles avait pour la chasse, il sépara sa troupe en quatre, les plaça dans les lieux les moins fréquentés, leur donna des signaux pour se rejoindre, et enjoignit à ses espions de redoubler d'activité.

Tout lui réussit bientôt; et les espions l'ayant averti, pendant une nuit, que Charles devait le lendemain chasser dans la forêt, il disposa tout pour enlever ce prince, ou du moins quelques-uns de ses pairs. Charles, plein d'une juste confiance dans la loyauté de Guérin et de ses enfants, étant venu chasser en effet le lendemain avec la plus grande partie de ses pairs, sans être armé, et n'étant suivi que d'un petit nombre de gardes, une des quatre troupes de l'amiral l'attaqua tout à coup; et les Sarrasins s'attachant à tuer les chevaux, plusieurs pairs furent démontés dans cette première attaque.

Un jeune page de Charles, reconnaissant aux turbans que son souverain était attaqué par les Sarrasins, s'enfuit à toute bride pour appeler des troupes à son secours; mais se trompant de chemin, et presque aveuglé par la peur, au lieu d'aller au camp de Charles, il suivit une route qui le conduisit aux portes de Vienne.

Ayant rendu compte en frémissant de l'état où Charlemagne se trouvait, toute la généreuse famille de Guérin de Montglave, étouffant son ressentiment, ne balança pas à voler à son secours.

Aussitôt ils s'armèrent, et montèrent à cheval avec ce qu'ils purent rassembler de chevaliers; et le duc Guérin, faisant atteler quatre puissants chevaux à son char, prit avec lui le géant Robastre et son levier.

Le petit page, revenu de sa frayeur, conduisit ces chevaliers viennois à l'endroit où Charles avait d'abord combattu: ils virent son cheval mort parmi ceux qu'ils trouvèrent dans le même état; ils trouvèrent plusieurs gens de sa suite massacrés; et l'un d'eux, qui respirait encore, leur montra la route que les Sarrasins avaient prise, en emmenant Charlemagne et ses pairs prisonniers.

Cette petite troupe de héros n'avait pu faire qu'une faible résistance, étant désarmée; et les quatre troupes de l'amiral s'étant réunies, Charles et les pairs, enveloppés et démontés, avaient été pris.

Les Viennois se mirent à leur poursuite; Robastre priant avec ferveur, et jurant quelquefois, anima si bien les chevaux à grands coups de son long rosaire, qu'ils joignirent les Sarrasins sur le bord d'un ravin très profond qu'ils n'avaient pu traverser.

Se jeter à bas du chariot, faucher les Sarrasins à grands coups de levier, ce fut pour Robastre l'affaire d'un moment.

Guérin, de son côté, courut avec le jeune Olivier à la troupe des Sarrasins qui faisait le plus de résistance. L'aïeul et son petit-fils mirent en pièces tout ce qui leur résista. Guérin fendit la tête de l'amiral qui tenait les cordes dont les bras de Charles étaient attachés; l'amiral entraîna Charles dans sa chute. Olivier se jeta alors à terre, coupa les cordes, présenta le cimeterre de l'amiral à Charles, le fit monter sur son cheval; et, le suivant à pied, il porta la mort dans le dernier rang des ennemis.

Charles, délivré, reconnut Guérin, Régnier et Girard. Il descendit, les embrassa les larmes aux yeux, et se jetant à genoux :

— Seigneur qui m'avez délivré, dit-il, je jure de regarder désormais Guérin comme mon frère, et ses enfants comme les miens, et d'accomplir le vœu que j'ai fait de visiter votre Saint-Sépulcre, avant que trois ans se soient écoulés.

Tandis que Charles prononçait ce serment dicté par la reconnaissance qu'il devait à l'Eternel, et à la famille de Guérin que la puissance divine avait amenée à son secours, le géant Robastre était à genoux de son côté, couvert du sang des Sarrasins.

— Ah! s'écria-t-il, du moins si je les avais baptisés! Hélas!... que d'âmes j'envoie aux enfers, avec de bonnes intentions dans la mienne!

En disant ces mots, il jeta son levier ensanglanté, se passa son rosaire autour du cou, et voulut retourner sur-le-champ dans son ermitage.

Charles et Guérin firent de vains efforts pour l'arrêter.

— Non, dit-il, Dieu m'appelle dans ma retraite; la fin funeste de Perdigon me fait frémir. Adieu, mes amis, vivez en paix. Vous ne me reverrez plus qu'au jour du grand jugement. Je n'ai plus rien à faire ici-bas, que de prier et de mourir en paix...

Il partit en effet, et Charles, au lieu de retourner à son camp, voulut achever de donner à Guérin des preuves de sa reconnaissance et de son estime.

— Conduisez à Vienne, lui dit-il, le prisonnier que vous venez de délivrer; c'est comme le vôtre que je veux vous demander la paix au milieu de la ville que la valeur de vos enfants a défendue si longtemps contre moi.

Alors, se faisant entourer des enfants de Guérin, et plaçant l'illustre vieillard à sa droite, il entra dans Vienne, et fut tout droit à la cathédrale jurer une alliance éternelle avec Guérin et ses enfants.

Lorsque cette nouvelle parvint à la reine, son cœur fut absolument changé; elle accourut et demanda Girard.

—Venez, noble duc, lui dit-elle en entrant, je vous apporte mon pied moi-même; vous et le jeune Aymeri, faites-en à votre volonté.

— Ah madame! s'écrièrent-ils tous deux en se jetant à ses genoux, et baisant ce joli pied qu'ils avaient voulu couper, oubliez l'orgueil de notre race et comptez-nous désormais au nombre de vos sujets les plus attachés et les plus soumis.

La reine fit à la duchesse Olive et à la jeune Belleaude les mêmes caresses que Guérin et ses enfants recevaient de Charles. On approuva l'alliance de Roland et de Belleaude, que Charles fit fiancer dans son cabinet, et dont le mariage fut arrêté pour le temps de son retour du Saint-Sépulcre.

Les fêtes les plus brillantes suivirent ce grand événement. Bientôt Charles, accompagné de toute cette illustre famille, à laquelle la duchesse Mabillette accourut se rejoindre, reprit le chemin de Paris pour donner ordre à ses Etats, et se préparer à son voyage de la Palestine.

Roland et son frère Olivier, plus amis, plus inséparables que jamais, jurèrent de ne se plus quitter, et n'habitèrent plus que le même palais.

## CHAPITRE XLIII

**Comment le roi Charlemagne partit pour la Terre-Sainte, et, à son retour, s'arrêta en Mésopotamie, où régnait le roi Hugon.**

Après sa délivrance des mains des Sarrasins, Charlemagne avait fait vœu de se rendre en pèlerinage au Saint-Sépulcre. Mais, ce ne fut qu'au bout de deux années seulement qu'il put tenir cette solennelle promesse.

Il partit enfin pour la Palestine, et le pèlerin le plus obscur de ses Etats n'eût pu visiter les Saints-Lieux avec plus d'humilité.

A son retour, Charlemagne, toujours accompagné de ses pairs, crut devoir aller voir le roi Hugon, prince d'une haute sapience, qui régnait alors en Mésopotamie, et dont le seul défaut était de n'être pas chrétien.

Mais il y a de nobles vertus sous tous les habits, et le cœur d'un idolâtre peut bien avoir les mêmes battements généreux que celui d'un fervent serviteur du Christ. Hugon était bon, doux, et hospitalier. Jérusalem était sous sa domination, et il en laissait l'accès libre aux pèlerins, pratiquant en cela la première des vertus de ce monde, à savoir la tolérance.

Depuis qu'il était dans les Etats de ce prince, Charlemagne avait reçu les marques les plus attentives de sa courtoisie et de sa générosité, et cela l'avait retenu en Mésopotamie plus longtemps qu'il n'y comptait séjourner tout d'abord.

En approchant un matin du lieu qu'habitait le roi Hugon, il arriva dans un hameau où des haras nombreux et des troupeaux immenses lui rappelèrent l'idée des anciens patriarches.

Celui qui commandait dans cette immense métairie, digne des anciens rois nomades, le reçut sous un riche pavillon, et le fit servir en vaisselle d'or.

Charles s'informant s'il trouverait bientôt le roi Hugon :

— Sire, nous sommes dans le temps, lui dit le chef de ces pasteurs, où notre maître s'occupe du labourage. Il a pour principe que la vraie richesse d'un Etat est dans sa population et dans son sol; c'est dans ce temps-ci qu'il s'occupe d'ensemencer les terres labourables, de faire défoncer et améliorer celles qui sont en friche, et de faire assembler la jeunesse nubile de ses nombreux villages, pour l'établir et la doter. Le tribut léger que chaque famille lui paie, suffit pour le rendre puissant. Ce tribut n'est jamais imposé que sur le produit annuel; et

cette espèce de taille réelle se lève sans frais, et se trouve presque toujours n'être que le superflu de l'abondance dans laquelle il entretient des familles heureuses, dont chaque année il voit augmenter le nombre.

Charles admirait secrètement une administration aussi sage, tandis que les jeunes chevaliers de sa cour se moquaient un peu de la simplicité de cet imitateur d'Abraham, et du vil emploi que, selon leur façon de penser, Hugon faisait de sa puissance et de son temps.

Bientôt des champs immenses, sillonnés par mille charrues, frappèrent les yeux de la cour de Charles. Une de ces charrues, couverte de lames d'or, et traînée par des bœufs plus blancs que la neige, leur fit connaître le roi Hugon qui la conduisait depuis le lever du soleil.

Ce prince sarrasin, voyant approcher Charles, remit le soin de continuer son ouvrage à l'un de ses enfants.

— Tout doit céder, dit-il à Charles, aux devoirs de l'hospitalité. Venez, seigneur, vous reposer dans mon palais; puissé-je vous en rendre le séjour agréable!

Charles, en arrivant dans la ville que Hugon habitait, fut surpris de ne voir que des femmes, des enfants et des vieillards.

— J'ai soin, lui dit Hugon, que nul de mes sujets en état de servir la société, ne lui soit inutile; ni moi, ni mes fils nous ne nous croyons dispensés de ce devoir, et l'emploi des forces et du temps nous paraît devoir être le premier de tous. Ce soir ces lieux seront plus habités; et chaque famille rassemblée recevra, comme ses bienfaiteurs, ceux qui s'occupent, pendant le cours du soleil, de la culture de ses champs.

Tout respirait chez Hugon la magnificence avec l'air de la simplicité.

Après un grand festin, où les vins les plus précieux de l'Archipel furent prodigués, Hugon, sur la fin du repas, fit appeler sa femme et ses enfants, pour faire honneur à ses hôtes; et la jeune et belle Jacqueline sa fille, vint, une cassolette à la main, remplir l'air de la salle des parfums les plus exquis.

— Qu'elle est belle! disait tout bas Olivier à son ami Roland; ah! qu'elle serait digne de parer le palais de Charles!

L'heure du repos étant arrivée, Hugon conduisit Charles et ses pairs dans une grande salle voûtée, soutenue par un seul pilier. Des lits magnifiques, rangés avec symétrie autour de cette salle, étaient préparés pour Charlemagne et pour ses pairs.

## CHAPITRE XLIV

**Comment, après avoir reçu l'hospitalité du roi Hugon, les pairs de Charlemagne se mirent à gaber joyeusement; et comment un espion les ayant entendus, alla tout raconter au roi de Mésopotamie.**

Hugon avait fait verser de fréquentes rasades à ses hôtes, pour mieux les fêter, et cela les avait mis en gaîté pour la plupart, Charlemagne tout le premier.

Les preux étaient seuls, Hugon s'étant retiré, et il leur était bien permis de rire à cœur joie de tout ce qu'ils avaient vu et entendu durant cette journée. Ces mœurs patriarchales, ce prince laboureur, ses sujets heureux, tout cela, en effet, prêtait beaucoup à la risée de nobles hommes habitués au métier des cours et au métier des armes. Les peuples pasteurs ne comprennent pas les peuples guerriers. Les peuples guerriers ne comprennent pas les peuples pasteurs.

Les compagnons du roi Charlemagne se mirent donc à gaber à leur aise, et quand les gentilshommes des provinces d'Oc étaient une fois en train de gaber, ils ne s'arrêtaient plus.

Les généreux vins de l'Archipel fouettaient plus que de coutume, et aussi plus que de raison, toutes ces imaginations déjà disposées naturellement à la gouaillerie. Ce fut à qui gaberait le mieux et le plus!

Charles et ses pairs ne soupçonnaient point qu'ils pussent être écoutés. Ils l'étaient cependant; le gros pilier qui joignait et soutenait les arceaux de la voûte était creux; et, soit défiance, soit curiosité, Hugon avait fait cacher dans ce pilier un interprète grec, qui savait toutes les langues de l'Europe.

Charles, entrant dans la plaisanterie de ses pairs, fut le premier à dire:

— Par saint Denis! quoique l'acier de Syrie soit le meilleur de tous, que le roi Hugon me présente un de ses hommes couvert d'une triple cotte de mailles, je prétends le couper en deux d'un seul revers de ma Joyeuse.

Roland suivant les gabs:

— Pour moi, dit-il, si je veux sonner de ce cor de toute ma puissance, je suis sûr d'ébranler tous les bâtiments de la cité, de façon à les faire tous tomber en un monceau.

Olivier, dont le cœur et l'imagination étaient enflammés par l'idée qu'il conservait de la charmante Jaqueline, se releva vivement sur son séant.

— Ma foi, mes compagnons, dit-il, je n'ai pas besoin de gaber pour proposer ce qu'aucun de vous ne pourrait terminer à son honneur. O Jacqueline! belle Jacqueline! Ah! si je vous tenais entre mes bras, quoique les nuits à présent soient les plus longues de l'année, et que le soleil, avant cinq heures du soir sous l'horizon, ne reparaisse qu'à sept du matin à l'orient; oui, charmante Jacqueline, vous compteriez bien doucement ces heures; aucune ne vous paraîtrait mal employée ni trop longue!...

Quoique l'espion grec caché dans le pilier, fût moins effrayé de ce nouveau gab que des deux premiers, il y fit plus d'attention, et le trouva plus téméraire encore.

—Par sainte Sophie! dit-il, il faut que ce paladin qui revient de Jérusalem, ait une foi bien vive dans le secours de la grâce. Je serais moins surpris, s'il eût parié de transporter une montagne.

Ogier prenant la parole:

— Par l'âme de mon aïeul Doolin, dit-il, dès que demain matin nous serons levés, j'attacherai mon baudrier à l'énorme pilier qui soutient cette salle; et, le tirant à moi d'une seule main, je parie de le mettre en poudre, et de faire abîmer la voûte. Si

même vous voulez sortir du lit, ajouta-t-il, je vais dès tout à l'heure vous en donner l'amusement.

L'espion eut une peur effroyable, et déjà il pensait à se sauver, lorsqu'il entendit les pairs se mettre à rire et dire au Danois que cela serait aussi bon pour le lendemain matin.

Le duc Naymes gaba, pour sauter tout armé quinze toises de haut, malgré son âge.

Aymeri dit, que d'une seule croquignole il briserait le cou du roi Hugon.

Turpin, qu'il boirait tout le vin de sa cave en disant sa messe.

Richard, duc de Normandie, qu'il arrêterait l'eau de la rivière, de façon à submerger les plus hauts clochers.

En un mot, les treize gabs furent des paris d'accomplir les faits les plus incroyables; et comme, hors ceux du jeune Olivier et du duc Naymes de Bavière, il n'y en avait pas un qui ne fût très nuisible au roi Hugon comme à ses sujets, l'espion se retira du pilier dès que Charles et les pairs furent endormis, avec l'âme pénétrée de frayeur, et courut en tremblant rendre compte au roi Hugon de tout ce qu'il venait d'entendre.

## CHAPITRE XLV

Comment le roi Hugon, pour punir les preux de Charlemagne de leurs gabs intempestifs, les fit cerner par ses troupes; et comment les preux ayant fait un terrible massacre des gens envoyés contre eux, Hugon demanda la paix.



Gaber est une excellente chose, certes; mais cela peut avoir parfois ses inconvénients. Tout le monde n'aime pas les gaberies, surtout ceux qui en sont l'objet. Et ce qui serait accepté ici est condamné là-bas. Affaire de climat et d'habitude!

Charlemagne et ses preux avaient eu le tort de prendre la Mésopotamie pour la France, et Hugon se chargea de le leur prouver.

Hugon était scandalisé et outragé de l'audace des paladins français, et de la façon désagréable dont ils entendaient acquitter envers lui l'hospitalité généreuse qu'il leur avait offerte.

— Puisqu'ils me bravent jusque dans ma cour, s'écria-t-il, du moins ils ne m'auront pas bravé en vain!... Tout roi pasteur que je suis, je sais défendre mes États et mon honneur... Ils se sont vantés de choses dont je les ferai repentir...

En conséquence de ce, le roi de Mésopotamie fit prendre secrètement les armes à tous les habitants de la ville. Il sortit de son palais, qu'il fit envelopper pour que personne ne s'échappât, et distribua ses troupes en différentes colonnes, avec mission d'attaquer Charlemagne et ses pairs au signal qu'il en donnerait.

Heureusement, un de ses pages, d'origine française, entendit ce complot. Il aimait et servait fidèlement Hugon. Mais il aimait aussi sa première patrie, et, comme il s'agissait de la vie du roi Charlemagne, il résolut de prévenir ce prince et de l'engager à fuir.

Prenant une route détournée, il accourut au milieu des paladins, et leur raconta tout.

— Peste soit du vieux fol! s'écria le jeune Olivier. Voilà comme sont la plupart des étrangers; ils sont de mauvaise compagnie, et n'entendent pas la plaisanterie.

— Es-tu fou, lui dit son ami Roland, de traiter d'étrangers des gens qui sont chez eux? Vive Dieu! je ne suis point surpris que, si nos gabs ont été entendus, ils ne nous regardent, nous, comme des gens fort peu courtois et fort étranges.

— Eh bien! repartit Olivier, n'était-il pas beaucoup plus simple qu'ils nous missent au pis? Tout ce qu'ils pouvaient honnêtement exiger, c'est que chacun de nous exécutât le gab qu'il avait fait: j'aimerais mieux entreprendre le mien, que de me battre!

— Ma foi, mon cher Olivier, dit Roland, tu présumes trop de toi: je suis sûr que tu te bats fort bien; et je pense qu'il te sera beaucoup plus facile de terrasser à tes pieds quatorze de nos ennemis que d'égaler une clepsydre, en marquant toutes les heures d'une aussi longue nuit.

Pendant cette légère dispute entre le très sensé Roland et l'avantageux Olivier, Charles et ses braves pairs s'armaient de toutes pièces, et lorsque les troupes de Hugon osèrent paraître, ils en firent une si cruelle déconfiture, que le bon roi de Mésopotamie, désespéré de voir périr tant de bons et honnêtes laboureurs, fit promptement sonner la retraite, et demanda de parlementer avec Charles.

— Roi français, lui dit-il, pourquoi viens-tu m'insulter dans mon cour par des gabs injurieux? C'est violer les droits de l'hospitalité.

— Roi d'Orient, répondit Charles, ne l'as-tu pas violée toi-même par ta défiance injurieuse qui t'a fait espionner tes hôtes?

— Mais, dit Hugon, les chrétiens se font-ils donc un jeu du mensonge? La loi que je suis le punit par la mort; et quand même je te ferais grâce, quand je remettrais tes compagnons en liberté, ne seriez-vous pas à jamais tachés par l'opprobre d'avoir mérité d'être punis pour le plus lâche de tous les crimes?

Le reproche de Hugon était sanglant; Charles en sentit toute la force. Mais ce prince, innocent dans son cœur, espéra l'être assez devant Dieu pour en obtenir des grâces surnaturelles, qui pussent frapper Hugon et l'amener à son culte. Plein de confiance dans le pouvoir suprême, il osa attester devant Hugon que, loin de mentir, ni lui ni ses compagnons n'avaient rien dit qu'ils ne pussent exécuter.

— Reviens dans une heure, dit-il, roi Hugon, et puisque tu connais les gabs, choisis celui que tu veux voir exécuter.

Hugon y consentit; il laissa Charles pour une heure avec ses compagnons; mais il ne fit point retirer ses troupes, et fit barricader toutes les issues de son palais.

## CHAPITRE XLVI



Comment Charlemagne, après avoir promis au roi Hugon que ses pairs accompliraient les gabs qu'ils avaient faits, se repentit, en songeant combien leur accomplissement était difficile. Comment, ensuite, un ange lui apparut pour le rassurer à ce sujet.

Bientôt Charlemagne se repentit de son imprudence. Il convenait intérieurement que ses pairs et lui n'auraient point dû hasarder, au milieu des Orientaux, des plaisanteries à peine admises à Paris.

L'archevêque Turpin anima sa confiance dans le secours du Très-Haut; et Charles, se prosternant, frappa sa poitrine, et sa prière fut écoutée.

Un envoyé de la cour céleste fendit l'immensité de l'espace, et vint le rassurer :

— Charles, lui dit-il, ne tente plus le Dieu vivant; il accorde à ta prière de renouveler les miracles qu'il fit pour les Hébreux; il va manifester sa gloire et son pouvoir au milieu des infidèles. Hugon reconnaîtra la protection qu'il accorde à ses enfants, et pour cette fois les gabs seront exécutés, mais pour cette fois seulement.

Charles s'humilia et ne douta point de l'exécution des promesses de l'ange. Aussi, de pied ferme, il attendit le retour du roi Hugon.

Ce prince, empressé de confondre Charles, revint au bout d'une heure; et la barbe blanche et l'air caduc du duc Naymes l'ayant frappé :

— Bonhomme, lui dit-il, tu t'es vanté de sauter, tout armé, quinze toises de haut; je suis bien aise que tu sois le premier dont j'aie à punir la démence.

Naymes n'hésita pas : il se présenta au pied d'un mur de cette hauteur. Aussitôt le mur s'entr'ouvrit, Naymes le traversa au petit pas, et dans le même instant, un fantôme qui lui ressemblait parut, aux yeux de tous les musulmans, avoir franchi d'un seul saut cette grande élévation.

Hugon admira et dit à part soi :

— Ce vieillard, sans doute, est aimé du Très-Haut.

Turpin leva les mains au ciel pour le remercier.

Hugon remarqua alors son teint fleuri, et le triple ventre de chanoine, dont vingt ans d'archiépiscopat l'avaient décoré.

— Eh bien, dis-moi donc, derviche de Reims, lui dit Hugon, prétends-tu toujours boire tout le vin de ma cave d'un seul trait?

— Et toi, roi Hugon, dit Turpin, crois-tu que rien puisse être impossible à la puissance de Dieu? Fais apporter ici cet immense tonneau, reste du paganisme et des triomphes de Bacchus, qui fait l'ornement de l'hippodrome de ta ville; fais-le remplir, et je veux qu'il me serve de burette, en célébrant des mystères que tu devrais adorer.

Cinq cents hommes, conduisant mille chameaux, purent à peine ébranler cet énorme tonneau de quelques toises, et les sommeliers de Hugon lui certifièrent que toute la provision de vin en remplirait à peine les deux tiers. Ils essayèrent vainement d'exécuter les ordres de Hugon; et Turpin, échauffé par l'ardeur de son zèle pour confondre les mécréants, but d'un seul trait les six premiers muids que les sommeliers apportèrent.

Les vignes avaient été gelées cette année-là, et le bon Hugon, prévoyant que l'archevêque de Reims accomplirait son gab, crut devoir faire semblant d'être satisfait de cet essai. Mais Turpin, en pointe de vin, cria que c'était une supercherie, et qu'on ne pouvait pas défier impunément l'archevêque à boire des meilleurs vins de la chrétienté.

— Par Mahom! sire archevêque, lui dit Hugon, j'aime mieux vous donner le tonneau vide que plein! vous le remplirez à loisir du vin de vos côteaux; prenez-le, et je vous quitte de votre gab.

Turpin, acceptant cette proposition, fit transporter ce monstrueux tonneau sur les vaisseaux de Charlemagne, qui le fit porter, en mémoire de ce miracle, à Heidelberg.

## CHAPITRE XLVII

Comment, après que le duc Naymes et l'archevêque Turpin eurent accomplis leurs gabs, jugés d'abord impossibles, le roi Hugon voulut faire accomplir les autres.



Hugon avait une liste exacte des gabs, et il était presque épouvanté d'avoir vu l'exécution si facile des deux premiers.

Après avoir lu et relu le détail de ceux qui restaient, et les avoir trouvés tous trop dangereux pour risquer de les voir s'accomplir, il se mit à sourire.

— Oh! par les cent mille millions de houris du paradis, j'en tiens un qui va vous confondre, dit-il à Charles. Quel est le fou d'entre vous autres, qui s'est vanté de surpasser Mahomet, Omar et Caleb, dans une nuit qu'il passera près de ma fille Jacqueline?

L'amour seul eût peut-être suffi pour engager

Olivier à se présenter. Comment donc aurait-il pu balancer à se déclarer, lorsqu'il se sentait rassuré par les promesses de l'ange?

Hugon, dans l'espoir de confondre Charles et ses paladins, ne balança pas non plus; et prenant Olivier d'une main et Jacqueline de l'autre :

— O Mahomet! s'écria-t-il, depuis cinquante ans je suis fidèle à ta loi; mais les grâces que j'ai reçues de ta main ont toujours été courtes et passagères. Si le Dieu des chrétiens fait triompher ce paladin, je renonce à ton culte, et j'embrasse la loi consacrée par des miracles si fort au-dessus de l'ordre ordinaire de la nature.

A ces mots, s'apercevant que le soleil cessait d'éclairer le sommet d'une montagne qui réfléchissait le soir ses derniers rayons, il enferma le jeune paladin et la belle Jacqueline sous un riche pavillon.

Olivier était né galant. Son début fut de se jeter aux genoux de Jacqueline :

— Gente pucelle, ma vie est entre vos mains, lui dit-il; j'aime mieux la perdre que de vous déplaire. Ah! belle Jacqueline, je vous la consacre à jamais... si vous me la conservez. Hugon a cru ne vous livrer qu'une victime, et c'est l'époux le plus tendre et le plus fidèle que le ciel vous envoie, et qui vous offre et sa main et son cœur.

La princesse d'Orient, accoutumée dès l'enfance à l'obéissance la plus aveugle, ne put s'empêcher d'être vivement touchée de la déférence et des sentiments qu'Olivier lui marquait dans ce moment. Elle ne répondit rien, un non l'eût rendue coupable envers son père, un oui lui paraissait trop précipité.

Jacqueline n'avait jamais vu d'objet aussi séduisant que le jeune et charmant Olivier : dans l'embarras extrême de sa position, elle crut ne devoir ni lui répondre ni se défendre.

Qu'elle fut délicieuse la première heure de cette nuit! La seconde fut attendue avec impatience, et ce fut encore Olivier qui se plaignit de la longue attente de la troisième.

Tous deux se regardèrent tendrement, lorsque l'iman annonça la quatrième heure du haut des minarets.

Jacqueline écoutait Olivier avec un plaisir jusqu'alors inconnu pour elle.

— Non, non, je ne me séparerai jamais de vous, lui disait-elle. Qu'elle est sage, qu'elle est divine cette loi qui prescrit la constance! Heureuses Françaises, vous n'avez donc point à craindre de rivales?...

Olivier l'assura qu'elle n'en aurait jamais.

L'iman interrompit cette conversation par ses cris aigus, qui marquaient la cinquième heure.

Jacqueline, tendrement occupée du bonheur d'éclairer son esprit en écoutant Olivier, osait déjà lui faire des questions, et lorsque l'iman cria pour la sixième fois, elles commençaient à devenir embarrassantes.

Olivier, qu'un zèle ardent animait, continua de lui parler avec le même feu. Mais il eut besoin de rappeler toute sa présence d'esprit, pour continuer à mettre la même chaleur dans ses propos, pendant la septième heure qui lui parut bien courte en comparaison des premières. Cependant, encouragé par les progrès de ses instructions, et Jacqueline prévenant déjà ce qu'il avait à lui dire, la huitième et la neuvième heures de cette charmante et longue nuit achevèrent de la confirmer dans la douce idée qu'Olivier était le plus éloquent, le plus éclairé de tous les hommes, et qu'elle était trop heureuse que cet aimable paladin se fût lié par les serments les plus sacrés avec elle.

L'iman n'avait pas encore averti les dévots musulmans de la dixième heure, lorsqu'Olivier s'aperçut que la belle Jacqueline, se recueillant en elle-même, méditait sur tout ce qu'il venait de lui dire.

Il se mit à méditer aussi sur ce qu'il devait expliquer encore à sa charmante prosélyte.

Il est bien naturel, qu'après neuf heures d'une conversation aussi suivie, la méditation le soit d'un doux sommeil. Ils y furent plongés tous les deux pendant les trois heures suivantes : mais la docilité de la douce Jacqueline pour les instructions du paladin français, méritèrent les soins que prit l'ange dont la promesse avait rassuré Charles. Cet ange, quoique invisible sous le pavillon, avait souvent inspiré le paladin et redoublé sa ferveur; il veilla sur ces nouveaux époux; ce fut à lui que Jacqueline dut le songe le plus vif et le plus charmant : l'illusion de ce songe devint une réalité pour elle.

Enchantée des instructions d'Olivier, Jacqueline, quoique ce fussent toujours les mêmes, les trouva toujours nouvelles, plus fortes et si convaincantes, que passant ses bras autour du cou d'Olivier, lorsque le cri de la treizième heure la réveilla :

— Je me rends! s'écria-t-elle, mon cher Olivier. Oui, j'abjure, je déteste une loi cruelle, injurieuse pour mon sexe : elle l'exclut du paradis des vrais croyants, et la tienne m'en fait goûter déjà les délices. Oui, mon cœur et mon âme sont à toi pour toujours! Achève de confirmer en moi la grâce dont tes instructions me pénètrent.

Olivier, réveillé d'une façon si douce, sentit en même temps tout son zèle se ranimer. Jamais on ne parla, jamais on n'employa mieux les deux heures qui lui restaient.

— Croyez, chère Jacqueline, lui disait-il encore (lorsqu'un bruit importun l'avertit qu'on allait les séparer), croyez à tout ce que vous vient d'apprendre l'époux que le ciel vous destinait sans doute, puisque c'est son pouvoir qui l'a conduit près de vous.

— Ah! dit Jacqueline, il faudrait que je fusse bien incrédule : je ne veux désormais voir et penser que d'après toi. Quel charme pour moi, de devoir un bonheur éternel à l'amant que j'adore, et de répéter sans cesse avec lui les leçons qui m'ont si convaincre!

## CHAPITRE XLVIII

**Comment l'arrivée du roi Hugon interrompit le gab qu'Olivier était en train d'accomplir avec Jacqueline; et des conversions qui en furent la suite.**

Le pavillon qui s'ouvrit dans le même temps et l'arrivée de Hugon, interrompirent ces tendres époux. Charles, l'archevêque Turpin et le muphti

le suivaient : ce dernier voulut exiger de Jacqueline un serment terrible, avant de répondre à son père.

— Non, je ne te reconnais plus, lui dit-elle; j'abjure les erreurs qui m'ont caché jusqu'ici les vérités sublimes et consolantes dont Olivier vient de me convaincre. C'est entre vos mains, monseigneur, dit-elle à Turpin, que j'atteste le Dieu vivant, que les grâces qu'il répandit dans le sein d'Olivier sont passées dans le mien, et que pas une heure de cette nuit ne s'est écoulée sans que je n'en aie reçu de nouvelles. O mon père, dit-elle au roi Hugon, mon ignorance ne me permet point encore de décider si la nouvelle servante du Dieu des chrétiens est honorée par l'accomplissement d'un miracle ; je ne vous dis rien que de véritable; c'est à vous de l'apprécier....

Dans ce moment, une grâce efficace remplit le cœur du bon roi Hugon.

— Oui, c'en est un, ma fille! s'écria-t-il; n'en attends jamais un semblable de la part des hommes. O Charles! ô Turpin! je me rends : je vous quitte des autres gabs, et je vous demande avec ardeur d'achever de m'éclairer, et de me mettre au nombre des enfants du Dieu que vous servez!

Le muphti, soit politique, soit qu'il fût véritablement touché, leur fit la même demande.

Turpin, pleurant de joie, disait en regardant Olivier, dont les yeux brillaient d'amour et de gloire :

— Mon ami, n'oublie jamais la reconnaissance que tu dois à l'Etre suprême, de t'avoir choisi pour convertir les infidèles; mais oublie cependant les moyens dont tu t'es servi; il ne faut point abuser de la grâce...

Hugon et le muphti publièrent eux-mêmes ce miracle éclatant; et les Mésopotamiens, gens doux, honnêtes et tendrement attachés à leurs familles, s'empressèrent à recevoir l'eau salutaire de la main de Turpin, et méritèrent de participer aux grâces dont Olivier venait d'être comblé.

De ce moment, Hugon jura l'alliance la plus étroite avec Charles; ils retournèrent ensemble à Jérusalem, où Charlemagne reçut de sa main les reliques les plus précieuses; et les deux rois ayant arrêté que Hugon se rendrait à Paris avec Jacqueline, pour y célébrer son mariage avec Olivier, en même temps que celui de Roland avec Belleaude, Charles repartit avec ses pairs et le fils aîné du roi Hugon, pour retourner en ses Etats.

Il serait assez difficile de préciser l'heure fortunée de cette longue nuit à laquelle le fils de Jacqueline dut le jour. Ce sont là mystères que nous n'avons pas à sonder. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un fils en fut l'heureuse issue. Il eut nom Galien, et devait un jour devenir aussi célèbre que son vaillant père.

## CHAPITRE XLIX

**Comment Charlemagne apprit l'invasion de son territoire par une armée de deux cent mille Sarrasins commandés par le roi Marsille, et comment, après différentes attaques, il se résolut à livrer une bataille décisive.**

Il était écrit sans doute là-haut que le roi Charlemagne ne pourrait goûter longtemps les douceurs du repos.

Chaque année lui amenait de nouvelles affaires, et chaque fois, sa guerroyante ardeur se réveillant de plus belle, il partait pour conquérir et pour soumettre, quelquefois vaincu, souvent victorieux. Expéditions contre les Saxons, guerres contre les Lombards, guerres contre les Espagnols, luttes à l'intérieur, luttes partout.

Charlemagne apprit que le roi Marsille, son ennemi acharné, venait de recommencer la guerre, et qu'à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, il avait franchi les Pyrénées et était venu ravager de nouveau la France.

Charles fit alors un appel suprême à l'élite de la chevalerie, appel auquel s'empressèrent de répondre tous ses grands vassaux. Il lui en vint du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, de partout.

Guérin de Montglave et sa vaillante lignée, fils et petits-fils, furent les premiers à lever leurs bannières pour accourir à l'appel de leur souverain.

Charlemagne eut ainsi, au bout de quelque temps, une armée digne de lui, à opposer à l'armée formidable du roi Marsille; mais, avant qu'il eût pu la réunir, ce chef sarrasin lui avait pris plusieurs fortes cités.

Si, avec Charlemagne, marchaient les plus illustres et les plus vaillants hommes qu'il fût au monde, avec Marsille marchaient des rois qui disposaient de troupes nombreuses, Balligant, Sanseron, Langallie, Pinard et vingt autres chefs de païens.

La lutte devenait ainsi plus sérieuse et plus terrible que jamais.

En vain Charlemagne et ses pairs firent-ils les efforts les plus héroïques pour chasser Marsille et les nuées de Sarrasins qui l'accompagnaient partout, et les contraindre à repasser les monts.

Les cités et les forteresses dont Marsille s'était emparé, lui servaient de point d'appui. Difficile était de le déloger!

Cette guerre de postes, d'embuscades et de sièges fut d'une longueur extrême, le roi sarrasin évitant toujours avec un art extrême d'en venir à livrer une bataille décisive; et ce ne fut que de proche en proche et d'années en années, que Charlemagne put réussir à le repousser du cœur du royaume, en le forçant à reculer vers les Pyrénées.

Ce fut ainsi qu'arriva l'année 778, année néfaste pour la France.

Charlemagne voulut en finir et il fit marcher son armée, dont Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, et quelques autres de ses pairs, formaient l'avant-garde.

## CHAPITRE L

Comment, par la trahison de Ganelon, le roi sarrasin Marsille espéra détruire l'avant-garde de Charlemagne; et, comment, au point du jour, son espion vint l'avertir que Roland et ses gens étaient à Roncevaux.

Ganelon, le perfide Mayençais, livra aux Sarrasins le secret des marches et contremarches de l'armée de Charlemagne. C'est ainsi que le roi Marsille apprit que l'avant-garde du roi de France, commandée par le vaillant Roland, venait de s'engager dans les défilés de Roncevaux.

Lors, ce roi païen s'en vint à la rencontre de Roland, à la tête de deux cent mille Sarrasins, décidé à jouer cette dernière partie et à écraser le meilleur de l'armée de Charlemagne, avant que ce prince fût seulement averti de sa présence.

— Charlemagne sera vaincu cette fois, sans retour possible! s'écria-t-il avec joie, en apprenant par le traître Ganelon que le roi de France était assez loin de Roland avec le gros de son armée. Roland mort, l'avant-garde écrasée, je marcherai alors sans obstacle à travers le beau royaume de France comme en pays conquis!... Je jure bien que je ne laisserai debout ni moustier, ni chapelle, que je mettrai mes idoles à Saint-Denis et que je ferai de Paris ma demeurance!...

Puis, appelant les rois et les princes qui l'accompagnaient dans cette formidable expédition Marsille leur dit :

— Or ça, seigneurs et amis, chevauchons, chevauchons!... Car Charlemagne a laissé Roland et Olivier, et son avant-garde composée de vingt mille hommes au plus.... Nous sommes deux cent mille, nous; nous avons le nombre, la force et le courage!... Chevauchons! chevauchons! Vous, Langallie, vous irez par devers le soleil couchant, et Pinard de Brunefeuille ira vers le soleil levant... Vous, Margallant, vous irez de l'autre quartier, avec quarante mille hommes... Les autres quarante mille nous suivront trestous, en faisant le plus grand bruit qu'ils pourront. Ainsi détruirons-nous aisément Roland et Olivier et les vingt mille hommes qui composent leur avant-garde!... Chevauchons! chevauchons!...

Marsille ayant ainsi parlé, sa formidable armée prit l'ordre de bataille qu'il avait indiqué, et elle marcha pendant toute la nuit à travers les gorges et les défilés de ces monts pyrénéens.

Puis Marsille envoya en avant son espion pour savoir exactement quelles positions occupait ou allait occuper l'avant-garde commandée par Roland.

Cet espion avait été espion chrétien, avant d'être espion païen. Mais il avait été obligé de se sauver de France pour éviter la hart, ayant tué et volé une trentaine de petits marchands. Il connaissait donc à merveille la langue des pays voisins et ces pays eux-mêmes.

Au point du jour, il revint vers le roi Marsille et lui dit :

— Sire, ne vous arrêtez point. Vous êtes à près d'une lieue des Français, qui sont à Roncevaux, où ils campent à cette heure. Hier au soir j'ai vu Roland : il chevauchait fièrement à bannière déployée, comme un homme sûr du succès.... C'est à vous de le détromper, Sire.... Si vous le voulez, vous écraserez comme fourmis cette poignée de Français : ils ne peuvent vous échapper maintenant, cernés qu'ils sont par votre nombreuse et irrésistible armée...

Marsille, tout joyeux de cette bonne nouvelle, alla l'annoncer aux princes de sa compagnie, qui, tous, furent aussi joyeux que lui.

Lors, les Sarrasins sonnèrent leurs trompettes, tant et tant que la terre en tremblait et que les échos des vallées leur renvoyaient leurs fanfares plus éclatantes encore.

Devant eux, marchait, déployée, l'enseigne de Mahomet, qui était de fin or et ouvrée fort richement.

— Mort à Roland! cria Marsille.

— Mort à Roland! répétèrent les quatre cent mille hommes de son armée.

## CHAPITRE LI

Comment Marsille et les autres Sarrasins frappèrent sur Roland et Olivier, et sur les chrétiens; et comment, à leur tour, Roland, Olivier et leurs gens frappèrent sur les Sarrasins.

Or, chevauchèrent ainsi les païens, en menant grand bruit. Les compagnons de Roland vinrent à lui et lui dirent :

— Sire, avisons bien à ce que nous ferons, car voici l'armée des Sarrasins qui s'avance vers nous comme armée de sauterelles. La terre retentit du bruit de leurs pas et des fanfares joyeuses de leurs trompettes : ils sonnent déjà notre hallali, les païens! Armons-nous trestous! Armons-nous! Ganelon nous a trahis.

Roland, en entendant cela, pleura comme un enfant, non par peur, certes, mais par douleur de la trahison et de la fausseté de Ganelon.

— Ah! traître et vilain! s'écria-t-il. Vous voilà dès aujourd'hui maudit dans votre postérité! On dira Ganelon comme on dit Judas!... Traître! traître! traître! Compagnons, les païens demandent la bataille : il ne faut pas la leur refuser, quoiqu'ils soient

supérieurs en nombre à nous. Mettons-nous en position de les combattre et de les vaincre, avec l'aide de Dieu, en qui nous devons avoir fiance comme en nous-mêmes!... Oubliez tous que vous avez quelque part des parents et des amis qui ont besoin de vos bras et de vos cœurs : n'écoutez que votre courage! Olivier, mon beau compagnon, ne vous éloignez pas de moi, je vous prie... Ne pensez pas à Jacqueline, votre mie, ou, si vous y songez, tirez-en un nouveau courage pour combattre les Sarrasins. Ce que vous ferez pour l'amour d'elle, je le ferai, moi, par amour pour notre roi!...

— Beau compagnon, répondit Olivier en laçant vitement son heaume, vous ne doutez pas de moi, j'espère!... Vous verrez aujourd'hui que je sais frapper sur Sarrasins comme marteau sur enclume!...

— Gondrebœuf, reprit Roland, allez, je vous prie, vers Charlemage et informez-le de la passe où nous sommes...

— Sire, dit Gondrebœuf, avec votre permission je resterai avec vous pour rompre le premier ma lance sur les Sarrasins... Charlemagne apprendra par d'autres, plus tard, le péril où nous sommes...

Roland demanda à Bézard de Montdidier ce qu'il venait de demander à Gondrebœuf. Bézard lui fit la même réponse.

— Thierry d'Ardennes ne laissa jamais son seigneur en bataille, dit-il à Roland; son fils l'imitera, quoique lui en doive coûter... Je vous requiers donc le premier assaut, cher sire!...

Par ainsi, Roland dut renoncer à envoyer vers Charlemagne. Il monta sur un tertre qui dominait les environs et aperçut les Sarrasins qui arrivaient à bannière déployée.

Dévalant aussitôt de cette éminence, il revint vers ses compagnons.

— Mes amis, leur cria-t-il, il ne faut plus que frapper à présent... Les Sarrasins sont en marche sur nous... il en vient tant qu'on ne les saurait nombrer!...

Lors, les nobles français s'avancèrent à la rencontre des Sarrasins, et la mêlée commença. Mêlée terrible! Fière et sanglante bataille! Horrible tuerie!

Langallie et Pinard coururent contre Roland.

Le premier était très fort; le second avait un crâne inentamable et une chair plus dure qu'acier. On reculait devant eux comme devant un bataillon : Roland, courroucé, leva sa Durandal qui retomba sur l'oncle de Pinard, qu'elle étendit mort sans plus de façons. Un mouvement des combattants sépara Pinard et Langallie du chef des preux français.

Olivier, de son côté, travaillait très vaillamment sur les païens. Et autant en faisaient d'autres chevaliers de haute renommée, comme Yvon et Yvoire, le duc Béranger, Bézard de Montdidier, l'archevêque Turpin, qui tous criaient : « Montjoie-Saint-Denis » avec enthousiasme et faisaient sur les armes des Sarrasins un si grand bruit d'épées qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner.

Mais le plus fort massacre, la tuerie la plus sanglante était due à Roland et à Olivier, les deux inséparables compagnons. Si bien même, qu'à plusieurs reprises, on les voyant tous deux emporter têtes et bras à chaque coup d'épée, le roi Marsille maudit le comte Ganelon et l'heure où il lui avait vendu chevaliers de tel nom et de telles prouesses.

Roland et Olivier se battaient de fière façon. Mais, par malheur, les Sarrasins étaient nombreux : aussitôt fauchés, aussitôt repoussés, comme mauvaises herbes. Les Français en tuaient beaucoup; mais ils tuaient beaucoup de Français avec leurs flèches et les pierres de leurs frondes. Que peut le courage contre le nombre?...

— Ah! Dieu, s'écria Olivier, que tu es traître, comte Ganelon!... Ah! Charlemagne, noble empereur, combien d'amis et de serviteurs vous aurez perdus aujourd'hui!...

La bataille fut longue, aussi longue qu'horrible. Les vingt mille hommes de Roland s'en allaient un à un; il en restait à peine une poignée pour lutter encore contre ce qu'il restait des cent mille Sarrasins.

— Sire, sire, criaient à Roland ses valeureux compagnons d'armes, sonnez de votre cor, afin que vous entende et vienne le roi Charlemagne, votre oncle! Pour Dieu! sire, sonnez de votre cor!...

— Seigneurs, répondit Roland, Charlemagne est trop loin; il ne m'entendrait pas! Il nous faut mourir ici, compagnons!...

Roland et Olivier continuèrent leurs massacres, et leur exemple donna de nouvelles forces à la poignée de vaillants hommes qui combattaient à leurs côtés. La Durandal de Roland, surtout, faisait un hideux abattis de têtes, de jambes et de bras, qu'on voyait là par monceaux. Mais les Sarrasins étaient nombreux comme les sables de mer, comme les brins d'herbe d'une plaine, et la poignée de chevaliers français diminuait d'instant en instant!...

— Ah! sire, s'écrièrent des blessés et des mourants, en tournant vers Roland des regards de reproche, vous nous faites bien durement mourir!... Vous n'avez pas voulu sonner de votre cor; le roi Charlemagne serait venu et nous aurait secourus!... Adieu, Roland!

— Seigneurs, répond mélancoliquement Roland, Charlemagne est trop loin... Aucun de vous n'a voulu aller vers lui, lorsqu'il en était temps encore; il s'agit de mourir debout comme de vaillants preux que nous sommes... Mourons donc, compagnons, puisque c'est le bon plaisir de Dieu! L'ange qui doit recevoir nos âmes plane au-dessus de nous en ce moment!...

Cependant, au bout de quelque temps, en face de ce sinistre champ de bataille où étaient couchés, endormis pour l'éternité, dix-huit à dix-neuf mille de ses compagnons, le brave Roland se résolut à faire ce à quoi il s'était si obstinément refusé jusque-là : il sonna du cor.

Le cor disait :

— Charles, roi Charles, empereur Charles, venez, venez, venez vitement, car aujourd'hui celui que vous aimez le mieux au monde sera mort!...

Roland sonna par trois fois du cor; il en sonna avec une telle force qu'une de ses veines se rompit et que le sang vint écumer en une mousse rosée sur ses lèvres.

— Compagnon, cria en ricanant le roi Marsille, vous avez corné pour néant!...

— Je ne le fais point pour être secouru par Charlemagne, mais pour être vengé par lui, répondit Roland. Archevêque Turpin, ajouta-t-il, venez plus près de moi, que je vous parle une dernière fois... Si Dieu vous garde de mort, faites chanter des messes pour nous, car il n'y a point de remède : il nous faut aujourd'hui mourir.

— Sire, répondit Turpin, je le vois bien comme vous le voyez. Nos meilleurs amis et nos plus braves compagnons sont partis : il nous faut partir comme eux. Mais il n'y a pas de messes à me demander : je vivrai et mourrai avec vous, s'il plaît à Dieu!... Embrassons-nous donc!

En ce moment, le roi Langallie se rua sur Olivier, qui était à quelques pas de Turpin, et le frappa rudement de sa lance, armée d'un bon fer aigu et tranchant. Le haubert et l'écu d'Olivier furent percés d'outre en outre, tant et tant que le sang lui sortit de tous côtés.

— Au diable sois-tu! cria joyeusement le roi païen. Tu n'es pas Roland, mais tu es son ami, c'est presque lui que j'ai tué!...

— Roland, dit Olivier d'une voix languissante, je suis venu à ma fin... Beau compagnon, vengez-moi!

— Un mourant ne peut pas venger un mourant, répondit Roland, frappé de toutes parts par des Sarrasins accourus pour le châtier du meurtre qu'il venait de faire de leur roi Marsille. Allons mourir ailleurs qu'en face de ces païens, ajouta Roland en voyant qu'il perdait tout son sang. Turpin, venez-vous?...

— Oui, car, ainsi que vous et Olivier, je suis blessé à mort, et ces mécréants chagrinent ma vue. Il ne fait pas sain ni gai de s'en aller en l'autre vie en compagnie de ces mécréants maudits!...

Un bouquet d'arbres se trouvait à quelques pas de là; les trois héroïques hommes s'y traînèrent comme ils purent, en laissant un large sillon de sang derrière eux; là, du moins, ils pouvaient mourir tranquilles!

## CHAPITRE LII

**Comment Galien se mit à la recherche d'Olivier son père, et comment, après avoir fait une assez grande déconfiture de Sarrasins, il arriva auprès du buisson d'arbres où agonisaient les trois preux de Charlemagne.**

Jacqueline avait élevé le fils d'Olivier, le beau Galien, né d'un gab fait imprudemment en Mésopotamie.

Galien avait cru en force, en adresse et en vertu sous cette aile maternelle qui l'avait sans cesse réchauffé.

Il avait été armé chevalier, et c'était un des plus dignes de cet honneur.

Comme Olivier était parti depuis longtemps avec Roland pour aller combattre les Sarrasins du roi Marsille, et que la tendre Jacqueline n'en avait pas eu la moindre nouvelle, elle s'était enfin décidée à envoyer Galien à sa quête.

Galien partit donc, suivi d'un petit nombre de chevaliers, pour se rendre à l'armée de Charlemagne.

Hélas! il arriva à Roncevaux comme la bataille finissait.

Il s'engagea résolûment dans le défilé où la mêlée avait été si ardente, où elle était si terrible encore. Une fois là, Galien se mit à rechercher inquiètement parmi les morts pour découvrir Olivier. Mais il ne vit rien qu'une mer de cadavres sur laquelle couraient des nuées de Sarrasins comme autant de diables d'enfer.

Désespéré de ne pouvoir retrouver son père, Galien se précipita à la rencontre d'une vingtaine de ces mécréants qui avaient fauché si en plein les rangs des chrétiens.

— Chiens! corbeaux! s'écria-t-il avec rage en décollant les têtes à droite et à gauche à chaque coup de Flamberge, sa bonne épée. Vous périrez tous ici, en l'honneur d'Olivier que vous avez lâchement assassiné, en vous mettant cent contre lui! Nul de vous n'échappera, j'en jure Dieu!

Galien frappait, frappait toujours; mais, à chaque Sarrasin qu'il abattait, il semblait qu'il en sortît cinquante autres de terre. Ils entouraient le vaillant jeune homme qui luttait avec le sublime courage du désespoir.

— Ah! doux Dieu! murmura-t-il, ne permettez pas que je meure avant d'avoir embrassé mon père Olivier, mort ou vif! Après, doux Dieu de justice, je serai content de mourir, si tel est votre bon plaisir...

Puis, apercevant Girard de Cécile, qui lui venait à la rescousse, il lui cria :

— Girard, Girard, allez-moi quérir un bâton de néflier, afin que j'abatte ce Sarrasin qui me barre sans cesse le passage!... Voilà bien des coups que je lui porte sans pouvoir entamer sa chair...

Pendant que Galien s'escrimait vaillamment contre ses assaillants, Girard alla couper un fort bâton de néflier et le lui apporta en faisant une trouée sanglante parmi les Sarrasins.

— Je ne vous frapperai plus de mon épée, car ce serait peine perdue! cria Olivier au païen, en faisant le moulinet avec son bâton. Mon épée s'ébrécherait : ce bâton ne rompra pas!

En effet, au premier coup que le Sarrasin reçut, son heaume en fut enfoncé, tellement même que sa cervelle en jaillit çà et là dans toutes les directions.

Galien l'acheva avec quatre autres coups, appliqués en différents endroits avec la même vigueur.

— Vous vous êtes vanté à moi de la mort d'Olivier! s'écria-t-il avec colère; puisqu'il est mort, je l'aurai vengé au moins!

Comme les assaillants augmentaient en nombre d'instant en instant, Galien fit un effort désespéré pour leur échapper, et il réussit à gagner [illegible] qu'ombrageait un petit bois, précisément [illegible]

Roland et ses compagnons étaient en train d'expirer. Les Sarrasins l'y poursuivirent.

## CHAPITRE LIII

**Comment Galien reçut le dernier soupir et la dernière parole d'Olivier son père, de l'héroïque Roland et de l'archevêque Turpin.**



oland entendait bien ce qui se passait, et sans deviner de quoi il s'agissait, il appela Olivier, d'une voix qui n'était déjà plus qu'un souffle de moribond.

— Compagnon, lui dit-il, je vois un chevalier que trente Sarrasins ont assailli... Le pauvre gars est seul : il n'a avec lui qu'un écuyer... il va succomber... Le voilà qui se réfugie en ce buisson d'arbres... Les Sarrasins s'éparpillent... il en vient de tuer une douzaine... son écuyer en a tué quatre... C'est un valeureux homme que ce chevalier... Regardez-le, compagnon, cela réjouira votre dernière heure, comme cela réconforte la mienne !...

En effet, Galien arrivait à toute bride sous le taillis qui abritait les mourants.

Olivier releva sa tête décolorée et défaillante, sur laquelle coulaient des ruisselets de sang, et il parut tout surpris en apercevant ses armes que portait Galien.

— Voilà mon épée ! s'écria-t-il. C'était l'épée du roi Hugon de Mésopotamie... Et ce blason ! Comment se fait-il qu'il le porte ?... Sire, au nom de votre mère, répondez-moi : d'où tenez-vous cette épée que vous maniez si vaillamment ?... D'où portez-vous ce blason !... Répondez-moi ! répondez-moi !...

— Sire, répondit Galien, je le porte de mon légitime droit, de par mon père Olivier, qui jadis m'engendra dedans Constantinople en la fille du roi Hugon, laquelle avait nom Jacqueline-la-Belle.

Olivier tressauta, et les dernières larmes qu'il dut verser en ce monde lui vinrent aux yeux.

— Compagnon, cria-t-il à Roland, c'est mon fils que tu vois !... Le fils de Jacqueline et d'Olivier ! Maintenant je puis mourir, beau compagnon ! J'ai embrassé mon héritier !...

Olivier et Galien se tinrent étroitement accolés pendant quelques instants, cœur à cœur, main dans main.

— Sire, dit Galien à Roland qui contemplait cette scène déchirante avec la mélancolie d'un homme qui se meurt loin de ceux qu'il aime, sire, dame Belleaude vous salue plus de cent mille fois... Elle vous aime et vous aimera toujours.

— Bel ami, murmura Roland en embrassant le vaillant fils d'Olivier, vous qui vivrez, vous saluerez Belleaude de la part de ceux qui vont mourir... Mon dernier souffle aura été pour elle : vous lui transmettrez de votre fraîche bouche de vingt ans le dernier baiser de mes lèvres rouges de sang, le sang qui me monte du cœur...

— Vous saluerez pour moi le roi Charlemagne, murmura l'archevêque Turpin en se tournant sur le côté, pour mieux mourir et pour qu'on ne le vît pas mourir.

Galien s'aperçut alors qu'Olivier changeait affreusement de visage. De vermeil comme feu qu'il était d'abord, il devint tout-à-coup vert comme feuille, puis noir comme charbon.

— Père ! père ! s'écria-t-il, vous mourez donc ?... Ah ! cher père, il faut nous quitter ici-bas, je le vois bien... Je prie Jésus-Christ qu'il vous veuille recevoir en sa gloire de paradis, car vous en êtes plus dignes que nuls au monde, vous et vos vaillants compagnons...

Lors il lui prit la tête en son giron et le baisa plus de cent fois.

— Ah ! beau fils, souffla péniblement Olivier, il est trop tard maintenant pour épouser Jacqueline, ce dont je suis bien dolent, parce qu'on t'appellera toujours bâtard... Enfin, Dieu me pardonnera peut-être... si tu me pardonnes, toi, cher fils... Je t'en prie... Salue ta mère pour moi, et porte-lui ce bel anneau d'or...

Puis sa voix s'éteignit.

Beau fils, dit à son tour Roland d'une voix qu'on entendait à peine, n'oublie pas de saluer Belleaude en mon nom, et de lui dire que je l'ai aimée jusqu'à la dernière minute de ma vie mortelle... Prie-la de ne jamais se marier... Qu'elle entre dans une abbaye et y consacre ses jours au Seigneur... et à mon souvenir... De cette façon, peut-être pourrons-nous nous revoir encore quelque part... là où vont les créatures qui ont aimé et qui n'ont pas su haïr... Adieu !

— Sire, répondit Galien navré, ne vous inquiétez de rien... je ferai religieusement votre message auprès de votre mie... mais j'ai peur qu'elle ne meure de deuil en l'apprenant, car elle vous aime de bon cœur...

— Ainsi soit-il !... murmura Roland, en se raidissant dans une dernière convulsion.

Galien se pencha sur lui et le baisa au front. Roland était mort.

Galien se releva, baisa de nouveau Olivier : Olivier était mort aussi.

Galien alla vers l'archevêque Turpin.

— Beau fils, râla ce vaillant homme, n'oublie pas de saluer Charlemagne de ma part...

Et, cela dit, il expira.

## CHAPITRE LIV

**Comment Galien, après avoir embrassé Olivier, Roland et Turpin, sonna du cor, et comment Charlemagne accourut.**

Navré, Galien embrassa une dernière fois ces héroïques morts, embaumés dans leur gloire.

Une troupe d'anges descendit en ce moment, plana au-dessus du champ de bataille où se croisaient les imprécations et les râles, les soupirs et les cris d'appel, les râles et les angoisses, et finit par s'approcher du lieu où étaient les preux de Charlemagne.

Galien les vit et s'agenouilla, admirant.

Les anges entourèrent d'une auréole lumineuse les trois corps d'Olivier, de Roland et de Turpin, reçurent leurs âmes valeureuses, et s'envolèrent aussitôt en les emportant sur leurs ailes jusqu'au pied du trône de l'Eternel.

Galien, baigné de larmes, se releva, s'empara du cor de Roland et sonna avec désespoir.

Charlemagne entendit cette fanfare funèbre et il accourut avec son armée.

Il était trop tard!

— Sire, lui dit Galien en lui montrant d'un geste éloquent les trois preux étendus sur l'herbe rouge de leur sang généreux, voilà ce qui fut Roland, votre neveu; voilà ce qui fut Turpin, votre ami; voilà ce qui fut Olivier, mon père!... Ah! sire, quelle perte nous venons de faire là!...

Charlemagne resta pendant quelques instants triste et songeur devant ces trois cadavres blêmes et ensanglantés.

— Oh! quelle guerre! murmura-t-il. Quelle guerre! Elle aura coûté le plus pur sang de la France!...

Puis il se secoua, donna de l'éperon dans les flancs déjà rouges de son cheval, et le noble animal prit sa course ardente à travers le champ de bataille.

Galien et ses autres preux le suivirent et fondirent avec impétuosité sur les païens, qu'ils mirent bientôt en déroute. Le roi Marsille fuyait: Galien se précipita à sa poursuite, le dépassa, revint contre lui et le tua.

— Au nom de mon noble père Olivier! lui cria-t-il.

## CHAPITRE LV

**Comment Girard de Vienne arriva à Blaye, où il apprit la mort de Roland et de son neveu Olivier. De la douleur qu'il en ressentit, par rapport à Belleaude, la mie de Roland.**

Quelque temps après le désastre de Roncevaux, Charlemagne se dirigea vers Blaye, où était déjà arrivé Girard de Vienne, le quatrième fils du noble duc Guérin de Montglave.

Girard s'informa auprès de tout le monde et apprit la cruelle vérité, sur Turpin, sur Roland et sur Olivier, son neveu.

Quand Girard eut appris cela, il en eut une grande douleur. Il revint à son hôtel, commanda qu'on ne laissât entrer personne dans sa chambre, et qu'on dît à Belleaude qu'il était malade, afin qu'elle n'insistât pas pour parvenir jusqu'à lui.

Puis, le lendemain, il partit à la rencontre du vieux roi Charlemagne.

Belleaude survint, sur ces entrefaites.

— Où est allé mon oncle? demanda-t-elle. Je suis toute ébahie qu'il n'ait pas pris congé de moi; ce n'est pas sa coutume d'agir ainsi...

Personne ne lui répondit.

Belleaude reprit:

— Je sais bien que le roi Charlemagne revient d'Espagne, où il a battu les païens. Mais je n'ai point de nouvelles de mon ami Roland, ni de mon frère Olivier. Comment cela se fait-il?...

Les chevaliers qu'elle interrogeait répondirent qu'ils n'en savaient rien.

Pendant que Belleaude s'enquérait ainsi, Charlemagne chevauchait. Comme il approchait de Blaye, il vit venir à lui Girard.

— Mon neveu Roland est mort! lui dit Charlemagne, plein de tristesse.

— Mon neveu Olivier est mort! répondit Girard, en proie à la même tristesse.

— France est perdue! France est perdue! reprit Charlemagne à voix basse et dolente. Nous avons laissé périr Olivier et Roland, les deux meilleurs chevaliers du monde!

A cette parole du roi succéda un silence navrant. Ce fut Girard qui reprit:

— Sire, Belleaude est avec moi à Blaye, que ferons-nous d'elle? Elle ne sait encore rien ni de Roland ni d'Olivier... Elle apprendra leur mort et son âme en prendra un deuil éternel!...

— Girard, répondit Charlemagne, on ne peut céler cela, il faut qu'il en soit ainsi.

On arriva à Blaye.

L'entrée de Charlemagne fut triste. Il amenait avec lui, pour être enterrés là, les corps morts de Roland et d'Olivier!...

Charlemagne se rendit au palais, où il manda Belleaude, qui accourut.

Le vieux roi l'attira sur sa poitrine, la baisa au front et lui dit :

— Belle amie, savez-vous de quoi je vous prie ? C'est de ne point vous dolenter outre mesure de ce que je vais vous apprendre.

— Et qu'avez-vous donc à m'apprendre, Sire ?... demanda Belleaude, pâle et tremblante.

— Vous avez perdu Roland et Olivier traitreusement occis à Roncevaux! répondit Charlemagne, en embrassant de nouveau Belleaude.

Quand elle eut entendu cette cruelle parole, tout le sang de son corps se changea et retourna, et elle tomba tout de son long à terre, morte.

— Quelle piteuse fin! murmura tristement Charlemagne en contemplant la pauvre Belleaude. Ah! Ganelon! Ganelon! Comme je te ferai mourir vilainement!

## CHAPITRE LVI

Comment Belleaude, morte de douleur en apprenant la piteuse fin de son ami Roland, fut enterrée dans le même cercueil que lui. Comment, ensuite, Charlemagne voulut faire juger par ses pairs le traitre Ganelon, qui prit aussitôt la fuite.

Belleaude fut enterrée à côté de son doux ami Roland, dans le même cercueil, afin que fussent réunies dans la mort, ces deux créatures du bon Dieu qui n'avaient pu être réunies dans la vie.

Ce douloureux devoir rempli, Charlemagne revint en France. Girard aussi.

Ganelon avait été arrêté et mis en prison, sous bonne garde.

Charlemagne manda ses barons et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie de juger de quelle mort doit mourir le traître Ganelon, par qui la destruction de nos gens a été faite... Quant à moi, il me plaît qu'il meure d'une mort âpre et dure, car on ne saurait trop tourmenter un pareil criminel!

Le comte Ganelon avait été là amené.

— Le seigneur Charlemagne m'accuse à tort de trahison, s'écria-t-il. Je jure, par le Dieu qui souffrit mort et passion, que voici l'exacte vérité. Quand je quittai le roi Marsille, il me promit de renoncer à son faux culte et d'embrasser la religion chrétienne. Jamais il ne fut parlé entre nous de la trahison des Français, et s'il y a eu à Roncevaux mal venu, il n'est pas venu par moi...

Gondrebœuf-le-Frison interrompit Ganelon pour lui dire :

— Vous mentez, trahisseur, vous mentez! Et si le roi Charlemagne le permet, je vous le ferai voir, tous deux armés et montés à cheval!

— Je ne demande pas autre chose! répondit le Mayençais avec une joie contenue.

— Seigneurs, dit Charlemagne, ce champ-clos ne doit pas être accordé... Car d'une chose prouvée on ne doit pas combattre... Ganelon est un traître : il doit mourir de la mort des traîtres!

Lors, se levèrent tout-à-coup le sire d'Apremont et cinquante autres traîtres du lignage du traître Ganelon, qui dirent :

— Empereur Charlemagne, faites-nous raison et justice! Le champ-clos doit être accordé au comte Ganelon, de droit légitime, puisqu'il est faussement accusé. Vous ne trouverez personne au monde pour soutenir qu'il a jamais vendu au roi Marsille les douze pairs de France et vous-même!.. Ce n'est que par soupçons que vous le pourriez savoir... Ganelon est haï de beaucoup : c'est pour cela qu'on lui veut du mal et de la honte... Mais il y a une justice au ciel s'il n'y en a pas sur terre, et Dieu fera bien éclater malgré vous l'innocence de notre parent et ami!... Octroyez-nous donc le champ-clos, Sire : c'est le mieux que vous puissiez faire! Il vous en sera tenu compte par tous vos loyaux chevaliers...

Charlemagne, ébranlé dans sa conscience accéda à cette demande et accorda le champs-clos.

Tout aussitôt, les barons sortirent. On amena un bon destrier pour Gondrebœuf-le-Frison, un bon destrier pour le comte Ganelon. Mais, avant qu'on eût pu soupçonner ce qu'il voulait faire, ce dernier montait sur son cheval, lui enfonçait ses éperons dans le flanc et s'éloignait avec la rapidité de l'éclair.

Il alla ainsi droit à Soissons.

## CHAPITRE LVII

Comment Ganelon, que poursuivaient les barons de Charlemagne, fut pris dans un bois par un écuyer nommé Thierry, et ramené pieds et poings liés. Comment Pinabel demanda le champ-clos pour prouver l'innocence de son oncle.

Mais qui fut émerveillé de cette fourberie diabolique ? Ce furent, certes, Charlemagne et ses barons.

On s'arma, on monta à cheval et l'on poursuivit à outrance le fugitif, mais sans espérance de l'atteindre, tellement il allait avec hâte.

Une fois à Soissons, le comte Ganelon s'était arrêté dans un bois pour laisser souffler son cheval, qui en avait grand besoin. Derrière lui, mais sans se douter qu'il était si près d'eux, arrivèrent les barons de Charlemagne.

— Ah! Dieu, s'écria le roi, tout dolent, Ganelon m'échappe!...

Un écuyer, en faisant une reconnaissance, aperçut le fugitif.

Cet écuyer se nommait Thierry.

— Larron! cria-t-il à Ganelon, qui en ce moment était descendu de cheval, vous demeurerez!

Ganelon eut peur. Il se jeta à genoux et dit d'une voix humble :

— Messire, ne me tuez pas! Au nom du ciel, ne me tuez pas!

On dit communément qu'il n'est rien si couard qu'un larron qui se sent coupable. Ganelon le prouvait bien.

Quand Thierry vit que le traître se rendait, il lui ôta son épée, ne lui laissa couteau ni armure, lui lia pieds et mains avec des sarments verts arrachés çà et là dans le bois, et le conduisit ainsi à Charlemagne.

— Merci, Thierry! s'écria joyeusement le roi en voyant revenir son écuyer et son prisonnier. Merci, Thierry! Tu m'as servi loyalement: je m'en souviendrai. Or ça, maintenant, compagnons, il faut juger ce traître, et sans perdre une minute!...

— Sire, dit Ganelon, si je me suis enfui, je vous dirai pourquoi, mais ce n'est pas pour ce que vous croyez, non!... Je vois bien que tout le monde, ici, est contre moi... Je n'ai là ni parents, ni amis pour me défendre...

— Ganelon, répondit Charlemagne, tout cela ne vous vaut rien. Vos paroles sont inutiles... Maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus... Je vous ferai mourir à grand tourment, je vous le jure... Jamais vous n'aurez le champ clos; si je vous l'accordais encore, vous fuiriez encore.

— Sire, dit Pinabel, qui était parent du comte, vous faites tort à Ganelon puisque vous ne voulez pas qu'il fasse la bataille... Alors je combattrai pour lui et prouverai qu'il est innocent contre tel champion qu'on voudra... Et si je suis vaincu, je consens à être pendu haut et court au plus prochain gibet, et à ce que mon oncle meure aussi vilainement de la mort que vous choisirez...

— Je jure que vous aurez bataille avec moi, car vous êtes tous des traîtres dans votre famille! dit à son tour Thierry d'Anion. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Charlemagne, octroyez-moi la bataille, afin que je prouve la trahison de cette lignée de vilaines gens...

— Thierry, répondit le roi, vous voulez là une grande folie!...

— Sire, dit Ogier, accomplissez le gré de ces mauvaises gens, afin qu'on ne dise point que vous avez fait mourir Ganelon à tort.

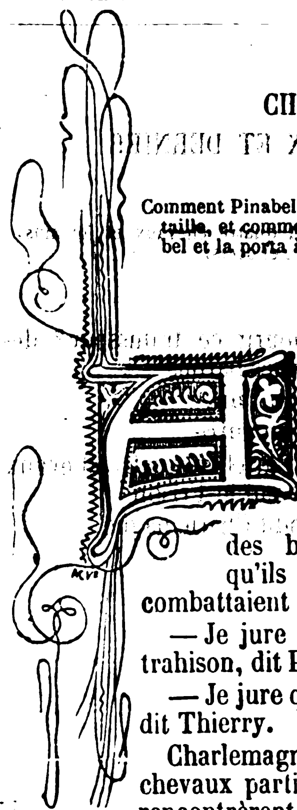
— Soit! répondit Charlemagne.

Le combat fut accordé et fixé au lendemain matin.

En attendant, le comte Ganelon fut enfermé dans une tour et gardé à vue, ce dont il enragea beaucoup.

## CHAPITRE LVIII

Comment Pinabel et Thierry eurent ensemble bataille, et comment Thierry coupa la tête à Pinabel et la porta à Charlemagne.



ux premières lueurs du jour, la messe dite, Pinabel et Thierry se trouvèrent en présence, armés de toutes pièces. — On apporta les Saints et tous deux, en présence des barons, jurèrent dessus qu'ils avaient le bon droit et combattaient pour la cause juste.

— Je jure que Ganelon n'a pas fait trahison, dit Pinabel.

— Je jure que Ganelon est un traître, dit Thierry.

Charlemagne donna le signal : les chevaux partirent, les deux lances se rencontrèrent. Le choc fut si violent qu'elles en volèrent en éclats.

Lors, les deux champions tirèrent leurs épées et allèrent l'un contre l'autre, tous deux fiers et rugissants comme lions en rut.

Chaque coup faisait jaillir des heaumes des milliers d'étincelles. Aucun des deux adversaires ne faiblissait; tous deux restaient debout, plus acharnés que jamais.

La bataille fut longue et redoutable.

Bientôt, cependant, un coup d'épée bien dirigé par Thierry, glissa le long de la cuisse de Pinabel et lui fit blessure. Ce que voyant et sentant, Pinabel, de peur de pis, dit à Thierry :

— Si tu te veux accorder à moi, je te ferai donner à mariage la fille du duc Bérauger, et, en outre, une bonne partie de l'avoir du comte Ganelon... Fais ma volonté, je te prie!...

— Tais-toi, répondit Thierry, tais-toi; je ne me veux point accointer de traître et méprisable lignage : j'y aurais trop peu d'honneur!...

Et, en disant cela, le vaillant Thierry porta à Pinabel un second coup, plus terrible que le premier, puisque le neveu de Ganelon en fut renversé.

Pinabel à terre, Thierry se pencha sur lui, lui coupa la tête et la porta au roi Charlemagne.

— Merci, Thierry, dit le roi. Maintenant, seigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses barons, nous n'avons plus qu'à condamner Ganelon.

## CHAPITRE LIX ET DERNIER

Comment Ganelon fut attelé à quatre chevaux et fut ainsi démembré et occis.

De quelle mort doit mourir ce trahisseur? demanda Charlemagne à ses barons.

— Qu'il soit noyé, dit l'un.

— Qu'il soit pendu, dit un autre.

— Je demande qu'il soit attelé à quatre chevaux et démembré, dit Gondrebeuf-le-Frison.

— Accordé, cela! répondit Charlemagne.

On amena Ganelon, blême et déconfit.

Charlemagne l'avertit de quelle mort il allait mourir.

— C'est bien, répondit le comte Ganelon, je l'ai méritée, pour cette trahison-là et pour d'autres encore que je vous ai celées jusqu'ici... Je vous demande seulement une grâce : c'est de me faire mourir vite!

— Accordé! dit encore Charlemagne.

Le jour même, en effet, Ganelon fut attelé à quatre chevaux qui tirèrent chacun de son côté.

Au bout d'un quart d'heure, le corps du traîtsseur était partagé en quatre quartiers, que Charlemagne fit incontinent porter en quatre cités, où ils furent accrochés au gibet.

Cela fait, Charlemagne vint à Paris, après avoir donné congé à ses barons d'aller chacun chez soi.

FIN DE GUÉRIN DE MONTGLAVE.

# LA CHANSON DE ROLAND

La bataille de Roncevaux, — qui est comme une sorte de hors d'œuvre dans le Roman de *Guérin de Montglave*, mais un hors d'œuvre qui vaut mieux que tout le reste de l'ouvrage, — la bataille de Roncevaux a eu, dans son temps, un retentissement qui dure encore aujourd'hui à l'oreille des lettrés et des gourmets littéraires. Elle fut le défilé des Thermopyles de ce chevaleresque Léonidas qui avait nom Roland; elle fut le Waterloo de ce premier Napoléon qui avait nom Charlemagne.

Cette glorieuse et navrante défaite, où vingt mille Français combattirent contre deux cent mille Sarrasins, fit battre le cœur du monde entier. Roland devint aussi populaire que le Christ, et Ganelon aussi exécré que Judas-Iscariote.

Le récit de cette défaite serait mieux venu à sa place dans le Roman spécial, ou plutôt dans les Romans spéciaux consacrés à Roland. Mais il se trouvait dans *Guérin de Montglave*; nous n'avions ni la mission ni le vouloir de le supprimer : nous l'avons laissé là où d'autres écrivains l'avaient placé.

Comme la *Chanson de Roland* est devenue aussi populaire que Roland lui-même, quelques-uns de nos lecteurs pourraient s'attendre à la trouver ici, — sur la foi de M. le comte de Tressan, qui en parle comme d'une simple chanson. Pourquoi pas une romance?

Or, cette fameuse *Chanson de Roland* est tout simplement un poëme de quatre mille cinq cents vers environ, — le poëme épique le plus grandiose et le plus merveilleux que nous ayons, n'en déplaise à Arouet de Voltaire et à sa docte cabale. Il n'y a pas de roman en prose qui vaille ce poëme-là, dans toute la collection des romans de chevalerie.

Quel est son auteur? quelle est sa date?

M. Francisque Michel — qui est un savant — l'attribue à Turold, et le dit du XIIe siècle.

M. François Génin — qui était aussi un savant — l'attribue à Théroulde, et le dit contemporain de la traduction du livre des *Rois*, c'est-à-dire du Xe siècle.

Lequel a raison? Probablement tous les deux. Quand le champ des hypothèses est ouvert, tout le monde a le droit d'y entrer et d'y faire sa cueillette. Je pencherais cependant à croire que le poëme de Théroulde ou de Turold, — c'est une affaire de latinité! — est du Xe siècle, car son style, sa forme, sa langue en un mot, est de beaucoup antérieure à la langue de Robert Wace, de Chrestien de Troyes, de Jordan Fantosme, et autres écrivains authentiques du XIIe siècle. La preuve en est aisée à établir pour ceux de nos souscripteurs qui ont lu le court mais significatif extrait que nous avons donné d'un poëme de Robert Wace, à la fin d'un des romans de la *Bibliothèque Bleue*, — à propos de la *Comtesse de Ponthieu*. Autant la langue de Robert Wace est déjà faite, autant celle de Théroulde — ou de Turold — est à faire. L'une parle déjà fièrement, que l'autre bégaie encore!

Mais comme ce bégaiement est bien celui d'une langue géante!

Voici la fin de la bataille de Roncevaux. Ecoutez!

Roland vient d'être frappé d'un dernier coup; Roland se meurt, l'héroïque chevalier :

> Ço sent Rollans la vue ad perdue;
> Met sei sur piéz, quanqu'il poet s'esvertuet;
> En sun visage sa culur ad perdue.
> De devant lui ot une perre brune :
> .X. colps i fiert par doel e par rancune;
> Cruist li acers ne freint ne n'esgruignet;
> E dist li quens : « Sancte Marie, aiue!
> E, Durendal bone, si marc fustes!
> Quant jo n'ai prod de vos n'en ai mescure!
> Tantes batailles en camp en ai vencues,
> E tantes teres larges escumbatues,
> Que Carles tient, ki la barbe ad canue!
> Ne vos ait hume ki pur altre fuiet!
> Mult bon vassal vos ad lung tens tenue :
> Jamais n'ert tel en France la solue!... »

Roland s'aperçoit qu'il n'y voit plus; il se lève sur ses pieds et s'évertue tant qu'il peut; mais son visage est blême et sans couleur. Devant lui se dresse une roche brune; de grand dépit et fâcherie il y détache dix coups; l'acier grince, mais sans rompre ni s'ébrécher. « Ah! dit le preux, Sainte-Vierge, aidez-

moi! Ah! ma Durandal, votre heur est inégal à votre bonté! Vous m'êtes inutile à cette heure; indifférente, jamais! J'ai par vous gagné tant de batailles, tant de pays, tant de terres conquises, qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue! Jamais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur. Longtemps vous fûtes aux mains d'un vaillant capitaine, dont jamais le pareil ne sera vu en France, la terre de la liberté!... »

Ço sent Rollans que la mort le tresprent,
De vers la teste sur le quer li descent;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte si est culchet adenz;
Desuz lui met s'espee et l'olifan;
Turnat sa teste vers la paiene gent.
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez en puroffrid lo guant...

Roland s'aperçoit que la mort l'entreprend, et, du haut du front, lui descend sur le cœur. Il s'en va courant dessous un pin, se couche sur l'herbe verte, la face en terre, le visage tourné vers les Sarrasins, ayant sous lui son épée et son cher cor d'ivoire. Il fait cela, le noble comte, parce qu'il veut absolument faire dire à Charlemagne et à tout son monde, qu'il est mort en conquérant! Puis, il recommande son âme à Dieu et lui tend son gant, en signe de repentance pour ses péchés passés!

Ainsi finit Roland, le preux des preux! Ainsi finit aussi le chant IV du poëme de Théroulde — ou de Turold, *ad libitum*.

Le chant V, ce sont les derniers chapitres de *Guérin de Montglave*, — en vers magnifiques. Il n'apprendrait rien de nouveau à nos lecteurs : je les engage seulement à le lire — ainsi que les quatre autres — dans l'édition Fr. Génin de la *Chanson de Roland* (Paris, imprimerie nationale, 1850, in-8°), ou dans l'édition Francisque Michel (Paris, chez Silvestre, 1837, in-8°).

J'allais clore ici ces courtes pages consacrées à la *Chanson de Roland* — qui prouverait si éloquemment à M. Arouet de Voltaire, s'il vivait encore, qu'un beau poëme épique est possible en France; — mais, puisqu'il me reste encore quelques lignes, je ne résiste pas au plaisir de citer les onze derniers vers du merveilleux poëme de Théroulde.

Charlemagne a fait écarteler Ganelon : Roland, Olivier, Turpin et ses braves chevaliers sont vengés. Charlemagne se retire pour méditer :

Passet li jurz, la nuit est aserie;
Culcez est il reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, semun les oz de tun empire :
Par force iras en la tere de Sirie,
Reis Vivien si sucurras en Imphe;
A la citet que paien unt asise,
Li chrestien te recleiment e crient. »
Li emperere n'i volsist aler mie :
« Deus! dist li reis, si penuse est ma vie! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret...

Le jour s'en va, la nuit couvre la terre. Charlemagne est couché dans sa chambre voûtée. Gabriel vient lui dire, de la part de Dieu : « Charlemagne, convoque toutes les armées de ton empire, marche en conquérant vers la Syrie, où les chrétiens te réclament à grands cris. » Mais l'empereur n'y voudrait pas aller : « Ah! Dieu, s'écrie-t-il, que lamentable et peineuse est ma vie!... » Puis il pleure et tire sa barbe blanche...

C'est tout. Mais comme ce drame national finit bien! C'est un Français qui l'a écrit : son patriotisme perce à chaque ligne.

Vive la France! la terre de la liberté, — comme dit à plusieurs reprises ce vieux poëte.

Oui : Vive la France!

ALFRED DELVAU.

# POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

## VILLANELLE

QUE LE DUC DE GUISE CHANTAIT A SA MAITRESSE AU CHATEAU DE BLOIS, PENDANT LA TERRIBLE NUIT DU 23 DÉCEMBRE 1588.

Rozette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume.
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira.
Nous verrons, bergère Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous êtes mensongère,
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi,
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve ;
La mienne plus ne variera ;
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

## ÉPIGRAMME

Je t'apporte, ô sommeil, du vin de quatre années,
Du lait, des pavots noirs aux têtes couronnées !
Veuille tes ailerons en ce lieu déployer ;
Tant qu'Alizon la vieille, accroupie au foyer
(Qui d'un pouce retors et d'une dent mouillée,
Sa quenouille chargée a quasi dépouillée),
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de toute la nuit ne se puisse éveiller !
Afin qu'à mon désir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Isabeau qui soupire auprès d'elle.

## STANCES

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au font superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée,
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux ;
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches lointaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour ;
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.

PHILIPPE DESPORTES.

## ÉLÉGIE

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Celui qui mieux serait en tels baisers appris,
Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix,
Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère,
Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.
Au pied de mon autel, en ce temple nouveau,
Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau,
Et seraient ces combats nommés après ma vie,
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.
O ma belle maîtresse, hé ! que je voudrais bien
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien,
Et qu'après nos trépas dans nos fosses ombreuses
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses :
Que ceux de Vendomois disent tous d'un accord
(Visitant le tombeau sous qui je serais mort) :
« Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gastine,
A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine. »
Et que les Angevins disent tous d'une voix :
« Notre belle Marie aimait un Vendomois ;
Les deux n'avaient qu'un cœur, et l'amour mutuelle,
Qu'on ne voit plus ici, leur fut perpétuelle. »
Siècle vraiment heureux, siècle d'or, estimé,
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé !
Puisse arriver après l'espace d'un long âge,
Qu'un esprit vienne à bas, sous le mignard ombrage
Des myrtes, me conter que les âges n'ont peu
Effacer la clarté qui luit de notre feu ;
Mais que, de voix en voix, de parole en parole,
Notre gentille ardeur par la jeunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons
Qu'Amour chanta pour vous en diverses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore
Votre nom et le mien, et nos tombes honore !
Or il en adviendra ce que le ciel voudra,
Si est-ce que ce livre immortel apprendra
Aux hommes et au temps et à la renommée,
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

RONSARD.



# BERTHE

# AUX GRANDS PIEDS.

## CHAPITRE PREMIER

Comment, un jour de printemps, Pépin, fils du roi Charles, vainquit un effroyable lion, au grand ébahissement et à la grande joie de tout un chacun.

A l'issue du mois d'avril, à ce moment doux et joli où pointent les herbelettes, où les prés sont reverdis, où les arbres n'attendent plus que l'heure de fleurir, le roi Charles Martel tint assemblée en la salle d'honneur de son palais à Paris, la cité de la grande chevalerie.

Charles n'avait que deux enfants, deux fils : l'un, qui avait nom Carloman, homme de bonne vie, s'était retiré moine en une abbaye après trois ans d'exercice de chevalier ; l'autre, qui avait nom Pépin, était resté auprès de son père, comme le rejeton près de l'arbre auquel il doit succéder.

Pépin était aimé de tout le monde, à cause de sa courtoisie et de son courage. Il était beau, bien fait, et d'une taille de cinq pieds et demi.

Après l'assemblée tenue par Charles Martel en sa grande salle voûtée, il fit dresser en son jardin des tables auxquelles vinrent s'asseoir les diverses personnes de sa cour, dames et chevaliers. Là, pendant qu'on y devisait de choses et d'autres, on entendit les sourds rugissements d'un lion, qui,

depuis un long temps, était enfermé en une cage dans ce jardin, pour l'ébaudissement des gens de la cour du roi.

Ces rugissements épouvantables arrivant aux oreilles des convives, chacun d'eux prit peur et se leva pour s'enfuir, d'autant plus que l'animal venait, en effet, de rompre les barreaux de sa cage et d'étrangler en passant, comme pour se mettre en appétit, son propre maître, natif de Picardie, et deux jouvenceaux qui s'étaient approchés de trop près.

Charles Martel, voyant cela, ne mit aucun retard à imiter ses convives : il prit sa femme dans ses bras et l'emmena en lieu sûr.

Le roi parti, et tout le monde avec lui, il ne restait personne au jardin que le seul Pépin, furieux contre cette bête furieuse qui avait aux dents des lambeaux de chair humaine. Lors, empoignant un épieu qui se trouvait là, d'aventure, il s'en alla droit vers le lion, qui s'arrêta, étonné de tant d'audace.

Mais Pépin ne s'arrêta pas. Il arriva près de lui, leva le bras et lui enfonça l'épieu en pleine gorge et en plein corps jusqu'à la croix. L'animal, en sentant ainsi le froid acier lui glisser le long des entrailles, essaya de regimber et de crisper ses pattes aiguës sur la poitrine de son ennemi ; mais il n'y put parvenir : la mort le saisit aussitôt et le jeta bas sur le sol, expiré.

Quand on eut compris que le lion ne se relèverait pas, on accourut en foule pour le considérer et pour admirer le vaillant homme qui l'avait occis. Le roi fut un des premiers à venir accoler son fils, étonné d'un tel empressement. La reine le suivit, et ses caresses ne furent pas moins tendres.

— Beau doux fils, dit-elle à Pépin, comment donc as-tu pu un seul instant songer à t'adresser à cette hideuse bête, qui, morte, me cause encore presque autant d'effroi que lorsqu'elle était en vie?

Pépin n'avait rien à répondre, sinon à montrer son épieu et le lion mort : il ne répondit rien autre chose non plus, et chacun comprit que le vaillant roi Charles Martel aurait là un digne successeur et la France un digne roi.

Or, Pépin n'avait pas plus de vingt ans !

## CHAPITRE II

Comment, après la mort de ses père et mère, le roi Pépin se maria, puis devint veuf, puis, finalement, envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie pour lui demander sa fille Berthe-la-Débonnaire.

Rien ne dure que Dieu. Quelque temps après l'aventure du lion, le roi Charles Martel mourut, et, après lui, mourut également sa femme, la reine au clair visage, qui ne pouvait vivre seule désormais et qui préférait rejoindre dans la tombe son compagnon de lit et de cœur.

Charles mort, son fils et unique héritier Pépin fut couronné roi de France, et, sans plus tarder, ses barons le marièrent pour honorer son corps.

Cette première femme, extraite de Guérin de Malvoisin, ne fit pas long ménage avec le nouveau roi, qui n'avait pas un grand amour pour elle, et à qui, d'ailleurs, elle ne put donner d'héritier, étant, à ce qu'il paraît, dans l'impossibilité d'engendrer.

Elle mourut, que Dieu garde son âme !

Pépin songea à se remarier, et, pour cela faire, il assembla un jour tous ses barons, ceux du moins en lesquels il pouvait se fier.

Chacun d'eux parla pour nommer les pucelles qui méritaient d'être destinées au lit royal. Mais aucun ne fut heureux dans son choix.

Lors, Enguerrand de Moncler dit :

— Par le corps de saint Omer, Sire, j'en sais une que j'ai entendu maintes fois louer et qui ferait à merveille votre affaire...

— Quelle est-elle ? demanda le roi.

— C'est la fille du roi de Hongrie. Il n'y a plus belle pucelle ni en deçà ni au delà de la mer, Sire.

— Et comment a nom cette merveille ?

— On l'appelle Berthe-la-Débonnaire, Sire, à cause de sa grande mansuétude qui n'a d'égale que sa beauté...

— Ne cherchons pas plus longtemps, dit le roi, c'est bien la femme qu'il me faut. Il ne s'agit plus que de l'envoyer quérir.

Et, sans plus tarder, Pépin désigna un certain nombre de chevaliers pour lui servir d'ambassadeurs auprès du roi de Hongrie et auprès de la belle princesse sa fille.

Je ne vous entretiendrai pas du nom de ceux qui firent partie de cette expédition. Outre que cela ne vous intéresserait pas, ce serait vraiment trop long. Qu'il vous suffise de savoir que les ambassadeurs du roi Pépin partirent, qu'ils traversèrent l'Allemagne et arrivèrent sans malencombre à Strigon, grande cité, où se tenait d'ordinaire le roi Flores, lequel les reçut très-bien, ainsi que la reine Blanchefleur, père et mère de la gente Berthe.

## CHAPITRE III

Comment les ambassadeurs du roi Pépin exposèrent leur demande au roi de Hongrie, qui les laissa emmener sa fille Berthe-la-Débonnaire.

Strigon, la grande cité, fêta, comme elle le devait, les ambassadeurs du haut et puissant prince Pépin, roi de France imitant en cela le roi Flores et la reine Blanchefleur, qui leur avaient fait le meilleur accueil.

La demande de mariage était trop honorable pour être repoussée. Huit jours après leur arrivée, les ambassadeurs du roi de France repartirent avec la gente princesse dont ils avaient requis la main au nom de leur maître et seigneur.

Le moment arrivé où Berthe-la-Débonnaire, la douce et belle fille du roi de Hongrie, dut quitter sa famille pour aller en adopter une nouvelle à Paris, son père l'embrassa tendrement, et, la te-

tant ainsi dans son giron, il lui dit :

— Chère fille, que nous avons tant aimée et qui de nos bras allez passer dans ceux d'un prince qui vous aimera à son tour, ainsi que nous avons fait, daignez songer à nous que vous laissez ainsi veufs de votre douce présence!... Daignez surtout vous ramentevoir les conseils et les exemples de votre honorée mère... Faites tous vos efforts pour lui ressembler... Soyez grande et fière sans arrogance, bonne sans faiblesse, décente sans hypocrisie; et surtout, chère fille, ne soyez ni dure ni amère aux pauvres, car les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, et nous devons être les serviteurs de Dieu... Il nous prête la puissance et la fortune, et, quand cela lui plaît, il nous les retire, afin de nous prouver leur inanité et notre misère... Les biens de ce monde, chère fille, ne sont que des planches pourries sur lesquelles il ne faut pas s'appuyer si l'on ne veut choir et se casser rudement le nez. Il ne faut chercher son appui que dans l'exercice de la bonté qui nous sert de sauf-conduit pour entrer dans la cité céleste, où sont déjà, comme habitants, nos ancêtres vénérés...

Le roi Flores ayant ainsi parlé, se tut et embrassa de nouveau sa fille. Celle-ci, essuyant les larmes qui coulaient lentement, comme autant de perles, le long de ses belles joues en fleur, répondit :

— Je me souviendrai de vos paroles, mon père, comme je me souviendrai, j'ose le croire, des exhortations et des saints exemples de ma bien-aimée mère, votre bien-aimée compagne... Et maintenant, mon père, ajouta Berthe, en s'agenouillant humblement devant le roi, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction, afin que cela me porte bonheur.

Le roi de Hongrie étendit les mains sur la tête de Berthe agenouillée et lui dit :

— Au nom du Dieu mort sur la croix pour le rachat de nos péchés, je te bénis, chère et digne fille, et te souhaite longue et heureuse vie!...

— Que Dieu vous rende ce souhait, mon père, ainsi qu'à vous, ma mère, répondit la gente princesse en se relevant et en allant embrasser sa mère.

Celle-ci était appareillée et prête à partir pour accompagner sa fille jusqu'aux confins du pays des Saxons.

— Partez donc, et que le ciel vous garde! dit le roi de Hongrie.

Les adieux faits, les deux princesses montèrent sur des haquenées magnifiquement caparaçonnées, et s'en allèrent ainsi avec les ambassadeurs du roi Pépin, suivies d'une escorte nombreuse de chevaliers et de dames de la cour.

## CHAPITRE IV.

**Comment la reine de Hongrie prit congé de sa fille Berthe et la confia aux soins de Margiste et d'Alise, fille de Margiste.**



ant chevauchèrent les deux princesses et leur nombreux cortége que, finalement, elles gagnèrent l'extrémité du pays des Saxons.

La reine Blanchefleur aurait bien souhaité d'aller plus loin, jusqu'à Paris par exemple, pour remettre sa fille entre les mains de son futur époux, le roi Pépin, afin de lui recommander de prendre le plus grand soin et d'avoir le plus grand amour pour ce trésor qu'elle lui envoyait là. Mais elle devait s'arrêter : elle s'arrêta.

Si les adieux de Berthe avec son père avaient été mélancolieux, ceux de sa mère avec elle furent plus âpres et plus poignants encore, car les femmes savent bien plus ce qu'elles perdent en se quittant, surtout lorsqu'il s'agit de la séparation d'une mère d'avec sa fille. Ce n'est pas une séparation seulement, c'est un déchirement.

La reine de Hongrie attira donc la gente Berthe sur son sein et l'y tint pendant quelques instants étroitement embrassée sans plus sonner mot que si elle eût été morte. Puis, se réveillant enfin du rêve douloureux qu'elle semblait faire, elle la baisa doucement au front, aux joues, au cou, aux mains, comme si elle ne devait plus jamais la revoir, et elle lui dit entre deux gros soupirs :

— Chère mignonne, adieu! Je t'ai conçue dans la joie et tu m'es venue comme une espérance... Je t'ai vue grandir en grâce et en beauté, sans songer un seul instant que tu ne croissais ainsi que pour réjouir les yeux et le cœur d'un autre... Car c'est ainsi, paraît-il, dans la vie... Les filles ne doivent rester avec les mères, pas plus que les fruits ne doivent rester avec l'arbre qui les a nourris de son suc le plus précieux... Les filles doivent être femmes pour devenir mères à leur tour... Tu cesses aujourd'hui d'être fille, chère Berthe tant aimée, pour devenir l'épouse du vaillant roi Pépin, fils du vaillant Charles Martel... Ma joie aussi cesse aujourd'hui...

— Chère mère!... fit Berthe avec un regard suppliant.

— Oui, reprit la reine, ma joie cesse aujourd'hui... Toi absente de mes yeux, je rentre dans les ténèbres, dans la solitude et dans la mélancolie... Toi absente, jamais plus je ne trouverai de douceurs à la vie ni à rien, car, en nul pays il n'y a rien de plus doux pour une mère que la présence de sa fille...

— Mère, répondit Berthe en embrassant la bonne

et vertueuse dame, absente je serai de vos yeux, mais non de votre cœur..... Et, ajouta-t-elle en tirant de son doigt un anneau d'or qu'elle portait depuis son enfance et en le donnant à sa mère, et si jamais vous deviez m'oublier, voici qui me ferait revivre en votre souvenir...

— Je ne puis t'oublier, ma douce et bonne fille, reprit la reine ne pouvant se lasser d'embrasser la gente Berthe!.. Mais j'accepte cet anneau qui t'a touchée et qui gardera ainsi pour moi quelque chose de toi... Je l'accepte pour me ramentevoir chaque jour la douleur de ton absence, et chaque jour je le baiserai comme un regret...

Puis, comme il fallait se quitter, la reine Blanchefleur ajouta quelques instructions à sa fille sur la manière dont elle devait vivre en France, et la confia aux soins de deux dames de sa cour, dont l'une s'appelait Margiste et dont l'autre, fille de celle-ci, avait nom Aliste, laquelle ressemblait beaucoup à la belle princesse Berthe. Elle joignit à ces deux dames deux autres dames d'honneur et un chevalier nommé Tybert, leur cousin.

Et, finalement, elle prit congé de la princesse sa fille et des ambassadeurs du roi Pépin, auxquels elle la recommanda mille et mille fois.

La compagnie de Berthe avait disparu à l'horizon que la reine était encore à la même place, regardant toujours dans la direction qu'avait prise sa fille tant aimée.

— Adieu! adieu! soupira-t-elle.

Et elle se remit en marche pour retourner vers le roi de Hongrie, son seigneur et maître, tandis que Berthe s'en allait, elle, vers le roi de France, son futur mari.

## CHAPITRE V

**Comment Berthe se mit en route pour Paris, et de la réception qui lui fut faite en cette ville par le roi Pépin, son époux.**

Berthe, après avoir une dernière fois embrassé la reine sa mère, était remontée sur son palefroi, aidée de ses gens, et avait repris mélancoliquement sa route, le cœur remué par des pensements bien divers.

C'est ainsi qu'elle traversa l'Allemagne, où elle ne séjourna pas autrement. Elle passa le Rhin à Saint-Héribert, à quelques lieues de Cologne, et entra dans les Ardennes, où elle chevaucha sans malencombre jusqu'à Rostemont-sur-Meuse, où elle prit hébergement.

Puis, le lendemain, la noble troupe se remit en route. Elle traversa le Hainault, le Vermandois, et d'autres villes et provinces que je tais forcément, de peur d'ennui, et arriva un beau dimanche matin en la cité de Paris.

Le roi Pépin, prévenu, s'en alla très-joyeusement à la rencontre de sa belle fiancée, ayant en sa compagnie, pour lui faire honneur, plus de mille sept cents gentilshommes qui tenaient de lui leurs seigneuries.

Tous saluèrent très-courtoisement cette nouvelle reine qui leur arrivait et qui, courtoise aussi, rendit à chacun son salut de la meilleure grâce du monde.

— Par le corps de saint Clément! disait un baron, nous avons là belle dame et plaisante jouvencelle!

— Elle a l'air aussi sensé que le visage beau! dit un autre.

Les cloches sonnèrent à toute volée, et Berthe-la-Débonnaire s'avança avec son cortége au milieu d'un populaire qui s'écrasait pour la mieux voir et la voir de plus près. Les rues étaient jonchées d'herbes odoriférantes. Les maisons étaient tapissées du haut en bas de draps plus ou moins riches, et, aux fenêtres, de belles dames parées à cause de cette solennité chantaient et se réjouissaient hautement; le tout pour mieux réjouir les yeux et les oreilles de la nouvelle reine, qui descendit au perron de la salle voûtée du palais, conduite par maint haut baron.

Deux jours après, le roi Pépin épousa Berthe la gente, laquelle fut vêtue d'un riche drap d'Otrante, et reçut sur la tête la couronne d'or de cent mille marcs.

Et quand la messe fut dite, et le mariage prononcé, on alla au jardin pour manger.

Les nappes ôtées, le repas fait, trois ménestrels s'en vinrent devant le roi pour chanter leurs plus doux airs et dire leurs plus douces chansons d'amour, afin de mieux préparer l'événement qui devait suivre dans la nuit, entre ce prince et la belle princesse sa femme.

Le premier de ces ménestrels, lequel jouait de la vielle, avait nom Gautier; le second, qui jouait de la harpe, s'appelait Garnier; quant au troisième, qui jouait merveilleusement de la flûte, je ne sais, à vrai dire, quel nom il avait; il faudra que vous vous passiez de le savoir. Tous trois mirent en branle les esprits et les cœurs, si bien que les dames et les demoiselles s'en allèrent festoyer avec les seigneurs et les chevaliers, dansant force danses joyeuses.

## CHAPITRE VI

**Comment la vieille Margiste, le jour des noces du roi Pépin et de la princesse Berthe, prit cette dernière à part pour l'effrayer et l'amener à consentir à une substitution.**

Pendant que chacun et chacune se trémoussait de belle sorte, la vieille Margiste, cette auxiliaire du diable, avait guetté le moment de se trouver seule à seule avec l'innocente Berthe, et elle y était parvenue, non sans peine, car la reine était l'objet de l'attention et de l'admiration générales.

— Dame, lui dit-elle en l'oreille en s'agenouillant humblement devant elle, par le corps de saint Richer! je suis dolente au possible!...

— Et pourquoi cela, ma bonne? demanda la gente princesse, qui ne se doutait de rien et qui avait l'innocence de l'agnelle qui vient de naître.

— Je n'ose vous le dire, vraiment... Et cependant il y aurait crime à me taire, puisqu'il s'agit ici de votre repos et de votre bonheur...

— Dites-moi vitement de quoi il s'agit, mère Margiste! demanda Berthe d'un ton suppliant.

— Voici donc le cas, reprit Margiste. Un mien ami est venu me trouver hier au soir pour me dire, au nom du Dieu crucifié, que vous avez tout à craindre cette nuit du roi Pépin, votre seigneur et mari, lorsqu'il vous voudra connaître connubialement...

— Que me dites-vous donc là, ma mie? s'écria Berthe en larmoyant et prenant peur.

— Il ne vous sert à rien d'être en émoi, reprit la vieille Margiste, parce que ce mal qui vous menace peut être détourné de votre chère tête au préjudice d'une autre.

— Dites-moi vite en quelle façon, ma bonne? s'écria la craintive princesse, qui ne craignait ainsi que parce qu'elle n'avait aucune idée de l'acte qu'elle avait à accomplir en compagnie avec le roi Pépin, et qu'elle était ainsi disposée à tout croire, même l'incroyable.

— Eh bien! répondit l'astucieuse vieille, quand l'évêque et l'abbé auront fait le signe de la croix sur le lit nuptial, je ferai vider votre chambre de tous ceux qui pourront s'y trouver.

— Et puis?

— Et puis je ferai déshabiller Aliste, ma fille et votre fidèle servante...

— Et quand elle sera déshabillée?

— Je la forcerai à se glisser dans le lit du roi en votre lieu et place...

— Mais, ma bonne, croyez-vous qu'elle voudra le faire?..

— Sans nul doute, car j'ai déjà son consentement... Vous comprenez bien, dame, que malgré mon amour de mère pour elle, j'aime encore mieux que ce soit elle qui meure... Votre vie est mille fois plus précieuse que la sienne...

Malgré qu'elle ne comprit pas bien de quelle nature était le danger qu'elle pouvait courir en cette nuit-là, dans la compagnie connubiale du roi Pépin, Berthe n'en avait pas moins été effrayée des menaces mystérieuses auxquelles la Margiste avait fait allusion. Aussi, lorsqu'elle lui eut annoncé qu'Aliste la remplacerait dans cette fonction solennelle, ne trouva-t-elle rien de plus simple à faire que de l'embrasser tendrement et de la remercier avec effusion, car, pour tout l'or de Montpellier, elle n'eût pas été aussi heureuse qu'elle l'était en ce moment par le fait de cette substitution.

## CHAPITRE VII

Comment, après avoir eu le consentement de la reine Berthe, la vieille Margiste alla trouver sa fille et son cousin Tybert pour convenir, à eux trois de leurs faits et gestes.

Heureuse aussi était la vieille et diabolique Margiste! Elle quitta vitement l'innocente princesse et s'en alla à la recherche de sa fille pour lui faire part de ce qui avait été résolu et lui tracer son petit rôlet.

Aliste était en ce moment-là à prendre le frais dans le jardin du palais, lequel était proche la rivière de Seine.

J'ai déjà dit, je crois, combien cette pucelle ressemblait à la reine Berthe, car ainsi se plaît la nature à faire naître des fleurs semblables d'aspect dans des terrains complétement différents, en des pays complétement dissemblables.

Margiste, la vieille sorcière, courut embrasser sa fille et lui raconter, dans les plus grands détails, de quelle façon elle devait s'y prendre pour mieux trahir le roi Pépin et la princesse Berthe.

— Chère fille, lui dit-elle, ayez bon courage et grande fiance en moi! Par saint Pierre, vous serez reine de France! C'est moi qui vous le dis.

— Dieu vous entende, ma mère! répondit Aliste.

— Il m'entendra, ma fille; il m'a déjà entendue, puisque tout semble marcher à souhait...

— Maintenant, ma mère, reprit Aliste, ayez la bonté d'envoyer chercher, ou même d'aller quérir vous-même mon doux ami Tybert.

— Tybert?

— Oui, ma mère, c'est un homme de bon conseil, et, en cette circonstance surtout, j'ai besoin de son aide... Allez donc le quérir, je vous prie... Mandez-lui qu'il vienne céans me trouver sous prétexte qu'hier au soir je lui ai confié ma bourse pour distribuer des aumônes aux misérables...

— Volontiers, dit la vieille Margiste.

Et, sans plus tarder, elle courut parachever sa trahison en allant quérir Tybert, le doux ami de sa fille, et son cousin.

Elle n'eut pas de peine à le trouver, et Tybert n'eut pas de peine à se rendre à l'invitation de sa belle cousine.

Lors, tous trois, ainsi réunis, se mirent à comploter de nouveau et avec plus de détails encore, à l'effet d'enlever le trône de France à la princesse

Berthe et de le faire passer aux mains de demoiselle Aliste.

— Fille, dit la vieille, tout s'achète en ce monde, et peut-être aurez-vous à souffrir un peu en cette affaire... Mais on risque tout quand on veut parvenir, et il n'y aurait rien que je ne fisse pour ma part, par exemple, si j'avais l'inappréciable bonheur d'avoir votre merveilleuse beauté...

— Vous avez raison, ma mère, et je suis prête à tout, répondit Aliste.

— J'emmènerai cette nuit Berthe coucher avec moi, pendant que vous vous coucherez en son lieu et place dans le lit nuptial, reprit la vieille Margiste. Puis, quand il en sera temps, je la réveillerai et vous l'amènerai en votre chambre... Là, en l'apercevant, vous vous ferez une blessure légère, avec un couteau que je vous glisserai dans la main, et tout aussitôt vous crierez : Harou! harou! harou! disant que cette pucelle vous veut tuer... Quant au reste, il ira de soi-même...

— Dame, répondit l'obéissante Aliste, à votre plaisir!

Là-dessus, les trois complices se séparèrent pour mieux laisser aller l'événement.

## CHAPITRE VIII

Comment la vieille Margiste, après avoir couché sa fille dans le lit du roi, s'en alla dévêtir et coucher l'innocente reine Berthe et lui faire sa leçon pour le lendemain matin.



L'heure attendue sonna enfin. L'évêque et l'abbé s'en vinrent bénir le lit qu'allaient bientôt occuper les deux nobles époux, et, une fois le lit béni, se retirèrent. Avec eux s'en allèrent aussi les dames et demoiselles qui avaient assisté à cette bénédiction, et qui seraient bien volontiers restées là si la vieille Margiste n'y avait pris garde. Mais, comme on le comprend bien, elle avait intérêt à ce que personne ne restât là, et elle fit bellement sortir tous ceux et toutes celles dont les regards et les oreilles pouvaient contre-carrer ses projets.

Elle fit mieux encore, la sorcière : lorsque sa fille se fut glissée dans les draps de soie du lit connubial, elle éteignit toutes les lumières, afin que le roi Pépin lui-même ne vît rien de ce qu'il devait voir.

Cela fait, Margiste s'en alla, riant du bon tour, dans la chambre où l'attendait l'innocente princesse Berthe.

— Eh bien! ma bonne? demanda cette dernière en apercevant l'odieuse vieille.

— Eh bien! ma dame, tout est préparé ainsi qu'il convenait, répondit Margiste.

— Et ma pauvre Aliste?

— Hélas! je l'ai laissée bien dolente et bien courroucée contre moi et contre vous...

— Pauvre mignonne!...

— Ah! dame, nous avons fait pour vous, elle et moi, plus que nous ne saurions vous dire...

— Aussi, je vous en sais le plus grand gré du monde, ma bonne Margiste! que Dieu vous le rende!...

— Dieu me le rendra, certes, répondit Margiste. Mais, ma dame, ne me le rendît-il pas, que je me trouverais déjà suffisamment récompensée par la joie que j'éprouve à vous mettre hors de peine...

— Bonne et chère Margiste! murmura l'innocente princesse attendrie.

Lors, Margiste reprit :

— Et maintenant, ma dame, il convient que vous vous couchiez et que vous vous reposiez jusqu'à l'heure où il vous faudra lever...

Berthe, toujours obéissante, se laissa déshabiller par la vieille Margiste, et, une fois dévêtue, mettre dans son lit de vierge.

— Que Dieu vous envoie de bons rêves, ma dame! dit l'hypocrite vieille.

— Grand merci, Margiste! répondit Berthe-la-Débonnaire.

— Je viendrai vous quérir demain à la pique du jour, reprit la vieille.

— Si tôt? s'écria Berthe, déjà effrayée.

— Oui, certes, car il ne faut pas que le roi notre sire s'aperçoive de rien ; autrement, nous serions perdues, ma fille, vous et moi... Donc, ne l'oubliez pas, au point du jour, vous vous appareillerez et vous irez tire-à-tire droit à la chambre de monseigneur Pépin...

— J'irai, répondit Berthe résignée.

Tout étant ainsi convenu, la fausse Margiste salua humblement sa dame et prit congé d'elle, heureuse de penser que le roi était en train de faire une reine de France de sa chère fille Aliste.

Et l'innocente et pudique Berthe, une fois Margiste disparue, se mit à dire dévotement ses Heures, et s'endormit en rêvant à sa mère.

## CHAPITRE IX

Comment, après la nuit des noces, la reine Berthe s'en vint, comme il était convenu, en la chambre du roi, et comment elle fut alors accusée de meurtre sur la personne d'Aliste, fille de la perfide Margiste.

Monseigneur Pépin s'était couché auprès de la fausse serve, si pleine de mauvaisetés, et il l'avait accolée et mignonnée avec autant d'aise que si elle eût été la gente reine Berthe elle-même. Aliste, qui savait son rôle de pucelle sur le bout du doigt, ayant eu occasion de le jouer déjà au bénéfice de son cousin Tybert, Aliste fit d'abord quelques difficultés et ne répondit que par des ca-

restés timides aux vigoureux embrassements du roi, que cette résistance irritait agréablement. Puis, comprenant, en fille expérimentée, qu'il ne fallait pas lasser la patience et le désir du prince qui la tenait si tendrement accolée, elle se résigna à lui laisser cueillir la rose aux épines de laquelle elle s'était jusques là piqué, et, finalement, faire sa volonté d'époux et de roi.

Ce fut cette nuit-là que fut engendré l'héritier du roi Pépin, lequel eut nom Rainfroi, et ne fut guère doué de bontés, ressemblant ainsi à la dame sa mère.

L'aube allait paraître. C'était le moment choisi par la vieille Margiste et par le jeune Tybert pour l'accomplissement de la trahison. Berthe, fidèle à la parole qu'elle avait donnée la veille, s'en vint doucement en la chambre nuptiale, après toutefois s'être recommandée à Dieu et à tous les saints du Paradis.

Le roi Pépin, un peu lassé par l'amoureux déduit de la nuit, dormait tranquillement, revoyant encore en songe l'aimable princesse à laquelle il s'était conjoint.

Le roi dormait, mais Aliste n'avait garde de dormir, bien qu'elle eût partagé la lassitude du roi. Elle attendait, le cœur battant, la venue de la princesse Berthe, afin de précipiter le dénoûment de cette aventure, qui devait lui tant rapporter d'honneur et de profit.

Berthe s'avança donc sur la pointe des pieds jusqu'au lit royal, pour se substituer à Aliste, ainsi que la vieille le lui avait commandé.

En l'apercevant, Aliste prit le couteau que sa mère avait eu soin de placer à la portée de sa main, et, après s'être fait à la cuisse gauche une longue estafilade, elle tendit rapidement l'arme accusatrice à la reine Berthe, qui, sans réfléchir, l'accepta, ne sachant quoi en faire.

Aliste ne perdit point de temps.

— Harou! harou! harou! s'écria-t-elle.

Le roi Pépin s'éveilla et vit une femme plantée droit devant son lit, un couteau à la main.

—Ah! roi Pépin! s'écria Aliste avec douleur, en lui montrant la trace rouge laissée par le couteau sur sa belle cuisse rose, je vous ai vu pour mon malheur! Car on me veut assassiner à vos côtés et vous ne me défendez pas!...

Le roi se leva sur son séant, effaré, ne comprenant rien à ce qui se passait.

La vieille Margiste arriva sur ses entrefaites, comme par aventure et comme attirée par le cri de douleur poussé par la fausse reine Berthe. Elle se précipita vers la fausse Aliste, lui arracha le couteau sanglant des mains et lui cria :

— Ah! maudite enfant, si mal à propos sortie de mes entrailles, qu'avez-vous fait là ?

— Je jure Dieu, s'écria le roi Pépin, qu'elle sera brûlée vive, comme il convient à si grande criminelle!...

— Ah! roi, répondit la mauvaise vieille en sanglotant, faites-la détruire le plus tôt possible, par charité! Car, jamais, au grand jamais, je ne pourrai plus l'aimer!...

Cela dit, la vieille Margiste frappa rudement la pauvre reine Berthe, ébahie, hors de son sens, et la chassa de la chambre royale où venait de se passer cette navrante comédie.

Elles arrivèrent ainsi toutes deux dans une chambre où les attendait Tybert, qui, tout aussitôt, courut sur l'innocente princesse et l'empoigna brutalement par son manteau.

— Ah! Dieu! murmura Berthe, qu'ai-je donc fait à ces gens?... Qu'est-il arrivé pour qu'on me traite ainsi?... Oh! madame ma mère! Oh! monseigneur mon père! ne m'aviez-vous donc envoyée en cette cour que pour y subir cet outrage et y souffrir ces angoisses?...

Pendant que la pauvre princesse se lamentait ainsi, Tybert et la vieille Margiste ne perdaient pas leur temps, tout au contraire.

Tous deux s'acharnèrent sur Berthe, comme guêpes sur bête morte, la terrassèrent, lui passèrent une corde derrière la nuque du cou et la nouèrent si fortement que, pour cent mille marcs d'or, la malheureuse reine n'eût pu sonner mot. Puis, ainsi liée, ils l'abattirent sur un lit et lui jetèrent un drap par-dessus la tête.

## CHAPITRE X

**Comment le roi Pépin, sur la prière d'Aliste, condamna la reine Berthe à être emmenée en étranger pays, et là, mise à mort et enterrée.**



Margiste et Tybert ayant ainsi mis la reine Berthe dans l'impossibilité de se mouvoir et de crier, la mauvaise vieille se pencha sur elle et lui dit bas et en secret :

— Par la vierge honorée! si vous criez, si vous faites un geste qui nous trahisse, on vous coupera la tête!... Par ainsi, ne bougez pas, pour peu que vous teniez à vivre...

Berthe n'avait pas besoin de cette dernière menace pour comprendre qu'elle avait été abominablement trahie. Elle n'en fut que plus épouvantée.

— Tybert, ajouta la mauvaise fille, veillez sur elle, pendant que je vais aller plaider sa cause auprès de monseigneur le roi...

—N'ayez cure, répondit l'amant d'Aliste, j'ai intérêt, tout comme vous, à ce qu'elle soit muette comme poisson sur le sable.

La vieille, rassurée de ce côté, s'en alla vitement en la chambre du roi, en s'apprêtant, pour mieux leurrer son monde, un visage tout marmiteux et tout dolent.

— Dame, dit-elle en s'agenouillant vers sa propre fille, par le Dieu qui fit le ciel et la rosée,

si vous voyiez comment j'ai arrangé ma coupable fille, vous m'accorderiez merci, en déclarant que je n'ai nullement trempé en cette fâcheuse affaire...

— Taisez-vous, vieille ensorcelée! répondit le roi avec colère. Vous vouliez assassiner ma chère femme Berthe, cela est évident, et ce n'est que par un miracle du ciel que le crime a échoué en route... Mais l'intention est plus que suffisante pour vous faire pendre et pour faire brûler votre fille, que l'enfer confonde!...

— Sire, dit alors Aliste, ne nous hâtons pas d'accuser Margiste et de la condamner, car il n'y a pas de plus honnête femme d'ici en la mer salée... Quant à sa fille, c'est bien autre chose... Elle a toujours été connue pour une sotte et pour une folle... Elle seule a pu avoir cette pensée de ne malfaire...

— Un si gros crime ne pousse pas dans une seule terre, répondit Pépin : il a ses racines dans d'autres cœurs que dans celui d'Aliste... Il faudra voir quels compagnons de bûcher je dois lui donner!...

— Sire, reprit vivement Aliste, permettez-moi de requérir un don, le premier de cette matinée et de mon règne... Puisque vous m'avez pris à femme, Sire, et couronnée d'une couronne d'or, je vous prie sur la foi que vous m'avez jurée, de ne pas ébruiter cette affaire... Tout au contraire, la devez-vous céler à tout le monde ; que nul ne la sache qui soit né de mère chrétienne.

— Pourquoi voulez-vous, ma mie, qu'un monstrueux crime soit si fort célé?... Il lui faudrait, me semble-t-il, la honte publique pour châtiment...

— Non, Sire, car c'est moi qui ai amené de Hongrie cette malheureuse Aliste, et je serais vraiment trop dolente si vous [illegible] de son crime... Le mieux, à ce que j'imagine, est de la faire enlever par trois sergents et conduire promptement en un lointain pays, où elle sera étranglée et enterrée... Morte la bête, mort le venin!...

— Dame, dit la fausse et cruelle Margiste, vous êtes bien avisée... Par mon âme! je n'ai nulle pitié de créature aussi malfaisante et dévergondée... Qu'on en fasse donc ce qu'on voudra! Qu'on l'étrangle! Qu'on la noie! et qu'elle aille au diable, son père!

Le roi parut se consulter un instant. Puis il dit à la fausse reine Berthe :

— Je vous accorde volontiers ce don, ma mie, ne voulant pas commencer nos amours par un refus... Cette vilaine fille sera emmenée par trois sergents en étranger pays, le plus loin possible du nôtre, et là ils lui octroyeront, à coups de dague, le juste loyer de son crime...

— Grand merci, monseigneur le roi! répondit Aliste toute joyeuse, mais sans rien laisser paraître de sa joie.

Pépin manda aussitôt trois sergents, car il lui tardait fortement d'achever la chose.

Les trois sergents vinrent.

— Suivez cette dame, leur dit-il en leur montrant l'odieuse Margiste, et faites ce qu'elle vous dira.

— Sire, dit Margiste, votre volonté sera suivie de point en point. Recouchez-vous maintenant... [illegible] m'entendrez plus parler de cette mauvaise fille que je répudie comme mienne, puisqu'elle a voulu tuer ma dame et reine!...

Sur ce, Margiste se retira, suivie des trois sergents.

Quand elle fut partie, Aliste se prit à pleurer et à soupirer. Et le roi chercha à la réconforter du mieux qu'il put.

— Belle, lui dit-il courtoisement, laissez là ce deuil qui me gâte votre merveilleux visage! Est-ce donc sur le sort de cette vilaine fille que vous vous apitoyez?... Mais songez donc que, de même elle vous a meurtri la cuisse d'un couteau, de même vous eût-elle empoisonnée à l'aide d'herbes vénéneuses!... Voyons votre plaie, ma mie... Êtes-vous gravement blessée?... Dites-le-moi, je vous en prie; vous ne me devez rien céler...

— Nenni, Sire, répondit Aliste, cela ne sera très-probablement rien... J'ai été si fort effrayée parce que j'ai vu mon sang couler...

— Montrez-moi votre plaie, mignonne, encore une fois, montrez-la-moi, afin que je m'assure que vous ne me trompez pas...

— Allez fermer les portes, Sire, je vous montrerai cette petite blessure...

Aliste disait tout cela pour forcer le roi à muser et, par conséquent, pour donner à sa mère et à son cousin le temps de parachever leur trahison.

Le roi Pépin se leva, alla clore la porte et s'en revint vers Aliste, qui, avec force mines de pudeur, découvrit sa cuisse de marbre sur laquelle son couteau avait habilement tracé un cordonnet rouge, qui déjà ne saignait plus.

— Ah! la cruelle! murmura le roi en appliquant dévotement ses lèvres amoureuses sur cette belle raie rouge.

## CHAPITRE XI

Comment la reine Berthe fut emmenée secrètement de la cour du roi Pépin, et conduite en pleine forêt du Mans, où elle devait être mise à mort par les sergents.

Escortée des trois sergents, Margiste s'était hâtée de rejoindre Tybert.

— Exécutez les ordres de monseigneur Pépin! dit-elle à ces derniers.

— Les ordres du roi sont les nôtres, dame, répondirent les sergents, puisque monseigneur Pépin nous a commandé de vous obéir.

Margiste fit un signe à Tybert, qui prit la reine Berthe et la porta sur un roussin préparé à cet effet dans la cour.

— Vous ferez ce que vous demandera ce seigneur, reprit Margiste en désignant Tybert aux trois sergents.

Ceux-ci s'inclinèrent, et, pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs de départ, la sordide vieille tira

Tybert à part pour lui dire ce qu'il y avait à faire pour consommer cette trahison.

— Qu'elle périsse ! ajouta-t-elle, et surtout qu'elle ne puisse souffler mot avant de périr, afin que nul de nous ne soit compromis...

— Dame ! répondit l'amant d'Aliste, je ferai pour le mieux cette besogne, n'en doutez pas !...

Lors, prenant congé de Margiste, il se mit en route, accompagné des trois sergents et de la reine Berthe, montée sur son roussin.

— Ah ! sire Dieu ! murmurait celle-ci, souverain père des pauvres, des humbles et des souffrants ! quelle faute est-ce donc que j'expie ? Que ma misère est âpre et angoisseuse !... Il y en a-t-il une seconde au monde qui lui soit comparable ?... Hélas ! je ne reverrai plus ma tant douce et tant chère mère ! ni mon père, le roi Flores ! ni ma sœur ! ni mon frère ! ni rien ni personne !... Oh ! la cruelle et dure fortune ! Gardez mon corps et mon âme, sire Dieu !...

On marcha ainsi toute la journée, la reine Berthe celée à tous les regards. On s'arrêta dans une hôtellerie, où Tybert prit les plus grandes précautions pour que personne n'approchât de sa prisonnière. Nul autre que lui ne lui parla ; lui seul lui donna à boire et à manger, et, en la servant, debout et courtois, il avait son épée nue pendue au poing, pour l'occire au premier cri, à la première plainte. Puis, quand elle eut mangé et qu'elle se fut reposée, il lui remit la corde et le bâillon qu'il lui avait ôtés au préalable, et lui lia de nouveau les mains comme on fait à un félon pautonnier ou à tout autre criminel robeur.

Ce voyage dura cinq jours, et, pendant cinq jours, les mêmes précautions furent employées à l'égard de la malheureuse princesse, sans que personne intervînt pour lui porter aide et secours.

On arriva dans la forêt du Mans, et l'on s'arrêta d'un commun accord sous un olivier.

— Seigneurs ! s'écria Tybert, par le corps de saint Richer, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin !...

— N'allons pas plus loin, soit ! répondirent les trois sergents en descendant de cheval.

L'un de ces sergents avait nom Morand, le second avait nom Godefroy, et le troisième avait nom Régnier.

Ils s'approchèrent de la reine Berthe pour la descendre de son cheval, et aussi pour la considérer avec plus d'attention, car jusque-là ils n'avaient pu le faire, Tybert ne l'ayant pas permis.

Ils lui retirèrent son manteau de dessus les épaules, puis sa bliaude blanche et sa cotte de soie, et, en la voyant si belle, ils ne purent s'empêcher de l'admirer et de la plaindre.

— Allons ! finissons-en de cette affaire ! leur commanda le traître Tybert.

Les trois sergents ne bougèrent pas.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? leur cria-t-il, pâle de colère, en tirant son épée du fourreau.

Les trois sergents ne s'émurent pas plus que tout à l'heure.

— C'est bien ! reprit Tybert, c'est moi qui ferai trébucher sa tête, alors !...

Quand la reine Berthe vit étinceler l'épée nue, l'épouvante la prit au cœur ; elle se laissa tomber sur la terre, où elle se coucha comme un chien qui a peur d'être fouaillé. Puis, les dents claquantes, elle baisa doucement l'herbe, sans pouvoir prononcer un seul mot, car elle avait en la bouche un bâillon qui l'en empêchait.

— Tybert ! cria Morand au moment où l'amant d'Aliste allait frapper, garde-toi bien de toucher à un cheveu de sa tête, car, par l'âme de mon père ! je te trancherai la tienne, quand même je serais sûr de ne plus revoir la France !

— Voulez-vous m'obéir et obéir à monseigneur le roi ?... répondit Tybert furieux.

— Il y aurait vraiment cruauté à malmener si gente pucelle ! dit à son tour Godefroy.

— Il nous convient d'obéir au roi et à dame Margiste ! hurla Tybert, qui voyait sa victime près de lui échapper.

— Tybert, reprit Morand, tu as le cœur plus dur qu'un rocher... Mais, je te le déclare de nouveau, par l'apôtre saint Pierre ! si tu fais le moindre mal à cette demoiselle, tout l'or de Bavière ne pourrait te préserver de ma vengeance, et tu trouverais vitement ton tombeau en cette forêt !

## CHAPITRE XII

Comment, au moment d'être tuée, la reine Berthe fut sauvée par l'un des trois sergents chargés précisément de l'occire, et comment elle s'enfuit à travers la forêt, pendant que Tybert était terrassé.

Berthe gisait toujours sur la bruyère, en proie aux angoisses les plus âpres et les plus poignantes, car, en somme, il s'agissait là de sa vie ou de sa mort.

Tybert le larronneur ne voulait pas renoncer à son entreprise. Aussi, sans tenir compte des menaces des sergents, abaissa-t-il rapidement son épée sur la reine Berthe. Mais, plus rapides que l'éclair, Régnier et Godefroy s'étaient précipités.

Quant à Morand, il se pencha sur l'infortunée princesse, lui délia les mains, lui ôta son bâillon et la corde qui lui meurtrissait le cou, et, cela fait, il lui dit :

— Maintenant, ma belle enfant, fuyez sans perdre une minute !... fuyez loin, à l'abri de ce méchant homme qui voulait votre mort, et que Dieu vous conduise !

Berthe eût bien voulu embrasser ces généreux hommes qui la sauvaient ainsi de péril et de mort ; mais cela n'était pas prudent ; elle le comprit et s'enfuit, le cœur battant d'émotion.

Ainsi échappa-t-elle à Tybert, sans son congé.

Il écumait de rage.

— Ah ! cria-t-il, je vous ferai pendre tous les trois !

Les trois sergents ne lui répondirent pas tout de suite. Ils suivaient des yeux la fuite de la princesse à travers les clairières de la forêt. Quand ils l'eu-

rent perdue de vue, ils respirèrent, joyeux, la croyant sauvée.

— Seigneur, répondit alors Morand, j'ignorais dans quel but vous nous aviez amenés dans cette forêt du Mans... Si j'avais su que ce fût pour commettre ce meurtre sur la personne de si gente et si douce créature, j'aurais refusé mon concours, et mes compagnons eussent pareillement refusé le leur... Qu'a-t-elle donc fait, cette pauvre pucelle, pour que vous vous acharniez ainsi après elle?... Ah! que Dieu la protége et la conduise! car cette forêt est pleine de fauves qui la pourront dévorer avant qu'il soit tard... Ainsi serez-vous vengé, puisque vous souhaitez tant de l'être!...

Et, là-dessus, les trois sergents lâchèrent Tybert et remontèrent à cheval.

Tybert réfléchit à ce qui arrivait, et il ne tarda pas à comprendre qu'en effet les ours et les loups pourraient bien faire son œuvre, et qu'il n'était pas besoin qu'il se fâchât avec ses trois compagnons, de peur de mal.

— Que dira ma dame Margiste? murmura-t-il cependant.

— Seigneur, répondit Morand, savez-vous ce que nous ferons?... Nous emporterons avec nous le cœur d'un pourceau, et nous le lui présenterons comme celui de la pucelle que nous avions mission d'occire... Elle nous croira, et, par cela même, nous l'aurons satisfaite, ainsi que notre conscience...

— Le conseil est bon, dit Tybert. Il sera meilleur encore si vous jurez de ne jamais dire que cette garcelette nous a échappé...

— Nous le jurons volontiers, dirent les sergents.

Et ils prirent la route de Paris.

Quand ils furent arrivés en cette ville, ils s'en allèrent trouver la vieille Margiste.

— Dame, lui dit Tybert en lui présentant le cœur de pourceau, voici le cœur de votre fille, que nous avons tuée et enterrée en lieu sûr...

— Grand merci, seigneurs, répondit la vieille sorcière joyeuse, grand merci! car c'était une mauvaise garcelette que cette fille-là...

Les trois sergents, ainsi remerciés, s'en allèrent à leur hôtel, et Margiste mena Tybert à sa fille Aliste, qui fut très-heureuse du retour de son amant, parce que ce retour lui annonçait la mort de sa rivale exécrée.

— Dame, lui dit Tybert, grand bien vous est venu... Berthe est morte!...

— Bien morte?...

— Nous l'avons coupée avec notre acier frais émoulu... A preuve que ma dame Margiste a son cœur que nous lui avons rapporté...

— Loué soit Jésus de tout ceci! s'écria Aliste, comprenant qu'elle était désormais reine de France. Tybert, ajouta-t-elle, vous serez toujours mon ami et féal serviteur!...

## CHAPITRE XIII

**Comment, étant abandonnée dans une forêt sauvage, la pauvre Berthe eut à pâtir, surtout à propos de deux robeurs qui la voulurent forcer.**



Abandonnée à elle-même par ses assassins et sauvée, grâce à la compassion de l'un d'eux, Berthe erra longtemps au hasard dans la forêt où elle avait failli payer de son innocente vie la trahison criminelle d'une autre.

Une princesse a des habitudes qui ne sont pas celles d'une fille de peu. Aussi Berthe se trouva-t-elle grandement embarrassée d'elle-même, et eut-elle les plus grandes peines pour arriver à se procurer la victuaille la plus humble. Aussi se recommanda-t-elle, dans sa détresse, à toutes les puissances célestes, à Jésus-Christ, à sainte Marie, à tous les saints, et, plus particulièrement, aux trois Rois et aux onze mille vierges dont les reliques sont si fort en honneur à Cologne.

Le ciel voulait sans doute l'éprouver, comme on éprouve les métaux précieux, car il la laissa pâtir pendant un temps assez long, et il l'obligea, elle, fille de roi et femme de roi, à se contenter de racines, d'herbes et de fruits sauvages. Quant à se procurer d'autres mets plus réconfortants, il n'y fallait pas songer : rien à se mettre sous la dent, morceau cuit ou crû, ni pain ni vin, ni chair ni poisson, ni biscuit ni gâteaux. Les oiseaux étaient mieux nourris qu'elle, et ils chômaient moins de nourriture.

Ce n'était pas tant l'absence de toutes ces choses qui poignait la gente Berthe que le danger qu'elle courait à se trouver ainsi seule et sans défense en une forêt pleine de bêtes féroces, et peut-être d'hommes plus féroces encore que les bêtes.

— Sainte mère de Dieu! disait-elle sans cesse, prenez-moi sous votre divine protection! Préservez mon honneur, afin que je sois digne d'entrer après ma mort en votre céleste maison!...

Précisément, un matin, comme elle était en dévote oraison au pied d'un chêne, deux robeurs passèrent, cherchant aventure.

La jeunesse et la beauté de la reine Berthe les frappèrent. Ils accoururent vers elle dans des intentions qu'elle n'eut pas de peine à deviner, malgré sa cuirasse d'innocence, et voulurent, sans plus de façon, les mettre à exécution.

Berthe, en ce péril extrême, adressa une fervente prière à tous les saints et à toutes les saintes du Paradis, qui eurent pitié de son embarras, car ils suscitèrent incontinent une querelle entre les deux robeurs.

— Cette pucelle est à moi! dit l'un en regardant l'autre.

— Cette pucelle m'appartient ! je l'ai aperçue le premier !... répondit l'autre.

— Je te dis que c'est à moi qu'elle doit échoir !

— Non, c'est à moi !...

— Alors, nous allons jouer du couteau ; de cette façon elle restera au plus fort et n'y pourra qu'y gagner !...

— Volontiers !...

En effet, les couteaux furent tirés de leurs étuis, et les deux robeurs s'escrimèrent vaillamment l'un contre l'autre.

Berthe était restée d'abord pétrifiée d'étonnement et de peur. Mais, en voyant ses deux ennemis se prendre ainsi à la gorge et se faire de sanglantes plaies çà et là, sur le visage et sur la poitrine, elle comprit que leur attention était momentanément détournée d'elle, et elle prit vitement la clef des champs, comme une oiselle effarouchée par l'oiseleur.

Quand elle eut couru ainsi pendant un long chemin, elle dut s'arrêter un peu pour respirer, car elle était grandement essoufflée, et alors, regardant en arrière, elle ne vit plus rien.

Elle avait dépisté les robeurs.

D'ailleurs, maintenant, elle se trouvait sous la protection humaine. C'était un ermitage, habité par un saint homme qui, à son aspect, devina ses angoisses avant qu'elle eût seulement ouvert la bouche.

— Entrez, ma fille, lui dit-il avec la voix tendre des gens qui ont beaucoup souffert et qui se sont consolés dans la prière comme on se retrempe dans le repos.

Berthe entra, partagea le frugal repas de l'ermite, qui l'hébergea sur un lit de feuilles où elle goûta le plus pur sommeil.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, ce digne homme l'accompagna jusqu'à un chemin au bout duquel était la maison d'un honnête paysan nommé Simon.

— Vous y trouverez la plus cordiale hospitalité, ma fille, lui dit-il.

Et, lui donnant sa bénédiction, il retourna à son ermitage.

## CHAPITRE XIV

**Comment la reine Berthe fut recueillie par un pauvre homme nommé Simon, qui avait deux filles, et des occupations nouvelles auxquelles elle dut s'astreindre pour n'être à charge à personne.**



Après avoir cheminé pendant une heure environ, la reine Berthe, qui n'était pas rompue aux fatigues et aux privations, se sentit défaillir de malaise, en dépit du réconfort qu'elle avait reçu du bon ermite. Bientôt même elle se laissa choir le long d'un fossé qui bordait la route.

Un paysan passait. En l'avisant dans ce pitoyable état, il eut le cœur serré et alla vitement vers elle.

— Mon enfant, lui dit-il d'une voix pleine de compassion, que faites-vous là, seule ?

— J'attends que les forces me reviennent, répondit mélancoliquement la reine Berthe.

— Et quand elles seront revenues ?

— Alors, je me remettrai en route pour aller frapper à la porte d'une charitable demeure que m'a indiquée un saint ermite de ce pays... Peut-être connaissez-vous l'honnête homme vers lequel on m'envoie...

— Comment a-t-il nom ? demanda le paysan.

— Il a nom Simon.

Le paysan sourit.

— Je le connais, en effet, répondit-il, et je vous mènerai bien volontiers chez lui. Prenez mon bras, ma gente enfant, et ne craignez pas de vous appuyer dessus : c'est celui d'un homme qui gagne chaque jour le pain de sa femme et de ses deux filles.

La reine Berthe était trop fatiguée pour refuser l'aide qu'on lui offrait. D'ailleurs, l'homme qui lui parlait avait une si loyale figure, qu'il y eût eu outrage à douter de lui.

La reine Berthe accepta.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent à la porte d'une maisonnette de modeste apparence, où l'homme entra comme quelqu'un qui en connaît les êtres.

— Tiens, femme, voilà une pauvre demoiselle qui a froid et qui a faim, et qui vient nous demander de la réchauffer et de la réconforter.

La femme à laquelle cet homme parlait avait un visage qui prévenait en sa faveur. Elle était aussi bonne qu'il était bon.

— Tu as bien fait, Simon, répondit-elle simplement en allant prendre les mains de la princesse, un peu confuse, et en la conduisant devant l'âtre où brûlait un feu clair.

— Simon?... C'est vous qui êtes Simon? demanda-t-elle à son conducteur.

— Ne l'aviez-vous pas deviné? répondit le bonhomme en souriant.

— Il y a beaucoup de braves gens dans notre pays du Maine, dit la femme, mais il n'y a qu'un Simon, voyez-vous, mon enfant!

Il n'y avait pas que la femme de cet honnête homme dans la maisonnette. Il y avait encore deux belles pucelles industrieuses comme des abeilles qui, à l'aspect de la princesse, quittèrent leur besogne pour venir l'embrasser.

— Je m'appelle Isabeau, dit l'une.

— Je m'appelle Eglantine, dit l'autre.

— Et vous, mon enfant, qui êtes-vous? demanda avec intérêt Constance, la femme de Simon, après avoir sur une table rustique quelques vivres servis avec une rare propreté.

— Je suis, répondit la reine, fille d'un vavasseur de cette contrée, et je fuis les persécutions injustes d'une belle-mère.

— Et vous avez nom?

— Je m'appelle Berthe...

— C'est le nom de notre reine, la femme de monseigneur Pépin, fit remarquer Constance.

Berthe tressaillit et fut sur le point de se trahir. Heureusement que la question en resta là.

— Eh bien! reprit Simon, puisque vous avez rencontré de vilaines gens pour vous persécuter, vous rencontrerez céans d'honnêtes gens pour vous aimer. Vous n'êtes pas fille d'un vavasseur pour rien, et j'imagine que vous ne devez pas être très-habile dans les besognes ordinaires des femmes... Eh bien! si notre existence ne vous écœure pas trop, vous n'avez qu'à rester parmi nous! nous vous adoptons pour nôtre, tellement que nous ferons comme les pastoureaux qui boulent leurs ouailles quand ils ne veulent pas qu'on les reconnaisse, et que nous ne saurons plus laquelle de vous trois, d'Isabeau, d'Eglantine et de vous, n'est pas notre fille. Est-ce convenu, Berthe?

La reine Berthe, touchée jusqu'aux larmes de ce franc langage, se précipita dans les bras du bonhomme Simon, qui l'embrassa le plus cordialement du monde. Puis, après Simon, ce fut le tour de Constance, et, après Constance, celui d'Eglantine et d'Isabeau.

— Et maintenant, ajouta Simon, rappelez-vous, Berthe, que si pour nous vous êtes bien notre troisième fille, pour tout le monde vous êtes notre nièce...

— Oui, mon bon oncle! répondit la reine, à qui la joie était revenue au cœur.

Sur ce, le bonhomme Simon, pour échapper à son attendrissement, jeta une bourraille dans le foyer, qui flamba plus clair encore qu'auparavant.

## CHAPITRE XV

**Comment la reine Berthe passa neuf ans et demi de sa vie, cousant et filant, dans les regrets et dans la prière.**



Ce fut un lundi que Berthe-la-Débonnaire fut trouvée en la forêt du Maine par le bon Simon, et acclamée par sa femme et ses deux filles qui ne pouvaient se lasser d'admirer sa chair délicate et blanche, plus blanche que la plus blanche laine; ses mains fines, ses yeux doux, ses cheveux blonds comme ceux de la blonde Hélène, et, surtout, la candeur et l'honnêteté de son visage et de son allure. Chacun des quatre habitants de cette hospitalière maison se sentit aisément gagné et se mit vite à aimer cette pauvre fille persécutée, si bonne, si sage et si douce. Les semblables s'attirent.

Isabelle et Eglantine, à ne vous point mentir, étaient d'adroites ouvrières dans les travaux d'aiguilles. Elles brodaient, cousaient et filaient à merveille.

Berthe leur dit :

— Chères sœurs, je ne resterai pas oisive devant votre labeur, je vous le promets. Vous ouvrez l'or et la soie, je vous montrerai, moi, ce que ma mère m'a appris, et ma mère était née en Alsace, le pays des bonnes toiles.

— Nous vous en saurons bon gré, chère Berthe, répondit Isabeau en l'embrassant.

Eglantine alla vers Constance :

— Mère, lui dit-elle, Berthe nous montrera ce que sa mère lui a appris... Quel bonheur! Comme vous avez bien fait de la retenir céans... Retenez-la toujours, chère mère!...

— Je la retiendrai aussi longtemps qu'elle le voudra, répondit Constance. Je la marierai si elle le désire, et toutes deux désormais vous coucherez dans ma chambre. Votre sœur Isabeau couchera dans une autre...

— Ah! chère mère, s'écria Eglantine en battant des mains, comme je vous remercie de me la donner ainsi pour compagne spéciale! Jamais je n'ai vu plus douce chose que cette Berthe... Elle est plus fraîche, plus gracieuse, plus suave que la rose de mai!...

Quelques jours après, en effet, Berthe avait déjà travaillé et fait la meilleure besogne qui fût au monde. Constance et ses filles étaient ébahies de tant d'adresse et de talent.

— Berthe, lui dit la femme Simon, vous faites là des chefs-d'œuvre bien au-dessus de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent, et j'affirme qu'il n'y a pas de meilleure ouvrière que vous de Tours jusqu'à Cambrai... Aussi me garderai-je bien de vous laisser ignorer tout le profit que vous pourriez

tirer de cette besogne-ci... Et, à partir d'aujourd'hui, je vous veux rémunérer de votre peine par une monnaie avec laquelle vous pourrez vous enrichir petit à petit.

— Dame, répondit Berthe en souriant, que Dieu vous récompense des bonnes pensées que vous avez à mon endroit... Mais je vous prie de ne pas songer plus longtemps à me donner monnaie pour cette besogne que je suis heureuse de faire... Je veux vous servir; quelque peine que j'aie jamais, ne vous y opposez point, je vous en conjure...

— Bénie soit l'heure où vous êtes venue frapper à notre porte! dit Constance attendrie.

— Bénie soit l'heure où vous me l'avez ouverte! répondit Berthe.

Ainsi vécut-elle durant neuf années et demie, aimant et se faisant aimer, vivant sobrement et chichement, surtout le samedi, où elle se nourrissait exclusivement de pain et d'eau. Quant au vendredi, elle jeûnait et se revêtait de la haire en l'honneur de Jésus-Christ et de sa douce mère Marie.

Ainsi vécut-elle, nièce de Simon, amie de Constance, sœur d'Isabelle et d'Eglantine, qui tous lui portaient honneur, douceur et compagnie.

Ainsi vécut-elle, regrettant de temps à autre le roi Pépin en priant Dieu de le garder de mal et d'angoisse. Quant à son père, le roi Flores, et à sa mère, la reine Blanchefleur, qui l'avait nourrie, élevée et adorée, elle y pensait sans cesse et les regrettait toujours, malgré l'amour qu'elle avait rencontré dans la famille Simon...

— Ah! ma chère mère, murmurait-elle parfois quand elle était seule, comme vous auriez le cœur marri si vous saviez comment j'ai été trahie par Aliste et par Margiste!... Ah! chère mère, vous m'aviez donnée à femme à un riche époux, qui m'a chassée, me prenant pour une autre, et je me suis mariée alors à Dieu, ce loyal époux qui ne trompe personne et n'a jamais menti!...

## CHAPITRE XVI

Comment, pendant que Berthe-la-Débonnaire menait saintement sa vie, Aliste, Tybert et Margiste se rendaient odieux aux gens du royaume.

Pendant que, dans un coin perdu du Maine, la belle et vertueuse reine Berthe passait si chastement sa vie en œuvres pieuses et en labeurs incessants, ne quittant le travail que pour la prière et la prière que pour le travail, sa rivale, la fausse reine, la félone Aliste obéissait à sa nature perverse en faisant et en laissant faire par Margiste mille et un vilains tours.

Le roi Pépin, dont aucun avertissement n'était venu troubler la quiétude, et qui continuait à croire qu'il était en légitime possession de la vertueuse Berthe, fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur, le roi Pépin aimait Aliste de tout son cœur, à ce point qu'il ne voyait rien des odieuses menées de cette mégère, en cela si bien aidée par Margiste et par Tybert.

Il l'aimait, et, heureux de cet amour, il ne s'occupait pas d'autre chose; d'où lui était né un second héritier. Le premier gars s'appelait Rainfroy, le second avait nom Heudriet. Les deux faisaient la paire, on peut le dire, car si l'un, Rainfroy, était plein de tricherie et de mauvaiseté, le second, Heudriet, était plein d'envie et de sournoiserie. A eux deux, malgré le meilleur vouloir qu'on eût pu y mettre, ils n'eussent pu former, en grandissant, un honnête homme. Heureusement qu'ils n'étaient pas destinés à grandir!

Mais le roi Pépin, qui les croyait destinés à lui succéder comme il avait succédé lui-même au roi Charles Martel, les couvait d'un amour énorme, ne se doutant point qu'il réchauffait dans son sein des petits d'une vipère. Il les regardait pousser avec joie, comme s'ils eussent été arbrisseaux salutaires, et il les arrosait chaque jour de ses caresses, comme s'ils eussent été destinés à produire autre chose que des fruits malsains, croquant comme cendre sous la dent.

Quant à Aliste, il était impossible qu'avec un esprit aussi gâté que le sien elle trouvât en elle l'ombre d'un sentiment de tendresse maternelle. Elle avait pour ses deux fils des semblants d'amour, et non l'amour qu'une vraie femelle a pour ses petits, et cependant elle eût dû les adorer, car ils étaient faits à son image l'un et l'autre.

Donc, au fond, ces deux jeunes princes, nés d'un crime, issus de flancs criminels, occupaient peu le cœur hypocrite de cette fausse reine Berthe. Ce qui l'occupait toute, c'étaient des intrigues sans cesse renaissantes comme les têtes de l'hydre. Soumises aux pernicieux conseils de Margiste et de Tybert, elle abusait monstrueusement de son pouvoir comme reine et commettait avec une impudence rare toutes les exactions les plus cruelles et les plus faibles pour la déconsidérer ainsi que son royal époux.

Les marchands étaient rançonnés sans pitié; les campagnes étaient mises à contributions forcées, comme les cités, qui voyaient fleurir chaque jour de nouveaux impôts plus vexatoires et plus odieux les uns que les autres. Et, si d'aventure, quelques-uns d'entre les rançonnés, se trouvant écorchés de trop près, criaient trop fort, Tybert les faisait taire en les jetant en prison. De plus, pour mieux couronner encore ces vilenies et ces abominations, ni Aliste, ni Margiste, ni Tybert n'accomplissait ses devoirs religieux; ils n'allaient au moustier qu'en rechignant, et jamais, quand ils y allaient, ils ne pouvaient entendre une messe jusqu'au bout.

Et, de fait, qu'eussent été faire ces coupables endurcis au pied des autels? Le repentir leur fût sans nul doute venu dans l'âme, et ils ne voulaient pas se repentir!...

—

## CHAPITRE XVII

**Comment le roi et la reine de Hongrie, se voyant désormais sans héritiers, envoyèrent un messager au roi Pépin pour lui demander de leur confier le petit Heudriet, et comment le messager échoua dans son entreprise.**

Flores, le bon roi Flores, avait perdu coup sur coup, quatorze mois après le mariage de sa chère fille Berthe, deux enfants qui lui restaient et sur lesquels il comptait, à savoir sa fille la duchesse et son fils Godefroy. De telle sorte, qu'il n'avait plus d'autre héritier de son corps que Berthe la courtoise.

Cela mélancolisait beaucoup le vieux roi de Hongrie, qui sentait bien sa fin approcher de jour en jour, et qui voyait son trône passer en des mains étrangères, faute d'héritiers de sa part.

Involontairement, il songea aux deux petits-fils que lui avait faits sa chère fille Berthe et dont la naissance lui avait été solennellement notifiée par ambassadeurs, et il supposa que le roi Pépin n'hésiterait pas à lui confier soit Rainfroy, soit Heudriet.

Cette pensée lui trotta même dans la cervelle pendant un long temps, et, finalement, il s'en ouvrit à sa vertueuse compagne, la bonne reine Blanchefleur.

— Dame, lui dit-il, je me courbe chaque jour de plus en plus, si bien que je finirai par toucher mon cercueil où je m'étendrai pour dormir mon somme éternel... Avant cette heure solennelle, je veux léguer à mon peuple un successeur qui l'aime comme je l'ai aimé et le protége comme je l'ai protégé, puisque présentement la Hongrie est calme et heureuse...

— Ah! soupira la reine, si notre bien-aimé Godefroy vivait encore!...

— Oui, répondit le roi, mais Dieu a voulu nous éprouver, et il nous l'a enlevé quelques jours après sa sœur la duchesse... Dieu a ses vues, madame, et nous devons nous incliner, respectueux, lors qu'il nous frappe ainsi... Peut-être est-ce un châtiment de fautes que nous avons commises et dont nous avons perdu souvenance...

— Hélas! murmura Blanchefleur.

— Donc, je m'éteindrai sans héritier de mon nom, reprit le roi Flores. C'est cruel, mais le mal est peut-être réparable... Notre bien-aimée fille Berthe a eu du roi Pépin, son seigneur et son mari, deux enfants...

— Rainfroy et Heudriet.

— Oui. Eh bien! dame, que diriez-vous si j'avais songé à nommer l'un d'eux mon successeur.

— Vous agissez toujours sagement, Sire... Et, en cette occurrence comme en cent autres, je ferai votre vouloir, parce que vous êtes un loyal prince et que vous ne pouvez rien faire que de juste et d'utile.

Flores reprit :

— Je ne parle pas de Rainfroy; c'est l'aîné, et il me semble tout naturel que le roi Pépin, notre gendre, le réserve pour lui succéder à lui-même quand le moment en sera venu... Mais le plus jeune prince, Heudriet, j'ai grande envie de l'envoyer quérir pour en faire un roi de Hongrie en mon lieu et place...

— Bien volontiers, répondit la reine.

Cela arrêté, on fit incontinent choix d'un messager intelligent pour prévenir le roi Pépin des intentions du roi Flores.

Le messager partit, monté sur une mule noire, et s'en alla trouver le roi de France à Tours, où il faisait sa demeurance pour l'heure présente.

Il alla d'abord au moustier Saint-Martin, où il entendit la messe; puis, la messe entendue, il se rendit à l'hôtel de monseigneur le roi et de madame la reine.

— Dame, dit-il à Aliste, le roi et la reine de Hongrie, que Dieu garde! vous saluent ainsi que monseigneur Pépin! Ils m'envoient en outre vers vous pour vous demander de leur confier Heudriet, le plus jeune de vos deux enfants, pour en faire un jour l'héritier de la couronne de Hongrie...

Aliste eût bien voulu répondre qu'elle acceptait, car c'était un honneur pour elle de savoir un de ses fils sur un trône. Mais le roi Pépin ne lui en donna pas le temps : il refusa net.

— Remerciez pour moi, répondit-il, et pour ma dame la reine, ceux qui vous envoient vers nous, et dites-leur que nous leur saurons un gré infini de leur bonne pensée, mais que j'entends garder mes deux héritiers près de moi. Le trône de Hongrie est, certes, un trône glorieux, mais le trône de France ne l'est pas moins et je le réserve pour celui de mes fils qui me survivra.

Ainsi parla le roi Pépin.

Le messager du roi Flores savait tout ce qu'il voulait savoir. Il salua monseigneur Pépin et la fausse reine Berthe, et prit incontinent congé d'eux. Puis, remontant sur sa mule noire, il s'en revint rapporter la réponse qu'on lui avait faite, laquelle réponse chagrina plus qu'on ne saurait dire le bon roi Flores et la bonne reine Blanchefleur.

## CHAPITRE XVIII

**Comment, quelque temps après le retour du messager que le roi Flores avait envoyé à la cour de Pépin, la bonne reine Blanchefleur eut un vilain songe, et comment elle demanda congé d'aller embrasser sa fille Berthe.**



Une nuit que la reine Blanchefleur était couchée et endormie, elle fit un rêve. Il lui sembla qu'une ourse sauvage lui mangeait le bras droit et lui labourait les flancs qui avaient porté la gracieuse Berthe. En outre, et comme si ce n'était pas déjà bien suffisant, un aigle venait s'asseoir sur son visage.

Effrayée, elle s'éveilla, le cœur battant d'angoisse, et raconta immédiatement son rêve au roi Flores.

— Sire, lui dit-elle, accorde-moi un don, je vous en prie !...

— Un don, madame ?

— Oui, Sire...

— En quoi consiste-t-il?...

— Je vous prie, Sire, de me laisser aller en France...

— En France? Mais, puisque le roi Pépin nous vient de refuser son fils Heudriet une première fois déjà, il n'est guère probable qu'il nous l'accorde d'avantage, même demandé par vous, à qui on ne devrait rien refuser cependant...

— Sire, il ne s'agit pas d'Heudriet... Il s'agit de sa mère, notre bien aimée fille...

— De la reine Berthe?

— Oui, Sire... Le songe de cette nuit la menace... Je veux la voir... Je veux l'entendre... Je veux m'assurer qu'il ne lui est rien arrivé... Tant que je ne l'aurai pas vue, je tremblerai... Le songe de cette nuit est sans doute un avertissement : Je n'ai pas le droit de le mépriser... Par ainsi, mon doux Sire, laissez-moi aller à Paris pour cette Pâque-ci, afin que j'embrasse ma Berthe tant aimée... Je sens que si je tarde et n'y vais point, le cœur m'en partira du ventre !...

— Par le corps de saint Rémi! répondit le roi, il y a bientôt neuf ans que nous n'avons vu Berthe et qu'elle ne nous a vus, vous avez raison... Neuf années! avec quelle rapidité cela passe !...

— Ainsi, mon doux Sire, vous m'octroyez ce don, n'est-ce pas ? reprit la reine Blanchefleur.

— Je vous l'octroie, madame, répondit le roi de Hongrie, à la condition que vous ramènerez avec vous, si possible est, Rainfroy ou Heudriet...

— Sire, je ferai tous mes efforts pour réussir, et je vous ramènerai, je pense, Heudriet ou Rainfroy, s'écria la reine, heureuse à cette pensée qu'elle allait enfin pouvoir embrasser sa tant aimée fille, la reine Berthe...

— Dame, reprit le roi, je veux que vous alliez en France avec une noble et nombreuse compagnie, aussi digne de vous que du roi Pépin, votre fils... Cent chevaliers vous feront cortége, j'entends des plus vaillants qui soient dans toute la Hongrie... Les gens de France aiment l'apparat et les grandes bombances : il faut leur faire plaisir, puisque ce sont gens sur lesquels règne notre bien-aimée fille Berthe...

Blanchefleur remercia le roi son mari de ces bonnes paroles et de ces bonnes attentions, et se mit en devoir de préparer tout pour son départ.

## CHAPITRE XIX

**Comment la reine de Hongrie se mit en chemin pour venir à Paris, et comment elle entendit avec étonnement des clameurs de malédiction contre sa Berthe bien-aimée.**



Blanchefleur, la sage et courtoise femme du roi Flores, ne tarda pas à partir avec sa compagnie de cent chevaliers merveilleusement appareillés.

Ils traversèrent montagnes et rivières, bois et plaines, et arrivèrent en la terre de France.

Quand toute la gent de ce royaume apprit la venue de la mère de la reine Berthe, c'est-à-dire d'Aliste, ce fut une clameur unique de malédiction.

— Ah ! maudite soit-elle, criait-on de toutes parts, celle qui a conçu et porté en ses flancs une si méchante fille, qui mène une si laide vie et ruine si cruellement le beau royaume de France !...

Quand on rapporta cette clameur à la bonne reine de Hongrie, elle tomba de son haut et se refusa à croire Berthe coupable des vilenies dont on l'accusait de toutes parts.

— Est-ce possible, ô Dieu ! s'écria-t-elle. Est-il croyable que ma fille Berthe ait oublié si vite et à ce point les bons exemples qu'elle a sucés dans son enfance?... Elle si gente, si douce, si charitable au pauvre monde, changée en furie, en sangsue, en bourrelle?... Ce n'est pas là ma fille Berthe : on la calomnie !... D'où peuvent donc lui être venues ces mauvaises dispositions, qui l'ont portée à ravir à autrui ce qui n'est pas à elle?... Ah ! si monseigneur le roi Flores apprenait cela !... comme il lui ferait reproche, lui qui est si hospitalier, lui que son peuple aime et respecte... Ah ! j'ai hâte de la revoir pour la châtier de ma parole et la faire rougir de sa mauvaiseté !...

Plus la reine Blanchefleur allait, plus elle rencontrait de gens qui maudissaient sa fille, la reine Berthe.

Un jour même, comme elle approchait de Paris, un vilain s'approcha brusquement d'elle, et, arrêtant son cheval par le frein, sans plus de façons, il lui dit :

— Dame, vous êtes la reine de Hongrie, mère de la reine Berthe de France?

— Oui, répondit la bonne dame.

— Eh bien! je me plains de votre fille, madame... Je n'avais qu'un cheval qui me trouvait mon pain quotidien, ainsi que celui de ma femme Marguerite et de mes petits enfants... Il m'avait coûté soixante sols, mais il les gagnait bien, la rude bête, car il transportait à Paris les bûches, la paille et autres choses que j'y vendais à profit... Eh bien! votre fille Berthe m'a pris mon cheval et m'a ruiné... Grâce à elle, ma femme et mes petits enfants vont mourir de faim, car je n'ai présentement nulle autre ressource... Mais, par le Dieu qui fit Adam et Eve! je la maudirai tant et tant, du soir au matin et du matin au soir, que je finirai bien par en avoir vengeance!...

— Pauvre homme! murmura la bonne reine attendrie, en lui donnant cent sols. Ne maudissez personne et achetez un autre cheval...

Le vilain, tout joyeux, prit la somme d'une main et la regarda, n'en pouvant trop croire ses yeux, tout d'abord. Puis, baisant follement l'étrier et les rênes, il cria :

— Ah! dame, que Dieu vous garde!

## CHAPITRE XX

**Comment Margiste, pour préparer la reine Blanchefleur, s'en alla au-devant d'elle à Montmartre, et lui fit un accueil hypocrite.**



Foudroyante avait été pour Aliste et pour sa mère la nouvelle de l'arrivée de la reine Blanchefleur. C'était là le châtiment que leur réservait la Providence, et, dans leur niaise incurie, elles n'avaient pas songé un seul instant à la possibilité de cet événement, si simple en soi pourtant. Jusque-là, Berthe étant morte, elles se croyaient bien sûres de l'impunité, et voilà que justement le châtiment arrivait vers elles, terrible!

Dans le premier moment, la vieille Margiste, qui tremblait de peur sous sa chemise, remua dans sa tête le projet d'un nouveau crime pour empêcher que le premier ne fût découvert. Elle voulut d'abord aller au-devant de la bonne reine de Hongrie, et, dans une collation servie et préparée par elle, l'empoisonner et l'enherber en poires ou en cerises. Puis elle résolut de passer, en compagnie d'Aliste et de Tybert, avec tous leurs trésors lingotés, en Calabre, en Pouille ou en Sicile, et se dérober ainsi à la légitime fureur du roi Pépin. Puis, elles songèrent à prendre d'autres partis encore, tous plus impraticables les uns que les autres.

—Ah! ma mère, vous m'avez perdue! murmurait Aliste en se tordant les mains. Quand monseigneur Pépin saura tout, il nous enverra au gibet, Tybert, vous et moi!... Ah! ma mère, vous m'avez perdue! —Vous êtes une folle, ma mie, répondait Margiste. Tout ira mieux que vous ne vous l'imaginez... Il y a neuf ans que la reine Blanchefleur n'a vu sa fille, et neuf ans changent bien une femme, surtout une femme qui a eu deux enfants... Il vous sera donc aisé de passer à ses yeux pour cette maudite Berthe, à laquelle vous ressembliez déjà beaucoup, s'il vous souvient... — C'est bien pour l'apparence, reprenait Aliste, mais au fait et au prendre ce sera une toute autre histoire...—Comment cela?... — Avez-vous donc oublié, ma mère, que Berthe avait des pieds très grands, et même que l'un d'eux dépassait l'autre d'une manière sensible?... — C'est vrai... Je n'en avais plus souvenance... — Ah! ma mère, mes faits et les vôtres seront connus par mes pieds, je vous le dis!...

Margiste avait rassuré de son mieux sa fille Aliste et s'était chargée d'arranger les choses de façon à ce que la bonne reine Blanchefleur ne s'aperçût de rien.

— Couchez-vous, ma fille, et contrefaites la malade, lui dit-elle; nous empêcherons madame de Hongrie d'arriver jusqu'à vous!...

## CHAPITRE XXI

**Comment le roi Pépin alla au-devant de la bonne reine de Hongrie, et lui annonça que sa fille était malade.**

Blanchefleur, la bonne reine de Hongrie était arrivée sur les hauteurs de Montmartre. Là, elle plongea son regard sur Paris et ses environs, et elle admira de grand cœur les merveilles qu'elle découvrit.

Elle vit la cité de Paris, si longue et si large, avec maintes tours, maints pignons, maints clochers, maintes cheminées; puis la grande tour crénelée de Montlhéry; puis la serpentante rivière de Seine courant à travers de verdoyantes prairies; puis Poissy, Pontoise, Meulan, Marly, Montmorency, Conflans, et mainte autre cité que je ne nomme pas.

Tout ce beau pays lui plut, surtout en songeant que sa fille Berthe en était la reine.

— Ah! s'écria-t-elle, Sire Dieu qui fis le ciel et la rosée, je te remercie d'avoir permis que ma bien-aimée fille Berthe fût unie au roi d'un si plaisant pays!...

Puis, se remémorant les malédictions qu'elle avait recueillies en sa route à l'encontre de sa fille, elle ajouta :

— Ah! Sire Dieu, Vierge Marie, dites-moi donc d'où vient que ma fille, plus belle qu'Hélène, s'est fait ainsi haïr de tout un chacun, des petits et des

grands, des vilains et des vavasseurs?... D'où vient que sa claire fontaine de pureté et de bénévolence est ainsi changée en bourbier de méchanceté et de félonie?...

Ce fut en ce moment qu'arriva au-devant d'elle, avec nombreuse compagnie, monseigneur Pépin, triste et dolent, parce qu'il avait appris par Margiste que sa femme était au lit, mourante.

On se salua de part et d'autre, Pépin embrassa Blanchefleur, et celle-ci, sans plus attendre, lui demanda comment allait Berthe, sa fille.

— Dame, répondit le roi, à ne vous point mentir, elle va mauvaisement... La joie qu'elle a éprouvée en apprenant votre arrivée lui a causé révolution telle qu'elle s'est mise aussitôt au lit et ne s'en est point relevée... Votre présence la réconfortera sans doute...

Blanchefleur, le cœur tout éperdu, se laissa choir entre les bras de son gendre, qui lui prit doucement la main et lui dit :

— Dame, ne vous laissez pas aller ainsi à la douleur... Votre fille n'est pas morte, Dieu merci! Votre vue opérera sur elle mieux que tous les onguents du monde... Venez donc au plus tôt l'embrasser et la guérir...

Rainfroy et Heudriet, qui accompagnaient leur père avec d'autres gentilshommes, descendirent de cheval et s'en vinrent courtoisement saluer la reine de Hongrie.

— Dame, dit le roi Pépin, ce sont les deux enfants que m'a donnés votre bien-aimée fille, ma bien-aimée compagne...

Blanchefleur, en voyant ces deux jeunes princes, ne fut pas entraînée par son cœur à se réjouir de leur présence et à les embrasser. Tout au contraire, elle les salua maigrement, et tout son corps tressaillit d'effroi.

— Ce ne sont pas là les fils de Berthe! murmura-t-elle.

On s'aperçut aisément de cette répugnance de la reine de Hongrie pour les petits d'Aliste, et, à part le roi Pépin, qui n'eut pas l'air d'y prendre garde, chacun lui en sut mauvais gré.

— Elle n'a guère d'amitié pour les enfants de sa fille! disait-on. Elles sont bien dignes l'une de l'autre... Madame Berthe est au lit, malade : que cent mille diables lui tordent le cou, cette nuit, et nous nous en réjouirons demain!...

## CHAPITRE XXII

**Comment la reine de Hongrie fit son entrée à Paris et voulut tout d'abord aller embrasser sa fille, ce qu'elle ne put faire, à son grand chagrin.**

I.

Quittant Montmartre, Pépin et Blanchefleur entrèrent dans la bonne ville de Paris, dont la grand'rue était encourtinée pour faire honneur à la nouvelle venue, bien qu'au fond du cœur chacun la maudît, pour l'amour de sa fille, c'est-à-dire de la fausse reine Berthe.

Blanchefleur descendit devant le perron de la grande salle, escortée du roi et de ses barons.

Bientôt elle vit venir à elle, toute marmiteuse et éplorée, avec quelques égratignures habiles au visage, la vieille Margiste, qui se jeta à ses pieds, comme pâmée de douleur.

La bonne reine de Hongrie, la reconnaissant pour celle à qui elle avait confié sa fille Berthe, la releva et l'embrassa en pleurant.

— Margiste, lui cria-t-elle, où est ma fille?... Je veux qu'elle me soit montrée.

— Dame, répondit la fausse et vilaine vieille en continuant à se tordre et à larmoyer comme une fontaine d'eau trouble, depuis qu'elle a appris votre arrivée, ma dame Berthe en a été si saisie, qu'elle a été forcée de s'en mettre au lit... Monseigneur le roi a dû vous le dire déjà?...

— Où est ma fille? je veux voir ma fille! répéta la reine de Hongrie.

— Dame, lui répliqua Margiste, je vous en conjure, laissez-la reposer jusqu'à la vesprée... Alors, mais alors seulement, vous pourrez la voir sans danger...

Blanchefleur, entendant cela, sortit de la grande salle du palais pour se réfugier dans une autre chambre, où la suivit le roi Pépin, pendant que l'horrible vieille s'en allait trouver la fausse reine Berthe et s'assurer que rien ne clochait dans la mise en scène qu'elle avait préparée.

— Dame, dit le roi à Blanchefleur, ne vous déconfortez pas ainsi, je vous en prie...

— Sire, répondit la bonne reine, j'attendrai jusqu'à la vesprée pour savoir si je dois continuer mon angoisse ou l'atténuer... Mais auparavant, puisque vous êtes céans et que je ne puis voir ma fille bien-aimée, je dois m'acquitter d'un message dont m'a chargé auprès de vous le roi Flores, mon glorieux époux...

— Dame, lequel?

— Donnez-nous un de vos deux enfants, et nous en ferons un roi de Hongrie...

— Je ferai à votre commandement, ma dame.

— Sire, grand merci!...

Bientôt les tables furent mises, et quatre cents chevaliers s'assirent autour pour fêter la présence de madame Blanchefleur.

Le dîner se prolongeait trop : cette princesse, à qui il tardait de voir sa chère Berthe, ne voulut pas attendre davantage. Elle se leva et s'en alla droit à la chambre où elle savait qu'était Aliste. Mais, sur le seuil, elle rencontra la vieille Margiste, qui la prit entre ses bras pour l'empêcher d'entrer.

— A cette heure, me laisserez-vous la voir? demanda Blanchefleur, pleine d'angoisse.

— Dame, répondit la vieille, par le corps de saint Clément! n'entrez pas encore...

— Pourquoi?

— J'ai dit à ma dame Berthe que vous ne viendriez qu'après la vesprée, et, sur cette espérance, elle s'est endormie un peu... Il y aurait cruauté à la réveiller... Pour Dieu! allez-vous-en!...

— Volontiers, répondit Blanchefleur, qui n'y entendait pas malice. Mais, ajouta-t-elle, souvenez-vous, Margiste, que je ne partirai pas de céans avant que je n'aie vu ma Berthe tant aimée, avant

que je n'aie baisé sa bouche rose et son corps si gent!...

Cela dit, elle se laissa entraîner au jardin par Margiste, qui tremblait de plus en plus.

## CHAPITRE XXIII

**Comment, après avoir essayé par tous les moyens d'empêcher la reine de Hongrie de voir sa fille, Margiste finit par la laisser entrer en sa chambre, mais dans l'obscurité.**

Toutes deux, la mauvaise vieille et la bonne reine, assises à l'ombre d'un arbre feuillu, se mirent à deviser de choses et d'autres.

— Margiste, dit Blanchefleur, dites-moi donc qui a pu préparer à ma fille un si vilain bouillon?... Vieux ou jeunes, tous se plaignent d'elle... Comment cela?... pourquoi cela?... Savez-vous, Margiste, que c'est là une triste parure pour une femme, et surtout pour une reine?... Au lieu de l'amour de son peuple, elle a sa haine!...

— Dame, répondit la vieille Margiste, ils ont tort de se plaindre d'elle; par le Dieu qui forma Daniel! ils ont grandement tort, car jamais femme ne fut plus débonnaire, jamais reine ne fut plus charitable au pauvre monde... Ce n'est pas pour rien, dame, que madame Berthe est votre fille... Elle sait de qui tenir...

Blanchefleur se remémorait bien cependant les choses qu'elle avait entendues en son chemin, lesquelles n'avaient certes rien d'honorable pour sa fille Berthe.

Toutefois, elle ne jugea pas à propos de continuer ce dire plus longtemps. Elle parla d'autre chose à la vieille mégère.

— Margiste, lui demanda-t-elle tout à coup, où donc est ta fille à toi, la belle Aliste?... Pourquoi ne l'ai-je pas vue céans?...

Margiste était préparée à tout, excepté à cette question, à ce qu'il paraît, puisqu'elle ne put s'empêcher de pâlir et de trembler encore plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

Finalement, elle balbutia :

— Dame, je vous dirai que ma pauvre Aliste est morte subitement, hélas!

— Morte subitement?...

— Oui, dame, sur sa chaise, un jour que je m'entretenais avec elle...

— Et de quel mal?...

— Je l'ignore et l'ignorerai toujours... Je crois cependant, aux taches dont son corps était couvert, qu'elle est morte de mésellerie...

— De mésellerie?...

— Oui, dame; c'est la lèpre des pauvres gens, et je ne sais vraiment pas pourquoi ma pauvre fille a gagné celle-là plutôt que l'autre... Enfin, sans doute, Notre-Seigneur Dieu avait besoin d'anges dans son paradis, et il m'a emprunté mon Aliste!...

— Et il nous la rendra, bonne Margiste!

— Dame, je n'ose l'espérer!...

— Maintenant, reprit la reine de Hongrie, nous avons suffisamment devisé de propos inutiles : si nous allions voir comment va ma chère Berthe?...

Il faisait nuit en ce moment.

— Allons-y, dame, répondit la vieille Margiste, qui continuait à trembler de peur, quoiqu'elle sût Aliste couchée, et Tybert chargé de veiller sur les allées et venues.

Elles allèrent; mais, au moment d'arriver, Margiste quitta rapidement Blanchefleur, sous prétexte d'aller quérir de quoi lui faire clarté.

Le temps se passa, et elle ne revint pas.

Impatientée, inquiète surtout, la reine de Hongrie appela à elle une gente pucelle qui passait dans le corridor avec une chandelle.

— Eclairez-moi, s'il vous plaît, ma mie, lui dit-elle, que j'entre dans la chambre de la reine Berthe, ma fille.

— Bien volontiers, ma dame, répondit la pucelle en marchant devant.

Mais cette jeune femme avait à peine fait deux pas dans la direction de la porte de cette chambre, qu'elle recevait sur la main un violent coup de bâton qui fit tomber la lumière et l'éteignit.

— Eh! maudite garcelette! lui cria une voix qui était celle de Margiste. Ma dame veut dormir, et ta lumière l'aurait importunée... Va-t'en au diable!

— Mais, répondit Blanchefleur, c'était pour moi qu'elle faisait cela...

La demoiselle n'avait pas osé crier, de peur d'effrayer madame Blanchefleur; et cependant le sang lui coulait de la main si brutalement atteinte par le bâton de la vieille Margiste. Elle se retira toute triste, sans sonner mot, laissant la reine de Hongrie dans l'obscurité, à la porte de la chambre de sa fille...

## CHAPITRE XXIV

**Comment la reine Blanchefleur vit la fausse reine Berthe en son lit, malade, et comment elle comprit qu'on lui avait enlevé sa fille bien-aimée.**

Margiste aurait bien voulu s'opposer éternellement à l'entrée de Blanchefleur dans la chambre de la fausse reine Berthe; mais cela devenait de plus en plus impossible.

Malgré qu'il fît nuit et qu'il n'y eût nulle lumière, la courageuse reine de Hongrie repoussa la vieille Margiste, qui bouchait le passage, et elle entra.

— Ma fille! ma chère fille! cria-t-elle dans les ténèbres, en se dirigeant à tâtons vers le lit où reposait Aliste.

— Ma chère mère, soyez la bienvenue! répondit Aliste d'une voix si faible qu'à peine l'entendit la bonne reine de Hongrie. Comment se porte mon père, je vous prie?

— Fille, il allait bien lors de mon départ.

— Jésus en soit loué! s'écria l'hypocrite Aliste.

Puis elle ajouta :

— Dame, je regrette bien de ne pas vous festoyer comme je le voudrais et devrais... mais je n'en ai guère le loisir, comme vous voyez...

Aliste n'avait pas envie de rire, ainsi qu'on le pense bien, car le danger approchait plus menaçant de minute en minute : un mot, un geste, un rien, et tout se découvrait.

— Fille, reprit la reine de Hongrie, je ne serai contente que lorsque je vous aurai vue et embrassée...

Les transes d'Aliste redoublèrent.

— Mère, répondit-elle, vous me demandez là une chose qui ne peut être que douloureuse pour vous et pour moi...

— Pourquoi cela, chère fille?...

— Parce que je suis devenue jaune comme cire, et que je vous ferai peur quand vous m'aurez regardée... Les médecins ont dit que cet état pouvait s'aggraver encore par la lumière, et, à cette cause, je suis privée du plaisir de vous embrasser... Par ainsi, ma mère, allez-vous-en de céans, pour que je puisse reposer à mon aise...

Blanchefleur, entendant cela, comprit sans peine qu'on voulait la chasser de là.

— Ah! s'écria-t-elle, ce n'est pas ma fille que j'ai trouvée ici!... Non!... car ma Berthe tant aimée n'eût pas fait tant de façon pour m'accoler et me baiser doucement, comme fait une vraie fille envers sa mère, lorsqu'elles ne se sont pas vues depuis dix ans!...

Lors, allant résolûment vers la porte de la chambre, elle l'entr'ouvrit et cria de toutes ses forces :

— Au nom du roi et de Dieu, apportez des chandelles céans! Car ce n'est pas ma fille que j'ai trouvée là! Non, ce n'est pas ma fille!...

Tybert, qui gardait cette porte, tressaillit de rage en entendant ce cri, auquel on accourut de toutes parts.

Quand la chambre se fut suffisamment remplie de lumières et de témoins, la reine Blanchefleur s'en vint rapidement vers le lit dans lequel Aliste était couchée, et abattit les tapis et les draps d'or qui la couvraient.

— Dame, s'écria Margiste épouvantée, vous voulez donc tuer votre fille, qui n'a pas dormi depuis trois jours?...

— Tais-toi, vieille! répondit la reine de Hongrie, qui venait de saisir Aliste par les pieds et qui avait reconnu que ce n'était pas sa fille Berthe.

Aliste, grelottante de honte et d'effroi, prit une draperie, s'en couvrit les épaules et se réfugia dans la chambre voisine.

— Ah! les traîtres! les lâches!... Ils ont tué ma Berthe tant aimée! s'écria la pauvre reine Blanchefleur en sanglotant. C'est toi, vieille et impudique Margiste! C'est toi qui m'a tué mon enfant!...

## CHAPITRE XXV

**Comment la vilaine intrigue de Margiste, d'Aliste et de Tybert fut enfin découverte et punie, et comment la bonne reine Blanchefleur dut s'en retourner en Hongrie sans avoir retrouvé sa fille bien-aimée.**



Aux cris poussés par la reine de Hongrie, Pépin était accouru.

— Sire, lui dit la bonne dame toute en larmes, qu'a-t-on fait de Berthe, ma fille tant aimée?

— Mais, n'est-elle pas dans son lit? demanda le roi, inquiet à son tour.

— Hélas! Sire, vous avez donc été trompé comme les autres?...

— Dame, que voulez-vous dire? Au nom du ciel, expliquez-vous!...

— Sire, reprit Blanchefleur, celle que vous avez tenue jusqu'ici pour votre légitime épouse n'était autre qu'Aliste, la fille de cette abominable Margiste!... Toutes deux ont comploté la mort de ma chère Berthe... Et, si vous n'avez plus de femme, moi je n'ai plus de fille!...

Le roi Pépin n'y comprenait plus rien. Mais Blanchefleur insista tant, qu'il finit par comprendre, et, à son tour, il lui raconta ce qui était arrivé au lendemain de ses noces.

— O rare duplicité! s'écria la reine de Hongrie. Berthe ressemblait à Aliste, mais comme le jour ressemble à la nuit, comme l'innocence ressemble à l'hypocrisie... Ah! Sire, si vous n'en croyez pas ma douleur, vous en croirez peut-être l'évidence.. Faites venir devant vous Margiste et sa fille... Berthe avait un signe auquel il était facile de la reconnaître, puisque, dans son enfance, nous ne l'appelions que Berthe aux grands pieds, pour mieux la distinguer de sa sœur la duchesse, qui lui ressemblait de visage... Faites venir Aliste et sa mère, Sire, interrogez-les, afin de savoir ce qu'elles ont fait de ma bien-aimée Berthe.

Le roi n'osa pas avouer à Blanchefleur que Berthe avait été condamnée par lui-même à mourir. Il la réconforta du mieux qu'il put, et, sans perdre de temps, il alla dans la chambre voisine où s'était réfugiée Aliste. Quant à Margiste et à Tybert, il ordonna qu'ils fussent arrêtés sur l'heure.

Aliste pleura d'abord pour toute réponse aux questions pressantes du roi Pépin. Puis, comme il n'y avait plus moyen de nier, elle avoua tout.

— Vous mériteriez le bûcher, madame, lui dit sérieusement le roi. Mais, à cause de l'honneur que vous avez eu par votre accointance avec moi, je vous fais grâce de la vie... Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas à cause de vous, c'est à cause de moi que je vous pardonne... Le lit royal est lieu d'asile comme une église : vous serez sauvée...

— Sauvée! murmura Aliste, qui ne s'attendait pas à tant de mansuétude.

— Mais, reprit Pépin, il ne faut plus que le monde entende parler de vous... Vous vous retirerez en l'abbaye de Montmartre, pour y passer vos jours dans la pénitence... On ne peut plus être que l'épouse de Dieu quand on a eu l'honneur d'être l'épouse d'un roi de France...

— Et ma mère, Sire ? demanda Aliste, qui ne comprenait pas que seule elle pouvait être sauvée.

Le roi lui tourna le dos sans lui répondre, et alla s'assurer que ses ordres avaient été exécutés quant à l'infâme Margiste et au traître Tybert.

Tous deux firent les aveux les plus complets, en ayant soin d'ajouter, pour adoucir leur juge, que l'infortunée reine Berthe n'avait pas été mise à mort, mais qu'elle avait été seulement abandonnée dans la forêt du Maine.

— Et vous croyez, leur dit le roi Pépin avec colère, que les loups ont été moins cruels que vous?... Vous ne l'avez pas tuée, c'est vrai, du moins vous me le dites; mais les bêtes fauves de la forêt du Mans se sont chargées de votre besogne. Votre crime à tous deux mérite un loyer exemplaire... Tybert, vous serez pendu... Vous, Margiste, vous serez brûlée vive... Maintenant, arrangez-vous pour le reste avec Dieu !... J'ai dit.

La vieille Margiste fut, en effet, brûlée vive deux jours après, et Tybert fut branché proprement aux fourches patibulaires de Montfaucon.

Le même jour, la fausse reine Berthe entrait, pour n'en plus sortir, en l'abbaye de Montmartre, où elle transportait avec elle ses trésors, qui étaient considérables.

Il ne manquait plus à la satisfaction de la bonne reine de Hongrie que de retrouver son innocente fille. Malheureusement, ni les coupables ni personne autre n'avaient pu donner à cet égard aucun éclaircissement. Après avoir constaté l'inutilité de ses recherches, la dolente princesse repartit pour son royaume de Hongrie.

Il est inutile d'ajouter qu'elle n'emmena avec elle ni Rainfroy ni Heudriet. L'aversion qu'elle avait ressentie tout d'abord pour eux n'avait fait que croître par suite de ce qu'elle avait appris sur leur mère. Elle s'en retourna donc seule, dans une merveilleuse litière portée par deux riches palefrois que lui avait donnés le roi Pépin.

## CHAPITRE XXVI

**Comment, au bout de quelques années, le roi Pépin, étant à la chasse, rencontra une gente pucelle à laquelle il voulut conter fleurette, et ce qui en résulta.**

Quelques années se passèrent ainsi.

Le roi Pépin, devenu veuf sans que sa femme fût morte, s'ennuyait grandement de ce veuvage, et il essayait de s'en distraire par tous les moyens possibles, par des tournois, par des carrousels, par des chasses, par maint et maint autre amusement.

Un jour, en parcourant ses provinces, il se trouva dans le pays du Maine. Comme il chassait dans une forêt giboyeuse, proche du Mans, il s'égara, et, après avoir cherché inutilement pendant toute la nuit à se remettre dans son chemin, il se trouva de grand matin à quelques pas d'un humble moustier où les gens du voisinage venaient faire leurs oraisons.

Tout à coup il avisa une gente demoiselle au maintien courtois, qui en sortait.

— Demoiselle, lui dit il en l'abordant, je suis un officier du roi Pépin, égaré dans ce pays... J'ai perdu la chasse et voudrais la retrouver... Mais, en attendant, je serais fort aise de me reposer... Ne connaissez-vous pas ici près l'endroit qui me conviendrait?...

Au nom du roi Pépin, la jeune femme avait tressailli et pâli. Puis, se remettant aussitôt, elle répondit :

— Seigneur, si vous voulez me suivre, je vous mènerai en la maison de mon oncle où vous trouverez le réconfort que vous souhaitez.

La voix de cette gente demoiselle était si douce qu'elle réjouit grandement le cœur du roi et qu'il se mit à regarder avec attention celle qui lui parlait ainsi avec cette grâce et cette débonnaireté.

C'était une belle grande fille d'environ vingt-six ans, dont la démarche avait une noblesse singulière, quoiqu'elle fût tempérée par une simplicité du meilleur goût. Elle ressemblait à un diamant de la plus belle eau grossièrement serti, c'est-à-dire que ses vêtements rustiques ne répondaient pas à la beauté merveilleuse de son visage.

Le roi fut joyeux de cette rencontre matinale, et comme, en sa qualité de prince, il se croyait autorisé à badiner avec ses sujettes, il pria la jeune forestière de monter avec lui sur son cheval, afin d'être plus tôt arrivé, disait-il, mais en réalité pour mieux s'en amuser.

Elle y consentit ingénument et monta en croupe derrière le roi, qui profita de ce moment pour l'embrasser.

Lors, toute rougissante et presque indignée, la jeune femme supplia le roi d'arrêter son cheval et de lui permettre de descendre.

Pépin arrêta son cheval, dominé malgré lui par l'accent de cette jeune fille effarouchée, qui, dès lors, trottina sur l'herbe à ses côtés.

Bientôt, vaincu de plus en plus par l'attrait de cette merveilleuse beauté cachée sous de si pauvres habits, il mit lui-même pied à terre et s'en vint lui tenir compagnie, en conduisant son destrier par la bride. Il voulait rester sage et ne plus renouveler sa première tentative, si énergiquement repoussée; mais le diable le tentait... Il passa ses deux bras autour de la taille de sa compagne de route et voulut l'accoler. L'herbe était si verte et la forêt si épaisse! Et puis les oiseaux et les oiselles chantaient de si douces chansons d'amour!...

— Ah! seigneur! s'écria la jeune femme courroucée. Vous vous dites officier du roi Pépin, et vous osez méfaire ainsi une pauvre fille qui n'a que son honneur pour toute fortune!... Si le roi savait cela?...

— Le roi ne le saura pas, ma belle enfant, et nous y gagnerons tous les deux : moi, un plaisir charmant, et vous tout l'or que vous souhaiterez, car je suis riche et je puis vous emmener à la cour où vous éclipserez les plus belles, comme le soleil éteint les étoiles!...

— Pas un mot de plus! s'écria la jeune femme avec un geste d'une dignité souveraine. Vous frémiriez si vous saviez avec qui vous voulez prendre d'outrageantes privautés... Oui, vous frémiriez!... Respectez une princesse, fille et femme de rois!...

Ces paroles dites, Berthe, car c'était elle, eût bien voulu les reprendre... Mais comme cela n'était pas possible, elle chercha son salut dans la fuite.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le roi Pépin, étant entré dans la maison de Simon, apprit que la jeune fille qu'il avait outragée par ses propos dans la forêt n'était autre que la reine Berthe, sa propre femme.**

Le roi, interdit par ce qu'il venait d'entendre, resta d'abord immobile et coi, ne bougeant non plus qu'un terme. Puis, comme il avait à savoir ce que ces paroles étranges voulaient dire, sorties de la bouche d'une forestière, il remonta vitement à cheval et courut sur les traces de Berthe.

Mais il eut beau chercher, quêter partout, dans toutes les directions, il ne la revit pas. Seulement, plantée devant lui, ouverte et hospitalière, il avisa la maison de Simon, où il entra et où il fut reçu avec toute la courtoisie qu'on devine, non parce qu'il était officier de la maison du roi, mais parce qu'il était égaré et avait besoin de réconfort.

Pépin entra donc, tout troublé.

— Bonhomme, dit-il à Simon, j'ai rencontré tout à l'heure dans cette forêt une jeunesse que j'ai effarouchée sans le vouloir... Elle a les cheveux blonds comme les blés et le visage d'une merveilleuse beauté... Il est impossible que vous ne la connaissiez pas, car il est impossible qu'il y ait en ce pays deux créatures aussi belles...

— Nous la connaissons, en effet, répondit gravement Simon.

— Ah! Et...

— C'est notre nièce.

— Votre nièce?

— La propre fille de mon propre frère... N'est-ce pas Constance?...

— C'est extraordinaire! murmura le roi, devenu rêveur.

— Pourquoi cela, seigneur?

— C'est que cette jeune femme ressemble, comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, à la reine Berthe...

Constance jeta un cri.

— Berthe? dit étourdiment Eglantine, c'est aussi le nom de notre bonne cousine!...

Le roi Pépin, que le cri de Constance et l'exclamation d'Eglantine venaient de mettre sur la voie, pressa tant et si bien de questions la famille Simon, qu'il n'eut pas de peine à tirer d'elle l'aveu du peu qu'elle savait sur le sort de Berthe. Cet aveu et les diverses circonstances de l'arrivée de cette princesse en cette hospitalière maison cadraient trop avec les dépositions de Tybert et des sergents qui avaient été chargés de la faire périr pour que le roi hésita plus longtemps.

— Ah! mes amis, s'écria-t-il avec joie, ce jour est un jour béni, car j'ai enfin retrouvé ma fidèle compagne, la reine Berthe!...

— Quoi! Sire... Vous seriez?... balbutia Simon, ébahi.

— Mais, reprit Pépin inquiet, pourquoi ne revient-elle pas?...

— Elle reviendra bientôt, Sire, n'ayez peur, répondit Simon. Vous avez effarouché cette blanche oiselle; mais elle connait son nid et elle y reviendra, je vous le répète...

— Comment m'accueillera-t-elle? murmura Pépin.

— Sire, dit Simon, savez-vous ce que je ferais à votre place?

— Dites, bonhomme.

— Je me cacherais derrière cette courtine, et j'écouterais.

— C'est une bonne idée et je la veux suivre, répondit le roi.

Deux minutes après, Berthe entrait, le cœur encore battant de l'émotion qu'elle avait éprouvée une heure auparavant.

CHAPITRE XXVIII



Comment le roi Pépin, caché derrière une draperie, entendit, de la bouche même de la reine Berthe, l'aveu qu'il lui tardait tant de connaître, et comment il quitta le logis du bon Simon, en promettant de revenir bientôt.

Dès lors, Simon alla vers elle, l'embrassa tendrement et lui demanda pourquoi elle était ainsi émue.

Sa femme Constance en fit autant.

— N'avez-vous pas vu céans, répondit-elle, quelque officier de monseigneur Pépin, qui me causa tant d'ennui comme je sortais du moustier?...

— Il est venu, en effet, et reparti.

— Ah! Dieu et la Vierge en soient loués!

— Savez-vous, Berthe, ce qu'il nous a appris?...

— Non, répondit la reine en rougissant.

— Il nous a dit que vous étiez ou deviez être la reine Berthe, femme de monseigneur le roi Pépin, ce dont nous avons eu grande joie, et lui aussi...

Berthe, sans répondre, baissa la tête.

— Par le corps de saint Remy, reprit Simon, je vous supplie, Berthe, de nous dire si cet homme a menti et si vous êtes ou n'êtes pas celle qu'il a annoncée?... Etes-vous bien vraiment la femme du puissant roi Pépin?

— Belle, dit à son tour Constance, je vous supplie de nous dire la vérité.

— Eh bien! répondit Berthe en rougissant jusqu'aux oreilles, je suis en effet la femme du roi Pépin-le-Hardi, et la fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur...

— Nous nous en étions toujours douté, s'écria Simon tout joyeux de cette découverte. Ah! dame, ajouta-t-il en s'inclinant respectueusement, pourquoi ne nous avoir point prévenus plus tôt?...

— Mes bons amis, répondit doucement Berthe-la-Débonnaire, il y avait danger à le faire, non pour moi seulement, mais pour vous... Car si je suis vraiment la fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur, il y a une mauvaise femme qui s'est fait passer pour moi aux yeux du roi Pépin, et, à cause de cela, j'ai dû fuir pour échapper à une mort ignominieuse...

— Ah! noble dame, reprit Simon, vous aviez donc compté sans la Providence?...

— La Providence? Elle ne m'a pas fait faute, puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer...

— Vous nous payez trop généreusement du peu que nous avons fait pour vous, dame Berthe... Mais nous avons autre chose à vous apprendre...

— Et quoi donc, mon bon oncle?

— La fausse reine Berthe a été justement punie... Sa mère Margiste a été brûlée vive, et le traître Tybert a été pendu haut et court...

— D'où tenez-vous ces nouvelles?

— De l'officier du roi qui vous a rencontrée...

— Il est parti? demanda vivement la reine Berthe.

— Il est reparti, mais pour revenir bientôt vous demander pardon de la frayeur qu'il vous a si mal à propos causée...

Berthe devint toute mélancolique et rentra dans sa chambre pour songer à son aise.

Le roi Pépin, qui n'avait pas perdu un seul mot de son discours, sortit de dessous la courtine où il s'était tenu célé, et mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à ses hôtes.

— Je reviendrai bientôt, leur dit-il ; veillez sur elle comme sur un trésor.

Et il s'éloigna à la hâte, de peur d'être surpris par Berthe-la-Débonnaire.

CHAPITRE XXIX

Comment la reine Blanchefleur, mandée par un messager du roi Pépin, accourut avec son vieil époux pour embrasser sa Berthe bien-aimée, et comment ils allèrent tous la trouver dans la maison du bonhomme Simon.



On le devine, le premier soin du roi Pépin, en regagnant sa compagnie, fut d'envoyer un messager en Hongrie, à la bonne reine Blanchefleur, pour lui mander les heureuses nouvelles qu'il avait apprises et pour la prier de venir embrasser sa fille bien-aimée.

Le messager partit et arriva sans encombre à Strigon.

Quand la reine de Hongrie eut entendu son récit, elle voulut partir incontinent.

Le bon roi Flores, tout chenu qu'il était, voulut l'accompagner, car il lui tardait autant qu'à elle d'embrasser cette Berthe tant aimée qu'ils avaient crue perdue et qu'ils avaient pleurée morte.

— Je ne m'arrêterai pas, dit la bonne reine, tremblante de joie, avant que je n'aie baisé la bouche de ma chère Berthain! Quand je l'aurai vue et embrassée, il sera temps de me reposer et de mourir!...

Elle et le roi Flores partirent donc avec une compagnie nombreuse, et chevauchèrent à grandes journées, sans s'arrêter plus qu'il ne le fallait, jusqu'au moment où ils arrivèrent à Paris.

Le roi Pépin les reçut à merveille l'un et l'autre, comme bien on pense. Mais cet accueil n'était pas ce que venait chercher la reine Blanchefleur.

— Roi Pépin, dit-elle, hâtons-nous d'aller là où

est notre Berthe tant aimée! Par Jésus-Christ! allons sans plus tarder!...

— Dame, répondit le roi, nous y serons avant trois jours, je vous le promets.

— Partons tout de suite, Sire, je vous en conjure!...

Le dîner était servi. Mais la bonne reine de Hongrie n'y prit point garde. Elle ne mangea ni ne but. Son cœur et son esprit étaient là où était sa fille!

On dut obéir à cette tant légitime impatience de la reine Blanchefleur. On se mit en route et on arriva bientôt au logis de l'honnête Simon.

— Où est Berthe? demanda Blanchefleur en entrant dans cette loyale maison.

— Dame, répondit Simon, daignez venir avec moi, je vais vous conduire vers elle.

Et il les mena dans une chambre où était assise la reine Berthe, en train de filer.

— Berthe! s'écria Blanchefleur en se jetant sur sa fille et en l'attirant avec une tendresse folle dans son giron.

— Ma mère! murmura Berthe, quasi pâmée de joie.

Puis elle s'arracha des bras de la reine de Hongrie pour se précipiter dans ceux du vénérable roi Flores, son père, qui tremblait d'aise en la contemplant.

— O Dieu puissant! murmura ce vieil homme, toi qui fis le ciel et la rosée, soit béni pour l'heure ineffable que tu me donnes!...

— Douce amie, dit à son tour Pépin, je suis le roi Pépin, votre époux. Me pardonnez-vous?...

— Ah! Dieu soit loué et remercié! répondit Berthe, heureuse enfin.

Jamais il n'y avait eu si grande et si bruyante joie chez le bonhomme Simon, l'auteur premier de cette félicité générale.

Lors, Pépin appela son chambellan Thierry, Gautier son sénéchal et un sien sergent, nommé Henriet, auxquels il dit :

— Allez vitement au Mans annoncer au duc Naymès que j'ai retrouvé ma dame Berthe, ma femme, et que j'entends qu'il vienne la chercher céans en grande pompe...

Comme Blanchefleur accolait et baisait sa Berthe adorée, elle lui dit, en lui amenant la bonne Constance, ainsi qu'Isabeau et Eglantine :

— Mère, voici la douce dame qui m'a nourrie... Voici les douces sœurs qui m'ont aimée... Sans elles, je serais mort de faim, de froid et de douleur!... Après vous, ma mère, c'est à elles que je dois la vie!...

La bonne reine Blanchefleur embrassa Constance, Eglantine et Isabeau, qui étaient toutes confuses de tant d'honneur.

## CHAPITRE XXX

**Comment le roi Pépin arma chevalier le bonhomme Simon, et comment il passa la nuit qui suivit avec la reine Berthe, sa femme.**



La maison du bon Simon n'étant pas assez grande pour contenir tout ce monde, on dressa tentes et pavillons tout à l'entour, dans la forêt, et chacun mena bruyante joie en l'honneur de madame Berthe et de madame Blanchefleur, sa mère.

Le même jour, Pépin appela Simon et lui dit :

— Simon, vous et Constance, je vous tiens pour chers et bien-aimés, car vous avez gardé ma femme Berthe de mal encombre. On ne récompense pas de pareils services : c'est Dieu qui s'en charge... Tout ce je puis faire, moi, votre roi, c'est de vous armer chevalier et de vous prier de ne plus nous quitter, ainsi que Constance, votre femme, et Isabeau et Eglantine, vos deux filles, que nous marierons comme il convient que le soient deux pucelles si gentes et si sages.

— J'accepte volontiers, Sire, répondit Simon, au nom de ma femme, de mes filles et de moi.

Et il se baissait pour embrasser les pieds du roi, en signe de reconnaissance. Mais Pépin le releva en lui disant :

— C'est dans mes bras qu'est votre place, bon Simon!...

Et ils s'embrassèrent tous deux du meilleur cœur.

La nuit qui suivit cette journée-là, le roi Pépin la passa avec sa chère femme Berthe-la-Débonnaire, qui, neuf mois après, accoucha du grand roi Charlemagne.

FIN DE BERTHE AUX GRANDS PIEDS.

# A PROPOS

## DU ROMAN DE

# BERTHE AUX GRANDS PIEDS

Le Petit Poucet marquait son chemin de cailloux, blancs et roses, pour le mieux reconnaître. Toutes les étapes de notre prime-jeunesse ont été ainsi marquées, et à cause de cela, nous les reconnaîtrons toujours.

Ces cailloux, ce sont ces romans que nous persistons à rééditer pour l'amusement de ces grands enfants qui s'appellent des hommes. Nous vous avons déjà entretenus des autres : aujourd'hui, voici qu'il s'agit de cette bonne *reine Pédauque*, — si populaire dans toute la France.

« Du temps que Berthe filait, »

disons-nous et chantons-nous quand nous voulons parler d'un temps évanoui, d'un temps regretté.

Cette Berthe, — ce modèle des filles, des femmes et des reines, — c'est la *Berthe-aux-Grands-Pieds* du ménestrel Adenès, dont nous donnons ici la traduction en prose vulgaire.

Ne croyez pas que ce soit là une reine pour rire, la fille de l'imagination d'un poëte? Non, bien au contraire, car cette Berthe-là a eu l'honneur d'être la mère du grand Charlemagne, — ainsi que le rapportent des historiens sérieux, et ainsi que le constatait cette inscription mise sur son tombeau :

« *Berta Mater Caroli Magni.* »

A ce titre — et aux autres mentionnés plus haut — ne devait-elle pas avoir sa mémoire sauvée de l'oubli, cette honnête et douce princesse « qui filait » comme la dernière femme de son royaume, montrant ainsi éloquemment que les vertus sont de tous les états et à tous les échelons de l'échelle sociale ?

Peut-être que ceux de nos lecteurs qui nous ont accompagné jusqu'ici, et qui ont lu, par conséquent, tous les romans que nous avons publiés, trouveront une certaine parenté de situation entre celui-ci et deux autres, qui sont *Artus de Bretagne* et *la Reine Genièvre*.

Nos lecteurs auront raison. Il y a, en effet, analogie frappante, — dans une situation seulement. Nous voulons parler de la substitution d'une femme à une autre dans le lit nuptial, qui forme un épisode unique dans *Artus* et dans *la reine Genièvre*, et qui est la fable même de *Berthe-aux-Grands-Pieds*.

Mais, outre que nous n'y pouvions rien, — à moins de ne donner qu'un de ces romans au lieu de les donner tous les trois, — nous ne voyons pas en quoi cette parenté offusque quelqu'un ou quelque chose. Dans *Artus de Bretagne*, cela arrive au commencement ; dans *la reine Genièvre*, cela arrive à la fin ; mais, encore une fois, cela forme un épisode unique, si bien qu'on peut l'oublier pour ne s'occuper que des autres — qui ne sont pas moins intéressants.

Tandis que dans *Li Romans de Berte aus grans piés*, c'est tout le roman que cet épisode. Otez la substitution de la fille de Margiste à la fille de la reine de Hongrie, et il n'y a plus rien. Il ne reste plus, à ceux qui veulent savoir quelque chose sur la mère de Charlemagne, d'autre ressource que de

lire Eginhard. Eginhard écrit bien, certes, mais le poëte Adenès écrit mieux.

Nous avons donc eu recours au poëme de ce ménestrel, lequel a été publié, pour la première fois, en 1832, par M. Paulin-Pâris, — avec une imitation de la miniature représentant Pépin tuant le lion.

Adenès lui-même avait eu recours à quelque manuscrit latin, ainsi qu'il appert par les vers suivants, placés en tête de son poëme :

« A l'issue d'avril, un temps dous et joli,
Que erbelete poignent et pré sont raverdi
Et arbrissel désirent qu'il fussent parfleuri,
Tout droit en ce termine que je ici vous di,
A Paris la cité estoie un venredi.
Pour ce qu'il ert divenres, en mon cuer m'assenti
Qu'à Saint Denis iroie pour prier Dieu merci.
A un moine courtois qu'on nommoit Savari
M'acointai telement, Dame-dieu en graci,
Que le livre as ystoires me montra, où je vi
L'ystoire de Bertain et de Pépin aussi ;
Comment, n'en quel manière le lyon assailli.
Apprentif jugléor et escrivain mari
Qui l'ont de lieus en lieus çà et là conqueilli,
Ont l'ystoire faussée, onques mès ne vi si.
Ilucques demorai delors jusque mardi ;
Tant que la vraie ystoire emportai avec mi,
Si come Berte fu en la forest par li,
Où mainte grosse paine endura et soufri.
L'ystoire est si rimée, parfoy le vous pléri,
Que li mésentendant en seront esbaubi,
Et li bien entendant en seront esjoï. »

Si Adenès avait écrit en français du XIXe siècle, au lieu d'écrire en français du XIIIe, nous n'aurions pas eu l'audace de le traduire à l'usage des lecteurs de la BIBLIOTHÈQUE BLEUE. Malheureusement, ses vers charmants ne sont pas intelligibles pour tout le monde. Leur lecture serait un travail au lieu d'être un plaisir. Un poëme qu'on ne peut comprendre qu'en s'aidant du Glossaire de Roquefort n'est pas un poëme, — c'est un *pensum*.

ALFRED DELVAU.

# AUCASSIN ET NICOLETTE

## CONTE DU XIIIe SIÈCLE

**Traduit sur un Manuscrit de la Bibliothèque impériale**

PAR ALFRED DELVAU

---

Qui veut entendre aujourd'hui (1)
Le vieux récit des amours,
Fraîches et jeunes toujours,
De deux beaux et chers enfants,
Aucassin et Nicolette,
Rossignolet et fauvette ?
Nous allons chanter ici
Les misères qu'il souffrit
Et les prouesses qu'il fit
Pour sa mie au clair visage.
Il n'est homme si chagrin,
Si marmiteux, si malade,
Qui ne soit regaillardi
Par cette histoire amoureuse
Tant douce elle est.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Le comte Bougars de Valence faisait une si rude et si âpre guerre au comte Garin de Beaucaire, qu'il ne se passait pas un seul jour nébuleux (2) sans qu'il en profitât pour se porter aux murs et aux barrières de la ville, avec cent chevaliers et dix mille serviteurs (3) à pied et à cheval, lesquels brûlaient les maisons, gâtaient les moissons et massacraient le plus d'habitants qu'ils pouvaient.

Le comte Garin de Beaucaire, qui était vieux et cassé (1) et qui avait trespassé son temps de beaucoup, n'avait nul héritier, nul fils, nulle fille, fors un seul jouvenceau qui avait nom Aucassin.

Aucassin était bel et gent, grand et bien taillé de jambes et de pieds, de corps et de bras. Il avait les cheveux blonds et crespelés menus, les yeux vairets (2) et riants, le nez haut et bien assis, la face claire et attrayante (3), et il était doué de nombreuses qualités, parmi lesquelles il eût été difficile d'en rencontrer une mauvaise. Mais il était si bien pris par l'amour, ce grand vainqueur, qu'il se refusait à s'occuper d'autre chose, comme, par exemple, à être chevalier, à prendre les armes, à assister aux tournois, à faire enfin aucune des choses qu'il dût faire.

Son père, que cela chagrinait, lui dit un matin :

— Fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre, aide tes hommes. Quand ils te verront au milieu d'eux, cela leur donnera plus de courage au ventre, ils en défendront mieux et leurs corps et leur avoir, et ta terre et la mienne (4).

(1) Sur le manuscrit, la musique de ces vers est notée. C'est, bien entendu, du plain-chant sur la clef d'ut, — parce que cela se chantait autrefois comme la séquence se chante encore à l'église entre l'épître et l'évangile. Le trouvère commençait, à voix haute et sonore, et le chœur suivait, avec accompagnement d'instruments de toute sorte, jusqu'au dernier vers, qui ne rimait pas avec les précédents, afin de servir de réplique au déclamateur chargé de la prose. C'était une mélopée comme une autre, n'est-ce pas?

(2) « *Un seux jors mornes.* »

(3) « Sergens; » de *serviens*, *servientes*. Lacurne de Sainte-Palaye trouve plus court de traduire par « sergents. »

(1) « *Vix et frales;* » de *fragilis*, frêle, faible, cassé.

(2) « *Vairs;* » qui imite le *vair*, argent et azur.

(3) Lacurne Sainte-Palaye passe ces détails charmants. Il est vrai que ce n'est rien auprès de ce qu'il supprimera tout à l'heure!

(4) L. de Sainte-Palaye met : « ils défendront mieux leurs biens, leurs terres et leurs murailles. » Or, il y a : « lor cors et lor avoirs et te terre et le miue. » *Te, tuus, — ti, tui. Miue, mive*, mienne ; de *mea*.

— Père, répondit Aucassin, de quoi me parlez-vous là?... Que Dieu ne me donne jamais rien de ce que je lui demanderai, si je monte à cheval, si je vais à tournoi ou à bataille avant que vous ne m'ayez donné vous-même Nicolette, ma douce amie que j'aime tant.

— Fils, reprit le père, cela ne peut être. Il ne faut plus songer à cette captive, amenée d'étranger pays par les Sarrasins et achetée par le vicomte de cette ville. Il l'a élevée, baptisée et faite sa filleule. Il la donnera un de ces jours à quelque brave gars qui lui gagnera du pain par honneur. De cela, toi, tu n'as que faire, et quand tu voudras prendre femme, je te donnerai la fille d'un roi, ou tout au moins celle d'un comte. Il n'y a si riche homme en France dont tu ne pusses avoir la fille, si tu la souhaitais.

— Hélas! (1) père, dit Aucassin, il n'est au monde si belle seigneurie qui ne fût convenablement occupée, si Nicolette, ma très-douce amie, la possédait!... Elle serait impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, reine de France ou d'Angleterre, qu'elle ne pourrait pas être plus courtoise et plus débonnaire, avec de meilleures habitudes et de plus grandes vertus.

*Ici l'on chante.*

Aucassin n'a pas de cesse
Que son père ne lui laisse
Nicolette la bien faite.
Lors, sa mère le menace :
— Ah! faible, que veux tu faire!
— Nicolette est cointe et gaie...
— Nicolette est une esclave !...
— Puisque femme (2) tu veux prendre,
Prends femme de haut lignage...
— Mère, je ne puis le faire...
Nicolette est débonnaire (3);
Son corps gent, son clair visage (4)
Sont les maîtres de mon cœur.
Il faut que son amour j'aie,
Car trop est douce !

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand le comte Garin de Beaucaire vit qu'il ne pourrait déloger Nicolette du cœur d'Aucassin, il alla trouver le vicomte de la ville, son vassal, et il lui dit :

— Sire vicomte, il faut au plus tôt nous débarrasser de Nicolette, votre filleule... Maudit soit le pays d'où elle a été amenée, car c'est à cause d'elle que je perds Aucassin, qui ne veut pas être chevalier et se refuse à faire ce qu'il doit faire !... Sachez que lorsque je la pourrai tenir, je la ferai brûler, et vous-même avec elle !...

— Sire, fit le vicomte, je suis bien marri de ce qui arrive, mais je n'en suis pas fautif au point d'exciter personnellement votre courroux. J'ai acheté Nicolette de mes deniers; je l'ai élevée, baptisée et faite ma filleule. Je voulais la donner à femme à un jeune gars qui se fût fait orgueil de lui gagner du pain, ce que n'eût pas su faire Aucassin, votre fils. Mais puisque votre volonté et votre plaisir sont autres, je vais envoyer cette fillette en telle terre et en tel pays, que jamais Aucassin ne la pourra rencontrer de ses yeux.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria le comte Garin, car il vous en adviendrait de grands maux.

Là-dessus, ils se quittèrent.

Le vicomte avait un riche palais clos de murailles élevées et bordé de jardins épais. Il fit mettre Nicolette dans une des chambres de ce palais, au plus inaccessible étage, avec une vieille pour toute compagne, et aussi avec une provision suffisante de pain, de viande, de vin, et généralement de tout ce dont il pouvait être métier. Puis il fit céler la porte, afin que nul ne pût entrer, et ne laissa d'autre ouverture que celle de la fenêtre, laquelle était très-étroite et prenait vue sur le jardin.

*Ici l'on chante.*

Nicole est en prison mise
Dans une chambre voûtée
Faite par grande industrie,
Et merveilleusement peinte.
A la fenêtre de marbre
S'appuya la jeune fille (1) :
Blonde était sa chevelure (2),
Bien faits étaient ses sourcils,
Face claire et attrayante (3);
Jamais plus belle ne fut!
Son regard, dans le jardin,
Vit la rose épanouie,
Et les oiseaux qui jouaient...
Lors, se plaignit l'orpheline :
« Las ! Pourquoi suis-je captive?
Pourquoi suis-je en prison mise ?
Aucassin, damoiseau sire (4),
Depuis un long temps déjà
Je suis votre douce amie,
C'est pour vous que l'on m'a mise
En cette chambre voûtée (5)
Où passe ma triste vie ;
Mais, par Dieu, fils de Marie,
Longuement n'y resterai
Si je le puis faire (6). »

(1) « *Avoi.* » Hélas! — Plus loin, nous trouverons une exclamation de ce genre : « *Aimi.* » C'est le *Hoime* des Italiens.

(2) « Puis qu'à moullié te vix traire. »
« Moullié, » « mouillié, » « moillier ; » autant de formes diverses d'un seul mot : *mulier*.

(3) « *Débonnaire,* » — douce, bonne, — de *bonus*. C'est un qualificatif fréquemment employé, et avec raison, dans ce petit roman. La bonté est, en effet, l'*excelsior* de la beauté humaine.

(4) « *Viaire;* » visage. On dit aussi, et même plus fréquemment, *vis*.

(1) « Là s'apoia la mescine. »
L. de Sainte-Palaye traduit « mescine » par *mesquine*. C'est très-commode; mais peut-être n'est-ce pas suffisant. « Mescine » signifie jeune fille. On dit aussi *mescinete*.

(2) « Ele avoit blonde la crigne, »
que L. de Sainte-Palaye traduit par
« Chevelure blonde et poupine. »
Pourquoi *poupine?*

(3) « La face clere et traitice. »
que L. de Sainte-Palaye traduit par :
« .....La rose au matin
N'était si fraîche que son teint. »
Pourquoi tant de mots? « *Traitice,* » douce, jolie, attrayante.

(4) « *Aucasins, damoisiax sire.* » C'est le titre qu'on donnait au fils héritier d'un seigneur.

(5) On n'avait pas mis Nicolette dans une chambre spéciale. Celle-ci était voûtée — parce qu'on n'en faisait pas d'autres à cette époque, qui est celle du style ogival.

(6) « Mais par Diu le fix Marie,

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nicolette fut donc mise en prison, ainsi que vous venez de l'entendre, et bientôt le bruit (1) courut dans le pays qu'elle était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie; les autres, que le comte Garin de Beaucaire l'avait fait mourir.

Tout désolé de la joie que cette nouvelle semblait causer à quelques-uns, Aucassin alla trouver le vicomte de la ville.

— Sire vicomte, lui demanda-t-il, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma très-douce amie, la chose que j'aimais le mieux et le plus au monde (2)? Vous me l'avez enlevée!... Sachez, vicomte, que si j'en meurs, la faute en retombera sur vous... Pour le sûr, ce sera vous qui m'aurez arraché la vie en m'arrachant ma tant aimée Nicolette...

— Beau sire, répondit le vicomte, laissez là cette Nicolette indigne de vous, cette esclave que j'ai achetée de mes deniers et qui est destinée à servir de femme à un jeune gars de sa condition, à un gagneur de pain, et non à un gentilhomme comme vous, qui ne peuvez prendre à femme qu'une fille de roi, ou tout au moins qu'une fille de comte!... Que croiriez-vous donc avoir gagné si vous aviez fait une dame de cette chétive créature et l'aviez mise en votre lit?... Vous seriez là bien avancé, certes, bien avancé, car vous auriez tous les jours votre âme en Enfer, et jamais vous n'entreriez en Paradis...

— En Paradis?... répéta Aucassin avec colère. Eh! qu'ai-je donc à y faire?... Je n'ai que faire d'y aller si je n'y vais avec Nicolette, ma très-douce amie que j'aime tant!... En Paradis! Savez-vous donc quels sont ceux qui y vont, pour m'en parler ainsi comme d'un lieu où je doive songer à aller? Ce sont les vieux prêtres, les vieux boiteux, les vieux manchots, les vieux borgnes, qui crachent jour et nuit devant les autels, malingres, souffreteux, grelottants, à moitié nus, à moitié nourris, morts par anticipation! Voilà ceux qui vont en Paradis, et ce sont là de trop marmiteux compagnons pour que je songe à aller en Paradis avec eux (3)...

— Cessez, dit le vicomte. Tout ce que vous pourrez dire et rien ce sera exactement la même chose : jamais vous ne reverrez Nicolette... Ce que nous pourrons y gagner, vous et moi, si vous continuez à réclamer ainsi, n'a rien qui doive nous tenter... Nous serions brûlés par l'ordre de votre père, Nicolette, vous, et moi par-dessus le marché...

— Je suis au désespoir! murmura Aucassin en prenant congé du vicomte, non moins fâché que lui.

Longement n'i serai mie
Se jel' puis far. »

Que Sainte-Palaye traduit par :

« Sans que jamais mon cœur varie,
Car toujours serai-je sa mie. »

(1) « *Li cris et le noise.* »
(2) « *Le riens en tot le mont que je plus amoie.* » *Riens* venant de *res*.
(3) Cette sortie d'Aucassin est certes un peu vive, mais c'est la passion qui le fait blasphémer, et, à ce titre, il est excusable. Jean-Baptiste de Lacurne de Sainte-Palaye, qui, en sa qualité d'académicien, ne comprenait pas la passion, a cru devoir remplacer ce passage par quelques points suspensifs.

*Ici l'on chante.*

Lors, Aucassin s'en retourne,
L'âme de douleur navrée
Par l'absence de sa mie,
De sa mie au clair visage
Qu'il ne pouvait retrouver.
Rien ne le peut conforter.
Il s'en va vers le palais
Dont il franchit les degrés,
Puis il entre en une chambre
Où ses yeux fondent en eau.
— Ah! dit-il, ma Nicolette,
De si belle contenance (1)
Si belle en tout et partout,
A parler comme à se taire,
A rire comme à bouder,
A jouer comme à baiser,
Ah! ma Nicolette aimée,
Où donc êtes-vous, ma mie,
Quand je suis près de mourir
Du chagrin que j'ai par vous,
Ma douce amie (2)?...

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Pendant qu'Aucassin se lamentait ainsi dans sa chambre, regrettant âprement Nicolette sa mie, le comte Bougars de Valence menait sa guerre contre le comte Garin de Beaucaire.

Il avait mandé ses hommes de pied et de cheval pour assaillir le château, dont les défenseurs s'étaient aussitôt armés pour lui répondre, courant aux portes et murs par où ils supposaient que les assiégeants pouvaient attaquer. Les bourgeois imitèrent les chevaliers et les sergents : ils montèrent aux créneaux, d'où ils lancèrent à foison javelots et pieux aigus (3).

Au plus fort de l'assaut, le comte Garin de Beaucaire s'en vint en la chambre où Aucassin faisait deuil, regrettant sa douce et tant aimée Nicolette :

— Ah! fils, lui dit-il, que fais-tu donc là pendant qu'on assiége ton château, le meilleur et le plus fort qui soit?... Sache que si tu le perds, tu es déshérité de tout (4)... Fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre, et mène tes hommes au combat!... Il suffira qu'ils te voient au milieu d'eux pour qu'ils défendent vaillamment leur avoir et leurs corps, ta terre et la mienne... Tu es grand et fort : il est de ton devoir d'agir ainsi...

— Père, répondit Aucassin, de quoi me parlez-vous là?... Que Dieu me refuse tout ce que je pourrai jamais lui demander, si je consens à être chevalier, à monter à cheval et à combattre avant que vous ne m'ayez donné Nicolette, ma tant douce amie!...

(1) « *Biax esters,* » belle contenance.
(2) Je demande la permission de citer ce couplet dont on ne peut donner, quoi qu'on fasse, qu'une pâle traduction :

« Nicolete biax esters,
Biax venir et biax alers,
Biax déduis et dous parlers,
Biax borders et biax jouers,
Biax baisiers, biax acolers,
Por vos sui si adolés
Et si malement menés,
Que je n'en cuit vis aler,
Suer douce amie. »

(3) « *Quariax et peus aguisiés.* »
(4) « *Et saces se tu le pers, que tu es desiretés.* »

— Fils, reprit le père, cela ne peut être... Je consentirais plutôt à être dépouillé de mon bien, à perdre tout ce que j'ai, qu'à te la donner pour femme et pour épouse (1).

Là-dessus, le comte Garin de Beaucaire s'en alla. Mais Aucassin, le rappelant, lui dit :

— Père, venez, je vous prie, j'ai une condition à vous proposer.

— Laquelle, beau fils ?

— Voici : je prendrai les armes, je monterai à cheval, j'irai au combat, et je ferai vaillamment mon devoir, à la condition que si Dieu me ramène sain et sauf, vous me laisserez voir et embrasser ma douce amie Nicolette ?... Le temps de lui dire deux ou trois paroles et de la baiser une seule fois (2) ?

— Je l'octroie volontiers, dit le père en s'en allant.

*Ici l'on chante.*

A cause de ce baiser
Qui l'attend au retourner,
Aucassin est plus heureux
Qu'un autre avec beaucoup d'or.
Belles armures d'acier
Lui sont bientôt apportées ;
Il met un double haubert,
Lace son heaume en son chef,
Ceint l'épée et prend l'écu,
Monte sur son destrier,
Et, regardant à ses pieds,
Voit qu'il est fait à merveille.
De sa mie il se souvient,
Éperonne son cheval,
Et, droit devant lui, s'en va
A la bataille.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin fut donc armé, ainsi que vous venez de l'entendre.

Dieu ! comme l'écu lui allait bien au cou, le heaume à la tête, et l'épée sur la hanche gauche (3) !

Le jeune homme était grand, fort, bel et bien fourni, et son cheval était rapide : il fut bientôt à la porte du château.

N'allez pas croire qu'il songea le moins du monde à prendre bœufs, vaches ou chèvres, ni à porter coups mortels aux chevaliers et autres gens d'armes du comte Bougars de Valence ! Oh ! que nenni ! Il avait bien autre chose en tête et en cœur, car il songeait à Nicolette, sa douce amie ! A ce point qu'il oublia de tenir les rênes, et que son cheval, qui avait d'abord senti les éperons, et qui ne pouvait obéir qu'à cela, l'emporta en pleine mêlée, au beau milieu de ses ennemis.

Ces derniers, joyeux de l'aubaine, l'entourèrent, s'emparèrent de sa lance et de son écu, et l'emmenèrent prisonnier en se demandant de quelle mort ils allaient le faire mourir.

— Ah ! Dieu, murmura Aucassin en entendant cela, ce sont là mes ennemis mortels qui m'emmènent pour me couper la tête... Mais quand j'aurai la tête coupée, je ne pourrai plus jamais parler à Nicolette, ma tant douce amie (1) !

Puis il ajouta, à part soi :

— J'ai encore ma bonne épée... Je suis monté sur un vigoureux cheval... S'il ne me sauve pas de la mêlée, c'est qu'il ne m'a jamais aimé, et, alors, que jamais Dieu ne l'aide !...

Lors, mettant l'épée à la main et piquant de l'éperon les flancs de son destrier, il frappa à droite et à gauche, d'estoc et de taille, abattant à chaque coup têtes et bras, et fit autour de lui la place vide et sanglante comme fait le sanglier assailli par les chiens au coin d'une forêt (2). Dix chevaliers furent ainsi décousus ; sept autres furent blessés. Alors, il se retira incontinent de la mêlée, au galop de son cheval, et toujours l'épée à la main.

Le comte Bougars de Valence, qui avait entendu dire qu'on avait pris Aucassin son ennemi, et qu'on l'allait pendre, accourait précisément de ce côté. Aucassin, le reconnaissant, lui donna un rude coup d'épée en plein heaume, si bien qu'il lui en entama la tête, et qu'il l'en fit choir à terre tout étonné (3). Le comte une fois abattu, le jouvenceau lui tendit la main pour qu'il se relevât, et, lorsqu'il se fut relevé, il le prit par le nazel du heaume et le conduisit sans plus tarder vers son père, le comte Garin de Beaucaire, à qui il dit :

— Père, voici votre ennemi qui tant a guerroyé contre vous et tant vous a causé dommage. Voilà vingt (4) ans que dure cette guerre qu'il vous faisait, sans que personne jusqu'ici ait pu la mener à bonne fin. J'espère qu'elle sera terminée dès aujourd'hui.

— Beau fils, répondit le vieux comte, ce sont là des tours de jeunesse qui valent mieux que vos folles amours.

— Père, reprit Aucassin, ne m'allez pas sermonner, je vous prie... Songez plutôt à tenir la parole que vous m'avez donnée...

— Ah ! quelle parole, beau fils ?

— Quoi ! père, l'auriez-vous déjà oubliée ? Par mon chef ! l'oublie qui voudra, mais moi je veux m'en souvenir !... Comment, père, vous ne vous rappelez pas que lorsque je consentis à partir en armes pour combattre les gens du comte Bougars, ce fut à la condition que, si Dieu me ramenait sain et sauf, je pourrais voir Nicolette, ma taut douce

(1) « *Fix, ce ne puet estre : ançois sofferoie-je que je feusse tout desiretés, et que je perdisse quanques g'ai, que tu ja l'euses à mollier ni à espousé.* » Décidément, les pères ont été les mêmes à toutes les époques !

(2) « *Vos me lairés Nicolete ma douce amie tant veir que j'aie deus paroles ou trois à li parlées et que je l'aie une seule fois baisié.* » Les fils aussi seront éternellement les mêmes, et toujours les Esaü vendront leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

(3) « *Dix ! con li sist li escus au col, et li hiaumes à cief, et li renge de s'espée sor le senestre hance !* » On ne connaît pas l'auteur de ce charmant petit conte, — ce qui permet de croire que c'est une Clotilde de Surville quelconque. Une femme seule, en effet, peut s'extasier ainsi sur la prestance d'un militaire.

(1) « *Puis que j'arai la teste caupée, jamais ne parlerai à Nicolete me douce amie que je tant aime.* »

(2) « *Et vas colps et puins et bras et fait un caple entor lui autresi com li senglers quant li cien l'asalent en le forest.* » La phrase fait image, belle et énergique image.

(3) Il y avait de quoi, avouons-le !

(4) Le manuscrit dit vingt : « *vingt ans a ja duré ceste gerre ;* » mais La Curne de Sainte-Palaye, académicien, dit « dix, » — probablement en ressouvenir de la guerre de Troie. Ces académiciens ne sortent pas de là !

amie, lui dire deux ou trois paroles et la baiser une seule fois?... Ainsi m'avez-vous promis, mon père : ainsi me devez-vous tenir...

— J'entends, répondit le comte, mais je ne comprends pas. Il est impossible que j'aie promis chose si folle... Et la preuve, c'est que si votre Nicolette était là, je la brûlerais sans pitié, et vous-même pourriez bien avoir peur!...

— Est-ce tout, mon père? demanda Aucassin.

— Oui, répondit le comte.

— Certes, reprit le jouvenceau, je souffre gros de voir mentir un homme de votre âge!

Lors, se tournant vers le comte Bougars de Valence, il lui dit :

— Comte de Valence, vous êtes mon prisonnier, n'est-ce pas?

— Oui, certes.

— Baillez-moi donc votre main, je vous prie.

— Bien volontiers, répondit le comte, en mettant sa main dans celle d'Aucassin.

Celui-ci reprit :

— Comte de Valence, donnez-moi votre foi que, lorsqu'il vous prendra envie ou que vous serez en pouvoir de faire honte ou dommage à mon père, soit dans sa personne, soit dans ses biens, vous le ferez?...

— Par Dieu, sire, ne vous moquez pas de moi, mais mettez-moi à rançon; vous ne sauriez me demander ni or ni argent, ni chevaux ni palefrois, ni vair ni gris, ni chiens ni oiseaux, que je ne fusse disposé à vous les donner... Cela, c'est autre chose.

— Comment, s'écria Aucassin, ne reconnaissez-vous donc pas que vous êtes mon prisonnier?

— Sire, oui, répondit le comte de Bougars.

— Eh bien! si vous ne me jurez pas la foi que je vous demande, je vous ferai voler la tête (1)...

— Enondu (2)! Je vous jure la foi que vous voulez, se hâta de dire le comte.

Aucassin, alors, le fit monter sur un cheval, monta lui-même sur un autre, et le conduisit jusqu'à ce qu'il fût en sûreté.

*Ici l'on chante.*

Lorsque le comte Garin
Comprend que son Aucassin
Ne pourra se détacher
De sa mie au clair visage,
Lors, en prison il le met
Dans un cellier souterrain
Qui fut fait de marbre bis.
Jamais le pauvre Aucassin
Si dolent n'avait été :
— « O ma douce Nicolette, »
(Disait-il en son chagrin),
Douce amie au clair visage,
Nicolette fleur de lys!
Toi, plus douce que raisin,
Ecoute-moi, je t'en prie...
L'autre jour, un pèlerin,
Né natif du Limousin,
Gisait en son lit, malade
Du mal nommé le vertige (3).

(1) « *Se vos ne le m'afiés, se je ne vos fas jà cele teste voler.* » Que Lacurne de Sainte-Palaye traduit par : « Je vous fais sauter la cervelle. » D'un coup de pistolet, probablement?

(2) Sorte de jurement. Il était là, je l'ai laissé.

(3) Il y a dans le manuscrit : « *Malades de l'esvertin.* » Lacurne de Sainte-Palaye, qui n'a peut-être pas le temps de dire à ses lecteurs ce que c'est que l'*esvertin*, glisse rapidement dessus. Au fait, il a raison, car il s'agit ici de ce mal horrible appelé l'épilepsie!

Tu passas devant son lit,
En relevant ton manteau
Et ton pelisson d'hermine,
Et ta chemise de lin,
Tant, que ta jambette il vit (1):
Guéri fut le pèlerin,
Et tout sain et tout joyeux
Il se leva de son lit
Et regagna son pays...
Ah! douce amie! Fleur de lys!
Belle à l'aller, au venir,
Belle au jouer, au parler,
Belle au baiser, au sentir,
Nul ne vous pourrait haïr!...
Pour vous, suis en prison mis
En ce cellier souterrain,
Où l'on me verra mourir
Pour vous, ma mie! »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin fut donc mis en prison comme vous venez de l'entendre; et, d'autre part, Nicolette était toujours dans la chambre voûtée, prisonnière comme il était prisonnier.

Ce fut au temps d'été, au mois de mai, lorsque les jours sont si chauds (2), si longs, si étincelants, et les nuits si douces et si sereines. Nicolette était couchée en son lit, regardant la lune luire claire par la fenêtre, et écoutant chanter le rossignol (3) perché sur les arbres du jardin. Elle se souvint d'Aucassin, son ami que tant elle aimait, et se prit à soupirer tendrement. Puis elle songea à la haine mortelle du comte Garin de Beaucaire, et comprit qu'elle était perdue si elle demeurait en cette chambre, et que son ami Aucassin serait pareillement perdu s'il demeurait en son caveau.

Lors, jetant un rapide coup d'œil sur la vieille qui la gardait, et, s'apercevant qu'elle dormait, Nicolette se leva, jeta sur ses épaules un très-bon manteau de soie qu'elle avait conservé, prit les draps et les touailles de son lit, en fit une corde aussi longue qu'elle put et la noua au pilier de sa fenêtre. Cela fait, elle releva sa robe de chaque main, une devant, l'autre derrière, et se laissa glisser jusques sur le gazon, alors couvert de rosée.

Ce fut ainsi qu'elle descendit dans le jardin.

Nicolette avait les cheveux blonds, fins et crespelés (4), les yeux vairets et riants, le visage at-

(1) Par une pudeur d'académicien, qu'il importe de signaler, Lacurne de Sainte-Palaye passe ces quatre vers-là, qui sont charmants et très-décents. Mais alors, si le malade n'avait vu ni « le traîn, » ni le « peliçon ermin, » ni « la cemisse de blanc lin, » ni « la gambete » de la gente Nicolette, il n'eût pu être « garis, » — à ce qu'il me semble du moins!

(2) L. de Sainte-Palaye oublie de dire qu'ils sont « *caus* » ce qui est un détail important.

(3) « *Oï le lorseilnol canter en garding.* » Les Anglais ont *garden* et les Allemands ont *garten*, jardin. Les Italiens ont *cantare*, chanter. Quant à *lorseilnol*, je ne sais pas d'où il peut venir. Et vous?

(4) « *Les caviaus blons et menus recercelés, et les ex vairs et rians, et le face traitice et le nés haut et bien assis, et les levretes vermelletes plus que n'est cerisse ne rose el tans d'esté, et les dens blans et menus, et avoit les mameletes dures qui li souslevoient sa vesteure aust come ce fuissent deus nois gauges, et estoit graille parmi les flans, qu'en vos dex mains le peusciés enclorre;*

trayant, le nez droit et bien assis, les lèvres plus vermeilles que ne sont cerises ou roses au temps d'été, les dents blanches et menues. Quant à ses mamelettes fermes et appétissantes, elles pointaient sous sa robe comme deux noix vertes. En outre, elle était si grêle de la taille, qu'on l'eût pu facilement enclore des deux mains, et si légère, que les fleurs des marguerites qu'elle rompait en les foulant et qui lui revenaient sur le cou-de-pied, paraissaient noires auprès de ses jambes et de ses pieds, tant blanche était la jouvencelle.

Elle s'en vint à la porte, l'ouvrit, s'en alla par les rues de Beaucaire, à la clarté de la lune, et erra tant, qu'elle découvrit enfin la tour où était son ami Aucassin, laquelle était fendillée d'endroit en endroit.

Nicolette se blottit derrière l'un des piliers, se serra dans son manteau et mit sa blonde tête dans l'une des crevasses, de façon qu'elle ne tarda pas à entendre la voix de son Aucassin, qui pleurait là-dedans et y menait grand deuil, regrettant âprement sa tant douce amie absente de ses yeux. Quand elle l'eut bien écouté, elle résolut à son tour de parler.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
S'appuya contre un pilier.
Elle entendit son ami
Qui pleurait, la regrettant.
Lors, à son tour elle dit :
« — Aucassin, gentil baron,
Franc damoisel honoré,
Pourquoi donc vous lamenter,
Pourquoi vous plaindre et pleurer,
Quand de moi point ne jouirez (1)?
Car votre père me hait,
Aussi votre parenté!
Je m'en vais passer les mers,
Aller vers d'autres contrées
Et vous fuir, mon tant aimé!... »
Puis, ayant dit, la pauvrette
Coupa de ses blonds cheveux
Et les jeta dans la tour.
Aucassin s'en empara,
Les accola, les baisa
Et dans son sein les plaça,
Tout en pleurant âprement
Pour son amie...

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Aucassin entendit dire à Nicolette qu'elle s'en voulait aller en un autre pays, il fut bien courroucé.

— Belle douce amie, lui dit-il, vous ne vous en irez pas, car vous en aller ce serait me donner le coup de la mort, et le plus cruel qui se puisse imaginer. Le premier venu qui vous verrait, et qui le pourrait, vous prendrait vitement, vous mettrait en son lit et commercerait charnellement avec vous (1). Et sitôt que vous auriez couché en autre lit d'homme que dans le mien, ne croyez pas que j'attendisse jusqu'à ce que je trouvasse couteau pour m'ouvrir le cœur? Non, je n'attendrais point! Je prendrais ma course (2) d'aussi loin que j'aviserais une muraille ou une pierre, et je m'y heurterais si durement la tête, que je m'en ferais sauter les yeux et que je m'écervellerais tout. J'aimerais cent fois mieux mourir de telle mort que de savoir que vous avez couché dans un autre lit d'homme que le mien!...

— Aucassin, répondit Nicolette, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous le dites, mais à coup sûr je vous aime plus que vous ne m'aimez vous-même...

— Hélas (3)! reprit Aucassin, belle douce amie, il ne se peut pas que vous m'aimiez plus que je ne vous aime!... Femme ne peut autant aimer l'homme que l'homme aime la femme; car l'amour de la femme est en son œil, dans le bout (4) de son sein, dans l'orteil de son pied, tandis que l'amour de l'homme est dans son cœur, et si fortement planté, que rien ne l'en peut déraciner (5)!...

Comme Aucassin et Nicolette devisaient ainsi ensemble, survinrent par une rue voisine les gardes de nuit (6), lesquels avaient leurs épées dissimulées sous leurs capes (7).

Le comte Garin avait recommandé à ces gens de ne pas manquer de tuer Nicolette, s'ils la pouvaient prendre; et, comme ils venaient de l'apercevoir, ils projetèrent de la mettre à mort, ce qu'entendit le guetteur qui était sur la tour.

— Ah Dieu! s'écria-t-il, quel dommage de tuer une si gente pucelle!... Et comme il y aurait charité à l'avertir du danger, sans que ces cruelles gens s'en aperçussent!... Car, ils ne l'auront pas plutôt tuée, qu'Aucassin mon damoiseau en mourra, ce qui serait grand dommage, vraiment!...

*Ici l'on chante.*

Le guetteur fut très-vaillant,
Très-courtois et bien appris,
Car il commença ce chant
Que Nicolette entendit :
« — Ah! jouvencelle au cœur franc,
Au corps gentil et plaisant,
Aux cheveux blonds crespelés,
Aux yeux vairets et charmants,
On voit bien à ton semblant
Que tu parles à l'amant
Qui pour toi s'en va mourant...
Je te le dis, tu m'entends...
Garde-toi bien des soudards
Qui s'en viennent par ici,
L'épée nue sous leurs manteaux,
Garde-toi!... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

— Ah! répondit Nicolette au guetteur, que

*et les flors des margerites qu'ele ronpoit as ortex de ses piés, qui li gissoient sor le menuisse du pié par deseure, estoient droites noires avers ses piés et sans ganbes, tant par estoit blance la mescinete.* »

On remarquera sans doute que ce portrait de Nicolette, — à part, bien entendu, ce qui a trait aux « levretes vermelletes » et aux « deus nois gauges, » — est celui du bel Aucassin. Ce qui prouve que la Nature les avait créés l'un pour l'autre.

(1) « *Quant ja de moi ne gorés.* »

(1) « *Si vos asoignenteroit.* »
(2) « *Je m'esquelderoie de si lonc.* »
(3) « *Avoi!* »
(4) « *Le lecateron de sa mamele.* »
(5) « *Mais li amors de l'oume est ens el cur plantée dont ele ne puet iscir.* » J'en suis vraiment fâché pour le « beau sexe, » mais je crois qu'Aucassin a raison.
(6) « *Les escargaites.* »
(7) « Il y a *capes;* Lacurne de Sainte-Palaye éprouve le besoin de mettre « *capottes,* » je ne sais pas pourquoi, car elles n'étaient pas plus inventées alors que les bonnets à poils.

Dieu donne repos éternel à l'âme de ton père et de ta mère, toi qui m'as si bellement et si courtoisement avertie!... Je me garderai des méchants, quels qu'ils soient, et le ciel m'aidera.

En disant cela, Nicolette s'était dissimulée de son mieux dans son manteau, protégée par l'ombre du pilier. Elle attendit que les gardes de nuit eussent passé, et, quand elle les jugea assez loin, elle prit congé d'Aucassin et s'en alla.

Elle arriva ainsi aux murs du château, lesquels étaient lézardés en maints endroits, ce qui permit à la jouvencelle de monter dessus en s'aidant de ses pieds, comme une chevrette. Mais, quand elle fut entre le mur et le fossé, et qu'elle regarda à ses pieds, elle resta effrayée en voyant combien il était roide et escarpé.

— Dieu! murmura-t-elle, doux créateur! Si je me laisse tomber (1), je me briserai le cou. — Si je reste ici, on me prendra et on me brûlera... Eh! mourir pour mourir, mieux vaut encore risquer de me tuer en me sauvant que de rester pour servir demain de spectacle au populaire (2)...

Lors, faisant le signe de la croix, Nicolette se laissa glisser en aval du fossé jusques au fond. Là, elle regarda ses beaux pieds et ses belles mains, qui jamais n'avaient appris à être blessés (3) : ils étaient meurtris et écorchés, et le sang en ruisselait bien en douze endroits. Toutefois elle n'en ressentit ni mal ni douleur, par suite de la grande peur qu'elle avait eue et qu'elle avait encore, car ce n'était pas tout que d'être entrée, il fallait encore sortir de ce fossé.

La courageuse pucelle chercha vitement çà et là, comprenant bien qu'il n'y faisait pas bon demeurer, et elle avisa un des pieux aiguisés que les gens du château avaient précédemment jetés aux assaillants. Elle s'en empara, et s'en aida pour gravir le revers du fossé, en avançant un pas devant l'autre. Bientôt elle fut hors, non sans grande peine.

La forêt n'était qu'à deux traits d'arbalète (4) de là; forêt de trente (5) lieues de long et de large, hantée à foison par bêtes fauves et par serpents venimeux. Cette pensée fit reculer d'effroi la pauvre Nicolette, qui ne se souciait guère d'être mangée vivante; puis elle s'avança, parce qu'elle ne se souciait pas non plus d'être brûlée toute vive.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
Ayant gravi le fossé
Se mit à se lamenter
Et Jésus-Christ implorer :
« — Père, roi de majesté,
Je ne sais plus où aller!...
Si je vais dans la forêt,
Les lions et les sangliers
Me mangeront, sans nul doute!
Mais si j'attends le jour clair,
Et qu'on me retrouve ici,
On allumera le feu
Dont mon corps sera brûlé.
Mais, par le grand Dieu du ciel!
J'aimerais encore mieux
Par les loups être mangée,
Que d'aller en la cité.
Je n'irai pas. »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fablote.*

Nicolette se lamenta, comme vous venez de l'entendre; puis, se recommandant à Dieu, elle entra dans la forêt, sans oser cependant s'y enfoncer trop avant, par peur des fauves et des serpents.

Elle marcha pendant quelque temps sur la lisière du bois, craintive, inquiète, s'arrêtant au moindre bruit, et se remettant aussitôt en route avec les plus minutieuses précautions. Elle erra tant et tant ainsi, que la fatigue la prit, et que, se blottissant sous un épais buisson, elle s'y laissa aller au sommeil jusques au lendemain matin.

A la première heure du jour, des pasteurs s'en vinrent de la ville conduisant leurs bêtes qu'ils mirent paître entre le bois et la rivière. Cela fait, ils s'approchèrent de l'endroit où dormait Nicolette, parce que là sourdait une claire fontaine, et, étendant une cape sur le gazon, ils placèrent leur pain dessus et commencèrent leur frugal repas du matin.

Pendant qu'ils mangeaient entre eux, Nicolette s'éveilla, tant au bruit de leurs voix qu'au chant des oiseaux et des oiselles juchés sur les ramures.

Elle alla vers eux, et, s'adressant au plus jeune, elle lui dit :

— Bel enfant, Notre-Dame Marie vous soit en aide!

— Que Dieu vous bénisse! répondit ce jeune pasteur, qui avait la langue mieux pendue que les autres (1).

— Bel enfant, reprit Nicolette, connaissez-vous Aucassin, le fils du comte Garin de Beaucaire?

— Oui bien, nous le connaissons!

— Si Dieu vous aide, bel enfant, dites-lui qu'il y a en cette forêt une bête singulière (2), qu'il la vienne chasser, et que, s'il la peut prendre, il ne donnerait pas un de ses membres pour cent marcs d'or, ni pour cinq cents, ni pour nulle autre avoir...

Les pasteurs, à cette parole, regardèrent Nicolette, et ils la trouvèrent si belle, qu'ils en furent émerveillés (3).

— C'est faussement que vous nous dites cela, reprit celui qui avait la parole à la main plus que les autres, car il n'y a pas dans toute cette forêt un seul lion, ou sanglier, ou cerf, ou autre bête, si rare qu'elle soit, dont un des membres vaille plus de deux deniers ou de trois au plus. Et vous parlez là d'une si grosse somme, que nul ne voudra vous croire!..... Vous êtes une fée, et non une

(1) « *Se je me lais caïr.* » *Caïr* vient de *cadere*, tomber.

(2) « *Tos li pules.* » Peuple, ou populaire : de *populus*.

(3) « *Qui n'avoient mie apris c'on les bleçast.* »

(4) « *Or estoit li forès près à deus arbalestrées.* » C'est notre « à *deux portées de fusil.* » Les hommes passent, les expressions restent.

(5) « *Qui bien duroit trente lieues de lonc.* » L. de Sainte-Palaye ne lui en accorde que « vingt et une. » Cela l'offusquait donc bien une forêt de trente lieues!

(1) « *Qui plus fu enparlés des autres.* »

(2) Lacurne de Sainte-Palaye traduit « beste » par « biche. » Une biche est une bête, mais une bête n'est pas toujours une biche.

(3) « *Il en furent tot esmari.* »

créature humaine; nous n'avons cure de votre compagnie : par ainsi, tenez votre voie !...

— Ah ! bel enfant, reprit Nicolette, faites ce que je vous demande, au nom de Dieu! car la bête dont je parle a une telle vertu, qu'elle peut guérir Aucassin de la peine où il est... J'ai là cinq sols dans ma bourse : prenez-les, et dites-lui que dans trois jours il vienne chasser la bête en cette forêt, dans trois jours au plus, et que, s'il ne la trouve pas d'ici ce temps, jamais il ne sera guéri de sa peine.

— Par ma foi, répondit le jeune pasteur, nous allons prendre les deniers !... Si Aucassin vient par ici, nous lui dirons; mais nous ne l'irons point chercher.

— Que Dieu vous aide ! dit doucement Nicolette en prenant congé des pasteurs.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
Prit donc congé des pasteurs,
Et s'en alla par le bois,
Jusqu'au carrefour (1) prochain,
D'où partaient deux vieilles routes.
Là, toute seule et pensive,
Elle voulut éprouver
L'amour de son Aucassin.
Elle cueillit fleurs de lys,
Fleurs de thym et de fougère,
Et force feuilles aussi;
Elle s'en fit une loge,
La plus belle que l'on vit,
Et jura par Jésus-Christ
Que, si son cher Aucassin
Ne venait s'y reposer
Pour l'amour d'elle un instant,
Plus ne serait son ami
Ni plus sa mie.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nicolette, ayant construit sa loge et l'ayant bien fourrée, au dehors et au dedans, de feuilles vertes et de fleurs odorantes, se retira à l'écart, sous un buisson, pour observer ce qu'Aucassin ferait.

Or, le bruit s'était répandu par tout le pays que Nicolette était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie, et les autres, que le comte Garin l'avait fait mourir.

Si d'aucuns en étaient aises, Aucassin ne l'avait point été du tout; mais il n'en avait rien laissé paraître, et son père, débarrassé du souci que lui causait Nicolette, lui avait ouvert la porte de sa prison, et avait mandé tous les chevaliers et toutes les demoiselles de sa terre pour donner des fêtes et le distraire.

Le jour de la disparition de Nicolette, pendant que la cour du comte Garin était la plus nombreuse, Aucassin se tenait appuyé à un pilier, morne, dolent, hors de son sens, et ne voyant rien autre chose au monde que celle qu'il aimait.

Un chevalier, l'ayant avisé ainsi mélancolieux, s'en vint vers lui et lui dit :

— Aucassin, j'ai été malade du même mal que vous, et, à cause de cela, je puis vous donner un excellent conseil, si vous me voulez croire...

(1) « A forkeut. »

— Sire, grand merci, répondit Aucassin, car j'ai besoin, en effet, de bon conseil et de bon remède.

Le chevalier reprit :

— Montez sur un cheval, allez dans la forêt prochaine. La vue des fleurs, la bonne odeur des plantes, le chant des oisillons, tout vous réconfortera, croyez-moi.

— Sire, grand merci, je le ferai bien volontiers, répondit Aucassin.

Et incontinent il sortit de la salle, descendit le perron, alla à l'écurie, fit placer la selle et le frein à l'un des chevaux qui y étaient, mit le pied dans l'étrier, monta sur le noble animal et sortit du château. Une fois dehors, il se souvint du conseil que lui avait donné le chevalier, et il alla droit vers la forêt, où il ne tarda pas à rencontrer les pastoureaux, assis sur l'herbe, autour de la fontaine, mangeant leur pain et menant grande joie, car il était midi.

*Ici l'on chante.*

Les pasteurs sont assemblés,
Esméret et Martinet,
Johannot et Fruclinet,
Aubryet et Robecon.
L'un dit : « O ! beaux compagnons,
Que Dieu conserve Aucassin !
Qu'il conserve également
La gente et blonde pucelle,
Aux yeux vairets, aux dents blanches,
Qui nous donna ses deniers,
Dont nous avons acheté
Bons gâteaux et beaux couteaux,
Beaux cornets et belles flûtes,
Beaux pipeaux et beaux maillets.
Dieu le guérisse !... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Aucassin entendit parler ainsi les pastoureaux, il pensa aussitôt que Nicolette, sa tant douce amie, était venue par là, et, pour s'en assurer, il s'avança vitement.

— Dieu vous aide, mes beaux enfants ! cria-t-il aux pasteurs.

— Que Dieu vous bénisse ! répondit celui qui avait la langue mieux pendue que les autres.

— Beaux enfants, reprit Aucassin, redites-moi la chanson que vous chantiez tout à l'heure.

— Nous ne la répéterons pas, beau sire, et maudit soit celui qui vous la redira !...

— Beaux enfants, ne me connaissez-vous pas?

— Oui bien, sire; nous savons que vous êtes Aucassin, notre damoiseau; mais nous ne sommes pas à vous, nous sommes au comte.

— Faites ce que je vous demande, mes enfants, je vous prie !

— Pourquoi chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas de chanter? Il n'y a pas en ce pays de si riche homme que le comte Garin, il est vrai; mais qu'importe? s'il trouvait mes bœufs, ou mes vaches, ou mes brebis (1) en ses prés ou en ses blés, il n'oserait pas les saisir et leur faire crever les

(1) « *Berbis.* » On dit aujourd'hui *brebis*, mais le premier mot se rapproche davantage de l'étymologie, puisqu'en changeant le *b* en *v* on fera *verveix*, *vervicis*.

Pourquoi donc chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas de le faire?...

— Que Dieu vous ait en aide, mes enfants! répliqua Aucassin. Voilà dix sols que j'ai en ma bourse : prenez-les et chantez-moi la chanson que vous chantiez tout à l'heure...

— Sire, répondit le pasteur, nous prendrons les deniers, mais je ne vous chanterai rien, car je l'ai juré. Tout ce que je puis, c'est de raconter, si vous voulez (1).

— Par Dieu! s'écria Aucassin, j'aime encore mieux ce récit que rien.

— Sire, reprit le pasteur, nous étions par ici, entre la première et la troisième heure, et nous mangions notre pain à cette fontaine, tout comme nous faisons présentement, lorsque survint une pucelle, la plus belle chose du monde, et telle, que nous crûmes voir une fée et que toute la forêt en fut illuminée (2)!...

Elle nous donna tant de ses deniers, que nous lui promîmes, si vous veniez par ici, de vous engager à aller chasser dans ce bois, et de vous dire qu'il y avait une bête telle que, si vous la pouviez prendre, vous ne donneriez pas un seul de ses membres pour cinq cents marcs d'argent, et que vous seriez ensuite guéri de votre peine... Elle ajouta que, si vous n'aviez pas pris cette bête avant trois jours, jamais plus vous ne la reverriez. Allez donc la chasser, s'il vous plaît; ne la chassez pas, si vous ne le voulez pas, cela vous regarde : mon message est fait (3).

— Vous m'en avez dit assez, mes enfants, répondit Aucassin. Dieu permettra que je la rencontre!...

*Ici l'on chante.*

Aucassin comprit les mots
De sa mie au clair visage,
Qui lui entrèrent au cœur.
Il quitta les pastoureaux
Et entra au parfond du bois,
Où son cheval l'emporta.
— Ah! Nicolette, ma mie,
Soupira-t-il tendrement,
C'est pour vous qu'ici je viens!
Je ne chasse dans ce bois
Ni biche ni sanglier;
Mais je m'en vais sur vos traces,
Afin de vous retrouver,
Vous et votre doux sourire,
Vous et vos beaux yeux vairets,
Vous et votre gentil corps...
Ah! s'il plaît au Seigneur-Dieu,
Au Père fort et puissant,
Nous nous reverrons encore,
Ma douce amie!

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Toujours emporté grande erre par son destrier, Aucassin s'en allait par la forêt.

Ne croyez pas que les ronces et les épines l'épargnassent (1) en rien. Tout au contraire, elles lui déchirèrent ses vêtements et les mirent dans un tel état, qu'à peine s'il lui restait un morceau entier. En outre, le sang lui coulait des bras, des flancs et des jambes, en trente ou quarante endroits différents, si bien qu'on eût pu le suivre, à la trace rouge qu'il laissait sur l'herbe partout où il passait. Mais Aucassin pensait tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentait ni mal ni douleur.

Il alla ainsi toute la journée à travers la forêt sans avoir aucune nouvelle de sa belle mie; et, lorsqu'il vit que la vesprée approchait, il commença à pleurer amèrement.

Comme il chevauchait dans une vieille voie où l'herbe croissait drue et haute, il avisa devant lui, au beau milieu de cette route, un homme tel que je vais vous le dépeindre.

Il était grand, laid et hideux à merveille. Il avait une face plus noire que viande fumée (2), et si large, que l'entre-deux de ses yeux avait une pleine paume de travers. Ses joues étaient énormes, ses narines aussi, avec un grandissime nez plat; de grosses lèvres plus rouges que braise (3), et de longues dents jaunes et affreuses. Chaussé de souliers et de guêtres de cuir maintenues jusqu'au genou par des ficelles (4), et affublé d'une cape à deux envers, il s'appuyait sur une grande massue.

Aucassin, pris d'effroi, lui dit :

— Beau frère, Dieu t'assiste!

— Dieu vous bénisse! répondit l'autre.

— Que fais-tu là? reprit Aucassin.

— Que vous importe?

— Je ne vous le demande qu'à bonne intention.

— Mais vous-même, pourquoi pleurez-vous et menez-vous si grand deuil? Certes, si j'étais aussi riche homme que vous êtes, rien au monde ne me ferait pleurer.

— D'où me connaissez-vous donc?

— Je sais que vous êtes Aucassin, le fils du comte, et si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai à mon tour ce que je fais ici.

— Je vous le dirai bien volontiers. Je suis venu ce matin chasser en cette forêt; j'avais un lévrier blanc, le plus beau de la terre; je l'ai perdu : voilà pourquoi je pleure.

— Quoi! C'est à pleurer un chien puant que vous employez les larmes que vous avez dans les yeux et le cœur que vous avez dans le ventre?

(1) Toujours l'argument irrésistible!
(2) « *Tos cis bos en esclarci.* »
(3) Lacurne de Sainte-Palaye dit : « Ma commission est faite. » Cet académicien écrivait au temps où les petits Savoyards avaient la vogue comme commissionnaires.

(1) « *Ne quidiés mie que les ronces et les espines l'esparnoiscent.* »
(2) « *Il avoit une grant hure plus noire q'une carbouclée.* »
Lacurne de Sainte-Palaye a lu probablement « *carbounée,* » comme il y a plus bas, et il a mis *charbon* au lieu de *viande fumée.* On fait de la viande fumée avec du charbon, mais on ne fait pas de charbon avec de la viande fumée.
(3) « *Plus rouges q'une carbounée.* » *Carbounée,* charbon ardent.
(4) « *Et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buef fetes de tille.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit par : « Il avait des bottes de bois de tilleul. » Je sais bien que tilleul vient de *tilia.* Mais outre que l'auteur d'AUCASSIN dit positivement que cet affreux homme porte des housiaux et des souliers de cuir, et non « en bois de tilleul » ou de sapin, Lacurne de Sainte-Palaye aurait pu, ce me semble, se rappeler l'action de tiller, qui consiste à détacher avec la main les filaments du chanvre, *cannabim decorticare.*

Malheur à qui vous plaindra, vous le plus riche homme de ce pays! Si votre père voulait quinze ou vingt lévriers blancs, il les aurait volontiers. Moi, je pleure et fais douleur (1) pour chose plus sérieuse.

— Et laquelle?

— Je vais vous la dire, frère sire. J'étais loué (2) à un riche vilain pour mener sa charrue attelée de quatre bœufs. Il y a trois jours, j'ai perdu un bœuf rouge, le meilleur des quatre. J'ai quitté ma charrue, et je m'en suis allé çà et là, quérant le bon animal, mais sans le retrouver. Voilà trois jours que je n'ai ni mangé ni bu et que j'erre ainsi, n'osant aller à la ville, où l'on me mettrait en prison, car je n'ai pas de quoi le payer. Ma seule richesse consiste en tout ce que vous me voyez sur le corps. J'ai une mère. La pauvre femme n'avait rien de plus vaillant que moi, puisqu'elle avait pour toute richesse une vieille cotte (3) pour cacher ses vieux membres : on la lui a arrachée du dos, et maintenant elle est sur la paille (4). Son état me poigne encore plus que le mien, car l'argent va et vient (5); si j'ai perdu aujourd'hui, je gagnerai une autre fois, et payerai mon bœuf quand je pourrai, mais jamais je ne pleurerai pour si peu. Et vous, vous pleurez pour un chien crevé (6)! Ah! malheur à qui vous plaindra!...

— Certes, beau frère, tu es d'un bon réconfort, répondit Aucassin; béni sois-tu!... Et dis-moi, ajouta-t-il, combien valait ton bœuf rouge?...

— On m'en demande vingt sols, sire, et je n'en puis faire rabattre une seule maille.

— Tiens, dit Aucassin, voilà vingt sols que j'ai en ma bourse : paye (7) ton bœuf.

— Sire, grand merci, répondit l'homme, et que Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez!

Cela dit, il prit congé, et Aucassin continua sa route.

La nuit était belle et sereine. Aucassin chevaucha pendant un long temps, et, après avoir chevauché ainsi de voie en voie, de sentier en sentier, il arriva enfin à la logette de Nicolette (8).

Dehors et dedans, devant et derrière il y avait des fleurs odorantes à merveille et réjouissantes pour les yeux. Grâce à un rayon (9) de la lune qui l'éclairait à souhait, Aucassin aperçut cette plaisante retraite et il s'arrêta tout à coup.

— Ah! Dieu, s'écria-t-il, ce ne peut être que Nicolette, ma douce amie, qui a fait cela de ses belles mains. A cause d'elle et en souvenir d'elle, je vais descendre et m'y reposer toute la nuit.

En disant cela, Aucassin mit le pied hors de l'étrier pour descendre. Malheureusement il était tout entier à Nicolette, et ne s'occupait guère de lui-même. En outre, son cheval était très-grand et très-haut : il tomba sur une pierre, et si durement, qu'il s'en déboîta l'épaule.

Tout blessé qu'il était, il se servit de son autre bras pour attacher son cheval à un arbre voisin. Puis, il revint sur ses pas, entra dans la logette, se coucha sur le dos (1), et se mit à regarder le ciel bleu et les étoiles d'or à travers un trou ménagé au plafond de cette odorante retraite.

Comme il regardait, ainsi couché, il vit une étoile plus brillante que les autres. Lors, soupirant, il commença à dire :

*Ici l'on chante.*

Claire étoile que je vois
Briller autour de la lune,
Nicolette aux cheveux blonds
Est sans nul doute avec toi.
. . . . . . . . . . . . . . (2)
Si là j'étais avec elle,
Combien je la baiserais,
Accolerais, mignonnerais,
Ma douce amie!

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Nicolette entendit Aucassin, elle accourut vers lui, car elle n'était pas loin, et, entrant dans la logette, elle lui jeta ses beaux bras au cou, le baisa et l'accola le plus tendrement du monde.

— Beau doux ami, lui dit-elle, soyez le bien retrouvé (3)!

— Et vous, belle douce amie, soyez la bien retrouvée!

Ils s'entre-baisèrent et entr'accolèrent de nouveau, et leur joie fut infinie.

— Ah! douce amie, reprit Aucassin, j'étais gravement blessé à l'épaule; mais, maintenant que je vous ai, je ne ressens plus ni mal ni douleur.

Nicolette, à cette parole, le tâta et s'aperçut qu'en effet il avait l'épaule déboîtée. Alors, déchirant un pan de sa chemise (4) et plaçant dedans une touffe de fleurs et d'herbes fraîches, elle l'appliqua sur la partie malade; puis, de ses blanches mains, elle le mania tant et tant, qu'avec l'aide de Dieu, qui toujours aime les amants (5), elle le guérit.

— Aucassin, beau doux ami, dit-elle, qu'allez-vous faire maintenant?... Si votre père fait battre cette forêt demain, il nous trouvera, et, quoi qu'il advienne de vous, moi je serai pour sûr tuée.

— Certes, belle douce amie, répondit Aucassin, et j'en serais grandement marri; mais tant que je le pourrai, je vous défendrai et préserverai.

Cela dit, il monta sur son cheval, prit sa mie

(1) « *Je doi plorer et dol faire.* » *Dol*, abréviat. de *dolor, doloris*, ou du verbe *doleo, dolere*.
(2) De *locatus*. La louée des domestiques se fait toujours en France, à deux époques de l'année, et ce sont là des assemblées très-pittoresques.
(3) « *Une keutisele.* » Cette expression est encore employée en Flandre.
(4) « *Si li a en sacié de desçu le dos, si gist à pur l'estrain.* »
(5) « *Avoirs va et vient.* »
(6) « *Un cien de longaigne.* » L'expression est injurieuse, mais énergique. *Longaigne* signifie *voierie*.
(7) « *Sol ten buef.* » *Sol*, abrév. de *solre*.
(8) En cet endroit, le manuscrit est déchiré, et deux ou trois lignes manquent. Mais elles sont facilement remplaçables.
(9) « *Li rais de le lune.* » *Rais*, rayon; de *radius*.

(1) « *Tos souvins.* »
(2) Il y a ici une lacune.
(3) « *Biax dous amis, bien soiies-vos trovés.* »
(4) « *Au pan de sa cemisse.* »
(5) « *Dix qui les amans aime.* »

devant lui en le baisant et accolant, et ils s'en allèrent ainsi à travers champs (1).

*Ici l'on chante.*

Aucassin le beau, le blond,
Le damoisel amoureux,
Est sorti du bois profond ;
Entre ses bras, sur son cœur,
Palpite sa Nicolette.
Il la baise aux yeux, au front,
Sur la bouche et le menton.
Mais bientôt vient la raison :
— « Aucassin, bel ami doux,
En quelle terre irons-nous? »
— « Douce amie, eh! que sais-je où?
Peu m'importe où nous allions,
En ce bois, ou bien ailleurs,
Si toujours nous nous restons! »
Ils s'en vont à travers monts,
Passent les bourgs et les villes,
Tant qu'à la mer ils arrivent
Et descendent sur le sable,
Près (2) du rivage.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin et sa mie mirent donc pied à terre; cela fait, il prit son cheval par la bride et sa mie par la main, et tous deux s'en allèrent ainsi le long du rivage (3). Tant et tant, qu'ils aperçurent des mariniers auxquels ils firent signe et qui, ayant abordé, consentirent à les prendre avec eux dans leur nauf (4).

Une fois en pleine mer, une tourmente s'éleva, si grande et si merveilleuse, qu'elle les mena de terre en terre jusqu'au port du château de Torelore (5).

Ils demandèrent quelle terre c'était : on leur répondit que c'était la terre du roi de Torelore. Puis, Aucassin demanda s'il était en guerre; on lui répondit que oui, et que, même, il était en cruelle guerre. Lors, il remercia les mariniers, prit congé d'eux, remonta sur son cheval, ayant toujours sa mie devant lui, et s'en alla ainsi vers le château.

— Où est le roi? demanda-t-il.

— Il est en mal d'enfant (1), lui répondit-on.

— Et où donc est sa femme? reprit Aucassin.

— Sa femme est à l'armée, où elle a mené tous les gens du pays.

Aucassin, entendant cela, fut très-étonné. Il alla au palais, descendit avec sa mie, la pria de tenir son cheval, et, l'épée au côté, monta vers la chambre (2) où gisait le roi.

*Ici l'on chante.*

En la chambre entre Aucassin,
Le franc courtois damoiseau ;
Puis il s'en vient jusqu'au lit
Où le roi gisait vraiment,
Et s'arrête tout surpris.
— « Que fais-tu là dans ce lit,
Fausse dame? » lui dit-il.
— « Je suis en couche d'un fils, » (3)
Répondit alors le roi,
« Quand mon terme enfin viendra,
Et que je serai guéri,
J'irai entendre la messe,
Tout comme ont fait mes ancêtres (4),
Et puis j'irai guerroyer
Contre tous mes ennemis,
Sans y manquer.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

En entendant cela, Aucassin releva tous les draps qui couvraient le roi et les jeta (5) au milieu de la chambre. Puis, apercevant un bâton, il s'en empara et l'en battit avec une énergie telle, qu'il dut le tenir pour mort.

— Ah! beau sire, s'écria le roi, que me demandez-vous? Avez-vous le sens dérangé pour me venir battre ainsi dans ma propre maison?

— Par le cœur de Dieu! répondit Aucassin, je vous tuerai, mauvais fils de pute, si vous ne me jurez que jamais homme de votre terre ne sera plus en couche d'enfant!...

Le roi promit, et, quand il eut promis, Aucassin reprit :

(1) « *Si se metent as plains cans.* » On écrivait aussi *cams*, de *campus*.

(2) « *Lès le rivage.* » On écrit aussi *lez*; vient de *latus*.

(3) Ici manque quelque chose dans le manuscrit; mais la lacune peut être comblée, car il ne s'agit que de deux ou trois lignes au plus.

(4) « *Nef.* » On dit aussi *nes*; de *navis*, vaisseau.

(5) Ici, je trouve dans la traduction de Lacurne de Sainte-Palaye une note que je m'empresse de copier, parce qu'elle peut intéresser mes lecteurs : « On s'imaginerait peut-être que le pays de Torelore serait à l'extrémité du monde, bien éloigné de la patrie d'Aucassin; mais d'habiles gens, très-versés dans la connaissance de ce pays, ont conjecturé avec raison que Torelore était Aiguemortes, port de mer du temps de saint Louis, qui encore aujourd'hui est appelé vulgairement le pays de Turelure, à cause des singularités qui regardent le pays et ses habitants; ceux-ci, presque tous pêcheurs, gagnent leur vie à reculons, marche ordinaire de ceux qui pêchent en retirant leurs filets. C'est un pays d'ailleurs où, plus il pleut, plus la terre est dure, parce que le sable qui fait le sol s'endurcit par la pluie. Les montagnes de ce pays-là, qui ne sont que de sable, sont souvent transportées par les vents. C'est enfin un pays où, plus il fait chaud, plus il gèle, le sol des salines de Pecais, voisin d'Aiguemortes, ne se cristallisant (ce qui est une espèce de congélation) que par la force de la chaleur. »

A ces détails intéressants, ajoutons, pour les compléter, qu'Aigues-Mortes — la *Torelore* du roman que nous traduisons et la *Turelure* de Lacurne de Sainte-Palaye — est une petite ville du département du Gard, fondée par Marius, le vainqueur des Cimbres et le rival malheureux de Sylla. C'était autrefois un port sur la Méditerranée, et Louis IX s'y embarqua, en effet, en 1248 et en 1270. Aujourd'hui, saint Louis, ni personne, ne pourrait s'y embarquer, — par l'excellente raison que cette ville se trouve à huit kilomètres de la mer, assez avant dans les terres, comme on voit. Aigues-Mortes n'est pas un séjour aussi désagréable que pourrait le faire supposer son nom, — *Aqua mortua*; c'est, au contraire, un endroit charmant que visitent avec plaisir les touristes.

(1) « *On li dist qu'il gissoit d'enfent.* »

(2) Il y a « *canbre* » et Lacurne de Sainte-Palaye traduit par « appartements. » Ce mot du XVIIIe siècle choque dans la traduction littérale et littéraire d'un roman du XIIIe. Pourquoi ne pas mettre tout de suite *Furnished-Apartment*, comme font les hôtels de Paris? *Appartement* se trouve dans Féraud, dans Richelet, dans Nicod, — mais il ne se trouve pas dans *Aucassin et Nicolette*. C'est là, me semble-t-il, de la part de Lacurne de Sainte-Palaye, un anachronisme de langage que, moins qu'un autre écrivain, il eût dû se permettre.

(3) « *Je gis d'un fil.* » Je donne la traduction littérale. Du verbe *gésir*. Ne dit-on pas d'une femme qu'elle est *en gésine*?

(4) « *Com mes ancissor fist.* » Vient d'*antecessor*, ancêtre, prédécesseur.

(5) « *Si les housa aval la canbre.* »

— Maintenant, Sire, menez-moi à l'armée où est votre femme.

— Volontiers, répondit le roi.

Tous deux descendirent. Le roi monta sur un cheval, Aucassin sur le sien, et, pendant que Nicolette se réfugiait en la chambre de la reine, tous deux s'en allèrent à l'armée. Au moment où ils arrivèrent, la bataille était dans toute sa rage ; une bataille à coups de pommes sauvages, d'œufs et de fromages mous (1).

Aucassin, voyant cela, fut grandement émerveillé.

*Ici l'on chante.*

Aucassin est donc resté.
Il commence à regarder
Ce combat d'un genre étrange,
Où les combattants se servent
De fromages et de pommes,
Et d'œufs, pour s'entre-tuer.
Quiconque avait mieux troublé
L'eau du ruisselet voisin
Pour meilleur était tenu.
Aucassin le gentilhomme
En les voyant faire ainsi,
Se prit à rire.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin s'en alla vers le roi et lui dit :

— Sire, sont-ce là vos ennemis ?

— Oui, répondit le roi.

— Et voudriez-vous que je vous en vengeasse ?

— Volontiers.

Lors, Aucassin mit l'épée à la main, et, se lançant en pleine mêlée, il frappa d'estoc et de taille, à gauche et à droite, si bien qu'en moins de rien il en tua un assez bon nombre.

— Ah ! beau sire, s'écria le roi en allant arrêter Aucassin par le frein de son cheval, ne les tuez pas ainsi !

— Mais comment voulez-vous que je vous venge autrement ?... demanda Aucassin.

— Sire, vous en avez trop fait. Nous n'avons pas l'habitude de nous entre-tuer ainsi, les uns et les autres : nous nous mettons seulement en fuite.

On s'en revint au château de Torelore, où les gens du pays conseillèrent au roi de chasser Aucassin de sa terre et de garder Nicolette pour son fils, cette belle pucelle leur semblant femme de haut lignage (2).

Nicolette, entendant ces propos, s'en chagrina et dit :

*Ici l'on chante.*

— « Sire, roi de Torelore,
Dit la belle Nicolette,
Vos gens me tiennent pour folle,
Quand mon doux ami m'accole...
Plaise à Dieu, qui fit l'amour,
Que je reste à cette école !
Il n'est danses ni chansons,
De harpes ou de violes,
Valant cela.

(1) « Bataille de pomes de bos waumonnés, et d'ueus, et de frès fromages. »

(2) « Femme de haut lignage. » Lacurne de Sainte-Palaye met de « haut parage. » Qu'est-ce que le mot *linea* lui a fait ?

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin et Nicolette sa mie eurent grande aise et grand déduit (1) au château de Torelore.

Comme ils en étaient là, survinrent par mer des Sarrasins qui donnèrent l'assaut au château et le prirent de force. Une fois le château pris, ils emmenèrent captifs et captives. Ils jetèrent Nicolette dans une nauf, et Aucassin dans une autre, pieds et poings liés. Puis ils s'embarquèrent.

En route, une violente tempête s'éleva et les navires furent séparés les uns des autres. La nauf où était Aucassin erra tant et tant à la merci des vagues, qu'elle finit par arriver au château de Beaucaire.

Les gens du pays accoururent sur le port, et, reconnaissant Aucassin, ils en firent grande joie, car il était resté absent durant trois années, et ses père et mère étaient morts. Ils le reconduisirent en triomphe au château de Beaucaire et le reconnurent pour leur maître et seigneur, au lieu et place du comte Garin.

Aucassin tint sa terre en paix.

*Ici l'on chante.*

Aucassin s'en est allé
A Beaucaire sa cité ;
Le pays et le royaume
Sont bien gouvernés par lui.
Aucassin serait heureux
S'il avait seulement là
Sa Nicolette aux doux yeux.
« Gente amie au clair visage,
Je ne sais où vous chercher.
Et pourtant il n'est pays,
Soit de terre, soit de mer,
Par le Dieu du ciel créé,
Où je ne voulusse aller
Pour te chercher !... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nous laisserons là Aucassin pour parler de Nicolette.

La nauf sur laquelle elle avait été enlevée était celle du roi de Carthage et de ses douze frères, princes et rois comme lui. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui firent honneur et fête, et lui demandèrent qui elle était, car elle leur semblait gentille femme et de haut lignage. Mais elle ne sut quoi leur répondre, ayant été prise lorsqu'elle était encore garcelette.

On arriva bientôt à Carthage. A l'aspect des murs du château et de tout le pays avoisinant, Nicolette reconnut que c'était là qu'elle avait été nourrie, élevée et prise. Et elle n'avait pas été enlevée si jeune qu'elle ne se rappelât parfaitement avoir été fille du roi de Carthage.

*Ici l'on chante.*

Nicolette, bonne et sage,
Descend, aborde la plage,
Aperçoit murs et créneaux,
Les salles et les palais,
Et grandement s'extasie

(1) « *A grand déduit.* » Voilà encore un mot charmant qui est hors d'usage, malheureusement : il vient de *deductio*, plaisir.

— « Ah ! dit-elle en soupirant,
Être ainsi menée, hélas !
Moi, fille au roi de Carthage...
Aucassin, mon doux ami,
Honorable damoiseau,
Vos douces amours me poignent (1),
Et grandement me travaillent.
Que Dieu veuille bien permettre
Que je vous revoie encore
Et vous tienne entre mes bras,
Et que vous baisiez ma face,
Et ma bouche et mon visage,
Damoiseau sire !... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Comme Nicolette parlait ainsi, le roi de Carthage l'entendit.

— Belle douce amie, cria-t-il en lui jetant ses bras au cou, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes ?... N'ayez pas peur de moi...

— Sire, répondit Nicolette, je suis fille du roi de Carthage, et je fus enlevée il y a bien quinze ans...

Il ne fut pas difficile au roi et à ses frères de s'apercevoir que Nicolette disait vrai. Aussi la menèrent-ils en grande fête à leur palais, comme il convenait à une fille de roi.

On voulut lui donner pour époux un roi de païens, mais elle refusa, disant que, pour l'instant, elle n'avait cure de se marier.

Au bout de trois ou quatre jours, elle songea au moyen qu'elle pourrait employer pour avoir nouvelles d'Aucassin. Le seul qu'elle trouva fut d'apprendre à vieller (2), et, un jour qu'on la voulait marier à un riche prince païen, elle s'enfuit et gagna le port où elle s'hébergea chez une pauvre femme qui y avait sa demeurance. Là, elle prit une certaine herbe, en exprima le jus et s'en barbouilla de haut en bas son blanc visage, qui, du coup, en devint tout noir. Ayant ensuite fait faire une cotte, un manteau, une chemise et des braies, elle s'habilla en guise de jongleur, emporta sa vielle et s'en vint vers un marinier qui, après quelques difficultés, consentit à l'admettre en sa nauf.

Les voiles furent dressées et la nauf nagea tant et tant par la haute mer, qu'elle arriva en la terre de Provence, où elle aborda et où Nicolette descendit avec sa vielle. Une fois à terre, la gente pucelle se mit à errer par le pays, toujours en viellant, tant et tant, qu'elle arriva au château de Beaucaire, où était Aucassin.

*Ici l'on chante.*

A Beaucaire, sur la tour,
Aucassin était un jour
Entouré de ses barons.
Les fleurs jetaient leurs parfums,
Et les oiseaux leurs chansons :
Il songea à ses amours,
A Nicolette la belle,
Qu'il avait si fort aimée...
Alors, comme il soupirait,
Nicolle au perron parut,
Tira sa vielle et puis dit :
— « Écoutez-moi, je vous prie,
Sages et loyaux barons,
Écoutez cette chanson,
Sur les amours d'Aucassin
Et de la gente Nicolle...
Ils s'aimaient plus qu'on ne s'aime
Assez ordinairement...
Nicolette un jour fut prise
Au donjon de Torelore
Par des païens... Aucassin,
Lui, qu'est-il donc devenu ?
Je n'en sais rien... Nicolette
Est au donjon de Carthage
Dont le seigneur est son père...
On veut la donner à femme
A quelque prince félon...
Nicolette ne veut pas,
Car elle aime un damoiseau (1)
De trop noble qualité,
Lequel, Aucassin a nom.
A lui seul elle sera,
Non à d'autre, car c'est lui
Qu'elle désire.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

En entendant ainsi parler Nicolette, Aucassin fut très-joyeux. Il la tira à part et lui dit :

— Beau doux ami, ne savez-vous rien autre chose de cette Nicolette dont vous venez de nous chanter l'histoire ?

— Oui, Sire, je sais que c'est la plus loyale, la plus sage comme la plus belle créature qui fût jamais née. Elle est la fille du roi de Carthage, à qui elle avait été enlevée dans son enfance, et qui l'a précisément lui-même enlevée avec Aucassin au donjon de Torelore... Il a été très-heureux de la retrouver, et maintenant il la veut marier à un des plus puissants rois de l'Espagne. Mais Nicolette se laisserait plutôt pendre et brûler (2) que de consentir à devenir la femme d'un autre qu'Aucassin, cet autre fût-il le plus puissant et le plus riche prince de la terre.

— Ah ! beau doux ami, s'écria Aucassin, si vous vouliez retourner en ce pays où vit présentement Nicolette, et lui dire que je la supplie de venir ici me parler, je vous donnerais de bon cœur autant de mon avoir que vous en oseriez demander ou prendre... Sachez que, pour l'amour d'elle, je ne veux point prendre femme, de si haut parage que ce soit ; que je n'aime qu'elle, que je n'aurai jamais d'autre compagne qu'elle, que je l'attends, que je l'eusse vitement été quérir, si j'eusse su où.

— Sire, puisque vous êtes décidé à cela, je vais aller quérir Nicolette, à cause de vous et à cause d'elle, que j'aime beaucoup.

Aucassin jura que telle était sa pensée la plus chère ; puis il lui donna vingt livres.

Comme elle allait s'éloigner, elle s'aperçut qu'il pleurait, tant son émotion était forte.

— Sire, dit-elle en revenant sur ses pas, ne vous inquiétez pas (3) : avant qu'il soit peu, je vous l'aurai amenée, je vous le promets...

(1) « *Vos douces amors me hastent.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit par « votre amour m'encourage. » C'est presque la même chose, — sauf que c'est le contraire.

(2) « *S'aprist à vieler.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit « vielle » par violon. » Est-ce que ce serait la même chose ?

(1) « *Car ele aime un dansellon.* » On appelle encore ainsi, en Provence, les jeunes gens de famille.

(2) « *Ele se lairoit pendre u ardoir.* » Lacurne de Sainte-Palaye met : « Elle se laisserait plutôt brûler toute vive. » Pourquoi retire-t-il à cette courageuse Nicolette un de ses mérites ?

(3) « *Ne vos esmaiiés vas.* »

Aucassin la remercia, et Nicolette se retira aussitôt et s'en alla en la maison de la vicomtesse de la ville, car le vicomte son parrain était mort. Elle s'y logea (1), et, en causant avec cette bonne dame, elle finit par lui confesser (2) son affaire.

La vicomtesse la reconnut bien, en effet, pour la Nicolette qu'elle avait élevée. Elle la fit laver, baigner et reposer pendant huit jours. Puis elle lui frotta le visage d'une herbe particulière, l'en oignit avec soin, tant et si bien, que Nicolette redevint aussi belle qu'autrefois.

Quand tout cela fut fait, Nicolette se vêtit de riches draps de soie dont la dame avait ample provision, s'assit en la chambre sur une courte-pointe (3) de semblable étoffe, et envoya son hôtesse quérir son ami.

La vicomtesse s'en vint au palais et trouva Aucassin, qui pleurait et regrettait Nicolette sa mie, qui tardait trop à venir, à son gré.

— Aucassin, lui dit la dame, ne vous lamentez plus et venez avec moi : je vous montrerai la chose que vous aimez le plus au monde (4), c'est-à-dire Nicolette, votre douce amie, qui vous est venue rejoindre de lointains pays.

(1) « *Ele s'i hergala.* »
(2) « *Ele li gehi son afaire.* »
(3) « *Une cueute-pointe.* »
(4) « *Je vos mostrerai la riens el mont que vos amés plus.* »

Aucassin fut bien heureux.

*Ici l'on chante.*

Quand Aucassin entendit
Que sa mie au clair visage
Était venue au pays,
Il accompagna la dame
Le plus vitement du monde
Jusqu'à l'hôtel où Nicole
Les attendait tous les deux.
Il entra dedans la chambre
Où sa mie était assise.
Lorsqu'elle vit Aucassin,
Elle lui tendit ses bras,
Et doucement l'accueillit (1),
Lui baisant la lèvre et l'œil.
Toute la nuit fut ainsi
Jusqu'au lendemain matin
Que l'épousa Aucassin :
Dame de Beaucaire en fit.
Ils vécurent de longs jours (2),
Menant le même plaisir (3);
Heureuse était Nicolette,
Et bien heureux Aucassin...
Ici ma chanson prend fin.
Ne sais plus dire.

(1) « Andex ses bras li tendi,
Doucement le recaulli. »
(2) « *Puis vesquirent-il mains dis.* » *Dis*, de *dies*.
(3) « *Delis.* » De *delectamentum*, plaisir.

FIN D'AUCASSIN ET NICOLETTE.

# ALBOUFARIS

## PÈRE DES CAVALIERS

### I

Qaïs, roi des tribus d'Abs, d'Adnan, de Fazarah et Dibyan, entendit un jour un de ses esclaves vanter la beauté d'un poulain qui appartenait à un homme nommé Jabir, fils d'Awef.

En effet, ce jeune animal était le miracle de ce temps, et nul, parmi les Arabes, ne pouvait dire qu'il en avait élevé de plus beau. Il était d'ailleurs généreux et illustre par sa naissance et par sa race, car son père était Ocab et sa mère Helweh, deux animaux qui passaient pour être aussi prompts que l'éclair. Toutes les tribus les admiraient pour leurs formes, et celle de Ryah était devenue célèbre parmi toutes les autres, à cause de la jument et de l'étalon qu'elle possédait.

Mais, pour en revenir au beau poulain, un jour que son père Ocab était ramené aux demeures, conduit par la fille de Jabir (c'était le long d'un lac, et il était midi), il vit la jument Helweh, qui se tenait près de la tente de son maître. Il se mit à hennir et se débarrassa de sa longe. La jeune fille, tout interdite, laissa aller le cheval et se hâta, par modestie, de chercher un refuge dans l'une des tentes. L'étalon resta là jusqu'à ce que la demoiselle revînt. Elle reprit sa longe et le ramena à l'écurie.

Mais le père s'aperçut du trouble que sa fille ne pouvait cacher. Il la questionna, et elle dit ce qui s'était passé. A ce récit, le père devint furieux de colère, car il était naturellement violent; il courut aussitôt au milieu des tentes, et levant son turban :

— Tribu de Ryah! tribu de Ryah! cria-t-il de toute sa force.

Et aussitôt les Arabes accoururent autour de lui.

— Parents, leur dit-il, après avoir raconté ce qui avait eu lieu, je ne laisserai pas le sang de mon cheval dans les flancs d'Helweh; je ne suis nullement disposé à le vendre même au prix des moutons et des chameaux les plus précieux; et si l'on ne me permet pas d'enlever l'embryon du corps d'Helweh, je chargerai quelqu'un de tuer cette jument.

— Allons, dirent tous les Arabes, faites comme il vous plaira, car nous ne pouvons nous y opposer.

On amena la jument et on la lia à terre devant le plaignant, qui, après avoir relevé ses manches jusqu'aux épaules, mouilla ses mains dans un vase d'eau, en y mêlant de l'argile, puis se mit à frapper les flancs de la jument dans l'intention de détruire ce dont Dieu avait ordonné l'existence. Cela fait, il retourna plus calme chez lui.

Malgré cela, la jument Helweh conçut heureusement, et au bout d'un an moins quelques jours, elle mit au monde un poulain parfait. En le voyant, le maître de la jument ressentit une grande joie, et lui donna le nom de Dahis, pour faire allusion à ce que Jabir avait fait.

Le poulain, en grandissant, devint encore plus beau que son père Ocab. Il avait la poitrine large, le cou long, les sabots durs, les narines bien ouvertes; sa queue balayait la terre, et son caractère était doux; enfin, c'était l'animal le plus parfait que l'on eût jamais vu. On l'éleva avec grand soin, et sa taille fut telle, qu'il devint comme l'arc d'un palais.

Enfin, un jour que la jument Helweh, suivie de son poulain, allait du côté du lac, Jabir, le possesseur d'Ocab, les aperçut par hasard. Il s'empara du jeune cheval et l'emmena, laissant sa mère regretter sa perte. Pour Jabir, il disait :

— Ce poulain m'appartient, et j'ai sur lui un droit mieux établi que celui de qui que ce soit.

La nouvelle de cet enlèvement parvint bientôt au maître du jeune cheval. Il convoqua les chefs de la tribu et leur dit ce qui était arrivé. On alla trouver Jabir, auquel on fit des reproches.

— Jabir, vous avez fait à la jument de votre allié tout ce qu'il vous a convenu de faire; c'est un point que nous vous avons accordé, et maintenant vous voulez vous emparer de ce qui appartient à cet homme et lui faire une injustice.

— N'en dites pas plus long, interrompit Jabir, et ne m'injuriez pas, car, par la foi d'un Arabe, je ne rendrai pas ce poulain, à moins que vous ne me le preniez de force; mais alors je vous ferai la guerre.

En ce moment, la tribu n'était pas disposée à se laisser aller aux dissensions; aussi plusieurs dirent-ils à Jabir :

— Nous vous aimons trop pour pousser les choses si loin; nous sommes alliés et parents, nous ne combattrons pas pour ce différend, quand même il s'agirait d'une idole d'or.

Alors Kerim, fils de Wahhab (c'était le nom du maître de la jument et du poulain, homme renommé par sa générosité parmi les Arabes), Kerim, voyant l'obstination de Jabir, lui dit :

— O mon cousin! pour le poulain, il est à vous, il vous appartient; quant à la jument que voilà, acceptez-la en présent de ma main, afin que je

poulain et sa mère ne soient pas séparés, et ne laissez croire à personne que je puisse être capable de faire tort à mon parent.

La tribu applaudit hautement à ce procédé, et Jabir fut si humilié de la générosité qui lui était faite, qu'il rendit le poulain et la jument à Kerim, en y joignant encore une paire de chameaux et de chamelles.

Dahis devint bientôt un cheval parfait à tous égards, et lorsque son maître, Kerim, voulait lui faire disputer la course avec un autre, il le montait lui-même et avait coutume de dire à son antagoniste :

— Quand vous partiriez devant moi comme un trait de flèche, je vous rattraperais, je vous dépasserais.

Ce qui arrivait effectivement.

II

Dès que le roi Cais eut entendu parler de ce cheval, il devint comme hors de lui-même et le sommeil l'abandonna. Il envoya quelqu'un à Kerim pour l'engager à lui vendre ce poulain pour autant d'or et d'argent qu'il en désirerait, ajoutant que ces richesses lui seraient envoyées sans délai.

Ce message enflamma Kerim de colère.

— Cais n'est-il donc qu'un sot et un homme mal élevé? s'écria-t-il. Pense-t-il que je suis un marchand qui vend ses chevaux, et supposerait-il que je suis incapable de les monter moi-même? Oui, j'en jure par la foi d'un Arabe, s'il m'eût demandé Dahis en présent, je le lui aurais envoyé tout aussitôt avec un assortiment de chameaux et de chamelles; mais si c'est par la voie du trafic qu'il compte l'avoir, cela ne sera jamais, dussé-je boire dans la coupe de la mort.

Le messager retourna vers Cais, et lui rapporta la réponse de Kerim, ce qui fâcha beaucoup le roi.

— Suis-je le roi des tribus d'Abs, d'Adnan, de Fazarah et de Dibyan, s'écria-t-il, et un vil Arabe sera-t-il assez hardi pour me contredire?

Il fit avertir aussitôt son monde et ses guerriers. A l'instant, les armures, les cottes de mailles, les épées et les casques brillèrent; les héros montèrent leurs coursiers, agitèrent leurs lances, et l'on se mit en marche vers la tribu de Ryah.

A peine y furent-ils arrivés dès le matin, qu'ils se jetèrent à travers les pâturages où ils firent un immense butin en troupeaux, que Cais abandonna à tous ses alliés. De là ils se portèrent vers les tentes et y surprirent les habitants, qui n'étaient nullement préparés à cette attaque, Kerim étant absent et engagé avec tous ses guerriers dans quelque expédition du même genre. Cais, à la tête des Absiens, pénétra donc dans les habitations, où l'on s'empara des épouses et des filles.

Pour Dahis, il était attaché entre les cordes qui maintiennent les tentes, car Kerim ne s'en servait jamais pour combattre, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, ou qu'il ne fût tué. Un des esclaves resté dans les demeures, et qui s'était aperçu des premiers de l'invasion des Absiens, alla vers Dahis avec l'intention de rompre la corde qui lui liait les pieds; mais il ne put jamais y parvenir. Toutefois il monta dessus, le poussa de ses talons, et le cheval, bien que ses pieds fussent liés, se mit à fuir en sautant et en cabriolant comme un faon, jusqu'à ce qu'il eût atteint le désert. Ce fut en vain que les cavaliers absiens coururent après lui; ils ne purent même atteindre la trace de la poussière qu'il laissait derrière lui.

Aussitôt que Cais eut aperçu Dahis, il le reconnut, et le désir de le posséder s'augmenta encore. Il s'avança du côté de celui qui le montait, jusqu'à ce que son regret devint extrêmement vif, parce qu'il s'aperçut qu'il avait beau le suivre, il ne pourrait jamais l'atteindre. Enfin, lorsque l'esclave se vit à une grande distance des Absiens, il mit pied à terre, délia le pied de Dahis, remonta et partit. Cais, qui le suivait toujours, avait gagné du terrain pendant la halte; lorsqu'il fut assez près de l'esclave pour se faire entendre :

— Arrête, ô Arabe! cria-t-il, ne crains rien, je te donne ma protection, par la foi d'un noble Arabe!

A ces paroles, l'esclave s'arrêta.

— As-tu l'intention de vendre ce cheval? dit le roi Cais; dans ce cas, tu as rencontré le plus curieux des acheteurs de tous les guerriers arabes.

— Je ne veux point le vendre, monseigneur, répondit l'Arabe, à moins que son prix ne soit la restitution de tout le butin.

— Je vous l'achète, dit aussitôt Cais.

Et il tendit la main à l'Arabe pour confirmer le marché.

L'esclave consentit, et étant descendu de dessus le jeune cheval, il le livra au roi Cais, qui, plein de joie de voir ses souhaits accomplis, sauta dessus et alla retrouver les Absiens, auxquels il ordonna de restituer tout le butin qu'ils avaient fait; ce qui fut exécuté strictement.

Le roi Cais, enchanté du succès de son entreprise et d'être devenu possesseur de Dahis, retourna chez lui. La passion qu'il avait pour ce cheval était telle, qu'il le pansait et lui donnait la nourriture de ses propres mains.

III

Sitôt qu'Hadifah, chef de la tribu de Fazarah, sut que Cais possédait Dahis, la jalousie entra dans son cœur. De concert avec d'autres chefs, il médita la mort de ce beau cheval.

Il arriva dans ce temps que Hadifah donna une grande fête. Carwash, parent du roi Cais, y assistait.

A la fin du repas, et quand le vin circulait abondamment autour de la table, la conversation tomba sur les plus fameux chefs de ce temps. Ce sujet épuisé, les convives commencèrent à parler de ceux de leurs chevaux qui avaient le plus de célébrité, puis des courses qui se font dans le désert.

— Parents, dit Carwash, on n'a jamais vu un cheval comme Dahis, celui de mon allié Cais. On chercherait en vain son égal; il effraie par sa rapidité ceux qui le voient courir. Il chasse le chagrin de l'esprit de celui qui le regarde, et il protége comme une tour celui qui le monte.

Carwash ne s'en tint pas là, et il continua à louer le cheval Dahis, en employant des termes si pompeux et si brillants, que tous ceux de la tribu de

Fazarah et de la famille de Ziad sentirent leur cœur se gonfler de colère.

— L'entendez-vous, mon frère? dit Haml à Hadifah. Allons, en voilà bien assez, ajouta-t-il en se tournant du côté de Carwash. Tout ce que vous venez de dire là au sujet de Dahis n'a pas le sens commun, car en ce moment il n'y a ni de meilleurs ni de plus beaux chevaux que les miens ou ceux de mon frère.

Après ces mots, il ordonna à ses esclaves de faire passer ses chevaux devant Carwash, ce qui fut fait.

— Allons, Carwash, regarde ici ce cheval.

— Il ne vaut pas les herbes sèches qu'on lui donne, dit l'autre.

Alors on fit passer ceux de Hadifah, parmi lesquels était une jument nommée Ghabra et un étalon appelé Marik.

— Eh bien! reprit alors Hadifah, regarde donc ceux-ci.

— Ils ne valent pas les herbes sèches dont on les nourrit, répéta Carwash.

Hadifah, outré de dépit en entendant ces paroles, s'écria :

— Quoi! pas même Ghabra?

— Pas même Ghabra, ni tous les chevaux de la terre, répéta Carwash.

— Voulez-vous faire un pari pour le roi Cais?

— Oui, dit Carwash; que Dahis battra tous les chevaux de la tribu de Fazarah, quand on lui mettrait même un quintal de pierres sur le dos.

Ils se disputèrent longtemps à ce sujet, l'un disant oui, l'autre non, jusqu'à ce que Hadifah mit fin à cette altercation en disant :

— Eh bien, soit; que le vainqueur prenne du vaincu autant de chameaux et de chamelles qu'il lui plaira.

— Vous me jouerez un mauvais tour, dit Carwash, et moi, je ne veux pas vous tromper. Je ne gagerai pas avec vous plus de vingt chameaux : ce sera le prix que donnera celui dont le cheval sera vaincu.

Et l'affaire fut ainsi réglée. Ils achevèrent la journée à table jusqu'à la nuit, pendant laquelle ils se reposèrent.

IV

Le lendemain, Carwash sortit de ses tentes de bon matin, se rendit à la tribu d'Abs, alla trouver Cais et lui part de tout ce qui avait eu lieu à l'occasion du pari.

— Vous avez eu tort, dit Cais; vous auriez pu faire un pari avec qui que ce soit, excepté Hadifah, qui est l'homme aux prétextes et aux ruses; et si vous avez arrêté cette gageure, il faut la rompre.

Cais attendit que quelques personnes qui étaient auprès de lui se fussent retirées, puis il monta aussitôt après à cheval et se rendit à la tribu de Fazarah où il trouva tout le monde prenant le repas dans les tentes. Cais descendit de cheval, se débarrassa de ses armes, s'assit auprès d'eux et se mit à manger comme un généreux Arabe.

— Cousin, lui dit Hadifah, désirant le plaisanter, quelles grosses bouchées vous prenez! que le ciel nous préserve d'avoir un appétit semblable au vôtre.

— Il est vrai que je meurs de faim, dit Cais; mais par Celui qui a toujours duré et qui durera toujours, je ne suis pas venu ici seulement pour manger votre repas. Mon intention est d'annuler la gageure qui a été faite hier entre vous et mon parent Carwash. Je vous prie de rompre cet arrangement, car tout ce qui se fait et se dit au milieu des flacons ne compte pas et doit être oublié.

— Sachez, Cais, que je ne renoncerai pas à ce défi, à moins que l'on ne me remette les chameaux et les chamelles. Lorsque cette condition sera remplie, le reste me sera parfaitement indifférent. Cependant, si vous le voulez, je m'en emparerai de force, ou, si cela vous fait plaisir, j'y renoncerai, mais à titre de grâce.

Malgré tout ce que Cais put dire et redire, Hadifah resta inébranlable dans sa proposition, et comme le frère de celui-ci se mit à rire en regardant Cais, Cais devint furieux, et, le visage rouge de colère, il demanda à Hadifah :

— Qu'avez-vous parié avec mon cousin?

— Vingt chamelles, dit Hadifah.

— Pour cette première gageure, continua Cais, je l'annule, et je vous en proposerai une autre : je parie trente chamelles.

— Quarante, reprit Hadifah.

— Cinquante, dit Cais.

— Soixante, dit Hadifah.

Ils continuèrent ainsi en élevant toujours le nombre des chamelles jusqu'à cent. Le contrat fut passé entre les mains d'un homme nommé Sabic, fils de Wahhab, et en présence d'une foule de vieillards et de jeunes gens rassemblés autour d'eux.

— Quel sera l'espace à parcourir? fit observer Hadifah à Cais.

— Cent portées de trait, répondit Cais, et nous avons un archer, Ayas, fils de Mansour, qui mesurera le terrain.

Ayas était en effet le plus vigoureux, le plus habile et le plus célèbre archer qu'il y eût alors parmi les Arabes.

Le roi Cais, par le fait, désirait que la course fût longue, à cause de la force qu'il connaissait à son cheval, car plus Dahis avait une longue distance à parcourir, plus il gagnait de vivacité dans ses mouvements par l'accroissement de son ardeur.

— Eh bien! déterminez maintenant, dit Cais à Hadifah, quand la course aura lieu.

— Quarante jours sont nécessaires, répondit Hadifah, à ce que je pense, pour dresser les chevaux.

— C'est bien, dit Cais.

Et tous deux convinrent que les chevaux seraient dressés pendant quarante jours, que la course aurait lieu près du lac Zatalirsad, et que le cheval qui arriverait le premier au but gagnerait. Toutes les conditions étant réglées, Cais retourna à ses tentes.

V

Cependant un des cavaliers de la tribu de Fazarah dit à ses voisins :

— Parents, soyez assurés que des dissensions s'élèveront entre la tribu d'Abs et celle de Fazarah, à propos de la course de Dahis et de Ghabra. Les

deux tribus, soyez-en certains, seront désunies, car le roi Cais a été là en personne : or il est prince et fils de prince. Il a fait tous ses efforts pour annuler le pari, ce à quoi Hadifah n'a pas voulu consentir. Tout cela est une affaire dont il suivra une guerre qui peut durer cinquante ans, et il y en aura plus d'un qui périra dans les combats.

Hadifah, ayant entendu ces prédictions, dit :

— Je m'embarrasse fort peu de tout cela et je méprise cet avis.

— O Hadifah! s'écria Ayas, je vais vous apprendre quel sera le résultat de tout ceci et de votre obstination envers Cais. Et il lui parla ainsi en vers :

« En toi, ô Hadifah ! il n'y a pas de beauté, et dans la pureté de Cais il n'y a point de tache. Combien son avis était sincère et honnête ! aussi a-t-il en partage l'à-propos et les convenances. Parie avec un homme qui n'ait pas même un âne en sa possession, et dont le père n'ait jamais acheté un cheval ; mais laisse là Cais ; il a des richesses, des terres, des chevaux, un caractère fier et ce Dahis enfin qui est toujours le premier le jour de la course, soit qu'il s'élance ou qu'il soit en repos, ce Dahis, animal dont les pieds même, quand la nuit répand son obscurité, se font apercevoir comme des tisons ardents. »

— Ayas, répliqua Hadifah, penserais-tu que je ne tiendrai pas ma parole? Je recevrai les chameaux de Cais, et je ne souffrirai pas que mon nom soit mis au nombre de ceux qui ont été vaincus. Laisse aller les choses selon leur cours.

Aussitôt que le roi Cais eut rejoint ses tentes, il s'empressa d'ordonner à ses esclaves de dresser les chevaux, mais de donner particulièrement leurs soins à Dahis; puis il raconta à ses parents tout ce qui avait eu lieu entre lui et Hadifah. Alboufaris, surnommé le Père des Cavaliers, était présent à ce récit, et comme il prenait un intérêt très-vif à tout ce qui touchait ce roi :

— Cais, lui dit-il, calmez votre cœur, tenez vos yeux bien ouverts, faites la course, et n'ayez aucune crainte. Car, par la foi d'un Arabe, si Hadifah fait naître quelque trouble et quelque mésintelligence, je le tuerai ainsi que toute la tribu de Fazarah.

La conversation dura sur ce sujet jusqu'à ce que l'on arrivât près des tentes, dans lesquelles Alboufaris ne voulut pas entrer avant d'avoir vu Dahis. Il tourna plusieurs fois autour de cet animal et reconnut qu'en effet il rassemblait en lui des qualités faites pour étonner tous ceux qui le voyaient.

Hadifah ne tarda pas à apprendre le retour d'Alboufaris et sut que ce héros encourageait le roi Cais à faire la course. Haml, le frère d'Hadifah, était aussi au courant de ces nouvelles, et dans le trouble qu'elles lui causaient :

— Je crains, dit-il à Hadifah, qu'Alboufaris ne tombe sur moi ou sur quelqu'un de la famille de Beder, qu'il ne nous tue et que nous ne soyons déshonorés. Renoncez à la course, ou nous sommes perdus. Laissez-moi aller vers le roi Cais, et je ne le quitterai pas que je ne l'aie engagé à venir vers vous pour rompre le contrat.

— Faites comme il vous plaira, répondit Hadifah.

## VI

D'après cela, Haml monta à cheval, et alla, à l'instant même chez le roi Cais. Il le trouva avec son oncle Asyed, homme sage et prudent.

Haml s'avança vers Cais, lui donna le salut en lui baisant la main, et après lui avoir fait entendre qu'il lui portait un grand intérêt :

— O mon parent, dit il, sachez que mon frère Hadifah est un pauvre sujet dont l'esprit est plein d'intrigues. J'ai passé ces trois derniers jours à lui faire mille représentations pour l'engager à abandonner la gageure. Oui, c'est bien, m'a-t-il dit enfin; si Cais revient vers moi, s'il désire d'être débarrassé du contrat, je l'annulerai, mais qu'aucun Arabe ne sache que j'ai abandonné le pari par crainte d'Alboufaris. Maintenant, Cais, vous savez qu'entre parents, la plus grande preuve d'attachement que l'on puisse se donner, est de céder. Aussi me suis-je rendu ici pour vous prier de venir avec moi chez mon frère Hadifah, afin de lui demander de renoncer à la course avant qu'il ne s'élève aucun trouble et que la tribu ne soit exterminée de ses terres.

A ce discours de Haml, Cais devint rouge de honte, car il était confiant et généreux. Il se leva aussitôt, et laissant à son oncle Asyed le soin de ses affaires domestiques, il accompagna Haml au pays de Fazarah.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin, Haml se mit devant Cais, auquel il prodigua des louanges tout en blâmant la conduite de son frère, par ces mots :

— O Cais, ne vous laissez pas aller à la colère contre Hadifah, car ce n'est qu'un homme obstiné et injuste dans ses actions! O Cais, si vous persistez dans le maintien de la gageure, de grands malheurs s'ensuivront! Vous et lui, vous êtes vifs et également emportés, ce qui me donne de l'inquiétude sur vous, Cais. Mettez de côté, je vous prie, vos intérêts privés; soyez bon et généreux avant que l'oppresseur ne devienne l'opprimé.

Haml continua d'injurier son frère, en flattant Cais par son admiration, jusque vers le soir où ils arrivèrent à la tribu de Fazarah.

Hadifah, qui en ce moment était entouré de plusieurs chefs puissants sur le secours desquels il comptait au besoin, avait changé d'avis depuis le départ de son frère Haml, et au lieu d'entrer en accommodement et de faire la paix avec Cais, il avait au contraire pris la résolution de ne céder en rien et de maintenir rigoureusement toutes les conditions de la course. Il parlait même de cette affaire avec l'un des chefs au moment où Cais et Haml se présentèrent devant lui.

Sitôt qu'Hadifah vit Cais, il résolut de l'accabler de honte. Se tournant donc vers son frère :

— Qui t'a ordonné d'aller vers cet homme? lui demanda-t-il ; par la foi d'un noble Arabe ! quand tous les hommes qui couvrent la surface de la terre viendraient m'importuner et me dire : « O Hadifah, abandonne un poil de ces chameaux ! » je ne l'abandonnerais pas, à moins que la lance n'eût percé ma poitrine et que l'épée eût fait sauter ma tête.

Cais devint rouge et remonta aussitôt à cheval, en reprochant à Haml sa conduite. Il revint en toutes

hâte chez lui, où il trouva ses oncles et ses frères, qui l'attendaient avec une anxiété extrême.

— O mon fils, lui dit son oncle Asyed sitôt qu'il l'aperçut, tu viens de faire une triste démarche, car elle t'a déshonoré.

— Si ce n'eût été quelques chefs qui entourent Hadifah et lui donnent de perfides conseils, j'aurais accommodé toute l'affaire, dit Cais; mais maintenant il ne reste plus qu'à s'occuper du pari et de la course.

Le roi Cais se reposa toute la nuit. Le lendemain, il ne pensa plus qu'à dresser son cheval pendant les quarante jours déterminés.

VII

Tous les Arabes du pays s'étaient promis entre eux de venir aux pâturages pour voir la course, et lorsque les quarante jours furent expirés, les cavaliers des deux tribus vinrent en foule près du lac de Zatarlirsad.

Puis arriva l'archer Ayas, qui, tournant le dos au lac, point d'où les chevaux devaient partir, tira, en marchant vers le nord, cent coups de flèches jusqu'à l'endroit qui devint le but.

Bientôt arrivèrent les cavaliers du Ghitfan et du Dibyan, car ils étaient du même pays, et à cause de leurs relations d'amitié et de parenté, on les comprenait sous le nom de tribu d'Adnan.

Le roi Cais avait prié Alboufaris de ne pas se montrer en cette occasion, dans la crainte que sa présence ne donnât lieu à quelque dissension. Alboufaris écouta cet avis, mais ne put rester tranquille dans les tentes. L'intérêt qu'il prenait à Cais et la défiance que lui inspirait la lâcheté des Fazaréens, toujours prêts à user de trahison, l'engagea à se montrer. Ayant donc ceint son épée Dhami, et étant monté sur son fameux cheval Abjer, il se fit accompagner de son frère Shiboub, et se rendit à l'endroit désigné pour la course, afin de veiller à la sûreté des fils du roi Zoheir.

En arrivant, il apparut à toute cette multitude comme un lion couvert d'une armure. Il tenait son épée nue à la main et ses yeux lançaient des flammes comme des charbons ardents. Dès qu'il eut pénétré au milieu de la foule :

— Holà ! nobles chefs arabes et hommes fameux rassemblés ici, cria-t-il d'une voix terrible, vous savez tous que je suis celui qui a été soutenu, favorisé par le roi Zoheir, père du roi Cais; que je suis l'esclave de sa bonté et de sa munificence; que c'est lui qui m'a fait reconnaître par mes parents, qui m'a donné un rang, et qui enfin m'a fait compter au nombre des chefs arabes. Bien qu'il ne vive plus, je veux lui témoigner ma reconnaissance et faire que les rois de la terre, même après sa mort, lui soient soumis. Il a laissé un fils que ses autres frères ont reconnu et qu'ils ont placé sur le siége de son père, Cais, qu'ils ont distingué à cause de sa raison, de sa droiture et de ses sentiments élevés. Je suis l'esclave de Cais, je lui appartiens. Je serai l'appui de celui qui l'aime, l'ennemi de celui qui lui résiste. Il ne sera jamais dit, tant que je vivrai, que j'aie pu supporter qu'un ennemi lui fît un affront. Quant au contrat et à la gageure, il est de notre devoir d'en aider l'exécution. Ainsi, il n'y a rien de mieux à faire que de laisser courir librement les chevaux, car la victoire vient du créateur du jour et de la nuit. Je jure donc, par la maison sacrée, par le temple, par le Dieu éternel, qui n'oublie jamais ses serviteurs et qui ne dort jamais, que si Hadifah commet quelque acte de violence, je le ferai boire dans la coupe de la vengeance et de la mort, et que je rendrai toute la tribu de Fazarah la fable du monde entier. Et vous, ô chefs arabes ! si vous désirez vraiment que la course se fasse, assistez-y avec justice et impartialité; autrement, par les yeux de ma chère Ibla ! je ferai marcher les chevaux dans le sang !

— Alboufaris a raison ! s'écrièrent de tous côtés les cavaliers.

Hadifah choisit alors, pour monter sa jument Ghabra, un écuyer de la tribu de Dibyan. Cet homme avait passé tous les jours et une partie des nuits de sa vie à élever et à soigner les chevaux. Mais Cais choisit, pour monter son cheval Dahis, un écuyer de la tribu d'Abs, bien plus instruit et bien plus exercé dans son art que le Dibyanien; et quand les deux antagonistes furent montés chacun sur son cheval, le roi Cais donna cette instruction à son écuyer :

— Ne lâche pas trop les rênes à Dahis; si tu t'aperçois qu'il sue, tiens-toi sur l'étrier et presse-lui doucement les flancs avec tes jambes; mais si tu le pousses trop, tu lui ôteras tout son courage.

Hadifah entendit ce que venait de dire Cais, et voulant l'imiter, il répéta :

— Ne lâche pas trop les rênes à Ghabra; si tu t'aperçois qu'elle sue, tiens-toi sur l'étrier et presse-lui doucement les flancs avec tes jambes; mais si tu la pousses trop, tu lui ôteras tout son courage.

Alboufaris se mit à rire.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il à Hadifah, vous serez vaincu. Eh ! les expressions sont-elles si rares que vous soyez forcé d'employer précisément celles de Cais? Mais, au fait, Cais est un roi, et le fils d'un roi doit toujours être imité; et puisque vous l'avez suivi mot à mot dans ce qu'il a dit, c'est la preuve que votre cheval suivra le sien dans le désert.

A ces mots, Hadifah, le cœur gonflé de colère et d'indignation, jura par serment qu'il ne laisserait pas courir son cheval en ce jour, et qu'il voulait que la course n'eût lieu que le lendemain, au lever du soleil. Ce délai lui paraissait indispensable pour préparer la perfidie qu'il méditait, car il n'eut pas plutôt aperçu Dahis, qu'il resta interdit de l'étonnement que lui causèrent la beauté et les perfections de ce cheval.

VIII

Les juges étaient donc déjà descendus de cheval et les cavaliers des différentes tribus se préparaient à retourner chez eux, quand Shiboub se mit à crier d'une voix retentissante :

— Tribus d'As, d'Adnan, de Fazarah et de Dibyan, et vous tous qui êtes ici présents, attendez un instant pour moi, et écoutez des paroles qui seront répétées de génération en génération !

Tous les guerriers s'arrêtèrent :

— Parle, dirent-ils, que veux-tu ? Peut-être y aura-t-il quelque chose de bon dans tes paroles.

— O illustres Arabes, dit alors Shiboub, vous savez ce qui s'est passé à propos du défi entre Dahis et Ghabra ? eh bien ! je vous assure sur ma vie, que je les vaincrai tous deux à la course, quand bien même ils iraient plus vite que le vent. Mais voici ma condition : si je suis vainqueur, je prendrai les cent chameaux mis en gage ; que si, au contraire, je suis vaincu, je n'en donnerai que cinquante.

Sur cela, un des schelks de Fazarah se récria en disant :

— Qu'est-ce que tu dis là, vil esclave ? Pourquoi prendrais-tu cent chameaux si tu gagnes et n'en donnerais-tu que cinquante si tu perds ?

— Pourquoi ? vieux bouc né sur le fumier, pourquoi ? dit Shiboub, parce que je ne cours que sur deux jambes et qu'un cheval court sur quatre, sans compter qu'il a une queue.

Tous les Arabes se mirent à rire ; cependant, comme ils furent très-étonnés des conditions que Shiboub avaient faites et qu'ils étaient extrêmement curieux de le voir courir, ils consentirent à ce qu'il tentât cette chanceuse entreprise.

Mais quand on fut rentré dans les tentes, Aboufaris dit à Shiboub :

— Eh bien ! toi, fils d'une mère maudite, comment as-tu osé dire que tu vaincrais ces deux chevaux, pour lesquels tous les cavaliers des tribus se sont rassemblés, et qui, au dire de tout le monde, n'ont point d'égaux à la course, pas même les oiseaux !

— Par celui qui produit les sources dans les rochers et qui sait tout, répondit Shiboub, je dépasserai les deux chevaux, fussent-ils aussi prompts que les vents. Oui, et il en résultera un grand avantage : car, lorsque les Arabes auront entendu parler de cet événement, ils n'auront plus l'idée de me suivre quand je courrai à travers le désert.

Alboufaris sourit, car il se douta du projet de Shiboub.

Pour celui-ci, il alla trouver le roi Caïs, ses frères et tous les spectateurs de la course, et devant eux tous, jura sur sa vie qu'il dépasserait les deux chevaux. Tous ceux qui étaient présents se portèrent témoins de ce qu'il venait de dire, et se séparèrent fort étonnés d'une semblable proposition.

Pour le perfide Hadifah, dès le soir même il fit venir un de ses esclaves, nommé Damès, fanfaron s'il en fut.

— O Damès ! lui dit-il, tu te vantes souvent de ton adresse, mais jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion de la mettre à l'épreuve.

— Mon seigneur, répondit l'esclave, dites-moi en quoi je pourrais vous être utile.

— Je désire, dit Hadifah, que tu ailles te poster au grand défilé. Demeure en cet endroit, et va t'y cacher demain dès le matin. Observe bien les chevaux et vois si Dahis est devant. Dans ce dernier cas, présente-toi subitement à lui, frappe-le à la tête, et fais en sorte qu'il s'arrête, afin que Ghabra passe devant et que nous n'encourions pas la disgrâce d'être vaincus. Car, je l'avoue, dès que j'ai vu Dahis, sa conformation m'a fait naître des doutes sur l'excellence de Ghabra, et j'ai peur que ma jument ne soit vaincue et que nous ne devenions un sujet de dérision parmi les Arabes.

— Mais, seigneur, comment distinguerai-je Dahis de Ghabra quand ils s'avanceront tous deux environnés d'un nuage de poussière ?

Hadifah répondit :

— Je vais te donner un signe et t'expliquer l'affaire de manière à ne te laisser aucune difficulté.

En disant ces mots, il ramassa quelques pierres à terre, et ajouta :

— Prends ces pierres avec toi. Quand tu verras le soleil se lever, tu te mettras à les compter et tu les jetteras à terre quatre à quatre. Tu répéteras cette opération cinq fois, c'est à la dernière que doit arriver Ghabra. Tel est le calcul que j'ai fait, que s'il se présentait à toi un nuage de poussière et qu'il te restât encore quelques pierres dans la main, par exemple, un tiers ou la moitié, ce serait la preuve que Dahis aurait gagné du terrain et qu'il serait devant tes yeux. Alors jette-lui une pierre à la tête comme je t'ai dit, arrête-le dans sa course, afin que ma jument puisse le dépasser.

L'esclave consentit à tout. S'étant muni de pierres, il alla se cacher au grand défilé, et Hadifah se regarda comme certain de gagner le pari.

## IX

Dès l'aube du jour, les Arabes, venus de tous côtés, étaient rassemblés au lieu de la course. Les juges donnèrent le signal pour le départ des chevaux, et les deux écuyers poussèrent un grand cri. Les coursiers partirent comme des éclairs qui éblouissent les yeux, et ils ressemblaient au vent, lorsqu'à mesure qu'il court il devient plus furieux.

Ghabra passa devant Dahis et le laissa derrière.

— Te voilà perdu, mon frère de la tribu d'Abs ! cria l'écuyer fazaréen à l'Absien ; ainsi, arrange-toi pour te consoler de ton malheur.

— Tu mens, répliqua l'Absien, et dans quelques instants tu verras jusqu'à quel point tu fais mal ton compte. Attends seulement que nous ayons dépassé ce terrain inégal. Les juments vont toujours mieux dans les chemins difficiles qu'en rase campagne.

En effet, quand ils arrivèrent à la plaine, Dahis se lança comme un géant, laissant un sillon de poussière derrière lui. On eût dit qu'il n'avait plus de jambes, on n'apercevait que son corps, et, en un clin d'œil, il fut devant Ghabra.

— Holà ! cria alors l'écuyer absien au Fazaréen, envoie un courier de ma part à la famille de Beder, et toi, goûte un peu de l'amertume de la patience derrière moi.

Cependant Shiboub, rapide comme le vent du nord, gardait son avance sur Dahis, en sautant comme un faon et courant avec la persévérance d'une autruche mâle, jusqu'à ce qu'il arriva au grand défilé où Damès était caché.

Celui-ci n'avait encore jeté qu'un peu moins du quart de ses cailloux, lorsqu'il regarda et vit Dahis qui venait. Il attendit que le cheval passât près de lui, et se présentant inopinément à lui en criant, il lui jeta avec force une pierre dans les yeux. Le cheval se cabra, s'arrêta un instant et l'écuyer fut sur le point d'être démonté.

— Shiboub fut témoin de tout, et ayant regardé l'esclave attentivement, il reconnut qu'il appartenait au lâche Hadifah. Dans l'excès de sa rage, il se jeta en passant sur Damès, le tua d'un coup d'épée, puis il alla à Dahis dans l'intention de lui parler pour le flatter et le remettre en carrière, quand, hélas! la jument Ghabra s'avança, rasant la terre comme le vent.

Alors Shiboub, craignant d'être vaincu, pensant aux chameaux qu'il aurait à donner, se mit à courir de toute sa force vers le lac, où il arriva en avance de deux portées de traits. Ghabra vint ensuite, puis enfin Dahis, portant sur son front la marque du coup qu'il avait reçu; ses joues étaient couvertes de sang et de pleurs.

X

Tous les assistants furent stupéfaits à la vue de l'activité et de la force de Shiboub; mais sitôt que Ghabra eut atteint le but, les Fazaréens jetèrent tous de grands cris de joie. Dahis fut ramené tout sanglant, et son écuyer apprit à ceux de la tribu d'Abs ce que l'esclave avait fait.

Cais regarda la blessure de son cheval et se fit expliquer en détail comment l'accident avait eu lieu.

Alboufaris rugissait de colère, portait la main sur son invincible épée Dhami, impatient d'anéantir la tribu de Fazarah. Mais les scheiks le retinrent, bien qu'avec peine; après quoi ils allèrent vers Hadifah pour le couvrir de honte et lui reprocher l'infâme action qu'il avait faite.

Hadifah nia, en faisant de faux serments, qu'il sût rien touchant le coup qu'aurait reçu Dahis, puis ajouta :

— Je demande les chameaux qui me sont dus, et je n'admettrai pas la lâche excuse que l'on allègue.

— Ce coup ne peut être que d'un sinistre augure pour la tribu de Fazarah, dit Cais; Dieu, certainement, nous rendra triomphants et victorieux, et les détruira tous. Car Hadifah n'a désiré faire cette course que dans l'idée de faire naître des troubles et des dissensions; et la commotion que va donner cette guerre peut exciter les tribus les unes contre les autres, en sorte qu'il y aura beaucoup d'hommes et d'enfants orphelins.

Les conversations s'animèrent peu à peu, devinrent violentes, les cris confus se firent entendre de tous côtés et enfin les épées nues brillèrent.

On était sur le point de faire usage des armes, quand les scheiks et les sages descendirent de leurs chevaux, découvrirent leurs têtes, pénétrèrent au milieu de la foule, s'humilièrent et parvinrent à arranger cette affaire aussi convenablement qu'il fût possible. Ils décidèrent que Shiboub recevrait les cent chamaux de la tribu de Fazarah, montant du pari, et qu'Hadifah mettrait fin à toute prétention et à toute dispute.

Tels furent les efforts qu'ils firent pour éteindre les animosités et les désordres prêts à se déclarer au milieu des tribus.

Alors les différentes familles se retirèrent dans leurs demeures, mais leurs cœurs étaient remplis d'une haine profonde.

L'un de ceux dont le ressentiment parut le plus violent était Hadifah, surtout lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son esclave Damès.

Pour Cais, il était aussi rempli d'une colère sourde et d'une haine enracinée. Cependant, Alboufaris cherchait à le remettre :

— O roi! lui disait-il, n'abandonnez pas votre cœur au chagrin; car, j'en jure par la tombe du roi Zoheir votre père, je ferai tomber la disgrâce et l'infamie sur Hadifah, et ce n'est que par égard pour vous que je l'ai ménagé jusqu'à ce moment.

Bientôt chacun alla retrouver ses tentes.

Dès le matin suivant, Shiboub tua vingt des chameaux qu'il avait gagnés la veille et en fit la distribution aux veuves et aux blessés. Il en égorgea vingt autres avec lesquels il donna des festins à la tribu d'Abs, y compris les esclaves hommes et femmes. Enfin, le jour d'après, il tua le reste des chameaux et donna un grand repas près du lac de Zatalirsad, auquel il invita les fils du roi Zoheir et ses plus nobles chefs. A la fin de cette fête et lorsque le vin circula parmi les assistants, tous louèrent la conduite de Shiboub.

XI

Mais la nouvelle des chameaux égorgés et de toutes ces fêtes fut bientôt sue de la tribu de Fazarah. Tous les insensés de cette tribu s'empressèrent d'aller trouver Hadifah.

— Eh quoi! dirent-ils, c'est nous qui avons été les premiers à la course et les esclaves de ces traîtres d'Absiens ont mangé nos chameaux! Envoyez quelqu'un vers Cais, et demandez ce qui vous est dû. S'il envoie les chameaux, c'est bien; mais s'il les refuse, suscitons une guerre terrible aux Absiens.

Hadifah leva les yeux sur son fils Abou-Firacah.

— Monte à cheval sur-le-champ, lui dit-il, et vas dire à Cais : « Mon père dit que vous devez lui payer à l'instant la gageure; qu'autrement, il viendra vous en arracher le prix de vive force et vous précipitera dans l'affliction. »

Il y avait alors là présent un chef d'entre les scheiks qui, entendant l'ordre qu'Hadifah venait de donner à son fils, lui dit :

— O! Hadifah, n'es-tu pas honteux d'envoyer un tel message à la tribu des Absiens? Ne sont-ils pas nos parents et nos alliés? Ce projet s'accorde-t-il avec la raison et le désir d'apaiser les dissensions? l'homme véritable se reconnaît à la générosité et à la bienfaisance. Je pense qu'il serait à propos que tu renonçasses à ton obstination, qui n'aboutira qu'à nous faire exterminer. Cais a montré de l'impartialité, il n'a fait d'outrage à personne; ainsi, entretiens la paix avec les cavaliers de la tribu d'Abs. Fais attention à ce qui est arrivé à ton esclave Damès : il a frappé Dahis, le cheval du roi Cais, et Dieu l'en a puni sur-le-champ, il est resté baigné dans son sang noir. Je t'ai conseillé de ne prêter l'oreille qu'aux bons conseils : agis noblement, et renonce à toute vile pratique. Maintenant que te voilà prévenu sur ta situation, jette un regard prudent sur tes affaires.

Ce discours rendit Hadifah furieux.

— Méprisable scheik! chien de traître! s'écria-

t-il. Eh quoi ! j'aurais peur de Cais et de toute la tribu des Absiens ! Par la foi d'un Arabe ! que tous les hommes d'honneur sachent que si Cais ne m'envoie pas les chameaux, je ne laisserai pas une de ses tentes debout.

Le scheik fut choqué, et pour jeter encore plus de crainte dans l'âme d'Hadifah, il lui parla ainsi en vers :

« L'outrage est une lâcheté, car il surprend celui qui ne s'y attend pas, comme la nuit enveloppe ceux qui errent dans le désert. Quand l'épée sera une fois tirée, prends garde à ses coups ! Sois juste et ne te revêts pas de déshonneur. Interroge ceux qui connaissent le destin de Themoud et de sa tribu, lorsqu'ils commirent des actes de rébellion et de tyrannie ; on te dira comment un ordre du Dieu d'en haut les a détruits en une nuit ! oui, en une nuit. Et le lendemain, ils étaient tous gisant sur la terre, les yeux tournés vers le ciel. »

Hadifah, non-seulement montra du mépris pour ces vers et le scheik qui les avait prononcés, mais il ordonna aussitôt à son fils de retourner vers Cais au moment même.

## XII

Abou-Firacah retourna donc à la tribu d'Abs, et sitôt qu'il fut arrivé, il se rendit à la demeure de Cais, qui était absent. L'envoyé demanda alors sa femme Modelilah, fille de Rebia.

— Que voulez-vous de mon mari ? lui dit-elle.

— Je demande ce qui nous est dû, le prix de la course.

— Malheur sur toi et sur ce que tu demandes ! répliqua-t-elle, fils d'Hadifah ! ne crains-tu pas les suites d'une telle perfidie ? Si Cais était ici, il t'enverrait à l'instant même dans la tombe !

Abou-Firacah revint vers son père, auquel il rapporta ce que la femme de Cais lui avait dit.

— Eh quoi ! lâche, s'écria Hadifah, tu reviens sans avoir fini cette affaire ! est-ce que tu as eu peur de la fille de Rebia ? Retourne.

Cependant Abou-Firacah ayant fait observer à son père qu'il était presque nuit déjà, le message fut remis au lendemain.

Pour Cais, lorsqu'il rentra chez lui, il apprit de sa femme qu'Abou-Firacah était venu pour lui demander les chameaux.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il, si j'avais été là, je l'aurais tué. Mais c'est une affaire finie, laissons aller cela ainsi.

Cependant le roi Cais passa la nuit dans le chagrin et la tristesse jusqu'au lever du soleil, heure à laquelle il se rendait à sa tente.

Alboufaris vint le voir ; Cais se leva, puis l'ayant fait asseoir auprès de lui, il lui parla d'Hadifah.

— Croiriez-vous, lui dit-il, qu'il a eu l'impudence d'envoyer son fils me demander les chameaux ! Ah ! si j'eusse été présent, j'aurais tué ce messager.

Il finissait à peine de prononcer ces mots quand Abou-Firacah se présenta à cheval devant lui.

Sans descendre, sans faire ni salut ni avertissement, il dit :

— Cais, mon père désire que vous lui envoyiez ce qui lui est dû ; en agissant ainsi, votre conduite sera celle d'un homme généreux ; mais dans le cas contraire, mon père s'élèvera contre vous, reprendra son bien par la force, et vous plongera dans l'affliction.

En entendant ces mots, Cais sentit la lumière se changer en obscurité dans ses yeux.

— O toi, fils d'un vil cornard, cria-t-il, comment se fait-il que tu ne sois pas plus respectueux en m'adressant la parole ?

Il saisit une javeline et la lança dans la poitrine d'Abou-Firacah. Percé de part en part, le jeune messager se laissa aller sur son coursier, d'où Alboufaris le prit et le jeta à terre. Puis, ayant tourné la tête du cheval du côté de Fazarah, il lui donna un coup de houssine dans le flanc. Le cheval prit le chemin de ses pâturages, et rentra enfin dans son étable tout couvert de sang. Aussitôt les bergers le conduisirent aux tentes, criant : Malheur ! malheur !

Hadifah devint furieux. Il se frappait la poitrine en répétant :

— Tribu de Fazarah ! aux armes ! aux armes ! aux armes !

Et tous les insensés de s'approcher de nouveau d'Hadifah et de l'engager à déclarer la guerre aux Absiens et à se venger d'eux.

— O ! mes parents, reprit bientôt Hadifah, qu'aucun de nous ne repose cette nuit, que tout armé !

Ce qui eut lieu.

## XIII

A la pointe du jour, Hadifah était à cheval, les guerriers étaient prêts, et on ne laissa dans les tentes que les enfants et ceux qui n'étaient point en état de combattre.

De son côté, Cais, après avoir tué Abou-Firacah, pensa bien que les Fazaréens viendraient l'attaquer, lui et ses guerriers ; il se prépara donc au combat.

Ce fut Alboufaris qui se chargea de toutes les précautions à prendre en ce cas. Il ne laissa donc dans les tentes que les femmes, les enfants et tous ceux qui ne pouvaient porter l'épée, puis il se mit à la tête des héros de Carad.

Rien n'était plus resplendissant que tous ces Absiens couverts de leurs cottes de mailles et de leurs armures luisantes. Ces apprêts furent un terrible moment pour les deux partis. Ils marchaient l'un contre l'autre, et le soleil paraissait à peine, que les cimetères étincelaient et que toute la contrée était en émoi.

Alboufaris était impatient de se jeter en avant et de soulager son cœur en combattant ; mais voilà qu'Hadifah s'avance, vêtu d'une robe noire, le cœur brisé de la mort de son fils.

— Fils de Zoheir, cria-t-il à Cais, c'est une vilaine action que d'avoir tué un enfant ; mais il est bien de se présenter au combat pour décider, par ses lances, qui mérite le commandement de vous ou de moi.

Ces paroles blessèrent Cais. Entraîné par le ressentiment, il s'échappa de dessous ses étendards et se rua sur Hadifah.

Ce fut alors que ces deux chefs, animés par une

haine mutuelle, combattirent ensemble de dessus leurs nobles coursiers jusqu'à la nuit. Cais était monté sur Dahis et Hadifah sur Ghabra.

Dans le cours de ce combat, il se passa des faits d'armes qui n'avaient jamais été vus avant. Chaque tribu désespérait de son chef, et elles voulaient faire une attaque générale afin de suspendre leurs efforts et diminuer la fureur qu'ils mettaient à se combattre. Alors les cris commencèrent à se faire entendre dans les airs. Les cimeterres furent tirés et les lances s'avançaient entre les oreilles des chevaux arabes.

Alboufaris s'approcha de quelques chefs absiens et leur dit :

— Attaquons ces lâches.

Ils allaient partir, quand les anciens des deux tribus s'avancèrent au milieu de la plaine, la tête découverte, les pieds nus et les idoles suspendues à leurs épaules.

Placés entre les deux armées, ils parlèrent ainsi :

— Parents et alliés, au nom de l'union qui a régné jusqu'[illegible] nous, ne faisons rien qui nous rende la [illegible] esclaves. Ne fournissons pas à [illegible] nos envieux une occasion de nous [illegible] reproches. Oublions tout sujet de [illegible] dissension. Des femmes ne faisons point [illegible] enfants des orphelins. Satisfaites [illegible] pour les combats en attaquant [illegible] Arabes qui sont vraiment nos ennemis; et vous, parents de Fazarah, montrez-vous plus humbles envers vos frères les Absiens. Surtout n'oubliez pas que l'outrage a souvent causé la perte de maintes tribus, qui se sont repenties de leur action impie; qu'il a privé bien des hommes de leurs propriétés, et qu'il en a plongé un grand nombre dans le puits du désespoir et du regret. Attendez [illegible] fatale de la mort, le jour de la dissolution, car il est là. Alors vous serez déchirés [illegible] menaçants de la destruction, et vous [illegible] enfermés dans les réduits ténébreux du tombeau. Faites donc en sorte que quand vos corps seront inanimés on ne conserve, en pensant à vous, que le souvenir de vos vertus.

Les scheiks parlèrent longtemps et jusqu'à ce que [illegible] des passions qui s'était allumée dans l'âme [illegible] fût éteint[illegible].

Hadifah [illegible] combat, [illegible] il fut con[illegible]u que Cais p[illegible] sang d'A[illegible] Firadh avec une grande quantité de troupeaux et une [illegible] de chameaux. Les scheiks ne voulurent pas même quitter le champ de bataille avant que Cais et Hadifah ne se fussent embrassés et n'eussent consenti à tous les arrangements.

XIII

Alboufaris rugissait de fureur :

— O roi Cais, que faites-vous là? s'écria-t-il. Quoi! nos épées nues brillent dans nos mains, et la tribu de Fazarah exigera de nous le prix du sang de son mort! Et nos prisonniers, nous ne pourrons les racheter qu'avec la pointe de nos lances! Le sang de notre mort aura été versé, et nous ne le vengerons pas?

Hadifah était hors de lui en entendant ces paroles.

— Et toi, vil bâtard, lui dit Alboufaris en l'apostrophant, toi, fils d'une vile mère, est-ce qu'il y a quelque chose qui puisse t'honorer, et nous, nous flétrir? Si ce n'était la présence de ces nobles scheiks, je t'anéantirais, toi et ton monde, sur-le-champ.

Alors l'indignation et la colère d'Hadifah furent portées à leur comble.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il aux scheiks, je ne veux plus entendre parler de paix, quand même l'ennemi devrait me percer de ses lances.

— Ne parlez pas de la sorte, fils de ma mère, dit Haml à son frère. Ne vous élancez pas sur la route de l'imprudence; abandonnez ces tristes résolutions. Restez en paix avec nos alliés les Absiens, car ils sont les étoiles brillantes, le soleil resplendissant qui conduit tous les Arabes qui aiment la gloire. Ce n'est que l'autre jour, lorsque vous les avez outragés en faisant frapper leur cheval Dahis, que vous avez commencé à vous éloigner de la voie de la justice. Quant à votre fils, il a été tué justement, car vous l'avez envoyé demander une chose qui ne vous était pas due. D'après tout cela, il n'y a rien de plus convenable que de faire la paix, car celui qui cherche et provoque la guerre est un tyran, un oppresseur. Acceptez donc les compensations qui vous sont offertes, ou vous allez faire naître encore au[illegible] de nous [illegible] qui nous brûlera des feux [illegible] l'enfer.

Haml continua [illegible] récitant ces [illegible]

« Par la vérité de [illegible] raciné les montagnes sans [illegible], si vous [illegible] acceptez pas les compens[illegible] des Absiens, vous êtes dans l'erreur. [illegible] Hadifah pour un chef[illegible] chef, et con[illegible] [illegible] troupeaux qui te [illegible] dessus le cheval de l'outrage et ne le monte plus, car il te conduirait à la mer des chagrins et de l'affliction. Hadifah, renonce en homme généreux à toute violence, mais particulièrement à l'idée de combattre les Absiens. Fais [illegible] et de [illegible] supériorité, au contraire, u[illegible] [illegible] rempa[illegible] pour nous contre les ennemis qui pourraient [illegible] attaquer. Fais [illegible] qui nous resten[illegible] [illegible] les plus nobles intentions; ce sont des Absiens enfin, et si Cais a agi avec toi d'une manière injuste, c'est toi qui le premier lui as donné cet exemple, il y a quelques jours. »

Dès qu'Haml eut achevé de réciter ces vers, les chefs des différentes tribus lui adressèrent des remerciments, et Hadifah ayant consenti à accepter la compensation offerte, les Arabes renoncèrent à la violence et à la guerre. Tous ceux qui portaient les armes rentrèrent chez eux. Cais envoya à Hadifah deux cents chamelles, dix esclaves mâles, dix femelles et dix têtes de chevaux. Alors la paix fut rétablie, et tout resta tranquille dans le pays.

FIN D'ALBOUFARIS.



# GALIEN RESTAURÉ

## CHAPITRE PREMIER

**Comment la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appelé Galien Restauré, lequel nom fut imposé par deux fées, dont l'une se nommait Galienne et l'autre Eglantine.**

La belle Jacqueline, fille du roi Hugon, de Constantinople, avait été aimée par le vaillant Olivier, l'un des pairs de Charlemagne, et elle l'avait aimé pareillement. Olivier était revenu en France avec sa compagnie et Jacqueline s'était réfugiée en la maison d'une pauvre femme, de peur du courroux du roi Hugon.

Un matin, elle alla derrière cette maison, où se trouvait une belle fontaine à laquelle elle allait fort souvent pour dissiper sa mélancolie, et il arriva qu'étant auprès de cette fontaine le mal d'enfant la prit. Elle se mit à crier aussitôt par le vouloir de Dieu.

Deux fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir; et quand elles virent

l'enfant, qui était un beau fils, elles furent fort réjouies et reçurent l'enfant honnêtement.

L'une des fées s'appelait Galienne et l'autre Eglantine; cette dernière avait tenu autrefois la terre de Ponthieu, au pays de Picardie, et avait été longtemps compagne de Morgane. Quand elle vit l'enfant et sentit sa douce haleine, elle dit à la belle Jacqueline :

— Cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don.

Eglantine dit à Galienne :

— Dame, donnez-lui votre don.

— Certes, dit Galienne, puisqu'il vous plaît, je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un lion, et qu'il ne puisse mourir par trahison; s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il en soit guéri en trois jours; afin que sa mère se souvienne de nous, il aura nom Galien et portera mon nom.

Eglantine dit :

— Vous avez donné de beaux dons à cet enfant, et moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne sera ni lassé ni blessé aux joutes et tournois, et par nul ne sera défait ni poussé d'un demi-pied de long, et tant fera mourir de païens que toute la chrétienté sera en repos; et quand les douze pairs seront morts, cet enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne.

Alors Galienne dit :

— Vous avez bien parlé ; puisqu'ainsi est qu'il restaurera le roi Charlemagne, il sera appelé Galien Restauré.

La belle Jacqueline n'oublia pas le nom de son enfant, que les deux fées lui avaient donné. Ensuite on manda l'archevêque pour le baptiser; la belle Jacqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les fées lui avaient donné ledit nom. On baptisa l'enfant et il fut nommé Galien Restauré.

Un messager alla promptement à la reine, femme du roi Hugon, et lui dit :

— Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jacqueline a un beau fils; on ne vit jamais un plus bel enfant.

Quand la reine sut qu'Olivier l'avait engendré, elle se prit à soupirer tendrement.

— Hélas! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplu, lui et sa compagnie; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le roi mon mari, lequel, par dépit d'Olivier, a chassé de son pays ma fille Jacqueline.

La belle Jacqueline était, en la maison de cette pauvre femme, très-mal servie; incontinent, sa mère lui envoya oreillers, couvertures, or et argent à foison. Le troisième jour qu'on la voulait baigner, sa mère la vint visiter; mais quand Jacqueline la vit elle dit :

— Hélas! ma très-honorée mère, je vous prie, ne vous mettez point en peine pour moi; vous savez que mon père m'a fait chasser de son palais parce que j'étais grosse.

Sa mère lui dit :

— Ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée, je vous donnerai or et argent pour mener votre train; outre cela, je donnerai carrosse pour vous mener, et deux écuyers qui vous conduiront jusqu'à l'hôtel de votre cousin le comte de Damas, et votre beau fils sera honorablement nourri.

Après que Jacqueline fut relevée, elle et son beau fils furent menés au comte de Damas, lequel les reçut honorablement. Galien fut mis à l'école; il crût en beauté et devint grand en peu de temps; chacun disait qu'il était le plus beau qui fût en tout le pays de Damas.

Un matin, comme Galien allait à l'école, il trouva en la cour du comte un cheval qu'on y avait attaché; incontinent il le délia, monta dessus et le fit tant courir qu'il mourut sous lui.

Le comte de Damas était à une fenêtre, qui le regardait; alors il appela sa mère Jacqueline, et lui demanda si Galien était véritablement fils d'Olivier, laquelle répondit que oui; alors il lui montra comme il avait fait crever son cheval en courant par la cour, puis lui dit :

— C'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré; il sera en son temps vaillant chevalier; je vous promets ma foi que jamais il n'étudiera.

Cet enfant, élevé à Damas dans le temps que Charlemagne était à Roncevaux faisant la guerre aux Sarrasins, était en grande réputation et se faisait aimer d'un chacun; il était doux, aimable et craignant Dieu. Il était vrai enfant de la sainte Eglise, comme nous le verrons ci-après.

## CHAPITRE II

Comment, après que Galien eut atteint l'âge de quatorze ans, le comte de Damas le mena vers le roi Hugon, et comment Jacqueline revint vers son père, et dit à Galien qu'il était fils d'Olivier.



Galien, ayant atteint l'âge de quatorze ans, était si beau qu'il ne s'en pouvait trouver un pareil au pays.

Il arriva un jour que le roi Hugon tint cour en son palais; le comte de Damas y mena Galien avec lui. Il avait de grosses épaules, les cheveux blonds et les yeux bleus, tellement que partout fut dit qu'il était le plus bel enfant qu'on jamais on eût vu. Son oncle et lui entrèrent au palais; le comte s'inclina devant le roi, lequel le salua humblement, puis se mit à regarder Galien, qui était avec le comte de Damas, et quand il l'eut bien examiné, il appela secrètement le comte et lui demanda qui était cet enfant; le comte ne fit point semblant qu'il l'eût entendu, mais il vint à lui, disant :

— Sire, comment vous portez-vous? j'avais grande volonté de vous voir.

Le roi Hugon, croyant qu'il fût sourd, s'approcha de lui et lui cria à l'oreille :

— Dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant; je ne le demande pas pour mal.

Quand le comte l'ouït il se prit à rire. Alors la reine, qui le connaissait, lui dit :

— Sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire.

Le roi Hugon assura qu'il saurait qui il était, car on sa vie n'avait vu plus bel enfant. Incontinent il appela Galien et lui dit :

— D'où es-tu, bel enfant? je te prie de me le dire, tu n'en vaudras pas pire.

Galien lui répondit :

— Sire, je n'en sais rien, jamais je n'ai connu mon père; car si je savais en quel pays il est, j'irais vers lui; s'il était en guerre et que j'eusse une épée, je le défendrais contre ses ennemis.

Quand le roi l'entendit il se prit à rire, et lui dit devant tous :

— Vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dites.

— Sire, répliqua Galien, il me semble que je le ferais, car je me sens bien de la force et ne me laisserais point frapper.

— Parbleu, s'écria le roi Hugon, je saurai qui vous êtes.

La reine dit :

— Sire, vous le saurez : cet enfant est d'Olivier et de votre fille Jacqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse.

Alors le roi Hugon, fort étonné, dit :

— Puisque cet enfant est si beau et si revenant, faites mander ma fille, je la recevrai en mon palais et j'oublierai le passé, car Olivier son père était le plus vaillant chevalier que j'aie connu de ma vie, après le duc Roland.

Quand Galien l'entendit, il remercia humblement le roi Hugon du bien qu'il lui voulait. Le roi aima tellement Galien, qu'il resta deux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople, qu'il faisait merveille; mais il avait deux oncles, lesquels étaient envieux de lui, parce qu'il se distinguait beaucoup de tous les autres chevaliers et remportait tous les prix.

## CHAPITRE III

**Comment Tibers frappa Galien de l'échiquier en jouant aux échecs.**



Un jour, comme Galien jouait aux échecs avec son oncle, il prit un roi, et dit à haute voix :

— Je dis mat.

Tibers, qui jouait contre lui, eut grand dépit, prit le tablier et l'en frappa sur la tête de telle force que le sang coulait, et lui dit plusieurs paroles piquantes.

Quand Galien vit couler son sang en si grande abondance, il s'écria :

— Mon oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait aucun déplaisir.

Après qu'il eut ainsi parlé à son oncle, il sortit de la maison, alla trouver sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, sachez que mes oncles m'ont fait jouer aux échecs, et en jouant, mon oncle Tibers m'a frappé de l'échiquier dessus la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont je suis fort blessé; cependant je ne l'ai point voulu toucher; de plus il m'a appelé bâtard, dont je suis fort courroucé au cœur. Ma très-chère mère, vous savez que de telles paroles touchent grandement à votre honneur et au mien; on voit bien qu'il n'a pas le cœur noble et qu'il est plein de cruauté et de malice; certes, ma chère mère, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort, ce qui me déplaît. Je viens vers vous pour avoir conseil, car je ne veux rien faire sans vous et que vous n'y consentiez: pour cela, ma mère, dites-moi qui je suis et de qui je suis engendré.

— Mon fils, répondit sa mère, je vous dirai qu'une fois Charlemagne et les douze pairs de France, en revenant du saint sépulcre de Jérusalem, passèrent ici; mon père les logea et leur fit grand honneur; la nuit, quand ils furent couchés, ils commencèrent à parler ensemble et se vantèrent de plusieurs choses; un espion qui les ouït le vint rapporter à mon père, lequel jura qu'il les ferait tous mourir s'ils n'accomplissaient ce qu'ils avaient dit. Alors l'un d'eux, nommé le comte Olivier, dit que s'il m'avait à son coucher, qu'il aurait quinze fois ma compagnie sans se reposer; mon père me donna à lui, ce que je n'osai refuser; il accomplit ce qu'il avait dit, et fûtes engendré ainsi.

Galien répondit à sa mère :

— Certes, je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard et hardi chevalier que d'être poltron et être engendré de légitime mariage.

## CHAPITRE IV

**Comment Galien demanda congé au roi Hugon pour aller chercher son père en France.**

Et quand Galien sut qu'il était fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople. Toutefois il avait le cœur bien triste de ce que ses deux oncles le haïssaient, et sans jamais leur avoir fait aucun déplaisir. L'un avait nom Henri et l'autre Tibers.

Aussitôt il partit pour aller trouver son père Olivier, mort ou vif. Lors s'en vint à son grand-père, le roi Hugon, et le remercia des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, et de ce qu'il l'avait nourri l'espace de deux ans ou plus; puis il ajouta :

— Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon père Olivier.

Quand le roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut fort courroucé, et s'étonnait du courage de Galien. Alors il lui dit :

— Mon enfant, demeurez avec moi, et je vous jure que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, et vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon royaume; de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit apanage, parce que mon intention est de vous en faire part.

— Certes, répliqua Galien, je vous remercie, mais je vous jure aussi que je n'aurai jamais de joie au cœur tant que le comte Olivier n'aura épousé ma mère; car mes deux oncles m'ont appelé bâtard, dont je suis fort courroucé; j'aimerais mieux être écorché tout vif que je ne parte incontinent, nul ne m'en saurait empêcher.

Hugon demanda d'un ton de courroux :

— Ce que vous dites est vrai?

— Oui, dit Galien, dont je suis bien marri.

Lors Hugon reprit la parole et dit :

— Vos oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le roi vit que Galien était bien délibéré de s'en aller, il appela un chevalier nommé Girard et lui dit :

— Il faut conduire Galien; je vous donnerai des chevaux et de l'argent pour faire le voyage, et vous aurez soin de lui, car Galien m'a promis et juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père Olivier.

— Sire, dit Girard, je le ferai volontiers puisqu'il vous plaît, mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Galien. Sire, sachez que s'ils lui veulent faire du mal, je le défendrai jusqu'à la mort et les frapperai.

— Ma foi! dit le roi Hugon, je vous en sais bon gré, et qui plus est, je vous le commande; et s'il y a homme en tout mon royaume qui veuille l'insulter, défendez-le, et vous me ferez plaisir, car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant chevalier qui soit au monde.

Incontinent le roi Hugon, en pleurant, lui donna quatre sommiers chargés d'argent; ensuite sa mère vint l'embrasser en pleurant tendrement de son départ.

— Hélas! disait-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites? Jamais mère n'eut tant de disgrâces; j'ai déjà perdu mon doux ami Olivier, maintenant il faut que je sois privée de mon fils.

En disant cela, le cœur lui faillit et elle tomba pâmée; quand elle fut un peu revenue elle se prit à dire :

— Je prie Jésus-Christ qu'il vous fasse la grâce de bientôt revenir et d'amener avec vous Olivier, c'est ce que mon cœur désire; il est votre père, il vous a engendré; pour ce, faites telle diligence que vous l'ameniez avec vous; cela me fera le plus grand plaisir que jamais on me saurait faire.

Quand les deux oncles de Galien virent qu'il était monté à cheval pour aller chercher Olivier son père, ils furent à l'hôtel d'un de leurs oncles qui était nommé Robert, lequel était très-méchant.

L'un des oncles de Galien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fît quelque déplaisir, et aussi craignant le noble Olivier, il lui dit :

— Mon oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au palais, nous avons vu ce bâtard, lequel va chercher son père Olivier pour l'emmener en ce pays; il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or et d'argent; s'il amène son père, il ne nous prisera pas un denier par sa fierté.

Alors Tibers :

— Un jour, Galien jouait avec moi aux échecs, mais, pour ce qu'il m'avait dit mat, je pris l'échiquier, qui était de fin or, et lui en donnai un si grand coup sur la tête, qu'il était tout en sang; et, outre cela, je lui dis plusieurs paroles grossières. Si son père le sait, rien ne me garantirait qu'il ne m'eût mis à mort.

— Beau neveu, dit Robert, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort.

Ce Robert assembla cent hommes et les fit armer, puis allèrent courant après Galien. Ils s'embusquèrent en un bois par lequel il devait passer.

Le noble Galien partit de la ville de Constantinople; mais, au départ, tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquels la belle Jacqueline, sa mère, s'écria en pleurant :

— Adieu, mon fils Galien, pour qui j'ai souffert et souffrirai plusieurs douleurs! Je prie Dieu qu'en peu de temps ton père et toi puissiez revenir!

Le roi, la reine et tous les assistants commencèrent à pleurer tendrement. Quand Galien les vit ainsi pleurer, il partit du palais et prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard, son maître d'hôtel et dix écuyers.

## CHAPITRE V

**Comment Galien fut épié dans un bois par Robert, Tibers et Henri, ses oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le voulaient mettre à mort, et comment Robert et tous les autres furent tués, mais Tibers et Henri s'enfuirent.**

Après que tous les adieux furent faits, Galien, Girard et les dix écuyers partirent du palais, et quand les bourgeois de la ville le surent, ils furent tous étonnés de ce qu'il allait chercher son père. Aussitôt ils s'habillèrent le plus honorablement qu'ils purent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance, et vinrent près du palais, où ils trouvèrent Galien avec sa compagnie; ils le saluèrent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la ville.

Galien leur dit :

— Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire! Je vous prie d'être toujours fidèles au noble roi Hugon, car il est votre prince et seigneur, pareillement pour ma mère, que je vous recommande!

Lors, les nobles bourgeois prirent congé de Galien et le recommandèrent à Dieu; et, pour lors, Galien se mit en chemin.

Les bourgeois retournèrent en la ville, bien étonnés du grand désir que Galien avait de trouver son père, Olivier.

Galien, Girard et les dix écuyers marchèrent tant, qu'ils arrivèrent dans le bois auquel Robert, Tibers, Henri et les cent hommes étaient cachés; Girard conseilla à Galien qu'il se revêtit de son haubergeon renfoncé, car il se doutait de ce qui leur arriva. Galien le fit et ceignit son épée, nommée Flamberge, laquelle était d'un grand prix; le roi Hugon lui en avait fait présent; quand Galien l'eut mise, il remercia Girard et ses dix écuyers.

Lorsqu'ils furent dedans ce bois, Galien vit, en un sentier, Robert, Tibers et Henri; il dit à Girard :

— Certes, je ne sais quels gens sont ici devant nous!

— Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles, Robert, Tibers et Henri.

— Girard, dit Galien, je vais les saluer et leur dirai adieu en les embrassant, car je crois qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont fait les bourgeois de Constantinople.

— Certes, je le crois, reprit Girard, car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal, sinon de vous trancher la tête.

Galien dit à Girard :

— A vous entendre parler, il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir; mais, nonobstant, je crois qu'ils ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer et je verrai ce qu'ils ont dans le cœur.

Lors, il piqua son cheval et alla vers eux joyeusement; il s'inclina en leur disant :

— Mes oncles, je vous salue, je prie Dieu et sa glorieuse Mère qu'ils vous donnent santé et honneur; je connais bien à présent que vous aimez ma mère et moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire; je vous remercie humblement, et, s'il m'est possible de vous faire plaisir, je vous rendrai service jusqu'à la mort.

Alors Robert se prit à lui dire :

— Vilain bâtard, fils de fille de joie, je ne tiens aucun compte de toi et ne suis point ici pour te faire honneur, mais pour te faire mettre la lance et l'épée à la main, car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Galien l'entendit ainsi parler, il le regarda fièrement et s'écria :

— Vous en aurez menti, traîtres que vous êtes! Mais, puisque vous avez juré ma mort, laissez-moi prendre ma lance et mon écu, afin que je vous montre ma force; et si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, tranchez-moi la tête et je vous le pardonne.

Alors Robert répondit :

— Si nous refusions votre requête, nous serions de vrais poltrons; nous vous l'octroyons. Dépêchez-vous vite!

— Allons, dit Galien, tout présentement!

Et, courant vers Girard, il ajouta :

— Mettez-vous promptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis!

Puis Galien s'arma, et pendit à son cou un écu parsemé de fleurs, puis prit une lance, piqua son cheval et vint vers ses ennemis de si grande force, que c'était merveille de le voir.

Robert vint de l'autre part, et ils se rencontrèrent si rudement, que, d'un quart de lieue, on entendait le son des harnois; tellement se porta Galien, qu'il abattit par terre homme et cheval.

Incontinent Robert remonta. Quand Girard le vit, il appela Galien et lui dit :

— Mon cher enfant, j'ai grand'peur que vous ne soyez vaincu, car vous êtes jeune et n'êtes pas rusé en joutes; pour ce, venez à moi, et je vous montrerai un tour duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie.

Girard prit un écu, où était peint un lion, et le mit à son cou; il avait un haubergeon sous sa robe, il prit une épée et vint dessus Robert avec ses armes.

Robert dit à haute voix :

— Comment, Girard, lui voulez-vous aider? Je vous tenais pour mon ami et vous êtes mon ennemi?

— Oui, répondit Girard, je lui aiderai jusqu'à la mort, car le roi Hugon me l'a donné en garde et m'a donné ordre de le défendre contre tous; il n'y a si vaillant homme au monde, que, s'il lui faisait tort, je n'en prenne vengeance; puisque je l'ai en garde, je ferai mon devoir, car je suis tenu de le faire.

Lors, il dit tout bas à Galien :

— Regardez comme je vais me battre contre votre oncle Robert, car je lui donnerai tant de coups, que vous en serez surpris!

Galien dit :

— Volontiers! Je vous regarderai faire ce coup, afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin.

Lors, Girard vint, piquant des éperons, et Robert d'autre côté. Girard s'y prit si subtilement et lui donna un si grand coup d'épée, qu'il l'abattit par terre.

Quand Galien vit cela, il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup, et s'écria :

— Certes, Girard, mon doux ami, vous êtes un habile chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait!

Aussitôt les gens de Robert sortirent de la forêt et vinrent tous, l'épée à la main et la lance en arrêt, sur Galien et Girard.

Galien tira Flamberge, qui reluisait comme le soleil; Girard était toujours près de Galien et ses écuyers après; chacun tenait son épée en sa main et frappait sur leurs ennemis à grande force. Galien tenait sa lance et vint contre un grand pautonnier, lequel il perça de sa lance et le jeta mort par terre; il en vint un autre, qui était auprès de lui, et il le frappa de telle force, qu'il tomba de son cheval à terre, avec la lance au travers du corps. Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis, qui étaient en grand nombre; mais le désir qu'il avait de secourir Galien lui faisait croître sa force; ils étaient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle défense, que nul ne demeurait devant eux. Il y eut dans cette affaire tant de morts, que l'herbe en était toute teinte de sang.

## CHAPITRE VI

**Comment les nouvelles furent apportées au roi Hugon que Galien avait été attaqué dans un bois, et comment il se mit en chemin pour lui donner du secours.**

Quand Galien se vit ainsi attaqué, il envoya vite un page au roi Hugon, pour lui faire savoir comme Robert, Tibers et Henri, ses oncles, le voulaient tuer au passage d'un bois.

Quand le roi Hugon sut ces nouvelles, il fut fort courroucé; il fit armer promptement ses gens pour aller défendre Galien de ses ennemis. Galien fit un tel carnage, qu'avant que le roi Hugon fût venu, il avait presque tué tous ses adversaires. Le roi et ses chevaliers firent qu'en peu d'heures, ils arrivèrent vers Galien, de laquelle venue ledit Galien fut fort étonné, car il croyait que ce fût du secours pour ses ennemis. Il prit son écu et une grosse lance qu'il mit en arrêt, puis vint contre le roi Hugon, et lui donna un si grand coup, qu'il le jeta en bas de son cheval par-dessus un grand roc.

Quand le roi Hugon le vit, il se prit à crier :

— Laissez-moi, Galien! C'est votre bon seigneur le roi Hugon, qui vient pour vous donner du secours.

Quand Galien l'entendit, il ôta son heaume, et lui dit :

— Sire, je vous demande pardon! Je ne croyais pas que vous fussiez le roi Hugon, mais je pensais que ce fût du secours qui venait pour nous battre.

— Je vous pardonne! dit le roi.

Puis il monta sur un autre cheval, et alla vers le bois où les traîtres étaient.

Aussitôt que Tibers et Henri eurent vu leur père, ils se sauvèrent promptement. Le lendemain, leurs gens se mirent en fuite après eux; alors le roi Hugon se prit à dire :

— Je suis votre père, qui suis venu au secours de Galien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connaisse votre trahison.

— Non, Sire, dit Galien, je vous supplie de n'en rien faire, car si vous les aviez pendus, vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement; mais sur toutes choses je vous prie, quand ils seront de retour en votre palais, de les garder afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma mère.

— J'y apporterai mes soins, dit le roi Hugon, je vous le promets, Galien, mon ami.

Comme ils passaient par-dessous un pin, le roi Hugon trouva Robert son frère mort, et s'écria à haute voix :

— Qu'est ceci? hélas! qui a attaqué le premier?

— Il est vrai que je l'ai tué, mais ça été à mon corps défendant; certes je suis bien fâché du coup, je m'en repens.

Alors le roi Hugon dit :

— Certes, je le renie pour mon frère, puisqu'il a fait une telle trahison, car celui qui est traître doit être séparé des rois et des princes, parce qu'avec tel homme il n'y a jamais de sûreté.

## CHAPITRE VII

**Comment, après que le roi Hugon eut trouvé Robert mort, il s'en alla à Constantin. Galien, Girard et les dix écuyers s'en allèrent à Gênes, au palais du duc Régnier, et comment ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le capitaine se nommait Brisebarre.**



Hugon prit congé de Galien et Galien de lui, puis le roi retourna à Constantin; la mort de son frère Robert ne lui fit point de peine, pour la trahison qu'il avait faite contre Galien et Girard. Après cela, Galien et toute son escorte continuèrent leur chemin et trouvèrent un autre bois près la rivière de Gênes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, desquels le maître se nommait Brisebarre; en tout le pays n'y avait si fort voleur et plus craint que celui là; il avait régné deux ans au bois, où il avait volé et tué plusieurs marchands.

Quand il vit Galien, il mena grande joie, disant :

— Nous n'avons pas perdu notre temps de passer ici la nuit, car voilà un jeune homme qui va à Gênes, qui n'a que quinze ans, et il est des mieux montés; il a aussi quatre sommiers d'argent, il nous le faut mettre à mort.

— Maître, dirent les autres voleurs, nous ferons à votre volonté.

Lors ils vinrent aux sommiers, et Brisebarre, d'autre côté, droit à Galien, disant :

— Jeune homme, descends de cheval, car j'ai pitié de toi, rapport à ta grande jeunesse; si tu le fais, je te laisserai aller sans te faire de mal.

— Larron, répondit Galien, tu en auras menti, car à peine pourras-tu échapper de moi.

Et tirant aussitôt son épée, il lui en donna un tel coup qu'il lui fendit la tête.

Girard de Sicile frappait d'autre côté fort rudement.

Quand les larrons se virent ainsi abattus, ils s'enfuirent dans le bois; mais Galien et Girard les suivirent de si près, qu'ils leur coupaient bras et jambes; de tous les trente-deux, il n'en échappa que huit qui se sauvèrent dans le profond de la forêt.

— Allez, canailles, leur cria Girard, vous n'aurez

guère gagné avec le fils d'Olivier; allez quérir votre maître qui est mort là-bas, car vous ne le verrez jamais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins et brigandages sur les grands chemins.

Après que les larrons furent défaits, Galien et son escorte cheminèrent jusqu'à Gênes.

Quand ils furent arrivés en la ville, ils virent un messager qui passait par la rue, Galien l'appela et lui dit :

— Mon ami, je vous salue, dites-moi qui est le seigneur de cette terre et pays?

Le messager répondit :

— C'est le duc de Gênes qui en est le souverain possesseur. Qui êtes-vous? Il semble à votre habit et au train que vous menez que vous soyez gentilhomme. Sachez pour vrai que mon duc est en son palais, parce qu'il a un peu mal à la tête; je crois qu'il ne sortira pas aujourd'hui, mais si vous allez vers lui il vous logera volontiers, c'est le plus vaillant qui soit sous le firmament.

Galien le remercia, puis ils se mirent en chemin pour aller au palais. Les habitants le regardaient comme en France on regarde les Chinois ou autres nations étrangères.

La duchesse, qui était au palais, descendit incontinent qu'elle les vit et alla au-devant d'eux. Quand Galien l'aperçut, il lui fit révérence et la salua honnêtement, puis demanda où était le duc Régnier, et qu'il souhaitait lui parler. Alors la duchesse lui demanda :

— Qui êtes-vous, vous qui demandez monseigneur le duc, qui est un homme de grande noblesse?

— Madame, répondit Galien, je suis de Constantin; je vous prie qu'il vous plaise de me loger pour cette nuit.

— Très-volontiers, dit la duchesse, à Dieu ne plaise que je refuse le logis à un si gentil chevalier.

Elle fit mettre ses chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ses éperons, ensuite le fit monter dans la salle. Incontinent le souper fut prêt; chacun s'assit à table pour prendre sa réfection; ils furent honorablement servis de toutes sortes de viandes.

Cette noble dame avait une fille appelée Belleaude, qui était d'une grande beauté, et fort prudente en tous ses faits et dits; d'abord qu'elle vit Galien, elle s'en vint à sa mère et lui dit :

— Madame, que vous semble-t-il de ce jeune chevalier? je vous assure qu'il ressemble à Olivier mon frère.

Alors la mère le regarda, et dit à Belleaude, sa fille, qu'il était vrai, et que jamais elle n'avait vu un homme qui lui ressemblât mieux.

Belleaude reprit :

— S'il vous plaît, je le mènerai dans la chambre de mon père, pour savoir s'il le pourra reconnaître, car je crois qu'il est de notre famille.

A laquelle requête consentit sa mère, lui donnant licence de le mener vers son père.

Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara un autre pour Girard, lesquels étant couchés furent très honorablement accoutrés. Belleaude, après que Galien eut remercié le duc des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, le prit par la main et lui dit :

— Gentil chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos.

Alors Galien la remercia grandement du bien et de l'honneur qu'elle lui faisait. Quand il fut dans sa chambre, Belleaude s'en alla avec son père et lui dit :

— Monseigneur et père, ce jeune chevalier qui est venu loger en notre palais est le plus beau qu'on puisse voir; il est doux, courtois et aimable en tous ses faits; il ressemble à Olivier mon frère, c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner.

Le noble duc Régnier écoutant ce que sa fille Belleaude lui disait, répondit :

— Ma fille, puisque tu dis qu'il est si beau chevalier et qu'il ressemble à Olivier mon frère, je le veux voir.

Or le duc était incommodé d'une maladie incurable; il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Galien.

Quand Galien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme l'honnêteté l'exige. Après plusieurs paroles dites de part et d'autre, le duc Régnier lui demanda d'où il était et de quelle contrée il venait.

— Certes, répondit Galien, je suis de Constantin, et j'ai demeuré longtemps à la cour du roi Hugon, lequel m'a élevé et alimenté en ma jeunesse, ce dont je lui en ai bien des obligations; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'empereur Charlemagne et des douze pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde.

Le duc Régnier, entendant les paroles de Galien, dit à son tour :

— Noble chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne et les douze pairs de France sont en Espagne et ont pris Pampelune, Sures et Charion; ils ont mis tant de païens et de Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse; ils seraient déjà revenus si ce n'était le roi Marsille qui leur a demandé bataille. Dieu le veuille confondre et donner victoire à Charlemagne. Outre cela, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourrait trouver un plus bel homme, ni plus puissant et vaillant que l'est un des douze pairs de France, appelé Olivier, comme chacun dit et rapporte, après Roland, neveu de Charlemagne; et ce nommé Olivier est mon fils.

Quand Galien entendit cette parole, il baissa la tête et changea de couleur, et incontinent les larmes lui coulèrent des yeux en abondance. Belleaude, qui était là, fut fort étonnée de voir pleurer ce jeune chevalier de cette manière; elle dit à son père :

— Mon cher père, regardez donc comme ce chevalier pleure amèrement. Je ne doute pas qu'il ne soit de notre sang; je crois fermement que vous l'avez engendré, car il ressemble à mon frère Olivier.

A cela le duc son père répondit :

— Ma fille, jamais je ne l'ai engendré, car il y a

plus de trente ans qu'à femme je n'ai touché charnellement.

— Certes, dit Belleaude, mon frère Olivier l'a donc engendré, et je crois qu'il est mon neveu; c'est pourquoi, mon père, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit il est.

Le duc, derechef, dit à Galien :

— Noble chevalier, dites-moi donc, s'il vous plaît, de quel lieu vous êtes, de quelle famille.

— Sire, répondit Galien, sachez que je suis de Constantin, et suis fils de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon ; je m'en vais en Espagne pour trouver les douze pairs, car j'ai espérance de parler à un d'entre eux qui me connaîtra.

Quand Belleaude l'entendit ainsi parler, elle s'écria :

— Certes, devant qu'il parte il dira autre chose; demandez-lui encore comment il a été engendré, j'ai grand désir de le savoir; si c'est votre plaisir, vous me le direz.

Galien, voyant que le duc était curieux de savoir l'origine de sa naissance, la raconta en ces termes :

— Noble duc, je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des douze pairs de France qui est de ma parenté, et puisqu'il en est ainsi, que vous voulez savoir qui je suis et comment j'ai été engendré, je vous le dirai : Sachez que je suis fils d'Olivier-le-Membru, lequel m'engendra à Constantin avec la fille du noble roi Hugon, au retour de Charlemagne et des douze pairs de France, revenant de faire le voyage de Jérusalem; c'est pourquoi je vais le chercher pour le connaître.

Alors Belleaude commença à dire :

— Certes, j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille.

Le noble duc, sa femme et sa fille, se prirent à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir Galien, puis le vinrent embrasser tendrement; Galien demeura à la cour du duc Régnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement. Le noble Galien, après s'être réjoui et reposé, voulut prendre congé du duc Régnier.

Quand le duc vit que Galien s'en voulait aller, il tâcha de le retenir par les plus beaux engagements qu'il lui fût possible, en lui disant :

— Mon enfant, si vous me voulez croire, vous demeurerez avec moi, et je vous donnerai chevaux, oiseaux, faucons et lévriers pour vous ébattre à la chasse des cerfs, biches et sangliers; de plus, je vous ferai gouverneur de tout mon domaine, et vous n'aurez jamais aucune nécessité.

Galien répondit :

— Généreux duc, je vous remercie du bien et de l'honneur que vous me faites; mais, s'il vous plaît, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher père, Olivier, car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon père, qui combat actuellement contre les infidèles.

Quand le duc entendit les paroles du jeune chevalier, il s'aperçut très-bien de son noble courage et il lui dit :

— Mon enfant, puisque ainsi est, que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé, mais, auparavant, je vais vous faire préparer un équipage des plus magnifiques. Je vous donnerai mon haubert, lequel est fort et entier, et qui n'a jamais été faussé par aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; et je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux et riches qu'il soit, car il y a une escarboucle devant, qui reluit et fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont ès-environs, en sont conduits de nuit comme en plein jour. En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays.

— Sire, répliqua Galien, je vous remercie grandement, car j'espère que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon père, Olivier; mais, puisque vous me donnez votre bon cheval, qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manières de faire.

— Volontiers, repartit le duc. Sachez, qu'un malhonnête homme ni un poltron ne lui saurait mettre la bride ni la selle, et ne peut monter dessus!

Alors Galien s'écria :

— Je vous prie de me le montrer, car si je ne le peux monter, il ne me servira de rien.

Le duc Régnier appela son écuyer, lequel était gentilhomme, lui dit d'amener son cheval Marcepin, et qu'il lui mît la selle et la bride, ce qu'il fit. Ce cheval était si vigoureux, qu'on le liait de trois grosses chaînes de fer, et personne ne l'osait approcher; il avait été trouvé au désert et pris à force de machines, puis nourri pendant sept ans de pommes et autres fruits.

## CHAPITRE VIII

**Comment Galien monta dessus Marcepin, le bon cheval, puis prit congé du duc Régnier et des princes, dames et demoiselles de Gênes.**



n amena devant le duc Régnier le bon cheval Marcepin, puis il fut présenté à Galien.

Quand Galien le vit, il fut réjoui de voir sa prodigieuse grosseur et sa beauté; aussitôt il prit le cheval par la bride, sauta dessus fort légèrement, puis piqua des éperons; le cheval fit un saut qui surprit tous les barons, dames et demoiselles qui étaient là.

Chacun disait :

— Ce jeune chevalier est habile, et il paraît qu'il a un merveilleux courage. Il ressemble à Olivier en toutes manières.

Galien dit au duc Régnier :

— Je vous remercie de m'avoir bien monté, car

je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde.

Quand Galien fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée, sinon celle que le roi Hugon lui avait donnée, laquelle était nommée Flamberge, le duc Régnier lui voulut ceindre et le faire chevalier; mais Galien lui dit :

— Sire, ne vous déplaise, car j'ai fait vœu que jamais homme ne me ceindra que Charlemagne, duquel j'ai tant ouï parler; j'ai entendu dire plusieurs fois que tous les chevaliers qu'il fait sont tous bons chevaliers.

Le duc répliqua :

— Mon fils, je vous trouve bien obstiné pour un jeune homme.

— Il est vrai, dit-il; je vous en demande excuse, mais j'en ai fait serment il y a longtemps.

Quand le duc vit la volonté de Galien, il lui dit :

— Puisqu'il vous plaît de faire ainsi, j'y consens.

Belleaude, qui était là présente, appela Galien à part et lui donna un anneau très-précieux, dans lequel il y avait du sang de saint Étienne, puis elle ajouta :

— Jamais homme qui portera cet anneau ne sera pas ni blessé en bataille, ni son cheval.

Galien le reçut fort honnêtement et la remercia, et puis le mit en son doigt; derechef Belleaude lui donna une belle enseigne et lui donna un autre anneau, disant :

— Mon cher neveu, puisque vous voulez partir, je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser.

— Madame, dit Galien, je ne manquerai pas de le lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Galien eut été l'espace de huit jours avec le duc Régnier, et qu'il eut été fort honorablement reçu et qu'on lui eut donné plusieurs beaux présents, il prit congé de toute la cour.

A son départ, chacun se mit à pleurer; le duc appela Galien et lui dit secrètement :

— Mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir; mais, nonobstant, je connais le noble courage et la bonne volonté que vous avez de trouver votre père, je vous laisse faire; mais, mon fils, je veux vous avertir d'une chose : quand vous serez en Espagne, à la cour de Charlemagne, de ne pas vous fier au comte Ganelon, car c'est le plus déloyal qui fut jamais au monde; s'il voit que vous soyez dans les bonnes grâces du roi, il en sera envieux, il fera en sorte de vous jeter hors de la cour, en vous mettant en mauvaise grâce avec le roi; il est redouté en cour pour sa grande richesse; il fait souvent disgracier plusieurs bons et braves chevaliers; il n'y a personne de plus maître que lui; ainsi, gardez-vous de lui.

Galien le remercia de cet avis, puis prit congé de lui, de la duchesse, de Belleaude et de tous les princes, dames et demoiselles, et s'en alla en Espagne.

## CHAPITRE IX

**Comment Galien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.**



Le noble Galien chemina tant, qu'il arriva dans un bois, près d'une rivière, auquel il y avait cinquante larrons, lesquels gardaient le passage. Quand Galien les aperçut, il dit à Girard :

— Celui qui ne fera pas son devoir sera réputé poltron; il nous faut écharper tous ces coquins-là, et n'en point laisser en ce pays.

Girard lui répondit :

— Galien, mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune, et que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs. Je vous prie que nous retournions promptement à la ville, car, s'il nous arrivait quelque déplaisir, j'en serais beaucoup fâché; c'est pourquoi je vous supplie derechef de ne vous point hasarder ainsi.

Galien, entendant les paroles de Girard, lui répliqua :

— Ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contre eux, et, si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que je pourrai attraper.

Il prit donc son heaume et son haubert, et mit sa lance en arrêt; alors Girard lui dit encore :

— Galien, n'entreprenez point d'aller contre eux; retournons en la ville, et nous ferons bien.

— Je n'en ferai rien, répondit Galien, j'aimerais mieux être mort, qu'il me fût reproché que j'eusse fui devant de pareils scélérats. Mais que Dieu me garde Flamberge, mon épée, que le roi Hugon me donna, et, fussent-ils deux mille, que je ne reculerais pas!

Quand Galien, Girard et les dix écuyers furent armés, les larrons se disaient les uns aux autres :

— Voici un beau jeune homme monté qui vient!

Leur maître dit :

— J'aurai son cheval devant qu'il soit nuit.

Ils se mirent au travers du chemin, tellement que nul ne pouvait passer.

Quand Galien vit cela, il leur cria :

— Canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin? Laissez-nous passer, car nous sommes messagers du roi Charlemagne!

Alors le maître dit :

— Point de quartier; il faut laisser ici les armes que vous portez ainsi que votre cheval, que j'ai grand désir de posséder.

— Vous en aurez menti ! dit Galien. Vous êtes tous fripons, et je suis surpris de voir le pays de Gênes si rempli de larrons ; j'en trouvai hier trente-deux dans un vallon, et j'en trouve encore plus aujourd'hui ; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne !

Les larrons lui dirent :

— C'est follement dit ; vous parlez en jeune homme.

Galien leur répliqua :

— Je suis surpris que tous beaux hommes, bien faits comme vous êtes, vous vous amusiez au brigandage et à arrêter ainsi les passants.

Ils lui répliquèrent :

— Tu ne sais ce que tu dis, car les gens de ce pays sont de cette nature ; or, finis tes discours, et descends promptement de ce cheval où tu es monté.

Quand Galien les entendit ainsi parler, il piqua son cheval et mit la lance en arrêt, puis frappa le maître des larrons tout au travers du corps, et le tua.

Girard fut assailli de tous côtés par les autres larrons ; mais quand Galien vit qu'ils ne l'avaient point suivi, il retourna promptement en bataille, mais ce fut trop tard, car les dix écuyers étaient déjà tous tués.

Lors Galien tira Flamberge, disant :

— Ah ! canailles, vous avez tué mes écuyers ! Je vous promets que je vous rendrai la pareille avant qu'il soit nuit.

Galien, voyant donc ses dix écuyers morts, eut une si grande douleur, qu'il ne savait ce qu'il devait faire. Nonobstant, il prit Flamberge et vint sur les larrons, et Girard le suivait. Ils s'animèrent d'une telle façon, qu'ils semblaient des lions : tout ce que Galien atteignait il le mettait incontinent à mort. Il fit un si grand carnage, que c'était pitié de le voir ; les uns fuyaient par les bois, les autres se rendaient à merci.

Lors Girard dit à Galien :

— Nous n'avons plus d'écuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort. Qui mènera maintenant nos sommiers ?

Galien dit à Girard :

— Laissons-les courir par les champs, et allons à la poursuite des larrons.

— J'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît..

Aussitôt ils piquèrent des éperons et coururent après ; ils en trouvèrent quatre qui étaient cachés derrière un buisson ; quand ils virent Galien, ils lui crièrent merci à deux genoux, disant :

— Très-nobles chevaliers, ayez pitié de nous en l'honneur de Jésus-Christ.

— Je suis content, leur dit Galien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

— Sire, dirent-ils, nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous, car, quelque mal que nous ayons fait, nous sommes disposés de bien faire maintenant.

Alors Galien se prit à rire, et dit à Girard :

— Nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveille de les entendre ; mais ce sont humiliations par force qui ne viennent pas de bonne volonté.

## CHAPITRE X

Comment Galien fit mener ses sommiers jusqu'au château de Montfilant par quatre larrons, lesquels il fit pendre et étrangler quand ils furent arrivés.

Après que Galien eut pris les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étaient errants par les champs ; il lia les larrons à chaque sommier, et leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers ; il leur ôta leurs bâtons et couteaux, disant :

— Il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands et voleurs de chemins.

— Il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plus tôt que nous pourrons et ferons en sorte d'arriver de bonne heure.

— Suivre, dit Galien ; parbleu vous irez devant ; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez, car je ne vous quitterai pas de vue.

Puis il ajouta :

— Voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier.

Ils cheminèrent tant, qu'environ la nuit ils arrivèrent en un château nommé Montfilant ; quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Galien envoya chercher la justice, et fit pendre les voleurs, qui lui dirent :

— Comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers ?

Galien dit :

— Larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eusse tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais.

Galien et Girard furent loger à Monfilant en l'hôtel d'un vaillant homme, lequel avait nom Mille. Il avait une sœur, laquelle se nommait Sicile, et avait été mariée à un jeune chevalier, lequel en son vivant possédait de grands biens en Provence, en un lieu nommé Saint-Gille ; il mourut à Pinelle, et quand il partit il laissa sa femme grosse d'une fille. Les parents dudit chevalier disaient qu'elle était bâtarde, et que jamais n'hériterait des biens dudit chevalier.

Quand le souper fut prêt, ils entrèrent dans une salle qui était richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle était garnie de plusieurs sortes de viandes. Le seigneur Mille ne pouvait manger, parce qu'il était courroucé pour l'outrage qu'on voulait faire à sa sœur.

Quand Galien le vit si pensif, et qu'il ne mangeait point, il lui demanda ce qu'il avait, et pourquoi il ne mangeait pas ; l'hôte répondit :

— Certes, chevalier, j'ai des raisons pour cela, et je vais vous les dire. Un chevalier, natif de Provence, vint en ce pays et épousa ma sœur ; il ne fut que deux mois avec elle et puis s'en alla ; il la laissa

grosse d'une belle fille. Ce chevalier est mort, et maintenant ses parents disent qu'elle est bâtarde, et qu'ils la déshériteront; ils ont présenté leur gage par trois fois : ma sœur n'a point trouvé de champion. Je dirai certes la vérité, ma sœur n'était que bourgeoise; mais pour sa grande beauté ce chevalier l'épousa, c'est de quoi les parents sont indignés; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries : c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé.

— Mon hôte, dit Galien, mangez et réjouissez-vous, car je vous promets que demain matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites, et lui ferai rendre justice.

Alors l'hôte dit à Galien :

— Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent.

Galien dit :

— Je vous demande une chose principale, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit, afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'hôte fit préparer une chambre pour Galien; on lui mit des draps blancs sentant une odeur merveilleuse; la chambre si proprement parée, parce qu'il n'était pas possible de mieux faire; puis l'hôte s'assit auprès de Galien et soupa avec lui.

Après souper, les tables furent levées, et l'hôte mena Galien en sa chambre où il y avait deux lits : l'un était pour Galien et l'autre pour Girard; les oreillers étaient de fine soie, les courtines de fin damas, et les couvertures de drap très-cher.

Galien et Girard se couchèrent et dormirent à leur aise jusqu'au matin; puis ils se levèrent, et Galien demanda ses armes, lesquelles lui furent incontinent apportées par Girard, lequel s'arma promptement.

Quand Galien fut armé, il sortit de la chambre pour aller entendre la messe avec son hôte et sa sœur, et se recommanda à Dieu. Après toutes ses oraisons faites, il appela son hôte et lui dit :

— Vous me voyez préparé pour combattre et défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

## CHAPITRE XI

Comment Galien jouta contre douze chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, et comment il les vainquit en champ de bataille devant tous les assistants.

Quand l'hôte connut la bonne volonté du noble Galien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisait; il sortit de l'église et dit à sa sœur :

— Ma sœur, le Seigneur a envoyé aujourd'hui un noble chevalier qui m'a promis de prendre votre défense.

Quand la dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze chevaliers s'armèrent, puis quand ils virent Galien, ils commencèrent à rire, et aussitôt un des chevaliers se mit en bataille, et Galien d'autre part; il demanda le nom au chevalier, qui lui dit :

— J'ai nom Antoine de Provence.

Galien lui dit :

— Vous avez tort de disputer le droit de cette dame, je suis venu ici pour en prendre le parti.

Alors piquèrent les éperons de si grand courage, que Galien perça de sa lance l'écu et le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça aussi à travers le corps et tomba par terre.

Galien dit :

— Comment, usurpateur, vous voulez avoir la terre de cette dame et de sa fille; je vous jure que je ne le souffrirai pas.

Les autres coururent aux armes pour mettre Galien à mort; mais le frère de la dame fit sonner le tocsin de la ville sans discontinuer; aussitôt les habitants coururent sur eux. Quand les traîtres virent qu'ils avaient du dessous, ils se mirent à fuir, à leur grand déshonneur; incontinent on alla prendre Antoine de Provence. Tous les seigneurs s'assemblèrent pour tenir conseil; quand ils furent assemblés, ils appelèrent Galien, et lui voulaient donner la demoiselle et toute la seigneurie; il n'y voulut consentir, car il avait intention d'aller à Roncevaux, voir la cour de Charlemagne, y trouver son père Olivier, ainsi que les douze pairs de France, lesquels attendaient bataille contre le roi Marsille. De Monfilant, il se mit en chemin pour aller en Espagne où était Charlemagne, et mena avec lui son conducteur Girard, et tant exploitèrent par leurs journées qu'ils arrivèrent en Espagne et y trouvèrent Charlemagne; ils le connurent à cause de son étendard.

Lorsqu'ils arrivèrent, plusieurs chevaliers étaient fort en peine de savoir qui était ce jeune chevalier, et disaient les uns aux autres qu'il paraissait de grande famille. Quand Galien fut près de la tente de Charlemagne, il mit pied à terre et s'en alla à ladite tente où était Charlemagne, et quand il le vit, il se jeta à ses pieds, le salua très-humblement.

## CHAPITRE XII

Comment Galien fut fait chevalier par Charlemagne.

Le chevalier Galien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le roi Charlemagne, le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluait si respectueusement, il lui demanda d'où il était, et qui il cherchait? Galien lui répondit :

— Sire, je suis né à Constantinople, et y ai été élevé; ensuite j'ai passé à Gênes, auquel lieu le duc Régnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte et le cheval que vous voyez ici;

haine mutuelle, combattirent ensemble de dessus leurs nobles coursiers jusqu'à la nuit. Cais était monté sur Dahis et Hadifah sur Ghabra.

Dans le cours de ce combat, il se passa des faits d'armes qui n'avaient jamais été vus avant. Chaque tribu désespérait de son chef, et elles voulaient faire une attaque générale afin de suspendre leurs efforts et diminuer la fureur qu'ils mettaient à se combattre. Alors les cris commencèrent à se faire entendre dans les airs. Les cimetères furent tirés et les lances s'avançaient entre les oreilles des chevaux arabes.

Alboufaris s'approcha de quelques chefs absiens et leur dit :

— Attaquons ces lâches.

Ils allaient partir, quand les anciens des deux tribus s'avancèrent au milieu de la plaine, la tête découverte, les pieds nus et les idoles suspendues à leurs épaules.

Placés entre les deux armées, ils parlèrent ainsi :

— Parents et alliés, au nom de l'union qui a régné jusqu'ici entre nous, ne faisons rien qui nous rende la fable de nos esclaves. Ne fournissons pas à nos ennemis et à nos envieux une occasion de nous faire de justes reproches. Oublions tout sujet de dispute et de dissension. Des femmes ne faisons point des veuves, ni des enfants des orphelins. Satisfaites votre ardeur pour les combats en attaquant ceux d'entre les Arabes qui sont vraiment nos ennemis; et vous, parents de Fazarah, montrez-vous plus humbles envers vos frères les Absiens. Surtout n'oubliez pas que l'outrage a souvent causé la perte de maintes tribus, qui se sont repenties de leur action impie; qu'il a privé bien des hommes de leurs propriétés, et qu'il en a plongé un grand nombre dans le puits du désespoir et du regret. Attendez donc l'heure fatale de la mort, le jour de la dissolution, car il est là. Alors vous serez déchirés par les aigles menaçants de la destruction, et vous serez enfermés dans les réduits ténébreux du tombeau. Faites donc en sorte que quand vos corps seront inanimés on ne conserve, en pensant à vous, que le souvenir de vos vertus.

Les scheiks parlèrent longtemps et jusqu'à ce que la flamme des passions qui s'était allumée dans l'âme des héros fût éteinte.

Hadifah se retira du combat, et il fut convenu que Cais paierait le prix du sang d'Abou-Firacah avec une grande quantité de troupeaux et une file de chameaux. Les scheiks ne voulurent pas même quitter le champ de bataille avant que Cais et Hadifah ne se fussent embrassés et n'eussent consenti à tous les arrangements.

## XIII

Alboufaris rugissait de fureur :

— O roi Cais, que faites-vous là? s'écria-t-il. Quoi! nos épées nues brillent dans nos mains, et la tribu de Fazarah exigera de nous le prix du sang de son mort! Et nos prisonniers, nous ne pourrons les racheter qu'avec la pointe de nos lances! Le sang de notre mort aura été versé, et nous ne le vengerons pas?

Hadifah était hors de lui en entendant ces paroles.

— Et toi, vil bâtard, lui dit Alboufaris en l'apostrophant, toi, fils d'une vile mère, est-ce qu'il y a quelque chose qui puisse t'honorer, et nous, nous flétrir? Si ce n'était la présence de ces nobles scheiks, je t'anéantirais, toi et ton monde, sur-le-champ.

Alors l'indignation et la colère d'Hadifah furent portées à leur comble.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il aux scheiks, je ne veux plus entendre parler de paix, quand même l'ennemi devrait me percer de ses lances.

— Ne parlez pas de la sorte, fils de ma mère, dit Haml à son frère. Ne vous élancez pas sur la route de l'imprudence; abandonnez ces tristes résolutions. Restez en paix avec nos alliés les Absiens, car ils sont les étoiles brillantes, le soleil resplendissant qui conduit tous les Arabes qui aiment la gloire. Ce n'est que l'autre jour, lorsque vous les avez outragés en faisant frapper leur cheval Dahis, que vous avez commencé à vous éloigner de la voie de la justice. Quant à votre fils, il a été tué justement, car vous l'avez envoyé demander une chose qui ne vous était pas due. D'après tout cela, il n'y a rien de plus convenable que de faire la paix, car celui qui cherche et provoque la guerre est un tyran, un oppresseur. Acceptez donc les compensations qui vous sont offertes, ou vous allez faire naître encore autour de nous une flamme qui nous brûlera des feux de l'enfer.

Haml continua en récitant ces vers :

« Par la vérité de Celui qui a fortement enraciné les montagnes sans fondation, si vous n'acceptez pas les compensations des Absiens, vous êtes dans l'erreur. Ils reconnaissent Hadifah pour un chef; sois donc véritablement un chef, et contente-toi des richesses et des troupeaux qui te sont offerts. Descends de dessus le cheval de l'outrage et ne le monte plus, car il te conduirait à la mer des chagrins et de l'affliction. Hadifah, renonce en homme généreux à toute violence, mais particulièrement à l'idée de combattre les Absiens. Fais d'eux et de leur supériorité, au contraire, un puissant rempart pour nous contre les ennemis qui pourraient nous attaquer. Fais d'eux des amis qui nous restent fidèles, car ce sont des hommes qui ont les plus nobles intentions; ce sont des Absiens enfin, et si Cais a agi avec toi d'une manière injuste, c'est toi qui le premier lui as donné cet exemple, il y a quelques jours. »

Dès qu'Haml eut achevé de réciter ces vers, les chefs des différentes tribus lui adressèrent des remerciments, et Hadifah ayant consenti à accepter la compensation offerte, les Arabes renoncèrent à la violence et à la guerre. Tous ceux qui portaient les armes rentrèrent chez eux. Cais envoya à Hadifah deux cents chamelles, dix esclaves mâles, dix femelles et dix têtes de chevaux. Alors la paix fut rétablie, et tout resta tranquille dans le pays.

FIN D'ALBOUFARIS.




# GALIEN RESTAURÉ

## CHAPITRE PREMIER

**Comment la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appelé Galien Restauré, lequel nom fut imposé par deux fées, dont l'une se nommait Galienne et l'autre Eglantine.**

La belle Jacqueline, fille du roi Hugon, de Constantinople, avait été aimée par le vaillant Olivier, l'un des pairs de Charlemagne, et elle l'avait aimé pareillement. Olivier était revenu en France avec sa compagnie et Jacqueline s'était réfugiée en la maison d'une pauvre femme, de peur du courroux du roi Hugon.

Un matin, elle alla derrière cette maison, où se trouvait une belle fontaine à laquelle elle allait fort souvent pour dissiper sa mélancolie, et il arriva qu'étant auprès de cette fontaine le mal d'enfant la prit. Elle se mit à crier aussitôt par le vouloir de Dieu.

Deux fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir; et quand elles virent

l'enfant, qui était un beau fils, elles furent fort réjouies et reçurent l'enfant honnêtement.

L'une des fées s'appelait Galienne et l'autre Eglantine; cette dernière avait tenu autrefois la terre de Ponthieu, au pays de Picardie, et avait été longtemps compagne de Morgane. Quand elle vit l'enfant et sentit sa douce haleine, elle dit à la belle Jacqueline :

— Cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don.

Eglantine dit à Galienne :

— Dame, donnez-lui votre don.

— Certes, dit Galienne, puisqu'il vous plaît, je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un lion, et qu'il ne puisse mourir par trahison; s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il en soit guéri en trois jours; afin que sa mère se souvienne de nous, il aura nom Galien et portera mon nom.

Eglantine dit :

— Vous avez donné de beaux dons à cet enfant, et moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne sera ni lassé ni blessé aux joutes et tournois, et par nul ne sera défait ni poussé d'un demi-pied de long, et tant fera mourir de païens que toute la chrétienté sera en repos; et quand les douze pairs seront morts, cet enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne.

Alors Galienne dit :

— Vous avez bien parlé ; puisqu'ainsi est qu'il restaurera le roi Charlemagne, il sera appelé Galien Restauré.

La belle Jacqueline n'oublia pas le nom de son enfant, que les deux fées lui avaient donné. Ensuite on manda l'archevêque pour le baptiser; la belle Jacqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les fées lui avaient donné ledit nom. On baptisa l'enfant et il fut nommé Galien Restauré.

Un messager alla promptement à la reine, femme du roi Hugon, et lui dit :

— Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jacqueline a un beau fils; on ne vit jamais un plus bel enfant.

Quand la reine sut qu'Olivier l'avait engendré, elle se prit à soupirer tendrement.

— Hélas! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplu, lui et sa compagnie; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le roi mon mari, lequel, par dépit d'Olivier, a chassé de son pays ma fille Jacqueline.

La belle Jacqueline était, en la maison de cette pauvre femme, très-mal servie; incontinent, sa mère lui envoya oreillers, couvertures, or et argent à foison. Le troisième jour qu'on la voulait baigner, sa mère la vint visiter; mais quand Jacqueline la vit elle dit :

— Hélas! ma très-honorée mère, je vous prie, ne vous mettez point en peine pour moi; vous savez que mon père m'a fait chasser de son palais parce que j'étais grosse.

Sa mère lui dit :

— Ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée, je vous donnerai or et argent pour mener votre train; outre cela, je donnerai carrosse pour vous mener, et deux écuyers qui vous conduiront jusqu'à l'hôtel de votre cousin le comte de Damas, et votre beau fils sera honorablement nourri.

Après que Jacqueline fut relevée, elle et son beau fils furent menés au comte de Damas, lequel les reçut honorablement. Galien fut mis à l'école; il crût en beauté et devint grand en peu de temps; chacun disait qu'il était le plus beau qui fût en tout le pays de Damas.

Un matin, comme Galien allait à l'école, il trouva en la cour du comte un cheval qu'on y avait attaché; incontinent il le délia, monta dessus et le fit tant courir qu'il mourut sous lui.

Le comte de Damas était à une fenêtre, qui le regardait; alors il appela sa mère Jacqueline, et lui demanda si Galien était véritablement fils d'Olivier, laquelle répondit que oui; alors il lui montra comme il avait fait crever son cheval en courant par la cour, puis lui dit :

— C'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré; il sera en son temps vaillant chevalier; je vous promets ma foi que jamais il n'étudiera.

Cet enfant, élevé à Damas dans le temps que Charlemagne était à Roncevaux faisant la guerre aux Sarrasins, était en grande réputation et se faisait aimer d'un chacun; il était doux, aimable et craignant Dieu. Il était vrai enfant de la sainte Eglise, comme nous le verrons ci-après.

## CHAPITRE II

Comment, après que Galien eut atteint l'âge de quatorze ans, le comte de Damas le mena vers le roi Hugon, et comment Jacqueline revint vers son père, et dit à Galien qu'il était fils d'Olivier.



Galien, ayant atteint l'âge de quatorze ans, était si beau qu'il ne s'en pouvait trouver un pareil au pays.

Il arriva un jour que le roi Hugon tint cour en son palais; le comte de Damas y mena Galien avec lui. Il avait de grosses épaules, les cheveux blonds et les yeux bleus, tellement que partout fut dit qu'il était le plus bel enfant que jamais on eût vu. Son oncle et lui entrèrent au palais; le comte s'inclina devant le roi, lequel le salua humblement, puis se mit à regarder Galien, qui était avec le comte de Damas, et quand il l'eut bien examiné, il appela secrètement le comte et lui demanda qui était cet enfant; le comte ne fit point semblant qu'il l'eût entendu, mais il vint à lui, disant :

— Sire, comment vous portez-vous? j'avais grande volonté de vous voir.

Le roi Hugon, croyant qu'il fût sourd, s'approcha de lui et lui cria à l'oreille :

— Dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant; je ne le demande pas pour mal.

Quand le comte l'ouït il se prit à rire. Alors la reine, qui le connaissait, lui dit :

— Sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire.

Le roi Hugon assura qu'il saurait qui il était, car on sa vie n'avait vu plus bel enfant. Incontinent il appela Galien et lui dit :

— D'où es-tu, bel enfant? je te prie de me le dire, tu n'en vaudras pas pire.

Galien lui répondit :

— Sire, je n'en sais rien, jamais je n'ai connu mon père; car si je savais en quel pays il est, j'irais vers lui; s'il était en guerre et que j'eusse une épée, je le défendrais contre ses ennemis.

Quand le roi l'entendit il se prit à rire, et lui dit devant tous :

— Vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dites.

— Sire, répliqua Galien, il me semble que je le ferais, car je me sens bien de la force et ne me laisserais point frapper.

— Parbleu, s'écria le roi Hugon, je saurai qui vous êtes.

La reine dit :

— Sire, vous le saurez : cet enfant est d'Olivier et de votre fille Jacqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse.

Alors le roi Hugon, fort étonné, dit :

— Puisque cet enfant est si beau et si revenant, faites mander ma fille, je la recevrai en mon palais et j'oublierai le passé, car Olivier son père était le plus vaillant chevalier que j'aie connu de ma vie, après le duc Roland.

Quand Galien l'entendit, il remercia humblement le roi Hugon du bien qu'il lui voulait. Le roi aima tellement Galien, qu'il resta deux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople, qu'il faisait merveille; mais il avait deux oncles, lesquels étaient envieux de lui, parce qu'il se distinguait beaucoup de tous les autres chevaliers et remportait tous les prix.

## CHAPITRE III

**Comment Tibers frappa Galien de l'échiquier en jouant aux échecs.**



Un jour, comme Galien jouait aux échecs avec son oncle, il prit un roi, et dit à haute voix :

— Je dis mat.

Tibers, qui jouait contre lui, eut grand dépit, prit le tablier et l'en frappa sur la tête de telle force que le sang coulait, et lui dit plusieurs paroles piquantes.

Quand Galien vit couler son sang en si grande abondance, il s'écria :

— Mon oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait aucun déplaisir.

Après qu'il eut ainsi parlé à son oncle, il sortit de la maison, alla trouver sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, sachez que mes oncles m'ont fait jouer aux échecs, et en jouant, mon oncle Tibers m'a frappé de l'échiquier dessus la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont je suis fort blessé; cependant je ne l'ai point voulu toucher; de plus il m'a appelé bâtard, dont je suis fort courroucé au cœur. Ma très-chère mère, vous savez que de telles paroles touchent grandement à votre honneur et au mien; on voit bien qu'il n'a pas le cœur noble et qu'il est plein de cruauté et de malice; certes, ma chère mère, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort, ce qui me déplaît. Je viens vers vous pour avoir conseil, car je ne veux rien faire sans vous et que vous n'y consentiez: pour cela, ma mère, dites-moi qui je suis et de qui je suis engendré.

— Mon fils, répondit sa mère, je vous dirai qu'une fois Charlemagne et les douze pairs de France, en revenant du saint sépulcre de Jérusalem, passèrent ici; mon père les logea et leur fit grand honneur; la nuit, quand ils furent couchés, ils commencèrent à parler ensemble et se vantèrent de plusieurs choses; un espion qui les ouït le vint rapporter à mon père, lequel jura qu'il les ferait tous mourir, s'ils n'accomplissaient ce qu'ils avaient dit. Alors l'un d'eux, nommé le comte Olivier, dit que s'il m'avait à son coucher, qu'il aurait quinze fois ma compagnie sans se reposer; mon père me donna à lui, ce que je n'osai refuser; il accomplit ce qu'il avait dit, et fûtes engendré ainsi.

Galien répondit à sa mère :

— Certes, je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard et hardi chevalier que d'être poltron et être engendré de légitime mariage.

## CHAPITRE IV

**Comment Galien demanda congé au roi Hugon pour aller chercher son père en France.**

Et quand Galien sut qu'il était fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople. Toutefois il avait le cœur bien triste de ce que ses deux oncles le haïssaient, et sans jamais leur avoir fait aucun déplaisir. L'un avait nom Henri et l'autre Tibers.

Aussitôt il partit pour aller trouver son père Olivier, mort ou vif. Lors s'en vint à son grand-père, le roi Hugon, et le remercia des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, et de ce qu'il l'avait nourri l'espace de deux ans ou plus; puis il ajouta :

— Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon père Olivier.

Quand le roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut fort courroucé, et s'étonnait du courage de Galien. Alors il lui dit :

— Mon enfant, demeurez avec moi, et je vous jure que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, et vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon royaume; de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit apanage, parce que mon intention est de vous en faire part.

— Certes, répliqua Galien, je vous remercie, mais je vous jure aussi que je n'aurai jamais de joie au cœur tant que le comte Olivier n'aura épousé ma mère; car mes deux oncles m'ont appelé bâtard, dont je suis fort courroucé; j'aimerais mieux être écorché tout vif que je ne parte incontinent, nul ne m'en saurait empêcher.

Hugon demanda d'un ton de courroux :

— Ce que vous dites est vrai?

— Oui, dit Galien, dont je suis bien marri.

Lors Hugon reprit la parole et dit :

— Vos oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le roi vit que Galien était bien délibéré de s'en aller, il appela un chevalier nommé Girard et lui dit :

— Il faut conduire Galien; je vous donnerai des chevaux et de l'argent pour faire le voyage, et vous aurez soin de lui, car Galien m'a promis et juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père Olivier.

— Sire, dit Girard, je le ferai volontiers puisqu'il vous plaît, mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Galien. Sire, sachez que s'ils lui veulent faire du mal, je le défendrai jusqu'à la mort et les frapperai.

— Ma foi! dit le roi Hugon, je vous en sais bon gré, et qui plus est, je vous le commande; et s'il y a homme en tout mon royaume qui veuille l'insulter, défendez-le, et vous me ferez plaisir, car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant chevalier qui soit au monde.

Incontinent le roi Hugon, en pleurant, lui donna quatre sommiers chargés d'argent; ensuite sa mère vint l'embrasser en pleurant tendrement de son départ.

— Hélas! disait-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites? Jamais mère n'eut tant de disgrâces; j'ai déjà perdu mon doux ami Olivier, maintenant il faut que je sois privée de mon fils.

En disant cela, le cœur lui faillit et elle tomba pâmée; quand elle fut un peu revenue elle se prit à dire :

— Je prie Jésus-Christ qu'il vous fasse la grâce de bientôt revenir et d'amener avec vous Olivier, c'est ce que mon cœur désire; il est votre père, il vous a engendré; pour ce, faites telle diligence que vous l'ameniez avec vous; cela me fera le plus grand plaisir que jamais on me saurait faire.

Quand les deux oncles de Galien virent qu'il était monté à cheval pour aller chercher Olivier son père, ils furent à l'hôtel d'un de leurs oncles qui était nommé Robert, lequel était très-méchant.

L'un des oncles de Galien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fît quelque déplaisir, et aussi craignant le noble Olivier, il lui dit :

— Mon oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au palais, nous avons vu ce bâtard, lequel va chercher son père Olivier pour l'emmener en ce pays; il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or et d'argent; s'il amène son père, il ne nous prisera pas un denier par sa fierté.

Alors Tibers :

— Un jour, Galien jouait avec moi aux échecs, mais, pour ce qu'il m'avait dit mat, je pris l'échiquier, qui était de fin or, et lui en donnai un si grand coup sur la tête, qu'il était tout en sang; et, outre cela, je lui dis plusieurs paroles grossières. Si son père le sait, rien ne me garantirait qu'il ne m'eût mis à mort.

— Beau neveu, dit Robert, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort.

Ce Robert assembla cent hommes et les fit armer, puis allèrent courant après Galien. Ils s'embusquèrent en un bois par lequel il devait passer.

Le noble Galien partit de la ville de Constantinople; mais, au départ, tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquels la belle Jacqueline, sa mère, s'écria en pleurant :

— Adieu, mon fils Galien, pour qui j'ai souffert et souffrirai plusieurs douleurs! Je prie Dieu qu'en peu de temps ton père et toi puissiez revenir!

Le roi, la reine et tous les assistants commencèrent à pleurer tendrement. Quand Galien les vit ainsi pleurer, il partit du palais et prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard, son maître d'hôtel et dix écuyers.

## CHAPITRE V

**Comment Galien fut épié dans un bois par Robert, Tibers et Henri, ses oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le voulaient mettre à mort, et comment Robert et tous les autres furent tués, mais Tibers et Henri s'enfuirent.**

Après que tous les adieux furent faits, Galien, Girard et les dix écuyers partirent du palais, et, quand les bourgeois de la ville le surent, ils furent tous étonnés de ce qu'il allait chercher son père. Aussitôt ils s'habillèrent le plus honorablement qu'ils purent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance, et vinrent près du palais, où ils trouvèrent Galien avec sa compagnie; ils le saluèrent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la ville.

Galien leur dit :

— Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire! Je vous prie d'être toujours fidèles au noble roi Hugon, car il est votre prince et seigneur, pareillement pour ma mère, que je vous recommande!

Lors, les nobles bourgeois prirent congé de Galien et le recommandèrent à Dieu; et, pour lors, Galien se mit en chemin.

Les bourgeois retournèrent en la ville, bien étonnés du grand désir que Galien avait de trouver son père, Olivier.

Galien, Girard et les dix écuyers marchèrent tant, qu'ils arrivèrent dans le bois auquel Robert, Tibers, Henri et les cent hommes étaient cachés; Girard conseilla à Galien qu'il se revêtit de son haubergeon renfoncé, car il se doutait de ce qui leur arriva. Galien le fit et ceignit son épée, nommée Flamberge, laquelle était d'un grand prix; le roi Hugon lui en avait fait présent; quand Galien l'eut mise, il remercia Girard et ses dix écuyers.

Lorsqu'ils furent dedans ce bois, Galien vit, en un sentier, Robert, Tibers et Henri; il dit à Girard :

— Certes, je ne sais quels gens sont ici devant nous!

— Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles, Robert, Tibers et Henri.

— Girard, dit Galien, je vais les saluer et leur dirai adieu en les embrassant, car je crois qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont fait les bourgeois de Constantinople.

— Certes, je le crois, reprit Girard, car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal, sinon de vous trancher la tête.

Galien dit à Girard :

— A vous entendre parler, il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir; mais, nonobstant, je crois qu'ils ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer et je verrai ce qu'ils ont dans le cœur.

Lors, il piqua son cheval et alla vers eux joyeusement; il s'inclina en leur disant :

— Mes oncles, je vous salue, je prie Dieu et sa glorieuse Mère qu'ils vous donnent santé et honneur; je connais bien à présent que vous aimez ma mère et moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire; je vous remercie humblement, et, s'il m'est possible de vous faire plaisir, je vous rendrai service jusqu'à la mort.

Alors Robert se prit à lui dire :

— Vilain bâtard, fils de fille de joie, je ne tiens aucun compte de toi et ne suis point ici pour te faire honneur, mais pour te faire mettre la lance et l'épée à la main, car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Galien l'entendit ainsi parler, il le regarda fièrement et s'écria :

— Vous en aurez menti, traîtres que vous êtes! Mais, puisque vous avez juré ma mort, laissez-moi prendre ma lance et mon écu, afin que je vous montre ma force, et si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, tranchez-moi la tête et je vous le pardonne.

Alors Robert répondit :

— Si nous refusions votre requête, nous serions de vrais poltrons; nous vous l'octroyons. Dépêchez-vous vite!

— Allons, dit Galien, tout présentement!

Et, courant vers Girard, il ajouta :

— Mettez-vous promptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis!

Puis Galien s'arma, et pendit à son cou un écu parsemé de fleurs, puis prit une lance, piqua son cheval et vint vers ses ennemis de si grande force, que c'était merveille de le voir.

Robert vint de l'autre part, et ils se rencontrèrent si rudement, que, d'un quart de lieue, on entendait le son des harnois; tellement se porta Galien, qu'il abattit par terre homme et cheval.

Incontinent Robert remonta. Quand Girard le vit, il appela Galien et lui dit :

— Mon cher enfant, j'ai grand'peur que vous ne soyez vaincu, car vous êtes jeune et n'êtes pas rusé en joutes; pour ce, venez à moi, et je vous montrerai un tour duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie.

Girard prit un écu, où était peint un lion, et le mit à son cou; il avait un haubergeon sous sa robe, il prit une épée et vint dessus Robert avec ses armes.

Robert dit à haute voix :

— Comment, Girard, lui voulez-vous aider? Je vous tenais pour mon ami et vous êtes mon ennemi?

— Oui, répondit Girard, je lui aiderai jusqu'à la mort, car le roi Hugon me l'a donné en garde et m'a donné ordre de le défendre contre tous; il n'y a si vaillant homme au monde, que, s'il lui faisait tort, je n'en prenne vengeance; puisque je l'ai en garde, je ferai mon devoir, car je suis tenu de le faire.

Lors, il dit tout bas à Galien :

— Regardez comme je vais me battre contre votre oncle Robert, car je lui donnerai tant de coups, que vous en serez surpris!

Galien dit :

— Volontiers! Je vous regarderai faire ce coup, afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin.

Lors, Girard vint, piquant des éperons, et Robert d'autre côté. Girard s'y prit si subtilement et lui donna un si grand coup d'épée, qu'il l'abattit par terre.

Quand Galien vit cela, il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup, et s'écria :

— Certes, Girard, mon doux ami, vous êtes un habile chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait!

Aussitôt les gens de Robert sortirent de la forêt et vinrent tous, l'épée à la main et la lance en arrêt, sur Galien et Girard.

Galien tira Flamberge, qui reluisait comme le soleil; Girard était toujours près de Galien et ses écuyers après; chacun tenait son épée en sa main et frappait sur leurs ennemis à grande force. Galien tenait sa lance et vint contre un grand pautonnier, lequel il perça de sa lance et le jeta mort par terre; il en vint un autre, qui était auprès de lui, et il le frappa de telle force, qu'il tomba de son cheval à terre, avec la lance au travers du corps. Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis, qui étaient en grand nombre; mais le désir qu'il avait de secourir Galien lui faisait croître sa force; ils étaient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle défense, que nul ne demeurait devant eux. Il y eut dans cette affaire tant de morts, que l'herbe en était toute teinte de sang.

## CHAPITRE VI

**Comment les nouvelles furent apportées au roi Hugon que Galien avait été attaqué dans un bois, et comment il se mit en chemin pour lui donner du secours.**

Quand Galien se vit ainsi attaqué, il envoya vite un page au roi Hugon, pour lui faire savoir comme Robert, Tibers et Henri, ses oncles, le voulaient tuer au passage d'un bois.

Quand le roi Hugon sut ces nouvelles, il fut fort courroucé; il fit armer promptement ses gens pour aller défendre Galien de ses ennemis. Galien fit un tel carnage, qu'avant que le roi Hugon fût venu, il avait presque tué tous ses adversaires. Le roi et ses chevaliers firent qu'en peu d'heures, ils arrivèrent vers Galien, de laquelle venue ledit Galien fut fort étonné, car il croyait que ce fût du secours pour ses ennemis. Il prit son écu et une grosse lance qu'il mit en arrêt, puis vint contre le roi Hugon, et lui donna un si grand coup, qu'il le jeta en bas de son cheval par-dessus un grand roc.

Quand le roi Hugon le vit, il se prit à crier :

— Laissez-moi, Galien! C'est votre bon seigneur le roi Hugon, qui vient pour vous donner du secours.

Quand Galien l'entendit, il ôta son heaume, et lui dit :

— Sire, je vous demande pardon! Je ne croyais pas que vous fussiez le roi Hugon, mais je pensais que ce fût du secours qui venait pour nous battre.

— Je vous pardonne! dit le roi.

Puis il monta sur un autre cheval, et alla vers le bois où les traîtres étaient.

Aussitôt que Tibers et Henri eurent vu leur père, ils se sauvèrent promptement. Le lendemain, leurs gens se mirent en fuite après eux; alors le roi Hugon se prit à dire :

— Je suis votre père, qui suis venu au secours de Galien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connaisse votre trahison.

— Non, Sire, dit Galien, je vous supplie de n'en rien faire, car si vous les aviez pendus, vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement; mais sur toutes choses je vous prie, quand ils seront de retour en votre palais, de les garder afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma mère.

— J'y apporterai mes soins, dit le roi Hugon, je vous le promets, Galien, mon ami.

Comme ils passaient par-dessous un pin, le roi Hugon trouva Robert son frère mort, et s'écria à haute voix :

— Qu'est ceci? hélas! qui a attaqué le premier?

— Il est vrai que je l'ai tué, mais ça été à mon corps défendant; certes je suis bien fâché du coup, je m'en repens.

Alors le roi Hugon dit :

— Certes, je le renie pour mon frère, puisqu'il a fait une telle trahison, car celui qui est traître doit être séparé des rois et des princes, parce qu'avec tel homme il n'y a jamais de sûreté.

## CHAPITRE VII

**Comment, après que le roi Hugon eut trouvé Robert mort, il s'en alla à Constantin. Galien, Girard et les dix écuyers s'en allèrent à Gênes, au palais du duc Régnier, et comment ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le capitaine se nommait Brisebarre.**



Hugon prit congé de Galien et Galien de lui, puis le roi retourna à Constantin; la mort de son frère Robert ne lui fit point de peine, pour la trahison qu'il avait faite contre Galien et Girard.

Après cela, Galien et toute son escorte continuèrent leur chemin et trouvèrent un autre bois près la rivière de Gênes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, desquels le maître se nommait Brisebarre; en tout le pays n'y avait si fort voleur et plus craint que celui là; il avait régné deux ans au bois, où il avait volé et tué plusieurs marchands.

Quand il vit Galien, il mena grande joie, disant :

— Nous n'avons pas perdu notre temps de passer ici la nuit, car voilà un jeune homme qui va à Gênes, qui n'a que quinze ans, et il est des mieux montés; il a aussi quatre sommiers d'argent, il nous le faut mettre à mort.

— Maître, dirent les autres voleurs, nous ferons à votre volonté.

Lors ils vinrent aux sommiers, et Brisebarre, d'autre côté, droit à Galien, disant :

— Jeune homme, descends de cheval, car j'ai pitié de toi, rapport à ta grande jeunesse; si tu le fais, je te laisserai aller sans te faire de mal.

— Larron, répondit Galien, tu en auras menti, car à peine pourras-tu échapper de moi.

Et tirant aussitôt son épée, il lui en donna un tel coup qu'il lui fendit la tête.

Girard de Sicile frappait d'autre côté fort rudement.

Quand les larrons se virent ainsi abattus, ils s'enfuirent dans le bois; mais Galien et Girard les suivirent de si près, qu'ils leur coupaient bras et jambes; de tous les trente-deux, il n'en échappa que huit qui se sauvèrent dans le profond de la forêt.

— Allez, canailles, leur cria Girard, vous n'aurez

guère gagné avec le fils d'Olivier; allez quérir votre maître qui est mort là-bas, car vous ne le verrez jamais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins et brigandages sur les grands chemins.

Après que les larrons furent défaits, Galien et son escorte cheminèrent jusqu'à Gênes.

Quand ils furent arrivés en la ville, ils virent un messager qui passait par la rue, Galien l'appela et lui dit :

— Mon ami, je vous salue, dites-moi qui est le seigneur de cette terre et pays?

Le messager répondit :

— C'est le duc de Gênes qui en est le souverain possesseur. Qui êtes-vous? Il semble à votre habit et au train que vous menez que vous soyez gentilhomme. Sachez pour vrai que mon duc est en son palais, parce qu'il a un peu mal à la tête; je crois qu'il ne sortira pas aujourd'hui, mais si vous allez vers lui il vous logera volontiers, c'est le plus vaillant qui soit sous le firmament.

Galien le remercia, puis ils se mirent en chemin pour aller au palais. Les habitants le regardaient comme en France on regarde les Chinois ou autres nations étrangères.

La duchesse, qui était au palais, descendit incontinent qu'elle les vit et alla au-devant d'eux. Quand Galien l'aperçut, il lui fit révérence et la salua honnêtement, puis demanda où était le duc Régnier, et qu'il souhaitait lui parler. Alors la duchesse lui demanda :

— Qui êtes-vous, vous qui demandez monseigneur le duc, qui est un homme de grande noblesse?

— Madame, répondit Galien, je suis de Constantin; je vous prie qu'il vous plaise de me loger pour cette nuit.

— Très-volontiers, dit la duchesse, à Dieu ne plaise que je refuse le logis à un si gentil chevalier.

Elle fit mettre ses chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ses éperons, ensuite le fit monter dans la salle. Incontinent le souper fut prêt, chacun s'assit à table pour prendre sa réfection; ils furent honorablement servis de toutes sortes de viandes.

Cette noble dame avait une fille appelée Belleaude, qui était d'une grande beauté, et fort prudente en tous ses faits et dits; d'abord qu'elle vit Galien, elle s'en vint à sa mère et lui dit :

— Madame, que vous semble-t-il de ce jeune chevalier? je vous assure qu'il ressemble à Olivier mon frère.

Alors la mère le regarda, et dit à Belleaude, sa fille, qu'il était vrai, et que jamais elle n'avait vu un homme qui lui ressemblât mieux.

Belleaude reprit :

— S'il vous plaît, je le mènerai dans la chambre de mon père, pour savoir s'il le pourra reconnaître, car je crois qu'il est de notre famille.

A laquelle requête consentit sa mère, lui donnant licence de le mener vers son père.

Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara un autre pour Girard, lesquels étant couchés furent très honorablement accoutrés. Belleaude, après que Galien eut remercié le duc des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, le prit par la main et lui dit :

— Gentil chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos.

Alors Galien la remercia grandement du bien et de l'honneur qu'elle lui faisait. Quand il fut dans sa chambre, Belleaude s'en alla avec son père et lui dit :

— Monseigneur et père, ce jeune chevalier qui est venu loger en notre palais est le plus beau qu'on puisse voir; il est doux, courtois et aimable en tous ses faits; il ressemble à Olivier mon frère, c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner.

Le noble duc Régnier écoutant ce que sa fille Belleaude lui disait, répondit :

— Ma fille, puisque tu dis qu'il est si beau chevalier et qu'il ressemble à Olivier mon frère, je le veux voir.

Or le duc était incommodé d'une maladie incurable; il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Galien.

Quand Galien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme l'honnêteté l'exige. Après plusieurs paroles dites de part et d'autre, le duc Régnier lui demanda d'où il était et de quelle contrée il venait.

— Certes, répondit Galien, je suis de Constantin, et j'ai demeuré longtemps à la cour du roi Hugon, lequel m'a élevé et alimenté en ma jeunesse, ce dont je lui en ai bien des obligations; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'empereur Charlemagne et des douze pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde.

Le duc Régnier, entendant les paroles de Galien, dit à son tour :

— Noble chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne et les douze pairs de France sont en Espagne et ont pris Pampelune, Sures et Charion; ils ont mis tant de païens et de Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse; ils seraient déjà revenus si ce n'était le roi Marsille qui leur a demandé bataille. Dieu le veuille confondre et donner victoire à Charlemagne. Outre cela, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourrait trouver un plus bel homme, ni plus puissant et vaillant que l'est un des douze pairs de France, appelé Olivier, comme chacun dit et rapporte, après Roland, neveu de Charlemagne; et ce nommé Olivier est mon fils.

Quand Galien entendit cette parole, il baissa la tête et changea de couleur, et incontinent les larmes lui coulèrent des yeux en abondance. Belleaude, qui était là, fut fort étonnée de voir pleurer ce jeune chevalier de cette manière; elle dit à son père :

— Mon cher père, regardez donc, comme ce chevalier pleure amèrement. Je ne doute pas qu'il ne soit de notre sang; je crois fermement que vous l'avez engendré, car il ressemble à mon frère Olivier.

A cela le duc son père répondit :

— Ma fille, jamais je ne l'ai engendré, car il y a

plus de trente ans qu'à femme je n'ai touché charnellement.

— Certes, dit Belleaude, mon frère Olivier l'a donc engendré, et je crois qu'il est mon neveu; c'est pourquoi, mon père, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit il est.

Le duc, derechef, dit à Galien :

— Noble chevalier, dites-moi donc, s'il vous plaît, de quel lieu vous êtes, de quelle famille.

— Sire, répondit Galien, sachez que je suis de Constantin, et suis fils de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon; je m'en vais en Espagne pour trouver les douze pairs, car j'ai espérance de parler à un d'entre eux qui me connaîtra.

Quand Belleaude l'entendit ainsi parler, elle s'écria :

— Certes, devant qu'il parte il dira autre chose; demandez-lui encore comment il a été engendré, j'ai grand désir de le savoir; si c'est votre plaisir, vous me le direz.

Galien, voyant que le duc était curieux de savoir l'origine de sa naissance, la raconta en ces termes :

— Noble duc, je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des douze pairs de France, qui est de ma parenté, et puisqu'il en est ainsi, que vous voulez savoir qui je suis et comment j'ai été engendré, je vous le dirai : Sachez que je suis fils d'Olivier-le-Membru, lequel m'engendra à Constantin avec la fille du noble roi Hugon, au retour de Charlemagne et des douze pairs de France, revenant de faire le voyage de Jérusalem; c'est pourquoi je vais le chercher pour le connaître.

Alors Belleaude commença à dire :

— Certes, j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille.

Le noble duc, sa femme et sa fille, se prirent à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir Galien, puis le vinrent embrasser tendrement; Galien demeura à la cour du duc Régnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement. Le noble Galien, après s'être réjoui et reposé, voulut prendre congé du duc Régnier.

Quand le duc vit que Galien s'en voulait aller, il tâcha de le retenir par les plus beaux engagements qu'il lui fût possible, en lui disant :

— Mon enfant, si vous me voulez croire, vous demeurerez avec moi, et je vous donnerai chevaux, oiseaux, faucons et lévriers pour vous ébattre à la chasse des cerfs, biches et sangliers; de plus, je vous ferai gouverneur de tout mon domaine, et vous n'aurez jamais aucune nécessité.

Galien répondit :

— Généreux duc, je vous remercie du bien et de l'honneur que vous me faites; mais, s'il vous plaît, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher père, Olivier, car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon père, qui combat actuellement contre les infidèles.

Quand le duc entendit les paroles du jeune chevalier, il s'aperçut très-bien de son noble courage et il lui dit :

— Mon enfant, puisque ainsi est, que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé, mais auparavant, je vais vous faire préparer un équipage des plus magnifiques. Je vous donnerai mon haubert, lequel est fort et entier, et qui n'a jamais été faussé par aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; et je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux et riches qu'il soit, car il y a une escarboucle devant, qui reluit et fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont ès-environs, en sont conduits de nuit comme en plein jour. En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays.

— Sire, répliqua Galien, je vous remercie grandement, car j'espère que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon père, Olivier; mais, puisque vous me donnez votre bon cheval, qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manières de faire.

— Volontiers, repartit le duc. Sachez, qu'un malhonnête homme ni un poltron ne lui saurait mettre la bride ni la selle, et ne peut monter dessus!

Alors Galien s'écria :

— Je vous prie de me le montrer, car si je ne le peux monter, il ne me servira de rien.

Le duc Régnier appela son écuyer, lequel était gentilhomme, lui dit d'amener son cheval Marcepin, et qu'il lui mît la selle et la bride, ce qu'il fit. Ce cheval était si vigoureux, qu'on le liait de trois grosses chaînes de fer, et personne ne l'osait approcher; il avait été trouvé au désert et pris à force de machines, puis nourri pendant sept ans de pommes et autres fruits.

## CHAPITRE VIII

Comment Galien monta dessus Marcepin, le bon cheval, puis prit congé du duc Régnier et des princes, dames et demoiselles de Gênes.



On amena devant le duc Régnier le bon cheval Marcepin, puis il fut présenté à Galien.

Quand Galien le vit, il fut réjoui de voir sa prodigieuse grosseur et sa beauté; aussitôt il prit le cheval par la bride, sauta dessus fort légèrement, puis piqua des éperons; le cheval fit un saut qui surprit tous les barons, dames et demoiselles qui étaient là.

Chacun disait :

— Ce jeune chevalier est habile, et il paraît qu'il a un merveilleux courage. Il ressemble à Olivier en toutes manières.

Galien dit au duc Régnier :

— Je vous remercie de m'avoir bien monté, car

je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde.

Quand Galien fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée, sinon celle que le roi Hugon lui avait donnée, laquelle était nommée Flamberge, le duc Régnier lui voulut ceindre et le faire chevalier ; mais Galien lui dit :

— Sire, ne vous déplaise, car j'ai fait vœu que jamais homme ne me ceindra que Charlemagne, duquel j'ai tant ouï parler ; j'ai entendu dire plusieurs fois que tous les chevaliers qu'il fait sont tous bons chevaliers.

Le duc répliqua :

— Mon fils, je vous trouve bien obstiné pour un jeune homme.

— Il est vrai, dit-il ; je vous en demande excuse, mais j'en ai fait serment il y a longtemps.

Quand le duc vit la volonté de Galien, il lui dit :

— Puisqu'il vous plaît de faire ainsi, j'y consens.

Belleaude, qui était là présente, appela Galien à part et lui donna un anneau très-précieux, dans lequel il y avait du sang de saint Étienne, puis elle ajouta :

— Jamais homme qui portera cet anneau ne sera fas ni blessé en bataille, ni son cheval.

Galien le reçut fort honnêtement et la remercia, et puis le mit en son doigt ; derechef Belleaude lui donna une belle enseigne et lui donna un autre anneau, disant :

— Mon cher neveu, puisque vous voulez partir, je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser.

— Madame, dit Galien, je ne manquerai pas de le lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Galien eut été l'espace de huit jours avec le duc Régnier, et qu'il eut été fort honorablement reçu et qu'on lui eut donné plusieurs beaux présents, il prit congé de toute la cour.

A son départ, chacun se mit à pleurer ; le duc appela Galien et lui dit secrétement :

— Mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir ; mais, nonobstant, je connais le noble courage et la bonne volonté que vous avez de trouver votre père, je vous laisse faire ; mais, mon fils, je veux vous avertir d'une chose ; quand vous serez en Espagne, à la cour de Charlemagne, de ne pas vous fier au comte Ganelon, car c'est le plus déloyal qui fut jamais au monde ; s'il voit que vous soyez dans les bonnes grâces du roi, il en sera envieux, il fera en sorte de vous jeter hors de la cour, en vous mettant en mauvaise grâce avec le roi ; il est redouté en cour pour sa grande richesse ; il fait souvent disgracier plusieurs bons et braves chevaliers ; il n'y a personne de plus maître que lui ; ainsi, gardez-vous de lui.

Galien le remercia de cet avis, puis prit congé de lui, de la duchesse, de Belleaude et de tous les princes, dames et demoiselles, et s'en alla en Espagne.

## CHAPITRE IX

**Comment Galien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.**



Le noble Galien chemina tant, qu'il arriva dans un bois, près d'une rivière, auquel il y avait cinquante larrons, lesquels gardaient le passage. Quand Galien les aperçut, il dit à Girard :

— Celui qui ne fera pas son devoir sera réputé poltron ; il nous faut écharper tous ces coquins-là, et n'en point laisser en ce pays.

Girard lui répondit :

— Galien, mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune, et que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs. Je vous prie que nous retournions promptement à la ville, car, s'il nous arrivait quelque déplaisir, j'en serais beaucoup fâché ; c'est pourquoi je vous supplie derechef de ne vous point hasarder ainsi.

Galien, entendant les paroles de Girard, lui répliqua :

— Ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contre eux, et, si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que je pourrai attraper.

Il prit donc son heaume et son haubert, et mit sa lance en arrêt ; alors Girard lui dit encore :

— Galien, n'entreprenez point d'aller contre eux ; retournons en la ville, et nous ferons bien.

— Je n'en ferai rien, répondit Galien, j'aimerais mieux être mort, qu'il me fût reproché que j'eusse fui devant de pareils scélérats. Mais que Dieu me garde Flamberge, mon épée, que le roi Hugon me donna, et, fussent-ils deux mille, que je ne reculerais pas !

Quand Galien, Girard et les dix écuyers furent armés, les larrons se disaient les uns aux autres :

— Voici un beau jeune homme monté qui vient !

Leur maître dit :

— J'aurai son cheval devant qu'il soit nuit.

Ils se mirent au travers du chemin, tellement que nul ne pouvait passer.

Quand Galien vit cela, il leur cria :

— Canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin ? Laissez-nous passer, car nous sommes messagers du roi Charlemagne !

Alors le maître dit :

— Point de quartier ; il faut laisser ici les armes que vous portez ainsi que votre cheval, que j'ai grand désir de posséder.

— Vous en aurez menti! dit Galien. Vous êtes tous fripons, et je suis surpris de voir le pays de Gênes si rempli de larrons: j'en trouvai hier trente-deux dans un vallon, et j'en trouve encore plus aujourd'hui; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne!

Les larrons lui dirent :

— C'est follement dit; vous parlez en jeune homme.

Galien leur répliqua :

— Je suis surpris que tous beaux hommes, bien faits comme vous êtes, vous vous amusiez au brigandage et à arrêter ainsi les passants.

Ils lui répliquèrent :

— Tu ne sais ce que tu dis, car les gens de ce pays sont de cette nature; or, finis tes discours, et descends promptement de ce cheval où tu es monté.

Quand Galien les entendit ainsi parler, il piqua son cheval et mit la lance en arrêt, puis frappa le maître des larrons tout au travers du corps, et le tua.

Girard fut assailli de tous côtés par les autres larrons; mais quand Galien vit qu'ils ne l'avaient point suivi, il retourna promptement en bataille, mais ce fut trop tard, car les dix écuyers étaient déjà tous tués.

Lors Galien tira Flamberge, disant :

— Ah! canailles, vous avez tué mes écuyers! Je vous promets que je vous rendrai la pareille avant qu'il soit nuit.

Galien, voyant donc ses dix écuyers morts, eut une si grande douleur, qu'il ne savait ce qu'il devait faire. Nonobstant, il prit Flamberge et vint sur les larrons, et Girard le suivait. Ils s'animèrent d'une telle façon, qu'ils semblaient des lions : tout ce que Galien atteignait il le mettait incontinent à mort. Il fit un si grand carnage, que c'était pitié de le voir; les uns fuyaient par les bois, les autres se rendaient à merci.

Lors Girard dit à Galien :

— Nous n'avons plus d'écuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort. Qui mènera maintenant nos sommiers?

Galien dit à Girard :

— Laissons-les courir par les champs, et allons à la poursuite des larrons.

— J'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît..

Aussitôt ils piquèrent des éperons et coururent après; ils en trouvèrent quatre qui étaient cachés derrière un buisson; quand ils virent Galien, ils lui crièrent merci à deux genoux, disant :

— Très-nobles chevaliers, ayez pitié de nous en l'honneur de Jésus-Christ.

— Je suis content, leur dit Galien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

— Sire, dirent-ils, nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous, car, quelque mal que nous ayons fait, nous sommes disposés de bien faire maintenant.

Alors Galien se prit à rire, et dit à Girard :

— Nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveille de les entendre; mais ce sont humiliations par force qui ne viennent pas de bonne volonté.

## CHAPITRE X

Comment Galien fit mener ses sommiers jusqu'au château de Monfilant par quatre larrons, lesquels il fit pendre et étrangler quand ils furent arrivés.

Après que Galien eut pris les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étaient errants par les champs; il lia les larrons à chaque sommier, et leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers; il leur ôta leurs bâtons et couteaux, disant :

— Il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands et voleurs de chemins.

— Il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plus tôt que nous pourrons et ferons en sorte d'arriver de bonne heure.

— Suivre, dit Galien; parbleu vous irez devant; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez, car je ne vous quitterai pas de vue.

Puis il ajouta :

— Voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier.

Ils cheminèrent tant, qu'environ la nuit ils arrivèrent en un château nommé Montfilant; quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Galien envoya chercher la justice, et fit pendre les voleurs, qui lui dirent :

— Comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers?

Galien dit :

— Larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eusse tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais.

Galien et Girard furent loger à Monfilant en l'hôtel d'un vaillant homme, lequel avait nom Mille. Il avait une sœur, laquelle se nommait Sicile, et avait été mariée à un jeune chevalier, lequel en son vivant possédait de grands biens en Provence, en un lieu nommé Saint-Gille; il mourut à Pinelle, et quand il partit il laissa sa femme grosse d'une fille. Les parents dudit chevalier disaient qu'elle était bâtarde, et que jamais n'hériterait des biens dudit chevalier.

Quand le souper fut prêt, ils entrèrent dans une salle qui était richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle était garnie de plusieurs sortes de viandes. Le seigneur Mille ne pouvait manger, parce qu'il était courroucé pour l'outrage qu'on voulait faire à sa sœur.

Quand Galien le vit si pensif, et qu'il ne mangeait point, il lui demanda ce qu'il avait, et pourquoi il ne mangeait pas; l'hôte répondit :

— Certes, chevalier, j'ai des raisons pour cela, et je vais vous les dire. Un chevalier, natif de Provence, vint en ce pays et épousa ma sœur; il ne fut que deux mois avec elle et puis s'en alla; il la laissa

grosse d'une belle fille. Ce chevalier est mort, et maintenant ses parents disent qu'elle est bâtarde, et qu'ils la déshériteront; ils ont présenté leur gage par trois fois : ma sœur n'a point trouvé de champion. Je dirai certes la vérité, ma sœur n'était que bourgeoise; mais pour sa grande beauté ce chevalier l'épousa, c'est de quoi les parents sont indignés; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries : c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé.

— Mon hôte, dit Galien, mangez et réjouissez-vous, car je vous promets que demain matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites, et lui ferai rendre justice.

Alors l'hôte dit à Galien :

— Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent.

Galien dit :

— Je vous demande une chose principale, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit, afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'hôte fit préparer une chambre pour Galien; on lui mit des draps blancs sentant une odeur merveilleuse; la chambre si proprement parée, parce qu'il n'était pas possible de mieux faire; puis l'hôte s'assit auprès de Galien et soupa avec lui.

Après souper, les tables furent levées, et l'hôte mena Galien en sa chambre où il y avait deux lits : l'un était pour Galien et l'autre pour Girard; les oreillers étaient de fine soie, les courtines de fin damas, et les couvertures de drap très-cher.

Galien et Girard se couchèrent et dormirent à leur aise jusqu'au matin; puis ils se levèrent, et Galien demanda ses armes, lesquelles lui furent incontinent apportées par Girard, lequel s'arma promptement.

Quand Galien fut armé, il sortit de la chambre pour aller entendre la messe avec son hôte et sa sœur, et se recommanda à Dieu. Après toutes ses oraisons faites, il appela son hôte et lui dit :

— Vous me voyez préparé pour combattre et défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

## CHAPITRE XI

**Comment Galien jouta contre douze chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, et comment il les vainquit en champ de bataille devant tous les assistants.**

Quand l'hôte connut la bonne volonté du noble Galien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisait; il sortit de l'église et dit à sa sœur :

— Ma sœur, le Seigneur a envoyé aujourd'hui un noble chevalier qui m'a promis de prendre votre défense.

Quand la dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze chevaliers s'armèrent, puis quand ils virent Galien, ils commencèrent à rire, et aussitôt un des chevaliers se mit en bataille, et Galien d'autre part; il demanda le nom au chevalier, qui lui dit :

— J'ai nom Antoine de Provence.

Galien lui dit :

— Vous avez tort de disputer le droit de cette dame, je suis venu ici pour en prendre le parti.

Alors piquèrent les éperons de si grand courage, que Galien perça de sa lance l'écu et le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça aussi à travers le corps et tomba par terre.

Galien dit :

— Comment, usurpateur, vous voulez avoir la terre de cette dame et de sa fille; je vous jure que je ne le souffrirai pas.

Les autres coururent aux armes pour mettre Galien à mort; mais le frère de la dame fit sonner le tocsin de la ville sans discontinuer; aussitôt les habitants coururent sur eux. Quand les traîtres virent qu'ils avaient du dessous, ils se mirent à fuir, à leur grand déshonneur; incontinent on alla prendre Antoine de Provence. Tous les seigneurs s'assemblèrent pour tenir conseil; quand ils furent assemblés, ils appelèrent Galien, et lui voulaient donner la demoiselle et toute la seigneurie; il n'y voulut consentir, car il avait intention d'aller à Roncevaux, voir la cour de Charlemagne, y trouver son père Olivier, ainsi que les douze pairs de France, lesquels attendaient bataille contre le roi Marsille. De Monfilant, il se mit en chemin pour aller en Espagne où était Charlemagne, et mena avec lui son conducteur Girard, et tant exploitèrent par leurs journées, qu'ils arrivèrent en Espagne et y trouvèrent Charlemagne; ils le connurent à cause de son étendard.

Lorsqu'ils arrivèrent, plusieurs chevaliers étaient fort en peine de savoir qui était ce jeune chevalier, et disaient les uns aux autres qu'il paraissait de grande famille. Quand Galien fut près de la tente de Charlemagne, il mit pied à terre et s'en alla à ladite tente où était Charlemagne, et quand il le vit, il se jeta à ses pieds, le salua très-humblement.

## CHAPITRE XII

**Comment Galien fut fait chevalier par Charlemagne.**

Le chevalier Galien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le roi Charlemagne, le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluait si respectueusement, il lui demanda d'où il était, et qui il cherchait? Galien lui répondit :

— Sire, je suis né à Constantinople, et y ai été élevé; ensuite j'ai passé à Gênes, auquel lieu le duc Régnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte et le cheval que vous voyez ici;

il voulait aussi ceindre mon épée, mais je le remerciai, espérant que vous me feriez cette grâce. C'est pourquoi, Sire, si c'est votre plaisir, vous me la ceindrez, et tant que je vivrai je me tiendrai votre sujet, et vous promets de protéger autant que je pourrai la foi chrétienne.

Quand Charlemagne entendit parler ainsi Galien, il fut fort joyeux et dit qu'il était bien juste de le faire chevalier, puisqu'il avait tant fait de chemin pour ce sujet. Il fit aussitôt avertir l'archevêque de Rouen, et lui fit chanter une messe haute; puis après la messe chantée, Galien se mit à genoux devant lui, et Charlemagne lui ceignit l'épée, et lui chaussa l'éperon du pied droit, puis l'embrassa ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, en lui disant :

— Mon enfant, sois toujours honnête homme, et exerce continuellement la foi catholique, et en quelque lieu que tu sois, maintiens toujours le droit et la justice.

Alors Galien le remercia du bien et de l'honneur qu'il lui avait faits, puis le pria qu'il lui plût de lui dire où était Roland et Olivier, car il avait grand désir de les voir. Charlemagne lui dit qu'ils étaient en Espagne et combattaient contre les païens. Galien s'écria :

— Plût au Seigneur que je fusse avec eux, car je ferais telle destruction de ces maudits païens, qu'il en serait mémoire à tout jamais.

Quand Ganelon, qui était avec Charlemagne, ouït ainsi parler Galien, cela lui déplut, il lui dit :

— Va te vanter ailleurs, je ne te crois point, car c'est le caractère des Lombards de se vanter ainsi.

Et incontinent Ganelon commença à saigner du nez, et se pâma de peur que la trahison qu'il avait faite ne vînt à être découverte.

Quand Galien se vit ainsi outragé, il fut si courroucé en son cœur qu'il ne savait que faire; il dit à Ganelon :

— Vous mentez, traître que vous êtes, je ne suis pas Lombard.

Il voulut le frapper, mais les parents de Ganelon l'en empêchèrent avec Girard, le conducteur de Galien, qui dit à haute voix :

— Point de bruit, car si quelqu'un met la main sur le fils d'Olivier le marquis, je lui ôterai la vie; il en arrivera ce qu'il pourra.

Et il mit aussitôt la main à l'épée comme vaillant et hardi.

Quand Charlemagne aperçut la querelle, et qu'il sut que ce jeune homme était le fils d'Olivier, il dit à haute voix que celui qui aurait l'audace de mettre la main sur Galien, qu'il le ferait pendre et étrangler.

Alors les parents de Ganelon ne l'osèrent plus approcher, car ils craignaient Charlemagne.

Le soir étant venu, les tables furent dressées et on soupa. Quand Charlemagne fut assis, il fit venir Galien auprès de lui, car il savait bien que si les parents de Ganelon le pouvaient tenir, qu'ils lui feraient du déplaisir. Après souper, chacun s'alla reposer, et Charlemagne eut cette nuit-là un songe merveilleux, car il lui semblait qu'il était en une eau profonde jusqu'au ventre, et que son neveu Roland et Olivier étaient plongés dans leur sang.

Quand le duc Naymes ouït le songe de Charlemagne, il commença à pleurer tendrement, et murmura :

— J'ai peur que dans peu de temps Charlemagne ne soit affligé, et qu'il ne perde la fleur et la noblesse de son royaume.

Et quand il eut un peu pensé, il se tourna vers Charlemagne et lui dit :

— Mon très-cher souverain, il me semble qu'il serait bon que chacun s'armât promptement, et que nous allassions à Roncevaux, car je vous assure qu'avant qu'il soit demain, j'ai peur que Roland, Olivier et les autres pairs de France ne soient fort embarrassés.

Quand le traître Ganelon entendit ainsi parler le duc Naymes, il commença à dire :

— Où sont ceux qui oseraient entreprendre d'aller attaquer Roland, Olivier et les autres pairs de France ? ne sont-ils pas vingt mille des meilleurs combattants qui soient en votre royaume ?

Il disait tout ceci afin de détourner Charlemagne d'y aller. Hélas ! le traître savait bien la trahison qui devait arriver, et comme les douze pairs devaient tous mourir à Roncevaux. A cause des paroles de Ganelon, l'armée de Charlemagne fut détournée d'y aller, nonobstant qu'on y fût allé assez à temps.

## CHAPITRE XIII

Comment le roi Marsille mena à Roncevaux quatre cent mille Turcs contre les douze pairs de France, à cause de la trahison qu'il avait faite avec Ganelon.

Pendant que Charlemagne et le duc Naymes étaient à parler des douze pairs, le traître Ganelon, qui les avait vendus au roi Marsille, les détournait toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'il avait reçus.

Le roi Marsille se prépara et mena avec lui quatre cent mille païens pour en aller faire l'expédition. Ce n'était que trop, car les troupes du roi Charlemagne n'étaient que vingt mille. Hélas ! traître Ganelon, quel déplaisir t'avait fait Roland, qui était ton bon et loyal ami ? Que t'avait fait le noble Olivier, son compagnon ? Que t'avait fait le bon archevêque Turpin et tous les autres ? certes il fallait être aussi méchant que tu l'es pour faire une telle action. O noble Charlemagne ! si tu eusses su la trahison, tu eusses aussitôt mis remède.

Le roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Ron-

cevaux. Quand Olivier vit tant de païens, il les montra à Roland et lui dit :

— Hélas! mon cher ami, nous pouvons bien connaître maintenant que nous sommes vendus, nous ne sommes que vingt mille contre quatre cent mille; je vous prie, sonnez du cor, afin que votre oncle Charlemagne vous entende et qu'il vienne nous secourir.

Roland répondit :

— Je vous prie, prenez courage, car plus je vois venir de païens, et plus le courage me croît; j'ai espérance que mon épée Durandal en mettra aujourd'hui à mort plus de sept mille.

Pendant qu'ils parlaient, les païens venaient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. Derechef, l'archevêque Turpin et les autres pairs de France prièrent Roland qu'il sonnât de son cor, mais il n'en voulut rien faire et leur dit :

— Seigneurs, prenez courage, car je crois que si tous les païens étaient ici aujourd'hui, je les mettrais à mort.

Le roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des pairs; il aperçut Roland et Olivier, et leur dit à haute voix :

— Vassaux, vous me coûtez une grande somme pour la vendition que Ganelon a faite de vous; mais, par mes dieux! aujourd'hui, j'en serai dédommagé.

Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, et incontinent prit sa lance et Olivier la sienne; ils allèrent droit au lieu où était Marsille, et firent tel carnage qu'il n'y avait païen qui osât se trouver devant eux, tant ils étaient animés. Roland tira Durandal, son épée, et dit :

— O Durandal, ma bonne épée! montre aujourd'hui ta vertu.

Il frappait de côté et d'autre si courageusement, que tout ce qu'il atteignait ne pouvait lui résister. Olivier était auprès de lui qui frappait de toute sa force; enfin c'était chose merveilleuse à voir. Pensez que les autres pairs n'en faisaient pas moins, chacun d'eux s'y employait le mieux qu'il pouvait; il fut fait tel abatis de païens à ce premier assaut qu'il en mourut bien treize mille.

Roland fit tant qu'il arriva près du roi Marsille, et aussitôt lui porta un coup de son épée Durandal sur son heaume, que le feu en sortit de la force du coup. Quand Marsille se sentit frappé, il fut grandement irrité; il essaya de frapper Roland, mais il lui para le coup et lui en porta en même temps un autre, duquel il lui abattit la main gauche. Quand le roi Marsille se sentit ainsi blessé, il fit aussitôt sonner la retraite, car la nuit approchait fort.

A cette première attaque, il mourut bien six mille Français, ce qui fit beaucoup de peine à Roland.

Quand le soir fut venu, le roi jura, du grand dépit qu'il avait de ce que Roland lui avait coupé la main, que le lendemain il mènerait tant de païens qu'il n'échapperait pas un chrétien. Pendant toute la nuit les païens arrivaient de tous côtés; ainsi ils recommencèrent la bataille dès le matin, si rudement que c'était la plus grande pitié du monde. Roland et Olivier faisaient tel abatis de païens de toutes parts, qu'il n'y avait rien de semblable; mais il arrivait tant de païens de tous côtés, qu'il n'était pas possible de les nombrer. Et quand Roland vit la grande et innombrable multitude de païens arriver, il dit à Olivier :

— Hélas! mon cher ami, comment est-il possible que nous puissions résister contre tant de barbares?

Et ainsi qu'il disait ces paroles, l'archevêque Turpin arriva avec eux et leur dit :

— Hélas! mes chers frères et amis, il faut prendre courage.

Il appela Roland et lui dit :

— Il me semble qu'il serait temps à cette heure de sonner de votre cor, car vous voyez devant vos yeux que des douze pairs de France nous ne sommes plus que six, et encore je suis blessé à mort.

Quand Roland entendit que des douze ils n'étaient plus que six, il en fut fort affligé; il prit son cor et le sonna par trois fois si fort, que le son du cor (par le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux qu'on l'entendait de sept lieues, et ledit son alla jusqu'au camp de Charlemagne. Roland, dans le moment, aperçut Godefroy de Bouillon, lequel était blessé de dix plaies mortelles; il lui dit :

— Hélas! Godefroy, mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux Sarrasins, et allez le faire savoir vitement à mon oncle Charlemagne, et lui direz l'infortune qui nous est arrivée, et qu'il lui plaise nous donner du secours, ou autrement jamais nous n'échapperons des mains des païens.

Godefroy partit aussitôt en les recommandant à Notre-Seigneur. Nous laisserons à parler des douze pairs qui ne sont plus que six, pour parler de Charlemagne, qui est en son camp.

## CHAPITRE XIV

**Comment Charlemagne, étant dans son pavillon avec plusieurs barons, entendit le cor de Roland qui demandait secours, et comment Ganelon l'en détournait.**



Charlemagne étant en son pavillon avec plusieurs barons, ils entendirent le son du cor de Roland qui était très-impétueux, dont ils furent fort étonnés. Charlemagne demanda au duc Naymes ce qu'il lui en semblait; il lui répondit :

— Sire, les pairs sont en danger, c'est pourquoi, si vous me voulez croire, vous ferez partir votre armée pour y aller, car Roland n'a pas accoutumé de sonner du cor si fortement.

Ganelon dit à Charlemagne :

— Sire, si la chose était ainsi, vous en auriez eu des nouvelles; outre plus, ils sont vingt mille qui valent bien toute l'armée de vos ennemis. Quand tous les païens seraient devant

Roland et Olivier, ils ne s'en mettraient pas plus en peine; pour moi, je crois que Roland est dans le bois près d'ici, où il chasse après quelques bêtes sauvages.

Oh! maudit traître et déloyal Ganelon! tu savais bien le contraire de ce que tu disais. Oh! Charlemagne, pourquoi le crois-tu, puisque tu connais qu'il n'y a point de sûreté en lui?

Galien était toujours auprès de Charlemagne et le pressait en disant :

— Hélas! Sire, ne verrai-je jamais mon père Olivier et mon oncle Roland? certes, j'ai grande peur qu'ils n'aient quelque mauvaise affaire. Plaise à Votre Majesté impériale de me donner congé pour aller au-devant d'eux, car je suis en peine de savoir de leurs nouvelles.

Cela fit de la peine à Ganelon. Quand il entendit la requête de Galien, il tâcha de l'en détourner, car il avait peur que s'il y allait il n'aperçût sa trahison. Toutefois, Galien pria tant Charlemagne, qu'il lui donna congé. Il appela Girard et se fit armer sans nul délai, puis monta sur son cheval Marcepin; il le faisait beau voir. Tous les barons le bénissaient, et disaient que c'était le plus beau chevalier que jamais on pût voir.

Quand le traître Ganelon connut que Galien était si généreux, il commença à le maudire en son cœur, et dit à Charlemagne :

— Votre Majesté impériale devrait faire revenir Galien; vous prendrez son cheval et lui en donnerez un autre, car je crois qu'il n'y a pas son pareil.

Charlemagne répondit :

— Il convient mieux à Galien qu'à moi.

Ganelon disait tout pour détourner le voyage. Galien vint vers Charlemagne et prit congé de lui, en disant :

— Sire, si vous croyez Ganelon, vous pourrez bien vous en repentir, car je crois fermement qu'il a vendu les douze pairs de France.

A ce discours, plusieurs chevaliers qui étaient en la compagnie furent tous bien étonnés; et aussitôt Galien partit. Le duc Naymes et plusieurs autres barons firent tant, que Charlemagne fit promptement partir son armée; mais c'était trop tard, car on ne verra aucun pair vivant.

Galien fit tant de diligence qu'il entra dans le bois, où il trouva Godefroy de Bouillon, lequel était blessé de dix plaies mortelles, et allait avertir Charlemagne de la mauvaise fortune qui était arrivée aux douze pairs. Incontinent que Galien le vit, il fut à lui et le salua honnêtement, en lui demandant d'où il venait et où il allait. Godefroy lui raconta en bref la trahison que Ganelon leur avait faite et le danger où ils étaient.

Quand Galien entendit les paroles de Godefroy, il fut fort courroucé : Godefroy le pria de retourner et qu'il n'allât pas plus avant, parce qu'il y avait une si grande multitude de païens, que ce serait un bonheur s'il en échappait; qu'il valait mieux qu'il allât porter cette nouvelle au roi, car il était blessé et ne pouvait faire diligence : de laquelle prière Galien ne voulut rien faire; mais il lui dit que devant qu'il retournât il aurait son corps blessé de trente plaies, et qu'ainsi, vifs ou morts, il trouverait Roland et Olivier son père.

Quand Godefroy vit qu'il avait si grand courage, il prit son chemin pour faire son message, et arriva au camp de Charlemagne, où il le trouva qui se préparait ainsi que les barons pour aller à Roncevaux afin de secourir les pairs de France.

## CHAPITRE XV

**Comment Godefroy vint annoncer à Charlemagne la trahison que Ganelon avait faite envers les douze pairs de France, et comment il les vendit au roi Marsille et en reçut de grands trésors.**



Après que Godefroy eut laissé Galien, qui s'en allait à Roncevaux chercher son père Olivier et Roland, il fit si grande diligence qu'il arriva au camp de Charlemagne, lequel se préparait pour retourner à Roncevaux. Incontinent il vint au-devant de Charles et lui dit :

— Bon empereur, je vous salue de la part de Roland votre neveu, Olivier, Turpin et Béranger, lesquels sont à Roncevaux en grand danger, parce que le traître Ganelon les a trahis; ils vous demandent vitement du secours, autrement jamais vous ne les verrez, des douze nous ne sommes plus que six, desquels nous sommes cinq blessés à mort; et afin que vous connaissiez mieux la vérité, regardez, j'ai dix plaies mortelles sur mon corps.

Quand Charles entendit qu'ils avaient été trahis, il regarda les plaies de Godefroy et tomba pâmé à terre comme s'il eût été mort. Quand il fut revenu de sa pamoison, il fit sonner vitement la trompette pour aller à leur secours. Ganelon, qui était là présent, commença à dire à l'empereur :

— S'il est vrai ce que Godefroy vous a dit de moi, je veux être écorché tout vif; et afin de vous prouver le contraire, moi-même j'y veux aller, où je me mettrai le premier en bataille à l'encontre des Sarrasins nos ennemis, et j'en ferai si grand carnage qu'il en sera parlé au temps à venir, car j'ai grande volonté de les réduire. Mais est-il possible que Votre Majesté impériale croie que je l'ai trahie. Vous savez que j'ai de grandes richesses, c'est pourquoi je n'ai pas l'âme assez noire pour faire une pareille action.

Alors Charlemagne lui dit :

— S'il est vrai que vous avez fait cette trahison, je vous jure mon baptême que la mort ne vous peut fuir.

— Sire, quand vous serez à Roncevaux, Roland ni les autres pairs ne diront pas que je suis cause de cette trahison.

Charlemagne et ses troupes partirent sans plus séjourner pour aller au secours des douze pairs.

emmena Ganclon avec lui. On donna à Godefroy de bons médecins et chirurgiens pour guérir ses plaies, mais il était si fort blessé, que peu de temps après il mourut, dont ses parents furent bien fâchés.

Le traître Ganclon connaissant qu'il ne pouvait se dispenser d'aller avec Charlemagne à Roncevaux, et que la trahison serait découverte, il prit un maréchal, fit ferrer son cheval le devant derrière afin qu'il pût s'échapper plus facilement quand il serait temps, et ils firent grande diligence pour arriver à Roncevaux.

## CHAPITRE XVI

**Comment le noble Galien, après avoir rencontré Godefroy, alla à Roncevaux, où il fut attaqué de dix païens.**



Une fois que Galien eut pris congé de Godefroy, il prit son chemin droit à Roncevaux, croyant trouver Olivier et Roland; mais avant qu'il les pût trouver il eut plusieurs assauts, car incontinent qu'il fut à Roncevaux, il regarda de côté et d'autre, et y voit tant de morts que c'était une chose épouvantable. Lors il dit à Girard :

— Comment est-il possible que je puisse trouver mon père Olivier et mon oncle Roland? Hélas! je ne sais s'ils sont morts ou vivants; quand même je les verrais, je ne les pourrais pas connaître.

Et comme il disait ces paroles, il était pensif sur l'arçon de sa selle : dans ce moment il vint à lui dix païens qui descendaient d'auprès d'une grande roche; leur maître était appelé Martineau, l'un des plus forts et merveilleux Turcs qui fussent en toute la Turquie. Quand Galien les vit, il fut à eux et leur cria à haute voix :

— Seigneurs, êtes-vous chrétiens?

Alors Martineau répondit :

— Qui que nous soyons, tu es bien hardi d'approcher si près de nous; retire-toi d'ici.

Quand Galien l'entendit, il leur dit :

— Je vous prie, ne vous moquez point de moi; dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de Roland et d'Olivier, s'ils sont morts ou vifs.

Martineau lui répondit :

— Roland est mort; j'ai jouté contre Olivier et l'ai percé, au travers du corps, de cet épieu que je tiens en ma main; de plus, je vais cherchant leurs têtes pour les porter au roi Marsille.

Galien fut fort triste de ces paroles, et dit à Martineau :

— Tu dis que tu as tué Olivier mon très-noble père, il faut que je venge sa mort.

Ils mirent leurs lances en arrêt et coururent l'un sur l'autre; du premier coup que Galien donna à Martineau, il le fit chanceler de dessus son cheval; ils mirent encore l'épée à la main et se donnèrent plusieurs coups; Galien voulait sur-le-champ venger la mort de son père; il tira derechef Flamberge son épée, de laquelle il lui donna un si grand coup qu'il lui fendit la tête, dont il tomba mort. Quand les autres païens virent Martineau mort, ils coururent sur Galien; mais Girard, qui était là le défendit. Galien voyant qu'ils s'efforçaient de lui faire dommage, se mit dans une telle fureur qu'il en mit un ou deux tout en pièces.

Quand les païens virent qu'ils ne pouvaient résister contre Galien, ils se mirent en fuite, mais il les poursuivit tant qu'il en tua quatre : pendant qu'il était échauffé à la bataille, quelques païens vinrent sur Girard et le tuèrent, dont Galien eut grande douleur. Les païens se mirent incontinent en fuite et allèrent annoncer au roi Pinard comment Martineau était mort.

## CHAPITRE XVII



**Comment les nouvelles furent apportées au roi Pinard que son neveu Martineau avait été tué en se battant contre Galien.**



Bientôt après la défaite de Martineau, trois païens se mirent incontinent en fuite lorsqu'ils virent la vaillance de Galien; ils furent au roi Pinard, l'un des merveilleux Turcs qui fussent en Turquie; ils lui racontèrent la mauvaise aventure qui leur était arrivée, en lui disant :

— Faites promptement armer vos gens, car après la roche forte est l'un des merveilleux chrétiens qui soit en toute la chrétienté; il est encore jeune homme, mais il a un tel courage, que s'il venait mille Italiens contre lui, il ne s'en mettrait pas plus en peine. Votre neveu et nous étions à Roncevaux, cherchant le duc Roland et le comte Olivier pour porter leurs têtes au roi Marsille; mais, quand ce jeune chevalier nous aperçut, aussitôt il vint droit à nous et nous demanda si nous étions païens ou chrétiens, et si nous pourrions lui dire des nouvelles de Roland et d'Olivier. Quand Martineau l'entendit ainsi parler, il se moqua de lui, lui disant que le duc Roland était mort, et qu'il avait jouté contre le comte Olivier. Quand il entendit ainsi parler votre neveu Martineau, il fut si courroucé, qu'il n'est pas possible à l'homme vivant de l'être plus. Aussitôt il vint attaquer Martineau, et lui donna un si grand coup dessus son heaume

qu'il lui fendit la tête jusqu'aux épaules; et nous, voyant ce fait et voulant venger la mort dudit Martineau, nous nous mîmes en bataille contre lui; mais tout cela ne servit de rien, car à chaque coup qu'il frappait, ce qu'il atteignait il le mettait en pièces; or, des dix que nous étions, nous n'en sommes échappés que trois.

Quand le roi Pinard entendit dire que son neveu Martineau était mort, il leur dit :

— Si mon neveu est mort, ça été par son imprudence; il s'est voulu moquer de ce chevalier, en lui disant qu'il avait tué son père, et l'enfant en a vengé la mort, c'est la raison. Dites-moi donc quelles armes porte ce chevalier, et quelle enseigne, car j'ai fait serment à nos dieux d'avoir raison de cela.

Alors les messagers lui dépeignirent la façon et manière du chevalier, lui disant qu'il était monté sur le meilleur cheval qui soit dans tout le monde.

— Il porte, ajoutèrent-ils, pendu à son cou, une targe en champissure d'azur, et au milieu de ladite targe une croix rouge, laquelle deux lions rampants tiennent chacun à son côté; cette targe est faite et composée très-précieusement, toute émaillée de pierres précieuses; à son heaume est attachée une escarboucle, laquelle rend une si merveilleuse clarté, qu'elle resplendit une demi-lieue loin, et rend une aussi grande clarté de nuit comme de jour.

Après que le roi Pinard eut interrogé les messagers sur les façons et manières du jeune Galien, il commença à dire :

— Je vous jure qu'il est du sang du duc Régnier, c'est pourquoi il est d'une race hardie, car je me souviens de l'avoir vu à Gênes avec le duc Régnier : qu'on m'apporte mes armes, car je veux aller me battre contre lui.

Incontinent, on les lui apporta; quand il fut prêt, il empoigna sa lance et pendit son écu à son cou, puis de furie monta à cheval; quand il fut dessus, il appela un de ceux qui lui avaient apporté les nouvelles, et lui dit :

— Allez donc promptement découvrir où est ce chevalier.

Quand le messager entendit ainsi parler le roi Pinard, il lui dit :

— Certes, Sire, ne vous déplaise, car quand je devrais gagner toutes les richesses du monde, je ne me voudrais pas trouver devant ce chrétien.

Le roi fut fort courroucé de cette réponse, et le disgracia sur-le-champ. De plus, il dit devant tous les assistants qu'il irait tout seul pour combattre.

Le roi Pinard avait un neveu qu'on appelait Corsuble, lequel était merveilleux chevalier; Corsuble vint au roi Pinard et lui dit :

— Mon oncle, je vous prie que j'aille moi-même jouter contre ce chrétien, car j'ai grand doute qu'il ne vous fasse quelque mal; il est impossible, puisqu'il est de la lignée du duc Régnier, qu'il ne soit vaillant.

Alors, le roi Pinard se courrouça contre Corsuble son neveu, parce qu'il vantait sa force et méprisait la sienne.

Il dit donc à son neveu :

— Ne plaise à nos dieux qu'il me soit reproché que je sois de petite force, et je vous promets que je me battrai aujourd'hui avec lui si je le peux trouver.

Il commanda qu'on lui apportât d'un onguent qui est d'une telle vertu, que quand on s'en frotte le corps et tous les membres, on a la peau aussi dure que l'acier, et il n'y a ferrement au monde qui puisse mordre dessus.

Quand le roi Pinard fut oint de cet onguent, il s'arma le mieux qu'il lui fût possible; puis quand il fut prêt, monta à cheval promptement, car il avait grande volonté de trouver Galien pour combattre contre lui.

Le roi étant prêt de partir, appela tous ses barons, et leur dit à haute voix :

— Seigneurs, je m'en vais pour combattre ce chrétien, c'est pourquoi je vous prie que personne ne me suive, car j'ai espérance qu'aujourd'hui je vous l'amènerai vif ou mort; vous dites qu'il est si fort et si vaillant, mais vous verrez qu'avant qu'il soit nuit, il aura trouvé plus fort que lui.

Mais dit un commun proverbe : que qui croit battre est souvent battu; ainsi arriva-t-il au roi Pinard, car il se promettait la victoire sûre, mais tout fut autrement, comme vous le verrez ci-après.

## CHAPITRE XVIII

**Comment le roi Pinard s'en alla en une profonde vallée où il trouva Galien, qui dormait, et comment son cheval Marcepin l'éveilla en frappant du pied quand il vit venir le roi Pinard.**

Le roi Pinard prit congé de tous ses gens, puis marcha tant qu'il arriva en une profonde vallée en laquelle était Galien, qui reposait; il avait passé son bras dans la bride de son cheval. Quand Pinard l'aperçut, il le connut aux marques qu'on lui avait désignées. Marcepin voyant son maître qui dormait, et aussi connaissant (par le vouloir de Dieu) que Pinard était son adversaire, il frappa du pied droit un si grand coup que Galien fut étonné; il regarda à côté de lui et vit Pinard qui venait droit à lui à toute bride, dont Galien n'eut aucunement peur, quoiqu'il fût désarmé. Quand le roi Pinard fut près de Galien, il lui cria à haute voix :

— Chevalier, tu périras aujourd'hui de ma main, mais je ne te toucherai pas que tu ne sois armé en guerre; je te remercie dit Galien, car je prierais tes dieux qu'ils te rendent la pareille, mais ils n'ont aucun pouvoir.

Quand Pinard entendit ces paroles, il en fut courroucé. Galien s'arma donc promptement, puis monta sur Marcepin : Pinard lui demanda s'il était de Gênes, et d'où il venait; Galien lui dit que non, mais qu'il venait du camp de Charlemagne pour venger la mort des douze pairs de France. Quand Pinard l'entendit ainsi parler, il cria à haute voix :

— Chrétien, montre-toi tel que tu es, car aujourd'hui je te rendrai au roi Marsille, vif ou mort.

Galien fut courroucé d'ouïr telles paroles, et dit à Pinard :

— Païen, tu pourrais bien te tromper.

Ils mirent leurs lances en arrêt, puis piquèrent des deux, et se donnèrent plusieurs coups; mais Pinard avait la peau aussi dur que le fer de la lance de Galien, car il lui donna plusieurs coups sans pouvoir la percer. Alors, Pinard dit à Galien :

— Tu as un noble courage : je te prie derechef de me dire si tu es du sang du duc Régnier le hardi.

Quand Galien entendit que le roi Pinard voulait savoir d'où il était, il lui dit:

— Païen, il n'est pas temps de parler de cela, mais il faut voir qui aura la victoire.

Pinard fut encore plus surpris du grand courage de Galien ; ils se donnaient de grands coups de sabre, tellement que Pinard abattit l'escarboucle du heaume de Galien.

Quand Galien sentit le coup, il fut irrité, et de sa Flamberge donna un tel coup à Pinard sur l'épaule, qu'il lui coupa toute sa cuirasse, mais il ne put entamer la chair. Galien fut bien étonné de ce qu'il ne pouvait faire sang au païen, et s'écria :

— Oh! Flamberge, ma bonne épée! d'où procède que vous ne pouvez entrer dans la chair de ce païen?

Pinard entendant ces paroles, lui dit :

— Français, tu pourras connaître tantôt ce que je suis ; pense et crois fermement que tu ne pourras pas faire sang ; car, quand tu frapperais sur moi de ton épée dix jours entiers, et que je fusse tout nu, tu ne me saurais faire aucun mal; crois qu'hier je terrassai Roland de dessus son cheval, puis j'allai jouter contre le comte Olivier, auquel je coupai la tête. Et si de plus, j'ai fait mourir de cette épée plus de cinq cents chrétiens, c'est pourquoi tu peux croire que c'est fait de toi.

## CHAPITRE XIX

**Comment Galien abattit Pinard par terre, et coupa la moitié du cou de son cheval, et aussi comment Galien tua Brufelle, et donna son cheval à Pinard.**



Or, Galien ayant entendu les paroles du roi Pinard, il lui dit:

— Païen, crois certainement qu'hier je trouvai un vaillant, comme tu le sais, et si pourtant je le mis à raison, toi qui crois me faire peur de ton langage, je te montrerais ce que je sais faire.

Quand Pinard entendit ainsi parler Galien, il dit : Défends-toi donc à cette heure, et te garde bien de moi.

A cette parole, ils vinrent l'un contre l'autre, Pinard crut frapper Galien sur le heaume, mais il para le coup; après qu'il l'eut paré, il donna de la Flamberge un tel coup à Pinard, qu'il le jeta par terre, et la moitié du cou de son cheval fut coupé; quand Galien le vit ainsi tomber, il lui dit :

— Païen, tu as vu ce que mon épée sait faire.

Quand Pinard entendit parler Galien de la sorte, il lui dit :

— Si je suis à terre sans cheval, crois-tu m'avoir vaincu? Ne sais-tu pas bien que ce matin, quand je suis arrivé vers toi que tu dormais, j'aurais pu t'ôter la tête de dessus les épaules si j'eusse voulu ?

— Tu dis vrai, dit Galien; aussi tu peux t'assurer que je ne te toucherai pas que tu ne sois monté à cheval comme moi.

Au moment qu'ils parlaient ensemble, Galien regarda derrière lui, et aperçut un païen qu'on appelait Brufelle, qui était neveu de Pinard : Brufelle était embusqué près de là, afin que si Galien eût pris Pinard, il fût venu et l'eût secouru. Aussitôt que Galien l'aperçut, il piqua son cheval Marcepin et l'approcha, disant :

— Païen, allons vitement les armes en main.

Galien et Brufelle mirent donc leurs lances en arrêt, puis piquèrent des éperons pour venir l'un contre l'autre et se portèrent de grands coups; mais Galien les frappa de si grande force, qu'il lui passa sa lance au travers du corps dont il tomba mort. Galien prit le cheval de Brufelle et le mena à Pinard en lui disant :

— Tu m'as fait un plaisir, et moi je t'en fais un autre en te donnant ce cheval.

Alors Pinard lui repartit :

— Je ne te remercie pas, car le cheval est à mon neveu que tu viens de tuer; mais je fais vœu à mes dieux, qu'avant que je parte d'ici, je t'ôterai la tête de dessus les épaules.

Galien dit au païen :

— Montre à ton tour ce que tu sais faire, et ne te vante pas tant.

Ils recommencèrent leur bataille plus fort que devant : Galien frappait sur Pinard courageusement, et Pinard frappait sur Galien de telle façon, qu'il lui abattit un sourcil de l'œil, dont le sang coulait fortement. Pinard, qui avait grande joie d'avoir fait un tel coup, dit à Galien :

— Que te semble-t-il de mon épée? tu n'as jamais trouvé un tel barbier.

Quand Galien vit raillerie de Pinard, il pria Notre-Seigneur qu'il lui plût être à son secours.

Après qu'il eut fait son oraison, il reprit Flamberge son épée et en donna de si grands coups à Pinard, qu'il emporta la manche de sa cuirasse et coupa la boucle de dessus, de façon qu'il lui mit le bras nu, puis derechef il frappa sur la chair nue; mais l'épée rebondit dont Galien fut fort étonné, puis dit à Pinard :

— Ah! païen, que maudit soit ton cuir, tant il est dur, car je crois que le marbre ni le diamant ne l'est pas plus.

Pinard et Galien frappaient l'un sur l'autre de furieux coups, mais ils ne pouvaient se rien faire. Quand Pinard vit que Galien approchait, il vint à lui et lui dit :

— Si tu veux, nous ferons une trêve pour jusqu'au jour, car tu vois que la nuit s'approche; de

plus, je suis si las que je ne peux plus soutenir, et demain nous reviendrons achever notre bataille.

Galien en fut content, car il était aussi fort fatigué : il lui dit qu'il lui donnait congé pour jusqu'au lendemain matin, mais que pour lui il se tiendrait là, et qu'il n'avait ni faim ni soif, mais qu'il était bien fâché pour son cheval qui n'avait ni foin ni avoine.

Pinard lui dit :

— Chrétien, si tu veux venir avec moi, je te jure foi et loyauté que je tiendrai bien à honneur que tu viennes dans ma tente; ton cheval aura du foin et de l'avoine en abondance, et je te promets que nul païen ne te fera aucun déplaisir.

Après que Galien eut entendu son discours, il lui dit :

— Païen, me puis-je fier en toi?

— Oui, dit Pinard, en foi de chevalier.

Alors Galien consentit d'aller avec lui, il le mena en sa tente et le régala toute la nuit fort honorablement; Galien en fut très-content, car le païen lui tint sa parole.

## CHAPITRE XX

Comment Galien vint le lendemain matin heurter à la porte du roi Pinard, en lui disant qu'il se levât, et qu'il était temps de compter avec son hôte, et comment, en s'en retournant au champ de bataille, il rencontra quatre Turcs, dont il en tua trois.

Le roi Pinard, sur la foi de roi, mena Galien loger avec lui en sa tente; lorsqu'ils furent arrivés, les païens accouraient au-devant d'eux, croyant qu'il amenait Galien prisonnier; ils lui demandèrent comment il avait pris ce chrétien : à ces paroles il répondit qu'il ne l'avait point pris, car c'est le meilleur chevalier que jamais porta armes. Incontinent Pinard ordonna qu'on traitât Galien comme sa propre personne, et son cheval Marcepin comme les siens : les palefreniers prirent aussitôt ledit cheval et le pansèrent comme il leur avait été ordonné. Ensuite Corsuble mena Galien dans la tente de Pinard, puis se désarma pour prendre sa réfection; le souper fut très-promptement servi, car Pinard se piquait d'honneur de bien régaler Galien; chacun prit sa réfection selon son appétit.

Après souper, ils devisèrent de leurs faits, ainsi que des assauts qu'ils avaient faits l'un contre l'autre en se combattant : le roi Pinard fit apporter ses armes et montra à Galien comme il les lui avait brisées. Quand Galien les vit, il dit au roi Pinard :

— Je ne suis pas armurier pour me faire voir vos armes; si je les ai gâtées, je ne peux pas les raccommoder : je te prie, fais-moi bonne chère, seulement, comme tu l'as promis.

Le roi Pinard lui dit :

— Chevalier, ne vous fâchez point si je vous parle de mes armes, car naturellement la chose qui touche au cœur ne se peut sitôt oublier. En outre, je suis surpris comment vous avez pu faire pour me briser mes armes, qui sont si fortes; je n'ai jamais trouvé votre semblable.

Après plusieurs discours, le roi Pinard commanda à son neveu Corsuble qu'il allât faire préparer un lit magnifique pour Galien, afin qu'il pût bien reposer.

Cela étant fait, Pinard dit à Galien qu'il se pouvait aller reposer quand il lui plairait, ce qu'il accepta sur-le-champ. Corsuble conduisit Galien dans ladite chambre, où il se coucha et dormit à son aise.

Le lendemain matin, Galien se leva et appela Corsuble; il le pria humblement de lui aider à s'armer, et il le fit volontiers; comme il l'armait, il le pria d'éprouver leur force ensemble, ce que Galien lui octroya.

— Corsuble, lui dit-il, quand toi et moi éprouverons notre force ensemble, pour le plaisir que tu me fais, je t'en rendrai un autre, car je te promets que si je t'atteins de mon épée Flamberge, je t'ôterai la tête de dessus les épaules.

A qui Corsuble répondit :

— On verra qui aura la victoire.

Galien fit amener son cheval et monta dessus, il prit sa lance en main, puis alla heurter deux ou trois coups à la porte de Pinard et lui dit :

— Allons achever notre bataille.

Aussitôt Pinard se leva et fit préparer ses armes : Galien se mit toujours en chemin; étant arrivé près d'un bois, il trouva quatre Turcs messagers du roi Marsille; Galien prit sa lance et leur passa au travers le corps, à l'exception du quatrième, qui prit la fuite et alla vers Pinard lui dire :

— Sire, nous étions quatre messagers qui vous apportaient des lettres du roi Marsille, mais un chrétien en a tué trois, et moi je me suis échappé du mieux qu'il m'a été possible.

Quand Pinard l'entendit, il dit :

— C'est le chevalier qui a couché ici, qui est le plus vaillant du monde.

Il se fit armer promptement pour l'aller trouver. Quand Galien le vit, il lui dit :

— Vous avez longtemps pris votre repos, ceux qui ont envie de faire une grande journée ne doivent pas tant dormir.

Pinard dit :

— J'étais si las de la bataille que nous fîmes hier, que je ne pouvais m'éveiller, j'ai encore les yeux tout endormis.

Galien lui dit :

— Allons, païen, il nous faut recommencer, peu m'importe si vous êtes endormi, car je vous éveillerai bien.

Le roi Pinard entendant cela, se mit en champ de bataille, et incontinent mirent leurs lances devant eux, puis piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre et se rencontrèrent de telle façon, que les fers et les fûts de leurs lances sautèrent en l'air; après cela ils prirent leurs épées et s'en donnèrent de rudes coups, mais ils ne se purent rien faire. Galien ayant volonté de mettre fin à la bataille, leva son épée Flamberge de telle façon, et en donna au roi Pinard un tel coup dessus son

heaume, que la coiffe ni le cercle ne servirent de rien, car il le mit en pièces, et le coup glissa sur l'épaule droite qui la lui mit à découvert.

Quand Galien eut fait ce coup, il crut avoir mis fin à la bataille; mais il fut étonné lorsqu'il vit qu'il ne l'avait point blessé; il leva derechef son épée et le frappa sur les bras nus, mais l'épée n'entrait point et rebroussait. Quand Galien vit que son épée ne pouvait entamer la chair du roi Pinard, il fut encore plus surpris que devant, car il ne savait pas que ledit roi avait oint son corps d'un onguent qui le rendait invulnérable; mais il s'étonnait grandement d'où procédait qu'il ne pouvait faire sang au païen, et qu'il mettait en pièces sa cuirasse qui était de fer.

Ainsi, comme le roi Pinard combattait, il y avait trente païens qui s'étaient embusqués au plus près de l'endroit de la bataille, lesquels, quand ils virent que Galien eut fait ce coup, ils commencèrent à courir sur lui pour le mettre à mort; mais Galien les voyant venir, dit au roi Pinard :

— Comment, païen, veux-tu ainsi user de trahison contre moi? est-ce la foi que tu m'as promise? J'avais confiance en ta promesse, mais je vois bien maintenant que tu es un fourbe, car tu as fait venir ici ces païens pour me vaincre et dommager mon corps, cela ne procède pas d'un noble courage, mais d'un lâche; j'ai cru à ta parole, et je ne t'ai pas cru capable de me trahir de la manière; mais pour cela je ne me déconforte point, je te promets quand je t'aurai vaincu, que si je les rencontre, je les payerai de telle façon que jamais ils ne s'embusqueront pour faire trahison.

Quand Pinard entendit Galien, et qu'il vit les trente païens, il les fit retourner d'où ils étaient venus, car il se croyait assez fort pour le vaincre lui seul.

## CHAPITRE XXI

**Comment Galien combattait le roi Pinard avec un gros bâton, dont il l'abattit par terre, lui et son cheval, puis le jeta dans la rivière.**

Recommençant la bataille plus fort que devant, le roi Pinard frappa Galien si rudement dessus son heaume, qu'il en emporta une grande partie; quand Galien sentit le coup, il en fut fort courroucé, il appointa Flamberge droit à la gorge du roi Pinard, car elle était toute nue, mais il ne put le blesser aucunement, dont il fut fort étonné. Il leva les yeux au ciel et dit :

— Jésus! fils du Dieu vivant, consolateur de ceux qui vous prient de tout leur cœur, je vous supplie par votre bénite passion, laquelle vous avez voulu souffrir pour nous en l'arbre de la croix pour nous racheter des peines de l'enfer, qu'il vous plaise me faire connaître comme je pourrai vaincre ce païen.

Après qu'il eut fait sa prière, ils se mirent derechef en bataille, mais telle chose que Galien fit, il ne le put blesser ni endommager. Le roi Pinard vit le courage de Galien et lui cria :

— Chrétien, penses-tu à cause que j'ai la chair nue, que tu me pourras blesser? tu te trompes, et tu peux connaître qu'aujourd'hui je te ferai comme j'ai fait au comte Olivier, auquel j'ai passé mon épée au travers du corps.

Galien l'entendant parler de la manière, se mit dans une grande fureur contre lui, et par le vouloir de Dieu il s'imagina que, puisqu'il ne pouvait blesser Pinard avec son épée, il lui fallait prendre un gros bâton pour combattre contre lui. Il demanda permission au roi Pinard de descendre de dessus son cheval, faisant feinte que ses sangles étaient détachées, ce que Pinard lui accorda.

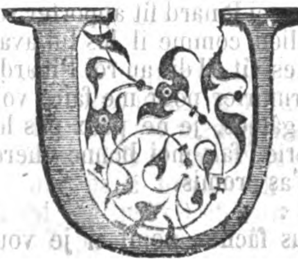
Aussitôt que Galien eut mis pied à terre, il ôta ses éperons, puis décelgnit son épée et la pendit à l'arçon de la selle; dans le moment, il aperçut dans un buisson un gros bâton de néflier; il le coupa et alla droit au roi Pinard, lequel croyait que Galien voulait se rendre à lui, mais c'était bien le contraire, car Galien vint au roi Pinard et lui dit :

— Allons, païen, je veux essayer ce bâton sur ton corps, il faut finir ta vie par quelque endroit.

Incontinent le roi Pinard, qui était à cheval, vint à toute bride sur Galien; il leva son épée, croyant l'en frapper, mais Galien leva son bâton et en donna un tel coup au roi Pinard dessus le poignet, qu'il lui fit tomber son épée, puis il lui en donna un autre coup sur la tête, dont il le jeta par terre, puis se jeta sur lui et lui donna tant de coups de bâton que le sang lui sortait de toutes parts. Après que Galien l'eut battu de cette façon, et qu'il ne remuait plus ni pieds ni jambes, il le prit par les cheveux et le traîna dans la rivière qui était proche de là.

## CHAPITRE XXII

**Comment Galien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jeté dans la rivière, il vint à lui trente païens qui s'étaient embusqués pour venger la mort du roi Pinard.**



Une fois que Galien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jeté dans la rivière, il vint à lui trente païens qui s'étaient embusqués dans un bois, croyant venger la mort dudit Pi-

nard. Quand Galien les aperçut, il monta aussitôt sur son cheval, il n'y fut pas plutôt monté qu'il fut environné de tous côtés de ces trente païens, qui l'attaquèrent rudement; mais Galien se défendait avec un merveilleux courage, car de son bâton il jetait par terre tout ce qu'il pouvait attraper.

Comme il combattait vaillamment avec son bâton, il y en eut un qui le coupa en deux, ce qui chagrina fort Galien, car il pensait que ces maudits païens eussent la chair aussi dure que celle de Pinard; mais comme il n'eut plus de bâton pour combattre ses ennemis, il tira Flamberge son épée, et en donna de si grands coups à un des païens, qu'il le tua.

Quand Galien vit qu'ils n'avaient pas la peau dure, il fut bien joyeux; il prit courage et se mit si avant dans la bataille contre lesdits païens qu'il les tailla tous en pièces. Derechef, il en sortit dix autres du bois, lesquels vinrent incontinent se jeter de tous côtés sur Galien; il semblait véritablement qu'ils le voulaient confondre; mais quand il les vit il se prit à dire :

— Je vois bien maintenant qu'aujourd'hui c'est la fin de ma vie; je ne verrai jamais Constantinople, ni ma mère, ce qui m'afflige beaucoup. Hélas! mon père Olivier, et vous, mon oncle Roland, je m'étais mis en campagne suivant l'ordre de ma mère, pour vous chercher et avoir de vos nouvelles, mais je vois bien qu'il me faut mourir sans avoir cette consolation, si le noble empereur Charlemagne ne me donne un prompt secours, car autrement c'est fait de moi.

Et nonobstant tous les regrets, il se défendait vaillamment, car le courage lui venait quand il pensait à toutes ces choses.

## CHAPITRE XXIII.

Comment Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard, Salomon et Béranger se mirent derrière une roche pour se sauver, et comment ils vinrent au secours de Galien.



Dès que le roi Marsille eut défait les douze pairs, dont il n'en restait plus que six, lesquels il croyait morts, incontinent il fit sonner ses cors et buccines, et fit lever les tentes et pavillons, puis se mit en marche pour s'en retourner.

Le noble Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard, Salomon et Béranger se cachèrent derrière une grosse roche pour panser les plaies de ceux qui avaient été blessés. Pensez le chagrin où ils étaient alors! Comme ils étaient à se soulager, ils entendirent la voix de Galien, qui les regrettait; et ainsi, comme ils regardaient de côté et d'autre, ils s'aperçurent que Galien était environné de toutes parts de Turcs et païens, lesquels lui lançaient des dards et de grands coups d'épieux pointus.

Quand Olivier aperçut l'outrage que l'on faisait à Galien, l'amour naturel le contraignit de lui donner secours, et dit :

— Ah! Roland, mon cher ami, n'entendez-vous pas les regrets que fait ce jeune chevalier, lequel combat contre les Turcs? Ne voyez-vous pas le courage qu'il a? car s'il voulait s'enfuir, tous ces païens ne seraient pas capables de le retenir; certes ce serait une grande honte si nous le laissions mourir ainsi sans lui donner secours; je vous promets que je suis délibéré de lui aller aider; je crois que vous me seconderez.

Quand Roland entendit le grand courage d'Olivier, tout blessé qu'il était en plusieurs parties de son corps, il lui dit :

— Hélas! mon très-cher et loyal ami, comment vous est-il possible de porter vos armes, puisque votre noble corps est si navré de toutes parts?

Olivier lui dit :

— Je vous prie de me laisser aller, j'ai confiance en Dieu, j'espère encore lui donner secours.

Et tous les autres pairs, à son imitation, en dirent autant. Roland les arma le mieux qu'il put, puis les aida à monter à cheval, et chacun prit son épée; le noble Roland monta sur Valentin son bon cheval, puis tira Durandal, son épée, se mit le premier en chemin, et les autres le suivirent.

Quand Galien les aperçut, et qu'il vit les croix rouges briller, son cœur fut fort joyeux, il commença par dire :

— Oh! Jésus-Christ! rédempteur de tout le monde! aujourd'hui je ne compte rien sur ma vie, mais faites que je puisse voir, auparavant de mourir, le duc Roland et mon père Olivier, de qui j'ai tant ouï parler.

Enfin, disant ces paroles, ou semblables, il frappait toujours sur les païens; Roland donna, au premier qu'il rencontra, un tel coup qu'il le fendit en deux; au second, il lui abattit le bras droit, et au troisième, il lui ôta la tête de dessus les épaules.

Le comte Olivier faisait de son côté un pareil carnage. Des trente païens qui avaient attaqué Galien, il s'en sauva très-peu; et de ceux qui restèrent, il y en eut un qui assura à Roland que c'était le traître Ganelon qui les avait vendus au roi Marsille moyennant de grands trésors; puis, quand le païen eut dit cela, il se sauva à toute bride pour aller annoncer au roi Marsille que Roland et Olivier étaient encore en vie, et que le roi Pinard avait été tué par un jeune chevalier nommé Galien.

## CHAPITRE XXIV

**Comment les nouvelles étant apportées au roi Marsille, que Roland et Olivier étaient encore en vie, le roi Marsille envoya trente mille Turcs pour les combattre.**

Marsille, entendant les nouvelles que Roland et Olivier étaient encore existants, fut bien étonné, et commença à dire en cette manière :

— Et comment! je croyais qu'ils fussent morts depuis hier.

Incontinent il fit monter à cheval trente mille païens, lesquels vinrent promptement à Roncevaux, où étaient les six pairs de France ; ils se mirent en champ de bataille les uns contre les autres. Le noble Roland et le comte Olivier faisaient un tel carnage que c'était merveille de les voir, et aussi le jeune chevalier Galien faisait de très-grands exploits ; les païens fuyaient tous devant lui ; dans ce sanglant combat il resta plus de deux mille Turcs sur la place.

Un maudit païen qui était là, voyant la bravoure que faisaient les six pairs contre les Turcs, jeta son épieu de toute sa force, dont il blessa beaucoup Olivier ; quand il se sentit blessé, il courut sur lui avec Haute-Claire, son épée, et en frappa rudement ce païen, mais il ne put l'endommager, car son épée rebroussait contre la peau de ce barbare. Quand il vit que son épée n'avait point de puissance, il commença à dire :

— O Rédempteur de tout le monde! ayez pitié du reste de la noblesse chrétienne! protégez-nous, s'il vous plaît, dans ce péril, contre les ennemis de votre saint nom! O Haute-Claire, mon épée! j'ai vu, quand vous aviez mille païens devant vous à combattre, que c'était peu de chose pour vous, et maintenant vous ne pouvez avoir victoire d'un seul!

Olivier, voyant qu'il était blessé, fut s'appuyer contre une roche qui était près de lui. Le païen, qui l'avait ainsi blessé, le voyant dans la défaillance, fut droit à lui pour lui couper la tête, afin de la porter au roi Marsille ; mais Galien, voyant l'audace de ce Turc, lui cria :

— Demeure là, maudit païen! laisse ce généreux chrétien, car tu vas le frapper lorsque tu vois bien qu'il n'a plus de force ni vertu! mais viens plutôt à moi et nous combattrons ensemble.

Quand le païen l'entendit, il fut droit à lui et s'entreprirent l'un et l'autre, mais Galien donna un tel coup au païen qu'il lui fendit la tête.

Quand Olivier vit que Galien l'avait vengé de ce que lui avait fait ledit païen, il en fut joyeux et dit :

— O mon Dieu! faites-moi connaître ce généreux chevalier, car il me semble que l'épée qu'il porte est celle du roi Hugon, dont je manquai d'avoir la tête tranchée à l'occasion de la belle Jacqueline, à qui j'avais promis foi et loyauté de mariage.

En disant ces paroles, il arriva un espion païen qui venait d'épier l'armée de Charlemagne, qui s'approchait de Roncevaux ; il cria à haute voix :

— Seigneurs païens, je viens de la découverte, où j'ai aperçu l'armée de Charlemagne qui vient en grande diligence ; elle n'est pas à plus d'une lieue d'ici ; il y a bien cent mille combattants. Croyez-moi, fuyez promptement à l'armée de Marsille.

Quand ils entendirent ces nouvelles, ils prirent aussitôt la fuite, car ils ne jugèrent pas à propos d'attendre l'arrivée de Charlemagne. Roland et Galien leur firent la conduite à grands coups de sabre jusqu'au camp du roi Marsille.

Étant de retour, Olivier admirait la générosité du jeune chevalier, et il prit de là occasion de lui dire :

— Je vous prie, dites-moi qui vous a donné cette bonne épée? Car, certes, vous en faites bon usage.

Galien lui fit un récit, comme le roi Hugon lui avait donnée, et comme il était fils du comte Olivier, qui l'avait engendré, à Constantinople, avec la fille du roi Hugon, nommée Jacqueline, et qu'il s'était mis en campagne pour le chercher ; que sa mère, Jacqueline, et lui, avaient souffert plusieurs mauvais traitements de leurs parents ; que, peu de temps après sa naissance, on lui avait donné le nom de Galien.

Quand Olivier eut entendu tout ce récit, il connut aisément que ledit Galien était son fils ; incontinent les larmes lui sortirent des yeux, et aussitôt il se jeta au cou de Galien, lui disant :

— O mon cher enfant! plein de noblesse et de courage en tous faits, crois fermement que je suis ton père, le comte Olivier, qui, au retour de Jérusalem, passai à Constantinople, avec Charlemagne ; là, je fis connaissance avec Jacqueline, elle me donna son amour pour la promesse que je lui fis de l'épouser, et voilà comme je vous ai engendré ; vous pouvez être sûr de ce que je vous [illegible]

En disant cela, il pleurait amèrement, en songeant au passé ; de plus, il ne pouvait presque plus se soutenir, car il perdait son sang de tous côtés ; Galien le descendit de dessus son cheval le plus doucement qu'il put, et le coucha à terre, puis dit :

— O terrible mort! épargne mon père, Olivier! Hélas! que dira ma mère, quand elle saura la mort d'une personne pour qui elle a toujours eu une tendre amitié! O Charlemagne! fleur de la chevalerie, que tu auras le cœur marri, quand tu apprendras la mort d'un si vaillant chevalier!

En disant cela, il regarda Olivier, à qui les larmes sortaient des yeux comme des fontaines ; il n'y eut cœur qui n'en eût été touché.

CHAPITRE XXV

**Comment le comte Olivier reconnut Galien son fils, et comment il appela son cher ami Roland, pour lui dire que le jeune chevalier Galien était son fils, et ensuite il rendit l'âme à Notre-Seigneur Jésus-Christ.**



Vous pouvez croire la joie qu'eut Olivier de la connaissance de Galien, son fils; et, comme Olivier était couché entre les bras de son fils, il appela son ami Roland, et lui dit :

— Je sens bien que ma fin est proche; mais je dois bien louer Notre-Seigneur des bonnes nouvelles qu'il m'a envoyées. Croyez, mon cher ami, lui dit-il, que ce jeune chevalier que vous voyez est mon fils, et par conséquent votre neveu; je l'ai engendré avec la belle Jacqueline, fille du roi Hugon de Constantinople, dans le temps que nous revenions de Jérusalem avec notre bon empereur Charlemagne, et le lendemain que nous bouleversâmes la grande salle du roi Hugon; je vous le recommande, car dans peu de temps je rendrai l'esprit.

Quand Roland entendit ainsi parler Olivier, le cœur lui soupira tendrement, et, en pleurant, il embrassa Galien, qui avait les larmes aux yeux; puis il prit un anneau qu'il avait au doigt et le donna à Roland, disant :

— Je vous salue de la part de Belleaude, qui m'a chargé de vous donner cet anneau.

Quand Roland entendit des nouvelles de sa chère amie, le cœur lui tressaillit de joie, et il dit à Olivier :

— J'ai le bonheur d'apprendre par votre fils des nouvelles de ma chère Belleaude.

Peu de temps après, Olivier jeta un grand soupir en disant :

— Dieu tout-puissant! faites-moi miséricorde, et ayez pitié de ma pauvre âme!

Après que le comte Olivier eut achevé son oraison, il leva les yeux au ciel, mit ses bras en croix, puis rendit l'esprit à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Roland, qui était là, voyant mourir son cher ami, commença à pleurer amèrement celui qui avait été le fléau des infidèles et le zélé protecteur de la religion catholique. Galien était encore dans une plus grande tristesse, il embrassait son père et fondait en larmes, murmurant ainsi :

— O cruelle mort! pourquoi m'as-tu sitôt enlevé mon père? lui qui était le réconfort des chrétiens et l'aumônier des pauvres. Hélas! que dira ma mère, quand elle saura sa mort? Certes, elle mourra de chagrin! Et, comme le jeune chevalier était dans ses cuisants regrets sur la mort du comte Olivier, son père, l'archevêque Turpin arriva la moitié de la tête emportée; il dit à Roland :

— Mon doux ami, venez-moi aider, s'il vous plaît!

Roland et Galien, le voyant dans ce triste équipage, coururent aussitôt à lui et le descendirent de dessus son cheval, puis le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent; quand ils lui ôtèrent son casque de la tête, incontinent le sang et la cervelle tombèrent à terre, du coup qu'il avait reçu. Ils le couchèrent auprès d'Olivier; quand il fut là, il dit :

— Seigneurs, il nous faut prendre en patience ce fâcheux contre-temps, car je suis sûr et certain que le Seigneur nous donnera récompense.

Alors, connaissant qu'il était près de mourir, il fit sa prière à Notre-Seigneur, en disant :

— O Père Eternel! qui êtes dans le ciel, ayez pitié des douze pairs de France, lesquels ont toujours voulu exalter la sainte foi catholique!

En disant ces paroles, il trépassa. Quand Roland vit le bon archevêque Turpin mort, il se mit à pleurer en disant :

— Ah! noble Charlemagne, que tu perds aujourd'hui un noble chevalier! Certes, c'était le diamant sacerdotal, le miroir pastoral, le soleil ecclésiastique, et le véritable défenseur de la religion catholique.

CHAPITRE XXVI

**Comment Roland et Galien furent mettre plusieurs Turcs à mort.**



Tout en se retirant à l'écart vers une roche, Galien vit six païens qui les épiaient; il le vint aussitôt dire à Roland. Ils montèrent à cheval dans le moment, et coururent sur les païens. Galien allait au-devant et Roland ensuite. Le premier païen qu'il rencontra, il le tua; il poursuivit le second, et lui fit la même chose. Roland frappait de Durandal, son épée, de telle force, que tout ce qu'il atteignait, il le mettait à mort; de six païens, il n'en échappa qu'un qui prit la fuite, et Gallien le poursuivait si rapidement, qu'il semblait la foudre; le païen ne se retournait aucunement. Quand Galien vit qu'il fuyait toujours, il frappa sur lui si fort, que Flamberge, son épée, se rompit en deux; quand il la vit ainsi rompue, il en fut fort chagrin, et dit :

— Un malheur ne vient jamais seul.

Dans le moment il regarda par terre et y aperçut une belle lance; il descendit de dessus Marcepin pour l'aller prendre, puis il remonta vitement à cheval, courut après le païen, et en frappa un si gros coup qu'il le tua.

Après avoir eu fait ce coup, Galien regarda derrière lui, croyant que Roland le suivait; mais il ne le vit point; il commença à blâmer Roland, et dit ainsi :

— Mon oncle, ce n'est pas la foi que vous avez promise à mon père.

Mais Galien avait tort de lui faire ce reproche, car son cheval était tué sous lui, et aussi, voyant que des douze pairs de France il n'y avait plus que lui, il tomba dans une si grande faiblesse, qu'à peine se pouvait-il soutenir. Roland prit Durandal en main, et, en la regardant, il pleurait, murmurant :

— O Durandal! ma bonne épée, hélas! il faut qu'aujourd'hui vous soyiez séparé d'avec moi. O réparatrice de la sainte foi catholique! O ennemie mortelle des infidèles! je prie le Rédempteur Jésus que nul ne te puisse posséder, s'il n'a intention d'augmenter la foi.

## CHAPITRE XXVII

Comment Roland, étant ainsi dans la défaillance, voulut rompre son épée contre une roche, mais il fendit la susdite roche, et comment Galien tua un païen.



oland, après avoir donné plusieurs regrets à son épée, vit une roche auprès de lui, et croyant rompre son épée, il en frappa contre ladite roche trois coups; mais, au dernier coup qu'il donna, il fendit la roche en deux. Quand Roland vit qu'il n'avait point endommagé son épée, et qu'il ne la pouvait casser, il eut grand déplaisir, car il appréhendait qu'elle ne tombât entre les mains des païens; il la jeta dans la rivière, puis fit sa prière au Seigneur.

Galien poursuivit le païen jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort; il retourna au lieu où était Roland, et trouva que son cheval était mort sous lui. Quand Galien vit que Roland était si mal fortuné, il en eut grand chagrin et dit à Roland :

— La fortune nous est contraire aujourd'hui, puisque vous avez perdu le meilleur cheval qui fût sur terre, et rompu votre épée; mais il nous faut prendre patience.

Et ainsi que Galien parlait à Roland, incontinent le noble duc changea de couleur et était à deux doigts de la mort. Quand Galien vit que Roland approchait de sa fin, il le pria de lui donner Durandal, son épée; Roland lui dit :

— Vous avez trop tardé à parler, car je l'ai jetée dans le ruisseau que vous voyez.

Et aussitôt Galien descendit de dessus son cheval et entra dans ce ruisseau pour chercher l'épée, mais il ne la trouva point, car ce ruisseau était si rempli du sang des morts qui étaient là, que l'aspect en était effrayant. Galien sortit hors du ruisseau et retourna vers Roland, lequel était couché à terre, priant Notre-Seigneur de lui donner une heureuse fin, et, après sa mort, son saint paradis; de plus, il dit :

— Oh! Seigneur, je vous prie de protéger mon oncle Charlemagne et Galien, afin qu'ils puissent venger la mort des barons de France! Hélas! mon Dieu, vous savez que je ne meurs que par les coups que j'ai reçus, mais je meurs dans la foi chrétienne, où il vous a plu que je naisse! Ayez pitié, mon Dieu! de tous ceux qui sont morts pour la même cause!

Incontinent que le noble Roland eut achevé son oraison, il fit le signe de la croix, joignant les mains vers le ciel, et rendit l'esprit à Notre-Seigneur. Quand Galien vit Roland mort, il était dans une grande tristesse; il prit le corps et le fut mettre au milieu d'Olivier et de l'archevêque Turpin, lesquels étaient étendus sur la terre contre une roche.

Quand Galien vit qu'il était demeuré tout seul, et qu'il n'avait point d'armes pour se défendre, il alla au côté de son père et prit son épée, puis dit :

— O bonne épée! ennemie mortelle des païens, je te prie qu'avant que je meure, tu m'aides à venger la mort de mon père et des nobles pairs de France.

Puis il mit l'épée à son côté, ensuite prit l'écu de son père et le mit devant lui. Quand il fut adoublé, il garda les morts toute la nuit à Roncevaux, afin que les bêtes sauvages ne les prissent, et quand il fut pour regarder, il aperçut les chevaux des trépassés qui traînaient les rênes de leurs brides; il leur alla ôter, afin qu'ils pussent pâturer l'herbe pour leur nourriture.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Galien tua un païen qui venait chercher l'épée de Roland, et comment il vainquit le griffon.



ers minuit, Galien fut accablé de sommeil à cause du travail qu'il avait fait; il se coucha auprès de son père et s'endormit; aussitôt qu'il fut endormi, il vint un païen

au lieu où étaient couchés Roland, Olivier, l'archevêque Turpin et Galien, lequel cherchait leur épée; il vint à Roland, le tournait et retournait, croyant trouver Durandal son épée; il n'avait garde de la trouver, car il l'avait jetée dans un ruisseau comme il est dit ci-devant. Quand le païen vit qu'il ne la trouvait point, cela lui fit de la peine.

Dans ce moment, Galien s'éveilla et lui dit :

— Que fais-tu là?

Le païen lui répondit :

— Je cherche l'épée de Roland pour la porter au roi Marsille, car il m'a promis de me donner la terre d'Ogier-le-Danois si je la lui porte, et la nièce du roi Pinard.

Quand il entendit ainsi parler le païen, il commença à rire de sa folie, et lui dit :

— Crois-moi, va, Durandal est perdue, mais tu lui porteras celle d'Olivier, qui vaut son pesant d'or.

Alors Galien mit promptement la main à Haute-Claire, et en donna un si fort coup au païen sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'aux dents, puis lui dit en se moquant de lui :

— Aujourd'hui tu m'aideras à garder mes parents.

Galien jura que toute la nuit il ne dormirait du grand déplaisir qu'il avait de ce que le païen cherchait Durandal; il regarda de côté et vit un arbre qui était près de lui, il s'en alla s'appuyer contre; il regarda de côté et d'autre, aussitôt il vit venir un grand griffon qui se disposait pour emporter le corps du noble baron à ses petits griffons; mais Galien voyant cela, commença par l'injurier, lui disant :

— Maudit animal! pourquoi n'as-tu pas pris ta réfection aux corps de ces malheureux païens, plutôt que de la venir prendre sur les corps de ces nobles Français qui sont chrétiens?

Il reprenait le griffon comme s'il eût eu l'entendement humain; il lui donna un tel coup qu'il lui abattit la tête, puis lui en porta un second dont il lui coupa une patte. Quand il eut vaincu le griffon, il passa le temps jusqu'au jour à le regarder.

## CHAPITRE XXIX

Comment Charlemagne arriva à Roncevaux, croyant donner secours aux douze pairs, et comment il les trouva morts, dont il manqua mourir de chagrin, et fit à ce sujet plusieurs lamentations.



Dès que le roi Charlemagne eut ouï les nouvelles que Godefroy de Bouillon lui apportait, il fit mettre ses gens en marche, afin de secourir les pairs qui étaient en danger; mais, lorsqu'il arriva à Roncevaux, il fut bien étonné quand il aperçut tant de morts de côté et d'autre; il manqua de s'évanouir, et s'écria :

— Hélas! qui me pourra dire des nouvelles de mon neveu Roland et des autres pairs de France; je crois qu'ils sont tous morts!

Incontinent les barons, gentilshommes et autres gens de la suite, reconnurent de leurs parents parmi les morts et en pleurèrent amèrement; il n'y a langue humaine qui puisse raconter leurs regrets.

Ainsi que Charlemagne criait à haute voix :

— Roland, où êtes-vous?

Galien, qui était à quelques distances de là, entendit le bruit qu'il faisait; il crut que c'était les païens qui venaient et cherchaient les pairs de France, et qu'ils voulaient emmener les corps en leurs pays. Aussitôt il monta sur Marcepin, et pendit à son cou l'écu de son père, lequel était pesant; puis il prit un pieu, et incontinent, alla droit où il entendait le bruit; mais quand il vit la croix flamboyer, il reconnut que c'était les Français, il fut droit à eux, et vint au lieu où était Charlemagne, qui reçut avec plaisir le salut de Galien, et étant passionné de savoir des nouvelles de son neveu Roland, d'Olivier et des douze autres pairs.

A cette demande, Galien répondit :

— Noble empereur, ne vous affligez point, mais prenez en gré cette mauvaise aventure, car je vous dirai que Roland est mort, ainsi que mon père, Olivier, et de tous les Français, il n'est demeuré que moi seul.

Quand Charlemagne entendit que son neveu Roland, Olivier et tous les pairs de France étaient morts, il commença à faire des cris et lamentations si pitoyables, qu'il n'est pas possible de les pouvoir exprimer. Il rompit son harnois, il se tirait les cheveux du grand deuil qu'il avait en son cœur; personne ne le pouvait consoler, et de la grande douleur qu'il avait, il se pâma plusieurs fois.

Après que le noble Charlemagne fut revenu de sa pamoison, il fit appeler Galien, et lui dit :

— Chevalier, je te supplie au nom du Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, que si tu sais le lieu où sont les corps de mon neveu Roland, d'Olivier et des autres pairs, tu me les montres, afin que je fasse sépulturer leurs nobles corps comme il leur appartient.

Galien lui dit qu'il le ferait très-volontiers, et qu'il savait bien où ils étaient.

Incontinent il le mena où était l'avant-garde, auprès d'une roche, et là étaient les nobles corps, couchés les uns près des autres. Or, pensez quels pleurs et gémissements furent faits, et principalement de Charlemagne, quand il vit son neveu étendu mort sur l'herbe, ayant les bras en croix; figurez-vous quelle douleur son cœur endurait, vu et considérant qu'il voit son propre sang répandu en la personne de son neveu, et aussi qu'il connaissait que toute la fleur de la noblesse de France était perdue; étant en cette douleur et tristesse, il commença par crier à haute voix, disant piteusement :

— O fleur de la chevalerie, le plus noble des nobles, le plus beau et le plus parfait de tous les vivants! toi qui étais le protecteur de la chrétienté

toi qui étais l'ennemi mortel des infidèles, enfin, toi qui étais le refuge des pauvres. Hélas! cruelle mort! quel déplaisir t'avait fait ce noble corps qui aimait tant l'accroissement de la foi chrétienne?

En disant ces paroles ou de semblables, il fut embrasser son neveu Roland.

## CHAPITRE XXX

**Comment, après que Charlemagne eut fait plusieurs lamentations sur la mort de Roland, son neveu, le traître Ganelon s'approcha et vint embrasser le noble Roland, faisant feinte d'être fâché de sa mort, afin que sa trahison ne parût point.**

Sitôt que Galien eut montré à Charlemagne Roland et les autres pairs de France, le traître Ganelon se jeta sur le corps de Roland pour l'embrasser, faisant feinte d'être fâché de sa mort, mais il ne le faisait qu'afin qu'on ne s'aperçût de sa trahison; il affecta plusieurs regrets et lamentations en apparence, et disait :

— O maudits mécréants! que vous avait fait mon loyal ami Roland, qui était si bienfaisant à tout le monde; hélas! si j'eusse su cette mauvaise fortune, je me serais fait mettre en mille pièces pour le garantir de la mort. Hélas! j'ai perdu mon meilleur ami que j'eusse en ce monde.

Et disant ces paroles, il faisait semblant de déchirer ses habits; mais le traître disait en son cœur :

— Plût à Dieu que les païens t'eussent écorché tout vif, puis pendu après comme un larron.

Charlemagne pensait à le voir qu'il en était véritablement fâché. Tous les princes et barons étaient étonnés des regrets que faisait le traître Ganelon. Galien, voyant sa dissimulation, commença à dire à haute voix :

— Sire empereur, qu'attendez-vous tant? que ne faites-vous mourir ce traître? ne connaissez-vous pas tout ce qu'il fait? ce n'est que par grimaces. Croyez-vous qu'il a vendu les douze pairs au roi Marsille, et qu'il en a reçu de grands trésors? Je vous jure que si vous n'en faites justice, moi-même je lui ôterai la tête de dessus les épaules.

Quand Charlemagne entendit ainsi parler Galien, il fit prendre le traître Ganelon, mais il ne le voulut pas faire mourir sur l'heure, et dit qu'il le ferait punir selon son crime; il le fit mettre en garde, mais nonobstant, il trouva moyen et façon d'échapper, car il avait fait ferrer son cheval le devant derrière, et par cette ruse il évita la mort; mais par la suite il fit une pauvre fin, comme il en sera parlé ci-après.

Charlemagne regrettait toujours son neveu et les autres barons, et principalement Galien, qui pleurait amèrement la mort de son père Olivier. Charlemagne lui dit :

— Très-cher chevalier, je vous prie de laisser votre deuil, car vos larmes ni les miennes ne recouvreront notre perte; mais s'il plaît à Dieu, je ferai faire un monastère de Saint-Marcel, auquel je fonderai cent moines, lesquels prieront Dieu tous les jours pour leurs âmes, et les y ferai tous enterrer honorablement, ainsi qu'il convient à leur rang.

Il fit prendre les corps des barons et les fit embaumer; ensuite on fit leurs obsèques comme il est de coutume en pareil cas.

Incontinent que Charlemagne eut fait enterrer les corps des douze pairs, il se mit en chemin pour retourner en France; il appela Galien et lui dit :

— Chevalier, si vous voulez venir avec moi en France, je vous donnerai des terres, et vous ferai principal gouverneur de tout mon royaume.

A cette proposition, Galien répondit respectueusement, en disant :

— Sire empereur, Dieu vous rende le bien, que vous me présentez, je vous prie de m'excuser, car j'ai fait vœu à Dieu que jamais je ne cesserai de poursuivre les païens, jusqu'à ce que j'aie vengé la mort de mon père, et qu'à Belligant je n'aie tranché la tête, et mis le roi Marsille aux abois. Pour ce sujet, je vous prie, faites-moi donner tant de gens, afin que je puisse passer en Espagne.

Incontinent qu'il eut prononcé ces paroles, vinrent Hernaud de Belleaude, Girard de Vienne, qui lui présentèrent chacun trois mille hommes, en lui disant :

— Nous vous faisons serment que jamais nous ne vous délaisserons.

Galien les remercia grandement; Charlemagne versait toujours de grands pleurs et gémissements pour son neveu Roland et pour les autres pairs. Galien lui dit :

— Sire, il me semble qu'un homme sage comme vous, voyant qu'il ne peut recouvrer sa perte, ne doit pas ainsi se déconforter, mais il doit prendre courage et remercier Dieu de sa mauvaise fortune comme de la bonne; croyez, Sire, que Notre-Seigneur vous saura meilleur gré de venger la mort de ces nobles barons, que de pleurer davantage.

Incontinent Charlemagne fit préparer dix mille hommes, lesquels il donna à Galien avec une somme d'argent, puis aussitôt Galien prit congé de l'empereur pour poursuivre les païens.

## CHAPITRE XXX.

**Comment Galien prit congé de Charlemagne, puis alla en Espagne, accompagné de deux de ses oncles, Girard et Hernaud, pour trouver le roi Marsille.**



Galien prit congé de Charlemagne, et le remercia honnêtement des trésors qu'il lui avait donnés; mais avant le départ, Girard-le-Viennois avec ses deux fils, Beuves et Savary, et le hardi combattant Hernaud de Belleaude lui promirent sur leur foi, que tant qu'ils vivraient, ils lui donneraient secours; ils menèrent avec eux dix mille chevaliers bons combattants, lesquels lui promirent aussi fidélité.

Galien fit préparer son bagage, puis monta dessus Marcepin, son bon cheval; il pendit à son cou l'écu de son père Olivier, puis tira son épée Haute-Claire et baisa trois fois la croix, en priant Notre-Seigneur de lui faire la grâce de venger la mort de son père, de Roland et des autres pairs; puis dit :

— Haute-Claire, bonne épée, je suis indigne de te porter, je te prie qu'avant que tu sois séparée de moi, tu accroisses la foi chrétienne, comme tu fis entre les mains de mon père Olivier.

Puis il la baisa derechef, et la mit au fourreau.

Girard et Hernaud voyant le zèle de Galien, étaient surpris de sa prudence et hardiesse; ils l'embrassèrent en lui disant :

— Neveu, nous avons espérance en Jésus-Christ et en vous; nous espérons venger la mort de nos parents.

Incontinent il fit sonner les trompettes et buccine, puis marchèrent vers l'Espagne. Alors la cour de Charlemagne fut en grande tristesse pour le départ de Galien, qui fit si prompte diligence, que bientôt il arriva devant Montfuseau, une des plus belles villes d'Espagne, fermée de murailles qui avaient trois toises d'épaisseur; dans icelle était la belle Guinarde, fille du roi Marsille, et nièce de Belligant. Elle était accompagnée de plusieurs païens qui la gardaient jour et nuit.

Après que Galien fut entré en Espagne, et qu'il se vit près de Montfuseau, il haussa son heaume et montra les forteresses à Girard de Vienne et à Hernaud de Belleaude, puis leur dit :

— Seigneurs, que vous semble-t-il de cette ville?

— Certes, dit Girard, il me parait que c'est impossible de la prendre.

— Or, prenons courage, dit Galien, je vous assure que si vous me voulez croire, qu'en peu de temps nous la prendrons; mais il faut premièrement ranger nos troupes en bon ordre, car nous sommes peu de gens.

Galien ordonna cinq attaques, lesquelles il commanda la première, qui était de trois mille hommes; la seconde attaque fut commandée par Girard de Vienne, avec trois autres mille hommes; la troisième fut commandée par Hernaud de Belleaude, et mena avec lui deux mille hommes; la quatrième et la cinquième furent commandées par Beuves et Savary, avec chacun mille hommes.

Après que Galien eut ordonné ces attaques, et que chacun fut à cheval, la lance en main, Galien regarda du côté d'un petit bois, et y vit cinq mille Sarrasins que Belligant envoyait au roi Marsille, pour aller attaquer Charlemagne, qui s'en retournait. Le commandant de ces Sarrasins s'appelait Mauprin; Galien le montra à Girard et à Hernaud, leur disant :

— Mes oncles, regardez combien de gens voilà près de ce bois, je veux savoir tout à l'heure qui ils sont.

Aussitôt il monta dessus Marcepin, et courut droit à eux; il les trouva qu'ils faisaient halte et dînaient. Galien fit signal à ses gens et leur dit :

— Seigneurs, qui a appétit mange; il nous faut fondre sur ces Sarrasins, et ne les point épargner.

Quand Galien eut donné courage à ses gens, il se mit en bataille, et c'était merveille de le voir. Girard et Hernaud firent aussi tel carnage que la terre était couverte de corps morts des Sarrasins; il n'en échappa point, excepté Mauprin, qui s'enfuyait parmi le bois; mais Galien le poursuivit si rapidement qu'il l'atteignit, et lui dit :

— Païen, ce sera honte à toi si tu te laisses tuer en t'enfuyant.

Quand Mauprin ouït ainsi parler Galien, il lui dit :

— Chrétien, tu es bien hardi de me poursuivre tout seul; car je te jure mon dieu Mahomet, que je te présenterai au roi Marsille.

Et après plusieurs paroles dites, ils commencèrent à piquer leurs chevaux et mirent leurs lances en arrêt; puis se donnèrent de tels coups que les deux champions chancelèrent longtemps sur leurs chevaux, et du coup que Mauprin donna à Galien, sa lance se brisa, et les morceaux sautèrent en l'air par pièces. Mais Galien revint dessus et le frappa de telle façon qu'il le fit tomber de dessus son cheval; puis il tira son épée Haute-Claire et lui voulut couper la tête.

Quand le païen se vit ainsi abattu, il demanda quartier, et le pria de lui sauver la vie. Galien dit :

— Je le ferai volontiers, car je suis tout humain; mais ne retombe plus entre mes mains.

Mauprin lui promit de lui révéler des secrets qui seraient bons. Et pendant que les deux champions se combattaient ainsi, Girard et Hernaud, Beuves et Savary prirent leur réfection de la viande que les Sarrasins avaient apportée pour eux.

---

## CHAPITRE XXXII

**Comment Galien prit Mauprin, qui s'enfuyait, et comment Mauprin lui promit de lui montrer des choses dont il lui en viendrait grand profit.**

— Païen, dit Galien, si tu me révèles quelque chose d'avantageux pour moi, je ne te ferai nul mal.

Alors Mauprin lui dit :

— Regardez, voilà un château le plus fort du monde ; il y a des vivres pour deux ans. Guinarde, fille du roi Marsille, est dedans ; je vous en ferai être le maître gouverneur, et me ferai baptiser.

Galien lui dit :

— Moi, je vous ferai général de mon armée.

Mauprin lui promit la foi, puis Galien le mena parmi le bois où étaient ses gens, lesquels il trouva prenant leur réfection des vivres qui appartenaient aux Sarrasins qu'ils avaient occis.

Quand Savary vit Galien qui amenait Mauprin, il commença à crier à haute voix :

— Où menez-vous ce Sarrasin ? Il ressemble mieux à un diable qu'à un homme.

— N'ayez peur, dit Galien, il m'a promis la foi qu'il me ferait entrer dans ce château que vous voyez ; il y a des vivres pour deux ans, et la belle fille du roi Marsille est dedans.

— Ma foi, dit Savary, ce n'est que pour sauver sa vie qu'il vous a dit cela ; bien fou qui se fierait en lui.

Savary appela Mauprin et lui dit :

— Ne me déguise point ton nom, ni d'où tu es.

Mauprin dit :

— Je suis Turc d'origine, il y a plus de dix ans que je crois en votre Dieu ; je ne suis pas baptisé, mais j'ai grande volonté de l'être.

Pendant que Savary parlait à Mauprin, Galien regarda du côté de Montfuseau, où il vit une clarté qu'à peine en pouvait-il supporter l'éclat.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment Mauprin montra à Galien le château de Montfuseau, et lui fit un récit de la beauté de Guinarde, fille du roi Marsille.**

Après que Galien eut vu cette clarté, il appela Mauprin et lui demanda ce que c'était qui rendait une si grande clarté dans ledit château. Mauprin lui dit :

— C'est une escarboucle qui est posée sur un petit pilier d'or sur le donjon du château ; ladite escarboucle vaut plusieurs millions.

Quand Galien entendit cela, il fut joyeux ; il dit à ses oncles :

— Seigneurs, prenons courage, tâchons de prendre ce château, car si nous le pouvons prendre, cela nous fera honneur. Si nous le prenons, comme je l'espère, je vous assure que je ne le donnerais pas pour tout l'or du monde ; et aussi pour la belle fille du roi Marsille, je suis résolu de ne point partir d'ici que le château ne soit conquis.

A quoi ils consentirent tous, et lui promirent de se battre en braves. Mauprin dit :

— Seigneurs, ne pensez pas que vous le preniez de force, car quand toute l'armée de Charlemagne serait devant, vous ne le prendriez pas en deux ans.

Galien lui dit :

— Ami, dis-nous donc comment nous le pourrons prendre.

Mauprin dit :

— Il y a un petit bois près du château ; vous y laisserez vos troupes embusquées, et nous irons à la porte du château avec quarante de vos plus généreux soldats, et quand je serai près de la porte, j'appellerai le portier en grec ; il entendra que c'est moi : je lui dirai aussitôt qu'il m'ouvre la porte, que Belligant m'envoie vers Guinarde lui faire un message, et quand vous verrez la porte ouverte, vous sonnerez de votre cor pour donner le signal à vos troupes d'avancer diligemment.

Alors Savary était là, qui écoutait tout cela ; il commença à rougir et dit :

— Malheureux, qui se fiera en toi !

Galien dit :

— Je m'y fie bien, moi, car il m'a promis la foi.

Savary dit derechef :

— Je ne m'y fierais non plus qu'à un chien.

Galien dit :

— Et moi j'ai bonne opinion de lui.

Il se mit donc en marche pour aller au château ; il ordonna ses gens et les embusqua dans ledit bois, avec ordre de venir à lui quand il sonnerait son cor. Alors Galien dit à Mauprin :

— Ami, allons faire notre entreprise.

— Volontiers, dit Mauprin.

Il fut droit à la porte du château, et aussitôt il appela le portier en grec, et lui dit d'ouvrir, qu'il était messager de Belligant, qu'il apportait des lettres à la belle Guinarde, sa nièce, et qu'il lui amenait quarante des meilleurs chevaliers français, que Belligant lui envoyait pour la garder.

Le portier répondit :

— Très-volontiers, mais les quarante chevaliers n'entreront pas jusqu'à ce que j'aie porté les lettres à la belle Guinarde.

C'est pourquoi Mauprin resta à la porte avec les Français.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment Galien entra dans le château de Montfuseau avec tous ses gens, et comment il trouva la belle Guinarde dans sa chambre.**



oyant cela, ce grand Vétail le nom du portier, alla annoncer à Guinarde comme Belligant lui envoyait quarante des plus forts chevaliers qu'il eût pour sa garde. Quand elle ouït ces nouvelles, elle commanda que les portes fussent ouvertes, et qu'on les fit entrer. Le portier fit diligemment ce que Guinarde lui avait commandé.

Aussitôt que les portes furent ouvertes, Galien entra le premier, et ensuite son escorte de quarante hommes, puis il sonna de son cor, et tous ceux qui étaient embusqués dans le bois accoururent à la porte du château et entrèrent aussi dedans. L'alarme fut incontinent dans ledit château; Galien saccageait tous les païens qui se présentaient à lui; il monta droit à la chambre de la belle Guinarde, où il trouva des païens qui jouaient aux échecs, lesquels étaient vêtus de peaux de martres. Quand Galien les vit, il tira Haute-Claire, son épée, et en frappa de toutes parts les païens, qui prirent aussitôt la fuite. Girard et Hernaud n'en faisaient pas moins; Buves et Savary étaient aux basses-cours pour empêcher qu'il n'échappât personne dudit château; plusieurs des païens se jetaient des fenêtres en bas, croyant sauver leur vie; les autres se jetaient dans les fossés et se tuaient avant qu'ils fussent au fond.

La belle Guinarde voyant la défaite de ses gens, elle appela incontinent Mauprin et lui dit :

— Pourquoi m'avez-vous trahie?

Il répondit :

— Je n'ai pas pu faire autrement. Il y a quelques jours que je menais cinq mille Turcs que votre oncle Belligant envoyait au roi Marsille, notre père; mais sitôt que nous fûmes embusqués dans ce bois pour prendre notre réfection, le jeune chevalier Galien vint sur nous avec ses troupes et mit les cinq mille hommes à mort, et me croyant sauver la vie, je me mis en fuite; mais il me poursuivit si vivement qu'il me fut forcé de me rendre à lui, car il me voulait couper la tête. Alors je lui promis que s'il me sauvait la vie, je le ferais entrer en ce château et que je l'en ferais maître et gouverneur, de plus que je me ferais baptiser et croirais en son Dieu. C'est pourquoi, madame, j'aime beaucoup mieux que tous les païens soient morts que moi.

Quand Guinarde entendit ainsi parler Mauprin, elle ne sut plus que dire, sinon qu'elle dit à Mauprin :

— Dites-moi donc le nom de ce chevalier.

— Madame, je vous dirai que je l'ai entendu plusieurs fois appeler Galien; c'est l'un des plus vaillants chevaliers du monde.

Aussitôt que Guinarde entendit nommer Galien, elle changea de couleur et dit à Mauprin :

— C'est le jeune chevalier de qui j'ai tant ouï parler, c'est lui qui a coupé la tête à Malotru, et qui a jeté mon oncle Pinard dans la rivière, lesquels on tenait les plus forts de tout le monde; mais puisqu'il est si puissant, si beau et si vaillant chevalier, je veux lui donner mon amour, et de plus je me ferai baptiser, et suivrai de bon cœur la loi chrétienne, laquelle il professe, car je connais bien maintenant que la nôtre ne vaut rien.

Emery, qui était présent, ayant entendu la volonté de Guinarde, il dit :

— Certes, madame, bien malheureux serait l'homme qui refuserait un si beau don d'une personne pleine de beauté et aussi admirable que vous.

## CHAPITRE XXXV

**Comment la belle Guinarde s'étant mise à genoux, salua Galien humblement, implorant sa clémence, l'assura qu'elle désirait se faire chrétienne.**



oyant que tout le tumulte était apaisé, Guinarde s'en vint bien courtoisement saluer les barons, en leur disant :

— Salut et honneur soit donné aux nobles chevaliers français.

Après les avoir salués, elle ajouta :

— Seigneurs, me voilà maintenant sous votre protection, c'est pourquoi je vous prie tous qu'il ne me soit fait aucun mal. Il y a un jeune chevalier nommé Galien, lequel je ne vois présentement avec vous, je lui voudrais bien parler quand il sera revenu.

En disant ces paroles, Galien arriva, qui descendait de la grosse tour du château; il salua Guinarde le plus honorablement qu'il lui fut possible, disant :

— Je vous salue, belle Guinarde.

Elle se jeta à genoux devant Galien, en lui disant :

— Chevalier, soyez le bienvenu, quoique je ne dois pas être trop joyeuse de vous voir; car il y a longtemps que vous me coûtez cher et que vous faites du ravage en notre pays, car c'est vous qui

avez mis à mort mon propre frère Malotru, mon oncle, le roi Pinard, et plusieurs autres de mes parents et amis; mais il faut oublier tout cela et vous pardonner leur mort. —

Galien la remercia humblement. Puis derechef Guinarde dit :

— Chevalier, croyez fermement qu'il y a longtemps que j'ai grand désir de croire en votre Dieu, et de me faire baptiser; c'est pourquoi, si vous voulez me faire promettre foi et loyauté de mariage, je vous donnerai mon amour et vous ferai couronner roi.

Le petit Emery entendant la proposition de Guinarde, dit :

— Certes, madame, s'il refusait le présent que vous lui offrez, je lui conseillerais qu'il allât se rendre moine.

Et pendant qu'ils devisaient, un Turc était caché en un lieu secret pour écouter leur discours, et puis il partit aussitôt pour annoncer aux païens tout ce qui était arrivé.

Incontinent trois mille païens vinrent au secours; mais Durgrand, le portier, avait fait abjuration, et lorsqu'il les vit venir, il cria :

— A moi, seigneurs français, voici des païens qui viennent au secours, il nous faut défendre.

Aussitôt que Galien entendit cela, il mit ses gens en ordre de bataille; il laissa Girard pour garder Guinarde en la grosse tour, puis Beuves et Savary pour garder les basses-cours et le pont levis. Hernaud de Belleaude et lui sortirent du château avec la plus grosse partie de leurs troupes; Galien se mit le premier en marche, et fut la lance en main attaquer lesdits païens; du premier coup il tua leur chef, appelé Truffier, l'un des plus forts Turcs qu'on pût trouver dans toute la Turquie; il continua de frapper si fort sur les païens qu'il jetait tout par terre, hommes et chevaux. Hernaud de Belleaude le suivit de près, et n'en faisait pas moins.

De ces maudits païens, qui étaient trois mille, il n'en échappa point.

Après cette fameuse victoire, Galien fit sonner la retraite et retournèrent au château, auquel ils furent bien reçus, et particulièrement Galien par la belle Guinarde. Ensuite on leur donna un repas splendide et toutes sortes de bons rafraîchissements, et les chevaux furent mis aux écuries et bien pansés.

Après que tous les barons furent rassasiés des bons mets que Guinarde leur avait fait servir, on prépara ensuite de bons lits pour reposer les nobles barons français.

Nous laisserons à parler de Galien, qui est dans Montfuseau, et nous parlerons de Charlemagne, qui était à Roncevaux, lequel était toujours fort triste de la mort des douze pairs de France.

## CHAPITRE XXXV.

Comment le roi Marsille mena trente mille paysans à Roncevaux, croyant battre le roi Charlemagne, et comment ils joutèrent l'un contre l'autre.



Galien ayant pris congé de Charlemagne, le roi Marsille ouït les nouvelles que ledit Charlemagne était venu au secours des douze pairs, il fit sonner ses cors et buccines pour aller à Roncevaux, et y mena avec lui trente mille combattants, des meilleurs qu'il put trouver en son pays, dans l'espérance de mettre à mort les Français. Pour cet effet, il assembla ces troupes, puis se mit en chemin, et fit si grande diligence qu'il arriva en peu de temps à Roncevaux; et sachant que Charlemagne y était, il commença à crier à haute voix :

— Où es-tu, Charlemagne, vieillard rassoté? laisse tes pleurs et lamentations, et viens te battre avec moi; que maudite soit l'heure où j'ai connu le traître Ganelon, lequel m'a coûté tant d'argent pour la trahison qu'il a faite, car j'en ai la plus grande perte de mon côté; mais laisse là les morts et viens parler aux vivants, car j'ai volonté de te mettre aux abois.

Le roi Charlemagne étant en l'avant-garde des douze pairs, cria :

— Hélas! neveu Roland, n'entends-tu pas ce faux et déloyal traître qui me menace encore?

Charlemagne était si transporté, qu'il lui semblait que Roland le devait venir secourir; mais il en était bien loin de ce qu'il pensait. Derechef, Marsille appela Charlemagne, disant :

— Vieillard plein de folies, penses-tu que les morts te puissent aider? viens tôt montrer ta puissance.

Après ces paroles dites, Charlemagne entra dans son pavillon et se fit armer, puis vêtit un haubert, l'un des plus beaux du monde; il mit son heaume viennois, et commença à froncer sa face si merveilleusement du déplaisir qu'il avait, qu'il n'y avait homme devant lui qui n'eût peur en le regardant. Ensuite, il pendit à son cou un écu bien pesant, ceignit sa bonne épée Joyeuse, prit en sa main un épieu carré, monta dessus le meilleur cheval qui fût en toute son armée, et le piqua si rudement des éperons, que le cheval fit un saut en l'air d'environ trente pieds de haut, de quoi les barons furent tous étonnés. Il s'en alla tout droit

où était Marsille, à qui il donna un si grand coup de son haubert, que son épieu se rompit en pièces.

Quand Charlemagne vit que son épieu était rompu et qu'il ne l'avait nullement endommagé, il fut bien courroucé en son cœur. Lors, il prit Joyeuse, son épée, et en frappa Marsille dessus son heaume et lui en donna un tel coup, que les pierreries et rubis volèrent par terre, et le coup descendit dessus son écu, qui le mit en deux pièces et lui coupa la main gauche; mais elle était de fin acier, car Roland lui avait coupé celle de chair. Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvait point le blesser, il leva une seconde fois son épée et lui en donna un si rude coup, qu'il lui coupa une partie de l'épaule. Quand le roi Marsille se sentit navré, du grand déplaisir qu'il en eut, il se laissa tomber de dessus son cheval et se pâma comme s'il eût été mort.

En tombant, il fit un cri si terrible et épouvantable, qu'il se fit entendre d'une lieue loin. Aussitôt dit mille païens arrivèrent pour le secourir; lorsqu'ils furent arrivés, il y eut si grande bataille, qu'ils tuèrent le cheval de Charlemagne dessous lui; mais Charlemagne se défendait si merveilleusement et si courageusement, qu'il n'y avait si fort ni si puissant païen qui osât approcher de lui; mais nonobstant sa grande et merveilleuse défense, il ne se serait jamais réchappé, si ce n'eût été qu'il cria à haute voix :

— A moi!

Il était si épouvanté, qu'il ne savait de quel côté tourner; le cri fut entendu de Naymes de Bavière, d'Ogier-le-Danois, lesquels le vinrent secourir, et firent tant que Charlemagne fut remonté sur un autre cheval. Puis, quand il fut remonté, il fit tel carnage de païens, que nul n'osait se trouver devant lui; de ce premier assaut, moururent bien mille païens.

Quand le roi Marsille se vit ainsi battu, il sonna du cor, et aussitôt arrivèrent vingt mille chevaliers païens, auxquels Marsille dit :

— Seigneurs, vous voyez comme ce vieillard nous a battus; il faut tâcher de le mettre à mort et ses gens, autrement ce serait honte à nous, car nous sommes deux fois plus qu'ils ne sont.

Cela dit, Marsille frappa sur un Français et le fendit jusqu'aux épaules, et tomba mort. Charlemagne, voyant le coup qu'avait fait Marsille, fut bien courroucé; il vint droit à un païen qui tenait un épieu, il le lui arracha des mains et vint à Marsille; ils se donnèrent de rudes coups, mais ils ne se blessèrent point. L'épieu de Charles se cassa en deux, dont il fut fort fâché; il tira promptement Joyeuse, et en donna un tel coup à Marsille, qu'il lui abattit l'oreille et une partie de la joue; de ce coup, Marsille tomba par terre : Charlemagne lui voulait couper la tête, mais il fut promptement secouru et remonté. Incontinent Marsille fit sonner la retraite et se mit en fuite.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment Belligant alla à Roncevaux, accompagné de plusieurs rois turcs, croyant vaincre Charlemagne.**

Belligant étant assuré du malheur de son frère, le roi Marsille, dit qu'il mettrait Charlemagne à mort. Alors il appela dix des plus riches et grands seigneurs du pays, et leur dit :

— Seigneurs, j'ai ici mon trésor, dont j'ai grande peur de le perdre; c'est pourquoi je vous prie de le mener à Montfuseau, ce fort château que vous voyez ici devant, car j'ai de grandes richesses; et si d'aventure je le perdais, je serais ruiné à jamais. Vous direz à ma nièce Guinarde qu'elle me le fasse mettre dans la plus forte tour jusqu'à ce que je sois retourné vers elle, et mon retour sera après que j'aurai mis Charlemagne et ses gens à mort. Outre plus, dites à ma nièce que quand je serai revenu, je lui donnerai un riche et puissant mari, et qu'elle garde bien le trésor que je lui envoie. Vous mènerez avec vous dix mille hommes pour vous défendre en cas de besoin.

— Sire, dirent les païens, nous allons exécuter votre commandement.

Ils se mirent en chemin pour conduire le trésor de Belligant; quand ils eurent passé le bois de Bruffelle, ils s'armèrent tellement, que le soleil faisait rejaillir la lueur jusqu'au château.

Galien et Guinarde étaient ensemble à passer le temps; Guinarde entretenait Galien, car elle savait fort bien discourir. Galien vit briller les armes des païens; aussitôt il se leva et monta à la haute tour, d'où il les vit venir; il dit à Guinarde :

— Ma mie, dans peu de temps nous aurons des nouvelles.

Les païens arrivèrent devant la porte du château; ils appelèrent Durgrand, le premier portier. Le roi Mathan parla le premier et dit :

— Durgrand, ouvre vitement les portes, car Belligant nous a ici envoyés, et il est parti avec cent mille combattants pour détruire Charlemagne. Il salue sa nièce Guinarde, et nous a dit qu'il la marierait devant qu'il soit un an, à un riche parti; nous amenons avec nous une partie de son trésor, afin qu'elle le lui garde.

Durgrand lui répondit :

— Vous parlez sans savoir; car vous n'entrerez point ici que madame Guinarde ne vous le commande.

Mathan lui dit :

— Va promptement lui annoncer ces nouvelles et lui dire que le roi Mathan et dix mille païens

sont à la porte, et lui dis bien ce que je t'ai dit.

Durgrand dit :

— J'y vais dans le moment volontiers, puisque vous amenez le trésor de Belligant, vous serez bien reçus et régalés. Je vais parler à madame, attendez un peu que je sois de retour.

Puis il ajouta tout bas :

— Dieu protége Galien Restauré, quand ils auront passé le pont, il les mettra tous à mort.

Il alla droit au palais, où il trouva Galien qui tenait Guinarde entre ses bras, comme font les amoureux. Durgrand les salua, puis leur dit comme les païens étaient arrivés à la porte du château; puis leur fit son rapport de ce que Mathan lui avait dit.

Quand Galien l'entendit, il entra en colère et ceignit son épée Haute-Claire. Lorsque Guinarde vit que Galien s'en allait, les sens lui frémirent du grand chagrin qu'elle en eut, et elle dit :

— Que le diable amène ces gens-là à cette heure; je promets à Jésus-Christ que si je peux ils ne s'en retourneront pas.

Alors elle dit à son ami Galien :

— Je vais parler au roi Mathan, et je les ferai entrer ici; puis vous les assommerez sans avoir pitié d'eux.

— C'est très-bien dit, madame, dit Galien, mais dans peu il n'y aura païen qui ne voulût bien être dans son pays.

Quand Guinarde sut tous les faits des païens, elle descendit du palais et fit ouvrir le guichet de la première porte, et regarda les païens. Quand Mathan vit Guinarde, il la salua humblement, disant :

— Madame, votre oncle Belligant vous salue, lequel nous a commandé que nous vinssions ici. Sachez pour vrai qu'il vous mariera au riche roi Margot, lequel est très-puissant.

Quand Guinarde entendit ainsi parler Mathan, elle lui dit :

— A Dieu ne plaise que Margot soit mon mari.

— Certes, madame, dit Mathan, je m'étonne de cela, car je ne connais point celui que vous avez nommé.

Guinarde lui dit :

— Pensez-vous que je sois chrétienne? je ne renie jamais le dieu Mahom, je ne suis pas délibérée de renoncer, et ne veux pas être chrétienne; mais je veux toujours servir les dieux que mon père Marsille et mon oncle Belligant servent.

Alors, par ruses et finesses, elle appela le roi Mathan, et lui dit :

— Grand roi, je ne veux rien vous céler, mais je vous dirai ma pensée. Je dois bien aimer mon oncle Belligant, aussi suis-je totalement à lui; mais je crains fort un chevalier français nommé Galien Restauré, lequel est en l'armée des Français; certes, j'ai grand'peur qu'il ne me vienne prendre, car on dit qu'il n'y a point de plus vaillant chevalier jusqu'à la mer Rouge. Il est fils du comte Olivier, lequel a mis à mort plusieurs Turcs. Il vint l'autre jour devant cette porte; il m'épouserait volontiers si je voulais croire en son Dieu, mais j'aimerais mieux mourir; c'est pourquoi je ne sais en qui me fier. Si vous voulez entrer céans et passer le premier pont, il vous faudra tous désarmer; car autrement vous n'y entrerez point, parce que cela embarrasserait trop.

Ils étaient dix rois, mais aussitôt qu'ils entendirent parler la belle Guinarde, ils posèrent les armes à terre; Galien les regardait par une petite fenêtre secrète, et quand il les vit désarmés, il se prit à rire et dit :

— Certes, Guinarde les a enchantés; celui qui se fie aux femmes est bien fou.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment les païens entrèrent au château de Montfuseau, et comment les Français les tuèrent tous.**

Nous avons vu qu'après que Guinarde leur eut octroyé d'entrer sans armes, ils étaient tous désarmés; puis Durgrand leur ouvrit la porte, il abaissa le pont et passèrent tant qu'ils furent entre deux ponts. Quand Galien vit les rois païens désarmés et enfermés de cette façon, il descendit du palais en tirant sa bonne épée, et en frappa Mathan sur la tête, tellement qu'il le tua. Les autres Français qui faisaient aussi leur devoir, c'est à savoir : Emery, Hernaud, Savary et autres, s'employèrent tellement, qu'ils massacrèrent tous les païens.

Quand Galien eut fait ce carnage, il dit :

— Seigneurs, les païens sont maintenant sans rois et sans généraux pour les commander, il nous sera fort aisé de les battre, n'ayant plus de chefs à leur tête; sortons du château et les allons tous tuer, sans faire quartier à un seul, car il nous faut exterminer toute cette maudite race de Sarrasins.

Tous les barons y consentirent de bon cœur. Ils sortirent donc du château et furent à eux; Galien était en tête. Les païens furent bien étonnés quand ils ne virent point sortir leurs rois. Galien courut à toute bride sur eux et les mit en si grand désordre, que c'était une pitié de les voir, la terre était couverte de corps morts, et le sang coulait de toutes parts. Les autres barons se mêlèrent si avant dans la bataille, qu'ils rompaient tous les boucliers des païens. Galien, le plus courageux de tous, renversait par terre tout ce qu'il rencontrait.

Les païens disaient :

— Ce ne sont pas là des hommes, mais des diables.

Quand les païens virent que leurs rois ne ve-

naient point les secourir, ils se découragèrent, disant :

— Puisque nous n'avons plus de rois à notre tête pour nous animer au combat, c'est fait de nous, notre perte est inévitable.

Le peu qui en restait prit la fuite. Girard, Hernaud, Savary et les autres les poursuivirent si rudement, qu'ils ne savaient plus en quel endroit se sauver. Galien les escarmouchait si fort, qu'il n'en échappait aucun de ses mains; et comme il les poursuivait, il les trouva dans un pré qu'ils reprenaient haleine.

— Attendez-moi, barbares, vous n'échapperez pas d'ici, je vous montrerai la puissance que Dieu m'a donnée.

Les païens reprirent la fuite, mais Galien les joignit auprès d'un rocher, et là, avec l'aide des barons français, ils achevèrent le reste; il n'en échappa qu'un seulement qui fut avertir Belligant du malheur qui leur était arrivé; il lui dit :

— Tous les païens que vous avez envoyés à Montfuseau sont morts et taillés en pièces, excepté moi seul, et aussi je suis blessé à mort. Il y a dans ce château je ne sais quels gens, mais ils se battent comme des lions en furie, personne ne leur peut résister; entre autres un jeune homme, je n'ai jamais vu son semblable.

Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua de perdre l'esprit, et faisant des cris épouvantables, déplorant son infortune, il dit à ses gens :

— Allons, armez-vous vitement, je vous prie, car il m'est arrivé un grand malheur : je prie Mahom qu'il nous aide tous.

Belligant fit promptement armer cinquante mille Turcs, qui se mirent aussitôt en chemin et marchèrent droit vers Montfuseau. Girard, qui faisait le guet, les vit venir, et dit à Galien :

— Mon neveu, regardez, voici l'armée des païens qui vient et marche en bon ordre; je vous prie mon cher neveu, retournons au château, car nous ne pouvons résister contre une si grande armée.

Galien dit :

— Vous parlez juste, on doit croire quand on donne un bon conseil, car j'ai souvent ouï dire qu'on doit tenir pour fou et insensé celui qui ne profite pas des bons conseils qu'on lui donne.

Alors, Emery dit à Galien :

— Cousin, c'est très-mal fait de ne pas aller audevant pour les combattre; certes, il ne semble pas que vous soyez fils d'Olivier, lequel ne fut point las de détruire les païens; je vous jure ma foi que je ne croirai pas que vous l'êtes, si la crainte vous fait retourner au château.

— Mon neveu, dit Girard, retirons-nous au château.

— Ne m'en parlez plus, dit Galien, Dieu sait ma pensée, je n'y retournerai pas, telle chose qui puisse arriver, car nous les battrons mieux ici en plein champ qu'au château ; aussi je ne veux pas qu'il me soit reproché que j'aie fui devant les païens.

— Cousin, dit Emery ; ne vous courroucez pas de ce que je vous ai dit, car je sais bien que nul ne peut blâmer votre courage.

Galien dit :

— Je vous promets qu'avant qu'il soit nuit vous ne vous moquerez pas de moi.

Emery dit pour la seconde fois :

— Cousin, je vois l'armée des païens qui avance fortement contre nous, je vous conseille aussi de retourner au château.

Alors, Galien lui dit :

— C'est trop donner de gasconnades; ce que vous m'avez dit me tient au cœur, mais je vous ferai voir qui je suis, car il faut vaincre ou mourir.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Galien s'en alla frapper sur les Turcs, et comment lui et Belligant se rencontrèrent en bataille et se donnèrent de furieux coups.

Galien, courroucé en lui-même, prit une lance et s'en alla sur la rivière de Pinelle; il distingua Belligant, et des coups qu'ils se donnèrent, ils tombèrent tous deux par terre; mais Galien se releva dans le moment sans que personne lui aidât. Belligant fut bien chagrin quand il se vit par terre et que son écu était rompu ; alors Galien lui dit :

— Païen, je n'ai jamais trouvé homme que toi qui m'ait mis à bas de mon cheval; mais je te promets qu'avant que tu m'échappes, je te montrerai ce que tu n'as jamais vu.

Alors, Belligant tira son épée et frappa Galien si rudement qu'il le jeta encore à terre ; sa cuirasse et son heaume ne lui servirent de rien, mais la coiffe du haubert lui para un peu le coup; néanmoins le sang lui sortait de la bouche, dont Belligant, joyeux, dit à Galien :

— Vassal, vous avez déjà senti un coup, mais vous en aurez bien d'autres avant que d'échapper de mes mains.

Quand Galien l'entendit, tout le sang lui monta, et se prit à dire :

— Celui qui menace a quelquefois grande peur.

Il approcha de Belligant et lui donna un tel coup, qu'il lui coupa le cercle de son heaume et la coiffe qui était de fin acier, et Belligant tomba. Quand il se sentit ainsi frappé, il fit un cri terrible. Galien le prit en même temps par la gorge et le voulait étrangler, mais dix mille païens vinrent au secours et environnèrent Galien de tous côtés. Quand il se vit entouré des païens, il appela Emery, et lui dit :

— Cousin, si vous eussiez avancé comme moi, jamais Belligant ne fût échappé.

Il appela Maradan, Sortibran de Tyr et Malotru, puis leur dit :

—Seigneurs, faites sonner vos cors et bucines; ce qu'ils firent.

Les païens attaquèrent Galien de toutes parts ; il se défendait si vaillamment que nul n'osait l'approcher. Beuves et Savary vinrent près de Galien, et faisaient un si grand carnage des païens, qu'ils fuyaient tous devant eux.

Quand Belligant vit cela, il crevait de dépit; quoique Galien fût à pied, il était si rempli de courage, que tout ce qu'il atteignait était mis à mort; il aperçut deux païens, lesquels tenaient Marcepin son cheval, et se disputaient à qui l'aurait, dont il eut le cœur bien triste, en pensa perdre l'esprit; il commença à dire :

— Hélas! vrai Dieu, si je pouvais approcher de ces maudits païens, certainement ils ne se disputeraient pas pour mon cheval.

On fut à son secours; car Beuves, Savary, Hernaud et dix mille Français montèrent à cheval et se mirent en chemin pour venir à la bataille; mais Hernaud vit les païens qui tenaient Marcepin, lesquels faisaient grands cris pour l'avoir, ils se disputaient l'un et l'autre; Hernaud fut à eux et leur dit :

— Ne vous battez point l'un et l'autre pour avoir ce cheval, car vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

Puis il frappa sur eux si rudement qu'il les mit à mort, et par sa vaillance il recouvra Marcepin; il vint ensuite à Galien et le lui rendit; quand Galien tint son cheval, il monta dessus promptement, puis se mit au milieu de la bataille, frappant sur les païens si rudement, qu'à peine les pouvait-on voir, puis il dit :

— Vrai Dieu, souverain roi des cieux! un homme monté à cheval vaut mieux que dix à pied. Hernaud mon cousin, m'a fait grand plaisir quand il m'a ramené mon bon cheval. On dit communément qu'au besoin on connaît l'ami, dont le proverbe est vrai.

Puis il se mit à frapper dessus eux comme un homme enragé : Beuves et Savary le suivaient toujours à ses côtés, mais ils étaient courroucés de ce qu'il se mettait au hasard; mais Galien n'en faisait qu'à sa volonté. Nonobstant sa générosité, il se retira un peu de la presse et empoigna un épieu qu'il trouva sur le pré, puis derechef se mit en bataille, et fit tant qu'il rencontra Belligant, lequel avait aussi un épieu; ils s'en donnèrent tant de coups l'un et l'autre qu'ils brisèrent leurs écus, mais leurs hauberts étaient si forts, qu'ils ne se purent blesser; et les épieux volèrent en l'air par pièces; ces généreux guerriers passèrent l'un l'autre, mais au retour, Galien leva Haute Claire et en donna un tel coup sur le heaume de Belligant, que si la coiffe n'eût été forte, il l'eût fendu en deux; nonobstant cela, il fut blessé à l'épaule gauche.

Quand Belligant vit qu'il était ainsi battu, il écumait de rage; il tira son épée, et par sa grande fureur vint frapper Galien si rudement sur le heaume, qu'il coupa le cercle; mais Dieu le préserva de mal. Incontinent, s'armèrent plus de mille païens, et d'autre part, grande quantité de chrétiens; alors la bataille commença plus fort que devant.

Galien retourna contre Belligant et se donnèrent de grands coups; les Français et les païens étaient si animés les uns contre les autres, que c'était pitié de les regarder; Beuves et Savary frappaient sur les païens avec un si grand courage, qu'ils les firent reculer; il leur vint du secours, tellement qu'ils poursuivirent nos gens si rudement, que Girard de Vienne fut si grandement blessé, et les Français aussi; car ils prirent Beuves, Savary, Hernaud, Gauthier et plusieurs autres barons, jusqu'au nombre de quatre-vingts, et les lièrent étroitement, puis les frappaient à grands coups de bâton. C'était une pitié de les voir. Quand les nobles barons se sentirent maltraiter ainsi, ils commencèrent à s'écrier à haute voix :

— Galien le vaillant, venez nous donner du secours, ou autrement jamais vous ne nous verrez.

## CHAPITRE XL

Comment Girard, Beuves, Hernaud, Emery et Gauthier furent pris des païens.

Quand Galien entendit dire que les barons étaient prisonniers, il manqua de s'évanouir; il piqua son cheval Marcepin, espérant les secourir, mais tout cela fut inutile, car il vint sur lui tant de païens que ce fut un hasard comme il échappa. Guimarde était en la plus haute tour du château, elle vit la supériorité des païens et se prit à pleurer, disant :

— Hélas! beau chevalier, revenez au château, car si vous perdez Montfuseau, moi-même je suis perdue.

Galien l'entendit, et en fut si marri que les larmes lui tombèrent des yeux, car il savait bien qu'elle disait la vérité. Il dit :

— O Dieu, jamais je ne me suis trouvé en un si grand danger; il vaut mieux que je me retire, attendu que je ne peux donner secours à mes chevaliers, car je vois bien que ma force n'y peut remédier.

Incontinent il s'en retourna au château, et quand Durgrand le portier le vit venir il ouvrit la porte. Quand ils furent dedans, Guimarde vint au-devant, et ôta le heaume, et l'épée de Galien son ami. Elle lui tendit les bras pour l'embrasser, mais Galien lui dit :

— Madame, je n'ai pas nécessité d'être maintenant caressé, car j'ai, aujourd'hui, perdu la fleur de la France, et les meilleurs qui soient sur la terre. Hélas! je dois bien avoir le cœur marri.

Alors Guimarde dit :

— Très cher ami, ne vous chagrinez point, car après la tristesse vient la joie; et de même, après la perte vient le gain.

Galien et ses gens montèrent au château, lesquels se mirent à manger; mais Galien jura qu'il ne boirait ni ne mangerait que les prisonniers ne fussent délivrés, car il était cause de leur prise, d'autant qu'ils avaient été pour le secourir. Quand les barons l'entendirent, ils furent bien étonnés, et se dirent les uns aux autres :

— Cet homme-ci nous fera tous mourir, si Dieu ne nous aide.

## CHAPITRE XLI

**Comment Belligant envoya deux mille païens pour aller prendre les Français, et comment Galien les sauva de la mort.**

Sitôt que Galien sut qu'on voulait faire mourir les Français, il fit armer ses gens, puis se mirent en chemin et arrivèrent à Pinelle, puis passèrent outre et entrèrent à Brufelle le plus secrètement qu'ils purent et s'embusquèrent jusqu'au matin. Quand le jour fut venu, Belligant appela le roi Matrible et le roi Malepart, puis leur dit :

— Seigneurs, il vous faut aller au bois de Brufelle avec dix mille païens pour prendre et étrangler les Français.

Les deux rois répondirent à Belligant que volontiers ils iraient.

Incontinent, les Français furent déchaînés et menés au bois de Brufelle, les battant toujours à grands coups de bâton. Le roi Matrible se mit le premier en chemin, et tous les autres après lui, délibérés de les faire mourir. Quand Galien, qui était embusqué audit bois, les vit, il eut grande joie en son cœur, et dit tout bas :

— Ceux qui croient faire mourir les autres mourront eux-mêmes.

Les païens entrèrent au bois, maltraitant toujours les Français; mais quand Galien vit qu'on les battait si rigoureusement, il fut courroucé; puis, prit sa course et alla vers le roi Matrible et le tua. Les Français se mirent en bataille et délièrent les prisonniers; alors Girard se mit à dire :

— Mon Dieu, je vous rends grâce, car vous nous avez toujours secourus dans nos besoins.

Quand Girard, Emery et les autres prisonniers se virent libres, ils se mirent en bataille comme des lions : Hernaud alla frapper un Sarrasin nommé Truffier, qui l'avait tant battu en l'amenant au bois, qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton; Beuves abattit Cornicas; Savary mit par terre Corbon; et Mauprin tua Buthor et Rubion.

Quand le roi Malepart vit sa défaite, il sonna un cor de laiton, au son duquel se rallièrent sept mille païens qui vinrent autour de lui; il blessa le comte Thierry, tellement qu'il le perça au travers du corps. Quand Galien vit cela, il tira son épée, Haute-Claire, et en donna un tel coup au roi Malepart, qu'il le tua. Quand les païens virent la grande confusion, ils se mirent en fuite.

Après la mort de Malepart, les Français se rallièrent ensemble et frappèrent tant, qu'ils tuèrent le reste des païens, réserve un, lequel alla dire des nouvelles à Belligant. Quand il sut le fait, il fut au désespoir; il fit incontinent sonner ses cors, et assembla un grand nombre de Sarrasins.

Galien ouït le bruit, il dit à ses gens :

— Seigneurs, prenons garde à nous; car nous aurons tantôt des païens à combattre, j'ai ouï sonner les cors; c'est pourquoi, je vous prie, mettons-nous sur nos gardes. J'ai su qu'hier matin, vous fûtes pris parce que nous n'étions pas serrés; j'ai encore les hommes que Charlemagne m'a donnés, je crois qu'il ne s'en faut pas cent. Des dix mille, j'en commanderai trois, mon oncle trois, Hernaud en commandera deux, Beuves et Savary les deux autres mille; enfin, que chacun soit courageux, car si j'eusse hier tué Belligant, quand je le jetai à bas de son cheval, il nous en eût mieux valu; mais qu'un chacun prenne bon courage et fasse ce que j'ai ordonné; et, ainsi faisant avec l'aide de Dieu, nous mettrons ces païens à mort.

## CHAPITRE XLII

**Comment trente mille païens vinrent contre Galien, qui n'avait que dix mille Français, et comment Galien fut enclos au milieu de l'armée des païens, lesquels furent entièrement défaits par les Français.**



Pendant que Galien mettait ses gens en ordre, les païens s'armaient aussi en grande diligence; ils étaient au nombre de trente mille, lesquels, par le commandement de Belligant, vinrent contre les Français. Quand Galien les vit, il les montra à ses gens, et leur dit :

— Seigneurs, regardez que de païens; il nous faudra recommencer la bataille.

— Non, dit Girard, si vous me voulez croire.

— Ma foi, dit Galien, allez au château si vous voulez, car je vois bien que vous avez peur; mais pour moi, je promets à Dieu de n'y jamais retourner que je n'aie vaincu tous les païens qui sont ici.

Quand Girard l'entendit, il fut très-courroucé, et dit :

— Mon neveu, je dis ces paroles afin que nous allions voir la belle Guinarde, laquelle nous a mis hors du danger où nous étions; c'est pourquoi je vous ai dit cela, ne le prenez point en mal.

En disant, tous les païens vinrent par grande furie sur les Français; le roi Libanis vint tout le premier en bataille et frappa un chrétien nommé Hué, lequel il fit tomber contre les pieds de Galien.

Galien avisa cet insolent païen, et il le tua. Incontinent toute l'armée des païens s'assembla et vint environner Galien de tous côtés, tellement

qu'il fut enclos. Galien voyant autour de lui les païens, et qu'il ne pouvait être secouru, il se recommanda à Dieu, qui est le protecteur des chrétiens, le priant de tout son cœur de le secourir dans ce péril. Les païens ne désirant rien plus que la mort de Galien, l'attaquèrent bien vigoureusement, et un païen lui donna un tel coup qu'il le jeta à bas de son cheval.

Quand le noble Galien se vit par terre, il ne perdit point courage pour cela ; il ne laissait pas de se défendre vaillamment contre les païens, tant qu'ils reculaient de tous côtés. Les autres Français vinrent encore à son secours; Girard vit Marcepin parmi les païens, et point d'homme dessus, ce qui lui donna de la frayeur pour Galien ; il s'avança si fort parmi les païens, qu'il reprit Marcepin, au grand hasard de sa vie, et le rendit à Galien, qui le remercia humblement.

Quand Galien fut remonté sur Marcepin, les Français firent tel carnage des païens, qu'ils en mirent à mort plus de dix mille; Girard, qui avait été deux jours sans boire ni manger, appela Galien, et lui dit :

— Mon neveu, les quatre-vingts chevaliers qui ont été prisonniers n'ont point mangé depuis deux jours ; je vous prie, allons au château pour nous rafraîchir; car nul homme, tant fort soit-il, ne peut résister s'il ne mange.

Galien lui dit :

— Mon oncle, faites ce qu'il vous plaira, j'y consens.

Dans le moment, il ordonna de faire retraite vers le château; à leur arrivée la porte fut ouverte, et la belle Guinarde s'y achemina promptement pour les saluer. Quand ils furent entrés dans le château, Guinarde ôta le heaume de son ami Galien et l'embrassa en lui disant :

— Mon cher ami, vous pouvez manger maintenant, car vous avez délivré les chevaliers français.

— Oui, dit Galien, grâce au Seigneur.

Quand ils furent entrés dans les appartements, les quatre-vingts chevaliers qui avaient été faits prisonniers remercièrent fort honorablement la belle Guinarde de leur avoir sauvé la vie; Guinarde leur dit :

— Seigneurs, faites bonne chère, et vous reposez à votre aise.

Après souper, ils rendirent tous ensemble grâces à Dieu de ce qu'ils avaient été secourus. Chacun se coucha et se reposa jusqu'au lendemain matin. Belligant était en sa tente qui faisait triste mine et pauvre chère, à cause que presque tous les païens avaient été défaits. Quand ils furent assemblés pour prendre du rafraîchissement, Belligant dit à haute voix :

— Seigneurs, de par mon Dieu Mahomet, si ma nièce Guinarde a fait cette trahison, elle sera aussi convertie à la loi chrétienne, dont j'en ai le cœur bien dolent.

Le matin, Belligant vint avec son armée et assiégea le château ; dans ladite armée, il y avait un Turc nommé Truffier, de Grenade, qui était fort expert dans l'art militaire; Belligant lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire ; il lui répondit :

— Sire, le château est si fort qu'on ne le saurait prendre que par famine, et de plus, il y a des vivres pour longtemps ; ainsi, si vous voulez me croire, nous quitterons cet endroit, et nous irons nous joindre au roi Marsille, qui fait grande guerre aux Français ; et puis, quand nous aurons battu Charlemagne, nous ravagerons toute la France, et si nous pouvons entrer dans Paris, vous vous en ferez couronner roi, et pendant ce temps Montfuseau consommera tous ses vivres.

Belligant lui dit :

— Vous parlez bien, mais cela est plus malaisé à faire qu'à dire, les Français sont de généreux guerriers, et ne sont pas facile à vaincre.

Ils partirent donc pour joindre Marsille, lequel avait déjà quatre rois avec lui. Quand les deux frères se virent, ils s'embrassèrent l'un l'autre, et leurs gens d'autre côté. Lorsque le roi Marsille vit que Belligant avait amené avec lui encore beaucoup de troupes, il devint encore plus orgueilleux que devant, et jura qu'il voulait exterminer Charlemagne et son armée ; Belligant dit.

— Mon frère, ce serait mal fait, mais envoyez-lui plutôt des messagers pour lui dire qu'il vienne rendre hommage, et que vous aurez pitié de lui et de ses troupes.

Incontinent, le roi Marsille appela Faussart et Justamont, et leur dit :

— Messagers, il vous faut aller diligemment trouver Charlemagne de ma part, et vous lui direz qu'il me vienne faire hommage, et qu'il reconnaisse qu'il ne tient son royaume que de moi; de plus, qu'il renonce à Jésus-Christ et qu'il adore mes dieux, et aussi qu'il amène avec lui Naymes, Ogier-le-Danois et Thierry ; et que s'il le refuse, je le ferai écorcher tout vif, et tous les grands de son royaume.

Les messagers partirent aussitôt pour aller porter ces nouvelles au grand Charlemagne, roi de France.

## CHAPITRE XLIII

**Comment Faussard et Justamont, messagers du roi Marsille, se mirent en chemin pour faire son commandement vers Charlemagne.**



aussard et Justamont firent diligence pour aller accomplir le commandement du roi Marsille; ils arrivèrent au camp de Charlemagne, dans lequel ils virent beaucoup de magnificence ; savoir, la tente du roi, ses équipages, ensuite toutes les richesses des princes et barons français; l'or, l'argent et les pierreries y reluisaient de toute part. Les nobles barons se réjouissaient et s'ébattaient ensemble; enfin, on ne voyait par tout le camp que magnificences, dont les messagers étaient émerveillés. Faussard dit à Justamont :

— Le roi Marsille n'y pense pas, quand

il croit mettre Charlemagne en sa sujétion, je crois qu'il épuiserait plutôt l'eau de la mer goutte à goutte, avant qu'il lui obéit; je suis d'avis que nous retournions sans faire notre message; je vois bien que nous perdrons notre temps et nous ferons moquer de nous; mais, puisqu'ainsi est, que nous sommes dans son camp, il nous faut parler à lui, car ce serait une grande honte à nous, si nous n'accomplissions le commandement.

Alors, ils entrèrent en l'armée et trouvèrent Charlemagne, assis dans un fauteuil devant son pavillon, et là étaient Salomon, le duc Naymes, Girard et Ogier-le-Danois. Quand ils virent les messagers, ils se doutèrent bien que le roi Marsille les avaient envoyées; c'est pourquoi ils s'approchèrent de Charlemagne pour écouter les nouvelles. Faussard et Justamont mirent pieds à terre, puis s'approchèrent de Charlemagne, et commencèrent à dire :

— Charles, l'amiral Belligant vous mande par nous, que vous veniez tout nu, en chemise, un petit bâton blanc en la main pour lui faire hommage, que vous renonciez votre Dieu Jésus Christ et suiviez la loi de nos dieux, et que vous lui livriez en ses mains le duc Naymes, Ogier-le-Danois et Thierry; et, si vous ne voulez pas consentir à son désir, il vous fera arracher les dents l'une après l'autre, et après vous fera écorcher tout vif; de plus, il viendra en votre royaume, et fera poser notre dieu Mahom à Saint-Denis, en France, et mettra votre Dieu Jésus-Christ en exil, puis détruira sa loi en la mettant au néant, et multipliera la nôtre par tout le pays de France, tant que chacun croira, et ceux qui n'y voudront croire, il les fera mourir de mort très-cruelle.

Quand Charlemagne entendit ainsi parler Faussard, il entra dans une étrange colère, et voulut se lever de son siége pour frapper ledit Faussard; mais il se modéra, considérant en soi-même qu'il était messager et qu'il ne devait avoir nul mal, et leur dit par grand courroux :

— Sortez de devant moi, et allez dire à votre roi que je ne le crains pas ni ses dieux; mais j'ai espérance que, devant qu'il soit peu, que je lui apprendrai à ne jamais menacer personne, et sachez que, si vous n'étiez pas messagers, je vous ferais pendre.

Quand les messagers entendirent ainsi parler Charlemagne, ils furent si épouvantés qu'ils eussent voulu être dans leur pays. Faussard changea de couleur et la fièvre le prit de la grand'peur qu'il eut du regard de Charlemagne, et Justamont n'en était pas moins, tellement qu'ils s'enfuirent à toute bride, car il leur semblait que Charlemagne les suivait toujours; ils avaient si grand'peur qu'ils couraient à travers champs, sans tenir chemin ni sentier, car depuis qu'ils étaient au monde, ils n'avaient eu si peur que quand Charlemagne les regarda.

Ils cheminèrent si fort, qu'en peu de temps ils arrivèrent à l'armée de Belligant. Plusieurs païens vinrent au-devant des messagers pour ouïr les nouvelles qu'ils apportaient. Quand ils virent lesdits messagers si effarouchés, ils furent épouvantés. Faussard et Justamont vinrent incontinent vers Belligant et ne le saluèrent point de la grand'peur qu'ils avaient eu du regard de Charlemagne. Quand ils furent un peu rassurés, Faussard dit à Belligant :

— Sire amiral, si vous me voulez croire, demain, dès l'aube du jour, vous ferez charger vos tentes et pavillons, et tous vos équipages, et vous vous en retournerez en votre pays, car Charlemagne est le plus merveilleux homme que j'aie jamais vu; il est délibéré de jouter contre vous corps à corps; il dit aussi qu'il vous fera souvenir de votre menace. Si vous ne me croyez pas, demandez-le à Justamont, qui y était présent, lequel vous en pourra dire la vérité.

Belligant fit appeler incontinent Justamont, et lui demanda s'il était vrai ce que Faussard lui avait dit; il répondit ainsi :

— Sire amiral, il est vrai que Charlemagne est le plus merveilleux homme que jamais on puisse voir. Il a le regard si épouvantable, que toutes les fois qu'il me souvient de lui, tout mon corps me tremble; croyez fermement que devant qu'il soit peu de temps, il a menacé de vous attaquer. Je vous prie, donnez-moi congé pour m'aller reposer, car vous voyez bien que je n'ai pas besoin ici; et j'ai toujours grand'peur du regard de Charlemagne; il a semblé être un lion en furie, quand nous lui avons fait le récit de notre message; demain, je me ferai porter en ma maison et me ferai panser.

Quand Belligant entendit ainsi parler Justamont, il fut bien courroucé et lui dit :

— Vous ne retournerez pas en votre maison, mais vous viendrez demain avec moi, car je suis résolu d'aller attaquer Charlemagne dedans son camp, et vous serez en ma tente, afin que, quand j'aurai quelque message à faire, vous les fissiez au temps à venir; alors, je vous récompenserai.

Justamont lui répondit :

— Sire, je ferai volontiers ce qui me sera possible, j'irai partout où il vous plaira pour faire votre commandement; mais si vous me vouliez envoyer vers Charlemagne, j'aimerais mieux que vous me fissiez mourir.

Desquelles paroles Belligant fut bien exaspéré en son cœur, et jura par Mahom qu'il irait visiter Charlemagne jusque dans son pavillon, et qu'avec lui il voulait jouter corps à corps.

Nous laisserons à vous parler de Belligant et parlerons de Charlemagne, lequel était bien courroucé des paroles que Belligant lui avait mandées par Faussard et Justamont.

## CHAPITRE XLIV

**Comment Charlemagne, après les nouvelles qu'il eut de Belligant, fit appareiller ses gens pour l'aller combattre.**

Bientôt après que Charlemagne eut ouï les nouvelles que le roi Belligant lui mandait, il fut si chagriné qu'il ne pouvait boire ni manger; plusieurs de ses barons, voyant cela, commencèrent à se dirent les uns aux autres :

— Certainement, avant qu'il soit peu de temps, nous aurons ordre de nous armer promptement, car l'empereur Charlemagne est bien courroucé du message que lui a fait Belligant, et non sans cause, voyant qu'il a perdu la noblesse du royaume de France, et les plus hardis qui furent jamais.

Charlemagne, entendant ces paroles, dit :

— Seigneurs barons, vous voyez bien l'affront que me fait Belligant, de vouloir que je renonce à la foi de Jésus-Christ pour prendre la loi de Mahom, et que je lui fasse hommage comme à mon seigneur, tout en chemise et un bâton blanc en ma main. Outre plus, que je lui rende Ogier-le-Danois, le duc Naymes et Thierry, desquelles paroles j'ai le cœur si navré, qu'à peine puis-je parler; c'est pourquoi je vous prie que chacun se mette en armes, car si je ne puis vaincre ces maudits mécréants, je mourrai de chagrin. Puis il dit : Hélas! Roland, si tu étais ici, tu m'eusses vengé de cet outrage!

Le duc Naymes, voyant Charlemagne en courroux et en tristesse, lui dit :

— Très-cher seigneur, je vous prie de ne plus parler de ceux qui sont morts, mais tâchez plutôt de donner courage à vos gens, afin que vous puissiez vous venger. Outre plus, je vous conseille de faire savoir à Galien qu'il vienne à votre secours.

Alors, il fut dit que Girard-le-Viennois irait faire le message, car il était homme prudent, sage et éloquent. Girard fut mandé par Charlemagne, lequel lui dit :

— Girard, nous vous avons mandé pour faire un message que nous avons à faire.

— Sire, répondit Girard, je suis prêt de faire votre volonté; ordonnez-moi ce qu'il vous plaira.

— Vous irez, reprit Charlemagne, à Montfuseau, vers Galien, et lui direz que je me recommande à lui; qu'il vienne et amène Girard, Beuves, Savary et Emery, pour nous secourir contre le roi Marsile et Belligant, son frère, lesquels ont résolu de nous mettre à mort et détruire la chrétienté.

Incontinent Girard prit aussitôt congé de Charlemagne, puis se mit en chemin pour faire son message.

## CHAPITRE XLV

**Comment Girard alla dire à Galien qu'il vienne donner secours à Charlemagne contre Belligant, et comment il fut attaqué d'un Turc, lequel se tenait près d'un château.**

Girard fut diligemment au château, lequel était situé dessus une grande roche, et, au pied d'icelle, il y avait une petite rivière, laquelle était gardée par un Turc, qui était le plus fort qui fût en tout le pays de Turquie : il était au roi de Perse; ce Turc était embusqué derrière une forte roche et gardait le pont de ladite rivière, afin que personne n'y passât.

Quand Girard vit ce château, il s'y achemina droit; mais incontinent que le païen le vit venir, il connut bien que c'était un Français; il lui dit à haute voix :

— Chevalier, nulle ne passe sur ce pont qu'il ne paye le tribut; c'est pourquoi il te convient de payer, ou autrement de finir ta vie.

Girard lui demanda quel droit il devait. Le païen lui dit qu'il fallait qu'il passât tout désarmé et à pied, un bâton en sa main; ou s'il ne le voulait pas faire, qu'il renonçât à la loi de Jésus-Christ; et que, s'il la voulait renoncer et prendre la païenne, il lui donnerait de l'or et de l'argent en abondance; de plus, qu'il lui donnerait sa sœur en mariage, laquelle était la plus belle de tout le pays.

Girard, entendant les paroles de ce païen, fut courroucé, et lui dit :

— Ne te moques-tu point de moi? laisse-moi faire mon message.

Et en disant cela, Girard se voulut avancer pour passer le pont; mais aussitôt le païen vint contre lui, ils mirent leurs lances en arrêt, puis coururent l'un contre l'autre avec tant de fureur, que tous deux chancelèrent fortement de dessus leur cheval, et rompirent leurs lances; lors, ils mirent l'épée à la main, s'en donnèrent d'effroyables coups sans se pouvoir blesser. Quand le païen vit qu'il ne pouvait vaincre Girard, il lui dit :

— Français! je ne sais pas qui tu es, mais tu peux te vanter que tu as jouté contre le plus fort païen qui soit en toute la Turquie; cependant, nous ne pouvons nous vaincre ni l'un ni l'autre, il nous faut faire une convention ensemble : que si Belligant peut vaincre ton roi Charlemagne, tu renonceras à ton Dieu Jésus-Christ, tu viendras te rendre à moi, et à ma discrétion. Et au contraire, que si Charlemagne a victoire sur les païens, je renoncerai à Mahom et Tarvagant, puis me ferai baptiser et croirai en ton Dieu Jésus-Christ.

Laquelle convention lui accorda Girard, en disant :

— Païen! je suis content de tenir ma parole, comme tu as dit, non pas pour la peur que j'ai de toi, mais plutôt pour faire mon message promptement.

Il se promirent la foi réciproquement et prirent congé l'un de l'autre. Girard demanda au païen le droit chemin pour aller à Montfuseau. Etant arrivé à la première porte du château, il appela le portier, et lui dit :

— Ouvrez la porte, car je suis messager de Charlemagne, j'apporte des nouvelles à Galien.

Quand Durgrand, le portier, ouït parler Girard, il entendit bien qu'il était Français, dont il fut joyeux; il lui ouvrit aussitôt la porte. Girard monta au château, et fut en la chambre où était Galien, lequel passait le temps avec ses barons. Quand Girard fut au palais, il regarda Galien, qui était assis sur un marbre blanc; il fut à lui et le salua fort honnêtement.

— Ami! dit Galien, soyez le bienvenu. Je vous prie, dites-moi quelles nouvelles vous m'apportez?

— Sire, dit Girard, je vous salue de la part de Charlemagne, lequel vous prie de lui donner secours contre le roi Marsille et Belligant, son frère, lesquels le veulent détruire.

Quand Galien entendit parler Girard, il fut bien courroucé, et promit qu'il irait à son secours avec plaisir. Incontinent il fit préparer ses équipages, et donna ses ordres pour la garde du château.

Guinarde, voyant le départ de son ami Galien, vint vers lui et lui dit :

— Très-cher seigneur, ayez mémoire de moi, car vous m'avez promis foi et loyauté de mariage. Sachez que je crains fort que si vous êtes vainqueur de mon oncle Belligant, vous ne mettiez votre amour à sa femme, car c'est la plus belle qui soit en Turquie.

Galien, entendant ainsi parler la belle Guinarde, lui jura derechef que jamais il n'aurait d'autre femme qu'elle, et qu'étant de retour il accomplirait sa promesse. Il lui laissa cent des meilleurs chevaliers de sa compagnie, pour la garder, ce dont elle le remercia et le baisa doucement, puis ils prirent congé l'une de l'autre.

## CHAPITRE XLVI

Comment Galien arriva à Roncevaux pour donner secours à Charlemagne; comment il rua Mauprivé, fils de Belligant, et conquêta l'étendard des païens.



En chevauchant, Galien arriva à Roncevaux, où était Charlemagne avec son armée.

Ce dernier, en l'apercevant, fut joyeux. Il dit à ses barons :

— Seigneurs, je vois Galien qui vient à notre secours... Que chacun de vous prenne courage!

Ayant dit cela, Charlemagne prit son épieu en sa main et piqua si raidement son cheval des éperons qu'il alla jusqu'au roi allemand, et qu'il le traversa de son épieu parmi le corps; ce dont les païens furent ébahis. Le cheval, qui était puissant, porta Charlemagne si avant en l'armée des païens, qu'il passa six rangs de leur ordonnance, et fut incontinent entouré de tous côtés; son cheval même fut tué sous lui.

L'empereur mit vitement pied à terre et se défendit si bien à l'aide de Joyeuse, sa bonne épée, que nul n'osa l'approcher. Cependant le cercle qui se faisait autour de lui se resserrait de plus en plus, et le moment allait venir où il succomberait comme avaient déjà succombé tant de ses vaillants hommes.

— Vrai Dieu! Père tout-puissant! murmura-t-il, si je criais maintenant mon enseigne, Galien viendrait à mon secours!...

Ogier-le-Danois aperçut le danger que courait Charlemagne. Il rompit la presse, fendit l'armée, tua le roi Frugant, qui voulait l'empêcher de passer, prit son cheval et le mena vers l'empereur, qui monta dessus et se remit à combattre.

Galien, de son côté, fondit avec ses gens sur les ennemis de Charlemagne. Il brocha si vitement son cheval, qu'on eût dit du vol d'une hirondelle. Il voulait mettre les païens à male fin et venger la mort des pairs de France. Le premier qu'il tua fut Mauprivé, fils de Belligant. Quand il le vit renversé mort devant lui, il se prit à dire à haute voix devant tous :

— Seigneurs, voici le roi qui avait juré de venger la mort de Foure... Il faut maintenant que l'on venge la sienne... Qui va s'en charger?...

Les païens furent émerveillés et épouvantés.

— Voici, murmurèrent-ils entre eux, voici celui qui tua le roi au château de Montfuseau, au sortir du bois de Brufelle, où furent délivrés les prisonniers français que Belligant voulait faire pendre...

A ce mot, les Français se boutèrent avec rage en la bataille. Savary rencontra Turben. Hernaud et Girard en rencontrèrent d'autres. Charlemagne cria : « Montjoie Saint-Denis! » Girard cria : « Vienne! » Hernaud cria : « Belleaude! » Salomon cria : « Saint-Malo! » Ogier cria : « Danemark! » Naymes cria : « Bavière! » Thierry cria : Billon! » Geoffroy cria : « Angers! » Et le noble Galien cria : « Montfuseau! » car il avait vaillamment conquis ce château.

Les païens, épouvantés, s'enfuirent, laissant beaucoup des leurs parmi les morts, les mourants et les blessés.

Galien avait beaucoup fait : il voulut faire plus encore. Il voulut conquérir l'étendard des païens, et il alla vers ceux qui le gardaient, monté sur son cheval Marcepin. Il fendit d'abord la tête à un Turc, puis à un autre, puis à dix autres, et, arrivant jusqu'à celui qui portait l'étendard, il lui coupa la main. L'étendard fut pris!

Belligant, voyant son oriflamme emporté par Galien, s'écria, tout en courroux :

— Sire Mahom! vous vous êtes laissé prendre et vous avez laissé tuer nos gens, vos serviteurs et les miens! Si vous ne pouvez nous faire du bien, au moins ne nous faites pas de mal! Autrement, je croirais que vous voulez que nous devenions chrétiens, et alors je vous ôterais les fins habillements

d'or que vous portez et je vous mettrais tout nu!...

Belligant disait cela, parce que Mahom et Tarvagant étaient représentés en fin or sur l'étendard dont la hampe était de fin argent.

Puis, il désigna Galien aux coups de ses hommes. Mais Galien se défendit si vaillamment que Belligant eut bientôt occasion de se repentir de l'avoir fait attaquer, car il fut tué lui-même par Charlemagne, au moment où il se disposait à courir sus à Galien.

Les païens étaient vaincus!

## CHAPITRE XLVII

**Comment Charlemagne s'en alla avec Galièn à Montfuseau, et comment le noble Galien épousa la belle Guinarde.**

Après que Charlemagne eut fait sépulturer les corps des chrétiens morts en la bataille, Galien vint droit à lui et lui dit:

— Sire, j'ai promis foi et loyauté de mariage à une jeune dame, pleine de grande beauté, laquelle est la fille de Marsille, votre ennemi mortel... Je l'ai trouvée loyale, car elle m'a fait plusieurs secours... C'est pourquoi, je vous prie de venir à nos noces, et de ma la donner à femme vous-même...

— Très-cher ami, répondit Charlemagne, je le ferai très-volontiers...

Il commanda aussitôt que les tentes et pavillons fussent chargés et apportés.

Charlemagne et Galien partirent, accompagnés de plusieurs princes et nobles chevaliers, lesquels chevauchèrent avec telle diligence qu'ils arrivèrent à Montfuseau la veille d'une bonne fête.

La ville était fermée de murailles et ornée de palais somptueux, ce qui émerveilla fort Charlemagne, qui demanda à Galien à qui était le château.

— Il est à vous, Sire, puisque j'en suis le seigneur, répondit Galien.

— Cher ami, reprit Charles, vous avez conquis honneur, vous êtes sage, preux et hardi: vous méritez d'être heureux.

Guinarde était au palais, où elle passait son temps; quand elle vit les Français, elle les prit pour des Sarrasins venant de l'armée de Belligant, et elle eut peur. Mais elle fut bientôt rassurée par un messager que lui envoya Galien.

— Dame Guinarde, dit ce messager, je vous salue de la part de votre ami Galien, lequel vous amène Charlemagne et plusieurs barons et chevaliers de France...

— La pucelle eut grand'joie de ces nouvelles-là. Elle fit faire grand appareil par la ville pour recevoir les Français; et, quand ils furent arrivés, elle alla au-devant d'eux, très-honorablement.

Charlemagne, alors, descendit de son cheval vers la belle Guinarde et la baisa doucement.

— Soyez le bienvenu, noble roi Charlemagne! dit-elle.

Charlemagne répondit:

— Belle Guinarde, Jésus-Christ vous veuille garder de mal!...

Quand les Français furent tous au château, on les servit très-richement; et, après le souper, chacun alla se coucher, sûr de bien dormir.

Le matin, au lever de Charlemagne, vinrent plus de cent chevaliers, ayant à leur tête Galien et Guinarde, qui le saluèrent très-honorablement. Et Guinarde dit à Galien, devant tous:

— Galien, bel ami, vous savez que vous avez promis de m'épouser... Par ainsi, je vous prie d'accomplir votre promesse pendant que toute la noblesse est ici présente...

— Belle amie, répondit Galien, j'en suis bien content, s'il plaît à Charlemagne mon seigneur...

— Ami, dit Charlemagne, je m'y accorde très-volontiers, puisque chacun de vous en est content.

Ce qui fut dit fut fait. Charlemagne fit baptiser la belle Guinarde. Après le baptême, elle et Galien furent épousés, à leur grande joie mutuelle, et à la joie aussi de toute la contrée.

**FIN DE GALIEN RESTAURÉ.**



# BABOUC

## OU LE MONDE COMME IL VA

### CHAPITRE PREMIER

Parmi les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, et il a le département de la Haute-Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc, sur le rivage de l'Oxus, et lui dit :

— Babouc, les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère ; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la Haute-Asie pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je me déterminerai sur ton rapport à corriger la ville ou à l'exterminer.

— Mais, seigneur, dit humblement Babouc, je n'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne.

— Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial ; tu as reçu du ciel le discernement, et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance ; marche, regarde, écoute, observe et ne crains rien ; tu seras partout bien reçu.

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée persane, qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de la guerre.

— Par tous les dieux ! dit le soldat, je n'en sais rien ; ce n'est pas mon affaire ; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie ; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même, dès demain, passer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'un demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc, ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre.

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit le capitaine, et que m'importe ce beau sujet ? J'habite à deux cents lieues de Persépolis ; j'entends dire que la guerre est déclarée ; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire.

— Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous ?

— Non, dit l'officier ; il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin :

— La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient, l'univers souffre et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain, et, à chaque protestation, il y a toujours quelques villes détruites et quelque province ravagée.

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille : elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations ; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir.

— Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens ; il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit ; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur.

— Oh! oh! dit-il en lui-même, si l'ange Ituriel veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens.

S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'âme, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent.

— Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui, pour leur seul intérêt, avaient fait verser le sang de tant d'hommes, leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité sur la terre.

— Dieu soit loué! dit Babouc, Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.

## CHAPITRE II



Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du temps où elle avait été bâtie : car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut près de se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus.

— Quoi! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité! Quoi! leurs temples sont pavés de cadavres! Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivants rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah! la vilaine ville que Persépolis! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle et la peupler d'habitants moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons; laissons-la faire.

## CHAPITRE III



Le soleil approchait du haut de sa carrière. Babouc devait aller dîner à l'autre bout de la ville, chez une dame pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier : Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés et vainqueurs rendaient chaque jour grâces au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle, et Babouc disait en lui-même à tout moment :

— L'ange Ituriel se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore, sur la fin du repas, à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve; et cette veuve indulgente lorgnait vivement le magistrat, tandis qu'elle tendait la main à un jeune citoyen très-beau et très-modeste. La femme du magistrat se leva de table la

première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur, qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame : elle lui confia son goût pour le jeune mage, l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis, il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance, devaient désoler toutes les maisons; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués; et qu'enfin Ituriel ferait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désordres.

## CHAPITRE V

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci, sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers, et le congédia. Babouc demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas :

— C'est un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné.

— Ce jeune étourdi fait sagement, dit Babouc, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge?

— Vous vous moquez, lui dit-on; jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie.

— O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria Babouc; voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugements : je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté, moi, le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or, cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir ensuite deux bons coups de flèche, dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan, que je n'ai jamais vu, M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. — Babouc, indigné, ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre et les lois, et que, quand même Ituriel n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme qui, ayant salué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier et lui dit :

— Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or; car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. — Babouc s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu; il apprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéiens qui tenaient à bail l'empire de Perse, et qui en rendaient quelque chose au monarque.

## CHAPITRE VI



Après dîner, il alla dans un des plus superbes temples de la ville; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour passer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair, il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. Babouc dit : Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens; mais son intention était bonne : il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes, rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau, que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très-différent de celui du peuple : il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait; on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions, étaient exprimés par des traits si vifs et si touchants, que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces

héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines, qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure; il se fit introduire chez Sa Majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique :

— Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et, sans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or, en disant :

— S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, Ituriel aurait tort de s'en fâcher.

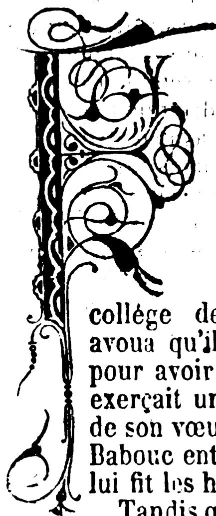
De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse, que Babouc avait laissée par mégarde sur son comptoir.

— Comment se peut-il, s'écria Babouc, que vous soyez si fidèle et si généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur?

— Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut; je vous l'ai vendu dix fois davantage; et cela est si vrai, que, si dans un mois, vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste; c'est la fantaisie passagère des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre ces ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance. Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire.

Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes; car, enfin, disait-il, les arts du luxe ne sont en grand nombre dans un empire que quand tous les arts nécessaires sont exercés, et que la nation est nombreuse et opulente. Ituriel me paraît un peu sévère.

## CHAPITRE VII



ort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, Babouc résolut de voir les mages et les lettrés; car les uns étudient la sagesse et les autres la religion; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin, il se transporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; et les mémoires disaient en substance :

— Conservez-nous, et détruisez toutes les autres. A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires; à entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors, il se présenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit :

— Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car Zerdust est revenu sur la terre; les petites filles prophétisent en se faisant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Il est évident que le monde va finir. Ne pourriez-vous point, avant cette belle époque, nous protéger contre le grand lama?

— Quel galimatias! dit Babouc : contre le grand lama? contre ce pontife-roi qui réside au Thibet?

— Oui, dit le petit demi-mage avec un air opiniâtre, contre lui-même.

— Vous lui faites donc la guerre? Vous avez donc des armées? dit Babouc.

— Non, dit l'autre; mais nous avons écrit contre lui trois ou quatre mille gros livres qu'on ne lit point, et autant de brochures que nous faisons lire par des femmes. A peine a-t-il entendu parler de nous; il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. — Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement : il conclut qu'Ituriel avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

## CHAPITRE VIII



etiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans; un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'Académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul : car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. Babouc jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.



## CHAPITRE IX

ès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées, ces lâches satires où l'on ménage le vautour et où l'on déchire la colombe, ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage, et se communiquait avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

— Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les temps, dans tous les pays et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux, retirés et tranquilles. Il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu, que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil.

— Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange Ituriel n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation.

— Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus se présentent à vos yeux en foule; et le bien, qui est caché, et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe.

Alors il apprit que, parmi les lettrés, il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient, en se choquant, préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires; que chaque société de mages était un frein à ses rivales; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois, semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, et vit des âmes célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand lama il y avait eu de très-grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

## CHAPITRE X

Il dit à son lettré :

— Je conçois très-bien que ces mages, que j'avais crus si dangereux, sont en effet très-utiles, surtout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et

tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour et le contre.

Le lettré lui répliqua :

— Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Persépolis; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges : peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottants dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour : les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il y vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent, car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfants de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux : car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'État habile, quand on a eu un père bon calculateur.

## CHAPITRE XI

Insensiblement Babouc faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger et pour se battre, folie qui produit de grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se réconciliait les mages ambitieux et intrigants, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui restait bien des griefs, et surtout les galanteries des dames; et les désolations qui en devaient être la suite le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'État, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien, dans cet intervalle, de recommander à l'ange Ituriel, et le ministre, et ses insolents huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédants; tous se plaignaient du ministre. L'avare et l'usurier disaient :

— Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux disait : — Il ne songe qu'à ses plaisirs; l'intrigant se flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de dire : — Voilà un homme bien heureux : il a tous ses ennemis dans son antichambre, il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient, il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit.

Babouc lui plut, et il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux, qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout-puissant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché, et pensa que, si cet homme avait fait des fautes, et si l'ange Ituriel voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

## CHAPITRE XII

Tandis qu'il parlait au ministre, entra brusquement la belle dame chez qui Babouc avait dîné; on voyait dans ses yeux et sur son front les symptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'État; elle versa des larmes; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de grâce dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main :

— Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre?

— Un homme que je n'aime point! s'écria-t-elle : sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant, et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître; c'est une femme charmante, pleine d'esprit, et du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage; venez partager notre joie.

La dame mena Babouc chez elle. Le mari, qui

était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance : il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage et Babouc. L'union, la gaîté, l'esprit et les grâces, furent l'âme de ce repas.

—Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il soupait, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et, pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles qui la déchirent, mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire; il rougirait devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien, car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs. Téone régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante; et, ce qui augmentait le prix de ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que, s'il restait encore à Persépolis, il oublierait Ituriel pour Téone. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comment il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ituriel :

— Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants?

Ituriel entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis, et de laisser aller *le monde comme il va;* car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable. On laissa donc subsister Persépolis, et Babouc fut bien loin de se plaindre, comme Jonas, qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive. Mais, quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à l'Opéra, à la Comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie.

FIN DE BABOUC.

# POÉSIE DU XVI[e] SIÈCLE

### SONNET

Vous triomphez de moi, et pour ce, je vous donne
Ce lierre qui coule et se glisse alentour
Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.
A vous, de ce lierre appartient la couronne :
Je voudrais, comme il fait, et de nuit et de jour,
Me plier contre vous, et languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne.
Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
Au matin où l'Aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,
Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses?

### SONNET

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.
Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

### ODE

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

RONSARD.

# LA PRINCESSE PARIZADE

## CONTE TIRÉ DES LÉGENDES ARABES

Il y avait une fois, dans un royaume de l'Orient dont j'ai oublié le nom, une princesse jeune, belle, aimable, qu'on appelait Parizade, et qui composait avec trois princes ses frères une petite cour charmante, où régnaient l'union, l'aisance et les plaisirs.

Rien ne manquait dans leur palais, rien n'était plus beau que leurs jardins. On jouissait dans ce petit royaume de toutes les commodités de la vie et de tous les agréments de la société rassemblés.

D'un côté, la mer leur apportait les richesses de tous les royaumes voisins; de l'autre, une belle rivière, de riants coteaux, des plaines fertiles, une ombreuse et verdoyante forêt, les mettaient à portée de goûter les plaisirs de la pêche et de la chasse.

Des dames et des demoiselles avenantes et gracieuses tenaient compagnie à la princesse. Des hommes aimables, doux et polis formaient la société des trois princes ses frères. Et, le soir, ces deux compagnies se réunissant, passaient ensemble des après-soupées charmantes, que la galanterie, mêlée à la décence, rendait vraiment délicieux. Souvent, on y donnait des concerts, des spectacles, des bals. Enfin, la princesse Parizade menait la vie la plus heureuse dans le plus beau pays du monde.

II

Un jour que les trois princes ses frères étaient à la chasse, la belle Parizade, restée seule au palais, vit s'arrêter devant la porte un char fort simple, attelé de deux petits chevaux assez bons, conduits par un cocher vêtu sans magnificence.

Le char était suivi d'un seul esclave, et il en descendit bientôt une vieille bonne femme tenant en main une petite canne et vêtue d'une robe brune et d'une coiffure toute unie, laquelle demanda la permission de visiter le palais et les jardins.

On alla faire part à la princesse Parizade de l'arrivée de cette bonne vieille et de l'objet de sa visite. La princesse Parizade était extrêmement honnête : elle ordonna en conséquence à ses officiers d'introduire l'étrangère et de lui montrer tout ce qu'elle désirait voir.

L'ordre fut exécuté de point en point. Après deux ou trois heures de promenade, la bonne vieille voulut remercier la princesse de son hospitalité, et on l'amena devant Parizade, à qui elle fit sa révérence et qui, après l'avoir fait asseoir, s'informa gracieusement de son nom et de son état dans le monde.

— Qui je suis? Vraiment, vous êtes curieuse de le savoir? demanda la vieille. Vous le saurez dans un instant. En attendant, je puis vous dire, princesse Parizade, que je vous trouve fort jolie, fort aimable, fort bien élevée, et que je me suis promenée dans votre palais et dans vos jardins avec un plaisir infini. J'ai beaucoup voyagé, certes; et, en vérité, il faut que je le confesse, je n'en ai point encore vu d'aussi agréables, si l'on en excepte pourtant ceux auxquels nous mettons la main, nous autres Fées...

III

— Quoi! madame, vous êtes une Fée? s'écria la princesse Parizade.

— Eh! vraiment, oui, mon enfant, et je trouve qu'il ne vous manque que trois choses, à vous et à votre palais : si vous les possédiez, vous n'auriez plus rien à souhaiter.

— Quelles sont ces trois choses? demanda la princesse à la Fée. De grâce, apprenez-les-moi!... Mes frères sont riches et puissants, et il y aura bien du malheur s'ils ne peuvent me les procurer...

— Ce qu'il vous faudrait donc, reprit la Fée, serait l'*Arbre qui chante*, l'*Eau d'or qui danse* et l'*Oiseau qui dit tout*...

— L'Arbre qui chante! L'Eau d'or qui danse! L'Oiseau qui dit tout!... Ah! que voilà trois étranges et merveilleuses choses? s'écria la princesse Parizade. Et, ajouta t-elle, quels sont donc les avantages de ces trois bijoux?...

— Les voici, mon enfant, répondit la Fée. L'*Arbre qui chante* sait tous les airs nouveaux qui se font dans le monde, en France et en Italie. Il exécute toutes les symphonies avec une précision admirable; il est d'ailleurs d'une intelligence particulière, telle qu'en lui disant un mot, il vous donne un concert dans le goût que vous souhaitez... Rien, comme vous voyez, n'est si commode pour une fête.

— Oh! la ravissante chose que cette chose-là! s'écria la princesse avec admiration.

— L'*Eau d'or qui danse*, reprit la Fée, est le fard le plus parfait et le moins malfaisant qui existe. Elle conserve la fraîcheur et la beauté des jeunes personnes; et si elle ne peut rendre leurs attraits à celles qui les ont perdus, elle préserve du moins de tout accident les charmes de celles qui en ont encore. Dès qu'on en a versé sur soi quelques gouttes, elle court et se promène, comme en dansant,

sur toute la personne d'une jolie femme; elle la baigne, la nettoie, la rafraîchit, en lui faisant éprouver des sensations délicieuses.

— Et l'Oiseau qui dit tout? demanda la princesse, de plus en plus émerveillée.

— L'*Oiseau qui dit tout*, répondit la Fée, répète tout ce qui se dit d'agréable et de joli dans le monde et dans toutes les langues; il l'exprime dans un langage universel que lui seul possède et qui rend parfaitement le sens de toutes les phrases, dans quelque langue qu'elles aient été composées, soit en vers, soit en prose. En outre, cet oiseau répond juste à tout ce qu'on lui demande sur ce qui s'est passé ou se passe dans le monde, quoiqu'il ne prédise pas l'avenir...

IV

La princesse Parizade fut enchantée au récit des vertus de ces trois bijoux, qui lui semblaient tous trois aussi merveilleux et qu'elle brûlait de l'envie de posséder.

— Madame, demanda-t-elle à la Fée, ne pourriez-vous me dire comment il faut s'y prendre pour acquérir ces trois choses rares?...

— Y tenez-vous beaucoup, mon enfant?...

— Beaucoup, certes, madame!

— Leur conquête est assez malaisée...

— Mais encore?...

— Vous m'avez dit que vous aviez trois frères, n'est-ce pas?...

— Oui, madame...

— Tous trois, s'ils sont aussi bien doués que vous l'êtes vous-même, mon enfant, doivent être vaillants, hardis et patients?

— Ils sont, en effet, patients, hardis et courageux.

— Alors, je peux leur donner les moyens d'enlever l'*Oiseau qui dit tout*, l'*Eau d'or qui danse* et l'*Arbre qui chante*.

— Oh! faites cela, madame, je vous en conjure! dit la belle princesse Parizade en joignant les mains devant la Fée qui souriait malignement à la dérobée.

— J'y consens, mignonne, puisque vous le souhaitez si fort, répondit la bonne vieille.

En même temps, elle remit à la princesse Parizade un mémoire instructif sur le chemin qu'il fallait prendre pour faire ces trois difficiles conquêtes. Il y avait mille périls à essuyer, mille obstacles à vaincre; mais enfin on en pouvait venir à bout à force de soins et de peines.

Après avoir donné ces éclaircissements, la Fée, qui était pressée, repartit bien vite.

V

Les princes étant revenus de la chasse, Parizade ne manqua pas de leur faire part de la visite de la bonne vieille Fée, et elle ne négligea rien pour les engager à voler à la recherche des trésors annoncés.

Ce ne fut pas sans quelque peine qu'ils y consentirent; mais ils ne pouvaient rien refuser à une sœur qu'ils aimaient tendrement. D'ailleurs, ils comptaient partager avec elle les agréments résultant de la possession des trois merveilleux bijoux.

Ils partirent donc, chacun avec une suite convenable à sa dignité, et bien résolus à mener à bonne fin les aventures dont ils étaient menacés. Ils en vinrent effectivement à bout, mais ce ne fut qu'après bien du temps et des peines dont je supprimerai habilement le détail pour ne pas vous affliger, pour peu que vous vous soyez intéressé jusqu'ici aux trois frères de la belle princesse Parizade.

Qu'il vous suffise de savoir que la conquête des trois bijoux leur demanda quelques années.

VI

Pendant leur absence, la belle princesse Parizade comprit de jour en jour, et de plus en plus, qu'elle avait fait une très-grande faute, et qu'une mauvaise Fée l'avait trompée en lui donnant le désir de posséder trois bijoux dont elle pouvait très-bien se passer.

Car, enfin, puisqu'elle était jeune, fraîche et jolie, qu'avait-elle besoin de l'*Eau d'or qui danse?* Puisqu'elle avait d'excellente musique chez elle, qu'avait-elle donc besoin de connaître, par l'*Arbre qui chante*, celle qu'on faisait ailleurs? Quant à l'*Oiseau qui dit tout*, son intermédiaire ne pouvait lui être agréable que pour lui apprendre ce qu'ils étaient devenus, puisqu'elle n'en avait pas de nouvelles, et que c'était la seule chose qui l'intéressât au monde.

Ces tristes réflexions, et l'absence prolongée des princes ses frères, altérèrent profondément la santé de la princesse Parizade. Elle devint mélancolique. Elle maigrit. Elle perdit sa fraîcheur en perdant son enjouement.

D'ailleurs, la cour était devenue elle-même triste et déserte depuis que les trois princes l'avaient quittée pour aller à la conquête des trois bijoux chimériques, suivis des meilleurs et des plus élégants seigneurs du royaume.

VII

Enfin, les trois frères de la princesse Parizade revinrent après plusieurs années, rapportant les trois bijoux précieux et funestes.

Hélas! l'Eau d'or qui dansait eut beau danser, elle ne put rendre à la princesse Parizade la fraîcheur qu'elle avait perdue, ni l'embonpoint que ses inquiétudes lui avaient ravi! Il est vrai qu'elle lui conserva la peau assez belle et assez blanche; mais les méchantes langues de la cour disaient qu'elle mettait du blanc.

La musique de l'Arbre qui chantait ne réussit point. On trouva baroques les airs étrangers, et ceux du pays étaient connus de tout le monde.

Quant à l'Oiseau qui disait tout, il n'apprit rien dont on fit grand cas, peut-être parce qu'on était mal disposé.

**MORALITÉ.**

On convint généralement, à la cour de la princesse Parizade, qu'elle avait eu grand tort de se créer des désirs dont elle pouvait fort bien se passer, et que les trois princes, ses frères, avaient été bien sots de se mettre si fort en frais pour satisfaire un si ridicule caprice

**FIN DE LA PRINCESSE PARIZADE.**

# COLLECTION

DES

# ROMANS DE CHEVALERIE

*PARIS. — IMPRIME CHEZ JULES BONAVENTURE*
55, *quai des Grands-Augustins.*

ALFRED DELVAU

# COLLECTION DES ROMANS DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME DEUXIÈME

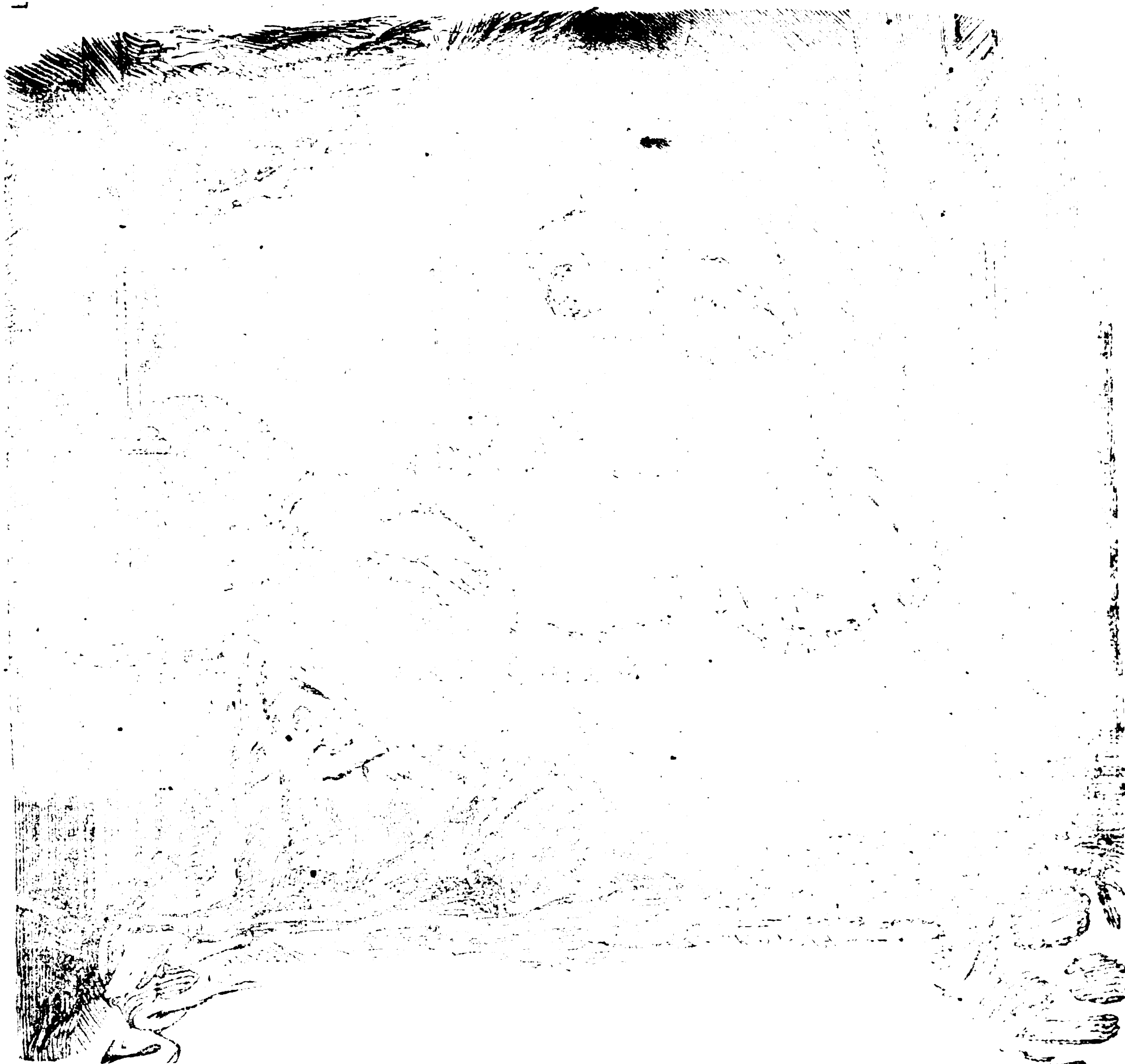



PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME


| | Pages. |
|---|---|
| Lancelot du Lac | 1 |
| Arthus de Bretagne | 49 |
| Recherches sur l'origine des Romans | 90 |
| Noei Borguignon de Gui Barozai | 94 |
| Tristan de Léonois | 97 |
| Amadis de Gaule. — Le Chevalier de la Mer | 145 |
| Amadis de Gaule. — Le Beau Ténébreux | 193 |
| Amadis de Gaule. — Le Chevalier de la Verte Épée | 241 |
| Amadis. — Les Princes de l'Amour | 289 |
| Amadis. — Les Chevaliers de la Serpente | 337 |



# LANCELOT DU LAC

## CHAPITRE PREMIER

Comment, après la mort d'Aramon, roi de la Petite-Bretagne, le roi Claudas, de la Terre-Déserte, mena guerre contre le roi Ban de Benoïc et contre le roi Boort de Gauves, qu'il dépouilla de leurs terres.

En la marche de Gaule et de la Petite-Bretagne, il y avait anciennement deux rois, frères germains, qui avaient à femmes deux sœurs germaines. L'un avait nom le roi Ban de Benoïc, et l'autre le roi Boort de Gauves.

Le roi Ban était vieil homme, et sa femme, bonne dame, belle à merveille et aimée de tous et de toutes, n'avait jamais eu enfants de lui, fors un seul que l'on nommait communément Lancelot, bien que par son droit il se nommât Galaad.

Le roi Ban avait un sien voisin qui confinait à lui par le Berry, alors appelé Terre-Déserte.

Ce voisin avait nom Claudas, sire de Bourges et du pays environnant. C'était un très-bon chevalier, mais traître en diable. Homme lige du roi de la Gaule, qui fut depuis la France, il régnait sur une terre qui avait été dépeuplée par Uter Pan-



# LANCELOT DU LAC

## CHAPITRE PREMIER

Comment, après la mort d'Aramon, roi de la Petite-Bretagne, le roi Claudas, de la Terre-Déserte, mena guerre contre le roi Ban de Benoic et contre le roi Boort de Gauves, qu'il déshérita de leurs terres.

En la marche de Gaule et de la Petite-Bretagne, il y avait anciennement deux rois, frères germains, qui avaient à femmes deux sœurs germaines. L'un avait nom le roi Ban de Benoic, et l'autre le roi Boort de Gauves.

Le roi Ban était vieil homme, et sa femme, bonne dame, belle à merveille et aimée de tous et de toutes, n'avait jamais eu enfants de lui, fors un seul que l'on nommait communément Lancelot, bien que par son droit il se nommât Galaad.

Le roi Ban avait un sien voisin qui confinait à lui par le Berry, alors appelé Terre-Déserte.

Ce voisin avait nom Claudas, sire de Bourges et du pays environnant. C'était un très-bon chevalier, mais traître en diable. Homme lige du roi de la Gaule, qui fut depuis la France, il régnait sur une terre qui avait été dépeuplée par Uter Pan-

dragon et par Aramon, dit Hoel, roi de la Petite-Bretagne.

Voici comment cette terre avait été dépeuplée.

Aramon avait, comme suzerain, les États de Gauves, de Benoic et d'Aquitaine, et toute la terre jusqu'à la marche d'Auvergne, d'Allemagne et d'Écosse, ainsi que le royaume de Bourges.

Claudas ne l'avait point reconnu comme tel et avait préféré reconnaître pour seigneur le roi de Gaule, qui, en ce temps-là, payait tribut à Rome.

Quand Aramon avait vu que Claudas lui ôtait la suzeraineté pour la transporter aux Romains, il lui avait déclaré la guerre, et, pour être mieux aidé en cette occurrence, il avait appelé à lui Uter Pandragon, sire de la Grande-Bretagne, lequel avait passé incontinent la mer.

Claudas, de son côté, avait appelé à son aide le roi de Gaule qui, malheureusement pour lui, était mort avant tout engagement d'hostilités. Lors, Pandragon et Aramon lui avaient couru sus, l'avaient déconfit, lui avaient ravi sa terre et l'avaient chassé hors du pays.

Mieux encore : Pandragon et Hoel avaient fait des ravages tels, qu'il n'était pas resté pierre sur pierre de toutes les forteresses qu'il y pouvait avoir. La cité de Bourges seule avait été gardée du feu, de par le commandement d'Uter Pandragon qui se remembra à temps qu'il y avait été nourri et élevé.

Puis, Uter Pandragon et Aramon étant morts à leur tour, le roi Artus était devenu seigneur direct de la Petite-Bretagne et du pays de Bourges qu'il avait conquis pour Aramon.

Ce fut alors que Claudas reprit les armes pour recouvrer ses États, aidé qu'il fut à propos par Iraconse, Romain de très-grand renom, qu'on appelait plus volontiers Ponce Antoine. Iraconse lui donna tout le pouvoir de Gaule et des contrées au-dessous. Puis ils s'avancèrent sur le roi Ban, à qui ils prirent Benoic, sa cité et toute sa terre, fors un sien châtel qui avait nom Trible, lequel était chef de sa terre et ne redoutait rien, sinon la famine ou la trahison.

## CHAPITRE II

Comment le roi Claudas assiégea le château de Trible, où s'était réfugié le roi Ban de Benoic, et comment ils parlementèrent ensemble.



Claudas mit le siége devant le château de Trible, pensant en avoir aisément raison d'une façon ou d'une autre, par le fer ou par le feu, par la famine ou par la trahison; ce qui obligea le roi Ban à envoyer vers le roi Artus pour demander aide et protection. Mais le roi Artus avait déjà suffisamment à faire de son côté, et il ne put venir au secours du roi Ban, pas plus que le frère de celui-ci, Boort de Gauves, malade et empêché.

Le siége du château dura un assez longtemps. Claudas ne pouvait arriver à son but, qui était d'entrer dans la place et d'y mettre tout à saccagement. Lors, il résolut d'avoir un entretien avec le roi Ban, qu'il fit prévenir à cet effet.

Ban se rendit à son camp, en compagnie de son sénéchal, et quand il fut arrivé, l'autre lui dit :

— Je n'ai pas de haine contre vous, seigneur; je vous demande seulement de me saisir de ce château et ensuite d'être mon homme; je vous laisserai tranquille possesseur du reste.

— Je ne puis vous accorder cela, répondit le roi Ban, car je me parjurerais envers monseigneur Artus, de qui je suis l'homme lige.

— Cela n'empêche rien. Envoyez prier le roi Artus de vous secourir d'ici à quarante jours. S'il ne l'a pas fait à l'époque fixée, vous serez dégagé envers lui et pourrez devenir mien. Je vous laisserai votre terre et l'accroîtrai même de plusieurs fiefs...

— Je vous remercie de cette proposition, et j'y veux réfléchir, dit le roi Ban. Demain matin, je vous dirai ce que j'entends faire.

Ban s'éloigna, laissant là son sénéchal, que Claudas s'empressa de prendre à part.

— Sénéchal, lui dit-il, je sais bien que le roi Ban est chétif et malheureux, et qu'il n'aura jamais du roi Artus ni secours ni rien... Il sera perdu par folle attente, et, à cause de cela, il me poigne de vous voir entraîné dans sa perte, vous dont j'ai ouï dire un si grand bien... Venez-vous-en avec moi : je vous aimerai loyalement et vous donnerai cette terre aussitôt que je l'aurai conquise. Tandis que si vous vous y refusez, il vous en reviendra mal, j'ai juré sur les saints que nul ne sortira de ce château que pour aller à la mort ou à la prison...

Claudas parla encore. Il parla tant et si bien que le sénéchal lui promit son concours, sans pour cela s'engager à trahir et vendre le corps de son seigneur légitime.

En effet, aussitôt que le sénéchal fut revenu à Trible, derrière le roi Ban, il raconta à celui-ci la conversation qu'il venait d'avoir avec Claudas, et il l'engagea vivement à se rendre lui-même auprès du roi Artus pour lui demander son aide, lui assurant qu'en son absence le château de Trible serait bien gardé.

Ban remercia son sénéchal et alla incontinent trouver la reine sa femme.

— Dame! lui dit-il, je vais aller vers monseigneur Artus pour lui crier merci et lui demander secours. Appareillez-vous donc, ma mie, car vous viendrez avec moi, ainsi que mon fils et un écuyer pour nous servir...

— Quand dois-je être prête, Sire? demanda la reine.

— Nous partirons cette nuit même... N'oubliez pas, dame, de prendre avec vous tout le trésor que vous pourrez avoir céans, tant de joyaux que de vaisselle, attendu que je ne suis pas le moins du monde rassuré sur le sort de ce château et sur les intentions du roi Claudas.

La reine promit d'être prête à l'heure dite, et, de fait, elle était appareillée avant lui-même, tant elle avait mis de diligence à obéir à son mari.

Ban choisit alors de tous ses varlets celui en qui il avait le plus de fiance et lui demanda de ne lais-

ser chômer de rien son roussin, ce que ce fidèle serviteur lui promit. Puis il manda son sénéchal et lui dit :

— Je vais vers monseigneur Artus : c'est vous qui garderez en mon absence le château de Trible. Demain, vous direz au roi Claudas que j'ai envoyé, mais vous lui cacherez que je suis parti... Vous m'entendez bien, n'est-ce pas ?

— Sire, n'ayez nulle crainte là-dessus, répondit le traître sénéchal.

Cela fait, et les selles mises, le roi Ban sortit de Trible par un petit pont jeté sur une rivière que ne surveillaient pas précisément les assiégeants, et qui aboutissait à une petite chaussée de deux lieues de longueur, bordée de marais profonds.

## CHAPITRE III

Comment le roi Ban de Benoic, accompagné de sa femme et de Lancelot son fils, chemina vers le roi Artus pour lui demander secours.

Par cette chaussée, donc, s'en alla le roi Ban, emmenant avec lui sa femme et son enfant ; la première montée sur un palefroi, le second contenu en un berceau, sur un roussin que surveillait l'écuyer.

Un garçon marchait devant, portant son heaume et sa lance et conduisant un sommier, bien chargé de joyaux, de vaisselle et de deniers. Son écuyer portait son écu.

Quant à lui, monté sur un palefroi maintes fois éprouvé, il avait des chausses de fer, son haubert, son épée, sa chappe à pluie et le reste du vêtement.

Cette petite troupe quitta bientôt la chaussée et les marais et entra dans la forêt prochaine. Au bout d'une demi-lieue, ils se trouvèrent dans une belle et grande lande fleurie, où, pour sa part, le roi Ban avait été maintes fois. Au bout de cette lande, et au pied d'une éminence du haut de laquelle on pouvait voir tout le pays, était un lac clair et luisant dans les ténèbres, car il faisait encore un peu nuit.

Ban s'arrêta là, déclarant qu'il n'irait pas plus loin avant que le jour ne fût tout à fait venu, et, en attendant, pour jeter un regard d'adieu sur son château, qu'il préférait à tous les châteaux du monde, il monta sur l'éminence dont nous venons de parler, laissant la reine et sa compagnie devant le lac.

Ce lac, qui était grand, s'appelait le lac Diane, du temps des païens, c'est-à-dire du temps de Virgile, le bon philosophe, qui tenait cette folle et mécréante dame pour une déesse. Diane aimait le déduit des bois ; tous les jours elle allait chasser en cette île dont elle était autrefois la reine, et, à cause de cela, les mécréants l'appelaient la déesse des Bois.

Cette forêt, où se trouvait en ce moment le roi Ban de Benoic, surpassait en beauté toutes les forêts de Gaule et de la Petite-Bretagne, quoiqu'elle fût petite forêt, puisqu'elle n'avait que dix lieues anglaises de long sur six ou sept de large. Elle avait nom Boisenval.

Nous laisserons le roi rêver à son aise dans la direction du châtel qu'il aimait tant, pour revenir à son sénéchal, qui était en passe de le trahir.

## CHAPITRE IV

Comment, après que le roi Ban fût parti de son château de Trible, le sénéchal à qui il en avait baillé la garde le livra aux mains du roi Claudas.

Quand le roi Ban eut quitté son château de Trible, le sénéchal s'occupa de ses affaires avec Claudas.

Il le rejoignit hors de la ville et lui dit :

— Je vous apporte bonnes nouvelles, et personne n'a plus de bonheur si vous tenez votre promesse. Vous pouvez prendre le château sans défense.

— Comment ! fit Claudas, où est donc le roi Ban ?

— Il a déguerpi avec madame la reine et un seul écuyer, répondit le sénéchal.

— Rendez-moi donc le château, reprit Claudas, et dimanche prochain, jour de mi-août, devant tous mes barons, je vous revêtirai de cette terre et vous serez mon seigneur.

Le sénéchal fut très-joyeux et ajouta :

— Sire, je m'en irai et laisserai les portes ouvertes. Je dirai que nous avons bonnes trêves, et ils se reposeront volontiers, car ils ont eu grande fatigue. Quand vous et vos gens serez dedans, tenez-vous tous cois jusqu'après la prise du maître château.

Ainsi parla le traître, et il laissa Claudas pour rentrer au châtel.

A l'intérieur, il rencontra un chevalier très-preux, nommé Banin, filleul du roi Ban, qui faisait le guet toutes les nuits, armé de toutes armes.

Ce dernier, en voyant venir le sénéchal du dehors, lui demanda quel besoin l'avait éloigné à pareille heure.

[illegible] trêve acceptée par monseigneur le roi [illegible]

Banin parla franchement, car il avait grand'peur de trahison ; il répondit :

— Ce n'est pas à cette heure qu'on va prendre trêve avec un ennemi mortel, si l'on veut agir loyalement.

— Comment ! repartit le sénéchal, me tenez-vous pour déloyal ?

— Dieu vous garde de déloyauté, dit Banin.

Il se tut à temps, et en eût dit davantage s'il eût osé. Mais le sénéchal était tout-puissant et l'eût fait occire sur l'heure.

Le sénéchal dit aux gardes qu'ils avaient, Dieu merci, trêve ; il les envoya coucher, ce qu'ils firent volontiers.

Quant à Banin, il alla faire le guet dans une tourelle pour observer les [illegible]

Là il vit venir jusqu'à vingt chevaliers, les heaumes lacés, et après eux vingt autres, et puis encore, jusqu'à deux cents hommes.

Il soupçonna bien que la ville était trahie, il dévala des murs en criant : Trahi ! trahi ! par le château.

Il ignorait encore que la porte fût ouverte. À son cri, le château s'éveilla, on courut aux armes.

Claudas et ses chevaliers gardaient la première porte. Banin les voyant, se précipita sur le premier, le traversa de son glaive et le rua mort.

Les gens de Claudas le poursuivirent ; Banin s'enfuit à un autre château ; mais avant d'arriver, on l'a abattu deux ou trois fois.

Il passa enfin sur les murs par des marches secrètes jusqu'à l'huis de la grande tour, et leva après lui un petit pont tournant. Trois sergents gardaient la tour, d'autres étaient endormis !

Les gens de Claudas, qui le croyaient prendre, s'en retournèrent au petit château après l'avoir en vain cherché. Les gens de garde avaient été pris sans armes ; aussi jamais on n'entendit de pareils cris ; le tonnerre lui-même n'eût pas été plus tonnant.

Le sénéchal sortit hors, feignant de se défendre ; Banin, qui était en haut, commença à l'interpeller :

— Holà ! fils de pute, cria-t-il, c'est ainsi que vous nous avez pourchassés et avez trahi notre seigneur lige qui, de néant, vous avait élevé bien haut, vous lui avez ôté tout espoir de reprendre sa terre ! puissiez-vous arriver au même châtiment que Judas, qui trahit celui qui était venu sur terre pour le sauver avec les autres pécheurs ! Car, bien avez fait les mêmes œuvres que Judas.

Banin vit prendre le petit château et les autres forteresses, sauf la tour où il était.

Claudas fut hors de lui de ne pas savoir lequel de ses hommes avait mis le feu à la ville, dont les maisons et les richesses furent détruites.

Banin et ses trois sergents se défendirent bien dans leur tour, et tuèrent une masse de gens à Claudas.

Le cinquième jour, Claudas fit dresser un pierrier devant cette tour, qu'ils eussent défendue encore s'ils eussent eu à manger. Banin montra un tel courage, que Claudas, qui l'avait vu et entendu nommer, lui affirma qu'il le tiendrait pour plus cher que lui-même s'il voulait être son chevalier.

Après la privation de viandes, les gens de la tour tinrent encore trois jours, pressés par une faim noire. La troisième nuit, ils prirent un chat-huant, seul oiseau qui restât, les coups du pierrier ayant effrayé les autres. Cette capture les combla de joie.

Un jour, Claudas appela Banin et lui dit :

— Rends-toi, tu ne peux tenir ainsi longtemps. Je te donnerai armes, chevaux et argent jusqu'à l'endroit où tu voudras aller. Si tu voulais demeurer avec moi, je t'aimerais plus que chevalier qui soit au monde, à cause de la vaillance dont tu as fait montre...

Claudas le pria tant et tant que, finalement, il lui dit un jour :

— Sire Claudas ! sire Claudas ! sachez que si je me rends jamais, ce ne sera ni à vous ni à autre comme traître !

Le siége continua et la faim aussi. Chaque jour Banin et ses compagnons étaient de plus en plus affaiblis, et chaque jour Claudas lui faisait faire des offres qu'il refusait obstinément.

Cependant, Banin finit par comprendre qu'une plus longue résistance était impossible ; non pas à cause de lui, qui aurait résisté jusqu'à la mort, mais à cause de ses compagnons, qui en avaient assez et qui déclaraient vouloir se rendre.

Claudas le trouva donc plus favorablement disposé.

— Sire, dit Banin, j'ai pris conseil de mes compagnons... Nous ne pouvons pas garder plus longtemps cette tour et nous vous la rendons, convaincus que nous ne la pourrions rendre à un plus digne...

Claudas avait vaincu ! Il fit apporter les saints Évangiles et jura dessus tout ce qu'on voulut. Puis, quand il eut juré, il fit entrer sa garnison.

Mais Banin n'avait pas dit son dernier mot à l'endroit du sénéchal, qu'il tuait le jour même en combat singulier. Cela fait, il prenait congé de ses compagnons et du roi Claudas, très-fâché de ce départ.

## CHAPITRE V

**Comment le roi Ban mourut de douleur quand il vit son château de Trible en proie aux flammes.**

Nous reviendrons au roi Ban, qui regardait toujours, appuyé sur le tertre, dans la direction de son bon château de Trible, que tant il aimait.

Le jour commençait à blanchir. Il regarda avec plus d'attention encore et aperçut bientôt une grande fumée qui sortait des murs, et, peu après, d'épaisses et ardentes flammes qui envahissaient tout. C'était un incendie complet. En peu d'heures, églises et clochers, maisons et palais furent dévorés. Le feu volait d'un lieu à l'autre. L'air était rouge et embrasé. La terre en reluisait comme un miroir.

Quand le roi Ban vit ainsi brûler et s'abîmer son château tant aimé, toute son espérance! il demeura d'abord anéanti, comme si l'incendie l'avait atteint et brûlé lui-même. Il songea à sa femme, jeune et bonne dame; à son fils, doux enfantelet, et à lui-même, pauvre vieillard, à cette heure déshérité.

La douleur qu'il en ressentit fut si grande, que le cœur lui serra au ventre, et que les larmes lui coulèrent épaisses et âpres le long des joues. Il se pâma et tomba de cheval par terre si durement, que pour un peu il se fût brisé le cou. Le sang lui sortit de la bouche, du nez et des oreilles.

Il revint cependant de sa pâmoison. Lors, regardant piteusement le ciel, il dit :

— Ah! cher Dieu, je vous rends grâce de ce que vous me permettez de finir ma vie en pauvreté comme vous avez fini la vôtre, vous pauvre et souffreteux entre tous. Je vous crie merci, cher Dieu, beau père des hommes, car je me sens à ma fin! Pardonnez-moi donc mes péchés, ô mon Dieu! et faites que mon âme s'en aille en la compagnie de celles qui sont en la perdurable clarté de votre joyeuse maison! Bon père pitoyable et tendre aux affligés et aux abattus, prenez pitié de ma femme Hélène, femme pieuse et chrétienne! Gardez de mal et de chagrin mon pauvre petit fils, qui va être ainsi orphelin!

Quand le roi Ban eut dit ces paroles, il regarda vers le ciel, se frappa la poitrine, pleura ses péchés devant le regard de Notre-Seigneur, et, arrachant trois brins d'herbe au nom de la Sainte Trinité, il les porta dévotement sur ses lèvres tremblantes. Peu à peu, ses yeux se voilèrent, ses lèvres se contractèrent, et les veines de sa poitrine se rompant, le cœur lui partit du ventre.

Au bruit de la chute de son corps sur la terre sèche, son cheval se cabra, hennit, et, finalement, s'en alla au galop rejoindre en contre-bas les autres chevaux de la compagnie du roi Ban de Benoïc.

## CHAPITRE VI

**Comment, après la mort du roi Ban de Benoïc, la Dame du Lac emporta son fils Lancelot.**

Quand la reine Hélène aperçut le cheval du roi, son seigneur et maître, qui lui revenait ainsi à vide, elle cria au varlet de l'arrêter; puis, elle monta au haut du tertre, où elle trouva le roi gisant, mort.

Sa douleur fut immense et lamentable. Elle arracha ses cheveux, si longs et si beaux, déchira ses habits, égratigna son visage, tellement que le sang lui en coulait à contre-val des joues.

Quant à ses cris, ils furent entendus de partout, de la montagne et du val.

Tout à coup, au milieu de son désespoir, elle se rappela qu'elle avait laissé son enfantelet au milieu des chevaux, autour du lac. Elle redouta un malheur plus grand encore, s'il était possible, que celui auquel elle était déjà condamnée. Après avoir perdu son mari, elle eut peur de perdre son fils!

Lors, comme une forcenée, elle courut là où elle avait laissé le jeune Lancelot.

A mesure qu'elle approchait, sa peur redoublait. Elle arriva enfin. Son fils était déjà hors de son berceau : une demoiselle le tenait tout nu, tout rose et tout souriant en son giron, et elle le pressait tout doucement entre ses deux mamelles, en lui baisant les yeux et la bouche, car c'était le plus bel enfant du monde.

— Madame, dit la reine à la demoiselle inconnue, laissez là cet enfant, car il aura toujours assez de deuil et de misère!... Il a perdu aujourd'hui son père et sa fortune... Peut-être perdra-t-il demain sa mère, qui est moi!...

La demoiselle, entendant parler ainsi la reine, à distance, ne répondit pas un seul mot. Mais, voyant qu'Hélène approchait insensiblement et qu'elle tendait les bras vers elle, comme pour lui reprendre l'enfant qu'elle tenait en son giron, elle se leva, le tenant toujours, s'en alla droit au lac, joignit les pieds et se lança dedans.

A ce spectacle, la reine Hélène poussa un cri étouffé et tomba pâmée sur le sol. Quand elle revint à elle, Lancelot et la demoiselle inconnue avaient disparu.

— Mon enfant est perdu! murmura-t-elle avec

une angoisse profonde, je n'ai plus qu'à mourir!...

Et, en effet, elle se dirigea incontinent vers le lac, et elle se disposait à s'y précipiter, lorsque son varlet s'y opposa énergiquement, en la retenant par ses vêtements.

Au même moment, une abbesse passa, suivie de trois nonnains, d'un chapelain et de deux écuyers. Elle s'approcha charitablement de la reine éplorée, la réconforta par sa parole et lui conseilla de la suivre au moustier voisin.

— J'y consens, répondit mélancoliquement Hélène. Etant plus près de Dieu, je serai ainsi plus près de mon enfant et de mon époux!...

Et la reine Hélène suivit l'abbesse au moustier voisin où était déjà la veuve du roi Boort, frère du roi Ban de Benoic, qui s'y était retirée après avoir confié ses enfants au chevalier Farien.

## CHAPITRE VII

**Ce qu'était la Dame du Lac et comment Merlin, engendré d'un diable, devint amoureux d'elle.**

En la marche d'Ecosse et d'Irlande, il y eut jadis une demoiselle fille d'un vavasseur qui n'était pas de grande richesse. Après la mort de son père, la demoiselle, qui était en âge de se marier, en fut pressée par sa mère, à qui elle répondit que jamais elle n'aurait homme qu'elle vît, et que, aussitôt qu'elle le verrait, si on l'y forçait, elle mourrait ou deviendrait folle. Sa mère, alors, lui demanda si elle entendait toujours s'abstenir d'homme et de commerce charnel. Elle répondit que non, et que, tout au contraire, elle aurait volontiers compagnie d'un homme qu'elle aimerait beaucoup, pourvu qu'elle ne le vît point. Alors vint un diable qui se présenta au lit de la demoiselle par une nuit obscure, et la pria doucement d'amour, lui promettant de ne pas se faire voir à elle. Elle lui demanda qui il était; il lui répondit qu'il était étranger et qu'il était venu vers elle parce qu'il savait qu'elle ne se souciait pas de voir l'homme à qui elle s'accorderait. La demoiselle le tâta et sentit qu'il avait le corps bien fait, car les diables se forment parfois un corps de l'air, et si bien qu'il semble formé de chair et d'os. Quand elle eut compris en le tâtant de corps, de bras et de mains, qu'il était à sa convenance, elle se prit à l'aimer, et, se donnant toute à lui, elle fit entièrement à sa volonté.

Quand elle eut mené cette vie l'espace de cinq mois, elle engraissa et, finalement, accoucha d'un enfant, ce qui émerveilla tout le monde, parce qu'on ne savait rien du père et parce qu'elle ne voulait rien dire là-dessus.

Cet enfant fut un fils qui eut nom Merlin, selon la recommandation expresse et formelle du diable à la demoiselle. Aussi ne fut-il jamais baptisé, comme bien on pense.

Quand cet enfant eut atteint douze ans, il fut mené à Uter Pandragon; puis, après la mort du duc de Tintaguel, il s'en alla par les forêts profondes rêver et agir à sa guise.

Ce Merlin ressemblait à son père; comme lui, il était décevant et déloyal, et savait tout ce qu'un cœur humain peut savoir de perversité.

Or, il y avait en la marche de la Petite-Bretagne une demoiselle de très-grande beauté qui avait nom Viviane. Merlin l'aima et s'en énamoura. Non tout de suite, car elle était sage et courtoise, mais au bout d'un certain temps, après de nombreuses allées et venues de jour et de nuit. Après s'être bien défendue, elle céda et lui promit qu'elle ferait tout ce qui lui plairait, à la condition qu'il lui enseignerait auparavant une partie de la science mystérieuse et cabalistique qu'il tenait de son père.

Merlin, qui l'aimait tant, que mortel homme ne saurait aimer davantage, lui promit de lui apprendre tout ce qu'elle lui demanderait.

— Je veux, dit-elle, que vous m'enseigniez le moyen à employer pour fermer, par paroles magiques, un lieu quelconque, et si bien, que nul n'y pût entrer ou sortir sans ma volonté... Je voudrais également connaître le moyen d'endormir qui je voudrais, sans qu'il pût s'éveiller sans ma permission...

— Pourquoi voulez-vous savoir cela? demanda Merlin.

— Parce que, répondit Viviane, si mon père savait que vous êtes en ma compagnie amoureuse, il me tuerait, et que, de cette façon, je le pourrais endormir à mon aise pour prendre avec vous tout le déduit que je voudrais...

Merlin y consentit, et lui apprit les conjurations à faire pour cela. Si bien que lorsqu'il voulut venir au fait et au prendre à ce elle, elle prononça les paroles qu'il lui avait indiquées lui-même, et l'endormit de façon à l'empêcher d'avoir tout commerce charnel avec elle.

Cela dura assez longtemps. Merlin venait toujours vers elle, l'eau du désir à la bouche, et toujours il s'en retournait sans avoir obtenu rien d'elle. Elle ne le décevait ainsi que parce qu'il était mortel. S'il eût été diable, elle ne l'eût pu décevoir, car un diable ne peut dormir.

Enfin, un jour, après avoir tiré de lui tous les secrets qu'elle pouvait, elle le laissa tout endormi en un caveau, au milieu de la périlleuse forêt d'Arnantes, qui marchait à la mer de Cornouailles et à la mer de Soreloys.

Merlin demeura là, et le lieu où il gisait fut si bien scellé en dedans et en dehors à force de grands conjurements, que jamais depuis il ne fut vu par homme vivant qui nouvelles en pût dire.

Cette Viviane, c'était la demoiselle qui venait d'emporter le jeune Lancelot, fils du roi Ban de Benoic et de la reine Hélène.

## CHAPITRE VIII

**Comment la Dame du Lac bailla à Lancelot un maître pour l'instruire comme il appartient à un fils de prince.**

Quand Lancelot eut ainsi passé trois années en la garde de la Demoiselle du Lac, il devint si beau, que c'était merveille véritable de le voir et contempler. Il était sage, habile et entendu plus que tout autre enfant de son âge, ce qui décida la Demoiselle du Lac à lui bailler un maître qui l'enseignât et lui montrât comment il devait se tenir en manières de gentilhomme, quoique personne ne sût, à vrai dire, qui il était, hormis la bonne Dame et une sienne pucelle.

Son maître, donc, lui donna un arc et lui indiqua le moyen de s'en servir contre les petits oiseaux de la forêt. L'arc était d'humble taille, comme lui ; mais, à mesure que l'âge et les forces lui poussèrent, on lui mit en main un arc plus fort et des sagettes plus lourdes, afin qu'il pût tirer les lièvres et autres menues bêtes de la forêt.

Aussitôt qu'il put monter à cheval, on lui en confia un bien attourné de frein, de selle et d'autres choses, avec lequel il chevaucha aux environs du lac, toujours escorté d'une nombreuse et belle compagnie de varlets grands et petits.

Il apprit, aussi facilement que le reste, à jouer aux échecs, aux tables et aux autres jeux dont il voyait jouer ; si bien que lorsqu'il fut en âge de bachelerie, on n'avait plus rien à lui enseigner ; il savait tout ce qu'on pouvait savoir pour être un gentilhomme accompli.

C'était donc le plus bel enfant du monde, le mieux taillé de corps et de membres. Il avait une admirable charnure, ni brune ni blanche, mais entremêlée de l'une et de l'autre couleurs, ce qu'on pourrait appeler claire-brune.

Son visage était enluminé d'une couleur vermeille naturelle, qui faisait le meilleur effet au milieu de la blondeur fauve de sa peau. Il avait la bouche bien fendue et les dents petites, serrées et blanches. Le menton, très-heureusement découpé, était orné d'une fossette fort agréable. Le nez était un peu long, avec une légère éminence au milieu, de façon à l'accentuer comme le doit être cette partie du visage. Les yeux étaient verts et riants, que la joie rendait doux comme velours et que la colère rendait étincelants comme des charbons allumés. Il semblait, en outre, que sur les pommettes des joues fissent saillie, pour ainsi dire, quelques gouttelettes de sang, par surabondance de santé. En outre aussi, le souffle qui lui sortait d'entre les lèvres et d'entre les dents était chaud et parfumé comme un fruit.

Quant à ses cheveux, ils avaient d'abord été blonds, déliés et luisants comme des blés. Mais, en avançant en âge et en force, ils finirent par abandonner leur blondeur naturelle et par devenir tout saurets.

C'est ainsi que ce fils de la reine Hélène et du bon roi Ban de Benoic atteignit sa dix-huitième année.

## CHAPITRE IX

**Comment Farien, sa femme et son neveu Lambègues partirent pour aller voir Lyonnel et Boort, qui étaient au Lac, et comment Farien mourut.**

Lyonnel et Boort, les deux enfants du roi Boort de Gauves, confiés par la reine leur mère au bon chevalier Farien, avaient été confiés par celui-ci, à son tour, à la Dame du Lac, qui, un jour de révolte, les avait réclamés pour les protéger dans son château.

Mais Lyonnel et Boort, qui avaient été élevés par Farien et Lambègues, neveu de son cher allié, regrettaient de ne plus les avoir avec eux ; si bien que la Dame du Lac résolut d'envoyer sa fidèle Samidre chercher ces deux gouverneurs, qui étaient eux-mêmes inquiets sur le sort de ces deux jouvenceaux.

Farien, sa femme, Lambègues et leur suite partirent donc. Le troisième jour après leur départ, ils arrivèrent au Lac, où ils apportèrent la joie.

Mais la joie de Boort, qui voyait son maître Lambègues, dépassa celle que reçut Lyonnel à la vue de Farien.

Car il était courroucé contre lui d'avoir tant retardé son voyage.

— Je ne vous sais pas grand gré d'être venu ici, Farien, lui dit-il. Boort, au contraire, reçoit de son maître les consolations à ses ennuis. Si vous n'eussiez pas été plus désiré par ma dame que par moi, vous seriez ailleurs, et je me passerais bien désormais de votre égide.

Farien fut très-fâché de ces paroles. Néanmoins il répondit courtoisement :

— Sire, je ne dois pas m'étonner de ce que vous me dites, car vous êtes jeune. Si vous aviez l'âge de Lambègues mon neveu, il ne vous tarderait pas de vous repentir. Maintes gens savent la peine que j'ai eue à sauver votre terre ; sans Dieu et moi,

[illegible] gentilshommes, [illegible] sacrifiés pour vous! [illegible] Vous l'avez bien [illegible] en laissant la vie à Claudas, répondit Lyonnel.

— Je l'ai garanti, reprit Farien, comme je le devais, et comme je le ferais encore aujourd'hui en pareil cas.

Le chevalier qui les avait suivis dit à Lyonnel, en se mettant entre eux deux :

— Ne dites pas telles paroles de votre maître, Lyonnel, car, par la sainte croix, je l'ai pour le plus loyal chevalier qui ait porté écu.

L'écuyer de Farien et de Lambègues en dit tant, que la demoiselle [illegible].

Lancelot revint bientôt et fit grande fête aux deux maîtres et à leurs compagnons.

Lambègues raconta à Farien l'opinion qu'il avait sur Lancelot, qu'il pensait fils du roi de Benoic, bien que personne ne le lui eût dit ; ce qui fit que Farien examina beaucoup Lancelot et le prisa à son gré.

Les trois cousins demeurèrent longuement ensemble. Et tant et tant, que le bon Farien mourut, ce dont il fut fait grand deuil, car on l'estimait de très-haute prud'homie.

Sa femme demeura depuis avec la Dame du Lac, gardant ses deux fils, qui furent faits chevaliers de la main de Lyonnel.

L'un avait nom Agius et l'autre Tarquin ; et tous deux firent depuis de grandes prouesses.

## CHAPITRE X

**Comment les deux reines menèrent sainte vie au moustier royal ; et comment celle de Gauves vit en songe ses deux enfants et Lancelot, et comment elle trépassa de ce siècle.**

Hélène, veuve du roi Ban, et sa sœur, veuve du roi Boort de Gauves, séjournèrent si longtemps au moustier royal, qu'elles furent très-débilitées, tant par vieillesse que par jeûnes et larmes.

La reine de Gauves avait appris la perte de ses deux enfants sauvés par une demoiselle de la fureur de Claudas, qui les voulait occire.

Mais comme elle ne savait où ils étaient, elle vivait pleine de tristesse.

Et sa sœur aussi en avait grande douleur en son cœur.

Bientôt, la veuve du roi Boort s'affaiblit et diminua, sans pourtant négliger de se lever aux matines, car elle était de bonne vie et de sainte religion.

Et pourtant, sa vie n'atteignait pas celle que la reine de Benoic menait.

Car elle avait sous sa chemise la haire toujours hérissée.

Dès son entrée en religion, elle avait cessé de manger de la chair. Deux fois par nuit elle se levait ; avant matines et après, sans lumière, car elle ne voulait pas être aperçue.

Elle ne mangeait jamais qu'au réfectoire et ne dormait qu'au dortoir, et elle ne fut jamais si bien chaussée qu'elle ne sentît toujours la dure terre.

Elle tenait ordre et silence dans le cloître et dehors.

Elle ne parlait pas sans le congé de son abbesse, si ce n'était quand elle se complaignait à Notre-Seigneur.

Maints jours, elle ne mangeait que des herbes. Quelquefois même ne mangeait pas du tout.

Souvent, quand elle était étourdie de chanter, de veiller et de jeûner, elle se reposait, mais c'était à genoux.

Une telle vie mena la dame de Benoic jusqu'au trépas.

Dieu, notre créateur, lui montra bien que ses services lui plaisaient, car elle était en bon point, bien colorée et de si grande beauté, que tout homme étranger n'eût pas supposé qu'elle eût supporté la septième partie de ses pratiques de religion.

Sa sœur, la reine de Gauves, était de pauvre complexion et sujette à maladies.

Tantôt on la croyait en danger de mort, tantôt elle ne pouvait aller à matines.

Quand elle sut que ses enfants étaient perdus et qu'on n'en pouvait savoir la trace, elle empira de jour en jour. Elle ne se levait jamais sans prier Notre-Seigneur de lui donner des nouvelles de ses deux enfants avant qu'elle ne trépassât de ce siècle.

Un jour qu'elle était en ses oraisons, il advint qu'elle se trouva tout endormie.

Et lors, son esprit lui fut ravi, et s'en alla fort loin en peu de temps.

Elle se vit dans un bel endroit, au-devant d'un jardin entouré de maisons grandes et belles.

Elle regarda, et vit sortir de ces maisons plusieurs enfants, parmi lesquels trois semblaient être seigneurs sur tous les autres.

L'un des trois, le plus beau et le plus grand, se tenait au milieu.

Les deux autres étaient accompagnés de deux hommes. Elle les voyait, et les reconnaissait bien pour Farien et Lambègues.

Farien était encore vivant à ce moment.

Elle pensa que ses deux enfants étaient ceux-là. Mais elle ne comprit pas qui pouvait être le troisième et les autres.

Un autre homme, qu'elle ne connaissait pas, la vint prendre par la main et la conduisit en son abbaye, très-désolée de ne plus voir [illegible] les trois enfants.

A son réveil, elle se plaignit de ce chagrin qu'elle avait eu en vision.

Et elle regarda en sa main dextre et y vit trois noms écrits, Lyonnel, Boort et Lancelot, ce dont elle fut si joyeuse, qu'elle se mit à pleurer d'aise.

Elle envoya quérir sa sœur et lui raconta sa vision.

— Sachez, belle sœur, lui dit-elle, que votre fils est trop beau.

Lors, elle détailla tout ce qu'elle avait vu, à la grande satisfaction de la reine de Benoïc.

La reine de Gauves dit alors à sa sœur :

— Or, je vois bien que Notre-Seigneur veut que je parte de cette vie, car tous mes désirs sont accomplis !

A cette cause, elle se disposa et confessa, et, peu après, son âme fut séparée de son corps.

Et on lui rendit les honneurs qui appartiennent aux reines.

## CHAPITRE XI

Comment le roi Artus, le jour de Pâques, assembla tous ses barons, et tint grande cour en la cité de Karaheu ; et comment Banin, filleul du roi Ban, gagna le prix des bagues ce jour-là.

A l'entrée d'avril, le jour de Pâques, le roi Artus se trouvait à Karaheu, une sienne bonne ville ; il avait coutume de mener ce jour-là plus grande vie que les autres jours.

Cinq fois l'an, il tenait cour plénière, la couronne en tête.

C'était à Pâques ;

A l'Ascension ;

A la Pentecôte ;

A la fête de la Toussaint ;

Et à Noël.

La fête de Pâques était de toutes la plus honorée, parce que ce jour-là Notre-Seigneur nous racheta des prisons de l'enfer, et répara notre vie par sa résurrection.

Pour cette cause, la solennité de Pâques était la plus grande de l'an, en la maison du roi Artus.

La Pentecôte était la plus gaie, parce que, lorsque Notre-Seigneur fut monté au ciel, après la Pâque, au jour de l'Ascension, les disciples demeurèrent affligés, comme s'ils eussent perdu leur maître et Seigneur ; ils attendirent la promesse qu'il avait faite. Le jour de la Pentecôte, il leur envoya le Saint-Esprit, qui les réconforta et remplaça spirituellement celui qu'ils avaient en chair, et ainsi leur joie fut augmentée.

Donc, ce jour de Pâques, le roi Artus avait dîné avec une société nombreuse de ses barons, et de jeunes écuyers et bacheliers eurent l'idée de se divertir.

Ils commencèrent à jouer, les uns aux tables et aux échecs ; les autres dansaient, chantaient ou regardaient les dames et demoiselles.

Une partie des autres, tant étrangers que de la maison du roi, prirent leurs écus à leur col et allèrent dehors jouer aux bagues.

Après ce jeu, on dressa le but, comme c'était la coutume en ce temps.

On vit là maints chevaliers de grande prouesse. Aucun de ceux de la maison du roi Artus ne l'atteignit, parce qu'ils n'en avaient pas l'usage.

Un chevalier gagna tous les prix. Il s'appelait Banin, et était filleul du roi Ban de Benoïc.

Ce Banin était de petite taille, et fort et léger à merveilles.

Il avait longtemps guerroyé le roi Claudas, et l'avait souvent endommagé dans ses biens.

Il était parti, lui quatrième, de son pays, avec des bacheliers, jeunes comme lui, pour voir la cour du roi Artus, où tout arrivait, pauvres comme riches.

En ce temps, aucun homme n'était tenu pour preux, s'il n'eût été en la maison du roi Artus.

Quand Banin eut ainsi vaincu partout à la bague, il fut très prisé par les chevaliers, car, à cette époque, plus qu'aucune autre, les prouesses étaient en faveur.

Celui qui, parmi les étrangers, avait eu le prix, servait le roi à la Table Ronde, et, comme Banin le devait, il alla s'asseoir au souper près du roi, de façon à être vu et reconnu de tout le monde.

Lorsqu'il eut servi à la Table Ronde, messire Gauvain et Keux le sénéchal le menèrent devant le roi, et le firent seoir.

Le roi le regarda complaisamment, car il adorait les bons chevaliers, et il commença à lui adresser la parole.

Mais Banin était si confus d'être si près du roi, qui n'admettait auprès de lui aucun gentilhomme quand il avait couronne en tête, qu'il avait les yeux fichés en terre sans répondre.

Le roi, qui voulait le distraire de son état, lui dit courtoisement :

— Sire chevalier, ne soyez pas si timide à table, car aux armes vous ne l'avez pas été. Sachez que maint chevalier vous estime pour votre valeur et prouesse.

Banin leva un peu la tête, et prit un peu de vergogne et de pourpre au visage, ce qui lui alla bien.

Le roi lui demanda son nom et de quelle terre il était.

— Sire, je suis du royaume de Benoïc.

— De Benoïc ! fit le roi.

Il réfléchit sur ce nom et continua :

— Est-ce du Benoïc que tenait le roi Ban ? Le connaissez-vous ?

— Certes, oui, répondit Banin. Il était mon parrain.

Le roi aperçut le visage de Banin, baigné de larmes, et, partageant son émotion, il se mit aussi à pleurer abondamment.

Monseigneur Gauvain et Keux le sénéchal, à qui on fit observer ce spectacle, vinrent prier le roi de quitter cette pensée.

Mais le roi n'écouta pas, et Gauvain et le sénéchal restèrent longtemps sans oser le distraire de la mélancolie où il s'abandonnait.

Keux enfin trouva un moyen : il alla quérir un cor, et, sans avertir personne, donna un fort coup de trompe dans la salle. Tout le monde, avec le roi, fit un bond de surprise.

Lors, monseigneur Gauvain s'adressant au roi :

— Sire, lui dit-il, on commence à s'étonner de votre tristesse et de votre préoccupation, le jour où vous devez festoyer tous ceux qui viennent à votre cour. On blâmerait un enfant d'agir ainsi, et d'autant plus un homme aussi sage que l'on vous sait.

— Beau doux neveu, répondit le roi, j'ai eu tort et raison : tort, pour mes barons, à qui je dois faire bon accueil ; raison, en songeant au roi Ban de Benoïc, qui mourut en venant à mon aide ; ce dont j'ai honte pour ma couronne, car je ne l'ai pas vengé.

— Il convient d'y penser en temps et lieu, Sire, repartit Gauvain, mais pas constamment. Au moment donné, joignez au souvenir l'action et le travail.

Le roi comprit fort bien ce bon conseil ; il se tut, s'essuya les yeux, et s'efforça de donner le branle au repas et à la gaîté.

Mais le cœur n'y était plus ; après souper, il appela Banin, et lui demanda des nouvelles de la femme du roi Ban de Benoïc et de son fils.

Banin répondit :

— Sa femme est nonne voilée ; quant à son fils, on le croit mort.

A la suite de cette accointance, le roi Artus donna à Banin des joyaux et des richesses, car il le pouvait.

Quant à la reine, elle le retint cette nuit-là parmi ses chevaliers à cause de sa prouesse, ce qu'elle faisait pour ceux qui gagnaient les bagues aux grandes fêtes.

Banin fit, cette année-là, tant de prouesses, qu'il fut des cinquante chevaliers de l'aventure dont nous parlerons lorsque l'occasion s'en présentera.

## CHAPITRE XII

Comment la Dame du Lac mena Lancelot au roi Artus pour le faire chevalier, après lui avoir donné des armes blanches, et comment, escorté de quarante chevaliers, il rejoignit le roi Artus, deux jours avant la Saint-Jean.



La Dame du Lac avait pris un tel soin de Lancelot, qu'arrivé à l'âge de dix-huit ans, il n'avait son pareil dans aucun pays du monde. Elle vit bien qu'il était temps qu'il reçût l'ordre de chevalerie ; un plus long retard eût été un crime.

Lancelot, arrivé à cet âge, aperçut, quelques jours après la Pentecôte, un cerf dans la forêt. Le trouvant merveilleusement fort pour la saison, il le tua, et, en effet, ce cerf avait l'embonpoint qu'il atteint au mois d'août seulement.

Il l'envoya à sa dame, qui le reçut avec admiration.

Lancelot resta dans la forêt pendant l'ardeur du soleil et revint le soir dans son costume de chasse : habit court, de couleur verte, la tête ornée de feuilles et le carquois à la ceinture.

Quand sa dame l'aperçut, l'émotion lui monta du cœur aux yeux ; elle se leva, entra dans une grande salle et resta pensive, appuyée sur le dos d'un siége.

Lancelot la rejoignit. Elle s'enfuit dans une chambre, au grand étonnement de tout le monde. Lancelot continua à la poursuivre, et, finalement, il la retrouva étendue sur un lit et poussant de tendres soupirs sans lever les yeux sur lui.

Cet abord le surprit, car elle avait coutume de le baiser chaque fois qu'il revenait de n'importe où.

— Qu'avez-vous, madame ? et quelle offense vous a-t-on faite ? lui demanda-t-il. Ne me le cachez pas, car, moi vivant, personne n'osera vous fâcher !

Ces mots la firent pleurer davantage encore ; elle ne put articuler une parole.

Pourtant, à la fin :

— Pour Dieu ! fils de roi, dit-elle, quittez ce lieu, où le cœur va me faillir.

— Dame, répondit-il, je sors, puisque je vous ennuie.

Et il reprit son arc et alla seller son roussin au milieu de la cour.

Mais, s'imaginant bien l'avoir courroucé, la Dame accourut au moment où Lancelot se préparait à monter à cheval en homme très-en colère.

Lors, elle prit la bride du cheval et dit :

— Sire, où voulez-vous aller?

— Ma Dame, jusqu'à la forêt.

— Descendez ; vous n'irez pas.

Lancelot se laissa emmener dans une chambre, et la Dame, lui prenant la main, le conjura, par la foi qu'il lui devait, de dire où il voulait aller.

— Dame, répondit Lancelot, je vous ai vue si fâchée, sans deviner pourquoi et en quoi vous l'étiez... Comme il m'était pénible de rester dans cette situation, j'allais poursuivre ma carrière. Je serais peut-être allé jusque chez le roi Artus, où quelque gentilhomme, après m'avoir éprouvé, m'eût fait chevalier; car on dit que tous les gentilshommes sont à la cour du roi Artus.

— Vous voulez donc être chevalier, fils de roi? demanda la Dame.

— Certes, la chose du monde que je désire le plus est l'ordre de chevalerie.

— Vous êtes bien résolu, reprit-elle; mais vous ne seriez pas tant pressé, si vous connaissiez les devoirs pesants de la chevalerie.

— Celui qui tarde à devenir chevalier a peur et n'est qu'un misérable, répondit Lancelot, car chacun doit toujours élever son rang et ses vertus... Dites-moi néanmoins, en passant, quel est ce fardeau qui vous apparaît dans la chevalerie.

— Je vais, fit la Dame, vous dire ce que j'en pense; et retenez bien ces paroles en votre cœur.

— Je les retiendrai, ma Dame.

— Si vous voulez être chevalier, dit alors la Dame, il faut d'abord soumettre votre volonté tout entière à la raison et à la droiture. Les chevaliers n'ont pas été créés pour rien. Les premiers étaient tous de même lignage, puisque nous descendons tous d'un père et d'une mère. Mais, lorsque la convoitise des forts et la faiblesse des petits donna lieu à établir des garants et défenseurs d'outrages, on choisit les beaux, les grands, les forts, les preux et les hardis, ceux qui débordaient de bonté, de cœur et de force. La chevalerie leur fut donnée pour en user, et ce fut pour eux un lourd fardeau, comme vous allez entendre.

Ici Lancelot fit un mouvement d'attention plus soutenue. La Dame du Lac reprit :

— Au commencement de la chevalerie, il fut ordonné à celui qui voulait être chevalier et le pouvait par droit d'élection d'être courtois sans dureté, débonnaire sans faiblesse, secourable envers les souffrants, généreux et toujours prêt à faire l'aumône; de châtier voleurs et meurtriers, de juger droit sans amour et sans haine. Un chevalier doit préférer la mort à la honte. Il est surtout destiné à défendre la sainte Eglise, car elle ne doit pas rendre le mal pour le mal. L'histoire dit qu'au commencement, personne, sauf les chevaliers, n'avait le droit de monter à cheval. Ils furent ainsi nommés chevaliers, et leurs armes leur furent aussi données dans un but raisonnable. Sachez que l'écu pendu au col du chevalier et le protége par devant représente le rôle que doit prendre le chevalier vis-à-vis de l'Eglise contre les mécréants, et, si la sainte Eglise est assaillie, le chevalier doit la soutenir comme un fils soutient sa mère injuriée.

Le haubert que revêt le chevalier signifie la défense dont l'Eglise doit être entourée à toute heure, de façon à n'en laisser approcher aucun malfaiteur.

Le heaume qui surmonte le chef du chevalier, et paraît avant toutes les autres pièces d'armures, indique que le chevalier doit ainsi se montrer le premier contre les fauteurs de la sainte Eglise.

Le glaive qui atteint avant qu'on puisse le détourner signifie peur de mort, car le chevalier doit répandre sa renommée si loin, que les malfaiteurs sont tenus à l'écart de la sainte Eglise.

L'épée qui est ceinte n'est pas sans raison tranchante des deux côtés; l'épée est de toutes les armes la plus honorée et la plus noble; elle a aussi le plus de dignité. On peut s'en servir de deux façons : de la pointe et des deux côtés.

Le cheval veut dire le peuple, au-dessus duquel est placé le chevalier.

Le chevalier est seigneur du peuple et sergent de Dieu. Le chevalier doit avoir en soi deux cœurs, l'un dur et serré, et l'autre mou comme la cire; le premier pour les félons et l'autre pour les bonnes gens.

Dieu enseigne dans l'Evangile que ce que l'on fait aux souffreteux on le fait à lui-même.

Celui qui reçoit l'ordre de chevalerie doit posséder toutes ces qualités; s'il ne les a, il est indigne d'élection; car il jure à Dieu d'être tel que lui a ordonné de demeurer toujours celui qui l'a fait chevalier; et s'il est parjure, il perd tout ce qui l'attendait d'honneur en ce monde et dans l'autre.

Voici une partie des points nécessaires en brave chevalerie; il y en a d'autres; mais, sans pousser plus loin, dites-moi ce qu'il vous en plaît, ou d'y aller ou de rester.

— Dame, demanda le jouvenceau, depuis l'établissement de la chevalerie, fut-il jamais chevalier qui eût en soi toutes ces bontés?

— Certainement, répondit la Dame, et la sainte Ecriture nous en est témoin, bien avant que Notre-Seigneur Jésus Christ souffrît la mort. Tels furent Josué, Judas Machabée, et Simon son frère, et le roi David, et maints autres célèbres en prud'homie. Depuis ceux-là, il y en eut d'autres qui furent vaillants de toutes braves vaillances. L'un fut Joseph d'Arimathie, le gentil chevalier qui dépendit Jésus-Christ de la sainte croix et le coucha au sépulcre. Le roi Perlès de Listernoys, qui était d'un plus haut lignage, et son frère Alain-le-Gros, furent de même les soutiens de l'honneur de chevalerie devant leur siècle et devant Dieu.

— Dame, répondit Lancelot, puisque tant de chevaliers furent pleins de toutes les prouesses que vous avez dites, celui qui reculerait à les imiter ferait preuve de couardise, quoique je ne blâme aucunement ceux qui n'osent se présenter : cela dépend de ce que l'on a au cœur. J'ai bonne envie de le devenir, et Dieu me permettra sans doute de rencontrer un preux pour me conférer ce haut ordre. De Dieu je tiendrai les bonnes vertus, et de moi le cœur, la peine et le travail!

— En vérité, répliqua la Dame, votre volonté sera accomplie : vous serez chevalier, et sans aucun retard; c'est à cause de cela que je pleurais tout à l'heure, car j'ai mis en vous l'amour d'une mère pour son enfant, et je ne sais pas me fati-

guer de vous voir. Mais j'aime mieux souffrir que perdre votre amitié... Si vous saviez de quelles gens vous sortez, vous ne douteriez pas de votre prud'homie. Par ainsi, mon doux ami, vous serez armé chevalier de la main du plus brave qui soit, le roi Artus. Nous partirons cette semaine et arriverons à lui le vendredi avant la Saint-Jean ou d'aujourd'hui en huit jours. Dieu, qui naquit de la Vierge pour racheter son peuple, Dieu et monseigneur saint Jean vous donneront la grâce de dépasser en bonté de chevalerie tous les chevaliers connus.

La Dame du Lac lui ayant ainsi fait cette promesse, Lancelot en bondit de joie.

— Gardez ce secret, ajouta-t-elle, et je vous équiperai si bien, que tout le monde vous enviera!...

La Dame du Lac avait déjà préparé tout ce qu'il fallait, à savoir :

Un haubert blanc, fort et léger;

Un heaume argenté et un écu blanc comme neige, à boucles d'argent très-riches, car elle voulait qu'il fût tout en blanc;

Une épée longue, forte, légère et bien tranchante, qui fut essayée depuis en maint endroit;

Une lance dont la hampe était blanchie, grosse et raide, à fer tranchant et aigu;

Un cheval grand et fort, bien dressé et d'une entière blancheur;

De plus, un surtout et un manteau de satin blanc fourré d'hermine.

On le voit, rien ne fut oublié par la Dame du Lac, et Lancelot monta à cheval le mardi matin, huit jours avant la Saint-Jean.

De son côté, la Dame prit le chemin de la cour du roi Artus, escortée de quarante cavaliers en robes blanches sur des chevaux blancs.

Cinq chevaliers et l'ami de la dame, un preux et beau gentilhomme, conduisaient les trois enfants, Lyonnel, Boort et Lancelot.

Ils arrivèrent promptement à la mer, où un vaisseau les prit et les débarqua en Grande-Bretagne, un dimanche soir, au port de Flondehueg, d'où ils atteignirent l'hôtel du roi Artus.

On leur dit là qu'il était à Kamalot. Ils reprirent leur chemin et arrivèrent le jeudi soir à un château nommé La Noenort, à vingt-deux lieues anglaises de Kamalot.

La Dame du Lac se mit en marche de grand matin, pour éviter la grande chaleur, et elle traversa la forêt, qui s'étendait jusqu'à deux lieues avant Kamalot.

Elle allait pensive et triste, car son cœur souffrait de ce que Lancelot allait la quitter, et tour à tour elle souriait et pleurait tendrement.

## CHAPITRE XIII

**Comment un chevalier blessé, lequel avait une épée fichée en la tête et deux tronçons de lance passés à travers le corps, s'en vint à la cour du roi Artus.**

Le roi Artus séjournait donc à Kamalot précisément à ce moment-là, et il y devait tenir sa cour ledit jour de la Saint-Jean.

Le vendredi, aussitôt qu'il put voir le jour, le roi se leva, car il voulait aller au bois pour chasser. Après avoir entendu la messe, il monta à cheval et sortit de la ville par la porte Gallèche, ayant avec lui une partie de ses compagnons.

Parmi ces derniers étaient :

Messire Gauvain, qui avait le visage bandé par suite d'une blessure qu'il avait reçue trois semaines auparavant, en présence d'Artus, de la main de Gassenin d'Estrangor;

Messire Yvain, le fils du roi Urien;

Keux, le sénéchal;

Hector, fils de Des Mares;

Lucan, le bouteiller;

Bedoires, le connétable;

Et autres chevaliers de la maison du roi Artus.

Comme cette noble compagnie approchait de la forêt, il en sortit une litière portée par deux palefrois, qui vint droit à Artus, et dans laquelle se trouvait un chevalier armé de toutes armes, fors de l'écu et du heaume.

Ce gentilhomme était horriblement blessé, car il avait en plein corps deux tronçons de lance dont les fers lui ressortaient au joint de l'épaule, et, en outre, sa tête était traversée d'un tronçon d'épée qui devait le faire grandement souffrir.

— Où est le roi ? demanda-t-il d'une voix dolente.

On le lui montra et il fit arrêter sa litière pour le saluer. Artus lui-même s'arrêta pour le contempler et l'entendre.

— Sire, dit le chevalier blessé, [illegible] comme le meilleur roi du monde [illegible] meilleur conseilleur des déconseillés.

— Beau sire, répondit Artus, soyez le bienvenu, et que Dieu vous donne aide et santé, car il me paraît que vous en avez besoin.

— Je viens précisément vers vous, Sire, pour que vous me donniez l'aide et le secours dont j'ai besoin.

— De quelle chose me demandez-vous secours?

— Je vous requiers, Sire, de me faire débarrasser de cette épée et de ces tronçons de lances qui me navrent le corps et la tête.

— Bien volontiers ! dit Artus.

Et tout aussitôt il se mit en devoir de lui rendre lui-même ce service. Mais l'autre l'en empêcha en lui criant :

— Ah ! Sire, ce n'est pas ainsi que vous me déferrerez !

— Comment donc ?

— Il convient que celui qui me déferrera me jure les saints qu'il me vengera, de tout son pouvoir, sur tous ceux qui diront qu'ils aiment mieux celui qui m'a fait ce mal que moi-même...

Le roi, à ce mot, fit un pas en arrière et répondit au chevalier :

— Vous me demandez là chose trop grave, car celui qui vous a blessé peut avoir tant d'amis au monde que ni un, ni deux, ni trois chevaliers ne pourraient suffire à cette tâche... Tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous obliger c'est de vous venger de celui qui vous a mis en ce mauvais état...

— Pas n'est besoin de votre aide pour cela, Sire, car je me suis moi-même vengé de lui en lui coupant la tête.

— Mais alors vous vous êtes suffisamment vengé, à ce qui me semble !...

— Il ne me suffit pas, à moi, Sire...

— Que puis-je alors faire pour vous ?

— Donnez-moi asile en votre maison, Sire, jusqu'à ce que j'aie rencontré le preux qui me doit déferrer... Dieu me regardera, sans doute, en pitié...

— Volontiers ! dit le roi.

Et, en effet, il donna incontinent des ordres pour que ce chevalier blessé fut conduit à Kamalot, en la maîtresse salle.

Puis, la chasse continua.

## CHAPITRE XIV

**Comment la Dame du Lac amena Lancelot devant le roi Artus et le pria de l'armer chevalier.**

Vers la vesprée, comme le roi et sa compagnie sortaient de la forêt, la Dame du Lac leur apparut avec sa suite ordinaire, en belles robes blanches sur de beaux chevaux blancs.

Jamais Artus n'avait vu gens de si bonne apparence.

— Demoiselle, dit-il, soyez la bienvenue !

— Grand merci, Sire, comme au meilleur roi de tous les terriens, répondit la Dame du Lac, tenant toujours auprès d'elle le jeune Lancelot. Roi Artus, ajouta-t-elle, je suis venue vers vous pour vous requérir d'un don qui ne vous coûtera ni dommage, ni honte, ni mal.

— Dites seulement, répliqua le roi.

— Sire, je vous requiers donc de vouloir bien faire ce mien varlet chevalier de telles armes et de tels harnois qu'il vous demandera.

— Demoiselle, répondit Artus, vous me requerez là ma honte, car je ne fais un homme chevalier que de mes armes et je donne harnois à chacun. Si vous me le laissez, je le ferai chevalier et l'habillerai très-richement.

— Sire, je ne veux pas qu'il ait d'autres armes que celles qu'il a, ou alors je le mènerais ailleurs...

Le roi hésitait. Messire Yvain le pria de consentir : il consentit.

La Dame du Lac le remercia vivement, et, après avoir baillé à Lancelot son harnois et quatre écuyers pour le servir, elle prit congé.

— Dame, dit Artus, restez avec nous, je vous prie.

— Je ne peux, Sire.

— Puisque vous ne pouvez demeurer, dites-moi au moins qui vous êtes.

— A un si prud'homme que vous, Sire, on ne doit rien céler... Par ainsi, je vous donnerai mon nom, qui est celui de Dame du Lac. Et maintenant Sire, adieu !

Elle partit et Lancelot la convoya pendant un peu de temps, ce dont elle profita pour lui dire :

— Beau fils de roi, séparons-nous maintenant... Vous n'êtes pas l'enfant de ma chair, mais de la chair d'une autre plus heureuse que moi... Votre père est un des meilleurs chevaliers et votre mère une des meilleures dames du monde... Vous saurez leurs noms plus tard, quand il le faudra. En attendant, conduisez-vous comme je vous ai toujours indiqué. Soyez toujours aussi vertueux de cœur comme vous l'êtes de corps, car vous avez plus de beauté que Dieu en a jamais mise à enfant vivant, et il serait dommage vraiment que votre vaillance n'égalât pas votre grâce, et que vous ne fussiez pas aussi preux que vous êtes beau... Vous requerrez demain le roi de vous faire chevalier... Quand vous le serez, ne couchez pas plus d'une nuit en sa maison, mais allez aussitôt courir les aventures. Si le roi vous demande qui vous êtes et qui je suis, répondez pleinement que vous ne savez rien, sinon que je vous ai nourri et élevé... Pour vous prouver de quel lignage vous êtes, je vous ai fait servir par ces deux fils de roi qui ont été avec vous : ils sont vos cousins germains. Je les ai aimés et élevés pour l'amour de vous, et toujours, à cette cause, je les aimerai et protégerai...

Lancelot fut tout joyeux d'apprendre que Lyonnel et Boort étaient ses cousins.

La Dame du Lac le baisa tendrement, et lui dit adieu avec des sanglots qui lui crévaient le cœur, car elle aimait beaucoup ce jouvenceau.

Celui-ci, à son tour, la baisa tendrement, le cœur ému, et baisa aussi Lyonnel et Boort. Puis il s'arracha à leurs embrassements et rejoignit le roi Artus, qui le confia aussitôt à la garde de messire Yvain.

## CHAPITRE XV

Comment messire Yvain, à qui le roi Artus avait recommandé Lancelot, alla demander au roi de le faire chevalier, et comment Lancelot aperçut le chevalier blessé.

Dès que messire Yvain fut arrivé en son hôtel, il fit habiller Lancelot le plus richement qu'il put et l'emmena sur son cheval harnaché de blanc.

Lors, hommes et femmes saillirent aux fenêtres, disant que jamais on n'avait vu un si beau chevalier.

A la cour, quand il descendit de son destrier, le bruit de son arrivée se répandit dans les appartements.

Dames et demoiselles vinrent à sa rencontre et messire Yvain, lui prenant la main, le mena dans la grande salle.

Là, le roi et la reine le reçurent, et, lui prenant les mains, le firent asseoir.

Le roi le regarda beaucoup; son aspect lui avait semblé agréable : de près, il était encore plus beau.

Quand la reine lui demanda son nom et celui de ses parents, tout son cœur s'enfuit vers elle; il ne put lui répondre et elle dut lui renouveler sa question.

— Je ne sais, madame, répondit Lancelot en soupirant.

La reine s'aperçut de son trouble, mais elle ne songea pas à s'en croire la cause, quoiqu'elle en soupçonnât quelque chose, car elle se tut, ne voulant pas l'augmenter.

Elle se tut et se retira, et, en se retirant, elle dit à Yvain en secret :

— En vérité, ce jeune varlet a été bien mal enseigné... Savez-vous, messire Yvain, qui il est ?...

— Du tout, répond Yvain, si ce n'est qu'il est de Gaule... Il en a l'accent... Il faut croire qu'il lui a été défendu de dire son origine...

— Cela peut bien être, fit la reine en se retirant, non sans jeter un dernier coup d'œil sur Lancelot, qui n'avait rien entendu de ce dialogue.

Plus tard, Yvain le conduisit aux vespres, et de là aux jardins où le roi, la reine et grand nombre de chevaliers faisaient la promenade.

Au retour, ils traversèrent une salle où gisait le chevalier enferré de deux tronçons et d'une épée, et dont les plaies infectes forçaient les chevaliers à boucher leur nez.

Lancelot demanda à Yvain pourquoi les chevaliers faisaient ce geste de dégoût, et Yvain le lui expliqua.

— Il attend le secours de Dieu, ajouta-t-il, s'il lui plaît de lui en envoyer. Il reste là jusqu'à ce qu'on le déferre en lui jurant qu'il vaut mieux que celui qui l'a mis en pareil état.

— Sire, dit Lancelot, je le verrais bien volontiers.

— Allons-y donc, répondit Yvain.

Lors, tous deux allèrent vers le chevalier, à qui Lancelot demanda comment il se trouvait et qui l'avait blessé.

— Celui qui m'a blessé est mort, dit le chevalier.

— Et pourquoi ne faites-vous pas retirer ces tronçons ? reprit Lancelot.

— Parce que, répondit le chevalier, personne ici n'est assez hardi pour l'entreprendre.

— Je vous assure, dit Lancelot, que je vous déferrerai bien. Il ne faut pas tant de force pour jeter hors ces tronçons.

Le blessé répliqua :

— Je voudrais vous voir employer toutes les formes à cette opération.

— Quelles formes ? demanda Lancelot.

— Ce ne sont pas, fit messire Yvain, ni deux, ni trois chevaliers, même vingt, qui pourront les remplir.

Et il expliqua à Lancelot ce dont il s'agissait.

Ce dernier comprit peu à peu, et Yvain l'emmena en lui disant :

— Venez, vous ne devez pas encore penser à si grandes choses.

— Pourquoi ? répondit Lancelot.

— Parce qu'il y a céans assez de gentilshommes qui ne veulent pas s'en mêler. Comment le feriez-vous, vous qui n'êtes pas encore chevalier.

— Comment ! s'écria alors le chevalier blessé, il n'est pas encore chevalier ?

— Non, répliqua Yvain, mais demain matin il le sera; il en a déjà vêtu la robe, comme vous pouvez voir.

## CHAPITRE XVI

Comment Lancelot du Lac, après avoir été armé chevalier, songea à aller déferrer le chevalier blessé.

Lancelot n'avait rien ajouté à ce qu'Yvain avait répondu au chevalier blessé, et il s'était retiré pensif après l'avoir recommandé à Dieu.

Tous deux, Yvain et lui, avaient rejoint la noble compagnie au moment où elle se mettait à table.

Après souper, Lancelot se rendit au moustier, et passa la nuit à veiller. Il dormit après, jusqu'à la grand'messe, où messire Yvain le mena avec le roi, car aux jours de grandes fêtes, le roi entendait la messe.

Alors on apporta les armes de tous ceux qui devaient être chevaliers, et le roi leur donna l'accolade; mais il ne leur ceignit l'épée qu'au retour du moustier.

Tous s'y rendirent et après la messe en revinrent.

Alors, Lancelot quitta Yvain et s'en alla à la salle dire au chevalier blessé qu'il venait le déferrer.

— Cela me plaît, répondit ce chevalier, puisque les formes sont remplies.

Et il les rappela à Lancelot, qui, se dirigeant vers la fenêtre et étendant les bras vers le moustier, jura au chevalier qu'il châtierait de son pouvoir tous ceux qui préféreraient à lui-même celui qui l'avait blessé.

Le chevalier, satisfait, dit à Lancelot :

— Beau sire, maintenant vous me pouvez déferrer.

Lancelot tira lestement l'épée engagée, puis les tronçons, sans faire souffrir le chevalier.

Pendant ce temps, un écuyer qui avait été témoin de cette action courut l'annoncer au roi, qui ceignait les épées aux chevaliers nouveaux.

Messire Yvain rejoignit Lancelot, à qui le chevalier disait :

— Beau chevalier, Dieu te fasse prud'homme! Je serais hors de danger si j'avais céans un médecin... Messire, ajouta-t-il en apercevant Yvain, je vous prie de quérir un médecin, afin que je guérisse complétement.

Yvain y consentit, et emmena Lancelot, qu'il conduisit au roi, instruit déjà de tout ce qui s'était passé.

— Comment, dit le roi à Yvain, votre pupille a déferré le chevalier blessé?... pourquoi avez-vous souffert cela, puisqu'il y va de la vie de Lancelot?...

— Sire, répondit Yvain, je n'étais pas là, et je le regrette, car j'aimerais mieux perdre un bras, et qu'il ne l'eût pas fait.

— Certes, reprit le roi, vous avez bien raison. Mais ce qui est fait est fait!

Le bruit de cette action hardie arriva jusqu'aux oreilles et jusqu'au cœur de la reine, qui crut comprendre que Lancelot ne l'avait entreprise que pour lui plaire, ce dont elle fut marrie et contente tout à la fois; marrie parce qu'elle prévoyait des dangers pour ce fier et beau jouvenceau, et parce qu'elle supposait que le roi en aurait déplaisir, ayant oublié de lui ceindre l'épée; contente, parce que cette hardiesse prouvait la folie de son amour pour elle, et que, quoique reine, elle était femme.

Elle ne laissa rien paraître, néanmoins, de sa double émotion, et rejoignit le roi Artus dans la grande salle où les tables étaient dressées, et où bientôt vinrent s'asseoir, dépouillés de leurs armes, les nouveaux chevaliers en l'honneur de qui se donnait cette fête.

## CHAPITRE XVII

Comment la dame de Noehault envoya demander au roi Artus un secours contre le roi de Northumberland, qui lui faisait la guerre; et comment Lancelot reçut du roi Artus congé d'y aller.

Artus était encore à table quand la porte du salon donna passage à un chevalier armé de toutes pièces, sauf le heaume, la ventaille abattue sur les épaules.

Ce chevalier alla droit au roi, le salua et lui dit :

— Roi Artus, je te salue, toi et toute ta compagnie, de par ma dame de Noehault à qui je suis. Ma dame m'envoie à toi, parce que le roi de Northumberland la guerroie, et tient assiégé son château déjà fort abîmé. Ma dame est prête à succomber, car on lui a demandé de mettre un chevalier ou plusieurs contre pareil nombre pour défendre sa querelle. Donc ma dame te mande, comme à son sire lige, que tu la secoures comme ta femme et sujette, et que tu lui envoies un chevalier qui puisse soutenir son droit.

Le roi répondit qu'il le ferait très-volontiers.

Comme on commençait à enlever les nappes, Lancelot, qui était assis près de messire Yvain, s'en vint devant le roi, s'agenouilla et lui dit simplement :

— Sire, vous m'avez fait chevalier, merci à vous; je vous demande pour don de m'octroyer porter le secours que ce chevalier vous demande.

— Bel ami, répondit le roi Artus, vous ne savez ce que vous demandez... Vous êtes trop jeune et vous ignorez le poids de chevalerie. Le roi de Northumberland a à foison de bons chevaliers, et il choisira le meilleur pour combattre... Votre âge est trop tendre pour pareille entreprise...

— Sire, reprit Lancelot, c'est ma première demande, et derechef je vous prie de m'envoyer à son secours; si vous m'éconduisez, je pourrai en valoir moins...

Lors, messire Gauvain et messire Yvain dirent au roi :

— Sire, octroyez-lui ce qu'il demande, car nous croyons qu'il s'en tirera, et vous ne pouvez honnêtement l'éconduire.

— Je lui accorde donc cela, dit le roi. Sire Lancelot, faites secours à madame de Noehault, et que Dieu vous conduise de façon que vous en ayez la récompense et moi l'honneur!...

— Sire, grand merci, répondit Lancelot en s'inclinant et en se laissant incontinent emmener par messire Yvain pour travailler à son équipement.

Le chevalier qui était venu demander le secours prit congé du roi en disant :

— Sire, je pars, puisque vous avez confié la bataille à votre nouveau chevalier, tâchez qu'il soit à la hauteur de sa mission.

— Il me l'a demandé, répondit le roi, j'y eusse

bien envoyé un des meilleurs chevaliers de ma maison, mais il fera la besogne néanmoins.

— Sire, Dieu vous garde! fit le chevalier.

— Allez, reprit le roi, que Dieu vous conduise! Saluez pour moi votre dame et dites-lui que si elle craint qu'un seul chevalier ne lui suffise pas, je lui enverrai celui qu'elle voudra.

— Grand merci, fit le chevalier.

Et il se rendit chez messire Yvain où Lancelot finissait de s'armer pour partir.

— Par Dieu! disait Lancelot, je crois que j'oublie d'aller dire adieu à madame la reine...

Messire Yvain reconnut ce congé nécessaire et s'en alla avec Lancelot jusqu'à la chambre de la reine.

En apercevant cette gente princesse, le jeune homme s'agenouilla et la regarda avec adoration pendant quelques instants, sans sonner mot.

Lors Yvain dit à la reine :

— Dame, voici le damoisel que le roi a fait chevalier hier; il vient prendre congé de vous.

— Comment! fit la reine, pourquoi ce départ?

— Pour aller secourir la dame de Noehault, répondit Yvain.

— N'avait-il pas assez de soins auprès du chevalier qu'il a déferré? reprit la reine.

— Le roi l'a voulu ainsi, sur les instances de ce jeune varlet, fit Yvain; voyez comme il est hardi et entreprenant!

— Mon Dieu, pensèrent les dames et demoiselles de la cour, comme il est beau et bien taillé! Quel dommage, s'il lui arrivait malheur!...

La reine prit Lancelot par la main et lui dit:

— Beau doux ami, relevez-vous, car je ne sais pas qui vous êtes, et il se peut que vous soyez plus noble que moi.

— Hélas! fit Lancelot en soupirant, pardonnez-moi la folle chose que j'ai faite... J'ai failli partir de céans sans prendre congé de vous, madame!...

— Doux ami, répondit la reine, vous êtes un jeune homme et vous méritez tous les pardons...

— Merci, dame, reprit Lancelot. Ah! que je serais aise d'être votre chevalier partout où je me rendrai!...

— Soyez-le, je le veux, fit la reine; adieu, mon doux et bel ami!

Lancelot répondit en son cœur :

— Je le serai quand il vous plaira.

La reine le prit alors par la main, et son adorable contact le transporta de bonheur. Il donna adieu aux dames et demoiselles avant de se retirer.

Yvain termina l'armement des gantelets et du heaume. Au moment de ceindre l'épée de Lancelot, il se souvint que le roi ne la lui avait pas ceinte.

— Par mon chef, dit-il, vous n'êtes pas chevalier!

— Et pourquoi? répondit Lancelot.

— Parce que monseigneur le roi ne vous l'a pas ceinte. Allons à lui, et il vous la ceindra.

— Mes écuyers, fit Lancelot, emportent déjà mon épée; je vais courir la chercher, car je tiens à ce que ce soit celle-là!...

— Allez et revenez, reprit Yvain, je vous accompagnerai chez le roi.

— Non, non, ajouta Lancelot, je reviens à l'instant.

Et il partit sans revenir chez Yvain, parce qu'il n'avait pas envie d'être armé chevalier par le roi, mais bien par un autre dont il attendait meilleure destinée.

Yvain, voyant qu'il ne revenait pas, s'en alla trouver le roi et lui raconta sa déception.

— Vous m'ébahissez grandement, fit Artus.

— Je crois, reprit messire Gauvain, que ce jouvenceau est de haute noblesse et de grand courage; il aura été offensé de n'avoir pas eu l'épée ceinte par le roi avant tous les autres...

— C'est mon opinion aussi, fit la reine.

## CHAPITRE XVIII

Comment le nouveau chevalier aux blanches armes gagna la bataille pour la dame de Noehault.

C'est ainsi que Lancelot courut après le chevalier qui était venu demander des secours, et dont l'équipage marchait en tête. Il l'atteignit à l'entrée d'une forêt, à l'heure de nones, par une chaleur excessive.

Lors, ôtant son heaume qu'il donna à l'un de ses écuyers, il tomba dans une rêverie profonde.

Le chevalier qui le précédait prit un sentier étroit, à droite de la route. Une branche entraînée par sa marche revint frapper Lancelot au visage et le blessa.

Cet incident interrompit le cours de ses pensées, et il s'aperçut qu'on changeait de route.

— Pourquoi donc nous menez-vous par ici? dit-il au chevalier. Est-ce que la route est dangereuse? Répondez, ou, par mon chef, je vais combattre avec vous!

Et il apprêta son épée; mais le chevalier se mit à rire et lui répondit :

— Il est bien inutile de nous disputer, car ce serait mal faire la besogne de ma dame; j'ai voulu seulement éviter un des plus cruels chevaliers du monde, qui garde une demoiselle et combat avec tous ceux qui la veulent voir.

— Eh bien! fit Lancelot, je veux précisément la contempler.

— Vous ne le ferez pas, reprit le chevalier, car ce serait une folie.

Lancelot descendit de cheval, sans répondre, et s'en fut droit au pavillon, où il avisa un chevalier assis dans une chaire.

Et comme il voulait entrer, le chevalier lui dit :

— Arrêtez-vous!

— Ne voulez-vous donc pas, répondit Lancelot, que j'entre; je désire voir une demoiselle qui habite céans.

— Elle n'est pas abandonnée, fit le chevalier, aux regards de tous ceux qui la veulent voir; pa-

tiendrez jusqu'à son réveil, et je vous la montrerai, car je n'aurais guère d'honneur à vous contredire.

— Et pourquoi, reprit Lancelot, auriez-vous si peu d'honneur à cela?

— Parce que vous êtes trop jeune, et que je suis plus grand et plus fort que vous, répondit le chevalier.

— Peu m'importe la raison, fit Lancelot; mais puisque vous me promettez sa vue, je reviendrai.

Au retour, Lancelot trouva le pavillon vide; il alla vers l'écuyer qui avait ses armes et jura de ne pas aller plus loin avant d'avoir vu la demoiselle.

— Sire, lui dit le chevalier, ne devez-vous pas secourir ma dame?

— C'est vrai, répondit Lancelot, allez devant et dites-lui que j'arrive.

Le chevalier, le recommandant à Dieu, continua son chemin avec ses écuyers.

Vers l'heure de vêpres, Lancelot vit arriver un chevalier désarmé à qui il demanda ce qu'il faisait et où il allait.

— Je vais à mes affaires, dit ce chevalier, mais je sais que vous cherchez un grand chevalier qui garde une demoiselle. J'ai appris cela d'un chevalier qui va à la dame de Noehault. Je puis vous mener au grand chevalier; mais avant, je sais auprès d'ici une demoiselle que deux chevaliers tiennent en prison sur le lac. Elle ne peut être délivrée que par deux chevaliers, et si vous voulez être l'un je serai l'autre.

— Volontiers, répondit Lancelot, mais sur votre promesse de me mener demain là où est le grand chevalier.

— Je vous le promets, fit le chevalier, à condition que vous me laisserez la demoiselle si vous l'enlevez.

Lancelot accepta et commença à s'armer. Tous deux arrivèrent près de la rivière, où ils aperçurent deux chevaliers et une demoiselle.

En les voyant, Lancelot oublia écu et épée, et se jeta comme un fou sur l'un des chevaliers qui lui traversa l'épaule de son glaive.

Mais il se reprit et coucha par terre son ennemi; son compagnon en fit autant de l'autre, et ils emmenèrent la demoiselle dans un pavillon voisin. Lancelot la céda à son compagnon, et ils s'acheminèrent du côté où était le grand chevalier.

Lancelot l'aborda comme il avait fait déjà et lui demanda de voir la demoiselle.

— Vous ne la verrez pas sans combattre, répondit le chevalier.

— Je combattrai donc, fit Lancelot, pour la voir, et dépêchez-vous de vous armer, car j'ai affaire ailleurs.

Le grand chevalier se mit à rire et lui dit:

— Je ne veux point m'armer, dans votre intérêt.

Et il sauta sur un cheval, une lance à la main et prit carrière; Lancelot en fit autant.

Ils vinrent alors l'un contre l'autre, et la lance du chevalier se brisa en morceaux sur l'écu de Lancelot. Ce dernier profita de l'occasion et le piqua au côté gauche en le faisant rouler à terre.

— Verrai-je la dame? dit-il au chevalier.

— Je vous la laisse, répondit ce dernier, en toute propriété.

Lancelot prit la demoiselle, et, la remettant au chevalier qui l'avait amené:

— Tenez, lui dit-il, cela vous fera deux demoiselles. Je vous prie de les mener à la cour du roi Artus et de les présenter à la reine, de la part du nouveau chevalier qui va au secours de la dame de Noehault. Dites à la reine de me faire chevalier et de m'envoyer une épée, afin que je sois toujours son chevalier, quoique le roi ne m'ait point ceint hier.

— Où vous retrouverai-je? dit le chevalier.

— A Noehault, répondit Lancelot.

Le chevalier partit et trouva la reine, qui lui remit une fort brillante épée. Sans s'arrêter, il prit congé et rejoignit Lancelot avant son arrivée à Noehault. Il lui remit l'épée, que Lancelot ceignit lui-même, offrant l'autre au chevalier.

La dame de Noehault, avertie par le récit élogieux de son chevalier, vint au-devant de Lancelot, accompagnée de plusieurs chevaliers, et lui fit grand accueil.

A sa vue, Lancelot n'admira pas sa grande beauté, bien qu'elle fût l'une des plus belles dames du monde; mais toutes les beautés ne pouvaient tenir en son cœur à la fois. Il la salua et dit:

— Le roi Artus m'envoie vers vous, madame, pour donner un combat, et je suis prêt quand il vous plaira.

— Sire, répondit la dame, béni soit le roi Artus et bienvenu soyez-vous! Je vous reçois avec reconnaissance.

Elle regarda Lancelot, dont le haubert était crevé à l'endroit de l'épaule. La blessure même n'était pas fermée, par sa négligence.

— Vous êtes blessé? lui dit-elle.

— Je ne sens aucune plaie, répondit-il, qui m'empêche de vous servir quand il vous sera agréable.

La dame le fit désarmer et trouva la plaie profonde.

— En vérité, dit-elle, vous ne pouvez combattre avant d'être guéri. J'aurai bien encore un délai pour cette rencontre.

— J'ai besoin d'être ailleurs, répondit-il, et il me faut hâter.

Cependant elle le fit coucher dans sa chambre et l'y retint quinze jours jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE XIX

Comment le sénéchal du roi Artus, apprenant que la dame de Noehault n'était pas encore délivrée, s'en alla auprès d'elle pour savoir à quoi s'en tenir.



On apprit à la cour d'Artus que la dame de Noehault n'était pas encore délivrée.

Lors, le sénéchal, messire Keux, dit au roi :

— Pensez-vous, Sire, qu'un si jeune homme que celui que vous savez puisse mener à bonne fin une telle besogne?...

— J'ai grand'crainte, en effet, répondit Artus, qu'il n'ait entrepris chose au-dessus de ses forces...

— Envoyez-moi donc, Sire, car il faut un homme de poids en telles affaires.

Le roi y consentit, et messire Keux, après avoir mené bonne route, arriva à Noehault et fit signifier à la dame sa venue. On lui fit grande réception; il se présenta en disant :

— Dame, le roi m'envoie pour donner votre combat; il m'eût déjà fait partir, moi ou quelqu'autre gentilhomme, si le chevalier nouveau ne l'eût réclamé. Mais, en apprenant que rien encore n'était résolu, il m'a envoyé.

— Sire, fit la dame, grand merci au roi et à son envoyé. Il n'a pas tenu au chevalier de ne pas faire sa besogne. Mais à son arrivée, il était blessé, et quoiqu'il le voulût, je l'ai forcé à se guérir avant. Maintenant, il la fera.

— Il faut, répondit Keux, que ce soit moi, car la honte m'atteindrait ainsi que mon roi.

La dame était désappointée; car elle voulait être délivrée par le nouveau chevalier. Elle ne savait que répondre au sénéchal, qui avait grand pouvoir sur le roi et pouvait l'aider ou lui nuire.

Lancelot n'était pas loin; il s'approcha et dit :

— Sire, j'eusse donné déjà la bataille, sans la volonté de madame; je suis prêt à combattre et je l'adjure de ne confier qu'à moi sa défense.

— Ce ne peut être, beau sire, répondit Keux, puisque je suis arrivé.

— Certes, fit Lancelot, ce serait fâcheux que madame fût sans défense et qu'elle n'appartînt au meilleur de nous deux.

— Je veux bien, répliqua Keux : le vainqueur de nous deux fera ladite bataille.

— Je m'y refuse, fit la dame; je veux satisfaire chacun de vous, car je puis prendre autant de chevaliers qu'il me plaira. Je demanderai donc au roi de Northumberland de combattre avec deux chevaliers.

Et elle les apaisa ainsi :

Le lendemain, le roi, ses gens, la dame de Noehault et ses chevaliers, se rendirent dans une plaine pour voir donner le combat.

Après les saluts, les quatre chevaliers se retirèrent en arrière deux par deux et s'élancèrent à la rencontre.

Messire Keux et son adversaire se prirent si rudement, qu'il ne leur resta rien de leur lance; mais ils restèrent à cheval.

Le chevalier de Northumberland lui releva ensuite l'écu si fortement, que Keux fut blessé à la tempe.

Lancelot pressa son ennemi, lui fit lâcher les rênes et l'envoya dans la poussière tout étourdi, et ayant brisé son glaive, il alla à Keux et le pria de lui céder son combattant. Mais Keux n'entendit pas et continua à ferrailler.

Lancelot donc descendit de cheval et commença un combat corps à corps avec son adversaire; tous deux se criblèrent de coups sur les écus, les heaumes et les bras. Enfin, ce dernier rompit au point que les assistants le crurent vaincu.

De leur côté, Keux et son chevalier eurent leurs chevaux tués Lancelot dit alors à Keux.

— Prenez ma place et me cédez la vôtre; car je ne puis rester ici toute la journée.

— Laissez-moi mon adversaire, répondit Keux en colère, et combattez le vôtre.

Lancelot retourna à sa partie et finit par affaiblir son homme, qui ne put tenir sa défense.

Keux y mit tant de fureur, qu'il réduisit aussi le sien.

Alors le roi de Northumberland, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur la défense de ses chevaliers, dit à la dame qu'il lui demandait la paix, et la lui jura, lui donnant des otages pour gage.

La dame alla aux chevaliers de sa cause et leur dit de cesser le combat, que la paix était faite, qu'elle les remerciait.

Keux retourna chez Artus, et conta ce qui s'était passé, avec force remercîments de la part de la dame de Noehault.

Lancelot resta avec la dame, qui le retint autant qu'elle put. Il partit enfin un lundi de grand matin; la dame l'accompagna avec une troupe de chevaliers, et en route elle lui offrit toutes ses terres.

Après avoir fait une lieue, Lancelot la laissa retourner. Il resta avec le chevalier qui lui avait apporté l'épée. Celui-ci lui raconta qu'il avait été chargé de l'éprouver avec les deux chevaliers et la Dame du Lac.

— Et le grand chevalier, dit Lancelot, qui était-il?

— Sire, répondit le gentilhomme, c'était un chevalier de grande prouesse, nommé Estrangors, qui s'était offert à ma dame pour faire la susdite bataille. Celle-ci lui avait dit que s'il était meilleur chevalier que l'envoyé d'Artus, elle lui donnerait son amour et le mènerait à sa bataille. Il désirait l'amour de ma dame par-dessus tout, et pour ce, dédaignait de jouter avec vous en armes. S'il

vous eût vaincu, il eût fait la bataille. Voilà la vérité. Pardonnez-moi ces feintes.

— Je n'y vois aucune fourberie, fit Lancelot.

— Sire, reprit le chevalier, je vous remercie et reste votre serviteur en tous lieux.

Et tous deux se recommandant mutuellement à Dieu, se séparèrent l'un de l'autre.

## CHAPITRE XX

Comment Lancelot, après avoir quitté la dame de Noehault, combattit avec un chevalier qui l'avait mouillé.

Bientôt Lancelot quitta ses écuyers, voulant aller seul et conquérir, sans être connu, honneur et gloire.

Il entra dans une grande forêt qu'il arpenta tout le jour sans rencontrer aventure sérieuse.

Il se réfugia, pendant la nuit, dans une maison de religion où on lui fit grand honneur.

Cette maison avait nom le Sépulcre-de-Lucan.

Ce Lucan était fils de Joseph d'Arimathie, duquel partit le grand lignage qui illustra depuis la Grande-Bretagne.

Car cette famille y apporta le Graal et convertit les mécréants à la foi de Notre-Seigneur.

Le corps de ce Lucan reposait dans cette maison de religion.

Lancelot, en la quittant, chevaucha longtemps jusqu'à la vue d'une rivière, où il but, car il avait grand'soif; puis il s'assit et se mit à penser.

Et, ainsi qu'il pensait, vint un chevalier armé de toutes armes, qui se mit à l'eau et mouilla Lancelot, dont la rêverie s'arrêta. Ce dernier interpella ainsi l'inconnu :

— Vous m'avez mouillé et causé plus grand ennui encore, car vous avez interrompu ma rêverie.

— En vérité, répondit l'autre, cela m'est égal; bien plus, vous allez laisser ce cheval, car madame la reine m'a donné ce gué à garder, afin qu'on ne le traverse.

— De quelle reine parlez-vous ? fit Lancelot.

— Je dis la femme du roi Artus, reprit le chevalier.

Lancelot remonta alors la rivière en s'éloignant.

Mais le chevalier le rejoint, et, prenant la bride du destrier, dit :

— Arrêtez-vous, et laissez ce cheval !

— Et pourquoi? répondit Lancelot.

— Parce que vous êtes entré au gué !

Lancelot ôta alors un pied hors de l'étrier, et dit :

— Ceci est-il loyal et véritable ?

— Cela est ma volonté et mon ordre ! répondit le chevalier.

— Par mon chef, fit Lancelot, vous ne l'emmènerez pas.

Et il mit la main à l'épée et la tira à demi du fourreau.

Le chevalier alors se retira en disant :

— Certes, vous tirez à tort votre épée !

Et prenant champ, il mit la lance sous l'aisselle, pointe en arrêt, et laissa courir sur Lancelot, couvert de son écu.

Le chevalier du gué se rua si fort, qu'il brisa sa lance en éclats, et Lancelot le reçut si vigoureusement, qu'il fut jeté à terre.

— Tenez, lui dit Lancelot en lui menant son cheval, excusez-moi de vous avoir jeté à terre ; je l'ai fait en me défendant.

Le chevalier resta très-contristé de sa situation et se demanda quel était son adversaire.

Il fit à Lancelot la demande de son nom; mais celui-ci refusa de le donner et remonta la rivière en amont.

Mais le chevalier lui prit la bride et dit :

— Je veux savoir qui vous êtes, avant que vous ne m'échappiez !

— Certes, vous ne le saurez pas aujourd'hui ! répondit Lancelot.

— Vous combattrez donc avec moi ! fit l'autre.

— Pas davantage, reprit Lancelot, car vous avez trop bonne sauvegarde, puisque ma dame vous garantit. Un chevalier ne doit pas ainsi causer ennui ou honte aux chevaliers errants pour l'honneur de si haute dame.

— Je ne combats point pour elle, continua le chevalier, car je ne lui appartiens pas; c'est raison de combattre avec moi ou me dire votre nom.

— Si vous me jurez, dit Lancelot, que vous n'êtes pas à elle, je ferai l'une des deux choses.

Le chevalier jura.

— Maintenant, dit Lancelot, vous aurez la bataille, si vous voulez, car vous ne saurez pas qui je suis.

— Je ne demande pas mieux, répondit le chevalier.

Et il commencèrent la mêlée entre eux et se blessèrent ; mais, à la fin, le chevalier ne put continuer, et demanda de cesser le combat.

Lancelot lui répondit qu'il ne pouvait pas encore se retirer.

— Et pourquoi ? fit le chevalier. Nous n'avons pas querelle ensemble; s'il y en a, je vous l'abandonne.

— Il y a si bien querelle, répondit Lancelot, que vous me mouillâtes.

— Je réparerai cette offense à votre vouloir, repartit le chevalier.

— Je vous en tiens quitte, reprit Lancelot.

— Grand merci, dit l'autre chevalier, qui s'appelait Alibon.

Ils se séparèrent alors; Alibon s'en vint à la cour du roi Artus, où il était bien connu, et dit à la reine :

— Dame, je viens de loin pour savoir de vous quel est un chevalier aux blanches armes, au cheval blanc et à l'écu blanc.

— Pourquoi cette question? répondit la reine.

Le chevalier lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Je suis sûr qu'il m'eût laissé son cheval si je lui eusse dit que tel était votre ordre.

— Il eût fait folie, répondit la reine, de vous donner son cheval contre un mensonge, car je ne vous ai point baillé le gué à garder.

— Il fit plus encore, reprit le chevalier : après m'avoir battu, il me rendit mon cheval. C'est, pour ne pas mentir, un chevalier de merveilleux courage. Mais, je vous prie, dites-moi qui il est?

— Par Dieu! fit la reine, je ne sais ni son nom ni d'où il est. Monseigneur le roi l'a fait chevalier à la Saint-Jean ; il a déjà surpassé en faits d'armes tous les chevaliers d'ici et d'ailleurs ; mais, pour Dieu! dites-moi s'il est sain et sauf.

— Oui, madame, repartit le chevalier.

Toute la cour sut en un instant ces nouvelles, et le roi s'en réjouit avec ceux qui les entendirent.

## CHAPITRE XXI

Comment Lancelot du Lac conquit vaillamment, par force et prouesse, le château de la Douloureuse Garde, que nul autre ne pouvait conquérir.



Après avoir quitté Alibon, lequel était fils d'un nommé Vavasseur, Lancelot erra quelques jours sans trouver aventure de quelque intérêt.

Un matin, dès son lever, il chevaucha, et, vers tierce, il rencontra une très-belle demoiselle sur un beau palefroi blanc, laquelle faisait un merveilleux deuil.

Et il lui demanda ce qu'elle avait.

— J'ai, dit-elle, un mien ami, mort en un château ci-derrière nous, et il était un des plus beaux chevaliers du monde.

— Demoiselle, dit Lancelot, pourquoi est-il mort?

— Ce sont les mauvais sorts qui y sont, et maudit soit qui les y a jetés, car jamais chevalier errant n'y est entré sans y mourir, répondit-elle.

— Dites-moi, demanda Lancelot, quelle est l'aventure?

— Pour la savoir, il faut y aller, répondit-elle, et voici la route.

La demoiselle continua son chemin et ses pleurs, et Lancelot s'avança jusqu'à la porte du castel.

Il vit un château très-fort, assis sur un rocher plus élevé que le trait d'une arbalète ; d'un côté, sortait un grand ruisseau gonflé de quarante fontaines.

La porte du château ne s'ouvrait jamais ; le château avait nom la Douloureuse Garde.

Car tout chevalier errant y mourait de blessures ou de poison.

Il y avait double muraille, et, à chacune, une porte gardée par dix chevaliers.

Il fallait lutter contre vingt chevaliers se remplaçant un à un pour le combat.

On ne pouvait donc passer outre sans les occire l'un après l'autre jusqu'au dernier.

Au-dessus de la seconde porte, il y avait un chevalier de cuivre sur un cheval armé pour le combat ; il avait en main une grande hache : il était arrivé là par enchantements.

Tant qu'il serait là, le château était imprenable ; mais il devait tomber sitôt que celui qui pouvait prendre le château aurait passé le premier mur.

Alors les enchantements du château seraient clairement dévoilés.

Le vainqueur ne pouvait en venir à bout sans rester quarante jours enfermé pour détruire tous les enchantements.

Quand le blanc chevalier arriva devant la porte, il vit venir à lui une demoiselle, si bien enveloppée, qu'il ne distingua pas son visage.

Il la salua, et elle lui rendit son salut.

— Demoiselle, lui dit-il, ne me sauriez-vous enseigner les ordonnances de céans?

Elle les lui dénombra toutes et s'en alla. Un homme parut incontinent, qui lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je voudrais entrer là, répondit Lancelot.

— Vous avez là mauvaise intention, fit le garde.

— Non pas, répliqua Lancelot, mais, pour Dieu, hâtez-vous! car il est déjà nuit.

Le garde sonna un cor, et vint un chevalier armé qui dit à Lancelot :

— Allons un peu plus loin, car il n'y a pas de place ici où nous puissions combattre aisément.

Lancelot répondit que cela le contentait.

Ils firent quelques pas, et, laissant courir leurs chevaux, ils se rencontrèrent si rudement, que le chevalier du dedans brisa sa lance.

Le blanc chevalier le rejeta à terre tout enferré et le tua incontinent.

Un second vint, qui reçut pareil accueil et se brisa le bras gauche en tombant.

Le troisième et les suivants, jusqu'au sixième, furent occis ou promirent de se rendre en prison.

Il était alors si tard, que ceux du château pouvaient à peine voir. Toutefois, ils louèrent le chevalier blanc et tirèrent le guichet fermé.

La demoiselle qui avait parlé à Lancelot revint à lui et lui dit :

— Sire, venez-vous-en ; car, pour aujourd'hui, ne combattez plus.

— Demoiselle, répondit-il, il y en a encore assez à vaincre.

— Il est vrai, fit-elle, mais il n'en viendra plus aujourd'hui, car le guichet est fermé. Le matin, vous l'y pourrez venir à votre aise.

— Cela m'ennuie, répliqua Lancelot, qu'il n'en vienne plus, car j'eusse eu cela de moins à faire demain.

— Venez-vous-en avec moi, reprit la demoiselle, et je vous hébergerai très-bien.

Lancelot dit à ceux qu'il avait conquis de le suivre; il leur rendit leurs chevaux.

La demoiselle emmena le chevalier blanc dans un très-bon gîte, au milieu du bois, ce dont il avait grand besoin.

Elle le laissa admirer trois écus richement ornés, et reparut bientôt le visage nu et découvert.

Lancelot la reconnut et lui dit qu'elle était la bienvenue.

Elle lui raconta que la Dame du Lac l'envoyait vers lui.

— Demain, vous saurez votre nom, ajouta-t-elle, et celui de votre père, dans ce château dont vous serez maître avant vêpres sonnées. Pendez à votre col ces trois écus, qui vous donneront la force de trois chevaliers; vous verrez là d'étranges choses.

Après avoir dîné ensemble, ils passèrent la nuit.

Et, quand le matin arriva, après la messe, la demoiselle le fit armer, le mena devant la porte, puis lui dit:

— Il faut d'abord vaincre dix chevaliers à cette porte et dix à l'autre; ce que vous avez fait hier ne compte pas, car il faut tout terminer avant la nuit. Et, ne restât-il qu'un seul chevalier à vaincre, vous n'auriez rien fait.

Le chevalier blanc vit, incontinent, venir à lui un chevalier qui lui présenta le combat.

Successivement, il démonta les gardes du château, à la grande admiration de ceux qui regardaient et à la grande rage du seigneur, qui vit ce spectacle du haut des murailles et ne put prendre part à la mêlée que le dernier, suivant l'usage.

Lancelot les mena honteusement, et après qu'il en eut tué ou grièvement blessé plusieurs, les autres se rendirent à merci et promirent d'aller en prison.

Il arriva sur le tertre, et il vit les six chevaliers de l'autre porte tous embusqués au guichet.

Là, il s'arrêta; la damoiselle vint lui délacer son heaume, qu'elle remplaça par un neuf, et lui donna le troisième écu.

Un écuyer lui présenta une épée à bonne garde et tranchante à merveille.

Lancelot traversa la porte en brandissant son épée, et la demoiselle lui dit de regarder en haut.

Il vit alors le chevalier de cuivre, grand et merveilleux.

Aussitôt qu'il l'eut regardé, il s'écroula et atteignit en le tuant un des chevaliers de la porte.

Mais le blanc chevalier, ne s'étonnant de rien, courut aux gardiens, les dérouta par des coups précipités et les dispersa comme des moutons.

La porte fut ouverte par une demoiselle; les gonds jetèrent un cri effroyable. Alors, Lancelot demanda à ceux qui l'entouraient s'il y avait encore quelque chose à faire.

Et les bourgeois lui dirent qu'il devait combattre encore le seigneur de céans, mais en ôtant son heaume.

— Eh! mais, fit Lancelot, je suis tout appareillé, où pourrai-je le rencontrer?

— Sire, répondirent-ils, il vous manquera de trouver le seigneur, car il court faisant grand deuil, au point de s'occire avant peu.

Ceux du château menèrent Lancelot dans un cimetière dont les créneaux étaient ornés des têtes de chevaliers de la maison d'Artus.

Au milieu du cimetière, il y avait une tombe richement ornée avec cette inscription:

« Cette tombe ne sera jamais soulevée par main d'homme, sinon par celui qui conquerra le château, et son nom est écrit ci-dessous. »

Maintes gens, voire le seigneur du château, avaient essayé de savoir ce nom pour faire occire le chevalier.

Lorsque Lancelot vit la tombe, qui était de cuivre et que quatre chevaliers ordinaires n'eussent pas remuée, il la prit par un bout, la renversa et put lire son nom.

La demoiselle, qui avait vu le nom aussi bien que lui, lui demanda s'il l'avait lu.

— Je l'ai lu comme vous, peut-être?

Elle le lui répéta à l'oreille. Lancelot la pria de ne le dire à personne.

On le mena à un riche palais, où on lui fit une fête splendide.

Le chevalier avait conquis la Douloureuse Garde.

La demoiselle le soigna. On respecta la fuite du seigneur qui devait enseigner le secret du dedans. Et on craignit de ne pouvoir garder quarante jours le chevalier, pour détruire les enchantements de jour et de nuit.

De sorte que la ville fut à la fois joyeuse et triste. Le nouveau seigneur reçut des bourgeois les honneurs qui lui étaient dus.

## CHAPITRE XXII

**Comment le roi Artus, apprenant que la Douloureuse Garde était conquise par le chevalier aux blanches armes, envoya messire Gauvain pour en savoir la vérité.**

Quand le chevalier blanc eut conquis la Douloureuse Garde et levé la tombe, un varlet gentilhomme, frère d'un chevalier de la maison du roi Artus, ayant nom Ayglins-des-Vaulx, pensa que si ces nouvelles étaient portées à la cour, elles seraient volontiers apprises.

Il monta donc à cheval et arriva bientôt à Kallion, où le roi était.

Le varlet s'adressa au roi et lui dit:

— Roi Artus, je t'apporte les nouvelles les plus surprenantes qu'on ait entendues en ton palais.

— Dis-les donc, répondit le roi, car étant si étranges, elles sont bonnes à savoir.

— Je vous dis que la Douloureuse Garde est conquise, fit le varlet, et un chevalier y a traversé les deux portes par force d'armes.

— Ce ne peut être, reprit le roi.

— Pardon, répondit le varlet, je l'ai vu entrer et occire les chevaliers.

— Varlet, ne me le dis pas si cela est faux.

— Si je mens, Sire, pendez-moi.

Ayglius entra à ce moment, et voyant aux genoux du roi son frère, il lui dit :

— Beau frère, quel besoin t'amène ici à la cour.

Le varlet se leva et lui raconta les nouvelles.

— Comment! dit le roi à Ayglius, c'est votre frère ?

— Oui, Sire, c'est mon frère.

Artus demanda au varlet quelles armes avait le chevalier. Celui-ci répondit qu'il avait blanches armes et blanc cheval.

Messire Gauvain annonça que c'était le chevalier nouveau et qu'il fallait y aller à dix chevaliers pour le voir.

Le roi choisit les dix élus :

Le premier, messire Gauvain ;

Le second, messire Yvain ;

Le troisième, Gallegantin-le-Gallois;

Le quatrième, Gallesconde;

Le cinquième, Hector;

Le sixième, Karados-Court-Bras;

Le septième, Yvain-le-Bâtard ;

Le huitième, Gassouin-d'Estrangos;

Le neuvième, Gallantin-le-Gai ;

Et le dixième, Ayglius-des-Vaulx.

Messire Gauvain partit de Kallion en cette compagnie et coucha le soir même chez un ermite qui avait été de la maison du roi Artus.

L'ermite leur fit bon accueil, et après manger demanda à Gauvain :

— Sire, où allez-vous?

— Nous allons, répondit Gauvain, à la Douloureuse Garde.

— Hélas! qu'y chercher? fit l'ermite.

— On nous a dit qu'un chevalier y était entré à force d'armes.

— Cela ne peut être, reprit l'ermite.

— Cela est si bien, répondit le varlet, que je l'ai vu entrer.

— Sachez bien, dit l'ermite, que, du monde entier, il ne doit y entrer que le fils d'un roi qui mourut de chagrin.

Le lendemain matin, après la messe, ils partirent et errèrent trois jours ; le quatrième, ils trouvèrent un homme qui chevauchait sur un mulet couvert d'une chape bleue.

Messire Gauvain le salua et lui demanda qui il était.

— Je suis, dit-il, un clerc ; pourquoi le demandez-vous ?

— Savez-vous, fit Gauvain, le chemin de la Douloureuse Garde?

— Fort bien, répondit le clerc.

— Prenez-nous donc en votre compagnie, reprit Gauvain.

Et, après s'être fait connaître, ils cheminèrent ensemble jusqu'à la première porte du château.

Ils entrèrent, et, près de la seconde, qui était fermée, un homme gardait ; Gauvain lui demanda le passage, s'annonçant comme neveu du roi Artus, et ses compagnons comme chevaliers de la Table Ronde.

Le garde les pria de revenir le matin et d'aller loger au bourg.

Le chevalier blanc, ayant su cette arrivée, défendit de les laisser entrer le lendemain et jours suivants.

Un autre matin, messire Gauvain se présenta, et sur la foi qu'il savait lire et ses compagnons aussi, le garde leur ouvrit la porte du cimetière.

Les dix chevaliers virent alors sur chaque tombe un nom de chevalier de la maison du roi Artus.

Parmi eux, une tombe portait :

« Ci-gît le corps et la tête du chevalier blanc. »

Tous eurent grand deuil de ces pertes, et une demoiselle leur confirma ces nouvelles muettes en disant que le chevalier portait de blanches armes.

Ayglius-des-Vaulx voulut avertir le roi Artus de toutes ces choses; il envoya son frère, et le roi, en entendant son récit, résolut d'aller à la Douloureuse Garde avec sa femme et ses demoiselles.

En route, le roi Artus s'arrêta à une rivière, où il se reposa, abrité par un pavillon de soie tenu par quatre chevaliers.

Un chevalier étranger se présenta dans l'eau et demanda au roi qui il était.

— Je suis le roi Artus, sire chevalier.

Le cavalier poussa sa monture pour frapper le roi, en disant :

— Je vous cherchais!

L'eau était si profonde, que le cheval dut nager. Les quatre chevaliers se jetèrent sur le cavalier, le désarmèrent et l'eussent noyé sans les prières du roi.

C'était le sire de la Douloureuse Garde, dont le chagrin était tel qu'il avait résolu d'occire le roi Artus, cause de sa ruine.

Il avoua son crime et reconnut ce qu'on lui avait dit comme vrai, à savoir que le roi Artus ne serait pas occis par autre homme ayant tant de vertus et fait tant de bien en sa vie.

Le roi passa la nuit au bord de l'eau, et le lendemain s'avança vers le château, dont toutes les portes étaient closes.

Un guetteur lui répondit d'attendre après qu'il se fut nommé, ainsi que la reine, et revint lui dire qu'il allât se reposer en attendant.

Le roi demeura trois jours auprès des fontaines du château sans pouvoir y entrer.

## CHAPITRE XXIII

Comment messire Gauvain fut mis en prison et comment le roi et la reine, ayant passé la première porte, virent les tombes où les noms de Gauvain et autres chevaliers étaient écrits.



auvain et ses amis pleurèrent la mort de leurs connaissances jusqu'à vêpres.

Ils rencontrèrent alors Vavasseur, qui leur demanda qui ils étaient, et le sujet de leurs larmes.

Et ils le lui dirent.

Alors Vavasseur leur apprit que la place était mauvaise tant que le sire du château était en grande colère; que les inscriptions étaient autant de mensonges, et qu'en le sui-

vant à un château fort près de là, ils verraient vivants ceux qu'on avait indiqués comme morts.

Messire Gauvain jura qu'il n'y avait pas d'endroit si éloigné qu'il ne voulût connaître pour rencontrer des gens de si haute prud'homie.

Vavasseur prit les devants avec un écuyer, et, environ à une portée d'arbalète de la Douloureuse Garde, envoya celui-ci au galop en avant.

On aperçut alors un château entouré d'eau et bâti sur une roche fort élevée.

Un grand bateau les reçut, et, après avoir ramé quelque temps, ils abordèrent.

Leur guide les mena dans une pièce pour se désarmer, et ensuite ils visitèrent la forteresse, qui était très-en état.

Ils furent alors assaillis par plus de quarante chevaliers; les portes étaient fermées, et ils ne pouvaient fuir.

Gauvain leur défendit de résister; mais Gallegantin-le-Gallois en prit un et le terrassa, lui arrachant l'épée des mains. Gauvain le fit entourer et lui lia les mains derrière le dos.

Gassouin-d'Estrangos trouvait que Gallegantin se défendait avec raison, voulant mieux mourir que d'être pris par une si vilaine trahison.

On les emmena plus loin; Yvain-le-Bâtard voulut occire Vavasseur, qui les avait amenés; il l'apostropha ainsi :

— Ah! ah! fils de pute, traître, vous nous deviez héberger, sur votre parole, et vous nous avez trahis!

— Je ne vous ai rien promis, répondit Vavasseur, que l'on ne vous tienne, car vous serez hébergés dans l'une des plus fortes maisons qui soit en Bretagne. Vous serez mis avec vos compagnons, comme je l'ai dit.

Gallegantin, ne voulant pas mourir en prison, réfléchit qu'il pouvait se défendre pendant qu'il était encore en vie.

Il avisa Vavasseur près de la cheminée, et il lui détacha un tel coup de pied, qu'il l'envoya nager dans les brasiers. Il l'eût achevé, si ses mains n'eussent pas été liées.

Les autres chevaliers se lancèrent sur Gallegantin la hache levée, et, n'eût été le sire du lieu, il y passait.

On les jeta en prison, dans un souterrain aux portes de fer et aux murs revêtus de carreaux joints avec plomb et fer.

Il y avait dans cette prison :

Le roi de Ydre,

Guyvre de Lamballe,

Yvain de Loonnel,

Kadouin de Kabernoutin,

Kachedin-le-Petit,

Keux d'Estraus,

Griflet le fils,

Dodiniau-le-Sauvage,

Agloux,

Le duc Ganlas,

Mados de La Porte,



Et Lohols, le fils du roi Artus, issu de la demoiselle Lysanuos avant le mariage du roi et de la reine. Ce dernier mourut dans la prison.

Gauvain et ses amis furent contents de trouver ceux qu'on croyait morts depuis longtemps, et ceux-ci, n'espérant jamais revoir leurs amis, étaient heureux de cette rencontre, mais malheureux de ce qu'ils venaient en prisonniers.

## CHAPITRE XXIV

Comment une demoiselle de l'hôtel de la Dame du Lac fit savoir au blanc chevalier que messire Gauvain et ses compagnons étaient emprisonnés par l'ancien seigneur de la Douloureuse Garde.

Ce ne fut que longtemps après la prise de la Douloureuse Garde que le chevalier blanc apprit le sort de Gauvain et de ses compagnons.

Un jour, après dîner, un varlet entra en pleurant. La demoiselle qui partageait le repas du chevalier lui en demanda la cause, et il répondit qu'une demoiselle tout en larmes se dirigeait vers les plus hautes roches.

— Elle regrette, dit-il, les frères Gauvain et son ami, monseigneur Yvain.

Le chevalier, se rappelant ce qu'il devait à ces preux, se leva de table et jura qu'avant tout repos il saurait où ils étaient.

Armé, il rejoignit avec peine la demoiselle en pleurs à l'entrée de la forêt.

Il en apprit que Gauvain, dixième de ses compagnons, avait été pris par le seigneur de la Douloureuse Garde; qu'elle était à la Dame du Lac, et n'osait entrer au château lui parler, parce qu'on le lui avait dit mort.

— Ma Dame du Lac m'a prié de vous dire que ne soyez pas amoureux, pour ne pas devenir paresseux.

— C'est bien, fit le chevalier blanc; dites-moi, belle et douce amie, où est le sire Gauvain.

Lors, retournant tous deux, elle le conduisit au petit bocage, sur l'île où était la prison.

— Nous nous embarquerons ici, dit-elle.

Quelques instants après, ils virent arriver dans un bateau quinze chevaliers armés, prenant le chemin de la Douloureuse Garde.

Lancelot prit l'écu à trois bandés et laissa courir sur eux.

A sa vue, ils prirent la fuite, précédés du sire du château, et Lancelot les pressa tant, qu'avant d'être embarqués il en tua quatre.

Le reste s'échappa en l'île à la nage.

Le sire de la Douloureuse Garde se sauva; il avait nom Brandus.

Lancelot revint triste au château qu'il avait conquis. On l'attendait pour ouvrir au roi Artus, qui, depuis quatre jours, insistait pour entrer.

En le voyant arriver, le portier du château et les autres gens appelèrent par la vallée le roi Artus, qui était entré dans de longues rêveries au bord d'un ruisseau.

Lancelot s'avança vers le cortége, et dit à la reine :

— Désirez-vous entrer, madame?... suivez-moi.

— Volontiers, répondit la reine.

Elle marcha derrière Lancelot, qui se fit ouvrir; mais derrière lui, la porte se referma sur la reine, qui se plaignit à Keux, le sénéchal, de cette déception.

La porte, en se fermant, rendit un si grand cri, que le roi sortit de sa préoccupation.

La reine, fort courroucée, revint au roi. Keux interpella Lancelot, qui prévit quelque enchantement et fit ouvrir de force. Puis il partit seul au dehors.

Artus, la reine et sa suite entrèrent dans la première enceinte, et, voyant close la seconde, furent au cimetière, où le clerc commença à lire les inscriptions jusqu'à la tombe de Gauvain, où on voyait inscrit :

« Ci-gît messire Gauvain. Voyez ici sa tête. Celle « de messire Yvain est dans une autre tombe, de « même que celles des dix chevaliers venus ici en-« semble. »

Le roi, la reine et les autres firent un merveilleux deuil en lisant ces mots; personne ne voulut prendre de nourriture le reste de la journée.

## CHAPITRE XXV

Comment le blanc chevalier battit l'ex-seigneur de la Douloureuse Garde, qui tenait en prison messire Gauvain et ses compagnons.

Malade et pensif pour l'amour qu'il avait de la reine, le chevalier blanc chevaucha. Il jura de venger Gauvain et ses amis pour recouvrer les bonnes grâces de sa dame.

Il se mit au bocage et y resta jusqu'à vêpres, où apparut un vieil ermite sur un grand âne. Ce saint homme avait pris l'habit, après la perte de douze fils en un an.

Lancelot lui demanda d'où il venait, et il répondit qu'il sortait du château de l'île, où il avait été appelé pour deux chevaliers malades. Il avait son calice à la main.

— L'un est Gallegantin-le-Gallois, et l'autre Lohols, le fils du roi Artus; tous deux bordent la mort, l'un par blessures graves, l'autre par douloureuse prison; les autres se portent bien... Mais qui donc êtes-vous?

— Je suis chevalier errant, fit Lancelot, et voudrais bien les délivrer.

— Je peux vous donner un avis, reprit l'ermite. Deux écuyers causaient, quand je sortis du château, d'une surprise que doit faire au roi Artus le sire de la Douloureuse Garde, son mortel ennemi. A minuit, il doit partir pour cette expédition.

— Je vous quitte, fit Lancelot, afin d'avertir le roi Artus.

Mais Lancelot se cacha aux environs, et, après l'heure arrivée, il vit les chevaliers passer l'eau.

Il se laissa en arrière et les suivit de loin. Lorsqu'ils quittèrent le château de la Douloureuse Garde, il laissa courir sur eux, et, d'estoc, de taille, à gauche, à droite, porta de tels coups, qu'ils se crurent trahis.

Les gens du roi Artus ne tardèrent pas à arriver. A ce moment, Lancelot avisa le plus richement équipé des chevaliers, et lui donna sur le heaume un tel coup, que ce dernier fut renversé et se reprit aux crins de son cheval.

Lancelot acheva de le faire tomber, et, lui mettant l'épée au col, il le força à se rendre.

— Je vous promets de tenir prison où il vous plaira, dit le vaincu, excepté en ce château, car je ne puis y entrer que mort, et vos compagnons seront perdus pour ce.

Et il rendit son épée à Lancelot.

— Sire, continua-t-il, où me mettrez-vous en prison?

— Je vous mettrai, répondit Lancelot, chez un ermite qui demeure en cette forêt, et vous-même m'y mènerez tout droit.

Le blanc chevalier le fit monter derrière lui, et il monta avec difficulté, car il était fortement blessé.

## CHAPITRE XXVI

Comment le chevalier blanc emmena son prisonnier à l'ermitage, et comment ce dernier rendit Gauvain et ses compagnons, qui retrouvèrent le roi Artus et la reine.

Ayant en croupe son prisonnier, Lancelot se dirigea vers l'ermitage.

Il fut suivi de Keux le sénéchal, qui présumait assister à l'enlèvement d'une proie appartenant au roi Artus.

Lorsqu'il fut assez près pour être entendu, Keux ordonna à Lancelot de s'arrêter, et l'interrogea sur lui et son prisonnier.

Lancelot lui répondit d'une façon évasive, jusqu'à exciter la colère du brave sénéchal; il fut même obligé de le menacer de lui couper une main assez téméraire pour oser vouloir s'emparer de la victoire vivante qu'il portait en croupe.

Des injures et d's menaces, on en arriva à disputer le prisonnier par le

sort des armes, et maître Keux fut débouté de sa demande.

Survinrent alors le roi Artus et ses gens, qui relevèrent le sénéchal tout affolé et pâmé, et l'emportèrent.

Le blanc chevalier poursuivit sa route et arriva à l'ermitage.

Là, après avoir fait jurer dans la chapelle à son prisonnier d'exécuter fidèlement ses ordres, Lancelot fit quérir le sénéchal du château de l'île par l'ermite; il fit délivrer Gauvain et les autres, comme s'ils changeaient de maître seulement, et, baissant son heaume, il se fit suivre par eux sans qu'ils le connussent.

Ayant laissé ses compagnons à l'ermitage, le blanc chevalier se rendit vitement à la Douloureuse Garde, où le roi et la reine n'avaient pu pénétrer encore, et où il les fit entrer. Il revint aussitôt retrouver Gauvain et les autres, leur annonçant qu'ils devaient la liberté à la reine et au roi, dont ils auraient la compagnie le lendemain seulement.

Le roi Artus et la reine vivaient de la meilleure chère à la Douloureuse Garde. Ils avaient découvert dans la tourelle les deux pucelles envoyées par la Dame du Lac, et dont l'une avait apporté les écus au chevalier blanc.

La jalousie de la reine s'éveilla bien un peu, et la conversation et les questions qu'elle leur tint en donna la preuve.

Au milieu de ces distractions, on vit arriver au château une troupe de chevaliers, messire Gauvain en tête.

Le roi Artus donna l'accolade à son neveu et le félicita de son inespérée délivrance; puis il lui demanda le nom de son libérateur.

— Je ne le sais pas, répondit Gauvain ; ce chevalier porte un écu à trois bandes; il nous a dit de vous remercier vous et madame, comme vous devant notre sauvegarde :

— C'est bien, dit la reine, je ne doute pas que ce ne soit notre chevalier.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Lancelot, après avoir occis un gentilhomme qui disait moins aimer le chevalier blessé que celui qui l'avait blessé, fut assailli par quarante chevaliers et mis en la prison de la dame de Mallehault.**



Tant chevaucha le chevalier blanc à travers la forêt, que le jour commença à s'en aller. Il rencontra un vavasseur, accompagné d'un sien écuyer qui portait un chevreau pris dans la forêt.

— Sire, lui dit ce vavasseur en le saluant, il est temps de songer à vous héberger. Si cela vous plaît, je vous logerai bien.

— Volontiers, répondit Lancelot en le remerciant.

Ils allèrent donc. En chemin, les rejoignit une demoiselle connue de monseigneur Yvain. De trois qu'ils étaient, cela fit quatre. Ils arrivèrent ainsi à la maison du vavasseur, où ils furent soigneusement hébergés.

Au matin, Lancelot reprit son chemin avec la demoiselle, et vers la troisième heure, ils étaient à l'entrée d'une chaussée qui avait bien une lieue de long, et qui était bordée de marais profonds. A l'entrée de cette chaussée se tenait un chevalier armé de toutes armes, qui demanda à Lancelot d'où il était.

— Je suis chevalier de la maison du roi Artus, répondit-il.

— Alors, vous ne passerez pas céans.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que ceux de la maison du roi Artus m'ont fait dommage dans ma parenté.

— Quel dommage?

— N'avez-vous pas ouï parler d'un chevalier blessé de deux tronçons de lance qui ne voulait être déferré que dans certaines formes?

— Si vraiment!

— Eh bien! ce chevalier a occis un mien cousin germain que j'aimais beaucoup... Comme j'ai appris qu'il avait été déferré par quelqu'un de la maison du roi Artus, lequel avait promis de faire sa volonté, je me suis placé en ce lieu pour venger la mort de mon cousin. Celui que j'attends ainsi apprendra qu'il s'est engagé à beaucoup en s'engageant à parfaire cette entreprise.

— Je suis celui que vous cherchez, dit Lancelot en se reculant un peu pour prendre du champ.

L'inconnu en fit autant et revint briser sa lance sur le chevalier blanc, qui le jeta raidement à terre. Mais, jeune et léger, il ne tarda pas à se relever et à mettre l'épée à la main. Ce que voyant, Lancelot descendit de cheval, ôta son écu de son cou, tira son épée, et tous deux se coururent sus.

Ils s'entre-donnèrent l'un et l'autre de grands coups sur les heaumes, les firent enfoncer sur leurs têtes, et faussèrent leurs hauberts en plusieurs endroits. Tellement, qu'on ne savait guère lequel des deux resterait sur place.

Ce fut le chevalier inconnu. Lancelot lui rompit une des attaches de son heaume, le lui arracha violemment de la tête, et le frappant tellement qu'il put, lui dit :

— Il vous convient à présent, ce me semble, d'avouer que vous aimez mieux le chevalier que j'ai déferré que celui qui l'avait blessé?...

— Il ne me convient guère, répondit l'autre, qui ne s'avouait pas encore pour vaincu.

— Il vous convient beaucoup, au contraire, ou vous mourrez! reprit Lancelot en levant son épée et en le frappant au bras gauche, qui tenait l'écu; puis sur la tête, qui était nue.

Le bras fut coupé et la tête fendue jusqu'aux dents.

Lancelot, fâché de ce résultat auquel il ne pouvait rien, rejoignit son cheval que tenait la pucelle, monta dessus, et tous deux se remirent en route.

Ils approchaient d'une grande cité nommée le Pin-de-Mallehault, où entrèrent bientôt les deux écuyers du chevalier précédemment défait par Lancelot, l'un portant son heaume et l'autre son écu.

Le chevalier blanc et sa compagne chevauchaient,

sans prendre garde, lorsqu'ils entendirent une grande clameur, et incontinent, vinrent sur eux chevaliers et sergents, au nombre d'environ quarante, ayant tous la lance en arrêt.

Lancelot étonné, mais résigné à tout, joua de son épée le mieux qu'il put. Quelques hommes furent blessés et quelques chevaux tués. Toutefois, le nombre des assaillants était trop grand : Lancelot jugea prudent de se réfugier sous le perron d'une forte maison qui se trouvait tout près, et où il se défendit avec plus d'avantage qu'auparavant.

Il en était là, lorsque parut la dame de la ville, qui lui cria de se rendre à elle.

— Dame, lui demanda-t-il, pourquoi me rendre? A quoi ai-je donc forfait?...

— Ce que vous avez fait? Vous avez occis le fils de mon sénéchal.

— Dame, je n'en puis mais!

— Rendez-vous à moi, je vous le conseille...

Il n'y avait guère moyen de faire autrement. Lancelot tendit son épée à la dame de Mallehault, qui le mena aussitôt dans la prison de son château.

C'était une geôle de pierre tuilée, laquelle avait deux toises en carrure, et était haute jusqu'à la couverture de la salle. Chaque carrure avait deux verrières si claires que celui qui était dedans pouvait voir tous ceux qui entraient en cette geôle.

La pucelle qui avait vu emmener le chevalier blanc s'en alla de son côté, triste et dolente, le croyant mort, et, n'osant retourner vers la Dame du Lac, entra dans la première maison de religion qu'elle rencontra sur son chemin.

Ici se tait un instant l'histoire de cette pucelle et du chevalier blanc, pour reparler du roi Artus.

## CHAPITRE XXVIII

Comment les gens du roi Artus et ceux de Gallehault se rencontrèrent, et comment ces derniers finirent par avoir avantage sur les premiers, au grand chagrin et dommage de monseigneur Gauvain.



Or, il advint un jour que le roi Artus séjournait à Kamalot, que la dame des Marches de Sélices l'envoya prévenir que Gallehault, le fils du géant, était entré en sa terre et la ravageait, avec une armée de deux cent mille hommes.

Lors, Artus se dépêcha de réunir des gens pour aller châtier Gallehault, et se rendit au château de la dame des Marches de Sélices, à la tête d'environ sept mille chevaliers, sans plus.

Gallehault, apprenant cela, manda ses hommes, à savoir les trente rois qu'il avait conquis et les autres.

— Seigneurs, leur dit-il, le roi Artus est venu pour secourir la dame de Sélices, dont nous tenons le château assiégé. Son armée est d'un nombre inférieur à la mienne; à cette cause, je voudrais que mes hommes seulement s'assemblassent contre les siens.

— Sire, répondit le roi des cent chevaliers, si cela vous plait, j'irai demain au matin vers lui et verrai son armée.

— C'est bien dit, répliqua Gallehault.

Au matin du lendemain, en effet, le roi des cent chevaliers s'en vint voir l'armée du roi Artus, laquelle campait à sept lieues anglaises du Pin-de-Mallehault. Quand il eut bien examiné cette armée, et jugé qu'elle se composait tout au plus de sept mille combattants, il s'en revint vers Gallehault, auquel il dit :

— Sire, j'ai nombré cette armée : elle se compose d'environ dix mille hommes.

— Prenez donc dix mille chevaliers, répondit Gallehault, et allez!

Le roi des cent chevaliers obéit, et lorsque ses dix mille hommes furent harnachés, il les emmena à la rencontre de l'armée du roi Artus.

Ce dernier avait été prévenu à temps de cette arrivée, et il avait envoyé son neveu Gauvain avec ses chevaliers pour couper le passage aux ennemis. La bataille eut lieu sur les bords d'une rivière. Les gens du roi Artus firent merveille, comme de preux chevaliers qu'ils étaient. Et semblablement les gens de Gallehault, ce qui ne les empêcha pas d'être déconfits et mis en déroute.

Quant le roi des cent chevaliers vit ses gens en déconfiture, il en fut très-chagrin, car c'était un rude et vaillant homme qui n'aimait pas les défaites et n'y était pas habitué. Il pria Gallehault de lui envoyer d'autres chevaliers pour remplacer ceux qui venaient d'être déconfits, et Gallehault lui en envoya trente mille.

Cela changea la face des choses. Les hommes de monseigneur Gauvain ne purent longtemps résister, eux qui étaient travaillés et blessés, à ces recrues fraîches et vigoureuses. Ils rompirent en désordre, ralliés de temps en temps par le bon chevalier Gauvain qui, quoique brisé d'angoisse et de douleur, luttait vaillamment jusqu'au bout, pour l'honneur du roi Artus et pour le sien propre. Mais, finalement, lui-même dut renoncer à la bataille, qui cessa avec le jour, et il tomba pâmé de dessus son cheval; tellement qu'on le crut mort, ou à peu près, et qu'on le transporta à son hôtel, où le roi et la reine le vinrent visiter, effrayés de son état.

## CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier blanc, toujours en prison, apprenant par la rumeur l'état du roi Artus, s'engagea sur sa parole, envers la dame de Mallehault, à revenir en sa geôle après les affaires.

Cette bataille avait eu lieu à quelques pas d'un

château qui appartenait à une noble et sage dame veuve, laquelle avait enfant et était beaucoup aimée de tous ceux qui la connaissaient; si bien que les gens de sa terre avaient pris l'habitude de répondre à ceux qui lui demandaient qui elle était, qu'elle était la reine des autres dames.

Cette dame avait, dans une geôle grande et claire, un prisonnier qui entendit les gens du château s'entretenir des affaires de la journée en allant et venant autour de lui.

Lors, ce prisonnier fit appeler le principal chevalier de la dame qui le retenait en prison, lequel s'empressa de venir.

— Vous m'avez fait quérir, sire, me voici, dit-il.

— Grand merci, seigneur, de cet empressement auquel je n'avais pas le moindre droit...

— Tous ceux qui souffrent ont droit à l'intérêt et à la pitié, même de la part de leurs ennemis... Je vous ai cru malade des suites de vos blessures; c'est pour cela que je suis accouru.

— Les blessures que j'ai reçues se sont refermées aisément, seigneur; ce n'est donc pas d'elles que je vous veux entretenir, mais d'une autre plus récente et plus douloureuse.

— Qu'entendez-vous par là, sire chevalier?

— Vous le saurez plus tard... Présentement, j'ai une grâce à vous demander...

— Quelle est-elle, sire chevalier?

— Il s'agirait pour moi de parler à la dame de céans.

— Je vais lui faire part de votre désir, sire chevalier, et je reviendrai vitement vous transmettre sa réponse.

— Je vous en saurai grand gré, seigneur...

Le vieux chevalier sortit de la geôle et se rendit incontinent auprès de sa dame et maitresse.

— Dame, lui dit-il en s'inclinant respectueusement devant elle pour lui baiser la main, j'ai à vous prier de m'octroyer un don.

— Vous me demandez si rarement, que j'aurais mauvaise grâce à vous refuser; ce don vous est octroyé. De quoi s'agit-il?

— Votre prisonnier demande à vous entretenir sans retard.

— Amenez-le-moi, répondit la dame.

Le vieux chevalier alla chercher le prisonnier en sa geôle, l'introduisit auprès de sa dame et se retira discrètement, pour ne pas troubler cette confidence par sa présence.

— Madame, dit le prisonnier de sa voix la plus douce, est-il vrai qu'il y ait eu bataille entre les gens de Gallehault et ceux du roi Artus.

— Très-vrai, chevalier.

— Est-il vrai que monseigneur Gauvain, neveu du roi, ait été gravement blessé?

— On le dit, chevalier.

— Alors, madame, au nom de Dieu, permettez-moi d'aller combattre et venger ceux de mes compagnons qui sont morts!...

— Vous oubliez que vous êtes mon prisonnier.

— Je ne l'oublie pas, madame... Je l'oublie si peu, que je m'engage, sur ma foi et ma loyale parole, à revenir céans à la fin de la bataille qui recommencera sans doute demain.

— Sur votre foi, chevalier?

— Oui, dame.

— Mais j'ignore qui vous êtes, et il m'est difficile de laisser ainsi aller un homme qui a tué le fils de mon sénéchal.

— Vous le saurez plus tard, madame... Présentement, je vous supplie d'avoir fiance en moi.

— J'ai fiance, répondit la dame.

## CHAPITRE XXX

Comment le chevalier à l'écu vermeil sortit de la geôle, monté sur un cheval, et vainquit les gens de Gallehault.

Dès l'aube, le prisonnier sortit de la geôle et de la cité, monté sur son cheval, avec son écu vermeil et les armes qu'il avait lorsqu'il avait été pris par la reine des autres dames, et se dirigea vers l'armée du roi Artus, campée sur l'un des bords de la rivière.

Là était une loge, tendue richement, où se tenaient le roi et la reine, ainsi que d'autres dames et demoiselles, pour assister aux diverses phases de la journée. Là aussi, à côté d'Artus, se tenait messire Gauvain, qui s'y était fait porter, quoique malade et n'en pouvant plus.

Bientôt le chevalier à l'écu vermeil s'arrêta sur la rive du gué et s'appuya tout songeur sur sa lance.

Un garçon de l'armée de Gallehault poussa l'audace jusqu'à lui ôter du cou son écu vermeil et le passer au sien. Il ne sortit pas de sa rêverie. Lors, un second garçon, enhardi par cette impunité, et s'imaginant avoir affaire à un fol ou à un couard, prit un peu de boue et la lui jeta à travers la lumière du heaume, sur le nez, en lui disant:

— A quoi pensez-vous donc, chevalier failli?

L'humidité de cette motte de boue entra dans les yeux du chevalier à l'écu vermeil, qui alors, plein de colère, poussa son cheval en avant, à la rencontre des gens de Gallehault, qui recommencèrent la bataille de la veille. Ceux du roi Artus ne restèrent pas en arrière; tout au contraire, excités qu'ils étaient par l'exemple de ce chevalier à l'écu vermeil, ils firent des prodiges et culbutèrent leurs ennemis.

Le garçon qui avait eu l'audace d'enlever du cou du chevalier cet écu vermeil qui le faisait si bien reconnaître revint en grande hâte le lui rapporter, en lui disant:

— Tenez, sire, il est plus digne de vous appartenir que je ne croyais... Je vous supplie de me pardonner...

Le chevalier reprit son écu, sans répondre autre chose, et s'escrima de son mieux, d'estoc et de taille, contre les gens de Gallehault, qui, finalement, furent contraints de lâcher pied devant ceux du roi Artus.

La bataille dura longtemps et fut longtemps âpre et sanglante; à ce point que, pour s'en tirer avec plus d'honneur que de honte, Gallehault fit entendre au roi Artus, par un messager, qu'il lui accorderait volontiers une trêve d'un an.

Artus consentit, car, malgré la vaillance de ses hommes, il avait peur de perdre sa terre et son honneur.

En conséquence, les deux armées cessèrent la boucherie et se retirèrent chacune de son côté.

Quand on chercha le chevalier aux armes vermeilles pour le remercier du précieux concours qu'il avait donné, on ne le trouva pas.

## CHAPITRE XXXI

**Comment, après que Lancelot eut vaincu les chevaliers de Gallehault, il s'en retourna en la prison de la dame de Mallehault.**



Il faisait nuit lorsque Lancelot quitta le lieu de la bataille pour revenir en la geôle de la dame de Mallehault, ainsi qu'il s'y était précédemment engagé.

Il se désarma sans être aperçu, entra dans la geôle et se coucha sans manger.

Peu de temps après, lui vinrent les chevaliers que la dame de Mallehault avait envoyés à l'assemblée, pour aider les gens du roi Artus. Lors, elle leur demanda des nouvelles sur ce qui s'était passé de part et d'autre, et ils lui répondirent que le chevalier à l'écu vermeil avait tout vaincu.

En entendant ce récit, la dame de Mallehault se mit à regarder du coin de l'œil une pucelle qui était sa cousine germaine et dame principale de sa maison. Ce regard voulait dire qu'elle souhaitait d'être seule avec elle et qu'il lui tardait grandement que les chevaliers s'en allassent de céans.

Enfin, ces chevaliers s'en allèrent, et aussitôt qu'ils eurent montré les talons, la dame de Mallehault alla vers sa cousine et lui dit :

— Ce pourrait bien être notre chevalier, n'est-ce pas?

— Peut-être est-ce lui, en effet, répondit la pucelle. Mais le meilleur, pour nous en assurer, est d'aller vers lui.

— J'y songeais, reprit la dame. Allons-y; mais que nul ne le sache, hormis nous deux...

— Volontiers, dit la pucelle.

Et, tout aussitôt, elle éloigna de la maison tous les indiscrets qui pouvaient y être encore à cette heure-là, de façon à ce qu'elles fussent toutes deux bien seules. Puis, prenant une poignée de chandelles, elle se dirigea avec sa cousine vers l'écurie.

Là, leurs soupçons commencèrent à se confirmer, car le cheval était blessé en plusieurs places et il gisait devant la mangeoire, sans pouvoir y manger.

— Par ma foi! s'écria la dame de Mallehault, voilà bien le cheval d'un vaillant homme! Qu'en dites-vous, cousine?

— Ma dame, répondit la pucelle, il m'est avis qu'il a eu, en effet, plus de peine que de repos, cet animal... Il me semble aussi que ce n'est pas celui-là qu'il emmena de céans en partant pour l'assemblée.

— Sachez, mignonne, qu'il en a usé de plus d'un. Allons voir ses armes, maintenant.

— Allons, dit la pucelle; nous verrons, en effet, comment elles se trouvent du voyage de leur maître.

Elles sortirent de l'écurie et se dirigèrent vers la salle où Lancelot s'était désarmé. Le haubert était faussé et plein de trous. L'écu était fendu et écartelé par suite de coups d'épées. Le heaume était embarré et le nazel, tout détranché, pendait contre val.

Lors, la dame de Mallehault dit à sa cousine :

— Que vous semble de ces armes, ma mie?

— Il me semble, ma dame, répondit la pucelle, que celui qui les a portées n'est pas toujours oisif...

— Vous pouvez bien dire, ma mie, qu'elles ont été portées par le plus prud'homme qui soit au monde!...

— Dame, cela peut bien être.

— Or, maintenant, reprit la dame de Mallehault, nous allons aller voir le chevalier lui-même, pour nous confirmer tout à fait dans nos conjectures...

— Allons, fit la pucelle.

Elles s'en vinrent donc à la porte de la geôle, qu'elles trouvèrent ouverte. La dame de Mallehault prit les chandelles des mains de sa cousine, et, passant la tête par l'entre-bâillement de la porte, elle regarda dans l'intérieur de la geôle avec une avide curiosité.

Lancelot gisait tout nu en son lit, ou presque nu, car la couverture lui cachait seulement la poitrine, et ses bras étaient rejetés çà et là, à cause de la fatigue et de la chaleur. Il dormait péniblement. Sa belle figure était égratignée en plusieurs endroits, notamment au front. Il avait, en outre, les épaules détranchées et les poings enflés et sanglants.

Les deux dames entrèrent dans la geôle sur la pointe du pied, comme deux mouches, de peur de réveiller le dormeur, qui était si agréable à voir ainsi.

La dame de Mallehault rendit les chandelles à sa cousine en la priant de l'éclairer, et elle s'avança jusque vers le front de Lancelot.

— Que voulez-vous faire, madame? demanda la jeune pucelle.

— Quoi? Je ne serai jamais si à point que maintenant pour le baiser, répondit la dame de Mallehault.

— Assez, dame, assez! Ne faites pas telle folie!... reprit la pucelle effarouchée.

— Ce n'est pas là folie, c'est plaisir, ma mie...

— S'il savait ce que vous faites là, il vous en priserait moins... Et chacun vous ferait honte!...

— Quelle honte peut-il donc y avoir à baiser un si vaillant homme?

— Si cela lui plaisait, bien; mais il dort et ne sait rien de ce que vous voulez tenter à son endroit... Et puis, le connaissez-vous bien? Il peut être très-preux de corps et ne l'être pas du tout du cœur...

Tant dit la jeune pucelle à sa dame, qu'elle la décida à partir sans plus en faire.

Quand elles furent en leur chambre, la dame de Mallehault commença à pleurer et à parler du chevalier aux armes vermeilles.

La pucelle, s'apercevant, à ne s'y pas méprendre, de l'amour de sa cousine pour ce gentilhomme, essaya de l'en détourner par paroles.

— Chère dame, lui dit-elle, je crois que le chevalier pense à autre chose que ce que vous supposez...

— Je suppose bien, mignonne, répondit la dame, car Dieu ne l'a pas fait si vaillant et si beau pour rien : il doit être en dedans ce qu'il est en dehors et avoir des pensées dignes de son tendre et pitoyable visage.

Les deux dames se couchèrent là-dessus, la dame de Mallehault rêvant au jeune chevalier blessé, et sa cousine rêvant à toute autre chose.

## CHAPITRE XXXII

Comment la dame de Mallehault mit à rançon le chevalier qu'elle tenait en prison et le laissa aller quand elle vit qu'elle ne pouvait savoir son nom.

Un jour, la dame de Mallehault fit sortir le jeune chevalier de sa geôle, pour s'entretenir avec lui. Quand il fut devant elle, il alla s'asseoir à ses pieds, et elle, qui le voulait honorer, le releva et le fit placer à ses côtés.

— Sire chevalier, lui dit-elle, je vous ai tenu en prison sans trop vous faire sentir la tristesse d'un tel lieu, contrairement au vouloir de mon sénéchal et de toute ma parenté, qui demandait votre mort... Vous devez m'en savoir bon gré...

— Dame, répondit le jeune jouvenceau, je vous en sais un tel gré, que je me déclare présentement votre chevalier en tous besoins...

— Grand merci, sire chevalier... Maintenant, je vous prierai de vouloir bien me dire qui vous êtes et à quoi vous prétendez.

— Je suis fâché d'avoir à vous refuser cela, ma Dame, mais il n'est personne à qui je doive le dire...

— Vous me le direz, cependant!

— Dame, faites de moi ce que vous jugerez bon de faire... Mais vous me couperiez la tête que je ne vous en sonnerais mot...

— J'en suis fâchée à mon tour pour vous, sire chevalier, mais puisque vous vous obstinez si fort à me celer précisément ce que je vous demande, je vous déclare que vous ne sortirez pas de ma prison avant un an d'ici... Quant à votre nom, je le saurai, car j'irai en tel lieu où je l'apprendrai, malgré vous...

— Où cela, dame? demanda le chevalier.

— A la cour du roi Artus.

— Dame, je n'en puis mais!

Sur ce, la dame de Mallehault le renvoya en sa prison d'un air courroucé. Et de fait, elle ne l'était pas autant qu'elle voulait le paraître, car elle sentait croître de jour en jour son amour pour lui.

Au bout de quelque temps, elle le fit revenir devant elle.

— Chevalier, lui dit-elle, vous avez refusé l'autre jour de me dire votre nom... Mais j'en ai assez appris sur vous pour vous déclarer que je vous rendrai volontiers à la liberté, si vous me voulez payer rançon...

— Grand merci, ma Dame... Dites-moi donc, s'il vous plaît, quelle peut être cette rançon?...

— Je vous en nommerai trois, et si vous n'en acceptez pas une des trois, vous ne sortirez pas de céans...

— Dame, daignez me dire votre vouloir...

— Premièrement, si vous dites votre nom, vous serez quitte... Secondement, à défaut de cela, dites-moi qui vous aimez d'amour... Troisièmement enfin, si vous ne me voulez dire ni l'une ni l'autre, dites-moi si vous croyez jamais faire autant d'armes que vous en fîtes l'autre jour dans la bataille entre les gens du roi Artus et ceux de Gallehault, le fils du géant...

En entendant cela, le jeune chevalier commença à soupirer durement, et il répondit :

— Dame, vous me haïssez bien, je le vois, car vous ne me voulez faire rançon que honteusement.

— Je vous assure qu'aussitôt l'une de ces trois rançons acquittées, vous vous en pourrez aller.

Le chevalier commença à pleurer tendrement et dit :

— Puisque je vois bien que je ne puis sortir de céans que par honte, je préfère encore la mienne à celle d'autrui... Pourtant, sachez bien que je compte encore plus faire d'armes que je n'en fis jamais, s'il m'est commandé... Maintenant, dame, que je vous ai dit ce que vous vouliez, souffrez que je m'en aille...

— Vous vous en irez quand il vous plaira, répondit la dame de Mallehault... Toutefois, par gratitude des soins que vous avez reçus céans, je vous prierai de m'accorder une grâce...

— Laquelle, dame?...

— C'est de demeurer avec moi jusqu'à l'expiration des trêves entre le roi Artus et Gallehault... Je vous appareillerai alors d'un bon cheval et d'armes telles que vous les voudrez porter.

— Dame, je ferai votre vouloir.

— Je vais vous dire ce que vous ferez jusque-là... Vous resterez en votre geôle où vous serez fourni de tout ce que vous désirerez, et où j'irai souventes fois vous tenir compagnie... Maintenant, pour en finir, dites-moi quelles armes vous choisissez, afin que je les fasse préparer ?

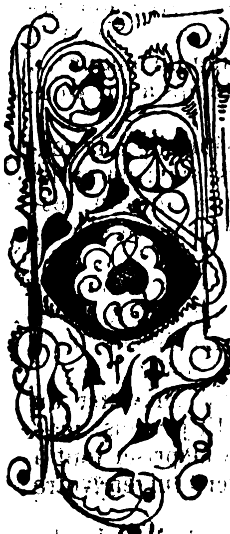
— Dame, je les souhaiterais toutes noires.

— Vous les aurez.

Le jeune chevalier s'en retourna en sa geôle, et la dame de Mallehault s'empressa de lui faire appareiller un écu tout noir, un cheval de même couleur, ainsi qu'une cotte d'armes et des couvertures.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, les trêves étant expirées, le chevalier aux armes noires apprit l'engagement et les blessures graves de messire Gauvain, et comment il alla se mêler à l'armée du roi Artus.



r, les trêves étaient expirées. La bataille venait de reprendre entre les gens de Gallehault et les gens du roi Artus. Bataille âpre et sanglante, qui laissa bien des chevaliers sur l'herbe. Les uns et les autres montrèrent une vaillance extrême, et, parmi ceux-là, messire Gauvain, le neveu du roi Artus, lequel, quoique blessé, combattit vaillamment jusqu'au bout, au grand émerveillement de ses compagnons et même des gens de Gallehault. Par trois fois, messire Yvain le remonta sur son cheval, d'où il était tombé, non de peur, mais de fatigue et de douleur. Messire Yvain lui-même fit des prodiges, aidé de Gahus de Karaheu. Il en eût fait davantage s'il n'eût eu à veiller sur le neveu du roi, le pauvre Gauvain, à qui le sang sortait par la bouche comme d'une fontaine. On le ramena à sa tente, où il chut pâmé et dans un état désespéré.

Ce fut là nouvelle qu'on se passa de bouche en bouche, et qui arriva ainsi aux oreilles de la dame de Mallehault et de Lancelot, son prisonnier.

— Ah! Gauvain! Gauvain! s'écria la première d'une voix dolente. Jamais plus vaillant homme n'a vécu! Jamais plus gentilhomme ne mourra!...

— Si cette nouvelle est vraie, se dit Lancelot dans sa geôle, si monseigneur Gauvain est blessé à mort, jamais on ne réparera sa perte!

Lors il demanda à parler à la dame de Mallehault, qui consentit à le voir et à l'entendre.

— Dame, lui demanda-t-il, est-il vrai que messire Gauvain soit mort?...

— Non, répondit-elle, mais il ne vaut guère mieux, paraît-il, puisqu'il est blessé mortellement, ayant trois côtes brisées... S'il meurt, hélas! ce sera un deuil général, et toute joie particulière devra cesser...

— Dame, dit Lancelot, pourquoi m'avez-vous trahi?... Vous deviez me faire savoir exactement le jour où les trêves expireraient... Vous ne l'avez pas fait, je n'ai pu prendre part à la bataille, comme je le souhaitais tant...

— Nous avons déjà perdu assez de chevaliers; point n'était besoin d'en perdre un encore tel que vous semblez être... Toutefois, si vous tenez si fort à prendre part à l'assemblée, vous le pouvez encore, car elle reprend dans trois jours... Votre cheval et vos armes sont appareillés ainsi qu'il a été convenu...

Lancelot remercia la dame de Mallehault et retourna en sa geôle, pour n'en partir que le troisième jour.

## CHAPITRE XXXIV

Comment la dame de Mallehault alla à la cour du roi Artus et attira l'attention de la reine sur le chevalier aux armes noires.



urant ce temps, la dame de Mallehault se hâtait d'aller rejoindre la cour du roi Artus, voulant y être avant que son chevalier prisonnier n'y vînt. La reine lui fit grand accueil, ce qui lui fit plaisir, et elle y trouva messire Gauvain en moins mauvais état qu'on ne l'eût cru d'abord, ce qui ne lui fit pas un plaisir moindre.

Le troisième jour, au matin, au moment où les gens du roi Artus allaient en venir de nouveau aux mains avec les gens de Gallehault, Lancelot s'en vint en la place même où, un an auparavant, un garçon lui avait ôté l'écu du cou.

Il commença par regarder vers la Bretèche pour tâcher d'y apercevoir les dames qui y étaient. Là, précisément, se trouvaient la reine, la dame de Mallehault et messire Gauvain, toujours blessé.

— Quel est donc ce chevalier? demanda la reine en désignant Lancelot, mélancoliquement appuyé sur sa lance, immobile le long de la rivière.

Les dames qui étaient là, dans la compagnie de la reine, suivirent la direction de son doigt et aperçurent, comme elle, le chevalier aux armes noires.

— Vous souvient-il, madame, dit à la reine mes-

sire Gauvain, qui avait aperçu Lancelot immobile à sa place, vous souvient-il qu'il y a un an, comme je venais d'être blessé, un chevalier passa sur cette rivière, isolé des autres, et reconnaissable à ses armes vermeilles?... Celui-ci a des armes noires, et cependant, je ne sais pourquoi, j'ai pressentiment que c'est lui...

— Beau neveu, répondit la reine, cela pourrait bien être; mais, pourquoi le dites-vous?

— Je le dis, madame, parce que je voudrais de tout mon cœur que ce fût le même, car je n'ai jamais vu de plus preux chevalier que celui-là...

Ils continuèrent à deviser, la reine et lui, du chevalier aux armes vermeilles de l'année précédente, et, pendant ce temps, les gens du roi Artus et ceux de Gallehault se rapprochèrent pour entamer le conflit.

Quant à Lancelot, il était resté tout pensif, à la même place, sur le bord de la rivière, regardant toujours dans la direction de la Bretèche.

— Dame, dit la dame de Mallehault à la reine en lui désignant Lancelot, mandez donc à ce chevalier qu'il combatte pour l'amour de vous et qu'il vous montre ce qu'il sait faire...

— Belle dame, répondit la reine, j'ai autre chose à faire, vraiment, que de m'occuper de ce chevalier...

— Et quoi donc, madame?

— Monseigneur Artus est sur le point de perdre terre et honneur, dit la reine, et, en outre, mon beau neveu Gauvain est mortellement blessé, à ce que m'ont dit les mires que nous avons consultés... Vous comprenez que je n'ai pas le cœur à la joie... Par ainsi, vous et les autres dames, faites donc ce que vous me conseillez de faire à l'endroit de ce chevalier...

Lors, la dame de Mallehault appela une demoiselle et lui dit, en lui montrant Lancelot :

— Vous voyez ce chevalier qui est là-bas? Vous irez vers lui et lui direz que toutes les dames et demoiselles de la cour le saluent, fors madame la reine; qu'en outre, elles le prient, par courtoisie et amour de chevalerie, qu'il fasse devant elles de merveilleuses prouesses d'armes... Et vous lui remettrez ces deux lances de la part de monseigneur Gauvain...

La demoiselle partit incontinent, suivie de l'écuyer qui portait les deux lances.

## CHAPITRE XXXV

Comment Lancelot, étant sous les yeux de la reine, sent croître son courage et sa taille, et fait de merveilleuses prouesses.



empli le message auprès de Lancelot, la messagère de la dame de Mallehault prit congé de lui, laissant là l'écuyer qui l'avait accompagnée.

Presque tous les yeux étaient fixés sur le chevalier aux armes noires, qui, en comprenant qu'il était ainsi le point de mire de l'attention de si belles dames que celles de la reine et de si vaillants chevaliers que monseigneur Gauvain, se redressa de toute sa hauteur sur ses étriers; si bien qu'il sembla au neveu d'Artus qu'il venait de croître d'un demi-pied.

— Dame, dit-il avec admiration à la reine, voilà bien le meilleur chevalier du monde!... On serait longtemps à lui trouver son pareil...

Lancelot s'était lancé avec impétuosité à la rencontre d'un groupe de chevaliers, suivi du varlet porteur des deux lances de messire Gauvain, lesquelles il eut bientôt l'occasion de rompre sur les hauberts de ses adversaires.

Lorsque ces lances furent brisées, il s'en revint à son point de départ, à l'endroit même où il s'était d'abord placé, et il tourna son visage du côté de la Bretèche, c'est-à-dire du côté de la reine.

— C'est décidément le meilleur chevalier du monde! dit Gauvain à la reine. Et je crois, madame, que vous avez eu tort de le mépriser tout à l'heure, en refusant d'envoyer vers lui en votre nom propre...

— D'autant plus, ajouta la dame de Mallehault, qu'il nous prouve bien, présentement, qu'il ne fera plus rien pour nous...

— Vous voyez si j'avais raison, dit messire Gauvain.

— Beau neveu, que voulez-vous donc que je fasse?... demanda la reine.

— Dame, répondit Gauvain, c'est un grand et précieux trésor qu'un tel chevalier... Un seul prud'homme fait plus, souvent, par sa vaillance, que toute une armée... Et celui-ci pourra donner un fier appui à monseigneur Artus... Par ainsi, dame, je vous conseille fort de lui mander, en votre nom propre, ce que lui ont mandé tout à l'heure

les dames de votre compagnie... Et vous verrez alors les belles joutes qu'il fera en votre honneur!...

— Faites ce qu'il vous plaira, beau neveu, dit la reine, cela me plaît ainsi...

Peu après, Lancelot vit venir à lui trois écuyers menant trois chevaux aux armes de messire Gauvain et portant trois lances.

— De la part de monseigneur Gauvain et de madame la reine, dirent ces hommes au chevalier, en lui rapportant leur message.

— Vous direz à madame la reine et à monseigneur Gauvain, répondit Lancelot, que je leur donne grand merci, et que je vais faire à leur plaisir...

Et, cela dit, il se rua en pleine mêlée, semant l'épouvante et la mort sur son passage.

Quand vint le soir, son bras était lassé, et les écuyers qui lui avaient été donnés étaient hors de combat. Et les gens du roi Gallehault étaient dix fois plus nombreux que ceux du roi Artus.

Lors, il se retira discrètement du champ de bataille, et s'en alla par un petit chemin, entre les prés, croyant n'être pas vu.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment Lancelot, par sa prouesse, fit que le roi Gallehault cria merci au roi Artus, au moment où celui-ci s'y attendait le moins.**



Tout est perdu pour le roi Artus, pensait Lancelot en se retirant tristement par ce sentier solitaire.

Il se croyait bien seul. Mais Gallehault l'avait suivi à distance, et il piqua si bien son cheval qu'il arriva vers lui au moment où il s'y attendait le moins.

— Que Dieu vous conduise, chevalier! lui cria-t-il en le saluant courtoisement.

Lancelot le regarda de travers et lui rendit à grand'peine son salut.

— Bel ami, lui demanda Gallehault, qui êtes-vous?

— Un chevalier, comme vous pouvez voir, répondit Lancelot.

— Certes, reprit Gallehault, et le meilleur chevalier du monde, que je voudrais honorer comme il convient... C'est même pour cela que je vous ai suivi, afin de vous prier de vous laisser héberger cette nuit par moi...

— Qui êtes-vous donc, vous qui me voulez héberger? demanda Lancelot.

— J'ai nom Gallehault et suis le sire des gens contre lesquels vous avez aujourd'hui si bien garanti le royaume de Logres que j'eusse conquis sans vous...

— Comment! s'écria Lancelot, vous êtes ennemi de monseigneur le roi Artus et vous me priez d'accepter votre hospitalité?

— Ah! sire chevalier, je ferai volontiers pour vous ce que je ne ferais pas pour lui... Car vous êtes le plus chevalereux homme que j'aie jamais rencontré, et je suis tant émerveillé que je ne puis m'en taire... Revenez donc avec moi, et, demain au jour, nous irons faire notre paix avec le roi Artus, mais seulement à cause de vous...

— A cette condition, oui, répondit Lancelot. Mais, pour mieux agir, agissons sur-le-champ... Ne remettons pas à demain ce qui peut être fait immédiament.

— Volontiers! répondit Gallehault.

Et ils revinrent ensemble par le même chemin.

Le roi Artus ne se doutait guère de cette heureuse issue à cette assemblée. Il était triste, parce qu'il croyait sa terre perdue, et perdu aussi son honneur. Messire Gauvain n'était pas moins triste que lui.

Quant à la reine, elle ne comprenait pas pourquoi le chevalier aux armes noires avait disparu.

Gallehault chevaucha jusqu'au premier garde-étendard et demanda à parler au roi Artus.

Le roi se rendit auprès de lui, et Gallehault, se jetant à ses pieds, lui fit une entière soumission.

— Retournez, dit le roi, à vos troupes et les renvoyez en arrière!...

Ce que fit à l'instant Gallehault.

Au moment où il venait de donner ces ordres-là, Lancelot s'approcha de lui, le pria, au cas où il retournerait à la cour, de ne dire à personne où il se trouvait :

— Je vous le promets, compagnon! répondit Gallehault, dont l'intention, en effet, était de rejoindre la cour du roi Artus, avec qui il avait de graves conseils à tenir.

Après avoir licencié ses troupes, donc, sauf ses gens particuliers, il appela deux des principaux rois de sa compagnie et leur confia Lancelot pour qu'ils en usassent avec lui comme s'il était lui-même. Puis, montant à cheval, il se dirigea vers le roi Artus et la reine, qui s'avancèrent à sa rencontre et l'emmenèrent à la Bretèche, où Gauvain gisait fort malade.

Dès que ce dernier aperçut Gallehault, il lui fit mille amitiés et compliments sur sa vaillance et sa prud'homie connues et admirées par tous.

Gallehault l'interrogea sur sa position...

— J'ai été près de la mort, répondit Gauvain; mais en voyant l'amitié que la reine et le roi vous portent, je sens la guérison prochaine.

Toute la journée se passa à deviser d'amitié et de sympathie; mais on ne dit pas un mot du chevalier noir.

Prétextant des affaires très-pressées, Gallehault demanda au roi son congé, et il retourna auprès de Lancelot, auquel il raconta ce qui s'était passé à la cour.

Lors, Lancelot le pria de lui accorder un don.

— Lequel? demanda Gallehault.

—L'accointance du roi Artus, répondit Lancelot, qui n'osait nommer la reine.

— Le roi, fit Gallehault, est un vrai gentilhomme, et je regrette de ne l'avoir pas connu plus tôt... Quant à madame la reine elle est si vaillante et si belle que je ne vis jamais femme plus adorable.....

Le chevalier soupira fortement en entendant parler ainsi de la reine, et Gallehault détourna la conversation en voyant les larmes inonder les yeux du bel amoureux.

Après s'être fortement embrassés, Gallehault et le chevalier se sonhaitèrent bon repos. Le chevalier, conduit par les deux rois, reposa dans une chambre où ils couchaient aussi.

Mais le sommeil du chevalier fut bien troublé; il passa la nuit à soupirer, à se retourner tant et tant, que ceux de la chambre, dès le matin, en avertirent Gallehault.

Celui-ci prit le chevalier à part et lui dit :

— Beau doux compagnon, pourquoi vous détruire ainsi? D'où vient ce deuil? Confiez-le-moi, je vous aiderai autant que le pourra un mortel.

Et le bon Gallehault commença à pleurer. Mais le chevalier noir lui jura qu'il n'avait pas de cause sérieuse à son chagrin.

Après cela, tous deux entendirent la messe. Au moment où le prêtre sépara en trois le corps de Notre-Seigneur, Gallehault prit la main du chevalier Noir et lui dit.

— Ne croyez-vous pas que ceci est le corps de notre Sauveur?

— Vraiment si, je le crois sur mon âme, répondit le chevalier.

— Eh bien! fit Gallehault, aussi bien ces choses sont saintes et vraies, aussi je mets ma volonté et mon pouvoir à faire toutes choses qui vous pourront aider et plaire.

— Je vous comprends et vous remercie, répondit le chevalier noir. J'en userai à l'occasion.

— — J'y compte, reprit Gallehault. Et maintenant, au revoir, mon doux ami.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment Gallehault, en causant du chevalier noir devant la reine, donna à celle-ci une furieuse démangeaison de le voir.**



Gallehault reprit sa route vers la cour du roi Artus.

Une après-dinée, comme il devisait avec la reine et le roi au chevet du bon Gauvain, celui-ci lui demanda quel était le chevalier qui avait décidé la paix.

— Je ne sais vraiment pas, répondit Gallehault, et ne puis rien en dire.

— Par Dieu! dit la reine, ce fut le chevalier noir... Et vous devriez bien nous le présenter...

— Je ne puis, répondit Gallehault, vous montrer ce que j'ignore.

— Taisez-vous! répliqua la reine, il a demeuré avec vous, et il portait, l'autre jour, vos armes...

Le roi se mit aussi avec la reine pour extraire du cerveau de Gallehault le nom du chevalier inconnu; mais on cessa de le pousser, sur l'observation de Gauvain que Gallehault était trop prud'homme pour refuser une chose qu'il pourrait faire.

— Il a dû vous paraître bien brave, ce chevalier au noir écu? dit Gallehault au roi.

— Certes, il est plus fort que je n'aurais imaginé, et je désire beaucoup avoir avec lui accointance de chevalerie. Je donnerais bien la moitié de mon bien, sauf celle de madame la reine.

— Pour moi, s'écria le malade Gauvain, je voudrais être la plus belle dame du monde pour qu'il m'aimât tous les jours de sa vie.

— Et vous, madame, demanda Gallehault à la reine, comment récompenseriez-vous un pareil chevalier, s'il était vôtre à toujours?...

— Par Dieu! répliqua la reine, messire Gauvain vient d'indiquer ce que dame peut octroyer...

Messire Gauvain et tous les assistants se mirent à rire.

Quelques instants après, la reine émit le dessein de visiter les prés de la Bretèche, et, prenant le bras de Gallehault, elle lui dit, sans avoir l'air de rien :

— Gallehault, je vous aime beaucoup, et, si vous voulez reconnaître mon amitié, il vous faut me faire voir le chevalier...

— Je ne l'ai plus revu, répondit Gallehault, depuis ma paix avec le roi; mais je vais tout mettre en œuvre pour que vous lui parliez.

— Faites, je vous en prie, que je le voie le plus tôt possible, fit la reine. S'il est chez vous, envoyez-le chercher de suite.

Gallehault obéit et retourna à sa tente, où le chevalier noir était demeuré pensif.

— Je suis, lui dit Gallehault, encore tout ému de ce qu'on m'a dit à la cour. Le roi n'a d'amitié que pour vous, et la reine brûle du désir de vous voir, bien qu'on m'a prié de faire approcher mes troupes, qui sont trop éloignées de celles du roi... Que répondre aux avances du roi et de la reine? Dites, beau doux ami...

— Je ne sais, répondit Lancelot; ce sera ce que vous voudrez, puisque je suis à votre garde désormais.

— Certes, fit Gallehault, il me semble que voir la reine ne peut empirer votre chagrin.

— Eh bien! repartit Lancelot, allons! Mais que vous et moi, seuls, sachions cette rencontre; dites que vous m'avez envoyé chercher.

— Laissez-moi arranger le reste, répliqua Gallehault.

Et il partit, laissant à son sénéchal le soin de remplir ses ordres.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment Gallehault amena le beau Lancelot devant la reine et éloigna d'eux les indiscrets.**



Gallehault se rendait au pavillon du roi, lorsque la reine l'aperçut et courut à sa rencontre.

— Comment avez-vous exploité la besogne? lui demanda-t-elle.

— Dame, répondit-il, j'en ai tant fait, que je crains que l'amour de votre prière ne me ravisse la chose que j'aime le mieux.

— Seigneur, vous ne perdrez rien pour moi, que je ne vous le rende au double. Mais que pouvez-vous donc y perdre?

— Celui-là même que vous demandez.

— Certes, je ne pourrais pas vous le rendre; mais, grâce à Dieu et à moi, vous ne le perdrez pas. Toutefois, dites-moi quand il viendra.

— Bientôt, je pense, car je l'ai envoyé quérir.

La reine fut joyeuse de cette nouvelle; joyeuse surtout d'apprendre qu'elle allait bientôt parler à celui vers lequel volaient toutes ses pensées et tous ses désirs.

Gallehault reprit :

— Si vous voulez, madame, nous irons après souper en ce verger qui est là, en aval, et nous y deviserons comme il convient...

— Volontiers, répondit la reine.

Après souper, en effet, elle appela la dame de Mallehault et la dame de Cardueil, une sienne pucelle, et toutes trois s'en allèrent droit au verger indiqué par Gallehault.

Quand ce dernier les aperçut, il ordonna à un de ses écuyers d'aller quérir son sénéchal, lequel, prévenu par lui, amena le chevalier qui avait été son compagnon.

Tous deux étaient de grande beauté. A mesure qu'ils s'approchaient, la dame de Mallehault reconnaissait dans le chevalier celui qu'elle avait eu maint jour en sa possession comme prisonnier. Comme elle ne voulait pas qu'il la reconnût, elle passa outre très-rapidement.

Le sénéchal et son compagnon saluèrent les dames.

— Lequel vous semble-t-il que ce soit, madame? demanda Gallehault à la reine d'une voix basse.

— Certes, ils sont beaux chevaliers tous deux, répondit-elle. Mais je ne vois corps où il puisse y avoir autant de prouesse que le chevalier noir en avait...

— Sachez, madame, que l'un d'eux est précisément ce chevalier noir...

La reine tressaillit, le sachant si près d'elle. Il tressaillit lui-même beaucoup et trembla de tous ses membres, tellement, qu'il ne la put saluer une seconde fois.

— Qui est-ce donc? murmura la reine.

Gallehault, se tournant vers son sénéchal, lui dit :

— Sénéchal, faites compagnie à ces dames, s'il vous plaît.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment Lancelot et la reine Genièvre devisèrent de choses et d'autres, et surtout de choses amoureuses.**

Quand le sénéchal se fut éloigné avec les dames, la reine prit le beau chevalier par la main et le fit asseoir tout contre elle. Puis, après lui avoir fait beaucoup de beaux semblants, elle lui dit en riant :

— Savez-vous, sire, que Gallehault et moi nous avons ardemment désiré de vous voir, et que cependant je ne sais pas encore si je vois réellement celui que je voulais connaître?... Gallehault m'a bien dit que c'est vous; mais enfin, je désirerais le savoir de votre propre bouche, si c'était votre plaisir.

Le chevalier, sans oser lever les yeux sur la reine, lui dit :

— Je ne sais pas.

Tout en s'émerveillant de ce que pouvait éprouver le chevalier, la reine cependant se douta d'une partie de ce qu'il avait.

Pour Gallehault, qui le vit si timide et si honteux, supposant qu'il devait être seul à seul pour s'expliquer, il alla trouver le sire Gauvain, invita les dames qui s'étaient levées à son approche à se rasseoir, et engagea une conversation générale.

Alors la reine dit au chevalier :

— Pourquoi donc vous célez-vous ainsi de moi? A coup sûr, il n'y a aucune raison pour que vous agissiez ainsi. N'êtes-vous pas celui qui, au tournoi, portait des armes noires et qui est demeuré vainqueur de l'assemblée?

— Non, madame.

— N'êtes-vous pas celui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehault?

— Oui, madame.

— Par conséquent, c'est vous qui avez vaincu l'assemblée.

— Je ne suis pas celui-là, madame.

En entendant ces réponses contradictoires, la reine s'aperçut bien que, par modestie, le cheva-

lier ne voulait pas se faire connaître pour le vainqueur, et elle l'en estima d'autant plus.

— Or çà, reprit-elle, dites-moi qui vous a fait chevalier.

— Vous-même, madame.

— Moi?

— Oui.

— Et quand?

— Ne vous souvenez-vous pas, madame, d'un varlet qui vint un vendredi à Kamalot pour annoncer l'arrivée d'un chevalier blessé de deux coups de lance, et que l'on apporta dans la ville le dimanche suivant?

— Je m'en souviens parfaitement.... Grand Dieu! est-ce que ce serait vous que la Dame du Lac amena à la cour? Vous étiez vêtu d'une robe blanche?

— Oui, madame.

— Et pourquoi dites-vous donc que je vous ai fait chevalier?

— Je dis vrai, parce que la coutume est telle, que nul ne peut être chevalier sans ceindre l'épée, et que la personne de qui on tient l'épée vous fait chevalier. Or, je la tiens de vous, car le roi ne me la donna jamais, et c'est à cause de cela que je dis que vous me fîtes chevalier.

— Et, en partant de la cour, demanda la reine toute joyeuse de ces paroles, où êtes-vous allé?

— Je partis pour secourir la dame de Noehault.

— Et, durant cette expédition, ne m'avez-vous rien envoyé?

— Si, deux jeunes demoiselles.

— C'est vrai. Et, quand vous avez quitté Noehault, n'avez-vous pas rencontré quelque chevalier qui se réclamât de moi?

— Oui, madame; il y en eut un qui me dit de descendre de mon cheval, le voulant avoir, parce que, me dit-il, il était à vous. Mais, quand je lui demandai de quelle part il me donnait cet ordre, et qu'il m'eût répondu que l'ordre ne venait que de lui, alors je remontai sur mon cheval que je lui refusai, et je le combattis avec force. Je n'ignore pas qu'en cette occasion, je vous ai fait outrage; mais je vous en demande pardon.

— Vous ne m'avez fait aucun outrage en agissant ainsi, et, au contraire, j'ai su fort mauvais gré à ce chevalier de s'être autorisé de mon nom... Ah! ajouta-t-elle, je sais bien qui vous êtes : vous vous nommez Lancelot du Lac!

Le chevalier ne dit rien.

— Pour Dieu! continua Genièvre, ce serait en vain que vous le nieriez, car il y a longtemps que sire Gauvain a apporté de vos nouvelles à la cour. Mais, dites-moi, pourquoi, avant-hier, avez-vous fait tant de prouesses?

A ces mots, Lancelot commença à soupirer.

— Parlez sincèrement, ajouta Genièvre, car je ne puis douter que vous n'ayez combattu ainsi pour quelque dame ou quelque demoiselle; qui est-elle? Par la foi que vous me devez, dites-le-moi.

— Ah! madame, je vois bien qu'il faut vous le dire : c'est... vous!

— Moi?

— Oui, madame.

— Mais c'est pour la demoiselle qui vous porta les trois lances que vous avez combattu, car je m'étais mise hors de cause.

— Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais, et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de faire...

— Combien de temps y a-t-il que vous m'aimez ainsi? reprit bientôt la reine.

— Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier, quoique cependant je ne l'étais pas.

— Parlez sincèrement : d'où vous est venu cet amour que vous avez mis en moi?

— Si votre bouche n'a point menti, madame, c'est vous-même qui m'avez fait votre ami.

— Mon ami? et comment?

— Souvenez-vous que, quand je pris congé du roi, je vins devant vous pour vous recommander à Dieu et vous assurer que je serais votre chevalier en tous lieux; qu'alors vous me dîtes que vous vouliez que je fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces paroles je vous fis mes adieux, et que vous me dîtes : *Adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce qui me rendra brave et célèbre, si je dois le devenir; et, depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans ma mémoire, à tous les grands dangers auxquels j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre mes ennemis! ce mot m'a servi de soulagement dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche au milieu de ma pauvreté...

— Par ma foi, interrompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet, et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin d'y attacher le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit souvent à maint prud'homme sans savoir même ce que je disais. Mais la coutume des chevaliers est de faire de pareils faux semblants aux dames, quoique au fond, ils n'attachent aucune importance à ce qu'ils disent.

La reine, en parlant ainsi, voulait se donner le plaisir de mettre le chevalier mal à l'aise, car, en fait, elle voyait bien qu'il n'en aimait pas d'autre qu'elle. Mais elle se délectait à voir l'angoisse où elle l'avait mis.

Cependant l'émotion du chevalier devint telle, que la reine, craignant qu'il ne se trouvât mal et ne tombât, appela le roi Gallehault, qui accourut aussitôt.

— Ah! madame, dit celui-ci en voyant l'état où était son compagnon, mais il n'en peut plus, et vous pourriez bien nous l'enlever, si cela continue; ce qui serait pour nous un grand dommage.

— Et pour moi également, ajouta la reine.

— Eh bien! reprit Gallehault, savez-vous pour qui il a accompli tant de faits d'armes?

— Oh! mon Dieu non, répondit la reine; à moins qu'il ne soit vrai, comme il vient de me le dire, que c'est pour moi.

Et alors elle lui raconta tout l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Lancelot.

— Ayez donc pitié de lui, madame, dit alors Gallehault. Vous savez maintenant qu'il a fait pour vous plus qu'aucun chevalier ait jamais fait pour une dame; apprenez, en outre, que la paix qui a été conclue entre votre époux et moi n'aurait pu se faire sans son entremise.

— Certes, dit la reine, il a fait plus que je ne mérite; mais que voulez-vous que je lui accorde?

il ne me demande rien; voyez comme il est triste et mélancolique.

— Hélas! madame, il n'ose pas demander; quand on aime vraiment, on est toujours timide. Je vous en prie, dans votre intérêt propre, attachez-le à vous, car vous ne pourrez jamais faire la conquête d'un plus riche trésor.

— Je le sais bien, dit la reine; aussi ferai-je tout ce que vous me commandez.

— Grand merci, dit Gallehault, je vous prie donc de lui donner votre amour, de le retenir pour jamais comme votre chevalier, et de devenir sa loyale dame, pendant toute votre vie; par ce don, vous le ferez plus riche que si vous lui donniez tous les biens du monde. Par ainsi, baisez-le donc devant moi pour commencement de vos vraies amours.

— Du baiser, répondit-elle, je ne vois guère ni lieu ni temps... Mais ne doutez pas que je ne voulusse faire aussi volontiers que lui... Ah! si ces dames n'étaient pas là, présentes et pouvant nous remarquer, je n'hésiterais pas une minute... Pourtant, s'il l'exige, je le baiserai volontiers.

Le chevalier, joyeux d'entendre une si agréable parole, ne put répondre rien, sinon :

— Ah! dame, grand merci!...

Gallehault reprit :

— Dame, vous ne pouvez douter de son vouloir, car il est tout vôtre, sachez-le bien... Baisez-le donc à votre aise et plaisir : nul ne s'en apercevra... Nous ferons tous trois comme si nous prenions conseil et devisions de choses sérieuses.

— Ah! dit la reine, pourquoi me ferais-je tant prier de chose que je désire plus que lui!...

Lors, ils se retirèrent à part et firent semblant de prendre conseil l'un de l'autre. Le chevalier était ému au possible; ses jambes tremblaient et se dérobaient sous lui; son cœur battait à se rompre.

La reine, voyant qu'il n'osait plus rien faire ni dire, le prit par le menton et le baisa assez longuement, en présence de Gallehault.

Lequel baiser fut saisi au vol par la dame de Mallehault, qui peut-être en aurait voulu sa part.

— Beau doux ami, dit Genièvre, vous avez tant fait que je suis vôtre, ce dont j'ai grande joie... Gardez célée cette chose, car je suis une des dames du monde dont on dit le plus grand bien et pour laquelle on a le plus grand respect... Or, si ma renommée empirait, ce ne pourrait être que par vous, et nous n'aurions alors qu'amours laides et que vilenies... Gallehault, ajouta la reine, je vous ferai la même prière à l'endroit de mon honneur et de ma bonne renommée... Je vous sais un gré infini de la joie que vous m'avez procurée : tâchez donc de ne la pas gâter.

— Dame, répondit Gallehault, n'ayez nulle crainte... Et, puisque j'ai fait votre volonté, je vous prierai maintenant de faire la mienne...

— Dites hardiment tout ce qu'il vous plaira, répliqua la reine; vous ne sauriez me commander chose que je ne fasse volontiers.

— Eh bien! dame, je vous prie de consentir à ce que je sois son compagnon à toujours.

— De grand cœur, Gallehault, de grand cœur. Vous êtes à lui et il est à vous... Et savez-vous maintenant, Gallehault, à qui je viens de vous donner là en vous donnant à lui?... Je vous ai donné à Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Benoïc!...

Si Gallehault fut joyeux de cette découverte, il ne faut pas le demander, car Lancelot du Lac, quoique jouvenceau, avait déjà la plus grande et la plus belle renommée de vaillance.

Ainsi fut faite la première accointance de la reine et de Lancelot.

## CHAPITRE XL

Comment la dame de Mallehault, ayant deviné l'amour de la reine et du beau Lancelot, voulut être de la partie avec Gallehault, et en fut en effet.



Gallehault et Lancelot s'étant retirés, la reine s'en alla dans l'embrasure d'une fenêtre pour rêver à son aise à la chose qui lui plaisait le plus pour le moment, c'est-à-dire aux célestes béatitudes qu'elle retirerait infailliblement de son amoureux commerce avec le beau Lancelot du Lac.

Elle y était à peine depuis quelques minutes, lorsqu'elle y fut rejointe et troublée par la dame de Mallehault, qui lui dit à voix basse mais significative :

— Pourquoi la compagnie de quatre ne serait-elle pas la meilleure?...

La reine comprit parfaitement ces paroles, mais feignit de n'avoir rien entendu. Cependant, après quelques instants de silence, elle appela la dame et lui dit :

— Pourquoi m'avez-vous parlé ainsi tout à l'heure?

— Pardonnez-moi, répondit la dame, je n'en dirai pas davantage, à présent; car je me suis sans doute plus avancée qu'il ne convient, et lorsqu'on se rend trop familière avec sa dame, on risque d'encourir sa haine.

— Ma haine? ah! vous ne pourriez jamais rien dire qui puisse la faire naître. Je vous sais si sage et si courtoise, que je vous prie de parler. Dites hardiment, car je le veux,... je vous en prie.

— Je parlerai donc, madame : je voulais vous dire combien la compagnie de quatre est bonne. Je me suis aperçue de la connaissance que vous avez faite du chevalier qui vous a parlé, et je n'ignore pas que c'est la personne qui vous aime le plus au monde, et que vous n'avez pas tort de l'aimer, car vous ne pourriez mieux employer votre tendresse.

— Comment le connaissez-vous? demanda la reine.

— Il y a du un temps, madame, où j'aurais pu

vous le refuser comme vous pourriez me le refuser présentement, car je l'ai tenu un an et demi en prison. C'est lui qui a vaincu successivement les assemblées, une fois avec des armes rouges et hier avec des armes noires, armes que je lui avais données...

— Mais, dites-moi, interrompit la reine, quelle compagnie vaut mieux de quatre ou de trois? car une chose est mieux célée par trois quo par quatre personnes.

— Oh! je crois que vous êtes dans l'erreur. Il est vrai que le chevalier vous aime; mais il n'est pas moins certain que lui et Gallehault sont étroitement unis, qu'ils seront forcés, pour s'aider l'un l'autre, de s'éloigner d'ici, et qu'enfin vous demeurerez toute seule. Si vous vouliez m'accepter pour la quatrième personne, au moins vous ne porteriez pas seule tout le poids de l'absence; nous nous assisterions, nous nous consolerions ensemble, comme les deux chevaliers, de leur côté, pourront se consoler entre eux, et vous en seriez plus tranquille et plus à l'aise.

Cet arrangement sourit à la reine, qui, à son tour, mit tout en œuvre pour faire une autre paire d'amants de Gallehault et de madame de Mallehault, projet dans lequel elle obtint un prompt succès.

## CHAPITRE XLI

Comment messire Gauvain se mit en quête pour trouver le bon chevalier qui portait les armes noires en la dernière assemblée, et rencontra un ermite qui lui donna l'hospitalité.

Gallehault et Lancelot étaient certes très-bien à la cour du roi Artus, à cause de la belle dame de Mallehault et de la belle reine Genièvre. Mais Gallehault avait trop affaire en son pays, et il dut prendre congé, accompagné de son ami Lancelot.

Nous les laisserons aller pour suivre le bon chevalier Gauvain, lequel, une fois guéri de ses blessures, résolut d'aller en quête du chevalier aux armes noires.

Il partit, et, pendant quelque temps, chevaucha sans rencontrer d'aventures, et encore moins sans rencontrer le vaillant chevalier qu'il cherchait.

Un jour, il avisa un ermite auquel il demanda son chemin.

— Où allez-vous d'abord? demanda l'ermite.

— Je vais en quête du vaillant chevalier aux armes noires, lequel a nom Lancelot du Lac, répondit messire Gauvain.

— Et comment vous nommez-vous?

— Je ne cèle jamais mon nom, ni à vous ni à personne... Je m'appelle Gauvain et suis le neveu du roi Artus.

— Alors, soyez le bienvenu. Le chevalier que vous cherchez doit être en Sorelois avec Gallehault.

— Où est cette terre?

— Elle est à la fin du royaume de Norgalles, devers le soleil couchant.

— Je vous remercie.

Lors, après cela, ils commencèrent à parler de la guerre du duc de Lambenic et du roi de Norgalles, qui devait précisément, le lendemain matin, assiéger avec toute son armée le château de Boezerp.

Messire Gauvain s'en alla coucher, car il était tard, et sa nuit faite, il se disposa à partir. Mais auparavant, l'ermite le pria d'entendre la messe.

La messe dite, Gauvain prit congé de son hôte, qui le reconduisit le plus loin qu'il put, en lui donnant un clerc pour le mener au delà.

Le clerc marchait devant. Il mena messire Gauvain par la forêt de Brequelande, et bientôt après ils aperçurent le château de Boezerp.

— Allez-vous-en maintenant, dit le bon chevalier au clerc de l'ermite, vous m'avez assez convoyé. Je vous remercie et vous prie de remercier de nouveau votre maître pour moi.

Le clerc partit, non sans se retourner plusieurs fois pour voir ce que deviendrait son compagnon.

Messire Gauvain s'en alla droit au château, et regardant devant lui, en aval de la prairie, il aperçut une assemblée de chevaliers qui s'escrimaient contre les gens du roi de Norgalles, et qui n'avaient pas du meilleur.

Là, au milieu du pré, était un chevalier regardant la mêlée, sans bouger de place.

Messire Gauvain s'avança, assez irrésolu sur ce qu'il devait faire.

## CHAPITRE XLII

Comment messire Gauvain et Giflet vainquirent en la bataille du roi de Norgalles, en donnant secours au duc de Lambenic devant le château de Boezerp.

Pendant que messire Gauvain se tâtait pour savoir quel parti il devait prendre, le clerc qui l'avait accompagné, au lieu de s'en retourner à l'ermitage, s'était empressé de gagner le château par un chemin de traverse, où il rencontrait précisément le fils du duc, lequel s'en revenait pour changer de heaume.

— Ah! sire, retournez, retournez, lui dit-il; je vous dirai comment vos ennemis seront déconfits.

— Comment cela?

— Voyez-vous là-bas ce chevalier? C'est le meilleur du monde... Si vous le pouvez avoir, vous gagnerez tout.

— Comment se nomme-t-il?

— C'est messire Gauvain, le neveu du roi Artus.

— Lequel est-ce? demanda le fils du duc; car j'en vois deux.

— C'est celui au blanc écu.

— Très-bien!... J'en vais faire mon profit... Tenez seulement ceci caché pour tout le monde.

Le clerc promit, et le fils du duc s'en alla vers messire Gauvain, qu'il salua et qui lui rendit son salut.

— Chevalier, dit le fils du duc, je vous prie de nous aider en cette occurrence, car nous avons le droit pour nous et nous combattons contre le roi de Norgalles, qui nous veut enlever notre héritage.

— Volontiers, répondit messire Gauvain. Mais si vous voulez que je m'en mêle, allez prier ce chevalier que je vois seul, là-bas, de s'en mêler aussi...

Le fils du duc alla vers le second chevalier que lui désignait messire Gauvain et le pria comme il venait de prier ce dernier.

— Avez-vous prié l'autre? demanda cet inconnu.

— Oui.

— Et savez-vous quel il est?

— Je ne le sais que par ouï-dire, car je ne l'ai jamais vu. Il se nomme, paraît-il, messire Gauvain; mais il ne faut le dire à personne.

— Messire Gauvain? s'écria l'autre en riant. Ce n'est pas possible, dit-il; c'est quelqu'autre qui se fait appeler ainsi? Si c'est messire Gauvain que vous avez vraiment là pour appui, vous n'en avez pas besoin d'autre; celui-là suffira.

— C'est la réponse qu'il faut lui porter?

— Oui, si cela vous plaît.

— Lui dirai-je votre nom?

— Si c'est messire Gauvain lui-même, il le connaît... Si ce n'est pas lui, comme je le crois, il est inutile que je lui donne ainsi mon nom...

— Mais si c'est lui?

— Alors, dites-lui que j'ai nom Girflet, et que je combattrai volontiers à ses côtés...

Le fils du duc rapporta cette réponse à Gauvain, qui, tout joyeux, s'en vint embrasser Girflet, qui le reconnut avec non moins de joie, et alors tous deux se jetèrent en pleine mêlée.

Cela décida du succès de la bataille en faveur du duc de Lambenic. Les gens du roi de Norgalles furent déconfits.

— Partons, maintenant, dit Gauvain à Girflet.

## CHAPITRE XLIII

**Comment, après la mêlée, Gauvain et Girflet s'en allèrent secrètement, et comment, chemin faisant, ils rencontrèrent d'aimables pucelles.**

Messire Gauvain et Girflet partirent donc le plus vite qu'ils purent et chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à l'entrée d'une forêt, au moment où la lune commençait à luire.

Girflet regarda devant lui, puis ayant aperçu des demoiselles, dit à messire Gauvain :

— Ne voyez-vous point ce que je vois?

— Je vois, dit messire Gauvain, des demoiselles assises sous un arbre.

— Sire, dit Girflet, voici une bonne rencontre!..

Alors, ils s'avancèrent vers les demoiselles, dont la plus jeune se leva et leur dit :

— Soyez les bienvenus et demeurez longtemps ici, chevaliers.

Ce à quoi messire Gauvain et Girflet répondirent :

— Dieu nous envoie une bonne fortune!

— C'est à nous, au contraire, qu'il l'envoie! répliqua la pucelle.

— Et comment saviez-vous que nous devions venir en cet endroit? demanda Gauvain.

— Nous le savions dès hier au soir, répondit-elle.

Ces paroles échangées, ils descendirent près d'elle, après avoir retiré leurs heaumes. Monseigneur Gauvain prit la plus belle; Girflet, celle qui restait; puis, délivrés de leurs armes, assis sur la terre, tous deux se mirent à prier d'amour ces aimables pucelles.

Celle de monseigneur Gauvain lui répondit :

— Ah! sire, votre amour serait bien mal employé avec moi, car vous êtes trop prud'homme, et moi je suis pucelle trop peu belle... Daignez attendre, et je vous en donnerai une cent fois plus gente que moi, et la plus belle que vous ayez jamais vue!...

Messire Gauvain lui répondit qu'il n'en pouvait exister de plus belle qu'elle-même.

— Ah! je vous jure, fit-elle, que celle-là est cent fois plus belle que moi, et quand vous la verrez, vous regretterez de m'avoir désirée un instant...

— Et qui est-elle? demanda messire Gauvain.

— En vérité, répondit la pucelle, vous n'en saurez rien tant que vous ne la tiendrez pas entre vos bras... Je promets de vous la faire obtenir avant trois jours, si vous m'osez suivre; mais, si vous ne me laissez pas tranquille, il ne se passera pas de jour que vous ne vous en repentiez.

Messire Gauvain, en vue du bonheur promis, se résigna à ne pas toucher au bonheur présent.

Tout au contraire, Girflet fit tant et tant auprès de son aimable compagne, qu'elle lui donna son amour, ce dont elle n'eut pas lieu de s'en repentir, car Girflet y répondit d'une telle manière, que jamais on n'avait vu de pareils amoureux.

La demoiselle de messire Gauvain l'ayant prié de la suivre, il répondit qu'il était tout prêt, et, appelant Girflet, il lui demanda s'il s'en venait avec lui.

Girflet répondit :

— J'irai où cette demoiselle me voudra mener.

— Sire, ajouta celle-ci, allez-vous-en, car Girflet ne vous suivra pas...

— En serait-il ainsi, Girflet?

— Oui, j'irai où la demoiselle me voudra mener, non ailleurs!...

— Allez donc! s'écria messire Gauvain, et adieu!

Moi, je suivrai celle-ci où il lui plaira de me conduire.

## CHAPITRE XLIV

Comment messire Gauvain et sa conductrice couchèrent dans un pavillon merveilleusement beau et agréable.

Donc, messire Gauvain et sa conductrice quittèrent Girflet et sa mie, et chevauchèrent toute la nuit, tant et tant, qu'ils aperçurent dans la forêt un grand feu vers lequel ils se dirigèrent.

Là étaient une dame et deux écuyers armés en sergents.

Les écuyers, en apercevant la demoiselle, la saluèrent, et après lui avoir souhaité la bienvenue, lui demandèrent quel était ce chevalier qui l'accompagnait.

Elle, ayant répondu que ce chevalier était celui du monde qu'elle aimait le mieux, ils firent une grande révérence à messire Gauvain, l'aidèrent à descendre, prirent son cheval pour le mettre à l'écurie, délacèrent son heaume et lui retirèrent son écu, qu'ils pendirent à un arbre.

Ensuite ils le désarmèrent, car la demoiselle l'avait commandé.

Une autre demoiselle, qui se trouvait là, lui mit au col un riche et grand manteau, et fit porter ses armes dans un pavillon où messire Gauvain et celle qu'il avait d'abord rencontrée la suivirent.

Dans ce pavillon, un des plus beaux lits qui se soient jamais vus attira les yeux de messire Gauvain.

Une table était dressée.

Quand messire Gauvain et sa demoiselle eurent mangé à leur souhait, ils s'allèrent promener dans le bois, où ils ne demeurèrent pas longtemps.

Au retour, Gauvain demanda à sa compagne pour qui un si beau lieu avait été fait.

— Pour vous, répondit-elle, et nul de céans ne sait qui vous êtes, excepté moi et celle qui vous aime plus que tout au monde, et qui m'a envoyée pour vous faire cet honneur... Sachez qu'elle vous croit plus difficile à prendre que vous ne l'êtes. Elle pense qu'il n'est dame ou demoiselle sur terre dont vous désiriez faire votre amie, à moins qu'elle ne soit de haute lignée et de grande beauté. Et, si je lui racontais ce que vous m'avez voulu faire, elle ne me le pardonnerait pas. Par ainsi, gardez-vous bien de le lui dire, tant par courtoisie que pour éviter qu'il ne nous en arrive quelque dommage.

— Ne craignez rien, fit messire Gauvain ; mais dites-moi où s'en vont Girflet et sa demoiselle?

— Volontiers, dit-elle. Cette demoiselle a longtemps aimé un chevalier qui maintenant en aime une autre. Il lui a enlevé tous ses joyaux, et principalement un chapeau d'une grande valeur, qu'il a donnés à sa nouvelle maîtresse. La pauvre demoiselle est allée trouver le chevalier pour lui demander ses joyaux, qu'il a refusé de lui rendre. La mie du chevalier avait le chapeau sur la tête, et la dépouillée a dit qu'au premier lieu où elle la rencontrerait, elle le lui ferait bien rendre, ainsi que ses autres joyaux. Le chevalier lui ayant demandé qui l'aiderait dans cette entreprise : « Un meilleur chevalier que vous, a-t-elle répondu, qui me conduira là où vous serez, et de vous et de votre mie fera ce qu'il me plaira. Ah! pute! dit le chevalier, d'ici à un mois vous me trouverez ici. » Et voilà pourquoi la demoiselle emmène Girflet... Comme nous traversions cette forêt, hier, nous rencontrâmes une demoiselle qui nous demanda ce que nous cherchions, à quoi nous répondîmes que l'une de nous cherchait messire Gauvain, et l'autre un chevalier de la maison du roi Artus. Elle nous apprit que sur la lisière de la forêt de Lombes, nous trouverions messire Gauvain et Girflet, venant par le chemin de Maneselles ; ajoutant, pour enseignes, que monseigneur Gauvain portait un écu blanc, et Girflet un écu de sinople à fesse d'or très-large.

Ainsi devisant, ils arrivèrent au pavillon où le beau lit était préparé.

La demoiselle fit déchausser messire Gauvain, le fit coucher dans le grand lit, se tint près de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi ; puis, avec l'autre pucelle, s'alla coucher dans un lit voisin.

Au matin, messire Gauvain se leva et revêtit ses armes.

La première demoiselle appela les écuyers, et leur dit d'apprêter leurs harnois et de se préparer à partir ; puis, appelant l'autre demoiselle, elle lui adressa ces paroles :

— Allez dire à madame que je me suis acquittée de la mission dont elle m'avait chargée, et que, d'ici à trois jours, je lui amènerai qui elle sait ; mais n'en parlez à personne qu'à elle.

## CHAPITRE XLV

Comment messire Gauvain, se trouvant chez une pauvre dame dont le mari était accusé de trahison, prit fait et cause pour ce bonhomme.



t Gauvain et sa conductrice reprirent leur route, celle-ci disant à celui là :

— Sire, je vous conduirai le plus secrètement qu'il me sera possible, et nous coucherons aujourd'hui dans l'hôtel d'une mienne tante, qui nous recevra de son mieux. Demain, je pense vous mener en l'un des plus merveilleux endroits qu'il vous ait été donné de voir jusques à ce jour.

Ils marchèrent, et de telle sorte qu'ils arrivèrent à la vesprée chez la bonne dame, qui les reçut avec une grande joie et les fit manger du meilleur qui était chez elle.

Vers la fin du repas, entrèrent deux varlets, dont l'un était le fils et l'autre le neveu de la dame, chez laquelle se trouvait messire Gauvain.

— Eh bien! quelles nouvelles? demanda-t-elle.

— Mauvaises, mère, répondit l'un.

— Mauvaises, tante, répondit l'autre.

— Comment cela? s'écria la bonne dame.

— Madame, dit le fils, mon père vous mande que vous ne le verrez plus et que vous ayez à prier pour son âme, car le duc a ordonné sa mort pour demain.

La pauvre dame, à ces fâcheuses paroles, sortit de table toute déconfortée.

Messire Gauvain la suivit pour lui demander ce que cela voulait dire. Elle lui répondit :

— Sire, mon seigneur a été pendant longtemps aimé et estimé du duc de Lambenic, dont il gouvernait la terre... Le malheur a voulu que, pendant la dernière guerre qui vient d'avoir lieu entre le duc et le roi de Norgalles, à l'entrée de cette forêt, le fils du premier fût tué par les gens du second... Mon seigneur et mari, qui se trouvait céans, en fut très-chagrin, comme il devait être; ce qui n'empêcha pas le sénéchal de l'accuser de trahison. Le duc a fait arrêter mon seigneur et mari; il veut qu'il en soit fait justice, à moins qu'il ne se défende contre cette accusation... Hélas! le pauvre seigneur est bien vieux; il n'a plus la force de porter les armes!... S'il ne se trouve quelqu'un qui se veuille battre en son lieu et place contre le sénéchal, il est perdu!... Oui, sire chevalier, les choses en sont à ce point que, si demain, mon seigneur et mari n'a pas trouvé un homme pour prendre sa défense, il sera pendu comme traître!...

Messire Gauvain regarda la demoiselle qui l'avait amené céans : elle pleurait amèrement.

Alors il dit au varlet :

— Retourne vers ton père, et, pour le rassurer, dis-lui qu'un chevalier consent à prendre sa partie...

## CHAPITRE XLVI

**Comment la dame Manassès, après avoir donné un vieil écu à messire Gauvain, alla prévenir le duc de Lambenic que son mari avait trouvé un chevalier pour combattre le sénéchal.**

Comme on le devine aisément, le fils et le neveu, qui étaient venus là tout éplorés, s'en retournèrent grandement heureux vers le brave homme, qu'on avait chambré jusqu'au moment indiqué pour sa pendaison. Ils étaient venus lentement : ils s'en retournèrent vitement, car ils avaient du réconfort à donner à leur oncle et père; lequel, en effet, apprit avec joie que quelqu'un se chargeait de le défendre.

Quelques instants après leur départ, messire Gauvain dit à la dame :

— Dame, je partirai quand il en sera temps... En attendant, procurez-moi, je vous prie, un autre écu que celui qui est mien, parce que je ne veux pas être reconnu...

— Je vais chercher et faire chercher, répondit la dame.

Mais ses recherches ne furent pas heureuses. Tout ce qu'elle put trouver fut un très-vieil écu que messire Gauvain prit, néanmoins, et essaya.

— Il est solide, dit-il, et c'est l'important. Je n'en veux point d'autre...

Lors, la bonne dame lui dit :

— Maintenant, sire, si tel était votre bon plaisir, j'irais vers le duc pour lui faire savoir que mon cher seigneur et mari a trouvé un généreux et vaillant chevalier qui consent à combattre en son lieu et place, et à prouver son innocence?...

— J'y consens volontiers, répondit messire Gauvain, pourvu que vous céliez mon nom et mon état à tout le monde...

— Il sera fait selon votre désir, sire chevalier, répliqua la dame.

Et, tout aussitôt, prenant congé, elle partit, emmenant avec elle trois de ses sergents.

Quand elle arriva au château où était chambré son seigneur et mari, elle eut froid au cœur, dans l'appréhension que son sort n'eût déjà été accompli. Par bonheur, on lui apprit le contraire, et on lui permit de voir le vieux Manassès, qui s'écria :

— Mon Dieu! soyez-nous en aide, car je ne suis pas coupable, ainsi que vous devez le savoir, vous qui lisez dans les consciences!...

— Dieu vous entendra, lui répliqua sa femme, et il ne permettra pas que je sois veuve!...

Puis elle alla trouver le duc, et, une fois devant lui, elle se prosterna et dit :

— Monseigneur, Manassès est innocent du crime de trahison dont l'accuse le sénéchal... Et, comme son grand âge ne lui permet pas de prouver lui-

même par les armes cette innocence dont je me porte volontiers garant, ce sera un chevalier étranger qui la prouvera de cette façon pour lui...

— Je suis aise d'apprendre que Manassès n'est pas abandonné de ses amis, répondit le duc de Lambenic. Mais ce chevalier est-il prêt?...

— Tout prêt, monseigneur; quand vous l'exigerez, il paraîtra devant vous.

— C'est bien, dit le duc.

Et il envoya aussitôt quérir le sénéchal pour savoir si, lui aussi, il était prêt.

— Tout prêt, monseigneur, répondit le traître avec assurance. Et, ajouta-t-il, pourrais-je savoir où sera livrée la bataille?

— Hors la ville, répondit le duc, dans une grande plaine nouvellement enclose et destinée à renforcer le château.

— Et, demanda encore le sénéchal, où est présentement le chevalier contre lequel je dois combattre?...

— Au château même, lui répondit-on.

Cette réponse était prudente, car si le sénéchal eût su que son adversaire était dans la maison de la dame Manassès, il ne se fût fait aucun scrupule de l'envoyer tuer.

## CHAPITRE XLVII

**Comment messire Gauvain, en arrivant pour combattre le sénéchal, eut son cheval blessé d'un coup de flèche, et comment le frère dudit sénéchal fut pendu à cause de cela.**

Messire Gauvain, prévenu par la dame, se mit en route dès le lendemain matin et chevaucha jusqu'à Lanteverne, où l'attendait le sénéchal.

Là, il demanda à ouïr la messe, et il entra dans le moustier dans ce dessein.

En sortant, et au moment où il remettait le pied dans l'étrier, une flèche, partie on ne sait d'où, et très-certainement dirigée contre lui, glissa sur son haubert et vint percer le flanc de son cheval.

Quoique irrité et chagrin à bon droit de cette lâche agression, il n'en continua pas moins sa route jusqu'auprès du duc, qui, en remarquant combien son cheval saignait, lui demanda qui l'avait ainsi maltraité.

— Sire, répondit Gauvain en mettant pied à terre, je croyais pouvoir venir ici sans crainte, car il est de coutume en mon pays que le chevalier qui va se battre doit être sûr de tout le monde, excepté de son adversaire... Or, on a tué mon cheval sous votre conduite, puisque je venais me battre devant vous... Eh! sachez, Sire, qu'il en en sera parlé ailleurs comme faire se doit, et que si quelqu'un est blâmé, ce sera vous, et non personne autre, puisque je venais ici sur votre parole et votre sauvegarde!...

— J'ignore qui a fait le coup, répondit le duc, très-honteux; je l'ignore présentement, mais je l'apprendrai, et alors je le punirai et le ferai pendre par la gorge comme un vil trahisseur!... Je vous jure, sire chevalier, ajouta-t-il, que tout cela me pèse lourdement sur le cœur et que, pour beaucoup, je voudrais que cela ne fût pas arrivé...

Comme le duc finissait de parler d'un air courroucé, plusieurs de ses gens lui vinrent assurer que c'était le frère du sénéchal, lequel était varlet, qui avait fait le coup.

— Eh bien! dit-il, il ne le fera pas deux fois!...

Et, incontinent, il le fit prendre et pendre sans autre forme de procès.

Ensuite il fit apporter les Saints Livres, jura le premier, la main étendue dessus, et fit prêter serment au sénéchal ainsi qu'à tous ceux qui étaient avec lui.

Puis il commanda qu'on amenât le meilleur cheval qu'il y eût en son hôtel, et le donna à messire Gauvain en remplacement de celui qui venait d'être si traîtreusement blessé.

Messire Gauvain remercia, monta sur ce nouveau destrier, l'essaya, le trouva assez bon, et, cela fait, il vint prêter le serment exigé.

— Je jure, dit le sénéchal en étendant la main sur les Saints Livres, je jure que le vavasseur a été traître envers son seigneur, qui est le mien!...

Messire Gauvain étendit également la main sur les Saintes Ecritures et dit d'une voix haute et ferme :

— Je jure devant Dieu, mon créateur, que le sénéchal est un méchant homme et que son serment est faux!...

Cela fait, messire Gauvain et son adversaire, tous deux à cheval et armés, allèrent se placer à l'endroit désigné pour le combat. On les fit entrer par une grande porte qui se referma sur eux, de façon à ce qu'ils fussent bien seuls dans la plaine, et tout le monde se rangea, pour les voir, sur les talus des fossés profonds qui la bordaient.

## CHAPITRE XLVIII

Comment le combat eut lieu entre messire Gauvain et le sénéchal du duc, et comment le neveu du roi Artus eut l'avantage.

Pendant que la foule se massait sur les fossés, pour mieux voir ce qui allait se passer, la femme du vavasseur et sa nièce priaient Dieu dans la chapelle pour le succès de monseigneur Gauvain.

Une fois en présence, les deux chevaliers laissèrent courir leurs chevaux l'un contre l'autre et s'entre-donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les gardes de leurs lances volèrent en éclats. Mais ni l'un ni l'autre ne tombèrent. Au contraire, tous deux passant outre et mettant la main à l'épée, ils se donnèrent des coups plus furieux encore que les précédents, afin de se mutuellement endommager.

Bientôt, messire Gauvain, étonné de trouver une si grande résistance chez le sénéchal, lui cria d'une voix forte :

— Sénéchal ! sénéchal ! vois quel dommage ce sera pour toi de mourir entaché du vil péché de trahison !... Renonce à ton accusation, afin de ne perdre ni ton âme ni ton corps ; je prierai le seigneur du château de te les accorder tous les deux, et, de la sorte, tu ne perdras ni la vie ni l'honneur.

L'envie fait commettre bien des méchantes actions. Le sénéchal était trop coupable pour ne pas être arrogant. Il répliqua aussitôt :

— Proclame-toi vaincu vitement, je te le conseille à mon tour, beau donneur de conseils !... car il n'est si bon ni si hardi chevalier, se trouvant en ta place, que je ne tienne pour défunt ou mécréant !... Sache que tu combats contre moi pour la plus déloyale chose que jamais femme ait enfantée !...

— Certes, repartit messire Gauvain, la trahison dont tu as fait preuve envers moi me donne le droit de te combattre et de te dire parjure... Dieu ait pitié de ton âme, alors !...

Le sénéchal ne sonna plus mot ; mais perçant son cheval de ses éperons, il s'en vint sur messire Gauvain, l'épée haute, et il lui porta sur le heaume un si rude coup, que le neveu du roi Artus en tressaillit.

Lors, voyant cela, ce dernier courut hardiment sur le sénéchal et lui porta, avec âpreté, tant de coups d'épée, que tous ceux qui regardaient s'en ébahirent.

La bataille continua ainsi pendant un long temps ; les deux adversaires frappant d'estoc et de taille, en amont et en aval sur leurs heaumes et sur leurs hauberts, qu'ils dépecèrent en tant d'endroits, que leur sang coula comme rivière.

Monseigneur Gauvain et le sénéchal, las et travaillés outre mesure, commencèrent à penser que la bataille avait duré trop longtemps à cheval. Ils perdaient tant de sang, qu'ils pouvaient à peine se défendre, et que la force de l'un et de l'autre décroissait grandement.

La plupart des spectateurs désiraient ardemment que messire Gauvain fût victorieux, car ils tenaient le vavasseur pour un prud'homme, et le sénéchal pour un perfide.

Le bruit que le chevalier pourrait bien, malgré le bon droit du vavasseur, n'avoir pas l'avantage dans ce combat à mort, parvint jusqu'à la demoiselle qui l'avait amené et qui était restée avec sa tante dans la chapelle à prier Dieu pour lui. Lors, elle en conçut une grande douleur et monta en un lieu élevé, pour voir par ses yeux comment le chevalier se maintenait.

Là, elle s'aperçut, comme tout le monde, qu'il avait beaucoup perdu de sang, et n'y pouvant tenir, elle tomba à terre, roide et pâmée :

A cet aspect, messire Gauvain reprit cœur, et, levant le bras, asséna un violent coup d'épée qui entr'ouvrit le heaume, puis la tête du sénéchal, dont le sang jaillit incontinent, avec la vie, par cette horrible blessure.

Le sénéchal tomba naturellement du haut de son cheval, et messire Gauvain descendit du sien pour parfaire son œuvre, c'est-à-dire pour couper la tête de son ennemi mort et la déposer aux pieds du duc.

— Sire, lui dit-il, j'ai fait mon devoir ; faites maintenant le vôtre, en faisant du corps de ce traître ce qu'il convient de faire...

Le duc le remercia. Quant au vavasseur et à sa famille, il les trouva tous agenouillés devant lui et s'offrant à faire désormais tout ce qu'il lui plairait de leur commander.

Puis il songea à faire panser ses plaies, dont quelques-unes étaient assez graves, et, quand elles furent pansées suffisamment, il songea à repartir pour atteindre l'agréable but de son voyage

## CHAPITRE XLIX

**Comment, après avoir vaincu le sénéchal qui avait injustement accusé le vieux vavasseur, messire Gauvain reprit sa route avec sa demoiselle, et comment, dans la forêt de Blaves, ils rencontrèrent le vaillant Sagremor, chevalier de la Table Ronde.**



Bien conjoui et honoré de tous et de toutes, messive Gauvain se remit donc en route le surlendemain au matin, ayant avec lui la noble demoiselle qui l'avait jusques-là conduit et qui le devait mener à sa béatitude. Le duc de Lambernic le convoya pendant un assez long temps avec ses gentilshommes et ses médecins, en le priant de les conserver avec lui s'il en avait besoin.

Mais Gauvain lui répondit en le remerciant :

— Je n'en ferai rien, Sire, car si j'ai bon nombre de plaies sur le corps, je ne pense pas en avoir une seule qui soit mortelle. Telle est mon opinion et celle de vos propres médecins.

Les mires du duc de Lambernic, consultés par lui, répondirent qu'en effet, messire Gauvain n'avait sur lui aucune blessure dangereuse.

— Alors, prenons congé l'un de l'autre, reprit le duc, et que Dieu vous garde, chevalier !...

— Que Dieu vous garde pareillement, Sire, répondit Gauvain.

Et il s'éloigna avec sa demoiselle.

Vers le midi, ils entrèrent dans la forêt de Blaves, la plus sauvage forêt du monde, laquelle appartenait au roi de Norgalles. Il n'y avait dans toute cette forêt qu'une seule maison, et la prochaine en était à environ dix lieues dans tous les sens.

Quand ils eurent chevauché là-dedans pendant un certain temps, ils vinrent en une lande où ils aperçurent un chevalier qui se défendait contre huit autres.

— Oh! oh! dit-il, voilà un gentilhomme bien vaillant!... Un peu d'aide ne lui ferait nul mal, je pense...

— Vous dites bien, répondit la pucelle; mais comme ce sont là des chevaliers au roi de Norgalles, et que je ne veux pas être reconnue d'eux, je vais me dissimuler sous cet ombrage, de façon à assister à cette joute qui m'intéresse...

— Elle ne m'intéresse pas moins que vous, demoiselle : un seul homme contre huit !

— Il est vrai que celui-là en vaut plusieurs par les coups qu'il porte ! s'écria la pucelle avec admiration en ne quittant pas des yeux le combat qui avait lieu dans la lande.

Lors, messire Gauvain heurta de ses éperons les flancs de son cheval et s'en vint prendre part à la fête. Lorsqu'il fut au milieu, il reconnut Sagremor dans le chevalier assailli, et n'en fut que plus aise de l'avoir secouru.

Sagremor, de son côté, se voyant soutenu, reprit aussitôt courage, et, lâchant la lance, prit l'épée pour en avoir plus tôt fini. Si bien que, sur les huit assaillants, trois furent tués à n'en pouvoir revenir, deux autres blessés assez gravement, et les trois autres, pris de peur, s'enfuirent au plus vite.

Lors, messire Gauvain prenant Sagremor par la main, lui dit :

— Allons-nous-en, chevalier, car nous en avons assez fait l'un et l'autre, vous surtout, Sagremor!

Sagremor, étonné d'être reconnu, s'écria :

— Quel nom avez-vous donc, vous qui savez si bien le mien ?

— Gauvain je suis, répondit le neveu du roi Artus.

— Ah! vous êtes le bienvenu, alors! s'écria Sagremor, joyeux.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec tendresse.

— Depuis quand êtes-vous en ce pays? demanda Gauvain.

— J'y suis venu pour vous y rencontrer, sur des enseignes que j'avais eues de vous çà et là...

— Eh bien! vous m'avez trouvé...

Tout en devisant ainsi, ils arrivèrent à l'endroit où se tenait la pucelle, compagne de voyage de messire Gauvain.

— Qu'est-elle donc ? demanda Sagremor en l'apercevant.

— C'est, répondit Gauvain, une pucelle qui vous a donné son amour pour vous avoir vu si bien vous défendre!... Et sachez qu'elle est belle à merveille...

— Bien soit-elle venue alors! répliqua Sagremor, en saluant la demoiselle.

— Demoiselle, dit Gauvain, n'est-ce pas que vous avez donné votre amour à ce vaillant homme ?

— Certes oui, et le cœur, répondit la pucelle en riant.

— Désenveloppez-vous, je vous prie, demoiselle, dit Sagremor, car je vous veux voir à mon aise.

— Pourquoi me voir ainsi? Ne m'avez-vous pas aussi donné votre amour comme je vous ai donné le mien ?...

— Pas encore, en effet, répliqua Sagremor; pas avant que je vous aie vue... Car chevalier ne donne jamais son amour avant de savoir à qui et en quel lieu.

— Chevalier, repartit la demoiselle sans se fâcher, je vous tiens pour plus vaillant que vous ne me tenez pour belle... Je vous ai donné mon amour de très loin; vous ne voulez me donner le vôtre que de très près, à votre aise... Je vais donc me

désenvelopper, à la condition que si vous me trouvez à votre goût vous me le direz, et que, d'un autre côté, lorsque vous aurez ôté votre heaume, je vous dirai si vous me plaisez... quittes à quittes!..

Sagremor se mit à rire, et la pucelle se désenveloppa.

— Ah ! s'écria-t-il, je veux bien être votre ami !...

— Chevalier, répliqua la pucelle, il n'y a pas huit jours, un aussi prud'homme que vous m'a priée d'amour. Mais il aura mieux bientôt, ajouta-t-elle en regardant finement messire Gauvain.

— Si j'étais laid et camus, par hasard ?... dit Sagremor.

— Otez votre heaume, et nous verrons bien...

Sagremor ôta son heaume, et la pucelle s'aperçut que, loin d'être camus et laid, il était très-bien fait de membres et de visage.

— Que vous en semble, demoiselle ? lui demanda messire Gauvain.

— Il est encore mieux et plus désirable qu'auparavant, répondit la pucelle toute joyeuse d'être si bien tombée.

Sagremor, qui n'était pas moins joyeux, l'accola et baisa tendrement devant messire Gauvain, et elle, de son côté, lui rendit doucement ses caresses.

— Demoiselle, dit Gauvain à la pucelle, vous avez fait là un heureux choix d'amour, car l'ami que vous baisez si tendrement à l'heure présente n'est autre que Sagremor, chevalier de la maison du roi Artus et compagnon de la Table Ronde !...

Sur ce, Sagremor et sa mie s'entre-regardèrent et s'entr'accolèrent de nouveau avec grand plaisir.

C'est ainsi qu'ils s'en allèrent chevauchant à travers la forêt.

## CHAPITRE L

**Comment la pucelle qui conduisait messire Gauvain, et qui s'était enamourée de Sagremor, les conduisit, l'un et l'autre au château où était le roi de Norgalles.**

Tous trois, après avoir chevauché dans la forêt à la clarté de la lune, arrivèrent finalement devant une petite rivière sur laquelle était jetée une planche.

La demoiselle passa d'abord, puis elle convia ses deux compagnons à la suivre ; ce qu'ils firent incontinent, et monseigneur Gauvain se trouva devant une belle maison de grand pourpris et de joyeuse ornementation.

— Quelle maison est-ce là ? demanda-t-il à la mie de Sagremor.

— Je vous le dirai quand nous serons dedans, répondit la pucelle.

Ils arrivèrent plus près encore de cette belle maison, qu'ils contournèrent, cherchant une brèche pour s'y introduire. Cette brèche trouvée, la pucelle descendit de cheval, entra par-dessus le mur et revint ouvrir une poterne par laquelle entrèrent les deux chevaliers. Là, ils quittèrent leurs chevaux, et elle les mena en la grande salle d'en haut, où il n'y avait rien ni personne.

Or, le pauvre Sagremor n'avait pas mangé depuis deux jours, et ce jeûne, joint à la fatigue du précédent combat, commençait à lui peser sur le cœur. Il se sentait défaillir à chaque pas.

— Comment Sagremor aura-t-il à manger? demanda messire Gauvain à la pucelle.

— Au nom de Dieu, répondit-il, qu'il patiente encore un peu : il en aura assez tout à l'heure.....

Et, le prenant par la main, elle le conduisit doucement dans une chambre où étaient des plats abondants qui avaient l'air d'attendre des mangeurs. Sagremor se réconforta du mieux qu'il put.

Pendant qu'il mangeait, la pucelle revint vers messire Gauvain, à qui elle dit :

— Sire, laissez-moi Sagremor ; j'en aurai soin, je vous le promets... Et vous, venez voir votre amie, qui est la plus merveilleuse pucelle que vous ayez vue et admirée de votre vie...

— Vous m'avez promis de me dire à qui était cette maison et vers qui vous me conduisiez ?... dit messire Gauvain. Je crois que le moment est venu de tenir cette promesse, n'est-il pas vrai ?...

— Il est vrai, et je vais la tenir, reprit la pucelle. Cette maison est au roi de Norgalles, et la merveilleuse demoiselle qui vous attend est sa fille... Sachez que, de tous les hommes vivants au monde, elle ne désire et n'appelle que vous... Allez donc ! Seulement, songez qu'un pareil trésor ne se trouve pas à la portée de la main du premier larron venu : cette belle princesse est bien gardée.

— Je m'en doute, répondit tranquillement messire Gauvain.

Lors, prenant plein son poing de chandelles ardentes, la mie de Sagremor mena messire Gauvain en une écurie, où il avisa dix des plus beaux palefrois du monde.

De cette écurie, il entra dans une chambre où étaient une vingtaine des plus rares oiseaux.

De cette chambre, la demoiselle le mena dans une autre, où il avisa vingt des plus beaux destriers qu'il eût jamais vus.

— A qui sont ces chevaux ? demanda-t-il.

— Ils sont, répondit la pucelle, à vingt chevaliers qui dorment dans la chambre voisine, avec leurs armes, et tout prêts à se lever, à cause des affaires qui ont lieu entre le roi de Norgalles et le duc de Lambenic... Or, venez, et je vous les montrerai tous les vingt...

— Allons, dit messire Gauvain, qui avait déjà l'eau à la bouche.

La pucelle éteignit les chandelles qu'elle tenait en main et poussa Gauvain sur le seuil d'une autre chambre fortement éclairée.

— Là sont les chevaliers, lui dit-elle, et après est la chambre où repose, dans l'attente de votre vaillante personne, la plus merveilleuse princesse qui ait jamais attendu homme vivant...

— Je vous remercie, demoiselle, répliqua messire Gauvain, qui ne tenait plus en place.

— Je vous laisse donc et retourne vers Sagremor. Il n'est pas juste que vous soyez seuls à cueillir les appétissantes fleurs de l'amour et de la béatitude...

## CHAPITRE LI

Comment messire Gauvain, par le conseil de l'amie de Sagremor, s'en alla trouver en son lit la fille du roi de Norgalles, et comment il fut reçu de cette gente pucelle.



Une fois la noble pucelle partie, Gauvain pénétra dans la chambre, l'épée au poing, le heaume en tête et l'oreille au guet, pour s'assurer si quelqu'un parlait ou remuait. Tout était silencieux. Au milieu de cette chambre brûlait un cierge énorme, qui éclairait cinq lits occupés par cinq chevaliers en chausses et en hauberts, dont les heaumes et les écus pendaient à la tête de chaque lit.

Gauvain ne recula point. Tout au contraire, il s'avança, mais avec la plus grande précaution, passa derrière le cierge et atteignit ainsi une chambre ouverte, où il entra sans plus de façon, en ayant soin d'en fermer la porte derrière lui.

Il avait bien fait d'avancer, et il fut tout d'abord récompensé de sa hardiesse par la vue d'une merveilleuse pucelle qui dormait d'un profond sommeil sur un lit somptueux éclairé par les reflets de quatre flambeaux placés au milieu de la chambre.

Le corps presque nu de cette divine personne s'étalait souple et rebondi sur une peau d'hermine, cent fois moins blanche et moins douce que la sienne. Quoique à peu près prévenu, messire Gauvain fut ébloui et faillit en perdre la vue et l'esprit.

Toutefois, retrouvant vitement l'une et l'autre, il ôta plus vitement encore son heaume, et, se penchant sur la belle dormeuse comme sur une fleur épanouie qui se fait parfumée pour être mieux cueillie, il couvrit son divin corps de baisers aussi nombreux que brûlants.

— Sainte Vierge! Qui est là? demanda la gente pucelle avec un cri de colombe effarouchée.

— Silence, ma douce amie, silence! C'est la chose que vous aimez le mieux au monde!...

— Mais qui donc, encore une fois, qui donc? reprit la belle princesse en tremblant comme une feuille au souffle du zéphir. Quel est votre nom? De grâce, dites-le moi et ne me causez pas plus longtemps une telle frayeur, car je suis pucelle!...

— Douce et belle amie, je suis Gauvain, neveu du roi Artus.

— Allumez, dit-elle, et ce verrai-je bien...

Monseigneur Gauvain alluma un des cierges, et, à sa lueur, elle lui regarda le visage, puis un anneau qu'il avait à son doigt, et commença alors à se rassurer et à sourire.

— Soyez le bienvenu, mon doux ami! lui dit-elle en se redressant tout d'une pièce sur son séant, et en le baisant et en l'accolant tendrement.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que messire Gauvain l'accola et la baisa tout aussi doucement, ne voulant pas être en reste avec une si gente et si aimable personne.

— Otez cette robe, qui est trop froide, reprit la divine pucelle, et allumez deux cierges, car maintenant j'ai ce que j'ai toujours désiré.

Ainsi fit Gauvain. Il se désarma de tout en tout et se glissa vitement aux côtés de sa mie, qui le reçut avec la plus grande joie, et tous deux aussitôt, sans contredit, firent leur mutuelle volonté à leur mutuelle satisfaction.

Peu après, monseigneur Gauvain raconta à sa compagne comment il était venu céans et sans que les chevaliers se réveillassent; et, une fois ce racontage terminé, il en recommença un autre, qui ne lui fut pas moins agréable et qui ne se termina pas aussi tôt, car il ne put s'endormir qu'à minuit, et encore à grand'peine.

Quand messire Gauvain fut endormi, la gente demoiselle, quoique jeune et tendre aussi, ne tarda pas elle-même à s'endormir à la douceur de son ami couché bouche à bouche entre ses bras.

## CHAPITRE LII

Comment, pendant que messire Gauvain était tendrement endormi entre les bras de la gente pucelle sa mie, le roi de Norgalles survint avec ses deux chambellans, auxquels il commanda de le tuer.

Dans la chambre voisine de celle où s'était passé cet amoureux déduit, se tenaient le père et la mère de la gente pucelle si tendrement accolée en ce moment par monseigneur Gauvain, lesquels père et mère n'étaient autres que le roi et la reine de Norgalles.

Comme ils traversaient la chambre de leur fille, il prit fantaisie au roi de regarder dans le lit de cette dernière.

— Ah! s'écria-t-il en apercevant l'aimable tableau que vous savez, elle que j'avais toujours si précieusement gardée!...

Ses chambellans lui demandèrent à qui il en avait.

— Cela ne vous importe pas, leur répondit le roi de Norgalles, allez vous coucher.

Ils y allèrent incontinent.

Lors, le roi alla à la reine, qui n'avait rien vu, et lui raconta la chose; ce qui chagrina violemment cette princesse.

Comme elle se disposait à pleurer et à sangloter tout haut, son mari l'arrêta court en lui disant :

— Çà, taisez-vous, ma dame... Point n'est besoin de prévenir les curieux et les indifférents... Taisez-vous et regardez-moi faire... Je vais châtier ce larron d'honneur de façon à ce qu'il ne recommence jamais plus...

La pauvre reine se tut et le roi rappela ses deux chambellans, qui revinrent aussitôt.

— Je vous ai élevés tous deux, leur dit-il, et vous me devez bien quelque chose...

— Certes, oui, répondirent-ils avec louable empressement; notre vie est à vous, Sire, disposez-en!...

— Si vous consentez à faire ce que je vais vous commander, vous deviendrez mes seigneurs...

— Encore une fois, Sire, commandez : il n'est rien que nous ne fassions pour vous...

Lors, le roi leur raconta ce qu'il venait de voir. Puis il ajouta :

— J'ai pensé à la manière dont je me déferais de ce traître larronneur, de manière à ce que nul autre que nous trois ne le sache... L'un va prendre un maillet gros et pesant, et l'autre une épée tranchante que vous lui appuierez avec force sur le cœur, par-dessous la couverture, afin qu'il n'ait pas le temps de la sentir. Quand il sera touché de l'épée, vous le frapperez du maillet, et de la sorte il mourra sans même s'en apercevoir, et ma honte avec lui...

Ainsi dit, ainsi fait. L'un des chambellans prit l'épée du roi, l'autre un gros maillet de fer pesant, et tous deux s'en vinrent vers le lit où reposaient les deux amoureux dans le gracieux abandon de la jeunesse.

— Ils sont bien beaux tous deux, c'est dommage! murmura le premier chambellan en introduisant son épée sous la couverture.

— Elle est bien belle et il a été bien heureux! murmura le second chambellan en levant le bras droit armé du formidable maillet, prêt à frapper.

Messire Gauvain, durant son sommeil, avait jeté son bras dehors, de sorte que l'acier de l'épée, en touchant la chair, y occasionna une impression de froid qui le réveilla.

— Oh! oh! dit-il en saisissant l'épée du chambellan et en en frappant adroitement celui qui allait le frapper du maillet de fer, lequel reçut le coup en pleine poitrine. — Un de mort! dit-il en se ruant sur l'autre, dont il fracassa incontinent la cervelle.

Puis, cette double opération faite, il poussa les deux cadavres dehors, ferma la porte de la chambre et revint vers sa mie, qui l'aida à se r'habiller et à s'armer.

## CHAPITRE LIII

Comment, après avoir occis les deux chambellans du roi de Norgalles qui le voulaient tuer, messire Gauvain, aidé de sa mie, regagna la cour où il monta à cheval.



Bien on s'en doute, les vingt chevaliers avaient été réveillés par le bruit de la lutte et par le cri poussé par les chambellans en recevant le coup mortel de la main de celui-là même qu'ils devaient occire.

— Demoiselle! crièrent-ils en venant frapper à la porte close, demoiselle, ouvrez cette porte!..

— Vous n'y mettrez jamais les pieds! répondit sévèrement la gente princesse, tout en continuant à harnacher son doux ami.

— Nous allons entrer tout à l'heure malgré vous, reprirent les chevaliers, et alors nous dépècerons sous vos yeux le traître qui vous a outragée...

— Personne ne m'a outragée que vous-mêmes, répliqua la princesse en collant ses lèvres amoureuses sur les lèvres ardentes de son amant, armé maintenant.

Il se fit une minute de silence, mais d'un silence plus inquiétant que le bruit.

— Mon beau doux ami, dit la princesse en s'arrachant à regret des bras de son amant, il faut nous séparer pour pouvoir nous réunir plus tard... Les chevaliers de mon père viennent d'abandonner cette porte pour revenir nous surprendre par une autre issue... Mais cette issue sera leur perte et leur tombeau. Ils ne peuvent entrer par là que un à un... Engagez-vous donc dans ce passage avant qu'ils ne s'y engagent eux-mêmes... Et vous en aurez facilement raison!... Mais, au nom du ciel que vous m'avez fait connaître, au nom de notre mutuel et sincère amour, mon beau doux ami, partez vitement, si vous ne voulez pas me voir mourir d'angoisses et de douleur...

Le vaillant Gauvain, non moins amoureux que vaillant, prit un suprême et dernier baiser sur les belles lèvres rouges et parfumées comme miel qui lui disaient de partir, et s'élança, l'épée en avant, dans le passage que lui avait indiqué la fille du roi de Norgalles.

Il n'y avait pas fait deux pas qu'il rencontrait sous la pointe de son fer une poitrine humaine, puis deux, puis trois, puis quatre, puis dix... Les autres chevaliers, en voyant tomber ainsi leurs compagnons, reculèrent prudemment et laissèrent passer messire Gauvain, qui les traversa comme un éclair...

Une fois dans cette salle, le neveu de roi Artus s'orienta rapidement et regagna la tour où il pensait retrouver Sagremor.

Sagremor y était en effet, avec sa mie, tous deux montés sur deux excellents chevaux, et tenant en laisse un troisième destrier, à lui destiné.

On entendait les cris des gens du roi de Norgalles qui se rapprochaient de plus en plus...

— Fuyons! fuyons! dit la mie de Sagremor.

— Pourquoi fuir si vitement? répliqua messire Gauvain, qui, une fois à cheval, n'eût pas été fâché de s'escrimer encore un peu contre ses ennemis.

— Si nous n'étions que nous deux, messire, à la bonne heure, je vous aiderais volontiers! fit observer Sagremor en montrant sa mie.

— C'est juste! dit Gauvain.

Et tous trois partirent au galop de leurs chevaux, comme trois ombres.

Quand les trois voyageurs furent à une bonne distance du château du roi de Norgalles, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux et pour souffler eux-mêmes.

Puis la demoiselle dit à Sagremor :

— Vous me conduirez, s'il vous plaît, là où je veux aller, et monseigneur Gauvain ira à son affaire.

— Belle douce amie, dit messire Gauvain, nous vous conduirons tous deux, car je ne voudrais en aucune manière qu'il vous arrivât mal ou ennui sans moi.

— Sire, grand merci, reprit la demoiselle, mais j'ai assez de Sagremor pour me conduire là où je veux aller pour éviter les poursuites de ceux qui nous cherchent.

— Et où irez-vous donc?

— Sire, droit chez mon père, et, de là, chez votre frère Agravain...

— Que Dieu vous conduise alors!

— Et vous, sire, où allez-vous?

— En la terre de Soreloys, rejoindre le vaillant Lancelot du Lac, qui doit y être en compagnie du roi Gallehault.

— Que Dieu vous garde à votre tour, sire!..

Sagremor et Gauvain s'embrassèrent comme de bons et loyaux chevaliers qu'ils étaient.

Puis, le neveu du roi Artus, au moment de prendre congé, dit à l'oreille de Sagremor, en lui désignant de l'œil la gente demoiselle qui l'accompagnait :

— Elle vous permettra, j'espère, de nous rejoindre bientôt en la cour du roi Artus?

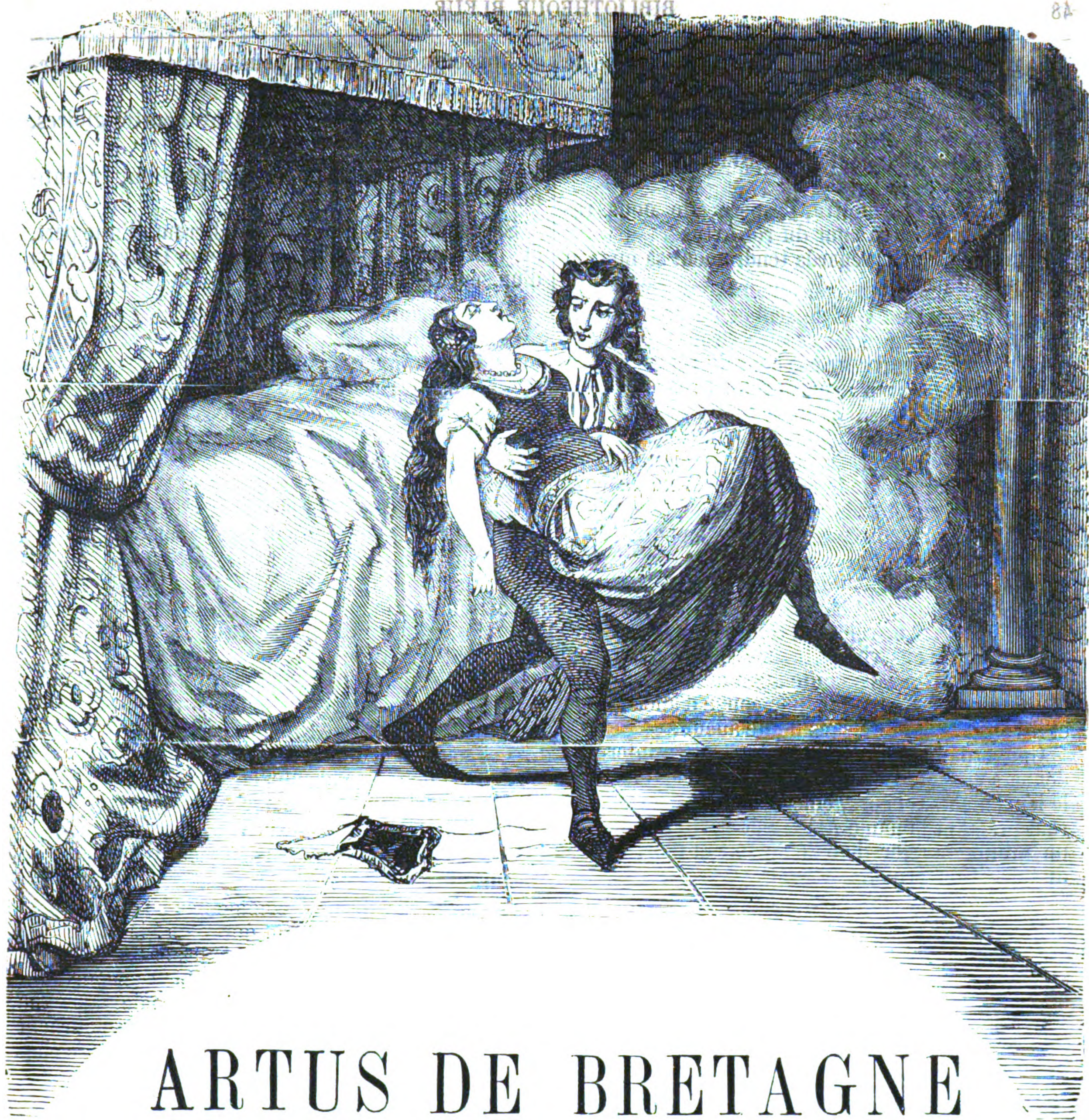
Sagremor sourit, regarda tendrement sa mie, et ne répondit pas.

Monseigneur Gauvain poussa un soupir et murmura :

— Les longues amours font les courtes gloires, quelquefois, ami Sagremor!...

Et les trois compagnons se séparèrent incontinent.

Sagremor et sa mie s'en allèrent d'une part, et, de l'autre, s'en alla monseigneur Gauvain, suivi d'un seul varlet.



# ARTUS DE BRETAGNE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment naquit et fut élevé le jeune Artus, fils du noble duc Jean et de la noble duchesse, issue de Lancastre, sa femme.**

Après la mort du roi Artus, qui exhaussa toute noblesse et chevalerie, comme firent messeigneurs Gauvain, Tristan de Léonois, et maints autres preux chevaliers, la Bretagne eut un duc extrait du noble lignage de Lancelot du Lac.

Ce duc, nommé Jean, fort d'avoir et d'amis, fort de vaillance et de vertu, prit à femme une haute et notable dame, de bonne et sainte vie, fille du comte de Lancastre, en Angleterre.

Tous deux, le noble duc et la noble duchesse, s'aimèrent toute leur vie de bonne amour, en accomplissant l'œuvre de mariage ainsi que Dieu l'a ordonné ; si bien qu'un jour il plut au ciel de leur envoyer un bel enfant mâle, lequel, en la remembrance du grand roi Artus, le mari de la dame Geniévre, fut nommé de ce nom.

Cet enfant, l'un des plus beaux qui fût en chrétienté, fut aimé beaucoup du noble duc et de la noble duchesse, qui firent tous leurs efforts pour accroître son honneur et sa chevance.

Quand il eut dix ans, on lui donna un maître intelligent et dévoué, sage et hardi, vigoureux de corps et d'esprit, appelé Gouvernau. Il apprit au jeune Artus le jeu des échecs et le jeu des tables, puis, plus tard, le jeu d'escrime et autres jeux pro-

pas à développer en lui toutes les forces corporelles et intellectuelles; si bien que, de jour en jour, l'enfant devenu adolescent, devint le garçonnet le plus hardi, le plus doux, le plus gracieux, le plus adroit qui fût au monde; si bien aussi qu'à plusieurs reprises le roi de France le voulut avoir pour le faire commercer avec ses enfants, ce qui chagrinait la duchesse, sa mère, qui le voyait avec peine s'éloigner de son giron.

Mais les enfants ne raisonnent pas comme les mères. Le jeune Artus se sentait né pour aller et venir, et non pour rester en place, sous l'œil maternel. Il aimait à se rendre à la cour du roi de France, et ce n'était qu'avec le plus profond regret qu'il en revenait. Aussi, à la longue, le séjour quotidien auprès de la duchesse lui pesa. Il devint tout pensif et tout mélancolieux, à ce point qu'un jour le sage Gouvernau lui demanda ce qu'il avait sur le cœur pour être en ce pitoyable état.

— Pardieu! maître, répondit le jeune Artus, le repos me fatigue et l'immobilité m'ennuie... Je me sentirais mieux d'aller en la forêt la plus voisine pour courre le cerf et chasser le sanglier!

— Certes, sire, répondit Gouvernau, il me plairait assez de vous voir chasser les fauves en pleine forêt, et il plaira sans doute aussi au noble duc votre père... Demandez-lui donc congé d'aller chasser et il vous l'accordera sans doute aucun.

Gouvernau ne se trompait pas. Le duc, interrogé, donna son acquiescement à son fils. Par ainsi, dès le lendemain, veneurs, chiens, rets et chevaux, furent prêts, et le jeune Artus put partir, monté sur un grand coursier, habillé de soie et d'or, et suivi du fidèle Gouvernau.

## CHAPITRE II

Comment Artus trouva en la forêt une noble dame égarée avec une belle fille nommée Jeannette, dont il devint amoureux.



En chevauchant à travers la forêt, où il était venu pour chasser, Artus ne tarda pas à voir passer devant lui, à travers les halliers, un merveilleux cerf garni d'andouillers superbes, que venaient de faire lever les lévriers de monseigneur Olivier. Lors, Artus, piquant son cheval, se lança à la poursuite de l'animal, suivi seulement de Gouvernau qui ne voulait pas le laisser seul s'égarer en cette forêt profonde.

La poursuite fut longue et acharnée. Artus et Gouvernau cessèrent bientôt d'entendre le son des cors et les aboiements des chiens. Ils en prirent volontiers leur parti et continuèrent à chevaucher à l'aventure, tout en s'orientant, cependant, de manière à retrouver d'un moment à l'autre la droite voie.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent près d'une logette faite de ramures d'arbres entrelacées, à la porte de laquelle se tenaient deux femmes, l'une âgée d'environ quatorze printemps, l'autre âgée de trente-trois hivers. Artus les salua courtoisement, bien qu'elles fussent chichement vêtues, et son salut fit rougir la plus jeune.

— Ma demoiselle, dit-il en prenant cette dernière par la main et en la faisant asseoir à côté de lui sur la mousse, dites-moi, je vous prie, votre nom?

— Monseigneur, on m'appelle Jeannette, répondit la pucelle en continuant à rougir et en devenant ainsi plus belle.

— Jeannette, ma mie, en quel pays êtes-vous donc née pour être aussi jolie?...

— Monseigneur, je ne suis pas née en ce pays...

— Ma fille dit vrai, reprit à son tour la plus âgée des deux étrangères : elle n'est pas née en ce pays, mais bien au royaume de la terre déserte, dans un château qu'on appelait La Tour...

— Et de qui est-elle fille? demanda Artus qui devinait une infortune à plaindre dans ces deux femmes.

— Elle est fille d'un chevalier noble et puissant, monseigneur, lequel aimait son prochain et en était fort aimé. A soulager les malades, à secourir les pauvres, à protéger les faibles, il dissipa tout son avoir et tout le mien, à moi sa femme... Quand il mourut, ses créanciers me coururent sus, et me prirent tout ce qui me restait encore, si bien que je fus forcée de m'enfuir avec ma fille que voilà, et de me réfugier au fond de cette forêt, redoutant moins les bêtes féroces que les hommes, qui sont plus féroces encore et plus bêtes... J'aimais mieux être pauvre femme mendiante en étrangère terre, que là où j'avais été haute dame, et où je ne pouvais plus rien être, ainsi ruinée...

Lors, la dame commença à pleurer, et, tout en pleurant, elle dit à Artus :

— Je partis de nuit comme une larronneuse, et j'amenai céans cette enfant que voici, laquelle était faite pour demeurer dans de hautes et riches salles, et pour coucher en de beaux lits bien encourtinés, et non pour séjourner sur la terre humide, dans une logette couverte de ramures, ainsi que séjournent les bêtes fauves de cette forêt... Si je regrette la chevance d'autrefois, ce n'est pas pour moi, résignée, c'est pour ma pauvre mignonne...

— Eh! dame, reprit Artus, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à vos amis, en ce besoin extrême?

— Sire, répondit amèrement la dame, les pauvres gens n'ont pas d'amis, surtout parmi les riches gens... La parenté manque et manquera toujours entre les riches et les pauvres...

La dame, ayant dit cela, recommença à pleurer, plus fort cette fois, et la belle Jeannette se mit à pleurer, en voyant la douleur de sa mère, devant laquelle, en effet, elle ne pouvait pas rester insensible.

Artus fut attendri. Il alla alors vers la jeune éplorée, la prit doucement dans ses bras, et lui dit, pour essayer de tarir la source des larmes qui tombaient de ses chers yeux, comme autant de perles :

— Ma mie, mettez votre cœur en paix!... S'il plaît à Dieu, votre mauvais sort changera, et je vous ferai plus de bien que vous n'en avez eu depuis que vous êtes au monde... Je veux être désormais votre bon ami, et vous ôter pour toujours de votre pauvreté... Je m'engage à cela comme pour-

rait s'y engager votre propre frère... Acceptez sans crainte, ma mie !

Sur ces entrefaites survint Pierre, maître forestier, sergent et bon prud'homme, chargé de recevoir les revenus du bois. Il était en peine de son maître, qui s'était éloigné de la chasse, et bien qu'il le sût accompagné de Gouvernau, il avait eu peur qu'il ne lui arrivât malencontre, et, pour cela, s'était mis à sa poursuite, inquiet comme un loyal serviteur qu'il était.

— Pierre, lui demanda Artus en l'apercevant, n'as-tu pas reçu d'argent, à la dernière Madeleine, pour le revenu de la forêt?..

— Oui, sire, répondit le forestier, j'ai reçu cinq cents livres.

— Je t'ordonne alors de bailler à cette dame et à cette gente pucelle, sa fille, l'étang où tu as fait ta demeurance jusqu'à l'heure présente, là où viennent boire les daims et les cerfs. Tu les y conduiras et les y honoreras comme ma mère et ma sœur, et tu leur donneras robes et vivres qu'elles te réclameront pour leur nécessité. Tu veilleras sur elles et sur les chevances dont je viens de leur faire don avec tout le dévoûment que tu nous a montré jusqu'ici à mon noble père et à moi... Si j'apprenais à quelque jour trahison ou fausseté de ta part à leur endroit, je te ferais pendre par le cou à la plus haute ramure de cette forêt, pour servir de leçon aux malavisés...

— Monseigneur, répondit Pierre, il sera fait ainsi que vous l'ordonnez, et j'espère que vous m'en saurez gré, par la façon dont je m'y prendrai.

Sur ces paroles, Artus prit congé des deux dames, et s'en alla avec Gouvernau retrouver la chasse qui venait précisément de finir. Ils arrivèrent l'un et autre à une petite vallée où monseigneur Olivier était avec ses veneurs, lesquels appareillaient trois cerfs abattus dans la journée.

Artus, tout joyeux, commanda qu'on portât l'un de ces animaux à l'étang où était la demeurance de Pierre le forestier. Il envoya ensuite le second à un abbé voisin. Quant au troisième cerf, il le fit porter au duc, son père, qui en eut grande joie.

## CHAPITRE III

Comment Artus, au bout de huit jours, revint avec Gouvernau à l'étang de la forêt, pour revoir sa mie Jeannette, et de l'heureuse matinée qu'ils passèrent là.



Huit jours après cette aventure, Artus, n'y tenant plus, se leva de grand matin et alla trouver le vertueux Gouvernau, auquel il dit :

— Ami, montons à cheval, je vous prie, et allons voir notre demoiselle à l'étang de Pierre, sans autre compagnie, moi que vous, vous que moi...

— Volontiers, répondit Gouvernau en souriant.

Lors, Artus prit un épervier et Gouvernau un gerfaut, et tous deux partirent. Deux heures après, ils étaient en pleine forêt, et gagnaient vitement l'étang où demeuraient maintenant les deux dames, qu'ils trouvèrent vêtues et appareillées noblement, car Pierre le forestier les avait largement pourvues, l'une et l'autre, de tout ce qui devait appartenir à de telles dames. Non-seulement elles avaient eu robes à foison pour orner leur corps, mais encore, aussi à foison, bons vins et bonnes viandes pour se réconforter.

Jeannette, surtout, fleur délicate que la misère commençait à pâlir, Jeannette avait reçu de ce réconfort un attrait nouveau. Sa santé lui était vite revenue, et, avec la santé, la joie sur les joues et sur le cœur. Elle était déjà bien belle; mais, cette fois, Artus fut émerveillé de la trouver plus belle encore.

Il la prit alors par la main, doucement, bien doucement, en la regardant de ses yeux les plus tendres, et tous deux allèrent s'asseoir sur le gazon voisin, à quelques pas de Gouvernau et de la dame de La Tour.

La matinée était belle, claire et souriante. La rosée scintillait en diamants à la pointe de toutes les herbes. Les oiselets chantaient par la forêt leurs plus douces chansons. L'aubépine et l'églantier embaumaient l'air, déjà chargé des âpres et fortifiantes senteurs des chênes. C'était, en un mot, comme une fête donnée par la nature en l'honneur de ces deux beaux jeunes adolescents, qui ne connaissaient de la vie que son aurore et son printemps, c'est-à-dire les jeux et les ris, les caresses et les chansons.

Artus et Jeannette s'entr'aimaient à leur insu, et de la façon la plus innocente et la plus chaste, de bon cœur et de loyal cœur, sans penser à mal ni l'un ni l'autre, comme s'entr'aiment les oiseaux et les fleurs.

— Demoiselle Jeannette, demanda en riant Artus, n'avez-vous point d'ami?...

Jeannette fut quelques instants sans répondre, en ayant l'air de réfléchir un peu. Puis, regardant tendrement son jeune camarade, elle lui répondit en souriant :

— Par la foi que je vous dois, monseigneur, oui, j'ai un ami, qui est bel et gracieux comme pas un...

— Ah! fit Artus, étonné et dépiteux. Et, où est-il? Comment est-il appelé? lui demanda-t-il vivement.

— Oh! pour cette fois, répondit Jeannette toujours souriante, vous souffririez de le savoir, et je ne vous le dirai pas, à moins que vous n'insistiez beaucoup...

Artus insista.

— Je veux bien vous apprendre alors, reprit Jeannette, que si le roi Artus fut bon chevalier, et prud'homme de grande vertu, mon ami deviendra meilleur encore, et tout aussi célèbre, à cause de sa vaillance et de son grand cœur qui le pousse à protéger les faibles et à réparer envers les pauvres les injustices du sort...

— Demoiselle, demanda Artus, par la foi que vous me devez, je vous serais reconnaissant de me montrer cet heureux que vous avez distingué entre tous... Je vous promets qu'il me sera cher et que je l'aimerai pour l'amour de vous...

— Monseigneur, répondit la pucelle, je vous re-

mercie de vos bonnes paroles à son endroit... Quant à vous le montrer, je ne puis, bien que vous le connaissiez fort, mais je vous le montrerai plus tard, quand il en sera temps... Qu'il vous suffise de savoir, pour l'instant, que c'est le plus accompli, le plus vaillant et le meilleur des gentilshommes, et que je l'aime de toute la puissance de mon cœur....

C'est ainsi que ces deux beaux enfants s'entreparlèrent pendant quelques heures, qui passèrent comme un éclair. Artus trouvait un grand charme à parler à Jeannette, et Jeannette un grand plaisir à l'écouter. Mais les bonheurs humains durent peu : il fallut se séparer.

Artus prit congé de la dame étrangère et de sa fille, et s'en alla, tout rêveur, suivi de Gouvernau.

— Maître, lui dit-il, tout en chevauchant à travers la forêt, vous avez vu quelle était la douceur de notre demoiselle, la franchise de son cœur et la vivacité de son esprit!... Quelles gentilles manières!... Quelle noble contenance!... Quelles reparties malicieuses!... Vous avez vu ses yeux souriants, ses lèvres roses sur lesquelles les paroles coulent comme miel parfumé, son corsage plein de trésors que chacun de ses mouvements trahissait si agréablement... Ah! maître, comment ne l'aimerais-je pas grandement!...

— Monseigneur, répondit Gouvernau d'un ton très sérieux, tout ce que vous me dites y est; mais, pour Dieu! gardez votre honneur... Vous êtes homme noble, riche d'avoir et d'amis, et Jeannettte n'est qu'une pauvre demoiselle, très gentille assurément, mais très pauvre aussi... Ne lui demandez donc jamais rien autre qu'une douce et loyale amitié... Exiger d'elle davantage, ce serait exiger trop... ce serait lui ravir ce que vous ne pourriez jamais lui rendre... et, à cause de cela, vous seriez plus blâmé qu'un autre, de naissance inférieure à la vôtre...

— Maître, reprit Artus, à Dieu ne plaise que j'aille exiger d'elle ce qu'elle ne peut me donner sans déshonneur!... Mais je veux et j'entends l'aimer et la servir loyalement, tout ainsi qu'une mienne sœur, sans lui faire la moindre vilenie...

Tout en devisant ainsi, Artus et Gouvernau arrivèrent à la cour du duc de Bretagne, au moment même où l'on se mettait à table.

## CHAPITRE IV

Comment la duchesse de Bretagne, s'étant aperçue de l'amour d'Artus pour une inconnue, envoya le sénéchal Olivier demander la main de Péronne d'Autriche.

Artus était amoureux pour tout de bon. Il ne put résister à l'envie de retourner chaque jour avec empressement et régularité vers l'étang de la forêt, à l'endroit où vivaient les deux dames, Jeannette et sa mère. Si bien même, qu'un jour, il oublia de rentrer à la cour du duc à l'heure accoutumée, ce qui donna fort à penser à son père, et surtout à sa mère. La duchesse était femme : elle devina que ces absences réitérées avaient pour unique cause une amourette quelconque, et, de peur de voir le cœur de son enfant pris dans quelque traquenard féminin, elle jugea prudent de donner l'éveil au duc Jean, son mari.

— Sire, lui dit-elle un matin, il faut prendre garde! Chaque jour notre fils va s'ébattre nous ne savons où, et j'ai peur qu'il ne donne son cœur à quelque personne dont nous ayons vilenie... Il est grand et fort, maintenant, c'est-à-dire en âge d'être marié, à ce qu'il me paraît...

— Dame, répondit le duc, vous avez bien dit, et ce que vous voulez, je le veux comme vous... Mais, dites-moi, quelle fille pourrons-nous lui donner?...

— Monseigneur, nous demanderons pour lui la belle Péronne d'Autriche, dont la mère sera très fière et très heureuse de cette alliance.

— Mais, dame, j'ai ouï dire que la belle Péronne ne s'est pas toujours sagement comportée et a eu compagnie avec un chevalier, ce dont elle a été très blâmée et vitupérée... Je ne voudrais pas, dans ma famille, admettre une personne à ce point tarée, quelque avantage d'argent qui m'en dût revenir...

— Hé! sire, ne croyez point cela!... Péronne est une excellente pucelle, et c'est péché que d'en dire du mal...

— Du moment que vous vous faites ainsi sa répondante, chère dame, je n'ai plus rien à objecter... Artus épousera Péronne, si toutefois Péronne consent à épouser Artus...

Incontinent, le duc Jean fit appeler le sénéchal Olivier et lui commanda de se rendre en Autriche, avec dix chevaliers, pour aller demander la main de demoiselle Péronne pour son fils Artus.

Olivier n'hésita point un seul instant. Il prit avec lui dix chevaliers, et il s'en alla avec eux à la cour de madame de Lucques, où ils arrivèrent le mardi après la Madeleine.

Madame de Lucques les reçut très bien, entourée de ses barons, et leur demanda pourquoi ils étaient venus vers elle.

— Dame, répondit le sénéchal, monseigneur et madame de Bretagne nous ont envoyés céans pour vous dire qu'ils avaient appris monts et merveilles de demoiselle Péronne, votre fille, et qu'ils seraient très heureux de la voir pour femme à leur fils Artus...

— Grand merci au duc de Bretagne, dit la dame de Lucques; puisqu'il lui plaît de s'accointer à nous, il nous plaît aussi, et c'est avec grande joie que je donne ma fille Péronne à son fils Artus, si toutefois Péronne y consent...

— Dame, dit Olivier, je vous remercie à mon tour au nom du noble duc Jean, mon maître, et de la noble duchesse, sa femme... Mais il ne suffit pas que vous consentiez, il faut encore que demoiselle Péronne y consente, ainsi que vous venez de le dire vous-même...

— Interrogez-la donc, alors.

— Demoiselle, vous accordez-vous à ce mariage? demanda le sénéchal en s'adressant directement à Péronne.

— Sire, répondit Péronne, je ferai volontiers la volonté de ma mère...

C'était un acquiescement formel. Le sénéchal et ses chevaliers prirent congé de la dame de Lucques et de ses barons, et il fut convenu qu'on se retrouverait à Nantes aux huitaines de la mi-août.

## CHAPITRE V.

**Comment Artus apprit le résultat de la démarche d'Olivier auprès de la dame de Lucques, mère de Péronne, et comment il alla s'en consoler auprès de Jeannette.**



Olivier revint en Bretagne, à la cour du duc Jean, et entra dans la salle de réception au moment où Artus et Gouvernau jouaient aux échecs.

Le duc et la duchesse, qui se trouvaient aussi là, s'empressèrent auprès du sénéchal pour savoir de lui les détails de son entrevue avec la dame de Lucques, comtesse de Flandres, et la demoiselle Péronne, sa fille. Olivier les leur donna, en ajoutant que toutes deux, la mère et la fille, seraient à Nantes à la mi-août, la mère prête à donner sa fille à Artus, et la fille prête à se donner également.

A ce récit, Artus, étonné qu'on eût ainsi disposé de lui sans son consentement, quitta le jeu, et se leva.

— Qu'est-ce donc, monseigneur, dit-il au duc son père, vous voulez me marier?...

— Certes, oui, répondit le duc Jean. Je vous veux marier à la gente pucelle qui a nom Péronne, et qui est fille à la dame de Lucques, comtesse de Flandres.

— Quoi! cette pucelle mal pucelle, qui s'est méfaite avec un chevalier?... Me tenez-vous donc pour un potcher que vous me voulez donner à femme cette Péronne-là... Ah! sur mon honneur, je ne la prendrai jamais!... On raconte trop de vilaines choses sur elle!...

— Beau fils, reprit la duchesse, ne croyez nul mal de la demoiselle... C'est péché de dire ce qu'on ne doit pas dire, de croire ce qu'on ne doit pas croire... Péronne est une honnête pucelle, nous vous le garantissons, et vous l'épouserez, à moins que vous ne teniez à nous courroucer...

— Madame ma mère, répondit Artus, puisque vous voulez que j'épouse, j'épouserai; seulement, si demoiselle Péronne est telle qu'on la fait, je ne l'aimerai jamais, je vous en réponds.

Lors, saluant respectueusement son père et sa mère, Artus monta à cheval, et s'en alla, suivi de Gouvernau, droit à l'étang de la forêt, où les attendait la belle Jeannette.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? demanda cette gente fille, en remarquant la pâleur de colère dont était encore revêtu le visage du jeune Artus. Qui vous a si fort courroucé, vous si bon d'ordinaire?... Dites-moi cela, bien vite...

— Ma mie, répondit Artus, mon courroux ne peut venir et ne vient en effet que d'une chose: monseigneur mon père veut me marier. Comprenez-vous mon chagrin? Comprenez-vous combien cela me navre, surtout lorsque je songe à vous, que j'aime si fraternellement... Que diriez-vous, Jeannette, si on voulait vous marier avec quelqu'un que vous ne sauriez aimer?...

— Ne vous courroucez pas ainsi, mon ami, reprit Jeannette de sa plus douce voix... Certes, je serais marrie et navrée de n'épouser point l'homme que j'ai choisi pour amant... Mais je n'ai pas cela à redouter, puisqu'il m'aime et ne veut épouser que moi...

— Qui est-il, cet heureux dont vous me parlez sans cesse et que vous ne me montrez jamais?...

— Sire, le moment n'est pas venu encore de vous le dire... Mais, pour vous faire patienter, je puis bien vous avouer que mon ami portera, le jour de ses noces avec moi, la robe que vous porterez, vous, le jour de vos noces avec votre épousée...

— Mon Dieu! s'écria Artus, chagriné, je crois deviner, et je m'en afflige... Vous m'avez dit que votre ami était aussi gentilhomme que moi, qu'il avait même avoir et mêmes amis... Cette ressemblance ne peut s'appliquer qu'au comte de Blois, le frère puîné de madame ma mère... Jeannette, c'est mon oncle que vous aimez!... Mon oncle, ou son fils Hector, mon cousin...

— Je n'ai pas à vous en dire davantage, sire Artus, répondit doucement Jeannette. Ne vous hâtez pas de croire, mais bien plutôt d'espérer... Et devisons, s'il vous plaît, d'autre chose...

## CHAPITRE VI.

**Comment Artus et Hector son cousin, avec plusieurs autres, furent faits chevaliers, et comment le duc Jean fiança son fils à Péronne, la fille de la dame de Lucques.**

Quelque temps après, madame de Lucques et sa fille Péronne arrivèrent à Nantes, où elles étaient si impatiemment attendues, non par Artus, mais par le duc Jean et par la duchesse, ses père et mère.

— Soyez la bienvenue, ma fille! s'écria la duchesse en allant avec empressement vers Péronne et en l'embrassant à plusieurs reprises, tant elle la trouvait belle et avenante.

Puis, appelant Artus, qui se tenait éloigné de cette cérémonie et qui souffrait de voir sa mère baiser avec tant de plaisir apparent cette pucelle qui n'était plus pucelle, du moins à ce qu'on prétendait.

— Beau fils, lui dit-elle, regardez et admirez cette enfant comme elle mérite d'être regardée et admirée: elle est vôtre, désormais!

Artus s'inclina sans répondre: ce n'était ni le lieu, ni le moment. Il attendit pour cela que Péronne se fût éloignée. Lors, il dit:

— Monseigneur, et vous madame, vous me faites prendre cette demoiselle, et je ne sais vraiment quelle renommée elle a eue... Je vous demande pardon de vous dire cela, à vous, mon père, et à vous, dame de Lucques, qui est la mère à demoiselle Péronne... Mais des bruits mauvais ont couru sur son compte, et je ne me soucie guère de prendre une

femme soupçonnée à tort ou à raison... Vous êtes donc témoins que je la prends contre mon cœur, à cause de ces soupçons-là; mais, toutefois, je la prends pour m'éviter le courroux du noble duc mon père et de la noble duchesse, ma mère...

Cette déclaration n'arrêta pas le duc Jean dans sa résolution, pas plus que la duchesse, sa femme. Les fiançailles furent faites incontinent par l'archevêque de Nantes, appelé à cet effet, et il fut décidé que le mariage aurait lieu le lendemain.

Les fêtes commencèrent aussitôt. Au palais, des danses de toutes sortes; dans les rues, des joutes, des lances brisées.

Artus alla vers Hector, son cousin, et lui dit :

— Hector, mon cousin, votre père est pauvre et je suis riche du mien. Si vous voulez bien être armé chevalier avec moi, aujourd'hui même, et être désormais mon compagnon, je vous donnerai plus de terre que ne pourrait jamais vous en donner monseigneur votre père...

Hector accepta et fut fait chevalier, avec Artus, ainsi que plusieurs gentilshommes, le tout en grand triomphe. A l'issue de la cérémonie, il y eut un tournoi auquel assista toute la noblesse de la Bretagne, par amitié pour les nouveaux chevaliers.

Aussitôt qu'il put s'échapper sans éveiller l'attention, Artus le fit avec empressement. Lui, Gouvernau et Hector s'en allèrent à la forêt, vers l'étang où vivait la gente pucelle Jeannette, laquelle leur fit grand'fête, ainsi qu'on pense bien.

— Sire, quel est ce gentilhomme? demanda-t-elle à Artus en lui désignant Hector.

— Ma mie, répondit Artus, c'est le fils du comte de Blois, mon cousin germain Hector.

— Qu'il soit le bienvenu! dit Jeannette. Mais qu'avez-vous donc, cher sire? ajouta-t-elle en remarquant l'air marmiteux de son ami.

— Par Dieu! ma mie, j'ai fait aujourd'hui une douloureuse journée, car on m'a fiancé malgré moi à une femme que je ne voudrais pas épouser, et je me repens beaucoup d'avoir consenti...

— Pourquoi vous courroucer ainsi, cher sire?... Vous vous êtes, cejourd'hui, fiancé à femme que vous n'aimez pas... Moi, tout au contraire, je me suis fiancée à homme que j'aime beaucoup...

— Eh! ma douce sœur, dites-moi, je vous en prie encore, quel est l'heureux chevalier que vous avez jugé digne de votre amour?... Montrez-le-moi, montrez-le-moi..., que je le connaisse et que je l'aime...

— Je ne puis le faire encore, cher sire... Vous ne le saurez que d'ici trois jours... Soyez certain, en tous cas, qu'il vous ressemble singulièrement en tout, de corps et de façon, de gentillesse et d'avoir, de courage et d'amis...

— Vous m'étonnez et me confondez, Jeannette... Nul homme ne peut ressembler à ce point à un autre homme... J'ai cru d'abord que vous disiez cela pour moi; mais aujourd'hui que vous venez de m'avouer que vous vous êtes fiancée à un autre, je suis forcé d'abandonner cette espérance qui me flattait si doucement et me réjouissait le cœur... Comment, en effet, cela pourrait-il être moi, puisque vous épouserez demain celui que vous aimez en même temps que j'épouserai celle que je n'aime pas?...

Les deux jeunes gens devisèrent ainsi l'un et l'autre pendant quelque temps encore. Puis enfin, il fallut se séparer, parce qu'en ce monde les plus douces heures sont les plus vite écoulées. Artus prit congé de Jeannette et s'en revint avec Hector et Gouvernau.

Tout en chevauchant, Hector dit à son cousin :

— Par ma foi, cousin Artus, nous venons de voir là une bien belle fille, gracieuse au possible, et d'un maintien dont nul autre n'approche!... J'en suis encore comme ébloui!...

— Ce sentiment est aussi le mien, répondit Artus. Mais c'est par malheur une pauvre pucelle, qui n'a rien que ce que je lui ai donné... Hélas! toute pauvre qu'elle est, je l'aimerais encore mieux toute nue que celle que j'ai aujourd'hui après tant d'autres... J'aime cette enfant plus que je n'aimerais ma sœur, et tout aussi chastement : je l'aime en mon cœur... Quant à l'autre, il n'en faut pas parler... Aussitôt que je serai marié avec elle, je demanderai à monseigneur mon père et à madame ma mère la permission de m'éloigner, d'aller en quête d'aventures qui me feront oublier cette passe désagréable où je ne m'engage qu'à regret...

— Je vous accompagnerai, dit Gouvernau.

— Je vous accompagnerai aussi, dit Hector. Là où vous irez, j'irai, et je ne vous ferai jamais défaut qu'à l'heure de ma mort.

— J'accepte, Hector, j'accepte avec grand bonheur, reprit Artus... Mais, jusqu'au moment de notre départ, gardez tous deux, je vous prie, le plus profond secret sur cette affaire...

Hector et Gouvernau promirent, et tous trois se mirent à chevaucher dans la direction de Nantes, où les attendaient de nouvelles fêtes.

## CHAPITRE VII

**Comment Péronne raconta au sénéchal Ancel la façon dont elle avait cessé d'être pucelle et l'impossibilité où elle était, conséquemment, d'épouser Artus; et comment, après l'avoir rassurée, Ancel décida la dame de Lucques à faire les préparatifs du voyage à Nantes.**



C'est ici l'occasion de raconter l'histoire de Péronne, et de dire si les soupçons mauvais conçus à propos de sa conduite étaient ou n'étaient pas fondés.

Madame de Lucques, comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, avait vu se développer en grâce et en beauté, en force et en vaillance, le jeune fils du duc Jean. Elle savait en outre combien il devait être un jour riche d'avoir, et, à toutes ces causes, elle avait résolu de marier Péronne à Artus. En conséquence de ce, elle avait donné des instructions particulières et secrètes à Ancel, son grand-sénéchal, pour se rendre à la cour de Nantes sans s'y découvrir à personne, et pour y faire insinuer à la duchesse, mère d'Artus, de demander sa fille Péronne, qu'elle désirait vivement voir mariée.

Ancel était un fourbe adroit, un intrigant habile, une langue dorée. Il partit pour la Bretagne, vit la duchesse, parla d'or, si bien que cette dernière envoya bientôt dix gentilshommes à la cour de la dame de Lucques, pour lui demander la main de Péronne, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

La dame de Lucques fut bien heureuse, d'abord, de ce résultat. Mais bientôt elle eut lieu d'être embarrassée et chagrine.

Voici comme.

Ancel n'avait pas gagné seulement la confiance de la mère; il avait encore gagné celle de la fille. Pressée par les circonstances, Péronne lui ouvrit son cœur, avec des tressaillements et des rougeurs sans nombre.

— Ah! messire Ancel, je suis perdue! Je suis perdue!... lui dit-elle.

— Perdue? Pourquoi cela, noble pucelle?

— Pucelle! Hélas! je ne le suis plus..... et vous connaissez bien l'auteur de mon désespoir... puisque c'est votre neveu, le gentil varlet Aymar... Jamais nul ne fut plus adroit à la lutte, à la course, à l'exercice des armes... Jamais nul ne fut plus accort avec les dames, plus coint avec les demoiselles, pour baller, pincer de la harpe, et les amuser dans tous leurs jeux généralement quelconques... Aymar, nourri dans le palais, page de madame ma mère, se distingua toujours sur tous ses compagnons pour accomplir mes ordres... Il me disait souvent en soupirant : « Si j'acquiers un jour illustre renommée, mon seul bonheur, ma seule récompense sera d'oser me dire votre chevalier... »

— Et vous, demoiselle Péronne, que lui répondiez-vous? demanda le sénéchal, qui savait d'avance la réponse de la jeune fille, mais qui était bien aise de prolonger sa honte et son supplice. Que lui répondiez-vous?

— Moi, je lui disais bonnement : Aymar, bonne éducation vous avez reçue, prouesse est dans votre sang, force et honneur vous mèneront à haut renom... Il était bien respectueux dans sa tendresse, Aymar, bien respectueux, et jamais sans doute je n'aurais eu à me courroucer contre lui, si le sort ne s'en était mêlé... Hélas! sénéchal, vous vous rappelez cet horrible incendie qui faillit ravager tout le palais...

— Je m'en souviens à merveille, demoiselle Péronne...

— C'était pendant la nuit... Les flammes s'élançaient avec violence sur l'appartement de ma mère et le mien... Des cris redoublés s'élèvent de toutes parts; déjà des tourbillons de fumée et d'étincelles pénètrent dans ma chambre; ma porte s'embrase; je m'éveille éperdue, et de toutes parts je ne vois que des flammes et la mort... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embrasés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras et m'enlève aux flammes qui m'entouraient... Il franchit comme un épervier la porte en feu; en un instant il m'éloigne de tout danger..... Déjà je n'aperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, et je me sens porter avec rapidité vers l'autre aile, par un souterrain... La crainte de tomber me faisait serrer le cou de mon libérateur. C'était Aymar... « Ah! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, les Dieux sont trop justes pour vous laisser périr!... » Partagée entre la crainte du péril et celle de me trouver entre ses bras : « Ah! généreux Aymar, m'écriai-je, je te dois la vie!... » Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres et des panaches destinés pour des traîneaux; il chancelle, nous tombons tous deux, et je reste dans ses bras sans connaissance... L'instant d'après, je me sens blessée, et je pousse un cri; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau... Aymar veut me relever; les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymar parvient enfin à nous dégager... Il me soulève... Ah! messire Ancel, comme son cœur palpitait!..... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain; Aymar me porte dans un salon, me pose sur un lit, et se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais, qui accouraient en ce même salon après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avaient fait qu'entrevoir Aymar; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agrafes s'étaient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'était un ange du ciel qui m'avait sauvée et portée sur ce lit. Ces femmes m'entourent : que leur aurais-je pu dire? Aymar me paraissait à moi-même être un ange... je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse; l'archevêque ordonne bien vite un *Te Deum*... Le lendemain, Aymar parut devant moi. Il avait les yeux baissés, et je ne pus le voir sans rougir et sans le trouver digne du nom qu'on lui donnait. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme; j'en cherchai moi-même les occasions; je les trouvai..... Ah! messire Ancel, vous connaissez maintenant la cause de mes larmes... Vous jugez combien il m'est difficile d'épouser la fille du duc Jean...

Ancel consola la pauvrette, en l'assurant que le mal n'était pas aussi grand qu'elle se l'imaginait, et que, d'ailleurs, fût-il plus grand encore, il le réparerait. Ancel, on le voit, ne doutait de rien, sinon de l'honnêteté et de la vertu à l'existence desquelles il ne croyait guère.

Les paroles ont leur charme. Péronne avait beau n'être plus pucelle, elle n'en était pas moins naïve, et, en entendant le sénéchal l'assurer que tout irait pour le mieux, elle ne demanda pas mieux de le croire, et ses larmes coulèrent moins abondantes.

Mais ce n'était là que la moitié du rôle d'Ancel. Après avoir prévenu la dame de Lucques, qui fut bien chagrine en son cœur pour sa chère et belle Péronne, il la décida à faire ses préparatifs de départ comme si rien n'était.

## CHAPITRE VIII

Comment Ancel, une fois à Nantes avec la dame de Lucques et Péronne, chercha une jeune fille à substituer à cette dernière dans le lit d'Artus, et comment il réussit auprès de Jeannette.



Voilà où en étaient les choses le lendemain des fiançailles d'Artus et de Péronne, fiançailles que nous avons racontées dans un précédent chapitre.

Ancel s'était mis en quête d'une pucelle gente et bien faite, destinée à remplacer Péronne pendant la nuit de ses noces avec Artus, qu'il fallait tromper sur la qualité de la marchandise amoureuse qu'on lui livrait. Mais jusque-là Ancel n'avait pas trouvé.

Le matin du jour fixé pour le mariage, il s'était aventuré jusqu'au milieu de la forêt, sans trop savoir où il allait ni ce qu'il ferait. Il supposait seulement que le phénix qu'il cherchait si vainement dans la cité de Nantes, il le trouverait plus facilement dans les bourgs environnants, dans la forêt, par exemple.

Il ne s'était pas trompé. Après avoir chevauché pendant longtemps au hasard, il était arrivé à l'étang au bord duquel était l'asile de Pierre le forestier, habité, comme on sait, par la dame de La Tour et la belle pucelle Jeannette.

Ancel avait vieilli sous le harnois. Il connaissait la vie et les hommes : c'est dire qu'il connaissait aussi les femmes. Il reconnaissait aisément celles qui avaient bronché, malgré qu'elles fussent confites en vertu et emmitouflées dans leur fierté. De même aussi reconnaissait-il celles dont le corps et l'âme étaient purs comme l'eau des sources.

Jeannette était de ce nombre. C'était Jeannette qu'il lui fallait.

Incontinent il tourna bride, alla à Nantes, fit atteler un chariot, monta dedans et revint en grande hâte vers l'étang où se trouvaient toujours Jeannette et sa mère.

Lors il descendit, alla droit à la dame de La Tour, et, la tirant à part, il lui dit :

— Madame, je suis venu vers vous de la part de madame de Lucques, qui vous salue comme votre amie et votre protectrice... En signe d'amitié, elle m'a chargé de vous remettre ces cinq cents livres que voici, et de vous promettre autant de terre qu'il vous plaira raisonnablement d'en posséder. En outre, pour vous complaire, elle entend marier votre fille Jeannette en bon lignage; tout cela à une condition...

— Laquelle? demanda la mère.

— Vous aurez la bonté d'envoyer aujourd'hui votre fille à Nantes, au palais du duc, où elle couchera avec le jeune Artus jusqu'à minuit, parce que Péronne, sa femme, n'est pas en point suffisant pour accomplir avec lui le devoir amoureux, et qu'il est indispensable que quelqu'une l'accomplisse pour elle... Madame la duchesse de Lucques a jeté les yeux sur votre fille pour ce délicat office, et elle espère beaucoup en votre amitié, qu'elle est disposée, du reste, à récompenser largement, comme vous venez d'en avoir la preuve...

— Je remercie madame de Lucques de ses bontés, répondit la mère de Jeannette, mais elle me les fait payer trop cher pour que je les accepte... Quelque façon qu'elle emploie pour me demander cet office, c'est mon déshonneur qu'elle demande, puisqu'elle veut que je lui vende ma chère Jeannette... Reportez-lui donc ses deniers, je vous prie, et que Dieu la garde!...

— Madame ma mère, dit Jeannette en intervenant, vous vous courroucez à tort, à ce qu'il me semble, car la dame de Lucques est trop haute dame pour exiger de vous une vilaine action... Elle a, paraît-il, une fille qui a aimé, qui aime encore ailleurs, et qui, à cette cause, ne peut accomplir convenablement le devoir conjugal. Elle vous demande à vous, qu'elle sait en possession de fille sage, vierge de corps et d'esprit, de vouloir bien lui prêter cette fille... Il s'agit de sauver l'honneur d'un noble nom : à cause de cela, madame ma mère, il n'y a pas à hésiter... Je ferai la volonté de madame de Lucques. Sire chevalier, remportez vos deniers, car en les acceptant ce serait vendre mon corps, et je le veux donner pour l'amour de madame de Lucques... Elle m'en récompensera d'une autre façon, et quand il lui plaira.

— Fais ce que tu voudras, ma fille, répondit la mère. Mais ce que tu fais là est folie, à mon avis. Mieux vaut sage fille pauvre, que folle fille riche. C'est contre ma volonté que tu vas là, contre ma volonté et contre mon honneur...

Tout était dit entre la mère et la fille. L'une voulait, l'autre ne voulait pas. Mais elles étaient femmes toutes deux : ce fut celle qui voulait qui l'emporta sur l'autre. Jeannette monta sur le chariot d'Ancel, et tous deux revinrent à Nantes d'une façon discrète.

## CHAPITRE IX

Comment Jeannette fut substituée à Péronne dans le lit nuptial, et comment elle s'acquitta de son devoir de pucelle avec Artus, qui fut agréablement étonné.



Quand madame de Lucques vit Jeannette, elle fut ravie : elle était sauvée, et sa fille Péronne aussi.

Elle embrassa l'innocente pucelle, la combla de caresses et de promesses, et, quand l'heure du coucher eut sonné, elle la fit déshabiller et coucher dans le lit nuptial, aux lieu et place de la pauvre Péronne.

Les courtines étaient tirées au droit de la clarté des cierges, et l'on n'y voyait goutte dans le lit; on devinait seulement qu'il y avait une femme là, et une jolie femme, mais c'était tout.

Artus vint, suivi de son père, le duc Jean.

— Mon fils, dit ce dernier, vous donnerez aujourd'hui, selon la coutume, la terre et la cité de Xaintes en douaire à la femme avec laquelle vous allez coucher... Vous l'en mettrez en saisine par cette charte et cet anneau fait d'une émeraude précieuse.

— Je n'y manquerai pas, mon père, répondit Artus.

Le duc Jean se retira. La dame de Lucques, qui veillait avec anxiété à toute cette scène, s'approcha alors vivement de son gendre, et lui dit :

— Mon ami, je vous supplie de parler le moins possible à ma fille Péronne ; car elle est toute honteuse de l'honneur que vous lui faites, et vous n'obtiendrez rien d'elle, que des caresses.

— Bien volontiers, dame, répondit Artus ; je ne lui sonnerai mot.

La dame de Lucques se retira comme s'était retiré le duc Jean, et Artus resta seul avec celle qu'il croyait être Péronne.

Il s'approcha d'elle et voulut l'accoler, selon ses droits de mari, et pour obéir à son devoir.

— Monseigneur, dit Jeannette en déguisant sa voix et en le repoussant, avant toute chose, je veux savoir quel douaire vous me donnerez et assignerez. Après cela, je ferai tout à votre commandement...

Artus avait sous la main la charte et l'anneau que venait de lui bailler son père : il les bailla à son tour à sa compagne, en lui disant :

— Péronne, ma mie, vous avez là un douaire de dix mille livres, et un anneau de cent livres... Conservez-les en souvenir de mon père et de moi...

Jeannette passa à son doigt l'émeraude que lui tendait Artus, mit sous son chevet la charte qui lui constituait un douaire, et, pour toute réponse, baisa tendrement son amant sur la bouche.

Lors, Artus oublia qu'il avait dans ses bras une fille qui avait été dans les bras d'un autre ; il ne voulut savoir qu'une chose, c'est que cette fille était admirablement faite, et il s'en convainquit à son aise. Jamais caresses plus ardentes ne furent échangées, jamais déduit plus amoureux ne fut pris. Artus fut étonné, et très agréablement étonné des plaisirs qu'il rencontra en cette nuit charmante.

— On m'avait trompé ! murmura-t-il, enivré. Cette rose a tous ses parfums et toutes ses épines... Nulle main profane n'a essayé de la cueillir...

Les caresses furent longues et savoureuses, si longues et si savoureuses même, que fatigué, non rassasié, l'heureux Artus s'endormit en songeant au Paradis.

Ce déduit amoureux, loin de produire le même effet sur Jeannette, l'avait au contraire tenue en éveil. Elle n'était ni fatiguée ni rassasiée : elle attendait toujours. Quand elle vit qu'Artus était sérieusement endormi, elle le baisa sur la bouche et se leva doucement pour remplir jusqu'au bout la mission qu'elle s'était imposée.

— Péronne et sa mère l'attendaient dans une chambre voisine.

— Je vous remercie, ma fille, dit la dame de Lucques en l'embrassant.

— Je vous remercie, ma sœur, dit Péronne en l'embrassant aussi.

— Pourquoi donc me remercier ainsi ? demanda Jeannette, qui sentait encore sur ses lèvres roses la trace brûlante des baisers de son amant. C'est moi qui vous remercie, au contraire, pour le bonheur que vous m'avez procuré...

Les trois femmes s'embrassèrent de nouveau, et Ancel, qui était prévenu, reconduisit Jeannette à l'étang de la forêt pour que rien ne fût soupçonné.

Quant à Péronne, elle entra à pas de biche dans la chambre nuptiale, se glissa plus doucement encore auprès d'Artus, toujours endormi, et, à son tour, elle s'endormit jusqu'au jour.

Elle dormait de si bon cœur, même, que son jeune mari, un peu revenu de l'amour qu'il avait eu pour elle durant la nuit, ne jugea pas à propos de la réveiller, et, tout au contraire, se retira sans bruit pour aller trouver Gouvernau et quelques amis.

## CHAPITRE X

Comment Artus, réveillé de bon matin, ayant Péronne à ses côtés, alla à l'étang de la forêt pour saluer Jeannette, qu'il trouva endormie, et comment celle-ci lui montra l'anneau et la charte qu'il croyait avoir donnés à Péronne.

On s'étonna de voir Artus debout si matin.

— Bonjour, seigneurs, leur dit-il ; je veux aller voir ma mie Jeannette... Vous plaît-il de m'accompagner ?...

— Certes, oui, répondit Gouvernau.

— Certes, oui, répondit Hector.

— Certes, oui, répondirent deux ou trois autres chevaliers.

On partit, et au bout de deux heures on était à l'étang, dans le logis de Pierre le forestier.

Jeannette s'était jetée sur son lit, toute vêtue, et sommeillait, recouverte seulement d'un manteau vert. Quand elle entendit la voix d'Artus, qui l'appelait, elle tressaillit et se réveilla, toute rougisante.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda son ami. Quelle chère menez-vous, pour être couchée si matin non dévêtue ?...

— C'est que je reviens de chez mon seigneur et amant, répondit Jeannette en baissant les yeux.

— Pourquoi donc ne vous a-t-il pas retenue de ses bras et de ses baisers ? reprit Artus, que le dépit commençait sérieusement à poindre.

— Il dormait, sire, répondit Jeannette en souriant.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas réveillé, ma mie ?...

— Parce qu'il était fatigué, cher sire, et que je ne voulais pas qu'il gâtât son bonheur et le mien par une complaisance forcée.

— Vous l'aimez beaucoup, à ce que je vois, Jeannette ?...

— Certes, oui, et plus que tout au monde.

— C'est celui que vous deviez épouser ?...

— Lui-même, cher sire, a couché cette nuit avec moi...

— Quel avantage en avez-vous retiré, Jeannette?..

— Un douaire magnifique, cher sire!... Car il m'a bel et bien donné vingt mille livres de rente...

— Vingt mille livres!... C'est une somme, oui-dà!... Il faut qu'il soit homme de riche avoir pour douairer ainsi sa mie... Ma femme Péronne n'en a pas davantage...

— Sire, je ne sais laquelle l'emporte, de votre femme Péronne ou de moi, mais je suis en saisine d'une charte en bonne forme et d'un anneau en belle émeraude...

— Pouvez-vous me montrer cette charte et cet anneau? demanda Artus, de plus en plus surpris.

— Bien volontiers, répondit Jeannette.

Lors elle prit un coffret qui était à son chevet, l'ouvrit et en tira la charte et l'anneau, qu'elle bailla incontinent à Artus.

— Mais c'est la charte et l'anneau que j'ai donnés cette nuit à Péronne, avant le déduit amoureux! s'écria-t-il, stupéfait. Par la foi que vous me devez, ma douce amie, dites-moi où vous avez pris cet anneau...

— C'est vous-même, cher sire, qui me l'avez baillé de votre main en la mienne...

— Où?... Quand?... demanda Artus, abasourdi.

— Ce fut en votre propre lit, sire, répondit Jeannette, avant de faire votre volonté et plaisir de mon corps... Je l'avais exigé ainsi...

— Cela est vrai!... Cela est vrai!... Mais, dites-moi, comment êtes-vous donc arrivée en mon lit, dans mes bras?...

— Je vais vous l'expliquer, cher sire... Péronne, votre femme, n'était pas pucelle : elle avait forfait à l'honneur, avec un chevalier de la cour de sa mère... Il s'agissait de vous tromper là-dessus... C'était assez difficile... On vint me trouver; on me proposa de l'argent si je voulais consentir à passer la nuit, couchée avec vous, jusqu'à l'aube... Je refusai l'argent et j'acceptai la nuit. Les bonheurs payés sont de mauvais bonheurs. La comtesse de Lucques et son complice Ancel arrangèrent tout... Je fus introduite dans votre lit en place de Péronne, qui en était indigne, et, à l'aube, quand je vous jugeai endormi, je me retirai pour lui céder ma place, qu'elle pouvait remplir désormais... Puis je revins ici, et je me jetai tout éveillée sur mon lit, en rêvant aux délices qu'il m'avait été donné de goûter durant les courtes heures de cette courte nuit...

Artus, émerveillé, attira Jeannette sur son sein et l'accola tendrement.

— Jeannette, ma mie, lui dit-il, je suis tout joyeux de cette affaire, car vous me resterez, et celle qui m'a trahi s'en ira avec ses complices. Tenez vous prêtes, votre mère et vous, à venir à la cour, bien appareillées toutes deux, à ma réquisition...

— Bien volontiers, cher sire, répondit modestement Jeannette.

— Adieu, ma mie, reprit Artus en prenant congé. A cette heure que je sais que c'était vous, je regrette bien de m'être endormi si vite... C'est une injure que je réparerai, je vous le promets...

— Je ne me plains pas, monseigneur...

## CHAPITRE XI

**Comment la trahison d'Ancel fut dénoncée au duc Jean par son fils Artus, et comment elle fut punie.**



Au moment où Artus se retirait, suivi d'Hector et de ses amis, Ancel, le sénéchal, survint avec deux mules chargées de présents qu'il avait l'intention d'offrir à Jeannette et à sa mère, en échange de l'anneau et de la charte donnés dans la nuit par Artus, lequel anneau et laquelle charte étaient des témoins accusateurs contre Péronne.

Mais en apercevant le fils du duc de Bretagne, Ancel comprit qu'il avait fait un pas de clerc, et il s'empressa de retourner d'où il était venu, afin de prévenir la comtesse de Flandres et sa fille Péronne.

Artus et ses compagnons se mirent à sa poursuite et ne purent le joindre qu'à Nantes, dans le palais même du duc Jean.

— Monseigneur mon père, dit Artus, je viens vous dénoncer une trahison commise à l'endroit de notre honneur commun par ce fourbe qui a nom Ancel et qui est le sénéchal de madame de Lucques.

— Ancel est un traître et un félon, dit à son tour Gouvernau, et je vous supplie, monseigneur le duc, de vouloir bien m'autoriser à combattre à outrance contre lui... Voici mon gage! J'attends celui du sénéchal...

— Voilà bien des rumeurs et bien des colères, répondit le duc Jean; et jusqu'à présent je n'en connais pas la cause...

— Faites venir Péronne, monseigneur mon père; faites venir Péronne et sa mère : vous comprendrez mieux lorsque l'explication de cette félonie tombera de leurs lèvres.

Le duc Jean envoya quérir sur-le-champ les deux dames, qui se rendirent à son appel, Péronne un peu troublée, sa mère pleine d'assurance.

— Madame, dit Artus en s'adressant à sa femme, pourriez-vous représenter à monseigneur mon père, qui les demande, l'anneau et la charte que je vous ai remis cette nuit, et me dire à quel moment de la nuit je vous les ai remis?

Devant une question aussi nettement formulée, il n'y avait pour Péronne, coupable, qu'un parti à prendre, qui était de s'évanouir : elle s'évanouit, et ses femmes l'emportèrent pour lui donner leurs soins.

— Cette réponse est suffisamment éloquente, à ce qu'il me semble, reprit Artus. Aussi monseigneur mon père, comme j'ai grand'honte d'avoir uni mon nom et ma vie au nom et à la vie de la dame Péronne, qui, avant de me connaître, avait déjà connu homme vivant, je vous requiers d'invalider ce mariage... L'archevêque de Bretagne l'a consacré, c'est par lui qu'il sera dissous...

— Ce mariage a été fait en bonne forme, dit alors la dame de Lucques, et je soutiendrai jusqu'au bout sa validité... La trahison ne vient point

de nous ; elle vient, au contraire, de sire Artus, qui ment ainsi aux traditions de courtoisie de ses pères...

— Madame de Lucques dit vrai ! s'écria Ancel avec une indignation simulée. Le mariage est valable... S'il y a là-dessous quelque chose qui cloche, cela doit être attribué à d'autres qu'à nous... L'anneau et la charte que monseigneur Artus avait donnés à sa femme Péronne lui ont été enlevés pendant qu'elle dormait sans défiance à ses côtés, et celle qui a commis cette trahison s'appelle Jeannette... Je m'offre de le prouver et de le soutenir en champ-clos... Gouvernau m'a provoqué : j'accepte son gage et lui envoie le mien... Car c'est lui qui a introduit Jeannette dans la chambre nuptiale ; c'est lui qui a poussé cette enfant à mal faire... Par ainsi, je soutiendrai envers et contre tous l'honneur de Péronne et la validité de son mariage...

Artus et Hector, indignés d'un tel langage, demandèrent aussitôt leurs armes et supplièrent le duc Jean de leur faire ouvrir le champ.

Mais Gouvernau les arrêta pour leur dire :

— Il ne convient pas à de si hauts hommes et à de si nobles princes comme vous êtes tous deux, de se commettre avec un traître comme le sénéchal Ancel... Je réclame le droit de mon défi en prime instance, et du gage jeté et relevé...

Le duc Jean accorda ce que demandait si justement le vaillant Gouvernau. La lice fut aussitôt préparée, et, sur-le-champ aussi, les tenants se disposèrent pour le combat...

Ancel espérait beaucoup en sa force, en son adresse, en son désespoir; mais il avait affaire à forte partie. Le brave Gouvernau ne fut pas long à le terrasser. Le genou sur sa poitrine, la pointe de l'épée sur sa gorge, il le força d'avouer sa trahison. Quand Ancel eut avoué, Gouvernau lui enfonça son épée et lui fit rendre l'âme.

L'archevêque de Bretagne prononça alors la nullité du mariage d'Artus et de Péronne. Le corps du sénéchal, qui venait d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice. Justice était faite, au contentement général !

A l'issue du combat de Gouvernau et de messire Ancel, la dame de Lucques ne jugea pas à propos de faire un plus long séjour à la cour du duc Jean : elle partit, emmenant avec elle sa fille Péronne.

Quand elles se furent éloignées un bon bout de chemin, la mère dit à la fille :

— Nous ne pourrons jamais nous laver de la honte que tu nous a faite !... jamais !... Nous n'avons plus désormais à espérer le moindre honneur, le moindre... Petits et gros, riches et pauvres auront le droit de nous montrer du doigt et de nous conspuer comme créatures viles !...

— C'est vrai, ma mère, répondit mélancoliquement Péronne, qui n'y pouvait mais.

Lors, commença la dame de Lucques si fort à pleurer, à se lamenter, à se plaindre, que sa fille en conçut plus avant encore dans son cœur un chagrin mortel; si bien, qu'à peine arrivée, elle rendait sa pauvre âme à Dieu, qui, moins cruel que les hommes, pardonnait à cette infortunée pécheresse.

Quant à Jeannette, la duchesse de Bretagne la retint auprès d'elle avec bonté, et le duc Jean lui conserva son douaire, afin qu'elle pût vivre honorablement à la cour de Nantes, où elle ne tarda pas à se faire aimer de tout le monde, à cause de son maintien modeste et de son esprit enjoué.

## CHAPITRE XII.

Comment, au bout de quelque temps, Artus prit congé de son père, de sa mère et de Jeannette, pour courir les aventures avec Hector, Gouvernau et Jacquet, son écuyer.



Quelque temps après, Hector rappela à Artus qu'il avait déjà projeté d'aller en étranger pays, à la recherche d'aventures, et Artus, remerciant Hector, s'empressa d'aller trouver le duc Jean et la duchesse sa mère.

— Monseigneur, lui dit-il respectueusement, en entrant dans sa chambre, et en mettant genou en terre et chaperon au poing, je viens vous demander congé d'aller hors du pays, en quête d'aventures et de fortune..... J'en demande autant à madame ma mère, et je serai très heureux d'obtenir votre consentement à tous deux.

Le duc et la duchesse refusèrent d'abord. Artus insista. Il fallut lui céder.

— Partez donc, cher fils, puisque les ailes vous sont poussées et que vous avez soif de voir et de connaître... Et qui voulez-vous mener avec vous, cher fils ?...

— Monseigneur, je n'emmènerai qu'Hector, Gouvernau, et Jacquet, mon écuyer.

— Bien... Prenez aussi avec vous, cher fils, tout l'or et tout l'argent qui vous sera nécessaire. Madame la duchesse et moi, nous vous y autorisons de grand cœur, en regrettant de ne pouvoir vous retenir plus longtemps auprès de nous, qui sommes vieux, et qui n'avons que vous d'héritier de notre nom et de notre duché... Allez donc, et que Dieu vous garde !...

Artus baisa la main de sa mère et se jeta dans les bras de son père, en les remerciant l'un et l'autre de leurs bontés. Puis il se retira, suivi de Gouvernau qui lui demanda alors à voix basse :

— Combien de temps resterons-nous hors du duché de Bretagne, cher sire ?...

— Cinq années pleines, répondit Artus. C'est le moins qu'il nous faut pour voir et avoir...

Gouvernau sortit, et bientôt la nouvelle du départ d'Artus se répandit de tous les côtés. Jeannette l'apprit une des premières ; une des premières, elle accourut auprès du duc pour s'assurer de ce malheur.

Le duc et la duchesse pleuraient silencieusement, navrés par ce départ qui leur enlevait pour cinq ans, pour toujours peut-être, leur fils bien-aimé.

Devant un tel spectacle, qui lui en apprenait plus long que toutes les paroles du monde, tout son sang tressaillit et elle chut toute pâmée entre les bras de la duchesse. Quand elle revint à elle, elle se mit à pleurer, ce qui la soulagea un peu, et ensuite elle murmura :

— Artus! Artus! doux ami, me laisseras-tu? Me laisseras-tu donc, Artus, mon doux ami?...

En cet instant Artus entra pour prendre un congé définitif de son père et de sa mère.

En le voyant, Jeannette lui courut sus, les bras étendus, et lui dit, toute haletante :

— Artus! Artus! doux ami, auras-tu bien le cœur de délaisser ainsi ceux qui t'aiment! Et monseigneur le duc, ton père? Et madame la duchesse, ta mère? Et moi aussi, moi, une orpheline désormais?...

Cette douleur vraie toucha Artus plus encore que ne l'avait touché le deuil de son père et celui de sa mère.

— Dame, lui dit-il en se détournant d'elle pour lui dérober la vue de son émotion, dame, que Dieu vous protége!... Je ne vous oublierai pas, croyez-m'en bien, et, à mon retour, je vous ferai plus riche et plus honorée que vous ne l'avez jamais été... Adieu, Jeannette; priez Dieu pour votre ami!...

Puis, pour ne pas céder à cette émotion qui lui montait comme un flot et menaçait de le submerger, il s'inclina et alla rejoindre Hector, Gouvernau et Jacquet, qui l'attendaient, avec les sommiers, lesquels étaient chargés et prêts à voyager...

## CHAPITRE XIII

Comment Artus et ses compagnons, après avoir chevauché longtemps, arrivèrent en la terre de Danemarck; comment ils déflrent douze chevaliers discourtois qui voulaient mettre à mal une pucelle et sa mère.



Tant chevauchèrent Artus, Hector, Gouvernau et Jacquet, de ci, de là, par monts, par vaux, par bois, par plaines, qu'ils arrivèrent enfin en la terre de Danemarck, et entrèrent dans une longue bruyère au bout de laquelle ils trouvèrent un étang et une grande chaussée.

Cette chaussée avait une lieue et demie de longueur. Elle était commode à suivre pour les chevaux : ils la suivirent. Elle aboutissait à une vallée : ils descendirent dans cette vallée, au fond de laquelle ils aperçurent une maison close de murs fort élevés et dont les portes étaient ouvertes. Ils entrèrent et appelèrent : il n'y avait personne, ni homme, ni femme, ni varlet. Étonnés, ils appelèrent plus fort : rien ne leur répondit. Seulement, ils crurent entendre une voix gémissante, une voix de femme qui se réclamait de la vierge Marie.

Lors, pressentant un danger pour quelque créature humaine, Artus se dirigea vitement du côté où s'entendaient ces gémissements, et il arriva dans une chambre où un spectacle étrange l'attendait. Une femme, les cheveux coupés, les vêtement souillés, le corps meurtri de coups, gisait tout de son long par terre. Et, à quelques pas d'elle, il y avait une table mise, sur laquelle se voyaient force vins et force venaisons.

— Dame, qu'avez-vous? demanda Artus, en relevant courtoisement cette infortunée. Qui vous a mise en ce piteux état?...

— Ah! gentil sire! s'écria-t-elle avec une sorte d'épouvante, ne me faites pas plus de mal que je n'en ai déjà, je vous en supplie... Car j'en ai trop, en vérité, beaucoup trop!...

— Rassurez-vous! je ne viens pas pour vous malfaire, mais, au contraire, pour vous secourir. Dites-moi donc, encore une fois, qui vous a mise en ce pitoyable état?...

— Gentil sire, ce sont douze chevaliers qui m'ont ainsi atournée et meffaite... J'ai peur qu'ils n'aient tué monseigneur et emmené ma fille pour la honnir... Secourez ma fille! secourez monseigneur, cela vaut mieux que de me secourir...

Artus obéit, se promettant de revenir, et il alla çà et là dans la maison, fouillant, explorant, si bien qu'il trouva le seigneur en question, attaché à une poutre, et blessé assez grièvement à la tête et à l'épaule. Il le délia, appela Hector et Gouvernau pour qu'ils l'aidassent à soigner cet homme, et en attendant, il l'interrogea avec intérêt.

— Je ne sais rien autre chose, répondit-il, sinon qu'ils ont tué mon écuyer, qu'ils ont emmené ma fille et ma femme pour les honnir, et que, quant à moi, ils m'ont battu comme enclume et ne se sont retirés qu'en me laissant pour mort...

— Par Dieu! dit Artus, l'outrage est grand, et nous le vengerons du mieux que nous pourrons... J'ignore, comme vous, ce qu'est devenue votre fille... Mais, quant à votre femme, elle vit encore... quoique dans un bien misérable état... Maintenant que vous voilà délié, et remis sur vos jambes, vous allez aller la rejoindre dans le retrait où je l'ai découverte... Réconfortez-vous l'un et l'autre... Je vais aller à la quête de votre demoiselle et, s'il plaît à Dieu, je vous la ramènerai en bonne santé de corps et d'âme...

— Dieu vous entende, cher sire!... soupira le seigneur en allant rejoindre sa dame.

Pendant ce temps, Artus et ses compagnons remontèrent à cheval et gagnèrent la forêt prochaine, où il leur semblait que devaient s'être réfugiés les discourtois chevaliers de la matinée.

Ils ne se trompaient pas. Les ravisseurs étaient réunis dans un épais fourré, et ils s'apprêtaient à honnir une demoiselle qui se débattait dans leurs bras comme un oiseau dans les rets de l'oiseleur, et qui criait de toutes ses forces, en invoquant tous les saints et toutes les saintes du paradis pour la conservation de son pucelage.

— Mauvais chevaliers! cria Artus, en se précipitant l'épée à la main au milieu de ses discourtois ravisseurs. Mauvais chevaliers, ne touchez pas à cette enfant, ou il vous en cuira durement!... Je veux vous ramener, la corde au cou, à la maison de son père, afin qu'il tire de votre méfait la justice qu'il mérite...

Les ravisseurs ne tinrent aucun compte de cette défense. Seulement, comme ils voulaient sans doute outrager à leur aise cette gente pucelle, et que la présence d'Artus et de ses compagnons les gênait, ils se mirent en mesure de se débarrasser au plus tôt de cette présence. Celui qui paraissait être leur chef s'avança roidement, la lance en avant, à la

rencontre d'Artus, si roidement même que sa lance vint se briser sur le haubert du fils du duc Jean. Sa lance rompue, il voulut se servir de son épée; mais Artus ne lui en donna pas le temps, et, d'un coup violent, l'envoya rendre ses comptes au grand Juge. Puis, après celui-là, un autre, puis un autre, puis un autre encore; de sorte qu'au bout d'un quart d'heure, aidé naturellement d'Hector, de Gouvernau et de Jacquet, il avait mis hors de combat neuf de ces déloyaux et discourtois chevaliers; quant aux trois autres, ils avaient jugé prudent d'enfiler la venelle, pour échapper à ces rudes compagnons qui leur faisaient l'effet de diables d'enfer.

Artus ne les poursuivit pas. Il lui importait peu en effet qu'ils allassent se faire pendre ailleurs. Ce qui lui importait beaucoup plus, c'était de porter immédiatement aide à la gente pucelle si heureusement délivrée. Il alla vers elle, la délia, la rassura par de bonnes paroles, la fit monter sur le cheval de l'un des chevaliers morts, et la ramena à son père et à sa mère, qui, tous deux, en la revoyant saine et sauve, s'agenouillèrent dévotement devant le vaillant prince breton, et le remercièrent avec l'effusion de leurs cœurs reconnaissants. Artus voulait repartir incontinent, avec ses compagnons; mais il fut supplié de rester au moins jusqu'au lendemain, et il resta. Le lendemain, vers le milieu du jour, il prit congé de son hôte et de son hôtesse, qui pleuraient à chaudes larmes; il embrassa la jeune fille qu'il avait sauvée d'un outrage pire que la mort, et qui, en son cœur, lui en avait une reconnaissance infinie; puis, il partit.

— Que Dieu vous bénisse, monseigneur! dirent l'hôte et l'hôtesse, sur le seuil de leur maison.

— Que Dieu vous accorde le bonheur que vous méritez si bien, monseigneur! murmura la jeune fille avec un soupir, et en le regardant partir avec regret.

## CHAPITRE XIV

**Comment, en se rendant à un tournoi, Artus et ses compagnons eurent affaire à trente larrons, et de l'hospitalité qu'ils reçurent d'un vieil homme et d'une jeune dame.**



Les quatre compagnons chevauchèrent ainsi pendant toute la journée, et pendant les journées suivantes; bientôt ils entrèrent dans le pays de Vienne, où ils rencontrèrent un messager, porteur d'une javeline et d'un écu.

Cet homme hâtait le pas. Artus le salua.

— Monseigneur, dit le varlet, Dieu vous donne bonne aventure!...

— A qui êtes-vous, mon ami?...

— Sire, je suis à monseigneur de Beaujeu.

— Quelles nouvelles pourriez-vous me donner, mon ami?...

— Sire, vous ne savez rien si vous ne savez pas qu'un tournoi doit avoir lieu, le jeudi après la Sainte-Croix, entre monseigneur de Beaujeu et le maréchal de Mirepoix...

— Je l'ignorais, en effet... Et, dites-moi, quel homme est-ce que le sire de Beaujeu?...

— Sire, c'est un noble homme... Le comte de Forest est son oncle... Le comte de Montbéliard est son cousin... Voilà pour sa parenté... Quant à son caractère, on n'en peut trouver de plus doux et de plus débonnaire...

— Et le maréchal de Mirepoix?...

— C'est le contraire de monseigneur de Beaujeu, car il est cruel et ondoyant, fier et fantasque... Mais, malgré cela, bon et hardi chevalier, si fort et si courageux même qu'il ne redoute pas contre lui quatre vaillants chevaliers... Aussi monseigneur de Beaujeu m'envoie-t-il quérir monseigneur de la Lande, vaillant parmi les vaillants...

— A combien d'ici loge ce seigneur?...

— Sire, monseigneur de la Lande ne loge pas à plus de deux lieues d'ici... Comme la nuit approche, permettez-moi de faire diligence; si maintenant vous voulez passer la nuitée à l'abri, il y a tout près d'ici un château, appelé le château de la Rochebise, où vous recevrez certainement l'hospitalité la plus grande de la part du seigneur qui l'habite, un riche homme, fort âgé. Tâchez de ne pas vous fourvoyer dans la forêt que vous avez à traverser pour arriver à ce château... Que Dieu vous garde, sire!...

— Allez votre chemin, mon ami, et bonne aventure!...

Le messager de monseigneur de Beaujeu prit congé d'Artus et de ses compagnons, qui, sans plus tarder, se mirent à chevaucher vers la forêt qu'il leur fallait traverser pour arriver au château de la Rochebise.

Malheureusement la forêt était vaste, profonde et obscure. Ils avancèrent et s'égarèrent.

Jacquet, l'écuyer d'Artus, chevauchait en avant avec les sommiers. Au détour d'un sentier, une trentaine de larronneurs, les hôtes habituels de cette forêt, se précipitèrent sur les sommiers, qui contenaient toute la richesse présente de nos quatre voyageurs. Jacquet était un brave garçon, fort attaché à son maître. Il se défendit rudement et, pour commencer, il mit deux de ces robeurs complétement hors de combat. Puis, survinrent Artus, Hector et Gouvernau, qui frappèrent à qui mieux mieux, faisant voler les bras et les têtes du revers de leurs épées. Ils firent tant et si bien, à eux quatre, que des trente ribauds, il n'en resta pas un seul.

Artus, alors, jugeant qu'ils pouvaient avoir un repaire dans les environs, ordonna une battue qui n'amena d'autre découverte que celle d'un homme que ces robeurs avaient dépouillé et attaché à un chêne. Artus le délia, et, comme il avait perdu tout son avoir, de par la subtilité malfaisante des larronneurs, il lui fit donner tout le butin qu'il venait de conquérir, aidé d'Hector, de Gouvernau et de Jacquet.

Cela fait, les quatre vaillants compagnons reprirent leur chemin, et, au bout de quelque temps, ils arrivèrent à la porte d'une maison isolée. Ils frappèrent : un varlet tout déchaux vint savoir ce qu'on voulait.

— Mon ami, répondit Gouvernau, c'est un chevalier qui veut céans héberger...

— Sire, reprit le varlet, prenez patience... Je vais aller parler au seigneur qui est là, couché, car il est vieux et mal portant, et jamais, à cette heure, il n'est debout, ni personne après lui dans sa maison...

— Allez, mon ami, nous attendrons, répondit Gouvernau. Seulement faites le plus vitement qu'il vous sera possible.

Le varlet disparut et alla trouver son vieux seigneur en sa chambre haute :

— Sire, lui dit-il, les gens qui viennent de heurter ainsi sont trois chevaliers et l'écuyer de l'un d'eux; ils vont au tournoi et désirent loger céans... Dois-je leur ouvrir la porte?

— Ouvre-leur vitement, répondit le vieil homme, et quand tu leur auras ouvert et qu'ils seront installés céans, tu viendras me dire quels gens ils sont.

Le varlet alla en grande hâte déverrouiller et déferrer la porte, et donna accès à chacun des nouveaux arrivants, en les examinant avec la plus grande attention, afin de rendre un compte exact de leurs physionomies à son maître.

Artus fut le premier introduit. Le varlet le dévisagea du mieux qu'il put, et il resta émerveillé de son fier maintien et de la beauté de ses traits.

Hector lui causa la même admiration.

Gouvernau, quoique plus âgé, n'en était pas moins un fort bel homme, grand, fort et hardi, comme il convenait à un chevalier.

Quant à Jacquet, c'était un écuyer, il n'y avait pas, par conséquent, à s'en occuper.

Une fois Artus et sa suite entrés, le varlet reverrouilla la porte, et remonta en la chambre haute, rendre ses comptes à son seigneur.

— Sire, lui dit-il, ce sont gens de grand lieu, par leur air et bonne mine... Ils ont riches sommiers et somptueux harnais!...

— Tôt, tôt, répondit alors le vieil homme, appareillez l'hôtel, et veillez à ce qu'ils soient servis richement, comme il convient à des seigneurs de leur rang.

## CHAPITRE XV

Comment Hector tomba amoureux de la jeune hôtesse et des reproches qui lui furent faits à cet égard par Gouvernau. Comment à ce sujet, il y eut dispute, que termina l'intervention d'Artus.

Comme le varlet sortait de la chambre pour aller exécuter les ordres de son maître, celui-ci se tourna vers la dame qui était couchée à ses côtés, et il lui dit :

— Dame, levez-vous, je vous prie, par raison de votre honneur et gentillesse... Levez-vous et allez tenir compagnie à ces chevaliers qui viennent d'arriver... Ce sont nobles gens, paraît-il, et comme l'âge me retient au lit, dont votre beauté vous chasse au contraire, il faut leur montrer clair visage et non visage marmiteux... Le vôtre fera merveille, j'en suis certain, chère dame... Allez donc, et ne revenez auprès de moi que lorsque les devoirs de l'hospitalité auront été observés à leur égard!...

La dame obéit sans murmurer. Elle se leva, s'habilla de plus riches habits, mais sans perdre un temps trop long à son arrangement, et, lorsqu'elle fut prête, elle se rendit dans la salle où attendaient, à la lueur des torches, les trois chevaliers.

— Soyez les bienvenus céans! leur dit-elle de sa plus douce voix et de son plus doux sourire.

— Dame, répondit Artus en allant avec empressement vers elle et en l'amenant s'asseoir entre Hector et lui; dame, nous vous remercions de tout notre cœur d'avoir consenti à nous recevoir en votre logis... Mais nous sommes chagrins de penser que nous avons troublé vos songes et dérangé votre sommeil... Et nous vous demandons humblement pardon de vous avoir enlevée ainsi, vous si jeune et si aimable, à la compagnie de votre seigneur...

— Sire, reprit la dame, cela a plu ainsi à monseigneur, et je suis venue bien volontiers à sa place, afin de vous honorer et tenir compagnie le plus honnêtement qu'il sera possible; car, quant à lui, vieil homme, la chose n'est pas possible. Son intention seule y est : les forces lui manquent. Aussi m'a-t-il priée de l'excuser auprès de vous.

— Nous le remercions de nouveau, et doublement, répondit Hector, devenu tout d'un coup sensible à la beauté de la dame, à sa grâce, à sa douceur, à son sourire.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, le temps de souper était arrivé. Aussitôt, les tables furent dressées, les nappes furent mises, les mains furent lavées, et chacun s'assit, Artus et la dame ensemble, et Hector en face.

Artus était jeune, il avait grand'faim, surtout après les aventures de la journée, et il mangea avec l'appétit d'une conscience sans peur et sans reproche.

Gouvernau n'était plus jeune; mais il était encore vert, et son appétit égalait son courage : il mangea avec le même appétit qu'Artus.

Quant à Hector, il ne but ni ne mangea. Il ne regardait qu'une chose, son hôtesse. Il ne pouvait détacher d'elle ses yeux ni son appétit. C'était un morceau friand, et, à chaque instant, l'eau de la concupiscence lui venait à la bouche.

Cette attention persistante ne tarda pas à être remarquée, de la dame d'abord, qui en fut troublée, puis d'Artus et de Gouvernau, qui en furent courroucés contre Hector.

— Artus, dit Gouvernau à son élève, trouvez-vous bon et digne d'amitié, ce que vous voyez en ce moment?...

— Non, certes! répondit Artus. J'ai vu ce soir beaucoup de choses que je voudrais bien n'avoir pas vues.

— Hector! Hector! dit Gouvernau.

Les choses n'en allèrent pas plus loin pour l'instant. On soupa, et, le souper fini, on alla se coucher dans les lits préparés. Artus et Gouvernau souhaitèrent une bonne nuit à leur hôtesse, et Hector ne se décida qu'à grand'peine à la laisser aller.

Le lendemain, les trois chevaliers remercièrent leur hôtesse de son hospitalité cordiale, et, après l'avoir recommandée à Dieu, ils prirent congé d'elle, et s'en allèrent leur chemin par la forêt.

La matinée était claire et belle, douce et chaude comme mois de mai. Nos chevaliers chevauchèrent

pendant quelque temps assez joyeusement, mis en cette gaîté par la bonne senteur de la forêt qu'ils traversaient.

Cependant, au bout d'un peu de chemin, les joyeux devis s'arrêtèrent et Gouvernau dit d'une voix grave à Hector, qui songeait toujours à sa belle hôtesse :

— Sire Hector, votre volonté fut-elle accomplie hier au soir, au souper, et après le souper, touchant notre charmante hôtesse ?...

— Hélas ! non, répondit étourdiment Hector, et je le regrette fort... car j'aurais eu grande joie, certes, à la tenir entre mes bras, bouche à bouche et cœur à cœur... Tandis que je l'ai laissée regagner son lit où l'attendait un vieux mari...

— Vous le regrettez ?... répéta Gouvernau. Vous avouez cela !... Vous osez dire que vous auriez eu grande joie à tenir entre vos bras notre belle hôtesse ! Mais vous oubliez donc, sire chevalier, que cette hôtesse était en possession d'un mari qui, de son lit, avait ordonné d'appareiller dignement et richement sa maison pour mieux nous faire fête !... Vous oubliez, vous qui avez été armé chevalier en même temps que mon cher Artus, que le premier commandement du code de chevalerie est la courtoisie et l'honnêteté!... Voilà un langage bien étrange, en vérité, et c'est la première fois que j'entends un compagnon de preux hommes regretter de n'avoir pas manqué aux lois de l'hospitalité...

— Voilà bien du bruit pour rien, messire Gouvernau, répondit Hector. A vous entendre, les jeunes hommes comme nous ne pourraient plus essayer de plaire aux dames et de s'en faire aimer, sous prétexte qu'elles sont en possession de mari... Votre langage est bien plus étrange encore que le mien, et il me semble que vous vous échauffez là à contre-temps et à contre-poil... Notre hôtesse était jeune, belle, avenante, et, rien que d'en parler en ce moment, l'eau m'en vient à la bouche avec les baisers !... Pour un peu, je retournerais sur mes pas, afin de lui dire avec mes lèvres ce que j'ai essayé hier au soir de lui dire avec mes yeux... Quel déduit charmant je prendrais avec elle!... Ah! Gouvernau ! Ah ! Hector ! que je vous en veux d'avoir sitôt pris congé d'elle !...

Le caractère droit et loyal, jusqu'à l'excès, du bon Gouvernau, ne put lui permettre d'en entendre davantage. Son blâme, jusque-là, avait été bénignement manifesté, à cause de la jeunesse de celui auquel il s'adressait, à cause aussi des amicales relations qui existaient entre ces trois compagnons de route et qu'il ne voulait pas voir rompre, même durant un instant. Et puis, il avait espéré qu'Hector viendrait de lui-même à résipiscence, et reconnaîtrait de lui-même l'étourderie de sa conduite de la veille. Voyant qu'il n'en était rien, tout au contraire, Gouvernau ne fut pas maître d'un mouvement d'indignation, et, s'adressant de nouveau à Hector, il dit :

— Sire chevalier, qu'étaient, à votre sens, les douze chevaliers qui avaient mis à mal un prud'homme et sa femme, et qui s'apprêtaient à honnir la fille, après avoir honni la mère ?... Croyez-vous que nous ayons bien fait de les châtier ainsi que nous l'avons fait ?...

— Certes, oui, répondit Hector. C'étaient de misérables larrons d'honneur, et le châtiment que nous leur avons infligé n'était que mérité...

— Eh bien, sire, ce que ces discourtois chevaliers ont fait, vous vouliez le faire, vous. Tout autant qu'eux, sire, vous êtes coupable, puisque vous avez projeté de mettre à mal la femme de notre hôte !...

— Sire Gouvernau, reprit Hector courroucé, vous allez loin dans l'application de votre blâme, et il ne me plaît guères de me laisser ainsi morigéner par mon égal en chevalerie.

— Qu'il vous plaise ou non, jeune fol, c'est ainsi!... Pourquoi donc ne vous dirais-je pas, à vous mon compagnon dont la conduite peut colorer vilainement la nôtre, pourquoi donc ne vous dirais-je pas que vous avez fauté ?... Si vous voyagiez à votre part, cela me regarderait moins... Mais, encore un coup, vous êtes avec nous, au même titre, au même rang, et vous n'avez pas le droit d'en déchoir, parce qu'alors vous nous éclaboussez de votre faute et nous rendez responsables de votre crime...

— Vous aimez à discourir dans le désert et à vous battre contre des moulins, vaillant Gouvernau !... Puisque vous me morigénez, je vous morigénerai à mon tour...

— Et de quelle façon, sire Hector ?

— De la façon la plus naturelle du monde, sire Gouvernau.

— Montrez, que nous jugions !

— Voilà ma réponse.

Et, tout en disant cela, Hector tira son épée, prit un peu champ avec son cheval, et revint après sur Gouvernau.

Cette démonstration n'étonna pas ce vaillant et prud'homme. Il tenait son épée aussi fièrement que sa tête, et n'était jamais le dernier à la tirer, quand une occasion se présentait de le faire.

Hector le trouva donc prêt. Leurs deux épées se heurtèrent.

Avant qu'Artus, qui jusque-là avait marché en avant, eût pu revenir sur ses pas et s'opposer à ce combat, une blessure avait été faite par Gouvernau à Hector.

— Gouvernau ! Gouvernau ! s'écria Artus avec un chagrin doublé de colère. Gouvernau ! Que faites-vous là ? Vous me tuez mon ami, mon compagnon, mon cousin!... Ah ! Gouvernau, quelle malerage vous travaille donc !... Pourquoi ne vous servez-vous pas aussi de votre épée contre moi ?...

En entendant ces reproches immérités, Gouvernau devint triste et décontenancé. Il crut qu'il avait eu tort, bien qu'il sentît au fond de sa conscience qu'il avait raison, et, pour échapper au trouble qui l'envahissait et à la douleur qui le poignait, il donna de l'éperon dans le ventre de son cheval, et disparut bientôt dans les profondeurs de la forêt.

— Me voilà bien loti à présent, s'écria Artus, partagé entre le désir de courir après Gouvernau pour le ramener, et le désir de rester auprès d'Hector pour le soigner. Me voilà bien loti à présent ! Gouvernau parti ! Hector blessé !...

— Ma blessure n'est rien, cousin, répondit Hector, et d'ailleurs, eût-elle été plus grave, que j'eusse mérité de la recevoir. J'ai été un peu fol avec messire Gouvernau, de même que j'avais été un peu hardi hier au soir avec notre belle hôtesse...

— Voilà de bons et loyaux sentiments, cousin Hector, reprit Artus, et je regrette bien que vous ne les ayez pas manifestés plus tôt... Cela nous aurait évité, à vous une blessure, à moi le chagrin d'être séparé de mon bon Gouvernau!...

— Ah! cousin Artus, répliqua Hector en riant, s'il n'y avait jamais d'erreurs, jamais de fautes, jamais de crimes, à quoi servirait le pardon céleste, cette merveilleuse chose?... Mais, cousin, pendant que nous devisons ainsi, perdant notre temps et nos paroles, sire Gouvernau prend de l'avance sur nous et, si nous tardons encore, nous ne le rejoindrons jamais...

— Bien pensé, cousin Hector! En avant alors!...

Artus et Hector fit prendre le galop à leurs chevaux, qui ne demandaient pas mieux eux-mêmes de retrouver le cheval monté par Gouvernau. Quelque temps après, un hennissement se fit entendre; auquel répondirent les hennissements des chevaux d'Hector et d'Artus. Gouvernau était retrouvé!

— Ah! cruel Gouvernau! vous nous fuyiez! s'écria Artus d'un ton de reproche. Nous nous étions pourtant bien juré de ne nous laisser jamais séparer que par la mort... Venez çà, je vous prie!... Venez!... Hector s'amende!... Il a reconnu de lui-même sa faute, et il vient vous en renouveler l'aveu qu'il m'en a fait.

— Artus dit vrai, messire Gouvernau, répliqua Hector. Mon repentir est sincère : je m'humilie volontiers!...

— Bien! bien! ne parlons plus de ces misères! répondit le bon Gouvernau. Embrassons-nous, et continuons notre route!...

Les deux adversaires s'embrassèrent en effet, à la grande joie d'Artus; et bientôt tous trois reprirent leur chemin, toujours accompagnés de Jacquet et des sommiers.

## CHAPITRE XVI

**Comment Artus, Hector et Gouvernau arrivèrent au château du sire de la Lande, lequel leur donna l'hospitalité et leur raconta l'histoire de ses amours avec la dame de Roussillon, ainsi que la cause du tournoi qui devait avoir lieu à Vienne.**



Le messager de monseigneur de Beaujeu ne les avait pas trompés de beaucoup sur la distance où ils étaient du château de monseigneur de la Lande, et ce n'était pas de sa faute, vraiment, s'ils s'étaient égarés et attardés dans cette forêt.

Ils l'aperçurent bientôt, au sortir du bois, à quelques pas devant eux. Ils y allèrent délibérément, assurés de rencontrer là l'accueil qu'ils avaient rencontré partout sur leur chemin.

Monseigneur de la Lande, en effet, reçut très courtoisement Artus et ses compagnons. Il donna immédiatement les ordres nécessaires pour qu'ils fussent convenablement hébergés, eux et leur suite.

Puis il demanda à Artus où il comptait aller.

— Je compte aller à Vienne où l'on m'a dit qu'avait lieu une fête, un tournoi, et où doivent se rendre de nobles et hautes personnes, répondit Artus.

— Il y aura là, en effet, un grand tournoi, reprit le sire de la Lande, et la chose vaut la peine que des chevaliers de votre apparence s'y rendent. Ces fêtes-là instruisent en vaillance, même les plus vaillants.

— Et à quelle occasion, sire, cette fête?

— Je puis vous en dire ce que j'en sais, répondit le sire de la Lande, après avoir dévisagé le fils du duc Jean et s'être assuré qu'il avait affaire à un gentilhomme de race. Monseigneur de Beaujeu m'a toujours affectionné, et c'est à lui que je dois d'avoir eu une enfance heureuse et protégée. J'eus occasion d'aller en ma jeunesse hors de mon pays... je vins en la terre de Mirepoix, autour de laquelle vivaient deux nobles barons, amis de monseigneur de Beaujeu, lesquels me firent fête et honneur... L'un d'eux avait une femme aussi belle que noble... la dame de Roussillon. Un jour, à sa fête, célébrée en grand appareil, elle se para d'atours si riches et si avenants que je fus plus émerveillé que jamais de sa beauté... Jamais elle ne m'avait paru plus désirable... A partir de ce jour-là, je la plaçai si avant dans mon cœur, dont elle occupait depuis longtemps la plus grande et la meilleure place, que j'en perdis le boire et le manger... Je maigris, je me décolorai, je m'affaiblis au point de faire mal et pitié à ceux qui me voyaient... J'aurais voulu cacher cet état à tous les yeux; mais cela ne fut pas possible... Chacun me vit diminuer et m'en aller en dépérissement, et la dame de Roussillon le vit comme tout le monde... Un matin, levé de bonne heure, je vins en une chambre où je croyais ne rencontrer personne, et où j'aperçus la dame de Roussillon, occupée à coudre auprès de la fenêtre... Je m'approchai d'elle en frémissant; elle me donna le bonjour d'un air amical et me souhaita une meilleure santé... A quelques mots mélancolieux que je lui répondis en la remerciant de ses bons souhaits, elle cessa tout-à-coup de coudre, se leva vivement et vint m'accoler avec cette tendresse et cette douceur que toutes les femmes savent si bien montrer quand elles veulent faire venir sur la bouche des hommes les pensées qu'ils ont dans le cœur...

Il y eut ici une suspension de récit de quelques minutes. Le sire de la Lande était ému en racontant cette histoire amoureuse à laquelle étaient attachés ses plus doux souvenirs.

— Sire, reprit-il en s'adressant à Artus, si je vous raconte ainsi mes faiblesses, ne les tenez pas en mépris; car jeunesse fait faire beaucoup de choses!...

— Je n'ai de mépris que pour les vilenies et les méchancetés, répondit Artus... Ainsi, notre hôte, continuez donc, je vous en prie, ce récit qui m'intéresse si fort.

Le sire de la Lande reprit :

— Ainsi accolée à moi, sa poitrine contre ma poitrine, son haleine dans mon haleine, la dame de Roussillon semblait attendre une confession... Je la lui fis... « Il est bien vrai, lui dis-je, que j'ai mis mon cœur en vous plus qu'en tout le monde... Je vous aime d'une si profonde et si entière amour, qu'il n'y a plus en moi nulle place pour d'autres af-

fections... Je n'aime que vous..., je ne cherche à aimer que vous... je n'aimerai jamais que vous... » Ce disant, je me sentis défaillir, et je fus forcé de m'asseoir... Elle vint s'asseoir auprès de moi pour m'accoler de nouveau, et mêler de nouveau sa fraîche haleine à mon souffle ardent... « Ayez pitié de moi! » murmurai-je en joignant les mains. « Et monseigneur? » dit-elle en me regardant entre les deux yeux. « Oui, oui, repris-je; je sais bien, je vois bien que je vais à la trahison envers lui, qui m'aime et m'honore sur tous autres!... Oui, je sens bien que mon amour pour vous me mène à mal et à misère... Aussi aimerais-je mieux mourir que vivre comme je vis!... » La dame de Roussillon réfléchit pendant quelques instants qui me parurent longs comme des heures; puis, me prenant la main et me conduisant à la fenêtre, laquelle donnait sur un grand bois, elle me dit : « Voyez-vous ce chêne, là-bas, éloigné des autres?... Trouvez-vous là d'ici un an, à pareil jour, et je vous promets qu'alors vous me posséderez toute et ferez de moi à votre complète volonté... » Je tressaillis d'aise et lui répondit : « Oh! bien chère dame, merci!... J'y serai, j'y serai à ce rendez-vous qui doit sonner l'heure de ma félicité!... Mais, jusqu'à ce moment ineffable, dont je vais compter les minutes, je veux m'éloigner de vous... Vivre près de vous jusqu'à ce moment-là me semblerait malaisé; ce serait un supplice de Tantale, plein de charmes et plein de misères... J'ai soif de votre amour, j'ai faim de votre cœur, mais si je consens à ne me désaltérer, à ne me repaître que dans un an, il ne faut pas que je reste chaque jour exposé aux tentations de la soif et de la faim : j'en mourrais devant vos yeux!... » Elle consentit à mon départ... Quant à monseigneur, il voulut me retenir, et, comme j'insistais vivement pour partir, il fut sur le point de laisser là sa terre pour venir avec moi là où je comptais aller... Mais je parvins à lui échapper et à m'éloigner du pays où m'attendait tant de bonheur à mon retour...

Ici encore, le sire de la Lande fit un temps d'arrêt, pour se reposer et reposer aussi ses hôtes qu'il ne voulait pas trop fatiguer.

Bientôt il reprit :

— Au bout d'un an je revins... C'était le jour, c'était l'heure qu'elle m'avait désignés... J'allai me placer sous le gros chêne qu'elle m'avait montré, et j'attendis... Elle parut à la fenêtre où nous avions si tendrement devisé ensemble, une année auparavant, et où elle était en cet instant en train de deviser avec son mari... En m'apercevant sous mon chêne, elle se mit à rire aux éclats, ce dont son seigneur, étonné, lui demanda la cause. « Ce n'est rien! » répondit-elle. « On ne rit pas sans raison comme une corneille, » répliqua le mari, dont la curiosité était éveillée. « Eh bien! répondit la dame, dites-moi, je vous prie, où vous croyez qu'est en ce moment messire Guy de la Lande?... » Monseigneur dit : « Je n'en sais rien, et j'en suis bien marri... car si je savais où il est, j'irais volontiers le voir... » « Sire, il n'est pas loin d'ici, repartit la dame. Mais avant de vous dire où il est, je dois vous dire pourquoi il y est. Apprenez donc que Guy de la Lande m'aimait d'amour et avait osé me le dire... Pour échapper à sa poursuite et me délivrer de ses ardeurs, je l'ai remis à un an, comptant bien qu'au bout de ce temps il serait guéri, et lui promettant de m'abandonner alors à lui complétement... L'année expire aujourd'hui... il est revenu de ses pérégrinations, mal guéri, à ce qu'il paraît, puisque le voilà sous le chêne où il a été convenu qu'il m'attendrait... Ainsi sont punis les faux et les musards qui convoitent l'honneur d'autrui sans en avoir le droit... » « Dame, dit alors monseigneur, par la foi que vous me devez, je vous prie d'aller vous vêtir le plus richement et le plus accortement qu'il vous sera possible, comme si vous aviez à vous présenter au roi... Quand vous serez prête, vous reviendrez céans... » La dame de Roussillon s'inclina et disparut pendant une demi-heure environ... J'étais toujours sous mon chêne, attendant, plein de fièvre et d'espoir...

— Cette dame de Roussillon ne savait pas aimer!... murmura Hector à l'oreille de Gouvernau. Refuser l'amour d'un homme, bien! Mais dénoncer son amant à son mari, c'est une faute de cœur!...

— Et le devoir?... se contenta de répondre Gouvernau.

Guy de la Lande continuait :

— La dame de Roussillon revint auprès de son mari, parée comme le jour de sa fête. « Dame, lui dit-il, au nom de ce que vous me devez, je vous commande d'aller à l'instant même au rendez-vous que vous avez donné à Guy, et de faire tout ce qu'il exigera de vous : il en a le droit, puisque vous le lui avez promis. Quand il aura fait de vous tout ce qui lui aura plu, vous reviendrez, mais seulement alors. » « Ah! sire, s'écria la dame de Roussillon, pour rien au monde je ne ferai cela!... Il ne convenait pas déjà que vous sussiez les paroles d'amour que Guy de la Lande m'avait dites; il conviendrait encore moins que je m'abandonnasse à lui... Ce serait vilaine chose devant Dieu et devant les hommes... » « Dame, je prends le péché sur moi, répondit le sire, et je vous jure, sur ma loyauté, que, loin que votre mérite en soit diminué, vous m'en deviendrez plus chère et mieux aimée... J'ai résolu que cela se ferait, et cela se fera... » « J'obéis, sire, dit la dame; là où vous voyez honneur, je ne vois que honte; mais, cette honte, c'est vous qui l'aurez voulue : elle retombera sur votre tête!... » Lors, saluant son mari, elle le quitta pour venir vers moi, dans le bois où je l'attendais... Si je fus joyeux, si mon cœur déborda de contentement, il ne faut point le demander... J'allai vers elle, je l'embrassai à plusieurs reprises avec une tendresse accumulée depuis un an en moi-même. Puis je lui dis : « Chère dame aimée, vous étiez là bien attendue; vous êtes à cette heure bien arrivée... » Je voulus l'entraîner dans le plus épais du bois : elle s'y opposa, en me disant : « Sire Guy de la Lande, que Dieu vous garde de toute mauvaise pensée!... Monseigneur vous salue doucement comme son bon ami... » « Comment, madame; où est donc monseigneur? Comment sait-il que vous êtes venue céans à mon intention? » « Je ne sais qu'une chose, sire, c'est que c'est lui qui m'a commandé de m'appareiller ainsi que vous voyez, et de venir au rendez-vous que je vous ai donné il y a un an, pour que vous fassiez de moi tout ce qu'il vous plaira de faire... Aucun ennui ne pourra vous advenir de ceci d'autre que de vous-même, puisque son amitié pour vous vous autorise

à agir comme vous voudrez... » Cette confession me toucha au plus haut point et je sentis toute la délicatesse et toute l'excellence des sentiments de monseigneur pour moi. Je rougis de ma folie, et, prenant la main de la dame de Roussillon, je la conduisis aussitôt vers son mari, en la priant de m'aider à faire ma paix avec lui... J'étais guéri de cet amour ardent qui s'était alimenté de tant de choses pendant six années!... Monseigneur m'embrassa. Je me jetai à ses genoux en criant merci : il me releva aussitôt et m'embrassa de nouveau comme eût fait mon père... Voilà, sires chevaliers, la première partie de mon histoire...

— Nous ne voyons pas poindre encore le tournoi et la cause de ce tournoi! fit observer Hector, toujours en s'adressant à Gourvernau.

— Cette aventure fit du bruit, reprit Guy de la Lande. Elle était, en somme, à l'avantage de trois personnes... Madame de Roussillon, elle surtout, était sortie blanche comme un lis de cette affaire amoureuse où j'avais été sur le point de jouer un rôle déloyal. Tout le monde la respecte et l'aime, excepté les gens qui ne respectent rien et n'aiment personne. L'autre jour, dans une fête, monseigneur de Beaujeu menait danser madame de Roussillon... Le maréchal de Mirepoix était là... Il ricana et dit très haut que monseigneur de Beaujeu tenait à succéder, comme amant aimé, à Guy de la Lande... La dispute s'échauffa, comme bien vous pensez, et, à la suite de mauvaises paroles dites brutalement à monseigneur de Beaujeu par le maréchal de Mirepoix, il fut convenu qu'un tournoi aurait lieu à Vienne mardi prochain. Monseigneur m'a envoyé quérir... je vais m'y rendre et je serais aise que vous pussiez y venir avec moi, afin de faire partie des tenants de monseigneur de Beaujeu.

— Bien volontiers, répondit Artus. Et, ajouta-t-il aussitôt, la dame de Roussillon sera-t-elle en ce tournoi?...

— Oui, par ma foi, et, avec elle, un grand nombre de comtesses et de hautes dames.

Le départ fut à l'instant même résolu et effectué.

## CHAPITRE XVII

**Comment Artus, Hector et Gouvernau partirent avec le sire de la Lande pour le tournoi qui devait avoir lieu en Viennois entre le sire de Beaujeu et le maréchal de Mirepoix.**



Guy de la Lande, Artus, Hector, Gouvernau, Jacquet et les sommiers cheminèrent de ci, de là, le plus vitement qu'il leur fut possible.

En chemin, et tout en chevauchant les uns à côté des autres, on parla des chances probables des unes et des autres parties engagées dans ce tournoi.

— Le maréchal de Mirepoix espère être le roi de la compagnie! dit Guy de la Lande. Mais quoiqu'il soit bon chevalier de sa main, il a affaire à des vaillants qui lui feront changer d'avis.

— Convenons, répondit Artus, que celui d'entre nous qui fera le mieux sera déclaré roi des chevaliers, des comtes et des barons présents, qu'il les pourra conduire où bon lui semblera...

— C'est convenu! dit le sire de la Lande.

Les quatre chevaliers chevauchèrent ainsi jusqu'à Lyon sur le Rhône. Ils traversèrent le pont et la ville et aperçurent force pavillons tendus de tous côtés.

Quand monseigneur de Beaujeu, les comtes de Forest et de Nevers apprirent par un messager l'arrivée de Guy de la Lande avec plusieurs chevaliers de haute vaillance et de haut lignage, ils allèrent à leur rencontre.

Le sire de Beaujeu, séduit par la grande beauté et la fière façon d'Artus, le salua courtoisement, lui prit la main et se mit à sa disposition.

— Soyez le bienvenu en la terre de Viennois, lui dit-il, et considérez mon hôtel comme vôtre.

— Je vous remercie, sire, répondit Artus.

Cela dit, et les présentations faites, les nouveaux arrivants allèrent se désarmer et se reposer sous les tentes.

Tout en se désarmant, Artus regardait de temps en temps au dehors du pavillon qu'il occupait avec Hector. Les panonceaux et les bannières ventelaient et ondulaient dans la plaine. Des chevaliers s'exerçaient sur leurs destriers, et essayaient ensemble leurs lances, leurs hauberts et leurs écus qui reluisaient gaîment au soleil.

Ce spectacle intéressait beaucoup le courageux fils du duc Jean. Le cœur lui riait.

— Ami, dit-il à Hector, ne vaut-il pas mieux être ici que de croupir auprès de nos mères?...

— Par ma foi, oui, cousin! répondit Hector.

Ils continuèrent à deviser ainsi jusqu'à l'heure du souper, qui les réunit avec leurs autres compagnons.

Le comte de Nevers s'assit le premier. Artus se plaça à côté du comte de Forest, qui avait Hector de l'autre côté, et le souper fut incontinent servi. Les hôtes étaient illustres : les mets furent choisis.

Après le souper, on joua à divers jeux pendant une heure ou deux, et, après, on alla se coucher.

Le lendemain, à l'aube, un chevalier demanda à parler au seigneur de Beaujeu, à qui il dit :

— Sire, monseigneur le maréchal de Mirepoix m'envoie vous demander à quelle heure il vous plaira de commencer le tournoi?... Monseigneur de Mirepoix est prêt.

— Nous sommes prêts aussi, répondit le sire de Beaujeu. Puisqu'il nous laisse le choix de l'heure, nous demandons à ce que cela ait lieu à l'instant même... Mais, chevalier, vous ne m'avez pas dit combien de gens fournit à ce tournoi votre maître?...

— Le maréchal de Mirepoix, mon maître, sire, amène avec lui neuf cents combattants...

— Neuf cents! s'écria le comte de Forest. Nous n'en avons pas même cinq cents de notre côté!...

— Ne vous mettez pas en peine de cela, dit Artus. Dieu et moi nous vous viendrons en aide... Moi, et mes deux compagnons aussi...

Le messager du maréchal de Mirepoix se retira alors, émerveillé de la beauté et de la fierté des trois chevaliers amenés au sire de la Lande, et il alla

rendre compte de sa mission à ceux qui l'avaient envoyé.

## CHAPITRE XVIII

Comment Artus et ses compagnons prirent part au tournoi, et comment le fils du duc Jean mit à mal le maréchal de Mirepoix, au grand ébahissement des dames.



Une heure après les trompettes sonnèrent clairement de part et d'autre, et le tournoi commença, en présence du roi de Malogres, des comtesses et des hautes dames du Viennois.

Le sire de Beaujeu et ses tenants, au nombre de cinq cents chevaliers, s'avancèrent, la lance en avant, à la rencontre du maréchal de Mirepoix et de ses tenants, au nombre de neuf cents chevaliers. Cela fit bientôt une fière mêlée, d'où sortit grande poussière et d'où s'éleva grande clameur. Les lances se brisèrent, les heaumes se bossuèrent, les hauberts se démaillèrent, à grande foison.

C'était un spectacle plein d'intérêt pour ceux qui le regardaient. Les chevaliers qui combattaient là étaient des chevaliers d'élite, et, en outre, il y avait une différence de nombre assez grande entre les deux partis pour que cela fût plus intéressant encore à contempler.

En outre aussi, tous les regards étaient attirés vers ce chevalier inconnu et ses deux compagnons, amenés par le sire de la Lande, dont le messager du maréchal de Mirepoix avait rapporté tant de merveilles, et qui, en effet, se conduisait en cette occurrence de manière à justifier toutes les espérances du sire de Beaujeu.

Artus avait déjà renversé trois ou quatre chevaliers du bout de sa lance, sans être touché une seule fois par aucun. Puis, sa lance s'étant brisée, il avait tiré son épée de son fourreau et, poignant son cheval de ses éperons, il s'était élancé à la rencontre du maréchal de Mirepoix, qui, de son côté, mettait à mal beaucoup de chevaliers du parti du sire de Beaujeu.

Artus savait quelles étaient les prétentions du maréchal, prétentions orgueilleuses, manifestées arrogamment. Le maréchal de Mirepoix avait dit qu'il serait couronné roi de chevalerie à l'issue du tournoi, à la grand'honte du sire de Beaujeu et de ses chevaliers. Et Artus voulait donner tort à la confiance que le maréchal avait en lui. Il voyait les rangs des tenants du sire de Beaujeu s'éclaircir, grâce à l'incontestable vaillance de ce rude homme : il voulut s'opposer à ce qu'il allât plus loin et décidât le succès de la journée en sa faveur.

Lors donc, poussant son cheval du côté où le maréchal de Mirepoix faisait ses ravages, Artus s'attaqua à lui avec une impétuosité sans égale.

Tous les regards, d'abord éparpillés çà et là, sur les groupes les plus remuants, se concentrèrent alors sur Artus et sur le maréchal de Mirepoix. Celui-ci fit quelques voltes gracieuses, calmes, dédaigneuses, qui semblaient montrer au chevalier inconnu le peu de cas qu'il faisait de lui. Mais bientôt, devant la furie des attaques d'Artus, il comprit qu'il avait affaire à un rude homme et il se défendit sérieusement.

Artus, à son tour, jugea quel vaillant homme il avait pour adversaire et cela lui réjouit le cœur. Il manœuvra son épée tant et si bien qu'il finit par en asséner un coup décisif à son adversaire. Le coup fut si violent même, que ni la targe ni le jacerain ne purent garantir le maréchal de Mirepoix, qui tomba sur l'arène, blessé, vaincu.

La victoire appartenait au parti du sire de Beaujeu.

Dames et demoiselles étaient ébahies de la courageuse façon dont Artus était resté maître du champclos. Le roi le complimenta; le dauphin lui offrit son amitié; les dames lui offrirent toutes leurs plus irrésistibles sourires.

— Quel chevalier pourrait faire ce qu'il a fait?... disait la comtesse de Forest.

— Vous dites vrai! ajoutait la comtesse de Foix. Je l'ai vu désarçonner le maréchal avec une dextérité incroyable. Quelle vaillance! C'est décidément le meilleur chevalier du monde... Le meilleur et le plus beau!... On le dit doux comme un agneau..... cela donne envie de le conduire en laisse... Qui veut s'en charger?...

— Madame de Foix, disait la dame de Roussillon, je voudrais qu'il fût votre chevalier!

— Madame de Roussillon, disait la sœur du maréchal de Mirepoix, dont elle avait la médisance, vous faites ce vœu afin de pouvoir parler à ce beau chevalier tout à votre aise, pendant que dormirait madame de Foix... Il serait à elle et à vous!...

— Ah! madame!... Honnie soit celle qui se souhaite et convoite ce qui est à autrui!... Je ne suis pas de celles qui enferment des chevaliers dans leur chambre de nuit sans la permission de leur seigneur... Je n'en cache aucun sous ma couverture... Si vous l'avez fait, ce n'est pas une raison pour que d'autres vous imitent... Je suis certaine que vous êtes parfois dans l'ombre quand je suis en plein soleil, et que vous avez compagnie lorsque je suis seule...

Lors vinrent Artus, Hector, Gouvernau, et le sire de la Lande.

— Artus, dit ce dernier en prenant la main de la dame de Roussillon et en la présentant au fils du duc Jean, je vous avais promis que je vous montrerais madame de Roussillon, la voici.

— Je demande l'honneur d'être votre chevalier, madame! s'écria Artus en s'inclinant respectueusement devant cette beauté.

— J'accepte volontiers, sire, répondit la dame en rougissant, et l'honneur sera bien certainement pour moi...

Toutes les dames et demoiselles s'approchèrent avec curiosité du héros de ce tournoi, et chacune d'elles, de sa voix la plus melliflue, le pria de vouloir bien se désarmer devant elles.

Artus fit quelques façons. Elles insistèrent avec

cette félinerie d'accent que savent prendre les femmes, et Artus céda.

Quand il fut désarmé, et qu'il apparut dans son costume de dessous, gracieux quoique membré, élégant quoique fort, ce fut un cri général d'admiration. Le lion s'était changé en mouton!

— Heureuse celle dont il est le chevalier! se dirent entre elles toutes les dames. Plût à Dieu qu'il fût le chevalier de monseigneur; il serait le mien aussi... Ah! je n'imiterais pas la dame de Roussillon : je ne dénoncerais pas cet amant-là à mon mari!... Ah! le beau, le vaillant, l'intrépide, l'infatigable chevalier!...

Ainsi parlaient-elles.

On apporta une aiguière d'eau tiède et un bassin d'argent afin qu'Artus pût laver son cou et son visage couverts de sueur.

Quand il eut fini, la dame de Roussillon lui mit au cou un manteau d'écarlate vermeille, lequel venait de la comtesse de Nevers. Les autres dames essayèrent de le retenir, mais sans pouvoir y parvenir. Artus remonta sur son cheval, et ses compagnons sur les leurs, et ensemble ils rejoignirent la chevalerie des deux côtés.

— Soyez le bienvenu, sire, dit le roi en saluant Artus. Vous êtes la fleur de la chevalerie française, le meilleur et le plus vaillant homme du monde... Je vous prie de vouloir bien demeurer avec moi : nous serons une paire de loyaux compagnons, je vous le promets...

Artus s'excusa de son mieux et refusa net. Il avait à courir d'autres aventures.

## CHAPITRE XIX

**Comment Artus fut couronné roi de chevalerie, sur la demande même du maréchal de Mirepoix, et comment, malgré les offres bienveillantes du roi de Malogres, il prit congé et s'en alla courir les aventures.**



Le maréchal de Mirepoix avait été transporté sous une tente voisine. Chacun s'y rendit, à la suite du roi et des comtes, pour s'informer de son état, bien qu'au fond chacun trouvât qu'il n'avait trouvé que ce qu'il avait cherché.

— Comment vous sentez-vous? lui demanda le roi avec bonté.

— Mauvaisement, mauvaisement, répondit le blessé en geignant et en essayant de se relever sur le coude pour saluer ses visiteurs. Mauvaisement, bien mauvaisement, Sire, répéta-t-il; j'ai un bras brisé et deux côtes rompues... Hélas! ce matin, je croyais être le meilleur chevalier du monde... et j'ai trouvé mon maître. Ce rude homme dont personne ne sait le nom, où est-il?... Je le voudrais voir pour le fêter de mes compliments et de mon admiration...

Le sire de Beaujeu prit la main d'Artus, qui se tenait modestement à l'écart, et l'amena vers le maréchal.

— Sire, murmura ce dernier, soyez le bienvenu céans!... Je vous remercie d'avoir abattu ma superbe... Où avais-je donc les yeux, ce matin, de vouloir jouter avec un chevalier tel que vous?... J'en ai été cruellement puni... Pardonnez-moi donc, vaillant sire, la folie que j'ai eue d'oser me mesurer avec vous...

— Ah! sire, répondit Artus, saisi de pitié, c'est à moi au contraire de vous crier merci, puisque vous êtes blessé par ma main... Sur mon âme et ma place de paradis, je suis bien marri de votre souffrance, et je vous adjure de me la pardonner...

— Oh! certes, et de grand cœur, vaillant sire! s'écria le maréchal de Mirepoix. Je m'humilie devant vous comme devant le meilleur chevalier du tournoi...

Le roi alors, prenant la parole, dit au blessé

— Consentez-vous à ce que votre adversaire que voici soit couronné comme le meilleur chevalier du tournoi, ainsi que vous venez de l'avouer vous-même?...

— Certes, oui, et de grand cœur, répondit le maréchal de Mirepoix.

— Ainsi fais-je! dit le sire de Beaujeu.

— Ainsi faisons-nous! dirent tous les barons présents. Car ce chevalier est le plus digne de cet honneur que quiconque soit au monde...

Lors vinrent les comtesses et les autres nobles dames qui toutes furent d'accord pour qu'Artus fût couronné roi de chevalerie.

La couronne fut apportée et le roi de Malogres la plaça solennellement sur la tête d'Artus, et, tout aussitôt, les seigneurs présents jurèrent foi et hommage au fils du duc Jean, en lui promettant de le secourir de leur avoir et de leurs personnes en tous lieux et contre tous ennemis quelconques.

Puis, à l'issue de ce couronnement, il y eut fête en l'honneur du roi des chevaliers dont toutes les dames se disputaient les regards et les sourires. Ah! à ce moment, la dame de Roussillon, songeant à son histoire amoureuse avec le sire de la Lande, se disait en soupirant que si, au lieu de Guy, son amant eût été ce chevalier inconnu si plein de vaillance, d'esprit et de beauté, elle n'eût certes pas prévenu son mari, et se fût bien gardée de le renvoyer à un an pour s'abandonner à lui!...

Malgré cette fête, malgré les attentions enthousiastes dont il était l'objet, Artus de Bretagne songea à prendre congé du roi de Malogres, des comtes, des barons, et des dames qui composaient la noblesse du Viennois. Chacun essaya de le retenir de nouveau, les dames surtout, qui étaient bien dolentes de ce départ; mais ce fut en vain.

— Cher sire et ami, lui dit le roi, je vous supplie, une fois encore, de vous en venir avec moi... Je vous promets, comme roi, d'être avec vous bon compagnon et loyal ami... Je vous aimerai et assisterai de tout mon pouvoir... Je vous donnerai terre aussi grande que vous la voudrez posséder... Nous vivrons ensemble et nous mourrons ensemble, puisque nous sommes de la même jeunesse l'un et l'autre...

Artus sourit et répondit :

— Grand merci, mon cher seigneur! Plût à Dieu

tout puissant que je puisse rester avec vous! J'y aurais certes joie et profits de toute sorte... Mais il faut que je m'en aille en mes aventures... Je n'ai déjà que trop demeuré : il convient que je parte, sans retard aucun!...

Quand on vit que la résolution d'Artus était irrévocablement prise, on n'insista plus pour le faire rester. Seulement il y eut un chagrin général de ce départ, et quelques dames ne purent retenir leurs larmes en songeant à l'appétissante proie amoureuse qui leur échappait...

Les barons proposèrent alors au roi de s'en aller courir les aventures avec ce vaillant chevalier et de l'accompagner partout où il lui plairait d'aller. Artus s'opposa à ce projet, tout en remerciant vivement les barons de l'avoir proposé.

— Puisque vous ne voulez pas de moi, dit le roi à Artus, vous voudrez peut-être bien de mon écuyer Beaudoin... C'est un homme loyal et dévoué, qui mourrait pour éviter une égratignure à son maître... Il est, en outre, très précieux, car il connaît la vertu de toutes les herbes et leur emploi dans toutes les maladies...

— Sire, répondit Artus, j'accepte volontiers votre écuyer, et ce don vaut mieux pour moi que deux mille livres. Vous ne pouviez me faire un présent qui me fût plus agréable... Je vous remercie donc, Sire, et prie Dieu qu'il vous rende en félicités ce que vous me donnez en bienveillance!...

— Dieu vous garde! dit le roi en accolant amicalement Artus.

— Dieu vous garde, Sire! dit Artus en s'inclinant et en prenant définitivement congé de toutes les personnes présentes.

## CHAPITRE XX

Comment, après avoir chevauché pendant quelques semaines, Artus et ses compagnons rencontrèrent un varlet qui leur parla du château de la Porte-Noire et des périls qu'il y avait là.

Tout aussitôt Artus, Hector, Gouvernau, Beaudoin et Jacquet s'éloignèrent au trot de leurs chevaux. Beaudoin et Jacquet cheminaient devant; Artus, Hector et Gouvernau cheminaient derrière, devisant de choses et d'autres, de la valeur du sire de Beaujeu, des blessures du maréchal de Mirepoix, des sourires des dames, des grands honneurs qu'on leur avait faits, des grands déduits qu'ils auraient eus en restant plus longtemps.

Ils chevauchèrent de cette manière durant trois semaines, sans trouver aventure dont il faille parler.

Un jour, ils arrivèrent en un lieu assez sauvage, où ils rencontrèrent un varlet qui s'arrêta pour leur demander où ils allaient ainsi.

— Je vais droit devant moi, selon mon habitude, répondit Artus. Mais pourquoi nous faites-vous cette question, l'ami?...

— Parce qu'il y a des routes qu'il faut prendre, et des routes qu'il ne faut pas prendre, sire chevalier, dit le varlet. Ainsi, en prenant à gauche, vous suivez le bon chemin, tandis qu'en prenant à droite vous suivez un sentier mortel...

— Pourquoi mortel?

— Nul n'y va qu'il n'y meure.

— Pourquoi n'en revient-on pas?

— Je ne sais, sire chevalier. On prétend seulement qu'il y a, au bout de ce chemin, un château périlleux d'où nul ne peut sortir vivant une fois qu'il a eu l'imprudence d'y entrer. Aussi l'appelle-t-on le château de la Porte-Noire... Nombre de chevaliers y ont péri déjà... Mais on présume qu'il en viendra un qui entrera et sortira vivant de ce château, après plusieurs épreuves et aventures merveilleuses.

— Mon ami, demanda Artus, peut-on aller à ce château par ailleurs que par ici?...

— Oui, sire, répondit le varlet, par ce grand chemin que vous voyez à gauche et qui conduit en Inde. Lorsque vous vous serez engagé dedans, vous apercevrez la Blanche-Tour... Vous tournerez un peu et vous vous trouverez en la cité Dargence... C'est là!... Seulement, je vous en préviens une dernière fois, sire chevalier, nul n'y va sans y rencontrer la mort... N'y allez donc pas si vous voulez vivre!...

— Je vous remercie, l'ami, dit Artus.

Se tournant alors vers Hector et Gouvernau, il ajouta :

— Il faut nous séparer ici, mes amis. Hector et vous, Gouvernau, vous allez prendre ce dernier chemin qui conduit en Inde, et vous essaierez de vous approcher par là de la Porte-Noire... Quant à moi, je vais prendre le sentier de droite que voici, et j'irai avec Beaudoin tenter l'entrée de ce château mystérieux. Jacquet vous accompagnera.... Séparons-nous céans...

— A Dieu ne plaise que je vous abandonne ainsi! s'écria Gouvernau. Si vous devez succomber dans cette entreprise, je succomberai avec vous... J'ai partagé la gloire de votre triomphe, je veux partager le péril de cette aventure. Nous mourrons ensemble, puisque nous avons vécu ensemble...

— Ah! sire, sire, exclama le varlet, n'allez pas là; pour Dieu, n'allez pas là!... Ce serait une grande folie!... Il y a un griffon terrible et un aigle d'or qui gardent la Porte-Noire, et qui, certainement vous dévoreront!... N'allez pas là, sire, n'allez pas là!..

Quand Artus entendit parler de griffon et d'aigle d'or, il se rappela une vision qu'il avait eue quelque temps auparavant et dont il n'avait rien dit à personne, la trouvant trop étrange. Cette coïncidence le frappa, et, plus que jamais, il voulut tenter l'aventure de la Porte-Noire.

— J'irai, j'y veux aller, répondit-il, et rien ne m'arrêtera dans l'exécution de ma volonté!...

— Monseigneur, dit Gouvernau avec tristesse, je vous ai élevé, j'ai dressé votre enfance, j'ai fait épanouir votre adolescence, je vous ai servi loyalement jusqu'ici, et voilà que vous me délaissez, moi qui ai quitté mon pays et mes amis pour vous suivre!... C'est dureté et injustice que vous me faites là, monseigneur!... Comment retournerai-je vers votre père, si vous mourez en cette besogne épineuse?

Quel visage lui porterai-je?... Ah! pour tout l'or du monde, je n'y retournerai jamais!... Jamais, je vous le dis!...

— N'en parlons plus, répliqua Artus d'un ton ferme, car je veux qu'il en soit fait ainsi que je viens de dire.

Gourvernau se tut, résigné, et Artus s'en alla, suivi de Beaudoin.

## CHAPITRE XXI

Comment Artus alla, avec son écuyer Beaudoin, vers le château périlleux, et comment il se débarrassa des obstacles qui lui interdisaient l'entrée.



Pendant trois jours, Artus chevaucha dans le sentier que le varlet lui avait recommandé de ne pas prendre, parce qu'il conduisait à la Porte-Noire, et pendant trois jours il ne rencontra pas âme vivante.

Heureusement qu'il avait emporté avec lui des provisions à son usage et à l'usage des chevaux, car, sans cela, il eût été fort en peine. Nulle créature humaine, nulle maison! Une lande déserte, des montagnes arides!

Le quatrième jour, il aperçut devant lui une rivière hideuse, tant à cause de la vermine puante qui grouillait dans ses eaux, que du fracas qu'elle faisait en se brisant contre les rochers qui la bordaient. A force de chercher, il découvrit, à sa gauche, une voie, puis un pont qui conduisait précisément à la Porte-Noire. Il s'avança courageusement, suivant sa coutume, et se trouva en présence de douze chevaliers armés jusqu'aux dents, qui défendaient ce pont, six à un bout et six à l'autre. Puis, derrière eux, à l'entrée du château, venaient douze hommes d'armes portant haches et massues, arcs et arbalètes.

— Ami, dit Artus à Beaudoin, il est à cette heure métier de bien faire... Attendez-moi à quelques pas d'ici.

Les six premiers, en apercevant Artus et ses intentions d'avancer, lui coururent sus avec impétuosité, s'imaginant sans doute en avoir facilement raison. Ils se trompaient. Artus reçut leur choc avec sangfroid, et, du bout de sa lance, il en désarçonna deux, qui s'en allèrent choir dans la rivière. Puis, après ces deux-là, deux autres. Sa lance ne besognait pas assez vite: il se servit de son épée, qu'il maniait si redoutablement, et alors, les épaules furent fendues, les crânes entamés, les bras détachés, les lames brisées, les hauberts démaillés. Ceux qui, une fois à terre, pantelants, haletants, essayaient de se relever sur leurs tronçons pour arrêter le cheval d'Artus et le faire choir comme eux, étaient repris en sous-œuvre par l'écuyer Beaudoin, qui les jetait dans la rivière pour servir de pâture à la vermine hideuse qui y grouillait.

Après les douze hommes d'armes chargés de défendre le pont, ce fut le tour des douze hommes d'armes chargés de défendre l'entrée du château de la Porte-Noire. Ils eurent le même sort, pour la même raison : Artus voulait entrer, et ils ne voulaient pas le laisser entrer!

La lutte échauffait le vaillant fils du duc Jean. Plus il besognait, plus il voulait besogner. Plus il rencontrait d'obstacles, et plus il prenait goût à les renverser. Son audace et sa valeur croissaient avec le danger. C'est ainsi qu'il put entrer dans la première cour du château.

Mais tout n'était pas fait : il restait encore beaucoup à faire. Tous les hommes d'armes n'étaient pas morts. Il en restait encore quelques-uns, qui, à vrai dire, n'osaient plus bouger, émerveillés du fier courage d'Artus.

L'un d'eux, un sergent, aussi grand et aussi fort qu'un géant, furieux de voir ses gens ainsi débandés et mis à mal, s'avança alors vers Artus, le prit à deux mains par les flancs, l'enleva comme une paille de dessus son cheval et voulut le jeter par terre. Mais il s'y prit si mal, en s'y prenant violemment, qu'il tomba avec lui. Ce que voyant, un archer jugea le moment opportun pour se débarrasser du redoutable chevalier. En conséquence de ce, il prit une hache, et en asséna un coup formidable sur les deux ennemis renversés, croyant tuer Artus et épargner le géant.

Ce fut le contraire qui arriva. Artus se trouvait dessous, le géant se trouvait dessus : ce fut le géant qui reçut le coup de hache, lequel lui décolla proprement la tête.

— L'ami, dit alors Artus à l'homme d'armes qui venait de faire cette heureuse besogne, tu m'as délivré de trop grande peine en me délivrant d'entre les mains de ce grand diable de géant, pour que je n'essaye pas de t'en récompenser!...

Et, en disant cela, le fils du duc Jean lui enleva la hache avec laquelle il venait de décoller la tête de son sergent, et s'en servit incontinent contre lui avec un tel bonheur, qu'il lui en déchira l'épaule jusqu'à l'échine.

L'homme d'armes tomba mort sans avoir eu le temps de s'y reconnaître.

La hache était une bonne arme : Artus continua à s'en servir, toujours avec le même bonheur, sur les gens qui formaient encore obstacle à son entrée dans l'intérieur du château de la Porte-Noire. Si bien qu'au bout d'une heure il n'en restait plus un seul, ni vivant ni mort, Beaudoin ayant eu le soin de les jeter à l'eau à mesure qu'ils étaient abattus par son maître.

Avant d'aller plus loin, Artus dit à son écuyer, qui s'apprêtait à le suivre :

— Ami, demeurez ici, et gardez bien notre harnois et mon destrier jusqu'à mon retour... Vous ne viendrez à moi que si je vous appelle...

Beaudoin s'inclina respectueusement, sans sonner mot, quoique au fond il fût navré des périls auxquels son maître allait s'exposer avec tant de gaîté de cœur.

Artus s'avança à pied vers le château.

## CHAPITRE XXII

Comment Artus entra dans le palais de la fée Proserpine, et des choses merveilleuses dont il y fut témoin.



Il y avait des degrés: Artus les monta, et, au bout de quelques instants, il se trouva devant un immense palais d'un aspect merveilleux et d'une richesse incomparable. Les fenêtres étaient hautes et garnies de verrières claires et de couleurs gaies.

Il entra dans une salle, au hasard; une salle où tout était prodigué, l'or, les peintures, les parfums, les tentures. Toutes les histoires humaines y étaient figurées ingénieusement; toutes, depuis la première heure de la création jusqu'au moment présent. Des escarboucles, et plusieurs autres pierres précieuses, jetaient là, jour et nuit, la plus vive clarté qui eût jamais éclairé. Le plafond était teinté d'azur, et l'on y voyait reluire en argent la lune, et, en or, le soleil et les étoiles. On y respirait un air chargé de douces et odorantes vapeurs. C'était, en un mot, la plus riche et la plus belle salle du monde: la chambre à coucher de Proserpine la fée !...

Autour de cette chambre étaient quatre lits fort riches, formés de bois odoriférants et encourtinés d'étoffes fort belles.

Au milieu se trouvait un autre lit, plus riche et plus beau cent fois que les précédents. Le jaspe, les pierreries, l'or, l'argent, la soie, le velours, y étaient à foison. Les draps étaient de soie et les couvertures d'hermine. Le tout encourtiné de santal vert, gironné d'or et d'argent. Tout autour de cette couche régnait une série de marchepieds en broguerain orné de broderies et de festons; aux quatre coins, il y avait quatre vases élégants dans lesquels brûlaient des parfums exquis; au chevet, enfin, était une image peinte, haute d'environ huit pieds, en or fin, sur laquelle était représentée la fée Proserpine, un arc d'ivoire d'une main et une sagette d'argent de l'autre.

Artus examina avec attention cette image, et il lut les lettres suivantes qui y étaient écrites visiblement:

« Celui qui se couchera dans ce lit mourra,
s'il n'est pas le chevalier à qui ce lit est destiné. »

Artus se délecta à regarder cette image et surtout le lit au chevet duquel elle était placée. Il lui semblait que ce ne pouvait être là que celui d'une fée ou d'une princesse, et il se prit à désirer d'y être couché, non pour y mourir, non pour y dormir, mais pour y rêver d'amoureuses aventures.

La velléité qu'il en eut fut même si forte, que, sans trop se préoccuper de l'inscription et des menaces qu'elle renfermait, il s'approcha du lit.

Au même moment le palais trembla jusque dans ses fondements. Des voix mystérieuses retentirent aux quatre coins de la salle et le vent fit crier les portes et les fenêtres d'une formidable façon. On eût dit que s'avançait vers Artus une armée de dix mille hommes, avec des cliquetis d'armes et des clameurs de colère. C'était le bruit sinistre, indéfinissable, mystérieux, de la mer qui monte sur les grèves.

Artus ne se sentit pas un seul instant atteint par la peur; mais, malgré lui, à son insu, ses jambes gambillèrent, il défaillit et chercha à s'appuyer sur le lit de la fée Proserpine.

Lors une voix cria : « Voilà la fin! »

Et un lion parut, qui vint droit sur Artus, en battant ses flancs nerveux de sa puissante queue, et en passant sur ses lèvres noires sa large langue rouge de sang et en appétit de viande fraîche. Artus se mit en défense, l'écu en avant. Mais, au moment où il s'y attendait le moins, le lion se redressa sur ses pattes de derrière, et, de celles de devant, tomba lourdement sur les épaules du prince breton, qui, fort heureusement, eut le temps de lui bouter son épée à travers le corps.

Artus, fatigué et blessé à l'épaule, se rapprochait de nouveau du lit pour s'y reposer, lorsqu'un bruit de cor se fit entendre, et un second lion parut.

Cette fois, le vaillant chevalier mit un peu plus de temps et eut un peu plus de mal. Il eut beau se préserver de son écu et manier vigoureusement son épée, il ne parvint pas tout d'abord à tuer ce second lion. Tout au contraire, cet animal bondit sur lui, brisa son haubert, son écu, son heaume, de quelques revers de sa griffe puissante, et, finalement, mit à nu la chair jusqu'à l'os. Pour un peu, il lui eût arraché l'âme du corps.

Mais ce vaillant chevalier ne pouvait être ainsi vaincu par une bête fauve, lui qui s'était tiré de périls plus grands encore que celui-là. Au moment où l'animal ouvrait sa gueule énorme, dans l'intention bien évidente d'assouvir enfin sa férocité, Artus lui bouta son épée dedans, et le lion se rejeta en arrière en poussant un rugissement formidable.

— Voici la fin! cria la voix.

Artus était de plus en plus fatigué, et son sang commençait à jaillir çà et là, par petits jets roides, des plaies que lui avaient faites les griffes d'acier des deux lions abattus par lui. Pour la troisième fois, il voulut se rapprocher du lit de Proserpine.

Il enjambait, heureux d'avance de toucher enfin au port, c'est-à-dire au repos, lorsque le bruit du cor se fit entendre de nouveau, et un géant prodigieux parut, l'œil en feu, la bouche écumante, le geste féroce. Il avait à venger sur Artus la mort de ses deux lions.

Ce géant, avec son air farouche et sa hache terrible, qu'il brandissait comme une plume, semblait ne devoir faire qu'une bouchée du vaillant Artus. Mais Artus ne voulait pas se laisser avaler ainsi, sans protester énergiquement. Il protesta donc, mais cela lui coûta cher.

Le géant lui avait déjà entamé le corps à plusieurs endroits, du tranchant de sa formidable hache. Furieux de voir que le chevalier, malgré les blessures qu'il lui faisait, restait toujours fièrement campé, l'épée à la main, il résolut alors de lui por-

ter un coup décisif. En conséquence, il fit tournoyer deux ou trois fois sa hache, comme pour lui donner plus d'élan, plus de vol, et la lança...

Artus, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de son ennemi, esquiva ce coup mortel en abaissant la tête.

La hache alla se ficher dans le bois de cèdre qui formait le plancher, en sifflant et en brandillant d'une façon significative.

Lors le géant courut et se baissa vivement pour la ramasser. Mais plus vitement encore Artus, profitant de cet avantage, lui bailla un rude coup d'épée entre la nuque et l'épaule, lequel envoya la tête du géant rouler à quelques pas de là, dans la salle.

Quant au colosse ainsi privé de son chef, il chancela, essayant de se retenir dans le vide; mais, ne trouvant sous ses mains tremblantes, aucun point d'appui solide, il tomba tout de son long par terre, avec le bruit que fait un vieux chêne abattu par la cognée vigoureuse d'un jeune bûcheron.

— Voici la fin! cria pour la troisième fois la voix mystérieuse.

Il était temps que la lutte cessât. Artus n'en pouvait décidément plus. Le sang lui partait avec abondance des blessures terribles qu'il avait reçues. Plus que jamais, le lit savoureux de la fée Proserpine l'appelait: il s'y traîna pour s'y reposer, dût-il y mourir.

Au moment où sa main tremblante y touchait, l'image qui était au chevet du lit se remua : la sagette d'argent partit de l'arc d'or et alla se loger sur le milieu d'une fenêtre avec un bruit horrible.

Tout aussitôt une fumée épaisse envahit la salle; des crevasses béantes se firent çà et là dans le plancher et sur les murs; il y eut des craquements sinistres, des éclairs, du tonnerre, un vacarme tel, qu'on eût dit que tous les diables d'enfer étaient déchaînés et qu'ils avaient choisi ce château pour y mener leur danse satanique. Puis le palais se mit à tourner avec rapidité, comme une roue mise en mouvement par une main invisible.

Beaudoin, qui, du dehors, assistait à ce spectacle, en fut navré. Il comprit qu'Artus s'était aventuré dans une besogne au-dessus des forces humaines, et que le varlet qu'ils avaient rencontré quatre jours auparavant avait dit vrai en parlant des périls de mort qu'on rencontrait dans le château de la Porte-Noire.

— Ah! monseigneur Artus! murmura-t-il, le cœur sautant de chagrin. Ah! monseigneur Artus, le plus beau, le plus vaillant des chevaliers, vous voilà mort!... Vous n'avez pas voulu me laisser vous accompagner dans ce château maudit, et me voilà seul, vivant, moi pauvre écuyer inutile, tandis que vous êtes mort, vous le preux sans peur et sans reproche!... Ah! monseigneur Artus! monseigneur Artus! vous avez été bien cruel d'aventurer ainsi follement votre glorieuse vie...

## CHAPITRE XXIII

**Comment Artus se coucha, le tumulte apaisé, dans le lit qui le tentait si fort, et y dormit jusqu'à minuit, et comment, à cette heure-là, lui apparut la fée Proserpine.**

Bientôt le palais enchanté cessa de tourner, les éclairs cessèrent de briller, le tonnerre cessa de gronder: tout reprit son calme dans la salle où se trouvait Artus.

Malgré le tumulte effroyable dont il avait été le témoin et le provocateur, le fils du duc Jean ne s'était pas un seul instant éloigné du lit merveilleux qui le tentait si fort et dont l'accès était si bien défendu par des puissances inconnues. Une fois le silence rétabli, il fit un suprême effort et se traîna, à demi-mort par suite de ses nombreuses blessures, vers cette couche si appétissante, sur laquelle il s'étendit tout de son long, avec la volupté d'un homme fatigué.

Cette fois, aucune manifestation n'eut lieu. Aucun géant, aucune bête féroce ne parut. Seule, la voix mystérieuse cria encore :

— Voici la fin! voici la fin! voici la fin!

C'était bien la fin, en effet. D'ailleurs, rien n'eût pu réveiller Artus du sommeil qui venait de s'emparer violemment de lui. Un sommeil réparateur et souverain, pendant lequel se fermaient une à une toutes ses plaies, et se réparaient une à une toutes les avaries amenées par les luttes successives et acharnées qu'il avait si courageusement soutenues. Ce lit merveilleux guérissait le mal qu'il avait fait, et ce n'était que justice.

Une musique douce comme un murmure d'oiseaux amoureux, résonnait dans la salle et voltigeait autour d'Artus endormi, comme pour mieux le bercer. Des parfums exquis venait ajouter encore au charme que le chevalier devait éprouver à se sentir ainsi étendu sur un lit si délicat après tant de violents assauts. Aussi tout un cortége de rêves heureux menait une ronde voluptueuse devant ses yeux ouverts en dedans, et sa poitrine se soulevait de temps en temps sous une impression de plaisir que trahissait encore le sourire de sa bouche mi-close.

Artus dormit ainsi jusqu'à minuit.

A minuit, il se réveilla. Les cierges brûlaient plus vifs, les parfums odoraient plus exquis, la musique sonnait plus harmonieuse. Artus ouvrit grands ses yeux et il aperçut devant lui la plus belle figure de femme qui fût jamais, laquelle ressemblait beaucoup à l'image qui était au chevet du lit sur lequel il était en ce moment couché.

C'était en effet Proserpine la fée.

— Artus, lui dit-elle, tu as rompu le charme et vaincu le mystère. Les plus hautes destinées et les plus hauts bonheurs t'attendent... Mais tu auras à traverser encore mainte aventure périlleuse, et, pour en sortir avec gloire, il te faut des armes infaillibles. Prends cet écu, blanc comme neige, qui

aveuglera tous ceux qui le regarderont... Prends aussi cette épée-fée qui s'appelle Clérence, et à laquelle aucune armure ne saurait résister. Adieu, gentil chevalier, vaillant homme si digne d'être aimé !...

Cela dit, Proserpine s'en alla sans qu'Artus eût eu le temps de lui répondre pour la remercier, sans qu'il eût pu voir par quel endroit de la salle elle était sortie.

Lors, il se rendormit tout aussitôt, en rêvant à cette gracieuse apparition, et jusqu'au matin, cela fut ainsi sans désemparer. Quoique absente, la fée Proserpine était toujours devant les yeux du vaillant fils du duc Jean.

## CHAPITRE XXIV

Comment, au point du jour, Artus fut mené dans un verger où il rencontra la belle Florence, et comment ils se promirent de s'aimer toujours l'un l'autre.

Artus fut réveillé, quand vint le jour, par un noble étranger qui était le serviteur visible de la reine-fée invisible.

— Sire chevalier, dit cet étranger d'un ton de bonté et de grâce auquel Artus se laissa facilement prendre, vous plaît-il de venir entendre la messe avec moi ?...

— Volontiers, répondit Artus en se levant et en suivant l'inconnu.

Ils se rendirent tous deux à une chapelle dependante du château, où la messe fut dite par des prêtres invisibles, ce qui étonna beaucoup Artus, qui commença à croire qu'il avait rêvé.

— Maître, demanda-t-il à l'inconnu qui le conduisait en un verger plein d'arbres rares et d'allées ombreuses ; maître, j'ai peur d'avoir rêvé... Tirez-moi de souci, je vous prie... J'ai vu cette nuit, à l'heure de minuit, une noble et belle dame, portant couronne en tête et sceptre en main, qui m'a parlé d'un écu blanc et d'une épée-fée... L'ai-je rêvé ?...

— Sire, répondit l'inconnu en souriant, vous êtes bien le chevalier prédit et annoncé ! Vous avez réussi là où tant de chevaliers ont échoué... C'est affaire à vous ! De brillantes destinées vous attendent...

— Qui me remettra l'épée ? Qui me remettra l'écu ?... demanda Artus.

— Madame Florence, une reine amie de madame Proserpine, à laquelle elle ne le cède pas en beauté...

— Où la rencontrerai-je ?...

— Dans ce pavillon que vous voyez là-bas, au bout du verger. Allez-y.

Artus prit incontinent congé du maître et se dirigea en toute hâte vers ce pavillon mystérieux dont l'aspect le fit tressaillir, à cause du griffon et de l'aigle d'or qui le surmontaient.

Il s'avança, monta quelques degrés de marbre rose qui semblait frissonner sous son pied, comme aurait fait une chair humaine, et, soulevant une courtine de soie, filigranée d'or, qui fermait ce pavillon, il entra résolûment et se trouva en présence d'une gente pucelle ayant couronne et sceptre, tout comme la fée Proserpine.

C'était la reine Florence, fille du roi Emendus et filleule de Proserpine.

— Je vous attendais, beau chevalier, dit-elle à Artus de son plus irrésistible sourire.

Artus se sentit alors le cœur tout remué, et il y avait bien de quoi.

Front blanc et uni ; cheveux couleur d'or fin retroussés capricieusement sur le sommet et sur les côtés de la tête ; sourcils menus et tirant sur le brun ; joues roses et pleines ; nez longuet à narines transparentes ; bouche vermeille et souriante ; taille souple comme un osier ; tétins blancs comme des colombes au bec rose ; bras potelés ; mains mignardes ; pieds imperceptibles ; telle était Florence.

Elle était vêtue d'une chlamydule verte, si étroitement serrée à la hauteur de la gorge, que celle-ci en saillissait agréablement de quelques doigts en avant. Elle avait une chape fourrée, de sandal violet, semée de fleurettes d'or et d'azur, et ses petits pieds, nus et roses comme les degrés du pavillon, étaient emprisonnés dans des cothurnes de soie blanche, du meilleur effet.

— Je vous ai vue déjà, n'est-ce pas, noble dame ?.. murmura Artus enthousiasmé et étonné de la ressemblance de cette gente pucelle avec d'autres visages connus.

— Oui, beau chevalier, répondit Florence, toujours en souriant. Vous m'avez vue deux fois...

— La première fois ?...

— Il y a longtemps.

— La seconde fois ?...

— Cette nuit même...

— Vous êtes donc la fée Proserpine, dans le lit de laquelle je me suis couché cette nuit ?...

— Je suis sa filleule... Ma mère, la femme du roi Emendus, est venue me mettre au monde dans le palais même de la fée Proserpine, qui protégeait depuis longtemps ma famille... Madame Proserpine a voulu me douer et me servir de marraine... C'est pour cela que je lui ressemble tant... J'étais condamnée à rester ici jusqu'au jour où me viendrait délivrer le plus vaillant chevalier du monde... Beaucoup de chevaliers ont tenté l'aventure : tous ont péri, sans pouvoir même dépasser le pont qui conduit au château de la Porte-Noire... C'était à vous, beau sire, qu'était réservé ce périlleux honneur... Cher sire, prenez donc cet écu qui doit vous préserver et cette épée qui doit vous rendre sans cesse vainqueur... Vous les avez bien gagnés l'un et l'autre...

Artus regarda dans la direction indiquée par la main de Florence, et il aperçut, en effet, un merveilleux écu d'une blancheur éclatante et une non moins merveilleuse épée qui reluisait si claire, si claire, que l'œil en était ébloui, à cause de quoi on la nommait Clérence. Il s'en saisit joyeusement et remercia la filleule de Proserpine d'avoir été la première à lui causer cette joie.

— Maintenant, cher sire, reprit Florence, ne voulez-vous pas me dire de quel pays vous êtes ?...

— Bien volontiers, noble pucelle!... Apprenez donc que je suis du royaume de France, et l'unique fils du duc de Bretagne. Artus est mon nom.

— C'est bien, cher sire... Ne pourriez-vous aussi me dire, par la foi que vous me devez, quelle est la personne du monde que vous aimez le mieux!... Est-elle en votre pays, ou ailleurs, celle dont vous voudriez avoir l'amour et l'accointance?... Dites-moi la vérité sur ce point, je vous en prie, vaillant sire!..

— Madame, répondit Artus, pardonnez-moi si, au contraire, je vous la cèle à ce sujet... Car si je vous nommais la personne que j'aime le plus au monde, celle de qui je serais le plus joyeux d'avoir l'amour, vous me tiendriez pour fol et musard... Elle ne daignerait descendre où je suis... Je me tairai donc, s'il vous plaît... Mieux vaut souffrir en silence que de dire folie malséante...

— Il faut tout dire et tout oser, cher sire, reprit la reine. Ce qui vient au cœur doit venir aux lèvres. Aimez-vous dame ou demoiselle, répondez-moi?...

— Oui, madame, et bien chèrement! plus que cœur d'homme ne peut aimer!...

— Sait-elle que vous l'aimez?

— Nenni...

— Pourquoi ne lui en avez-vous jamais parlé?...

— Non, vraiment; jamais!...

— Vous ne l'aimez pas, alors! Quand on aime dame ou demoiselle, il faut qu'elle le sache, et, pour qu'elle le sache, il faut le lui dire... Vous ne l'aimez point, vous dis-je!, car la bouche a grand'peine à céler les angoisses du cœur. Le désir du cœur boute la parole hors de la bouche, comme fait le vent de la fumée... Et si elle, de son côté, vous aimait, sans vous le dire, comment feriez-vous l'un et l'autre pour accointer voluptueusement vos lèvres et vos cœurs? Autant vaudraient deux souches en un foyer, se consumant en silence, que deux amoureux qui meurent sans oser se parler de l'amour qui les ferait vivre!... Artus, avez-vous amour en moi, répondez?...

— Par ma foi, dame, oui, plus qu'en tout le monde!...

— Et voudriez-vous bien que je vous aimasse?...

— Ah! ma douce dame, jamais je n'aurai eu une si grande joie!...

— Nous disons là l'un et l'autre la même folie, mon doux ami!... Voyez comme je suis inconséquente!... Je suis heureuse d'être aimée de vous, comme vous êtes heureux d'être aimé de moi... et cependant, cela me déconforte au lieu de me réconforter... parce que je songe aux périls que cet amour mutuel va vous créer... Il faudra que vous me protégiez contre ce danger et contre cet autre... L'empereur de l'Inde me veut pour femme, et il m'a déjà demandée à mon père, le roi Emendus, sans m'avoir vue autrement qu'en image. Tous deux vous courront sus, et vous mettront en danger de mort, malgré votre épée-fée!...

— Ma douce dame, si je suis vraiment aimé de vous, il n'est ni empereur, ni roi que je ne vainque...

— Auriez-vous donc tant de cœur et de hardiesse d'oser vous mesurer avec l'empereur, le roi et leurs gens?

— Pour l'amour de vous, Florence, je ferai tout!... J'irai jusqu'à la mort pour mériter le bonheur de vous posséder...

— Tenez, cher sire, laissez là cette folie... Nous ne devons pas nous aimer... Mais à cause de ce que vous avez fait, à cause aussi de ce que vous voulez faire, je vous veux récompenser. En conséquence, je vous donne ce château de la Porte-Noire, au nom de ma marraine, et au mien propre, avec jouissance des vingt mille livres de rente qui en dépendent...

— Dame, je n'ai nulle cure de vos richesses et n'ai d'autre souci que de votre amour. Avec votre amour, je serai plus riche que tous les rois du monde, plus heureux que tous les empereurs de la terre...

— En est-il vraiment ainsi, Artus!...

— Oui, madame, sans mentir.

— Par la foi que je vous dois, ami cher, soyez donc riche à votre souhait... car je vous donne mon amour de grand cœur, comme vous me donnez le vôtre... Aimons-nous d'abord... Advienne après qui pourra!...

— Je vous remercie de cette bonne parole, ma douce dame : ayez fiance en moi comme j'ai fiance en vous. Je vous serai loyal et fidèle jusques au mourir!...

— Mon doux ami, j'en suis assurée et bien assurée : aussi pouvez-vous compter sur la pareille de ma part... Maintenant, avant de vous quitter, laissez-moi vous faire quelques recommandations relativement au tournoi qui aura lieu demain. Le roi d'Hircanie y sera... C'est mon cousin germain... Je désire qu'il soit désormais votre compagnon, et que vous l'aimiez comme votre frère... D'ici là, je l'aurai prévenu en votre honneur et profit. Mon sénéchal et mes chevaliers vous accompagneront...

Au moment où Florence disait ces paroles, la fée Proserpine survint sans qu'on l'eût entendue venir. Elle ressemblait si bien à sa filleule, qu'Artus croyait que c'était celle-ci qui avait changé de place. Mais Proserpine parla, et il fut bien forcé de convenir avec lui-même que c'était une autre personne, le moule de la première, pour ainsi dire.

— Ami Artus, dit la fée en souriant, vous avez maintenant ce que vous voulez, n'est-ce pas? Vous êtes en paix et en joie? Ma belle filleule vous aime : aimez-la loyalement et de bon cœur. Allez où le devoir vous appelle, ami Artus... Florence sera là, et sa présence vous réconfortera, si vous avez besoin d'être réconforté...

Lors, ayant dit cela, Proserpine disparut comme elle était venue, laissant seulement, comme témoignage de son passage, une traînée de parfums exquis.

Une fois seuls, Florence et Artus s'accolèrent tendrement, et ne se séparèrent qu'à l'arrivée de maître Etienne, l'inconnu qui avait introduit Artus dans le verger et qui lui avait indiqué le pavillon de la reine Florence.

— Maître, lui dit cette dernière, voici Artus de Bretagne, le loyal et vaillant chevalier. Je vous le baille à garder. Vous le conduirez au roi d'Hircanie, mon cousin germain, et le lui recommanderez de ma part. Je le lui envoie pour qu'il lui fasse honneur.

— Il sera fait ainsi, madame, répondit maître Etienne en s'inclinant.

— Ami, reprit Florence en s'adressant de nou-

veau à Artus, n'oubliez pas, demain, que vous êtes à une noble et riche dame... Donnez, donnez largement aux chevaliers, soit destriers, soit armures; donnez! Faites-vous aimer de tous! Il n'est rien si doux que de donner; c'est ainsi qu'on se fait pardonner ses méfaits... C'est ainsi qu'on se pourvoit d'amis dévoués!... Adieu et à demain, Artus!...

## CHAPITRE XXV

Comment Artus eut l'honneur du tournoi que faisait faire l'empereur de l'Inde et le roi Emendus pour l'amour de la belle Florence, que l'empereur voulait avoir à femme.



tienne conduisit Artus hors du château de la Porte-Noire, et dès les premiers pas qu'ils firent dans la forêt avoisinante, ils rencontrèrent Beaudoin, Jacquet, Hector et Gouvernau qui attendaient avec angoisse, les deux premiers leur maître, les deux derniers leur compagnon.

Lors, ils se mirent en route à travers la forêt, au bout de laquelle ils aperçurent des tentes et des pavillons. La tente du roi Emendus était la première. Puis venait celle du roi de Valfondée, d'où sortit fort à propos le roi d'Hircanie.

— Sire, dit maître Etienne en allant vers ce prince et en le tirant à part, madame Florence se fie fort en vous, et elle vous envoie Artus, son chevalier, que voici, afin que vous l'aidiez de tout votre pouvoir au tournoi de demain.

—Volontiers, répondit le roi d'Hircanie en allant, avec la plus grande courtoisie, prendre les mains d'Artus. Sire chevalier, ajouta-t-il, par la foi que je dois à Dieu, je vous promets bonne compagnie et loyale amitié!

Artus et le roi d'Hircanie se mirent à deviser de choses et d'autres, tant et si bien que la nuit vint et qu'il fallut songer à aller se coucher.

Lors, chacun rentra dans sa tente, et maître Etienne délivra à Gouvernau quarante destriers, à seule fin de les remettre, de la part d'Artus, aux chevaliers qui n'en avaient point.

La nuit se passa ainsi. Quand l'aube vint, chacun se leva pour aller ouïr la messe. La messe dite, on mangea la soupe au vin, pour se donner du réconfort au ventre, et l'on songea à s'armer pour le tournoi.

La distribution de destriers faite au nom d'Artus par Hector, Beaudoin et Gouvernau, avait produit le meilleur effet. Les chevaliers qui avaient été l'objet de cette libéralité l'avaient clamée partout, et déjà le bruit se faisait autour du nom d'Artus, le vaillant preux.

Ce dernier vint se placer, tout armé, là où le tournoi devait avoir lieu. Quand il aperçut le roi d'Hircanie, qui arrivait à la tête de cinq cents de ses gens, à bannière déployée, il alla vers lui pour le saluer.

Lors, ce prince, lui rendant courtoisement son salut, lui dit, d'une voix claire qui alla jusqu'à la reine Florence, laquelle assistait, avec son père, au tournoi :

— Sire, votre prouesse est connue de tous, je suis heureux de le dire... Le tournoi n'aura pas chevalier de votre vaillance et de votre vertu... Aussi je me mets, ainsi que vos gens, sous votre garde et protection...

D'autre part, les chevaliers à qui Gouvernau et Beaudoin avaient remis en son nom des armes et des destriers, vinrent le remercier et lui dire :

— Sire, nous sommes en votre route cette journée-ci et les autres, si vous voulez... Disposez de nous!...

Puis vinrent, à bannière déployée, cinq cents chevaliers de la maison de la reine Florence, à la tête desquels se trouvaient messire Ancel et messire Milles de Valfondée. Tous s'en vinrent, comme les précédents, s'incliner devant Artus et le prendre à seigneur en ce tournoi.

Quand le fils du duc Jean se vit l'objet de tant de déférence et de tant d'honneur, quand il entendit les murmures flatteurs qui l'accueillaient de tous côtés, le cœur lui en crût de moitié. Il se sentit de force, en ce moment-là, à sortir vainqueur des plus grands périls.

...Bientôt aussi vint le comte de l'Ile-Perdue, avec quinze cents chevaliers, et l'empereur d'Inde, avec le même nombre de barons.

Les deux parties étaient en présence. Le signal de la bataille commença.

— En avant, seigneurs barons! cria le roi Emendus.

La matinée était belle et claire; le soleil resplendissait merveilleusement sur les bassines, et faisait reluire d'autant l'or, l'argent, l'azur, et les couleurs des bannières et des pennons.

La mêlée devint de plus en plus grande, de plus en plus formidable. Beaucoup de chevaliers, et des meilleurs, furent renversés sur l'arène, et l'on vit leurs destriers, tout brandissants, qui s'en allaient par les champs, traînant avec soi leurs rênes.

Malgré le bruit des lances et des épées, malgré les cris des abattus et des navrés, la belle Florence trouvait encore moyen de sourire.

Pour elle, en effet, il n'y avait dans toute cette foule qu'un seul chevalier dont la mort ou la vie l'intéressaient : c'était le vaillant Artus de Bretagne.

Or, jusque-là, Artus n'avait pas reçu la moindre égratignure. On le distinguait entre tous, à cause de sa fière prestance et de son écu blanc qui aveuglait tous ceux qui le regardaient de trop près et pendant trop longtemps. On le distinguait surtout à cause de l'impétuosité de son choc et la grâce suprême de son attaque. Il semblait qu'il fût né pour la bataille, comme d'autres sont nés pour le repos; c'était son élément naturel : il se trouvait aussi joyeusement là-dedans que le poisson dans l'eau.

Florence était ravie.

— Monseigneur mon père, dit-elle au roi Emendus, voyez, voyez la fleur de chevalerie, de prouesse et de hardiesse! Voyez l'honneur en son siége royal et en sa majesté! Voyez le dieu d'armes en sa propre figure!... N'est-ce pas qu'il est vaillant? N'est-ce pas qu'il est beau?... Oh! ma marraine, protégez mon ami!...

— Florence, qu'est-ce que vous me dites? demanda le roi Emendus. De qui me parlez-vous donc avec cet enthousiasme?

— Je vous dis, monseigneur mon père, répéta Florence, de regarder et d'admirer comme moi la fleur de chevalerie, de noblesse et de courtoisie, qui, de lointain pays, est venu ici pour combattre vos ennemis, pour garder votre honneur, votre pays et vos gens!...

— Encore une fois, ma fille, de qui me parlez-vous là?... Est-ce du roi d'Hircanie, votre cousin germain. Est-ce du comte de l'Ile-Perdue? Est-ce...

— Je ne puis vous parler que du seul vaillant homme qui soit au monde, monseigneur mon père! dit vivement Florence en interrompant le roi Emendus dans son énumération. Il n'y a qu'Artus de Bretagne qui m'intéresse dans cette foule de nobles seigneurs, comtes, barons, empereurs et rois!...

— Qu'est-ce donc que cet Artus de Bretagne, dont vous m'entretenez avec cette chaleur et dont le nom soulève si vitement votre gorgerette?...

— C'est le plus vaillant prince de la terre, mon ami, mon seigneur, mon maître, le seul qui soit digne de m'avoir à femme...

— Mais vous oubliez, ma fille, que l'empereur d'Inde est venu céans avec l'intention de vous épouser, et que nul autre que lui ne le peut faire?...

— Je n'oublie rien, monseigneur mon père. Je sais dans quelle intention ce prince est venu... Sur la vue de mon image, il s'est affolé l'entendement de ma personne, et il vous a demandé ma main, que vous n'avez pas su lui refuser... Mais moi, je la lui ai refusée... Je ne pouvais appartenir qu'au chevalier assez vaillant pour tenter l'entreprise périlleuse du château de la Porte-Noire... Artus l'a tentée, après cinquante autres... Mais lui seul a réussi!... Lui seul m'a délivrée! Lui seul est accepté par moi et par ma marraine, la fée Proserpine, qui lui a fait don de l'écu merveilleux et de l'épée merveilleuse, à l'aide desquels il est désormais invincible... Voyez, voyez comme il s'acquitte vaillamment de son devoir de chevalier! Tout tombe sous ses coups, et quand il est menacé, cent chevaliers se précipitent au devant pour lui faire un rempart de leurs corps... Il sortira victorieux de ce tournoi, c'est moi qui vous le promets, monseigneur mon père... Il vous aura délivré des ennemis qui vous menaçaient, et vous n'aurez aucune raison pour l'empêcher de me prendre à femme et de m'emmener avec lui dans son pays...

L'enthousiasme est contagieux. Le roi Emendus ne pouvait rester froid à côté de ce brasier ardent d'amour : il admira bientôt sans réserve le valeureux chevalier qu'admirait sa fille, et, comme elle, il battit des mains et du cœur à son triomphe.

L'empereur d'Inde, irrité des ravages que faisait le vaillant Artus parmi ses gens, dont les rangs s'éclaircissaient de minute en minute, choisit un moment où l'amant de Florence était un peu à l'écart pour fondre impétueusement sur lui.

Mais Artus, qui n'attendait lui-même que le moment de lutter seul à seul avec l'empereur, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et courut sus à son rival, l'épée au poing. Il lui en asséna un coup sur le bassinet avec une telle force, qu'il le fit embrancher et incliner sur le cou de son cheval, si étourdi qu'il ne sut s'il était nuit ou jour. Ce que voyant, Artus, pour l'achever, reboutant son épée au fourreau, le prit par le milieu du corps, et le jeta si roidement contre terre que peu s'en fallut qu'il ne lui crevât le cœur ou le ventre.

— Eh bien! monseigneur mon père, s'écria Florence, suis-je enfin délivrée de l'empereur, et le vaillant Artus ne m'a-t-il pas bien gagnée?...

— Sans doute, répondit le roi Emendus; mais comment avez-vous fait, dites-moi, pour reconnaître que c'était Artus et non autre que vous aimiez?

— Monseigneur mon père, je suis comme cette rose que je tiens présentement en main, à seule fin d'en faire hommage à mon bel ami... Elle est close d'abord, et, sauvegardée par une cuirassse verte comme l'espérance. Elle s'ignore encore; mais, peu à peu, son parfum lui apprend sa valeur et son rôle; elle élargit sa prison, où elle commence à se sentir trop à l'étroit; elle cherche l'air au dehors; elle a besoin de s'étendre, elle a besoin de s'épanouir : elle s'épanouit enfin. Ainsi de l'amour, monseigneur mon père : d'abord en bouton, ensuite rose ouverte, répandant ses parfums, trahissant ses ardeurs... C'est la rosée, c'est le soleil qui fait éclore les roses; c'est l'amour qui fait épanouir les cœurs. Artus a été mon soleil, ma rosée, mon dieu!...

— C'est bien, ma fille, vous épouserez Artus aussitôt qu'il sera clairement prouvé que l'empereur, son rival, est mort.

— C'est tout comme, allez, monseigneur! Je l'ai vu tomber sous les coups de Clérence, la redoutable épée d'Artus... il ne s'en relèvera pas!...

## CHAPITRE XXVI

Comment Artus et Florence furent fiancés et épousés, à leur grand contentement et au contentement de tout le monde.



Florence ne s'était pas trompée : l'empereur d'Inde était blessé à mort. Il ne put se relever.

Lors les trompettes sonnèrent la victoire, et le nom d'Artus de Bretagne vola de bouche en bouche et de cœur en cœur. Florence n'avait jamais été si heureuse!

Le roi Emendus, qui, à tout prendre, préférait ce gendre-là à l'autre, fit assembler immédiatement ses barons, et, en leur présence, il dit à Artus, à haute et intelligible voix :

— Artus, venez çà, que je vous parle!

Le fils du duc Jean s'approcha.

— Florence, ajouta le roi, venez aussi, ma belle fille.

Florence fit comme Artus, mais avec une rougeur que son amant n'avait pas, en sa qualité de hardi gars.

— Ma belle fille, reprit Emendus, je vous donne en mariage au vaillant sire Artus de Bretagne..... S'il vous plaît, il me plaît aussi... Dites-en donc votre pleine et entière volonté : elle sera religieusement exécutée comme prière d'évangile.

— Monseigneur, répondit Florence, Artus me plaît mieux et plus avant au cœur que tous les empereurs de la terre. Non-seulement je ne le refuse point pour amant et pour mari, mais encore je vous supplie de me l'accorder comme tel...

— Sire, dit Emendus à Artus, en tirant un anneau de son doigt et en le lui présentant ; sire chevalier, je vous octroye ma fille Florence, avec tous les honneurs et avantages attachés à ce don précieux... Je ne me réserve seulement qu'une chose, à savoir de rester roi du Sorolois toute ma vie durant... Moi mort, vous me succéderez tout naturellement, mais pas avant..... Cependant, dès cette heure, considérez mon royaume comme vôtre, et entremettez-vous dans toutes les besognes qui concernent sa régie, afin qu'au jour dit vous soyez, par votre travail et votre bonne vie, un prud'homme aussi remarquable que vous êtes aujourd'hui vaillant homme...

Quand Emendus eut dit, Artus s'inclina, prit l'anneau qu'on lui présentait, et, après cela, s'agenouilla en signe de remercîment.

Puis, se relevant aussitôt, il alla vers la belle Florence, qui le regardait faire avec des yeux humides de tendresse, et la baisa doucement, comme pour consacrer devant tous leur union.

Cette cérémonie accomplie, la fête commença grande et gaie, et l'on fit savoir partout, à tous ceux à qui il appartenait, le mariage de la belle Florence, fille du roi Emendus, avec le vaillant Artus, fils du duc de Bretagne.

Puis on appareilla les tables pour dîner plantureusement, ce qui ne contribua pas peu à mettre les esprits en joie. Artus était la cause de ces prandions agréables, on en sut un gré infini à Artus. On fit plus, on voulut le voir pour le remercier de sa vaillance, de sa noblesse, de sa beauté, de sa bonté, de sa courtoisie.

Le roi Emendus, alors, réjoui d'avoir un pareil gendre, commanda qu'on le vêtît de robes royales, ce qui fut exécuté aussitôt. On lui mit une cotte d'écarlate et un surcot doublé de menu-vair, et par-dessus, un autre surcot de paille rayée, fourré de gamites, avec un manteau de samil violet. Ainsi vêtu, Artus paraissait plus bel encore, et ce fut un cri d'admiration générale, de la part des hommes aussi bien que de la part des femmes, lorsqu'il parut et salua le roi son beau-père.

— Florence, dit dame Marguerite Dargence, vous êtes la plus heureuse créature de la terre!...

— Oui, je suis bien heureuse, en effet, murmura langoureusement la fille d'Emendus en regardant tendrement son amant, qui souriait du plus attrayant sourire.

— Sire, voici Clérence, votre fidèle épée! dit un baron à Artus, en la lui présentant toute nue, comme au valeureux champion du royaume.

## CHAPITRE XXVII

Comment Artus demanda congé au roi Emendus d'aller en Bretagne voir le duc Jean son père, et du chagrin que la belle Florence éprouva de ce départ.



Huit jours après les fêtes données par le roi Emendus à l'occasion de sa fille Florence avec Artus, celui-ci songea à aller en Bretagne pour donner de ses nouvelles à son père et à sa mère, qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps.

—Monseigneur, dit-il à Emendus, en partant de Nantes, en Bretagne, où sont monseigneur mon père et madame ma mère, je leur ai promis qu'au bout de cinq ans, à la Toussaint, si je n'étais ni mort ni pris, je serais devers eux pour les embrasser et leur donner le récit de mes aventures... Ils m'aiment assez pour n'avoir plus joie ni repos si je dépasse cette époque sans leur être apparu... J'avais d'abord songé à leur envoyer un messager ; mais j'ai renoncé à le faire : ils n'auraient pas cru un mot du message, et auraient supposé de navrantes aventures... Il est donc de toute nécessité que je parte... J'attends de votre bonté mon congé... Si vous me l'accordez, monseigneur, je m'engage à revenir hâtivement auprès de vous...

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Emendus, sinon que désormais je ne chausserai plus éperon pour la besogne du royaume, laquelle est vôtre, ainsi qu'il a été convenu entre nous deux. Faites-en votre profit...

— Monseigneur, reprit Artus, tenez pour certain que je demeurerai en Bretagne le moins de temps que je pourrai, car je voudrais déjà être revenu céans... En attendant mon retour, permettez-moi de vous indiquer le roi d'Hircanie, que je mets en mon lieu et place, et qui est très digne de veiller aux besognes du royaume, dont, à cette heure, vous ne voulez plus avoir nulle cure... J'emmènerai seulement avec moi mon cousin Hector, Philippe duc de Sabarie, maître Etienne et Brisebarre...

— Menez-en autant qu'il le faut pour la dignité de votre état et du mien, répondit Emendus, je ne m'oppose à rien. Les gens vaillants comme vous sont sages d'ordinaire. Vous savez ce que vous faites : allez donc, et que Dieu vous garde!.....

Prendre congé du roi Emendus n'était pas malaisé, comme on voit. Ce qui l'était davantage, c'était de prendre congé de Florence.

Artus vint en la chambre où se tenait sa mie, et il la trouva pleurant toutes ses larmes, parce qu'elle savait déjà la nouvelle navrante du départ de son amant. Elle était assise sur son lit, et Marguerite

Dargence lui essuyait de temps en temps les yeux pour qu'elle ne mouillât pas ces riches attifets de reine.

— Ma mie, ne pleurez plus ainsi, vous me grevez le cœur! lui dit Artus en l'embrassant. Pourquoi vous dolenter ainsi?

— Pourquoi? Parce qu'il n'y a qu'un tout petit temps que je vous possède et que vous me possédez, et que vous voulez déjà me laisser sans compagnie! Voilà pourquoi je suis si dolente... N'y a-t-il donc pas là vraiment de quoi?...

— Vous m'affligez en vain, ma douce amie... Il faut que je parte, et je vais partir, mais pour revenir au plus tôt à vos pieds... Il me tarde même d'être parti, afin d'être revenu plus vite... Ce voyage m'afflige autant que vous, mon cher cœur! C'est une absence aussi bien pour moi que pour vous!... Si je consens à m'y condamner, ainsi que vous, c'est pour l'amour que je dois à monseigneur mon père et à madame ma mère, que je n'ai pas vus depuis cinq ans... S'ils ne me voyaient pas revenir auprès d'eux à la Toussaint prochaine, ainsi que je m'y suis engagé d'honneur envers eux, ils me croiraient mort ou prisonnier, et leur douleur en serait trop grande, car je suis leur fils unique, et, avant de descendre au tombeau, il leur sera doux de me jeter un dernier regard et une dernière caresse... Par ainsi, ma mie, mon âme, mon amour, octroyez-moi le congé que je sollicite de vous : il m'est indispensable pour la sûreté de ma conscience...

— Partez donc, Artus, puisque vous voulez partir!... Partez, mon doux ami, et me revenez au plus vite... j'ai soif de votre vue... j'ai faim de votre amour... Je vais mourir si vous tardez trop... Si votre sire de père et votre dame de mère voulaient trop vous retenir, amenez-les avec vous... dites-leur de venir en Sorolois voir leur fille Florence.

— Je leur dirai cela, ma douce amie, et ils seront réjouis de l'entendre! répliqua Artus en accolant et en baisant tendrement sa femme, qui, pendant quelques instants, cessa de pleurer, pour reprendre de plus belle après son départ.

Il fallut se séparer! Artus prit une dernière fois congé du roi Emendus et de la belle Florence, et il monta à cheval, suivi d'Hector, de Gouvernau, de Philippe, de Brisebarre et de quarante chevaliers richement armés.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Artus et ses compagnons arrivèrent en une prairie, près de Lyon, où se trouvaient le roi de Malogres et plusieurs comtes qui avaient tenu là un grand tournoi; et de la réception qui leur fut faite.

Artus et ses compagnons chevauchèrent silencieusement pendant un quart d'heure. Mais, quand ils furent hors de la ville, le temps était si gai, quoiqu'on fût à la fin de l'automne, les oiseaux chantaient si joyeusement sur les ramures des arbres défeuillés, qu'invinciblement chacun se laissa gagner par cet exemple. On aurait dit une fraîche matinée du mois d'août.

Lors, maître Etienne, qui était jeune et avait le cœur sain, commença une chanson douce et amoureuse que chacun répéta après lui. Artus lui-même, quoique mélancolisé par son absence de sa mie Florence, ne put s'empêcher de mêler sa voix à celles de ses compagnons.

Ce fut ainsi que se passa la première et la seconde journée.

Bientôt à force de chevaucher de ci, de là, par plaines et monts, par forêts et par vallées, ils arrivèrent à quatre lieues environ de Lyon, sur le Rhône.

Artus envoya Beaudoin en avant, pour prendre les logis.

Comme ce brave écuyer approchait de la prairie, qui se trouve entre Lyon et Vienne, il aperçut une grande quantité de pavillons, parmi lesquels celui du roi de Malogres, son maître, qui l'avait jadis donné à Artus.

Précisément, ce jour-là, le jeune roi de Malogres avait dîné avec toute la chevalerie des environs, le comte de Foix, le comte de Forest, le comte de Nevers, le maréchal de Mirepoix, le sire de Beaujeu et le Dauphin, et il devait repartir dès le lendemain.

Beaudoin s'avança vers le pavillon du roi de Malogres, devant lequel devisaient le sire de la Lande et dix autres chevaliers.

A mesure qu'il approchait, les chevaliers le considéraient avec plus d'attention, et, pour quelques-uns, il semblait avoir un visage déjà connu, à ce point que le sire de la Lande s'écria :

— Vraiment, il m'est avis que c'est là Beaudoin, l'ancien écuyer de monseigneur le roi de Malogres!...

— Vous ne vous trompez pas, monseigneur, c'est lui-même! répondit Beaudouin en riant et en s'avançant pour serrer les mains qui se tendaient cordialement vers lui.

On fit fête au fidèle écuyer, on lui demanda cent nouvelles à la fois, et, finalement, on le conduisit auprès du roi, devant lequel il s'agenouilla humblement.

— Beaudoin, mon ami, dit le roi, je suis heureux de te revoir, très heureux; mais je t'avais donné à un vaillant chevalier, à ce qu'il me semble. Où est-il donc, que te voilà là?...

— Monseigneur, je le précède d'une heure ou deux seulement... Il m'a envoyé vers Lyon pour prendre les logis nécessaires à ses compagnons et à sa suite...

— Ces logis sont tout trouvés, dit le roi Alexandre, ami du roi de Malogres, lequel aimait déjà Artus, sur le récit qu'on lui avait fait de ses merveilleuses prouesses. Ces logis sont tout trouvés!... Nos pavillons seront les leurs... Ils seront nos hôtes... Or tôt, tôt! faites monter les comtes et me baillez mon cheval... Je veux aller au-devant de ce glorieux preux et de ses vaillants compagnons!...

Quand le sire de la Lande entendit les bonnes nouvelles que Baudoin donnait d'Artus, il courut tout joyeux les annoncer à la dame de la Lande, à la dame de Roussillon et à toutes les autres dames qui l'avaient couronné roi de chevalerie, lors du tournoi du sire de Beaujeu et du maréchal de Mirepoix. Lesquelles dames, fières de leur chevalier qui s'était ainsi illustré, voulurent à leur tour se rendre au devant de lui, pour le féliciter.

Qui fut heureux de ces marques nombreuses d'estime et d'amitié? Ce fut Artus, certes!

— Sire, lui vint dire en toute hâte Beaudoin, voici le roi Alexandre, le roi de Malogres, le comte de Foix, le comte de Forest, le comte de Nevers, le sire de Beaujeu, le sire de la Lande, le maréchal de Mirepoix, le Dauphin, et toutes leurs dames. Ils ont voulu venir au devant de vous, avec mille chevaux... Et veut, le roi Alexandre, que vous preniez son hôtel comme vôtre, ainsi que vos vaillants compagnons...

— Ah! Dieu! je te rends grâce! murmura Artus attendri..

Puis il pressa l'allure de son cheval dans la direction où venaient les personnes annoncées par Beaudoin, et, aussitôt qu'il aperçut les comteses et les autres nobles dames, il mit pied à terre. Le roi Alexandre, le roi de Malogres et les comtes en firent autant, et chacun vint l'accoler avec force démonstrations d'amitié et d'admiration.

Jamais homme n'avait reçu un aussi éclatant témoignage d'honneur.

Les dames voulaient aussi descendre de leurs palefrois; mais Artus ne le souffrit pas. La dame de Roussillon, seule, sauta avec vivacité, et accourut vers lui les bras étendus.

Lors le roi Alexandre, prenant la main d'Artus dans les siennes, lui demanda quels étaient ses compagnons et comme ils se nommaient.

— Celui-ci, répondit Artus, est souverain clerc et chevalier très précieux: il se nomme maître Etienne. Celui-ci est Philippe, duc de Sabarie, très redouté chevalier. Cet autre est Hector, fils du comte de Blois, et mon cousin. Cet autre est Gouvernau, mon ami, mon maître en chevalerie...

Le roi Alexandre, entendant cela, quitta la main d'Artus pour aller prendre, à tour de rôle, celles de chacun des chevaliers nommés par le fils du duc Jean.

— Messeigneurs, leur dit-il courtoisement, soyez les bienvenus en ce pays! Nous vous fêterons comme il convient de faire envers de si nobles chevaliers que vous êtes. Vous augmentez la joie que nous éprouvions déjà à la vue du valeureux Artus de Bretagne.

On se mit en marche pour retourner vers les tentes de la prairie. Le roi Alexandre, par honneur pour eux, voulut que les seigneurs auxquels il venait de parler, passassent les premiers, en avant de tous les autres. Mais ils s'y opposèrent en lui disant:

— Ah! sire, pardonnez-nous de vous refuser, mais nous sommes à notre seigneur Artus, et nous ne pouvons aller que derrière lui, non devant.

Il fallut en passer par-là. On regagna les tentes à pied. Le roi Alexandre marchait à côté du duc Philippe; Artus à côté du comte de Nevers; Hector à côté du comte de Foix; Gouvernau à côté du comte de Forest; et les autres seigneurs marchaient à la suite, devisant entre eux, avec enthousiasme, de la réception qu'on leur faisait à cause du valeureux Artus.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent en l'endroit de la prairie du Rhône où étaient les tentes et les pavillons, et où l'on avait dressé les tables chargées de venaison et de vins généreux.

—

## CHAPITRE XXIX

**Comment Artus et ses compagnons, après le dîner, jouèrent à différents jeux avec les dames, sur l'herbe de la prairie.**



On dîna avec appétit. Les mets et les vins étaient délicieux, et nos voyageurs avaient pris beaucoup d'exercice en chemin.

Après ce plantureux repas, on se leva, les tables furent ôtées, et les dames remirent à Artus un grand nombre de chapeaux de fines étoffes et de riches fleurs pour être données par lui à qui bon lui semblerait. Artus en fit présent au roi Alexandre, au duc Philippe, aux comtes et aux barons ses voisins.

Quand sa distribution fut terminée, les dames revinrent vers lui, avec le sire de la Lande, et le prièrent, comme roi des chevaliers, de s'en venir jouer sur l'herbe avec elles, lui et ceux qu'il voudrait choisir.

La proposition était trop plaisante pour qu'Artus la repoussât. C'était un honneur de plus qu'on lui faisait-là.

— Ah! ma douce Florence, murmura-t-il, si vous étiez là, quelle joie vous auriez!...

Lors, il prit avec lui le roi Alexandre, maître Etienne, le duc Philippe, et tous les comtes et hauts barons, et tous allèrent s'asseoir, en compagnie des dames, sur les endroits les plus verdoyants encore de la prairie.

Pendant que les devis s'entamaient çà et là, dans la plupart des groupes, le roi Alexandre dit à maître Etienne:

— Gentil maître, pourquoi ne jouez-vous donc pas avec ces dames?... Ne sont-elles donc pas bien avenantes, bien gentilles et bien nobles?...

— Sur mon âme, oui certes, monseigneur, répondit Etienne, elles sont très avenantes et très plaisantes. Mais des jeux qu'elles jouent je n'en sais aucun...

— De quel jeu voudriez-vous donc jouer, mon maître, dites-moi?... reprit Alexandre.

— Vraiment, il vous trompe, dit à son tour le duc Philippe, car il sait de beaux jeux pour lesquels il n'a pas son pareil au monde... Demandez-lui d'en user...

— Ah! gentil maître! je vous y prends! reprit le roi. Vous savez maint et maint jeu, des plus beaux et des plus merveilleux, et vous n'en voulez pas user devant nous?... C'est manque de courtoisie, à ce qu'il me semble!... Par la foi que vous devez à Artus, votre valeureux seigneur, montrez-nous votre science en ces amusements...

— Maître Etienne, dit Artus, je vous en prie à mon tour, par la foi que vous devez aux dames!...

— Puisque cela vous plaît, monseigneur, répondit Etienne, j'y consens volontiers.

Etienne se retira alors un instant, pour se recueillir; puis, tout aussitôt, à son commandement, surgit une fontaine d'une beauté merveilleuse, autour de laquelle se placèrent une foule de buissonnets émaillés de violettes et de roses odorantes au possible, et dans lesquels chantaient des nichées d'oiseaux de toute forme et de tout plumage.

Les dames accoururent, émerveillées; elles trempèrent leurs belles mains dans l'onde transparente de cette fontaine enchantée; elles cueillirent des fleurs pour les respirer de plus près; elles écoutèrent la suave mélodie des oiselets, et chacune de ces choses leur tira des cris d'admiration et d'enthousiasme.

Les chevaliers présents n'en étaient pas moins ébahis qu'elles. Ils le furent bien davantage encore quand maître Etienne fit surgir tout-à-coup, devant le roi Alexandre, deux cents valets en corps, vêtus de cottes d'écarlate vermeille, mi-partie de vert, lesquels se mirent à sonner le plus harmonieusement du monde dans leurs deux cents trompes de cristal.

Ce fut au tour des dames d'être ébahies de ce qu'elles voyaient faire pour les chevaliers, comme ceux-ci l'avaient été de ce qu'ils avaient vu faire pour les dames. Elles s'approchèrent toutes, pour mieux voir. Quand elles eurent formé un cercle suffisant autour de maître Etienne, ce savant clerc fit apparaître à leurs regards un jouvenceau de la plus belle venue, vêtu de camelin fourré de sandal vert. Auprès de lui était une aubépine en fleurs, flairant bon, et sur la dernière branche de cette aubépine, la plus verte et la plus fleurie, chantait de sa voix la plus claire un rossignolet du plus admirable plumage. Si doux, si gracieux, si menu, si délicat était-il, cet oiseau couleur du temps, qu'il ne paraissait pas appartenir aux forêts terrestres, mais bien plutôt aux bois du Paradis. Il chantait des chansons qui tombaient dans les oreilles de ceux qui écoutaient, comme seraient tombées, dans un bassin de cristal, les perles égrenées d'un chapelet; et, pour chanter plus suavement encore, il relevait fièrement sa petite tête emplumée et emplissait sa gorge de la musique qu'il semblait avoir bue avec l'air et respirée avec les parfums de l'aubépin.

Les dames battirent des mains devant cette plaisante merveille, et chacune d'elles eût bien souhaité de posséder ce rossignol miraculeux dans une cage formée de fils d'or et de soie.

Alexandre et Artus se levèrent et s'approchèrent, comme tout le monde, pour voir de plus près. La maréchale de Mirepoix les suivit, et, aussitôt qu'elle fut devant l'aubépin et qu'elle eût aperçu le rossignolet chanteur, elle jeta vitement la main dessus pour le prendre...

Mais elle n'y put parvenir.

— Gente dame, lui dit le jouvenceau qui était le gardien de l'aubépin et du rossignol, vous ne pouvez avoir mon oiseau, qu'à la condition de ne vous être jamais méfaite en état de mariage, vous et les dames qui sont ici... Autrement vous étendriez en vain vos belles mains vers lui: il s'envolerait et vous vous piqueriez aux épines de l'aubépin...

En entendant cette parole, le roi Alexandre sourit, et il demanda, ainsi que tous les comtes et hauts barons présents, que la maréchale tentât l'aventure, et, qu'avec elle, la tentassent aussi les autres dames présentes.

Mais l'aventure ne plaisait pas, paraît-il, à madame la maréchale, car elle essaya de s'esquiver tout doucement sans être aperçue. Par malheur, sa velléité de fuite fut devinée et empêchée.

— Dame, lui cria le beau jouvenceau vêtu de camelin, vous avez été la première à vouloir mettre la main sur mon oiseau... Revenez, et approchez-vous, s'il vous plaît...

Le roi Alexandre s'empara courtoisement des mains de la maréchale et l'amena vers l'aubépin afin qu'elle les étendît dessus, ce qu'elle fit, mais à une distance de plus d'une toise.

— Madame la maréchale, lui dit la dame de Roussillon, vous ne devez pas craindre plus que nous de vous approcher de cet aubépin qui flaire si bon, et de ce rossignolet qui chante si bien.

Il fallait se résigner. La maréchale s'approcha, et se piqua aux épines du buisson fleuri, sans pouvoir atteindre l'oiseau.

— Ah! le vilain rossignol! murmura-t-elle en se retirant incontinent, toute rouge de dépit.

Après elle vinrent les autres dames comtesses et baronnes; toutes se piquèrent comme s'était piquée la maréchale, sans pouvoir mettre la main sur le rossignol.

— Ah! le vilain aubépin! murmurèrent-elles, en rougissant aussi.

La dame de Roussillon s'approcha à son tour, étendit la main, et l'oiseau merveilleux vint en voletant se poser sur son poing, comme eût fait un faucon bien dressé.

Ses compagnes étaient furieuses, et plus elles montraient de dépit d'avoir échoué là où avait réussi la dame de Roussillon, plus les comtes et les barons, leurs maris, riaient et s'ébaudissaient.

Maître Etienne mit fin au courroux de ces dames, en faisant aussitôt disparaître et le jouvenceau, et le buisson, et le rossignolet.

Chacun était émerveillé; chacun s'extasiait sur ces miraculeuses choses qui étaient venues là, sans qu'on sût d'où ni comment, au simple commandement de maître Etienne.

— Sur ma foi, vaillant Artus, s'écria le roi Alexandre, je voudrais qu'il m'en coûtât la moitié de ma terre, et que maître Etienne fût mon compagnon comme il est le vôtre, et qu'il m'aimât autant qu'il vous aime!

— Maître Etienne m'aime, en effet, répondit Artus, et j'en suis heureux. C'est à lui que je dois d'avoir vaincu des princes et un empereur... C'est à lui que je dois d'avoir été fiancé à la femme que j'épouserai à mon retour de Bretagne...

— Par saint Jean! reprit le roi, je me trouverai au jour des épousailles, sire Artus.

— Oui, oui, trouvons-nous-y! s'écria joyeusement le Dauphin.

— Y viendrez-vous, sire? demanda le roi Alexandre.

— Par mon serment, oui, j'irai! répondit le dauphin.

— Eh bien, sire, je vous promets que j'irai avec cinq cents hommes...

— Moi avec cent de mes gens...

— Moi avec deux cents! dit le comte de Forest!

— Moi avec le même nombre! dit le comte de Nevers.

— Moi aussi! dit le sire de Beaujeu.

— Moi aussi! dit le maréchal de Mirepoix.

— Moi aussi! dit le comte de Foix.

Rendez-vous fut pris pour la mi-carême.

— Moi, seigneurs, dit à son tour Artus en re-

merciant, je vais quérir monseigneur mon père et madame ma mère, pour qu'ils assistent à mes épousailles; ce sera un honneur et une joie pour eux de se rencontrer ce jour-là avec vous!...

Quand les dames entendirent cela, elles demandèrent à être aussi de la fête.

— Puisque madame la duchesse de Bretagne y va, nous pouvons bien y aller aussi!...

Cette aimable demande fut octroyée, comme elle devait l'être, et Artus remercia beaucoup les dames, et beaucoup les seigneurs leurs maris, des bonnes et plaisantes dispositions où ils étaient envers lui.

Puis la fête continua jusqu'à la nuit, pour reprendre le lendemain et le surlendemain encore. On voulait à toute force retenir le bel ami de la belle Florence.

Mais le devoir ordonnait à Artus de partir : il partit dès le matin du quatrième jour, au grand chagrin des comtesses et des seigneurs.

Maître Etienne aussi fut regretté, à cause de ses ressources en magie.

## CHAPITRE XXX

Comment Artus et ses compagnons arrivèrent à Blois, où ils furent reçus avec force démonstrations de joie par le comte, père d'Hector.



Non-seulement le roi Alexandre, mais encore tous les barons convoyèrent Artus et ses compagnons pendant un assez long temps; ils ne consentirent à s'en retourner que sur les instances réitérées du vaillant fils du duc Jean, et qu'après avoir reçu de lui l'assurance qu'il reviendrait au plus tôt avec monseigneur son père et madame sa mère.

Cette assurance donnée, ils se décidèrent à rebrousser chemin, ainsi que les y invitait Artus.

Une fois quitté par eux, Artus reprit sa marche vers la Bretagne, dont il était encore assez éloigné et où il voulait arriver à l'époque fixée, c'est-à-dire à la Toussaint.

Aucune aventure ne signala ce voyage. Tous les chevaliers qui accompagnaient Artus, et Artus lui-même, étaient joyeux et bien portants, et ils chevauchaient très allègrement par monts et par vaux, par plaines et par bois, devisant entre eux de choses et d'autres, de la vaillance du fils du duc Jean et de la beauté des dames.

Vers la fin du deuxième jour, comme ils approchaient du pays blaisois, ils aperçurent à l'horizon un nuage de poussière qui de minute en minute se rapprocha d'eux et devint même bientôt assez distinct pour leur permettre de compter les chevaliers et les dames montées sur palefrois, qui soulevaient ce nuage.

— Qu'est ceci? demanda Artus, étonné.

— Beau cousin, répondit Hector en riant, ces chevaliers sont de la suite du comte de Blois...

— Mon oncle?

— Oui, beau cousin, puisqu'il est mon père...

— Comment se fait-il que ces chevaliers et ces dames se dirigent de ce côté... On vous sait donc de retour, Hector?

— J'ai envoyé un messager, mon beau cousin, afin d'annoncer votre arrivée dans le pays blaisois, comme il était de mon devoir de le faire... Monseigneur mon père et madame ma mère se sont empressés de venir à votre rencontre, pour vous honorer et embrasser, et, avec eux, sont venus aussi, dans la même intention, les barons et les dames nobles de leur cour et de leur comté.

— J'en ressens au cœur un grand contentement, reprit Artus.

Lors, piquant plus vivement de ses éperons les flancs de son cheval, il se lança au devant des nobles gens qui venaient à sa rencontre et qu'il eut bientôt atteints.

— Madame ma tante, dit-il courtoisement, en saluant la comtesse de Blois et les dames de sa suite, je suis joyeux de cette rencontre... Vous avez ainsi hâté le bonheur que je comptais m'octroyer en m'arrêtant quelques heures à Blois auprès de vous et de monseigneur mon oncle.

— Beau neveu, répondit la comtesse, comme ce bonheur dont vous parlez était nôtre aussi, il est tout naturel que nous ayons songé à le hâter en accourant au devant de vous. Certes, beau neveu, nous n'éprouverons pas, en embrassant Hector notre bien-aimé fils, le plaisir que nous éprouvons en cet instant en vous embrassant.

— Madame parle d'or, dit à son tour le comte de Blois. Vous avez donné un tel lustre, un tel éclat, un si glorieux relief à votre nom, qu'on se trouve fier d'être de votre lignage. Si je n'avais Hector, je vous souhaiterais pour fils, mon beau neveu!...

Après le comte et la comtesse de Blois, ce fut à qui ferait fête à ce chevaleureux homme si doux, si bel et si fier dans le péril. Les barons s'empressaient, à l'envi les uns des autres, de lui serrer la main et de lui adresser des paroles flatteuses; les dames le regardaient avec des yeux pleins de tendresse et d'admiration, et chacune d'elle faisait des vœux secrets pour l'avoir à chevalier...

Ce fut en devisant ainsi que les deux troupes, celle d'Artus et celle du comte, firent leur entrée dans Blois, dont on avait appareillé à la hâte les maisons pour les rendre plus dignes de l'honneur qu'elles allaient recevoir du passage du vaillant Artus de Bretagne.

Un souper plantureux attendait les nouveaux arrivants, que cette longue chevauchée avait mis en appétit et en soif. Artus se plaça à la gauche de la comtesse de Blois et en face du comte son oncle. Hector se plaça à côté de lui. Gouvernau se plaça à la droite du comte de Blois et le duc Philippe à sa gauche. Quant à maître Etienne, il se mit où il put, à l'une des extrémités de la table, où d'abord nul ne fit attention à lui.

Bientôt le vin, jusque-là servi avec une profusion royale, manqua tout-à-coup. Les hanaps, qui en conservaient encore quelques restes, se séchèrent comme se sèche la terre à la fin d'août, et, comme

pour rendre cette absence de tout liquide plus frappante et plus amère, toutes les langues se collèrent au palais des convives, et chacun d'eux éprouva une horrible soif...

Le comte de Blois manda son sénéchal qui accourut tout alarmé, et qui jeta sa langue aux chiens quand son seigneur, tout courroucé, lui expliqua la pénurie de vin, si inquiétante, dans laquelle ses hôtes se trouvaient.

— Les celliers sont pleins, cependant, monseigneur, et je ne comprends rien à cette étrangeté, répondit-il en tremblant.

— Cela est d'autant plus fâcheux et navrant, reprit le comte de Blois, que les quartiers de venaison que vous nous avez servis, sont violemment épicés, comme de véritables compulsoires de buvettes qu'ils sont !...

Pendant que le comte rabrouait ainsi le pauvre sénéchal, qui n'y pouvait mais, maître Etienne, auquel nul n'avait fait grande attention, tous les regards et toutes les admirations se portant sur Artus de Bretagne, maître Etienne buvait tranquillement et en souriant.

— Grand-sénéchal, dit-il au malheureux intendant tout ahuri, voulez-vous passer ce hanap à monseigneur Artus qui se meurt là-bas de la pépie...

Le grand-sénéchal, émerveillé, prit d'une main tremblante le hanap rempli jusqu'au bord que lui tendait maître Etienne, et le porta où il lui commandait de le porter. Mais, dans son trouble, le hanap lui échappa des mains, et tout son contenu se répandit sur le gorgerin de la comtesse de Blois, vêtue d'habits magnifiques.

Un long cri accueillit cette maladresse. Le sénéchal, d'abord pourpre de honte, devint blanc comme neige et il se crut perdu à jamais.

Mais quel fut son étonnement et celui de tous les convives, en voyant le gorgerin de la comtesse, que l'on croyait souillé par le vin, couvert de roses épanouies qui répandaient dans l'air de la salle de suaves odeurs.

— Ce sont les roses avec lesquelles se fait le vin de Chiras, dit maître Etienne toujours en souriant. C'est le seul vin qui soit digne d'être bu par une aussi noble compagnie. Remplissez-en les hanaps, grand-sénéchal...

Le sénéchal, ébahi, ne savait comment obéir. Il avait la bouche grande ouverte, et les yeux démesurément agrandis. Comme il tardait trop, au gré des convives, à faire ce que lui disait maître Etienne, Artus cueillit une rose sur la gorge de la comtesse émerveillée, et la mit dans son hanap niellé qui, tout aussitôt, s'emplit d'un vin couleur de rose.

— Daignez boire, madame ma tante, dit-il en souriant.

Malgré sa soif, la comtesse de Blois hésitait à tremper ses lèvres dans son hanap si étrangement et si subitement rempli. Pour l'y encourager, Artus prit une seconde rose, la jeta dans son hanap, et but tout d'un trait.

— A la belle marraine de ma belle Florence! s'écria-t-il. A madame Proserpine!...

Cet exemple encouragea tout le monde. Les roses du gorgerin de la comtesse de Blois passèrent incontinent dans tous les hanaps vides, qui se remplirent comme venaient de se remplir ceux d'Artus et de sa tante. Chacun but avec plaisir et avec admiration, avec d'autant plus de plaisir et d'admiration que les hanaps, une fois vides, se remplirent d'eux-mêmes du même vin parfumé. Il en fut ainsi pendant tout le reste du repas.

Alors on se mit à regarder avec curiosité l'auteur premier de cet agréable prodige, et chacun tint à honneur de lui adresser la parole, comme pour le récompenser du silence qu'on avait gardé jusque-là vis-à-vis de lui.

Mais Etienne n'aimait pas à parler. Il se contenta de répondre par des sourires à toutes les questions qui lui furent faites, et force fut bien aux indiscrets et aux indiscrètes de les cesser, par courtoisie.

— Vous avez là un compagnon de voyage bien précieux, mon beau neveu! dit le comte de Blois.

— C'est mon ami, et j'en suis heureux, répondit Artus ; il m'a tiré de mauvais pas, et je lui dois d'avoir connu la reine Florence, ma femme.

— Mais vous n'avez rien vu là, monseigneur mon père! s'écria Hector qui se ressouvint de la fontaine et du jouvenceau de la prairie du Rhône... Vous n'avez rien vu là! Maître Etienne est un grand clerc, plein de science et de modestie. Les prodiges naissent sous sa main avec une simplicité qui est elle-même un autre prodige. C'est un homme précieux, très précieux, vous l'avez dit, monseigneur, mais bien plus encore par son dévoûment que par les jeux de son savoir...

— Je le voudrais avoir toujours avec moi! reprit le comte de Blois, de plus en plus surpris de ce qu'il voyait et entendait. Artus, voulez-vous me le donner?...

— Monseigneur mon oncle, répondit Artus, demandez-le à lui-meme.

— Maître Etienne, demanda le comte en s'adressant à l'ami de dame Proserpine, voulez-vous rester à ma cour?.. Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez...

— Je n'ai besoin de rien, monseigneur, répondit Etienne, je vous remercie de vos bonnes offres. Pour ce qui est de rester ici et d'être attaché à votre personne, je ne le peux... On ne se donne pas deux fois dans sa vie. Je suis à monseigneur Artus : je ne serai jamais à nul autre...

Le comte de Blois n'insista pas.

Après le souper, la fête commença pour ne cesser que fort avant dans la soirée, et pour reprendre avec plus de vivacité le lendemain et les jours suivants.

Le comte de Blois aurait bien voulu conserver longtemps à sa cour Artus et ses compagnons. Leur présence y apportait une animation, un charme, une gaîté qu'elle n'avait pas auparavant. Aussi fut-il marri quand son neveu lui annonça que, la Toussaint approchant, il lui fallait reprendre sa route vers Nantes, où l'attendaient son père et sa mère.

— Partez donc, beau neveu, lui dit-il, partez donc, puisqu'ainsi le veut la destinée. Mais, au moins, promettez-moi que vous reviendrez à Blois et que vous y séjournerez plus longtemps, avec mon frère Jean et la duchesse, sa femme et votre mère.

— Je ne puis vous faire cette promesse, monseigneur mon oncle, répondit Artus, parce que j'en ai fait une, en partant, à la reine Florence, ma mie. Je ne l'ai quittée qu'à la condition de revenir au plus vite auprès d'elle, et je tiendrais mal cette promesse si j'obéissais à celle que vous vous voulez que je vous fasse. J'aime la reine Florence, fille du roi Emendus et filleule de madame Proserpine; j'ai hâte d'aller la retrouver pour consommer avec elle l'acte solennel du mariage.

— Alors, beau neveu, puisque tu ne peux venir vers nous, c'est nous qui irons vers toi. Les fêtes de ton mariage seront intéressantes, et, d'ailleurs, il sera bon que tous tes parents et amis se trouvent là pour en être témoins. C'est un devoir et ce sera un plaisir.

— Je vous remercie de cette bonne parole, monseigneur mon oncle, dit Artus. Mon bonheur sera complet ainsi.

Artus prit rendez-vous avec le comte de Blois pour la mi-carême, comme il avait fait avec le roi Alexandre et ses nobles compagnons; puis, l'ayant de nouveau remercié, il lui demanda la permission de continuer sa route.

— Va, beau neveu, dit le comte de Blois, et que le ciel te garde de malencontre.

Artus embrassa la comtesse, bien chagrine de son départ, et, prenant congé des seigneurs et des hautes dames qui lui avaient fait une si gracieuse hospitalité, il monta à cheval, et ses compagnons de voyage l'imitèrent.

## CHAPITRE XXXI

Comment Artus, après avoir pris congé du comte de Blois, son oncle, alla droit à Nantes, où l'attendaient son père et sa mère.

Ne voulant plus s'arrêter désormais qu'il ne fût enfin arrivé à Nantes, Artus recommanda à ses compagnons de ne pas s'arrêter plus que lui, prévenant que, du reste, il ne pouvait attendre personne.

On ne lui répondit qu'en pressant le pas plus allègrement encore.

Ce fut ainsi qu'on arriva, au bout de quelques jours, dans le duché de Bretagne, et bientôt à Nantes même.

A mesure qu'il approchait de l'endroit où il était né, Artus sentait son cœur battre d'une émotion qui jusque-là lui avait été inconnue.

Là avait été son berceau. Là peut-être était la tombe de son père ou celle de sa mère, peut-être même de tous les deux.

Cinq ans d'absence sont longs à passer, non pour ceux qui partent, mais pour ceux qui restent! Ceux qui partent oublient forcément, parce qu'à chaque instant leurs sentiments se déplacent avec les horizons qu'ils rencontrent sur leur route. Ceux qui restent se souviennent toujours, au contraire, parce que toujours devant leurs yeux se trouve le même horizon, et dans leur cœur toujours la même image. C'est un enfant, c'est une maîtresse, c'est un ami qui vous quitte; on a peur que l'un ne se tue, que l'autre ne vous trompe, que celui-ci ne se ruine, que celui-là ne se perde, que tous ne vous oublient; on ne vit plus que dans l'attente, dans l'inquiétude, dans les angoisses; on vieillit ainsi à attendre et à espérer, et l'on meurt souvent sans avoir revu, sans avoir embrassé les êtres chers qui vous avaient quitté en vous promettant de revenir tout de suite. Heureux ceux qui partent! Malheureux ceux qui restent!

Artus allait-il retrouver son père? Allait-il retrouver sa mère? Les grandes aventures, les grands événements, les grands périls de sa vie, lui avaient fait perdre de vue et de souvenir le petit coin du monde où il avait grandi, où il s'était développé, où il s'était épanoui au souffle salutaire de l'amour maternel. Maintenant qu'il revenait vers son point de départ, tous ces détails de son enfance et de son adolescence lui revenaient au cœur drus comme grêle et chauds comme braise: il se rappelait tout, depuis la plus insignifiante des choses jusqu'à la plus importante, depuis ses premiers jeux jusqu'à son premier amour. Jeannette, qu'était-elle devenue? Il l'avait oubliée aussi, surtout depuis qu'il avait vu et aimé la belle Florence. Maintenant il se rappelait la première nuit de ses noces qu'il avait passée avec cette gente et cointe pucelle, croyant la passer avec cette fausse pucelle appelée Péronne.

Aussi le cœur lui battait avec plus d'impétuosité que jamais, et il lui tardait d'être arrivé.

Dans son impatience, dans sa fièvre de retour, il n'avait pas songé à envoyer un messager au duc Jean et à la duchesse, et comme ce devoir le regardait exclusivement, nul n'avait osé prendre sur lui d'envoyer à Nantes prévenir de son arrivée. Par ainsi, quand il fit son entrée dans la cité, ce fut une rumeur de joie à n'en plus finir.

— Artus! Artus! Artus! criaient les bourgeois en saluant, les larmes aux yeux, le jeune fils de leurs vieux seigneurs.

La nouvelle en vint plus rapidement que lui dans le palais. Le vieux duc Jean se leva de son vieux fauteuil, les mains tremblantes et les jambes défaillantes, surpris et heureux; puis il retomba, ne pouvant aller plus loin et succombant à l'excès de sa joie.

Sa femme, la bonne duchesse, qui lui tenait compagnie dans la solitude où il s'était confiné depuis le départ de leur fils bien-aimé, reçut avec moins de calme encore l'annonce de cette nouvelle: elle essaya de se lever, comme son mari, et retomba pâmée en murmurant le nom d'Artus.

Il entra en ce moment, ce fils tant aimé, ému d'une émotion pleine de charmes.

— Monseigneur mon père! dit-il en se précipitant aux genoux du vieux duc.

— Ta mère! ta mère, mon enfant!... lui répondit le duc en lui montrant la duchesse évanouie.

Artus se releva et alla prendre dans ses bras la

tête vénérée de sa mère, que ses caresses firent revenir.

— O mon Artus bien-aimé ! je ne mourrai donc pas avant de t'avoir revu et embrassé ! murmura-t-elle à travers ses larmes, des larmes de joie.

— Le ciel nous bénit, mon fils, reprit le duc Jean, et notre cœur déborde de gratitude pour ses bienfaits... Allons prier, madame, allons lui rendre grâces ! Il couronne bien notre vie et ce suprême bonheur qu'il nous octroie sur les confins de notre terrestre existence, nous dédommage largement des tourments dont il lui a plu de châtier parfois nos erreurs... Allons prier, duchesse !...

La présence d'Artus venait de rendre à ces deux vieillards la force et la santé qu'ils n'avaient plus depuis son départ. Ils furent tout réconfortés l'un et l'autre à l'aspect de ce fier et beau jeune homme, issu d'eux, dans lequel ils se retrouvaient avec orgueil.

La duchesse prit le bras de son fils, non pour s'aider à marcher, mais pour le garder plus près de son cœur.

Le duc, se redressant, se secoua comme au sortir d'un long rêve, et se mit à marcher devant, pour ouvrir le chemin.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la chapelle du palais, au milieu d'une double rangée de serviteurs aussi émus qu'eux.

Le duc Jean s'agenouilla humblement, et chacun l'imita.

— Mon Dieu, murmura-t-il d'une voix mouillée, vous m'avez comblé de tous vos dons... Vous m'avez fait le chef d'un peuple sage, l'époux d'une vertueuse dame, le père d'un vaillant fils. J'arrive sans remords aux confins suprêmes de mon existence, que j'ai essayé de noblement remplir à l'aide de votre miséricordieuse protection. Je n'ai plus rien à souhaiter ici-bas, ayant eu tous les bonheurs qu'homme mortel peut avoir. Je n'avais qu'une douleur, celle de m'en aller de vie à trépassement sans avoir embrassé une dernière fois l'héritier de mon nom et de ma couronne : mon fils bien-aimé est revenu. Je vous remercie, ô mon Dieu, la mesure de ma félicité est comble ; maintenant, comme Siméon le pieux vieillard, maintenant, Seigneur, je peux mourir !...

A l'issue de la messe, on se rendit dans la salle où étaient dressées les tables, et alors commença le festin du retour, où tout fut servi avec une abondance et une richesse rares.

C'était comme le festoiement de l'enfant prodigue.

Cette réception toucha profondément Artus, et lui attendrit tout le cœur, et il se mit involontairement à pleurer de chaudes larmes de reconnaissance, ce qu'il n'avait jamais fait depuis qu'il était au monde.

Ce que voyant, le duc Philippe, Hector, Gouvernau, maître Etienne et les plus proches amis d'Artus ne purent s'empêcher de pleurer aussi, et ces larmes-là étaient si douces, que, pour tout l'or du monde, ils n'eussent pas voulu ne pas pleurer.

Sur la fin de la journée, Jeannette, qui jusque-là ne s'était pas montrée, vint tout-à-coup, et, allant droit à son ami Artus, lui lança les bras autour du cou et l'étreignit sans pouvoir sonner mot, tant la joie de le revoir lui serrait le cœur et l'étouffait.

— Chère Jeannette, tendre amie ! s'écria Artus, en se laissant aller à cet accolement si plaisant.

— Mon ami, soyez le bienvenu ! dit Jeannette, recouvrant enfin la parole. A votre départ, j'étais dolente et pleine de larmes... Je croyais que j'en mourrais... Je l'espérais même... Mais votre bonne dame de mère m'a réconfortée par de sages paroles et par de douces caresses, pour l'amour de vous, son cher enfant... C'est elle qui m'a sauvée de moi-même... C'est à elle que je dois le bonheur de vous revoir, mon ami, et d'être serrée dans vos bras... Bénie soit-elle, la sainte femme dont les nobles entrailles vous ont porté ! Bénie et remerciée soit-elle !... Nous avons pleuré ensemble sur vous... Ensemble nous avons parlé de vous..... Ensemble nous avons espéré de vos chères nouvelles... Ensemble nous avons eu peur... Ensemble nous nous réjouirons désormais, puisque vous êtes revenu et que vous n'allez plus nous quitter.

— Je vous quitterai, ma belle amie Jeannette, reprit Artus, parce que la vie est faite ainsi d'arrivées et de départs... Je vous quitterai...

— Hélas ! je m'en doutais ! soupira Jeannette. Nos joies sont de courte durée, à nous autres pauvres femmes ! Ce que Dieu nous donne d'une main, il nous le retire de l'autre... Sans doute, il sait ce qu'il fait, mais ce qu'il fait est bien cruel !... Quittez-nous donc, sire Artus... puisque aussi bien il faudra qu'un jour ou l'autre vous preniez à femme, si déjà cela n'est fait, quelque dame meilleure et plus gentille que je ne suis !... Quittez-nous, quittez-moi, Artus !... Ou plutôt, non !... laissez-moi vous suivre... Je serai votre amie, votre sœur, votre fille, votre servante... Je vous aimerai, sans rendre votre femme jalouse, en vous aimant plus qu'elle, mais autrement qu'elle... Permettez-moi, sire Artus, d'aller où vous irez, de vivre où vous vivrez, de mourir où vous mourrez... car enfin, vous êtes mon seigneur et je suis votre fille... et vous n'avez pas le droit de m'abandonner à ma solitude et au veuvage de mon âme... parce qu'alors vous seriez plus sévère et plus cruel que Dieu...

Tout en disant cela, Jeannette se mit à pleurer toutes les larmes de sa tête et de son cœur, si bien qu'Artus, attendri, l'attira à lui, la coucha en son giron, et la baisa sur les yeux en pleurant lui-même comme un enfant.

... En ce moment-là où il sentait le cœur de Jeannette battre sur son cœur, où son haleine se confondait avec la sienne, où il se rappelait les enivrantes délices de la nuit qu'ils avaient passée ensemble, Artus regretta presque de s'être fiancé avec Florence.

## CHAPITRE XXXII

Comment Artus, au bout de quinze jours, prit le chemin du royaume de Sorolois, accompagné de son père, de sa mère, de Jeannette et de ses autres compagnons et amis.

Artus, quinze jours après son arrivée, dut songer à repartir, à regagner le royaume de Sorolois, à rejoindre le roi Emendus, son beau-père, et la reine Florence, sa femme.

Jusque-là il n'avait rien dit au vieux duc Jean, son père, ni à la duchesse sa mère. Le matin du quinzième jour, il les réunit et leur dit :

— Monseigneur mon père, je retourne en Sorolois, où demeure la reine Florence, ma fiancée, avec le roi Emendus, son père. Je leur ai promis, à l'une et à l'autre, que vous, monseigneur mon père, et vous, madame ma mère, vous seriez les témoins de nos épousailles... Mon bonheur serait incomplet, en effet, si vous n'étiez pas là l'un et l'autre... Vous en serez la consécration vivante...

— J'irai volontiers, répondit le vieux duc; j'irai avec partie de mes chevaliers pour honorer ta vaillance, comme faire se doit... Qui m'aime me suive !...

— Nous vous suivrons ! nous vous suivrons tous ! s'écrièrent les barons présents.

— Je vous suivrai, madame la duchesse, dit tout bas Jeannette à la mère d'Artus.

— Pourquoi cela, ma fille ?... lui dit cette dernière d'une voix pleine de compassion. Tu seras malheureuse du bonheur d'une autre femme... Il vaut mieux rester ici et te résigner à l'oubli... ce sera moins douloureux encore.

— Madame ma mère, répondit Jeannette avec un clair et mélancolique sourire qui trahissait l'angélique pureté de son âme, madame ma mère, j'aime votre fils Artus pour lui, non pour moi... Je serai heureuse de le voir heureux, que ce bonheur lui vienne de moi ou d'une autre... Si je l'aimais autrement, je serais jalouse et je ne sourirais pas... Regardez-moi bien, madame ma mère, et mettez votre main sur mon cœur... Je n'ai jamais menti, et je ne veux pas commencer aujourd'hui à mentir... Vous pouvez m'emmener avec vous sans crainte... J'aimerai la femme d'Artus avec le même désintéressement que je l'aime lui-même. C'est mon seigneur et mon ami ; ce n'est ni mon amant, ni mon mari... Emmenez-moi donc, je vous en supplie... je veux vivre où vivra Artus, et mourir où il mourra...

La duchesse de Bretagne, vaincue par l'air de parfaite bonne foi de la belle Jeannette, consentit à l'emmener.

Les préparatifs de départ se firent à la hâte, et, deux jours après, Artus reprenait le chemin par lequel il était venu, et s'en allait d'abord à Vienne, puis en Sorolois, accompagné d'un millier de chevaliers.

## CHAPITRE XXXIII

Comment aussitôt l'arrivée d'Artus et de sa compagnie en Sorolois, il y eut de nombreuses fêtes en vue de ses épousailles avec Florence.

Ce voyage d'Artus fut un triomphe continuel. Là où il passait, il suffisait de prononcer son nom pour exciter aussitôt une ardente curiosité. Selon l'habitude du populaire, qui éprouve le besoin d'exagérer tout, les aventures merveilleuses du fils du duc Jean étaient rendues plus merveilleuses encore par les récits qui en étaient faits. On enflait outre mesure les actions valeureuses accomplies par lui, et peu s'en fallait même qu'on ne le prît pour un demi Dieu, comme Bacchus ou Alexandre-le-Grand traversant les Indes.

Son cortége, déjà nombreux à son départ de Nantes, se grossit davantage encore à mesure qu'il approcha du terme de son voyage. Il n'avait d'abord que des compagnons; il eut alors une armée.

Ce fut ainsi qu'il arriva dans la capitale du Sorolois.

Le roi Emendus fut ébahi de voir tant d'amis, tant de parents, tant de compagnons à son gendre. Il le savait vaillant, mais non si puissant.

Longue, en effet, était la liste des nobles hôtes qu'Artus lui amenait pour être témoins de ses épousailles avec la belle reine Florence.

Le roi Alexandre, le roi de Malogres, le duc de Bretagne, le comte de Blois, le sire de Beaujeu, le maréchal de Mirepoix, le sire de la Lande, le comte de Forest, le comte de Nevers, le comte de Foix, le duc Philippe, maître Etienne, et cent autres de même vaillance et de même renommée.

Et puis des comtesses, des hautes dames, les plus riches et les plus belles, la duchesse de Bretagne, la comtesse de Nevers, la dame de Roussillon, la comtesse de Foix, la comtesse de Forest, la maréchale de Mirepoix, la comtesse de Blois, et cent autres d'aussi noble lignage et d'aussi grand avoir.

La belle Florence fut très fière de cette noble compagnie qui faisait cortége à son bel ami Artus. Aussi, après les premiers moments de fâcherie et de reproche, l'accola-t-elle de grand cœur en le remerciant d'avoir bien voulu revenir assez à temps pour l'empêcher de mourir de douleur.

Il était revenu : n'était-ce pas l'essentiel?

— Ma douce et belle Florence, lui dit Artus, je vous remercie, moi aussi, de ne pas m'avoir oublié, et d'avoir eu pour moi, à l'arrivée, le même visage qu'au départ... Il me tarde à présent d'entendre sonner l'heure fortunée où vous serez toute à moi comme je serai tout à vous...

— S'il ne dépendait que de moi, Artus, de l'avancer ou de la reculer, croyez que, bien loin de la reculer, je l'avancerais de tout mon pouvoir. Pourquoi donc ne vous l'avouerais-je pas? Je vous

aime ardemment, plus que vous m'aimez peut-être, car nous autres femmes, nous n'avons d'autre occupation que l'amour durant toute notre vie, tandis que vous, les gentilshommes, les vaillants hommes, ce n'est qu'une occupation d'un moment... Je vous aime ardemment, Artus, et j'ai la permission de vous le dire, puisque nous sommes fiancés l'un à l'autre, et que nous devons nous épouser bientôt... Mes ardeurs n'ont donc rien que de légitime, et je puis les avouer à la face de toute la terre... Je suis fière d'être votre compagne, je suis heureuse d'être votre femme... Artus, aimez-moi longtemps, aimez-moi toujours.

— Je vous aimerai toujours, ma douce amie, mon lis, mon âme, mon tout... Vous êtes née pour moi, et je suis né pour vous... Ma mère, qui va venir, ratifiera le choix que j'ai fait et applaudira comme moi à notre providentielle rencontre.

La duchesse de Bretagne entra sur ces entrefaites et vint baiser sa belle-fille au front.

— Nous avons à deviser ensemble, mignonne, lui dit-elle; il faut chasser votre bel ami... Les hommes ne doivent pas entendre ce que se disent entre elles les femmes, à moins qu'il ne leur plaise d'écouter aux portes.

— Madame, je me retire, répondit Artus en souriant et en s'inclinant.

La duchesse de Bretagne et la reine Florence restèrent seules.

## CHAPITRE XXXIV

Comment la duchesse de Bretagne s'entretint d'Artus et de Jeanne avec Florence, et de la jalousie qu'en conçut aussitôt cette dernière.



Florence se tenait immobile et respectueuse devant la duchesse de Bretagne, qu'elle aimait déjà plus que sa propre mère, parce qu'elle était la mère de son bien-aimé Artus. Elle eût voulu pouvoir lui sauter au cou et l'embrasser à son aise, pour la remercier d'avoir mis au monde un si bel et si vaillant chevalier.

La duchesse de Bretagne sembla deviner ce qui se passait dans l'âme naïve de cette gente pucelle. Elle lui ouvrit ses bras et Florence s'y précipita avec une impétuosité qui fit sourire la bonne vieille dame.

— Je suis heureuse de vous voir la préférée d'Artus, lui dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises. Il ne pouvait pas choisir mieux, et c'est avec orgueil que je vous nomme ma fille...

— Ma mère!... murmura Florence en levant vers la duchesse ses beaux yeux humides de reconnaissance.

— C'est bien à vous, en effet, reprit la duchesse, qu'il appartenait de perpétuer la race illustre des ducs de Bretagne, et en particulier du duc Jean, extrait du noble lignage de Lancelot du Lac... Les enfants qui naîtront de vous porteront dignement le nom de leurs aïeux, et transmettront aux générations à venir les nobles exemples de courage et de courtoisie qu'Artus a puisés dans la vie de ses pairs. Le duc Jean et moi nous applaudissons de grand cœur à ce choix précieux à tous les titres... Bonté, grâce et beauté, vous réunissez tout, ma mignonne, et cela doit être ainsi, car Dieu n'a pas permis qu'une vilaine âme se logeât dans un noble corps... Je vous devine secourable et douce, hospitalière et courtoise aux humbles et aux malheureux... Aussi je n'hésite pas à vous recommander une jeune dame du nom de Jeannette, qui m'a demandé à vous être présentée... C'est une honnête et vaillante personne, aimante et douce, qui a été élevée avec Artus, notre fils bien-aimé, et qui a voulu assister aux fêtes de ses épousailles, par amitié pour lui et par reconnaissance pour nous.

— Elle est jeune?... demanda vivement Florence en rougissant...

— Presque aussi jeune que vous, ma mignonne.

— Elle est belle?...

— Presque aussi belle que vous, mon enfant. Elle vous ressemble même à ce point que tout à l'heure, après l'avoir quittée et en entrant ici, j'ai cru la retrouver en vous. Vous jugerez vous-même de cette ressemblance quand vous voudrez...

— Oh! le plus tôt possible, madame la duchesse! le plus tôt possible! répondit Florence que la jalousie poignait.

— Ce soir, au souper... vous la verrez... Surtout, ma belle Florence, n'oubliez pas que c'est ma protégée et l'amie de jeunesse de mon fils Artus... Je vous le répète! elle est digne de votre loyale amitié, comme elle l'est de la nôtre. A ce soir donc!...

La vieille duchesse embrassa une dernière fois la belle fiancée d'Artus et prit ensuite congé d'elle.

## CHAPITRE XXXV

Comment la belle Florence, en apercevant Jeannette, devint de plus en plus jalouse, et du moyen que celle-ci dut employer pour lui rendre le repos.

Jalousie! vilain mal! mal des plus nobles comme des plus vulgaires créatures! Nul ne peut s'en défendre, fors les indifférents. Mais comme l'amour est une folie, les amoureux se laissent aller à toutes les folies qui naissent forcément de celle-là. La jalousie est le ver qui ronge et gâte les plus beaux fruits, les meilleures natures, les plus droites, les plus loyales.

Florence était en proie à cette affreuse maladie-là. Jusque-là, en voyant Artus à ses pieds, et paraissant heureux d'y être, elle n'avait pas songé un seul instant qu'il eût pu aimer et être aimé une ou plusieurs fois avant de l'aimer et d'être aimé par elle.

Mais depuis cette parole de la duchesse de Bretagne, elle avait compris qu'en effet, beau, jeune, vaillant, irrésistible, il avait dû au contraire troubler bien des cœurs et faire rêver bien des pucelles.

— Cette Jeannette, murmura-t-elle, elle l'a aimé et il l'a aimée!... Qui sait jusqu'où leur amour a été! qui sait jusqu'à quel point ils se sont engagés l'un envers l'autre!... Ah! j'étais trop heureuse!... Voilà ma misère qui commence!...

La pauvre Florence sentit son cœur se fendre à ces noires pensées. Elle passa alors d'un extrême à l'autre, et devint aussi facilement injuste qu'elle avait été jusque-là crédule. Elle s'en prit de son malheur présent à Artus, à la duchesse, à tout le monde.

— Ah! marraine! marraine! murmura-t-elle en songeant à la fée Proserpine. Ah! marraine! quels pauvres dons vous avez octroyés à votre filleule! A quoi lui sert-il donc d'être jeune, d'être sage, d'être bonne, d'être belle, si elle ne peut arriver à être heureuse à la façon des plus misérables filandières... Ah! marraine, marraine, comme vous m'avez trompée en me promettant le bonheur!...

Cela dit, Florence se laissa aller, toute dolente, à une rêverie sans but dans laquelle dansaient des figures connues et aimées, qui, en ce moment-là, lui paraissaient odieuses.

Elle fut tirée de cet état par ses chambrières qui vinrent l'appareiller pour la fête qui se donnait après le souper pour l'arrivée des nobles hôtes amenés par le mariage d'Artus.

Quoique navrée, Florence se laissa machinalement habiller, et, malgré elle, lorsque ses chambrières eurent fini, elle ne put s'empêcher de se trouver très plaisante et très irrésistible avec ses atifets, et surtout avec sa beauté si merveilleuse.

Cela la réconforta un peu, de déconfortée qu'elle était, et les roses de la santé refleurirent sur son jeune visage, tout à l'heure pâli par le dépit et le souci.

Aussi quand elle entra dans la salle du festin, où se trouvait une très noble et très nombreuse compagnie, ce fut un concert de louanges et d'exclamations enthousiastes.

— Florence! Florence! lui murmura à l'oreille son amant Artus, qui venait d'accourir avec empressement vers elle. Florence! vous n'avez pas le droit d'être aussi rayonnante, aussi irrésistiblement belle avant l'heure de notre bonheur... Nous avons encore deux longs jours à attendre, deux jours longs comme deux années!... Que voulez-vous donc que je devienne en face de votre merveilleuse beauté? Je vais m'enfuir, pour vous fuir, Florence...

Florence sourit, heureuse d'avoir produit cet effet, et ne songeant déjà plus à sa rivale Jeannette.

Mais celle-ci survint au même moment et Florence sentit se réveiller toutes ses douleurs en sentant se réveiller toute sa jalousie.

— Comme il a dû l'aimer! murmura-t-elle, en pâlissant comme un lis.

— Comme il doit l'aimer! murmura Jeannette avec un sourire mélancolique.

Florence fit un mouvement comme pour s'éloigner de sa rivale.

Celle-ci la retint doucement.

— Madame, lui dit-elle d'une voix harmonieuse et sonore comme du cristal.

— Que me voulez-vous? demanda Florence avec hauteur.

— Je veux, madame, reprit Jeannette, vous féliciter de votre beauté, d'abord, et, ensuite, vous remercier d'avoir choisi pour mari notre ami Artus, qui mérite si bien d'être aimé de vous et d'être heureux par vous.

Florence ne savait pas si elle devait se courroucer ou prendre en bonne part ce que lui disait Jeannette. Elle eut envie de la rabrouer, d'abord; puis, en voyant combien elle était douce, simple et bonne d'aspect, elle eut regret de son dépit.

— Comme elle me ressemble! murmura-t-elle en l'examinant à la dérobée. Si elle était ma sœur!... Si ma marraine l'avait douée comme moi!...

Elle n'osa pas aller plus loin dans ses suppositions, de peur de rencontrer un abîme où elle eût sombré.

On vint heureusement la tirer d'embarras en la prenant pour la conduire à la place qu'elle devait occuper à table.

Précisément, en face d'elle, se trouvait Jeannette, et, à côté de Jeannette, Artus.

Le vieux duc de Bretagne occupait la place d'honneur, et, à côté de lui, se tenait la duchesse, sa femme.

Puis venaient, à des places choisies exprès, le roi Emeudus, le roi d'Hircanie, le roi de Malogres, le roi Alexandre, le comte de Blois, le comte de Forest, le sire de la Lande, le sire de Beaujeu, le comte de Nevers, le maréchal de Mirepoix, le comte de Foix, le duc Philippe, Gouvernau, Hector, maître Etienne, et les autres hôtes.

Et, mêlées à ces nobles seigneurs et à ces vaillants chevaliers, on remarquait la comtesse de Blois, la dame de Roussillon, la comtesse de Nevers, la comtesse de Forest, la maréchale de Mirepoix, et autres nobles dames, toutes plus richement appareillées les unes que les autres.

Le dîner commença, et, après le dîner, la fête annoncée.

Les groupes se formèrent çà et là, et les devis tendres et gais allèrent leur train.

— Seigneurs, et vous, mesdames, dit le roi Alexandre, je demande que le savant maître qui a nom maître Etienne, consente à nous montrer les jeux merveilleux qu'il nous a montrés une fois déjà, le long de la prairie que borde le Rhône.

— Je demande également, dit le comte de Blois, qu'il nous montre ce qu'il nous a montré à Blois, et ce qui nous a si fort émerveillés tous...

— Que vous a-t-il montré?... demanda le roi Alexandre.

— Le vin manquait: il le remplaça par des roses qui, à un moment donné, se changèrent en une liqueur sans pareille... Cela tenait du prodige... Et, pour ma part, j'en ai été si ébahi que j'ai prié Artus, mon beau neveu, de me laisser son maître Etienne, lequel a déclaré ne vouloir être à personne qu'à Artus.

— Maître Etienne, dit la dame de Roussillon, votre jouvenceau et son rossignolet !...

— C'est exiger beaucoup ! répondit Etienne en souriant.

— Le jouvenceau ! le jouvenceau ! cria-t-on de tous côtés, les seigneurs surtout.

— Vous le voulez ? demanda Etienne.

— Oui ! oui ! cria-t-on de tous côtés.

Maître Etienne, devant cet acquiescement général, ne crut pas devoir se refuser à faire le jeu qu'on lui demandait.

Il se recueillit un instant. Puis il fit un signe et le beau jouvenceau, vêtu de camelin fourré de sandal vert, parut avec son buisson d'aubépine et son rossignol chanteur.

— Ah ! les bonnes odeurs ! Oh ! le doux chant ! s'écria chacune et chacun.

— Le rossignol est indiscret, prenez garde ! dit le roi Alexandre aux dames ses voisines.

— Nous ne redoutons pas ses indiscrétions, sire, lui fut-il répondu par les plus belles lèvres de la chrétienté.

— Que va-t-il faire, votre jouvenceau ? demanda la dame de Roussillon à maître Etienne.

— Il va désigner la plus amoureuse de céans, répondit le clerc en souriant.

Tout aussitôt, comme pour obéir à cette parole, le jouvenceau vêtu de camelin fourré de sandal vert prit le rossignol sur son doigt et le présenta, à tour de rôle, à toutes les nobles dames qui composaient la compagnie présente.

— C'est un hiver ! chanta l'oiseau en s'arrêtant un instant à l'une d'elles.

— C'est un automne ! chanta-t-il en s'arrêtant devant une autre.

— C'est un printemps ! chanta-t-il en s'arrêtant devant la maréchale de Mirepoix.

C'est un été ! chanta-t-il en s'arrêtant devant Jeanne, interdite.

— C'est un été ! chanta-t-il aussi, en s'arrêtant devant Florence, interdite aussi.

— Tu es l'amour même ! dit le jouvenceau à Jeanne, complétant ainsi la parole du rossignol.

Ici la belle Florence se sentit défaillir.

— Elle l'aime ! elle l'aime ! elle l'aime ! murmura-t-elle, le cœur gonflé de dépit, et en se levant en grande hâte de la table, pour cacher à tous les yeux la jalousie qui la poignait si vivement.

Jeannette, qui ne perdait de vue aucun de ses mouvements, se leva comme elle et alla la rejoindre dans l'embrasure de la fenêtre où elle s'était réfugiée.

— Que me voulez-vous ? demanda Florence d'un air farouche en voyant sa rivale s'approcher d'elle tout doucement.

— Je veux vous faire une confession, ma sœur, répondit mélancoliquement Jeannette.

— Une confession, à moi, de votre part ? demanda Florence avec un peu de dédain.

— Oui, ma sœur...

— Pourquoi m'appelez-vous votre sœur ?...

— Parce que toutes les femmes qui aiment et qui souffrent de l'amour sont sœurs !

— Vous souffrez donc de l'amour ? demanda Florence avec amertume.

— Je souffre de l'amour, ma sœur.

— Et comment puis-je vous guérir ?... Pourquoi vous adressez-vous à moi ?...

— Parce que vous souffrez du même mal, et qu'en cherchant ensemble nous découvrirons peut-être un remède.

— Croyez-vous ?...

— Je le crois.

— En êtes-vous sûre ?...

— J'en suis sûre...

— Eh bien ! cherchons !...

— Cherchons, ma sœur.

— Ainsi, vous aimez ?

— J'aime.

— Et l'homme que vous aimez ne vous aime pas ?

— Il ne m'aime pas.

— Et... comment... se nomme-t-il ?

— Il se nomme Gouvernau, ma sœur.

— Gouvernau ! l'ami d'Artus ?... demanda Florence, toute joyeuse.

— Gouvernau, l'ami d'Artus, répondit Jeannette, résignée.

— Et... pourquoi... ne vous aime-t-il pas ? demanda Florence, qui se sentait renaître.

— N'avez-vous pas deviné que j'étais trop pauvre et d'une trop obscure condition pour lui, ma sœur ?.. murmura Jeannette, qui se sentait mourir.

— Si je le faisais roi, tu serais reine, Jeannette !.. s'écria Florence, rayonnante de bonheur.

— Roi ? Il mérite, en effet, de l'être. Mais moi, reine ? y pensez-vous.

— J'y pense et je veux te le prouver à l'instant même !...

Ramenant alors Jeannette par la main au milieu de la salle, la filleule de Proserpine alla vers le roi Emendus, son père, et lui dit :

— Sire, n'avez-vous pas quelque royaume à donner à un de mes amis, c'est-à-dire à un ami d'Artus ?

— Un royaume, ma fille ?

— Un royaume, mon père, oui... Qu'a donc cette demande de si étonnant ?... Vous avez des voisins qui vous gênent... vous leur ferez la guerre, comme ils vous l'ont faite à vous-même autrefois... Et vous prendrez à l'un d'eux son royaume pour en faire don, en mon nom, à messire Gouvernau.

— Il s'agit donc de messire Gouvernau, le compagnon d'Artus ?

— Oui sire.

— Alors, le royaume de Valfondée lui appartient dès aujourd'hui...

— Je vous remercie pour lui et pour moi, mon père.

— Mais, chère fille, tout roi suppose une reine. Quelle est donc la reine de Gouvernau ?...

— La voici, mon père ! répondit triomphalement Florence en présentant Jeannette, toute rougissante.

C'est là deux bonheurs pour un ! s'écria

Emendus, enthousiasmé de la beauté de Jeannette. Gouvernau sera trop heureux!

— Puisse-t-il penser comme vous, Sire! murmura Jeannette en allant se jeter dans les bras de la vieille duchesse de Bretagne qui avait suivi cette scène avec beaucoup d'intérêt.

Quant à Artus, il n'était occupé que de la beauté nonpareille de Florence. Le reste ne l'intéressait plus.

On fit approcher Gouvernau, et on lui demanda ce qu'il pensait de tout ce qui venait de se passer.

Gouvernau, qui était honnête homme autant que vaillant homme, fut d'abord un peu interloqué de ce qu'on lui annonçait. Puis, à un regard suppliant que lui lança Jeannette, à un autre regard, non moins éloquent, que lui lança la vieille duchesse de Bretagne, il comprit tout.

Son parti fut bientôt pris.

Il alla avec empressement vers Jeannette, lui prit les mains, les baisa avec émotion et avec respect, et il lui dit tout bas, de façon à n'être entendu que d'elle seule :

— Jeannette! Jeannette! Le ciel vous devait un autre mari, plus beau et de plus noble race que moi... Je vous remercie de m'avoir accepté.

## CHAPITRE XXXVI ET DERNIER

Comment Artus épousa Florence, Gouvernau Jeannette, et Étienne Marguerite d'Argenson, le tout en un même jour et en une même heure.

Deux jours après avait lieu un triple mariage, à la même heure et dans le même lieu :

Artus de Bretagne épousait la belle reine Florence, fille du roi Emendus.

Gouvernau épousait la belle Jeannette, fille de la dame de la Tour.

Et maître Étienne épousait Marguerite d'Argenson, qu'il aimait depuis longtemps et qui s'était décidée enfin à se laisser posséder par lui.

Les fêtes nuptiales surpassèrent en éclat et en gaîté toutes celles qui avaient eu lieu jusque-là.

Vers la minuit, les nouveaux mariés furent conduits en leur chambre et couchés avec l'assistance des parents et des amis.

Puis chacun se retira et les laissa seuls, ainsi qu'il convenait.

Ce fut cette nuit-là que fut engendré, d'Artus et de Florence, un fils que le roi Alexandre tint sur les fonts, et qui fut depuis empereur de Constantinople.

— 1493 —

FIN D'ARTUS DE BRETAGNE.

# RECHERCHES

## SUR L'ORIGINE DES ROMANS INVENTÉS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

### ET AVANT QUE L'EUROPE FUT POLICÉE

L'Europe, dans les derniers siècles qui ont précédé la fondation de Rome, était plongée dans la plus affreuse barbarie; il n'y avait que les provinces méridionales qui fussent peuplées; celles du nord n'étaient encore habitées que par quelques peuples sauvages peu nombreux; des forêts immenses occupaient les pays élevés, des marais et des rivières sans digues inondaient les plaines; nul culte extérieur de religion ne les réunissait; la loi du plus fort était la seule qu'ils connussent. On pourrait dire que dans ces pays barbares et malheureux, l'homme attendait l'homme pour l'instruire, et que la terre l'attendait aussi pour la rendre féconde.

Les Européens méridionaux n'étaient point assez nombreux pour refluer vers le nord; nul attrait d'ailleurs ne pouvait les y porter, et le cinquante-cinquième degré de latitude leur paraissait être la borne des pays habitables.

L'Asie plus heureuse, plus anciennement habitée, nourrissait des peuples immenses dans son sein; non-seulement c'est de l'Asie que sont sortis les grands législateurs et les premiers conquérants; mais cette belle et fertile partie du monde, de même qu'une ruche immense, envoya des essaims de tous les côtés, dont plusieurs allèrent s'établir jusqu'au soixantième degré nord. C'est là que, s'emparant des pays les plus voisins de la mer, ils fondèrent un empire assez considérable pour qu'il portât de nouvelles colonies jusque dans la Grèce. Maîtres de la Scandinavie, et des pays connus aujourd'hui sous le nom de Danemark, Gothie, Jutland, Norwége et pays adjacents, des nouveaux peuples, sous le nom de Cimbres, devinrent assez puissants pour subjuguer la Saxe, la grande Westphalie, les Gaules, pénétrer jusqu'en Italie, et faire trembler la république romaine, dont les armes avaient déjà subjugué de vastes empires. Ce fut par l'alliance que les Cimbres firent avec des peuples qu'ils n'auraient pu vaincre, et qui les égalaient en force comme en valeur, ce fut suivis des anciens Helvétiens connus alors sous le nom d'Ambrons, des Saxons et des peuples des bords de la Vistule, sous le nom de Teutons, qu'ils pénétrèrent de l'Elbe jusqu'aux provinces méridionales des Gaules; qu'ils vainquirent les légions romaines; que le seul corps des Ambrons battit le consul Cassius-Longinus vers l'embouchure du Rhône; et que, réunis avec les Cimbres, ils taillèrent en pièces l'armée romaine commandée par Scaurus, et détruisirent les deux corps que Manlius et Cépion amenaient à son secours.

La république romaine ne s'était point vue jusqu'alors dans un si grand danger: les Cimbres, les Teutons et les Ambrons commençaient à traverser les Alpes, et à descendre en Italie en deçà du Pô, lorsque des dissensions s'élevaient déjà dans le sein de la république, entre Marius et Sylla. L'intérêt commun, l'amour de la patrie réunirent pour quelque temps ces deux fiers ennemis; et tous les deux, suivis du jeune Marcellus, qui commençait à mériter la grande renommée où le vainqueur de Syracuse devait parvenir, marchèrent pour défendre la république en danger. Une cinquième armée romaine, sous les ordres de ces généraux, s'avança pour s'opposer à l'inondation des peuples redoutables du nord, réunis au nombre de trois cent cinquante mille combattants, et suivis de leurs familles qu'ils avaient amenées, en croyant marcher à des conquêtes certaines.

Le courage et l'habileté de Marius arrêtèrent leurs efforts; il sut, en temporisant, accoutumer les Romains à voir de près ces peuples plus grands, plus forts qu'eux, et dont l'aspect était hideux et terrible; il les vainquit en trois grandes batailles, dont la dernière se donna dans la plaine de Verceil, qui peut être regardée comme le tombeau des premiers Cimbres, Teutons et Helvétiens réunis. Leurs bataillons cédant à la tactique et au courage des Romains, furent entr'ouverts, taillés en pièces; ceux qui crurent s'échapper par la fuite, furent massacrés par leurs femmes, qui les attendaient la hache levée sur leurs chariots, qui poignardèrent leurs enfants à leurs yeux, et qui, se jetant avec fureur au milieu des Romains, ne voulurent pas survivre à la défaite de leurs époux.

Cette destruction entière de l'armée des Cimbres, laissa leur pays sans défense. Les vieillards et les enfants étaient les seuls qui n'eussent pas marché dans cette expédition; et la consternation se répandit dans ces provinces du nord, qui restèrent plusieurs années hors d'état de prendre les armes. Ce fut environ quarante ans après la destruction des Cimbres que les armées romaines pénétrèrent jusque dans la Scythie, en poursuivant Mithridate. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui soient nés pour étonner la terre et pour subjuguer les esprits, forma l'entreprise la plus digne d'un esprit supérieur et propre à commander aux autres hommes,

Entre l'embouchure du Tanaïs, qui porte ses eaux dans les Palus-Méotides et la mer Caspienne, il existait plusieurs peuples belliqueux et jaloux de leur liberté : les chroniques islandaises, au rapport de M. Mallet (1), nomment deux peuples principaux qui se réunirent sous les ordres d'un Scythe, chef de la religion régnante dans le cœur de l'Asie. Les Ases, habitants de riches pays au pied du mont Taurus, étaient voisins d'autres Asiatiques connus déjà sous le nom de Turcs : tous les deux suivaient le même culte, et ce culte s'éloignait peu de celui des patriarches (2). Les Ases s'honoraient du titre d'enfants du Dieu qu'ils adoraient sous le nom d'Odin : leur principale ville était Asgard (3), c'est-à-dire la ville du Dieu suprême. Sigge était le grand-prêtre du culte simple que ces peuples lui rendaient : douze Drottars, choisis parmi les gens les plus éclairés et dans les familles les plus illustres, offraient avec lui les vœux de la nation au Dieu suprême, et rendaient la justice.

Sigge eut le courage d'essayer de dérober ses compatriotes au joug dont les armées victorieuses de Pompée les menaçait; il leur fit croire qu'il était animé par l'esprit de la divinité; il fit plus, il osa prendre le nom d'Odin. Sa femme Friga, spirituelle, audacieuse comme lui, sut leur persuader de même qu'elle était inspirée : elle devint pour son époux ce que la nymphe Égérie avait été pour Numa, et les deux peuples réunis crurent que la divinité parlait par leur voix, et jurèrent de les suivre jusqu'aux extrémités de la terre.

Odin ayant passé le Tanaïs à la tête des Ases et des Turcs confondus ensemble, et ne formant qu'un même peuple qui croyait fermement qu'il était conduit par la divinité même, Odin remonta vers le nord; quelquefois il combattit, et ses armes furent toujours victorieuses; plus souvent encore il parla : son éloquence et celle de son épouse égalaient leur courage, et l'un et l'autre avait presque également le don de s'exprimer en vers avec facilité.

C'est de tous les temps que la poésie est nommée le langage des dieux; son harmonie semble être une suite de celle qu'on admire dans l'univers : ils enchantèrent et persuadèrent presque tous les peuples des pays qu'ils traversèrent; ils s'en firent des sectateurs zélés et soumis. L'armée d'Odin grossissait de jour en jour : elle traversa presque sans résistance la grande Westphalie, la Saxe; mais, déjà trop nombreuse pour s'établir dans ces vastes contrées, habitées par des peuples également nombreux et belliqueux, Odin eut la sagesse de ne leur imposer d'autre joug que celui de la religion; et remontant toujours vers le nord, il s'empara facilement des grandes îles et des bords de la mer Baltique, devenus presque déserts par la destruction totale de la formidable armée des Cimbres, tombée sous l'épée de Marius. C'est dans la Jutlande, la Zélande, la Fionie, la Scanie qu'Odin fonda son empire : bientôt il fut assez puissant pour s'étendre dans la Norwége, et dans tous les vastes pays qui bordent le grand golfe de Bothnie. C'est là que, maître absolu, regardé comme un dieu par ses innombrables sujets, il altéra le culte de ses pères; il crut même devoir adopter une partie des fables, chères encore à ces sauvages habitants du nord; il sentit que, pour se proportionner à leur faiblesse et les retenir pour toujours, il avait besoin d'une mythologie. Avec le secours de Friga, Odin composa celle dont les chroniques islandaises nous ont conservé la plus grande partie dans l'écrit nommé l'*Edda*, et dans le poëme nommé la *Voluspa*. Lorsqu'il composait ces deux ouvrages, et lorsqu'il annonçait de nouvelles lois, on lui voyait toujours à la main la tête de Mimmer, renommé par sa sagesse; il l'avait conservée; il avait l'air de la consulter, d'en recevoir des réponses, et de ne répéter que les oracles et les avis qu'il en recevait. C'est dans ces deux monuments de la religion d'Odin qu'on reconnaît une partie des anciennes fables nationales qu'il avait adoptées par politique, et celles qu'il avait crues nécessaires pour captiver l'esprit de ses anciens comme de ses nouveaux sujets; on voit qu'Odin a l'adresse d'y rappeler sans cesse aux Asiatiques qui l'avaient suivi, les charmes de leur ancienne patrie; qu'il leur peint la ville d'Asgard comme un séjour céleste, où les âmes de ses disciples, et surtout de ceux qui seront morts les armes à la main, seront reçues dans un palais superbe, nommé le *Vaxhalla*. C'est dans l'Edda et la Voluspa même, traduits par M. Mallet, qu'il faut lire quelle est l'espèce de félicité qu'il promet à ce peuple féroce, qui ne connaissait presque que deux espèces de plaisirs, celui de se baigner dans le sang, ou de s'enivrer à longs traits à table avec une bière forte bue dans le crâne de ses ennemis.

Odin, après avoir bien affermi l'esprit de ses sujets dans la foi de cette religion sanguinaire, crut devoir leur donner quelques principes de morale. Il composa en cent vingt strophes le *Havamaal*, ce qui veut dire, discours sublime. Plusieurs strophes en effet renferment des préceptes dignes de ce titre; mais les Français, quoiqu'ils descendent de ceux qui se soumirent aveuglément à la religion d'Odin, n'admettront jamais plusieurs strophes où ce législateur, ainsi que Mahomet (sorti de la même contrée de l'Asie) a l'injustice d'inspirer un peu trop de défiance contre un sexe enchanteur, dont la fidélité, la candeur égalent presque toujours les charmes. Odin finit son discours sublime, par répandre de nouveaux prestiges dans l'esprit de ses sectateurs. Il n'y parle plus au nom de la divinité, il en usurpe tous les attributs; c'est en son propre nom qu'il leur promet des peines et des récompenses après leur mort. Il parle des lettres Runiques (1) qu'il a su former pour se soumettre

(1) Je ne peux trop exhorter les lecteurs à recourir à l'Introduction à l'Histoire du Nord, par M. Mallet; cet ouvrage doit être regardé comme un des plus instructifs et des meilleurs du XVIIIe siècle.

(2) Il est à remarquer que toutes les religions qui se sont étendues sont sorties de l'Asie; que toutes ont eu la même simplicité dans leur origine; que toutes ont eu pour base la religion révélée aux patriarches; que Fo-Hy, Hermès, Confucius, Moïse, Zoroastre, Odin, Mahomet, ont adoré un Dieu créateur, immuable, éternel; et que, quoique l'intérêt personnel des législateurs ait varié, défiguré, surchargé le culte simple du Dieu suprême, ils l'ont toujours adoré comme le principe créateur et moteur de tout ce qui existe dans la nature.

(3) On croit que la ville d'Azof est la même que celle qui portait le nom d'Asgard.

(1) Les lettres Runiques, dont il reste encore quelques fr-

les éléments, pour vaincre les démons, les mauvais génies, et les empêcher de traverser les airs; pour transformer ses ennemis, pour aplanir les montagnes. Il ose dire plus encore du pouvoir de ses lettres Runiques, en assurant qu'il ne perdra jamais un secret qu'il possède seul, celui de se faire aimer constamment de sa maîtresse. Il annonce qu'il en connaît un autre, mais que ce dernier est d'un si grand prix, qu'il ne le déposera jamais que dans le sein de sa sœur, ou dans les bras de celle qu'il aime. Dans la dernière strophe du Havamaal, le prévoyant Odin parle à ses sujets, comme s'il les avait déjà quittés pour retourner dans la céleste ville d'Asgard. J'ai chanté (dit-il) mes sublimes vers dans mon auguste demeure. Béni soit celui qui chante, béni soit celui qui me comprend, bénis soient ceux qui ont prêté l'oreille à ma voix!

Odin, après avoir assuré son empire par les deux pouvoirs qui soumettent l'univers, la religion et les armes, après avoir fondé dans l'île de Fionie la superbe ville d'Odensée, après avoir fait le partage de ses vastes états, entre les fils nombreux qu'il avait eus de Friga; Odin, se sentant près de la fin de sa carrière, ne voulut point finir par une mort ordinaire, et voulut rendre la sienne digne d'un dieu. Il se retira en Suède; il rassembla près de lui les douze drottars, ses enfants, ses amis; il saisit le fer de sa lance, et s'en fit neuf blessures en rond sur la poitrine; il se fit plusieurs autres blessures avec la pointe de son épée, et dit à ceux qui l'entouraient, qu'il retournait en Scythie, et qu'il allait préparer dans sa ville d'Asgard le palais et le festin où il les attendrait pour les recevoir.

Odin, avant sa mort, avait partagé ses conquêtes immenses entre ses fils. Sciold eut le Danemark, Baldeg eut la Westphalie, Segdeg eut la Saxe orientale; et c'est de lui que descendait le célèbre Hengist, prince des Saxons et des Angles, qui fit la conquête de presque toute la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. La Franconie fut le partage d'un fils d'Odin, qui lui fut assez cher pour qu'il lui donnât le même nom de Sigge qu'il avait toujours porté pendant qu'il habitait encore la Scythie; et c'est de ce Sigge que descendirent les princes qui régnèrent dans la Franconie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. On peut donc présumer que nos rois de la première race en descendaient, ou par le côté paternel, ou par le maternel. A l'égard des Francs qui firent la conquête des Gaules, il n'est pas douteux qu'ils ne soient issus des anciens sujets de Sigge, et de son père Odin.

On prétend avec bien de la vraisemblance, que si la crainte de tomber sous le joug des Romains fut assez forte pour lui faire abandonner le climat heureux de l'Asie, et s'enfoncer dans les glaces et dans les longues nuits du Nord, il en conserva contre les Romains un ressentiment égal aux regrets qu'il donnait à sa patrie. Ce fut, dit-on, sa haine implacable contre une république assez injuste pour vouloir que nul autre peuple que le sien ne jouît de la liberté, qui lui fit enseigner une doctrine meurtrière, et qui lui fit préparer l'esprit et les forces de ses sujets à porter avec succès le fer et la flamme dans tous les pays soumis à l'aigle romaine.

Peu de temps après la mort d'Odin, on vit en effet un déluge de peuples du nord inonder de tous côtés les possessions d'une république qui n'en avait plus que le nom, et qui, s'étant détruite elle-même par ses guerres civiles, avait été forcée d'obéir au pouvoir d'un seul.

La grande bataille de Tolbiac ayant enfin affermi l'empire des Francs dans la Gaule, et ce vaste et fertile pays ayant perdu son ancien nom pour prendre celui de ses vainqueurs, les Francs y portèrent leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. Mais un climat plus doux, cet air qu'on respire sur les bords de la Seine, de la Marne et de la Loire, adoucit un peu la férocité de leur caractère. Ils cessèrent bientôt de boire l'hydromel et la bière dans le crâne de leurs ennemis. Une coupe pleine de vin d'Aï ou de Pommard, présentée par une jeune et jolie Gauloise, fit tomber la hache de leur main; et les délices de la France, ainsi qu'une religion nouvelle qui leur prescrivait l'humanité, changèrent dans leurs mœurs ce qu'elles avaient de trop barbare. Mais rien ne put détruire le fond des principes qu'ils avaient apportés de leur pays, et le caractère altier qui leur conserva leur supériorité dans les armes. Ils restèrent toujours implacables contre les ennemis qui les avaient offensés; leurs différends continuèrent à se terminer dans Paris, comme dans Odensée, par le sort des armes. Ils firent plier à cette coutume chérie, jusqu'à la religion qu'ils avaient embrassée. Les combats seul à seul continuèrent à s'appeler le jugement de Dieu, et les juges du camp s'y conformaient aux anciennes lois que Frothon avait établies dans le nord. Les grandes églises, les grands monastères furent même forcés, pour les seigneuries qu'ils possédaient, à tenir des lices ouvertes à ces espèces de combats. La loi cruelle et illusoire des épreuves subsista toujours. L'honneur, ce sentiment si pur, si sacré, ce mot qui retentit sans cesse dans le cœur d'un vrai Français, fut souvent profané par les fausses interprétations qu'on lui donna; l'esprit d'Odin sembla longtemps planer sur les descendants de ses disciples, et paraît même y planer encore quelquefois.

L'émigration de la Scythie du temps d'Odin, la nécessité de n'avoir pour sujets que des combat-

gures dans le Nord, où MM. de Maupertuis, Clairaut et le Monier les ont vues gravées sur des roches : ces lettres, non-seulement ne sont point celles d'un alphabet ordinaire, et ne sont que des espèces de hiéroglyphes. Elles ressemblent aux Kova de Fo-Hy, dont les Chinois avaient perdu l'intelligence. Ces Kova, monument si célèbre pour les lettrés chinois, leur furent expliqués par le Père Bouvet, d'après un Mémoire que Leibnitz avait fait en 1703 sur l'arithmétique binaire, et que ce savant envoya au missionnaire : ces Kova n'étant que les signes de cette même arithmétique binaire, inventée par Fo-Hy, ce que le mémoire de Leibnitz démontrait. Les lettres Runiques ressemblent beaucoup à ces Kova. Il est bien simple qu'Odin étant grand-prêtre dans la ville d'Asgard, ait eu connaissance de cet ouvrage de Fo-Hy, et qu'il s'en soit servi comme d'un nouveau moyen d'en imposer au peuple le plus ignorant. Les signes de l'algèbre eussent peut-être fait le même effet, sur les insulaires d'Otahiti, si Cook, ou M. de Bougainville, eussent voulu les leur présenter comme des figures magiques. La science des nombres a en elle quelque chose de divin, comme la musique, la poésie, pour des peuples sauvages, lorsqu'ils en reçoivent la première notion.

tants, qui regardaient la mort comme un premier moment de félicité; des chefs qui, frappés à mort, riaient en rendant le dernier soupir; les prestiges, l'ignorance, les idées extravagantes que les peuples du nord s'étaient faites des dieux et des démons, et qui bientôt se communiquèrent aux Scythes, le merveilleux étant toujours reçu par une multitude avide de tout ce qui lui paraît surnaturel; la mythologie de l'Edda et de Voluspa, qui faisait plus d'impression que la morale du discours sublime; les lettres Runiques, dont l'habile Odin fut obligé d'exagérer le pouvoir pour se prêter à la folle croyance des habitants du nord, et leur faire craindre la supériorité que ces lettres magiques lui donnaient sur leurs enchantements : voilà quelle est en grande partie l'origine des premiers romans européens; et les émigrations des Scythes jusqu'aux extrémités de l'Asie, ont été bien vraisemblablement aussi l'origine des contes et des fables orientales.

Mais tout ce que je viens de dire ne suffirait pas pour donner une idée juste de l'origine des romans, dont l'amour est presque toujours le mobile, et qui seul peut y porter les charmes et l'intérêt qui nous attache et nous les fait aimer, si je ne peignais aussi le fond des mœurs des Scythes dans le nord, et si je ne parlais pas de la façon dont ils vivaient avec un sexe qui, sans égaler sa force, partageait son caractère altier et son courage. Le plus grand respect, l'amour le plus fidèle et le plus soumis, enchaînaient le Scythe du nord aux pieds de l'objet aimé. Les poésies danoises, les poésies islandaises, celles des Scaldes, respirent le pur amour : mais ce n'était point un amour efféminé ni coupable; la fière habitante du nord en eût été révoltée, et l'eût méprisé : l'amant qui désirait plaire, devait être le plus courageux et le plus irréprochable des guerriers.

Le seul présent qui fût digne de paraître aux pieds d'une maîtresse adorée, c'était les dépouilles sanglantes d'un monstre des forêts, ou d'un ennemi terrassé. Si dans leurs chansons ces héros du nord se plaignaient de la cruauté de leur maîtresse, s'ils essayaient de la rendre plus sensible, ce n'était point ses charmes qu'ils célébraient; ce n'était point de leur amour, de leurs désirs qu'ils osaient parler; ils n'élevaient leurs voix que pour rapporter les actions qu'ils avaient faites, dans l'espérance de se rendre dignes d'elle. « Je sais « faire huit exercices (chantait Harald le Vaillant), « je combats avec courage; nul cheval ne peut « m'ébranler; je sais fendre les flots de mes bras « nerveux; je vole en patins sur la glace; je puis « et je sais ramer avec vigueur; je lance au loin « d'une main sûre un javelot; et cependant, hélas! « une fille de Russie me méprise. »

La noblesse, la candeur, la simplicité régnaient dans l'amour, l'hymen et la vie privée de ces Norvégiens; et l'enfant recevait de sa mère des leçons aussi fortes, aussi rigides, que de la bouche du père. Prête à répandre son sang avec son époux, la femme demandait, obtenait comme la plus grande grâce, de suivre son mari dans les combats ou dans les navigations périlleuses qu'ils faisaient sans cesse. Un des premiers talents que la jeune fille destinée au mariage devait acquérir, c'était la connaissance des simples, et l'art de guérir les blessures; c'était toujours par une main aimée que le père, l'époux, le fils et le frère étaient secourus; et lorsqu'une famille nombreuse et dans l'enfance n'exigeait pas de la jeune épouse de se livrer à ce soin, rien ne pouvait l'empêcher de suivre son mari sur ses vaisseaux.

Telles furent les mœurs que les descendants d'Odin portèrent dans la Grande-Bretagne, dans la Gaule, dans la Lombardie, dans l'Exarchat et dans l'Espagne.

Ceux qui connaissent les anciens romans, et qui peuvent avoir lu les extraits trop abrégés que j'ai faits d'une très petite partie de ceux qui nous sont restés des nations que je viens de citer, reconnaîtront sans peine que le fond de ces romans et l'esprit de l'ancienne chevalerie est dû presque en entier aux coutumes, aux mœurs, au caractère des habitants du nord.

En passant dans les provinces méridionales de l'Europe, ils ont fait ce qu'ont fait depuis les Tartares en Asie. Ces autres Scythes, en conquérant la Chine, se sont confondus avec les habitants indigènes : après avoir ou chassé ou réduit à l'esclavage ceux qui leur ont résisté, ils ont peu à peu fraternisé avec les autres; et, si l'on ose se servir de cette expression, les mœurs nationales des vainqueurs et des vaincus se sont *amalgamées* les unes avec les autres, en conservant toujours quelque principe fondamental des mœurs de la nation conquérante.

L'origine des douze jurés qui s'assemblent pour juger criminellement leur égal en Angleterre, n'est-elle pas venue des douze Drottars qui rendaient la justice dans le nord? nos douze pairs français, qui représentent au sacre de nos rois, n'en sont-ils pas une image? Le champion qui paraît au couronnement des rois d'Angleterre, les vidames, le parquet ouvert à deux célèbres avocats, tout ne ressemble-t-il pas à la lice ouverte aux champions qui combattaient pour de grands différends? Et ce point d'honneur, cet ancien préjugé, ce reste de barbarie qu'un sentiment intérieur nous force à tolérer, et dont un gentilhomme ni un militaire n'ose approuver ni blâmer les abus, tout ne nous rappelle-t-il pas notre ancienne origine; tout ne nous prouve-t-il pas que notre imagination est toujours vivement excitée par tout ce qui fut cher à nos pères, et que les mêmes passions qui les agitaient sont encore prêtes à germer et à s'exalter dans notre âme?

Que de traits de ressemblance ne nous trouverions-nous pas avec les sujets d'Odin! notre amour pour la table, la pêche, la chasse, la guerre, l'indépendance. Mais ces réflexions me mèneraient trop loin; c'est aux philosophes moralistes à les approfondir.

LE COMTE DE TRESSAN.

FIN DE L'ORIGINE DES ROMANS.

# NOEI BORGUIGNON

DE

# GUI BAROZAI

Je les ai connus, — ces Noëls fameux de Bernard de La Monnoye, — dans le pays même où ils ont poussé, avec les vignes bourguignonnes : au Clos-Chenôve.

Le Clos-Chenôve est la première étape de cette Côte-d'Or — vraiment d'or — qui a quinze lieues de vignes plantureuses qui s'appellent Marsannay, Couchey, Fixey, Fixin, Brochon, Gevrey-Chambertin, Morey, Chambolle, Vougeot, Vosne, Nuits, Beaune, Meursault, Pommard, Volnay, etc., etc.

On était aux derniers jours de septembre et aux premiers jours de la vendange. Nous étions assis, à cinq ou six, sous une verdoyante tonnelle qui donnait sur la campagne, et nous mangions la *potée* traditionnelle, — la bouillabaisse de la Bourgogne, — que nous arrosions d'un vin rouge suffisamment âgé pour des jeunes gens que nous étions tous, le père excepté.

La journée s'avançait. Devant nous passaient et repassaient les vendangeurs et les vendangeuses, — celles-ci vêtues de leur *goudé* de toile écrue, ceux-là vêtus de leur *biaude* de chanvre, — les unes et les autres portant benatons chargés de grappes noires comme des taupes, destinées aux pressoirs voisins.

Le père chanta, son fils l'imita, — et les amis écoutèrent. Les amis étaient des Parisiens, cela va sans dire.

N'allez pas croire qu'ils chantaient des chansons de Désaugiers, de Béranger ou même de Piron. Ils étaient trop Bourguignons pour cela ! Le père avait appris « lai feigne fleur » des Noëls de Bernard de la Monnoye, et il les avait appris à son fils. Ces Noëls suffisaient à leur appétit de chansons : ils n'en voulaient pas chanter d'autres, — comme de braves barôzais qu'ils étaient.

J'écoutais de toutes mes oreilles, non pas à cause de l'air, mais à cause des paroles. Les airs de ces noëls sont connus ; mais les paroles ne le sont guère et elles gagneraient à l'être davantage.

Un de ces *noei* — entre autres — me frappa, à cause de son analogie avec une chanson de Béranger : « *Un jour le bon Dieu s'éveillant.* »

Vous pouvez juger si la rencontre est étrange, en comparant :

Ein jor lai hau Dei le Fi,
Ansin que po lai lucane
De tôte par ai lusâne,
Su Nazarai s'ératio
Ai vi lai Vierge Mairie,
Fillôte de quatorze an,
Froche come an lai prairie
Lai violaite au printam.

Lai Pucelle n'éto pas
De cé vivre qué vo beuille,
Elle boisso lé deuz eüille,
Et ne marcho qu'au compa.
Prôte, n'éto ai baugue,
Elle en fezo son plaizi,
Et bailloo ai sai quelogne
Le reste de son loizi...

Il y avait encore douze couplets. Je regrette d'avoir à les supprimer ici, faute d'espace, et parce que j'en ai d'autres à citer.

Ceux-ci, par exemple :

Sôverain moitre du tonarre,
Gran Dei, que vos ain fai d'un mô
Le Cier, lai Leügne, le Sôlô,
L'euvre san dôte à raré.

Que vos ain de male et femelle
Peuplai l'ar, lai tarre, lai mar,
An si jor bâti l'univar,
L'euvre sans dôte à'belle.

Ma po rebôtre l'homme an gloire,
Que vo-moime vos ain velu
Vo faire homme tô comme lu,
Ça bén éne autre histoire.

On ne sero dan vos annale
Trôvai de prôdige aussi gran,
Bé qu'on y trôve dé sarpan,
Dés anêsse qui pale.

Au prei d'une maire pucelle,
Don vos éte ici ba soti,
Adam de pousseire preti
N'a qu'éne bagatelle.

Quci paciance! un Dei qui teussc,
Un Varbe qui ne pale pa,
Ai qui l'on baille du papa,
Qu'on réchainge, qu'on breusse

Hailai comme le chansenôte
Lai pôvre Vierge vos é di,
Por au maillô vos andormi
Aipré vote papôte.

Aivô lé petite marmaille
Ai siz an vo sôvenez-vo,
Queman vo juein au bouchau,
Vou ai lai cote-paille?

Anfan vo prinre no foiblesse
An croi pu gran vos é fôsar :
Ancor po qui? po dé cafar,
Dé narquoi, dé drôlaisse,

Po dé gripe, dé brelandeire,
Po dé machedru, dé truan,
Po des hôquelle, dé vauran,
Dé raice de vipeire,

Compté no tretô, je vo prie,
Je gaige qu'an ein million
Vo n'an trôvé pas troi de bon,
Lai belle lôterie !

Ç'à pei qu'entan, le cœur m'an saigne,
Le monde au vice at échaiti.
Devein-vo po lu tan pati ?
Ai n'an éto pas daigne.

Ai sanne, ai le voi si maussaige,
Que vo n'y seid venu jaimoi.
Vos y revarrein bé can foi
Sans gaigné daivantaige...

Ne trouvez-vous dans ces vers-là le souffle qui traversera plus tard la prose philosophique de Voltaire ?

Souverain maître du tonnerre,
Grand Dieu, qui d'un mot avez fait
Le ciel, la lune et le soleil,
L'œuvre sans doute est rare.

Que de mâles et de femelles
Vous ayez peuplé l'air, la terre et la mer,
Et, en six jours, bâti l'univers,
L'œuvre sans doute est belle.

Mais pour remettre l'homme en gloire,
Que vous-même ayez voulu
Vous faire homme tout comme lui,
C'est bien une autre histoire !

Quelle patience ! Un Dieu qui tette,
Un Verbe qui ne parle pas,
A qui l'on donne de la bouillie...
Qu'on rechange, qu'on berce...

. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .

Vous êtes mort pour des cafards,
Des rusés, des drôlesses,

Pour des filous, des brelandiers,
Pour des mâche-dru, des truands,
Pour des chicaneurs, des vauriens,
Des races de vipères.

Comptez-nous tous, je vous prie,
Je gage qu'en un million
Vous n'en trouverez pas trois de bon.
La belle loterie ....

Si peu de bons ! Le cœur m'en saigne !
Le monde, au vice a pris goût.
Deviez-vous pour lui tant souffrir?
Il n'en était pas digne.

Il semble, à le voir si pervers,
Que vous n'y soyez jamais venu...
Vous y reviendriez bien cent fois,
Sans gagner davantage !...

Il connaissait la vie, le vieux Barôzai — une bien vilaine connaissance, par parenthèse.

Ces *chansenôtes* m'intéressaient au plus haut point. Je me les serais fait chanter toutes, si j'avais osé!

Je me contentai de demander la source généreuse d'où elles coulaient comme des flots de vin vieux, — et on m'apporta un vieux volume grignotté par les rats et par le temps. C'était la cinquième édition des NOEI BORGUIGNON DE GUI BARÔZAI, — c'est-à-dire de Bernard de la Monnoye, — *composés en l'an 1700, en la rue du Tillot, et en l'an 1701, en la rue de la Roulotte, à Dijon.*

Le Clos-Chenôve fut oublié le soir de ce jour-là. Je fis comme les rats : je dévorai le volume.

Je voudrais donner ici tous ces noëls, charmants de bonhomie, de malice, d'esprit et de poésie aussi. Mais je n'ai le droit d'en citer que quelques-uns, comme échantillon de ce crû bourguignon, qui chauffe le cœur et la tête.

Citons :

Lorsque po no révigôtai
Jésu prin naissance su tarre,
Dite me voai, anfan gâtai,
An quei leu ç'à qu'ai lai vin parre ?
Ce ne fut pas dezô ein suparbe lambri,
Ce fu dans ein taudi.

Le pôvre geite que c'éto,
Deu bête y éborgein ai pone.
L'ane de longue oraille aivo
Et l'autre aivo de longue cone.
Velai le bel androi voù s'à venun plantai
Sai daigne Majestai.

Ene piarre fu son coussin,
Ein bôtea de foin son oüaite ;
To dogne que sé mambre étein,
Ene oreille fu sai couchaite.
Aivo-t-i come vô, quieitiste nôveu,
Tan de soin de sai pea ?

Né po lai croi, né po sôfri,
El y meur an poyan no daite ;
Vos autre meuré san meuri,
Antre lé brai de vô parfaite.
Lu por se ranfraichi n'é que du chicôtin,
Vo que du Chan-Bain.

C'est de la malice, c'est de l'ironie, ce noël ! Il y en a d'autres aussi d'un autre genre, — témoin le neuvième noël :

L'étai lo couvar de l'or dè sé jaivelle
S'estime lai pu belle
Antre lé quatre saison :
L'étai n'é pas raizon :
Le Printam var et gai
Cueûde an vatu dé fleur du moi de mai,
Etre pu bea que l'Etai.

L'Autonne s'imageigne
Que ran n'a tei que sé veigne ;
Ma l'Hyvar
Sôten, maugrai sai noge et sé broûillar,
Qu'étan lai saizon de lai Nativitai,
Su lu, po lai beatai,
Le Printam, l'Etai, ni l'Autonne,
Mazeu ne porron l'ampotai.

Et celui-ci, avec lequel on berce encore les petits Bourguignons, n'a-t-il pas sa gaîté spéciale :

Le curé de Pleumeire
Dizo lai fleûte en main :
Chanton Borgei, Borgeire,
J'airon Noei demain ;
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô Noei, Noci.

Jésu ven, camarade,
Jésu de Nazarai,
Faite po lu gambade,
Pendant que je dirai :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô Noei, Noei.

Ce n'est pas sans raison, on le pense bien, que j'ai donné place ici aux Noëls de La Monnoye. Ce n'est pas qu'ils aient trait le moins du monde aux romans de chevalerie : ils ont trait seulement aux origines de la langue française, — et ce prétexte suffit, à ce qu'il me semble.

Ce n'est pas du *patois* — comme on le dit avec mépris — que ces *noëi burguignon* : c'est un dialecte, une nuance de la langue d'Oïl, une des trois branches de la langue romane du Nord. Le dialecte picard, le dialecte normand et le dialecte bourguignon, — trois fils de la même mère.

Le roman de Géran de Viane, qui est de la fin du XII[e] siècle, est en bourguignon. Les sermons de saint Bernard, qui sont de la même époque, sont en bourguignon — quand ils ne sont pas en latin. Le latin ne s'entendait plus alors ; il fallait bien parler la langue qui était comprise de tout le monde.

Ce n'est pas du patois, du patois grossier, inintelligible, — même pour ceux qui le prononcent, — qu'un dialecte où l'on rencontre à chaque pas des mots à racine grecque et à racine latine, par exemple : *fau*, qui vient de *falsus ; evaulai*, mettre à val, qui vient de *vallis ; écharre*, vigneron pauvre, qui vient de *scardus*, avare ; *croi*, croix, qui vient de *crux ; marle*, merle, qui vient de *merula ; lôquance*, loquacité, qui vient de *loquentia ; peute*, laide, qui vient de *putis* ou de *putidus ; trebi*, sabot, qui vient du latin *turbo ; varô*, verrou, qui vient de *veru* ou de *varus*, etc., etc.

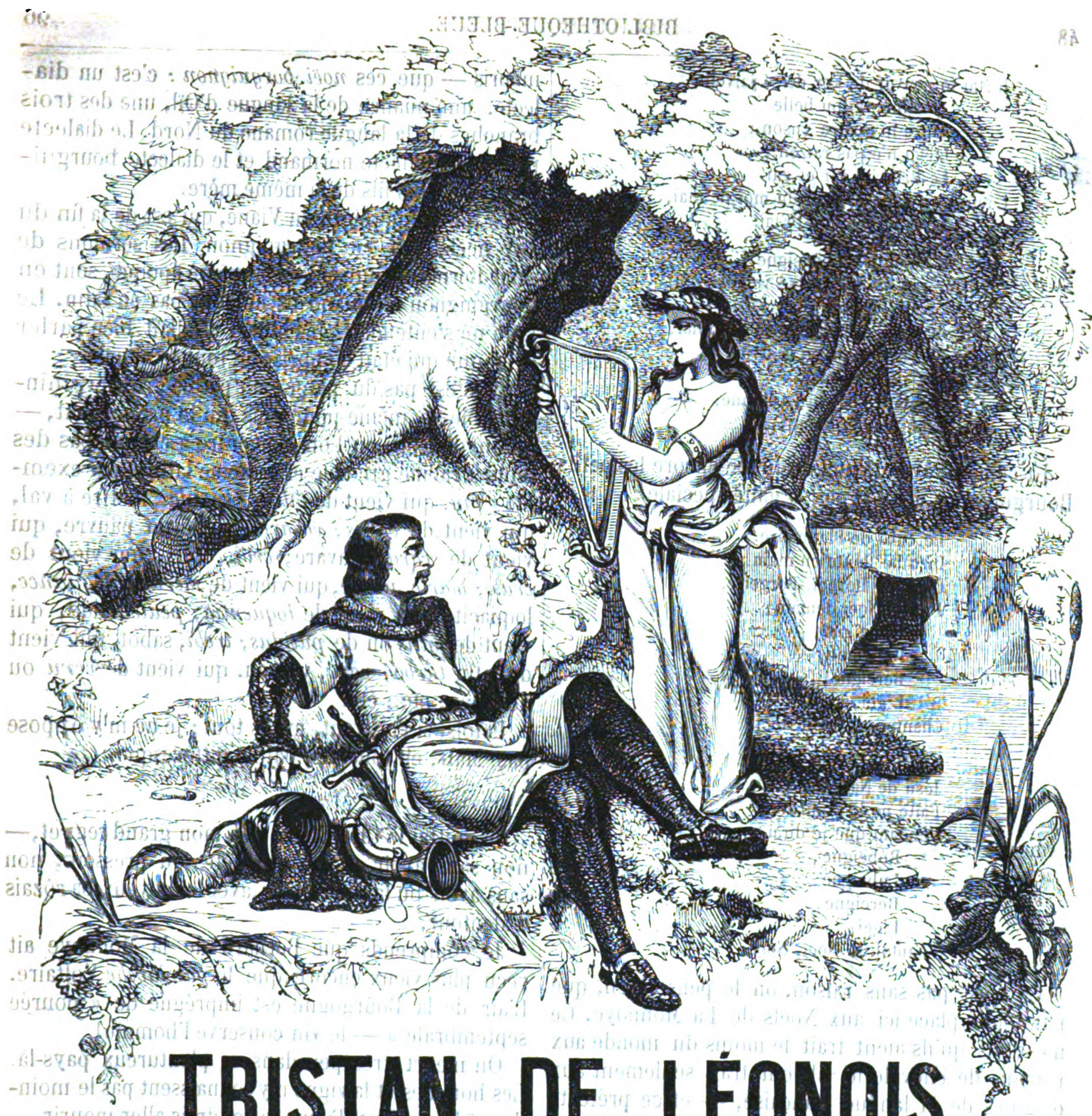
Patois, si l'on veut, après tout ; je ne m'y oppose pas. Mais, en tout cas, patois pittoresque.

Je quittai le Clos-Chenôve à mon grand regret, — non sans avoir assisté aux fêtes du pressoir, non sans avoir bu la *meire-gôte*, avec les joyeux barôzais d'alentour.

Je comprends que Bernard de la Monnoye ait vécu plus vieux encore que le *patriarche* Voltaire. L'air de la Bourgogne est imprégné de « pourée septembrale » — le vin conserve l'homme !

On meurt très peu dans ce plantureux pays-là. Les hommes et la vigne n'y connaissent pas le moindre oïdium. C'est là que je voudrais aller mourir.

ALFRED DELVAU.



# TRISTAN DE LÉONOIS

## CHAPITRE PREMIER.

**Comme Isabelle, femme de Méliadus, roi du Léonois, accoucha, dans une forêt, d'un beau garçon que son écuyer et sa demoiselle d'honneur furent un peu empêchés de nourrir. Comme, à ce propos, intervint le célèbre enchanteur Merlin.**

Méliadus, roi du Léonois, en Armorique, avait épousé Isabelle, fille de Félix, roi de Cornouailles, et sœur de Marc, fils aîné de Félix, qui succédait, peu de temps après, à son père. Il vivait heureux, aussi heureux qu'un roi peut l'être, lorsqu'enfin Isabelle devint grosse.

Méliadus aimait Isabelle, mais Isabelle aimait plus encore Méliadus, et, à cause de cela, ce fut un immense bonheur pour elle de sentir remuer dans ses entrailles une petite créature qui allait ainsi devenir un gage de leur mutuel amour.

Malheureusement, quelque temps auparavant, une fée du voisinage, qui avait rencontré Méliadus à la chasse, en était devenue amoureuse, l'avait attiré vers elle par mal engin et nécromancie. Méliadus se laissa enlever et séduire, et oublia complétement, pour ses devoirs d'amant, ses devoirs d'époux et de père.

Isabelle, désespérée de la perte de son mari, partit un matin en quête, avec une de ses demoiselles d'honneur et un de ses écuyers nommé Gouvernail. Ils marchèrent pendant un assez long temps, et la nuit les surprit au fond d'une forêt. Les douleurs de l'enfantement se déclarèrent alors avec une telle intensité, que la malheureuse Isabelle comprit bien que cette vie qu'elle allait donner à une créature humaine, allait lui coûter la sienne. Et, en effet, elle accoucha bientôt d'un beau garçon qu'elle eut à peine le temps d'embrasser. La mort arriva vite.

— Cher fils, murmura Isabelle dans les dernières convulsions de son agonie, je t'ai beaucoup désiré,

beaucoup attendu, et je m'en vais sans avoir le temps de t'embrasser et de t'admirer... Tu es beau, cher fils; jamais entrailles de femme n'eurent un si merveilleux fruit... Hélas! je ne pourrai jouir de ta chère vue: le ciel ne le veut pas... Je meurs du travail que j'ai eu de toi, cruel et bien-aimé enfant... Triste je suis ici, dans cette forêt; triste j'accouche; en tristesse je t'ai eu; triste est la première fête que je te fais; triste je mourrai pour toi; par ainsi, cher enfantelet, tu auras nom Tristan...

Quand elle eut dit cela, la pauvre Isablelle baisa une dernière fois cette douce créature, et aussitôt qu'elle l'eut baisé, l'âme lui sortit du corps.

Gouvernail et la demoiselle d'honneur furent très embarrassés de ce fardeau vivant que leur laissait là, sur les bras, la malheureuse Isabelle. Ils en prirent soin néanmoins; ils le réchauffèrent; ils l'embrassèrent, mais il leur fut impossible de le nourrir, on le comprend bien. Tristan vagissait et criait de toutes ses forces; la demoiselle d'honneur pleurait; Gouvernail appelait à son aide tous les saints du Paradis.

Ce fut l'enchanteur Merlin qui vint à son secours.

— Gouvernail, dit-il en apparaissant tout-à-coup aux yeux du bon écuyer, un peu surpris; je prends cet enfant sous ma protection et je te le donne à élever et à fortifier dans tous les exercices propres à en faire un robuste et vaillant chevalier... Je le destine à être l'un des trois de la Table Ronde. Tu m'as compris, Gouvernail?...

— Je vous ai compris, puissant magicien!... répondit le bon écuyer.

Merlin disparut, pour aller rompre l'enchantement qui retenait Méliadus captif entre les bras d'une fée, et Gouvernail plein de courage prit l'enfant, qui ne criait plus, et l'emporta, suivi de la demoiselle d'honneur, qui ne pleurait plus.

Quand ils revinrent tous trois dans la capitale du Léonois, ils y retrouvèrent le roi Méliadus, à qui ils apprirent la mort d'Isabelle, qu'il regretta sincèrement pendant un bon nombre d'années.

## CHAPITRE II

Comme après la mort d'Isabelle Méliadus se remaria avec la fille du roi Houël de Nantes, qui eut bientôt un fils qu'elle empoisonna en croyant empoisonner Tristan. Ce qui résulta de cette tentative. Comme, ensuite, le roi de Cornouailles envoya des chevaliers pour tuer Tristan, que sauva le bon Gouvernail.



Gouvernail, fidèle à la promesse qu'avait exigée de lui le célèbre enchanteur Merlin, éleva avec soin le fils d'Isabelle; il l'exerça aux armes, et disposa son âme à l'héroïsme et aux vaillantises des preux.

Tristan avait sept ans, lorsque Méliadus, ennuyé de son long veuvage, se décida à épouser la fille du roi Houël de Nantes, dans la Petite-Bretagne, qui était très belle et très cointe, mais surtout très malicieuse et très habile. Il l'aima d'amour et lui fit un enfant, pour son malheur; car, aussitôt que la nouvelle reine se sentit mère, elle devint marâtre à l'égard du jeune Tristan, qu'elle conçut le projet d'empoisonner.

Mais les perfidies retournent parfois à leur auteur, et souventes fois les méchants se blessent eux-mêmes en maniant des armes perverses. La nouvelle reine, quoique habile et malicieuse, s'y prit bien pour préparer le poison, et mal pour présenter la coupe qui le contenait: il était destiné à Tristan, ce fut son propre fils qui le but et qui en mourut.

A quelque temps de là, elle essaya une seconde fois de consommer son crime. Cette fois encore, elle échoua. Méliadus était présent; il la vit, pâle et tremblante, porter d'elle-même aux lèvres de Tristan une coupe dans lequel il crut reconnaître du poison: il lui arrêta le bras et s'assura qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien du poison.

Méliadus oublia qu'il avait aimé d'amour cette méchante reine; il ne se souvint en ce moment que d'Isabelle et du fils qu'elle lui avait légué: il fit incontinent assembler tous ses barons, et, de leur avis, condamna sa seconde épouse au feu.

Le jeune Tristan était présent. Il se jeta alors aux pieds de Méliadus et lui dit:

— Sire, mon noble père, pour la première fois de ma vie je requiers un don de votre bonté, si toutefois vous m'en croyez digne...

— Je n'ai qu'à me louer de vous, mon cher fils, et comme je suis convaincu que vous ne pouvez vouloir qu'une chose équitable et honorable, je vous accorde le don que vous requérez, quel qu'il soit.

— Eh bien! Sire mon père, ce don, c'est la grâce pleine et entière de la reine, votre femme et ma mère...

Le roi se récria d'abord, en songeant à l'énormité du crime de la reine; puis il réfléchit qu'il avait donné sa parole et ne pouvait ainsi la dégager: il pardonna. La reine eut la vie sauve, mais, de ce moment, Méliadus ne voulut plus avoir aucun commerce avec elle. L'amour était parti, ainsi que l'estime.

Un an après, Méliadus et Tristan chassaient, en compagnie de quelques chevaliers et du bon écuyer Gouvernail, dans une forêt voisine du Léonois. Ils firent rencontre d'un groupe de chevaliers armés jusqu'aux dents, venus là dans de très mauvaises intentions. Un Nain habile dans l'art de divination avait prédit tout récemment à Marc, roi de Cornouailles, qu'il serait détrôné et supprimé par son neveu Tristan, le fils de sa sœur Isabelle: Marc avait lors juré la mort de Tristan. C'était pour cela que se trouvaient embusqués des chevaliers sur le passage du roi du Léonois et de son fils.

La lutte ne fut pas longue. Méliadus fut désarmé et assassiné en voulant défendre son fils que, fort heureusement, le bon Gouvernail parvint à enlever à temps. Les émissaires du roi de Cornouailles, déçus dans leur espoir, battirent la forêt dans tous les sens pour retrouver trace du jeune Tristan; mais ce fut en vain: Tristan et Gouvernail avaient pu regagner sans encombre le palais, leur abri.

Méliadus mort, la reine devenant naturellement régente du Léonois, le bon écuyer, qui se remémorait toujours la promesse qu'il avait faite à l'enchanteur Merlin, songea à dérober Tristan à la vengeance

que ne pouvait manquer d'exercer sur lui la seconde femme de Méliadus. Il l'enleva donc un soir, bien secrètement, et le conduisit à la cour du roi des Gaules.

## CHAPITRE III

**Comme, une fois à la cour du roi des Gaules, Tristan devint l'objet de l'attention amoureuse de Bélinde, fille de ce roi, et du bannissement qui en fut la conséquence.**

Tristan devint, dans cette cour, très promptement expert en toutes sortes de sciences et de doctrines, mêmement aux jeux de tables et d'échecs. Ce fut bientôt le plus beau et le plus vigoureux varlet de son âge, à ce point beau, que Bélinde, fille du roi, ne put le voir sans l'aimer et sans chercher des occasions de le lui dire.

Toute fille de roi qu'elle était, Bélinde était femme : elle trouva l'occasion qu'elle couvait avec habileté depuis quelque temps. Tristan se promenait un jour dans le jardin du palais. Il vit tout-à-coup sortir d'une charmille une gente fille de seize ans qui vint se jeter dans ses bras en le couvrant de baisers brûlants comme braise : c'était Bélinde!

— Tristan! Tristan! Je t'aime!... lui dit la princesse entre deux baisers.

Tristan fut bien ému, bien touché, bien tenté. Cette jeune fille, belle et fraîche comme une matinée de mai, cette appétissante princesse qui se jetait ainsi à son cou, dans un jardin, à côté de bouquets de fleurs moins odorantes qu'elle, tout cela était bien fait pour tenter un saint : Tristan résista vertueusement. Il se ressouvint à temps des leçons et des conseils du sage Gouvernail, qui n'avait pas pour rien une tête chenue, et qui, s'étant aperçu des fines menées de Bélinde, en avait averti Tristan, en lui faisant comprendre que les lois de l'honneur ne lui permettaient pas de honnir et villeiner la maison et la famille du grand roi, son hôte.

Au moment où Tristan se débattait contre lui-même et contre Bélinde, au moment où il allait peut-être succomber à cette irrésistible tentation de la jeunesse, quelques personnes du palais vinrent à passer par hasard. Bélinde, surprise, cria au secours, en disant que Tristan voulait lui faire violence. On se saisit alors du fils d'Isabelle et de Méliadus, et on le conduisit incontinent devant le roi.

Le roi écouta avec attention le récit que les témoins de cet attentat lui en firent, ainsi que la déclaration un peu embarrassée de sa fille. Mais, en face de l'attitude honnête du jeune Tristan, de son maintien digne et de son regard limpide comme l'eau d'une source, qui permettait, pour ainsi dire, de lire jusqu'au fond de son âme, le roi se refusa à le croire aussi coupable qu'on le faisait. Au lieu donc de le rabrouer et de le honnir, il tira son épée hors du fourreau, et la présenta à Bélinde en disant :

— C'est vous qu'il a offensée, ma chère fille, c'est à vous qu'il appartient de le punir... Un pareil attentat veut un châtiment prompt comme lui... Il a blessé votre honneur : percez-lui le cœur!...

Bélinde, éperdue, toute en larmes, se précipita alors aux genoux de son père, lui rendit son épée, et lui répondit à travers ses sanglots :

— Mon père, mon père, je me repens... J'ai agi vilainement en accusant Tristan... Il n'est coupable de rien que d'indifférence... Je vous conjure de lui pardonner et de me percer vous-même ce cœur malheureux que je lui ai donné et qu'il a refusé d'accepter!...

Le roi sourit, releva sa fille et l'attira dans ses bras, en essayant de la consoler. Mais Bélinde était inconsolable. Elle ne voulait rien au monde que le cœur de Tristan, et c'était précisément la seule chose que son père refusait de lui donner!... Tristan était certes un varlet de belle venue et de grâce parfaite; il avait, certes, toutes les conditions requises pour tourner la tête et le cœur des femmes, qui tournent assez volontiers du reste; mais la grande nuisance qu'il y avait à dire, aux yeux du roi, moins accessibles à la séduction que les yeux de sa fille, c'est qu'on ignorait la naissance de Tristan. Il pouvait être aussi bien de haut parentage comme de basse lignée : dans le doute, le roi des Gaules crut prudent de le bannir de sa cour.

## CHAPITRE IV

**Du départ de Tristan pour la cour du roi de Cornouailles, et de la mort de Bélinde. Lettre que cette malheureuse princesse écrivit avant de mourir à son amant, et du brachet qu'elle lui envoya en souvenir d'elle.**



Revenir à la cour du Léonois, en Armorique, cela n'était pas possible, à cause de la rancune implacable de la veuve de Méliadus. Rester à la cour du roi des Gaules était moins possible encore, à cause du bannissement formel qui avait suivi le prétendu attentat de Tristan. Il fallait cependant aller quelque part : le sage Gouvernail songea à conduire le protégé de l'enchanteur Merlin à la cour du roi de Cornouailles, avec lequel il avait ménagé sa réconciliation, malgré l'horreur du crime qu'il avait commis en faisant assassiner Méliadus par ses chevaliers. Le roi Marc n'était pas, d'ailleurs, un méchant homme, ce meurtre à part. Il n'avait obéi qu'à un sentiment bien naturel de conservation; mais on lui avait fait bientôt comprendre le peu de fiance qu'il devait avoir dans le Prophète-Nain, et il n'avait pas hésité à appeler auprès de lui son neveu.

Gouvernail fit donc les préparatifs du départ le plus diligemment qu'il lui fut possible, dans la crainte de nouvelles tentatives de la part de Bélinde, et d'une répression plus sévère de la part du roi des

filles. Ce qu'est l'amour chez un jeune homme, on le sait bien; ce qu'est l'amour chez une jeune fille, on l'ignore. Les éruptions des volcans surprennent toujours.

Hélas! la pauvre enfant ne songeait pas à mal. Elle se mourait de son amour; ce qui fait vivre les autres, la tuait. Tristan parti, qu'avait-elle à faire, sinon à mourir, puisqu'elle l'aimait et que son père ne voulait pas le lui donner pour époux?

Belinde, accablée de remords, désespérée de se voir pour longtemps, pour toujours peut-être, séparée de l'homme qu'elle adorait, songea à terminer ses malheurs en terminant sa vie. Elle déroba l'épée de son père, cette épée avec laquelle on avait voulu un instant qu'elle perçât le cœur de son amant, et elle s'apprêta à la plonger dans son sein. Mais, avant de mourir, elle voulut se donner le douloureux bonheur d'écrire à Tristan ses dernières pensées, afin de lui prouver qu'il avait eu les derniers battements de son cœur.

Voici sa lettre dans toute sa naïveté:

« Ami Tristan, aimé de si bon cœur, sans fausseté aucune, Dieu vous garde et protége!... Que prouesse vous croisse, et bonté vous soit amie!... Que joie et déduit, honneur et bonnes aventures vous fassent compagnie, où que vous soyez!... Que grandeur, gloire et vaillance soient en vous!... Puissiez-vous en joie et en liesse user votre belle vie!... Que le bruit de votre renom de chevalerie coure par toute la terre!... Qu'aucun des plus hardis et vaillants parmi les chevaliers ne soit cru jamais aussi vaillant et aussi hardi que vous, ô ami Tristan!... Dieu, qui toujours régnera, vous doit, et vous procurera meilleure fin que je n'ai, et plus joyeuse, car, pour mes premières amours, je finirai par angoisses de mort... Mais rien ne peut me consoler, ô doux ami, sinon que je mourrai de cette même épée dont mon père voulait me forcer à vous percer le cœur... Et quand je me remémore, doux ami, comment je vous ôtai de mort, je ne puis vous aimer plus fort... Je prie Dieu qu'il ne vous laisse pas mourir avant que vous sachiez comment l'amour maîtrise les cœurs des vrais amants, et comment meurent ceux qui d'amour meurent et qui, de leur amour, ne peuvent trouver merci... Amour!... Je meurs pour vous, doux ami Tristan, dont j'aurais tant souhaité d'être aimée... Et comme vous êtes éloigné de moi, et que vous ne pourrez assister à ma mort, je vous envoie ces lettres écrites de ma main, ainsi que mon chien brachet, que je vous supplie de garder pour l'amour de moi; c'est un des meilleurs brachets du monde, et c'est parce qu'il est bon que je vous l'envoie... Adieu, ô mon doux ami, adieu!... »

Le sang de Belinde avait effacé le reste de la lettre.

Tristan, vivement touché de cette malheureuse fin pour laquelle il lui semblait que Belinde n'était pas faite, versa des larmes sincères et abondantes qui durent consoler l'ombre de cette intéressante désolée. Il mit sa lettre de mort sur son cœur, et le brachet qu'elle lui avait légué lui devint de ce moment si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

## CHAPITRE V

Comme Tristan fut armé chevalier par son oncle et demanda à combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer du tribut le royaume de Cornouailles.

Une fois à la cour du roi Marc, son oncle, Tristan eut pour unique occupation de se rendre expert en armes et en chevalerie, et de parfaire, par des exercices continuels, l'adresse et la vigueur de son corps. Les occasions ne lui manquèrent pas, non plus, pour faire admirer par les hommes sa force et son habileté, par les femmes sa courtoisie et sa beauté.

Un jour le Morhoult d'Irlande, frère de la reine de ce pays, et un des plus renommés chevaliers de la Table Ronde, arriva en Cornouailles, avec une suite nombreuse, pour demander le tribut au roi Marc.

Marc fut très embarrassé. D'un côté, il ne pouvait payer ce tribut arbitraire; de l'autre côté, pour ne pas le payer, il fallait trouver un chevalier assez hardi et assez fort pour combattre le Morhoult, l'un des plus redoutables du monde. Pas d'argent, pas de chevaliers!

Tristan, qui avait pris conseil du bon Gouvernail après l'avoir pris de son propre courage, courut se jeter aux pieds du roi pour le tirer d'embarras et lui fournir le second moyen de ne pas payer le tribut au Morhoult.

— Sire, lui dit-il avec cette noble véhémence que donnent la vaillance et le désir de la gloire, Sire, je viens vous supplier de m'armer chevalier, si toutefois vous m'en croyez digne, et si vous trouvez que jusqu'à ce moment, mes services vous ont été agréables.

— Oui-da, beau neveu, répondit Marc, je n'ai qu'à me louer de vous, et je vous accorderai bien volontiers l'ordre de chevalerie dont vous êtes certainement très digne... Mais il me fâche maintenant que cette importante cérémonie ne puisse se faire en plus grande liesse et en plus grand festoiement, à cause du tribut que les gens d'Irlande viennent nous demander...

— Sire, reprit Tristan, c'est précisément à cause de cela que je viens, moi, vous supplier de m'armer chevalier... Je solliciterai ensuite de vous la faveur de combattre le Morhoult.

— Bien dit, beau neveu! J'aime à vous voir ces belliqueuses ardeurs!... Vous êtes d'un bon sang et d'une noble race!... Mais, quoique je sois touché, comme il convient, de cette marque de dévoûment à ma personne, je dois réfléchir avant de me prononcer définitivement; car vous êtes jeune, ami Tristan, et mal pourrait vous en prendre d'oser lutter avec le Morhoult, jusqu'ici invaincu... Bien que le tribut qu'il exige soit cruel et déshonorant, je n'ai pas le droit de m'y soustraire au prix de votre vie...

Le roi Marc parlait d'or. Ces sentiments-là étaient un peu différents de ceux qui l'avaient poussé à faire assassiner son neveu, il faut en convenir; mais la raison avait parlé depuis dans son esprit, et la tendresse dans son cœur, nous l'avons dit plus haut. Au fond, le roi Marc était un bonhomme.

Ce fut donc à regret qu'il accorda à Tristan ce

qu'il lui demandait, après lui avoir donné l'accolade, chaussé les éperons et l'avoir armé chevalier. Il n'y avait pas d'autre moyen de ne pas payer le tribut !...

Le lendemain donc, en présence de toute sa cour et des chevaliers d'Irlande, le roi Marc présenta son neveu comme le champion du royaume de Cornouailles contre le Morhoult et le tribut.

— Qui donc êtes-vous? demandèrent les chevaliers de la suite du Morhoult, en s'adressant au jeune Tristan, calme et modeste devant eux. Qui donc êtes-vous pour oser vous mesurer avec un si puissant prince?

— Je suis fils et neveu de roi, répondit tranquillement Tristan. Méliadus fut mon père; le roi Marc est mon oncle. Ces titres-là sont-ils suffisants?

Les chevaliers d'Irlande furent forcés d'admirer cette vaillance et cette beauté qui brillaient sur le visage et dans l'attitude du jeune prince. Le roi Marc l'embrassa avec attendrissement. Le Morhoult accepta alors le défi, donna son gage de bataille, et l'on décida que le combat se ferait dans l'île Sanson, où chaque parti conduirait son chevalier et le laisserait seul.

Le jour fixé arrivé, le combat s'engagea avec une furie remarquable de part et d'autre. Ce n'était pas le premier exploit du Morhoult, toujours vainqueur jusque-là dans ces sortes de rencontres. Il avait eu des adversaires formidables, auxquels il avait fait mordre la poussière, et il lui déplaisait d'avoir affaire à si chétif et si jeune ennemi dans la personne de Tristan. De là sa colère, de là la furie de son attaque.

Tristan combattait pour la première fois. Il avait reçu l'accolade de son oncle, et Gouvernail l'avait embrassé au nom de sa mère et de son père. Il se sentait fort et il se croyait invincible. De là son audace et son impétuosité.

Cependant, contre toute attente, le combat fut long et opiniâtre. Enfin, Tristan, quoique grièvement blessé, parvint à fendre la tête au Morhoult, qui, demi mort et du coup et de honte, jeta son épée et se mit à fuir. Un peu après, il se rembarquait et son vaisseau faisait voile vers l'Irlande, où il voulait pouvoir mourir.

Le royaume de Cornouailles était pour toujours délivré du tribut.

## CHAPITRE VI.

**Comme Tristan, pour se guérir de la blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult, partit pour le pays de Logres. De la tempête qui battit son vaisseau, et comme il échoua sur le rivage du royaume d'Irlande, où il reçut des soins du roi Argius et de sa fille Yseult.**

Mais cette victoire avait coûté cher au jeune Tristan. Affaibli par le sang qu'il perdait, par suite du dernier coup de lance du Morhoult, il s'était évanoui sur le sable de la lice qu'il avait abondamment rougi. On vola à son secours, on le ramena en triomphe, on le proclama sauveur du pays de Cornouailles, et, cela fait, on s'occupa de panser ses plaies.

C'est par là qu'on eût dû commencer, car si quelques-unes étaient légères, il n'en était pas de même de la dernière. La lance du Morhoult avait déchiré les chairs et était entrée très avant dans le flanc du courageux chevalier, et cette lance était empoisonnée !...

On comprend tout ce que dut souffrir Tristan, qui souffrait pour la première fois de sa vie. La blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult était mortelle, ou à peu près. Loin de céder aux remèdes énergiques qu'on employa pour la guérir, elle ne fit au contraire que s'envenimer, et, au bout de quelques jours, les médecins du roi Marc, jetant leur langue aux chiens, déclarèrent solennellement que l'état du jeune Tristan était désespéré.

Il était d'un usage commun, en ces temps-là, que les dames et demoiselles du plus haut parage apprissent un peu de médecine et un peu de chirurgie afin de pouvoir se rendre, à l'occasion, utiles à leurs pères, à leurs maris ou à leurs amants qui couraient, à tous moments, le danger d'être blessés dans les combats, dans les tournois et dans les joutes. Une demoiselle de la cour du roi Marc, prenant en pitié l'état de Tristan et jugeant qu'il était en danger de mourir, s'il restait plus longtemps sans efficaces secours, lui conseilla d'aller chercher sa guérison dans le pays de Logres.

Il n'y avait pas à hésiter : Tristan demanda à son oncle la permission de s'absenter, et, cette permission octroyée, il s'embarqua. Quinze jours durant, le navire qu'il montait fut battu des vents furieux qui le jetèrent enfin sur les côtes d'Irlande, comme une épave humaine.

Il débarqua donc où il put, et, comme le cœur lui réjouissait de ce que Dieu l'avait mis hors du péril de la mer, il éprouva le besoin de l'en remercier. Lors il prit sa harpe, l'accorda, et commença à jouer si doucettement, si harmonieusement, que ceux qui l'entendirent en furent incontinent charmés.

Argius, roi d'Irlande, et la belle Yseult, sa fille, étaient précisément à une fenêtre de leur palais qui avait vue sur la mer. Les sons de la harpe les surprirent d'abord, peu habitués qu'ils étaient sans doute à cet instrument manié d'une si savante façon; puis, à mesure que Tristan jouait, leur surprise se changea en admiration. Le roi descendit aussitôt pour savoir quel mortel pouvait tirer d'un instrument ordinaire des sons aussi extraordinaires, et il se trouva en présence d'un chevalier blessé qui le salua bien poliment en lui disant qu'il venait d'échouer sur ce rivage et qu'il remerciait le ciel de l'avoir préservé de mort.

Le roi fit transporter Tristan dans son palais et le présenta à sa fille, en lui disant :

— Chère fille, voilà l'auteur de cette tant douce et tant plaisante harmonie qui vient de nous réjouir si fortement les oreilles et l'âme... Il est blessé, comme vous voyez... Je vous le recommande donc, à vous qui êtes si habile dans l'art de guérir...

Tristan était jeune et beau, nous l'avons dit; et ce n'était pas pour rien que l'infortunée Bélinde s'était enamourée de lui. Ce fut la première chose que constata Yseult, la plus charmante princesse qui fût lors dans l'univers. La seconde chose qu'elle constata ce fut qu'il était dangereusement blessé. A ce

double titre, elle s'empressa de lui prodiguer les soins les plus intelligents et les plus affectueux.

Ce n'est pas impunément qu'une jeune fille se fait la garde-malade d'un jeune homme. Tristan, doublement intéressant, comme chevalier blessé et comme aimable chevalier, produisit une double impression sur le cœur virginal de la jeune Yseult, qui n'en produisit pas une moindre sur le cœur non moins virginal du jeune Tristan. A partir de ce moment ils commencèrent à s'admirer, et l'on sait que l'admiration mutuelle, dans la bonne et vieille acception du mot, est le synonyme de l'amour.

## CHAPITRE VII

**Du tournoi qui eut lieu à la cour du roi Argius et de la victoire qu'y remporta Tristan, quoique blessé, sur le prince Palamèdes, son rival auprès d'Yseult. De la curiosité d'une dame d'honneur de la reine et des conséquences fâcheuses qu'elle eut pour le bonheur de Tristan, qui fut forcé de partir et d'abandonner la princesse, sa mie.**

Pendant ce temps, plusieurs chevaliers de la Table Ronde et quelques autres organisèrent un tournoi. Un prince sarrasin, nommé Palamèdes, obtint l'avantage du premier jour ; on le conduisit à la cour d'Argius ; on lui donna une fête où Tristan, un peu remis de la blessure du Morhoult, se fit porter pour être témoin de ce qui s'y passerait. Il savait que la belle Yseult devait y paraître !

La jeune princesse y parut, en effet, dans tout l'éclat de sa beauté dont furent éblouis les chevaliers, chenus ou verdelets, attirés à ce tournoi par l'attrait qu'avaient toujours ces sortes de fêtes, à cette époque essentiellement batailleuse. Parmi eux, plus qu'eux tous, Palamèdes fut ébloui. De là à une déclaration de cet éblouissement à celle qui l'avait causé, il n'y avait qu'un pas : Palamèdes le fit, il avoua à Yseult un amour qui ne devait jamais être que malheureux. Tristan, qui ne perdait pas un seul instant de vue l'adorable fille du roi Argius, fut témoin de cette déclaration formulée très clairement par la pantomime expressive de Palamèdes, et, croyant voir en ce chevalier sarrasin un rival dangereux, il ressentit une douleur profonde, qui n'était autre chose qu'une profonde jalousie. Si, jusque-là, il ne s'était pas dit que, lui aussi, il aimait Yseult, ce mouvement de son âme lui fit connaître à quel point Yseult lui était déjà chère.

Le tournoi devait recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il était, se leva dans la nuit, se couvrit de ses armes et alla se cacher dans une forêt voisine du lieu du combat. Les chevaliers arrivèrent, la cour prit place dans la loge disposée au meilleur endroit de la lice, et le tournoi commença. Tristan apparut alors comme un ouragan, se mit sur les rangs, renversa tout ce qui fit mine de lui résister et s'attaqua enfin à Palamèdes qui bientôt mordit la poussière. Ce prince sarrasin voulut se relever, et, après s'être si mal servi de sa lance, se mieux servir de son épée : il ne fut pas plus heureux. Tristan y allait avec une telle fougue que, ce jour-là, il devait vaincre les plus forts et faire reculer les plus courageux : il remporta le prix du tournoi.

Mais, pendant la lutte, sa vieille blessure s'était rouverte : au moment où on le couronnait il perdit à flots son généreux sang. On fut forcé de l'emporter dans ce pitoyable état. Si quelqu'un souffrit en ce moment, ce fut bien Yseult qui croyait déjà Tristan mort...

Cette fois, il s'agissait de le guérir sérieusement. La belle princesse alla elle-même cueillir certaines herbes salutaires, les prépara avec un soin minutieux et en composa un dictame précieux destiné à neutraliser pour jamais l'effet désastreux du poison versé dans le sang de Tristan par la lance du Morhoult. Elle fit si bien, cette jeune enchanteresse, qu'au bout d'un mois le neveu du roi Marc était complètement guéri.

Le jour où elle lui apprit cette bonne nouvelle, en pâlissant un peu, car elle pensait qu'une fois guéri ce chevalier étranger repartirait pour les pays lointains d'où il était venu ; ce jour-là, Tristan devait lui apprendre, à son tour, une autre bonne nouvelle destinée à la faire rougir un peu.

— Aimable Yseult, dit Tristan en se précipitant à ses genoux avec l'enthousiasme d'un homme bien portant, ce que vous avez fait lie à jamais mon sort au vôtre... Vous m'avez sauvé la vie : elle vous appartient. Faites-en ce que vous voudrez... Ne voyez plus en moi que votre esclave, qui sera heureux de mourir sur un signe de votre belle main ou sur un mot de votre belle bouche...

— Chevalier, répondit Yseult, les yeux baissés, et avec une sorte de confusion, réelle ou seulement apparente ; chevalier, vous estimez à trop haut prix le chétif service que je vous ai rendu... Le devoir des femmes est de guérir ceux qui souffrent... Mes modestes connaissances m'ont permis de vous rendre à la santé : j'en suis heureuse... Mais vous ne me devez pas d'aussi ardents remercîments... J'en eusse fait autant pour tout autre que pour vous...

Yseult ne disait pas l'exacte vérité : elle n'en eût pas fait autant pour le prince Palamèdes, par exemple, si le prince Palamèdes avait été mortellement blessé par Tristan. D'où venait cette différence ? Yseult aimait Tristan, comme Tristan aimait Yseult : voilà tout.

Quant à son nom et à son histoire, le neveu du roi de Cornouailles crut devoir les lui cacher, pour le moment, par prudence. N'était-il pas, en effet, à la cour du roi d'Irlande, et n'avait-il pas tué le Morhoult de cette contrée ?

Quelques jours après l'aveu que Tristan avait fait à Yseult, une gente pucelle de la suite de la reine entra par mégarde, ou par curiosité, dans le cabinet où les armes du brave Tristan formaient panoplie. Elle les examina attentivement l'une après l'autre, et, quand elle arriva à l'épée, elle y constata une brèche considérable qui lui donna à réfléchir. Les femmes ne réfléchissent pas beaucoup, d'ordinaire, de peur de se fatiguer et, par suite, de s'enlaidir. Cette jeune fille ne craignit pas de manquer aux habitudes de son sexe : elle réfléchit beaucoup. Sa

conclusion fut que cette épée-là avait servi à ôter la vie au Morhoult.

Elle courut alors chez la reine qui avait précieusement gardé dans un étui le fragment d'acier qu'on avait extrait de la tête de son frère, après sa mort. La reine prit ce fragment, le rapprocha de la brèche faite à l'épée de Tristan et vit qu'il s'y adaptait à merveille.

— L'homme à qui appartient cette épée a tué mon frère! s'écria-t-elle, en proie à la plus grande douleur.

— Il faut en avertir le roi Argius, répondit la suivante dont la curiosité fatale avait amené cette révélation.

La reine suivit ce conseil : elle alla porter ses cris et sa douleur au roi, qui s'assura de la vérité par ses propres yeux.

Argius réunit incontinent sa cour, dames et barons, et envoya quérir le jeune chevalier à qui appartenait cette redoutable épée ébréchée sur un crâne humain.

— Chevalier, lui dit-il, cette épée est bien vôtre, n'est-ce pas?

— Elle est mienne en effet, Sire, répondit Tristan étonné de voir son épée là.

— Comment alors avez-vous osé vous présenter à ma cour, après avoir méchamment mis à mort mon vaillant beau-frère, le Morhoult d'Irlande?...

Tristan ne put s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles, ainsi interrogé et accusé devant tout le monde; et cette rougeur subite le rendit plus charmant encore. Yseult le dévorait des yeux.

— Sire, répondit-il respectueusement, je conviens que cette épée a blessé mortellement le Morhoult d'Irlande, votre très courageux frère; mais je vous atteste solennellement ici que c'est loyalement, dans un combat à armes égales, que j'ai eu le malheur de le tuer. Je ne suis pas venu à votre cour pour vous braver par ma présence... J'étais blessé dangereusement moi-même... On m'avait conseillé de venir dans le pays de Logres pour chercher une guérison douteuse : je me suis embarqué; les vents m'ont été contraires, et j'ai été jeté ici, sur ce rivage, sans savoir où je me trouvais... Vous savez maintenant le reste.

Quand Tristan eut cessé de parler, il se fit un murmure dans l'assemblée, très diversement remuée par cet événement. La reine demandait vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémissait et pâlissait de minute en minute; mais la majorité de l'assemblée se prononçait ouvertement en faveur d'un chevalier jeune, beau, brave et loyal. La générosité fit taire le courroux dans le cœur du roi d'Irlande.

— Chevalier, dit-il à Tristan, grande est la peine que vous m'avez faite en tuant le Morhoult; mais grande aussi serait ma peine si je vous condamnais à la mort, bien qu'aux yeux de beaucoup vous l'ayez mérité pour cette action-là... Je vous laisserai donc vivre, pour deux raisons : la première, parce que votre visage respire un parfum d'honêteté et de courage qui m'attendrit; la seconde, parce que vous avez été mon hôte. Un homme, quel qu'il soit, nous devient sacré dès qu'il a rompu le pain et mangé le sel avec nous : d'ennemi il nous devient ami, jusqu'au jour où il franchit le seuil de notre demeure. C'est ainsi que nous entendons les devoirs de l'hospitalité, nous autres, gens du Nord... Il ne sera donc pas touché à un seul cheveu de votre tête jusqu'au jour de votre départ... Mais il convient que ce jour soit proche, et qu'une fois parti vous ne remettiez plus les pieds sur ce sol qui a respecté votre vie quand il pouvait s'arroser de votre sang... Partez donc au plus vite, et surtout, chevalier, ne revenez plus : vous trouveriez la mort, cette fois...

— Sire, grand merci!... se contenta de répondre Tristan, en s'inclinant et en se retirant.

Au moment de disparaître pour toujours, et de monter sur le cheval que le roi lui avait fait bailler, le pauvre garçonnet ne put s'empêcher de regarder une dernière fois la douce et blanche Yseult, qui n'attendait que ce regard pour échanger avec lui sa dernière pensée.

Il fallait partir : Tristan partit, en soupirant beaucoup. Mais il ne partit pas seul. Brangien, jeune dame d'honneur d'Yseult connaissait les plus secrètes pensées de sa belle maîtresse : elle connaissait par conséquent l'amour qu'elle avait pour le vainqueur du Morhoult et la douleur que lui causait son départ précipité. Elle crut lui être agréable en faisant secrètement partir ses deux frères pour servir d'écuyers à Tristan. Et elle fit bien, la bonne Brangien!...

## CHAPITRE VIII

**Comme Tristan fut forcé de repartir pour obéir à une velléité amoureuse de son oncle. De son arrivée à la cour du roi Artus et de la rencontre qu'il y fit du père de sa chère Yseult.**

Yseult pleura, cela va sans dire. Il va sans dire aussi que Tristan regretta sa mie avec toutes les larmes de son cœur. Il regagna le royaume de Cornouailles, complétement guéri de la blessure que lui avait faite la lance empoisonnée du Morhoult, mais non de celle que lui avait faite la beauté sans pareille de la fille du roi d'Irlande. Au moins cette blessure-là avait son charme!... Une fois qu'il eut embrassé son vaillant neveu, le bon roi Marc exigea de lui un récit fidèle de ses aventures et des moyens employés pour sa miraculeuse guérison. Tristan lui raconta donc comme quoi la brèche faite à son épée par le crâne épais du Morhoult l'avait dénoncé à la cour du roi Argius comme le meurtrier de ce prince, et ce qui avait suivi cette malencontreuse découverte. Il lui peignit ensuite l'adorable Yseult avec cette éloquence, cette exagération involontaire qu'on ne trouve que dans la bouche des amants.

A cet endroit du récit de Tristan, le roi Marc

souriait dans sa barbe grise, et interrompit la narration de son neveu, qui une fois sur ce chapitre, menaçait de ne pas tarir.

— Beau neveu, lui dit-il, je requiers de toi un don.

— Lequel, cher oncle, demanda Tristan. Quel qu'il soit, mon devoir de sujet et de neveu est de vous l'accorder.

— Jure donc sur les reliques que tu exécuteras fidèlement tout ce que je te requerrai.

— Je le jure, dit Tristan.

— Eh bien! beau neveu, tu vas te rendre incontinent en Irlande, à la cour du roi Argius, et tu me ramèneras la belle Yseult que je veux faire reine de Cornouailles.

Tristan devait croire sa mort certaine, en osant retourner en Irlande, d'après ce que lui avait déclaré le roi Argius. Mais lié par la foi du serment, plus encore lié par la douce chaîne d'amour, il n'hésita pas un seul instant à obéir à son oncle. Dès le soir même, il s'embarquait pour l'Irlande, après avoir pris, toutefois, la précaution de se couvrir d'autres armes que celles qui lui avaient servi jusque-là.

Une tempête semblable à celle qui avait accueilli son premier voyage, jeta son navire sur les côtes d'Angleterre. Tristan y aborda forcément, ne pouvant aborder ailleurs.

Le roi Artus tenait alors à Cramalot sa cour qu'ornaient les plus valeureux chevaliers; ceux de la Table Ronde, ses compagnons d'armes, et les plus illustres chevaliers du monde, en faisaient les honneurs aux chevaliers étrangers.

Tristan s'y rendit, mais sans se faire connaître. Il prit part à plusieurs joutes et livra même plusieurs combats où il se couvrit de gloire. On parlait de lui avec avantage et avec honneur, et c'était chose méritoire, certes, dans une cour comme celle du roi Artus, la plus célèbre cour de cette époque.

Un jour arriva à Cramalot un vaisseau qui portait Argius, roi d'Irlande, et père de la princesse Yseult. Argius, accusé de trahison à propos d'un meurtre commis dans ses États, venait à Cramalot, par ordre du roi Artus, pour se laver de cette grave accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables chevaliers de la Table Ronde, était son accusateur, et, on le comprend, Argius n'était ni d'âge ni de force à se mesurer avec un pareil adversaire. Sa cause devenait ainsi mauvaise, quoique son innocence fût réelle. Mais que devient, en ce monde, l'innocence qui ne peut se prouver? Elle est imputée à crime, tout simplement. Argius était donc obligé de chercher un champion qui se portât fort pour lui et qui prouvât clairement ce qu'il lui était interdit de prouver.

Or, le serment de la Table Ronde ne permettait à aucun de ses chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût entre eux une querelle particulière, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entendit parler du chevalier inconnu et du renom de vaillance qu'il avait su mériter. Témoin d'un de ses exploits, il s'enthousiasma pour ce courageux homme qui sortait si facilement des passes difficiles où d'autres eussent infailliblement succombé.

— Chevalier inconnu, lui dit-il en l'allant trouver, [illegible] avec empressement, je viens requérir votre assistance. Je suis faussement accusé de trahison, à propos d'un meurtre commis [illegible] justification duquel le roi Artus m'a appelé [illegible] sur terre, que je suis innocent de ce meurtre [illegible] je vous demande de soutenir ma cause. Si vous daignez la prendre en main, je triompherai de cette injuste accusation et de mon injuste accusateur, qui s'appelle Blaaner.

— Ah! cher Sire, répondit Tristan, [illegible] vous avez sauvé la vie [illegible] de vos services. Vous m'avez naguère sauvé de malemort : je vous sauverai de la honte de cette criminelle accusation.

— Que me dites-vous là, cher chevalier? demanda Argius, étonné de ce langage auquel il ne s'attendait point. Comment vous appelez-vous donc, vous qui vous rappelez si généreusement les services qu'on vous a rendus?

— Je m'appelle Tristan.

— Le vainqueur du Morhoult?

— Le vainqueur du Morhoult, à qui vous avez loyalement accordé l'hospitalité, et qui a été si heureusement guéri par la belle main de votre incomparable fille.

— Tristan! reprit Argius. Je serai heureux de vous devoir mon honneur, et quoique vous disiez que vous me devez la vie, nous ne serons pas encore quittes. Aussitôt après votre triomphe, je vous promets de vous octroyer tel don qu'il vous plaira de requérir.

— Je vous rappelerai votre promesse en temps opportun, se contenta de dire Tristan.

## CHAPITRE IX

Du combat que soutint Tristan contre Blaaner, accusateur du roi Argius, et du triomphe qu'il remporta. Comme ensuite il partit avec Argius pour le royaume d'Irlande où, pour être fidèle à son serment, il demanda, au nom du roi Marc, la main de la princesse Yseult. Comme enfin, [illegible]

Tristan, champion du roi Argius, se battit à outrance contre Blaaner, son accusateur. Ce dernier, épuisé par la longueur de la lutte, couvert de blessures nombreuses, tomba enfin sur ses genoux, et son épée lui échappa des mains.

— Chevalier, cria-t-il à Tristan dans un suprême effort, sans vouloir se rendre; chevalier, usez de vos droits et m'achevez en me coupant la tête...

Le généreux Tristan savait que c'était pour maux [illegible] de grand courage qui faisaient dire de telles paroles à Blaaner. Il ne voulut point profiter des avantages que lui donnait sa victoire, et il lui répondit :

— Ne plaise à Dieu que je coupe le chef d'un si bon chevalier que vous êtes! Pour la meilleure cité que le roi Artus ait, je ne le ferais point, je ne le ferais point.

Cela dit, Tristan appela les juges du camp, qui déclarèrent le roi d'Irlande lavé de son accusation

Puis le noble vainqueur courut à [illegible], la prit entre ses bras, la releva et la rendit à ses parents et [illegible] qui tous étaient [illegible] Benoist [illegible] fameux [illegible] Tristan [illegible] amitié [illegible].

Tous ces [illegible] chevaliers, [illegible] générosité, [illegible] Cornouailles [illegible] l'on [illegible].

— Maintenant, chevalier Tristan, dit le roi Argius [illegible] je vous supplie de [illegible] avec moi en Irlande [illegible] les remerciements de la reine ma femme, et de la princesse ma fille.

Cette proposition convenait trop à l'amoureux Tristan, qui, après quelques façons, consentit à suivre [illegible] le père de la charmante Yseult.

Les remerciements [illegible] par Argius ne manquèrent pas au vainqueur de [illegible]. La reine d'Irlande, oubliant la mort du Morhoult, [illegible], ne montra au libérateur de son mari qu'une vive et sincère reconnaissance. Quant à Yseult, qui avait appris que son père [illegible] amant, elle [illegible] retour, sans cependant dépasser les limites assignées par la prudence. Elle était heureuse, la belle enfant! [illegible]

Tristan, lui, était loin d'être heureux [illegible] la princesse [illegible] désespoir du cruel serment [illegible] Son grand cœur [illegible] enfin. [illegible] lui prescrivait [illegible] quérir ce don qui lui devenait par là si fatal : il déclara le serment qu'il avait fait, et demanda, en frémissant, à Argius, la main de la belle Yseult pour le roi de Cornouailles, son oncle. Argius accorda, et Yseult se laissa accorder. Pauvre Tristan !... Pourquoi aussi, au lieu d'être neveu du roi, n'était-il pas roi lui-même? Loyal Tristan !... Pourquoi aussi, au lieu de demander pour le vieux Marc la main de l'incomparable Yseult, ne l'avait-il pas demandée pour lui-même, plus jeune et plus beau?

Yseult partit, suivie de quelques dames d'honneur, parmi lesquelles se trouvait la complaisante Brangien, et de quelques chevaliers parmi lesquels se trouvait naturellement Tristan.

La reine avait surpris l'intelligence qui régnait entre sa fille et Tristan. Pour prévenir les suites fatales de cet amour, qui maintenant ne pouvait plus être que coupable, elle avait confié à la fidèle Brangien un philtre, présent précieux d'une habile fée, en lui recommandant de partager ce boire amoureux entre Yseult et le roi Marc, le soir de leur mariage.

Un vent favorable enflait les voiles du vaisseau qui avait l'honneur de porter Yseult et Tristan. Tout leur promettait une heureuse navigation. A mesure qu'ils avançaient vers le pays de Cornouailles, ils avançaient également vers le pays radieux qu'on appelle l'Amour. Le roi Marc était un peu oublié par Tristan, et beaucoup par Yseult, qui ne se sentait pas jeune pour rien, surtout en face d'un beau jeune homme comme Tristan! Ces deux amants se regardaient avec tendresse, et ils poussaient des soupirs qui eussent enflé les voiles du vaisseau si le vent [illegible]. Leurs lèvres brûlaient [illegible] leurs cœurs. La chaleur était excessive : une soif ardente les dévorait. Yseult se plaignait la première. Tristan, empressé de lui plaire, courut çà et là pour chercher une liqueur propre à étancher la soif qui consumait sa mie. Il découvrit bientôt un flacon d'une forme particulière que Brangien avait eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en saisit et le porta [illegible] à Yseult, en la priant de boire. Yseult but, et après elle Tristan. Hélas! ce flacon était celui que la reine d'Irlande avait recommandé à Brangien : c'était le flacon qui contenait le boire amoureux.

Comme si ces deux beaux enfants avaient besoin de puiser l'ivresse ailleurs qu'en leurs propres cœurs!

Le flacon vidé, Yseult et Tristan se mirent à se regarder avec plus de langueur et plus de tendresse encore qu'auparavant; leurs mains se cherchèrent et se trouvèrent; puis, après leurs mains, leurs lèvres... Le roi Marc fut décidément oublié.

La jeunesse et la beauté de Tristan auraient peut-être vainement parlé en sa faveur. Mais, je vous le demande, que faire contre la magie d'une fée? Comment résister à un philtre enchanté? Comment, surtout, résister à l'amour, ce grand enchanteur?

## CHAPITRE X

De l'embarras dans lequel se trouva Yseult le soir de son mariage avec le vieux roi Marc, et du moyen [illegible] qu'elle employa en cette occasion [illegible]

[illegible]btils, en vérité, sont les amants! Tristan, pour obéir à la parole qu'il avait donnée, avait eu l'héroïsme de demander pour le roi Marc, son oncle, la main de la blanche Yseult, sa maîtresse; puis, après l'avoir obtenue, il oubliait que c'était pour le compte du roi de Cornouailles, et cueillait à son profit cette fine fleur de virginité. Peut-être s'imaginait-il n'avoir pas été criminel?

Yseult et lui arrivèrent à la cour du roi de Cornouailles, qui attendait impatiemment leur arrivée.

— Oh! oh! beau neveu! s'écria le vieux Marc, enthousiasmé par la radieuse beauté de la princesse d'Irlande. Oh! oh! tu ne m'avais pas trompé. Voilà bien, en effet, la plus belle créature du monde, et j'ai grand'hâte de consommer avec elle l'acte légitime et naturel du mariage! Sa vue fait couler dans mes vieilles veines un sang plus jeune et plus ardent... Cela me ragaillardit tout à fait, vraiment! Elle est mignonne, votre gentillesse

n'aura pas affaire à un ingrat, j'ose vous le promettre.

Ces éloges étaient certes mérités; et pourtant ils firent rougir la gente princesse. Peut-être aussi que sa confusion venait d'une autre source... Car enfin, ce vieillard s'imaginait bien des choses, une surtout, à son endroit, et ce vieillard se trompait!...

Quoi qu'il en fût, le roi Marc, qui avait l'âge où l'on n'a pas le temps d'attendre, pressa très activement les préparatifs de son mariage avec la séduisante Yseult. Une fête magnifique, unique peut-être dans la vie du roi de Cornouailles, fut ordonnée par lui en l'honneur de son incomparable fiancée, et le lendemain de cette fête, l'union du vieux Marc et de la jeune Yseult fut célébrée.

Célébrée, mais non consommée. Yseult avait trempé ses lèvres dans le boire amoureux et s'était laissée aller à l'adorable ivresse qu'il lui avait procurée. En arrivant à la cour de Cornouailles, elle s'était imaginé pouvoir se soustraire au douloureux honneur qui lui était réservé là, et elle n'avait consenti qu'à regret à assister aux fêtes et aux cérémonies de ses fiançailles avec le vieux roi Marc. Mais maintenant qu'ils en étaient arrivés au fait et au prendre; maintenant que le mariage exigeait son complément naturel, la loyauté de la jeune princesse lui criait qu'elle avait été bien loin et qu'il était temps de s'arrêter.

En conséquence, Yseult, Tristan, Brangien et Gouvernail tinrent conseil sur les moyens à prendre pour sortir de cet embarras. Les deux hommes n'en trouvèrent aucun qui valût quelque chose; Yseult en proposa un qui ne valait rien du tout; Brangien fut la mieux avisée.

Brangien, quoique sensible et souvent adorée, n'avait jamais eu à se reprocher la faute délicieuse qui causait l'embarras d'Yseult. Mais elle aimait sa jeune maîtresse plus que son propre honneur, et cette amitié lui fit passer par-dessus toute considération: Yseult se perdait, il fallait la sauver.

À la fin de la toilette de nuit, au moment solennel si impatiemment attendu par le vieux roi Marc, Brangien prit tous les accoutrements royaux, se parfuma comme on parfumait autrefois les victimes pour les sacrifices, fit sa prière, selon sa quotidienne habitude et se glissa furtivement dans le lit nuptial, où elle attendit le roi Marc, qui ne tarda pas à venir l'y rejoindre, comme bien vous pensez.

Le vieux monarque fut heureux; il s'endormit, continua en rêve, l'adorable réalité qu'il avait commencée dans les bras de la fausse Yseult, et, ainsi bercé par les plus ravissants mensonges, il se réveilla plus tard qu'il n'en avait l'habitude. Plus tard, mais cependant encore assez tôt pour ne pas pouvoir constater par ses yeux la substitution dont il avait été victime. Il se leva un peu avant le jour et quitta le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il y avait joué. Les vieillards, on le sait, ne savent pas rester tard au lit: il leur semble toujours que c'est une anticipation du cercueil, et ils aiment mieux être debout que couchés, même dans les délectables occasions comme celle qui venait d'être procurée au roi de Cornouailles.

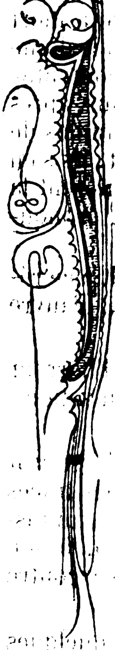
Quelques minutes après, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentiments d'une victime, s'élança de l'autel où elle avait été immolée, et courut auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès complet du sacrifice. Elle trouva les deux amants ensemble, aussi rassurés et aussi heureux qu'ils pouvaient l'être. Yseult avait d'abord été agitée par la crainte et par le remords, mais les baisers souvent répétés de son jeune amant avaient chassé ces vilains sentiments-là, et Yseult s'était livrée tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Le vieux roi Marc, après sa promenade matinale dans son jardin, pouvait revenir d'un moment à l'autre, ramené dans la chambre nuptiale par le désir bien pardonnable de contempler au grand jour l'aimable fille qui avait ainsi consenti à transfuser son jeune sang et sa fraîche santé dans les veines appauvries de ce vieil Eson. Il fallait donc qu'Yseult prît les accoutrements de Brangien et qu'elle se hâtât d'aller prendre la place que celle-ci venait de quitter. Il n'y avait plus guère de danger, d'ailleurs, en cela, car Brangien s'était noblement exécutée, et le vieux roi Marc eût été mal venu à exiger davantage.

Ce qui le prouva, c'est que le jour même, enchanté de sa femme, enchanté de lui, enchanté de son neveu, enchanté de tout le monde, le roi de Cornouailles nomma Tristan son grand-chambellan. Honneur insigne, honneur précieux, qui donnait ainsi à Tristan toutes entrées privées chez le roi, voirement chez la reine...

## CHAPITRE XI

**Comme la jeune reine de Cornouailles récompensa le dévoûment de Brangien, et de ce qui en résulta.**



Il faut croire que l'ingratitude est dans la nature humaine, puisque les nobles créatures n'en sont pas exemptes.

Brangien avait rendu un important service à sa maîtresse, cela était incontestable. D'aucuns diront peut-être que Brangien en avait été récompensée par elle-même et par le vieux monarque, encore verdelet, et que, dans ces cas-là, les victimes sont de très heureuses victimes; mais ils ne faut pas croire ces médisants esprits-là. Un sacrifice est un sacrifice, quel que soit le sacrificateur. Le roi Marc eût été jeune et beau comme Tristan que c'eût été encore un sacrifice, plus agréable que l'autre sans aucun doute, mais enfin un sacrifice, puisqu'elle ne l'avait pas choisi. Le bonheur n'est réel, quoi qu'en disent les casuistes, que lorsqu'on se donne, et non lorsqu'on se livre. L'amour n'est pas seulement un contact de deux corps, c'est surtout un contact de deux âmes. Où le consentement du cœur est absent, la félicité à son tour est absente. Brangien n'aurait pas recommencé son dévoûment au profit d'une autre qu'Yseult.

Hélas! Yseult était devenue reine! Elle tenait à conserver ce rang, que tant de femmes envient et qu'il est donné à peu de femmes d'obtenir; et, pour le conserver, il fallait éloigner tout soupçon de la

part de son vieil époux; Brangien avait son secret; donc Brangien pouvait le révéler un jour ou l'autre, et lui nuire. Cruelle logique des grands de ce monde!

De cette pensée aux moyens de se débarrasser de Brangien, il n'y avait pas loin. Yseult soudoya deux de ses gardes, sous un prétexte quelconque, et les chargea d'enlever la pauvre Brangien et de la conduire dans la forêt du Morois, où ils devaient ensuite la tuer. Excès de prudence impardonnable et cruel, n'est-ce pas?

Brangien fut donc secrètement enlevée et transportée sans bruit dans la forêt du Morois, suivant l'ordre qu'en avait donné la jeune et impitoyable reine de Cornouailles. Mais Brangien était aimable, attrayante et digne d'intérêt. Les deux hommes chargés de la tuer ne s'acquittèrent qu'à regret de cette vilaine commission.

— Eh! chère dame, lui demanda l'un d'eux avant de lever le poignard sur elle, qu'avez-vous pu forfaire à la reine?...

— Hélas! seigneur, répondit-elle avec tristesse, jamais je ne lui fis rien qui pût être imputé à mal, jamais!... Seulement, quand madame Yseult a quitté l'Irlande, elle avait une fleur de lis qu'elle devait porter au roi Marc, et une de ses demoiselles en avait une autre qu'elle ne devait porter à personne qu'à son propre amant... Madame Yseult perdit la sienne, dont elle eût été malvoulue, et la demoiselle lui présenta par moi la sienne qu'elle avait si bien gardée jusque-là... Je crois que c'est à cause de cela qu'elle me fait mourir, car je ne connais pas d'autre raison qui puisse l'excuser de le faire....

Les deux gardes n'entendirent rien à cette énigme. Toutefois, ne pouvant se résoudre à mettre à mort une si douce et si gente créature, qui parlait d'une voix si mélancolieuse et si résignée, ils se contentèrent de l'attacher à un arbre de la forêt. Puis, après avoir ensanglanté leurs épées dans les entrailles de la première bête fauve qu'ils rencontrèrent, ils s'en revinrent au palais d'Yseult à qui ils racontèrent la fin de Brangien et les paroles qu'elle avait prononcées avant de mourir.

— Pauvre chère Brangien! s'écria Yseult à ce récit. Ah! qu'ai-je fait là! Qu'ai-je fait là!... Pauvre chère Brangien!...

Yseult reconnaissait en ce moment toute l'horreur de son ingratitude, toute la noirceur de son action: le remords lui venait!

Lors, désespérée, n'y tenant plus, elle courut dans la forêt du Morois, chercha partout des traces de sa trop fidèle Brangien, afin de pouvoir l'embrasser une dernière fois et demander pardon à son corps de la cruauté qu'elle avait ordonnée contre lui. Brangien n'était nulle part!

En apercevant çà et là, sur l'herbe verte, quelques taches de sang qui paraissaient encore fraîches, Yseult ne douta pas que ce ne fût du sang des blessures de Brangien. Sa douleur, alors, ne connut plus de bornes. Elle s'arracha les cheveux, tira un poignard de son sein et, prête à s'en frapper, elle s'écria en sanglotant:

— Non! non! chère Brangien! Douce et bonne amie! Tendre et innocente victime!... Non, je ne te survivrai pas!... J'ai mérité la mort que je t'ai fait si injustement donner!...

............................................

## CHAPITRE XII

**Comme Yseult, prise de remords, alla à la recherche de sa fidèle Brangien à laquelle elle ne voulait pas survivre, et comme elle fut sauvée de son désespoir par le prince Palamèdes qui, en récompense, lui demanda un don exorbitant.**



Au moment où Yseult allait percer son beau sein fait de lis et de roses, un chevalier parut et vola à son secours, en la suppliant de s'arrêter et de ne pas trancher ainsi le cours d'une si belle vie.

C'était Palamèdes, ce prince sarrasin que Tristan avait vaincu au tournoi donné à la cour du roi Argius, et qui avait été si violemment épris des charmes de l'incomparable Yseult.

— Qu'alliez-vous faire, madame? demanda-t-il, en tombant aux genoux de la jeune reine de Cornouailles.

— Me punir d'avoir perdu Brangien, ma plus fidèle amie!... répondit Yseult.

— Brangien n'est pas morte, je suis heureux de vous l'apprendre, madame, dit Palamèdes. Je l'ai sauvée à temps de son désespoir et de son abandon, et l'ai conduite dans un monastère voisin où elle est à l'abri contre toutes les vilaines tentatives...

— Ah! courons la chercher, courons! s'écria Yseult, à qui cette nouvelle venait de rendre la vie. Courons! j'ai besoin de la voir, de la serrer dans mes bras, de la presser sur mon cœur et de lui demander mon pardon!...

Palamèdes alla quérir Brangien et la ramena à Yseult qui, en la revoyant, voulut se jeter à ses genoux pour les embrasser. Mais l'aimable et douce Brangien ne lui en donna pas le temps, et elle l'attira sur son cœur avec des transports qui prouvaient bien que tout était pardonné.

Ce qu'elles versèrent de larmes, on l'ignore; mais on peut le supposer aisément, en se rappelant quelles sources inépuisables en ont les yeux des femmes.

— Prince, dit Yseult en s'arrachant avec peine des bras de son amie, et en s'adressant à Palamèdes; prince, c'est à vous que je dois le bonheur dont je jouis en cet instant... Je veux vous en remercier en vous promettant de vous accorder le don qu'il vous plaira de me demander...

Palamèdes, qui ne songeait qu'à une chose, allait la demander à la jeune reine de Cornouailles, lorsque survint tout-à-coup le vieux roi Marc, en quête de sa belle épousée.

— Cher Sire, lui dit Yseult, ne vous étonnez pas de me voir dans cette forêt; étonnez-vous plutôt de me voir encore en vie... J'ai été enlevée ce matin à quelques pas de votre palais, au moment où je prenais le frais, par d'infâmes brigands qui m'ont conduite ici dans des intentions que je m'abstiens de

vous dire... J'allais infailliblement succomber, ainsi que ma chère Brangien, que l'on avait enlevée avec moi, dans les mêmes intentions sans doute, lorsque le prince Palamèdes est survenu et m'a délivrée... Je lui exprimais ma reconnaissance au moment où vous êtes arrivé et je lui promettais de lui accorder tel don qu'il lui plairait de me demander...

Les vieillards amoureux sont aussi volontiers crédules que soupçonneux; ils vont aisément d'un extrême à l'autre, comme des vieux fous qu'ils sont. Hélas! où sont donc les sages?...

Le roi Marc ne douta pas un seul instant de la véracité du récit d'Yseult, malgré les invraisemblances qui pouvaient s'y rencontrer. Tout au contraire, il s'empressa de serrer la main du prince sarrasin et de confirmer le don que la reine lui avait promis.

— Qu'exigez-vous, prince? demanda le roi Marc à Palamèdes. Quoi que ce soit que vous me demandiez, je vous l'accorderai, foi de roi et de chevalier!...

— Je vous demande votre femme Yseult, que j'aime depuis longtemps... répondit le prince sarrasin. J'ai l'intention de l'emmener dans mes états, où je la rendrai heureuse, je m'y engage devant vous...

Cette demande était exorbitante, on le comprend. Mais le serment du don octroyé était sacré, à cette glorieuse époque de chevalerie. Le roi Marc avait promis : il dut s'exécuter et laisser enlever la reine par le prince discourtois. Tristan seul eût pu s'opposer à cet enlèvement : mais Tristan était absent. Palamèdes emmena Yseult, et le roi Marc regagna tristement son palais.

## CHAPITRE XIII

**Comme un chevalier nommé Lambergues se mit à la poursuite de Palamèdes, qui le tua. Comme ensuite Yseult se réfugia dans une tour, du haut de laquelle elle fut témoin du combat qui eut lieu entre le prince sarrasin et son amant Tristan.**



Un bon et courageux chevalier nommé Lambergues, qui était depuis quelque temps à la cour du roi Marc, et qui devait aux soins intelligents de la reine Yseult la guérison d'une grande blessure reçue dans un récent combat, apprit l'enlèvement de cette belle souveraine. Il lui devait la vie : il voulut payer sa dette. En conséquence, il se fit incontinent donner ses armes, et, malgré sa blessure à peine refermée, il courut sur les traces du ravisseur qu'il rejoignit à quelques lieues de la forêt du Morois.

— Arrête! Arrête! chevalier discourtois! cria Lambergues du plus loin qu'il apperçut Palamèdes.

Palamèdes fut bien forcé de s'arrêter et de faire volte-face. Le combat s'engagea. Au bout de quelques instants, les blessures de Lambergues se rouvraient, et cet honnête chevalier tombait baigné dans son sang.

Pendant cette lutte dont le résultat était si facile à prévoir, Yseult, qui songeait toujours à son ami Tristan, et qui ne voulait pas appartenir à d'autres qu'à lui, Yseult avait eu le temps de se sauver. La peur donne des ailes : en un clin d'œil elle s'était trouvée sur le bord d'une rivière, à une bonne distance de Palamèdes. Là, elle avait cherché un endroit guéable sans pouvoir en rencontrer. Heureusement, un chevalier passait en ce moment : il la prit en croupe avec lui, traversa le fleuve et conduisit Yseult dans une tour d'un accès difficile, où elle s'enferma précipitamment en apercevant Palamèdes, qui accourait pour la reprendre.

— N'allez pas plus loin, sire chevalier!... cria ce chevalier inconnu au prince sarrasin.

Parole généreuse, mais imprudente. Palamèdes s'avança et renversa l'obstacle qui lui barrait le chemin. Puis, une fois arrivé au pied de la tour où s'était réfugiée Yseult, il vit avec désespoir qu'elle était hors de son atteinte. Peu à peu, sans qu'il s'en doutât, en tournant autour de cette forteresse inexpugnable, une invincible torpeur s'empara de tous ses sens : il s'endormit.

Au bout de quelques heures arrivèrent Tristan et Gouvernail, en quête de la belle reine de Cornouailles. Palamèdes dormait toujours : Gouvernail le prit par son casque et le secoua violemment pour le réveiller.

— Ecuyer félon! s'écria le prince sarrasin, en sortant enfin de son profond sommeil. Pourquoi m'arraches-tu ainsi de ma rêverie?... Qui t'en a donné le droit?...

— Palamèdes, répondit Gouvernail, votre rêverie ne vous vaut rien... Voici Tristan qui vous défie...

— Ah! Tristan, Tristan! reprit Palamèdes en apercevant l'amant de la reine de Cornouilles. N'était-ce donc pas assez que tu me ravisses Yseult en Irlande!... Maintenant tu me veux éloigner d'elle, et me la reprendre, à moi qui l'ai gagnée?... Soit! Mais tu ne me la reprendras qu'en me prenant la vie!...

Un combat était inévitable : il s'engagea avec une égale fureur entre les deux meilleurs chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de sa tour, des redoutables coups qu'ils se portaient l'un l'autre, craignit que malgré son adresse et sa vaillance, son amant ne vînt à succomber. Elle se hâta en conséquence de descendre, ouvrit la porte de la tour et se précipita toute effarée au milieu des combattants, qu'elle sépara.

— Palamèdes, vous m'aimez, dites-vous? demanda-t-elle au prince sarrasin.

— Certes oui, je vous aime! répondit ce dernier.

— Eh! bien, vous ne refuserez pas de faire ce que je vous commanderai?...

— Dame Yseult, je ferai votre commandement. Ordonnez!

— Je veux que vous laissiez là cette bataille et que vous vous rendiez à la cour du roi Artus. Une fois arrivé, vous saluerez de par moi la reine Genièvre et lui direz qu'il n'y a au monde que deux chevaliers et deux dames, moi et elle, son ami et le mien... Maintenant j'exige que vous ne veniez jamais en lieu où je suis, si ce n'est en Grande-Bretagne quand je m'y trouverai...

Palamèdes fondit en larmes.

Ah ! dame, chère et cruelle dame, s'écria-t-il, je ferai tous vos commandements, quoiqu'ils me coûtent... Vous m'éloignez bien subtilement de vous... Mais, au moins, promettez-moi que si votre cœur change, il ne change pas en faveur de plus indignes que moi...

— Palamèdes, répondit Yseult, puissé-je jamais n'avoir joie si je change mes premières amours !...

Palamèdes comprit et s'éloigna en soupirant. Yseult et Tristan rentrèrent dans la tour pendant que Gouvernail allait faire les préparatifs du départ.

Yseult et Tristan s'adoraient. Le boire amoureux n'avait rien perdu de sa puissance. Ils se prouvèrent mutuellement le bonheur qu'ils avaient à se revoir et à se trouver ensemble, loin des fâcheux et des indiscrets. Tristan, plein de jeunesse et d'ardeur, songea un instant à enlever Yseult pour son propre compte, afin de pouvoir jouir en paix de sa possession. Mais si la voix de l'amour parlait haut dans son cœur, la voix de l'honneur avait aussi son accent irrésistible. Le lendemain matin, à l'aube, il se mettait en route avec sa mie et le bon Gouvernail pour la cour du roi de Cornouailles.

## CHAPITRE XIV

**Retour de la belle Yseult à la cour du roi Marc, qui devint jaloux de son neveu. Trahison du couard chevalier Andret, à propos de la partie d'échecs entre Yseult et Tristan.**

Marc revit sa jeune femme avec infiniment de plaisir. Il remercia son neveu de la lui avoir ramenée, quoiqu'il eût préféré la devoir à un autre qu'à ce jeune homme beaucoup trop beau pour n'être pas aimé de toutes les femmes. Le vieux monarque se rappelait l'enthousiasme avec lequel Tristan lui avait parlé pour la première fois de la fille d'Argius, et il soupçonnait quelque amourette sous roche. D'ailleurs, depuis le départ de Brangien, il ne lui avait pas été possible de retrouver la nuit enivrante qu'il avait passée entre les bras de cette fausse Yseult, et cela le contrariait autant que cela le scandalisait. On devine pourquoi.

Cette jalousie qui mordait de temps en temps le vieux cœur de ce vieux monarque semblait mordre aussi d'autres cœurs plus bas que le sien. La reine était aimée, mais le chambellan Tristan avait des envieux. Il avait grandi vite dans la cour du roi Marc, et cela offusquait certains de ces esprits vulgaires qui se montrent sans pitié pour les esprits élevés. Et puis, en voyant Yseult si amiteuse pour lui, on devinait quelque manigance amoureuse, et on les épiait.

Yseult et Tristan s'observaient bien le plus qu'ils pouvaient ; mais ils étaient jeunes et ardents tous deux deux : imprudents par conséquent.

Un jour, Tristan et Yseult étaient seuls dans la chambre même du roi Marc, auprès d'une table d'échecs. Andret, méchant et couard chevalier, un de ceux qui jalousaient la position du neveu de Marc, s'approcha sans bruit de cette chambre, et regarda par le trou de la serrure. Il vit bien que Tristan et Yseult étaient à côté d'un échiquier, mais il vit aussi qu'ils ne jouaient pas aux échecs. Jouer aux échecs n'a rien de criminel en soi, et Andret ne se fût pas dérangé pour si peu. Or, Andret se dérangea pour aller prévenir Marc qu'on était en train de le faire échec et mat.

— Sire Marc, lui dit Andret, vous êtes le plus crédule et le plus pusillanime roi qui soit, car vous souffrez en votre royaume un homme qui vous honnit de votre femme !... Vous êtes donc bien recru d'amour, Sire Marc, que vous laissez ainsi en jachères la plus belle terre du monde, qu'un plus avisé que vous songe à fertiliser ?...

— Que dis-tu là ? Et quel est cet audacieux ? s'écria le roi Marc en pâlissant de colère. Dis-moi, dis-moi son nom, et je veux te faire voir que je ne suis ni recru d'amour ni rassasié de vengeance !...

— Ne l'avez-vous donc pas deviné, Sire Marc ? reprit le traître Andret. C'est Tristan, Sire, c'est Tristan ! ... Depuis longtemps déjà je m'étais aperçu de cette trahison ; mais je n'avais pas tout d'abord voulu vous en prévenir, espérant que ce coupable chevalier viendrait à résipiscence... Il ne s'est pas corrigé... Je le livre à votre juste vengeance, ainsi que sa complice... Vous les trouverez à cette heure, seul à seul, en votre propre chambre...

Le vieux roi Marc prit son épée et courut pour châtier les coupables après les avoir surpris au nid même de leur trahison. Par bonheur, l'honnête Gouvernail, qui n'avait pas reçu pour rien, de l'enchanteur Merlin, la mission de veiller sur Tristan, le bon Gouvernail gardait la porte de la chambre royale. Il entendit les cris de colère de Marc et eut le temps d'avertir le jeune chambellan ; mais Tristan eut à peine celui de s'éloigner.

— Vassal ! cria le roi, furieux, en le voyant fuir, et en courant après lui, l'épée haute. Vassal ! Vous m'avez honni de ma femme... Je vous défie !...

Tristan était dans son tort, en outre il avait affaire à son oncle. Mais son oncle menaçait en cet instant sa vie ; il dut songer à la conserver pour Yseult. Alors, au lieu de fuir, il décrocha une épée qui se trouvait dans une panoplie, s'enveloppa le bras dans son manteau, il courut sus au monarque, qui ne s'attendait probablement pas à cette volte-face.

— A moi, chevaliers de Cornouailles, à moi !... cria-t-il, en se voyant ainsi menacé par un chevalier plus jeune que lui, et surtout plus expert dans le maniement des armes blanches.

Malheureusement pour Marc, si le jeune chambellan n'était pas aimé de tous les chevaliers de la cour, il était aimé de quelques-uns et redouté de beaucoup d'autres. L'appel du vieux roi resta sans effet : Marc fut forcé de s'enfuir. Tristan, qui était de mauvaise humeur, poursuivit son oncle de corridor en corridor, de chambre en chambre, l'atteignit enfin et lui donna sur l'oreille un grand coup du plat de son épée. Marc tomba à la renverse, tout étourdi.

## CHAPITRE XV.

**Comme Tristan, pour se soustraire aux premiers effets de la colère du roi Marc, se réfugia dans la forêt du Morois, où vint bientôt le chercher une amoureuse missive de sa mie.**

Après cette équipée, Tristan jugea prudent de ne pas rester trop longtemps à Cintageul, où se trouvait la cour. Il assembla, en conséquence, quelques chevaliers de ses amis, s'arma et partit avec eux pour la forêt du Morois. La forêt était profonde, inaccessible et dangereuse : le vieux roi Marc ne jugea pas à propos de poursuivre jusque-là son jeune rival, et il se contenta de rester dans sa cité, sans oser en sortir.

Bientôt, cependant, les hauts barons de la cour de Cornouailles, qui se souvenaient du service énorme que leur avait rendu Tristan en tuant le Morhoult et en les délivrant du tribut d'Irlande, représentèrent au roi que l'exil de son chambellan devait avoir un terme. Yseult, de son côté, fit tant et si bien, qu'elle ensorcela le bonhomme et lui prouva, clair comme le jour, que l'avertissement que lui avait donné Andret était un faux avertissement, et que s'il avait pris la peine de venir plus tôt, il se serait assuré, de ses propres yeux, qu'elle et Tristan jouaient innocemment aux échecs et non à aucun autre jeu.

Il faut l'avouer, l'innocence n'a pas toujours l'éloquence de la coquetterie. Les âmes naïves ne savent pas être adroites. Marc se sentit persuadé. Peut-être y mit-il de la bonne volonté !...

Quoi qu'il en fut, il rappela son chambellan, et, un jour, la fidèle Brangien partit sous escorte pour la forêt du Morois, avec une lettre de la belle Yseult qui mandait à Tristan de revenir au plus vite, mais en ayant soin de se tenir en garde contre quelque nouvelle trahison.

Tristan, qui languissait loin de son adorable maîtresse, fut transporté de joie en recevant cette missive amoureuse qui le rappelait auprès d'elle. Il baisa tendrement cette lettre, la relut plusieurs fois avec une ivresse que les vrais amants comprendront, puis il la cacha dans son sein et revint à Cintageul avec Brangien et ses chevaliers.

Son retour fut une fête. Le roi Marc vint au-devant de lui, l'embrassa sur les deux joues en guise de sincère réconciliation, et l'assura que, plus que jamais, il était maître en sa propre maison. Le vieux monarque faisait contre mauvaise fortune bon cœur : au fond, s'il pardonnait beaucoup de choses à Yseult, dont il était affolé, il ne pardonnait rien à Tristan, dont il était toujours jaloux.

Les choses reprirent leur train accoutumé. Le roi Marc, sur l'avis d'Andret, avait interrompu une conversation charmante entre Yseult et Tristan ; Tristan renoua cette conversation aussi souvent qu'il put en trouver l'occasion, et l'amoureuse Yseult s'appliqua ingénieusement à la faire naître.

Mais hélas ! le bonheur des uns fait le malheur des autres en ce bas-monde. Les envieux meurent, mais en laissant une nombreuse postérité. L'envie est immortelle.

Tristan, tout aimable qu'il était, s'était fait des ennemis, nous l'avons dit. Après Andret, dont la dénonciation n'avait pas produit, on l'a vu, tout l'effet désastreux qu'il en attendait, était venu un autre Andret, c'est-à-dire un vil chevalier de Cornouailles, dont Tristan avait tué le frère dans un tournoi. Cet indigne chevalier, trop couard, comme Andret, pour se venger lui-même sur Tristan dont la haute valeur l'offusquait ; cet indigne chevalier était parti pour aller chercher les moyens indirects de se venger, et porter à son ennemi, le plus impunément du monde, le coup le plus sûr et le plus sensible. Il venait précisément de revenir à Cintageul.

## CHAPIVRE XVI.

**Comme un lâche chevalier, pour se venger de Tristan, amena à la cour du roi Marc une demoiselle inconnue qui portait un cor d'ivoire très indiscret. Comme il fut constaté que toutes les dames cornouaillaises étaient d'une maladresse insigne, et leurs maris d'une bénévolence égale à cette maladresse.**



e couard chevalier n'était pas revenu seul à Cintageul. Il avait amené avec lui une demoiselle inconnue, qui portait avec elle un cor enchanté doué de propriétés bizarres. Elle fut admise devant le roi Marc, qui admira beaucoup le travail merveilleux de ce cor d'ivoire.

— Sire, répondit l'inconnue, le cor est beau et d'un travail exquis ; mais ce n'est pas en cela qu'il est merveilleux... Réserve ton admiration pour ce qu'il peut te faire connaître...

— Et que peut-il donc faire connaître ? demanda le monarque, plein de curiosité.

— Il indique clairement les dames qui ont fait fausseté à leur seigneur et maître, reprit l'inconnue.

— Oh ! oh ! dit le roi, cela devient intéressant et merveilleux, en effet... Mais comment arrive-t-on à faire dire cela à ce cor magique ?...

— Permets-moi seulement de le faire éprouver.

— Je le permets de grand cœur... Mais, encore une fois, comment s'y prend-on ?...

— Voici comme... Tu le feras emplir de vin et le donneras à boire aux dames de la cour... Celle qui aura faussé à son devoir et failli à son honneur, ne pourra toucher de ses lèvres les bords de ce cor d'ivoire sans que le contenu ne s'en répande incontinent sur elle... Quant à celles qui auront gardé soigneusement la foi jurée, elles y pourront toucher impunément et boire tout le vin sans en renverser une seule goutte...

A cette déclaration, il y eut quelques sourires et une grande rumeur dans l'assemblée. Certains regards menaçants se croisèrent avec le regard tranquille de la demoiselle inconnue. Tristan et Yseult, pour leur part, furent sérieusement effrayés de la puissance attribuée à ce cor enchanté. La belle Yseult se connaissait : elle se savait très maladroite, et elle supposait bien qu'elle ne pourrait toucher à ce vase impertinent sans répandre au moins quelques gouttes du vin qu'il contiendrait. Tristan la rassura du mieux qu'il put, et, après lui avoir conseillé de se soustraire

à l'épreuve maudite, il s'éloigna, après avoir fait jurer à ses amis de défendre leur belle reine, sa mie, si le roi Marc songeait à attenter à sa vie.

Le vieux roi de Cornouailles fit assembler toutes les femmes des chevaliers de son royaume : toutes se refusèrent d'abord à subir cette épreuve humiliante. Et elles avaient bien raison !... Les dames de la cour de Cornouailles étaient toutes d'une maladresse insigne, et lorsque, le roi insistant, elles furent forcées de porter à leurs lèvres le cor d'ivoire enchanté, elles en répandirent toutes le contenu.

La belle Yseult ne put éviter l'épreuve ; une plus grande obstination de sa part eût donné beaucoup à penser : elle préféra laisser parler le maudit cor, quitte à le trouver impertinent et menteur. Le cor parla, avec la même indiscrétion que pour les autres dames de la cour du roi Marc...

Cette maladresse générale scandalisa beaucoup de monde, mais dans un sens contraire à celui qu'on serait tenté de croire. Tous les courtisans, par faiblesse ou par vanité, feignant de ne pas admettre la culpabilité de leurs femmes, se levèrent bravement contre leur souverain.

— Sire, lui dirent-ils, détruisez votre femme, si vous voulez ou pouvez... Quant aux nôtres, nous ne les détruirons pas pour si chétive raison...

— Bon ! répliqua Marc. Ne voyez-vous donc pas clairement qu'elles vous ont honnis ?...

— Nous ne savons rien, répondirent les courtisans, sinon que ce cor d'ivoire a été formé par magie noire et mal engin... Faites mal à dame Yseult si cela vous plaît ; mais point n'en voulons faire autant aux nôtres...

Le vieux roi Marc n'était pas vieux pour rien. Et puis, il se rappelait toujours, avec un appétit sans cesse renaissant, la savoureuse nuit de ses noces, à laquelle il comptait bien donner une sœur... Yseult était jolie. De peur de la perdre, et, avec elle, le profit de sa beauté, il se prit aussitôt à répondre à ses chevaliers :

— Holà ! beaux seigneurs de Cornouailles ! puisque vous excusez vos femmes, je puis bien excuser la mienne aussi, et je tiens à mensonge impudent l'épreuve de ce cor d'ivoire !...

## CHAPITRE XVII

Comme le lâche Andret réussit à faire tomber Yseult et Tristan dans un abominable piége ; du procès qui en fut la suite, et de la double condamnation à mort qui fut la suite de ce procès.

L'orage une fois calmé, Tristan en fut averti par ses amis : il revint à la cour et reprit ses fonctions de chambellan qui lui donnaient tant d'occasions de se rencontrer avec la blonde et belle Yseult.

Andret était malheureux d'avoir échoué une première fois dans sa dénonciation ; malheureux aussi d'avoir vu échouer l'épreuve du cor d'ivoire, infaillible et significative pourtant ! Il songea aux moyens de réussir dans le mal qu'il souhaitait faire à ces deux amants, et un beau jour il n'imagina rien de mieux qu'un piége, composé de fers de faux, qu'il plaça aux pieds du lit de la reine...

— Le beau Tristan, pensait-il, ne pourra s'empêcher de chercher à causer secrètement avec la reine, sa mie ; il ne prendra pas, une fois entré dans la chambre royale, toutes les précautions voulues, et, au moment où il voudra franchir les limites au delà desquelles il n'y a que vilenie pour dame Yseult et pour lui, il aura les pieds pris dans mon piége... ce qui me permettra d'aller chercher le roi Marc et de le rendre témoin d'une évidence aveuglante !...

Andret imaginait bien, comme tous les scélérats. Sa combinaison de fers de faux était d'un succès assuré. Tristan vint, embrassa tendrement la reine, la prit dans ses bras et, en faisant quelques pas que peut-être il n'eût pas dû faire, il alla donner dans le piége traîtreusement tendu par le couard Andret. Ses deux jambes furent atteintes et outrageusement écorchées.

Mais qu'était une pareille blessure dans un pareil moment ?

Yseult, cependant, s'aperçut bientôt que son amant était blessé ; elle pansa les plaies faites par le déchirement des chairs, et un baiser de sa bouche charmante en fut le premier appareil. Cela fait, elle le renvoya doucement chez lui, et se leva pour aller le reconduire jusqu'à la porte...

C'était bien ce qu'attendait l'abominable Andret ! En se levant elle rencontre les fers de faux qui maltraitèrent sans pitié des jambes d'albâtre qui portaient le plus beau corps du monde. Elle cria, Brangien accourut, arrêta le sang, et remit la reine dans son lit.

Aucun des deux amants n'osa se plaindre, de peur d'éveiller les soupçons. Hélas ! leur silence ne fut pas imité par tout le monde ; Andret parla, le roi Marc fut averti et fit arrêter Tristan par des chevaliers cornouaillais qui le haïssaient, le chevalier Bazile, cousin d'Andret, à leur tête.

Tristan fut jeté dans une prison obscure ; et Yseult, sur les adorables jambes de qui on avait constaté des blessures en tout semblables à celles qu'on avait constatées sur les jambes de Tristan, fut conduite dans une tour et gardée à vue.

Le vieux roi Marc, dont la colère et la jalousie étaient extrêmes, se décida à sévir contre ces intéressants coupables avec la plus grande et la plus injuste rigueur.

Leur procès s'instruisit, et les barons de Cornouailles, oublieux cette fois du service que leur avait autrefois rendu le vaillant Tristan, s'accordèrent à le condamner à mort, ainsi que la reine Yseult, sa complice, et le jour de l'exécution de ce cruel arrêt fut fixé au lendemain. L'endroit choisi était une petite colline située à un quart de lieue de Cintageul.

En apprenant cela, le bon Gouvernail et ses amis, qui étaient ceux de Tristan, s'armèrent en silence et allèrent s'embusquer, pendant la nuit, dans les environs de cette colline, afin de fondre, en temps opportun, sur les gens d'armes du roi Marc, les disperser et délivrer l'amant d'Yseult.

Mais le courageux Tristan n'avait besoin que de lui-même en cette occurrence, comme en beaucoup d'autres. A peine fut-il hors de la prison, au grand jour et au grand air, qu'il fit un vigoureux effort au moment où l'on s'y attendait le moins, brisa ses liens, assomma deux de ses bourreaux, s'empara de

l'épée de l'un d'eux et se réfugia dans une église, lieu sacré.

Le misérable Andret commandait l'escorte qui conduisait Tristan au supplice. Sans respect pour le saint lieu où ce vaillant chevalier s'était réfugié, il ordonna à ses gens d'entrer et de le poursuivre. Ses gens obéirent et profanèrent l'église par leur présence armée et par leurs intentions sanguinaires. Tristan, ainsi acculé, fit jouer avec sa vigueur ordinaire l'épée qu'il avait à la main, et troua les poitrines assez téméraires pour s'approcher trop près de lui. Son épée se brisa : il joua du tronçon comme il avait joué de la lame. Le sang ruissela sur les pavés de l'église, les cris des mourants montèrent jusqu'aux voûtes du saint lieu et retombèrent en pluie de malédictions sur la tête des combattants encore vivants.

En frappant ainsi, désespérément et glorieusement, Tristan était parvenu à se frayer un passage; mais le nombre des assaillants était grand; le lâche Andret, qui ne se mêlait pas de trop près à la lutte, avait soin de renforcer de nouvelles recrues les rangs éclaircis de ses hommes d'armes : Tristan allait être écrasé par le nombre!...

Faisant alors un suprême effort, tout en gagnant du terrain et en cherchant à fuir du côté de la mer, il traça autour de lui, avec son débris d'épée, un large cercle rouge qui lui permit de s'échapper. On le poursuivit, il courut plus fort et atteignit bientôt une haute tour penchée sur la mer, dans laquelle il se réfugia un instant pour respirer et haleter. On l'y poursuivit encore : il monta, monta, monta les degrés de cette tour. Les gens d'Andret montèrent les degrés, derrière lui. Une fois arrivé sur la plate-forme, Tristan vit bien que tout était perdu. En haut, le ciel; en bas, des flots profonds! Le ciel était trop haut pour qu'il songeât à y arriver : restait la mer. Tristan se recommanda à sa mie Yseult et à son doux Rédempteur, et il se précipita résolûment dans les flots. Les gens d'Andret ne crurent pas devoir l'y poursuivre.

## CHAPITRE XVIII

**Comme Yseult et Tristan, échappés à la mort, se retrouvèrent dans la forêt du Morois. Comme, ensuite, des émissaires du roi Marc vinrent les y surprendre, enlever Yseult et blesser Tristan.**

Yseult n'était pas dans une situation moins intéressante. Il avait été décidé que son supplice suivrait de près celui de son amant, et déjà on la conduisait sur le tertre ignomineux, lorsqu'arrivèrent au grand galop de leurs chevaux les chevaliers amis de Tristan et du bon Gouvernail, qu'avait été prévenir la fidèle Brangien. Les bourreaux furent massacrés, les gens du roi Marc mis en déroute, et la belle Yseult fut emportée au fond de la forêt du Morois.

— Je suis sauvée, mais où est mon Tristan?... tel fut le premier cri d'Yseult en se trouvant à l'abri des outrages et des menaces de ses persécuteurs.

— Dame Yseult, répondit le bon Gouvernail, ne vous désolez point... Un chevalier tel que mon seigneur Tristan ne meurt pas ainsi... Il a dû échapper, comme vous, aux ennemis qui le poursuivaient...

— Mais où est-il à cette heure?... reprit la blonde Yseult. Où est-il, mon doux ami?... Je n'aurai ni repos ni cesse qu'il ne soit dans mes bras, sain et sauf comme je suis saine et sauve... Lui absent, mon âme est toute dépareillée, et je sens que je ne pourrai vivre longtemps ainsi... Allez me le quérir, bon Gouvernail, allez me le quérir!... J'ai soif de sa présence et de sa tendresse!...

Il fallut bien obéir aux clameurs inquiètes de cette belle désolée. Une partie des chevaliers se détacha pour aller à la recherche de Tristan, tandis que l'autre partie restait pour protéger la reine Yseult, en cas de surprise de la part du vieux roi Marc.

A peine l'escorte avait-elle fait quelques pas dans la forêt, après avoir pris congé de la reine, qu'elle rencontrait Tristan lui-même qui venait là chercher un refuge momentané contre les persécutions. Ce furent, on le devine, des cris de joie et des larmes de bonheur : Yseult resta pâmée pendant quelques instants aux lèvres de son amant.

Tristan, alors, leur raconta, en très peu de mots, qu'il s'était réfugié dans une tour; que, de là, poursuivi par les gens d'Andret, il n'avait pas trouvé d'autre moyen de leur échapper, que de se jeter à la mer; et que, comme il était excellent nageur, il avait pu gagner une côte éloignée où il avait enfin abordé.

— Mon cœur me guidait, ajouta Tristan en regardant amoureusement sa mie noyée de larmes et plus belle, en cet instant, que jamais. Mon cœur me guidait... J'ai pris le chemin de la forêt du Morois, sûr de vous y retrouver... Grâce au ciel nous voilà de nouveau réunis... C'est dans sa volonté que nous vivions ensemble : ne nous séparons plus, maintenant!...

— Certes, oui, merci Dieu! répondit Yseult attendrie. Ce projet me plaît beaucoup, mon doux ami; car j'aime mieux être pauvre avec vous, que d'être bien riche sans vous!...

Après avoir chaudement remercié ses amis du secours efficace qu'ils avaient apporté à Yseult, Tristan les rendit à leurs occupations et à leurs devoirs particuliers, et consentit à vivre seul dans la forêt du Morois, avec sa maîtresse, son écuyer et une fille d'honneur.

Pendant quelques mois, tout alla bien; ce couple heureux et charmant vécut tranquillement, sans nul souci du roi Marc et du reste du monde. Tristan chassait avec Gouvernail, et revenait chaque fois plus amoureux d'Yseult encore qu'au départ. Cette forêt profonde, avec ses retraites vertes et parfumées et ses sources d'eaux vives où venaient boire les daims et les cerfs, cette forêt était un paradis terrestre.

Hélas! il paraît que le paradis n'est pas fait pour les hommes, ou que les hommes ne sont pas faits pour le paradis. Un jour, pendant que Tristan était à la chasse avec Gouvernail, quelques misérables mercenaires, gagnés par le vieux roi Marc, entrèrent dans la forêt du Morois et, après des recherches infructueuses, finirent par découvrir l'asile où se tenait seule, en ce moment, la belle Yseult. Malgré ses supplications, malgré ses promesses, malgré ses prières, la pauvre Yseult fut enlevée et conduite à Cintageul, pendant que quelques-uns des gens du roi Marc, venus là pour la surprendre, se détachaient et allaient à la recherche de Tristan, dont la tête était mise à prix.

A force de battre la forêt dans tous les sens, ces misérables s'égarèrent. L'un d'eux, qui était le fils d'un des hommes d'armes tués par Tristan le jour où on le conduisait au supplice, et qui, depuis ce moment-là, épiait l'occasion de venger la mort de son père; l'un des mercenaires à la recherche de Tristan, s'engagea seul dans une allée au bout de laquelle il trouva une fontaine entourée de frais gazon. Sur le bord de cette fontaine, au murmure tranquille et doux, l'amant d'Yseult dormait, fatigué. L'occasion tant cherchée se présentait enfin!..

Tuer un homme sans armes, c'est déjà lâche; tuer un homme endormi, c'est la plus déloyale des actions déloyales. Mais un mercenaire n'y regarde pas de si près. Le traître tira une sagette de sa trousse, la fixa sur son arc qu'il banda, et la lança sur le bras gauche de Tristan que la douleur réveilla brusquement.

Tristan, réveillé, était terrible. Il se leva, courut sur son lâche agresseur, le saisit de sa main nerveuse et le jeta sur un tronc d'arbre contre lequel sa tête s'éclaffa. Puis il retira la flèche qui brandissait encore dans son bras gauche, et s'aperçut alors qu'elle était empoisonnée.

— Yseult me guérira! dit-il en se mettant en route pour retrouver sa maîtresse.

Quand il arriva à l'endroit de la forêt qu'il habitait avec sa chère princesse, il entendit des sanglots qui le firent tressaillir. Il entra précipitamment et ne vit que la suivante d'Yseult.

— Dame Yseult, où est-elle? demanda-t-il plein d'inquiétude à cette fille en pleurs.

— Des brigands l'ont enlevée pour la conduire au roi Marc et la faire mourir!... répondit la suivante.

Tristan, au désespoir, voulut se tuer. L'amour arrêta son bras. Bien qu'il n'eût plus d'espérance à concevoir sur sa réunion avec Yseult, il voulut vivre pour tenter de la revoir! Mais bientôt, la douleur que lui causa la blessure empoisonnée qu'il avait reçue, l'avertit que la mort allait venir. Gouvernail, dans son dévoûment pour son maître, courut à Cintageul, vit la fidèle Brangien, et lui dit l'état dans lequel se trouvait Tristan.

— Dame Yseult seule peut le guérir, ajouta le bon écuyer en pleurant.

— Hélas! bon Gouvernail, répondit Brangien, il faut renoncer à l'espoir de voir dame Yseult... Elle est renfermée dans une tour, et gardée très étroitement... Toute communication avec elle est impossible... On sait que je lui suis dévouée, et l'on me surveille...

— Il faut donc que Tristan meure!...

— Les soins et la science d'Yseult peuvent être remplacés par les soins et la science d'une autre Yseult, Yseult-aux-Blanches-Mains, fille du roi Houël... Que Tristan parte donc sans retard pour la petite Bretagne, dont Houël est le roi: sa guérison est à ce prix... S'il attend trop, il mourra... Qu'il parte, qu'il parte, qu'il parte, et qu'il vive pour ma chère maîtresse et la sienne!...

—

## CHAPITRE XIX.

**Comme Tristan, d'après le conseil de Brangien, alla chercher la guérison à la cour du roi Houël; et comme, en cherchant la guérison, il se trouva subitement amoureux de la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.**



Gouvernail revint dans la forêt du Morois et rapporta à Tristan ce que la fidèle Brangien lui avait dit. Il n'y avait pas à hésiter: Tristan partit pour la petite Bretagne et se rendit, suivi de son bon écuyer, à la cour du roi Houël, où il se fit appeler le Chevalier Inconnu.

Le neveu du vieux Marc avait en lui une grâce, un charme, une séduction à laquelle se prenaient les hommes aussi bien que les femmes, quoique pour des raisons différentes. Les femmes ne voient, d'ordinaire, dans un homme que ce que, d'ordinaire, les hommes voient dans une femme, c'est-à-dire la beauté plastique pure et simple. Pourvu qu'un homme ait la tête d'Antinoüs sur les épaules d'un Bacchus Indien, elles n'en demandent pas davantage; les voilà amoureuses. Les hommes, au contraire, exigent autre chose: ils les veulent intelligents, bons et courageux, et, pour eux, un beau corps doit être l'enveloppe d'une grande âme.

C'est précisément cette réunion de doubles qualités qui avait prévenu si favorablement le roi Houël à l'aspect de Tristan, et il s'était empressé de le recommander aux bons soins et à la science de sa fille, Yseult-aux-Blanches-Mains. C'était, disons-le vite, une recommandation superflue: l'amour, plus prompt que lui, s'était chargé déjà de recommander à la jeune princesse le beau chevalier inconnu.

Les belles mains, cause charmante de l'agréable surnom de la nouvelle Yseult, s'occupaient doucement et bien lentement à panser le bras endolori de Tristan. Le moment où il devait recevoir leur secours était toujours attendu par lui avec la plus vive impatience. Tristan avait hâte d'être guéri, et cependant il voyait sans chagrin s'éloigner de plus en plus le jour de sa guérison. Lorsque cette seconde Yseult le touchait de ses blanches mains, douces comme velours, un trouble ravissant, une agréable chaleur, qui dissipait le froid mortel du poison, lui faisaient croire qu'Yseult lui rendrait la santé; mais la santé une fois venue, ces soins précieux cesseraient naturellement, et, par moments alors, il se souhaitait éternellement à l'article de la mort, afin que la douce Yseult fût éternellement occupée de lui.

Enfin, quoi que dît et pensât Tristan, la guérison arriva, et Yseult se montra si heureuse de le voir hors de péril, qu'il y eût eu ingratitude de sa part à s'affliger et à souhaiter autre chose. Il soupira en pensant qu'il allait être privé des adorables et chastes caresses de ces belles mains blanches, mais il se résigna.

— A peine Tristan commençait-il sa convalescence, qu'un comte très puissant, voisin des Etats du roi Houël, battit son armée et vint même l'assiéger jusque dans sa capitale.

Houël était désespéré. Il ne voyait pas comment il pourrait s'opposer à cette invasion et la repousser d'une efficace façon, à cause de la pénurie de chevaliers dans laquelle il se trouvait.

— Sire Houël, lui dit le bon Gouvernail qui était là par hasard et qui était témoin de son embarras, ne vous mettez point en peine pour si peu de chose... Si les chevaliers de votre royaume vous font défaut, il y en a d'autres...

— Hélas! ils sont trop loin! répondit Houël, plein de perplexités.

— J'en connais un, Sire, qui est près de vous...

— Lequel?.. demanda vivement le roi.

— C'est le chevalier Inconnu, le plus vaillant et le plus illustre de tous les chevaliers. Le ciel le protége dans toutes ses entreprises, et si vous voulez lui confier le soin de votre gloire, il s'en acquittera à merveille, je vous en réponds...

Houël, heureux de cette assurance que lui donnait le bon écuyer, envoya quérir Tristan, en ce moment occupé à témoigner sa reconnaissance à la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.

— Chevalier, lui dit-il, je vous ai accueilli avec courtoisie et traité jusqu'ici avec aménité... Je ne vous rappelle pas cela pour m'en faire un titre à vos yeux, le ciel m'en préserve! Seulement, je me trouve présentement dans la plus amère des perplexités et votre écuyer vient de m'assurer que vous pourriez m'en tirer avec avantage...

— De quoi s'agit-il, Sire? demanda Tristan. Je suis si pénétré des bontés dont vous m'avez comblé, que je brûle de trouver une occasion de vous en remercier...

— Il s'agit, vaillant chevalier, de délivrer ma ville de la menace armée suspendue au-dessus de sa tête... Le comte mon voisin a envahi mes Etats, a ravagé mes provinces, a rançonné mes sujets, et il a couronné son œuvre en venant mettre le siége devant ma capitale.

— Je vaincrai le comte et vous en délivrerai, Sire, répondit simplement Tristan.

En effet, le neveu du roi de Cornouailles, quoique encore faible, alla s'armer, se mit à la tête d'une petite troupe d'hommes déterminés, fit une sortie hors des murs de la ville, tomba comme une avalanche sur l'armée ennemie qui se débanda, tua le comte, et rentra triomphant dans la ville qu'il venait de sauver. Le tout, en l'espace de quelques heures!

Le roi Houël, tout joyeux, voulut embrasser le vainqueur, qui lui ramenait son fils Phérédin.

— Vaillant chevalier, lui dit-il dans l'élan de sa reconnaissance, vous avez sauvé ma ville : je vous dois tout. Qu'exigez-vous de moi?...

— Rien que votre estime, Sire, répondit modestement Tristan.

— Mon père, dit alors le prince Phérédin, il faut que vous sachiez à qui vous devez le salut de vos Etats... Vous avez devant vous le vaillant Tristan, fils de Méliadus, roi du Léonois, et d'Isabelle, fille de Félix, roi de Cornouailles...

— Tristan, s'écria le roi Houël, heureux d'apprendre cela, je ne puis mieux vous récompenser qu'en vous offrant ce que j'ai de plus précieux au monde, ma bien-aimée fille Yseult-aux-Blanches-Mains... L'acceptez-vous pour femme?...

## CHAPITRE XX

**Comme Tristan, ayant obtenu en légitime mariage la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains, se vit empêché, la première nuit de ses noces, par le souvenir de dame Yseult de Cornouailles.**



Comment dire ce qui se passa dans l'âme de Tristan, à cette aimable et foudroyante proposition du roi Houël? Comment raconter les tumultes, les assauts, les tressautements de son cœur?

Jamais galant homme, en effet, ne fut mis à pareille épreuve et ne subit pareille alternative! Tristan adorait toujours la première Yseult, qui lui avait tout sacrifié, repos, honneur et vie; mais les belles et blanches mains de la seconde Yseult l'avaient soigné et guéri d'une blessure mortelle!... Il se rappelait ses bonheurs d'autrefois goûtés bouche à bouche et cœur à cœur avec la jeune femme du vieux roi Marc; mais, au même moment, le remords de ces bonheurs-là venait porter le trouble et la honte dans son âme, il ne les envisageait plus que comme des crimes, il se repentait amèrement de tout ce qu'il avait fait contre le roi de Cornouailles, son oncle après tout!...

O instabilité et inanité des sentiments humains! Le cœur change à mesure que les horizons se déplacent; la conscience se modifie à mesure que les affections s'accumulent. Simple on était au départ, simple de cœur et de conscience; on n'aimait qu'une seule femme, parce qu'on avait la candeur de croire qu'il n'y avait qu'une femme au monde, et aussi parce que cette femme était sans cesse sous vos yeux et sous votre amour. Mais viennent les années, les voyages, les accidents, l'absence; viennent aussi les nouveaux visages et les nouvelles femmes : on oublie, ou, lorsqu'on se souvient, c'est pour condamner, c'est pour brûler ce qu'on a adoré. Loin des yeux, loin du cœur! O instabilité et inanité des sentiments humains! Le délicat et timoré Tristan n'avait pas eu jusque-là cette délicatesse et cette timeur à l'endroit du mari d'Yseult, son oncle et son roi : pourquoi les avait-il maintenant?... Hélas! c'est que, maintenant, il avait besoin d'une excuse pour aimer à son aise la seconde Yseult, Yseult-aux-Blanches-Mains.

D'un autre côté, il faut l'avouer à la louange de Tristan, un fonds de probité lui faisait désirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite, au fruit défendu, quelque savoureux qu'il lui eût paru jusque-là. Il pensait même qu'un amour avoué par le ciel pourrait l'enchaîner à jamais, et lui procurer enfin ce bonheur dont toute âme honnête est plus susceptible qu'une autre, parce qu'elle sent mieux le devoir d'être juste et le plaisir d'être innocent.

Cette dernière réflexion et les belles mains d'Yseult le déterminèrent : il lui donna la sienne, et quelques jours après, leur mariage était célébré avec la plus grande magnificence.

Tristan était marié !

Mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, l'amour voulut punir l'amant infidèle, dans son infidélité même. Le jour du mariage arriva, et la nuit qui le suit toujours arriva aussi. Tristan et sa femme prirent congé de leurs parents et amis, entrèrent dans la chambre nuptiale, en fermèrent soigneusement la porte, et se couchèrent.

La lampe de nuit brûlait si clair, que Tristan pouvait admirer à loisir la chaste beauté de sa nouvelle mie, et en détailler à son aise les plus secrètes perfections. Yseult était un morceau de prince, le plus savoureux et le plus délicat que l'on se pût imaginer. Elle avait la bouche merveilleusement faite et petiote en diable : la place suffisante pour les baisers, non pour autre chose. Bouche vermeille comme un fruit d'août, avec cette fleur qu'ont aussi les fruits et que le moindre contact étranger enlève pour toujours. Elle avait des yeux pers, de cette nuance charmante et rarissime qui tient le milieu entre le vert et le bleu ; ils souriaient d'un sourire noyé de larmes de bonheur, comme le sourire de la nature par un beau matin de mai. Ses joues étaient recouvertes d'un imperceptible duvet rose qu'on aurait dit dérobé à l'aileron d'un oiselet de Paradis, et l'on devinait bien que, jusqu'à ce moment suprême, elles n'avaient subi d'autres caresses que celles du zéphir amoureux. Ses longs cils bruns se levaient et s'abaissaient tour à tour avec des tressaillements éloquents qui ressemblaient à des battements d'ailes et qui disaient bien des choses, inavouées par les lèvres. Ses sourcils noirs et élégamment arqués avaient la ténuité et la pureté de lignes d'un petit câble de soie brune. N'est-ce pas ainsi que sont faits les séraphins placés à la droite de Dieu le Père?... Yseult était un séraphin amoureux dans l'attente du bonheur promis.

Tristan la baisait partout avec une ardeur sans pareille, qui devenait aisément contagieuse. Il la baisait et l'accolait avec des tendresses et des mignardises infinies. Mais, par une malechance fatale, quand il lui souvenait d'Yseult de Cornouailles, la mie d'autrefois, il perdait incontinent toute volonté du surplus de ces caresses, et ne restait qu'à la préface de ce divin livre qu'on doit lire à deux jusqu'au bout. L'Yseult qui était en Cornouailles semblait lui défendre de songer trop amoureusement à cette Yseult qui était devant lui : l'ombre faisait tort à la proie.

Ainsi demeura Tristan avec sa femme qui, chaste comme une ignorante et ignorante comme une chaste, finit par s'imaginer qu'il n'y avait rien au delà de ces mignardises, rien au delà de cette préface, et s'endormit de son sommeil de vierge immaculée dans les bras brûlants et sur la poitrine embrasée de son époux. Et Tristan aussi, d'autre part, fatigué de sa lutte impuissante, prit le parti de s'endormir jusqu'au lendemain entre les bras blancs et ronds de sa jeune épousée dont le souffle limpide vint rafraîchir son âme altérée.

Le lendemain, de bonne heure, dames et demoiselles s'empressèrent à la porte de la chambre nuptiale et bourdonnèrent comme un essaim d'abeilles jusqu'à ce qu'on la leur ouvrît, pour assister au petit lever d'Yseult et de Tristan. Les regards des unes interrogèrent curieusement le visage de la jeune femme ; les regards des autres interrogèrent indiscrètement la physionomie du jeune homme. Mais, quelque habiles qu'elles fussent, elles ne purent rien deviner et durent s'en tenir aux conjectures, champ très vaste, comme on sait. « Pauvre Yseult ! » dirent les unes, sans trop savoir pourquoi. « Heureuse Yseult ! » dirent les autres, qui se trompaient tout autant.

Tristan, modeste et prudent, n'informa personne des détails de cette première nuit de noce. Yseult-aux-Blanches-Mains, plus innocente, ne se plaignit à personne d'un outrage qu'elle ignorait. Gouvernail, qui supposait tout ce qu'il est permis de supposer en pareille occurence, et qui ne supposait rien de rien de ce qui s'était passé ; Gouvernail fut très heureux, persuadé qu'une belle femme comme dame Yseult-aux-Blanches-Mains ferait aisément oublier une maîtresse encore plus belle peut-être, comme dame Yseult de Cornouailles. Ah ! l'honnête homme que ce bon Gouvernail !...

Tristan resta un an à la cour du roi Houël, son beau-père, et, pendant un an, toutes les nuits qu'il passa avec sa belle épousée ressemblèrent à cette première nuit où le souvenir de sa première mie avait fait tant de tort à sa seconde mie. Yseult-aux-Blanches-Mains crût qu'il en était ainsi de toute éternité, et qu'il n'y avait pas au monde d'autres bonheurs : elle se résigna.

## CHAPITRE XXI

**Comme le roi Marc apprit le mariage de son neveu et se hâta de l'apprendre à sa femme, qui faillit en mourir. Comme Yseult, dans son désespoir, écrivit à son amie la reine Genièvre pour lui demander conseil.**



Tout s'apprend, surtout les mauvaises nouvelles. Celle du mariage de Tristan avec la fille du roi Houël, arriva bientôt en Cornouailles. Le roi Marc, qui la sut le premier, s'empressa, on le comprend, d'aller l'annoncer à sa femme.

— Dame, dame, lui dit-il avec une maligne joie, en entrant dans sa chambre, votre bel ami Tristan fait des siennes !... On vient de m'apprendre son mariage avec la fille du roi Houël, avec la belle Yseult-aux-Blanches-Mains... Bon mariage, à ce qu'on prétend ! La princesse raffole de Tristan, et Tristan raffole de la princesse... Jamais couple ne fut plus uni, ni plus heureux... Ingrat Tristan, il nous a oubliés pour toujours maintenant, pour toujours !... Les flots, les amants et les neveux sont changeants...

Là dessus, le cruel vieillard se retira en se frottant les mains.

La malheureuse Yseult ne put cacher sa douleur. Elle s'enferma avec la bonne Brangien et versa des torrents de larmes.

— Ah ! Tristan ! Tristan ! s'écria-t-elle, navrée. Ah ! Tristan ! avez-vous bien eu le cœur de trahir à ce point celle qui vous aimait plus que soi-même ?... Cruel ami, puisqu'il en est ainsi, puisque je vois que

toutes les femmes ont joie de leurs amours, et que, seule, j'en ai douleur et amertume, je n'ai plus qu'à supplier Dieu de m'envoyer bientôt la mort !...

La bonne Brangien essaya de consoler cette belle désolée, veuve de sa plus chère affection. Mais Yseult ne voulait pas être consolée ; il y a d'ailleurs de ces douleurs devant lesquelles l'amitié intelligente doit s'incliner, muette.

Cependant, Yseult-la-Blonde se souvint, dans son désespoir, de l'amitié qui l'unissait à la reine Genièvre, femme du grand roi Artus. On se souvient que, pour sauver Tristan, elle avait envoyé Palamèdes à la cour de ce preux des preux, et qu'elle l'avait chargé de dire à la reine Genièvre, de sa part, qu'il n'y avait au monde que deux chevaliers et deux dames, Genièvre et elle, Tristan et Lancelot ; car, bien que chef des chevaliers de la Table Ronde, quoique le plus preux d'entre les plus preux, le puissant roi Artus n'en partageait pas moins le sort marital du roitelet de Cornouailles, le vieux Marc. La foudre n'atteint pas que les grands chênes ; elle atteint aussi les arbrisseaux !

La belle Genièvre aimait donc Lancelot du Lac aussi tendrement que la blonde Yseult aimait Tristan, et cette communauté de situation était doublée d'une communauté de sentiments qui faisait de ces deux charmantes reines deux excellentes amies. Genièvre écrivait souvent à Yseult, et elle ne lui parlait jamais que de Lancelot ; Yseult écrivait souvent à Genièvre, et elle ne l'entretenait jamais que de Tristan, de sorte que ces deux aimables femmes connaissaient à merveille leurs mutuelles affaires de cœur. Jusqu'ici, aucune d'elles ne s'était plainte de son ami : c'était la blonde Yseult qui devait commencer. Triste honneur, douloureux avantage !...

La reine de Cornouailles écrivit à sa mie Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, et presque effacée par ses larmes. Elle lui parla de l'excès de son amour pour Tristan, de ce qu'elle avait souffert à cause de lui, de sa cruelle infidélité, de son mariage, du désespoir où elle était, et, finalement, elle lui demanda conseil sur ce qu'elle devait faire désormais.

Genièvre ne perdit pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yseult, et de l'infidélité de Tristan, dont elle lui peignit toute l'horreur avec l'éloquence qu'une femme en possession d'amant doit et peut porter dans un pareil récit.

Lancelot du Lac n'eut garde de ne pas assurer sa belle maîtresse de l'indignation que lui causait cette notable infidélité du chevalier Tristan ; et, pour lui prouver qu'il était loin de voir d'un œil favorable une pareille conduite, et encore plus éloigné de la prendre pour exemple, il forma à l'instant même le projet d'aller châtier une pareille félonie. La reine Genièvre le remercia de ce beau zèle qu'il montrait pour la sainte et grande cause des femmes outragées par leurs amants, et, au lieu de le retenir, bien qu'elle en eût envie, elle pressa son départ.

Lancelot partit.

## CHAPITRE XXII.

**Comme Tristan, plein de mélancolie, vit un jour venir à la cour du roi Houël une femme voilée qui l'aborda et lui remit un message de la reine de Cornouailles. Comme, alors, prétextant un voyage indispensable au Léonois, il s'embarqua pour aller rejoindre sa mie des anciens jours.**

[illegible] mélancolique était Tristan. Malgré lui, malgré la présence délicieuse d'Yseult aux-Blanches-Mains, malgré le sentiment de son devoir actuel, malgré tout enfin, il remontait par le souvenir aux heures heureuses passées dans les bras d'Yseult-la-Blonde, sa première et sa plus chère maîtresse. Peut-être aussi, car il faut tout dire, que les obstacles qui se représentaient chaque nuit lorsqu'il voulait témoigner tout son amour à la fille du roi Houël, étaient-ils pour quelque chose dans ses pensements de regret et dans ses retours de cœur vers la fille du roi Argius. Quoi qu'il en fût, Tristan aimait de nouveau, et avec plus de force que jamais, la belle reine de Cornouailles.

Quand on aime, on éprouve toujours le besoin de confier son secret à quelqu'un. Tristan confia le sien au prince Phérédin, son beau-frère. Il lui avoua que, maîtrisé par la plus vive et la plus irrésistible des passions humaines, et par le boire amoureux dont ses lèvres gardaient encore l'enivrante trace, il ne pensait plus qu'à une créature au monde, qui était Yseult-la-Blonde.

Cet aveu ne choqua pas trop le frère d'Yseult-aux-Blanches-Mains. Il écouta Tristan avec un intérêt croissant, et, lorsque le fils de Méliadus eut fait de main de maître le portrait de sa maîtresse, portrait en buste et portrait en pied, portrait nu et portrait habillé, Phérédin n'eut plus qu'une idée en tête et en cœur : voir cette incomparable merveille de beauté. L'histoire du roi Candaule est de tous les temps.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, une femme voilée vint à la cour du roi Houël et épia le moment de trouver Tristan seul. Ce moment arrivé, elle l'aborda rapidement et lui dit, à voix basse :

— Ah ! Tristan, Dieu vous garde !...

Bien que la femme eût un voile, le mari d'Yseult-aux-Blanches-Mains la reconnut aisément à sa voix.

— Brangien ! s'écria-t-il, ému, en relevant son voile et en découvrant le doux visage de la fidèle suivante d'Yseult.

— Oui, Brangien, la messagère de votre mie, sire Tristan, répondit-elle, émue comme lui.

— Ah ! Brangien, reprit Tristan en l'embrassant, tout attendri, dites-moi vite comment se porte ma chère mie d'autrefois.

— Mauvaisement, mauvaisement, dit Brangien. Elle n'a plus ni bien ni joie, la chère âme, depuis qu'elle sait que vous avez épousé autre femme qu'elle, et elle n'en aura plus jusqu'à ce qu'elle vous ait revu... Voici une lettre qu'elle vous envoie par mon assistance.

Tristan prit la lettre en tremblant comme une feuille, et quand il eut aperçu le scel si connu de lui, il le baisa en pleurant, le rebaisa encore, puis il ouvrit la lettre et lut ces quelques lignes éloquentes :

« Ami, doux et cher ami. Oh ! venez tôt, venez « sans demeure, accourez, ami cher, ou soyez sûr « que votre Yseult, votre amour, désire la mort, qui « va venir si vous ne venez pas... »

Ce cri du cœur eut son écho dans celui de Tristan, qui se sentit remué outre mesure à la lecture de cette lettre qui lui disait en peu de mots la vie de douleurs et d'afflictions imméritées de la pauvre reine de Cornouailles.

— Chère infortunée ! s'écria-t-il, en effaçant sous ses baisers les caractères que la main d'Yseult avait tracés.

Cette lettre l'appelait ; son amour, surtout, lui disait de partir : il résolut de quitter au plus tôt la cour du roi Houël.

Pour cela faire, sans trop de scandale, il feignit auprès de son beau-père et de sa femme, que Brangien lui avait apporté des nouvelles du Léonois, où sa présence était nécessaire. On le crut sans marchander, et, en l'honneur de lui, on fit fête à la fidèle Brangien qui fut reçue avec amitié par Yseult-aux-Blanches-Mains.

Brangien, en voyant la fille du roi Houël, ne put s'empêcher d'admirer son admirable beauté, et elle jugea tout d'abord que c'était là une rivale dangereuse pour la reine de Cornouailles. Mais, petit à petit, en gagnant sa confiance, en la questionnant adroitement sur elle-même et sur Tristan, elle en conclut, par ses réponses pleines de candeur et de simplicité, que l'amant d'Yseult-la-Blonde n'avait été qu'à moitié coupable. Brangien ne se trompait pas ; elle fut heureuse de cette découverte dont elle brûlait de faire part à la reine de Cornouailles.

Les préparatifs du départ terminés, Tristan demanda au roi Houël de lui accorder le prince Phérédin comme compagnon de voyage. Houël y consentit. Tristan, Phérédin et la fidèle Brangien, s'embarquèrent avec un vent favorable, qui leur promettait une heureuse navigation.

Hélas ! les vents ne tiennent pas plus leurs promesses que les hommes ! Vers le milieu du jour, une tempête s'éleva et ballotta le vaisseau, le menaça du naufrage, et, finalement, le jeta sur les côtes de la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE XXIII.

Comme Tristan, Phérédin et la fidèle Brangien, après avoir été jetés sur les côtes de la Grande-Bretagne, entrèrent dans la forêt d'Arnantes, et des diverses aventures qui y arrivèrent.

Nos trois voyageurs débarquèrent tant bien que mal et se mirent à marcher à l'aventure pour découvrir un gîte où passer la nuit. Ils entrèrent bientôt dans une épaisse forêt, où le son d'une cloche, qu'ils entendirent, leur fit espérer de rencontrer des habitants hospitaliers. Ils marchèrent donc dans la direction de cet appel argentin, et ne tardèrent pas à se trouver en face d'un ermite vénérable, qui leur procura les vivres nécessaires et leur offrit le repos dont Brangien, surtout, avait besoin.

— Où sommes-nous, bon ermite, demanda Tristan ?

— Dans la fameuse forêt d'Arnantes, sire chevalier, répondit l'ermite ; ne la connaissiez-vous donc pas ? Nul pays au monde, n'est aussi grand et aussi fécond en aventures que cette forêt...

— Mais vous, bon ermite, qui paraissez instruit de tant de choses, peut-on vous demander qui vous êtes ?... Vous n'avez pas toujours été ermite... vous n'avez pas toujours vécu dans la forêt d'Arnantes...

— Sans doute, sans doute... Je dormais un jour, il y a longtemps, à l'ombre d'un arbre de cette forêt mystérieuse... La demoiselle du Lac passa... Vous connaissez la demoiselle du Lac ?... Elle était adorée du grand Merlin, et ne l'aimait pas... Cela se voit souvent, n'est-ce pas ?... Ce qui ne se voit pas moins souvent, c'est qu'elle le récompensait, par l'ingratitude la plus noire, de la science des enchantements qu'il lui avait apprise et dans laquelle elle excellait... La demoiselle du Lac passa donc un jour, pendant que je reposais endormi au pied d'un arbre. Elle eut la fantaisie d'exercer sa science sur moi ; elle m'enchanta... je changeai de forme, d'âge et d'habit... de chevalier, je devins ermite... Combien de temps resterai-je ainsi ? je l'ignore ; c'est le secret de cette magicienne...

— Pauvre homme ! murmura la bonne Brangien qui avait le cœur le plus pitoyable de la terre...

— Cette dame du Lac, reprit l'ermite, éprise ensuite d'amour pour le grand roi Artus, a trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ses enchantements, elle le retient, après lui avoir ôté la mémoire... Tous les chevaliers de la Table-Ronde sont partis de Cramalot pour aller à la quête de leur glorieux chef... Fasse le ciel qu'ils le rencontrent et le délivrent des griffes de velours de la demoiselle du Lac !...

Ce récit intéressa extrêmement Tristan. A ce point que, confiant aux soins de l'ermite la fidèle Brangien et le jeune prince Phérédin, il partit incontinent pour chercher les aventures annoncées.

La forêt d'Arnantes était immense ; il était facile de s'y égarer quand on n'en connaissait pas les carrefours principaux. Tristan ne demandait pas mieux de s'égarer. L'inconnu l'appelait ! Le mystère l'attirait ! Il n'eût pas été fâché de rencontrer la demoiselle du Lac : ce fut l'Amoral de Gales qu'il rencontra.

Tous deux avaient la visière de leurs casques baissée : il leur fut impossible de se reconnaître tout d'abord, et ils s'avancèrent l'un contre l'autre. Le combat furieux qu'ils se livrèrent, la vigueur de leur mutuelle attaque, l'adresse de leur mutuelle parade, finirent par leur inspirer une estime réciproque. Ils s'arrêtèrent.

— Chevalier, dit l'Amoral de Gales le premier, je ne connais qu'un homme au monde qui puisse combattre aussi vaillamment que vous : c'est celui qui vainquit l'abominable géant appelé Nabon-le-Noir... J'ai nommé le chevalier Tristan de Léonois !..

— Il n'y a qu'un homme qui puisse se défendre aussi vaillamment que vous, répondit Tristan en souriant ; c'est celui qui, armé de son écu et d'un bâton d'escrime, vainquit les chevaliers de Norgales dans la plaine de Nabon-le-Noir... Je vous ai nommé, Amoral de Gales !...

Ainsi reconnus et réconciliés, les deux chevaliers firent route ensemble, en causant de leurs mutuelles aventures. Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent, et, bientôt, ils arrivèrent sur les bords d'une fontaine ombragée d'un grand sycomore, où ils s'arrêtèrent pendant quelques instants, pour reprendre haleine. A peine étaient-ils installés là, devisant et riant, qu'ils virent venir à eux un animal monstrueux que poursuivait un chevalier.

C'était la plus merveilleuse et la plus hideuse bête qu'ils eussent jamais vue. Elle avait les pieds et les cuisses d'un cerf, la queue battante et puissante d'un lion, le corps d'un léopard et la gueule d'un serpent. Cette disproportion de formes n'était rien auprès du glatissement énorme qui sortait continuellement de cette gueule aplatie et visqueuse; l'aboiement de vingt chiens braques n'eût pu dominer ou seulement égaler l'aboiement de cette bête, appelée la bête glatissante.

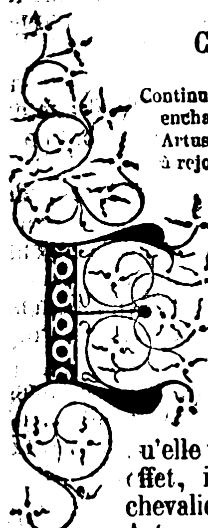
Le chevalier qui la poursuivait avec acharnement, n'était autre que le prince Palamèdes, amant malheureux de la blonde Yseult. L'enchantement de quelque fée l'avait condamné à poursuivre sans cesse cette bête monstrueuse; à ce point même qu'il n'était plus connu que sous le nom du chevalier à la bête glatissante.

L'Amoral et Tristan voulurent l'arrêter et jouter avec lui. Il les renversa tous deux dans l'impétuosité de sa course, et se remit de plus belle à la poursuite de sa bête.

Nos deux chevaliers, un peu déconfits, se relevèrent et reprirent leur route. Au premier carrefour qu'ils rencontrèrent, ils se séparèrent de bonne amitié. L'Amoral de Gales prit à droite, et Tristan à gauche.

## CHAPITRE XXIV

**Continuation des aventures de Tristan dans la forêt enchantée, et de la rencontre qu'il y fit du roi Artus, qu'il délivra. Comme, ensuite, il se décida à rejoindre Phérédin et Brangien.**



En quittant l'Amoral de Gales, Tristan s'enfonça plus avant que jamais dans la forêt enchantée. Les aventures et les rencontres semblèrent d'abord le vouloir fuir, probablement parce qu'il courait au devant d'elles. Cependant, il y mettait trop d'insistance pour qu'elle ne fût pas récompensée. Bientôt, en effet, il se croisa avec quelques-uns des chevaliers qui étaient à la recherche du roi Artus: il se mêla à eux.

Parmi ces chevaliers se trouvait Treu, le propre sénéchal du chef de la Table-Ronde, qui, en chemin, lui demanda quel était son pays.

— Je suis de Cornouailles, répondit Tristan, pris d'une subite fantaisie.

— Oh! oh! répondit Treu d'un air moqueur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites-là, sire Cornouaillais! Avec vous, nous sommes sûrs de réussir dans toutes nos entreprises et de sortir vainqueurs de tous nos combats... Je gage que je connais votre nom, vaillant chevalier de Cornouailles?...

— C'est bien possible, honorable chevalier, dit modestement Tristan, qui devinait bien l'envie de gaber qu'avait le grand sénéchal du roi Artus.

— Eh bien! valeureux Cornouaillais, vous vous appelez messire Couard... Ai-je deviné?...

— Vous avez deviné, grand sénéchal, répondit Tristan en dissimulant un sourire.

On alla coucher dans une abbaye voisine, où le bon Tristan se laissa gaber et railler plus que jamais par Treu, le sénéchal. Si bien que, pendant la nuit, ce dernier complota avec ses compagnons d'aller attendre le chevalier de Cornouailles dans une route, au sortir de l'abbaye, et de se donner ainsi l'amusement de la frayeur qu'ils ne manqueraient pas de lui causer en lui proposant de jouter avec eux. Ce qui fut exécuté à la lettre.

Le matin, en se levant, Tristan ne trouva plus ses compagnons de la veille. Sans s'en embarrasser plus longtemps, il s'arma et partit pour continuer sa quête. Au bout d'un quart d'heure il rencontra l'avantageux sénéchal et ses trois compagnons, tous quatre la lance en arrêt, prêts à combattre.

— Sire chevalier, cria Treu d'une voix de Stentor, il faut vous arrêter ici et jouter avec l'un de nous, à votre choix!...

— Je n'ose, répondit Tristan avec une modestie parfaitement jouée. Jusqu'ici, cet honneur que vous voulez me faire ne m'a pas été proposé... Je ne suis pas habile au maniement des lances et des épées...

— Oui, oui, reprit le gabeleur Treu, vous êtes plus expert aux amusements tranquilles... Je gage que vous ne savez jouer qu'aux échecs!...

— Ah! je connais autre chose...

— Eh bien! alors, joutez... joutez!...

— Y tenez-vous beaucoup, seigneurs chevaliers?..

— Beaucoup, en vérité, beaucoup!...

Alors Tristan, feignant de se décider à regret, et comme un homme vaincu d'avance, mit sa lance en arrêt, éperonna son cheval et courut sur le sénéchal qu'il renversa, puis sur les trois autres chevaliers d'Artus, qu'il renversa également, sans rompre sa lance. Une fois qu'il les vit par terre tous les quatre, hommes et chevaux, il les salua ironiquement de la main et leur cria:

— Seigneurs, souvenez-vous du pauvre Couard, chevalier de Cornouailles!...

Puis il s'éloigna en riant de cette innocente équipée.

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontra une demoiselle toute éplorée.

— Ah! sire chevalier, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, accourez pour vous opposer à la plus cruelle trahison!...

Tristan vola à son secours. Mais aussitôt qu'elle eut reconnu, à la forme de ses armes, qu'il était du royaume de Cornouailles, elle reprit:

— Oh! le beau secours que je vais quérir là!... Un chevalier cornouaillais... J'aimerais autant une femme... elle me serait tout aussi utile!...

Cependant ils arrivèrent ensemble près d'une tour à l'ombre de laquelle croissait un grand pin. Là, étendu, terrassé, était un chevalier dont trois misérables voulaient arracher le heaume, afin de lui couper la tête. A côté de lui, terrassés comme lui, étaient trois autres chevaliers.

Tristan se précipita, tua du premier coup l'un des

trois scélérats qui étaient en train d'arracher le heaume du chevalier, pendant que celui-ci, se relevant, s'attaqua aux deux autres et leur fit voler la tête, aidé du brave Tristan. Une fois vengé, il leva la visière de son casque et laissa tomber sur sa poitrine une longue barbe blanche, qui frappa Tristan de respect.

— Vous êtes le roi Artus? demanda-t-il à ce majestueux chevalier qui semblait si bien fait pour commander aux autres.

— Oui, vaillant chevalier, je suis le roi Artus... Et vous, dites-moi votre nom, je vous en prie...

— C'est un nom trop obscur pour être prononcé devant le grand roi Artus... Je suis heureux d'être arrivé à temps pour vous être utile...

Pendant que ces deux chevaliers devisaient ainsi ensemble, la demoiselle qui avait amené Tristan s'élança sur Artus, lui arracha son anneau, s'empara d'une épée, courut après une autre demoiselle qui fuyait et lui coupa la tête : c'était la fin de l'enchantement du preux des preux.

Artus, ayant ainsi recouvré la raison et la mémoire, offrit à Tristan de l'emmener à sa cour et de l'élever aux plus hautes dignités. Tristan persista à refuser ces offres brillantes et à se faire connaître. Il se contenta d'accompagner le roi, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les chevaliers de sa cour en quête de lui.

Ils se mirent donc en marche. Peu de temps après, ils virent venir à eux Hector des Mares, frère de Lancelot du Lac.

— Sire, dit Tristan, je vous laisse avec un bon et brave chevalier, et je pars!...

Artus et son compagnon embrassèrent Tristan et prirent le chemin de Cramalot où ils arrivèrent le soir même.

Quant à l'amant d'Yseult-la-Blonde, maintenant qu'il savait le preux des preux délivré, il n'avait plus qu'à rejoindre le prince Phérédin et la fidèle Brangien : il les rejoignit.

## CHAPITRE XXV

**Comme Phérédin, Brangien et Tristan prirent congé du bon ermite, se rembarquèrent et arrivèrent en Cornouailles, où Tristan revit sa mie Yseult. Comme, ensuite, pris de jalousie, Tristan se mit à la poursuite de Phérédin, et fut sur le point de mourir de désespoir.**

Malgré les enchantements de la forêt d'Arnantes, Tristan retrouva sans encombre le chemin qui conduisait à l'ermitage où il avait laissé la bonne Brangien et le prince Phérédin. On l'accueillit avec joie, et l'ermite, pour sa part, apprit avec plaisir la délivrance du roi Artus. Puis, il fallut songer au départ.

Brangien, Phérédin et Tristan prirent congé de leur hôte et se rembarquèrent. Quelques jours après, ils étaient arrivés dans le royaume de Cornouailles.

Là, il s'agissait pour le fils de Méliadus, de voir Yseult sans être vu du roi Marc. Brangien le conduisit, ainsi que Phérédin, dans un château fort appartenant à Dinas, sénéchal de Cornouailles, qui reçut le neveu de son roi avec la joie la plus sincère et qui lui promit de lui procurer un entretien secret avec sa belle mie.

Yseult vint, en effet, le lendemain, et Tristan, en la revoyant, retrouva sa puissance d'aimer qu'il semblait avoir perdue à la cour du roi Houël. Yseult s'aperçut aisément qu'il avait été coupable, mais non infidèle, et elle lui en sut un gré infini. Jamais Tristan n'avait été plus amoureux qu'en ce moment-là.

La belle reine de Cornouailles, tout-à-fait consolée, revint plusieurs fois au château de Dinas, où le prince Phérédin la rencontra naturellement.

Voir Yseult-la-Blonde, c'était l'aimer : Phérédin l'aima. Mais ce prince, comprenant combien il lui serait difficile de déloger Tristan du cœur de son adorable maîtresse, n'essaya même pas de le faire. Il résista vertueusement, tomba malade et se sentit mourir. Lors, il ne put s'empêcher d'écrire à la reine Yseult et de lui apprendre qu'il mourait d'amour pour elle. C'était son unique consolation!

La blonde Yseult, dans un moment de pitié pour l'ami de son amant, ne craignit pas de lui répondre d'une façon honnête et douce, sur la signification de laquelle le prince Phérédin se méprit, et qui lui rendit tout aussitôt la santé et l'espoir. Malheureusement cette réponse d'Yseult s'égara et tomba entre les mains de Tristan.

Tristan se crut trompé. La jalousie la plus terrible s'empara de lui. Il résolut de tuer Phérédin, qui s'échappa. Tristan monta à cheval et courut la forêt pendant deux jours sans s'arrêter, à la poursuite de son rival imaginaire. Il arriva au bord d'une fontaine, descendit de cheval, se livra à son désespoir et s'abîma en un penser si profond, que rien ne put l'en détourner.

Il resta plusieurs jours dans cet état, sans prendre aucune nourriture, défiguré et noirci par le soleil. Il touchait presque à son dernier moment, lorsqu'une jeune demoiselle passa d'aventure en cet endroit, le reconnut, et, touchée de compassion, le tira par le bras, à plusieurs reprises, pour le faire revenir et le sauver.

— Ah! demoiselle, murmura Tristan, vous m'êtes bien dure, et me faites là bien grande vilenie, en me tirant de mon penser!...

Cela dit, avec la plus grande peine et de la voix la plus faible, Tristan retomba dans sa rêverie.

La jeune demoiselle, de plus en plus attendrie de cette douloureuse situation, imagina que Tristan, qu'elle savait aimer beaucoup la musique et jouer supérieurement de la harpe, pourrait bien revenir à lui en entendant le son de la sienne. Elle courut la chercher, et ses beaux doigts blancs firent harmonieusement frémir les cordes. Tristan sortit de sa profonde rêverie; ses larmes commencèrent à couler; sa respiration devint plus libre : il tendit une main languissante.

— Ah! demoiselle, demoiselle, qui venez pour me réconforter, lui dit-il, connaissez-vous le lai de mort?...

— Non, cher sire, répondit-elle.

— Je le crois bien! reprit Tristan avec un pâle sourire. Mais vous allez l'entendre, si vous voulez me confier votre harpe...

La jeune demoiselle, heureuse du succès qu'elle venait d'obtenir, s'empressa de présenter son instrument au pauvre chevalier, qui le prit, l'accorda,

et commença ainsi son lai, interrompu à tout moment par ses sanglots.

Je fis jadis chansons et lais,
Amour rendait mes chants parfaits;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire entendre mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Dont j'eus l'âme toujours saisie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah! c'est toi qui me l'as ravie.

L'amour ainsi m'est advenu,
Tout comme à quiconque a tenu
En son sein le serpent tout nu,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yseult, ô ma douce ennemie,
Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, pas ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gisant,
Sur ma tombe on ira lisant:
« Jamais personne n'aima tant
« Comme Tristan : il meurt pourtant. »

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelot, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance et harnois;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont brûle pour ma dame;
Donne sauvement à mon âme.

Tristan finit ainsi son lai de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes et en le couvrant de ses baisers à l'adresse de sa tant belle mie. Puis, le remettant à la jeune et pitoyable demoiselle, il la supplia de le représenter à Yseult-la-Blonde, et de n'en faire connaître le contenu qu'à Lancelot du Lac, le bel ami de la belle Genièvre.

## CHAPITRE XXVI

Comme la reine Yseult, désespérée, voulut attenter à ses jours et comme elle en fut empêchée par le vieux roi Marc.

Yseult était désespérée du départ de son amant. Elle apprit que c'était l'innocente lettre qu'elle avait répondue au prince Phérédin qui avait été la cause de ce malheur. Elle chassa sans pitié ce jeune homme, en lui défendant de jamais reparaître devant elle. Quand les femmes se mettent à être cruelles, elles le sont bien. Phérédin s'éloigna, la mort dans l'âme, s'enfonça dans la forêt et y succomba, au bout de quelques jours, de douleur et d'amour.

Yseult envoya sa fidèle Brangien à la recherche de Tristan, afin de le détromper et de le ramener dans ses bras. Brangien chercha, et ne trouva personne.

Tristan n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. Maigre et défiguré, farouche et désolé, il avait fui, avec la jeune et pitoyable demoiselle, au plus profond et au plus inaccessible de la forêt du Morois. La raison le quittait et le reprenait; mais plus souvent encore, elle le quittait. Folie douce, en somme, dans laquelle il maudissait les femmes et médisait de l'amour.

Par moments, cependant, lorsqu'il se rappelait les belles heures passées aux genoux de son adorée, ses yeux sur ses yeux, ses mains dans ses mains, il se reprochait les blasphèmes que sa bouche ingrate avait proférés contre cet aimable Dieu.

— L'amour, se disait-il en soupirant, c'est une rose; malgré ses épines, on ne peut s'empêcher de la rechercher à cause de son éclat et de son parfum... L'amour, c'est un beau matin qui fait épanouir les fleurs et dont la douce lumière invite les oiseaux à chanter leurs joies et à fêter leur créateur; mais un beau matin souvent suivi d'un orage... Hélas! pourquoi les roses ont-elles des épines? Pourquoi les belles matinées de juin n'ont-elles pas toujours du soleil?

Pourquoi? Hélas! pauvre cher fol! pourquoi la terre n'est-elle pas le Paradis?... Le mal est placé à côté du bien, la peine à côté du plaisir, pour faire contraste...

Pendant que le mélancolique Tristan passait ainsi sa vie dans des alternatives de désespoir et d'espérances, de souvenirs et de regrets, la reine Yseult, de son côté, s'abandonnait aux plus tristes rêveries et aux plus mélancoliques plaintes. La nuit s'était faite pour elle, depuis que son bel ami n'était plus là, devant ses yeux, pour illuminer sa vie de sa présence adorée; et, de même que le rossignol ne chante le plus suavement que dans la nuit, de même Yseult se plaisait à gazouiller sa plainte et son amour, dans les ténèbres actuelles de sa vie. Aussi habile que Tristan dans l'art de faire parler une harpe, elle s'en accompagnait souvent pour mieux chanter.

Un jour, le vieux roi Marc entra doucement dans sa chambre, pendant qu'elle chantait, sur un air nouveau, des couplets qu'elle venait de faire. Uniquement occupée de son bel ami, elle ne prit point garde à son mari, curieusement arrêté sur le seuil.

Voici quel était le lai plaintif de la blonde Yseult:

Ma voix n'a plus qu'accent piteux,
Ma harpe que sons langoureux,
Dieu d'amour! les sons gracieux
Sont faits pour les amants heureux.

Près de toi que j'étais joyeuse!
Soupirant ma flamme amoureuse,
Ma voix était harmonieuse,
Ma harpe plus mélodieuse...

Jusque-là, le vieux roi Marc ne pouvait savoir à qui ces tendres regrets étaient adressés, bien qu'il s'en doutât un peu. Il attendait, dans la plus pénible anxiété, qu'Yseult reprit sa chanson, pour savoir exactement à quoi s'en tenir.

La reine continua:

Ah! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquille, es-tu content?
Pourrais-tu l'être un seul instant
Loin de celle qui t'aime tant!...

Gazon fleuri, chambrée obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avais cure
Soyez-les des maux que j'endure!

Le vieux roi Marc, beaucoup trop convaincu, et trop peu maître de lui-même pour se contraindre, se montra alors brusquement et jeta des regards furibonds sur sa jeune femme. Mais Yseult le haïssait trop, elle souffrait trop pour être effrayée ou déconcertée en l'apercevant.

— Vous m'avez entendue, n'est-ce pas? lui dit-elle avec amertume. Oui, j'aime Tristan, je l'aime, je l'ai aimé, je l'aimerai... Sans doute qu'il n'est plus! Sans doute qu'il est mort pour moi!... Aussi, je ne veux point lui survivre... Un coup, frappé par ma main, dans ce sein tout gonflé de son souvenir, finira bientôt mon supplice en finissant ma vie!...

Il y a vraiment un Dieu pour les amants, comme il y en a un pour les fols et pour les enfants. Le vieux roi Marc, qui était entré dans la chambre de la reine avec de fâcheuses idées et de féroces projets, en sortit avec des pensées plus douces et plus pitoyables. Les glaces de son cœur se fondirent sous le feu de la compassion. Il craignit sérieusement qu'Yseult ne se donnât la mort. Il appela Dinas, son sénéchal, qu'il savait être estimé de la reine, la lui confia et lui commanda de veiller attentivement sur ses jours.

Aussitôt que Marc eut tourné les talons, Yseult donna libre carrière à ses larmes et à ses confidences.

— Ah! cher Dinas, lui dit-elle, cher Dinas, mon ami Tristan n'est plus... laisse-moi me donner la mort... Le bonheur n'est plus possible ici-bas pour moi, je veux aller le chercher ailleurs...

— Eh! madame, répondit le bon sénéchal, quelle certitude avez-vous touchant le sort de votre malheureux ami?... Si un jour, peut-être prochain, Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort et à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle et passionné puisse un instant vous survivre?...

Cette réflexion pleine de sens arrêta Yseult et calma pendant quelques jours son désespoir. Malheureusement on vint lui apporter de fausses nouvelles sur le sort de son amant; on assura qu'il était mort, bien mort, et qu'il n'y avait plus le moindre espoir à conserver. Yseult, s'échappant alors des bras du bon Dinas et de la fidèle Brangien, courut dans sa chambre, se saisit d'une épée que Tristan y avait laissée un soir; elle en appuya le pommeau contre terre, découvrit son beau sein, si digne d'un meilleur sort, et se précipita sur la pointe...

Heureusement, le vieux roi Marc, de plus en plus amoureux de sa femme, s'était caché dans un coin de cette chambre, pour y jouir en secret du plaisir d'entendre le son de sa voix. Au moment où elle allait se précipiter sur l'arme fatale, il sortit vivement de sa cachette, courut vers elle et l'arrêta à bras-le-corps, en tremblant de ce qu'il voyait. Appelant ensuite Dinas et Brangien, après toutefois avoir réparé de ses propres mains le désordre de la toilette de sa femme, il leur reprocha le peu de soin qu'ils prenaient d'elle et la leur confia, en leur faisant jurer de ne plus la quitter d'une seule minute.

## CHAPITRE XXVII

De la vie sauvage que mena Tristan et de la folie furieuse qui s'empara de lui. Ce qu'il fit dans cet état, et comme des bergers, qu'il avait délivrés du géant Taullas, parlèrent de lui avec enthousiasme au vieux roi Marc, qui désira alors le voir.



L'absence, l'isolement dans lequel vivait Tristan, finirent par aigrir son caractère et donner à sa folie une teinte plus sombre et plus terrible. La jeune demoiselle qui, auparavant, apaisait son âme troublée, en jouant de la harpe, comme David devant Saül, n'avait plus maintenant le moindre pouvoir sur lui. Il la quitta même tout-à-fait, un jour, probablement parce qu'elle était femme, et qu'en cette qualité, elle lui rappelait trop la perfide Yseult; et quoi qu'elle fît pour le rejoindre, elle n'y put parvenir, et bientôt elle le perdit complétement de vue.

A partir de ce moment sa vie devint désordonnée comme celles des fauves au milieu desquelles il se complut à dormir, avec cette sécurité que donne seule la folie. Il courut les bois avec l'impétuosité d'un cerf poursuivi par les chasseurs et portant dans son flanc saignant le trait dont il doit mourir. Il déracina des arbres; il se battit au contre un ours qu'il avait dérangé dans ses amours; il enleva des moutons entiers à des pastours et les emporta vivants pour s'en nourrir, tuant et brisant tout ce qui s'opposait à ces actes de fureur et de sauvagerie.

Cet état, fort heureusement, était alternatif; la raison lui revenait par éclairs; la raison, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servait alors de sa force vraiment extraordinaire, pour secourir les malheureux, protéger les faibles et venger les opprimés. Aussi, ces mêmes pastours, qu'il avait effrayés dans un moment de folie furieuse, saisis de compasion à l'aspect d'un pareil désastre physique et moral, s'intéressèrent à lui, le nourrirent et lui construisirent une cabane qui put le mettre à l'abri des intempéries des saisons rigoureuses et des attaques des bêtes sauvages, bien qu'il ne redoutât ni les unes ni les autres.

Un matin, le géant Taullas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, et, après l'avoir ravagée, il pénétra dans la forêt du Morois jusqu'à l'habitation des pastours, qu'il attaqua impitoyablement. Ces braves gens, mis en désarroi par cette agression brutale, crièrent à l'aide. Tristan sortit de sa cahutte, cassa un jeune pin, fondit sur Taullas et lui brisa les cuisses. Le géant tomba. Alors Tristan lui enleva son cimeterre, lui coupa la tête et la remit aux pastours.

Ceux-ci, émerveillés de ce triomphe, s'empressèrent de se rendre à Cintageul avec la tête du géant, qu'ils offrirent en présent au vieux roi Marc, lequel fut très satisfait, Taullas étant le géant le plus redoutable et le plus redouté de l'Armorique.

— Qui donc a pu mettre à male mort un si féroce brigand? demanda-t-il aux bergers.

— C'est un fou, qui vit en sauvage dans la forêt du Morois, répondirent les bergers.

— Un fou! s'écria Marc, étonné. Il mérite alors d'être vu de près... Vous allez me conduire auprès de lui... En attendant, partagez-vous ces deniers que vous avez bien gagnés pour la bonne nouvelle que vous venez de m'apporter... Le géant Taullas est mort, et il a été tué par un seul homme, par un fou!... C'est miraculeux!... Allons voir l'auteur de ce miracle; il doit être curieux, si je ne m'abuse!...

Le roi Marc ne voulut pas perdre de temps. Il assembla quelques chevaliers cornouaillais et se rendit avec eux dans la forêt du Morois, où ils trouvèrent un homme aux vêtements en lambeaux, aux cheveux en broussailles, aux ongles longs, à la physionomie farouche. Personne ne reconnut Tristan, et Tristan ne reconnut personne.

On l'emmena à Cintageul, où tout le monde se pressa pour regarder cette créature bizarre qui n'avait presque plus rien d'humain et qui, néanmoins, était capable de grandes choses et de nobles actions, à certaines heures de sa vie. Les hommes le plaignaient, les femmes en avaient peur, et les enfants couraient devant lui, en criant : « Au sot! Au sot! Au sot!... » Pauvres enfants!...

Quand Tristan, un peu ahuri par cette foule compacte et bruyante, fut arrivé dans la principale cour du palais, il s'arrêta et tressaillit, comme si quelque éclair venait d'éclairer subitement les ténèbres de de son âme troublée. La reine Yseult parut; il tressaillit de nouveau, tous ses membres tremblèrent convulsivement; il leva la tête et aperçut sa mie des anciens jours... Ce fut comme une révélation; il poussa un cri rauque, qui déchira les cœurs plus encore que les oreilles, et, baissant humblement et tristement la tête, il la cacha dans ses mains, pour en dissimuler l'affliction.

Mais la reine avait reconnu son amant : elle répondit à son cri par un autre cri, et vint précipitamment à son secours.

Le vieux roi Marc, un peu scandalisé de cette reconnaissance publique, aurait bien voulu s'en fâcher, et réprimer les accès de joie intempestive manifestée par sa femme. Mais il se rappela à temps qu'il avait un malheureux à guérir, non un coupable à châtier : il fit trêve à son ressentiment et donna immédiatement des ordres pour que son neveu reçût tous les soins que réclamait son état. Il alla même, dans sa magnanimité, jusqu'à permettre à la reine de s'occuper de lui, sans trop blesser les convenances, toutefois.

C'était le seul moyen, le moyen par excellence, pour opérer la guérison complète de Tristan. La présence et les soins de sa blonde et douce maîtresse, lui rendirent bientôt, en effet, la raison et la santé. Il redevint plus beau, plus aimable, plus amoureux et plus aimé que jamais... Et, pendant que cette métamorphose s'opérait en lui, une métamorphose semblable, pour les mêmes raisons, s'opérait chez la reine de Cornouailles, à qui la joie d'avoir retrouvé son bel ami rendit en très peu de temps les couleurs, la fraîcheur, la grâce, la gaîté et la santé... A ce point que le vieux monarque, son époux, poussé par les perfides conseils et les misérables insinuations du lâche Andret, prit enfin le parti de bannir Tristan de ses Etats et lui fit jurer de n'y rentrer jamais sans sa permission.

On imagine aisément quelle fut la douleur de ces deux amants, en se voyant séparés de nouveau, si peu de temps, surtout, après avoir été rapprochés et réunis!... Le serment de s'aimer toujours, à distance, ne put adoucir que faiblement l'amertume de cette séparation. Marc fut inflexible, et Tristan dut s'embarquer pour passer dans le royaume de Logres, où il désirait rencontrer Lancelot du Lac, afin de se lier avec lui.

## CHAPITRE XXVIII

*Comme Tristan, banni par son oncle, s'embarqua pour le royaume de Logres; des rencontres qu'il fit en chemin et des triomphes qu'il remporta.*



Un vent favorable contraignit Tristan de s'éloigner promptement d'un pays où il aurait voulu passer sa vie, à cause de la belle Yseult. Il aborda, beaucoup plus vite qu'il ne le désirait, sur les côtes du royaume de Logres, but de son voyage.

En chemin, il fit rencontre d'un chevalier nommé Dinadam, fils d'un roi assassiné et frère du Varlet à la cotte mal taillée, ainsi appelé à cause des vêtements délabrés qui avaient appartenu à son père, et qu'il avait fait vœu de porter jusqu'à ce que sa mort eût été vengée. Tristan jouta contre lui, le renversa, et Dinadam s'avoua vaincu. Il lui dit alors son nom, et, dès ce moment, il s'en fit un ami, avec lequel il voyagea de conserve pendant quelque temps.

Dinadam et Tristan arrivèrent à l'entrée d'un pont, que défendaient deux chevaliers bretons. Dinadam s'avança et dit que lui et son ami étaient deux chevaliers prêts à jouter contre les deux autres.

— Deux chevaliers! s'écria Hector des Mares, l'un des défenseurs du pont. Deux chevaliers! Je n'en vois qu'un, et c'est vous... car votre compagnon porte des armes à la façon des gens de Cornouailles, et je ne tiens pas pour chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays...

Dinadam vint rapporter ce propos méprisant à Tristan, qui se contenta de rire de la méprise.

— Allez, ami Dinadam, allez jouter, lui dit-il; nous verrons après...

Dinadam obéit et se présenta aux deux chevaliers bretons. Boort, compagnon d'Hector, courut sur lui et le renversa. Tristan se présenta à son tour pour le venger; mais Boort et Hector des Mares le refusèrent avec dédain. Il voulut les forcer à jouter avec lui; mais ils s'enfuirent en criant :

— Ah! ah! chevalier de Cornouailles, ne nous honnissez pas!... A jamais nous serions honnis si

nos armures étaient touchées et souillées par votre lance!...

Tristan rit sous cape, et se plut à poursuivre ces deux chevaliers, les plus renommés d'entre ceux de la Table Ronde. Boort et Hector l'évitèrent.

Sur ces entrefaites survinrent Driam et Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector des Mares. Tristan courut contre eux, les renversa, partit avec Dinadam, laissant les quatre chevaliers de la Table Ronde très étonnés de voir deux des leurs renversés par un misérable chevalier de Cornouailles.

— Ouais! dit Hector. Est-ce bien un Cornouaillais?... Jamais pareille aventure ne s'est vue et ne se reverra... Si je ne savais, pour ma part, que le vaillant Tristan de Léonois est enchaîné par l'amour aux genoux d'Yseult-la-Blonde, je croirais volontiers que c'est lui qui vient de nous procurer ce marrisson... Mais, si ce n'est pas lui, qui donc cela peut-il être?...

Pendant qu'Hector des Mares, Boort, Driam et Bliombéris devisaient entre eux au sujet de ce chevalier inconnu, Tristan et Dinadam continuaient leur chemin sans plus se soucier d'eux.

Tristan, du moins, ne s'en préoccupait plus. Quant à Dinadam, qui était loin d'avoir le cœur valeureux et l'esprit chevaleresque de son compagnon, il ne tenait guère à renouveler connaissance avec des chevaliers aussi illustrés et aussi vaillants que ceux qui venaient d'être témoins de son insuccès et du triomphe de Tristan. Dinadam n'avait pas précisément peur; mais il n'aimait pas beaucoup les manifestations belliqueuses. Aussi, après plusieurs autres rencontres du genre de celle à laquelle il avait pris part, et où il reçut plus de coups de lance qu'il n'en donna, prit-il le parti de se séparer de son trop vaillant ami.

Tristan reprit donc seul son chemin, qu'il illustra de victoires, et dont la plus méritoire fut la défaite des trente chevaliers embusqués par la dame du Lac pour assassiner le preux Lancelot; défaite qui fit du bruit dans la contrée et arriva aux oreilles de l'amant de la reine Genièvre, qui, de ce moment, rechercha Tristan avec empressement.

## CHAPITRE XXIX

**Comme Yseult envoya une de ses demoiselles à la recherche de son ami Tristan, avec une lettre bien tendre dans laquelle elle lui disait ce qu'il savait déjà. Du mal qu'eut cette messagère à rencontrer ce chevalier errant; et des tournois auxquels il la fit assister, une fois qu'ils se furent rencontrés.**

Eloignée de son doux ami, Yseult passait ses jours dans les plaintes et ses nuits dans les langueurs, que toutes les femmes veuves de cœur comprendront. Elle ne put résister plus longtemps au désir de savoir de ses nouvelles. Elle lui écrivit la lettre la plus tendre du monde, et fit partir secrètement pour le royaume de Logres une de ses demoiselles, nièce de sa fidèle Brangien.

Arrivée dans ce pays, la messagère d'Yseult chercha Tristan, le demanda partout où elle put le demander, sans pouvoir obtenir le moindre renseignement sur son compte. On le connaissait bien, à cause de sa haute valeur qui lui avait mérité une haute renommée, mais on ne l'avait pas vu. Une fois, elle espéra, en rencontrant Palamèdes. Mais ce prince ne savait pas seulement que Tristan avait quitté la cour de Cornouailles, et il fut heureux de l'apprendre, parce que, de cette façon, ce rival préféré était éloigné de la reine Yseult, qu'il adorait toujours. La messagère renonça à cette poursuite chimérique.

Cependant, un jour, en se promenant dans un bois, elle aperçut un chevalier étendu, pâle et amaigri, sur l'herbe épaisse qui entourait une claire fontaine. Un cheval paissait à quelques pas de là, en hennissant par moments d'un air impatienté. Le chevalier, elle crut le reconnaître; le cheval, elle le reconnut tout-à-fait: c'était le beau Passebreul, le cheval de Tristan.

— Tristan! sire Tristan! s'écria-t-elle.

C'était en effet Tristan qui, fatigué de poursuivre en vain un chevalier nommé Bréus-sans-Pitié, s'était reposé et endormi là.

Tristan se réveilla, reconnut la messagère d'Yseult et lui demanda des nouvelles de sa mie. Elle lui donna la précieuse lettre qu'elle désespérait de voir arriver à destination.

— Gente demoiselle, lui dit-il, merci Dieu! Vous me rendez le courage et la vie!... Je languissais loin de ma dame, et ces lignes que sa main a tracées me réconfortent comme ferait sa présence si désirée...

— Maintenant que ma mission est remplie, sire Tristan, je repars pour la Cornouailles, afin de réconforter à mon tour ma bonne maîtresse par les nouvelles que je lui donnerai de vous...

— Avant de partir, gente demoiselle, daignez assister au tournoi que le roi Artus fait préparer près de Cramalot. Vous êtes jeune et demoiselle: vous aimez ces nobles jeux. Ce sera la récompense de votre voyage, en attendant celle que vous destine la belle reine de Cornouailles.

La demoiselle consentit volontiers; Tristan remonta sur Passebreul, et la conduisit chez Persides, bon et loyal chevalier, qui les reçut tous deux avec honneur.

Le lendemain, Persides et Tristan montèrent à cheval. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un chevalier, couvert de son heaume, qui, incontinent, courut sur Persides et le renversa. Puis, ce fut le tour de Tristan, contre lequel il courut avec vitesse. L'amant d'Yseult rêvait à sa mie en ce moment-là; il n'était point préparé à combattre; sa lance n'était pas même en arrêt: le chevalier inconnu le porta facilement par terre et poursuivit son chemin assez vite pour que Tristan n'eût pas le temps de remarquer ses armes.

Dinadam, qui arrivait d'aventure en cet instant, et qui avait reconnu le chevalier inconnu pour Tristan, se mit à rire et à gaber d'importance son ami, quoiqu'il l'aimât beaucoup et qu'il lui reconnût une grande supériorité dans le noble métier des armes.

— Ami Tristan, lui dit-il, le maître des joutes qui vient de vous donner cette leçon est le prince Palamèdes... Le saviez-vous?...

Tristan fut très courroucé d'apprendre cela. Il avait été vaincu par un rival détesté!... Il se promit bien, alors, de se venger glorieusement aussitôt qu'il pourrait le rencontrer de nouveau. Puis il rentra au château de Persides pour chercher la demoiselle d'Yseult et la conduire au tournoi d'Artus.

Ce tournoi avait attiré une affluence considérable de dames, demoiselles, barons et chevaliers. Tristan fit placer sa protégée dans les balcons des dames de la reine Genièvre. Cela fait, il entra dans la lice, monté sur Passebreul.

Rien ne put résiter à sa force et à sa valeur. Il accomplit les passes-d'armes les plus brillantes, aux applaudissements des spectateurs et surtout des spectatrices. Les combattants se succédaient avec rapidité devant lui : tous mordaient la poussière avant même d'avoir pu se reconnaître. Palamèdes lui-même, par deux fois, fut forcé de vider les arçons et de s'avouer vaincu : Tristan prenait noblement sa revanche !

Tout le monde admirait les vaillantises du neveu du roi Marc. Lancelot lui-même, quoique sûr de sa propre force et habitué aux victoires chevaleresques, admira sans réserve ce rival de gloire, et, par un secret pressentiment, ne voulut point lui disputer l'honneur et le prix du tournoi.

Le roi Artus, séduit, comme tout le monde, par les irrésistibles façons d'agir de ce preux chevalier, se hâta de descendre de son balcon pour venir embrasser le vainqueur. Mais l'amoureux et modeste Tristan, satisfait d'avoir remporté le prix de ce tournoi en présence de la gente demoiselle d'Yseult, s'était échappé avec elle sans qu'on s'en aperçût, et tous deux avaient disparu.

Le lendemain le tournoi recommença, plus animé encore que la veille. Tristan s'y rendit, couvert d'armes différentes, pour n'être point reconnu. Les grands coups qu'il porta, seuls, le décelèrent. Artus et la belle Genièvre ne doutèrent plus que ce ne fût le même chevalier vainqueur dans la première journée.

La haute valeur du chef de la Table Ronde s'en émut. Après Lancelot du Lac et Galaard, ce grand roi passait pour être le meilleur et le plus vaillant des preux. Il alla s'armer en secret, revint sous de simples armes au tournoi et jouta contre Tristan, qu'il ébranla. Tristan, qui ne le reconnaissait pas, lui fit vider les arçons comme à un vulgaire chevalier. Artus se releva, content d'avoir éprouvé Tristan, fit part de son aventure à Lancelot et l'engagea à soutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce chevalier inconnu.

Lancelot hésitait, toujours retenu par ses pressentiments. Artus insista, le pressa : Lancelot s'élança contre Tristan, dont la lance venait de se briser.

La règle de ces sortes de combats était que toutes les fois qu'un chevalier avait brisé sa lance, il devait combattre avec son épée, et ne devait pas refuser à présenter son écu à la lance de son adversaire, malgré les désavantages évidents qu'offrait ce jeu sérieux. Tristan, ferme sur Passebreul, attendit tranquillement Lancelot, dont le coup de lance terrible ne put l'ébranler. Seulement, son écu fut traversé, le bois de la lance se brisa et le fer vint s'enfoncer dans le flanc de l'amant d'Yseult, qui, à son tour, sans s'occuper de cette blessure, riposta par un coup terrible de son épée sur le casque de l'amant de Genièvre. Lancelot fut blessé légèrement, son sang coula et l'aveugla. Tristan, qui le crut blessé à mort, sortit du tournoi pour aller se faire soigner par le fidèle Gouvernail, son inséparable écuyer.

— Ah ! Sire ! murmura Lancelot à l'oreille du roi Artus, accouru pour le relever ; jamais je n'ai reçu un pareil coup ! Jamais je n'ai rencontré un pareil chevalier... Si ce chevalier inconnu n'est pas de la Table Ronde, il mérite bien d'en être !...

— C'est à quoi je pensais en le voyant combattre ! répondit le chef des preux.

## CHAPITRE XXX

Du serment que firent les chevaliers de la Table Ronde devant le roi Artus, au sujet de Tristan qui, après avoir été deux fois vainqueur s'était dérobé aux honneurs du triomphe. Comme trois d'entre eux, s'imaginèrent d'aller le chercher en Cornouailles, où il ne pouvait pas être.



Qui était donc ce chevalier inconnu ? Voilà ce qu'on se demandait partout, après le départ de Tristan. Dinadam vint lever tous les doutes, éclaircir tous les soupçons, donner raison à tous les pressentiments, en déclarant au roi Artus que le vainqueur du second tournoi était le même que celui du premier tournoi ; et en déclarant à Hector des Mares, à Boort, à Driam et à Bliombéris, que ce vainqueur des deux journées était le même chevalier cornouaillais qui les avait si fort étonnés par sa vaillance, c'est-à-dire le fameux Tristan de Léonois.

Alors on se rendit avec empressement au pavillon que devait occuper cet heureux chevalier, et on n'y trouva que la gente demoiselle, toute en pleurs, qui déclara que Tristan et son écuyer Gourvernail l'avaient quittée, de peur d'être reconnus.

Chacun se récria sur une telle modestie qui se dérobait à des ovations méritées, et tous les chevaliers de la Table Ronde déclarèrent que jamais plus digne et plus preux compagnon ils ne pouvaient avoir. Le roi Artus qui, de son côté, désirait couronner la haute valeur de Tristan, et qui savait que le roi Marc avait eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison.

— Jurons tous, dirent les preux, d'aller à la quête du vaillant Tristan, et de ne revenir d'un an dans la cour du roi Artus, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé pour l'amener et l'élire !...

Tous les chevaliers de la Table Ronde firent ce serment et se dispersèrent pour se mettre en mesure de le tenir.

La reine Genièvre, que tout cela intéressait vivement, envoya quérir la gente demoiselle d'Yseult pour l'interroger.

— C'est ma mie Yseult qui vous a envoyée vers son bel ami Tristan, n'est-ce pas ? lui dit-elle, en la consolant.

— Oui, reine Genièvre, répondit la demoiselle, que vais-je dire maintenant à ma belle maîtresse, puisque le chevalier Tristan est parti sans me donner commission pour elle ?...

— Tristan reviendra, ma mignonne, ne vous désolez pas...

— Hélas ! belle reine, vous vivez en liesse et

bonheur, tandis que la reine Yseult vit toute chétive et déconfortée.

Tout en disant cela, la gente demoiselle regardait à yeux couverts le beau Lancelot, présent à cette scène.

Genièvre sourit à l'un et à l'autre, et reprit doucement :

— Je ne serai contente que lorsque les quatre plus loyaux serfs d'amour seront rassemblés... Partez, gente demoiselle, partez, et dites à la belle reine Yseult qu'à elle se recommande son amie et compagne en servage d'amour.....

La demoiselle d'Yseult prit congé de la reine Genièvre et partit pour s'embarquer, accompagnée par Lancelot du Lac.

Pendant qu'elle s'embarquait, trois chevaliers de la Table Ronde, en quête de Tristan, s'imaginèrent que le moyen le plus simple à employer pour le retrouver était d'aller le chercher auprès de sa belle mie, la reine Yseult. Ils ignoraient le serment que Tristan avait fait à son oncle de ne jamais revenir dans ses Etats sans sa permission, et ils ne se mettaient en peine que du serment qu'ils avaient fait devant le roi Artus, de retrouver ce vaillant chevalier et de le lui ramener avant un an.

En conséquence, Yvain, Gahériet, et Treu le Sénéchal, celui là même qui avait manifesté tant de dédain pour Tristan, dans sa précédente rencontre avec lui, se mirent en mesure de passer dans le royaume de Cornouailles.

## CHAPITRE XXXI

**De l'arrivée à Cintageul des trois chevaliers de la Table Ronde et de la terreur qu'ils y causèrent aux Cornouaillais. Aventure fâcheuse dont fut victime Dinas le sénéchal, à propos de sa maîtresse, et de l'exemple édifiant de fidélité que donnèrent ses deux brachets.**

On ne s'attendait pas à Cintageul à l'arrivée de ces trois preux du roi Artus. Ils portèrent la terreur dans l'âme de tous les mauvais chevaliers, ce qui les réjouit beaucoup. Après s'être assurés que leur recherche relative à Tristan serait vaine en ce pays de Cornouailles, Yvain, Gahériet et Treu voulurent, pour se dédommager, combattre avec les chevaliers cornouaillais. Sachant que le vieux roi Marc était obligé d'aller dans l'île Sanson, célébrer le jour où avait été tué le Morhoult d'Irlande, ils s'empressèrent d'aller le défier, ainsi que toute sa cour.

Le vieil époux de la jeune Yseult fut quelque peu embarrassé par ce défi insolent. Il essaya de réveiller le courage de ses chevaliers; mais ce fut en vain. Nul ne consentit à se mesurer avec les preux du roi Artus. Marc fut obligé, pour l'honneur de sa couronne, de se présenter en lice tout seul. Il va sans dire qu'il fut porté à terre dès la première atteinte!

Triomphe facile!...

Dinas, le sénéchal du roi Marc, l'ami secret de Tristan, le confident de la reine Yseult, enchanté des éloges que les trois chevaliers bretons donnaient au neveu du roi de Cornouailles, s'empressa de leur donner des fêtes. Yvain, Gahériet et Treu acceptèrent, faute de plus nobles jeux, et en se promettant de s'amuser le plus possible aux dépens des Cornouaillais et des Cornouaillaises.

Le bon Dinas, en s'occupant du plaisir des autres, ne négligeait pas, pour cela, de s'occuper des siens. Il avait un château agréable, habité par une des plus jolies personnes de la cour du roi Marc, et, comme beaucoup d'hommes de son âge, il s'en croyait passionnément et exclusivement aimé, l'égoïste! Mais le destin avait décidé que nul chevalier de Cornouailles ne jouirait d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'était armé pour voler près de sa mie, il trouva toutes les portes de son logis ouvertes. L'oiseau charmant s'était envolé pour aller ramager l'amour dans un autre nid!... Oh! quels oiseaux voyageurs que les femmes!...

Dinas s'informa ; un vieux valet perclus, commis maladroitement par lui à la garde de sa maîtresse, lui apprit qu'elle venait de partir avec un chevalier inconnu, et que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle avait emmené avec elle les deux chiens brachets...

Ces brachets étaient chers à Dinas. Ils étaient de la race d'Hudan, ce beau brachet que l'infortunée princesse Bélinde avait envoyé en mourant à Tristan, et que ce chevalier avait aimé depuis si tendrement, en l'honneur et en souvenir d'elle.

Le sénéchal tenait au moins autant à ses brachets qu'à sa maîtresse, quoique, pour des raisons différentes, bien entendu, car ces nobles animaux étaient l'emblème de la fidélité, tandis que sa maîtresse se contentait d'être l'emblème de la beauté. Il partit incontinent, à toute jambe de cheval, rejoignit les fugitifs dans la plaine, et provoqua de la voix et du geste le discourtois chevalier.

Dinas était brave, contrairement aux habitudes des Cornouaillais : il se rendit facilement maître de la vie de son adversaire qui, se voyant sur le point de succomber, demanda un répit d'un instant pour lui dire quelques mots. Le sénéchal y consentit.

— Sénéchal, dit le chevalier, vous êtes incontestablement plus vigoureux et plus vaillant que moi ; mais vous m'estimez assez, je pense, pour croire que je vous vendrai chèrement ma vie... Ne trouvez-vous pas que c'est une insigne folie à deux loyaux hommes comme nous, de verser notre sang pour une querelle que la constance ou la légèreté de cette gente demoiselle doit décider?...

On n'est jamais sans amour-propre quand on est pris par l'amour. Le pauvre Dinas se crut assez sûr de sa maîtresse pour se soumettre à son choix.

— Prononcez entre nous, belle Aloys, lui dit-il avec un regard plein de tendresse.

L'inconstante Aloys, sans plus hésiter, prit la main du chevalier inconnu et s'éloigna avec lui, après avoir dit adieu à Dinas d'un air cruellement moqueur.

Les deux brachets, eux, avaient reconnu leur maître, l'avaient caressé de leur bonne langue rose, en battant joyeusement de la queue à son intention, et, tout naturellement, ils étaient restés auprès de lui,

avec la ferme résolution de ne le pas quitter, sous n'importe quel prétexte.

L'infidèle Aloys s'aperçut, à cent pas de là, que les brachets ne la suivaient pas. Elle les aimait, probablement à cause de la vertu qui lui manquait et qu'ils avaient avec tant d'exagération. Elle força son nouvel amant à aller les demander au sénéchal, qui fut surpris et scandalisé d'une impudence aussi grande. Néanmoins il se contint, et, pour mieux lui prouver son mépris, il dit froidement au chevalier :

— Je consens à te les remettre, si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie... Appelle les brachets, appelle-les... vois s'ils veulent te suivre, toi qu'ils ne connaissent pas, et me quitter, moi qui les ai élevés, nourris, choyés et aimés...

Le chevalier inconnu appela les deux brachets, mais vainement. Ces nobles bêtes, pour toute réponse, sautèrent au cou du sénéchal, lui léchèrent les joues, les yeux, les mains, et montrèrent leurs crocs blancs et luisants au chevalier, qui se mettait en devoir de les saisir.

Décidément, les bêtes sont faites pour vous réconcilier avec l'humanité, si les hommes sont faits pour vous brouiller avec elle!...

## CHAPITRE XXXII

Comme les trois chevaliers bretons quittèrent la Cornouailles sans avoir rencontré Tristan, qui, pendant ce temps, était prisonnier et malade chez un vieux chevalier dont il avait tué les deux fils.

Comme il leur était décidément impossible de retrouver Tristan de Léonois en Cornouailles, par l'excellente raison qu'il n'y était pas, Treu, Yvain et Gahériet retournèrent dans le royaume de Logres, et, chemin faisant, s'arrêtèrent au château d'un ancien chevalier nommé d'Aras. Ce châtelain les reçut du mieux qu'il put, et, au bout de quelque temps, leur avoua qu'il retenait prisonniers Tristan, Dinadam et Palamèdes; Tristan, parce qu'il avait tué ses deux fils dans un tournoi; Dinadam et Palamèdes, parce qu'ils avaient accompagné Tristan.

Le neveu du roi Marc était alors très malade. La générosité naturelle de d'Aras l'emportant sur son ressentiment, il alla trouver Tristan, le soir même de l'arrivée des trois chevaliers bretons, et lui dit :

— Vous avez fait le malheur de ma vieillesse, en m'enlevant mes deux fils aînés, qui en étaient l'espoir et le soutien... Mais, en somme, ce mal a été involontaire, et je n'ai pas le droit de vous en rendre responsable plus longtemps... Que la volonté de Dieu soit faite! Je vivrai solitaire, et ma vieillesse se passera dans la mélancolie et dans le veuvage d'affections de famille... Je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs et des plus vaillants chevaliers du monde... J'espère même y voir le protecteur et l'ami du jeune fils qui me reste encore... Vous êtes libre, seigneur Tristan : allez où vos destinées vous appellent!...

Tristan, touché de la générosité du vieux chevalier, mêla ses larmes aux siennes, regretta bien sincèrement les deux braves gentilshommes qu'il avait loyalement tués, et lui promit de traiter comme son propre fils l'enfant qui lui restait encore. Puis, voulant se soustraire aux recherches des trois chevaliers bretons, il sortit la nuit, et se dirigea vers le pays de Norgales. Deux jours après, il rencontrait Palamèdes, mis en liberté en même temps que lui, et poursuivi par une dizaine de chevaliers chargés de le mettre à mort. Il le secourut généreusement, mit en fuite ses agresseurs, et, à son tour, voulut le forcer à jouter avec lui, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, à cause de la rivalité d'amour qui existait entre eux, et qui allumait toujours la colère de Tristan chaque fois qu'il le rencontrait. Il ne voulait pas qu'un autre que lui fût amoureux de la reine Yseult!...

— A Dieu ne plaise, dit Palamèdes, que, le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger!... Je sens, cependant, que nos anciennes querelles, sans cesse rallumées par nos mutuelles rencontres, ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez, et que j'accepte, mais pour une autre fois... Dans huit jours d'ici, si vous y consentez, nous nous trouverons près du perron de Merlin, chacun avec deux chevaliers, nos parrains et nos aides!...

Tristan y consentit, et Palamèdes et lui continuèrent à chevaucher ensemble pendant un bon bout de temps. Un chevalier dormait au pied d'un arbre, accablé sans doute par la fatigue et la chaleur du jour : Tristan eut l'indiscrétion d'aller le réveiller, et le chevalier trouvant cela mauvais, monta incontinent à cheval, saisit sa lance et courut sur Tristan, qu'il renversa, Palamèdes vint à son tour, et, à son tour, fut renversé.

— Le chevalier qui nous a vaincus, dit Tristan, n'est pas un chevalier ordinaire... Ou je me trompe fort, ou c'est Lancelot du Lac!...

Cette idée le lui fit suivre; mais le chevalier inconnu avait donné de l'éperon dans les flancs de son cheval, et son avance était trop considérable pour que l'amant d'Yseult pût songer sérieusement à l'atteindre.

## CHAPITRE XXXIII

Comme Tristan, ayant pris jour avec Palamèdes pour combattre à mort, jouta avec Lancelot du Lac, qu'il ne reconnut pas; de l'amitié qui fut la suite de cette rencontre glorieuse; et du depart de Tristan et de Lancelot pour Cramalot.

Le jour fixé pour sa lutte avec Palamèdes arriva. Tristan se rendit au perron de Merlin, lieu désigné, dès la première heure de la matinée. Au bout de quelques instants d'attente, il vit arriver du côté de Cramalot un chevalier armé de toutes pièces, et il ne douta pas que ce ne fût Palamèdes. La lance en avant, il courut au-devant de lui.

Ce chevalier croyant, de son côté, ne pas devoir refuser cette joute, s'avança impétueusement vers Tristan. Tous deux se frappèrent réciproquement avec tant de violence, qu'ils furent renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relevèrent en chancelant, et chacun d'eux admira la vigueur prodigieuse de son adversaire. Tristan, de plus en plus convaincu qu'il combattait Palamèdes, quitta sa lance, mit l'épée à la main et attaqua, avec plus d'énergie encore, celui qu'il croyait être son rival d'amours. Leurs écus furent brisés; leurs casques fu-

rent entamés ; le sang coula des deux côtés, et chacun remarqua que l'épée de son adversaire en était rouge. Ce ne fut qu'après une heure de ce combat furieux, soutenu de part et d'autre avec la même vaillance, qu'ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, un peu épuisés par le sang qu'ils perdaient. Tous deux, appuyés sur le pommeau de leur épée, s'admirèrent sans réserve, et tous deux, pour la première fois de leur vie, se prirent à redouter l'issue d'un combat qui ne pouvait être que mortel, au train dont ils y allaient l'un et l'autre.

Tristan, le premier, se mit en devoir de recommencer. Son adversaire, l'épée haute, vint à sa rencontre. Cependant, avant de frapper, il ne put s'empêcher de dire à l'amant d'Yseult :

— Sire chevalier, je vous donne de bon cœur le prix sur tous les chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici... Mais, puisqu'il me paraît que vous voulez combattre jusqu'à ce que mort s'ensuive, je désirerais vivement que nous nous dissions nos noms, afin que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui sortira vainqueur de cette lutte acharnée.

Tristan, à cette voix, reconnaissant qu'il ne combattait pas contre Palamèdes, s'empressa de répondre, un peu étonné de sa méprise :

— Sire chevalier, la haute valeur et la chevalerie que je trouve en vous, me font changer la résolution que j'avais prise de taire mon nom... Je suis prêt à vous le dire, si vous me promettez de me dire le vôtre...

— Sire chevalier, reprit l'inconnu, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Lancelot du Lac : c'est moi !...

— Ah ! sire Lancelot, s'écria Tristan, quoi, c'est vous? Ah ! j'aurais bien dû vous reconnaître, à vos redoutables coups et à votre indomptable vaillance !... Ah ! sire Lancelot, vous êtes le chevalier de l'univers dont je désire le plus l'amitié... A mon tour, je suis heureux de vous avouer mon nom, que sans doute vous connaissez : je suis Tristan de Léonois, et je vous rends une épée que je consacre à votre service...

Tristan n'avait pas achevé, que déjà l'amant de la reine Genièvre lui présentait le pommeau de sa propre épée : tous deux baissèrent un genou l'un devant l'autre. Tristan exigea que Lancelot reçût son épée, et Lancelot, à son tour, exigea que Tristan fût armé de la sienne. Ensuite, ils ôtèrent leurs heaumes, et les deux plus vaillants et plus beaux chevaliers de la terre s'embrassèrent avec une admiration complète. Leurs blessures furent oubliées : ils ne sentirent que le plaisir de s'être enfin trouvés, après s'être si longtemps cherchés.

On devine aisément quel fut le sujet de leur entretien.

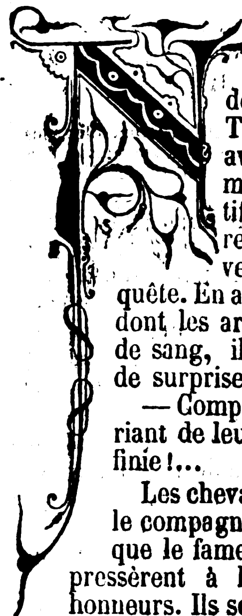
— Hélas! dit Tristan, vous devez bien aimer ce tant doux et tant cruel dieu d'amour, car il vous sert à souhait et ne sème que fleurs sur votre belle vie !... Quant à moi, chétif, je suis mal récompensé de lui avoir voué la mienne, puisqu'il me tient si durement en son servage éloigné de ma bien chère dame !...

— Ah ! bel et doux ami, répondit Lancelot, la joue vermeille du plaisir que lui causait Tristan en faisant allusion à sa belle Genièvre ; ah ! très cher sire, l'épine poignante n'ôte pas à la rose sa suave odeur ni son brillant coloris... Aujourd'hui ce sont les épines qui vous font pâlir : plaise au dieu d'amour que bientôt vous puissiez cueillir la rose !... En attendant, ami Tristan, venez avec moi à la cour du roi Artus, qui vous demande, auprès de la reine Genièvre, qui vous souhaite... Presque tous les chevaliers de la Table Ronde ont fait le serment d'employer un an à votre quête et de vous ramener à Cramalot, afin de vous élire pour leur compagnon... Vous ne pouvez vous soustraire à cet honneur que vous méritez si bien, nous le savons tous, et je le sais particulièrement aujourd'hui...

Tristan voulut d'abord refuser, par modestie. Mais enfin il céda aux raisons pressantes de l'amant de la reine Genièvre : son attachement sincère et profond pour Lancelot le détermina à le suivre à Cramalot.

## CHAPITRE XXXIV.

**De la présentation de Tristan à la cour du roi Artus par Lancelot du Lac, et de son élection comme l'un des douze chevaliers de la Table Ronde, en remplacement du Morhoult d'Irlande.**



Nos deux amis partirent. En chemin, ils firent rencontre de quelques chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avait rapprochés de Cramalot ; mais, comme leur serment relatif à Tristan les empêchait d'y rentrer, ils tournaient leurs pas vers la forêt pour continuer leur quête. En apercevant Lancelot et Tristan, dont les armes étaient brisées et teintes de sang, ils poussèrent une exclamation de surprise.

— Compagnons, leur dit Lancelot en riant de leur étonnement, votre quête est finie !...

Les chevaliers, connaissant aussitôt que le compagnon de Lancelot ne pouvait être que le fameux Tristan de Léonois, s'empressèrent à lui rendre les plus grands honneurs. Ils se réunirent à lui et à l'amant de Genièvre, et tous ensemble arrivèrent à la cour du grand Artus.

Lancelot et Tristan se présentèrent couverts de leurs armes. Lancelot seul ôta son heaume devant Artus qui le reconnut et courut l'embrasser. Un instant après, il lui dit :

— Mais, brave Lancelot, votre quête est donc finie que je vous vois ici ?...

— Oui, Sire, répondit Lancelot, et voici Tristan de Léonois qui m'acquitte...

A cette déclaration, un bruit d'applaudissements s'éleva dans l'assemblée. La reine Genièvre accourut ; Tristan ôta son casque et fléchit respectueusement un genou devant elle. Artus le releva aussitôt et l'embrassa.

Les chevaliers de la Table Ronde entourèrent Tristan, Artus et Lancelot, et, sur-le-champ, le roi requit un don à l'amant d'Yseult.

Le souvenir de sa chère mie fit d'abord hésiter

Tristan. Il craignit un engagement qui le séparât à jamais de la belle reine de Cornouailles. La charmante Genièvre et le beau Lancelot le pressèrent : il accorda ce don, qui était de devenir pour toujours chevalier de la cour du roi Artus et compagnon de la Table Ronde.

Alors Tristan baisa la belle main de la belle Genièvre, et fit le premier serment devant Artus, qui montra une grande joie de serrer les mains victorieuses de Tristan entre les siennes. Un cri d'admiration partit de toutes les bouches, et messeigneurs Gauvain, Yvain et Gahériet, tous trois frères et tous trois neveux du roi, s'écrièrent eux-mêmes que, maintenant, Artus avait dans sa maison les deux meilleurs chevaliers de l'univers.

Ensuite, le chef des preux commanda qu'on apportât les reliques, et lorsqu'elles furent là, Tristan de Léonois étendit la main sur elles, et jura le serment de la Table Ronde. Ce serment fait, Artus et ses compagnons conduisirent le nouveau preux vers cette fameuse Table, où tant de chevaliers brûlaient d'être admis, et où très peu l'étaient.

Cette table avait été fabriquée par l'enchanteur Merlin, qui y avait employé tout son art. Parmi les siéges qui l'entouraient, il y en avait treize en mémoire des apôtres. Douze de ces siéges seulement pouvaient être occupés, et encore ne pouvaient-ils l'être que par des chevaliers de la plus grande renommée. Le treizième, qui représentait celui du trahisseur Judas, restait toujours vide. On l'appelait le Siége Périlleux, depuis qu'un chevalier sarrasin ayant eu la témérité de s'y asseoir par braverie, la terre s'était entr'ouverte sous ce siége, et l'orgueilleux chevalier abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui subsistait toujours, gravait sur le dos de chaque siége le nom du chevalier qui devait l'occuper. Il fallait, pour obtenir celui qui venait à être vacant, que le chevalier qui s'y présentait surpassât encore en vaillance et en actions éclatantes celui qui l'avait précédemment occupé. Autrement, ce prétendant en était violemment repoussé, comme indigne, par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisait l'épreuve de tous les chevaliers qui se présentaient pour remplacer les compagnons dont on avait à regretter la perte.

L'un de ces douze principaux siéges avait été occupé par le Morhoult d'Irlande, et depuis dix ans que ce preux chevalier était tombé sous le bras victorieux de Tristan, ce siége était vide et le nom du Morhoult y était resté gravé.

Il s'agissait de l'occuper de nouveau. L'épreuve était solennelle, mais son résultat était assuré d'avance.

Artus prit Tristan par la main, et, au milieu du silence et de l'attention générale, le conduisit à ce siége vide... Tout aussitôt des sons harmonieux se firent entendre, sans qu'on pût savoir d'où ils partaient ; des parfums exquis remplirent l'air, sans qu'on pût soupçonner d'où ils émanaient ; le nom du Morhoult d'Irlande s'effaça comme par enchantement, et, comme par enchantement aussi, celui de Tristan de Léonois parut étincelant de lumière !...

La rare et précieuse modestie de l'amant d'Yseult eut beaucoup à souffrir lorsque vinrent les sires clercs, chargés du dépôt des annales de la Table Ronde, et que, suivant l'usage, et d'après le serment qu'il avait prêté, il fut obligé de raconter tous les hauts faits de chevalerie qu'il avait accomplis. L'énumération en fut longue, il la fit d'une voix émue, et en commettant volontairement plusieurs oublis que les chevaliers présents eurent soin de réparer. Jamais Tristan ne s'était trouvé à pareille fête, et son bonheur eût été complet si cette solennité eût eu pour témoin la seule créature vivante pour laquelle il tînt à être applaudi, c'est-à-dire Yseult, la blonde reine de Cornouailles...

## CHAPITRE XXXV

**De ce qui se passait, pendant ce temps, à la cour de Cornouailles, et de la résolution que prit le roi Marc d'aller à la recherche de son neveu pour le tuer. Comme en attendant il tua l'un des deux chevaliers qu'il avait emmenés avec lui.**

Pendant que Tristan se couvrait ainsi de gloire à la cour du roi Artus, son oncle était en proie à la plus noire jalousie du monde.

Le roi Marc, en effet, ne pouvait plus voir Yseult sans penser que Tristan en était aimé, et exclusivement aimé. Il ne s'expliquait pas pourquoi Yseult, après avoir consenti à être sa femme pendant une nuit, la première nuit de ses noces, s'était, à partir de là, refusé à tout rapprochement de ce genre, qu'elle eût considéré comme monstrueux, son cœur étant tout entier à son bel ami Tristan. Aussi le bonheur de son neveu agitait sans cesse l'âme ulcérée du vieux monarque cornouaillais, qui sentait bien que l'amour lui échappait pour toujours ; l'amour, c'est-à-dire la vie.

Son ancienne fureur se réveilla plus ardente que jamais ; il forma mille projets de vengeance, plus horribles les uns que les autres, et, finalement, s'arrêta au dernier, qui était d'aller, sous un déguisement, dans le royaume de Logres, à la recherche de Tristan, pour le mettre à mort.

Il fit, en conséquence, assembler ses barons, leur déclara qu'il avait voué un pèlerinage devant durer quelques mois, et leur fit prêter serment d'obéir au perfide Andret, son mandataire. Puis, comme il ne pouvait se décider à perdre un seul instant de vue la pauvre Yseult, il choisit deux demoiselles pour l'accompagner, avec Brangien, et partit, suivi seulement de deux chevaliers élevés dans sa maison et sur lesquels il croyait pouvoir compter, Amans et Berthelay, tout deux frères.

Cette petite troupe se mit en route. Une fois arrivée dans le royaume de Logres, et pendant un moment où il était seul avec Berthelay, le vieux monarque lui dit :

— Chevalier, je vous ai nourri et élevé... Vous me devez l'obéissance et le respect... J'ai lieu de compter sur votre dévoûment... Par ainsi, je dois vous déclarer dans quelles intentions j'ai quitté mon royaume pour venir dans celui-ci... Tristan m'a trompé indignement, je veux me venger de lui et le tuer. Il faut que vous me juriez à l'instant de m'aider dans ce travail !...

— Ah ! Sire ! Sire ! jamais ! jamais ! s'écria Berthelay avec horreur. Comment pouvez-vous avoir conçu le projet d'un crime aussi odieux !... Tristan ! Votre neveu ! Ah ! Sire ! Sire ! jamais !...

Marc ne demandait pas de conseillers mais des complices. Du moment que Berthelay s'imaginait de remplir un rôle qu'on ne lui commandait pas, et qu'il se refusait à remplir celui qu'on exigeait de lui, il devenait dangereux, il fallait le supprimer : Marc le supprima, en lui appliquant brusquement un furieux coup de son épée sur la tête. Berthelay roula, mort, aux pieds du vieil époux de la jeune Yseult.

Sur ces entrefaites arriva Amans, qui vit son frère assassiné, et le roi tenant encore en main l'instrument homicide. Saisi de douleur et d'indignation, il tira son épée et se précipita. La reine Yseult accourut avec ses femmes, et les sépara.

— Par respect pour vous, madame, dit Amans, tout frémissant, je remets pour l'instant mon épée au fourreau... Mais devant vous aussi, je ne crains pas d'accuser le roi Marc de meurtre et de félonie... Il a tué mon pauvre frère désarmé : c'est un crime doublé d'une lâcheté ! J'en tirerai justice, s'il y a un Dieu au ciel !...

— Justice ! Justice ! s'écrièrent les deux suivantes d'Yseult, toutes deux sœurs, toutes deux cousines des deux frères.

— Nous partons à l'instant tous trois pour Camaalot, mes cousines et moi, reprit Amans. Nous verrons le roi Artus et nous porterons notre accusation devant lui.

— J'accepte votre défi, répondit le vieux monarque cornouaillais, à la condition que vous ne trahirez pas mon nom. Si vous me jurez cela, je vous jure, moi, d'être à Camaalot dans six jours et d'y accepter publiquement votre défi.

Amans jura et partit incontinent avec ses deux cousines. Marc, embarrassé de cette fâcheuse affaire, laissa la reine Yseult avec Brangien dans une abbaye voisine, et partit à son tour pour s'occuper exclusivement des moyens de tirer une prompte vengeance de son neveu Tristan.

## CHAPITRE XXXVI.

De la rencontre que le roi Marc fit, en chemin, du chevalier gabeur Dinadam, et des mauvais tours que celui-ci lui joua, en s'apercevant qu'il avait affaire à un Cornouaillais.

A peine le roi Marc eut-il fait une lieue, qu'il aperçut un chevalier armé de toutes pièces. Connaissant la coutume des Bretons, qui ne se rencontraient jamais sans rompre une lance ou deux, et forcé de s'y soumettre, le roi de Cornouailles s'y prépara, quoique à regret. Celle du chevalier qui venait à sa rencontre, était de ne jamais refuser une joute, mais aussi de n'en jamais proposer une, le premier. Marc, voyant cela, prit une assez mauvaise opinion de lui. Dinadam, car c'était lui-même, prit encore une plus mauvaise opinion du roi Marc, en constatant, à ses armes, qu'il était de Cornouailles, le pays le moins estimé comme chevalerie.

Tous les deux, néanmoins, se saluèrent et s'abordèrent. Marc demanda à Dinadam des nouvelles de la cour du roi Artus, et Dinadam lui raconta compendieusement ce qui s'était passé à la réception de Tristan à la Table Ronde. Il éleva jusqu'aux nues les actions, la vaillance et la beauté de son ami, et porta ainsi, sans s'en douter, les atteintes les plus cruelles à l'âme envieuse et jalouse du monarque cornouaillais.

Puis :

— Chevalier, lui dit-il en se gaussant, depuis longtemps je croyais que nous ne verrions plus jamais de chevaliers de Cornouailles en notre vaillant pays de Logres !... Mal y tombent-ils, à moins qu'ils n'aient la patience d'y être gabés à bouche que veux-tu !... Il me semble que vous êtes taillé pour cela, beau chevalier !... Or çà, ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles du plus chétif et couard roi de l'univers ?... Que fait et dit Marc le honni, je vous prie ?... Fait-il bonne et chère mine, en l'absence de son neveu Tristan, le bel ami de la belle Yseult ?...

Marc trouvait deux inconvénients à se fâcher de ce propos outrageux. Le premier était de se faire connaître ; le second était de se battre : deux périls, dont le dernier n'était pas le moindre. Il le souffrit donc en douceur, et Dinadam qui, à cette mansuétude, reconnut Marc pour un vrai chevalier de Cornouailles, se proposa bien de s'en amuser et de le pousser à bout par les plus cruelles plaisanteries.

Ils firent route ensemble, dissimulant l'un et l'autre leurs sentiments réciproques. Le lendemain matin, Dinadam, apercevant au loin des pavillons tendus, et six boucliers attachés aux branches d'un pin, sur lesquels il reconnut les armes de six de ses compagnons de la Table Ronde, vint vers Marc en jouant l'effroi, et lui dit :

— Ah ! sire chevalier, je suis perdu si vous ne me secourez !... Je viens de reconnaître les armes de mes plus mortels ennemis, et quoique ce soient six des plus redoutables chevaliers du royaume de Logres, la confiance que j'ai dans votre haute valeur, fait que je me décide à les attaquer...

— Gardez-vous-en bien ! s'écria Marc en frémissant. Dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas !...

— Je le sais, reprit le malin Dinadam, mais avec vous je ne dois rien craindre !...

Dinadam, cela dit, partit aussitôt, et, du fer de sa lance, arracha du pin les six écus, qui tombèrent avec fracas sur le sol. A ce bruit, les chevaliers auxquels ils appartenaient sortirent de leurs pavillons, tout armés. Le pauvre vieux Marc, comprenant bien que la partie n'était pas égale, et qu'il avait tout à perdre en restant là une minute de plus, maudit de bon cœur son téméraire compagnon, donna des éperons dans le ventre de son cheval, et s'esquiva au plus vite. Dinadam, ôtant alors son casque, se fit reconnaître, et raconta l'aventure, dont les six chevaliers rirent beaucoup, en se promettant d'en rire davantage s'ils parvenaient à mettre la main sur le fugitif.

La chose fut plus facile qu'ils ne l'espéraient et que ne l'espérait aussi le roi Marc ; car, sur le soir, ayant rencontré un page du roi Artus, avec l'infortuné Daguenet qui, quoique chevalier, ne passait

plus à la cour que pour être le fou du roi, ils surent ainsi quel chemin avait pris le Cornouaillais.

Dinadam imagina aussitôt de retenir Daguenet, et il lui proposa de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six preux, lequel étant un peu blessé, ne pouvait alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique affolé et très faible de corps, avait du courage, et il se souvenait d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître, deux chevaliers cornouaillais vaincus par lui : il accepta de combattre celui-ci.

L'affaire ainsi arrangée, Dinadam pria ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt, qu'il leur désigna; puis il courut rejoindre le roi Marc dans l'endroit où le page du roi Artus lui avait dit l'avoir rencontré.

Marc fut aussi honteux qu'étonné de revoir Dinadam, dont il espérait que les six chevaliers bretons l'avaient défait pour toujours.

— Comment diable vous y êtes-vous pris pour échapper à vos ennemis? lui demanda-t-il.

— Ces ennemis étaient mes amis, répondit Dinadam. Trompé par leurs armes, je croyais qu'il allait falloir coup férir, soit de la lance, soit du branc d'acier, et j'étais assez embarrassé, à cause de votre absence... Heureusement, la méprise dura peu; au lieu de nous tuer, nous nous embrassâmes... Ils voulaient que je restasse avec eux; mais l'attachement que je ressens pour vous m'en empêcha... Je les quittai au plus vite pour vous suivre... et me voilà !...

— Grand merci de cet honneur, dit Marc, en maudissant intérieurement Dinadam.

Ils soupèrent ensemble. Le lendemain, de bon matin, le vieux Marc voulut se rendre à Cramalot. Par malheur pour lui, il en ignorait la route, et, quoique désolé de voyager encore avec l'impitoyable gabeur qui s'offrait à le conduire, force lui fut donc de le suivre jusqu'à ce qu'il pût trouver le moment de s'en séparer à jamais.

Dinadam le mena droit au carrefour où les six chevaliers bretons l'attendaient. Daguenet, seul, se présenta au-devant du roi Marc, couvert des armes de Bliomberis, et le défia à la joute. Marc voulut en céder l'honneur à Dinadam.

— Y pensez-vous? s'écria ce maudit gabeleur. Jamais vous ne trouverez une plus belle occasion de vous couvrir de gloire; je ne veux pas vous la ravir. Le chevalier qui vous défie en ce moment, n'est autre que le fameux Lancelot du Lac, le plus redoutable des chevaliers de la Table Ronde !...

Marc frémit, et, plus que jamais, insista pour que Dinadam se réservât pour lui seul le périlleux honneur auquel il voulait l'exposer.

A ce moment, Daguenet s'avança sur eux, en criant comme un fou :

— Couards chevaliers, à la joute ! A la joute !...

Marc n'écouta plus que la peur, et, comme la veille, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et s'enfuit à toute bride. Les six chevaliers et leurs écuyers se montrèrent, et firent la huée sur le fugitif, en criant à tue-tête :

— Couard! Couard! ô Cornouaillais! ô couard! ô coux!...

## CHAPITRE XXXVII

**Comme Amans demanda au roi Artus le jugement de Dieu contre le roi de Cornouailles, et l'obtint. Ce qui en résulta.**

Amans et ses deux cousines étaient déjà arrivés à Cramalot, à la cour du roi Artus, lorsque Marc y arriva, au milieu des huées et de la boue que la populace, instruite de ses précédentes couardises, lui jeta pour le saluer, en le reconnaissant à ses armes cornouaillaises et à son cheval.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée au vieil époux de la blonde Yseult, Amans ne le nomma pas au chef de la Table Ronde, en l'accusant du meurtre de son frère. Il se contenta de demander le combat à outrance contre lui; Artus y consentit et ordonna qu'il aurait lieu le lendemain.

Les deux adversaires se présentèrent dans le champ clos désigné d'avance.

— Je jure, dit solennellement le frère de l'infortuné; je jure que ma cause est légitime et sainte, et comme j'en appelle au jugement de Dieu, je demande que le meurtrier de mon frère fasse le même serment !...

— Je m'y refuse, répondit Marc d'une voix sombre, qui dissimulait sa peur.

On dut passer outre, et les deux combattants s'avancèrent l'un contre l'autre.

Amans était courageux; il avait le bon droit de son côté. Marc était lâche; il avait son crime contre lui. Le ciel était voilé ce jour-là et ne vit rien de ce qui se passait sur la terre en ce moment-là : Amans reçut un coup mortel.

Les juges du camp étaient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices, les cousines du maladroit chevalier, pour qu'elles fussent brûlées vives, selon les lois de ces sortes de jugements; mais l'un d'eux ayant fait observer que le chevalier vainqueur avait refusé de prêter le serment, on suspendit l'exécution et l'on remit la décision de cette affaire à la sagesse du roi Artus.

En conséquence, Marc et les deux cousines comparurent au pied du trône. Artus interrogea le vieux roi cornouaillais avec cette majesté qui fait souvent trembler les consciences les plus réfractaires. Marc, éperdu, troublé, balbutia et confessa malgré lui le crime dont il s'était rendu coupable, en trahissant le secret qu'il voulait si bien garder.

— Roi Marc, lui dit alors Artus, indigné, vous avez commis là une action déloyale et perverse, indigne d'un chevalier et d'un roi. Vous êtes mon prisonnier, car je suis votre seigneur suzerain et vous relevez de ma justice...

Artus, respectant en Marc la dignité royale, ne voulut pas lui donner d'autre prison que sa propre cour. Il ne pouvait rien pour le malheureux Amans, sinon de le faire inhumer honorablement, ce qu'il s'empressa d'ordonner. Il ne pouvait rien pour les deux cousines, sinon de les confier en bonnes mains, afin de leur faire oublier la catastrophe qui venait de les affliger : il les présenta à la reine Genièvre, en les lui recommandant avec bonté.

— Qu'elles trouvent en vous, chère dame, lui dit-il, la protection et l'amitié qu'elles viennent de perdre... La reine Yseult les aimait, d'ailleurs ; c'est un nouveau titre à l'attention de votre cœur !...

— Pauvres chères filles ! s'écria Geniévre en les embrassant toutes deux.

## CHAPITRE XXXVIII

Comme la reine Yseult, en l'absence de son époux, occupait ses loisirs et charmait son attente. Ce qui lui arriva, pendant qu'elle se promenait dans la forêt avec Brangien, et comme elle fut heureusement délivrée de la brutalité de Bréus-sans-Pitié.

Pendant ce temps, que devenait la belle et intéressante Yseult ?

Restée seule dans une abbaye avec sa fidèle Brangien, elle attendait les ordres du roi Marc et des nouvelles du chevalier Tristan. Ni les uns ni les autres ne lui arrivaient, et l'ennui commençait à s'emparer de son âme, surtout à cause de l'absence des dernières. Sa seule distraction consistait à s'aller promener de temps en temps dans la forêt voisine, aux environs d'une claire fontaine dans le cristal de laquelle elle mirait son doux visage pour s'assurer qu'il était encore fait pour attirer et fixer les regards de son bel ami. Quelques arbres croissaient autour de cette fontaine et l'ombrageaient aux heures ardentes de la journée. Yseult prenait un plaisir extrême à graver sur leur écorce le chiffre de son amant entrelacé avec le sien, ainsi que leurs noms et leurs devises réciproques. Quelquefois aussi, pour supporter plus aisément le mortel poids des heures, elle chantait quelques lais amoureux, quelques ballades langoureuses, en s'accompagnant de sa harpe, dont elle maniait les cordes avec un rare talent. Le nom de Tristan montait toujours, en ces occasions-là, de son cœur à ses lèvres, et tout en les faisant trembler de bonheur, il leur donnait une harmonie et une suavité sans pareille. Les oiseaux eux-mêmes, lorsqu'elle chantait, se taisaient pour mieux l'écouter, et quelques-uns, parmi les plus habiles, pour mieux l'imiter.

Un jour, le mélodieux accent de cette voix amoureuse attira jusque-là le chevalier Bréus-sans-Pitié, si digne de son nom. Ce Bréus avait des mœurs abominables, une âme vile, une force brutale, qui le rendaient également redoutable aux deux sexes. Il terrassait les hommes et les femmes, tuait les uns et outrageait les autres, sans plus de souci que d'un fétu ; le tout pour assouvir ses passions bestiales. La voix d'Yseult l'attira, comme le chant de l'oiseau attire l'oiseleur. Il s'approcha plus près avec précaution, pour n'effaroucher personne, et regarda. En voyant Yseult et Brangien, toutes deux jeunes, toutes deux jolies, quoique à des titres et à des degrés différents, son âme impure se prépara à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingua celle que la nature avait le plus richement garnie d'attraits et de perfection : c'était Yseult-la-Blonde. Ses projets se tournèrent uniquement vers elle...

Yseult chantait un lai.

> Ma Brangien, ma tant fidèle amie,
> Rappelle-toi Tristan, son doux maintien,
> Quand il disait : « Fors la Parque ennemie,
> « Nul, chère Yseult, ne rompra mon lien.
>
> « Bien asservi dans son doux vasselage,
> « Ton tendre amant ne désire que toi.
> « Si prix je veux, c'est pour t'en faire hommage ;
> « Si vivre veux, c'est pour garder ma foi.
>
> « Boire amoureux, c'est trompeuse magie ;
> « Désirs brûlants, c'est flamme de tes yeux ;
> « Nos vœux secrets, c'est douce sympathie ;
> « Nos doux liens, c'est bien l'œuvre des Dieux !... »

Bréus-sans-Pitié était à cheval. Animé d'un nouveau transport, il sauta brusquement à terre pour courir sur sa proie comme l'épervier sur la sienne. Yseult et Brangien l'aperçurent et s'enfuirent, épouvantées. Bréus n'en voulait qu'à la première ; il la poursuivit, l'atteignit et la saisit. Yseult poussa un cri perçant et perdit connaissance.

Bréus n'en demandait pas davantage : on a toujours facilement raison d'une femme évanouie ! Il l'enleva comme il eût fait d'un faon de quelques jours et la porta vers son cheval qui, effrayé par le cri qu'avait poussé Yseult, venait de casser sa courroie et de s'échapper : Bréus abandonna un instant son précieux fardeau pour courir après lui.

Pendant que la belle reine de Cornouailles gisait évanouie sur l'herbe, Brangien faisait retentir la forêt de ses cris d'appel. Un chevalier parut. Il avait des armes simples et son écu était couvert d'une housse. Attendri par le désespoir de la fidèle Brangien, il s'approcha d'elle et l'interrogea avec intérêt. Ce fut en vain. Brangien était suffoquée par la douleur : elle ne put lui répondre. Mais il s'aperçut qu'elle avait les regards tournés vers une femme étendue à terre sans connaissance : il courut avec empressement à son secours.

Au même instant revenait Bréus-sans-Pitié, qui avait atteint son cheval et rattaché son mors. Les cris de Brangien redoublèrent en le voyant reparaître. Le chevalier inconnu comprit tout alors, et il n'hésita pas à prendre la défense de ces deux femmes menacées. Il mit sa lance en arrêt et courut à la rencontre de Bréus qu'il renversa. Bréus, feignant d'avoir reçu un coup mortel, resta immobile sur la place où il venait de choir, et attendit que le chevalier inconnu se fût éloigné. Quand il vit qu'il descendait de son cheval pour secourir Yseult, il se releva prestement, remonta sur le sien, l'éperonna brutalement et s'enfonça dans le plus épais de la forêt.

Le chevalier inconnu s'était approché d'Yseult. Il souleva doucement sa tête charmante, écarta les cheveux blonds et soyeux qui lui couvraient le visage, la contempla durant l'espace d'un éclair, et

tout-à-coup, à son tour, il poussa un cri et tomba évanoui.

Brangien arrivait. Elle ne s'occupa d'abord que de sa belle maîtresse, toujours insensible. Elle alla puiser de l'eau à la fontaine et la lui jeta sur le visage pour que le saisissement la fit revenir à elle. Quelques moments après, en effet, Yseult rouvrit ses beaux yeux et regarda autour d'elle avec un peu d'égarement. La présence de sa fidèle Brangien la rassura ; puis la terreur lui revint en apercevant un chevalier armé, étendu sur l'herbe auprès d'elle.

— Ne vous effrayez pas, chère maîtresse, lui dit Brangien. Celui-là ne ressemble pas à l'autre... L'autre vous outrageait, celui-ci vous a défendue...

— Mais il est blessé, mort peut-être, en me défendant !... s'écria la compatissante Yseult, en voyant que le chevalier inconnu ne donnait plus aucun signe de vie.

La belle reine de Cornouailles, à ce spectacle, ne put retenir quelques larmes. Heureusement, une plainte étouffée par la visière du heaume, un soupir, un tressaillement, lui firent juger que ce vaillant défenseur n'était pas mort et qu'il avait seulement besoin d'un peu de secours. Aidée de Brangien, elle s'empressa de délacer les attaches du casque, releva prestement la visière et mit à nu le visage du chevalier.

— Tristan !... s'écria-t-elle, en pâlissant et en tombant une seconde fois évanouie sur la poitrine de son amant.

## CHAPITRE XXXIX

Comme Lancelot et Tristan joutèrent l'un contre l'autre, et, après le combat, s'embrassèrent et allèrent à l'abbaye où l'amant de la reine Genièvre fut présenté à la reine Yseult.



a coutume de la Table Ronde était que, le surlendemain de la réception d'un chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il était permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeler à la joute, sans toutefois en venir au combat. La quête de Tristan l'avait empêché de se trouver au combat du roi Marc. Plusieurs de ses compagnons l'avaient suivi, et presque tous avaient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire à Tristan la galanterie amicale de rompre une lance avec lui pendant sa quête. Sans se faire connaître, il se couvrit d'armes blanches comme un nouveau chevalier, et, quoiqu'il eût déjà éprouvé la force prodigieuse de l'amant d'Yseult, il ne prit qu'une lance légère afin de ne pas le blesser.

Lancelot arriva près de la fontaine peu de temps après qu'Yseult et Tristan eurent repris leurs sens. Il vit de loin son ami, pied à terre, la main d'Yseult sur son cœur, et comme il ne connaissait pas la belle reine de Cornouailles, il crut facilement à une trahison amoureuse de la part du nouveau chevalier de la Table Ronde.

— Sire chevalier, lui cria-t-il, il m'appert que vous cherchez de douces aventures et que vous savez à merveille les trouver !...

Tristan, mécontent de se voir raillé et troublé par un chevalier inconnu, quitta la main d'Yseult, qui, s'enveloppant de sa mante, prit avec Brangien le chemin de l'abbaye.

— Chevalier, dit alors Tristan à Lancelot, c'est manquer de courtoisie que de parler ainsi que vous venez de le faire... Maintenant je vais savoir qui vous êtes ; il est probable que vous savez mieux gaber et vous gausser que rompre une lance ou tenir une épée...

Cela dit, l'amant d'Yseult saisit sa lance et sauta sur son cheval. Lancelot, le voyant prêt, s'éloigna et prit le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avait pas si bien déguisé sa voix, que Tristan ne se fût aperçu que cette voix ne lui était pas absolument inconnue. En outre, ce que l'amant de la reine Genièvre ne savait pas déguiser, c'était la perfection de sa taille, la grâce avec laquelle il maniait une lance et faisait virer son cheval. Tristan le reconnut tout-à-fait dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, et il se promit bien de le gaber à son tour.

Les deux valeureux preux laissèrent courir leurs chevaux. Au moment où ils allaient se joindre, Lancelot rompit sa lance sur le bouclier de Tristan : elle vola en éclats. Au lieu de porter la sienne contre Lancelot, Tristan la releva brusquement. Tous deux voltèrent et revinrent l'un sur l'autre, l'un désarmé, l'autre sa lance haute et immobile.

— Sire chevalier, demanda Lancelot, étonné de ce procédé, pourquoi me déprisez-vous tant, que vous n'avez pas daigné me toucher de votre lance ?...

— Cher sire, répondit Tristan, blesser ce qu'on aime le plus, c'est se blesser soi-même. Or, maintenant que vous voilà désarmé de votre lance, permettez-moi de vous conduire auprès de la reine Yseult, qui vous en donnera une autre de sa belle et douce main...

Lancelot du Lac, enchanté de voir que son ami l'avait reconnu, ne le fut pas moins d'apprendre qu'il allait enfin rencontrer cette charmante reine de Cornouailles dont sa belle mie, la reine Genièvre, l'avait tant et tant entretenu. Il sauta à terre, délaça son casque et embrassa son cher Tristan, qui le conduisit incontinent vers Yseult.

— Incomparable fleur de grâce et de beauté, dit Lancelot en fléchissant galamment un genou devant elle, j'avais déjà appris à vous aimer ; je suis admis aujourd'hui à l'honneur de vous admirer... La reine Genièvre est bien belle ; mais je trouve que mon ami Tristan est bien heureux !...

Puis, il lui baisa la main. Mais Yseult, le relevant aussitôt, l'attira doucement à elle et l'embrassa comme le meilleur ami de son amant, et celui dont elle désirait depuis longtemps la présence.

Cela fait, on soupa, et le plus gaîment du monde. Lancelot parla beaucoup de la reine Genièvre ;

Tristan regarda beaucoup la reine Yseult, et, une fois le souper fini, chacun alla se coucher. Lancelot du Lac fut le seul, des hôtes de l'abbaye, qui dormit paisiblement et sans interruptions jusqu'au jour.

## CHAPITRE XL

Comme Tristan de Léonois passa trois jours dans les extases amoureuses, et ne s'y arracha qu'à regret, pour se rendre à Cramalot. Comme le roi Artus requit un don du roi Marc, qui l'accorda, et comme l'oncle et le neveu revinrent ensemble.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. Lancelot, d'ailleurs, avait la discrétion qu'il fallait avoir en pareille occurrence. Il avait troublé, la veille, ces deux beaux amoureux en train de se conter leur amour à coups de baisers: il ne voulut pas les troubler une seconde fois par sa présence trop prolongée. Il les savait réunis: cela lui suffisait, puisqu'il les savait heureux de cette réunion. Il prit donc congé d'Yseult-la-Blonde, qui le chargea de dire, de sa part, mille choses tendres à la belle Genièvre, et de l'assurer du désir ardent qu'elle avait de pouvoir se rendre à sa cour, afin de l'embrasser.

Il restait encore à Tristan trois des dix jours qu'il devait employer à sa quête. Mais que pourrait-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime? Et n'était-il pas bien permis à ce chevalier couvert de lauriers, de consacrer trois jours à se couronner de myrtes?...

De pareils moments sont trop courts, hélas! Il faudrait pouvoir arrêter dans son vol rapide cet éternel vieillard armé d'une faux, qu'on appelle le Temps, et que rien n'émeut de ce qui se passe ici-bas, ni les joies, ni les douleurs humaines.

Yseult et Tristan passèrent ces trois jours sans s'en apercevoir. Mais la prudente Brangien qui, quoique jeune et jolie, n'avait aucune affaire qui l'empêchât de les compter, Brangien eut la cruauté d'avertir Tristan que son oncle le roi Marc était à la cour d'Artus; qu'il était temps de l'aller voir, pour ne point lui donner de soupçons; et, qu'après les dix jours expirés, il devait aller rendre compte de sa quête.

Tristan se rendit avec chagrin à des raisons si pressantes. L'Amour devait céder le pas au Devoir!..

La Blonde Yseult, aussi chagrine que lui, pour les mêmes motifs, se décida à grand'peine à se séparer de lui. Elle le serra dans ses bras d'un air pâmé, lui ceignit en soupirant son épée, lui attacha avec distraction ses éperons dorés, et, sans la présence et les conseils de Brangien, la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan partit et arriva à Cramalot avant la nuit. Il ne vit ce soir-là que son ami Lancelot et le roi Artus à qui il rendit compte de sa quête et même de la plaisanterie qu'il avait faite à Lancelot. Ce dernier eut un sourire malin en ne l'entendant parler que de hauts faits de chevalerie.

Le lendemain matin, Artus enferma Tristan dans sa chambre, assembla sa cour et fit appeler le roi de Cornouailles.

— Roi Marc, lui dit-il, je ne veux plus aujourd'hui vous reprocher un acte de fureur que vous devez vous reprocher sans cesse à vous-même... Seulement, en présence de tous mes chevaliers, je vous requiers un don...

Le vieux roi de Cornouailles n'avait rien à refuser à son suzerain qui, dans ce moment, abolissait le crime qu'il avait commis en se battant contre Amans pour une cause injuste, et en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Il accorda facilement le don.

Lors le grand Artus reprit:

— Pardonnez-donc à votre neveu Tristan de Léonois toute la peine qu'il a pu vous causer depuis long temps, et jurez de le tenir désormais chèrement, comme beau neveu et comme le meilleur chevalier de la terre...

Le roi de Cornouailles promit, et il prêta son serment sur les grands reliquaires qu'Artus fit apporter à cette intention. Ensuite Tristan fut appelé, il vint, on le présenta à son oncle: tous deux s'embrassèrent. Mais c'était une réconciliation plâtrée: Tristan ne renonçait pas plus, intérieurement, à être désagréable à son oncle, en tant que mari, que Marc ne renonçait à être désagréable à son neveu, en tant que roi.

Les chevaliers de la Table-Ronde, présents à ce raccommodement, en jugèrent ainsi, et leur amitié pour Tristan s'en émut; ils craignirent qu'il ne devînt un jour ou l'autre victime de la perfidie de son oncle, dont le caractère leur était maintenant connu. Lancelot du Lac, surtout, ne put se défendre d'un noir pressentiment, et, pour préserver autant que possible son ami des orages qu'il voyait amoncelés sur sa tête, il attira le roi de Cornouailles dans une embrasure de fenêtre, et lui dit:

— Roi Marc, le roi Artus a parlé: je n'ai pas à revenir sur ce qu'il a fait à votre égard. Vous êtes libre, et vous allez retourner en Cornouailles, où Tristan ne va pas manquer de vous suivre... Tristan, ne l'oubliez pas, est chevalier de la Table Ronde, et, de plus, mon ami cher: à ce double titre, qu'il soit sacré pour vous; ou sinon, la vengeance de ses compagnons, et la mienne en particulier, vous ira chercher au cœur de vos Etats, et vous en saura châtier cruellement!... Vous êtes averti: allez maintenant!..

La belle reine Genièvre appela Tristan dans son retrait parfumé, où si souvent le beau Lancelot était admis; là, elle ne lui cacha rien, et de ses tendres sentiments pour Yseult, et de ses tendres sentiments pour Lancelot du Lac; et, finalement, elle lui remit une lettre dans laquelle elle engageа vivement son amie à se réfugier auprès d'elle, dans le royaume de Logres, à la plus petite tentative méchante de la part du vieux roi Marc.

Artus, de son côté, dit à l'amant d'Yseult:

— Cher Tristan, vous êtes maintenant de ma maison, et de la Table Ronde. Votre oncle est si peu

digne de vous, avoir dans sa cour, que je ne vous vois et ne vous laisse partir qu'avec le plus grand regret... N'hésitez pas, si vous avez à vous en plaindre, à venir rejoindre vos compagnons et vos amis, et croyez, noble et cher Tristan, que je serai toujours de ce nombre.

L'oncle et le neveu partirent, accompagnés des adieux de toute la cour d'Artus. L'horreur qu'on avait pour Marc, l'amour qu'on avait pour Tristan, portèrent même les dames du palais de Genièvre à désirer secrètement que le beau chevalier pût impunément augmenter ses torts envers son oncle...

## CHAPITRE XLI

**Comme le vieux roi Marc n'eut rien de plus pressé, une fois arrivé en Cornouailles, que de violer le serment qu'il avait fait au roi Artus, de respecter la liberté et la vie de son neveu Tristan; et comme ce dernier fut délivré, ainsi qu'Yseult, par l'intervention du chevalier Perceval.**



Marc et Tristan arrivèrent le soir même à l'abbaye, et la tendre et malheureuse Yseult les reçut avec des sentiments bien différents, et bien voilés. La joie qu'elle ressentait à revoir Tristan, elle fut forcée de la cacher soigneusement; celle qu'elle ne ressentait pas à revoir Marc, elle fut forcée de la montrer et de la faire sonner bien fort, pour que le jaloux barbon y crût un peu. Pauvre Yseult! Pauvres femmes, dont le rôle est de mentir sans cesse!

Marc ne dormit guère. L'aurore paraissait à peine, qu'il se leva, occupé des moyens de violer impunément le serment qu'il avait prêté entre les mains du roi Artus, malgré la menace de vengeance que lui avait faite Lancelot du Lac.

Agité par ces exécrables pensées, il parcourait les dortoirs de l'abbaye, vides des nonnains, occupées à chanter matines, lorsqu'une vieille religieuse qui avait été trop curieuse quelques jours auparavant, pendant le premier séjour de Tristan dans l'abbaye, le mit au courant des tendres conversations que les deux amants avaient eues ensemble.

Il n'en fallait pas tant pour rallumer la colère à peine éteinte du vieux roi. Il allait incontinent courir sus à son neveu, lorsqu'il réfléchit qu'il était encore dans les Etats d'Artus et qu'il pourrait bien lui en cuire s'il donnait carrière à ses idées de vengeance. Il se contint; mais, de ce moment, sa résolution fut bien arrêtée de devenir parjure aussitôt qu'il serait en Cornouailles. Cette honnête projet, et la certitude où il était d'être bientôt maître de la vie de son neveu, lui redonna le repos et l'apparente sérénité dont il avait besoin pour mieux tromper les deux amants sur ses véritables intentions.

Yseult, Marc et Tristan s'embarquèrent pour le royaume de Cornouailles, où ils arrivèrent quelques jours après. Marc, fidèle à son projet, afficha envers Tristan la plus absolue confiance et le rendit plus sûre que jamais dans son propre royaume et dans sa propre maison...

Toute la cour de Cornouailles s'empressa à célébrer ce retour par des fêtes magnifiques. Dinas, le sénéchal aux brachets, surpassa tous les barons par l'éclat et la splendeur qu'il donna aux siennes. Son château eut l'honneur de recevoir le roi, la reine et le chambellan, ainsi que leurs principaux officiers. Et ce château était digne de cet honneur par l'ingénieuse façon dont il avait été construit par un architecte arabe, qui en avait disposé tous les appartements en forme de labyrinthe; de telle sorte que, après s'être réunis un temps suffisant sur un terrain commun, la reine Yseult sortait d'un jardin de fleurs, lorsque Tristan sortait d'une bibliothèque.

Malheureusement, le palais du roi Marc n'offrait pas les mêmes avantages à nos deux amants, et, comme ils étaient trop amoureux pour être prudents, le misérable Andret ne tarda pas à les surprendre et à les faire surprendre par le roi de Cornouailles. Tristan fut jeté dans un cul-de-basse-fosse, et Yseult fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté d'Yseult et de Tristan, Gouvernail, voyant qu'il ne pouvait pas même obtenir la permission de voir son élève, comprit qu'il n'y avait plus rien à ménager; et, tremblant pour les jours de Tristan, il partit secrètement pour le Léonois, afin d'y rassembler au plus vite une petite armée et revenir délivrer le prisonnier.

Sur ces entrefaites arriva à Cintageul le jeune Perceval, chevalier de la Table-Ronde. Surpris, à bon droit, de la solitude et du deuil qui régnaient dans cette cité, il interrogea quelques habitants et apprit ainsi d'eux toute la vérité. Alors, sans plus tarder, il se rendit au palais du roi, alla droit à l'appartement de Marc, en ouvrit la porte sans plus de cérémonie, et dit d'une voix haute et ferme:

— Roi parjure et félon, pourquoi tiens-tu enclose la reine Yseult, et enferré en chartre privée le chevalier Tristan?...

Il eût été triste et embarrassant pour le roi Marc d'en dire la véritable raison. Il aima mieux répondre avec outrecuidance:

— Chevalier hardi, je n'ai de comptes à rendre de ma conduite qu'à Dieu et à ma conscience... Et je ne sais pas de quel droit le premier coureur d'aventures venu se permet de m'interroger ainsi! Depuis quand un roi répond-il à un vassal?...

Perceval avait le cœur chaud et la main prompte. Il tira son épée et s'élança sur le roi. Andret, qui survint en cette instant, voulut défendre son maître: le preux du roi Artus le saisit et le jeta par la fenêtre, sans se soucier de quelle manière il retomberait. Puis, revenant à Marc, un peu ébaubi de tout cela, Perceval le terrassa, lui prit les clefs de la tour et de la prison, et, après lui avoir fait jurer de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, il courut délivrer ces deux amants.

Marc n'était pas assez aimé de ses sujets, et ceux-ci, d'un autre côté, n'étaient pas assez valeureux, pour qu'ils fussent empressés à le secourir; et les cris du traître Andret, qui s'était cruellement blessé dans sa chute, n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fit assembler les barons, leur apprit le serment que le roi Marc venait de prêter entre ses mains, et leur fit promettre, à leur tour, de forcer ce prince à tenir ce qu'il avait juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot et de tous les chevaliers de la Table Ronde, s'ils manquaient, eux aussi, à leur parole.

Il n'en fallait pas tant aux timides chevaliers de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtèrent avec empressement le serment demandé; et le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, et juré fraternité d'armes avec Tristan, quitta Cintageul pour voler aux glorieuses aventures auxquelles il était destiné.

## CHAPITRE XLII

Comme le roi Marc viola une seconde fois son serment, à l'égard de son neveu, et comme, cette fois, il en fut puni par la révolte de ses sujets et par l'arrivée, à Cintageul, de l'armée du Léonois, conduite par Gouvernail.



Une fois qu'on a violé un serment, rien n'empêche qu'on n'en viole un autre. Le vieux roi Marc, vindicatif et jaloux, ne pouvait pas plus respecter la parole qu'il avait donnée à Perceval, qu'il n'avait respecté celle qu'il avait donnée au roi Artus. Son premier soin, lorsque Perceval eut quitté ses Etats, fut de charger de nouveaux fers les mains de Tristan. Yseult, seule, fut épargnée, à cause du regain d'amour qui poussait encore dru dans le cœur de ce vieux barbon.

Yseult ne pouvait pousser l'hypocrisie jusqu'à feindre une tendresse qu'elle n'avait pas. Elle se contenta seulement de dissimuler ce qu'elle éprouvait : ce fut tout ce qu'elle put faire pour le roi de Cornouailles.

Ce n'était pas assez pour lui. Il comprit que tant que son neveu vivrait, il n'y aurait pas de sécurité à attendre, et il résolut tout naturellement de s'en débarrasser par un moyen violent. Il ne devait pas trop compter sur ses barons, gens pusillanimes; mais il pouvait compter sur le traître Andret, qui ne pouvait pardonner à Tristan la chute que Perceval lui avait fait faire. Marc chargea Andret de tuer Tristan, et Andret accepta avec joie cette abominable commission.

Par bonheur, Gouvernail avait fait diligence et réuni une armée, composée des fidèles sujets du Léonois. Il arriva bientôt à leur tête, jusque sous les murs de Cintageul.

Dinas, pénétré de l'injustice de la cause de Marc, refusa de prendre les armes pour sa défense. Les barons cornouaillais, de leur côte, trouvèrent moins dangereux de se révolter contre lui, que de s'exposer à être massacrés par l'armée des Léonois. Ils prirent les armes, entourèrent le palais, et saisirent Marc et Andret. Quelques-uns coururent à la prison de Tristan, brisèrent ses chaînes, délivrèrent la reine Yseult; et bientôt l'on n'entendit plus partout que le cri de : « A la rescousse! A la rescousse!... »

L'heure de la punition de Marc et d'Andret avait enfin sonné. Les Cornouaillais révoltés conduisirent le roi à la même prison et le couvrirent des mêmes chaînes qu'il avait osé donner à Tristan. Quant à Andret, il fut déchiré en pièces par le peuple. Puis les barons prièrent la belle Yseult et le brave Tristan de monter à cheval, et ce fut à leur suite qu'ils allèrent au-devant de Gouvernail et de l'armée des Léonois.

On devine la joie que manifestèrent ces derniers en voyant Tristan, et l'admiration dont ils furent saisis à l'aspect de la belle-Yseult, qu'ils proclamèrent leur reine, par anticipation.

Tristan ne voulut pas rentrer dans Cintageul : sa générosité naturelle lui défendait d'aller braver le roi Marc dans ses fers. Il réunit les barons cornouaillais et leur dit :

— Barons et chevaliers, je n'ai pas le droit de défaire ce que vous avez fait. Vous avez cru de votre équité de me délivrer et d'emprisonner le roi Marc : ainsi soit-il!... Je vous prie et requiers d'accepter le sénéchal Dinas pour gouverneur, pendant tout le temps que durera la captivité de mon oncle, que je vous laisse maîtres d'abréger ou d'allonger, selon que vous le jugerez convenable à vos intérêts et à votre devoir... Je vous demande seulement de me jurer que vous n'attenterez point à sa vie... je ne quitterai point la Cornouailles sans avoir obtenu cette promesse, dont j'ai besoin pour vivre en repos avec ma conscience!...

Les barons cornouaillais firent le serment exigé et acceptèrent le gouvernement de Dinas, qui leur offrait tant de garanties de loyauté. Puis ils prièrent Tristan de se charger du sort de leur intéressante reine, que nul, mieux que lui, ne pouvait protéger.

— C'est affaire à la reine Yseult, répondit Tristan, en rougissant. C'est à elle de se prononcer en cette occurrence : il ne m'appartient pas de violenter ses sentiments et de lui dicter ses devoirs. J'attends sa décision!...

Yseult regarda tendrement son amant, et lui répondit :

— Sire Tristan, jamais plus loyal chevalier ne fut sur terre : je remets volontiers ma destinée entre vos mains. Où vous irez, j'irai! Vous m'avez protégée jusqu'ici : protégez-moi encore... Jamais je ne me lasserai d'être protégée par vous!...

## CHAPITRE XLIII

**Comme Tristan, une fois en Léonois, résolut d'en partir avec Yseult, pour aller dans le pays de Logres, auprès de Lancelot; et, comme, avant son départ, il maria Brangien et Gouvernail, et fit nommer celui-ci roi du Léonois, par ses barons.**

Dinas resta donc maître du royaume de Cornouailles. Tristan et Yseult, accompagnés de Gouvernail et de Brangien, se rendirent en Léonois.

Mais ils n'y firent pas un long séjour. Tristan comprit qu'il n'était pas convenable à lui d'offrir en spectacle à ses sujets, l'amour qu'il avait pour Yseult, et celui qu'Yseult avait pour lui. C'était une gêne pour eux : ils résolurent de s'en affranchir, de se réfugier dans le royaume de Logres, et de n'y confier le secret de leur arrivée et de leur séjour qu'à leur loyal ami Lancelot du Lac.

Avant de partir, cependant, ils voulurent faire deux heureux afin que cela leur portât bonheur dans leur voyage. Depuis longtemps, ils s'étaient aperçu que le bon Gouvernail et la bonne Brangien avaient ensemble un air trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un sentiment plus vif et plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avait fait à sa chère Yseult, pouvait seul mettre obstacle à ce mariage si convenable d'ailleurs. Mais Gouvernail avait été du conseil secret des deux illustres amants, et il avait contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien à cet égard.

Tristan et sa mie firent donc venir ces deux honnêtes confidents de leurs amours.

— Ami Gouvernail, et vous aussi, bonne Brangien, dit Tristan en souriant, laissez-nous vous éclairer, ma dame Yseult et moi, sur les sentiments respectifs de vos cœurs... Les yeux des amants s'y connaissent, mieux que d'autres yeux, en pareille matière... Ami Gouvernail, vous aimez demoiselle Brangien... Demoiselle Brangien, vous aimez l'ami Gouvernail. Unissez donc vos mains comme vous avez uni vos cœurs... C'est notre vœu le plus cher, à ma dame Yseult et à moi!...

La confusion d'abord, puis la joie, firent rougir d'une rougeur sans pareille les belles joues de la bonne Brangien, qui trahit ainsi un secret qui n'en était plus un pour personne. Gouvernail lui tendit sa main loyale, d'un air qui prouvait bien qu'il ne risquait aucun échec à la tendre ainsi : Brangien, en effet, y laissa tomber la sienne, sans hypocrisie, mais en rougissant plus fort encore qu'auparavant.

— Aimez-vous au grand soleil, mes amis, vous le pouvez sans vergogne! dit Tristan en les embrassant, ainsi que la reine Yseult. Maintenant que j'ai assuré votre bonheur, je vais assurer votre fortune!...

Et, en disant cela, l'héritier de Méliadus passa dans une grande salle voisine, où Gouvernail l'accompagna, et où se trouvaient déjà réunis les représentants des divers États de son royaume.

— Seigneurs et vassaux, leur dit-il en leur présentant le fidèle écuyer, voici l'homme le plus sage et le plus vertueux que je connaisse... Ma mère m'a confié à lui, et jamais il n'a cessé de veiller sur moi un seul instant... Je lui dois la vie et le bonheur... et je ne pourrais jamais m'acquitter envers lui, si vous ne m'y aidiez un peu... Je vais partir pour un temps plus ou moins long : acceptez le sire Gouvernail, mon ami et mon plus que père, pour mon représentant auprès de vous... Jurez-lui, comme à moi, foi et hommage... et promettez-moi de le choisir pour votre roi, au cas où je viendrais à périr dans le voyage que j'entreprends aujourd'hui !...

Les barons Léonois n'hésitèrent à accepter Gouvernail, offert qu'il leur était par la main victorieuse de Tristan, le fils de leur roi. Ils lui prêtèrent le serment demandé, et, ainsi rassuré, et sur le sort de son ami et sur le sort de son royaume, Tristan s'embarqua, cette même nuit, avec Yseult, pour le pays de Logres, où ils arrivèrent sans encombre.

## CHAPITRE XLIV

**Comme une fois dans le pays de Logres, à la recherche du château de Lancelot, Yseult et Tristan rencontrèrent des chevaliers du roi Artus, et comme Tristan fut forcé de jouter avec Dinadam et le sénéchal Treu.**

Quand les deux amants furent arrivés, ils se dirigèrent vers le château de la Joyeuse Garde, appartenant à leur ami Lancelot du Lac. Tristan était couvert d'armes dépourvues de tout ornement, et sans aucun panache. Yseult était vêtue d'habits très simples, et enveloppée dans une mante de couleur foncée.

Ils marchaient allègrement, délivrés de bien des tracas, de bien des soucis, de bien des inquiétudes. Leurs visages exprimaient le contentement de leurs cœurs. Le jour était clair, l'air était tiède et imprégné de senteurs forestières, les prairies verdoyaient au loin, les oiseaux chantaient joyeusement, nichés sous les ramures, tout en faisant leurs petits nids pour leurs petites couvées : tout invitait au bonheur et à l'expansion. Tristan ne voulut pas être en reste avec les oiseaux : il chanta ce triolet sur un mode fort tendre, en regardant amoureusement sa belle mie, pendue à son bras, comme le lierre à l'ormeau.

> Avec Yseult et les amours,
> Ah! que je fais un doux voyage!
> Heureux qui peut vivre toujours
> Avec Yseult et les amours!
> Elle est maîtresse de mes jours,
> Près d'elle ils sont tous sans nuage.
> Avec Yseult et les amours,
> Ah! que je fais un doux voyage!
>
> A chaque instant que je te vois,
> Dans mon cœur naît trouble agréable;
> Mon cœur me dit, et je l'en crois,
> (A chaque instant que je te vois)
> Que c'est pour la première fois
> Que tu vas m'être favorable!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir;
Ah! ne fût-ce que pour dormir,
Descends, entrons sous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir:
Yseult n'es-tu pas fatiguée?....

Tout en chantant ainsi, et en s'embrassant presqu'à chaque vers, comme pour mieux les scander et prosodier, Yseult et Tristan arrivèrent à l'entrée d'une grande forêt, voisine de la Joyeuse Garde. Là, ils furent étonnés d'apprendre que le roi Artus habitait ce château depuis deux jours, et, qu'en retournant à Cramalot, il s'amusait à voir jouter les chevaliers de la Table Ronde.

Yseult eût désiré rentrer dans la forêt. Elle en pressa Tristan qui, instinctivement, s'était avancé pour assister de plus près à une joute : mais il n'en était déjà plus temps. Le roi Artus les avait aperçus l'un et l'autre, et il eut la curiosité de savoir quelle espèce de gens ils pouvaient être. En conséquence il leur dépêcha Treu le sénéchal, pour leur demander leur nom.

Dinadam, le bon gabeur que l'on connaît, espérant trouver là une occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, partit avec le sénéchal, et tous deux joignirent Tristan au moment où il se disposait à rentrer sous bois.

— Ah! Ah! chevalier, lui cria Dinadam, les joutes vous font-elles donc peur?... Apprenez alors que quiconque ne veut pas jouter, est indigne de servir les dames... Joutez, ou laissez votre mie à plus vaillant chevalier que vous!...

Tristan, qui avait vivement rabaissé la visière de son heaume, de peur d'être reconnu, ne sonna mot devant cette gaberie du plaisantin Dinadam. Il étouffa un rire qui venait de lui monter à la gorge, et se donna une contenance timide et embarrassée.

Le sénéchal, à son tour, questionna Tristan, qui se décida à répondre :

— Seigneur, quoique je sois chevalier, j'ai si maigre fortune et si pauvre chevance qu'il n'est pas besoin d'en parler : mes armes et mon cheval! Cela ne peut faire envie ni ombrage à personne, à ce que j'ose croire... Pour le présent, je chemine avec ma sœur vers une abbaye de nonnains, où elle va s'enclore, ce qui me chagrine beaucoup...

Le sénéchal ne se contenta pas de cette modeste réponse.

— Ignorez-vous donc la coutume du pays de Logres, sur lequel vous voyagez? lui demanda-t-il. Nul chevalier étranger, armé, ne doit passer sans jouter. Or sus, préparez-vous, car vous êtes arrivé à la joute!...

Dinadam, témoin de ces pourparlers, et pensant qu'il aurait facilement raison de ce piteux chevalier, disputa cette joute au sénéchal, comme ayant parlé le premier à Tristan.

L'amant d'Yseult se défendit encore quelque temps; puis, enfin, il dit à Dinadam et au sénéchal :

— Chevaliers du roi Artus, car je vois bien que vous en êtes, ce ne serait pas courtoisie de votre part que de me contraindre à laisser ma sœur seulette. Partant, puisque vous voulez m'éprouver, jurez-moi au moins de la garder courtoisement, car je sais que les chevaliers de Logres sont très prompts à gaber le pauvre monde, et à conquêter les nobles et gentes pucelles...

— Nous vous le jurons, répondirent Dinadam et Treu, en s'apprêtant à la joute.

Tristan se prépara, de son côté, et feignit de ne pas savoir bien placer sa lance en arrêt, ce qui réjouit d'avance le bon Dinadam, maître en gaberies. Le sénéchal courut sur lui : il reçut sa lance sur son écu sans en être ébranlé. L'arme du sénéchal vola en éclats. Tristan, à son tour, vira et revint sur lui. Mais, manquant à dessein l'atteinte, il feignit, au passer, d'être prêt à tomber, et, d'un seul coup de son bras, renversa le pauvre sénéchal. Descendant alors de son cheval, il prit Treu par la main, et le conduisit à Yseult en lui disant :

— Belle chère sœur, je vous amène ce chevalier conquis, pour vous garder!...

Cela dit, Tristan remonta sur son cheval, et courut incontinent sur Dinadam, qui s'était imaginé que le hasard seul avait fait tomber le sénéchal, et qui vint sur Tristan en toute assurance.

L'amant d'Yseult reçut le coup de lance du gabeur, comme à la première joute, et laissa tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam. Mais, au passer, il l'enleva de son bras droit hors de la selle, le tint sur le cou de son cheval, opéra une demi-volte et vint déposer Dinadam aux pieds d'Yseult, comme un bouquet qu'il eût cueilli à son intention...

— Chevalier, lui dit-il, que vous semble de la manière de jouter de mon pays?... Or sus, gardez bien ma sœur, car j'aperçois de vos compagnons qui viennent et veulent sans doute me parler!...

## CHAPITRE XLV

Comme Tristan continua à jouter avec les chevaliers de la Table Ronde, et comme Lancelot du Lac, qui l'avait reconnu, se laissa vaincre par lui, afin d'être conduit auprès de la belle reine de Cornouailles.

Artus, le preux des preux, avait beaucoup ri au spectacle de ces deux joutes, ainsi que tous les chevaliers de la Table Ronde, surtout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils l'aperçurent avec le sénéchal, tenant chacun une des rênes du palefroi de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent, pour voir la chose de plus près. Bliombéris, l'un des meilleurs jouteurs, les précéda et dit à Tristan :

— Pourquoi donc, sire chevalier, ne vous êtes-vous pas servi de votre lance?

— Sire, répondit Tristan, c'est que j'ai vu que bon métier m'était de l'épargner, et que grand besoin me ferait-elle avec un chevalier tel que vous... Or sus, prenez garde à moi : je vous défie.

Bliombéris, bien résolu de punir la témérité du chevalier inconnu, courut sur l'amant d'Yseult, qui, cette fois, voulut montrer sa force et son adresse.

Solide sur ses étriers, la lance en arrêt, et tenue de façon à prouver aux moins clairvoyants qu'il savait la tenir, Tristan s'avança à la rencontre du brave Bliombéris et soutint son choc sans en être non plus ébranlé qu'une souche : Bliombéris, au contraire, atteint en plein écu, vida prestement les étriers et alla gentiment rouler sur la poussière.

— Chevalier, lui cria tranquillement Tristan, ayez la courtoisie d'aller garder ma sœur, ainsi qu'il a été convenu, dès le départ de cette joute, avec les deux compagnons qui la gardent déjà...

Bliombéris se releva, un peu marri de sa chute inattendue, et alla, l'oreille basse, se ranger à côté de Dinadam et du sénéchal, heureux maintenant de n'être plus seuls à être vaincus.

Les trois neveux du roi Artus remplacèrent Bliombéris, comme Bliombéris avait remplacé Treu et Dinadam, et comme Bliombéris, ils furent forcés de vider les étriers, d'aller embrasser la terre, et, après cela, de se ranger auprès du destrier d'Yseult.

Dix autres chevaliers de la Table Ronde se présentèrent; tous dix eurent le même sort. Cela faisait quinze chevaliers autour de la belle reine de Cornouailles; une garde d'honneur !...

Artus se voyait presque seul. Il appela Lancelot du Lac, qui se hâta d'accourir, et il lui dit :

— Ami Lancelot, l'honneur des chevaliers de la Table Ronde est intéressé à ce que ces défaites successives, vraiment merveilleuses, soient vengées par un succès éclatant : je vous choisis pour jouter contre ce chevalier inconnu.

— Sire, répondit Lancelot à voix basse, ou je me trompe fort, ou mon ami Tristan de Léonois est seul capable d'avoir ainsi abattu vos chevaliers. Je vais, d'ailleurs, m'en assurer en me présentant contre lui... La chose sera facile à constater pour vous comme pour moi, Sire; regardez bien! Si ce n'est pas Tristan, je serai blessé, car j'y vais bon jeu bon argent, sans méfiance ni précaution... Si, au contraire, c'est Tristan, comme j'en ai l'assurance, Tristan m'aime trop pour baisser le fer de sa lance contre ma poitrine...

Cela dit, l'amant de la reine Genièvre quitta le roi Artus et vint droit à Tristan, à qui il cria :

— Chevalier, je vais bientôt savoir qui vous êtes... C'est Lancelot du Lac qui vous défie !...

— Tant mieux! répondit la voix joyeuse de Tristan. Car je ne puis donner meilleur gardien que le vaillant Lancelot à ma seur bien-aimée...

Ils coururent l'un contre l'autre. Lancelot détourna sa lance et feignit d'avoir manqué l'atteinte. Tristan en avait fait autant.

Le hasard voulut qu'au passer, les tronçons accumulés des lances abandonnées par les précédents jouteurs roulassent sous les pieds du cheval de Lancelot du Lac. L'animal s'empêtra, se cabra, s'empêtra de nouveau, et, finalement, tomba sur l'arène avec le chevalier qui le montait...

Alors Tristan, sautant vitement à terre, courut à Lancelot, le releva, et lui dit tout bas, en lui serrant la main :

— Ah! ami cher, c'est pour Yseult-la-Blonde que votre Tristan vient de vous conquérir...

— Je m'en doutais bien! répondit Lancelot, heureux de ne s'être pas trompé, et en se laissant docilement conduire par Tristan auprès de la belle Yseult.

— Sires chevaliers, reprit Tristan en s'adressant aux quinze compagnons vaincus par lui, vous êtes maintenant délivrés, et vous pouvez librement retourner à votre roi. Ce dernier conquis me suffit, ainsi que le second, et je les retiens tous deux pour venir, une journée durant, à la garde de ma sœur bien-aimée...

Dinadam, qui se voyait ainsi désigné et trié des quinze autres chevaliers, voulut disputer sur la valeur des coups échangés pendant la joute.

— Cette joute n'a pas été en règle, s'écria-t-il, aucune des deux lances n'a porté...

— Tais-toi, Dinadam!... lui répondit Lancelot. Tais-toi, Dinadam!... Bien m'a conquis le chevalier inconnu : je me soumets... Imite-moi... Si tu t'y refuses, sache que ce compagnon est de force à t'emporter sous son bras, ainsi que tu ferais toi-même d'un enfantelet...

— Oh! oh! se contenta de dire Dinadam, désarçonné par cette gaberie de l'amant de la reine Genièvre.

Il se résigna donc, surtout quand il soupçonna que ce chevalier inconnu pouvait bien être Tristan de Léonois.

— Autrement, se dit-il, est-ce que le vaillant Lancelot, le preux des preux, se serait si facilement laissé vaincre! Est-ce qu'il se serait laissé amener si facilement sans demander le combat à l'épée!... Il avait quelque raison secrète pour en agir ainsi; cela est sûr... Et, cette raison, c'est Tristan...

Les chevaliers de la Table Ronde avaient rejoint le roi Artus, et ils lui racontaient ce qui s'était passé, c'est-à-dire le départ de Dinadam et de Lancelot avec le chevalier inconnu qui, aux termes des conventions stipulées par lui au commencement de la lutte, les emmenait tous deux pendant une journée pour la garde de sa sœur.

— Jamais je n'ai reçu un pareil coup de lance! ajouta Bliombéris.

— Ni moi! dit Treu le sénéchal.

— Ni moi! dirent à leur tour les douze autres chevaliers de la Table Ronde.

— C'est bien, c'est bien! dit en souriant le roi Artus. Le chevalier inconnu est prud'homme autant que vaillant homme... Il sait ce qu'il fait : laissons-le faire... Avant peu nous aurons de ses nouvelles!...

Sur ce, le chef des preux se leva, remonta à cheval et reprit le chemin de Cramalot, suivi de sa cour.

Tristan, Yseult, Lancelot et Dinadam, qui n'attendaient que ce moment pour se retirer, sortirent alors de la forêt, traversèrent la prairie, et allèrent droit au château de la Joyeuse Garde.

Yseult, en arrivant, ôta son voile, et Tristan son casque. Dinadam, enchanté de revoir ce vaillant chevalier, et devinant bien que sa compagne ne pouvait être que la belle reine de Cornouailles, s'empressa de se jeter à ses genoux, en lui disant :

— Demoiselle, je crois qu'il m'est permis de baiser la main de la sœur que j'ai si bien gardée!...

## CHAPITRE XLVI

Du bonheur que goûtèrent Yseult et Tristan au château de la Joyeuse Garde, et de la visite qu'ils y reçurent.

Dinadam et Lancelot passèrent deux jours pleins au château de la Joyeuse Garde, en compagnie de Tristan et d'Yseult. Lancelot était beau, brave, spirituel ; il plaisait à Tristan autant qu'à sa belle mie. Dinadam était amusant, bon gabeur et bien vivant : il ne déplaisait ni à Yseult, ni à Tristan. Mais ces deux courtois chevaliers comprirent que deux amoureux comme Yseult et Tristan avaient besoin d'être complétement seuls pour être complétement heureux : les oiseaux ne pépient jamais si tendrement que dans leur nid, et jamais il n'y a personne, qu'eux, dans les nids d'oiseaux. Or, les amoureux ne sont-ils pas des oiseaux?...

Lancelot et Dinadam se retirèrent donc discrètement le lendemain du troisième jour, en prenant, toutefois, l'engagement formel de revenir de temps en temps : Dinadam seul, puisqu'il vivait seul, Lancelot avec Genièvre, puisqu'il avait la reine Genièvre pour amie.

Tristan et Yseult restèrent seuls.

Il faut renoncer à peindre l'ineffable bonheur de ces deux amants, que tant de traverses avaient tant de fois séparés et qui se retrouvaient seuls enfin, libres d'entraves, loin des pervers et des ennuyeux. Ils n'avaient rien à se dire qu'à s'aimer, et ce langage des soupirs et des baisers a mille fois plus d'éloquence que les plus éloquents langages de la terre. On s'aime, puis on s'aime encore, puis on s'aime toujours, et, quand on a cessé de s'aimer, on recommence encore, fatigué mais non rassasié. Les derniers baisers ont toujours la même saveur et la même volupté que les premiers : c'est le seul ragoût dont on ne se dégoûte jamais!...

Vivre ainsi dans une amoureuse contemplation, c'est vivre de la vie des anges, et les anges sont jaloux qu'on vive comme eux, à ce qu'il paraît, puisque leur béatitude est éternelle et que celle des amants terrestres dure l'espace d'un printemps!...

Yseult et Tristan furent heureux pendant quelques mois, qui passèrent comme un songe. Le château de la Joyeuse Garde reçut quelques hôtes qui varièrent, sans les gâter, les plaisirs dont ils avaient joui jusque-là. Dinadam et Lancelot, fidèles à leur promesse, vinrent passer de longues heures avec eux.

Dinadam se plaisait beaucoup dans la société de la belle reine de Cornouailles. Il lui tenait souvent compagnie. Yseult, qui avait appris à le connaître et à l'estimer, le plaisantait souvent, d'une manière aimable, sur son indifférence. Elle attribuait à son défaut de sensibilité les accidents qui lui arrivaient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave et preux chevalier. Dinadam se défendait par d'autres plaisanteries, et cherchait à lui rendre celles qu'elle lui faisait essuyer.

Un soir, pendant l'absence de Tristan, Dinadam entra très effrayé chez Yseult.

— Qu'avez-vous donc, cher sire? lui demanda-t-elle en souriant.

— Ah! dame Yseult, dame Yseult, si vous saviez!... Tristan!... Mon pauvre ami Tristan!... Deux chevaliers... Il a été surpris... Il n'a pu se défendre... Ils s'en sont emparés... Ils viennent par ici... Je vais fuir pour éviter le même sort... Et je vous engage, chère dame, à en faire autant...

— Que me dites-vous donc là? demanda Yseult, qui ne pouvait parvenir à démêler le faux du vrai, dans ce langage incohérent du pusillanime Dinadam.

— Ah! dame Yseult, il n'est plus temps! s'écria Dinadam en se réfugiant derrière la reine de Cornouailles et en se faisant petit pour n'être pas aperçu.

Au même instant entraient deux chevaliers couverts d'armes étincelantes. Le premier ôta son casque : c'était Lancelot.

— Reine Yseult, dit-il à la mie de Tristan, complétement rassurée, je vous présente le roi Artus, qui désirait depuis longtemps vous voir...

Le roi Artus, car c'était lui en effet, ôta à son tour son casque, et baisa respectueusement la belle main de la belle Yseult en disant :

— Je comprends que Tristan vous cache à tous les regards, quoique je m'en sois plaint jusqu'ici, belle reine!... Un pareil trésor exciterait trop d'ardentes convoitises!...

Quelques minutes après, Tristan entra, accompagnant la charmante Genièvre.

Cette soirée-là fut une des plus gaies et des plus agréables soirées du monde. On soupa avec un appétit sans pareil, et, lorsqu'il fallut se séparer, on ne le fit qu'à regret, de part et d'autre. Hélas! la vie se passe ainsi en séparations, petites et grandes, tristes et douloureuses! Pourquoi donc faut-il se séparer, lorsqu'on se trouve bien ensemble? Autant vaudrait, presque, ne pas se réunir.

Le roi Artus et la reine Genièvre s'engagèrent volontiers à revenir au château de la Joyeuse Garde. Et, en effet, quelques jours après, Genièvre y revint, mais avec son bel ami Lancelot.

## CHAPITRE XLVII

De la mauvaise nouvelle que le roi Artus apprit à Tristan de Léonois, en faisant appel à sa grandeur d'âme. Comme Tristan alors, resté seul, résolut d'aller rejoindre la princesse Yseult-aux-Blanches-Mains.

Au bout de quelque temps, Artus manda l'heureux Tristan à Cramalot. Le chef de la Table Ronde était mélancolique. Il regarda pendant un instant la rayonnante physionomie de l'amant d'Yseult, et, en face du bonheur qu'il y lisait écrit en lettres moulées, il fut sur le point de renoncer à la conversation qu'il voulait avoir avec lui. Mais le sentiment du devoir et de l'équité l'emporta dans l'âme de ce grand chevalier, si digne d'être le premier parmi les forts, les vaillants et les loyaux.

— Ami Tristan, lui dit-il d'une voix douce, mouillée de tristesse, la vie humaine est pleine d'épreuves douloureuses... La parfaite félicité n'est pas dans notre lot ; nous devons au malheur une dîme fatale : tôt ou tard, il faut la lui payer... Le moment est venu pour vous, cher Tristan, d'acquitter cette dette amère... L'amour cesse aujourd'hui pour vous : le devoir commence. Yseult est la femme du roi Marc : il faut la rendre au roi Marc, parce qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César... Hésiter, serait faire d'une faute un crime... Vous êtes trop loyal, trop bon, trop chevaleresque pour ne pas être tenté par la grandeur et l'héroïsme du sacrifice que j'exige de vous... J'étais même si sûr de votre assentiment, que, sans vous consulter, j'ai écrit au roi Marc et à l'honnête Dinas, son sénéchal, nommé par vous pour gouverner la Cornouailles pendant la captivité de votre oncle. L'honnête Dinas a rassemblé ses barons et leur a demandé, pour toute récompense, de rendre la liberté au roi Marc... Le roi Marc est libre, à cette heure... Et il consent à reprendre la reine Yseult... à une condition, c'est que le territoire de la Cornouailles vous sera interdit à jamais... Dieu pardonne; mais votre oncle, qui n'est qu'un homme, ne veut pas pardonner... Soyez donc plus grand que lui, mon cher Tristan ; froissez votre cœur au profit de votre honneur... J'attends votre réponse...

Tristan ne répondit pas. Il avait l'âme endolorie par la révélation que venait de lui faire le roi Artus. Dans son oubli des choses et des gens, il avait cru possible de prolonger, jusqu'aux confins de leur mutuelle existence, le bonheur dont il jouissait avec Yseult. On exigeait de lui un sacrifice surhumain ; mais il était de taille pour l'accomplir. Il mit ses mains dans celles d'Artus et pleura.

— Vous avez bien fait en faisant ainsi, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion.

Il était résigné.

Le soir même de ce jour, le roi Artus prit sur lui de remplir auprès d'Yseult la douloureuse mission qu'il avait remplie auprès de Tristan. Yseult, femme, résista plus longtemps ; mais Artus parla d'or : son éloquence triompha enfin, parce que c'était l'éloquence du Devoir.

Yseult partit avec Dinadam, chargé de la remettre au roi de Cornouailles.

Tristan resta seul, l'âme éplorée. Il alla souvent sur le rivage où s'était embarquée sa belle mie, interrogeant les flots complices de sa disparition, et interrogeant sans cesse du regard l'horizon, pour tâcher d'y retrouver encore la trace du vaisseau qui l'avait emportée.

Yseult ne revint pas.

Alors une langueur mortelle s'empara du pauvre Tristan, langueur que ne fit qu'accroître le spectacle du bonheur dont jouissaient Genièvre et Lancelot. Pour un peu, tant son cœur était aigri par l'absence de sa belle amie, il eût souhaité que le roi Artus séparât Lancelot de Genièvre, comme il l'avait séparé d'Yseult, au nom du Devoir...

Pour échapper aux navrantes pensées qui l'obsédaient de jour en jour, il songea à retourner pendant quelque temps auprès d'Yseult-aux-Blanches-Mains. Il crut que la présence de cette belle princesse, qu'il se reprochait maintenant d'avoir maltraitée, pourrait l'amener à supporter la vie, qui lui pesait cruellement. Un matin, à l'insu de tout le monde, il s'embarqua, passa la mer, et arriva en vue des côtes de la Petite-Bretagne, où régnait le roi Houël.

## CHAPIRTE XLVIII

De l'accueil que firent à Tristan le roi Houël et sa fille, et des remords qui lui vinrent dans l'âme. Comme, ensuite, Houël étant mort, et l'un de ses grands vasseaux, Urnois, s'étant révolté, Tristan fit le siége de Nantes et y fut blessé grièvement.



Houël était frappé d'une maladie mortelle; on s'attendait d'une minute à l'autre à le voir passer. La nouvelle de l'arrivée de Tristan lui rendit quelques forces, dont il profita pour l'entretenir de ses projets et lui demander pour le jeune Runalen, son second fils, l'amitié qu'il avait jadis témoignée à Phérédin, son premier enfant.

La princesse Yseult-aux-Blanches-Mains ne montra pas moins d'empressement ni moins de joie à revoir l'ingrat qui l'avait abandonnée.

— Nous vous attendions toujours, Tristan, lui dit-elle avec son doux sourire d'épousée, vierge encore, et en lui présentant à baiser un front d'une pureté et d'une innocence à faire rougir des anges.

Elle ne fit aucun reproche, aucun! Elle se contenta de demander à l'aventureux chevalier le récit fidèle de son infidèle existence, et la seule chose qui l'eût intéressée à coup sûr violemment, fut précisément la seule qu'il ne lui raconta pas.

— Pauvre bon ami, lui dit-elle en l'embrassant tendrement, et en pleurant toutes les larmes de ses jolis yeux. Pauvre bon ami, comme vous avez exposé souventement votre précieuse vie !... Vous avez été blessé, vous avez souffert, et je n'étais pas là !...

Tristan ne put s'empêcher de boire avec ses lèvres cette rosée de larmes venue du cœur de sa femme. Il eut, en cet instant, la velléité de lui confier son amour pour Yseult-la-Blonde, et la peine qu'il ressentait de son absence ; mais il se contint, et comprit vite tout ce que cette confidence aurait d'amer pour cette belle enfant ignorante des folies et des ivresses de l'amour.

— Pourquoi troubler son âme limpide ! murmura-t-il.

Il n'en vit que mieux toute la grandeur du crime qu'il avait commis en s'éloignant de sa femme pour courir après sa maîtresse, et les reproches qu'il s'en adressa intérieurement n'en furent que plus poi-

suivants et plus hautains. Mais il est malheureusement plus aisé de reconnaître ses torts que de les réparer! Pour l'un il ne suffit que de l'honnêteté; pour l'autre, il faut de l'héroïsme. Tristan avait été héroïque une fois déjà, en ne protestant pas contre l'arrêt que lui avait imposé le roi Artus, contre la cruelle séparation qu'il avait exigée de lui; et l'on n'est guère héroïque qu'une fois dans tout le cours d'une existence humaine. Tristan rendait justice sincère à la vertu, à la bonté, à la beauté même de cette seconde Yseult; mais, quoi qu'il fît, la première était toujours présente à son âme. L'admiration et la pitié l'intéressait pour l'Yseult-aux-Blanches-Mains; mais l'autre avait partagé avec lui le fatal boire amoureux!... Le cœur et l'imagination de Tristan étaient frappés. Ses pensées, ses aspirations, ses désirs, sa flamme, sa sève, tout volait vers la reine de Cornouailles. Yseult-aux-Blanches-Mains, entre les bras, jeunes et vigoureux pourtant, de son bel ami Tristan, eut encore le même sort outrageux qu'elle avait subi dans les premiers temps de son mariage; ce qui ne l'empêcha nullement de vivre paisiblement avec lui, sans imaginer un seul instant ce que son innocence ne soupçonnait pas.

Le roi Houël mourut, en appelant les bénédictions du ciel sur la tête de son fils Runalen, appelé à lui succéder, et sur celle de sa chère fille Yseult, qu'il croyait complétement heureuse, partageant en cela l'erreur de toute sa cour.

A peine eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté du jeune Runalen. Urnois, comte de Nantes, attacha le premier le grelot en levant l'étendard de la révolte et en faisant déclarer partout, par un héraut d'armes, qu'il ne reconnaissait pas ce jeune prince pour son seigneur droiturier.

Runalen et Tristan de Léonois rassemblèrent aussitôt une armée, marchèrent contre Urnois, gagnèrent la bataille, et le poursuivirent jusque sous les murs de Nantes. Urnois se renferma avec ses troupes dans cette cité et lutta tant qu'il put contre l'assaillement de l'armée de Runalen. Mais enfin, le siége se prolongeant en pure perte, le fils de Houël et Tristan tentèrent un suprême assaut, dans lequel Urnois fut tué, sur la brèche, de la main même de Runalen.

Nantes n'était pas prise encore; une grosse tour tenait bon, avec sa garnison, qui avait à sa tête le chevalier Lestoc, un des plus braves chevaliers de la Petite-Bretagne. Tristan voulut en tenter seul l'assaut; il prit une échelle et monta : Lestoc lui lança une pierre qui l'atteignit en plein visage, lui déchira la joue, et l'étendit sans connaissance dans le fossé. Runalen, courant à sa vengeance, monta sur la même échelle que venait d'abandonner forcément Tristan, et aperçut Lestoc.

— Urnois est mort, lui cria-t-il, tu n'es plus lié par ton serment; veux-tu maintenant me reconnaître pour ton seigneur droiturier?...

— J'y consens, répondit Lestoc en descendant de la tour, le casque ôté, et en venant remettre son épée entre les mains de Runalen.

## CHAPITRE XLIX.

**Comment Tristan, blessé grièvement par Lestoc, fut guéri par les belles mains de la fille du roi Houël; et comme, en récompense, il lui prouva son amour. Ce qui en résulta.**



Runalen, après avoir confié le commandement de la ville de Nantes au chevalier Lestoc, dont il connaissait la valeur et la loyauté, s'empressa de se rendre auprès de son beau-frère, qu'il avait vu tomber sanglant dans le fossé.

Tristan était toujours évanoui. Sa blessure était grave et compromettait sérieusement sa vie. On coupa d'abord ses cheveux ensanglantés, on mit un premier appareil, et, dès qu'il eut repris connaissance, on le conduisit près de sa femme Yseult, selon le désir qu'il en manifestait.

Yseult-aux-Blanches-Mains, on le sait, était très savante mire, très habile chirurgienne. Elle constata du premier coup d'œil la gravité du mal; et, dès ce moment, elle ne voulut pas que d'autres mains que les siennes touchassent à son cher Tristan. Ses belles et savantes mains pansèrent la large plaie faite au séduisant visage de son mari par la pierre du chevalier Lestoc; et elles y mirent une telle légèreté, une telle onction, une telle douceur, que Tristan ne les sentit que pour les remercier du mal qu'elles ne lui faisaient pas et du bien qu'elles lui faisaient. Il les baisa plusieurs fois avec une reconnaissance qui finit très vite par devenir une volupté.

Les soins délicats et ingénieux de la princesse Yseult obtinrent le légitime résultat qu'elle était en droit d'en attendre. Le plaisir que Tristan éprouvait à baiser les belles mains qui l'avaient sauvé, devint de jour en jour plus vif, plus suave, plus enivrant. Une grâce intérieure parut agir en lui, à son insu; Yseult sembla même pour quelque temps vouloir triompher du pouvoir magique du boire amoureux. Un matin qu'elle s'applaudissait du succès de ses soins, en voyant se refermer les blessures de son cher Tristan, elle se pencha involontairement et tendrement sur son visage et baisa longtemps sa joue blessée.

Tristan sentit tout-à-coup une douce chaleur se répandre de son visage à son cœur; son sang circula plus rapidement dans ses veines; une vigueur inconnue lui fut restituée en un instant, de par la magie de cet enivrant baiser : il attira sa jeune femme, troublée elle-même par l'irrésistible caresse qu'elle avait donnée dans un moment d'expansion, et il la lui rendit. Yseult, alors, frémissante et pâmée, tomba dans les bras de Tristan qui, cette fois, oublia complétement la belle reine de Cornouailles.

Hélas! le bonheur s'achète; plus il est grand,

plus il coûte cher. Tristan n'avait pas seulement oublié la reine de Cornouailles : il venait d'oublier qu'il n'était pas assez guéri pour se permettre une telle infraction aux règles de la prudence. Ses blessures, à peine refermées, se rouvrirent et s'envenimèrent rapidement : Yseult-aux-Blanches-Mains reconnut avec terreur que son art allait devenir impuissant à sauver les jours de son cher Tristan, qui lui était plus cher que jamais. Elle comprit qu'elle allait perdre en quelques jours ce qu'elle avait mis quelques années à conquérir...

## CHAPITRE L

**Comme Tristan, sur le point de mourir, fit sa confession à Yseult-aux-Blanches-Mains, qui consentit à ce qu'il envoyât quérir la reine de Cornouailles.**

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan, qui l'avait accompagné à la cour du roi Houël, prit sur lui de rappeler à son maître qu'il avait laissé à Cintageul une maîtresse, plus habile encore qu'Yseult-aux-Blanches-Mains dans l'art de guérir, puisqu'elle l'avait guéri dans un état plus désespéré.

Tristan, qui voulait vivre pour payer à la fille du roi Houël l'arriéré de félicité qu'il lui devait, la fit venir auprès de son lit, prit ses belles mains dans ses mains amaigries, les baisa dévotement, et lui dit :

— Chère Yseult, je veux vivre pour vous aimer... Pour vivre, il faut que je me guérisse... Pour que je me guérisse, il faut que je fasse appel à d'autres soins que les vôtres... Voulez-vous que je doive la vie, et vous le bonheur, à une autre femme, chère Yseult ?...

— Je veux que vous viviez, mon beau Tristan ! répondit l'intéressante princesse en baissant tendrement son mari au front.

— Si je ne vous disais pas tout, chère Yseult, je serais indigne de votre pitié... Cette femme, qui seule peut aujourd'hui me guérir, est Yseult-la-Blonde, femme du roi Marc, mon oncle, et reine de Cornouailles...

— Vous l'avez aimée ?... demanda la princesse, en pâlissant.

— Je l'ai aimée... répondit loyalement Tristan.

— Avant de me connaître ?...

— Avant de vous connaître, oui, chère et bonne Yseult !...

— Et... depuis ?... demanda la princesse en tremblant.

— Depuis, répondit Tristan en rougissant, je l'ai aimée aussi...

— Ah ! Tristan ! Tristan !... Tristan !...

— Nous avions bu ensemble le boire amoureux ; il me restait encore, sur les lèvres et dans le cœur, des traces de ce délicieux poison, lorsque je suis venu pour la première fois à la cour du roi votre père, et que, pour la première fois, j'ai eu le bonheur de vous admirer et d'être guéri par vous...

— Je ne vous avais pas guéri de votre amoureuse blessure !... On n'en guérit pas, de celles-là, Tristan, on en meurt...

— J'étais lié alors par la douce chaîne d'amours, bonne et tendre amie... Alors, mais aujourd'hui, Yseult, je vous jure, foi de chevalier, qu'il n'y a plus au monde, pour moi, d'autre mie que vous... Peut-être ne voudrez-vous pas croire à cette amour qui s'en vient si tard vers vous : elle est sincère, pourtant !... Je vous aime et n'aime que vous, chère femme !...

— Alors, ami trop aimé, envoyez vite quelqu'un en Cornouailles, pour amener cette blesseuse de cœurs, qui guérit si bien les corps...

— Vous y consentez !... demanda Tristan.

— Je le veux, répondit doucement et tendrement la princesse, qui avait tremblé un moment, et qui ne tremblait plus maintenant.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Tristan fit venir un habile navigateur, homme en qui on pouvait avoir confiance, et il lui dit, en lui remettant son anneau :

— Mon brave Gesnes, voici un anneau que je te prie de porter en Cornouailles et de ne remettre qu'à la reine Yseult... Il faut absolument que tu la voie, quoi que dise et fasse son mari, le roi Marc...

— Je verrai la reine de Cornouailles, et lui remettrai votre anneau en mains propres, soyez-en sûr, sire chevalier, répondit Gesnes, qui se disposait à se retirer.

— Attends... ce n'est pas tout, mon brave Gesnes... Ce n'est pas tout !... Lorsque tu seras parvenu à voir la reine de Cornouailles et que tu lui auras remis mon anneau, tu lui diras que Tristan, près de mourir, réclame son secours. Si tu obtiens d'elle qu'elle te suive, mets des voiles blanches à ton vaisseau... Si, au contraire, tout espoir m'est ôté, si la reine de Cornouailles refuse de te suivre et de venir me guérir, mets des voiles noires : elles seront le présage de ma mort prochaine...

Gesnes promit et partit incontinent pour le royaume de Cornouailles.

## CHAPITRE LI.

**Comme Gesnes, l'envoyé de Tristan, arriva à Cintageul, donna à la reine de Cornouailles l'anneau de son amant, et la décida à partir immédiatement pour la Petite-Bretagne.**

Une révolution s'était opérée dans le caractère et dans le cœur de la blonde Yseult, l'intéressante reine de Cornouailles. Ce que lui avait dit le roi Artus, avec l'autorité de son rang, de son âge et de sa raison, avait déposé dans son âme des germes de repentir que l'isolement et l'absence indéfinie de son ami Tristan avaient développés. Elle ne devait plus aimer son amant ; mais il lui était permis de ne pas aimer son mari. Elle se considérait comme veuve et livrée à des regrets éternels. Des regrets, et presque des remords !...

Le vieux roi Marc, fatigué de toujours punir, s'était résigné, de son côté, à ne plus exiger d'elle ce qu'elle ne pouvait pas lui donner. Il lui suffisait, d'ailleurs, que son neveu ne fût plus là, auprès

d'elle, avec son irrésistible ascendant et sa séduction permanente. Il n'en voulait plus à Tristan, mais il ne lui eût pas permis de mettre le pied sur son territoire; il consentait à n'être pas heureux, pourvu que son neveu ne le fût pas plus que lui. Les vieillards ont les rancunes persistantes...

Gesnes avait fait diligence. En très peu de temps son vaisseau était arrivé en vue des côtes de Cornouailles. A peine débarqué, il se rendit à Cintageul.

Le roi Marc, par un heureux hasard, était absent.

— Dame Yseult, dit Gesnes en se présentant devant la reine de Cornouailles, voici un anneau que vous devez connaître. Il m'a été remis par le sire Tristan pour vous être remis à vous-même...

— Tristan est mort?... demanda Yseult, épouvantée.

— Il n'est pas mort, il se meurt... Une blessure grave, qu'il a reçue au siége de Nantes, le mène rapidement au tombeau... Il ne peut être guéri que par vos soins...

On est moins timide lorsqu'on ne se sent plus coupable. L'amitié après l'amour est souvent aussi vive que l'amour même, souvent plus dévouée.

— Partons sans plus tarder!... s'écria Yseult, qui eut peur d'arriver trop tard.

Gesnes et elle s'embarquèrent, et le navire cingla vers la Petite-Bretagne. Tous ses mâts avaient des voiles d'une blancheur éclatante.

## CHAPITRE LII

**Comme Tristan, trompé, par l'ordre d'Yseult-aux-Blanches-Mains, sur la couleur des voiles du vaisseau qui ramenait Gesnes et la reine de Cornouailles, recommanda son âme à Dieu et mourut. Comme Yseult-la-Blonde se jeta sur son corps, l'embrassa, et expira aussi.**

Tristan se mourait. Sa blessure devenait de jour en jour, d'heure en heure, plus désespérée et plus noire. Il fallait un miracle pour le sauver, et, ce miracle, la présence de la reine de Cornouailles, seule, pouvait l'opérer.

Comme il ne pouvait aller lui-même sur le port, pour surveiller l'arrivée du vaisseau de Gesnes, et surprendre son arrêt dans la couleur de ses voiles, il avait chargé de cette délicate mission une gente pucelle de quatorze ans, filleule de la princesse Yseult. Cette enfant, il l'avait élevée, il l'avait protégée; il croyait à son dévoûment, il avait le droit d'y croire.

Tous les matins, la filleule de la princesse Yseult se rendait sur le port et interrogeait du regard l'horizon pour tâcher d'y découvrir une voile blanche ou noire; et chaque fois elle revenait au palais, auprès du lit du mourant, lui dire qu'elle n'avait encore rien vu.

Le cinquième jour, cependant, un navire fut signalé à l'horizon, un navire dont toutes les voiles, déployées au vent, étaient d'une éblouissante blancheur. C'était le navire de Gesnes.

La gente pucelle, chargée par Tristan de venir lui annoncer son sort, accourut au palais pour lui dire qu'il était sauvé. Au moment où elle allait franchir le seuil de la chambre où Tristan attendait, une femme, pâle, sombre, terrible, l'arrêta :

— Les voiles sont blanches, n'est-ce pas? demanda cette femme à la jeune fille.

— Oui, marraine, blanches, bien blanches, bien blanches... Bon ami Tristan est sauvé!... Je vais entrer lui dire...

— Tu vas lui dire que les voiles du vaisseau sont noires, bien noires, bien noires, entends-tu?...

— Oh! marraine!...

— Je l'exige ainsi...

La gente pucelle, qui ne comprenait rien à l'ordre que lui imposait sa marraine, n'eut pas le temps de réfléchir : les belles et impitoyables mains de la princesse Yseult la poussèrent dans la chambre du mourant.

— Le vaisseau arrive... sire Tristan... dit-elle d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Ah! dit Tristan, ranimé par l'espoir... Et les voiles sont...

— Les... voiles... sont... noires... répondit la jeune fille.

— Noires!... répéta Tristan. Noires!... Il faut qu'elles soient noires... puisque ma filleule vient de me le dire... Les enfants ne mentent pas à ceux qu'ils aiment... Noires!...

Poussant alors un profond soupir, Tristan ajouta, en tournant la tête :

— Ah! douce amie Yseult, je vous recommande à la miséricorde de Dieu!... Jamais plus ne me verrez, ni moi vous... Jamais!... Dieu vous soit en garde!... Adieu, douce amie... Je vous salue...

Il avait à peine proféré ces derniers mots, que le cœur lui creva, et que son âme s'en alla...

En ce moment entra la bonne et tendre reine de Cornouailles.

— Tristan!... s'écria-t-elle avec un accent déchirant. Ah! Tristan!... Tu ne m'as pas attendue pour mourir... Nous serions partis ensemble...

Elle se jeta sur le cadavre encore tiède de son amant, elle le baisa au front, porta la main sur ce cœur qui avait si longtemps et si tendrement battu pour elle, elle chercha vainement à le sentir palpiter encore... Tout son amour ne put rappeler Tristan à la vie... Alors, elle le serra étroitement contre son cœur, colla sa bouche avide sur ses lèvres glacées, y prit le suprême baiser, et expira...

—

## CHAPITRE LIII

**Comme les corps d'Yseult et de Tristan revinrent en Cornouailles où ils furent enterrés par les soins du vieux roi Marc. Du miracle qui eut lieu sur leurs tombeaux.**

Selon la coutume observée à la mort des chevaliers de la Table Ronde, celle du vaillant Tristan fut criée partout, et partout ce fut une désolation et un deuil.

— Tristan est mort! Tristan est mort! Tristan est mort!...

Lorsque, selon une autre coutume, on apporta les armes de l'amant d'Yseult pour l'en revêtir, on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée. L'une était adressée à l'Apostole de Nantes; l'autre était adressée au roi Marc.

L'Apostole de Nantes ouvrit sa lettre. Il y trouva un humble aveu des fautes de Tristan, et la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée. Ce vénérable prélat, touché jusqu'au fond de l'âme par ce lamentable dénouement d'une tant amoureuse histoire, voulut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illustre mort. Par ses soins, le corps de Tristan et celui d'Yseult furent déposés sur un lit de parade et portés dans le vaisseau du bon Gesnes, sur lequel il s'embarqua aussi.

Le roi Marc, de retour à Gintageul, avait trouvé la reine absente. Furieux de savoir qu'elle était encore allée rejoindre Tristan, il rassemblait une armée pour aller porter la guerre dans la Petite-Bretagne. Il apprit l'arrivée du vaisseau de Gesnes, et le motif du voyage. Son premier mouvement fut un mouvement de colère: il voulut s'opposer au débarquement.

— Je ne permettrai pas, s'écria-t-il, que ce déloyal Tristan, dont j'ai reçu tant d'affronts, soit enterré dans mes Etats!...

L'Apostole de Gintageul le pria de recevoir seulement celui de Nantes, qui accompagnait les corps de Tristan et d'Yseult. Le vieux Marc y consentit, et l'Apostole de Nantes vint lui remettre l'épée de Tristan.

Le vieux roi ne put s'empêcher d'être attendri en contemplant cette redoutable épée qui avait tué le Morhoult d'Irlande, et qui lui avait plusieurs fois sauvé la vie et la liberté... Il ne fut pas moins ému en lisant la lettre, attachée à l'épée, dans laquelle Tristan lui demandait son pardon avec la plus grande soumission et la plus grande tendresse, en lui racontant l'histoire fatale du boire amoureux.

— Hélas! murmura-t-il, en versant quelques larmes sincères, pourquoi ne savais-je pas cette aventure?... Je les aurais gardés tous deux auprès de moi, et n'aurais jamais souffert qu'ils se séparassent... J'ai perdu mon neveu... et j'ai perdu ma femme!... Mon pauvre neveu!... Ma pauvre femme!

Lors, il commanda que les deux corps fussent portés à sa chapelle et somptueusement enterrés, comme il appartenait à de si hauts personnages.

Puis il fit faire deux cercueils, qui furent déposés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés.

Quelque temps après, Gouvernail, que la douleur avait retenu chez lui, vint en Cornouailles pour pleurer son maître et élève. Il alla droit à la chapelle et reconnut aisément le tombeau de Tristan, en voyant Hudan, le fidèle brachet, qui le gardait. Gouvernail s'approcha et caressa le noble animal, qui battit mélancoliquement de la queue, comme pour le remercier d'être venu là, rendre à son maître les honneurs du souvenir. Il remarqua alors que de la tombe de Tristan sortait une belle ronce verte et feuillue, qui s'en allait, par la chapelle, retrouver la tombe d'Yseult-la-Blonde.

— Ils s'aiment encore par delà de la mort! murmura Gouvernail.

Par trois fois, le vieux roi de Cornouailles fit couper cette ronce qui servait de trait-d'union entre les deux défunts. Le lendemain elle était aussi belle, aussi verdoyante qu'auparavant, sortant de la tombe de Tristan pour rejoindre sans interruption la tombe d'Yseult... Et ce miracle de l'amour était destiné à se renouveler à tout jamais.

Heureux les cœurs fidèles!...



FIN DE TRISTAN DE LÉONOIS.



# AMADIS DE GAULE

# LE CHEVALIER DE LA MER

## CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les rois Garinter et Périon, et d'un combat qu'eut ce dernier par cas fortuit contre deux chevaliers et contre un lion qui dévorait un cerf.

Peu de temps après la Passion de Jésus-Christ, vivait en la Petite-Bretagne un roi nommé Garinter, instruit en la loi de vérité, et grandement décoré de bonnes et louables vertus, lequel eut d'une noble dame son épouse, deux filles.

L'aînée de ces deux pucelles se maria avec Languines, roi d'Ecosse. On l'appelait communément la Dame de la Guirlande, à cause de l'arrangement particulier de ses beaux cheveux en guirlandes de fleurs.

La puînée, nommée Elisène, de beaucoup plus belle que la précédente, était plus connue sous le nom de la Devote perdue, à cause de son amour de la solitude et la sainteté affectée de sa jeune vie. Quoique faite par son rang et par sa beauté pour l'état de mariage, elle avait constamment refusé les princes et les grands seigneurs qui l'avaient demandée à son père, le roi Garinter.

Ce vieux monarque, que ces refus obstinés et incompréhensibles affligeaient beaucoup, essayait de contenter d'autre part son esprit et prenait de temps à autre un certain plaisir à la vénerie.

Une fois, entre autres, ayant fait l'assemblée près d'une sienne ville appelée Alyma, il lança un cerf et le poursuivit, mais si longuement, si longuement, qu'il finit par s'égarer et à se trouver abandonné de gens et de chiens.

Lors, se recommandant à Dieu, il commença au petit pas à se remettre en son adresse, et tant traversa de côté et d'autre que, par fortune, assez près de l'issue du bois, il avisa deux chevaliers qui combattaient contre un seul. Ce dernier lui était inconnu; quant aux deux autres, il les connaissait si bien qu'il se retira prudemment au plus épais du bois jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus et morts. Lors, il se montra et vit venir à lui le chevalier vainqueur, qui lui demanda :

— Homme de bien, quelle contrée est donc celle-ci dans laquelle les chevaliers errants sont assaillis par des brigands?

— Ah! seigneur, répondit Garinter, ne vous en ébahissez point, car en ce pays comme dans les autres se trouvent bonnes et mauvaises gens. Les chevaliers qui vous ont assailli ont reçu la récompense de maux et d'outrages précédemment faits à d'autres qu'à vous, mêmement à leur seigneur et roi, lequel n'en a pu faire justice, parce qu'ils étaient apparentés des meilleures maisons de ce royaume.

— Et où pourrais-je trouver le roi duquel vous parlez? dit le chevalier. Je suis venu pour le chercher, et je lui apporte nouvelle d'un sien grand ami.

— Quoi qu'il en doive advenir, répondit le vieux Garinter, je vous en dirai ce que j'en sais. Sachez certainement que je suis celui que vous demandez.

A cette parole, le chevalier inconnu ôta son armet, mit bas son écu et courut embrasser le roi en lui disant :

— Merci Dieu! je suis aise de vous rencontrer, vous que je désirais depuis si longtemps connaître! Apprenez à votre tour, que je suis le roi Périon de Gaule.

Grandement furent esjouis ces deux princes pour s'être ainsi rencontrés par fortune, et ce fut en devisant amicalement qu'ils prirent la route du bois qui conduisait vers la ville, et dans laquelle ils pensaient retrouver les veneurs.

Mais bientôt, par cas fortuit, passa devant eux un cerf malmené et échappé des toiles, après lequel il se mirent à course de cheval, espérant le tuer. Il en advint autrement, car, en poursuivant cet animal, ils se trouvèrent devancés, au sortir d'un épais taillis, par un lion fortement échauffé, qui poursuivait la même proie qu'eux et l'atteignit avant eux et en leur présence.

Le cerf éventré à larges coups de griffes, le lion s'arrêta un instant, se campa sur ses deux pattes de devant et se prit à rugir contre les deux princes, en crollant sa hure d'un air menaçant.

— Maître lion, dit en riant le roi Périon, vous ne serez pas tellement goulu que vous ne nous laissiez part de la chasse.

Et, tout aussitôt se mettant à pied, parce que son cheval ne voulait pas approcher, il prit l'épée au poing et l'écu au bras, et, malgré les cris et les prières du roi Garinter pour l'en détourner, il marcha droit vers le fauve animal, lequel rugissait de plus en plus et ne semblait nullement disposé à quitter les débris de sa proie.

Une fois à quelques pas du lion, Périon leva son épée, prêt à frapper; mais son ennemi bondit, le dépassa, puis revint, rebondit encore, revint encore, et finalement une lutte corps à corps s'établit entre eux, lutte dans laquelle le chevalier eut le dessous.

Le péril était extrême, et le roi Garinter était bien marri d'être ainsi empêché à secourir son ami Périon. Mais celui-ci, qui était un valeureux homme, ne songea pas un seul instant à s'ébahir de sa situation; tout au contraire, il s'évertua de telle sorte qu'il parvint à planter son épée au ventre même de la bête fauve, qui incontinent tomba morte devant lui.

Ce que voyant, Garinter devint tellement émerveillé qu'il dit en soi-même :

— Vraiment, celui-ci n'est pas à tort renommé l'un des meilleurs chevaliers du monde!

Et, sur ces entrefaites, se rassembla la compagnie qui, pour le retrouver, s'était mise en quête de tous côtés, et l'on se dirigea vers la ville, où la reine, avertie de la venue du roi Périon, attendait avec grande impatience.

## CHAPITRE II

Comment le roi Périon et la belle Dévote Perdue devinrent enamourés du même coup, et comment la complaisante Dariolette leur procura les moyens de se déclarer l'un à l'autre.

A leur arrivée, les deux princes trouvèrent le dîner prêt et les tables dressées. Par quoi, après les révérences et bienvenues faites de part et d'autre, ils s'assirent, ainsi que la reine et la belle Elisène, sa fille.

L'amour, qui depuis un longtemps avait assailli cette belle pucelle, sans l'avoir su vaincre, l'amour était en embûche. Il la vit cette fois tant à découvert à l'aspect du roi Périon, qu'il jugea le moment enfin venu, et devina bien qu'elle serait enfin vaincue. De même pour le roi Périon, qui jusque-là avait songé à toute autre chose; en présence de la beauté rayonnante d'Elisène, il se sentit remué, il rougit, se troubla, et son cœur, jusque-là libre, se trouva tout d'un coup prisonnier des charmes de cette incomparable princesse.

Aussi, tous deux, pendant le dîner, ne furent occupés qu'à se regarder du coin de l'œil et à se troubler mutuellement par un échange de gestes involontaires qui trahissaient leurs secrètes pensées; si bien que, lorsque les tables furent levées et que la reine voulut se retirer, Elisène, en la suivant, laissa tomber un anneau qu'elle avait placé dans son sein pour laver ses mains, et qu'elle avait oublié là, distraite par le nouvel amour qui lui surgissait dans l'âme depuis qu'elle avait vu le roi Périon. Celui-ci, en remarquant la chute de l'anneau, s'empressa de se baisser en même temps

qui baissa pour les ramasser, et leurs mains se rencontrèrent.

La dévote pucelle, à ce contact de main d'homme, commença à changer de couleur, ce qui ne l'empêcha pas de remercier, par un doux regard, l'amoureux Périon.

— Ah! madame, dit-il, ce ne sera pas là le dernier service que j'espère vous faire, car tout le temps de ma vie sera employé à vous obéir.

Elisène n'eut pas le temps de lui répondre, entraînée qu'elle était par la reine sa mère; mais elle resta longtemps après sous le coup de cette agréable émotion et se laissa petit à petit consumer par ce nouveau feu d'amour qui avait délogé de son âme presque toutes les ardeurs religieuses qui y avaient régné jusque-là. La larme à l'œil et l'angoisse au cœur, elle alla se découvrir à une sienne fidèle demoiselle, nommée Dariolette, et elle la pria très instamment de la conseiller en cette occurrence et de lui dire comment elle pourrait honnêtement savoir si le roi Périon n'avait ailleurs mis son amour, et si cet affectionné semblant qu'il lui avait montré ne lui pourrait point être venu de la force de celui qu'elle avait nouvellement senti en son cœur.

Dariolette, effrayée de cette mutation si soudaine dans une personne si éloignée de chose semblable, mais prenant toutefois compassion de ses pitoyables larmes, lui répondit :

— Je vois bien, madame, que selon l'extrême passion dont ce tyran amour vous tourmente, il n'a laissé en votre jugement lieu où conseil et raison puissent loger. Et pourtant, suivant non ce que je dois pour votre service, mais le vouloir que j'ai de vous obéir, je ferai ce que vous me commandez, par le moyen le plus honnête que l'envie grande que j'ai de vous complaire saura trouver...

Et, sans autre propos, Dariolette s'en alla à la chambre où le roi Périon s'était retiré, et, à la porte, elle rencontra son écuyer qui lui portait d'autres habillements pour se vêtir, lesquels elle prit en lui disant :

— Ecuyer, mon ami, c'est moi qui lui ferai ce service; pour vous, allez à vos autres affaires.

L'écuyer, qui croyait que c'était la coutume, remit les vêtements et s'en alla, pendant que la suivante entrait chez son maître, pour lors couché.

— Que demandez-vous, ma grande amie? demanda Périon, ému à l'aspect de Dariolette, qu'il savait appartenir à la belle Elisène, et qui, à cause de cela, lui était chère.

— Sire, répondit la demoiselle, je vous veux, s'il vous plaît, bailler de nouveaux vêtements.

— J'aimerais mieux, dit Périon en soupirant, que ce fût à mon cœur qui, pour le présent, est dénué et dépouillé de tout plaisir...

— En quelle sorte, Sire? demanda Dariolette.

— Parce que, répondit-il, quand j'arrivai en ce pays, j'étais libre de toutes passions et n'avais doute seulement que des aventures qui peuvent survenir aux chevaliers errants... Mais maintenant, je ne sais en quelle sorte, en entrant dans cette maison, j'ai été, par l'une de vous, mesdames, navré de plaie trop mortelle, à laquelle je vous serais bien reconnaissant, ma grande amie, de vouloir bien porter remède.

— Certes, reprit Dariolette, je me tiendrais fort heureuse de pouvoir faire service à si haut personnage et si bon chevalier que vous êtes, si je savais seulement en quoi.

— Si vous me promettez comme loyale demoiselle, de ne pas me découvrir, répondit le roi, je vous le dirai.

— Dites hardiment alors, Sire; nul, hors moi, ne le saura.

— Demoiselle, ma mie, dit le roi Périon, j'ai vu la belle princesse Elisène, et sa beauté a fait une telle impression sur moi, que je considérerais la mort comme un bienfait si, d'ici à peu, je n'ai pas obtenu d'allégement à mon angoisse amoureuse...

Quand Dariolette entendit cela, elle sourit et répondit :

— Sire, si vous me voulez assurer, en foi de roi, et comme chevalier loyal, de prendre à femme madame Elisène quand le temps le requerra, je vous la mettrai de brief, en lieu auquel non-seulement votre cœur sera satisfait, mais le sien même, qui est peut-être, autant ou plus que le vôtre, en souci et douleur de l'angoisse nouvelle qu'elle a reçu par même moyen... Si au contraire, Sire, vous ne voulez pas faire ce que je vous dis, je ne vous aiderai en rien, n'ayant plus cause de vous croire.

Le roi, auquel l'amour avait ravi la liberté, prit son épée, mit la main droite sur la croix formée par la poignée, et dit ces paroles :

— Je jure par cette croix et sur l'épée avec laquelle j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de faire ce que vous me demandez, toutes fois et quantes que votre maîtresse Elisène en sera avisée.

— Or maintenant, répondit Dariolette, réjouissez-vous, j'accomplirai aussi ce que je vous ai promis!

Et, à l'instant, elle s'en retourna vers la princesse, à laquelle elle déclara ce qu'elle avait conclu avec le roi Périon; de quoi l'amoureuse pucelle fut si aise qu'elle en perdit toute contenance. — Ma bonne amie, demanda-t-elle à Dariolette en l'embrassant, quand donc viendra cette heure où je tiendrai dans mes bras ce mien seigneur que vous m'avez donné?

— Je vais vous le dire, répondit la demoiselle. Dans la chambre où le roi Périon s'est retiré, il y a un huis du côté du jardin, par lequel votre père sort quelquefois pour s'en aller récréer, et qui est à présent caché par une tapisserie. J'en ai la clef. Cette nuit, quand tout le monde de céans reposera, nous pourrons facilement y entrer sans être de nul aperçues; et, lorsque viendra l'heure où il faudra vous retirer, je vous irai appeler...

— Hélas! ma fidèle amie, soupira la belle Elisène, comment pourrons-nous y parvenir? Le roi mon père, a délibéré de coucher avec le roi Périon, dans la même chambre... Il ne pourra manquer de nous surprendre, et nous courrons le plus grand danger...

— Laissez-moi faire, reprit Dariolette, je pourvoierai aisément à tout et je m'arrangerai pour que votre père ne vous trouble pas dans vos déduits amoureux...

Là-dessus, Dariolette s'en alla.

Après le souper, au moment où chacun se disposait à aller se reposer, elle aborda l'écuyer du roi Périon et lui demanda de but en blanc quelle dame il aimait le plus parfaitement.

— Le roi mon maître, répondit l'écuyer, aime toutes les dames en général, et je n'en connais au-

cune à qui il porte l'affection particulière à laquelle vous semblez faire allusion en ce moment.

Sur ces entrefaites, survint Garinter qui, voyant Dariolette fort occupée à deviser avec l'écuyer, lui demanda quelle affaire elle avait à ce gentilhomme.

— En bonne foi, Sire, répondit-elle, il me disait que le roi son maître a l'habitude de dormir seul, et, à ce que je vois, il n'aime guère la compagnie...

Garinter, entendant cela, alla aussitôt vers Périon et lui dit :

— Mon frère, il m'est survenu quelques affaires, et comme je me lèverai forcément à l'heure de matines, je juge que pour éviter de vous causer ennui, le mieux est de vous laisser compagnie pour le coucher.

— Seigneur, répondit Périon, faites tout ainsi qu'il vous plaira.

Cette réponse parut à Garinter conforme à ce que lui avait dit Dariolette; en conséquence, il commanda sur-le-champ que l'on ôtât son lit de la chambre du roi Périon.

## CHAPITRE III

Comment l'infante Elisène et sa demoiselle Dariolette s'en allèrent en la chambre où le roi Périon était couché.



Venu le temps où, plus communément, chacun prend repos, Dariolette, qui pour le contentement de sa maîtresse avait fait diligence extrême, accourut lui dire :

— Madame, il est saison de parachever notre entreprise... Allons, s'il vous plaît!...

Quand Elisène entendit cela, croyez qu'elle ne donna pas occasion d'être reprise du péché de paresse. Tout au contraire, elle se leva hâtivement, jeta un manteau sur ses épaules et se mit en chemin avec sa suivante. Quelques minutes après, toutes deux étaient au jardin.

Le temps était alors serein et gracieux, la lune claire et luisante, de manière à donner lumière à nos deux gentes pucelles qui marchaient allégrement, sur la pointe du pied comme deux linottes qui redoutent la glu de l'oiseleur et qui s'en vont ramager l'amour dans quelque nid voisin. Mais, des deux, une seule était sincèrement émue et contente pour son propre compte, à savoir la princesse Elisène. Quant à Dariolette, elle eût très volontiers pris ce bien, ou un semblable, pour elle-même, si elle en eût eu moyen; et, malgré elle, en songeant à l'aise prochain que devait avoir sa maîtresse, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer véhémentement, tout ainsi que si elle eût dû participer à ce bien futur de la princesse Elisène.

— Hélas! ma dame, lui disait-elle, qu'heureux est le prince par qui vous recevrez cette nuit tant de plaisir!...

— Vous dites vrai, Dariolette, répondit Elisène. Mais quoi? ne vous semble-t-il pas que la fortune me soit aussi favorable qu'à lui? Si je suis belle, n'est-il pas, lui, l'un des plus parfaits que l'on sache, soit de personne, soit de bonne grâce ou de hardiesse? Dariolette, ma mie, je me sens si heureuse, qu'il me serait impossible de l'être davantage... Mais, pour Dieu! hâtons-nous, Dariolette, hâtons-nous, je vous prie!...

Et, en disant ces paroles, la belle pucelle, qui mourait d'envie de ne plus l'être, tremblait comme une feuille sur le haut d'un arbre.

Bientôt elle et sa suivante arrivèrent à la porte de la chambre où était couché le roi Périon, lequel, tant pour l'étrangeté de cette nouvelle flamme amoureuse que pour l'espérance où l'avait mis Dariolette, n'avait encore aucunement reposé.

Toutefois, depuis quelques instants, aggravé de travail et vaincu de sommeil, il commençait à s'assoupir, et il était dans cet état qui participe de la nuit et du jour, et dans lequel on n'est ni endormi ni éveillé. Au moment même où Dariolette et Elisène ouvraient la porte, il rêvait précisément qu'on s'introduisait subrepticement chez lui par une fausse porte, et que quelqu'un, qu'il ne connaissait pas, venait jusqu'à lui, mettait les mains dans sa poitrine, en arrachait son cœur tout sanglant et, devant lui, le jetait incontinent dans la mer. « — Pourquoi cette cruauté? » disait alors Périon, tout pantelant. « — Ce n'est rien de ceci! » répondait celui qui venait de lui fouiller dans les entrailles. « Ce n'est rien, car il vous en demeurera encore un autre, que je vous ôterai outre mon gré. »

Périon, effrayé, s'éveilla en sursaut, et, se recommandant à Dieu, fit le signe de la croix.

Elisène et Dariolette entrèrent, et, sans le vouloir, firent un peu de bruit. Périon, entendant ce bruit, eut alors soupçon de trahison, mêmement pour le songe qu'il avait songé, et, levant la tête, il aperçut entre les courtines la porte ouverte et, à la clarté de la lune, l'ombre des deux gentes pucelles. L'effroi le saisit de plus belle, il saillit du lit, prit son épée et s'en alla droit vers la princesse et sa suivante.

— Qu'est ceci, Sire? demanda Dariolette, étonnée à bon droit de cet accueil. Tirez-vous donc les armes contre nous qui sommes de si petite défense?

Périon reconnut aussitôt son erreur. Il jeta son épée, se couvrit à la hâte d'un manteau, et vint de grande affection vers celle qu'il aimait mieux que soi-même, laquelle il baisa, caressa, embrassa, mais sans rien plus. Ce que voyant, Dariolette, qui sentait la jalousie lui monter au cerveau, dit à sa belle maîtresse :

— Eh bien! maintenant vous devez être quasi contente... et tout à l'heure il ne manquera rien à votre bonheur à tous deux, car vous n'avez ni l'un ni l'autre la force de vous garantir de l'amour qui vous envahit...

Cela dit, Dariolette chercha des yeux l'épée qu'elle avait vue l'instant d'auparavant entre les mains du roi Périon, et, l'ayant aperçue par terre, où il l'avait jetée, elle s'en empara comme du témoin du serment qu'il avait fait relativement à son mariage avec Elisène. Puis, tirant l'huis après elle, Dariolette rentra au jardin.

Le roi demeura seul avec sa mie.

Périon ne pouvait se lasser de contempler Elisène, en qui était toute la beauté du monde, et, après plusieurs amoureux embrassements, infinité

de baisers et exécution de jouissance, il se réputa au demeurant plus que trop heureux de ce que l'amour l'avait conduit à un tel aise et à une telle aventure.

Pendant que ces deux amants étaient en cette joie, incorporés et comme fondus ensemble, Elisène demanda à Périon si son partement serait prochain.

— Pourquoi, dame aimée, le demandez-vous?

— Parce que, répondit-elle, cette heureuse fortune qui a su mettre repos, par si grande jouissance, à nos ardents désirs, me menace déjà de l'extrême angoisse et tristesse que je recevrai de votre absence... et je crains qu'elle ne me cause plutôt une prompte mort qu'une bien longue vie.

— N'ayez crainte de cela, reprit le roi, car encore que mon corps se sépare de votre présence, mon cœur demeurera à jamais avec le vôtre, qui à tous deux donnera effort, à vous de souffrir et à moi de tôt revenir...

C'est en devisant ainsi, et en s'entr'accolant à chaque instant, que les deux contents atteignirent la limite de cette nuit. Dariolette, jugeant qu'il était temps de faire lever Elisène qui, en cet aise, aurait très bien pu s'oublier entre les bras de son ami, Dariolette entra en la chambre et dit assez haut :

— Ma dame, je sais qu'autre fois vous avez eu ma compagnie plus agréable que non pas maintenant... Pourtant il faut vous lever et nous en aller, car l'heure nous presse.

Périon, sachant que force était d'ainsi faire, pria Dariolette d'aller au jardin pour s'assurer de quel côté venait le vent, et, pendant qu'elle obéissait, il prit amoureusement congé de sa gente Elisène, et tous deux, dans ce court instant, goûtèrent une félicité que ceux qui aiment peuvent imaginer. Puis, la baisant, il lui dit :

— Je vous assure, ma dame, que, pour l'amour de vous, je ferai en ce pays plus de séjour que vous ne pensez... Par ainsi, je vous supplie de n'oublier point le retour en ce lieu...

Elisène promit en souriant, se leva, et se retira en sa chambre avec Dariolette, laissant le roi seul, en grand contentement de sa nouvelle accointance.

## CHAPITRE IV

**Comment la belle Elisène retourna plusieurs fois encore en la chambre du roi Périon et du petit garçonnet qui en résulta.**

Périon, en se remembrant le songe qu'il avait eu, précisément dans la nuit où il avait tenu la belle Elisène dans ses bras, ne pouvait chasser un certain épouvantement qui lui était resté de ce songe; et, pour un peu, il eût tout quitté pour retourner incontinent dans son pays où pour lors se trouvaient assez de philosophes qui se connaissaient en cette science des songes. Néanmoins, il séjourna dix jours avec le roi Garinter, depuis la jouissance d'Elisène, laquelle ne faillait pas toutes les nuits à retourner au lieu où elle s'était si bien trouvée une première nuit déjà.

Les dix jours passés, le roi Périon, forçant sa volonté et nonobstant les larmes et les prières d'Elisène, qui ne furent que trop excessives, s'en partit et, de fait, prit congé de la cour. Mais, ainsi qu'il voulait monter à cheval, il s'aperçut qu'il n'avait point sa bonne épée, ce dont il fut assez fâché parce que c'était l'une des meilleures et des plus belles du monde. Toutefois, il ne l'osa demander, de peur que le secret de ses amours avec Elisène ne fût découvert, ou que le roi Garinter ne se fâchât contre quelqu'un des siens qui hantaient en sa chambre.

En telles pensées, accompagnées d'infinis regrets, Périon, sans plus de séjour, prit son chemin en Gaule.

Au moment où il allait disparaître, Dariolette s'approcha de lui et le supplia d'avoir souvenance de l'ennui grand dans lequel il laissait son Elisène, et aussi de la promesse qu'il lui avait faite.

— Hélas! ma grande amie, lui répondit Périon, je vous prie de l'assurer qu'il n'y aura aucune faute, et que, prochainement, je la verrai, plus amoureux d'elle que jamais. Je vous la recommande comme mon propre cœur...

Puis, tirant de son doigt un anneau qui était semblable à un autre qui lui demeurait, il le remit à Dariolette et la chargea de le donner à Elisène en souvenir de lui. Cela fait, il s'éloigna.

Dariolette plaça au doigt de sa belle maîtresse l'anneau qu'elle venait de recevoir du roi Périon, en lui rapportant fidèlement les amoureuses paroles qu'il avait dites sur son départ. Mais ce nouveau présent, au lieu d'amoindrir la grande tristesse d'Elisène, ne fit, au contraire, que l'augmenter, tellement, que si cette gente princesse n'eût été réconfortée par Dariolette, sans doute elle fût lors trépassée.

Heureusement que Dariolette était là, veillant sur elle. Cette fidèle suivante lui persuada de prendre espérance, et, par ses remontrances adroites, la fit revenir un peu à des sentiments moins âpres.

Bientôt Elisène se sentit grosse d'enfant, et, à cette occasion, elle perdit non-seulement le goût de la viande, mais encore le plaisir du repos et les joyeuses couleurs de son clair visage. Les douleurs vinrent, et les soucis. Jamais cette gente princesse n'avait été assise en un si haut point de tristesse!

Et il y avait d'ailleurs bien de quoi, car, en ce temps-là, était loi inviolable que toute fille ou femme, de quelque qualité qu'elle fût, forfaisant de cette façon, ne se pouvait soustraire à la mort; laquelle fâcheuse et cruelle coutume dura jusqu'à la venue du vertueux roi Artus.

Voilà l'ennui auquel le roi Périon avait laissé son Elisène. Comment le lui faire savoir? Ce jeune roi était loin, emporté par son goût des aventures étranges et hasardeuses, partant difficile à trouver.

Ainsi désespérée de ce secours, Elisène n'espérait nul remède à sa vie, qui ne lui coûtait tant à perdre que parce qu'elle perdait en même temps son ami et seigneur.

Mais le grand et puissant fabricateur de toutes choses ne voulait pas ce malheur, et sans doute il s'intéressait à cette gente créature, coupable du doux crime d'amour.

Il y avait au palais du roi Garinter une chambre voûtée séparée des autres, assez près de laquelle passait une rivière, où l'on pouvait descendre aise-

ment par un petit huis de fer. Sur le conseil de l'avisée Dariolette, cette chambre fut demandée par Elisène au roi son père, tant, disait-elle, pour son aise, que pour mieux maintenir la vie solitaire à laquelle elle était accoutumée depuis longtemps. Et, pour toute compagnie, elle n'exigea que Dariolette, qui était au courant de ses pensées et de ses actes.

Cette requête lui fut octroyée très facilement, le roi Garinter estimant que l'intention de sa fille était telle qu'elle feignait de l'avoir. Et, à cette cause, la clef de l'huis fut baillée à Dariolette, afin qu'elle pût s'en servir lorsqu'il prendrait fantaisie à sa belle maîtresse d'aller se récréer sur l'eau.

Cela se rencontrait à merveille, comme on devine bien.

Un jour, étant en cet endroit seule avec sa demoiselle, la princesse soupira, et, se mettant en propos, lui demanda ce qu'il faudrait faire du fruit que Dieu lui envoyait.

— Il faut qu'il souffre pour vous racheter, répondit Dariolette.

— Ah! mère pucelle! s'écria douloureusement Elisène, comment pourrais-je jamais consentir à la mort de la pauvre créature engendrée en moi par la personne que j'aime le plus au monde!...

— S'il vous faut mourir vous-même, la chose étant découverte, croyez-vous qu'on laissera vivre cet enfant! reprit la demoiselle.

— Mais, répondit Elisène, si je meurs comme coupable, est-ce là une raison pour que ce petit innocent en souffre?...

— Si vous êtes découverte, ma dame Elisène, vous serez cause de la mort de trois créatures vivantes : vous d'abord, votre enfant ensuite, puis de l'ami que vous aimez tant et qui ne pourra vous survivre, apprenant l'événement... Si, au contraire, vous évitez ce péril, un temps viendra où ce prince et vous pourrez avoir ensemble assez d'autres enfants qui vous feront oublier l'affection que vous portez à ce premier...

La conversation en resta là. Seulement, comme si elle eût été véritablement inspirée de Dieu, Dariolette s'imagina aussitôt de construire de ses mains, à l'insu même de la princesse, un coffre propre à loger un enfant, avec ses langes et l'épée qu'elle avait en sa possession. Lorsque les quatre ais eurent été assemblés, elle les joignit solidement avec du ciment, de façon à ce que l'eau n'y pût pénétrer, et, cela fait, elle plaça cette petite nauf sous son lit pour l'en tirer en temps opportun.

Elisène ne tarda pas à ressentir les angoisses du mal d'enfant. Il se fit en ses entrailles un travail inaccoutumé et bien étrange pour elle, dont son cœur fut mis en grande perplexité et amertume.

Toutefois, malgré sa douleur, la pauvrette n'osait autre chose faire que de se taire, de peur d'être entendue. Peu à peu son martyre redoubla, et, finalement, elle accoucha d'un beau garçonnet que Dariolette reçut dans ses bras et qu'elle plaça ensuite dans le coffret que vous savez, après l'avoir douillettement enveloppé dans de riches draps.

— Qu'allez-vous donc faire? s'écria la pauvre princesse, un peu effarouchée de ce berceau étrange.

— Je vais le lancer à l'eau dans ce coffret, et s'il plaît à Dieu, ma dame, il pourra échapper et vivre, répondit tranquillement Dariolette.

— Hélas! murmura Elisène, les larmes aux yeux, en contemplant le nouveau-né, cher enfantelet, quelle destinée sera la vôtre?...

Dariolette, sans s'occuper plus qu'il ne fallait des larmes de sa belle maîtresse, prit encre et parchemin, et écrivit lisiblement ces paroles : *Cet enfant est Amadis, fils de roi.* La lettre écrite, pliée, couverte et cachetée de cire, Dariolette l'attacha avec un cordon au cou de l'innocent garçonnet, avec l'anneau du roi Périon, et plaça à côté de lui l'épée dudit prince, ramassée par elle, comme on sait.

Quand tous ces préparatifs eurent été terminés, Dariolette prit le coffre et l'approcha du lit de la dolente mère, qui baisa le petit enfançon avec une angoisse passionnée, en le recommandant à la garde de Dieu. Puis elle ouvrit la porte de fer qui fermait la chambre voûtée, fit quelques pas sur la berge avec son précieux fardeau, et le confia aux flots rapides de la rivière qui passsait là et qui allait se jeter dans la mer à moins d'une demi-lieue de là.

## CHAPITRE V

Comment le petit garçonnet, fruit secret des amours du roi Périon et de la princesse Elisène, abandonné par Dariolette au fil de l'eau, fut recueilli par un gentilhomme nommé Gandales.

'aube du jour commençait alors à poindre, et la petite créature abandonnée par Dariolette au fil de l'eau voguait à l'aventure dans sa petite nauf, ballottée par cette vague, repoussée par cette autre, et sans cesse au moment d'être engloutie vivante dans les abîmes de la mer ou brisée sur les rescifs de la côte.

Mais, par le vouloir de Dieu, lequel, selon son plaisir, fait les impossibilités possibles, survint une aventure qui sauva cet enfantelet des dangers de mort qu'il courait. Cette aventure était un navire qui faisait voile pour l'Ecosse et dans lequel se trouvait un gentilhomme de la Petite-Bretagne, nommé Gandales, avec sa jeune femme accouchée d'un fils nommé Gandalin.

La matinée, pour lors, était claire et le temps calme, ce qui permit à Gandales d'apercevoir le petit coffre dans lequel était l'enfant d'Elisène, et qui s'en allait de ci de là au gré des vagues. Il ordonna aux mariniers de se diriger de ce côté-là, afin de s'assurer du contenu de ce coffret.

Les mariniers obéirent. Ils mirent un esquif à l'eau, s'approchèrent du berceau, croyant avoir affaire à quelque objet de prix, et le ramenèrent en grande hâte à Gandales.

Quand ce gentilhomme le tint et qu'il eut levé la couverture sous laquelle était caché l'enfant et les riches draps dont il était enveloppé, il eut aussitôt soupçon qu'il venait de bon lieu, comme d'ailleurs en donnaient témoignage l'épée et l'anneau qu'il trouva avec le reste. Lors, le prenant dans ses bras, il en fut si compassionné qu'il se prit à maudire la

marâtre qui, par crainte, avait si cruellement abandonné cette chétive et innocente créature.

Ce ne fut pas tout; il recueillit soigneusement les petits meubles trouvés dans le coffret, et, confiant cet intéressant garçonnet à sa femme, il la pria de le considérer comme un second fils, comme le frère puîné de Gandalin, et de leur donner indifféremment à l'un et à l'autre ses mamelles gonflées d un lait fortifiant.

La femme de ce gentilhomme était aussi pitoyable que lui. Elle s'empressa de présenter le bout de son tétin à ce petit garçonnet, qui s'en empara et le vida tout d'une haleine, tant il avait soif; de quoi Gandales et sa compagne furent très joyeux.

Leur navire marchait toujours, et toujours le temps était favorable. Si bien qu'en peu de jours, ils prirent port en Ecosse, près d'une ville nommée Antallia. Et, peu après aussi, ils arrivèrent en l'une de leurs terres, en laquelle furent nourris et élevés le petit Gandalin et le garçonnet trouvé dans la mer, qu'on prit naturellement pour deux frères jumeaux, Gandales ayant recommandé le secret là-dessus aux mariniers.

## CHAPITRE VI

**Comment le roi Périon, partant de la Petite-Bretagne, cheminait ayant le cœur trop rempli d'ennui et de mélancolie.**

Tout en cheminant pour retourner en Gaule, le roi Périon devint bien mélancolique à propos du délaissement de son Elisène qu'il aimait beaucoup, et du songe qu'il avait fait.

Et, tout en cheminant, il finit, toujours escorté de cette tristesse, par arriver dans ses Etats.

Bientôt il manda vers lui les grands seigneurs et prélats de son royaume, les engageant à amener avec eux les clercs les plus érudits qu'ils avaient dans leurs diocèses ou contrées pour expliquer le songe ci-dessus.

Lorsque le bruit de son retour fut répandu, non-seulement ceux qu'il avait mandés, mais tous ses vassaux vinrent le voir et protester de leur obéissance; car ils l'avaient en grande amitié et respect, et à tout moment ils craignaient de le voir succomber dans les dangers auxquels l'honneur et la chevalerie l'exposaient.

Aussi leur désir était de le voir toujours parmi eux; mais cela ne pouvait être, car son cœur n'était satisfait que lorsqu'il avait mis à bonne fin de grands et hasardeux périls.

Les princes et seigneurs assemblés, le roi les entretint des affaires du royaume avec un visage aussi triste que possible. Le songe l'attristait toujours, au grand chagrin de tout le monde; néanmoins, après avoir mis ordre aux affaires, il congédia tout le monde.

Il retint seulement trois astrologues très experts en matière de songes; il fit entrer ces oracles dans sa chapelle et leur fit jurer et promettre, sur la sainte Eucharistie, de leur donner, quels qu'en puissent être les résultats, l'interprétation de leur science.

Puis il leur récita le songe.

L'un d'eux, nommé Ungan-le-Picard, lui répondit :

— Sire, songes sont choses vaines et doivent être tenus pour tels; toutefois, puisque vous le désirez, donnez-nous terme pour y penser.

— Soit, dit le roi, donnez-moi votre réponse sous douze jours.

Mais pour qu'ils ne pussent s'entendre, il les fit séparer et surveiller pendant ce temps.

Le jour arrivé du rendez-vous, il prit à part le premier astrologue Albert de Champagne, et lui dit :

— Vous m'avez juré et promis la vérité; déclarez-moi votre sentiment.

— Sire, je vous le dirai devant tous les autres.

— Très bien, dit le roi.

Et il fit appeler les deux autres oracles.

— Mon avis, Sire, dit alors Albert de Champagne, est que la chambre fermée et ce que vous vîtes entrer par la porte secrète, signifie que ce royaume clos et bien gardé sera envahi par quelqu'un, et votre cœur arraché et jeté en rivière, sera une ville ou forteresse prise d'assaut sans retour.

— Et que signifiera l'autre cœur, dit le roi, dont je restais possesseur et qu'un autre traître me ravit à la grande colère du premier.

— Cela veut dire, répondit Albert, qu'un second envahisseur, poussé par un étranger, vous forcera contre son gré : voilà ce que je puis vous en dire.

— Le roi pria le second astrologue nommé Antalles, de lui donner son avis.

— Sire, Albert a très bien dit, et je partage son opinion, à cette différence près, que ce qu'il met au futur est déjà arrivé par le fait de celle que vous aimez. Ce qui me surprend, c'est que votre royaume est intact, et si vous en perdez un peu, ce ne peut être du fait d'un ami.

Le roi secoua la tête, car il ne trouvait pas l'explication complète.

Mais Ungan-le-Picard se prit à sourire en homme qui en sait plus long que les autres. Le roi s'en aperçut et lui dit :

— Il n'y a plus que vous, Ungan, mon ami; dites hardiment votre pensée.

— Sire, j'ai compris des choses que vous seul pouvez entendre; faites donc retirer les autres.

A ces mots, le roi et Ungan furent laissés en tête-à-tête.

— J'ai souri, sire, à propos d'un mot d'Antalles, que vous n'avez pas relevé, et qui pourtant est sérieux, savoir que le songe vous était arrivé déjà par la personne qui vous aimait le mieux; maintenant je vous dirai ce que vous croyez savoir tout seul... Vous aimez en tel lieu, vous êtes heureux, et celle que vous aimez est excellemment belle. Pour la chambre où vous étiez, vous vous rappelez l'apparition de votre aimée par une ouverture secrète; les mains qui ouvrirent votre côté, sont vos baisers amoureux; le cœur qu'on en tirait veut dire qu'il y aura fils ou fille.

— Dites donc, reprit le roi, pourquoi elle le jetait dans la rivière?...

— Cela ne vous concerne pas, répondit Ungan; ne vous en inquiétez donc pas.

— J'exige le tout, quoi qu'il en advienne.

— Sire, assurez-moi que vous n'en saurez pas mal gré à celle qui aime si loyalement...?

— Je vous le promets, dit le roi.

— Le cœur que vous avez vu jeter à Beau est le premier enfant qu'elle aura de vous : il sera abandonné.

— Et l'autre que je conserverai? demanda le roi.

— C'est qu'elle concevra un autre enfant qu'on ravira contre la volonté de la mère, cause de la perte du premier.

— Voici un cas bien étrange, dit le roi. A Dieu ne plaise que mes enfants soient aussi malheureux!

— Aux choses ordonnées et promises par Dieu, dit Ungan, nul ne saurait contredire, le sage reste calme à la pensée que Dieu agit en dehors de la raison des hommes. Oubliez, Sire, oubliez ce que votre curiosité a voulu savoir, rapportez à Dieu toutes ces choses, et priez-le qu'elles arrivent pour sa gloire éternelle. Voilà le parti que vous devez prendre.

Le roi, satisfait d'Ungan, le retint auprès de lui et le combla de biens.

Or, au moment même où le roi quittait ses philosophes, une demoiselle plus riche de vêtements que de beauté se présenta devant lui et lui dit :

— Sache, roi Périon, que quand tu recouvreras ta perte, la seigneurie d'Irlande perdra sa fleur.

Cela dit, elle tourna bride avant que le roi pût l'arrêter. Le bon prince sentit encore augmenter ses doutes et préoccupations.

## CHAPITRE VII

Comment le Chevalier de la Mer fut élevé par Gandales, et comment la fée Urgande-la-Déconnue apparut à ce chevalier.

L'enfant que Gandales avait fait appeler Chevalier de la Mer était devenu superbe, grâce aux soins qui l'entouraient : il faisait l'admiration de tout le pays.

Gandales, un jour, prit fantaisie de s'aller esbattre aux champs, et, pour ce, s'arma comme il faisait au temps des aventures courues avec le roi Languines, lequel avait discontinué les armes.

Chemin faisant, une demoiselle s'approcha de lui et lui dit :

— Gandales, si ce que je sais était connu de quelques grands personnages, ta tête ne serait pas longtemps sur tes épaules.

— Et pourquoi? demanda Gandales.

— Parce que tu nourris leur mort en ta maison.

Le chevalier n'avait jamais vu cette femme. C'était celle qui avait dit au roi Périon que quand sa perte serait recouverte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur.

Gandales parut bien étonné de ces mots dont le sens lui échappait; il la pria de lui indiquer...

— Je te dis la vérité pure, repartit-elle.

Puis elle s'enfuit, le laissant fort pensif.

Bientôt il l'aperçut accourant en hâte et appelant à son secours : elle fuyait un chevalier armé.

Piquant alors des éperons, Gandales barra le passage au poursuivant.

— Misérable chevalier mal avisé, qui vous pousse à outrager si lâchement les demoiselles? cria-t-il.

— Comment? répondit l'autre, vous la défendez, elle qui, par tromperie, perd mon corps et mon âme.

— Peu m'importe! réplique Gandales, je la défendrai de tout mon pouvoir, car les dames ne doivent être jamais corrigées ainsi, bien qu'elles l'aient mérité.

— Vous l'allez voir, dit le chevalier...

Et tout aussitôt il retourna vers le fourré d'arbres où il avait laissé une belle demoiselle, laquelle, voyant son danger, lui tendit vivement son écu et sa lance afin qu'il pût se défendre. Une fois armé, il revint vers Gandales, qui l'attendait bravement.

Leur choc fut violent à ce point que leurs lances furent rompues sur leurs écus et qu'ils tombèrent de cheval.

Ils commencèrent alors un merveilleux combat à pied, qui eût fini fort mal sans l'intervention de la dame qui avait imploré Gandales.

Elle se mit entre les deux et leur dit :

— Holà, seigneurs, c'est assez bataillé!

A ces mots, le chevalier qui la poursuivait se retira.

— Or, venez, lui dit-elle, me demander pardon.

— Très volontiers, répondit le chevalier.

Et, jetant son écu bas et son épée à terre, il vint se prosterner à deux genoux devant elle, ce qui surprit beaucoup Gandales.

La dame dit ensuite au chevalier :

— Allez dire à cette demoiselle qui est là-bas sous les arbres, qu'elle parte aussitôt, sinon vous lui couperez la tête.

Le chevalier obéit sans sonner mot et s'en alla dire à cette belle inconnue, que cependant il aimait plus que lui-même :

— Traîtresse femme, je ne sais comment je me retiens de te tuer présentement!

La pauvrette s'aperçut vite que son ami était enchanté et qu'il n'y avait rien à répliquer; elle monta sur son palefroi et s'éloigna le cœur tout en deuil.

Celle que Gandales défendait lui dit :

— Vous avez tant fait pour moi, que je ne l'oublierai jamais, et maintenant vous pouvez aller où bon vous semble, car, si ce chevalier m'a offensée, je le lui pardonne de bon cœur.

— Je n'ai que faire de votre pardon, répondit Gandales; je terminerai ce combat, où il s'avouera vaincu.

— Il faut laisser cela, reprit la demoiselle, car seriez-vous le meilleur chevalier du monde, que je m'arrangerais pour qu'il vous vainquît...

— Vous ferez ce que vous voudrez, répondit Gandales, mais je persisterai, à moins que vous ne me disiez pourquoi je garde la mort de beaucoup de gens de bien.

— Je vous le dirai, dit-elle, parce que je vous aime tous deux, lui comme ami et vous comme serviteur.

Alors, le tirant à part, elle lui dit :

— Vous me jurez, en loyal chevalier, que personne autre que vous ne le saura jusqu'à ce que je vous en prie; sachez donc que l'enfant que vous avez trouvé dans la mer sera quelque jour la fleur de chevalerie, et sera l'épouvante des plus forts... Il fera de tels exploits qu'ils ne pourront être attribués à un seul homme... Il vaincra les superbes; il sera doux et gracieux aux bons; il aimera en haut lieu et tiendra comme chevalier le premier rang d'amour. Je vous assure qu'il est fils de roi, et certainement ce que je vous dis arrivera... Si vous rompez le secret, vous en serez bien puni.

— Ah! madame! répondit Gandales, dites-moi où je puis vous trouver pour conférer des affaires de cet enfant?...

— Ni moi ni d'autres ne pourront vous l'apprendre...

— Au moins, que je sache votre nom, s'il vous plaît...

— Vous insistez si bien, reprit la dame inconnue, que je consens à vous l'apprendre... Je vous dirai même que ce dont je suis le plus affolée est ce chevalier qui vient de partir... J'en fais pourtant ce que je veux, sans qu'il puisse se révolter...

— Ainsi, demanda Gandales, votre nom est...

— Mon nom est Urgande-la-Déconnue... vous me connaissez maintenant, n'est-ce pas?... Et, pour que vous me reconnaissiez mieux désormais, regardez-moi bien des pieds à la tête, s'il vous plaît.

Ce que disant, Urgande qui, aux yeux de Gandales, avait été jusque-là une gente pucelle de dix-huit printemps au plus, fraîche comme une aurore, lui apparut vieille, ridée, rabougrie, ratatinée, cassée et débile, si vieille et si chétive même, qu'il eut peur de la voir tomber de cheval.

Mais comme les fées, après tout, sont femmes par beaucoup de côtés, et qu'elles n'aiment pas à être vues trop longtemps sous une forme abjecte et difforme, Urgande tira d'une boîte qu'elle portait continuellement sur elle un onguent particulier dont elle s'oignit vitement, et, tout aussitôt, elle reprit la forme sous laquelle Gandales l'avait aperçue, la forme séduisante.

— Eh bien! que vous en semble? demanda-t-elle à Gandales, ébahi. Croyez-vous qu'il soit possible de me trouver sans ma volonté, si vite que vous puissiez courir? Restez tranquille, je vous le conseille : tous les vivants perdraient leurs pas à me suivre!...

— Sur ma foi, madame, répondit Gandales, je n'en doute pas; je vous supplie toutefois de vous souvenir du chevalier, qui est délaissé de tous, hormis de moi seul...

— Ne vous en fâchez pas, dit Urgande, cet abandon lui rapportera beaucoup; je l'aime plus que vous ne croyez, il doit par deux fois me servir, et, de mon côté, je lui rendrai deux services à sa grande joie. Que cela vous suffise... Vous me reverrez plutôt que vous ne croyez.

Gandales qui n'avait pas encore regardé le chevalier son adversaire, l'aperçut la tête nue : il lui parut être un des plus beaux gentilshommes qu'il eût vus. Il partit, escortant la demoiselle.

De son côté, Gandales revint à son château et rencontra la demoiselle qu'Urgande avait séparée de son ami; cette dolente femme pleurait au bord d'une fontaine, il en fut facilement reconnu, et elle lui dit :

— Est-il possible, chevalier, que la méchante femme que vous avez secourue vous ait laissé la vie sauve?...

— Elle n'est pas méchante, répondit Gandales, mais sage et vertueuse, et si vous n'étiez telle, je vous ferais démentir cette folle parole.

— Eh Dieu! reprit-elle, comme elle sait tromper chacun!...

— En quoi donc vous a-t-elle trompée? demanda Gandales.

— Hélas! soupira-t-elle, elle m'a enlevé ce beau Chevalier qui mien était, je puis l'avouer, car il me préférerait à elle; et, si je le puis, je me vengerai. Du reste, souvent il arrive qu'un jugement téméraire amène des suites fâcheuses.

Gandales la laissa et continua sa route, plus occupé du Chevalier de la Mer que de toutes ces histoires. Il se trouva bientôt près de chez lui, et le jeune enfant l'ayant aperçu, vint à sa rencontre et l'embrassa tendrement. Gandales lui rendit ses caresses en se souvenant des paroles d'Urgande qui le concernaient; les larmes lui vinrent aux yeux, et il pria Dieu qu'il devînt ce qu'il souhaitait qu'il fût.

Le Chevalier de la Mer avait alors environ trois ans; il essuya les pleurs de Gandales, ce qui parut à celui-ci d'un bon augure pour l'humanité qu'il devait avoir et les soins qu'il pouvait attendre de lui dans l'avenir.

Aussi en eut-il grand soin et prenait-il plaisir à lui faire exercer l'arc et les jeux d'enfants avec le petit Gandalin.

Le Chevalier avait six ans, que le roi Languines et sa femme, passant par le pays, s'arrêtèrent chez Gandales où l'on fit des fêtes. Gandales, averti à temps, éloigna le Chevalier, de peur d'enlèvement à cause de sa gentillesse, et le relégua avec de petits amis dans une retraite adjacente.

Par malheur la reine, regardant un jour par une lucarne, aperçut le Chevalier de la Mer tirant de l'arc avec ses compagnons; elle fut frappée de son adresse et de sa bonne mine, et elle pensa qu'il était le fils de leur hôte.

Lors, appelant ses femmes :

— Venez voir, leur dit-elle, le plus charmant être qu'on vit jamais!

Elles accoururent toutes et furent témoins des ébats du Chevalier qui, à ce moment, vint étancher sa soif dans l'eau d'un ruisseau voisin. Il avait laissé son arc près du but, et un de ses compagnons, plus grand que lui, s'exerçait avec; ce que Gandalin voulut empêcher. Mais, comme il était de force inférieure, il cria bientôt à haute voix :

— Chevalier de la Mer, à mon secours!

Le Chevalier accourut à ces cris, et, prenant l'arc avec violence, il en frappa à la tête l'adversaire de Gandalin son frère, en lui disant :

— Pourquoi outragez-vous ainsi mon frère?

Le battu, mécontent, se jeta sur le Chevalier; ils se colletèrent, mais bientôt terrassé, le premier s'enfuit juste sur les pas de leur gouverneur, qui lui dit :

— Pourquoi te sauves-tu?...

— Seigneur, répondit-il, le Chevalier de la Mer veut me battre...

Alors le gouverneur, s'approchant du Chevalier, lui dit d'un air menaçant :

— Comment ! déjà vous êtes en rixe avec vos compagnons? Il vous en cuira, je vous le prédis !...

Le Chevalier de la Mer, se voyant ainsi menacé, se mit à genoux et répondit :

— S'il faut que je sois fouetté, j'y consens plutôt que de voir outrager mon frère en ma présence...

En disant cela, les larmes jaillirent de ses yeux, ce qui émut le gouverneur.

— Ne recommencez pas, reprit celui-ci, car je vous ferai pleurer d'autre sorte!

La reine, qui avait vu et entendu tout ce débat, se demandait pourquoi l'on appelait ce jeune gars le Chevalier de la Mer.

## CHAPITRE VIII

### Comme le roi Languines emmena avec lui le Chevalier de la Mer, et Gandalin fils de Gandales.

Pendant que la reine regardait le Chevalier de la Mer, le roi entra avec Gandales; elle demanda à ce dernier si ce bel enfant était le sien.

— Oui, madame, répondit Gandales.

— Et pourquoi le faites-vous appeler le Chevalier de la Mer? dit la reine.

— Parce que, madame, repartit Gandales, il est né sur la mer, au retour d'un voyage que je fis dernièrement dans la Petite-Bretagne.

— Vraiment? fit-elle. Il vous ressemble peu...

Elle parlait ainsi parce que le Chevalier de la Mer était d'une grande beauté et Gandales assez laid de visage, quoique très gentil compagnon.

Pendant cette conversation, le roi jeta à son tour ses yeux sur le chevalier, et celui-ci lui faisant la même impression qu'à la reine, il pria Gandales de le faire approcher.

— Et puis, dit-il, au partir de céans, je l'emmènerai avec moi et le ferai élever avec mon fils.

— En bonne foi, Sire, répondit Gandales, il est encore bien jeune pour quitter sa mère.

Malgré cela, le jeune garçonnet fut présenté au roi, qui lui demanda s'il voulait venir à la cour.

— J'irai où il vous plaira, répondit le chevalier, si mon frère vient avec moi.

— Et moi, dit Gandalin, je ne resterai pas ici sans lui.

— D'après ce que je vois, Sire, reprit Gandales, si vous l'emmenez, il faudra prendre l'autre aussi.

— Cela me sied, répliqua le roi.

Et appelant son fils Agraies, il lui dit :

— Mon fils, je veux que vous aimiez ces deux gentils bouts d'homme, comme j'aime moi-même leur père...

Gandales, voyant le roi tenir à son dessein, sentit les larmes lui venir aux yeux. Il souhaita au fond de son cœur que les prédictions d'Urgande fussent vraies, surtout pour les grandes merveilles promises aux armes du chevalier.

Le roi, qui observait Gandales, le voyant pleurer, le plaisanta, disant :

— Vraiment, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez assez fou de pleurer pour un enfant !...

— Ah! Sire, répondit Gandales, c'est avec plus de raison que vous ne pensez que je pleure, et, s'il vous plaît de m'écouter, je vous le dirai devant la reine...

Alors il leur raconta comment il avait trouvé le Chevalier en mer, et dans quel équipage. Il eût même parlé des prédictions d'Urgande, n'eût été le serment qu'il avait fait.

— Et maintenant, ajouta-t-il, ordonnez de lui ce qu'il vous plaira, car, d'après son origine, je le crois issu de bien grand lignage...

Le roi, après ce discours, complimenta Gandales d'avoir élevé si bien un enfant trouvé, et il lui repartit :

— Il est bien juste, puisque Dieu l'a protégé jusqu'ici, qu'à présent nous ayons pour lui des soins continués jusqu'à son établissement.

— Pendant son jeune âge, je le réclame pour moi, dit à son tour la reine; lorsqu'il sera devenu homme, je l'abandonnerai à votre service.

— Prenez-le donc! répondit le roi.

Le lendemain, le roi s'en voulut aller, et la reine, se gardant d'oublier le présent qu'on lui avait fait, prit avec elle Gandalin et le Chevalier de la Mer qu'elle recommanda comme son fils à ses serviteurs.

## CHAPITRE IX

### Comment, après la mort de Garinter, le roi Périon songea à rejoindre sa mie Elisène.

Périon était arrivé en Gaule, plus pensif que jamais, et ne comprenant pas beaucoup l'explication donnée à ses songes et les paroles de la demoiselle, à savoir : qu'au temps qu'il recouvrerait sa perte, le pays d'Irlande perdrait sa fleur.

Il était là depuis quelque temps, lorsqu'une demoiselle vint à sa cour et lui remit une lettre d'Elisène, laquelle lui annonçait la mort du roi Garinter, son père, et le priait de s'intéresser à son isolement, car le roi d'Ecosse voulait la spolier de son bien.

La mort du roi Garinter n'effraya pas le roi Périon; il ne pensa qu'à une seule chose : il allait revoir sa mie, pour laquelle il brûlait toujours.

Il renvoya promptement la demoiselle en lui disant :

— Annoncez à votre maîtresse que je me mets en marche, sans attendre un jour, pour accourir auprès d'elle!...

La demoiselle s'en retourna satisfaite, et le roi, après avoir mis ordre à ses affaires, partit en bon équipage vers Elisène.

Il marcha si vite qu'il apprit bientôt, dans la Petite-Bretagne, que le roi Languines s'était approprié toutes les seigneuries, sauf les villes, laissées à Elisène par son père Garinter.

Il marcha donc directement vers Arcata, où Elisène s'était réfugiée.

Sa réception fut inouïe d'allégresse. Lui-même était en grande liesse d'être auprès de ses amours. Après mutuels embrassements, il annonça à Elisène qu'il venait l'épouser et qu'elle eût à en aviser ses parents et sujets, ce qu'elle fit avec la plus grande hâte possible et avec autant d'aise que son

cœur en put désirer, car c'était le comble de ses fections.

Le roi d'Ecosse arriva bientôt pour recevoir avec ses gentilshommes le roi Périon, son beau-frère. Leur entrevue se fit avec force embrassements, et, la noce terminée, chacun pensa à s'en retourner dans son pays.

Le roi Périon, en revenant en Gaule avec sa femme, s'arrêta près d'un ruisseau pour se rafraîchir; et, pendant qu'on dressait les tentes, il poussa son cheval le long de l'eau, en réfléchissant comment il saurait si Elisène avait eu un enfant ainsi que les philosophes le lui avaient assuré d'après le songe.

Tout en chevauchant et en rêvant, il arriva petit à petit jusqu'à un ermitage, où il mit pied à terre pour ses dévotions. Le vieil ermite qui se trouvait là l'aborda, lui demandant s'il était vrai que le roi Périon avait épousé la belle Elisène.

— Oui, vraiment, répondit le roi.

— Dieu soit loué, reprit l'ermite, car je sais de bonne source qu'il en est vivement aimé.

— Et d'où le savez-vous? reprit le roi.

— De sa bouche même, dit le bonhomme.

Le roi, violemment intrigué et désireux d'apprendre la vérité, se fit connaître à ce bonhomme, et lui demanda tout ce qu'il savait, en confidence.

— Certes, répondit l'ermite, je pourrais passer pour un hérétique, si je vous révélais des propos de confession... Qu'il vous suffise de vous savoir tendrement aimé; et, puisque je vous trouve si fort à propos, sachez qu'une demoiselle m'a raconté, à votre premier voyage dans ce pays, des choses assez obscures que vous interpréterez peut-être mieux que moi... Ainsi, elle a annoncé que, de la Petite-Bretagne, s'élèveraient deux dragons qui règneraient en Gaule et, de là, iraient dévorer les autres animaux des autres pays; que, vis-à-vis de certains, ils seraient farouches et cruels, et, vis-à-vis d'autres, humbles et gracieux.

Le roi, aussi étonné que l'ermite, ne comprit à ce moment rien à cette prophétie que l'avenir devait pourtant voir accomplir.

Recommandant le saint homme à Dieu, il retourna vers l'endroit où il avait fait dresser ses tentes et ne parla point à la reine de ce qui l'avait tant préoccupé dans la journée.

Il dissimula jusqu'à la nuit, et, dès qu'ils furent couchés, il en arriva, après les embrassements habituels, à lui parler de l'explication du songe, la priant affectueusement de lui avouer si elle avait eu un enfant ou non...

Honteuse et surprise, Elisène nia entièrement la vérité, de sorte que le roi ne put rien savoir et retomba dans ses perplexités.

Le lendemain, ils partirent, et, finalement, arrivèrent en Gaule où la reine fut reçue avec grande joie par tous ses peuples; ce qui allongea leur voyage tant et si bien, qu'au débotté la bonne dame se trouva grosse d'un fils qu'on nomma Galaor, et puis d'une fille qu'on nomma Mélicie.

Le jeune Galaor avait deux ans et demi, lorsqu'un jour, se trouvant au bord de la mer avec son père, dans une ville appelée Orangil, et jouant avec sa mère et ses suivantes près d'une fenêtre, on vit entrer par une poterne un énorme géant, armé d'une lourde massue.

A cet aspect, les femmes s'enfuirent dans les bois; d'autres se jetèrent par terre pour éviter le regard du géant qui, au lieu de s'en émouvoir, s'en vint droit au jeune Galaor, le prit et s'en retourna par où il était venu vers un brigantin qui l'attendait et qui prit aussitôt le large.

Cependant la reine, oubliant toute peur, courut éplorée pour délivrer son cher fils. Mais quand elle vit qu'il allait disparaître avec son ravisseur, quand elle l'entendit crier au secours, elle sentit sa douleur plus forte que la mort même, et, au souvenir de l'autre enfant qu'elle avait abandonné à la merci des flots, elle tomba foudroyée par une angoisse horrible.

Le roi Périon avait suivi du regard toute cette scène, dont il se trouvait malheureusement trop éloigné pour y intervenir. Un instant, partagé entre son amour pour son fils et son amour pour sa femme, il hésita sur ce qu'il devait faire. Pourtant, s'armant de courage, il courut à la reine, lui fit donner des soins, et s'en occupa si bien qu'elle finit par recouvrer ses sens.

Elisène, désespérée, s'abandonna aux larmes. Cette perte inattendue, cette perte irréparable la navrait. Elle émut de pitié tous les assistants, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que le roi parvint à la calmer, en lui disant :

— Madame, il faut louer Dieu de tout, même de cette douloureuse aventure; car le songe dont je vous ai parlé se réalise en ce moment. Galaor est le dernier cœur qui devait nous être enlevé contre notre gré... Quant au premier, vous pouvez me révéler ce qu'il en est advenu... Je suis prêt à tout. D'ailleurs, dans l'état où vous étiez alors, on ne peut vous blâmer de son abandon.

A cette parole, l'infortunée Elisène se sentit si troublée par le remords, qu'elle se laissa aller à raconter à Périon une partie de la vérité, le suppliant de lui pardonner ce crime qui venait de la crainte de la mort ignominieuse à laquelle, suivant les lois du pays, elle se serait exposée en s'avouant mère avant d'être femme.

— Soyez assurée, madame, répondit gravement le roi, que je ne vous en voudrai jamais... Et, pour que vous ayez, comme moi, confiance dans le sort qui attend nos enfants, disons-nous bien que s'ils nous causent aujourd'hui ces amères angoisses, ils nous vaudront plus tard d'heureux jours.

Cette conversation en resta là.

Le géant qui avait emporté Galaor était du pays de Léonois, prince d'une île nommée Gandalan, munie de deux places fortes.

D'un naturel assez paisible, l'offense le rendait furieux et cruel... Il revint à force de voiles dans le lieu qu'habitaient des chrétiens, et il remit l'enfant à un ermite de très sainte vie auquel il recommanda de l'élever en chevalier, l'assurant qu'il était fils de roi et reine.

— Ah! dit l'ermite, pourquoi avez-vous commis cette cruauté de l'enlever à sa famille?...

— Je vous le dirai, reprit le géant. Vous devez savoir qu'ayant entrepris de combattre le géant Albadan, qui tua lâchement mon père, et qui me retient encore aujourd'hui le rocher de Galtares, mon fief, j'étais embarqué déjà, lorsqu'une demoiselle vint vers moi et me dit : « Tu t'abuses, car ce que tu attends doit être l'œuvre du fils du roi Pé-

rion de Gaule, qui aura beaucoup plus de force et de courage que tu n'en as toi-même. Tu sentiras cette vérité au moment où les deux branches d'un arbre, séparées aujourd'hui, se rejoindront. »

Puis, cette menace faite, elle m'indiqua l'endroit où je trouverais celui que je vous confie aujourd'hui... Voilà tout!...

C'est ainsi que le jeune Galaor demeura sous la conduite du saint homme et y resta si longtemps qu'il n'en sortit que juste au moment d'être reçu chevalier.

## CHAPITRE X

Comment le roi Lisvart, naviguant par mer, prit port en Écosse, où il fut grandement honoré et accueilli.

En ce temps-là régnait en la Grande-Bretagne, un roi nommé Hangaris qui, mort sans enfants, laissa héritier un sien frère nommé Lisvart qui venait d'épouser Brisène, fille du roi de Danemark, la plus belle dame qui fût alors dans tout le septentrion.

Bien qu'elle eût été demandée par maints gentilshommes, elle était sans mari, son père craignant, en la donnant à l'un, de déplaire à l'autre.

Voulant en finir avec cet état, elle choisit le jeune prince Lisvart qui lui faisait la cour et dont elle connaissait l'esprit et le cœur.

Hangaris mort, les princes de la Grande-Bretagne sachant que les droits de Lisvart lui donnaient le royaume, quoique étranger, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'inviter à prendre possession du royaume et des sujets.

Le roi Lisvart, obéissant au désir de ses sujets, fit voile pour la Grande-Bretagne, et passant devant l'Écosse, il s'arrêta chez Languines, roi de ce pays, qui le reçut magnifiquement.

Lisvart voyageait avec sa femme et sa jeune fille nommée Oriane, alors âgée de dix ans et d'une grande beauté, ce qui l'avait fait surnommer Unique. La mer l'avait fatiguée beaucoup, et son père, inquiet, la confia au roi d'Écosse jusqu'à ce qu'il la fit reprendre; puis il revint chez lui assez à temps pour réduire quelques rebelles.

La jeune fille resta donc avec le roi et la reine d'Écosse, se reposant et s'égayant jusqu'à ce que son père l'envoyât quérir.

La reine lui dit un jour :

— Ma mie, je veux désormais que le Chevalier de la Mer vous serve, et soit vôtre.

Oriane accepta volontiers, et le chevalier se prit tout-à-coup d'un grand amour, qu'il fit partager bientôt à la jeune princesse. Toutefois, le chevalier se jugeant indigne de cette faveur, ne montrait pas toute sa passion, et de son côté, la jeune fille évitait de faire soupçonner la sienne.

Mais cet amour se reflétait dans le langage de leurs yeux sans que leur bouche en fût l'interprète.

Le chevalier médita de se faire recevoir chevalier afin de commencer sa réputation et il en parla au roi Languines; celui-ci lui répondit :

— Comment, Chevalier de la Mer, vous vous croyez déjà assez solide pour soutenir une pareille charge. Recevoir l'ordre est aisé, mais différez encore quelque temps afin d'être à la hauteur de cette dignité.

— Sire, repartit le Chevalier de la Mer, si je n'avais la résolution de faire tout ce qui appartient à chevalerie, je n'eusse pris la hardiesse de vous présenter ma requête; daignez me l'octroyer, sans quoi je chercherai, hors de votre service, meilleur accueil.

Le roi lui promit alors de s'occuper de sa réception; il l'invita à faire préparer ses armes et accoutrements; puis il en avertit Gandales qui en fut très aise.

Ce dernier dépêcha même une demoiselle apportant l'épée, l'anneau et la lettre scellée trouvés dans le berceau du chevalier sur la mer.

Lorsqu'on vint avertir le chevalier de ce message, Oriane et lui devisaient d'amour et la jeune princesse exigea qu'on fît entrer l'étrangère pour savoir d'elle le but de sa mission.

La demoiselle remit de la part de Gandales, les objets qu'elle apportait, et le roi d'Écosse étant survenu, les regarda avec attention, il chevalier admirait l'épée dont le fourreau manquait et le roi se prit à leur dire :

— Vous voulez être reçu chevalier; en avez-vous bien le droit? Sans plus tarder, je vais vous dire ce que j'en sais.

Et il lui raconta comment il avait été trouvé sur les flots avec cette épée et un coffret contenant un anneau.

— Je crois, dit le Chevalier de la Mer, que vous m'avez fait là une histoire, et cette demoiselle, en disant qu'elle m'apporte ces objets de la part de mon bon ami Gandales, a voulu dire mon père. Mais si vous avez dit vrai, si je suis sans parents, je ne m'en estime pas moins gentilhomme, car mon cœur me le dit. Il faut, à plus forte raison, que je sois chevalier, afin de m'acquérir l'honneur et le nom dont j'ai été déshérité en naissant.

Le roi l'estima beaucoup de cette fermeté, et jugea qu'il serait un chevalier d'honneur et de grand courage.

Comme ils devisaient, on avertit le roi de l'arrivée de Périon, son frère. Ce dernier, menacé par le roi d'Irlande et Daganil, son roi, avait déjà abandonné à leurs armes la ville qu'il habitait, et venait chercher l'aide de ses amis, dont il avait grand besoin.

Languines lui promit son appui, et Agraies demanda la permission d'être du nombre des guerriers, ce qui lui fut accordé.

Le Chevalier de la Mer désira encore plus d'être reçu; il souhaitait de recevoir l'ordre des mains de Périon, dont il avait entendu vanter les prouesses; il s'avisa de prier la reine d'être son intermédiaire, mais il la voyait si triste qu'il songea à Oriane. Pour la première fois, il lui demandait une grâce, et Oriane l'accueillit avec une vive émotion.

Le Chevalier parla de son indignité d'être écouté par la jeune princesse, mais il en dit assez pour faire accepter ses services; il attesta même les pa-

roles de la reine, qui l'avait fait accepter comme servant.

Oriane répondit qu'elle lui savait gré d'avoir pris au sérieux ce qui s'était passé alors, et qu'elle en agissait de même.

Le Chevalier de la Mer ne put trouver une parole à cette déclaration, et Oriane le quitta pour revenir bientôt lui confier la cause du chagrin de la reine; c'était l'invasion du roi d'Irlande dans les États de la Gaule habités par sa sœur.

Oriane mit dans ses intérêts l'infante Mabile, qui estimait beaucoup le Chevalier, et elles complotèrent de faire habiller le Chevalier et placer dans la chapelle au milieu de leurs femmes et dans leur compagnie; et, lorsque le roi Périon serait prêt à s'en retourner, elles l'enverraient demander et obtiendrait facilement de sa bonté la réception du Chevalier.

Le Chevalier, étant averti, alla trouver Gandalin et le pria de porter secrètement ses armes dans la chapelle de la reine, parce qu'il devait être fait chevalier dans la nuit; il lui demanda s'il le suivrait, en cas de voyage.

Gandalin promit de ne pas abandonner le Chevalier et s'occupa de tout préparer.

Après souper, le Chevalier se rendit à la chapelle, se fit accoutrer, sauf les mains et la tête, et, en attendant les dames et le roi Périon, il pria Dieu de l'aider non-seulement dans ses armes, mais aussi dans son amour.

La nuit venue, la reine se retira dans ses appartements.

Alors les princesses Oriane et Mabile, et leurs dames, entrèrent dans la chapelle où était le Chevalier, et, au moment où le roi Périon enfourchait son cheval, Mabile l'envoya supplier de la visiter avant son départ.

Le roi se rendit près de Mabile, qui le pressa d'accorder à Oriane ce qu'elle allait lui demander.

Lors, Oriane, montrant le Chevalier à genoux devant l'autel, pria Périon de lui octroyer l'ordre de chevalerie.

Périon, ébloui de la beauté d'Oriane, s'avança près du Chevalier et lui dit :

— Mon ami, voulez-vous recevoir l'ordre de chevalerie.

— Oui, Sire, s'il vous plaît, répondit le Chevalier.

— De par Dieu soit! dit le roi, et faites qu'il s'élève autant que votre valeur le pourra.

Puis il lui chaussa l'éperon droit, lui ceignit l'épée, ajoutant :

— Maintenant, vous êtes chevalier, mais j'aurais voulu plus d'éclat à votre réception; votre renommée suppléera à ce qui manque aujourd'hui comme représentation et appareil.

Puis le roi Périon prit congé des dames, qui le remercièrent grandement, et il se mit en chemin pour retourner en Gaule, recommandant à Dieu son nouveau chevalier.

## CHAPITRE XI

### Comment le Chevalier de la Mer débuta dans les armes par une victoire

Sur le point d'entrer en campagne, le Chevalier voulut prendre secrètement congé d'Oriane. Celle-ci, qu'un départ aussi précipité rendait plus amoureuse en son âme, contint pourtant les battements de son pauvre cœur; elle dit au Chevalier :

— Avant votre départ, je vous prie de me déclarer si vous êtes fils de Gandales; si j'en crois mon jugement, vous devez être de meilleure souche.

Le Chevalier de la Mer lui raconta ce qu'il tenait du roi Languines; elle en fut singulièrement ravie et le laissa partir, le recommandant à Dieu.

Gandalin attendait son Chevalier, tenant en laisse un cheval solide et portant les armes de son maître. Les deux cavaliers quittèrent la ville à la pointe du jour, sans être vus, et gagnèrent une immense forêt, qu'ils traversèrent en partie jusqu'au soir. La faim les fit s'arrêter pour manger les vivres que Gandalin portait avec lui.

Ils entendirent près d'eux une voix plaintive vers laquelle le chevalier dirigea son cheval. Deux cavaliers étaient étendus sur l'herbe, l'un mort et l'autre prêt de l'être; sur ce dernier, une femme accroupie déchirait les plaies avec ses mains pour hâter le trépas du moribond.

Le Chevalier, indigné, la chassa avec mépris et donna des soins au blessé, dont la voix revint peu à peu.

Ce malheureux raconta au Chevalier que la femme qui fuyait était la sienne, qu'il l'avait trouvée couchée avec le cavalier trépassé, dont il s'était vengé, et sa femme, craignant d'être aussi l'objet de sa fureur, avait cherché, profitant de sa faiblesse, à amener sa mort en plongeant ses mains dans les blessures qu'il avait reçues de son adversaire.

Il demandait en grâce au Chevalier de le faire transporter à l'ermitage prochain, afin qu'il pût sauver sa pauvre âme à défaut de son corps.

Le Chevalier, ému de compassion, le confia à Gandalin, qui le transporta à l'ermitage.

Pendant ce temps, la femme disparut.

Cette coquine, ayant prévu les suites de sa conduite, avait prié trois de ses frères de venir au devant d'elle dans un champ voisin; elle les rejoignit

bientôt et leur cria, aussitôt qu'elle les aperçut :

— Pour Dieu, secourez-moi ! Voici deux brigands : l'un a tué le cavalier qui est étendu là, et l'autre a mis mon mari à toute extrémité ; ils sont aussi coupables l'un que l'autre, ne leur faites aucun quartier.

Elle espérait, par cette tromperie, sauver les apparences de son crime.

Au même instant, le Chevalier de la Mer revenait de l'ermitage où il avait quitté le cavalier évanoui.

Les trois frères lui coururent sus, bien certains de sa félonie, et le menacèrent de mort.

— Par Dieu ! dit le Chevalier de la Mer, paillards, vous mentez, et je saurai bien me défendre de traîtres pareils à vous.

Il avait, heureusement pour lui, l'écu levé, la lance bien en main et l'armet lacé ; il fondit, sans prévenir, sur le premier, qu'il démonta ainsi que le second, perçant le bras d'outre en outre à l'un et meurtrissant l'épaule de l'autre.

Puis il attaqua le troisième, auquel il donna un si vigoureux coup sur l'armet, que le pauvre gentilhomme, voulant se retenir au cou de son cheval, perdit l'équilibre et roula par terre.

La mauvaise femme qui avait amené ses frères prit la fuite ; ce que voyant le Chevalier, il cria à Gandalin de l'arrêter.

Le cavalier démonté le dernier se releva et dit au Chevalier :

— Seigneur, nous ignorons si ce combat est légitime ou injuste.

— Il est fort injuste, répondit le Chevalier, à moins que je n'aie eu tort de secourir le mari de cette coquine qu'elle achevait de faire mourir avec cruauté.

Les trois chevaliers comprirent par ces paroles que leur sœur les avait abusés. Ils racontèrent au Chevalier de la Mer le récit mensonger de leur sœur, et s'excusèrent d'avoir engagé avec lui un si méchant combat dont ils étaient punis de reste.

— En bonne foi, leur dit le Chevalier de la Mer, vous saurez toute la férocité de cette femme en interrogeant son mari que j'ai fait transporter presque mort à cet ermitage.

— Puisqu'il en est ainsi, répondirent les trois frères, disposez de nous qui sommes à votre merci.

— Je ne vous laisserai partir, insista le chevalier, qu'après m'avoir juré de mener cette femme et son mari vers le roi Languines, et là, en leur présence, vous raconterez tout ce qui est arrivé ; vous lui direz aussi que vous avez été contraints à cela par un chevalier nouveau parti ce matin même de sa cour ; que ledit chevalier supplie le roi Languines de juger ce méfait ainsi qu'il lui plaira.

Après avoir juré et promis de tout exécuter, ils quittèrent le chevalier, qui continua sa route après leur avoir souhaité bon voyage.

## CHAPITRE XII

Comment Urgande-la-Déconnue apporta une lance au Chevalier de la Mer, et comment il s'égara, avec une demoiselle, par suite de la malignité d'un écuyer qui voulait le voir combattre.



Une fois cette querelle démêlée avec les trois chevaliers, le Chevalier de la Mer reprit sa voie. Il avait à peine cheminé, qu'il vit venir à lui, par deux sentiers différents, deux gentes demoiselles, dont l'une portait une lance au poing.

— Seigneur, dit cette dernière, prenez cette lance que je vous donne et dont vous aurez grandement besoin d'ici trois jours, et qui vous servira à délivrer de péril de mort la maison dont vous êtes issu.

— Comment, demoiselle, peut vivre ou mourir une maison ? demanda le chevalier.

— Il en sera ainsi que je vous dis, répondit la demoiselle. J'ai voulu vous faire ce présent pour commencement de récompense de deux plaisirs que j'espère savoir de vous...

Ce disant, la demoiselle chassa rudement son palefroi et passa outre.

L'autre demoiselle, se voyant ainsi abandonnée de sa compagnie, délibéra de demeurer pour quelques jours avec le Chevalier de la Mer, pour voir ce qu'il ferait.

— Seigneur, encore que je sois étrangère, je demeurerais bien volontiers avec vous pour quelque temps, si cela vous était agréable, et je différerais un voyage que j'ai à faire...

— De quelle terre êtes-vous, s'il vous plaît ? demanda le chevalier.

— De Danemark, répondit-elle.

— Si vous voulez me suivre, reprit alors le chevalier, je vous promets, demoiselle ma mie, de vous garder à mon pouvoir... Mais, dites-moi, connaissez-vous cette dame qui vient de m'octroyer cette lance ?...

— Jamais je ne l'avais vue avant de la rencontrer dans ce chemin qui nous a conduites toutes deux vers vous... Elle et moi nous devisâmes, et elle m'apprit qu'elle portait une lance au meilleur chevalier du monde... C'était vous, à ce qu'il paraît... Elle vous aime beaucoup, et s'appelle Urgande-la-Déconnue.

— Ah ! s'écria le chevalier, je suis mal fortuné de ne l'avoir pas su plus tôt !... Croyez bien que si je ne me lance point à cette heure sur ses traces, c'est parce que je sais que ce serait inutile, étant contre sa volonté...

C'est en devisant ainsi que le Chevalier de la Mer et sa gente compagne prirent chemin, un peu à l'aventure. La nuit les surprit avant qu'ils eussent songé à se procurer un gîte. Heureusement que, de fortune, passa par là un écuyer qui leur demanda où ils comptaient si tard s'héberger.

— Où nous pourrons, répondit le Chevalier de la Mer.

— Alors, seigneur, si vous voulez trouver logis, il faut délaisser la route que vous suivez là, et prendre celle que je vais vous indiquer et qui vous conduira au château de mon père, lequel vous fera tout l'honneur et bon traitement qu'il pourra.

Le Chevalier de la Mer accepta, et l'écuyer, qui avait son intention, le conduisit, ainsi que sa compagne, à son propre logis, où ils passèrent tous trois la nuit. Le lendemain, ils se remirent en route, et l'écuyer, sous prétexte de le guider, les conduisit dans un château qui n'était pas celui dont il leur avait parlé la veille. Cette forteresse était en une assiette plaisante et solide. Tout à l'entour, en effet, courait une eau roide et profonde, et il n'y avait, pour y arriver, d'autre passage possible qu'un long pont-levis, au bout duquel était une tour belle et haute pour le défendre.

— Marchez devant, dit le Chevalier de la Mer à l'écuyer.

L'écuyer passa devant, la gente demoiselle le suivit, et le Chevalier de la Mer suivit la demoiselle, en songeottant à son Oriane. Il n'avait pas fait deux pas qu'il entendit un grand vacarme qui était produit par six hallebardiers armés ameutés autour de la jeune pucelle. Ils voulaient la forcer de faire serment de n'avoir jamais amitié pour son ami, s'il ne lui promettait d'aider au roi Abies contre le roi Périon. Mais la demoiselle refusait, et, au moment où le chevalier relevait la tête et la tournait de son côté, elle lui cria qu'on la voulait outrager.

A cette clameur, le Chevalier de la Mer s'élança au bout du pont et, s'adressant à ces paillards, il dit :

— Traîtres vilains, qui vous a permis de porter la main sur cette demoiselle qui est en ma conduite?...

Et, tout en disant cela, il s'approcha incontinent du plus grand des six hallebardiers, lui arracha brusquement sa hache et lui en bailla un si rude coup qu'il l'abattit. Lors, les cinq camarades de ce paillard tournèrent ensemble leur rage contre lui, résolus à tirer vengeance du meurtre qu'il venait de commettre. Mais le Chevalier de la Mer évita l'assaut et se mit à faire jouer sa hache au milieu d'eux d'une si âpre façon qu'il parvint à se débarrasser de trois d'entre eux. Ceux qui restaient, voyant leurs compagnons si mal accoutrés, jugèrent alors prudent de s'enfuir.

— Marchez hardiment maintenant! cria le chevalier à la demoiselle, à demi-rassurée.

Elle obéit et s'avança, mais ce fut pour reculer bientôt, à cause des rumeurs qu'elle venait d'entendre en s'approchant de la forteresse qui, en effet, était à cette heure en proie à une grande émotion et à un grand tumulte de gens.

— Ah! s'écria-t-elle, Chevalier, il se passe céans quelque horrible chose! Armez-vous, chevalier, armez-vous!

— Marchez, marchez, et n'ayez peur! répondit tranquillement le Chevalier de la Mer. N'ayez peur, vous dis-je, car là où les demoiselles, qui partout doivent être respectées, sont maltraitées, il ne peut y avoir homme qui vaille!...

Ils passèrent outre et entrèrent dans le château, à l'entrée duquel ils rencontrèrent un écuyer qui s'en retournait, et, en cheminant, pleurait amèrement, disant sans intervalle :

— Hé Dieu! comme ils meurtrissent sans occasion le meilleur chevalier du monde!... Hélas! ils le veulent forcer de promettre ce qu'il lui serait impossible d'accomplir!...

Le Chevalier de la Mer allait arrêter cet homme pour lui demander l'explication de sa douleur, lorsqu'il avisa le roi Périon, très mal mené par deux chevaliers qui, aidés de dix hallebardiers, l'avaient acculé de toutes parts et lui disaient :

— Jurez! jurez! ou vous êtes mort!...

Le Chevalier de la Mer, indigné de voir tant de gens outrager le roi Périon, leur cria :

— Traîtres paillards, qui vous meut donc de vous adresser si lâchement au meilleur chevalier du monde? Par Dieu! vous en mourrez tous, pour cet outrage!...

L'un des chevaliers, devant cette menace, prit avec lui cinq hallebardiers et, accourant sus au vaillant jeune homme, il lui dit :

— Il convient que vous juriez vous-même, qui parlez si haut et si fort; sinon vous ne nous échapperez pas plus que les autres!...

Tout aussitôt, les portes du château furent fermées de façon à couper la retraite, et le Chevalier de la Mer comprit qu'il était saison de se défendre.

## CHAPITRE XIII

Comment le Chevalier de la Mer, conduit malignement par un écuyer dans une forteresse, protégea le roi Périon.



Le Chevalier de la Mer, sans marchander une seule minute, courut le plus roide qu'il put contre l'homme qui venait de parler, et il le chargea de telle sorte qu'il le renversa par dessus la croupe de son cheval, mort ou n'en valant guère mieux. Puis, sans s'arrêter aux hallebardiers, il se lança incontinent sur le second chevalier avec qui le roi Périon se mesurait en ce moment, et bientôt, malgré l'écu et le haubert dont il était recouvert, il l'envoya tenir compagnie à son camarade sur le sol.

Ainsi secouru si fort à propos et si vaillamment, le roi Périon sentit le cœur lui croître, et il s'évertua plus gaîment qu'auparavant contre le reste de cette canaille; tellement que, aidé du Chevalier de la Mer, il nettoya rapidement la place à coups d'épée. Ceux qui n'étaient pas morts s'enfuirent en escaladant les murailles.

Le Chevalier de la Mer, échauffé par cette lutte, ne voulut la considérer comme terminée que lorsqu'il ne verrait plus un seul de ces misérables vivants. Ils fuyaient, il se mit à les poursuivre. Beaucoup, qui croyaient avoir le temps d'escalader les murs, ne le purent et retombèrent meurtris sur le sol, entamés par la lance du Chevalier de la Mer.

Il en restait encore deux, cependant, qui, de vitesse, entrèrent en une salle où ils pensaient être à l'abri de la colère de leur impétueux ennemi. Ils se trompaient comme les autres : le Chevalier de la Mer entra sur leurs talons, et se trouva quant et quant eux devant un vieillard gisant dans un lit.

— Lâches pendards ! cria ce vieux homme avec toute l'énergie qui lui restait, lâches pendards ! devant qui fuyez-vous ainsi, comme de misérables lièvres effrayés de leur ombre ?...

— Devant un chevalier qui fait là-bas diablerie !... répondit un des deux soudards. Il a tué vos deux neveux et tous nos compagnons !...

— Paillard ! dit alors le Chevalier de la Mer en intervenant brusquement et en saisissant l'homme qui venait de parler, paillard ! dis-moi où est le seigneur de céans, sinon c'en est fait de toi !...

Le pauvre diable en péril montra du doigt le vieillard couché.

— Comment ? s'écria le Chevalier de la Mer, étonné à l'aspect de ce vieillard décrépit, comment ! faux chevalier, tu as la mort entre les dents, et tu songes à maintenir la méchante coutume de céans ? Par le Dieu vivant ! remercie ton âge de t'excuser de ne plus porter armes, car présentement je te ferais connaître en quel mépris je te tiens...

— Là ! là ! seigneur ! Épargnez-moi, je vous en supplie ! murmura le vieillard véritablement effrayé.

— Tu es mort, reprit le chevalier, et mort sans rémission si tu ne me jures que désormais, toi vivant, tu ne consentiras à ce qu'on fasse trahison céans ou ailleurs !...

— Je le jure, répondit le vieillard.

— Or, maintenant, dis-moi pourquoi tu as fait ci-devant établir la méchante coutume que je te reproche ?...

— C'est, répondit le vieillard, pour l'amour du roi Abies d'Irlande, qui est mon neveu. Ne pouvant le secourir de ma personne en la guerre où il est, je voulais au moins lui aider en forçant à tenir pour lui les chevaliers errants qui passaient par ici.

— Faux vilain ! reprit avec colère le Chevalier de la Mer.

Et, poussant rudement le lit dans lequel se trouvait l'oncle du roi Abies, il le renversa, et le vieillard avec, sans plus de souci que s'il se fût agi d'un moucheron. Puis le recommandant à tous les diables, ses parents probables, il s'en retourna en la cour, prit l'un des chevaux de ceux qu'il avait occis et le mena au roi Périon, en lui disant :

— Montez, Sire, car peu me plaît le séjour en ce château, et encore moins me plaisent ceux qui l'habitent...

Périon monta à cheval, et tous deux, suivis de la demoiselle que vous savez, sortirent aussitôt du château, sans que le Chevalier de la Mer eût ôté un seul instant son armet, de peur d'être reconnu. Toutefois, comme ils cheminaient sans parler, le roi Périon jugea bon de rompre ce silence.

— Sire chevalier, demanda-t-il, vous qui m'avez garanti si à propos de la mort, ne pourriez-vous me dire qui vous êtes ? Il m'importe beaucoup de le savoir, car vous vous êtes vaillamment conduit en cette occurrence, non-seulement à mon profit, mais encore à celui des chevaliers errants et des demoiselles ayant amis, qui pourraient passer de ce côté et demander asile à ce château inhospitalier... Quant à moi, je veux bien que vous sachiez que je suis le roi Périon.

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, je ne suis, moi, qu'un chevalier qui a bonne envie de vous faire service.

— Par Dieu ! je m'en suis bien aperçu déjà, car à grand'peine eussé-je pu trouver meilleur secours en un autre... Toutefois, je ne vous laisserai pas que je ne vous connaisse mieux.

— Cela ne peut profiter ni à vous ni à moi, Sire, dit le Chevalier de la Mer.

— Par courtoisie, persista à dire le roi Périon, je vous prie de vouloir bien ôter votre armet.

Mais le jeune homme, au lieu d'obéir à cette prière, baissa la tête plus bas encore. Le roi, alors, s'adressa à la demoiselle et la supplia d'obtenir ce qu'il n'avait pu obtenir lui-même. La demoiselle prit la main du chevalier et lui fit la demande que lui faisait si vainement le roi depuis quelques instants.

Le Chevalier de la Mer, cédant à ses aimables importunités, ôta son armet, et Périon reconnut en lui le jeune homme qu'il avait fait chevalier à la requête des demoiselles. Lors, il vint l'embrasser et il lui dit :

— Je sais maintenant qui vous êtes, et cela me contente.

— Sire, répondit le damoiseau, moi je vous ai reconnu tout de suite, en entrant dans le château dont nous venons de sortir, comme celui qui m'avait donné l'honneur de la chevalerie, avec lequel, s'il plaît à Dieu, je vous servirai tant que durera votre guerre de Gaule... Je vous demanderai en grâce, Sire, de me permettre de rester inconnu pendant toute cette guerre...

— Vous avez déjà tant fait pour moi, reprit le roi, que je m'en tiendrai votre obligé tout le temps de ma vie... Si, comme vous dites, vous venez en Gaule, vous augmenterez d'autant cette grande obligation. Bénie soit l'heure où je fis un si vaillant chevalier !

Ainsi parlait le roi Périon, qui ne se doutait guère que des liens autres que ceux de la reconnaissance l'attachaient à ce beau jeune homme si plein de vaillance, de force et de dévoûment.

Bientôt ils se séparèrent, en se promettant de se revoir en Gaule.

Quant à la demoiselle qui les avait jusque-là suivis, elle dut bientôt aussi prendre congé du Chevalier de la Mer, ce qu'elle fit en ces termes :

— Seigneur, je vous remercie de votre aide et de votre douce compagnie ; mais il est saison que je vous quitte pour aller remplir ma mission auprès de la dame vers laquelle on m'envoie, c'est-à-dire l'infante Oriane, fille du roi Lisvart...

A ce nom, le Chevalier de la Mer sentit son cœur tressauter dans sa poitrine, et, si Gandalin n'était accouru à temps pour le recevoir dans ses bras, le pauvre amoureux fût tombé lourdement à terre, tant son émotion avait été forte.

— Ah ! le cœur me défaille ! murmura-t-il pâmé.

La demoiselle, cause involontaire de cette pamoison, voulut le faire désarmer, pensant que son

mal venait d'une blessure reçue dans les précédents combats. Mais le Chevalier de la Mer, revenant soudain à lui, s'y opposa en disant qu'il n'en était nullement besoin et que ces défaillances-là lui survenaient assez fréquemment.

Maintenant, nous laisserons là ces personnages pour revenir à Galaor.

## CHAPITRE XIV

**Comment Galaor, enlevé par un géant, fut élevé par un bon ermite, et demanda, lorsqu'il fut en âge, à être armé chevalier.**



Galaor avait été enlevé et baillé en garde à un ermite, comme vous l'avez déjà entendu.

A dix-huit ans, il avait si bien profité en croissance et en force de membres, que c'était vraiment merveille de le voir.

Cependant ce beau jouvenceau languissait. Son seul amusement consistait en la lecture d'un livre écrit à la main, que le bonhomme ermite lui avait confié, et qui traitait des faits d'armes d'aucuns chevaliers anciens.

Un instinct naturel et la répétition quotidienne de ces faits et gestes d'hommes chevaleureux, poussèrent bientôt Galaor à vouloir être chevalier, quoique, de vérité, il ne sût pas si, de droit, un tel honneur lui appartenait. Il pria instamment le bon ermite de l'éclairer à ce sujet; mais ce saint homme, qui savait certainement qu'aussitôt qu'il serait chevalier il se mettrait au hasard de combattre le géant Albasane, lui répondit, les yeux en larmes :

— Mon cher fils, plutôt que de songer à vous mettre en l'ordre de la chevalerie, laquelle est de grand travail à maintenir, il serait meilleur que vous prissiez un chemin plus sûr pour votre salut.

— Monseigneur, répliqua Galaor, je suivrais malaisément l'état que je prendrais contre ma volonté, tandis que celui que mon cœur me choisit, si Dieu me donne bonne aventure, je le passerai en son service... Hors celui-là, je ne voudrais pas que la vie me demeurât, car je ne saurais autrement l'employer.

— Certes, mon enfant, reprit le bon ermite, puisque vous êtes déterminé à suivre les armes, je vous puis bien assurer que vous ne faillirez pas à être homme de bien, étant fils de roi et de reine... Toutefois, gardez-vous bien de faire voir au géant que je vous en ai averti...

Galaor fut heureux d'apprendre tout cela, et le bon ermite, devant cette joie, comprit qu'il n'avait plus autre chose à faire qu'à informer le géant de la vérité, c'est-à-dire des dispositions de son jeune élève.

Le géant, prévenu par lui, arriva donc un matin en grande hâte et se mit à interroger et à examiner Galaor plus attentivement qu'il n'avait jamais fait, et, en le voyant si beau, si crû, si dispos, il lui dit :

— Fils, j'ai su que vous vouliez suivre les armes et être chevalier. Vraiment vous le serez et viendrez quant et moi... Puis, quand il en sera temps, je ferai en sorte que votre vouloir soit satisfait.

— Mon père, répondit Galaor, en cela est le comble de mes désirs.

Sans plus tarder, le géant recommanda le bon ermite à Dieu et emmena Galaor, qui ne quitta qu'à regret le saint homme qui l'avait si doucement traité.

— Bénissez-moi, mon père, lui demanda-t-il en s'agenouillant devant lui.

L'ermite l'embrassa en pleurant et le bénit, comme il le voulait. Puis Galaor monta à cheval et suivit le géant, qui le mena en un sien château, où, pour quelque temps, il le fit adextrer au combat de toutes armes, piquer chevaux et les bien dompter; de sorte que, au bout d'un temps, ce jouvenceau étant digne, à son avis, de recevoir l'honneur de la chevalerie, il en disposa comme vous pourrez ci-après entendre.

## CHAPITRE XV

**Comment le Chevalier de la Mer combattit contre les gardes du château de Galpan, et puis contre ses frères, et, finalement, avec Galpan lui-même.**

Le Chevalier de la Mer chemina deux jours entiers sans rencontrer aventure. Vers le milieu du troisième jour, il arriva près d'une forteresse qui lui parut très bien bâtie et qui appartenait à un gentilhomme nommé Galpan.

Ce Galpan était le plus vaillant et adroit chevalier qui se trouvât dans le pays, et pourtant il était très redouté de tous ses voisins.

A l'abri de son fort et à l'aide de son audace, il se livrait à des brigandages qui relevaient bien plus du diable que de Dieu.

Il abusait des dames et des demoiselles traversant le pays, après les avoir attirées chez lui et leur avoir fait jurer qu'elles lui appartiendraient pendant le reste de leur existence. Si elles refusaient, il les faisait mettre à mort cruellement.

Il forçait tous les chevaliers arrêtés à combattre un par un contre deux de ses frères, et, en cas de défaite des siens, il prenait leur place.

Galpan était de force remarquable, et souvent renvoyait les chevaliers à pied, dépouillés de leurs bagages, leur enjoignant de s'appeler les vaincus de Galpan, autrement il leur ôtait la vie.

Mais Dieu, fatigué des excès de ce paillard, voulut qu'en peu de jours cette manière de vivre fût châtiée d'une façon salutaire.

Le Chevalier de la Mer rencontra près de cette forteresse une belle demoiselle très affligée, escortée seulement d'un écuyer et d'un page; elle s'arrachait les cheveux en poussant des plaintes dolentes, et le chevalier, curieux de savoir la cause de sa douleur, l'aborda et lui dit :

— Demoiselle ma mie, quel est donc votre ennui? Si je puis y donner allégement, je le ferai de bien bon cœur.

— Seigneur, répondit-elle, je m'en allais, d'après l'ordre de ma maîtresse, vers un jeune chevalier, l'un des meilleurs qui soit à présent, lorsque quatre brigands m'ont emmenée, contre mon gré, dans ce château et livrée à un traître, lequel m'a forcée et fait jurer que je n'aurais autre ami que lui tant qu'il vivra.

Le Chevalier de la Mer resta pétrifié de cet attentat et lui dit :

— Or, me suivez, car cette injure vous sera réparée, si je puis.

Alors la demoiselle le suivit; chemin faisant le Chevalier voulut savoir vers qui elle allait, et elle lui promit de le dire lorsqu'elle serait vengée.

Causant ainsi, ils arrivèrent près des quatre brigands que la dame montra au Chevalier; celui-ci leur cria :

— Méchants traîtres, pourquoi avez-vous fait mal à cette dame?

— Parce que nous n'avons pas eu peur de vous, et si vous attendez quelque peu, il vous arrivera pire encore, répondirent-ils.

— Eh bien, nous allons le voir à l'instant, répliqua le Chevalier.

Ce disant, il s'approcha l'épée au poing et donna à l'un d'eux, qui avait levé une hache pour le recevoir, un si rude coup, qu'il lui coupa le bras, puis il partagea la figure d'un autre d'un revers de son arme.

Les deux derniers prirent la fuite, et le Chevalier, les laissant aller, se contenta d'essuyer son épée et d'aller vers la demoiselle.

— Passons outre, lui dit-il.

— Seigneur, répondit-elle, j'ai vu deux chevaliers armés gardant une porte ici près.

— Nous allons bien les voir, répliqua-t-il.

Le Chevalier de la Mer entrait dans la cour basse, lorsqu'un cavalier sortit du donjon tout armé. La herse se baissa derrière lui, et il vint droit au Chevalier en lui disant :

— Pauvre chétif, tu viens à propos pour recevoir honte et déshonneur.

— Déshonneur, répondit le Chevalier, ce sont paroles, Dieu seul dispose des événements; mais dis-moi donc si c'est toi qui as forcé cette demoiselle?

— Non, reprit le cavalier, et quand ce serait moi, qu'arriverait-il?

— Il arriverait vengeance de ma main, répliqua le Chevalier de la Mer.

— Or sus, voyons un peu comment tu saurais user de vengeance!

Ce disant, le cavalier donnant des éperons à son cheval fondit le plus raide qu'il put sur le Chevalier qu'il n'atteignit pas. Ce dernier lui porta en face un tel coup de lance en l'écu, que le fer passa sans résistance à travers les épaules, et que ce fanfaron tomba mort sur la place.

Puis le Chevalier s'avança vers un autre venant au secours du premier. Le fer de ce nouveau combattant s'engagea dans l'écu du Chevalier qui, libre de son arme, lui fit sauter l'armet entier et le désarçonna.

Trois hallebardiers vinrent alors et, entourant le Chevalier, lui tuèrent son cheval. Mais celui-ci, debout aussitôt, se mit à frapper et fendre l'un de ces vilains, si bien que les deux autres lâchèrent pied et appelèrent à leur secours, criant : — Venez tôt, nous sommes défaits!

Le Chevalier de la Mer prit le cheval du premier vaincu, et ses yeux s'arrêtèrent sur une porte par laquelle un gentilhomme sans armes le regardait.

— Qui vous pousse à venir ainsi tuer mes gens? lui dit cet homme.

— Rien autre chose, répondit le Chevalier, que l'envie de venger cette demoiselle, si lâchement outragée.

La demoiselle s'était approchée, et avait reconnu dans cet homme le seigneur du lieu qui l'avait forcée.

— Ah! bon chevalier, gardez qu'il ne vous échappe! c'est celui qui m'a déshonorée! dit-elle à son défenseur.

Le Chevalier s'approcha de la porte et s'écria :

— Infâme rufian, tu paieras ta déloyauté! Va t'armer, si tu ne veux que je te tue sans armes, comme un coquin indigne de pitié.

Mais la demoiselle criait de plus belle :

— Tuez, tuez le traître! Empêchez-le de continuer ses méfaits contre moi et contre les autres, car autrement on vous reprocherait d'avoir manqué l'occasion!

Le châtelain provoqué se retira en fureur, et parut quelque peu après dans la cour monté sur un cheval blanc.

— Mal t'a pris de rencontrer cette demoiselle, dit-il au Chevalier, cela va te coûter la tête.

— Que chacun défende la sienne, répondit ce dernier; qui ne le pourra la perdra.

Alors ils laissèrent courir, et s'abordèrent si rudement que les lances furent rompues, traversèrent leurs écus et entrèrent dans leurs chairs; ils se prirent à bras le corps si lourdement, qu'ils tombèrent de cheval tous deux. Mais le Chevalier se releva plus vite que Galpan.

Le sang teignit bientôt le sol où ils combattaient corps à corps; chaque coup d'épée faisait voler une pièce d'armure et l'arme attaquait la chair vive. Galpan fut atteint en pleine visière, et le sang lui coulait sur les yeux, ce qui le décida à s'éloigner pour s'essuyer.

— Comment, Galpan, dit le Chevalier, où vas-tu? Oublies-tu que tu combats pour la tête? Si tu la gardes mal, tu la perdras.

— Attends un peu, répondit Galpan, que nous reprenions haleine! Le temps ne nous presse pas autant!

— Pas de halte! reprit le Chevalier. Je ne combats point avec toi pour gloire ou courtoisie, mais pour venger le déshonneur que tu as causé à cette demoiselle.

Et, ce disant, il appliqua sur la tête de Galpan un beau coup d'épée qui fit ployer les genoux de celui-ci; toutefois, se remettant un peu, Galpan essaya de continuer le combat, mais le Chevalier lui trancha le reste de son écu près de la main, et il ne trouva d'autre ressource que dans la fuite.

Le Chevalier lui coupa la retraite près d'une tour garnie de gens d'armes prêts à le protéger, et, le prenant par l'armet très rudement, il l'en dépouilla complétement.

Alors il lui donna sur le col un tel coup d'épée que la tête fut séparée du tronc.

Se tournant alors vers la demoiselle :

— Ma mie, lui dit-il, vous pouvez dès maintenant choisir un autre ami, car celui à qui vous avez promis vous délie de votre promesse.

— Grâce en soit à vous et à Dieu! répondit-elle.

Le Chevalier de la Mer monta le cheval de Galpan, et proposa à la demoiselle de quitter cet endroit.

— Sire Chevalier, dit celle-ci, s'il vous plaît, j'emporterai cette tête, et à celui qui m'attend la présenterai de votre part.

— C'est trop de peine, répondit le Chevalier, faites seulement emporter le heaume de Galpan.

La demoiselle fit ainsi et ils partirent sans empêchement, les fuyards ayant laissé les portes ouvertes.

Le Chevalier la pria, en route, de s'acquitter de sa promesse de lui dire le nom du chevalier vers lequel elle allait.

— C'est raison, dit-elle, donc sachez que c'est Agraies, fils du roi d'Écosse.

— Dieu soit loué! répondit le Chevalier de la Mer, c'est bien le meilleur gentilhomme qui soit. Bon retour, ajouta-t-il, dites à Agraies qu'un de ses compagnons se recommande à lui, et qu'il le trouvera en guerre de Gaule s'il y vient.

— Sire chevalier, reprit la dame, pour que quittes nous soyons, dites-moi le nom dont on vous appelle?

— Ceux qui me connaissent, fit le Chevalier avec beaucoup d'hésitation, me nomment le Chevalier de la Mer.

Et, piquant son cheval, il s'éloigna au plus vite, laissant la demoiselle enchantée de connaître le nom de son défenseur.

Mais les blessures qu'il avait reçues dans cette lutte prolongée, laissaient échapper beaucoup de sang. Son cheval en était rougi en bien des places, ce qui attira les regards d'un gentilhomme non armé qui sortait d'un château-fort voisin et venait à sa rencontre.

— Apprenez-moi, seigneur, dit ce gentilhomme, qui vous a mis en cet état?

— Ce sont des pillards honteux que j'ai châtiés en un château près d'ici; ce cheval, je l'ai pris pour remplacer le mien tué dans cette affaire, répondit le Chevalier. Galpan a supporté assez bien cette perte, et, de plus, il s'est laissé ôter la tête par moi.

Le gentilhomme désarmé, en entendant ces mots, voulut embrasser les genoux du Chevalier de la Mer qui s'y opposa; toutefois il pût serrer sur son cœur le bas du haubert du Chevalier et lui dit :

— Ah! gentil chevalier, combien je vous ai d'obligation, et combien vous êtes ici bienvenu, car par vous je viens de retrouver mon honneur.

— Laissons ce propos, répondit le Chevalier, et dites-moi où je pourrai aviser à faire panser mes plaies.

— En ma maison, proposa le gentilhomme; vous trouverez là une nièce à moi qui vous guérira mieux que qui que ce puisse être.

Et, tout en devisant, ils arrivèrent au château.

Alors le seigneur tint l'étrier au Chevalier de la Mer, et le mena au donjon en grande révérence.

En marchant, il raconta au Chevalier comment Galpan l'avait empêché de prendre les armes pendant une année, comment il lui avait fait changer de nom, et jurer que tant qu'il vivrait il s'appellerait le vaincu de Galpan.

— Mais maintenant, dit-il, grâce à Dieu et à vous, puisqu'il est mort, je suis remis en mon honneur.

Les écuyers vinrent prendre les armes du Chevalier de la Mer et son hôte le mena dans une chambre richement tapissée, où, sur un lit, la demoiselle vint panser ses plaies.

Celle-ci lui assura qu'il n'en avait pas pour longtemps; s'il suivait avec exactitude ses prescriptions. Ce qu'il promit entièrement.

## CHAPITRE XVI

*Comment, le troisième jour après que le Chevalier de la Mer fut parti de la cour du roi Languines, arrivèrent les trois chevaliers qui menaient dans une litière un chevalier navré et sa déloyale femme.*

Trois jours après le départ de Chevalier de la Mer, arrivèrent à la cour du roi Languines les trois chevaliers, leur beau-frère navré et la déloyale femme dont il a été précédemment question. Ils se présentèrent incontinent devant le roi, et, après lui avoir fait entendre la cause de leur venue, ils lui livrèrent leur prisonnière, pour en ordonner comme il lui plairait.

Languines, étonné de la déloyauté de cette ribaude, s'adressa au chevalier de la litière :

— Il me semble, lui dit-il, qu'une si malhonnête femme que la vôtre ne mérite pas de vivre !...

— Sire, répondit le chevalier, vous en ferez ce qu'il vous plaira... Quant à moi, je ne consentirai jamais que la chose que j'aime le plus meure...

Cela dit, les trois chevaliers prirent congé et ramenèrent leur beau-frère dans sa litière, laissant leur sœur pour qu'il en fût fait telle justice qu'aviserait le roi, lequel, après leur partement, la fit venir et lui dit :

— Femme, en bonne foi, votre malice a été grande, aussi grande que la bonté de votre mari... Aussi je veux que vous serviez désormais d'exemple à toutes celles qui vous ressemblent. Ribaude et meurtrière, vous serez brûlée vive!...

Ce qui fut, en effet, immédiatement exécuté. Ainsi doivent mourir les mauvaises femmes.

Cette exécution faite et parfaite, le roi se mit à songer au chevalier qui avait envoyé vers lui cette ribaude, son mari et ses frères, afin que justice fut rendue à ce propos, et il se demanda quel il pouvait bien être, sans réussir à trouver.

Comme le roi Languines songeait tout haut, il fut entendu de l'écuyer qui avait précédemment hébergé le Chevalier de la Mer et sa compagne de route, et les avait conduits au château où il y avait eu si âpre combat.

— Sire, dit-il au roi, si vous le permettez, je chercherai avec vous le nom de ce chevalier, afin de vous aider à trouver..... A mon sens ce pourrait bien être ce jouvenceau avec lequel la demoiselle de Danemarck et moi nous avons cheminé pendant

quelques jours, et que nous avons quitté pour nous en venir ici où nous appelait notre devoir.

— Ainsi tu ne sais pas son nom?...

— Je l'ignore, sire. Tout ce que je sais, c'est, qu'il est très jeune et excessivement beau. En outre, c'est le plus vaillant cœur que je connaisse..... Je l'avais attiré malgré moi, pour le voir combattre, sur le chemin d'une forteresse remplie de hallebardiers et autres gens d'armes... Il s'en est tiré merveilleusement, et de telle façon que, s'il vit, il fera, à mon jugement, l'un des meilleurs chevaliers du monde...

Le roi, entendant cela, sentit sa curiosité redoubler d'intensité et il demanda à l'écuyer tous les détails qu'il pouvait avoir à lui communiquer touchant ce valeureux inconnu.

— Sire, répondit l'écuyer, je vous ai dit tout ce que j'en savais... La demoiselle de Danemark, venue vers madame Oriane, en sait probablement plus que moi, car je l'ai rencontrée avec lui.

Cette demoiselle fut appelée, mais elle n'eut guère à ajouter à ce qui avait été dit déjà, et, comme l'écuyer, elle déclara ne pas savoir le nom du chevalier qui lui avait fait escorte et compagnie depuis sa rencontre avec Urgande.

Oriane seule le savait, ce qui ne l'empêchait nullement d'être mélancolique, parce qu'elle était fort amoureuse et qu'elle se voyait éloignée de celui que tant elle aimait!

Cinq ou six jours après ces choses, le roi Languines était occupé à deviser avec son fils Agraies, lequel était sur son partement pour aller en Gaule secourir le roi son oncle, lorsqu'entra une demoiselle qui, se mettant à genoux, adressa en ces termes la parole au fils du roi :

— Mon seigneur, un mot, s'il vous plaît, en présence de votre auguste père et de toute la compagnie!...

— Parlez, madame, répondit courtoisement Agraies.

Avant de continuer son propos, l'inconnue se releva, alla prendre un armet que portait derrière elle un écuyer, et l'offrit au jeune prince, en disant :

— Voici un armet chamaillé et effondré, comme vous pouvez voir, lequel je vous présente, au lieu de la tête de Galpan, de la part d'un nouveau chevalier auquel, selon mon jugement, il appartient mieux qu'à nul autre de porter les armes... Il vous l'envoie parce que Galpan avait vilainé une demoiselle qui venait vers vous pour quelque affaire.

— Comment! s'écria Languines, Galpan a été défait par la main d'un seul homme? Cela n'est guère croyable, et vous nous dites là merveilles, demoiselle!...

— Sire, répondit la demoiselle, le vaillant chevalier dont je vous parle l'a défait de sa main... Il l'a tué, après avoir fait subir le même sort à tous ceux qu'il avait rencontrés dans la forteresse de Galpan. J'espérais vous apporter la tête de ce rude homme, si épouvantable au pauvre monde d'alentour; mais le valeureux chevalier au nom de qui je viens, craignant la corruption, a pensé qu'il suffisait de vous apporter l'armet que voici, si peu entier qu'il soit.

— Ce chevalier-là, dit alors le roi émerveillé, ne peut être que celui dont nous cherchons le nom sans pouvoir le découvrir... Le sauriez-vous par hasard, demoiselle?

— Sire, répondit cette dernière, je l'ai su par la plus grande importunité du monde, car, autrement, jamais il ne l'eût dit à personne...

— Pour Dieu! demoiselle, dites-le-nous donc vite, afin de nous ôter de souci!...

— Sire, il se nomme le Chevalier de la Mer...

En entendant ce nom, le roi Languines devint fort ébahi, et ceux qui l'entouraient pareillement.

— Sur ma foi! s'écria-t-il, celui qui l'a fait chevalier n'a pas eu tort... Depuis longtemps il m'en avait prié, et j'avais différé cette cérémonie pour quelque occasion..... Je le regrette..... Je me suis privé là d'un grand honneur, puisque chevalerie est en lui si accomplie...

— Et, gente demoiselle, dit à son tour Agraies, ne pourriez-vous nous indiquer le lieu où nous le rencontrerons, ce précieux et vaillant Chevalier de la Mer?...

— Mon seigneur, répondit la demoiselle, il se recommande humblement à votre bonne grâce et vous mande par moi que vous le trouverez en la guerre de Gaule, si vous y êtes...

— O les bonnes nouvelles que vous m'apportez là! s'écria Agraies. Plus que jamais j'ai envie de partir, puisque je suis assuré de rencontrer ce vaillant chevalier dans la guerre de Gaule!... Une fois que je l'aurai vu et embrassé, je ne me séparerai jamais de lui de mon propre gré...

— Et vous aurez raison, mon seigneur, car il vous aime fort, reprit la demoiselle.

Quelques jours après, Agraies partait avec son armée pour s'acheminer en Gaule vers le roi Périon.

## CHAPITRE XVII

Comment le roi Lisvart envoya quérir la princesse Oriane, sa fille, qu'il avait longtemps laissée en la cour du roi Languines, lequel la lui envoya accompagnée de l'infante Mabille, sa fille unique, et d'un nombre suffisant de chevaliers, dames et demoiselles.

Six jours après le départ d'Agraies et de sa troupe, trois navires de la Grande-Bretagne prirent port en Écosse; ils étaient montés par Galdar de Rascuit, accompagné de cent chevaliers du roi Lisvart, et de plusieurs dames et demoiselles qui venaient quérir Oriane.

Le roi Languines reçut fort bien tout le monde, principalement Galdar de Rascuit, sage et bon chevalier; lequel, après l'avoir remercié, au nom du roi Lisvart, de l'humain traitement qu'il avait fait à la princesse sa fille, le pria de vouloir bien la lui rendre, et, en outre, de consentir à ce qu'elle fût accompagnée dans son voyage de retour par l'infante Mabille.

Languines fut très joyeux de cette dernière proposition, et il annonça aux deux jeunesses qu'il fallait qu'elles se tinssent prêtes à partir.

Mabille et Oriane firent en conséquence leurs préparatifs et mirent en ordre leurs menus meubles.

Pendant cette occupation, Oriane trouva entre ses joyaux la cire qu'elle avait enlevée au Chevalier de la Mer; alors elle eut, à ce moment, un tel souvenir de lui, une si véhémente remembrance de sa personne, que les larmes lui en vinrent aux yeux, et, dans l'exaltation de son amour... la cire qu'elle tenait se rompit, et Oriane aperçut le parchemin qui se trouvait dedans, lequel elle déploya aussitôt, et, lisant l'écriture, y trouva ces mots : « Cet enfant est Amadis, fils du roi. »

Oriane, étonnée de la découverte qu'elle venait de faire, en perdit presque contenance, et peu s'en fallut qu'elle ne se pâmât de joie. Il y avait certes de quoi : apprendre ainsi, tout d'un coup, que celui qu'elle croyait être, pour le plus, fils d'un simple gentilhomme, ou peut-être de moins encore, inconnu de nom et de parents, était fils de roi et se nommait Amadis!

Sans plus tarder, la belle amoureuse appela la demoiselle de Danemarck, en qui elle avait une entière fiance, et elle lui dit :

— Ma mie, je veux vous confier une chose qui ne doit être sue que de mon cœur et de vous... A cause de cela, à cause de moi et du meilleur chevalier du monde, gardez-moi donc ce secret, je vous prie!

— Sur ma foi, madame, répondit la demoiselle, puisqu'il vous plaît de me faire tant d'honneur, j'aimerais mieux mourir que de faillir à ce secret que vous me voulez confier... Vous pouvez être assurée que tout ce qu'il vous plaira de me déclarer sera entièrement tenu couvert et exécuté à mon pouvoir.

— Ma mie, reprit Oriane, il faut que vous alliez chercher le Chevalier de la Mer, lequel vous trouverez en la guerre de Gaule..... Si vous y arrivez, d'aventure, avant lui, vous l'attendrez... Aussitôt que vous l'aurez joint, vous lui baillerez cette lettre et lui direz que dedans se trouve son nom écrit du jour où on le jeta en la mer... Vous lui direz, ensuite, que je sais qu'il est fils de roi, ce qui lui doit donner meilleure envie d'augmenter la série de prouesses commencées par lui... Vous lui direz encore que mon père m'a envoyée quérir et que je fais mes préparatifs de retour en la Grande-Bretagne... Vous lui direz enfin que je l'aime toujours, et que, aussitôt la guerre qu'il est finie, je compte qu'il s'en reviendra de mon côté...

La demoiselle de Danemarck assura de nouveau Oriane que tout cela sera fait et exécuté avec la plus grande célérité et la meilleure discrétion du monde, et, incontinent, elle prit congé et s'embarqua pour la Gaule.

Quant à Oriane et à Mabille, les préparatifs de leur départ une fois terminés, elles s'embarquèrent également avec leur compagnie. Leur navire eut vent en poupe, et si à propos que, quelques heures après, les belles princesses prirent port en la Grande-Bretagne, où elles furent magnifiquement reçues.

## CHAPITRE XVIII

**Comment le Chevalier de la Mer, suivi du seul Gandalin, s'en alla à travers forêt, songeant à ses amours, et des rencontres qu'il y fit.**

Nous revenons au Chevalier de la Mer.

On se rappelle qu'il était resté au château du vavasseur de Galpan, avec une demoiselle qui lui pansait ses plaies, lesquelles, au bout de quinze jours, avaient été presque toutes guéries. Un peu ennuyé du séjour et de son oisiveté, il se décida un dimanche matin à prendre congé de son hôte et de celle qui l'avait soigné. Les adieux faits, il monta à cheval et partit, accompagné du seul Gandalin, qui avait juré de ne jamais l'abandonner. Bientôt ils entrèrent en une grande forêt.

C'était aux environs du mois d'avril. Les oiseaux se dégoisaient et ramageaient gaîment; les arbres, les fleurs et les herbes verdoyaient allégrement, comme pour annoncer la venue du Renouveau. Cela fit rêver le Chevalier de la Mer; il se ressouvint plus âprement de sa mie qui, sur toutes les autres, fleurissait en excellente beauté, et pour laquelle, abandonnant sa liberté, amour l'avait rendu captif.

— Ah! murmura-t-il alors, pauvre Chevalier de la Mer, sans parent, sans avoir, sans feu ni lieu, comment as-tu osé mettre ton cœur si haut que d'aimer justement celle qui précelle toutes les autres en beauté, en bonté et en lignage?... O chétif que tu es! la grandeur de ces trois choses, par lesquelles elle est parfaite et non-pareille, auraient dû te faire comprendre que le meilleur chevalier du monde lui-même ne pouvait prétendre à l'aimer! Et toi, téméraire et pauvre inconnu, tu t'es engagé dans un labyrinthe de folie, aimant et mourant, sans seulement l'oser dire!...

Tout en disant cette complainte, le Chevalier de la Mer cheminait, la tête basse et les yeux à terre, le long de cette forêt peuplée d'oiselets joyeux qui faisaient contraste, par leur ramage, avec les dolents pensements du jouvenceau. Au bout d'un assez long temps de ce cheminement, il aperçut, à travers le bois, un chevalier bien monté et en bon équipage, qui longuement l'avait côtoyé pour mieux entendre cette complainte.

— Pardieu! chevalier, s'écria ce gentilhomme en accostant le Chevalier de la Mer, il me semble que vous aimez plus votre mie qu'elle ne vous aime, puisque, pour la louer tant, vous vous déprisez vous-même... Apprenez-moi donc qui elle est, afin que je la serve moi-même!...

— Sire chevalier, l'aimer ne pourrait vous en rapporter aucun fruit...

— Vous vous trompez : servir une si belle dame est un trop glorieux travail pour ne porter point en soi sa récompense... Arrêtez-vous donc, je vous prie, car il faut que par amour ou par force vous me disiez ce que je vous demande...

— Si Dieu m'aide, il n'en sera pas ainsi.

— Or, sus! défendez-vous!

Incontinent, tous deux lacèrent leurs heaumes et prirent leurs lances et écus. Ils s'éloignaient pour prendre champ et revenir l'un contre l'autre, lorsque survint une demoiselle qui leur dit :

— Chevaliers, avant de combattre, dites-moi, si vous le savez, une chose pour laquelle j'ai fait hâte, ne pouvant remettre, pour l'apprendre, la fin de votre bataille.

— Qu'est-ce donc? demandèrent les deux chevaliers en s'arrêtant d'un commun accord.

— Je voudrais bien, répondit la dame, savoir nouvelles d'un chevalier nouveau appelé le Chevalier de la Mer.

— Et que lui voulez-vous? demanda celui qui était précisément celui dont on parlait.

— Je veux, reprit la demoiselle, lui donner nouvelles d'Agraies, fils du roi d'Ecosse.

— Attendez un peu, dit le Chevalier de la Mer.

Durant leur propos, le chevalier de la forêt, impatienté de la longueur du causement de son adversaire avec la demoiselle inconnue, lui cria de prendre garde, et tout aussitôt fondit sur lui avec impétuosité; mais le Chevalier de la Mer, quoique pris à l'improviste, n'en fit pas moins bonne contenance, si bien même que de sa lance il le désarçonna et l'envoya rouler sur le gazon.

— Seigneur, lui dit-il en descendant de cheval et en l'aidant à remonter sur le sien, n'ayez plus désormais envie de savoir ce qu'on ne peut pas vous dire : cela porte malheur.

Le chevalier de la forêt, confus de cette leçon méritée, s'inclina et se retira sans plus sonner mot.

— Maintenant, reprit le Chevalier de la Mer en revenant auprès de la pucelle qui l'avait précédemment interrogé, maintenant, dites-moi si vous connaissez celui après lequel vous courez de la part d'Agraies?...

— Je ne l'ai jamais vu, répondit la demoiselle, mais Agraies m'a assuré qu'il se ferait connaître à moi aussitôt que je me serais annoncée comme venant de sa part...

— Il a dit vrai... Je suis celui que vous cherchez, répondit le Chevalier de la Mer en délaçant son heaume.

— Ah! je le crois, s'écria la demoiselle émerveillée, car on ma parlé de votre grande beauté, et il est impossible qu'il y en ait un second comme vous quelque part.

— Or çà, reprit le Chevalier, où avez-vous laissé Agraies?

— Près d'une rivière qui n'est pas loin, où il est arrêté avec sa troupe, attendant un vent favorable pour passer en Gaule...

— Vraiment?... Alors, allez devant et me conduisez.

La demoiselle obéit, et tous deux se mirent à cheminer jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en vue de l'endroit où étaient campés Agraies et ses gens. Au moment où ils s'approchaient, une voix cria derrière eux :

— Arrêtez! chevalier, arrêtez! Je veux savoir ce que vous tenez tant à me celer!...

Le Chevalier de la Mer se retourna, et il reconnut celui qu'il avait précédemment désarçonné lors de l'intervention de la messagère d'Agraies. Seulement, cette fois il était accompagné d'un autre chevalier.

Le Chevalier de la Mer prit ses armes, fit volte-face à ses deux ennemis, et la lutte s'engagea, au su et vu de l'armée d'Agraies, campée à quelques pas de là. Les deux chevaliers vinrent sur lui à course de chevaux et rompirent ensemble leurs lances sur son écu et sur son harnois. L'écu en fut faussé, mais non le harnois qui était roide et fort.

Ce fut au tour du Chevalier de la Mer de se défendre, et il le fit avec succès. D'abord, le chevalier de la forêt fut renversé de cheval, et si lourdement, qu'en tombant il se rompit le bras et demeura sur place comme mort. Quand le damoiseau se vit désempêché de celui-là, il mit l'épée au poing et en adressa un âpre coup sur l'armet de son second adversaire, lequel tomba, étourdi et perdant son sang, à quelques pas de son compagnon. Cela fait, le Chevalier de la Mer s'en alla, suivi de la demoiselle, vers les tentes du prince Agraies, lequel, ayant assisté de loin à ce tournoi, était curieux de savoir quel était ce vainqueur qui s'en venait de son côté. Quand il reconnut le Chevalier de la Mer, ce fut une joie à ne pas décrire tant elle était grande; joie qui fut partagée par tout le monde.

Le lendemain, on monta à cheval et l'on alla gagner Palingues, très bonne ville frontière et dernier port d'Ecosse, où on trouva nefs et barques en quantité suffisante pour passer en Gaule. Agraies et ses gens s'embarquèrent avec un vent propice, et tant cinglèrent qu'en peu de jours ils entrèrent au hâvre de Galfrin. De là, marchant en bon ordre, ils arrivèrent sans malencontre au château de Baldain, où le roi Périon était assiégé, ayant perdu déjà bon nombre de ses gens.

Quand le roi Périon apprit le secours qui lui arrivait là, vous pouvez estimer s'il en fut aise. De même pour la reine Elisène, laquelle, sachant cette venue, envoya prier son neveu Agraies de se rendre incontinent auprès d'elle, ce qu'il fit, accompagné du Chevalier de la Mer et de deux autres chevaliers sans plus de suite.

Quand Périon aperçut de prime face le vaillant Chevalier, il ne le reconnut pas tout d'abord; ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il se rappela que c'était celui qu'il avait fait chevalier et qui, depuis, l'avait secouru si fort à propos au château du Vieillard.

— Mon cher ami, lui dit-il alors en l'embrassant, soyez le très bien venu en ce pays! votre présence me donne une telle sûreté que je ne songe plus à la guerre qui m'entoure... Vous êtes avec moi : je serai vainqueur!...

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, que Dieu me fasse la grâce de pouvoir vous être véritablement utile, comme j'en ai la grande envie! Je me suis promis que, tant que durerait la guerre, je ne m'épargnerais en aucune façon pour vous rendre service.

— Madame, reprit Périon en prenant le Chevalier de la Mer par la main et en le présentant à la reine Elisène; madame, voici le bon chevalier qui me tira du plus grand péril que je courus jamais... A cause de cela, je vous prie de veiller à ce qu'il ne soit rien épargné céans pour lui, et je vous demande de lui faire votre plus bienveillant accueil.

Ce qu'entendant, Elisène s'avançait pour em-

brasser le vaillant chevalier, lorsque celui-ci, mettant les genoux en terre, lui dit :

— Madame, je suis le serviteur de la reine votre sœur; c'est vous dire que je veux vous servir et vous obéir comme à elle-même.

La bonne dame, au son de cette voix, fut remuée d'une douce émotion. Elle ne pouvait se rassasier de regarder ce beau jeune homme qu'on disait si chevaleureux, et, quoiqu'elle ne se doutât pas le moins du monde à quel titre il lui était si cher, un instinct naturel la porta à lui vouloir plus de bien qu'à nul de l'armée du prince Agraies. Involontairement même, à force de le contempler et de l'admirer, elle se mit à songer aux deux enfants qu'elle avait eus, et, en constatant qu'il avait à peu près leur âge, elle fut prise d'une mélancolie navrante, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Le Chevalier de la Mer, la voyant ainsi pleurer, et estimant que c'était à l'occasion de la guerre commencée, lui dit :

— Madame, j'espère qu'avec l'aide de Dieu, du roi et du nouveau secours qui vous arrive à cette heure, vous recouvrerez vitement votre joie... Et, pour ma part, croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour terminer glorieusement et avantageusement cette guerre qui vous cause angoisse.

— Dieu vous entende ! répondit Elisène. Mais, seigneur, puisque vous êtes chevalier de ma sœur, je ne souffrirai pas que vous preniez d'autre logis que céans, où vous aurez tout ce dont vous aurez besoin.

## CHAPITRE XIX

**Comment le Chevalier de la Mer, une fois à la cour du roi Périon et de la reine Elisène, eut occasion de témoigner de sa haute vaillance.**

Abies d'Irlande et Daganil son cousin, en apprenant le secours arrivé au roi Périon, s'empressèrent de réunir les plus sages d'entre les chevaliers leurs compagnons, pour prendre conseil sur la marche à suivre.

Le roi Abies était renommé comme le plus vaillant d'entre les vaillants, et il avait hâte de se mesurer avec le roi Périon.

— Si le roi Périon est à ce point gentil compagnon de songer à nous venir voir, s'écria-t-il, je voudrais bien que ce fût aujourd'hui plutôt que demain.

— Oh ! il n'est pas si hâtif que vous le pensez, répondit Daganil; il vous redoute beaucoup, quoiqu'il n'en ait pas l'air...

— Savez-vous, dit à son tour le duc Gallin de Normandie, savez-vous par quel moyen nous pouvons le contraindre à engager vitement l'action ? Faisons une embuscade, composée de la plus grande partie de cette armée, laquelle demeurera avec le roi Abies dans la forêt de Galpan... Daganil et moi, nous irons, avec le reste de l'armée, nous présenter à l'aube du jour devant la ville... Alors, nos ennemis nous apercevant en petit nombre et supposant que nous formons à nous seuls l'armée, viendront infailliblement sur nous, dans l'espérance de nous exterminer. Nous feindrons d'avoir peur et nous prendrons la fuite vers la forêt où sera le roi avec le gros de l'armée, et où nos ennemis, nous poursuivant, trouveront la mort,

— C'est très bien avisé ! répondit le roi Abies. Duc Gallin, ordonnez cette embuscade vous-même, et que tout s'arrange selon que vous l'imaginerez !...

Alors vous eussiez vu soudards se mouvoir, gens d'armes monter à cheval, tambourins bruire, trompettes retentir, escadrons s'organiser; si bien que, le soir même, tout était disposé dans l'ordre imaginé par le duc de Normandie, et que, au point du jour, une petite armée se présentait sous les murs de la ville du roi Périon.

Ce prince, en ce moment-là, était loin de se douter de ce qu'on tramait contre lui. Il n'était occupé qu'à bien fêter son vaillant hôte, le Chevalier de la Mer. Comme l'armée commandée par Daganil et le duc de Normandie s'approchait de la place, il se rendait, lui, avec la reine Elisène, en la chambre où logeait le beau chevalier, et où ils le trouvèrent, se lavant les mains.

Le Chevalier de la Mer avait les yeux rouges, enflés, et encore pleins de larmes. Le roi et la reine jugèrent qu'il avait assez mal reposé durant la nuit, comme il était vérité, car il n'avait pas un seul instant cessé de penser à celle qu'il aimait tant et si vainement.

La reine donc, désireuse de savoir la cause de cette tristesse qui apparaissait sur le visage du jouvenceau, tira Gandalin à part et lui dit :

— Mon ami, votre maître porte au visage quelque fâcherie : lui aurait-on donné céans sujet de mécontentement?...

— Non, madame, répondit Gandalin; il a reçu beaucoup d'honneur de votre grâce... Si vous le voyez ainsi marmiteux, c'est qu'il a coutume de rêver, et, quand il rêve, il se tourmente outre mesure, comme il vous est loisible d'en juger par ses yeux rougis et sa face déconfite.

Gandalin achevait à peine ces mots, que le guet vint avertir le roi Périon que les ennemis étaient sous les murs de la ville. Lors, on fit sonner promptement l'alarme, et en un clin d'œil, chacun fut prêt, armé et à cheval.

Périon et le Chevalier de la Mer chevauchaient les premiers. En arrivant aux portes de la ville, ils trouvèrent le prince Agraies qui se débattait d'une véhémente façon, parce qu'on tardait trop à les lui ouvrir. Agraies était un des plus hardis chevaliers, et s'il eût eu la sagesse à commandement comme il avait le courage, il n'y en eût guère eu de semblables au monde.

Les portes de la ville s'ouvrirent enfin, et les Gaulois purent sortir. Lorsqu'ils aperçurent les gens d'armes commandés par Daganil et le duc de Normandie, ils furent étonnés de leur grand nombre, bien que toute l'armée du roi Abies n'y fût pas, et la plupart d'entre eux furent d'avis de n'aller pas plus avant, estimant être témérité d'assaillir puissance tant inégale.

A cette cause, il y eut grandes contestations; ce que connaissant Agraies, il donna des éperons à son cheval, et cria à haute voix :

— Maudit soit qui plus tardera! Voilà ceux contre qui il faut débattre, et non pas entre nous!

Et, cela dit, il piqua droit aux ennemis, suivi du Chevalier de la Mer et d'un certain nombre de gens d'armes.

La mêlée commença âpre et sanglante. Le premier que le Chevalier de la Mer rencontra fut le duc de Normandie; il le chargea si vivement que, rompant sur lui, il renversa homme et cheval par terre. Le duc de Normandie en eut la jambe rompue.

Le Chevalier de la Mer se vit aussitôt entouré par une nuée de soudards, désireux de venger la chute du duc Gallin; mais c'était nuée de moucherons : il la dissipa à coups d'épées, et passa outre pour s'attaquer à des adversaires plus dignes de lui. Cependant, la foule des gens d'armes se faisait d'instant en instant plus compacte autour du Chevalier de la Mer, il est probable qu'il eût fini par être abattu, sans l'intervention du vaillant Agraies.

Agraies, séparé de son ami, avait vu de loin quel péril il courait, et il s'était dirigé de son côté, renversant tout ce qu'il rencontrait, démembrant l'un, échinant l'autre, tellement que tous lui firent voie et qu'il put arriver jusqu'au Chevalier de la Mer. Une partie de sa troupe le suivait.

A son arrivée, vous eussiez vu lances se briser, heaumes tomber, écus voler, hauberts se fracasser : les Irlandais perdaient l'avantage!

Ce qui compliqua la situation, pour les gens de Daganil et de Gallin, ce fut l'intervention du roi Périon en personne. Le Chevalier de la Mer, Agraies, le roi Périon! Les Irlandais commençaient à se débander, malgré les exhortations de Daganil. Les Gaulois, au contraire, allaient en avant, excités au courage par l'exemple du roi Périon et par la voix d'Agraies, qui leur criait, en leur désignant le Chevalier de la Mer :

— Suivons, mes amis, suivons le plus vaillant chevalier du monde!...

Lors, Daganil, jugeant que le pire était de son côté, et s'apercevant que le dommage principal venait des coups que portait le Chevalier de la Mer, délibéra en soi de lui tuer son cheval, et par ainsi de le faire tomber en la presse. Mais il ne le put : le Chevalier de la Mer, au contraire, se rua sur lui, frappa un rude coup sur son armet et le lui fit voler hors de la tête. Ce que voyant, le roi Périon, voulant parfaire l'œuvre du Chevalier de la Mer, s'approcha à son tour de Daganil désarmé et lui donna un tel coup d'épée que le cerveau en fut entr'ouvert et que la cervelle en jaillit çà et là.

Il y eut alors une déroute complète parmi les Irlandais, qui gagnèrent à la hâte la forêt où se tenait le gros de l'armée du roi Abies, et où les poursuivit le roi Périon.

Mais le roi Abies n'avait pas attendu qu'on vînt le réclamer dans son embuscade : il était déjà parti, à la tête d'une partie de son armée, pour porter secours à son cousin et s'emparer de la ville du roi Périon. Aussi son apparition, avec des troupes fraîches, causa-t-elle un certain émoi parmi les gens d'armes du roi Périon, harassés, au contraire, de fatigues et de blessures. Pour un peu, même, le désarroi se fût mis parmi les Gaulois : heureusement, le Chevalier de la Mer était là!

— Mes compagnons et amis, leur cria-t-il, ayons bon cœur! Que chacun fasse connaître ici sa vertu! Que chacun se souvienne de l'honneur que les Gaulois ont acquis par leurs armes! Allons, mes compagnons, allons!... Nous avons affaire à des gens étonnés et à demi-vaincus!... N'allons pas changer de rôle avec eux, prendre leur couardise et délaisser notre victoire!... Allons, mes compagnons, allons! Dieu nous aide!

A cette mâle parole, les plus découragés reprirent courage, résolus à combattre virilement leurs ennemis, qui, un peu après, revinrent plus furieusement que jamais sur eux.

La mêlée recommença donc avec un acharnement qu'elle n'avait pas encore eu, à cause surtout du roi Abies, qui était un hardi chevalier, et qui donnait un fier exemple à son armée, ayant à venger la mort du duc de Normandie et de Daganil. Aussi, malgré les efforts surhumains du roi Périon, d'Agraies et du Chevalier de la Mer, pour rallier honorablement leurs gens, il y eut une panique générale, et chacun chercha à gagner la ville pour se mettre à couvert.

Comme le roi Abies poursuivait les Gaulois qui fuyaient, éperdus, un chevalier lui dit en lui montrant le Chevalier de la Mer, qui harcelait de ses exhortations les gens du roi Périon :

— Sire, celui-là que vous voyez, monté sur un cheval blanc, a mis à mort, de sa propre main, le duc de Normandie et votre cousin Daganil!...

Le roi Abies, entendant cela, poussa son cheval du côté du Chevalier de la Mer, et il lui cria :

— Chevalier, vous avez mis à mort l'homme que j'aimais le plus au monde... Je veux le venger!

— Vous avez troupe trop fraîche pour la nôtre, répondit le Chevalier de la Mer. Toutefois, si, comme chevalier, vous voulez venger celui que vous dites et montrer le grand courage que la renommée vous accorde, choisissez parmi vos gens ceux qui vous plairont le mieux; de mon côté, s'il plaît au roi, je choisirai les miens : ainsi égaux en nombre, nous pourrons combattre, ce qui sera plus honorable pour vous que votre invasion injuste en ce pays.

— Vraiment, chevalier, vous parlez bien! s'écria le roi Abies. J'accepte! Fixez vous-même le nombre, petit ou grand, des personnes qu'il faut.

— Puisque vous me laissez ce choix, reprit le Chevalier de la Mer, et que vous me paraissez si bien disposé, je vais vous proposer un parti meilleur encore... Je suis votre ennemi à cause de ce que j'ai fait; vous êtes le mien à cause du mal que vous faites à ce royaume que vous avez injustement envahi. Par ainsi, puisque nous avons une colère personnelle, il n'est pas juste que d'autres en souffrent... Que la bataille soit entre vous et moi seulement! Cela vous convient-il?

— Je le veux très bien! répondit le roi Abies.

Lors il choisit dix chevaliers pour garder le camp, et invita son adversaire à en faire autant.

Le Chevalier de la Mer alla incontinent vers le roi Périon, à qui il demanda son autorisation. Périon et Agraies furent un peu durs à lui consentir ce combat, tant pour la conséquence dont il était, que parce que le Chevalier de la Mer était las et travaillé d'ennuis. Ils lui demandèrent de

différer au moins jusqu'au lendemain cette entreprise si pleine de périls; mais sa soif de vaincre était si grande, si grande aussi était son envie de voir cette guerre terminée afin qu'il pût retourner vers sa mie tant aimée, qu'il obtint du roi Périon l'autorisation sollicitée. Il fut ordonné pour combattre, et, comme il avait été fait pour le roi Abies, on lui bailla dix chevaliers destinés à la garde et à la sûreté du camp.

## CHAPITRE XX

Comment le Chevalier de la Mer combattit le roi Abies; sur le différend de la guerre qu'il menait en Gaule.

La bataille entre le roi Abies et le Chevalier de la Mer ayant été convenue, les seigneurs des deux côtés arrêtèrent qu'elle aurait lieu le lendemain, pour laisser les champions se rafraîchir et panser même les blessures reçues dans les rencontres précédentes.

Le bruit des exploits du Chevalier s'était propagé à l'entour, et tout le monde priait Dieu de lui faire accomplir les grandes choses qu'il avait en train.

Dès le matin, le roi avait prié la reine de désarmer elle-même le chevalier en sa chambre, et une demoiselle était allée le prévenir.

Le Chevalier ne put s'en défendre, et lorsque la reine lui ôta son haubert, elle vit qu'il était tout meurtri et le montra au roi qui lui représenta qu'il n'avait pas pris un délai assez long pour sa bataille.

Le Chevalier assura que ce n'était pas dangereux, et les chirurgiens furent d'avis que ces blessures étaient seulement longues à se fermer.

Cependant le souper arriva, et les affaires de la journée menèrent la conversation jusqu'au coucher.

Le lendemain, chacun fut ouïr la messe, après laquelle le roi donna au Chevalier les armes les plus riches et les plus solides qu'il fût possible de rencontrer. Lui-même porta l'armet du chevalier, Agraies se chargea de son écu; un autre prince prit sa lance, et ainsi chargés, ils s'élancèrent dans la campagne où le roi d'Irlande attendait, armé et monté sur un grand cheval noir.

Tout à l'entour une foule de peuple s'était approchée pour être témoin de la fin du combat.

Abies avait combattu autrefois un géant auquel il avait tranché la tête, et portait sur son écu ce combat représenté fidèlement.

Lorsque les deux champions furent en face l'un de l'autre, ils s'apprêtèrent à donner la mesure de leurs moyens, et sans trop attendre, ils baissèrent les vues de leurs armets, et, se recommandant à Dieu, donnèrent des éperons à leurs chevaux et s'abordèrent si furieusement que leurs lances furent rompues et qu'ils tombèrent tous deux par terre.

Mais leur courage et le désir de vaincre les fit promptement se relever; ils arrachèrent les tronçons de lance qui les meurtrissaient, et, l'épée à la main, ils engagèrent un combat dont les assistants frémirent tant il fut acharné et effrayant.

Le Chevalier de la Mer était bien pris et de raisonnable taille.

Mais le roi Abies était fort grand et n'avait rencontré jamais d'adversaire qu'il ne dépassât d'un pied; il était si fort qu'il pouvait passer pour un colosse, aussi ses sujets l'estimaient beaucoup pour ces dons naturels, qui lui donnaient un peu de vanité.

Les deux chevaliers, animés d'une ardeur pareille, tant pour leur honneur particulier que pour les conséquences du combat, se frappaient sans interruption et faisaient un tel bruit de coups qu'il eût paru que vingt personnes se tenaient assaut.

La terre était couverte de sang, si peu ils se ménageaient; des morceaux d'écus, des lames de harnais volaient autour d'eux, chaque coup portait, et souvent atteignait le vif sans qu'ils parussent le remarquer.

Tous deux conservaient une contenance si brave, que l'on ne pouvait prévoir lequel aurait le dessus.

Mais vers trois heures après-midi, le soleil devint si chaud qu'ils s'affaiblirent peu à peu, et le roi Abies rompit en disant au Chevalier de la Mer :

— Je te vois presque vaincu, et je suis hors d'haleine; s'il te semble bon, reposons-nous un peu, car nous pourrons continuer plus aisément ensuite; je veux bien t'avouer que tu me parais digne de combattre avec moi, mais je veux venger la mort de l'ami qui m'était le plus cher, et je ne tarderai pas à le faire en présence de nos deux camps.

— Roi Abies, répondit le Chevalier de la Mer, je vois que tu tiens bien plus à ma perte qu'au succès de tes troupes en ce pays, et comme on ne ressent pas le mal dont on est l'auteur, je veux te faire repentir de ta cruauté envers les habitants de ce pays; tu n'auras pas le loisir de respirer, défends-toi contre un chevalier vaincu, comme tu dis.

— Que ton audace soit punie, fit le roi Abies en reprenant son épée et le reste de son écu, et qu'il t'en coûte la tête.

— Fais ton possible, reprit le Chevalier, car je ne te laisserai pas de repos jusqu'à ce que toi ou ton honneur soyez détruit.

Et leur combat recommença de plus belle; malgré l'adresse du roi Abies, à qui un long exercice avait appris l'attaque et la défense, il perdit le reste de son écu, grâce à la promptitude et à la légèreté du Chevalier de la Mer.

Abies, poursuivi avec acharnement, couvert de sang et presque hors de combat, réfléchit qu'il lui fallait faire un dernier effort pour vaincre ou mourir.

Il prit alors son épée à deux mains et se rua si fort sur le Chevalier, qu'il engagea dans l'écu de de celui-ci son épée sans pouvoir la dégager.

Ce que voyant le Chevalier, d'un revers lui coupa la jambe gauche; Abies tomba sur la place. Le Chevalier se jeta sur lui, et lui arrachant son heaume :

— Rends-toi, lui dit-il, ou meurs.

— Vraiment! répondit le roi, je suis mort, mais non vaincu; quoi qu'il advienne, ceci est de ma faute; permets à mes soldats de me transporter chez moi, afin que je satisfasse à mes devoirs envers Dieu et les hommes, je rendrai à Périon ce qui est à lui; je ne regrette pas de finir de la main d'un brave chevalier comme toi, je te pardonne, continue tes exploits et souviens-toi de ma personne.

Le Chevalier de la Mer se sentit navré de la position d'Abies, qu'il eût pu mettre en plus mauvais

état encore. Les assistants s'approchèrent, et Abies fit remettre à Périon ses conquêtes de Gaule. Les Irlandais emportèrent leur roi, qui mourut peu après avoir terminé ses affaires.

Le roi Périon, Agraies, et les seigneurs de Gaule vinrent prendre le Chevalier, qui reçut les honneurs dus non-seulement aux vainqueurs, mais à ceux qui délivrent leur patrie de la servitude.

Or, la demoiselle de Danemark, envoyée au chevalier par Oriane, était arrivée à la cour de Périon peu avant le combat; avant de s'annoncer, elle attendit le résultat et prit à part le Chevalier pour lui remettre une lettre d'Oriane.

Le Chevalier, transporté de joie, faillit s'évanouir et laissa tomber cette lettre que la demoiselle releva. La demoiselle pria le Chevalier de partir pour la Grande-Bretagne où se trouvait Oriane; son nom lui était révélé par la lettre qui était celle trouvée avec lui dans son berceau; il vit qu'il s'appelait Amadis.

— Il me faut, dit la demoiselle, retourner au plus tôt vers Oriane; j'attends vos ordres.

— Demeurez, répondit le Chevalier, deux ou trois jours ici, et ne me quittez pas; je vous conduirai ensuite où vous voudrez.

— En vous obéissant, fit la demoiselle, je croirai complaire à ma dame Oriane.

Le Chevalier retourna vers le roi, et, sur son passage, le peuple criait :

— Béni soit le brave chevalier qui nous a rendu la liberté et l'honneur !

La reine et ses dames reçurent le Chevalier, lui ôtèrent ses armes et firent visiter ses plaies par les chirurgiens, dont l'avis fut qu'il ne courait aucun danger.

Le Chevalier se retira dans sa chambre avec la demoiselle, refusant le souper du roi pour causer de ses peines d'amour; et il lui plut tant de tenir compagnie avec elle, qu'il oubliait ses blessures et se promenait constamment, en devisant avec ceux qui le visitaient. Il lui tardait de pouvoir reprendre ses armes.

Sur ces entrefaites, il survint un événement qui prolongea son séjour en Gaule plus qu'il ne voulait; de sorte que la demoiselle retourna seule vers Oriane.

## CHAPITRE XXI

**Comment le Chevalier de la Mer est reconnu par le roi Périon, son père, et par la reine Elisène, sa mère.**

Périon, étant en la Petite-Bretagne, avait donné à la reine Elisène un anneau en tout pareil à celui qu'il portait ordinairement. Cet anneau avait été attaché au cou du Chevalier de la Mer lorsqu'il avait été abandonné sur l'eau, et Gandales le lui avait renvoyé plus tard avec l'épée et le sceau cacheté.

Plusieurs fois le roi avait demandé à la reine ce qu'était devenu cet anneau. D'abord, elle avait évité de répondre; puis elle lui avoua qu'il était perdu.

Un jour que le Chevalier se promenait avec Oriane, Mélicie, fille du roi Périon, courut à lui en pleurant, et lui conta qu'elle avait égaré l'anneau que son père lui avait confié pendant qu'il se reposait.

Le Chevalier, tirant celui qu'il avait au doigt, la pria de se consoler.

En voyant cet anneau, la jeune fille pensa que c'était celui qu'elle avait perdu, et elle dit au Chevalier :

— Que je suis aise que vous l'ayez trouvé ! Je l'ai cherché bien longuement.

— Comment, répondit le Chevalier, l'avez-vous pu chercher, puisque ce n'est pas le vôtre ?

— Il lui ressemble si bien, fit l'enfant, qu'il sera pris pour celui que j'ai égaré.

Le roi s'était éveillé, et, prenant des mains de sa fille l'anneau qu'elle lui donnait, il le mit à son doigt comme le sien; puis, en passant dans les galeries, il trouva celui que sa fille avait perdu, et les compara tous deux. Il se ressouvint alors que l'un des deux devait être celui qu'il avait donné à la reine.

Il demanda à Mélicie où elle avait trouvé cet anneau. L'enfant, n'osant mentir, raconta qu'elle le tenait du Chevalier.

Un soupçon traversa l'esprit du roi : il se figura que cet anneau était un présent fait par la reine au Chevalier, dont la beauté lui parut significative. Il monta chez la reine, et, sans dire un mot, vint s'asseoir à ses côtés, les yeux immobiles.

— Je ne suis plus étonné, madame, lui dit-il avec effort, de votre embarras toutes les fois que je vous ai rappelé l'anneau que je vous donnai en Bretagne. Vous l'aviez déposé dans un endroit que vous vouliez me cacher; mais une affection est toujours découverte par les gages qu'on en donne. Le Chevalier de la Mer l'a donné inconsidérément à Mélicie, ne sachant pas qu'il venait de moi. J'ai su ainsi ce que tous les deux vous aviez intérêt à me céler.

La reine, s'étant aperçue au visage du roi qu'il était anéanti, résolut de lui découvrir la vérité; elle lui conta sa grossesse, son enfantement, et comment la crainte du roi son père et la sévérité des lois du pays l'avaient contrainte à exposer son fils sur la mer.

Le roi resta émerveillé de ce récit, qui lui donna à penser que le Chevalier pourrait bien être son premier enfant, préservé par Dieu d'un sort funeste; il fit à la reine part de ce penser.

— Allons à sa rencontre! répondit le roi.

La reine et le roi se rendirent à la chambre du Chevalier, qui dormait. Le roi s'approcha sans bruit et prit sur le lit l'épée qu'il reconnut avoir illustrée dans maintes rencontres.

— Sur ma foi ! dit-il à la reine, voici l'épée qui me fut dérobée lors de notre première entrevue chez le roi votre père; votre dire me paraît prendre une tournure de vérité.

La reine dont le cœur était haletant d'anxiété, réveilla le Chevalier, qui, la voyant pleurer, lui dit :

— Madame, d'où viennent vos larmes ? Mon bras peut-il en faire cesser la cause.

— Mon ami, répondit la reine, un mot de vous peut les sécher : dites-nous seulement de qui vous êtes fils.

— Dieu m'assiste, fit le chevalier, si je le sais ! Je fus trouvé sur la mer d'une façon étrange.

La reine fut si heureuse de cette déclaration qu'elle ne put ajouter un mot; le sentiment de la vie l'abandonna tout-à-coup, et elle tomba dans les bras du chevalier.

— Je sais mieux que vous qui vous êtes, dit-elle en reprenant la parole. Ah! mon fils, je puis maintenant vous embrasser à mon aise, après avoir été si longtemps privée de votre vue et de vos nouvelles. Il a plu à Dieu de réparer ma faute; voici le père qui vous engendra.

Le chevalier se jeta, les yeux en pleurs, aux pieds du roi et de la reine, et tous les trois remercièrent Dieu de ce dénoûment, particulièrement le Chevalier, qui, après avoir échappé à de grands dangers, retrouvait en même temps ses parents et des honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre.

La reine lui demanda s'il avait un autre nom que celui dont on l'appelait.

— Oui, madame, répondit-il, mais il n'y a pas trois jours que je le connais. Au sortir du combat où Abies a été vaincu, une demoiselle m'a apporté une lettre scellée que j'avais suspendue à mon cou lorsque je fus trouvé sur la mer; j'ai connu par cette lettre que mon nom est Amadis.

La reine reconnut la lettre écrite par Dariolette, et exigea du chevalier qu'il portât le nom d'Amadis, au lieu de son premier nom.

Depuis ce moment, il garda le nom d'Amadis; on l'appela aussi quelquefois Amadis de Gaule.

Tout le monde apprit avec joie la nouvelle; Agraies ne fut pas des derniers à s'en réjouir, il devenait cousin germain du Chevalier de la Mer.

La demoiselle de Danemark insista auprès d'Amadis pour porter à Oriane le récit de cet événement dont elle était si heureuse; elle lui fit comprendre qu'il ne pourrait de sitôt accomplir son voyage et retrouver l'idole de son cœur, qu'il serait à Oriane une compensation en l'absence de sa personne, d'avoir de ses bonnes nouvelles.

Amadis la laissa partir, l'assurant de son prochain voyage; il lui dit qu'il arriverait vers Oriane portant les armes qu'il avait en combattant le roi d'Irlande, qu'elle le reconnaîtrait ainsi facilement.

Agraies, voyant que son cousin Amadis prolongeait son séjour en Gaule, voulut partir; il lui demanda son congé, ne pouvant différer plus longtemps de retrouver celle qui commandait de près ou de loin à son cœur.

— C'est Olinde, fille du roi Vanain de Norvége; elle m'a fait prier, par la demoiselle qui m'apporta l'armet de Galpan, de la rejoindre au plus tôt; je ne puis désobéir à cet ordre et suis contraint de me séparer de vous.

Ce fut à l'époque où Galvanes, frère du roi d'Écosse, emmena en Norvége son neveu Agraies, que ce dernier s'éprit d'Olinde, à laquelle il fut toujours fidèle et obéissant.

Ce Galvanes n'avait reçu en apanage qu'un pauvre château; son argent avait servi à équiper et entretenir quelques gentilshommes, et on le surnommait Galvanes-sans-Terre à cause de cela.

Agraies, en quittant Amadis, lui demanda où ils se retrouveraient au retour de la Norvége.

— J'espère, mon cousin, répondit Amadis, aller d'ici à la cour du roi Lisvart, où les chevaliers font meilleure figure qu'en nulle autre maison d'empereur ou de roi.

— Remerciez, à l'occasion, le roi votre père et la reine des soins dont ils ont entouré ma jeunesse; dites-leur que je suis prêt, pour eux et pour vous, à entreprendre ce que je pourrai pour leur service.

Agraies se mit en route, reconduit hors de la ville par le roi Périon et les seigneurs de sa cour.

Aussitôt que le roi Périon fut en pleine campagne, il vit venir à lui une demoiselle qui prit avec autorité la bride de son cheval et lui dit:

— Te souviens-tu d'avoir été prévenu par une demoiselle que, lorsque tu recouvrerais ta perte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur? Vois si elle a dit vrai: tu as retrouvé ton fils, que tu croyais mort, et Abies, qui fut la fleur d'Irlande, est trépassé.

— Le pays d'Irlande ne retrouvera le pareil d'Abies qu'à la venue du frère de la dame, lequel mourra de la main d'un gentilhomme, après avoir conquis par force d'armes le tribut d'autres pays.

Et il en arriva ainsi par Marlot d'Irlande, frère de la reine d'Irlande, que Tristan de Léonois occit en défendant le tribut qu'on demandait au roi Marc de Cornouailles, son oncle.

Tristan lui-même mourut pour l'amour qu'il portait à la reine Yseult.

— Qu'il t'en souvienne! dit la demoiselle au roi, c'est Urgande, ma maîtresse, qui te mande ces choses.

En entendant prononcer le nom d'Urgande, Amadis prit la parole et dit à la demoiselle.

— Ma mie, je vous prie de dire à celle qui vous a envoyée que le chevalier à qui elle donna la lance se recommande à sa protection; qu'il reconnaît qu'elle a dit vrai en lui assurant qu'à l'aide de cette lance il délivrerait la maison dont il était le premier issu. Cela est arrivé, car j'ai sauvé mon père, sans le connaître, au moment où il allait succomber.

La demoiselle tourna bride, et le roi reprit avec Amadis le chemin de la ville.

Pour célébrer la reconnaissance de son fils, le roi Périon fit commencer des joutes, des tournois merveilleux dans lesquels Amadis fut reconnu par tous comme un des plus adroits chevaliers.

Amadis fut averti sur ces entrefaites de l'enlèvement de son frère Galaor par le moyen d'un géant, et il prit le parti de le rechercher et secourir par la force des armes ou autrement.

Toutefois, ayant au cœur le désir de voir celle qui l'attendait, il pria un jour le roi son père de lui donner congé d'aller en Grande-Bretagne chercher des aventures, craignant de rester oisif en un pays délivré de ses ennemis.

Le roi et la reine ne l'approuvèrent pas, mais ils lui permirent seulement un voyage en ce pays, après qu'il eut beaucoup insisté. L'affection qu'il portait à Oriane était telle, qu'il ne pouvait se résoudre à demeurer plus longtemps.

Amadis prenant les armes dont il avait parlé à la demoiselle de Danemark, partit un matin et fit chemin jusqu'au port de mer le plus voisin, où il trouva à propos un bâtiment qui le débarqua en peu de jours à Bristoye, ville importante où il apprit que le roi Lisvart tenait sa cour à Vindilisore.

Il se dirigeait vers cette dernière ville, lorsqu'une demoiselle lui demanda si Bristoye était encore loin et s'il y avait dans le port un navire prêt à aller en Gaule.

— Quelle affaire vous y conduit? lui fit Amadis.

— J'y vais, répondit la demoiselle, pour trouver un chevalier nommé Amadis et que le roi Périon a depuis peu reconnu pour son fils.

Amadis, étonné qu'elle sût de si récentes nouvelles, s'informa de qui elle les tenait.

— Je les sais, repartit-elle, d'une personne à qui les plus grands secrets sont découverts, d'Urgande-la-Déconnue. Elle a, en ce moment, grand besoin d'Amadis, qui seul peut lui faire retrouver ce qu'elle craint de perdre.

— Demoiselle, n'allez pas plus loin. Je suis heureux d'être appelé par celle dont tout le monde a besoin, répliqua Amadis : celui que vous cherchez est devant vous, prêt à vous suivre où il vous plaira.

— Or, suivez-moi, je vous conduirai, dit la demoiselle, là où vous attend ma maîtresse impatiente.

Et Amadis suivit incontinent le chemin que lui montra la demoiselle.

## CHAPITRE XXII

**Comment le géant, menant Galaor au roi Lisvart pour le faire chevalier, rencontra Amadis, et comment Galaor voulut l'être de la main de son frère, et non d'autre.**



Le géant, qui prenait soin de Galaor et l'initiait à tout ce que comporte la chevalerie, le trouva, en moins d'un an, si accompli, qu'il lui demanda par qui il voulait être chevalier.

Déjà Galaor avait résolu de choisir le roi Lisvart, tenu et réputé gentil roi et très bon chevalier; de sorte que, le géant l'ayant approuvé, ils se mirent en route munis des accoutrements nécessaires.

Après cinq jours de marche, ils arrivèrent en vue d'une place nommé Bradoit, construite sur le versant d'une montagne, dont le pied était un marécage traversé de courants d'eau salée. Une chaussée assez étroite conduisait au fort, à travers ces marais, et un pont-levis gardait l'entrée. Vis-à-vis le pont, deux ormes prêtaient leur ombrage à deux demoiselles et un écuyer; avec eux, un chevalier montant un cheval blanc, et portant un écu peint à lions rampants, appelait les gens du fort pour abaisser le pont-levis et laisser entrer les voyageurs.

Du côté du château, deux chevaliers armés, suivis de dix hallebardiers, demandèrent au chevalier ce qu'il voulait.

— Je veux entrer où vous êtes, répondit-il.

— Cela ne se peut, fit l'un des deux chevaliers, qu'après avoir combattu.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le chevalier, faites abaisser le pont, et venez au combat.

L'un des chevaliers du château, précédant son compagnon, vint au galop de son cheval contre celui qui voulait entrer, mais fut reçu si rudement qu'homme et cheval furent renversés.

Le second chevalier à son tour, voulant venger son ami, après un combat corps à corps, glissa dans l'eau et se noya.

Le chevalier des Lions passa outre.

Derrière lui les hallebardiers levèrent le pont. Alors les demoiselles poussèrent des cris, le priant de retourner; mais lui voyait venir à lui trois autres chevaliers bien armés, qui le menacèrent de le noyer comme il avait fait de l'un des leurs. Il les reçut tous les trois ensemble; au premier choc, il fut blessé en deux endroits, mais il en joignit un auquel il laissa dans le corps un tronçon de sa lance.

Puis, mettant l'épée à la main, il poursuivit les deux autres; il donna à l'un de ces chevaliers un tel coup au bras droit que l'épée et le bras tombèrent ensemble. Alors ce misérable courut vers le château en criant :

— Çà, venez à l'aide de votre seigneur que l'on tue!

Le chevalier des Lions entendant qu'il était seigneur du lieu, le rejoignit et lui fit sentir au côté le tranchant de son épée, puis, lui arrachant son heaume, il l'empêcha de fuir comme le troisième et le menaça de mort s'il ne se rendait.

Le seigneur demanda merci et s'avoua vaincu.

A ce moment, une troupe de chevaliers et gens de pied armés sortirent du château pour secourir leur seigneur, mais le chevalier, lui mettant l'épée à la gorge, lui dit :

— Commandez à ces gens de retourner ou je vous achève.

Le seigneur fit signe de le laisser, et ils obéirent.

— Ce n'est pas tout, faites baisser le pont, ajouta le chevalier des Lions.

Cela fut exécuté; alors le chevalier et sa capture franchirent la chaussée où les demoiselles les attendaient.

Quand le seigneur reconnut Urgande-la-Déconnue, il implora la protection du chevalier des Lions contre elle, qui lui voulait la mort, disait-il.

— Je ferai plutôt, répondit le chevalier, ce qu'elle ordonnera de vous. Et s'adressant à Urgande :

— Voici, madame, le seigneur de ce château; que vous plaît-il qu'il en soit fait?

— Tranchez-lui la tête, fit Urgande, à moins qu'il ne nous rende mon ami et la demoiselle qui l'amena, lesquels sont en prison contre le droit.

Le chevalier des Lions brandit son épée sur la tête du seigneur, qui consentit à rendre les prisonniers, et appela un des hallebardiers du château pour qu'il eût à prévenir son frère, s'il le voulait voir en vie, de les relâcher au plus vite.

Le valet fut prompt, et la demoiselle parut accompagnée du chevalier; celui des Lions invita ce dernier à remercier Urgande et à l'aimer comme une libératrice, mais Urgande prévint cette démarche et d'elle-même donna l'accolade au chevalier.

— Que ferons-nous de la demoiselle? demanda à Urgande le chevalier des Lions.

— Il faut qu'elle meure, répondit Urgande, pour la châtier de sa bassesse.

A l'instant, cette pauvre demoiselle, subitement enchantée, se vautra dans les marais comme un porc; elle allait disparaître dans la rivière sans l'intervention du chevalier des Lions, à qui Urgande accorda pour cette fois une grâce à condition de faire promettre à la demoiselle de ne plus recommencer.

Le seigneur du château voyant que la demoiselle

était sauvée par la parole du chevalier des Lions, lui demanda sa liberté, ayant satisfait aux conditions qui lui avaient été imposées.

Urgande le pria de partir, ce dont il ne se fit faute.

Le chevalier des Lions, fort surpris de ce qui était arrivé à la demoiselle, lui demanda ce qui l'avait poussée à entrer dans ces bourbiers.

— Il me semblait être brûlée, lui répondit-elle, par des torches ardentes, et pour les éteindre, je me suis jetée à l'eau.

— Cela vous apprendra, fit le chevalier, à vous en prendre à plus fort que vous.

Or, Galaor avait été témoin de tous ces faits, et il dit au géant :

— Sire géant, je désirerais fort que ce gentilhomme me fît chevalier; le roi Lisvart est renommé pour ses possessions, mais celui-ci mérite de l'être pour sa force et son adresse.

— Je vous approuve, répondit le géant, allez à lui et l'en priez, et s'il vous refuse, ce sera sa punition.

A l'instant, Galaor partit avec quatre écuyers et deux demoiselles pour aborder le chevalier des Lions qu'on apercevait sous les ormes.

Il fut reçu avec courtoisie par le chevalier des Lions à qui il demanda l'octroi de la chevalerie.

— Je serai ainsi dispensé d'aller trouver le roi Lisvart, comme j'en avais le projet, ajouta-t-il.

— Mon ami, répondit le chevalier des Lions, vous auriez grand tort de préférer au plus illustre roi du monde un pauvre chevalier comme moi.

— Seigneur, reprit Galaor, la grandeur du roi me touche moins que le combat où je vous ai vu si redoutable tout à l'heure. S'il vous plaît, ne repoussez pas ma requête.

— Je préférerais, répliqua le chevalier, vous octroyer tout autre don.

Ainsi qu'ils devisaient, parut Urgande, qui, s'adressant au chevalier, lui demanda ce qu'il pensait de Galaor.

— C'est, lui répondit-il, le plus beau gentilhomme que j'aie vu, mais il me demande une chose qui ne convient ni à lui ni à moi. Il veut que je l'arme chevalier sur l'heure, et pourtant il s'en allait prier le roi Lisvart de le faire.

— Vous ne pouvez le refuser, reprit Urgande, et il vaut mieux que cela soit fait tôt que tard, car je vous assure qu'il tiendra l'honneur de la chevalerie aussi bien qu'aucun des Isles de la mer, excepté un.

— Puisqu'il en est ainsi, fit le chevalier, ainsi soit-il! Allons en quelque église faire la vigile.

— Inutile, dit Galaor, j'ai entendu la messe ce matin et fait la communion.

— Très bien, répondit le chevalier.

Et il lui chaussa l'éperon droit, puis l'embrassa, cherchant des yeux l'épée qu'il devait lui ceindre.

Urgande alors s'avança, et elle conseilla de prendre l'épée qu'on voyait pendre à l'un des ormes et qui lui paraissait la meilleure pour cette cérémonie.

Mais les assistants ne distinguaient aucune épée suspendue, ce qui fit rire Urgande.

Tout d'un coup apparut une épée superbe, toute ornée d'or, et en fourreau de soie richement monté, aussi brillante que si elle eût été neuve.

Le chevalier des Lions la prit, en ceignit Galaor, et lui dit :

— Une si belle épée convient à si beau chevalier, vous pouvez vous croire l'ami de celle qui vous en gratifie.

Galaor remercia avec chaleur le chevalier et Urgande; il prit congé d'eux se disant fort pressé et attendu. Il pria le chevalier de lui fixer un rendez-vous.

— Nous nous trouverons ensemble à la cour du roi Lisvart, répondit celui-ci. J'ai besoin, étant nouvellement chevalier, de me faire un nom, comme il vous le faudra aussi.

— Certes, reprit Galaor, j'y serai bientôt. Je me tiens, ajouta-t-il à Urgande, pour votre chevalier, prêt à vous obéir quand il vous plaira me commander.

Et il fut retrouver le géant qui s'était caché au bord de l'eau.

Mais une des demoiselles de la suite de Galaor avait appris d'une de celles d'Urgande que le chevalier des Lions était Amadis, et qu'Urgande l'avait employé pour armes; son ami ayant été enchanté par une dame aussi savante qu'elle, la victoire par les armes seule pouvait le sauver; ce qui s'était accompli.

Aussitôt le départ de Galaor, Urgande demanda au chevalier s'il connaissait celui qu'il venait de recevoir. Le chevalier l'ignorait.

— Il faut pour tous deux que je vous dise que vous êtes frères de père et de mère. Le géant emporta votre frère à l'âge de deux ans et demi, je lui ai conservé l'épée avec laquelle il dépassera tout ce qu'on a fait en Grande-Bretagne.

Amadis pleura de joie à cette nouvelle; il voulut courir après Galaor, mais Urgande lui dit qu'il était dans leur destinée de ne pas encore se connaître, puis elle prit congé d'Amadis et partit avec son ami. Amadis suivit la route de Vindelisore où le roi Lisvart séjournait en ce moment.

## CHAPITRE XXIII

**Comment Galaor, sur les suggestions du géant Gandalac, alla combattre le géant Albadan et le vainquit.**



Galaor, enchanté d'avoir été armé chevalier par Amadis, revint promptement auprès du géant Gandalac.

— Mon père, lui dit-il, viennent à présent les aventures! Plus elles seront périlleuses, et plus je me sens le désir et la force de les éprouver.

— Mon fils, répliqua le géant d'un air soumis, j'ai pris soin de votre enfance, et vous avez surpassé tout ce que j'attendais du sang dont vous êtes né... J'espère en recevoir le prix et je vous requiers un don.

— Ah! dit le jeune Galaor, ordonnez, ordonnez! Et croyez que je vous regarderai toujours comme mon père...

— Eh bien! mon fils, vous m'avez vu souvent

pleurer la mort de mon père, tué en trahison par le féroce Albadan, pour s'emparer de la roche de Galtare qui m'appartient... Je vous demande de m'apporter sa tête, et, par ainsi, de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

— Conduisez-moi, s'écria fièrement Galaor, et que mon premier exploit soit une dette de reconnaissance acquittée!...

Le géant, voyant briller dans les yeux de Galaor tout le courage de son âme élevée, n'hésita pas à se mettre en chemin avec lui vers la roche de Galtare. Au bout de quelque temps de cheminement, ils furent arrêtés tous deux par Urgande, qui les avait suivis par des sentiers détournés.

— Galaor, dit-elle au jouvenceau, apprends quelle est ton illustre origine! Tu as pour mère la reine Elisène, pour père le roi Périon, et pour frère le célèbre Amadis, lequel t'arma chevalier... Maintenant que je t'ai annoncé une partie de ta destinée, je m'en vais, afin de te laisser accomplir l'autre partie... Va vers la gloire qui t'attend, vaillant fils de roi!...

Urgande s'éloigna, et Galaor, enflambé plus que jamais de gloire, reprit sa route avec ardeur, impatient d'en venir au combat avec Albadan.

Bientôt, sur son chemin, il rencontra deux gentes pucelles qui s'arrêtèrent devant lui, émerveillées de sa jeunesse et de sa beauté. Galaor, quoique bien jeune encore, fut émerveillé lui-même et fort ému de la grâce et de la gentillesse de l'une de ces deux pucelles, et, sans trop savoir encore à quel point une jeune demoiselle peut être utile à un chevalier errant, il entra vitement en propos avec elles et leur demanda quel était le but de leur voyage.

— On nous a dit, répondit la plus gente des deux pucelles, qu'un chevalier se préparait à combattre le redoutable géant de la roche de Galtare... C'est une folie dont nous voulons être témoins. Pauvre chevalier! il court à une perte certaine!...

— Je vais précisément où vous allez, reprit en riant Galaor. De cette façon, nous ne nous quitterons pas, si vous y consentez toutefois.

Les deux pucelles y consentirent de bon cœur, encouragées à cela par la bonne mine du chevalier qui leur parlait, par sa candeur, par sa franchise, par sa galanterie un peu sauvage, mais cependant très agréable à celles qui en étaient l'objet.

On se remit donc en marche, en devisant de choses et d'autres, et déjà les deux jeunesses et leur compagnon étaient les meilleurs ami du monde. Il s'intéressait à elles, et elles s'intéressaient à lui.

Mais que devinrent-elles, lorsqu'étant arrivées près du château de Galtare, elles virent le jeune chevalier s'approcher de la sentinelle d'un air de défi!

— Cours avertir ton maître, cria Galaor, qu'un chevalier se présente pour le combattre et le punir de ses forfaits!...

— Ah! seigneur, seigneur! dit la plus gente des deux pucelles, que prétendez-vous donc faire là?... Dix chevaliers tels que vous ne viendraient pas à bout d'un pareil monstre!... Vous allez à la mort, et à la plus horrible de toutes!...

— Rassurez-vous, ma mie, répondit Galaor en souriant. Rassurez-vous, et, pour être hors de danger pendant le combat qui va avoir lieu, retirez-vous dans cette cabane voisine... L'honneur de triompher d'Albadan devant vos beaux yeux me donnera plus de force et plus de courage encore!...

Les deux pucelles obéirent en tremblant; elles se retirèrent les larmes aux yeux.

— Un si beau chevalier! murmura la plus jeune en le regardant une dernière fois.

Bientôt le géant sortit du château, le corps couvert de fortes lames d'acier, et tenant à la main une lourde massue hérissée de longues pointes.

— Que viens-tu faire ici, moitié d'homme?... cria-t-il à Galaor d'un air méprisant. Le lâche qui t'envoie aurait bien dû emprunter ton audace, ou te prêter au moins sa lourde et difforme structure!...

— Tais-toi, vilain! répondit Galaor. Les plus redoutables hommes ne sont pas toujours les plus gros et les plus grands!... Rappelle-toi Goliath vaincu par David!...

Cela dit, et sans plus attendre, le bouillant jeune homme courut sur le géant et lui envoya un si furieux coup de lance qu'il lui en fit ployer les reins. Albadan voulut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne put le frapper, et la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrêtât, retomba sur les flancs du cheval que montait le géant, et l'un et l'autre tombèrent avec fracas. Une fois à terre, Albadan chercha à se relever, mais sans y parvenir; Galaor le renversait à chaque instant et rendait nul chacun de ses efforts. Cependant, si cette lutte se fût prolongée, peut-être que le jeune chevalier eût fini par avoir le dessous. Aussi, comprenant le péril de sa situation, Galaor se jeta rapidement à bas de son cheval et, d'un revers de son épée, il abattit la tête d'Albadan et la porta à Gandalac qui, dans son premier transport, baisa avec effusion ses mains victorieuses.

Un chêne séculaire, attaqué par la rude cognée des bûcherons, ne fait pas en tombant un bruit plus épouvantable que celui que venait de faire le géant Albadan. Aussi, à ce bruit, accoururent les serviteurs et les gens d'armes du château. En voyant le corps de leur maître sur la poussière, ils n'eurent pas une seule larme de regret, et, tout au contraire, reconnaissant dans Gandalac leur légitime seigneur, ils s'empressèrent de lui rendre hommage.

## CHAPITRE XXIV

Comment Galaor, après avoir vaincu le géant Albadan, reçut de la belle princesse Aldène, pour prix de cette victoire, la plus agréable des récompenses.

Satisfait d'avoir prouvé sa reconnaissance à celui qui l'avait élevé, Galaor prit congé de lui et courut vers la gente pucelle qui lui portait un si tendre intérêt et qu'il trouva tremblante comme une feuille.

— Ah! seigneur, lui dit-elle en soupirant et en baissant les yeux, un prix plus glorieux et plus doux doit être celui de votre victoire...

Ces mots à peine prononcés d'une voix émue, elle entra incontinent dans une route de la forêt où Galaor la suivit avec empressement.

— Attendez-moi trois jours dans cette forêt! ajouta-t-elle avec le plus aimable des sourires et en lui faisant un geste pour l'empêcher de la suivre plus loin.

Galaor, un peu interdit par cette défense, resta quelques instants à la même place, regardant fuir cette gracieuse pucelle à travers les halliers en fleurs. Puis, ne la voyant plus, il voulut la voir encore et se précipita sur ses traces. Mais elle avait de l'avance sur lui, et ce ne fut qu'au bout d'une heure de recherches, et guidé par ses cris perçants, qu'il parvint à la retrouver. Elle se débattait entre les mains d'un nain suivi de cinq chevaliers armés.

Galaor, indigné, courut sus au nain et, d'un coup de lance, le renversa de son cheval, en lui criant :

— Monstre abominable, oses-tu donc outrager la beauté!

Les cinq chevaliers s'avancèrent et l'attaquèrent avec furie, si bien que l'un d'eux lui tua son cheval. Galaor, toujours courageux, mit l'épée à la main, et s'escrima du mieux qu'il put. Deux chevaliers furent bientôt hors de combat : Galaor remonta sur l'un de leurs chevaux, tua un troisième chevalier et mit les deux autres en fuite.

La gente pucelle, si heureusement délivrée, vint remercier son libérateur.

— Seigneur, lui dit-elle le sein battant, les yeux humides, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curiosité semblait avoir pénétré le secret de ma maîtresse... Maintenant qu'il est en fuite, je vais aller vers elle et lui présenter le héros vainqueur du géant Albadan.

Tout en disant ces mots, la gente pucelle reprit sa marche, et Galaor la suivit.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'un beau château qui dominait sur la ville de Grandares. La jeune fille laissa Galaor seul un instant, et, en revenant vers lui, elle était accompagnée d'une demoiselle qui demanda au jeune homme s'il était bien Galaor, fils de Périon, roi de Gaule. Galaor l'en assura par serment.

— Suivez-moi donc, reprit la demoiselle.

Galaor suivit cette demoiselle aussi docilement qu'il avait suivi l'autre. Elle lui fit traverser de riches appartements, l'introduisit dans une chambre plus riche encore, et le présenta à une gente pucelle qui ressemblait à l'une des Grâces, assise sur le bord de son lit et occupée à démêler sa belle chevelure blonde dont les opulents anneaux couvraient à demi sa gorge de lis et de roses.

En apercevant Galaor, cette ravissante beauté se leva, prit une couronne de fleurs et vint, en rougissant, la lui poser sur la tête.

— Seigneur, dit alors la pucelle, qui avait été témoin de la victoire de Galaor sur le géant Albadan, je vous avais annoncé un prix plus doux que celui que vous espériez tirer de votre victoire sur le géant de la roche de Galtare, et vous voyez que je ne me suis pas trompée et que je ne vous ai pas trompé... Vous recevez cette couronne des mains de la princesse Aldène, fille du roi de Sérolis et nièce du duc de Bristoie... Quant à vous, madame, apprenez que le chevalier que vous venez de couronner est le fils du roi Périon, qu'Urgande vous a si souvent annoncé... Vous êtes tous deux jeunes et beaux, c'est-à-dire faits pour vous aimer...

Puis, sans attendre une réponse, la gente pucelle s'éloigna en souriant, suivie de sa compagne.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

D'abord très embarrassés de leur personne, ils ne surent quelle parole dire, quel geste faire. Le silence le plus profond régnait dans cette plaisante chambre, pleine d'agréables parfums; si bien qu'on entendait distinctement le bruit de la respiration de Galaor et de sa belle amie. Puis, peu à peu, sans s'en douter, tous deux se rapprochèrent, se sourirent et, finalement, se prirent les mains. Le silence, alors, fut rompu, et si quelqu'un avait écouté aux portes, il eût entendu très distinctement le bruit de deux baisers, l'un donné et l'autre rendu. Ce qu'il eût entendu encore, nous l'ignorons. Ce que nous pouvons dire, c'est que cet entretien, commencé au jour, ne prit fin qu'avec la nuit.

Le lendemain, à l'aube, les suivantes de la princesse Aldène entrèrent sur la pointe du pied pour prévenir nos deux amants qu'il était prudent de se séparer. Elles les trouvèrent tendrement enlacés, le sourire aux lèvres, comme s'ils étaient sous l'impression du plus délicieux rêve.

Il fallut se réveiller et se quitter, avec promesse de se revoir le soir même et les soirs suivants. Il fut convenu que Galaor irait attendre dans la forêt prochaine l'heure fortunée où il serait réuni de nouveau à sa chère maîtresse ; et, en conséquence, on le fit sortir du château par une poterne depuis longtemps hors d'usage.

Malheureusement le nain avait eu des soupçons et les avait éclaircis. Aussi, au moment où Galaor sortait, l'œil brillant de plaisir, en songeant aux enivrements des nuits qui allaient suivre, une troupe de gens d'armes, embusqués là par les soins de ce méchant nain, fondit sur lui comme une troupe d'éperviers sur un roitelet.

Galaor se remit bientôt de l'émotion qu'il avait éprouvée en se voyant ainsi troublé à l'improviste dans ses songeries amoureuses ; bientôt les satellites du nain furent taillés en pièces par sa valeureuse épée, et le nain lui-même aurait péri comme ses compagnons, s'il n'avait eu l'habileté de s'enfuir aux premiers horions.

Le duc de Bristoie, prévenu par ce drôle, fit sortir cent de ses chevaliers pour aller s'emparer de l'amant de sa nièce. Celui-ci, qui s'était rapproché du château, aperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes, et lui faisant avec son mouchoir les signes les plus éloquents pour le prier de s'éloigner vitement. Galaor dut obéir, non par crainte, mais par respect.

Les cent chevaliers du duc, après une battue qui dura toute la journée, rentrèrent enfin au château, mais sans leur proie, et le duc, furieux, fit enfermer les deux suivantes de la princesse dans une tour obscure, en attendant qu'il eût assez de preuves pour les faire condamner au dernier supplice

## CHAPITRE XXV

Comment Amadis, égaré dans une forêt, demanda l'hospitalité à un château, où on la lui refusa ; comment il apprit le nom du châtelain et songea à en tirer justice.

Pendant ce temps Amadis, s'étant séparé d'Urgande, avait repris le chemin de Vindisilore. Comme Galaor, occupé de son amour, il s'égara dans un bois, où la nuit le surprit. Bientôt la pluie, le froid et l'obscurité le contraignirent à chercher un asile; il espéra en trouver un en apercevant au

milieu du bois un château dont les fenêtres resplendissaient de lumières. Il s'avança et entendit des bruits d'instruments qui lui persuadèrent que les maîtres de ce château étaient en train de se gaudir. Lors il frappa, sans qu'on lui répondît. Il refrappa, plus fort cette fois; une fenêtre s'ouvrit et il en sortit une voix rauque qui cria :

— Qui es-tu donc pour venir me troubler à pareille heure?...

— Je suis, répondit l'amant d'Oriane, un chevalier égaré qui demande à recevoir céans l'hospitalité pour quelques heures.

— Un chevalier! reprit la voix. Parbleu! tu me parais avoir de bonnes raisons pour fuir la lumière, et peut-être que tu n'oses marcher le jour, de peur d'être obligé à combattre.

— Qui que tu sois, reprit Amadis indigné de cette injure, tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulais te faire en entrant dans ton château. Mais, toi qui parles du courage des autres, oseras-tu bien me dire ton nom?...

— Oui, répondit la voix, mais à condition que lorsque tu me rencontreras, tu ne refuseras pas de me combattre?...

— Qu'à cela ne tienne! Je te combattrai.

— Frémis donc, malheureux, de l'engagement imprudent que tu viens de prendre!... Je suis Dardan, entends-tu, Dardan! Et le jour où nous nous rencontrerons sera plus fâcheux pour toi que ne sera fâcheuse la nuit que tu vas passer dans les bois!...

— Ah! s'écria Amadis, furieux de cette insolence. Sors! Fais apporter des flambeaux par tes gens, et je t'apprendrai alors quelle réception on doit aux chevaliers...

— Oh! oh! répondit Dardan en ricanant, Dieu me préserve de faire brûler des flambeaux pour punir un hibou de ton espèce! Bonsoir... La pluie augmente, il ne fait pas bon rester ainsi aux fenêtres... Je vais me remettre à table...

Dardan se retira en effet et Amadis dut s'éloigner, en se promettant bien de se venger de cette gaberie malplaisante un jour ou l'autre. Il marcha, et, au bout de quelque temps, il rencontra deux demoiselles à cheval qui se hâtaient de regagner les tentes qu'elles avaient fait dresser dans la forêt. Surprises de trouver un chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt, elles se doutèrent bien qu'il s'était égaré et elles le prièrent de venir passer la nuit sous leurs tentes. Amadis leur conta son aventure avec Dardan.

— C'est le plus insolent, le plus présomptueux et le plus injuste des hommes!... répondirent-elles. Et son audace s'est augmentée depuis qu'une demoiselle a été assez lâche pour l'aimer, à la condition de la mettre en possession des biens d'une riche veuve, sa parente, et de se présenter à la cour du roi Lisvart, pour soutenir la justice de cette usurpation, en offrant le combat à celui qui voudra soutenir les intérêts de cette veuve... Dardan est très redouté, la veuve est peu connue, et nul ne se soucie de combattre Dardan pour elle...

A ce récit, Amadis devint pensif, et l'une des demoiselles lui ayant demandé ce qui l'occupait, il répondit :

— Je pense que voici la meilleure occasion de faire un acte de justice et en même temps de punir une insolence... Gardez-moi, je vous prie, le plus absolu secret : je combattrai Dardan!

Les demoiselles promirent de garder le secret qu'il leur demandait, tout en essayant doucement de le dissuader d'une telle entreprise. La nuit se passa ainsi. Le lendemain Amadis se remit en route vers la cité de Vindisilore.

Il chevaucha et arriva bientôt à l'extrémité d'un bois qui couronnait une montagne d'où l'on découvrait en entier la ville et la plaine environnante où l'on avait dressé la lice où Dardan devait attendre pendant trois heures le champion de la veuve.

## CHAPITRE XXVI

**Comment Amadis, monté sur un cheval blanc, combattit Dardan en présence de la belle Oriane.**

Suivant la promesse qu'il en avait faite à la demoiselle de Dannemark, messagère d'Oriane, Amadis était couvert des mêmes armes et montait le même cheval blanc dont il s'était servi pour combattre Abies. Son écu seul était fortement bossué par les derniers combats qu'il avait soutenus en chemin, et l'on y distinguait à peine les deux lions d'azur.

Le roi Lisvart, les princesses Oriane et Mabille, avaient déjà pris place au balcon qui avait été appareillé pour eux au meilleur endroit de la lice. Les jeunes princesses formaient les vœux les plus ardents pour qu'il se présentât quelqu'un d'assez courageux pour défendre les droits de la veuve, laquelle était là, pleurant et se désolant, tandis que Dardan, suivi de sa maîtresse, insultait à son malheur en se promenant fièrement dans la lice où personne ne paraissait.

Amadis, arrêté au sommet de la montagne, rêvait amoureusement à la belle princesse Oriane, et déjà était écoulée la première heure de station que devait faire Dardan. Le bruit des trompettes, annonçant la seconde heure, le tira de sa songerie; il descendit rapidement de la montagne, suivi du fidèle Gandalin, et vola vers la lice dont les barrières s'ouvrirent incontinent pour le recevoir.

— Madame, dit-il en s'inclinant devant la veuve, voulez-vous bien m'accepter pour votre défenseur?

— Ah! seigneur! répondit la veuve, toute joyeuse de savoir enfin défendue, je vous accepte avec grand merci comme un ange tutélaire envoyé à mon secours par l'Être des êtres, qui ne veut pas qu'une injustice se commette impunément envers une pauvre veuve!...

Amadis poussa alors son cheval avec grâce vers le balcon royal, et salua respectueusement le prince et les princesses, mais sans oser lever les yeux sur Oriane, de peur d'en ressentir un trouble fâcheux pour ce qu'il allait faire.

— Dardan, cria-t-il à son adversaire, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour son défenseur, et je viens tenir celle que je t'ai donnée cette nuit...

— Parbleu! répondit Dardan, je crois te reconnaître à ta voix... Mais tu risques plus ici que tu n'aurais risqué cette nuit, car cette nuit j'étais en train de m'amuser, et à présent je vais agir sérieusement... Tu as été mouillé par la pluie, je vais te mouiller avec ton propre sang...

Les trompettes sonnèrent et les deux chevaliers allèrent prendre champ pour revenir l'un sur l'autre avec impétuosité.

— Laissez aller les combattants! cria un héraut d'armes.

Amadis et Dardan, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, s'avancèrent l'un contre l'autre avec une furie sans pareille. Du premier coup, Dardan fut renversé; mais, comme il était d'une force herculéenne, il n'avait pas complétement perdu les étriers et avait pu se remettre en selle, aidé des rênes que sa main avait saisies. Il revint, l'épée haute, sur Amadis.

Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fût donné jusque-là à la cour du roi de la Grande-Bretagne, dura près de deux heures. Les deux adversaires étaient épuisés. Leurs chevaux fumaient, hors d'haleine aussi. Dardan proposa de descendre et de continuer la lutte à pied, comptant sur sa force et sur sa vigueur, mais ignorant de celle du redoutable Amadis.

Les deux combattants descendirent de cheval et mirent l'épée à la main. Amadis attaqua vigoureusement son ennemi et le força de battre en retraite jusque sous l'échafaud qui portait le balcon royal.

— L'orgueilleux Dardan est perdu! s'écrièrent quelques dames.

Involontairement Amadis leva les yeux vers le balcon d'où était partie cette exclamation, et il aperçut Oriane. A l'aspect de cette mie tant aimée, il se troubla, enivré par cette vue si chère, et son épée lui tomba des mains.

Dardan profita vitement de cet avantage inespéré; mais les coups qu'il portait sur les armes d'Amadis, presque sans défense, firent revenir ce héros qui, alors, s'élança sur lui, le terrassa et lui arracha son casque et son épée.

— Tiens-toi pour vaincu, lui cria-t-il, ou sinon je te tranche la tête!...

— Je te demande merci, répondit Dardan, et je renonce à mes prétentions sur les seigneuries de la veuve...

Dardan achevait à peine ces mots, que la maîtresse, pour laquelle il venait de combattre si âprement, s'avança avec colère vers lui et lui dit:

— Dardan, tu peux aussi renoncer pour toujours à moi... car je ne veux plus aimer ni voir de ma vie le lâche chevalier qui a si mal défendu mes droits!...

— Ah! cruelle, s'écria Dardan, qu'Amadis venait de relever en lui rendant son épée, est-ce là le prix de tant d'amour, de mon honneur et de ma vie, que je viens d'employer pour vous?...

La demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant et par de nouvelles offenses. Alors son amant, transporté de rage et de douleur, s'écria en s'avançant vers elle:

— Ah! perfide et cruelle maîtresse! Que ta mort serve d'épouvantail à toutes celles qui te ressemblent!...

Et, ces mots à peine dits, la tête de la demoiselle volait au loin sous l'épée du chevalier son amant, qui, retournant son arme contre lui-même, tombait aussitôt expirant sur le corps de sa maîtresse et mêlait son sang au sien.

Amadis fut vivement ému par le spectacle de cette double et pitoyable fin; mais, comme il ne voulait pas être connu à la cour du roi Lisvart, il profita du trouble survenu à ce propos pour sortir de la lice et regagner le bois où Gandalin lui avait dressé une tente.

## CHAPITRE XXVII

Comment Oriane et Amadis, tous les deux très amoureux, trouvèrent moyen de se voir et de se parler à l'insu du roi Lisvart.



Il chercha partout le vainqueur de Dardan, mais sans le trouver. Le roi Lisvart regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritait, et il célébra hautement, en présence de sa cour, la valeur et la générosité dont Amadis avait usé envers un ennemi superbe et insolent.

Oriane, émue du douloureux spectacle dont elle venait d'être témoin, s'était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark.

Cette dernière avait soupçonné que le vainqueur de Dardan pouvait bien être Amadis, à cause de son cheval et de ses armes. Mais une chose l'avait arrêtée dans ses soupçons, c'était l'absence des deux lions qu'Amadis portait peints sur son écu, et qui avaient été effacés par les nombreux coups de lance et d'épée reçus par cet écu. Cependant elle reprit confiance en apprenant que le vainqueur s'était soustrait aux félicitations légitimes que tout autre, à sa place, n'aurait pas manqué de rechercher.

— Madame, vint-elle dire à la princesse Oriane, je connais et vous connaissez aussi le vainqueur de Dardan... Il n'y a que l'amant le plus passionné qui puisse éprouver un trouble assez violent pour laisser échapper son épée, et rester pétrifié au moment le plus décisif du combat, après avoir seulement élevé les yeux vers vous...

— Tu te trompes sans doute, répondit Oriane en rougissant de plaisir de voir que ses soupçons à elle se trouvaient ainsi confirmés. Tu te trompes... Ce chevalier, quoique vaillant, ne peut être le Chevalier de la Mer... Et cependant, je l'avoue, au moment où il levait la tête de mon côté, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir et de frémir, craignant que Dardan ne profitât du trouble de ce chevalier pour l'abattre...

Le lendemain de cette aventure, Gandalin vint au palais du roi Lisvart, auquel il annonça qu'il arrivait d'Ecosse et qu'il était chargé de commissions de la reine de ce pays pour Oriane et Mabile. Lisvart l'envoya aussitôt chez ces princesses.

En apercevant Gandalin et en l'entendant parler, Oriane rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle devinait son message secret sous son message apparent, mais sans oser faire voir qu'elle le devinait. Mabile, en fidèle amie, le devina pour elle, et elle pria Gandalin de la suivre.

Ils allèrent tous deux dans la chambre d'Oriane, elle l'interrogea avec une insistance particulière à laquelle Gandalin céda volontiers. Lors, Oriane elle-même les rejoignit bientôt, et le fidèle compagnon d'Amadis apprit à ces deux aimables pucelles que son ami, après avoir vaincu Dardan, s'était retiré dans le bois voisin, et qu'il l'avait laissé tout en larmes et dans l'incertitude mortelle de savoir si Oriane lui permettrait de paraître à ses yeux.

— Une pareille crainte, dit Oriane d'un air doux et modeste, eût pu convenir au Chevalier de la Mer; mais le fils du roi Périon, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer par sa présence la cour des plus grands rois du monde...

— Ah! madame, s'écria le fidèle Gandalin, n'aurai-je donc rien autre chose à répondre à ce chevaleureux prince que chacun prise tant?...

Oriane baissa les yeux, quelques larmes coulèrent sur ses joues de roses; elle n'eut que la force de tirer un anneau de son doigt, en disant à Gandalin :

— Voici pour Amadis!... Maintenant, je vous laisse avec la princesse Mabile, ma bonne amie... Elle connaît les plus secrets sentiments de mon cœur, et ce qu'elle me dira de faire en cette occurrence, je le ferai les yeux fermés et avec la plus grande joie...

Oriane se retira, laissant Mabile et Gandalin en train de deviser. Il fut alors convenu que, la nuit prochaine, Amadis viendrait se cacher dans un verger sur lequel la salle de bain de la princesse Oriane avait une fenêtre grillée, et, pour mieux assurer l'entrée et la sortie de cet amoureux chevalier, Gandalin reçut une clef du verger et l'ordre d'y conduire son ami vers le milieu de la nuit.

On imagine sans peine avec quelle joie Amadis reçut l'anneau de la princesse, sa mie, et avec quelle impatience il attendit l'heure qui devait sonner son bonheur!

Enfin cette heure arriva, et Amadis fut introduit dans le verger, devant la fenêtre grillée. Mais il eut beau se rappeler le temps où Oriane et lui, élevés ensemble, jouaient dans la plus douce des familiarités, il ne put tout d'abord parler autrement qu'avec ses soupirs, sa langue étant collée à son palais par excès de timidité.

Ce fut Oriane qui prit la première la parole.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix divine, l'amitié qui nous a unis dans notre enfance ne s'est point éteinte en mon cœur... J'ai cru, sans manquer à mes devoirs, pouvoir jouir la première du plaisir de revoir le Chevalier de la Mer, de le féliciter sur son bonheur d'avoir retrouvé son père dans un grand roi, et de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'est couvert...

— Ah! madame! répondit Amadis avec enthousiasme, c'est par vous, c'est pour vous seule que je respire et que j'agis... Le premier sentiment formé par moi au temps regretté de ma prime-jeunesse, a été de vous consacrer ma vie et mes adorations... Si j'ai jamais désiré être né dans un rang qui me rapprochât du vôtre, c'est pour que vous n'eussiez pas à rougir de votre amant respectueux et soumis... Si je me suis illustré par tant de combats, si je compte m'illustrer encore par tant d'autres, c'est pour en rapporter toute la gloire à vous seule...

— Seigneur, reprit Oriane, je ne fais nul doute que vous m'aimiez, tant pour les peines que vous avez prises pour moi que pour ce que vous me dites; et quand même je n'en aurais nul enseignement de parole ni de fait, je suis trop heureuse de le croire pour songer un seul instant à en douter...

— Madame, reprit Amadis, j'ai tant de félicité à vous entendre, que je me trouve sans force pour soutenir le poids d'un si grand contentement... Amour est maladie; favorable ou contraire, il ne peut être sans passion, c'est-à-dire sans trouble... Vous me parlez plus doucement que je n'eusse jamais osé l'espérer, et, à cette cause, je me sens tout défailli de bonheur...

— Bien dites-vous, mon ami, répondit Oriane; vous êtes un apprenti en l'art de la félicité... Je souhaite de toute mon âme que vous y deveniez maître, c'est-à-dire que vous vous accoutumiez à être heureux... Je vous promets de vous y aider de tout mon pouvoir...

— Ah! madame! s'écria Amadis, l'espérance de cette divine journée me fera prendre en patience cette pénible vie!... Pour l'amour de vous je supporterai les peines intérieures le plus convertement que je pourrai; quant à celles du dehors, je les entreprendrai le plus courageusement qu'il me sera possible... Mais, cette bienheureuse journée, je vous supplie de me dire quand elle arrivera...

— Elle est déjà commencée, mon ami, répondit Oriane qui souriait dans l'ombre, mais votre œil ébloui ne la voit point...

Lors, Amadis devint pensif et tint ses yeux arrêtés sur sa mie, qui le regardait elle-même avidement à travers les losanges du treillis. Puis, quelques instants après, elle lui tendit sa petite main blanche, en signe d'amitié et comme gage de la sincérité de sa parole. Amadis s'en empara et se mit à la baiser mille et mille fois sans sonner mot, non plus qu'elle.

Mabile, voyant qu'ils restaient ainsi l'un et l'autre plongés dans leur béatitude, oublieux du monde et de la vie, les rappela à la réalité de leur situation.

— Seigneur, dit-elle à Amadis, combien de temps avez-vous résolu de rester en la cour du roi Lisvart?...

— Autant de temps qu'il plaira à madame Oriane, répondit le chevalier.

— Ce sera donc toujours, dit amoureusement la princesse.

Leurs mutuels devis allaient recommencer, lorsque Gandalin, qui faisait le guet, vint prévenir Amadis que l'aube du jour apparaissait. Amadis était bien disposé à ne tenir nul compte de cet avertissement, tant il trouvait de charme à rester dans l'atmosphère où vivait sa mie adorée. Mais sa mie adorée, s'apercevant que Gandalin disait vrai, et craignant d'être surprise en cette conversation avec son amant, lui dit :

— Mon seigneur, allez-vous-en, s'il vous plaît... Car il en est temps... Allez-vous-en pour revenir bientôt... Nous nous sommes vus de nuit, il faudra bien nous voir de jour... Nos amours étant de ces choses qui s'avouent hautement...

Amadis prit derechef la belle main blanche que lui tendait Oriane, y déposa le plus long et le plus

savoureux baiser du monde, et se retira, suivi du fidèle Gandalin.

## CHAPITRE XXVIII

**Comment Amadis se fit connaître au roi Lisvart, aux princes et aux grands seigneurs de la cour, desquels il fut hautement reçu et festoyé.**

Dans le courant de la journée qui suivit l'entrevue d'Oriane et d'Amadis, celui-ci s'arma, monta à cheval, et quitta la forêt pour venir à la ville, accompagné des deux demoiselles qui lui avaient précédemment donné l'hospitalité avant son combat avec Dardan.

Une fois entrées avec lui dans la ville, ces deux demoiselles le conduisirent directement au logis de la veuve que voulait dépouiller Dardan, laquelle était leur cousine.

— Monseigneur, dit cette veuve en voyant entrer chez elle son libérateur, et en se prosternant avec empressement devant lui, tout le bien que j'ai à cette heure, c'est vous qui me l'avez donné, je le tiens de vous et non d'autres : faites-en donc ce que vous voudrez...

— Dame, répondit Amadis, ce n'est point pour cela que je viens céans... Je viens vous chercher pour vous conduire devant le roi, afin qu'il vous tienne quitte et que je m'en puisse aller là où j'ai affaire...

La veuve voulait tout ce que voulait lui-même son sauveur. Elle s'appareilla donc et sortit avec lui, qui, au préalable, se désarma de son heaume.

En chemin, le peuple se pressa sur leur passage. Il reconnaissait la veuve et son vaillant chevalier, vainqueur de Dardan, et, cela étant, il menait un train du diable pour leur témoigner à tous deux ses sympathies et son admiration. Si grand fut le bruit, même, qu'il monta jusqu'aux oreilles du roi, qui voulut en connaître la cause. On la lui donna, et, à son tour, il alla avec empressement au-devant de ce chevaleureux homme si jeune encore et déjà si célèbre.

— Chevalier, lui dit-il, vous êtes céans le bienvenu, parce que vous y étiez le bien attendu...

Amadis, en face de ce bienveillant accueil, s'empressa, pour y répondre, de mettre un genou en terre.

— Dieu vous donne bonne et longue vie, Sire! murmura-t-il.

— Je forme le même souhait à votre profit, mon ami, reprit le roi en relevant le chevalier.

— Sire, reprit Amadis confus, je suis venu vers vous pour rendre quitte la veuve que Dardan voulait frustrer...

— Elle est libre, répondit le roi, et à cause de vous, j'ajoute encore des seigneuries à celles qui lui appartiennent et vont lui être restituées sur l'heure...

— Grand merci, Sire, dit Amadis. Maintenant, Sire, je vous prie de me donner congé, à moins que je ne puisse vous faire service, cas auquel je demeurerai, car vous êtes le prince à qui je désire le plus obéir.

— Mon ami, répondit le roi, plus votre partement sera retardé, plus mon plaisir sera grand... Restez céans le plus longtemps possible si vous voulez me mettre en contentement véritable...

— Je ferai ce qu'il vous plaira, Sire...

— Pour commencer, mon bel ami, vous allez vous désarmer... Ce harnois de guerre doit peser à vos jeunes épaules plus que de besoin...

Amadis s'inclina et s'en alla dans une chambre voisine avec le roi Arban de Norgalles et le comte de Glocester, pour lui tenir compagnie.

Lors, le roi Lisvart manda la reine, qui arriva aussitôt et à laquelle il raconta comment il avait retenu le chevalier vainqueur de Dardan.

— Et savez-vous son nom? demanda la reine.

— Non, certes, répondit le roi; par discrétion, je n'ai pas osé le lui demander...

— Peut-être est-ce le fils du roi Périon de Gaule!... Mais il est quelqu'un qui pourrait nous renseigner là-dessus : c'est l'écuyer qui nous a apporté des nouvelles d'Ecosse...

Incontinent, le roi fit appeler Gandalin, et, sans lui rien déclarer, il lui fit signe de le suivre, en lui disant seulement :

— Venez!... Et dites-moi, en voyant un chevalier que je vous montrerai, si vous le connaissez...

Gandalin le suivit, et tous deux entrèrent là où était Amadis.

— Ah! mon seigneur! s'empressa de dire Gandalin, en mettant un genou en terre devant son maître, j'ai eu mainte peine à vous trouver depuis mon départ d'Ecosse!...

— Gandalin, mon ami, sois le bienvenu!... Quelles nouvelles m'apportes-tu?...

— De très bonnes, Dieu merci, monseigneur, de très bonnes! Tous vos amis se portent bien et se recommandent à votre bonne grâce... Mais, monseigneur, désormais il n'est plus besoin de céler votre état... Car, ajouta Gandalin en se tournant vers le roi Lisvart, ce chevalier que voici est le fils du vaillant roi Périon de Gaule; pour tel le connut son père, lorsqu'il mit à mort, en combat singulier, le puissant roi Abies d'Irlande, par quoi Périon recouvra entièrement les pays qu'il avait perdus...

Amadis était désormais connu. On ne l'aima que davantage. Auparavant, c'était à cause de sa vaillance; maintenant, c'était à cause de sa vertu et de sa haute naissance.

Il se retira avec le roi de Norgalles, à qui Lisvart le recommanda spécialement, pour qu'il ne manquât d'aucune distraction pendant tout le temps qu'il resterait en sa cour.

Le lendemain, Amadis, qui avait son but, vint prendre congé du roi.

— Mon ami, répondit Lisvart, je suis marri de cette annonce... Vous m'eussiez fait grand plaisir de ne pas partir si tôt... Toutefois, comme j'entends vous être agréable et non vous tyranniser, je ne m'oppose en rien à ce que vous avez résolu, supposant, outre que je n'en ai pas le droit, que vous avez vos raisons pour en agir ainsi... Partez donc, mon ami; mais, avant de partir, voyez s'il vous plaît la reine, qui désire vous entretenir...

Amadis s'inclina en signe d'acquiescement, et, le prenant par la main, le roi Lisvart le conduisit vers la reine, à qui il dit :

— Ma dame, voici le fils du roi Périon de Gaule qui vous veut faire sa révérence.

— Vraiment, répondit la reine, il me fait là grand plaisir.

Lors, Amadis se mit à genoux devant elle et voulut lui baiser les mains; mais elle s'y opposa avec bonté et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

En se relevant, Amadis s'aperçut que le roi Lisvart n'était plus là, ni aucun des seigneurs de sa suite, et qu'il était entouré de dames et de demoiselles qui toutes le regardaient curieusement, à cause de sa renommée et de sa belle figure.

Tant d'yeux féminins braqués sur lui commençaient à le troubler. Que devint-il, lorsqu'il entendit la reine dire à sa fille Oriane, qu'il ne savait pas être là :

— Ma mie, ne reconnaissez-vous point le fils du roi Périon, qui vous a si bien servie lorsqu'il était votre écuyer, et qui vous servira encore, s'il lui plaît, maintenant qu'il est chevalier?... En bonne foi, il faut bien que vous m'aidiez toutes à le prier, afin qu'il m'octroye ce que je lui demanderai...

— Qu'est-ce donc, ma dame? demanda Amadis.

— Seigneur Amadis, le roi désire grandement que vous demeuriez avec lui... Il vous l'a demandé, mais sans l'obtenir, à ce qu'il me paraît, puisque vous êtes venu aujourd'hui céans pour prendre congé de lui... Nous allons voir qui l'emportera en cette occurrence, des dames ou des hommes... En conséquence, seigneur Amadis, nous vous prions d'être le chevalier de ma fille Oriane, de moi et semblablement de celles que vous voyez en notre compagnie... Si vous y consentez, vous nous éviterez le souci de chercher notre appui en un autre qui ne nous serait peut-être pas aussi agréable, sachant bien que, si vous êtes le nôtre, il nous sera aisé de nous passer de ceux du roi.

Toutes les demoiselles présentes, à qui on avait fait la leçon, l'entourèrent comme un essaim de fauvettes et se mirent à lui faire la même demande que la reine. Amadis, fidèle à son rôle qui lui commandait provisoirement la dissimulation, allait refuser, lorsqu'il surprit un clignement d'œil de sa mie Oriane, qui lui fit comprendre qu'il était temps d'accepter.

— Madame, répondit-il à la reine, qui donc oserait ne pas faire votre volonté, surtout lorsqu'il est si doux de s'y soumettre?... Je suis content de demeurer avec vous et de vous servir, madame, ainsi que ma dame Oriane... A une condition seulement, si vous le permettez, c'est que si je fais quelque service au roi, ce sera comme vôtre et non comme sien.

— Et pour tel nous vous acceptons! dit la reine.

## CHAPITRE XXIX

**Où l'auteur se tait, pour le présent, des faits et gestes d'Amadis, pour reprendre le propos de Galaor.**

Galaor était parti de la maison du duc de Bristoïe, où le nain lui avait donné tant d'ennuis. Il chemina tout le jour, égaré dans les méandres broussailleux de la forêt d'Arnide, sans trouver homme qui le redressât en sa bonne route. Cependant, à la vesprée, il aperçut de loin venir vers lui un écuyer, monté sur un très bon cheval.

Or, à ce moment, Galaor commençait à souffrir outre mesure d'une plaie qui lui avait précédemment été faite, en combattant contre les gens d'armes du duc de Bristoïe, embusqués par le nain à l'issue de la poterne du château. Par quoi, se sentant mal, il dit à cet écuyer qui venait :

— L'ami, sais-tu où je pourrais être médiciné d'une plaie que j'ai?

— Oui bien, répondit l'écuyer, mais tels couards que vous n'y veulent pas aller volontiers, parce que communément ils n'en sortent pas sans recevoir honte et dommage...

— Laissons cela, reprit Galaor, et dis-moi seulement si j'y trouverais quelqu'un qui me guérît ma plaie?...

— Vous y trouverez plutôt quelqu'un qui vous en fera d'autres...

— Montre-moi le chemin, et je m'assurerai par moi-même de la vérité de ce que tu m'annonces...

— Je ne le ferai que si cela me plaît...

— Tu le feras de gré ou de force, mais tu le feras, je t'en réponds!...

— Par force? dit l'écuyer. Gratuite pourrait-elle jamais me forcer à faire plaisir à un chevalier aussi lâche et aussi recru que tu parais l'être?...

En entendant parler si audacieusement cet homme, Galaor tira vitement son épée et fit mine de lui en fendre la tête.

— Par Dieu! rustre, tu me conduiras là où tu dis, et je conduirai ton âme aux enfers, son futur logis!...

L'écuyer eut peur. Il répondit :

— Puisque vous m'y forcez, je vais vous conduire là où votre folie sera bientôt châtiée et où sera vengé l'outrage que vous venez de me faire.

Ce disant, l'écuyer se mit à marcher devant Galaor, et, quand ils eurent ainsi cheminé pendant un assez long temps, une lieue environ, ils arrivèrent près d'une forteresse assise le long d'un plaisant val et bien peuplée d'arbres.

— Laissez-moi aller maintenant, dit l'écuyer à Galaor, car voilà le lieu où j'espère être vengé de l'injure que vous me faites...

— Va-t'en à tous les diables! répondit Galaor. Je ne suis pas assez satisfait de ta compagnie pour te retenir plus longtemps.

— Si vous n'êtes pas satisfait de moi, vous le serez encore moins de ceux que vous allez trouver! lui cria l'écuyer en s'esquivant.

Galaor haussa tranquillement les épaules, et plus tranquillement encore se dirigea vers le château, à la porte duquel veillaient un chevalier armé, monté sur son cheval, et cinq hallebardiers équipés pour défendre l'entrée de la place.

— N'est-ce pas vous, demanda le chevalier à Galaor, qui avez tout à l'heure contraint notre écuyer?

— Je ne sais qui est votre écuyer, répondit Galaor, à moins que ce ne soit le paillard que j'ai forcé à me conduire ici, lequel est bien le paillard le plus rogue et le plus audacieux de la chrétienté...

— Cela peut être... Mais enfin, que demandez-vous céans?...

— Seigneur, je suis blessé et je cherche qui me secoure.

— Entrez, alors !...

Galaor entra sans défiance aucune. Mais il eut à peine fait quelques pas que le chevalier et les hallebardiers l'assaillirent tous les six à la fois. Lors, il se retourna, s'empara de la hallebarde de l'un d'eux, et, avec cette arme, cassa la tête au chevalier pour le punir de sa traîtrise. Puis, entrant parmi les autres, il les chargea si rudement qu'il en tua trois; les deux qui restaient s'enfuirent clopin clopant vers le château.

Galaor allait les poursuivre, lorsqu'il entendit son écuyer qui lui cria de loin :

— Seigneur, seigneur, prenez vos armes, car il y a céans une émeute de gens !...

Galaor s'arrêta coi et retourna s'armer.

— Par Dieu ! reprit l'écuyer, je prendrai cette hache pour vous secourir, si besoin est, contre ces pendards.

Et il prit la hallebarde et l'écu de l'un des morts.

— Pour le moins, ajouta-t-il, je ferai mon épreuve contre cette canaille, car, pour ne pas perdre chevalerie avant de l'avoir reçue, je ne veux pas mettre la main sur un chevalier de peur de l'outrager !...

— Sois assuré, dit Galaor, qu'aussitôt que j'aurai retrouvé celui qui me conféra à moi-même cet honneur, tu seras chevalier !

Cela dit, Galaor et son écuyer passèrent outre. Deux chevaliers vinrent vers eux, puis dix soudards, qui ramenèrent devant eux les deux qui fuyaient devant Galaor.

— Tuez-le ! tuez-le ! criait de toutes ses forces le couard écuyer de tout à l'heure, lequel se trouvait pour le moment à une des fenêtres du château. Tuez-le ! tuez-le ! mais épargnez son cheval qui me pourra servir !...

Galaor, en reconnaissant ce misérable qui l'avait si traîtreusement dirigé, sentit le cœur lui enfler de telle sorte qu'il courut sus aux nouveaux arrivants et les chargea avec une rare impétuosité. Sa lance se brisa contre le premier des deux chevaliers, et il dut employer son épée pour se défaire du second, qu'il jeta à bas de son cheval. Lors, poursuivant sa pointe, sans s'arrêter pour souffler, il se mêla parmi les gens de pied, et constata avec plaisir que son écuyer en avait déjà dépêché deux.

— C'est très bien commencé, mon ami ! lui cria-t-il pour lui augmenter le cœur. Achevons, maintenant, achevons ! Que nul de ces paillards n'en réchappe ! Aucun d'eux n'est digne de vivre...

Le traître écuyer, qui était à la fenêtre, voyant ce conflit, monta hâtivement par un escalier au haut d'une tour, et cria tant qu'il put :

— Seigneur, armez-vous, sinon vous êtes mort !...

Il cria même si fort, ce misérable, que Galaor l'entendit et jugea à propos d'aller au-devant. Mais il n'avait point fait trois pas qu'il aperçut un chevalier armé de toutes pièces et un cheval qu'on lui tenait tout prêt au pied de la montée. Galaor sauta légèrement sur ce cheval destiné à un autre.

— Damp chevalier, dit-il au maître présumé de ce cheval, il faudra dorénavant monter de meilleure heure, si vous ne voulez pas voir votre destrier occupé. Je l'ai, je le garde !...

— Qui êtes-vous donc ? demanda le chevalier étonné, car il n'avait pas encore eu le temps d'apercevoir Galaor, tant il avait fait vite. Êtes-vous celui qui a tué mes deux neveux et les gens d'armes de ce château ?

— Je ne sais de qui vous parlez, répondit Galaor, mais je vous assure que j'ai trouvé céans la pire canaille de la terre.

— Pardieu ! s'écria le chevalier, ceux que vous avez tués valaient mieux que vous, je vais vous le prouver !...

Ils mirent alors la main aux épées, et le combat commença âprement.

Le chevalier, maître du château où se trouvait Galaor, était un vaillant homme, et s'il y avait eu là les témoins ordinaires des tournois, il y eût eu des applaudissements pour la façon brillante dont il portait ses coups à Galaor.

Mais Galaor était Galaor. Son adversaire ne put supporter plus longtemps l'effort de son bras victorieux : il dut fuir. Galaor le poursuivit, et de si près, qu'ayant gagné un portail et voulant sauter par une fenêtre basse pour de là gagner les derrières du château, il tomba et se fracassa la tête sur un amas de pierres.

Quand Galaor s'en vit débarrassé, il s'en retourna maudissant le château et les habitants. En s'en allant, il entendit, en passant, une voix dolente qui appelait à l'aide.

Il s'approcha et pria le plaignant de lui ouvrir la porte.

— Je ne puis, étant attaché par une énorme chaîne, lui répondit-on.

Galaor supposant que c'était quelque prisonnier, donna du pied si rudement dans la porte qu'il la fit sortir des gonds.

Il aperçut alors une belle demoiselle, la chaîne au cou, qui lui dit :

— Seigneur, que sont devenus le seigneur de ce château et ceux de sa suite ?

— Ils sont tous morts de ma main, répondit Galaor, après m'avoir attaqué lorsque je demandais aide et soins pour mes blessures.

— Dieu soit loué, fit la demoiselle ; ôtez-moi ces chaînes et bientôt je vous aurai délivré de vos souffrances.

Galaor rompit la chaîne et s'en fut avec la demoiselle, qui prit la précaution d'emporter deux boîtes d'onguents que le seigneur du château gardait précieusement.

En passant dans la cour, Galaor vit remuer encore le premier chevalier vaincu ; mais pour ne pas le laisser languir en souffrance, il lui passa tant de fois sur le ventre, au galop de son cheval, qu'il lui fit rendre l'âme.

Puis Galaor escorta la demoiselle, à qui il tint de beaux propos d'amour.

La demoiselle avoua qu'elle lui devait une grande reconnaissance de l'avoir sauvée si bravement, et elle lui assura qu'elle lui appartenait en tout ce qu'il pourrait souhaiter.

Ils entrèrent si avant dans les serments d'amour que l'exécution s'en suivit et qu'ils goûtèrent ensemble le fruit tant aimé des favoris de dame Vénus.

Par bonheur, ils avaient trouvé un pavillon de chasseurs qui les abrita pendant cette nuit, de sorte que Galaor fut non-seulement guéri des plaies de son corps, mais soulagé aussi des blessures qu'amour lui avait faites précédemment.

La dame raconta à Galaor qu'elle était fille de

Thélois le Flamant, devenu comte de Clave par la volonté du roi Lisvart et d'une dame qu'il avait tenue longtemps pour sa mie.

— Mais un jour, dit-elle, que j'étais au monastère voisin avec ma mère, je fus demandée en mariage par celui que vous venez de tuer; ayant été refusé, il profita d'une occasion et m'enleva par force au milieu de mes compagnes de jeu, il m'emmena là où vous m'avez sauvée.

Il me lia dans cette prison que vous avez vue, en me disant que j'y resterais jusqu'à ce que mes parents vinssent le supplier de me prendre pour sa femme. Il voulait ainsi se venger de mes dédains pour sa main et ses hauts faits.

Je priai Dieu de lui faire le plus de mal possible, et préférai attendre ce jour de vengeance plutôt que de commencer avec lui une captivité éternelle.

— Vous êtes pleine de raison, répondit Galaor; mais dites-moi où vous allez en me quittant, je ne puis m'arrêter longtemps ici et je doute que vous vouliez m'accompagner.

— Conduisez-moi, reprit-elle, au monastère où j'ai été enlevée, ma mère s'y trouve, elle me saura délivrée à sa grande joie.

Galaor approuva ce dessein, et tous deux montant à cheval ils prirent la route du monastère, où ils arrivèrent à la nuit tombante, entourés de la réception la plus cordiale.

La demoiselle raconta les prouesses de Galaor, qui, malgré son désir de ne pas séjourner longtemps, ne sut résister aux instances multipliées que les dames lui firent pour le garder près d'elles pendant quelques jours.

## CHAPITRE XXX

Comment Amadis, ayant la faveur du roi Lisvart, entendit parler de son frère Galaor.

Amadis, après avoir défait le redoutable Dardan, et su prendre une bonne position à la cour de Lisvart, avait été nommé chevalier de la reine.

Or, un jour qu'il était en compagnie de dames, une demoiselle entra chez la reine et lui demanda s'il y avait à la cour un chevalier portant des lions à ses armes.

La reine, voyant qu'il s'agissait d'Amadis, lui dit :

— Que voulez-vous à ce chevalier.

— Madame, je lui apporte, répondit-elle, des nouvelles d'un chevalier qui a fait le plus beau commencement d'armes qu'on ait encore vu.

— Vous dites beaucoup, reprit la reine; peut-être ignorez-vous ce qu'ont fait tous les autres.

— Néanmoins, répliqua la demoiselle, je crois que vous penserez comme je dis lorsque vous saurez ce qu'il a accompli. Je désirerais vous le dire en présence du chevalier, à qui j'ai d'autres nouvelles encore à donner.

La reine lui montra Amadis, en l'invitant à s'expliquer vitement.

— Madame, dit la demoiselle, je vous crois. — Sachez donc, monseigneur, dit elle à Amadis, que le gentilhomme que vous avez fait chevalier, lorsque vous prîtes le seigneur de Baldoit et délivrâtes l'ami d'Urgande, vous envoie ses respects et vous regarde comme son seigneur.

Il vous assure qu'il deviendra grand chevalier et homme de bien, ou qu'il mourra en chemin.

Amadis s'émut beaucoup à ces paroles qui lui rappelaient son frère; les dames en furent étonnées, surtout Oriane.

Cependant la reine brûlait du désir de savoir la suite, et la demoiselle continua :

— Son premier fait d'armes a été en la roche de Galtare, où il a combattu le terrible géant Albadan, lequel, en rase campagne, seul à seul, il a défait et tué.

Puis elle entra dans les détails de ce combat, auquel elle avait assisté.

La reine s'informa du chemin qu'avait pris ce chevalier; la demoiselle raconta qu'une dame était venue le chercher de la part de sa maîtresse, qui désirait le connaître.

— Que vous semble de ce chevalier? dit la reine à Amadis; le connaissez-vous?

— Je le connais et l'ai vu, répondit Amadis; pas assez sans doute, mais, d'après ce que m'a dit Urgande, il doit être mon propre frère.

— Votre destinée est bien extraordinaire! reprit la reine. Vraiment, c'est miracle que vous ayez retrouvé vos parents, et eux vous. Il me plairait de voir à la cour du roi ce chevalier valeureux.

Oriane, trop éloignée de la reine pour avoir pu connaître la cause de l'émotion d'Amadis, le fit approcher et le félicita des nouvelles que sa jalousie supposait être celles d'une dame inconnue. Mais lorsqu'Amadis lui eut raconté la vérité, elle fut obligée de se faire pardonner cette supposition.

Oriane et Amadis conçurent le projet de faire venir Galaor à la cour, et Amadis demanda à la reine son bon plaisir.

— Vous serez agréable au roi, dit la reine, en allant chercher ce chevalier.

Amadis partit avec Gandalin, et le premier jour ne rencontrèrent aucune aventure.

Le lendemain, ils traversèrent une forêt et aperçurent une dame accompagnée de deux demoiselles et de quatre écuyers. Ces gens, tout en larmes, suivaient une litière occupée par un chevalier.

Amadis étonné leur demanda d'où venaient leurs larmes et quel personnage se trouvait être dans cette litière.

— C'est, dit la dame, toute ma douleur et toute mon affection, mon seigneur et mari.

Amadis s'approcha pour regarder quel personnage c'était.

Il vit un chevalier assez grand, dont le visage était enflé et tout tailladé; et, comme il était incapable de répondre à ses questions, Amadis s'enquit auprès de la dame, qui lui raconta que, le jour même, ils traversaient un pont, lorsqu'un chevalier les pria de rebrousser chemin, s'ils étaient au roi Lisvart; il ajoutait qu'il tuerait le roi, s'il le prenait, parce que ce dernier avait à sa cour un chevalier meurtrier de Dardan, son ami.

— Mon mari, continua la dame, fatigué de ces menaces, lui répondit qu'il était sujet et vassal de Lisvart, et qu'il ne le nierait à personne. Alors le chevalier du pont commença à charger mon mari, qui, à la fin, succomba sous des coups multipliés. L'homme du pont l'a cru mort et nous a crié de faire porter à la cour du roi Lisvart sa dépouille, pour le narguer.

— Dame, dit Amadis, faites-moi montrer le chemin par un de vos écuyers; je dois venger votre mari, car c'est à cause de moi qu'il a été mis en cet état.

La dame le fit accompagner, et Amadis fut en peu de temps arrivé au pont, près duquel le chevalier jouait aux tables avec un compagnon.

Ce dernier, en apercevant Amadis, quitta le jeu, et, montant son grand cheval blanc, il cria :

— Holà-holà! je vous défends d'aller plus loin, si vous ne faites un serment.

— Et lequel? répondit Amadis.

— Que vous n'êtes pas de la maison du roi Lisvart; sans cela, je vous promets malheur!

— Je ne sais ce que vous ferez, reprit Amadis, mais je suis chevalier de la reine, femme de Lisvart; je fis dernièrement rétablir les droits d'une demoiselle déshéritée.

— Par ma tête, répliqua le chevalier du pont, je vais vous ôter la vie, car vous avez tué l'un de mes meilleurs parents.

Et il vint à toute vitesse sur Amadis, qui partit en même temps. Leur rencontre fut terrible : lances et écus furent brisés, et le chevalier fut surpris de se trouver couché par terre.

Mais Amadis était en train de relacer son armet, prêt à tomber; ce qui permit au chevalier de remonter en selle et de donner de son épée à son adversaire. Amadis, aussitôt qu'il eut son arme à la main, découpa par derrière l'armet du chevalier et lui trancha si bien la tête, qu'elle pendait sur ses épaules; il rendit l'âme à l'instant.

Les hommes du pont prirent aussitôt la fuite. Amadis ne voulut pas les poursuivre et pria l'écuyer d'aller raconter à sa dame quelle vengeance il avait tiré pour son mari. Puis il continua à travers la forêt, si bien qu'il atteignit une plaine couverte de fleurs odorantes dont la vue lui rappela son Oriane.

Pendant qu'il rêvait à sa belle, il aperçut un nain très contrefait monté sur un palefroi; il l'interrogea sur la route qu'il avait faite.

— Je viens de la maison du comte de Claire, répondit ce nain.

— N'y as-tu pas vu, fit Amadis, un nouveau chevalier nommé Galaor?

— Non, repart't le nain; mais, dans trois jours, je pourrai vous montrer le meilleur chevalier qui jamais porta lance et armure.

Amadis, présumant que c'était son frère dont parlait le nain, resta avec lui; ils s'arrêtèrent chez une demoiselle qui les reçut bien; mais Amadis ne put se reposer la nuit, pensant toujours à Oriane.

Le lendemain, vers midi, ils virent un chevalier qui combattait contre deux.

Amadis, s'approchant, leur demanda la cause de ce combat.

— C'est, dit l'un des deux, que ce chevalier se prétend aussi fort que nous deux ensemble.

— Votre différend est bien mince, dit Amadis, car la force de l'un ne diminue pas celle de l'autre.

Alors ces chevaliers firent la paix; ils demandèrent à Amadis s'il connaissait le chevalier qui était cause de la mort de Dardan; qu'ils désiraient le rencontrer. Amadis leur dit qu'il l'avait vu à la cour du roi Lisvart; puis il les laissa.

Il n'était pas encore éloigné d'eux qu'il les entendit venir à sa suite en courant; le nain proposait de fuir, mais Amadis prit son armet et son écu.

Les chevaliers arrivés tout près de lui, demandèrent qu'il leur accordât une faveur, savoir où ils pourraient rencontrer le meurtrier de Dardan.

— C'est moi, répondit Amadis, et vraiment j'hésitais à l'avouer de peur de faire mon éloge.

Alors les chevaliers l'appelèrent traître et fondirent lâchement sur celui qui venait de les réconcilier. Mais Amadis les rembarra vivement; l'un eut l'épaule coupée et fut jeté à bas de son cheval, le second perdit son armet et eut la gorge fendue. Quant au dernier il prit la fuite, et Amadis craignit d'être trop mal monté pour lui faire poursuite.

Gandalin, en revoyant son maître, le félicita, et bientôt ils purent se reposer dans un ermitage.

Le lendemain, vers trois heures, le nain indiqua à Amadis, au fond d'un vallon riant, trois pins élevés sous lesquels était à cheval un cavalier; tout près, deux chevaliers désarmés couraient après leurs chevaux; un peu plus loin se reposait un chevalier entouré de lances fichées en terre; deux chevaux prêts à monter attendaient.

Le nain indiqua à Amadis le chevalier couché comme celui qu'il avait promis de lui montrer, et il l'appela Angriote d'Estravaux; il lui raconta ensuite que ce chevalier aimait une dame voisine qu'il avait dérobée à ses parents par force d'armes; que la dame, ne voulant pas l'aimer, puisqu'elle n'était point sienne de son vouloir, lui donna pour condition d'amour qu'il arrêterait aux trois pins, tous les chevaliers errants qui passeraient. Il pouvait s'adjoindre son frère, et, dans le cas où ce dernier serait occis, il n'aurait qu'une année à continuer seul cet engagement.

— Ils se retirent la nuit dans le château voisin et sont ici toute la journée, ajouta le nain. Depuis trois mois qu'ils ont pris ce poste, Angriote n'a pas encore mis l'épée à la main; son frère a défait tous les chevaliers qui se sont présentés.

— J'ai entendu parler de cela, répondit Amadis, par un chevalier qui, en effet, trouvait cette dame plus belle que sa mie; ne s'appelle-t-elle pas Grovenèse.

Le nain confirma ce nom et voulut entraîner Amadis dans un autre chemin, mais Amadis donna des éperons à son cheval et passa devant; il se trouva bientôt au vallon dont un écuyer gardait l'entrée.

— Seigneur, lui dit cet écuyer, ne passez pas outre si vous n'avouez que la mie du chevalier couché sous ce pin, est plus belle que la vôtre.

— Dieu m'assiste, répondit Amadis, si je proférerai jamais pareil mensonge, à moins de force et extrême contrainte.

— Or, retournez donc, reprit l'écuyer; autrement, il vous faudra combattre contre les deux chevaliers que vous voyez là-bas.

— S'ils m'assaillent, répliqua Amadis, je me défendrai selon mon pouvoir.

Et il continua son chemin sans dire un mot de plus.

## CHAPITRE XXXI

Comment Amadis combattit contre Angriote et son frère, qui gardaient le passage du val.

En voyant Amadis poursuivre sa route, le frère d'Angriote lui dit :

— Vous êtes fou de refuser ma demande, car il vous faut combattre contre moi.

— Ce combat, répondit Amadis, m'est plus agréable qu'un mensonge horrible.

Et tous les deux s'engagèrent rudement dans leurs écus ; le chevalier fut désarçonné et garda les rênes de son cheval jusqu'à ce que le cheval les fît rompre en le traînant ; il resta évanoui sur la place.

Amadis descendit de cheval, et devant l'armet, s'aperçut qu'il n'était que pâmé. Il le remua et il reprit ses sens.

— Vous êtes mort, lui dit Amadis, si vous ne vous rendez.

Le chevalier voyant une épée nue suspendue sur sa tête se rendit.

Angriote pendant ce temps se disposait à venger son frère ; il envoya une lance à Amadis par un de ses écuyers.

Les lances se brisèrent à la première rencontre, sans qu'il y eût blessure cependant, et tous deux reprirent carrière.

Déjà Amadis avait saisi son épée, mais Angriote lui dit, se croyant très fort sur cette arme :

— Ne vous pressez pas, joutons avec les lances jusqu'à ce que l'un de nous soit à bas.

— Chevalier, répondit Amadis, je ne puis rester ici longtemps, je suis attendu.

— Comment, reprit Angriote, vous vous croyez déjà hors de mes mains, rompons encore une lance s'il vous plaît.

Amadis y consentit. Les deux combattants se choquèrent si fort qu'Angriote fut renversé sous son cheval ; le cheval d'Amadis s'embarrassa et tomba de l'autre côté, de telle sorte qu'un tronçon de lance, resté dans son écu, lui entama légèrement le corps.

Mais il se releva fièrement comme il convenait au soutenant d'honneur et de beauté de dame Oriane.

Ayant enlevé le tronçon, il marcha sur Angriote l'épée au poing.

Ce dernier lui renouvela, comme à un enfant, de déclarer sa mie plus belle entre toutes ; mais Amadis répondit par une attaque si furieuse, ils se battirent avec une telle rage que les assistants et eux-mêmes sentirent qu'il y aurait bientôt un résultat.

Amadis, résolu de faire triompher la beauté de sa dame, s'éleva à un tel point de force et d'adresse, qu'Angriote, couvert de horions, quitta le combat.

— Certes, dit-il à Amadis, vous valez mieux que moi...

— Rendez-vous, lui répondit Amadis, car si vous prolongez le combat, il finira avec votre existence, et j'en serais fâché, car vous êtes un chevalier brave et courtois.

— Alors, Angriote reprit : Je crois convenable de me rendre au meilleur chevalier que j'aie rencontré, et tout le monde en doit faire autant ; je ne regrette que d'avoir perdu ce que j'aimais le plus au monde.

— Espérez, répliqua Amadis, que votre dame récompensera un jour la courtoisie que vous lui avez gardée, je ferai ce que je pourrai afin que vous soyez heureux.

Et prenant congé d'Angriote qui voulait l'héberger en son château, Amadis partit avec le nain, et pendant cinq jours, leur route ne fut traversée d'aucun incident.

## CHAPITRE XXXII.

Comment Amadis, toujours à la recherche de Galaor, entra dans le château de l'enchanteur Arcalaüs, et ce qui s'ensuivit.

Heureux d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir son espérance trompée dans la recherche de Galaor, Amadis suivit le nain auquel il avait promis un don. Le sixième jour, ils arrivèrent en vue d'une forteresse qui paraissait inhabitée.

— Seigneur, dit le nain, c'est ici le château de Valdénia, et celui qui le possède est le plus redoutable que je connaisse. Hélas ! j'avais un maître aussi brave qu'aimable ; il vint près de ce château ; le traître qui l'habite l'attaqua, aidé de plusieurs satellites : mon maître fut vaincu !... Depuis six mois je lui cherche un vengeur. Tous les chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier, ont perdu la vie ou la liberté.

— Tu fais acte de bon serviteur, lui dit Amadis, seulement tu devrais prévenir les gens des dangers qu'ils courent. Quel est donc ce seigneur si redoutable.

— Seigneur, répondit le nain, c'est l'enchanteur Arcalaüs. Mais retirons-nous, car la nuit vient, et si Arcalaüs menait contre lui des chevaliers il ne pourrait sortir.

Animé par le récit du nain et par la certitude que la cour de la Grande-Bretagne n'avait pas de plus mortel ennemi que cet enchanteur, Amadis n'hésita pas une seconde à pénétrer dans la seconde cour du château. Nul être vivant ne s'offrit à sa vue, et le même silence régna dans cet endroit jusqu'à deux heures avant la nuit.

Le nain, qui commençait à prendre effroi, lui cria vainement :

— Seigneur, sortons d'ici, je vous rends votre parole.

— Non, répondit Amadis, je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château.

Et, se défiant un peu du nain, il chargea Gandalin de s'assurer de sa personne et de le forcer à le suivre. Lorsqu'il descendit de cheval et parcourut les deux cours.

On ne pouvait entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il était impossible de forcer.

Apercevant une voûte obscure qui paraissait ouverte, Amadis n'hésita pas à s'y aventurer et à descendre l'humide escalier qui conduisait dans ce souterrain.

Il y marchait à peine depuis quelques minutes qu'il entendit un bruit de chaînes et des cris lamentables. Il s'avança vers le lieu d'où partaient ces bruits, autant que les ténèbres dans lesquelles il se trouvait pouvaient le lui permettre. Tout-à-coup, une voix rauque s'écria :

— Lève-toi !... prends ces fouets et va-t-en faire crier d'une autre sorte ces misérables qui osent troubler mon sommeil !...

Amadis tira alors son épée et s'avança, résolu. La lumière d'une lampe lui fit découvrir une troupe de gens armés dont quelques-uns dormaient, et dont le plus grand nombre veillaient.

Amadis les enjamba après avoir pris une de leurs haches; mais ils furent éveillés par d'autres plaintes qu'ils firent taire en menaçant l'auteur de coups de verges.

L'un d'eux se leva même et trouva devant lui Amadis dont il eut grande peur.

— Qui va là, dit-il, qui t'a permis de franchir ce séjour?

— Moi seul, répondit Amadis.

— Tant pis pour toi, reprit le garde, tu vas grossir le nombre des malheureux dont tu entends les pleurs.

Et il enferma Amadis dans le souterrain, puis avertit ses compagnons. Le geôlier voulut se charger d'Amadis et le vint harceler, aidé d'un garde; mais il reçut un coup de poing qui lui brisa la mâchoire et Amadis lui trancha la tête.

Tous les gardes se ruèrent alors contre lui, mais il en mit quatre hors de combat et les deux derniers se rendirent.

Il se fit ouvrir les prisons avec les clefs que portait le geôlier à sa ceinture, et délivra une jeune femme recluse dont les vêtements étaient pourris.

— Je suis fille de roi, lui dit-elle, et c'est à cause d'un roi que je suis ici.

— Prenez courage, lui dit Amadis, je suis sûr que votre pauvreté se changera bientôt en richesse et votre douleur en joie.

Il fit mettre à cette demoiselle le manteau d'écarlate qu'Arcalaüs avait donné récemment à son geôlier, puis la conduisit dehors, l'assurant qu'elle ne rentrerait pas dans ce lieu de supplice.

— Permettez, lui dit Amadis, que mon écuyer vous tienne compagnie tandis que j'irai délivrer vos compagnons de captivité.

Ils étaient alors sous la voûte d'entrée, et il survint un garde qui demanda à celui qui éclairait Amadis :

— Mon maître, Arcalaüs, veut savoir si le chevalier qui vient d'entrer est mort ou en prison.

Le garde laissa tomber les chandelles tant il fut effrayé, mais Amadis lui dit :

— Que crains-tu sous ma protection? Marche devant sans inquiétude.

Ils arrivèrent enfin dehors, la nuit était fort avancée. Amadis ne vit ni le nain, ni Gandalin; il suivit un peu un bruit de voix et les aperçut tous deux attachés à des poteaux au-dessus d'un feu; il accourut pour les délivrer, et les ramena au château avec la demoiselle et les deux gardes.

La porte du château était fermée, ils se retirèrent dans un coin de la cour et Amadis, ayant appris de Gandalin qu'un cheval était dans une écurie voisine, enfonça la porte, prit la bête toute sellée, la monta et attendit Arcalaüs dont l'arrivée était connue de Gandalin et du nain.

En attendant, Amadis devisait avec la demoiselle dont Arcalaüs avait causé le malheur en la ravissant à celui qu'elle adorait. Arcalaüs était l'ennemi juré de ce roi, et il ne craignit pas d'employer les ressources de l'enchantement pour arriver à ses fins.

Amadis sut que ce roi était Arban de Norgales dont il était fort l'ami; il en félicita la demoiselle.

Le petit jour commençait à poindre, car la nuit s'était écoulée pendant ces événements, et Amadis n'attendait plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup une fenêtre s'ouvrit, un homme d'une grande taille y parut, et, s'adressant à l'amant de la belle Oriane, il lui cria :

— Est-ce toi, malheureux, qui a osé massacrer la garde de mon château?

— Si tu veux descendre, répondit Amadis, je te rendrai compte de ce que j'ai fait et je te dirai ce que j'ai dessein de faire.

— Attends-moi donc! reprit l'homme à la haute taille, d'un air furieux et menaçant.

— La fenêtre se referma, et, quelques minutes après, une des portes de fer s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier d'une forte encolure. C'était Arcalaüs.

Cet enchanteur avait une taille de géant et une vigueur proportionnée à sa taille. Il s'imagina avoir facilement raison de ce chevalier qui avait osé franchir l'enceinte de son château lorsque tant d'autres avaient été si cruellement punis de cette témérité. Mais Amadis n'était pas un chevalier ordinaire : il avait en outre le bon droit et la justice pour lui. Devant les coups terribles qu'il porta à Arcalaüs, et dont le dernier le désarma, cet enchanteur dut prudemment battre en retraite de peur de pis.

Amadis le suivit. Arcalaüs franchit l'escalier et, en quelques bonds, arriva dans une chambre où soudain une femme lui présenta une épée pour remplacer celle qu'il venait de laisser tomber. C'était pour lui une occasion nouvelle de combattre : il se présenta à la porte de la chambre, et défia Amadis qui s'y était courtoisement arrêté, par respect pour la dame qu'il venait d'apercevoir. Arcalaüs ordonna à cette dame de se retirer et insulta Amadis par les plus grossières injures, en lui défendant de passer le seuil de la porte.

— Fût-ce aux enfers, répondit alors Amadis, j'irais attaquer un monstre tel que toi!

Il dit et s'élança dans la chambre; mais à peine avait-il fait un pas, qu'il tomba sur le sol, évanoui.

Arcalaüs le désarma aussitôt, et, appelant la dame de tout à l'heure, il lui dit :

— Il me serait facile de donner la mort à cet ennemi que voici, mais je serai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne et par le projet que je vais exécuter. Je le laisse provisoirement sous votre garde!...

Ayant dit cela, Arcalaüs se désarma, se couvrit des armes d'Amadis, s'empara de sa redoutable

épée et monta sur son cheval qu'il trouva broutant l'herbe maigre qui croissait çà et là dans la cour.

En s'en allant, il fit mettre Gandalin et le nain en prison. Gandalin ne voulait pas survivre à son maître et priait qu'on le tuât plutôt que de le mettre au cachot; il insultait Arcalaüs sur sa traîtrise et lâcheté, afin qu'on se débarrassât de lui. Mais Arcalaüs le laissa dire, et le fit traîner par les cheveux et jeter dans un cul de basse fosse.

— Si je te faisais occire, lui dit-il, tu serais hors de peine, tandis que là tu souffriras mille fois plus que la mort même.

Puis Arcalaüs, monté sur le cheval d'Amadis et suivi de trois écuyers, se dirigea vers la cour du roi Lisvart.

A peine était-il sorti que la dame, sous la garde de laquelle il avait laissé Amadis, vit entrer, dans la salle où elle se tenait, deux demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent et placèrent tout autour de la salle. Bientôt une troisième dame, d'une taille plus imposante que les deux premières, entra, tenant d'une main un petit réchaud et de l'autre un livre écrit en signes particuliers, et suivie de six demoiselles qui portaient des harpes.

La dame, qui paraissait la maîtresse des autres, versa alors quelques aromates et quelques herbes odoriférantes sur son réchaud et le promena autour d'Amadis, toujours évanoui. Pendant que ces parfums se répandaient en nuages bleus dans la salle, et que les harpes préludaient harmonieusement, elle lut quelques phrases dans le livre mystérieux qu'elle tenait à la main, et plusieurs voix lui répondirent dans la langue inconnue qu'elle parlait en lisant ce livre. Tout-à-coup, s'approchant de celui qu'on croyait mort, elle le prit par la main en lui criant d'une voix vibrante :

— Amadis, réveillez-vous! La Gloire, Oriane et votre amie Urgande vous appellent à la vie!

Amadis se réveilla, en effet, et reconnut sa protectrice Urgande, aux pieds de laquelle il se jeta.

— Ah! madame, lui dit-il, que ne vous dois-je pas?

— Ne perdons point de temps, répondit Urgande; il s'agit de prévenir les suites funestes de la noire trahison d'Arcalaüs... Il a pris vos armes, et se flatte de paraître comme votre vainqueur... Couvrez-vous des siennes et volez pour démentir à temps le faux récit qu'il ne manquera pas de faire de sa victoire et de votre mort.

Amadis obéit, et, ne voulant pas porter plus loin sa vengeance, en considération de la femme d'Arcalaüs, laquelle était une pitoyable dame, tendre aux affligés et douce aux captifs, il se couvrit de l'armure de l'enchanteur, monta sur son cheval, et sortit du château. Il était suivi par Gandalin, le nain, Grindalaia et les autres prisonniers d'Arcalaüs, parmi lesquels se trouvait le célèbre chevalier Brindabois, dont Lisvart et sa cour regrettaient depuis trois ans la perte.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, se présenta à la cour du roi Lisvart, et de l'effet désastreux qu'il produisit; comment, ensuite, la joie revint, lorsqu'on connut la vérité.



aisant diligence pendant ce temps, Arcalaüs était arrivé à Vindisilore, au moment même où les princesses Oriane et Mabille prenaient le frais à leur fenêtre.

— Ah! cousine, s'écria Oriane en apercevant Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, qu'on est heureux de revoir ce qu'on aime!

Et, entraînant Mabile, elle courut avec elle dans la chambre de la reine, après avoir pris le temps de nouer et de relever ses beaux cheveux.

Comme elles étaient là toutes deux, dans l'attente de voir paraître le plus vaillant et le plus beau des chevaliers, elles virent entrer le roi, tout en larmes, qui s'écria d'une voix entrecoupée :

— Ah! madame, quel coup affreux! Le brave Amadis n'est plus!...

La reine Brisène aimait son chevalier comme son propre fils. En entendant ainsi annoncer sa mort, elle jeta un cri douloureux et tomba sans connaissance. Oriane et Mabille voulurent s'avancer pour la secourir; mais la tendre Oriane, cédant au désespoir qui s'était emparé de son âme amoureuse, s'évanouit également et tomba sur ses genoux comme foudroyée. On la transporta dans sa chambre.

Les soins de Lisvart et des dames du palais ayant fait revenir à elle la reine Brisène, elle voulut avoir de plus amples détails sur la catastrophe, et le roi les lui donna tels qu'il les tenait de la bouche perfide d'Arcalaüs. Amadis était venu le défier dans son château de Valderin, et les conditions du combat avaient été que le vainqueur se couvrirait des armes du vaincu, après l'avoir tué, et irait à la cour de Lisvart rendre compte de ce combat. Puisque Arcalaüs était vivant et couvert de l'armure d'Amadis, ce dernier était mort!

Pendant que Lisvart faisait ce lamentable récit à la reine, le traître Arcalaüs était remonté à cheval et était sorti du palais, chargé des imprécations de tous ceux qui regrettaient Amadis, c'est-à-dire de tout le monde.

Oriane était toujours évanouie. Les efforts les plus grands étaient faits, mais en vain, pour la rappeler à la vie. Au bout de deux heures seulement, elle commença à s'agiter : deux ruisselets de larmes jaillirent de ses beaux yeux comme de deux sources trop pleines.

— Ah! chère Oriane, lui dit Mabile en l'embrassant tendrement, revenez à la vie et à la raison!... Non, il n'est pas possible qu'Amadis ait pu succomber sous les coups du lâche et perfide Arcalaüs...

C'est un mensonge que ce monstre a fait là!... Nous reverrons Amadis, chère Oriane, nous le reverrons!...

— Hélas! ma mie, murmura Oriane, ne me détournez pas du chemin de la mort si vous désirez mon repos, et consentez que j'aille bientôt retrouver en l'autre monde celui que j'aimais et qui m'aimait tant lui-même qu'il n'eût pu vivre un jour sans moi!...

En proférant ce mot, la dolente amoureuse se prit tellement à pleurer que c'était grand pitié de la voir.

Puis, reprenant haleine, elle ajouta :

— Ah! fleur et miroir de chevalerie! votre mort est une si grave chose, que non-seulement moi, votre mie, mais encore le reste du monde doit y avoir regret, puisqu'en vous perdant le monde a perdu ce qui l'honorait le plus en bonté, en prudence, en hardiesse, en beauté... Toutefois, moitié de ma vie, si, là où vous êtes, vous avez encore quelque sentiment, je suis sûre que vous n'ayez, vous, aucun regret à la vie perdue, excepté à cause de moi, que vous savez si affligée; car vous avez laissé tant d'honneur en ce monde, tant acquis de réputation en ce peu de temps que vous y avez été, qu'on peut dire, en comptant d'après vos mérites, que vous êtes mort vieux!...

Oriane allait poursuivre, lorsqu'elle fut interrompue par la reine Brisène qui accourait, la joie sur le visage, suivie d'une jeune dame et d'un chevalier, tous deux inconnus d'Oriane.

— Grâce au ciel, s'écria la reine, Amadis est vivant! Amadis est toujours victorieux!... C'est un mensonge qu'est venu nous faire ce matin le lâche Arcalaüs. N'est-ce pas, chevalier Brindabois? N'est-ce pas, belle princesse Grindaloia?...

Le chevalier et la jeune princesse racontèrent alors ce qui s'était passé au château de Valderin, en ajoutant qu'ils avaient été séparés d'Amadis sans le savoir, mais qu'on ne tarderait sans doute pas à le revoir.

A ce récit, si différent de celui d'Arcalaüs, les roses du teint de la tendre Oriane se ranimèrent. Presque aussi peu maîtresse de cacher sa joie que sa douleur, elle s'écria :

— Ah! madame, vous faites renaître le bonheur dans cette cour, par votre présence et par les bonnes nouvelles que vous nous apportez!... Grand merci de toute mon âme!...

Puis elle se jeta dans les bras de la jeune princesse de Sorolis et lui jura l'amitié la plus vive.

— Madame, dit à son tour cette princesse en s'adressant à la reine, puisque ce jour est consacré au bonheur, permettez-moi de songer à ceux qui souffrent encore loin de nous, et dont la douleur contraste avec notre joie... Aldène, nièce du duc de Bristoie, est prisonnière de son oncle, qui en use très mal avec elle, à cause d'un chevalier qui a voulu la délivrer.

— Le duc de Bristoie est vassal du roi Lisvart, répondit vivement la reine; nous allons lui envoyer l'ordre de remettre Aldène en liberté et de l'envoyer ici pour vous retrouver... Nous allons aussi, chère princesse, prévenir le roi Arban de Norgales de votre présence ici...

— Ah! madame, murmura Grindaloia en rougissant, que de bontés!...

## CHAPITRE XXXV

**Comment Amadis, toujours en quête de son frère Galaor, finit par le rencontrer après un combat acharné avec lui, combat amené par les suggestions d'une fausse nonnain.**

Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'était proposé de faire à la cour de Lisvart, et jugeant que l'arrivée de Brindabolas et de la princesse de Sorolis suffisait pour en empêcher l'effet, s'était remis plus vivement que jamais à la quête de son frère, et il n'imagina point de le chercher dans une abbaye de femmes.

Galaor y était cependant, et il s'y trouvait même très bien, ce qui ne l'empêcha pas, au bout de quinze jours de cette existence charmante, de prendre la clef des champs. Il n'était pas seul dans sa fuite : une des aimables demoiselles qui l'avaient aidé à se guérir l'accompagnait, heureuse de l'enlever à ses compagnes.

Amadis continuait sa quête de son frère, et il était arrivé, à force de chevaucher, jusqu'à la forêt d'Angadeuse, lorsqu'il y rencontra un grand chariot couvert d'où il lui sembla qu'il sortait des plaintes. Il demanda poliment à celui qui conduisait l'escorte nombreuse dont ce chariot était entouré, ce qu'il contenait, et pourquoi des gémissements en paraissaient sortir. On ne lui répondit qu'en l'attaquant.

Amadis était sorti victorieux de trop de combats pour ne pas sortir de même de celui-ci. En effet, malgré le nombre des assaillants, le valeureux amant d'Oriane fit bientôt mordre la poussière aux misérables qui l'avaient aussi discourtoisement attaqué; ceux qui ne furent pas tués prirent la fuite.

S'approchant alors du chariot, et levant un côté des draperies qui le couvraient, il vit un riche cercueil écussonné, deux femmes en deuil et un vieux chevalier dont la barbe fleurie blanche descendait jusqu'au nombril.

— Que signifie tout cela? demanda Amadis étonné, au vieillard.

— Vous ne pouvez l'apprendre, répondit ce dernier, que de la dame du château voisin, si toutefois vous osez m'y suivre.

Après un pareil propos, Amadis n'eût pas balancé d'entrer dans ce château, quand même la curiosité ne l'y eût pas poussé déjà : en conséquence il suivit le chariot qui venait de reprendre sa marche. Mais, à peine y fut-il entré, que la porte du château se referma et qu'on arrêta Gandalin et le nain qui l'avaient suivi. Puis on l'assaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avait livré, Amadis se fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent; mais, le nombre des assaillants augmentant sans cesse, il eût très certainement succombé, si, dans ce moment, une jeune demoiselle en deuil, presqu'aussi belle qu'Oriane, suivie d'une dame plus âgée, n'eût ouvert une fenêtre et, par son autorité, fait cesser cet inégal combat.

— Que vous ai-je fait, seigneur chevalier? ajouta-t-elle d'une voix douce. Pourquoi me venir at-

taquer jusque dans mon château, lorsque les lois de la chevalerie et votre honneur devraient plutôt vous engager à m'accorder votre appui?...

Touché de la jeunesse, de la beauté et de la grâce avec laquelle cette demoiselle s'exprimait, Amadis s'empressa de lui raconter en quelques mots son aventure, pour lui prouver que les torts de l'agression n'étaient pas de son côté. Le vieux chevalier à la barbe fleurie blanche, paraissant alors sur le balcon, confirma la vérité de son récit.

— Ah! seigneur chevalier, reprit alors la gente dame, combien j'ai regret de la brutalité de mes gens! Combien aussi je me réjouis de l'avoir arrêtée au moment où elle pouvait vous devenir funeste! Mettez-moi vitement, je vous prie, à portée de réparer cet attentat, et venez apprendre de moi-même la cause de ma douleur et de ce que vous avez vu dans la forêt.

On se fie aisément à la parole d'une gente pucelle, dont la candeur égale la beauté : Amadis ne balança pas. Il délaça son heaume, et, abordant son hôtesse avec le plus de courtoisie possible, il s'excusa de nouveau sur la nécessité où ses gens l'avaient mis de se défendre. La jeune fille, en le voyant si beau, devint toute rougissante et ne put sonner mot pour lui répondre. Ce fut la vieille dame qui le fit pour elle.

— Seigneur chevalier, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous nos yeux nous prouve qu'aucun chevalier n'est plus capable que vous de soutenir les intérêts de ma nièce. Mais il serait oiseux de vous raconter nos malheurs, si vous ne nous promettez d'essayer de les adoucir.

— Ah! madame, répondit Amadis, quel chevalier serait assez lâche pour se refuser à défendre la jeunesse, l'innocence et la beauté? Oui, madame, je vous promets de vous servir de tout mon pouvoir : puisse la parole que je vous en donne ici, volontairement et sincèrement, me mériter votre confiance.

— Cette enfant, que vous voyez céans, reprit alors la vieille, est fille d'un roi puissant et équitable, qu'un frère a assassiné de sa main pour s'emparer de ses États : c'est le corps de ce malheureux prince que vous avez vu dans le chariot couvert. Depuis sa mort, un vieux chevalier de sa cour, dont le courage nous a sauvées de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce cercueil, sous escorte, dans l'espérance de trouver enfin quelque vaillant chevalier disposé à prendre la défense de ma nièce. Mais le traître Abiséos, c'est le nom du fratricide, est d'autant plus redouté qu'il est soutenu dans sa réputation de férocité par ses deux fils Darison et Dramis, lesquels sont malheureusement aussi forts que méchants. Ils ont juré de se soutenir mutuellement tous les trois et de combattre ensemble. Votre bras seul ne pourrait donc nous suffire, et nous n'osons croire que nous rencontrerons un jour trois chevaliers pour épouser notre querelle et vaincre Abiséos et ses deux fils.

— Madame, répondit Amadis, jamais cause ne fut plus juste que la vôtre et celle de cette belle princesse, et je m'engage à trouver dans le plus bref délai deux autres chevaliers aussi disposés que moi à combattre pour vous. Tous les deux me touchent d'assez près par les liens du sang et du cœur pour que j'ose vous en répondre : je ne demande que le temps nécessaire pour les joindre.

— Si vous faites cela, seigneur chevalier, dit à son tour la jeune fille de sa voix la plus melliflue, Briolanie, légitime héritière du royaume de Sobradise, vous en aura une éternelle reconnaissance...

— Je n'en exige pas tant, madame, répondit Amadis en s'inclinant. Mes deux compagnons et moi nous sommes chevaliers du roi Lisvart et de la reine Brisène; c'est vous dire que notre devoir est de combattre jusqu'à la mort pour la sainte cause de la justice et de l'innocence persécutées.

On apporta bientôt les tables, qui furent couvertes avec abondance et avec magnificence : il s'agissait de fêter dignement ce vaillant hôte!

Amadis s'était désarmé et avait revêtu un riche manteau qui rehaussait encore sa bonne mine et sa fière prestance. Les deux dames l'admirèrent beaucoup : il leur parut être le plus parfait chevalier qu'elles eussent vu de leur vie. De son côté, Amadis, quoiqu'il fût insensible à toute autre beauté qu'à celle de l'incomparable Oriane, ne put s'empêcher de remarquer les charmes, la grâce, l'esprit et la modestie de la princesse Briolanie, et il s'en entretint même assez longuement avec Gandalin, après le dîner, lorsqu'ils se furent retirés tous deux dans la chambre qui leur était destinée.

Le nain, compagnon de Gandalin, en entendant ainsi Amadis parler de l'héritière du royaume de Sobradise, en conclut qu'il en était amoureux, d'autant plus volontiers qu'il lui semblait, en effet, impossible qu'un chevalier jeune, ardent et beau, ne devînt subitement épris des charmes de toute sorte qui composaient la beauté de Briolanie.

Le lendemain, de bonne heure, Amadis prit congé des deux dames dont il avait reçu l'hospitalité, et il leur renouvela sa promesse. La jeune princesse de Sobradise lui présenta alors en rougissant et d'un air qui fut remarqué par le nain, une très belle épée ayant appartenu au feu roi son père. Amadis la reçut avec courtoisie et jura de l'employer utilement à son service, propos qui fut également remarqué par le nain, lequel, s'approchant de Briolanie, lui dit tout bas :

— Madame, vous avez conquis dès aujourd'hui le plus vaillant et le plus beau chevalier qui soit au monde...

Briolanie rougit de nouveau et ne répondit rien, ce qui confirma le nain dans son opinion.

— Ils s'aiment tous deux! pensa-t-il.

Amadis sortit donc du château et reprit sa route, toujours suivi de Gandalin et du nain malavisé.

Il venait de quitter la forêt d'Angadeuse et allait prendre une route qui la côtoyait, lorsqu'il vit venir à sa rencontre un chevalier bien armé, suivi d'une demoiselle. Il n'en était plus qu'à vingt pas, lorsque ce chevalier se précipita, l'épée à la main, sur le malheureux nain et lui porta un revers qui lui eût décollé net la tête, si le nain ne se fût jeté à temps entre les jambes de son cheval, en criant au secours.

— Arrêtez, chevalier! dit Amadis à l'inconnu, qui se disposait à châtier de nouveau le nain. Que peut donc vous avoir fait une si chétive créa

ture, pour que vous vous portiez envers elle à une telle violence ?

— Hélas ! rien du tout, avoua l'inconnu. Ce que j'en ai fait, ç'a été pour obéir à cette maligne pucelle qui me suit, laquelle m'a ensorcelée par ses beaux yeux, bien qu'elle sorte d'une abbaye. Elle vient de me demander la tête de ce nain, et comme un courtois chevalier ne sait rien refuser à une gente pucelle, je me suis mis en devoir de lui obéir... Par ainsi, ne vous opposez plus, je vous prie, à ce que j'obéisse jusqu'au bout... Elle veut la tête de ce nain, elle l'aura !...

— Certes, répondit Amadis, ce ne sera pas du moins tant qu'il sera sous ma protection !

Il ne fallut pas, on le comprend, d'autre défi pour déterminer ces deux chevaliers à courir l'un contre l'autre, et l'atteinte fut si violente que tous les deux en furent également renversés.

Tous les deux, se relevant, se chargèrent à coups d'épée avec une égale furie. Mais bientôt, surpris de la résistance qu'ils s'opposaient l'un à l'autre, ce qui n'était pas dans leurs mutuelles habitudes, ils suspendirent un moment le combat pour se considérer avec plus d'attention.

— Vaillant chevalier, dit enfin l'inconnu, laissez-moi satisfaire le caprice de cette nonnain endiablée qui m'a assez donné de preuves d'amour pour que je lui donne cette preuve de reconnaissance !... Laissez-moi prendre la tête de ce misérable nain, qui ne vaut certes pas la peine que deux chevaliers comme nous s'échauffent à son propos !...

— Parbleu ! répondit Amadis, je vous ai déjà dit qu'il était sous ma protection... Et, qu'elle soit de peu ou de beaucoup de valeur, sa tête sera respectée, ou vous y perdrez la vôtre !

Après cet échange de paroles, la lutte reprit, plus terrible et plus dangereuse que jamais. Déjà le sang de tous les deux s'écoulait par une infinité de blessures, lorsqu'un chevalier, attiré par le bruit des coups sonnant sur les armures, arriva sur le lieu du combat, et s'informa auprès de la demoiselle de ce qui l'avait fait naître.

— Dieu merci ! répondit la fausse nonnain, c'est moi qui les ai mis en lutte ; j'espère bien que tous les deux y périront, ou que j'aurai du moins la vie de l'un d'eux !

— Qui êtes-vous donc, pour former un pareil souhait ? demanda le chevalier, surpris d'une méchanceté si âpre.

— Je suis la nièce d'Arcalaus, répondit-elle ; j'étais dans une abbaye, lorsque j'appris par mon oncle certaines choses dont je lui promis de le venger !... Je me laissai enlever du monastère par l'un de ces chevaliers, le plus jeune et le plus étourdi... Il eut mon corps, mais le diable aura son âme, car il s'appelle Galaor et va tuer son frère Amadis !...

— Ah ! créature perverse ! s'écria le chevalier indigné. Vit-on jamais une aussi diabolique machination ?... Mais ce sera la dernière que tu feras, pucelle impure, nonnain de l'enfer !...

Et, en disant ces mots, le chevalier tira son épée et décolla d'un coup rapide la tête de la fausse nonnain, qui alla tomber entre les deux combattants.

— Amadis ! Amadis ! s'écria [illegible]
c'est Galaor, votre frère, que vous avez en face de vous !

L'effet de cette parole ne se décrit pas. Les deux frères s'arrêtèrent, leurs épées leur tombèrent des mains, et ils se jetèrent avec empressement dans les bras l'un de l'autre, après avoir délacé leurs heaumes.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Galaor, en voulant venger un chevalier mort, s'éloigna de son frère Amadis, et de l'aventure amoureuse qui en fut la suite.



Celui qui avait séparé Amadis et Galaor avait nom Balais ; il était seigneur du château de Carsantes, dont on entrevoyait le donjon à travers les arbres. Il emmena vitement les deux frères en son château, où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont, fort heureusement, aucune ne se trouva être dangereuse. Ce fut alors qu'il leur apprit qu'il était l'un des chevaliers délivrés par Amadis des prisons de l'enchanteur Arcalaus.

Amadis ne pouvant aller lui-même en ce moment annoncer au roi Lisvart et à la reine Brisène la bonne nouvelle de sa rencontre avec Galaor, crut pouvoir envoyer le nain en son lieu et place ; et le nain s'acquitta aussitôt de cette commission qui combla de joie la cour de la Grande-Bretagne où venaient précisément d'arriver Agraies, frère de Mabile et amant de la belle Olinde ; et Angriote, parent du roi de Norgales.

Peu de temps après, les blessures des deux frères se trouvant guéries, ou à peu près, ils quittèrent le château de Carsantes, suivi de Balais, qui n'avait pu se décider à les laisser partir seuls.

Ils étaient arrivés là où un carrefour de la forêt, lorsqu'ils aperçurent au pied d'un arbre le cadavre d'un chevalier dont un tronçon de lance traversait la gorge. Galaor, se doutait bien que quelque personne de la famille de ce chevalier l'avait exposé là pour animer ceux qui le rencontreraient du désir de le venger, quitta ses compagnons et alla en quête dans les alentours, pendant qu'Amadis et Balais, de leur côté, s'éloignaient dans le même but.

Galaor revint bientôt au carrefour sans avoir rencontré âme qui vive. Ses compagnons n'y étaient pas encore revenus : il les attendit. Il n'était pas là depuis dix minutes qu'il entrevit une gente pucelle qui s'avançait le long des arbres, d'un air furtif et effarouché, quoiqu'elle fût suivie de quelques varlets.

— Avancez, demoiselle, et n'ayez crainte, lui dit Galaor de sa voix la plus engageante. Je vous jure, si vous m'y autorisez, de vous prendre sous ma garde et protection.

— Hélas ! seigneur chevalier, répondit la gente pucelle, à demi rassurée et en lui montant le cadavre du chevalier au pied de l'arbre, ceci est le corps de mon père, le malheureux [illegible]

— J'en ai entendu maintes fois parler, dit Galaor. C'était un vertueux homme et un vaillant chevalier. Qui donc a commis ce crime affreux de vous priver d'un père et la chevalerie de son meilleur appui?

— C'est l'odieux Palinques, seigneur chevalier!.. Palinques était le voisin de mon père... Après avoir déshonoré sa vie par mille actions criminelles, il avait rassemblé dans sa forteresse plusieurs misérables comme lui, et là, depuis un an, ils déshonoraient les filles les plus nobles qu'ils avaient enlevées à leurs familles. La désolation était extrême aux alentours..... Alors mon père, aidé de plusieurs seigneurs ses voisins, vint faire le siége de ce repaire et venger l'humanité outragée..... Hélas! l'impunité semble acquise aux monstres! Tous les amis de mon père tombèrent dans les piéges que leur tendit Palinques, tous furent massacrés, et mon père partagea leur sort!... J'ai fait exposer son corps là où vous le voyez, dans l'espérance d'exciter la pitié et la colère des chevaliers errants...

Ce matin, nous étions venues, mes deux cousines et moi, apporter comme à notre ordinaire le corps de mon père, et nous nous croyions à l'abri des insultes de son lâche meurtrier, lorsque tout-à-coup nous l'avons vu sortir de l'épaisseur de la forêt suivi de deux de ses complices..... J'ai été assez heureuse pour me dérober à sa poursuite; mais mes malheureuses cousines sont certainement devenues la proie de ses compagnons.

Pendant tout ce récit de la fille du chevalier Anthebon, Galaor l'avait considérée avec une attention qui s'était aisément changée en enthousiasme. Ses longs voiles noirs, déchirés par les broussailles de la forêt, faisaient en effet mieux ressortir encore la blancheur de neige du visage et du cou de cette gente pucelle, et son jeune cœur, qui battait sous sa guimpe comme celui d'un oiselet sous la main de l'oiseleur, accusait si bien ses formes divines, que Galaor, très friand de ces beautés secrètes, ne pouvait porter sa vue ailleurs.

Cependant, quoique déjà très épris, Galaor jugea que le moment était assez mal choisi pour avouer à la gente pucelle l'effet produit par elle sur son cœur.

— Ordonnez à vos gens, lui dit-il avec courtoisie, de relever le corps de ce chevalier, votre père, et permettez-moi de vous reconduire à votre château; après quoi vous me donnerez un homme pour me conduire en vue de la forteresse de Palinques. Je me charge de venger le vertueux Anthebon!...

La jeune fille obéit, non sans remercier d'avance son libérateur par un regard d'une éloquence telle que, pour en mériter un second, il eût accompli l'impossible.

Quand Galaor l'eut reconduite, il se fit à son tour conduire en vue du château de Palinques, où il arriva avant la nuit. Profitant alors du reste du jour, il se mit à examiner la forteresse et ses alentours, ses tenants et ses aboutissants.

Pendant qu'il allait et venait, observant tranquillement la place, il remarqua un chasseur, chargé de gibier, qui montait au château par un chemin tournant et entrait dans son enceinte par une poterne qu'il n'avait pas aperçue jusqu'alors dans ses investigations.

— Bon! se dit Galaor. Cet homme vient de m'indiquer ce que j'ai à faire!...

Dès que la nuit fut venue, il suivit le chemin tournant qu'il avait vu prendre par le chasseur, et se tapit dans une anfractuosité de ce sentier, hors de vue de la poterne, attendant que quelqu'un sortît du château par cette issue, la seule abordable. Il attendit ainsi toute la nuit.

Au lever du soleil, Palinques, inquiet de l'absence prolongée de ses deux compagnons de la veille, fit sortir par la poterne quelques gens d'armes pour aller à la découverte.

Galaor, au premier bruit, s'était relevé, l'épée à la main. La poterne ouverte, il y courut, terrassa les soudards qui se disposaient à sortir, et se fraya un passage dans l'intérieur du château, malgré les efforts des autres satellites de Palinques, lesquels il terrassa comme il avait terrassé les premiers. C'est ainsi qu'il arriva à la chambre du meurtrier d'Anthebon.

— Traître! lui cria-t-il d'une voix terrible, mon épée serait souillée si je la trempais dans le sang d'un lâche tel que toi!...

En disant cela, le vaillant Galaor se jeta sur Palinques, l'étreignit de ses bras vigoureux, l'enleva et l'alla jeter dans le torrent dont la forteresse était entourée. Puis il descendit dans les souterrains, se fit ouvrir les portes des cachots et mit dehors tous les malheureux qui s'y trouvaient.

Parmi ces derniers, il y en eut un qui courut sur-le-champ au château d'Anthebon annoncer sa délivrance et raconter par qui elle avait été opérée. Aussitôt la gente pucelle, suivie de quelques parentes et de ses serviteurs, se rendit toute joyeuse au devant du vainqueur de Palinques, pour lequel elle avait ardemment prié Dieu toute la nuit.

Galaor fut amené en triomphe dans le château dont il avait vengé le maître. Un serviteur le suivait, portant au bout d'un épieu, comme on fait d'une tête de bête fauve, la tête du féroce Palinques, laquelle fut posée comme un trophée aux pieds du cercueil du vertueux Anthebon.

Le frère d'Amadis, animé par l'éclatante victoire qu'il venait de remporter, n'en parut que plus beau lorsqu'il eut délacé son heaume, et chacun fut surpris de trouver un héros sous le visage d'un adolescent.

Il s'approchait courtoisement de la gente demoiselle qu'il venait de venger, et il s'apprêtait à lui baiser la main, lorsqu'emportée par la reconnaissance, et peut-être aussi par un sentiment plus tendre, elle attira son beau visage contre le sien et l'embrassa à plusieurs reprises. Galaor lui rendit, sans marchander, ces tendres caresses, les premières qu'elle donnait et recevait.

Cet échange de baisers en amena naturellement un autre, non pas sur le moment, mais le lendemain et les jours suivants. Ce n'est pas pour rien que deux belles et fraîches bouches se joignent!

A quinze ans, l'innocente et pudique Anthebon ignorait qu'il y eût danger à rester seule pendant de longues heures avec un chevalier encore dans l'adolescence, et qu'elle trouvait assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Il était si doux, si caressant et si respectueux! Aussi, dès lendemain, ne craignit-elle point de se trouver

seule avec lui, et de parcourir, mollement appuyée sur son bras, un jardin d'ombrages mystérieux.

Au bout de quelques jours de promenades, ils s'arrêtèrent d'un commun accord sous un dôme de feuillage formé par l'entrecroisement de plusieurs arbrisseaux. L'herbe croissait là épaisse et drue, et formait comme un siége naturel, invitant au repos. Les deux jeunes gens s'y assirent, sans sonner mot. Leurs cœurs seuls parlaient, et assez haut, puisqu'on les entendait battre.

Pendant qu'ils étaient là, immobiles et muets, regardant vaguement devant eux pour fuir le péril de leurs mutuels regards, deux oiseaux vinrent se poser sur une ramure voisine et commencèrent ce manége amoureux, si plein de grâce et de coquetterie, qu'on leur connaît. D'abord, le regard de la gente pucelle, un peu effarouché, voulut fuir ce spectacle contagieux, et, pour le fuir, se tourna du côté de Galaor, dont le regard avait pris la même direction.

— Ils s'aiment! murmura le beau chevalier en soupirant. Ils sont heureux!

— Que vous manque-t-il donc pour l'être, chevalier? demanda la jeune fille en baissant involontairement les yeux, de peur de lire une réponse trop expressive dans ceux de son compagnon.

— Ce qui me manque? répéta Galaor en entourant de son bras tremblant le corsage de la gente pucelle, de façon à sentir son cœur de quinze ans palpiter sous sa main. Ce qui me manque? Ah! si j'étais oiseau, rien ne me manquerait à cette heure!

La jeune fille ne répondit rien, mais elle n'opposa aucune résistance au bras de son audacieux compagnon qui cherchait à l'attirer petit à petit sous ses baisers. Bientôt même, cédant à la magie de ce contact viril qu'elle subissait pour la première fois de sa vie, elle s'abandonna tout-à-fait, et il lui sembla, en ce moment, que les deux oiseaux, leurs voisins, chantaient plus tendrement encore, comme pour l'inviter à chanter comme eux. Elle se fit oiselle et Galaor se fit oiseau...

Au bout de quelques heures, les deux jeunes gens sortaient de cette retraite ombreuse, où ils avaient écouté avec tant de plaisir la voix des licencieux rossignols.

— Hélas! dit la jeune fille à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt!... Vous m'oublierez, tandis que le souvenir de ce moment sera l'occupation éternelle de ma vie!...

Galaor voulut la rassurer par de nouvelles caresses.

— Ah! ce sont ces mêmes caresses qui me font trembler! murmura tendrement sa belle et amoureuse compagne. Je ne peux penser, sans tristesse, que vous les prodiguerez peut-être bientôt à d'autres qu'à moi!...

— Non, belle et tendre amie, répondit Galaor, je vous aimerai toujours!...

Galaor était de bonne foi, à ce moment-là, comme la plupart des amoureux. L'Amour qui le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, écoutait en riant ses serments; mais il lui permit de les répéter bien souvent encore pendant les trois jours qu'il s'arrêta au château d'Anthebon.

Ce ne fut pas sans regret qu'au bout de ces trois jours Galaor apprit l'arrivée d'Amadis et de Balaïs de Carsantes, avec les deux cousines qu'ils avaient rencontrées dans la forêt et délivrées des mains des complices de Palinques; lesquelles cousines n'avaient pas d'aussi bonnes raisons de regretter leurs chevaliers que celle dont Galaor était forcé de se séparer.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment Galaor, Amadis et Balaïs quittèrent le château d'Anthebon, le premier avec regret, le second avec plaisir, et le troisième avec indifférence.**

Amadis, qui n'avait pas les mêmes raisons que son frère de rester au château d'Anthebon, pressa le départ le plus qu'il put, et, quelques jours après, Galaor, Balaïs et lui, arrivèrent à la cour du roi Lisvart.

On devine l'accueil qui fut fait au preux des preux et à ses compagnons. On devine l'émotion qui s'empara d'Amadis et d'Oriane lorsqu'ils se revirent!

— Ce chevalier, madame, dit Amadis à la reine, en lui présentant son frère Galaor, désire partager avec moi l'honneur de vous servir.

— Ah! madame, dit à son tour le roi en s'emparant du bras droit de Galaor, je compte trop sur votre justice et sur votre amitié pour craindre que vous me fassiez le tort de l'accepter... Que vous reste-t-il à désirer, quand vous avez Amadis pour chevalier? Ne m'ôtez pas la gloire et le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien...

Durant ces propos, Oriane, Olinde et Mabile s'étaient écartées pour deviser entre elles. Elles auraient bien voulu pouvoir deviser avec Amadis; mais comment faire? Amadis était dans le cercle de la reine, avec Galaor et son cousin Agraies, et il racontait quelques-unes de ses aventures. Lors, Mabile, en fille avisée, devina bien qu'en attirant à elle son frère Agraies, Amadis, son ami, le suivrait, ce qui arriva. Olinde et Oriane purent enfin contempler à leur aise leurs amants.

— Quoique je sois à présent entre les quatre personnes que j'aime le mieux au monde, dit bientôt Mabile en riant, il faut que je les quitte un moment... J'espère qu'elles me pardonneront de les laisser ensemble...

Agraies et Olinde, Amadis et Oriane restèrent donc seuls. Une fois réunis, ils ne songèrent plus qu'au plaisir qui naissait de leur réunion, sans vouloir s'occuper d'autre chose; si bien que, quoique à quelques pas les uns des autres ces quatre amants n'eurent d'oreilles que pour ce qui les concernait personnellement. Olinde et Agraies causaient d'un côté, Amadis et Oriane devisaient de l'autre.

— Ah! cher Amadis! murmura tendrement la fille du roi Lisvart, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes! Sans votre aimable cousine Mabile, qui m'assurait que vous viviez encore pour m'aimer encore, depuis longtemps je ne vivrais plus...

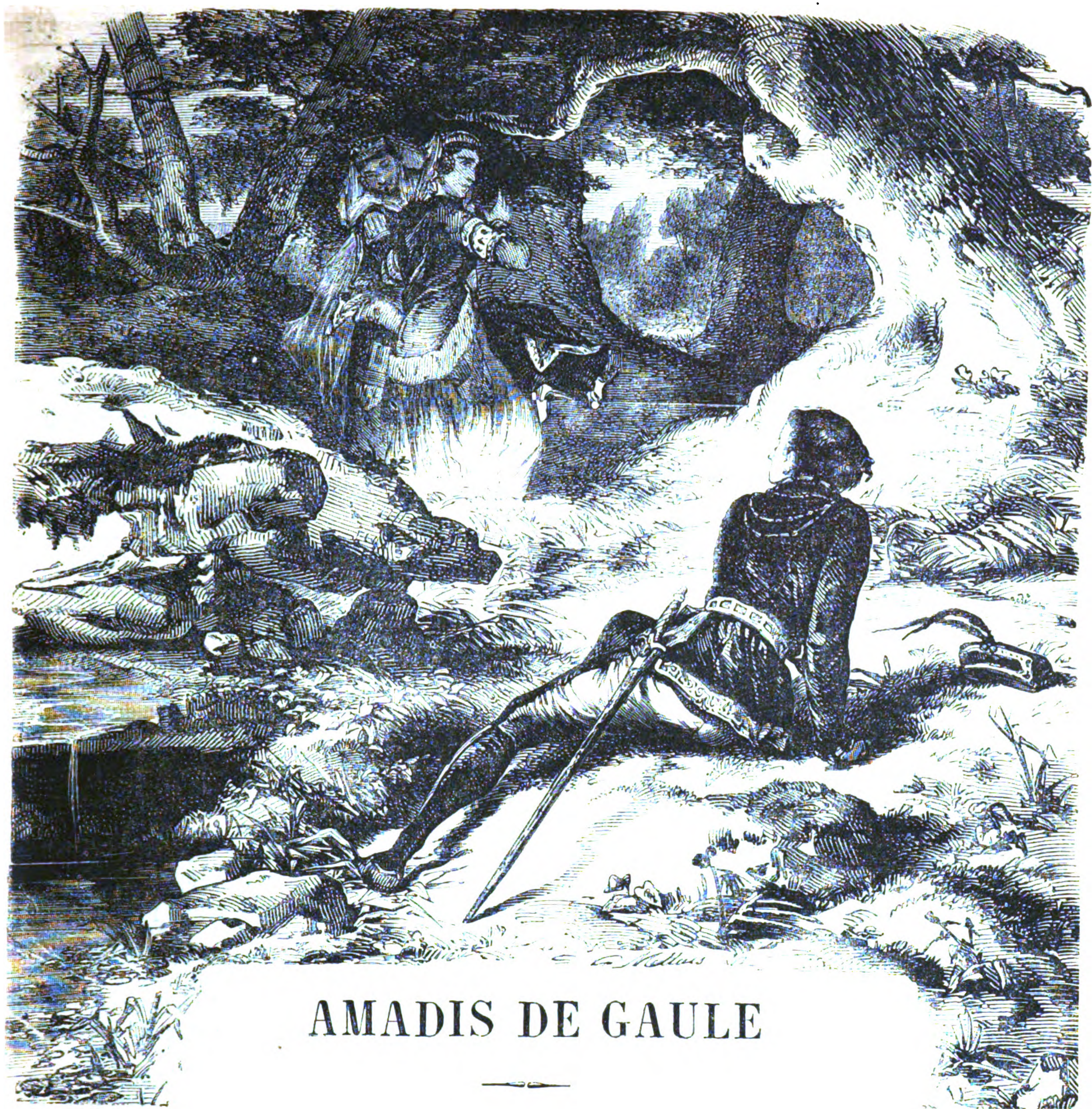
— Ah! chère Oriane! murmura Amadis, si votre

divine image n'avait pas été sans cesse présente à mon souvenir et à mon cœur, je serais mort, moi aussi!... Mais, hélas! que me sert de vous revoir? et ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, en me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse me rendre la vie plaisante?

— Ah! mon ami, répondit Oriane, les joues brillantes de ce feu dont l'amour se sert pour embellir la jeunesse, le temps de notre réunion définitive, c'est-à-dire de notre bonheur, ne sera peut-être pas si éloigné que vous le croyez... Je sens que je ne peux plus vivre, moi aussi, sans m'assurer de votre amour par le don mutuel de notre foi... Oui, doux ami, je me sens capable de tout braver, jusqu'à la colère du roi mon père, pour trouver l'occasion de recevoir vos serments et votre main!.....

Et en disant cela, Oriane pressa doucement, du bout de son joli pied, le pied d'Amadis, qui en tressaillit d'aise et répondit à cette agréable pression par une autre.

A partir de ce jour-là, Amadis et Oriane passèrent de bien douces heures.



# AMADIS DE GAULE

# LE BEAU TÉNÉBREUX

## CHAPITRE PREMIER

**Comment Amadis et Galaor furent requis de venir au secours d'une dame, et comment ils en furent récompensés.**

Vindisilore, qu'habitait la famille royale, fut bientôt abandonné, le temps étant arrivé où la cour de Lisvart devait aller habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux que des fêtes. Le retour s'effectua donc, et bientôt les bords de la Tamise furent couverts de tentes brillantes.

Les pavillons dressés pour le roi, la reine, les princesses et leur suite, avaient une grande enceinte enrichie d'arbustes, de parterres, de fleurs et de fruits. Les jardiniers s'aperçurent bientôt qu'Amadis y cueillait souvent des guirlandes pour Oriane, et ils se plaignirent à plusieurs reprises des dégâts qu'y commettait le volage Galaor avec ses aimables cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carrousels, furent le prélude des tournois et des banquets royaux qui devaient leur succéder.

Peu de jours après le retour de Vindisilore, plusieurs seigneurs des pays voisins se firent annoncer à la cour de Lisvart; entre autres, Barsinan, seigneur de Sansuègne, lequel venait là comme outil du traître Arcalaüs, qui lui avait promis Oriane et le royaume de la Grande-Bretagne...

Le lendemain, au moment où toute la jeunesse se rassemblait autour des tentes royales avec cet air riant et animé que donne l'attente du plaisir, on vit

arriver une dame, couverte de longs vêtements de deuil, qui se jeta incontinent aux pieds du roi en lui demandant justice.

— Qu'est-ce donc, madame? lui demanda Lisvart en la relevant avec bonté.

— Sire, répondit-elle, une dame de mon voisinage avait pour chevalier un jeune homme plein d'arrogance, qui, plusieurs fois, avait outragé de paroles mon oncle et mon père. Il fut appelé au combat par eux, et il perdit la vie... Sa maîtresse, qui est d'un lignage supérieur au mien, a fait arrêter, à cause de cela, mon oncle et mon père qu'elle retient dans une odieuse prison... Tout ce que j'ai pu obtenir d'elle a été ceci : elle me les rendra, si vous permettez que votre chevalier et celui de la reine viennent lui demander leur grâce, et si vous lui nommez un chevalier en remplacement de celui qu'elle a perdu...

A ces mots, la dame en deuil quitta les genoux du roi pour se jeter aux genoux de la reine, à qui elle répéta la même prière en redoublant ses sanglots, et en levant ses yeux pleins de larmes vers la belle Oriane, comme pour provoquer sa pitié.

Le roi, consultant la reine du regard, répondit qu'il ne s'opposerait point à la bonne volonté des deux chevaliers s'ils voulaient librement la suivre.

Cela intéressait Amadis et Galaor. Ce dernier ne demandait pas mieux que d'être le chevalier de la dame en question, pourvu qu'elle fût jeune et belle. Quant à Amadis, il ne voulait pas s'éloigner de sa chère Oriane sans son autorisation. Oriane lui fit un signe qu'il comprit : il offrit sur-le-champ à la dame en deuil de la suivre.

— Partons, madame, dit Galaor qui aimait trop son frère pour l'abandonner un seul instant, partons! car je brûle, pour ma part, de dégager votre parole et de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter...

La dame en deuil, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle demandait, fit son remercîement et se retira, suivie d'Amadis et de Galaor.

Tout le reste du jour fut employé à marcher. A la nuit fermée, ils arrivèrent à de riches pavillons que la dame en deuil leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseraient pas leur concours. Quelques minutes après, ils descendaient de cheval et ils étaient entourés par un grand nombre d'écuyers, de varlets et de jeunes demoiselles, que Galaor trouvait très appétissantes, et qui s'empressaient à les désarmer et à les servir.

On soupa. Il y eut mets et vins à foison. Vers la fin du repas, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement sous les pavillons où mangeaient et buvaient tranquillement Amadis et Galaor, et ils leur crièrent d'une voix terrible :

— Rendez-vous, ou vous êtes morts!

— Nous ne nous rendons jamais à des traîtres! répondirent les deux frères en se levant et en se précipitant sur les premiers hommes pour s'emparer de leurs épées. Mais, malgré leur héroïsme, ils eussent été massacrés, étant à peine vêtus, si l'ordre exprès n'avait été donné aux vingt hommes d'armes de ne les point frapper.

Une dame jeune et belle parut alors.

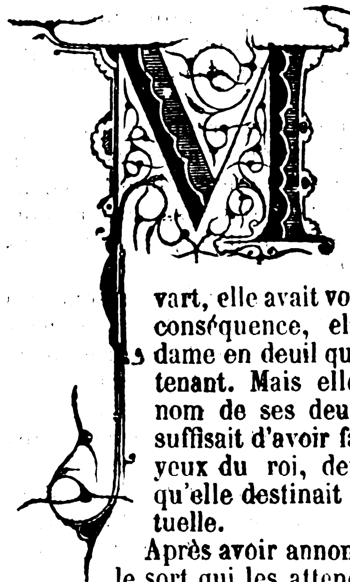
— Rendez-vous, leur cria-t-elle, ne me forcez point à vous faire donner la mort!...

— Par saint Denis! dit Galaor à son frère, cette dame est trop belle pour être cruelle... Je consens volontiers à être son prisonnier, pourvu qu'elle me garde longtemps dans ses bras... Qu'en dites-vous, mon frère? Ne vous convient-il pas de lui donner notre parole?

— J'y consens comme vous, mon frère, répondit Amadis, quoique à regret. Madame, ajouta-t-il, nous nous rendons à vous, comme vos prisonniers.

## CHAPITRE II

Comment Amadis et Galaor, tombés au pouvoir de la cousine de Dardan, sortirent de ses mains.



Madasime était le nom de cette jeune dame qui venait ainsi d'intervenir. Elle était la cousine de Dardan, et comme elle savait que son meurtrier appartenait à la cour du roi Lisvart, elle avait voulu se venger, et, en conséquence, elle avait envoyé la dame en deuil que l'on connaît maintenant. Mais elle ignorait encore le nom de ses deux prisonniers. Il lui suffisait d'avoir fait enlever, sous les yeux du roi, deux de ses chevaliers qu'elle destinait à une prison perpétuelle.

Après avoir annoncé aux deux frères le sort qui les attendait, elle voulut les faire charger de chaînes; mais Amadis et Galaor lui déclarèrent qu'ils préféraient la mort à l'ignominie d'être touchés par des soudards.

— Ce n'est que de votre main, madame, dit courtoisement Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes!...

A ces mots, il remit ses mains dans les blanches mains de Madasime, en la regardant avec des yeux si expressifs qu'elle se troubla et que, prête à les serrer, elle se contenta de les attacher légèrement avec un ruban de ses cheveux. Amadis, à son tour, vint lui présenter les siennes, et il reçut le même traitement que son frère.

Madasime s'étant éloignée un moment pour donner quelques ordres, la dame en deuil qui avait amené les deux frères en profita pour s'approcher. Son père, vieil et loyal chevalier, avait reconnu Amadis et Galaor et il lui avait fait les reproches les plus âpres d'avoir trempé dans une si noire trahison qui pouvait priver la Grande-Bretagne de ses deux plus vaillants chevaliers. Lors, pour réparer cette faute, elle était venue pour avertir Amadis qu'il obtiendrait facilement sa liberté de Madasime, à la condition assez douce de la servir comme chevalier et comme amant.

L'amant d'Oriane aurait pu accepter la première partie de la condition; mais la seconde lui fit horreur, et il la repoussa comme il convenait. Mais Galaor, qui n'était engagé nulle part et qui ne

demandait à l'amour que les émotions passagères qu'il accorde si facilement, et non les émotions profondes qui durent vie d'homme, Galaor ne balança pas à accepter cette seconde partie de la condition.

— Qu'il est doux, madame, de vous être soumis! dit-il à Madasime lorsqu'elle reparut. Ce faible ruban, un seul de vos regards suffisent pour enchaîner à jamais un cœur tendre... Mais, hélas! que peuvent donc espérer de malheureux chevaliers que, jusqu'à ce moment, vous avez l'air de regarder comme vos ennemis?...

— Il ne tiendrait qu'à vous de cesser bientôt de l'être, répondit Madasime; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lisvart pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder...

— Ah! madame, reprit Galaor, quoique chevaliers de la cour du roi Lisvart, nous ne sommes pas à sa solde et nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice.

— Ce n'en est point assez, répliqua Madasime que Galaor continuait à regarder avec ses yeux ardents d'amour. Non, vous ne serez libres tous deux que lorsque vous m'aurez juré de me secourir contre Lisvart lui-même, s'il m'attaque et si je vous rappelle auprès de moi...

Amadis eut bien de la peine à se résoudre à prêter ce serment contre le père d'Oriane, mais enfin il s'y décida dans la crainte d'être trop longtemps séparé de sa mie par une odieuse captivité.

Quant à Galaor, il prêta le sien avec tant d'enthousiasme, il baisa si tendrement les belles mains qui dénouaient lentement le ruban qui retenait les siennes attachées, que Madasime finit par abandonner tout projet de vengeance pour se livrer tout entière à un sentiment qui venait d'envahir son âme.

Il était tard. Madasime fit rendre aux deux frères leurs armes et leurs chevaux, et, satisfaite de s'être assuré leur concours, le cas échéant, elle monta sur une haquenée et les conduisit elle-même au château d'une dame de son lignage, pour y passer la nuit.

Cette dame reçut les nouveaux arrivants avec autant de grâce que de magnificence. Elle félicita Madasime sur l'acquisition qu'elle venait de faire de deux chevaliers qui, ayant délacé leurs heaumes, lui parurent charmants.

Le souper fut ce qu'il devait être, abondant et choisi. Mets et vins furent servis à foison; si bien que le cœur de Galaor fut complétement incendié, ainsi que celui de Madasime.

Comme Amadis venait de renouveler le serment de secourir Madasime, Galaor, qui s'était mis à table à côté d'elle, s'écria vivement :

— Non! ce n'est point assez d'un seul vœu. Puissent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle!...

Et, en disant cela, Galaor cherchait, trouvait et pressait doucement un petit pied qu'on ne retira pas. Un regard charmant, accompagné d'un adorable sourire et d'une rougeur significative, furent la réponse au vœu particulier que venait de former l'amoureux chevalier.

Quant à Amadis, distrait par le souvenir incessant de l'incomparable Oriane, il ne songea pas un seul instant à offrir à la dame du château autre chose que son bras et son épée, c'est-à-dire les deux seules choses dont elle n'eût pas besoin pour le présent. Aussi, piquée de l'indifférence d'Amadis, et peut-être jalouse de ce qu'elle prévoyait pour Madasime, feignit-il d'être indisposée et d'avoir besoin de repos.

Ce fut le signal de la retraite générale. Amadis et Galaor se retirèrent dans la chambre qui leur était destinée, et Madasime alla coucher seule dans une autre chambre située au bout d'un long corridor. Bientôt, le silence se fit dans le château : chacun dormait ou essayait de dormir. Seulement, vers le milieu de la nuit, Amadis, en se réveillant, s'aperçut que son frère n'était pas là. Il l'appela : on ne répondit pas. Étonné d'abord, il allait se lever pour savoir ce que cela signifiait; mais, après avoir réfléchi un instant, il se mit à sourire et il se rendormit en songeant à Oriane.

Aux premières clartés de l'aube, comme Amadis craignait que leurs hôtesses ne cherchassent quelque prétexte pour l'arrêter plus longtemps auprès d'elles, ainsi que son frère, il s'arma et descendit dans la cour, où il fit préparer les chevaux. Galaor le rejoignit. Ils reprirent le chemin de Londres.

## CAAPITRE III.

Comment un chevalier à la barbe fleurie-blanche s'en vint un matin réclamer du roi Lisvart un dépôt qu'il lui avait confié, et, ne le retrouvant pas, emporta Oriane comme otage.

Le lendemain du jour où Amadis et Galaor quittaient la cour du roi Lisvart, un vieux chevalier y arrivait.

Deux mois auparavant, ce vieux chevelier avait apporté au roi, dans un coffre de bois de santal, une couronne d'or enrichie de pierreries, et, à la reine, un riche et précieux manteau oriental. On avait voulu le payer, quoique ce fût là un présent inappréciable, mais il avait déclaré qu'il reviendrait au bout de deux mois, soit pour reprendre la couronne et le manteau, soit pour en recevoir le prix qu'il fixerait lui-même. Le roi et la reine avaient consenti.

Or les deux mois étaient écoulés et le chevalier à la barbe fleurie-blanche revenait. Hélas! couronne et manteau avaient précisément été enlevés la veille par une main mystérieuse, sans que les recherches les plus actives eussent pu mettre sur la trace du ravisseur; ce dont la reine et le roi, d'abord affligés, s'étaient consolés en pensant qu'ils étaient assez riches pour en fournir le prix qu'on leur demanderait.

— Sire, dit le vieux chevalier en venant se jeter aux pieds de Lisvart, je m'étonne que, dans ces grands jours de fête, vous ayez dédaigné de porter la couronne brillante que j'avais déposée entre vos mains... Et vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Brisène, comment se fait-il que vous ne soyez pas parée du plus beau manteau que jamais reine puisse porter?

Le roi et la reine, embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre.

— Que signifie ce silence? reprit le vieux che-

valier effrayé. Ah! Sire, ma tête dépend de ces deux riches joyaux : il faut que je parte, que je les rende ou que j'en rapporte le prix!... Et ce prix sera peut-être tel, que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue de vous...

— Ne craignez rien, chevalier, répondit Lisvart. J'atteste le ciel que je perdrais plutôt ma couronne et ma vie que de manquer à la parole que je vous ai donnée!... Dites donc hardiment quel prix vous exigez de la couronne et du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre!...

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la cour s'était rassemblée autour de Lisvart et du chevalier à la barbe blanche. Ce dernier, baisant les pieds du roi, avec l'air de la plus grande reconnaissance, lui dit :

— Sire, je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée...

Le roi fit alors publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il était obligé, par son serment, d'accorder au chevalier à la barbe fleurie-blanche.

— Sire, poursuivit ce dernier en pleurant, puisque le sort a voulu que vous ayez perdu la couronne et le manteau que j'avais mis en dépôt entre vos mains, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la princesse Oriane, ou que je perde la tête et que vous manquiez à votre parole...

A cette conclusion inattendue, la reine et la cour avec elle élevèrent un cri de surprise et d'indignation. Le roi, appuyant sa main sur ses yeux, resta dans la consternation et dans le silence...

— Quelle réponse, Sire, recevrai-je de vous? reprit le vieux chevalier d'une voix ferme et en relevant fièrement la tête, malgré les rumeurs menaçantes de la cour. Votre réputation et ma tête en dépendent...

— Ma réponse n'est pas douteuse, répondit Lisvart, faisant un violent effort sur lui-même pour dissimuler sa suprême douleur. Prends Oriane, barbare, prends mon bien le plus cher, après l'honneur! Ah! que ne m'as-tu plutôt demandé la vie?...

La reine, en entendant cette réponse, jeta un cri et s'évanouit ; on l'emporta.

Alors le roi se rendit chez Oriane, suivi du vieux chevalier.

— Ah! ma fille, s'écria-t-il en la serrant avec passion dans ses bras tremblants, et en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas! si ce n'est de tenir ma promesse et d'en mourir de douleur?...

— Ah! ma mie! ma mie! s'écria à son tour Mabile en se jetant au cou d'Oriane, on veut vous enlever à notre amitié!... Mais on m'arrachera plutôt la vie!...

— Ah! cher Amadis! murmura Oriane en tombant sans connaissance aux pieds de son père.

— Prends ta victime! reprit ce dernier d'une voix désespérée. Prends ta victime! Mais permets au moins, pour rendre moins âpre sa séparation d'avec nous, que cette demoiselle, son amie, l'accompagne...

— J'y consens, répondit le vieillard; de plus, elle sera escortée par deux chevaliers et deux écuyers.

Quelques instants après, Oriane et la demoiselle de Danemark quittaient la cour attristée.

Mabile, atterrée d'abord de ce départ, revint bientôt à elle, et, apercevant Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur :

— Cours vers ton malheureux maître, lui cria-t-elle. Fais tout au monde pour le trouver! Apprends-lui qu'on enlève Oriane! Lui seul peut la secourir!...

Le fidèle Ardan, à ces mots, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et le lança sur le chemin qu'il savait devoir être pris par Amadis et par Galaor. Pendant ce temps, ceux qui s'étaient emparés d'Oriane marchèrent en diligence et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt.

## CHAPITRE IV.

Comment une perfide demoiselle, abusant de la générosité du roi Lisvart, le fit combattre contre le cousin du traître Arcalaüs, et comment ce malheureux prince fut emmené prisonnier par les ravisseurs de sa fille Oriane.



Tous les chevaliers de la cour du roi Lisvart n'avaient pu apprendre l'enlèvement de l'incomparable Oriane, sans en être indignés et sans essayer de s'y opposer. Par ainsi, beaucoup d'entre eux s'étaient armés à la hâte et s'étaient lancés sur les traces des fugitifs.

Le roi Lisvart, à son tour, roide dans ses serments et dans leur parfaite exécution, en apprenant le départ de ses meilleurs chevaliers et la raison de ce départ, voulut s'y opposer, dans l'intérêt de son honneur et de sa loyauté. Il partit à la hâte, comme eux, mais sans prendre d'armes.

Comme il chevauchait, l'âme mélancolieuse, le cœur plein d'âpres soucis, il vit venir à lui, sur la lisière de la forêt, une demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avait promis un don quelque temps avant son départ de Vindisilore.

Elle portait à son cou un écu d'acier poli, avec une riche épée, et tenait en sa main une lance dorée.

— Sire, dit-elle à Lisvart, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire...

— Ah! répondit le roi navré, quel temps prenez vous, grands dieux! pour me demander de les accomplir! N'importe! je veux que vous soyez sûre que mon courage et ma fidélité à ma parole sont au-dessus de mes malheurs... Parlez donc : qu'exigez-vous de moi?

— Sire, un barbare châtelain a massacré mon père qui s'opposait à l'outrage qu'il me voulait faire... Depuis ce temps, il reste impuni, Arcalaüs son parent lui ayant assuré qu'il ne pouvait périr de la main d'aucun chevalier, à moins que le plus vertueux d'entre ceux de la Grande-Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que je lui ai dérobées et que je remets entre vos loyales mains... Il ignore que ces armes ne sont plus en sa

possession, et, sûr de l'impunité, il se promène souvent dans cette forêt, pour braver les chevaliers que j'engagerais à venger mon père... Tout à l'heure, je l'ai aperçu à peu de distance d'ici, et si vous voulez me suivre, nous le rencontrerions aisément...

— Conduisez-moi, répondit le roi, qui portait un vaillant cœur, en s'emparant des armes de la demoiselle.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois. Elle marcha devant lui et le conduisit dans le chemin que venaient de prendre précisément les ravisseurs d'Oriane. A peine eurent-ils fait cinq cents pas, qu'ils aperçurent un chevalier couvert d'armes vertes.

— Sire, voilà le meurtrier de mon père! s'écria la demoiselle en simulant l'effroi.

Lisvart défia le chevalier aux armes vertes, et, incontinent, s'élança sur lui, la lance en arrêt, laquelle, à son grand ébahissement, se brisa comme verre jusqu'à la poignée en le touchant. Son ébahissement redoubla lorsqu'ayant tiré l'épée, il la vit se briser, comme la lance, au premier coup qu'il porta à son ennemi. On l'avait trahi!

Lisvart ne savait pas reculer. Quoique désarmé, il pouvait lutter encore. Lors, il saisit son ennemi par le milieu du corps et l'enleva de sa selle. Malheureusement l'autre l'entraîna dans sa chute.

— Accourez, accourez! seigneur Arcalaüs, cria alors la perfide demoiselle. Accourez ou votre cousin est mort.

Arcalaüs, qui rôdait dans les alentours, fondit comme un vautour sur le lieu du combat, suivi d'une dizaine de soudards à ses ordres. Le roi Lisvart reçut un coup de lance, puis on le couvrit de chaînes, on l'attacha solidement sur un cheval et on l'enleva.

— Conduisez ce méchant roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite; moi, je vais conduire la belle Oriane dans mon château du Mont-Aldin! Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses satellites, courez à Londres, où se trouve Barsinan, et dites-lui que je tiens Oriane et Lisvart en ma puissance, et qu'il est temps qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Puis ces misérables s'éloignèrent, et la forêt reprit son silence accoutumé qui ne fut troublé qu'au bout de quelques heures par le bruit du galop de trois chevaux. C'étaient Amadis, Galaor et Gandalin qui accouraient à toute bride, après avoir été prévenus par le nain Ardan et après avoir traversé Londres sans s'y arrêter. Gandalin seul, reconnu par la reine au moment où il passait à quelque distance de son pavillon, avait fait une halte de quelques minutes pour recevoir de cette princesse l'épée que Lisvart avait malheureusement oubliée.

En arrivant à l'endroit de la forêt où s'était passée la courte lutte que nous venons de raconter, Amadis et Galaor aperçurent sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée. Quelques pasteurs qui se trouvaient là leur apprirent qu'un chevalier de haute taille, qu'ils avaient entendu appeler Arcalaüs, avait attaqué dans ce bois un vieux chevalier mal armé, l'avait fait lier sur un cheval par ses gens et leur avait donné l'ordre de le conduire en prison dans l'une de ses forteresses, tandis qu'il enlevait lui-même deux femmes, dont l'une était d'une merveilleuse beauté.

— Nous sommes sur les traces des misérables ravisseurs d'Oriane et de son père! dit Amadis à son frère. Ils ont passé par ici! Mais quel chemin ont-ils pris? La route ici se bifurque... Ont-ils pris le sentier de droite ou le sentier de gauche?...

Lors, après avoir réfléchi pendant quelques instants, Amadis pria Galaor de prendre la route de droite, et, quant à lui, il prit celle de gauche et s'y engagea avec une impétuosité et une rage indescriptibles.

## CHAPITRE V.

Comment Amadis, lancé sur la piste de sa mie Oriane, finit par la retrouver et l'arracher à ses ravisseurs, et comment il en fut récompensé.

Si bien courut Amadis que, vers la fin de la journée, il atteignit un château où le bruit des serviteurs lui apprit que le maître venait d'arriver.

Amadis se retira, pour passer la nuit, dans un coin du bois qui environnait ce château, et, aux premières heures de l'aurore, il était debout, attendant.

Son attente ne fut pas de longue durée. La porte de la forteresse s'ouvrit, et Arcalaüs sortit, suivi de plusieurs hommes d'armes et de deux écuyers qui tenaient fortement embrassées la belle Oriane et la demoiselle de Danemark.

A cette vue, le sang d'Amadis fit trois tours, et s'il n'avait été solidement assis sur ses étriers, il se fût laissé choir sur l'herbe, par suite de l'émotion immense qu'il ressentait. Il se contint toutefois, et, dévorant sa rage, il se plaça en embuscade dans un fourré assez épais qui bordait la route et qu'allaient certainement prendre les ravisseurs d'Oriane.

Ils s'approchèrent, en effet, et prirent la route où se trouvait caché Amadis, laquelle conduisait à un autre château plus sûr que celui qu'ils quittaient. Au moment où les deux écuyers passèrent devant le fourré, chargés de leur précieux fardeau, Oriane murmura :

— Amadis! cher Amadis! je ne te reverrai donc plus!...

Ce mot fut le signal de l'attaque préméditée par le vaillant fils de Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria-t-il d'une voix tonnante en se précipitant comme une avalanche sur la troupe d'Arcalaüs.

L'attaque était imprévue : elle jeta une certaine perturbation parmi les ravisseurs d'Oriane, et ce moment d'effroi décida, pour Amadis, du succès de l'affaire. Les deux écuyers laissèrent là Oriane et la demoiselle de Danemark, et, se jetant à bas de leurs chevaux, gagnèrent prudemment les profondeurs de la forêt. Quelques hommes d'armes, moins couards, essayèrent bien de résister, mais cette résistance leur coûta la vie.

Restait Arcalaüs, le plus intéressé de tous à rester là pour défendre sa proie. Il porta deux ou trois coups formidables, qui eussent assommé Amadis, si Amadis les avait reçus. Mais à la force ce chevalier joignait l'adresse, et il évitait autant

de horions qu'il en donnait aux autres. Arcalaüs, à son tour, reçut à l'épaule un coup d'épée qui lui démontra clairement, à ce qu'il paraît, l'inutilité d'une plus longue résistance, car il en laissa tomber de douleur sa belle épée, et gagna rapidement les fourrés voisins pour se mettre à l'abri, comme avaient fait ses sages écuyers.

Amadis était trop occupé de fuir lui-même avec sa chère Oriane pour songer à poursuivre ce chevalier félon. Ils s'éloignèrent donc rapidement de cet endroit, lui, Oriane et la demoiselle de Danemark, qui venait de lui remettre l'épée abandonnée par Arcalaüs et qu'Amadis reconnut pour celle que cet enchanteur lui avait prise..

Pendant qu'Amadis l'emportait, palpitante d'amour et de joie, dans ses bras vigoureux, si rudes aux méchants, Oriane délaça son heaume et le donna à la demoiselle de Danemark; puis, passant son beau bras autour du cou de son amant, elle ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Heureusement qu'à ce moment ils étaient loin du lieu du combat, dans une clairière, sur un épais gazon, car, sous l'impression de cet enivrant baiser, Amadis se sentit défaillir, ses bras se détendirent: il lâcha Oriane, qui tomba sur l'herbe molle sans se faire aucun mal. Amadis tomba à côté d'elle, pâmé. Jamais il n'avait reçu une pareille faveur!

L'évanouissement d'Amadis dura peu. Il rouvrit les yeux et regarda Oriane avec une tendresse dont elle fut touchée jusqu'aux larmes.

— Lumière de ma vie! soleil de mon âme! murmura l'amoureux chevalier en couvrant de baisers ardents les blanches mains de sa belle mie...

Gandalin et la demoiselle de Danemark n'avaient rien à faire pour le moment auprès de ces deux beaux amoureux qui brûlaient de chanter leur hymne à deux voix et à deux cœurs, l'hymne divin, l'hymne du bonheur!

Gandalin et la demoiselle s'éloignèrent.

L'herbe était douce; les arbres formaient autour un rideau de verdure impénétrable aux rayons du soleil et de la curiosité; les oiseaux chantaient en sautillant de branche en branche; la forêt, encore humide des pleurs de l'aurore, exhalait d'âpres et fortifiantes odeurs; tout conviait à la songerie, à l'amour, au bonheur.

Amadis et Oriane étaient trop jeunes, trop beaux, trop méritants, pour ne pas répondre comme ils le devaient à cette invitation de la nature...

## CHAPITRE VI

Comment Galaor, Guillan-le-Pensif et Ladasin délivrèrent Lisvart, et s'en revinrent avec lui à Londres, menacée du pillage et de l'incendie.

Galaor, après avoir pris la route que lui avait indiquée son frère, avait mis son cheval au galop, dans l'espérance d'atteindre les ravisseurs d'Oriane ou les ravisseurs de Lisvart.

Il chevauchait ainsi, menant grande erre, lorsqu'il fut aperçu par un chevalier errant qui, s'imaginant à son train qu'il s'enfuyait, se mit à le poursuivre pour lui proposer de rompre une lance. Mais Galaor allait comme le vent et il n'avait pas le temps de s'arrêter pour si peu de chose, ayant à remplir un devoir plus impérieux.

Cette obstination à fuir exaspéra le chevalier qui le poursuivait, lequel, mieux monté que ne l'était Galaor, l'eut bientôt atteint et dépassé. Jusqu'à trois fois, ce chevalier courut sur lui, la lance en arrêt; mais Galaor, aussi adroit que brave, lui fit manquer les trois atteintes et se contenta de le plaisanter sur sa maladresse. L'autre, piqué de cette gouaillerie qu'il jugeait intempestive, jura de le suivre jusqu'à ce qu'il en eût tiré raison.

Chemin faisant, le chevalier qui poursuivait Galaor fut distrait de cette poursuite par l'apparition d'un sien cousin qui courait après son cheval. Il s'arrêta alors, et lorsque son cousin eut repris sa monture, il lui demanda pourquoi il l'avait rencontré ainsi désarçonné.

— Mon cousin, répondit l'autre, on n'a que trop raison de m'appeler Guillan-le-Pensif... Cette songerie continuelle dans laquelle je vis me joue, à chaque instant de nouveaux tours. Ainsi, tout à l'heure, chevauchant à travers la forêt, uniquement occupé de la duchesse de Bristoie, que le traître souverain de ce pays m'a enlevée, je ne me suis pas aperçu qu'un chevalier courait contre moi, et je me suis vu désarçonné par un coup de lance avant d'avoir compris pourquoi ni comment... Comme je me relevais, furieux, l'épée à la main, mon adversaire s'est éloigné en riant, et en me disant : « Apprenez à répondre à ceux qui vous saluent et vous parlent!... »

— Vraiment, répliqua le cousin de Guillan-le-Pensif, vous méritiez bien cette petite correction!... Mais j'aurais mieux aimé trouver le maudit galant qui vous a désarçonné en riant, que l'indigne couard qui m'évite depuis une heure... Je n'ai pas encore rencontré de chevalier moins sensible aux injures ni plus adroit à esquiver l'atteinte d'une lance... J'ai juré de le suivre jusqu'à ce que je l'aie connu..... Suivez-le avec moi, amusons-nous de sa terreur; son cheval m'a paru trop fatigué pour qu'il ne nous soit pas facile de le rejoindre.

Guillan-le-Pensif y consentit, bien résolu, pour maintenir l'honneur de la chevalerie, de désarmer un chevalier assez couard pour refuser une joute. Les deux cousins, alors, allèrent grande erre pour rejoindre Galaor. Comme ils étaient arrivés au sommet d'une colline, ils l'aperçurent qui la descendait sur son cheval près de tomber à chaque pas. Ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent aisément dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée, par un sentier tournant et battu.

Bientôt, entendant un bruit sonore comme celui que produit l'entrechoquement des armes, les deux cousins coururent pour assister au combat qu'ils devinaient, et leur étonnement fut extrême en voyant Galaor, dont ils avaient suspecté la vaillance, tenant tête à une troupe de gens mieux armés et mieux montés que lui.

Déjà quatre hommes étaient tombés sous les coups du chevaleureux Galaor; mais, comme, à ce moment, les autres se réunissaient pour l'assaillir tous à la fois, Guillan-le-Pensif et son cousin Ladasin, indignés, se hâtèrent d'aller à son secours.

Se lançant tous deux au galop de leurs chevaux sur le lieu de la lutte, ils y arrivèrent comme le cheval de Galaor tombait percé de coups, et, tombant sur les assaillants de ce vaillant homme, ils lui permirent ainsi de s'emparer d'une autre monture et de faire face, non-seulement à ses ennemis de tout à l'heure, mais encore à d'autres qui arrivaient à la rescousse des premiers.

Le combat devint alors plus âpre et plus sanglant. Bientôt, cependant, le courage déployé par Galaor, par Guillan et par Ladasin, et le grand nombre d'ennemis abattus par eux, commençant à mettre la peur au ventre des autres soudards, l'un de ces derniers s'écria :

— Massacrez le prisonnier! massacrez le prisonnier!...

Le prisonnier, c'était un homme âgé, d'une fière mine et d'un bon courage, malgré qu'il fût lié comme un larron sur un maigre cheval; lequel prisonnier avait été amené par la seconde troupe venue à la rescousse de la première.

Deux de ces misérables se détachèrent pour obéir à l'ordre féroce qui venait de leur être donné; mais, au même moment, le prisonnier, brisant ses liens et ramassant l'épée d'un des combattants morts, s'en servit pour fendre la tête du premier soudard qui s'approcha. Lors, Guillan-le-Pensif, considérant ce courageux homme avec plus d'attention, s'écria tout-à-coup,

— Cousin! cousin! c'est le roi Lisvart!

Et, en disant cela, il se précipita tête baissée, la lance au poing, au secours du vaillant prince, qu'il couvrit contre une nouvelle attaque, tandis que Galaor terrassait le chef de cette troupe de traîtres, dont le reste prit aussitôt la fuite.

— Epargnez-le! épargnez-le! cria le roi à Galaor, qu'il voyait prêt d'achever le misérable qu'il avait sous son genou. Epargnez-le, j'ai besoin d'apprendre de lui les fils de cette abominable trahison!...

Galaor releva son épée qu'il avait abaissée sur la gorge de son ennemi, et il lui arracha son heaume.

— C'est le neveu d'Arcalaüs! s'écria le roi avec mépris.

— Sire, dit alors le traître qui avait peur de mourir, je vais tout vous dire..... C'est mon oncle Arcalaüs qui a machiné tout cela avec Barsinan, que vous avez accueilli si généreusement à Londres, où il se trouve en ce moment...

Lisvart comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour voler au secours de Londres et de la reine. En conséquence, il remonta à cheval, suivi de Galaor et des deux chevaliers qui venaient de lui rendre sa liberté; et, en chemin, ils s'arrêtèrent au château de Ladasin, cousin de Guillan, qui se trouvait à portée, et où ils déposèrent le neveu d'Arcalaüs fortement enchaîné.

—

## CHAPITRE VII

**Comment Amadis, averti par Gandalin de ce qui se passait à Londres, s'arracha des bras de l'incomparable Oriane pour voler au secours de la reine Brisène.**



ublieux, mais non oubliés, Amadis et Oriane se répétaient pour la centième fois les serments d'amour éternel les plus ardents, lorsque Gandalin, qui avait jugé à propos de pousser une reconnaissance jusqu'à Londres pour avertir la reine Brisène que sa fille était retrouvée, Gandalin revint en grand émoi.

— Sire chevalier, dit-il en venant interrompre Amadis au moment le plus inopportun, la reine Brisène réclame le secours de votre bras, pour elle et pour sa ville, menacée de destruction... Depuis l'enlèvement de madame Oriane et de monseigneur son père, tous les chevaliers se sont mis à la poursuite de leurs ravisseurs, et Barsinan, aidé de scélérats à sa solde, a profité du désordre que cet événement a amené pour s'emparer de la citadelle... Il attend les troupes que, d'un instant à l'autre, doit lui envoyer le traître Arcalaüs... Si vous ne venez pas, Londres brûlera, et vous ne trouverez plus que des cendres...

— Partons! s'écria Amadis, rendu au sentiment de son devoir par cette sinistre nouvelle.

Comme le fils de Périon et la belle Oriane s'en revenaient, ils furent rencontrés par un gros de chevaliers commandés par le fidèle Grumedan, un ancien. Amadis confia Oriane à la garde de Grumedan et ne s'arrêta plus que dans le palais même du roi, où il trouva Brisène, éplorée. Peu d'instants après son arrivée, entra l'écuyer de Galaor, venant rendre compte à la reine de l'heureuse délivrance du roi.

— Ah! mon cher fils! s'écria Brisène en embrassant Amadis, nous sommes sauvés! Vous voilà!...

Amadis ne put jouir que quelques instants du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de l'incomparable Oriane. Une rumeur soudaine, excitée par la fuite et les cris d'un grand nombre de citoyens effrayés, l'obligea de reprendre son heaume et de voler où ces cris l'appelaient. Il descendit, écarta la foule des fuyards et arriva avec peine à la porte principale de Londres, où le roi Arban de Norgales, entouré de morts et de mourants, et couvert lui-même de sang, s'opposait presque seul à l'effort de Barsinan de Sansuègne, qui venait de s'emparer de la première barrière.

Ce traître, complice servile de l'odieux Arcalaüs, reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter, et l'amant d'Oriane, couvrant de son écu le vaillant roi de Norgales, dont le bras appesanti ne portait plus son épée qu'avec peine, s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçait de s'emparer de

cette porte; et semant l'épouvante et la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux l'attaquaient.

Cependant, malgré son courage surhumain, Amadis eût fini peut-être par être accablé par le nombre de ses ennemis excités par Barsinan, si, dans ce moment, le prince Agraies, suivi de plusieurs chevaliers arrivant de la quête du roi Lisvart, n'eût attaqué brusquement la troupe de soudards commandée par le comte de Sansuègne.

Cette attaque inopinée décida sur-le-champ du sort de cette bataille. Barsinan, se jugeant perdu, voulut se dérober par la fuite au châtiment qui l'attendait; mais Amadis l'arrêta, lui prit son épée qu'il brisa, foula ce traître aux pieds, et l'envoya dans le cachot même où Lisvart, qui rentrait à l'instant par une autre porte, faisait conduire le neveu d'Arcalaüs.

Lisvart était déjà dans les bras de la reine Brisène. Amadis, Galaor et le roi de Norgales, jouissaient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon et vieux chevalier Grumedan survint donnant la main à la belle Oriane.

— Prince de Gaule, dit-il en entrant, c'est vous qui m'avez confié l'incomparable princesse Oriane; c'est à vous qu'elle doit l'honneur et la liberté: c'est entre vos mains que je la remets...

Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jeta sur Amadis, et elle courut se précipiter aux genoux de sa mère.

Le lendemain, tous ceux qui n'avait pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle de d'Agraies, ou par celle de Norgales, périrent dans les supplices, et l'on pense bien que Barsinan et le neveu d'Arcalaüs ne furent pas oubliés dans cette répartition de châtiments!...

## CHAPITRE VIII

**Comment, au milieu de la joie qui régnait à la cour du roi Lisvart, Amadis songea tout-à-coup à la promesse qu'il avait faite, un an auparavant, à la belle Briolanie, princesse de Sobradise, et comme il partit avec Galaor et Agraies.**

Après ces événements la cour du roi Lisvart reprit ses allures joyeuses et son train brillant.

La duchesse de Bristoie et la belle Aldène, sa sœur, arrivèrent bientôt, sous la garde du vieux Grumedan, qui avait été les quérir toutes deux de la part de la reine Brisène. La duchesse de Bristoie était veuve. Le duc avait été loyalement tué par Olivas qui l'avait accusé de trahison et avait soutenu son dire par les armes.

L'arrivée d'Aldène et de sa sœur fut une nouvelle occasion de fête. Guillan-le-Pensif, libre d'offrir une seconde fois son cœur et sa main à celle qui avait constamment occupé ses pensées, cessa de mériter ce surnom pour en mériter un autre que lui donna la belle duchesse de Bristoie. Quant à Galaor, il ne revit pas sans plaisir la belle Aldène, qui, de son côté, ne le revit pas sans émotion, ce qui fit naître çà et là quelques jalousies.

Mais bientôt fut troublé le bonheur dont jouissaient plusieurs beautés de cette cour. Amadis se rappela qu'il avait promis à la jeune et belle Briolanie, reine de Sobradise, de revenir avec deux autres chevaliers pour venger la mort de son père et combattre l'usurpateur Abyséos et ses deux fils. Cette promesse était sacrée, il y avait un an qu'il l'avait faite: Amadis résolut de partir, malgré les larmes, les prières et les soupçons jaloux de la belle Oriane, qui voulait être seule à posséder cet incomparable chevalier.

Agraies et Galaor s'offrirent à être ses compagnons, et ils se préparèrent à le suivre, malgré, pour l'un, les larmes de la belle Olinde, et malgré, pour l'autre, les caresses savoureuses de trois ou quatre belles, parmi lesquelles Aldène...

Les trois chevaliers partirent. Ils n'étaient encore qu'à une demi-lieue de leur point de départ, lorsque Amadis, s'apercevant qu'il avait oublié d'emporter les débris de l'épée que lui avait donnée Briolanie, envoya incontinent son nain à Londres pour les chercher.

Le nain revint à toute bride, prit les débris de l'épée, et il allait remonter à cheval, lorsqu'en passant sous les fenêtres d'Oriane, cette intéressante princesse l'aperçut et lui demanda pourquoi il était revenu sur ses pas.

— C'est pour chercher ces fragments d'épée que mon maître avait oubliés, répondit le nain.

— Et quel prix ton maître peut-il attacher à ces inutiles débris? demanda Oriane.

— Celui qu'on peut attacher aux présents d'une main qui nous est chère, répondit malicieusement le nain.

— Et quelle est donc la main dont Amadis a reçu cette épée? reprit vivement Oriane, dont la jalousie s'éveilla pour ne plus se rendormir.

— Celle de la jeune princesse pour laquelle il va combattre, répondit le méchant bout d'homme; et je ne doute pas, ajouta-t-il, d'après les quelques propos qu'ils ont tenus la dernière fois qu'ils se sont vus, que mon maître ne se soit offert et n'ait été accepté pour être désormais son chevalier...

A ces mots, le malicieux nain grimpa sur son cheval, lui donna deux coups d'éperon et disparut aux regards effarés de la pauvre Oriane, qu'il venait de frapper au cœur.

Un quart d'heure après, il avait rejoint les trois chevaliers et, en remettant à Amadis les débris de son épée, il se garda bien de lui parler des questions que lui avait adressées à ce sujet sa maîtresse et, encore moins, des réponses qu'il lui avait faites.

Comme ils chevauchaient à travers la forêt, ils virent venir à eux un chevalier qui leur parut être d'une taille avantageuse, maniant son cheval avec grâce et ferme sur ses arçons. Il leur proposa de rompre une lance.

— Je ne désire que l'honneur de jouter avec vous, ajouta-t-il, et j'espère que nulle espèce de ressentiment ne vous animera à vouloir combattre à coups d'épée, au cas où je remporterais un premier avantage...

Agraies, à qui ce chevalier inconnu semblait plus particulièrement porter la parole, se sentit très piqué de ce qu'il paraissait trop présumer de son adresse, et, pour toute réponse, il lui cria de se défendre, courut sur lui et fut désarçonné. Son cheval, épouvanté par la violence avec laquelle les lances s'étaient brisées, se mit à fuir dans la forêt.

Galaor se présenta pour venger Agraies; mais

son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula dans la poussière avec son maître, sans que celui-ci pût le faire relever.

Amadis, s'approchant aussitôt, modéra la colère de Galaor qui demandait le combat à l'épée, et, à son tour, il se présenta pour jouter contre l'inconnu. Cette course fut la plus violente des trois; les lances furent brisées jusque dans les gantelets des combattants, et les deux chevaliers s'étant heurtés mutuellement en passant, leurs chevaux tombèrent de la force du choc, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes. Mais le cheval d'Amadis, ayant eu la cuisse cassée, ne put se relever, et l'inconnu s'élança légèrement sur le sien, qui n'avait été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois chevaliers provoquèrent l'inconnu à se battre à pied, et à l'épée; il leur répondit, en les saluant courtoisement :

— Heureux, seigneurs chevaliers, de vous avoir résisté dans un combat que je ne regarde que comme une légère épreuve, nul motif ne me force à vous considérer tous trois comme ennemis. Chacun de nous a fait son devoir ; n'est-ce pas assez?...

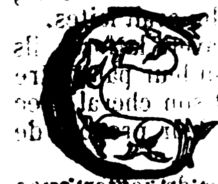
Cela dit, l'inconnu s'éloigna, en prenant une route assez frayée, et laissa les trois compagnons démontés au milieu de la forêt.

Amadis et son cousin Agraïes rirent volontiers de cette aventure. Mais il n'en fut pas de même de Galaor, qui avait sa chute à cœur. Il prit le cheval d'un écuyer et s'élança à la poursuite du chevalier qui l'avait nargué par sa générosité.

Amadis et Agraïes durent continuer leur chemin sans l'impétueux Galaor, et ce fut sans lui aussi qu'ils entrèrent dans le château de Thorin où la belle Briolanie les attendait, ainsi que sa tante Gronvanèse, et où ils passèrent quelques jours pour laisser le temps à la princesse de Sobradise de faire avertir de leur arrivée Abyséos et ses deux fils.

## CHAPITRE IX

**Comment Galaor, s'étant éloigné de son frère et de son cousin à la poursuite d'un chevalier inconnu, fit rencontre d'une gente pucelle qui lui tourna la tête, et comment l'ayant suivie, il combattit à outrance Florestan, son second frère.**

alaor avait poursuivi pendant un long temps le chevalier inconnu, sans pouvoir le rejoindre, à cause de sa monture qui était médiocre. Sans se lasser de cette vaine poursuite, il s'était arrêté un instant pour laisser souffler sa bête, lorsqu'une gente pucelle vint à passer par là. Galaor l'arrêta en la priant de lui donner, si elle en avait, des renseignements sur le chevalier qu'il poursuivait.

— Je le connais, répondit la pucelle; c'est un chevalier fort courtois, qui, depuis quinze jours, garde la principale route de cette forêt, et ne permet pas qu'on passe sans avoir rompu une lance avec lui.

— Pourriez-vous me conduire vers lui? demanda Galaor, qui trouvait la pucelle de plus en plus savoureuse et qui était très heureux de l'avoir pour conductrice.

— Volontiers, dit-elle.

Et elle se mit à marcher devant, et bientôt elle prit un chemin qui éloignait considérablement Galaor de celui qu'avait dû prendre son frère.

— Et vous, belle enfant, qui êtes-vous? demanda l'indiscret Galaor qui eût bien volontiers délacé son heaume pour embrasser à son aise sa conductrice.

— Moi, seigneur chevalier, je suis une des demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une île voisine, et amoureuse du chevalier que vous poursuivez. Elle le retient depuis plusieurs jours dans des chaînes de fleurs, et ne lui permet pas de s'éloigner d'elle plus qu'il ne l'a fait ce matin... Quant au nom de ce chevalier, la belle Corisande, seule, le connaît, ainsi que le mystère de sa naissance...

— Est-ce que c'est la belle Corisande qui lui a interdit de jouter à l'épée avec les autres chevaliers?...

— Oui, c'est elle... Elle lui a fait jurer qu'il n'en viendrait jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son île, où plusieurs chevaliers ont déjà passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux et leurs écus...

Le désir de s'éprouver contre ce chevalier mystérieux, peut-être aussi l'espérance enivrante que lui donnaient les beaux yeux noirs de sa compagne de route, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter...

C'est ainsi qu'après avoir cheminé pendant quelques heures, ils arrivèrent sur le rivage, en vue de l'île de Corisande qui, fort heureusement, n'était pas trop éloignée.

Le trajet s'effectua en très peu de temps, et Galaor étant descendu sur le rivage, entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominait cette île.

— Apprêtez-vous à combattre! lui dit la gente pucelle qui l'avait accompagné. Hélas! chevalier, j'ai bien peur que le maître de ce château n'obtienne de vous l'écu que vous portez, pour le joindre à tous ceux que vous voyez attachés à ces poteaux!...

Galaor n'eut pas le temps de répondre à cette plaisanterie : la porte du château s'ouvrit, et il en sortit un chevalier de la plus belle taille, et d'une figure charmante, suivi deux jeunes filles, portant, l'une son heaume et l'autre sa lance. Une jeune femme, d'une irrésistible beauté, venait ensuite, tenant une couronne de lauriers et de myrtes qu'elle semblait lui destiner, en le regardant d'un air tendre.

Le bel inconnu, s'avançant vers Galaor, lui dit courtoisement :

— Chevalier, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette île, les conditions du combat que vous venez me livrer... Je vois que vous vous obstinez à me connaître autant que je m'obstine, moi, à cacher mon nom jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang... Si j'osais vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez...

Quoique Galaor sentît naître en son âme une

sympathie vraie pour le chevalier inconnu, le souvenir de l'espèce d'outrage qu'il croyait en avoir reçu dans la forêt, le matin, en présence d'Amadis et d'Agraies, ne lui permit pas de se livrer à ce sentiment.

— Rien ne pourra m'empêcher d'avoir raison de votre outrecuidence! répondit-il. Je ne suis venu ici céans que pour cela!...

Le chevalier inconnu ne répliqua pas. Il mit son heaume, s'empara de sa lance, monta à cheval et prit du champ pour revenir sur Galaor, qui l'imita. Dès la première passe, les deux lances furent brisées. Lors, les adversaires mirent l'épée à la main et le combat à pied commença.

Il fut long et terrible; si long et si terrible que Galaor n'imagina pas en avoir essuyé de pareil depuis celui qu'il avait eu contre Amadis, et Corisande, épouvantée, profita d'un instant où tous les deux reprenaient haleine pour tâcher de les séparer. Mais Galaor, plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venait de rencontrer, et aussi par son sang qu'il voyait couler, ne voulut plus écouter aucune proposition jusqu'à ce que le chevalier inconnu consentît à lui dire son nom.

Le combat devint donc plus terrible et plus sanglant encore à cette seconde attaque. Les débris de leurs armes couvraient le sable, l'un d'eux allait certainement succomber... Corisande, voyant chanceler un moment son amant, ne put résister à la douleur qui la poignait, et, courant se jeter entre les combattants, elle cria à Galaor!

— Arrête, cruel!... Arrache-moi la vie plutôt que de répandre un si précieux sang!... Arrête, te dis-je! Et si ma prière ne peut te toucher, barbare, crains la vengeance d'Amadis et de Galaor!...

— Que dites-vous, grands dieux? s'écria Galaor, en abaissant vivement son épée.

— Non, non, reprit Corisande, non, mon cher Florestan, il n'est plus temps de cacher votre nom ni votre naissance... Sachez donc, ajouta-t-elle en se tournant de nouveau vers Galaor, sachez donc que celui que vous voulez tuer est le fils du roi Périon et le frère des deux plus redoutables chevaliers de l'univers!...

Devant cet aveu, Galaor, éperdu, jetant loin de lui son épée et délaçant son heaume, se jeta dans les bras de Florestan.

— Ah! mon frère, s'écria-t-il, reconnaissez Galaor à sa douleur et à sa tendresse!...

— J'aurais dû bien plutôt le reconnaître à sa vaillance et à la vigueur de ses coups, répondit Florestan, en répondant par d'autres caresses à l'étreinte passionnée de son frère.

La joie de Florestan fut grande; celle de Galaor ne le fut pas moins, parce qu'il espérait pouvoir se remettre dès le lendemain en marche avec lui pour retrouver Amadis et Agraies. Mais leur joie à tous deux cessa quand ils s'aperçurent, au nombre de leurs plaies, qu'ils ne pourraient être en santé et en vigueur avant un mois.

— Nous n'arriverons jamais à temps pour aider notre frère! murmurait Galaor, attristé.

## CHAPITRE X

**Comment Amadis et Agraies combattirent contre Abyséos et ses deux fils et les vainquirent, et comme, ensuite, ils se réunirent à Galaor et à Florestan.**



Amadis et Agraies, en effet, ayant attendu Galaor pendant cinq ou six jours au château de Thorin, et voyant que le temps marqué pour le combat était prêt de s'écouler, ils s'avancèrent avec Briolanie et sa tante Grovanèse vers Sobradise; et, se croyant assez forts pour combattre Abyséos et ses deux fils, ils firent tendre leurs pavillons dans une prairie voisine de cette capitale, et Briolanie envoya dire à son mortel ennemi que, suivant les conditions arrêtées, elle avait amené avec elle les champions qui devaient soutenir sa querelle.

Le combat fut fixé au lendemain matin.

Au lever du soleil, Amadis et Agraies se présentèrent dans la place où devait avoir lieu ce combat, et Abyséos et ses deux fils ne tardèrent pas à paraître. Mais, ne trouvant que deux adversaires là où ils s'attendaient à en trouver trois, ils demandèrent pourquoi ce troisième ne se présentait pas.

Amadis, impatient de combattre, répondit au héraut d'Abyséos :

— Va dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus faible de nous deux suffirait pour que la justice céleste les punît de leur orgueil et de leur trahison, et que la légitime reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus!...

Rien n'arrêtant plus le combat, Abyséos et Dramis coururent tous les deux sur Amadis, et brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler; ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba en versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison et Agraies se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de leur choc et roulèrent tous deux sur leurs maîtres. L'un et l'autre, alors, également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, et bientôt le sang coula de leurs blessures. Mais Agraies ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyséos, fut honteux que Dorison lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui, le saisit par le heaume, lui trancha le chef et l'alla déposer aux pieds de la princesse Briolanie, qui avait suivi, toute haletante, les diverses péripéties de cette tragédie.

La mort de l'usurpateur et de ses deux fils décida du sort du royaume de Sobradise. Les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Briolanie.

Cette belle princesse sentit peut-être moins de

plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvait offrir à son libérateur de le partager avec elle.

Les blessures qu'Amadis et Agraies avaient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque temps à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentiments. Mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal pour vouloir feindre, n'hésita pas à lui faire entendre qu'il n'était plus le maître de son cœur; et Briolanie, étouffant à regret une passion qui ne pouvait être que malheureuse, la plus tendre reconnaissance et la plus fidèle amitié furent les seuls sentiments qui lui restèrent désormais pour Amadis.

Bientôt Galaor et Florestan rejoignirent leur frère. Amadis ne put se résoudre à gronder Galaor, à cause de la joie qu'il ressentait de la présence de Florestan. Il se contenta de lui dire, devant la princesse Briolanie, qu'il devait bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger...

Ce seul mot, qu'un regard de cette belle reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit soupirer et tomber dans de mélancoliques pensements. Et, dès cette heure, Agraies fit remarquer à Amadis que la gaîté de Galaor semblait s'altérer de jour en jour, et qu'il paraissait même voir avec indifférence les jeunes beautés qui ornaient la cour de Briolanie, lesquelles, au contraire, le regardaient avec le plus tendre intérêt.

## CHAPITRE XI

Comment fut construite, en l'Ile Ferme, la voûte enchantée pour éprouver la loyauté des chevaliers et la fidélité des maîtresses.

Or, cent ans avant les événements que nous venons de raconter, il y avait en Grèce un roi qui, marié avec la sœur de l'empereur de Constantinople, eut deux fils remarquables de corps et d'esprit, surtout Apollidon, qui étudia spécialement la nécromancie et s'y fit une grande réputation.

Le roi de Grèce sentant sa fin approcher, voulut disposer de ses Etats et prévenir ainsi toute discussion après son trépas.

Apollidon, comme aîné, reçut la couronne et les biens, et l'autre les trésors et les livres, parmi lesquels il s'en trouvait de très rares; ce dernier se plaignit à son père d'être presque déshérité par ce partage.

Le père en avertit Apollidon qui, pour conserver la bonne harmonie, proposa un échange, se tenant pour satisfait de la part de son frère.

La joie que la bonté d'Apollidon causa à ce père, provoqua une crise suprême, et il s'en alla laissant les deux frères unis comme il le désirait.

Aussitôt après les funérailles du roi défunt, Apollidon fit équiper quelques vaisseaux et, suivi de plusieurs gentilshommes ses amis, il s'éloigna de Grèce avec les premiers vents favorables.

Partis sans but, ils s'abandonnèrent au hasard, qui les mena sur la côte d'Italie.

L'empereur Suidan ayant appris l'arrivée d'Apollidon, le pria de venir à Rome où le plaisir qu'il y trouva le retint longtemps. Il prouva qu'il était excellent chevalier et il sut plaire à la sœur unique de l'empereur, nommée Grimanèse, la plus belle dame de la terre.

Son amour était partagé, mais il avait des entraves bien dures pour arriver à satisfaire réellement la passion qui le brûlait.

Enfin, Grimanèse accepta de se faire enlever la nuit sur un vaisseau, et ils partirent, mettant le cap sur l'Ile Ferme, habitée alors par un géant, ce qu'Apollidon et ses amis ignoraient.

Aussitôt à terre, ils s'arrangèrent, en gens pleins de sécurité; Grimanèse, habituée à un repos plein de délices, était épuisée de fatigues: elle s'abandonna au sommeil.

Vers le milieu de la nuit, le géant, qui les avait découverts, se montra si brusquement, qu'Apollidon n'eut pas le temps de s'armer et que Grimanèse s'évanouit de frayeur.

Le géant s'approcha de Grimanèse et, lui prenant la main, il pria Apollidon d'accepter un combat dont le vainqueur aurait pour récompense la plus belle dame qu'il eût vue.

Apollidon accepta, et, en un tour de main, jeta par terre le géant et lui trancha la tête.

Les gens du pays vinrent en foule se mettre à son service et l'acclamèrent avec enthousiasme pour leur maître. On lui fit voir les forteresses de l'île et il en augura qu'il pourrait bien à l'occasion se défendre, si on voulait le punir du rapt de la sœur de l'empereur.

Il fit édifier pour Grimanèse un admirable palais, tellement rempli de métaux précieux que, dans toutes les îles de l'Océan, aucun prince n'eût pu en faire construire un semblable.

Quinze ans plus tard, son oncle, l'empereur de Constantinople étant mort, les grands lui offrirent la couronne qu'il accepta. Grimanèse, désolée de laisser un séjour si enchanteur, fit promettre à son époux qu'il n'y laisserait pénétrer jamais qu'un chevalier de sa valeur, et Apollidon jura qu'il empêcherait toute dame d'y entrer si elle n'était aussi belle et parfaite que Grimanèse.

On érigea une voûte sur laquelle un homme en bronze tenait une trompe de chasse. Sur la porte du palais, on plaça les statues de Grimanèse et d'Apollidon très ressemblantes toutes deux, et, vis-à-vis, une colonne de jaspe, le tout fermé jusqu'au jardin d'un perron de fer de cinq coudées de hauteur.

Apollidon expliqua à sa femme qu'un homme infidèle en amour ne pourrait passer la voûte, car l'homme de bronze sonnerait un bruit épouvantable et jetterait flammes et fumées sur lui en le repoussant dehors. Mais si un loyal amant ou une fidèle maîtresse se présentait, le cor rendrait un chant d'amour et l'un ou l'autre pourraient entrer et voir les portraits et les noms d'Apollidon et de Grimanèse inscrits sur le jaspe.

— Si vous voulez, ajouta Apollidon, nous essaierons cette merveille...

Et ils entrèrent sous la voûte qui résonna d'une douce musique; puis ils virent, nouvellement gravés sur la colonne, leurs deux noms inséparables.

Ils engagèrent quelques dames et quelques gen-

tilshommes à tenter l'aventure; mais à peine ceux-ci étaient-ils entrés qu'un vacarme affreux retentit et qu'ils furent refoulés au dehors avec force tourbillons.

Grimanèse s'amusa beaucoup de cette invention qui faisait plus de peur que de mal; elle remercia Apollidon, puis elle s'informa de ce qu'il arriverait de la chambre où ils avaient laissé le souvenir de leurs amoureuses caresses, des plus agréables, ajouta-t-elle, puisque ce furent les premières.

Apollidon fit mettre un perron en marbre devant la chambre, et, à cinq pas de celui-ci, un autre en cuivre.

— Aucun chevalier, dit-il ensuite, n'entrera ici, ni aucune dame, à moins qu'ils ne nous égalent, vous et moi, en chevalerie ou en beauté.

Et il fit écrire cela sur les tables, en y ajoutant les diverses épreuves que subiraient les chevaliers désireux d'éprouver leur courage ou leur loyauté d'amour.

Le nom de ceux ou de celles qui seraient repoussés, serait inscrit avec le nombre de fautes commises. Mais aussitôt que l'homme attendu se présenterait, aussi brave chevalier qu'Apollidon, tous ces enchantements et épreuves disparaîtraient. De même pour la belle maîtresse reçue par l'épreuve : elle affranchirait toutes les autres.

Cela fait, Apollidon mit un gouverneur chargé de recueillir les revenus, en attendant l'heureux chevalier couronné, et il prit quelques vaisseaux sur lesquels il arriva bientôt à Constantinople, où l'attendait une magnifique réception.

Maintenant que nous avons fait connaître le temple d'Apollidon, reprenons le récit des aventures de nos héros et de nos héroïnes; revenons à Amadis que nous avons laissé, en compagnie de ses frères et de son cousin, à la cour de la belle reine de Sobradise.

## CHAPITRE XII

Comment Amadis, Galaor, Florestan et Agraies furent conduits en l'Ile Ferme, pour éprouver la voûte des loyaux amants.

Quoique touché des soins de la belle Briolanie, Amadis ne pouvait éloigner de son esprit l'image d'Oriane. Il devint au bout de peu de temps si inquiet, si désireux de la retrouver, qu'il décida ses compagnons à prendre comme lui le chemin de la cour du roi Lisvart.

A peine étaient-ils en chemin qu'ils firent rencontre d'une demoiselle suivie de dames et d'écuyers.

Amadis leur demanda s'ils allaient comme lui à la cour du roi Lisvart; la demoiselle lui annonça qu'elle allait en l'Ile Ferme dont le gouverneur était son père et que cette île valait, pour des chevaliers errants, la peine de s'y rendre pour éprouver leur chevalerie.

— Tous n'en sortent pas aussi joyeux qu'à l'arrivée, ajouta-t-elle.

— Je sais, répondit Amadis, qu'il y a là de fortes épreuves à subir; je regrette de ne pas m'y être exposé déjà; le chemin est par ici, à gauche, à deux journées de marche, n'est-ce pas?

Agraies, le premier, voulut incontinent marcher vers cet endroit et proposa à la demoiselle de lui tenir escorte.

— Si vous pouvez franchir la voûte enchantée, lui dit celle-ci, vous verrez toutes les autres merveilles de cet endroit, les statues d'Apollidon et de Grimanèse, et votre nom gravé sur le jaspe par une main invisible. Jusqu'ici il n'y a eu que deux noms...

— Eh bien! répondit Agraies, le mien fera le troisième.

— Mes amis, reprit Amadis, nous ne pouvons laisser Agraies partir seul, et, quoiqu'il soit le plus amoureux de nous tous, nous devons faire comme lui.

Galaor fut de cet avis, et tous ensemble suivirent la demoiselle.

Florestan qui n'avait jamais ouï parler de l'Ile Ferme, interrogea Amadis, qui lui raconta qu'Arban de Norgales y était allé et en était revenu avec sa courte honte. La demoiselle raconta à son tour, dans le plus grand détail, toutes les épreuves, et, de propos en propos, la compagnie arriva au coucher du soleil, près d'une prairie où des pavillons dressés abritaient une troupe de chevaliers.

La demoiselle reconnut les gens de son père et, prenant l'avance, elle alla avertir de l'arrivée des chevaliers qui l'avaient suivie pour essayer les aventures de l'Ile Ferme.

Le gouverneur reçut somptueusement les arrivants et, jusqu'au soir, on s'entretint des dames et chevaliers qui s'étaient présentés sous la voûte.

Le lendemain, tous se mirent en marche jusqu'à une chaussée étroite, entourée d'eau à droite et à gauche, au bout de laquelle ils trouvèrent l'Ile Ferme.

Le palais d'Apollidon resplendissait, les portes étaient grandes ouvertes, et lorsqu'ils en furent tout près, ils virent une panoplie de cent targes ou écus fixés sur des poteaux à des hauteurs différentes.

Le gouverneur expliqua à Amadis que l'élévation des targes indiquait le degré d'honneur des chevaliers et les épreuves qu'ils avaient pu soutenir.

Amadis tâcha de reconnaître les écus, dont chacun avait un écriteau portant le nom et les armes de son maître. Il reconnut celui d'Arcalaüs et celui du roi d'Irlande, qui était venu s'essayer deux ans avant qu'Amadis ne le défît en Gaule.

Le plus élevé des écus était celui de Quadrayant, frère du roi Abies d'Irlande, qui avait approché le perron de marbre; il cherchait Amadis pour venger la mort de son frère.

Les amis se préparèrent aux épreuves. Agraies, pressé de connaître son sort, doubla le pas et arriva sous la voûte, en disant :

— Amour, si je vous ai toujours été fidèle, ne m'oubliez pas!...

Et la voûte rendit un son mélodieux. Agraies la franchit et se trouva bientôt au palais. Il vit Apol-

lidon et Grimanèse reproduits d'une façon merveilleuse, et, sur le jaspe, deux lignes creuses.

La première contenait : *Madanil, fils du duc de Bourgogne, a passé sous la voûte des loyaux amants et accompli les épreuves !*

L'autre ligne disait : *C'est le nom de Don Bruneo de Bonnemer, fils de Valades, marquis de Trocques.*

Madanil aimait Aguindes, comtesse de Flandre ; et Don Bruneo, Mélicie, fille du roi Périon de Gaule.

A peine Agraies avait-il lu, qu'une troisième ligne apparut :

*C'est le nom d'Agraies, fils de Languines, roi d'Écosse.*

Amadis, voyant le succès d'Agraies, invita ses compagnons à le suivre. Ils s'excusèrent sur le peu de passion qu'ils entretenaient à ce moment ; de sorte qu'il les laissa là et s'avança seul sous la voûte.

L'image de bronze rendit le son le plus harmonieux qu'on eût encore entendu, et sa trompe, au lieu de fumée et de flammes, inonda l'herbe de fleurs suaves.

Amadis vit les statues qui paraissaient animées, et il rejoignit Agraies, avec lequel il visita le palais.

Florestan et Galaor se firent indiquer la Chambre-Défendue. Florestan seul eut l'envie de l'éprouver ; il s'avança résolument, traversa le perron de cuivre et s'abattit au perron de marbre, terrassé par une quantité de coups d'estoc et de taille invisibles qu'il ne pouvait rendre. Il se crut mort sur l'heure, et il perdait connaissance lorsqu'une force mystérieuse le rejeta brutalement au dehors...

Galaor, indigné de cet accueil fait à Florestan, prit ses armes et s'avança vers la Chambre pour le venger.

Mais, à son tour, il fut assailli par une grêle de coups mieux fournis qu'il n'eût supposé, et sa colère, devenant furieuse à mesure que la résistance augmentait, il assiégea rudement le perron de marbre, qui fut vigoureusement défendu par des forces supérieures toujours invisibles. Galaor fut plus meurtri que Florestan.

Pendant ces escarmouches, Amadis et Agraies virent une inscription nouvelle paraître sur le jaspe :

*Celui-ci est Amadis de Gaule, le loyal amant, fils du roi Périon.*

A ce moment, Galaor fut lancé au delà des perrons, et son nain se prit à crier :

— Jésus ! mon seigneur Galaor est mort !

Amadis et Agraies accoururent à cet appel et virent, étendus par terre, Florestan et Galaor, tous les deux si rompus, qu'ils ne pouvaient sonner mot...

Agraies crut qu'il aurait les honneurs de la Chambre comme il avait eu ceux de la voûte. Laissant donc là les trois chevaliers, il s'arma, et, après avoir passé le perron de cuivre, il fut repoussé sur celui de marbre de si belle façon, qu'il n'avait rien à reprocher aux autres...

Amadis, quoiqu'il regrettât la témérité de ses compagnons, ne put s'empêcher de dire à Galaor :

— Par Dieu, mon frère, dussé-je y succomber, il me faut y aller aussi !

— Monseigneur, répondit Galaor, que notre expérience vous suffise ! Il vous arrivera mal de ces diableries-là !...

— Advienne que pourra ! répondit Amadis. Je suis déshoré si je n'y vais.

Alors, bien garanti par son écu, et l'épée nue, il ajouta :

— O chère dame Oriane ! tout mon courage et toute ma force me sont venus de vous jusqu'à cette heure... Ayez aujourd'hui mémoire de celui qui vous implore !...

Puis, avec rapidité, il s'avança vers la Chambre, où, une fois, il lui sembla avoir affaire à plus de mille chevaliers ensemble. Mais Oriane le conduisait sûrement, car son courage le débarrassa des lutins et démons qui lui faisaient rude guerre, et il gagna enfin l'entrée de cette chambre mystérieuse, où une main l'attira. Bientôt il entendit une voix qui criait :

— Sois bienvenu, brave chevalier qui surpasses en vaillance et en amour le créateur de céans ! La seigneurie de cette île t'appartient comme au plus digne !...

La main, qui paraissait flétrie et d'une personne fort âgée, disparut, et Amadis resta aussi reposé que s'il n'eût rien combattu. Otant alors son écu, et remettant son épée au fourreau, il remercia Oriane, à qui il rapportait tout l'honneur qu'il avait eu.

Les habitants de l'île avaient été témoins de la conduite d'Amadis ; ils avaient vu la main qui l'avait accueilli, et la voix annonçant sa victoire s'était fait entendre partout. Il fut mis en possession de l'île, à la grande joie de Galaor et de ses compagnons, cent ans après qu'Apollidon y eut mis ces enchantements...

## CHAPITRE XIII

**Comment Durin partit pour aller trouver Amadis, auquel il présenta les lettres d'Oriane, et du mal qu'il en advint.**



La princesse Oriane se lamentait de ne plus revoir Amadis. Elle se crut oubliée de cet ingrat ; elle lui écrivit une lettre pleine de doléances, lui donnant congé de son amour et le priant de ne jamais plus s'occuper d'elle, dont l'amour s'était changé en haine jusqu'à la mort...

Cette lettre écrite, elle pria Durin, frère de la demoiselle de Danemark, d'aller en pourvoir Amadis chez la reine de Sobradise.

— Examine bien, ajouta-t-elle, la contenance d'Amadis à la lecture de cette lettre, dont je ne veux pas avoir de réponse...

Durin s'en alla vitement chez la reine Briolanie, où il apprit qu'Amadis était parti depuis deux jours pour la Grande-Bretagne et qu'il avait touché à l'Ile Ferme.

Durin, sans s'arrêter, prit le chemin de l'île ; il

y arriva le jour même où Amadis passait sous la voûte des loyaux amants.

Durin voulait aborder Amadis; mais Gandalin l'en empêcha, supposant avec raison qu'il portait un message d'Oriane qui pourrait retarder l'épreuve de la Chambre.

Lorsque Amadis eut été reconnu roi, Durin lui fut annoncé, et il lui raconta comment sa maîtresse l'avait chargé de lui faire tenir une lettre. Amadis s'en empara avec empressement, lut en se retournant; mais il se prit fort à pleurer en lisant le congé d'Oriane; et, arrivé à la dernière phrase : « *Celle qui ne regrettera en mourant que d'avoir vécu pour vous,* » il jeta un soupir à fendre l'âme et perdit aussitôt connaissance...

Durin, désolé de ce résultat, fut sur le point d'appeler à l'aide. Il se contenta de relever Amadis. Ce pauvre amant s'écriait :

— Voilà donc la récompense de la fidélité! Celle pour qui j'aurais souffert mille morts m'abandonne sans raison!... Comment Dieu permet-il que je sois ainsi foudroyé sans l'avoir mérité?...

Il mit la lettre sur son sein et proposa à Durin d'emporter une réponse; mais celui-ci refusa de se charger, suivant l'ordre d'Oriane, de quoi que ce fût.

— Je vois bien, murmura alors Amadis, navré, que mon malheur est sans remède et que je n'ai plus qu'à mourir!...

Il se leva en chancelant, alla laver ses yeux, rouges de larmes, à l'eau du ruisseau voisin. Puis il envoya quérir le gouverneur Isanie et son fidèle Gandalin; au premier, il fit promettre de garder le secret de ce qu'il verrait, jusqu'au lendemain matin à l'heure de la messe; au second, il ordonna d'aller l'attendre à la porte du château avec son cheval et ses armes.

Peu de temps après, il les rejoignit, et tous trois se mirent à cheminer à l'aventure jusqu'à un ermitage dédié à la vierge Marie.

Amadis, se jetant à genoux, implora mentalement la grande consolatrice des affligés. Puis, attirant Gandalin à lui, il l'embrassa étroitement en disant :

— Ami, le même lait nous a nourris tous deux... J'ai été sauvé de la mer par ton père... Je veux aujourd'hui m'acquitter envers toi... Comme ton dévouement, que je n'espérais pas récompenser sitôt, m'est devenu inutile, nous allons nous séparer... Je te donne l'Ile Ferme... Isanie, qui en est le gouverneur, t'obéira comme à moi, et il ordonnera à mes sujets, devenus les tiens, de t'obéir aussitôt que le bruit de ma mort sera connu..... Ton père et ta mère, qui ont eu tant de soin de moi, en jouiront durant leur vie; tu prendras ensuite leur succession... Quant à vous, Isanie, avec le produit que vous retirerez de cette île, vous ferez construire une abbaye pour trente religieux, et vous la consacrerez à la Vierge Marie...

Amadis dit et se tut.

Gandalin voulait suivre son maître, et Isanie lui-même ne voulait pas abandonner son roi. Mais Amadis refusa avec autorité; il donna à Gandalin ses armes, le priant de se faire recevoir chevalier par Galaor, auquel il le priait de s'attacher comme à lui.

— Dis à Galaor, ajouta-t-il, qu'il prenne à son service Ardan, mon nain, et recommande à ce dernier d'être fidèle et diligent..... Maintenant, puisque je n'espère plus vous revoir, priez Dieu pour moi, et, sur votre âme! je vous défends de me suivre...

En parlant ainsi, Amadis avait les yeux pleins de larmes. Il remonta à cheval, partit au galop, sans lance, sans écu et sans armet, et entra en pleine montagne, laissant aller son cheval à l'aventure.

Vers le milieu de la nuit, le cheval rencontra un ruisseau où il but; puis, en reprenant course, Amadis fut choqué rudement par des branches d'arbres, ce qui le tira de sa préoccupation. Il regarda autour de lui : le gazon était épais, le bois touffu; il pensa qu'il était hors de vue, et, après avoir attaché son cheval, il s'étendit pour rêver à son aise. Mais le sommeil le plus profond ne tarda pas à venir réparer les fatigues de son corps et de son cerveau.

## CHAPITRE XIV

Comment Gandalin et Durin portèrent à Amadis ses armes, qu'il avait oubliées, et comment ce dernier combattit contre un chevalier qu'il vainquit.



Gandalin et Durin, après le triste départ d'Amadis, voulurent lui porter ses armes. Prenant congé d'Isanie, ils suivirent, autant qu'ils jugèrent, la même direction, et, après une bonne marche, ils entendirent hennir le cheval d'Amadis, qui sentait approcher les deux autres.

Gandalin pensa qu'Amadis n'était pas loin. — Il s'avança discrètement sous les branches et l'aperçut endormi sur le bord d'un ruisseau. Amadis se réveilla bientôt et se leva comme un homme surpris; puis il se rassit sur l'herbe et commença à gémir à haute voix sur sa situation.

Il passa en revue sa vie, ses combats, les honneurs qu'il avait reçus, toutes choses périssables qui ne valaient pas l'amour d'Oriane. Gandalin et Durin pleuraient fort à ce récit, qu'ils entendaient sans être vus.

Lors s'avança de leur côté un chevalier qui chantait ses amours. Il disait, dans sa romance :

Amour, amour, je vous suis redevable
Bien plus que nul gentilhomme vivant,
Vu que toujours vous me rendez aimable
Envers la dame où je suis poursuivant.

Témoin en est la reine Sadamire
Que j'aimai tant d'une amitié profonde.
Comme, à présent, d'elle je me retire,
J'aime la fille au meilleur roi du monde :

C'est Oriane, où grand beauté se range,
La nompareille ici-bas, la plus belle!...
Heureux me sens de chanter sa louange,
Plus heureux suis d'être tant aimé d'elle!...

Lorsqu'il eut fini sa romance amoureuse, ce chevalier se retira sous un arbre, pensant y passer le reste de la nuit. Mais il lui arriva pire qu'il n'attendait, car Gandalin, au nom d'Oriane, dit à Durin :

— Notre seigneur n'a pas entendu cette chanson; il faut que je sache de lui ce qu'il faut faire...

Et il entra dans le fourré. Amadis, qui cherchait son cheval, fut surpris de cette apparition, à laquelle il cria de s'arrêter.

— Je suis Gandalin, mon seigneur, dit celui-ci, et, malgré votre défense de vous accompagner, j'ai voulu vous demander ce qu'il peut penser des sots propos d'un chevalier qui est ici près...

— Je l'ai fort bien entendu, répondit Amadis, et ne m'en inquiète pas. Je suis si désolé, que je n'ai ni cœur ni force pour relever la moindre outrecuidance...

— Seigneur, repartit Gandalin, faites-moi la grâce de penser à mieux vous défendre, ainsi que votre dame, d'autant plus que Durin, qui m'a accompagné, fera le récit de cette aventure à celle que vous aimez tant.

Amadis, vaincu par cette prière, s'approcha du chevalier.

— Misérable coureur! lui cria-t-il, il te sied bien de chanter des amours que tu n'as jamais eues ni jamais méritées! Je te le prouverai en te taillant en pièces!...

— Crois-tu, répondit le chevalier, que si j'ai été aimé, je ne sois prêt à le soutenir?...

— Je prétends, reprit Amadis, qu'il y a en amour plus de mal que de bien, et je veux voir si le bonheur dont tu te flattes est à la hauteur de mes infortunes...

Le chevalier se mit en selle et prépara ses armes; puis tournant bride, il dit avec mépris :

— Tu es indigne de te mesurer avec moi, puisqu'Amour t'a banni en raison de ta vilenie!

— Coquin, lui répondit Amadis, tu crois défendre tes amours avec ton bec au lieu de les défendre avec tes armes; ce serait une retraite trop commode, en vérité!...

— Tu as raison, répliqua le chevalier; je veux bien, malgré ta bassesse, te rompre la tête, puisque tu parais le désirer absolument...

Là-dessus ils fondirent l'un sur l'autre, et si fortement que les lances furent rompues, faussant leurs écus de part en part; les armures, bien trempées, arrêtèrent les tronçons. Un instant désarçonné, le chevalier inconnu, aidé des rênes, qu'il avait conservées, se releva.

— Vraiment, chevalier, lui dit Amadis, Amour vous a mal choisi pour défenseur si vous ne le soutenez pas mieux à l'épée qu'à la lance!...

Le chevalier, sans être troublé, attaqua Amadis l'épée à la main. Mais Amadis, se dressant sur ses étriers, lui fendit l'armet, et du même coup entama le cheval qui renversa sous lui son cavalier.

— Gentil amoureux, lui dit Amadis, je vous conseille de faire toujours de pareilles prouesses au service d'Amour, dont vous chantez si bien les louanges!... Quant à moi, je vais ailleurs chercher aventure...

Puis, s'approchant de Gandalin et Durin, il dit à ce dernier :

— Va, retourne vers ta maîtresse qui t'a envoyé pour mon malheur!... La mort seule pourra finir les tourments que j'endure... Salue de ma part la princesse Mabile et la demoiselle de Danemark... Annonce-leur mon trépas prochain... Plaise à Dieu qu'avant de mourir, je puisse leur rendre les biens et faveurs que j'en ai reçus!...

Les larmes l'empêchèrent de continuer. Durin avait le cœur si brisé qu'il ne trouva rien à répondre.

Amadis l'embrassa en le recommandant à Dieu.

L'aube commençait à poindre à ce moment. Amadis aperçut Gandalin à ses côtés et il lui dit :

— Si tu as résolu de m'accompagner, jure de ne me détourner de rien, soit en paroles, soit en actions, sinon prends un autre chemin, que je ne te voie plus!...

— Sur mon honneur, répondit Gandalin, je ferai ce que vous ordonnerez!...

Alors Amadis lui fit prendre ses armes et retirer de son écu l'épée du chevalier amoureux, à qui elle fut rendue.

## CHAPITRE XV

Quel était le chevalier vaincu par Amadis et ce qui lui était advenu avant de combattre contre lui.

Ce chevalier s'appelait Le Patin, frère de Sidon, alors empereur de Rome. On le respectait partout, parce qu'il était chevalier redoutable, et, de plus, parce que son frère, trop âgé pour avoir descendance, devait lui laisser ses États.

Le Patin tenait un jour devis d'amour avec la reine de Sardaigne, nommée Sadamire, et mutuellement ils se louaient de leurs attraits. Le Patin, enivré de cet encens, projeta incontinent d'aller en Grande-Bretagne disputer pour Sadamire contre Oriane le prix de beauté.

— Je soutiendrai, disait-il, votre beauté seul contre les deux meilleurs chevaliers qui diront le contraire... Si je suis vaincu, je veux que le roi Lisvart me tranche la tête...

— Je ne suis pas de cet avis, répondit la reine. Il y a d'autres moyens de prouver sa chevalerie.

— J'ai juré de prouver que vous êtes aimée du meilleur chevalier de la terre, et je poursuivrai mon dessein, repartit Le Patin.

En effet, peu de temps après il se rendit à la cour du roi Lisvart. Et comme son train était plus riche que l'ordinaire des chevaliers errants, le roi le prit à part afin de connaître son nom et lui faire l'honneur qu'il méritait.

— Sire, répondit Patin, je ne suis pas venu ici pour cacher mon nom, mais au contraire pour me faire connaître de vous et de vos seigneurs... Je suis Le Patin, frère de l'empereur de Rome... Je vous en dirai davantage après avoir vu madame Oriane, votre fille...

Le roi l'embrassa comme son cousin, s'excusant de ne l'avoir reconnu plus tôt. A souper, les richesses des appartements et le nombre des seigneurs lui firent paraître mesquin le train de son frère.

Le lendemain, la reine le reçut avec Oriane, qui lui parut si belle qu'il transporta tout son amour

valier effrayé. Ah! Sire, ma tête dépend de ces deux riches joyaux : il faut que je parte, que je les rende ou que j'en rapporte le prix!... Et ce prix sera peut-être tel, que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue de vous...

— Ne craignez rien, chevalier, répondit Lisvart. J'atteste le ciel que je perdrais plutôt ma couronne et ma vie que de manquer à la parole que je vous ai donnée!... Dites donc hardiment quel prix vous exigez de la couronne et du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre!...

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la cour s'était rassemblée autour de Lisvart et du chevalier à la barbe blanche. Ce dernier, baisant les pieds du roi, avec l'air de la plus grande reconnaissance, lui dit :

— Sire, je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée...

Le roi fit alors publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il était obligé, par son serment, d'accorder au chevalier à la barbe fleurie-blanche.

— Sire, poursuivit ce dernier en pleurant, puisque le sort a voulu que vous ayez perdu la couronne et le manteau que j'avais mis en dépôt entre vos mains, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la princesse Oriane, ou que je perde la tête et que vous manquiez à votre parole...

A cette conclusion inattendue, la reine et la cour avec elle élevèrent un cri de surprise et d'indignation. Le roi, appuyant sa main sur ses yeux, resta dans la consternation et dans le silence...

— Quelle réponse, Sire, recevrai-je de vous? reprit le vieux chevalier d'une voix ferme et en relevant fièrement la tête, malgré les rumeurs menaçantes de la cour. Votre réputation et ma tête en dépendent...

— Ma réponse n'est pas douteuse, répondit Lisvart, faisant un violent effort sur lui-même pour dissimuler sa suprême douleur. Prends Oriane, barbare, prends mon bien le plus cher, après l'honneur! Ah! que ne m'as-tu plutôt demandé la vie?...

La reine, en entendant cette réponse, jeta un cri et s'évanouit : on l'emporta.

Alors le roi se rendit chez Oriane, suivi du vieux chevalier.

— Ah! ma fille, s'écria-t-il en la serrant avec passion dans ses bras tremblants, et en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas! si ce n'est de tenir ma promesse et d'en mourir de douleur?...

— Ah! ma mie! ma mie! s'écria à son tour Mabile en se jetant au cou d'Oriane, on veut vous enlever à notre amitié!... Mais on m'arrachera plutôt la vie!...

— Ah! cher Amadis! murmura Oriane en tombant sans connaissance aux pieds de son père.

— Prends ta victime! reprit ce dernier d'une voix désespérée. Prends ta victime! Mais permets au moins, pour rendre moins âpre sa séparation d'avec nous, que cette demoiselle, son amie, l'accompagne...

— J'y consens, répondit le vieillard; de plus, elle sera escortée par deux chevaliers et deux écuyers.

Quelques instants après, Oriane et la demoiselle de Danemark quittaient la cour attristée.

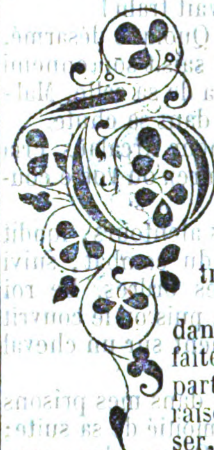
Mabile, atterrée d'abord de ce départ, revint bientôt à elle, et, apercevant Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur :

— Cours vers ton malheureux maître, lui cria-t-elle. Fais tout au monde pour le trouver! Apprends-lui qu'on enlève Oriane! Lui seul peut la secourir!...

Le fidèle Ardan, à ces mots, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et le lança sur le chemin qu'il savait devoir être pris par Amadis et par Galaor. Pendant ce temps, ceux qui s'étaient emparés d'Oriane marchèrent en diligence et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt.

## CHAPITRE IV.

Comment une perfide demoiselle, abusant de la générosité du roi Lisvart, le fit combattre contre le cousin du traître Arcalaüs, et comment ce malheureux prince fut emmené prisonnier par les ravisseurs de sa fille Oriane.



Tous les chevaliers de la cour du roi Lisvart n'avaient pu apprendre l'enlèvement de l'incomparable Oriane, sans en être indignés et sans essayer de s'y opposer. Par ainsi, beaucoup d'entre eux s'étaient armés à la hâte et s'étaient lancés sur les traces des fugitifs.

Le roi Lisvart, à son tour, roide dans ses serments et dans leur parfaite exécution, en apprenant le départ de ses meilleurs chevaliers et la raison de ce départ, voulut s'y opposer, dans l'intérêt de son honneur et de sa loyauté. Il partit à la hâte, comme eux, mais sans prendre d'armes.

Comme il chevauchait, l'âme mélancolieuse, le cœur plein d'âpres soucis, il vit venir à lui, sur la lisière de la forêt, une demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avait promis un don quelque temps avant son départ de Vindisilore.

Elle portait à son cou un écu d'acier poli, avec une riche épée, et tenait en sa main une lance dorée.

— Sire, dit-elle à Lisvart, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire...

— Ah! répondit le roi navré, quel temps prenez vous, grands dieux! pour me demander de les accomplir! N'importe! je veux que vous soyez sûre que mon courage et ma fidélité à ma parole sont au-dessus de mes malheurs... Parlez donc : qu'exigez-vous de moi?

— Sire, un barbare châtelain a massacré mon père qui s'opposait à l'outrage qu'il me voulait faire... Depuis ce temps, il reste impuni, Arcalaüs son parent lui ayant assuré qu'il ne pouvait périr de la main d'aucun chevalier, à moins que le plus vertueux d'entre ceux de la Grande-Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que je lui ai dérobées et que je remets entre vos loyales mains... Il ignore que ces armes ne sont plus en sa

possession, et, sûr de l'impunité, il se promène souvent dans cette forêt, pour braver les chevaliers que j'engagerais à venger mon père... Tout à l'heure, je l'ai aperçu à peu de distance d'ici, et si vous voulez me suivre, nous le rencontrerions aisément...

— Conduisez-moi, répondit le roi, qui portait un vaillant cœur, en s'emparant des armes de la demoiselle.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois. Elle marcha devant lui et le conduisit dans le chemin que venaient de prendre précisément les ravisseurs d'Oriane. A peine eurent-ils fait cinq cents pas, qu'ils aperçurent un chevalier couvert d'armes vertes.

— Sire, voilà le meurtrier de mon père! s'écria la demoiselle en simulant l'effroi.

Lisvart défia le chevalier aux armes vertes, et, incontinent, s'élança sur lui, la lance en arrêt, laquelle, à son grand ébahissement, se brisa comme verre jusqu'à la poignée en le touchant. Son ébahissement redoubla lorsqu'ayant tiré l'épée, il la vit se briser, comme la lance, au premier coup qu'il porta à son ennemi. On l'avait trahi!

Lisvart ne savait pas reculer. Quoique désarmé, il pouvait lutter encore. Lors, il saisit son ennemi par le milieu du corps et l'enleva de sa selle. Malheureusement l'autre l'entraîna dans sa chute.

— Accourez, accourez! seigneur Arcalaüs, cria alors la perfide demoiselle. Accourez où votre cousin est mort.

Arcalaüs, qui rôdait dans les alentours, fondit comme un vautour sur le lieu du combat, suivi d'une dizaine de soudards à ses ordres. Le roi Lisvart reçut un coup de lance, puis on le couvrit de chaînes, on l'attacha solidement sur un cheval et on l'enleva.

— Conduisez ce méchant roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite; moi, je vais conduire la belle Oriane dans mon château du Mont-Aldin! Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses satellites, courez à Londres, où se trouve Barsinan, et dites-lui que je tiens Oriane et Lisvart en ma puissance, et qu'il est temps qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Puis ces misérables s'éloignèrent, et la forêt reprit son silence accoutumé qui ne fut troublé qu'au bout de quelques heures par le bruit du galop de trois chevaux. C'étaient Amadis, Galaor et Gandalin qui accouraient à toute bride, après avoir été prévenus par le nain Ardan et après avoir traversé Londres sans s'y arrêter. Gandalin seul, reconnu par la reine au moment où il passait à quelque distance de son pavillon, avait fait une halte de quelques minutes pour recevoir de cette princesse l'épée que Lisvart avait malheureusement oubliée.

En arrivant à l'endroit de la forêt où s'était passée la courte lutte que nous venons de raconter, Amadis et Galaor aperçurent sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée. Quelques pasteurs qui se trouvaient là leur apprirent qu'un chevalier de haute taille, qu'ils avaient entendu appeler Arcalaüs, avait attaqué dans ce bois un vieux chevalier mal armé, l'avait fait lier sur un cheval par ses gens et leur avait donné l'ordre de le conduire en prison dans l'une de ses forteresses, tandis qu'il enlevait lui-même deux femmes, dont l'une était d'une merveilleuse beauté!

— Nous sommes sur les traces des misérables ravisseurs d'Oriane et de son père! dit Amadis à son frère. Ils ont passé par ici! Mais quel chemin ont-ils pris? La route ici se bifurque... Ont-ils pris le sentier de droite ou le sentier de gauche?...

Lors, après avoir réfléchi pendant quelques instants, Amadis pria Galaor de prendre la route de droite, et, quant à lui, il prit celle de gauche et s'y engagea avec une impétuosité et une rage indescriptibles.

## CHAPITRE V.

Comment Amadis, lancé sur la piste de sa mie Oriane, finit par la retrouver et l'arracher à ses ravisseurs, et comment il en fut récompensé.

Si bien courut Amadis que, vers la fin de la journée, il atteignit un château où le bruit des serviteurs lui apprit que le maître venait d'arriver.

Amadis se retira, pour passer la nuit, dans un coin du bois qui environnait ce château, et, aux premières heures de l'aurore, il était debout, attendant.

Son attente ne fut pas de longue durée. La porte de la forteresse s'ouvrit, et Arcalaüs sortit, suivi de plusieurs hommes d'armes et de deux écuyers qui tenaient fortement embrassées la belle Oriane et la demoiselle de Danemark.

A cette vue, le sang d'Amadis fit trois tours, et s'il n'avait été solidement assis sur ses étriers, il se fût laissé choir sur l'herbe, par suite de l'émotion immense qu'il ressentait. Il se contint toutefois, et, dévorant sa rage, il se plaça en embuscade dans un fourré assez épais qui bordait la route et qu'allaient certainement prendre les ravisseurs d'Oriane.

Ils s'approchèrent, en effet, et prirent la route où se trouvait caché Amadis, laquelle conduisait à un autre château plus sûr que celui qu'ils quittaient. Au moment où les deux écuyers passèrent devant le fourré, chargés de leur précieux fardeau, Oriane murmura :

— Amadis! cher Amadis! je ne te reverrai donc plus!...

Ce mot fut le signal de l'attaque préméditée par le vaillant fils de Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria-t-il d'une voix tonnante en se précipitant comme une avalanche sur la troupe d'Arcalaüs.

L'attaque était imprévue : elle jeta une certaine perturbation parmi les ravisseurs d'Oriane, et ce moment d'effroi décida, pour Amadis, du succès de l'affaire. Les deux écuyers laissèrent là Oriane et la demoiselle de Danemark, et, se jetant à bas de leurs chevaux, gagnèrent prudemment les profondeurs de la forêt. Quelques hommes d'armes, moins couards, essayèrent bien de résister, mais cette résistance leur coûta la vie.

Restait Arcalaüs, le plus intéressé de tous à rester là pour défendre sa proie. Il porta deux ou trois coups formidables, qui eussent assommé Amadis, si Amadis les avait reçus. Mais à la force ce chevalier joignait l'adresse, et il évitait autant

de horions qu'il en donnait aux autres. Arcalaüs, à son tour, reçut à l'épaule un coup d'épée qui lui démontra clairement, à ce qu'il paraît, l'inutilité d'une plus longue résistance, car il en laissa tomber de douleur sa belle épée, et gagna rapidement les fourrés voisins pour se mettre à l'abri, comme avaient fait ses sages écuyers.

Amadis était trop occupé de fuir lui-même avec sa chère Oriane pour songer à poursuivre ce chevalier félon. Ils s'éloignèrent donc rapidement de cet endroit, lui, Oriane et la demoiselle de Danemark, qui venait de lui remettre l'épée abandonnée par Arcalaüs et qu'Amadis reconnut pour celle que cet enchanteur lui avait prise.

Pendant qu'Amadis l'emportait, palpitante d'amour et de joie, dans ses bras vigoureux, si rudes aux méchants, Oriane délaça son heaume et le donna à la demoiselle de Danemark; puis, passant son beau bras autour du cou de son amant, elle ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Heureusement qu'à ce moment ils étaient loin du lieu du combat, dans une clairière, sur un épais gazon, car, sous l'impression de cet enivrant baiser, Amadis se sentit défaillir, ses bras se détendirent : il lâcha Oriane, qui tomba sur l'herbe molle sans se faire aucun mal. Amadis tomba à côté d'elle, pâmé. Jamais il n'avait reçu une pareille faveur!

L'évanouissement d'Amadis dura peu. Il rouvrit les yeux et regarda Oriane avec une tendresse dont elle fut touchée jusqu'aux larmes.

— Lumière de ma vie! soleil de mon âme! murmura l'amoureux chevalier en couvrant de baisers ardents les blanches mains de sa belle mie...

Gandalin et la demoiselle de Danemark n'avaient rien à faire pour le moment auprès de ces deux beaux amoureux qui brûlaient de chanter leur hymne à deux voix et à deux cœurs, l'hymne divin, l'hymne du bonheur!

Gandalin et la demoiselle s'éloignèrent.

L'herbe était douce; les arbres formaient autour un rideau de verdure impénétrable aux rayons du soleil et de la curiosité; les oiseaux chantaient en sautillant de branche en branche; la forêt, encore humide des pleurs de l'aurore, exhalait d'âpres et fortifiantes odeurs; tout conviait à la songerie, à l'amour, au bonheur.

Amadis et Oriane étaient trop jeunes, trop beaux, trop méritants, pour ne pas répondre comme ils le devaient à cette invitation de la nature...

## CHAPITRE VI

Comment Galaor, Guillan-le-Pensif et Ladasin délivrèrent Lisvart, et s'en revinrent avec lui à Londres, menacée du pillage et de l'incendie.

Galaor, après avoir pris la route que lui avait indiquée son frère, avait mis son cheval au galop, dans l'espérance d'atteindre les ravisseurs d'Oriane ou les ravisseurs de Lisvart.

Il chevauchait ainsi, menant grande erre, lorsqu'il fut aperçu par un chevalier errant qui, s'imaginant à son train qu'il s'enfuyait, se mit à le poursuivre pour lui proposer de rompre une lance. Mais Galaor allait comme le vent et il n'avait pas le temps de s'arrêter pour si peu de chose, ayant à remplir un devoir plus impérieux.

Cette obstination à fuir exaspéra le chevalier qui le poursuivait, lequel, mieux monté que ne l'était Galaor, l'eut bientôt atteint et dépassé. Jusqu'à trois fois, ce chevalier courut sur lui, la lance en arrêt; mais Galaor, aussi adroit que brave, lui fit manquer les trois atteintes et se contenta de le plaisanter sur sa maladresse. L'autre, piqué de cette gouaillerie qu'il jugeait intempestive, jura de le suivre jusqu'à ce qu'il en eût tiré raison.

Chemin faisant, le chevalier qui poursuivait Galaor fut distrait de cette poursuite par l'apparition d'un sien cousin qui courait après son cheval. Il s'arrêta alors, et lorsque son cousin eut repris sa monture, il lui demanda pourquoi il l'avait rencontré ainsi désarçonné.

— Mon cousin, répondit l'autre, on n'a que trop raison de m'appeler Guillan-le-Pensif... Cette songerie continuelle dans laquelle je vis me joue, à chaque instant de nouveaux tours. Ainsi, tout à l'heure, chevauchant à travers la forêt, uniquement occupé de la duchesse de Bristoie, que le traître souverain de ce pays m'a enlevée, je ne me suis pas aperçu qu'un chevalier courait contre moi, et je me suis vu désarçonné par un coup de lance avant d'avoir compris pourquoi ni comment... Comme je me relevais, furieux, l'épée à la main, mon adversaire s'est éloigné en riant, et en me disant : « Apprenez à répondre à ceux qui vous saluent et vous parlent!... »

— Vraiment, répliqua le cousin de Guillan-le-Pensif, vous méritiez bien cette petite correction... Mais j'aurais mieux aimé trouver le maudit gabeur qui vous a désarçonné en riant, que l'indigne couard qui m'évite depuis une heure... Je n'ai pas encore rencontré de chevalier moins sensible aux injures ni plus adroit à esquiver l'atteinte d'une lance... J'ai juré de le suivre jusqu'à ce que je l'aie connu..... Suivez-le avec moi, amusons-nous de sa terreur; son cheval m'a paru trop fatigué pour qu'il ne nous soit pas facile de le rejoindre.

Guillan-le-Pensif y consentit, bien résolu, pour maintenir l'honneur de la chevalerie, de désarmer un chevalier assez couard pour refuser une joute. Les deux cousins, alors, allèrent grande erre pour rejoindre Galaor. Comme ils étaient arrivés au sommet d'une colline, ils l'aperçurent qui la descendait sur son cheval près de tomber à chaque pas. Ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent aisément dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée, par un sentier tournant et battu.

Bientôt, entendant un bruit sonore comme celui que produit l'entrechoquement des armes, les deux cousins coururent pour assister au combat qu'ils devinaient, et leur étonnement fut extrême en voyant Galaor, dont ils avaient suspecté la vaillance, tenant tête à une troupe de gens mieux armés et mieux montés que lui.

Déjà quatre hommes étaient tombés sous les coups du chevaleureux Galaor; mais, comme, à ce moment, les autres se réunissaient pour l'assaillir tous à la fois, Guillan-le-Pensif et son cousin Ladasin, indignés, se hâtèrent d'aller à son secours.

Se lançant tous deux au galop de leurs chevaux sur le lieu de la lutte, ils y arrivèrent comme le cheval de Galaor tombait percé de coups, et, tombant sur les assaillants de ce vaillant homme, ils lui permirent ainsi de s'emparer d'une autre monture et de faire face, non-seulement à ses ennemis de tout à l'heure, mais encore à d'autres qui arrivaient à la rescousse des premiers.

Le combat devint alors plus âpre et plus sanglant. Bientôt, cependant, le courage déployé par Galaor, par Guillan et par Ladasin, et le grand nombre d'ennemis abattus par eux, commençant à mettre la peur au ventre des autres soudards, l'un de ces derniers s'écria :

— Massacrez le prisonnier ! massacrez le prisonnier !...

Le prisonnier, c'était un homme âgé, d'une fière mine et d'un bon courage, malgré qu'il fût lié comme un larron sur un maigre cheval ; lequel prisonnier avait été amené par la seconde troupe venue à la rescousse de la première.

Deux de ces misérables se détachèrent pour obéir à l'ordre féroce qui venait de leur être donné ; mais, au même moment, le prisonnier, brisant ses liens et ramassant l'épée d'un des combattants morts, s'en servit pour fendre la tête du premier soudard qui s'approcha. Lors, Guillan-le-Pensif, considérant ce courageux homme avec plus d'attention, s'écria tout-à-coup,

— Cousin ! cousin ! c'est le roi Lisvart !

Et, en disant cela, il se précipita tête baissée, la lance au poing, au secours du vaillant prince, qu'il couvrit contre une nouvelle attaque, tandis que Galaor terrassait le chef de cette troupe de traîtres, dont le reste prit aussitôt la fuite.

— Épargnez-le ! épargnez-le ! cria le roi à Galaor, qu'il voyait prêt d'achever le misérable qu'il avait sous son genou. Épargnez-le, j'ai besoin d'apprendre de lui les fils de cette abominable trahison !...

Galaor releva son épée qu'il avait abaissée sur la gorge de son ennemi, et il lui arracha son heaume.

— C'est le neveu d'Arcalaüs ! s'écria le roi avec mépris.

— Sire, dit alors le traître qui avait peur de mourir, je vais tout vous dire..... C'est mon oncle Arcalaüs qui a machiné tout cela avec Barsinan, que vous avez accueilli si généreusement à Londres, où il se trouve en ce moment...

Lisvart comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour voler au secours de Londres et de la reine. En conséquence, il remonta à cheval, suivi de Galaor et des deux chevaliers qui venaient de lui rendre sa liberté ; et, en chemin, ils s'arrêtèrent au château de Ladasin, cousin de Guillan, qui se trouvait à portée, et où ils déposèrent le neveu d'Arcalaüs fortement enchaîné.

—

## CHAPITRE VII

**Comment Amadis, averti par Gandalin de ce qui se passait à Londres, s'arracha des bras de l'incomparable Oriane pour voler au secours de la reine Brisène.**



Oublieux, mais non oubliés, Amadis et Oriane se répétaient pour la centième fois les serments d'amour éternel les plus ardents, lorsque Gandalin, qui avait jugé à propos de pousser une reconnaissance jusqu'à Londres pour avertir la reine Brisène que sa fille était retrouvée, Gandalin revint en grand émoi.

— Sire chevalier, dit-il en venant interrompre Amadis au moment le plus inopportun, la reine Brisène réclame le secours de votre bras, pour elle et pour sa ville, menacée de destruction... Depuis l'enlèvement de madame Oriane et de monseigneur son père, tous les chevaliers se sont mis à la poursuite de leurs ravisseurs, et Barsinan, aidé de scélérats à sa solde, a profité du désordre que cet événement a amené pour s'emparer de la citadelle... Il attend les troupes que, d'un instant à l'autre, doit lui envoyer le traître Arcalaüs... Si vous ne venez pas, Londres brûlera, et vous ne trouverez plus que des cendres...

— Partons ! s'écria Amadis, rendu au sentiment de son devoir par cette sinistre nouvelle.

Comme le fils de Périon et la belle Oriane s'en revenaient, ils furent rencontrés par un gros de chevaliers commandés par le fidèle Grumedan, un ancien. Amadis confia Oriane à la garde de Grumedan et ne s'arrêta plus que dans le palais même du roi, où il trouva Brisène, éplorée. Peu d'instants après son arrivée, entra l'écuyer de Galaor, venant rendre compte à la reine de l'heureuse délivrance du roi.

— Ah ! mon cher fils ! s'écria Brisène en embrassant Amadis, nous sommes sauvés ! Vous voilà !...

Amadis ne put jouir que quelques instants du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de l'incomparable Oriane. Une rumeur soudaine, excitée par la fuite et les cris d'un grand nombre de citoyens effrayés, l'obligea de reprendre son heaume et de voler où ces cris l'appelaient. Il descendit, écarta la foule des fuyards et arriva avec peine à la porte principale de Londres, où le roi Arban de Norgales, entouré de morts et de mourants, et couvert lui-même de sang, s'opposait presque seul à l'effort de Barsinan de Sansuègne, qui venait de s'emparer de la première barrière.

Ce traître, complice servile de l'odieux Arcalaüs, reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter, et l'amant d'Oriane, couvrant de son écu le vaillant roi de Norgales, dont le bras appesanti ne portait plus son épée qu'avec peine, s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçait de s'emparer de

cette porte; et semant l'épouvante et la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux l'attaquaient.

Cependant, malgré son courage surhumain, Amadis eût fini peut-être par être accablé par le nombre de ses ennemis excités par Barsinan, si, dans ce moment, le prince Agraies, suivi de plusieurs chevaliers arrivant de la quête du roi Lisvart, n'eût attaqué brusquement la troupe de soudards commandée par le comte de Sansuègne.

Cette attaque inopinée décida sur-le-champ du sort de cette bataille. Barsinan, se jugeant perdu, voulut se dérober par la fuite au châtiment qui l'attendait; mais Amadis l'arrêta, lui prit son épée qu'il brisa, foula ce traître aux pieds, et l'envoya dans le cachot même où Lisvart, qui rentrait à l'instant par une autre porte, faisait conduire le neveu d'Arcalaüs.

Lisvart était déjà dans les bras de la reine Brisène. Amadis, Galaor et le roi de Norgales, jouissaient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon et vieux chevalier Grumedan survint donnant la main à la belle Oriane.

— Prince de Gaule, dit-il en entrant, c'est vous qui m'avez confié l'incomparable princesse Oriane; c'est à vous qu'elle doit l'honneur et la liberté: c'est entre vos mains que je la remets...

Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jeta sur Amadis, et elle courut se précipiter aux genoux de sa mère.

Le lendemain, tous ceux qui n'avait pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle de d'Agraies, ou par celle de Norgales, périrent dans les supplices, et l'on pense bien que Barsinan et le neveu d'Arcalaüs ne furent pas oubliés dans cette répartition de châtiments!...

## CHAPITRE VIII

**Comment, au milieu de la joie qui régnait à la cour du roi Lisvart, Amadis songea tout-à-coup à la promesse qu'il avait faite, un an auparavant, à la belle Briolanie, princesse de Sobradise, et comme il partit avec Galaor et Agraies.**

Après ces événements la cour du roi Lisvart reprit ses allures joyeuses et son train brillant.

La duchesse de Bristoie et la belle Aldène, sa sœur, arrivèrent bientôt, sous la garde du vieux Grumedan, qui avait été les quérir toutes deux de la part de la reine Brisène. La duchesse de Bristoie était veuve. Le duc avait été loyalement tué par Olivas qui l'avait accusé de trahison et avait soutenu son dire par les armes.

L'arrivée d'Aldène et de sa sœur fut une nouvelle occasion de fête. Guillan-le-Pensif, libre d'offrir une seconde fois son cœur et sa main à celle qui avait constamment occupé ses pensées, cessa de mériter ce surnom pour en mériter un autre que lui donna la belle duchesse de Bristoie. Quant à Galaor, il ne revit pas sans plaisir la belle Aldène, qui, de son côté, ne le revit pas sans émotion, ce qui fit naître çà et là quelques jalousies.

Mais bientôt fut troublé le bonheur dont jouissaient plusieurs beautés de cette cour. Amadis se rappela qu'il avait promis à la jeune et belle Briolanie, reine de Sobradise, de revenir avec deux autres chevaliers pour venger la mort de son père et combattre l'usurpateur Abyséos et ses deux fils. Cette promesse était sacrée, il y avait un an qu'il l'avait faite: Amadis résolut de partir, malgré les larmes, les prières et les soupçons jaloux de la belle Oriane, qui voulait être seule à posséder cet incomparable chevalier.

Agraies et Galaor s'offrirent à être ses compagnons, et ils se préparèrent à le suivre, malgré, pour l'un, les larmes de la belle Olinde, et malgré, pour l'autre, les caresses savoureuses de trois ou quatre belles, parmi lesquelles Aldène...

Les trois chevaliers partirent. Ils n'étaient encore qu'à une demi-lieue de leur point de départ, lorsque Amadis, s'apercevant qu'il avait oublié d'emporter les débris de l'épée que lui avait donnée Briolanie, envoya incontinent son nain à Londres pour les chercher.

Le nain revint à toute bride, prit les débris de l'épée, et il allait remonter à cheval, lorsqu'en passant sous les fenêtres d'Oriane, cette intéressante princesse l'aperçut et lui demanda pourquoi il était revenu sur ses pas.

— C'est pour chercher ces fragments d'épée que mon maître avait oubliés, répondit le nain.

— Et quel prix ton maître peut-il attacher à ces inutiles débris? demanda Oriane.

— Celui qu'on peut attacher aux présents d'une main qui nous est chère, répondit malicieusement le nain.

— Et quelle est donc la main dont Amadis a reçu cette épée? reprit vivement Oriane, dont la jalousie s'éveilla pour ne plus se rendormir.

— Celle de la jeune princesse pour laquelle il va combattre, répondit le méchant bout d'homme; et je ne doute pas, ajouta-t-il, d'après les quelques propos qu'ils ont tenus la dernière fois qu'ils se sont vus, que mon maître ne se soit offert et n'ait été accepté pour être désormais son chevalier...

A ces mots, le malicieux nain grimpa sur son cheval, lui donna deux coups d'éperon et disparut aux regards effarés de la pauvre Oriane, qu'il venait de frapper au cœur.

Un quart d'heure après, il avait rejoint les trois chevaliers et, en remettant à Amadis les débris de son épée, il se garda bien de lui parler des questions que lui avait adressées à ce sujet sa maîtresse et, encore moins, des réponses qu'il lui avait faites.

Comme ils chevauchaient à travers la forêt, ils virent venir à eux un chevalier qui leur parut être d'une taille avantageuse, maniant son cheval avec grâce et ferme sur ses arçons. Il leur proposa de rompre une lance.

— Je ne désire que l'honneur de jouter avec vous, ajouta-t-il, et j'espère que nulle espèce de ressentiment ne vous animera à vouloir combattre à coups d'épée, au cas où je remporterais un premier avantage...

Agraies, à qui ce chevalier inconnu semblait plus particulièrement porter la parole, se sentit très piqué de ce qu'il paraissait trop présumer de son adresse, et, pour toute réponse, il lui cria de se défendre, courut sur lui et fut désarçonné. Son cheval, épouvanté par la violence avec laquelle les lances s'étaient brisées, se mit à fuir dans la forêt.

Galaor se présenta pour venger Agraies; mais

son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula dans la poussière avec son maître, sans que celui-ci put le faire relever.

Amadis, s'approchant aussitôt, modéra la colère de Galaor qui demandait le combat à l'épée, et, à son tour, il se présenta pour jouter contre l'inconnu. Cette course fut la plus violente des trois; les lances furent brisées jusque dans les gantelets des combattants, et les deux chevaliers s'étant heurtés mutuellement en passant, leurs chevaux tombèrent de la force du choc, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes. Mais le cheval d'Amadis, ayant eu la cuisse cassée, ne put se relever, et l'inconnu s'élança légèrement sur le sien, qui n'avait été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois chevaliers provoquèrent l'inconnu à se battre à pied, et à l'épée; il leur répondit, en les saluant courtoisement :

— Heureux, seigneurs chevaliers, de vous avoir résisté dans un combat que je ne regarde que comme une légère épreuve, nul motif ne me force à vous considérer tous trois comme ennemis. Chacun de nous a fait son devoir; n'est-ce pas assez?...

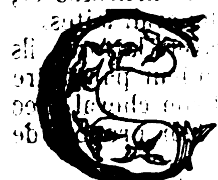
Cela dit, l'inconnu s'éloigna, en prenant une route assez frayée, et laissa les trois compagnons démontés au milieu de la forêt.

Amadis et son cousin Agraies firent volontiers de cette aventure. Mais il n'en fut pas de même de Galaor, qui avait sa chute à cœur. Il prit le cheval d'un écuyer et s'élança à la poursuite du chevalier qui l'avait nargué par sa générosité.

Amadis et Agraies durent continuer leur chemin sans l'impétueux Galaor, et ce fut sans lui aussi qu'ils entrèrent dans le château de Thorin où la belle Briolanie les attendait, ainsi que sa tante Grovanèse, et où ils passèrent quelques jours pour laisser le temps à la princesse de Sobradise de faire avertir de leur arrivée Abyséos et ses deux fils.

## CHAPITRE IX

**Comment Galaor, s'étant éloigné de son frère et de son cousin à la poursuite d'un chevalier inconnu, fit rencontre d'une gente pucelle qui lui tourna la tête, et comment l'ayant suivie, il combattit à outrance Florestan, son second frère.**



Galaor avait poursuivi pendant un long temps le chevalier inconnu, sans pouvoir le rejoindre, à cause de sa monture qui était médiocre. Sans se lasser de cette vaine poursuite, il s'était arrêté un instant pour laisser souffler sa bête, lorsqu'une gente pucelle vint à passer par là. Galaor l'arrêta en la priant de lui donner, si elle en avait, des renseignements sur le chevalier qu'il poursuivait.

— Je le connais, répondit la pucelle; c'est un chevalier fort courtois, qui, depuis quinze jours, garde la principale route de cette forêt, et ne permet pas qu'on passe sans avoir rompu une lance avec lui.

— Pourriez-vous me conduire vers lui? demanda Galaor, qui trouvait la pucelle de plus en plus savoureuse et qui était très heureux de l'avoir pour conductrice.

— Volontiers, dit-elle.

Et elle se mit à marcher devant, et bientôt elle prit un chemin qui éloignait considérablement Galaor de celui qu'avait dû prendre son frère.

— Et vous, belle enfant, qui êtes-vous? demanda l'indiscret Galaor qui eût bien volontiers délacé son heaume pour embrasser à son aise sa conductrice.

— Moi, seigneur chevalier, je suis une des demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une île voisine, et amoureuse du chevalier que vous poursuivez. Elle le retient depuis plusieurs jours dans des chaînes de fleurs, et ne lui permet pas de s'éloigner d'elle plus qu'il ne l'a fait ce matin... Quant au nom de ce chevalier, la belle Corisande, seule, le connaît, ainsi que le mystère de sa naissance...

— Est-ce que c'est la belle Corisande qui lui a interdit de jouter à l'épée avec les autres chevaliers?...

— Oui, c'est elle... Elle lui a fait jurer qu'il n'en viendrait jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son île, où plusieurs chevaliers ont déjà passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux et leurs écus...

Le désir de s'éprouver contre ce chevalier mystérieux, peut-être aussi l'espérance enivrante que lui donnaient les beaux yeux noirs de sa compagne de route, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter...

C'est ainsi qu'après avoir cheminé pendant quelques heures, ils arrivèrent sur le rivage, en vue de l'île de Corisande qui, fort heureusement, n'était pas trop éloignée.

Le trajet s'effectua en très peu de temps, et Galaor étant descendu sur le rivage, entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominait cette île.

— Apprêtez-vous à combattre! lui dit la gente pucelle qui l'avait accompagné. Hélas! chevalier, j'ai bien peur que le maître de ce château n'obtienne de vous l'écu que vous portez, pour le joindre à tous ceux que vous voyez attachés à ces poteaux!...

Galaor n'eut pas le temps de répondre à cette plaisanterie : la porte du château s'ouvrit, et il en sortit un chevalier de la plus belle taille, et d'une figure charmante, suivi deux jeunes filles, portant, l'une son heaume et l'autre sa lance. Une jeune femme, d'une irrésistible beauté, venait ensuite, tenant une couronne de lauriers et de myrtes qu'elle semblait lui destiner, en le regardant d'un air tendre.

Le bel inconnu, s'avançant vers Galaor, lui dit courtoisement :

— Chevalier, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette île, les conditions du combat que vous venez me livrer... Je vois que vous vous obstinez à me connaître autant que je m'obstine, moi, à cacher mon nom jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang... Si j'osais vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez...

Quoique Galaor sentît naître en son âme une

sympathie vraie pour le chevalier inconnu, le souvenir de l'espèce d'outrage qu'il croyait en avoir reçu dans la forêt, le matin, en présence d'Amadis et d'Agraies, ne lui permit pas de se livrer à ce sentiment.

— Rien ne pourra m'empêcher d'avoir raison de votre outrecuidence! répondit-il. Je ne suis venu ici céans que pour cela!...

Le chevalier inconnu ne répliqua pas. Il mit son heaume, s'empara de sa lance, monta à cheval et prit du champ pour revenir sur Galaor, qui l'imita. Dès la première passe, les deux lances furent brisées. Lors, les adversaires mirent l'épée à la main et le combat à pied commença.

Il fut long et terrible; si long et si terrible que Galaor n'imagina pas en avoir essuyé de pareil depuis celui qu'il avait eu contre Amadis, et Corisande, épouvantée, profita d'un instant où tous les deux reprenaient haleine pour tâcher de les séparer. Mais Galaor, plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venait de rencontrer, et aussi par son sang qu'il voyait couler, ne voulut plus écouter aucune proposition jusqu'à ce que le chevalier inconnu consentît à lui dire son nom.

Le combat devint donc plus terrible et plus sanglant encore à cette seconde attaque. Les débris de leurs armes couvraient le sable, l'un d'eux allait certainement succomber... Corisande, voyant chanceler un moment son amant, ne put résister à la douleur qui la poignait, et, courant se jeter entre les combattants, elle cria à Galaor!

— Arrête, cruel!... Arrache-moi la vie plutôt que de répandre un si précieux sang!... Arrête, te dis-je! Et si ma prière ne peut te toucher, barbare, crains la vengeance d'Amadis et de Galaor!...

— Que dites-vous, grands dieux? s'écria Galaor, en abaissant vivement son épée.

— Non, non, reprit Corisande, non, mon cher Florestan, il n'est plus temps de cacher votre nom ni votre naissance... Sachez donc, ajouta t-elle en se tournant de nouveau vers Galaor, sachez donc que celui que vous voulez tuer est le fils du roi Périon et le frère des deux plus redoutables chevaliers de l'univers!...

Devant cet aveu, Galaor, éperdu, jetant loin de lui son épée et délaçant son heaume, se jeta dans les bras de Florestan.

— Ah! mon frère, s'écria-t-il, reconnaissez Galaor à sa douleur et à sa tendresse!...

— J'aurais dû bien plutôt le reconnaître à sa vaillance et à la vigueur de ses coups, répondit Florestan, en répondant par d'autres caresses à l'étreinte passionnée de son frère.

La joie de Florestan fut grande; celle de Galaor ne le fut pas moins, parce qu'il espérait pouvoir se remettre dès le lendemain en marche avec lui pour retrouver Amadis et Agraies. Mais leur joie à tous deux cessa quand ils s'aperçurent, au nombre de leurs plaies, qu'ils ne pourraient être en santé et en vigueur avant un mois.

— Nous n'arriverons jamais à temps pour aider notre frère! murmurait Galaor, attristé.

## CHAPITRE X

**Comment Amadis et Agraies combattirent contre Abyséos et ses deux fils et les vainquirent, et comme, ensuite, ils se réunirent à Galaor et à Florestan.**

Amadis et Agraies, en effet, ayant attendu Galaor pendant cinq ou six jours au château de Thorin, et voyant que le temps marqué pour le combat était prêt de s'écouler, ils s'avancèrent avec Briolanie et sa tante Grovanèse vers Sobradise; et, se croyant assez forts pour combattre Abyséos et ses deux fils, ils firent tendre leurs pavillons dans une prairie voisine de cette capitale, et Briolanie envoya dire à son mortel ennemi que, suivant les conditions arrêtées, elle avait amené avec elle les champions qui devaient soutenir sa querelle.

Le combat fut fixé au lendemain matin.

Au lever du soleil, Amadis et Agraies se présentèrent dans la place où devait avoir lieu ce combat, et Abyséos et ses deux fils ne tardèrent pas à paraître. Mais, ne trouvant que deux adversaires là où ils s'attendaient à en trouver trois, ils demandèrent pourquoi ce troisième ne se présentait pas.

Amadis, impatient de combattre, répondit au héraut d'Abyséos :

— Va dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus faible de nous deux suffirait pour que la justice céleste les punît de leur orgueil et de leur trahison, et que la légitime reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus!...

Rien n'arrêtant plus le combat, Abyséos et Dramis coururent tous les deux sur Amadis, et brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler; ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba en versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison et Agraies se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de leur choc et roulèrent tous deux sur leurs maîtres. L'un et l'autre, alors, également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, et bientôt le sang coula de leurs blessures. Mais Agraies ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyséos, fut honteux que Dorison lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui, le saisit par le heaume, lui trancha le chef et l'alla déposer aux pieds de la princesse Briolanie, qui avait suivi, toute haletante, les diverses péripéties de cette tragédie.

La mort de l'usurpateur et de ses deux fils décida du sort du royaume de Sobradise. Les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Briolanie.

Cette belle princesse sentit peut-être moins de

plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvait offrir à son libérateur de le partager avec elle.

Les blessures qu'Amadis et Agraies avaient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque temps à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentiments. Mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal pour vouloir feindre, n'hésita pas à lui faire entendre qu'il n'était plus le maître de son cœur; et Briolanie, étouffant à regret une passion qui ne pouvait être que malheureuse, la plus tendre reconnaissance et la plus fidèle amitié furent les seuls sentiments qui lui restèrent désormais pour Amadis.

Bientôt Galaor et Florestan rejoignirent leur frère. Amadis ne put se résoudre à gronder Galaor, à cause de la joie qu'il ressentait de la présence de Florestan. Il se contenta de lui dire, devant la princesse Briolanie, qu'il devait bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger...

Ce seul mot, qu'un regard de cette belle reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit soupirer et tomber dans de mélancoliques pensements. Et, dès cette heure, Agraies fit remarquer à Amadis que la gaîté de Galaor semblait s'altérer de jour en jour, et qu'il paraissait même voir avec indifférence les jeunes beautés qui ornaient la cour de Briolanie, lesquelles, au contraire, le regardaient avec le plus tendre intérêt.

## CHAPITRE XI

**Comment fut construite, en l'Ile Ferme, la voûte enchantée pour éprouver la loyauté des chevaliers et la fidélité des maîtresses.**

Or, cent ans avant les événements que nous venons de raconter, il y avait en Grèce un roi qui, marié avec la sœur de l'empereur de Constantinople, eut deux fils remarquables de corps et d'esprit, surtout Apollidon, qui étudia spécialement la nécromancie et s'y fit une grande réputation.

Le roi de Grèce sentant sa fin approcher, voulut disposer de ses Etats et prévenir ainsi toute discussion après son trépas.

Apollidon, comme aîné, reçut la couronne et les biens, et l'autre les trésors et les livres, parmi lesquels il s'en trouvait de très rares; ce dernier se plaignit à son père d'être presque déshérité par ce partage.

Le père en avertit Apollidon qui, pour conserver la bonne harmonie, proposa un échange, se tenant pour satisfait de la part de son frère.

La joie que la bonté d'Apollidon causa à ce père, provoqua une crise suprême, et il s'en alla laissant les deux frères unis comme il le désirait.

Aussitôt après les funérailles du roi défunt, Apollidon fit équiper quelques vaisseaux et, suivi de plusieurs gentilshommes ses amis, il s'éloigna de Grèce avec les premiers vents favorables.

Partis sans but, ils s'abandonnèrent au hasard, qui les mena sur la côte d'Italie.

L'empereur Suidan ayant appris l'arrivée d'Apollidon, le pria de venir à Rome où le plaisir qu'il y trouva le retint longtemps. Il prouva qu'il était excellent chevalier et il sut plaire à la sœur unique de l'empereur, nommée Grimanèse, la plus belle dame de la terre.

Son amour était partagé, mais il avait des entraves bien dures pour arriver à satisfaire réellement la passion qui le brûlait.

Enfin, Grimanèse accepta de se faire enlever la nuit sur un vaisseau, et ils partirent, mettant le cap sur l'Ile Ferme, habitée alors par un géant, ce qu'Apollidon et ses amis ignoraient.

Aussitôt à terre, ils s'arrangèrent, en gens pleins de sécurité; Grimanèse, habituée à un repos plein de délices, était épuisée de fatigues : elle s'abandonna au sommeil.

Vers le milieu de la nuit, le géant, qui les avait découverts, se montra si brusquement, qu'Apollidon n'eût pas le temps de s'armer et que Grimanèse s'évanouit de frayeur.

Le géant s'approcha de Grimanèse et, lui prenant la main, il pria Apollidon d'accepter un combat dont le vainqueur aurait pour récompense la plus belle dame qu'il eût vue.

Apollidon accepta, et, en un tour de main, jeta par terre le géant et lui trancha la tête.

Les gens du pays vinrent en foule se mettre à son service et l'acclamèrent avec enthousiasme pour leur maître. On lui fit voir les forteresses de l'île et il en augura qu'il pourrait bien à l'occasion se défendre, si on voulait le punir du rapt de la sœur de l'empereur.

Il fit édifier pour Grimanèse un admirable palais, tellement rempli de métaux précieux que, dans toutes les îles de l'Océan, aucun prince n'eût pu en faire construire un semblable.

Quinze ans plus tard, son oncle, l'empereur de Constantinople étant mort, les grands lui offrirent la couronne qu'il accepta. Grimanèse, désolée de laisser un séjour si enchanteur, fit promettre à son époux qu'il n'y laisserait pénétrer jamais qu'un chevalier de sa valeur, et Apollidon jura qu'il empêcherait toute dame d'y entrer si elle n'était aussi belle et parfaite que Grimanèse.

On érigea une voûte sur laquelle un homme en bronze tenait une trompe de chasse. Sur la porte du palais, on plaça les statues de Grimanèse et d'Apollidon très ressemblantes toutes deux, et, vis-à-vis, une colonne de jaspe, le tout fermé jusqu'au jardin d'un perron de fer de cinq coudées de hauteur.

Apollidon expliqua à sa femme qu'un homme infidèle en amour ne pourrait passer la voûte, car l'homme de bronze sonnerait un bruit épouvantable et jetterait flammes et fumées sur lui en le repoussant dehors. Mais si un loyal amant ou une fidèle maîtresse se présentait, le cor rendrait un chant d'amour et l'un ou l'autre pourraient entrer et voir les portraits et les noms d'Apollidon et de Grimanèse inscrits sur le jaspe.

— Si vous voulez, ajouta Apollidon, nous essaierons cette merveille...

Et ils entrèrent sous la voûte qui résonna d'une douce musique; puis ils virent, nouvellement gravés sur la colonne, leurs deux noms inséparables.

Ils engagèrent quelques dames et quelques gen-

tilshommes à tenter l'aventure; mais à peine ceux-ci étaient-ils entrés qu'un vacarme affreux retentit et qu'ils furent refoulés au dehors avec force tourbillons.

Grimanèse s'amusa beaucoup de cette invention qui faisait plus de peur que de mal; elle remercia Apollidon, puis elle s'informa de ce qu'il arriverait de la chambre où ils avaient laissé le souvenir de leurs amoureuses caresses, des plus agréables, ajouta-t-elle, puisque ce furent les premières.

Apollidon fit mettre un perron en marbre devant la chambre, et, à cinq pas de celui-ci, un autre en cuivre.

— Aucun chevalier, dit-il ensuite, n'entrera ici, ni aucune dame, à moins qu'ils ne nous égalent, vous et moi, en chevalerie ou en beauté.

Et il fit écrire cela sur les tables, en y ajoutant les diverses épreuves que subiraient les chevaliers désireux d'éprouver leur courage ou leur loyauté d'amour.

Le nom de ceux ou de celles qui seraient repoussés, serait inscrit avec le nombre de fautes commises. Mais aussitôt que l'homme attendu se présenterait, aussi brave chevalier qu'Apollidon, tous ces enchantements et épreuves disparaîtraient. De même pour la belle maîtresse reçue par l'épreuve : elle affranchirait toutes les autres.

Cela fait, Apollidon mit un gouverneur chargé de recueillir les revenus, en attendant l'heureux chevalier couronné, et il prit quelques vaisseaux sur lesquels il arriva bientôt à Constantinople, où l'attendait une magnifique réception.

Maintenant que nous avons fait connaître le temple d'Apollidon, reprenons le récit des aventures de nos héros et de nos héroïnes; revenons à Amadis que nous avons laissé, en compagnie de ses frères et de son cousin, à la cour de la belle reine de Sobradise.

## CHAPITRE XII

Comment Amadis, Galaor, Florestan et Agraies furent conduits en l'Ile Ferme, pour éprouver la voûte des loyaux amants.

Quoique touché des soins de la belle Briolanie, Amadis ne pouvait éloigner de son esprit l'image d'Oriane. Il devint au bout de peu de temps si inquiet, si désireux de la retrouver, qu'il décida ses compagnons à prendre comme lui le chemin de la cour du roi Lisvart.

A peine étaient-ils en chemin qu'ils firent rencontre d'une demoiselle suivie de dames et d'écuyers.

Amadis leur demanda s'ils allaient comme lui à la cour du roi Lisvart; la demoiselle lui annonça qu'elle allait en l'Ile Ferme dont le gouverneur était son père et que cette île valait, pour des chevaliers errants, la peine de s'y rendre pour éprouver leur chevalerie.

— Tous n'en sortent pas aussi joyeux qu'à l'arrivée, ajouta-t-elle.

— Je sais, répondit Amadis, qu'il y a là de fortes épreuves à subir; je regrette de ne pas m'y être exposé déjà; le chemin est par ici, à gauche, à deux journées de marche, n'est-ce pas?

Agraies, le premier, voulut incontinent marcher vers cet endroit et proposa à la demoiselle de lui tenir escorte.

— Si vous pouvez franchir la voûte enchantée, lui dit celle-ci, vous verrez toutes les autres merveilles de cet endroit, les statues d'Apollidon et de Grimanèse, et votre nom gravé sur le jaspe par une main invisible. Jusqu'ici il n'y a eu que deux noms...

— Eh bien! répondit Agraies, le mien fera le troisième.

— Mes amis, reprit Amadis, nous ne pouvons laisser Agraies partir seul, et, quoiqu'il soit le plus amoureux de nous tous, nous devons faire comme lui.

Galaor fut de cet avis, et tous ensemble suivirent la demoiselle.

Florestan qui n'avait jamais ouï parler de l'Ile Ferme, interrogea Amadis, qui lui raconta qu'Arban de Norgales y était allé et en était revenu avec sa courte honte. La demoiselle raconta à son tour, dans le plus grand détail, toutes les épreuves, et, de propos en propos, la compagnie arriva au coucher du soleil, près d'une prairie où des pavillons dressés abritaient une troupe de chevaliers.

La demoiselle reconnut les gens de son père et, prenant l'avance, elle alla avertir de l'arrivée des chevaliers qui l'avaient suivie pour essayer les aventures de l'Ile Ferme.

Le gouverneur reçut somptueusement les arrivants et, jusqu'au soir, on s'entretint des dames et chevaliers qui s'étaient présentés sous la voûte.

Le lendemain, tous se mirent en marche jusqu'à une chaussée étroite, entourée d'eau à droite et à gauche, au bout de laquelle ils trouvèrent l'Ile Ferme.

Le palais d'Apollidon resplendissait, les portes étaient grandes ouvertes, et lorsqu'ils en furent tout près, ils virent une panoplie de cent targes ou écus fixés sur des poteaux à des hauteurs différentes.

Le gouverneur expliqua à Amadis que l'élévation des targes indiquait le degré d'honneur des chevaliers et les épreuves qu'ils avaient pu soutenir.

Amadis tâcha de reconnaître les écus, dont chacun avait un écriteau portant le nom et les armes de son maître. Il reconnut celui d'Arcalaüs et celui du roi d'Irlande, qui était venu s'essayer deux ans avant qu'Amadis ne le défît en Gaule.

Le plus élevé des écus était celui de Quadrayant, frère du roi Abies d'Irlande, qui avait approché le perron de marbre; il cherchait Amadis pour venger la mort de son frère.

Les amis se préparèrent aux épreuves. Agraies, pressé de connaître son sort, doubla le pas et arriva sous la voûte, en disant :

— Amour, si je vous ai toujours été fidèle, ne m'oubliez pas!...

Et la voûte rendit un son mélodieux. Agraies la franchit et se trouva bientôt au palais. Il vit Apol-

lidon et Grimanèse reproduits d'une façon merveilleuse, et, sur le jaspe, deux lignes creusées.

La première contenait : *Madanil, fils du duc de Bourgogne, a passé sous la voûte des loyaux amants et accompli les épreuves!*

L'autre ligne disait : *C'est le nom de Don Bruneo de Bonnemer, fils de Valades, marquis de Trocques.*

Madanil aimait Agumides, comtesse de Flandre; et Don Bruneo, Mélicie, fille du roi Périon de Gaule.

A peine Agraiès avait-il lu, qu'une troisième ligne apparut :

*C'est le nom d'Agraiès, fils de Languines, roi d'Écosse.*

Amadis, voyant le succès d'Agraiès, invita ses compagnons à le suivre. Ils s'excusèrent sur le peu de passion qu'ils entretenaient à ce moment; de sorte qu'il les laissa là et s'avança seul sous la voûte.

L'image de bronze rendit le son le plus harmonieux qu'on eût encore entendu, et sa trompe, au lieu de fumée et de flammes, inonda l'herbe de fleurs suaves.

Amadis vit les statues qui paraissaient animées, et il rejoignit Agraiès, avec lequel il visita le palais.

Florestan et Galaor se firent indiquer la Chambre-Défendue. Florestan seul eut l'envie de l'éprouver; il s'avança résolûment, traversa le perron de cuivre et s'abattit au perron de marbre, terrassé par une quantité de coups d'estoc et de taille invisibles qu'il ne pouvait rendre. Il se crut mort sur l'heure, et il perdait connaissance lorsqu'une force mystérieuse le rejeta brutalement au dehors...

Galaor, indigné de cet accueil fait à Florestan, prit ses armes et s'avança vers la Chambre pour le venger.

Mais, à son tour, il fut assailli par une grêle de coups mieux fournis qu'il n'eût supposé, et sa colère, devenant furieuse à mesure que la résistance augmentait, il assiégea rudement le perron de marbre, qui fut vigoureusement défendu par des forces supérieures toujours invisibles. Galaor fut plus meurtri que Florestan.

Pendant ces escarmouches, Amadis et Agraiès virent une inscription nouvelle paraître sur le jaspe :

*Celui-ci est Amadis de Gaule, le loyal amant, fils du roi Périon.*

A ce moment, Galaor fut lancé au delà des perrons, et son nain se prit à crier :

— Jésus! mon seigneur Galaor est mort!

Amadis et Agraiès accoururent à cet appel et virent, étendus par terre, Florestan et Galaor, tous les deux si rompus, qu'ils ne pouvaient sonner mot...

Agraiès crut qu'il aurait les honneurs de la Chambre comme il avait eu ceux de la voûte. Laissant donc là les trois chevaliers, il s'arma, et, après avoir passé le perron de cuivre, il fut repoussé sur celui de marbre de si belle façon, qu'il n'avait rien à reprocher aux autres...

Amadis, quoiqu'il regrettât la témérité de ses compagnons, ne put s'empêcher de dire à Galaor :

— Par Dieu, mon frère, dussé-je y succomber, il me faut y aller aussi!

— Monseigneur, répondit Galaor, que notre expérience vous suffise! Il vous arrivera mal de ces diableries-là!...

— Advienne que pourra! répondit Amadis. Je suis déshoré si je n'y vais.

Alors, bien garanti par son écu, et l'épée nue, il ajouta :

— O chère dame Oriane! tout mon courage et toute ma force me sont venus de vous jusqu'à cette heure... Ayez aujourd'hui mémoire de celui qui vous implore!...

Puis, avec rapidité, il s'avança vers la Chambre, où, une fois, il fut sembla avoir affaire à plus de mille chevaliers ensemble. Mais Oriane le conduisait sûrement, car son courage le débarrassa des lutins et démons qui lui faisaient rude guerre, et il gagna enfin l'entrée de cette chambre mystérieuse, où une main l'attira. Bientôt il entendit une voix qui criait :

— Sois bienvenu, brave chevalier qui surpasses en vaillance et en amour le créateur de céans! La seigneurie de cette île t'appartient comme au plus digne!...

La main, qui paraissait flétrie et d'une personne fort âgée, disparut, et Amadis resta aussi reposé que s'il n'eût rien combattu. Otant alors son écu, et remettant son épée au fourreau, il remercia Oriane, à qui il rapportait tout l'honneur qu'il avait eu.

Les habitants de l'île avaient été témoins de la conduite d'Amadis; ils avaient vu la main qui l'avait accueilli, et la voix annonçant sa victoire s'était fait entendre partout. Il fut mis en possession de l'île, à la grande joie de Galaor et de ses compagnons, cent ans après qu'Apollidon y eut mis ces enchantements...

## CHAPITRE XIII

**Comment Durin partit pour aller trouver Amadis, auquel il présenta les lettres d'Oriane, et du mal qu'il en advint.**



La princesse Oriane se lamentait de ne plus revoir Amadis. Elle se crut oubliée de cet ingrat; elle lui écrivit une lettre pleine de doléances, lui donnant congé de son amour et le priant de ne jamais plus s'occuper d'elle, dont l'amour s'était changé en haine jusqu'à la mort...

Cette lettre écrite, elle pria Durin, frère de la demoiselle de Danemark, d'aller en pourvoir Amadis chez la reine de Sobradise.

— Examine bien, ajouta-t-elle, la contenance d'Amadis à la lecture de cette lettre, dont je ne veux pas avoir de réponse...

Durin s'en alla vitement chez la reine Briolanie, où il apprit qu'Amadis était parti depuis deux jours pour la Grande-Bretagne et qu'il avait touché à l'Ile Ferme.

Durin, sans s'arrêter, prit le chemin de l'île; il

y arriva le jour même où Amadis passait sous la voûte des loyaux amants.

Durin voulait aborder Amadis; mais Gandalin l'en empêcha, supposant avec raison qu'il portait un message d'Oriane qui pourrait retarder l'épreuve de la Chambre.

Lorsque Amadis eut été reconnu roi, Durin lui fut annoncé, et il lui raconta comment sa maîtresse l'avait chargé de lui faire tenir une lettre. Amadis s'en empara avec empressement, lut en se retournant; mais il se prit fort à pleurer en lisant le congé d'Oriane; et, arrivé à la dernière phrase : « *Celle qui ne regrettera en mourant que d'avoir vécu pour vous,* » il jeta un soupir à fendre l'âme et perdit aussitôt connaissance...

Durin, désolé de ce résultat, fut sur le point d'appeler à l'aide. Il se contenta de relever Amadis. Ce pauvre amant s'écriait :

— Voilà donc la récompense de la fidélité! Celle pour qui j'aurais souffert mille morts m'abandonne sans raison!... Comment Dieu permet-il que je sois ainsi foudroyé sans l'avoir mérité?...

Il mit la lettre sur son sein et proposa à Durin d'emporter une réponse; mais celui-ci refusa de se charger, suivant l'ordre d'Oriane, de quoi que ce fût.

— Je vois bien, murmura alors Amadis, navré, que mon malheur est sans remède et que je n'ai plus qu'à mourir!...

Il se leva en chancelant, alla laver ses yeux, rouges de larmes, à l'eau du ruisseau voisin. Puis il envoya quérir le gouverneur Isanie et son fidèle Gandalin; au premier, il fit promettre de garder le secret de ce qu'il verrait, jusqu'au lendemain matin à l'heure de la messe; au second, il ordonna d'aller l'attendre à la porte du château avec son cheval et ses armes.

Peu de temps après, il les rejoignit, et tous trois se mirent à cheminer à l'aventure jusqu'à un ermitage dédié à la vierge Marie.

Amadis, se jetant à genoux, implora mentalement la grande consolatrice des affligés. Puis, attirant Gandalin à lui, il l'embrassa étroitement en disant :

— Ami, le même lait nous a nourris tous deux... J'ai été sauvé de la mer par ton père... Je veux aujourd'hui m'acquitter envers toi... Comme ton dévouement, que je n'espérais pas récompenser sitôt, m'est devenu inutile, nous allons nous séparer... Je te donne l'Ile Ferme... Isanie, qui en est le gouverneur, t'obéira comme à moi, et il ordonnera à mes sujets, devenus les tiens, de t'obéir aussitôt que le bruit de ma mort sera connu..... Ton père et ta mère, qui ont eu tant de soin de moi, en jouiront durant leur vie; tu prendras ensuite leur succession... Quant à vous, Isanie, avec le produit que vous retirerez de cette île, vous ferez construire une abbaye pour trente religieux, et vous la consacrerez à la Vierge Marie...

Amadis dit et se tut.

Gandalin voulait suivre son maître, et Isanie lui-même ne voulait pas abandonner son roi. Mais Amadis refusa avec autorité; il donna à Gandalin ses armes, le priant de se faire recevoir chevalier par Galaor, auquel il le priait de s'attacher comme à lui.

— Dis à Galaor, ajouta-t-il, qu'il prenne à son service Ardan, mon nain, et recommande à ce dernier d'être fidèle et diligent..... Maintenant, puisque je n'espère plus vous revoir, priez Dieu pour moi, et, sur votre âme! je vous défends de me suivre...

En parlant ainsi, Amadis avait les yeux pleins de larmes. Il remonta à cheval, partit au galop, sans lance, sans écu et sans armet, et entra en pleine montagne, laissant aller son cheval à l'aventure.

Vers le milieu de la nuit, le cheval rencontra un ruisseau où il but; puis, en reprenant course, Amadis fut choqué rudement par des branches d'arbres, ce qui le tira de sa préoccupation. Il regarda autour de lui : le gazon était épais, le bois touffu; il pensa qu'il était hors de vue, et, après avoir attaché son cheval, il s'étendit pour rêver à son aise. Mais le sommeil le plus profond ne tarda pas à venir réparer les fatigues de son corps et de son cerveau.

## CHAPITRE XIV

Comment Gandalin et Durin portèrent à Amadis ses armes, qu'il avait oubliées, et comment ce dernier combattit contre un chevalier qu'il vainquit.



Gandalin et Durin, après le triste départ d'Amadis, voulurent lui porter ses armes. Prenant congé d'Isanie, ils suivirent, autant qu'ils jugèrent, la même direction, et, après une bonne marche, ils entendirent hennir le cheval d'Amadis, qui sentait approcher les deux autres.

Gandalin pensa qu'Amadis n'était pas loin. — Il s'avança discrètement sous les branches et l'aperçut endormi sur le bord d'un ruisseau. Amadis se réveilla bientôt et se leva comme un homme surpris; puis il se rassit sur l'herbe et commença à gémir à haute voix sur sa situation.

Il passa en revue sa vie, ses combats, les honneurs qu'il avait reçus, toutes choses périssables qui ne valaient pas l'amour d'Oriane. Gandalin et Durin pleuraient fort à ce récit, qu'ils entendaient sans être vus.

Lors s'avança de leur côté un chevalier qui chantait ses amours. Il disait, dans sa romance :

Amour, amour, je vous suis redevable
Bien plus que nul gentilhomme vivant,
Vu que toujours vous me rendez aimable
Envers la dame où je suis poursuivant.

Temoin en est la reine Sadamire
Que jaimai tant d'une amitié profonde.
Comme, à présent, d'elle je me retire,
J'aime la fille au meilleur roi du monde :

C'est Oriane, où grand'beauté se range,
La nompareille ici-bas, la plus belle!...
Heureux me sens de chanter sa louange,
Plus heureux suis d'être tant aimé d'elle!...

Lorsqu'il eut fini sa romance amoureuse, ce chevalier se retira sous un arbre, pensant y passer le reste de la nuit. Mais il lui arriva pire qu'il n'attendait, car Gandalin, au nom d'Oriane, dit à Durin :

— Notre seigneur n'a pas entendu cette chanson ; il faut que je sache de lui ce qu'il faut faire...

Et il entra dans le fourré. Amadis, qui cherchait son cheval, fut surpris de cette apparition, à laquelle il cria de s'arrêter.

— Je suis Gandalin, mon seigneur, dit celui-ci, et, malgré votre défense de vous accompagner, j'ai voulu vous demander ce qu'il peut penser des sots propos d'un chevalier qui est ici près...

— Je l'ai fort bien entendu, répondit Amadis, et ne m'en inquiète pas. Je suis si désolé, que je n'ai ni cœur ni force pour relever la moindre outrecuidance...

— Seigneur, repartit Gandalin, faites-moi la grâce de penser à mieux vous défendre, ainsi que votre dame, d'autant plus que Durin, qui m'a accompagné, fera le récit de cette aventure à celle que vous aimez tant.

Amadis, vaincu par cette prière, s'approcha du chevalier.

— Misérable coureur ! lui cria-t-il, il te sied bien de chanter des amours que tu n'as jamais eues ni jamais méritées ! Je te le prouverai en te taillant en pièces !...

— Crois-tu, répondit le chevalier, que si j'ai été aimé, je ne sois prêt à le soutenir ?...

— Je prétends, reprit Amadis, qu'il y a en amour plus de mal que de bien, et je veux voir si le bonheur dont tu te flattes est à la hauteur de mes infortunes...

Le chevalier se mit en selle et prépara ses armes ; puis tournant bride, il dit avec mépris :

— Tu es indigne de te mesurer avec moi, puisqu'Amour t'a banni en raison de ta vilenie !

— Coquin, lui répondit Amadis, tu crois défendre tes amours avec ton bec au lieu de les défendre avec tes armes ; ce serait une retraite trop commode, en vérité !...

— Tu as raison, répliqua le chevalier ; je veux bien, malgré ta bassesse, te rompre la tête, puisque tu parais le désirer absolument...

Là-dessus ils fondirent l'un sur l'autre, et si fortement que, les lances furent rompues, faussant leurs écus de part en part ; les armures, bien trempées, arrêtèrent les tronçons. Un instant désarçonné, le chevalier inconnu, aidé des rênes, qu'il avait conservées, se releva.

— Vraiment, chevalier, lui dit Amadis, Amour vous a mal choisi pour défenseur si vous ne le soutenez pas mieux à l'épée qu'à la lance !...

Le chevalier, sans être troublé, attaqua Amadis l'épée à la main. Mais Amadis, se dressant sur ses étriers, lui fendit l'armet, et du même coup entama le cheval qui renversa sous lui son cavalier.

— Gentil amoureux, lui dit Amadis, je vous conseille de faire toujours de pareilles prouesses au service d'Amour, dont vous chantez si bien les louanges !... Quant à moi, je vais ailleurs chercher aventure...

Puis, s'approchant de Gandalin et Durin, il dit à ce dernier :

— Va, retourne vers ta maîtresse qui t'a envoyé pour mon malheur !... La mort seule pourra finir les tourments que j'endure... Salue de ma part la princesse Mabile et la demoiselle de Danemark... Annonce-leur mon trépas prochain... Plaise à Dieu qu'avant de mourir, je puisse leur rendre les biens et faveurs que j'en ai reçus !...

Les larmes l'empêchèrent de continuer. Durin avait le cœur si brisé qu'il ne trouva rien à répondre.

Amadis l'embrassa en le recommandant à Dieu.

L'aube commençait à poindre à ce moment. Amadis aperçut Gandalin à ses côtés et il lui dit :

— Si tu as résolu de m'accompagner, jure de ne me détourner de rien, soit en paroles, soit en actions, sinon prends un autre chemin, que je ne te voie plus !...

— Sur mon honneur, répondit Gandalin, je ferai ce que vous ordonnerez !...

Alors Amadis lui fit prendre ses armes et retirer de son écu l'épée du chevalier amoureux, à qui elle fut rendue.

## CHAPITRE XV

Quel était le chevalier vaincu par Amadis et ce qui lui était advenu avant de combattre contre lui.

Ce chevalier s'appelait Le Patin, frère de Sidon, alors empereur de Rome. On le respectait partout, parce qu'il était chevalier redoutable, et, de plus, parce que son frère, trop âgé pour avoir descendance, devait lui laisser ses États.

Le Patin tenait un jour devis d'amour avec la reine de Sardaigne, nommée Sadamire, et mutuellement ils se louaient de leurs attraits. Le Patin, enivré de cet encens, projeta incontinent d'aller en Grande-Bretagne disputer pour Sadamire contre Oriane le prix de beauté.

— Je soutiendrai, disait-il, votre beauté seul contre les deux meilleurs chevaliers qui diront le contraire... Si je suis vaincu, je veux que le roi Lisvart me tranche la tête...

— Je ne suis pas de cet avis, répondit la reine. Il y a d'autres moyens de prouver sa chevalerie.

— J'ai juré de prouver que vous êtes aimée du meilleur chevalier de la terre, et je poursuivrai mon dessein, repartit Le Patin.

En effet, peu de temps après il se rendit à la cour du roi Lisvart. Et comme son train était plus riche que l'ordinaire des chevaliers errants, le roi le prit à part afin de connaître son nom et lui faire l'honneur qu'il méritait.

— Sire, répondit Patin, je ne suis pas venu ici pour cacher mon nom, mais au contraire pour me faire connaître de vous et de vos seigneurs... Je suis Le Patin, frère de l'empereur de Rome... Je vous en dirai davantage après avoir vu madame Oriane, votre fille...

Le roi l'embrassa comme son cousin, s'excusant de ne l'avoir reconnu plus tôt. A souper, les richesses des appartements et le nombre des seigneurs lui firent paraître mesquin le train de son frère.

Le lendemain, la reine le reçut avec Oriane, qui lui parut si belle qu'il transporta tout son amour

pour Sadamire dans son regard. Pourtant Oriane était pâlie par sa jalousie à l'encontre d'Amadis!...

Le Patin fut si fort enamouré qu'il résolut de demander Oriane en mariage, pensant qu'on la lui accorderait facilement à cause de sa naissance.

Après le dîner, comme il devisait avec le roi de choses et d'autres, il aborda ce sujet inattendu.

— Sire, dit-il, maintenant que j'ai vu votre fille Oriane, je vous demande sa main... Par mon frère, je serai un jour empereur de Rome, et, dès aujourd'hui, je ne connais prince qui ne m'employât de préférence à tout autre. J'ai fait une route si longue pour vous prier de m'accorder cet honneur de me prendre pour gendre.

— Mon cousin, répondit le roi, la reine et moi avons résolu de nous fier au choix de notre fille... Je lui ferai votre proposition qui nous honore tous, croyez-le.

Le roi n'en souffla mot à Oriane, mais répondit au Patin qu'elle avait refusé de s'établir encore si tôt.

Le Patin demanda à Oriane si elle approuvait l'avis de son père; elle assura que de tout temps elle avait été soumise à ses moindres volontés. Il se tint pour accepté de la princesse et résolut d'aller éprouver sa vaillance contre les chevaliers errants.

Le roi lui représenta tous les dangers qui l'attendaient contre des hommes habitués à toutes les armes, mais il ne put le détourner du désir de faire entendre parler de ses prouesses. Le Patin partit donc après avoir composé la chanson qui soutint son courage jusqu'à sa rencontre avec le désolé Amadis.

Durin, quittant Amadis pour retourner vers Oriane, passa près du chevalier blessé qui l'appela pour se faire panser dans les environs.

— Il n'y a qu'un endroit convenable, dit Durin, mais on y est en ce moment si affligé du départ de celui qui l'a gagné qu'on ne vous répondra pas.

— Il me semble, fit Le Patin, que ce lieu gagné doit être l'Ile Ferme. Elle est déjà gagnée? j'en suis fâché, car je me proposais de le tenter.

Durin lui répondit en souriant:

— Sur ma foi, au lieu d'honneur il vous serait arrivé bien de la honte, à moins que vous n'ayez quelque prouesse cachée supérieure à ce que vous nous avez montré.

Le Patin, furieux, voulut châtier Durin, mais il fut curieux de connaître l'auteur de la conquête de l'île, et lui demanda son nom.

— Après avoir entendu le vôtre, répondit Durin.

Le Patin lui apprit qu'il était le frère de l'empereur de Rome.

— J'en suis bien aise, répliqua Durin, mais je vous vois aussi fort de lignage que faible sous les armes et grossier en langage, d'après les propos que vous avez tenu tout à l'heure au chevalier que vous désirez connaître, qui est celui-là même qui vous a mis en bon état. Vous m'accorderez aisément qu'il est mieux que vous digne de cette conquête.

Ce disant, il donna des éperons à son cheval sur la route de Londres, avec la résolution de raconter à madame Oriane toutes les paroles et les hauts faits d'Amadis.

## CHAPITRE XVI

**Comment Galaor, Florestan et Agraies entreprirent la recherche d'Amadis qui, laissant ses armes et son nom, s'était retiré pour vivre avec un ermite.**

En quittant l'Ile-Ferme, Amadis n'avait prévenu ni Galaor, ni Florestan, ni Agraies; Isanie avait juré de garder le secret de son départ.

Le lendemain, privés de leur ami, ils le réclamèrent au gouverneur qui, les larmes aux yeux, leur raconta tout ce qui s'était passé.

Ils furent contristés de tous ces détails navrants.

Galaor s'écria que, malgré toute défense, il rechercherait son frère, et qu'il le vengerait ou mourrait à la peine.

Isanie pria Galaor de se charger du nain Ardan que lui laissait Amadis.

Le pauvre nain s'arrachait les cheveux et parlait de se tuer si son maître était défunt; enfin, pendant quelque temps ce ne furent que lamentations et sanglots.

Florestan prit la parole le premier et dit :

— Laissons là les pleurs qui vont bien aux femmes et agissons de suite, car le temps passe et le seigneur Amadis s'éloigne à chaque minute.

Ils montèrent à cheval sous la conduite d'Isanie jusqu'à l'endroit où Amadis l'avait laissé, puis ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils trouvèrent Le Patin blessé à qui ses écuyers faisaient une litière avec des branches. Ils le saluèrent en passant et lui demandèrent qui l'avait ainsi outragé. Mais il fit signe que ses écuyers répondraient pour lui. Galaor apprit que c'était de la main d'un chevalier venu de l'Ile-Ferme, qu'il avait été si mal habillé.

— Et qu'est devenu ce chevalier? fit Galaor.

— Nous ne le savons point, répondirent les écuyers; nous étions loin d'ici pendant le combat; nous pensons l'avoir rencontré en venant; il courait à travers la forêt en poussant des plaintes, et suivi d'un écuyer en deuil portant ses armes et son écu à deux lions de sable.

— C'est celui que nous cherchons, dit Florestan.

Les écuyers indiquèrent la route que prirent les chevaliers au galop. Les chevaliers marchèrent longtemps et s'arrêtèrent à un carrefour où ils décidèrent de se séparer pour se retrouver, à la Saint-Jean suivante, à la cour du roi Lisvart. Leurs adieux furent déchirants, et leurs recherches infructueuses au milieu d'un dédale d'aventures et de dangers. Amadis, après avoir renvoyé Durin, lança son cheval à fond de train et arriva à un torrent qui coupait une vallée. Ce lieu étant très-retiré, il s'y arrêta et Gandalin l'y rejoignit.

— Prends ces deux chevaux et me laisse, lui dit-il; fatigue ou repos ne peuvent soulager mon mal, je ne pense plus qu'à mourir.

— Ecoutez-moi, répondit Gandalin, votre dame

a dû recevoir quelque faux rapport sur vous, car elle n'a pu changer ainsi subitement amour en haine sans cause ni raison; la vérité se fera connaître, et ne désespérez pas de la voir proclamée par celle même qui cause votre malheur aujourd'hui.

— Tais-toi, répliqua Amadis; en mourant, j'obéis à ma dame, s'il lui plaît m'octroyer cet ordre; si je n'attribuais tes paroles à l'intérêt que tu as pour moi, je te décollerais la tête.

Puis il se leva égaré et côtoya le torrent.

Gandalin ne voulut pas le suivre; accablé de fatigue, il s'endormit profondément.

Amadis, en revenant, l'aperçut, ne le réveilla pas, mais alla prendre et seller son cheval; puis, cachant les harnais de celui de Gandalin dans les buissons, il gagna le haut de la montagne.

Il marcha jusqu'au lendemain et s'arrêta à la fontaine nommée du Plein-Champ, pour faire rafraîchir son cheval.

En s'approchant, il aperçut un religieux fort âgé qui faisait boire son âne.

Amadis le salua et lui demanda s'il était prêtre.

— Oui, certes, répondit le vénérable vieillard, il y a plus de quarante ans que je le suis; si vous avez quelque péché à confesser, je vous en donne l'occasion.

Amadis se jeta à ses genoux et lui fit le récit de ses aventures.

— Je vois, dit à la fin le religieux, que vous êtes de haute lignée; oubliez ces chagrins causés par une femme dont le cœur se prend vite et oublie plus vite encore. Eloignez-vous désormais de ces occasions qui déplaisent à Dieu et aux personnes de vertu.

— Ah! mon père, répondit Amadis, j'en suis arrivé à détester la vie, et je vous supplie, au nom de votre Dieu, de me recevoir en votre compagnie et consoler ma pauvre âme bientôt veuve de mon misérable corps!

Dès à présent, je quitte harnais et chevaux pour vous suivre à pied et faire telle pénitence qu'il vous conviendra de m'infliger; sur votre refus, j'irai me perdre à travers ces bois sans absolution et vous en serez coupable.

— Croyez-moi, repartit l'ermite, un pareil désespoir ne convient pas à un chevalier comme vous; les femmes se fient bien plus aux rapports qu'on leur fait qu'à la vertu de leurs amants, vous l'éprouvez vous-même en ce moment : soyez ferme dans la constance et la vertu, et puisque Dieu vous a créé fils de roi, vous gouvernerez un jour le monde où il vous faut retourner.

— Mon père, répliqua Amadis, le soin de mon âme me préoccupe par-dessus tout, acceptez-moi comme société ou bien je me laisserai occire par les bêtes de cette forêt.

A cette obstination, le vieillard répondit par des larmes amères; sa longue barbe blanche en était inondée; il continua pourtant :

— Hélas! mon enfant, la vie austère que je mène et le lieu que j'habite ne vous conviennent guère. Mon ermitage est au sommet d'un rocher situé à sept lieues en mer; on n'y peut arriver qu'au commencement du printemps; malgré cela, Dieu m'y conserve depuis trente ans à l'aide des aumônes de quelques bonnes gens d'ici.

— Je vous assure, fit Amadis, que cela comble mes désirs; je vous supplie derechef, pour l'amour de Dieu, de m'emmener avec vous.

L'ermite, attendri par cette insistance, consentit à le prendre chez lui.

Amadis lui baisa les pieds, implorant une pénitence; le saint homme récita les vêpres, après lesquelles il tira de sa besace une croûte de pain et un poisson cuit au soleil, et pria Amadis de partager avec lui.

Quoiqu'il n'eût rien pris depuis trois jours, Amadis refusa.

— Mon fils, lui dit l'ermite, vous avez promis de m'obéir, mangez; si vous mouriez en état de rébellion, votre âme serait perdue.

Amadis se contraignit à manger quelques miettes, son cœur éclatait en soupirs. Après cette collation, l'ermite étendit son manteau, se coucha dessus et se reposa. Amadis se tint à ses pieds et tâcha de s'endormir; mais le sommeil ne s'empara de lui qu'après bien des agitations, et il rêva qu'il était enfermé dans une pièce obscure sans issue; Mabile et la demoiselle de Danemark l'y venaient visiter, précédées d'un rayon de soleil. Elles l'emmenaient ensuite vers un palais.

A peine était-il dehors qu'il vit Oriane enveloppée de feu, et il se mit à crier :

— Jésus! secourez madame Oriane!

Et lui-même se jeta au feu pour la sauver, la prit entre ses bras et l'emporta sur une pelouse toute fraîche et verte.

Au cri que poussa Amadis, le bon ermite s'éveilla et lui en demanda la raison.

— Mon père, répondit Amadis, je viens d'éprouver en dormant un malaise tel que je m'étonne d'être encore en vie.

— Votre déclamation l'a assez prouvé, répliqua l'ermite; mais levons-nous, il est temps de partir.

Et il monta sur son âne, suivi d'Amadis; tous deux prirent le chemin de l'ermitage, et en devisant Amadis pria son compagnon de lui accorder une grâce, ce qui lui fut promis.

— Je vous supplie, dit Amadis, de ne dire à personne qui je suis; nommez-moi comme il vous plaira; quand je serai mort, vous avertirez mes frères de venir prendre mon corps pour lui donner la sépulture en Gaule.

— Votre mort et votre vie, répondit l'ermite, sont à Dieu; vous l'offensez en parlant ainsi; aimez-le pour qu'il vous aide. Quel nom toutefois voulez-vous porter?

— Celui qui vous plaira, fit Amadis.

Et tout en cheminant, l'ermite examinait Amadis qui lui paraissait de plus en plus beau, mais il le voyait si désolé qu'il s'avisa de lui donner un nom conforme à sa mélancolie.

— Mon fils, quoique vous soyez jeune et de belle taille, lui dit-il, votre ennui pourtant rend votre existence ténébreuse; c'est pourquoi je vous donne le nom de *Beau-Ténébreux*.

Ce nom plut à Amadis, car il indiquait de la part de l'ermite une fantaisie intelligente.

Ils arrivèrent à la nuit près de la mer, où une barque les mena à la *Roche-Pauvre*, nommée ainsi à cause de la stérilité du lieu.

L'ermite reprit la conversation et confia à Amadis son nom qui était Andahod; il avait été dans le

monde et connaissait les sciences, mais Dieu lui conseilla un jour de se retirer dans ce pauvre endroit, où il demeurait depuis trente ans, sans en être sorti, excepté la veille de sa rencontre avec Amadis, pour assister aux obsèques d'une de ses sœurs.

Le Beau-Ténébreux fut ravi de se trouver dans un endroit où bientôt la mort finirait ses ennuis. Il passa ses jours en pleurs, dédaignant son ancienne gloire et méprisant toutes les vanités.

Le dépit d'une faible femme l'avait rendu misanthrope; et il n'avait pas été plus invulnérable qu'une infinité de grands personnages de l'ancien temps.

Au lieu de les prendre pour exemple, il eût dû éviter leurs fautes, ce dont il ne s'avisa point.

Gandalin, en s'éveillant, se trouva seul et appela Amadis. L'écho seul lui répondit et il supposa la vérité.

Toutefois, résolu de chercher son maître, il s'aperçut qu'il n'avait ni bride ni selle; il les trouva enfin ainsi que le cheval, et, s'étant mis en selle, il ne sut de quel côté s'avancer; il marcha cinq jours de village en village, s'informant d'Amadis.

Il déboucha un jour dans la prairie où Amadis avait laissé ses armes et vit un pavillon abritant deux demoiselles.

— Avez-vous vu, leur dit-il, passer un chevalier portant écu d'or à deux lions de sable.

— Nous avons trouvé l'écu et le reste de son harnois, répondirent-elles, quant à lui, nous ne le vîmes pas.

— Ah! vierge Marie, s'écria Gandalin, c'est fait de lui, las! quel malheur! Le meilleur chevalier du monde est-il ainsi perdu!

Sa douleur était vraiment affreuse et navrante.

— Comment, disait-il, ai-je pu vous garder si mal, négliger mes devoirs envers vous qui étiez le rempart de tous les misérables, ô mon seigneur. Et je vous ai laissé partir au moment où je devais le plus m'attacher à vous.

Le pauvre Gandalin se laissa choir de son cheval tant il était ému.

Alors les demoiselles s'écrièrent :

— Jésus, cet écuyer est mort!

Elles coururent à lui et le firent revenir à la raison.

— Mon ami, lui dirent-elles, votre maître est peut-être vivant; au lieu de vous désespérer, prenez courage pour tenter de le retrouver.

Gandalin se rendit à ces raisons et il résolut de faire tant de démarches, qu'il aurait enfin des nouvelles d'Amadis.

Les demoiselles lui racontèrent qu'étant en la compagnie de don Guillan-le-Pensif, qui les avait délivrées de la prison de Gardinos-le-Félon, elles s'étaient arrêtées dans la prairie et qu'elles y étaient depuis quatre jours.

Don Guillan avait reconnu les armes d'Amadis et les avait pendues à un arbre, jurant qu'elles appartenaient au premier chevalier du monde : qu'il lui fallait, sans tarder, aller à sa recherche.

— Il nous a confié la garde de ces armes, et depuis trois jours il est revenu le soir sans succès; ce matin il a emporté l'écu du chevalier perdu, en disant :

— Certes, écu, vous faites un mauvais échange de votre maître à moi.

— Don Guillan doit porter ce trophée à la cour du roi Lisvart, afin qu'on pleure le défunt; nous-mêmes nous devons informer la reine Brisène de ce que Guillan a fait pour nous.

Gandalin les recommanda à Dieu, les assurant qu'il continuerait, jusqu'à ce que mort l'empêchât, de chercher celui duquel dépendait son repos.

## CHAPITRE XVII

Comment Durin retourna vers la princesse Oriane, porteur des nouvelles d'Amadis, et de la douleur qu'elle conçut en apprenant son désespoir.

Durin, en laissant Le Patin dans la forêt, se pressa si fort pour retrouver Oriane, qu'en dix jours il arriva à Londres.

Oriane, en l'apercevant, se mit à trembler si fort, qu'elle ne put parler et qu'elle pria la demoiselle de Danemark de le faire entrer dans sa chambre, où elle voulait rester seule avec Durin.

Durin se mit à genoux et Oriane lui dit :

— Mon ami, raconte-moi sincèrement en quel état tu as trouvé Amadis, la contenance qu'il a eue en lisant ma lettre et ce que tu penses de la reine Briolanie.

— Madame, répondit Durin, quelqu'incroyable que vous paraîtra la vérité je vais vous la dire.

Durin raconta toutes les circonstances de son voyage jusqu'à l'Ile Ferme et en vint aux épreuves de loyauté d'amour épuisées par Amadis.

Une gracieuse rougeur embellit le pâle visage d'Oriane à cette nouvelle qui l'empêchait de soupçonner la fidélité de son chevalier.

— Madame, continua Durin, mon seigneur Amadis a franchi ensuite le seuil de la chambre enchantée et gagné la couronne de l'Ile Ferme, disputée depuis cent ans par les meilleurs chevaliers. Nous avons pu visiter toutes les richesses de ce palais qui n'a d'égal en aucun lieu du monde.

— Vraiment, Durin, fit Oriane, la fortune lui a été bien favorable.

— Sans doute, répondit Durin, mais bien rigoureuse aussi. Plût à Dieu qu'un autre que moi lui eût porté votre lettre.

— Comment, reprit Oriane, dis-moi ce qu'il fit en la lisant?

— Ma dame, cette fâcheuse lettre, répliqua Durin, les larmes aux yeux, a causé la mort du seigneur Amadis. Vous avez forgé le glaive que j'ai porté! Nous sommes tous les deux coupables d'homicide!

Durin entra dans tous les détails du départ d'Amadis, des adieux qu'il avait faits, de son combat avec Le Patin. Il était aussi désolé qu'Oriane, dont le cœur se soulevait comme une mer furieuse; la pauvre dame finit par ne plus écouter et s'évanouit...

Durin appela Mabile et la demoiselle de Danemark.

— Secourez dame Oriane, dit-il, qui est frappée d'un mal auquel il n'est pas de remède. Si elle a failli, le châtiment lui est justement revenu.

Oriane revint à elle après une longue pamoison; elle soupira et dit d'une voix faible et dolente :

— Que je suis malheureuse d'avoir fait mourir celui que j'aimais le plus au monde; ô mon ami! puisque je ne puis réparer le mal dont je suis cause, acceptez le sacrifice de ma vie. Mon ingratitude sera ainsi punie et votre loyauté reconnue...

Elle voulait continuer, mais sa voix s'éteignit.

Les dames qui l'entouraient voulaient appeler Durin pour connaître la raison de son délire, mais Mabile délaça Oriane et lui donna tant de soins qu'elle reprit connaissance.

— Plût à Dieu que je fusse morte, dit la belle éplorée, d'avoir causé à mon seigneur Amadis, chagrin de mort.

— Croyez-vous, répondit Mabile, que mon cousin, s'il est parti, comme a dit Durin, a un autre motif que celui de faire passer sa mélancolie en attendant que son innocence soit reconnue. Ecrivez-lui de venir vous trouver à Mirefleur, où vous l'attendez pour avoir pardon de votre faute.

— Ah! cousine, fit Oriane, pensez-vous qu'il daigne jamais me regarder, ni faire un pas pour moi?...

— L'amour qu'il a pour vous, reprit Mabile, dépasse le chagrin que vous lui avez causé; lorsqu'il apprendra votre regret, il oubliera d'avoir été maltraité. Il faut que la demoiselle de Danemark se charge de le trouver, il la connaît et a confiance en elle.

— Eh bien! soupira Oriane, que Dieu l'accompagne et la ramène ici.

La lettre fut écrite à l'instant par Oriane et remise à la demoiselle de Danemark, qui partit pour l'Ecosse où Amadis devait, suivant ces dames, s'être retiré avec Gandalin.

Pour colorer ce voyage, on fit entendre à la reine que Mabile envoyait quérir en Ecosse des nouvelles de sa mère par la demoiselle de Danemark qui partit avec Durin son frère, et Enil, cousin de Gandalin.

Les voyageurs arrivèrent bientôt à Vegil, port qui sépare la Grande-Bretagne du royaume d'Ecosse.

Six jours après, ils étaient à Poligez, où ils trouvèrent Gandales qui s'en allait en chasse.

Gandales apprit que deux princesses envoyaient des présents à la reine d'Ecosse; que ces princesses étaient Oriane et Mabile, qu'il connaissait bien.

Il reçut la demoiselle de Danemark et ses écuyers avec grand honneur, dans son propre palais, puis leur demanda des nouvelles d'Amadis.

La demoiselle fut bien surprise de s'être ainsi fourvoyée, mais elle ne le fit pas paraître et répondit qu'on ne l'avait pas revu à la cour depuis son départ pour venger Briolanie.

— On croit qu'il est venu vous voir en Ecosse ainsi que la reine et ses parentes, et l'on m'a chargé de lettres pour lui.

La demoiselle parlait ainsi, pour empêcher Amadis de se cacher sitôt qu'il supposerait avoir des nouvelles d'Oriane.

— Il y a longtemps, dit Gandales, que je désire revoir Amadis, plût à Dieu que vous l'eussiez rencontré ici.

Pendant trois jours on fêta les voyageurs, et le quatrième, la demoiselle remit à la reine d'Ecosse les lettres et présents que Brisène lui envoyait.

## CHAPITRE XVIII

Comment don Guillan-le-Pensif en portant en la cour du roi Lisvart les armes d'Amadis, qu'il avait trouvées, eut maille à partir avec quelques chevaliers ennemis de son seigneur.



Don Guillan-le-Pensif, après avoir quitté la fontaine où il avait trouvé les armes d'Amadis, se mit à cheminer pour gagner la cour du roi Lisvart. Il portait ordinairement à son cou l'écu du vaillant fils de Périon et ne l'ôtait de là que lorsqu'il avait à combattre, cas auquel il prenait son propre écu, craignant d'offenser l'autre.

Il y avait bien six jours qu'il cheminait ainsi, dolent et pensif, lorsqu'il fit rencontre de deux chevaliers, cousins d'Arcalaüs, lesquels reconnaissant la targe d'Amadis et supposant naturellement que c'était à ce vaillant homme qu'ils avaient à faire, délibérèrent entre eux de l'assaillir.

— Nous porterons la tête de ce paillard à notre oncle Arcalaüs! ajoutèrent-ils un peu haut.

Guillan entendit cela, et, la colère lui montant au visage, il leur répondit :

— Par Dieu! mes paillards, vous comptez bien là sans votre hôte... Apprenez, s'il vous plaît, que jamais les traîtres ne m'ont épouvanté, et vous êtes des traîtres, puisque vous êtes parents d'Arcalaüs!...

Lors, baissant la tête et couchant son bois, il donna au travers d'eux comme une corneille qui veut abattre des noix, et il en abattit un du premier coup, bien que ces cousins d'Arcalaüs fussent jeunes et roides. Quant au second, voyant bien que le même sort lui était réservé, il s'enfuit sans demander son reste.

Guillan-le-Pensif ne se souciait pas trop, d'ailleurs, de le poursuivre, étant un peu blessé. Il reprit donc sa route sans plus de souci et, sur le soir, comme il se faisait tard, il s'arrêta chez un sien ami, qui lui donna volontiers l'hospitalité. Le lendemain, dès l'aube, il allait déloger, lorsque son hôte, s'apercevant qu'il n'avait plus de lance, le pria d'en accepter une, ce qui lui agréa. Puis il se remit en route.

Vers le milieu du jour, il arriva près d'un fleuve, appelé Guynon, sur lequel était assis un pont large seulement pour passer deux chevaux de front. En s'approchant de plus près, Guillan avisa un chevalier qui portait un écu vert à bande d'argent, et dans lequel il reconnut son cousin Ladasin. Ladasin se disposait à passer le pont; mais, de l'autre côté, il y avait un chevalier, la lance en arrêt, qui lui défendit de passer outre sans avoir rompu une lance avec lui.

— Je ne m'arrête pas pour si peu de chose! répondit dédaigneusement Ladasin.

Et, donnant des éperons à son cheval, il s'élança pour passer. Autant en fit celui qui gardait le passage, lequel était monté sur un grand cheval bai et portait un heaume noir et un écu d'argent à un lion de sable. Leur choc fut si violent que Ladasin tomba dans le fleuve, où, sans doute aucun, il se fût noyé, tant à cause du poids de ses armes qu'à cause de la hauteur d'où il était chu, s'il n'eût par bonheur rencontré quelques débris de bois auxquels il se harpa.

Pendant que celui qui l'avait abattu retournait tranquillement à sa place, à l'extrémité du pont, Don Guillan-le-Pensif courait au secours de son cousin et le tirait à bord.

— Par Dieu! cousin, lui dit-il, sans ces rames vous étiez noyé!... Par ainsi, les chevaliers étrangers comme vous et moi devraient se méfier des joutes sur de tels ponts, car ceux qui les gardent y ont leurs chevaux faits et adextrés de longue main, avec lesquels ils acquièrent plus que par leur vaillance propre, honneur et réputation au préjudice de chevaliers qui valent cependant mieux qu'eux... Quant à moi, je serais un jour entier sans jouter avant que de me mettre en tel hasard, et je me retirerais de ce moment si je n'avais à vous venger du bain que vous venez de prendre contre votre gré!...

Cela dit, Guillan-le-Pensif s'assura sur ses étriers, mit sa lance en arrêt et courut sus au chevalier à l'écu d'argent, lequel en faisait autant de son côté.

Guillan fut plus heureux que son cousin, et ce fut lui, cette fois, qui envoya son adversaire dans la rivière, avec son cheval. Tous deux nagèrent, le chevalier du côté de son bord, son cheval du côté où se tenaient les écuyers de Ladasin, dont le cheval, tout à l'heure, avait fui sur le bord opposé; ce qui amena, tout naturellement, une demande d'échange.

— Comment?... répondit le chevalier au heaume noir à l'écuyer qui était venu réclamer le cheval de Ladasin et aussi celui de Guillan qui s'était échappé du côté de ce chevalier. Comment?... Pensent-ils donc échapper aussi facilement de mes mains?

— Oui bien, répondit l'écuyer, car ils ont fait au passage tout ce que la coutume requiert.

— Non, pas encore, reprit le chevalier au heaume noir, puisque nous sommes tombés tous deux... Il faut qu'ils gagnent leur droit de passage avec l'épée.

Et, sans plus discourir, il s'avança incontinent vers Guillan-le-Pensif, et, le prenant à parti, il lui dit:

— Chevalier, vous avez fait longuement parler votre ambassadeur... A votre tour maintenant: êtes-vous vassal du roi Lisvart?...

— Pourquoi me demandez-vous cela? répondit Guillan-le-Pensif.

— Plut à Dieu que je le tinsse lui-même en votre lieu et place, car, par ma tête! il ne régnerait plus un seul jour de sa vie!...

— Si le roi Lisvart, mon seigneur, était à ma place, je suis sûr qu'il vous ferait vite repentir de cette extravagance... Mais, comme il est absent, et que je sais le mal que vous lui voulez, je vais le remplacer du mieux qu'il me sera possible, d'autant mieux que j'ai en ce moment la plus grande envie de combattre que j'aie jamais eue!

— Nous verrons bien!... Avant qu'il soit midi jour, je vous mettrai en tel état, que vous lui emporterez de mes nouvelle!... Mais, avant que vous ne receviez le traitement que vous méritez si bien, je veux que vous sachiez qui je suis et quels présents j'enverrai par vous à votre roi Lisvart.

Bien que ces propos du chevalier au heaume noir déplussent considérablement à Guillan-le-Pensif et qu'il eût à chaque instant la démangeaison de commencer le combat, il se contint, pour apprendre le nom de cet outrecuidant personnage.

— Sachez donc, reprit ce dernier, que j'ai nom Gandalod, et que je suis le fils de Bersinan, jadis seigneur de Sansuègne, qui fut si méchamment mis à mort par le roi Lisvart en la ville de Londres... Les présents que je lui enverrai sont, d'abord, les têtes des quatre chevaliers de sa maison que je tiens prisonniers, et dont l'un est Giontes, son neveu; ensuite votre main droite, que je pendrai à votre cou après vous l'avoir coupée et séparée du bras.

— Par Dieu! traître, s'écria Guillan-le-Pensif, si tu en sais faire autant que tu te vantes, ce sera beaucoup; mais je crois que tu mentiras!...

Ce disant, le brave Guillan vint se ruer sur le fils de Barsinan, et alors commença entre eux un combat âpre et cruel, car, sans reprendre haleine un instant, ils se pressaient tant et si fort l'un l'autre, que Ladasin et les écuyers présents ne pensaient pas que l'un des deux pût échapper de mort.

Néanmoins, ils se maintenaient si bien que l'on n'eût pu juger quel était le meilleur. Tous deux, en effet, étaient prompts chevaliers, hardis, rompus aux armes, si bien rompus même que, malgré la multiplicité et la violence des coups qu'ils s'adressaient mutuellement, peu d'entre ces coups les endommageaient jusqu'à la chair vive.

Au plus fort de leur combat, un bruit de cor se fit entendre, venant de la tour voisine. Guillan s'en étonna, pensant que c'était le signal d'un secours qui arrivait à son ennemi, qui s'en étonna également, pensant que c'était le signal de la révolte de ses prisonniers. A cette cause, chacun des deux fit plus d'efforts que devant, afin de vaincre son compagnon avant l'arrivée du secours annoncé. Gandalod se lança sur Guillan, croyant le désarçonner du coup; mais Guillan le serra si fortement qu'ils tombèrent tous deux à terre, roulant l'un sur l'autre, sans toutefois que les épées leur sortissent des poings, et, si bien s'y prit Guillan qu'il gagna le dessus.

Une fois debout, l'épée haute, Guillan ne se fit faute de l'abaisser sur son adversaire, qui reçut là cinq où si grands coups qui l'étonnèrent plus que de raison et l'affaiblirent plus qu'il n'eut voulu: un dernier coup, plus âpre que les autres, l'acheva en lui détachant le bras de l'épaule.

Lors, se relevant comme par ressort, sous l'impression de sa violente douleur, Gandalod se mit à fuir dans la direction de la tour en poussant un horrible cri. Mais le vaillant Guillan le devança, et, l'empoignant par le heaume, il le tira si rude-

ment qu'il le lui arracha de la tête. Puis, lui mettant l'épée en la gorge, il lui dit :

— Par Dieu! traître, fils de traître, c'est vous qui irez vers le roi Lisvart lui présenter d'autres têtes que celles que vous lui aviez dédiées, et si vous ne me voulez obéir, la vôtre m'en fera raison.

— Hélas, répondit Gandalod, j'aime encore mieux m'en rapporter à la miséricorde du roi que de mourir présentement...

Lors, il bailla sa foi à Guillan, et tous deux remontèrent à cheval, ainsi que Ladasin, émerveillé de la vaillance de son cousin, lequel, cependant, était habitué à en témoigner souventes fois.

Au même instant, ils entendirent une grande rumeur du côté de la tour, et ils en virent sortir un garde, qui se mit à fuir. Ils l'arrêtent pour savoir de lui la cause de sa fuite et de cette rumeur.

— Les prisonniers se sont révoltés, répondit-il d'un air effaré... Ils sont sortis de la fosse où on les tenait, puis se sont armés et ont fait un massacre des gardes mes compagnons...

Comme il finissait de parler, Guillan et son cousin virent sortir de la tour, d'abord un chevalier que poursuivaient trois ou quatre prisonniers, puis sept hallebardiers qui s'enfuirent vers le bois voisin.

Mais Guillan et Ladasin ne les laissèrent pas s'enfuir ainsi : ils leur coururent sus, en tuèrent quatre et s'emparèrent du chevalier que poursuivaient les prisonniers.

Ces derniers, heureux d'avoir reconquis leur liberté, s'en vinrent saluer Guillan-le-Pensif, qu'ils reconnurent tous.

— Mes seigneurs, leur dit ce vaillant homme, je ne puis longuement demeurer avec vous, car je suis forcé d'aller trouver le roi Lisvart... Mais mon cousin Ladasin vous fera compagnie... Lorsque vous serez rafraîchis, venez, je vous prie, à la cour, et amenez quant et vous ces deux chevaliers que je vous baille en garde jusqu'à ce que le roi Lisvart en ait ordonné selon sa justice... Je demanderai en outre à l'un de vous de demeurer pour garder cette place, jusqu'à ce que j'y aie pourvu.

Les chevaliers promirent. Alors, les recommandant à Dieu, Guillan-le-Pensif retira son écu de son cou, le bailla en garde à l'un de ses écuyers, et, en reprenant celui d'Amadis, ainsi qu'il en avait coutume, les larmes lui vinrent aux yeux malgré lui. Et comme ses compagnons s'étonnaient de le voir ainsi changer d'écu, avec ce regret, il leur répondit :

— Cet écu que je viens de placer à mon cou, après en avoir ôté le mien, est celui du meilleur chevalier du monde! C'est l'écu du vaillant et incomparable Amadis de Gaule.

Cela dit, Guillan le Pensif reprit son chemin, et, au bout de quelques journées, il arriva en la cour du roi Lisvart sans avoir eu d'autres aventures.

—

## CHAPITRE XIX

**Comment Oriane et la reine Brisène reçurent don Guillan-le-Pensif, qui leur apportait les armes du vaillant Amadis de Gaule.**

On savait déjà, à la cour de Lisvart, que le vaillant Amadis de Gaule avait mis fin à toutes les aventures de l'Ile Ferme, gagné la seigneurie d'icelle, et qu'il s'en était allé secrètement, avec une grande tristesse, on ne savait pas où ni pourquoi.

Guillan-le-Pensif entra dans la salle portant toujours à son cou l'écu d'Amadis, et il alla faire sa révérence au roi.

— Quelles nouvelles avez-vous d'Amadis! demanda Lisvart.

— Sire, répondit Guillan, je n'en sais nulles. Toutefois, s'il vous plaît, je vous réciterai devant la reine comment j'ai trouvé ses armes et son écu que voici.

— Vraiment, reprit le roi, j'en suis très content; puisqu'il était son chevalier, c'est raison qu'elle sache la première ce qu'il est devenu...

Ce disant, le roi prit Guillan-le-Pensif par la main et le conduisit auprès de la reine.

— Madame, dit alors Guillan en s'agenouillant, il y a quelques jours, en quête du vaillant Amadis, je passais auprès d'une fontaine que l'on nomme la fontaine de Plein-Champ : j'y trouvai toutes les armes de cet incomparable chevalier..... Je vous les apporte, madame, afin que vous les fassiez mettre en un lieu éminent, où chacun les puisse voir, où chacun puisse, en les contemplant, prendre exemple sur celui à qui elles furent, lequel, par sa haute chevalerie, a acquis le premier rang entre tous ceux qui jamais portèrent cuirasse au dos...

— Quel dommage que la perte d'un si bon chevalier! s'écria la reine, toute dolente. Beaucoup de vivants y perdent leur soutien, leur protecteur, leur ami!... Et je vous sais très bon gré, seigneur Guillan, de ce que vous avez fait pour lui et pour moi tout ensemble... Je vous promets que ceux qui, comme vous, voudront se mettre en quête pour le trouver, me donneront occasion, et à toutes autres dames, de leur vouloir du bien pour l'amour de celui qui était tant à leur commandement.

Ainsi se manifesta le chagrin de la reine et du roi. Il ne fut rien au prix de celui qui s'empara de la belle et malheureuse Oriane. Car si, auparavant, elle avait eu des angoisses pour la grande faute qu'elle avait faite, maintenant ces angoisses redoublèrent avec une mélancolie si grande qu'il lui fut impossible de demeurer là plus longtemps.

Elle courut dans sa chambre, et, se jetant sur son lit, elle se prit à crier :

—Ah! malheureuse! malheureuse que je suis?.. Je puis bien maintenant dire que toute la félicité que j'eus jamais est un vrai fantôme et mon tourment une pure vérité..... Car si j'ai quelque contentement, c'est seulement par les songes qui me sollicitent la nuit... Car, en veillant, toute austérité afflige mon pauvre esprit, de sorte que, autant

le jour m'est martyre, autant la nuit m'est bonheur, parce qu'en dormant je me vois souvent devant mon ami..... Mais le réveil! le réveil, qui me prive de tant d'aise, combien il est cruel!... Ah! mes yeux, non plus yeux mais ruisseaux de larmes, vous êtes bien abusés, puisqu'étant clos vous voyez celui seul qui vous contente, et quel ouverts, tous les ennuis du monde viennent vous offusquer!..... Par bonheur, la mort, que je sens prochaine, me délivrera de cette anxiété, et vous, amant cher, vous serez vengé de la plus ingrate qui fût jamais!...

Alors, comme furieuse, Oriane se leva, résolue à se précipiter du haut en bas de ses fenêtres. Mais, au moment où elle allait accomplir ce funeste dessein, Mabile, qui l'avait suivie, épiée et entendue, se précipita à son encontre, l'arrêta et lui représenta l'infamie qu'elle acquerrait, si seulement on apprenait qu'elle eût eu ce vouloir. Elle ajouta, après lui avoir parlé du retour probable d'Amadis :

— Comment, chère Oriane, où est donc cette constance de fille de sang royal? Où est cette prudence dont on vous loue tant? La moindre nouvelle vous met la tête et le cœur à l'envers, et les plus fausses sont les mieux accueillies..... Je ne vous reconnais plus, mignonne..... Avez-vous déjà oublié le mal qui faillit vous advenir il y a un an, par les fausses nouvelles qu'Arcalaüs apporta à la cour?... Et maintenant, parce que Guillan-le-Pensif a trouvé les armes de mon cousin Amadis, vous allez vous imaginer qu'il est mort! Croyez-moi plutôt que de croire les nouvelles mensongères..... Vous reverrez votre ami, je vous le promets..... Vous le reverrez avant peu... lorsqu'il aura vu vos lettres.., lorsqu'il aura appris la peine où vous êtes.

Ce discours fut appuyé de tant de raisons persuasives et de tant de caresses plus persuasives encore, qu'Oriane sentit une partie de son tourment s'apaiser.

Sur ces entrefaites, on leur vint dire, à Mabile et à elle, que les chevaliers et demoiselles que Guillan-le-Pensif avait délivrés de prison étaient arrivés. Mabile entraîna aussitôt sa belle compagne vers la salle, où, en effet, Guillan présentait au roi les deux chevaliers prisonniers amenés par les chevaliers délivrés. Ces derniers racontèrent comment le combat s'était fait, quels propos Gandalod avait tenus à Guillan, et aussi comment, durant leur mêlée, les chevaliers qui étaient aux basses fosses de la tour avaient trouvé moyen de se délivrer.

— Est-il vrai? dit le roi à Gandalod. Je fis, il n'y a pas longtemps, brûler ton père en cette ville à cause de sa grande trahison, et tu y seras pendu avec ton compagnon, parce que tu avais machiné ma mort...

Tout aussitôt, Lisvart ordonna qu'on les allât attacher aux créneaux de la ville, vis-à-vis du lieu où Bersinan avait été brûlé, ce qui fut incontinent exécuté.

—

## CHAPITRE XX

Comment Corisande, à la recherche de son ami Florestan, s'en vint à la Roche-Pauvre où le Beau-Ténébreux se trouvait avec l'ermite, et ce qu'il leur advint.



Un jour que le Beau-Ténébreux était assis près de l'ermite à la porte de leur cellule, le vieillard lui dit :

— Racontez-moi, mon fils, le songe que vous fîtes dans la forêt.

Le Beau-Ténébreux le lui raconta, en taisant le nom des demoiselles, et lui demanda ce qu'il en pensait sérieusement.

L'ermite se mit à sourire et lui assura qu'il avait lieu d'être satisfait de ce que le songe lui paraissait signifier.

— La chambre obscure est la tribulation où vous êtes, dit-il; les demoiselles sont de vos amies et elles parlent de vous à celle que vous aimez, elles vous tireront de ce lieu. Le rayon de soleil signifie une lettre de réconciliation qui vous séparera de moi. Le feu dont cette dame était entourée, c'est l'amour et le chagrin de votre séparation. La pelouse verte où vous l'emportâtes est la joie que vous aurez à vous retrouver ensemble.

Ce que je vous dis, continua l'ermite, ne convient ni à mon âge, ni à mon état, mais je crois servir Dieu en consolant une personne aussi désolée que vous êtes.

Le Beau-Ténébreux lui baisa les pieds et le remercia de le réconforter ainsi, il pria Dieu d'accomplir ce qu'il venait d'entendre.

L'ermite expliqua encore au Beau-Ténébreux un songe précédent; il sut le distraire un peu en le faisant pêcher avec ses neveux qui visitaient la Roche-Pauvre.

Le Beau-Ténébreux allait souvent à l'écart sous des arbres, d'où l'on apercevait la terre ferme; il aspirait les senteurs venant d'un pays où la fortune l'avait couronné, et il pensait au tort que lui faisait Oriane, sans qu'il l'eût offensée.

— Las! disait-il, ai-je mérité d'être banni sans avoir failli! Certes, amie, si ma mort vous était agréable, vous pouviez me la donner plus tôt au lieu de me faire languir ainsi. Le seul refus de votre accueil, le jour où vous m'acceptâtes pour votre chevalier, eût suffi alors pour me faire mourir mille morts!...

Chaque jour le Beau-Ténébreux se plaisait à rappeler ses peines; il passait quelquefois la nuit sous les arbres, et il lui arriva de composer dans un moment de calme la chanson suivante :

Puisqu'à grand tort la victoire
Méritée on me dénie,
Lorsque finie est la gloire,
Gloire est de finir la vie!

Et que de la même mort
Meurent mes âpres malheurs,
Mon espoir et mon confort,
Amour même et ses chaleurs.

Mais toujours j'aurai mémoire
D'un perpétuel émoi;
Car pour un maître à ma gloire
On meurtrit ma gloire et moi!

Ainsi passait le temps le Beau-Ténébreux, attendant que mort ou meilleure fortune le missent hors de la misère en laquelle il vivait.

Il advint qu'une nuit, vers le point du jour, étant couché sous les arbres, comme il en avait coutume, il entendit près de lui les sons d'un très mélodieux instrument, auxquels il prit tant de plaisir qu'il les écouta tout du long.

Emerveillé cependant, et curieux de savoir d'où ces sons pouvaient venir, connaissant le lieu désert, il se leva et s'approcha sans bruit du côté d'où il les entendait venir.

Il vit alors deux demoiselles chantant sur le luth, près d'une fontaine; il se tint coi de peur de les effaroucher, et les écouta quelque temps: puis il se montra à elles et leur dit:

— Votre musique m'a fait perdre aujourd'hui matines, demoiselles, et j'en suis bien fâché!...

Les demoiselles furent effrayées de cette apparition. La plus courageuse se décida cependant à parler.

— Nous ne pensions pas, dit-elle, vous déplaire en nous ébattant ainsi, mais vous nous obligeriez de nous dire qui vous êtes et comment se nomme cet endroit inhabitable.

— En vérité, répondit le Beau-Ténébreux, ce lieu s'appelle la Roche-Pauvre; il y a là-haut un ermite que j'accompagne en punition de mes péchés.

— Mon ami, firent les demoiselles, ne pourrions-nous trouver une retraite ici pour une dame riche et puissante, si mal traitée d'amour qu'elle en est presqu'au mourir?

— Il n'y a d'autres logis ici, repartit le Beau-Ténébreux, que la chambrette où se retire l'ermite et le repaire où je dors quelquefois; si l'ermite consent à vous le prêter, j'irai coucher à la belle étoile comme je fais souvent.

Les demoiselles le remercièrent et allèrent à un pavillon où le Beau-Ténébreux aperçut une très belle dame couchée.

Il comprit que c'était celle dont on lui avait parlé.

Plus loin, il avisa quatre hommes armés faisant le guet, cinq autres se reposant et un bâtiment de bonne mine à l'ancre à peu de distance.

Le soleil se levait quand la clochette de l'ermitage appela le Beau-Ténébreux; l'ermite voulait célébrer la messe.

— Il vient d'arriver des étrangers à la Roche, dit le Beau-Ténébreux, je puis les inviter à entendre la messe?

— Allez, répondit l'ermite, j'attendrai leur présence.

Mais comme il descendait, il rencontra les chevaliers apportant la dame; il se hâta donc d'habiller l'ermite et la messe commença.

Le Beau-Ténébreux, au milieu de ces dames, se rappela la cour du roi Lisvart et la joie qu'il avait d'être près d'Oriane; les larmes lui vinrent si fort aux yeux que les demoiselles s'en aperçurent.

Elles attribuèrent cet effet à la contrition de ses péchés, et après le service, s'en vinrent aborder l'ermite pour lui demander quelque chambrette pour leur maîtresse, fort malade de la mer et de peines extrêmes.

— En vérité, mesdames, dit l'ermite, il n'y a ici que deux petites cellules; je me tiens dans l'une où, si je puis, jamais femme n'entrera, et dans l'autre, ce pauvre homme se retire quelquefois pour dormir; je serais fâché de l'en voir chassé.

— Père, dit le Beau-Ténébreux, que cela ne vous empêche d'être agréable à ces dames, je me contenterai bien des arbres pour refuge.

— Eh bien! dit l'ermite, de par Dieu, soit!...

Le Beau-Ténébreux conduisit les demoiselles à sa cabane, où bientôt la dame fut déposée sur un lit richement dressé; il remarqua les gestes de celle-ci, car on lui avait dit qu'elle souffrait d'amour.

Il s'informa auprès des demoiselles quelle était la cause de tant de mal que portait leur maîtresse.

— Mon ami, lui dit-on, vous la trouverez encore très belle, quoique son mal l'ait changée beaucoup; elle n'a ni trêve ni repos à cause d'un chevalier qu'elle va chercher à la cour du roi Lisvart; si Dieu n'allége pas la passion qu'elle a pour ce chevalier, il est impossible que sa vie puisse être longue.

Au nom du roi Lisvart, le Beau-Ténébreux fondit en larmes; il désira encore plus connaître le nom du chevalier et le demanda avec prières.

— Il n'est pas de ce pays, dirent les demoiselles, et vous ne pouvez le connaître...

— Obligez-moi pourtant de me dire son nom.

— Le chevalier qu'aime cette dame, annonça l'une d'elles, a nom Florestan, frère du bon chevalier Amadis de Gaule et de don Galaor.

— Vous dites vrai, fit le Beau-Ténébreux, et ne pourriez dire de lui autant de bien qu'il en mérite.

— Vous le connaissez donc? repartit la demoiselle.

— Je l'ai vu récemment, reprit le Beau-Ténébreux, dans la maison de la reine Briolanie pour laquelle Amadis son frère et son cousin Agraies battirent Abyséos et ses deux fils. Il arriva quelques jours après le combat. C'est à mon avis l'un des meilleurs chevaliers du monde. Votre dame a nom Corisande?

— Vous dites vrai en cela; mais à votre tour, donnez-nous votre nom.

— Mesdemoiselles, dit le Beau-Ténébreux, je suis un chevalier qui paie à présent, par dure pénitence, les trop grandes fortunes et vanités qu'il eut autrefois.

— Sur mon âme, répondit une demoiselle, vous avez choisi la meilleure voie pour faire votre salut. Nous vous laissons pour aller distraire notre maîtresse avec la musique que vous avez ouïe ce matin.

Le Beau-Ténébreux se retira de son côté, mais il fut rappelé pour dire à Corisande ce qu'il savait de Florestan.

Au récit de ses demoiselles, cette dernière avait dit:

— Mon ami, mes femmes disent que vous connaissez et aimez Florestan, racontez-moi ce que vous en savez.

Le Beau-Ténébreux lui donna tous les détails de

l'Ile Ferme, ce qui fit supposer à Corisande qu'il était de la parenté de son ami. Elle se retira, un peu consolée d'avoir eu des nouvelles de son amant, et convaincue que le jeune ermite qu'elle avait vu était d'un rang et d'une naissance illustres.

## CHAPITRE XXI

Comment Corisande quitta la Roche-Pauvre pour aller à la cour du roi Lisvart quérir des nouvelles de son ami Florestan.

Corisande remonta dans son vaisseau après avoir fait de vains efforts pour engager le Beau-Ténébreux à quitter cette solitude et à s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta en quelques jours dans l'embouchure de la Tamise, et la reine Brisène, sa cousine, ayant appris son arrivée, envoya sa dame d'honneur et une suite nombreuse pour l'amener en son palais.

Lisvart reçut Corisande avec toute la cordialité qu'il devait à une dame de son lignage, élevée dans sa cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvait la servir en quelque chose, Corisande, ne lui célant pas plus longtemps ses liaisons avec Florestan, se plaignit de ne pas le rencontrer dans sa cour.

— Ah! répondit Lisvart, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous..... Nous ignorons si son frère Amadis vit encore, et c'est cette ignorance où nous sommes à son endroit qui fait à tous notre peine... Personne ne peut nous en donner des nouvelles... Guillan-le-Pensif est venu, il y a quelques jours, nous rapporter les armes de ce valeureux chevalier... Florestan et plusieurs chevaliers de ma cour sont partis pour faire sa quête, et moi-même, s'il m'avait été permis de m'éloigner de mes Etats, j'aurais été de bon cœur à sa recherche, car la perte d'Amadis est une calamité publique, et nous ne pouvons prendre joie ni repos sincères que nous ne l'ayons retrouvé...

— Vos paroles m'effraient, sire, s'écria Corisande grandement émue en effet; je connais la tendresse fraternelle de Florestan : il ne pourrait survivre au malheur d'avoir perdu Amadis!... O mon Dieu! mon Dieu! faites qu'Amadis vive!...

Oriane et Mabile survinrent à ces mots. Leurs amicales caresses chassèrent les vilains pressentiments de l'âme de Corisande, et l'union la plus délicate et la plus intime s'établit entre ces trois princesses, si dignes en effet de s'aimer.

Il n'est point d'âme bien éprise qui ne soit occupée à faire naître les occasions de rappeler l'objet aimé. Le nom seul de ce qu'on aime cause une émotion inexprimable lorsqu'il est prononcé par la bouche d'une amie. Ainsi de Corisande et d'Oriane. Corisande ne prononçait jamais le nom de Florestan sans qu'Oriane n'eût l'art de la faire parler d'Amadis.

C'est à la suite d'une de ses conversations-là que Corisande eut occasion de raconter tout ce qu'elle avait vu et entendu pendant son séjour à la Roche-Pauvre. Elle peignit le Beau-Ténébreux avec des traits si justes qu'Oriane et Mabille furent comme frappées de la ressemblance qui existait entre ce jeune ermite par amour et ce vaillant Amadis dont elles déploraient si amèrement la perte.

— Ah! n'en doutons, chère Mabile, c'est Amadis!... s'écria Oriane éplorée. C'est lui, le héros, l'ami que j'ai si odieusement soupçonné, dont j'ai causé tous les malheurs... C'est lui qui croit à mon abandon après avoir tant cru à mon amour!... C'est lui qui va mourir de langueur sur la Roche-Pauvre!...

— Je le pense comme vous, ma chère cousine, répondit Mabile. Tranquillisez-vous donc, ma mignonne! Tout vient à point et à souhait lorsqu'on sait attendre!... Attendez! Attendez! Amadis vit, je vous en donne l'assurance!... Amadis vit... il vous aime toujours... Vous le reverrez!...

— Ah! comment l'espérer? reprit Oriane. La demoiselle de Danemark a pris la route de l'Ecosse, et Durin est parti pour le chercher dans la Gaule...

— Je ne peux pas dire, ma mignonne, qu'Amadis me soit absolument tout aussi cher qu'à vous, répliqua Mabile en souriant; mais, en vérité, il a place dans mon cœur à côté de mon frère Agraies... Et, pour vous le prouver, si, dans quinze jours, nous n'avons pas reçu de nouvelles positives de ce cher vagabond, je prendrai le prétexte d'aller en Ecosse voir la reine ma mère, et de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément... Alors, une fois en route, je m'arrangerai pour que le pilote de mon navire me conduise vers la Roche-Pauvre... Cela vous convient-il, ma mignonne?...

— Ah! ma mie, répondit Oriane en se jetant dans les bras de Mabile, comme vous savez bien faire la clarté dans les ténèbres de mon pauvre cœur!... Sans vous, je mourrais!...

## CHAPITRE XXII

Comment la demoiselle de Danemark, au moment où elle croyait faire naufrage, aborda à la Roche-Pauvre et remit au Beau-Ténébreux une lettre qui lui fit jeter la bure aux orties.

La demoiselle de Danemark avait presque perdu l'espérance de retrouver Amadis. Elle n'avait touché qu'à la première île des Orcades, et cette île était inhabitée; ce n'était qu'un vaste rocher hanté par de gros oiseaux de mer qui venaient y faire leurs pontes.

Cette fidèle demoiselle se proposait de pénétrer plus avant dans l'archipel de ces îles sauvages, lorsqu'un âpre vent du nord la repoussa le long des rivages d'Ecosse, et le même vent, continuant plusieurs jours, porta son navire dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva la mit en danger de périr, corps et biens. La demoiselle de Danemark passa toute la nuit entre la vie et la mort, recommandant à chaque instant son âme au grand fabricateur des mondes.

Heureusement qu'au point du jour, le pilote, apercevant une sorte d'écueil énorme qui faisait saillie au milieu des flots, eut l'adresse de tenir barre vers cet endroit et de s'en approcher assez près pour s'en faire un abri contre les colères des vagues. Puis la tempête s'apaisa peu à peu, et

le pilote comprit qu'il était aisé d'aborder sur cet écueil, devenu ainsi un havre de grâce, d'autant plus qu'il présentait sur l'un de ses côtés un rivage dépourvu de roches dangereuses.

Cependant, malgré tous les avantages d'une descente, ni le pilote, ni son équipage, ni la demoiselle de Danemark n'eussent songé à l'effectuer, la jugeant inutile, si les sons d'une cloche ne leur eussent fait espérer de trouver là le repos et les secours dont ils avaient besoin.

La demoiselle de Danemak, accompagnée du pilote, descendit à terre, et les sons de la cloche les guidant, ils découvrirent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduirait vers l'habitation.

C'était à la Roche-Pauvre qu'avait abordé la demoiselle de Danemark!

En suivant le chemin qui conduisait à l'ermitage, elle rencontra un jeune serviteur du vieil ermite, revenant de lui porter ses provisions. Elle l'interrogea : il lui répondit que ce vieillard allait dire sa messe. La demoiselle de Danemark, le pilote et les quelques passagers qui l'avaient suivie, se hâtèrent de se rendre à la chapelle pour remercier le grand fabricateur des mondes de les avoir sauvés du naufrage.

Le Beau-Ténébreux, à genoux et le dos tourné vers les assistants, se préparait à servir à l'autel son vieux compagnon. Toujours dans les larmes et dans l'amertume, le teint brûlé par les rayons du soleil, amaigri, abattu par les jeûnes, par les macérations, par la souffrance, tout le rendait méconnaissable. Vers la fin de la messe, il jeta les yeux sur les assistants et reconnut la demoiselle de Danemark. Pour lui, c'était un reflet d'Oriane! C'était un souvenir de ce passé brûlant auquel il essayait chaque jour d'échapper, sans pouvoir y réussir!... Son état de faiblesse ne lui permit pas de soutenir la vive émotion qu'il ressentit alors, et, poussant un sourd gémissement, il tomba pâmé sur le sol.

L'ermite vint à son secours et le fit transporter dans la chambre rustique qu'il occupait.

— Quel est donc ce compagnon de votre solitude sur lequel vous versez en ce moment des pleurs comme s'il était votre fils? demanda la demoiselle de Danemark, étonnée de la douleur du bonhomme.

— Hélas! répondit le vieil ermite, c'est un chevalier qui accomplit ici la plus âpre des pénitences pour se punir des fautes de sa maitresse... Il a choisi cette roche déserte pour se séparer à jamais des hommes et se rapprocher de plus en plus du Créateur des choses et des êtres!...

La demoiselle de Danemark, apprenant cela, envoya chercher au navire tous les secours qui pouvaient être nécessaires, et, voulant procurer elle-même les plus pressés, elle entra dans la chambre rustique, souleva doucement la tête du Beau-Ténébreux et lui fit respirer un vulnéraire.

Amadis revint lentement à la vie. Mais, le sentiment de sa situation lui revenant aussi, il comprit qu'en se faisant connaître il désobéirait peut-être aux ordres d'Oriane qui l'avait à jamais banni de sa présence, et, en conséquence, il continua de fermer les yeux. Quelque chose que la demoiselle de Danemark put lui dire, elle n'en put tirer autre chose que des soupirs. Alors, imaginant que l'air lui ferait du bien, elle courut ouvrir la fenêtre, et les rayons du soleil tombèrent sur le visage pâle et couvert de larmes du Beau-Ténébreux.

— Ah! Dieux! s'écria-t-elle avec émotion, en reconnaissant sur son front la cicatrice bien connue d'une blessure qu'il avait reçue d'Arcalaüs. Ah! Dieux! vous êtes donc celui qui nous fait verser tant de larmes! celui que je cherche à travers tant de dangers, et que je n'espérais plus retrouver !... Hélas! vaillant et généreux Amadis! c'est à vous à présent de pardonner à votre bien chère et bien malheureuse Oriane, qui voudrait effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur! Amadis, tendre et fidèle Amadis! ce qu'une lettre a fait, une autre lettre peut le défaire! La main qui vous a blessé peut et veut vous guérir! Tenez, voici ce que vous écrit de nouveau la pauvre Oriane. Lisez-la vite, et partons plus vite encore pour nous rendre à Mirefleur où l'amour vous attend pour nous réunir!...

Amadis, éperdu, pouvant à peine en croire ses oreilles et ses yeux, serrait les mains de la demoiselle de Danemark sans lui répondre autrement, prenait pour la lire et la relire, la baiser et la rebaiser, cette lettre guérissante de l'incomparable maîtresse qu'il croyait avoir perdue en ce monde et dans l'autre.

— O vous qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre! s'écria-t-il enfin, plein d'amour et de joie, en levant ses yeux attendris vers la bonne demoiselle de Danemark; comment pourrai-je jamais reconnaître tout ce que je vous dois?...

Un sang plus doux, plus vif aussi, coulait dans les veines du Beau-Ténébreux. Les couleurs et les forces de la jeunesse lui revenaient. Il se leva sans y être aidé, et le moment de son départ fut le premier projet qu'il concerta avec sa libératrice.

Il ne put prendre congé de l'ermite sans être profondément remué par les regrets. Les soins délicats et dévoués de ce bon vieillard l'avaient sauvé de sa propre fureur, en calmant par degrés son désespoir; c'était à ce saint homme qu'Oriane devait son amant!

L'ermite, en face du bonheur qui rayonnait sur le visage de son jeune compagnon, ne songea pas un seul instant à le retenir. Tout au contraire, il l'embrassa et lui dit :

— Partez, mon cher fils! La solitude n'est salutaire qu'aux vieillards comme moi, qui ai depuis longtemps renoncé aux fallacieuses voluptés de la vie et qui n'attend plus que l'heure bénie où je pourrai clore enfin, pour l'éternité, mes yeux attristés par la bataille humaine... Mais pour les jeunes âmes comme la vôtre, la solitude est malsaine, à cause des révoltes de la chair, accoutumée à plus de mollesse, et des révoltes de l'esprit, accoutumé à plus de satisfactions... Partez donc, mon cher fils, et que le ciel vous protége, comme vous le méritez si bien!...

Il dit et, malgré son grand âge et l'épuisement de ses forces, il voulut accompagner le Beau-Ténébreux jusqu'au rivage, afin de le bénir au moment où il montait sur le navire qui le ramenait vers le bonheur.

## CHAPITRE XXIII

**Comment Galaor, Agraies et Florestan s'en revinrent de leur quête inutile à la cour du roi Lisvart, et comment Oriane, pour fuir les émotions et ne penser qu'à son amant, s'en alla à Mirefleur avec la princesse Mabille.**



Galaor, Agraies et Florestan, que le rapport d'Isanie, gouverneur de l'Ile Ferme, avait vivement affligés, et qui s'étaient mis en quête d'Amadis dans presque tous les pays de l'Europe, se retrouvaient dans un ermitage près de Londres, lieu de leur rendez-vous, pendant que le Beau-Ténébreux faisait voile vers la terre bénie où l'attendait le bonheur.

Ils revinrent tous trois à la cour du roi Lisvart, tristes de leur inutile quête. Lisvart ne fut pas moins triste qu'eux, et sa peine redoubla en apercevant Florestan, qui avait avec son frère une ressemblance merveilleuse.

Florestan fléchit un genou devant le roi, et il voulut lui baiser la main; mais Lisvart, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant :

— Je reconnais en vous le sang de mon ami le roi Périon, et je suis pénétré de joie de recevoir dans ma cour un de ses fils que la renommée rend déjà l'égal de ses frères...

La reine Brisène, apprenant le retour de Galaor et d'Agraies, s'empressa de les voir et vint, suivie de quelques dames, parmi lesquelles était l'heureuse Olinde, la mie du prince Agraies. Olinde savait déjà que ce prince avait passé sous l'arc des loyaux amants, et elle ne l'en aimait que davantage.

Quant à Corisande, elle ne s'informa point si Florestan avait franchi ce passage, qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même. Contente de retrouver son amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avait à la revoir. Tous les deux étaient libres, personne n'avait intérêt à les épier, et l'un et l'autre semblaient se dire, en se regardant avec des yeux agrandis par le désir, qu'ils attendaient la nuit avec impatience...

Mabile, après avoir embrassé son frère Agraies, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois princes.

— Ah! murmura Oriane avec amertume, Amadis n'est pas avec eux!...

Mabile, pendant un long temps la pressa de paraître :

— Eh! le puis-je, répondit-elle, dans l'état où je suis?... J'ai les yeux rouges, le cœur gros de larmes... j'étouffe... je me meurs... Pourquoi irais-je attrister par ma mélancolie la joie des autres?... Flinde a son ami Agraies... Corisande a son ami Olorestan... Moi seule n'ai pas mon ami Amadis!

— Consolez-vous, mignonne, consolez-vous! Vous connaissez Amadis; peut-être que ses compagnons, en quête de lui, l'auront trouvé sans le reconnaître, et, voulant leur cacher le sujet de sa douleur, il n'aura pas voulu paraître à leurs yeux... Mais, soyez-en sûre, la demoiselle de Danemark aura été plus heureuse... Les femmes savent mieux que les hommes trouver ce qu'elles cherchent... Elle aura vu Amadis, lui aura parlé, l'aura convaincu : elle va revenir avec lui, mon cœur me le dit!...

— Le ciel vous entende!... murmura Oriane.

Lors, faisant un effort sur elle-même, et essuyant avec soin ses beaux yeux, afin qu'on ne pût s'apercevoir qu'elle avait pleuré, elle passa chez le roi son père.

Galaor alla avec empressement au devant d'elle et lui baisa dévotement la main.

— Ne trouvez-vous pas ma fille changée? lui demanda Lisvart.

— Sire, répondit Galaor, je la trouve un peu maigre... Ah! madame, ajouta-t-il en regardant Oriane avec des yeux bien expressifs, qu'il me serait doux de pouvoir contribuer à vous rendre la santé!

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la chaleur que Galaor venait de mettre dans l'expression de son souhait.

— Ma santé reviendra bien vite, dit-elle. Plût au ciel que vous pussiez retrouver de même le frère que vous avez perdu et qui, dans ce moment, serait si nécessaire au service du roi mon père!...

En disant ces mots, Oriane tourna la tête, et aperçut Florestan qui s'avançait de son côté pour la saluer. La ressemblance de ce prince avec Amadis fit naître une vive émotion dans le cœur d'Oriane et pensa lui devenir funeste. A peine put-elle lui parler; ses genoux tremblaient, et ce ne fut qu'avec l'aide de la fidèle Mabile qu'elle put se retirer dans son appartement.

— Ma chère Mabile, lui dit-elle en versant de nouvelles larmes, vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouveaux tourments... Vous voyez aussi tout ce qu'il m'en coûte pour les cacher... Je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite et d'obtenir de mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'espère que vous voudrez bien m'accompagner... Là du moins je serai à l'abri de ces horribles secousses, de ces cruelles émotions qui m'arrivent ici presque à chaque instant, et qui, répétées plus longtemps, me tueraient... Et je ne veux pas mourir avant d'avoir revu Amadis!...

La princesse Mabile aimait trop sa cousine pour lui refuser ce qu'elle lui demandait : elle en prévint Agraies. Oriane, dès le jour même, obtint de son père l'autorisation d'aller se mettre au vert à Mirefleur, et le départ fut fixé au lendemain.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment, un jour que le roi Lisvart était à table, il reçut un défi au nom de cinq géants qui voulaient venger la mort du roi Abies.**



ien, d'ailleurs, ne convenait mieux à Oriane, que de s'éloigner d'une cour en proie maintenant aux soucis et aux préoccupations d'une guerre. Cildadan, roi d'Irlande, refusait de payer le tribut auquel son royaume était assujetti depuis la défaite d'Abies, et il avait envoyé un de ses hérauts d'armes défier le roi Lisvart, en lui proposant un combat de cent chevaliers de chaque pays.

Lisvart rassemblait le nombre de chevaliers à la tête desquels il devait combattre contre le roi Cildadan, et il regrettait vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre, bien qu'il eût déjà avec lui Galaor, Agraies et Florestan.

Quelques jours après le départ d'Oriane pour Mirefleur, Lisvart se trouvait à table avec ses chevaliers, lorsqu'on annonça un chevalier étranger qui lui présenta respectueusement une lettre scellée de cinq sceaux et lui demanda permission de la lire.

— Faites votre charge, lui répondit Lisvart, qui se doutait bien que ce chevalier était porteur d'un nouveau cartel.

Lors, le nouveau venu, qui jusque-là s'était tenu le genou droit à terre, se releva, ouvrit le parchemin et lut d'une voix forte :

« Roi Lisvart,

« Je te défie, ainsi que tous tes alliés, de la part des hauts et puissants princes Famongomad, géant du lac Boulant, Cartadague, géant de la Montagne-Gélée, Mandasabul, géant de la Tour-Vermeille, Quadragant, géant, frère du feu roi Abies, et aussi de la part de l'enchanteur Arcalaüs. Ils te mandent, par moi, qu'ils ont juré ta mort, et, qu'à cet effet, ils seront tous les cinq compris dans le nombre des cent chevaliers du roi d'Irlande Cildadan. Cependant, le redoutable Famongomad offre de te ménager la paix, si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de demoiselle à Madasime, sa fille, qui la mariera dans la suite avec Basigant, lequel mérite bien de devenir maître de tes Etats. »

— Chevalier, dit Lisvart avec un rire méprisant, lorsque l'envoyé eut fini sa lecture, ceux qui vous ont donné cette commission ont bien compté sur ma modération... C'est les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponse! Mais puis-je compter de même sur leur loyauté lorsqu'un chevalier de ma cour leur portera celle que je vais faire à ce défi?

— Sire, répondit le chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgase, chez Quadragant, où ces princes sont tous rassemblés. Je suis Landin, neveu de ce dernier prince, et, comme lui, je brûle de venger la mort du roi Abies. Puissé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna!... Mais, par malheur, on m'a assuré qu'il était absent de votre cour, et je doute qu'il choisisse, pour y revenir, le temps où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui désirent aussi vivement que moi sa mort!...

Florestan, à ce propos, ne put se contenir.

— Chevalier, dit-il avec colère au neveu de Quadragant, je ne suis pas le vassal du roi Lisvart: mais, s'il m'est permis de parler en sa présence et devant tant de braves chevaliers, ses compagnons d'armes, je veux vous apprendre que j'ai nom Florestan, et que je suis le frère du vaillant Amadis, que vous devriez respecter et non braver; et j'ajoute qu'en son absence, je me fais sa caution et son représentant et que je défie vous et les vôtres, que je punirai des propos que vous osez tenir contre lui!...

— Chevalier, reprit Landin, les lois de la chevalerie vous devraient être mieux connues... Vous voyez bien que je ne peux plus disposer de moi qu'après le combat général... Nous nous y rencontrerons, peut-être; en tous cas, si nous y survivons l'un et l'autre, j'accepte votre défi que je vous rappellerai.

Landin, à ces mots, présenta son gage à Florestan, qui lui remit le sien.

Le roi Lisvart congédia le neveu de Quadragant, en lui adjoignant, pour porter sa réponse à Montgasc, un de ses meilleurs chevaliers. Et, pour dissiper les idées sombres que ce nouveau défi semblait avoir apportées dans sa cour, il manda la jeune princesse Léonor, sœur cadette d'Oriane, laquelle arriva, suivie d'une troupe de gentes pucelles de son âge, à la mine éveillée, aux lèvres roses, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs.

Ces charmantes petites pucelles, en entrant dans la chambre où se tenait le roi, chantaient en chœur une chanson qu'Amadis avait faite six mois auparavant pour la jeune Léonor, dont il s'était déclaré le chevalier.

Cette chanson disait :

Léonor, douce rosette,
Blanche et ravissante fleur,
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Je perdis ma liberté
Quand me mis
A regarder la clarté
Qui soumis
M'a au mal qu'ont vos amis;
Lequel pour grand bien j'accepte,
L'ayant pour telle valeur.
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

De toute autre que je puis voir
N'ai vouloir,
Etant seulement à vous;
Mais bien vois que mon devoir
Est d'avoir
Souffrance par-dessus tous.
Qu'amour soit donc en courroux,
Et, s'il veut, très mal me traite,
Son mal prendrai pour bonheur.
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Encore que mon mal se montre
A vous, dame,

C'est en autre qu'il rencontre
Et réclame
L'occasion de sa flamme;
Elle seule a la recette
De m'ôter de ce malheur.
Rosette fraîche et doucette
Pour vous suis en grand'douleur.

## CHAPITRE XXV

Comment, au moment où elle regrettait le plus l'absence du Beau-Ténébreux, Oriane reçut la nouvelle de son arrivée par la bonne demoiselle de Danemark.



Gandalin s'en alla à Mirefleur porter à Oriane la nouvelle du défi de Landin, et, plus que jamais, cette intéressante princesse regretta l'absence de son amant Amadis.

— S'il était ici, murmurait-elle, il défendrait mon père!..

— Ah! madame, lui dit Gandalin, cette mauvaise nouvelle que je viens de vous apporter a son bon côté, croyez-moi! Ce défi de Landin n'est que la seconde partie du défi de Cildadan... Or, il est impossible que le vaillant Amadis, mon maître, n'ait pas eu vent de ces bruits de bataille!... Il est impossible aussi, qu'en ayant eu vent, il ne s'empresse pas d'accourir pour mettre une fois de plus sa lance et son épée au service du roi votre père!...

Oriane était prête à dire :

— Ah! Gandalin, croyez-vous donc que votre maître ne voudrait combattre que pour le seul service du roi Lisvart?...

Lorsqu'une jeune demoiselle de sa suite accourut pour lui dire :

— Ah! madame! madame! que je suis aise! Comme j'étais à ma fenêtre, tout à l'heure, j'ai aperçu ma bonne amie la demoiselle de Danemark, qui descendait de sa haquenée...

A cette nouvelle, Oriane pâlit, ses yeux se fermèrent, ses jambes tremblèrent, elle tomba, pâmée, sur un lit de repos.

Gandalin, presqu'aussi impressionné qu'elle par l'annonce de cette arrivée, qui pouvait signifier un surcroît de malheur tout aussi bien qu'un grand bonheur, Gandalin chancela : il voulut courir au-devant de la demoiselle de Danemark pour savoir plus vite son sort, il ne le put pas, cloué qu'il était au sol par l'émotion. Heureusement que la demoiselle de Danemark, qui accourait aussi de son côté, entra à ce moment dans la chambre.

— Ah! divine princesse, s'écria-t-elle en allant embrasser les genoux d'Oriane, comme vous êtes aimée!... Amadis vit!... Je vous le ramène!.. Voici une lettre de lui!...

— Où est-il? demanda Oriane, qui voulait repaître ses yeux des traits aimés du vaillant Amadis. Où est-il?... M'a-t-il pardonnée?

— Ah! madame, répondit la sœur de Durin, pouvez-vous être inquiète des sentiments de l'amant le plus soumis et le plus fidèle?... Il n'a jamais cessé de penser à vous, de vous aimer, de vous chérir, de vous adorer comme une sainte!...

— Mais encore une fois, où est-il? N'est-ce pas un mensonge, une vision de mon esprit?

— Voici une lettre qui vous rassurera à cet égard, princesse... Quant au lieu où se trouve le seigneur Amadis, vous pensez bien que je ne voulais pas vous tuer en l'amenant avec moi... Comment auriez-vous supporté sa présence?... Il fallait vous préparer d'avance à cette joie suprême, afin qu'elle ne vous fît pas de mal... C'est ce que j'ai fait... m'en voulez-vous?...

— Non, chère et fidèle amie, non! Mais où est-il? Où est-il? Où est-il?

— Dans une abbaye voisine, avec mon cousin Enil, que le hasard a amené là fort heureusement pour distraire le Beau-Ténébreux...

— Alors, demanda Oriane en rougissant un peu, ton frère Durin pourra, dès ce soir, lui porter une lettre de moi dans laquelle je lui dirai plus de choses qu'il n'en pourra lire?...

— Mon frère Durin est à votre service, princesse...

— Mabile survint, sur ces entrefaites, et ce fut alors une joie à n'en plus finir. Les deux cousines se jetaient tour à tour dans les bras l'une de l'autre en s'embrassant, et elles ne se quittaient que pour se jeter ensuite dans les bras de la bonne demoiselle de Danemark qui jouissait en silence des heureux qu'elle avait faits.

Quant à Gandalin, il était descendu dans le jardin pour pleurer tout à son aise.

Oriane écrivit une longue, bien longue lettre, dans laquelle elle demandait pardon au Beau-Ténébreux des misères auxquelles elle l'avait exposé par suite d'une jalousie mal fondée à l'égard de Briolanie, reine de Sobradise, dont il avait refusé le cœur et le trône, Oriane le savait maintenant.

Le soir même, Durin, prévenu par sa sœur, se mit en route avec cette lettre pour l'abbaye où était le Beau-Ténébreux.

## CHAPITRE XXVI

Comment le Beau-Ténébreux, en se rendant secrètement à Mirefleur, où l'attendait la belle Oriane, rencontra sur son chemin le géant Quadragant qu'il n'attendait pas.

En l'absence de la demoiselle de Danemark, le Beau-Ténébreux avait dit un soir à son cousin l'écuyer Enil, qui commençait à soupçonner que ce froc d'ermite cachait quelque grand personnage :

— Mon cher Enil, ce harnois-ci me pèse; j'ai grande envie de savoir si je pourrais encore porter des armes, et vous me ferez grand plaisir d'aller demain à Londres et de m'en rapporter les meilleures que vous pourrez trouver... Quant à l'écu, je désire qu'il soit vert, semé de lions d'or!

Enil était parti, avait fait diligence et était revenu à l'abbaye au moment même où y entrait Durin avec la lettre de la belle Oriane.

Durin, après avoir instruit le Beau-Ténébreux des précautions qu'il avait à prendre pour pénétrer dans le château de Mirefleur, où l'attendait si impatiemment l'amoureuse Oriane, l'informa qu'A-

graies, Florestan et Galaor étaient à la cour de Lisvart, en attendant le combat contre Cildadan. Il ne lui cacha pas l'insolent cartel que Landin avait remis, ce que Famongomad avait osé proposer contre la divine Oriane, et la colère avec laquelle Florestan avait répondu, lorsque Landin avait eu l'audace de parler d'Amadis.

Le Beau-Ténébreux embrassa mille fois Durin, et, animé par l'enivrante espérance de revoir sa bien-aimée, il s'élança légèrement sur le vigoureux cheval que Durin avait su bien choisir. Et l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venait de quitter la bure d'ermite, faire bondir et passager ce cheval avec une adresse et une vigueur rares.

Couvert de son heaume pour n'être pas reconnu, le Beau-Ténébreux cheminait depuis un jour avec Enil et Durin, lorsqu'il fut arrêté par un chevalier d'une haute taille et d'une puissante encolure, qui lui cria :

— Chevalier, je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir !...

Le Beau-Ténébreux ayant examiné le bouclier de cet inconnu, qui portait d'azur à trois trèfles d'or, il le reconnut incontinent pour être le même que celui qu'il avait vu dans l'Ile Ferme, au-delà de l'arc des Loyaux-Amants, où les boucliers de ceux qui l'avaient passé étaient attachés en honneur de leur loyauté. Il se souvint même que ce bouclier était surmonté du nom de don Quadragant; et, tout cela réuni, le prévint en faveur du chevalier qui s'opposait à son passage.

— Il faut, reprit Quadragant, que vous me disiez si vous êtes de la cour du roi Lisvart.

— Pourquoi? demanda le Beau-Ténébreux.

— Parce que je suis son ennemi mortel et de tous ceux qui tiennent son parti, répondit Quadragant.

— Ah ! dit le Beau-Ténébreux, quoique votre haute naissance et votre haute renommée soient également illustres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un si grand roi et de tant de vaillants chevaliers qui lui sont attachés ! Quoique je sois le plus humble d'entre eux, je suis prêt à soutenir cette querelle... Il me serait cependant plus agréable d'être votre ami que de combattre contre vous...

— Eh! quel nom avez-vous donc, vous qui unissez tant de courtoisie à tant d'audace?

— Mon nom ne vous est pas connu... On m'appelle le Beau-Ténébreux, et ce nom ne mérite encore aucune illustration...

— Voyons s'il en acquerra dans cette occasion, qui peut-être va le faire oublier pour toujours ! dit Quadragant, en prenant du champ et en s'en revenant contre le Beau-Ténébreux.

Ils coururent l'un contre l'autre avec une égale impétuosité. Le Beau-Ténébreux renversa Quadragant, qui le blessa légèrement. Le combat se continua à coups d'épée, et il se prolongea assez pour rendre l'issue de l'affaire incertaine. Mais enfin, le Beau-Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux, le renversa pour la seconde fois et lui cria :

— Vous êtes mort si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous !

— Qui que vous soyez, répondit incontinent Quadragant, je ne cède du moins qu'au plus vaillant chevalier de l'univers... Je jure donc d'observer fidèlement ce que vous me prescrirez...

— Eh bien ! reprit le Beau-Ténébreux, rendez-vous à la cour du roi Lisvart; dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Cildadan pour devenir un de ses chevaliers, et jurez, en présence de tous les chevaliers de sa cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abies à celui qui combattit loyalement contre lui...

— Ces conditions sont bien dures, répondit Quadragant, mais j'ai promis d'avance d'y souscrire : je les remplirai.

— J'espère que nous nous retrouverons, dit alors le Beau-Ténébreux en relevant son adversaire et en lui tendant les mains; et la haute estime en laquelle je vous tiens, pourra dans la suite me mériter votre amitié !...

— Oh ! répondit Quadragant, quel que vous puissiez être, le Beau-Ténébreux peut être assuré que je ne serai jamais son ennemi !...

Le Beau-Ténébreux continua sa route, après l'avoir remis entre les mains de ses écuyers.

Enil disait tout bas à Durin, en suivant cet incomparable chevalier :

— Tudieu ! mon cousin, quel ermite ! Son bras et son épée seraient encore plus utiles à notre roi que ses oraisons, pour le combat qu'il est près de livrer.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le Beau-Ténébreux, avant d'arriver à Mirefleur, eut divers assauts à soutenir contre des amis et contre des ennemis, et comment il en sortit.**

A la pointe du jour, le lendemain, le Beau-Ténébreux se remit en route, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir à Mirefleur.

La journée s'était passée à chevaucher, et il touchait à une colline derrière laquelle était le but de son voyage, lorsqu'il aperçut dans la prairie avoisinante, à quelques pas d'une rivière qui serpentait là à travers les fleurs, un certain nombre de riches pavillons. Tout autour allaient et venaient des groupes de jeunes filles, sous la protection de dix chevaliers bien armés.

Le Beau-Ténébreux ne douta point que ces gentes personnes, si agréablement occupées à deviser et à cueillir des bouquets, ne fusent de la cour de la reine Brisène, et, craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontait le long de la rivière pour la passer un peu plus haut, lorsqu'il fut signalé par les chevaliers. L'un de ces derniers se détacha sur-le-champ et accourut vers lui.

— Chevalier, cria-t-il au Beau-Ténébreux, ignorez-vous donc les us et coutumes de la Grande-Bretagne, et croyez-vous donc pouvoir passer impunément ici sans rompre une lance en l'honneur des dames que vous voyez là ?...

— Vraiment, répondit le Beau-Ténébreux, vous aimez à prendre votre avantage ! Vous me voyez arriver sur un cheval fourbu de fatigue, et vous qui avez une monture fraîche, vous venez m'arrêter

pour me faire une proposition que j'accepterais volontiers en toute autre occurence!... Que feriez-vous à ma place, chevalier?...

— Si j'avais aussi peur que vous de perdre mon cheval à la joute, peut-être ferais-je ce que vous faites, répliqua le chevalier.

Amadis, qui craignait d'être détourné du projet qui remplissait son cœur, ajouta :

— Ne trouvez donc point étrange si je vous quitte si tôt...

Et, ces mots achevés, il s'éloigna.

Mais les gentes dames, croyant à sa timidité, et peut-être à sa couardise, résolurent incontinent de s'en amuser! et l'une d'elles, se détachant des groupes, accourut auprès du Beau-Ténébreux, qu'elle arrêta en lui disant :

— Sera-t-il possible, chevalier, que vous refusiez une joute en l'honneur de la princesse Léonor, fille du roi Lisvart, et que vous lui donniez mauvaise opinion de votre courtoisie et de votre courage?...

— Non, de par saint George! répondit Amadis impatienté. Qu'ils viennent deux, trois, quatre, et, puisqu'ils m'y forcent, il ne sera pas dit que j'ai perdu une occasion de châtier leur outrecuidance et de distraire la jeune et charmante princesse au nom de laquelle vous me parlez!...

Et, sans attendre davantage, il courut vitement contre le chevalier qui l'avait tout à l'heure provoqué, et le désarçonna comme il eût fait d'un enfant, sans rompre sa lance. Les neuf autres chevaliers se succédèrent pour l'éprouver, et chacun d'eux subit le même sort.

Selon les lois de la joute, les chevaux des dix chevaliers que venait de désarçonner Amadis lui appartenaient. Il les envoya tous à la princesse Léonor, en lui faisant dire que le Beau-Ténébreux se mettait à ses pieds, et que, désirant plus vivement que personne la servir, il serait bien fâché de démonter les chevaliers commis à sa garde; qu'il la priait seulement de leur conseiller d'être plus courtois envers les chevaliers étrangers, et de se tenir mieux à cheval une autre fois.

Puis il se remit en route.

Echauffé par les précédentes joutes, il s'arrêta bientôt au bord d'une fontaine, à quelques pas d'un ermitage, pour se rafraîchir pendant quelque temps, après avoir débridé son cheval. Il comptait attendre la nuit dans ce lieu solitaire, pour se rendre plus secrètement à la fontaine des Trois-Canaux où Durin devait venir lui donner des nouvelles de ce qui se passait à Mirefleur. Tout-à-coup il entendit des voix de femmes, voix dolentes et affligées : il remonta à cheval et courut vers l'endroit d'où lui semblaient venir ces plaintes.

Le Beau-Ténébreux fut bien ébahi de se trouver en présence d'un grand char sur lequel étaient dix chevaliers enchaînés, sans heaume et sans écu, avec plusieurs jeunes filles qu'il crut reconnaître pour les compagnes de la princesse Léonor, qu'il avait rencontrées à un quart de lieue de là.

— Ah! s'écria-t-il, c'est servir la divine Oriane que de secourir sa sœur!

Alors il s'avança vers le char et cria impérieurieusement, à ceux qui le conduisaient, de s'arrêter.

Un géant vint à la rencontre d'Amadis en lui disant d'un air furieux :

— Vil mortel, oses-tu bien t'exposer à la plus cruelle des morts en t'opposant un moment à la volonté du puissant Famongomad?...

Ce nom, loin de mettre en effroi le Beau-Ténébreux, lui causa, au contraire, une violente colère, parce qu'il se ressouvint de ce que lui avait raconté Durin et de l'insolent message que ce géant avait envoyé au roi Lisvart. Pour toute réponse donc, il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que ni l'écu ni le haubert du géant ne purent résister et qu'il roula sur la poussière, percé d'outre en outre.

Le géant, lui, avait porté son coup trop bas, et, au lieu d'atteindre le Beau-Ténébreux, il n'avait atteint que son cheval. Amadis, alors, sautant légèrement à terre, courut sus à Famongomad, lequel faisait des efforts inouïs pour se relever, en criant :

— Mon fils Basigant, venez à mon secours!...

A ce cri, le Beau-Ténébreux fut attaqué par un second géant qui paraissait encore plus grand et plus redoutable que le premier. Ce géant voulut faire passer son cheval sur le corps du Beau-Ténébreux et le fendre en deux d'un coup de hache; mais Amadis esquiva l'une et l'autre atteinte, et, coupant les jarrets du cheval de son ennemi, il obligea le colosse à se jeter à terre.

Basigant, animé par les cris de douleur et de rage de son père expirant, s'en vint la hache haute vers le Beau-Ténébreux, comptant bien l'abattre d'un seul coup. Mais il rencontra l'écu de son adversaire, sa hache s'y enfonça profondément, et, pendant qu'il essayait de la retirer, Amadis lui traversa la gorge d'un coup d'épée : Basigant tomba, versant un torrent de sang, après avoir chancelé pendant quelques pas qui le rapprochèrent de son père. L'un et l'autre expirèrent bientôt, après avoir maudit leurs dieux, qui les avaient laissé vaincre par un seul chevalier.

Le Beau-Ténébreux, s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, et, s'approchant de la jeune princesse Léonor, qui avait passé par toutes les angoisses de la peur et de l'espérance pendant ce double combat, si inégal en apparence, il lui dit :

— Madame, retournez en triomphe à Londres... J'espère que vos chevaliers perdront l'opinion que, d'abord, ils ont eue de moi; qu'ils se souviendront que, dans le même jour, je leur rends deux fois leurs chevaux, et qu'ils voudront présenter au roi les cadavres de ces deux géants, de la part du chevalier qui n'a d'autre nom que celui du Beau-Ténébreux. A votre égard, madame, croyez que je répandrais de grand cœur tout mon sang pour vous et pour tout ce qui vous est cher..... Le roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Cildadan; ils méritaient bien d'être punis de l'insolence de leur message!..... Dites au roi votre père, je vous prie, que, pour toute grâce, je lui demande de me comprendre dans le nombre des chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, et que je me rendrai à temps auprès de lui pour ce combat!...

Ces mots dits, il s'éloigna, laissant Léonor et

ses chevaliers dans l'admiration de sa courtoisie et de son courage.

— Ce chevalier seul pourrait égaler le redoutable Amadis! s'écria la princesse.

— Parbleu! répondit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce Beau-Ténébreux à mon frère Amadis, et je me propose bien de m'éprouver avec lui et d'en faire connaître la différence!

Galaor oubliait déjà qu'il avait rompu une lance avec le Beau-Ténébreux, et que ce dernier l'avait désarçonné, tout comme ses neuf autres compagnons.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le Beau-Ténébreux arriva enfin à l'abbaye de Mirefleur, et de l'entrevue qu'il y eut avec son incomparable mie, la princesse Oriane.

Quand Amadis eut pris congé de la princesse Léonor, qui s'en alla vers la cour disposée à chanter monts et merveilles du Beau-Ténébreux, il chemina grand'erre et arriva près de la fontaine des Trois-Canaux. Là, prenant prétexte de ses armes presque toutes brisées dans les combats qu'il avait précédemment livrés, il envoya l'écuyer Enil à Londres, en lui recommandant de lui faire faire de nouvelles armes absolument semblables à celles qu'il avait, et de les lui apporter dans huit jours, sur le bord de cette même fontaine des Trois-Canaux.

Le soleil enfin se coucha. Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin et Gandalin au rendez-vous qu'ils lui avaient donné. Durin prit son cheval, et Gandalin le conduisit en silence vers une petite porte dont il avait reçu la clef...

Qui pourrait exprimer l'émotion de la princesse Oriane en entendant cette clef tourner dans la serrure? Et les cieux ouverts auraient-ils pu causer un ravissement pareil à celui d'Amadis, lorsqu'un reste de lumière lui permit d'entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte?...

Amadis se précipita aux genoux de sa mie tant aimée. Oriane le releva, passa tendrement ses beaux bras autour de son cou et baigna son front de ses douces larmes.

— Me pardonnez-vous? se dirent-ils tous les deux d'une voix entrecoupée.

Chaque assurance de ce pardon mutuel était un baiser, et cette même question se répétait sans cesse...

— Eh! oui, oui, vous vous pardonnez! s'écria Mabile, impatientée. Levez-vous donc, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que je puisse vous embrasser aussi.

Nos deux amants, emparadisés dans les bras l'un de l'autre, s'aperçurent enfin que Mabile était avec eux, et ils s'empressèrent auprès d'elle. Mabile, prenant leurs mains, les unit dans les siennes, et ces heureux amants, revenus de leur première émotion, commençaient à se raconter toutes les peines qu'ils avaient souffertes depuis leur séparation. Mais bientôt Mabile, plus impatientée que jamais, mit sa main sur leur bouche pour les faire taire.

— Vous n'êtes pas raisonnable, chère Oriane, lui dit-elle, de laisser Amadis se rappeler des malheurs dont vous êtes la cause... Et vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser Oriane si longtemps exposée aux fraîcheurs du soir... Allons promptement dans sa chambre, où vous aurez tous les deux le temps de parler de tout ce qui vous touche...

Ce conseil était bon. Amadis, donnant le bras aux deux amies, pria Mabile de les guider, car cet amant respectueux n'osait pas en presser Oriane, et il portait ses soins délicats et charmants jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînait à la suite de Mabile.

Cette dernière les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communiquait dans celle d'Oriane, et cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la demoiselle de Danemark, dont les soins avaient écarté tout ce qui pouvait troubler ces deux amants dans l'expansion inévitable de leur réunion.

—Vous pouvez maintenant causer à votre loisir, leur dit Mabile en riant. Mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, et que votre causerie m'intéresse beaucoup moins que vous, je vous demande la permission de ne pas passer ma nuit à vous écouter...

— Ma foi, madame, vous avez bien raison, dit à son tour la demoiselle de Danemark. Je pense de la même façon que vous là-dessus, et les plaintes de la princesse Oriane m'ont trop souvent tenue éveillée pour que je ne profite pas de cette nuit, où j'espère qu'elle ne se querellera pas...

Et, tout en disant ces mots, la sœur de Durin sortit, accompagnée de la princesse Mabile.

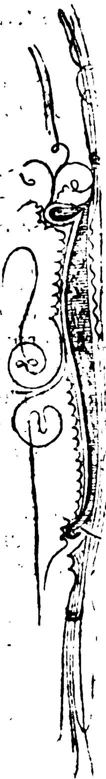
Amadis était alors assis; Oriane, qui était debout, le regardait avec des yeux pleins de tendresse. Amadis, maître des belles mains de sa maîtresse, les tenait toutes deux dans les siennes et les baisait avec passion. Puis, au fur et à mesure, il devenait plus tendre, plus pressant, plus éloquent. Oriane, baissant les yeux, lui dit, comme un doux reproche :

— O mon ami! sont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'ermite de la Roche-Pauvre?...

Amadis ne répondit rien, mais son trouble, qui augmentait d'instant en instant, son trouble répondit pour lui, et sa réponse fut si éloquente, qu'à son tour, troublée, émue, enivrée, Oriane se laissa choir pâmée entre les bras de son amant.

## CHAPITRE XXIX

**Comment la félicité sans pareille dont Amadis et Oriane jouissaient à Mirefleur fut troublée par une nouvelle que leur apporta Gandalin, au sujet d'une double épreuve proposée à la cour du roi Lisvart par le neveu d'Apollidon.**



Il y avait quatre jours qu'Amadis était à Mirefleur, heureux par Oriane, qui était heureuse par lui, lorsqu'un gentilhomme arriva à la cour du roi Lisvart, au moment même où ce prince sortait de table.

Ce gentilhomme, qui avait la tête chenue, comme la barbe, se mit aux genoux de Lisvart et lui dit en langue grégeoise :

— Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe et l'Asie, le fils du roi Ganor, qui était frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines et de permettre qu'il éprouve si, dans cette cour célèbre par le nombre et la renommée des chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas trouver un qui mette fin à sa peine...

Ayant dit ces mots, le vieillard ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée d'une merveilleuse beauté, dont un côté de la lame brillait du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermait.

— Cette épée, ajouta-t-il, ne peut être tirée que par le plus loyal des amants, et ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la chevalerie.

Puis il retira du même coffret un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brillait des plus vives couleurs et dont l'autre moitié paraissait flétrie.

— Ces fleurs desséchées, dit-il encore, ne pourront reprendre leur premier éclat que lorsque la dame la plus tendre, la plus fidèle, la mieux aimée, en couvrira sa tête...

Non-seulement le roi Lisvart accorda au vieux gentilhomme la permission de faire l'épreuve qu'il demandait, mais encore, pour donner l'exemple à sa cour, il voulut que la reine Brisène et lui-même fussent les premiers à la faire.

En conséquence, prenant l'épée merveilleuse, il la tira à demi de son fourreau; mais les flammes qui s'élancèrent aussitôt de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts. Une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat et sa première fraîcheur sur la tête de la reine; mais il en resta quelques-unes de sèches...

— Hélas! dit alors le vieux gentilhomme, quoique personne n'ait encore été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve est manquée!... Je m'arrêterai donc encore quelques jours dans cette cour pour voir si je ne rencontrerai pas quelque chevalier ou quelque dame qui puisse mener à bonne fin cette aventure!...

Et il se retira.

Gandalin, qui se trouvait précisément là, comme témoin de cette double expérience manquée, s'en revint incontinent vers Amadis et lui raconta ce qui s'était passé à la cour du roi Lisvart.

Ce récit fit tomber le Beau-Ténébreux dans une profonde songerie. Quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amants et qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de désirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour et de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs fanées du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir, le visage couvert d'un voile, à la cour du roi son père, pour faire ensemble la double épreuve.

Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane, d'oser ainsi paraître à la cour de son père, quel que fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis, qui, sur-le-champ, envoya Gandalin demander à Lisvart sûreté pour le Beau-Ténébreux et une demoiselle inconnue qui désiraient se présenter à l'épreuve.

Gandalin partit, et, le lendemain, il revint avec la parole royale qui garantissait au Beau-Ténébreux et à sa belle compagne que leur incognito serait respecté, qu'Amadis ne serait pas obligé de lever la visière de son heaume et qu'Oriane ne serait pas forcée de lever son voile.

Toutes leurs précautions prises à cet effet, Amadis et Oriane quittèrent Mirefleur et se rendirent à la cour du roi Lisvart.

## CHAPITRE XXX

**Comment Amadis et Oriane, inconnus, sortirent victorieux de l'épreuve proposée par Apollidon, et comment, à leur retour à Mirefleur, ils furent arrêtés par Arcalaüs.**

Amadis était attendu avec impatience à la cour du roi Lisvart. Il fut annoncé à ce prince par les acclamations du peuple qui déjà reconnaissait en lui, le Beau-Ténébreux, le vainqueur de Famongomad, de Basigant et de Quadragant.

Lisvart, qui sortait de table, s'empressa d'aller au devant de ce vaillant chevalier inconnu auquel il devait tant, et il le reçut avec les plus grands honneurs, s'opposant à ce qu'il embrassât ses genoux comme il voulait le faire par courtoisie et par respect.

Quant à la reine Brisène, elle suivit, à l'égard d'Oriane, l'exemple que venait de lui donner son mari, et elle lui rendit les mêmes honneurs avec le même empressement.

Le neveu d'Apollidon était là, avec son coffret. Plusieurs chevaliers et plusieurs dames tentèrent les épreuves, mais sans pouvoir réussir.

Amadis, invité par Lisvart à se présenter, s'approcha d'Oriane, toute émue, et, lui serrant la main à l'insu de tout le monde, il lui dit tout bas :

— Ah! divine maîtresse, si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un témoignage de mon ardent amour!...

Lors il s'empara de l'épée par la poignée, la tira

sans effort de son fourreau, et, en même temps qu'elle rendait en sortant une lumière resplendissante, les deux côtés de la lame devenaient égaux.

— Ah! bon chevalier, s'écria le vieux gentilhomme transporté de joie, c'est à vous que je dois la fin de mes peines!...

A ces mots, il se jeta aux genoux du Beau-Ténébreux et lui demanda la colée, qu'Amadis lui donna sur-le-champ du plat même de la merveilleuse épée qu'il venait de conquérir.

Oriane, heureuse du triomphe de son amant, et encouragée par lui, s'avança à son tour vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée et le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée que toutes les fleurs sèches parurent aussi fraîches, aussi éclatantes, aussi parfumées que les autres. Le vieux gentilhomme, armé chevalier par Amadis, vint incontinent ployer les genoux devant l'incomparable Oriane, et, lui présentant son épée, il la supplia de la lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curiosité de la cour. Galaor surtout mourait d'envie de trouver un moyen d'éprouver si le Beau-Ténébreux serait aussi brave en se servant de l'épée merveilleuse, qu'il s'était montré loyal amant en la tirant de son fourreau, ce que nul n'avait pu faire, Galaor encore moins que les autres. Il n'eût peut-être pas été fâché, non plus, de savoir si la dame qui venait de conquérir le chapeau était assez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venait de faire montre. Amadis rit sous son heaume, et Oriane sous son voile, de toutes les mines que leur fit à ce propos Galaor qui ne reçut d'eux que des plaisanteries délicates, ingénieuses et trop courtoises pour qu'il pût décemment prendre prétexte de fâcherie.

Pour le roi Lisvart, fidèle à sa parole, il serra dans ses bras le Beau-Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connaître; et, présentant la main à la dame inconnue, il la conduisit à son palefroi dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amants, se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis et sa chère Oriane s'éloignèrent et prirent un chemin de traverse pour dépister les curiosités qu'ils avaient pu mettre en éveil. Tous deux, en chevauchant ainsi dans la direction de Mirefleur, s'applaudissaient de leur double triomphe dont ils s'attribuaient l'un à l'autre tout le succès et tout l'honneur.

— Si je n'adorais pas Oriane, je n'aurais pas conquis cette merveilleuse épée! s'écriait Amadis d'une voix haute.

— Si j'eusse été plus sévère, je n'aurais pas ce merveilleux chapeau de fleurs! disait la tendre Oriane d'un ton plus bas, en regardant amoureusement son vaillant compagnon.

Ils furent interrompus dans leur mutuelle contemplation et dans leur mutuel bonheur par l'apparition d'un écuyer qui, sans les saluer, dit d'un ton brusque au Beau-Ténébreux :

— Arcalaüs mon maître vous ordonne de lui conduire sur-le-champ cette demoiselle... Obéissez vitement, si vous ne préferez qu'Arcalaüs ne vienne vous enlever à tous deux la tête!...

— Ah! ah! répondit Amadis, montrez-moi donc, s'il vous plaît, le seigneur Arcalaüs, qui a de pareilles fantaisies?...

— Le voici, dit l'écuyer en désignant deux chevaliers de taille gigantesque qui étaient arrêtés sous un bouquet d'arbres.

Oriane, effrayée, pensa se laisser choir du haut de sa haquenée.

— Quoi! ma chère Oriane, lui dit Amadis, lorsque vous êtes sous la garde de mon amour vous pouvez avoir peur d'un lâche comme Arcalaüs!...

Puis se retournant vers l'incivil écuyer :

— Va dire à ton maître, ajouta-t-il, que je le connais trop et que je le méprise trop pour lui obéir.

L'écuyer alla vers son maître. Mais Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuse, évitait volontiers les occasions de la déployer, de peur sans doute de l'user.

— Mon beau neveu, dit-il au chevalier qui l'accompagnait, allez donc prendre ce beau chapeau de fleurs que je vois là-bas sur la tête de cette péronnelle, et me l'apportez pour que j'en fasse don à ma nièce Madasine... Si son compagnon faisait par hasard mine de vous résister, tranchez-lui sans plus de façon la tête et pendez-la par les cheveux à cet arbre que voici!...

Le chevalier auquel Arcalaüs venait de parler, lequel avait nom Lindoraque et était fils de Cartadaque, géant de l'Ile-Défendue, s'avança pour exécuter l'ordre de son oncle.

— Arrête! lui cria Amadis d'une voix menaçante. Arrête! Ou prends garde à toi!...

L'un et l'autre, à ces mots, coururent et leurs lances furent brisées. Mais celle du Beau-Ténébreux traversant l'armure et la poitrine de Lindoraque, celui-ci fut désarçonné par la force de cette atteinte; il fit de vains efforts pour se relever, et en retombant, enfonça plus avant l'arme qu'il avait dans le corps. Une minute après, il expirait.

Arcalaüs, furieux de la mort de son neveu, et remarquant surtout qu'Amadis n'avait plus de lance, fondit sur lui dans l'espérance d'en avoir bon marché. Mais le Beau-Ténébreux, évitant le fer d'Arcalaüs, lui porta en passant un coup d'épée avec tant d'adresse qu'il lui détacha de la main la poignée de sa lance qui tomba sur le sable avec une partie de cette main. Arcalaüs n'attendit pas son reste et dévala vitement, en poussant un long cri de douleur.

Amadis, toujours inconnu pour Enil qui le suivait en qualité d'écuyer, lui dit de prendre la tête de Lindoraque et les doigts d'Arcalaüs, et de les porter au roi Lisvart de la part du Beau-Ténébreux. Puis, après le départ de ce messager, il reprit avec Oriane, le chemin de Mirefleur, où ils arrivèrent mourant de faim.

—

## CHAPITRE XXXI

Comment eut lieu enfin le combat des cent chevaliers de Lisvart contre les cent chevaliers d'Irlande, et quelles furent les pertes éprouvées de part et d'autre.



Lisvart avait à peu près rassemblé le nombre des chevaliers qui devaient combattre avec lui. Il lui en vint d'autres encore, parmi lesquels Bruneo de Bonnemer et Brunsil son frère. Bruneo de Bonnemer était ce loyal et vaillant chevalier, amant de Mélicie, sœur d'Amadis, dont ce dernier avait lu le nom dans le temple d'Apollidon.

Ce même jour, Lisvart reçut une lettre par laquelle Arban de Norgales et Angriote d'Estravaux lui mandaient qu'étant tombés par surprise au pouvoir de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomade, elle les tenait dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvart, dans l'impossibilité où il était de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, serait de voler à leur secours.

Le jour de cette fameuse bataille arriva enfin. Le Beau-Ténébreux, ayant pris congé d'Oriane, toute en larmes, et ayant armé chevalier son écuyer Enil, qui avait sollicité cet honneur, partit de Mirefleur à la pointe du jour, et vint joindre le roi Lisvart qui faisait ses dispositions pour combattre.

En voyant le Beau-Ténébreux, ce prince l'embrassa tendrement, heureux d'avoir, en l'absence d'Amadis, un chevalier de sa valeur, et le pria de choisir le poste qui lui conviendrait.

— Ce sera, répondit Amadis, celui d'où je pourrai sans cesse veiller sur votre tête sacrée.

Lisvart harangua ensuite ses chevaliers; Cildadan en fit autant de son côté, et bientôt le son aigu des trompettes annonça l'heure de la mêlée. Les chevaux coururent, les lances se choquèrent, les armures retentirent : le combat commençait !

Plusieurs valeureux chevaliers perdirent la vie dans cette première rencontre; plusieurs aussi, qui s'étaient élancés, tout vénustes et tout brandifs, tombèrent sur la lice, affolés de coups et furent foulés aux pieds avant de pouvoir remonter sur leurs chevaux. Le Beau-Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui s'exposèrent témérairement à ses coups. Quant à Galaor, jaloux pour la première fois des vaillantises de son frère, qu'il ne savait pas si près de lui, il voulut les surpasser et, pour cela faire, il fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géants du parti de Cildadan s'étaient rassemblés dans l'intention de s'emparer du roi Lisvart.

Cartadaque, seigneur de l'Ile Défendue, était le plus redoutable de cette ligue, et, quoique Florestan l'eût blessé, il avait déjà renversé deux chevaliers qui servaient de boucliers vivants à leur roi, lorsque Galaor, l'attaquant avec furie, le frappa sur son heaume avec une violence telle qu'il lui en décolla l'oreille, et du même coup, fit sauter de sa main la pesante hache dont il était armé. Cartadaque, rugissant, saisit Galaor entre ses bras musculeux, l'enleva de ses arçons, et il l'eût étouffé si Galaor, à coups de pommeau d'épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval, puis, dégageant son bras droit, ne lui eût enfoncé la pointe de son arme dans la figure, à travers la visière de son heaume.

Il était temps, car, épuisé par le combat et par le sang qu'il perdait, Galaor sentit bientôt ses mains se détendre, ses yeux s'enténébrer, et il resta pâmé sur le champ de bataille, sans avoir eu le temps de retirer son épée de la face du géant Cartadaque...

Pendant ce temps, le roi Lisvart faisait rage, mais sans parvenir à éclaircir d'une manière satisfaisante les rangs des Irlandais ses ennemis. Il n'avait plus autour de lui que trois ou quatre chevaliers blessés, parmi lesquels le vieux Grumedan. Ce dernier, qui défendait de son mieux la bannière royale à moitié coupée et dépenaillée, fut attaqué par le géant Mandasabul qui commandait le corps de réserve, et, en voltant imprudemment, il laissa son souverain face à face avec son formidable ennemi. Mandasabul renversa le cheval de Lisvart, saisit ce prince, l'enleva des arçons, et, sortant de la mêlée, il l'emportait comme otage du côté des galères, lorsque, heureusement, il fut aperçu par le Beau-Ténébreux qui venait de remonter sur un cheval frais que Gandalin venait de lui amener.

Effrayé à bon droit du péril que courait le père de la divine Oriane, le vaillant Amadis tomba comme la foudre sur le géant Mandasabul, et, lui portant un coup terrible, il le sépara presque en deux morceaux de la tête au ventre, malgré son armure. Par malheur, l'épée d'Amadis, en glissant, descendit trop bas et blessa le roi Lisvart, que tenait le géant, et dont le sang rougit aussitôt le sol ! Mandasabul était mort, mais, comme quelques-uns de ses tenants arrivaient pour relever son corps et pour le venger, le Beau-Ténébreux, couvrant de son écu le roi Lisvart pour lui permettre de remonter à cheval, se mit à crier :

— Gaule ! Gaule ! Gaule ! Victoire ! Victoire ! Je suis Amadis ! Fuyez, traîtres, fuyez !...

A cet appel, à ce nom connu et redouté, les Irlandais effrayés allaient tourner bride et abvoler, lorsque le brave géant Grandacuriel, les ralliant de sa voix de stentor, les ramena au combat pleins d'une nouvelle ardeur. Amadis soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat, les chevaliers de Lisvart étant alors occupés du salut de ce prince, blessé, et à peine remonté sur le cheval que venait de lui donner Florestan. Mais ce dernier s'aperçut du péril de son frère, et il se précipita pour le secourir, au moment même où Grandacuriel s'élançait sur le roi Lisvart pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyait assurée. Amadis, alors, devinant ce dessein, le suivit avec la même vitesse et lui porta sur le heaume un coup furieux; les attaches se rompirent, le heaume du géant tomba, et Lisvart, qui s'était mis en défense,

lui fendit la tête du tranchant de son épée. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan qui périt en combattant : le reste se tumultua et prit la fuite vers les galères, en abandonnant le roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvart, pénétré de reconnaissance pour Amadis, s'avançait pour le remercier et l'embrasser comme un héros auquel il devait la vie. Mais il le trouva dans le désespoir.

— Mon frère! mon pauvre frère est mort! s'écriait Amadis en versant des larmes comme une femme.

Amadis, en effet, n'avait pas aperçu Galaor depuis qu'il l'avait vu tomber, et il le croyait mort, puisqu'il avait cessé de combattre. Florestan et Agraies s'offrirent à lui pour l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent, couvert de sang et de blessures et ne donnant plus aucun signe de vie; à quelques pas de lui et dans le même état que lui était le roi d'Irlande Cildadan. Tous les trois se disposaient à faire emporter ces cadavres, lorsqu'arrivèrent douze demoiselles, suivies de quatre écuyers, dont la plus apparente leur dit :

— Ces deux princes sont en ce moment perdus pour vous, mais ils respirent encore; donnez-nous les...

— Que je vous donne mon frère? s'écria Amadis.

— Si ses jours vous sont chers, laissez-nous-le emporter, reprit la demoiselle qui avait déjà parlé.

Amadis se ressouvint alors de la protection d'Urgande. Il couvrit de larmes les joues presque froides de son frère Galaor, et le laissa relever de terre, ainsi que le roi Cildadan, par les douze demoiselles et par les quatre écuyers, qui posèrent les deux cadavres sur des lits couverts de pourpre, et les emportèrent dans une galère somptueusement amarrée au rivage.

Amadis et Florestan, après le départ de cette troupe, s'en allèrent relever et secourir le vieux géant Gandalac, qui, pour venger Galaor, son presque fils, avait lutté courageusement pendant une heure avec un autre géant, du parti de Cildadan, lequel l'avait blessé d'un coup de massue et avait été tué par Gandalac quelques minutes après.

## CHAPITRE XXXII

**Comment Galaor, que l'on croyait mort, revint à la vie par les soins d'Urgande, sa protectrice.**

Galaor ne reprit point connaissance tant qu'il fut sur la galère dans laquelle les douze demoiselles l'avaient placé après l'avoir enlevé du champ de bataille. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva sur un lit dans un salon magnifiquement orné, élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre, et situé dans un jardin tout en fleurs; tandis que Cildadan, au contraire, en reprenant ses sens, se trouva sous une voûte dans une tour bâtie sur une roche isolée que la mer battait de toutes parts de ses vagues tumultueuses.

Cependant les soins que l'un et l'autre reçurent furent les mêmes. Cildadan vit bientôt arriver une demoiselle respectable par son âge et par son maintien, suivie de deux chevaliers, laquelle versa sur ses blessures un baume salutaire qui lui procura un sommeil réparateur. Galaor fut traité de même par une demoiselle entre deux âges; mais, cette fois, la vieille demoiselle était assistée de deux gentes pucelles qui portaient chacune de petites boîtes de jaspe remplies du baume le plus précieux. Le baume fit son effet; mais les gentes pucelles firent meilleur effet encore, ce que remarquant la vieille demoiselle, elle les laissa auprès de Galaor, en leur recommandant d'être attentionnées de leur mieux. Cildadan s'était endormi; Galaor, au contraire, resta constamment éveillé, à cause du plaisir qu'il ressentait à deviser de choses et d'autres avec les deux gentes pucelles qui savaient, en outre, les plus jolis contes du monde, et qui les lui récitaient de leur plus douce voix.

Quand la vieille demoiselle revint le lendemain auprès de Galaor, et qu'elle eut levé le premier appareil qu'elle avait mis sur ses blessures, elle lui fit espérer qu'au bout de huit jours il aurait recouvré une bonne partie de sa santé.

— Ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits en me procurant la liberté? demanda alors le blessé. Je tiens à la liberté comme à la vie. Si cette grâce n'est pas en votre pouvoir, je vous conjure de faire avertir de ma situation madame Urgande...

La demoiselle se prit à rire.

— Ah! ah! dit-elle, vous avez donc beaucoup de confiance dans le pouvoir d'Urgande?...

— Comment n'en aurais-je pas, répondit Galaor, dans ma première bienfaitrice, pour laquelle je voudrais exposer mille fois ma vie?...

— Puisque vous pensez ainsi, je suis assez de ses amies pour vous promettre de sa part la guérison et la liberté, pourvu que vous m'accordiez pour elle un don qu'elle vous rappellera en temps et lieu, quand elle aura besoin de vous...

Galaor n'hésita pas à faire cette promesse, et la vieille demoiselle se retira en le laissant dans la même compagnie que la veille.

Le troisième jour, quand elle reparut, l'une des deux gentes pucelles accourut vers elle et lui dit :

— Mon Dieu! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui sur le compte du chevalier blessé... Il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire; il me prenait la main, il semblait implorer mon secours, et j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous, ma tante : j'aurais moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures...

— Eh bien! répondit la vieille demoiselle, soyez attentive à ce que vous me verrez faire, et s'il retombait dans le même état, vous pourrez me remplacer.

Cela dit, elle s'approcha du lit du chevalier blessé.

— Quoi! Galaor, reprit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnaître votre meilleure amie! Croyez-vous donc qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie?...

Galaor voulut faire un effort pour embrasser les genoux de sa protectrice. Mais Urgande, l'arrêtant :

— Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourrait vous être nuisible. Lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez assuré que je vous

donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussitôt en devoir de découvrir les blessures du fils de Périon, et sa jolie nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenait pour les panser. Galaor n'avait reçu que des blessures honorables dans le mémorable combat qui s'était livré quatre jours auparavant : presque toutes avaient porté sur son sein. Aussi Juliande fut bien attendrie en le voyant ainsi maltraité, et jamais elle n'avait été aussi attentive que dans ce moment aux leçons de sa tante Urgande; ses mains blanches se promenaient de blessure en blessure et levaient les appareils avec une précaution et une douceur infinies; elle cherchait avec inquiétude s'il en était échappé quelqu'une à sa tante, qui souriait de cet examen et qui, finalement, jugea à propos de l'interrompre en touchant légèrement le front de Galaor, qui s'endormit aussitôt.

— Maintenant, fillettes, sortez de céans! ajouta-t-elle en emmenant avec elle Juliande et sa compagne.

Quand Galaor revint de son assoupissement, il trouva devant lui Gasuval, son écuyer, et Ardan, son nain, qu'Urgande avait substitués par prudence à ses deux trop aimables nièces...

## CHAPITRE XXXIII

Comment Galaor et Cildadan, durant une absence de la fée Urgande, passèrent tout leur temps avec Juliande et Solise, et ce qu'il en advint.

Cildadan n'avait pas été traité avec moins d'humanité que Galaor, nous l'avons dit. Mais il n'avait pas eu, il faut l'avouer, les tendresses dont ce dernier avait été l'objet : Cildadan, après tout, n'était pas le protégé de la fée Urgande!

Urgande avait laissé croire au roi d'Irlande qu'il avait perdu pour toujours la liberté, et, lorsqu'elle lui donna quelque espérance de sortir de sa prison, ce ne fut qu'après l'avoir amené petit à petit à lui promettre que désormais tout ressentiment serait éteint dans son cœur contre le roi Lisvart et ses chevaliers, et que, non-seulement il se soumettrait sans murmurer à lui payer le tribut accoutumé, mais encore à devenir désormais son allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan eut prêté le serment qu'exigeait Urgande, celle-ci s'absenta de son île et se rendit chez le sage Alquiffe pour prendre avec lui des mesures sur les grands événements qu'elle prévoyait être déjà prochains. Au moment de partir, elle se plaignit devant ses nièces de l'embarras où elle était de n'être plus à portée de prendre soin des deux chevaliers blessés.

— Ah! chère tante, lui dit Juliande avec empressement, ma sœur et moi nous avons été tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures, que vous pouvez de confiance nous envoyer à leurs secours.... Pour moi, ajouta-t-elle avec plus d'empressement encore, je me chargerai volontiers de Galaor, et vous verrez à votre retour que vous serez satisfaite de mes soins et de mon adresse...

Urgande fut un instant sans répondre. Puis, fixant un long regard sur ses deux jolies nièces, elle murmura :

— On ne peut fuir sa destinée!... Allez donc trouver nos blessés, mes chères enfants, et rassurez-les sur mon absence que je ferai la plus courte possible...

Urgande partit, à ces mots, sur un char traîné par deux dragons, et disparut bientôt dans les airs. La sœur aînée de Juliande, qui se nommait Solise, alla incontinent vers Cildadan, et, remarquant que les deux vieux chevaliers commis par sa tante au service de ce prisonnier s'apprêtaient à la suivre, son bon petit cœur de fillette lui fit imaginer que leur présence ne pourrait être que nuisible à la guérison de son malade : elle les congédia sous le premier prétexte venu, ce dont les deux vieux chevaliers furent fort aises. Quand ils eurent disparu, elle courut sur le rocher qui servait de prison au roi Cildadan.

— Ah! s'écria ce prince en la voyant entrer, j'espère tout maintenant, puisqu'une divinité bienfaisante daigne venir à mon secours!...

Solise, s'approchant d'un air pitoyable, lui dit :

— Je regrette bien de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites! je ne connais point encore vos blessures... Mais soyez assuré que je ferai de mon mieux en son absence pour la remplacer sans trop de désavantage...

— Ah! répondit Cildadan, qui était encore jeune et encore beau, je sens déjà que votre présence me rappelle à la vie et à l'espérance d'un sort plus heureux!...

De son côté, Juliande n'avait pas perdu de temps, et, pendant que sa sœur aînée se hâtait vers Cildadan, elle se hâtait, elle, vers Galaor.

— Quoi! c'est vous, belle Juliande? s'écria cet amoureux chevalier en la voyant entrer seule et en la voyant fermer avec soin la porte afin de n'être pas interrompue ni distraite dans un travail qu'elle sentait mériter toute son attention. Quoi! c'est vous qui venez aujourd'hui pour me secourir? Ah! combien je vous remercie!

Juliande lui fit alors part des raisons qui venaient de forcer Urgande à partir, et ces raisons parurent de si bon aloi à Galaor qu'il en trouva bientôt d'aussi bonnes pour envoyer Ardan rassurer son frère Amadis sur son état présent. Quand à Gasuval, il lui ordonna de parcourir sur-le-champ l'île d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un chevalier, espérant être bientôt en état de s'en servir. Ardan et Gasuval s'empressèrent d'obéir, et Galaor, en voyant Juliande s'approcher timidement de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisait semblait hâter sa guérison...

Ses blessures étaient déjà presque toutes refermées. Il baisa les jolies mains blanches qui s'occupaient, en tremblant un peu, à les découvrir pour les panser. Galaor avait un air si tendre, si reconnaissant, il était en outre si jeune et si beau, que Juliande en fut apitoyée au delà de ce qu'on pourrait dire.

— Vos blessures vont très bien... balbutia-t-elle. Mais.... n'auriez-vous pas, d'aventure, un peu de fièvre?... Je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète...

Galaor la rassura. Sa poitrine était déjà décou-

verte, et le pauvre blessé, prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur.

— Ah! dieux! s'écria-t-elle en rougissant, comme il bat!...

L'effroi de la gente pucelle fut extrême. Elle ignorait encore les moyens de calmer une agitation qui ne s'était jamais manifestée devant sa tante, dont elle oubliait précisément les leçons en ce moment-là.

— Mais, ajouta-t-elle, tout interdite, je crains que vous ne soyez plus mal que ces derniers jours...

Galaor ne répondit rien, et Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettait ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise et de douleur, auquel succéda une exclamation de joie lorsqu'elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boite de jaspe fut employée à son tour, et les cicatrices vermeilles qui tranchaient si bien sur la poitrine blanche de Galaor furent doucement étuvées avec le même baume qui les avait fermées. Elles parurent en si bonne voie de guérison à l'innocente Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avait effrayée au point de la mettre hors d'elle; mais le blessé la rassura en souriant... Plus tranquille alors, il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie, et il la conjura de ne pas le laisser seul pendant l'absence de son écuyer.

— Ah! certes, lui répondit la pucelle, je m'en garderai bien!... Si ces mêmes accidents allaient vous reprendre?... Et que dirait ma tante si elle apprenait que j'ai négligé les moyens de vous en guérir avant son retour?...

Galaor l'assura qu'il courait en effet les plus grands risques sans sa présence et sans ses soins assidus. Alors Juliande, prenant un petit air grave, lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisait prendre tous les jours; elle l'arrangea bien dans son lit et lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures. Puis elle reprit un air plus tendre pour lui dire un adieu provisoire, et elle s'en alla de ce pas rejoindre sa sœur, qui revenait précisément de chez Cildadan.

Toutes deux, en se retrouvant, ne purent s'empêcher de rougir. Solise, en sa qualité de sœur aînée, fut la première à retrouver sa langue pour questionner Juliande sur le traitement qu'elle avait fait subir à son chevalier.

— Et vous, ma sœur? répondit Juliande d'un air assez embarrassé.

Pendant quelques moments, les deux gentes pucelles continuèrent à s'interroger mutuellement sans se répondre. A la fin, la confiance se rétablissant dans leurs cœurs, elles se mirent à se raconter toutes deux à la fois tout ce qui s'était passé dans l'action importante qu'elles venaient de faire. Des rires immodérés interrompirent cent fois leur récit. Une des deux sœurs mettait sa main sur la bouche de l'autre pour se faire écouter; et ce ne fut qu'après s'être presque battues et entre-baisées à tous moments qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avait été absolument le même.

Les trois jours pendant lesquels la fée Urgande fut absente furent si bien employés, les deux jeunes sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidents que leur tante n'avait point connus, qu'à son retour ils ne reparurent plus, du moins en sa présence. Urgande eut l'air d'être très satisfaite des soins de Solise et de Juliande; elle eut aussi celui de croire tout ce que Cildadan et Galaor lui dirent de la reconnaissance qu'ils leur devaient. Mais, comme aucune fée ne savait lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Oriane faillit se fâcher avec Mabile, à propos de la reine de Sobradise.



Après la guérison des blessures qu'il avait reçues, Lisvart s'était rendu dans la ville de Fernèse, où sa famille et sa cour s'étaient rassemblées. Oriane et la reine Briolanie, arrivée depuis peu, ressentirent une joie presque égale en y voyant arriver Amadis à la suite du roi; mais l'une ne donnait déjà plus qu'à la reconnaissance ce que l'autre donnait à l'amour.

Oriane, cependant, ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude toutes les fois que Briolanie devisait avec son défenseur. Cette belle reine, faisant un jour des questions sur l'Ile Ferme et sur les merveilles qu'elle renfermait, Amadis peignit celles de la Chambre-Défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. Amadis répondit à la reine de Sobradise, avec sa courtoisie ordinaire, qu'elle était trop en droit de tenter cette épreuve avec confiance pour la différer.

Cette réponse suffit pour rallumer les soupçons éteints de la princesse Oriane relativement à la princesse Briolanie. Elle se leva sans regarder Amadis, et s'en alla porter ses doléances auprès de sa fidèle amie Mabile, à qui elle raconta tout.

Mabile se douta bien que la jalousie d'Oriane lui faisait dénaturer le vrai sens de la réponse d'Amadis. Comme elle était vive et qu'Oriane, en se dolentant, se portait à l'âpreté, elle se fâcha sérieusement.

— Vous êtes incorrigible, lui dit-elle, et mon rôle auprès de vous commence à me devenir pénible.... Une fois déjà, par votre injustice et vos soupçons exagérés, vous avez failli amener la mort de mon malheureux cousin... Vous savez que sa vie ou sa mort dépendent absolument de vous... et, puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre âme, je ne veux plus en être témoin, et je vais prier le prince Galvanes, mon oncle, de me ramener en Ecosse avec lui...

Oriane, alors, fondant en larmes, se précipita

dans les bras de sa cousine, en lui demandant pardon et en convenant de tous ses torts.

Le même jour, Briolanie et les dames de la cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la dame qui l'accompagnait, voilée, lors de l'épreuve de l'épée merveilleuses. Amadis mit tant d'adresse dans sa réponse, qu'il sut les contenter sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son âme lui permettait de lui faire des plaisanteries, et elle le pressa si vivement de lui dire le nom de cette dame, ou du moins de la lui peindre, qu'Amadis ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant :

— Madame, pendant tout le temps que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, et j'ai été surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres...

Les dames ne s'arrêtent point si aisément dans leurs questions. La reine et son entourage allaient recommencer les leurs, pour se distraire et embarrasser Amadis, lorsque, fort heureusement, ce discret amant fut appelé auprès du roi, qui avait avec lui Quadragant, lequel, en apercevant Amadis, alla sur-le-champ à lui les bras ouverts.

— Chevalier, lui dit-il, sous le nom du Beau-Ténébreux, vous m'avez laissé la vie sauve et fait promettre de me rendre à la cour du roi Lisvart; vous m'avez fait jurer, en outre, de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa cour, et de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abies... J'ai rempli ma promesse... Mais qu'à son tour le Beau-Ténébreux tienne sa parole et me fasse connaître le vaillant Amadis..... Soyez assez généreux pour m'obtenir son amitié et pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes et de me permettre de lui demeurer attaché le reste de sa vie...

La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quadragant, de l'embrasser et de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée dont les chevaliers étaient à bon droit si fiers.

Landin, le neveu de Quadragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble et riant.

—Brave chevalier, lui dit-il, je venais pour remplir ma promesse et pour vous combattre; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place du gage que je vous avais remis.

— Je ne l'accepte, brave Landin, répondit Florestan, qu'à la condition que vous recevrez la mienne et le même serment que mon frère vient de faire à votre oncle...

## CHAPITRE XXXV

**Comment la fée Urgande vint à la cour du roi Lisvart pour y faire des prédictions navrantes.**



Florestan, Amadis et leur cousin Agraies allaient partir pour chercher Galaor, lorsqu'un événement, qui, d'abord, effraya toute la cour, les arrêta.

Lisvart, en se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit deux pyramides de feu, dont l'une s'élevait jusqu'aux nues et paraissait sortir du sein des eaux. Trop intrépide pour en être effrayé, Lisvart s'avança, suivi des deux frères et d'Agraies, et bientôt ils distinguèrent, au milieu des flammes qui semblaient lui faire cortége, une galère dorée qui portait des voiles de pourpre. Des sons harmonieux se firent entendre, et douze demoiselles, vêtues de blanc et enguirlandées de fleurs, parurent sur les bords de cette galère.

— C'est la sage Urgande qui nous arrive en cet équipage ! s'écria le roi en allant avec empressement au devant d'elle.

Urgande tenait dans ses mains un coffret d'or, elle en tira incontinent une petite cire allumée qu'elle jeta dans la mer, et, sur-le-champ, les colonnes de feu disparurent.

Amadis, qui s'était avancé vers elle en même temps que le roi, voulut baiser le bas de sa robe; mais Urgande, l'embrassant, lui dit :

— Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor... Il est dans mon île, invisible pour tous les mortels... Cependant, rassurez-vous sur son état : jamais il ne s'est mieux porté..... Il est toujours le même, ajouta-t-elle en riant, et bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dûs à votre fidélité !...

Lisvart conduisit Urgande à son palais, où Brisène, Oriane et Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement et la firent asseoir au milieu d'elles. Son arrivée et les bonnes nouvelles qu'elle avait données de Galaor, ayant arrêté les chevaliers qui se disposaient à partir pour sa recherche, les dames furent très aises de n'être point abandonnées, et la joie se retablit dans cette cour.

— Jamais elle n'a été si brillante, dit Urgande à Lisvart, et nul souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de chevaliers renommés..... tant qu'ils seront avec vous, ô roi Lisvart ! nul ne pourra résister à la force de vos armes, jusqu'ici victorieuses. Mais, hélas ! je crains bien que la fortune ne se fatigue à vous favoriser ainsi sans relâche, et qu'enorgueilli par vos succès et trompé par de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins !... Madame, ajouta Urgande en s'adressant à Brisène, si la plus rare vaillance illustre les chevaliers du roi, la plus rare beauté pare votre cour... Les événements qui viennent de se passer sous vos yeux vous prouvent que les

vertus et la loyauté des dames qui la composent sont égales à leurs charmes : la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable et la plus brillante qu'aucune dame pût jamais faire!...

Oriane rougit à ces mots, et sachant que rien ne pouvait échapper à la sagace Urgande, elle craignit qu'elle ne révélât quelque chose qui pût la faire connaître. Mais Amadis la rassura de son mieux en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égalait sa perspicacité. Il en était si persuadé qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchait si vainement à connaître le nom.

— Vraiment, lui répondit-elle, c'est à vous que je m'adresserais pour le savoir puisque c'est vous qui l'avez emmenée après son triomphe, et que, d'aventure, vous l'avez délivrée des insultes de Lindoraque et des piéges d'Arcalaüs ! Mais je crois que nous n'en savons là-dessus ni plus ni moins l'un que l'autre; et, tout ce que je peux dire de plus, c'est que vous vous trompez tous si vous vous imaginez que ce soit une demoiselle qui ait le chapeau de fleurs, car j'ai quelques raisons de supposer que c'est, au contraire, la plus belle et la plus parfaite de toutes les dames...

Amadis rougit alors à son tour. Urgande sourit finement, et les questions cessèrent. Urgande fut très aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda à passer la nuit avec elle, et lorsque les dames de la cour se retirèrent, elle fut conduite dans la chambre de cette princesse où Mabile et Briolanie occupaient un lit, et cette aimable fée partagea celui d'Oriane. De quoi elles s'entretinrent pendant les longues heures de cette veillée, on le devine.

Le lendemain, avant de prendre congé, Urgande passa chez Lisvart, où se trouvaient déjà Amadis, Agraies et Florestan.

— Vous avez connu déjà la vérité de mes prédictions, leur dit-elle. Je vais vous en faire de nouvelles; mais elles sont si compliquées, que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer... Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont bientôt troubler la paix de cette heureuse cour... Et vous, Amadis, vous serez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de l'épée merveilleuse, et fussiez-vous seigneur de la moitié du monde, vous la donneriez à ce moment-là de bon cœur pour que cette épée soit abîmée au fond d'un lac!...

Amadis avait l'âme trop haute pour être troublé par l'annonce d'un péril, quelque grand qu'il fût.

— J'essaierai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, et je ne crains rien pour ma vie.

— Ah ! répondit Urgande, un aussi robuste cœur que le vôtre peut tout surmonter, je le sais... Mais votre magnanimité, Amadis, subira de cruelles épreuves !...

Cela dit, Urgande prit congé et fut reconduite par Lisvart jusqu'à sa galère, toujours à l'ancre. Elle monta, les deux pyramides de feu se rallumèrent pour s'éteindre bientôt avec elle.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment, après le départ d'Urgande, arriva à la cour du roi Lisvart une demoiselle géante qu'on appela la Demoiselle Injurieuse, laquelle provoqua Amadis à un combat contre Ardan Canille.**



Une heure après le départ d'Urgande une demoiselle assez belle, mais d'une taille géante, demanda audience au roi, qui la lui donna. Tirant alors d'un riche portefeuille une lettre scellée de deux sceaux, elle lui dit :

— Avant de l'ouvrir, puis-je savoir si celui qui se faisait appeler le Beau-Ténébreux est dans cette cour ?

— C'est moi, noble demoiselle, répondit Amadis, et je suis tout à votre service...

— Vous ? s'écria la demoiselle en accablant l'amant d'Oriane de noms si outrageants qu'à partir de cette heure elle ne fut plus appelée que la Demoiselle Injurieuse. Vous ? vous n'oserez seulement pas répondre à la lettre que je viens de remettre à votre maître!...

Amadis se contenta de sourire, et il pria le roi de lui permettre de faire lui-même la lecture de ce message, lequel portait que Gradamase, la géante du lac Brûlant, et sa fille Madasime, désirant épargner le sang de leurs sujets et même de Lisvart, proposaient de remettre la possession de cette souveraineté, et la délivrance d'Angriote et d'Arban de Norgales au sort d'un combat entre Amadis et le redoutable Ardan Canille. Cet Ardan Canille était une façon de monstre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible et d'une force si prodigieuse que, depuis cinq ans, personne n'avait osé le combattre.

Lorsque la lecture de la lettre fut terminée, la Demoiselle Injurieuse s'écria :

— Amadis ! attends-toi, si tu n'acceptes pas ce combat, à recevoir bientôt en présent les têtes des deux chevaliers que tu regardes comme tes compagnons !

Amadis ne voulut pas laisser au roi le soin de répondre à ce nouvel outrage.

— Oui, j'accepte ce combat, dit-il. Mais quelle sûreté Gradamase donnera-t-elle de l'accomplissement des propositions qu'elle fait dans sa lettre?

— Je crois, répondit la Demoiselle Injurieuse, qu'elle risque si peu dans l'événement d'un combat contre vous, que j'offre de sa part de remettre la belle Madasime sa fille en otage entre les mains du roi Lisvart, avec dix chevaliers et autant de demoiselles de haut parage... On amènera même les deux prisonniers pour qu'ils soient témoins du combat et qu'on puisse leur trancher la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre...

Bruneo de Bonnemer aimait trop Amadis pour entendre sans indignation les propos de la Demoiselle Injurieuse.

— Sachez, lui dit-il, que quel que puisse être Ardan Canille, sa présomption et sa force ne le garantiront pas du sort qui l'attend en osant se mesurer avec le vaillant et incomparable Amadis! Et, pour ma part, je désirerais beaucoup que votre Ardan pût amener avec lui un second lui-même pour me mettre en posture de le combattre.

— Ah! vraiment, répondit la Demoiselle Injurieuse en ricanant, je ne comptais que sur la tête d'Amadis; mais puisque vous êtes si fort son ami, je me sens assez le désir de voir aussi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère, qui se chargera de ce soin.

Sur ce, Bruneo présenta son gage à la Demoiselle Injurieuse, qui le reçut et alla le porter au roi Lisvart avec une attache de pierreries, priant ce prince de garder les deux gages jusqu'après le combat.

La coutume était alors de bien accueillir les envoyés, porteurs de défi. Amadis, voulant voir si la Demoiselle Injurieuse soutiendrait toujours le même ton et le même caractère, s'approcha d'elle et la pria de reposer dans son palais.

— Tous les lieux me sont égaux, lui répondit-elle, et je n'imagine point de raison de vous refuser... Je suis si contente, d'ailleurs, de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que le sentiment de votre conservation devait vous faire éviter, que je me plais à contempler plus longtemps la victime qu'Ardan Canille sacrifiera bientôt aux mânes de Famongomade et de Barsinan!...

Ayant dit cela, elle lui présenta la main d'un air plus méprisant que jamais, et Amadis la conduisit dans son palais, où il mit tout à sa disposition. Là, il la laissa seule pendant quelque temps avec une demoiselle qui l'avait suivie.

La chambre dans laquelle la Demoiselle Injurieuse venait d'être conduite était précisément celle qu'occupait d'ordinaire Amadis. Lorsqu'elle fut seule, elle se mit à examiner çà et là, et bientôt elle aperçut, accrochée au mur, la merveilleuse épée que l'amant d'Oriane avait conquise comme le prix de son amour et de sa loyauté. La Demoiselle Injurieuse s'en empara, en laissant toutefois le fourreau, et elle put la dissimuler, grâce à ses amples vêtements et à sa taille géante. Puis, comme cette épée aurait pu finir par la gêner, elle sortit, sous prétexte de parler aux écuyers qui l'avaient accompagnée, et elle la remit à l'un d'eux avec ordre de la porter à son navire et de l'y tenir bien scellée. Puis elle revint, joyeuse, prendre part au somptueux gala qu'Amadis avait fait préparer à son intention.

Mais, on le comprend, elle abrégea sans peine un repas que rien ne rendait agréable par l'humeur querellante et maussade qu'elle y portait sans cesse. Et, se hâtant de retourner à son navire, elle partit, très satisfaite de son message et très aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géants ses oncles avaient éprouvé l'excellence.

## CHAPITRE XXXVII

Comment eut lieu le combat entre Ardan Canille et Amadis, et comment il se termina à grande colère de la Demoiselle Injurieuse et à la grande joie d'Oriane.

Bientôt arrivèrent Angriote et Arban de Norgales, Madasime et son cortége, Ardan Canille et la Demoiselle Injurieuse. Madasime, fiancée d'Ardan, faisait des vœux pour le succès des armes d'Amadis, dont elle n'avait pas oublié l'aimable frère. La Demoiselle Injurieuse, seule, faisait des vœux pour le succès d'Ardan Canille.

Le jour du combat fixé, chacun des deux combattants parut, assisté de ses seconds.

Amadis vint d'abord, un peu attristé par l'absence de son épée, qu'il ne pouvait parvenir à s'expliquer.

Peu après survint Ardan Canille, monté sur un gros roussin. Il avait au cou un écu de fin acier, reluisant comme un miroir. A son côté pendait la bonne épée d'Amadis, et, dans sa main, il tenait une double lance qu'il brandissait que c'était merveille.

Oriane et les dames, en l'apercevant si orgueilleux, furent saisies de crainte pour les jours d'Amadis.

— Que Dieu ait pitié d'Amadis! fit Oriane.

Mabile lui représenta qu'il fallait faire bonne contenance pour ne pas augmenter la confiance d'Ardan.

Les trompettes se firent entendre. Alors Amadis, après avoir regardé Oriane, s'élança sur Ardan, et ils brisèrent du coup leurs lances; le cheval d'Ardan mourut sur place et celui d'Amadis fut blessé à l'épaule.

Amadis, dont le haubert traînait un tronçon de lance, se releva promptement et marcha l'épée haute sur Ardan Canille qui se soulevait avec peine; il mettait en place son heaume; néanmoins, ils s'entreprirent rudement, les étincelles jaillirent des armures et le combat annonçait une rancune terrible.

Ardan paraissait avoir le dessus avec l'épée d'Amadis, que la Demoiselle Injurieuse lui avait donnée; les assauts d'Amadis l'épouvantaient, il lui semblait qu'à mesure qu'il s'affaiblissait, l'autre reprenait de nouvelles forces. Enfin, se couvrant bien de son écu, il se jeta sur Amadis dont les armes étaient en morceaux; tout le monde le crut vainqueur.

Madasime faillit se trouver mal, car elle préférait perdre sa terre et elle-même que de l'épouser.

Oriane, de son côté, s'aperçut de la mauvaise situation d'Amadis, dont le harnois était démaillé; elle devint blême tout-à-coup, ce que voyant Mabile, elle lui dit:

— Madame, il ne faut pas ainsi vous détourner d'Amadis, vous allez causer sa perte, gardez au moins votre visage devant lui si vous ne pouvez l'encourager des yeux.

Amadis était alors si pressé par Ardan, que Brandayras, l'un des juges, disait à don Grumedan et à Quadragant :

— Chevaliers, Amadis est en grand péril, son harnois s'en va, son écu se détache et son haubert ruiné le couvre à peine.

— C'est vrai, répondit Grumedan, et j'en ai grand souci.

— Par Dieu! fit Quadragant, j'ai lutté à armes courtoises avec Amadis, mais plus il combat, plus il devient roide et dispos, les forces semblent lui arriver d'heure en heure. C'est le contraire pour Ardan, que vous voyez déjà rompu et qui ne tardera pas à l'être davantage à l'instant.

Oriane et Mabile entendirent ce propos, qui les réconforta.

Amadis avait vu Oriane s'éloigner de la fenêtre comme si elle avait hâte de lui voir réduire Ardan. Il se rua alors avec son épée sur Ardan qu'il fit ployer; mais l'épée se rompit en trois morceaux, le plus petit lui resta dans la main.

Les juges et les assistants le crurent vaincu. Ardan levant le bras, s'écria très haut de façon que chacun l'entendit :

— Regarde, Amadis, la bonne épée que tu as conquise pour en recevoir mort honteuse!... Demoiselles, montrez-vous toutes aux fenêtres, pour voir si ma dame Madasime est assez vengée et si je suis digne de son amour!...

Lorsque Madasime entendit ces paroles, croyant au triomphe d'Ardan, elle courut se jeter aux pieds de la reine, la suppliant d'empêcher son mariage avec Ardan; elle indiqua la raison à invoquer pour cet effet. Ardan lui avait dit qu'il serait moins long à vaincre Amadis qu'un valet à faire une demi-lieue et il y avait quatre heures que le combat durait.

— Ma mie, lui répondit la reine, je ferai ce qui sera raisonnable.

Amadis, resté sans défense, se souvint des paroles d'Urgande « que s'il était seigneur de la moitié du monde, il la donnerait à condition que son épée fût abîmée au fond d'un lac. »

Il regarda Oriane qui s'était retournée vers lui pour lui donner du cœur, il se lança sur Ardan avec tant de légèreté qu'il lui enleva l'écu du cou. Puis, ramassant un tronçon de lance, il voulut crever un œil à Ardan. Mais celui-ci recula en donnant un si fort coup d'épée, qu'elle entra dans l'écu la longueur d'une palme. Il essayait de l'en dégager lorsqu'Amadis la lui fit lâcher tout-à-fait, en lui frappant le bras rudement.

Amadis prit l'épée en remerciant Dieu de ce secours inespéré.

Mabile, voyant la chance tourner ainsi, appela Oriane qui, désespérée, s'était jetée sur un lit en cherchant quelle serait la mort la plus prompte, si Amadis était vaincu.

— Madame, lui dit-elle, venez voir, Dieu nous assiste, Ardan est sur le point de succomber.

D'un bond Oriane fut à la fenêtre et elle vit comment Amadis donna sur l'épaule d'Ardan un si rude coup d'épée que le cou fut séparé, et qu'Ardan voulut fuir.

Amadis l'avait encore au bout de son épée, et le fit reculer jusqu'au sommet d'un rocher surplombant la mer.

Ardan Canille se trouvait entre deux extrémités : d'un côté l'abîme où il pouvait finir ses jours, et de l'autre, la pointe de l'épée d'Amadis.

Amadis ne le laissa pas choisir; il se jeta sur lui, arrachant l'armet qu'il avait encore et levant le bras, il le meurtrit tellement, qu'il tomba du haut de la roche dans la mer et disparut pour toujours.

Le roi Arban de Norgales et Angriote d'Estrivaux, qui avaient beaucoup désespéré de la cause d'Amadis, vinrent le féliciter.

Amadis, après avoir essuyé son épée, salua le roi et les chevaliers; on le conduisit chez lui avec pompe, ayant à ses côtés ceux qu'il avait délivrés, Arban et Angriote.

Et comme ces derniers avaient perdu en prison leurs couleurs et leur santé, Amadis voulut les en consoler en les traitant chez lui; et lorsque les médecins et chirurgiens les jugèrent convalescents, ils s'en retournèrent où les appelaient leur destinée.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment Bruneo de Bonnemer, combattit Madamain l'Ambitieux, frère de la Demoiselle Injurieuse, et le jeta dans la mer, ainsi qu'Amadis avait fait d'Ardan.**



Une fois le combat d'Amadis et d'Ardan terminé, la Demoiselle Injurieuse vint se présenter devant le roi, le suppliant de mander celui qui devait combattre son frère.

— Car, ajouta-t-elle, encore que mon frère soit vainqueur, il ne pourra cependant prendre tant de vengeance sur son ennemi que les amis d'Ardan soient satisfaits de sa mort; toutefois ce leur sera quelque consolation.

Or Buneo était présent, lequel, sans répondre aux téméraires paroles de cette folle, dit au roi :

— Sire, je suis celui dont elle parle, et puisque son frère se trouve en cette compagnie, comme elle dit, si c'est votre plaisir et qu'il le veuille, nous saurons présentement s'il est aussi gentil compagnon qu'elle l'annonce.

Le roi accorda cela, et chacun d'eux alla s'armer et furent, peu après, conduits au camp par d'aucuns chevaliers leurs amis. Puis la trompette sonna et le combat commença.

Les deux adversaires baissèrent leurs lances et, donnant des éperons à leurs chevaux, il coururent l'un contre l'autre, de si grande roideur, que leur bois vola en éclats; puis, se joignant d'écus et de corps, Madamain perdit les étriers et fut jeté par terre. Quant à Bruneo, il était blessé au côté gauche...

**Quoique blessé, ce dernier, ayant parfait sa car-**

rière, revenait pour charger Madamain, lorsque celui-ci lui cria :

— Chevalier, mettez pied à terre, ou je vais tuer votre cheval!...

— Vraiment, répondit Bruneo, je vous baille le choix, car il m'est d'autant de vous vaincre à pied ou à cheval...

Madamain, qui se sentait plus fort à l'épée que son ennemi, qui était petit, tandis qu'il avait, lui, presque la taille d'un géant, fut très aise de voir qu'il lui laissait ainsi le choix.

— Descendez alors, lui cria-t-il, et essayez de faire ce dont vous vous vantez...

Bruneo mit pied à terre, embrassa son écu, mit l'épée à la main et s'approcha de Madamain, lequel le reçut hardiment comme un preux et bon chevalier. Lors ils commencèrent à se charger l'un l'autre, prétendant tous deux à une même chose, qui était la victoire.

Il n'y eut si fort harnois qu'ils ne détranchassent à ce jeu; si bien que le champ fut en quelques instants couvert des pièces de leurs écus et de leurs hauberts.

D'un autre côté, leurs chevaux, ne voulant pas rester inactifs pendant que leurs maîtres s'échinaient, s'étaient empoignés l'un l'autre, et, à coups de pieds et à coups de dents, se couplèrent de telle façon que la plupart des assistants furent plus attentifs au combat des deux bêtes qu'à celui des chevaliers à qui elles étaient. Finalement, ce fut le cheval de Madamain qui dut céder le pas au cheval de Bruneo, en fuyant par delà les barrières, d'où l'on augura que celui-ci obtiendrait aussi la victoire que sa monture avait obtenue, ce qui se vérifia.

Madamain, poursuivi de près par Bruneo, hors d'haleine et de forces, lui dit :

— Je crois, Bruneo, à la colère que tu témoignes, que tu espères gagner avant la fin de la journée... Néanmoins, si tu regardes tes armes, lesquelles sont quasi toutes déclouées, tu trouveras sans doute qu'il te siérait mieux de te reposer, au lieu de m'assaillir aussi furieusement que tu le fais... Reprends haleine, et nous recommencerons après, et beaucoup mieux que devant.

— Vraiment, répondit Bruneo, tu me déclares en bon langage ce qui t'est nécessaire!... Tu ne manques pas d'adresse à ce jeu de la langue... Mais, je t'en prie, beau sire, continue et ne m'épargne pas... Ignores-tu donc l'occasion de notre combat, pour nous demander de souffler un instant l'un et l'autre? Ne sais-tu donc pas que ce combat ne doit avoir de cesse que lorsque ta tête ou la mienne sera tombée?... Je ne suis pas d'humeur à entendre plus longtemps tes sermons... Par ainsi, avise à te mieux défendre que tu ne l'as fait jusqu'ici, si tu ne veux pas bientôt mourir de ma main...

Et, sans plus contester, Bruneo se mit à charger de nouveau Madamain; mais celui-ci, qui devenait de plus en plus affaibli, se retira petit à petit au sommet de la roche, au droit du lieu où Amadis avait jeté en mer le corps d'Ardan. Lorsque Bruneo le vit arrivé là, il jugea le moment opportun pour s'en débarrasser, et, le poussant rudement, il l'envoya se sépulturer dans les ondes.

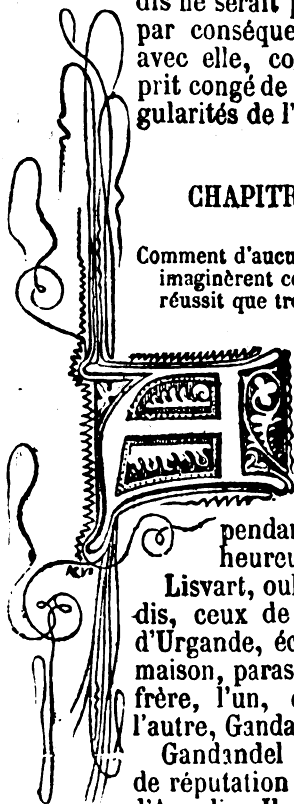
La Demoiselle Injurieuse, en voyant cela, entra en une telle furie, qu'elle courut comme une forcenée au lieu où Ardan et son frère avaient été précipités, criant de façon à être entendue de tout un chacun :

— Puisque Ardan, le parangon de chevalerie, et mon frère Madamain, ont élu leur sépulture en cette mer impétueuse, je veux aller leur tenir compagnie!...

Et elle se jeta en effet, presqu'en même temps que son frère, si vitement après lui, même, qu'en tombant elle rencontra l'épée de Madamain, de laquelle elle se donna au beau milieu des tétins.

Quand elle eut disparu, Bruneo, remontant à cheval, fut conduit par le roi et maints autres chevaliers, au logis d'Amadis, où il voulut demeurer pour tenir compagnie à celui en l'honneur duquel il avait combattu.

Sur ce, la reine Briolanie, voyant bien qu'Amadis ne serait pas de sitôt guéri, et que, par conséquent, il ne pourrait venir avec elle, comme il lui avait promis, prit congé de lui pour aller voir les singularités de l'Ile Ferme.



## CHAPITRE XXXIX

**Comment d'aucuns ennemis du vaillant Amadis imaginèrent contre lui une accusation qui ne réussit que trop.**

A peine la reine Briolanie fut-elle partie de la cour de la Grande-Bretagne, qu'il sembla que la fortune voulût amener la ruine de ce royaume, qui pendant si longtemps avait été heureux.

Lisvart, oubliant les services d'Amadis, ceux de ses parents et les avis d'Urgande, écouta deux flatteurs de sa maison, parasites du roi Flangaris, son frère, l'un, qui s'appelait Brocadan, l'autre, Gandandel.

Gandandel avait deux fils, chevaliers de réputation qu'éclipsait la renommée d'Amadis. Il résolut de miner l'honneur d'Amadis et celui de ses amis. Pour cela, il feignit de reprocher au roi son indifférence au sujet de la souveraineté de la Gaule et de la Grande-Bretagne.

— Quoique cela soit depuis longtemps assoupi, il m'est avis qu'en ce moment on réveille, ajouta-t-il, les courages et les désirs de vengeance. Amadis, selon moi, n'est venu en ce pays que pour soudoyer des soldats qui pourront vous causer beaucoup d'embarras. Celui dont je vous parle et ceux de son alliance, ont fait à moi et à mes enfants beaucoup de bien, mais vous êtes mon seigneur, et je ne dois épargner, pour votre repos, ni ami ni enfant même. Vous avez reçu Amadis avec une suite si nombreuse, qu'elle est presque supérieure à la vôtre; avant que le feu soit allumé, il serait bon de prendre un parti.

Gandandel donna au roi un grand sujet de contrariété. En effet, ce dernier avait jugé Amadis si brave et honnête qu'il ne pouvait l'accuser de lâcheté. Le flatteur insista en donnant à la générosité

et aux services d'Amadis une couleur de trahison.

De plus, il séduisit Brocadan, lui assurant qu'après le départ d'Amadis tous deux gouverneraient le roi et le royaume.

Le roi finit par accepter ces délations et en vint à se détourner quand il apercevait Amadis ou un des siens. Ceux-ci furent consternés de ne plus recevoir la visite de Lisvart jusqu'à l'envoi d'un message, leur disant que si, dans huit jours, l'île de Montgaze ne lui était rendue, suivant leur promesse, il leur ferait couper la tête aussitôt.

Madasime fut effrayée de cette menace qui la laissait, en tous cas, déshéritée de ses biens; elle s'abandonna aux larmes les plus amères.

Andangel le vieux géant se proposa au roi pour aller demander à la mère de Madasime la restitution des pays et places qu'il attendait.

Lisvart y consentit et l'envoya avec le comte Latin. Madasime et ses femmes furent reconduites en prison par plusieurs gentilshommes qu'elles émurent de compassion, surtout don Galvanes, qui prêtait son bras à Madasime; il la regardait amoureusement et osa lui dire :

— Madame, si vous me demandiez au roi pour époux, il vous rendrait le droit que vous prétendez avoir en votre pays. Je suis frère du roi d'Ecosse et puis marcher de pair avec vous. Au demeurant, soyez assurée des égards que vous méritez.

Madasime savait Galvanes un bon chevalier; elle accepta son offre, et, leur accord fait, Galvanes prépara son plan.

Il confia le tout à Amadis et ses amis, qui en rirent beaucoup, car Galvanes n'était pas de première jeunesse pour être aussi chaud amoureux.

— Mon oncle, lui dit Agraies, je sais qu'amour n'épargne ni vieux ni jeune, mais tâchez de vous montrer gentil compagnon, si nous obtenons du roi la main de votre amie. Madasime est femme à ne pas se contenter d'embrassades.

Amadis promit sa protection à Galvanes pour activer son affaire de mariage.

Gandandal allait voir sournoisement Amadis comme un ami; il lui dit un jour :

— Monseigneur, il y a longtemps que vous n'avez vu le roi?

— Pourquoi donc? fit Amadis.

— A sa mine, il semble qu'il a quelque mauvais vouloir contre vous, insinua Gandandel.

— Je ne sais, répondit Amadis, si je l'ai offensé sans le vouloir.

Une autre fois, le traître revint dire à Amadis d'un air joyeux.

— Je vous ai dit déjà que le roi me paraissait se refroidir contre vous; mais aujourd'hui, en raison des obligations que moi et les miens vous avons, je vous avertis de pourvoir à votre sûreté, car il vous voit de très mauvais œil.

Amadis commença à soupçonner quelque sourde menée, et il riposta un jour à un avertissement semblable de Gandandel.

— Pourquoi donc me parler sans cesse de la colère du roi? Je n'ai pour lui que du dévoûment, et je serais surpris qu'un prince aussi vertueux se trompât si grossièrement. Ne me rompez plus la tête avec ces sornettes.

Amadis, étant guéri, s'en vint à la cour avec ses amis; mais le roi détourna son regard et passa outre. Gandandel se jeta au cou d'Amadis et le loua de sa bonne mine, tout en se disant fâché de l'accueil que Lisvart qu'il lui avait annoncé.

Amadis ne répondit pas, mais rejoignit Angriote et Bruneo, à qui il insinua que le roi était peut-être rêveur et n'avait pas pris garde à eux.

— Il nous faut retourner, ajouta-t-il, et parler au roi de l'affaire de Galvanes.

Ils s'approchèrent, et Amadis dit au roi;

— Sire, les services que je vous ai rendus, bien qu'insuffisants, m'enhardissent à vous demander un don qui ne peut que vous honorer en l'octroyant à ceux qui l'attendent pour leur bonheur; c'est de donner au seigneur Galvanes l'île de Montgase, de laquelle il vous fera foi et hommage en épousant Madasime. Ce faisant, Sire, vous enrichirez un prince peu fortuné, et sauverez une des plus gentilles femmes du monde.

Brocadan et Gandandel firent signe au roi de refuser.

Le roi répondit :

— Celui-là est mal avisé, qui demande ce qu'il ne saurait avoir; je le dis pour vous, seigneur Amadis, qui me demandez une île dont j'ai fait présent il y a plus de cinq jours à ma fille Léonor.

Agraies, voyant que ce refus était composé, murmura que les services n'étaient pas si bien reconnus qu'on dût les continuer. Galvanes applaudit aux paroles de son neveu, mais Amadis leur répliqua :

— Messeigneurs, ne nous étonnons pas de ce que le roi ne peut accorder ce qu'il a déjà donné. Demandons seulement la main de Madasime pour Galvanes, et, en attendant les faveurs du roi, je donnerai l'Ile-Ferme aux amoureux.

— Madasime est ma prisonnière, fit le roi, et si, dans un mois, elle ne m'a rendu la terre en litige, je lui fais trancher la tête.

— Sur mon âme, reprit Amadis, vous nous connaissez donc bien peu, que vous nous parlez avec si mauvaise grâce?

— Le monde est assez grand, répliqua le roi, pour trouver ailleurs qu'ici meilleur accueil.

Le roi envoya cette boutade insolente sans penser que d'un mot naissait souvent la perte d'un roi et d'un royaume.

— Sire, je vous croyais expert en honneur, lui dit Amadis, je vois maintenant le contraire, et, puisque vous avez changé de conseil, moi et mes amis irons chercher nouvelle fortune.

— Faites à votre volonté, répondit le roi; la mienne vous est connue.

Et il alla trouver la reine, à qui il raconta le congé qu'il venait de donner à Amadis et à ses compagnons, en témoignant la joie qu'il éprouvait d'en être débarrassé.

— Sire, lui dit la reine, prenez garde de déplorer plus tard ce qui vous plaît à faire aujourd'hui. Tant que ces seigneurs vous ont servi, vos affaires ont prospéré, et vous ne leur deviez pas d'insulte. Si, dans l'avenir, il vous survenait des difficultés, ils ne seront pas si fous que de vous secourir.

— Ne m'en parlez plus, répondit le roi, c'est fait; mais, s'ils s'en plaignent à vous, dites-leur que j'ai donné depuis longtemps à votre fille Léonor la terre qu'ils m'ont demandée.

— Je le ferai, puisqu'il vous plaît ainsi, reprit la reine, et Dieu veuille que tout vienne à bien.

Amadis et ses compagnons quittèrent le palais et résolurent de ne rien dire jusqu'au lendemain, où ils réuniraient tous leurs amis pour aviser.

A l'instant, il envoya Durin dire à Mabile qu'il voulait parler la nuit suivante à Oriane d'une affaire très importante nouvellement arrivée.

## CHAPITRE XL

Comment Amadis alla passer une dernière nuit avec sa mie Oriane, à qui il avoua les raisons de son départ.

Ainsi se passa le jour, ainsi arriva la nuit, vêtue de son manteau de ténèbres. Lorsque chacun fut au plus fort de son sommeil, Amadis appela Gandalin et s'en vint en un lieu par lequel il entrait ordinairement en la chambre d'Oriane.

Cette princesse l'attendait, prévenue qu'elle avait été par Durin. Mabile et la demoiselle de Danemark, qui avaient désir de dormir, ou qui, plutôt, ne pouvaient être impunément témoins des baisers et des embrassements ardents avec lesquels ces deux amants se festoyaient, Mabile et sa compagne, donc, leur dirent :

— Il est tard ; couchez-vous, s'il vous plaît, et devisez après ainsi que vous l'entendrez !...

Puis elles s'éloignèrent toutes deux, laissant là Oriane et Amadis.

— Ma dame, dit Amadis, leur conseil est bon !

— Il vaut donc mieux les croire, répondit-elle.

Et, de fait, n'ayant sur elle qu'un manteau de nuit, Oriane s'alla mettre entre deux draps.

Comme elle se couchait, Amadis la joignit de si près, qu'aussitôt que le rideau fut tiré, étant en la chambre seulement allumé un mortier de cire, ils se mirent à s'entre-baiser et à s'entre-caresser, sans sonner mot ; tant et si bien, que, de ce grand aise, leurs esprits reçurent double plaisir par les festoiements que leurs âmes transies se donnaient l'une à l'autre sur l'extrémité de leurs lèvres.

Vers le milieu de la nuit, la demoiselle de Danemark, estimant qu'Amadis devait être endormi, vint, et, s'apercevant qu'il était hors du lit, dévêtu, elle le tira par sa robe, en lui disant :

— Sire chevalier, vous pourriez bien prendre froid ; couchez-vous, s'il vous plaît !...

Amadis jeta alors un haut soupir, comme s'il fût sorti de pamoison.

— Mon ami, lui dit la princesse, ne seriez-vous donc pas mieux à l'aise couché près de moi qu'à vous travailler hors du lit comme vous êtes ?...

— Ma dame, répondit-il, puisqu'il vous plaît de me le commander, j'userai donc de cette grande privauté envers vous ?

Et, à peine eut-il achevé ce mot, qu'il se jeta entre les bras de la princesse ; et alors recommencèrent leurs baisers et leurs amoureux plaisirs, donnant peu après contentement à la chose où chacun prétendait le plus.

Au bout d'une heure, nos deux amants, sans cesser de s'entr'accoler, se mirent à deviser de choses et d'autres.

— Pourquoi, mon ami, demanda Oriane, m'avez-vous mandé par Durin que vous aviez chose de grande importance à me dire ?...

— C'est chose de grande importance, certes, madame ; mais ennuyeuse et pénible aussi... Le roi, votre père, nous a fait entendre hier, à Agraies, à Galvanes et à moi, un propos par lequel il nous a trop fait connaître le peu de bien qu'il nous veut...

Lors, Amadis récita mot à mot à sa mie tout ce qui était arrivé. Il reprit :

— Le roi nous a dit que le monde était assez grand pour que nous pussions aller trouver ailleurs qui mieux nous connût que lui... On n'oublie pas de telles paroles, ma dame. Aussi sommes-nous forcés de partir, parce qu'en demeurant contre son gré, nous offenserions notre honneur. C'est pourquoi je vous supplie, dame, de vouloir bien me permettre de m'éloigner de vous pour quelque temps...

— Ah ! dieux ! Que me dites-vous là ! s'écria Oriane, consternée. Vous avez grand tort de vous plaindre ainsi de mon père !... Vous partez ! Ah ! mon père, en vous perdant, connaîtra vite, par le peu qui lui restera, ce qu'il aura perdu en vous !... Hélas ! mon ami, partez donc, puisqu'il le faut !

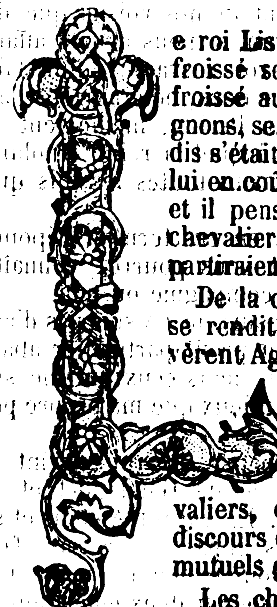
— Aidez-moi le plus que vous pourrez de vos nouvelles, reprit Amadis, et tenez-moi toujours en votre bonne grâce, comme celui qui ne naquit que pour vous obéir et servir !...

— Je vous le promets, cher Amadis, répondit Oriane en contenant ses sanglots.

Amadis prit congé d'elle en la baisant doucement, et, remarquant que le jour allait venir, il se hâta de déloger, laissant là sa mie pleine d'amertume.

## CHAPITRE XLI

Comment Amadis, après avoir passé une dernière nuit avec Oriane et pris congé d'elle, s'en alla, le cœur navré, rejoindre ses compagnons.



e roi Lisvart, on le sait, n'avait pas froissé seulement Amadis ; il avait froissé aussi ses amis, ses compagnons, ses frères en chevalerie. Amadis s'était décidé à partir, quoi qu'il lui en coûtât de s'éloigner d'Oriane, et il pensait que quelques-uns des chevaliers de la cour du roi Lisvart partiraient avec lui.

De la chambre d'Oriane, Amadis se rendit chez lui, où bientôt arrivèrent Agraies et Galvanes.

Lors, il sortit avec eux et les mena dans un grand champ, où se trouvaient déjà quelques autres chevaliers, et où il leur tint un long discours qui était l'exposé de leurs mutuels griefs contre le roi.

Les chevaliers qui étaient là présents, ayant ainsi entendu parler Amadis, furent

très ébahis, et firent cette judicieuse réflexion que si les grands services d'Amadis et de ses frères étaient aussi mal reconnus et récompensés, les leurs propres, beaucoup moindres, ne le seraient probablement jamais. Par ainsi, ils délibérèrent d'abandonner le roi et d'aller chercher fortune ailleurs.

Angriote d'Estravaux, surtout, fit tous ses efforts pour convaincre ses compagnons de cette nécessité et pour les pousser à suivre Amadis.

— Mes seigneurs, leur dit-il, il n'y a pas un très long temps que je connais le roi; mais le peu que j'en connais me suffit pour le déclarer le prince le plus sage, le plus vertueux et le plus tempéré qui soit. Il faut donc qu'il ait été induit à tenir le propos qu'Amadis lui reproche si justement, par quelque méchant envieux. Ce n'est sans doute pas pour rien que Gandandel et Bracadan l'ont souvent entretenu... Il leur aura prêté une oreille trop complaisante... J'ai grande envie d'aller demander le combat contre eux!...

— Ah! seigneur Angriote, répondit Amadis, je serais trop marri de vous voir mettre ainsi votre corps en hasard pour chose si incertaine! Si ceux que vous dites, lesquels m'ont toujours montré visage d'amis, ont été assez malheureux de me jouer en arrière faux bond, soyez assuré qu'à la longue leur méchanceté sera découverte et leur mérite récompensé. Alors vous aurez raison de vous attaquer à eux, et moi tort de les excuser...

— Eh bien! répliqua Angriote, encore que ce soit contre mon vouloir, je suis content de différer; et croyez qu'avec le temps je me saurai plaindre et venger d'eux.

— Au demeurant, mes grands amis, dit Amadis, s'il plaît au roi et à la reine de me daigner voir, j'ai résolu d'aller de ce pas prendre congé d'eux et de me retirer en l'Ile Ferme : ceux qui voudront me suivre là auront part entièrement au bien et au plaisir que j'y aurai. La contrée, comme vous le savez, est plaisante et opulente, soit en belles femmes, en forêts et en ruisseaux propres à la chasse et à la pêche; à cause de cela nous serons beaucoup visités tant de nos voisins que des étrangers. Puis, au besoin, si nous avions affaire de secours, et que le roi Lisvart voulût faire quelque entreprise contre nous, nous aurions l'appui de mon père le roi Périon, mêmement du royaume de Sobradise, lequel la reine Briolanie nous mettra entre les mains toutes les fois qu'il nous plaira.

— Puisque vous êtes en ces termes, répondit Quadragant, maintenant vous pourrez connaître ceux qui aimeront votre compagnie ou non.

— Par ma foi, dit Amadis, je ne suis pas d'avis que ceux qui aiment leur profit particulier abandonnent le roi pour moi; mais ceux qui me suivront n'auront ni pis ni mieux que ma propre personne.

Comme ils allaient partir, le roi survint en cette prairie, accompagné de Gandandel et de maints autres chevaliers. En voyant Amadis et ses compagnons ainsi réunis, il passa outre sans faire semblant de les voir. Pour témoigner même plus de dédain, il fit déchaperonner deux émerillons et les lança sur une alouette, et, quelque temps après, il rentra dans la ville.

## CHAPITRE XLII

Comment Oriane, se sentant grosse, avisa aux moyens de céler son état, et, à ce propos, prit conseil de ses deux amies Mabile et la demoiselle de Danemark.

Oriane, fille du roi Lisvart, ne pouvait se consoler du départ de son bel ami Amadis, et elle avait d'autant plus raison d'être mélancolieuse et dépitée de ce partement, que, depuis quelque temps, elle sentait remuer dans ses entrailles quelque chose d'inaccoutumé. Bientôt la vive couleur de son visage commença à diminuer et à se flétrir, elle perdit l'appétit et le sommeil. Lors, le doute qu'elle avait se changea en certitude : elle était grosse des œuvres d'Amadis!

Un jour qu'elle était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark, qu'elle estimait comme les vraies trésorières de son secret, elle leur dit, la larme à l'œil et l'amertume au cœur :

— Hélas! mes amies, je vois bien maintenant que fortune me veut de tout point ruiner!... Vous savez ce qui est arrivé à la personne que j'aime le mieux au monde; aujourd'hui, c'est mon tour : je suis grosse, et ne sais comment je pourrai faire pour céler cet état à tous les yeux.

Bien ébahies furent les demoiselles à cet aveu. Toutefois, sages et bien avisées, elles ne laissèrent rien paraître de leur étonnement.

— Ne vous mettez point en peine, madame, lui dit Mabile; Dieu pourvoiera à cela s'il lui plaît!... Mais, par ma foi! ajouta-t-elle en riant, je me doutais bien qu'à tel saint viendrait telle offrande!...

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la grâce que Mabile eut à dire cette joyeuse parole.

— Pour l'honneur de Dieu, répondit-elle, avisez à me donner remède à l'embarras où je me trouve, et, après cela, vous verrez si je sais vous rendre la pareille! Quant à moi, il me semble que nous ferions bien de nous retirer à Mirefleur, ou ailleurs, hors de la cour en tout cas, attendant le moment où il plaira au Seigneur de me regarder en pitié, car je sens bien mon ventre enfler et mon visage s'amaigrir...

— Madame, dit la demoiselle de Danemark, quand on prévoit de loin, on remédie plus aisément aux inconvénients... Allons donc à Mirefleur.

— Je vous dirai, reprit Oriane, de quoi je me suis avisée. Il faut nécessairement que vous, demoiselle, vous hasardiez votre vie pour la conservation de mon honneur... Vous voyez par là que je me fie plus en vous qu'en nulle autre personne qui vive...

— Madame, répondit la sœur de Darin, vous devez assez me connaître pour savoir que ma vie et mon honneur sont à votre service. Ordonnez donc, je vous prie : je suis prête à tout pour vous arracher à vos soucis.

— Je le sais, ma bonne, je le sais en effet, dit Oriane, et aussi vous pouvez vous tenir assurée que si Dieu me prête vie et santé, je reconnaîtrai grandement, comme faire je dois, ce dévoûment à ma personne. Par ainsi, partez de céans demain matin et allez à Mirefleur... Quand vous serez à l'abbaye, trouvez moyen de parler seule à seule avec l'ab-

besse et déclarez-lui que vous êtes grosse, la priant d'avoir votre secret aussi cher et aussi célé que le le sien propre... Quand vous lui aurez dit cela, vous la prierez en outre qu'elle vous fasse ce bien de trouver quelque femme pour nourrir le fruit que Dieu est sur le point de vous envoyer, lequel fruit vous ferez porter à l'entrée de son église comme chose trouvée d'aventure... Je suis sûre qu'elle vous aime autant et plus que femme qui vive et que, volontiers, elle vous rendra ce bon office... Par ainsi, ma mie, mon honneur sera gardé et le vôtre peu endommagé...

— Reposez-vous-en sur moi, répondit la demoiselle de Danemark; je contreferai très bien ce personnage. Quant à vous, ma dame, arrangez-vous pour avoir votre congé de monseigneur votre père et pour me suivre.

Tels furent les propos d'Oriane et de ses compagnes, lesquelles nous laisserons à présent pour retourner au roi Lisvart.

## CHAPITRE XLIII

Comment le roi Lisvart voulut faire mourir Madasime et en fut empêché par Grumedan d'abord, et ensuite par Sarquile, neveu d'Angriote, lequel lui dévoila une conspiration de Gandandel et de Brocadan.

Lisvart avait reçu la visite du comte Latin, lequel lui avait déclaré que Gromadase, la vieille géante, n'était plus décidée à rendre le Lac-Ardent ni les trois autres fortes places. Lors, obéissant au conseil de Brocadan et Gandandel, il manda Madasime, à laquelle il dit :

— Demoiselle, vous savez comment vous et vos femmes êtes entrées en mes prisons, c'est-à-dire que si votre mère ne me rendait ni l'île de Montgase, ni le Lac-Ardent, ni les places qui en dépendent, vos têtes m'en répondraient... On m'apprend que Gromadase ne veut pas tenir sa parole; je vais vous montrer de quelle importance est de ne pas tenir à un roi ce qu'on lui promet : vous mourrez toutes!

Quand la pauvre Madasime entendit cet arrêt rigoureux, la vermeille couleur de son visage se changea aussitôt en pâlissure et en jaunisse. Elle se jeta aux pieds du roi en lui disant :

— Sire, la mort que vous me signifiez trouble tant mon esprit, que je n'ai moyen ni faculté de vous savoir ou pouvoir répondre. Mais s'il y en a aucun en cette compagnie qui ait pitié de douze pauvres demoiselles, je le supplie très humblement de prendre la querelle pour nous... Car, si je suis entrée en vos prisons, Sire, ç'a été par le commandement de ma mère, et mes demoiselles pour m'obéir... Si, d'aventure, nous ne rencontrons pas ici de défenseur, quoiqu'il y ait gentilhommes à foison, il vous plaira bien, Sire, de nous écouter en nos justifications, ainsi que la raison le veut...

— Sire, s'écria Gandandel avec vivacité, n'écoutez pas ces femmes! Si vous ne vous hâtez de les faire mourir, chacun voudra faire comme elles, et l'on ne tiendra plus désormais les promesses que l'on vous aura faites... Ces femmes sont entrées en otages, non ignorantes de la condition : pourquoi donc, puisque cette condition est que leurs têtes tomberont, leurs têtes ne tomberaient-elles pas?...

— Seigneur Gandandel, dit alors le bon chevalier Grumedan, j'espère bien que le roi ne fera pas ce que vous lui conseillez là, car la miséricorde est plus louable que la cruauté... Vous savez comme moi, d'ailleurs, que ces pauvres innocentes ont été contraintes et forcées, et qu'elles ne sont vos prisonnières que pour avoir trop fidèlement obéi à un commandement sans réplique, celui de mère à enfants... Et de même que le Seigneur Dieu aime et protége ceux qui sont humbles et obéissants, le roi, qui est son ministre, les doit protéger aussi. J'ajouterai, pusqu'enfin vous m'y forcez, que j'ai été averti pour certain, que d'aucuns chevaliers sont déjà partis de l'Ile Ferme pour venir soutenir et remontrer le droit qu'elles ont... Par ainsi, seigneur Gandandel, si vous ou vos enfants osez maintenir le conseil que vous venez de donner au roi notre Sire, vous vous en trouverez peut-être mal...

Gandandel, à ce moment, eût bien voulu ravaler son discours et son conseil qu'il avait si légèrement donné pour bon à son maître. Mais il était trop tard : la parole était lancée. Lors donc, pour sauver son honneur, il répondit à son adversaire :

— Don Grumedan, vous me faites là déplaisir sans que je l'aie mérité en quoi que ce soit. Quant à ce qui est de mes fils, il n'est personne en cette compagnie qui ne les connaisse pour preux et hardis chevaliers; ils soutiendront devant tous et contre tous que ce que j'ai dit au roi notre Sire, est selon Dieu et raison!...

— Nous le verrons bien, dit Grumedan. Tant il y a que, sur mon âme, je ne vous veux aucun mal, sinon d'autant qu'il me semble que vous conseillez au roi contre son honneur.

— Grumedan, demanda le roi, quels sont donc ces chevaliers qui viennent pour Madasime?...

Grumedan les lui nomma tous l'un après l'autre.

— Vraiment, répondit Lisvart, pour une petite troupe, il y a là gens de bien et gentils chevaliers. Cela me donne à réfléchir, Gandandel, savez-vous?

Gandandel essaya un sourire qui se termina en grimace; puis il s'inclina et sortit pour aller rejoindre son complice Brocadan.

Il avait à peine montré les talons, que survenait aussitôt un jeune chevalier, lequel avait nom Sarquile et était neveu d'Angriote d'Estravaux. Amoureux de l'une des nièces de Brocadan, et en train de deviser tendrement avec elle dans un retrait voisin de la chambre où ce fourbe tenait ses conférences avec Gandandel, il avait surpris, le matin même, une conversation dangereuse qu'il venait raconter au roi.

— Sire, lui dit-il en se présentant devant lui, armé de toutes pièces, Sire, je ne suis ni votre sujet ni votre homme-lige; mais, en reconnaissance de l'éducation que j'ai prise en votre cour, je me suis obligé à garder l'honneur de votre majesté... C'est pourquoi, Sire, je vous avise que ce matin, de bonne heure, je me suis trouvé en un lieu où j'ai entendu Brocadan et Gandandel conspirer la plus grande trahison du monde contre votre majesté... D'abord, ils veulent vous pousser à mettre à mort Madasime et ses demoiselles, ce qui est une cruauté inutile dont tout l'odieux retomberait sur

vous, quoiqu'elle vous ait été déjà probablement conseillée par Brocadan ou par Gandandel...

— Par Gandandel, dit le roi. Poursuivez, chevalier.

— Quant au reste, Sire, reprit Sarquile, j'espère qu'avant qu'il soit dix jours passés, leur méchanceté vous sera complétement avérée... Et c'est pour choyer de tels paillards, Sire, que vous avez naguère chassé de votre compagnie Amadis et plusieurs autres bons chevaliers?... Ah! permettez-moi de prendre congé de vous et d'aller rejoindre mon oncle Angriote, lequel vous reverrez, s'il plait à Dieu, avant peu, et moi avec lui, pour punir de leur conspiration les deux traîtres que je viens de vous signaler comme vipères réchauffées en votre sein...

— Dieu vous conduise, chevalier, puisque vous avez si grande hâte! lui dit le roi.

Sarquile se retira incontinent, laissant le roi tout pensif.

## CHAPITRE XLIV

Comment douze chevaliers de l'Ile Ferme s'en vinrent tendre leurs pavillons sur les bords de la Tamise et défier douze chevaliers de la cour du roi Lisvart; et comment, au lieu de combattre, ils furent témoins d'un combat entre Angriote et Sarquile et les trois fils de Gandandel et de Brocadan.

Tout songeur était resté le roi Lisvart, après le départ du jeune Sarquile. Il s'était mis à penser aux services que lui avait rendus Amadis et aussi aux embarras que projetaient de lui susciter Gandandel et Brocadan; et, en suivant la pente de ses cogitations inaccoutumées, il en était arrivé à reconnaître qu'il avait eu tort d'offenser avec tant de précipitation le vaillant fils du roi Périon. Mais le mal était fait; Lisvart croyait sa dignité engagée au silence : il se tut et ne fit rien pour rappeler Amadis auprès de lui.

Cependant l'honnête dénonciation du jeune Sarquile amena changement dans les projets du roi de la Grande-Bretagne relatifs à Madasime et à ses compagnes. Lorsque Gandandel et Brocadan osèrent encore le presser de faire trancher la tête à ces innocentes captives, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation et leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on allait bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, on avertit Lisvart que douze chevaliers de l'Ile Ferme venaient d'arriver et de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à une demi-lieue de Londres, et qu'Ymosil, frère du duc de Bourgogne, demandait à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvart le reçut avec courtoisie et parut touché de ce qu'il lui dit en faveur des otages.

— Vous devez savoir, Sire, ajouta Ymosil, que Madasime n'est pas dans le cas d'être condamnée, d'abord parce qu'elle a été violentée par sa mère pour servir d'otage, ensuite parce que les lois de la Grande-Bretagne ne punissent les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison... Si quelques chevaliers de votre cour, Sire, osent soutenir le contraire, qu'ils le disent : nous sommes partis à douze de l'Ile Ferme pour délivrer Madasime et ses demoiselles. Un chevalier par victime!

Tout en sentant à merveille la justice de la réclamation d'Ymosil, le roi voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son conseil, et il le fit incontinent assembler.

Le jugement n'était pas douteux, malgré l'influence de Gandandel et de Brocadan : il fut tout en faveur des otages, et Lisvart, le confirmant, l'annonça lui-même aux douze chevaliers qui vinrent lui rendre leurs respects.

Ymosil ne se sentait qu'à moitié satisfait de ce jugement, et, continuant à parler au nom de ses compagnons :

— Sire, dit-il à Lisvart, au nom de l'équité dont vous avez été pendant si longtemps l'austère représentant, je vous supplie de ne point déshériter Madasime qui, dans ce moment même, devient souveraine de l'île de Montgase, par suite de la mort de sa mère, qu'on nous a apprise ce matin. Vous lui avez rendu la liberté, c'est beaucoup, mais ce n'est pas encore assez, sire, puisqu'il vous reste à lui rendre son avoir!...

Cette demande était de toute justice, car, en somme, Madasime ne devait pas souffrir des fautes de sa mère. Mais Lisvart, craignant de montrer trop de faiblesse, en accordant cette seconde demande que les douze chevaliers de l'Ile Ferme avaient l'air de lui faire à main armée, répondit avec une hauteur royale :

— C'est beaucoup, c'est assez, à mon sens, d'avoir rendu à Madasime la vie et la liberté... Je ne révoquerai pas le don que j'ai fait de l'île de Montgase et de ses dépendances à Léonor, ma bien-aimée fille...

Galvanes, l'amant de Madasime, ne put entendre sans impatience cette réponse.

— Par saint Georges! Sire, lui dit-il brusquement, puisque nous ne pouvons recevoir aucune justice de vous, je saurai m'adresser à tel qui me la fera rendre!...

Lisvart, qui comprit bien que Galvanes voulait alors parler d'Amadis, et ne pouvant supporter l'ombre d'une menace, répondit avec colère :

— Je ne sais à qui vous vous adresserez, mais cela m'importe peu! Je vous préviens seulement que les audacieux qui tenteront d'attaquer l'île de Montgase y trouveront la mort la plus ignominieuse!...

Agraies, à son tour, vivement ému d'entendre ainsi menacer Amadis et ses compagnons, dit à Lisvart avec âpreté :

— Songez, Sire, que celui qui conquit pour vous l'île de Montgase la pourra reprendre plus facilement encore sur vous!...

Brian d'Espagne, voyant qu'Agraies s'échauffait, l'interrompit et, prenant la parole :

— Sire, dit-il, avez-vous donc oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis et de ses proches? Ne réfléchissez-vous donc pas qu'ils ne

vous étaient rien? Amadis est le fils d'un grand roi qui vous égale par la naissance et par le pouvoir, songez-y bien!...

—Don Brian, répondit Lisvart, je vois que vous aimez Amadis plus que moi... A votre aise!... Seulement, il m'avait semblé jusqu'ici que le roi d'Espagne, votre honoré père, ne vous avait pas envoyé à ma cour pour m'y manquer de respect?...

— Je n'en dois qu'à votre âge! répliqua vivement don Brian. Lorsque je suis venu à votre cour, c'était uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, et recevoir de ce héros les leçons et les exemples propres à faire de moi un chevalier accompli.

Pendant cette vive contestation qui tournait à l'aigre de plus en plus, Angriote d'Estravaux et son neveu Sarquile, qui venaient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire annoncer.

—Sire, dit Angriote, nous vous supplions de faire sur-le-champ comparoir céans les deux méchants vieillards ayant noms Gandandel et Brocadan, pour que je déclare à toute votre cour la noire trahison qu'il vous ont faite et sur laquelle Sarquile et moi nous les défions. Vous avez été prévenu et vous avez pardonné; nous, nous ne pardonnons pas, et c'est pour le prouver que nous venons céans... Si ces deux misérables s'excusaient, d'aventure, sur leur âge, ce sera alors à leurs fils, qui se piquent d'être valeureux, de soutenir la cause injuste de leurs indignes pères.

Gandandel, qui était là, se leva et répondit:

— Sire, voilà un outrage que vous ne pouvez laisser impuni!... Si vous laissiez ainsi insulter vos gentilshommes, Amadis viendrait bientôt lui-même vous insulter au milieu de votre cour!...

—Silence! cria Lisvart, je ne souffre ni les insultes ni les trahisons de personne! Si vous ne le saviez, Gandandel, vous l'apprendrez... Chevalier, ajouta le roi en se tournant vers Sarquile, dites devant tous ce que vous m'avez dit une fois déjà à moi seul...

Sarquile parla, et toute la cour de Lisvart fut indignée contre Gandandel et Brocadan, par le rapport fidèle que fit, de la conspiration qu'il avait surprise, le courageux neveu d'Angriote, lequel finit par offrir de soutenir son accusation les armes à la main, avec son oncle, contre les trois fils de ces traîtres.

Ces trois jeunes gens, à ces mots, fendirent la presse, et, se mettant à genoux devant Lisvart, ils lui dirent:

—Sire, nous soutenons, au nom de nos pères respectifs les seigneurs Gandandel et Brocadan, qu'Angriote d'Estravaux et Sarquile son neveu en ont menti par la gorge, et que toutes les fois qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement... Et voici nos gages!...

Lisvart ne crut pas devoir leur refuser ce combat, quoiqu'il lui parût inégal, à cause du nombre trois contre le nombre deux. Mais Angriote, d'un air de mépris, s'écria:

—Que n'est-elle tout entière ici, la couvée de ces vipéraux! Je la détruirais d'un seul coup et purgerais ainsi la Grande-Bretagne des traîtres qui souillent son sol et déshonorent l'ordre de chevalerie!... Deux vaillants valent plus que trois fils de lâches... Vous voyez bien que si le combat est inégal, c'est en notre faveur!...

Le vieux Grumedan, qui le premier avait osé prendre la défense de Madasime et de ses compagnes, fut chargé par le roi de faire préparer les lices pour le combat, qui fut décidé pour le lendemain. Cela lui valut un échange d'âpres paroles avec Gandandel et Brocadan, auquel il finit par dire avec l'audace d'un bon cœur:

— Tenez! nous sommes tous les trois du même âge, rien ne s'oppose donc à ce que nous nous battions ensemble... Je serai seul contre vous deux, et ce sera assez pour me procurer le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison!...

Les méchants sont lâches. Gandandel et Brocadan refusèrent.

— Faites votre office, bonhomme, répondirent-ils à Grumedan; nous nous en remettons à nos fils du soin de défendre notre honneur outragé...

Le combat eut lieu le lendemain en présence des douze chevaliers de l'Ile Ferme, et le peu de ceux qui restaient encore à la cour du roi Lisvart. Dès la première atteinte, Angriote transperça d'outre en outre l'un des deux adversaires qui couraient sur lui; les deux autres tombèrent sous ses coups et sous ceux de Sarquile. Lors, on traîna par les pieds les cadavres des vaincus et on les pendit incontinent aux fourches préparées à cet effet, tandis que Gandandel et Brocadan s'enfuyaient pour échapper à la fureur du populaire indigné de leur fourberie et de leur lâcheté.

Angriote d'Estravaux, Sarquile et les douze chevaliers de l'Ile Ferme, qui se trouvaient très outragés de la réception et des propos de Lisvart, partirent à l'issue du combat, sans même daigner prendre congé de ce prince.



# AMADIS DE GAULE

## LE

# CHEVALIER DE LA VERTE ÉPÉE

### CHAPITRE PREMIER

**Comment Amadis reçut un envoyé du roi Lisvart, chargé de menaces pour lui et ses compagnons de l'Ile Ferme, et quelle réponse il le chargea, à son tour, de rapporter au père d'Oriane.**

Madasime et ses chevaliers étaient à peine arrivés dans l'Ile Ferme, qu'Amadis vint au devant d'eux à la tête de deux mille chevaliers, que sa renommée et le bruit de sa querelle avec le roi Lisvart avait déjà rassemblés sous son étendard.

Mais à peine aussi avait-il eu le temps de rendre à Madasime les honneurs qui étaient dus à son sexe, à son rang, à ses malheurs, qu'on lui annonçait la présence dans l'ile d'un envoyé du roi de la Grande-Bretagne, ayant nom Cédil de Ganottes.

— Seigneur, lui dit ce chevalier en l'abordant les larmes aux yeux, j'ai à m'acquitter envers vous

d'un dur message, de la part du roi mon maître, et c'est avec regret que je le fais.

Amadis fit alors avancer les chevaliers de sa suite qui formèrent cercle autour de Cédil, lequel reprit :

— Voici, seigneur Amadis, les propres paroles de mon roi, après le départ des douze chevaliers que vous lui aviez envoyés et qui l'avaient, paraît-il, mécontenté... « Partez, m'a-t-il dit, pour l'Ile Ferme, où vous trouverez Amadis; vous lui direz que j'ai pris la résolution d'aller moi-même m'emparer de l'île de Montgase, que c'est là que je l'attends avec tous ceux qui se sont rangés sous sa bannière, et que je désire qu'ils osent s'y trouver pour les punir de leur audace dans leurs propos et de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon service... » J'ai dit, vaillant Amadis, en vous demandant pardon de m'être si fidèlement acquitté de mon pénible message...

Les chevaliers de la suite d'Amadis ne purent entendre sans indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que venait de leur porter Cédil de Ganottes, de la part de Lisvart. Amadis, seul, l'écouta sans en être ému.

— Mon cher Cédil, dit-il au messager, je ne vous en veux pas d'avoir rempli votre devoir... Je vous tiens même grand compte du soin que vous avez pris de nous exprimer vos regrets... Cela me prouve que le souvenir de ce que j'ai fait n'est pas mort dans toutes les mémoires, ce dont je suis fort aise... Vous me permettrez donc de vous retenir un peu afin de vous traiter comme vous méritez de l'être... Gandalin va d'abord vous montrer les merveilles de notre île, que l'on ne connaît pas assez... Après cela, vous vous en reviendrez céans, et nous souperons ensemble de bonne amitié!... Cela vous convient-il ainsi?

Cédil de Ganottes s'inclina et remercia. Et pendant que Gandalin l'emmenait pour lui faire admirer certaines parties de l'Ile Ferme, et plus encore pour lui faire connaître toutes les forces et les défenses qui la rendaient inattaquable, Amadis rassembla le conseil des plus anciens chevaliers. Il fut décidé que Sadamon, l'un des plus sages et des plus accomplis, partirait dès le lendemain avec Cédil pour répondre au défi du roi Lisvart et l'assurer qu'ils passeraient au plus tôt dans l'île de Montgase pour le contraindre à la remettre à Madasime.

— Sadamon, dit en particulier Amadis à ce chevalier, dites à Lisvart, je vous prie, qu'il doit me trop bien connaître pour croire que ses menaces puissent jamais m'ébranler... Mais ajoutez que, malgré tout, je ne ferai point partie de l'expédition que se proposent de faire les vaillants chevaliers de cette île, parce que je regarde comme indigne de moi de reprendre une souveraineté que je dois au sang que j'ai versé pour lui... Assurez en outre la reine Brisène que je m'honorerai jusqu'à la mort du titre de son chevalier, et que j'ai le plus vif regret de tout ce qui se passe et pourra encore se passer...

Agraies, à son tour, s'adressant à Sadamon, lui dit :

— Assurez de ma part la reine Brisène et la princesse Oriane de mes profonds et sincères respects. Comme chevalier, je leur dois fidélité et hommage; mais, comme frère, en face de ce qui arrive, je ne dois pas permettre que ma sœur Mabile reste dans leur cour, où elle serait maintenant déplacée. Je m'en rapporte à vous, mon cher Sadamon, pour faire cette délicate commission avec tous les ménagements voulus...

Amadis souffrit beaucoup intérieurement en entendant Agraies redemander Mabile, qu'il savait être la seule consolation de sa chère Oriane; mais il n'osa rien dire qui pût le faire connaître. Il se contenta de nommer Gandales pour accompagner Sadamon, et il lui donna ses secrètes instructions pour parler à la princesse Mabile et, s'il était possible, à la princesse Oriane.

Gandales et Sadamon partirent.

## CHAPITRE II

Comment Sadamon et Gandales s'acquittèrent de leur double message, l'un au roi Lisvart, l'autre aux princesses Oriane et Mabile.



Une fois arrivés à la cour de Lisvart, les deux ambassadeurs de l'Ile Ferme s'acquittèrent de leur commission, et ils le firent avec autant de noblesse que de fermeté. Lisvart s'attendait à des menaces outrageantes en réponse aux siennes : il n'entendit que des paroles respectueuses.

Cependant, quand ils arrivèrent à ce qui concernait personnellement Amadis, c'est-à-dire à la résolution qu'il avait prise de ne pas faire partie de l'expédition tentée sur l'île de Montgase par les chevaliers de l'Ile Ferme, le roi montra un certain dédain qui venait précisément du dépit qu'il éprouvait à se voir vaincu en générosité par Amadis.

— Il m'est fort égal, répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à Montgase, à la suite de ses chevaliers. Je ne vois dans cette abstention qu'un signe de plus du mépris qu'il fait de moi et de mon autorité... Le parti qu'il prend de m'éviter me forcera à aller le chercher moi-même dans son île!

Giontes, neveu de Lisvart, et Guillan-le-Pensif furent très affligés d'entendre une pareille réponse, Guillan-le-Pensif surtout. Ce brave chevalier n'avait pas suivi Amadis lorsqu'il s'était éloigné de la cour du roi Lisvart, et Amadis, qui savait pourquoi, lui avait aisément pardonné. Guillan-le-Pensif était toujours amoureux de la belle duchesse de Bristoie, dont le deuil allait bientôt finir, et, à cette cause, il avait demandé à Amadis la permission de rester auprès d'elle. D'autant plus qu'à son avis la fâcherie qui existait entre le vaillant amant

d'Oriane et le père de celle-ci, ne pouvait être de longue durée, ne reposant pas sur des assises bien sérieuses. Il avait espéré, ainsi que Giontes, trouver bientôt une occasion favorable pour rapprocher les esprits. Mais, en présence de la réponse que Lisvart venait de faire à Gandales, leur espérance de conciliation s'évanouit. Ils connaissaient trop, l'un et l'autre, le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un prince d'un si haut rang s'abaissât à tenter une seconde démarche auprès de Lisvart, après l'avoir vu répondre si mal à celle qu'il venait de tenter.

Gandales s'inclina devant le roi et se rendit incontinent chez la reine Brisène pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avait chargé pour elle. Là, il reçut meilleur accueil. Cette bonne princesse ne put, ne voulut pas même lui cacher l'estime et l'amitié dont elle était pénétrée pour le généreux et chevaleureux Amadis, dont elle n'avait pas oublié les loyaux offices.

Mais Gandales, sans le savoir, mit le poignard dans le cœur d'Oriane lorsqu'il redemanda la princesse Mabile de la part d'Agraies, son frère. Oriane et Mabile, fondant en larmes, allèrent embrasser les genoux de Brisène pour la supplier d'empêcher cette cruelle séparation.

— Eh! madame, dit Gandales à Mabile, pourquoi donc craignez-vous de quitter cette cour? Vous savez quelle est la haine qui sépare le roi de notre frère Agraies et de votre oncle Galvanes; pourquoi ne viendriez-vous pas à la cour du roi Périon, où vous trouveriez une seconde mère dans la reine Elisène, et la sœur la plus aimable dans votre cousine Mélicie?...

— Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que j'ai reçues de vous dans votre château, mais, au nom du ciel, ne vous obstinez plus à me percer le cœur!... N'influencez pas ma cousine Mabile; elle seule sait ce qu'elle doit faire, nul ne peut lui imposer de conduite qu'elle-même... Son frère n'a nulle autorité sur elle, et la reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en séparer, à moins qu'elle ne le veuille, et elle ne le voudra pas, j'en suis sûre!...

— Non! non! ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais! s'écria Mabile en serrant l'intéressante princesse dans ses bras. Partez, ajouta-t-elle, partez, seigneur Gandales, et dites à mon frère que ce serait m'arracher la vie que de m'arracher à ma cousine... Nous autres femmes, nous ne nous occupons pas de vos grandes affaires au bout desquelles il y a toujours du sang de répandu... Nous vivons dans une atmosphère de sentiments plus tendres, plus humains, plus dignes de notre sexe... Vos querelles ne nous regardent pas: nous aimons qui nous aime, voilà tout!... Oriane m'aime et je l'aime: nous ne nous séparerons pas! Allez dire cela à Amadis et à Agraies!...

Le roi entra en ce moment. Il fut touché du tendre attachement que montrait la princesse Mabile pour la reine et pour Oriane. Et puis, il éprouvait un secret plaisir à braver Agraies en refusant de lui rendre sa sœur.

— Vous voyez ce qui se passe, chevalier, dit-il à Gandales, vous en parlerez à qui de droit... Quant à moi, je vous déclare que j'ai trop d'estime pour Mabile pour forcer sa volonté... Par ainsi, elle ne sortira pas de ma cour, où elle se trouve bien, pour vous suivre là où elle serait sans doute mal...

Le sage Gandales fut attendri. Il n'insista pas davantage et promit à Mabile de faire approuver par Agraies son séjour auprès de la belle Oriane, laquelle, courant aussitôt à sa chambre, en rapporta de riches tablettes émaillées et garnies de pierreries qui traçaient son chiffre.

— Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en souvenir de mon amitié pour vous et de celles que vous avez su si bien conserver...

Oriane rougit en prononçant ces derniers mots qui avaient une signification si intime. Gandales ne l'en trouva que plus belle, et ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne la lui rendit que plus intéressante et plus chère.

— N'oubliez rien, ajouta Oriane, de ce que vous avez vu et entendu dans cette cour... Dites à mon cousin Amadis que sa cousine Oriane le regrette, et que le plus heureux jour de ma vie sera celui de sa paix avec le roi mon père...

Lors, Mabile, avec cette grâce et cette gaîté qu'elle mettait en toutes ses actions, prit le vieux Gandales sous le bras.

— Ne soyez pas scandalisées, dit-elle aux dames de la reine, de me voir emmener ce chevalier dans ma chambre... j'ai besoin de le séduire un peu pour qu'il fasse ma paix avec mon frère Agraies, et, devant vous, je n'oserais pas!...

Gandales se laissa donc emmener par cette pétulante princesse qui, en effet, écrivit devant lui une lettre fort gaie et fort tendre à son frère, et dans laquelle, sans s'expliquer avec lui, elle lui faisait entendre que les raisons les plus fortes la retenaient auprès d'Oriane. Elle en remit en même temps à Gandales une autre, beaucoup plus longue, pour Amadis.

— Et maintenant, seigneur Gandales, reprit-elle avec enjouement, allez, et que le ciel vous conduise!...

Gandales rejoignit Sadamon, et tous deux repartirent pour l'Ile Ferme.

## CHAPITRE III

Comment Amadis, au retour de Gandales et de Sadamon, conçut le projet d'aller en Gaule à la cour du roi Périon son père.

Pendant l'absence de Gandales et de Sadamon, un grand nombre de chevaliers de l'Ile Ferme se préparaient à passer dans celle de Montgase. Ils apprirent par Sadamon que Lisvart y marchait en personne, suivi de plusieurs chevaliers renommés qui l'étaient venus joindre depuis peu.

Le plus illustre de tous ces nouveaux défenseurs du roi de la Grande-Bretagne était le vaillant Gasquilan, roi de Suesse. Ce prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avait la noble émulation de l'égaler, et, sans avoir aucun autre motif, il s'était rangé sous la bannière du roi Lisvart, par le seul espoir de combattre Amadis et de le vaincre. Gasquilan avait fait ses premières armes dans le Nord, où nul chevalier n'avait pu lui résister. Il n'était encore connu, parmi les chevaliers de l'Ile Ferme, que de Lictoran de la Tour-Blanche, qui fit les plus grands éloges de lui, et parla du tournoi où ils s'étaient essayés l'un et l'autre sans avantage, comme sans désavantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du roi de Suesse prévint tellement Amadis en faveur de ce prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi.

— Si je suis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran de la Tour-Blanche, puisse le sort des combats m'accorder une double victoire en me mettant à portée de lui demander son amitié!...

Les chevaliers de l'Ile Ferme étant partis dès le lendemain avec Madasime pour l'île de Montgase, Amadis resta avec Bruneo de Bonnemer, suivant la parole qu'il en avait fait porter par Gandales au roi Lisvart.

Il avait la plus vive impatience de voir en particulier le père de Gandalin, qui avait été le sien et qu'il aimait toujours de l'amitié la plus tendre. Il avait mille questions à lui faire!

Gandales avait attendu qu'il fût seul à seul avec lui pour lui remettre la lettre de la princesse Mabile. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ses yeux en ouvrant cette lettre; ses larmes et ses baisers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main si chère.

Comme Gandales, qui croyait que cette lettre était en entier de la main de Mabile, manifestait quelque étonnement, Amadis s'écria:

— Ah! mon père, pardonnez-moi de ne pas vous découvrir en ce moment les secrets de mon âme; cachez le trouble où vous me voyez jusqu'à ce que je puisse vous confier mon inquiétude et mes peines; la vie du malheureux que vous avez reçu dans votre sein aux premières heures de sa vie, dépend en entier d'un secret qu'une autre partage avec moi!...

Gandales, embrassant tendrement Amadis, lui jura tout ce qui pouvait le rassurer. Amadis poursuivit donc sa lecture.

Mais qui pourrait exprimer l'agitation de son âme, lorsqu'il apprit de la main de Mabile que sa bien-aimée Oriane portait dans son sein le fruit de leur union secrète!... Sa joie fut d'abord immense. Oriane et lui allaient revivre dans une frêle créature, née de leurs embrassements! Puis l'inquiétude et l'angoisse lui vinrent en songeant à l'embarras mortel dans lequel devait se trouver sa maîtresse. Plus cruelles eussent été ces angoisses et ces inquiétudes, s'il n'eût reçu, par la même lettre de Mabile, l'assurance que tout était prévu relativement au sort d'Oriane et à celui de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

C'est alors que le vaillant Amadis sentit son malheur d'être en querelle avec le roi Lisvart, le père de son Oriane. Si cette querelle s'éternisait, que deviendraient Oriane et son enfant? D'un autre côté, les chevaliers qui l'avaient suivi étaient trop indignés contre le roi de la Grande-Bretagne pour qu'Amadis pût leur proposer aucun moyen d'accommodement. Comment faire?

La perplexité d'Amadis était grande. Pour en sortir, il imagina d'aller trouver le roi Périon, son père, et de le prier de s'interposer afin d'amener une paix honorable pour tout le monde. Dès ce jour même, il proposa en conséquence à Bruneo de Bonnemer de venir en Gaule avec lui, ce que Bruneo accepta avec un empressement joyeux, ce voyage le rapprochant de la jeune Mélicie qu'il adorait plus que jamais.

Amadis fit sur-le-champ équiper un vaisseau. Il laissa Gandales pour gouverner l'Ile Ferme avec Ysanie, et s'embarqua bientôt, suivi de Gandalin et de Lasinde, et accompagné de son ami Bruneo, qu'il regardait déjà comme son frère.

## CHAPITRE IV

Comment Amadis, pendant la traversée, fut poussé par le vent sur la côte de l'Ile Triste, où il fut forcé de combattre le géant Mandraque.

Pendant deux jours, les vents furent assez favorables à Amadis et à ses compagnons. Mais, le matin du troisième jour, une violente tempête s'étant élevée, ils durent mettre barre sur une île voisine qui, de loin, leur parut agréable. Le pilote n'y consentit qu'avec répugnance, et, jusqu'au moment où l'on aborda, il ne cessa de les dissuader dans leur projet de descente, en leur parlant de cette île comme d'un endroit très dangereux, malgré ses apparences engageantes.

— C'est l'Ile Triste, leur dit-il, et elle est la bien nommée, car, depuis longtemps, aucun de ceux que leur mauvaise étoile a conduits là n'en est sorti!...

Le pilote ne connaissait pas Amadis et Bruneo. L'idée d'un grand péril eût suffi pour animer leur courage et les déterminer à descendre dans cette île; de plus, ils se trouvaient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos. La descente s'effectua.

Amadis et Bruneo s'armèrent, montèrent à cheval, et, suivis de Gandalin et de Lasinde, ils s'aventurèrent résolûment dans l'Ile Triste. Après en avoir parcouru une partie, ils parvinrent enfin sur une colline qui dominait une plaine défendue par une forteresse dans laquelle ils distinguèrent un très beau château. Ils s'avançaient pour le reconnaître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor.

— Par Dieu! s'écria Bruneo, nous pouvons nous attendre à combattre; mais je crois que d'autres

nous ont précédés, car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeler le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce château, lorsque les gens de sa garde ne se trouvent pas en nombre suffisant pour résister à ceux qui les attaquent...

Ils entendirent, en effet, le moment d'après, un grand bruit d'armes, et bientôt ils aperçurent deux chevaliers, dont les chevaux avaient été tués, lesquels se défendaient avec peine au milieu d'une troupe nombreuse de gens armés, et allaient bientôt être encore attaqués par un géant qui sortait du château pour tomber sur eux et achever leur défaite.

Amadis et Bruneo couraient à leur secours, lorsqu'un nain, qu'ils crurent être Ardan, vint vers Amadis, qu'il venait de reconnaître, en criant :

— Monseigneur! monseigneur! secourez votre frère Galaor et son ami le roi Cildadan... Ils n'en peuvent plus!...

Les deux chevaliers n'eurent pas plutôt entendu cet appel, qu'ils volèrent, la lance en arrêt, au secours de leurs amis menacés.

— Ah! mon cher Bruneo, dit Amadis, courez à mon frère..... Moi, je me charge d'arrêter Mandraque!...

Ce disant, Amadis se lança sur ce géant, qui arriva sur lui furieux de voir qu'un seul chevalier osait l'attaquer. Mais sa fureur ne lui servit de rien contre la force et l'adresse de son adversaire, dont la lance lui fit plier les reins jusque sur la croupe de son cheval; et ce mouvement lui ayant fait tirer trop fortement les rênes, sa monture se renversa sur lui, et Mandraque eut la jambe cassée.

Amadis, le voyant hors d'état de combattre, courut alors au secours de son frère. Galaor venait d'abattre le neveu de Mandraque, et s'était emparé de son cheval, pendant que Gandalin, descendant du sien, forçait Cildadan à monter dessus. La partie redevenait ainsi égale; si bien égale même, qu'au bout de quelques instants, les assaillants de tout à l'heure devinrent les assaillis, et, pour ne pas succomber, prirent prudemment la fuite.

Mandraque restait toujours étendu sans défense sur la poussière. Galaor et Cildadan allaient courir sur lui pour lui donner la mort, lorsqu'Amadis, se rappelant que ce géant était le père du vaillant Gasquilan, roi de Suesse, s'élança pour les en empêcher, et s'avança seul, l'épée haute.

— Mandraque, lui dit-il, ta vie est entre mes mains, tu le vois; mais, en faveur de ton vaillant fils, je te l'octroyerai, si tu veux me jurer que désormais tu n'attaqueras ni chevaliers ni dames que le hasard conduira dans ton île!

Le géant, touché de la générosité de son ennemi, lui répondit :

— Qui que tu sois, toi qui connais mon fils et me parles de lui, j'avoue que je te dois la vie et que ma conduite méritait la mort... Je te promets donc d'accomplir ce que tu me prescriras... Mais, puisque tu m'as donné la vie, conserve-la moi, en me faisant secourir et en me procurant la consolation de te recevoir dans mon château, dont tu dois te regarder maintenant comme le maître!...

Amadis mit aussitôt pied à terre et aida Mandraque à s'installer sur le brancard que venaient de faire Gandalin et Lasinde. Puis on se mit en marche pour la forteresse, où, à peine arrivé, le géant ordonna à ses gens de remettre les clefs à Amadis et de lui obéir comme à lui-même.

Tous les prisonniers qui gémissaient dans les prisons de Mandraque furent délivrés. Il s'en trouva quelques-uns du royaume de Sobradise, qu'Amadis envoya à la reine Briolanie de la part du chevalier de l'Ile Ferme, qui venait de retrouver son frère Galaor et le menait dans la Gaule avec lui.

Mandraque reçut les soins les plus délicats et les plus touchants des chevaliers qu'il avait voulu mettre à mort. Sa férocité ordinaire était vaincue.

Il n'en fut pas de même de sa sœur, de la vieille géante Andadoue. Cette cruelle et dangereuse fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hérissés, était d'une force extraordinaire. Plus légère à la course que les cerfs qu'elle poursuivait, armée de son arc et de ses flèches aiguës, elle ne manquait jamais sa proie, et elle prenait une volupté sauvage à la dévorer presque vivante. N'osant attaquer Amadis en présence de son frère, dont elle redoutait le pouvoir et la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment de son départ, et se cacha sur un rocher que le navire de l'amant d'Oriane était forcé de ranger, en sortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis et ses compagnons prirent enfin congé de Mandraque, qui était en bonne voie de guérison et qui leur renouvela les serments qu'il avait faits. Ils venaient à peine de mettre le pied sur leur navire, et ils louvoyaient le long de l'île, lorsqu'en passant près du rocher où s'était embusquée Andadoue, une flèche siffla à leurs oreilles, et Bruneo de Bonnemer poussa un cri de douleur. Il venait de recevoir cette flèche en pleine cuisse, et si âprement, qu'elle s'en trouvait clouée à la paroi du navire sur laquelle il s'appuyait.

On regarda de tous côtés pour savoir d'où ce trait pouvait venir, et on aperçut la vieille géante, que son empressement à tirer avait précipitée du haut de son rocher dans la mer, où elle nageait comme un poisson, essayant de regagner la rive. On lui lança quelques flèches qui rebondirent sur la peau d'ours dont elle était couverte; et, pendant qu'on s'empressait autour de sa victime, elle fendait les flots d'un bras nerveux, et regagnait le rocher d'où elle s'était laissé choir. Là, elle s'arrêta un instant, regarda Amadis et ses compagnons avec une joie féroce, et leur cria d'une voix rauque et terrible :

— Nous nous reverrons, mes fils! Car je ne me reposerai contente que lorsque je vous aurai donné la mort à tous!...

Puis elle disparut dans l'intérieur de l'Ile Triste.

## CHAPITRE V

Comment Amadis, Galaor, Bruneo de Bonnemer et Cildadan, arrivèrent auprès du roi Périon, de la reine Elisène et de la princesse Mélicie.

Bruneo de Bonnemer, secouru par un de ses compagnons, expert en l'art de guérir, supporta assez bien le voyage, qui se passa heureusement. Le navire qui le portait aborda dans un port voisin d'un château où le roi Périon habitait alors avec Elisène et sa fille Mélicie : c'était celui où Galaor avait été élevé dans son enfance par le géant Gandalac.

Périon, ayant aperçu ce navire, qui venait de jeter l'ancre, envoya savoir quels étaient les passagers qui le montaient.

Amadis, qui désirait présenter lui-même Galaor à sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis son enlèvement, répondit :

— Dites, s'il vous plaît, au roi Périon, que les principaux passagers de ce navire sont le roi d'Irlande Cildadan et Bruneo de Bonnemer, qui désirent lui rende leurs hommages, comme faire se doit.

Quand on rapporta cette réponse à Périon, il fut très aise, parce qu'il espéra apprendre par eux des nouvelles de ses enfants ; et il les pria de vouloir bien se rendre à son château. Mais Cildadan y parut seul, et excusa son compagnon en racontant l'état dangereux où il se trouvait. Périon envoya chercher Bruneo, en recommandant à ses gens les plus grandes précautions, et quand ils le lui eurent amené, il l'assura qu'il ne pouvait recevoir de meilleurs secours que de sa fille Mélicie, qu'une sienne gouvernante avait rendue experte dans les cas de maladies comme celui de Bruneo. Ce chevalier s'estima dès lors heureux d'avoir été blessé, puisque des mains si chères étaient chargées de le rappeler à la vie.

Pendant qu'on transportait Bruneo de Bonnemer, Amadis s'était rendu, suivi de Galaor, à la chambre de la reine Elisène.

— Ah ! mon cher Amadis ! s'écria cette bonne princesse en courant embrasser ce fils dont elle avait pleuré la mort.

Toute occupée de la joie de revoir Amadis, Elisène ne s'apercevait pas qu'un chevalier plus jeune, plus beau qu'Amadis, était à ses genoux, les yeux pleins d'une respectueuse tendresse, et les bras tendus vers elle…

— Galaor ! mon cher Galaor !..... s'écria-t-elle, éperdue, en reconnaissant son second fils. Ah ! aujourd'hui surtout, je suis heureuse d'être mère !…

Galaor, se relevant, se précipita dans les bras de la reine, que l'excès de son bonheur fit choir, pâmée, à la renverse. Mélicie accourut à son secours, et, trouvant Galaor la tête appuyée sur les genoux de sa mère, elle alla à la hâte vers lui, l'accola en l'appelant du nom si doux et si chaste de frère.

Elisène, en reprenant peu à peu connaissance, et en se voyant entourée de ses trois enfants, qui formaient de leurs bras comme une grappe vivante dont elle eût été le ceps, elle les couvrit de ses caresses passionnées en les enveloppant tous les trois d'un seul et même regard.

— Ah! Périon, mon cher Périon! murmura-t-elle. Périon, viens partager mon bonheur! Viens être le plus heureux des pères, comme je suis la plus heureuse des mères!…

Périon survint, et ce spectacle lui fit goûter une seconde fois les délices de la paternité. Il était heureux et il était fier. Mélicie était belle, mais Amadis et Galaor étaient des héros!…

Cildadan, qui le suivait, se garda bien d'interrompre les premiers transports de cette heureuse famille. Il la regardait les larmes aux yeux, sans oser se mêler à elle. Enfin il alla embrasser tendrement le roi Périon, en lui disant :

— Seigneur, le ciel est juste, et nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux et de nouveaux sacrifices, quand il récompense la vertu!

Quelques mots après, Cildadan le fit souvenir de Bruneo de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il était dangereusement blessé; mais les roses de son teint redevinrent bien vives, lorsque Périon la pressa lui-même d'en prendre soin, et qu'Elisène, s'appuyant sur son bras, la conduisit à la chambre où l'on avait transporté ce chevalier.

Galaor les suivit, et, ne sachant rien encore des secrets sentiments de Mélicie, il redoublait l'embarras de sa jeune sœur, en lui faisant l'éloge de son ami, qu'il l'assurait être digne des soins qu'elle allait prendre. Hélas! elle le savait bien, puisqu'elle l'aimait.

La flèche de la méchante Andadoue avait percé d'outre en outre la cuirasse de Bruneo, dont le premier appareil avait arrêté le sang avec peine. Les transports que sentit ce vaillant chevalier lorsqu'il vit approcher la mie pour laquelle il avait mérité de passer sous l'arc des loyaux amants, ce premier moment, ce bonheur inespéré, ce secours qu'une main adorée était prête à lui donner, tout cela fit bouillonner avec force ce qui lui restait de sang et le fit couler de nouveau.

Elisène s'en aperçut au moment où Bruneo perdait connaissance; elle n'hésita pas à le secourir elle-même; et Mélicie, ainsi autorisée par l'exemple de sa mère, profita de l'évanouissement de son amant pour fermer sa double blessure, sur laquelle elle versa un électuaire précieux, de façon à ne plus craindre un pareil accident. Puis elle attendit le réveil, pendant que sa mère, rassurée, se retirait avec Galaor.

Lorsque Bruneo rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de sa chère Mélicie. Il lui sourit tendrement, et, s'apercevant que les belles mains blanches de sa mie étaient encore rougies de son sang, il pencha la tête et les attira respectueusement jusque sur ses lèvres.

— Ah! murmura-t-il, qu'il m'est doux et bon de devoir la vie à celle qui me la fait aimer!

Mélicie, quoique attendrie, eut encore la force de fermer de sa main la bouche de son amant et de le menacer de s'éloigner s'il sonnait mot plus longtemps. Cette menace, quelqu'invraisemblable qu'elle fût, suffit pour contenir le besoin d'expansion qu'éprouvait Bruneo en face de sa maîtresse tant aimée : il se tut, et bientôt même, engourdi par son état physique et son état moral, il ferma les yeux et se mit à rêver. Mélicie alors, profitant d'un moment où personne ne pouvait la voir, se pencha rapidement sur Bruneo et le baisa tendrement au front à plusieurs reprises. Bruneo tressaillit, rougit sous sa pâleur, mais ne se réveilla pas.

Au bout de quelques jours, Brueo de Bonnemer était hors de danger.

Cildadan et Galaor se ressouvinrent alors des engagements qui les rappelaient à Londres, près de Lisvart. Cildadan, par suite des conventions de la bataille qu'il avait perdue contre le roi de la Grande-Bretagne, était obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de chevaliers irlandais. Quant à Galaor, comme il avait accepté le titre de chevalier de Lisvart, il ne pouvait abandonner le service de ce prince sans avoir pris congé de lui.

L'un et l'autre firent donc part à Périon de leur position présente, et de la cruelle position où ils étaient de quitter Amadis pour aller joindre un prince dont il avait lieu de se plaindre. Elisène et Périon voulaient d'abord les en détourner; mais ce roi généreux, se représentant que le sang de la maison de Gaule était si pur que la plus légère apparence d'une infidélité ne devait jamais le tacher :

— Le roi Lisvart est trop juste, leur dit-il, pour ne pas vous mettre bientôt à portée de rompre honnêtement avec lui... Remplissez maintenant ce que vous croyez lui devoir, et laissez au temps et surtout à son ingratitude le soin de vous donner une occasion de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La vie n'est pas faite que de bonheurs faciles, mes chers amis, il faut savoir passer par toutes ses étamines : c'est en se laissant ainsi éprouver sans cesse par le sort qu'on prouve son excellence et sa valeur!...

La reine Elisène, frappée de l'honnêteté et de la justice qui régnaient dans la réponse de Périon, se rendit, quoique en soupirant, et, dès le lendemain, Galaor et Cildadan s'embarquèrent pour retourner dans la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE VI

Comment Cildadan et Galaor, revenus en la Grande-Bretagne, apprirent ce qui se passait; et comment, en rejoignant Lisvart, il rencontrèrent douze chevaliers et douze demoiselles, en quête de ce prince, pour lui remettre le jeune Norandel.

Cildadan et Galaor étaient à peine arrivés sur le sol de la Grande-Bretagne, qu'ils apprirent de fâcheuses nouvelles pour leurs cœurs. Galvanes, Agraies et Florestan, à la tête d'un grand nombre des chevaliers partis de l'Ile Ferme, avaient abordé à l'ile Montgase et s'en étaient emparés, après avoir battu l'armée que Lisvart avait envoyée dans cette ile sous la conduite du roi Arban de Norgales et de Guillan-le-Pensif. Ils apprirent en même temps que le père d'Oriane, furieux de cette défaite, avait pris la résolution d'aller lui-même attaquer cette ile à la tête d'une nouvelle armée.

Ainsi Galaor et Cildadan, rigoureux observateurs de la loi de l'honneur et du devoir, allaient être bientôt forcés de se trouver armés en face de proches et d'amis!

Ils reprirent leur route, consternés, pour joindre le roi Lisvart. Quelque temps après ils firent rencontre de douze chevaliers et de douze demoiselles, les uns richement armés, les autres richement accoutrées. Au milieu de cette troupe brillante était un jouvenceau d'une figure charmante, et dont la taille et l'allure annonçaient qu'il était, quoique jeune, en état de porter vaillamment les armes.

Les demoiselles, ne doutant pas que Cildadan et Galaor n'appartinssent à la cour de la Grande-Bretagne, les abordèrent incontinent.

— Sires chevaliers, dit l'une d'elles au nom des autres, nous sommes étrangères et chargées d'une commission intéressante pour le roi Lisvart qu'on nous a dit devoir être en cette forêt, en train de chasser avec quelques dames de sa cour. Vous qui le connaissez, sans nul doute, ne pouvez-vous nous mettre sur sa voie, et nous présenter à lui?...

— Demoiselles, répondit Galaor avec sa courtoisie ordinaire, nous sommes heureux, mon compagnon et moi, de l'occasion que vous nous offrez de vous servir. Si vous voulez bien nous suivre, nous allons vous guider dans vos recherches et vous conduire vers le roi Lisvart.

Les demoiselles et les chevaliers acceptèrent, bien entendu, et mirent leurs chevaux à l'unisson de ceux de Cildadan et de Galaor. Bientôt ce dernier, frappé de la bonne mine et de la fière prestance du jouvenceau qui se trouvait au milieu des demoiselles, leur demanda quelle était sa naissance.

— Sire chevalier, répondit la demoiselle qui s'était adressée tout à l'heure à Galaor, nous n'avons pas le droit de vous répondre en ceci. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que ce jouvenceau est d'extraction royale, tant de père que de mère. Tout ce que je puis ajouter aussi, c'est que nous vous supplions de nous aider à presser le roi Lisvart à le recevoir chevalier, même avant que je ne lui aie remis un message qui ne peut que lui causer une douce émotion...

Galaor et Cildadan promirent de s'employer à cet effet. Lors, la demoiselle, faisant faire halte à la troupe qu'elle conduisait, suivit ces deux princes auxquels le son du cor et les aboiements des chiens annonçaient que la chasse s'approchait.

Un quart d'heure après, ils étaient arrivés à un carrefour où s'était arrêté le roi Lisvart, lequel, en

les apercevant, s'imagina qu'ils allaient demander la joute et leur dépêcha le vieux Grumedan.

— Sire chevalier, cria Galaor, en voyant venir à lui le vieux compagnon de son frère, venez-vous pour me provoquer au combat?

— C'est selon, répondit Grumedan. Mais, jusqu'ici, je n'ai d'autre dessein que de savoir qui vous êtes.

— Ma foi, répondit Galaor avec gaîté, je suis l'homme le plus content de pouvoir embrasser son vieux et excellent ami!...

Et, levant la visière de son heaume, Galaor embrassa Grumedan, que cette rencontre combla d'aise.

— Mon cher Cildadan, reprit Galaor avec enjouement, en présentant le roi d'Irlande à Grumedan, voici le vaillant chevalier qui portait la bannière royale le jour de la bataille!

— Sire, dit Grumedan en s'inclinant devant le roi vaincu, il me souviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorsque vous la fendîtes en deux entre mes bras!...

— Parbleu! seigneur Grumedan, répondit Cildadan, s'il vous en souvient il m'en souvient de même, et, s'il vous en a cuit, il m'en cuit à moi bien davantage, puisque mon corps porte encore la marque de votre épée, si vaillante à défendre cette noble bannière!... Mais nous étions ennemis, alors: aujourd'hui, nous sommes amis, si vous le voulez, toutefois.

Et, ce disant, Cildadan ouvrit ses bras au vieux Grumedan, qui s'y jeta de bon cœur.

Tous les trois, après cela, s'en allèrent vers le roi Lisvart qui fut aussi surpris qu'enchanté de revoir Galaor et Cildadan. Le premier, il tendit la main à son ennemi vaincu.

— Sire, lui dit-il, oublions nos anciens dissentiments, comme nous oublions les neiges d'antan... Je vous tiens bien volontiers quitte des engagements que nous avions pris réciproquement avant notre combat : c'est à votre amitié seule que je veux devoir les services que je vous demande...

Cildadan fut très sensible au noble procédé de Lisvart et il répondit avec autant d'affection que de courtoisie.

Les princesses Oriane et Mabile, qui étaient venues, la veille, de l'abbaye de Mirefleur, pour voir le roi avant son départ, et qui suivaient la chasse avec lui, eurent la joie la plus vive de rejoindre Galaor. Les dames de leur compagnie n'eurent pas une joie moins vive que la leur, mais elle fut moins manifestée : elles se contentèrent de laisser leurs cœurs battre sous leurs gorgerins, et leurs lèvres rouges murmurer les unes aux autres :

— Le voilà! le voilà!... C'est lui! c'est lui!... Il nous est rendu!...

Galaor les remercia toutes par un aimable sourire qui en fit rougir d'aise quelques autres, lequel sourire voulait dire :

— Chacune de vous mérite d'être adorée, et je vous aimerai toutes aussi souvent et aussi longtemps que vous voudrez! Je ne me suis guéri que pour revenir mourir d'amour à vos pieds et dans vos bras!...

La demoiselle amenée par Galaor et par Cildadan fit alors son message. Mais le roi, qui s'était fait une loi de n'armer aucun chevalier de sa propre main, à moins qu'il ne fût de la plus illustre lignée, hésitait à répondre, lorsque Galaor l'assura que le jouvenceau, pour lequel on réclamait cet honneur, était d'extraction royale. Le portrait qu'il en fit intéressa toutes les dames présentes, toujours disposées à s'interposer en faveur des vaillants et des beaux, et elles pressèrent Lisvart de céder et de faire venir ce jouvenceau à ses genoux, afin de lui donner la colée.

Lisvart y consentit. La demoiselle s'en retourna chercher le beau jouvenceau, qui vint suivi des douze chevaliers ses compagnons. Après avoir salué les dames d'un air fort respectueux et fort tendre, qui provoqua leur admiration, il s'agenouilla devant Lisvart, qui l'arma chevalier avec tout le cérémonial accoutumé.

Cela fait, le roi l'invita à choisir parmi les dames présentes celle qui devait lui ceindre l'épée. Le jouvenceau désigna Oriane, qui rougit de cette distinction, et qui se sentit remuée par un sentiment indéfinissable en face de ce bel adolescent qu'elle voyait cependant pour la première fois.

La demoiselle qui avait arrêté Galaor dans la forêt et qui, par son intermédiaire, était parvenue à parler au roi Lisvart, s'approcha alors discrètement de ce prince et lui dit à voix basse :

— Sire, je retourne de ce pas rendre compte de ma commission à celle qui m'en avait chargée... Vous lirez cette lettre; elle vous apprendra mieux que je ne saurais le faire moi-même, tous les droits que vous avez sur ce nouveau chevalier que ma maîtresse vous prie de garder à votre service, ainsi que les douze chevaliers qui l'accompagnent.

Ayant dit, la demoiselle tira sa révérence au roi et prit congé de lui, en emmenant les onze demoiselles avec lesquelles elle était venue.

Quand Lisvart fut seul, il brisa le scel qui fermait cette lettre mystérieuse et un tremblement délicieux s'empara de son être, quand il apprit que ce jouvenceau était le fruit de ses passagères amours avec l'infante Célinde, pour laquelle il avait jadis combattu et vaincu Antiphron!

— Norandel! s'écria-t-il, le cœur battant.

Le jeune chevalier s'approcha. Lisvart, troublé par sa ressemblance avec sa mère, la reine d'Hégide, allait lui ouvrir ses bras et l'appeler son fils. Mais il réfréna aussitôt cette velléité paternelle à cause de Brisène. Il résolut d'attendre que le jeune Norandel se fût distingué par quelque action d'éclat pour le reconnaître publiquement. Ce fut au seul Galaor qu'il ouvrit son cœur en lui donnant à lire la lettre de Célinde.

— Galaor, lui dit-il tout haut en lui désignant Norandel, qui venait de s'approcher, je vous confie ce jouvenceau : qu'il soit votre compagnon pendant la première année qu'il portera les armes.

— Ah! seigneur! s'écria Norandel, puissé-je mériter de l'être toute ma vie!

Lisvart permit à Galaor de mettre Oriane dans sa confidence, et cette princesse fut charmée d'avoir pour frère ce jouvenceau de si bonne mine et de si vaillante apparence.

## CHAPITRE VII

Comment Durin et sa sœur, chargés de l'enfantelet d'Oriane, se rendirent dans une petite vallée sauvage où vivait un saint homme; et comment, au moment où ils s'y attendaient le moins, une lionne vint qui emporta cet enfant dans sa gueule.

Deux jours après la réception de Norandel comme chevalier, le roi Lisvart s'embarquait avec son armée pour l'île de Montgase, alors en la possession des chevaliers de l'Ile Ferme. Le siége devait durer longtemps, heureusement pour l'intéressante Oriane.

Car, on ne l'a pas oublié, Oriane était grosse des œuvres d'Amadis, et le terme approchait où il ne lui serait plus possible de dissimuler son état. La guerre entreprise par Lisvart contre Amadis et ses compagnons, bien que douloureuse pour le cœur d'Oriane, avait toutefois ce bon côté qu'elle éloignait pour un temps assez long le seul témoin dont elle redoutât les investigations, c'est-à-dire son père. Lisvart parti, Oriane alla s'enterrer à l'abbaye de Mirefleur, d'où elle ne sortit que délivrée.

La demoiselle de Danemark, chargée de jouer son rôle de mère, ainsi qu'il avait été convenu, s'empara donc de l'enfant que venait de mettre au monde Oriane, et elle fut ébahie en apercevant sur le corps de cette frêle créature plusieurs caractères écrits sur son sein, les uns en rouge, les autres en blanc, mais les uns et les autres en une langue inconnue d'elle. Son étonnement une fois passé, elle s'en alla trouver l'abbesse de Mirefleur qu'elle croyait devoir être accessible à la pitié et dont elle espérait obtenir l'autorisation d'exposer l'enfant à la porte de l'église.

Mais la dame abbesse fut inflexible, probablement parce qu'il s'agissait d'une faute charmante qu'elle n'était plus, hélas! dans l'âge de commettre. Elle parla de l'austérité de sa règle, qui ne permettait pas le scandale de ces expositions-là, et, finalement, elle contraignit la pauvre demoiselle de Danemark à chercher un autre moyen, et à le chercher promptement, car il y avait péril en la demeure.

Par bonheur, Durin, son frère, n'était pas parti avec l'armée de Lisvart. Elle le fit prévenir d'avoir à se trouver le soir même sous les murs de l'abbaye, avec deux chevaux. Durin fut exact à ce rendez-vous, et, à l'heure dite, au signal convenu, l'enfant d'Oriane fut descendu par la fenêtre, dans une corbeille, avec toutes les précautions imaginables; puis, à son tour, la demoiselle de Danemark rejoignit Durin, monta à cheval, et tous deux s'éloignèrent rapidement dans la direction de la forêt.

Ils chevauchèrent ainsi toute la nuit, et s'éloignèrent assez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvaient alors les rencontrer. Aux premières clartés de l'aube, ils arrivèrent au bord d'une fontaine qui tombait en cascades d'un rocher, et qui coulait et s'enfonçait dans une vallée profonde, couverte de buissons épineux et de roches sauvages où le soleil n'avait jamais pénétré. Ils aperçurent bientôt, à l'entrée de cette petite vallée un ermitage, et Durin se rappela que depuis un long temps cette retraite était habitée par un saint homme, du nom de Nascian, lequel, par une protection spéciale de la Providence, régnait comme un maître sur les fauves dont les repaires avoisinaient son ermitage. Une lionne, entre autres, s'était si bien accoutumée à le voir, qu'elle ne manquait pas un jour de venir chercher auprès de lui une partie de sa nourriture, et Nascian, de son côté, ne craignait pas d'aller dans l'antre de cette bête féroce, jouer avec ses petits lionceaux, qui, à l'exemple de leur mère, rentraient leurs griffes acérées chaque fois qu'il les touchait. Oh! le grand et puissant ordonnateur de toutes choses a bien su ce qu'il faisait en créant l'homme à son image: l'homme règne comme lui, mais seulement quand il lui ressemble. Le jour où il cesse d'être homme, ce jour-là les bêtes féroces le dévorent sans pitié, et encore sont-elles moins féroces que lui!

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin et sa sœur s'étaient arrêtés, fit des rugissements épouvantables. Le cheval que montait la demoiselle de Danemark prit effroi et l'emporta dans la vallée, à travers roches et halliers. Le cheval de Durin, débarrassé de son cavalier qui venait de descendre pour aller puiser de l'eau à la fontaine afin d'en mettre quelques gouttes dans la bouche de l'enfant qui criait dans ses bras, le cheval de Durin s'échappa également, effrayé comme l'autre.

Durin, entendant les cris d'appel de sa sœur, posa doucement l'enfant sur le gazon pour voler plus vitement à son secours. La demoiselle de Danemark était tombée dans un inextricable buisson; il l'en retira, quoiqu'à grand'peine, et, voyant à quelque distance le cheval embarrassé aussi dans un fourré épineux, il le joignit, le dégagea et le ramena à sa sœur. Tous deux, alors, se mirent en devoir de revenir auprès de l'enfant que Durin avait laissé près de la fontaine.

Quel fut leur désespoir, lorsqu'ils ne le retrouvèrent plus sur le gazon, et que Durin aperçut à quelques pas de là, sur le sable, les traces récentes de la lionne!

— Elle l'a emporté! s'écria la demoiselle de Danemark, plus pâle à cette pensée que tout à l'heure aux rugissements de l'animal sauvage... Que dira la princesse Oriane?

Dans son désespoir, elle se fût sans aucun doute arrachée à la vie, si son frère n'eût fait renaître l'espérance en son cœur en lui citant plusieurs histoires d'enfants enlevés, comme celui-ci, par des bêtes féroces et que la Providence avait miraculeusement conservés. Ils résolurent l'un et l'autre d'être quelques jours sans retourner auprès d'Oriane, de ne rien lui dire qui pût l'alarmer sur le sort de son fils, et de ne confier les détails de ce funeste événement qu'à la princesse Mabile dont ils connaissaient l'esprit et la prudence. ...

## CHAPITRE VIII

**Comment Amadis, Florestan et Périon résolurent d'aller, inconnus, au secours du roi Lisvart.**



runeo de Bonnemer était guéri. Quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il fût en passant ses journées auprès d'elle, quoique affligé de se séparer d'Amadis, il crut que son honneur ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps à la cour de Périon.

Amadis aimait trop Bruneo pour s'opposer à son dessein. Il le conduisit chez Périon, pour qu'il prît congé, et il le vit avec plaisir les larmes aux yeux lorsqu'il allait rendre les mêmes devoirs à sa sœur.

— Belle Mélicie, dit Bruneo en fléchissant un genou devant cette intéressante princesse, je vous dois la vie... Je vous l'avais déjà consacrée, et, quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illustrer... Ce n'est qu'en marchant sur les traces de vos chevaleureux frères, que je peux espérer de me rendre digne de vous... Ah! belle et chère Mélicie, souvenez-vous quelquefois de Bruneo, qui ne veut vivre que pour vous adorer!...

Bruneo parti, Amadis tomba dans la plus profonde mélancolie. Ne point voir Oriane et vivre dans l'inaction! Deux causes de tristesse pour sa grande âme, en effet. Heureusement il fut bientôt tiré de cet état par l'événement le plus embarrassant pour lui, dans la position où il se trouvait vis-à-vis du roi Lisvart.

Il reçut une lettre d'Oriane qui lui rendait sa liberté et l'autorisait à quitter la Gaule, c'est-à-dire à aller où ses intérêts personnels et son honneur l'appelleraient. Elle lui apprenait en outre, d'abord la prise de l'île de Montgase par l'armée de Lisvart, le don que ce prince en avait fait à Madasime qui alors avait épousé Galvanes; ensuite la guerre qu'il allait avoir à soutenir contre le roi Aravigne, lequel, aidé de plusieurs souverains et surtout d'Arcalaüs, rassemblait une armée formidable dans l'île Léonile, pour venir l'attaquer.

Le même jour, alors que transporté de joie d'avoir la liberté, Amadis se proposait de partir pour l'Ile Ferme, il se promenait avec le roi Périon, devisant de choses et d'autres. Ils virent arriver un chevalier dont la monture harassée, et dont les armes à demi brisées témoignaient éloquemment qu'il avait livré quelque violent combat. Ce chevalier, reconnaissant Amadis, délaça promptement son heaume, et accourut, les bras étendus.

— Amadis!... s'écria-t-il.

— Florestan! répondit Amadis.

Ils s'embrassèrent; puis, s'apercevant que son frère, interdit en présence du roi Périon, ne sonnait plus mot, Amadis ajouta:

— Quoi! mon frère, ne connaissez-vous donc pas encore le roi de Gaule?...

Florestan ne répondit qu'en jetant un cri; et, se précipitant aux genoux de Périon, qu'il serrait avec tendresse:

— Ah! seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnaître Florestan, qui ne s'est pas encore rendu assez digne de vous?

Périon savait par ses deux autres fils combien celui-ci, qu'il avait eu autrefois de la comtesse de Salandrie, était digne de faire partie de sa famille.

— Oui, mon cher fils, dit-il, c'est avec la joie la plus vive que votre père vous reconnaît et vous reçoit dans ses bras.

Et, tout aussitôt, il le conduisit auprès de la reine Elisène, qui, instruite de toutes les circonstances de la naissance de Florestan, ne pouvait haïr en lui le fils d'une rivale. Elle le reçut avec cette bienveillance qui rend les femmes si irrésistibles.

Bientôt, en présence de son père et de son frère, Amadis parla de la position où se trouvait le roi Lisvart et des moyens à employer pour le secourir.

— Le secourir! s'écria Florestan. Pourquoi cela? Il vous a injustement proscrit, vous, mon frère; il a fait une guerre sans excuse aux chevaliers de l'Ile Ferme, parce qu'ils étaient rangés sous votre bannière... Il a repris Montgase, pour le rendre bientôt à Madasime, il est vrai, mais il n'a pas moins fait acte d'inutiles rigueurs, et s'il ne s'était pas souvenu, après la bataille, que j'avais été un instant maître de sa vie, il ne m'aurait pas donné la liberté ainsi qu'à Quadragant, prisonnier et blessé comme moi!..... Je ne sais pas oublier si vite les outrages, surtout ceux qui sont faits aux gens que j'aime... Ce que je ne pardonne pas à Lisvart, c'est d'avoir écouté la voix de Gandandel et de Brocadan plutôt que celle de l'équité. Ces deux traîtres ont été démasqués, et il ne vous a pas rappelé pour reconnaître loyalement son erreur!... Par ainsi, loin de songer à le secourir en cette occurrence, je propose que nous nous joignions à ses ennemis!...

Amadis ne répondit rien, voulant savoir ce que pensait le roi Périon avant de se déclarer.

— Restez neutres, mes enfants, dit ce prince. On n'a rien à gagner à se mêler contre le gré des gens à leurs querelles. Puisque Lisvart ne vous appelle point, c'est qu'il croit que vous lui êtes inutiles. Soyez donc spectateurs, non acteurs, dans cette guerre qui se prépare...

— Mon père, et vous mon frère, dit alors Amadis, je ne puis partager votre manière de voir. J'ai parlé tout à l'heure des moyens de secourir le roi Lisvart; je veux vous en parler encore, afin de vous convaincre mieux. Nous ne pouvons nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner qu'en allant à son secours, et j'en demande la permission au roi notre père... Mais, pour que le roi Lisvart n'en puisse tirer aucun avantage sur nous, et qu'il ne présume pas que nous cherchions un moyen de nous réconcilier avec lui, je saurai me déguiser de façon à n'être pas connu; et, quand même je lui sauverais la vie et contribuerais à lui faire remporter la victoire, il ne saura jamais

que celui qui sortit mécontent de sa cour a employé son bras à son service.

Florestan était d'un sang trop généreux pour ne pas revenir sur-le-champ à l'avis de son frère.

— L'offense cruelle qu'il vous a faite, lui dit-il, me déterminait seule à prendre les armes contre lui... J'admire et aime trop mon illustre frère pour ne pas le suivre, et je jure ici d'employer mon bras et mon épée à la défense du roi Lisvart!...

A ces mots, Périon, serrant ses deux fils dans ses bras, leur dit :

— Mes chers enfants, je n'aurais pas osé vous indiquer cette voie que vous prenez de vous-mêmes : c'est la meilleure et la plus noble... Vous pénétrez mon cœur de joie et d'admiration... Je suis fier de vous avoir pour fils l'un et l'autre... Galaor seul manque à cette réunion, mais, quoique absent, je suis assuré qu'il fait son devoir de chevalier... Ne voyons dans Lisvart qu'un grand roi en lutte contre un mauvais prince, le roi Aravigne. Je suis si heureux de vous voir vous associer à sa cause, que je m'y veux associer avec vous... Partons tous trois ensemble... allons partager les mêmes périls et la même gloire!...

— Ah! s'écria Amadis en baisant, ainsi que son frère, les mains du roi Périon, qui pourrait nous résister et nous vaincre, maintenant que nous combattrons sous vos yeux!

Lors Périon mena Florestan et Amadis dans la salle d'armes de son palais, afin d'essayer quelques armures. Ils choisirent chacun un heaume, une cotte de mailles, une épée et écu. Le heaume choisi par Périon était blanc comme argent; celui choisi par Amadis était jaune comme or; celui choisi par Florestan était vert comme émeraude. Leurs trois écus étaient d'argent, semés de serpents d'or. Ces armures reluisaient merveilleusement au soleil; l'épée d'Amadis surtout, la flamboyante épée qu'il avait conquise, et qui, chaque fois qu'il s'en servait, jetait des éclairs aveuglants.

## CHAPITRE IX

Comment Amadis, Florestan et Périon combattirent incognito en faveur du roi Lisvart, et décidèrent du succès de la bataille; puis s'en retournèrent après sans vouloir se faire connaître.

Quelques jours après, Périon et ses deux fils abordaient sur les côtes de la Grande-Bretagne, dans les environs du camp du roi Lisvart, et à peu de distance aussi de l'endroit où se tenaient, prêts à combattre, Aravigne, Arcalaüs et les souverains leurs alliés.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils virent la petite armée de Lisvart s'ébranler et s'avancer en bon ordre dans la direction de celle d'Aravigne, laquelle était beaucoup plus considérable. La lutte s'engagea aussitôt, et l'avant-garde du roi de la Grande-Bretagne, commandée par Briant et par Galaor, chargea avec furie les premières lignes d'Aravigne, commandées elles-mêmes par les rois Targadan, Absadan et Brutaxar.

La reine Brisène, la princesse Mabile et la princesse Oriane assistaient, du haut d'un donjon, à tous ces mouvements de troupes.

— Ah! si Amadis était là! murmurait la reine.

— Pourquoi n'est-il pas là? soupirait Oriane.

— Peut-être est-il là!... disait la princesse Mabile, qui n'osait pas croire à ce qu'elle disait, mais qui voulait essayer de leurrer d'espérance le cœur d'Oriane et celui de la reine Brisène.

Mabile devinait juste. Amadis était embusqué dans un bois voisin avec son père et son frère Florestan. Au moment où s'avançait l'avant-garde d'Aravigne, tous trois sortirent de leur embuscade et fondirent comme des éperviers sur Targadan, Absadan et Brutaxar, qu'ils blessèrent mortellement dès leur première atteinte. Puis, tirant leurs redoutables épées, ils se jetèrent en pleine mêlée et y portèrent le désordre et la mort.

Galaor, Cildadan et Lisvart furent dans l'admiration et la surprise des exploits surnaturels accomplis par les trois chevaliers aux Serpents, ainsi qu'ils les désignaient, à cause de leurs écus. Partout, dans les rangs ennemis, le désarroi le plus complet, l'effroi le plus intense.

— Ah! s'écria Lisvart enthousiasmé, ou ce sont trois fantômes, ou ce sont trois Amadis!... Tenez, Galaor, voyez celui-ci surtout, ce chevalier dont l'épée flamboyante lance de si verts éclairs au contact des armures ennemies, ne dirait-on pas Amadis lui-même?...

— Hélas! ce n'est pas lui! répondit Galaor, qui avait reçu précédemment un message de son frère, lequel lui avait appris, à dessein, qu'il était resté en Gaule avec Florestan et avec Périon. Ah! que n'est-il ici! ajouta-t-il.

— Mais, reprit Lisvart, quels que soient ces vaillants hommes qui nous aident si puissamment, quel que ce soit surtout ce chevalier à la verte épée qui fait une si belle tuerie de nos ennemis, allons où ils vont, à la gloire ou à la mort!...

Galaor, Cildadan et Lisvart piquèrent leurs chevaux, qui se jetèrent avec impétuosité au milieu de l'armée d'Aravigne, laquelle ne tarda pas à se débander dans toutes les directions, malgré les efforts de son chef.

— Sauve qui peut! s'écria le traître Arcalaüs, en donnant le premier l'exemple de la couardise.

— Sauve qui peut! dit alors Aravigne, en l'imitant prudemment.

Targadan, Absadan et Brutaxar morts, Arcalaüs et Aravigne en fuite, la bataille était perdue pour les ennemis du roi Lisvart, qui, bientôt, resta maître du champ de bataille.

— Où sont les chevaliers aux Serpents? où est le chevalier à la Verte Epée? demanda-t-il en cherchant des yeux les trois vaillants compagnons qui avaient si puissamment contribué à son succès.

Personne ne put lui répondre, et toutes les recherches furent vaines : Amadis, Florestan et Pé-

rion avaient profité du désordre et de la confusion qui régnaient dans les deux armées, pour se retirer dans l'épaisseur du bois et regagner les bords de la mer.

## CHAPITRE X

**Comment les trois chevaliers aux Serpents furent arrêtés en chemin par la tempête et rejetés sur les côtes de la Grande-Bretagne, où ils tombèrent bientôt dans une embûche.**

Périon et ses deux fils regagnèrent tranquillement le navire qui les avait amenés sur les côtes de la Grande-Bretagne, et qui était resté caché soigneusement, durant tout le temps de leur séjour à terre, dans une petite anse à ce favorable. Ils espéraient faire un trajet aussi heureux que lorsqu'ils étaient venus au secours du roi Lisvart; mais un vent assez violent s'étant élevé, ils ne furent plus maîtres de la direction de leur navire, qui fut bientôt rejeté sur les côtes de la Grande-Bretagne, à quinze lieues environ de l'endroit d'où ils venaient de partir.

Lors ils passèrent la nuit sur leurs ancres, à l'abri d'un cap, très tourmentés par le roulis de leur navire. Le lendemain matin, le même vent continuant avec plus d'âpreté encore, ils se décidèrent à prendre terre, assurés qu'ils étaient d'être assez éloignés du roi Lisvart pour ne pas craindre d'être reconnus par les gens de la suite de ce prince.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordaient le rivage, et arrivèrent enfin dans une verdoyante prairie où ils aperçurent une belle personne dans tout le printemps de son âge, qui chassait au faucon, suivie de pages, d'écuyers et de demoiselles.

D'abord prise d'effroi à la vue des trois chevaliers inconnus pour elle, cette belle personne se rassura petit à petit, et finit même par s'enhardir au point de s'approcher d'eux, qui la saluèrent avec la plus exquise courtoisie. Elle les salua à son tour et leur fit comprendre, par ses gestes animés, qu'elle était muette, ce qui ne l'empêchait pas d'être heureuse de leur donner l'hospitalité dans un château qu'elle leur montra du doigt.

Les trois princes étaient harassés de fatigue : ils acceptèrent l'offre de cette gente demoiselle et la suivirent en la remerciant avec des signes éloquents. Une fois arrivés au château, ils furent conduits par elle à la chambre qu'elle leur destinait, et où elle les aida de ses belles mains à se désarmer, ce qu'ils firent sans la moindre défiance. Un festin somptueux fut préparé ; on se mit à table et l'on mangea de très bon appétit au son d'instruments délicieux maniés par de belles filles de la suite de la demoiselle muette. Puis on alla se coucher, assez tard.

Quand les trois princes furent dans leur chambre, ils la visitèrent avec soin, de crainte d'embûches, en poussèrent les verrous, s'assurèrent que leurs armes étaient toujours là, et, toutes ces précautions prises, se couchèrent dans le grand lit préparé là à leur intention, et s'endormirent du sommeil des justes.

Quand ils se réveillèrent, ils furent tous les trois bien étonnés de ne pas voir clair.

— Nous avons cependant dormi notre grasse nuit, et il doit faire jour à cette heure! s'écria le roi Périon.

— A moins que nous ne soyons devenus subitement aveugles tous les trois, répondit Amadis, il y a quelque trahison sous roche.

— Vous avez raison, mon frère, nous sommes trahis! s'écria à son tour Florestan, qui avait fait en tâtonnant le tour de la chambre sans rencontrer aucune issue. Nous sommes enfumés comme des renards dans leur terrier! En prison! En prison!...

Au même instant, une ouverture pratiquée dans la voûte de cette chambre s'ouvrit, et une voix rauque cria :

— Ah! vous voilà pris, déloyaux chevaliers aux Serpents, qui avez secouru le méchant roi Lisvart contre le magnanime roi Aravigne! Vous voilà pris, chevalier de la Verte Epée, qui avez fait tant de massacres de nos amis!... Ah! vous paierez de vos têtes maudites ces abominables forfaits!... Pourquoi le couard et déloyal Amadis n'est-il pas avec vous! je serais si heureux de lui couper le nez et les oreilles avant de lui arracher le cœur!..

La demoiselle qui, la veille, avait si bien contrefait la muette, parut alors devant le soupirail et dit à la voix qui venait d'annoncer leur sort aux trois vaillants princes :

— Mon oncle, vous saurez bientôt quels sont les trois chevaliers qui sont maintenant en votre puissance, car on vient d'arrêter un nain et deux écuyers qui demandent des nouvelles des chevaliers aux Serpents, et vous saurez les forcer, en leur faisant subir la torture, à vous déclarer le nom de leurs maîtres.

— Ah! dit Florestan, pour une jeune fille, voilà de bien vilains sentiments.

Arcalaüs, car c'était lui, se retira avec sa nièce pour aller interroger les prisonniers qu'on leur amenait; mais réfléchissant que le temps ne lui manquerait pas pour cet office, il préféra revenir vers les trois princes, afin de les gaber sur leur lamentable position.

— Mes amis, lui dit-il en ricanant, je pense que, depuis le temps que vous avez mangé, votre appétit doit être ouvert? A quelle heure voulez-vous qu'on vous serve?

— Puisque vous nous offrez ce secours si nécessaire, répondit Périon, prenant la parole au nom de ses deux fils, nous vous prions de ne pas différer... Mais, de grâce, commencez par nous mettre à même d'apaiser la soif horrible qui nous tourmente!...

— J'y cours, répondit Arcalaüs avec un gros rire ironique.

Quelques instants après, tombait par le soupirail un morceau de viande rance trempée de sel.

— Rafraîchissez-vous, mes bons amis, dit Arca-

tails, et faites bonne chère en attendant que j'envoie vos têtes au magnanime roi Aravigne!...

## CHAPITRE XI

Comment les trois chevaliers aux Serpents, prisonniers d'Arcalaüs et de sa nièce Dinarde, furent secourus à temps et d'une manière efficace par Darioletto.

Amadis et Florestan, oubliant leur propre situation en ces cruels moments, n'étaient touchés que de celle de Périon, qu'ils vénéraient doublement comme roi et comme père, tandis que Périon, de son côté, oubliait sa propre misère pour ne songer qu'à celle de ses deux enfants.

En attendant qu'on les interrogeât, les deux écuyers et le nain qu'on avait arrêtés et emprisonnés dans un cachot situé au-dessous de celui des trois princes, recevaient d'une demoiselle le pain et l'eau qui leur étaient destinés. Cette demoiselle n'avait pu voir, sans en être émue de pitié, l'état cruel où les trois chevaliers aux Serpents étaient réduits.

— Ne soyez point surpris de tout ce qui est arrivé à vos maîtres, dit-elle le lendemain au nain et aux deux écuyers. La perfide demoiselle qui contrefaisait si bien la muette est la fille d'Ardan Canille, dont elle a juré de venger la mort sur tous les chevaliers de la cour de Lisvart, dans l'espérance d'en trouver un qui soit de la parenté d'Amadis... En les reconnaissant avant-hier dans la prairie pour les trois chevaliers aux Serpents qui se sont si vaillamment conduits l'autre jour, elle les a amenés dans ce château sous ombre d'hospitalité... Après souper, elle les a conduits elle-même à la chambre qui leur avait été préparée... Leur lit reposait sur une partie de charpente coupée dans le plancher; ils se sont couchés sans défiance, et, pendant leur sommeil, le lit est descendu dans le cachot qui se trouve au-dessous. Le secret de ce manége, je le connais, parce que, pour mon malheur, je suis céans depuis un assez long temps, enlevée que j'ai été par Arcalaüs dans une de ses courses... Mais serons-nous assez forts, vous et moi, pour parvenir à remonter ce pesant écrou? Je n'ose l'espérer!

— Nous essayerons, dit Gandalin, qui, nourri du même lait qu'Amadis, était presque d'une force égale à la sienne.

— Nous essayerons, dit aussi son camarade, qui n'était pas dépourvu de toute vigueur.

— Nous essayerons, dit à son tour le nain d'un air piteux, car il savait combien il était incapable d'essayer.

— Restez tranquilles jusqu'à ce que tout repose en ce château, reprit la demoiselle. J'ai toutes les clefs de cette odieuse prison... Je vais descendre, par le soupirail, quelques provisions à vos maîtres. Et, dès que la nuit sera venue, je reviendrai vous trouver afin que vous m'aidiez à remonter leur lit dans la chambre supérieure, où l'on n'a point encore enlevé leurs armes...

La demoiselle dit et s'en alla.

Le soir, quand elle supposa que tous les habitants du château, hormis les prisonniers, dormaient leur somme, elle descendit vers les écuyers.

Périon et Florestan, qui avaient mangé de bon appétit les provisions que leur avait jetées la demoiselle, avaient fini par s'endormir, pleins d'espérance. Amadis seul, qui songeait à Oriane et à son enfant, Amadis seul ne dormait pas...

Quelle fut donc sa surprise en s'apercevant que le lit sur lequel il était, ainsi que Périon et Florestan, s'élevait lentement de terre et semblait rentrer dans le plafond de leur cachot!... Bientôt il se trouva à la hauteur du plancher de la chambre supérieure. Lors, un rayon de lune, pénétrant dans cette chambre, fit comprendre aux trois prisonniers qu'ils venaient d'être réintégrés dans l'endroit où ils s'étaient endormis l'avant-veille.

— Nous sommes sauvés! s'écria Florestan en reconnaissant ses armes et celles de ses compagnons à la place même où ils les avaient mises.

Ils étaient sauvés, en effet, ou à peu près sauvés, puisqu'ils avaient reconquis leurs armes. Pour comble de bonheur, la porte de cette chambre était ouverte: ils s'élancèrent au dehors en poussant tous trois le cri redoutable et redouté:

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! répéta Amadis.

— Gaule! Gaule! répéta à son tour Florestan.

Le château fut bientôt en éveil. Les hommes d'armes accoururent, mais pour être renversés par les trois valeureux chevaliers qui, surtout dans ce moment-là, n'y allaient pas de main morte.

— Par ici! par ici! s'écria la demoiselle, indiquant à Amadis et à Gandalin, qui était délivré aussi, le chemin de la chambre d'Arcalaüs.

Hélas! le couard enchanteur, au bruit terrible que faisaient les chevaliers aux Serpents et leurs écuyers, venait de se réveiller et de se sauver par un passage connu de lui seul.

Dinarde elle-même, sa nièce Dinarde, réveillée comme lui, s'était comme lui sauvée, et toutes les recherches pour les retrouver l'un et l'autre furent vaines.

Les trois princes montèrent alors à cheval et s'éloignèrent de ce lieu maudit, suivis de leurs écuyers, de leur nain et de leur libératrice.

Cette dernière avait entendu crier Gaule! et ce cri lui était connu si les chevaliers qui le poussaient lui étaient encore inconnus. Elle eût bien souhaité de voir leurs visages au grand jour; mais ils avaient pris leurs heaumes au moment où le jour commençait à poindre, et, de cette façon, il lui avait été impossible de s'assurer d'une chose qu'elle soupçonnait en tremblant de joie.

— Sire écuyer, demanda-t-elle à Gandalin avec l'accent de la prière, dites-moi, je vous en conjure, si l'un de ces trois vaillants chevaliers n'est pas l'illustre Amadis?...

On devait trop de reconnaissance à cette bonne demoiselle pour songer à se cacher d'elle.

— Le chevalier au heaume d'or et à la verte épée, répondit Gandalin, a nom Amadis de Gaule... Celui qui porte un heaume d'argent est le roi Périon lui-même...

A cette révélation, la demoiselle poussa un cri, et, allant se jeter aux pieds d'Amadis, qui s'arrêta étonné, elle lui dit avec des larmes de joie dans les yeux :

— Ah! seigneur Amadis, je vous revois enfin!... Et c'est moi qui ai eu le suprême bonheur de vous sauver!... Le ciel me devait bien ce dédommagement pour m'enlever le remords de vous avoir exposé, enfant, sur les eaux de la mer!... Me pardonnerez-vous, seigneur Amadis!... Me pardonnerez-vous aussi, seigneur Périon!...

Périon, reconnaissant alors dans cette demoiselle la bonne Dariolette, la protectrice de ses amours avec Elisène, descendit incontinent de cheval et s'en alla sans plus de façon l'embrasser cordialement, après s'être débarrassé de son heaume.

— Ma bonne Dariolette, répondit Amadis, mon noble père vient de vous répondre pour moi en vous embrassant comme je vais le faire à mon tour. Nous n'avons rien à vous pardonner; nous avons, au contraire, à vous remercier de nous avoir sauvé la vie à tous les trois, et nous vous remercions de grand cœur!...

Cela dit, Amadis enleva à son tour son heaume et accola tendrement la bonne Dariolette qui ne se sentait plus de joie d'être ainsi fêtée.

Puis on se remit en route, et quelques jours après toute cette compagnie abordait en Gaule en même temps et dans le même lieu que Galaor et son jeune ami Norandel, chargés par Lisvart d'aller à la quête des chevaliers aux Serpents.

## CHAPITRE XII.

Comment Galaor et Norandel se trouvèrent à la cour du roi Périon et obtinrent de lui les armures des chevaliers aux Serpents qu'ils rapportèrent au roi Lisvart.

Si l'arrivée du roi Périon, d'Amadis, de Florestan et de Dariolette fut une joie pour la reine Elisène et sa cour, l'arrivée de Galaor et de Norandel ne fut pas moins bien accueillie.

— Vous cherchiez les chevaliers aux Serpents? dit Périon à son fils et à celui de Lisvart. Si vous ne les trouvez pas céans, je crois que vous ne les trouverez nulle part ailleurs!...

Comme Galaor, étonné, ouvrait la bouche pour répondre, le roi de Gaule lui montra de la main les trois armures en quête desquelles il était.

Galaor et Norandel, voyant ces armures bossuées de coups, et reconnaissant les serpents d'or ciselés sur le fond d'argent des écus, se précipitèrent aux genoux du roi et lui baisèrent les mains :

— Ah! Sire, s'écria Galaor, j'aurais dû deviner, en effet, que vous trois, seuls, Amadis, Florestan et vous, pouviez porter ces armures invincibles! Ah! notre quête est terminée, et j'en suis doublement aise, puisqu'elle aboutit ici!...

Norandel, à son tour, s'écria :

— Octroyez-moi ces trois redoutables armures, Sire! laissez-moi les porter au roi Lisvart, mon noble père, afin qu'il n'ignore pas plus longtemps quelle est la reconnaissance qu'il vous doit!...

Périon, aussi modeste que vaillant, se laissa longtemps presser pour octroyer ces armes. Mais enfin, il se rendit.

Quelques jours après, Amadis, satisfait de voir sa mère et son père entourés de personnes qui leur étaient chères, saisit ce temps pour prendre congé d'eux et aller à la recherche d'aventures dignes de son courage. Florestan eût vivement souhaité de le suivre : Amadis s'y opposa, ne voulant pas laisser partager à son frère les périls et la gloire qu'il allait chercher; puis il s'embarqua, n'ayant avec lui que le nain Ardan et son fidèle Gandalin.

Le lendemain de son départ eut lieu celui de Galaor et de Norandel, qui retournèrent vers le roi Lisvart, avec les armures invincibles des trois chevaliers aux Serpents. On s'étonna, à bon droit, à la cour de ce prince, de leur subit retour. On croyait qu'ils avaient renoncé à leur quête : les armures répondirent pour eux.

— Je reconnais bien ces armes qui ont décidé du succès de la bataille! s'écria Lisvart; mais, ajouta-t-il, j'ignore les noms des chevaleureux hommes qui les portaient.

— Ah! Sire, ne put s'empêcher de répondre Galaor, si votre cœur n'était pas si fermé pour mes proches, vous devineriez sans peine les noms des vaillants chevaliers aux Serpents!... Il faut donc, sire, que ce soit moi qui vous apprenne que ce heaume d'argent était celui du roi Périon; que ce heaume vert était celui de Florestan, et qu'enfin, c'est sous ce heaume d'or qu'Amadis, mon illustre frère, s'exposait aux plus grands périls pour votre service et pour votre gloire!...

Lisvart eut presque autant de peine que la tendre Oriane à cacher l'émotion qui l'agita dans ce moment. Mais il en eût trop coûté à son ancien ressentiment pour s'étendre sur la louange d'Amadis; il préféra en donner de plus complètes au roi Périon. Il dit à Norandel qu'il regrettait beaucoup de ne connaître ce prince que par sa valeur et de ne l'avoir jamais vu qu'armé.

— Ah! Sire, répondit Norandel avec enthousiasme, à toutes les grandes qualités que vous lui connaissez, Périon joint la figure la plus belle et la plus majestueuse... Ce vaillant prince possède de vastes États, et commande à la nation la plus brave et la plus indépendante... Quant à la reine Elisène, elle joint à la beauté les grâces et les vertus les plus touchantes; et ce qui met le comble au bonheur de cette reine et de ce roi, c'est qu'ils ont dans leurs fils des héros dignes d'eux!...

Lisvart ne répondit rien; mais Oriane vint embrasser son frère, et, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en cet instant qu'à celui qui louait Amadis qu'elle donnait cette marque de tendresse.

## CHAPITRE XIII

Comment Amadis, en quête d'aventures, arriva en Bohême, où il se fit connaître et admirer sous le nom de chevalier de la Verte-Epée.

En sortant de la Gaule, Amadis laissa son navire courir à l'aventure, abordant tantôt ici, tantôt là, et parcourut différentes contrées, toujours revêtu d'armes simples, sans devise sur son écu, mais aussi toujours avec sa merveilleuse et flamboyante épée qui jetait des lueurs si vertes.

C'est ainsi qu'il arriva jusque dans la Bohême, où il fut rencontré sur le bord d'un fleuve par le roi Taffinor, souverain de ce pays. Ce prince, alors sans suite et sans armes, hésita d'abord à l'aspect de ce chevalier inconnu, dont l'allure lui paraissait si ferme et si hardie; mais bientôt, reconnaissant en lui le chevalier de la Verte-Epée, dont la réputation était venue jusqu'à lui, escortée d'acclamations enthousiastes, il alla vers lui fort courtoisement:

— Chevalier de la Verte Epée, lui dit-il, le bruit de vos glorieux exploits est venu jusqu'à moi, et, sans que je vous connaisse sous un autre nom, je serais heureux de pouvoir vous retenir dans mes Etats durant quelque temps...

— Je suis peu de chose, Sire, répondit Amadis avec modestie; mais tel que je suis et tel que je vaux, je me mets volontiers à votre service...

Cela dit, il suivit le roi de Bohême dans son palais, où ce prince lui fit rendre les honneurs qu'il méritait, et où il le présenta à son fils Grasandor, pour lequel le chevalier de la Verte Epée se sentit pris d'une vive affection. Grasandor s'était déjà rendu recommandable par de belles actions; son humeur égale, sa courtoisie, sa générosité lui gagnaient facilement les cœurs. Au bout de quelques jours de relations amicales, le chevalier de la Verte Epée apprit de lui certaines choses relatives au chevalier Le Patin. Le Patin, blessé dans un combat, avait été forcé de renoncer pour quelque temps à ses prétentions outrecuidantes sur la princesse Oriane; il s'était fait transporter à Rome pour se rétablir, et, pendant ce temps, l'empereur son frère étant mort, il lui avait succédé, au grand regret de beaucoup de gens.

— Car, ajouta Grasandor, à peine sur le trône, Le Patin a commis le plus d'injustices possible... Il a exigé, entre autres choses, que mon père le roi de Bohême lui payât un tribut annuel, prétention exorbitante, mon père n'ayant jamais, au grand jamais, relevé de l'empire... Cependant il a manifesté très obstinément ses prétentions à ce sujet, et nous nous attendons chaque jour à quelque acte de violence de sa part...

En effet, le lendemain, on annonça à Taffinor qu'un chevalier ayant nom Garadan, proche parent de l'empereur, venait d'arriver, suivi de douze autres chevaliers, et demandait à être introduit près de lui. Taffinor, qui connaissait de longue main l'arrogance de cet envoyé, refusa d'abord de le recevoir: le chevalier de la Verte Epée le décida à l'écouter.

Lors Garadan, introduit, s'en vint fièrement devant Taffinor, sans plier le genou, et lui dit:

— Roitelet de Bohême, l'empereur mon maître dispose d'armées suffisantes pour réduire en poussière des Etats comme le tien... Mais, comme il ne veut pas exposer pour si peu le précieux sang de ses loyaux et fidèles sujets, il a décidé que la question se viderait entre douze chevaliers romains et douze de tes chevaliers, à toi, si toutefois tu peux en rassembler douze assez téméraires pour oser combattre contre l'empereur!

— Voilà bien des paroles pour bien peu de chose, répondit dédaigneusement le chevalier de la Verte Epée. Le Patin défie, le roi de Bohême accepte. Pour ma part, je suis prêt: l'êtes-vous, vous qui parlez si haut et avec si peu de courtoisie?...

Garadan regarda d'un air étonné celui qui lui parlait ainsi. Il était si fier de ses forces, qu'il avait souvent éprouvées, qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mesurer avec lui.

— Prenez garde, chevalier! répondit-il. Vous jouez gros jeu en jouant contre moi, je vous en avertis!...

— Où serait donc la gloire si l'on n'avait affaire qu'à de petits adversaires! répliqua en souriant le chevalier de la Verte Epée.

— Alors, reprit Garandan, je demande le combat immédiat!...

— C'est accordé, si toutefois le roi de Bohême y consent!...

— J'y consens de tout mon cœur, vaillant compagnon, répondit Taffinor, fier de posséder en sa cour le chevalier de la Verte-Epée.

Les douze chevaliers romains venus en ambassade avec Garadan, et parmi lesquels se trouvait Arquisil, aussi parent de l'empereur, voulurent protester contre ce combat.

— Seigneur Garadan, dit Arquisil, vous outrepassez les ordres de l'empereur notre maître, en voulant remettre le sort de ce combat au hasard de votre bras!... Quelque valeureux qu'il soit, il ne doit pas assumer sur lui toutes les conséquences de cette affaire... L'empereur a formellement déclaré que ce serait une lutte de douze contre douze, et non un combat d'un contre un, ce qui n'est pas précisément la même chose...

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le chevalier de la Verte Epée. Laissez-moi d'abord vider ma querelle avec l'impétueux Garadan; vous prendrez après le parti qui vous conviendra!...

— Nous y consentons, reprit Arquisil, mais toujours sous la condition que ce combat ne sera point décisif et que si, par impossible, Garadan succombe, les onze autres seront les maîtres de soutenir la même querelle!...

— Accordé! répondit le chevalier de la Verte Epée.

Le lendemain, Amadis et Garadan étaient en présence. A la deuxième passe, l'ambassadeur de Le Patin avait mordu la poussière. Lors Arquisil demanda incontinent que les conditions du combat fussent remplies. Les chevaliers bohémiens étaient prêts, ayant à leur tête Grasandor, le valeureux fils de Taffinor : ils s'élancèrent dans la lice à la rencontre des chevaliers romains.

Ces derniers auraient pu vaincre, animés qu'ils étaient par la défaite de Garadan. Mais ils avaient contre eux, non-seulement des hommes qui les valaient bien, mais encore le chevalier de la Verte Epée, qui, à lui seul, en valait quatre. Sa redoutable épée fit rage. Malgré les efforts héroïques du jeune Arquisil, les représentants de l'empereur furent mis hors de combat; lui-même allait être tué par le chevalier de la Verte Epée, après lequel, du reste, il s'était acharné, lorsque celui-ci, se ravisant, se contenta de le désarmer et de lui crier merci.

— Chevalier de la Verte Epée, dit Arquisil, je suis vaincu et je ne rougis pas de l'avoir été par une aussi vaillante main que la vôtre! Mais, permettez-moi de faire relever les corps de mes compagnons morts et de porter secours à ceux qui peuvent vivre encore... Les cœurs comme le vôtre sont accessibles à la générosité : ma voix ne se perdra pas dans le désert, j'en suis sûr...

— Vous avez raison de croire en moi, parce que moi aussi je crois en vous, répondit le chevalier de la Verte Epée. J'ai votre parole, cela me suffit : faites en paix votre œuvre d'humanité... Quand vous aurez fini, vous pourrez retourner librement à Rome... Promettez-moi seulement de revenir ici, ou ailleurs, lorsque vous en serez requis au nom du chevalier de la Verte Epée, qui est le mien comme vous savez.

Arquisil promit et partit.

Peu de temps après, le chevalier de la Verte Epée, voyant que Taffinor et son fils étaient à l'abri d'attaques du genre de celle qu'il avait été appelé à réprimer, songea à se rapprocher d'Oriane dont il n'avait pas reçu de nouvelles. Ses adieux avec le roi de Bohême furent touchants : il quittait des cœurs faits pour comprendre le sien. Aussi Taffinor et Grasandor firent-ils, jusqu'au dernier moment, tous leurs efforts pour le retenir auprès d'eux, mais sans pouvoir y réussir.

— Je vois bien, seigneur, lui dit Taffinor, que des intérêts bien chers vous appellent ailleurs : je cède à cette impérieuse loi de la nécessité, je consens à regret à me séparer de vous... Puisse la fortune la plus heureuse remplir votre espoir! Vous êtes né pour le bonheur!... Mais, seigneur, avant de nous quitter, ne voudrez-vous point nous apprendre le nom de celui à qui nous devons tant?... Vous me l'avez celé jusqu'ici et j'ai respecté votre incognito... Cependant, je vous en conjure, achevez de m'attacher à jamais à vous, donnez-moi cette marque suprême de confiance de m'avouer qui vous êtes... Sur mon honneur, votre secret sera bien gardé!...

— Je vous crois et je me rends, répondit l'amant d'Oriane. Apprenez donc que je suis Amadis, fils du roi Périon de Gaule, et le plus malheureux chevalier qui fut jamais!...

— Ah! s'écria Taffinor, je m'en étais déjà douté! mais je me refusais à croire qu'un si chevaleureux prince pût être si longtemps absent de la cour du roi son père, et de celle du roi Lisvart...

Amadis lui raconta alors la plus grande partie de ses démêlés avec le roi de la Grande-Bretagne, et la perspective où il se trouvait d'une guerre prochaine avec lui pour la défense de l'Ile Ferme.

— Acceptez donc mon secours, dit Taffinor; je vous le dois et je vous l'offre de grand cœur... Je vous promets de vous envoyer l'élite de mes troupes, commandées par mon fils Grasandor, dès que vous me le demanderez, soit au nom du chevalier de la Verte Epée, soit au nom que vous avez rendu si glorieux et si redoutable!...

Amadis embrassa Grasandor, qui venait de survenir.

— Mon cher prince, lui dit-il, nous nous disons adieu, mais cela veut dire au revoir... Car j'espère bien que la malefortune cessera de me persécuter comme elle le fait, et que nous nous reverrons en des heures plus prospères... Notre amitié ne sera pas ébréchée par l'absence, j'en suis sûr... Je ne dois pas vous avoir trouvé pour vous perdre, je ne veux pas vous avoir rencontré pour ne plus jamais vous revoir... Notre séparation sera de courte durée... En attendant l'heure de la réunion, pensez à qui vous aime, à ce pauvre chevalier de la Verte Epée qui n'a pas encore, paraît-il, le droit précieux de se reposer dans le bonheur!... Aimez-moi, aimons-nous, mon cher prince... Les souvenirs qu'on arrose de larmes de regret sont toujours verts et parfumés!...

Taffinor et son fils embrassèrent de nouveau Amadis et, les larmes aux yeux, le reconduisirent jusqu'à l'esquif qui devait le conduire à vingt lieues de là, en pleine mer.

— Adieu! cria-t-il au moment de disparaître, en agitant les bras vers eux.

— Adieu! répondirent-ils en répondant à ses gestes par d'autres, non moins éloquents.

## CHAPITRE XIV

**Comment le roi Lisvart, en chassant le cerf dans la forêt de Windsor rencontra deux enfants, deux chiens et une lionne, et voulut savoir d'un ermite pourquoi il les avait rencontrés.**

Pendant que le malheureux chevalier de la Verte Epée errait de royaumes en royaumes, éloigné de toute joie comme de tout espoir, le roi Lisvart, cause première de sa misère, vivait tranquille dans ses Etats, sans plus songer au vaillant cœur qui lui était venu en aide. Sa cour était redevenue florissante, et, chaque jour, de nouvelles fêtes et de nouveaux plaisirs, des joutes et des parties de chasse, y attiraient un grand nombre de chevaliers étrangers.

On était au mois de septembre. Lisvart était depuis quelque temps dans la forêt de Windsor, où il avait un château charmant, et où il venait de passer la belle saison. Il chassait. Un jour, un cerf de taille merveilleuse franchit des toiles dressées à son intention, et s'échappa, suivi de quelques chiens. Le roi, vivement animé à la poursuite de cet animal, se trouva bientôt seul à l'extrémité de la forêt.

Son ardeur n'avait pas été vaine; le cerf, très malmené, était presque aux abois, lorsque Lisvart aperçut devant lui deux beaux enfants de six à sept ans, dont l'un tenait en laisse une grande lionne. Cet enfant, voyant passer près de lui le cerf très échauffé, lâcha sa lionne en l'excitant de la voix, ce qui n'était guère nécessaire, car en deux bonds la fauve bête avait atteint le pauvre brameur et lui chantait un hallali dans les entrailles, à coups de griffes. Les deux enfants accoururent, l'un fit la curée, l'autre sonna du cor, et deux petits chiens accoururent pour prendre leur part du festin. La curée finie, ils remirent la lionne en laisse, couplèrent les deux chiens, et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Lisvart, que ce spectacle avait fortement ébahi, et qui s'était dérobé pendant un instant derrière un bouquet d'arbres, sortit alors de sa cachette et appela celui des deux enfants qui tenait la lionne, lequel vint vers lui d'un air assuré.

— Mon jeune ami, lui demanda-t-il, ne pourriez-vous m'apprendre qui vous êtes?

— Sire chevalier, répondit l'enfant, j'ai été nourri et élevé jusqu'ici par un saint homme qui a nom Nascian, et je ne connais que lui pour père...

Le roi continua à être ébahi, non plus de ce qu'il voyait cette fois, mais de ce qu'il entendait. La réputation du vieux Nascian était connue, c'était un saint homme et un vieil homme incapable d'avoir personnellement un enfantelet de l'âge de celui qui parlait à Lisvart dans ce moment-là. Désireux d'être mieux instruit, il se fit conduire à l'ermitage, où il trouva Nascian en prières.

— Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chasse pour suivre ce bel enfantelet qui conduisait si merveilleusement cette lionne en laisse... Sa physionomie, son allure, m'a frappé... Tous les enfants n'ont pas ce regard, cette martialité précoce... Evidemment, ce jeune arbuste vient d'une illustre souche... C'est un surgeon d'arbre géant...

Pendant que Lisvart parlait, Nascian, qui le regardait attentivement, le reconnut pour son roi.

— Pardon, Sire, de ne pas vous avoir tout d'abord reconnu, lui dit-il en se jetant à ses genoux.

— Mon père, répondit Lisvart en le relevant avec bonté, puisque vous me connaissez, j'espère que vous ne refuserez pas de débrouiller pour moi les ténèbres qui enveloppent la naissance de cet enfantelet... Vous supposez bien que ma curiosité a un but et qu'elle ne peut être que favorable à votre petit protégé...

— La vérité est, Sire, repartit le bonhomme, que depuis six ans que je le nourris, je l'aime et le considère comme il s'était sorti de mes entrailles... Mais il n'est pas mon fils : c'est un enfant que m'a envoyé la Providence. La lionne que vous venez de voir l'avait trouvé et l'emportait toute joyeuse dans sa gueule, sans doute pour réjouir ses lionceaux... Les bêtes ne sont pas si féroces que le croient et que le disent les hommes. Elles aiment qui les aime et tuent qui les veut tuer. La lionne et moi nous vivions en bons voisins. Je lui demandai l'enfant, elle me le rendit; je voulus qu'il la tétât comme faisaient ses lionceaux, elle s'y prêta avec une bonté toute maternelle qui m'arracha les larmes des yeux, et c'est ainsi qu'il fut sauvé!... Je n'ai plus rien à vous dire sur son compte maintenant, Sire, sinon que, dès le premier jour, en le prenant dans mes bras pour l'examiner de plus près, j'aperçus sur sa poitrine divers caractères blancs et rouges que je déchiffrai péniblement... Quelques-uns de ces signes combinaient le mot *Esplandian*, ce fut le nom que je lui donnai..... Voilà, Sire, tout ce que je sais sur cet enfant... Son camarade, plus âgé que lui d'une année, est le fils de ma sœur et du chevalier Sergil...

— Mon père, dit le roi de plus en plus émerveillé, cette aventure m'intéresse singulièrement... Nous ne pouvons douter que cet enfant ne soit protégé par le ciel, puisqu'il a été si miraculeusement sauvé d'un péril de mort où tout autre eût infailliblement succombé!... Je veux continuer votre œuvre, vénérable ermite..... Par ainsi, je vous prie de vous trouver demain matin à la fontaine des Sept-Hêtres avec cet enfant et son compagnon, le petit Sergil, qui m'est cher aussi, puisqu'il est votre neveu et le fils d'un brave chevalier qui m'a servi avec loyauté...

— Je serai là, Sire, avec mes jeunes compagnons, répondit Nascian.

Il était heure de midi. Lisvart prit congé du bonhomme et retourna au château, où l'on commençait à prendre inquiétude de son absence trop prolongée.

## CHAPITRE XV

**Comment, à son retour, le roi Lisvart trouva chez lui une lettre d'Urgande qui concordait avec la précédente rencontre, et comment il se rendit le lendemain à la fontaine des Sept-Hêtres.**



rumedan avait été chargé par la reine Brisène d'aller à la rencontre du roi. Ils se joignirent à l'entrée de la forêt.

— Sire, dit le vieux chevalier, madame la reine commençait à être inquiète de votre longue absence... Nous avons supposé que vous vous étiez obstiné à courre le cerf qui avait franchi les toiles, et que vous étiez parvenu à l'atteindre... Quoi qu'il en soit, madame la reine a pris inquiétude et m'a envoyé à votre

quête; d'autant plus qu'elle a à vous remettre une lettre qui vient de lui être apportée par une demoiselle richement vêtue, montée sur un fort aubin et conduite par un nain...

Lisvart pressa le pas et, suivi de Grumedan, il arriva bientôt au château de plaisance où l'attendait la reine. Là, après avoir tendrement accolé Brisène et Oriane, accourues à la nouvelle de son arrivée, il demanda la lettre annoncée. On lui remit un parchemin fermé par une belle émeraude montée en or, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Scel d'Urgande-la-Déconnue. »

Il ouvrit ce parchemin avec empressement et lut ce qui suit :

« Très haut et très puissant prince,

« Urgande-la-Déconnue, qui vous aime, vous avertit que le jouvenceau allaité de trois différentes nourrices doit vous être bien cher. Il est appelé, non-seulement à vous sauver de la plus périlleuse aventure, mais encore à assurer votre gloire et votre repos, c'est-à-dire votre paix avec le vaillant Amadis de Gaule. Ce jouvenceau est de lignée royale par son père et par sa mère; il surpassera en vaillance et en grandeur les chevaliers les plus renommés de son temps. Il tiendra des trois nourrices dont il a pris le lait : il aura la force, le courage et la générosité de la lionne, les mœurs douces et bienfaisantes de la brebis, la grâce, l'esprit, la séduction, la vertu de la troisième nourrice qui lui donna son sein.

« J'ai dit. Vous connaissez trop, Sire, le savoir de celle qui vous est tendrement attachée, pour hésiter à la croire.

« Urgande-la-Déconnue. »

Lisvart avait, en effet, pleine confiance en la fée Urgande; il ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne qu'il venait de rencontrer dans la forêt de Windsor. Il étonna beaucoup la reine en lui disant :

— Je suis sûr maintenant, madame, que j'ai vu il y a une heure l'enfant que m'annonce Urgande dans sa lettre, et que demain vous aurez la même conviction et le même plaisir que moi lorsque vous verrez cette charmante créature.

Il raconta alors la rencontre qu'il avait faite du petit Esplandian, et tout ce qu'il en avait appris de la bouche de bonhomme Nascian.

Galaor et Oriane étaient présents à ce récit.

— Pour ma part, Sire, dit le premier, quoiqu'il me soit difficile de rien comprendre à cette aventure, j'ai une telle confiance en madame Urgande-la-Déconnue, et je suis si bien assuré qu'elle ne peut se tromper, que déjà cet enfant m'est cher, parce que j'en espère la réunion de la Gaule et de la Grande-Bretagne, d'Amadis et du roi Lisvart.

Quant à Oriane, son trouble, son émotion, en entendant ce récit, ne sauraient se décrire. Depuis peu de temps, précisément, elle avait appris de Mabile, qui tenait cet aveu de la sœur de Durin, quel avait été le sort de son enfant. Elle avait pleuré bien des larmes amères, elle avait eu à soutenir contre elle-même, c'est-à-dire contre son désespoir, des luttes bien âpres, d'autant plus âpres qu'elles avaient été contenues et celées à tout le monde. Maintenant, comme les naufragés qui se raccrochent avec énergie à la plus faible planche, au plus petit brin d'herbe, elle se raccrocha avec passion à cette espérance qui lui était jetée là au moment même où son courage allait sombrer. Cet enfant qui s'annonçait si merveilleusement, c'était le sien, elle n'en doutait plus!...

Le lendemain, au lever de l'aurore, tout le monde était en route pour la forêt, et bientôt on arrivait à la fontaine des Sept-Hêtres, où étaient déjà tendus de riches pavillons. La reine fit relever les courtines du sien; et la tendre Oriane, à demi soutenue par sa fidèle Mabile, et contraignant à grand'peine les mouvements impétueux de crainte et d'espérance qui se partageaient son âme, avait sans cesse les yeux fixés sur la route de la forêt qui conduisait à l'ermitage.

Enfin Nascian parut, suivi de deux vavasseurs de sa famille et des deux petits enfants. Esplandian, beau comme l'amour, portait sur son dos un lièvre de bonne taille et, dans ses mains, deux perdrix tuées par lui à coups de flèches. Sergil, lui, menait la lionne en laisse. Quant aux vavasseurs, ils portaient sur un lit de branchages le grand cerf de la veille; et les deux petits chiens couplés le suivaient, tout en folâtrant de gueule et de pattes autour de la lionne, qui laissait faire.

Le roi alla au devant du vieil ermite, l'embrassa cordialement et, prenant le jeune Esplandian par la main, il le vint présenter à la reine.

— Voici, madame, dit-il, le plus beau jouvenceau que nous ayons jamais vu paraître en notre cour.

— Sire, dit Esplandian avec une grâce et une noblesse au-dessus de son âge, daignez accepter la chasse que je viens de faire à votre intention...

— Non, cher mignon, répondit le roi, il faut que vous fassiez vous-même le partage... J'accepterai quelque chose, mais je ne peux accepter tout...

Esplandian troublé de voir tous les regards fixés sur lui, surtout ceux d'Oriane qui le dévoraient tendrement, Esplandian rougit beaucoup. Cependant, reprenant assurance, il dit :

— Sire, ce beau cerf est le plus noble des animaux que j'apporte : il est bien juste qu'il vous appartienne... Je supplie madame la reine de vouloir bien accepter ce lièvre... Et je meurs d'envie d'offrir ces deux perdrix à cette belle demoiselle que j'ai tant de plaisir à voir...

Et, en disant cela, le jouvenceau tendait ses bras vers Oriane, toute palpitante d'émotion et de bonheur. Elle allait se trahir, lorsque, fort heureusement pour elle, son père interrompit Esplandian en lui disant :

— Mon doux ami, si vous nous donnez tout ainsi, vous n'aurez plus rien à donner aux autres personnes de ma cour?...

— Ah! Sire, répondit l'enfant, n'est-ce pas de votre main que ceux qui vous suivent doivent recevoir des grâces, et ce grand cerf ne suffira-t-il pas pour celles que vous voudrez leur faire?...

Le roi, surpris et charmé de cette réponse, em-

brassa de nouveau Esplandian. Puis, se tournant vers le bonhomme Nascian, qui contemplait toute cette scène d'un air attendri, il lui dit :

— Mon père, la Providence a ses vues... Elle vous a confié d'abord cet enfant, mais pour qu'il me fût confié un jour à moi-même... Je veux achever dignement l'œuvre que vous avez si bien commencée... Je vous demande donc ces deux enfants, Esplandian et Sergil... Ils seront élevés dans ma cour, comme mes enfants propres, afin qu'ils deviennent dignes de la destinée qui m'a été annoncée pour eux par Urgande-la-Déconnue...

Nascian remit alors les deux enfants entre les mains du roi, et, avant de les quitter, il se jeta à genoux, leva les bras vers le ciel, comme pour l'implorer.

— Chers agnelets qui allez bientôt manger l'herbe amère de la vie, leur dit-il avec mélancolie, laissez-moi vous bénir, moi pauvre pécheur, laissez-moi appeler sur vos jeunes têtes la clémence ineffable et les précieux bienfaits de l'éternel et glorieux Fabricateur des mondes!... Aimez qui vous aimera, mes agneaux, et ne haïssez que le mal, sans jamais haïr les mauvais, qui sont de chair et d'os et faits de passions comme vous... La tolérance est la première et la plus belle des vertus humaines... Soyez bons et doux, vous serez grands et forts... Allez votre voie, mes chers enfants, et que Dieu vous garde!...

A ces mots, les deux enfants, qui se tenaient dans le giron de la reine, s'élancèrent vers le saint homme qui les avait élevés et ils embrassèrent ses vieilles mains tremblantes, qui avaient guidé leurs premiers pas dans la vie. Nascian les attira sur son cœur, les baisa tendrement sur leurs belles joues roses, en pleurant à la dérobée; puis il les repoussa doucement en répétant :

— Allez votre voie, mes enfants, et que Dieu vous garde!...

La reine alors se levant, dit au bon ermite :

— Mon père, je vous remercie pour ma part de nous avoir accordé ces deux belles créatures que vous avez élevées. C'est devant vous que je veux faire leur partage : j'adopte votre neveu, et, comme le premier mouvement du petit Esplandian a été pour ma fille, la princesse Oriane, c'est à elle que je le confie... Approuvez-vous ce choix, mon père?...

Nascian, les yeux mouillés de douces larmes, ne put répondre qu'en s'inclinant respectueusement devant la reine.

Quant à Oriane, éperdue, presque folle de joie en sentant palpiter et vivre en son giron cet enfantelet qui en était sorti, elle ne sut rien dire, rien répondre. Elle avait retrouvé son fils, le fils de son cher Amadis!

## CHAPITRE XVI

**Comment le chevalier de la Verte Epée, toujours en quête d'aventures, arriva en Romanie à la cour de la belle Grassinde, qui devint amoureuse de lui.**



Où était-il, pendant ce temps, le père d'Esplandian?

Le chevalier de la Verte Epée, en sortant de la Bohême et de la cour de Taffinor pour se rapprocher un peu de la Grande-Bretagne, se trouva un jour sur les confins de la Romanie, près d'un port de mer tirant son nom de la ville de Sadine, une des plus agréables du monde tant pour sa situation que pour sa forme étagée.

En tournant autour de cette ville bâtie en amphithéâtre, dans laquelle il ne voulait entrer que de nuit, le chevalier de la Verte Epée se trouva tout-à-coup en face d'une troupe aussi nombreuse que brillante, composée de jeunes dames et de fiers chevaliers qui chevauchaient dans la prairie.

Amadis tenait beaucoup à n'être pas remarqué, parce qu'il tenait beaucoup aussi à s'embarquer le soir même, à l'insu de tout le monde. Il chercha donc à fuir ces inconnus et ces inconnues. Mais, par malheur, il avait été vu, et force lui fut de répondre courtoisement à une demoiselle qui s'était détachée du groupe pour venir vers lui.

— Chevalier, lui dit-elle, ma belle maîtresse, la princesse Grassinde, que vous voyez là-bas au milieu de mes compagnes, éclatante de blancheur et de beauté, comme un lis au milieu de violettes, vous fait prier de venir lui parler!..

— Demoiselle, répondit Amadis, il est dans mon destin de ne pas m'arrêter, même pour causer avec les plus belles princesses de la terre..... J'ai l'âme noyée de mélancolie, et je ferais un bien mauvais compagnon.

— Chevalier, dit alors d'une voix rude un des seigneurs qui avait accompagné la demoiselle, vous savez mal recevoir les gracieuses invitations qu'on vous fait l'honneur de vous adresser..... Tant pis pour vous!... Mais, figue ou raisin, de gré ou de force, vous viendrez parler à la belle princesse Grassinde, notre maîtresse.

— J'aurais pu, répondit froidement Amadis, j'aurais pu me rendre à la prière faite d'une voix polie par cette jolie bouche que voici... Mais, du moment que vous ordonnez, comme je ne sais pas obéir aux voix brutales, je m'abstiens, et plus que jamais je refuse...

— Par Dieu! s'écria le chevalier, c'est ce que

nous allons voir! Brandafidel sait punir les téméraires qui le refusent.... Par ainsi, mon gentilhomme, je vous ordonne... vous m'entendez bien? je vous ordonne de descendre de cheval d'abord, puis d'y remonter, la tête tournée du côté de la croupe et tenant la queue de votre monture en guise de bride... C'est dans cet état qu'il me plaît que vous vous présentiez devant l'incomparable princesse Grassinde!...

— C'est vous qui vous présenterez devant elle en cette ignominieuse position, répliqua Amadis en faisant volter son cheval et en revenant sur Brandafidel, la lance au poing.

Brandafidel, fier de sa force et sûr de la victoire, prit du champ et revint à son tour sur le chevalier de la Verte Epée; sa lance se brisa contre l'écu de ce dernier, qui en reçut un éclat dans la gorge, ce qui ne l'empêcha pas de faire vider les étriers à son outrecuidant adversaire.

— Chevalier! cria Amadis à Brandafidel, qui venait de rouler tout étourdi dans la poussière; chevalier, vous êtes mort si vous ne consentez à votre tour à subir l'humiliante condition que vous avez osé me proposer!...

Le présomptueux Brandafidel fut un instant sans répondre. Mais l'épée d'Amadis, qui le menaçait, lui fit comprendre qu'il devait se décider et se résigner.

— J'accepte, murmura-t-il d'une voix étouffée par la honte; j'accepte et vous demande merci!...

Lors Amadis le laissa se relever, et il attendit, calme et souriant, qu'il fût remonté à cheval, le visage tourné du côté de la croupe, et la queue de l'animal entre ses mains.

— Maintenant, dit-il, rejoignons votre incomparable maîtresse!

La belle Grassinde, cousine de Tafinor, roi de Bohême, avait trop entendu parler du chevalier de la Verte Epée pour ne pas l'avoir immédiatement reconnu à celle qui brillait à son côté, et surtout à la façon dont il s'en était servi contre Brandafidel, qui passait pourtant pour le plus redoutable chevalier de la contrée. En voyant le sang qui coulait en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena vitement à son palais, où maître Hélisabel, expert chirurgien, fut aussitôt mandé. Hélisabel sonda la plaie faite par l'éclat de la lance de Brandafidel, et la trouva assez profonde et assez dangereuse pour déclarer à Amadis que la cure en serait longue, et qu'il ne serait pas avant un mois en état de porter ses armes.

Amadis se résigna difficilement. Il avait espéré pouvoir s'embarquer le soir même et se rapprocher ainsi petit à petit de sa chère Oriane. Tout au contraire, il lui fallait retarder son partement d'un mois! Son chagrin fut extrême, malgré la bienveillante et tendre hospitalité de la reine Grassinde.

Car cette belle et intéressante princesse n'avait pu le voir sans l'aimer, tant à cause de sa mâle beauté qu'à cause de son mâle courage. Les femmes ne savent pas toujours faire d'excellents choix en amour, et les plus vaillantes se donnent souvent aux plus couards. Grassinde, avait été frappée aux yeux et au cœur par la fière mine du chevalier de la Verte Epée. Mariée à dix-huit ans, veuve à dix-neuf, elle croyait qu'elle ne retrouverait pas, parmi les hommes, la perle rare qu'elle avait perdue, et elle s'était bien juré à elle-même de rester maîtresse et de n'accepter jamais de maître.

Hélas! la femme propose et l'amour dispose! Grassinde était sérieusement enamourée d'Amadis, dont elle ne connaissait que le surnom de chevalier de la Verte Epée. Pas un jour ne se passait qu'elle ne vînt en personne savoir des nouvelles de son cher malade, et alors elle restait avec lui de longues heures, qui disparaissaient comme autant d'éclairs, toujours prête à lui ouvrir son cœur, exclusivement rempli de lui. Mais, chaque fois, le calme, la réserve, la froideur même d'Amadis, la rembarraient et rencognaient son amour bien loin.

— Il ne m'aime pas! murmurait-elle en soupirant.

Un mois s'écoula ainsi. Le chevalier de la Verte Epée, guéri de sa blessure, songea au départ, et il supplia la reine Grassinde de lui permettre de la quitter pour aller à la cour de l'empereur d'Orient.

— Seigneur, répondit Grassinde, pâle et attristée de cette nouvelle, il me serait doux de vous retenir plus longtemps céans; mais vous en décidez autrement, je m'incline devant votre volonté..... Allez donc où le devoir vous appelle!... Avant votre départ, cependant, je désirerais obtenir de vous une grâce...

— Ah! madame, dit vivement Amadis, ordonnez! Il n'est rien que je ne doive et que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnaissance.

— Eh bien! seigneur, reprit Grassinde, j'ai à vous confier le secret le plus important de ma vie; mais il m'en coûterait trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment... Partez donc, et revenez-nous vite!... Le meilleur navire de ma flotte vous portera en Grèce; Hélisabel ne vous quittera point. Je connais trop à quel point votre courage peut vous exposer, pour que son secours ne vous soit pas précieux. Tout ce que j'ose exiger de vous, c'est de revenir me voir, à votre retour de Grèce, avant qu'une année soit expirée!...

Le chevalier de la Verte Epée le lui promit, lui baisa courtoisement la main, ce qui la fit tressaillir, et prit enfin congé d'elle, ce qui la plongea dans la plus noire mélancolie du monde.

## CHAPITRE XVII.

Comment, en quittant la princesse Grassinde, le chevalier de la Verte Épée fut porté par la tempête sur les côtes de l'île du Diable, dont on lui raconta la sinistre histoire.

Ayant donc les mariniers dressé leurs voiles pour tirer la voie de Constantinople, ils perdirent bientôt de vue les côtes de la Romanie. Bientôt aussi la mer s'éleva, et fut si grande la tempête, que quelque ordre que sussent mettre les mariniers à gouverner le vaisseau qui portait Amadis et sa fortune, ils finirent par désespérer de sortir de cette passe. Huit jours durant, quasi désespérés de salut, n'attendant plus rien que la miséricorde de Dieu, ils ne surent en quel lieu ils étaient, ni où ils allaient, ni comment ils en sortiraient. L'orage, la grêle, la pluie étaient si épais et si continuels, que le ciel, la terre et la mer semblaient conjurés contre ce pauvre navire et les gens qu'il contenait. Enfin il fut poussé à terre vers deux heures de la matinée, par si grande force qu'on le crut ouvert de toutes parts.

Lorsque le jour fut tout-à-fait venu, les passagers, qui s'étaient réjouis d'avoir enfin quelque part où aborder, tombèrent dans un autre effroi, plus grand peut-être que le premier : ils avaient abordé en l'île du Diable, laquelle était habitée par un étrange monstre ! Peu s'en fallut même que, pour échapper à ce péril effroyable, la plupart ne se rejetassent au parfond des ondes.

— Qu'avez-vous donc pour vous mouvoir ainsi? leur demanda le chevalier de la Verte Épée.

— Hélas ! seigneur, répondirent les mariniers, où pensez-vous donc avoir abordé ? Quel gouffre, quel naufrage nous eût pu advenir pire que celui-ci?... Nous voilà au pouvoir du diable qui, sous forme de monstre, a ruiné cette île qui était une des contrées les plus fertiles et les mieux habitées du monde !...

— Mais, reprit le chevalier, je n'ai encore rien vu qui vous autorise à vous effrayer ainsi que vous le faites?... Dites-moi donc un peu quel diable ou quel monstre vous fait ainsi désespérer et lamenter?...

Lors, maître Hélisabel, un peu moins épouvanté que ses compagnons, prit la parole et répondit :

—Seigneur, cette île, où notre malechance nous a jetés, était possédée, il n'y a pas longtemps, par un géant, le plus grand tyran qui fût en toutes ces îles, lequel avait à femme une honorable dame, autant sage, douce et vertueuse qu'il était méchant et cruel. Il lui engendra une fille nommée Brandaginde, qui fut en son temps une des plus gentes pucelles de la terre, à ce point que maints grands seigneurs et hauts hommes l'eussent volontiers requise en mariage. Néanmoins, la cruauté du géant était si extrême, qu'aucun de ces amoureux n'osait la demander pour femme, et que lui-même, d'ailleurs, repoussait obstinément toutes les prétentions de cette nature. Cette gente pucelle croissait pendant ce temps en âge et en beauté, en ardeur et en désir d'expérimenter quel bien on peut avoir avec les hommes; ce désir lui crut si fortement dans le sang, que, connaissant la répugnance de son père à la donner à qui que ce fût, elle fit tant, par blandissement et incestueuses caresses, qu'elle l'attira à l'amour d'elle et eut sa compagnie charnelle.

— Cette histoire est horrible ! s'écria avec dégoût le chevalier de la Verte Épée.

— Nous ne sommes pas au bout, répondit Hélisabel. Elle avait commercé charnellement avec son propre père, ce qui était déjà suffisamment horrible, en effet... Mais le crime a ses pentes et ses échelons : on ne s'arrête pas lorsqu'on a commencé, il faut toujours aller, toujours descendre ! Brandaginde machina la mort de sa propre mère, afin de vivre plus à son aise en l'erreur de son inceste, ce à quoi le père donna son prompt consentement. Lors, un jour, comme elle était grosse, elle se promenait avec sa mère dans un verger; elles arrivèrent près d'un puits très profond : Brandaginde fit un mouvement un peu rude, et sa mère alla se rompre le cou au fond de ce puits...

— Horrible ! horrible ! répéta le chevalier de la Verte Épée avec indignation.

— Le peuple murmura de cet événement, reprit Hélisabel; le géant, qui n'aimait pas les murmures, dit à son peuple qu'il avait appris par trois de ses dieux, l'un figuré en léopard, l'autre en lion et le troisième en homme, que de lui et de sa fille devait naître une créature destinée à être si redoutable dans toute la contrée, qu'aucun de ses voisins n'oserait plus jamais entreprendre de guerre contre lui... Sous cette couleur il épousa publiquement sa malheureuse fille, laquelle, peu après, enfanta un monstre dont je vais essayer de vous faire la description. Ainsi, il est plein de poils par le visage, les pieds et les mains, si plein de poils qu'il en ressemble à un ours. Le reste de son corps est couvert d'écailles si fortes et si dures qu'il n'y a pas de flèche, si acérée, qui le pût jamais percer... En outre, il a des ailes d'une si grande envergure qu'elles lui passent le dessus du dos, ce qui fait qu'il s'en couvre comme d'un bouclier. Dessous ces ailes, sortent pieds, bras et mains, avec ongles tranchants comme ceux d'un lion... Ses yeux ont l'éclat féroce de deux charbons ardents, à ce point que, dans la nuit, rouges et luisants, on les prend parfois pour deux étoiles. Ses dents sont si longues et si aiguës qu'il en trancherait volontiers les plus solides harnais. Au moyen de quoi il a rendu cette île complétement inhabitable... Quand il court et s'irrite contre un obstacle quelconque, homme ou animal, la fumée lui sort des narines avec une flamme qui brûle, corrompt et empoisonne tout... Les mariniers qui fréquentent contre leur gré cette mer, l'appellent communé-

ment Endriague, lequel est tenu et réputé par eux plus pour le diable lui-même que pour monstre produit par nature...

—Pourquoi l'a-t-on laissé régner, cet Endriague? demanda, tout ébahi, le chevalier de la Verte Epée.

— Eh ! seigneur, répondit Hélisabel, comment aurait-on pu l'en empêcher? Six semaines après sa naissance, ce monstre surpassait en hauteur le géant son père. Sa mère voulut le voir, aussitôt qu'elle eut fait ses relevailles; elle alla dans la tour où jusque-là il avait été enfermé. A peine eut-il aperçu l'incestueuse Brandaginde, que l'Endriague s'élança sur elle, lui déchira le sein de ses griffes aiguës, et lui dévora le cœur... Le géant son père voulut alors le punir de ce matricide abominable, et, pour cela faire, il lui jeta avec colère son épée au travers de son corps : la pointe s'en émoussa sur la p au squammeuse du monstre, puis, rebondissant aussitôt, s'en revint percer la poitrine de celui qui l'avait lancée... L'Endriague, ainsi devenu libre, s'élança hors de la tour, déploya ses vastes ailes et s'envola sur la cime d'un rocher, où il fixa son aire comme un vautour humain qu'il est, et d'où il fondit sur les malheureux habitants de cette île maudite, qu'il mangea jusqu'au dernier. Voilà l'histoire de l'île du Diable et de son unique habitant. Trouvez-vous, seigneur chevalier, que les mariniers aient raison de regretter d'avoir abordé ici?...

— J'excuse leur effroi, maître Hélisabel, mais je ne le partage pas, repartit le chevalier de la Verte Epée. Puisqu'il existe dans cette île un monstre tel que vous le dépeignez, il faut en purger la terre le plus vitement possible. C'est mon devoir de chevalier, et je vais le remplir.

— Dieu vous assiste, seigneur chevalier, s'écria le pilote qui avait entendu la résolution que venait de prendre Amadis; mais, pour nous, nous n'irons pas plus loin. C'est déjà trop que de nous être approchés à ce point de cette île maudite.

— Je ne force personne à me suivre, reprit le chevalier de la Verte Epée. Les meilleures actions sont celles qui se font spontanément, sans contrainte aucune.... D'ailleurs, il n'est pas besoin de tant de monde, malgré les périls de cette aventure : ou je réussirai seul, ou j'échouerai seul.

— Dieu vous assiste! répéta le pilote en se signant.

## CHAPITRE XVIII

**Comment, malgré les prières des mariniers, le chevalier de la Verte Epée descendit dans l'île du Diable, et y lutta corps à corps avec l'Endriague, qu'il vainquit.**

Lors, sans tenir le moindre compte des exhortations et des prières des mariniers qui lui affirmaient, sur leur âme, qu'il courait à une mort certaine, le chevalier de la Verte Epée se fit descendre à terre avec le fidèle Gandalin, Hélisabel et son nain.

Une fois dans l'île, il n'y avait plus à reculer. Outre qu'Amadis n'en avait nulle envie, il était déjà en vue de l'autre fait de rochers noirs où l'Endriague gîtait à la manière des animaux féroces.

— Mes chers amis, dit-il alors à ses trois compagnons qui le priaient, les larmes aux yeux, de renoncer à cette téméraire entreprise, je ne veux plus entendre vos doléances qui sont peut-être fort sensées, mais qui répugnent à mon tempérament. Pour ne les plus entendre, je vous convie à entrer dans cette anfractuosité que je vois là, et à vous y cacher le plus soigneusement possible... Je ne sais pas aller en arrière, surtout lorsqu'il s'agit de venger l'humanité outragée en supprimant un monstre tel que celui dont vous venez de me parler... Je vais donc marcher au devant de l'Endriague... Advienne que pourra ! j'aurai du moins fait mon devoir!...

Puis, prenant son écuyer à part, il lui dit, non sans émotion :

— Mon cher Gandalin, quoique mon courage ne soit pas entamé d'un fétu à l'heure où je te parle, nonobstant je sens bien qu'il s'agit ici pour moi d'une lutte terrible dont il se peut que je ne sorte pas vainqueur... Cet instant est donc solennel pour moi : je songe aux absents... Si je succombe, ami cher, promets-moi que tu porteras mon anneau à la princesse Oriane, et que tu lui diras que la mort la plus affreuse m'a paru encore plus supportable qu'une absence comme celle à laquelle son père m'a condamné...

— Je vous le promets, répondit Gandalin en sanglottant. Mais, ô mon cher maître, puisque vous pressentez un si funeste dénouement à cette périlleuse aventure, pourquoi la tentez-vous?...

— Parce que dans cette vie, mon cher Gandalin, il faut toujours faire son devoir, quoi qu'il en coûte!..

Et, cela dit, le chevalier de la Verte Epée s'avança, la lance en arrêt, dans la direction des rochers noirs où il supposait que l'Endriague s'était gîté.

Bientôt, en effet, un sifflement aigu et quelques tourbillons de fumée lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé et que le monstre était proche. Son cheval, effrayé, se cabra et refusa d'avancer. Amadis alors descendit, et, s'emparant de sa lance pour parer le premier choc, il alla tranquillement à la rencontre de l'homicide fils de Brandaginde...

Tout en avançant, le vaillant chevalier se disait, en ses cogitations, que ce monstre, tout invulnérable qu'il parût être au premier abord, devait être cependant vulnérable par quelque côté; et, supposant que ses deux yeux féroces, rouges comme sang, brillants comme flamme, ardents comme braise, devaient être précisément cet endroit vulnérable, il en choisit un pour but à son premier coup de lance, et il eut le bonheur de réussir.

L'Endriague, en sentant entrer le fer dans son œil droit, poussa un rauque cri de douleur dont l'écho se répercuta de rochers en rochers jusqu'aux oreilles des mariniers qui, en ce moment, prièrent pour l'âme des quatre téméraires compagnons. Mais bientôt, faisant taire sa douleur, le monstre dé-

ploya ses ailes sinistres et s'élança sur le chevalier, qui lui porta sa lance à la gueule. L'Endriague la brisa comme verre avec sa formidable mâchoire, et en rejeta le bois, tout en en gardant le fer qui lui déchira la gorge et lui fit vomir des torrents d'un sang noir et impur.

Il n'était pas vaincu pour cela. Amadis s'en aperçut, et il s'escrima de la plus âpre façon avec sa vaillante épée, qui, malheureusement, rebondissait sur le corps squammeux de l'Endriague comme s'il eût frappé sur une enclume. Il l'atteignit cependant dans les naseaux, et ce nouveau coup augmenta de beaucoup l'effusion de sang qui commençait à l'étouffer.

Un instant le chevalier de la Verte Epée espéra en venir à bout; mais il dut bientôt abandonner cette folle espérance. L'Endriague, malgré les blessures qu'il avait reçues, parvint à le saisir entre ses griffes cruelles qui firent craquer ses os après avoir brisé les mailles de son haubert. Amadis se sentit perdu; une sueur froide lui courut sur tout le corps; il ferma les yeux malgré lui, et murmurant :

— Mourir sans t'avoir revue!..... Oriane!..... Oriane!...

Ce souvenir amoureux sembla lui porter bonheur. L'Endriague, étouffé par son propre sang, détendit ses griffes, tomba comme une masse sur le dos, et expira en vomissant un torrent de feu et de fumée empoisonnée...

Le chevalier de la Verte Epée, s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant. Heureusement, Hélisabel et Gandalin, inquiets, s'étaient avancés à la découverte : ils accoururent à son secours. Gandalin délaça vitement son heaume et s'aperçut qu'il respirait encore.

— Mon cher maître! s'écria-t-il, Dieu soit loué! vous vivrez.

— Je vais mourir, murmura Amadis, déjà, en effet, couvert de la pâleur verdâtre des moribonds. Je vais mourir, mon cher Gandalin : rappelle-toi la promesse que tu m'as faite..... Tu joindras à l'anneau que je t'ai chargé de remettre à la divine Oriane, ce cœur qui n'a jamais cessé de battre pour elle et qui, à cette heure suprême où l'on ne songe qu'à Dieu, est uniquement occupé d'elle...

Gandalin, à demi-mort lui-même de douleur, se jeta en sanglot sur le corps quasi inanimé du chevalier de la Verte Epée. Hélisabel, qui venait de lui verser sur les lèvres quelques gouttes d'un cordial puissant, et qui épiait sur son visage décoloré le plus léger signe d'un retour à la vie, Hélisabel s'empressa de couper court à cette désolation.

— Seigneur, dit-il, Gandalin avait raison tout-à-l'heure : vous vivrez! C'est moi qui vous le déclare. Vous vivrez pour jouir de votre triomphe et recevoir les acclamations de vos admirateurs!...

En effet, bientôt le chevalier de la Verte Epée commença à reprendre ses sens et ses forces. La pâleur livide de son visage disparut pour faire place à une pâleur rosée. Les yeux, d'où tout-à-l'heure la vie semblait s'être retirée, reprirent de leur éclat.

— Ah! chère Oriane!... murmura Amadis, qui commença alors à espérer.

Mais cet effort amena un flux de sang que Hélisabel put arrêter à temps, fort heureusement; si bien qu'au bout de quelques instants, il jugea que son blessé était en état d'être transporté.

Lors, Gandalin, tout joyeux, sonna plantureusement du cor, ainsi qu'il avait été convenu entre lui et les mariniers, et ceux-ci accoururent, émerveillés de cette victoire, moitié pour féliciter le chevalier de la Verte Epée et le remercier d'avoir délivré la terre d'un monstre, et moitié pour voir de près, sans danger aucun, cet Endriague si redouté. Quand ils arrivèrent et qu'ils aperçurent cet incestueux fils de Brandaginde, dont le cadavre occupait sur le sol une large surface, ils ne purent s'empêcher de tressaillir d'horreur et de crainte, bien qu'il leur fût à peu près prouvé qu'ils n'avaient plus rien à redouter de lui. Puis, quand leur peur fut partie, ils donnèrent toute leur attention et toute leur admiration au vaillant chevalier qui venait d'accomplir cette héroïque action.

Ils tendirent avec empressement un pavillon sous lequel Amadis fut porté et où il reçut les soins les plus délicats de la part de tous ces rudes hommes de mer qui retenaient leur souffle pour ne pas troubler le repos dans lequel le cordial d'Hélisabel l'avait plongé.

Le second jour, maître Hélisabel déclara à Amadis qu'il était désormais sauvé, mais que la perte abondante de sang qu'il avait faite, rendrait sa guérison un peu longue.

— Hélas! murmura le blessé, encore un retard. Le ciel ne veut donc pas que je revoie la princesse Oriane.

— Seigneur, lui dit maître Hélisabel, je vais, si vous le permettez, écrire à la princesse Grasinde et à l'empereur de Grèce pour leur annoncer cet heureux événement.

— Oui, répondit Amadis d'une voix faible, écrivez à l'empereur que l'île du Diable est délivrée à tout jamais de l'Endriague, et que le chevalier de la Verte Epée la remet sous sa puissance, mais que, blessé dans le combat, il est hors d'état de pouvoir aller lui embrasser les genoux.

## CHAPITRE XIX

Comment le chevalier de la Verte Epée fut tranporté à la cour de l'empereur de Grèce, et de l'impression profonde qu'il fit sur les yeux et sur le cœur d'une gente pucelle ayant nom Léonorine.



Un messager fut donc envoyé par maître Hélisabel au comte de Salender, frère de la belle Grasinde, pour que ce prince présentât à l'empereur d'Orient la lettre dans laquelle étaient contenus les détails de l'événement que l'on sait.

La surprise et l'admiration de l'empereur furent extrêmes, en appre-

nant la fin de l'horrible monstre qui lui avait tué tant de braves chevaliers de ses États.

Dans son enthousiasme pour la valeur sans pareille du chevalier de la Verte-Epée, il voulut voler à son secours; mais son âge et les prières de l'impératrice le retinrent, contre son gré. Lors il députa vers ce héros le prince Gastilles, son neveu, avec le comte de Salender, qu'il chargea de lui rendre les plus grands honneurs et de l'amener le plus tôt possible dans sa cour. En même temps qu'eux, il envoya un dessinateur avec ordre de portraiturer l'Endriague, afin de pouvoir élever un monument dans sa capitale et dans l'île, où l'on verrait en bronze, de grandeur naturelle, ce monstre effroyable et le vaillant chevalier qui l'avait terrassé.

Quelques jours après, le navire qui ramenait le chevalier de la Verte-Epée, fut signalé dans les eaux de la flotte impériale, qui tout aussitôt arbora ses pavillons d'honneur pour le recevoir. L'empereur lui-même alla au devant d'Amadis, l'embrassa tendrement et le fit conduire à son palais dans une riche et moelleuse litière qu'il avait fait préparer exprès. L'impératrice ne tarda pas à paraître.

— Madame... essaya de prononcer Amadis, en tâchant de se lever pour se mettre à ses genoux et lui baiser la main.

— Nous sommes vos obligés, chevalier de la Verte-Epée, répondit cette princesse avec beaucoup de grâce, en l'empêchant de s'agenouiller et le faisant asseoir à côté d'elle. Nous vous devons tout : agissez donc envers nous en bienfaiteur...

La jeune reine Meneresse, qui suivait l'impératrice, cherchait en vain à démêler les traits du chevalier. Deux ans auparavant, dans un voyage qu'elle avait fait, elle avait été attaquée par des robeurs et défendue courageusement par Galaor dont elle avait conservé un très aimable souvenir, du reste comme presque toutes les femmes protégées par cet amoureux chevalier. En apercevant le vainqueur de l'Endriague, elle fut frappée de la ressemblance qui existait entre lui et Galaor.

— Sire, dit-elle à voix basse à l'empereur, ce chevalier de la Verte-Epée cache certainement un prince de la meilleure lignée du monde, après la vôtre, toutefois, et je ne serais pas étonnée qu'il fût de l'illustre race des princes de Gaule!...

— Quel que puisse être ce chevalier, madame, répondit l'empereur, nous devons respecter l'incognito dont il s'enveloppe. Essayer de soulever un pan de son voile pour déchiffrer son véritable nom, serait un crime de lèse-hospitalité que je n'excuserais dans personne de ma cour. Tout ce qu'il importe de savoir et de dire, c'est que le chevalier de la Verte-Epée honore ceux qui le reçoivent. Heureux sera le souverain qui l'acquerra pour gendre ou pour beau-frère!...

Les dames présentes se disposaient à demander au chevalier de la Verte-Epée les détails émouvants de son combat périlleux avec le monstre de l'île du Diable, et elles s'apprêtaient à frissonner de leurs plus voluptueux frissons, lorsque parut une gente pucelle âgée seulement de huit printemps. C'était la princesse Léonorine, fille unique de l'empereur de Grèce. Deux jeunes filles de son âge la suivaient : c'étaient les deux filles du roi de Hongrie.

Léonorine aurait pu être prise pour la déesse de la Beauté, et adorée comme telle. Elle n'avait rien de terrestre, rien de charnel. Ses yeux étaient bleus comme le ciel et transparents comme l'eau d'une source : on lisait son âme candide au travers. Ses joues roses avaient le duvet des fruits auxquels aucune main profane n'a touché. Ses lèvres, rouges comme la pulpe d'une grenade, faisaient ressortir encore l'éclatante blancheur de ses dents. Il y avait, dans toute sa petite personne, une grâce, une onction, une suavité, un parfum qui faisait involontairement ployer les genoux.

En la voyant, Amadis crut voir Oriane aux premières heures de son amour pour elle, c'est-à-dire lorsqu'elle lui apparut pour la première fois à la cour du roi d'Ecosse. Ce ressouvenir d'une joie lointaine, à laquelle avaient succédé d'autres joies moins chastes, puis des douleurs, celle de la séparation, ce ressouvenir jeta l'âme du chevalier de la Verte Epée dans un trouble indéfinissable ; il oublia en quel lieu il se trouvait, il se crut seul et pleura de chaudes larmes sur ces heures évanouies...

Chacun se regarda, surpris. On commençait même à trouver étrange cette distraction d'un simple chevalier en face de l'impératrice et de l'empereur, lorsque celui-ci, devinant bien qu'une passion profonde seule était capable d'absorber à ce point le vainqueur de l'Endriague, vint doucement le prendre par la main et lui dire :

— Seigneur chevalier de la Verte Epée, voici ma fille qui vient vous féliciter sur votre victoire...

Amadis releva vivement la tête et rougit en comprenant à quelle songerie intempestive il s'était laissé aller.

— Seigneur, lui dit la jeune Léonorine avec une grâce charmante, en lui présentant deux couronnes, voici deux couronnes dont l'empereur mon père m'a fait présent pour en disposer à mon gré... Toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour l'incomparable Grimanèse... J'attendais pour les offrir à qui les méritât. Vous êtes venu, vous avez vaincu le monstre qui avait dépeuplé une île et rempli d'effroi la mer Egée, c'est à vous que ces couronnes reviennent de droit, et je suis heureuse de vous les offrir, mais sous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je ne vous les déclare.

— Ah! madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puisse m'empêcher de vous obéir.

— Eh bien! seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roses de son teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la demoiselle qui vous semblera la plus belle; vous réserverez l'autre pour la dame qui a su le mieux toucher votre cœur et vous nous direz le sujet de vos larmes à mon apparition.

Amadis rougit à cette troisième demande, il lui fallait dévoiler le secret de son âme. Se remettant enfin :

— Madame, dit-il, la plus brillante couronne

de l'univers serait encore au-dessous de celle que méritent vos charmes naissants : permettez-moi de vous la rendre et d'en couronner vos cheveux adorables. Je réserve la seconde à une dame parfaite en vertus et en perfections ; la première fois que je la vis, elle avait votre âge. Ah ! madame, vous rappelez dans mon âme ce moment décisif de ma vie avec tant de vérité, que mes larmes m'ont trahi : je vous conjure de ne pas m'en demander davantage.

— Vraiment, fit l'empereur, laissons ce propos, chère mignonne, car nous n'en savons pas plus que si le chevalier n'avait rien dit et nous devons nous excuser de l'avoir mis à cette épreuve.

— Sire, répondit Amadis, je me trouverai récompensé largement si je demeure en votre bonne grâce et votre souvenir.

— Seigneur chevalier, acceptez cet anneau de ma main, hasarda Léonorine.

Amadis mit un genou en terre et baisa la main que lui présentait Léonorine ; la bague valait la peine d'être remarquée, elle était en tout semblable à celle de la couronne de beauté et venait d'un roi indien nommé Filipane, qui en avait fait hommage à Apollidon, aïeul de l'empereur.

— Si vous vous en séparez, dit l'empereur, que ce soit en faveur d'un parent, pour ce que, si la fortune le conduit en ces contrées, il puisse connaître et servir la demoiselle qui vous le donne.

— J'ai souvent ouï parler d'Apollidon, qui édifia l'arc des loyaux amants en l'Ile Ferme, répondit Amadis ; en traversant cette île pour aller en Grande-Bretagne, j'ai vu sa statue et celle de la belle Grimanèse et toutes les merveilles de cet endroit.

— Vous connaissez probablement, reprit l'empereur, le chevalier qui a conquis le palais enchanté, j'en ai beaucoup ouï vanter le courage.

— Sire, répliqua Amadis, je lui ai parlé maintes fois, il se nomme Amadis, fils du roi Périon de Gaule ; enfant, il fut trouvé sur la mer, plus tard après avoir vaincu en plein champ Abies d'Irlande, il fut reconnu par ses parents.

— Par mon âme, fit l'empereur, si je supposais qu'un si grand seigneur se résolût à faire un si grand chemin, je croirais que vous parlez de vous-même, et j'hésite à ne pas l'affirmer.

Amadis se tut ; l'empereur ne sut rien, et se contenta de traiter magnifiquement son hôte pendant les six jours qu'il demeurait encore à Constantinople un peu contre ce qu'il avait décidé : en effet, lorsque le chevalier de la Verte Epée voulut retourner vers Grassinde, l'empereur le décida à lui accorder trois jours, et la princesse Léonorine l'ayant fait mander près d'elle, le fit entourer de toutes ses dames en manière de jeu, mais dans le but d'en obtenir cinq jours de plus.

Pendant ce délai, les dames lui donnèrent lieu de raconter tous les enchantements de l'Ile Ferme ; il décrivit la cour de Lisvart et les contrées qu'il avait parcourues ; le brillant entourage de ces beautés curieuses et folâtres l'enivrait au point qu'il pensait que la présence d'Oriane ne laisserait rien à ajouter à son bonheur.

Cette pensée l'attrista jusqu'au départ. La reine Menoresse qui lui portait une amitié contenue, comprit la nécessité d'une séparation ; elle fit apporter six épées très riches qu'il devait offrir à ses amis de la part de la reine ; il promit d'envoyer au palais un sien parent, chevalier de mérite et quitta ce séjour en toute hâte.

## CHAPITRE XX

**Comment le chevalier de la Verte Epée revint en Romanie auprès de la reine Grassinde, pour tenir la parole qu'il lui avait faite ; et comment cette princesse l'obligea à la conduire en la Grande-Bretagne, pour être déclarée la plus belle.**



Le chevalier de la Verte-Epée embarqué et sorti du port de Constantinople, ainsi qu'il vient de vous être dit, eut si bon vent, qu'en moins de vingt jours il arriva au lieu où l'attendait la belle Grassinde.

Malgré qu'il fût assez loin de la Grande-Bretagne, néanmoins en se sentant approcher petit à petit du lieu où son cœur prenait vie, il se trouva tant délibéré, que rien ne lui parut plus impossible. A mesure qu'il allait, il lui semblait respirer l'air que devait respirer Oriane qu'il n'avait pas vue depuis si longues années !... Et ces bonnes senteurs du retour dont il remplissait imaginairement son âme et ses poumons, lui ramenaient une infinité de souvenirs et de projets ; il songeait par avance aux moyens qu'il emploierait pour voir Oriane, et aux discours qu'il lui ferait lorsqu'il l'aurait vue !...

La reine Grassinde, sachant l'arrivée du chevalier de la Verte Epée, sur le compte duquel on lui avait dit monts et merveilles, vint le recevoir le plus amoureusement qu'elle put, accompagnée de maints chevaliers, dames et demoiselles de son pays. Puis, l'ayant accolé, elle le conduisit en son palais, en l'entretenant des propos les moins ennuyeux qu'elle pût imaginer, afin de le distraire et de le récréer.

— Croyez, lui dit-elle, chevalier de la Verte Epée, croyez que si j'ai eu par le passé bonne estime de vous, je l'ai à présent meilleure encore, puisque vous avez si fidèlement tenu la promesse que vous m'aviez faite de revenir céans avant l'expiration de l'année...

— Madame, répondit Amadis, à Dieu ne plaise que je sois de ma vie ingrat en votre endroit !... Car, vous m'avez tant rendu votre obligé, que je ne tiens la vie, après Dieu, que de maître Hélisabel qui m'accompagna par votre commandement.

Par ainsi disposez de moi à votre convenance : je vous appartiens.

— Vraiment, reprit Grassinde, heureuse de l'entendre parler ainsi, vraiment, s'il vous a fait ce service, je le répute mien et lui en sais aussi bon gré que si c'était en ma propre personne...

Et, comme il était heure de souper, et que la chaleur avait été grande tout le jour, elle commanda de dresser les tables sous une très plaisante treille, le long du verger le plus gai qu'il fût possible de voir. Là furent servies les viandes les plus exquises et les plus abondantes. Puis, les nappes ôtées, on alla se promener çà et là dans le verger, et si longuement que la nuit vint sans qu'on s'en aperçût.

Avec la nuit vint aussi le sommeil, et la princesse Grassinde conduisit elle-même le chevalier de la Verte Epée à la chambre qu'elle lui avait fait préparer d'une façon digne de lui. Elle aurait bien voulu rester quelques heures pour deviser; mais elle comprit qu'elle serait importune, à cause de la fatigue qu'il devait éprouver, comme suite naturelle de son voyage, et elle se retira, après lui avoir donné le bon soir.

Le chevalier de la Verte Epée se coucha. Mais, au lieu de s'endormir, il entra en sa mélancolie accoutumée, et, comme si Oriane eût été présente, il se prit à murmurer :

— Ah! ma mie, ma longue absence de votre divine personne m'a tant donné de douleur que, n'eût été la crainte de vous offenser par ma mort, je serais depuis longtemps déjà sous terre!

A cette parole, Gandalin, qui s'était endormi, se réveilla en sursaut et lui demanda s'il lui plaisait quelque chose.

— Ami Gandalin, répondit Amadis, ne prends point garde à mes lamentations. Ce sont lamentations d'amour : j'en souffre, mais j'en suis heureux...

— Vous êtes un étrange personnage, dit Gandalin, d'ainsi vous affliger, lorsque vous devriez le plus vous réconforter et prendre cœur; car, ne sommes-nous pas en voie pour retourner vers Oriane, qui vous cause toutes ces maladies? Il me semble, sauf erreur, que vous feriez tout aussi bien de vous distraire de ce pensement... Vous tomberez malade, si vous continuez, et cela juste au moment où vous allez avoir le plus besoin de toute votre santé!... Je vous conseille, quant à cette heure, le repos le plus profond...

— Eh! comment donc veux-tu que je prenne repos, s'écria Amadis, lorsque je songe que ma parole m'éloigne d'Oriane, puisqu'elle m'enchaîne céans!... Oriane m'appelle, Grassinde me retient!..

— Qu'en savez-vous?.. Ce qui paraît le plus vous éloigner sera peut-être ce qui vous rapprochera le mieux. Ce qui paraît le mieux vous retenir sera peut-être ce qui vous éloignera le plus!... La vie est pleine de ténèbres et d'incertitudes, mon cher maître. On sait bien ce qu'il y a dans le passé, on ignore ce qu'il y a dans l'avenir... Pour le présent, je crois que nous ferions bien de dormir...

— Dormons! soupira le chevalier de la Verte Epée.

Le lendemain, il était déjà haute heure lorsqu'il se leva et s'en vint trouver les dames qui l'attendaient pour ouïr la messe, laquelle étant parachevée, Grassinde le prit par la main et lui dit, à voix basse :

— Chevalier, un an avant que vous ne vinssiez en ce pays, je me trouvais en une assemblée chez le duc de Basile... Mon frère, le marquis de Salinder, que vous connaissez bien, et en la garde duquel j'étais alors, se mit à dire à haute voix, je ne sais pourquoi, devant toute l'assistance, que ma beauté était d'une excellence telle, que nulle autre de la compagnie ne se devait en rien comparer à moi..... Il ajouta que s'il y avait chevalier qui voulût soutenir le contraire, il était prêt à le combattre... Soit que mon frère fût redouté, soit que ce qu'il venait de dire fût l'opinion de l'assistance, nul ne le voulut contredire; au moyen de quoi j'emportai honneur sur toutes les belles dames de Romanie. Je ne m'en suis tant réjouie, chevalier, que depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer sur mon chemin..... Et si, par votre moyen, je pouvais parvenir à ce que mon cœur, depuis ce moment, a tant désiré, je m'estimerais la plus heureuse des femmes de ce monde...

— Madame, répondit Amadis, commandez-moi ce qu'il vous plaira... S'il est en mon pouvoir de l'exécuter, vous serez promptement obéie.

— Monseigneur, reprit Grassinde, je me suis laissé dire qu'en la maison du roi Lisvart sont les plus belles filles que l'on sache... S'il vous plaisait de m'y conduire et de faire en sorte, par armes ou autrement, que j'aie le pas sur elles comme je l'ai eu jusqu'ici sur toutes les autres, je serais plus tenue à vous qu'à tous les autres chevaliers de la terre... Voilà le don que j'ai toujours eu en vouloir de vous demander, vous priant affectueusement de me l'octroyer... Je partirai aussitôt que vous le voudrez, et mènerai avec la plus grande et la meilleure compagnie, afin de faire honneur à un chevalier tel que vous êtes. Une fois que nous serons arrivés en présence du roi de la Grande-Bretagne et de tous ceux et de toutes celles de sa cour, vous maintiendrez que la dame que vous conduisez, qui sera moi, est plus belle que nulle de toutes les pucelles que nous y trouverons; et s'il y a quelqu'un d'assez mal avisé pour dire autrement, vous l'en ferez dédire à force d'armes..... Je vous supplie également, mon cher chevalier, de me mener en l'Ile Ferme, où il y a, paraît-il, une certaine chambre enchantée, en laquelle aucune dame ou demoiselle ne peut entrer si elle n'excède en beauté l'incomparable Grimanèse!... Par ainsi, chevalier de la Verte Epée, avisez en vous-même si vous devez me refusez ou non.

Quand le chevalier eut entendu ce discours, prononcé tout d'une traite, il changea de couleur.

— Hélas! madame, lui répondit-il, qui vous ai-je donc meffait pour que vous exigiez de moi pareilles choses? C'est me demander ma mort, tout simplement!...

Amadis songeait au tort qu'il ferait à Oriane, aux mépris qu'il s'attirerait, aux chagrins qui en seraient la suite, et cela le rendait malheureux par avance. D'un autre côté, en considérant tous les bons traitements qu'il avait reçus de la reine Grassinde, et la promesse par laquelle il s'était volon-

tairement obligé à la servir, il se disait ingrat et discourtois au possible.

Dans cette cruelle perplexité, il eût voulu n'être pas né; il maudissait la fortune qui lui était contraire, à ce qu'il lui semblait du moins, lorsque, soudain, il s'avisa d'une chose : c'était qu'Oriane n'était plus fille, mais femme parfaite, ayant eu enfant, et qu'ainsi celui qui la voudrait maintenir plus belle fille que Grassinde n'était belle femme, aurait tort, et, par raison, il pourrait le combattre... C'était là une subtilité qu'il se proposait de faire entendre à sa chère princesse, soit avant, soit après, selon le temps et l'occasion qu'il en aurait.

Alors, comme s'il fût sorti d'une ténébreuse prison, Amadis releva joyeusement la tête et reprit :

— Madame, je vous supplie de me pardonner la faute que j'ai commise envers vous..... Mon cœur, qui a toute puissance sur moi, me voulait d'abord faire aller ailleurs que là où vous voulez aller, et j'y serais certainement à cette heure peut-être, n'eût été l'obligation que je vous ai pour tant d'honneur et de bon traitement... Par ainsi, sans avoir égard, madame, à l'indiscrète parole que j'ai dite, vous voudrez bien me considérer comme votre serviteur le plus obéissant...

— En bonne foi, répondit Grassinde qui n'était pas encore bien rassurée, en bonne foi j'ai été bien ébahie, chevalier, en voyant votre propos sitôt changé; je ne comprenais guère comment vous me refusiez chose qui ne peut que tourner à votre honneur et à ma gloire..... Mais, puisque vous êtes maintenant en si bonne délibération, je vous prie de la continuer, étant assurée que par votre moyen j'aurai, sur les filles de la Grande-Bretagne, le pas que j'ai eu sur les dames de Romanie; ce qui me permettra de porter les deux couronnes, comme ayant conquis le premier lieu de beauté...

— Madame, reprit le chevalier de la Verte Epée, la route que vous allez faire est longue..... Nous aurons à passer par tant de pays étrangers que cela pourra bien vous fatiguer et ennuyer... Peut-être même que ce merveilleux embonpoint, ces vives couleurs, qui sont une partie de vos charmes, s'en trouveront quelque peu amoindris. Ce que vous gagnerez au bout de votre voyage, vous vous exposerez à le perdre en route..... Par ainsi, madame, pensez-y avant que d'en venir au repentir...

— Chevalier, répondit Grassinde, le conseil en est pris et ma résolution certaine..... Pour chose qui me puisse advenir, je ne différerais point de partir, sans épargner argent, peine ou danger quelconque. Quant à ce que vous me dites qu'il nous faudra traverser maintes terres étrangères, la mer nous pourra relever de cette peine, ainsi que j'ai su de maître Hélisabel.

— Puisqu'il en est ainsi, madame, dit Amadis, résigné, faites donc donner ordre à vos affaires et partons quand il vous plaira.

— Ce sera le plus tôt que je pourrai... En attendant, chevalier, je vous supplie de ne pas vous ennuyer..... Essayez de passer le temps le plus joyeusement qu'il vous sera possible... J'ai oiseaux, chiens et veneurs pour vous donner du plaisir. Par quoi je suis d'avis que vous alliez aujourd'hui courre le cerf ou le chevreuil, comme vous aviserez...

## CHAPITRE XXI

**Comment, en attendant l'heure du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée se mit à chasser; et comment, dans l'une de ces chasses, il fit rencontre de Bruneo de Bonnemer et d'Angriote d'Estravaux avec lesquels il partit pour la Grande-Bretagne.**

En attendant donc les apprêts du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée s'en alla, accompagné de plusieurs gentilshommes, en la forêt voisine où ils trouvèrent maintes bêtes sauvages sur lesquelles furent lancés tant de chiens courants, qu'en peu d'heures elles furent aux abois.

En poursuivant un cerf échappé des toiles, Amadis et Gandalin s'égarèrent, et si avant dans la forêt, que, la nuit étant venue, ils s'aperçurent qu'ils allaient être forcés de la passer là, à la lueur des étoiles. Ils tentèrent cependant de s'orienter, et, tout en cheminant, ils arrivèrent près d'une fontaine entourée d'arbres épais, où ils firent boire leurs chevaux et où ils délibérèrent d'attendre le jour.

Pendant que Gandalin s'occupait de choses et d'autres, Amadis se mit à se promener sous ces beaux arbres, en attendant que le sommeil lui vînt. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il aperçut sur le gazon un cheval blanc, couché mort, et couvert de blessures fraîchement reçues; puis il entendit une voix d'homme dolente et pleurarde, sans pouvoir comprendre d'où elle venait. Amadis s'approcha le plus qu'il put dans la direction supposée de cette voix, et, au bout de quelques instants, il entendit les paroles suivantes, toujours dolentement proférées.

— Ah! chétif, triste et infortuné Bruneo de Bonnemer! force t'est maintenant de finir tes jours avec tes affections!..... Ah! vaillant Amadis de Gaule, mon bon seigneur, vous ne verrez plus jamais votre loyal compagnon Bruneo... Car, en vous cherchant, comme le lui avait commandé Mélicie, votre sœur bien-aimée, il est tombé aux mains de traîtres qui le font mourir sans qu'il puisse recevoir aide ni secours de nul de ses amis!... Ah!... fortune ennemie de mon heur, tu m'as si bien éloigné de tout remède que je n'ai seulement pas moyen de faire entendre mon désastre à aucun pour m'en venger, ce qui me serait un tel réconfort, que mon esprit partirait plus content de ce misérable monde!... Hélas! Mélicie, fleur et miroir de toutes les parfaites beautés de ce monde, vous perdez aujourd'hui le plus loyal serviteur qu'eut jamais dame ou demoiselle, car il ne pensa en sa vie qu'à vous obéir, complaire et servir... Sur mon âme! ô Mé-

licie! si vous considérez bien, vous trouverez peut-être que cette perte est extrême pour vous; vous n'en retrouverez jamais un autre qui soit tant à vous comme était Bruneo, lequel sent déjà la lumière de sa vie s'éteindre, et son cœur navré perdre ses forces et son espoir.

Bruneo de Bonnemer se tut un instant, puis il soupira et reprit :

— Ah! mon grand ami Angriote d'Estravaux, où êtes-vous maintenant!... Comment m'avez-vous abandonné?... Nous avions longtemps poursuivi cette quête ensemble, et, quand il s'agit surtout de rester, vous me laissez sans aide ni secours quelconque! Ah! je ne vous blâme pas, ami Angriote, puisque c'est moi qui ai été aujourd'hui la cause de notre séparation, qui sera désormais éternelle.... Je ne vous en blâme pas, mais j'en souffre bien!...

Lors les sanglots étouffèrent sa parole.

Le chevalier pleurait aussi; il s'approcha de Bruneo et lui dit :

— Qui vous afflige ainsi, quel malheur vous a ainsi abattu? prenez courage, je vous en supplie; Dieu m'a envoyé pour vous aider.

Bruneo croyait entendre son écuyer Lasinde qu'il avait envoyé quérir un religieux pour se confesser, il continua :

— Mon ami Lasinde, tu as bien tardé, car je m'en vais trépasser sur l'heure; aussitôt que je le serai, tu rapporteras à Mélicie sept lettres qui sont dans mon pourpoint.

— Mon ami, répondit le chevalier de la Verte-Epée, je ne suis pas Lasinde, mais Amadis, et je vais vous mener à guérison, je l'espère.

Bruneo, sans parler, reconnaissant Amadis à la voix, l'embrassa doucement, et tous deux restèrent quelque temps mêlant ensemble les larmes de leurs yeux.

Gandalin s'approcha au bruit qu'ils faisaient, et il aida Amadis à déshabiller Bruneo, puis il partit chercher maître Hélisabel et une litière pour enlever Bruneo.

Hélisabel arriva bientôt avec Gandalin et réconforta Bruneo avec quelques puissants onguents; pendant le sommeil qui suivit ce pansement, ils aperçurent un cavalier armé d'une hache teinte de sang; deux têtes de chevaliers pendaient à l'arçon de sa selle.

A la vue d'un rassemblement de personnes, le cavalier s'arrêta et eut peur; mais le chevalier de la Verte Epée, reconnaissant Lasinde, écuyer de don Bruneo, vint au-devant de lui avec Gandalin.

Lasinde s'enfuit au galop craignant de tomber en un guet-apens; Amadis eut beaucoup de peine à le ramener, en lui criant de loin qu'il était un ami.

— Mon pauvre maître est trépassé en allant aux aventures pour votre recherche, dit Lasinde rassuré.

— Il n'est pas trépassé, Dieu merci! puisque nous voilà! répondit Amadis. Mais dis-moi, ami Lasinde, pendant que ton maître dort, quels malheurs lui sont arrivés et quelles sont ces deux têtes sanglantes qui pendent à l'arçon de ta selle?...

Lors, cet écuyer raconta que Bruneo de Bonnemer s'étant écarté d'Angriote d'Estravaux, son compagnon, avait été surpris par six voleurs qui lui avaient tué d'abord son cheval et l'avaient tué ou à peu près tué lui-même ensuite; qu'Angriote étant accouru dans le moment où Bruneo tombait il avait couru sus à ses meurtriers; c'étaient ceux dont il avait les têtes. Quant aux autres, Angriote avait tenu à les poursuivre afin de les tuer jusqu'au dernier. De là son absence.

Pendant qu'Hélisabel, aidé de Gandalin et de Lasinde, faisait un brancard de feuillage pour transporter le blessé, Amadis, qui avait toujours l'oreille au guet, entendit à quelque distance comme un bruit de ferraillement. Il s'y rendit vitement et se trouva en présence du vaillant Angriote qui, le dos appuyé contre un chêne se défendait comme un lion contre huit hommes armés.

Ce secours venait à temps. Angriote abattit un de ces misérables; Amadis en faucha deux autres du revers de sa terrible épée; puis, chargeant les cinq autres avec une fureur sans pareille, il les força à fuir, après avoir encore laissé un des leurs sur le terrain.

Lors, revenant vers son ami Angriote, qui croyait devoir ce secours efficace à Bruneo de Bonnemer, le chevalier de la Verte Epée leva la visière de son heaume et se fit reconnaître. Angriote et lui s'embrassèrent, et, tout en devisant, rejoignirent l'endroit de la forêt où était Bruneo, Hélisabel, Gandalin et Lasinde. De nombreux embrassements eurent lieu, et de là on regagna doucement le palais de la reine Grassinde qui, précisément, ne voyant pas revenir son chevalier, avait envoyé à sa recherche dans toutes les directions.

Les soins les plus assidus et l'habileté reconnue de maître Hélisabel réussirent à remettre Angriote et Bruneo en état de sortir. Dès qu'ils purent s'armer, Grassinde s'embarqua avec eux et le chevalier de la Verte Epée sur un navire richement appareillé qui fit voile pour le royaume de la Grande-Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut assez long, mais sans accident aucun, qu'Amadis entendit parler pour la première fois du jeune Esplandian. Angriote, en causant avec lui de tout ce qui s'était passé depuis son absence à la cour de Lisvart, lui raconta comment le bonhomme Nascian avait remis entre les mains de ce prince ce bel enfant dont on ignorait la naissance, et dont les premiers jours avaient été marqués par des événements aussi merveilleux. Angriote ajouta que Lisvart avait donné le petit Esplandian à sa fille Oriane avec Ambor son fils, ce dont il était presque fâché, parce qu'Ambor, quoique bien fait et grand pour son âge, paraissait bien laid auprès d'Esplandian.

— N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut sortir rien que de bon et d'estimable d'un aussi preux chevalier; et, dans le dessein où je suis d'armer mon cher et brave Gandalin, qui devait l'être avant Enil, si vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous serons arrivés dans l'Ile Ferme.

Angriote d'Estravaux accepta cette offre avec reconnaissance.

Mais il est temps que nous parlions de la cour

du roi Lisvart et des ambassadeurs de l'empereur Patin, la reine Sardamire, le prince Salluste Guide, duc de Calabre, et l'archevêque de Calabre, chargés de faire en son nom la demande de la main d'Oriane.

## CHAPITRE XXII

**Comment la reine Sardamire vint à la cour du roi Lisvart pour en ramener Oriane, et ce qu'il advint à des chevaliers romains qui insultèrent un chevalier errant.**

Le roi Lisvart reçut avec honneur les ambassadeurs de l'empereur Patin, et leur assura qu'ils retourneraient avec ce que leur maître désirait.

Oriane avait fui la cour et s'était retirée à Mirefleur, pour se dérober aux yeux des ambassadeurs par une feinte maladie. Le souvenir d'Amadis lui était plus cher que tous les récits fabuleux de Rome, et elle n'écouta qu'avec indifférence les exhortations de la reine Sardamire.

Or, la chaleur était grande à ce moment; la reine descendit au bord d'un ruisseau avec ses dames et fit dresser ses tentes où elle s'entoura des seigneurs et chevaliers des environs. Le vieux gentilhomme Grumedan l'accompagnait de la part du roi.

Parmi les chevaliers de cette petite cour improvisée, cinq jeunes Romains pendirent leurs écus hors des tentes, leurs lances appuyées contre, ce qui était un défi pour s'essayer entre chevaliers errants, avant de passer outre; leur désir était de rencontrer des chevaliers de la Grande-Bretagne auxquels ils se croyaient supérieurs.

— Nous verrons, marmottait le vieux Grumedan, comme vous vous en tirerez; il pourrait arriver quelqu'un qui vous donnerait beaucoup d'affaires.

A ce moment venait de loin Florestan, le gentil chevalier, cherchant son frère Amadis; ayant appris l'arrivée des chevaliers romains, il espérait en avoir des nouvelles à la cour du roi Lisvart. En apercevant les tentes, il se dirigea vers la première où les dames devisaient entre elles, et, s'appuyant sur sa lance, il les regarda fixement.

L'une de ces dames se leva avec dépit et l'interpella :

— Certes, chevalier, vous êtes mal avisé d'affronter ainsi des dames sans leur avoir fait aucune révérence; il vous siérait bien mieux de vous adresser à ces écus pendus qui vous appellent pour remplir envers leurs maîtres les devoirs que vous oubliez envers nous.

— En bonne foi, mademoiselle, répondit Florestan, vous avez grandement raison; mes yeux, en vous trouvant si belles toutes ensemble, ont fixé comme eux le reste de mes facultés; pardonnez à moi, qui suis prêt à obtenir par une pénitence vos bonnes grâces.

— Le pardon viendra après l'amende payée, fit la dame.

— Sur mon Dieu, reprit Florestan, j'écoute, surtout s'il s'agit de jouter contre ces chevaliers, à moins qu'ils ne préfèrent retirer leurs écus.

— Croyez-vous donc qu'il soit si facile de retirer ces écus? répliqua la dame; leurs maîtres ont bien la pensée d'en conquérir d'autres sur les chevaliers errants, et les emporter à Rome pour en tirer vanité; je vous conseille de vous écarter si vous ne voulez leur donner l'étrenne.

— Votre conseil et la honte que vous m'annoncez, fit le brave Florestan, prouvent que vous ignorez mon nom et mon cœur; au lieu de mon écu, les leurs iront en compagnie de plusieurs autres embellir le palais de l'Ile Ferme.

Puis il se dirigea vers les autres pavillons.

Grumedan avait tout entendu; il espéra voir rabaisser l'outrecuidance des Romains par ce chevalier qui lui parut être un parent d'Amadis. En sortant de sa tente, il vit l'inconnu toucher l'un après l'autre les écus du fer de sa lance pour appeler leurs maîtres au combat, et traverser ensuite le ruisseau pour attendre les champions.

Les cinq chevaliers romains montèrent à cheval, et, furieux, voulurent fondre tous ensemble sur Florestan, lorsque Grumedan les arrêta et leur dit :

— La coutume n'est pas ici d'aller à cinq contre un seul chevalier; que chacun à son tour passe le ruisseau dans l'ordre où les écus ont été touchés.

Le premier chevalier assura qu'il allait faire prendre à l'inconnu la mesure de son corps sur le pré; il disposa d'avance pour lui de l'écu, et pour Gradamor du cheval qui avait une belle taille, et passa le russeau.

Florestan et lui se rencontrèrent d'écus et de corps si rudement que le Romain fut descendu avec un bras rompu.

Lors Florestan le voyant anéanti de cette chute, cria à ses compagnons de retenir le cheval qui s'échappait, et de pendre l'écu à un arbre qu'il montra.

Puis il reprit sa place d'arrêt, attendant le second chevalier qui fut démoli mieux que le premier : cavalier, selle, écu, haubert, chair même furent enlevés en un moment; Florestan lui dit à haute voix :

— Par Dieu! votre cheval m'appartient, mais je vous laisse la selle à condition que vous irez faire publier vos prouesses au Capitole de Rome.

Grumedan et les dames entendirent cette injure; le vieux chevalier voyait avec un sourire son souhait se réaliser, il conseilla à Gradamor le Romain de relever bien vite la partie s'il ne voulait voir tous leurs écus orner l'arc des chevaliers vaincus.

Gradamor promit à Grumedan de le faire repentir de ses paroles avant la nuit.

Le troisième chevalier s'avança contre Florestan avec grand bruit de bois de lance et la plus fière contenance qu'on pût voir, mais Florestan l'atteignit de si droit fil en l'armet, qu'il le lui fit voler au loin, puis, du bois de sa lance, il lui chamailla tant le nez, qu'il le contraignit à tomber sur le sol.

Le quatrième chevalier ne s'en tira pas mieux, car il eut la jambe brisée.

Il ne restait plus que Gradamor, qui disputait encore avec Grumedan.

— Soyez prêt à me répondre, lui disait-il, aussitôt que j'aurai fait de ce chevalier, dont vous avez prononcé l'éloge toute cette journée; si je ne vous en fais dédire, je ne veux donner de ma vie coup d'éperon à un cheval.

— Quand je l'aurai vu, répétait Grumedan, je le croirai, mais je ne doute pas que vous alliez grossir les prises de ce chevalier inconnu.

Gradamor traversa le ruisseau en criant à Florestan de prendre garde à lui.

Florestan courut à sa rencontre, et leur choc fut si rude que Gradamor, pris au découvert, fut jeté dans une mare pleine de fange. Florestan eut son écu percé de part en part.

— Par ma foi, dit Grumedan à la reine, j'aurai le temps de prendre haleine avant que Gradamor ait essuyé ses armes et trouvé une autre monture.

— Certes, répondit la reine, il est bien puni des propos qu'il vous a tenus; vous devez être indulgent maintenant.

Gradamor faillit se noyer dans la boue infecte de la mare; il eût voulu être mort du coup; il s'essuya avec dégoût; Florestan lui dit ironiquement :

— Chevalier, qui menacez si bien les inconnus, si vous n'êtes pas plus fort à l'épée qu'à la lance, vous n'emporterez pas mon écu à Rome, ainsi que vous l'avez dit.

— Par Dieu ! fit Gradamor, mon bras est sain et mon épée assez entière pour tirer vengeance de toi; mais que ce soit à la mode du pays, c'est-à-dire que tu me rendes mon cheval, ou que tu mettes pied à terre pour venir au combat à armes égales, le vainqueur fera de son ennemi comme il avisera, sans avoir pitié de lui.

— Vraiment, répondit Florestan. J'y consens, quoique je doute qu'à ma place tu en fisses autant; mais comme un si beau chevalier romain ne peut monter un cheval si crotté que le tien, je descendrai du mien selon ta prière.

Ce disant il mit pied à terre et, se couvrant de son écu, marcha contre Gradamor qui espérait bien venger sa honte.

Un engagement terrible commença entre eux, mais dura peu à cause de l'habileté incroyable de Florestan. Gradamor rompit pied à pied, jusqu'auprès du pavillon de la reine où il tomba étourdi.

Florestan le traîna par une jambe jusque dans la fange d'où il était sorti, et la fraîcheur lui rendit la parole. En se voyant à cette extrémité, Gradamor implora le pardon de Florestan, appelant la reine à son aide, mais Florestan lui rappela qu'il était à sa merci suivant leur convention, et que sa vie dépendait de l'accomplissement de deux ordres.

— Ecris d'abord, dit Florestan, de ton propre sang sur ces écus, ton nom et ceux de tes compagnons, et je te dirai le reste ensuite.

Gradamor, voyant l'épée prête à tomber sur sa tête, fit venir un stylet et obéit au commandement de Florestan.

Florestan lui ordonna ensuite de demander sa vie au chevalier Grumedan qu'il avait injurié. Grumedan pria Florestan de pardonner de sa part à cet orgueilleux si abaissé en ce moment.

— Seigneur Grumedan, dit Florestan, vous pouvez me commander, et puisque vous voulez qu'il vive, vous serez obéi. Et vous, chevalier romain, ajouta-t-il en se tournant vers sa victime, remerciez-le, et n'oubliez pas à votre retour à Rome de raconter au sénat l'avantage que vous avez eu aujourd'hui sur les chevaliers de la Grande-Bretagne; parlez-en souvent à votre empereur, cela lui sera agréable. Pour moi, je raconterai aux chevaliers de l'Ile Ferme comment les chevaliers de Rome donnent facilement leurs armes, chevaux et écus à des inconnus, quand ils ne peuvent les défendre. Il ne vous reste plus qu'à aller sous l'arc des loyaux amants voir si vous avez autant d'amour que de prouesses.

Grumedan ne se contenait pas de joie d'assister à l'abaissement des Romains, du fait d'un seul chevalier; il fit cependant transporter sous une des tentes Gradamor, dans un état déplorable. Florestan voulut lui cacher son nom, que le brave chevalier désirait connaître; il voulut attendre le pardon de la reine et des dames avant de se faire connaître. Grumedan l'assura qu'il était prêt à tout pour l'amour de lui, et qu'il obtiendrait l'agrément de la reine.

Florestan l'interrogea sur Amadis, mais on ne l'avait pas vu dans ce pays depuis son départ pour la Gaule.

Grumedan s'en retournait vers les dames lorsqu'un écuyer de Florestan le rejoignit, lui offrit de la part de son maître le cheval de Gradamor, et le pria de présenter les quatre autres à la dame qui avait interpelé son maître à son arrivée.

La dame accepta avec plaisir ce cadeau, et Grumedan fut on ne peut plus flatté d'avoir le cheval de son insulteur.

— Je suis bien fâchée, dit la dame à l'écuyer, de lui avoir dit chose déplaisante, à cause de sa grande prud'homie, et je vous prie de lui dire que je l'en dédommagerai quand il lui plaira.

L'écuyer revint vers Florestan et lui raconta ces propos; puis, ils chargèrent les écus des Romains et s'abritèrent dans l'ermitage voisin, décidant de ne passer qu'un jour de plus avant d'arriver en l'Ile Ferme, où se trouvait Galvanes, gouverneur pour Amadis, et à qui devaient être laissées les armes des Romains, comme Florestan le leur avait promis.

Aussitôt après le départ de l'écuyer, Grumedan vint à la reine Sardamire lui demander, pour Florestan, pardon, et lui annoncer qu'il était frère d'Amadis; ce qu'il avait su de l'écuyer.

— C'est le plus hardi chevalier qu'il y ait, ajouta-t-il.

— Je le sais, répondit la reine, mais parce qu'il est frère d'Amadis on n'ose en parler devant l'empereur, qui s'est vu ôter la conquête de l'Ile Ferme sur laquelle il avait des prétentions.

— L'empereur Patin s'était en effet, fit Grumedan, réservé cet exploit; je crois, entre nous, qu'Amadis lui a épargné une défaite, et par ainsi il

devrait l'aimer d'autant mieux. Il a, du reste, une raison de froideur que seul je connais entre eux; c'est une aventure où l'empereur, chantant une romance d'amour, rencontra le seigneur Amadis qui mélancolisait sous un arbre : ils eurent ensemble un engagement assez sérieux.

— D'après cela, se dit la reine, la raison est plus grave que je ne supposais.

## CHAPITRE XXIII

**Comment la reine Sardamire pria Florestan de la conduire à Mirefleur vers Oriane, lui tenant escorte au lieu des chevaliers qu'il avait si maltraités.**

Sardamire dissimula ce qu'elle pensait de l'injuste haine de Patin. Mais, comme elle avait un secret désir de revoir Florestan, dont la fière prestance l'avait frappée, et dont elle admirait de bon cœur la vaillance, elle dit à Grumedan :

— Seigneur, il me vient en ce moment une idée que je souhaite fort de voir approuvée par vous. Mon escorte est maintenant hors d'état de servir, et je serais fâchée que Florestan pût conserver une mauvaise opinion de la courtoisie romaine. Or donc, j'ai bien envie de lui faire savoir par son écuyer que je le prie de me venir accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur.

Grumedan était vieux, mais il avait été jeune, c'est-à-dire aimable. Il savait en outre, ou croyait savoir, ce que parler veut dire. Il lut dans les yeux de la belle Sardamire des sentiments bien tendres pour Florestan, et dont il eût fait volontiers son orgueil et son profit au temps évanoui de sa prime-jeunesse.

— Ah ! madame, lui dit-il, rien n'est mieux imaginé que d'obliger Florestan à vous servir d'escorte. Vous le punirez en même temps de son premier tort et de la défaite de vos chevaliers. Mais je doute que Florestan regarde un ordre pareil comme une punition... Je le sais trop courtois et trop admirateur de la vraie beauté pour supposer un seul instant qu'il n'éprouvera pas un immense plaisir à se rapprocher de vous et à vous être utile. Je sue d'aise sous mon vieux harnois, moi, à cette agréable pensée : jugez donc de ce que cela sera pour lui qui est jeune et plein d'ardeur !...

Sur ce, Sardamire envoya l'une de ses demoiselles avec l'écuyer de Florestan, pour faire ce message. Florestan surpris, mais enchanté ainsi que l'avait prévu le vieux Grumedan, reprit incontinent ses armes, monta à cheval et suivit avec empressement la demoiselle qui le conduisit d'abord au pavillon du vieux chevalier.

Ces deux vaillants hommes s'embrassèrent avec une joie bien vive, et Florestan raconta à Grumedan, en peu de mots, les aventures qui lui étaient arrivées depuis leur séparation.

— Je ne sais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan; le commencement en est bien glorieux, la fin pourrait bien en être agréable !...

Puis il le mena à la tente de la belle Sardamire, qui ne put s'empêcher de tressaillir en l'apercevant.

— Madame, dit Florestan en ployant le genou et en lui baisant la main, le hasard seul vous a portée à me demander de vous servir : je remercie le hasard... Puissé-je, par ma soumission à vos moindres ordres, madame, mériter le bonheur de vous servir le reste de ma vie !

Grumedan fit préparer les équipages, et l'on se mit en route pour Mirefleur.

Oriane était prévenue de l'arrivée de la reine Sardamire; mais, quoique l'objet de son message fût odieux et désespérant pour elle, elle ne lui fit pas voir dans ce premier moment. Tout au contraire, l'attrait, la grâce, la suavité de ses manières envers elle, tout prévint si bien Sardamire en faveur d'Oriane, que, dès lors, elle s'attacha à cette malheureuse princesse, dont bientôt elle plaignit la destinée dans son cœur.

Oriane fut très aise de revoir le frère de son cher Amadis.

— Seigneur, lui dit-elle avec mélancolie, l'absence de votre vaillant et redoutable frère, ainsi que la vôtre, ont fait bien du tort à ceux et à celles qui sont venus pour implorer votre secours..... Combien de fois n'avez-vous pas été regrettés !... Vous l'êtes en ce moment par une pauvre demoiselle que l'on veut déshériter, que l'on veut contraindre à quitter sa patrie et ses affections, et qui bientôt n'aura plus d'autre ressource que la mort...

Florestan, attendri, et sachant bien qu'Oriane voulait parler d'elle-même, lui dit du ton du plus vif intérêt :

— Rassurez-la, madame; vous devez savoir que mon frère et moi nous sommes toujours prêts à répandre notre sang pour les demoiselles qu'on persécute et pour les dames qu'on afflige... Je puis vous assurer qu'Amadis est en bonne santé, qu'il s'est couvert de gloire en des pays assez éloignés, et que peut-être même cette demoiselle en peine le verra bientôt venir à son secours...

— Vous venez de parler là d'Amadis bien imprudemment, répliqua la reine Sardamire, car il ne ferait pas bon pour lui à se trouver dans le voisinage de l'empereur qui nourrit contre lui une haine profonde... A vrai dire, je ne sais pas exactement, à cette heure, lequel lui est le plus odieux, ou du vaillant Amadis, ou d'un autre non moins vaillant chevalier qui a nom le chevalier de la Verte Epée... Ce dernier, non-seulement a tué Garadan, proche parent de l'empereur, dans un combat particulier, mais encore, par la victoire qu'il a remportée sur onze chevaliers romains, il a fait triompher Taffinor, roi de Bohême, dont les Etats, que l'empereur avait quasiment conquis, ont été ainsi délivrés de toute sujétion...

Oriane, qui venait de reconnaître son amant dans le chevalier de la Verte Épée, conduisit Sardamire dans une chambre magnifiquement appareillée, où elle la laissa pour se retirer dans la

sienne et causer en liberté avec Mabile et la fidèle demoiselle de Danemark.

Quelque temps après, elle manda le vieux Grumedan, dont elle connaissait la prud'homie, et le pria de s'employer de toutes ses forces auprès du roi Lisvart, pour lui représenter qu'en la livrant aux Romains et en la privant d'hériter du royaume de la Grande-Bretagne, il commettait la plus grande de toutes les injustices.

— Je ferai de mon mieux, madame, répondit Grumedan; mais j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette mission, où d'autres, plus éloquents que moi, ont déjà échoué, entre autres Galaor, qui vient de s'embarquer pour la Gaule, désespéré...

Malgré ces navrantes paroles du vieux chevalier, un rayon d'espérance ne cessa pas d'illuminer le cœur d'Oriane. Aussi, le lendemain matin, à la seconde entrevue qu'elle eut avec la reine Sardamire, celle-ci la trouva plus belle encore que la veille. Sardamire saisit vainement quelques occasions de parler à Oriane de tous les honneurs qui l'attendaient à Rome et de la gloire qu'il y avait pour elle à monter sur le premier trône de l'univers : Oriane rejeta toujours cette idée avec dédain, en ayant soin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avait que pour des offres qui la blessaient, et que tout ce qui lui venait d'elle personnellement ne pouvait que lui être agréable.

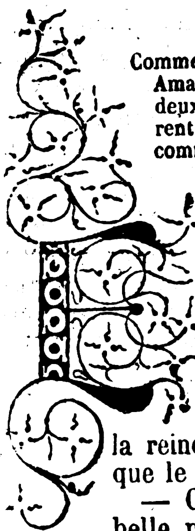
Oriane, sachant que Florestan ne voulait point paraître devant le roi Lisvart, dont il connaissait la haine pour lui comme pour son frère, ne put cependant s'empêcher de lui demander de ne pas l'abandonner à sa malheureuse destinée.

— Ne redoutez jamais mon abandon, madame, lui dit Florestan avec chaleur. Et si le sort nous privait encore longtemps du bras d'Amadis, croyez que Florestan et tous les chevaliers de l'Ile Ferme répandraient tout leur sang plutôt que de ne pas s'opposer à la plus odieuse de toutes les injustices... Je compte être demain à l'Ile Ferme, madame... J'y trouverai certainement Agraies, Quadragant et maints bons chevaliers qui ne souffriront point qu'on attente à votre liberté!...

Et, en effet, le jour même, Florestan s'embarquait pour l'Ile Ferme.

## CHAPITRE XXIV

**Comment, en arrivant en Grande-Bretagne, Amadis rencontra, sans se faire connaître, deux chevaliers de l'Ile Ferme qui lui apprirent le mariage de la princesse Oriane; et comment, alors, il songea à l'empêcher.**



En même temps que Florestan partait pour l'Ile Ferme, Amadis arrivait dans la Grande-Bretagne avec la belle Grassinde et ses amis Angriote et Bruneo. Comme il ne voulait pas être reconnu, et que ses armes eussent pu le trahir, il les quitta et pria la reine Grassinde de ne plus l'appeler que le chevalier Grec.

— Chevalier Grec, soit! répondit la belle princesse avec enjouement. Que vous soyez chevalier Grec ou chevalier de la Verte Epée, vous serez toujours pour moi le plus vaillant et le plus aimable des chevaliers!...

Amadis s'inclina pour remercier.

Au moment où le navire qu'il montait entrait à pleines voiles dans le port, une petite nauf y entrait aussi et y jetait rapidement l'ancre. Hélisabel s'étant informé de quel pays venait cette nauf, les mariniers lui répondirent qu'elle venait de l'Ile Ferme et portait deux des chevaliers de cette île célèbre.

Amadis ressentit la joie la plus vive en apprenant qu'il allait revoir deux de ses anciens compagnons d'armes.

— Mon cher Bruneo, dit-il à l'amant de Mélicie, mon cher frère, comme je ne veux pas être reconnu et que ma voix, malgré son émotion, le serait facilement par ces chevaliers, je vous supplie de leur parler, vous, et de savoir d'eux quelques nouvelles.

— Volontiers, répondit Bruneo.

Lors il s'avança sur le bordage du navire, et, apercevant les deux chevaliers sur le tillac de leur petite nauf, il cria : Gaule!

— Vous êtes Amadis? demandèrent tout joyeux ces deux chevaliers, que Bruneo reconnut pour être Enil et Dragonis.

— Hélas! non, répondit Bruneo. Je ne suis que son ami.

— Nous sommes les siens aussi, reprit Enil.

— Pourriez-vous nous donner quelques nouvelles sur ce qui se passe à la cour du roi Lisvart?...

— Nous savons peu de chose, comme vous devez penser, répondit Enil, car nous ne nous intéressons guère à la cour d'un prince qui depuis longtemps nous a traités en ennemis. Nous ne sommes venus sur cette côte que pour apprendre, s'il est possible, quelques nouvelles sur ce qui nous intéresse le plus au monde, à savoir sur notre incomparable Amadis. Où est-il? Que fait-il? Est-il vivant? Est-il mort?...

— Pour mort, il ne le doit pas être, dit Bruneo, car nous l'avons rencontré il y a peu de temps en Romanie où il s'était fait connaître et admirer par de grandes aventures. Il se proposait de revenir à l'Ile Ferme. Je l'y croyais. Mais votre quête me prouve que je me suis trompé, et cela me fâche beaucoup.

— Nous sommes aises d'apprendre cette nouvelle de son retour, reprit Dragonis. Quand il reviendra à l'Ile Ferme, il y trouvera rassemblés tous les chevaliers ses compagnons. Nous y avons vu arriver, hier même, le prince Florestan qui s'en retournait de la Grande-Bretagne, après avoir bien rabattu l'orgueil des chevaliers romains attachés à l'ambassade qui vient chercher la princesse Oriane...

Cette révélation fit tressaillir Amadis jusqu'au fond du cœur.

— Ah! cher Bruneo, dit-il à voix basse et angoisseuse à son ami, je pressens des malheurs terribles!... Mais je veux boire toute la lie de cette mauvaise nouvelle... Priez ces chevaliers de vous donner des détails sur cette navrante affaire.

— Ayez foi en Dieu! lui répondit Bruneo en lui serrant la main.

Puis, se tournant de nouveau vers Enil et Dragonis :

— Ne pourriez-vous, leur demanda-t-il, me raconter ce que vous savez de cette ambassade romaine?

— Ah! volontiers... Mais ces détails se bornent à ceux que nous tenons de la bouche de Florestan. C'est par lui que nous avons appris que le roi Lisvart est dans la ville de Tagades; que le prince Salluste, duc de Calabre, la reine Sardamire et l'archevêque de Tarente, sont arrivés dans ce port avec une armée navale; que leur commission est de demander, au nom de l'empereur Patin, la princesse Oriane, et que le roi Lisvart paraît déterminé à la remettre entre leurs mains. Florestan a ajouté qu'il doutait que ces ambassadeurs romains vinssent facilement à bout de leur entreprise, sachant de bonne source que la princesse Oriane se donnerait la mort plutôt que de consentir à ce mariage... Sur ce qu'il nous en a dit à tous en arrivant, nous avons pris le parti de nous opposer à cette violence et d'attaquer les Romains s'ils osaient enlever la princesse Oriane sans son consentement...

Enil et Dragonis se turent. Lors, Amadis navré, tirant à part son fidèle Gandalin, lui dit :

— Ami Gandalin, tu vas prendre sur-le-champ congé de la reine Grassinde, et lui annoncer que tu vas passer dans l'Ile Ferme avec ces deux chevaliers, pour avoir des nouvelles plus positives d'Amadis de Gaule. Quand tu seras arrivé, tu feras promptement armer tout ce que tu pourras assembler de navires, et tu prieras de ma part les chevaliers de l'Ile Ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, en les assurant que, dans peu de jours, je serai au milieu d'eux pour partager avec eux les périls et la gloire de cette expédition...

Amadis, sachant aussi qu'Ardan, son nain, était connu à la cour de Lisvart, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour unique instruction d'exécuter les ordres de cet écuyer et de ne pas sortir de l'Ile Ferme.

La nauf d'Enil et de Dragonis accosta alors tout-à-fait le navire de la reine Grassinde : Gandalin et Ardan y montèrent, et aussitôt la nauf repartit pour l'Ile Ferme. Ce que voyant, Amadis fit remettre à la voile le navire qu'il montait, et, deux heures après, il abordait au port de Tagades.

## CHAPITRE XXV

**Comment la reine Grassinde envoya une demoiselle auprès du roi Lisvart, pour lui demander tournoi en faveur de son chevalier Grec, défenseur de sa beauté, ce que ce prince accorda volontiers.**



Grassinde, aussitôt arrivée, députa près du roi Lisvart une de ses demoiselles, en laquelle elle avait grande fiance, avec une lettre qu'elle ne devait remettre à ce prince qu'après certaines formalités dont elle eut soin de l'instruire.

Bruneo, désirant avoir des nouvelles plus particulières de cette cour, fit déguiser Lasinde, son écuyer, et lui recommanda de suivre cette demoiselle sans qu'elle pût s'en douter, puis, une fois à la cour du roi Lisvart, de savoir exactement tout ce qui s'y passerait.

Lasinde et la demoiselle partirent donc, l'une devant l'autre. Lorsque cette dernière fut aux portes du palais, elle s'informa comment elle pourrait obtenir de parler au roi. Le hasard ayant amené près d'elle le jeune Esplandian, cet aimable enfant lui présenta la main et s'offrit de la conduire lui-même.

Ils allèrent donc. Bientôt ils rencontrèrent Lisvart qui se promenait dans une galerie. La demoiselle, se mettant alors à ses genoux, le supplia d'écouter le message dont elle était chargée.

— Parlez, ma gente enfant, dit Lisvart en la relevant.

— Sire, répondit la demoiselle, celle qui m'envoie m'a très expressément ordonné de ne parler qu'en présence de la reine, et ce ne doit être que de son aveu que je vous supplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui désirent paraître devant vous.

— Qu'à cela ne tienne! dit Lisvart.

Et, incontinent, il envoya prier la reine de passer un moment dans la galerie, ce que Brisène s'empressa de faire.

— Madame, dit à cette princesse la demoiselle de la reine Grassinde en se mettant à genoux, votre cour est renommée par la bienveillante hospitalité que vous accordez à tous les étrangers... J'espère que vous m'accueillerez de même et que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre lecture.

— Faites librement votre message, ma mie, répondit la reine.

La demoiselle présenta à Lisvart la lettre de Grassinde. Lisvart lut ce qui suit :

« Très haut et très magnanime prince,

« Moi, Grassinde, belle entre toutes les belles dames de la Romanie, j'ai l'honneur de vous donner avis que je suis arrivée depuis peu de jours dans vos États, sous la garde d'un chevalier grec. Fière d'avoir remporté la palme de la beauté dans les plantureuses contrées de la Romanie, j'ai désiré jouir du même honneur au delà des mers.

« Je sais, Sire, que les plus charmantes demoiselles, et les plus braves chevaliers rendent votre cour la plus célèbre de l'univers; j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux dames bretonnes, j'ai l'ambition de remporter la victoire sur les demoiselles dont les chevaliers voudront éprouver la valeur du mien; et si votre majesté permet que je fasse publier ce défi, je la prie de m'accorder un sauf-conduit pour moi, pour mon chevalier et pour ma suite. »

— Très volontiers, dit Lisvart à la demoiselle, je vais faire publier le sauf-conduit que votre maîtresse désire; et si personne ne se présente pour lui disputer le prix, j'espère qu'elle sera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

— Sire, ajouta la demoiselle, deux compagnons du chevalier grec l'ont suivi dans cette cour; tous les deux sont amoureux... Ils se présenteront aussi prêts à combattre contre ceux de vos chevaliers qui oseront soutenir que d'autres beautés que les dames de leurs pensées méritent la préférence.

— J'y consens, répondit Lisvart en souriant, et vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent.

— Sire, dit la demoiselle, ils se trouveront tous demain dans la belle prairie voisine de cette ville.

La demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvart, Amadis et Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil.

A peine la demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvart, que le prince Salluste Guide s'avança suivi de plusieurs chevaliers romains; ils fléchirent un genou devant le roi, et Salluste prit la parole au nom de tous :

— Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre cour.

— Certes, répondit le roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous l'accorder.

— Eh bien! reprit Salluste, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourraient faire les chevaliers de votre cour; d'ailleurs, nous connaissons la façon de combattre des Grecs, et combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvait souffrir Salluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre.

— Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours de grandes cours, la vôtre peut risquer de voir diminuer son ancien lustre; le chevalier Grec et ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que ne le pensent les Romains; et quoique la querelle des dames bretonnes ne soit pas soutenue par des chevaliers de votre cour, il vous serait très désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi votre majesté n'attendrait-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor et Norandel seront alors de retour, Guillan-le-Pensif sera guéri de ses blessures, et vous serez alors plus certain du succès.

— Il n'est plus temps, répondit Lisvart, puisque je viens d'accorder ce combat au prince Salluste.

— A la bonne heure, reprit vivement Grumedan, mais votre majesté n'a pas consulté les demoiselles, et je doute qu'aucune d'elles voulût remettre aux chevaliers romains le droit de défendre leur beauté.

— Seigneur Grumedan, interrompit Salluste, qui n'osait montrer tout le dépit qui l'agitait, vous direz tout ce que vous voudrez, mais j'espère bien soutenir avec gloire l'honneur de ces demoiselles... Et, lorsque j'aurai vaincu ce chevalier Grec, que vous estimez tant, je serai fort aise de combattre aussi ses deux compagnons... Je vous combattrai vous-même, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes chevaliers rendent la partie égale...

— Par Dieu! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté.

Lors, tirant un anneau de son doigt, Grumedan le présenta à Lisvart, en disant :

— Sire, recevez mon gage. Le prince Salluste, pour me braver, a demandé lui-même ce combat : il ne pourrait plus maintenant s'en dédire sans honte et sans s'avouer vaincu.

— Ah! s'écria Salluste, les mers se sècheront avant qu'un Romain rétracte sa parole!... Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieillesse, et vous méritez d'être châtié pour avoir conservé la témérité de votre prime-jeunesse.

Grumedan répliqua avec aigreur, et, la querelle s'échauffant, le roi Arban de Norgales et trente chevaliers bretons se levèrent en disant qu'ils épousaient tous la cause de leur vieux compagnon d'armes, et qu'ils ne souffriraient pas que les Romains osassent, en leur présence, lui manquer de respect. Lisvart fut obligé de se lever aussi pour imposer silence et empêcher tous ces chevaliers échauffés d'en venir aux mains dès ce moment. Il sépara l'assemblée et se retira dans sa chambre, où l'attendait le comte Argamon pour lui faire de nouvelles représentations sur le mariage d'Oriane.

— Vous risquez, lui dit le comte, de la rendre la plus malheureuse princesse du monde. Songez que si l'empereur meurt avant elle, Oriane se trouvera sans États et dans la dépendance des Romains. De quel droit la privez-vous donc des royaumes dont elle doit hériter? D'ailleurs, en bon père, ne deviez-vous pas consulter son cœur, et rompre un mariage qui ne s'achèvera probablement pas et qui pourra lui coûter la vie.

Le roi Lisvart avait l'obstination de sa race : il écouta son oncle, le comte Argamon, sans l'interrompre, en respectueux neveu qu'il était, mais il ne céda pas.

## CHAPITRE XXVI

Comment le prince Salluste combattit contre le chevalier Grec qui le vainquit, pour l'honneur de la reine Grassinde.

Lorsqu'Amadis apprit par l'écuyer de Florestan ce qui se passait et allait se passer, il alla prier Grassinde de le mettre le plus tôt possible à portée d'en venir aux mains avec les chevaliers de l'empereur Patin.

Grassinde, alors, agréablement parée de tout ce qui pouvait encore rehausser sa beauté vraiment remarquable, et le front orné de la couronne brillante qu'elle avait remportée sur les dames de la Romanie, se mit en marche, suivie du plus brillant cortége. Amadis marchait à côté d'elle; Bruneo de Bonnemer portait sa lance, et Angriote d'Estravaux portait son bouclier.

Etant arrivés dans la prairie, ils aperçurent les grands échafauds qu'on avait préparés pour la cour, avec le perron de marbre que Lisvart avait fait élever, et sur lequel le chevalier qui se présenterait pour combattre, devait poser quelque rameau, ou une pièce de son armure.

Lisvart et la reine Brisène ne tardèrent pas à paraître, suivis d'un grand nombre de demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse et de leur beauté que des perles et des fleurs qui festonnaient leurs vêtements. Celle que le vaillant Agraies adorait, la gente Olinde, se faisait remarquer au milieu de cette troupe brillante, par l'élégance de sa taille et l'éclatante blancheur de son teint.

Le prince Salluste Guide, couvert d'armes éclatantes et monté sur un superbe coursier, parut bientôt à la tête des chevaliers romains et alla se ranger sous l'échafaud sur lequel les dames étaient assises. Amadis, alors, prenant la couronne qui couvrait la tête de Grassinde, alla la poser sur le perron de marbre, et, s'avançant avec grâce et avec courtoisie vers le roi Lisvart :

— Sire, lui dit-il en langage grégeois, si je n'eusse été prévenu par les Romains, mon respect et mon admiration pour vous m'auraient porté à vous offrir mes services... Mais, puisque le sort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le chevalier qui se présentera pour combattre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte et qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde, sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la dame du chevalier qui sera vainqueur.

Ces mots dits, Amadis s'inclina profondément, et faisant passager avec grâce son cheval, il alla se ranger à côté de la reine Grassinde.

Lisvart n'entendait point le langage grégeois; mais son oncle Argamon, qui l'entendait, ayant expliqué tout haut ce que le chevalier Grec venait de dire, le prince Salluste s'avança vers l'échafaud, et, s'adressant à la gente Olinde :

— Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques moments; je compte bien vous en présenter tout à l'heure une seconde, comme à la dame dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang et les honneurs dont je jouis auprès de l'empereur des Romains.

Olinde, très choquée des propos que Salluste osait lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant, et, détournant la tête avec affectation, elle se mit à deviser avec une de ses voisines.

Salluste, voyant cela, reprit d'un air piqué :

— Vous devriez, ce me semble, être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine et à l'honneur que je vais vous faire remporter aujourd'hui, en terrassant à vos yeux ce faible ennemi que je voudrais trouver plus digne de moi...

Lisvart, craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de dessus sa tête, et la remit entre les mains de Salluste, qui alla la poser sur le perron de marbre. Puis, s'emparant d'une forte lance et la brandissant avec menace, il revint vers Lisvart.

— Vous allez voir, Sire, lui dit-il, quelle est la force et le courage des chevaliers romains... Puissent les deux compagnons de ce chevalier, que vous verrez tout à l'heure étendu sur la poussière, essayer de le venger! je vous apporterai bientôt leurs têtes en guise de couronnes!...

— Seigneur Salluste, lui cria le vieux Grumedan, impatienté, n'employez donc pas ainsi toutes vos forces... Réservez-en pour le combat que nous devons avoir ensemble...

— Il ne m'en restera toujours que trop contre vous, lui dit Salluste d'un ton plus arrogant que jamais!...

Lors, baissant la visière de son heaume, il courut se placer à l'extrémité de la lice, pour revenir bientôt au son des trompettes, contre le chevalier Grec.

Les deux lances portèrent également et se brisèrent en éclats. Celle de Salluste perça l'écu d'Amadis sans parvenir à ébranler ce héros, qui, à la seconde passe, étendit son adversaire sur la poussière.

— Gentil chevalier, lui dit-il d'un ton gouailleur, la demoiselle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnaissance, avouez-le, puisqu'il faut que vous perdiez votre tête ou que vous me cédiez cette couronne pour que j'aille la déposer aux pieds de Grassinde!...

Salluste, moulu par la violence de sa chute, ne répondit rien. Le chevalier s'avança vers Lisvart.

— Recevez, Sire, lui dit-il, ce chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je poursuive ma victoire...

Le roi, blessé dans le fond de son cœur de l'espèce de déshonneur qu'il s'imaginait partager avec Salluste, ne voulut rien répondre. Amadis, alors, mettant pied à terre et tirant son épée, courut vers son adversaire, lui enleva son heaume, et il fai-

sait mine de lui couper la tête lorsque Lisvart, effrayé, cria qu'il acceptait Salluste vaincu.

Amadis marcha droit au perron, y prit les deux couronnes, les porta à la belle Grassinde, et, armé d'une nouvelle lance, il alla se placer au bout de la lice, attendant. Aucun chevalier romain ne vint pour succéder à Salluste, de peur, sans doute, d'avoir le même sort. Il envoya vers Lisvart la même demoiselle qui avait déjà parlé à ce prince.

— Sire, dit-elle, le chevalier Grec qui, dans son cœur, vous est attaché, vous supplie d'empêcher vos chevaliers de se mêler d'une querelle qu'il désire terminer contre les Romains seuls.

— Assurez le chevalier Grec de ma part, répondit le roi, que la haute idée qu'il vient de me donner de sa valeur me fait regretter qu'il ne soit pas du nombre de mes sujets, dont aucun ne se présentera contre lui !

La demoiselle ayant rapporté cette réponse à Amadis, ce vaillant chevalier dit à la reine Grassinde :

— Madame, je vois que personne n'ose plus vous disputer la palme de la beauté. Ces deux couronnes sont donc à vous; recevez-les, madame, comme le don qui m'acquitte envers vous...

Heureux d'être enfin libre de se consacrer exclusivement à Oriane, Amadis, pour continuer l'œuvre qu'il avait si bien commencée, alla porter son écu sur le perron de marbre.

— Puisque personne, dit-il d'une voix haute, ne se présente plus pour disputer le prix à la belle Grassinde, voyons si je trouverai des Romains assez braves pour toucher à cet écu... Je défie les deux plus renommés d'entre eux d'oser s'y hasarder en ma présence !...

Ce défi ne pouvait manquer d'exciter une grande rumeur parmi les chevaliers romains. Cependant ils restèrent longtemps indécis. Gradamor, le plus vain d'entre eux, remis à peine de son combat contre Florestan, entraîna le jeune Lasanor, et tous deux, sortant fièrement des rangs, s'avancèrent vers l'écu d'Amadis. Lasanor se contenta de le toucher légèrement du fer de sa lance; mais Gradamor, plein d'audace et de colère, frappa dessus de toutes ses forces et le mit en morceaux.

Le chevalier Grec, outré de cette insulte, ne se donna pas même le temps de prendre un nouveau bouclier. Il fondit sur les deux Romains la lance en arrêt, reçut leur atteinte sans perdre les arçons, enleva de sa selle Lasanor qu'il atteignit, et, poursuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur pesanteur et leur continuité, au point de le forcer à tomber évanoui sur le sable...

Puis, comme le jeune Lasanor commençait à se relever, il courut sur lui et l'étendit auprès de Gradamor, et, les saisissant tous les deux de sa main puissante, il leur arracha leurs heaumes et fit mine, comme tout à l'heure avec Salluste, de leur donner la mort du même coup...

Lors, le jeune Esplandian, qui s'était avancé pour voir ce combat, fut vivement impressionné par le spectacle de ces deux chevaliers menacés de mort.

— Ah! sire chevalier, s'écria-t-il en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux chevaliers qui vous crient merci !...

La beauté d'Esplandian, le son de sa voix, un tressaillement étrange que ressentit en ce moment Amadis, suspendirent le coup qu'il s'apprêtait à donner.

— Cher enfantelet, lui répondit-il, je vous accorde leur vie, puisque vous me la demandez d'une voix si douce... seulement en échange, vous me direz qui vous êtes, n'est-ce pas?...

Esplandian, qui ne se connaissait pas lui-même, était très embarrassé de répondre, lorsque le comte Argamon s'avançant, prit la parole pour lui, et, se servant du langage grégeois avec Amadis, qu'il croyait n'en pas connaître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on savait à la cour de Lisvart sur cet enfant. Amadis désira voir les caractères imprimés sur sa petite poitrine, et son étonnement fut extrême en les apercevant. Pressé de retourner auprès de Grassinde, il serra tendrement Esplandian dans ses bras, en priant le ciel de veiller sur tous les jours de sa vie comme il avait veillé sur ceux de son enfance.

La princesse Grassinde était satisfaite. Amadis fit replier les pavillons, et reprit avec elle et sa suite le chemin de leur navire, mais en ayant soin de laisser là Angriote et Brunco pour soutenir le vieux Grumedan contre les attaques des Romains, qui restèrent cois.

## CHAPITRE XXVII

Comment le roi Lisvart envoya quérir Oriane pour la livrer aux Romains, et de ce qu'il arriva.



Oriane était à Mirefleur, on le sait. Son père, qui voulait la livrer aux Romains, envoya pour la quérir Giontes son neveu et deux autres chevaliers avec lui, en leur recommandant, sur leur vie, de ne laisser personne lui parler en quoi que ce fût.

Par quoi Giontes, exécutant le commandement du roi, emmena avec lui Sadoce et Lasanor, lesquels, arrivés à Mirefleur, firent apprêter une litière pour transporter Oriane, tant cette princesse était faible d'avoir pleuré et veillé.

Lors, on se remit en chemin pour revenir à la cour du roi. Oriane allait devant, accompagnée de la reine Sardamire et de plusieurs autres demoiselles. Giontes, Sadoce et Lasanor chevauchaient çà et là. Ils étaient sur le point d'atteindre Tagades, et

approchaient d'une très belle fontaine qui sourdait d'entre une infinité d'arbrisseaux, lorsqu'ils aperçurent dans le taillis un chevalier prêt à combattre. Il portait l'écu de sinople et une lance en laquelle pendait une banderolle de semblable couleur.

— Va dire à ceux qui gardent madame Oriane, cria-t-il à son écuyer, que je les prie, par courtoisie, de me laisser l'entretenir quelques instants. Autrement, je ferai malgré ce que je ne puis faire de bon gré!...

— Ami, retourne dire au chevalier qui t'envoie qui ni lui ni personne ne peut parler à madame Oriane, et que s'il passe outre cette défense, il s'en trouvera certainement mal.

Oriane avait entendu. Elle dit à Giontes :

— Eh! beau sire, que vous importe donc que ce chevalier me parle? Peut-être m'apporte-t-il nouvelle agréable.

— Madame, répondit Giontes, le roi nous a commandé, sur notre vie, de ne laisser approcher âme qui vive de votre personne avant que vous ne soyez arrivée auprès de lui.

Au même moment, le chevalier inconnu, à qui son écuyer avait porté la réponse de Giontes, sortit en campagne et donna des éperons à sa monture qui arriva comme le vent sur le neveu du roi Lisvart. Ils se chargèrent l'un l'autre avec grande roideur, leurs lances volèrent en éclats, et bientôt le cheval de Giontes tomba à terre et son maître sous lui.

— Me laisserez-vous maintenant parler à la princesse Oriane? demanda le chevalier Vert à son adversaire, qui essayait de se retirer de dessous son cheval.

— Par ma foi, répondit Giontes, si vous le faites, ce sera bien malgré moi et par l'infortune seule arrivée à mon cheval...

Comme il finissait ces mots, Sadoce, son compagnon, cria au chevalier Vert :

— Gardez-vous de moi, à présent, beau chevalier indiscret!...

Le chevalier Vert fit de celui-ci ce qu'il avait fait du précédent : il le désarçonna. Ce que voyant Lasanor, pensant venger ses deux compagnons, il coucha sa lance contre l'inconnu, espérant le surprendre. Mais gauchissant au coup l'un de l'autre, ils se chargèrent avec si grande force, que Lasanor se rompit le bras et demeura tout étourdi sur son cheval qui continua à courir.

Le chevalier Vert se prit à rire, et s'approcha d'Oriane qu'il salua humblement.

Oriane, qui pensait avoir affaire à Amadis, se leva de sa litière et fit bon visage au vainqueur de ses trois conducteurs.

— Madame, lui dit-il en lui présentant une lettre, Agraies et Florestan se recommandent bien humblement à votre bonne grâce. Ils m'ont envoyé vers vous pour vous faire tenir cette lettre et vous demander si vous avez quelque chose à leur dire... Je m'en retourne vers eux avec la plus grande diligence, assuré que je suis que, malgré mon peu de valeur, ils auront besoin de moi avant que leur entreprise prenne fin.

— Vous faites inutilement de la modestie, chevalier, car vous venez précisément de nous donner de belles preuves de votre vaillance. Aussi suis-je désireuse de savoir votre nom, afin que je m'en souvienne et vous sache gré chaque fois que cela viendra à propos.

— Madame, répondit le chevalier Vert, j'ai nom Carnate du Val-Craintif. J'ai toute ma vie désiré de vous faire service, l'occasion s'en présente, j'en suis heureux... Sur ce, madame, permettez-moi de prendre congé de vous.

Et il s'éloigna, pendant que les trois conducteurs d'Oriane s'en revenaient vers elle clopin-clopant.

On reprit le chemin de Tagades. Oriane fit entrer Mabile en sa litière pour lui tenir compagnie et surtout pour lire avec elle la lettre de Florestan. Celui-ci lui mandait que Gandalin et Ardan-le-Nain étaient arrivés en l'Ile Ferme, où se devait trouver leur maître dans huit jours, et où il allait lui-même attendre, avec maints autres chevaliers, l'heure de son embarquement pour Rome, l'heure qui serait fatale à ses ravisseurs. Florestan la priait, en conséquence, de prendre courage et de se réjouir.

Cette lettre fut lue et relue cent fois en chemin par les deux princesses. Mais, quand elles se virent près du logis du roi, nouvel ennui maîtrisa la grande aise qu'elles ressentaient, parce qu'elles s'imaginaient que les chevaliers de l'Ile Ferme ne se tireraient peut-être pas bien de leur entreprise.

Oriane, une fois à terre, se retira en sa chambre sans aller vers celle de la reine comme elle en avait coutume, et prétexta pour cela qu'elle avait mal. De quoi le roi averti la vint trouver, accompagné seulement du roi Arban de Norgales.

Quand Oriane eut aperçu son père elle se leva et, se jetant à ses genoux, elle s'écria dolentement :

— Hélas! Sire, pour l'honneur de Dieu, regardez un peu en pitié votre tant désolée fille! Ne lui soyez pas moins favorable que vous n'êtes envers les plus simples demoiselles de votre royaume! Est-il possible qu'oubliant votre vertu familière, la bonté, vous voulez me faire pis que vous ne fîtes jamais à personne?... J'ai su que vous me vouliez envoyer vers l'empereur de Rome pour être sa femme. Mais si vous me contraignez à cela, vous ferez très grand péché, car ce sera malgré moi, et d'ailleurs je serai morte avant l'heure de cet odieux sacrifice!... Vous aurez été homicide de votre propre sang!...

— Ma mie, répondit le roi, les pères savent mieux que les filles ce qu'il convient de faire en telle occurrence. Vous pleurez aujourd'hui, vous me remercierez demain.

Et il s'en alla. Il avait à peine eu le temps de disparaître, et Arban de Norgales se disposait à l'imiter, lorsque Oriane tomba évanouie sur le plancher.

— Sire! Sire! cria Arban de Norgales.

Lisvart revint à contre-cœur. Il n'aimait pas ces momeries de jeune fille. Mais quand il vit Oriane étendue sur les dalles de la chambre, quasi morte, il comprit que l'affaire était sérieuse, et il s'empressa autour d'elle, avec Mabile, pour la relever.

— Ma mie, ma mie! lui dit-il. Revenez à vous!... Parlez-moi!...

Mais Oriane ne remuait ni pied ni main. Toutefois, à force de vinaigre et d'eau froide, on lui fit revenir le cœur.

— Ayez pitié de moi, Sire, ayez pitié de moi! murmura-t-elle en rouvrant les yeux et en apercevant son père.

— Ma mie, vous m'embarrassez... Que voulez-vous donc que je vous fasse?...

— Sire, avisez vous-même... Mais je vous jure que jamais Rome ne me verra... Je me jetterai dans la mer avant d'y arriver... Vous serez ainsi cause de deux maux ensemble : le premier, de l'inobédience que je commettrai envers vous contre mon gré; l'autre, de l'homicide que votre fille fera en sa propre personne. Par ainsi, vous qui êtes renommé par tout le monde comme prince benin et miséricordieux, vous serez tenu désormais pour le roi le plus cruel et le plus impitoyable qui soit!...

— Ma mie, répondit Lisvart, vous êtes une personne sage et vous finirez par comprendre vos intérêts... Votre mère vous dira ce que j'ai résolu de faire... Par ainsi ne vous déconfortez donc pas comme vous faites en ce moment... Faites bonne chère et menez grande joie, au contraire!... Je travaille pour votre bonheur : ne travaillez pas, vous, pour ma honte!... Quand je vous dis que vous aurez peut-être ce que vous demandez, cela doit vous suffire, il me semble!...

Le roi ne lui fit cette dernière promesse que parce qu'il avait le cœur navré et si serré de pitié qu'il ne pouvait plus parler.

La reine survint sur ces entrefaites, et fut bien ébahie de voir sa fille en cet état. Elle le fut davantage encore, lorsqu'Oriane, impressionnée par son arrivée, s'évanouit derechef, ce qui permit à Lisvart de se retirer, laissant les femmes autour d'elle.

La dolente Oriane, à la voix de sa mère, recouvra la parole et, ouvrant ses yeux gonflés de grosses larmes, elle se prit à regarder Brisène d'un air attristé.

— Qu'avez-vous donc, chère fille? Comment vous trouvez-vous?... lui demanda la reine, inquiète.

— Hélas! madame, répondit Oriane, le portement que j'ai est meilleur qu'il ne serait besoin.... La mort est maintenant tout ce que je désire... puisque je suis abandonnée du roi et de vous, de mon père et de ma mère, c'est-à-dire des seules personnes qui devraient me protéger!...

— Ma mie, reprit la reine, le roi vous aime tant qu'il ne pense qu'à votre bien. Pourquoi donc vous tourmentez-vous ainsi?

— Vous trouvez donc, madame, ce bannissement à mon avantage? demanda Oriane. Pourquoi dites-vous que le roi m'aime, puisqu'il se montre impitoyable envers moi et veut me faire épouser contre le gré de mon cœur?...

## CHAPITRE XXVIII

Comment les plaintes d'Oriane, à propos de son mariage avec l'empereur Patin, forçaient tout le monde à s'occuper d'elle.

Pendant que la mère et la fille devisaient ainsi ensemble de la chose qui leur tenait le plus au cœur, le roi causait de cette même chose avec son oncle Argamon, en se promenant avec lui de long en large dans le jardin du palais.

Argamon, une dernière fois, voulut tenter de ramener son neveu à des sentiments plus conformes à son état de père. Mais Lisvart, pour la dernière, lui dit :

— Mon oncle, ce propos a été assez démené; n'en parlez plus, si vous voulez me faire plaisir.

Et, lui tournant le visage, il le laissa seul pour aller vers Salluste Guide et Brandadel qui survenaient.

— Or ça, leur dit-il, ma fille est arrivée, mais elle se trouve un peu mal... Vous la verrez demain en bonne santé.

— Sire, demanda Brandadel, quand vous plaira-t-il de nous la livrer pour l'ammener à notre maître?

— La semaine prochaine, répondit Lisvart.

Et sur l'heure ils allèrent se mettre à table.

Pendant le repas, ceux qui voulaient combattre Grumedan se présentèrent en disant au roi :

— Sire, vous connaissez les propos qu'a tenus ce vieux rêveur de Grumedan; nous venons vous prier de nous octroyer de présenter le combat pour demain, car nous avons hâte de punir ces injures.

Grumedan rougit de colère en entendant ces paroles et voulut répondre, mais le roi l'en empêcha en lui disant à lui-même :

— Grumedan, vous vous êtes toujours montré sage et prudent dans vos paroles; je vous prie, dissimulez pour cet instant et répondez seulement au combat que demandent ces chevaliers.

— Sire, répondit Grumedan, je ferai comme il vous plaira, et demain je serai au camp, prêt à venger l'insulte qui m'est faite en votre présence.

Le roi se leva de table, et demanda à Grumedan quels étaient ceux qu'il avait choisis pour être des siens.

— Sire, répondit le vieux chevalier, j'ai d'abord mon droit; si Galaor arrive demain, nous serons deux; mais s'il ne vient pas, je les combattrai tous trois l'un après l'autre.

— Cela ne peut être, dit le roi, le combat annoncé est de trois contre trois; ils sont forts et jeunes, et vous déjà caduc et sans vigueur, ce qui me fait craindre pour vous.

— Sire, répliqua Grumedan, Dieu y pourvoira,

lui qui hait la présomption dont sont habillés ces chevaliers, et au pis aller j'ai deux parents qui ne refuseront pas de mourir en m'aidant contre eux.

— Ecoutez, fit le roi, je me déguiserai et ferai notre second; à nous deux nous en viendrons à bout. Vous avez hasardé votre vie pour moi, il est juste que je vous rende la pareille; mon bras est assez raide pour soutenir votre querelle.

Mais Grumedan ne consentit pas à ce dévouement du roi, et fit avertir ses deux parents qui le remercièrent affectueusement de l'honneur qu'il leur fesait, en les choisissant pour compagnons contre les trois Romains.

Grumedan demeura en oraisons jusqu'au lendemain, et commençait à s'armer lorsque survint la demoiselle de Grassinde, qui portait l'une des plus belles épées du monde; elle salua Grumedan et lui dit :

— Voici, de la part du chevalier Grec, qui vous aime et estime, une épée déjà teinte du sang des Romains; acceptez de plus l'aide de deux amis de ce chevalier, sans en prendre d'autres, car il vous les adresse, les connaissant pour les meilleurs qui soient.

Grumedan ceignit aussitôt l'épée, remerciant le chevalier Grec de sa bonté.

— Les deux compagnons vous attendent, dit la demoiselle, prêts à combattre quand il vous plaira; ne tardez guère, car les trois chevaliers romains ont l'air de vouloir montrer toute leur science.

Grumedan enfourcha le cheval que Florestan lui avait donné et se rendit au lieu du combat; il trouva les deux chevaliers, qu'il salua, en leur disant :

— Je ne sais qui vous êtes, mais ce que vous faites pour moi m'oblige à vous estimer comme mes meilleurs amis tant que je vivrai.

Tout-à-coup ils virent entrer au camp les trois Romains avec trompettes et clairons, faisant un bruit à tout rompre.

Le roi monta sur une estrade et aperçut Grumedan ainsi que la demoiselle, mais il ne reconnut pas les deux chevaliers qui se présentaient de la part de son ami. Il appela la demoiselle qui lui annonça qu'ils étaient amis du chevalier Grec, et que Grumedan ne les avait connus qu'au moment où elle les avait amenés pour lui servir d'aide.

— Vraiment, dit le roi, le chevalier Grec a beaucoup fait pour lui.

Alors les trois chevaliers romains crièrent, à haute voix près de l'estrade :

— Sire, ne soyez pas mécontent si nous avons résolu d'emporter à Rome les têtes des trois chevaliers qui nous veulent combattre, spécialement celle de don Grumedan, ou priez-le de se dédire en avouant que nous, Romains, sommes les meilleurs chevaliers du monde,

— Faites, répondit le roi, et que le vainqueur traite son ennemi ainsi que bon lui semblera.

Les chevaliers partirent et les dames arrivèrent pour voir le passe-temps, accompagnées de Guillan-le-Pensif et Cendil-de-Ganotte, tous deux à peine valides.

La reine craignait pour Grumedan une mauvaise fortune, Guillan la rassura, et lorsque le combat commença, elle aurait volontiers assuré la défaite des Romains.

Or, il advint dans cette rencontre ce qu'on n'avait pas encore vu à la cour du roi Lisvart, car les trois Romains furent désarçonnés sans que nul des autres perdît l'étrier.

Bruneo de Bonnemer, Grumedan et Angriotte mirent pied à terre, et, se couvrant de leurs écus, fondirent sur les Romains. Angriotte les plaisanta durement, et à leur allure on voyait la colère précipiter leurs mouvements.

Grumedan était au milieu de l'affaire portant de beaux horions, mais couvert de blessures; il fit reculer les Romains avec ses deux amis, si bien que Maganil tomba à la renverse.

Bruneo lui arracha l'armet qu'il jeta au pied de l'estrade d'où la reine et les dames regardaient; lors Maganil commença à crier demandant pitié à son vainqueur qui feignait de ne pas comprendre.

— Je ferai, seigneur, disait Maganil, ce que vous voudrez et suis prêt à confesser que j'ai menti. Les chevaliers romains ne sont en rien comparables à ceux de la Grande-Bretagne.

La reine et Guillan entendirent ces paroles et prièrent le chevalier Grec de pardonner.

Lors Bruneo se leva de dessus Maganil et courut vers Grumedan qui avait abattu le second et lui avait fait promettre soumission.

Le troisième Romain avait tant perdu de sang qu'Angriotte, son adversaire, le vit choir à ses pieds privé de vie. Angriotte le prit par la jambe et le traîna hors du camp.

Cependant Grumedan remonta à cheval, et se retira dans son logis pour faire panser ses plaies.

Bruneo et Angriotte, sans ôter leurs armets, craignant d'être reconnus, allèrent devant le roi et lui dirent :

— Sire, nous prendrons congé de vous pour retourner en la compagnie du bon chevalier Grec; s'il vous plaît de lui mander quelque chose, nous le lui dirons de bien bon cœur.

— Dieu vous conduise, répondit le roi, vous avez montré que vous n'étiez pas apprentis en tels combats, et Grumedan vous est grandement obligé.

La demoiselle pria le roi de lui accorder de lui parler à lui seul, et elle commença à prendre la défense d'Oriane et implorer la clémence du roi pour cette pauvre princesse affligée de toutes les façons.

Le roi ne put s'empêcher de trouver raisonnable le discours de la demoiselle, qui partit avec les deux chevaliers vers la mer, où un brigantin, envoyé par Grassinde, les attendait.

Ayant su que Lisvart voulait livrer sa fille aux Romains sous sept jours ou huit, ils se hâtèrent de retrouver le chevalier Grec pour le lui apprendre.

Agraies, Florestan et autres chevaliers vinrent au port de l'Ile Ferme les recevoir avec grande démonstration de joie, Amadis surtout, que ses amis avaient rejoints en route, reçut des marques d'affection telles que Grassinde ne savait qu'en penser. Amadis fut obligé de lui dire :

— Madame, ne soyez pas mécontente si je vous ai célé mon nom jusqu'ici. Je me nomme Amadis de Gaule. Vous m'en avez parlé quelquefois. Tous ceux-ci sont mes parents, mes amis, tous comme moi à votre service.

— C'est à moi de s'excuser, fit Grassinde, d'avoir traité en simple chevalier errant un prince aussi célèbre que vous. Mais c'est un peu de votre faute.

On entra au palais d'Apollidon où les tables étaient dressées. Angriotte raconta le combat avec les Romains, et avertit Amadis que le roi avait résolu de livrer sa fille aux ambassadeurs de Rome sous trois jours.

Amadis fut très ému à cette nouvelle, craignant de n'être pas assez prêt pour la secourir ou d'être laissé seul dans une affaire contre le roi Lisvart. Il en parla d'une façon détournée pour connaître les dispositions de ses amis, et ajouta :

— Vous devez vous souvenir du serment que nous fit faire la reine Brisène dans l'assemblée qui fut tenue en la ville de Londres. Nous jurâmes tous de ne souffrir aucun tort fait à dame ou demoiselle qui nous en instruirait. Pouvons-nous laisser enlever ou bannir des dames? Je veux, en ce qui me regarde, occuper mon bras et mes vaisseaux à délivrer ces pauvres demoiselles, entre lesquelles je n'en sais de plus dolentes qu'Oriane, Olinde à qui on veut donner Salluste Guide pour mari, et même ma cousine Mabile qui devait être la compagnie d'Oriane et non exilée à Rome.

Agraies, qui portait un véritable amour à Olinde, répondit :

— Je ne sais qui peut retarder une aussi gentille entreprise, car depuis longtemps nous trouvons que le roi Lisvart méconnaît tous les devoirs que sa fortune lui commande. Pourquoi a-t-il envoyé ma sœur en pays étranger? Le royaume d'Écosse n'est-il pas assez grand pour la recevoir? Par Dieu, cette façon d'agir est si hors de raison qu'il est temps de se venger.

— Seigneurs, fit Quadragant, je suis quant à moi prêt à partir quand il plaira à la compagnie; car si nous hasardons quelquefois nos vies pour peu d'occasion, nous avons aujourd'hui bien raison de ne pas nous épargner; n'est-il pas vrai, mes amis?

Chacun alors voulut mourir pour cette cause, et l'on s'occupa de pourvoir à garder le détroit de la mer Méditerranée pour empêcher le passage des Romains.

— Embarquons-nous demain, s'écria Amadis, et prenons les devants!...

Cette résolution fut prise de suite. Grassinde présente, elle pensa élever encore leur courage en disant :

— Sur mon Dieu, votre entreprise est grande et louable, car outre le bien que vous ferez à celles que vous allez secourir, vous montrerez la route à tous les autres bons chevaliers qui ne permettront plus que l'on fasse tort à dame ou demoiselle quelconque. Toutes celles qui viendront d'ici à cent ans et plus devront vous savoir gré de votre but.

— Madame, répondit Amadis, Dieu nous laisse la grace d'exécuter notre entreprise comme nous le désirons, et, s'il vous plaît, pendant notre absence, restez ici en compagnie d'Isanio, gouverneur de cette île, qui vous obéira comme à moi-même.

— Monseigneur, repartit Grassinde, vous pouvez disposer de moi et des miens ainsi que bon vous semblera.

Amadis la remercia humblement, et commanda que chacun se tînt prêt pour entrer le lendemain dès l'aube du jour aux navires qu'Agraies et Florestan avaient fait armer, suivant ce qu'il leur avait commandé par Gandalin.

Le jour suivant, tout le monde étant embarqué, les vaisseaux déployèrent leurs voiles et disparurent bientôt dans la direction de la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE XXIX

Comment le roi Lisvart, après une dernière tentative, livra aux ambassadeurs de l'empereur sa fille Oriane et autres demoiselles pour les conduire à Rome.



Ce jour était enfin venu où le roi Lisvart devait livrer sa fille aux envoyés romains pour qu'ils la conduisissent à l'empereur Patin. Il persistait dans cette résolution sans qu'il fût possible à personne de l'en distraire. Ni l'importunité de la reine, ni les remontrances de ses chevaliers, ni la propre pitié qu'il ressentait pour la douleur fausse ou vraie d'Oriane, rien n'avait fait. Cependant, pour avoir raison du refus obstiné de cette dernière, il se résolut à aller la trouver dans sa chambre.

— Ma mie, lui dit-il en la prenant par la main et en la faisant asseoir auprès de lui, jusqu'à ce dernier événement, vous vous êtes toujours montrée obéissante à mon vouloir; pourquoi ne continuez-vous pas cette excellente tradition d'obédience? Vous vous mélancolisez hors de propos, à ce que je vois, sur le mariage que je vous ai préparé, ce dont je m'ébahis fort... Croyez-vous donc que je voulusse vous forcer jamais à une chose qui ne tournât pas à votre profit et à votre honneur? Me supposez-vous donc de mauvaise nature envers vous!... Je vous jure ma foi que l'amitié que je vous porte est si certaine, que j'ai encore plus de regret à votre éloignement que vous n'en avez vous-même... Par ainsi, ma mie, faites donc meilleur visage et meilleur cœur. Réjouissez-vous comme faire vous devez d'être la femme du plus grand prince du monde. Si vous faites cela, outre l'estime qui en rejaillira sur vous, vous réjouirez d'autant votre père qui est si triste de votre ennui !...

Mais, durant ce propos, Oriane avait le cœur si

serré qu'elle n'eût pu faire sortir une seule larme de ses yeux. Comme une femme outrée de son mal, et voyant qu'il n'y avait plus de remède, elle répondit bientôt au roi, d'une parole hardie et assurée :

— Sire, vous avez, à ce que je vois, résolu d'une manière irrévocable mon mariage avec l'empereur de Rome... Permettez-moi donc de vous dire que vous avez fait là l'une des plus grandes fautes que prince terrestre saurait faire ; car, premièrement, je n'aimerai jamais de ma vie, au grand jamais, le mari que vous me donnez là contre le gré de mon esprit. Je croyais vous l'avoir fait suffisamment entendre l'autre jour ; il paraît que je me suis trompée... je le regrette, parce que cela me force à me répéter et à me trouver une seconde fois en désaccord avec vous, qui êtes mon père... Je vous le répète donc : jamais Rome ne me verra, parce que j'ai l'intention de me jeter en chemin dans la mer, aimant mieux me livrer ainsi à la merci des poissons que de me livrer à un mari pour lequel je ne me sens dans l'âme nulle affection, malgré le commandement que vous m'avez fait à ce sujet... Je ne sais vraiment pas, à dire tout, ce qui a pu vous induire à fabriquer ce mariage qui a toutes mes répugnances, à moins que ce ne soit pour en avantager d'autant ma sœur Léonore, et par le désir que vous avez d'en faire votre unique héritière... Quoi qu'il en soit, Sire, Dieu qui est juste ne permettra pas que vos intentions à cet égard viennent à effet, ou c'est qu'alors ma mort sera décidée par lui, dans une mystérieuse vue devant laquelle je m'incline respectueusement d'avance, parce que Dieu est le père infaillible, et que lui seul a le droit d'exiger des sacrifices comme celui-là...

Lisvart, en entendant sa fille lui tenir cet étrange discours, se sentit partagé entre la pitié et la colère mêlées ensemble. Ce fut la colère qui l'emporta.

— Vous faites la folle, ma fille ! s'écria-t-il. Mais si vous persistez longtemps encore dans cette irrévérence à l'égard de mon vouloir, au lieu de vous marier à l'empereur de Rome, je vous ferai épouser une tour où vous ne verrez de votre vie ni soleil ni lune !...

— Sire, répondit Oriane avec fermeté, vous ne sauriez me donner une prison qui me fût plus déplaisante que la cour de Rome, et ce sera me faire une grande grâce, je vous jure, que de me confiner en la tour que vous dites. A cela, je suis prête, non au mariage !...

Lors se leva le roi, fort irrité, et il s'en alla trouver la reine à laquelle il dit :

— Madame, allez, je vous prie, vers votre fille et faites-lui une bonne fois entendre raison, car je veux qu'elle m'obéisse. Votre parole aura sans nul doute plus de succès que la mienne.

La reine, malgré qu'elle connût l'inutilité de cette tentative, alla vers Oriane qu'elle trouva plus contristée et plus éplorée qu'on ne saurait dire.

— Ma mie, lui dit-elle doucement, le roi est très courroucé contre vous à cause de votre désobéissance à ses ordres... Obéissez-lui, ma mignonne, car ce qu'il fait est certainement à votre avantage et pour votre unique bien...

— Ah ! madame, répondit Oriane de plus en plus dolente, je sens bien qu'il faut que je vous perde... Ma mort est prochaine, j'en suis assurée maintenant... Adieu, madame ma mère...

Disant cette parole, la pauvre Oriane tomba évanouie sur le plancher, et la reine en fit autant par la douleur que cela lui causait. Les demoiselles, à cette double chute, se mirent à pousser des cris perçants, si bien que le roi survint, pensant que sa fille s'était tuée. Mais, la trouvant en cet état, il jugea que c'était le moment de la faire enlever et porter au navire, ce qu'il ordonna incontinent sans avoir égard aux lamentations des femmes.

Oriane fut en conséquence enlevée par des bras robustes qui la menèrent, toujours pâmée, dans le navire qui devait la conduire à l'empereur Patin, et sur lequel montèrent bientôt les envoyés de ce prince, avec les demoiselles qui devaient prendre soin de la malheureuse princesse.

## CHAPITRE XXX

Comment Amadis et ses compagnons, après un âpre combat avec les envoyés romains, leur enlevèrent la princesse Oriane et les demoiselles qui l'accompagnaient.



nc, une fois en mer, les envoyés du roi Patin se réjouirent d'avoir enfin réussi dans leur ambassade, et il se félicitèrent mutuellement sur l'habileté qu'ils avaient déployée en cette grave et délicate occurrence.

Ils naviguaient tranquillement en pleine mer, et il y avait un assez long temps qu'ils avaient perdu de vue les côtes de Tagades, sans qu'Oriane s'en fût aperçue, lorsque bientôt vinrent droit sur eux une grande quantité de navires. Ils pensèrent d'abord que c'étaient des naufs marchandes et n'en firent pas d'autre cas. Mais, remarquant que ces navires se séparaient en trois bandes et s'approchaient d'eux à force de rames, ils jugèrent prudent de se préparer à la défense. Les trompettes sonnèrent et l'attaque commença. Le navire où étaient Agraies et Quadragant coupla à force de crocs celui du prince Salluste Guide, et ils entrèrent dedans. Amadis en fit autant de la nauf de Brandajel. Florestan et Garnate du Val-Craintif les imitèrent à propos de la nauf où étaient le marquis d'Ancône et l'archevêque de Tarente.

— Gaule ! Gaule ! criaient les compagnons d'Amadis.

Les Romains furent âprement menés. Beaucoup furent tués, les autres furent blessés.

— Où est madame Oriane ? demanda Amadis, l'épée levée sur Brandajel.

— Seigneur, vous la trouverez en cette chambre avec madame Mabile.

Amadis n'en voulait pas savoir davantage. Le

navire sur lequel il se trouvait était débarrassé ou à peu près : il alla droit à la chambre qui lui était indiquée, en ouvrit la porte et tomba aux genoux de sa maîtresse tant aimée. Oriane, alors, surprise d'une joie extrême, lui tendit les bras, l'accola avec une énergie sans pareille, et colla ses lèvres contre les siennes de façon à en pâlir de bonheur et à s'en trouver quasiment comme pâmée.

— Ah ! mon ami, mon doux ami, mon tendre ami, murmura-t-elle sans pouvoir se décider à le lâcher; puisque vous voilà, je n'ai plus à craindre d'être emmenée par ces odieuses gens à leur odieux empereur !...

— Madame, répondit Amadis, l'une des plus grandes faveurs que le ciel m'ait jamais faites est celle-ci...

Il allait continuer; Mabile survint effarée :

— Mon cousin, vos compagnons sont en mauvaise passe : allez donc les secourir !

— Allez leur aider, dit Oriane, allez, mon ami, et revenez-moi bien vite !

Amadis sortit de la chambre et s'en alla sur le pont du navire pour voir où en étaient les choses, après avoir prié Angriote d'Estravaux de veiller sur sa chère Oriane.

Agraies, Quadragant, Landin de Fajarque et quelques-uns de ses compagnons, luttaient encore contre un navire romain, sur lequel se trouvait le prince Salluste, qui combattait vaillamment. Amadis fit approcher son navire de celui-là et sauta sur le tillac, à deux pas de Salluste, qui tomba sous ses coups : Agraies, qui lui en voulait, sachant qu'il emmenait sa mie Olinde avec d'autres dames de la suite d'Oriane, Agraies se pencha sur lui, lui arracha son armet et lui trancha la tête d'un coup d'épée. Les autres Romains furent terrassés de la même façon.

La victoire était décidément du côté des chevaliers de l'Ile Ferme, dont le premier soin, on le comprend, fut d'aller délivrer les dames prisonnières, lesquelles tremblaient comme la feuille sur l'arbre, Olinde entre autres. Olinde fut si aise de revoir Agraies, qu'elle lui sauta au cou et l'embrassa de bon cœur, ce dont ce chevalier, surpris autant que joyeux, la remercia en lui faisant la révérence et en lui disant :

— Madame, je vous supplie de me pardonner le tort que j'ai fait au prince Salluste, qui vous avait si bien choisie pour sa mie, en me vengeant de lui au tranchant de mon épée.

— Mon ami, répondit Olinde, je ne sais pas ce qui le mouvait à m'aimer tant, vu que jamais homme ne m'inspira moins d'amitié que lui... S'il est mort, tant pis pour lui, je n'espère pas avoir le temps de le pleurer cette année...

Le combat étant terminé, Amadis donna l'ordre qu'on retournât en l'Ile Ferme, où Oriane demandait à être conduite, pour attendre sa réconciliation avec le roi son père.

## CHAPITRE XXXI

Du grand deuil que fit la reine Sardamire, après la mort du prince Salluste Guide; et de l'arrivée de la princesse Oriane en l'Ile Ferme.

Pour qui a lu les précédents livres, traitant de ces aventures extraordinaires, il y a souvenir de ce qui arriva à la princesse Oriane, laquelle fut livrée par le roi Lisvart, contre le gré et l'opinion des princes et seigneurs de son royaume, aux ambassadeurs de l'empereur de Rome. On se souvient aussi qu'Oriane, et les dames qui l'accompagnaient, furent délivrées par Amadis, l'armée des Romains détruite, Brandajel de Roques fait prisonnier, ainsi que le marquis d'Ancône, l'archevêque de Tarente et plusieurs autres.

Cette déroute fut si complète, que tout le monde y trouva la mort ou la captivité.

Mais après le conflit passé, Amadis, pour couvrir ses amours avec Oriane, rentra discrètement sur son navire; il visita les autres vaisseaux et arriva à celui d'Agraies où les Romains pleuraient la perte du prince Salluste Guide, sans qu'il fût possible de les apaiser.

Amadis fit mettre en un cercueil la dépouille de ce prince, en attendant que la sépulture pût lui être donnée à terre.

Les Romains se prirent à pleurer de plus belle, au point que la reine Sadamire les entendit, et se mit à déplorer leur malheur qui l'atteignait aussi; elle donna un libre cours à ses tristes réflexions.

Mabile, qui avait conservé toute son énergie, vint trouver la reine et la consola de son mieux.

— Fortune est changeante, lui dit-elle, et s'il est advenu que l'armée de l'empereur soit défaite, et vous à présent ès-mains des chevaliers de l'Ile Ferme, s'ensuit-il que vous deviez vous abandonner au désespoir? Le prince Salluste est mort, mais vos pleurs ne le peuvent ramener à vie; ce sont là choses communes à la guerre.

— Si vous sentiez la douleur qui me presse, lui répondit la reine, vous me plaindriez plus que vous ne faites; je vois bien que vous dites la vérité, mais il m'est impossible de me commander à moi-même qui suis imparfaite; aidez-moi ainsi que les autres dames à plaindre mon malheur irréparable.

— Madame, reprit Mabile, si vous deviez être consolée par notre douleur, toutes nous nous y emploierions; mais de grâce, mettez fin à vos pleurs que le temps et la raison feront cesser par leur puissance.

La reine apaisa son chagrin peu à peu; Amadis ordonna de hausser les voiles, pour tirer droit sur l'Ile Ferme où ils arrivèrent le troisième jour.

Gandalin s'en fut avertir Grassinde monté sur un bateau.

Grassinde fut enchantée de toutes ces conquêtes,

surtout de celle d'Oriane qu'elle désirait connaître par dessus tout. Elle mit ses plus beaux atours et vint au devant de la flotte sur une nacelle.

— Quelle est donc cette dame qui s'en vient vers nous? demanda Oriane à Bruneo.

— Je pense, répondit Bruneo, que c'est Grassinde, celle qui a obtenu par le seigneur Amadis le prix de beauté sur toutes les belles filles de la cour du roi votre père. C'est la plus sage dame que j'aie connue de ma vie. Elle nous a comblés de soins pendant notre séjour en son pays.

A ce moment, Grassinde abordait le vaisseau; Angriote l'aida à monter, et la présentant à Oriane:

— Madame, voici celle de qui mon seigneur Amadis, Bruneo et moi tenons la vie.

A cette parole, la princesse Oriane et Grassinde se firent la révérence et s'embrassèrent, puis ayant débarqué, elles prirent le chemin du palais d'Apollidon, montées sur des haquenées richement harnachées, sous l'escorte des chevaliers.

En cheminant, elles s'entretinrent du nouvel honneur qu'Amadis avait eu sous le nom du chevalier Grec à la cour de Lisvart, et Oriane ne put s'empêcher de dire :

— Je vous promets, madame, que si j'en eusse été avertie j'eusse pris part à votre bonne fortune, mais je ne le connus qu'après l'événement.

— La fortune m'a servie en cela, répondit Grassinde, car votre présence m'eût ravi la couronne qu'Amadis a conquise pour moi en votre absence.

Amadis s'était si fort approché pendant cette conversation, que Grassinde eut peur de l'avoir offensé en parlant ainsi; elle s'excusa en lui disant :

— Mes yeux ne virent jamais objet plus parfait qu'Oriane, c'est pourquoi je viens de parler d'elle avec autant d'affection et d'éloges.

Amadis sourit avec satisfaction et répliqua :

— Je serais mal venu de prendre en mauvaise part l'honneur que vous faites à madame Oriane, car elle le mérite à cause de son incomparable vertu.

Oriane, un peu honteuse de si grande louange, ne put empêcher son visage de se colorer vivement, mais la condition où elle se trouvait lui fit dire à Grassinde :

— J'accepte le bien que vous dites de moi, mais je vous assure que je désirerai toute ma vie votre bonheur, autant que peut le faire une simple demoiselle déshéritée, comme vous me voyez.

Ils arrivèrent ainsi au palais d'Apollidon, où la princesse Oriane fit son entrée en grand appareil.

## CHAPITRE XXXII

### Description de l'ignographie et plan du palais qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme.

Le plan de ce magnifique palais, ainsi que du jardin qui y attenait, était quadrangulaire. Il contenait en longueur six cent vingt-cinq toises, et, en largeur, trois cent soixante et quinze, à prendre la toise pour six pieds, le pied de douze pouces, et le pouce de six grains d'orge. Il était clos d'une haute muraille de marbre noir, avec colonnes doriques de marbre blanc.

Au fond de ce plan était assis le palais, qui avait en son carré cent quarante et une toises. Aux quatre coins étaient élevées quatre grosses tours, l'une de pierre d'azur, l'autre de pierre d'iris, la troisième de grisolite, et la quatrième de jaspe, lesquelles avaient en leur diamètre huit toises, deux pieds, trois pouces. En chacune de ces tours il y avait deux chambres, quatre garde-robes et autant de cabinets, en ce compris la Chambre Défendue.

Cette dernière, la plus excellente de toutes, avait le lambris de licorne à culs de lampe, renforcé de baume et de cèdre, le tout fait en mannequinage de fin or et en fleurons diversifiés par plusieurs sortes d'émaux. Le pavé était de grisolite en lacs d'amour, enrichi de corail et de cyprès taillé en écaille, avec des filets d'or. Les portes et les fenêtres d'ébène étaient enchâssées de moulures d'argent, avec les vitres de cristal. Les cloisons étaient étoffées d'agathes taillées en losanges, et représentaient une infinité de figures d'animaux. Au plafond pendaient deux lampes d'or enchâssées d'escarboucles qui donnaient une telle clarté à cette Chambre qu'il n'était besoin d'aucune autre lumière.

Mais toutes ces richesses n'étaient rien auprès d'un miroir de saphir blanc, le plus oriental que l'on vit jamais, lequel était assis sur une lame d'or, toute bordée et garnie de gros diamants, émeraudes, rubis et perles.

Entre ces quatre tours se trouvaient quatre grands corps d'hôtels d'un seul étage, faits en plateforme, de six toises de largeur, et tout en pierre de porphyre, avec colonnes doriques à chapiteaux d'or et à soubassement de bronze. Les architraves étaient de porcelaine, et les frises d'ivoire, avec une série de devises en marqueterie de topazes et de turquoises.

Vis-à-vis du portail de ce palais, Apollidon avait primitivement fait construire les perrons dont il vous a été parlé au début du second livre, lesquels joignaient l'arc des loyaux amants.

En passant outre, on entrait dans une belle cour de cinquante-trois toises carrées, pavée de jaspe, en carreaux brisés à la mosaïque. Là se trouvait un donjon de cinquante toises, au milieu duquel était une vis double de neuf toises de diamètre. Tout à l'entour se voyaient quatre autres somptueux corps d'hôtels de vingt toises de profondeur, séparés de tours non moins belles que les premières.

Ce donjon avait quatre étages sous une plateforme où étaient seize grandes salles. Le premier étage était de calcédoine, enrichi de colonnes d'albâtre. Le second étage était de marbre vert d'Alexandrie, avec colonnes de topaze. Le troisième était de marbre rouge grivelé, à colonnes d'ivoire. Le quatrième était de jacinthe, avec colonnes d'émeraude. Les planchers de ces étages étaient

de porcelaine, de cèdre, de cyprès, de céthim et autres bois incorruptibles. Chaque portail était d'albâtre, avec moulures, tympans et frontissonnes d'ambre et d'agathe, où étaient représentées maintes batailles et hautes actions, tant des Grecs et des Romains que des Gaulois. Et, au-dessus, se trouvaient les images de Priape, de Bacchus, de Mars, d'Apollon, ainsi que celles de Vénus, de Cérès et de Minerve, exécutées en marbre d'une excessive blancheur. Les moulures de chaque portail étaient d'aimant, et les portes d'acier, afin que ces dernières pussent se refermer d'elles-mêmes par la vertu de cette pierre.

Puis venait un jardin spacieux, planté par nature de toutes sortes de fleurs et bonnes herbes, au milieu desquelles était placée une fontaine dont l'eau jaillissait des seins d'une Vénus d'agathe, pour retomber dans une vasque de pierre d'azur. Cette Vénus, si bien sculptée qu'on l'eût crue vivante, tenait en sa main droite la même pomme qui avait été adjugée à cette déesse par le berger Pâris, sur le mont Ida, et d'où était sortie la lamentable guerre de Troie. Cette pomme fatale avait été dérobée à Vénus, sur l'instigation de Junon, par le moyen du jaloux Vulcain, et, par dépit, donnée à Agamemnon; puis, d'Agamemnon, elle était tombée de main en main jusqu'à Apollidon, qui l'avait trouvée dans le trésor du roi son père, avec la perle de Cléopâtre. Cette perle était attachée à l'oreille gauche de la statue d'agathe, avec un tel art qu'elle ne pouvait lui être enlevée avant que la belle, destinée à entrer dans la Chambre Défendue, eût bu de l'eau de cette claire fontaine. A l'autre oreille de la statue pendait l'anneau de Pyrrhus, dont Vespasien faisait si grand cas.

Ce jardin était clos de galeries doubles, de dix toises et demie de large, soutenues par arceaux sous grosses colonnes doriques de calcédoine et d'améthyste de trente pieds de haut.

Ces galeries étaient ornées de peintures excellentes représentant toutes sortes de vénerie, chasse et fauconnerie, ainsi qu'un certain nombre de gentilshommes, de dames et de demoiselles, couchés sur l'herbe fraîche et devisant ensemble en attendant le rapport du veneur que l'on voyait dans le lointain retourner sur la brisée du cerf avec ses limiers. Puis étaient peints en mannequinage les autres chiens de la meute, et les piqueurs courant à bride avalée, et tenant de si bonne grâce leurs trompes contre leurs bouches que l'on se persuadait quasi entendre l'air retentir. Puis encore, on voyait le cerf sortant de son fort, brossant les haies et les buissons, traversant la lande, la tête haute et la langue baissée, gagnant en diligence la source prochaine, tandis que les chiens sont en défaut par les ruses et les sauts qu'il a faits. Puis encore, on voyait ce noble animal sortir de l'étang, mis aux abois, les chiens lui pendant aux fesses, et finalement, en faisant curée. Puis enfin, à quelques pas de là, était peinte une laie, qui venait d'abandonner sa bauge, traversant la forêt à travers les fourrés et les lévriers, renâclant, grognant et jetant par terre tout ce qu'elle rencontrait, et, finalement, atteinte par l'épieu du grand veneur.

Il y avait d'autres peintures encore, certes, et non moins excellentes. Mais les raconter nous mènerait trop loin. Nous signalerons seulement : les batailles de Sémiramis et de Ninus ; la défaite d'Astiages par les Perses ; la mort de Marchésie, reine des Amazones au pays d'Asie ; la déconfiture de Cyrus par la reine Thomiris ; les assauts d'Hercule contre Antroge et Otrera ; la fuite de Vexores, roi d'Égypte, et infinités d'autres combats dignes de perpétuelle mémoire.

En sortant de là, on entrait dans le parc attenant au palais, lequel avait environ trois cents arpents d'étendue, avec montagne et vallon, et était planté de pins, de cyprès, de houx francs, de palmiers, de lauriers, d'orangers, de grenadiers, de citronniers et de myrtes, ornés des plus doux fruitages qui se puisse imaginer. Une infinité de petits ruisseaux serpentaient de ci de là, de manière à entretenir dans ces quinconces une fraîcheur permanente favorable au développement de la végétation, et dont, particulièrement, se trouvaient très bien les violettes, les marguerites, les muguets et autres fleurettes odoriférantes.

Là, venait jardiner chaque année, au mois de mai, le Phénix, qui prit un tel plaisir à ce lieu qu'à la parfin les plumes lui en muèrent et furent précieusement recueillies par Apollidon, qui les appropria à un éventail composé d'un diamant assez large pour servir de miroir, ainsi que d'un rubis et d'une émeraude d'une prodigieuse grosseur. Cet éventail était une des singularités de l'Ile Ferme ; Amadis la donna à Oriane le jour où elle se désembarqua.

Et afin que ce lieu si plaisant demeurât embelli de tout ce qu'il était possible, Apollidon y avait laissé deux licornes qui vivaient encore au moment où était venu Amadis et qui devaient vivre plus longtemps encore. Puis d'autres animaux moins rares, mais également intéressants, tels que civettes et muscs, qui parfumaient l'air, et, à foison, cerfs, daims, chevreuils, lièvres et lapins. Quant aux oiseaux, il est inutile d'en parler : il y en avait là des milliers qui s'y branchaient, y pondaient, y ramageaient de si bon cœur que c'était chose divine de les entendre dégoiser, spécialement le rossignol et le passereau. La cigogne y venait quelquefois aussi y construire son aire et y couver ses cigognets et ses cigognettes.

Au milieu de ce parc délectable, se trouvait un lac, alimenté par un ruisseau venant d'un haut rocher, et où le castor aimait à battre de la queue, en compagnie d'une infinité de cygnes, et autres oiseaux d'eau ; ce qui ne contribuait pas peu à égayer le paysage. Mais ce qui l'égayait bien davantage encore, c'était la présence d'une gente sirène, laquelle on entendait continuellement chanter, et de si doux chants que les oiseaux s'arrêtaient parfois pour l'écouter et tâcher de ramager comme elle, sans pouvoir y réussir, bien entendu.

De ce lac sortaient une infinité de ruisseaux qui, par leurs méandres capricieux, arrivaient à former des îlots de verdure. L'un de ces îlots était un dédale de quatre arpents carrés, planté du plus précieux baume qui crût en Angady, lequel était

gardé par deux serpents de la race qui avait gardé les pommes d'or du jardin des Hespérides. Droit au milieu de ce dédale était un colosse de bronze doré, de la hauteur de vingt-six coudées, tenant en la main gauche, élevée au-dessus de sa tête, une lanterne de cristal, et, au devant, la verge brûlante encore avec laquelle Prométhée avait gardé le feu dérobé au ciel par lui. Ce fanal rendait tant de clarté, jour et nuit sans diminuer, que de cent lieues à la ronde les mariniers y prenaient leur adresse, comme ils faisaient au phare d'Alexandrie.

Toutes ces choses, et d'autres que nous ne mentionnons pas pour ne pas surcharger l'esprit des lecteurs, avaient été merveilleusement ordonnées par Apollidon, lequel était un des plus grands enchanteurs du monde. Mais tous ses enchantements devaient finir au moment même où la belle entrerait dans *la* Chambre Défendue...

Or, maintenant, gentils lecteurs, jugez donc si l'on pourrait facilement trouver aujourd'hui un palais comme celui où se logea Oriane, avec ses demoiselles, le jour même de son arrivée dans l'Ile Ferme ! Elle avait été éblouie en entrevoyant ces splendeurs et ces merveilles : elle n'en put dormir de la nuit.

Ce qui ajouta encore à son insomnie, ce fut la pensée qui lui vint du mal qui pouvait résulter de l'entreprise d'Amadis. Aussi, dès le lendemain matin, envoya-t-elle dire à son amant et à ses chevaliers qu'elle avait à les entretenir sérieusement. Et, comme tous ces vaillants hommes-là n'avaient d'autre désir que celui de la bien servir et honorer, ils s'en vinrent incontinent à son mandement. La révérence faite, de part et d'autre, Quadragant prit la parole.

— Madame, dit-il, vous avez témoigné l'envie de nous entretenir : nous voici. Qu'avez-vous à nous commander, pour que nous nous empressions d'obéir ?

— En bonne foi, répondit Oriane, je devrais humblement supplier, car il me siérait mal d'user de commandement envers ceux de qui je suis prisonnière.

— Madame, reprit Quadragant, vous direz ce qu'il vous plaira, mais j'ai l'honneur de vous déclarer qu'il n'y a pas un seul de nous, céans, qui ne se considère comme le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs...

Oriane remercia très affectueusement.

— Je vous supplie donc, dit-elle, de vouloir bien permettre que, durant notre séjour céans, mes femmes et moi soyons séparées de toute autre compagnie... Ensuite de nous promettre que nul de vous, quel qu'il soit, ne nous verra sans notre congé et permission. Cela est de toute nécessité pour sauvegarder notre honneur à toutes.

— Madame, répondit Quadragant, nous ne sommes ici que pour vous obéir ; vous ne trouverez pas de rétifs parmi nous lorsque vous commanderez !

Amadis ne sonna mot ; il trouvait la séparation rigoureuse, n'ayant d'autre plaisir en ce monde que la présence d'Oriane ; mais, pour l'honneur de sa mie, il trouvait raisonnable d'acquiescer à cette dure condition, qui ne concernait que le jour pour lui.

## CHAPITRE XXXIII

Du conseil que tinrent les chevaliers de l'Ile Ferme, et de leur délibération.



Amadis, heureux possesseur de la princesse Oriane, prévoyait qu'il apaiserait difficilement la colère de Lisvart et celle de l'empereur.

Dans la pensée qu'il aurait peut-être maille à partir avec eux, résolu de mourir plutôt que de se séparer de sa vie, qui était Oriane, il tint conseil avec Agraies et Quadragant pour remettre Oriane en bonne grâce auprès du roi son père, et rompre l'alliance que ce dernier avait faite avec Patin.

Quadragant conclut à une assemblée générale des chevaliers, pour les avoir tous décidés si l'on adoptait la guerre qui lui paraissait non-seulement forte et dure, mais inévitable.

Le lendemain fut pris pour rendez-vous, et comme Quadragant l'avait proposé, tous les compagnons se trouvèrent réunis.

Amadis s'étant placé au milieu d'eux, leur dit :

— Messeigneurs, madame Oriane a envoyé vers moi pour me prier de la remettre en la bonne grâce du roi son père, lui ôtant, s'il est possible, la fantaisie qu'il a de la marier avec le prince du monde à qui elle porte le moins d'amitié ; car autrement la mort lui sera plus agréable. Il m'a semblé bon d'avoir à ce propos votre avis général, car puisque nous avons été compagnons pour la mettre en liberté, nous devons l'être aussi pour l'y maintenir. Je vous rappelle avec orgueil toutes vos prouesses, et les hautes chevaleries que vous avez faites contre les rois, les princes, et les chevaliers de tous pays, sans épargner le sang de vos propres corps. La glorieuse victoire que nous avons remportée sur les deux plus grands princes de la chrétienté, pour secourir la plus sage et vertueuse dame de la terre, montre que nous sommes les soutiens des affligés ! Or, que l'empereur et le roi Lisvart s'en courroucent, si bon leur semble ! puisque nous avons le droit, Dieu, qui est juste, sera pour nous aussi, et s'ils nous forcent, je crois que nous résisterons tellement qu'il en sera mémoire tant que le monde sera monde. Faut-il parachever la guerre commencée, ou négocier la paix, rendant madame Oriane au roi son père ainsi qu'elle le désire ? Je ne veux que ce qui vous plaira, car je vous connais tels et de si grande vertu que, pour votre vie, vous ne voudriez endurer chose dont notre honneur fût abâtardi.

Cette tant humble et gracieuse allocution laissa tous les esprits enchantés.

Lors Quadragant, au nom de tous, répondit à Amadis :

— Seigneur Amadis, la guerre faite à l'empereur ne l'a point été par inimitié, mais pour garder la foi que porte tout bon chevalier à secourir les personnes affligées à tort, spécialement les dames, desquelles nous tous devons être protecteurs. Mon avis est d'envoyer au roi Lisvart, avant la guerre, l'explication de notre lutte avec les Romains. S'il est mécontent, on l'apaisera en lui remontrant avec toute gracieuseté le tort qu'il faisait à madame sa fille en la déshéritant, sous couleur de la marier avec un prince étranger, ce que Dieu et ses sujets réprouvent; on le priera de la recevoir en sa bonne grâce, oubliant tous griefs contre elle: offrant sous cette condition de la lui rendre et non autrement. S'il refuse ou dédaigne nos propositions, déclarons résolûment que nous le redoutons peu, et que s'il nous fait la guerre, nous sommes prêts à nous défendre. Je crois qu'il préférera la paix, mais en attendant, allons dépêcher vers nos amis et alliés pour les prier de nous secourir, quand nous les appellerons.

Telle fut la réponse de Quadragant; tous les chevaliers présents l'approuvèrent.

Il fut résolu aussitôt qu'Amadis enverrait vers le roi Périon de Gaule, Agraies en Ecosse, Brunco au marquis son père, et Quadragant vers la reine d'Irlande. On en instruirait Oriane, comme de raison.

Quelques chevaliers devisaient aux fenêtres après cette délibération; ils purent voir arriver Brian de Moniaste, fils de Lazadan, roi d'Espagne, armé de toutes pèces et suivi de cinq écuyers. Il cherchait Amadis et fut bien surpris de le voir venir à sa rencontre; par quoi mettant pied à terre, il courut l'embrasser en lui disant :

— Par Dieu, monseigneur, je vous vois plus tôt que je n'espérais, et comme il me semble, en très bonne santé.

— Mon cousin, répondit Amadis, vous arrivez en temps et lieu où il est besoin de vous.

Amadis raconta à Brian tous les événements nouveaux, lui expliqua la présence de tous ces chevaliers, la victoire, l'enlèvement d'Oriane, et le projet qui venait d'être formé. Il le pria d'accompagner Agraies et Florestan qui devaient rendre compte à Oriane de ce que l'on avait décidé.

Oriane, en apercevant Brian, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, lui fit la révérence et lui dit :

— Mon cousin, vous venez bien à propos pour défendre la liberté d'une demoiselle qui a bien besoin d'un aide comme le vôtre.

— Madame, lui répondit Brian, aussitôt après la défaite des sept rois en Grande-Bretagne, je revins près du roi mon père, et j'allai en Afrique soutenir ses armes; j'appris la disparition de mon cousin Amadis, comme la guerre finissait, et j'entrepris sa quête pour l'amitié que je lui porte. A peine sorti d'Espagne, je le retrouve ici, Dieu merci, avec dessein de lui rendre service, et à vous aussi, madame.

Oriane le remercia affectueusement et le présenta à la reine Sadamire; puis elle reçut la communication d'Agraies et de Florestan, leur assurant qu'elle désirait fort, s'il était possible, de faire sa paix avec le roi son père.

Agraies resta à l'écart avec Oriane et reçut ses confidences les plus secrètes; il résista beaucoup à ses conseils de faire aussi soumission au roi Lisvart et oublier ses injustices, car il gardait une bonne rancune à ce monarque qui avait refusé l'île de Montgase pour son oncle Galvanes.

Durant ces propos, Agraies avait continuellement l'œil tourné vers Olinde, qu'il aimait de tout son cœur, et uniquement, comme il l'avait prouvé en passant sous l'arc des loyaux amants; mais il dissimula sagement son émotion et prit congé d'Oriane ainsi que Florestan et Brian.

— Recommandez-moi, avait dit Oriane en les quittant, à la bonne grâce de tous vos compagnons.

Mais Amadis, qui avait toutes les grandes vertus qui font les véritables héros, venait de s'apercevoir que l'engagement pris par Agraies coûtait trop à son cœur. Il eut la prudence de proposer aux chevaliers de l'Ile Ferme de changer la disposition du conseil et d'envoyer au roi Lisvart Brian et Quadragant, pour lesquels ce prince avait souvent témoigné de l'amitié. Ce changement fut accepté de part et d'autre.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment Brian de Moniaste et Quadragant échouèrent dans leur mission auprès du roi Lisvart, et s'en retournèrent à l'Ile Ferme avec une réponse navrante.**



Lisvart, en ce moment, était encore sous l'impression de fureur que lui avaient causée la défaite des Romains, la mort de Salluste et l'enlèvement d'Oriane. Il se trouvait mortellement offensé par l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme, et malgré les représentations de la reine Brisène, il jurait d'en tirer vengeance, et vengeance éclatante.

— Souvenez-vous, Sire, lui disait pour le calmer cette sage princesse, souvenez-vous que lorsque vous n'étiez encore que chevalier errant, vous n'eussiez point hésité à voler au secours d'une princesse dans la situation où votre fille Oriane s'est trouvée. Croyez bien que ce n'est pas pour vous braver que les chevaliers de l'Ile Ferme l'ont enlevée aux Romains, et qu'ils n'ont été entraînés à cet acte que par le respect et l'obéis-

sance qu'ils doivent aux lois de la chevalerie...

Pour la première fois de sa vie, Lisvart répondit âprement à Brisène, dont les yeux se remplirent aussitôt de larmes.

— Ah ! Sire, murmura-t-elle, vous allez trop loin dans votre colère ! Vous oubliez que vous parlez à une reine, à une femme, à une mère ! Je songe pour vous à notre fille, non pour la blâmer mais pour la plaindre.

Grumedan et Arban de Norgales, qui survinrent en ce moment, voyant que la reine se pâmait de chagrin, s'empressèrent de la soutenir et, sur sa prière, de la conduire chez elle, où elle se renferma pour pleurer à son aise.

Mais elle avait encore bien des larmes à verser! Ce fut Durin qui se chargea de lui mouiller les yeux en lui présentant la lettre d'Oriane.

Tout ce que la tendresse la plus vive, tout ce que la douleur la plus navrante peuvent exprimer de touchant remplissait cette lettre, où Oriane peignait, avec autant de feu que de vérité, son amour respectueux pour la plus tendre des mères.

Brisène fut touchée plus qu'on ne saurait dire. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle avait gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentait impuissante à terminer.

—Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant. Dis-lui que je n'ai rien en ce moment-ci à lui répondre, sinon que je suis toujours sa mère, que je l'aime toujours du même amour, que j'ai déjà fait tous mes efforts pour adoucir les résolutions du roi, que j'en ferai de nouveau et que j'espère réussir cette fois, surtout lorsque le roi aura reçu les ambassadeurs de l'Ile Ferme.

Quadragant et Brian de Moniaste venaient précisément d'arriver. Ils s'étaient arrêtés dans un faubourg de Londres pour savoir à quel moment Lisvart voudrait les recevoir.

Leur présence fut annoncée à ce prince par un de leurs écuyers qui vint lui demander sûreté en leur nom, ce qu'il accorda à regret, mais enfin ce qu'il accorda, ne pouvant faire autrement.

Quadragant et Brian parurent donc après le dîner du roi, devant toute la cour attentive.

— Sire, dit Quadragant, nous nous présentons devant vous avec d'autant plus de confiance et de sérénité, que nous venons remplir une mission pacifique et que nous sommes forts de notre conscience quant à ce qui regarde les événements. En outre, nous savons devant qui nous parlons, à quel loyal prince nous nous adressons, et, à ces causes, nous sommes assurés d'une honorable réception, de bon augure pour le résultat de notre mission... La princesse Oriane, votre bien-aimée fille, Sire, n'a pas fui votre autorité : elle s'est soustraite seulement à un mariage qui lui faisait effroi. Elle rentrera chez vous, Sire, à cette condition seule que vous lui rendrez toute votre affection, que vous ne la déshériterez pas; en un mot que vous ne la contraindrez plus à un mariage dont elle a peur comme d'une calamité.

— Chevaliers, répondit Lisvart avec hauteur, je n'aime pas les conditions et j'ai peu de goût à rendre des comptes... Comme vous ne me persuaderez jamais que ce soit la justice et la magnanimité qui aient été le mobile de l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme; comme je continue à y voir, au contraire, un orgueil prodigieux et un oubli complet des égards qui m'étaient dus, je n'ai d'autre réponse à vous faire que celle-ci : rendez-moi ma fille et donnez-moi réparation immédiate et éclatante de l'injure que vous avez osé me faire... Jusque-là, pas de traité, pas d'arrangement, rien !

— Sire, reprit à son tour Brian de Moniaste avec la plus grande fermeté, nous ne nous attendions point à cette réponse, formulée ainsi d'un ton qui en double l'âpreté et la rend de plus en plus insoutenable. Dieu seul sait quels sentiments nous ont fait agir dans cette entreprise : c'est à Dieu seul que nous nous en rapportons pour l'issue qu'elle doit avoir, fatale ou non. Nous aurons fait notre devoir.

Cela dit, ils se levèrent, saluèrent la compagnie et regagnèrent leur navire, accompagnés du vieux chevalier Grumedan.

— Oh ! par Dieu, mes chers seigneurs, leur dit-il, j'ai bien du regret de cette nouvelle fâcherie. J'aime le roi Lisvart depuis son enfance... J'aime également le vaillant Amadis, dont la bonté m'est connue... Je sais ce que je dois au prétendu chevalier Grec... Quant à la princesse Oriane, par saint Georges ! elle a bien fait !...

— Ainsi, demanda Quadragant, vous connaissez ce chevalier Grec qui fit triompher la bonté de Grassinde ?

— Oui, certes, répondit Grumedan, je reconnaîtrai toujours Amadis aux coups qu'il porte. Nul comme lui n'eût pu faire ce qu'il a fait contre les chevaliers romains, soit dit sans vous offenser. Mais, à votre tour, cher Quadragant, ne sauriez-vous pas me dire quels étaient les vaillants chevaliers qui voulurent bien être les compagnons du pauvre et vieux Grumedan ?...

— Digne et respectable chevalier, s'écrièrent à la fois Brian de Moniaste et Quadragant, ce furent Angriote d'Estravaux et Bruneo de Bonnemer !... Et, depuis ce combat, croyez-nous, il n'est aucun de nous qui n'envie l'honneur qu'ils ont eu d'être vos seconds !...

Grumedan les remercia chaudement, et, plus que jamais, il regretta la division qui existait entre le roi Lisvart et les chevaliers de l'Ile Ferme. Au moment où il allait prendre congé d'eux, ils aperçurent le jeune Esplandian qui revenait de la chasse, son émérillon au poing.

— Quel est ce charmant enfant ? demanda Brian de Moniaste à Grumedan.

— Ce pourrait bien être, répondit le bonhomme, le fils de cet autre enfant qu'on appelle l'Amour... Faute d'autre indication sur son origine, on lui donne parfois ce nom, et je l'ai entendu appeler le Prince de l'Amour... Mais, quel qu'il puisse être, ce ne peut être un enfant ordinaire, à en juger par les soins dont la Providence a entouré sa naissance... Jouvenceau ! jouvenceau ! cria Gru-

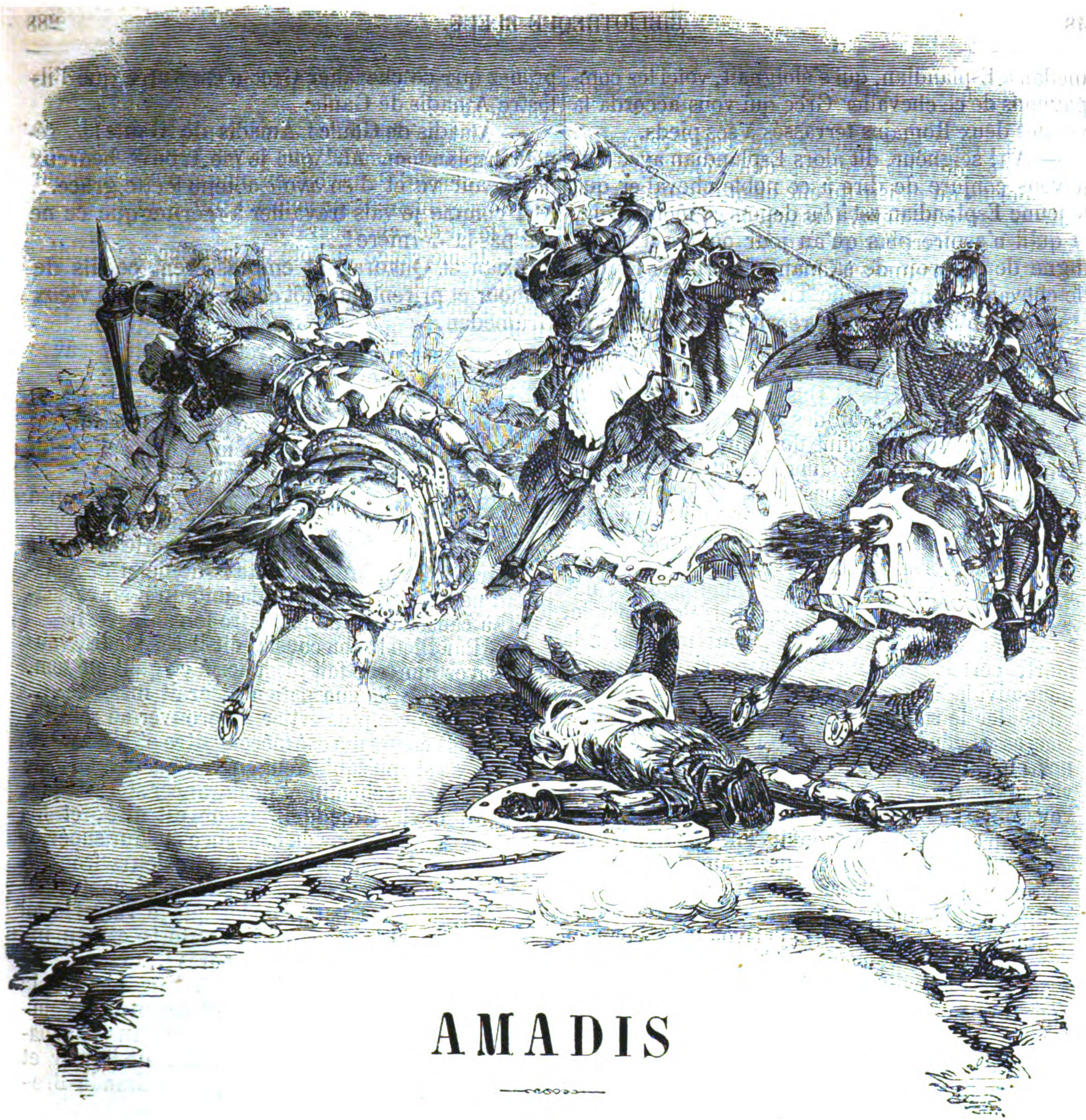
medan à Esplandian, qui s'éloignait, voici les compagnons de ce chevalier Grec qui vous accorda la vie des deux Romains terrassés à ses pieds.

— Ah! seigneur, dit alors Esplandian avec feu, je vous conjure de dire à ce noble chevalier que le jeune Esplandian est à lui depuis ce moment-là, et qu'il n'aspire plus qu'au jour où il sera jugé digne de recevoir de sa main victorieuse l'ordre de chevalerie...

—Aimable jouvenceau, reprit Quadragant, apprenez que ce chevalier Grec n'est autre que l'illustre Amadis de Gaule.

— Amadis de Gaule! Amadis de Gaule!... répéta Esplandian. Ah! que je me trouve heureux de l'avoir vu et d'en avoir obtenu cette grâce... Ah! comme je vais travailler à mériter que ce ne soit pas la dernière!...

Brian et Quadragant embrassèrent ce fils de l'amour et prirent aussitôt congé de lui et du vieux Grumedan.



# AMADIS

## LES

# PRINCES DE L'AMOUR

### CHAPITRE PREMIER

**Comment, en revenant de leur ambassade, Brian de Moniaste et Quadragant rencontrèrent la reine Briolanie, et, après un combat contre Tiron, son cousin, l'amenèrent à l'Ile Ferme où elle se dirigeait d'abord.**

Pendant que le roi Lisvart se préparait à la guerre contre les chevaliers de l'Ile Ferme, et dépêchait des messagers à l'empereur des Romains, à Cildadan et à Gasquilan, roi de Suesse, pour leur demander leur concours; pendant qu'Arcalaüs formait le projet de profiter de ce trouble survenu entre Amadis et Lisvart, ses deux ennemis; Brian et Quadragant s'en revenaient tristement vers l'Ile Ferme. Leur navire faisait force de voiles, car il s'agissait pour eux de ne point perdre de temps pour prévenir les défenseurs de cette île, lorsqu'ils aperçurent, à une petite distance d'eux, un navire qui louvoyait, hésitant sur la route à suivre. Ils l'envoyèrent reconnaître, et, apprenant alors que ce vaisseau portait la reine de Sobradise, ils se rapprochèrent de lui, l'accostèrent et passèrent sur

son bord, après s'être fait reconnaître de la belle Briolanie.

Cette princesse, heureuse de cette rencontre imprévue, devisait avec les deux chevaliers de l'Ile Ferme du plaisir qu'elle allait éprouver à revoir ses anciens amis, lorsque, tout-à-coup, trois navires de guerre furent signalés.

— Je les reconnais à leurs flammes ! s'écria Sobradise. Ce sont ceux de Tiron, mon parent et le troisième fils d'Abyséos. Il aura appris que j'étais partie sans escorte pour l'Ile Ferme, et il veut s'opposer à ce que j'y arrive...

Brian de Moniaste et Quadragant, s'apercevant en effet que Tiron avait des velléités d'attaque au sujet du navire de la reine de Sobradise, le quittèrent aussitôt pour regagner le leur, à l'aide duquel ils ne craignirent pas de s'avancer contre les trois autres. Le combat fut long ; mais l'avantage resta aux deux chevaliers de l'Ile Ferme. Deux des navires de Tiron furent pris ; Tiron lui-même, terrassé par Quadragant après l'abordage des navires, fut conduit enchaîné aux pieds de Briolanie.

— Mon cousin, lui dit-elle, vous mériteriez la mort, certes, puisque vous avez si cruellement poursuivi la mienne... Mais je n'ai déjà que trop vu couler le sang de vos proches... Vous sentez-vous assez généreux, assez loyal, pour mettre fin à nos querelles et accepter avec reconnaissance la vie, la liberté et la souveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre?

— Ah ! madame, répondit Tiron, attendri par cette magnanimité, pardonnez à un jeune prince qu'on a élevé dans la haine contre vous et dans la vengeance de son père !... J'ai obéi à ces mauvais sentiments-là... j'ai haï... j'ai voulu venger mon père... contre une femme ! Ah ! si vous consentez à me pardonner, j'en serai bien heureux, et je puis vous jurer, dès cette heure, la fidélité et le respect le plus profond...

— J'ai tout oublié, reprit Briolanie. Je ne me souviens plus que d'une chose, c'est que vous êtes du même lignage que moi... Venez donc ; je veux vous présenter demain au vaillant Amadis de Gaule, comme un chevalier que j'amène à sa défense...

Dès que Briolanie eut abordé à l'Ile Ferme, Quadragant en fit avertir Amadis, qui accourut incontinent pour recevoir cette aimable princesse, et aussi pour embrasser Brian de Moniaste, blessé dans la rencontre qui venait d'avoir lieu.

— Seigneur Amadis, dit la reine de Sobradise, quand j'ai su que vous aviez délivré l'incomparable Oriane et qu'elle était ici, ma reconnaissance pour vous et mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer un seul instant à venir céans. Me voilà ; bientôt viendra Tanbiles, à la tête de mes troupes, pour me rejoindre et vous aider dans la guerre injuste qui vous est faite.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnait cette belle reine, la conduisit lui-même au logis d'Oriane. Il espérait profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'espèce de retraite qu'elle s'était imposée ; mais Mabile, l'arrêtant sur le seuil, lui dit :

— Cousin, songez bien qu'aucun homme ne peut violer cet asile..... je vous anathématise si vous osez l'entreprendre !... Par ainsi, retirez-vous vitement !...

— Ah ! méchante cousine, repartit Amadis en l'embrassant, comme vous savez bien profiter de vos avantages ! Pour vous en punir, puisse l'amour en donner bientôt sur vous au plus aimable et au plus loyal des chevaliers !...

— Je me range du côté de la princesse Mabile, seigneur Amadis, dit aussitôt Briolanie. Je veux, à mon tour, jouir toute seule de la présence de la princesse Oriane, et je connais assez votre modestie pour que je désire m'entretenir à mon aise avec elle de vous et de vos plus récents exploits...

A ces mots, Amadis fut congédié doucement, et ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres chevaliers qu'il fut admis au milieu de celles qui toutes lui devaient ou l'honneur ou la vie.

Dans cet intervalle, Quadragant lui rendit compte des dispositions de Lisvart et du peu d'espérance qui lui restait d'éviter une guerre ouverte avec lui.

Agraies, en apprenant cette issue de la négociation, ne sut pas dissimuler la joie qu'il en ressentait, à cause de sa haine contre le roi Lisvart.

— Par Dieu ! mon cousin, dit-il à Amadis, vous n'en avez que trop fait jusqu'ici, à ce qu'il me semble ! Une plus longue patience serait insensée..... Vous ne pouvez plus éviter de prouver au roi Lisvart quels cœurs il a osé méconnaître et blesser !... Mon avis est, puisqu'il veut en venir aux mains, de lui épargner le chemin et de devancer son attaque. L'abord de la Grande-Bretagne est aisé, et les Bretons sont si pleins de confiance en leur supériorité, qu'ils dédaignent de défendre leurs frontières... Nous les vaincrons ! Je ne serai content et satisfait, pour ma part, que lorsque je verrai le roi Lisvart, humilié, reconnaître ses torts et son injustice au milieu même de Londres !...

Amadis, qui ne mettait pas à haïr Lisvart la même passion qu'Agraies, ne put cependant s'empêcher de convenir qu'il voyait juste dans la situation, et il fut résolu qu'on traverserait la mer et qu'on irait porter la guerre en pleine Grande-Bretagne.

## CHAPITRE II

Comment Grasandor, fils du roi Taffinor, vint à la tête de ses chevaliers au secours d'Amadis, et comment, en visitant le palais d'Apollidon, il passa avec la princesse Mabile sous l'arc des loyaux amants.

Imminente était donc la guerre. Les alliés que les deux partis avaient envoyé quérir se disposaient à l'appel qui leur était fait.

D'un côté, Hélisabel avait rempli son message auprès de Grassinde et de l'empereur de Grèce. Gandalin avait rempli le sien auprès du roi Périon, qui avait donné congé à Norandel et n'avait pas voulu qu'on prévînt Galaor, encore malade de ses blessures. Lasinde, écuyer de Bruneo, avait décidé

Taffinor, roi de Bohême, à envoyer au secours d'Amadis la meilleure partie de ses chevaliers, commandés par le prince Grasandor, son fils unique.

D'un autre côté, l'empereur Patin, prévenu par Guillan-le-Pensif, et toujours décidé à épouser Oriane, de gré ou de force, se disposa à partir à la tête d'une formidable armée. Et, de tous ceux que Lisvart fit sommer de venir se joindre à lui comme étant ses grands vassaux, Galvanes eut seul le courage de le refuser et de motiver son refus.

La quantité de troupes et la diligence avec laquelle Lisvart les rassemblait fit perdre aux chevaliers de l'Ile Ferme l'idée d'opérer une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. Ils se résolurent, au contraire, à rester chez eux et à former un camp retranché hors des murs de leur forteresse, pour disputer l'abord de l'île aux ennemis qui n'allaient pas tarder à l'attaquer.

Oriane ne pouvait voir sans larmes tous les préparatifs d'une guerre si cruelle à son cœur, de l'un et de l'autre côté. Ici c'était son amant, là c'était son père! Amadis tâchait de la consoler et de la distraire, bien que la chose fût assez malaisée. Il avait fait préparer un balcon qui dominait sur le camp, afin que les princesses pussent s'y montrer pour assister à l'arrivée de chacun de ses alliés. Il ne doutait point, le vaillant amoureux, que la vue d'Oriane ne produisît sur les autres le même effet que sur lui, et qu'un seul de ses regards ne suffît pour élever leur courage et les animer à la défendre!...

Oriane et Mabile étaient sur ce balcon lorsque Grasandor débarqua avec les chevaliers du roi de Bohême, son père. Amadis, en le reconnaissant, courut au devant de lui et le serra tendrement dans ses bras.

— Quel est donc, demanda Mabile, ce jeune chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié?..... Ne serait-ce point quelque Galaor, ou quelque autre du même sang et de la même vaillance?..... Mais, chère cousine, regardez-le donc! Quelle noblesse! quelle grâce! quelle jeunesse! Je souhaiterais qu'il fût aussi bon chevalier qu'il me paraît aimable.

— J'ignore son nom, répondit Oriane, mais il faut qu'il soit le fils de quelque puissant souverain, puisque je vois Amadis le forcer à prendre la droite sur lui, et que toutes les bannières se baissent pour le saluer.

— Cela peut être, dit Mabile, sans regarder Oriane afin de regarder tout à son aise le jeune fils de Taffinor.

Quelques minutes après, Amadis entrait, tenant ce prince par la main.

— Madame, dit-il à Oriane, voici le prince Grasandor, fils unique du roi de Bohême et mon ami. C'est un héros en herbe que j'amène à vos genoux. Ce qu'il a fait est une bonne garantie de ce qu'il fera... Aimez-le à cause de moi, je vous prie, et à cause de lui-même... Chère cousine, ajouta Amadis en se tournant en souriant vers Mabile, vous l'aimerez plus volontiers qu'une autre, j'en suis sûr, parce qu'il est d'une humeur aussi gaie que la vôtre, et que, comme vous, il est capable de la plus solide amitié.

Puis il s'éloigna, laissant son compagnon avec les deux princesses.

Oriane et Mabile connaissaient le prince Grasandor par tout ce qu'Amadis leur avait raconté de sa valeur et de ses vertus aimables. Elles le comblèrent de prévenances auxquelles il répondit de l'air le plus respectueux et le plus galant. Il sut rappeler délicatement l'état cruel où il avait surpris souvent le chevalier de la Verte Epée, pendant le séjour de celui-ci chez Taffinor.

— Combien je le plaignais, dit-il, lorsque je l'entendais soupirer et que je le voyais, triste et dolent, pleurer comme un enfant au souvenir de ce qu'il avait laissé dans un autre coin de la terre et de ce qu'il regrettait si âprement!... Mais, ajouta Grasandor en regardant tendrement la princesse Mabile, peut-être ne le plaignais-je pas assez?..... On conçoit mal les maux dont on n'a pas encore fait soi-même la douce et cruelle expérience..... Peut-être que le sort m'en réserve de semblables... Ah! je le bénirais, si je les souffrais à propos d'une dame de la beauté, de la grâce et de la perfection de madame Oriane!...

Mabile rougit et ne sonna mot. Grasandor, qui croyait avoir été trop loin, garda le même silence embarrassant pour tous deux, et ce fut Oriane qui se chargea de le rompre, en demandant au fils du roi de Bohême s'il voulait visiter les merveilles du palais d'Apollidon.

Grasandor accepta et suivit les deux princesses. Après avoir parcouru quelques-unes de ces merveilles, ils arrivèrent à l'arc des loyaux amants.

Oriane s'en était toujours écartée, non que son cœur redoutât cette épreuve, mais parce que si le passage de l'arc eût prouvé la loyauté de cette princesse, il eût également prouvé sa sensibilité. Mabile l'avait toujours raillée à ce sujet. Quant à elle, sûre de sa propre indifférence, elle n'avait pas craint de se présenter plusieurs fois à l'entrée de cet arc, et, chaque fois, la statue avait répandu sur elle des lis et des roses blanches.

Oriane fit part de ces tentatives à Grasandor.

— Si j'en crois, seigneur, lui dit-elle, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même sort que ma cousine en vous présentant à ce passage...

Mabile, qui sentit la valeur du reproche, et qui en éprouva un secret embarras, voulut, pour le mieux céler, appuyer la plaisanterie d'Oriane.

— Essayez-en vous-même, seigneur, dit-elle de sa voix la plus tendre à Grasandor, ému comme elle; vous ne courez aucun risque : vous serez repoussé..... mais bien doucement, à ce que nous croyons, d'après tout ce que nous savons de vous...

— Ah! madame, s'écria Grasandor avec chaleur, pourquoi ne mériterais-je pas d'y passer dès ce moment même?... Le titre de votre chevalier ne m'assurerait-il pas de cette gloire, si vous me permettiez de le porter?...

A ces accents chaleureux et convaincus, Mabile devint vermeille comme une rose.

— Ah! ma chère cousine, dit malicieusement Oriane, pourriez-vous refuser au prince Grasandor le titre de votre chevalier? Vous n'en avez

point encore voulu accepter, et nul ne me paraît plus digne que lui de remplir auprès de vous ce précieux emploi!...

— Le prince m'honore trop, répondit Mabile, de plus en plus embarrassée. Je n'ai nulle raison de le refuser pour mon chevalier... et puisque l'usage a réglé qu'une princesse peut accorder ce titre sans conséquence, le prince Grasandor aurait lieu de se plaindre de moi si je lui refusais un nom qu'Amadis reçut de la reine Brisène...

— Ah! divine princesse, s'écria Grasandor dans un transport dont il ne fut pas le maître, commencez donc par vous intéresser à celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne perdra qu'avec la vie!... Daignez me conduire vous-même à cet arc des loyaux amants, si redoutable pour les cœurs mauvais!... L'indifférence du vôtre vous a seule empêché de franchir ce passage, et vous ne courez d'autre risque, hélas! que d'éprouver encore les mêmes obstacles...

Toute la vivacité d'esprit de Mabile lui manqua dans ce moment-là pour répondre. Et Oriane, qui n'était pas fâchée de rendre à sa cousine une partie des petites malignités qu'elle lui avait fait endurer, Oriane reprit en riant :

— Oh! pour le coup, ma mignonne, je vous tiens!... Vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, et je ne perdrai certes pas cette occasion de voir comment les indifférentes en sont repoussées...

— Eh bien! ma cousine, répondit Mabile avec un peu de dépit, puisque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obstacles; mais ce ne sera qu'en me faisant précéder par le prince, et avec la promesse que vous éprouverez le passage à votre tour!...

— Je ne promets rien, dit Oriane, riant toujours, que je n'aie connu le danger de cette épreuve.

Tous trois alors s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants. Grasandor n'hésita pas un seul instant : il marcha droit devant lui, franchit sans effort le passage, ramassa les fleurs que lui jetait la statue et les présenta à Mabile, en l'appelant pour les recevoir.

Mabile, hors d'elle-même à ce spectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu. Sans s'en douter elle s'avança davantage encore, puis davantage encore : elle était déjà sur le seuil, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'éprouvait plus d'obstacles... Elle tressaillit et voulut se retirer vitement; mais le même pouvoir invisible qui, les autres fois, l'avait repoussée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le passage de l'arc des loyaux amants et la porta jusqu'aux pieds des statues d'Apollidon et de Grimanèse, où Grasandor se trouvait dans le même instant. Un coup de tonnerre, suivi d'une lumière brillante, retentit dans tout le palais!...

Oriane, plus prudente que Mabile, s'assit sur le gazon, sans oser s'approcher du passage que sa charmante cousine avait franchi quasiment contre son gré et son vouloir. Quand Grasandor et Mabile la rejoignirent, ils étaient tous les deux bien rouges, bien émus, bien tremblants. Mais leur rougeur n'avait rien que de chaste, leur émotion rien que de doux, leur tremblement rien que d'agréable. Ils s'aimaient!

## CHAPITRE III

Comment le prince Grasandor, après avoir obtenu l'amour de la princesse Mabile, obtint l'amitié du prince Agraiès, son frère.



e roi Périon venait de débarquer à la tête de trois mille chevaliers gaulois, ayant chacun cinq hommes à sa solde, ce qui mettait le secours apporté à Amadis par son père à quinze mille combattants, et lui permettait, ainsi qu'aux chevaliers de l'Ile Ferme, de résister aux forces réunies du roi Lisvart et de l'empereur Patin.

Périon avait le plus grand désir de voir l'incomparable Oriane. Le prince Agraiès, qui ne l'avait pas quitté depuis son débarquement, vint de sa part demander à cette princesse à quel moment elle voudrait bien le recevoir.

— Mon cousin, répondit Oriane, la reconnaissance que je dois à ce vaillant roi, père de si vaillants fils, le rend maître de venir dès ce moment même... Mais, avant que vous ne retourniez lui porter ma réponse, je veux vous faire connaître le fils unique du roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié.

— Madame, répondit courtoisement Agraiès, tout ce que la renommée publie du prince Grasandor me fait depuis longtemps désirer la sienne, et je suis heureux qu'elle me soit offerte par votre entremise, ce qui en rehaussera le prix pour moi.

Lors, Grasandor, à peine remis de son émotion et de sa rougeur, s'avança avec empressement vers Agraiès, et tous deux s'embrassèrent. Mabile, attentive, cherchait à lire dans les yeux d'Agraiès l'impression que Grasandor avait produite sur lui : elle eut lieu d'être satisfaite. Elle le fut davantage encore lorsqu'Oriane reprit, en s'adressant aux deux chevaliers :

— Princes, puissiez-vous désormais vous regarder comme frères!... Mes vœux les plus chers sont que le nœud de l'amitié, qui se forme en ce moment en vous, serre de plus en plus chaque jour!...

— Ah! madame, répondit Agraiès, j'en accepte d'avance tous les moyens...

— Alors, mon cher cousin, dit Oriane, apprenez que votre sœur Mabile, mon aimable et fidèle compagne, qui jusqu'à présent n'avait point voulu accepter de chevalier, s'est départie ce matin de son indifférence à cet endroit en faveur du fils du roi Taffinor, qui s'est offert courtoisement. Je l'ai accepté pour elle, assurée d'avance que vous ne me désavoueriez pas!...

— Vous avez bien pensé, madame, répliqua Agraies en souriant. Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Grasandor, l'honneur que vous faites à ma bien-aimée sœur sera sans nul doute aussi cher au roi notre père qu'à moi-même... Permettez donc que je vous embrasse une seconde fois comme son chevalier.

Grasandor, transporté de joie, s'écria :

— Seigneur, votre aveu comble ma plus douce espérance, et c'est aux genoux de ces belles princesses que je vais renouveler en votre présence le serment de les servir toute ma vie!...

Et, incontinent, il s'y jeta. Oriane lui laissa baiser sa main de l'air de la plus tendre amitié. Mabile, autorisée par l'exemple d'Oriane, ne put le lui refuser : Grasandor baisa cette seconde main avec tant de grâce et d'enthousiasme que la belle princesse ne put cacher le trouble où cela la mettait, et, voyant sa cousine et son frère sourire en l'examinant, elle baissa la tête et voulut s'enfuir. Oriane, alors, courut à elle, la retint et lui prit doucement la tête dans son giron, où elle put cacher à son aise la rougeur de ses belles joues et le feu de ses beaux yeux.

Agraies et Grasandor, apercevant Amadis et Florestan qui s'avançaient, escortant le roi Périon, ils coururent au devant d'eux. Périon allait fléchir un genou devant Oriane, par suite d'une habitude de courtoisie que l'âge n'avait pu lui ôter; mais, le prévenant et l'embrassant, cette princesse lui dit :

— Ce serait à moi, au contraire, de rendre cet hommage au grand roi qui vient me protéger et qui, dans mon enfance, me combla de marques d'amitié.

— Madame, répliqua Périon, vous me rappelez là un de mes meilleurs souvenirs et je vous en sais un gré infini... Je me reporte au temps où vous étiez un des plus beaux ornements de ma cour, à l'heure où, sur votre prière, j'armai chevalier le damoisel de la mer, mon fils.

Dans ce moment, Périon, Amadis, Oriane, se regardèrent les yeux pleins de larmes, mais brillants d'une joie si vive et si pure, qu'il ne leur eût pas été possible d'exprimer plus tendrement tous les sentiments qui remplissaient leur âme.

Cette situation, si pleine de charmes pour eux, pour leurs amis et leurs proches, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carsantes, l'ami et le chevalier d'Amadis depuis que ce héros l'avait délivré des chaînes d'Arcalaüs. Balais de Carsantes avait promptement levé sa bannière pour venir servir Amadis; il lui apprit que l'empereur Patin, à la tête de son armée, avait joint celle de Lisvart, que Gasquilan, roi de Suesse, s'était uni à eux, et que tous ensemble ils se proposaient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Ile Ferme.

## CHAPITRE IV

Comment Arquisil, neveu de l'empereur Patin, rappelé à sa promesse de fidélité envers Amadis, vint à l'Ile Ferme, puis s'en retourna rejoindre l'armée de son oncle.

On doit se souvenir que l'Ile Ferme portait ce nom, précisément parce qu'elle tenait au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Périon ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaisseaux nécessaires pour porter une armée aussi formidable, les souverains leurs ennemis dirigeaient leur marche de façon à les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'Ile et des yeux des princesses qui s'y trouvaient réunies. Voulant, de plus, prévenir les ennemis, il laissa des chevaliers de confiance, avec une forte garnison, dans les trois enceintes fortifiées. Quant à lui, portant son armée au delà de la langue de terre qui faisait de l'Ile une presqu'île, il assit son camp sur un terrain avantageux, où ses deux ailes étaient défendues par la mer, et son centre appuyé par la communication conservée dans l'Ile Ferme.

Amadis n'avait point oublié que, dans le combat qu'il avait eu en Bohême, sous le nom de Chevalier de la Verte Epée, avec Garadan et onze autres chevaliers romains, il avait donné la vie et la liberté au jeune Arquisil, dont la valeur et la beauté l'avaient touché. Arquisil, propre neveu de Patin, s'était engagé envers Amadis à se rendre à sa première réquisition : Amadis lui dépêcha en conséquence Enil pour le sommer de tenir sa parole et d'exécuter l'engagement pris.

Enil fit son message, et le loyal Arquisil, pour qui la question d'honneur passait avant la question de famille, déclara à l'empereur son oncle qu'il était obligé d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin lui répondit brusquement, suivant son habitude, qu'il était libre de faire ce qu'il lui plairait, et, par la même occasion, s'adressant à l'envoyé des chevaliers de l'Ile Ferme, il s'emporta jusqu'à proférer contre Amadis les outrages les plus odieux et les menaces les plus atroces.

— Vous devriez, lui dit Enil indigné, respecter un peu plus ce grand et vaillant prince, et vous souvenir de la façon plus que généreuse dont il vous traita lorsque vous n'étiez que chevalier errant. Il vous fit grâce de la vie : il eut tort, certes! Croyez que le prince de Gaule aura aujourd'hui aussi facilement raison de l'empereur... Vous ne sortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre que vous n'êtes sorti ce jour-là de votre combat particulier avec lui.

Lisvart, craignant que Patin ne se laissât emporter à la colère, se mit entre eux deux.

— Allons dîner, seigneur, dit-il à Patin, et laissons cet envoyé jouir du droit des gens et remplir son office!...

Cela dit, Lisvart et Patin tournèrent discourtoisement le dos à Enil qui s'en revint à l'Ile Ferme, suivi du loyal Arquisil.

Amadis reçut ce chevalier avec force amitiés. Il lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, et ne négligea pas de lui faire examiner en détail les formidables remparts de l'Ile Ferme, ainsi que le camp qui était chargé de la défendre. Arquisil fut très bien traité par tous les chevaliers et même par toutes les dames. La noblesse de sa figure, la grâce de ses discours intéressèrent tout le monde à sa personne. Plein de vaillance et d'honneur, ce jeune prince ne put s'empêcher de parler devant Amadis de tout ce que son inaction lui faisait souffrir dans une occasion d'acquérir de la gloire. Amadis, applaudissant dans son cœur aux sentiments d'Arquisil, lui dit :

— J'aimerais mieux, certes, que nous pussions combattre côte à côte, comme deux compagnons, comme deux amis... Mais je vois bien que cela ne pourra arriver que plus tard. Partez donc, prince, retournez à l'armée de l'empereur votre oncle, et suivez votre carrière avec la gloire qui vous appartient... Tout ce que je vous demande, c'est de me venir trouver dix jours après la bataille qui va avoir lieu, quelle qu'en puisse être l'issue...

Arquisil, pénétré de reconnaissance, jura non-seulement d'obéir à ses ordres, mais de conserver toute sa vie le souvenir de sa générosité; puis il partit et alla rejoindre l'armée de Lisvart.

## CHAPITRE V

Comment, après bien des lenteurs, les deux armées ennemies entamèrent la bataille qui fut sanglante, et comment le roi Lisvart fut forcé de demander une trêve pour ensevelir ses morts.

Avant de quitter l'Ile Ferme à la tête de son armée, Périon, enchanté de la princesse Oriane, avait envoyé Gandalin en Gaule pour chercher sa fille Mélicie, dont il désirait la présence presque aussi ardemment que Bruneo de Bonnemer. Il désirait aussi celle de la reine Elisène; mais le moyen qu'elle quittât Galaor toujours convalescent!

Mélicie quitta donc sa mère et son frère, et, suivie d'une cour de jeunes demoiselles, elle se rendit aux ordres de Périon, sous la conduite du fidèle Gandalin, qui avait hâte de revenir avant tout engagement d'action, pour se faire armer chevalier par le vaillant Amadis.

Périon était parti lorsqu'arriva Mélicie, qu'Oriane et Mabile reçurent comme leur propre sœur. Toutes trois jeunes, belles, tendres, aimaient et étaient aimées; les mêmes intérêts les unissaient : la plus constante amitié s'établit entre elles.

Gandalin fut très affligé de ne plus trouver Amadis et Périon au palais d'Apollidon. Mais comme il voulait être armé chevalier avant la bataille, de la main même d'Amadis, suivant la promesse que celui-ci lui en avait faite, il prit incontinent congé des princesses, qu'il savait en sûreté, et se mit en route. Il marcha nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin il eût rejoint le vaillant prince aux côtés duquel il tenait tant à combattre.

— Seigneur Amadis, lui dit-il, j'ai rempli la mission dont le roi Périon avait bien voulu me charger, et j'accours vous prier de me conférer l'ordre de chevalerie... Soyez assuré que si j'avais pensé vous être plus nécessaire là-bas qu'ici, je ne serais point venu... Mais la princesse Oriane est en sûreté. Par ainsi, je vous en conjure, ne différez plus à m'accorder l'honneur de combattre à vos côtés...

— Ah! Gandalin, mon cher frère! s'écria Amadis qui se souvenait d'avoir partagé le lait de la mère de Gandalin, votre naissance et votre valeur vous rendent depuis longtemps digne d'être chevalier. C'est l'envie que j'avais de ne pas me séparer de vous qui m'a fait différer jusqu'aujourd'hui de vous rendre cette justice que vous me demandez. Nous allons rejoindre le camp du roi mon père, et je le prierai de vous conférer l'ordre dont vous méritez si bien de faire partie...

— Croyez-vous donc, répliqua vivement Gandalin, que je voulusse être armé chevalier d'une autre main que la vôtre?... Quant aux armes, votre frère Galaor m'a confié les siennes, qu'il ne peut encore porter, et j'espère, en le remplaçant auprès de vous le jour de la bataille, ne pas lui donner de regrets de me les avoir confiées...

Tandis que Gandalin demandait à Amadis cette précieuse grâce, Lasinde obtenait la même de Bruneo de Bonnemer. Ces deux braves écuyers firent ensemble la veille des armes, et, dès le lever du soleil, Amadis et Bruneo leur donnèrent la colée. Périon ceignit l'épée à Gandalin, Lasinde reçut le même honneur du prince Agraies, et, croyant ne pouvoir faire un meilleur usage de deux des six épées qu'il avait reçues de l'infante Léonorine, Amadis les leur donna en les embrassant tendrement.

Cette cérémonie était à peine terminée, que Périon fut averti par les troupes légères qu'il avait en avant, que l'armée ennemie approchait. Il fit sortir la sienne de son camp, la mit en bataille en parcourut les rangs, au galop de son cheval, suivi d'Amadis, d'Agraies, de Florestan et de Bruneo de Bonnemer.

— Gaulois! cria-t-il d'une voix sonore, songez que le vainqueur du roi Abies est avec vous : c'est vous dire que la victoire vous attend là-bas, dans les rangs de nos ennemis, que vous culbuterez bientôt! on a voulu la guerre, on l'a; on compte sur le triomphe, on ne l'aura pas. L'équité et la vaillance sont de notre côté : double raison de vaincre pour nous!...

— Gaule! Gaule! Gaule! répondit l'armée d'une seule voix. Vive Périon! vive Amadis! vive Florestan! Gaule! Gaule! Gaule!...

Ces acclamations furent enthousiastes et énergiques : on dut les entendre à l'avant-garde enne-

mie. Si bien que Lisvart, dont l'armée campait, en ordre de bataille, à une lieue environ de celle du roi Périon, eut grand'peine à contenir l'impatience de ses chevaliers, et que quelques légères escarmouches eurent lieu çà et là contre son gré et contre ses ordres.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette position. Lisvart et Périon furent avertis presqu'en même temps, aux premières lueurs de l'aube, que les coureurs envoyés à la découverte venaient de reconnaître, au delà des montagnes, une nombreuse armée au milieu de laquelle ils avaient distingué la bannière du roi Aravigne. Ce prince avait à cœur de se venger de la dernière bataille qu'il avait perdue, et sa présence, en face des deux armées de Lisvart et de Périon, s'expliquait par la haine qu'il leur portait et qui était doublée de celle que lui avait soufflée dans l'esprit le perfide Arcalaüs. Aravigne, en se tenant ainsi à portée, espérait profiter du moment où les deux armées ennemies seraient épuisées par la lutte, pour les attaquer avec la sienne et les mettre en pièces. Son espérance allait plus loin encore, puisqu'il songeait à s'emparer non-seulement de l'Ile Ferme et des richesses y contenues, mais encore des Etats du roi Lisvart. Au cas où il en aurait eu de trop, Arcalaüs était là pour partager avec lui...

Cette nouvelle contraria Périon et Lisvart. Incertains du parti que prendrait le roi Aravigne, ils disposèrent l'aile de leur armée la plus rapprochée des montagnes, de façon à pouvoir lui résister, et, en tous cas, à prévenir le désastre d'une attaque imprévue.

Les mouvements que nécessita ce changement de position retirent les deux armées et retardèrent la bataille qu'elles étaient sur le point d'engager. Jusqu'au lendemain, on se contenta de s'observer mutuellement, prêt à profiter du moindre prétexte pour commencer l'action.

Les premiers rayons du soleil furent le signal de cette bataille, dont les premières charges furent sanglantes; Amadis s'élança impétueusement dans la mêlée, à la rencontre de Gasquilan, roi de Suesse, qui l'avait envoyé défier la veille par un héraut, et, malgré les ennemis qui les entouraient de part et d'autre, ils purent lutter ensemble un assez long temps. Gasquilan perdit pied bientôt et roula parmi les morts et les mourants du champ de bataille; ce que voyant, l'empereur Patin commanda à dix de ses chevaliers romains d'aller enlever Amadis et de le lui amener mort ou vif.

Amadis, emporté par son courage, frappait aveuglément de ci de là, fauchant de son épée, comme un moissonneur les blés, tous les chevaliers qui s'approchaient de lui; il ne voyait pas ceux que Patin avait envoyés pour s'emparer de lui, et il allait être enveloppé, lorsque le fidèle Gandalin, qui combattait vaillamment à ses côtés, eut vent de la tentative et la déjoua. Au moment où Amadis venait d'être renversé par le coup de poitrail d'un cheval de ces dix chevaliers romains, Gandalin fondit comme un épervier sur ces misérables, en tua trois, et, descendant vitement de sa monture, il força son cher Amadis à la prendre. Cela se passa rapide comme l'éclair. Amadis, ainsi relevé, n'en fut que plus terrible, et les coups qu'il porta n'en furent que plus mortels. Il semblait qu'il fût invulnérable, protégé qu'il était par sa propre vaillance et par celle du fidèle Gandalin, qui s'était emparé d'un autre cheval, et qui ne le quittait pas d'un seul instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur.

Les charges continuèrent, sanglantes et multipliées; le succès en fut longtemps indécis, et des chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses que le prince Agraies reconnut Lisvart. Lors, courant avec fureur sur lui:

— Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnais Agraies devenu ton plus mortel ennemi!...

A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur; mais, ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leurs épées, ils se saisirent au corps.

Amadis, s'apercevant du péril que courait Lisvart, ne put le voir plus longtemps en danger de succomber sous un bras qu'animait la vengeance; et, se portant entre Agraies et Lisvart, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le temps à Lisvart de rentrer dans le gros de sa troupe, et priant Agraies, qui murmurait d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le prince Floyan, parent de l'empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups.

L'empereur Patin, qui vit rouler la tête de Floyan à ses pieds, fondit plein de rage sur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de son armure; mais Gandalin veillait sur une vie si chère, il détourna le fer de la lance; et le redoutable Amadis, s'élevant sur ses étriers, porta sur l'épaule de Patin un coup si terrible, que l'épaule tomba sur le sable avec le bras passé dans son bouclier...

Cette plaie horrible et les flots de sang qui s'en élancèrent, ne laissèrent qu'un instant de vie à l'empereur, et découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Lisvart voulut en vain les rallier en faisant ferme mine avec Grumedan, Cildadan et les chevaliers bretons; mais il comprit que la terreur des Romains avait plus de force que ses reproches, et il fut contraint de se replier en arrière en faisant sonner la retraite.

Agraies voulait poursuivre la victoire et charger Lisvart dans sa retraite; mais l'amant d'Oriane déroba encore son père aux coups de son cousin, en engageant Périon à lui commander de faire halte, sous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvait plus distinguer les siens des ennemis. Agraies obéit en murmurant, jusqu'à dire à son cousin:

— Ne vous lasserez-vous donc pas de faire grâce au plus ingrat de tous les princes!...

La nuit fut tumultueuse, et personne n'osa quitter les armes; mais le jour ne paraissait pas encore, lorsque Lisvart envoya demander une trêve et prier Périon de lui renvoyer le corps de l'empereur, pour lui faire des funérailles dignes d'un aussi grand prince; ce qui lui fut accordé.

Il profita de ce temps pour haranguer les chefs des Romains, leur rappeler la gloire dont ils s'étaient couverts autrefois, et les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui pour tenter le sort d'une seconde bataille.

Arquisil, depuis la mort de l'empereur, devenait le chef de son armée, comme étant son plus proche parent et le plus près du trône par sa naissance. Ce jeune prince crut avec raison qu'il était de sa gloire de suivre Lisvart et de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom romain : il était estimé autant qu'aimé des troupes qui venaient de perdre Patin, aussi tous les chefs lui firent de grand cœur serment de lui obéir et de servir son allié Lisvart avec le même zèle.

## CHAPITRE VI

**Comment, pendant que le sang coulait sur le champ de bataille, le bonhomme Nascian prit le parti d'aller trouver Oriane pour l'engager à user de son influence sur Lisvart, afin d'amener la paix.**

Tandis que le sang coulait de part et d'autre à torrents, que les crânes s'entr'ouvraient sous le tranchant des épées, que les entrailles se décousaient sous le fer acéré des lances, Nascian, en saint homme qu'il était, ne songeait qu'à remplir sa mission de charité et d'amour; tandis que Périon et Lisvart faisaient la guerre, il s'occupait du soin de ramener la paix.

La nouvelle du mariage prochain de l'empereur de Rome avec la princesse Oriane étant parvenue jusqu'à lui, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

Le jour où Lisvart chassait dans la forêt de Vindisilore, Nascian ayant conduit le petit Esplandian avec sa lionne aux pavillons que ce prince avait fait tendre pour la reine Brisène et les princesses, Oriane, vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle soupçonnait être son fils, avait prié Nascian de l'entendre en confession, et lui avait révélé tous les secrets qu'elle renfermait dans son âme.

Nascian, sachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avait reçu sa foi le jour où il la délivra des mains d'Arcalaüs; espérant aussi que le ciel avait reçu leurs serments sans en être irrité, puisqu'un fils dont il était prédit de si grandes choses était le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un héros et de ses serments, pût donner sa main à l'empereur.

Aussi, dès qu'il eut appris la suite des événements, la violence de Lisvart contre Oriane, l'enlèvement de cette princesse, et la guerre cruelle prête à commencer entre Lisvart joint aux Romains et les chevaliers de l'Ile Ferme secourus par le roi Périon, il crut devoir s'entremettre pour en arrêter la suite et l'effusion du sang que les nations chrétiennes étaient prêtes à répandre. Il le pouvait sans peine, en déclarant le mariage d'Oriane et la naissance d'Esplandian; mais n'ayant appris ces secrets qu'en confession, il ne pouvait les dévoiler sans crime, à moins qu'il n'y fût autorisé par la permission d'Oriane.

Nascian ne désespéra pas de l'obtenir, et, prenant sa besace et son bâton, il s'achemina vers l'Ile Ferme avec toute la diligence que son grand âge et sa faible monture purent lui permettre.

Après plusieurs jours de marche bien fatigantes, Nascian arriva près d'Oriane, qui fut émue en le voyant; elle le fit aussitôt entrer dans son cabinet :

— Ah! mon père, lui dit-elle, je suis encore plus malheureuse que je ne l'étais la dernière fois que je vous vis. La guerre, l'animosité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis et mon père; des combats sanglants ont déjà coûté la vie à beaucoup de chevaliers, et dans ce moment je frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux.

— Ma fille, lui répondit Nascian, il vous eût été possible de l'empêcher, en déclarant votre mariage et la naissance d'Esplandian. Je connais l'état de votre conscience, et je vous déclare que vous vous rendriez coupable du sang qui serait désormais versé, si vous différiez plus longtemps à découvrir vos secrets les plus cachés au roi votre père.

— Hélas! mon père, répondit Oriane en versant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'ose faire un pareil aveu?

— Non, ma chère fille, dit Nascian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous m'avez dit en confession m'est sacré; mais si vous m'accordez la permission de parler au roi votre père, j'espère, avec le secours de la grâce divine, changer son cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver votre union jusqu'ici secrète avec Amadis, et rétablir la paix entre deux grands princes qui doivent s'aimer et se soutenir mutuellement aujourd'hui.

— Ah! j'y consens de toute mon âme, lui dit Oriane; je ne peux plus soutenir ma situation présente et tous les maux dont je suis cause; je remets mon sort entre vos mains, et je vous conjure de parler au roi mon père le plus tôt qu'il vous sera possible.

— La résolution que vous prenez là, ma fille, dit Nascian, est d'une belle âme et d'un bon cœur. Cela vous sera compté, je vous assure, en ce monde et dans l'autre : en ce monde, où vous serez heureuse des heureux que vous aurez faits; en l'autre, où vous serez récompensée des flots de sang dont vous aurez empêché l'effusion. Le ciel vous protége et vous bénisse, ma fille!... Je ne lui demande plus, pour moi, que la force d'arriver auprès du roi votre père avant que la trêve ne soit expirée.

## CHAPITRE VII

**Comment le bonhomme Nascian, fort de l'autorisation d'Oriane, se rendit auprès du roi Lisvart auquel il dévoila le secret de la naissance d'Esplandian et les mystères de l'amour d'Amadis et d'Oriane.**

Nascian, allègre et content, se donna à peine le temps de prendre un frugal repas, et, remontant sur son âne, il se rendit dès le même soir au pavillon du roi Lisvart.

Ce prince fut très étonné de voir paraître le saint ermite, qu'il reconnut à l'instant.

— Saint homme, lui dit-il en l'embrassant, venez-vous pour me consoler?.... Hélas! mon âme en ce moment est déchirée par la douleur; mais votre voyage, votre présence m'annoncent que vous devez avoir des choses importantes à me dire... Homme de Dieu, parlez!

— Hélas! Sire, répondit Nascian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence? Je n'aurais peut-être pas la douleur de voir ces campagnes couvertes de sang! Souvenez-vous, Sire, que vous êtes chrétien, et que le pouvoir des plus grands rois doit céder à celui du grand fabricateur des êtres et des choses... Craignez de l'avoir offensé en voulant déshériter votre fille aînée, et la forcer à donner son cœur et sa main à l'empereur, contre la foi jurée des premiers serments...

— Eh! grand Dieu, que me dites-vous? interrompit Lisvart. N'était-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour sa fille, que de l'élever sur le premier trône de l'univers? Et cet hymen ne devait-il pas être agréable au Très-Haut, puisque l'alliance avec ce grand prince nous mettait en état de faire fleurir sa sainte religion?

— Ses décrets sont souvent cachés, lui répondit Nascian. Apprenez, Sire, qu'il avait depuis longtemps reçu les serments d'Oriane, et que des nœuds secrets l'unissaient au prince de Gaule du jour même où ce héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs...

Lisvart crut un instant que le grand âge affaiblissant la tête de Nascian, il ne lui contait qu'une fable sans apparence. Il le regardait d'un air surpris, lorsque Nascian reprit :

— Sachez, Sire, que tous ces secrets m'étaient connus; mais ils m'avaient été révélés sous le sceau de la confession par la princesse votre fille... Apprenez, de plus, que cet hymen agréable au ciel fut consacré par la naissance d'un fils dont plusieurs prédictions annoncent la haute destinée. Oui, Sire, ce jeune Esplandian, cet enfant si cher, que la Providence jeta dans mes bras et que vous élevez dans votre cour, Esplandian est ce gage précieux de l'hymen d'Oriane. Je ne pouvais vous le révéler sans sa permission; je viens de l'obtenir, et le ciel m'a donné la force pour vous annoncer, de sa part, qu'il exige que vous approuviez cette union, et, qu'ainsi qu'il l'a prédit, Esplandian soit celui qui vous unisse et vous réconcilie avec Amadis...

Lisvart baissa la tête et fut quelques moments sans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce héros et ses frères avaient fait pour lui, tout ce que son aimable et malheureuse fille avait dû souffrir lui revint en mémoire, et bientôt de grosses larmes coulèrent sur ses joues...

— Ah! mon père, s'écria-t-il en se jetant au cou de Nascian, quel cruel mystère! et qu'il coûte de sang et de malheur!... Ah! que n'ai-je su plus tôt quels étaient les nœuds et les sentiments d'Oriane et d'Amadis! Pouvais-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, et surtout quand j'ai dû plusieurs fois à ce prince et la vie et la victoire? Ah! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Périon et d'Amadis, rétablissez vivement une paix si désirable; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que l'union secrète d'Amadis et la naissance d'Esplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnaissance que je lui dois, et qu'en l'unissant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laisse le maître de toutes les conditions de la paix...

— O prince heureux! s'écria Nascian en se jetant aux genoux de Lisvart, l'Eternel met dans votre âme son esprit de sagesse! Votre justice, vos sentiments, l'amour de votre famille et de vos sujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire et d'un vrai bonheur!...

A ces mots, l'un et l'autre se levèrent et vinrent retrouver les chevaliers de la cour qui furent surpris de voir Lisvart les yeux encore rouges des larmes qu'ils avaient versées, mais brillant de la joie la plus vive.

Le jeune Esplandian entra dans ce moment; il venait de Vindisilore de la part de la reine Brisène, pour savoir des nouvelles de Lisvart. Quoique Esplandian fût beaucoup grandi dans sept ans d'intervalle et qu'il fût déjà presque de force à recevoir l'ordre de chevalerie, le bonhomme le reconnut à l'instant et lui tendit les bras.

Esplandian demeura quelques moments interdit, mais dès qu'il eut, lui aussi, reconnu le saint homme, il courut embrasser ses genoux. Lisvart eut bien de la peine à contenir les tendres sentiments qui l'agitaient, en songeant que c'était son petit-fils même qu'il voyait dans ce bel enfant qu'il avait toujours si tendrement aimé; il prit de sa main la lettre de la reine Brisène, et, se retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Nascian. Cette sage reine pressait dans sa lettre le roi, son époux de conclure la paix, et de se réconcilier avec Périon et les princes de la Gaule.

— Ne semble-t-il pas, dit-il à Nascian, qu'elle

nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Le ciel le veut! Le ciel le veut!...

Nascian, qui regardait la vue d'un fils si cher pour Amadis comme une récompense des maux injustes que ce prince avait soufferts, pria le roi de lui permettre d'emmener avec lui le jeune Esplandian et son neveu Sergil, pour l'aider dans son voyage. Lisvart y consentit d'autant plus volontiers qu'il sentait bien que la présence prolongée de cet adolescent qu'il aimait tant lui ferait trahir devant toute sa cour les sentiments qu'il éprouvait pour lui.

## CHAPITRE VIII

Comment le bonhomme Nascian, heureux d'avoir réussi dans la moitié de sa mission, se remit en route pour essayer de réussir dans l'autre moitié; et comment il fut accueilli, ainsi que le jeune Esplandian, par le vaillant Amadis de Gaule.



ien ne saurait rendre la joie du bonhomme Nascian qui venait ainsi de réussir dans la partie la plus délicate de sa mission. Tout n'était pas terminé, certes; mais le plus difficile était fait. A son sens, le reste devait aller tout seul.

En conséquence, il remonta sur son âne, et, suivi des deux adolescents qu'il aimait, montés sur des chevaux qu'ils conduisaient comme des hommes, il prit le chemin du camp d'Amadis, où tous trois arrivèrent le lendemain matin.

Le prince de Gaule, qui n'avait fait qu'entrevoir une fois Esplandian, ne le reconnut point; mais Quadragant qui l'avait vu peu de temps auparavant, courut l'embrasser :

— Mon mignon, lui dit-il, voilà ce chevalier Grec qui, [illegible]jour où il combattait pour Grassinde, vous d[illegible] vie de deux chevaliers romains.

Esplandian, assuré d'être en présence d'Amadis, courut baiser ses mains, comme au meilleur chevalier du monde et celui dont il désirait le plus recevoir l'ordre de chevalerie.

Amadis, ému par l'action et par les grâces de cet enfant, l'embrassa tendrement et lui demanda par quel hasard Lisvart l'avait laissé venir près de lui.

— Seigneur, lui répondit-il, voici le bon ermite Nascian qui vous l'apprendra.

Le prince de Gaule connaissait la réputation de sainteté de Nascian; il savait par Oriane que cet homme aimé du ciel avait les respects et l'amour des gens de bien; il lui demanda pardon de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritait de l'être.

— Vous honorez trop, lui dit Nascian, un pauvre pêcheur; nous le sommes tous, et la gloire et la sagesse du monde ne sont que de faibles étincelles vis-à-vis de cette lumière éternelle qui luit par elle-même, et qui féconde et tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur!... C'est en son nom, seigneur Amadis, que l'humble Nascian, ermite de soixante ans, et touchant presque à sa dernière heure, ose venir vous parler...

Amadis, pénétré de respect pour Nascian, fit retirer tous ceux qui l'entouraient.

— Parlez, dit-il, mon père, et soyez sûr d'être écouté par un homme qui vous est déjà soumis.

— Souvenez-vous, lui dit Nascian avec une force au-dessus de son âge, des soins paternels que la divine Providence a pris de vos jours! Sauvé de la fureur des flots, à laquelle vous étiez abandonné; vainqueur du redoutable Abies, reconnu par un grand roi pour être son fils, couvert de gloire en cent combats mémorables, heureux époux d'Oriane, père d'un jeune prince auquel les plus grandes destinées s'annoncent de toutes parts : tel est le sort d'Amadis, tels sont les bienfaits que l'Etre suprême semble se plaire à répandre sur lui! O mon cher Amadis! ô mon fils! pardonnez ce nom à la vieillesse d'un ministre du Seigneur, votre cœur n'est-il pas touché d'une vive reconnaissance? N'est-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir?

— Ah! mon père, répondit Amadis en lui serrant les mains, quelles que puissent être les conditions de cette paix, je les accepte, puisque c'est vous qui me les apportez; mais, comme fils, je dois à Périon de lui faire hommage de mes volontés; venez, de grâce, lui faire partager tous ces sentiments dont vous pénétrez mon âme!...

Amadis conduisit sur-le-champ le saint homme au pavillon du roi son père.

Périon, en les voyant entrer suivis d'Esplandian, fut si frappé de la beauté de ce jeune damoiseau, qu'il débuta par demander à l'ermite s'il était son père?

— Je ne le suis, répondit Nascian, que par les soins que j'ai pris de sa première enfance et par la tendresse que j'ai conservée pour lui. Non, Sire, ce jouvenceau n'est point le fils d'un pauvre ermite; il vous sera plus cher que vous ne le pensez, quand vous le connaîtrez...

S'occupant alors de l'objet de sa mission toute chrétienne, le saint homme représenta fortement à Périon tous les avantages qu'il devait retirer de la paix, si bien qu'il l'amena à la souhaiter aussi vivement que lui-même.

— Ah! Sire, lui dit-il, les hommes n'ont déjà que trop d'occasions et de prétextes pour s'entredétruire : point n'est besoin de leur en fournir! Ces tueries sanglantes ne sont pas si inévitables qu'on veut bien le faire croire : le monde n'a pas été créé par un Dieu charitable et bon, pour servir de théâtre continuel à ces horribles abattis d'hommes... La vie humaine est chose sacrée, et, quand

on a charge d'âme, comme ont les princes de la terre, on doit être avare du sang des autres dont on répond devant le prince du ciel..... Je ne sais point parler, et peut-être ne sais-je point convaincre... Cependant, Sire, quelque chose me dit qu'en vous parlant ainsi que je le fais, mon humble parole a du retentissement dans votre grand cœur qu'émeuvent les misères d'ici-bas. Les méchants seuls sont sourds!...

Périon avait, en effet, le cœur à la hauteur de cette grave situation. L'éloquente parole du pauvre ermite n'eut pas de peine à le convaincre. Il assembla sur-le-champ le conseil de ses premiers barons et leur fit part de tout ce que Nascian venait de lui dire, en les priant de lui communiquer leurs impressions et de donner leurs avis sur cette question de paix.

— Seigneurs, dit Angriote d'Estravaux, nous avons assez fait pour qu'on n'attribue pas à la peur une démarche dans le sens qui vient d'être indiqué... Il n'y a que les forts qui sachent être pacifiques et doux. La guerre prouve souvent l'injustice. On ne se bat que pour étourdir sa conscience..... Par ainsi, je propose qu'on envoie au roi Lisvart deux d'entre nous, par exemple Quadragant et Brian de Moniaste...

Angriote d'Estravaux jouissait parmi ses pairs d'une grande autorité, à cause de son courage, de ses mœurs et de son esprit : l'avis qu'il venait d'ouvrir fut couvert de l'approbation générale, et les deux chevaliers qu'il venait de désigner durent se disposer à se rendre en ambassade auprès du roi de la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE IX

Comment, sur l'indication du jeune Esplandian, Amadis et quelques-uns de ses compagnons allèrent au secours du roi Lisvart, menacé par l'armée du roi Aravigne ; et comment, une fois cette armée en déroute, Amadis et Lisvart se réconcilièrent.

De son côté, Lisvart avait réuni les princes les plus puissants et les chevaliers les plus renommés de son parti, afin de les consulter sur la conduite à tenir, et leurs avis se trouvèrent conformes au sien. De même que Quadragant et Brian de Moniaste avaient été choisis pour intermédiaires par Périon, Arban de Norgales et Guillan-le-Pensif furent élus pour aller dresser les articles de la paix avec Angriote, et les préliminaires que la prudence exigeait. Le premier de ces préliminaires fut d'engager Périon et Lisvart à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elles fussent à la distance de sept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Périon se replia de quatre lieues, sur l'Ile Ferme ; Lisvart fit retirer son armée sur la ville de Lubanie, qui se trouvait à la même distance du dernier champ de bataille, et où il comptait demeurer pendant le temps des conférences.

Ce prince avait donc disposé sa marche sur plusieurs colonnes ; deux lieues étaient faites lorsqu'il aperçut quelques corps de troupes légères qui paraissaient sur la montagne et dont quelques-unes même s'apprêtaient à descendre. Dans le même temps, Esplandian, comblé des caresses de Périon et d'Amadis, qui, cependant, n'avaient point voulu l'instruire encore sur sa naissance, regagnait avec son jeune compagnon Sergil le roi de la Grande-Bretagne, lorsqu'ils aperçurent, eux aussi, les troupes inconnues qui commençaient à se former.

Esplandian avait souvent entendu la reine Brisène parler de la haine invétérée que le roi Aravigne, Barsinan et l'enchanteur Arcalaüs nourrissaient contre Lisvart. Il avait appris dans le camp de Périon qu'Aravigne, à la tête d'une formidable armée, n'attendait que le moment d'écraser ou Lisvart ou Périon avec avantage. Ce jouvenceau, dont l'esprit et le cœur avaient pris de l'avance sur les autres enfants de son âge, imagina qu'Aravigne, craignant l'armée victorieuse de Périon, allait se porter sur celle de Lisvart, qui semblait se livrer à ses coups en se retirant dans la ville de Lubanie.

En conséquence de ce, Esplandian, au lieu de poursuivre sa route et de rejoindre Lisvart, retourna promptement sur ses pas, c'est-à-dire vers Amadis, à qui il raconta son impression à propos du mouvement de troupes qu'il avait remarqué en chemin.

Amadis admira la sagacité de l'avis que lui donnait ce jouvenceau, et, son amour pour Oriane ne lui laissant voir dans Lisvart qu'un prince que, plus que jamais, il devait secourir, il remonta incontinent à cheval et partit après avoir fait avertir le roi Périon du parti qu'il prenait. Florestan, Grasandor, Quadragant, Garnates et quelques chevaliers l'accompagnaient.

Cette petite troupe arriva fort à point. Aravigne avait déjà commencé son attaque, et l'armée de Lisvart, au moment de rentrer dans Lubanie, affaiblie, épuisée, découragée, ne se défendait que mollement, malgré l'énergie que déployait le roi afin de la rallier. Son arrière-garde, seule, maintenue dans le devoir par son héroïque exemple, faisait courageusement face à l'ennemi, qui la harcelait de toutes parts.

C'est dans ce moment si périlleux pour sa vie et pour son trône que survinrent le vaillant Amadis et ses non moins vaillants compagnons.

L'amant d'Oriane avait fait halte pendant quelques instants avant d'attaquer Aravigne. Il commanda à sa petite troupe de se former compacte afin d'être irrésistible, et cria : Gaule! Sa petite phalange s'ébranla alors et fondit sur l'armée d'Aravigne qu'elle troua et dans les rangs de laquelle elle porta l'épouvante en même temps que la mort.

Les chevaliers du roi Lisvart, en entendant ce cri terrible, qui leur était hostile quelques jours auparavant et qui maintenant leur était ami, sentirent leur courage renaître avec leurs forces.

— Ah! compagnons! s'écria le vieux Grumedan, qui portait la bannière royale. En avant! en avant! De par Dieu et de par Amadis, en avant!...

Norandel, Cildadan, Guillan-le-Pensif relevèrent aussitôt leurs épées et, criant : Gaule! à leur tour, ils se précipitèrent comme une avalanche sur l'armée d'Aravigne, qui se débandait déjà sous les coups impitoyables et irrésistibles de la troupe d'Amadis.

Le combat se soutint pendant quelque temps à cette porte de la ville, sur laquelle le centre et l'aile gauche d'Aravigne avaient porté leurs efforts réunis. L'aile droite, commandée par ce roi et par Arcalaüs, avait embrassé la partie méridionale de Lubanie. Ne trouvant là qu'une légère résistance, ils s'étaient emparés des barrières et des avant-postes de cette cité; en se formant en colonnes dans les principales rues, Aravigne espérait couper ainsi toute retraite au roi Lisvart, le prendre et le mettre à mort au moment où sa ressource serait de se retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs, entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquait Lisvart, envoya Barsinan, suivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, et prendre Lisvart par derrière.

Au moment même où Barsinan arrivait à l'endroit désigné, Amadis y arrivait aussi avec Lisvart et ses chevaliers. Le fils de Périon, un peu surpris de rencontrer là de nouveaux ennemis, ne perdit pas un moment à les charger, et le cri redouté de : Gaule! retentit pour la seconde fois. Alors, effrayées, les troupes de Barsinan plièrent et s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes pour alléger leur marche. Barsinan, désarçonné, cria merci et se jeta à genoux près du cheval d'Amadis qui le donna en garde au vieux Grumedan, et se précipita en avant dans la ville pour achever sa victoire. Après avoir fait un horrible massacre de tout ce qui s'opposait à son passage, il arriva aux portes méridionales de Lubanie, fit fermer les barrières et cerner la maison où Aravigne s'était retiré du combat avec Arcalaüs.

Lisvart, vainqueur de tous côtés, ignorait encore quel bras l'avait secouru si à propos. Il le demanda à ses chevaliers.

— Eh! quoi, Sire, répondit le bon Grumedan, n'avez-vous donc pas entendu crier : Gaule!... Eh! quel autre qu'Amadis aurait pu nous sauver la vie et la liberté?...

Amadis, qui arrivait sur ces entrefaites, entendit Lisvart s'écrier :

— Ah! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'une aussi généreuse action; mais je n'ose croire qu'il ait pu oublier si vite toutes mes injustices à son égard et à l'égard de ses chevaleureux compagnons.

— Oui, Sire, oui, répondit le vieux Grumedan avec feu, j'ose vous en répondre comme de moi!... Il n'est aucun acte héroïque et vertueux que mon Amadis ne soit capable de faire...

— Vous avez bien raison, cher Grumedan, de m'appeler vôtre, dit alors Amadis en abaissant vivement la visière de son heaume, car personne ne vous respecte et ne vous aime plus que moi... Mais, Sire, dit-il à Lisvart, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire aussi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous est le plus attaché qui soit au monde?...

— Ah! dès ce moment, répondit Lisvart attendri, en lui tendant les bras, dès ce moment, mon cher Amadis!... Ah! mon ami, que la vaine gloire et l'injustice m'ont coûté cher, et quel nouveau triomphe pour vous! Quel nouveau mérite n'avez-vous pas à oublier!...

— Sire, dit Amadis, je ne me souviens que des bontés et de la confiance dont vous m'avez si longtemps honoré... Je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai passés dans votre disgrâce, et comme le plus beau de ma vie celui où vous daignez me rendre votre amitié!...

## CHAPITRE X

Comment, la paix étant faite entre Lisvart et Amadis, on songea à faire le bonheur de tous les princes amoureux.

Tout était fini, ou à peu près. Le roi Périon ne tarda pas à arriver avec ses principaux chevaliers, et principalement Agraies, qui haïssait si fort Lisvart, comme on sait, mais seulement à cause d'Amadis.

Du moment qu'Amadis était réconcilié avec Lisvart, Agraies ne se voyait plus de raison de fâcherie avec ce roi. Chacun s'embrassa et se réconcilia : ce fut une fête à laquelle manquaient bien des gens, que l'on s'empressa de prévenir, Oriane, Mabile, Brisène, Elisène, Galaor.

Mais auparavant il fallait faire justice. Amadis et Périon allèrent trouver Aravigne, Barsinan et Arcalaüs, gardés tous trois à vue.

— Me reconnais-tu, perfide Arcalaüs? demanda Amadis en entrant.

— Je ne pense pas t'avoir jamais vu, répondit l'enchanteur en le regardant avec dédain.

— Tu portes cependant des marques qui devraient te faire connaître Amadis de Gaule! reprit Amadis en lui indiquant sa main mutilée.

— C'est à ta conduite que je pourrais te reconnaître, murmura Arcalaüs d'un air sombre.

— Mérites-tu donc qu'on te pardonne? demanda Amadis. Et si j'avais cette faiblesse, en deviendrais-tu plus homme de bien?

— Fais ce que tu voudras, répondit arrogamment Arcalaüs, je suis bien éloigné de te rien promettre... Et je ne désespère pas de te faire encore du mal, beaucoup de mal avant ma mort... Je ne suis pas pour rien l'enchanteur Arcalaüs : tu l'apprendras à tes dépens!...

Amadis et Périon, indignés, firent enfermer ce traître dans une cage de fer. Quant à Aravigne et à Barsinan, comme ils avaient abusé odieusement

de leur pouvoir, comme ils s'étaient déshonorés, et qu'ils n'étaient plus dignes d'être ni chevaliers ni souverains, Amadis et Périon les condamnèrent à être dégradés de ce double titre, on célébra sur eux l'office des morts, comme s'ils eussent vraiment cessé de vivre, on les rasa ignominieusement et on les confina dans une abbaye. Quant à leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis pour en faire la distribution.

Car ces noces étaient maintenant résolues entre Périon et Lisvart. Le même jour et dans le même lieu, c'est-à-dire à l'Ile Ferme, devaient se consommer également les épousailles de Grasandor et de Mabile, du nouvel empereur Arquisil avec Léonore, d'Agraies avec Olinde, de Bruneo de Bonnemer avec Mélicie, de Quadragant et de Grassinde, de Florestan et de Sardamire, et même de Galaor avec Briolanie!...

Quoique Oriane eût été prévenue par un message de son amant de l'heureuse issue de la guerre et des divers événements qui en avaient été la suite, cela n'empêcha pas son saisissement d'être extrême en revoyant Amadis. Mais ce saisissement fut délicieux.

— Madame, lui dit ce prince rayonnant de bonheur, je viens renouveler mes serments à vos genoux... Régnez à jamais en souveraine sur ce cœur, qui vous est soumis.

— Cher Amadis, répondit Oriane, il m'est donc enfin permis de vous appeler du doux nom d'époux! C'est à moi de vous être soumise...

— Devons-nous donc changer d'existence? s'écria tendrement Amadis. Le pourrais-je, divine Oriane? et puis-je ambitionner jamais d'autres droits que celui de vous prouver jusqu'à mon dernier soupir l'amour et la fidélité que je vous ai voués?...

L'empereur Arquisil arriva dans ce moment désiré si longtemps par ces heureux amants, et il fut dans leurs yeux le tort qu'il avait eu de l'interrompre. Lors Amadis, le conduisant vers Oriane, dit :

— Je vous présente, madame, ce digne chevalier auquel vous donnerez bientôt un nom qui lui sera plus doux que le titre auguste qui vient d'être la récompense de ses vertus. Autant l'empereur Patin, son oncle, nous était hostile à tous deux, autant l'empereur Arquisil nous sera fraternel...

— Je connais le cœur de ma sœur Léonore, dit Oriane, je suis sûre qu'il méritera votre attachement, et que les deux filles du roi Lisvart seront les deux plus heureuses princesses de la terre.

— Ah! madame, répondit Arquisil, ce ne peut être qu'en imitant ce héros que je peux mériter le nom de frère que je dois à son amitié!...

Ce fut là un des moments les plus heureux de sa vie. Son courage, sa bonté, son amour, recevaient enfin leur récompense.

Le bonheur de son père ne fut pas moins grand.

— Mon ami, mon vaillant compagnon, dit Périon qui survint quelques instants après Arquisil, que je t'embrasse encore!... Notre bonheur à tous est ton ouvrage... Tu as agi comme un roi, comme un père... Tu mérites bien que je m'incline devant ta sagesse comme devant ta vaillance. Je remets mes droits entre tes mains : partage entre tes amis les Etats que nous venons de conquérir... Fais plus encore pour eux : lis dans leur âme quelle femme peut les rendre heureux; dispose de ta sœur Mélicie... Je me refuse le droit de te désigner un chevalier qui m'est cher : c'est de ta bouche qu'il doit apprendre son sort.

Amadis, pénétré de reconnaissance, serra et baisa les mains de Périon.

— Accours, cher Bruneo, s'écria-t-il, viens aux genoux de mon père donner ta foi et recevoir celle de Mélicie!...

Périon vit à l'instant même Oriane, Bruneo, Amadis et Mélicie embrasser ses genoux.

— Ah! mes chers enfants, s'écria ce bon roi en étendant les mains sur ces quatre têtes si dignes d'amour, puisse le Très-Haut vous bénir comme je le fais en ce moment!

Quelques jours après, arrivaient à l'Ile Ferme la reine Elisène et le beau Galaor, presque rétabli et toujours amoureux.

## CHAPITRE XI

**Comment Urgande-la-Déconnue, à laquelle on ne songeait pas, prouva qu'elle songeait à ses protégés en survenant la veille des noces.**

La veille du jour où tant d'heureux devaient être faits, pendant que la population tout entière de l'Ile Ferme se réjouissait par avance des fêtes qui allaient avoir lieu, des acclamations enthousiastes, parties du port, annoncèrent l'arrivée de la flotte de la Grande-Bretagne, amenant le roi Lisvart, la reine Brisène et la jeune princesse Léonore.

Au moment où chacun des princes qui habitaient le palais d'Apollidon s'empressait de venir à la rencontre de Lisvart et des deux princesses, les cris d'une multitude effrayée se firent entendre. Le peuple courait de toutes parts, en fuyant les bords de la mer sur laquelle on apercevait une montagne de feu qui paraissait s'avancer vers l'Ile Ferme et n'en devoir faire bientôt qu'un monceau de cendres. Les dames se réfugièrent promptement dans le palais; mais les chevaliers ne craignirent point de s'avancer vers le port, pour observer cet effroyable phénomène.

Lorsque le rocher de feu ne fut plus qu'à environ cinq cents toises de la rive, il se fendit subitement en deux avec un fracas terrible; les deux moitiés s'abîmèrent dans la mer et laissèrent voir un monstrueux serpent qui se mit à fendre l'onde, en étendant deux ailes gigantesques en guise de nageoires. La tête de ce monstre, plus haute que les mâts les plus hauts, vomissait de sa gueule des torrents de flammes qu'accompagnaient d'affreux mugissements. Les chevaliers de l'Ile Ferme, malgré leur intrépidité ordinaire, furent sur le point de prendre peur; mais, animés par la présence de Périon, de Lisvart et des princes qui les accompa-

gnaient, ils s'avancèrent courageusement, prêts à braver tout, même la mort.

Leur étonnement fut extrême, lorsque tout-à-coup ils aperçurent le monstre battre des ailes et s'élever, s'élever encore, en cessant de mugir et de lancer des flammes. Puis un navire doré, couvert de fleurs et de pierreries, avec des voiles de pourpre, s'avança majestueusement vers le rivage, au son harmonieux des instruments que douze jeunes et belles nymphes faisaient retentir au loin.

— C'est Urgande-la-Déconnue! s'écrièrent Amadis et les deux rois.

Lors, suivis du nouvel empereur Arquisil, ils s'avancèrent.

C'était la fée Urgande, en effet. Ordinairement elle ne se montrait que sous les formes les plus étranges, et souvent les plus hideuses, pour inspirer la terreur. Mais, cette fois, comme elle se trouvait au milieu de ses amis les plus chers, elle parut sous sa figure naturelle qui avait la jeunesse et la beauté du printemps, avec la sérénité et la richesse de l'été. Lisvart et Périon lui donnèrent la main pour descendre de son navire. Arquisil, qui ne la connaissait point, se retira discrètement à l'écart.

Ce fut précisément vers Arquisil qu'elle vint, aussitôt qu'elle eut mis pied à terre.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix qui sonnait comme du cristal, quoique vous n'ayez pas l'air de me connaître, je suis depuis longtemps de vos amies... L'alliance que vous allez contracter, et que j'avais prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Une immense distance sépare l'île que j'habite de la capitale du monde où vous régnez comme successeur de l'empereur Patin, et cependant moins d'un jour me suffit pour me rendre auprès de vous. L'impératrice que vous allez faire en l'associant à votre sort m'est si chère que je veux sauver de la mort le premier fruit de son union avec vous, et que je veillerai sur le bonheur de vos jours et sur celui de votre postérité.

Arquisil, baisant courtoisement la main d'Urgande, lui répondit :

— L'univers sait quel est votre pouvoir, madame; Lisvart, Périon et leurs enfants m'ont appris quelle est votre bonté.

Urgande, alors, embrassant Amadis, lui dit :

— Vaillant Amadis, vous avez enfin ce que vous désiriez le plus au monde... Cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur. Les héros comme vous ne laissent point tomber leur épée en quenouille. Les combats, les victoires rempliront jusqu'au bout votre glorieuse vie!

— Madame, répondit Amadis, je ne demande plus au ciel que de me conserver Oriane et votre amitié.

Avant de suivre les deux rois au palais d'Apollidon, Urgande-la-Déconnue se fit amener deux jouvenceaux qu'elle avait laissés sur son navire. Tous deux étaient beaux, gracieux et vêtus splendidement. Les dames ne firent qu'un cri d'admiration en les apercevant.

— Mon mignon, dit Urgande au jeune Esplandian, je vous amène deux beaux compagnons dignes de vous. Ils vous seront utiles et vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Voici Manéli et voici Talanque : aimez-les pour l'amour de moi.

Pendant qu'Esplandian embrassait ses jeunes amis, Urgande se tournait vers Oriane et l'embrassait en lui disant :

— Belle Oriane, un amour heureux et tranquille va récompenser votre cœur de sa longue attente... Ne soyez pas ingrate envers les peines qu'il vous a coûtées et qui ont été mêlées de si agréables plaisirs...

Urgande caressa tour à tour les jeunes beautés que cette grande cour rassemblait. Il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque chose de particulier sur ses secrets les mieux célés, il n'en fut aucune à qui elle ne promît ses secours et son amitié.

— Ah! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, servez-vous, je vous en conjure, de tout votre pouvoir pour que Galaor me soit fidèle.

— C'est la seule chose que je ne puisse vous promettre, ma mignonne, répondit Urgande en souriant; mon pouvoir échoue là. C'est vous seule que cela regarde... Mais je m'étonne que vous ayez de semblables craintes avec des yeux comme les vôtres. Soyez assurée que Galaor vous aimera toujours... Et d'ailleurs, les petits Galaors dont il vous dotera seront là pour vous consoler, pour le cas improbable où il cesserait de vous être fidèle...

Urgande engagea les deux rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illustres amants. Et non-seulement, elle suppléa par son pouvoir à ce qui n'était pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle sut y faire paraître tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat, la galanterie et la dignité.

## CHAPITRE XII

Comment les noces d'Amadis et d'Oriane, et celles des autres princes et dames, furent célébrées en l'Ile Ferme, le jour même où fut éprouvé l'arc des loyaux amants.



Quand fut venu le jour où les chevaliers devaient recevoir de leurs dames aimées le doux fruit de leur attente, le saint homme Nascian se prépara pour célébrer spirituellement leurs noces, qui eurent lieu en grand appareil.

Au sortir de la messe, Amadis dit à Lisvart :

— Seigneur, je vous prie bien humblement de m'octroyer un don, que raisonnablement vous ne pouvez refuser...

— Mon fils, mon ami, répondit le roi, je vous l'accorde de grand cœur!

— Je vous supplie donc, Sire, de commander à

madame Oriane, votre fille, qu'elle éprouve, avant de nous mettre à table, l'arc des loyaux amants et la Chambre Défendue... Elle n'a pas voulu jusqu'ici, quelque prière que nous lui ayons faite... J'ai une telle fiance en sa loyauté et en son excellente beauté, que je suis assuré de la voir arriver là où, depuis cent ans et plus, aucune dame ni demoiselle n'a pu parvenir...

— Mon fils, répondit Lisvart, il ne tiendra pas à moi. Toutefois, je crains beaucoup que cette entreprise n'apporte quelque trouble en si bonne compagnie...

— Sire, reprit Amadis, mon cœur me dit que la fin de tout ceci sera conforme à mon désir et au vôtre. Rassurez-vous!

Lors, Lisvart appelant Oriane, que les rois Périon et Cildadan menaient par la main, il lui dit :

— Ma mie, votre mari me demande un don que je lui ai accordé, malgré mon vouloir et ma raison... Mais il a ma parole : avisez donc à faire ce dont je vais vous prier.

Oriane, très aise d'entendre son père lui parler si familièrement, fit une grande révérence et répondit :

— Sire, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira pour vous obéir...

— Ma mignonne, reprit le roi, il faut donc que devant que de nous mettre à table, vous essayiez l'aventure de l'arc des loyaux amants et de la Chambre Défendue : c'est là le don que j'ai accordé à Amadis.

Oriane, entendant cela, rougit jusqu'au blanc des yeux, ce qui la rendit plus belle encore et plus digne de triompher de Grimanèse. Elle ne put refuser son père ni la première grâce que lui demandait Amadis. Olinde et Mélicie, par attachement pour Oriane, et peut-être un peu jalouses en secret de la gloire que cette princesse allait acquérir, s'offrirent et furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve.

Agraies et Bruneo ne purent voir leurs maîtresses s'exposer ainsi sans en concevoir quelque alarme. Mais ils aimaient!

Pour Mabile, elle était trop sensée pour tenter cette épreuve.

— Je passerais encore plus aisément que jamais sous l'arc des loyaux amants, dit-elle à Grasandor, ce que je sens et n'ai jamais senti que pour vous m'en est un sûr garant... Mais je connais trop la supériorité des charmes d'Oriane pour lui disputer la palme de la beauté...

— Ah! du moins, lui répondit tendrement Grasandor, nulle ne vous la disputera jamais dans mon cœur, et la conquête de la Chambre Défendue ne pourrait vous donner plus de charmes à mes yeux...

Les trois princesses s'étant prises par la main, s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants et le passèrent sans obstacle. Jamais la statue qui le surmontait n'avait répandu tant de fleurs, jamais sa trompe n'avait rendu des sons aussi mélodieux. Les statues d'Apollidon et de Grimanèse frappèrent leurs regards. La beauté de cette dernière rendit Oriane assez confuse; elle se repentit d'avoir osé se soumettre à l'épreuve de la Chambre Défendue.

— Mais, du moins, dit-elle tout bas dans son cœur, nulle autre ne sera plus heureuse que moi.

Comme elle levait les yeux sur la table de jaspe, ainsi que ses deux compagnes, elles y lurent d'abord les noms de Briolanie et de Mabile. Bientôt un trait de lumière parcourut cette table et grava leurs trois noms et ceux de leurs amants à côté de tous ceux qui étaient inscrits là depuis un fort long temps. S'étant ensuite séparées pour observer la quantité de merveilles dont était enrichi l'espace qui renfermait l'arc, Oriane s'approcha d'une fontaine dont la vasque, relevée sur un massif de corail et de roseaux, était formée comme une conque marine. C'était la fontaine de la Vénus d'agathe, dont nous avons précédemment parlé. Oriane ayant plongé sa main dans le bassin pour y puiser de l'eau, la statue avança son bras vers elle et lui présenta la pomme offerte jadis par le berger Pâris; puis, de son autre main, détachant l'anneau précieux qui pendait à son oreille, elle l'offrit de même à la fidèle maîtresse d'Amadis, toute étourdie de ces merveilles.

Olinde et Mélicie, voyant qu'il pleuvait de pareils présents dans les mains de leur amie, se rapprochèrent aussitôt d'elle et la suivirent là où elle allait. Et bien leur en prit, car au moment où elles allaient toutes deux, la devançant, franchir une porte, deux dragons affreux firent mine de se jeter sur elles, et ils n'y eussent pas manqué si Oriane n'eût tout-à-coup paru. Lors, ils baissèrent leurs têtes redoutables et les trois amies purent passer et arriver enfin au dédale que nous avons décrit en temps et lieu.

Pendant que ces belles princesses employaient un temps assez long à visiter les merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avaient remportée dans la Romanie et dans la Grande-Bretagne, ne douta point un seul instant qu'elle ne pût faire la conquête de la Chambre Défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour quelques heures dans le labyrinthe où brillait, on s'en souvient, la verge de Prométhée. Sans donc consulter Amadis, Quadragant, ni les deux rois, ni personne, Grassinde s'avança, la tête haute et ses beaux cheveux au vent, vers l'arc des loyaux amants, où elle reçut la pluie de fleurs à laquelle elle avait certes droit.

Cet arc une fois passé, Grassinde s'arrêta devant les statues; son nom se grava sur la table de jaspe. Encouragée par ce premier succès, elle marcha vers le premier perron par lequel on allait à la Chambre Défendue. Elle ne le monta qu'avec peine, quoique ses genoux ne sentissent encore qu'une molle résistance. Mais lorsqu'elle voulut monter la première marche du second perron, une force irrésistible, inconnue, la renversa et la repoussa discourtoisement jusque sur le seuil de l'arc des loyaux amants.

C'est alors que le roi Périon l'aperçut.

— Ami Quadragant, cria-t-il, cours donc vite au secours de ta belle maîtresse que voilà pâmée sur le sol!

— Laissez, laissez, répondit tranquillement

Quadragant; il n'est pas mauvais qu'elle soit un tantinet châtiée dans sa chère petite vanité!... En vérité, dame Grassinde tire trop d'avantages de sa beauté : cela ne convient guère à la compagne d'un ancien guerrier de race de géant comme moi... Elle était un peu dédaigneuse avec moi : elle va me revenir douce comme une agnelle, j'en suis assuré.

Périon ne put s'empêcher de sourire des bonnes raisons que Quadragant lui donnait là. Finalement il courût l'aider à remporter Grassinde, qui se contenta de dire en reprenant connaissance :

— Ah! mon cher Quadragant, si mon aventure ne me rend pas moins belle à vos yeux, je n'ai rien perdu!...

Quadragant la rassura par les caresses les plus tendres.

— Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour-propre... Soyez sensible à l'amour que j'ai pour vous, et, chaque jour, mes soins, mes désirs, mon dévoûment vous en feront cueillir une plus précieuse et plus durable!...

Agraies et Bruneo virent avec crainte Olinde et Mélicie sortir du labyrinthe et s'avancer pour venger Grassinde. L'une et l'autre montèrent presque sans opposition les trois marches du premier perron; mais Olinde fut enlevée de la première marche du second perron, et Mélicie de la seconde; l'une et l'autre furent emportées les yeux fermés sur les fleurs dont la statue avait jonché le seuil de l'arc des loyaux amants. Bientôt les nouvelles fleurs qui tombaient sur elles les firent revenir et leur fit voir Agraies et Bruneo à leurs genoux.

Oriane était restée seule dans l'enceinte qui renfermait les perrons. Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour.

— Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme d'or que vous avez déjà reçue vous est le gage d'une victoire que vous seule pouviez remporter... Allez sans crainte maintenant ouvrir cette porte si redoutable pour toutes les autres beautés, et triomphez des charmes de Grimanèse aussi facilement que vous avez soumis à jamais le Chevalier de la Mer.

Oriane, ainsi encouragée, s'éleva légèrement sur le premier perron. Elle monta les deux premières marches, puis la troisième... La même main qu'on avait vue paraître lorsqu'Amadis avait franchi les perrons, se saisit doucement de celle d'Oriane et l'attira dans la Chambre Défendue, dont les portes d'or, restant alors ouvertes, laissèrent voir l'intérieur de cette Chambre resplendissant de lumière. Mille voix s'en élevèrent alors, des voix de cristal, sonores et harmonieuses, disant :

— Vive l'incomparable Oriane! Son âme et sa beauté surpassent encore celles de Grimanèse!... Qu'elle règne à jamais sur nous, et qu'elle fasse toujours le bonheur du parfait chevalier reconnu déjà comme supérieur au grand Apollidon!... Vive Oriane, la belle des belles! Vive Amadis, le loyal des loyaux!...

Ysanie, ancien gouverneur de l'Ile Ferme, s'avançant alors et montant librement sur le dernier perron, éleva sa voix pour déclarer que la conquête de la Chambre Défendue, faite par Amadis et Oriane, en rendait l'accès libre, et détruisait tout ce qui n'était que l'ouvrage des enchantements dans le palais d'Apollidon. Il y restait d'ailleurs tant d'ornements précieux et tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avait été jusqu'alors que l'effet d'un prestige et de l'illusion.

Ysanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la Chambre Défendue. Un festin où chaque chevalier répéta, sur un paon couronné, les mêmes serments que le ciel avait reçus, suivit le triomphe d'Oriane. Ce festin dura jusqu'au coucher du soleil. La nuit délicieuse qui devait le suivre ne pouvait être trop longue pour tant d'heureux amants : les bons rois Périon et Lisvart, égayés par les vins capiteux de la Grèce et de la Gaule, s'emparèrent l'un d'Elisène, l'autre de Brisène, et, tout en chantant, ils se retirèrent chez eux pour en donner l'exemple à leurs enfants...

Des fêtes merveilleuses eurent lieu les jours suivants dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis. La fée Urgande y assista. Quand elle fut sur le point de partir, elle profita d'un moment où elle était seule avec Cildadan et Galaor pour leur recommander spécialement, au premier, le jeune Maneli, au second, le jeune Talanque.

— Aimez-les bien, dit Urgande en souriant, car ils vous ressemblent un peu... Ce sont mes neveux, puisqu'ils sont les fils de mes nièces... Vous savez, mes belles et pauvres nièces?... Juliande et Solise vous lèguent ces deux charmants fruits de vos éphémères amours... Oubliez les mères, il le faut, mais aimez les fils : il le faut aussi. Adieu...

Et la fée Urgande disparut.

## CHAPITRE XIII

Comment, quelque temps après ces divers événements, la fée Urgande apparut de nouveau pour faire armer chevalier le jeune Esplandian, et le mettre à même d'entreprendre la quête de son aïeul Lisvart.

Arquisil et Léonore, suivis de Florestan et de Sardamire, étaient repartis; Périon et Elisène aussi; Galaor, Quadragant, Agraies et Angriote avaient accompagné Bruneo dans son expédition pour conquérir le reste des états d'Aravigne, dont une partie était limitrophe avec le royaume de Sobradise. Amadis resta dans l'Ile Ferme avec Oriane et sa cour.

Un jour que le prince de Gaule se promenait sur le rivage avec sa chère aimée, une grande femme en longs habits de deuil vint se jeter à ses pieds.

— Seigneur, s'écria-t-elle d'une voix dolente et lamentable, ayez pitié de mon malheureux sort!... Jamais dame n'implora vainement votre générosité... Non, seigneur, je ne me relèverai pas de vos genoux que vous ne m'ayez accordé un don... Ne craignez rien, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Oriane, je ne viens pas vous enlever encore votre mari... Le don que je lui demande est en sa

puissance, et je vous conjure, par l'amour qui vous unit à ce héros, d'intercéder auprès de lui pour obtenir la grâce que j'implore...

Les larmes de cette affligée émurent le cœur sensible d'Oriane. Elle fit à Amadis le signe convenu entre eux pour accorder une pareille demande.

— Relevez-vous, madame, dit Amadis, le don que vous me demandez vous est accordé.

Cette dame, se relevant aussitôt et relevant en même temps son voile, dit d'un air fier :

— Amadis, reconnais en moi la femme d'Arcalaüs. Je t'ai épargné la vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que me rendre la pareille. Arcalaüs est libre!

Amadis et Oriane étaient indignés de voir avec quelle audace et quelle adresse la femme d'Arcalaüs leur avait arraché ce don. Mais Amadis avait promis, et sa parole était sacrée.

— Suivez-moi, madame, dit-il à la femme d'Arcalaüs.

Ils allèrent tous trois au palais d'Apollidon, vers le perron dans lequel était enclavée la cage de fer qui renfermait le perfide enchanteur.

— Eh bien, Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton âme?

— De braver ta vengeance et d'attendre patiemment le jour de la mienne, répondit l'enchanteur d'une voix sombre et féroce.

— Mais quels sentiments aurais-tu, repartit Amadis, si, pour l'amour de ta femme, je te rendais présentement la liberté?...

— Je pourrais en être touché, si c'était toi qui l'eusses appelée près de moi..... Mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à briser les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier et ne pas persévérer dans les sentiments de haine et de vengeance qui m'animent contre toi?...

— Va! répondit Amadis, si tu pouvais mériter quelque estime, j'en accorderais à ce libre aveu; mais ce n'est point la fermeté d'âme qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, et la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui n'a pas réussi.

Amadis s'éloigna avec Oriane, et, quelques heures après, Arcalaüs et sa compagne quittaient l'Ile Ferme sous la conduite d'une forte escorte chargée de les accompagner jusqu'au château de Valderin.

A quelques temps de là, Amadis apprit que le roi Lisvart avait été enlevé par trois demoiselles, un jour qu'il s'était égaré en chassant sur les bords de la mer.

L'enlèvement de ce prince, ayant été su, en même temps, par tous les souverains voisins, Bruneo, Quadragant, Brindaboias accoururent à l'Ile Ferme et vinrent offrir le secours de leurs bras à Oriane, et la conjurer de prendre espérance dans la recherche qu'ils allaient faire du roi son père.

Au milieu de cette désolation générale, Urgande apparut, signalée à tous par la Grande-Serpente qui lui servait de monture.

— Ne vous avais-je pas assuré, dit-elle à Amadis, que vous me reverriez lorsqu'il en serait temps, et que celui d'armer Esplandian et ses compagnons serait arrivé?..... Je cours embrasser et rassurer Oriane.... Vous, rassemblez promptement Esplandian, le jeune roi de Dace, Talanque, Maneli, Ambor, fils d'Angriote, et vos principaux chevaliers, et apprêtez-vous à me suivre tous dans la Grande-Serpente, où les cinq damoiseaux seront armés chevaliers. Apprenez que c'est à eux qu'est réservée la recherche de Lisvart et la gloire de le délivrer, et que c'est en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour le découvrir...

Amadis et les chevaliers de l'Ile Ferme obéirent. Quelques heures après, tous ceux qu'avaient demandés Urgande se trouvaient sur ce singulier navire qui avait la forme d'un gigantesque serpent, où les cinq jouvenceaux passèrent leur veillée des armes. Le lendemain, de bon matin, on vit paraître Urgande portant une cotte de mailles noire, sa nièce Solise un heaume de même couleur, et son autre nièce Juliande un bouclier pareil.

— Bienheureux jouvenceau, dit la fée au jeune Esplandian, bien que la coutume soit de donner des armes blanches aux nouveaux chevaliers, j'ai voulu que les vôtres fussent un signe de votre situation présente, et du deuil que la captivité du roi votre aïeul doit porter dans votre âme.

Cela dit, Urgande et ses deux nièces armèrent de pied en cap le fils d'Amadis.

— Que dites-vous de ce jouvenceau? demanda la fée à Amadis.

— Madame, répondit le prince de Gaule, je crois qu'il saurait bien attaquer et se défendre s'il avait une épée...

— Ne savez-vous pas mieux qu'un autre, reprit Urgande, qu'il en existe une merveilleuse, qui depuis longtemps lui doit être réservée? C'est à lui d'en faire la conquête...

Les demoiselles d'Urgande apportèrent à l'instant de riches armes blanches, et quatre boucliers pareils, portant une croix noire, et les quatre compagnons d'Esplandian s'en couvrirent.

— Maintenant, vertueux Balan, dit Urgande à un grave chevalier, ami d'Amadis, qui se trouvait là, approchez; c'est vous qui devez armer chevalier le jeune Esplandian : l'estime et l'amitié qu'Amadis a pour vous, la générosité de votre belle âme, vous acquièrent cet honneur.

Balan, par modestie, voulut, dans le premier moment, s'en défendre. Mais les instances d'Amadis et d'Oriane le déterminèrent.

— Du moins, seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée si redoutable entre vos mains.

Alors, tirant celle d'Amadis, il donna la colée au jeune Esplandian, lui chaussa l'éperon droit et l'embrassa tendrement.

— Maintenant, reprit Urgande, chevalier Esplandian, conférez à vos jeunes compagnons l'ordre que vous venez de recevoir : ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce spectacle attendrissait tous les spectateurs. Mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portaient en disant à Amadis :

— Vous n'avez pas un instant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils.

A ces mots, elle les fit entrer l'un et l'autre dans un cabinet qu'elle ferma sur eux. Esplandian se mit incontinent à genoux pour recevoir les ordres de son père.

— Mon fils, lui dit-il, lorsqu'après avoir tué l'Endriague, je m'arrêtai quelque temps à la cour de l'empereur de Grèce, je promis à la princesse Léonorine, sa fille, et, à l'aimable reine Ménoresse, que si je ne pouvais retourner auprès d'elle, je leur enverrais un chevalier de ma race pour les servir. Je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine. Elle est de votre âge; cet anneau vous servira pour lui faire connaître que vous êtes celui que j'ai choisi pour acquitter ma promesse et se rendre à ses ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Lisvart, vous vous rendiez à Constantinople; le ciel prendra soin de votre destinée.

Amadis et son fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les demoiselles de sa suite formèrent un concert de flûtes, dont les sons tendres et voluptueux, accompagnés par ceux de plusieurs harpes, firent tomber toute la cour dans une douce rêverie qui fut bientôt suivie d'un profond sommeil. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils furent bien émerveillés de se trouver tous rassemblés dans le palais d'Apollidon. Esplandian et ses quatre jeunes compagnons ne se trouvaient plus avec eux.

## CHAPITRE XIV.

**Comment Esplandian, livré à lui-même, combattit un dragon, et se tira de ce mauvais pas.**

Esplandian avait cédé à un sommeil irrésistible, provoqué par les accords mélodieux que les demoiselles d'Urgande avaient tirés de leurs harpes; à son réveil, il se trouva seul; les princesses et les chevaliers de l'Ile Ferme l'avaient abandonné.

Il ne douta point qu'Urgande ne l'eût voulu ainsi pour le mettre en état d'entreprendre seul de plus grandes aventures, puisqu'il venait de recevoir de la main du vertueux Balan, l'ordre de chevalerie; aussi se consola-t-il facilement de cette solitude qu'on lui avait faite, en réfléchissant aux moyens d'égaler le renom de ses compagnons.

Son grand désir était d'arriver à aider la délivrance du roi Lisvart son aïeul.

Il parcourut les vastes appartements de la Grande-Serpente, mais n'y rencontra personne.

Ouvrant enfin la porte de la chapelle, il aperçut Sergil endormi entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous trois avec peine.

Sergil, qu'un si long sommeil avait presque abruti, ne le reconnut qu'après un certain temps, et tous deux essayèrent d'adresser aux vieillards plusieurs questions; mais ceux-ci indiquèrent par force signes qu'ils étaient muets.

Esplandian et Sergil, que ce long sommeil avait mis en grand appétit, cherchèrent longtemps et sans succès quelques vivres dans cet endroit; les deux muets les firent passer dans une salle où la table la mieux servie et le buffet le plus confortable leur annonça qu'Urgande veillait toujours sur eux.

Dès ce moment, Esplandian s'abandonna sans inquiétude à tout ce que cette sage fée déciderait.

En quittant la table, les deux convives virent que les grandes ailes de la Serpente étaient baissées, et qu'elle restait immobile près d'une montagne rocheuse très élevée et environnée par la mer.

Le récit qu'Esplandian avait entendu faire par Amadis et par Grasandor, de la forme et des merveilles de l'île de la demoiselle enchanteresse, lui fit juger que c'était cette même île qu'il avait devant les yeux; et bientôt, voyant les deux muets jeter un esquif à la mer, il s'y élança sans hésitation, suivi de Sergil.

Les muets abordèrent l'île en peu d'instants, et Esplandian gravit le sentier tortueux qu'il reconnaissait d'après la description que son père lui en avait faite; Sergil, s'apercevant qu'il n'avait pas d'épée, le força de s'armer d'un des avirons du bateau dans lequel restèrent les muets.

Après trois heures d'une montée fatigante, Esplandian, parvenu au sommet de la montagne, fut surpris d'entendre à cette élévation des sifflements aigus; il jugea qu'il y avait là quelques bêtes dangereuses à combattre, et, se retournant vers Sergil, qui le conjurait de ne pas aller plus loin, il lui dit:

— Laisse-moi continuer sans ta compagnie, tu n'es pas armé et ta vie m'est trop chère pour que je l'expose avec la mienne.

Esplandian ne fut pas long à connaître le péril auquel il s'exposait; s'arrêtant un moment sur le plateau de la roche pour reprendre haleine, le premier objet qui frappa sa vue, fut un petit temple d'Hercule, dont les deux battants de la porte étaient traversés et retenus par une riche épée enfoncée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte était faite.

Le désir de s'emparer de cette épée le fit avancer avec hardiesse; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches et s'élança sur lui en poussant d'horribles sifflements.

Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aiguës dont sa tête hideuse était armée; le monstre, que ce coup avait à peine ébranlé, renversa le chevalier en cherchant à briser ses armes avec ses griffes tranchantes.

L'intrépide Esplandian se dérobait aux replis de la queue du dragon avec peine, il réussit à le saisir au défaut des ailes et le fit tomber avec lui dans une étreinte affreuse, sans pouvoir s'en débarrasser; réunissant tout ce qu'il possédédait de résolution, il l'entraina avec lui près de la porte, et saisissant l'épée avec l'énergie du désespoir, il en frappa le dragon.

A l'instant même, un effroyable coup de tonnerre

retentit dans l'intérieur du temple, qui s'était ouvert, et le monstre tomba mort.

La commotion fut si terrible qu'Esplandian fut renversé et resta privé de sentiment jusqu'à la nuit.

En reprenant ses esprits, il vit le dragon étendu sans vie et le temple ouvert, dont l'intérieur brillait d'une lumière éclatante.

Armé de sa riche épée, il franchit le seuil de ce temple, qui contenait un mausolée brillant de la splendeur du soleil, sur lequel un grand lion d'or paraissait reposer : ce lion tenait d'une patte le riche et brillant fourreau de l'épée si vaillamment conquise ; de l'autre, il montrait un rouleau qui contenait ces mots écrits en langue étrangère :

« Lorsque doux récit et vive peinture exciteront la grande contrainte en toi, chevalier, que fortune conduit à surpasser tout autre renom que celui que tu dois acquérir, force te sera de revenir en ce même lieu pour y conquérir le trésor auquel en ce moment il t'est défendu de prétendre. »

Esplandian, regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande, s'y soumit, et se contenta de retirer de la patte du lion, le riche fourreau de son épée.

Il descendit aussitôt pour rejoindre Sergil qui frémissait des périls que son cher Esplandian n'avait pas permis qu'il partageât, et tous les deux regagnèrent l'esquif où les deux muets les attendaient.

Ils abordèrent en quelques coups de rames à la Grande-Serpente; Sergil s'y élança suivi d'un des muets, mais avant qu'Esplandian fût débarqué, l'autre muet, d'un coup d'aviron, fit éloigner l'esquif, et le faisant voguer avec la rapidité d'une flèche, il emporta au large Esplandian, aux yeux de son écuyer désespéré de se voir ainsi enlever son maître sans pouvoir partager sa fortune.

## CHAPITRE XV

Comment Esplandian, après avoir combattu des géants et tué le perfide Arcalaüs, arriva enfin jusqu'à la prison où gémissait le roi Lisvart.

Après dix jours de mer, la barque qui portait Esplandian aborda une grande île couverte de bois et de jardins, et présentant l'aspect d'un des plus beaux pays de l'univers.

Esplandian descendit sur le rivage et suivit la côte dans l'espérance de trouver quelque endroit habité; il se trouva bientôt en face de rochers en amphithéâtre formant une montagne élevée, couronnée par un très grand château défendu par de fortes courtines et de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à ce château; plein de confiance dans la sage Urgande, et se croyant invincible avec sa bonne épée, il chercha parmi ces roches avec tant de soin, qu'il découvrit un petit sentier qui paraissait aboutir au sommet de la montagne.

Après une heure de chemin il n'avait franchi que le tiers de ce sentier, et se trouvait sur un plateau où il vit un ermitage.

A l'aspect d'une croix surmontant la toiture de cette cabane, il en chercha l'hôte avec empressement.

L'ermite revenait d'une fontaine voisine, et fut très surpris de voir un chevalier le saluer et lui dire :

— Mon père, bénissez-moi, comme je vous bénis au nom du Sauveur.

— Depuis longtemps, répondit l'ermite, nul habitant de ces pays ne me fit un semblable salut; votre langage, vos armes, me feraient croire que vous êtes natif de Grande-Bretagne; mais par quel accident vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour votre vie ou votre liberté?

— Ne craignez rien pour moi, reprit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oserait attaquer l'une ou l'autre; c'est la Providence qui m'amène dans cette île, et je brûle d'impatience de connaître ce que me destinent ses décrets.

— Hélas! fit l'ermite, je suis comme vous, né sujet du roi Lisvart, et je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une nièce d'Arcalaüs qui me promit un riche établissement dans ses États. Je venais de perdre mon épouse; j'avais une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant : je la suivis; mais, quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette île, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, surtout en voyant celle qui m'avait abusé, renonçant au culte de ses pères, se livrer à une perversité de mœurs et de religion abhorrée de tout chrétien!

Esplandian crut pouvoir se confier à l'ermite, et lui fit part de l'enlèvement du roi Lisvart, de la douleur de tous les chevaliers de sa cour et de ceux de l'Ile Ferme qu'une paix heureuse avait réunis.

Il lui découvrit qu'un pouvoir surnaturel semblait l'avoir dirigé vers cette île; un frêle esquif et un muet seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses.

— Vos paroles, lui dit l'ermite, font naître en moi un violent supçon; ma fille me vint voir, il y a quelques jours, et me dit que sa maîtresse venait d'arriver pleine de joie de la Grande-Bretagne, et qu'elle avait dit en entrant, aux géants qui gardent ce château, que non-seulement elle avait délivré son frère, mais qu'elle avait eu l'art d'enlever un grand prince qu'elle allait enfermer dans leur prison. Ce monarque est peut-être le roi Lisvart.

— Ah! s'écria Esplandian, ce que vous dites me le fait penser; dès demain j'entreprends sa délivrance.

— Mon cher fils, reprit l'ermite en considérant sa jeunesse et sa beauté, gardez-vous d'offenser le ciel par une entreprise tellement au-dessus de vos forces : l'abord de ce château, nommé la Montagne Défendue, est inaccessible, et les trois géants qui le gardent suffiraient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs, si le prisonnier n'est pas le roi Lisvart, quel intérêt prendriez-vous au sort d'un inconnu?

— Ne me suffit-il pas, répliqua Esplandian, que ce soit un chevalier malheureux, et l'ordre de chevalerie ne me prescrit-il pas de le secourir? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; et demain, au lever du soleil, daignez m'indiquer la route que je dois suivre pour monter à ce château.

Le feu qui brillait alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'ermite que ce jeune chevalier agissait par une inspiration divine : il le prit par la main, sans insister davantage, et partagea avec lui ses provisions frugales.

L'ermite passa la nuit en prières; le matin il aida Esplandian à bien attacher ses armes, et le conduisant à travers les roches jusqu'au sentier taillé dans la pierre vive, qui montait au château, il le bénit et l'embrassa en versant un torrent de larmes.

Esplandian monta les degrés qui conduisaient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevait au milieu des larges fossés qui l'entouraient; un seul pont conduisait à la porte de fer qui paraissait être l'unique entrée; elle était défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il voulait éviter la mort.

— Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian, que tu me mènes à tes maîtres, armé comme je suis, et si tu le veux, je suis prêt à te suivre.

— Ah! ah! dit ce géant, tu fais le raisonneur? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves et belles! Vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre; peut-être pourrais-je t'admettre à l'honneur de me servir.

Esplandian, impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant; l'autre, croyant l'anéantir d'un coup de hache, le lui porta et le vit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappa à son tour d'un coup de pointe, et l'épée de la demoiselle enchanteresse, perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fit un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répandait à gros bouillon en expirant.

— Ah! malheureux, s'écria de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier. Comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber sous les coups d'une aussi vile créature!

A ces mots, il court sur Esplandian qui fait la moitié du chemin, et qui vole sous une voûte au devant de lui; une herse de fer, pesant dix mille, tombe derrière lui; son unique ressource alors est de vaincre et de punir le discourtois chevalier qui l'insulte, et, de part et d'autre, le combat commence avec fureur. Celle du géant augmente encore en voyant couler son sang, et celle d'Esplandian devient extrême lorsqu'il croit reconnaître le traître Arcalaüs, à sa main gauche mutilée et au son rauque de sa voix.

— Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le ciel vengeur des crimes envoie pour te punir!...

— Ah! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs; mais du moins je vais me venger sur toi de la longue et dure prison qu'il m'a fait subir!

A ces mots, il prend son épée à deux mains; mais Esplandian esquive ce coup qui ne frappe que l'air; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château. C'est là que, le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant et noyé dans son sang à la vue des habitants du château, préparant déjà des chaînes pour le prisonnier qu'ils attendaient de la main de leur maître.

Un jeune géant désarmé s'avance pour donner du secours à Arcalaüs.

— Ah! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit?

Esplandian, généreux comme toute sa race, se retire deux pas en arrière, et, baissant la pointe de son épée, il ne veut point poursuivre sa victoire contre un ennemi qu'il voit sans défense.

Ce géant, nommé Furion, délace le casque d'Arcalaüs, qui rend le dernier soupir en criant :

— Venge ma mort sur le fils d'Amadis et sur sa race!...

C'est ainsi qu'Arcalaüs reçut la punition de ses crimes par la main du fils d'Amadis.

Furion, dès qu'il le vit expiré, s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes. Esplandian ne le poursuivait point, et, voyant une vieille dame qui paraissait être la maîtresse de ce château il s'avança près d'elle d'un air respectueux.

— Je regrette, lui dit-il, madame, que ceux qui vous obéissent m'aient forcé de combattre et de leur donner la mort. J'ignore moi-même où je suis; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté, madame, et je cesserai de troubler les lieux que vous habitez.

— Va, lui dit-elle, je ne pense qu'à te voir plus malheureux encore que lui! Le sang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien; apprends qu'Arcabone, mère de Furion et de Matroco, ne craint point ta race, et qu'elle ne pense qu'à l'anéantir!...

Esplandian dédaigna de répondre à cette vieille mégère, et passa dans une grande cour pour éviter ses injures et son odieux aspect.

Peu de moments après, une grande porte s'ouvrit, et Furion, couvert d'armes étincelantes, en sortit, le cimeterre à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre devant Arcabone :

— Venez jouir, lui dit-il, du plaisir de voir venger votre frère Arcalaüs et votre neveu le brave Argantes. Mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement.

Furion ferma lui-même toutes les portes, et ne laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvait voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, et Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paraissait avoir un grand avantage sur lui; mais les armes noires qu'Esplandian avait reçues d'Urgande résistaient aux coups terribles de Furion, et l'épée de la demoiselle enchanteresse

tranchait celles de Furion, dont le sang avait déjà rougi le pavé blanc de cette cour.

Arcabone, voyant que son fils commençait à s'affaiblir, voulut courir pour séparer les combattants, mais avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel était porté. Furion ne jeta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Esplandian, et sa mère évanouie fut emportée par ses femmes.

Esplandian, toujours occupé de la délivrance du roi Lisvart, la suivit; mais, respectant la douleur d'une mère, il s'arrêta sur le seuil de la porte en attendant qu'elle eût repris ses esprits.

— Cruel! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux et en voyant Esplandian couvert du sang de son fils, cruel chevalier, viens-tu m'arracher les restes d'une vie que tu rends si malheureuse? Que veux-tu de moi? Je vais te faire délivrer mes trésors et toutes les richesses de ce château.

— Non, madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends à rien de ce que vous possédez, et c'est à regret que je fais couler vos larmes; mais rendez-moi sur-le-champ le roi que vous détenez prisonnier, et ne résistez plus vainement à la volonté du ciel.

— Viens donc, barbare, lui cria cette perfide enchanteresse, et je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appelant, ne doutait point qu'Esplandian ne cédât au charme attaché au seuil de la porte, pour priver de la connaissance ceux qui la passaient, mais l'épée lumineuse garantissait celui qui la portait de tout enchantement, et ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les siens étaient inutiles, et qu'elle vit Esplandian s'approcher d'elle en baissant la pointe de son épée.

— Ah! s'écria-t-elle, tu triomphes, ou plutôt, le pouvoir de mon ancienne ennemie Urgande triomphe par toi!

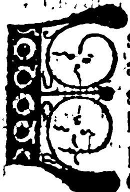
Furieuse, elle se leva :

— Suis-moi, lui dit-elle, et viens toi-même briser les fers de celui dont la captivité me coûte si cher!...

Esplandian la suit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte souterraine. Arcabone espère s'échapper à la faveur des ténèbres et lui tendre de nouveaux piéges; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lisvart, chargé de fers, attendait et désirait la mort.

## CHAPITRE XVI

Comment Esplandian, après avoir délivré son aïeul Lisvart, fut forcé de se mesurer avec Matroco le géant, qu'il convertit.



splandian, sans se faire connaître de son aïeul Lisvart, alla vers lui avec empressement et le dégagea de ses fers. Alors la vieille Arcabone, désespérée, tira un poignard pour l'en frapper; mais Esplandian, le lui arrachant et prenant la main de Lisvart, le conduisit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suivit en proférant mille imprécations sur eux, et se plaignit de ce que son fils Matroco ne pouvait la défendre.

Ce Matroco, l'aîné des géants qu'Arcabone avait pour fils, était le plus redoutable de tous; cependant ses mœurs n'avaient rien de féroce; il s'était embarqué depuis peu de temps pour aller visiter une île de ses États, et sa mère l'attendait de jour en jour.

Les deux princes étaient remontés dans la salle dont les fenêtres donnaient sur la mer. Le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jetait l'ancre dans le port. La vieille Arcabone, la reconnaissant, courut à l'instant dans la chambre voisine où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine à contre-poids la descendit en deux minutes au pied de la Roche Défendue. Arrivée là, elle jeta de grands cris en appelant Matroco, et courut le recevoir à la descente d'une chaloupe.

Lisvart, cependant, priait son libérateur, avec les plus vives instances, de se faire connaître.

— Il n'est pas encore temps, seigneur, lui répondit-il; mais sachez que, quand je répandrais la moitié de mon sang pour vous, je ne ferais que ce que je dois.

L'un et l'autre étaient passés sur un balcon, d'où Matroco, les apercevant, cria d'une voix forte :

— Rends grâce à ce haut rocher comme aux épaisses murailles qui te renferment; mais je ne sortirai jamais d'ici sans te prendre et me venger de toi!...

— Géant, lui répondit Esplandian, me crois-tu capable de me servir d'un pareil avantage? Choisis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre au bord de la mer, ou de venir sur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer, si tu l'oses!

Matroco, ne pouvant redouter un seul chevalier, brûlant de se venger de lui, et voyant qu'en le combattant dans son château c'était le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, n'hésite plus à monter, et le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où son frère est encore étendu baigné dans son sang.

Le premier objet qu'aperçut Matroco sous la première voûte fut le corps de son cousin Argintes. Il lui donna quelques larmes; mais quelle fut sa rage et sa douleur en voyant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, et quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

— Ah! traître, s'écria-t-il en apercevant Esplandian à l'extrémité de la cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, et peut-elle me payer de celles que tu me coûtes?

Dans ce moment, Arcabone, qui, par le moyen de sa machine, était déjà remontée dans sa chambre, accourut, fondant en larmes :

— Ah! mon cher fils! s'écria-t-elle, ne t'exposes pas à combattre le destructeur de notre race, et songe qu'il ne me reste que toi pour protéger et soutenir ma vieillesse.

— Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous et moi pleurons sont morts en braves chevaliers;

leur sang et l'honneur m'ordonnent également d'en tirer vengeance.

— Prends garde de t'abuser, lui dit Esplandian, sois plus sensible aux larmes de ta mère ! Ceux qui sont tombés sous mes coups m'ont attaqué ; mon projet est rempli, puisque je leur ai repris celui que je venais délivrer : reprends donc possession de ton château que je t'abandonne ; tout ce que j'exige de toi, c'est que tu embrasses la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Lisvart, et pour t'éclairer.

— Je ne te blâme point, lui répondit Matroco, tu te comportes en brave chevalier, mais tu me parais trop enthousiaste pour me persuader. L'honneur me prescrit de venger mes proches ; ce qui te paraît vrai n'est encore que très douteux pour moi, et conviens avec moi qu'un chevalier de ma force, et toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre : c'est au sort des armes à décider entre nous !

A ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian, qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre.

Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles ; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers ; celui d'Esplandian ne fut point entamé ; l'épée enchantée emporta le tiers de celui de Matroco.

Ces deux coups furent suivis de plusieurs autres, que la colère qui s'allume dans les combats rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Esplandian, son sang coula bientôt de plusieurs blessures ; mais celles dont Matroco fut couvert, après un combat de deux heures, l'affaiblirent et le firent désespérer de remporter la victoire.

Matroco, pour la première fois de sa vie, recula de deux pas et s'appuya sur le pommeau de son épée. Esplandian, quoique couvert de son propre sang, était encore en état de poursuivre sa victoire ; mais son zèle et sa générosité l'emportèrent sur le désir d'achever de vaincre son ennemi.

— Le Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco ; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfants !...

Matroco, touché, resta plongé dans une méditation profonde ; il ne relevait plus son épée pour combattre, lorsque sa mère, effrayée, accourut toute en larmes entre les deux combattants pour les séparer. L'un et l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas ; mais Matroco, affaibli par la quantité du sang qu'il avait perdu, tomba sur ses genoux :

— Dieu des chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes ! O grand Dieu que je reconnais, prends pitié de moi !

A ces mots, abandonnant son épée, et s'appuyant sur sa main gauche, il traça sur le sable une croix de sa main droite, et se prosterna pour l'adorer.

A ces signes éclatants de la grâce céleste qui se manifestait dans Matroco, Esplandian se jeta à genoux, et lui présentant son épée par le pommeau, il lui dit :

— Ah ! digne chevalier, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez sur vous-même...

Esplandian et Lisvart, s'apercevant que le sang de Matroco continuait à couler, et qu'il s'affaiblissait de moments en moments, le prirent dans leurs bras et l'emportèrent doucement dans la chambre de sa mère, qui remplissait l'air de ses cris. Le premier soin de Matroco fut d'envoyer sa flotte pour délivrer les prisonniers chrétiens qu'il avait sur ses vaisseaux, et qu'il regardait dès lors comme ses frères.

## CHAPITRE XVII

**Comment maître Hélisabel, délivré par les ordres du géant Matroco, le secourut de sa science.**



Maître Hélisabel était du nombre des prisonniers que Matroco venait de donner l'ordre de délivrer. Il reconnut, en arrivant, le roi Lisvart, et courut se jeter à ses pieds. Ce prince l'embrassa, lui montra le géant blessé, et le conjura d'employer tout son art pour lui sauver la vie. Esplandian, que personne ne connaissait encore que sous le nom de Chevalier Noir, oublia dans ce moment qu'il était blessé lui-même, pour ne s'occuper que de Matroco.

Tout ce qu'Hélisabel put faire, ce fut d'arrêter son sang et de panser légèrement des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement et les soins d'Hélisabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcabone resta seule près de son lit, et le Chevalier Noir, tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnaître, en lui défendant expressément de le nommer ; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui serait possible à l'ermitage, et, profitant d'un moment d'absence de Lisvart, il sortit du château et retourna chez l'ermite, qu'il trouva seul avec son muet.

Lisvart fut très affligé de ne plus trouver le Chevalier Noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avait reçus.

Lisvart et Hélisabel parcoururent le château et firent enlever les corps, parmi lesquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant passer, sortit en gémissant pour embrasser les restes défigurés de son fils et de son frère ; elle redoubla ses imprécations contre Lisvart, qui cherchait en vain à la consoler, et qui ne put s'empêcher

de lui demander par quelle fureur obstinée elle lui donnait tant de preuves de sa haine.

— Roi malheureux, lui répondit-elle, peux-tu me le demander? N'as-tu pas fait ton gendre de ce Beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque et qui blessa mon frère pour défendre une demoiselle? Mon mari Cartadaque n'est-il pas tombé sous les coups du même chevalier dans la bataille que tu donnas à Cildadan? Oui, j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis et de toi; mais mon ennemie, la fée Urgande, avait pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantements. J'espérais du moins me venger de toi, je n'attendais que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas! je perds tout dans un jour, et je...

Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appelèrent dans la chambre de son fils; elle le trouva presque expirant, et Matroco voyant accourir Hélisabel à son secours, lui dit :

— Mon ami, le plus grand et le seul bien que je puisse recevoir de toi, c'est l'eau salutaire du baptême, que je te demande au nom du Dieu que nous adorons!

Hélisabel n'hésita pas à le satisfaire, et Lisvart, entrant dans ce moment, vit Matroco lever les yeux vers le ciel; mais, dans l'instant, il les ferma pour toujours, et sa tête retomba sur son oreiller.

Lisvart, tout en larmes, se jeta à genoux près du lit et se pencha pour baiser la main de celui qu'il regardait comme un prédestiné.

La vieille Arcabone, furieuse, et ne se connaissant plus en voyant expirer son fils, sauta sur son épée qu'elle trouva près de son lit, et voulut en frapper Lisvart. Hélisabel la désarma et essaya en vain de la calmer; elle jeta un cri, s'élança vers la fenêtre qui donnait sur la mer battant au pied du rocher et s'y précipita.

Les mariniers de la flotte de Matroco, voyant tomber Arcabone, se jetèrent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirèrent des eaux qu'un corps froid et inanimé.

Celui qui commandait cette flotte, sachant déjà qu'Argantes, Arcalaüs et Furion étaient morts, et que Matroco touchait à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré; et faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile et s'éloigna de la Roche Défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

## CHAPITRE XVIII

Comment Hélisabel, en retournant à l'ermitage où était Esplandian, lui fit un portrait si vif de la princesse Léonorine que ce jeune prince en devint éperdument amoureux.



Pendant que Lisvart, épuisé par sa longue prison, se faisait servir par les gens du château qui, voyant leur maître mort, venaient de lui prêter serment de fidélité, Hélisabel était descendu vers l'ermitage, dont le maître voulut d'abord lui refuser l'entrée; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, et courut à lui les bras ouverts. Hélisabel ne lui trouva que des blessures légères, dont sur-le-champ il apaisa la douleur.

Esplandian l'ayant questionné sur les événements qui l'avaient rendu prisonnier de Matroco, Hélisabel lui raconta qu'après le long sommeil dont ils avaient été tous saisis dans la Grande-Serpente, après avoir vu Balan l'armer chevalier, il s'était trouvé près de Quadragant et de Grassinde dans les Etats de cette princesse; que Grassinde l'ayant envoyé près de son frère le comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le duc de Sansuègne, il avait passé quelque temps dans cette cour, et qu'à son retour un corsaire de la flotte de Matroco l'avait fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit; il se souvenait des derniers ordres de son père Amadis, et ce fut avec une secrète agitation qu'il demanda des nouvelles de la cour de Constantinople.

— L'empereur, dit Hélisabel, et sa charmante fille Léonorine m'ont marqué le même empressement que vous pour connaître tous les détails de la conquête et des merveilles de l'Ile Ferme. Nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce héros que nous ne connaissons encore que sous le nom du chevalier de la Verte Epée, qui s'en est rendu le maître; vous nous apprenez aujourd'hui que le roi Lisvart l'a pris pour son gendre; mais quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connaîtrons que sous le nom de chevalier de la Verte Epée, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté envers nous de la promesse qu'il nous a faite de revenir sous ce nom dans cette cour ou de nous envoyer à sa place le chevalier de sa race qui lui sera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continua Hélisabel, de leur raconter les prodiges de votre naissance, de votre éducation et des lettres que vous portez écrites sur votre sein. Quoi! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis est ce beau damoisel Es-

plandian, dont mon cousin Gastilles m'a dit tant de bien ? Ah ! que je suis curieuse de savoir s'il est en effet aussi digne de tout ce qu'on en raconte, et s'il est le vrai fils d'Amadis !...

La plus vive rougeur colorait les joues d'Esplandian pendant ce récit; il le prolongea par les questions multipliées qu'il fit sur tout ce qui regardait la jeune Léonorine. Soit que cette belle princesse eût fait une forte impression sur Hélisabel, soit qu'Urgande l'inspirât alors, Apelles et Protogènes réunis n'eussent pu faire un portrait plus séduisant que celui qu'Hélisabel fit de la charmante Léonorine.

O puissance de l'amour ! les dieux ne nous ont-ils donné des sens que pour ta gloire ? Il n'en est donc aucun qui ne puisse recevoir tes douces impressions ! Chaque trait du portrait de Léonorine se gravait dans le cœur d'Esplandian à mesure qu'il était tracé par Hélisabel; les yeux d'Esplandian n'eussent pu porter un feu plus rapide et plus vif dans son âme que tout ce qu'il entendait, que tout ce qu'il se plaisait à se faire répéter.

— Que serait-ce, grand Dieu ! si je la voyais, disait-il en lui-même, puisque je sens déjà que je l'adore ?..... Ah ! mon cher Hélisabel, ajouta-t-il, cèle mon nom plus soigneusement que jamais ! Tu sais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la cour de l'empereur. Hélas ! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paraître aux yeux de Léonorine ?

Hélisabel, jugeant qu'il était temps qu'il retournât près de Lisvart, convint avec Esplandian qu'il tairait son nom, et qu'il s'échapperait tous les jours pour venir le voir jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures et qu'il fût en état de porter les armes.

Puis il prit congé de lui.

## CHAPITRE XIX

**Comment la jeune Carmelle, qui regrette Matroco et Arcabone, voulut les venger en tuant leur meurtrier, et comment l'amour arrêta son bras au moment même où elle le levait sur Esplandian.**



Hélisabel s'en retourna auprès de Lisvart, où il trouva la jeune Carmelle, fille de l'ermite.

Carmelle, sentant la nécessité de se soumettre au vainqueur de Furion et de Matroco, s'était jetée aux genoux de Lisvart; elle lui raconta comment Arcabone l'avait amenée de la Grande-Bretagne, dès son enfance, et finit par lui rendre hommage comme à son légitime souverain, et par le prier de la prendre sous sa protection. Lisvart la reçut avec bonté et lui promit de la ramener au service de la reine Brisène, dès qu'il retournerait dans la Grande-Bretagne.

Carmelle descendit sur-le-champ à l'ermitage pour faire part à son père de ce que Lisvart venait de lui promettre; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion et de Matroco qu'on venait d'ensevelir, et le balcon d'où sa maîtresse s'était élancée dans la mer.

Carmelle, spirituelle, aimable et d'un caractère doux et riant, avait toujours été très bien traitée par Arcabonne et ses deux fils; ceux-ci même avaient souvent désiré de lui plaire; et, quoiqu'elle eût été toujours insensible à leur amour, cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle, Carmelle n'avait pu s'empêcher de leur savoir gré des sentiments qu'ils avaient eu pour elle, et de n'avoir jamais parlé comme des maîtres en les lui faisant connaître. Elle ne put leur refuser des larmes, et sentit naître en son âme la haine la plus violente pour celui qui leur avait donné la mort.

Elle arriva chez son père dans un moment où cet ermite était descendu avec le muet d'Esplandian pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvait être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélisabel avait empêché de dormir pendant toute la nuit, s'était assoupi le matin; il ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour.

Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian était couvert en combattant les deux géants, et son épée encore teinte de leur sang, un mouvement de fureur la saisit, elle prit cette épée et s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Sans réfléchir davantage, elle marche l'épée haute près du lit, et voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge et frapper un coup plus certain. Mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle lorsqu'un rayon qui donnait sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle voulait immoler !

Esplandian, dans ce moment même, rêvait qu'il était aux genoux de Léonorine; la pâleur de son teint était animée, un mouvement involontaire acheva de découvrir son cou d'albâtre; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvrait, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevait un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour ! Amour ! quel asile, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups ? Cet ermitage où tout respirait la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttait encore de l'épée qu'elle tenait dans sa main, rien ne put empêcher cette gente pucelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près

même, du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il poussait alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elle les unit un moment à celles de ce charmant chevalier.....

L'instant d'après, confuse de ce qu'elle venait de faire, et craignant que le chevalier ne s'éveillât, elle se retira sans faire de bruit, mais ce fut en soupirant, en le regardant toujours, et portant au fond de son cœur un trait fatal qu'elle ne put jamais arracher.

L'ermite et le muet étant revenus peu de temps après, Esplandian se réveilla. Leur suprise à tous trois fut extrême en ne revoyant plus l'épée; ils la cherchèrent vainement : Esplandian qui connaissait sa bonté la regretta ; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

## CHAPITRE XX

**Comment la pauvre Carmelle, enamourée du bel Esplandian, lui demanda la permission d'être son esclave.**

Carmelle étant retournée près de Lisvart, le trouva plus empressé que jamais à questionner Hélisabel qui se défendait adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le chevalier Noir était devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sorti et dit à Lisvart :

— Sire, je peux vous promettre de vous faire trouver le chevalier que vous cherchez, mais j'ose en même temps vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre.

Lisvart le lui promit; et Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvait tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre et lui fit reconnaître l'épée de son sauveur, qu'elle avait emportée, teinte encore du sang de ses ennemis.

— Ah ! ma chère Carmelle, s'écria Lisvart, conduis-moi promptement près de lui, et je te jure de te faire accorder le don que tu demanderas.

Carmelle, ne voulant pas faire connaître le détour caché qui conduisait à l'ermitage, fit amener deux chevaux, et conduisit Lisvart par un chemin facile, mais infiniment plus long.

Ils étaient en bas de la montagne, lorsqu'un écuyer accourut à Carmelle avec un air effrayé :

— Ah ! dit-il, courons vite avertir Furion et Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine par deux chevaliers couverts d'armes blanches, et portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déjà mis à mort les chevaliers qui le suivaient, et Vindoraque est près de succomber sous leurs coups !...

Lisvart dit à Carmelle de rester avec cet écuyer, et s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tirait à sa fin; et quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des chevaliers, et faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versait lui laissait à peine la force de la relever.

Lisvart, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes, eut le plaisir, en les joignant, de voir le géant tomber sous leurs coups.

Ces deux chevaliers, reconnaissant aussi Lisvart, qui n'était point armé, delacèrent promptement leurs casques, et allèrent se jeter à ses genoux; c'était Talanque, fils de Galaor, et Ambor, fils d'Angriote d'Estravaux.

Lisvart les embrassa tendrement et leur raconta tout ce que le chevalier Noir avait fait pour sa délivrance.

— Ne doutez point, lui dirent-ils, que le chevalier Noir ne soit votre petit-fils Esplandian !

— Ah ! plaise au ciel que ce soit lui, dit Lisvart ? Suivez-moi, mes chers enfants, je vais vous conduire à son asile !...

Lisvart, reprenant le même chemin par lequel il était descendu, rejoignit bientôt Carmelle qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lisvart l'ayant rassurée, elle les conduisit à l'ermitage, en les précédant de quelques pas.

— Mon père, dit-elle à l'ermite, je vous amène le roi Lisvart et deux chevaliers de sa cour, compagnons du chevalier blessé...

L'ermite se lève, reconnaît son souverain, embrasse ses genoux, et le conduit à la chambre du blessé.

Esplandian, presque déjà rétabli de ses blessures, était alors assis sur le bord de son lit; il voulut se lever; mais il fut retenu par Lisvart qui le serrait déjà dans ses bras.

— Ah ! mon cher enfant, lui dit-il, que ne te dois-je pas !...

Ambor et Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon; ils lui racontèrent leur combat et la mort de Vindoraque, et le pressèrent de quitter l'ermitage pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Ile Défendue dont il était le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre demoiselle n'avait pu, sans en être frappée comme d'un coup de foudre, apprendre que celui qu'elle adorait était un grand prince, fils d'Amadis; elle vit à l'instant la distance qui les séparait, et l'impossibilité de s'unir au chevalier qui captivait son âme.

En entrant dans sa chambre, lorsqu'elle vit l'épée qu'elle avait emportée la veille, son premier mouvement fut de s'en percer le cœur, mais une réflexion secrète l'arrêta.

— N'est-ce donc rien que d'aimer, se dit-elle ? N'est-ce donc rien que de voir sans cesse et de servir ce qu'on adore, même sans espérance ?

Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour, peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle était alors pénétrée. Quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur, ou l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher; une douce illusion se répand quelquefois sur

tous les sens, l'imagination s'égare, elle nous abuse, et ces instants d'un état moins malheureux, nous attachent et nous consolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devait obtenir un don de l'aimable Esplandian; l'amour fixa ses idées, dicta sa demande, et courant éperdue, les joues couvertes de moments en moments, ou d'une pâleur mortelle, ou d'une rougeur extrême, elle entra dans la chambre où les chevaliers venaient d'arriver; c'est là que, vaincue par la force de sa passion, elle dit :

— Ah! Sire, plaignez une victime infortunée de l'amour! Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Esplandian, votre petit-fils; hélas! qu'il me l'accorde, ou je vais expirer à vos pieds!...

Esplandian, embarrassé, hésitait à répondre à Carmelle, lorsque cette gente pucelle poursuivit ainsi :

— Je vous aime... mais je vous aime sans nul espoir... Je ne demande, je ne désire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir, de ne vous quitter de ma vie, de vous servir sans cesse, de ne m'occuper que de votre gloire et de votre bonheur..... Oui, la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité! Oui, je le jure à vos genoux, si vous aimez jamais, je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux! Ou donnez-moi la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera jamais de vous!...

Esplandian fut très touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé, de la jeune Carmelle; mais celui dont il se sentait épris pour Léonorine l'empêchait de lui répondre, lorsque ses deux compagnons et Lisvart, émus jusqu'aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors, vaincu par l'amour et la générosité des sentiments de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitterait de sa vie.

Elle reçut cette promesse comme une grâce, et, dès ce moment, s'aveuglant elle-même sur tout ce qu'elle aurait à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers désirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimait, remplit son âme de la joie la plus vive et la plus pure. Carmelle prit les mains d'Esplandian, les couvrit de larmes, et renouvela les mêmes serments qu'elle venait de faire.

Elle repassa dans sa chambre pour se remettre un peu du trouble qui l'agitait; et, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devait souvent porter le poignard dans son cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de se rendre agréable et de jour en jour plus utile à celui qu'elle avait choisi pour être le maître de ses volontés et de sa vie!...

Tandis qu'Esplandian, Lisvart et les deux chevaliers causaient ensemble de l'amour de Carmelle et du pouvoir irrésistible qui l'avait entraînée, le son d'une harpe frappa leurs oreilles, et bientôt ils entendirent la tendre et malheureuse Carmelle chanter ces paroles :

Te voir, t'aimer, sans te le dire,  
Pourra suffire à mon bonheur;  
Je saurai cacher un martyre  
Que tu plains au fond de ton cœur.  
Les maux que fait souffrir l'absence,  
Seraient les plus mortels pour moi :  
Je crains moins ton indifférence,  
Que d'aller languir loin de toi...

Si l'image charmante qu'Esplandian s'était faite de Léonorine, d'après le récit d'Hélisabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été sans doute encore plus sensible aux sentiments que Carmelle exprimait dans cette chanson, dont ses compagnons et lui s'aperçurent que les derniers chants avaient été interrompus par des sanglots. Cependant il sentit naître dans son cœur une tendre amitié pour elle; et, s'il était possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle aurait pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son âme.

Le jeune Talanque ne pouvait qu'être très surpris de l'insensibilité de son cousin : ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, et qui donnaient de nouveaux charmes à Carmelle, était aussi digne du fils de Galaor, que les sentiments d'Esplandian l'étaient du fils d'Amadis et d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter son cousin; mais la modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor et Talanque rendirent compte à Lisvart de tout ce qui leur était arrivé depuis que, pendant son sommeil, ils avaient été tirés de la Grande-Serpente, et s'étaient trouvés dans une barque qui les avait portés sur les côtes de la Norvége, où le roi de ce pays, père de la belle Olinde, était près d'être détrôné par deux des ses neveux. Sachant qu'Agraies, comme époux d'Olinde, devait lui succéder, ils avaient formé une faction pour conserver ce royaume dans leur maison. Ambor et Talanque avaient été conduits depuis sur les bords de l'île de la Montagne Défendue.

## CHAPITRE XXI

**Comment, au moment où le roi Lisvart songeait à retourner dans ses Etats, apparut une messagère de la fée Urgande, apportant à Esplandian des armes de toute beauté.**



endrement occupé de la parfaite guérison d'Esplandian, Lisvart passa quelques jours dans le château de cette île; mais, dès qu'il vit son petit-fils en état de monter à cheval, le souvenir de Brisène, et le désir de retourner dans ses Etats, commencèrent à l'agiter. L'esquif d'Esplandian ne pouvait contenir que deux personnes, et celui d'Ambor avait disparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvait aux moyens de sortir de cette île.

Les sons d'une harmonie guerrière vinrent se mêler au bruit des vents qui souf-

flaient avec violence, et des vagues agitées qui frappaient le rocher. Lisvart se lève, réveille les jeunes chevaliers; ils courent au balcon, et bientôt ils reconnaissent la Grande-Serpente qui vient s'arrêter sur le rivage; ils attendent que le jour paraisse, et descendent pour savoir ce que la sage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce singulier vaisseau.

En arrivant au port, ils virent un esquif s'en approcher; il était sorti de dessous les ailes de la Grande-Serpente : une demoiselle le montait. Esplandian lui donna la main pour en descendre, et vit qu'elle portait dans ses bras un gros paquet enveloppé d'un satin blanc richement brodé.

— Sire, dit-elle à Lisvart, votre bonne amie Urgande-la-Déconnue regrette de n'avoir pu se rendre elle-même près de vous; mais dans ce moment, l'empereur Arquisil, votre gendre et l'impératrice Léonore, votre fille, ont besoin de sa présence et de tout son pouvoir. Gentil chevalier, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune Esplandian, quittez ces armes noires, symbole du deuil que la prison de votre aïeul portait dans l'âme de ses enfants et ses amis : recevez ces nouvelles armes, qui vous présagent des aventures bien brillantes et bien douces pour vous!...

A ces mots, découvrant le satin, Esplandian trouva l'armure la plus belle, ainsi que ce qui devait couvrir un cheval de bataille. Le tout était blanc comme neige, enrichi de perles et de diamants, et semé de couronnes d'or.

— Allez remplir votre grande destinée, ajouta la demoiselle d'Urgande; et vous, Sire, laissez ici Talanque, Ambor et Lisbée, pour garder la Montagne Défendue, et embarquez-vous dans la Serpente avec Esplandian, Sergil et maître Hélisabel; Urgande approuve ce que vous préméditez, vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle : le temps de la philosophie et du repos est arrivé pour vous.

Lisvart fut très étonné qu'Urgande eût déjà connu le projet qu'il avait d'élever Amadis et sa fille sur le trône de la Grande-Bretagne, et de consacrer le reste de sa vie à la retraite.

Ils prièrent tous la demoiselle d'assurer la sage Urgande de leur tendre reconnaissance et de leur obéissance entière à ses ordres. Ils la virent s'embarquer sur l'esquif d'Esplandian avec les deux muets, et remontèrent au château pour se préparer à partir le lendemain dans la Grande-Serpente, où la demoiselle assura qu'on trouverait un superbe cheval de bataille pour Esplandian.

## CHAPITRE XXII.

**Comment Esplandian, avant de partir avec son aïeul Lisvart pour la Grande-Bretagne, chargea Carmelle d'une commission bien douloureuse pour elle.**

Esplandian, vivement occupé de son amour pour Léonorine, eût désiré que Lisvart le dispensât de le suivre dans la Grande-Bretagne. Cependant tout le rappelait dans les bras d'Amadis et d'Oriane; il était bien honorable et bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorsqu'il leur ramenait Lisvart, après une victoire qui déjà l'égalait presque à son père. Mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en était formée d'après le portrait qu'Hélisabel lui en avait fait, le captivait au point qu'il crut ne devoir pas laisser ignorer plus longtemps à cette princesse que le fils d'Amadis brûlait d'impatience de se trouver à ses pieds, d'acquitter la promesse de son père, et d'obtenir d'elle le titre de son chevalier.

L'amour nous aveugle encore plus souvent qu'il ne nous éclaire. Esplandian connaissait tout l'esprit, toute l'adresse de Carmelle; il était sûr du pouvoir qu'il avait sur son cœur, et, sans réfléchir qu'il allait le percer en le soumettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit et alla trouver Carmelle dans sa chambre.

Elle sommeillait alors. Hélas!... qui pourrait exprimer ce qu'elle éprouva à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer et s'approcher d'elle! Endymion parut moins charmant à Diane; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian pour la pauvre Carmelle!

— Que voulez-vous de moi, seigneur? lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards très expressifs, pour ne pas lui laisser juger qu'elle ne craignait que son indifférence?

Esplandian ne voulut et ne put lire dans les yeux de Carmelle, que l'expression d'une amitié à toute épreuve.

Ah! qu'il fut cruel en ce moment, sans pouvoir même s'en douter!

Plein du sentiment qui l'agitait, il ouvrit son cœur à Carmelle, dont une douleur profonde saisit alors tous les sens, et ne lui laissa la force ni de se plaindre, ni de l'interrompre. Il eut tout le temps de lui raconter l'aventure d'Amadis à la cour de l'empereur de Grèce, les ordres qu'il en avait reçus d'aller acquitter sa parole; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Hélisabel, des charmes de Léonorine... L'amour d'Esplandian embellit encore ce portrait qu'il faisait, avec un feu qui l'embellissait lui-même.

Carmelle, éperdue, abîmée dans sa douleur, pencha sa tête pour cacher son trouble...

— Qu'avez-vous donc, ma chère Carmelle? lui dit Esplandian.

— Ah! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main qu'elle baignait de larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle une seconde fois en gémissant. Dût-il m'en coûter la vie, je suis prête à vous obéir.

— Vous ne courez aucun risque, lui répondit-il, en suivant toujours son idée; vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la cour la plus polie de l'univers, et surtout en y portant des nouvelles du chevalier de la Verte Épée, et de la délivrance du roi Lisvart.

Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, Esplandian conjura Carmelle de voir Léo-

norine en particulier, de lui peindre la passion que son portrait avait allumée dans son âme, et le regret qu'il avait de ne pouvoir se rendre en ce moment à ses pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais son chevalier.

— Puisque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle en se sacrifiant et s'élevant au-dessus d'elle-même, puisque vous le voulez, seigneur, je vous obéirai; je partirai dès demain pour Constantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai... qui... je lui dirai que vous l'aimez. Ah! qu'il me sera facile de lui dire aussi que vous le méritez!... Mais vous partez demain avec Lisvart... Je vais me séparer de vous... Où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver?

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il désirait, lui dit que dès qu'il aurait rendu Lisvart à sa cour, il reviendrait sur-le-champ à la Montagne Défendue pour l'attendre... Puis embrassant tendrement Carmelle, que l'amour le plus passionné faisait frémir d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloigna d'elle, et retourna dans sa chambre.

## CHAPITRE XXIII

Comment Esplandian, en revenant avec son aïeul Lisvart, retrouver Amadis et Oriane, a occasion d'exercer sa vaillance naissante contre quatre chevaliers, parmi lesquels se trouve son oncle Galaor.



isbée, établi gouverneur de la Montagne Défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Constantinople; et Lisvart, accompagné d'Esplandian, de Sergil et de maître Hélisabel, monta dans la Grande-Serpente à qui ses ailes servaient de voiles, et ils arrivèrent rapidement à l'Ile Ferme.

On imaginera sans peine quels furent les transports de joie d'Oriane et d'Amadis en revoyant le roi Lisvart, dont la délivrance était due à la valeur de leur cher Esplandian. Ils eurent peine à croire le récit que leur fit Lisvart des combats furieux que le jeune chevalier avait essuyés, et les chevaliers de l'Ile Ferme ne purent s'empêcher de croire que le vieux Lisvart élevait un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor et plusieurs chevaliers partirent aussitôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvart à la reine Brisène, et, quelques jours après, ce prince et toute sa famille se rembarquèrent dans la Grande-Serpente, pour repasser dans la Grande-Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian, couvert des riches armes qu'Urgande avait envoyées par la demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avait été annoncé, et l'heureuse Oriane ne se lassait point d'admirer l'air noble et la grâce avec laquelle il maniait son cheval, en caracolant autour de la litière dans laquelle elle voyageait avec le roi son père.

Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de Vindisilore, ils étaient même déjà entrés dans la grande route de la forêt où Lisvart aimait à chasser, lorsqu'ils aperçurent à deux cents pas quatre chevaliers armés de toutes pièces qui semblaient barrer la route. Une demoiselle qu'ils avaient à leur suite s'avança seule vers Esplandian et lui dit :

— Damp chevalier, ces quatre chevaliers m'envoient vous dire qu'ils sont surpris que vous osiez porter d'aussi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent sont l'emblème d'une gloire et d'une toute-puissance à laquelle il est difficile que vous parveniez.

Esplandian, surpris d'un pareil message, lui répondit avec modestie :

— Demoiselle, dites-leur que ce n'est point moi qui me les suis choisies; mais qu'en l'honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, si quelqu'un ose m'attaquer.

— Vraiment, dit la demoiselle, je crois que vous seriez plus sage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de risquer de vous les voir enlever par la force.

— Parbleu! demoiselle, dit Esplandian impatienté, je croyais les routes de cette forêt libres, surtout en escortant ceux qui me suivent; mais quoique mon intention ne fût point de combattre, assurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour leur rencontre.

La demoiselle ne put s'empêcher de sourire. rejoignit les chevaliers, et, sur-le-champ, l'un des quatre chevaliers se présentant vis-à-vis d'Esplandian, lui cria de se mettre en défense.

Esplandian, animé par le désir de se venger de cette espèce d'insulte, et de se distinguer aux yeux d'Amadis et d'Oriane, courut sur ce chevalier qu'il renversa sur la poussière; un second s'étant présenté pour venger son compagnon, Amadis envoya Sergil porter sa lance à son fils, qui, cette fois, renversa l'homme et le cheval; le troisième ayant éprouvé le même sort, Agraies et Lisvart s'écrièrent qu'ils n'avaient jamais vu de plus beaux coups de lance. Le quatrième chevalier s'approcha d'Esplandian, pendant que celui-ci demandait une quatrième lance.

— En vérité, damp chevalier, lui dit-il, je trouve comme vous que mes compagnons ont fait une grande folie en vous attaquant; mais mettez-vous à ma place; vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer sans les venger et m'éprouver contre vous.

— Chevalier, répondit Esplandian, je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres; je me serais

très bien passé de celle-ci; mais, puisque vous voulez essayer de venger vos compagnons, je n'ai rien à vous refuser.

A ces mots, se saisissant d'une forte lance que Sergil lui présenta, ils coururent et se rencontrèrent avec une si furieuse force que leurs lances s'étant brisées jusque dans les gantelets, leurs boucliers et leurs casques même se choquèrent, et le quatrième chevalier fut renversé sous son cheval. Esplandian l'eût été pareillement s'il n'eût embrassé le cou de son cheval qui l'emporta très loin, tout étourdi d'une pareille atteinte.

Esplandian ayant repris ses esprits, arrêta son cheval et fut très surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire, et de voir Lisvart, Amadis et Agraiès, à pied, qui s'occupaient à délacer les heaumes des quatre chevaliers qui s'étaient relevés avec beaucoup de peine. Esplandian fut bien plus surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers Garnates, Angriote d'Estravaux et Galvanes.

Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens chevaliers qu'il respectait et qu'il aimait tendrement, il était prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avait un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disait en riant :

— Eh! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu quêteur de grand chemin?

Esplandian, confus et croyant avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de cheval et courut à ses genoux; Galaor l'embrassa tendrement et lui dit :

— Ma foi, mon cher neveu, ma curiosité méritait bien cette punition qui me plaît encore plus qu'une victoire. Je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattions ensemble par la ruse d'une nièce d'Arcalaüs; mais cette fois-ci, je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, et je vois que la sage Urgande a raison lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous.

Esplandian fut également loué par les quatre chevaliers; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, et le conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la reine Brisène qui venait au-devant du roi son époux.

## CHAPITRE XXIV

Comment, après avoir désarçonné les quatre chevaliers qui voulaient l'éprouver, Esplandian eut à soutenir une nouvelle épreuve contre son père Amadis.

Des fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lisvart et le triomphe d'Esplandian; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce jeune prince qui, tel qu'Amadis, ne pouvait plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle aurait eu le temps de faire son message, et qu'elle serait bientôt de retour à la Montagne-Défendue, ni la tendresse de toute sa famille, ni les prières de Brisène et d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir, et nous sommes forcés de dire que, malgré tout ce qu'Amadis avait dû connaître de la force et de la valeur de son fils, il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même et de vouloir l'éprouver.

Pour cet effet, s'étant couvert d'armes noires, il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances, et leurs chevaux tombant sur leurs jarrets les forcèrent de combattre à pied.

Amadis reçut sur son bouclier les deux coups que lui donna Esplandian, et sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup, mais n'en voulant point porter à son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler; et tous deux se saisissant au corps, ils firent pendant plus d'une heure des efforts pour se renverser. Esplandian fut le premier à dire :

— Chevalier, quittons cette espèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement; reprenons nos épées pour le poursuivre.

— Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut mieux pour moi que je vous cède le passage du pont, que de m'exposer une seconde fois à la pesanteur de vos coups.

Esplandian fut très surpris d'entendre parler ainsi le défenseur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce chevalier surpassait en force tous les géants qu'il avait combattus. Jugeant donc aussitôt que ce n'était que par courtoisie que son adversaire lui cédait le passage.

— Sire chevalier, lui dit-il, me croyez-vous assez présomtueux pour oser maintenant passer ce pont autrement que par votre permission? L'amour et l'impatience de hâter mon voyage me la font vivement désirer; mais je ne la regarderais que comme un bienfait qu'il m'est honorable et cher de recevoir de vous.

— Ah! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnais ton heureux père, et pardonne-lui cette épreuve dont il ne devait pas avoir besoin pour te connaître.

Amadis ne put empêcher Esplandian de se jeter à ses genoux en versant un torrent de larmes; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre.

Esplandian fit la confidence à son père du message dont il avait chargé Carmelle, et de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorine avait faite sur lui.

Son père ne voulant pas l'arrêter plus longtemps, ils se séparèrent, après être convenus que désormais les chevaliers de l'Ile Ferme et ceux de la Montagne-Défendue se regarderaient comme frères, et voleraient au secours les uns des autres contre quiconque oserait désormais les attaquer.

Esplandian poursuivit son chemin, et Galaor, lorsqu'Amadis, de retour à Vindisilore, lui conta son aventure, assura son frère qu'il était heureus

d'en avoir été quitte à si bon marché, et qu'il n'eût pas été mal qu'Esplandian l'eût puni de sa curiosité.

## CHAPITRE XXV

**Comment le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, eurent occasion de protéger la fée Urgande, leur protectrice.**

Pendant le cours de ces aventures, le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, en éprouvaient de bien étranges. Les deux jeunes compagnons d'Esplandian, après avoir reçu de sa main l'ordre de chevalerie, s'étaient endormis comme tous ceux qui se trouvaient alors dans la Grande-Serpente; ils furent bien étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles et sans matelots, voguait avec rapidité, et qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur était inconnue.

Un grand feu qu'ils aperçurent au loin, leur fit juger qu'ils étaient près de quelque habitation. Un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchaient vers ce feu; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en était entourée; dix hommes, armés de toutes pièces et l'épée à la main, paraissaient être retenus par ces flammes qu'ils n'osaient franchir.

La dame qui en était environnée, reconnut aussitôt le roi de Dace et Maneli, et se fit reconnaître au son de sa voix, en leur criant :

— Secourez-moi, mes chers enfants!

— Ah! c'est Urgande qui nous appelle, s'écria Maneli.

Les deux chevaliers à l'instant coururent l'épée à la main vers le feu. Là, le chef de ces dix chevaliers leur dit :

— Venez-vous pour nous aider à nous venger de cette méchante sorcière?

— Quiconque, dit Maneli, parle ainsi de cette sage et illustre fée, en a menti par la gorge, et nous sommes prêts à te le prouver!...

A ces mots, les dix chevaliers tournèrent leurs armes contre ces braves jeunes gens qui, sans s'effrayer du nombre de ces ennemis, portèrent de si terribles coups, qu'ils commencèrent à les faire reculer, lorsqu'Urgande, pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattants d'un nuage. Alors, prenant le roi de Dace et Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix chevaliers continuaient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnaître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le chef de ces chevaliers qui leur avait parlé, était le fils de Garande, ce présomptueux chevalier romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce prince était chez le roi de Bohême.

— Ce traître devenu furieux de la mort de Patin, furieux aussi de voir Arquisil élevé sur le trône des Césars, a trouvé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'impératrice Léonore venait d'accoucher; il l'enlevait, et ce malheureux enfant, privé de tout secours, eût été la victime de la vengeance de ce scélérat, si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; et, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté.... Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, continua-t-elle, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, et c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfants, rembarquez-vous; armez-vous d'une constance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous sont réservées; je n'ai plus besoin que de moi-même pour reporter l'enfant à sa mère Léonore...

Tous les deux vinrent lui baiser les mains, et virent à l'instant deux énormes dragons s'avancer, l'un à droite, l'autre à gauche, et la suivre des deux côtés de son palefroi.

C'est sous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançait près de Rome, lorsque le roi de Sardaigne, Florestan, aperçut et reconnut l'enfant à ses langes, sur lesquels les armes de l'empire étaient brodées; et voyant qu'il était tenu par une femme qui marchait entre deux dragons, il s'avança l'épée à la main, pour les combattre et s'emparer de l'enfant dont il avait juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très étonné de voir tout-à-coup disparaître les deux dragons.

— Eh quoi! lui dit Urgande, le roi Florestan ne veut donc pas reconnaître son ancienne amie? Puisque je suis maintenant sous sa garde, je me tiens plus en sûreté que sous celle des monstres les plus redoutables.

Urgande, à ces mots, lui présenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnaître, et tous les deux rejoignirent bientôt Léonore et l'empereur, qui passèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive, lorsqu'Urgande remit un enfant si cher entre leurs bras.

## CHAPITRE XXVI

**Comment Garinter et Maneli eurent occasion de connaître la belle Carmelle et de combattre le fameux Frandalo, qui l'avait enlevée.**



A peine le jeune Garinter, roi de Dace, et Maneli, fils de Cildadan, se furent-ils rembarqués, après avoir pris congé d'Urgande, que leur barque fut emportée par les vents avec rapidité. Ne pouvant gouverner cette nauf, elle fut poussée et se brisa sur les rochers d'une grande île. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux et leurs écuyers purent en gravir les bords escarpés.

S'étant dispersés dans cette île pour y chercher quelque habitation, ils eurent tour à tour à combattre des ours et des singes de la grande espèce qu'ils tuèrent ou mirent en fuite. Mais un ennemi plus redoutable commençait à les attaquer depuis trois jours; ils n'a-

vaient apaisé leur faim que par quelques rayons de miel sauvage, que les ours et les singes continuaient à leur disputer. Ils désespéraient de leur sort, lorsqu'un gros vaisseau s'approcha et jeta l'ancre près de l'île.

Le roi de Dace et Maneli, couverts de leurs armes blanches que le soleil rendait plus brillantes encore, firent des signaux qui furent aperçus, car bientôt une barque fut mise à la mer, et quelques gens armés s'approchèrent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, et leur demanda de quelle nation était le maître du vaisseau.

— Nous l'ignorons, dirent-ils; mais il est l'ennemi de toutes, et bientôt vous serez soumis à son pouvoir. On le nomme communément le Diable marin ; mais son vrai nom est Frandalo...

Les deux chevaliers connaissaient Frandalo pour être le pirate le plus redouté. L'empereur de Grèce avait souvent envoyé des vaisseaux pour le combattre ; mais le redoutable Frandalo les avait détruits tous, et il continuait à faire les plus grands ravages dans toutes les îles de l'Archipel.

Leur position devenait si cruelle et si pressante qu'ils demandèrent à lui parler, lorsqu'un homme de la chaloupe, considérant leurs boucliers, et en remarquant les croix noires, retourna vers le vaisseau, que quelques moments après ils virent s'approcher d'eux. Le terrible Frandalo, dont la taille approchait de la taille d'un géant, leur cria alors :

— Traîtres, je vous tiens, et vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin Vindoraque !...

— Prends garde, lui répondit Garinter ; et si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque et que nous n'avons aucune part à sa mort...

— Pardieu ! dit Frandalo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes : venez, demoiselle, s'écria-t-il en appelant une jeune fille captive sur son vaisseau ; ne reconnaissez-vous pas en ces deux chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'île de la Montagne Défendue?

— Ce sont bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portaient, et plaise au sort que ce soit eux, je ne serais pas longtemps captive !

Le roi de Dace et Maneli, qui commençaient à se douter que Vindoraque était tombé sous les coups de Talanque et d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandalo :

— Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin ; nous désirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, et nous te déclarons que nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue.

— Ah ! seigneurs, s'écria la demoiselle, si vous connaissez Esplandian et ses compagnons, prenez ma défense.

— Et où les avez-vous laissés, demanda Garinter?

— Esplandian, leur répondit-elle, est parti avec Lisvart, et Talanque est avec Ambor à la garde de la Montagne Défendue.

Pendant que la demoiselle et les compagnons d'Esplandian s'expliquaient ensemble, Frandalo descendit dans une chaloupe, et se fit conduire à terre.

— Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux chevaliers, je viens vous chercher pour me servir; je veux bien croire que vous n'avez point eu de part à la mort de mon cousin Vindoraque; mais, puisque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous mettre au nombre de mes esclaves...

Les deux chevaliers se continrent, dans la peur que Frandalo ne vînt pas jusqu'à l'île; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, alla au devant de lui :

— Frandalo, lui dit-il, tu passes parmi les chevaliers pour être brave et généreux ; crois-moi, quitte un genre de vie qui t'avilit, et qui n'est point fait pour toi; remets cette demoiselle entre nos mains, et conduis-nous à la Montagne Défendue pour y rejoindre nos compagnons.

— Je le ferais, dit Frandalo, si j'avais l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble ; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous...

— Parbleu ! dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais éprouver ce que tu sais faire, et je te défie sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe, ou d'être maître de ton sort et de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandalo fut très étonné de trouver tant de courage dans un jeune chevalier dont il ne pouvait craindre la force; il s'élança pour le saisir : Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée et lui cria de se mettre en défense. Frandalo crut l'abattre du premier coup ; mais Maneli lui fit bientôt connaître qu'il aurait besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageait entre eux et devenait terrible, le roi de Dace sauta dans la barque et força les matelots à le conduire au vaisseau ; celui qui le commandait en second fut très aise de le voir venir de lui-même se livrer aux chaînes qu'il lui préparait, et le laissa tranquillement monter sur le pont ; mais à peine Garinter y fut-il arrivé que, s'élançant sur ce lieutenant, il le terrassa, lui criant qu'il était mort s'il appelait ses gens à son secours et s'il n'attendait pas, pour prendre un parti, de voir quel serait l'issue du combat de Frandalo contre son compagnon.

Le combat eût été plus long si les armes de Maneli n'eussent été supérieures à celles de Frandalo. Celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre; et Maneli, suivant la générosité des chevaliers de l'Ile Ferme, courut à son secours et l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole.

Frandalo cria sur-le-champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux chevaliers leur donneraient. Une barque vint chercher les combattants, et Garinter et Maneli furent si contents de la franchise et des sentiments d'honneur que leur montrait Frandalo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs; elle ne doutait point, à leurs armes, qu'ils ne fussent Ambor et Talanque. Aussi sa surprise fut-elle extrême, leurs heaumes ôtés, en ne les reconnaissant point. Alors elle s'excusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un écuyer de Vindoraque avait dit du combat et de la mort de ce géant.

Ce fut alors aussi que Garinter et Maneli furent informés de la conquête qu'Esplandian avait faite de la Montagne Défendue, de la mort de Furion et de Matroco, et de la délivrance de Lisvart. La demoiselle leur apprit qu'elle avait nom Carmelle, et elle leur confia les ordres dont Esplandian l'avait chargée, lesquels ordres elle allait exécuter lorsque Frandalo l'avait enlevée.

Garinter et Maneli prirent aussitôt le parti de la conduire eux-mêmes à Constantinople avant que de retourner à la Montagne Défendue.

Frandalo frémit lorsqu'il leur vit prendre cette résolution, sachant que l'empereur, outré des pirateries qu'il avait exercées dans les îles de Grèce, avait juré sa mort. Mais Maneli lui promit de faire sa paix avec ce prince, l'assurant que son compagnon et lui le prenaient sous leur sauve-garde. Ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile pour Constantinople, et le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle capitale de l'empire d'Orient.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le jeune roi de Dace Maneli, Frandalo et Carmelle arrivèrent à la cour de l'empereur de Grèce, et comment ils en repartirent pour aller au secours de la Montagne Défendue.**

Les deux chevaliers, en descendant de leur vaisseau, se firent conduire au palais de l'empereur, et Frandalo les suivit.

L'empereur étant alors à la chasse, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les surprit, quoiqu'ils eussent déjà vu dans l'Ile Ferme Oriane, Olinde et Briolanie.

Léonorine joignait à tous les dons de plaire cette politesse noble, cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les chevaliers lui présentèrent Frandalo. Maneli, ne parlant qu'avec modestie de sa victoire, ne s'occupa qu'à persuader Léonorine qu'un chevalier aussi grand marin que Frandalo deviendrait très utile à l'empereur en l'attachant à son service; puis ils présentèrent aussi Carmelle qui, pensive et les larmes aux yeux, ne pouvait s'empêcher d'admirer Léonorine, et qui, dans les premiers moments, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur et s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avait chargée.

Le jeune Garinter et Maneli s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la princesse. Fléchissant alors un genou devant elle, elle lui dit :

— Reconnaissez, madame, cet anneau que vous donnâtes au chevalier de la Verte Épée, que vous connaissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis. »

Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle qu'en effet elle l'avait donné dans son enfance au meilleur des chevaliers de la terre.

— Madame, dit Carmelle, celui qui vous l'envoie l'égale dès aujourd'hui; c'est Esplandian, c'est le fils du grand Amadis, qui brûle du désir d'être honoré du titre de votre chevalier.

Léonorine rougit; elle hésitait à répondre, lorsque l'empereur arriva de la chasse et monta chez elle, suivi des deux chevaliers. Léonorine fit part à l'empereur du message d'Esplandian; et Carmelle, s'étant remise de son premier trouble, raconta tous les combats qu'Esplandian avait essuyés pour se rendre maître de la Montagne Défendue, celui de Talanque et d'Ambor entre Vindoraque, et celui de Maneli lorsqu'il l'avait délivrée de Frandalo.

L'empereur, prévenu déjà par Gastilles de toutes les merveilles qui signalaient la naissance, l'éducation et le commencement des actes de la vie d'Esplandian, fit son éloge avec chaleur, et se plaignit à Carmelle que ce jeune prince ne fût pas venu pour présenter lui-même l'anneau qu'Amadis avait reçu de Léonorine.

— Seigneurs chevaliers, dit-il, je ne le tiens point quitte, et, comme ses compagnons, vous me répondez de lui. Donnez-moi donc votre parole, leur ajouta-t-il en leur tendant la main, que vous resterez en otage dans ma cour, jusqu'à ce qu'il vienne s'acquitter lui-même.

Frandalo n'essuya que quelques légers reproches de la part de l'empereur, qui le retint à son service, et lui donna des marques publiques de son estime en recevant son serment de fidélité.

Léonorine et Carmelle étant restées seules, la jeune princesse saisit ce moment de faire quelques légères questions au sujet d'Esplandian.

On se plaît à parler de ce que l'on aime, et la réponse de Carmelle fut de peindre ce jeune homme avec les traits de feu qui le gravaient dans son âme; le plaisir qu'elle sentait à parler de sa beauté, de son courage, de tout ce qui le rendait si cher à son cœur, l'empêcha de s'apercevoir de toute l'impression qu'elle commençait à faire sur Léonorine. Cette impression fut égale à celle qu'Esplandian avait reçue du récit d'Hélisabel; et lorsque Carmelle lui dit en soupirant et le cœur serré, qu'Esplandian n'était occupé que d'elle, depuis qu'Hélisabel en avait fait un portrait si fidèle, Léonorine soupira, baissa les yeux, et serra pendant quelque temps les mains de Carmelle sans lui répondre.

— Demoiselle, lui dit-elle enfin, je sens que je serais la plus ingrate princesse de la terre, si je n'étais pas sensible à l'hommage du prince qui vous envoie; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour chevalier, et portez-lui pour gage de ce premier lien cette agrafe que Grimanèse, mon aïeule, donna pour présent à mon aïeul Apollidon.

Carmelle reçut cette agrafe en soupirant et la mit dans son sein avec un secret et douloureux sentiment qui l'empêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le roi de Dace et Maneli, quoique traités avec distinction dans cette cour, regrettaient déjà d'être si longtemps séparés de leurs compagnons, lorsqu'on vit arriver une frégate portant le pavillon de Gaule; et l'écuyer de Talanque en étant descendu, vint se jeter aux pieds de l'empereur de la part de son maître et d'Amber, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trêves qu'il avait jurées avec les puissances voisines, était venu pour former le siége de la Montagne Défendue avec une flotte de trois cents voiles, se croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion et de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions sur cette île, c'eût été l'empereur comme étant seigneur suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il assura donc l'écuyer de Talanque qu'il regardait l'entreprise d'Armato comme une injure qui lui devenait personnelle.

— Frandalo! dit-il en appelant ce chevalier, je t'estime assez pour croire que tu saisiras avec empressement cette occasion de réparer tes anciens torts. Rassemble au plus tôt les vaisseaux et les galères de mes ports, le plus en état de mettre à la voile; va porter un premier secours à la Montagne Défendue, en attendant que je rassemble des forces assez grandes pour marcher moi-même et punir Armato de sa témérité. Chevaliers, dit-il au roi de Dace et à Maneli, je ne vous retiens plus, et je ne sens que trop que l'honneur et l'amitié vous appellent au secours de vos amis.

Garmter et son compagnon le remercièrent, et lorsque la flotte que faisait équiper Frandalo fut prête, ils s'embarquèrent suivis de Carmelle.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Esplandian, en reprenant le chemin de la Montagne Défendue, rencontra la Grande-Serpente qui le conduisit au secours de Gandalin et de Lasinde; et comment, après avoir joint son oncle Norandel, il se dirigea vers Constantinople.

Esplandian s'était séparé d'Amadis et avait repris le chemin de la Montagne Défendue, en compagnie de maître Hélisabel et de son écuyer Sergil.

La nauf qu'ils montaient était sur le point d'aborder, lorsque tout-à-coup ils aperçurent, immobile devant eux, la Grande-Serpente, le bizarre navire de la fée Urgande.

Ne doutant point un seul instant que cette bienveillante fée n'eût envoyé là la Grande-Serpente dans quelque secret dessein devant lequel il devait se prosterner et obéir, Esplandian aborda ce bizarre navire qu'il trouva sans pilote et sans matelots, mais, en revanche, richement paré et muni de provisions de toute espèce. Puis il attendit que la Grande-Serpente s'ébranlât d'elle-même.

Ce ne fut que sur le soir que, déployant ses grandes ailes, elle fendit la mer avec rapidité, et vogua pendant cinq ou six jours sans s'arrêter.

Au bout de ce temps, elle aborda doucement dans une anse qui s'enfonçait dans une belle prairie, et ploya ses ailes d'une façon significative.

Esplandian, à ce signe, jugea qu'Urgande l'appelait sur cette côte, et descendit à terre.

Deux géants redoutables étaient les maîtres de ce beau pays; ils habitaient un fort beau château, bâti sur des souterrains immenses, où le plus vieux des deux géants se plaisait à tourmenter les chevaliers qui tombaient en sa puissance. Souvent même il sacrifiait à ses dieux ceux qui restaient fidèles à leur foi. Son fils avait enlevé tous ceux que leur malheureux sort avait conduits dans ce pays.

Bientôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion et de Matroco le fut aussi de ces deux géants; il délivra les prisonniers qui gémissaient dans leurs chaînes, et sa joie fut extrême en reconnaissant Gandalin et Lasinde, qui devaient être sacrifiés le lendemain, en leur double qualité de chevaliers de l'Ile Ferme, et de fidèles serviteurs d'Amadis.

Esplandian les retint avec lui; les autres prisonniers délivrés, ayant repris leurs armes, furent envoyés par lui aux pieds de la princesse Léonorine, avec ordre de lui dire que le chevalier qui les avait délivrés, brûlait d'impatience de se trouver bientôt à ses pieds. Il leur fit aussi remarquer ses armes, pour qu'ils pussent en rendre compte à cette princesse.

Esplandian reprenait déjà le chemin de la mer, lorsqu'il rencontra sur sa route un chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment, et lui demanda s'il n'avait point appris quelques nouvelles du roi Lisvart :

— Sire chevalier, répondit Esplandian, je pourrais vous en donner de bonnes, si vous vouliez vous faire connaître...

— Ah! seigneur, s'écria l'inconnu en ôtant son heaume, tâchez de rassurer le fils de Lisvart sur le sort de ce prince!...

Esplandian, reconnaissant aussitôt son oncle Norandel, courut l'embrasser, et lui raconta tous les événements de la délivrance de Lisvart, et de la conquête de la Montagne Défendue. Norandel fut enchanté de ce récit :

— Mon cher neveu, lui dit-il, vous ne savez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire? Deux géants terribles qui se sont rendus les tyrans de ce beau pays, retiennent dans les fers un grand nombre de chevaliers chrétiens; je venais seul pour les combattre; mais vous rendez la partie plus égale, et nous agirons de concert pour les attaquer.

— Ma foi, seigneur Norandel, dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard! Il est difficile de précéder Amadis ou son fils, dans les occasions d'acquérir de la gloire : les deux géants sont tombés

sous les coups d'Esplandian, et c'est à lui que nous devons notre délivrance...

Norandel, plein de surprise et d'admiration, dit à son neveu que, n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Lisvart et des chevaliers chrétiens, ce qu'il désirait le plus était de le suivre. Ils reprirent donc ensemble le chemin de la mer, et montèrent dans la Grande-Serpente qui déploya ses ailes dès qu'elle les eut reçus dans ses flancs.

Cette navigation fut heureuse et rapide comme les précédentes, et la Serpente s'arrêtant dans le port de l'île où l'affreux Endriague avait succombé sous les coups d'Amadis, Gandalin conduisit Esplandian au superbe monument que l'empereur de Grèce avait fait élever en mémoire de cette victoire.

Après avoir admiré la valeur et la force d'Amadis, et visité cette île célèbre, ils se rembarquèrent. Le second jour, sur l'heure de midi, la Grande-Serpente s'arrêta d'elle-même à une demi-lieue d'une ville immense qui s'étendait en forme de croissant sur le bord de la mer et que maître Hélisabel reconnut aussitôt pour être la capitale de l'Orient.

## CHAPITRE XXIX

Comment Esplandian, au moment d'aborder à Constantinople, fut forcé de s'en éloigner et de retourner à la Montagne Défendue où il vainquit l'armée qui l'assiégeait; et comment, après cela, il résolut d'aller en Turquie.

Une fois à cette distance de Constantinople, la Grande-Serpente refusa d'avancer plus près et se tint immobile sur les flots.

Esplandian, qui avait hâté d'arriver, commençait à s'impatienter de cette immobilité. Au moment où il manifestait le plus hautement son impatience, la Grande-Serpente se mit à relever la tête, à lancer des torrents de feu et à pousser d'éclatants rugissements. La mer devint orageuse; les flots, s'élevant et s'entrechoquant avec violence, blanchissaient d'écume, et ne laissant nul moyen d'aventurer un esquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très effrayé de ce spectacle dans Constantinople, et la consternation commençait même à se répandre dans la cour de l'empereur, lorsque Gastilles, son neveu, le rassura. Mais, en même temps, quel trouble ne jeta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorsqu'elle l'entendit dire à l'empereur que la Grande Serpente était le vaisseau qu'Urgande avait fabriqué pour Esplandian, et qu'il ne doutait plus que ce chevalier n'y fût alors!...

L'empereur et toute sa cour étant accourus sur le rivage, ils furent témoins des efforts que ceux qui montaient la Serpente faisaient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port. Gastilles essaye vainement de s'en approcher dans un esquif. La mer s'éleva plus haut encore qu'elle n'avait fait jusqu'alors, et les vagues irritées repoussèrent la nauf de Gastilles jusque sur le rivage.

Léonorine, ne pouvant croire qu'une puissance empêchât la Grande-Serpente d'aborder, s'indignait de ce long retard, et même elle avait l'injustice d'en accuser Esplandian qui se désespérait sur le tillac du vaisseau, et qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder au rivage, si Gandalin ne l'eût retenu. Leur désespoir à tous deux fut extrême, lorsque la Grande-Serpente, redoublant ses feux et ses mugissements, étendit ses grandes ailes, et, partant avec la rapidité de la foudre, passa le Bosphore, et disparut aux regards de l'empereur et de la triste Léonorine!...

Norandel et Gandalin eurent bien de la peine à calmer Esplandian, en lui représentant que la sage Urgande l'aimait trop pour l'avoir éloigné sans motif de Constantinople. Esplandian ne se calma un peu que le second jour de cette navigation forcée, en reconnaissant l'île de la Montagne Défendue, et la flotte de Frandalo mouillée à l'abri d'un promontoire, et prête à attaquer celle d'Armato, lorsqu'elle s'approcherait de l'île pour le débarquement.

Frandalo commençait à se mettre en défense à l'approche du monstrueux vaisseau qu'il croyait venir pour le submerger, lorsque le roi de Dace et Maneli le rassurèrent, en reconnaissant avec joie leur compagnon Esplandian. Tous trois alors, s'embarquant dans un esquif, nagèrent vers la Grande-Serpente qui cessa de jeter des feux et de mugir, et qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Esplandian fut bien vive en revoyant ses compagnons; elle redoubla lorsque, par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avaient délivré Carmelle. Son premier soin fut de l'envoyer chercher; et, pendant le temps employé pour les deux trajets, Esplandian fit connaissance avec Frandalo, et lui tint les propos les plus honorables et les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Esplandian; il n'est aucun sentiment douloureux qui puisse troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime! Esplandian tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter sur le vaisseau, il lui serra la sienne, il l'embrassa tendrement; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander comment l'empereur et Léonorine avaient reçu son message. Carmelle l'assura que tous les deux le désiraient vivement dans leur cour.

— Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en soupirant, que la princesse Léonorine se plaint de ce que vous avez été si longtemps sans exécuter les ordres d'Amadis; mais j'ai lu dans ses yeux, comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous sera bien facile de faire votre paix avec elle...

Leur conversation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate que Frandalo faisait tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie. Le commandant de cette frégate leur rapporta qu'une division considérable de cette

flotte s'était détachée, et faisait voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes et des vivres, et qu'il paraissait régner assez peu d'ordre et de précautions dans le reste de la flotte, pour qu'il fût aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre et l'attaquer.

Esplandian et Frandalo suivirent cet avis, et l'orient commençait à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvrait. La Grande-Serpente, prenant d'elle-même la tête du vaisseau de Frandalo, les rugissements et les feux qu'elle lançait portèrent une telle épouvante dans la flotte turque, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait de résistance.

Esplandian et Frandalo descendirent dans l'île de la Montagne-Défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeait. Ambor et Talanque, qui depuis un mois avaient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, et conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes, dans lesquelles Armato s'était posté pour envelopper la forteresse, et diriger plusieurs attaques différentes.

Les résolutions les plus fortes et les plus courageuses sont toujours les premières qui se présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons et Norandel éprouvèrent une indignation secrète à se savoir entourés par une armée d'infidèles, et à rester enfermés entre des murailles en leur présence. Ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, et surtout le quartier de ce soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant; ce fut, dis-je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, et d'aller attaquer Armato jusque dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit parfaitement. Des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs. Le vaillant Esplandian et Frandalo, pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux; et, l'enlevant tandis que ses compagnons assuraient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle où Gandalin le reçut de ses mains, et le prit sous sa garde. Puis le fils d'Amadis retourna promptement pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur soudan : elle fut entière; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp, furent la proie des habitants dont la valeur avait secondé les premiers efforts d'Ambor et de Talanque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restaient, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandalo, qu'il avait protégé longtemps, était au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté et de ses menaces; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, et d'aller planter le signe révéré des chrétiens sur le faîte de la grande mosquée où l'on voyait flotter l'étendard de Mahomet.

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastilles, neveu de l'empereur.

## CHAPITRE XXX

**Comment le roi Lisvart, se sentant vieux, résolut de mettre sa couronne sur la tête d'Amadis.**



Comme ces divers événements s'accomplissaient, un autre événement, non moins important, se préparait à la cour de la Grande-Bretagne.

Un grand nombre de chevaliers avaient déserté cette cour pour aller secourir Esplandian dans son entreprise contre Armato, dont ils avaient eu des nouvelles. Cette désertion, qui formait ainsi de grands vides, attristait de jour en jour le vieux roi Lisvart, bien qu'elle fût extrêmement honorable.

Ce prince se sentait plus isolé que jamais. Puis l'âge venait, et, avec l'âge, le besoin de repos. Il commençait donc à devenir chagrin et mélancolique. Il n'avait plus aucun goût pour aucun plaisir, soit de chasse, soit de fauconnerie, soit d'armes ou de chevaux.

Dans la crainte de la mort, il prit en telle horreur les choses passées, présentes et futures, vaines et transitoires, qu'il lui arriva fantaisie de se démettre du gouvernement de son royaume et de passer le reste de sa vie dans la solitude et la religion, en méditant sur les grands périls auxquels il avait pu échapper et surtout à sa dernière et ennuyeuse prison.

Toutefois il dissimula pendant quelques jours sa resolution, jusqu'à ce qu'une nuit, étant couché avec la reine et devisant avec elle de la mobilité de la fortune, il lui découvrit entièrement sa volonté. Il délibéra de faire couronner son fils Amadis roi et gouverneur de son peuple, afin de pouvoir se retirer ensuite plus librement en son château de Mirefleur où, avec l'aide de Notre Seigneur, il gagnerait le paradis.

La reine, qui était une des plus sages et des plus doctes femmes de son temps, le confirma si bien dans son opinion, qu'ils résolurent ensemble de retourner à Londres pour mettre leur désir à exécution.

En effet, le jour suivant, ils partirent de Mirefleur, accompagnés d'Amadis, de Grasandor et d'autres. Ils arrivèrent en la ville, où, après quelque séjour, la reine manda tous ses hauts barons.

Aussitôt arrivés, elle fit dresser au lieu le plus éminent de Londres, un haut tribunal au devant

duquel s'assembla tout le peuple. Le roi et la reine, assis chacun sur un trône séparé, étaient vêtus de leurs habits royaux. Amadis se tenait un peu plus bas à droite, et Oriane à gauche.

Le héraut cria : « Silence ! » par trois fois ; puis le roi, avec une grande fermeté, adressa en ces termes la parole à son peuple :

« Bons vassaux et amis, je veux être le premier à vous faire entendre pourquoi j'ai voulu vous mander ici. Je vais vous rappeler une partie des fortunes et dangers où j'ai dû me trouver depuis la mort de mon frère, le feu roi de Falangris, alors qu'il plut à Notre Seigneur de me nommer au gouvernement de vous et de ce royaume.

« Il y a encore beaucoup d'entre vous qui pourraient se souvenir du danger où moi et mes sujets faillîmes tomber, quand, par le moyen et la subtilité d'Arcalaüs l'enchanteur, je fus mis au pouvoir de ceux qui, longtemps auparavant, avaient conspiré ma mort, dont mon fils Amadis me délivra. Néanmoins, guidé par de mauvais conseils, je soutins contre lui forte et dure guerre, laquelle ayant été apaisée comme chacun sait, fut toujours, la fortune, ennemie de mon repos. Sans le secours d'Amadis, je devenais prisonnier du roi Aravigne, et j'étais perdu pour jamais.

« Ce qui m'a encore le plus étonné, c'est qu'à l'heure où je m'estimais certainement hors de tous ces malheurs, un autre, pire que les autres, m'est advenu, lequel, vu le lieu où je fus conduit, devait être la consommation de mes ennuis et de ma vie ensemble.

« Toutefois, Notre Seigneur, me regardant en pitié, adressa mon petit-fils Esplandian en ma triste prison, d'où il m'a délivré, ainsi que vous tous en avez pu être avertis.

« Vous me voyez aujourd'hui vieux et blanchi par l'âge, ayant déjà atteint ma soixante-dixième année ; ce qui m'avertit qu'il est désormais saison que j'oublie les choses du monde pour retourner à Dieu qui m'a si souvent protégé.

« Aussi j'ai résolu de vous laisser désormais pour votre roi, mon fils Amadis, auquel dès à présent je donne ma couronne, mon sceptre et le droit que j'ai en ce royaume, vous priant tous, autant qu'il m'est possible, de lui être dévoués et obéissants comme vous l'avez été envers moi.

« Bien qu'il soit l'époux de ma fille, si je le croyais indigne de vous, croyez, mes amis, que j'aurais choisi, pour me succéder, un autre qui m'eût été moins que lui. Mais il n'est personne d'entre vous qui ignore ses mérites, et la lignée dont il est descendu, qui peut se nommer aujourd'hui l'une des plus nobles et heureuses de tout le monde, car il descend des Troyens dont la mémoire ne périra jamais. Il est fils de roi, héritier du royaume de Gaule, et, à présent, votre prince et seigneur.

« Je vous le laisse avec ma fille, votre reine et princesse légitime. Je ne retiens pour moi que le château de Mirefleur, où, Dieu aidant, seuls, la reine et moi, finirons nos jours religieusement, servant Notre Seigneur comme nous sommes tenus de le servir. »

Ainsi parla le vieux roi Lisvart.

Alors il fit venir à lui Amadis, et, lui donnant son manteau royal, il l'en revêtit aussitôt. Autant en fit la reine à Oriane.

Pendant cette cérémonie, le silence était si grand, qu'on n'entendait sur la place autre chose que les pleurs et les soupirs du peuple ému de pitié et de compassion devant la résolution de leur bon prince, qui, couvert d'un simple vêtement de drap noir, prit son fils, la reine sa fille, et les assirent chacun sur leur chaise royale. Puis, en la présence de tous, leur mirent à chacun la couronne sur la tête, les faisant proclamer par les hérauts, roi et reine de la Grande-Bretagne.

Cet acte une fois accompli, tout le monde se retira, les uns pleurant, les autres plus aises en vue des faveurs qu'ils espéraient de ce nouveau roi, qui dès ce jour commença à gouverner son royaume avec tant de prudence, que jamais prince ne fut plus aimé ni mieux obéi.

Qu'il vous suffise de savoir que, peu de jours après, le roi Lisvart se retira à Mirefleur, comme il l'avait résolu, accompagné seulement de la reine et de Grumedan.

Ils y vécurent austèrement, assistant à tous les offices comme le dernier des pères qui étaient établis là pour administrer les religieuses du monastère de la dévote abbesse Adalasta.

## CHAPITRE XXXI

Comment le nouveau roi de la Grande-Bretagne, Amadis, ayant eu vent de l'entreprise de son fils Esplandian, résolut d'aller à sa rescousse.

Quand le nouveau roi Amadis se vit à même de récompenser ceux dont il avait reçu quelques services ou plaisirs pendant ses jeunes années, il voulut commencer ses largesses par Arban de Norgales, auquel il fit présent d'une des plus belles îles de son royaume ; il donna à Gandales des terres du duché de Bristoie ; à Gandalin absent, de celles d'Arcalaüs l'enchanteur. Il nomma Angriote d'Estravaux, son grand écuyer ; Guillan-le-Pensif son grand-maître ; Ardan, le nain, son premier tranchant, et maria hautement la demoiselle de Danemark.

Or, peu après, la reine donna le jour à un très beau fils et à une plus belle fille, qu'elle eut tous deux d'une même couche ; le fils fut nommé Périon et la fille Brisène.

Ces naissances causèrent une grande joie dans tout le royaume et spécialement à Londres, où arriva le jour même l'un des écuyers de Norandel, qui raconta au roi Amadis comment son maître et Esplandian s'étaient rencontrés à Almaignes, où le

jour précédent Esplandian avait mis à mort deux géants et tiré de prison Gandalin avec plusieurs autres chevaliers, écuyers, dames et demoiselles.

— Sais-tu, dit le roi, quel chemin ils ont pris depuis?

— Sire, répondit l'écuyer, ils paraissaient aller à la Montagne Défendue, secourir ceux du dedans, qui sont en très grande nécessité.

Ce qu'ayant entendu, le roi manda incontinent les pilotes qu'il put trouver, fit fréter et armer en toute hâte le plus grand navire dont il disposait pour faire voile du côté du Levant, vers son fils qui, pendant ce temps, conseillé par Frandalo, partit du château de Matroco, avec l'armée de l'empereur de Constantinople, pour entrer en Turquie, ainsi qu'il sera présentement déclaré.

## CHAPITRE XXXII

Comment Esplandian et ceux de sa compagnie résolurent de prendre d'assaut la ville d'Alfarin en Turquie, et comment Frandalo fit prisonnière la belle Héliaxe, femme du roi Alforax.

Peu de temps après que le siége de la Montagne Défendue fut levé et que Gastilles fut arrivé au port, selon qu'il a été dit, Frandalo fut averti par Belleris son neveu, qui revenait de la Turquie pour épier le pays, qu'Alforax était sorti d'Alfarin.

Alforax était fils du roi Armato et gouverneur de la grande ville de Tésifante. Ayant appris l'emprisonnement de son père et la défaite de l'armée turque, il était sorti d'Alfarin, où il avait laissé la belle Héliaxe sa femme, fille du roi Amphirio de Méde, pour aller en toute diligence rétablir l'ordre dans son royaume, et rassembler ses gens, afin de résister aux entreprises des chrétiens, s'ils passaient outre. Ce qui, ayant été entendu par Esplandian, Gastilles, Ambor, Manely et le roi de Dace, ils délibérèrent d'entrer dans le pays.

Frandalo les y persuadait par de nombreuses et bonnes raisons, en leur mettant devant les yeux tous les moyens qu'ils avaient d'assiéger Alfarin, qui n'était qu'à deux petites journées de là, mal pourvue de vivres et sans nulle garnison.

C'est pourquoi il fut arrêté entre eux que Gastilles, avec sa flotte, partirait le soir même, côtoyant le pays et se cachant le plus qu'il lui serait possible, afin de surprendre le port; qu'ils marcheraient de leur côté pendant toute la nuit, de sorte qu'ils pourraient, en une même heure, assiéger la ville par mer et par terre, et y pénétrer avant que les Turcs en fussent avertis.

Ils mirent immédiatement à exécution le plan qu'ils venaient d'arrêter.

Gastilles, feignant de vouloir retourner à Constantinople, s'embarqua à la nuit tombante. Or, comme il faisait clair de lune, il commanda aussitôt de lever les ancres et de faire voile. Après avoir vogué pendant quelque temps, il manda ses principaux officiers et leur découvrit son entreprise. Ils retournèrent aussitôt, et, poussés par le vent de ponant, ils parcoururent la route délibérée.

De son côté, Frandalo ne dormait pas, car aussitôt qu'il avisa le moment favorable, il avertit tous les soldats de sa place, qu'il voulait marcher toute la nuit; ils sortirent en campagne, portant chacun pour quatre jours de vivres.

Ils cheminèrent tant, qu'au point du jour ils vinrent en une grande forêt, où ils se tinrent cachés jusqu'à la nuit tombante. Ils en sortirent alors, et, vers les trois heures, ils se trouvèrent sur une route fourchée, où Frandalo les fit tous arrêter. Puis, appelant Esplandian, il lui dit:

— Chevalier, je suis d'avis que vous et moi, sans autre compagnie, prenions à gauche, et que Belleris, mon neveu, conduise le reste de cette troupe jusqu'à la montagne de Garebreh, d'où ils pourront voir aisément si notre armée de mer est près d'Alfarin ou non. Puis, selon qu'ils trouveront l'entreprise disposée, ils assiégeront fortement la place ou ils demeureront cachés jusqu'à ce que l'occasion les appelle; vous et moi suivrons cette route, qui nous guidera à la Fontaine Aventureuse, qui touche au grand chemin de Tésifante, où surviennent d'ordinaire d'étranges aventures. Si la fortune voulait que nous rencontrassions la princesse Héliaxe, qui devait partir hier, comme j'ai su, pour aller trouver son mari, nous ne perdrions pas notre peine.

— Allons, répondit Esplandian.

Ainsi se séparèrent Belleris avec sa bande et Frandalo, Esplandian, Sergil et la demoiselle de Danemark d'un autre côté, qui arrivèrent au point du jour à la Fontaine Aventureuse, où s'élevaient quatre grands perrons de cuivre doré, et sur chacun une table d'attente avec écriteaux, tels qu'il sera déclaré, ainsi que l'occasion pourquoi on les y avait attachés.

Les deux chevaliers virent d'assez loin une clarté provenant d'un pavillon de soie tendu sur le bord de l'eau. Ils s'en approchèrent le plus discrètement possible, et virent une très belle demoiselle peignant sa chevelure, et, un peu à côté, vingt chevaliers armés de toutes pièces faisant le guet. Au milieu d'eux était un écuyer tenant un palefroi houssé et enharnaché d'un drap d'or.

Frandalo et Esplandian, à peine arrivés, furent découverts par la garde. Toutefois, pensant qu'à l'embuscade était plus forte, la meilleure partie d'entre eux perdirent courage et commencèrent de fuir en déroute.

Ce que voyant les deux chevaliers, ils entrèrent pêle-mêle et en terrassèrent quatre ou cinq à leur arrivée, contraignant les derniers à tourner visage.

Alors commença un combat sanglant et merveilleux, car ceux qui avaient d'abord pris la fuite, voyant par derrière que deux chevaliers seulement leur donnaient l'alarme, en eurent tant de honte qu'ils revinrent au secours de leurs compagnons. Et toutefois, sans l'effort de trois géants qui faisaient épaule aux autres, ils eussent été vaincus par Esplandian et Frandalo; mais ces trois géants combattaient si brusquement, que les deux cheva-

liers se trouvèrent dans un danger plus que jamais imminent.

Tel on voit d'ordinaire le sanglier poursuivi s'adosser contre quelque arbre, et à coups de défenses rompre les jacquets et déchirer les plus hardis lévriers et autres chiens qui l'assaillent; tels étaient Frandalo et Esplandian au milieu de ceux qu'ils avaient attaqués, frappant à droite et à gauche avec une telle rage, qu'en un instant les deux principaux de leurs ennemis furent désarçonnés et mis à mort, en sorte qu'il ne demeura au combat qu'un seul géant, auquel s'attacha Frandalo, tandis que son compagnon poursuivait les autres qui se prirent à fuir mieux qu'auparavant.

Le géant auquel s'était attaché Frandalo eut alors crainte de mourir, et se tirant de côté, il dit à son ennemi :

— Damp chevalier, vous et moi avons été compagnons en plusieurs hautes entreprises, je vous prie me faire la courtoisie de me prendre à merci, autrement vous en pourriez être blâmé parmi ceux qui vous connaissent : car je suis votre cousin Foron.

Bien ébahi fut Frandalo en l'entendant parler ainsi, et à peine le pouvait-il croire quand il le pria d'ôter son heaume.

— S'il est vrai, répondit-il, que tu sois Foron, je te traiterai en ami et en parent.

A ces mots le géant se désarma de la tête, et Frandalo l'ayant reconnu le vint embrasser, ce dont s'étonnait grandement Esplandian, qui n'avait point entendu leurs propos précédents. C'est pourquoi il s'approcha d'eux et s'enquit d'où procédait tant d'amitié.

Frandalo lui raconta tout, le priant qu'il voulût bien, lui aussi, le prendre à merci, ce qu'Esplandian lui accorda volontiers.

Lors, ils retournèrent tous trois ensemble au pavillon devant lequel ils trouvèrent la demoiselle devisant avec Carmelle, et aussi peu émue de la défaite de ses gens que si elle les eût vu tournoyer à plaisir.

Cette demoiselle était parée d'un accoutrement tout couvert de profilure damasquinée, de perles et pierreries. Frandalo la reconnut pour celle qu'il avait vue souvent, le jour entre autres de son mariage avec Alforax, où il tournoya et fit de si grands faits d'armes qu'elle le retint pour son chevalier. C'est pourquoi il mit pied à terre et, étant son heaume de la tête, il la salua humblement.

De son côté Héliaxe, étonnée de voir celui qu'elle avait estimé tout autre se comporter ainsi avec sa garde, lui dit :

— Comment, Frandalo, est-ce là le service que je devais attendre de mon chevalier ? Il est malheureux d'avoir à soi de tels serviteurs, puisqu'une si grande lâcheté, contre celle qui jusqu'à présent vous a tenu pour un des plus galants guerriers qui jamais ceignirent l'épée, a pu se rendre maîtresse de votre cœur. Mais aujourd'hui je me trouve bien déçue, car j'eusse cru tout autre que vous capable de ce fait, dont je ne puis trop m'étonner...

— Madame, répondit Frandalo, depuis que je me donnai à vous au dernier tournoi, un autre plus grand seigneur m'a retenu à son service. Je le servirai toute ma vie, car il m'a fait beaucoup de bien. Assurément, si vous le connaissiez comme moi, vous m'estimeriez heureux, et non lâche et méchant, comme il vous plaît de le faire.

— Et quel est-il, sur votre foi ?

— C'est Jésus-Christ, répondit Frandalo, et, toutefois, il n'est pas d'honneur et de service que je n'essaie à vous rendre, dès à présent, pourvu que mon compagnon y consente, car sans lui je ne puis rien.

— Seigneur Frandalo, dit Esplandian, vous avez puissance de me commander, et moi grand vouloir de vous obéir. Par ainsi, ne différez pas de faire toute la courtoisie qu'il vous plaira à cette dame, si vous en avez envie.

Bien humblement le remercia Frandalo et dit à Héliaxe.

— Madame, puisqu'il lui plaît, je vous supplie de mettre désormais vos affaires entre mes mains, je veillerai pour vous. Montez sur votre palefroi, afin que je vous conduise en lieu où vous pourrez voir de plus beaux tournois que ceux qui furent entrepris le jour de vos noces... Puis, s'il plaît à Dieu de guider notre entreprise à bonne fin, vous connaîtrez en quelle estime et souvenance j'ai encore les faveurs que vous m'avez accordées, lorsque vous étiez dame puissante pour commander, et moi encore simple chevalier ; car jamais princesse ne fut plus honorée parmi les siens que vous le serez au milieu de ceux vers qui je vous guiderai, ce qui pourra servir d'exemple aux rois et seigneurs auxquels Dieu a donné autorité et puissance. Avertis du noble et loyal accueil qui vous sera fait, ils mettront leur bonheur dorénavant à traiter les petits comme les grands, considérant le peu de stabilité de la fortune, par l'exemple que vous leur offrez aujourd'hui.

— Frandalo, répondit-elle, faites-moi autant d'excuses et de promesses que vous voudrez, mais vous ne pourrez vous empêcher d'avouer que vous m'avez fait tort. Toutefois, en faisant ce dont vous vous vantez, votre réputation augmentera dans le monde, d'autant que votre foi est affaiblie envers nos dieux. Maintenant, allons où il vous plaira...

Alors elle monta sur son palefroi. Frandalo, tête nue, la conduisit par les rênes, jusqu'à ce qu'ils fussent près de la ville d'Altarin, où ils entendirent une grande rumeur qui fit penser aux chevaliers, ou que leur entreprise était découverte, ou bien que leurs gens donnaient l'assaut à la ville.

Craignant qu'ils n'eussent été repoussés, ils commencèrent à se repentir du long séjour qu'ils avaient fait auprès de l'infante, à laquelle Frandalo dit gracieusement :

— Madame, ne vous plait-il pas, tandis que mon compagnon et moi ferons un tour en la ville, de nous attendre ici avec cette demoiselle et mon cousin Foron.

— Oui vraiment, répondit Héliaxe, et je n'en partirai pas avant d'avoir eu de vos nouvelles.

## CHAPITRE XXXIII

Comment Frandalo et Esplandian, après avoir fait prisonnière la princesse Héliaxe, se jetèrent en pleine mêlée au secours de leurs compagnons ; et comment la ville d'Alfarin fut enfin conquise.



Frandalo et Esplandian, quittant Héliaxe, partirent à bride abattue et vinrent où leurs gens combattaient ceux d'Alfarin. Parmi eux étaient Talanque, Ambor, le roi de Dace, Gandalin et Lasinde, qui avaient dressé une forte escarmouche, pensant amuser ceux de la ville, tandis que l'armée de mer assaillait le port ; mais ils furent découverts trop tôt, à tel point qu'ils trouvèrent une forte résistance de part et d'autre.

De leur côté, Norandel et Belleris avaient gagné les barrières, et repoussé les ennemis jusqu'aux fossés. Ce que voyant Esplandian et Frandalo, ils mirent pied à terre, et, couverts de leurs écus, tenant leurs épées au poing, ils traversèrent la foule.

La tuerie fut grande, car les Alfarins, pour défendre leur terre, sortirent à la file, et les chrétiens, pour la conquérir, faisaient choses admirables.

Mais le lieu était si peu spacieux qu'ils ne pouvaient attaquer leurs ennemis comme s'ils eussent été en pleine campagne. De telle sorte qu'Esplandian et Frandalo, voulant vaincre ou mourir, et poursuivant les Alfarins en la ville, ils se trouvèrent eux deux seuls enfermés au milieu de leurs ennemis, et si avant que, sans Frandalo, Esplandian, qui ne faisait que tuer et abattre, était entouré de tous côtés, quand il le retira un peu du côté du portail.

Les deux chevaliers connurent bien le danger dans lequel ils étaient. C'est pourquoi, gagnant petit à petit les degrés par lesquels on montait à la muraille, ils soutinrent maints durs assauts, sans qu'on pût leur nuire, bien qu'on leur lançât sans cesse lances, pierres, javelots et tout ce qui pouvait tomber entre les mains de leurs ennemis. Car nul d'eux n'osait en venir au combat de la main ; et si quelqu'un s'avançait pour montrer sa prouesse, il recevait la mort ou était renversé du haut en bas.

Sur ces entrefaites, Norandel et ses compagnons, qui avaient vu Esplandian et Frandalo dans ce danger, tâchaient, par tous les moyens possibles, d'écheler sur la ville ou d'en rompre les portes. Mais c'était en vain ; ceux du dedans les défendaient avec huile, eau bouillante, bûches et tronçons de bois, tellement que plusieurs furent accablés et y finirent piteusement leurs jours.

Pendant qu'ils combattaient ainsi de part et d'autre, survint là un chevalier armé de toutes pièces venant du havre, qui s'écria tant qu'il put :

— Courage, enfants, courage ! Défendez bien ce quartier ! Nos ennemis de mer n'ont encore trouvé moyen de mettre un seul homme à terre, et il leur en est déjà mort plus de deux cents.

— Par nos dieux ! répondit l'un d'entre eux, je n'en vois ici nul qui s'épargne, et nous ne pouvons pourtant nous rendre maîtres de ces deux chevaliers.

— Comment ? dit l'autre.

— Ils sont entrés ici pêle-mêle, et il y a plus de deux heures que nous sommes après eux pour les vaincre. Mais c'est folie, car le plus jeune combat si brusquement que nous n'en osons approcher. Ce qui plus est, lui et son compagnon ont gagné malgré nous cette montée, où ils tiennent fort et si bien, que nous ne pouvons trouver moyen de les en chasser, encore que beaucoup des nôtres y aient été tués ou blessés.

— Je suis d'avis, dit le chevalier, qu'on les prenne à merci, car ils sont peut-être tels, que, pour les rendre à ceux du dehors, nous recouvrerons le roi Armato, et les ferons retourner.

A ce conseil, tous prêtèrent l'oreille, et s'avança le chevalier qui avaient proposé cet avis, faisant signe à Esplandian qu'il voulait parlementer. L'assaut fut suspendu quelque peu.

— Ecoutez, chevaliers, dit celui qui avait proposé de parlementer, vous voyez bien qu'il vous est impossible d'échapper, et serait dommage que deux guerriers si preux mourussent si jeunes et à la fleur de leur âge... Voici ce que nous vous proposons : rendez-vous, et nous vous sauverons la vie !

— Damp chevalier, répondit Esplandian, si nous mourons à cette heure, nous en serons quittes pour une autre fois... Nous avons le cœur si bon, et telle confiance en Jésus-Christ, pour la foi duquel nous combattons, qu'il nous donnera moyen, non seulement d'échapper à ce péril, mais encore de saccager la ville et de vous emmener tous captifs. Ainsi, prenez pour vous-mêmes ce conseil, et rendez-vous les premiers avant que la fureur de Dieu vous y force plus aigrement...

Quand ceux qui étaient à l'entour entendirent ces paroles, depuis le petit jusqu'au grand, ils s'écrièrent à haute voix :

— A mort le méchant !... Qu'il meure sans plus tarder !...

Alors ils les assaillirent si rudement, que les deux chevaliers furent contraints de se retirer au plus haut des degrés. Mais, peu après, ils les repoussèrent à leur tour si vivement à coups de pierres, dont ils trouvèrent quantité au portail, que dès lors ils perdirent l'envie de les tourmenter.

Aussitôt que Norandel et ceux du dehors entendirent cette rumeur mêlée à la voix de leurs compagnons, qu'ils croyaient d'abord morts ou pris, ils s'avisèrent de mettre feu aux portes et de les brûler, tandis que les autres donnaient cet assaut.

Et de fait, chacun courut au bois, ce dont les Alfarins s'aperçurent. Toutefois, ils n'eurent pas

moyens de les en empêcher. Aussi le pont-levis, les herses, furent entièrement embrasés.

Ce spectacle leur affaiblit tant le cœur, que la plupart se mit en fuite vers le grand temple de Jupiter, qui était le principal fort de leur ville.

Les autres demeurèrent en ferme délibération de mourir plutôt que de laisser pénétrer les ennemis.

Ceux-ci, voyant la porte abattue, allèrent tant quérir d'eau, qu'ils purent, peu après, donner par cet endroit un assaut qui dura jusqu'à la fin du jour. Et encore ne seraient-ils point entrés dans la ville, tant était grande la résistance, si les deux chevaliers qui étaient au haut du portail ne les eussent si fort endommagés à coups de bûches et de cailloux, que nul d'eux n'osait quasi se montrer.

Par ainsi, les chrétiens demeurèrent vainqueurs et maîtres de la ville. Un grand nombre de peuple, tant hommes que femmes, passèrent par le glaive, et plus encore fussent demeurés sur le champ de bataille sans les ténèbres de la nuit, même du côté du port, où Gastilles et ses gens étaient entrés au milieu et au plus fort de la mêlée. Toutefois, ce dernier, craignant que les Alfarins ne se ralliassent en la place, et qu'ils ne fussent repoussés pendant l'obscurité, commanda de sonner la retraite, assuré d'avoir la ville à sa discrétion aussitôt que le jour paraîtrait. C'est pourquoi il envoya incontinent vers l'armée de terre, afin que de leur côté ils en fissent autant.

Sur ces entrefaites, chacun se retira, mettant gros guet aux lieux les plus nécessaires.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment, après l'assaut d'Alfarin, Esplandian et Frandalo envoyèrent Gandalin et Lasinde vers la reine Héliaxe et le géant Foron.**

La ville ainsi conquise, comme vous avez entendu, et le peuple retiré au grand temple de Jupiter, Esplandian, ne voulant pas perdre la belle Héliaxe ni le géant Foron, que lui et Frandalo avaient laissés avec la demoiselle Carmelle, pria Gandalin et Lasinde de les aller quérir, et envoya avec eux Sergil, son écuyer, pour les guider.

Ils partirent donc tous trois, et tant ils cheminèrent, qu'ils trouvèrent le géant et la princesse autour d'un grand feu que Foron avait allumé. Alors ils mirent pied à terre, et, saluant Héliaxe, Gandalin lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian vous prie de venir où il vous attend.

— Mes amis, répondit-elle, je ne sais qui est celui duquel vous me parlez. Bien est-il vrai que j'ai été amenée ici par deux chevaliers, l'un desquels est Frandalo, que je connais de longtemps; quant à l'autre, je ne l'ai jamais vu, que je sache.

— Madame, dit Carmelle, c'est le fils du bon chevalier Amadis de Gaule, tant renommé par le monde.

— Vraiment? répondit Héliaxe. J'ai quelquefois ouï parler de lui.

— Et aussi, comme je crois, dit Carmelle, de monseigneur Esplandian, son fils; car lui, sans autre aide, s'est emparé de la Montagne Défendue, a pris dernièrement le roi Armato, votre beau-père. Il passe, je puis vous l'assurer, pour l'un des plus gracieux chevaliers que l'on sache!...

— Je m'ébahis donc, répondit-elle, comment il s'est montré si mal appris à mon endroit. Il ne m'a pas dit une seule parole tant que j'ai été en sa compagnie... Il me semble toutefois qu'étant sa prisonnière, il ne pouvait moins faire envers moi que de me réconforter ou de promesses ou par de belles paroles, ce dont il s'est si mal acquitté, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne m'en plaigne grandement...

— Madame, dit Carmelle, vous le prenez le plus mal du monde, car s'il a différé de vous parler, ça été seulement pour la connaissance que Frandalo vous montra... Il est ami si particulier du chevalier, qu'il a bien voulu lui octroyer cet honneur.

— Vous en direz tout ce que vous voudrez, répondit Héliaxe; néanmoins, s'il n'a autre excuse que celle que vous dites, il ne perdra de sa vie la réputation qu'il a acquise à mon endroit.

— Madame, dit à son tour Gandalin, je suis sûr qu'il amendera cette faute tout ainsi que vous voudrez..... Avisez, je vous prie, à ce qu'il vous plaît de faire, car il nous a commandé de vous obéir entièrement...

— Mes amis, répliqua Héliaxe, je dormirais volontiers en attendant le jour, puis j'irai où il vous plaira; mais, auparavant, je vous prie de me dire ce qu'était cette rumeur que j'entendais tout à l'heure vers la ville?

— Madame, répondit Lasinde, elle a été prise d'assaut il n'y a pas encore trois heures...

— Ah! dieux! dit-elle, quel malheur pour ce pauvre peuple! Je crois que tout a été mis à mort.

— Non pas, madame, répondit Lasinde, la plupart se sont sauvés dans le temple de Jupiter... Seulement, je crois qu'ils pourront s'y garantir à peine demain, vu qu'on a parlé d'y mettre le feu...

— S'il en est ainsi, dit Héliaxe, que Frandalo use de quelque moyen envers ses compagnons, et que celui qui vous envoie vers moi soit assez humain pour épargner ces malheureux... J'ai espérance qu'ils en prendront pitié et auront égard à la demande que je leur ferai, et, afin que ce ne soit pas trop tard, délogeons de céans, je vous prie, dès que nous y verrons assez clair pour nous conduire.

Et, se couchant sur un manteau, Héliaxe passa cette nuit assez mal à son aise.

## CHAPITRE XXXV

Comment Gandalin et Lasinde conduisirent l'infante Héliaxe et le géant Foron en la ville d'Alfarin, vers Esplandian et Frandalo, et de l'honnête et bon traitement que ces chevaliers lui firent.



Héliaxe, qui n'avait aucunement reposé la nuit, tant lui était dure la perte d'Alfarin, propre apanage d'Alforax, son mari, la contrée la plus plaisante et délicieuse de toute la Turquie; Héliaxe, voyant l'aube du jour apparaître, éveilla les deux chevaliers et leur demanda si elle pouvait arriver avant la ruine du temple.

Elle espérait que le peuple serait sauvé par les prières et humbles supplications qu'elle adresserait pour lui, tant à Esplandian qu'à Frandalo.

Lors, ils montèrent tous à cheval et firent telle diligence, qu'ils entrèrent dans la ville au moment où chacun se mettait en équipage pour donner l'assaut à la forteresse.

Frandalo aperçut Héliaxe d'assez loin; il piqua vers elle, et lui donna le bon jour; puis il prit son palefroi par les rênes, et, ayant la tête nue, il la conduisit où étaient Esplandian et ses compagnons.

Tous lui firent très bon accueil, sachant qu'elle était fille et femme de rois.

— Lequel d'entre ces chevaliers est Esplandian? demanda la princesse Héliaxe à Frandalo.

— Madame, répondit-il en le lui montrant, le voici prêt à vous faire service, ainsi qu'il m'a assuré.

Quand Héliaxe vit Esplandian si jeune et si beau, elle fut ébahie et s'émerveilla de ce que la nature l'avait pourvu de tant de perfections, et principalement de cette force et prouesse sans pareille qui le recommandait même parmi les plus valeureux.

Elle dit à Frandalo :

— En bonne foi, je l'ai ouï estimer en plusieurs lieux l'un des meilleurs chevaliers du monde. J'ai entendu dire à son propos des choses que je n'eusse jamais pensées de lui, vu le peu d'âge qu'il a. De sorte que si la courtoisie lui est aussi facile que les armes et la beauté, je crois qu'il doit être le gentilhomme le plus accompli qu'on puisse souhaiter; ce dont je pourrai me convaincre présentement s'il m'accorde ce que je lui demanderai...

— Madame, répondit Esplandian qui ne put s'empêcher de rougir des louanges qu'elle lui donnait, vous seriez bien la première que j'aie refusée de ma vie. Comment ne serais-je pas prêt à vous obéir, à vous qui êtes si belle et si gracieuse?.....

— Je vous supplie donc, chevalier, dit Héliaxe, de pardonner à ce peuple qui est au temple et de me rendre la liberté afin que je puisse l'envoyer où bon me semblera.

— Madame, répondit Esplandian, vous ne serez pas refusée pour si peu. Je ferai en sorte auprès de ces chevaliers pour qu'ils vous accordent comme moi votre demande, c'est-à-dire votre liberté et même celle de Foron, pour vous conduire où il vous plaira... Pour l'amour de nous, avisez, s'il vous plait, à nous commander autre chose : nous vous obéirons de très bon cœur.

Bien humblement les remercia la princesse Héliaxe, et, s'adressant à Frandalo, elle lui dit :

— Sire chevalier, le bien que vous et vos compagnons me faites ne sera jamais par moi mis en oubli. Aussi essaierai-je tôt ou tard, par tous les moyens, de le reconnaître... Et, pour Dieu! faites, s'il vous plaît, retirer vos gens, afin que ces pauvres misérables puissent sortir ainsi que vous m'avez accordé. Pendant ce temps, je m'en vais les réconforter, car je me doute bien que presque tous sont plus morts que vifs...

Lors elle pria Carmelle de l'accompagner, et toutes deux, sans autre compagnie, vinrent à la porte du temple qu'elles trouvèrent bien close et remparée.

Héliaxe appela longtemps. Personne ne vint lui répondre; mais jamais pauvre homme ramené du gibet par grâce du prince ne fut plus aise que ce peuple quand il reconnut la princesse, pensant aussitôt que le roi Alforax avait fait quelque accord avec ses ennemis. Par ainsi, les assiégés ouvrirent un petit guichet par où les deux demoiselles entrèrent dans le temple.

Cela fait, ils demandèrent à la princesse comment elle était venue si à propos secourir ceux qui n'attendaient pour toute miséricorde qu'une mort cruelle.

— Mes amis, répondit Héliaxe, j'ai tant fait avec les chrétiens par le moyen de Frandalo que je connais de long temps, qu'ils vous laissent sortir les vies sauves et aller où bon vous semblera, ainsi que moi qui étais aussi comme vous tombée entre leurs mains... Voyez si vous voulez me suivre à Tésifante où monseigneur Alforax est à présent, lequel, pour l'amour de moi, vous fera autant de gracieuseté qu'il lui sera possible.

Quand ces pauvres gens éperdus entendirent le pacte qu'on leur présentait, pour l'amour de leur dame, ils s'accordèrent tous d'aller avec elle et de ne l'abandonner jamais, la remerciant très humblement du bien qu'elle leur aurait procuré.

— Or, qu'ils se désarment donc ceux qui ont harnais, ajouta Héliaxe, et qu'ils s'en viennent tous avec moi!...

Lors, ainsi accompagnée, elle s'en retourna vers Esplandian, et lui montrant grand nombre de femmes et de petits enfants qu'elle avait autour d'elle, elle lui dit :

— Seigneur, contemplez le bien dont vous êtes cause, et songez au dommage que c'eût été si ce petit peuple eût souffert la mort pour chose non offensée... Quand vous n'auriez fait de votre vie d'autre bien que celui-là, oui, vous êtes digne de grand mérite! Et toutefois, dit-elle en souriant, il ne sera jour de ma vie que je n'aie grande occasion de me plaindre de vous, vu le peu d'estime que vous avez fait de moi quand Frandalo et vous êtes venus me trouver devant mon pavillon, après la défaite de mes chevaliers...

— Comment, madame? demanda Esplandian.

— Je m'étonne, répondit-elle, pourquoi vous me faites telle demande, attendu que vous pouviez soupçonner l'ennui qui me dévorait alors; et néanmoins, vous n'avez quasiment pas daigné me saluer ni me parler... En bonne foi, c'était mal à vous!...

— Madame, répondit Esplandian, je vous supplie très humblement de me pardonner; car le péché que j'ai commis en cet endroit ne fut pas par ignorance... Mais je craignais mettre le seigneur Frandalo en quelque jalousie, le voyant si affectionné à vous faire service, et remarquant le bon visage que vous lui montriez malgré la perte de vos gens.

— Cette excuse n'est pas raisonnable, répliqua Héliaxe : aussi ne vous sera-t-elle pas remise si aisément.

— Madame, dit Esplandian, je suis tout prêt à porter la pénitence de cette faute.

— La pénitence que vous en aurez, répondit la princesse, sera que, suivant la grâce que vous avez faite à ce pauvre peuple et à moi aussi, vous nous donnerez la liberté de nous retirer en la ville de Tésifante, vers mon mari, qui vous en saura très bon gré.

— Madame, dit Esplandian, vous avez déjà entendu le vouloir de nous tous; vous pouvez aller librement en quelque lieu qu'il vous plaira, où moi-même je vous conduirai si vous l'avez pour agréable.

Sur ce, Héliaxe fit de grands mercis à ces courtois chevaliers, prit incontinent congé d'eux et s'en alla vers Tésifante, suivie de Foron et d'une infinité de peuple.

## CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Héliaxe, ayant pris congé de Frondalo, se mit en chemin pour joindre son mari qu'elle rencontra aux environs de la Fontaine Aventureuse; et comment ce prince fut étonné de la revoir en vie, en honneur et en beauté.

Frandalo n'avait pas voulu laisser partir ainsi la belle princesse Héliaxe sans lui faire conduite, au moins pendant quelques lieues. Mais au bout d'un peu de temps, elle le renvoya fort gracieusement.

— Il vous faut retourner vers vos amis, lui dit-elle; vous êtes blessé, fatigué, et j'aurais remords de vous harasser davantage. Et puis, bien que, comme bon chevalier, vous ayez le pouvoir de me servir et de nous sauver, moi et les miens, il pourrait arriver que je n'aurais pas le moyen d'en faire autant pour vous, si vous tombiez entre les mains de monseigneur Alforax, qui, comme je le pense, aura été averti de ma mauvaise fortune, par quelques-uns des chevaliers qui ont dû fuir. Aussi, je ne doute pas qu'il ne soit déjà en campagne avec grosse troupe de gens pour venir à mon secours. S'il en était ainsi, je le connais si peu patient que s'il vous rencontrait, ému comme il doit être de la perte d'Alfarin et de l'injure qu'ont reçue mes chevaliers, ainsi que moi-même, le plaisir que vous voulez me faire tournerait au danger de votre personne et à un grand ennui pour moi-même. Par ainsi, je vous prie de ne pas passer outre et de vous en retourner...

Frandalo connut qu'Héliaxe le conseillait prudemment, et, à cette cause, il la recommanda à Dieu, la laissa en la garde de Foron et reprit le chemin où il avait laissé ses compagnons.

Il était déjà tard; Héliaxe, en s'approchant de la Fontaine Aventureuse et y trouvant encore son pavillon tendu, délibéra de n'en partir que le lendemain matin, qu'elle se mit directement en route pour Tésifante.

Ayant cheminé jusque vers l'heure de midi, elle rencontra le prince Alforax avec un grand nombre de chevaliers qui, toute la nuit, avaient été sur les hauteurs de la Montagne Défendue, pensant que ceux qui avaient pris sa femme l'y conduiraient pour la garder plus sûrement.

Telle était l'opinion de ceux qui avaient apporté à Alforax la nouvelle de son infortune; mais ni lui, ni sa troupe n'avaient rencontré un seul homme, et ils s'en retournaient tout dolents à la Fontaine Aventureuse quand ils aperçurent la princesse Héliaxe.

Alforax courut l'embrasser et, en la baisant, il lui demanda comment elle s'était ainsi échappée?...

— Sire, répondit-elle, après que je vous l'aurai bien raconté, penserai-je encore qu'il vous sera malaisé de le croire. A dire vrai, il semble que la fortune ait pris plaisir à me faire connaître en un même jour tout le bien et tout le mal qu'elle peut en mon endroit.

Alors, Héliaxe commença à raconter la défaite de ses chevaliers, les propos que Frandalo et Esplandian lui avaient tenus, et enfin l'honnête traitement dont ils avaient usé envers elle.

— Vraiment, madame, dit Alforax, c'est bien un cas étrange, et je ne puis concevoir comment ces chrétiens, ayant pris d'assaut ma ville d'Alfarin, ont usé de telle humanité non-seulement envers mon peuple, mais encore envers votre honneur, à vous qui êtes si belle! Il faut croire que nos dieux, ayant eu pitié de moi, vous ont gardée comme la chose que j'aime et estime le plus. Et toutefois, si je vis un an, je vous jure et promets de réunir tant de gens que la cité de Constantinople et son par-

jure empereurs en souffriront tellement qu'il en sera mémoire mille ans après ma mort !...

Héliaxe le voyant entrer ainsi en colère, lui répondit pour le modérer quelque peu :

— Seigneur, vous pourrez le faire quand il vous plaira, mais je vous supplie de parler un peu à ce peuple désolé et de le réconforter le moins mal que vous pourrez, car il a mis toute sa confiance en vous.

Alforax comprit qu'en effet il devait du réconfort à tous ces malheureux. Il les fit tous approcher et leur tint des propos encourageants, après quoi ils s'en retournèrent à Téslfante.

## CHAPITRE XXXVII

Comment Gastilles prit congé d'Esplandian, puis fit voile vers Constantinople pour voir l'empereur; de l'arrivée de Palomir, Branfil et autres chevaliers de la Gande-Bretagne en la ville d'Alfarin.



Une fois la ville d'Alfarin mise au pouvoir des chevaliers de la Montagne Défendue, Gastilles fit ses préparatifs pour retourner à Constantinople; quand ils furent terminés, il vint trouver Esplandian et lui parla de cette manière :

— Chevalier, lorsque je laissai l'empereur, il me commanda fort expressément de l'avertir le plus tôt possible de ce qu'il me serait survenu afin qu'il avisât ou de venir en personne, si la nécessité y était, avec l'armée qu'il assemble de jour en jour, ou de la renvoyer, car l'hiver commence déjà à nous menacer. Comme, grâces à Dieu, je vois les affaires en très bon train, je suis résolu, sous votre bon plaisir, de partir demain et de retourner vers l'empereur, afin qu'ayant entendu par moi comment le tout s'est passé, il n'entre pas pour cette année en plus grande dépense... Je le lui eusse déjà fait savoir, si je n'eusse attendu l'issue de cette entreprise, qui est achevée enfin comme nous l'avions désiré...

— Chevalier, répondit Esplandian, puisque l'empereur aura plaisir et profit à votre retour ainsi que vous dites, vous ferez bien d'aller le trouver. Je vous supplie d'une chose, c'est de lui présenter mes très humbles recommandations à sa bonne grâce, et de l'assurer qu'il n'a dans son royaume ni gentilhomme ni chevalier plus dévoué que moi. Quant au surplus, comme vous avez vu et su la plupart de nos affaires, et que vous entendez l'état où elles sont, vous pourrez l'en avertir. Ainsi, je fais garder le roi Armato en attendant que l'empereur en ordonne, puisqu'il est son prisonnier. Pour la Montagne Défendue, je l'ai conquise sous la faveur de la princesse Léonorine, et je ne la tiens aujourd'hui qu'à titre de son châtelain et serviteur, tel que je serai toute ma vie. Mais s'il lui plaisait de donner à Frandalo la ville d'Alfarin, tant pour lui augmenter son bon vouloir que parce qu'il mérite davantage, il me semble qu'il ferait très bien en regardant au service et fidélité que Frandalo a toujours eu lieu de montrer... Vous lui direz aussi que, suivant le commandement que m'a fait mon père, je compte bientôt aller à Constantinople, et là me présenter à lui et à la belle Léonorine, ainsi que je les fis avertir naguère par la demoiselle Carmelle, dont il peut vous souvenir... Je vous prie, cependant, de m'excuser envers eux d'avoir tant différé; vous savez à peu près, je crois, ce qui en a été cause...

— Chevalier, répondit Gastilles, l'empereur mon oncle vous désire tant en sa compagnie, que je n'ai jamais vu un homme plus attristé, ni madame ma cousine même, quand ils ont vu le navire de la Grande-Serpente s'ébranler et traverser le détroit du Bosphore. Je leur dirai tout ce dont vous me chargez et demain, dès le point du jour, je prendrai la route de la Grèce.

— Ne voulez-vous pas, auparavant, dit Esplandian, voir Frandalo, Manéli et les autres qui sont au lit, blessés, et savoir d'eux s'ils ne veulent rien demander à l'empereur ?

— Oui bien, répondit Gastilles.

— Allons ! je vous tiendrai compagnie, dit Esplandian.

Ils vinrent au logis de Frandalo, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que ceux qui faisaient le guet sur la tour du port découvrirent environ à trois milles en mer un grand navire qui, à pleines voiles, tirait droit à Alfarin. Ils s'en vinrent incontinent avertir Gastilles de ce fait. Celui-ci fit partir sur l'heure deux brigantins, pour aller s'assurer si c'était des amis ou des ennemis.

Mais ils revinrent peu après avec ce vaisseau, sur lequel naviguaient Palomir, Branfil, Hélian-le-Délibéré, Garnates du Val-Craintif, et Bravor, fils du géant Balan, que le roi Amadis avait fait chevalier depuis peu, Ymosel de Bourgogne, Ledarin de Frajarque, Listoran de la Tour Blanche, Trion, cousin de la reine Briolanie, Tentilles-le-Superbe, Guil-le-Bien-Estimé, avec Grodonan, frère d'Angriote d'Estravaux, et les deux fils d'Ysanie, gouverneur de l'Ile Ferme, et beaucoup d'autres ensemble qui s'étaient embarqués en la Grande-Bretagne pour venir au secours d'Esplandian.

En côtoyant la Montagne Défendue, ils avaient su par des pêcheurs la défaite de l'armée d'Armato, sa captivité, ainsi que la prise d'Alfarin. Ils eurent un plaisir sans pareil de cette agréable nouvelle, surtout quand ils se furent assurés par les gens de Gastilles qu'aucun de leurs compagnons n'était mort à ce cruel assaut de la ville.

Arrivés au port, ainsi qu'ils prenaient terre, Esplandian et plusieurs autres, avertis de leur venue, vinrent au devant d'eux pour les recevoir, et Dieu sait les caresses, embrassements et bonnes chères qu'ils se firent les uns aux autres.

Puis Esplandian les mena en son logis, où ils se rafraîchirent environ deux heures. Après quoi, comme il leur parlait avec chaleur de Frandalo, ils le prièrent tous de les conduire où gisait le malade; ce qu'il fit volontiers.

Mais quand Frandalo sut qui ils étaient, il fut presque honteux de les voir tant s'humilier devant lui; il ne savait bonnement que leur dire.

Comme il souriait à l'un et à l'autre, Palomir lui parla de telle sorte :

— Sire chevalier, mes compagnons et moi nous vous avons ouï tant estimer en haute chevalerie, qu'il n'y a personne d'entre nous qui ne voulût vous faire service et vous obéir dorénavant comme à leur chef et capitaine... Par ainsi, guérissez-vous vite, afin que nous puissions bientôt guerroyer sous votre conduite!...

— Messeigneurs, répondit Frandalo, pardonnez-moi, je vous supplie; je sais assez combien je suis moindre que vous ne me faites, et indigne de l'honneur que vous me portez..... Je n'ai jamais fait chose qui mérite louange que par le moyen de monseigneur Esplandian... Toutefois, j'espère, si Dieu me prête longue vie et santé, de m'employer désormais de telle sorte que chacun connaîtra le désir que j'ai de faire service à la chrétienté, et à vous tous particulièrement.

— Mon compagnon, dit Esplandian, mettez-vous, je vous prie, en peine de vous rétablir; puis nous deviserons ensemble du reste. Et, comme ces chevaliers sont las et fatigués de leur long voyage, donnez-leur congé pour aujourd'hui; demain, nous viendrons vous revoir.

Il disait ainsi, craignant que le trop parler ne causât quelque accident de fièvre à Frandalo, car Gastilles avait été auparavant plus de deux heures devisant avec lui des propos qu'il avait tenus avec Esplandian sur son retour vers l'empereur.

Les chevaliers nouvellement arrivés lui donnèrent donc le bonsoir et sortirent de sa chambre.

Le lendemain, à l'aube du jour, Gastilles prit congé de ses amis et compagnons. Ses vaisseaux étaient prêts, il s'embarqua.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Gastilles, neveu de l'empereur, arriva à Constantinople et rendit compte des divers événements que nous venons de raconter; et comment la princesse Léonorine se mutina contre Esplandian, qui n'arrivait pas assez vite à son gré.



uit jours après son départ d'Alfarin, Gastilles entrait dans le port de Constantinople.

L'empereur le vint recevoir jusque sur la grève, puis le mena en son palais, s'informant de lui avec une grande affection, comment il avait exécuté son voyage, et si Armato s'était retiré ou non.

— Seigneur, répondit-il, le bon chevalier Esplandian et ceux de sa compagnie se recommandent tous très humblement à votre bonne grâce, et principalement Frandalo, qui est, je puis bien vous l'assurer, l'un des meilleurs serviteurs que vous eûtes jamais.

Il disait ces mots, lorsque survint l'impératrice, accompagnée de l'infante Léonorine, de la reine Menoresse, et d'autres dames et demoiselles. Gastilles leur fit sa révérence; et, pendant qu'il s'amusait à faire les recommandations d'Esplandian à la princesse Léonorine, l'empereur lui dit :

— Vraiment, mon neveu, vous achèverez le récit de votre entreprise, puis vous gouvernerez les dames, si bon vous semble... Commencez par nous déduire le menu tout ce qui vous est advenu en ce voyage.

— Sire, dit-il, nous eûmes si bon vent au sortir de ce port, que, sans aucun détour, nous arrivâmes en la Montagne Défendue; et, toutefois, nous ne sûmes faire tant de diligence, qu'Esplandian, avec son navire de la Grande-Serpente, et l'équipage de Frandalo, n'eussent déjà mis à fond partie des vaisseaux de vos ennemis, et donné la chasse au reste, jusque bien au dedans de la Turquie. Mieux encore : à la nuit tombante, le roi Armato fut pris, et son armée mise en déroute.

Gastilles raconta ensuite la colère du roi turc, les menaces et propos qu'il lui tint, et puis la défaite des vingt chevaliers à la Fontaine Aventureuse, les escarmouches et assauts d'Alfarin, le danger où Esplandian et Frandalo se trouvèrent, la prise de la ville, celle d'Héliaxe, sa délivrance, celle du peuple qui s'était sauvé dans le temple de Jupiter, et comment, avant son embarquement pour retourner vers lui, était arrivé de la Grande-Bretagne un navire avec plusieurs chevaliers, qu'il nomma tous par noms et surnoms...

— Au reste, ajouta-t-il, Sire, le bon chevalier Esplandian m'a prié de vous dire qu'il fera garder le roi Armato jusqu'à ce qu'il l'ait livré entre vos mains, ou à qui il vous plaira; et semblablement la ville d'Alfarin; mais qu'il ne rendra la Montagne Défendue à autre qu'à madame Léonorine, sous le nom de laquelle il l'a conquise, et espère la défendre comme son châtelain, serviteur, et non autrement.

— Quand l'aurons-nous ici? dit l'empereur.

— Ce sera le plus tôt qu'il lui sera possible, à ce qu'il m'a assuré, dit Gastilles. En bonne foi, je voudrais que ce fût aujourd'hui, plutôt que demain, tant j'ai bonne volonté de le connaître, pour les hautes vertus chevaleresques qui augmentent en lui de jour en jour; au point que, si le chevalier de la Verte Épée a été estimé le meilleur du monde, son fils, aujourd'hui, lui ôte une grande partie de cet honneur. Aussi, tout considéré, je crois qu'Amadis n'a pas plus fait en dix ans qu'Esplandian en dix semaines.

— Mais, beau sire, Frandalo fait-il bien son devoir, comme vous m'assurez?

— Sire, répondit Gastilles, il n'est possible de faire mieux. Le seigneur Esplandian m'a prié de vous faire entendre que, pour l'entretenir en cette bonne volonté, il est d'avis que vous lui fassiez

présent de la ville d'Alfarin qu'il ne soit homme plus digne de la garder que lui.

— Par Dieu, dit l'empereur, Esplandian et ses compagnons l'ont conquise, ils en ordonneront ainsi qu'il leur plaira. Toutefois, s'il ne tient qu'à mon consentement, je suis bien de cet avis, et je ne me lasserai pas de lui faire du bien s'il continue ainsi qu'il a commencé. Et vous, ma fille, dit-il à l'infante Léonorine, que répondez-vous à ce que votre cousin assure, qu'Esplandian ne retient la Montagne Défendue pour autre que pour vous?

— Sire, répondit-elle, je ne sais comment vous ni tant d'autres pouvez l'avoir en si bonne estime, vu le peu d'obéissance qu'il porte à son père; car s'il était tel que chacun le renomme, il serait venu ici depuis longtemps pour acquitter ce à quoi il est obligé; ce qui me donne juste occasion de penser que les propos que vous tint Carmelle de sa part, et semblablement tout ce qu'il vous a mandé par mon cousin sont paroles feintes, pour ne pas dire davantage... Aussi n'ai-je pas délibéré, encore qu'il se dise mien, de l'accepter pour chevalier, et moins encore de lui pardonner avant que lui-même vienne s'excuser en personne : j'aviserai alors ce que j'aurai à faire.

L'empereur, qui voyait sa fille parler en colère et rougir plus que de coutume, ne put se tenir de rire et lui dit :

— Comment, ma mignonne, refusez-vous le service du meilleur chevalier du monde?

— Oui, Sire, répondit-elle, et ainsi le doit faire tout maître envers son serviteur, quand il fuit sa présence et n'obéit pas à ses commandements...

— Et vraiment, ma mignonne, reprit l'empereur, je vous en sais bon gré. Plût à Dieu que la nature vous eût donné un corps semblable à votre cœur, elle vous eût fait homme parfait et non pas femme comme vous êtes!... Or, mon neveu, vous entendez la réponse de ma fille : je vous prie de la faire parvenir au bon chevalier Esplandian, afin qu'il se dépêche de venir, s'il ne veut pas du tout perdre sa bonne grâce...

Bien que l'empereur tînt ces propos en souriant, Esplandian les prit tout autrement, quand il en eut les nouvelles par un écuyer, que Gastilles lui expédia le jour suivant.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Frandalo, accompagné de quatre-vingts chevaliers, sortit d'Alfarin pour aller courir vers Tésifante; de la prise d'Euraca, capitaine de la ville.

Les chevaliers de la Grande-Bretagne arrivèrent dans la ville d'Alfarin, comme il a été dit, Frandalo et les autres, guéris de leurs plaies.

Belleris, qui travaillait incessamment pour avoir des nouvelles d'Alforax, fut averti par ses espions, qu'il se tenait ordinairement en la grande ville de Tésifante. Il le dit à Branfil et à quelques autres; ceux-ci, ennuyés du repos, prièrent affectueusement Frandalo de les mener à la guerre, et de trouver moyen de les cacher en bon lieu où ils pussent surprendre Alforax, ou quelques-uns des siens.

Frandalo, leur voulant complaire en tout ce qui lui était possible, leur accorda, avec le bon plaisir d'Esplandian, de partir la nuit suivante et de mener avec eux quatre-vingts chevaliers. Esplandian approuva le projet et il voulut être lui-même de la partie.

En conséquence, ceux qui furent ordonnés pour cette affaire se trouvèrent prêts, et sortirent à la tombée du jour afin de n'être point découverts.

Belleris et Frandalo connaissaient le pays; si bien que, sans avoir d'autres guides, ils marchèrent droit à Tésifante. Ayant cheminé jusque sur les onze heures du soir, ils se trouvèrent en un chemin fourché, où Frandalo fut d'avis de séparer leur troupe en deux, avertissant les chevaliers qui ne s'étaient point encore mêlés avec les Turcs, de se tenir serrés.

— Car, disait-il, la guerre de ce pays se conduit tout autrement que dans la Grande-Bretagne... Là ils vont presque toujours seuls, et bien qu'ils soient en compagnie, ils s'écartent l'un de l'autre pour la moindre occasion qui peut leur survenir; mais ici, ceux qui hantent les armes marchent toujours en si gros nombre que les combats qui s'y font sont des combats, non pas des rencontres. Il y a bien pis encore : si trois cents Turcs peuvent surprendre cent, trente, vingt même de leurs ennemis, moins encore, ils se font une gloire de les mettre à mort, préférant leur vengeance à un honneur qui se garde, comme j'ai entendu, dans les pays de l'occident, où l'on combat presque toujours en nombre égal. Ainsi, mes amis, que nul de vous ne s'écarte, marchez en troupe; je vous assure qu'au lieu où nous allons, nous ne manquerons pas de trouver assez contre qui employer nos armes. Je sais qu'à un demi-mille de Tésifante, Alforax couche souvent en un palais nommé Gruobinahc, qu'il a fait bâtir. Nous pourrons l'y trouver, si la fortune nous favorise quelque peu. C'est pourquoi je me suis avisé qu'il vaut mieux nous séparer en deux troupes: mon neveu, Belleris, prendra à gauche et se tiendra caché près la bourgade de Jentinomèle, d'où il verra aisément sortir ceux Tésifante; moi, avec Esplandian et la moitié de vous, nous suivrons cette route, qui conduira près Gruobinahc, dans une vallée où nous nous tiendrons à couvert pour secourir Belleris, et lui nous, si besoin était.

Les chevaliers adoptèrent ce plan; mais leur entreprise se trouva par trop hasardée, ainsi qu'il sera dit.

Belleris donc et sa troupe, ayant laissé Frandalo, cheminèrent tant, qu'environ deux heures avant le jour ils rencontrèrent six soldats, que Belleris salua en langue arabique, leur demandant où ils allaient.

— Seigneur, répondirent les autres, nous voudrions bien être en la ville de Srasse.

— Mes amis, dit-il, nous [illegible] sommes sortis cette nuit, et nous allons à Tésifante avertir le prince Alforax du grand dommage qu'ont fait depuis deux jours ces [illegible] de chrétiens à tout le peuple d'alentour, car ils sont sortis d'Alfarin, ils ont pillé, saccagé tout ce qu'ils ont [illegible] rencontrer, et ils sont en ce moment dispersés dans les champs, continuant de mal en pis... Toutefois, s'il vous plaît de nous donner quelque peu d'aide, nous savons

le lieu de leur retraite, et nous les pourrions entourer sans qu'il s'en sauvât un seul.

— Qui êtes-vous, vous qui nous dites ces nouvelles? demandèrent les soldats.

— Compagnons, dit Belleris, je suis Roussan, cousin d'Eiraca, grand capitaine de Tésifante.

— Nous vous dirons donc bonnes nouvelles de lui, répondirent les autres, et chose qui vous sera agréable. Sachez qu'il n'est pas loin d'ici; il est parti de la ville avec deux cents chevaliers pour venir se jeter dans Falandie et la garder mieux qu'on n'a fait d'Alfarin. Mais comme il nous a commandé de marcher devant nous, nous ne vous tiendrons à présent plus long propos.

Cela dit, ils les commandèrent à Dieu et s'éloignèrent.

— Mes amis, dit Belleris, que le bonjour que je vous désire vous soit donné!

Ainsi passèrent outre les soldats. Ils ne s'éloignèrent guère sans que Belleris envoyât après eux. Craignant qu'ils ne découvrissent son entreprise, il les fit tailler en pièces.

Il envoya aussitôt un de ses écuyers qui connaissait les chemins pour avertir Frandalo que les ennemis étaient en campagne avec une forte troupe, et qu'il fallait à tout prix se rassembler.

L'écuyer fit grande diligence.

Néanmoins, avant que ces nouvelles fussent venues à Frandalo, Belleris rencontra Eiraca et ses gens, quasi devant Jentinomôle. Ils les joignirent avant qu'ils eussent le temps de lacer leurs heaumes.

Là, le capitaine de Tésifante montra bien qu'il n'était pas apprenti à se trouver en telles affaires : car en véritable preux et vaillant champion, il se mêla parmi les chrétiens, et, suivi des siens, ils se défendirent à merveille. Bientôt dix des plus braves d'entre eux furent désarçonnés et renversés par terre. Et comme Eiraca se mêlait dans la presse, Norandel et lui se chargèrent avec une telle impétuosité, que l'un fut fortement blessé au bras gauche, et l'autre, perdant les étriers, fit un si grand saut, qu'il demeura étendu de son long sans remuer ni pied ni main.

Les Turcs firent de tels efforts pour retirer leur capitaine de la foule, qu'ils renversèrent quatre chevaliers de la Grande-Bretagne, qui toutefois se relevèrent promptement, mirent la main aux épées, donnant fortement aux jarrets et aux flancs de leurs chevaux, en sorte qu'en moins de rien, plus de vingt Turcs leur tinrent compagnie et beaucoup y perdirent la vie.

Dans cette charge, Enil et Gavarte furent grièvement blessés; les autres furent si mal traités que, sans la troupe de Frandalo qui survint, ils eussent été complétement battus...

Si la troupe de Frandalo avait si longtemps tardé, c'est que l'écuyer que Belleris envoya vers elle n'avait pu l'atteindre que dans la vallée où elle devait se rendre. Et, bien qu'elle entendît retentir les coups du combat, elle ne se douta pas de cette rencontre jusqu'à ce que l'écuyer eût apporté son message.

Alors les gens de cette troupe coururent tous à bride abattue droit où Belleris et ses compagnons hors d'haleine ne faisaient plus que reculer et parer aux coups des autres, qui en auraient mis plusieurs à mort, si le capitaine de Tésifante n'eût voulu qu'on les menât vivants au prince Alforax.

Toutefois, Frandalo, Esplandian et ceux de leur troupe lui firent changer d'opinion; car aussitôt qu'ils virent leurs compagnons si mal menés par les ennemis, ils entrèrent avec une telle rage dans la mêlée que sans Eiraca, qui ce jour-là fit armes non-pareilles, ils leur eussent passé sur le ventre de pleine arrivée.

Par la grande résistance d'Eiraca, le combat dura encore plus d'une grosse demi-heure, durant laquelle il se maintint si courageusement, qu'Esplandian ne put le faire rendre qu'il ne l'eût abattu et désarmé de son heaume; il se mit alors à merci.

Pendant ce temps, Frandalo et les siens, mêlés aux autres, frappaient à droite et à gauche, tuant les chevaux, arrachant les écus et faisant tant de prouesses que c'était chose admirable. Malgré tous ces efforts, les Turcs ne se montraient point étonnés ni effarouchés.

Ils combattirent de la sorte jusqu'à ce qu'ils virent leur capitaine prisonnier; ce qui fut cause qu'ils prirent presque tous la fuite et tournèrent dos; il en demeura plus de cent cinquante sur le champ de bataille, les autres se sauvèrent à la faveur de la nuit qui était très obscure.

Or, il pouvait être encore une heure avant le jour. Frandalo craignait que ceux de Tésifante, sachant cette affaire, ne sortissent pour venir leur couper passage. C'est pourquoi il fit promptement remonter le capitaine Eiraca à cheval, ainsi que tous les chrétiens qui avaient été abattus. Puis, ils reprirent le chemin d'Alfarin, non pas celui par lequel ils étaient venus, mais plus à l'écart, le long d'un petit sentier, qu'ils suivirent si longuement qu'au point du jour ils entrèrent en un grand bois, où ils descendirent pour repaître eux et leurs chevaux.

Ils n'y séjournèrent pas longtemps pour n'être point surpris; de sorte qu'en faisant bonne diligence ils arrivèrent à la ville au soleil couchant.

Quand on reçut à Tésifante la nouvelle de ce désastre, Alforax en fut tellement désespéré qu'il faillit en mourir.

Nous avons assez longuement parlé de la guerre, maintenant l'Amour viendra en jeu; l'Amour qui, voulant donner quelque soulagement à l'infante Léonorine, laquelle vivait en une étrange peine en attendant l'arrivée de son ami Esplandian, le fit partir d'Alfarin, pour venir la voir à Constantinople, ainsi qu'il sera dit au chapitre suivant.

## CHAPITRE XL

Du grand ennui qu'eut Esplandian, ayant su, par le messager de Gastilles, le mécontentement qu'avait contre lui la princesse Léonorine.

Vous avez naguère appris comment Gastilles raconta à l'empereur tout ce qu'Esplandian lui mandait, ainsi qu'à la princesse Léonorine, et la réponse de celle-ci que Gastilles écrivit à Esplandian par un écuyer qu'il lui envoya exprès, suivant le com-

mandement de l'empereur, afin de lui donner occasion de venir le plus tôt qu'il pourrait à Constantinople.

Cet écuyer fit grande diligence et arriva à Alfarin le cinquième jour après la prise du capitaine de Tésifante. Rencontrant Carmelle à l'entrée de la ville, il s'enquit auprès d'elle s'il trouverait Esplandian à propos, pour lui remettre une lettre que Gastilles lui envoyait.

Carmelle, sage et prudente, soupçonnant qu'il apportait des nouvelles de l'infante Léonorine, capables d'émouvoir outre mesure Esplandian, qui était mal disposé, lui répondit :

— Écuyer, mon ami, vous pourriez à peine lui parler à cette heure. Mais suivez-moi et me donnez la lettre, je la lui présenterai, puis je vous ferai donner réponse.

L'écuyer la crut et vint au logis avec Carmelle, qui, entrant à la chambre d'Esplandian, le trouva sur son lit devisant avec le roi de Dace.

Lors, elle lui donna la lettre de Gastilles qu'il commença à lire. A mesure qu'il la lisait les larmes lui venaient aux yeux. Aussitôt après, il jeta un profond soupir en disant :

— Ah! mon Dieu!

La demoiselle, qui le regardait attentivement, se douta aussitôt de ce qu'elle avait pensé et lui demanda s'il se trouvait mal.

— Mal? répondit-il, oui, et tant que je voudrais être mort! Voyez vous-même si j'en ai l'occasion...

Alors, il tendit le bras et donna la lettre à Carmelle. Puis, tournant aussitôt le visage d'un autre côté, il se mit à faire le plus grand deuil du monde.

Carmelle, après avoir lu ce que contenait ce message, n'en fit nul cas, et parla ainsi à Esplandian :

— Comment, chevalier, vous étonnez-vous de si peu? Par mon âme, je vois bien maintenant que l'affection et l'amour des hommes sont bien différents des souffrances que nous autres simples petites femmes endurons, quand nous tombons en cette extrémité!

— En quoi cela? demanda Esplandian abattu.

— Vous, hommes, reprit Carmelle, vous prenez communément plaisir à manifester ce que vous aimez, soit par paroles, soit par contenance, et, bien souvent, vous feignez plus qu'il n'y en a; ce qui pis est, tant plus la dame ou demoiselle aimée est de maison, ou de grand mérite, tant plus vous prenez de gloire à ce qu'on connaisse, non-seulement que vous lui portez affection, mais que vous êtes aimés et préférés d'elle sur tous les autres. Ceci est bien le contraire du naturel des femmes, j'entends de celles qui peuvent se nommer sages et prudentes, car plus elles sont hautement apparentes et plus elles ont de crainte que l'on connaisse leurs passions amoureuses... De sorte qu'elles nient ordinairement de paroles et de gestes ce qu'elles portent dans leur cœur, et non sans cause, attendu que ce qui vous tourne à louange, leur apporte une certaine tache à leur honneur, laquelle tache, bien souvent après, elles ne peuvent plus effacer... Par ainsi donc, il est plus que nécessaire de conserver en nous cette modestie et constance; non que je me veuille restreindre sous cette loi, vu que toute ma gloire dépend de vous...

— De moi, interrompit Esplandian.

— De vous, reprit Carmelle. Tellement que je ne désire plus d'autres biens en ce monde, sinon que l'amour et la servitude que je vous porte soient publiés en tous endroits, afin que ceux qui auront connaissance de votre grande valeur et de mon peu de mérite, apprennent le bonheur que je ressens d'être pour vous ce que je suis... Ainsi, chevalier, il me semble que vous devez prendre en bonne part, et grandement à votre avantage, les propos que, suivant Gastilles, dame Léonorine aurait tenus sur vous devant l'empereur; car je vous répondrai, sur mon honneur, que vos deux affections sont réciproques, et qu'elle a très sagement agi en usant d'une telle dissimulation... Je ne dis pas qu'elle n'ait aucune occasion d'être mécontente, vu les paroles que je lui ai autrefois dites de votre part; mais cela est aisé à arranger. Et quand bien même l'amitié qu'elle vous porte depuis si longtemps serait brisée tout-à-fait, ni plus ni moins qu'un arc rompu et ressoudé est plus solide au lieu de la soudure qu'à un autre endroit, ainsi, vous présent et en sa compagnie, vous rassemblerez ce que vous trouverez cassé et la rendrez plus vôtre qu'elle ne fut jamais... C'est pourquoi je vous conseille de lui obéir et d'aller vers elle, dès demain s'il vous est possible...

— Hélas! Carmelle, répondit Esplandian, quel bien, quel service lui ferai-je désormais, après lui avoir refusé la moindre grâce pour une infinité d'autres qu'elle m'a octroyées, même d'après vous? Si donc elle a juste occasion de courroux envers moi, l'ayant tant offensée, dois-je espérer autre chose d'elle, sinon un dédain et une haine éternelle?...

— Seigneur, dit Carmelle, je suis femme, et connais mieux la nature des femmes que vous ne le faites, ainsi que tous les hommes du monde ensemble... Je vous supplie de me croire et d'aller la voir, quelque mauvais accueil qu'elle vous fasse...

— Sur ma foi, mon compagnon, dit le roi de Dace à Esplandian, Carmelle vous conseille si prudemment que vous devez y ajouter foi, ou alors éloigner de tout point cette fantaisie de votre esprit... Considérez, comme il est vraisemblable, que, bien souvent, tant plus l'ardeur de la femme qui aime est extrême et tant plus tôt elle est éteinte et amortie; car son inconstance est telle, que pour la moindre occasion du monde elle aime trop promptement et oublie aussi inconsidérément... Non que je veuille accuser madame Léonorine de si grande légèreté; mais, pour parler véritablement des choses, je ne sais sur quelle opinion vous vous fondez, pour faire ainsi état de son amour, attendu qu'elle ne vous a jamais vu, ni vous elle... Par ainsi, vous vous êtes réciproquement aimés, grâce à une certaine renommée qui a proclamé vos perfections. Ce qui, à mon avis, n'est qu'un feu de paille, aussitôt mort qu'allumé...

Le roi de Dace s'arrêta un instant, croyant qu'Esplandian allait protester. Mais Esplandian ne sonna mot. Lors, le roi de Dace reprit :

— Ainsi donc, ne vous étonnez pas autant si madame Léonorine se trouve si peu amoureuse de vous aujourd'hui. Les femmes qui aiment le plus tombent souvent en telle ingratitude et cécité d'esprit, qu'elles dédaignent, ou pour le moins mettent

en oubli en un instant celui qu'elles ont tant aimé, et qui, pour l'amour d'elles, s'expose à des dangers sans nombre... N'avez-vous jamais connu le bon tour que fit Briséide à Troïlus après la ruine d'Ilion?... Elle l'aimait tant, qu'elle pensa mourir entre ses bras, lorsqu'elle fut contrainte de l'abandonner. Les Grecs pensaient qu'elle voulait se détruire... Toutefois, à peine fut-elle hors de Troie, qu'elle oublia son Troïlus, et reporta tranquillement sur Diomède, roi de Thrace, le violent amour qu'elle avait eu jusqu'alors pour Troïlus, fils de Priam et d'Hécube. Troïlus était mort et Diomède était vivant!...

O Dieu! quelle inconstance superbe et quelle merveilleuse légèreté! Quel sable mouvant que le cœur de cette belle Briséide!... Rappelez-vous: elle avait entre autres ornements que lui avait donnés son ami Troïlus, une paire de gants parfumés à laquelle, lui vivant, elle avait fait semblant de tenir beaucoup... Eh bien! ce gage d'amour, elle en fit présent à son nouvel ami Diomède, comme signe de l'ardente passion qu'elle ressentait pour lui!... Hélas! qu'eût dit ce pauvre Troïlus, s'il était revenu? Eût-il jamais pu croire à ce prompt revirement du cœur de sa mie?... Non, il n'eût pas voulu le croire!... Le tour était bon; mais il y en a d'autres encore, par exemple celui que joua à son mari Agamemnon, le roi des rois, l'infâme Clytemnestre... Pendant qu'il était au siége de Troie, où il resta peut-être un peu trop longtemps, elle s'enamoura d'Egisthe, fils de Thyeste et de Pélopée; et, comme Agamemnon pouvait les gêner dans leurs amours, ils projetèrent tous deux de l'assassiner, ce qui eut lieu en effet. Voulez-vous en savoir davantage? Ah! la liste est longue de toutes ces folles amoureuses...

Le roi de Dace ouvrait la bouche pour lui réciter une infinité d'autres histoires de ce genre, si peu à la louange des dames, lorsque Esplandian l'interrompit pour lui dire:

— Mon grand ami, je vous prie de ne pas faire ce tort à madame Léonorine; conseillez-moi seulement sur la façon dont je dois me gouverner désormais pour lui satisfaire?

— Allez la voir, répondit le roi de Dace, et, s'il vous plaît, je vous tiendrai compagnie.

— Et je laisserais nos compagnons? dit Esplandian. Ah! je préférerais mourir plutôt que d'agir ainsi.

— Pourquoi? demanda le roi de Dace. Frandalo, Maneli et les autres ne sont-ils pas suffisants pour garder la place pendant votre absence?... Je suis d'avis que vous les mandiez aujourd'hui, et leur fassiez entendre que, pour quelques nouvelles qui vous sont arrivées, vous êtes contraint de les laisser huit ou quinze jours. Par le même moyen, dépêchez l'écuyer de Gastilles, et lui écrivez que vous le remerciez de la bonne souvenance qu'il a de vous. — Vous enverrez aussitôt l'homme vers l'empereur avec la réponse à ce qu'il vous a fait savoir. Pendant ce temps-là, moi je donnerai des ordres afin que nous ayons un navire tout prêt, pour nous porter en la Montagne Défendue, où nous nous embarquerons sur le navire de la Grande-Serpente, qui ne manquera pas, comme je pense, de nous conduire à Constantinople. Voyez seulement qui vous désirez prendre avec vous pour vous tenir compagnie?

— Mon grand ami, dit Esplandian, faites tout ce qu'il vous plaira! Je mets complétement ma vie entre vos mains.

— Il suffit, répondit le roi de Dace; mais parlez à nos compagnons et renvoyez l'écuyer.

Esplandian demanda de l'encre et du papier et écrivit à Gastilles, comme le roi de Dace le lui avait conseillé.

Le lendemain, Frandalo et les autres le vinrent voir à son lever, ainsi qu'ils en avaient coutume, et, tout en devisant ensemble de plusieurs propos, Esplandian leur dit:

— Mes amis, je suis contraint de vous abandonner pour quinze jours ou trois semaines, et de m'embarquer dans une affaire qui m'importe grandement... J'emmènerai avec moi mon frère le roi de Dace, Gandalin, Enil et la demoiselle de Danemark, sans plus de monde. Je vous prie de ne le point trouver mauvais; car si je n'étais forcé de le faire, je vous jure ma foi que je m'en excuserais volontiers...

Il n'y eut personne, en toute la compagnie, qui lui osât demander où il comptait aller. Ils lui répondirent seulement qu'il fît ce que bon lui semblerait, et que quant à eux, ils garderaient très bien la place jusqu'à son retour, fût-il un an absent.

Cet assentiment obtenu, Esplandian prépara petit à petit son voyage, pendant que le roi de Dace faisait calfreter, radouber et fréter le vaisseau sur lequel ils devaient naviguer du couchant au levant.

Lors, étant en bon équipage, un lundi de matin, Esplandian et ceux qu'il avait désignés s'embarquèrent pour tirer droit vers la Montagne Défendue.

Mais comme ils atteignaient à peine la haute mer, elle se leva si impétueuse par la contrariété des vents, qu'il ne resta plus ni voiles, ni cordes entières. On navigua cependant; mais durant dix jours et dix nuits, ni le patron, ni les nautonniers, excepté le conducteur du cadran, n'eussent su dire où ils étaient; car, durant ce temps, le brouillard et les nuages rendaient l'air si obscur, que ceux du vaisseau se voyaient à peine et qu'ils s'attendaient, sans la miséricorde de Dieu, à être brisés sur un rocher...

Cela faillit leur arriver, au moment où ils abordaient la roche de la Demoiselle Enchanteresse, où ils furent poussés vers les trois heures après minuit. Lors les mariniers jetèrent promptement les ancres, et l'on prit terre en attendant le jour.



# AMADIS

## LES

# CHEVALIERS DE LA SERPENTE

### CHAPITRE PREMIER

**Comment Esplandian et ceux de la compagnie montèrent au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse, et des merveilles qu'ils y trouvèrent.**

Esplandian et ceux de sa compagnie, une fois descendus à terre, ignorant le lieu où le navire avait abordé, s'empressèrent d'allumer un grand feu autour duquel ils se couchèrent tous, pensant dormir.

Bientôt ils entendirent au haut de la roche un tel bruit et hurlement qu'ils s'en réveillèrent épouvantés. Les vents commencèrent à s'apaiser, la mer à devenir calme; le ciel devint si étoilé que, grâce à la clarté de la lune, il faisait clair comme le jour.

C'est pourquoi Esplandian, voulant savoir quel bruit ce pouvait être, résolut d'escalader la montagne.

Il en fut retardé par ses compagnons jusqu'au lendemain matin.

Reconnaissant alors qu'il était sous la roche de

la Demoiselle Enchanteresse, Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon grand ami, je pense que c'était autrefois ici et que c'est encore le lieu où le navire de la Grande-Serpente m'a porté le jour même où j'ai reçu l'ordre de la chevalerie, ce qui me donne très bon espoir pour le voyage que nous avons entrepris.

Il raconta alors au roi de Dace comment il avait conquis l'épée qu'il portait, la mort du dragon et tout ce qu'il avait vu de singulier.

— Et c'est ici, ajouta-t-il, qu'est la roche de la Demoiselle Enchanteresse.

— Par Dieu! répondit Gandalin, vous dites vrai, seigneur, car il me souvient qu'un jour, poursuivant un chevalier qui emmenait par force une demoiselle, je trouvai ici Amadis, votre père, et Grasandor, celui-là même que je cherchais, cachés là-haut dans les ruines du bâtiment.

Gandalin lui raconta à son tour, de point en point, comment le tout lui était advenu, et l'amour extrême que ce chevalier portait à celle qu'il avait enlevée malgré elle.

— Mais, ajouta Gandalin, avant de nous séparer, la demoiselle s'accorda à lui, et ils se promirent mutuellement mariage, bien qu'auparavant elle l'eût en haine, plus que chose du monde... Ce revirement était venu de ce qu'ayant su que la violence qu'il lui faisait était causée seulement par son trop d'amour, elle avait oublié sa conduite, et converti son inimitié en une grande amitié...

— En bonne foi, répondit Carmelle, à ce que je vois, nul ne doit désespérer de chose qu'il entreprend... Aussi ne ferai-je jamais autrement de ma vie...

Carmelle disait cela pour Esplandian, qui, avec le temps, la pourrait aimer et oublier tout-à-fait Léonorine.

Ils continuèrent tant et tant leurs propos, que l'aube du jour apparut.

Alors Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon compagnon, je vous prie de m'attendre ici, tandis que je monterai là-haut ; car je ne veux que Gandalin et Enil pour me suivre. Je les mènerai avec moi, non par crainte d'un danger qui pourrait me survenir, mais seulement afin qu'ils m'aident à soulever la tombe dont je vous parlais naguère.

— Chevalier, répondit le roi de Dace, je vous supplie de ne pas me faire ce tort : je ne vous abandonnerai que pour mourir... Du reste, j'ai une singulière envie de voir ce lieu que je n'ai jamais vu...

— Puisqu'ainsi il vous plaît, répliqua Esplandian, allons ! Alors que nos écuyers se chargent des vivres, si nous voulons nous nourrir pendant notre séjour.

Les écuyers furent prompts à obéir à ce commandement, et l'on commença à gravir la montagne de la Roche.

A la fin du jour, Esplandian et ses compagnons pénétrèrent dans l'ermitage où était la grande idole, dont ci-devant il a été parlé, et là ils passèrent la nuit.

Le lendemain ils reprirent leur route, et arrivèrent jusqu'à un lac qui se trouvait en face du palais ruiné. Comme le soleil commençait fort à baisser, ils ne voulurent pas marcher plus avant. D'ailleurs ils étaient trop fatigués : double raison pour eux de se reposer.

Tant que dura la nuit, les serpents, qui abandonnaient leurs cavernes pour venir boire au lac, ne cessèrent de siffler, passer et repasser devant les compagnons d'Esplandian pour les assaillir : ce qu'ils eussent fait, sans la vertu de l'épée d'Esplandian dont nulle chose venimeuse ne pouvait approcher...

Malgré cette merveilleuse épée, Esplandian et ses compagnons reposèrent très mal, et aussitôt qu'il fit jour, ils s'empressèrent de se remettre en route. Puis, traversant les ruines, ils vinrent au palais de la Demoiselle Enchanteresse, et trouvèrent les portes fermées.

Esplandian, sans plus de façon, les poussa rudement du pied : elles s'ouvrirent. Ils entrèrent tous et aperçurent la tombe luisante et le lion dessus.

Lors Esplandian dit aux chevaliers :

— Par Dieu, camarades, quand je suis venu ici à mon précédent voyage, je n'ai pu lever cette lame : que chacun de vous essaie de le faire, je vous prie... Après, je verrai si je ne suis pas devenu plus fort des reins que je n'étais alors.

A cette parole, le roi de Dace s'avança. Mais, malgré les efforts qu'il fit, il ne put remuer la lame.

— Gandalin et Enil essayèrent comme lui, mais ils n'en firent pas davantage.

Esplandian rit, et saisissant la lame par ses deux coins, il la leva aussi aisément qu'il eût fait d'un bois de sapin, bien qu'elle fût d'un cristal épais de trois doigts, et longue de dix à douze pieds.

Les chevaliers aperçurent alors dessous une pierre d'azur, la plus belle et la mieux orientée que l'on eût pu voir, laquelle couvrait un coffre de cèdre flairant bon comme baume.

Ce coffre était fermé par une serrure d'émeraude à clef de diamant, pendue avec une petite chaîne d'or fin ; le tout d'une merveilleuse beauté.

La pierre levée et le coffre ouvert, ils virent couchée dedans, la statue de Jupiter en or massif et enrichie de perles, rubis et autres bagues d'inestimable valeur. On remarquait surtout la couronne qui environnait la tête de ce dieu : des escarboucles, en forme de lettres grecques, y étaient enchâssées et formaient ces mots :

JUPITER EST LE GRAND DIEU DES DIEUX.

Il tenait en sa main droite une tablette, portant cette prophétie :

« Au temps à venir, quand mon grand savoir sera perdu, le serf de la serve enfermé ici dedans, et la vie restituée par qui la mort est causée, les ouailles grecques, nourries longuement en doux pâturages, se nourriront d'une herbe plus amère que le fiel, par la grande contrainte que leur feront les loups-marins affamés. Le nombre de ces monstres sera si grand, qu'ils couvriront la mer en plusieurs lieues ; de sorte que ces pauvres brebiettes seront enfermées dans leurs grandes forêts, et plusieurs de leurs agneaux morts et déchirés. Le pasteur, qui aura perdu toute espérance de les conserver, pleurera leur fin malheureuse avec angoisse de cœur et d'esprit. Alors surviendra le

faon du brave lion, par le moyen duquel cette troupe de loups sera chassée et défaite... Il ôtera au grand pasteur sa puissance et la plus chère de ses ouailles, de laquelle il se saisira, tellement que ses fortes dents et ses ongles aigus pénétreront jusqu'à son cœur, et même dans ses entrailles... Le reste du troupeau demeurera en son pouvoir et en celui de sa fière compagnie. Il adviendra peu après que la Grande-Serpente, l'épée enchantée et cette haute roche s'abîmeront au fond de la mer Pontique!... »

Bien qu'Esplandian comprît très bien la langue grégeoise, il ne put donner un sens à cette prophétie, ni ses compagnons non plus. Aussi ne s'y amusèrent-ils pas longtemps; mais ils furent attentifs à regarder les pierreries et les richesses qu'ils trouvèrent dans la tombe, et qu'ils délibérèrent d'emporter avec eux et de retourner à leur navire, sans attendre davantage, car leurs vivres commençaient à diminuer.

Esplandian, qui partageait cette opinion, commanda à Carmelle de prendre le lion. Quant à lui et au roi de Dace, ils se chargèrent de la lame de cristal; Gandalin et Enil prirent celle d'azur, et les écuyers prirent le coffre de cèdre avec le Jupiter qui était dedans.

En cet équipage, ils sortirent du palais, descendirent la roche et arrivèrent à l'ermitage à la nuit close.

Le lendemain, reprenant le chemin par lequel ils étaient venus, ils firent en sorte d'arriver à leur navire un peu avant le coucher du soleil.

Comme Esplandian ne voulait pas être vu à Constantinople, sans le vaisseau de la Grande-Serpente, il commanda au pilote de reprendre leur route vers la Montagne Défendue; ce qu'il fit.

Après avoir navigué deux jours au plus, comme le roi de Dace devisait avec Esplandian de la lettre qu'on lui avait écrite, il lui demanda s'il ne serait point d'avis qu'il fît un voyage vers la princesse Léonorine pour savoir franchement où il en était de ses bonnes grâces.

— Car, ajoutait-il, peut-être que Gastilles a mal entendu, ou que l'empereur même lui a commandé de vous donner cet ennui, afin que vous vous hâtiez de venir le trouver. Pour le moins je saurai d'elle comment il lui plaît de vous voir.

— Oh! mon grand ami, répondit Esplandian, vous me touchez directement au mal qui m'intéresse le plus. Si vous vouliez me faire ce bien-là, vous m'obligeriez grandement!... J'irai vous attendre au golfe où je vous ai trouvé avec Frandalo, quand nous avons levé le siége de la Montagne Défendue.

— Soyez assuré, dit le roi de Dace, qu'il en sera fait ainsi que vous le désirez, et à votre pleine satisfaction.

On avait attaché au navire une petite barque que le patron faisait mener derrière l'esquif pour se sauver lui et les siens, si quelque naufrage les surprenait. Le roi de Dace y entra avec ses mariniers pour la conduire, et, prenant congé d'Esplandian, ils naviguèrent vers l'Orient avec un si bon vent, qu'en peu d'heures ils se perdirent de vue.

## CHAPITRE II

**Comment le roi de Dace s'étant embarqué à part, avec quelques mariniers, pour aller auprès de la princesse Léonorine, en fut empêché par une tempête, et des aventures qui lui arrivèrent.**



Espérant remplir sa mission délicate, le roi de Dace rêvait aux moyens à employer pour la mener à bonne fin et à la satisfaction de son ami Esplandian, lorsque, tout-à-coup, survint une épouvantable tempête.

Il faisait nuit noire, et les vagues déferlèrent avec tant d'âpreté sur la petite barque, que le pilote qui la dirigeait ne sut plus quelle route prendre ni à quel saint se vouer : il abandonna la nauf, et ceux qui la montaient, à la merci des flots en furie, et se recommanda à la miséricorde de Dieu.

Cette tempête dura pendant l'espace de quarante jours.

Il serait trop long de raconter toutes les aventures qui arrivèrent au roi de Dace et à ses compagnons, pendant tout ce temps. Nous sortirions du but que nous nous sommes proposé, et ne pourrions pas donner fin à notre histoire.

Qu'il suffise de savoir qu'étant au bout de leurs vivres, ils descendirent dans l'île du géant Draphion, où le roi de Dace et son écuyer perdirent l'entendement par la vertu de l'eau qu'ils burent à une fontaine d'oubliance qui prenait sa source dans ce pays.

Ils furent pris et enfermés dans une cruelle prison dont ils sortirent par le moyen d'une demoiselle qui aima le roi, lui fit recouvrer santé, armes, chevaux, vaisseau avec tout ce qui était nécessaire pour lui et son écuyer, puis s'embarqua avec eux.

En côtoyant la Marche Trévisane, ils vinrent aborder en une certaine île où l'on voulait brûler une gentille femme, parce qu'elle n'avait pas de chevalier qui osât soutenir sa querelle.

Le roi la défendit, vainquit celui qui l'accusait, emmena cette demoiselle, et prit le large en mer.

Six jours après, passant le long d'une plage, il vit une très belle fille dans une tour, où la tenait prisonnière un seigneur du pays. Par une fenêtre qui avait vue sur la mer, elle put dire cela au roi de Dace qui, pour l'amour d'elle, descendit à terre, combattit le seigneur et délivra la pauvre captive...

Telles furent les aventures du roi de Dace, racontées au long dans les grandes chroniques que maître Hélisabel écrivit peu après le couronnement d'Eplandian. Il y a semblablement rédigé et mis en ordre les entreprises et prouessses des chevaliers de la Grande-Bretagne demeurés à Alfarin.

Contentez-vous, pour cette heure, de savoir comment Esplandian et la princesse Léonorine se

virent; comment Urgande vint à Constantinople; comment se battirent cruellement les rois du Levant et du Couchant.

Mais ayant plusieurs choses à décrire, avant que d'aborder ces sujets, nous retournerons à Esplandian qui s'étonnait de jour en jour et de plus en plus de ne point recevoir des nouvelles de son compagnon, qui l'avait laissé comme il vous a été dit.

## CHAPITRE III

Comment Esplandian, ayant attendu en vain le retour de Garinter, roi de Dace, pendant l'espace de deux semaines, et voyant qu'il n'en avait nulles nouvelles, délibéra, par le conseil de Carmelle, d'aller en personne à Constantinople.



Après que Garinter, roi de Dace, eut pris, comme il vous a été dit, la route de Constantinople, le navire d'Esplandian navigua vers le golfe, où il avait dû l'attendre.

Il demeura là à l'ancre pendant deux semaines, sans qu'Esplandian pût avoir des nouvelles de ce qu'il désirait le plus. Il s'imagina alors, ou que le roi de Dace avait péri, ou que la tempête avait écarté son vaisseau.

Il songea en conséquence à envoyer un de ses mariniers pour s'enquérir de lui. Toutefois il voulut auparavant en prévenir Carmelle.

Après l'avoir menée à l'écart, Esplandian dit à cette gente pucelle :

— Ma grande amie, vous connaissez la raison pour laquelle le roi de Dace nous laissa dernièrement, l'entreprise de son voyage, et la promesse qu'il me fit de s'en revenir incontinent. Néanmoins nous n'en avons eu depuis ni vent, ni voix; ce qui me fait penser assurément, ou qu'il est mort, ou que la tourmente l'aura lancé dans un si lointain pays qu'il n'a pu satisfaire ni à son intention ni à la mienne... C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me conseiller sur ce que je dois faire; car ceux qui sont passionnés de semblable mal que le mien, encore qu'ils aient l'entendement sain en beaucoup de choses, il leur fait ordinairement défaut quant à ce qui les touche sur ce point.

— Monseigneur, répondit Carmelle, puisqu'il vous plaît d'user de mon conseil, je vous dirai fidèlement ce que j'en pense... Tant il y a que si vous aviez cherché dans tout le monde, à peine trouveriez-vous personnage qui pût m'égaler pour juger de la passion dont vous vous plaignez, car elle est en moi comme en vous !... Je la sens comme vous, et peut-être davantage... Néanmoins l'aise et le grand contentement que je reçois de votre présence apportent tant de remède, que je prends plaisir à mon mal et ne vis que pour le faire durer... Or, au moment où vous m'avez entamé le sujet du roi de Dace, je pensais sur mon âme à sa longue absence. Par ainsi il me semble, pour le mieux, que nous devons faire voile vers Constantinople, vous assurant que j'ai un moyen de vous adresser à madame Léonorine... En sorte que vous pourrez la voir et lui parler sans être connu d'autres que d'elle, si bon lui semble... Pour y parvenir, une fois arrivés au port, il sera nécessaire que tous ceux de ce navire soient avertis de dire, si l'on vous demande, que vous êtes resté en la Montagne Défendue... Pendant ce temps, vous vous tiendrez caché au fond du vaisseau... Gandalin, Enil et moi, nous irons trouver l'empereur, auquel je ferai entendre que vous m'envoyez vers madame Léonorine, pour lui présenter de votre part ce que vous avez conquis en la Roche de la Demoiselle Enchanteresse... Pour le surplus, laissez-moi faire...

Esplandian ayant écouté attentivement Carmelle, demeura tout pensif, puis dit :

— Ma grande amie, je ne crains ni ne redoute la mort, elle ne saurait être plus aigre et plus ennuyeuse que la vie que je souffre !... Mais je crains le déshonneur de madame Léonorine et l'injure que je pourrais faire à l'empereur, qui a tant obligé mon père que j'en serais blâmé toute ma vie... Toutefois, je me soumettrai à tous les hasards qu'il vous plaira.

— Il suffit, répondit Carmelle, je vous prie de vous réjouir et de faire grande chère, car si jamais femme vint à bout de chose qu'elle entreprit, je viendrai à bout de celle-ci !

Carmelle laissa donc Esplandian, et mandant le patron du navire, elle lui commanda de faire voile vers Constantinople. A quoi il pourvut si diligemment, que le troisième jour d'après ils entrèrent au port.

Là, Esplandian déclara à ses gens ce qu'il avait résolu avec Carmelle, leur défendant expressément de dire à créature vivante qu'il fût ailleurs qu'en la Montagne Défendue.

— Car, ajouta-t-il, je ne suis pas encore en mesure pour me présenter devant un tel et si grand prince que l'empereur... Et afin qu'on ne vous trouve pas mensongers, je me tiendrai au fond du navire tant que nous demeurerons ici.

Alors lui, Carmelle, Gandalin et Enil parlèrent ensemble, et la demoiselle commença à déclarer longuement la manière dont elle entendait donner fin à cette entreprise.

— Je ferai, dit-elle, dresser présentement sur le tillac la tombe que nous avons apportée de la Roche de la Demoiselle Enchanteresse, ni plus ni moins que nous la vîmes la première fois. Puis j'irai vers l'empereur et lui dirai que j'ai en ce navire une des plus belles choses qui existent. Je trouverai moyen de le faire descendre jusqu'ici, où je lui montrerai le Lion, le Jupiter et tout le reste. Lorsqu'il aura tout visité, je lui dirai que vous envoyez le tout à madame Léonorine... Quand il sera retourné en son palais, vous entrerez dans le coffre de cèdre; je vous ferai porter, dans cette tombe où vous serez enfermé, dans la chambre de la princesse que j'avertirai secrètement. Par ce

moyen vous pourrez vous parler comme bon vous semblera, elle et vous...

— Oui; mais le moyen d'en sortir? demanda Esplandian.

— Je la prierai, dit-elle, de me donner le coffre de cèdre pour inhumer le corps de Matroco, qui mourut en bon chrétien. Je vous en ferai alors sortir immédiatement.

— Par Dieu! répondit Gandalin, voilà la plus ingénieuse invention du monde, et je confesse maintenant que je n'ai jamais été qu'une bête, au respect que je dois à Carmelle!...

— Ne vous mêlez, dit celle-ci, que de faire bonne mine. Remettez-moi la boîte, et commençons immédiatement.

Alors Esplandian descendit au fond du navire et ordonna qu'on exécutât tous les ordres de la demoiselle.

Puis Carmelle, Gandalin et Enil mirent pied à terre, vinrent trouver l'empereur qu'ils saluèrent très humblement, à l'exception de Carmelle; car, ainsi que je vous ai dit, il n'était pas homme vivant, si grand prince ou seigneur qu'il fût, qu'elle estimât autant qu'Esplandian.

## CHAPITRE IV

**Comment Carmelle et Gandalin s'en allèrent trouver l'empereur, et comment il fut convenu avec ce prince qu'on transporterait à terre le fameux coffre en bois de cèdre dont Esplandian faisait présent à la belle Léonorine.**

Gandalin et Carmelle étaient très connus à Constantinople, à cause du long séjour qu'ils y avaient fait autrefois. Aussi l'empereur reçut-il Gandalin très humainement.

— Gandalin, mon ami, lui dit-il en souriant, bien que votre présence m'apporte un ennuyeux déplaisir, lorsque je me souviens vous avoir vu au-delà de la mer avec la personne de la chrétienté que j'aime le plus et que je n'espère pas revoir, soyez pourtant le bienvenu et dites-moi, pour Dieu, comment se porte le chevalier de la Verte Épée?

— Sire, répondit Gandalin, il y a longtemps que je l'ai laissé pour venir ici... Je sais toutefois que partout où il est vous avez en lui un prince aussi dévoué que vous pouvez le désirer...

— En bonne foi, dit l'empereur, je le crois et je suis très aise du bien que l'on m'a dit lui avoir été fait par le roi Lisvart, qui s'est volontairement démis de sa couronne en sa faveur...

— Sire, répondit Enil, c'est chose vraie, je puis vous l'assurer comme celui qui était présent quand il a été couronné. Bien que je lui désirasse la monarchie de tout le monde, certainement, selon les gestes et humble contenance du bon roi Lisvart, je ne pus alors me tenir de pleurer, tant il excitait la pitié du peuple qui le regardait.

— Je vous prie, chevalier, dit l'empereur, de me raconter comme cela advint, car tous les preux sont obligés, non-seulement de connaître les choses vertueuses, mais encore de les imiter autant que possible.

Alors Enil commença à raconter tout au long ce que vous avez entendu à ce propos.

Sur quoi l'empereur, tenant la tête baissée, rêva longuement, puis il dit tout haut :

— Je crois en vérité que bien des années s'écouleront avant que l'on trouve un meilleur prince que le roi Lisvart, un prince qui ait passé sa jeunesse avec plus de prudence, de magnanimité et de courage. Aussi, d'après ce que j'en ai pu connaître, la fortune et la vertu lui ont été favorables. La fortune, en lui donnant la force pour vaincre et obtenir la victoire sur plusieurs malheurs qu'elle-même lui préparait; la vertu, en ce qu'elle le met sur la fin de ses jours sur la voie du paradis...

En achevant cette parole, l'empereur s'adressa à Carmelle, à qui il demanda, en souriant, si elle était aussi passionnée de l'amour d'Esplandian qu'elle avait habitude de l'être.

— Sire, répondit-elle, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, s'il y a quelque chose de changé en moi, c'est que l'amour, la servitude et l'affection que je porte à celui à qui je suis, sont de beaucoup augmentés et s'accroissent tous les jours...

Chacun se prit à rire de ces paroles.

— En bonne foi, dit l'empereur, nous pouvons bien croire que vous n'êtes pas venue en cette cour pour convertir quelqu'une de nos demoiselles, bien qu'il vous l'eût expressément commandé...

— Sire, vous jugez suivant la raison; toutefois je prends un si grand plaisir à le servir en tout ce qui le contente, que je ne veux rien en excepter... A parler véritablement, mon arrivée vers vous est pour vous demander un don, non pas d'or ni d'argent, mais un autre plus précieux encore. Je désire seulement qu'il vous plaise de descendre jusqu'au port, voir un présent que monseigneur Esplandian envoie à madame Léonorine, comme son chevalier.

— Par Dieu! ma mie, s'écria l'empereur, vous nous demandez là une chose dont nous devrions nous-même vous prier!...

— Venez donc présentement, sire, dit Carmelle, car mon séjour dans ce pays ne peut pas être long.

Alors l'empereur, accompagné de ses chevaliers, sortit de son palais.

Arrivés sur la grève, ils montèrent sur le navire de Carmelle, qui montra la tombe de cristal, celle de pierre d'azur, et enfin la statue de Jupiter.

L'empereur s'arrêta à cette dernière plus qu'à nulle des autres choses; non tant pour ses richesses que pour lire la prophétie qu'elle contenait, laquelle il voulut lire et dont il fut très étonné.

Ce que connaissant, Carmelle lui dit :

— Sire, tout ce que vous voyez là est demeuré deux cents ans et plus au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse. Toutefois, pendant ce temps, nul chevalier, quelque preux et vaillant qu'il ait été, quelque effort qu'il y ait mis, n'a pu non-seulement

le conquérir, mais même le voir. Monseigneur Esplandian est arrivé, et s'en est rendu maître et possesseur, comme vous voyez...

— Vraiment, répondit-il, voici le plus beau présent que je vis jamais ! Il est digne de la plus grande admiration, car s'il est d'une richesse sans pareille, je ne l'estime rien en respect de savoir qu'il appartient à celle qui nous a fait tant de menaces, comme il est aisé de le voir par la tablette ci-contre. Dieu veuille que tout aille mieux que je ne l'espère !...

— Sire, répondit Carmelle, bien qu'il soit tel, je crains que madame votre fille ne l'ait tant à gré, qu'elle veuille, en récompense, relever le bon chevalier Amadis, et celui à qui je suis, de la promesse qu'ils lui ont faite.

— Je ne sais pas cela, répondit l'empereur, mais je suis plus qu'assuré que nul trésor temporel ne peut égaler le bien et les vertus qui sont en votre maître. Aussi ne consentirai-je jamais que Léonorine fasse cet échange, aimant bien mieux avoir Esplandian en ma compagnie que tous les trésors de la terre dans mes coffres !... Ainsi donc, remportez votre présent, si bon vous semble, car Esplandian ne peut nous être agréable que par sa présence...

— Sire, répliqua Carmelle, j'ai commandement de le laisser tout de même à madame Léonorine ; et, s'il vous plaît, puisqu'elle n'est pas ici avec vous, je le ferai porter dans sa chambre.

— Carmelle, répondit l'empereur, ma fille est allée avec l'impératrice, à un mille d'ici. Lorsqu'elle sera de retour, vous pourrez le lui présenter, et je crois qu'elle ne le refusera pas, non pas tant pour la valeur que pour le bien que je veux à celui qui le lui envoie.

En disant ces mots, l'empereur laissa Carmelle, retourna à terre et prit le chemin de son palais.

Il devisa beaucoup avec ses gentilshommes de la beauté de cette tombe. Plus ils en parlaient, plus ils en reconnaissaient la valeur ; de sorte qu'ils avouèrent publiquement n'avoir jamais vu de leur vie un présent si riche et si extraordinaire.

## CHAPITRE V

Comment Esplandian fut mis dans le coffre de cèdre, et porté dans la chambre de la princesse Léonorine ; et comment, une fois là, ces deux amants eurent ensemble les plus doux entretiens.

Après que cette troupe se fut retirée, Carmelle fit venir Esplandian, qui s'était couché dans le fond du navire, et elle lui raconta comment leur entreprise avait été exécutée, et les entretiens de l'empereur avec Gandalin et Enil.

— Sur mon âme, répondit Esplandian, je ne fus jamais en telle peine ! Je ne savais que penser en vous entendant tous parler, hors madame Léonorine ; et j'ai été très soulagé quand l'empereur vous a affirmé qu'elle n'était pas dans la ville...

— N'ai-je pas bien joué mon rôle ? demanda Carmelle.

— Oui, le mieux qu'il est possible, répondit Esplandian ; et, s'il est vrai que bien commencer fait quasi toujours bien finir, je me tiens assuré que je surmonterai mes malheurs !...

Pendant qu'Esplandian s'entretenait ainsi avec Carmelle, Gandalin et les autres, la nuit survint, et l'impératrice s'en revint des champs.

Ce qu'ayant appris Carmelle, elle fit aussitôt coucher Esplandian dans le coffre, de manière à ce qu'il eût de l'air de tous les côtés ; puis elle le couvrit des lames de cristal et d'azur. Quant à Gandalin, à Enil et à leurs écuyers, ils prirent la tombe, et, accompagnés de Carmelle, ils sortirent de la nauf et vinrent au palais.

Léonorine était avertie du beau présent que lui envoyait Esplandian. Aussi attendait-elle Carmelle avec impatience, car on lui avait dit que, vers le soir, le présent lui serait apporté. Aussi, dès qu'elle le vit, elle vint au devant, accompagnée de beaucoup de dames et de demoiselles qui étaient curieuses de voir cette tombe.

Carmelle, en apercevant Léonorine, s'approcha d'elle, et, lui faisant une grande révérence, elle lui dit :

— Madame, le bon chevalier Esplandian vous envoie ce présent ; il l'a enlevé depuis peu de temps sur la Montagne de la Demoiselle Enchanteresse. Il vous le remet expressément pour vous faire connaître de plus en plus le grand désir qu'il a d'être votre dévoué chevalier. Toutefois, avant que de passer outre, il faut que vous me promettiez deux choses : la première, que vous ni personne ne regarderez dedans la tombe jusqu'à demain matin, où je reviendrai vers vous avec la clef pour ouvrir un coffre de cèdre que vous y trouverez... La seconde chose, c'est qu'après que vous aurez ouvert le coffre, vous m'en ferez présent pour le porter au lieu où mon père est ermite, et, là, inhumer les os de Matroco, lequel mourut en bon chrétien, comme vous savez.

— Carmelle, ma mie, répondit l'infante, je vous promettrai bien cela... Cependant, je m'étonne du retard qu'Esplandian met à venir voir l'empereur.

— Madame, répondit Carmelle, vous le saurez demain ; et, en attendant, avisez où il vous plaît que nos gens se débarrassent de leur fardeau.

— En cette grande salle, répondit Léonorine, de manière à ce que mes femmes puissent le voir à leur aise.

— Par ma foi, madame, vous me pardonnerez, dit Carmelle : ce lieu est trop commun pour y laisser une chose aussi précieuse. Je ne dis pas que vos dames ne puissent le voir ; mais, aussitôt après, vous ferez mieux de la mettre dans votre garde-robe, dont vous seule aurez la clef.

Quelques moments après, ceux qui portaient la tombe l'entrèrent dans la salle et la déposèrent au milieu, en attendant que Léonorine et les autres l'eussent regardée et contemplée à leur aise.

L'enthousiasme fut très grand, et, sans la présence de Carmelle, cette merveilleuse chose eût été bien mieux visitée. Mais Carmelle n'e voulut pas partir de là avant qu'elle fût enfermée plus secrètement.

Puis elle prit congé.

En sortant, elle tira à part la princesse, et, lui donnant la clef du coffre dans lequel était Esplandian, elle lui dit :

— Madame, je vous laisse dans cette tombe, deux trésors d'inestimable valeur, bien que la différence en soit grande, comme vous pourrez en juger lorsque vous serez seule... Sous cette clef gît la chose que vous avez le plus ardemment souhaitée en votre compagnie...

Et, sans attendre la réponse de Léonorine, Carmelle sortit de la chambre, et retourna avec Gandalin et les autres sur son navire, laissant la princesse dans une grande anxiété au sujet des paroles précédentes.

Léonorine se mit tellement dans l'esprit que c'était le corps d'Esplandian qui était dans ce coffre, qu'elle fut contrainte de faire sortir toutes ses demoiselles, hors la reine Ménoresse, qui demeura pour lui tenir compagnie.

Alors elle se jeta sur son lit en fondant en larmes.

La reine Ménoresse, étonnée de ce prompt changement, ne savait que penser. Remarquant que d'un moment à l'autre sa douleur augmentait, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, ne me cachez pas plus longtemps, je vous supplie, la cause de votre tristesse; car je vous jure ma foi que, si j'y puis apporter remède, je le ferai comme pour moi-même!...

Léonorine, qui soupirait sans cesse, ne lui fit aucune réponse... Mais, enfin, importunée davantage, elle lui répondit :

— Hélas! ma mie, pour Dieu, laissez-moi en paix!..... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai aujourd'hui un aussi grand désir de mourir que j'ai pu désirer de vivre!...

— Comment, madame, dit la reine Ménoresse, ne me direz-vous pas autre chose?

— Non, répondit Léonorine.

— En bonne foi, reprit la reine, vous m'attristerez beaucoup, et j'aurai raison de penser que l'amitié que vous me montriez par le passé était feinte; ce dont je me plaindrai toujours... J'ai été telle à votre égard, que j'eusse hasardé pour vous non-seulement ma vie, mais mon honneur et mon âme... Et c'est ainsi que vous agissez!...

Quand Léonorine l'entendit parler avec telle affection, elle se rassura un peu et lui répondit :

— Puisque vous avez envie de le savoir, vous le saurez, à la condition que vous m'aiderez à avancer mes jours, car j'ai délibéré de mourir... Or, il peut encore bien vous souvenir de la première fois que Carmelle vint ici apporter des nouvelles d'Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Épée. Esplandian, disait-elle, avait commandement de son père de se retirer vers nous pour nous servir à sa place, suivant la promesse qu'il nous avait faite pendant qu'il était à cette cour. Carmelle feignit qu'Esplandian l'envoyait à Constantinople pour cette seule raison, afin de le faire entendre à l'empereur et à nous toutes. Mais il y avait une autre anguille sous roche : Carmelle venait exprès pour me prier d'avoir compassion de son maître, qui m'aimait et désirait tellement me voir, qu'il vivait dans une effroyable langueur... Il advint de cela que, vaincue par une infinité de confidences qu'elle me fit, je renfermai dans mon âme ce que la renommée m'avait déjà appris de lui.

— Léonorine! Léonorine!... murmura la reine Ménoresse.

— Je n'ai jamais de ma vie pensé commettre avec Esplandian une faute qui pût entacher mon honneur, reprit la jeune princesse; je me faisais gloire seulement d'avoir un si noble chevalier pour me servir... Hélas! ma mie!... ce feu s'est accru; de sorte que je ne puis penser à autre qu'à Esplandian, dont l'amour me tourmente tellement que sa longue absence a pensé me faire mourir... Néanmoins l'espérance que j'avais de le voir de jour en jour me donnait l'effort de supporter mon mal avec assez de patience pour que personne ne se doutât de ce qui se passait en moi. Tel le nautonnier qui, traversant les flots pendant l'orage, s'efforce de faire diligence pour arriver au port et rencontre un écueil qui arrête son vaisseau et lui fait faire naufrage; telle moi, pauvre infortunée, pensant être au bout de mes malheurs par la présence de celui que j'attendais, je suis tombée tout à l'heure dans le gouffre du désespoir en entendant Carmelle me dire : Madame, je vous laisse en cette tombe deux trésors, dont l'un est la chose du monde que vous avez le plus souhaitée en votre vie. Ce qui me fait penser que ce ne peut être autre que le corps d'Esplandian. Hélas! il a sans doute ordonné avant de mourir qu'on l'apportât ici pour qu'il fût plaint et pleuré, ce que je ferai pendant toute ma vie, qui ne sera pas longue, s'il plaît à Dieu!...

Léonorine poussa un grand cri en disant ces mots, et elle tomba évanouie dans les bras de la reine Ménoresse.

Celle-ci, très étonnée d'entendre cette princesse tenir des discours si éloignés des précédents, ne savait comment la conseiller et la consoler.

Cependant, dans l'extrémité où elle se trouvait, elle alla chercher de l'eau froide qu'elle lui jeta sur le visage.

Quand Léonorine eut repris ses sens, la reine Ménoresse lui dit :

— Comment, madame! vous jetez le manche après la cognée?... Vous voulez donc perdre votre réputation dans le monde?... Où est donc cette constance, cette sagesse qui vous étaient jadis si familières?... Faut-il vous oublier ainsi pour une parole mal entendue?... Quand il serait vrai qu'Esplandian fût mort, votre passion pourrait-elle le rendre à la vie?... Carmelle vous a dit que la chose que vous désiriez le plus posséder est enfermée dans cette tombe, y aurait-il quelque chose d'extraordinaire à ce qu'Esplandian y soit vivant? Serait-ce le premier ami qui aurait fait semblable entreprise pour l'amour de celle qu'il aime?...

— Hélas! ma cousine, répondit Léonorine, assurez-vous s'il est mort, et, s'il en est ainsi, je lui tiendrai compagnie avant que le jour n'arrive!...

— Soyez calme, je vous en prie, dit la reine Ménoresse, et laissez-moi faire...

— Tenez donc, répondit Léonorine, voilà la clef que m'a laissée Carmelle...

Ménoresse prit cette clef, entra dans la garde-robe où était la tombe, leva la première lame de

cristal et demanda assez haut s'il y avait quelqu'un dedans.

Esplandian, à qui une heure avait paru plus longue qu'un an, entendant parler la reine, répondit aussitôt :

— Oui, madame...

— Et qui êtes-vous ? dit Ménoresse...

— Madame, répondit-il, je suis l'heureux Esplandian qui me suis enfermé dans cette tombe, prêt à recevoir la vie ou la mort, suivant qu'il plaira à madame Léonorine d'user envers moi de pitié ou de rigueur...

— Etes-vous, dit la reine, Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Epée, qui nous a tant de fois promis par messages de venir nous servir ?...

— Oui, madame, répondit-il, c'est moi qui, pour accomplir ma parole, me suis fait apporter ici comme vous voyez...

— Si vous voulez me promettre, dit la reine, et me jurer de ne pas transgresser ce que je vous ordonnerai, je vous ferai voir et parler à celle que vous désirez tant servir...

— Je vous promets cela et tout ce qu'il vous plaira, répondit Esplandian, pourvu que madame Léonorine le veuille et soit contente...

— Il suffit, dit la reine Ménoresse.

En conséquence, le vaillant fils d'Amadis leva la seconde lame, ouvrit le coffre et en sortit, en faisant une grande révérence à la reine Ménoresse qu'il ne connaissait pas encore.

Elle lui dit aussitôt :

— Sire chevalier, peut-être avez-vous ouï parler de moi quelquefois : je suis la reine Ménoresse qui, pour vous délivrer de la peine, ai ouvert votre prison... Je vous prie cependant de rester ici et de m'y attendre...

En disant ces mots, Ménoresse quitta Esplandian et s'en vint trouver Léonorine qui tremblait comme une feuille.

— Madame, lui dit-elle avec gaîté, quand l'hiver a été dur et long, on dit que l'été en parait plus beau. Après une grande tristesse survient une grande joie ! Vous avez pleuré Esplandian comme mort ; mais je n'ai jamais vu de mort plus beau ni mieux portant que celui qui était enfermé dans cette tombe ! Venez vous assurer si je rêve ou non ! Venez ! venez !...

Quand Léonorine entendit Ménoresse parler ainsi avec joie d'Esplandian, elle eut un tressaillement d'allégresse, et, se levant de son lit sans dire un seul mot à la reine, elle courut droit à la garde-robe à l'entrée de laquelle elle vit celui qu'elle aimait tant.

Esplandian mit aussitôt les genoux en terre pour lui baiser les mains ; mais Léonorine ne lui laissa pas le temps de le faire ; oubliant alors sa modestie accoutumée, sa gravité, sa pudeur ordinaire même, et ne pouvant plus se commander à elle-même, elle se jeta dans les bras d'Esplandian et l'embrassa avec une extrême ardeur comme si elle le connaissait depuis longtemps...

Je crois certainement que, si la reine Ménoresse ne l'eût retirée et répréhendée doucement sur sa légèreté, ces deux amants enivrés seraient morts de bonheur.

Ce n'étaient pas deux corps, mais bien deux âmes qui se mariaient. Esplandian et Léonorine s'approchaient leurs bouches et se caressaient l'un l'autre jusqu'à l'extrémité des lèvres... Pour un peu ils eussent passé outre, oublieux des lois du monde et fidèles serviteurs de la loi de nature....

Je ne dis pas que la reine eut raison de les séparer comme elle le fit et de les rappeler aux exigences décevantes de la réalité. Si quelqu'un s'avisait, comme elle, d'acuser Léonorine de folie ou d'inconstance, je lui répondrais, qu'elle était très-excusable. Car, bien qu'elle ne connût pas Esplandian, et que la raison semble dire qu'elle aurait dû mieux le connaître avant de lui donner de si grandes marques d'amitié, il faut bien avouer que l'amour l'avait si bien gravé et empreint dans son cœur, qu'elle le voyait depuis un long temps avec les yeux de l'esprit...

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle fit si bon accueil à son ami, cette première fois qu'elle le vit corporellement, attendu la peine et le long tourment qu'elle avait souffert depuis le jour où Carmelle lui en avait apporté les premières nouvelles...

Ces deux amants étant dont emparadisés l'un devant l'autre, se trouvaient tellement heureux que la reine Ménoresse dit à Léonorine :

— Madame, il me semble que vous feriez bien de commander au chevalier de se lever. Vous pourriez le mener dans votre chambre et deviser tendrement avec lui pendant toute la nuit, si vous le trouvez bon...

— Ma grande amie, répondit Léonorine, il nous a fui pendant plus de deux ans ; maintenant je veux le tenir de si près qu'il n'aura pas la possibillité de nous échapper !...

Alors elle prit Esplandian par la main, et voulut le faire lever, mais lui, s'y refusant, dit à Léonorine :

— Madame, Gastilles me manda naguère à Alfarin que vous me portiez quelque mauvais vouloir ; je vous supplie de m'en dire la cause... Si j'ai jamais fait une faute, j'ai péché alors par amour pour vous... Si vous croyez cela, j'ai trop présumé, pardonnez-moi et m'en donnez telle punition que bon vous semblera...

— Mon bel ami, répondit Léonorine, votre longue absence m'a causé tant d'ennuis, que je vous prie et commande de ne plus vous éloigner ainsi de moi... Voilà votre punition !...

— Madame, dit Esplandian, j'ai encore un voyage à faire vers mes compagnons, qui pourraient mal penser de moi, pour les avoir laissés là-bas, tandis que je prenais mon plaisir céans... Je vous jure que je ne vous offenserai jamais pour une semblable cause ni pour aucune autre qui puisse survenir..

— Je vous accorde cela, dit-elle, pourvu que vous soyez bientôt revenu. Du reste, je veux que dorénavant vous m'aimiez assez pour que personne autre que moi n'ait puissance sur vous et que vous soyez mon chevalier. Or, maintenant, levez-vous et je vous dirai ce que je désire encore...

Esplandian se leva.

Léonorine, le prenant par la main droite, le

conduisit dans sa chambre, le fit asseoir sur son lit et prit place à coté de lui.

Là, les yeux sur les yeux, les mains dans les mains, ils se racontèrent les peines qu'ils avaient endurées; comment leur amour avait pris naissance; ce qui en avait été la cause... Ils parlèrent ensuite de leur futur mariage, et, en devisant ainsi, ils s'excitèrent tellement l'un l'autre que si la reine Ménoresse n'eût été témoin de l'ardeur qui les dévorait, je ne sais si, en attendant le mariage et ses droits consacrés, ils ne se fussent rien prêté.

Les deux amants passèrent ainsi la nuit, jusqu'au lever de l'aurore.

Ce que voyant, la reine Ménoresse s'approcha de Léonorine et lui dit:

— Madame, les plus courtes folies sont les meilleures... Il est déjà grand jour: l'impératrice pourrait envoyer quelques-unes de ses femmes ou venir elle même pour voir comment vous vous portez... Car, hier soir, très tard, on lui a dit que vous vous trouviez mal. Pour Dieu! donnez congé à ce gentil chevalier dont votre cœur est si affolé et renfermons-le de peur que nous ne soyons surprises...

Ces paroles furent peu agréables à Esplandian qui eût voulu que cette nuit-là s'éternisât. Elles ne le furent pas davantage à Léonorine. Cependant, quoiqu'elle en eût, prévoyant le danger qui pourrait advenir si on les trouvait ensemble, elle dit à son bel amant:

— Mon doux ami, cette nuit bien heureuse vous fera souvenir de la promesse que vous m'avez faite; je désire vous revoir le plus tôt que vous pourrez!

Comme elle achevait ces mots, la reine Ménoresse qui était aux écoutes, entendit quelqu'un monter les degrés de la chambre. Elle en avertit Léonorine. Esplandian se retira très prestement, sans prendre un plus long congé de sa dame, et disparut dans son coffre de cèdre...

Cependant Léonorine ne put s'empêcher de le baiser avant que de l'enfermer...

Comme elle achevait de mettre la lame de cristal sur la tombe, Carmelle frappa à la porte, accompagnée de Gandalin, d'Enil et de ses compagnons.

La reine Ménoresse leur ouvrit aussitôt...

Carmelle, en entrant dans la chambre, dit à Léonorine, en lui souhaitant le bonjour:

— Madame, j'ai commandement de celui qui m'envoie vers vous, de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays. Vous plaît-il de me donner congé et de me faire délivrer le coffre que vous m'avez promis?...

— Demoiselle, répondit Léonorine, je vous l'ai promis, et je tiendrai ma promesse, bien que j'aimasse mieux tout garder avec moi que de m'en séparer... Vous pourrez le prendre quand il vous plaira; vous le trouverez à la même place que vous aviez choisie hier.

A ce moment les dames et les demoiselles de la princesse, averties que Léonorine était levée, entrèrent dans sa chambre. Elles empêchèrent Léonorine de parler séparément à Carmelle, comme elle eût bien voulu le faire. Seulement Léonorine lui rendit la clef du coffre qui fut retiré de la tombe. Puis Gandalin, Enil et deux écuyers le prirent avec eux et l'emportèrent, pendant que Léonorine disait à Carmelle:

— Remerciez de ma part, je vous prie, le chevalier qui a eu si bonne souvenance de moi. Et trouvez moyen que, suivant ce qu'il a si souvent mandé à l'empereur et à nous, il vienne nous voir le plus tôt qu'il le pourra...

— Madame, répondit Carmelle, je le ferai de très bon cœur, comme celle qui désire vous obéir...

— N'y manquez donc pas, dit la princesse et sur ce, que Dieu veuille vous conduire!...

Alors Carmelle suivit ceux qui emportaient Esplandian, laissant Léonorine joyeuse et triste. Joyeuse, parce qu'elle avait enfin pu voir celui qu'elle tenait plus cher qu'elle même; triste, à cause de son départ précipité.

Toutefois, l'espérance qu'elle avait de son prompt retour, lui modéra grandement son ennui. Pendant toute cette journée et celles qui suivirent, elle resta toute songeuse, sans qu'on pût soupçonner pourquoi.

— Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!... murmurait-elle. Au moins nous nous serions possédés l'un et l'autre, et nous n'aurions pas à cette heure la crainte de n'être jamais l'un à l'autre, malgré l'envie que nous en avons... La vie a tant de périls et de séparations... et l'amour doit avoir tant d'enivrements!... Ah! si la reine Ménoresse n'avait pas été là!... Comme le regard de mon doux ami me transperçait agréablement l'âme!... Comme j'étais tentée à chaque minute de tomber pâmée entre ses bras!... Sa bouche brûlait la mienne, mais ce feu était plein de charmes, et mon cœur s'y sentait lentement fondre comme neige au soleil... Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!...

Carmelle ayant achevé son entreprise ainsi que vous venez de voir, et ne voulant rien oublier de ce qu'on était convenu de faire, envoya, pour éloigner tout soupçon, Gandalin et les autres au navire, et revint trouver l'empereur qui, déjà levé, se promenait sur les galeries.

Aussitôt qu'il la vit entrer, il lui demanda si le présent qu'Esplandian envoyait à sa fille était encore dans le navire.

— Non, Sire, répondit-elle, je l'ai fait porter hier dans la soirée chez madame Léonorine, ainsi que je vous l'avais promis, et je lui ai tout laissé, hormis ce que j'ai eu pour ma part.

— Et quoi? dit l'Empereur.

— Le coffre de cèdre, répondit Carmelle, dans lequel je ferai, s'il plait à Dieu, inhumer le corps de Matroco, qui repose dans l'ermitage de mon père... Mais comme je dois partir ce matin pour la Montagne Défendue vers celui à qui je suis, je demande qu'il vous plaise de me donner congé.

— Demoiselle, répondit l'empereur, j'ai mandé dernièrement par vous à Esplandian le grand plaisir qu'il me ferait de venir nous voir. Dites-le lui de nouveau, l'assurant qu'il aura de moi et des miens tout l'honneur possible...

— Sire, dit Carmelle, que Dieu vous donne longue vie!

Et prenant congé de l'empereur, elle retourna au vaisseau où l'attendaient Esplandian et ses compagnons.

## CHAPITRE VI

Comment Esplandian fit mettre à la voile, pensant relacher près de la Montagne Défendue, et des aventures qui lui advinrent.

Esplandian étant retourné sur son vaisseau, et Carmelle l'ayant rejoint, résolurent de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays, de peur d'être découverts.

Aussi ils commandèrent de lever les ancres, de hisser les voiles et de prendre route vers la Montagne Défendue. Mais la tempête les poussa malgré eux le long de la côte d'Alfarin.

Là, comme le vent s'apaisait et qu'ils rasaient presque la terre, ils aperçurent sur un rocher des gens de pied et de cheval qui combattaient l'un contre l'autre avec grande furie.

Esplandian, étonné, dit à Gandalin et à Enil :

— Puisque nous voilà arrivés en ce lieu, allons voir, je vous prie, quelle est la raison qui leur met les armes à la main, et aidons ceux pour qui sera le bon droit!...

— Allons, répondirent les deux chevaliers.

Ils descendirent aussitôt à terre et, montant sur leurs destriers, ils commandèrent à leurs mariniers de les attendre; puis ils coururent à bride abattue là où se faisait le combat.

En approchant de plus près, ils reconnurent leurs compagnons aux croix blanches qu'ils portaient.

Comme ils étaient en danger et enfermés de tous les côtés par un grand nombre de Turcs, Esplandian piqua son cheval, et, franchissant les rochers et les cailloux, il se lança dans la mêlée.

Grandalin et Enil le secondèrent si bien, qu'avec l'aide des premiers assaillis, malgré la résistance des autres, il les enfermèrent et leur passèrent sur le ventre.

Ceux qui avaient été secourus ne savaient que penser, ni à quoi attribuer l'arrivée de ces trois nouveaux chevaliers; mais quand ils les eurent connus, ils louèrent grandement le Seigneur du bien qu'il leur avait fait.

Esplandian leur demanda comment ils en étaient venus là.

— Seigneur, répondit Elian-le-Délibéré, mes compagnons et moi avons tant importuné Belleris de nous mener à la guerre, que nous sommes sortis cette nuit, sous sa garde, de la ville d'Alfarin pour surprendre celle de Galatie qui est sur le rivage de cette mer, assez près d'ici. Nous nous y sommes en effet longuement tenus en embuscade; mais, à la fin, craignant d'être découverts, nous voulions nous retirer au petit pas: malheureusement nous avons été si bien cernés que, sans la grâce de Dieu et votre secours, nous étions impitoyablement battus.

— Par la foi que je dois à la chevalerie, dit Esplandian, si vous aviez su dans quel pays d'infidèles nous sommes, et combien la perte d'un seul d'entre nous est irréparable, vous n'auriez pas voulu tant hasarder notre salut. Mais ce qui est fait est fait! Et afin qu'il ne nous survienne rien de désagréable, retournons sur mon navire qui nous attend là-bas.

— Seigneur Esplandian, répondit Belleris, l'occasion est bonne et a tort celui qui la refuse quand elle se présente... La défaite des Turcs est telle, qu'il n'est pas, je pense, resté un seul homme en la ville. Par ainsi, je suis d'avis que nous en reprenions le chemin, le plus secrètement possible. Puis, si nous en trouvons le moyen, nous donnerons à travers les portes, et y pénétrerons sans aucune résistance. Néanmoins, envoyez au navire un de vos écuyers pour dire à vos gens qu'ils tirent droit à Alfarin, ou qu'ils ne bougent pas de là sans avoir de nos nouvelles.

L'avis fut trouvé bon et on l'accepta.

Alors Belleris marcha devant; Esplandian et les autres le suivirent le long du chemin, d'où ils aperçurent d'assez loin un personnage assis sur un roc pointu.

Ce fantôme était d'une laideur repoussante.

Ils galopèrent tous vers lui pour savoir ce que c'était et ils virent une femme si vieille, si caduque et si ridée, que ses deux mamelles lui descendaient jusqu'au nombril. Son vêtement était composé d'une grande peau d'ours, sur laquelle pendaient ses cheveux longs, blancs et hérissés comme des crins.

Cette femme vivait dans les rochers depuis six fois vingt ans passés, exposée aux tempêtes, à la pluie et au vent. Aussi à voir son corps nu, on eût dit que c'était l'écorce de quelque orme ou de quelque vieux chêne.

Tous les chevaliers se mirent à rire, et ils demandèrent à Belleris s'il n'avait jamais entendu parler d'elle?

— Oui, certes, répondit-il, car elle est si proche parente du roi Armato, qu'elle est sœur germaine de son bisaïeul... Et bien que, pendant sa jeunesse, elle ait été douée d'une beauté parfaite, elle ne voulut jamais se marier, quelques prières qui lui fussent faites par ses parents à ce sujet. Elle s'est tellement adonnée à la magie et aux sciences surnaturelles qu'il n'y en a pas une seconde comme elle dans son art. Elle a prédit depuis longtemps que l'on verrait avant sa mort ce grand royaume de Turquie passer sous le joug des étrangers; c'est pourquoi elle a fait creuser ce roc, et bâtir au dessous une ou deux chambres voûtées, où elle se tient ordinairement, accoutrée comme vous la voyez... D'après ce que l'on dit partout, elle passe l'âge de neuf fois vingt ans, et approche de sa deux centième année. Pour que vous la connaissiez mieux, je vous dirai que c'est elle qui a fait mettre, à la Fontaine Aventureuse, les piliers dorés et les tablettes que vous avez pu voir, seigneur Esplandian, quand vous avez trouvé la belle Héliaxe et défait les chevaliers qui la gardaient...

— Vraiment? dit Esplandian; mais je voudrais bien savoir à quoi elle passe le temps pour demeurer ainsi solitaire?...

— Seigneur, répondit Belleris, aucun homme vivant n'a encore pu le savoir. Toutefois, on tient pour certain qu'elle a porté dans cette caverne un grand nombre de livres qu'elle prend un certain plaisir à lire.

— Je m'étonne, répondit Esplandian, que personne n'ait pénétré là dedans.

— Il y en a eu, répondit Belleris, mais ils ont été si peu heureux dans leur entreprise, qu'ils sont morts au sortir de la caverne.

— Parlons-lui, dit Esplandian, peut-être nous dira-t-elle quelque chose.

Ils s'approchèrent de plus près; mais la vieille se leva aussitôt du lieu où elle était assise, et s'enfuit vers son trou, à l'entrée duquel elle s'arrêta pour dire à Esplandian :

— Chevalier! plus de cent ans avant que tu ne fusses né, j'avais prédit la destruction de ce pays par toi et par les tiens!... C'est pourquoi j'ai préféré traîner cette vie âpre et misérable que de tomber captive dans tes mains!

Ces mots dits, la vieille prophétesse s'enfonça dans son trou et disparut sans qu'on pût savoir ce qu'elle devint.

Ce qui fit rire les chevaliers.

Mais sans s'amuser plus longtemps de ce qu'ils venaient d'entendre, ils suivirent leur chemin sur lequel ils aperçurent bientôt venir vers eux, d'assez loin, soixante ou quatre-vingts chevaliers prêts à combattre.

Se doutant que ce pouvait bien être de nouveaux ennemis, ils se mirent en embuscade et envoyèrent en avant Enil et Belleris pour savoir ce qu'il en était.

Ces derniers se mirent à couvert sous une touffe de jeunes arbres qui se trouvaient là, et attendirent.

Un homme de la troupe portait un drapeau de taffetas rouge, sur lequel était brodée une grande croix blanche... Enil et Belleris n'eurent pas de peine à reconnaître Frandalo qui marchait à la tête de ses gens; ils revinrent en prévenir leurs compagnons qui, transportés de joie, s'empressèrent à aller à leur rencontre.

Comme les deux troupes arrivaient en vue l'une de l'autre, Frandalo, pensant être surpris, commanda à ses gens de se tenir serrés et, pour mieux les attirer au combat, il leur en envoya deux ou trois des mieux montés pour les escarmoucher. Ceux-ci reconnurent à leurs croix blanches Belleris et leurs compagnons qu'ils venaient chercher.

Ce qu'ayant vu Frandalo, il piqua son cheval et accourut, tout heureux de revoir Esplandian, qu'il embrassa affectueusement et auquel il raconta ses aventures.

## CHAPITRE VII

**Comment Frandalo et la troupe des chevaliers chrétiens prirent d'emblée la ville de Galatie, et de la dépêche de Gandalin vers l'empereur de Constantinople, pour en avoir secours.**



Lorsque ces chevaliers chrétiens furent assemblés, Esplandian demanda à Frandalo pourquoi il s'était mis en campagne avec une si forte compagnie.

— Seigneur, dit-il, j'ai été averti ce matin que Belleris, mon neveu, était sorti la nuit passée avec d'autres chevaliers pour courir sur nos ennemis; craignant qu'ils ne tombassent dans une embuscade ou qu'ils n'eussent affaire à plus nombreux qu'eux, je l'ai aussitôt fait savoir au seigneur Norandel, votre oncle, par l'avis et le commandement duquel j'ai pris le chemin que vous voyez. Toutefois, puisque, pas plus que vous, nous n'avons rien trouvé à combattre, nous retournons vers Alfarin... Mais vous, chevalier, par quelle aventure vous trouvez-vous ici?

— Nous pensions, répondit Esplandian, nous pensions, Gandalin, Enil et moi, faire voile vers la Montagne Défendue. Le vent a poussé malgré nous notre navire sur cette côte, où nous avons pu voir à l'œil nu Belleris et ses compagnons aux prises avec un grand nombre d'ennemis qu'ils avaient repoussés contre ces rochers. Nous sommes descendus à terre et avons pénétré si avant dans la mêlée, que la victoire est restée entre nos mains... Maintenant, d'après l'avis de votre neveu, nous allions à Galatie qui, d'après ce qu'il dit et ce que nous avons déjà fait, se rendra sans résistance.

— Certainement, répondit Frandalo, cela pourrait bien arriver, et puisque la fortune aide les audacieux, passons outre et suivez-moi!... Je connais un chemin par lequel je vous conduirai sans être découverts.

— Allons donc, dit Esplandian.

Alors ils suivirent tous Frandalo, marchant à petit pas, et arrivèrent au haut d'un tertre, à un petit mille de Galatie, d'où ils purent voir à leur aise ceux qui y entraient ou qui en sortaient.

Ils remarquèrent une multitude de gens, tant à pied qu'à cheval, qui, avertis de la défaite essuyée par leurs compagnons, allaient à leur secours, pensant encore trouver les chrétiens sur le lieu du combat; mais ils leur tournaient le dos.

Ce que voyant, deux chevaliers éclaireurs coururent à bride abattue pour en avertir Frandalo et sa troupe. Celui-ci, joyeux de cette bonne nouvelle, vint au grand galop et, suivi de ses gens, il attaqua rudement les postes, tua ceux qui les gar-

daient, et se rendit maître de la place, dans laquelle il ne trouva que des gens impotents ou débiles.

Ce fait accompli, ils levèrent les ponts et se tinrent aux aguets pour voir ce que feraient leurs ennemis lorsqu'ils apprendraient cette nouvelle...

Ils ne tardèrent pas à l'apprendre, car un paysan se jeta du haut des murailles et courut les en avertir.

Il est aisé à penser s'ils furent douloureusement surpris de cette nouvelle; car, outre la perte de leurs biens, ils avaient encore à déplorer celle de leurs femmes et de leurs petits enfants, qu'ils pensaient déjà voir esclaves dans un pays étranger.

Cependant un des chevaliers, homme d'un grand courage, honteux de cette désolation générale, sut tellement les animer et leur donner du cœur, qu'ils résolurent de mourir ou de reprendre ce qui leur avait été enlevé.

Sur ce ils rebroussèrent chemin, se jetèrent sur la ville et l'attaquèrent à leur tour si rudement, qu'une grande partie d'entre eux y laissa la vie, ou fut repoussée et chassée dans le plus grand désordre.

Frandalo, Esplandian, Enil, Gandalin, Elian, Tiron et dix autres des principaux augmentèrent si fort la terreur des Galatiens, qu'ils en tuèrent à eux seuls un très grand nombre.

De même qu'un chat enfermé et poursuivi essaie, avant de se mettre en défense, de fuir par tous les moyens possibles la fureur de l'homme, puis, se trouvant privé de cachette pour s'y réfugier, devient alors si furieux qu'il attaque celui qu'il fuyait auparavant et le blesse grièvement; ainsi ce pauvre peuple, ayant devant les yeux la mort qui le menaçait, poursuivi à outrance par les dix chevaliers chrétiens, et désespérant de toute miséricorde, eut recours aux armes et, voulant venger le sang répandu, retourna à la charge avec un si grand courage, que Frandalo fut renversé. Quant à Esplandian et aux autres, ils furent cernés et si maltraités que, sans le secours de leurs compagnons, ils eussent pu expier leur victoire.

La nuit survint et les sépara.

Les chrétiens se retirèrent dans la ville, et les autres prirent le chemin de Tésifante, vers le prince Alforax, qui, averti de leur infortune, leur dit pour toute consolation :

— Mes amis, je suis désolé de votre perte, que je vengerai avec tant d'éclat qu'il en sera mémoire à jamais!... J'espère, non-seulement chasser les larrons qui sont entrés dans nos pays, mais encore aller moi-même, en personne, piller, raser et détruire la ville de Constantinople, son méchant empereur et l'empire des chrétiens!... Sachez que pour réaliser ce projet, j'ai envoyé depuis longtemps mes ambassadeurs auprès de mes amis et alliés... Tous m'ont promis d'y employer leurs forces, et déjà ils sont réunis à Ténédos, où nous devons tous nous rassembler... En attendant que je trouve le moyen de faire mieux, je vais donner ordre qu'on vous distribue quelque argent, pour vous entretenir...

Les citoyens de Galatie remercièrent très humblement Alforax et restèrent à Tésifante, pleurant chaque jour leurs malheurs.

De leur côté Esplandian, Frandalo et les autres, qui étaient maîtres de la place, considérant qu'il leur serait impossible de garder tant de pays avec si peu de gens, résolurent d'envoyer Gandalin à Constantinople, vers l'empereur, pour lui annoncer qu'ils venaient d'affaiblir de nouveau Alforax, en lui enlevant Galatie, qui était l'un des meilleurs ports du Levant. A cette cause, Gandalin demanderait à l'empereur d'envoyer Gastilles, ou autre, avec quelques secours; faute de quoi, ils se voyaient contraints d'abandonner cette nouvelle conquête, ou Alfarin, vu le peu de monde qu'ils avaient pour garder ces deux villes et les continuelles alarmes que leur suscitaient les ennemis. Enfin, pour que l'empereur fût plus porté à exaucer leur demande, ils lui envoyèrent une grande partie des bijoux pris dans le pillage de Galatie.

Or, comme ils n'avaient à leur disposition ni bateau ni barque, il leur fallut avoir recours au navire d'Esplandian, qui par bonheur était à l'ancre dans le port, attendant.

Sergil eut ordre d'aller quérir son maître. Gandalin arrivé, Esplandian le tira à part et lui dit :

— Gandalin, mon ami, vous avez été pendant toute votre vie fidèle à mon père, ce qui me fournit l'occasion de me confier à vous plus qu'à tout autre. Vous verrez madame Léonorine, à laquelle vous présenterez mes très humbles recommandations à ses bonnes grâces, l'assurant que je ne manquerai pas, bientôt, d'accomplir ce que je lui ai promis. Vous lui présenterez aussi les deux belles esclaves que j'ai prises; je les lui envoie pour la servir, et afin que leur présence lui donne quelquefois souvenance de moi, son troisième esclave, et le plus soumis; et, comme je sais que vous n'êtes pas novice en ces sortes de messages, je vous prie de vouloir bien vous employer efficacement pour mener mes espérances à bonne réalisation...

— Chevalier, répondit Gandalin, je prie Dieu qu'il me seconde; je réussirai à vous faire service!

— Allez, mon ami, allez! Et revenez-nous vitement!... répliqua Esplandian en l'embrassant.

Gandalin, sans plus tarder, monta sur son navire, où étaient embarquées les deux esclaves qu'Esplandian envoyait à Léonorine, et donna l'ordre qu'on levât l'ancre. Les voiles s'enflèrent et la nauf partit!...

## CHAPITRE VIII

Comment Gandalin s'en alla vers l'empereur, à Constantinople, pour lui demander renfort, et comment il sut entretenir en secret la belle princesse Léonorine.

Le vent était si bon, que, peu de jours après son départ de Galatie, le brave Gandalin arrivait à Constantinople.

Une fois débarqué, il chargea deux esclaves des

présents qu'il avait à offrir à l'empereur, puis il se dirigea vers le palais où son arrivée était déjà annoncée.

— Où avez-vous laissé le bon chevalier Esplandian? lui demanda l'empereur en le reconnaissant et en l'embrassant. Ne le verrons-nous pas bientôt céans?...

— Sire, répondit Gandalin, le seigneur Esplandian se recommande à votre bonne grâce. Il m'a chargé de vous avertir que, depuis quinze jours, lui, Frandalo, et quelques-uns des nôtres sont entrés dans la ville de Galatie.

— Galatie? dit l'empereur, étonné.

— La ville de Galatie, oui, Sire!

— Par la foi que je dois à Dieu, voilà une bonne affaire! répondit l'empereur. Très bonne affaire, en vérité!... D'après ce que l'on m'a assuré autrefois, Galatie a été et est encore une des plus grandes et des plus importantes villes de la Turquie.

— La plus grande et la plus importante, en effet, répliqua Gandalin.

— A cause de cela, reprit l'empereur, je ne sais vraiment pas si le bon chevalier Esplandian pourra la garder... Il ne suffit pas de conquérir, il faut encore conserver!

— Oui bien, Sire, dit Gandalin, Esplandian et ses compagnons pourront conserver Galatie, pourvu que votre bon plaisir soit de leur envoyer quelques secours; autrement ils seraient contraints de l'abandonner à la longue, pour garder Alfarin, ou de laisser Alfarin pour garder Galatie; ce qui serait une honte pour eux, un grand dommage pour vous et toute la chrétienté.

— Y ont-ils pris de grands butins? demanda l'empereur, ont-ils perdu beaucoup de gens?

— Sire, répondit Gandalin, tous les ennemis ont été tués.

Il lui raconta alors comment tout était arrivé; puis, faisant ouvrir les caisses qui renfermaient les présents, il lui montra, entre autres, l'effigie en bronze de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, celle du grand Alexandre, et, ce qu'il estima le plus, ce fut le vrai portrait d'Hector-le-Troyen, armé comme lorsqu'il combattait contre les Grecs.

L'empereur eut raison d'en faire un aussi grand cas, car Agamemnon s'en contenta comme le plus précieux butin qu'il eût du sac de Troie. Ce portrait avait été sculpté par un excellent artiste, sur la principale porte d'Ilion. Plusieurs siècles après, elle était tombée entre les mains des rois de Turquie qui avaient voulu la placer sur la grande place de Galatie, sur un support de marbre vert. C'est ce que raconta Gandalin à l'empereur, qui en fut très aise.

— Je ne serais pas plus heureux de la prise de Tésifante, dit-il, que je le suis de ce beau présent! Je remercie grandement les chevaliers qui me l'envoient...

— Sire, répondit Gandalin, aussi ont-ils pensé qu'il vous serait plus agréable que les vases d'or que renferme cette caisse.

Il la fit ouvrir, et, faisant approcher les deux esclaves d'Esplandian, il les présenta à la princesse Léonorine, en lui disant :

— Madame, le bon chevalier Esplandian, ne sachant vous faire offre de chose plus grande que ces deux belles filles, vous les envoie comme esclaves, afin que tout le monde sache que, de même que vous êtes la plus belle fille en perfection, de même il n'y a personne qui soit plus digne de commander aux autres que vous : faites-lui donc la grâce de les accepter; il sera très-heureux de cette faveur...

Léonorine, qui savait déguiser ses affections, répondit :

— Sire chevalier, il faut que vous me croyiez bien légère pour me parler ainsi! Si Esplandian m'aimait comme vous le dites, il y a longtemps qu'il serait ici. Qu'il vienne voir l'empereur, puis je croirai ce que vous me dites...

L'empereur prit grand plaisir à entendre parler sa fille aussi franchement, et il lui dit :

— Ma mignonne, que va penser Gandalin de vous voir si peu gracieuse envers celui qui vous aime tant? Je vous prie, ma belle mignonne, de modérer un peu vos propos. Prenez ce qu'Esplandian vous envoie; car si vous le refusez, il aura grande occasion d'être mécontent... Cependant vous voyez que, pour l'amour de vous, il fait tant de prouesses que jamais le chevalier de la Verte Epée ne l'égala!...

— Sire, répondit Léonorine, il égale son père en prouesses, mais non en galanterie...

— Madame, répondit Gandalin, si vous le connaissiez comme moi, vous le loueriez de ce dont vous le blâmez le plus. En effet, s'il a tant attendu de venir vous voir, c'est qu'il a pensé qu'il n'avait pas assez mérité cet insigne honneur, bien qu'il passe aujourd'hui pour le premier chevalier de la chrétienté... Toutefois, puisque vous l'accusez de froideur, je vous réponds sur mon honneur qu'il viendra vous retrouver dès que je serai de retour, pour vous obéir en tout ce qu'il vous plaira lui commander.

— Gandalin, répondit la princesse, ne pensez pas que j'éprouve le moindre plaisir ou déplaisir de sa présence ou de son absence. Je l'estime parce que l'empereur mon père l'a pris en affection à cause du roi Amadis son père. Néanmoins, puisqu'il plaît à mon seigneur, je prendrai le présent qu'il me fait, sous la condition expresse que vous me promettrez de le faire venir chez nous aussitôt que vous serez arrivé à Galatie...

Certes, Léonorine jouait merveilleusement son rôle; car, personne ne se fût douté de leur mutuel amour devant la reine Ménoresse, et Gandalin lui-même, qui avait porté Esplandian dans la garde-robe de Léonorine, ne savait plus à quoi s'en tenir.

L'empereur lui demanda quel séjour il pensait faire à Constantinople.

— Sire, répondit Gandalin, le plus court que je pourrai : car il me serait mal séant de demeurer dans le repos, tandis que mes compagnons sont à travailler. C'est pourquoi je vous supplie de vouloir bien me donner congé le plus tôt possible.

— Gandalin, dit l'empereur, je manderai aujourd'hui mon amiral, et je ferai lever une armée en telle diligence que, d'ici à cinq ou six jours, vous pourrez vous embarquer ensemble...

En disant ces mots, il sortit de sa chambre, et il alla se promener dans le jardin où ses dames le suivirent.

Alors Gandalin, voyant Léonorine toute pensive, se promener seule le long d'une allée plantée de myrtes, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian m'a commandé de vous faire entendre que, depuis le jour qu'il vous laissa et qu'il reçut tant de faveurs de vous, son cœur, qui vous appartient entièrement, l'a si peu éloigné de vous, qu'il a pensé mourir mille fois du regret de votre absence... J'ai connu beaucoup d'hommes passionnés d'amour ; mais je crois qu'il n'en fut jamais de semblable au sien, ni de plus mystérieux que son secret. Il est impossible, vu ce qu'il endure et le peu de consolations qu'il reçoit, qu'il ne meure pas bientôt : ce qui serait un grand malheur pour la chrétienté, à cause de sa valeur qui finira par le rendre le premier chevalier du monde. Comme j'ai toujours été serviteur du père, et que je connais le naturel du fils, je vois mieux que personne le danger pressant dans lequel il se trouve, si vous n'avez pitié de lui... Je me suis enhardi à vous dire ses douleurs parce que son seul désir est de demeurer avec vous... Toutefois, voyant les dangers auxquels ses compagnons sont continuellement exposés jour et nuit, il ne sait comment il pourra honnêtement les laisser... C'est pourquoi je vous prie d'imputer son absence à la fatalité et non à sa faute ; il ne vit que pour vous plaire et pour vous obéir !...

Gandalin était si triste en parlant ainsi, que Léonorine se sentit émue jusqu'aux larmes.

— Gandalin, mon ami, répondit-elle, je ne sais plus que faire pour lui... N'ai-je donc pas assez fait déjà?... Pourquoi me dites-vous que je cherche à le faire mourir? Si je le savais seulement malade, je ne me sens ni assez forte ni assez courageuse pour conserver la vie, tellement j'en aurais le désespoir!... Par ainsi, jugez de mon indifférence pour lui!... Apprenez, Gandalin, que je ne veux appartenir qu'à lui, et ne trouvez plus étrange désormais, si devant l'empereur ou en public, je tiens des discours si peu à son avantage et si en désaccord avec mes propres sentiments... Pour rien au monde je ne voudrais qu'on connût une seule étincelle de la flamme dont mon cœur brûle pour lui jour et nuit!...

— Madame, dit Gandalin, je suis sûr qu'il aura un plaisir extrême d'entendre ces bonnes paroles, et qu'il laissera tout au monde pour venir vous voir à la cour.

— Oui, je l'en prie, répondit Léonorine; qu'il fasse à ce sujet tout ce qui sera en son pouvoir!..

Pendant cet entretien, l'amiral arriva avec son amiral Tartarie, ainsi nommé de la nation dans laquelle il prit naissance. Tartarie était issu d'une pauvre famille, mais il était en grande autorité à cause de son bon sens et de son courage ; de sorte qu'il commandait dans toutes les mers de l'empire.

L'empereur l'entretint fort au long de ce que lui avait dit Gandalin au sujet du secours à envoyer à Galatie; il lui commanda d'armer en toute hâte trente galères et de lever deux mille hommes, choisis parmi les meilleurs guerriers qu'il pourrait trouver, pour les amener avec lui.

Tartarie, obéissant au vouloir de l'empereur, exécuta ses ordres, de telle sorte que, six jours après, il fut prêt à faire voile avec tout son nombreux équipage.

## CHAPITRE IX

Comment Urgande-la-Déconnue arriva à Galatie, et comment elle fit retrouver le roi de Dace blessé, avec Esplandian et ses compagnons.



Tartarie et Gandalin ayant pris congé de l'empereur, passèrent le détroit de Constantinople, et, sans malencontre, arrivèrent à Galatie, avant que la semaine ne fût écoulée. S'ils furent bien reçus des chevaliers chrétiens, il est vraisemblable, car le nombre de ces derniers était si petit et ils étaient si dispersés qu'ils désespéraient de pouvoir garder cette place avec Alfarin et la Montagne Défendue. Mais ce renfort les réconforta, et ils s'empressèrent de distribuer les deux mille hommes de Gandalin et de Tartarie où besoin en était.

Esplandian avait un merveilleux désir de savoir de Gandalin s'il avait parlé à Léonorine et comment elle se portait, et, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, il le retira avec lui dans sa chambre, pour deviser seuls à seuls.

Gandalin lui raconta fidèlement tous les propos qu'il avait eus avec Léonorine, devant l'empereur ou seul avec elle dans le jardin.

— Sur ma foi, seigneur, ajouta-t-il, il me semble que vous lui faites tort, vu le moyen que vous avez de lui satisfaire et à vous pareillement... Quelque chose que vous puissiez mettre en avant pour votre excuse, vous n'êtes pas tellement pressé que vous ne puissiez trouver le temps d'aller faire un tour vers elle, ce dont elle vous supplie.

— Je le ferai, répondit Esplandian, mais il faut aviser comment?...

— Pensez-y, dit Gandalin, et me laissez aller coucher, car jamais je n'eus aussi grande envie de dormir que ce soir...

— Allez, mon cher Gandalin, et soyez ici demain de bon matin.

Gandalin s'en alla et Esplandian demeura, tout pensif, ne sachant vraiment quel moyen honnête employer pour laisser ses compagnons en telle nécessité.

Toutefois, Dieu y pourvut; car, cette nuit-là même, une heure avant le jour, comme Esplandian commençait à sommeiller, on entendit le son le plus mélodieux du monde, lequel venait du navire de la Grande-Serpente qu'il avait laissé à la Montagne Défendue et qu'il ne soupçonnait pas si proche. Cette mélodie continua une demi-heure encore; puis on entendit un tel bruit de trompet-

tes et de clairons, mêlé à une telle résonnance de fifres et de tambours, que les soldats du guet soupçonnèrent que l'armée de mer de leurs ennemis pouvait bien être arrivée là pour les surprendre. A cette cause ils semèrent l'alarme dans la ville, et coururent tous aux murailles pour essayer de distinguer dans les ténèbres d'où pouvaient venir ces bruits étranges.

Ce ne fut qu'une demi-heure après, c'est-à-dire au jour, qu'ils aperçurent le grand navire d'Urgande équipé de baudriers et de banderolles. Esplandian, réjoui, dévala au port, avec quelques-uns de ses compagnons, Talanque et Maneli entr'autres, et monta aussitôt sur un vaisseau pour s'assurer de qui était dans celui de la fée Urgande. Ils l'aperçurent elle-même, qui les attendait sur le tillac.

— Mes amis, leur cria-t-elle d'assez loin en leur tendant les bras, soyez les bienvenus et montez sur ce navire afin que je vous embrasse.

Lors Esplandian s'avança et entra le premier de tous sur la Grande-Serpente. Comme il saluait Urgande-la-Déconnue, elle se prosterna jusqu'à terre pour lui baiser le pied, ce dont il fut tout honteux.

— Madame, lui dit-il en la relevant, je n'eusse jamais pensé que vous pussiez prendre plaisir à vous moquer de moi, car je m'estimerai toute ma vie votre très humble obligé. Pour Dieu! si je vous ai offensée, châtiez-moi une autre fois d'une autre manière.

— Bienheureux chevalier, répondit-elle, l'aide que j'attends de vous, d'ici à peu de jours, m'a dicté ce que j'avais à faire; aussi prenez-le en bonne part, je vous prie!...

En disant ces mots elle l'embrassa, ainsi que Talanque, Maneli et les autres chevaliers, qui tous lui firent un excellent accueil, la suppliant humblement de leur faire connaître l'occasion de son arrivée si inattendue.

— Mes amis, dit Urgande, vous le saurez un autre jour, lorsque j'en aurai le loisir. En attendant, je vous avise qu'il est nécessaire d'aller incontinent à Constantinople, où vous entrerez armés et vêtus de la même parure que je vous apporte; il vous serait très préjudiciable à tous de différer ce voyage jusqu'à une prochaine saison. C'est pourquoi je vous engage à le faire dès les premiers jours de la semaine prochaine, et je vous assure que l'empereur vous recevra avec un bonheur extrême, et le plaisir que vous aurez avec lui durera jusqu'à ce que la roue mobile de la fortune, faisant son tour, vous amènera une suite incroyable de souffrances, de travaux et d'ennuis. Et, pour vous prouver que tout ce que je vous prédis est véritable, je vous préviens que je dois moi-même tomber dans le plus grand danger que j'aie jamais couru de ma vie. Le mal est que, selon les destinées, je ne puis donner aucun ordre pour éviter ce malheur qui me poursuit, bien qu'il soit sur le point de m'arriver...

— Madame, dit Esplandian, pour ce qui doit vous survenir, tenez-vous tranquille, car nous mourrons tous avant que le mal ne s'accomplisse!

— Mon enfant, répondit Urgande, il faut que les destinées des personnes aient leurs cours... Mais changeons de conversation, je vous prie, car cette pensée me plonge trop dans la mélancolie.

— Madame, dit Maneli, ne vous plaît-il pas de descendre dans la ville?...

— Oui, répondit-elle, et je voudrais aussi que l'on me fit venir Norandel qui est demeuré, comme je sais, à Alfarin; et quand vous serez tous présents, je jouirai d'un grand bonheur, car je vous amène en ce vaisseau le roi de Dace, blessé dans un combat qu'il a soutenu contre Garlante, seigneur de l'île de Calafre, qui voulait lui ôter par force deux demoiselles. Et bien que Garlante soit estimé un chevalier preux et hardi, le roi de Dace l'a tellement ramené à la raison, qu'il lui eût coupé la tête sans le pardon qu'il lui a demandé et qui lui a été accordé, à condition que jamais de sa vie il ne ferait tort ni injure à aucun chevalier. Garlante le lui a juré et promis en ma présence, car j'arrivai là par hasard et j'entendis leurs discours. Le roi de Dace était en danger de sa personne: je ne voulus point l'abandonner et le fis entrer dans la meilleure chambre de mon vaisseau, où il est à cette heure presque guéri de ses nombreuses plaies.

— Dieu! quelles bonnes nouvelles! s'écria Esplandian; sur ma foi, je craignais vivement de ne plus le revoir, et pour Dieu, madame, permettez que je le voie!...

Urgande les conduisit à l'endroit où le roi de Dace était couché. Lorsqu'ils s'entrevirent, Esplandian ne put se contenir de larmoyer, tant était grand son bonheur. Toutefois, ils n'eurent pas ensemble pour le moment un long entretien; Urgande craignant qu'une trop vive émotion ne fût fatale au roi de Dace, qui était encore faible, ne voulut point le permettre.

C'était prudemment agir. En conséquence, elle pria Eplandian et ses compagnons de sortir avec elle, ce qu'ils firent incontinent. Peu après, montant sur la frégate qui les avait amenés, ils retournèrent au port de Galatie et conduisirent Urgande dans la plus belle maison de la ville, en lui rendant les honneurs réservés d'ordinaire aux reines Brisène et Oriane.

## CHAPITRE X

**Comment Urgande-la-Déconnue, en se promenant avec ses chevaliers, rencontra Mélye l'enchanteresse, et de la tromperie que lui fit cette dernière.**

Deux jours après, Esplandian, touché de compassion à la vue d'un grand nombre de femmes et de petits enfants qui étaient venus le trouver le jour de la prise de la ville, jugea meilleur de leur donner la liberté plûtot que de les garder, ce qui aurait occasionné de fortes dépenses.

— Les charger de fer et les réduire en servitude ne serait pas bien, dit-il à ses compagnons; Notre

Seigneur Jésus-Christ en serait mécontent. Par ainsi, pour qui voudra me croire, je suis d'avis qu'usant envers eux de miséricorde on les envoie tous à Tésifante pour être présentés de notre part à la princesse Héliaxe, qui nous en saura très bon gré; ce qui du reste nous déchargera d'autant...

Tous les chevaliers adoptèrent cette opinion, et Carmelle fut chargée de la délicatte mission d'accompagner les prisonniers auprès de la princesse Héliaxe.

Certes, bien dur eût été le cœur de celui qui n'eût pas été ému à la vue de ce peuple nombreux, de cette multitude de femmes et d'enfants qui pleuraient amèrement de se voir ainsi bannis de leur propre patrie!...

Mais laissons-les aller, et revenons au danger dans lequel se trouva le lendemain Urgande-la-Déconnue.

Elle avait été si bien reçue par les chevaliers, qu'elle prenait un singulier plaisir à leur ouïr raconter leurs exploits et leurs aventures dans le pays de Turquie depuis la prise d'Alfarin. Et en conversant ensemble sur ce dont ils se souvenaient d'avantage, Esplandian se rappela la vielle sorcière qu'ils avaient rencontrée sur les rochers où elle faisait sa résidence, ce qui le fit sourire.

Urgande surprit son rire et lui en demanda la cause.

— Madame, répondit Esplandian, je pensais à la beauté d'une jeune pucelle que mes compagnons et moi nous avons rencontrée il y a peu de temps, assez près d'ici... Pour vous la depeindre au naturel, je puis vous affirmer, à ce que dit Belleris, qu'il y a quelques huit ou neuf fois vingt ans qu'elle sait parler... Elle a une peau si fraiche et si rosée que je ne saurais mieux la comparer qu'à l'écorce d'un de ces grands ormes qui prêtent communément leur abri et leur ombrage aux carrefours des villages de la Grande-Bretagne... Au reste, ses cheveux sont blancs comme neige, et si mal peignés, qu'ils semblent collés ensemble. En outre, ils tombent en corde raide sur une peau d'ours qui lui sert d'unique vêtement.

Urgande avait entendu plusieurs fois parler de cette vieille folle, et elle désirait vivement la voir à cause de sa renommée. C'est pourquoi elle dit à Esplandian :

— En bonne foi, je la connais mieux que vous ne pensez, et je sais qu'elle a été pendant sa jeunesse l'une des plus belles créatures de son temps... Elle est fille, sœur et tante de roi, et se nomme Mélye... Elle a tellement voulu apprendre et se fortifier dans l'art de la nécromancie, que son mépris pour le monde augmenta de jour en jour; elle s'est réfugiée dans le fond d'une roche sous laquelle elle a fait construire une caverne où elle jouit de la plus profonde solitude... Je vous jure sur ma foi qu'il y a vingt ans et plus que j'ai le désir de la voir; mais des affaires me concernant ne m'ont pas encore permis de mettre mon désir à exécution.

— Madame, répondit Esplandian, puisque vous en êtes si près, accomplissez-le maintenant; nous vous y conduirons tous et nous vous servirons d'escorte...

— Je vous en prie, dit-elle, nous irons aussitôt que nous aurons dîné.

Les tables ayant été levées, chacun, curieux de voir chose si étrange, se tint prêt pour accompagner Urgande.

Esplandian toutefois en choisit seulement un certain nombre qui, accompagnés d'Urgande, sortirent de Galatie bien armés et bien montés. Belleris les conduisait.

Comme ils approchaient de la caverne où habitait Mélye, ils l'aperçurent assise les jambes croisées sur la pointe d'un rocher.

Urgande pria les chevaliers de s'arrêter afin qu'elle pût parler à Mélye en particulier. Puis, piquant son cheval, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je viens vous visiter et vous offrir mes services.

— Qui êtes vous? demanda Mélye.

— Je suis Urgande-la-Déconnue, et de tout temps j'ai eu le désir de vous voir.

— Ah! vous êtes cette Urgande, la plus savante entre les savantes? répondit Mélye. Votre visite m'est grandement agréable... Venez ici afin que nous puissions deviser ensemble des choses que vous et moi avons pris la peine d'apprendre... Bien que vous soyez dans le camp des chevaliers chrétiens qui font tant de mal à notre pauvre pays, je vous excuse; je comprends la fidélite que vous devez à votre religion... C'est pourquoi je vous prie d'approcher et de venir à moi...

Urgande voyant Mélye si caduque et si débile fit ce qu'elle désirait. Elle espérait la retenir jusqu'à ce que les chevaliers fussent arrivés, afin de la leur livrer et de l'emmener à Galatie.

Mais la vieille devina ce dessein, et, se retirant à l'entrée de sa caverne, elle lui dit :

— Urgande, je serais contrariée que notre entretien fût entendu par ces chevaliers!... Entrons ici, s'il vous plaît...

Urgande ne fit aucune difficulté et s'avança.

Alors Mélye, s'élançant sur elle, l'empoigna à la gorge et la lui serra si étroitement, que la pauvre fée ne put crier au secours...

Les chevaliers, cependant, se doutant de ce qui se passait, se hâtèrent d'accourir et de forcer l'entrée de la caverne, ayant à leur tête Talanque et Maneli.

Mais aussitôt qu'ils y eurent pénétré, ils reculèrent, saisis d'un grand étonnement, et y firent un bond si gigantesque en poussant un cri si prodigieux, qu'Esplandian, qui les suivait d'assez loin, les entendit et devina à peu près ce qui se passait.

Il portait avec lui le remède efficace contre ces merveilleuses aventures: c'était sa bonne épée, contre laquelle tous les enchantements venaient échouer, ainsi qu'il l'avait expérimenté une première fois lorsqu'il était entré dans la chambre d'Arcabone, mère de Matroco.

Esplandian, sachant ses douze compagnons en telle nécessité, se fût volontiers amusé de leur frayeur, s'il n'eût vu Mélye qui tenait Urgande sur ses genoux, tachant de l'étrangler par tous les moyens possibles.

Mais le cas était grave et pressant: Mélye n'avait pas l'air de plaisanter. Esplandian s'avança

donc pour secourir Urgande et menaça Mélye d'une cruelle représaille si elle lui faisait du mal...

Mélye ne tint nul compte de ces paroles; il fallut qu'Esplandian menaçât de la frapper de son épée... Alors elle s'enfuit, espérant se réfugier à temps dans sa chambre, où étaient réunis ses charmes et ses enchantements... Au moment où elle approchait de la porte, Esplandian la saisit par sa peau d'ours, et l'arrêta de façon qu'elle ne put passer outre.

Il étendait déjà le bras pour lui donner la mort, lorsqu'il s'arrêta, pensant qu'il serait honteux à un chevalier de frapper une femme faible et sans défense. Cela lui fit modérer sa colère et il se décida seulement à retirer Mélye de sa caverne. La prenant alors par le poil, il commença par la secouer avec énergie.

En ce moment il aperçut un grand singe ridé, qui ouvrait deux grands yeux étincelants comme deux charbons allumés, et qui s'élança sur lui pour le défigurer. Par bonheur Esplandian put lui donner un si fort coup de poing, qu'il l'étendit raide mort. Puis il passa outre, emmena Mélye hors de sa caverne, la laisa à la garde de Frandalo et retourna savoir si Urgande était vive ou non. Il la trouva faisant une telle grimace qu'il crut que l'âme allait lui sortir du corps.

Il en eut pitié, la prit entre ses bras et l'emporta au grand air. Il en fit autant pour Talanque et pour Maneli, qui, un quart d'heure après, ne se ressouvinrent plus de rien et furent aussi sains et saufs qu'auparavant.

Après cela ils remontèrent tous à cheval, emmenant avec eux Mélye, que Sergil mit en croupe avec lui et qu'il tint étroitement serrée de peur qu'elle n'échappât.

Dieu sait si en cheminant Urgande les entretint de la peur qu'elle avait eue.

— J'ai pensé mourir! dit-elle en frissonnant encore.

Bientôt ils entrèrent dans la ville, à une heure très avancée du jour.

## CHAPITRE XI

Comment Carmelle arriva à Tésifante vers Héliaxe et Alforax, et s'acquitta de la mission qu'on lui avait confiée relativement aux femmes et aux enfants pris à Galatie.

Carmelle se hâta tellement d'accomplir sa mission qu'elle arriva bientôt à Tésifante avec les petits enfants et les femmes de Galatie. Les unes trouvèrent là leurs pères et les autres leurs maris, qui s'étaient sauvés comme il vous a été dit.

Je vous laisse à penser quelle douleur ils ressentirent d'abord, quand ils se virent ainsi exilés et frustrés de leurs biens! Certes, il n'y a pas homme au cœur si dur, qui n'eût fondu en larmes en voyant ces pauvres gens environnés de leurs petits enfants, sans ressources et ne pouvant presque leur donner à boire ni à manger!

Alforax sut leur arrivée, et les voyant en si grande doléance, il parla si haut que chacun put entendre ces paroles:

— Dieux immortels! il faut donc que moi ou les miens nous ayons commis quelques grands méfaits pour avoir ainsi à déplorer une si cruelle guerre et une ruine si désastreuse de notre pays!... Apaisez-vous, puissants dieux! et, dans votre infinie bonté, permettez que tout le mal que vous faites peser sur des têtes innocentes, retombe sur moi seul qui vous ai irrités! Ou plutôt, faites que pour votre gloire, je puisse chasser cette maudite secte des chrétiens, ennemis de vos saintes lois!... Je vous jure que j'en ferai un tel carnage que vous aurez occasion de vous apaiser, si vous êtes irrités du peu d'ardeur que j'ai mis à les chasser de cette terre qu'ils souillent!...

Alforax s'informa ensuite auprès des nouveaux arrivés comment ils avaient pu s'échapper.

— Sire, répondit celui qui lui avait apporté la nouvelle de leur arrivée, une demoiselle assez belle, nommée Carmelle, ainsi que j'ai entendu, les a amenés ici. Elle désire vous parler, ainsi qu'à madame Héliaxe.

— Madame, connaissez-vous Carmelle? dit Alforax à sa femme.

— Oui, Sire, répondit Héliaxe, c'est elle qui me tenait compagnie le jour où je tombai dans les mains de Frandalo. Je puis vous assurer qu'elle s'efforçait de me rendre tous les services dont elle pouvait s'aviser. Aussi je vous prie de commander qu'on lui fasse l'honneur et l'accueil qu'elle mérite.

— Ma mie, dit Alforax, ceci me plait beaucoup.

On se hâta de chercher la demoiselle qui, aussitôt arrivée, s'adressa d'abord à Héliaxe et, sans la saluer autrement, lui dit:

— Madame, vous connaissez le maître et le seigneur à qui je suis, lequel a seul puissance sur moi: ne trouvez donc pas étrange si je m'humilie si peu devant la majesté du prince Alforax, ni devant la vôtre... Et afin, madame, que vous sachiez la cause de ma venue ici, je crois ne rien vous dire de nouveau en vous apprenant la prise de Galatie dont les chevaliers chrétiens sont maîtres aujourd'hui. Ils ont conquis la ville sur vos gens, sans y trouver autre garnison que ces femmes et ces petits enfants, que monseigneur Esplandian et ses compagnons vous envoient pour en ordonner ainsi que bon vous semblera. Je vous assure que, le devoir de leur religion à part, ils ont désir de vous faire plaisir et service autant qu'à princesse de la terre...

— Carmelle, répondit l'infante, ce n'est pas le premier bien qu'ils m'ont fait. Je me tiens si fort obligée envers eux, que soit dans l'adversité ou la prospérité, il ne sera jamais jour de ma vie où je n'aie le désir de le reconnaître... Je sais bien, toutefois, que je n'en ai et n'en aurai jamais le moyen, à moins que la fortune inconstante ne donne un si grand tour à sa roue, qu'elle les abaisse d'autant qu'ils sont élevés maintenant!... Ils connaîtront alors en quelle estime j'ai leur vertu, et comme je sais récompenser les faveurs qu'ils m'ont dispensées....

— Carmelle, dit Alforax, ne vous ont-ils rien commandé de me dire?

— Non, Sire, répondit-elle; mais je vous avise qu'ils vont bientôt venir vous voir en tel équipage, que vous n'aurez certes pas lieu de vous en contenter.

— Par tous mes dieux! s'écria Alforax, je les relèverai de cette peine, s'ils ne font extrême diligence, car tant de gens sont en chemin pour me secourir, que je passerai par Constantinople, je ruinerai son méchant empereur et toute la chrétienté!... Alors il sera facile à ma femme, si bon lui semble, de reconnaître les services qu'ils lui ont rendus, comme elle le dit!...

— Sire, répondit Carmelle, les projets ont souvent une toute autre fin que celle qu'on avait d'abord pu prévoir... Dieu, qui est au-dessus de tout, commande toutes choses selon son bon plaisir et non pas à la volonté des personnes... Or, comme j'ai maintenant satisfait au commandement de ceux qui m'ont envoyée vers madame, dit-elle à Héliaxe, je la prierai de me faire conduire en lieu de sûreté.

— Sire, dit la princesse à Alforax, faites-lui, je vous prie, cette courtoisie, car je serais trop marrie qu'elle reçût le plus petit ennui...

Cette demande lui fut accordée. Héliaxe fit en outre présent à Carmelle d'une de ses plus riches toilettes; puis elle la fit conduire par vingt chevaliers jusque près de Galatie.

Lorsque ces vingt chevaliers lui eurent ainsi fait, ils lui demandèrent la permission de prendre congé d'elle, ce qu'elle accorda volontiers, étant désormais en sûreté.

## CHAPITRE XII

**Comment, après le retour de Carmelle à Galatie, Esplandian, Frandalo, Gandalin et Enil, retournèrent à la caverne de Mélye et firent rencontre de trois géants et de douze chevaliers turcs qui leur livrèrent combat.**



Une fois de retour à Galatie, Carmelle fit devant tous la narration de son voyage et répéta les propos que le prince Alforax lui avait tenus en présence de la princesse Héliaxe.

— Par ma foi! dit alors Urgande, Alforax, en parlant ainsi, a suivi la pente de son naturel orgueilleux et téméraire... Je sais par les livres du destin, que de grandes choses lui sont réservées; et, comme elles ne peuvent tarder à lui arriver, je m'en tairai pour cette heure. En attendant, je vous prie de me rendre le service de retourner à la caverne de Mélye pour chercher les livres que nous y avons laissés... Quand ces livres seront en ma possession, ils vous seront peut-être utiles, ainsi qu'à d'autres...

Esplandian voyant Urgande parler avec tant de feu, et connaissant le désir qu'elle éprouvait de recouvrer ses livres, lui répondit:

— Madame, avant que je ne dorme, je me mettrai en peine de vous obéir.

Et, sans plus différer, il pria Enil, Frandalo et Gandalin de lui tenir compagnie. Tous quatre allèrent s'armer immédiatement et, montant à cheval, suivis seulement de leurs écuyers, ils sortirent de la ville, laissant Urgande avec Norandel qui était nouvellement arrivé à Alfarin.

Ces quatre chevaliers cheminèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au roc de Mélye, près duquel ils aperçurent d'assez loin trois géants et douze chevaliers, à l'entrée de la caverne de Mélye.

Les bergers qui gardaient les troupeaux avaient été témoins de l'enlèvement de cette vieille dans la direction de Galatie, et ils s'étaient empressés d'en aller répandre la nouvelle.

Voilà pourquoi ces trois géants et ces douze chevaliers étaient là; ils voulaient savoir si les bergers leur avaient menti ou non.

Esplandian et ses trois compagnons virent bien que c'étaient des ennemis; aussi, ils résolurent de les attaquer, bien qu'ils fussent en plus grand nombre qu'eux.

En effet, couverts de leurs écus et tenant leurs épées en avant, ils fondirent sur ces nouveaux venus. Esplandian rencontra le premier des géants, Frandalo le second, Gandalin et Enil le troisième. Esplandian porta un formidable coup au sien et lui fit faire un bond si merveilleux que le cavalier et le cheval restèrent sur la place sans remuer ni pieds ni mains.

Il en advint tout autrement aux deux autres. Ayant rompu leurs bois contre Frandalo, Gandalin et Enil, leurs chevaux mal embouchés les emportèrent à un grand mille de là, avant qu'ils pussent les arrêter. Au même instant, les quatre chevaliers chrétiens furent enveloppés par les douze chevaliers turcs, dont trois furent mis à mort dès la première charge.

Alors commença une mêlée cruelle et sanglante, et telle qu'avant le retour des deux géants, cinq autres des leurs se sentirent si mal traités, que le plus sain d'entre eux était très grièvement blessé.

Comme il n'en restait plus que trois, Esplandian et Frandalo les laissèrent se démêler avec Gandalin et Enil pour aller au-devant des deux géants qui venaient au grand galop secourir leurs compagnons.

Une fois rencontrés, personne ne vit jamais plus beau combat. Esplandian, au souvenir de Léonorine, ne donnait coup d'épée qu'il ne fît sortir le plus pur sang du corps de celui auquel il s'adressait; tellement, que le rocher en était tout rougi.

Cependant, il trouva un homme à lui rendre de fortes secousses. Son écu fut détaillé en un instant, et mis en tant de pièces, qu'il ne lui demeura au poing que les courroies.

Esplandian en eut un tel déplaisir que, se soulevant sur ses étriers, il donna à son ennemi un grand coup sur sa coiffe de fer et parvint ainsi à le désarmer. Les yeux du géant commencèrent à lui étinceler si fort, qu'il baissa le cou jusque sur la crinière

de son cheval et laissa tomber à terre l'épée qu'il tenait.

Aussitôt, Esplandian le rechargea avec une extrême adresse entre le haubert et le heaume, au point qu'il lui enleva la tête. Le cheval et le corps s'enfuirent à travers les rochers.

Pendant ce temps, Frandalo combattait bravement l'autre géant, et le tenait pressé et hors d'haleine.

Gandalin et Enil, d'un autre côté, ne faisaient pas de moindres efforts. Leur courage était si grand que, quoique entourés de quatre ennemis, ils abattirent les deux plus adroits. Mais les deux autres tenaient toujours bon, et ils faisaient semblant de fuir, quand ils virent Esplandian piquer droit à eux. Toutefois, il s'arrêta tout court quand il vit ceux qui étaient tombés se relever et prendre les armes. Lors, il tourna bride; mais mal lui en advint, car son cheval, ayant mis le pied dans une ornière, il tomba sur le flanc, laissant Esplandian dans un très grand danger de mort.

Ses ennemis, joyeux de cette déconfiture, l'environnèrent à l'instant en poussant des cris de triomphe, et ils levèrent leurs épées pour les lui plonger sous le haubert jusque dans les entrailles!...

C'eût été pour eux chose aisée et facile, si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'y eût pourvu par son intervention manifeste. Le cheval eut la force de se relever, et son maître avec. Esplandian, alors, se voyant libre et l'épée au poing, fut si terrible qu'il ne laissa en vie aucun de ceux qu'il put atteindre.

Sur ces entrefaites, les deux ennemis auxquels Gandalin et Enil avaient encore à faire, s'enfuirent par les montagnes, comme si le diable les eût emportés. Ils se sauvèrent ainsi sans être longtemps poursuivis...

Le géant demeura pour gage. Frandalo lui accorda la vie, tant pour la pitié qu'il excita en lui demandant son pardon, que parce qu'il ne valait guère mieux que s'il était mort.

## CHAPITRE XIII

Comment Esplandian entra dans la caverne de Mélye, et du combat qu'il dût essuyer, ainsi que Frandalo, Enil et Gandalin, pendant qu'ils songeaient retourner à Galatie.

Ce combat terminé, ainsi que vous l'avez entendu, chacun fit bander ses plaies du mieux qu'il put.

Puis, Esplandian entra dans la caverne de Mélye pour y prendre les livres qu'il cherchait; il vint dans une chambre où le lierre avait crû en tapisserie. Quatre lampes, qui brûlaient jour et nuit, pendaient aux quatre coins de la voûte. Leurs flammes ne s'éteignaient jamais, tant l'enchanteresse avait su expérimenter son art en cet endroit.

Comme Esplandian regardait de toutes parts, il avisa une garde-robe, au milieu de laquelle était planté un chandelier d'or massif à sept branches, et sept gros flambeaux de cire vierge qui brûlaient constamment. A côté était une table de cyprès, et, au-dessus, les livres de Mélye, les uns couverts de lames d'or et taillés à la damasquine, et les autres d'argent fin émaillé de plusieurs sortes d'émaux.

Esplandian prit ces livres, les emporta avec lui hors de la caverne, les remit à son écuyer, et remonta à cheval avec sa compagnie.

Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus, pensant retourner à Galatie. Mais ils furent arrêtés plutôt qu'ils ne le pensaient.

Les Turcs qui avaient pris la fuite, comme vous avez vu au chapitre précédent, avaient en fuyant donné l'alarme à une petite ville voisine, d'où étaient sortis vingt hommes à cheval et quarante à pied, qui, ayant appris que quatre chevaliers chrétiens seulement avaient fait cette charge à leurs gens, étaient accourus au galop pour les cerner...

Frandalo et ses compagnons les aperçurent d'assez loin. Ils ne pouvaient pas aisément fuir le combat, sans s'exposer à quelque honte. C'est pourquoi Esplandian fut d'avis de se fier à la fortune et d'envoyer immédiatement un de leurs écuyers à Galatie pour avertir ceux de leurs gens du danger dans lequel ils se trouvaient, afin d'en avoir du secours.

Frandalo s'opposa à cet avis, exposant le grand travail qu'eux et leurs chevaux avaient souffert pendant toute la journée, et le grand nombre des ennemis qu'ils avaient en face d'eux.

—Tellement, ajouta-t-il, que, si nous nous acharnons à soutenir leur choc, je crains beaucoup que, tout en pensant acquérir gloire et chevalerie, nous ne tombions en danger de passer pour fous, présomptueux et téméraires!...

— Quoi donc! répondit Esplandian, voulez-vous endurer la honte de fuir?... Jamais, compagnons! Quant à moi, j'aime mieux prendre le hasard de mort ou de vie, tel qu'il pourra venir!...

— Voici ce que nous allons faire, si vous y consentez, dit Frandalo. Mon écuyer courra à Galatie avertir Talanque et les autres, comme nous venons de l'arrêter... Quant à nous, je connais un pont assez près d'ici, où nous nous retirerons et où nous nous défendrons jusqu'à l'arrivée du secours demandé. Nous ne pourrons du moins être attaqués qu'en un lieu étroit et de prise difficile...

— Allons donc! répondit Esplandian.

Aussitôt, laissant le chemin à droite, ils prirent sur la gauche, en suivant Frandalo qui les guidait.

Ils cheminèrent si longtemps qu'ils trouvèrent enfin une petite rivière assez creuse, et un pont dessus. Ils avaient à peine eu le temps de s'y reconnaître, qu'ils étaient chargés par leurs ennemis, et surtout par un Turc, brave et mieux monté que les autres...

Ce Turc était le capitaine de la troupe. Il brandissait une grosse lance, et, en fondant sur les chrétiens, il cria en langue arabique à Esplandian et à ses compagnons:

—Canaille! vous fuyez!... Mais, par nos dieux! vous allez mourir à l'instant!...

Enil, qui entendit le premier cette menace, tourna visage, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea le Turc, et si rudement, qu'il le laissa raide mort. Quant à lui, il en fut quitte pour avoir le bras droit percé.

Cet échec irrita tellement les Turcs, qu'Enil

failli être entouré par eux. Il put, fort heureusement, regagner le pont.

Certes, qui eût vu alors les prouesses et les hauts faits de ces quatre champions, eût eu raison de les estimer tels qu'ils étaient. Esplandian se distingua par des coups superbes. Quelque peu nombreux qu'ils fussent, ils auraient certainement défait les gens à cheval si les compagnons à pied de ces gens n'eussent pas été là pour les secourir.

Qu'on ne s'étonne pas de voir un si petit nombre d'hommes tenir tête à un si grand nombre. Les quatre chevaliers chrétiens étaient de rudes hommes, nourris d'exercices depuis leur enfance. Les Turcs, au contraire, du moins la plupart d'entre ceux qui étaient là, étaient des gens efféminés, plus coutumiers des plaisirs de la table et des femmes que des fortifiants délassements de la lance ou de l'épée. C'est pourquoi les quatre chevaliers leur portèrent grand dommage en moins d'un quart d'heure. Bientôt, ni les gens de pied ni les gens de cheval n'osèrent plus s'aventurer à entrer sur le pont.

Un d'eux cependant s'avisa de tenter le gué afin de les prendre en flanc, s'il était possible.

Celui dont je vous parle avait nom Tluacam, homme adroit et courtois chevalier, ce qu'il fit bien connaître avant la fin du combat. Car bien que l'eau fût haute et qu'il fût malaisé d'aborder l'autre rive, il la franchit cependant et y transporta à plusieurs reprises jusqu'à huit de ses soldats.

Devant cette menace sérieuse, Frandalo et ses compagnons furent contraints de se séparer pour mieux faire face; Esplandian et Enil demeurèrent au lieu où avait commencé le combat, Frandalo et Gandalin entreprirent de garder l'autre côté du pont.

Dieu sait si alors ils eurent à faire!... Tluacam voulait vaincre ou mourir, et, s'étant saisi d'une autre lance, il chargea Gandalin de si droit fil, qu'il pensa renverser homme et cheval par terre et qu'il en brisa son bois. Il mit aussitôt la main à son épée, frappa à droite et à gauche, et, pensant être suivi des siens, il piqua son cheval avec une telle force que, de gré ou non, il fut emporté par lui jusqu'au milieu du pont, où voulant l'arrêter, il glissa, tomba dans l'eau et se noya...

Les Turcs, à cette vue, poussèrent des cris à étouffer la voix du tonnerre! La rage les prit au ventre en guise de courage : ils baissèrent tous la tête et fondirent avec impétuosité sur les quatre chevaliers chrétiens, qui soutinrent ce choc si chaleureusement, que leurs ennemis furent obligés de reculer, laissant neuf morts sur le champ de bataille...

Cependant Esplandian et les siens étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient quasi plus. En regardant çà et là, ils aperçurent alors des hommes qui arrivaient à leur secours à bride abattue.

— Ils arrivent tard, mais ils arrivent!... murmura Esplandian, satisfait.

Voici pourquoi ce secours avait tant tardé à arriver.

Frenaca, écuyer de Frandalo, qui était allé quérir Maneli et les autres, espérait encore, en revenant, trouver son maître et ses compagnons où il les avait laissés. Ne les y trouvant point, il se demanda où ils pouvaient être, et chercha. Puis, bientôt, se doutant qu'il en aurait peut-être des nouvelles au pont, il y alla avec Maneli et les autres, et, de fait, ils arrivèrent au moment où Frandalo et ses trois compagnons allaient être déconfits.

Quand ces derniers reconnurent leurs amis, jamais prisonniers mis en liberté ne furent plus aises, ni les Turcs plus étonnés. Les Turcs se serrèrent cependant, résolus à venger leur mort plutôt que de se rendre. Mais les chevaliers de Galatie leur passèrent sur le ventre, sans qu'il en pût échapper un seul pour aller porter la nouvelle de leur mort à leurs amis.

Enil avait été rudement blessé au commencement, ainsi qu'il a été dit : c'est pourquoi lui et les autres blessés firent sonder leurs plaies; puis ils reprirent le chemin de Galatie, se contentant pour ce jour de la victoire que le Seigneur venait de leur envoyer.

En arrivant à la porte de la ville, ils y trouvèrent Urgande qui les attendait et qui, sachant par eux comment tout s'était passé, et le danger qu'Esplandian venait de courir, lui dit en manière de jeu :

— Par ma foi, chevalier, si j'eus belle peur de mourir, quand je tombai dans les mains de Mélye, je crois que vous ne l'avez pas eue moindre depuis quelques heures...

— Madame, répondit Esplandian, je sais bien que je suis mortel, et que ma vie et ma mort sont dans les mains de Dieu quand il lui plaira... Je vous avoue de bonne grâce que, si nous n'avions pas été secourus, nos affaires auraient pu à la longue mal se porter; néanmoins, je m'assure bien que nous avions assez abattu d'ennemis pour cette fois...

Urgande vit bien à cette réponse qu'Esplandian avait mal compris sa pensée. Elle lui dit donc :

— Chevalier, je vous supplie de me pardonner : il faut excuser l'indiscrétion des femmes, même celle que je viens de me permettre...

— Madame, répondit Esplandian, vous pouvez me prendre comme bon vous semblera : vous avez tout pouvoir sur moi à ce sujet...

En devisant ainsi, ils descendirent au logis d'Urgande, où maître Hélisabel, nouvellement arrivé d'Alfarin, les attendait pour visiter et soigner leurs blessures.

## CHAPITRE XIV

Comment les chevaliers de la Grande-Bretagne, qui étaient à Galatie, s'embarquèrent avec Urgande sur le navire de la Grande-Serpente, pour aller à Constantinople, et ce qui leur advint.

Quinze jours entiers, les chevaliers, qui avaient été blessés dans cette dernière rencontre, furent contraints de garder la chambre et d'attendre la guérison de leurs plaies. Durant lequel temps Urgande-la-Déconnue s'occupait, pour se distraire,

à lire les livres de Mélye, qu'Esplandian lui avait envoyés.

Urgande trouva dans ces lectures de si singulières conjurations et autres enseignements en l'art de nécromancie, qu'elle s'étonna en pensant que la demoiselle qui les avait eues en sa possession n'en savait pas davantage, quoiqu'elle en sût déjà beaucoup plus que personne en ces sortes de drogueries.

Or, le temps approchant où Esplandian et ses compagnons devaient faire le voyage de Constantinople, Urgande les réunit tous dans une grande salle et leur tint ce langage :

— Mes amis, comme je sais une partie des prospérités et des infortunes dont vous menacent les influences célestes, je me suis mise en chemin pour venir voir Esplandian et vous, ses compagnons, ce dont je suis aise, car cela m'a permis de constater l'amitié que vous vous portez mutuellement tous, et le désir que vous avez d'accomplir l'ordre de chevalerie, non pour recevoir gloire et récompense en ce monde qui est trompeur, mais seulement pour la propagation de notre foi et le service de Dieu qui vous en saura un gré infini. Afin que vous puissiez continuer avec plus de fruit ce bon vouloir, j'emploierai désormais, non-seulement le travail de ma personne, mais encore le savoir qu'il a plu au Seigneur de me prêter, et à l'aide duquel vous pourrez faire fleurir et augmenter votre renommée dans toutes les parties du monde... Pour commencer, je suis d'avis que vous vous embarquiez tous avec moi sur la Grande-Serpente et que nous allions à Constantinople, vers l'empereur, sans lequel il est impossible que votre grande entreprise se parachève.

Chacun de la compagnie était tout oreilles à ce discours d'Urgande-la-Déconnue. Quand elle eut parlé, Esplandian prit la parole au nom de tous ses compagnons, et assura à Urgande qu'il n'y avait nul d'entre eux qui ne fût prêt à lui obéir et à aller où il lui plairait.

— Mes amis, reprit Urgande, faites donc passer demain vos chevaux sur mon navire. Quant à vos armes, n'en prenez nul souci : j'y pourvoirai si bien, que chacun en sera content. Embarquez-vous seulement et faites voile incontinent; le reste me regarde!...

En conséquence de ce, le lendemain, les chevaliers de la Grande-Bretagne s'embarquèrent sur la Grande-Serpente, menant avec eux Frandalo, Mélye et le capitaine de Tésifante, pris quelque temps auparavant, comme vous avez pu entendre. Quand ils furent tous arrangés et appareillés, le navire s'ébranla de soi-même et prit le chemin de la Montagne Défendue.

Quand ils furent en vue de cette montagne, Urgande leur commanda de s'arrêter et d'y envoyer quérir le roi Armato et les deux capitaines turcs; ce qui fut fait.

Le sixième jour en suivant, la Grande-Serpente arriva à environ un demi-mille de Constantinople, où elle s'arrêta.

Lors, Urgande fit armer ses chevaliers des harnois qu'elle leur avait apportés, lesquels étaient blancs, ayant derrière et devant une croix vermeille qui leur donnait la meilleure grâce du monde. Ils étaient au nombre de quarante, ces chevaliers de la fée Urgande, et voici leurs noms, dans l'ordre même où leur furent distribués ces harnois :

Esplandian;
Frandalo;
Norandel;
Talanque;
Maneli-le-Sage;
Ambor de Gandel;
Garnate-du-Val-Craintif;
Gandalin;
Enil;
Trion, cousin de la reine Briolanie;
Bravor, fils du géant Balan;
Bellcris;
Elian-le-Délibéré;
Licoran de la Tour-Blanche;
Listoran du Pont-d'Argent;
Landin de Sariaque,
Ymosil de Bourgogne;
Ledadrin de Ferraque;
Sarquiles, cousin d'Angriote;
Palomir;
Branfil;
Tantiles-le-Superbe;
Galbion, fils d'Ysamel;
Carpin, son frère;
Carin de Carante;
Attalio, fils d'Olivas;
Bracèle, fils de Brandoyas;
Garamante, fils de Norgale;
Amphinio d'Allemagne;
Brandonie de Gaule;
Pénatrie d'Espagne;
Flamène, son frère;
Culspicio de Bohême;
Amandario de la Petite-Bretagne;
Silvestre de Hongrie;
Manlie de Suesse;
Galfarie de Romanie;
Galiot d'Écosse;
Amandalie, son frère;
Calfeur-l'Orgueilleux.

Quand de la ville de Constantinople on eut aperçu la Grande-Serpente, on supposa que celui qui y naviguait ordinairement s'y trouvait ce jour-là aussi, et on s'empressa sur la grève pour le voir descendre.

Le bruit que fit le populaire en courant vers le navire arriva aux oreilles de l'empereur, qui, précisément, était en train de deviser avec les dames de sa cour. Il est inutile d'ajouter que Léonorine, qui se trouvait là, eut si grande joie de cette nouvelle, qu'elle se leva et alla vitement pour saluer de son regard amoureux son bel ami Esplandian.

Malheureusement la Grande-Serpente était un peu trop loin du port et il ne se mouvait nullement pour en approcher. Léonorine, alors, craignant d'être déçue comme les autres fois, c'est-à-dire craignant que ce navire contînt tout autre que son doux ami, mua subitement de couleur : de rose elle devint lis. Ce qu'apercevant la reine Ménoresse, elle lui dit, par manière de moquerie :

— Madame, cette vilaine moue que vous faites là est-elle pour déguiser votre aise, ou par crainte

que je ne suborne celui qui nous vient voir?

— Ma cousine, répondit Léonorine, depuis quand vous mêlez-vous de gaber? Je n'ai pas pensé à la première de ces deux choses, et encore moins à la seconde... Vous savez tout ce que je sais là-dessus... Ce navire de la Grande-Serpente, qui est là-bas au large, est un décevant navire, et je suis habituée à ses déceptions...

Comme Léonorine achevait ces mots, mêlés comme on le devine d'un grain d'amertume, la Grande-Serpente s'ébranla et s'en vint jusqu'à un trait d'arc du port. L'on put voir alors distinctement l'un de ses flancs s'ouvrir pour donner passage à un esquif, monté par Carmelle et deux autres demoiselles, lesquelles se mirent à sonner fort mélodieusement d'instruments qu'elles portaient, et ne cessèrent cette musique qu'en mettant le pied à terre.

Carmelle avait été aisément reconnue par l'empereur, qui augura bien de sa visite, parce qu'il espéra que cette fois elle venait lui annoncer celle d'Esplandian. Aussi s'empressa-t-il d'aller au devant.

Carmelle lui fit la révérence ni plus ni moins que les autres fois, et lui dit:

— Sire, monseigneur Esplandian, que vous avez tant souhaité en votre compagnie, est présentement arrivé en ce port, sur le navire de la Grande-Serpente, avec bon nombre de chevaliers, ses compagnons et amis, et même avec Urgande-la-Déconnue... Ils vous supplient de vouloir bien les admettre à vous faire leur révérence...

— Vraiment, Carmelle, s'écria l'empereur, je n'ai jamais de ma vie reçu message qui tant me plût!... Qu'ils viennent donc, et qu'ils viennent vite!... Je regrette seulement de n'avoir pas été prévenu à temps: je leur aurais fait l'honneur qu'ils méritent...

— Il suffit, répondit Carmelle. Nous allons, mes compagnons et moi, retourner vers les chevaliers pour les assurer de votre bienveillant accueil et de votre bon vouloir.

— Allez, ma mie, allez! dit l'empereur, joyeux. Et assurez-les qu'ils seront ici, tous, les très bienvenus!...

Carmelle s'en retourna avec les deux autres demoiselles.

Pendant ce temps, qui eût pris garde à Léonorine, eût aisément deviné la joie de son cœur à l'altération de son visage. Sans la reine Ménoresse, qui lui tenait la bride, elle eût peut-être fait chose désavantageuse à sa dignité de princesse et à son honneur de femme, en voulant forcer l'impératrice sa mère à aller au devant d'Esplandian, dont l'absence lui avait été si âpre et si douloureuse. Mais la reine Ménoresse, sage et discrète, quoique femme et belle, fit tant, qu'elle attira Léonorine dans une embrâsure de fenêtre où elle put, à son aise, dissimuler les changements de son visage.

## CHAPITRE XV

**Comment Esplandian et ses compagnons furent accueillis par l'empereur, et quel jeu joua la belle Léonorine envers son bel ami.**

Carmelle n'avait pas tardé à rejoindre la Grande-Serpente, où elle avait rapporté la réponse plaisante de l'empereur et les dispositions de bienveillance qu'on avait à sa cour à l'égard des chevaliers compagnons d'Esplandian.

Deux barques sortirent des flancs du navire et servirent d'abord à transporter à terre quelques chevaux. Puis elles retournèrent quérir les chevaliers et ceux qui voulurent sortir, entre autres six demoiselles qui sonnaient alternativement du hautbois et du luth, de la façon la plus plaisante du monde.

C'est en cet équipage que les chevaliers firent leur entrée dans Constantinople. Devant eux marchaient les six demoiselles jouant de la musique, deux des Turcs pris au siége de la Montagne Défendue, le capitaine de Tésifante, le roi Armato, et l'infante Mélye, revêtue de la robe d'ours qu'elle avait le jour de sa prise. Eux venaient ensuite deux à deux, accoutrés, ainsi que leurs chevaux, de semblable parure. Au milieu d'eux était Urgande-la-Déconnue, devisant avec Esplandian et avec le roi de Dace.

Au moment où cette troupe allait arriver au palais, l'empereur, l'impératrice et les dames de la cour vinrent la recevoir, et, s'adressant plus particulièrement à Urgande, l'empereur lui fit autant d'honneur que si elle eût été la plus grande reine de la terre.

Esplandian, alors, s'approchant respectueusement de Léonorine, mit le genou en terre et voulut lui baiser les mains. Mais elle le refusa, ce qui fit penser à tout un chacun qu'elle était malcontente de lui, à cause du long temps qu'il avait mis à venir à la cour.

L'empereur, voyant cela, ne put s'empêcher de rire. Il dit à Léonorine:

— Comment, ma fille, c'est là le bon accueil que vous faites à votre chevalier! C'est là le gré que vous lui savez pour la peine qu'il a prise de venir de si loin, expressément pour vous servir? Souvenez-vous, je vous prie, qu'il mérite de votre part un autre visage, ne fût-ce que pour l'amour de son père, à qui vous êtes tant obligée!...

— Seigneur, répondit Léonorine, c'est précisément ce qui me rend plus malcontente de lui... Car s'il ressemblait au chevalier de la Verte Epée aussi bien en courtoisie qu'en visage, il n'eût pas tant différé d'obéir au commandement qu'il en avait reçu et aux prières que vous et moi lui avons faites

de venir par l'intermédiaire de Carmelle et d'autres, comme vous savez!...

— Par Dieu, ma mie, vous dites vrai! reprit l'empereur. Toutefois, je n'eusse pas pensé que vous lui eussiez tenu si longtemps rigueur, attendu le nombre et la valeur des présents qu'il vous a envoyés... Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Urgande, vous voyez combien est grande la colère d'une petite fille!...

— Sire, répondit Urgande, la raison est de son côté; Esplandian aurait dû obéir à son père et venir tout droit ici, au lieu de s'attarder dans des aventures périlleuses, où il eût pu laisser sa vie... Mais à cause de ces périls, belle madame Léonorine, il mérite tout votre pardon, et je vous prie de le lui octroyer.

— Madame, dit-elle à Urgande, puisque vous trouvez bon que je lui remette sa faute, je la lui remettrai, à condition que s'il oublie dorénavant comme il a fait dans le passé, c'est vous qui porterez pour lui la pénitence de son démérite...

Lors elle alla vers Esplandian et lui prit la main d'un air en apparence indifférent; puis on changea de propos.

— Mon frère, dit l'empereur en allant embrasser Armato, qu'il n'avait pas encore aperçu, je vous prie bien de me pardonner si, tout d'abord, je ne vous ai pas fait l'accueil que je vous dois : je ne vous avais point encore remarqué dans la foule de ces vaillants et loyaux chevaliers.

— Sire, répondit Armato, je suis maintenant, par un jeu de la fortune, en lieu où vous pouvez me commander... Je vous supplie cependant de vous souvenir quelquefois de ce que j'ai été et d'agir envers moi comme vous voudriez que j'agisse envers vous en pareil cas. Ces malheurs-là peuvent arriver à tous les princes : je suis vaincu aujourd'hui, ce sera peut-être votre tour demain...

L'empereur sourit et conduisit Armato à l'impératrice; puis, revenant du côté où était Frandalo, il lui dit :

— Seigneur Frandalo, pour vous donner à connaître combien me sont agréables les services que vous m'avez rendus, je veux et j'entends que désormais vous portiez l'enseigne de mon empire, dont je vous fais maréchal...

Frandalo s'inclina et remercia très humblement l'empereur, se tenant heureux d'être parvenu à ce degré d'honneur et d'autorité.

## CHAPITRE XVI

Comment Norandel et la reine Ménoresse furent amoureux l'un de l'autre, et des propos qu'ils eurent ensemble.



L'empereur était au milieu des chevaliers, leur faisant la meilleure réception possible.

Il advint, sur ces entrefaites, que la princesse Léonorine et la reine Ménoresse, voyant le roi de Dace et Norandel ensemble, mandèrent Carmelle, pour lui demander qui ils étaient.

—Madame, répondit-elle, vous avez pu voir autrefois celui qui a le moins de barbe; c'est le roi de Dace, qu'a amené ici Frandalo. L'autre, c'est Norandel, fils du roi Lisvart, qui passe pour l'un des plus adroits chevaliers que l'on puisse trouver...

— Faites-les donc approcher, je vous prie, dit Léonorine, afin que nous leur parlions.

Carmelle alla vers Norandel et le roi de Dace et les amena. Quand ils furent devant les princesses, ils contemplèrent avec admiration leur beauté. Et ils avaient raison, car, après Léonorine, il eût été difficile de trouver une femme plus merveilleusement belle que Ménoresse. Elle était surtout remarquable par sa grâce et le charme de ses manières.

Mais si la nature avait été prodigue de ses dons à l'égard de ces deux princesses, deux perles de beauté, elle ne s'était pas montrée plus avare envers les deux princes que Carmelle venait d'aller quérir, envers Norandel surtout.

Ce qui ajoutait encore au piquant de ce rapprochement, c'est que Norandel, tout comme la belle reine Ménoresse, n'avait pas encore, jusque-là, senti le moindre aiguillon d'amour entrer dans son cœur, vierge d'émotions tendres autres que les émotions d'amitié. Hélas! ce grand enfantelet de Cythère se venge sur qui le fuit, et il a, dans son carquois d'or, des flèches empennées et barbelées qui savent atteindre les plus éloignés et percer d'outre en outre les plus cuirassés. Cette fois, il voulut faire une économie et n'employer qu'un seul trait pour deux cœurs : Norandel et la reine Ménoresse furent traversés ensemble. Une douce chaleur emplit leur être; ils se sentirent troublés jusqu'à la moëlle d'une émotion qui, jusque-là, leur avait été inconnue; ils eurent des frémissements, des rougeurs, des pâlissures subites, dont ils ne connaissaient pas la cause; si bien que Léonorine et le roi de Dace s'étaient déjà éloignés depuis quelques instants, sans qu'ils s'aperçussent,

autrement qu'à leur trouble, qu'ils étaient seuls à seuls.

— Comment trouvez-vous la princesse Léonorine? demanda la reine Ménoresse, pour sortir d'embarras.

— Madame, répondit le fils de Lisvart, bien que je l'eusse entendu estimer une des plus belles femmes du monde, je n'eusse jamais pensé que la beauté même fût si belle que je la vois en elle... Cependant vous lui en devez si peu sur ce point, que je m'estimerais heureux d'avoir été endormi le jour où je vins dans ce pays...

— Pourquoi? dit la reine. Vous a-t-on fait un mauvais accueil?...

— Non, madame, répondit Norandel, mais on m'y a dérobé ce que j'avais soigneusement conservé pendant toute ma vie...

La reine ne sachant ou ne voulant pas savoir, plutôt, ce qu'il voulait dire, parut très étonnée de ces paroles, et elle lui demanda fort naïvement si elle connaissait le larron.

— Oui, madame, répondit-il, et c'est bien à vous de me rendre justice, car c'est vous seule, et non personne autre au monde, qui détenez ce qu'on m'a dérobé...

— En bonne foi, vous me pardonnerez, répondit la reine, car je n'ai rien à vous, que je sache.

— Madame, répondit Norandel, depuis le temps que je me connais, j'avais gardé ma liberté entière, sans la sacrifier à personne..... En entrant ici, aussitôt que mes yeux se sont portés sur vous, de libre et franc que j'étais, je me suis trouvé serf et captif de votre beauté et de votre grâce, que je vous supplierais très humblement, si j'osais, de me laisser adorer, en récompense de ma liberté que vous m'avez ravie...

— Vraiment, chevalier, répondit Ménoresse, vous vous fourvoyez grandement pour ce coup! Si vous aviez pris la peine de me regarder, comme vous deviez, vous ne m'eussiez pas trouvée telle que vous dites, et vous eussiez réfléchi à deux fois avant de me tenir ce propos!... Néanmoins, comme vous êtes étranger, je ne les prendrai pas de vous en si mauvaise part que mon honneur me le commanderait... Je crois, du reste, que vous parlez tout autrement que votre cœur ne pense...

Ménoresse, on le devine, disait ces mots pour sonder Norandel et savoir si ses paroles étaient vraies ou fausses, ce qu'il lui importait beaucoup de savoir.

Norandel, entendant cette fâcheuse réponse, se trouva grandement étonné. Mais comme l'amour le pressait, il ne craignit pas de répondre :

— Madame, pardonnez-moi l'offense que j'ai commise envers vous... Par la foi que je dois à la chevalerie, je vous ai entièrement ouvert mon âme!... Et, si vous ne voulez m'en croire, j'espère à l'avenir faire telle chose que vous vous apercevrez bien de l'envie que j'ai d'être votre chevalier, si toutefois vous voulez me prendre pour tel.

Quand la reine Ménoresse le vit si ferme, elle finit par croire à son dire, et elle lui répondit :

— Seigneur Norandel, si vous faites ce que vous promettez, je croirai ce que vous dites... Quant à vous accepter pour mon chevalier, il me semble que je me ferais tort de refuser telle faveur d'un aussi gentil personnage que vous êtes... Par ainsi, je vous accorde cette faveur, à laquelle vous paraissez si fort tenir, bien que je ne sache pas trop pourquoi, attendu qu'il y en a de plus dignes d'amitié que moi à cette cour et ailleurs.

En disant ces mots, Ménoresse tira de son doigt une petite bague qu'elle portait ordinairement, et la donna à Norandel en témoignage de leur nouvelle alliance. Et si ce n'eût été que l'empereur voulait se mettre à table pour souper, ces deux nouveaux amants n'eussent pas sitôt mis fin à leurs propos. Mais l'impératrice se retira, et la reine Ménoresse fut contrainte de la suivre et de mener avec elle Mélye et Carmelle, auxquelles elle fit le plus charmant accueil.

## CHAPITRE XVII

**Comment, après l'entretien amoureux de la reine Ménoresse et du prince Norandel, Léonorine tira à part sa cousine, pour l'interroger à ce propos; et comment, une fois couchée, la reine Ménoresse se retourna plusieurs fois dans son lit en songeant à la bonne mine de son chevalier.**



Après le souper, Léonorine, qui s'était bien aperçue des menées et des chuchottements mutuels de Norandel et de la reine Ménoresse, se douta qu'il y avait quelque anguille sous roche, et, pour s'en assurer, elle alla vers sa cousine, l'attira dans une embrasure de fenêtre et lui dit :

— Ma cousine, je crois que ce chevalier qui vous a si longtemps entretenue vous comptait quelques nouvelles de la Grande-Bretagne ou chose qui vous plaisait grandement. Je vous en prie, belle dame, dites-moi ce qu'il vous disait, car vous paraissiez très attentive à l'écouter.

— Comment, madame, répondit-elle, depuis quand avez-vous appris à vous moquer?

— Plût à Dieu, dit la princesse, que la moquerie que je pense de vous pût vous arriver ainsi que je vous le désire! J'aurais alors autant d'avantages sur vous que vous en aviez eu sur moi jusqu'aujourd'hui; ce dont je serais grandement aise, non tant pour que nous souffrions ensemble le même mal, que pour vous rendre en pareil change ce que vous m'avez prêté lorsque je vous ai appris mes amours avec le bon chevalier Esplandian..... C'est pourquoi ne craignez pas de me découvrir ce qui en est; autrement, je vous tiendrai suspecte à l'avenir pour tout ce que j'ai fait et voudrai faire.

— Madame, répondit la reine Ménoresse, je vais vous dire ce que j'aurais voulu cacher à ma chemise elle-même. Le chevalier dont vous parlez, je ne sais par quel malheur, s'est tellement emparé de mon âme, que je ressens en moi ce que je n'ai

jamais ressenti jusqu'ici... De même que ceux qui sont brûlés par une fièvre ardente préfèrent une goutte d'eau pour apaiser leur soif à l'espérance de la vie, ainsi, moi qui avais l'habitude de mépriser non-seulement le pouvoir de l'amour, mais encore de blâmer ceux qui tombaient dans ses filets, je suis tellement prise, que, si Dieu n'y pourvoit pas bientôt, jamais femmelette n'aura couru, je crois, un si grand danger de succomber...

— Comment, ma cousine, dit Léonorine, le seigneur Norandel serait-il si dépourvu de sens, qu'il voulût dédaigner l'amour d'une dame aussi belle et aussi honnête que vous?... Avez-vous remarqué qu'il eût une autre affection ailleurs?...

— Non, répondit-elle, il s'est déclaré tout à moi, au contraire... Il n'a rien eu que le titre de mon chevalier...

— Vraiment, dit Léonorine, j'en suis très aise!... Et si vous eussiez fait autrement, il eût eu grande occasion de se plaindre, et vous une plus grande encore de refuser un tel bien, quand il se présente loyalement... Par ainsi, je vous conseille de bien traiter Norandel désormais, vous assurant que je vous seconderai autant qu'il sera en mon pouvoir, comme vous avez fait pour moi...

Les deux princesses devisèrent ainsi un long temps ensemble. L'empereur et sa compagnie, étant sortis de table, vinrent de leur côté et les empêchèrent de causer plus intimement. Ni Léonorine ni la reine Ménoresse ne purent, ce soir-là, parler à leurs chers amants autrement qu'avec le regard; ce qui, quoique insuffisant, ne manqua pas de procurer encore quelque soulagement à leurs cœurs passionnés. Et puis, le langage des yeux a une telle éloquence, qu'il peut aisément suppléer à tout autre langage; il a même cet avantage sur un autre, qu'il n'est compris ni entendu, pour ainsi dire, que de ceux auxquels il s'adresse spécialement, et que les indiscrétions des tiers ne sont pas possibles.

L'heure du coucher arriva, et chacun se retira en son logis, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls.

La reine Ménoresse fut du nombre de ces derniers. Quand elle fut couchée, elle ressongea avec plaisir et émotion aux tendres discours que lui avait tenus le beau Norandel, et, en songeant à cela et se trouvant seule, elle soupira fortement et se retourna dans son lit comme si elle eût été couchée sur un fagot d'épines. N'était-elle pas, au contraire, sur des roses, les roses du désir?...

Plusieurs fois, elle essaya, mais vainement, de chasser l'image de son chevalier et d'éloigner de son esprit les amoureux propos qu'il avait échangés avec elle. Mais toujours le souvenir de Norandel lui revenait! toujours les paroles qu'il lui avait dites sonnaient agréablement à son oreille et à son cœur...

— Hélas! murmurait-elle, y a-t-il eu constance plus grande que celle que j'ai eue jusqu'à présent? Faut-il me rendre ainsi, après avoir soutenu par le passé tant de durs et cruels assauts? Je crois qu'il vaudrait mieux recevoir guérison que de brûler ainsi comme je fais à petit feu... Mais quoi?... Si je cède à mon désir, pauvrette que je suis! je vois la servitude et le danger qui vont m'environner pendant toute ma vie!... Allons! il vaut mieux me vaincre moi-même et commander à ce qui me commande, que de faire une chose dont je pourrais après me repentir...

Puis elle se taisait, et se tournant de tous les côtés, comme une personne travaillée de corps et d'esprit, elle n'avait pas plutôt résolu une chose qu'aussitôt sa résolution s'évanouissait, tant était grande son inconstance.

Toutefois, après avoir pesé et soupesé tous les plaisirs et déplaisirs qui se présentaient à ses yeux, elle finit par dire :

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, mais l'Amour me promet de grandes choses... si je m'oubliais dorénavant, ce n'est pas moi qui en supporterai le blâme, ce sera lui qui m'aura tenu en sa puissance...

Elle s'endormit dans cette pensée.

Le lendemain, Norandel et Ménoresse se retrouvèrent ensemble. Ils confirmèrent leur amitié et résolurent de la cimenter plutôt avec la prudence qu'avec la passion; ce que doivent imiter ceux et celles qui sont dans une position semblable, pour parvenir à ce moment d'heureuse jouissance, qu'on nomme ordinairement le gracieux don de merci...

## CHAPITRE XVIII

**Comment Urgande-la-Déconnue déclara à l'empereur la prophétie qui avait été trouvée en la tombe.**



Vous avez entendu ci-devant comment Carmelle montra à l'empereur la tombe qu'Esplandian avait conquise sur la Montagne Défendue, la statue de Jupiter et la prophétie qu'elle portait sur elle.

Cette vue l'avait frappé tellement qu'il ne pouvait passer un jour sans y penser. Aussi, le lendemain de l'arrivée de la noble compagnie à Constantinople, pensant qu'il n'y avait personne au monde de plus digne qu'Urgande pour expliquer ce dont il se doutait, il la fit appeler dans un retrait où se trouvaient seulement l'impératrice, Léonorine et la reine Ménoresse. Tous les cinq, une fois réunis, l'empereur fit apporter la statue de Jupiter, et dit à Urgande :

— Madame, je vous prie de vouloir bien m'expliquer, si c'est possible, le contenu des lettres qui sont gravées sur cette statue...

Urgande lut l'écriture, et, après y avoir quelques instants pensé, elle répondit à l'empereur :

— Sire, le grand secret que cette idole renferme est perdu pour l'avenir, car la prophétie est déjà

accomplie... Comme vous le savez, la puissance de Jupiter et des autres fausses divinités a été écrasée et anéantie par la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Et quant à ces mots : « Le serf de la serve aura ici sépulture, et la vie restituée sera par qui souffre la mort ! » ce sont termes difficiles et très obscurs. Toutefois, je vous les expliquerai du moins mal qu'il me sera possible...

Léonorine et la reine Ménoresse supposèrent qu'Urgande voulait parler d'Esplandian, lequel avait été mis dans le coffre de cèdre comme vous avez vu. A cause de ce, surprises d'une crainte nonpareille, elles commencèrent à se regarder l'une l'autre plus mortes que vives.

Mais Urgande, devinant bien le sentiment qui les troublait, les rassura en continuant son propos de la sorte :

— Sire, cette prophétie fut faite pour Matroco, seigneur de la Montagne Défendue, lequel, comme vous savez, fut païen jusqu'à son dernier jour, où il fut forcé de reconnaître Jésus-Christ. Par ainsi, il demeura longtemps serviteur de la serve, c'est-à-dire de l'idolâtrie, religion fausse et esclave. Puis Esplandian, témoin de sa repentance, permit qu'on l'inhumât en l'ermitage où est présentement le père de Carmelle, laquelle a tant tenu à honorer depuis le corps du géant, qu'elle a même enseveli ses os dans le coffre de cèdre que vous devez connaître, belle princesse Léonorine...

Léonorine rougit malgré elle.

Urgande-la-Déconnue continua :

— Ces autres paroles : » La vie sera restituée par qui souffre la mort, » cela se doit entendre également de Matroco, car, en perdant cette vie transitoire, il en a retrouvé une autre éternelle et glorieuse dans le sein d'Abraham, grâce à la passion soufferte en vue de notre rachat à tous par notre vaillant Seigneur Jésus-Christ... Voilà, Sire, tout ce que je puis présentement tirer de cette prophétie...

— Mais, demanda l'empereur, que deviendra le demeurant ?...

— Sire, répondit Urgande, quant à cela, je ne saurais pas plus vous le dire que ne le pourraient elles-mêmes madame votre fille ou madame la reine Ménoresse... Tout ce que je puis vous déclarer, c'est que cela s'accomplira prochainement, et que, en ce qui vous touche, vous en retirerez plus de gloire éternelle que de gloire mondaine.

— Tant mieux, dit l'empereur; pourvu que mon âme s'en trouve bien, je m'occupe peu des misères de mon corps...

Lors, laissant là Urgande avec l'impératrice, l'empereur s'en vint en sa salle où l'attendaient en grand nombre chevaliers et gentilshommes avec lesquels il passa le reste du jour en tous les passetemps que l'on peut imaginer.

## CHAPITRE XIX

Comment Urgande-la-Déconnue fut emportée par deux dragons, ainsi que Mélye et le roi Armato, au grand étonnement de tout le monde.



Pendant ce temps, la Fortune ourdissait petit à petit sa toile dans laquelle elle voulait prendre, comme mouche et moucheron, l'empereur et ses compagnons.

A un mille de la ville, ce prince avait fait bâtir un somptueux palais, appelé Vaelbeniatnof, à peu près sur le plan de celui qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme.

Ce palais était accompagné d'un parc fourni abondamment de tout ce qui était nécessaire au plaisir de l'homme. L'empereur résolut d'y mener les dames avec Esplandian et sa compagnie, et même le roi Armato, pour leur faire la meilleure distraction qu'il lui serait possible.

Et, de fait, le troisième jour en suivant, ils délogèrent tous et toutes de Constantinople, et vinrent à Vaelbeniatnof. Au moment où ils entraient par la porte du parc, ils aperçurent là, rangés pour les recevoir et leur faire accueil convenable, les veneurs et les limiers attitrés du bois, lesquels, incontinent, lancèrent un grand cerf à andouillers magnifiques.

Les gentishommes se mirent à galoper à la poursuite de cet animal, qui fit le plus de ruses et de détours qu'il put, mais qui, finalement, vint mourir quasi entre les dames. Ils passèrent outre et rencontrèrent bientôt un sanglier fort échauffé par la chasse que lui donnait le vautroi depuis un bon bout de temps, et qui, se jugeant à peu près perdu, s'accula alors le long d'un gros arbre et se mit en devoir de découdre à coups de boutoirs les plus téméraires lévriers : un des veneurs, pour faire cesser son agonie et le massacre des chiens, s'en vint bravement à lui, et, lui boutant un coup de coutelas en pleine gorge, l'abattit sur le flanc, rouge de sang et blanc d'écume.

Ce plaisir dura assez longtemps ; si bien même que, lorsqu'il fut terminé, on jugea qu'il était heure d'aller souper. En conséquence, dames et chevaliers s'en revinrent vitement vers le palais, où ils trouvèrent les nappes mises et le repas prêt. Chacun but et mangea de fort bon appétit.

Le souper fini, les tables enlevées, le bal commença avec une ardeur fort compréhensible, quand on songe à ce qu'il y avait là de belles filles et de beaux garçons qui ne demandaient pas mieux que de se serrer mutuellement les mains et d'échanger des regards et des soupirs au son des instruments et à la faveur du désordre inséparable de toutes les fêtes de ce genre. Mais, à la fin, la fatigue s'em-

para de toutes ces jambes alertes, et le sommeil descendit sur tous ces yeux éveillés; chacun songea à se retirer, mais en se promettant bien, de part et d'autre, de recommencer le lendemain et les jours suivants.

Le lendemain, en effet, sur la vesprée, ces princes et chevaliers, dames et demoiselles, s'ébattaient sur l'herbe du parc, les uns devisant avec les unes, les autres courant, folâtrant, riant, cueillant des fleurs, battant les buissons, chantant des chansons, lorsque Mélye, qui jusqu'alors n'avait pas sonné mot, dit tout-à-coup à Urgande, devant tout le monde :

— Je m'étonne, madame, sachant de quelle pouvoir vous disposez, que vous ne songiez pas à distraire un peu la compagnie par votre art merveilleux...

— Mélye, répondit Urgande, là où vous serez, je n'entreprendrai rien devant vous... C'est vous qui, au contraire, devez nous montrer les merveilles de votre science, assurée, comme vous l'êtes, du gré que vous en saura l'empereur...

— S'il lui plaît, reprit Mélye, j'en suis contente et je le vais satisfaire, à la condition qu'après moi vous ferez comme moi et même mieux...

— Vraiment, dit l'empereur, ce parti est raisonnable, et je vous en prie toutes deux...

— Sire, dit Mélye, commandez donc à Urgande qu'elle me prête un livre que j'espérais avoir, sur lequel est l'effigie de Médée, et son nom écrit au-dessous... Vous pourrez alors juger d'une partie de mon art, et si Urgande ne l'a pas su complétement jusqu'à présent, elle l'apprendra de moi...

— En bonne foi, répondit Urgande, je ne m'y refuse pas!...

Et aussitôt, appelant une de ses femmes, elle lui commanda d'aller quérir le livre demandé.

Pendant ce temps, Mélye, comme si elle eût voulu parler d'affaires avec le roi Armato, le prit par la main et l'emmena promener çà et là avec elle. La demoiselle d'Urgande revint peu après, apportant le livre demandé, que Mélye alors s'empressa d'ouvrir, en élevant les yeux au ciel et en faisant certains gestes convenus. Urgande, qui se doutait de la finesse que Mélye lui préparait, vint se ranger à son côté, tandis qu'Armato se venait ranger du sien, de sorte qu'elle se trouvait entre lui et la vieille sorcière.

Mélye avait commencé à feuilleter lentement le livre cabalistique. Mais, à mesure qu'elle avançait, elle accélérait son mouvement, et bientôt elle se mit à tourner les pages avec une rapidité prestigieuse, dont chacun fut ébloui. Puis, à un instant, le ciel se troubla d'une nue opaque et de forme circulaire, et un brouillard épais voila tous les objets à l'entour de cette nécromancienne. La nuit alors s'entr'ouvrit et deux dragons gigantesques en descendirent, traînant un chariot qui vint s'arrêter devant Urgande, et dans lequel Mélye, aidée d'Armato, la poussa malgré ses protestations... Puis tous deux montèrent après elle.

Les dragons avaient leur charge : ils s'élevèrent dans les airs à une hauteur prodigieuse, si bien que les cris d'Urgande-la-Déconnue cessèrent bientôt d'être entendus, quoiqu'ils fussent poussés avec une incroyable énergie.

Esplandian, Talanque, Ambor, Maneli et les autres chevaliers, accourus, mais trop tard malheureusement, pour secourir leur protectrice en péril, furent bien désappointés et bien marris quand ils s'aperçurent qu'elle disparaissait tout-à-fait à leurs yeux dans les vastes plaines du ciel. Lors ils jurèrent de ne plus jamais s'arrêter qu'ils ne l'eussent reconquise, et, pour cela faire, ils s'apprêtèrent à s'embarquer sur le navire de la Grande-Serpente.

Avant de prendre un congé définitif de la cour, Esplandian s'approcha mélancoliquement de la belle Léonorine.

— Madame, lui dit-il tout bas d'une voix tendre et respectueuse, j'ai fait un serment, celui de ne pas m'arrêter que je n'aie reconquis la fée Urgande, ma bienfaitrice et celle de ma famille : ce serment, je dois le tenir, et je le tiendrai... Pour cela faire, il faut que je vous quitte, et cela me navre l'âme... Je vous supplie donc, pour ne pas aggraver encore l'amertume de l'absence où je vais être, de ne pas prendre en mauvaise part l'entreprise que mes compagnons et moi nous allons faire; vous promettant qu'aussitôt que nous en aurons nouvelles, nous reviendrons vitement à Constantinople...

— Mon doux ami, répondit Léonorine, il me semble que vous auriez pu tenter cette grave entreprise un peu plus à loisir et un peu plus mûrement, et non aussi vitement et aussi chaudement que vous venez de le faire... Cependant, comme c'est une louable chose, et qu'en outre c'est vous qui le voulez, je me tais et m'incline devant votre vouloir comme devant celui de mon seigneur et maître... Tout ce que j'exige de vous, mon doux ami, c'est que vous nous reveniez bien portant et bien amoureux le plus tôt possible...

Esplandian le promit, comme bien on le pense : il le promit d'autant plus aisément que son bonheur n'était qu'auprès de Léonorine, sa mie adorée.

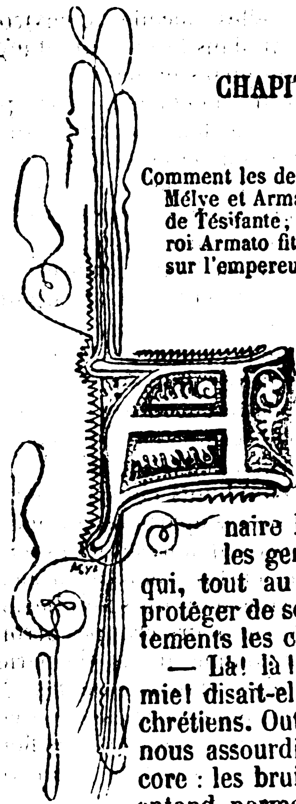
Norandel eut bien voulu en dire autant à la reine Ménoresse, qui eût bien voulu en entendre autant. Mais ses compagnons s'embarquaient, il ne pouvait les faire attendre dans une entreprise comme celle-là, où il s'agissait d'aller à la quête d'une noble fée qui avait été la protectrice des chevaliers chrétiens en général, et du roi Lisvart, son père, en particulier.

Norandel se décida donc, le cœur gros, à partir sans avoir baisé de ses lèvres amoureuses le bout de ses beaux doigts blancs, le bas de sa robe de drap d'or... Il s'en alla, et, avant de disparaître, il se retourna plus de cent fois, pour tâcher d'apercevoir encore la reine Ménoresse... Hélas! la reine Ménoresse, dont le cœur crevait de chagrin, à elle aussi, s'était empressée d'aller dans sa chambre, d'en fermer la porte, et de se jeter sur son lit en sanglotant.

La Grande-Serpente, ayant à son bord tous ses chevaliers, se mit à voguer d'elle-même, et bientôt elle eut disparu à tous les yeux.

**Quelques jours après, elle prenait port à la Montagne-Défendue.**

—



## CHAPITRE XX

Comment les deux dragons portèrent Urgande, Mélye et Armato au beau milieu de la ville de Tésifante, et de la grande armée que le roi Armato fit mettre sur pied pour marcher sur l'empereur de Constantinople.

Ainsi donc, malgré ses cris, ses protestations, ses gestes, ses paroles, la bonne fée Urgande-la-Déconnue avait été enlevée par l'artifice de la plus que centenaire Mélye, qui n'aimait pas les gens qu'Urgande aimait, et qui, tout au contraire, se plaisait à protéger de ses vœux et de ses enchantements les chevaliers idolâtres.

— Là! là! ne criez pas ainsi, ma mie! disait-elle en chemin à la fée des chrétiens. Outre que c'est inutile, cela nous assourdit... Sur terre, passe encore : les bruits de toute sorte qu'on y entend permettent à la voix humaine de s'élever jusqu'aux suprêmes limites de l'extravagant, sans que cela contrarie trop âprement les oreilles... Mais ici, dans ces régions de l'air, où n'arrivent plus les bruits terrestres, et où l'on n'entend seulement que la respiration harmonieuse des atomes qui dansent leurs rondes invisibles; ici, ma mie, la voix doit se faire humble comme l'esprit... De quoi vous plaignez-vous, d'ailleurs? Mon tour vaut mieux que les vôtres? Mes enchantements sont de meilleur aloi que votre nécromancie ordinaire? C'est bien cela que vous pensez, avouez-le, et votre orgueil ne veut pas s'humilier devant ma supériorité?... Allez, je vous devine!... Eh bien! mais ce n'est qu'un juste échange! Vous servez de votre petit pouvoir des gens que je hais et qui ruinent ma religion et les gens de ma religion... N'est-il pas naturel, que pour vous empêcher de nuire à ceux que j'entends servir à mon tour, je nuise à vos amis en les privant du secours de votre art?... Rassurez-vous, toutefois, si vous avez des craintes personnelles : il ne sera fait de mal qu'à vos amis, qui sont nos ennemis!...

Comme Mélye cessait de parler, les deux dragons qui conduisaient le chariot enchanté cessèrent de planer dans les hauteurs où ils s'étaient tenus jusque-là. Leur vol se ralentit, ils s'abaissèrent, et bientôt Urgande put se convaincre qu'elle était tombée entre les mains des ennemis d'Esplandian. Elle était arrivée sur l'hippodrome même de Tésifante, en présence du prince Alforax et de ses principaux chevaliers, étonnés en même temps qu'heureux de voir descendre du chariot, outre Urgande-la-Déconnue et la vieille Mélye, le roi Armato, père d'Alforax!...

— Mes neveux, dit la vieille sorcière en s'adressant aux deux princes qui s'empressaient autour d'elle, mettez-vous incontinent en état de vous venger et de porter la guerre et la destruction dans la Grèce et surtout dans la Montagne Défendue!...

— J'y songeais, madame, au moment de votre chère et inespérée arrivée, répondit Alforax. Je m'occupais à mettre Tésifante en défense, en attendant les nombreux secours qui doivent bientôt me former une armée et me permettre d'attaquer mes odieux ennemis...

— Urgande, reprit Mélye en s'adressant à la bonne fée des chevaliers chrétiens, je te le répète : je ne t'ôterai point la vie, parce que je me souviens des bons traitements que j'ai reçus de toi lorsque j'étais ta prisonnière!... Mais comme ton pouvoir, quoique inférieur au mien, peut être d'un grand concours à nos ennemis, je veux et j'entends en neutraliser les effets en te retenant prisonnière éternellement...

Cela dit, Mélye entraîna Urgande dans une forte tour, malgré ses touchantes représentations. Là, elle se mit à faire un certain nombre de conjurations diaboliques, si bien qu'à partir de ce moment la tour qui devait servir de prison à la pauvre Urgande fut enveloppée d'un nuage opaque qui en dérobait la vue et en défendait l'accès à tout le monde, excepté au seul Armato...

Sa vengeance ainsi parachevée, la méchante Mélye revint sur l'hippodrome de Tésifante, prit congé de ses neveux et de leur cour, remonta sur son chariot enchanté, dit quelques mots, en langue inconnue, à ses deux dragons, et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Où allait-elle ainsi, cette méchante sorcière?

Elle retournait à sa caverne, d'où elle aurait bien dû ne pas sortir!...

Armato n'abusa pas du pouvoir qu'il avait sur la fée Urgande, de par la grâce de la vieille Mélye, sa parente. Tout au contraire, il s'arrangea de façon à ce qu'elle ne souffrit pas trop de sa prison, et il lui donna même tout ce qu'elle lui demandait, hormis la liberté.

Il fut quelques jours sans rien entreprendre de bien positif, parce qu'il ne se sentait pas encore de force à reprendre les villes d'Alfarin et de Galatie, toutes deux trop importantes pour être assiégées avec une armée insuffisante. Il envoya, en conséquence, courriers sur courriers, messages sur messages, à tous les princes du Levant, ses alliés naturels, en les conjurant de réunir au plus tôt leurs forces et d'accourir à Tésifante, non-seulement pour chasser à tout jamais les chrétiens de la Turquie, mais encore pour aller ravager la Grèce et planter l'étendard de Mahomet au milieu même de Constantinople!.

## CHAPITRE XXI

**Comment les jeunes Talanque et Maneli, en errant à l'aventure, aperçurent deux jeunes pucelles qui s'égayaient dans l'eau, et comment l'envie leur prit d'en faire autant qu'elles.**

Nous l'avons dit, Esplandian était arrivé à la Montagne Défendue, avec ses compagnons, eux et lui, grâce à la Grande-Serpente.

Maître d'Alfarin et de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, il fit en diligence les préparatifs nécessaires pour aller assiéger Tésifante, où quelque chose lui disait qu'il aurait des nouvelles de sa bienfaitrice la fée Urgande. En attendant, chaque jour il envoyait çà et là quelques-uns de ses chevaliers pousser des reconnaissances, afin d'être mis au courant des menées de ses ennemis qui étaient aussi ceux d'Urgande-la-Déconnue, et qui avaient intérêt à l'avoir fait enlever.

Un jour, les jeunes Talanque et Maneli, le premier, fils de Galaor et de Julianda, le second, fils de Cildadan et de Solise, s'étaient aventurés dans les alentours de la ville de Tésifante, accompagnés de Belleris, pour faire quelques prisonniers qui pussent les instruire de l'état de la place.

Le hasard voulut qu'ils s'approchassent de la Fontaine Aventureuse. Pendant trois jours ils s'égarèrent dans le bois enchanté qui enceignait cette fontaine, et furent le jouet de visions étranges. Le premier jour, ce furent des chevaliers orgueilleux qui les attaquèrent, et, quand ils songèrent à se défendre, ils ne frappèrent que des ombres qui s'évanouissaient pour se reformer aussitôt plus loin. Le second jour, ce furent des monstres aux gueules béantes qui les enveloppèrent ; ils s'y laissèrent prendre encore et se défendirent vaillamment, mais toujours contre des vapeurs qui se déformaient à mesure qu'ils avançaient. Ils n'eussent pas fait une plus grande dépense d'énergie et de courage contre des ennemis et des monstres véritables, et si, au sortir de ces luttes imaginaires, ils n'étaient pas blessés, du moins ils étaient très harassés.

— Tout ceci est l'œuvre de l'enchanteresse Mélye! leur dit Belleris. Il faut songer à nous désensorceler, et à sortir des parages de la Fontaine Aventureuse!...

Ils essayèrent de sortir du bois, et crurent y avoir réussi dès le matin du troisième jour.

Comme ils chevauchaient tous trois fermes sur leurs étriers, l'oreille au guet, l'épée à la main, et surtout les yeux grands ouverts pour mieux discerner les visions de la réalité, ils aperçurent, au bout d'une clairière, deux belles pucelles d'environ quinze ans qui s'égayaient dans l'eau d'un étang, parmi les joncs et les nénuphars en fleurs.

Talanque et Maneli, qui étaient jeunes et qui se sentaient poussés par l'ardeur de leur sang, s'avancèrent dans la direction de cet étang, pour jouir de plus près de ce spectacle charmant, et pour s'assurer qu'ils n'étaient pas encore le jouet d'un enchantement de la méchante Mélye.

Quant à Belleris, qui avait de l'expérience et l'acquit de la vie, il secoua la tête et n'en avança point d'un pas plus vite pour cela.

Talanque et Maneli ne s'étaient pas trompés. C'étaient bien deux créatures humaines, et des plus séduisantes, qui s'ébattaient ainsi dans l'eau de l'étang. Elles avaient toutes deux un corps blanc comme la neige, plein de courbes adorables et d'inflexions irrésistibles. Leurs longs cheveux blonds inondaient leurs épaules et s'éparpillaient follement, dans un désordre provoquant, sur leurs seins ronds et fermes comme le marbre, qu'ils accusaient au lieu de voiler. Les rayons d'or du soleil levant jouaient amoureusement sur leurs croupes arrondies et faisaient étinceler comme autant de perles les gouttes d'eau dont elles étaient humides. Et puis, comme si ce n'eût pas été encore assez de ces séductions-là, il y avait de plus deux visages fleuris comme le printemps, joyeux comme l'aurore, avec des lèvres pleines d'appels et des yeux pleins de promesses...

Talanque, le premier, se sentit troublé et brûlé jusqu'à la moëlle par le spectacle de ces deux beaux corps nus, si appétissants pour le regard. Talanque n'était pas pour rien le fils du sensible Galaor ; il avait la même ardeur amoureuse que lui. Aussi, pour l'éteindre, se débarrassa-t-il de son heaume, de sa cotte de mailles et du reste de son armure, et se glissa-t-il, plein d'émotion, dans les eaux froides de l'étang, à la rencontre des deux belles filles, dont les ébats alors recommencèrent avec plus de grâce que jamais.

Maneli, quoique plus réservé que Talanque, parce qu'il était fils de Cildadan, ne put résister à l'envie qui le possédait d'imiter son bouillant compagnon. Comme lui, il se dévêtit de son haubert et de son heaume, et, comme lui, se glissa en serpentant parmi les joncs de l'étang.

— Ce sont des syrènes, prenez garde! leur cria, mais inutilement, le prudent Belleris, qui était tombé dans trop de pièges, durant sa vie, pour ne pas les redouter désormais, pour lui et pour les autres.

Mais les deux jeunes enamourés n'y prenaient pas garde ; leur jeunesse les menait, et ils suivaient leur jeunesse!

Quand ils furent au milieu de l'étang, les deux séduisantes filles qui s'y ébattaient, leur ouvrirent leurs bras roses, comme pour les engager à s'y précipiter, ce à quoi ils ne manquèrent pas. Talanque, tout haletant, s'approcha, se pencha, et ses lèvres ardentes cueillirent un de ces baisers savoureux dont la trace dure longtemps après. Maneli en fit autant et cueillit le même baiser, non pas sur les mêmes lèvres, mais sur celles de l'autre jeune fille.

Au moment où ces deux chevaliers, tressaillant d'aise, avançaient eux-mêmes leurs bras pour emplir leurs mains tremblantes de cette chair si ferme et si nacrée, les deux jeunes filles s'abaissèrent rapidement et disparurent comme par enchantement sous les eaux, parmi les roseaux...

Talanque et Maneli avaient suivi malgré eux le mouvement de ces deux décevantes créatures, et, comme elles, ils avaient plongé dans l'eau de l'étang. Quand ils se relevèrent, ils tenaient chacun à la main deux grosses carpes dorées qui se mirent aussitôt à frétiller pour leur échapper. Ils les rejetèrent d'eux-mêmes parmi les joncs, avec stupeur et avec dégoût...

Au même instant, parmi les roseaux, et dans les profondeurs du bois qui entourait l'étang, on entendit retentir une avalanche d'éclats de rire, qui ressemblaient à des clochettes de cristal mises en branle par des lutins invisibles...

Belleris fit chorus, et rit comme il n'avait pas ri depuis longtemps...

— Des choses étranges hantent décidément cette fontaine! murmura Talanque, un peu confus en sortant de l'étang et en remettant à la hâte son heaume et son haubert.

— Bien étranges, certes! répéta Maneli, non moins confus, en imitant son compagnon.

Belleris riait toujours, et l'écho lui répondait, ce qui ajoutait encore au dépit et à la honte que ressentaient les deux jeunes gens, qui s'étaient si bien léché les lèvres par avance, du bonheur qu'ils comptaient trouver dans l'étang.

— Il y en a d'autres, plus étranges encore, leur dit-il. Il ne faut pas vous en étonner; c'est Mélye qui les a ordonnées...

— Que le diable emporte Mélye! s'écria Talanque avec mauvaise humeur.

— Passons outre! passons outre! s'écria Maneli avec une égale mauvaise humeur.

— Allons! ce sera donc pour un autre coup, dit Belleris, toujours se gabant.

Lors, ils tirèrent à main gauche, côtoyant toujours le chemin de Tésifante.

Après avoir cheminé environ pendant cinq milles du pays, ils firent rencontre de dix hommes à cheval, non armés, conduisant deux demoiselles, dont l'une était assez belle et assez bien vêtue; lesquels, apercevant nos trois compagnons, eurent si grande peur, qu'ils abandonnèrent les femmes et se sauvèrent en un taillis prochain, où ils ne furent aucunement poursuivis.

Talanque et Maneli, quoique un peu rebutés à l'endroit des femmes par leur dernière mésaventure, ne s'en avancèrent pas moins vers les deux nouvelles venues. Belleris les suivit, espérant avoir par elles des nouvelles de ce qui les intéressait si fort tous trois.

— Rassurez-vous, gentes pucelles, dit Talanque en prenant la main de la plus belle, et dites-nous, s'il vous plaît, ce que l'on dit du roi Armato... Est-il encore prisonnier?

— Seigneurs, répondait-elle, le roi Armato s'est échappé il y a quelques jours des mains des chrétiens, et il est venu à Tésifante avec Mélye, qui a enfermé Urgande-la-Déconnue dans une tour bien gardée, d'où elle ne pourra partir sans son congé...

— Voilà qui va bien, dit Belleris. Et qu'a fait le roi Armato depuis son retour? Ne parle-t-il point de se venger un peu de ceux qui l'ont retenu prisonnier pendant un si long temps?

— Oui, pour certain, répondit la gente demoiselle, car tous les rois, soudans, califes et amiraux de la loi païenne lui ont promis de venir en armes à Constantinople et de ruiner la chrétienté... Et déjà, comme il en est bruit, la plupart sont arrivés en l'île de Ténédos...

— Ma foi, dit Belleris en se tournant vers ses deux compagnons, attendu ce que ces deux charmantes demoiselles nous disent là, je suis d'avis que nous ne nous chargions pas plus longtemps de leur conduite et que nous retournions immédiatement sur nos brisées...

— Cet avis est bon, dit Maneli, et quoique les dix hommes qui servaient d'escorte à ces deux pucelles ne soient pas de grands braves, leur nombre doit cependant nous rassurer un peu; elles vont les rejoindre et continuer à se faire accompagner par eux. Notre temps est trop précieux, d'ailleurs, pour que nous songions à faire des excès de courtoisie...

Tous trois ainsi d'accord, ils donnèrent congé aux deux pucelles, et se mirent incontinent en route pour leur destination. Ils firent si bonne diligence que, sur les deux heures du soir, ils arrivèrent à la Montagne Défendue, où ils racontèrent à leurs compagnons les merveilleuses aventures qui leur étaient survenues aux environs de la Fontaine enchantée, ainsi que la rencontre qu'ils avaient faite des deux pucelles de Tésifante.

## CHAPITRE XXII

Comment le corsaire Crescelin, neveu de l'amiral Tartarie, apporta à Esplandian certaines nouvelles de la grande armée de mer que préparaient les seigneurs du Levant pour venir à Constantinople.

Peu de jours après, abordait à la Montagne Défendue un écumeur de mer connu sous le nom de Crescelin-le-Corsaire.

Crescelin était un homme de courage et de témérité, qui avait voulu se signaler à l'admiration de tous par des actes d'audace et d'intrépidité, et se faire pardonner ainsi par l'empereur, à force de gloire, le mépris qu'il avait fait de son autorité en exerçant sans son aveu le métier de corsaire.

— Seigneur, dit-il à Esplandian quand il fut introduit près de lui, j'ai nom Crescelin-le-Corsaire... Je suis neveu de l'ancien grand amiral de Grèce, Tartarie, que vous devez connaître. Emporté par la fougue de mon âge et de mon sang, j'écume depuis un an les mers, pour tâcher de recueillir un peu de gloire sans l'assentiment de l'empereur, mon maître. Les Turcs savent bien ce que je vaux, et c'est parce que je vaux quelque chose, qu'en apprenant ce qui se passait, je suis

venu en grande hâte vers vous, pour vous prier d'intercéder pour moi auprès de l'empereur, qui aura bientôt besoin du dévoûment de tous ses sujets, car il est menacé de toutes parts... Le roi Armato, qui ne peut vous pardonner, ainsi qu'à lui, les conquêtes que vous avez faites et la gloire dont vous vous êtes couvert, a envoyé de tous côtés des messagers chargés de réveiller de leur paresse tous les princes du Levant... Ceux-ci ont répondu à son appel, et, chaque jour, à chaque heure, des renforts nombreux lui arrivent... Ils sont concentrés pour le moment près de l'île de Ténédos, et, si nous n'y mettons bon ordre, ils seront sous peu de temps à Constantinople.

— Je sais votre courage, Crescelin, répondit Esplandian. L'empereur le connaît aussi, et, à cause de cela, je ne doute pas qu'il ne vous pardonne et qu'il n'accepte votre concours. Je vais vous donner une lettre pour lui...

— J'ai dix galères bien armées, reprit Crescelin, et si vous voulez m'adjoindre des compagnons, je les conduirai à port sûr...

Cette proposition fit réfléchir un instant Esplandian. Il fut d'avis d'envoyer Frandalo et les autres chevaliers de la Grande-Bretagne à Constantinople avec Crescelin pour aider à l'empereur.

— Quant à moi, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons, ainsi que le roi de Dace, Gandalin et Enil, nous attendrons, avec la garnison de céans, ceux qui sont allés à Ténédos. Lorsque nous les aurons vus, ou nous y demeurerons tout-à-fait, ou nous irons vous rejoindre aussitôt.

Quelle que fût l'opinion particulière de chacun des chevaliers ainsi désignés, ils comprirent tous qu'il fallait se ranger au vouloir d'Esplandian. Sans, donc, faire un plus long séjour en la Montagne Défendue, ils s'embarquèrent.

Le même jour, Esplandian envoya Enil à Rome, avertir l'empereur son oncle du péril que courait la chrétienté. En passant sur les côtes de Sardaigne, Enil devait faire part des mêmes nouvelles au roi Florestan.

Ce fut le fidèle Gandalin qu'Esplandian choisit pour l'envoyer dans la Grande-Bretagne et dans la Gaule. Il savait à quel point ce vaillant serviteur était estimé dans ces deux cours, et de quelle façon il serait serait reçu d'Amadis et d'Oriane.

Gandalin devait aussi aller vers Galaor, Brunco de Bonnemer, Grasandor et Quadragant, pour les prier de reprendre les armes qu'ils avaient si longtemps portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens.

Gandalin s'embarqua.

## CHAPITRE XXIII

Comment Norandel et ses compagnons arrivèrent à Constantinople, et de l'accueil qui leur fut fait; comment aussi la belle reine Ménoresse résolut un instant d'éprouver l'amour de son ami.

Les chevaliers envoyés par Esplandian à Constantinople, eurent un si bon vent, qu'ils arrivèrent à destination le septième jour après leur départ.

L'empereur, averti, fut très aise de leur arrivée, et il s'en vint au port pour leur faire accueil et les embrasser les uns après les autres. L'absence d'Esplandian le chagrina : il demanda pourquoi il n'était pas là; et les chevaliers lui racontèrent l'avertissement de Crescelin, le grand appareil que faisaient les rois du Levant pour leur courir sus, et, finalement, comment Esplandian était resté en la Montagne Défendue avec le roi de Dace, Gandalin et Enil.

Au premier abord, l'empereur fut un peu ébahi de cette entreprise. Toutefois, en prince sage, il dissimula ce qu'il en pensait, et, quelques jours après, il donna des ordres précis pour que Constantinople et les autres villes et places de son empire fussent approvisionnées des vivres et des munitions nécessaires; puis il envoya partout des messagers, afin que ses capitaines réunissent les gens d'armes de ses Etats et se tinssent prêts pour les prochaines éventualités.

Pendant que l'empereur songeait ainsi à la guerre, Norandel songeait à l'amour. Il était revenu avec grande joie à Constantinople, parce que là était sa belle mie, la reine Ménoresse, et il espérait, cette fois, obtenir d'elle un peu plus de réconfort qu'elle ne lui en avait octroyé jusque-là.

De son côté, la belle reine Ménoresse, par un de ces caprices féminins qui ne sont pas assez rares, voulut éprouver son amant comme on éprouve l'or à la fournaise, afin d'en connaître les parties pures et les scories. Elle l'aborda donc un jour avec un visage plus froid que de coutume, et comme, étonné, il la priait de lui en dire la cause, elle se fit un peu prier pour répondre, puis, finalement, elle lui avoua qu'on lui avait appris qu'elle avait une rivale, laissée par Norandel en la Grande-Bretagne...

Une rivale! Norandel n'en pouvait revenir, lui qui, jusqu'à la reine Ménoresse, avait été de glace pour toutes les femmes!...

Il s'excusa du mieux qu'il put, et avec toute l'éloquence de l'innocent calomnié. Mais, tant plus il affirmait son innocence, et tant plus la reine Ménoresse croyait ou affectait de croire à sa culpabilité. Alors, perplexe, chagrin, poussé à bout, le pauvre amoureux s'écria :

— Ah! madame, je vois bien que vous voulez que je meure!... Car le mal que vous me faites en me soupçonnant ainsi, est si grand, si grand, si grand, qu'il ne se pourrait comprendre si j'essayais de le raconter aux autres!... En m'éloignant de vos bonnes grâces, c'est éloigner la vie et le soleil de moi, c'est me condamner à mourir!... Je n'y aurais nul regret vraiment, si, en mourant, je ne perdais pas le moyen de vous faire service, comme votre loyal chevalier...

En disant cela, Norandal était ému au delà du possible : les larmes lui tombaient des yeux grosses comme des pois.

La reine Ménoresse comprit qu'elle avait été trop loin, et qu'elle avait outragé son amant par d'odieux soupçons.

— Mon doux ami, lui dit-elle, le visage rayonnant de contentement; mon doux ami, je vous supplie de me pardonner mon indiscrétion... Tout

ce que j'en ai fait et dit n'a été que pour vous éprouver et pour vous montrer par avance le visage que je vous ferais si pareille déloyauté arrivait de votre côté... Encore une fois, je vous en prie, mon doux ami, pardonnez-moi...

Lors, se penchant rapidement sur Norandel, pendant qu'elle était seule avec lui, elle posa sa bouche sur sa bouche et tous deux, pendant un moment, restèrent comme pâmés et emparadisés. Heureusement, ou malheureusement, quelqu'un survint. Lors, Ménoresse, reprenant un peu de son assiette et se remettant peu à peu de son trouble, dit à son amant :

— Mon doux ami, nous venons d'être imprudents : tâchons de ne plus l'être, dorénavant, bien que cette imprudence soit pleine de voluptés... Souvenez-vous désormais combien la dissimulation est requise et nécessaire entre ceux qui sont malades de notre maladie... J'entends dissimulation, non pas de vous à moi... O Dieu! non! non!.. mais devant les gens, les inconnus, les indifférents, les indiscrets, qui seraient si heureux de savoir ce que nous faisons, pour le salir et le calomnier...

— Madame, répondit Norandel, je ne vous ferai jamais de ma vie aucune faute... Je sens ma constance si forte, qu'il est impossible à mon cœur de se distraire de vous aimer, servir et honorer sur toutes choses, dussiez-vous, même, exercer envers lui toutes les cruautés dont peuvent être punis ceux qui aiment et ne sont pas aimés!...

Quant à Léonorine, qui jalousait le bonheur de sa cousine, elle feignit la colère devant les compagnons d'Esplandian, et se plaignit assez âprement de ce qu'il n'avait pas daigné venir avec eux. Mais lorsqu'ils lui eurent appris que toute l'Anatolie était en armes et prête à fondre sur la Grèce et sur la Montagne Défendue, qu'Esplandian conservait pour elle, comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, Léonorine ne put leur montrer que sa vive inquiétude des périls où peut-être il allait être exposé.

Ces périls étaient, en effet, très sérieux; si sérieux même que l'empereur, ayant appris que l'armée turque, assemblée près de Ténédos, s'apprêtait à mettre le cap sur Constantinople, et qu'une autre armée s'avançait vers Abydos, fit tendre une grande chaîne qui ferma le port de Constantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandalo, celle d'Elporso à son neveu Gastilles et la tour Aquiline à Norandel. Talanque et Maneli furent chargés de défendre les deux fortes redoutes où la grande chaîne du port était attachée. Quant au corsaire Grescelin, il l'envoya avec Belleris à la Montagne Défendue.

—

## CHAPITRE XXIV

**Comment Gandalin arriva à la cour du roi Amadis, et du mariage qu'on crut devoir lui faire contracter avec la demoiselle de Danemark, pour le récompenser de son dévoûment.**



Gandalin, nous l'avons dit, s'était embarqué pour aller porter à Amadis la nouvelle des événements qui se préparaient.

Un vent favorable le porta jusqu'aux caps de l'Europe et de l'Afrique ; il passa heureusement le détroit. Quelques jours après, il découvrait les côtes blanches de la grande île d'Albion, et son navire entrait à pleines voiles dans la Tamise.

Gandalin s'arrêta d'abord à Mirefleur, pour présenter ses hommages au vieux roi découronné, Lisvart, et à sa fidèle compagne, l'ancienne reine Brisène, auxquels il raconta l'objet de son voyage.

— J'irai! s'écria Lisvart, en retrouvant son énergie d'autrefois, J'irai, puisqu'il s'agit de secourir mon petit-fils et surtout de combattre les ennemis de mon Dieu! Le harnois ne pèsera pas trop sur mes épaules de vieillard, vous verrez, Gandalin, vous verrez!...

Brisène soupira, mais elle ne sonna mot, par déférence pour son vieux mari qu'elle s'était habituée à respecter dans toutes ses volontés.

Gandalin, heureux de cette promesse, prit aussitôt congé de Lisvart et de Brisène, et quitta Mirefleur pour s'acheminer en toute diligence vers Londres, où était Amadis avec sa cour.

L'accueil qu'il reçut là, vous le devinez bien. Le grand cœur du vaillant Amadis fut vivement impressionné par le récit que lui fit Gandalin de la situation de son cher fils Esplandian et de l'empereur de Grèce. Le cœur maternel d'Oriane ne fut pas moins vivement touché : de plus, elle eut des angoisses que son mari eut grand peine à dissiper.

Pour mieux arriver à chasser les idées noires de la tête et du cœur d'Oriane, Amadis imagina de donner une fête merveilleuse en l'honneur de Gandalin, et il y réussit. Il y réussit si bien, même, que la reine Oriane, redevenue confiante en l'avenir et dans le succès des armes de son fils, songea à mettre à exécution un projet qu'elle avait mûri pendant longtemps...

Vous avez lu, au commencement de notre histoire, les services que la demoiselle de Danemark avait rendus à Amadis et à Oriane, soit seule, soit avec le concours du fidèle Gandalin. Amadis jugeait raisonnable que Gandalin et la demoiselle de

Danemark, ayant été participants à leur jeunesse et à leurs folies, à Oriane et à lui, ils le fussent aussi à leurs prospérités. Oriane pensait de même, et, souvent, elle avait arrêté dans son esprit le mariage de ces deux fidèles serviteurs.

Lorsque Gandalin vint à la cour d'Amadis, envoyé par Esplandian, la reine Oriane songea plus que jamais à ce mariage, et elle fit part de ses idées là-dessus à son mari.

Amadis trouva d'abord la chose peu convenable, d'autant que la demoiselle de Danemark était déjà flétrie, et que Gandalin était de moyen âge et fort gaillard. Néanmoins, comme toutes les femmes de bon esprit finissent toujours par en arriver où elles veulent, Oriane trouva moyen d'amener Amadis à condescendre à ce qu'elle avait résolu de faire; tellement, qu'aussitôt que ce pauvre Gandalin fut de retour de Mirefleur, où il avait été présenter ses devoirs au vieux roi Lisvart, Amadis le tira à part et lui dit:

— Gandalin, la reine désire grandement de vous arrêter définitivement auprès de moi, tant pour l'amitié qu'elle sait que je vous porte, que pour le bien qu'elle-même vous veut!... A cette cause, elle voudrait que vous eussiez à femme la demoiselle de Danemark, qu'elle aime, et qu'elle avantagera de beaucoup, si vous consentez à l'épouser... Vous la connaissez: c'est une personne sage et vertueuse... Quant à moi, je vous en prie et je vous le conseille...

Gandalin s'en fût volontiers excusé, et, à dire vrai, il n'eût peut-être pas eu tort, car le pourpoint était trop neuf pour houppelande si usée!...

Cependant, Gandalin avait appris, dès son jeune âge, à n'avoir d'autre volonté que celle d'Amadis; il trouva son conseil bon, et parfaite l'offre de madame Oriane. De sorte que son mariage avec la demoiselle de Danemark fut célébré en moins de trois jours. La demoiselle de Danemark dut être bien heureuse!

Pour laisser à ces nouveaux épousés le temps de savourer leur lune de miel, Amadis remit à un de ses gentilshommes, nommé Handro, les lettres et instructions qu'Esplandian avait chargé Gandalin de porter à Gasquilan et à Don Bruneo.

La semaine suivante, le bon Gandalin, plus dévoué serviteur d'Esplandian que de sa femme, plus tendre au devoir qu'à l'amour, s'en partit gaiement pour aller en Gaule vers le roi Périon, et de là à Sobradise, pour y trouver Galaor. La demoiselle de Danemark, que Gandalin avait eu à peine le temps de dédemoiseller, soupira beaucoup, mais en vain: Gandalin partit, très content de partir.

Il y a des gens qui ne sont pas faits pour le mariage, que voulez-vous!

Durant ces allées et venues, Amadis manda tous les nochers et pilotes de la Grande-Bretagne, et commanda au roi Arban de Norgales d'aviser à tout ce qui serait nécessaire pour l'entreprise d'un tel voyage, en gens et vaisseaux.

Voilà comment les affaires de cette guerre étaient démenées en la plus grande partie de l'Europe, tandis que les rois du Levant s'assemblaient petit à petit.

C'est à ces derniers que nous allons retourner.

## CHAPITRE XXV

**Comment la reine Califie vint au secours des payens, et du merveilleux assaut qui fut donné en la ville de Constantinople.**

Le bruit de cette guerre entreprise par les rois, taborlans, soudans, califes et seigneurs dominants des marches de Tartarie, Inde, Arabie et autres pays du Levant, à l'encontre de l'empereur de Constantinople, était arrivé jusqu'aux oreilles de la puissante reine Califie.

Califie était reine de la Californie, pays très opulent et très fertile, qui confine le fleuve Borysthène, près la descente des montages Riffées. Cette contrée dont je vous parle avait été autrefois peuplée de bons chevaliers et autres gens de grande qualité; mais les femmes, par une certaine malice, avaient trouvé moyen de les faire mourir tous, établissant loi entre elles seules, ne reconnaissant d'autre roi qu'une reine, choisie naturellement dans leur nombre, et se gouvernant, finalement, ni plus ni moins que les amazones. Par suite de cette exclusion qu'elles avaient faite du sexe mâle, il ne leur était permis de hanter les hommes qu'une fois par an, en la saison et au jour fixés, où, alors, elles sortaient impétueusement de leurs limites et appelaient leurs voisins. Dieu sait si elles trouvaient moyen de faire payer l'usure du temps perdu! Tellement même, que la plupart s'en retournaient enceintes.

Ce fut donc avec un troupeau de ces farouches guerrières, qui égorgeaient leurs enfants mâles et brûlaient la mamelle droite de leurs filles, que la reine Califie résolut à venir se mêler à la guerre entreprise contre les chrétiens, non pas qu'elle leur en voulût, mais parce qu'elle était désireuse de savoir s'ils méritaient vraiment leur réputation de chevalerie.

En même temps qu'elle, arriva aussi Rodrigue, soudan de Liquie, à la tête d'une grosse armée; et, avec Califie et Rodrigue, arrivèrent les soudans, rois et princes du Levant, alliés et amis du roi Armato.

Le jour de la bataille se leva enfin; les deux armées ennemies étaient prêtes; Amadis, Lisvart, Périon et les autres étaient à leur poste, avec leurs bataillons. Armato engagea l'action sur mer; la reine Califie et Rodrigue de Liquie l'engagèrent sur terre. Constantinople ne pouvait ainsi manquer d'être prise!

Eh bien! Constantinople fut sauvée, par la protection efficace du Dieu des armées, et aussi par le courage de ses généreux défenseurs.

Mais, hélas! que de sang et de larmes cela coûta! La reine Califie fut prise, Alforax fut tué, et, avec eux, des milliers de païens; mais aussi, du côté des chevaliers chrétiens, on eut à déplorer la perte de bien des vaillants hommes! Les rois Périon et Lisvart, les deux chevaleureux rois,

Grumedan le bon vieillard, Balan, Hélyan, Enil, Polymnir, et maints autres preux chevaliers trouvèrent la mort en combattant, cette journée-là, pour soutenir la loi de Jésus-Christ!...

Les navires capturés furent ramenés dans le port, et les morts furent enterrés. Les païens furent guéris pour longtemps de l'envie de recommencer une pareille lutte : si elle avait coûté cher aux chrétiens, elle leur avait coûté plus cher encore à eux, les assaillants.

## CHAPITRE XXVI

**Comment, après que les païens furent chassés de Constantinople, l'empereur, renonçant à son empire, en investit Esplandian qu'il maria avec sa fille Léonorine.**



Une fois que furent faites les funérailles des rois, princes, seigneurs et autres qui avaient succombé en cette glorieuse journée, l'empereur de Constantinople, apprenant qu'Amadis et les autres voulaient retourner en leurs pays, les assembla et leur dit :

— Mes frères, seigneurs et bons amis, mon obligation envers Dieu est grande, certes, puisqu'il m'a fait triompher de mes ennemis... Mais mon obligation envers vous ne l'est pas moins, puisque vous m'avez si vaillamment aidé dans ce triomphe... Or, me voilà sexagénaire, tout chenu et tout caduc, à cause des peines que j'ai souffertes en mes jeunes ans en suivant la carrière des armes... Je n'en puis plus, je le sens bien... Il me faut faire place à d'autres plus jeunes et plus vigoureux que moi... J'ai une seule fille, le bâton et l'espérance de ma vieillesse : j'ai délibéré, si toutefois vous approuvez le choix, de la donner en mariage au bon chevalier Esplandian, et de les faire tous deux roi et reine de mes Etats en ma place et en celle de l'impératrice ma compagne... C'est à vous particulièrement que je m'adresse, seigneur Amadis : l'affaire vous touche comme de père à fils...

— Seigneur, répondit Amadis, mon fils fera ce que vous lui commanderez...

— Je dois vous dire, reprit l'empereur, que je me souviens d'une prophétie qui me paraît conforme à nos volontés et à nos désirs mutuels... Esplandian doit avoir sur lui quelques caractères mystérieux où son nom est manifesté, et d'autres qui ne peuvent être déchiffrés que par la femme qui lui est destinée... Si vous le voulez bien, nous allons voir si c'est ma fille ou non.

Lors, l'empereur envoya quérir Léonorine, qui vint, accompagnée de l'impératrice et d'un grand nombre de dames et de demoiselles. Quand elle fut arrivée tout-à-fait près de son père, celui-ci pria très affectueusement Esplandian de se dépouiller pour montrer les caractères mystérieux qu'il avait apportés tracés sur lui, en venant au monde!

Esplandian obéit et ôta sa chemise. Chacun put alors voir aisément les caractères blancs formant le mot E. S. P. L. A. N. D. I. A. N. ; mais, quant aux rouges, on n'y put rien comprendre.

C'est pourquoi l'empereur, faisant approcher sa fille, lui en demanda l'explication, si cela était possible.

— Sire, répondit Léonorine en rougissant, un peu avant que Mélye ne trompât Urgande, elle se trouvait avec moi dans ma chambre, et elle me montrait un de ses livres, couvert d'une lame d'or, où étaient représentés, entre autres choses, les caractères que je remarque sur Esplandian. Au-dessous, si je me souviens bien, est la traduction de ces caractères mystérieux.

— Ma fille, dit l'empereur, si vous avez encore le livre, je vous prie de le faire apporter céans.

Léonorine obéit. Quelques instants après, elle ouvrit le livre enchanté, et montra à son père l'endroit que Mélye lui avait lu.

Il y avait :

« Le bienheureux chevalier qui conquêtera l'épée et le grand trésor enchanté par moi, apportera, dès le ventre de sa mère, son nom empreint en caractères blancs, et celui de sa future femme en sept caractères rouges; lesquels seront si difficiles à entendre, que nul vivant, pour sage ou savant qu'il soit, ne les pourra exprimer, sans voir ce livre, qui enseignera que ces sept caractères signifient : *Léonorine fille du grand empereur de Grèce.* »

— Voilà qui est merveilleux, s'écria l'empereur, réjoui de cette prophétie. Eh bien, ma fille, puisque les destins le veulent, vous serez bien un peu forcée de le vouloir aussi... Qu'en dites-vous?...

— J'obéirai au destin, répondit la belle Léonorine en rougissant beaucoup.

Ainsi fut fait mari et empereur le bon chevalier Esplandian qui, dans sa joie, maria le jeune Talanque à la reine Califie, qui était jeune et belle, quoiqu'elle eût la mamelle droite brûlée par suite de la coutume de Californie. Norandel et la reine Ménoresse ne furent pas oubliés, comme on pense bien; Esplandian les maria aussi et leur donna la Montagne Défendue et les villes d'Alfarin et de Galatie.

Quant à Urgande-la-Déconnue, qui était toujours en prison à Tésifante, retenue par les enchantements de l'abominable Mélye, son échange fut proposé à Armato contre Rodrigue, soudan de Liquie.

Armato consentit, après avoir toutefois consulté Mélye.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Urgande-la-Déconnue envoya prier le roi Amadis, l'empereur Esplandian, don Galaor, roi de Sobradise, et les autres chevaliers, de se trouver dans l'Ile Ferme, et des merveilleux enchantements qu'elle fit sur eux.**



Urgande s'étant retirée dans son ile, prenait plaisir à lire les livres de Mélye; son expérience et ses connaissances dans son art lui apprirent que les rois et les princes qu'elle aimait le plus devaient mourir prochainement.

Elle en eut du regret en pensant que les vers allaient se nourrir d'une chair précieuse; elle résolut donc d'y apporter un prompt remède. A cet effet, elle s'embarqua, accompagnée de ses deux nièces Juliande et Solise, et de plusieurs autres demoiselles, et vint dans l'Ile Ferme.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle envoya vers l'empereur Esplandian, Amadis, Galaor, Florestan, Agraies et Grasandor, en les priant affectueusement de venir la trouver au palais d'Apollidon, pour leur plus grand intérêt. Autrement elle leur fit dire qu'ils se tinssent assurés qu'un malheur leur arriverait avant peu de jours. Elle priait, en outre, maître Hélisabel d'apporter avec lui le livre sur lequel il avait écrit les aventures des chevaliers qu'il connaissait... Chacun d'eux devait amener sa femme, Ardan-le-Nain, Carmelle, Gandalin et la demoiselle de Danemark.

Ces princes se rendirent le jour même aux désirs d'Urgande, et partirent tous pour l'Ile Ferme, où ils furent reçus par elle avec un visage moins riant que celui qu'elle avait d'habitude, mais, au contraire, avec les larmes aux yeux.

Les chevaliers stupéfaits la supplièrent de leur déclarer la cause de ce chagrin; mais elle ne put satisfaire à leur demande, tellement elle avait le cœur serré.

Toutefois, après avoir repris du courage, elle leur dit :

— Mes amis, comme il est vrai que tout ici-bas a été créé par la puissance et par la bonté de Dieu, ainsi il a voulu que tout ce qui est temporel passe et s'éteigne par une mort différente pour chacun, mais la même pour tous dans ses résultats. Ce que considérant, les grands hommes travaillaient jadis pendant leur vie, pour laisser après leur mort quelques traces de leur passage sur la terre. Ils ne voulaient pas ensevelir leur renommée avec leur corps. Or, je tiens pour certain que la fin de vos jours est prochaine; c'est pourquoi il est urgent que vous soyez constants et que vous restiez dans le présent et l'avenir, ce que vous avez été dans le passé. Cependant, avant que la mort ne vienne vous surprendre, je tiens à vous montrer encore une fois l'amour que je vous ai porté; je ferai tant, avec l'aide de Dieu, que sans mourir vous demeurerez endormis jusqu'au temps où un de vos descendants viendra vous délivrer de ce sommeil et vous rendra tels que vous fûtes jadis dans vos pays. Soyez assurés que sans cela vous seriez morts dans six mois, et que vous deviendriez la pâture des vers. Que chacun donc me dise sa volonté. Je pourvoirai au reste !...

Ce discours et cette menace de mort leur fut si dure à apprendre qu'il n'y eut personne parmi eux qui ne changeât de couleur et ne fut dévoré par un chagrin secret.

Pendant qu'ils se regardaient les uns les autres, le roi Amadis, qui se montrait le moins étonné de tous, répondit à Urgande :

— Madame, nous savons certainement que personne au monde mieux que vous ne peut connaître ce qui nous est nécessaire. C'est pourquoi disposez de nos personnes comme bon vous semblera; nous vous obéirons !...

— Il suffit, dit Urgande. Armez-vous donc tous ni plus ni moins que si vous alliez combattre, que chacun de vous tienne au poing son épée nue.

Puis, elle les fit entrer dans la Chambre Défendue, et les fit asseoir sur leurs chaises royales, à côté de leurs femmes.

Aussitôt les deux nièces d'Urgande, Juliande et Solise leur apportèrent dans deux bassins d'or une certaine composition, avec laquelle ils se lavèrent le visage. En un instant la beauté que l'âge et le temps leur avait enlevé leur revint, plus parfaite qu'elle n'avait jamais été.

Ce prodige étonna merveilleusement les dames, qui regardaient avec un bonheur inouï leurs maris et leurs amis.

Alors Urgande manda maître Hélisabel, le prit par la main, le conduisit dans la chambre voisine, le fit asseoir et lui mettant dans les mains le livre qu'elle avait apporté, elle fit signe à Gandalin et à la demoiselle de Danemark de la suivre. Ils passèrent sous l'arc des amants fidèles où étaient les statues d'Apollidon et de Grimanèse; elle les fit asseoir sous ce portique à côté d'Ardan-le-Nain.

Puis, elle leur dit :

— Mes amis, les loyaux et vrais amants ont été dignes de voir ces statues avant l'arc désenchanté; aussi méritez-vous cette faveur en récompense de l'amour et de la loyauté dont vous nous avez depuis longtemps voulu donner des preuves. Aimez toujours vos maîtres et gardez-vous bien, quoi que vous puissiez voir et entendre, de vous départir pour l'avenir de cette ligne de conduite.

Elle retourna alors où elle avait laissé l'empereur et, prenant Carmelle par la main, elle lui dit devant tous :

— Carmelle, vous étiez de basse condition mais la noblesse et la générosité de votre cœur, vous annoblissent. Aujourd'hui vous serez donc présentée à l'empereur pour rendre véritable la promesse

que vous lui avez faite, de ne jamais l'abandonner volontairement.

Puis, elle s'adressa au roi Amadis et aux autres princes et princesses, les priant de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle retournât vers eux.

Elle monta sur l'une des tours du palais, portant sous son bras le principal des livres de Médée que Mélye avait pris des mains de la demoiselle enchanteresse.

Arrivée au plus haut, elle ôta sa coiffure et resta la tête découverte et les cheveux épars.

Elle se mit à lire certaines conjurations; et les tournant vers les quatres parties du monde elle fit des signes et des caractères avec les doigts...

A voir la rougeur de son visage on aurait dit que le feu lui sortait des joues.

Il survint alors un grand tremblement de terre. Un violent orage mêlé d'éclairs et de tonnerre éclata avec tant de violence qu'il semblait que les éléments voulussent combattre les uns contre les autres.

Cette tempête dura l'espace de trois quarts d'heure pendant lesquels ceux qu'Urgand avait fait asseoir demeurèrent sans connaissance, anéantis, comme s'ils eussent été sans âmes. Une nuée obscure survint, elle enveloppa tout le palais ; de sorte qu'il ne fut vu depuis par aucune créature vivante jusqu'à ce que Lisvart de Grèce, fils d'Esplandian, donnât fin à tous ces enchantements, avec l'épée qu'il conquit, comme nous allons le raconter. Alors, mais seulement alors, tous ces princes et toutes ces dames enchantées s'éveillèrent.

L'empereur Esplandian avait un fils âgé de huit ans, nommé Lisvart comme son aïeul; le roi Amadis, un fils nommé Périon et une fille nommée Brisène, qui fut mariée au fils aîné de l'empereur de Rome ; le roi Galaor, deux fils, Périon et Garinter, dont il a été parlé plus haut ; le roi de Sardaigne, Florestan, deux fils, l'un nommé Florestan comme son père et qui fut son successeur, l'autre, Palmineau-l'Allemand, comme son bisaïeul ; le comte de Salandrie Agraies, deux fils, Languines et Galmenez; le roi don Bruneo, un fils nommé Vaillades, et une fille Hélisène, qui fut mariée avec le fils de Quadragant, qui portait le même nom que son père; le roi Cildadan avait deux fils, l'aîné se nommait Abies d'Irlande comme son aïeul qu'Amadis mit à mort le jour où il reçut l'ordre de la chevalerie.

Il n'y eut aucun de ces princes qui prît le titre de roi pendant l'absence de leurs pères qui étaient morts pour ainsi dire, puisqu'ils étaient endormis. Ils espéraient les voir revenir un jour ou l'autre, et, en les attendant, ils croissaient tous en force et en beauté. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge voulu pour porter les armes, ils passèrent tous en Irlande pour recevoir l'ordre de la chevalerie de la main du roi Cildadan, qui était alors très vieux. Puis ils s'en allèrent chercher les aventures et courir les hasards de la vie, comme nous allons vous le raconter, si vous voulez bien continuer à lire.

—

## CHAPITRE XXVIII

**Comment Périon de Gaule, second fils d'Amadis, partit de Londres avec sept autres jeunes princes pour aller en Irlande recevoir l'ordre de chevalerie du vieux roi Cildadan.**



La nouvelle de l'enchantement de ces princes et seigneurs, dames et demoiselles, en l'Ile Ferme, fut incontinent connue du petit Périon de Gaule, fils d'Amadis, qui avait été laissé par son père dans la Grande-Bretagne, sous le gouvernement du bon vieillard Arban, roi de Norgalles.

Ce jeune prince, alors âgé de douze à treize ans, avait déjà pris une certaine résolution dans son esprit de ne recevoir l'ordre de chevalerie de personne autre que de son frère l'empereur Esplandian : mais se voyant frustré dans son attente, il temporisa jusqu'à la quatrième année suivante, époque à laquelle deux des fils du roi de Sardaigne, don Florestan, vinrent le voir à Londres.

L'un d'eux avait nom Florestan comme son père et l'autre Parmenir. Ils étaient accompagnés de Vaillades, fils du roi Aravigne, de don Bruneo, de Languines et de Galvanes, enfants d'Agraies, roi d'Ecosse, Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, et Quadragant, seigneur de Sansuegue, qui étaient partis de leurs terres et contrées avec l'espérance d'être faits chevaliers par la main même de celui dont Périon recevrait cet honneur.

Le jeune prince les accueillit avec beaucoup d'aménité ; et après qu'ils lui eurent fait connaître le but de leur voyage, ils résolurent de partir pour l'Irlande vers le roi Cildadan car ils ne connaissaient pas un prince qui fût plus digne de suppléer à l'espérance qu'ils perdaient par l'absence de l'empereur Esplandian.

Or, Périon était résolu, aussitôt qu'il serait apte à porter les armes, de chercher les aventures étranges, et d'imiter son père en prouesses et chevalerie : c'est pourquoi, désirant avoir Yrguian, fils de Gandalin, pour écuyer, il dépêcha un de ses gentilshommes vers Gandales, qui habitait alors le château d'Arcalaüs l'enchanteur qu'Amadis lui avait donné, le priant affectueusement de le lui donner. Gandales y consentit.

Yrguian étant arrivé, et ces jeunes princes s'étant pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage, ils prirent congé du roi Arban et allèrent droit au port de Fenuse, où ils s'embarquèrent.

Comme ils étaient en pleine mer, ils découvrirent une barque à quatre rames vertes comme des

émeraudes, que quatre singes manœuvraient, ayant avec eux une belle demoiselle richement vêtue.

Les princes suivirent ces barquerots, les joignirent et prirent terre ensemble.

Comme Périon et ceux de sa troupe étaient prêts à mettre le pied à l'étrier, la demoiselle étrangère s'avança vers eux. Elle portait, suspendue à son cou, une épée, garnie très excellemment, et, à son poing, un écu noir au milieu duquel était peinte une sphère d'or.

Elle s'adressa alors à Périon et lui dit, en fléchissant les genoux :

— Gentil damoisel, Dieu ne permettra pas que je me relève avant que vous m'ayez octroyé le don que je vais vous réclamer.

Périon, à qui elle plut assez, lui répondit vivement :

— Demoiselle, demandez, et rien ne vous sera refusé...

— Certes, répondit-elle, je n'espérais pas moins de votre bonté.

Et, se levant de terre, elle le tira à part :

Ils devisèrent si longtemps en se promenant, qu'ils joignirent la barque dans laquelle se trouvaient les singes. La demoiselle pria Périon d'y entrer seul.

Périon vit bien que pour avoir trop légèrement promis, il allait perdre sa compagnie. Il en fut très fâché, car cette aventure retardait son voyage d'Irlande. Néanmoins, comprenant que son honneur serait entaché s'il n'accomplissait ce à quoi il s'était volontairement obligé, il passa outre, manda ses compagnons, leur dit ce dont la demoiselle l'avait requis, la cause pour laquelle il la suivait et les pria très affectueusement de l'excuser.

S'ils en furent contrariés, vous pouvez le penser : mais voyant qu'ils ne pouvaient y remédier, ils le recommandèrent à la garde du Seigneur, l'assurant qu'ils n'auraient pas plutôt été reçus chevaliers, qu'ils se mettraient en marche pour le retrouver, en quelque part qu'il fût.

Comme les compagnons de Périon achevaient de faire cette promesse, la barque sur laquelle il était s'ébranla, les singes qui la conduisaient se mirent à ramer avec vigueur, et, en moins de rien, il perdit ses amis de vue.

Laissons-le donc voguer au gré des flots, des vents et du destin, et revenons, pour l'heure présente, à ses compagnons.

## CHAPITRE XXIX

**Comment, après que le jeune Périon eût été enlevé par la demoiselle aux singes verts, ses compagnons reprirent leur route.**

**Malgré l'absence du jeune Périon, les autres princes n'en persistèrent pas moins à poursuivre leur entreprise. En conséquence ils reprirent, sans plus tarder, leur chemin.**

Bientôt ils arrivèrent à la cour du vieux Cildadan, qui, sachant leur arrivée, les vint recevoir très honorablement, et, après un court séjour dans le pays, leur conféra l'ordre de la chevalerie.

Ils prirent alors congé de lui, et, retournant sur leur vaisseau, ils firent voile vers Constantinople, où ils trouvèrent Lisvart, fils d'Esplandian, qui était alors estimé pour l'un des plus beaux et des plus valeureux princes de la chrétienté.

Le vieil empereur qui, pendant l'absence de son gendre, avait laissé la vie solitaire et repris le gouvernement de la Thrace, sachant qu'ils étaient arrivés dans le port, descendit et leur fit la bienvenue. Il les conduisit ensuite dans son palais, où ils furent fêtés pendant douze jours par le jeune Lisvart et par son grand-père.

Le jeune prince ayant appris la perte de son oncle Périon et le désir qu'avaient les nouveaux chevaliers d'aller le chercher n'importe où, résolut de leur tenir compagnie.

En effet, le treizième jour, au moment où l'empereur sortait de table, il se prosterna très humblement à ses genoux, le suppliant de lui octroyer une faveur.

Le bonhomme le releva, les larmes aux yeux, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait :

— Sire, dit-il, j'ai su par ces chevaliers, que mon oncle Périon de Gaule a été emmené par une demoiselle étrange on ne sait où ; vous plaira-t-il que je me mette en campagne pour aller le trouver? car j'ai toujours eu le désir d'être créé chevalier par lui seul. Je suis assuré que je ne pourrai pas ambitionner un plus grand bonheur, puisqu'il est fils du roi Amadis, père de mon père, qui a surpassé tous les autres chevaliers en courage et en prouesses.

— Mon fils, répondit l'empereur, ce départ me sera fâcheux, car votre présence consolait mes vieux ans de l'absence de vos parents. Néanmoins, puisque je vous ai promis de vous accorder ce que vous demanderiez, je veux que votre désir soit accompli.

A ce temps-là, Lisvart pouvait avoir atteint la seizième année de son âge; toutefois, il était si grand et bien formé, qu'on lui en eût donné plus de vingt.

Ayant donc la liberté de faire ce qu'il voulait, il pourvut en toute diligence à fréter et à équiper trois gros navires ; il monta sur l'un d'eux, accompagné de Florestan, Parmenir son frère, et Galvanes, frère de Languines. Sur l'autre, s'embarquèrent Vaillades et Quadragant. Sur le troisième, Languines avec Abies.

Puis, ayant pris congé de l'empereur, ils firent lever les ancres et hisser les voiles, et, voguant vers la haute mer, en peu d'heures ils perdirent de vue la grande cité.

Retournons à Périon, et aux aventures qui lui arrivèrent, et laissons les autres pour le moment.

## CHAPITRE XXX.

Comment la demoiselle conduisit Périon de Gaule en lieu où il reçut l'ordre de chevalerie et de ce qui lui advint.

Périon navigua une semaine et plus dans la barque des singes, avec la demoiselle étrangère.

Le septième jour suivant, ils vinrent aborder le long d'une plage dans le plus beau pays qu'il était possible de voir.

Là ils prirent terre, et, aussitôt, la demoiselle, nommée Alquife, tira de ses coffres un harnais noir, semé de sphères semblables à celles de l'écu qu'elle portait. Puis elle dit à Périon :

— Gentil damoisel, avant de passer outre, il convient que vous vous armiez de ces armes : car voici le lieu où il vous faut commencer l'accomplissement de la promesse que vous m'avez octroyée.

— Et à quoi me servira la cuirasse et l'écu, n'étant pas encore chevalier? demanda Périon.

— Vous le serez quand Dieu et le temps le permettront, dit-elle. C'est pourquoi ne différez pas.

Le jeune Périon obéit : il revêtit le haubert et le reste du harnais, hors le heaume, que la demoiselle prit entre ses bras, et après être sortis de la barque, ils montèrent les hauteurs de l'île jusqu'à ce qu'ils trouvèrent une grande plaine.

Périon lui demanda alors dans quel pays ils étaient; mais elle ne lui répondit rien autre chose, si ce n'est qu'il le saurait plus tard.

En devisant ainsi, ils découvrirent une grande ville, dont le circuit paraissait embrasser plus de trois lieues; plus ils en approchaient, plus Périon trouvait la place admirable, soit par la hauteur de ses murs, la grosseur de ses tours et la splendeur de ses boulevarts.

Il eût volontiers pressé la demoiselle de lui dire le nom de la ville; mais la première réponse qu'elle lui avait faite lui interdisait une seconde question; de sorte qu'il se tut sur ce point.

Quand il fut entré dans les murs, il vit que la beauté du dehors n'était rien comparativement à celle de l'intérieur; il admira tant de belles maisons, tant de palais dorés, tant de peuple et tant de temples magnifiques, tant de Colysées et tant de choses d'antiquité qu'il ne savait qu'en penser.

Ce que voyant, la demoiselle lui dit :

— Pour votre profit et honneur, il faut qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole à n'importe quel homme, avant que je vous le commande; autrement il pourrait vous en advenir malheur.

Périon répondit :

— Mademoiselle, je me tairai donc, puisqu'il vous plaît.

En devisant ainsi, ils se trouvèrent à l'entrée du plus beau palais de la ville. Plusieurs personnes et beaucoup de chevaliers se promenaient devant le monument.

Voyant Périon et la demoiselle étrangère en gravir les degrés, ils les suivirent pour voir ce qui allait se passer.

Ils entrèrent dans une grande salle d'apparat, et aperçurent, sous un immense voile de drap d'or, un vieillard vénérable, portant sur sa tête une couronne d'empereur.

Autour de lui se tenaient, dans l'attitude du respect, des rois, ducs, comtes et barons.

Alquife, tenant Périon par la main, s'avança vers lui, et, mettant les genoux à terre, elle lui dit :

— Très haut, excellent et redouté empereur, mon père, votre humble serviteur, baise les mains de votre majesté et vous supplie que, sans différer, vous confériez la chevalerie à ce jouvenceau : car il l'emploiera aussi bien que le plus valeureux parmi les braves.

L'empereur reconnut aussitôt la demoiselle qu'il voyait souvent avec le nécromancien Alquif son père; aussi il lui fit un très bon accueil.

Il examina Périon. Il lui sembla si beau et d'une si belle taille, qu'il ne put s'empêcher de prononcer tout haut ces paroles :

— Vraiment, je crois sans peine qu'un si noble personnage n'accomplira jamais que des œuvres chevaleresques : aussi, demoiselle, je vais satisfaire à votre désir, puisque votre père m'en prie.

Et s'adressant à Périon, il lui demanda d'où il était, mais suivant ce qu'il avait promis, Périon ne répondit rien.

Alquife, prenant la parole pour lui, dit à l'empereur :

— Sire, je vous supplie de lui pardonner, car sans fausser sa foi, il ne peut maintenant vous parler ni à personne de votre cour.

— Eh bien, répondit-il, ce sera pour une autre fois. Cependant conduisez-le vers ces dames, afin qu'elles le voient, et demain, après la veillée des armes, je lui donnerai l'ordre de chevalerie.

Alquife se leva, et fut conduite avec Périon dans la chambre de l'impératrice : elle la salua avec grâce et lui dit :

— Madame, mon père vous envoie ce jouvenceau pour que vous le receviez comme il le mérite. Il est issu d'un lignage très recommandé parmi les meilleurs chevaliers du monde.

Alors Périon s'avança et lui baisa la main.

— Sur mon Dieu, répondit l'impératrice, si son courage est égal à sa beauté, il sera certainement le chevalier le plus accompli qui ait été depuis cent ans.

Périon, sans proférer un seul mot, leur fit un salut très respectueux.

A ce moment entrèrent Onolorie et Gricilerie, filles de l'empereur, qui passaient pour les plus belles, les plus gracieuses et les plus admirables demoiselles de toute l'Asie. Périon émerveillé de leur beauté, et frappé surtout de celle de Gricilerie, ne put s'empêcher de se dire en lui-même :

— Vrai Dieu, mesdames, que la nature a donc pris plaisir à vous faire belles! Car je n'ai jamais vu chez les autres demoiselles ce que je vois aujourd'hui en vous deux.

Alors il fut pris d'un si violent amour, il changea tellement de couleur qu'Alquife s'en aperçut.

C'est pourquoi adressant la parole à Gricilerie, qui était la plus jeune, elle lui dit :

— Madame, mon père vous mande par moi, qu'il vous a élu ce jouvenceau pour vous servir de chevalier; il vous conseille de le recevoir et de l'accepter pour tel, car il vous obéira ainsi que votre grandeur mérite.

Elle touchait droit au mal de cette princesse, car l'amour l'avait à l'instant liée par la présence de Périon. De sorte qu'elle répondit à Alquife:

— Votre père m'avait depuis longtemps fait cette promesse. Je le croirai et suivrai son avis, puisqu'il plut à l'empereur de me le commander le jour même qu'il prit congé de lui et qu'il m'assura, comme je le vois, qu'il serait le plus beau damoisel du monde.

Périon ne répondit rien à ces paroles, mais son regard lui servait d'interprète. Il lui offrait les remerciements les plus éloquents. Toutefois ces gentes pucelles s'étonnaient de le voir ainsi muet. Onolorie surtout, qui était jalouse du bien de sa sœur, dit à Alquife:

— Je vous en prie, demoiselle, avertissez votre père que ma sœur serait trop difficile si elle refusait le présent qu'il lui a envoyé par vous: je n'en suis pas fâchée, mais je voudrais bien qu'il eût aussi bonne souvenance de moi qu'il a eu d'elle, bien que le jouvenceau ne peut s'excuser de la rigueur dans laquelle il nous tient en ne daignant pas seulement nous parler.

— Madame, répondit Alquife, ceci lui est défendu quant à présent, plus tard il amendera cette faute; pour ce qui regarde mon père, il sait ce qui vous est nécessaire: aussi il m'a chargée de vous dire qu'il en garde un tel que vous lui en saurez gré toute votre vie. Bientôt il vous sera amené par lui.

— Il sera le bienvenu, répondit-elle.

Pendant ces gracieux propos, l'amour gagnait du terrain petit à petit dans les cœurs de Périon et de Gricilerie. Il s'en empara tellement, et les unit par des liens si forts qu'on ne vit jamais sur terre deux amants plus parfaits, ainsi que vous le verrez plus tard.

L'empereur entra alors dans la chambre; après avoir longtemps devisé avec les dames, de ce que lui mandait Alquife, père de la demoiselle, en ce qui concernait Périon; sachant les fatigues qu'il venait d'essuyer pour venir tout armé depuis le rivage de la mer jusqu'en son palais, il manda un de ses maîtres d'hôtel, auquel il commanda de le faire rafraîchir; ce qui fut fait.

Vers le soir, tous les chevaliers le conduisirent dans la chapelle, où il veilla suivant la coutume jusqu'au lendemain matin.

Alors l'empereur vint le voir, accompagné de l'impératrice, des deux princesses Onolorie et Gricilerie, et d'un grand nombre de chevaliers, dames et demoiselles. Après que la messe fut célébrée, l'empereur s'approcha de lui et lui conféra l'ordre de chevalerie.

S'apercevant qu'il était armé de toutes les pièces nécessaires, hormis de l'épée, il commanda aussitôt qu'on allât quérir l'une des siennes. Mais Alquife, qui tenait celle qu'elle avait toujours portée avec l'écu, lui dit:

— Sire, mon père lui a dédié celle-ci, qui lui sera ceinte, s'il vous plaît, par madame Gricilerie, comme j'ai mission de vous en supplier humblement.

— En bonne foi, répondit l'empereur, je le veux bien.

— Or donc, madame, dit Alquife, faites ce qui est de votre devoir.

A ces mots Gricilerie, prenant l'épée, la mit au côté du damoisel, en lui disant:

— Ainsi que je vous reçois pour mon chevalier, Dieu vous fasse heureux et guerrier!

— Madame, répondit Alquife, puisqu'il a reçu un tel hommage de vous, il est bien raisonnable qu'il le reconnaisse à l'instant.

Alors tirant un gros diamant, elle le donna à Périon.

— Présentez-lui, dit-elle, cette bague en témoignage de la servitude que vous lui devez désormais et pour qu'elle ait souvenance de vous.

Périon obéit à son commandement, et Gricilerie le reçut de très bon cœur, et le mit à son doigt.

Puis, sortant de la chapelle, le nouveau chevalier fut conduit dans la grande salle du palais, où les nappes étaient mises pour le dîner. Périon et l'empereur s'assirent vis-à-vis des deux princesses.

On ne saurait croire le nombre de mets qui furent servis pendant le repas; et cependant le jeune chevalier mangea très peu; il était assez nourri par la beauté de sa mie qui l'entretenait vivement espérant tirer de lui quelques paroles. Elle ne put y arriver; ce qui la chagrina beaucoup. Heureusement Alquife apaisa tout pour le mieux, de sorte que leur affection ne fit qu'augmenter.

## CHAPITRE XXXI

**Comment Périon de Gaule vainquit Alpatrasie, duc d'Orcalie, qui maintenait que sa mie était plus belle que toutes les autres dames ou demoiselles du monde.**

Le dîner achevé, et pendant que l'on ôtait les nappes, il entra dans la salle un chevalier armé de toutes pièces, hors les mains et la tête.

Il était grand outre mesure: dix chevaliers, vingt écuyers et une fort belle demoiselle le suivaient. Il portait suspendu à son cou un très riche écu au milieu duquel était le portrait d'une dame de très excellente beauté. Arrivé devant l'empereur, il mit un genou à terre. Tous les assistants l'entourèrent pour entendre ce qu'il allait dire.

Il parla ainsi:

— Très puissant empereur de Trébisonde, dominant une grande partie des Palus-Méotides, la cause qui me fait maintenant présenter devant votre majesté est pour vous faire entendre que moi qui suis duc d'Orcalie, nommé Alpatrasie, aime une demoiselle qui a nom Dihlestrie, fille d'un chevalier grand seigneur mon voisin.

Et, bien que je lui aie prouvé dans plusieurs circonstances le bien que je lui veux, elle m'a assuré qu'elle n'aurait foi en moi avant que je ne

sois allé dans toutes les cours des rois et des princes d'Asie pour maintenir que sa beauté dépasse celle de toutes les autres dames ou demoiselles du monde ; si quelqu'un me contredit, qu'il touche à l'image peinte sur cet écu, je le combattrai et le mènerai à telle raison que je le rendrai prisonnier de ma dame vers qui je dois le conduire. Si le bonheur veux que je sois vainqueur de tous ceux qui combattront avec moi, j'aurai son amour alors, et non avant. Et afin qu'elle soit plus certaine de ce qui adviendra, elle a chargé cette demoiselle, nommée Estreleine, de me suivre pour lui en faire un rapport loyal. Or j'ai déjà traversé bien des pays lointains et vaincu plus de cinquante chevaliers que je lui ai envoyés. J'espère, Sire, que je ne serai pas moins heureux dans cette cour que dans celles que je viens de parcourir. S'il y avait ici quelqu'un qui veuille contredire la beauté de ma dame, qu'il vienne présentement toucher l'écu et qu'il se prépare pour le combat...

Le chevalier se tut, regardant la contenance de ceux qui l'écoutaient ; mais nul ne fut assez hardi pour répondre un seul mot, bien que la plupart eussent devant les yeux celles qu'ils avaient pour dames ou pour amies ; mais la grandeur de ce chevalier leur faisait perdre cœur, parole et devoir.

Périon porta ses yeux sur l'infante Gricilerie et voyant qu'elle le regardait comme si elle lui eût demandé du secours, épris d'un violent désir de lui être agréable, il oublia complétement la promesse qu'il avait faite à Alquife de ne parler qu'avec sa permission.

Il s'approcha donc du duc d'Orcalie, tira si fort son écu qu'il le lui arracha du cou, et le lança contre terre avec une telle raideur qu'il le brisa en mille morceaux en disant tout haut :

— Par mon chef, damp chevalier, c'est avoir déjà trop blasphémé devant une si noble compagnie. A Dieu ne plaise qu'une telle injure soit faite ici tant que je pourrai l'en défendre...

Il dit ces paroles avec tant de courage que Périon plut à tous ceux qui l'entendirent et plus encore à celle pour l'amour de laquelle il les avait prononcées.

Toutefois Alpatrasie répondit assez modestement :

— En bonne foi, chevalier, vous êtes si peu poli que vous devez en être blâmé grandement ; mais comme je vais avoir tout à l'heure le moyen d'apaiser votre colère en plein champ de bataille, je me dispenserai pour l'instant de vous dire ce que j'en pense.

Périon se tut, car Alquife le reprit aigrement d'avoir parlé contre sa défense.

— Néanmoins, dit-elle, puisque vous avez si bien oublié mes ordres, achevez ce que vous avez commencé et avec l'aide de Dieu vous en sortirez à votre honneur.

— Pourtant, Sire, dit-elle à l'empereur, qu'il vous plaise de lui donner une monture, car je l'ai amené ici à pied, comme vous savez.

— Vraiment, dit l'empereur, ceci est très raisonnable, attendu qu'il veut aujourd'hui défendre l'honneur de toutes les dames qui sont ici.

Il commanda à un écuyer qu'on lui amenât un des meilleurs destriers de ses écuries.

Le duc descendit et se tint prêt pour combattre ; presqu'aussitôt Périon fut conduit au camp par les ducs d'Ortilense et de la Toube.

L'empereur, accompagné des dames, se mit aux fenêtres ; et comme les combattants furent prêts à faire leur devoir, les trompettes sonnèrent.

Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec tant de raideur, que le duc brisa sa lance contre le nouveau chevalier qui esquiva le coup. Mais en repassant, le duc et lui se choquèrent de corps et de tête avec une telle force que chevaux et cavaliers tombèrent comme morts étendus sur le sol.

Ce que voyant, Gricilerie en devint très triste ; les larmes lui sortaient déjà des yeux lorsqu'elle vit Périon se relever tout honteux de ce malheur.

Il embrassa légèrement son écu, tira son épée et marcha droit à son ennemi qui était déjà sur pied.

Alors commença entre eux un combat fort cruel, durant lequel ils se conduisirent si bien, que, pendant plus d'une heure, on ne pouvait sérieusement prévoir à qui devait rester la victoire.

Mais bientôt la chance tourna contre le duc, car il commença à être plus lourd, tandis que le nouveau chevalier se montrait plus léger et plus adroit qu'auparavant. Il fallait voir alors la joie de Gricilerie. Son visage rendait assez témoignage du bonheur que ressentait son âme de voir son ami prêt à demeurer vainqueur. Périon, relevant la tête, la choisit parmi toutes les autres. Ce regard lui redoubla ses forces, de telle sorte qu'il atteignit le duc au-dessus de l'armet et le frappa si fort à la tête qu'il tomba évanoui. Il s'élança sur lui, lui rompit le laz, le désarma, et allait lui donner la mort, quand Estreleine, entrant dans le camp, vint se jeter à ses genoux, le suppliant d'avoir merci du duc. Périon feignait de ne pas l'entendre ; alors, dans sa douleur, elle s'adressa à Alquife, la suppliant à mains jointes qu'elle parlât pour elle, ce qu'elle ne lui refusa pas. Elle dit au vainqueur :

— Chevalier, contentez-vous de cette victoire, et, pour l'amour de moi, sauvez le duc.

A ces paroles, Périon se retira en arrière, essuya son épée sur l'herbe verte et la remit dans le fourreau.

— Allez, dit Alquife à Estreleine, faites panser votre chevalier, car je crois qu'il en a besoin.

La demoiselle étrangère la remercia humblement et le cheval de Périon lui fut amené à l'instant. Lorsqu'il y fut monté et qu'il fut sorti du camp, Alquife lui dit tout bas :

— Sire chevalier, il convient que, sans plus tarder, nous retournions dans notre barque, de laquelle, si vous me tenez promesse, ne sortirez jamais contre mon gré : dorénavant vous serez nommé chevalier de l'Espérance ; car celui qui vous a envoyé par moi les armes que vous portez a mis toute sa confiance en vous. C'est pourquoi, à l'entrée de cette cour, je vous défendis de parler à âme qui vive, de peur que vous ne soyez arrêté et que mon entreprise en soit retardée ; ainsi donc ne séjournons plus par ici et prenons le chemin de la mer.

En disant ces mots, elle chassa son palefroi. Périon la suivit avec grand regret. Il était désolé de quitter sitôt sa nouvelle amie, de laquelle il n'eut moyen d'avoir autre congé, sinon que, passant

vis-à-vis de la fenêtre où elle était avec sa sœur, il la regarda d'un air si mélancolique, qu'elle put aisément connaître la tristesse qui le dévorait.

Périon et Alquife cheminèrent jusque vers la barque dans laquelle ils entrèrent. Les singes commencèrent aussitôt à ramer.

L'empereur et sa cour, étonnés de leur départ précipité, ne savaient d'abord que penser. Considérant néanmoins que tout était fait par l'avis du sage père d'Alquife, ils ne s'y arrêtèrent pas.

Sur ces entrefaites, le duc fut emporté hors du camp; il ne voulut pas faire un plus long séjour dans un pays où il avait été si maltraité; il reprit donc avec sa troupe, le chemin par où il était venu, triste et souffrant jusqu'à désirer la mort.

Gricilerie, de son côté, ne souffrait pas moins de l'absence de son ami ; toutefois, pour cette heure, nous ne lui donnerons d'autre remède que l'espérance de le revoir avec le temps.

A ce propos, nous changerons de discours et vous dirons quelles aventures il advint à ceux qui étaient sortis du port de Constantinople pour aller à a recherche de Périon, leur compagnon.

## CHAPITRE XXXII

**Comment Quadragant et Vaillades furent jetés par la tempête vers l'île de la Feuille Blanche, où ils combattirent contre le géant Argamont.**



Vous avez pu lire naguère comment Lisvart, Florestan, Parmenir et Galvanes s'étaient embarqués sur un navire, pendant que, d'autre part, s'embarquaient Vaillades et Quadragant, Languines et Abies d'Irlande.

Aussitôt que Vaillades et Quadragant eurent pris congé de l'empereur de Constantinople, ils firent hisser les voiles et lever les ancres. Mais à peine avaient-ils gagné la pleine mer qu'il survint une telle tempête que pilotes, nochers, comites et mariniers pensèrent y périr. Il ne leur resta rien : voiles, trinquet, arbre, timon, tout fut mis en pièces.

Par ainsi, ils se trouvèrent perdus, pendant trois semaines, et n'eurent plus d'autre espoir que de confier aux vents et aux flots le soin de les guider où bon leur semblerait.

Pendant cette longue transe, le navire que montaient Vaillades et Quadragant arriva à la pointe du jour sur les côtes d'une très belle île, que les mariniers connurent aussitôt pour être l'île de la Feuille Blanche, dont Argamont-le-Fort, un des plus cruels géants du monde, était le seigneur.

Cet Argamont avait une fille nommée Dardadie, qu'Ardan-Canile avait très bien connue. C'est cet Ardan-Canile, ainsi que vous l'avez lu précédemment, qui avait été vaincu par Amadis de Gaule dans la ville de Feruse.

Voici, dirent les mariniers, comment il avait connu cette demoiselle... Un jour qu'il allait dans tous les pays pour chercher des aventures étranges et donner des preuves de courage, il arriva dans cette île où il combattit contre le géant Gandandel, père d'Argamont. Mais à l'instant même ils devinrent grands amis, si grands amis, que le géant, tendant son épée à Ardan, lui donna tout l'honneur de la victoire. Le chevalier refusa. Pendant qu'ils discutaient pour savoir à qui devait rester la victoire, ils arrivèrent au château de la Feuille Blanche, où Argamont, père de la demoiselle dont je parlais tout-à-l'heure, leur fit un très bon accueil. Trois jours après, il advint que Gandandel mourut des suites des blessures qu'Ardan lui avait faites. Cette mort plongea ce dernier dans la plus vive douleur, tant pour l'estime qu'il professait pour Gandandel que pour l'affection qu'il portait à la fille d'Argamont. Il s'en éprit tellement, qu'oubliant l'honneur et les liens de parenté qui les unissaient, ils accordèrent si bien leur désir qu'ils eurent l'un de l'autre ce que nous nommons le don d'amoureuse merci : tellement que neuf mois après cette demoiselle accoucha d'un fils, qui eut nom Ardadil-Canile, ainsi nommé pour l'amour de son père. Et sachez, ajoutèrent les mariniers, que cet Argamont et son petit-fils passent aujourd'hui pour les plus vaillants et les plus cruels chevaliers de la terre; aussi n'arrive-t-il personne dans cette île qui ne soit mis à mort ou fait prisonnier par eux...

— Par Dieu, répondit Quadragant, cela ne nous empêchera pas de les aller trouver !

— Allons, dit Vaillades.

Quadragant commanda aussitôt qu'on tirât le navire à bord, ce qui fut exécuté, non sans crainte et sans terreur de la part des mariniers.

Les deux chevaliers s'armèrent des pieds à la tête, et, faisant sortir leurs chevaux hors du vaisseau, ils prirent leur chemin à travers les arbres.

Après quelques recherches, ils se trouvèrent à l'entrée d'une grande plaine, d'où ils purent apercevoir le château de la Feuille Blanche. Ils entendirent aussi le son du cor qui résonnait au haut de la tour du géant.

C'était le signal qui l'avertissait de l'entrée d'un navire étranger dans un de ses ports.

Argamont sortit aussitôt de son fort, et, armé d'une lance de fin acier, et monté sur un grand destrier, il vint au devant des chevaliers.

Dès qu'il les aperçut :

— Pauvres chétifs! leur cria-t-il audacieusement, pourquoi osez-vous apparaître devant moi ! Rendez-vous mes prisonniers et contentez-vous d'être follement entrés dans mon royaume les armes à la main !...

Quadragant fut irrité de s'entendre parler ainsi Il lui répondit donc :

— Par mon chef! grand vilain, tu es bien loin de compte ! car nous pensons, au contraire, avoir bientôt l'honneur de te rompre la tête, après t'avoir terrassé comme tu le mérites. Si le malheur nous en veut, nous préférerons mourir l'épée à la main que d'accepter la proposition que tu nous fais... Par ainsi, oublie ces menaces et tâche de

ménager plus utilement ton temps au lieu de le perdre en paroles folles comme tu le fais!...

Pendant ce discours, le géant contemplait la corpulence de Quadragant, qui lui semblait un beau chevalier, admirablement pris.

Cet examen apaisa un peu sa colère.

— Vraiment, lui dit-il, je crois que tu es un homme courageux... Toutefois, tu peux bien voir que ta force n'est pas comparable à la mienne : pour vous le prouver, venez tous les deux ensemble et vous connaîtrez par vous-mêmes l'honneur que vous en retirerez!...

En achevant ces paroles, il leva une lourde masse qu'il tenait, pour la laisser retomber sur Quadragant.

Vaillades, qui se tenait assez loin derrière, devinant la pensée d'Argamont, coucha son bois, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea Argamont si brusquement qu'il l'ébranla. Mais au passer, le géant lui asséna un coup de masse, qui, malgré lui, l'étendit par terre.

Quadragant, irrité, voulant venger son ami, courut droit à Argamont et rompit sur lui sans lui faire aucun mal.

Le géant, fier de ce succès, s'écria du bout de la carrière :

— Eh bien! chevalier, ton compagnon n'eût-il pas gagné à se rendre mon prisonnier au lieu d'attendre l'honneur que je lui ai fait?

— Si mon compagnon, répondit-il, a été maltraité par toi, tu vas éprouver à ton tour si je saurai le venger!...

Et ce disant, Quadragant vola sur Argamont, et le frappa rudement sur l'oreille. Comme celui-ci pensait lui donner sa revanche, il brandit sa masse et la laissa retomber avec une si grande violence que, s'il eût atteint son ennemi, il l'aurait infailliblement tué. Mais Quadragant évita le coup en s'inclinant à gauche, et, à son tour il atteignit l'oreille du destrier d'Argamont, l'étourdit et le renversa avec son cavalier. Le géant en éprouva une telle douleur, qu'il fut obligé de combattre à cloche-pied ou bien assis sur l'autre jambe.

Vaillades alors se releva; ce qui fit grand plaisir à Quadragant qui le croyait mort. Voyant qu'il était sain et sauf, il eut bon espoir d'avoir raison de son ennemi. Tous deux coururent aussitôt sur lui.

Comme la massue venait de lui échapper des mains, Argamont prit un énorme cimeterre et, faisant bonne contenance, il se mit en devoir de se défendre. Mais Vaillades le prit à découvert et lui enfonça l'armet en pleine poitrine. Le géant en fut d'autant plus terrassé, que le sang commença à obscurcir ses yeux.

Il arrive souvent qu'un malheur en accompagne un autre. En effet, au moment où, pour se venger et atteindre celui qui l'avait outragé, le géant levait son cimeterre, il fit un faux mouvement et son arme s'abattit malheureusement sur un énorme rocher qui la brisa jusqu'à la garde.

Dès lors les deux chevaliers se tinrent assurés de la victoire. Ils environnèrent Argamont, le pressèrent, et de si près, qu'ils le mirent hors d'haleine; puis le saisissant au collet, ils lui arrachèrent le heaume de la tête.

— Tu es mort, dit Vaillades, si tu ne te tiens pas pour vaincu, et si tu ne promets pas de faire nos volontés!...

— Mort! oui, si vous voulez, répondit Argamont, mais vaincu, non!... Car celui-là seul est vaincu qui, faute de courage, forfait à son devoir; tu dois savoir si je me suis épargné tant que la fortune m'en a donné le moyen... Quant à l'accomplissement de vos volontés, j'obéirai en cela de bon cœur, pourvu que mon honneur ne doive pas en souffrir...

— Certainement, reprit Quadragant, tu parles comme un vrai chevalier. Nous te sauverons la vie, et ce que nous te demanderons t'honorera et agrandira ta réputation de par le monde.

— S'il en est ainsi, répondit le géant, je vous obéirai.

— Ce qu'il faut que tu fasses, dirent les chevaliers, c'est qu'oubliant ta foi idolâtre, tu croies dorénavant à Jésus-Christ, vrai Dieu fait homme qui, pour l'amour de toi et de nous tous, a reçu la mort et est ressuscité trois jours après. En outre, tu feras obéir ton fils Ardadil à cette croyance; vous irez ensemble trouver l'empereur de Constantinople, vous lui raconterez ce qui vient de se passer; et dès lors vous deviendrez leur ami et le nôtre.

— Seigneurs, répondit Argamont, je vous promets de faire ce que vous me demandez là...

— Tu promets en ton nom et au nom d'Ardadil?

— En son nom et au mien.

— Promesse sincère?

— D'autant plus sincère qu'il y avait longtemps que j'avais le désir de me convertir à cette foi, qui est la vôtre.

Sûrs désormais de la sincérité de cette promesse, Quadragant et Vaillades prirent Argamont chacun par un bras et le conduisirent vers sa forteresse.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment, après leur combat avec le géant Argamont, Quadragant et Vaillades arrivèrent à le convertir, ainsi qu'Almatrase, sa femme.**



Comme Quadragant et Vaillades, tout en le soutenant, conduisaient le géant Argamont, ils firent rencontre d'Almatrase, sa femme, qui venait précisément implorer leur pitié en sa faveur.

— Grands dieux! s'écria-t-elle. Est-il donc blessé à mort?

— Non, répondit Argamont; non, grâce à Jésus-Christ, en qui je crois et croirai désormais, avec tous ceux qui m'aimeront...

— O Jupiter! s'écria la géante scandalisée, qu'est-ce ceci?... Quoi, vous voudriez perdre les vôtres si lâchement?...

— Ma femme, répondit le géant, vous serez la première à m'obéir. Puis, ceux de cette île vous obéiront et croiront au Dieu que j'adore maintenant...

— Et à quelle occasion? demanda Almatrase.

— Je viens de soutenir un combat contre ces deux chevaliers; un combat dont je croyais sortir aisément vainqueur... Or, j'ai vu que leur Dieu est le vrai Dieu, et que les nôtres ne sont que faux et mensongers. Qu'il vous suffise de savoir cela, sans vous en occuper davantage.

Almatrase ne répliqua plus rien et devint toute songeuse.

En ce moment, ils entrèrent au château. Le géant fut conduit dans sa chambre et étendu sur un lit. Almatrase, qui connaissait l'art de guérir les plaies, soigna les siennes. Elle y mit tant de dévoûment qu'elle put l'assurer de sa prompte guérison. C'est pourquoi elle pria affectueusement les deux chevaliers de ne pas l'abandonner de quelques jours.

— Je vous promets, leur dit-elle, pendant votre séjour ici, un traitement égal à votre mérite.

Cette offre arriva bien à point pour Vaillades et son compagnon, qui étaient fatigués de la longue tourmente qu'ils venaient d'essuyer.

Ils envoyèrent donc chercher leurs mariniers qui furent très heureux d'apprendre la nouvelle de la victoire obtenue sur Argamont.

Quadragant et Vaillades, qui étonnaient tout le monde par leur prouesse, demandèrent à leur hôte où était son petit-fils Ardadil-Canile.

— Seigneurs, répondit-il, le grand soudan de Liquie me dépêcha naguère un gentilhomme chargé de lettres pressantes, dans lesquelles il me priait de lui envoyer Ardadil, pour le faire lieutenant-général de l'armée qu'il lève, de concert avec les soudans de Perse, d'Allape, de Babylone et de plusieurs autres pays. Il espérait ruiner l'empereur et l'empire de Constantinople. Ils ont appris qu'Amadis de Gaule, l'un des meilleurs chevaliers du monde, Esplandian son fils, et un grand nombre d'autres chevaliers chrétiens par lesquels la Thrace fut secourue lors de notre fatale entreprise, étaient retenus quelque part, enchantés. Maintenant que cet Amadis et les siens sont si bien empêchés, il est certain que l'empire pourra être aisément subjugué et l'empereur emmené captif. C'est dans cet espoir que les rois païens lèvent de si fortes armées pour se réunir bientôt dans le port de Ténédos, en Phrygie. Mon fils Canile doit y être arrivé, je pense, avec ceux de l'Asie-Mineure et quelques autres chevaliers des pays voisins. Vu les lointains pays qu'ils doivent parcourir, il n'est guère possible qu'ils soient réunis avant la fin du mois d'août.

On n'était alors qu'au commencement du mois de mars. C'est pourquoi Quadragant et Vaillades, entendant ces nouvelles, résolurent d'aller secourir l'empereur de Constantinople s'ils ne retrouvaient pas leur compagnon pendant le mois de juillet.

Pour ne pas trop nous éloigner de celui qu'ils allaient chercher, nous les laisserons avec le géant qu'ils firent baptiser avec toute sa famille et nous vous dirons ce qui arriva à Alquife et au chevalier qu'elle conduisait.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment la barque dans laquelle naviguaient Périon de Gaule, surnommé le chevalier de la Sphère, et Alquife, vint aborder sur les rives d'une très belle île, et des aventures qui lui advinrent.**



Vous avez déjà su comment le chevalier de la Sphère et sa demoiselle rentrèrent dans la barque des singes.

Pendant les huit premiers jours ils ne trouvèrent pas d'aventures; mais le neuvième, le vaisseau mouilla au pied d'un rocher élevé, au bas duquel serpentait un sentier qui conduisait au sommet de la montagne.

Alquife le montra à Périon, et lui dit :

— Sire chevalier, je vous prie, par la foi que vous devez à Dieu et à celle que vous aimez, de prendre ce chemin. Il vous conduira au haut de ce rocher, où vous trouverez un pays plat, et une grande fontaine au milieu. Vous m'attendrez là et vous n'en sortirez sous aucun prétexte sans avoir reçu de mes nouvelles. Qu'il vous souvienne toujours de la promesse que vous m'avez faite!...

— Demoiselle, répondit Périon, soyez sûre que je mourrai plutôt que de transgresser vos ordres.

Aussitôt il descendit à terre, monta sur son destrier et gravit le rocher jusqu'à ce qu'il eût rencontré la plaine qu'Alquife venait de lui signaler.

Déjà le soleil était couché, et, comme il faisait presque nuit, Périon résolut de ne pas aller plus avant et d'attendre là le lendemain.

En conséquence, il descendit de cheval, mangea les provisions qu'il avait eu soin d'emporter avec lui et s'endormit jusqu'au lever de l'aurore.

L'aurore venue, il remonta sur son destrier et se mit à chevaucher à l'aventure. Il avait déjà marché jusqu'au milieu du jour, lorsqu'il aperçut la fontaine dans le lieu le plus charmant et le plus pittoresque que l'on pût imaginer.

L'eau sortait par douze canaux à travers un pilier sur lequel était élevée la statue d'un chevalier. Sauf le heaume et le gantelet, ce chevalier était armé de toutes pièces; il tenait dans sa main gauche une couronne d'empereur et dans la droite une plaque de cuivre doré sur laquelle étaient gravés en latin les mots suivants :

« Lorsque cette couronne sera exposée aux plus grands dangers, lorsque les cris horribles et les hurlements effroyables s'apaiseront, alors fleurira la fleur de la chevalerie, alors elle viendra ici pour abaisser l'orgueil d'un grand nombre avec la nouvelle épée qu'elle aura conquise. »

Périon éprouvait un grand plaisir à lire et à re-

lire cette prophétie, et à admirer l'antiquité de cette statue. Il se souvint, à ce propos, avoir entendu dire au roi Amadis son père, qu'il y en avait une semblable à Constantinople sur la porte du puits qu'on attribuait à Apollidon.

Pendant que le chevalier de la Sphère admirait cette merveille, il remarqua que deux des singes de la barque l'avaient suivi, et lui dressaient une tente, dans laquelle ils déposèrent une telle quantité de viande, qu'elle suffisait pour le nourrir pendant plus de quinze jours.

Au même instant, il entendit un hennissement de chevaux qui lui fit tourner la tête de toutes parts pour voir ce que c'était. Bientôt apparut dans le lointain un géant à cheval, tenant en son poing un fort épieu. Dix hommes bien armés le suivaient au pas. Ils conduisaient un chariot traîné par quatre chevaux, sur lequel était lié et garrotté un vieillard à barbe blanche. Derrière lui étaient assis deux chevaliers encore couverts de leurs armes, les pieds et les mains chargés de fers.

Le géant ne put voir Périon qu'à une distance assez longue ; mais, aussitôt qu'il l'aperçut, il lui cria en brandissant son épieu :

— Chétive créature ! quel est le diable qui t'a conduite ici pour y finir si malheureusement ta vie ?...

Le chevalier de la Sphère, sans s'étonner ni s'émouvoir de cette menace, agita rapidement sa lance et lui répondit :

— Par mon chef, grand vilain ! tu choisis mal le moment de m'insulter. Jésus-Christ, mon guide, fatigué de la tyrannie dans laquelle tu passes ta vie, va me donner le courage de venger tes victimes en envoyant ton âme à ce diable dont tu me parles !...

Le géant fut tellement irrité de cette réplique, qu'il piqua son cheval pour courir sus au chevalier de la Sphère.

Mais celui-ci le prévint et lui donna un tel coup de lance à l'épaule droite, que la douleur le força de lâcher l'épieu. Le géant, toutefois, saisit rapidement une massue de fer qui pendait à l'arçon de sa selle, et, pendant qu'ils tournaient bride au bout de la carrière pour se rejoindre, le cheval du païen mit le pied dans une ornière et renversa son maître si lourdement, qu'il lui rompit le cou.

Le chevalier de la Sphère, voyant cela, mit aussitôt pied à terre, vola à lui, lui coupa la tête et remonta aussitôt à cheval. Il venait d'entendre ceux qui conduisaient les prisonniers crier à haute voix :

— Traîtres ! traîtres ! vous mourrez tous sans rémission, et rien ne saurait vous sauver !...

A ces mots, Périon vit venir à son secours trois chevaliers qui galopaient vers lui à bride abattue. Ils portaient tous un écu d'or au milieu duquel était peinte une croix rouge comme du sang. Ces trois guerriers, voyant que ce combat de dix contre un allait être inégal, résolurent de porter secours au plus faible. Aussitôt, baissant la visière de leurs casques, ils se précipitèrent contre les gens du géant, et, du premier coup, en terrassèrent trois.

Le chevalier de la Sphère, stupéfait d'un secours si prompt et si inespéré, voulut prouver à ses amis qu'il prétendait à une part du gâteau. Aussi tous quatre se mirent tellement en mesure de tenir tête à leurs ennemis, qu'en quelques instants tous les dix étaient morts...

Les trois croisés désiraient ardemment connaître quel pouvait être ce chevalier si valeureux, qu'ils venaient de secourir. Ils crurent un instant que c'était Amadis ou Esplandian son fils ; mais ils changèrent d'avis, lorsqu'ils se rappelèrent qu'ils étaient encore enchantés.

— Peut-être est-ce Norandel ou Frandalo, disaient-ils ; cependant, quelque valeureux qu'ils soient, ils n'égalent pas cet étranger.

Ils s'adressèrent donc à lui et le prièrent courtoisement de leur dire son nom.

— Seigneurs, répondit-il, la croix que vous portez, votre titre de chrétien et le bon secours que j'ai reçu de vous m'engagent à me rendre à votre prière. Mon nom, tant qu'il plaira à la demoiselle qui m'envoie ici, est le chevalier de la Sphère ; mais ceux qui me connaissent me nomment Périon de Gaule, fils d'Amadis de la Grande-Bretagne.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que les trois chevaliers l'embrassaient en bénissant Dieu de cette bonne rencontre.

## CHAPITRE XXXV

Comment, après avoir été secouru dans sa lutte contre le géant et ses gens par trois chevaliers inconnus, Périon apprit d'eux leurs noms et leur sexe.

Si le chevalier de la Sphère fut heureux et étonné, il ne faut point le demander. Ces trois vaillants chevaliers le connaissaient, mais il ne les connaissait en aucune façon.

— Comment ! leur dit-il après les premiers embrassements, nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres ?...

— Etrangers ? répondit l'un d'eux. Etrangers ? Y songez-vous bien ? Mais, pour ma part, je suis votre cousin Talanque, puisque je suis le fils du vaillant Galaor, lequel est le frère du roi votre père ; celui-ci se nomme Maneli, chevalier des plus estimés parmi les plus valeureux.

— Cette aventure, dit Périon, est pour moi une des plus agréables que j'eusse pu souhaiter. Mais, dites-moi, je vous prie, quel est ce troisième personnage ?

— Chevalier, répondit Talanque, c'est la reine Califie que je dois épouser. Je n'eusse jamais pensé, sur ma foi, que, dans une poitrine de femme, battît un cœur si généreux.

Talanque alors fit venir la reine et lui dit :

— Madame, vous avez dans vos mains le frère du prince chrétien que vous haïssez le plus, comme vous me l'avez dit si souvent...

Talanque plaisantait en disant ces mots, car la reine de Californie publiait souvent, et partout où elle se trouvait, qu'elle tenait plus à l'empereur Esplandian qu'à tous les hommes du monde, tant en souvenir de la noble et loyale réception qu'il lui avait faite à Constantinople, que parce qu'il lui avait donné un mari vertueux et plein de prouesse.

C'est pourquoi, sachant qu'elle était devant Périon, elle leva la visière de son heaume, et, mettant un genou en terre, elle voulut lui baiser les mains. Périon la releva et lui dit :

— Comment, madame ! est-ce ainsi que l'on accueille en Californie ceux que l'on hait pour l'amour de leurs parents ?...

— Chevalier, répondit la reine, les femmes sont soumises à la volonté de leurs maris ; soyez assuré que, sans lui, vous ne sortiriez pas de mes mains sans souffrir la mort ou tout au moins une longue et cruelle prison !...

Chacun se prit à rire de la gracieuse naïveté avec laquelle la reine prononça ces paroles.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, les prisonniers qui étaient liés dans le chariot trouvèrent le moyen de couper leurs cordes et de venir au devant du chevalier de la Sphère. Celui-ci s'adressa au vénérable vieillard qui marchait au devant d'eux et lui dit :

— Seigneur, quelle infortune vous réduisit à un âge si avancé dans une aussi profonde misère ?

— Sire, répondit le vieillard, je bénirai toute ma vie le Seigneur et vous, qui m'avez délivré de la mort !... Avant que je vous en dise davantage, je vous supplie, en l'honneur de Dieu, de m'octroyer un don qui vous coûtera peu et que vous ne me refuserez pas, je crois, si j'en juge par la bonté qui est peinte sur votre visage et par la misère dans laquelle je vis depuis longtemps.

— Père vénérable, dit le chevalier, je vous accorderai tout ce que vous désirerez.

— Ce que je requiers de vous, reprit le bonhomme, c'est que vous me laissiez en liberté et que pour le moment, vous ne vous informiez pas davantage de moi. Je reconnaîtrai longtemps cette grâce signalée...

— Certes, dit Périon, puisque vous voulez ainsi vous cacher de moi, j'y consens volontiers.

Il demanda alors aux deux autres par qui ils avaient été enchaînés ; mais ils étaient tellement malades, qu'ils ne purent d'abord reconnaître celui qui leur parlait, bien qu'ils fussent à sa recherche avec Lisvart. Du reste, comme ils étaient couverts de leurs heaumes et que leurs visières étaient baissées, il n'était pas étonnant que Périon lui-même ne pût les reconnaître.

Après qu'ils eurent repris leurs esprits, ils parurent se réveiller d'un songe, et, levant leurs bras au ciel, ils s'écrièrent :

— Dieu ! qu'est-ce ceci ? Est-ce possible ? Nos yeux nous tromperaient-ils, par hasard ?

En disant ces mots, ils ôtèrent leurs heaumes et se baissèrent pour baiser les pieds de Périon. Celui-ci, reconnaissant en eux deux de ses compagnons, Languines et Abies d'Irlande, fut si heureux de les revoir, qu'en les embrassant il dit aux chevaliers croisés :

— Mes amis, si vous saviez qui sont ces gentilshommes, vous partageriez mon bonheur !

Il leur raconta alors comment ils étaient partis ensemble de la Grande-Bretagne et par quelle aventure ils avaient été séparés.

Pendant que Talanque, Maneli et la reine Califie s'émerveillaient grandement de ce récit, le chevalier les conduisit tous dans sa tente. Toutefois, avant qu'ils n'y arrivassent, le vieillard se déroba à leur vue, monta sur un des chevaux qui venaient de perdre leurs maîtres, et s'enfuit au grand galop à travers la forêt.

Le chevalier de la Sphère se prit à rire de cette fuite soudaine et dit à ses compagnons :

— Je crois que ce bonhomme pense être encore poursuivi par le géant. Voyez, je vous prie, si la peur lui donne des ailes. Je le lui pardonnerais de meilleur cœur si je savais son nom. Mais vous qui avez été avec lui, dit-il à Languines et à Abies, vous pourriez bien, je crois, me donner ce renseignement.

— En bonne foi, répondit Languines, nous le connaissons aussi peu que vous... car sachez qu'à peine sortis, mon compagnon et moi, du port de Constantinople, où nous nous étions embarqués pour aller à votre recherche, il s'éleva une telle tempête, qu'au bout de trois semaines nous nous trouvâmes en Palestine, tout près de Jaffa, où nous descendîmes pour faire radouber nos vaisseaux et prendre de l'eau douce qui venait de nous manquer. Nous fîmes sortir nos chevaux du vaisseau, puis, armés de toutes pièces, nous allâmes visiter la contrée. Le hasard nous conduisit dans un bosquet sous lequel coulait en murmurant un petit ruisseau. Après avoir bu de cette eau, nous nous en lavâmes les mains et le visage. Par malheur, pendant que nous nous rafraîchissions, nous fûmes chargés et surpris par quinze chevaliers qui sortaient d'un épais taillis, et contre lesquels nous nous défendîmes longtemps. Cependant, nous voyant condamnés à mourir, nous laissâmes nos armes et nous rendîmes, après avoir tué cinq des leurs. Les dix autres auraient eu beaucoup à faire pour nous réduire, si le géant qui gît mort dans cette prairie ne fût arrivé en conduisant dans un chariot le vieillard qui vient de fuir. Toute résistance devenait inutile et dangereuse. Nous nous rendîmes et nous laissâmes enchaîner, ainsi que vous venez de nous voir tout à l'heure.

— Par mon chef ! répondit Périon, je n'ai jamais ouï parler de si grande merveille. Le meilleur est, Dieu merci ! que l'issue en est bonne.

Comme ils n'avaient pas mangé de tout le jour, Périon leur fit apporter les mets que les singes avaient déposés dans la tente. Ils s'en nourrirent, non sans regretter Lisvart et leurs autres compagnons, qui étaient le jouet de la tempête, comme vous allez le voir tout à l'heure.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment le vaisseau sur lequel étaient Lisvart, Florestan, Parmenir, et Galvanes, fut lancé sur la côte, près la grande cité de Trébisonde ; et des propos qu'ils eurent avec l'empereur et les dames.**

Le destin persécuta si souvent ceux qui allaient à la recherche de Périon, que leurs vaisseaux, séparés dans diverses circonstances, finirent par se perdre de vue.

Le vaisseau que montaient Parmenir, Galvanes, Lisvart et Florestan vint, après avoir échappé à plusieurs naufrages, entrer dans le port de Trébisonde. Ils y trouvèrent un navire vénitien chargé de marchandises, qui n'attendait qu'un bon vent pour faire voile vers l'Italie.

Les chevaliers s'informèrent auprès des mariniers du vaisseau des coutumes du pays et des nouvelles qui y circulaient.

— Seigneurs, répondirent les marchands, nous y avons entendu, il y a quelques jours, le récit d'une merveilleuse aventure.

— Laquelle ? dit Lisvart. Veuillez, je vous prie, être assez courtois pour nous en faire part.

— Sachez, répondit l'un d'eux, que l'empereur était dans son palais avec l'impératrice et ses deux filles, lorsqu'une demoiselle élégamment vêtue, portant au cou un écu et une épée très richement garnie, y entra au milieu de la foule étonnée. Cette dame conduisait par la main un noble et beau jouvenceau, tout armé ; il avait la tête nue et paraissait d'une extrême jeunesse.

Il raconta alors ce qui était arrivé à Périon de Gaule et à Alquife. Les chevaliers reconnurent aisément le compagnon qu'ils cherchaient dans le portrait que leur en tracèrent les marchands ; mais ils ne pouvaient expliquer toutefois par quelle aventure il était arrivé dans ce pays. Ils résolurent donc de mettre pied à terre et d'aller trouver l'empereur, qui pourrait leur donner des nouvelles de Périon.

Les chevaliers et surtout Lisvart, qui était un des plus beaux hommes que l'on pût trouver, s'équipèrent de leur mieux. Ils montèrent à cheval, entrèrent dans la ville et vinrent au palais, où ils descendirent. Sans s'arrêter au dehors, ils passèrent outre et entrèrent dans une salle où était l'empereur, entouré de beaucoup de chevaliers et de dames.

Leur entrée fut très solennelle ; on les laissa approcher de l'empereur, auquel Lisvart s'adressa en ces termes :

— Sire, votre haute renommée s'étend dans tout le monde ; votre bonté est connue de tous : c'est elle qui nous amène ici, mes compagnons et moi, non-seulement pour présenter nos hommages à votre puissante majesté, mais aussi pour recevoir des nouvelles de celui que naguère vous avez armé chevalier, à la demande d'une demoiselle qui l'amenait dans ce pays. Et, comme je n'ai jamais eu d'autre désir que celui d'être fait chevalier de sa main, je vous supplie très humblement de me dire ce qu'il est devenu, afin qu'après l'avoir trouvé, j'obtienne de lui ce que je souhaite si ardemment.

L'empereur, toujours gracieux, répondit amicalement à Lisvart :

— Vous et les chevaliers vos compagnons, soyez ici les bienvenus ! Quant à celui que vous cherchez, je n'en ai pas de nouvelles ; ce qui m'attriste, car je l'aimais par-dessus tout, à cause de son grand courage. Il est parti de cette cour d'une façon si étrange, que je crois rêver quand j'y pense.

— Sire, je dois vous déclarer qu'il est fils de la belle Oriane et du preux chevalier Amadis de Gaule, roi de la Grande-Bretagne.

— Par ma couronne ! je suis émerveillé d'apprendre que celui que j'ai fait chevalier est le fils du plus célèbre prince de la terre ! Sur ma foi, j'éprouve à présent un immense désir de le recouvrer. et si jamais il revient ici, je lui ferai expier son peu de courtoisie.

Il regarda alors plus attentivement Lisvart et lui dit :

— Je crois que vous devez être son parent, car vous lui ressemblez beaucoup.

— Sire, répondit Lisvart, jusqu'à ce que Dieu m'ait rendu digne de nommer ceux dont je descends, je desire rester inconnu.

L'empereur n'insista pas davantage. Il manda le duc de la Fonte et lui ordonna de le conduire, ainsi que les autres étrangers, vers l'impératrice.

Le duc obéit, et prenant Lisvart par la main, il le présenta à l'impératrice : Lisvart lui baisa la main ; l'impératrice lui rendit un baiser en lui disant :

— Beau damoisel, soyez le bienvenu, et vous aussi, nobles étrangers !

Lisvart avisant les deux infantes Onolorie et Gricilerie, leur fit un salut très respectueux. Le duc de la Fonte leur dit alors que l'empereur le leur envoyait.

— En bonne foi, répondit Gricilerie, il a raison de vouloir que j'accueille gracieusement ce damoisel, car outre qu'il est beau, je le crois descendu d'un puissant lignage ; je ne sache pas avoir jamais rencontré personne qui ressemblât davantage à mon chevalier ! aussi, beau damoisel, nous vous prions de nous dire le nom de celui que vous cherchez, de ce noble inconnu qui a gardé un silence absolu malgré nos supplications.

Pendant que Gricilerie prononçait ces mots, l'Amour, qui ne pardonne à personne, perça le cœur de Lisvart et celui d'Onolorie d'un même trait. Leurs yeux se donnèrent immédiatement un remède à cette adorable blessure, et se promirent à l'instant la guérison et le bonheur.

Lisvart déguisait avec peine ce sentiment en répondant à Gricilerie :

— Madame, le chevalier que vous désirez connaître est le fils du roi Amadis de Gaule, et se nomme Périon. Ce serait perdre le temps que de vous en dire davantage. La renommée universelle du père rejaillit noblement sur la tête du fils, qui a déjà prouvé avec bonheur qu'il est digne de son sang.

— Beau sire, dit Onolorie, est-ce seulement pour retrouver Périon que vous êtes venu à la cour ?

— Oui, madame, jusqu'aujourd'hui, répondit il ; mais désormais je prévois que j'aurai d'autres raisons pour y revenir, si elles pouvaient vous être agréables.

Onolorie le remercia très affectueusement, et, pour mieux déguiser sa pensée, elle lui dit :

— Vous avez été bien inspiré de venir céans pour avoir promptement des nouvelles de votre compagnon, car la demoiselle qui l'amena nous est très dévouée, et il ne se passera pas longtemps avant qu'elle ne soit de retour.

Onolorie parlait ainsi pour pouvoir arrêter plus longtemps Lisvart auprès d'elle.

Près d'elle se tenait Griliane, fille du duc d'Ortilense. Elle avait soigneusement observé la physionomie des deux amants, et avait facilement deviné ce qui se passait en eux. C'est pourquoi, pensant leur être agréable, elle dit à Onolorie :

— Madame, trouveriez-vous mauvais de prendre ce beau damoisel pour votre gentilhomme, car je ne vis jamais homme plus digne de servir une aussi belle demoiselle que vous.

Ces mots firent monter au visage de l'infante une légère rougeur qui augmenta sa beauté et qui enhardit Lisvart à répondre :

— Madame, je vous remercie très humblement du bien que vous me voulez : toutefois, comme je n'ai encore rien fait pour me rendre digne d'elle, à Dieu ne plaise que j'ose me nommer son gentilhomme, car s'il lui plaisait de m'accepter pour tel, je m'estimerais le plus heureux mortel de la terre.

— Oui vraiment, dit Onolorie, je vous accepte, et dorénavant je vous prie de vous considérer comme tel.

Lisvart mit alors un genou en terre et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites l'empereur entra, et après s'être longtemps entretenu avec les dames, il manda un de ses maîtres d'hôtel et lui ordonna de conduire ces gentilshommes dans l'une des meilleures chambres du palais. Puis il les envoya chercher quand sonna l'heure du repas, et leur fit avec une amabilité parfaite les honneurs du festin qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit.

Lisvart reposa très peu. Il ne cessa de soupirer après celle qui tenait à l'accepter pour son service. Aussi il se disait, tout en s'entretenant avec lui-même :

— Malheureux Lisvart, que va-t-il t'arriver ! qu'espères-tu ! prétends-tu égaler les vertus et les mérites de ton père et ceux de ton aïeul Amadis pour te rendre digne d'une si haute faveur !... Toi qui n'es pas même chevalier tu portes tes regards là où ils n'osèrent jamais lever les leurs ! Non ! non ! c'est t'abuser toi-même ; apprends donc à te commander et trouve le moyen de te retirer avant d'entrer plus avant dans ce labyrinthe !...

Mais il changeait tout aussitôt de résolution, de sorte qu'il ne savait à quoi s'arrêter.

Onolorie de son côté ne cessa de soupirer pendant toute la nuit. Elle avait constamment devant les yeux la beauté de son nouvel ami, et brûlait pour lui d'une flamme qui lui était encore inconnue. C'est ainsi que ces deux amants passèrent la nuit.

Le lendemain, Lisvart, Parmenir, Galvanes et Florestan se préparèrent à partir et allèrent trouver les dames à la chapelle.

Ils y virent Onolorie qui ressemblait à une divinité. Ses beaux cheveux blonds étaient entourés d'une brillante couronne d'or enrichie de perles fines. Un voile de soie dorée était attaché à son front. Sa beauté éblouit Lisvart, muet d'admiration !

Auprès d'elle était agenouillée Gricilerie, qui ne le cédait en rien à sa sœur, de sorte qu'en les comparant on n'aurait pu savoir à laquelle des deux l'Amour avait donné ses plus beaux et ses plus ravissants attraits.

Griliane, Bridelnie et plusieurs autres dames et demoiselles entouraient les deux célestes créatures. Celui qui eût alors demandé à Florestan et à Galvanes ce qu'ils pensaient de ces deux dames, eut incontestablement appris la préférence de Florestan pour Griliane et celle de Galvanes pour Bridelnie.

Je vous laisse à penser maintenant avec quelle dévotion ces chevaliers entendirent la messe. Ils adressèrent sans doute leurs prières à ces charmantes divinités, et ils eussent volontiers sacrifié, je crois, leur part du paradis céleste pour posséder un seul instant une part du paradis terrestre promis par ces suaves beautés.

Le prêtre ayant achevé l'office, l'empereur se leva. Lisvart et ses compagnons vinrent lui souhaiter le bonjour, et on descendit dans une salle où les couverts étaient dressés.

## CHAPITRE XXXVII

Comment une demoiselle étrangère vint vers l'empereur de Trébisonde et demanda un don à l'infante Onolorie, qui le lui octroya à la légère.

Au moment où cette noble compagnie de seigneurs et de dames s'ébaudissait le plus et le mieux, au moment où les violons commençaient à sonner la sortie de table et l'entrée en danse, survint une demoiselle grande outre mesure, mais, au demeurant, la plus belle du monde.

Elle était vêtue d'un sami blanc, découpé et attaché avec boutons d'or et chatons de pierrres orientales ; sur sa tête elle portait une guirlande de fleurs, sous laquelle se montrait force cheveux blonds, soyeux et déliés ; enfin, elle avait un ensemble d'attraits et de perfections tel, qu'elle ne pouvait manquer d'inspirer le désir aux plus froids et aux plus aveugles.

A côté d'elle, marchaient deux vieillards, ayant une longue barbe fleurie blanche, laquelle était tressée bien proprement avec cordonnets de soie et d'or ; et, derrière ces deux vieillards et cette demoiselle, se tenaient trois chevaliers armés de toutes pièces.

En demoiselle bien apprise, l'inconnue s'avança

cvrs l'empereur de Trébisonde et s'apprêta à mettre les genoux en terre pour lui baiser les mains. Mais lui, à cause d'elle et de son bon équipage, la releva fort gracieusement, et lui demanda ce qu'elle souhaitait.

— Sire, répondit-elle, votre grande bonté, si connue partout, m'a enhardie à sortir de mon pays et à venir en cette cour, pour y chercher remède à une affaire d'importance.

— Vous pouvez librement demander ce qu'il vous plaira, dit l'empereur, j'y satisferai dans la mesure de mon possible.

La demoiselle remercia très humblement et reprit :

— Puisque vous me faites tant de grâce, Sire, permettez-moi donc de demander un don à madame Onolorie, votre fille, et priez-la, s'il vous plaît, de vouloir bien me l'octroyer.

— Ma fille ne sera pas à votre endroit moins libérale que moi, dit l'empereur.

La demoiselle inconnue s'avança vers Onolorie et lui dit, avec une humble contenance :

— Très vertueuse et très excellente princesse, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je m'adresse à vous comme à la plus belle et à la plus gracieuse créature qui soit aujourd'hui entre les vivants, pour obtenir un don qui vous coûtera peut-être un peu. Si j'y tiens si fort, c'est que ma vie en dépend.

— Demoiselle, ma mie, répondit la princesse, vous aurez de moi tout ce qui est en ma puissance. Que souhaitez-vous ?...

— Princesse, dit l'inconnue, je souhaite que vous ordonniez à ce beau jouvenceau assis auprès de vous, de me suivre, lui seul et sans plus tarder, en quelque lieu que je le voudrai conduire, assurée que je suis qu'il vous obéira en tout !

Onolorie comprit aussitôt quelle faute elle avait commise en s'engageant aussi témérairement. Elle devint toute pensive, navrée au fond et en grande perplexité à propos de cette demande inattendue, qui ne consistait en rien moins qu'à lui enlever le seul bien qu'elle aimât vraiment au monde... Elle chercha dans son esprit le moyen de tourner la difficulté.

— En bonne foi, demoiselle ma mie, répondit-elle, ce jouvenceau est si nouveau en cette cour, j'ai si peu fait pour lui, que j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette proposition... Le plus sûr, à ce qu'il me paraît, est que vous l'en priiez vous-même : peut être vous l'accordera-t-il... Quant à moi, je n'ai aucun droit sur lui, et je serais indubitablement refusée...

Mais Lisvart, la voulant assurer du contraire, se leva soudain, et, mettant le genou en terre, il lui dit :

— Madame, puisque vous avez octroyé un don à cette demoiselle, il vous plaira sans doute de m'en octroyer un aussi ?

— Beau jouvenceau, répondit doucement Onolorie, je le veux très bien...

— Je vous supplie donc, madame, reprit Lisvart, de satisfaire à ce dont elle vous a requis, et de me permettre de la suivre où elle voudra me conduire...

Assiégée ainsi de tous côtés, Onolorie comprit qu'elle ne pouvait pas reculer.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise ! dit-elle en étouffant un gros soupir.

— Je suis prêt à vous suivre, demoiselle, dit Lisvart à l'inconnue, après avoir salué et remercié bien humblement l'infante.

— Ce sera donc dès maintenant, répondit l'inconnue.

Et, de ce pas, prenant l'un et l'autre congé de la cour, ils délogèrent, suivis des deux vieillards et des trois chevaliers armés de toutes pièces.

COLLECTION

DES

# ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, *quai des Grands-Augustins*.

ALFRED DELVAU

# COLLECTION DES ROMANS DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME TROISIÈME




PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

PAGES.

Étude sur cette nouvelle traduction des Amadis. . . . . . . . . . . . I
Amadis. — Les Héritiers d'Amadis. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1
Amadis. — Le Chevalier de l'Ardente Épée. . . . . . . . . . . . . . . . 49
Histoire amoureuse de Flores et de Blanchefleur. . . . . . . . . . . . . . 97
Witikind ou la Chanson des Saxons. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 122
Rustem, Roman de chevalerie persan, du poëte Firdousi. . . . . . . . . . . 135
Mélusine. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 145
De quelques emprunts faits par les modernes aux anciens (XIIe et XVIIe siècles. . 188
Poésie du XVIe siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 192
Pierre de Provence. — Cléomades et Claremonde. . . . . . . . . . . . . . 193
Le Roman de la Rose. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 230
L'Abenaki. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 238
Poésies du XVIe siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 239
Jean de Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 241
Micromégas. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 271
Le Taureau Blanc, roman syriaque. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 278
Geoffroy à la Grant Dent. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 289
Histoire et plaisante Chronique de Petit Jehan de Saintré et de la Dame des Belles-Cousines. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 312

ETUDE

SUR CETTE NOUVELLE TRADUCTION DES

# AMADIS

# ÉTUDE

## SUR CETTE NOUVELLE TRADUCTION DES

# AMADIS

---

Voici un livre espagnol qui pourrait bien être français, — c'est-à-dire picard. Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, lieutenant du roi François Ier, en son gouvernement de Picardie, avouait l'avoir traduit du castillan, — tout en faisant ses réserves en faveur de sa nation. D'un autre côté, cette série des *Amadis* a été attribuée, tantôt à un Portugais, Vasco de Lobeira, tantôt à un Italien, Féralite, disciple de Pétrarque, tantôt à un Espagnol, Garcias Ordognès de Montalvo; il y a même des savants qui prétendent que ce curieux ouvrage a été écrit originairement en langue grecque.

Voilà bien des raisons de croire que l'ouvrage est picard, n'est-ce pas? Dans tous les cas, nous avons le bénéfice du doute, et, à cette cause, nous continuerons à croire que les Espagnols nous ont emprunté la fable des *Amadis*. Quant aux pompons et aux affiquets de style dont ils ont cru devoir l'affubler, — ainsi qu'ils font pour leurs femmes et pour leurs mules, — nous leur en laissons volontiers la gloire et la responsabilité. Ce que nous réclamons comme nôtre, c'est purement et simplement l'histoire d'*Amadis* et de *Galaor*, — c'est-à-dire deux ou trois volumes sur les trente ou quarante qui composent cette interminable série.

Car, il faut l'avouer à nos lecteurs, nous ne leur donnons ici que les quatre volumes in-folio de la Bibliothèque impériale. Si nous leur avions donné tous les volumes qui traitent des *Amadis*, ils auraient pu nous traiter de bourreaux, — et avec infiniment de raison, quoiqu'en somme, nous n'eussions fait que notre devoir.

Mais cela ne les eût pas avancés du tout. L'histoire des *Amadis* a un commencement, — mais elle n'a pas de fin. Le procédé employé pour cela est aussi simple que peu coûteux. Vous prenez un homme bien constitué et vous lui faites faire un enfant. L'homme s'appelait Périon, l'enfant s'appellera Amadis. Amadis grandit et devient homme : vous le faites marcher sur les traces de son père, et il a un enfant, à son tour. Le père s'appelait Amadis, l'enfant s'appellera Esplandian. Puis, de Périon en Amadis, d'Amadis en Esplandian, d'Esplandian en Lisvart, de Lisvart en Amadis de Grèce, vous arrivez jusqu'au règne de

Louis-Philippe, — après dix-huit cents ans de pérégrinations. Le voyage serait un peu long, et il pourrait vous fatiguer outre mesure.

Eh bien ! c'est ainsi, — ou à peu près ainsi, — qu'ont procédé les auteurs, translateurs, continuateurs et imitateurs des *Amadis*. Nous ne demandons pas la croix de la Légion-d'Honneur, pour avoir sauvé nos contemporains du danger de lire deux cents volumes; mais cela mérite considération, et nous comptions sur cette bonne action, pour nous faire pardonner les défectuosités qui pourront se rencontrer dans cette présente traduction.

Mademoiselle de Lubert — couronnée Muse par ce galant centenaire qui avait nom Fontenelle — avait osé aller jusqu'au deuxième livre de la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts.

M. de Tressan — ce *dérangeur* des romans de chevalerie — avait osé aller jusqu'au troisième livre.

Nous avons été plus audacieux : nous ne nous sommes arrêtés qu'au douzième.

## II

Peut-être, après tout, que nos lecteurs ne nous sauront pas le moindre gré de notre audace. Et cependant, nous n'avons été si courageux qu'en vue de leur être agréables.

Certes, on peut reprocher aux derniers livres de ressembler aux livres du milieu, — de même qu'on peut reprocher aux livres du milieu de ressembler aux livres du commencement. Ce sont toujours des batailles, toujours des enchantements, toujours des amours. Nous le savons bien; mais est-ce que la vie réelle est composée d'autre chose? Est-ce que le canevas n'est pas toujours le même? Est-ce que la monotonie n'est pas sauvée par la broderie?

Eh bien ! la broderie existe dans cette série d'*Amadis* que nous faisons défiler devant vous, — une broderie charmante, gaie et tapageuse à l'œil et à l'esprit. Amadis et Galaor n'aiment pas de la même façon. Les combats du chevalier de l'Ardente Epée sont d'un autre genre que ceux du chevalier de la Mer. Il y a trop de géants pourfendus, — d'accord. Mais ces géants-là vaincus par de vaillants chevaliers beaucoup plus petits qu'eux, n'est-ce pas une allégorie, — celle de la matière vaincue par l'esprit, de la force brutale vaincue par le sang-froid et le courage? N'est-ce pas, en un mot, l'éternelle fable de David et de Goliath?

Que si, d'aventure, on reprochait à ce roman la prodigieuse consommation de géants qu'il fait, — « comme en se jouant, » — nous rappellerions que si l'on n'en voit plus aujourd'hui parmi nous, race de pygmées, on en a vu beaucoup autrefois, et nous en donnerions comme preuve le chapitre 1er du livre II de *Pantagruel :*

« Le premier géant fut Chalbroth,

« Qui engendra Faribroth,

« Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes et régna au temps du déluge,

« Qui engendra Nembroth,

« Qui engendra Atlas, qui, avec ses épaules, garda le ciel de tomber,

« Qui engendra Goliath,

« Qui engendra Erix, lequel fut inventeur du jeu des gobelets,

« Qui engendra Titye,

« Qui engendra Eryon,

« Qui engendra Polyphême,

« Qui engendra Cace,

« Qui engendra Etion, lequel premier eut la jaunisse pour n'avoir pas bu frais en été, comme témoigne Bertachin,

« Qui engendra Encelade,

« Qui engendra... »

Mais je vous fais grâce des cinquante autres géants dont l'énumération annotée vous conduirait jusqu'au noble Pantagruel, — le héros de maître François Rabelais. Vous êtes convaincus maintenant, je suppose, que les *Amadis* n'en ont pas fait une consommation si exorbitante.

Et, pendant que je parle de l'œuvre de l'immortel Tourangeau, — moins Tourangeau que Parisien, cependant, — laissez-moi signaler un rapprochement assez curieux entre la description que fait du *Palais d'Apollidon* Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et celle que fait Rabelais de l'*Abbaye des Thélémites*. C'est, à très peu de chose près, la même description, et qui l'a lue dans *Gargantua* peut s'abstenir de la lire dans *Amadis*.

Lequel l'a emprunté à l'autre?

La *Chronique gargantuine* — l'embryon du *Gargantua* que nous connaissons aujourd'hui, — parut en 1532. Les premiers livres de la traduction d'*Amadis*, par Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, parurent en 1540, — huit ans après. L'avantage de la date est pour Rabelais.

D'un autre côté, comment admettre qu'on *emprunte* si audacieusement à un contemporain?

Cela se voit fréquemment aujourd'hui, je le sais bien. Mais autrefois on était plus scrupuleux. D'ailleurs, Rabelais était un remarquable polyglotte; outre le grec et le latin, qu'il connaissait comme un théologien, il parlait à merveille l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, l'hébreu — et le patois limosin. Pourquoi n'aurait-il pas emprunté tout naturellement sa description de l'*Abbaye de Thélème* au *Palais d'Apollidon* de Vasco de Lobeira ou de Garcias Ordognès de Montalvo?...

III

Le défaut de la cuirasse est ailleurs!

Ainsi, — malgré mon affection de parrain pour ces *Amadis*, — je ne puis m'empêcher de convenir qu'il y a, dans ce volumineux roman, de nombreuses réminiscences de romans antérieurs, des emprunts volontaires ou involontaires faits aux œuvres d'Hélie de Borron, de Luces de Gast, d'Adenès, de Jean d'Arras, de Chrestien de Troyes, de Guillaume de Lorris et des autres. L'auteur espagnol avait une mine d'or à sa disposition, — il l'a vaillamment exploitée. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que l'original des *Amadis* est français. L'auteur espagnol n'a fait que coudre des morceaux et en composer un tout — très curieux et très intéressant. C'est comme l'habit d'Arlequin, qui était composé de couleurs appartenant à différentes nations, — ce qui n'empêche pas Arlequin d'être citoyen de Bergame.

Que l'auteur des *Amadis* soit ou non Castillan, il il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans les innombrables volumes dont se compose son œuvre des emprunts évidents à nos premiers romanciers. On y sent un ressouvenir de *Gérard de Nevers*, de *Lancelot du Lac*, de *Guérin de Montglave*, de *Tristan de Léonois*, des *Quatre fils Aymon* et de quelques autres. Les manuscrits de ces romans-là couraient çà et là, en vers ou en prose, en latin ou en langue d'Oïl : il était tout naturel qu'on s'en emparât.

Mais laissons là, cette digression qui n'aboutirait pas. Il doit nous importer peu, à cette heure, de savoir quel est le véritable auteur des *Amadis*. La recherche de la paternité est interdite par le code.

Ce qu'il est permis de dire, c'est que ce n'est pas pour rien que ces merveilleuses aventures ont amusé la cour galante et spirituelle de François Ier et de Marguerite de Valois, — comme elles avaient amusé, cinquante ans auparavant, la cour brillante et spirituelle d'Isabelle et de Ferdinand. Ce n'est pas pour rien non plus qu'elles ont eu, au XVIe siècle, cet immense retentissement et cette énorme influence.

« Dieu, ma dame et mon roi, » — des chevaliers français tel est le caractère. On se bat vaillamment pour faire respecter la religion et la royauté, — et surtout pour faire respecter les femmes. Tout ce bruit de ferraille qu'on entend résonner depuis la première page des *Amadis* jusqu'à la dernière, c'est en l'honneur du « beau sexe » qu'il résonne! C'est pour lui plaire que ces jeunes seigneurs, fils de rois et d'empereurs, se déguisent en chevaliers errants et en coureurs d'aventures! Quelle agitation! quel mouvement! quel remue-ménage! quel tohu-bohu fantastique! quels chamaillis féroces! quels abattis extravagants! Une armée de médecins et de chirurgiens ne suffiraient pas à panser les plaies que s'y font ces rudes jouteurs avec leurs lances et avec leurs épées, ni à rebouter les bras et les jambes qu'ils se fracturent mutuellement, païens et chrétiens, *ad majorem Dei gloriam!*

Et ne croyez pas que les hommes seuls bataillent et ferraillent dans cette mêlée furieuse! Les femmes aussi s'en mêlent : Pintiquinestre, Calafie, Galdafée, Zahara, Gradasilée, des reines de Californie, du Caucase, des Amazones — et d'ailleurs. C'est superbe!

Comme on sent bien l'époque où ce roman-là a été écrit ou traduit! époque batailleuse et galante.

Ces deux faces, vous les trouvez dans l'immortel livre de Rabelais, — car le *Pantagruel* et le *Gargantua* sont des romans de chevalerie, — et vous les retrouvez dans la série des *Amadis* que nous vous offrons aujourd'hui.

On s'y bat beaucoup, on y mange beaucoup aussi, — mais on s'y aime peut-être davantage. A cause de cela, peut-être rencontrerez-vous çà et là des quelques gaillardises, — j'entends des plus céantes. N'oubliez-pas qu'au moment où Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, faisait sa traduction, la belle Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, écrivait son *Heptaméron*. Pourquoi un lieutenant royal serait-il plus chaste que la *Marguerite des Marguerites?*

—

## IV

Et puis, ce n'est pas pour rien non plus, vraiment, que ce roman de cape et d'épée s'appelle *Amadis*. Ce nom est fait sur le thème d'*amator*, amant, — et nom oblige comme noblesse.

Aussi aime-t-on le plus qu'on peut tout le long, tout le long, tout le long de cet adorable roman de chevalerie, — et chacun à sa manière, qui est toujours la bonne.

Amadis — premier du nom — est le type de l'amant et l'idéal du chevalier. Il est épris de sa mie Oriane, comme Pétrarque de sa Laure, comme Dante de sa Béatrix, comme Michel-Ange de sa Vittoria Colonna. Il est heureux de tout et de rien: voir sa maîtresse, baiser un pan de sa robe, un bout de ses doigts, un cil de ses yeux, une tresse de ses cheveux, cela lui suffit; il emporte avec cela une provision de bonheur qui l'emparadise, — provision facilement renouvelable, comme on devine bien. Aussi quel crève-cœur, quelle mélancolie, quelle douleur, lorsqu'Oriane l'a seulement regardé de travers! Comme il va se châtier du caprice de sa maîtresse! Comme il s'empresse de la débarrasser de sa présence! Comme il se hâte d'aller s'enterrer dans la solitude, pour pleurer son amour méconnu et son bonheur perdu, ce *Beau Ténébreux!*

Tout au contraire d'Amadis, son frère Galaor est plus fringant, plus cavalier envers les dames. Il a la *papillonne* de Fourier. Il va de fleur en fleur, de lèvre en lèvre, et laisse derrière lui une traînée d'Arianes soupirantes qui n'ont pas même le courage de le maudire, — tant il a été agréablement scélérat et aimablement perfide. Galaor est le père de Don Juan, — qui a été le père de tant d'autres, hélas!

Je n'ai pas à me prononcer sur les mérites respectifs des deux frères, d'abord parce que c'est chose délicate, ensuite parce que les femmes n'ont eu depuis longtemps qu'une voix là-dessus — en faveur de Galaor.

Pauvre Amadis!

Le roman commence par une scène amoureuse entre le roi Périon et la belle Elisène, dite la *Dévote-Perdue,* — si bien qu'après le départ de ce prince, l'intervention de Lucine se trouve indispensable. Amadis est né.

Quand on commence ainsi, il faut continuer. L'auteur espagnol, — ou grec, ou portugais, ou italien, ou picard, — continue donc, et le roman n'est plus qu'un enchantement perpétuel. Les ramiers et les tourterelles ne roucoulent pas mieux que ne font ces belles princesses et ces vaillants chevaliers. C'est l'*ubi amor* par excellence, et l'on pourrait volontiers écrire sur la couverture de ce livre : ICI L'ON S'AIME ! Vénus d'abord, puis Lucine, — toujours!

Je n'ai pas besoin de dire que là, comme ailleurs, — c'est-à-dire dans tous les romans de chevalerie que nous avons publiés, — les chevaliers sont tous des Princes Charmants et les princesses des Belles au bois dormant. Des fées ont présidé à leur naissance et les ont dorés, les uns et les autres, de toutes les perfections imaginables, — tellement, qu'à première vue, ils deviennent amoureux les uns des autres, irrésistiblement, fatalement.

Et puis, aucun d'eux ne vieillit. Amadis est grand-père sans qu'il y paraisse : il a toujours vingt ans pour Oriane, — qui en a toujours seize pour lui. Il est toujours aussi vaillant qu'elle est belle. Les années neigent sur tout le monde, — excepté sur eux. La mort fauche tout le monde autour d'eux, et elle les respecte : ils sont immortels, ces héros et ces héroïnes dont les aventures nous ont si fort émus aux premières heures de notre jeunesse, — nous qui vieillissons si vite et qui mourrons demain ou après-demain!

Le roman se ressent lui-même de cette jeunesse éternelle de ses personnages, — ainsi que de leurs occupations agréables. Il semble écrit avec de l'encre sympathique sur des feuilles de rose. Il s'en dégage comme des parfums et des musiques qui bercent doucement l'esprit et remuent doucement le cœur. Aussi les scènes amoureuses sont-elles les mieux réussies. L'auteur avait aimé, et il se souvenait en écrivant des adorables impressions qu'ils avait ressenties. On n'est poëte qu'à cette condition-là, d'ailleurs. « Nuls hom non pot ben chantar sans amar, » — dit Bernard de Ventadour, un vieux poëte qui avait été un jeune amoureux.

V.

Chacun aime là-dedans à sa manière, disais-je tout à l'heure.

Je parlais des femmes aussi bien que des hommes. Il y a des Galaor et des Amadis dans les deux sexes. Parmi les princesses qui défilent dans cette aimable galerie sous les yeux du lecteur, il s'en trouve qui n'exigent pas plus qu'elles ne donnent, qui cueillent l'amour comme un bouquet, le respirent, s'enivrent de son parfum et l'oublient aussitôt fané. Mais ce sont les exceptions. Les autres aiment moins spirituellement — et plus profondément. Je vous recommanderai en passant une certaine Gradasilée, qui est le merle blanc du sexe féminin, car elle aime jusqu'au martyre un chevalier qui aime ailleurs, et elle n'a pas le courage de lui en vouloir, — tout au contraire. C'est une amoureuse platonique qui veut « mourir vierge, » ne pouvant mourir autrement. Elle meurt vierge, en effet, — et cependant, nous avons rencontré beaucoup de ses enfants dans la littérature moderne!..

La princesse de Babylone aime autrement, je suis forcé d'en convenir. Elle se venge le plus qu'elle peut du chevalier qui dédaigne son amour, et ce n'est pas de sa faute s'il ne succombe pas à la peine. Les femmes sont rancunières, ainsi que le dit Térence, — *amaræ sunt mulieres!* Mes amis, gardons-nous de la haine d'une femme avec le même soin que du choléra!

Mais cette princesse de Babylone forme exception dans le livre, — ainsi que la princesse Gradasilée. Toutes les autres belles amoureuses qu'on y rencontre sont aussi dignes d'être aimées qu'il est possible à des femmes de l'être, parce que toutes portent gravée dans leur cœur cette devise que portait gravée sur sa lame la bonne épée de Gyron-le-Courtois : « *Loyauté est au-dessus de tout, fausseté honnit tout.* »

On ne rencontre là dedans aucun adultère, et M. E.-J. Délécluze, qui a été si sévère, à propos de cela, pour *Lancelot du Lac*, pour *Tristan de Léonois* et pour quelques autres romans de chevalerie, ne pourrait signaler ici la même « immoralité, » car il n'y a aucune reine Genièvre ni aucun roi Artus.

Il faut tout dire : on n'y rencontre pas d'adultère, — probablement parce qu'on y rencontre fort peu de maris. Tous les héros sont amants et maîtresses, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils deviennent maris et femmes. Ce n'est pas eux qui s'y refusent, non, — ce sont les événements!

La seule chose répréhensible dans le roman, c'est la faiblesse charmante de ces charmantes princesses qui ne savent pas assez résister aux ardentes prières de leurs amants, et qui leur laissent cueillir « la fine fleur qui doit être cueillie seulement par l'époux. » Mais comme elles en sont punies, hélas! Leurs chevaliers s'en vont courir les aventures, comme c'est leur devoir de chevaliers, et elles, les pauvrettes, s'occupent de préparer des layettes!

Heureusement qu'elles ont affaire à d'honnêtes chevaliers, et que ceux-ci finissent toujours par épouser! La fin justifie les moyens. Le pavillon couvre la marchandise.

Voilà le seul côté reprochable des *Amadis*, et, à vrai dire, si ce livre n'avait pas ce défaut, il serait parfaitement ennuyeux. La passion est le sel naturel de la vie : supprimez-la, la vie est d'un fade à vous faire lever le cœur et l'esprit. La passion, n'est-ce donc pas la souffrance? Et souffrir, n'est-ce pas vivre?

Or, en enlevant d'un roman les faiblesses des femmes, leurs haines, leurs trahisons, leur héroïsme, leur frénésie, — c'est-à-dire les sentiments et les caractères, — on s'exposerait à faire un livre plat comme une table et froid comme un marbre. On n'écrit ainsi que les traités de physique et d'algèbre. Les œuvres d'imagination ne sont pas des œuvres de spéculation.

D'ailleurs, que ceux ou celles qui sont sans péché jettent la première pierre aux *Amadis!*

Moi, je fais comme Pilate après la condamnation de Jésus.

VI

On ne me rendra pas responsable des anachro-

nismes singuliers qui émaillent cette collection des *Amadis*. Les lecteurs des romans de chevalerie doivent être habitués à ces fantaisies-là, et ils ne seront pas plus étonnés en parcourant ce volume qu'ils ne l'ont été en parcourant celui que nous avons déjà publié. Ils ne le seront pas moins, non plus, il est vrai.

L'anachronisme est en permanence dans cette série des *Amadis*, qui commence « quelque temps après la Passion de Notre-Seigneur » et où il est question de choses et d'événements qui se sont passés huit ou dix siècles après.

Sans aller bien loin pour trouver de ces excentricités-là, je signalerai la prise de Constantinople, que l'auteur espagnol place tout naturellement dans son livre comme ayant eu lieu « quelque temps après la Passion, » et qui eut lieu, comme chacun sait, quatorze siècles après, — c'est-à-dire le 29 mai 1453.

Quant aux empereurs d'Orient qu'il prend pour ses héros, je doute qu'on les trouve parmi ceux qui ont été reconnus jusqu'ici pour tels, — à commencer par Valens et à finir par Constantin XII.

Même remarque à propos des rois de Jérusalem.

Mais si l'histoire est traitée aussi cavalièrement, la géographie n'est pas mieux traitée, — ce qui fait compensation.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, l'auteur espagnol fait de la ville de Vienne un port de mer, — tout simplement!

*Ab uno disce omnes.*

Peut-être aussi trouvera-t-on étrange de voir des lions aux environs de Londres. Cependant, n'oublions pas que l'action se passe « quelque temps » seulement « après la Passion de Notre-Seigneur, » et qu'alors il pouvait bien se faire que le climat d'Albion fût différent de celui dont elle jouit à cette heure. Il y avait bien des tigres à l'endroit où est aujourd'hui Paris, — au dire des géologues!

Mais ne chicanons pas les poëtes et les romanciers sur leurs licences, — nous aurions trop à faire.

J'ai traduit le plus fidèlement qu'il m'a été possible la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et des autres, — c'est-à-dire de Claude Collet, de Jacques Gohorry, de G. Aubert, de Gabriel Chappuys, d'Antoine Tyron, de Jacques Charlot et de Jean Boyron.

J'ai dû supprimer un grand nombre de pages, — qui tenaient vraiment trop de place dans le roman. Les auteurs des *Amadis* avaient trouvé un excellent moyen d'allonger leur récit : c'était de se répéter. Ainsi, ils avaient raconté un combat, par exemple, et le lecteur avait le droit de s'en croire quitte. Eh bien! pas du tout! Vingt pages plus loin, un des acteurs du combat en question s'en venait le raconter à quelqu'un qui n'y avait pas assisté, — ce qui faisait, pour le lecteur, une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

J'ai cru pouvoir me soustraire à cette obligation, — et soustraire les lecteurs à ces redites continuelles. Que si, d'aventure, quelqu'un d'entre eux aimait ces moyens de narration, je me verrais forcé de l'engager à recourir à la traduction du sieur des Essarts, — et des autres Sieurs.

Quant au style, — malgré les quelques lignes anonymes ou signées que j'ai reçues dans le cours de la publication des *Amadis*, — je persisterai à croire que je l'ai respecté, comme je le devais, du reste, et que ce que j'en ai ébranché, ç'a été les brindilles folles, les ramures inextricables au milieu desquelles le lecteur n'aurait pu se reconnaître. Le livre de Rabelais et la traduction de Nicolas d'Herberay sont de la même époque, — à une dizaine d'années près, — et cependant *Gargantua* et *Pantagruel* sont plus intelligibles que les *Amadis*. Si j'avais réimprimé purement et simplement, on n'aurait pas lu cette réimpression, — tant la lecture en est, en effet, pénible.

D'où cela vient-il? Probablement de ce que François Rabelais était un homme de génie, et Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, un lieutenant du roi François I<sup>er</sup>. On écrit comme on peut, — non comme on veut.

D'ailleurs, le sieur des Essarts a du bon, — il faut s'empresser de le reconnaître. Sa traduction est une précieuse mine d'expressions pittoresques, de locutions originales, de mots à effet, qu'on emploie fréquemment aujourd'hui et qu'on croit seulement d'hier.

Ainsi, pour ne citer qu'au hasard :

*Mettre de l'eau dans son vin; jouer des couteaux; se trouver en une épaisseur d'arbres; plus diable qu'il n'est cornu; trouver chaussure à son pied; tout éploré; n'engendrer point la mélancolie; l'effort de son bras; une émeute de chiens courants; chacun avec sa chacune; se mordre les doigts d'une chose; un ennemi expiré; compter sans son hôte; Dieu, ce grand et puissant fabricateur de toutes choses; s'entre-connaître; être attaché d'une grosse chaîne; apaiser ses pleurs; sonner un chant mélodieux; savoir les bonnes parties de quelqu'un; se sourire à soi-même; se voir moqué; battre le fer pendant qu'il est chaud; ne faire qu'aller et venir; avoir fiance; mettre en sauveté; poursuivre sa pointe; couper court; une maigre excuse; avoir la larme à l'œil par ainsi; tant plus il allait, tant plus il s'égarait; sous couleur de...; sous ombre de...; enflambé d'amour; au pis-aller; n'en pouvoir mais; faire les jeunesses; un bruit tel qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner;* etc., etc., etc.

Pour les mots un peu lestes, pour les expressions un peu gaillardes, j'ai dû les abandonner à leur malheureux sort, — à mon grand regret, je l'avoue. Il y a longtemps qu'on l'a dit : « Les mots ne sont pas sales, ce sont les pensées. » Je n'aime guère la bégueulerie en fait de langage, — ou de quoi que ce soit. La chasteté est ailleurs. On ne corrompt personne en écrivant ce qui se dit partout, non pas dans le monde de convention, mais dans tout le monde, dans la rue aussi bien que dans le boudoir, à l'atelier aussi bien que dans la chambre à coucher.

D'ailleurs, qui corrompre? je vous le demande, avec Diderot, mon illustre maître. Qui corrompre et comment corrompre? Si vous êtes innocent, vous ne me lirez pas, ou vous ne me comprendrez pas; si vous êtes corrompu, cela ne vous corrompra pas davantage, et vous me lirez sans conséquence.

Je n'empêcherai aucun écrivain, certes, de mettre la traditionnelle feuille de figuier sur ses phrases, mais à la condition qu'elle sera déjà sur ses pensées, — car autrement ce serait une hypocrisie, c'est-à-dire un vice superposé à un vice. Ce sera aussi à la condition qu'on n'empêchera aucun écrivain de faire des statues et des phrases complétement nues. Les phrases sont comme les femmes : plus elles sont nues, moins elles sont décolletées.

## VII

Cela dit, en passant, j'ai hâte d'ajouter que je n'ai pas eu beaucoup de suppressions de ce genre à faire dans la traduction de Nicolas d'Herberay. Les pensées amoureuses y sont formulées, la plupart du temps, avec une grande délicatesse de style et un très grand bonheur d'expression.

Je vous demande la permission de faire quelques citations au hasard, — à l'appui de mon dire.

Amadis de Grèce, jeune, vaillant et beau, « traînant tous les cœurs après soi, » a délivré la reine Liberna de ses ennemis. La reine Liberna est jeune et belle aussi. La reconnaissance envers son chevalier ne lui sera pas d'une pratique douloureuse, et la preuve c'est qu'elle lui offre son trône et sa main. Amadis de Grèce, qui aime ailleurs, est très embarrassé pour faire une réponse convenable à ces flatteuses avances. Liberna, alors, s'irrite de cette résistance. Voici comment l'auteur peint l'état dans lequel elle se trouve.

« Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre ; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde. »

Voilà pour la reine Liberna.

Voulez-vous savoir ce que l'auteur dit d'une autre reine, la fière Pintiquinestre, « accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or? »

Voici comment il dépeint son genre de beauté :

« Sa beauté était telle que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant. »

Je n'ai pas changé un iota à cette phrase, — de peur d'en altérer la signification.

Voulez-vous encore une autre citation, — pour la dernière?

Il s'agit du jeune soudan de Babylone, lequel s'est enamouré d'Onoloria, princesse de Trébisonde, — mais un peu trop tard. Il apprend qu'elle a donné à un autre son cœur, son âme, — tout!

Désolation de ce pauvre soudan.

« Il demeura pendant une heure sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche, mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé le plus dur rocher de la mer.

« — Ah! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit!... Hélas! hélas! Qu'ai-je à faire, maintenant?... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre!... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur!... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi? Et pour qui?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle!... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne

reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraicheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle, en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah! Fortune cruelle et aveugle!... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité!... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable?... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne?... Non! non!... meurent plutôt mes jours que mon honneur!... »

## VIII

Les éloges que je prends sur moi de dispenser ne sont relatifs qu'à la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, — parce qu'il me semble que lui seul les mérite bien. Son style a une énergie, une virilité, — même dans la douceur, — qui se perd en mièvreries et en quintessences chez ses rivaux et successeurs. On sent qu'il a commercé familièrement avec notre vieille langue d'Oïl, dans le pays même où elle avait poussé! Les autres n'ont vécu qu'en familiarité avec les femmes de leur temps et n'ont écrit que pour les amuser.

Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, a traduit les huit premiers livres (1540-1556).

Le neuvième a été traduit par Claude Collet, Champenois (1575).

Le dixième et le onzième ont été traduits par Jacques Gohorry (1576-1577).

Le douzième, par G. Aubert, de Poitiers (1577).

Le treizième et le quatorzième, par J. Gohorry (1576-1577).

Le quinzième, par Antoine Tyron (1578).

Le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, par Gabriel Chappuys (1578-1581).

Le dix-neuvième, par Jacques Charlot, (1580).

Le vingtième, par Jean Boyron (1580).

Le vingt et unième, par Gabriel Chappuys (1581).

Il est curieux, par parenthèse, de voir ce que les successeurs de Nicolas d'Herberay disent de lui. Il paraît que les gens de lettres d'alors avaient les mêmes procédés de médisance envers leurs confrères que les gens de lettres d'aujourd'hui.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Claude Collet avance, dans sa Dédicace à monseigneur Jean de Vilènes, conseiller du roi, — que la précédente traduction « était mauvaise, » et que la sienne [illegible] « meilleure, » plus remplie « de devis et [illegible] joyeux, » et qu'il n'a pas « desdaigné y esbattre sa plume et employer quelques heures oysives. »

Il dit mieux encore : il traite la traduction de Nicolas d'Herberay « de la traduction à la [illegible] mode, qu'un quidam flaman avoit arraché [illegible] parlà de l'*Amadis espagnol.* »

Le « quidam flaman » me paraît [illegible] gneux !

Claude Collet, « Champenois, » ne se [illegible] pas d'être désagréable à son confrère, [illegible] core être agréable pour lui-même, et il se [illegible] une foule de choses plus flatteuses les [illegible] les autres, en prose et en vers, en grec et [illegible] en espagnol et en italien, par Et. Jodelle, [illegible] risien, » par François Charbonnier, « Ang[illegible] par Antoine Vignon, « Casteldunois, » — [illegible] trois ou quatre autres.

On n'est pas plus galant, n'est-ce pas?

Mais laissons dormir en paix Collet, Jodelle, Charbonnier et Vignon. Ils sont heureux, — ne les réveillons pas.

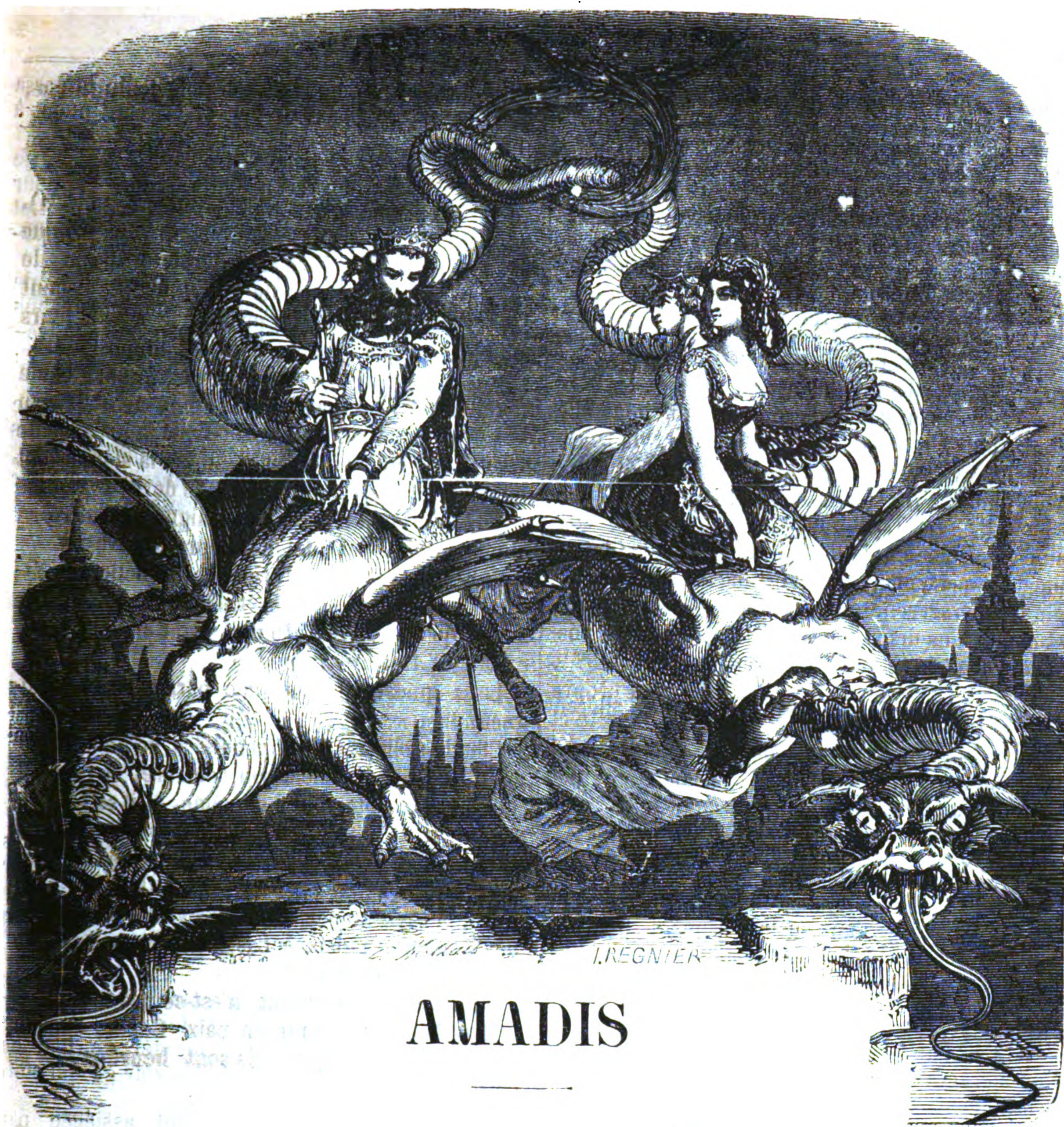
## IX

Je termine.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, malgré tout ce qu'on pourra penser de cette série de romans que nous réimprimons aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'*Amadis* est le seul livre de la Bibliothèque de Don Quichotte que le sévère curé que vous savez n'ait pas jeté au feu.

Pourquoi donc serions-nous plus sévères que ce bonhomme?

ALFRED DELVAU.




LES

# HÉRITIERS D'AMADIS

## CHAPITRE PREMIER

Comment, après le départ de Lisvart et de la demoiselle inconnue, un écuyer vint apprendre à l'empereur la nouvelle du désastre du duc Dardarie ; et comment Florestan, Parmenir et Galvanes résolurent d'aller au secours du duc.

Lisvart et la demoiselle inconnue avaient à peine franchi les murs de la cité, qu'un écuyer se présenta devant l'empereur de Trébisonde et lui dit :

— Sire, le duc Dardarie a été défait par le roi de la Breigne, et il est présentement assiégé par lui en la ville d'Autusque, où il succombera si vous ne vous hâtez pas de lui envoyer les secours nécessaires.

Cette nouvelle consterna grandement la cour, et, incontinent, il fut commandé au duc d'Ortilense de prendre avec lui dix mille hommes de cheval et vingt mille hommes de pied, et d'aller en toute diligence pour faire lever ce siége.

De leur côté, Parmenir, Florestan et Galvanes, compagnons de Lisvart, délibérèrent, en atten-

dant son retour, de se mêler à cette entreprise. En conséquence, ils prièrent l'empereur de Trébisonde de leur dire à quelle occasion cette guerre avait été commencée entre lui et le roi de la Breigne.

— Mes amis, répondit l'empereur, il s'est rébellé contre moi, m'a usurpé et pris par trahison les villes de Breigne et de Térédie, prêt à faire pis encore, si je le lui permettais.

— Sire, dit alors Florestan, mes compagnons et moi, pour vous faire service, nous serons de ce voyage contre votre ennemi, et nous obéirons à tout ce que votre lieutenant nous commandera.

— Je vous en sais bon gré, répondit l'empereur.

— Nous faisons notre devoir de chevaliers, purement et simplement, dit Parmenir; par ainsi nous n'avons nul besoin qu'on nous en remercie.

Les trois chevaliers s'inclinèrent, disposés à prendre incontinent congé.

Mais l'empereur de Trébisonde, les retenant courtoisement, leur dit :

— Ne voulez-vous donc point prendre congé des dames et des demoiselles de notre cour? Si vous refusez mes remercîments, vous ne refuserez sans doute pas les leurs...

Les trois chevaliers s'inclinèrent et s'en allèrent dans la salle où se tenaient les dames.

— Madame, dit Florestan en s'adressant à Onolorie qui devisait avec Griliane, madame, en attendant le retour du beau jouvenceau, notre ami, que la demoiselle inconnue vient de nous enlever, voulez-vous m'autoriser à aller en guerre avec le titre de votre chevalier?...

— Soyez mon chevalier, beau sire, répondit Onolorie en regardant malicieusement Griliane.

— A une condition, cependant, reprit Florestan.

— Ah! il y a une condition, et c'est vous qui me l'imposez!...

— A condition, madame, que lorsque notre vaillant ami sera de retour vers vous, vous me rendrez à madame Griliane, à qui j'ai l'honneur d'être, et à qui vous me permettrez de laisser mon cœur en ôtage, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Onolorie et Griliane se prirent alors à sourire. Elles s'apprêtaient à répondre l'une et l'autre quelque chose de tendre à Florestan, lorsque l'impératrice intervint. Onolorie se contenta de lui dire :

— Je souhaite, seigneur, que vous reveniez tous céans en bonne santé et le plus tôt possible!...

Pendant ce court entretien de Florestan et d'Onolorie, Galvanes s'était approché tout doucement de Bridelnie. Il lui disait avec une grande tendresse dans le regard et dans la voix :

— Madame, je vous en supplie, commandez-moi donc de m'employer en cette entreprise comme vôtre, afin qu'en souvenance de vous et des liens qui alors nous uniraient, comme ils unissent d'ordinaire un chevalier à sa dame, je puisse plus aisément surmonter les périls et vaincre vos ennemis, qui sont devenus les miens!...

— Cette requête est trop honorable pour vous être refusée, répondit Bridelnie en rougissant. Vous m'en priez, et moi je le voulais. Par ainsi, nous devions nous entendre.

Et, tirant une bague de son doigt, elle la passa au sien, en tremblant un peu et en continuant à rougir...

— Ah! s'écria Galvanes, transporté d'aise, je vaincrai!... Je veux revenir auprès de vous, pour vous mieux mériter encore par mon dévoûment et par mon amour, si toutefois vous ne vous y opposez pas!...

— Cet anneau n'est-il pas la confirmation de l'alliance de cœur et de corps que nous avons désormais contractée ensemble? répondit tendrement Bridelnie. Vous êtes mien et je suis vôtre: cela vous suffit-il?...

Galvanes, plus que jamais enamouré, allait se livrer à de nouvelles protestations, plus chaudes encore que les précédentes, lorsqu'il fut empêché, dans la manifestation de son enthousiasme, par l'arrivée d'un nain, difforme au possible.

## CHAPITRE II

Comment un nain, envoyé par Mélye, apporta une lettre par laquelle l'empereur de Trébisonde était prévenu que Constantinople allait être mis à feu et à sang.

Ce nain difforme, sans plus se préoccuper des gens de qualité qui étaient réunis là, sans saluer rien ni personne, présenta une lettre scellée de soixante-sept sceaux, laquelle fut décachetée et lue devant toute l'assistance.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mélye, dame excellente entre toutes les magiciennes, ennemie jurée de la foi et du Dieu des chrétiens, et désireuse d'augmenter de jour en jour la loi de nos dieux, te fait savoir ce qui suit, à toi, empereur de Trébisonde :

« Constantinople sera bientôt assiégée par soixante-sept princes de loi païenne; je m'y trouverai moi-même en personne, afin de voir brûler de mes yeux ce repaire et cet espoir des chrétiens et de la chrétienté...

« Il en sera ainsi, fol empereur, parce que celle à qui ta fille a livré le jouvenceau que tu sais, l'a remis en mon pouvoir, et que je le garde en lieu si sûr, que ni Amadis son aïeul, ni Esplandian son père n'auront pas moyen de le secourir et délivrer, fussent-ils même désenchantés de leur enchantement!...

« Mais ce n'est pas encore assez que j'aie celui-là : mon appétit de vengeance veut d'autres victimes pour être satisfait. Petit à petit je compte avoir le reste de vous autres, pour en disposer selon mon vouloir et mon plaisir, c'est-à-dire pour les convertir à notre religion, de gré ou de force.

« J'ai dit, empereur de Trébisonde, et crois-moi, tout arrivera sans difficulté ainsi que je viens de te l'annoncer.

« MÉLYE. »

Ce message était incontestable : il avait le scel

ordinaire, de cette magicienne du diable, c'était bien elle qui l'avait écrit. Or comme elle ne faisait jamais de menaces en vain, l'empereur fut chagriné de ce qu'elle lui annonçait. Toute sa cour le fut aussi.

Ce qui augmenta la tristesse de plusieurs, ce fut la perte de Lisvart, lequel, sous ombre d'équité, s'en allait gaîment à la mort, où le conduisait la demoiselle inconnue, complice de la magicienne Mélye.

Onolorie, surtout, fut affligée au delà du possible. Elle se hâta de se retirer en sa chambre, et, se jetant sur un lit, elle commença à mener le plus grand deuil du monde, avec force sanglots et force soupirs :

— O Seigneur des petits et des grands! O Dieu des affligés et des heureux! Comment avez-vous pu permettre que je fusse ainsi la cause de la perte de mon ami, et aussi de la perte de toute la chrétienté!... Hélas! mort cruelle, pourquoi permettez-vous donc que je vive, moi par qui vont mourir tant de personnes innocentes!...

Comme Onolorie disait ces mots, l'âme navrée, Griliane survint, la prit affectueusement entre ses bras et essaya de la consoler.

— Madame, ma chère dame, pourquoi tant de désolation?... Est-ce donc vous, d'ordinaire si sensée, qui attachez tant d'importance aux faux propos d'une fausse devineresse?....

— Hélas! ma mie, la crainte que j'ai rend mon cœur douteur...

— Madame, en votre qualité de grande princesse, vous ne devez pas avoir les travers et les faiblesses des autres femmelettes!... Que les autres s'affligent à tort, passe! mais vous, fille de prince, vous n'en avez pas le droit...

Finalement, la bonne Griliane fit tant et tant, que la douleur exagérée d'Onolorie s'en apaisa un peu, et que ses larmes en coulèrent moins abondamment.

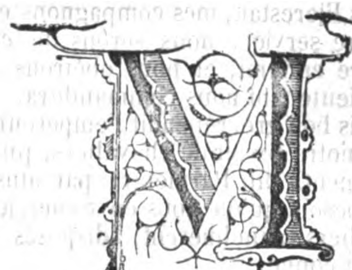
Pendant ce temps, l'empereur réfléchissait à l'armée qu'il allait envoyer au secours de Constantinople; ce qu'il retarda jusqu'au retour du duc d'Ortilense, lequel délogea le même jour et alla camper à une journée de la ville d'Autusque. De quoi averti, le roi de la Breigne leva son siége, et, accompagné de quinze mille hommes de cheval et de vingt mille hommes de pied, marcha droit pour le combattre.

Dardarie, qui était assiégé, en eut aussitôt nouvelles; et, à cette cause, laissant bonne garnison en la ville, il s'en alla sur les derrières de son ennemi, pour essayer de lui couper toutes les communications.

---

## CHAPITRE III.

**Comment le duc d'Ortilense livra une bataille au roi de la Breigne, et de ce qu'il en advint.**



Marchant fort avant dans le pays, le duc d'Ortilense rencontra le roi de la Breigne. Les espions des deux armées leur apprirent que de part et d'autre on avait intention de livrer une bataille. C'est pourquoi le roi de la Breigne leva son camp en toute hâte et marcha contre son ennemi.

Le duc, ne voulant pas être surpris, divisa ainsi ses troupes :

Il confia à Florestan et à Galvanes son avant-garde, avec quatre mille hommes à cheval, et huit mille à pied. Il garda pour lui et le comte d'Allastre, gentil chevalier, le centre de l'armée composé de trois mille cavaliers et de six mille soldats d'élite. Il réserva l'arrière-garde, qui comptait trois mille gens d'armes, et six mille aventuriers courageux, à Parmenir et à Alarin d'Ortileane, son fils, auquel l'empereur de Trébisonde avait conféré l'ordre de la chevalerie le jour de son départ.

Ainsi équipés et divisés, ils marchèrent au petit pas contre le roi de la Breigne.

Celui-ci avait semblablement séparé son armée en trois escadrons :

Son fils Groter commandait le premier; il s'était réservé le second et avait confié le troisième au comte d'Alinge.

Ils vinrent camper à deux lieues d'un petit village où le duc d'Ortilense s'était arrêté. Ils firent pendant toute la nuit bonne garde de part et d'autre, sans s'inquiéter davantage de la position.

Le lendemain matin, le roi manda au duc, par un trompette, qu'avant midi il lui ferait sentir qu'il avait trop témérairement entrepris de venir à sa rencontre. Le trompette arriva au camp ennemi pendant que le duc était au milieu des siens, les exhortant, en général et en particulier, à montrer au grand jour leur foi et leur bravoure. Pour mieux les exciter au combat, il leur mettait devant les yeux la trahison du roi qui avait entaché son honneur en se révoltant contre son prince et son seigneur légitime.

Le duc ayant appris l'arrivée du trompette et l'objet de sa mission, le renvoya avec cette réponse :

— Trompette, dis à ton maître que s'il avait autant de loyauté que d'orgueil, je l'estimerais pour un des plus gentils chevaliers du monde! mais comme il ne pourra jamais se justifier de sa tra-

hison envers son seigneur et maître, je méprise tellement ses menaces, que j'espère le tenir en mon pouvoir, si Dieu le veut, avant l'heure qu'il me mande lui-même!

Comme le trompette tournait bride pour reprendre son chemin, Florestan, qui était à côté du duc au moment où il faisait cette réponse, le rappela et lui dit :

— Trompette, dis à ton maître que, si le duc eût deviné ma pensée, il ne t'aurait donné aucune réponse pour lui, car un homme qui comme lui est accusé de trahison, ne mérite que le mépris et la honte. S'il te demande qui je suis, dis-lui que j'ai nom Florestan, chevalier audacieux et bien résolu de lui casser la tête comme à tous les méchants qui lui ressemblent.

Le trompette répondit qu'il porterait fidèlement son message. Il remarqua Florestan à la cotte d'armes qu'il portait et à son turquin fort azuré, semé de fleurs d'or.

Le trompette se hâta de retourner vers le roi auquel il rapporta tout ce que vous avez entendu. Il en fut tellement irrité qu'il envoya, sur-le-champ, ordre à son fils de faire avancer l'avant-garde. En quelques heures, les deux camps se rapprochèrent l'un de l'autre à la distance d'une lance. Groter alors envoya un héraut pour demander Florestan. Celui-ci se présenta pour entendre le messager.

—Seigneur, dit le héraut, le chef de cette avant-garde, Groter, fils du roi de la Breigne, désirerait éprouver si votre bonté égalera vos injures. C'est pourquoi, avant d'en venir aux mains, il vous propose un combat singulier.

— Mon ami, répondit Florestan, qu'il fasse reculer ses gens, j'en ferai autant de mon côté. Puis qu'il vienne si bon lui semble. Il trouvera peut-être ce qu'il ne cherche pas.

Le héraut se hâta de porter cette réponse à Groter, qui, quelques instants après, sortit de ses rangs au-devant de Florestan, qui en avait déjà fait autant.

Groter, en couchant son bois, blessa le cheval de Florestan à l'épaule; mais ce dernier l'atteignit si rudement, qu'il lui perça l'écu et le haubert. Comme il avait parcouru la carrière et qu'il voulait faire retourner son destrier, l'animal blessé mourut entre ses jambes, et dès lors il dût combattre à pied. Florestan mit aussitôt l'épée à la main et, s'approchant de Groter, il eut avec lui un combat des plus acharnés. Ils étaient courageux tous les deux, et d'une égale intrépidité. Aussi Groter lui dit en plaisantant :

— Par Dieu, chevalier aux fleurettes, si le malheur tombe sur moi aussi bien par l'épée que par la lance, je suis un homme perdu.

Ce mot plut tellement à Florestan, que longtemps après il portait encore ce nom que lui avait donné son ennemi. Toutefois il ne lui répondit pas, mais tenant son écu fortement serré, il se mit en devoir de le vaincre. Groter avait honte de la longue résistance que lui opposait son ennemi. Aussi il leva son épée, et il la laissa retomber sur lui avec une telle force, que, si Florestan n'eût paré le coup avec son écu, sa vie eût été en très grand danger. Voulant se venger de cette attaque, il leva le bras sur son ennemi, et le frappa si rudement, qu'il tomba mort baigné dans son sang.

Les Breignois, à cette vue, marchèrent la tête baissée contre les ennemis, et Florestan était à peine remonté à cheval, que les deux armées se rencontraient. Au premier choc, plus de mille soldats restèrent sur le champ de bataille. A cette charge, Galvanes et l'un des cousins du roi rompirent une lance ensemble. Ce dernier eut le corps traversé par son adversaire.

Le roi, qui commandait pendant le combat, voyant son avant-garde ébranlée et prête à prendre la fuite, fit avancer son corps d'armée et son arrière-garde. Le duc d'Ortilense, de son côté, imita ce mouvement.

Vous eussiez vu alors une foule de chevaliers mordre la poussière et se rouler dans le sang, à côté des cadavres de leurs ennemis.

Galvanes, Florestan et Parmenir allaient de rang en rang, en exhortant les soldats et stimulant leur courage. Le duc d'Ortilense et son fils se distinguaient par une bravoure digne des anciens héros.

D'autre part, le roi de la Breigne et le comte d'Alinge, chef de son arrière-garde, marquaient leur passage par des ravages effrayants.

Le comte d'Alastre rencontra le fils du comte d'Alinge et le tua d'un coup de lance. A cette vue, le père de la victime et dix de ses chevaliers volèrent sur le comte et l'environnèrent après l'avoir désarçonné et terrassé. Mais Florestan vint à son secours avec une forte troupe et le sauva, non sans peine. Le comte d'Alinge donna un tel coup d'épée à Florestan qu'il lui fit étinceler les yeux, mais au même instant il terrassa son adversaire, en lui portant un terrible coup de massue sur la tête. Le roi de la Breigne vint de son côté pour le délivrer, et le duc d'Ortilense, suivi des siens, se précipita dans les rangs pour le faire prisonnier. Alors le combat recommença avec un tel acharnement que les chevaux marchaient dans le sang jusqu'aux paturons, et que les deux armées prétendaient s'arracher la victoire. Mais le duc de Dardanie, qui pendant toute la nuit avait suivi les Breignois avec ses soldats, voyant le moment favorable pour donner, se lança sur le flanc ennemi, et répandit une telle panique dans ses rangs que la fuite devint son unique ressource.

Le roi de la Breigne, qui se battait avec une rage concentrée contre le duc d'Ortilense pour se venger de lui, perdit la vie sur le champ de bataille, car, comme il traversait les rangs frappant à droite et à gauche, il rencontra par hasard le duc qu'il invita au combat. Ce dernier, quoique brisé par l'âge, l'accepta. A dire vrai, la partie n'eût pas été égale sans l'arrivée de Florestan, qui se fit un devoir de secourir le père de la dame à laquelle il devait sa liberté.

Il se mit entre eux deux, et d'un coup d'épée il blessa le roi, puis lui ôta la vie.

Les soldats effrayés se mirent à fuir en désordre dans la forêt voisine. Le plus grand nombre mourut sur le champ de bataille, qui resta au pouvoir du duc d'Ortilense. Lorsqu'il eut reçu le duc Dardarie, il dépêcha immédiatement un gentilhomme vers l'empereur, qui lui apprit la bonne fortune qui venait de leur arriver.

Mais retournons à présent vers Elsvart.

L'infatite Onolorie et sa sœur Gricilerie étaient

en proie à une grande tristesse, depuis que leurs amis étaient absents.

## CHAPITRE IV

Comment Lisvart fut conduit vers Mélye la magicienne, et du mauvais traitement qu'elle lui fit.



On a lu précédemment quelle tristesse causèrent à l'infante Onolorie la lettre que la magicienne Mélye envoya à l'empereur par l'entremise du nain, et le départ de Lisvart qu'elle aimait passionnément.

Maintenant je crois devoir vous apprendre qui était celle qui l'emmena, et quelle était le but de cette ruse infâme.

La nouvelle de l'entreprise des soixante-sept rois païens contre l'empire et la ville de Constantinople fut tellement répandue, que le roi de l'île Géante résolut d'en faire partie.

Ce n'est pas la haine contre l'empereur qui le poussait à combattre, mais bien le désir qu'il avait que sa fille unique apprit de Mélye la science qu'elle possédait à un si haut degré. Il voulut donc la lui présenter.

Cette demoiselle dont je vous parle était si belle, qu'il n'y avait aucune femme dans les îles voisines qui pût lui être comparée. Elle se nommait Gradasilée. Le roi de l'île Géante, accompagné de sa fille, sortit de son royaume suivi de deux mille chevaliers. Il chemina tant qu'il arriva en très peu de temps vers le roi Armato et Mélye. Il fut très bien accueilli par eux. La magicienne, voyant la beauté de Gradasilée, résolut soudain de mettre à exécution son projet touchant la prise de Lisvart. Ce fut cette Gradasilée qui l'enleva de la cour de Trébisonde, comme il vous a été déclaré.

Mélye n'eût certainement jamais trouvé messager plus fidèle pour accomplir cette trahison, car sa beauté et son éloquence subjuguaient tous les cœurs et lui soumettaient toutes les volontés.

Il faut que vous sachiez que Mélye ayant appris, au moyen de ses enchantements et de ses secrets diaboliques, que ce jeune Lisvart devait être la ruine des païens et le plus sûr rempart de la Thrace, elle avait résolu de le faire mourir.

Pour y arriver, elle envoya donc Gradasilée à Trébisonde, et la pria de le lui amener, tout en lui laissant ignorer que c'était pour le faire mourir. Mais Dieu ne permit pas que cette supercherie réussît, car Gradasilée s'éprit tellement de lui et l'aima si passionnément, qu'elle l'avait présent jour et nuit dans son esprit, et qu'elle rêvait sans cesse à en faire son époux. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au camp du roi Armato sans que Lisvart sût où il allait. Le roi fut très heureux de le voir, car Mélye lui avait appris combien son existence était dangereuse pour les païens. Comme Gradasilée le lui présentait, la magicienne impatiente et cruelle survint, le fit saisir immédiatement par quatre bourreaux, et lui fit mettre au cou un gros carcan de fer en lui disant ces mots :

— Méchant pendart, vous aurez désormais ce que vous méritez, car je vais vous loger en un lieu où je pourrai répondre de vous quand il me plaira.

Lisvart, étonné de ces caresses, regardait Gradasilée d'un œil inquiet et lui dit :

— Mademoiselle, je n'eusse jamais pensé qu'étant si belle vous pussiez concevoir une pensée de trahison ; mais, puisque la félonie vous est aussi facile, je ne me fierai jamais à aucune créature.

Gradasilée ne put répondre un seul mot ; elle était si affligée de la douleur de son amant qu'elle aurait voulu en mourir. Voyant qu'elle ne pouvait le sauver que par des prières et des supplications, elle se jeta en pleurant aux pieds du roi et lui dit :

— Sire, je vous supplie très humblement de ne faire aucun mal à celui qui s'est confié à moi, car vous me ferez tort et m'exposerez à être accusée de trahison, ce qui souillerait pour jamais notre lignage.

Le roi, sans lui répondre, tourna la tête d'un autre côté et ordonna d'enfermer Lisvart dans une basse fosse.

— Sire, dit-elle, je ne me relèverai jamais de vos pieds si vous consentez à un tel outrage. Faites-moi la grâce au moins de lui donner pour prison un lieu moins infect et de lui épargner les fers dont on charge les voleurs, sinon je me plaindrai de vous pendant toute ma vie et partout où je me trouverai.

Sur ces entrefaites, le père de Gradasilée arriva, et, voyant sa fille toute éplorée, et après avoir appris l'injure qu'on faisait à Lisvart, lui dit brusquement ce qu'il en pensait.

Aussi Armato, craignant de le fâcher, consentit à la demande de la jeune fille.

— Je vous accorde cette faveur, dit-il, contre toute raison, car si vous saviez de quelle importance nous est la vie de ce paillard, vous lui donneriez immédiatement la mort.

Lisvart fut déchaîné et enfermé dans une grosse tour dont Mélye avait la clef. Armato commit en outre trente chevaliers pour sa garde, dont quinze devaient le veiller le jour et l'autre moitié la nuit.

Le gentilhomme envoyé de la part du duc d'Ortilense vers l'empereur, arriva à Trébisonde et raconta tout au long la bataille qui avait eu lieu entre son armée et celle du roi de la Breigne, la mort de celui-ci et de son fils, et, finalement, la défaite des ennemis.

Ce dont l'empereur loua grandement notre Seigneur. Il en fut même tellement aise, qu'il fit raconter plusieurs fois au messager ce récit intéressant, d'abord devant lui, puis devant les dames. Et, comme bien vous pensez, ce messager n'oublia pas les hautes prouesses de Florestan, de Galvanes et de Parmenir.

Griliane et Bridelnie furent aux anges de ces nouvelles, car elles avaient ces chevaliers en recommandation comme leur âme propre. Aussi, se retirant bientôt en la chambre d'Onolorie, elles se mirent à deviser sur ce sujet et s'échauffèrent à seule fin de se prouver mutuellement laquelle était la mieux aimée. Cet amoureux débat dura tant, que Bridelnie, plus gaie et plus délibérée qu'aucune d'elles, s'empara d'un oreiller et, de gaieté de cœur, le jeta à la tête de Griliane, en disant :

— Mon chevalier est le meilleur des chevaliers... Il m'aime mieux que ne vous aiment les vôtres ; je vous le prouverai tant que vous voudrez, à coups de massel...

Griliane, voyant cela, s'empara, comme Bridelnie, d'un oreiller qui se trouvait là, et le lui jeta à la tête, ainsi qu'elle venait de faire elle-même.

— Mon chevalier, dit-elle à son tour, est plus amoureux, plus galant, plus vaillant, plus ardent que les vôtres !... Je vous le prouverai comme il vous fera plaisir que je vous le prouve, ma mie !...

Le combat, ainsi commencé, ne pouvait que continuer. Il continua, en effet, et assez âprement, à coups de langues et d'oreillers, non sans prêter à rire aux plus mélancoliques. Il durerait encore si Gricilerie ne s'était interposée en riant et n'avait mis fin à ce tournoi féminin. Griliane et Bridelnie étaient hors d'haleine !...

Nous les laisserons reposer et nous retournerons à Périon de Gaule, duquel nous nous sommes éloignés un assez long temps.

## CHAPITRE V.

Comment Périon de Gaule rencontra l'infante Tiriaxe, et de maintes belles aventures qui lui advinrent.



Il vous en souvient, nous avons laissé Périon avec Languines, Abies d'Irlande et les trois chevaliers croisés, se rafraîchissant sous la feuillée que leur avaient préparée les singes de la barque d'Alquife.

Comme ces chevaliers devisaient de leurs fortunes passées, Périon demanda à Talanque s'il avait des nouvelles de Garinter et de son frère, lesquels avaient été armés chevaliers de la main même d'Esplandian.

— Seigneur, répondit Talanque, nous les avons laissés menant dure et forte guerre contre un roi mon voisin, et ils ont déjà conquis sur lui mainte bonne place.

— Et quelle aventure vous amena en ces marches ? demanda Périon.

— La renommée de cette fontaine, où l'on prétend qu'advient souventes fois des aventures merveilleuses !... répondit Talanque. Notre intention était de retourner incontinent en Californie; mais puisque nous avons eu la bonne chance de vous rencontrer, nous ne vous quitterons pas, si vous le permettez...

— Par Dieu ! vous me ferez plaisir, reprit Périon. Je ne puis m'éloigner de ce lieu avant que celle qui m'y a amené ne m'y vienne quérir, comme je m'y suis engagé. Aussitôt qu'elle sera de retour, ou je la suivrai, ou je m'arrangerai pour qu'elle me donne congé d'aller avec vous.

Périon achevait à peine cette parole, que l'on vit arriver, blessé, un cerf que poursuivait un jouvenceau ayant au cou trompe bien garnie, et, entre les jambes, cheval turc courant à merveille. Un autre jouvenceau le suivait de près, semblablement habillé, mais non pas droitement si brave. Ils piquaient tous deux si raide après le cerf, qu'ils le tuèrent avant de s'être seulement aperçus de la présence des chevaliers.

Le premier jouvenceau venait de mettre pied à terre ; il avait tiré son couteau et s'apprêtait à enlever la ramure de la bête expirée, lorsque son camarade aperçut Périon et sa troupe. En remarquant les signes de chrétiens qu'ils portaient sur leurs harnois, il piqua droit vers eux, et, s'adressant à la reine Califie, qu'il prenait pour un chevalier, il lui dit :

— Ah ! bon chevalier, ayez pitié de moi et me sauvez !... Je suis de la même loi que vous et j'en suis heureux...

— Damoisel, répondit la reine, il n'est personne en cette compagnie qui ne vous fasse volontiers service et plaisir.

Le jouvenceau qui dépeçait le cerf, entendant cela, laissa la bête et se disposa à remonter à cheval, pour s'enfuir. Mais il fut empêché par son compagnon qui lui dit :

— Vous serez à cette heure mon prisonnier comme j'ai été le vôtre !...

Pendant que l'un mettait son effort à s'échapper et l'autre à l'arrêter, sortirent tout-à-coup de l'épaisseur du bois six chevaliers armés de toutes pièces, suivis par huit gentilshommes sans harnois, qui conduisaient une pucelle belle en perfection, laquelle était elle-même accompagnée de deux femmes, montées et parées comme filles de grands seigneurs qu'elles étaient.

En apercevant de prime abord Périon et sa troupe, et en reconnaissant à leurs cottes d'armes qu'ils étaient chrétiens, ces six chevaliers étrangers abaissèrent la vue de leurs armets, et crièrent à haute voix :

— Mécréants, vous êtes morts !

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, répondit tranquillement Périon, mais pour l'instant je ne vois encore nul de nous malade, Dieu merci !

Et, sans plus attendre, lui et ses compagnons se mirent en devoir d'attaquer les païens à grands coups de lance ; si bien, qu'en moins de rien, les six chevaliers étrangers furent terrassés. Ce que voyant, les huit gentilshommes désarmés qui les avaient suivis, s'empressèrent de prendre la fuite pour échapper à cette vilaine fin. Périon les laissa courir.

La belle pucelle et ses deux riches compagnes étaient restées sans défense et sans escorte.

— Gente pucelle, dit le chevalier de la Sphère, je dois vous avouer que je n'ai jamais fait, jusqu'ici, conquête qui me plût autant que la vôtre !... Vous êtes ma prisonnière, mais je m'empresse de vous assurer que vous n'aurez d'autre prison que ma

tente et que je m'emploierai à vous faire service, comme c'est ma coutume ordinaire envers toutes les belles filles qui vous ressemblent !...

En entendant cela, la pucelle, qui avait nom Tiriaxe, se mit à pleurer bien fort, et, tout en soupirant, elle répondit :

— Hélas ! qu'il me plaise ou non de l'être, je suis votre prisonnière, et cela me poigne... Toutefois, j'espère beaucoup de votre honnêteté... Je n'aurai, je pense, nul déshonneur à craindre avec vous...

— Vous pensez bien, de penser ainsi ! reprit Périon. Je mettrais ma vie en péril de mort pour empêcher qu'on vous fît vilenie ! Par ainsi, n'ayez nulle peur et me suivez, je vous prie, vous et vos deux compagnes.

Cela dit, il prit les rênes du palefroi de la demoiselle, et la conduisit à la feuillée.

Comme elle passait par l'endroit où avait eu lieu le premier combat, Tiriaxe aperçut le géant et les autres étendus sur l'herbe.

— Hélas ! cria-t-elle toute dolente. J'estime ma vie moins qu'auparavant, quand je vois Brutillon-le-Fort et ses chevaliers défaits et morts !...

— Demoiselle, répondit Périon, ce sont là des hasards et des fortunes qui arrivent à ceux qui les cherchent...

En cet instant, les chevaliers croisés amenèrent les deux jouvenceaux qui, tout-à-l'heure, poursuivaient le cerf. Périon, alors, laissant Tiriaxe avec Califie, tira à part l'aîné des deux, et lui demanda qui il était, et la demoiselle aussi.

— Sire, répondit-il, elle et celui qui a été pris quant et moi, sont enfants du roi de Jérusalem, lequel, pour leur procurer plaisir, les avait envoyés à la Fontaine, sous la conduite de Brutillon-le-Géant, pour voir les merveilles qui y adviennent de jour en jour...

— Ah ! vraiment ?...

— Oui, seigneur. Et, puisque vous m'interrogez avec cette bonté, je crois de mon devoir de vous dire qu'un trop long séjour en ce lieu vous pourrait tourner à gros danger ; car le roi de Jérusalem n'est qu'à une demi journée d'ici, il ne peut manquer de recevoir bientôt nouvelles, par les fuyards, de l'infortune arrivée à ses enfants, et il voudra incontinent s'en venger sur vous... Il en a certes, le moyen ; il pourra se faire accompagner de force gens d'armes, même de trois redoutables géants, frères de celui que vous avez tué, lesquels il a fait venir des déserts de Libye, pour l'accompagner au siége de Constantinople, que tous les princes d'Asie, grande et petite, voire d'au-delà le mont Caucase et l'Arménie-la-Majeure, ont juré de détruire et de raser. Par ainsi, si vous êtes bien conseillé, vous aviserez à vous retirer avant qu'il ne vous advienne pis...

— Et vous, êtes-vous leur parent ? demanda le chevalier de la Sphère.

— Non, répondit le jouvenceau, je suis fils du roi de Naples... Je fus pris, il n'y a pas longtemps, par Brutillon, qui écumait la mer, comme j'allais à la chasse, accompagné de six de mes chevaliers.

Périon resta un moment pensif et marmiteux, à cause de l'entreprise des païens sur la Thrace. Toutefois, il n'en témoigna rien, et s'en alla en la ramée avec les autres.

Peu après, y vint Alquife qui, tout aussitôt, se jeta aux pieds de Périon pour les lui baiser. Mais le chevalier de la Sphère, la relevant doucement, lui dit :

— Soyez la bienvenue, demoiselle !

— Bon chevalier, répondit Alquife, mon père se recommande humblement à votre bonne grâce, comme celui qui vous est le plus obligé au monde.

— Votre père ? reprit Périon. Mais je ne le vis jamais, que je sache...

— C'est le vieillard qui était lié en la charrette, et qui serait mort si prochainement si vous n'étiez venu à son secours... Vous l'avez délivré du plus cruel tourment qu'endura jamais homme de son âge... Par son grand savoir, il avait prévu toute son infortune, à laquelle il ne pouvait être apporté remède que par l'un des fils d'Amadis de Gaule. Il me commanda, en conséquence, de vous aller chercher, et de faire tant et tant, que je vous amenasse en ce lieu, au jour et à l'heure où vous l'avez trouvé...

— Pourquoi ne s'est-il pas fait connaître à nous ?...

— Vous le verrez quelque jour plus à loisir, sire... Tant il y a, qu'il m'a commandé de vous dire qu'il s'en va en l'île des Singes, qui est sienne ; mais, qu'en quelque part qu'il soit, vous avez en lui un serviteur dévoué et reconnaissant du bien qui lui vient par vous... Quant à la promesse que vous m'aviez faite, elle est si bien acquittée, que vous pouvez aller désormais où bon vous semblera...

— Demoiselle, répondit Périon, si j'eusse connu votre père, je vous promets que, pour l'amour de vous, je lui eusse fait l'honneur qu'il méritait... Ce sera donc pour une autre fois, quand il lui plaira... Et, puisque vous me donnez mon congé, demain, s'il plaît à Dieu, je me mettrai en voie pour aller retrouver la compagnie où j'étais lorsque vous m'avez vu premièrement...

## CHAPITRE VI

Comment le chevalier de la Sphère et ses compagnons rencontrèrent le soudan de Liquie, et du combat qui eut lieu entre eux.



Tant devisèrent Périon et Alquife, qu'aussitôt après avoir soupé, ils s'endormirent, et semblablement tous les autres, jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, tout en s'équipant pour monter à cheval, le chevalier de la Sphère demanda à Languines et à Abies d'Irlande quel chemin ils prendraient.

— Seigneur, répondit Languines, il me semble pour le mieux qu'Abies et moi tirions vers Constantinople pour secourir l'empereur...

— Je suis aussi de cet avis, dit

Périon. Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers les croisés, serez-vous de la partie?

— Non, répondirent-ils; pour cette heure, nous prendrons la route de Californie, et là, nous rassemblerons le plus de gens que nous pourrons, pour venir vous trouver et vous aider dans les travaux du siége, s'il plaît à Dieu.

— J'y serai, dit Périon, et je compte vous revoir.

Lors, ils montèrent à cheval et prirent le chemin de la mer.

Au bout de quelque temps de ce cheminement, ils entendirent un hennissement de chevaux, et, bientôt après, ils virent sortir du bois dix chevaliers bien montés et bien armés, devant lesquels marchait un onzième chevalier, plus grand de beaucoup que nul des autres. Celui-ci tenait à son poing une lance fort grosse et fort raide, à laquelle pendait une très belle banderolle. Ses armes étaient toutes noires, fors que les lames tenaient à gros clous d'or émaillés de diamants et de maintes pierres précieuses. Sa contenance était celle d'un grand seigneur, chef des autres.

Il prit au chevalier de la Sphère grand désir de savoir son nom. La reine Califie, qui avait eu occasion souventes fois de rencontrer ce chevalier, assura à Périon que c'était Radiare, grand soudan de Liquie.

— C'est avec lui, ajouta-t-elle, que j'entrai en camp de bataille lorsque nous étions devant Constantinople.

— Par Dieu! s'écria Périon, cela me donne meilleure envie de me mesurer avec lui.

Et, incontinent, laçant son heaume et prenant sa lance, il s'avança à l'encontre du soudan, lequel lui cria d'assez loin :

— Chevalier à armes noires comme moi, avant que nous commencions la lutte, je te prie de me dire ton nom et ton pays.

— Je ne te refuserai pas si peu de chose, répondit Périon. Mon pays est la Grande-Bretagne, et je sers aujourd'hui la plus belle dame du monde, dont j'ignore le nom...

— Par mon chef, dit Radiare, je suis fort aise d'avoir rencontré si à propos chevalier d'un pays qui en fournit communément de si vaillants... Si tu veux me suivre et être mien, je te constituerai capitaine général de l'armée que j'ai rassemblée pour marcher contre Constantinople... Mais si tu me refuses, tu mourras présentement par mes mains!...

— Voilà qui va mal! repartit Périon. Apprends que tu n'as pas au monde de plus mortel ennemi que moi!

— Est-il possible? s'écria le soudan. Alors, garde-toi donc, car nous allons t'assaillir, mais seul à seul, par courtoisie, et non tous contre toi...

Lors, Radiare commanda à l'un de ses compagnons de s'avancer sur Périon et de le mener à outrance, ce que le païen fit, mais maladroitement pour lui, car, à la première rencontre, il fut désarçonné et demeura étendu tout de son long, ne remuant ni pied ni main.

Celui-là défait, Radiare en fit avancer un autre qui eut le même sort que le précédent, puis un autre encore, et ainsi de suite jusqu'au huitième.

Radiare s'aperçut qu'il avait compté sans son hôte, et il fut grandement étonné, car il croyait avoir amené avec lui la fleur de la chevalerie de son pays. Sept chevaliers mis par terre par un seul, cela lui paraissait exorbitant; il commanda au huitième, auquel il se fiait beaucoup, de venger ses compagnons.

Ce huitième chevalier alla un peu plus âprement que les précédents. Périon et lui rompirent l'un sur l'autre, tellement que les lances volèrent en éclats, et, au passer, ils se rencontrèrent d'écus, de corps et de têtes si rudement, que le païen en tomba étourdi sur la place.

La reine Califie, voyant cela, ne put se tenir de rire, et elle dépêcha Alquife auprès de Périon avec sa lance, pour remplacer celle que ce vaillant chevalier venait de rompre.

Le neuvième compagnon de Radiare eut le sort des huit autres. Tandis que Périon restait impavide sur son cheval, son ennemi tombait mort sur le sol, le tronçon de la lance dans le ventre.

— Par mes dieux, s'écria la reine Califie à Talanque, je n'ai jamais vu une plus belle joute!... Puisque le chevalier de la Sphère vient de laisser dans le ventre de son ennemi la lance que je lui avais envoyée, il lui en faut une autre... Par ainsi, je vous prie de lui porter la vôtre, afin qu'il parachève sa glorieuse entreprise.

Talanque s'inclina, et pendant qu'il confiait sa lance à Alquife, en la priant d'aller la porter à Périon, celui-ci avait raison du dixième chevalier qui s'en allait rouler dans la poussière à côté de ses compagnons.

Alquife arriva auprès de lui et lui fit son message de la part de la reine Califie.

— Demoiselle, répondit le chevalier de la Sphère, en prenant la lance, assurez qui vous envoie que je vais faire tous mes efforts pour mériter l'estime en laquelle on me tient... Ou je mourrai à la peine, ou j'aurai le soudan pour prisonnier!

Voilà ce que disait Périon. Mais Radiare pensait bien autrement. Il faisait état de venger la mort de Grimante, le dernier païen abattu par Périon, et il jura par son grand dieu que le chevalier de la Sphère porterait pénitence de ce péché.

— Chevalier, lui dit-il en s'approchant de lui, j'ai occasion de te haïr plus qu'homme que je connaisse... Néanmoins, à cause de la grande prouesse qui est en toi, je suis forcé de t'estimer et de te porter honneur... Par ainsi, si tu veux suivre le parti que je t'ai proposé tout-à-l'heure, j'oublierai les raisons de rancœur que j'ai contre toi; je ferai plus, je te donnerai de grands biens!...

— J'ai un meilleur conseil à te donner, répondit Périon, et je t'engage fortement à le suivre.

— Comment cela? demanda Radiare.

— Laisse là ta folle et fausse croyance, reprit Périon, abandonne tes vilaines idoles et tes vilains diables, et reconnais Jésus-Christ pour ton seul Dieu... Au lieu de nuire à l'empereur de Constantinople, comme tu as projet de le faire, viens lui en aide de tout ton pouvoir... Alors nous serons amis, toi et moi; mais seulement alors!...

Si Radiare fut enflammé de colère, en entendant cette proposition, il ne faut pas le demander.

— Pourquoi donnes-tu donc conseil à qui ne t'en

demande pas? lui cria-t-il. Penses-tu donc me dompter en faisant ainsi le cafard!... Non!... non!.. Avant que tu ne m'échappes, je te châtierai de façon à ce que tu ne sois plus jamais tenté de parler aussi témérairement à moi ni à d'autres comme moi!... Toutefois, avant que nous n'entrions en la mêlée, écoute les conventions que j'ai coutume de présenter à ceux contre lesquels je me bats... Si elles te semblent raisonnables, bon; sinon je les remets à ta discrétion.

— Dis ce que tu voudras, j'écoute.

— Le vaincu sera esclave du vainqueur et lui obéira en toutes choses, quoi qu'il lui soit commandé!.. Vois si tu veux y consentir...

— Tu parles en prince de grand cœur, et je loue cette coutume. Je me soumets à cette condition: vaincu, je t'appartiendrai; vainqueur, tu m'appartiendras...

— Allons, alors!...

Les deux champions s'éloignèrent un peu l'un de l'autre pour prendre du champ; puis ils donnèrent carrière à leurs chevaux, et s'en vinrent à leur mutuelle rencontre avec impétuosité. Les lances volèrent en éclats, et les deux ennemis furent renversés de leurs montures. Mais, tous deux aussitôt, comme s'ils n'eussent enduré ni coup ni buffe, se relevèrent légèrement, et marchèrent fièrement l'un contre l'autre, l'épée à la main.

Le combat recommença plus âpre et plus furieux. Tant plus ils allaient, tant plus il semblait qu'ils reprissent des forces. L'herbe s'empourpra de leur sang, et le pré se couvrit des pièces de leurs hauberts démaillés. On croyait que l'un d'eux allait bientôt mourir, ne pouvant tenir plus longtemps. Cependant ils se maintinrent en cet état, sans prendre haleine, jusqu'à environ l'heure de nones, moment où le soudan, tirant un peu à côté, dit à Périon :

— Chevalier, il me semble qu'au lieu d'imiter la cruauté des bêtes brutes, qui s'acharnent sans repos ni trêve l'une sur l'autre, nous ferions bien de suivre la commune façon de faire des gens vaillants comme nous le sommes : prenons haleine, puis nous recommencerons le combat quand il te plaira...

— J'y consens volontiers, répondit Périon, non pas que je cherche le repos et que j'aie besoin d'une trêve pour me réconforter et prendre de nouvelles forces; mais tu t'es montré si courtois envers moi en défendant à tes chevaliers de m'attaquer tous ensemble, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne t'en sache gré.

Cela dit, les deux adversaires demeurèrent cois, s'appuyant sur le pommeau de leurs épées.

Au bout de quelques instants ils reprirent leur position agressive et se chargèrent l'un l'autre mieux encore qu'auparavant. Cette fois, le soudan pressa Périon de si près, que le sang se mit à couler de toutes parts, ce dont Périon se vengea sur l'heure en lui donnant un si furieux coup, que son épée lui entra de plus d'une paume dans l'écu. Puis, la retirant aussitôt et la prenant à deux mains, il se rua de toute sa force, et les yeux étincelants, sur Radiare qui se prit à chanceler. Périon le saisit au collet et le poussa par terre si lourdement que son heaume en fut arraché.

Radiare, presque évanoui, se mit à respirer bruyamment en sentant l'air lui arriver sur la face.

— Comment! dit le chevalier de la Sphère, le courage te manque-t-il pour si peu de chose?... Où est maintenant cette gloire et cette vaillance dont tu es renommé en tant de lieux?...

Le soudan, levant les yeux, aperçut l'épée de Périon levée sur lui et le menaçant de prompte mort. Mais, sans trop s'émouvoir, il lui répondit :

— La magnanimité dont tu parles est au cœur du soudan de Liquie, d'où elle ne pourra jamais partir, quelque péril qu'il advienne!...

— Bien, reprit le chevalier de la Sphère; mais te souvient-il de la convention jurée entre toi et moi?

— Je n'oublie jamais rien de ce que j'ai promis! j'aimerais mieux perdre dix vies, si je les avais, que de faillir une seule fois à ma parole... Par ainsi, use de moi comme de ton serf : je suis prêt à tout endurer.

— Vraiment, dit Périon, tu te montres bien tel que ta renommée t'a fait!... Aussi en userai-je avec toi avec la réserve et l'honnêteté que tu mérites. Or donc, lève-toi et remonte à cheval; nous aviserons du surplus en chemin.

Lors s'approchèrent les chevaliers croisés et la reine Califie. Celle-ci, s'avançant la tête nue vers le soudan, l'embrassa et lui dit :

— Seigneur Radiare, puisque vous et moi avons si bien éprouvé l'effort des chrétiens, vous devez voir comme moi qu'ils sont soutenus, outre leur courage, par un Dieu qui vaut mieux que les nôtres. Par ainsi, ce serait folie à vous, qui êtes pourtant un vaillant homme, de vous croire au-dessus de ce chevalier, qui est frère de l'empereur Esplandian et fils du très renommé Amadis de Gaule...

— Madame, répondit le soudan, si j'ai fait folie, je l'ai grandement expiée!... Mais, quoique la fortune me soit contraire, c'est avec grand plaisir que je vous rencontre et vous vois en bonne santé, me souvenant encore des fortunes que nous avons passées ensemble, au dernier voyage de la Thrace.

## CHAPITRE VII

Comment, après son combat avec le soudan de Liquie et ses compagnons, le chevalier de la Sphère envoya Alquife à la cour d'Onolorie, en compagnie des prisonniers qu'il avait faits.

Périon et ses compagnons, craignant l'arrivée du roi de Jérusalem, reprirent à la hâte le chemin de la mer, où ils retrouvèrent leurs vaisseaux, ainsi que celui d'Abies d'Irlande et de Languines, sur lequel le chevalier de la Sphère s'embarqua.

Alquife, qui voulait retourner vers son père, qui l'attendait, comme vous savez, à l'île des Singes,

supplia humblement Périon de lui donner congé.

— Ma grande amie, lui répondit-il, je prie Dieu qu'il vous conduise !... Mais, auparavant, je vous prierai de m'octroyer un don qui peu vous coûtera, et qui fera qu'il ne se passera pas un seul jour de ma vie où je ne sois prêt à vous obéir...

— Doutez-vous donc de moi à ce point, dit Alquife, que vous puissiez croire que je vous refuserais une chose que vous me demandez ?... Parlez donc, je vous en prie.

Lors, Périon, la tirant à part, lui dit en soupirant :

— Chère Alquife, j'espérais bien prendre un autre chemin et retourner vers madame Gricilerie, pour la servir comme celle à qui mon cœur s'est tellement affectionné, que, pensant à elle, je meurs, et, n'y pensant point, je ne puis vivre !... Dieu veuille que le commencement prenne la fin que je désire, et que madame Gricilerie me fasse la joie de me nommer sien !... C'est pourquoi j'ai songé à lui envoyer par vous l'infante Tiriaxe, son frère et le soudan de Liquie. Emmenez-les, et offrez-les-lui de ma part, car il est bien naturel que les choses miennes et que j'ai conquises la servent et soient siennes aussi... Vous lui direz, s'il vous plaît, que mon retour à Trébisonde sera le plus prochain qu'il me sera possible, et que, durant ce temps court ou long qui me séparera encore d'elle, je ne donnerai pas un seul coup d'épée, pas un seul coup de lance, que ce ne soit à sa gloire et pour l'amour d'elle...

— Seigneur, répondit Alquife, je vous obéirai en ces recommandations le plus fidèlement du monde... J'espère être assez bien votre interprète pour que vous en soyez content.

Cela dit, le chevalier de la Sphère s'approcha du soudan de Liquie, qui était en train d'entretenir Tiriaxe de son infortune, et de se plaindre à elle de ce que c'était en allant voir le roi son père qu'il était tombé entre les mains de ses ennemis.

Périon interrompit leurs propos.

— Suivant ma volonté, seigneur, dit-il au soudan, vous vous en irez avec vos chevaliers, et vous, madame, avec votre frère et vos femmes, là où cette demoiselle vous conduira et où vous serez très bien accueillis pour l'amour de moi...

Tiriaxe, entendant cela, sentit redoubler ses larmes. Elle répondit piteusement :

— Sire chevalier, je suis en votre pouvoir, je le sais ; mais j'ai tant d'ennui de la vie que je voudrais déjà être morte !...

— Madame, dit Périon, j'espère que vous aurez de ce voyage plus de réconfort que vous ne pensez... Quant à vous, seigneur Radiare, je veux que, suivant nos conventions, une fois arrivé là où je vous envoie, vous dépêchiez aussitôt deux de vos gens pour aller avertir vos sujets qu'ils aient à ne tenter rien de fâcheux contre l'empereur de Constantinople, et que, tout au contraire, ils lui viennent en aide.

— Pardonnez-moi, répondit Radiare, mais ma parole à ce sujet est engagée à un autre qu'à vous, antérieurement à vous. Vous pouvez me commander tout ce qu'il plaira à moi-même, c'est-à-dire à ma personne, mais non pas à ma foi, laquelle n'a rien de commun avec ma personne... Or, j'ai juré au roi Armato de le secourir en tout et partout, et, comme je vous l'ai dit, ma vie peut mourir, non ma foi !... Par ainsi, seigneur, je vous supplie de ne pas me contraindre davantage à une chose à laquelle répugne ma conscience...

— Vraiment, repartit Périon, ainsi ferai-je. Je serais trop malheureux qu'un aussi grand seigneur que vous eût sa parole faussée à cause de moi... Suivez la demoiselle que je vous demande de suivre, et que Dieu vous protège !

Lors, le soudan, Tiriaxe et les autres prirent congé du chevalier de la Sphère, lequel, entrant dans la barque d'Alquife, lui dit :

— Je vous prie, demoiselle, de saluer humblement de ma part la princesse Onolorie et toutes les autres dames de la cour. Remettez, je vous prie, ajouta-t-il plus bas, remettez cette lettre à madame Gricilerie, et l'assurez de mon ardent dévoûment à sa personne...

Périon avait à peine terminé ces mots que le vent enflait les voiles de son navire, et que les singes se mettaient à ramer dans la direction qu'ils connaissaient.

## CHAPITRE VIII

Comment le chevalier de la Sphère, Abies d'Irlande et Languines arrivèrent à Constantinople, et du bon accueil que leur fit l'empereur.



ecommandant donc à Dieu ceux de ses compagnons qui voulaient retourner en Californie, le chevalier de la Sphère vogua vers Constantinople, où il arriva le huitième jour en compagnie d'Abies d'Irlande, de Languines et du fils du roi de Naples.

L'empereur, averti, s'en vint les recevoir.

Pendant que Périon, Abies et Languines faisaient la révérence à ce prince, Frandalo s'approcha du fils d'Amadis, et, l'embrassant, il lui dit :

— Sire chevalier, je suis tellement vôtre, que vous pouvez me commander comme à celui qui désire vous obéir pour l'honneur du roi Amadis et de l'empereur Esplandian votre frère, desquels je suis l'ami et le serviteur dévoué...

Le chevalier de la Sphère n'avait jamais vu Frandalo. Aussi l'empereur, s'apercevant de son embaras, lui dit :

— Mon fils, vous avez dû entendre quelquefois parler du comte Frandalo ? C'est lui qui, en ce moment, vous présente son service. Il est envers vos amis tel qu'il s'est dit...

— En bonne foi, seigneur, il doit alors avoir de moi ce qu'il plaira, car ses prouesses et son excel-

fence le recommandent si fort de par le monde, que je ne peux que me tenir heureux de son accointance...

— Sur mon âme, reprit Frandalo, je puis, en vous embrassant, me vanter que j'ai entre les bras la vraie effigie et portraiture de la fleur de la chevalerie !...

Périon ressemblait, en effet, tellement à Esplandian, son frère, que l'empereur en fut frappé au cœur, et que de grosses larmes lui tombèrent des yeux.

— Sire, dit le chevalier de la Sphère en présentant le prince Adariel, voici l'héritier du roi de Naples qui, s'il plaît à Dieu, vous fera quelque jour service.

L'enfant mit un genou en terre pour baiser les mains de l'empereur; mais celui-ci, le relevant avec bonté, le pria de le suivre, ainsi que ses compagnons, au palais.

— Madame, dit-il en entrant à l'impératrice, en lui présentant le chevalier de la Sphère, voici votre gendre de retour... Quant à votre fille, nous l'aurons avec le temps.

— Sur mon Dieu ! dit l'impératrice en baisant tendrement Périon, vous m'avez bien amené la chose que je désirais le plus voir au monde, et si je ne savais pas, comme je le sais, que mon fils est enchanté, aucune puissance humaine ne m'empêcherait de croire que voilà Esplandian lui-même...

Puis l'impératrice baisa également Adariel, Languines et Abies d'Irlande.

L'heure du dîner arriva. L'empereur ordonna qu'on dressât le couvert en la grand'salle, voulant ce jour-là manger en public, par amitié pour les chevaliers survenus nouvellement.

Comme on levait la desserte, un tourbillon de vent s'engouffra par les fenêtres, avec tonnerre, fumée et puanteur sulfurée qui n'annonçait rien de bon; si bien que tous les assistants crurent leur dernier jour sonné. Au bout d'un quart d'heure, les ténèbres commencèrent à se dissiper, et alors apparut au milieu de la salle, une épée flamboyante, teinte de sang, à la pointe de laquelle pendait un cartel de parchemin, scellé d'un grand scel d'or.

L'empereur fit incontinent rompre ce scel, le parchemin fut déplié, et l'on trouva ces mots écrits dessus :

« Mélye, la plus cruelle ennemie de la Chrétienté, à toi, empereur de Constantinople, ruine et malédiction !

« Apprends que tu seras bientôt, par mon fait, en proie au malheur le plus navrant qui soit au monde, car tu assisteras, de tes propres yeux, à la mort des tiens, à la destruction de tes États et au martyre étrange de la personne que tu aimes le plus en ce monde. Finalement, ta vie s'écroulera en misères !

« En témoignage de quoi cette épée demeurera en l'air sur ta grande cité, jusqu'à ce qu'une prophétie d'Apollidon, qui reste à accomplir, sortisse effet !... »

La lecture de ce cartel une fois achevée, chacun demeura ébahi, surtout lorsqu'on vit l'épée flamboyante et sanglante s'élever en contremont et s'en aller en l'air comme une vraie comète.

A peine cette rumeur était-elle apaisée, qu'on en entendit une autre par la ville.

## CHAPITRE IX.

Comment, peu après l'arrivée à Constantinople du chevalier de la Sphère et de ses compagnons, arrivèrent à leur tour deux géants et une géante suivis de vingt chevaliers.

Cette rumeur qui succédait à l'apparition de l'épée de Mélye, était produite par l'arrivée de deux géants et d'une géante richement vêtue d'or et de pierreries d'une inestimable valeur, ayant sur la tête un cercle d'or d'un travail exquis.

Ces deux géants étaient armés de toutes pièces, excepté d'armet et de gantelet. Ils étaient accompagnés de vingt autres chevaliers en pareil équipage, ce qui était assez menaçant.

L'empereur, prévenu de cela, et croyant à une trahison quelconque, ordonna qu'on courût aux armes, et il y courut lui-même tout le premier. Un certain nombre de gentilshommes, l'épée au poing, le manteau autour du bras, se placèrent à l'entrée du palais pour en défendre l'accès.

Peu après arrivèrent les géants à leur suite, équipés comme nous avons dit. Le plus vieux d'entre eux, faisant des signes de paix, demanda à être conduit, ainsi que ses compagnons, vers la majesté impériale : ce qui fut fait immédiatement.

— Très puissant empereur, dit le vieux géant, en ployant les genoux devant ce prince, cette dame que je conduis est ma femme : elle a nom Almatrase. Cet autre est mon petit-fils, le fils de ma fille, il a nom Ardadil-Canile. Autrefois nous adorions les fausses idoles et les mauvais dieux : aujourd'hui, nous ne croyons plus qu'en Jésus-Christ, grâce à deux vaillants chevaliers, avec lesquels j'ai eu combats sur les frontières de l'île de la Feuille-Blanche...

— Et vous les nommez?

— L'un a nom Quadragant et l'autre Vaillades, répondit Argamont. Ils se sont conduits fort courtoisement avec moi en m'accordant la vie sauve, sous condition que j'obéirais à leur bon plaisir.

— Et où les avez-vous laissés? demanda l'empereur.

— Sire, répondit Argamont, aussitôt après avoir pansé mes blessures, ils me prièrent de les venir attendre céans, et, sur l'heure, ils s'embarquèrent pour aller à la quête d'un chevalier dont ils regrettaient fort âprement l'absence, en m'assurant toutefois que si, au bout de quatre mois de recherches, ils n'en avaient pu obtenir aucune nouvelle, ils reviendraient me joindre ici pour attendre le siége des princes païens... Si vous voulez accepter nos services dans cette entreprise, à mon petit-fils et à moi, vous aurez en nous, Sire, de loyaux et dévoués serviteurs. Nous vous le promettons

comme nous avons fait à Vaillades et à Quadragant.

Comme le vieux géant finissait de parler, on apporta à l'empereur la nouvelle que les païens étaient déjà rassemblés en grand nombre en l'île de Ténédos, d'où ils se proposaient de déloger le mois suivant.

Lors, l'empereur assembla son conseil, et il fut arrêté que l'on dépêcherait des courriers en Sicile, en Sardaigne, à Rome, en Espagne, en Gaule, même en Grande-Bretagne; puis d'autres aussi à Quadragant et à Cildadan, de Bohême, pour les avertir de l'entreprise du roi Armato, et les supplier affectueusement, en l'honneur de Dieu, d'envoyer le plus grand nombre de vaisseaux possible au secours de la Thrace qui, autrement, allait se perdre à vue d'œil. Et, comme ces différents voyages devaient prendre un assez long trait, il fut décidé, en outre, que Frandalo se retirerait dans le port de la Montagne Défendue, avec le roi Norandel, et qu'à eux deux ils s'opposeraient au passage de tout navire marchand ou autre, pour couper les vivres aux ennemis.

Les courriers partirent le jour même, avec lettres très pitoyables, tant de l'empereur que du chevalier de la Sphère, de Languines, d'Abies d'Irlande et autres.

Mais avant de dire le fruit de leurs messages, je veux raconter les aventures qui survinrent à Garinter et à Périon, fils de Galaor.

## CHAPITRE X

Comment Garinter et Périon combattirent contre le roi de Sibernie et ses neveux, qu'ils vainquirent en plein camp.



Vous avez vu précédemment comment Garinter et Périon, fils de Galaor, avaient reçu l'ordre de chevalerie des propres mains d'Esplandian.

Ils s'étaient embarqués et avaient abordé en Californie où ils avaient longuement guerroyé contre certains envahisseurs, notamment contre le roi de Sibernie, qu'ils avaient chassé jusqu'en la principale ville de son royaume.

Ils l'y tenaient assiégé lorsque Talanque, Maneli et la reine Califie arrivèrent en Californie, eux aussi, de retour du voyage où ils avaient trouvé Périon de Gaule, ainsi qu'il a été dit. La reine ne voulut ni passer outre, ni aller à ce siége. Mais Talanque et Maneli, sans plus de séjour, vinrent se joindre à Garinter et à Périon, faisant grand effort de parachever leur entreprise.

Le plaisir qu'eurent ces quatre jeunes chevaliers de se trouver ainsi réunis, ne se pourrait que malaisément raconter. Talanque et Maneli arrivaient précisément à temps pour assister au combat qui était accordé entre Périon, Garinter et deux de leurs gens, contre le roi de Sibernie et trois de ses neveux.

— Quelles sont les conditions de ce combat? demanda Talanque.

— Si la victoire demeure au roi de Sibernie, répondit Garinter, son pays lui demeurera semblablement, comme avant la guerre. Si, au contraire, il est vaincu, il nous l'abandonnera sans plus jamais y prétendre en aucune façon. Or, nous savons qu'il est bon chevalier et que ses trois neveux sont estimés les plus adroits de la contrée.... S'il vous plaisait d'être de la partie, je crois qu'avec l'aide de Dieu la fortune nous serait entièrement propice.

— Volontiers, dirent Talanque et Maneli. Il nous tarde que le jour en soit venu!...

— Ce sera demain, répondit Garinter. Par ainsi, reposez-vous tous deux, afin d'être plus frais et dispos pour cette entreprise.

Le lendemain matin, un trompette amena les otages du roi de Sibernie. Les serments et les cérémonies usitées en pareil cas suivirent de part et d'autre; puis ceux qui étaient ordonnés pour combattre entrèrent au camp.

Le roi de Sibernie s'avança à la rencontre de Périon, et de telle sorte, que, sans l'aide que celui-ci trouva au cou de son cheval, il était par terre.

Mais il arriva pis au roi, car Périon le désarçonna et le jeta bas, étendu tout de son long.

Autant en fit Garinter à l'un des neveux du roi. Autant en firent Talanque et Maneli.

Toutefois, aucun de ceux qui venaient de vider ainsi les arçons ne se montra étonné et découragé. Tout au contraire, se relevant légèrement, le roi de Sibernie et ses neveux se précipitèrent, l'épée à la main, sur leurs adversaires toujours à cheval.

La bataille fut dure et cruelle... Périon et ses amis furent contraints de mettre pied à terre, pour éviter une chute immanquable, le roi et ses neveux se préparant à couper les jarrets des chevaux.

Elle dura quatre heures, sans qu'on pût savoir de quel côté penchait la balance. Peut-être que le roi de Sibernie eût remporté la victoire, à voir les vaillants coups qu'il portait. Mais Périon, à qui il venait de faire ployer pour la deuxième fois le genou sur l'herbe, Périon se releva, l'œil étincelant de colère, prit son épée à deux mains et l'abattit sur le roi, entre les épaules et le cou, si bien et si adroitement que la blessure fut mortelle.

Talanque ne s'endormait pas non plus. A force de lutter avec son adversaire, il finit par trouver à propos le défaut de son gantelet et il lui sépara la main du bras. Ainsi blessé, ce chevalier poussa un cri de douleur navrant et chercha son salut dans la fuite. Mais Talanque le poursuivit, l'atteignit et le tua d'un autre coup d'épée dans les reins.

Le neveu du roi de Sibernie qui s'était attaqué à Garinter lui résistait assez vigoureusement. Il s'efforça bientôt de telle sorte que, d'un plein coup d'estoc, rué à plein bras, il lui traversa maille et haubert, lui enfonça son épée à trois doigts en avant dans le corps et le força ainsi de rendre l'âme.

Il en advint semblablement au quatrième adversaire, celui contre lequel Maneli s'escrimait du mieux qu'il pouvait. Maneli n'avait pas affaire à

en manchot, mais ce neveu du roi de Sibernie n'avait pas non plus affaire à un endormi. Manelí le lui prouva bien en lui tranchant la tête au défaut de l'armet, d'un coup aussi habile qu'inattendu.

Ainsi fut terminé ce combat.

Garinter et ses compagnons se retirèrent alors sous leurs tentes, laissant les gémissements et les larmes à ceux qui se sentaient endommagés, tant de la perte de leurs amis que de la perte de leur ville, laquelle fut rendue et remise au pouvoir de Périon, suivant les conventions jurées.

Le lendemain, de l'avis et consentement de tous, Garinter fut élu et couronné roi de cette ville, mais en se réservant toutefois la facilité d'y laisser Polinas pour gouverneur, afin de suivre les aventures étrangères. En vertu de quoi, aussitôt après avoir reçu les hommages et les serments de fidélité de ses sujets, il s'en alla avec ses compagnons en l'île Californie, où la reine lui fit très agréable accueil.

Mais ils ne firent pas là un long séjour. Aussitôt que furent prêts gens et vaisseaux, ils s'embarquèrent pour aller au secours de Constantinople.

Pendant que Dieu les conduit, retournons au duc d'Ortilense.

## CHAPITRE XI

Comment le duc d'Ortilense, ayant déconfit le roi de la Breigne, retourna à Trébisonde, et de l'arrivée d'Alquife à la cour de l'empereur.



On se rappelle qu'après la tuerie des gens du roi de la Breigne, lesquels fuyaient à vau de route, le duc d'Ortilense et sa troupe étaient retournés au camp.

La nuit était venue trop tôt, et il avait été impossible de compter les morts et de relever les blessés, ce qu'on fit le lendemain matin, au point du jour. On trouva alors sur le champ de bataille, parmi les déconfits, Groter, fils du roi de la Breigne, blessé de dix coups mortels, et tellement foulé aux pieds des chevaux, qu'il n'avait quasi plus forme de visage. Un peu plus loin, à main droite, était aussi le roi son père, étendu tout de son long.

Malgré qu'on les considérât pour des traîtres, ces deux corps morts furent séparés des autres et ensevelis fort honorablement.

Le butin recueilli et le pays réduit à l'obéissance de l'empereur de Trébisonde, le duc d'Ortilense prit son chemin vers son maître, qui le reçut fort bien, ainsi que Florestan, Parmenir et Galvanes, pour l'amour desquels l'empereur tint cour ouverte pendant six jours entiers.

Comme on le devine, cette fête à leur propos permit aux trois amoureux chevaliers d'entretenir leurs dames, qui, de leur côté, ne se firent pas faute de leur prouver, par effets certains, quel plaisir leur causait leur retour au milieu d'elles.

Une seule de toutes se montra morne et pensive. C'était la pauvre Onolorie, qui mourait cent fois par heure en songeant à la captivité de son doux ami.

Elle dissimulait sa peine, cependant, et le plus qu'elle pouvait. Mais Amour la pressait de si près, que l'œil ne lui séchait non plus que fait le canal par lequel la fontaine vive prend son cours!...

Ce qui rengrégea plus encore son martyre, ce fut l'arrivée d'Alquife avec les prisonniers que Périon envoyait à Onolorie.

Alquife, se présentant à l'empereur à l'issue du dîner, lui fit les très humbles recommandations du damoisel inconnu qu'il avait armé chevalier.

— Ah! ah! dit l'empereur. Demoiselle, ma mie, dites-moi, je vous prie, où vous l'avez laissé, et si vous croyez qu'il réparera bientôt le tort qu'il m'a fait, en se célant de moi...

— Sire, répondit Alquife, s'il vous a fait quelque tort, ce n'a pas été de son bon gré, je vous assure, et en cela il est grandement excusable... S'il vous plaît d'en savoir davantage sur son état, permettez-moi d'accomplir ce qu'il m'a commandé auprès de madame Gricilerie, votre fille...

— Oui, vraiment, dit l'empereur.

Lors, Alquife, s'adressant à la princesse, lui dit:

— Madame, votre chevalier, qui surpasse tous les autres en prouesse et en grande excellence d'armes, vous salue, par ma bouche comme celle qu'il désire servir toute sa vie; en témoignage de quoi il vous envoie ce qu'il a conquis depuis le jour où il a pris congé de vous, à son bien grand regret...

Cela dit, Alquife présenta à Gricilerie le soudan de Liquie et les deux enfants du roi de Jérusalem.

— Ce gentilhomme, ajouta-t-elle, est un prince très redouté parmi les rois païens, et à bon droit. Il commandait aux pays de Liquie, ni plus ni moins que l'empereur votre père fait aux siens. Ces deux jeunes gens sont les enfants du roi de Palestine, frère et sœur, lesquels votre chevalier vous prie de recevoir comme votre propre chose. Ils vous appartiennent désormais... Votre chevalier m'a chargé de vous assurer qu'en les traitant gracieusement, comme il l'attend de la bonté et de la noblesse de votre cœur, il en éprouvera un singulier plaisir...

Puis Alquife raconta à la princesse tout ce qui était arrivé, et termina en lui disant que son chevalier s'était embarqué avec ses compagnons pour aller au secours de Constantinople.

— L'honneur qu'il me fait est si grand, dit Gricilerie, que je ne puis que lui vouloir du bien... Mais il a tort d'entreprendre un si long voyage avant de venir vers moi, s'il est autant mien qu'il se vante d'être... Il est une chose que je ne lui pardonnerai jamais jusqu'à ce qu'il vienne en personne m'en demander le pardon, et encore peut-être lui sera-t-il refusé...

— Madame, reprit Alquife, vous le verrez prochainement, il me l'a promis. Car, ce qu'il désire

le plus en ce monde, c'est votre présence et votre bonne grâce.

Puis, s'adressant à l'impératrice et à la princesse Onolorie, elle s'acquitta envers elles du message de Périon.

Si Florestan et ses compagnons se trouvèrent aises d'entendre de si bonnes nouvelles de celui qu'ils cherchaient, il ne faut pas le demander. Mais leur plaisir n'était rien au prix de celui que ressentait Gricilerie, laquelle, toute la sainte journée, ne cessa d'entretenir Alquife, tant en public qu'en particulier; si bien même que cette dernière trouva moyen de lui bailler la lettre du chevalier de la Sphère.

Cette lettre portait en substance :

« Ma dame,

« Je ne sais comment je pourrai jamais satisfaire au grand bien que vous m'avez octroyé le jour inoubliable où vous m'avez accepté pour vôtre, attendu que le meilleur chevalier du monde serait encore indigne de servir une aussi noble dame et une aussi belle princesse que vous êtes. Et moi, qui alors pauvre muet, sans avoir fait un seul acte de chevalerie, suis venu à tel honneur, est-ce merveille si mon cœur a désiré entreprendre chose méritoire qui me permette de demeurer en si haut lieu ?... J'ai éloigné de moi, dans ce but, toute crainte vaine et tout péril de mort par la souvenance continuelle que j'ai eue de votre bonne grâce, laquelle a tellement captivé ma liberté, que mes yeux sont demeurés enchaînés aux liens de votre heureuse présence, du jour même où ils ont eu le bonheur ineffable de contempler la resplendeur de votre divine face !...

« L'envie que j'ai de vous obéir et de vous servir me rend ces chaînes précieuses; par ainsi, ma dame, commandez-moi, je vous prie, tout ce qu'il vous plaira, et, prenant pitié du pauvre esclave qui ose vous parler ici, daignez dire votre vouloir à la demoiselle fidèle qui vous remet cette lettre en mon nom.

« *De la part de celui qui baise les mains de votre grandeur en toute humilité.* »

En lisant cette lettre, Gricilerie mua de couleur trois ou quatre fois, non par déplaisir, mais au contraire par une force irrésistible d'amour. Le plaisir fut si vif qu'elle s'évanouit entre les bras d'Alquife, qui l'embrassa et lui demanda quelle faiblesse venait de lui prendre.

— Ah ! ma grande amie, murmura Gricilerie, quand donc verrai-je celui qui endure tant pour moi, et que vous m'avez choisi entre les meilleurs chevaliers du monde ?...

— Madame, répondit Alquife, mon père, qui vous l'avait promis, trouvera moyen de vous le renvoyer aussi quand il sera temps... En attendant, et sans vous passionner autrement que bien à point, faites-lui souvent tenir de vos chères nouvelles... Son absence vous paraîtra moins âpre, et la vôtre lui paraîtra moins cruelle...

Alquife allait entrer avec la princesse dans des détails plus confidentiels, lorsqu'une demoiselle leur vint dire que l'impératrice les demandait.

## CHAPITRE XII

**Comment l'empereur de Trébisonde s'embarqua pour aller contre le roi Armato, et de la descente des païens à Constantinople.**



L'Empereur ayant eu avertissement certain, par un brigantin vénitien, que l'armée des païens côtoyait l'Anatolie avec plus de mille vaisseaux, tirant au détroit du Propontide, fit aussitôt rassembler son armée, avec dessein de la commander en personne.

Quand cette armée fut rassemblée; quand les navires qui lui étaient destinés, galères, flûtes, brigantins, barques, furent en bon équipage de guerre, bien frétés et calefrétés; quand Dardarie, duc d'Antille, eut été établi lieutenant général de l'empereur, on s'embarqua, le vent étant d'ailleurs propre à déloger. Chacun, suivant l'avis des patrons et des comites, entra en son vaisseau; et l'empereur lui-même, ayant embrassé l'impératrice et laissé ses pays à la garde de Dieu et du duc de la Fonte, fit lever les ancres; on partit !

Certes, en voyant sortir du port cette flotille armée en guerre, on eût pu juger aisément de la puissance de ce prince.

La mer était quasi couverte des vaisseaux qui portaient l'armée, laquelle était composée, de compte entier, de soixante mille hommes de cheval et de cinquante mille soldats de pied. Chacun de ces navires était orné de bannières, de fanons, de banderolles, et il en sortait des bruits de tant de trompes, de clairons, de fifres et de tambourins, que c'était chose merveilleuse à entendre et à voir.

Le même jour du partement de l'empereur, Alquife prit congé de l'impératrice, et s'en retourna vers le chevalier de la Sphère, chargée pour lui d'une lettre fort tendre de la princesse Gricilerie.

Laissons-la donc voguer, et revenons aux courriers chargés d'avertir les princes chrétiens du siége de Constantinople.

L'empereur de Rome, le roi de Naples et les autres ne tardèrent pas à se rendre à l'invitation pressante qui leur était faite. Chacun d'eux arma un certain nombre de vaisseaux, et ils se rendirent tous en plus ou moins de temps, et non sans grand travail, en la Montagne Défendue, où les attendaient le comte Frandalo et Norandel, avec leur équipage.

En ce même temps, le roi Armato, accompagné d'Almirix, frère du soudan de Liquie, du roi de Jérusalem, des soudans de Perse, d'Alap, de Babylone, des califes d'Egypte, Taborlanes et maints autres grands seigneurs du Levant, partit de Ténédos avec une telle quantité de navires, de bri-

gantins, de flûtes et de galères, qu'il semblait proprement que la mer en fût couverte.

Mais malgré leur diligence, les païens ne surent pas prendre l'empereur au dépourvu. Ils le trouvèrent accompagné de plus de trente mille hommes de cheval et de cinquante mille hommes portant armes.

Toutefois, en voyant approcher si près de sa grande ville un tel nombre d'ennemis, il en éprouva quelques inquiétudes qu'il dissimula du mieux qu'il put. Pour mieux rassurer ses gens, même, il fut d'avis que l'on empêchât l'armée d'Armato de prendre terre et qu'on lui donnât alarmes *continuelles*, pour l'ennuyer et la travailler. A quoi furent employés le chevalier de la Sphère, Languines, Abies d'Irlande, Argamont et son fils, avec dix mille chevaux et vingt mille soldats.

Ces derniers, ayant eu vent du lieu où Armato comptait opérer sa descente, sortirent de la ville en fort bon équipage et, le jour même, ils découvrirent l'avant-garde des païens, conduite par le roi de Jérusalem, accompagnés de trois géants, frères de celui que le chevalier de la Sphère avait mis à mort à la Fontaine près de laquelle il avait délivré Alquif, père de la Demoiselle.

Les chrétiens s'embusquèrent pour attendre l'issue des projets des païens, lesquels ne tardèrent pas à jeter planches et à descendre leurs batelets pour permettre à leurs gens de se répandre dans le pays et le ravager comme sauterelles.

Je crois bien que ceux qui furent les plus diligents ne furent pas les mieux traités, car Périon et sa troupe leur coururent sus et en défirent un grand nombre avant qu'ils pussent être secourus. Mais ce secours leur arriva, et Périon et ses compagnons durent faire retraite, à leur tour, pour n'être pas écrasés. Les trois géants, avec grosse compagnie de Palestius, s'avancèrent avec une telle hardiesse, qu'on devinait bien qu'ils avaient envie de faire leur devoir.

Toutefois, ils trouvèrent chaussure à leur pied, c'est-à-dire que Périon et Argamont, avec leur escadron, leur tinrent vigoureusement tête, quoiqu'ils fussent en nombre inférieur. Beaucoup de combattants perdirent la vie en cet endroit, d'autant plus que, d'heure en heure, les païens se renforçaient de recrues nouvelles et qu'ils gagnaient du terrain.

— Chevalier, dit Argamont, il faut pourvoir au péril qui nous menace, en prenant retraite du côté des nôtres, mais en tournant toujours notre poitrine du côté de nos ennemis.

Cela dit, Argamont, en sage et avisé capitaine, commença à se retirer, soutenant toujours l'escarmouche forte et rude.

Ce qu'apprenant, le calife d'Egypte s'avança, et, entrant plus avant dans la presse qu'il ne le devait, il fit rencontre de Périon, qui lui donna tel coup à découvert, qu'il lui sépara la tête en deux. L'un des géants du roi de Jérusalem, qui le suivait, fut si marri de cela, qu'il leva son épée à deux mains, dans l'espérance de rendre la pareille à Périon. Mais Argamont, avisant le coup, le para de son écu dans lequel l'épée du géant entra d'un demi pied, ce qui était énorme, l'écu d'Argamont étant du plus fin acier qu'on pût voir.

Comme le géant essayait de dégager son arme, Argamont lui donna un rude coup d'un levier qu'il portait, si rude même qu'il en baissa de force la tête contre l'arçon; il se relevait, lorsque Périon lui sépara l'épaule d'avec les côtes, ce dont il mourut incontinent sans avoir le temps de souffler.

Golfon, frère de ce géant, le suivait à quelque distance. Quand il le vit tomber, il rugit et s'avança, menaçant. Jamais sanglier acculé des chiens ne fut plus embarrassé que ne le fut Argamont, que Golfon venait de choisir pour but de ses attaques et pour objet de sa vengeance. Heureusement qu'Ardadil-Canile se trouvait là : au moment où Golfon levait sa terrible masse sur la tête d'Argamont, il lui passa son épée au travers du corps.

Que voulez-vous que je vous dise encore? Dieu montra bien, en ce jour-là, qu'il voulait aider aux chrétiens, et, sinon préparer leur triomphe, du moins empêcher leur perte.

Les païens étaient nombreux, et chaque heure en voyait naître de nouveaux escadrons âpres au carnage. Ils poursuivaient les chrétiens jusque du côté des tranchées de leur ville, avec l'espérance d'y entrer avec eux et de la mettre à feu et à sang. Mais si les chrétiens rompaient, cédant devant de trop gros bataillons, ils ne fuyaient pas comme des lâches; ils se trouvaient toujours visage à visage avec leurs ennemis.

La chasse fut rude, et les troupes alliées de l'empereur furent décimées comme les épis d'un champ pendant la moisson. Douze ou quinze mille chrétiens perdirent la vie en cette journée, mais aussi, pour cette journée, l'honneur fut sauf.

Abies d'Irlande et Languines, blessés assez grièvement, purent néanmoins regagner la ville, grâce à la protection efficace du chevalier de la Sphère, qui se multipliait avec une ardeur sans pareille.

Les païens juraient et sacraient de voir ainsi leurs meilleures proies leur échapper. Ils fauchaient beaucoup d'épis vulgaires, la foule des épis; mais ceux qu'ils voulaient abattre, les épis orgueilleux, qui dépassaient les autres de toute leur taille et de tout leur courage, ils ne pouvaient les atteindre. Ce n'était pas assez pour eux qu'Abies d'Irlande et Languines fussent blessés, ils voulaient la vie du vieil Argamont, et surtout celle du jeune Périon, qui occasionnaient de si terribles ravages dans leurs rangs.

Argamont, je l'ai dit, avait manœuvré avec adresse et avec prudence, et s'était rapproché peu à peu de la ville, pour y trouver refuge, sans cesser pour cela un seul instant de protéger de sa haute taille et de sa force prodigieuse le vaillant chevalier de la Sphère, que son ardeur exposait beaucoup.

A un moment, même, comprenant tout le danger que courait Périon en restant plus longtemps dans la mêlée, il le prit avec autorité dans ses bras et l'enleva à la barbe des païens, qui jouissaient par avance de leur victoire.

Le chevalier de la Sphère regimba bien un peu contre cet acte de violence amicale; mais le géant Argamont le serrait dans ses bras comme dans un étau, et Périon dut se résigner et se laisser sauver.

Argamont et lui franchirent les dernières tranchées et entrèrent dans la ville.

Ils étaient sauvés.

## CHAPITRE XIII

Comment l'enchanteresse Mélye proposa de brûler le jeune Lisvart, qu'avait amené Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante.

Devant les tranchées qui défendaient la ville, et qui pouvaient être comme autant de tombeaux pour eux, les païens s'arrêtèrent malgré leur ardeur, et ils se décidèrent à regret à tourner bride et à revenir vers leur camp.

C'était, du reste, la volonté de l'enchanteresse Mélye, dont la parole était écoutée avec respect et les ordres suivis avec la plus grande obéissance.

Mélye commandait là comme un général d'armée. Elle ordonna la retraite, et les païens disséminés autour de la ville, dans les embuscades et ailleurs, se rallièrent au son des trompettes et vinrent camper autour des feux allumés à la hâte et dans les tentes dressées là par précaution.

La nuit était venue.

— Vous allez fortifier votre camp, dit Mélye aux principaux chefs des païens, et vous allez attendre le moment de tenter l'assaut de cette ville maudite qui nous appartiendra bientôt, je vous le promets. Il n'y a, jusqu'ici, qu'un obstacle sérieux à la réussite de nos projets, c'est Lisvart, ce mécréant dont la vie est si précieuse pour l'empereur de Constantinople, car tant que Lisvart sera vivant, l'empereur de Constantinople sera invincible.

— A mort Lisvart! à mort Lisvart! s'écrièrent des voix furieuses.

— Je pense comme vous, reprit la vieille Mélye, et, comme vous j'ai hâte de me débarrasser de ce chien de chrétien... Ce n'est pas pour rien, comme bien vous pensez, que j'ai dépêché vers lui Gradasilée. Gradasilée a conquis notre proie précieuse et elle nous l'a amenée... Lisvart est ici... Qu'on le fasse venir!...

On alla incontinent chercher le jeune Lisvart et Gradasilée, la fille du roi de l'île Géante.

Lisvart parut, calme, indifférent, superbe de jeunesse et de fierté.

— Tu vas mourir! lui dit Mélye avec un ricanement joyeux.

— Je m'y attendais et je suis prêt! répondit tranquillement Lisvart. Faites vite, s'il vous plaît; c'est tout ce que je vous demande.

— Nous agirons à notre heure et non à la tienne, dit Mélye, que le calme du jeune chevalier irritait.

Le conseil était assemblé; on n'avait plus qu'à discuter le genre de mort réservé à Lisvart; Gradasilée et son père, le vieux roi de l'île Géante, assistaient à la délibération.

— Mon père, murmura Gradasilée à l'oreille du vieux païen, usez de toute votre autorité, je vous en prie, pour sauver la vie de ce jeune homme...

— Mais n'est-ce donc pas toi qui l'as amené? répondit le roi sur le même ton, et assez surpris de cette subite sensibilité de sa fille.

— C'est moi, sans doute, reprit Gradasilée, toujours à voix basse; mais j'ai eu la main forcée dans cette affaire, et je me repens à cette heure d'avoir contribué si efficacement à la perte de ce jeune et intéressant chevalier, qui ne m'a jamais fait de mal.

— Il est un peu tard pour te repentir, ma fille, dit le vieux païen; mais enfin, puisque tu souhaites que je parle en sa faveur, je parlerai.

— Je vous remercie, mon père.

Ces paroles échangées, Gradasilée alla prendre place à côté de la vieille enchanteresse.

— Comme il faut qu'il ne reste rien de ce chrétien, dit Mélye, je propose le moyen le plus sûr, à savoir le bûcher. On le brûlera jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui que des cendres, et ces cendres-là seront jetées aux quatre vents du ciel pour être dispersées à tout jamais! Lisvart mort, Constantinople est à nous, et ce nid de chrétiens s'effondrera comme une ruine!...

— Brûlons-le! brûlons-le! dirent les voix des principaux chefs.

— Pourquoi le brûler! Pourquoi le faire mourir? objecta le vieux roi de l'île Géante. Ne pouvons-nous le garder éternellement dans une prison bien sûre, où il finira par mourir de sa belle mort un jour ou l'autre?

Chacun regarda le vieux païen avec un étonnement assez facile à comprendre.

— Les prisonniers sortent, dit Mélye, et quand ils sont sortis, ils se vengent... Les morts, au contraire, ne reviennent jamais et ne peuvent jamais se venger.

— Bien dit! s'écria un soudan.

— A mort Lisvart! A mort! s'écrièrent les autres.

— C'est un crime inutile que vous allez commettre-là, objecta de nouveau le père de Gradasilée.

— Un crime inutile! répéta ironiquement la vieille enchanteresse. Il n'y a pas de crimes inutiles... Tout sert à quelque chose en ce monde, et si nous mettons à mort ce chevalier chrétien, c'est pour que, de ce petit mal, il ressorte un grand bien.

— Vous vous en repentirez peut-être un jour, dit le vieux roi de l'île Géante pour l'acquit de sa conscience, car il voyait sa cause perdue.

— Vous radotez, vieillard! répondit Mélye avec mépris. Or donc, ajouta-t-elle, Lisvart sera brûlé au point du jour, au su et au vu de toute l'armée ennemie... Pour cela faire, on va, dès cet instant, préparer un bûcher du meilleur bois qu'on pourra trouver, un bois flambant clair et vite... Quand il sera construit, on y placera ce chrétien maudit, qui n'est qu'un vil obstacle à nos projets, et au signal que je donnerai, on mettra le feu dessous. Un beau feu de joie, mes amis!...

Chacun applaudit, et Mélye ordonna aux trente chevaliers qui veillaient nuit et jour sur Lisvart de le reconduire sous la tente qui lui servait de

prison, et de faire bonne garde sur lui jusqu'à l'aube.

Lisvart suivit ses gardiens sans sonner mot; mais, avant de disparaître, il enveloppa ses juges d'un regard d'un souverain mépris, dont Gradasilée se sentit remuée jusqu'aux entrailles.

## CHAPITRE XIV

Comment, par le moyen de Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante, Lisvart eut la vie sauve et rentra à Constantinople.



Gradasilée se retira, emportant dans son cœur, comme un trait de feu, le regard de mépris que lui avait jeté, comme aux autres, le jeune et intéressant chevalier chrétien.

— Puisque mon père n'a pu le sauver, et que chacun ici désire sa mort, je vais m'employer à le rendre à la vie et à la liberté ! dit-elle en s'éloignant de la tente où s'était tenu le conseil.

Mais comment faire? le prisonnier était trop bien gardé pour qu'elle pût espérer qu'il s'évadât facilement. Corrompre les chevaliers qui avaient charge de veiller sur lui, il n'y fallait pas songer. Outre que ces trente chevaliers, païens jusqu'au bout des ongles, n'étaient pas fâchés de voir rôtir un chrétien, il était peu probable que, malgré les offres les plus brillantes, tous consentissent à se laisser corrompre. Un, deux, trois, peut-être quatre; mais trente?...

Gradasilée dut rejeter ce moyen et en chercher un autre.

Le temps pressait, la nuit s'avançait, et, avec les premières lueurs de l'aube, allaient venir les premiers apprêts du supplice.

Ces diverses pensées poignaient Gradasilée. Elle regrettait si âprement d'avoir consenti à aller chercher Lisvart à Trébisonde que, pour un peu, et pour se châtier de cette condescendance fatale, elle n'eût pas hésité à offrir sa virginité en holocauste, et à corrompre ainsi les trente gardiens du chevalier chrétien. Mais, outre que ce moyen lui répugnait comme il devait, il lui paraissait, non trop héroïque, mais trop en désaccord avec les sentiments de tendresse qu'elle éprouvait pour Lisvart, presque à son insu.

Elle le rejeta donc comme elle avait rejeté le précédent, et se mit en quête d'un autre qui ne lui coûtât pas autant.

A force de chercher, on finit bien par trouver. Gradasilée avait remarqué, et elle se rappelait cela en soupirant, combien Lisvart était jeune, élégant et beau. Elle conçut alors le projet de lui faire passer des vêtements de femme, et, à l'aide de ce déguisement, de le soustraire à la vigilance de ses gardiens.

Sans plus tarder donc, elle fit un paquet de hardes à l'usage de ses suivantes, et, le dissimulant le plus qu'elle put, elle se dirigea vers la tente qui servait de prison à Lisvart.

Les premiers païens qui gardaient l'entrée la laissèrent passer sans opposition, car ils la connaissaient, et ils ne pouvaient s'imaginer que cette princesse, qui s'était donné la peine d'aller à Trébisonde chercher leur prisonnier, venait là pour le délivrer.

Elle passa donc, pleine d'émotion et de battements de cœur. Sur le seuil de la tente, couchés en travers, deux chevaliers ronflaient d'une façon sonore. Gradasilée enjamba par dessus, souleva les courtines du pavillon et se trouva en présence de Lisvart, tranquillement couché sur le sol, et attendant la mort avec cette fière insouciance des jeunes gens, amoureux de l'inconnu.

Le cœur de Gradasilée battit plus fort que jamais.

— Chevalier, murmura-t-elle d'une voix tremblante !

— Qui me vient troubler à cette heure? demanda dédaigneusement Lisvart, en se soulevant sur son coude.

— Parlez plus bas, au nom de votre liberté, parlez plus bas ! répondit Gradasilée.

— Ah ! c'est vous! reprit le jeune homme avec une voix que le mépris rendait plus vibrante et plus claire.

— C'est moi, seigneur chevalier, oui, c'est moi votre amie, si vous le permettez...

— Singulière amie, en vérité ! Ne venez-vous pas m'annoncer que l'heure de mon supplice va sonner?

— L'heure de votre supplice va sonner bientôt, en effet, et c'est pour cela qu'il faut vous taire et revêtir à la hâte ces vêtements de femme que j'ai apportés à votre intention...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Lisvart, sérieusement étonné de ce revirement si soudain dans la conduite de Gradasilée.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, pour le moment, répondit cette dernière. J'ai été vous chercher à Trébisonde et je vous ai amené ici, pour vous exposer à la plus cruelle des morts... Mais je suis femme, et je ne veux pas avoir à me reprocher plus longtemps une si horrible trahison... C'est pour cela que j'ai résolu de vous sauver.

— Me sauver? vous? répéta Lisvart, de plus en plus étonné.

— Oui, et c'est pour cela que je vous prie de revêtir ces habits, sans perdre une seule minute... Les moments sont précieux. Tout-à-l'heure il ne serait plus temps !... Dépêchez-vous, je vous en supplie, dépêchez-vous !... Et, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi, qui me suis exposée à la juste colère de Mélye...

Cette raison décida tout-à-fait Lisvart, qui se sentit au cœur une âpre soif de vivre, lui qui, tout-à-l'heure, était si bien décidé à mourir !...

En un clin d'œil, il eut endossé le harnois féminin qu'avait apporté la fille du vieux roi de l'île

Géante, et, pour l'œil le plus exercé, il ressemblait ainsi à une suivante accorte et avenante plutôt qu'à un guerrier chevaleureux et batailleur.

— Vous êtes aussi belle ainsi, que vous étiez beau sous votre accoutrement de chevalier! ne put s'empêcher de dire Gradasilée, avec une admiration bien naturelle.

Ils sortirent de la tente. Les deux païens couchés en travers du seuil ronflaient toujours avec la même sonorité. Les autres dormaient moins bruyamment. Ceux qui ne dormaient pas, en apercevant les deux femmes, les saluèrent fort courtoisement, assurés qu'ils saluaient Gradasilée et une de ses femmes.

Ce danger une fois évité, il y en avait d'autres encore à courir, car ils étaient toujours l'un et l'autre dans le camp des païens; et d'ailleurs, une fois hors de ce camp, il allait leur falloir entrer sans obstacle dans la ville assiégée.

Ils traversèrent les postes sans encombre, toujours reconnus et toujours respectés, pour la même raison. Quand ils furent en deçà des tranchées, sous les murs de la ville, Gradasilée s'arrêta.

— Mon rôle de guide est terminé, dit-elle en soupirant. Maintenant, c'est à vous de faire le reste. Cela vous sera facile; vous allez être chez vos amis, parmi vos compagnons...

— Venez avec moi, dit Lisvart en se débarrassant de ses robes de femme. Vous méritez d'être récompensée, et je vous promets que vous le serez suivant vos mérites...

— Je ne puis, répondit Gradasilée, en continuant à soupirer. Qu'il vous souvienne seulement du danger que j'ai consenti à courir pour l'amour de vous, et du bien que vous avez reçu de moi.

— Ah! madame, s'écria Lisvart, plein de reconnaissance, je sais bien et je n'oublierai jamais qu'après Dieu c'est de vous que je tiens ma vie et ma liberté... Aussi vous pouvez être assurée que vous aurez toujours en moi un esclave prêt à vous obéir et à vous servir!

Lors, Gradasilée, n'y pouvant plus tenir, embrassa Lisvart avec passion et s'en alla la larme à l'œil, après l'avoir recommandé à la garde de ses dieux.

Lisvart la regarda s'éloigner; puis, quand il la supposa hors de tout péril, il s'avança rapidement et se trouva bientôt devant une poterne où veillait une sentinelle.

— Qui passe ici à cette heure? demanda ce soldat en apercevant une ombre s'approcher.

Comme Lisvart, préoccupé de l'aventure qui venait de lui arriver, ne songeait pas à lui répondre, la sentinelle reprit, d'une voix plus énergique:

— Qui que tu sois, retire-toi! ou je vais t'envoyer des miches de notre couvent!...

— Ami, répondit alors Lisvart, fais-moi ouvrir la porte, je te prie, et tu t'en trouveras bien, car je t'assure que l'empereur aura plaisir à ma vue!...

La sentinelle reconnut aisément que celui qui lui parlait ainsi était du pays de Thrace.

— Il m'est impossible de te faire entrer avant qu'il ne soit jour, répondit-elle d'un ton plus gracieux.

— Pourquoi cela, l'ami? demanda Lisvart.

— Parce que le chevalier de la Sphère a pardevers lui la clef de cette poterne, attendu qu'il est chef du quartier dont je fais partie et pour lequel je fais à cette heure bonne garde, à cause des surprises de ces païens fieffés...

— Va quérir cette clef, je te prie...

— Impossible!... Le chevalier de la Sphère ne la baillerait pas à homme vivant... Lui seul pourrait venir ouvrir...

— Va le quérir lui-même, alors!

— Non point!... Il a fait sa ronde de nuit et sommeille à cette heure... Je ne le réveillerais pas pour tout l'or du monde...

— Je te prie, mon ami, de me dire quel est ce chevalier de la Sphère dont tu me parles là?...

La sentinelle, ennuyée de toutes ces questions, répondit:

— Est-ce donc à vous que je dois rendre de tels comptes? Vous êtes un fâcheux et un importun, l'ami, entendez-vous? Je n'ai déjà que trop discouru avec vous!... Par ainsi, gagnez donc le large, et promenez-vous en attendant le jour; sinon, il pourrait vous en cuire!...

Le guet avait entendu cet échange de paroles. Il s'en émut, et un sergent survint qui demanda ce que c'était.

— Capitaine, répondit la sentinelle, un homme est là-bas, en dehors de la poterne, qui voudrait bien être céans... Il m'a rompu la tête à force de me demander de lui ouvrir...

— Quel est-il?...

— Je ne sais, mon capitaine... J'ai crainte que ce ne soit quelque rôdeur de fossés, quelque espion déguisé... Parlez-lui, si bon vous semble... Mais quant à moi, m'est avis qu'il vaudrait mieux cent fois, pour le faire taire, lui dépêcher quelques traits dans le corps...

— Mais enfin, t'a-t-il dit le pourquoi de sa présence ici, à cette heure singulière?...

— Non, mon capitaine... Seulement il prétend que l'empereur ne sera pas fâché de le voir... Comme si sa majesté impériale avait souci de voir un rôdeur de nuit!...

Le sergent du guet se pencha en dehors des murs et cria à Lisvart:

— Ami, vous ne pouvez entrer céans... Ayez la patience d'attendre jusqu'au jour, qui est prochain.

— Capitaine, répondit Lisvart, si l'empereur savait ma venue, il serait peut-être plus aise que vous ne pensez... Par ainsi, ayez la courtoisie d'aller le prévenir que je lui apporte des nouvelles qui le réjouiront grandement.

Le sergent de bande, entendant cela et cherchant à reconnaître dans les ténèbres un peu claires celui qui lui parlait ainsi, ne put s'empêcher de s'écrier:

— Ou votre parole me déçoit, ou vous êtes notre prince Lisvart?...

— Ami, dit Lisvart, parlez plus bas, je vous en supplie, sans me nommer davantage, car je suis en effet celui que vous dites, et il y aurait danger à ce qu'on le sût du côté où je suis... Vous le direz tout haut lorsque je serai à l'abri derrière des murailles... Pour l'instant, je suis en péril... Par ainsi, allez au plus vite vers l'empereur, afin que cette porte me soit ouverte...

— Ah! seigneur, soyez le bienvenu!... Prenez

encore un peu patience, s'il vous plaît : je ne fais qu'aller et venir.

En effet, le sergent, sans plus tarder, se rendit d'un pied léger auprès du chevalier de la Sphère qu'il trouva endormi, mais qu'il ne craignit pas d'éveiller, pour lui dire :

— Seigneur ! seigneur ! Lisvart, votre neveu, est présentement arrivé au pied des murailles, et il demande qu'on lui donne accès dans la ville...

— Comment? s'écria le chevalier de la Sphère. Mon neveu Lisvart?... Tu rêves, sans doute, mon pauvre gars !...

— Seigneur, répondit le sergent, vous savez que j'ai été élevé dès ma prime-jeunesse dans le palais même de l'empereur?...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été à même de connaître votre neveu *Lisvart*... L'homme qui m'a parlé tout-à-l'heure, en dehors de la poterne dont vous avez la clef, c'est lui, c'est lui, vous dis-je !...

Périon n'hésita pas un plus long temps à croire à la parole du sergent du guet. Il se leva, jeta son haubert sur ses épaules, prit les clefs de la poterne, qui étaient sous son chevet, et s'en alla hâtivement vers l'endroit où était Lisvart.

Après quelques mots échangés entre eux deux, il ouvrit la poterne et reçut Lisvart à l'entrée. Lors, ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec grande amitié, Périon s'étant aussitôt fait connaître en disant à Lisvart qu'il était son oncle et le fils d'Amadis.

— Ah ! seigneur, s'écria Lisvart, je suis plus aise de vous avoir retrouvé que d'avoir retrouvé ma liberté !...

— Mon cher neveu, répondit Périon, je suis d'avis que nous nous en allions en mon logis pour attendre le réveil de l'empereur, qui vous reverra avec un vif plaisir...

— Allons, dit Lisvart.

Lorsqu'ils furent tous les deux seuls, Lisvart lui raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de Constantinople jusqu'à cette dernière aventure avec Gradasilée.

— Votre Mélye est une sorcière bien maligne et bien maudite ! s'écria Périon. Elle voulait votre mort, qu'elle nous avait prédite le jour où elle envoya une comète enflammée au-dessus de cette cité... Votre Gradasilée me réconcilie un peu avec ces païennes-là, cependant... C'est la lance d'Achille, dont un côté guérissait les blessures que faisait l'autre côté...

— Dites-moi, je vous prie, mon oncle, demanda Lisvart, quel est ce chevalier de la Sphère dont on m'a parlé cette nuit à la poterne? Ce n'est pas un chevalier vulgaire, à en juger par la fiance qu'on paraît avoir en lui...

Périon sourit et apprit à son neveu pourquoi ce nom lui avait été donné. Puis il raconta, à son tour, ses aventures passées, sous la conduite de la demoiselle Alquife.

## CHAPITRE XV

Comment Mélye et Armato apprirent la disparition de Lisvart, et du déplaisir qu'ils en eurent l'une et l'autre.



Gradasilée, après avoir mis Lisvart en sauveté, était revenue vers la tente de son père.

Le vieux roi de l'île Géante était éveillé, contrairement à Armato et à Mélye, qui dormaient à leur aise, confiants dans la bonne garde des trente chevaliers.

Il se reprochait précisément en ce moment la condescendance qu'il avait montrée pour les désirs de sa fille Gradasilée, contrairement à ses propres sentiments. Au fond, ce vieil homme était très païen et il lui en coûtait beaucoup de solliciter pour qu'on ne grillât pas un chrétien.

Aussi sa colère fut-elle grande lorsque Gradasilée, sans lui faire connaître les motifs secrets qui l'avaient poussée à agir ainsi, lui apprit la disparition du prisonnier.

Le roi, bien ébahi, et encore plus malcontent, sortit presque de son lit pour outrager sa fille du tranchant de son épée, non sans cause, car, par cette folie de Gradasilée, l'entreprise des seigneurs du Levant sur Constantinople était désormais rompue ! En outre, le vieux roi de l'île Géante avait été chargé de Lisvart, nonobstant les trente chevaliers, et il avait promis de le livrer quand on le demanderait.

Lors, Gradasilée, le voyant si animé contre elle, ne sut trouver de plus beau remède pour l'apaiser que de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon.

— Encore, dit-elle, Sire, que je ne pense pas avoir fait offense en sauvant la vie à celui qui n'avait pas mérité la mort... Songez donc ! Je l'avais amené de Trébisonde sous ombre de bonne foi ; si j'avais su ce qui l'attendait ici, je l'aurais laissé là-bas... Par ainsi, Sire, je ne suis pas coupable..... D'ailleurs, je suis prête à souffrir, en son lieu et place, la mort à laquelle il avait été condamné, si cela peut vous être agréable, mon père...

— Ah ! mauvaise garce ! s'écrie le vieux roi, tu me ruines et me tues aujourd'hui. Aussitôt qu'Armato sera averti de la fuite de son prisonnier, il ne manquera pas de me ravir ma terre et ma vie tout ensemble !... Et il aura raison, je le confesse.

— Sire mon père, répliqua Gradasilée, Armato n'en saura rien, parce qu'il apprendra par moi qu'il n'y a pas de votre faute en tout ceci, attendu que moi seule, ainsi que je le lui confesserai librement, ai mis fin à cette entreprise des princes du Levant sur Constantinople... Partant, qu'il fasse de

moi comme il lui plaira : la mort, au pis aller, me délivrera de tout tourment qu'il me saurait préparer!...

Gradasilée sut si bien mitiger la colère du roi par de douces paroles entremêlées d'abondantes larmes, que, finalement, il s'en tut, et, jetant un manteau sur ses épaules, il s'en vint au pavillon où dormait Armato.

— Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous donc, pour me réveiller de si grand matin? demanda Armato.

— Ah! seigneur, répondit tristement le roi de l'île Géante, demandez-moi plutôt quelle infortune j'ai à vous déclarer!...

— Une infortune? qu'est-ce donc? s'écria Armato, ne comprenant pas encore de quoi il était question.

Le roi de l'île Géante lui conta alors la perte de Lisvart et toute l'entreprise de Gradasilée.

— O dieux! s'écria Armato, je vous ai donc bien gravement offensés, que vous m'envoyez une pareille punition!...

Puis, se tournant avec une extrême colère vers le vieux roi de l'île Géante, un peu interdit :

— Fuis, méchant! lui cria-t-il; fuis, traître! Ah! notre affaire est belle, à cette heure!... Nous sommes tous perdus, par ta faute, vilain!... Aucun de nous ne sortira d'ici!... Tués ou esclaves, voilà notre lot futur, grâce à toi, perfide....

Armato se démena tant et tant, que Mélye, couchée en un pavillon tout joignant, entendit le raffut qu'il faisait contre le pauvre vieux roi de l'île Géante, se leva hâtivement en chemise, sans se pourvoir d'aucun autre vêtement, et vint savoir d'Armato pourquoi il poussait des éclats de voix si désolés.

Armato lui en dit la cause. Alors vous eussiez pu connaître de quelle inconstance usent communément les femmes, je dis les folles, quand il leur advient quelque ennui qui les touche d'un peu près.

Celle dont je vous parle, ayant appris la fuite de Lisvart, le précieux prisonnier, le seul gage de la victoire des païens sur les chrétiens, celui qu'elle voulait faire brûler, ne sut pas tenir d'autre contenance, sinon de s'arracher les cheveux, de déchirer sa chemise et même sa chair propre.

Qui a jamais vu un chat lié par la queue et pendu en l'air, se mordre et se rendre ainsi cruel contre lui-même. Ainsi faisait Mélye! Elle gesticulait d'une manière désordonnée et criait comme si elle eût déjà eu les pieds au feu.

Il advint naturellement qu'en entendant ce bruit strident, tout un chacun s'éveilla en sursaut, et, pensant être surpris par les ennemis, cria : Alarme! alarme! alarme!...

Tellement qu'en moins de rien le camp fût en grande rumeur, sans qu'on sût trop pourquoi; et cette rumeur était si grande qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner!

Les soudans de Perse et d'Alap, arrivés les premiers, ayant appris d'Armato de quoi il s'agissait, dissimulèrent soigneusement ce qu'ils en pensaient, en gens sages et bien avisés qu'ils étaient, et, par de belles paroles, ils trouvèrent moyen d'apaiser Armato et Mélye, en leur mettant devant les yeux le découragement qu'ils communiqueraient à leur armée en gardant plus longtemps ce maintien maussade et ce visage marmiteux.

— Puisque c'est le vouloir de nos dieux, ajoutaient-ils, que voulez-vous y faire? Voulez-vous vous irriter contre Jupiter, à qui il a plu que les choses allassent ainsi?... Peut-être l'avons-nous offensé par quelque faute que nous ignorons; peut-être se venge-t-il à cette heure, et devons-nous l'apaiser par une conduite meilleure!... Retirons-nous donc vers lui, et tâchons de l'apaiser par nos prières, sans l'irriter davantage par nos sanglots et nos gémissements...

— Vous en prêcherez ce qu'il vous plaira, répondit Armato; mais le paillard qui avait notre prisonnier en garde en mourra, ainsi que la garce qu'il a pour fille!...

— Seigneur, répliqua le soudan de Perse, vous avez affaire d'hommes, non de femmes. Ce paillard dont vous parlez est venu de pays lointain, et il s'est employé comme chacun a vu, quand il l'a fallu... Peut-être que, lorsqu'on l'aura entendu s'expliquer, on le trouvera plus innocent qu'il ne le paraît en cet instant... Par ainsi, avant de le mettre en jugement, laissez-le se justifier... Autrement, il se pourrait bien qu'il y eût mutinerie entre les soldats à ce propos, car, comme vous le savez, ni lui ni nous ne sommes vos justiciables. S'il est prouvé qu'il a failli, il sera alors puni par les princes du camp, et peut-être par ses gens propres!...

Ces seigneurs d'Alap et de Perse mirent en avant tant d'autres remontrances de la même éloquence, qu'Armato et Mélye finirent par se rapaiser un peu.

## CHAPITRE XVI.

**Comment l'empereur et l'impératrice furent heureux de retrouver leur cher Lisvart, et comment celui-ci démanda à son oncle de l'armer chevalier.**

Au point du jour, on eut vent, dans Constantinople, des menées des païens et du bruit qu'ils faisaient entre eux. De peur qu'ils n'échellassent et ne surprissent la ville, l'empereur et le chevalier de la Sphère firent mettre tout le monde en armes, jusqu'au moment où on vint leur annoncer que les païens commençaient à se retirer vers leur camp.

L'empereur ne savait encore rien du retour de son fils. Périon le lui amena bientôt, en lui disant avec une bonne grâce parfaite :

— Sire, j'ai pris cette nuit cet espion... Que vous plaît-il qu'on en fasse? Faut-il le pendre ou le brûler?

Le bon prince fut bien aise et bien ébahi, comme on peut croire. De grosses larmes lui tombaient les yeux en embrassant Lisvart, qui se mit à ses genoux et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites survinrent Languines et Abies

d'Irlande, lesquels, émerveillés de cette bonne aventure, s'avancèrent à bras tendus vers celui qu'ils ne comptaient plus revoir.

— Quel bon ange nous l'a donc rapporté? demanda Languines.

— Foi de mon corps, dit l'empereur, je suis si ravi de le voir, que je n'ai pas encore songé, en effet, à m'enquérir de cela auprès lui... Or ça, mon fils, dites-nous donc d'où vous venez et comment vous êtes entré céans.

Lisvart raconta tout. Puis, lorsqu'il eut tout raconté, il ajouta :

— Me voilà sain et sauf, grâce à notre Seigneur Dieu, et prêt à vous faire service, Sire...

— Savez-vous pourquoi cette alarme que nous avons surprise dans l'armée des païens?...

— Cette alarme vient uniquement de ma disparition... Mélye leur avait dit que la prise de Constantinople et votre ruine à tous dépendait de ma mort... Comme je suis vivant et bien vivant à cette heure, ils sont contrariés!...

— O mon enfant, reprit l'empereur, combien l'impératrice sera aise d'entendre ces bonnes nouvelles!... Allons la trouver au plus tôt, pour lui ôter la mélancolie qu'elle a eue tous ces derniers jours...

Ce que disant, l'empereur prit la main de Lisvart et le conduisit vers la chambre de l'impératrice, qui, précisément, se disposait à aller à la messe.

— Madame, lui demanda l'empereur en souriant, connaissez-vous ce gentilhomme?...

L'impératrice fut plus émerveillée que si des cornes lui fussent venues. Elle demeura pendant quelques instants sans pouvoir répondre une seule parole, ce qui fit sourire de nouveau l'empereur.

— C'est bien votre fils, oui, c'est bien lui, dit-il; regardez-le bien, car vous avez failli ne plus jamais avoir à le regarder... Il vient d'échapper à l'une des plus dangereuses aventures de sa vie... Le voilà maintenant assuré contre le péril : il est invulnérable comme Achille, plus invulnérable encore, même, n'est-ce pas, mon cher fils?...

— Oui, Sire, je l'espère, répondit Lisvart en souriant.

— Il y a dans son aventure, reprit l'empereur, un vêtement de femme qui a joué un rôle important, le plus important et le plus respectable peut-être qu'ait jamais joué robe de femme depuis que le monde est monde et que les femmes s'habillent!... Car, c'est sous cette couverture qu'il a passé à travers le camp de nos ennemis, qui ont eu l'alarme dont vous avez pu entendre quelques éclats...

— Béni soit le nom de Dieu! répondit l'impératrice en baisant Lisvart mille et mille fois avec une tendresse passionnée, et sans vouloir le lâcher.

Elle le garda ainsi accolé, dans ses bras, sur son giron, jusqu'à l'heure du dîner.

Pendant le repas, Lisvart n'eut pas le temps d'avoir la bouche pleine, car ce fut à qui l'interrogerait pour lui faire raconter pour la dixième fois ses aventures. Lui-même avait aussi à interroger, pour savoir ce qui s'était passé en son absence, et on le mit au courant du mieux que l'on put.

Vers la desserte, il dit au chevalier de la Sphère :

— Mon oncle bien-aimé, je suis parti de cette ville, comme chacun sait, pour commencer votre quête, le bruit ayant couru que vous étiez perdu. Le motif principal de mon entreprise, je vous le confesse, c'était que je voulais être armé chevalier de votre main... Aussi vous cherchais-je âprement, car c'était chez moi un furieux désir. Il me semblait que, frère de mon père et fils du bon chevalier Amadis, vous ne pouviez que me porter doublement bonheur en me conférant de vos mains l'ordre de chevalerie... Par ainsi, puisque nous nous sommes retrouvés, mon bien-aimé oncle, je vous supplie humblement de m'armer chevalier demain même, devant la poterne par laquelle je suis entré cette nuit, afin que nos ennemis en aient plus tôt connaissance. Par ce que j'ai appris moi-même, au milieu d'eux, c'est précisément ce qu'ils redoutent le plus, et ce dont ils recevront le plus d'ennui.

— Mon cher neveu, répondit Périon, là où est l'empereur, je m'abstiens et suis excusé de m'abstenir. Adressez-lui donc votre requête.

— L'empereur me pardonnera, s'il lui plaît, dit Lisvart, je le supplie humblement de m'aider au contraire à obtenir de vous que vous me fassiez cet honneur.

— Je vous en prie, dit l'empereur en se tournant vers le chevalier de la Sphère.

— Puisque cela plaît à tous deux, cela me plaît aussi, répondit ce dernier. Demain matin donc, je ferai ce qui sera en mon pouvoir de faire à ce propos. Par ainsi, beau neveu, tenez-vous prêt, et faites la veille des armes comme il en est coutume.

Lisvart remercia bien humblement Périon, et, lorsque la nuit fut venue, il entra, accompagné de maints prud'hommes, dans la chapelle, où il demeura en oraison jusqu'au soleil levant.

## CHAPITRE XVII

**Comment Lisvart fut armé chevalier par son oncle Périon de Gaule, fils du grand Amadis, et des choses merveilleuses qui advinrent à ce propos.**



Au point du jour, Périon alla chercher Lisvart pour le préparer à la cérémonie qui devait avoir lieu publiquement, en face de l'armée ennemie, suivant son propre désir.

Lisvart se lava le visage et se laissa couper les cheveux; puis il entra au bain pour se purifier, comme il convenait, en vue d'une si solennelle cérémonie. On le fit ensuite coucher quelques instants sur un lit préparé à cet effet, pour symboliser le repos qui attend, au bout de leur carrière, ceux qui ont employé leur vie à secourir les faibles et à venger les opprimés.

Après ce repos de quelques instants, Lisvart dut revêtir une chemise blanche, comme avertissement

de l'état de pureté dans lequel il devait désormais tenir son corps et son âme.

Par-dessus cette chemise blanche, Lisvart endossa une robe écarlate, destinée à l'avertir qu'en sa qualité de chevalier il devait dorénavant être prêt en toute occasion à répandre son sang pour Dieu et l'Eglise. Les bottes brunes qu'on lui fit chausser devaient lui rappeler continuellement qu'il était venu de la terre et qu'il devait y retourner un jour ou l'autre. Quant à la ceinture dont on entoura ses reins, elle symbolisait le courage dont il devait s'environner, ainsi que la chasteté qu'il était tenu d'observer.

Lorsqu'il en fut là, Périon le prit par la main, et tous deux, suivis du géant Argamont et de son petit-fils Ardadil, s'en allèrent au lieu marqué pour la cérémonie.

Un grand théâtre avait été rapidement élevé à l'extérieur de la poterne, de façon à ce que les païens pussent voir à leur aise ce qui allait se passer; et, pour les contenir dans le respect, l'empereur fit sortir une vingtaine de mille de gens d'armes, pour sa sûreté personnelle et celle des personnes qui devaient se trouver avec lui sur l'échafaud, c'est-à-dire Lisvart, Périon, les deux géants et maints autres seigneurs de sa cour.

Quant aux dames, naturellement friandes de ce spectacle, des places leur avaient été ménagées, non sur cet échafaud, où elles eussent été trop exposées, mais sur les murailles mêmes de la ville. La place était merveilleusement choisie, car elles pouvaient tout voir sans danger, et la cérémonie, et les mouvements de troupes des païens, et l'intérieur de la ville.

Les précautions de l'empereur furent inutiles. Les païens, ébahis, ne songèrent pas un seul instant à courir sus aux gens d'armes des chrétiens aventurés hors des murailles; ils ne firent aucune démonstration hostile, et se contentèrent d'assister de loin au spectacle de l'ordination de Lisvart comme chevalier, spectacle placé là à leur intention et comme une bravade aux enchantements de la vieille Mélye.

Lors donc, l'empereur parut, ayant à ses côtés Lisvart et Périon, et les applaudissements retentirent.

Lisvart se mit à genoux, et Périon lui donna la colée, en lui disant :

— Souvenez-vous, chevalier, de la colée que reçut le grand martyr Jésus-Christ : c'est en son nom et en son honneur que je vous la donne... Souvenez-vous également, chevalier, que vous ne devez jamais rien dire contre la vérité et contre votre conscience... N'oubliez jamais d'entendre la messe, de jeûner tous les vendredis en souvenir de la passion de Jésus-Christ, et, enfin, de venir en aide à toute dame ou demoiselle qui en aurait besoin : c'est le plus sûr moyen d'acquérir de l'estime et de la gloire...

— J'entendrai la messe, répondit Lisvart, je jeûnerai tous les vendredis, je ne ferai aucun mensonge, j'honorerai les dames et je ne craindrai pas, pour les soutenir, d'essuyer les plus grandes fatigues.

Si Lisvart n'avait pas eu l'esprit si préoccupé de la princesse Onolorie, il eût entendu le murmure flatteur qui accueillit ses paroles, lequel murmure venait, comme bien l'on imagine, du côté des murailles où étaient les dames de la cour et l'impératrice elle-même.

Mais Lisvart ne songeait en ce moment qu'à la princesse Onolorie, et c'était à propos d'elle surtout qu'il venait de faire ce vœu et de prendre cet engagement si vivement applaudi.

Après la colée, Périon chaussa l'éperon droit au nouveau chevalier, en lui disant :

— Chevalier, voici quelle est la signifiance de ces éperons attachés à vos talons, lesquels sont destinés à faire obéir votre cheval à tous vos vouloirs : ce sont les élans intérieurs de votre âme qui l'exciteront à aimer Dieu profondément et à défendre sa loi avec courage.

— Je m'en souviendrai, répondit modestement Lisvart.

Il s'agissait maintenant de lui ceindre l'épée.

On chercha partout : elle avait été oubliée !

C'était un contre-temps fâcheux. Déjà on se disposait à l'aller quérir au palais, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas qu'il y eût, à cause de cela, retardement à la cérémonie, commanda aussitôt au géant Argamont, à cause de sa grande taille, de décrocher l'épée qui se trouvait au-dessus du portail.

C'était l'épée du feu roi Lisvart, si regretté, que l'empereur avait fait mettre, en mémoire de lui, au poing d'une vieille statue d'Apollidon qui se trouvait précisément là tout exprès pour cela.

Argamont, sans plus tarder, obéit au commandement de l'empereur, et, en conséquence, il se haussa pour atteindre cette épée. Mais, au moment où il allait y atteindre et s'en emparer, un éclair déchira la nue, le tonnerre gronda avec un fracas horrible, et la statue tomba, brisée en plusieurs morceaux...

Chacun était déjà terrifié : on le fut bien davantage, lorsqu'on vit sortir des débris de cette statue d'Apollidon un lion de grandeur surnaturelle, l'œil furieux, les narines dilatées outre mesure, la crinière hérissée, et les flancs traversés d'une merveilleuse épée dont le pommeau, formé d'une escarboucle, étincelait comme feu.

Ce fut bien pis encore lorsqu'on vit ce lion marchant droit vers Lisvart en poussant de rauques et terribles rugissements. Beaucoup de gens se sauvèrent et beaucoup de femmes s'évanouirent. Seuls, l'empereur et ses compagnons d'estrade ne bougèrent pas, quoique très émerveillés, comme tout le monde, de ce spectacle inattendu.

Au même moment tomba du ciel un petit coffret d'émeraude qui renfermait une lettre où se trouvaient écrits ces mots :

« *Le grand, le sage Apollidon a forgé de sa propre main l'épée que cette bête présente au bon chevalier qui, au temps où elle apparaîtra, sera armé de la main du fils du brave lion.*

« *Que nul autre que lui ne s'aventure à l'enlever : il en adviendrait mal.* »

Cela devenait de plus en plus merveilleux et

mystérieux, comme on voit. Chacun s'interrogeait pour savoir ce que cela voulait dire, et aussi pour savoir ce qu'il y avait à faire en cette occurence, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas que cette situation se prolongeât, ordonna que l'on passât outre.

Lisvart alors, se recommandant mentalement à la belle princesse Onolorie, s'avança vers le lion, qui rugissait toujours formidablement, il y porta courageusement sa main sur l'épée au pommeau d'escarboucle.

Tout-à-coup, la terre trembla, le tonnerre recommença à gronder, une fumée épaisse sembla sortir de partout, et l'on vit flamboyer dans l'air, au-dessus de la ville de Constantinople, l'épée menaçante de l'enchanteresse Mélye... Puis, après avoir tournoyé comme une comète sur la cité épouvantée, cette épée décrivit une courbe fulgurante et vint s'abattre avec un sifflement horrible sur la tête de Lisvart, qui tomba foudroyé à côté du lion...

Des cris d'effroi retentirent de tous les côtés. L'impératrice, surtout, en voyant ainsi son cher Lisvart frappé, ressentit une douloureuse commotion de ce coup fatal, à l'endroit du cœur : elle crut sa dernière heure arrivée, et elle s'évanouit entre les bras de ses femmes en recommandant son âme à Dieu.

Mais bientôt le calme se rétablit, le ciel s'éclaircit, les éclairs cessèrent, le tonnerre ne gronda plus, la fumée se dissipa, et l'on aperçut le jeune chevalier Lisvart étendu, dans l'immobilité la plus complète et tenant au poing l'épée merveilleuse, auprès du cadavre de l'affreuse Mélye, lequel puait déjà comme une véritable charogne.

On crut Lisvart mort, on s'empressa autour de lui : il n'était qu'évanoui, fort heureusement.

L'empereur ordonna qu'on l'emportât au palais et qu'on lui otât l'épée qu'il tenait, jusqu'à ce qu'il eût recouvré santé. Et, comme on en était là, un chevalier apporta le fourreau et la ceinture sur laquelle il y avait, tracés, plusieurs caractères indéchiffrables pour l'heure présente. Il avait trouvé ces deux objets parmi les débris de la statue d'Apollidon.

Lisvart une fois mis en son lit, l'empereur assembla ses chevaliers pour délibérer au sujet du cadavre de Mélye. Quelques-uns furent d'avis de le renvoyer à Armato ; mais le plus grand nombre, à cause de la mort qu'elle avait décidée à l'endroit de Lisvart, le plus grand nombre opta pour qu'elle fût brûlée publiquement, et ses cendres jetées au vent.

## CHAPITRE XVIII

**Comment les païens, après ces divers événements, reprirent cependant courage, surtout lorsque des renforts leur arrivèrent, et comment, au moment où ils comptaient le mieux prendre Constantinople, une flotte arriva au secours de cette ville.**



Les païens furent bien ébahis, comme on suppose, de tous ces événements. Ils étaient navrés et découragés, malgré les remontrances que pouvaient leur faire leurs chefs.

Deux choses, cependant, finirent par les réconforter. La première, ce fut le secours que leur apportèrent Grifilant, roi de l'île Sauvagine, et Pintiquinestre, reine des amazones, l'un avec cinq mille sauvages, l'autre avec six mille femmes guerrières. Le second réconfortement leur vint de l'espérance qu'ils eurent de conquérir Constantinople avec ce double secours, et de la piller, saccager, brûler et violer.

Pintiquinestre et Grifilant sollicitèrent d'Armato et des autres l'honneur du premier assaut, ce qu'on leur accorda aisément.

En conséquence, ils ordonnèrent aux capitaines qu'ils avaient amenés de tenir leurs gens prêts pour faire leur devoir aussitôt qu'il leur serait commandé.

D'un autre côté, ceux de la ville continuaient à la remparer, à faire les tranchées, les plateformes nécessaires à la défense, bien décidés à combattre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de tomber entre les mains des païens.

Aussitôt que l'aube du jour parut, Grifilant et Pintiquinestre s'approchèrent des murailles avec leurs gens, lesquels poussèrent leur cri accoutumé qui les faisait ressembler à une troupe de geais et de pies agacés, et, la tête baissée, montèrent furieusement à l'assaut.

Mais les archers et les arbalétriers étaient à leur porte, sur le rempart : ils tuèrent un grand nombre d'assaillants parmi lesquels beaucoup d'amazones et de sauvages.

Malheureusement, les gens de Pintiquinestre et de Grifilant passèrent outre, et entrèrent dans la ville. Ce fut alors un combat corps à corps, main à main, où les chrétiens n'eurent pas toujours l'avantage. Les sauvages tiraient si dru leurs flèches, que les écus des assiégés en étaient couverts et hérissonnés.

La reine Pintiquinestre, voulant témoigner de sa vaillance, s'avança, une corsègue au poing, à la rencontre du chevalier de la Sphère, qui, sans respect pour son sexe, l'eût volontiers abattue si sest

amazones ne fussent venues à temps pour la lui arracher.

— Ville gagnée! ville gagnée! crièrent ces guerrières forcenées en forçant les chrétiens à rompre devant leur charge impétueuse et furibonde.

Elles se trompaient : la ville n'était pas encore gagnée pour elles. Argamont, Lisvart et le chevalier de la Sphère, repoussés d'abord, voulurent jouer quitte ou double, et ils revinrent avec âpreté sur leurs ennemis. Ceux-ci perdirent bientôt leurs avantages, non, cependant, sans causer de grands dégâts aux chrétiens, car ces sauvages et ces amazones se battaient bien, il faut l'avouer.

Pendant ce temps, Armato et les califes, qui assaillaient les autres endroits de la ville, n'épargnaient pas non plus leurs personnes afin de donner à leurs gens l'exemple du courage et de l'héroïsme. Ils échellaient et faisaient tout ce que gens de cœur devaient faire en pareille occurrence. Malheureusement pour eux, après quelques avantages qui leur permettaient d'en espérer de plus grands, ils se rencontrèrent face à face avec les princes Saluder et de Brandalie, lesquels les reçurent plus vivement qu'ils ne le pensaient, tellement que plus de dix mille Turcs et Perses furent renversés morts par terre.

Toutefois, à dire vrai, pendant quelques heures, il fut assez impossible de juger à qui allait appartenir le succès définitif de cette journée. Deux taborlans amenèrent gens frais à la rescousse des païens, et le soudan d'Alap, en personne, vint à la tête de quarante mille hommes, pour conquérir la place, qui fut alors sur le point d'être conquise.

Si la pauvre cité était ainsi tourmentée par terre, elle ne l'était pas moins par mer.

Le guet du roi de Bougie venait de signaler en la voie de la Montagne-Défendue une puissante flotte qui s'avançait, sans aucun doute, au secours des chrétiens. On en avertit ceux qui assaillaient le port, et le roi de Gilofle dépêcha un brigantin pour aller reconnaître cette flotille et juger de ses intentions.

Le brigantin obéit, et, presque sans coup férir, il captura un petit navire qui servait d'avant-garde aux autres. Tournant voile alors, il ramena sa prise vers le roi de Gilofle et le roi de Bougie.

— D'où veniez-vous et où alliez-vous? demanda le roi de Bougie au patron du navire capturé.

— Sire, répondit cet homme, nous allions avec les autres pour faire lever le siége de Constantinople. Au moment où l'on nous a pris, mes compagnons et moi, nous allions faire de l'eau douce. C'est ainsi que nous n'avons pu éviter votre brigantin.

— Etes-vous beaucoup?

— Oui, Sire, beaucoup plus que vous ne pensez.

— Et de quelle contrée?

— De partout, Sire.

— Mais encore?

— De Rome, de Sobradise, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, d'Irlande, d'Ecosse, de Norvége, de Sansuègne, de Bohême, de Montgaze, de Suesse et de Tésifante.

— Vraiment, voilà belle compagnie!

— Belle et bonne compagnie, en effet, Sire. Mais attendez, je n'ai pas encore tout dit...

— Il y a encore quelque chose?

— Oui, Sire.

— Dites, alors.

— Ces jours passés, l'empereur de Trébisonde et les rois de Californie et de Sibernie se sont joints à nous, et je puis vous assurer que celui qui a vu cette assemblée de vaisseaux a le droit de se vanter d'avoir vu la plus belle chose du monde...

Les rois de Bougie et de Gilofle ne perdirent pas un moment pour avertir Armato de ce qui se passait, et des dangers sérieux qui les menaçaient dans un temps prochain.

Mais, malgré leur diligence et leurs précautions, la nouvelle de l'arrivée de la flotte chrétienne se répandit avec la rapidité de l'éclair dans l'armée des païens, qui commencèrent à perdre cœur et à se retirer petit à petit de la presse.

Les assiégés, étonnés de cette volte-face, ne savaient déjà plus quoi penser, et ils ne comprirent que lorsque l'un d'eux, en faisant le guet au haut d'un clocher, vint avertir l'empereur de l'arrivée de la flotte à voiles déployées.

Je vous laisse à penser si cette nouvelle fut bien reçue!

L'empereur, ne pouvant en croire ses oreilles, voulut du moins en croire ses yeux, et il s'en vint, accompagné d'aucuns des siens, vers le port, d'où il aperçut ce secours tant espéré.

Devant la flotte des navires alliés marchait une caraque, grande au possible, sur laquelle, en guise de pilotes, de mariniers et de soldats, on ne voyait autre chose que singes plus verts qu'émeraudes, tenant chacun un arc bandé.

Tant plus cette caraque approchait, tant plus les assiégés la trouvaient admirable, et non sans cause, car, outre l'étrangeté que présentaient les bêtes qui la montaient, elle était encore bâtie selon le dessin et portrait de l'Ile Ferme.

Cette caraque prit terre; les ancres furent jetées, les planches aussi, et l'on vit alors apparaître Alquife, accompagnée de neuf autres demoiselles, toutes vêtues de taffetas cramoisi, et portant, chacune d'elles, une harpe dont elles sonnaient divinement.

Et les suivait de près, le très puissant Amadis, roi de la Grande-Bretagne, tenant par la main la reine Oriane, vêtue d'un drap d'or historié.

Derrière Amadis et Oriane venaient Urgande-la-Déconnue, l'empereur Esplandian et l'impératrice Léonorine, puis Carmelle, et, tout joignant, don Galaor, Briolanie, le roi Florestan et sa femme, le roi Agraies et Olinde, le roi de Bohême, Grasandor, Mabile, puis Gandalin et sa femme.

Enfin, tout derrière, marchaient maître Hélisabel et Ardan-le-Nain, portant l'armet d'Amadis et l'écu vermeil que lui avait donné Alquife.

Or, sachez que cet étrange vaisseau avait atteint la flotte chrétienne, il n'y avait pas encore une heure, et devancé, à force de rames, tous les autres navires, galères, flûtes, etc., sans qu'aucun capitaine ou patron eût trouvé moyen de l'aborder pour savoir quels passagers ils conduisaient.

Avant que je ne continue, il me semble que vous devez entendre comment les seigneurs et dames

de l'Ile Ferme furent tirés de leur enchantement, comment ce vaisseau leur fut baillé si fort à propos pour venir au secours de l'empereur.

## CHAPITRE XIX

*Comment les rois et reines, dames et demoiselles, seigneurs et chevaliers enchantés en l'Ile Ferme, se réveillèrent.*



C'était Apollidon, le premier de tous en magie et en astrologie, qui, prévoyant les affaires qui devaient advenir au vieil empereur de Constantinople, avait préparé l'enchantement du lion et de l'épée conquise par le jeune Lisvart au moment de son ordination comme chevalier.

Apollidon avait si bien ouvré cet enchantement que d'autres devaient le suivre, et qu'à l'heure où cette merveilleuse épée serait tirée des flancs de ce lion, le sommeil des seigneurs de l'Ile Ferme serait aboli.

Quant à Mélye, qui ne s'était conservée si vieille au delà des limites fixées par la nature que grâce à son art nécromancien, son heure était arrivée, à elle aussi, puisque sa vie était subordonnée à la mort de Lisvart. Lisvart continuant à vivre, Mélye devait cesser de vivre : son corps devint cendre, et son âme fut portée à Lucifer, comme lui revenant de droit.

Or, à l'heure même où les choses que nous avons racontées se passaient en Thrace, le roi Arban de Norgales arrivait en l'Ile Ferme, où il était déjà venu plusieurs fois pour conjurer le Seigneur Dieu de rendre à la vie et à la lumière tous les princes et princesses qui étaient retenus enchantés dans le palais d'Apollidon, lequel était si bien couvert de nuages, depuis l'heure où Urgande y avait fait ses conjurations, qu'on n'y voyait pas apparence de murailles.

Arban fut bien ébahi, cette fois, lorsque la nuée obscure, qui couvrait ce palais, tomba comme un brouillard. Petit à petit, cette maison superbe reconquit sa première forme et sa première splendeur, ce qui permit à Arban de s'y aventurer sans crainte.

Il vint donc en la Chambre Défendue, où il aperçut Amadis endormi, tenant encore son épée nue au poing. Il le tira par la main, et si fort, qu'Amadis, réveillé en sursaut, lui demanda avec colère ce qu'il voulait.

— Sire, répondit Arban, il y a dix ans et plus que vous vous êtes ainsi oublié... Pour Dieu! sortez de cette misère!...

— Ai-je donc tant dormi? demanda Amadis, étonné.

— Oui, certes, répondit Arban. Et tenez, voyez encore madame Oriane et les autres, quelle contenance ils ont!...

Amadis, de plus en plus étonné, s'approcha d'Oriane, la secoua et la réveilla.

— Ma dame, lui dit-il, vous avez trouvé le repos aussi bon que moi, à ce qu'il paraît... Mais c'est assez dormi, ce me semble.

Oriane, qui croyait vraiment qu'il n'y avait qu'un jour qu'Urgande l'avait assise en sa chaire, demanda à Arban comment il en était autrement.

Arban lui raconta comment tout s'était passé.

— Voyez encore ces autres dames et ces autres seigneurs, ajouta-t-il, ils dorment d'un somme plus profond que je ne saurais dire.

— Sur mon Dieu, répondit Oriane, Urgande nous avait bien déçus!...

Oriane alla alors à Galaor, à Esplandian et à tous les autres, qu'elle éveilla, et auxquels elle raconta ce que lui avait raconté à elle-même Arban de Norgales.

Jamais gens ne furent plus étonnés. A peine pouvaient-ils croire ce que leur en disait la reine Oriane, et ce ne fut qu'en apercevant et en entendant Ardan-le-Nain ronfler comme un bienheureux, qu'ils commencèrent à soupçonner la vérité.

Chacun éclata de rire, et Amadis, donnant un coup de pied à Ardan, lui dit :

— Ardan, mon ami, tu rêves trop longtemps!... Va seller et brider mon cheval!...

Ardan-le-Nain tout étourdi, et du coup de pied, et de la présence de tout ce monde qui lui riait au nez, se leva machinalement pour obéir à son maître, et, croyant trouver la porte, il se mit à courir tout autour de la chambre, comme un homme ivre.

La risée générale s'en augmenta d'autant, comme bien on pense, et semblablement, quand on entendit ronfler aussi maître Hélisabel, tenant encore en mains le livre qu'Urgande lui avait baillé dix ans auparavant.

— En bonne foi, maître, lui cria Esplandian en le tirant rudement par la manche, c'est trop songé!... Vous avez pris, paraît-il, tant de plaisir à ce livre que vous vous êtes endormi dessus et pendant un long temps... Réveillez-vous, beau sire, et dites-nous ce que vous avez trouvé de nouveau pendant votre rêverie...

Maître Hélisabel, ébahi comme s'il venait de tomber des nues, ouvrit les yeux, et, se trouvant en tel état, il répondit à l'empereur :

— Sur mon Dieu, Sire, je n'ai jamais si longtemps au poing livre que j'étudiasse moins que j'ai fait de celui-ci!... Tout ce que je me rappelle, c'est que de l'heure où Urgande me l'a mis entre les mains, je me suis endormi...

Lorsque tous furent ainsi réveillés de leur copieux sommeil, le gouverneur de l'Ile Ferme s'en vint dire à Amadis que deux vaisseaux étaient arrivés au port.

— Dans l'un, ajouta-t-il, se trouve Urgande-la-Déconnue, et dans l'autre, une demoiselle qui n'est accompagnée, en fait de pilotes et de matelots, que de singes verts comme émeraudes; son vaisseau est le plus beau et le mieux équipé du monde...

Le gouverneur avait à peine fait ce message, qu'Urgande entra.

Chacun, alors, d'aller la recevoir et de l'accoler avec force démonstrations d'amitié.

— Quand je vous ai enchantés ici, leur dit-elle en souriant, mon intention n'était autre que de prolonger votre vie et de laisser couler les périls et dangers de mort qui vous fussent indubitablement survenus sans le dormir qui vous a tant duré. Or, il a plu au Seigneur de vous rappeler au monde des éveillés et des vivants par la conquête qu'a faite votre fils Lisvart, mon cher Esplandian, d'une épée qui lui était depuis un long temps destinée par Apollidon... J'ai à vous annoncer présentement qu'Alquif, le plus grand magicien du monde, vous envoie sa fille, avec la caraque et les singes qui la montent, laquelle caraque vient d'arriver au port pour vous prendre tous et vous mener à Constantinople, que les païens ont de rechef assiégée.

— Que s'est-il donc passé durant notre sommeil? demanda Amadis.

— Je ne vous ferai pas, répondit Urgande, un long récit des choses survenues depuis le jour où je vous ai enchantés céans... Je me contenterai de vous conseiller de vous embarquer incontinent, et de suivre la demoiselle Alquife là où elle vous conduira.

Alquife survint précisément sur cette parole.

— Princes et princesses, dit-elle après avoir fait une grande révérence à Amadis et à sa compagnie, Alquif mon père vous prie, par ma bouche, pour votre bien et celui de la chrétienté, de venir vous embarquer dans ma caraque, qui vous conduira en un lieu où vous aurez certainement honneur et plaisir...

Chacun n'hésita pas à obéir à cette requête, et Urgande ayant conseillé de s'embarquer sans plus tarder, seigneurs et princesses descendirent vers le port et montèrent dans le navire conduit par les singes verts.

Ils arrivaient en Thrace le jour même où la flotte chrétienne s'approchait de Contantinople.

## CHAPITRE XX

**Comment le vieil empereur de Constantinople reçut Amadis et ses compagnons, sans oublier Ardan-le-Nain.**



On imagine aisément la joie qu'il y eut de part et d'autre, au débarquement de la caraque dans la rade de Constantinople.

L'empereur courut, les bras étendus, vers Amadis et son fils Esplandian, les accola et leur dit, la larme à l'œil :

— Mon frère, que le Seigneur soit loué et remercié à cause de votre retour tant désiré!... Hélas! je n'eusse jamais osé espérer qu'un tel bonheur dût m'advenir avant l'heure de ma mort!..

— Mon frère, répondit Amadis, celui qui n'oublie jamais ceux qui ont confiance en lui, savait bien ce qui était nécessaire à vous et à nous... S'il nous a tirés des ténèbres dans lesquelles nous étions endormis depuis de si longues années, ç'a été pour que nous pussions venir vous aider à purger la terre chrétienne de cette gent maudite, qui vous a causé tant d'ennuis...

Oriane s'avança à son tour vers l'empereur, qui la baisa gracieusement et lui dit :

— Par ma foi, madame, je reconnais à présent surtout que je n'ai jamais été aussi heureux que je le suis, ayant si bel et si bon secours qu'est le vôtre!...

— Seigneur, répondit Oriane, à cause de votre équité, de votre sagesse et de votre bonté, les femmes doivent, aussi bien que les hommes, venir à votre secours : c'est pour cela que je suis venue.

Les autres rois, seigneurs, dames et demoiselles de la troupe d'Amadis s'en vinrent à leur tour auprès de l'empereur pour lui faire leur révérence, et, pendant qu'ils s'acquittaient de cette cérémonie, survinrent le chevalier de la Sphère et Lisvart.

L'oncle et le neveu, faisant une grande révérence à Amadis, voulurent lui baiser les mains, ce à quoi Amadis se refusa, sans trop savoir à qui il refusait cela, car il n'avait encore regardé Périon et Lisvart que de profil et il ne les avait pas reconnus.

Le vieil empereur, remarquant cela, ne put s'empêcher de rire.

— Ne les avez-vous donc jamais vus? demanda-t-il à Amadis.

— Par mon Dieu! non, que je sache, répondit le roi. Mais, à considérer la couleur de leurs hauberts, ils donnent bien à entendre qu'ils sont hardis et preux aux armes.

— Vous dites juste, reprit le vieil empereur. Vous pourriez ajouter qu'ils ressemblent aux fils des meilleurs chevaliers de la terre, car cela est aussi. Savez-vous desquels je veux parler?...

— Non, en vérité, répondit Amadis.

— Eh bien! reprit l'empereur en désignant Périon, celui-ci est le fils du chevalier de la Verte Épée, qui défit l'Endriague, et de cet autre est mère ma fille Léonorine qui me le laissa sur les bras plus amoureux de la tette que des armes...

A cette parole, il y eut une explosion de cris et de joie et un bruissement agréable de baisers. Oriane et l'impératrice Léonorine coururent embrasser, l'une Périon et l'autre Lisvart, quasi ravies d'une si grande aise que de grosses larmes leur tombaient des yeux.

— Sur mon âme, dit le vieil empereur, en s'adressant à Oriane et à Léonorine, je m'applaudis de les avoir eus tous deux... Leur présence a si fort contribué au succès de nos armes, que Constantinople peut se dire heureuse de les avoir eus pour ses défenseurs... Il est certain que, vu mon vieil âge, je n'eusse pu résister au travail qui était requis pour supporter les malheurs et les misères qui m'ont assailli depuis le jour où vous m'avez abandonné, et que j'ai dû reprendre le gouvernement de cet empire, aux lieu et place de mon bien-aimé fils Esplandian!...

Pendant que ce bon vieillard parlait ainsi, Galaor remarqua qu'il était encore armé, et même qu'il y avait d'aucunes pièces de son harnois qui portaient des traces toutes fraîches de sang, ce

qui prouvait qu'il s'était mêlé à l'action contre les païens, tout comme les jeunes.

— Par mon Dieu, Sire, lui dit-il, bien mal avisé serait celui qui prétendrait que vous avez dormi durant toutes ces affaires, car ces armes dont vous êtes couvert prouvent éloquemment que vos vieux ans n'ont pu amoindrir l'effort de votre courage, comme vos ennemis en ont fait l'expérience... Je regrette beaucoup, je vous jure, de n'avoir pas été à vos côtés durant les heures d'âpre combat; je vous aurais prouvé, à mon tour, le désir que j'ai de vous servir...

— Seigneur Galaor, répondit le vieil empereur, nos ennemis ne se sont pas encore tellement éloignés, qu'il y ait impossibilité à ce qu'ils nous reviennent voir avant la nuit... Mais puisque Dieu a eu assez de souvenance de moi pour vous ramener ici, j'espère que le malheur tombera sur eux, non sur nous... J'y compte d'autant plus, ajouta galamment le vieil empereur en embrassant la reine Briolanie et les autres dames, que nous sommes accompagnés de ces anges qui, à eux seuls, suffiraient pour chasser tous les diables de ce monde, s'ils étaient tous sortis d'enfer pour venir habiter parmi nous.

— Ah! Sire, répondit Briolanie, si c'est par les femmes que doivent être chassés les païens qui sont venus endommager la Thrace, je serai la première à prendre la lance et le haubert pour leur rompre la tête!...

L'empereur sourit de cet accès d'enthousiasme et remercia affectueusement. Puis il alla embrasser Florestan, qui mit le genou en terre pour lui baiser les mains.

— Par mon chef, bon roi Florestan, lui dit-il en le relevant, vos prouesses fleurissent comme votre nom, et c'est probablement pour les augmenter encore que vous avez pris la peine de venir au secours de ce bon vieillard, quasi sec et caduc!...

— Sire, répondit Florestan, pour votre service, je serai toujours vert et fleuri.

— Dieu vous en sache gré, comme moi, dit l'empereur.

Puis, avisant à quelques pas de là Mabile, Olinde et la reine Sardamyre, il les baisa avec courtoisie, Olinde surtout, à qui il dit :

— Madame, ceux qui ont fréquenté les Espagnes m'ont autrefois assuré que votre nom, en cette langue, signifie Beauté... Je le crois d'autant plus volontiers aujourd'hui, en vous contemplant et en vous admirant... Si la beauté se perdait, d'aventure, on la retrouverait en vous.

Olinde rougit, et Agraies, prenant alors la parole pour elle, répondit à l'empereur :

— Sire, si madame Olinde a pris ainsi ce bon visage que vous lui trouvez, c'est pour se présenter devant vous, comme ont fait ces autres dames, toutes aussi agréables qu'elle, sinon davantage.

— Mon cousin, reprit l'empereur, vous avez tant fait pour moi, qu'il me sera difficile de le reconnaître comme vous le méritez.

Cela dit, le vieil empereur tourna ses regards d'un autre côté, et il aperçut Grasandor, roi de Bohême, qui jusque-là s'était tenu à l'écart.

— Ah! mon grand ami, lui dit-il gracieusement, je ne suis pas étonné de vous voir en cette grave occurrence!... Vous êtes toujours là quand il y a montre de dévouement et de vaillance à faire...

— J'ai toujours, Sire, le même désir de vous servir, répondit Grasandor; et voici madame Urgande qui vous en jurera pour moi.

— Ah! madame, dit le vieil empereur qui n'avait pas encore aperçu Urgande, vous m'avez fait tort de votre présence... J'espère bien que vous le réparerez en demeurant longtemps céans.

— Sire, répondit-elle, ce que j'ai fait jusqu'ici l'a été en bonne part, comme vous pouvez en juger, puisque je vous amène des amis et des défenseurs...

— Je vous crois et vous remercie, madame.

Ainsi reçut tout le monde, ce bon vieillard, leur faisant à tous l'honneur qu'ils méritaient. Gandalin, la demoiselle de Danemarck, Carmelle, maître Hélisabel, ne furent pas oubliés!...

Ardan-le-Nain seul le fut, à cause de sa petite taille, qui ne permettait pas de le découvrir parmi la foule. Mais lui, voulant réparer cet oubli, sortit des rangs et alla tirer la robe de l'empereur, en lui disant :

— Eh dea! Sire, je suis venu à votre service comme les autres... Pourquoi donc ne serais-je pas embrassé comme eux?...

— Par mon chef! tu as raison, Ardan, mon ami! Mais tu te montrais si peu entre tant de hauts personnages, que je ne t'apercevais vraiment point!

— Sire, reprit le nain, j'ai le corps petit, mais, pour vous servir, j'ai le vouloir grand outre mesure, tout comme et mieux qu'un géant même!

Chacun se mit à rire de la quasi colère avec laquelle Ardan disait cela. Mais l'empereur ne l'en embrassa pas moins, comme les autres, et le pauvre nain fut très heureux d'être embrassé par l'empereur, plus heureux peut-être que les autres.

Durant ces propos, Alquife avait fait amener de son vaisseau maints beaux destriers et plusieurs haquenées.

— Sire chevalier, dit-elle au chevalier de la Sphère, Alquif mon père, votre très humble serviteur, vous envoie ces montures qu'il vous prie d'offrir tant au roi votre père qu'à madame Oriane et aux autres dames qui lui ont si longtemps tenu compagnie en la chambre d'Apollidon.

Périon, embrassant Alquife, la remercia, non pas tant seulement à cause du présent qu'elle faisait qu'à cause des bonnes nouvelles qu'il espérait d'elle touchant la mie bien-aimée à laquelle il pensait jour et nuit. Mais Alquife, en fille sage et bien avisée, dissimula ce qu'elle en pensait.

— Demoiselle, ma mie, lui dit Périon, ce n'est pas là le premier bien que j'ai reçu du sage Alquif. S'il plaît à Dieu, j'aurai quelque jour l'occasion de lui rendre quelque bon service.

— Seigneur, répondit Alquife, mon père a pourvu ces chevaliers d'armes que je leur ai présentées de sa part avant qu'ils ne s'embarquassent... Maintenant il vous prie, comme je vous ai dit, de leur donner à chacun l'une de ces montures, ainsi qu'aux dames, auxquelles il se recommande humblement.

— Sire, dit alors Périon à Amadis, vous entendez la requête de cette demoiselle : dois-je la repousser ou y faire droit?

— La repousser, ce serait lui faire tort, répon-

dit Amadis, ainsi qu'à son père Alquife qui nous a voulu tant de bien.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Périon, répartissez donc vous-même, Sire, le présent qu'elle vous envoie; madame Oriane en fera autant des haquenées envers ces dames.

Aussitôt après, Alquife fit retirer d'une caisse que deux écuyers portaient sur leurs épaules, une tente d'une inestimable valeur.

— Bienheureux chevalier, dit elle en la présentant à Lisvart, mon père vous salue en toute humilité et vous envoie cette tente, la plus belle de toute l'Asie, en laquelle il vous prie de vous loger, tant que durera cette guerre, avec le roi Amadis votre père et ces autres seigneurs qui étaient enchantés en l'Ile Ferme, comme lui. Il vous mande en outre par moi, que le jour où vous le rencontrerez, vous serez plus content que si vous conquêtiez la moitié de l'Europe.

— Demoiselle, répondit Lisvart, je n'ai jamais vu celui dont vous parlez, que je sache, mais j'ai le plus vif désir de le rencontrer pour le remercier des présents et des promesses que vous me faites de sa part.

Le bruit et l'enthousiasme qu'excitaient les nouveaux arrivés, c'est-à-dire Amadis et ses compagnons, parvinrent jusqu'à l'avant-garde de l'armée de mer, commandée par Brian de Moniaste, roi d'Espagne, don Brunéo, roi d'Aravigne, Quadragant, prince de Sansuègne, et Gasquilan, roi de Suesse, lesquels, aussitôt, s'en vinrent aborder.

Après avoir ordonné à leurs gens d'armes de demeurer en bataille sur la grève, ils se dirigèrent vers le palais et embrassèrent Amadis et les autres, heureux de cette rencontre.

## CHAPITRE XXI

Comment tous les princes chrétiens, se trouvant réunis, s'entretinrent fort agréablement des choses qui les intéressaient.

Durant ce temps, l'empereur de Trébisonde et son armée abordaient au port, après avoir longtemps navigué sur la mer de Pont, et, pour sûreté, évité les côtes de l'Anatolie et gagné l'entrée du détroit, à un mille environ du lieu où les forces des rois de Gilofle et de Bougie étaient concentrées.

L'empereur de Constantinople, ayant nouvelles de cette arrivée, résolut d'aller au devant, avec Amadis et quelques autres, pendant que les dames se retireraient en la ville. Mais, malgré leur diligence, les deux empereurs ne se rencontrèrent que lorsque celui de Trébisonde était déjà hors de sa galère, accompagné du jeune Florestan, de Galvanes, de Parmenir et de Dardarie, roi de la Breigne.

L'honneur que se firent ces deux illustres vieillards et les amitiés qu'ils échangèrent ne se pourraient rendre par écrit. De même pour la grâce que l'empereur de Constantinople avait à s'humilier devant celui de Trébisonde, pour le remercier du secours qu'il lui amenait.

— Je ne sais par quel moyen, Sire, lui dit-il la larme à l'œil, je pourrai jamais reconnaître la peine que vous avez prise de venir pour tirer hors de misère ce pauvre vieillard assailli de tous côtés, quasi sur le point de tomber en ruines... Sur mon Dieu, Sire, votre présence me donne plus de joie et de réconfort que je ne saurais dire; vous me faites ainsi le plus heureux malheureux qui soit jamais sorti du ventre de mère!...

— Je n'ai fait que mon devoir, mon frère, répondit l'empereur de Trébisonde, car nous sommes naturellement tenus de nous entr'aider et secourir l'un l'autre... De plus, mon frère, votre sagesse et votre vertu, tant renommées, oblige tous les princes, qui ont moyen, à vous favoriser dans vos entreprises contre les ennemis de notre foi...

Comme l'empereur de Trébisonde achevait ces paroles, il aperçut Lisvart et le chevalier de la Sphère tout auprès de lui.

— Chevalier, dit-il à Lisvart, j'ai le plus grand plaisir à vous voir vivant et en bonne santé, à cause des méchants propos que la malheureuse Mélye nous a mandés depuis votre partement... Mais quant à vous, ajouta-t-il en riant, et s'adressant à Périon, il ne sera jour de ma vie que je ne me plaigne du tort que vous m'avez fait le jour où vous êtes parti de ma cour, sans daigner me parler, à moi ni à personne autre... Aussi est-ce à cause de cela, en partie, que je me suis mis en quête, pour vous découvrir et me venger.

— Sire, répondit le chevalier de la Sphère, je vous supplie très humblement de me pardonner; je suis prêt à en souffrir telle punition qui vous plaira, bien qu'il n'y ait aucunement de ma faute dans cette affaire, ainsi que vous pourrez en connaître quand vous saurez véritablement comment tout s'est passé.

Il se faisait tard. L'empereur de Constantinople pria celui de Trébisonde de venir loger en son palais, ce à quoi ce prince se refusa, ne voulant pas, disait-il, rentrer en ville avant que les ennemis ne fussent chassés de Thrace. Et à cette cause, il commanda qu'on dressât ses tentes et ses pavillons.

Amadis le pria tant et tant qu'il consentit à loger en celui qu'Alquife avait donné à Lisvart.

Après un long entretien, les deux vieux empereurs, se donnant mutuellement le bonsoir, se séparèrent. L'un retourna garder sa ville; l'autre demeura au camp, où Amadis et ceux de l'Ile Ferme lui tinrent compagnie.

Auparavant, cependant, ces derniers voulurent faire un tour à Constantinople, et une visite à la vieille impératrice qu'ils trouvèrent encore sous le coup de l'émotion que lui avait causée la vue de sa bien-aimée fille, crue morte pendant si longtemps et pleurée comme telle. Elle embrassa son gendre avec joie, et, après mille caresses, elle le renvoya doucement à son devoir.

En conséquence, Amadis et ses compagnons, prenant un respectueux congé de cette auguste princesse, s'en retournèrent vitement au camp de

l'empereur de Trébisonde, lequel les attendait avec grande impatience et les revit avec grand plaisir.

## CHAPITRE XXII

**Comment le chevalier de la Sphère prit Alquife en particulier pour avoir d'elle des détails qui l'intéressaient fort, au sujet de la belle Gricilerie.**

Périon, avec tout cela, n'avait pas trouvé moyen de se rencontrer seul à seul avec la bonne demoiselle Alquife, pour l'entretenir de la seule chose qui l'intéressât violemment et passionnément, à savoir de la belle princesse Gricilerie

Que faisait-elle? A qui pensait-elle? Avait-elle toujours conservé son souvenir? Savait-elle bien jusqu'à quel point extrême il l'aimait, et de combien de dévouement son amour pour elle était fait? Les femmes sont si légères, si ondoyantes, si changeantes, si indécises, qu'un rien, moins qu'un rien, peut chasser de leur mémoire et de leur cœur l'image d'un amant respectueux et tendre, dont le seul tort est d'être absent de leurs yeux? Car, loin des yeux, loin du cœur!...

Ainsi pensait le chevalier de la Sphère, en se retirant avec le jeune Lisvart, son neveu, dans les quartiers qui leur avaient été assignés.

Le jeune Lisvart, de son côté, faisait des réflexions analogues à celles de Périon, touchant la tant gracieuse princesse Onolorie.

Ils en étaient là, lorsque la bonne demoiselle Alquife, qui avait, comme on se le rappelle, une mission d'amour à remplir, s'en vint trouver le chevalier de la Sphère, pour lui donner les nouvelles qu'il attendait si impatiemment.

Mais en remarquant qu'il était avec le jeune Lisvart, elle se tint dans la réserve et dans la banalité. Elle devisa devant les deux chevaliers de choses et d'autres, peut-être fort intéressantes, mais qui ne leur semblèrent pas telles à cause de l'unique préoccupation de leur esprit et de leur cœur.

Périon, qui finit par deviner ce qui mettait obstacle à ce qu'Alquife parlât librement, lui dit :

— Chère demoiselle, vous avez assurément des nouvelles précieuses à me donner, et vous n'osez, retenue que vous êtes par la présence de mon beau neveu Lisvart... Ne craignez rien et dites-moi, je vous prie, tout ce que vous pouvez avoir à me dire, tout, sans rien oublier, devant lui comme devant moi... Lisvart connait au mieux l'état de mon cœur, comme je crois connaître l'état du sien, à cause des confidences mutuelles que nous nous sommes faites au sujet de nos amours... Par ainsi, bonne demoiselle Alquife, dites, je vous en supplie, tout ce que vous savez de la belle princesse Gricilerie, dont je suis si heureux d'entendre parler, que je me répète son nom cent fois le jour et la nuit, à cause de la grande douceur que j'y trouve...

— S'il en est ainsi, répondit Alquife, je vais parler librement... Mais, de prime-abord, lisez cette lettre que la princesse Gricilerie m'a remise à votre intention. Après que vous en aurez pris connaissance, je vous donnerai de vive voix les détails que je dois vous donner de sa part pour compléter son message.

Cela dit, Alquife tendit à Périon une lettre pliée menue, menue, menue, de façon sans doute à être dérobée aux investigations et aux indiscrétions du regard.

Le chevalier de la Sphère la prit, la baisa à plusieurs reprises avec une ferveur qui aurait mis l'eau à la bouche de Gricilerie, si elle avait été là, et, l'ayant ainsi dévotement baisée, il la déplia et la lut.

Voici ce qu'elle contenait :

« Tout nous sépare cruellement en ce moment, et cela m'afflige plus que je ne saurais vous le dire, à cause de l'amitié que vous me semblez avoir pour moi, et de celle que j'ai et que je ne cesserai jamais d'avoir pour vous. Mon âme est veuve et comme dépareillée, par suite de cette absence qui se prolonge outre mesure, contrairement à mes souhaits et à mes espérances.

« Heureusement que s'il y a des choses éternelles, à savoir les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre, il y en a d'autres qui durent un moins long temps : je veux parler de la guerre actuelle et de son issue. Il y a certes des ténèbres et du doute là-dessus, et je ne puis dire quand je vous reverrai; toutefois, j'ai bon espoir au sujet de cette grave entreprise. Les païens ont peut-être le nombre, mais les chrétiens ont la vaillance; vous êtes parmi eux, avec de nobles chevaliers qui vous ressemblent : ce sont là des garanties de succès. Je compte donc sur une prompte issue à cette affaire, et sur votre prompt retour parmi nous.

« Je vous supplie de vous tenir le plus près possible de l'empereur mon père, lequel vous aime sans doute déjà, mais qui vous aimera plus tard davantage, je l'espère aussi. Tenez-vous toujours près de lui, afin qu'il vous ramène auprès de moi quant et lui, une fois les affaires terminées.

« J'aurais, certes, beaucoup d'autres choses à vous dire; mais je les réserve pour le jour bienheureux et bien appelé où je vous verrai. En attendant, veillez sur vous et sur mon père : vos deux existences me sont précieuses.

« Il en est une troisième qui m'est également devenue précieuse; c'est celle du beau damoiseau Lisvart, dont ma sœur Onolorie est amoureuse. Veillez sur lui et tirez-le du danger, pour l'amour d'elle et pour l'amour de moi.

« Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« GRICILERIE. »

Le chevalier de la Sphère devint tout songeur, après la lecture de cette tendre missive qui lui en disait plus qu'il n'eût osé en souhaiter, puisqu'elle lui faisait clairement entendre que la belle princesse Gricilerie avait pour lui les sentiments qu'il avait pour elle. Mais le bonheur est composé de tant d'éléments, il touche de si près parfois à la douleur, que, sans s'en douter, Périon devint tout-

à-coup mélancolique. Pour un peu, même, il eût pleuré.

Ce que voyant Lisvart, qui avait avec son oncle la familiarité qu'ont entre eux deux chevaliers jeunes et amoureux qui se sont confiés leurs secrets de cœur, Lisvart le railla doucement et amicalement :

— Eh! quoi, dit-il, chevalier, vous avez le suprême bonheur de recevoir de votre maîtresse adorée les nouvelles que vous attendiez avec tant de fièvre, et vous êtes triste comme si elle vous eût appris elle-même sa mort, ou la mort de son amour pour vous! Laissez cette tristesse aux chétifs et aux humbles, et montrez-vous bon amoureux comme vous vous montrez bon chevalier!...

Pour toute réponse, Périon tendit à son neveu la précieuse lettre qu'il venait de recevoir de Gricilerie, par l'intermédiaire de la demoiselle Alquife.

Lisvart la prit et la lut. Quand il fut arrivé au passage qui le concernait et qu'il eût compris les angoisses qu'éprouvait à cause de lui la gente princesse Onolorie, la lettre lui glissa des mains, et, comme le chevalier de la Sphère tout-à-l'heure, il tomba dans une tristesse profonde.

—Onolorie m'aime et souffre à cause de moi!... murmura-t-il.

Alquife, les voyant ainsi mélancolisés, songea à les réconforter par de bonnes paroles.

—Voilà, leur dit-elle en riant, de la tristesse dépensée bien mal à propos!... Réservez-la donc pour une occasion meilleure qui ne manquera pas d'arriver un jour ou l'autre, croyez-le, car, si la joie n'arrive pas toujours, les causes de chagrin ne manquent jamais d'arriver, elles!..... Jamais chevaliers ne furent plus aimés que vous ne l'êtes l'un et l'autre, vous de la princesse Gricilerie, fille de l'empereur de Trébisonde, et vous de la princesse Onolorie, sœur de Gricilerie... Par ainsi, il n'y a là dedans que sujet de réjouissement et non de mélancolie... Il ne faut pas ainsi intervertir les rôles!... C'est aux non aimés à pleurer, et non aux tendrement aimés comme vous l'êtes des plus belles princesses de la terre...

Ces paroles réconfortèrent en effet les deux chevaliers, qui alors ne tarirent plus de questions sur leurs mies adorées. Il fallut que la bonne Alquife leur répétât cent fois la même chose, la chose qu'ils savaient le mieux maintenant, mais qu'ils éprouvaient le besoin de s'entendre confirmer à satiété, tellement cette confirmation leur chatouillait agréablement le cœur.

Quant à vous, reprit Alquife en s'adressant au chevalier de la Sphère, il faut renfermer précieusement vos sentiments dans votre âme et ne pas en répandre la manifestation au dehors comme un vase trop plein... Je sais bien qu'il est malaisé d'être heureux comme vous l'êtes sans le témoigner hautement aux autres..... Toutefois, ainsi le veut la prudence : repliez les ailes à vos espérances, contenez-vous!... En outre, vous quitterez les armes que vous portez; j'en ai d'autres pour vous, semblables à celles du roi Amadis et des autres seigneurs que j'ai ramenés de l'Ile Ferme dans ma caraque...

— Je vous obéirai, demoiselle Alquife, je vous obéirai, répondit le chevalier de la Sphère. Et je vous remercie bien affectueusement de songer, ainsi que vous le faites, à tout ce qui nous intéresse tant, nous qui oublions volontiers, occupés que nous sommes d'une seule chose au monde, à savoir notre amour!...

Puis ils se mirent à deviser tant et si bien, qu'il était petit jour avant qu'ils eussent songé à dormir.

## CHAPITRE XXIII

**Comment les princes païens envoyèrent un défi aux princes chrétiens, par lequel ils proposèrent combat de trois contre trois pour clore la querelle.**



Tandis qu'Amadis, retiré sous sa tente avec les principaux chefs de l'armée chrétienne, s'apprêtait à dîner, on introduisit une demoiselle, armée de toutes pièces, laquelle portait en sa main un arc d'if, et, au côté, un trousseau de flèches bien garni.

— Lequel d'entre vous, demanda-t-elle sans saluer personne, est l'empereur de Trébisonde? Lequel, Amadis, roi de Gaule et de Grande-Bretagne?...

Ces deux princes lui furent montrés.

— Tenez, dit-elle fièrement, prenez ce cartel, et tâchez d'y faire réponse digne de de vous!

Puis, s'adressant à la reine Califie :

— Madame, ajouta-t-elle, l'accoutrement que vous portez m'a assez enseigné qui vous êtes. Lisez donc le contenu de ce papier, car c'est vous qu'il concerne, et non autre.

Les trois cartels furent lus par qui de droit.

Voici ce que contenait celui qui était adressé à l'empereur de Trébisonde :

« Armato, roi de Perse, mortel ennemi des chrétiens, serviteur des vrais dieux et principal protecteur de leurs lois, à toi, empereur de Trébisonde, salut!

« J'ai voulu et je veux encore avoir à ma discrétion la cité de Constantinople, avec le pays en dépendant. C'est pour cela que je suis venu accompagné d'une si formidable armée. Comme j'ai appris que, de ton côté, tu étais arrivé nouvellement pour secourir mon ennemi, j'ai songé à t'envoyer présenter le combat, à toi qui es le principal défenseur de l'empire grec, contre moi qui en suis le principal ennemi.

« Ne t'excuses pas sur tes vieux ans, ce serait une vilaine excuse, car si tu as atteint l'an octante de ton âge, j'avais déjà, moi, à l'heure où tu naquis, la connaissance de la tette de ma nourrice Par ainsi, nous nous valons.

« Le combat que je prétends avoir avec toi est seulement pour acquérir honneur et éprouver, à

coups de lance et d'épée, lequel sera le plus favorisé de nous deux par la Fortune.

« En conséquence, avise à faire réponse qui soit honorable.

« ARMATO. »

— En bonne foi, dit le vieil empereur, je vois qu'Armato désire le combat : il l'aura. Mais tel croit venger sa honte, qui l'accroît. Il s'apercevra, à la vigueur de mon bras, qu'il est encore plus raide qu'il ne le suppose.

— Seigneur, dit Amadis, il est clair que ces païens veulent nous excuser du péché de paresse, comme j'en puis connaître par ce cartel.

Et Amadis lut :

« Grifilant, seigneur de l'île Sauvagine, serviteur des grands dieux de la mer et mortel ennemi des chrétiens, dont toi, Amadis, es le protecteur avoué, te fait savoir ceci :

« Comme je suis sorti de mes Etats aussi bien pour secourir le puissant roi des Turcs que pour acquérir louange et réputation par les armes, et que la Fortune m'a assez favorisé pour m'amener en temps et lieu où je te puisse combattre, je te supplie d'être mon adversaire, t'assurant que si mes dieux m'octroient la victoire, je m'estimerai le plus heureux des chevaliers, puisque je t'aurai vaincu, toi qui es le premier d'entre eux ; vaincu, au contraire, par toi, je n'en recevrai nulle honte, faisant nombre ainsi avec tous ceux, et des plus célèbres et des plus redoutés, qui t'ont reconnu pour leur vainqueur.

« Au pis aller, la mort honorable que je recevrai me sera en grand repos d'espoir, assuré que je suis que ma vie ne peut durer, ayant délibéré de n'épargner d'aucune sorte ma personne aux rencontres et combats qui se feraient dorénavant entre nos gens et les vôtres.

« Octroie-moi donc ce que je te demande, et pour ton honneur et pour moi.

« GRIFILANT. »

— Par mon Dieu ! s'écria Amadis, je n'ai jamais connu ce Grifilant, mais il doit être un gentil prince ; du moins, ce qu'il m'écrit m'en donne témoignage !... Et vous, madame, ajouta le roi de Gaule en se tournant vers la reine Califie, vous prie-t-on d'amour ou de guerre, par la lettre que vous a remise cette messagère ?...

— Vous allez le savoir, répondit Califie.

Et elle lut ce qui suit :

« Pintiquinestre, reine de la gent qui n'a pas de mamelles, à toi Califie, reine de Californie, salut !

» J'ai abandonné mon pays pour faire connaître ma prouesse à ceux qui font métier ordinaire de porter les armes, et je suis venue en ce camp où j'ai appris ton arrivée dans le but de soutenir ce que nous voulons précisément détruire.

« Comme tu es estimée adroite et vaillante au combat, autant et plus même que le meilleur chevalier du monde, je me suis persuadée que si je pouvais te vaincre, cet honneur me serait immortel.

« Or, il me semble que, de femme à femme, prétendantes toutes deux à une même chose, à savoir la gloire et le renom de prouesse, la partie peut s'engager sans inconvénient.

« Par ainsi, vois si tu veux éprouver ta force contre la mienne, afin que, d'après le résultat, on sache et dise qui de nous deux a meilleur droit à porter la couronne de reine.

« PINTIQUINESTRE. »

Certes, qui eût alors regardé avec attention la messagère de ces trois cartels, qui se tenait fièrement campée pendant le temps de leur lecture, l'eût proprement estimée une seconde Pallas. Tout prêtait à ce rapprochement : l'excellence du harnois qu'elle avait endossé, la grâce avec laquelle elle portait son arc et son carquois, et surtout la grande beauté dont la nature l'avait douée dans un jour de largesse.

Gasquilan, roi de Suesse, n'y put tenir plus longtemps.

— Par mon Dieu ! s'écria-t-il, vous n'avez pas besoin, demoiselle, d'arc ni de flèches pour combattre et vaincre les meilleurs chevaliers de céans !.. Car je ne connais pas un seul de nous qui ne se tînt pour vaincu d'avance, en voyant les perfections dont vous êtes armée et qui vous sont plus propres à vaincre les hommes que les flèches les plus aiguës de la création !... Tout chevalier qui vous regarde est mort, si vous ne vous y opposez pas toutefois, guérissant ainsi vous-mêmes les blessures que vous avez faites...

Chacun se mit à rire de cette exclamation d'enthousiasme échappée à Gasquilan, et les rires redoublèrent lorsqu'Amadis lui dit :

— Je crois bien, en effet, seigneur Gasquilan, qu'elle vous combattrait mieux toute nue en un lit, au doux jeu d'amourettes, avec plus de facilité que vous ne feriez vous-même, armé de toutes pièces, du plus hardi Turc qui se voudrait présenter !.. Et ce serait là, je le comprends, une honte bien agréable, d'être vaincu par une aussi gente pucelle !...

— Ce n'est pas là ce qu'il m'importe d'entendre, dit froidement la messagère. Je vous prie, seigneurs, de me déclarer si vous acceptez ou refusez les offres qui vous sont faites dans les trois cartels que je viens de vous présenter ?..

— Demoiselle, répondit l'empereur de Trébisonde, nous enverrons l'un des nôtres vers eux avant que le jour ne soit écoulé. Par ainsi, vous pouvez vous en retourner quand bon vous semblera. Nul ne vous retient ici, excepté Gasquilan peut-être...

La gente pucelle se retira incontinent, remonta sur son palefroi, et s'en retourna vers le lieu où l'attendaient Armato, Grifilant et Pintiquinestre.

## CHAPITRE XXIV

Comment, en réponse aux cartels des païens, Carmelle fut chargée de leur porter un cartel commun aux deux princes chrétiens et à la reine Califie.

Quelque temps après le départ de la messagère des princes païens, conseil fut tenu par les princes chrétiens, et, bientôt après, on manda Carmelle pour porter la réponse qu'ils venaient de décider ; une femme était venue, une femme devait retourner.

Carmelle, prompte et sage, monta à cheval et s'en alla. Comme elle approchait du camp des Turcs, elle fut arrêtée par le guet, qui la mena vers Armato, lequel était alors en une grande tente, tenant conseil avec les principaux de l'armée.

Ces seigneurs, avertis qu'une demoiselle messagère leur apportait des nouvelles des chrétiens, commandèrent aussitôt qu'on la fît venir.

Carmelle entra donc en la tente, sans saluer personne, suivant sa coutume qui était de ne porter révérence à nul autre qu'à Esplandian, et présenta le cartel suivant :

« Nous, par la grâce de Dieu, empereur de Trébisonde ; Amadis, roi de Gaule et de la Grande-Bretagne, et Califie, reine des îles de Californie, où l'or et les pierres précieuses sont en grande abondance, répondant ensemble aux trois cartels que vous nous avez envoyés, vous faisons savoir ceci :

« Notre voyage en ces Marches de Levant a été occasionné par le désir de défendre et d'accroître la loi de Jésus-Christ, en qui nous croyons, et aussi dans le but d'anéantir les gens qui sont contraires à cette loi.

« Par ainsi, après avoir reçu vos cartels, nous avons résolu de vous accorder le combat que vous demandez, avec telles armes que vous choisirez. Quant au camp, nous entendons qu'il soit choisi devant cette grande cité que vous voulez vainement prendre, espérant que notre Dieu seul, le Dieu des légitimes victoires, nous la fera remporter sur vous, à la confusion de vos idoles et au grand déshonneur de vos personnes.

« La demoiselle qui vous présentera cette réponse a charge et pouvoir de notre part d'arrêter avec vous les détails et le surplus. Nous vous jurons et promettons, foi de rois, que, durant le combat, nul de notre camp ne sortira pour vous nuire, pourvu que vous en observiez autant de votre côté. »

Lorsque ce cartel eut été lu devant toute l'assemblée, Armato, prenant la parole pour tous, dit à Carmelle :

— Demoiselle, nous nous attendions bien à n'avoir pas d'autre réponse que celle-ci, connaissant de longue main ceux auxquels nous nous sommes adressés, bien que nous ne les ayons jamais vus. Vous pouvez les assurer, sur mon honneur, que durant le combat, il ne sera fait aucune démonstration soit contre eux, soit en notre faveur, que la victoire leur demeure ou les fuie !...

Pendant qu'Armato parlait ainsi, Carmelle, qui se trouvait en face du roi Grifilant, ne pouvait s'empêcher de le regarder et de l'admirer, tant il lui paraissait grand et bien formé. Elle songeait encore à lui en regagnant le camp des princes chrétiens qu'elle trouva réunis comme à son départ.

Lors, une fois arrivée, elle leur raconta son ambassade, les gestes et contenances du roi Armato, les discours qu'il lui avait tenus, et finalement, l'engagement qu'il avait pris relativement au combat et à son issue.

— Carmelle, demanda Amadis, quel homme est-ce donc que ce Grifilant contre lequel je dois combattre ?

— Sire, répondit Carmelle, à le voir il doit être preux et hardi aux armes... La chair est bonne, en tout cas, et le cœur doit être bon aussi... Je n'ai jamais vu, je le confesse, de contenance plus superbe, jamais, non plus, de chevalier plus grand... C'est un fier géant que ce Grifilant !... Je crois que vous trouverez chaussure à votre pied, encore que vous soyez estimé le parangon de chevalerie...

Amadis ne put s'empêcher de sourire de l'enthousiasme avec lequel Carmelle parlait du roi Grifilant.

— Ma grande amie, lui répondit-il, soyez sûre que le Seigneur sera toujours plus volontiers du côté de ses serviteurs que du côté de ses ennemis et des contempteurs de sa loi... Ce qui me donne grande espérance de rendre Grifilant, avant qu'il ne m'échappe, plus diable qu'il n'est cornu, du moins si son âme prend le chemin qu'elle doit !...

Ce fut au tour de la reine Califie d'interroger Carmelle.

— Avez-vous vu Pintiquinestre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Carmelle.

— Quelle femme est-elle, à votre jugement ?

— A mon jugement, madame, c'est une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie et la plus gaie !... Elle se vante beaucoup de vous frotter de la belle manière et de vous chatouiller sans vous faire rire !...

— Nous verrons demain si elle a raison ou tort, répliqua la reine Califie.

Cela dit, ils sortirent de la tente où ils avaient demeuré tout le jour, et montèrent à cheval pour aller voir les dames que l'empereur de Trébisonde n'avait pas encore vues.

En entrant au palais, ils furent reçus par les deux impératrices, mère et fille, par la reine Oriane et par toutes les autres, et bientôt on se mit à deviser de choses plus ou moins intéressantes.

Involontairement, Cildadan et le roi de Hongrie, qui entretenaient la reine Oriane, s'en vinrent à parler devant elle du combat qui devait avoir lieu

le lendemain. La bonne dame en fut si fort émue, qu'en moins de rien elle changea trois ou quatre fois de couleur, à cause du péril où elle comprit que s'engageait son seigneur et mari.

— Il sied bien aux jeunes de faire les jeunesses, s'écria-t-elle, éplorée et avec une certaine amertume; mais cela est réprouvable chez ceux auxquels l'âge commande d'user de plus de raison! Le roi Amadis a des fils, et des fils de ses fils, pour tenir désormais ce rang de coureur de hasards périlleux... Il a assez fait par le passé pour être excusé de ne plus faire aujourd'hui...

Les deux rois furent bien fâchés d'avoir ainsi fait lever ce fâcheux lièvre, à cause du mauvais effet que produisait la révélation qu'ils venaient de faire à Oriane. Mais, quoi qu'ils en eussent, il leur était impossible de revenir sur leurs pas: la pierre était échappée de la main, la parole était proférée et irrévocable.

Ils firent les bons compagnons.

— Par ma foi, madame, dit Cildadan à Oriane, je vois bien maintenant que l'amour de la femme pour son mari excède de beaucoup l'amour de la mère pour ses enfants... Par ainsi, vous voudriez que Périon et Lisvart payent en la place de monseigneur Amadis, et lui excusé de cette mêlée?

— Je le voudrais vraiment, répondit Oriane. Amadis n'a-t-il pas fait assez par le passé, je vous le demande? Quel besoin a-t-il maintenant de prouver sa vaillance, lui qui l'a prouvée si souvent?... Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il se fait tort, et à moi aussi.

## CHAPITRE XXV

Comment Amadis, l'empereur de Trébisonde et la reine Califie combattirent Grifilant, Armato et la reine Pintiquinestre.



Un peu après, l'empereur de Trébisonde et ceux qui l'accompagnaient, ayant donné le bonsoir aux dames, se retirèrent dans leurs pavillons, dans l'attente du combat proposé.

Aucun d'eux ne dormit de cette nuit-là, qu'ils passèrent en dévotes oraisons.

A l'aube du jour, Amadis manda les capitaines de l'armée et les pria de tenir leurs gens en bataille, pour montrer tête aux ennemis, dans le cas où ils feraient semblant de se mouvoir.

Un peu après, la messe fut très dévotement célébrée par le patriarche de Constantinople, et, lorsqu'elle fut parachevée, Alquife donna à chacun des trois combattants chrétiens un harnois pareil à ceux dont elle avait fait présent, de par son père, aux chevaliers de l'île Ferme.

Ainsi armés, les deux princes et la reine de Californie montèrent sur leurs destriers et furent conduits au lieu assigné pour le combat.

Le vieil empereur de Constantinople portait la lance du vieil empereur de Trébisonde, et Esplandian son armet.

Arquisil, empereur de Rome, portait la lance d'Amadis, et Galaor son heaume.

Lisvart portait la lance de la reine Califie, et le chevalier de la Sphère son casque.

Ainsi équipés et accompagnés d'un grand nombre de rois et de preux chevaliers, ils entrèrent au camp assis devant la ville, sur les remparts de laquelle se tenaient les dames, moitié pour juger des coups, moitié pour entendre les propos échangés entre les combattants.

Les trois païens suivirent de près, bien accompagnés comme les autres.

Ce jour-là, Armato portait un harnois de couleur sombre, chevauchant un grand destrier noir, en témoignage de l'ennui qu'il avait de la mort de l'enchanteresse Mélye, sa sœur. Les soudans d'Alap et de Perse lui servaient d'écuyers, l'un tenant sa lance et l'autre son armet.

Le roi Grifilant, tout au contraire, avait revêtu des armes vertes, semées de serpents à deux têtes séparées des corps, et il chevauchait un grand coursier alezan, le plus fier que l'on vit jamais. Ces armes, il les portait ainsi, en souvenir d'un combat contre un serpent monstrueux dont il avait débarrassé le pays qu'il habitait.

Almirix, frère du soudan de Liquie, s'était chargé de la lance de Grifilant, et le roi de Jérusalem de son heaume.

La reine Pintiquinestre, accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or, portait en écharpe un écu peint en azur d'Acre, au milieu duquel était figuré un géant mort, représentant la victoire qu'elle avait remportée autrefois sur un sien voisin, l'homme le plus grand de son temps. Cette reine avait si fière mine à cheval, si vaillante prestance, qu'on l'eût prise pour un très adroit chevalier, non pour une femme, lorsqu'elle avait l'armet en tête. Mais, le visage découvert, sa beauté était telle, que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant.

Le vieux roi de l'île Géante lui portait sa lance, et Gradasilée lui tenait son armet, le mieux empanaché qu'il fût possible.

Ainsi entrèrent au camp ces bons combattants, et aussitôt on entendit une fanfare de trompettes qui donna le signal du combat.

Ils s'entrecoururent sus avec une si merveilleuse raideur, que, sans faillir d'atteinte, leur bois vola en éclats.

La reine Califie, seule parmi les six, gauchit un peu à ce choc formidable. Mais elle se remit promptement, et, au passer, ferme sur sa selle, elle donna du tronçon de sa lance en plein dans l'écu d'azur de sa belle ennemie, la reine Pintiquinestre, qui ne la ménagea pas non plus.

Cette fois, le vaillant Amadis ne put éviter un coup terrible du roi Grifilant, lequel lui entra ce qui restait de son glaive dans son écu, qu'il traversa de part en part.

Chacun crut le roi de la Grande-Bretagne blessé

à mort. La bonne reine Oriane le crut plus que personne, et elle se pâma dans les bras des dames qui l'entouraient en murmurant :

— O Amadis ! Amadis ! Je l'avais bien prévu !... Pourquoi avez-vous eu la témérité d'accepter ce funeste combat ?...

— Madame Oriane, lui dit une de ses dames, ne vous lamentez pas ainsi, car vous vous lamenteriez inutilement... Monseigneur Amadis est bien loin d'être mort... Il est au contraire bien vivant !... Regardez !...

Oriane, à cette voix, rouvrit ses yeux languissants qui se voilaient déjà des ombres du trépas, et elle aperçut en effet son chevaleureux compagnon d'amour, qui, remis sur ses pieds, s'avançait bravement à la rencontre de son ennemi.

Celui-ci était en train de se désempêtrer des rênes et des étriers de son destrier, d'où l'avait précipité la violence de son choc contre Amadis, qu'il croyait mort comme tout le monde. Aussi, dans cette créance, n'en prenait-il qu'à son aise dans son désempêtrement, comme un homme prudent, qui sait qu'en pareil cas la vivacité n'est pas de mise.

Durant le temps qu'il employa à cette occupation, Amadis put échanger quelques paroles avec son amie la reine Califie, qui venait de faire vider les étriers à la belle reine Pintiquinestre.

— Je vous ai cru mort, seigneur Amadis, lui dit-elle, et je vous vois avec grand plaisir en passe de combattre longtemps encore... Ne souffrez-vous pas de votre blessure ?...

— La blessure est de peu d'importance... répondit Amadis. Le plus grièvement endommagé, ce n'est pas moi, c'est mon écu, et cependant il fera son service jusqu'au bout, comme s'il était entier... je n'ai pas le loisir d'en choisir un autre...

— Voulez-vous le mien ? Il vous préservera mieux...

— Sans doute... Mais comme le mien, aussi, vous pourrait être fatal, à cause de la brèche énorme qu'y a faite la lance de Grifilant, vous me permettrez de le garder pour moi, tout en vous remerciant de grand cœur de votre offre, vaillante et belle Califie !...

Amadis avait à peine prononcé ces mots, que son adversaire, surpris et furieux de le voir sur pied, s'avança vers lui avec impétuosité.

Force fut alors de jouer des couteaux.

La reine Califie s'éloigna d'Amadis pour rejoindre la reine Pintiquinestre, et, comme celle-ci avait perdu sa monture, elle descendit de la sienne pour rétablir l'égalité entre elles.

Pendant ce temps, les deux vieux adversaires, le roi Armato et l'empereur de Trébisonde s'escrimaient de leur mieux tout comme de jeunes lutteurs. Ils s'escrimaient si bien, même, que le champ était couvert tout autour d'eux de débris de heaumes, de hauberts et d'autres pièces de leur harnois. L'herbe verte, foulée par eux, se rougissait d'instant en instant de leur sang chaud et clair. C'était un spectacle fait pour causer l'admiration et en même temps la pitié, que de voir ces deux vieux hommes si âpres à la lutte, malgré la faiblesse des ans et les infirmités naturelles de leurs corps. A ce point qu'il semblait, à chacun de ceux qui étaient témoins de cette lutte, qu'au sortir de là le plus sain des deux champions ne pourrait vivre un jour entier. Ils avaient l'air de se donner à chaque instant le coup de grâce !

Mais, malgré l'intérêt que présentaient ces deux valeureux vieillards, Amadis et Grifilant en présentaient un plus grand encore.

Tous deux dans toute la force de l'âge, Grifilant surtout, étaient animés des mêmes sentiments à l'encontre l'un de l'autre. Ils ne combattaient pas seulement pour l'amour de la gloire, pour l'augmentation de leur mutuelle renommée, par vaillantise et par prouesse ; ils combattaient, l'un au nom de ses faux dieux, l'autre au nom du Dieu unique, le vrai Dieu du ciel et de la terre : c'était tout un monde que chacun d'eux représentait !

Aussi y allaient-ils avec une énergie sans égale. Comme deux forgerons qui prennent plaisir à battre à coups redoublés et sonores un fer chaud sur l'enclume, tous deux semblaient prendre plaisir à faire retentir sur leurs armures les coups morbes et pesants qu'ils s'entredonnaient. C'était merveilleux à voir et à entendre.

Grifilant, avec sa vigueur sans pareille et sa taille de géant, commençait à se fatiguer, et il s'étonnait de rencontrer une résistance aussi prolongée chez son adversaire, qu'il savait vaillant, mais pas à ce point.

L'étonnement de Grifilant se comprenait. Au bout d'une heure de cette lutte acharnée, Amadis était aussi agile, aussi dispos, aussi solide qu'au début. Il semblait que tant plus il allait, et tant plus il était frais et vigoureux, tout au contraire de ce qui se passe en pareil cas chez les autres.

Cela devenait si étrange, aussi bien pour Grifilant, dont la sueur ruisselait, que pour les spectateurs de ce merveilleux combat, que ces derniers ne s'occupaient plus des autres combattants. Les deux reines elles-mêmes, lassées d'ailleurs, s'étaient arrêtées pour prendre haleine et pour contempler, appuyées toutes deux sur leurs épées, Amadis et Grifilant en train de se chamailler âprement.

Toute l'attention était portée sur eux, à l'exclusion des autres. A chaque coup qu'ils se donnaient, des cris d'admiration partaient de tous les points à la fois, ainsi que des cris d'effroi.

Périon et Lisvart, qui n'avaient jamais vu combattre Amadis, n'avaient pas assez de bravos pour applaudir sa vaillance non-pareille.

— Seigneur, demandaient-ils à Galaor, qui était auprès d'eux, monseigneur Amadis est aujourd'hui d'une ardeur incomparable...

— Il est toujours ainsi, mes beaux neveux, répondit Galaor, émerveillé lui-même de la haute valeur de son frère.

— Toujours ainsi ?... Il est donc invincible ?

— Invincible ? Je le crois comme vous, mes beaux neveux !... C'est le parangon de la chevalerie !... C'est la fine fleur des chevaliers !.. Il est aujourd'hui ce qu'il a été autrefois... L'âge ne lui a rien ôté de son énergie et de son adresse... Il n'est pas, comme moi, rouillé par l'oisiveté... Ah ! si j'avais été à sa place, j'aurais mordu la poussière depuis longtemps ! J'ai valu quelque chose, certes, mais je n'ai jamais valu Amadis ! C'est le

chevalier par excellence... Et si je suis fier d'être son frère, jugez quel orgueil doit être le vôtre, à vous qui êtes ses fils!...

Grifilant perdait son sang par maint endroit, et il était visible qu'il faiblissait de moment en moment. Mais, malgré cela, il tenait bon. Quoique païen, il se battait vaillamment encore, et il est probable que s'il n'eût pas été blessé, Amadis n'en eût pas eu aussi bon marché. Il voulait lutter jusqu'à l'extrémité, jusqu'au dernier souffle, on le comprenait bien, au raidissement de ses efforts, à l'emportement qu'il mettait dans les rares coups qu'il portait à son adversaire. Mais son corps criblé trahissait son vouloir : il était vaincu par la nature.

Amadis, le voyant près de rendre les abois, ne voulut pas abuser plus longtemps de ses avantages.

— Roi Grifilant, lui cria-t-il, aie pitié de toi-même : ne sois pas cruel envers ta propre personne! S'il y a lâcheté à s'avouer vaincu lorsqu'on n'a pas encore été entamé par le fer de son ennemi, il y a devoir, pour un homme de ta valeur, de crier merci lorsqu'on n'en peut plus!... Tu t'es bravement battu, je te ferai grâce volontiers...

— A quelles conditions?... demanda Grifilant en râlant.

— Laisse là tes faux dieux et tes vaines idoles, répondit Amadis; fais-toi chrétien, de païen que tu es!... Et, au lieu de marcher contre l'empereur de Constantinople, ligue-toi avec lui contre ses ennemis qui sont ceux de Jésus-Christ...

— Par Mercure!... s'écria Grifilant en se redressant dans un superbe effort. Par Mercure! c'est assez cafarder!... Reprends tes offres, je n'en veux pas... Je garde ma foi, garde la tienne... Tu ne me vaincras pas plus avec ta parole qu'avec ton épée!...

Et, cela disant, le roi païen prit son arme à deux mains et en asséna un coup terrible sur le heaume de son adversaire...

Si Amadis, en vue de cette convulsion de Grifilant, ne s'était pas prudemment jeté de côté, il avait la tête fendue jusqu'au menton.

Comprenant alors qu'il n'avait plus rien de bon à attendre de ce païen endurci, qui voulait mourir dans l'impénitence finale, il leva son épée de la main droite, et, de la gauche, empoignant vigoureusement l'épaule de Grifilant, il lui entra le fer dans la gorge, entre le heaume et le haubert.

Grifilant tomba lourdement sur le sol, sans pousser un cri.

Il était mort.

Cette chose faite avec la rapidité de l'éclair, le chevaleureux Amadis se dirigea du côté de l'empereur de Trébisonde, à qui le roi Armato donnait une forte tablature.

— Roi, lui cria-t-il, tu mourras présentement par mes mains, car il y a trop longtemps que tu règnes et endommages ce pays!...

Armato, effrayé de s'entendre ainsi menacer par celui qu'il redoutait plus que nul autre vivant, se plaignit de la sorte à son adversaire le vieil empereur de Trébisonde.

— Vous ne voudriez pas, je pense, empereur, qu'un second m'outrageât, au mépris des conventions faites entre nous?... Permettre cela, ce serait faire tache à votre honneur de gentilhomme.

— A Dieu ne plaise! répondit l'empereur de Trébisonde.

Et, sur-le-champ, il pria Amadis de se retirer, ce qu'il fit.

Le combat, alors, recommença plus acharné entre Armato et l'empereur de Trébisonde.

Quant aux deux reines, il faut dire que Pintiquinestre, témoin de la mort du roi Grifilant, et voyant Amadis s'adresser ainsi à Armato, elle craignit qu'il ne s'adressât pareillement à elle, prenant ainsi fait et cause pour la reine Califie.

Lors, le prévenant, elle marcha droit vers lui et lui dit :

— Sire, j'ai été témoin de votre valeur, et ce qu'on m'en avait dit me paraît au-dessous de ce que j'en ai vu... On n'est pas aussi fort que vous l'êtes, sans raison... Quelqu'un de supérieur vous protége bien certainement... Cela me convainc... Je me rends au Dieu qui vous protége aussi efficacement... Par ainsi, je réclame le baptême, à cette condition que, la guerre finie entre les païens et l'empereur de Constantinople, vous me donnerez en mariage à quelqu'un des vôtres, aussi brave que vous l'êtes, si c'est possible... Jusque-là vous me permettrez de vous accompagner et de vous servir comme le dernier de vos chevaliers...

Amadis, entendant cela, fut plus aise que s'il eût conquis la meilleure cité d'Asie.

— Madame, lui répondit-il, je puis me dire le plus heureux chevalier de la chrétienté, puisque j'ai obtenu ce résultat précieux, à savoir de retirer du chemin de perdition une aussi belle personne que vous... Quant à ce que vous me demandez, cela vous est acquis d'avance... Chacun de mes chevaliers voudra être votre mari, et vous n'aurez que l'embarras du choix... Vous me proposez de m'accompagner : j'en suis fort honoré, je l'avoue, car c'est moi qui serais heureux de me dire votre chevalier...

— Sur ma foi, répliqua la reine Pintiquinestre, c'est à bon droit que vous êtes tenu pour le plus courtois et le plus vaillant chevalier de la chrétienté : je ne me repens pas de ce que j'ai fait!

Et, tout en disant cela, Pintiquinestre mit un genou en terre pour rendre hommage à Amadis. Mais celui-ci, la relevant gracieusement, l'embrassa de bonne amitié.

Quand la reine Califie vit en quels termes ils étaient l'un et l'autre, elle délaça soudain son heaume, le jeta à terre, et, prenant son épée par la pointe, elle en présenta le pommeau à la reine Pintiquinestre, en lui disant :

— Puisque vous vous avouez vaincue, vous qui êtes indubitablement une des plus vaillantes parmi les plus vaillants chevaliers de la terre, il est juste que je vous rende l'honneur que vous méritez, moi qui n'eusse pu vous résister plus longtemps, sans l'intervention de monseigneur Amadis...

— Ah! madame, répondit Pintiquinestre, vous faites ce que je voudrais, ce que j'aurais dû faire moi-même...

Comme elles contestaient entre elles à qui recevrait l'épée l'une de l'autre, Amadis intervint pour

els mettre d'accord. Il les embrassa toutes deux et leur dit :

— Vous, madame la reine de Californie, prenez, je vous prie, l'épée de la reine Pintiquinestre... et elle la vôtre... Ainsi sera l'honneur égal...

Amadis n'avait pas plutôt dit ces mots, qu'Armato, qui depuis quelques instants se défendait mal contre le vieil empereur de Trébisonde, tombait à terre, frappé à l'épaule gauche. Le sang bouillonna et sortit en une si grande abondance qu'en moins de rien l'âme s'envola et Armato demeura en la place où il était tombé.

Ce qui mit une telle joie parmi les chrétiens, que chacun se mit à louer le seigneur, principalement Oriane et les autres dames.

Les trompettes et les clairons commencèrent à sonner fanfares et allégresses, et les chevaux des vaincus furent amenés en triomphe aux vainqueurs, lesquels, montant dessus, reprirent le chemin de leurs tentes.

## CHAPITRE XXVI

Comment les princes païens, leurs deux champions morts, envoyèrent demander trêve aux princes chrétiens, qui la leur refusèrent.



Crifilant et Armato morts, le camp des Turcs fut troublé outre mesure. C'était, en effet, d'un bien mauvais pronostic pour l'issue de la guerre. Lors, les principaux d'entre eux s'assemblèrent et il fut résolut qu'on enverrait vers les chrétiens pour leur demander une trêve de quinze jours, nécessaire pour rendre les honneurs des funérailles aux deux défunts et pour envoyer leurs corps en Asie afin d'y être enterrés.

Les délégués qu'ils envoyèrent furent reçus par Amadis, lequel, après les avoir entendus, communiqua leur demande aux autres princes ses compagnons. Ceux-ci, à leur tour, reconnaissant sa prud'homie égale à sa vaillance, exigèrent courtoisement qu'il se prononçât avant eux en cette occurrence, ce qu'il fit de la sorte :

— Il est certain que cette gent maudite et réprouvée est descendue en ses Marches beaucoup plus pour offenser notre religion que pour ravager la Thrace. Par ainsi, sans nous arrêter à d'autres considérations, il me semble qu'il est de notre devoir de repousser cette canaille jusqu'au fin fond de la Tartarie, et au-delà même, sans lui donner le temps de respirer... Point de trêve donc!... Pourquoi donner à ses ennemis le temps de se réconforter, de reprendre de nouvelles forces et un nouveau courage?... Si nous leur accordions ce qu'ils nous demandent là, ils feraient autant état de nous que de poules baignées ou de paillardes éhontées et pusillanimes!... Par ainsi, je le répète, m'est avis que nous devrions aller les relancer jusques en leurs cabanes, et sans plus tarder!...

Cette opinion d'Amadis eut l'assentiment de toute l'assemblée. Tellement que, sur l'heure, on répondit aux ambassadeurs des païens :

— Seigneurs ambassadeurs, vous n'aurez point de trêve avec nous... Tout au contraire, avisez à sortir de la Thrace dès demain, ou sinon nous vous en chasserons, l'épée dans les reins!...

Les ambassadeurs se retirèrent, l'oreille basse et l'esprit chagrin, et allèrent porter aux princes païens la réponse qu'on venait de faire à leurs propositions.

Ces derniers furent irités de cette réponse, et, quoique la mortalité et le découragement se fussent emparés de leur armée pour la décimer, ils résolurent de frapper un grand coup et de se tenir prêts à attaquer leurs ennemis au soleil levant.

Malheureusement pour eux, ils ne purent tenir leur détermination si secrète que l'empereur de Constantinople n'en eût connaissance par ses espions et n'en prévînt les princes ses alliés, qui se mirent dès-lors sur leurs gardes.

Pour que rien ne manquât à cette entreprise, et qu'affaire de telle importance fût exécutée par raison, il fut décidé que la garde de la ville serait laissée à l'empereur de Constantinople, en compagnie de Quadragant, d'Arban de Norgales, d'Angriote d'Estravaux, de Bruner, fils du géant Balan, et de Gasquiles, roi de Suesse, avec un nombre suffisant de gens de pied et de gens de cheval.

Quant au reste de l'armée, on arrêta qu'elle formerait un seul escadron, à l'exception du roi don Florestan et de l'empereur de Rome, qui se tiendraient séparés avec trente mille chevaux et soixante mille hommes de pied, pour se ruer sur le bagage des ennemis et les mettre en désordre, s'il était possible, ou bien les charger par les flancs, suivant ce qui leur semblerait le mieux.

Et, quant à ce qui concernait la marine, le roi Norandel, Frandalo et le comte d'Alastre, suivis par le comte d'Ortilense, avec leur équipage, devaient passer le Bosphore, et chercher à surprendre les rois de Bougie et de Gilofle, qui avaient récemment abandonné la côte d'Anatolie pour se retirer le long de la Thrace, afin de protéger la retraite de leurs gens en cas d'échec.

## CHAPITRE XXVII

De la cruelle bataille qui eut lieu entre les chrétiens et les païens, tant par mer que par terre, et de ce qui s'ensuivit.

Ces dispositions ainsi prises de part et d'autre, d'un côté pour donner la camusade aux chrétiens, de l'autre pour expulser violemment au loin les païens, le jour arriva.

Le soleil commençait à étendre ses rayons, et il donnait à côté de l'armée chrétienne, ce qui faisait merveilleusement reluire les armes et les harnois.

La partie s'engagea avec le même entrain des deux cotés.

Tout ainsi que l'on voit, par un temps d'orage, l'éclair et la grosse grêle s'accompagner, l'un offensant les yeux, l'autre faisant bruit sur les maisons couvertes de fine ardoise, ainsi, à cette première rencontre, les coups de lances brisées sur les hauberts ou sur les armets donnaient tel son et telles étincelles que c'en était chose pitoyable à regarder.

Plus pitoyable et plus triste encore était d'entendre les plaintes douloureuses de ceux qui tombaient, les uns blessés à mort, les autres, plus ou moins grièvement, aux jambes, aux bras, à la tête et au reste.

Amadis, Esplandian, Périon et Lisvart, les premiers au combat, s'élancèrent sur quatre rois païens, auxquels ils firent incontinent mordre la poussière; puis, entrant en pleine mêlée, suivis de maints bons chevaliers, ils commencèrent à faire merveilles.

Les païens, quoique nombreux, étaient assez mal armés. La plupart ne portaient pour tout harnois que l'écu et la zagaie, ou l'arc, avec le cimeterre; aussi furent-ils aisés à enfoncer et à mettre en déroute.

Toutefois ils assaillirent assez bravement, de prime abord, et menant un tel bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner, ce qui n'effraya pas le moins du monde les chrétiens, gens aguerris à ces cris d'oiseaux de proie et façonnés à tous ces épouvantements barbares.

Trente mille personnes restèrent sur le champ de bataille, dès ce premier conflit.

Là triompha le chevalier de la Sphère, qu'imitèrent bientôt ses compagnons.

Les deux reines, Califie et Pintiquinestre, ne faisaient pas moins de leur côté, taillant, tuant et renversant tous ceux qu'elles rencontraient en leur voie.

Quant à Amadis, au plus fort de la bataille, il aperçut cinq géants, cinq grands diables d'enfer qui s'en donnaient à cœur joie sur le dos des chrétiens, comptant ainsi venger la mort du roi Griffilant, lequel les avait fait venir de leur pays pour les attacher à sa personne. Ces cinq grands païens ne donnaient pas un seul coup d'épée sans que la mort ne s'ensuivît; ce à quoi Amadis, à juste titre marri, voulut mettre un terme, en compagnie de Galaor, de Florestan, d'Argamont et d'Ardadil-Canile, lesquels coururent sus aux géants et rompirent sans les mouvoir de la selle.

La tuerie fut grande de part et d'autre.

Amadis, suivi de dix ou douze mille chevaliers gaulois, se rencontra avec les soudans de Babylone et d'Alap, suivis eux-mêmes de trente mille Turcs et Tartares; et Dieu sait combien les premiers eussent eu à souffrir des seconds si Brian de Monjaste ne fût venu à leur secours à la tête d'un gros d'Espagnols, de Bretons et d'Ecossais, qui forcèrent les païens à reculer.

Comme Amadis, enflammé, s'acharnait à leur poursuite, un vieillard à barbe chenue, tombant jusqu'à la ceinture, l'arrêta par la manche et lui dit rudement :

— Amadis, roi Amadis, laisse là cette chasse et va secourir tes enfants, si tu ne veux les perdre, car ils sont en danger de mort!...

Ce qu'ayant dit, le vieillard disparut et s'évanouit dans la mêlée, comme un rêve.

Le conseil était bon cependant, sinon à suivre, du moins à vérifier. Amadis, ébahi, jeta ses regards autour de lui et aperçut Gandalin qui portait son enseigne, laquelle était si fort en lambeaux que le plus grand morceau n'eût pu lui couvrir la tête. Auprès de Gandalin était Yrguian son fils, armé chevalier dès le matin même par le roi Amadis.

Ce dernier s'approchait du père et du fils pour leur demander nouvelles des siens, lorsque Yrguian, le prenant lui-même par la main, et lui désignant le chevalier de la Sphère et Lisvart qui s'escrimaient bravement à quelque distance de là, lui dit :

— Sire, allons secourir ceux que vous voyez là-bas!... Ils sont en danger mortel!...

Et brochant le cheval des éperons, Yrguian fendit la presse à coups d'épée, et, dans son chemin, rencontra Galaor, Cildadan, Quadragant, Talanque, Garinter et maints autres chevaliers, auxquels il cria :

— Seigneurs! Pour Dieu, secourons Périon et Lisvart qui sont là-bas assiégés!

Ce disant, il passa outre, suivi de ceux auxquels il venait de faire appel, et arriva vers Périon et Lisvart, malgré la résistance des païens, au moment où ces deux chevaliers venaient d'avoir leurs chevaux tués sous eux. Auprès d'eux, Califie et Pintiquinestre venaient d'être abattues et réduites en une très grande extrémité.

Toutefois, elles et eux, tous les quatre, s'étaient fort heureusement relevés à temps, et ils combattaient à pied si vaillamment que ni Turc, ni Arabe, n'osaient en approcher, de peur d'être entamés trop profondément par leurs épées qu'ils faisaient tournoyer à plaisir.

C'est alors que dix géants les entourèrent.

Leur parti allait devenir mauvais, malgré leur grand courage, et bien certainement leurs efforts réunis n'eussent pu les préserver de la mort qui les menaçait, lorsque Amadis apparut, furieux de voir ses fils en ce danger. Avec Amadis arrivèrent Cildadan, Bruneo, Garvate, Brian, Manely, Listoran, Florestan, Languines, Abies, Talanque, Agraiès et maints autres.

Périon et Lisvart furent sauvés, ainsi que les deux reines Califie et Pintiquinestre, non sans perte sérieuse de part et d'autre, à ce point que les chevaux avaient du sang jusques au-dessus des paturons.

Si la nuit n'était pas survenue et n'eût pas séparé les combattants, il est probable qu'il n'en fût pas réchappé un seul.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, avec sa troupe, faisait tous ses efforts pour emporter la ville d'assaut. Résolu qu'il était à vaincre ou à mourir, il avait d'abord mis en ordre ses éléphants, puis il était venu, à la tête de cinquante mille hommes, pour écheller les murailles et mettre le feu aux portes.

Mais il fut repoussé avec perte par Gasquilan et un grand nombre de chevaliers qui le firent prisonnier, après avoir abattu dix éléphants et mis en pièces sept ou huit mille échelles.

Restait un autre côté des murailles où tenaient bon les païens. Ils étaient même parvenus à ébran-

les et à faire tomber un énorme pan de fortifications, à grands renforts de moutons, de balistes et d'autres machines. Ce pan de muraille, en tombant, écrasa bon nombre d'assiégeants qui ne s'y attendaient guères, si bien que les autres, voyant cela, commencèrent à perdre cœur et à prendre peur pour leur peau. D'autant qu'on leur apprit au même instant la prise du roi de Jérusalem, leur chef. Ils se disposaient, en conséquence, à abandonner le siége, et fuyaient dans la direction de leurs vaisseaux, lorsque l'un des principaux Taborlans, accompagné de dix mille hommes, les fit retourner à la besogne, à grands coups d'épée dans les reins.

Alors la pauvre ville se trouva en grand branle et en grand péril. Les ennemis entrèrent tumultueusement sur le rempart et combattirent longuement corps à corps, main à main avec les assiégés, mettant ceux-ci quasi hors d'haleine.

L'empereur arriva, rallia ses gens et ne tarda pas à arrêter les païens sur cul.

Voilà pour la bataille de terre.

Il me reste maintenant à vous dire comment se portaient les affaires de mer.

Norandel et le comte Frandalo, avec leurs gens, s'étaient approchés, dès le point du jour, des rois de Bougie et de Gilofle, et avaient donné le signal de l'attaque. Le vent leur était venu si à propos, que, d'arrivée, ils avaient porté le plus grand dommage aux Turcs par leurs lances à feu, grenades et autres engins, avec lesquels cinquante vaisseaux furent embrâsés en moins de rien.

En même temps les ducs d'Ortilense et d'Alastre montraient bien l'affection et le dévoûment qu'ils portaient à leur maître. Et aussi les singes de la grande caraque, lesquels, au nombre de deux mille, s'évertuaient si agilement et si à propos, tirant du haut des gabies, du tillac et des rambades, que les ennemis croyaient à une grêle tombée du ciel, une grêle de flèches fort désagréable en vérité!...

Mais pourquoi m'amuserais-je davantage à raconter cette longue escarmouche? La fin en fut telle, qu'en moins d'une heure, plus de cinq cents vaisseaux ennemis furent submergés; et, ce qui plus encore étonna les païens, Norandel et Frandalo, montés sur deux fortes galères, vinrent, à force de chiourme, joindre un énorme navire, le plus apparent de tous, dans lequel combattaient les rois de Bougie et de Gilofle. Ceux-ci furent assaillis rudement, en poupe et en proue, et les chrétiens, entrant dedans pêle-même, passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans épargner personne, ni roi ni roc, mais non toutefois sans grosse perte de plusieurs chevaliers et autres gens de bien.

La déroute des païens fut complète, aussi bien sur mer que sur terre. Dans le désordre de leur fuite, et dans les ténèbres de la nuit, quelques milliers d'entre eux se noyèrent en essayant de regagner à la nage les vaisseaux qui n'avaient pas été brûlés.

Peu en réchappèrent.

Ainsi se trouva alors justifiée l'écriture que le chevalier de la Sphère avait trouvée sur le rouleau de cuivre doré, à la fontaine où Alquife l'avait fait venir, comme il a été précédemment dit.

## CHAPITRE XXVIII

**Comment, une fois la guerre faite, les princes chrétiens retournèrent en leurs pays; et comment Lisvart, ayant reçu une lettre d'Onolorie, partit secrètement de Constantinople.**



Faite et parfaite était la guerre: les princes chrétiens durent songer, les uns après les autres, à retourner chacun dans son pays, heureux de cette issue glorieuse. Les blessés seuls retardèrent le moment de leur départ jusqu'à entière guérison.

Un soir, comme le chevalier de la Vraie Croix, c'est-à-dire Lisvart, devisait avec Amadis, un page vint l'avertir qu'un écuyer demandait à lui parler.

Lisvart suivit le page et trouva l'écuyer d'Onolorie, qui lui remit une lettre de la part de cette belle princesse.

En prenant cette missive, le chevalier de la Vraie Croix changea de couleur, et ce fut d'une voix pleine de trouble qu'il dit au messager :

— Mon ami, je te prie de m'attendre ici quelque temps; je vais voir ce que me mande madame Onolorie et j'y ferai réponse...

Cela dit, Lisvart s'éloigna en grande hâte, tant il lui tardait d'être seul, dans un endroit secret, pour lire cette lettre de la dame qui lui était plus chère que chose qui fût au monde.

Une fois dans sa chambre, donc, il rompit, tout tremblant, le cachet et lut :

« Chevalier, et le plus ingrat qui soit parmi les vivants, votre déloyauté à mon endroit s'est si bien manifestée, et elle a si peu d'excuse, que je vous défends désormais, sur votre vie, de vous trouver là où je pourrais vous rencontrer, ou seulement avoir nouvelles de vous.

« Ce n'était pas à moi, qui suis de haute maison, que vous deviez vous adresser pour jouer cette comédie de dissimulation, mais bien à de simples demoisellettes, de peu de rang et de peu d'esprit, lesquelles auraient pu s'intéresser à vous plus longtemps que l'honneur ne me commande de le faire.

« Epargnez-moi donc la misère d'avoir désormais à m'occuper de votre chétive personne. »

Lisvart avait à peine lu ce fatal papier, qu'il se sentit pris d'une angoisse navrante au possible, et qu'il tomba tout de son haut comme mort.

Au bout d'un peu de temps il recouvra ses esprits, et commença à maudire sa vie et sa fortune. Tout en soupirant, il songea à plusieurs reprises à se frapper le cœur de sa dague; mais toujours il fut

retenu par la crainte de perdre son âme en perdant son corps.

Ce qui ajoutait naturellement à sa peine, c'est qu'il ignorait pourquoi Onolorie lui avait écrit cette lettre, qu'il n'avait méritée en aucune façon.

Que lui avait-il donc fait? Que lui avait-on rapporté contre lui? Pourquoi ce dur congé et ces cruelles paroles?

C'était un supplice pour le pauvre chevalier; il était trop grand, trop au-dessus de ses forces pour qu'il n'essayât pas de s'y soustraire en fuyant loin, bien loin, là où sa dame, ni personne autre, ne pourrait le soupçonner d'être.

Donc, essuyant ses yeux humides des larmes que cette fatale lettre venait de lui faire verser, il fit appeler l'écuyer d'Onolorie et lui dit:

— Mon ami, il faut que tu me trouves un cheval, que tu mèneras cette nuit hors la ville, à la porte de l'*Aigle*...

— J'y serai, seigneur chevalier.

— Une fois là, reprit Lisvart, tu feras en sorte qu'on ne te remarque pas trop, et tu m'attendras...

— Je vous attendrai.

— Va, mon ami, je compte sur ta discrétion et sur ta diligence à m'obéir... Ce sera obéir à ta maîtresse, la princesse Onolorie.

L'écuyer salua et prit congé du chevalier de la Vraie Croix, qui, alors, retourna au logis de l'empereur, où il trouva le chevalier de la Sphère, son oncle, avec Florestan et plusieurs autres de ses compagnons.

Ceux-ci, remarquant sa pâleur et la tristesse qui était répandue sur son visage, voulurent l'interroger pour en savoir la cause et y remédier, si possible était.

Mais, hélas! c'était impossible! Lisvart était blessé au cœur, et la blessure qu'il avait reçue, de la main la plus chère qui fût au monde, était précisément de celles que le temps seul guérit, quand il les guérit.

Lisvart remercia donc affectueusement ses compagnons, et, tout en leur assurant qu'il n'avait rien d'intéressant à leur confier au sujet de la mélancolie de son visage, il prit toutefois occasion de leur réunion là pour leur souhaiter à tous un heureux voyage.

Le chevalier de la Sphère, Florestan et les autres devaient en effet partir prochainement pour Trébisonde.

— N'y venez-vous pas avec nous? lui demanda Florestan.

— Je le voudrais, mais je ne le puis, répondit le jeune chevalier de la Vraie Croix, chez qui cette demande, si naturelle, produisit l'effet d'un fer rouge appliqué sur une plaie vive.

— On peut toujours lorsqu'on veut, reprit Florestan en souriant. Venez, beau chevalier, venez avec nous!... La cour de l'empereur de Trébisonde est un parterre de jolies fleurs qui ne demandent qu'à se laisser respirer et cueillir par d'aussi courtoises mains que les vôtres... Votre cœur trouvera là d'agréables occupations, je vous le promets...

— Vous me l'assurez en vain, seigneur, répondit mélancoliquement Lisvart. Pour ma part, avec l'esprit que je me connais, je ferais là une bien triste figure...

— Vous n'en auriez que plus de succès alors!... Les femmes raffolent et s'enamourent volontiers des chevaliers en peine, surtout lorsqu'ils sont jeunes et beaux, parce qu'elles savent bien que c'est une peine amoureuse, et qu'elles ont l'orgueil de posséder un baume souverain contre ces chagrins-là...

— N'insistez pas, je vous prie, répliqua Lisvart, cela serait inutile.

Florestan se tut et ses compagnons imitèrent sa réserve à l'endroit du mystère que semblait cacher la physionomie du chevalier de la Vraie Croix.

Ce dernier leur renouvela ses souhaits de bon voyage et se retira.

Lorsque vint l'heure du coucher, et qu'il se trouva avec Périon, il lui demanda la permission de l'embrasser.

— Faites, beau neveu, répondit le chevalier de la Sphère.

— J'espère que cela me portera bonheur, reprit Lisvart après avoir donné l'accolade à Périon.

— Vous en avez donc besoin?...

— Grand besoin...

— Pourquoi cela?...

— Je pars cette nuit...

— Vous partez?... Ah! c'est donc là ce que vous nous taisiez tantôt... Auriez-vous appris de quelque lieu, nouvelle affligeante?...

— Non pas tout-à-fait... Mais le devoir m'appelle ailleurs, et je dois partir pour quelque affaire qui n'a rien en soi de bien intéressant pour vous être contée...

— A votre guise, beau neveu!... Toutefois, si, dans ce voyage que vous entreprenez là, vous aviez envie d'un compagnon, vous n'ignorez pas, je pense, que je suis prêt à vous en servir?...

— Je le sais, mon oncle, et vous en remercie... Mais, véritablement, l'affaire qui m'est survenue, et qui me fait ainsi vous fausser compagnie, n'est pas, je le répète, d'une importance telle que je doive déranger un aussi vaillant chevalier que vous, qui serez bien plus utile ici, ou à Trébisonde...

— Je n'ai rien à ajouter, mon beau neveu!... Embrassons-nous donc derechef, car deux accolades en pareil cas valent mieux qu'une, et que le Seigneur vous protége!...

Et, en disant cela, le chevalier de la Sphère souleva dans ses bras robustes le fils d'Esplandian, et l'embrassa le plus cordialement du monde.

Lisvart, ému, se retira aussitôt pour lui cacher les larmes dont son cœur était plein et qui commençaient à mouiller ses yeux.

En quittant Périon, il alla sans plus tarder en la maison d'un vieux chevalier de sa connaissance, qui lui fit un paternel accueil.

— Chevalier, lui demanda Lisvart après les premières salutations d'usage, j'aurais besoin, pour une entreprise que je vais tenter, d'un harnois différent de celui que j'ai présentement, afin de n'être

pas reconnu... Pouvez-vous me fournir cette armure?...

— Mon enfant, répondit le vieux chevalier, je ne sais à vrai dire quelles armes vous donner... à moins que vous ne consentiez à endosser celles de mon fils...

— J'y consens d'autant plus volontiers qu'il doit être à peu près de ma taille et de ma corpulence, et que je chercherais probablement longtemps avant d'en trouver qui m'allassent aussi bien que les siennes...

— C'est affaire faite, alors... Attendez-moi céans un moment, et je vais aller vous les quérir et je reviens aussitôt...

Le vieux chevalier disparut un instant, puis il revint, tenant le harnois de son fils.

— Voici, dit-il.

Lisvart le remercia et s'arma devant lui.

Comme il allait prendre congé :

— Mon enfant, lui demanda le vieux chevalier qui le regardait faire avec attendrissement, mon enfant, permettez-moi de vous offrir le secours de mon bras, s'il peut vous être utile... Je vous ai vu grandir et je vous aime. Il est de mon double devoir d'ancien et d'ami de vous protéger dans les passes difficiles... Peut-être que là où vous allez, vous rencontrerez des obstacles qu'il vous sera malaisé de vaincre tout seul... J'ai l'expérience pour moi, si vous avez l'audace pour vous, et l'expérience n'est pas à dédaigner, mon cher enfant... La ville et ses alentours ne sont pas tellement purgés de païens qu'il n'en reste encore çà et là quelques débris malfaisants... Si vous alliez tomber dans une embuscade!...

C'était la seconde proposition de ce genre qui était faite à Lisvart dans la même soirée, proposition dictée par la sollicitude et l'amitié. Il en fut extrêmement touché.

— Je vous remercie du fond du cœur, répondit-il au vieux chevalier. Votre loyal caractère m'est connu... Votre offre ne m'étonne point, mais je ne la puis accepter... Là où je vais, je dois être seul... C'est une affaire vulgaire, pour laquelle il n'est pas besoin de déranger un homme de votre âge et de votre utilité... Les jeunes sont fantasques, vous le savez...

— Fantasques et imprudents, oui, interrompit le vieillard, qui songeait sans doute à quelque imprudence qui avait coûté cher à son fils.

— Adieu!... dit Lisvart.

— Dieu vous garde, mon enfant! dit le vieux chevalier en le reconduisant hors de son logis.

Ils se séparèrent.

Lisvart sortit de la cité sans être reconnu. Quand il fut à la porte de l'Aigle, il aperçut dans l'ombre deux formes vivantes qu'il jugea être celles de l'écuyer d'Onolorie et du cheval qu'il lui avait dit de lui préparer.

Un hennissement prolongé lui apprit qu'il ne s'était pas trompé, du moins en partie.

— Est-ce vous, seigneur chevalier? demanda une voix dans l'obscurité.

Lisvart reconnut celle de l'écuyer.

Il s'avança.

— Je vous ai obéi, seigneur chevalier, dit le serviteur, en reconnaissant à son tour l'amant d'Onolorie. Voici la monture que vous m'avez demandée...

— C'est bien, je te remercie, mon ami, répondit Lisvart en montant sur le cheval.

— Dois-je vous suivre?...

— Non... Tu vas me quitter, au contraire, pour retourner vers celle qui t'a envoyé vers moi. Tu lui diras que je lui ai obéi, et que je suis parti pour aller où elle m'a commandé...

— Je le lui dirai, seigneur chevalier... Mais, n'avez-vous rien d'autre chose à lui mander?...

— Rien... Cela suffit... Seulement, c'est pour elle seule que je te dis cela... Sur ta vie, que nul autre qu'elle ne le sache!...

— Nul autre ne le saura, seigneur chevalier, je vous en donne l'assurance...

— Bien, mon ami...

Et, recommandant l'écuyer à la garde de Dieu, Lisvart le quitta. Son cheval était vivement éperonné : bientôt il fut en pleine forêt.

Quand il fut là, il laissa aller son cheval au petit pas, sans plus s'occuper du chemin qu'il prendrait, pourvu qu'il s'éloignât de la cité, et il se mit à rêvasser au sujet de sa fuite.

Il soupira beaucoup, comme un homme qui n'espère plus aucune joie en ce monde, et il pleura si fort que le devant de son harnois fut bientôt couvert d'eau.

— Ah! chère et cruelle princesse!... murmura-t-il. Pouvais-je croire que vous, qui étiez la joie de mes yeux et de mon cœur, vous seriez si vite un sujet de larmes et de tristesse?... Que vous ai-je donc fait pour me traiter avec cette incompréhensible rigueur?... J'interroge ma conduite et je n'y vois rien qui soit contraire aux sentiments que je vous avais voués, à l'ardente amour que je me faisais gloire d'éprouver pour vous... Onolorie! Onolorie! chère et cruelle princesse!... L'exil où vous me renvoyez sera éternel comme votre souvenir dans mon âme!... Je ne voulais vivre que pour vous prouver mon dévouement; je ne vivrai désormais que pour vous prouver l'obstination et la sincérité de mon amour pour vous!... Onolorie! Onolorie! Onolorie!

Ainsi soupirant, pleurant et rêvassant, Lisvart passa sa nuit dans cette épaisse forêt, sans songer à autre chose qu'à son amour perdu, à sa vie troublée à jamais, à son bonheur changé en une immense tristesse de par le caprice d'une jeune fille.

Nous le laisserons là un instant, si vous le permettez, pour revenir à Périon qu'il venait de quitter.

## CHAPITRE XXIX

Comment Périon et les autres furent très étonnés et très chagrins de ne pas voir revenir Lisvart, et comment ils résolurent de se mettre à sa recherche aussitôt leur voyage à Trébisonde.

En embrassant son neveu et en lui souhaitant bon voyage, Périon l'avait fait en souriant, imaginant bien qu'il ne s'agissait en cette occurrence que de quelque amourette pour laquelle il ne voulait pas être indiscret.

Mais, le lendemain matin, voyant encore les armes de Lisvart pendues au croc, fors son épée, il commença à ne plus rien comprendre.

Puis, vint l'heure du dîner : Lisvart n'était pas encore revenu.

Que signifie cette longue absence? se demanda-t-il.

Alors des doutes étranges lui vinrent en la cervelle touchant cette fugue du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Toutefois, il se garda bien de communiquer ses craintes à qui que ce fût de ses amis et compagnons, de peur qu'ils ne s'alarmassent mal à propos.

Mais, lorsqu'à l'heure du souper la place de Lisvart se trouva vide, contre la coutume, Périon manifesta tout haut sa surprise, qui fut partagée par Amadis.

— Où donc est Lisvart? demanda ce dernier.

— Je ne sais, vraiment, répondit Périon. Il m'a quitté cette nuit pour une affaire peu importante... j'ai voulu l'accompagner... il a prétendu que c'était inutile... qu'il serait de retour à la pointe du jour... Nous voici au soir, et il n'est pas revenu!...

— Il lui sera arrivé quelque aventure fâcheuse, dit un chevalier.

— Cela se pourrait, certes, cela se pourrait, reprit Périon inquiet.

Chacun alors partagea ses inquiétudes à l'endroit de ce pauvre amoureux, qui cheminait à travers la forêt sans se douter des alarmes qu'il laissait derrière lui. A ce point, que la plupart des chevaliers présents résolurent de se mettre en quête de Lisvart, au cas où il ne serait pas de retour le lendemain.

— Vous auriez tort, leur répondit Urgande-la-Déconnue.

— Tort?... Pourquoi cela? lui demanda-t-on, un peu étonné.

— Sa fortune le protégera bien, reprit-elle. Il obéit en ce moment à sa destinée... n'en ayons plus cure ni souci... nous saurons, plus tard, quand il en sera temps, pourquoi il s'est absenté...

Malgré cette assurance d'Urgande, l'absence de Lisvart contrista grandement ses amis, et Périon jura qu'après avoir fait un voyage à Trébisonde, vers Gricilerie, il se mettrait en quête de son neveu et ne se donnerait nulle cesse qu'il ne l'eût retrouvé.

Si Périon et ses compagnons étaient chagrinés par la fuite mystérieuse du chevalier de la Vraie Croix, nul n'avait autant d'ennui à ce propos que la pauvre Gradasilée, prisonnière de l'empereur de Constantinople avec son père et le roi de Jérusalem, prisonniers comme elle, non en prison fermée, mais en prison libre, et sur leur parole seulement.

Elle aimait Lisvart, on l'a deviné, et son absence lui meurtrit beaucoup le cœur. Aussi, résolut-elle de ne pas abandonner l'impératrice qu'il ne fût de retour.

Le jour venu, chacun prit congé du vieil et du nouvel empereur de Constantinople, et des princes et seigneurs de la Thrace. L'empereur de Trébisonde monta sur son navire, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan, de Parmenir son frère, de Galvanes, d'Abies d'Irlande, de Vaillades, de Quadragant et de Languines, lesquels étaient très contents de ce voyage. En outre, ils comptaient bien tous, après leur séjour d'un mois ou de six semaines à Trébisonde, se mettre en quête pour retrouver le jeune Lisvart, malgré les conseils contraires que leur avait avait donnés Urgande-la-Déconnue.

Nous revenons présentement vers cet amoureux chevalier.

## CHAPITRE XXX

Comment Lisvart, en cheminant, guidé par la fortune, eut bientôt occasion de combattre des chevaliers qui médisaient des femmes et de l'amour...

Le chevalier de la Vraie Croix cheminait donc, sans savoir où, dans la nuit et dans la forêt, l'amour en tête et le chagrin au cœur, tournant le plus possible le dos à Constantinople.

Il chemina ainsi toute la nuit et toute la journée du lendemain, sans s'arrêter pour prendre nourriture ni pour la faire prendre à son cheval, qui cependant devait en avoir besoin.

Sur le soir, se trouvant enfin las et travaillé par le besoin, il s'arrêta, mit pied à terre, ôta le frein à sa monture et lui permit d'aller paître où elle voudrait.

Il était sorti de la forêt, et était arrivé au bas d'une montagne, au milieu d'un bouquet d'arbres. Il s'assit, et, comme il lui était impossible de songer à autre chose qu'à ses malheurs et à son amour repoussé, il retomba tout naturellement dans sa mélancolie de la veille. Son désespoir le poigna tellement, qu'à bout de courage, il se résolut à laisser là ses armes et la gloire et la cheva-

lerie, et à se retirer dans un ermitage pour servir Dieu le reste de sa vie, se sentant trop faible pour suivre le monde, étant ainsi défavorisé de sa mie.

Comme il en était là, il entendit tout-à-coup résonner dans le silence du soir une voix qui lui sembla venir d'en haut et qui lui cria :

— Lisvart! Lisvart! oublie ce souvenir, et suis le train de la chevalerie, vers laquelle tu es appelé par droit de nature!... Autrement, tu ne ferais pas œuvre agréable à Dieu!...

En s'entendant ainsi nommer, Lisvart avait enlevé son heaume et s'était levé sur la pointe de ses pieds pour tâcher d'apercevoir la personne qui lui parlait.

Il ne vit rien.

Lors, il se rassit, pensant avoir rêvé.

La voix se fit entendre de nouveau.

Etonné, il se leva de nouveau, et se mit à chercher dans toutes les directions. Au bout de quelques instants il remarqua, à la clarté de la lune, une femme qui se tenait au haut d'un arbre.

— Chevalier infortuné, lui dit cette femme, garde-toi bien de mettre à exécution ton projet... Ce n'est pas à ton âge qu'on s'enterre et qu'on renonce ainsi à la gloire et au bonheur!... Dieu ne t'a pas donné la force que tu as, pour la dépenser dans une stérile oisiveté... Retiens ma parole et suis mon conseil... Il y a eu de plus grands malheureux que toi, qui, finalement, en sont venus à leurs intentions. Le courage et la persévérance forcent la main à la fortune... Il faut un peu se protéger soi-même lorsqu'on veut être protégé par elle!...

Vision ou réalité, la femme entrevue par Lisvart disparut après avoir dit cela, ce dont il resta aussi émerveillé qu'épouvanté.

Cette apparition porta ses fruits et son esprit. Au point du jour, il reprit ses armes, remonta sur son destrier et chemina à travers la forêt, le plus couvertement qu'il put, sans choisir aucune voie ou sentier plutôt qu'un autre.

Il en résulta que son cheval, étant entré dans un taillis, se mit à brouter les branches folles qui se trouvaient à sa portée, et, sûr de n'être pas répréhendé par son maître, en prit à son aise, marchant et s'arrêtant lorsqu'il lui convenait.

Survint un chevalier, lequel, remarquant que c'était le cheval qui conduisait Lisvart, et non Lisvart qui conduisait son cheval, pensa à part lui qu'il était fol ou ivre. Mais il n'eut pas fait vingt pas avec lui qu'il sut à quoi s'en tenir, Lisvart s'étant mis à dire tout haut en soupirant :

— Hélas! chère et cruelle maîtresse! comme vous avez mal récompensé mon amour et ma fidélité!...

— A ce que je vois, damp chevalier, dit alors l'inconnu, vous êtes la victime de l'amour?...

Lisvart, sortant de sa rêverie, jeta un regard distrait et languissant sur le chevalier qui lui parlait ainsi et qu'il n'avait point encore aperçu. Puis, sans lui répondre, il chercha à prendre un autre sentier.

Mais l'inconnu, arrêtant son cheval par la bride, lui dit encore :

— Par Dieu! damp chevalier, vous demeurerez avec moi, que vous le veuillez ou non,... je veux connaître la cause de votre folie...

— Comment! répondit Lisvart. Me voulez-vous donc contraindre à faire ce qu'il ne me plaît pas?

— Oui, repartit l'autre.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je n'eusse jamais pensé rencontrer un homme assez fou pour se marteler l'esprit à propos d'un sexe aussi faux et aussi malicieux que l'est le sexe féminin.

— Par ma foi! s'écria Lisvart, si vous étiez aussi courtois que vous êtes mal appris, vous cesseriez cette importunité qui me blesse, et que je pourrais bien punir si je n'avais l'esprit aussi préoccupé, si j'étais plus à moi-même que je ne suis... Vous n'avez ni droit ni raison de jeter ainsi le blâme sur un sexe que vous êtes indigne de servir, car une femme, quelle qu'elle soit, vaut plus à elle seule que tous les hommes ensemble!...

— Voilà qui va bien, répliqua le chevalier inconnu. Mais il me semble, l'ami, que vous devriez vous contenter d'être fou, sans chercher encore à être sot... Et, si Dieu me prête assistance, je défie bien toutes les femmes, et celle qui vous traite si mal tout comme les autres, de m'empêcher d'avoir le cœur net de vos balivernes!...

Lisvart, courroucé de plus en plus, mit aussitôt l'épée à la main, et donna un coup si prompt et si violent sur le bras gauche de son adversaire qu'il le lui sépara des côtes.

— Paillard! infâme! s'écriait-il en continuant à frapper. Voilà le salaire de tes mérites!... Voilà qui t'apprendra à outrager de ta langue de vipère la dame que j'aime et qui est sans seconde au monde!...

Le chevalier inconnu n'attendit pas son reste. Il s'enfuit, tout sanglant, en poussant des cris lamentables.

Lisvart croyait en être quitte. Au bout d'un quart d'heure, il vit arriver à bride abattue sur lui le même chevalier, plus deux autres, armés de pied en cap, lesquels lui crièrent :

— Par Dieu! méchant, vous allez payer sur l'heure l'outrage que vous venez de faire à notre campagnon, lequel n'en pouvait mais, en somme, de l'infidélité de votre maîtresse, et de la folle amour qui vous tourmente!

Pour toute réponse, Lisvart brocha son cheval des éperons, et, se couvrant de son écu, alla à la rencontre de ces nouveaux ennemis, lesquels, au bout de quelques passes, furent fort mal menés par lui. L'un fut tué; l'autre blessé grièvement, et le troisième en train de l'être.

Au même moment sortirent du bois voisin six vilains, embâtonnés de haches et couverts de capelines de fer.

Ces vilains, voyant trois chevaliers mal-menés par un seul, trouvèrent tout simple de courir sus à ce dernier, et ils lui auraient fait un mauvais parti, si Lisvart n'avait joué du couteau avec agilité. Trois de ces agresseurs-là furent tués comme ils méritaient de l'être. Les autres prirent la fuite.

Lisvart les aurait volontiers poursuivis, mais son cheval avait reçu un coup de hache qui lui avait ouvert le ventre ; il fut forcé de mettre pied à terre et de s'arrêter.

Il avait chaud, il sortit du bois et alla vers une fontaine qui coulait dans la vallée, une fontaine ombragée de quelques abrissaux.

## CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de la Vraie Croix, s'étant endormi sur le bord d'une fontaine, entendit la voix d'un bel enfant qui lui indiqua ce qu'il avait à faire.

Située dans un endroit charmant, on entendait cette fontaine faire son petit murmure sur un lit de cailloux blancs comme neige et reluisants comme acier Son aspect rafraîchissait d'avance les gens altérés et défatiguait les gens fatigués.

Lisvart, qui s'était vaillamment battu contre les trois chevaliers félons et contre les vilains à capelines de fer, avait une soif ardente, et il éprouvait dans tous les membres une lassitude extrême.

Joignez à cela qu'il n'avait pas mangé depuis son départ de Constantinople, et vous comprendrez sa joie lorsqu'il aperçut cette fontaine ombragée d'arbres : il allait enfin pouvoir se reposer !

Il s'approcha donc, ôta son gantelet, se débarrassa de son heaume, et, puisant à plusieurs reprises sa main dans l'onde transparente, il étancha la soif qui le poignait si violemment à la gorge.

Pendant ce temps, survinrent trois pasteurs, fatigués et altérés, eux aussi. Ils n'avaient pas, de prime abord, aperçu le chevalier de la Vraie Croix, et ils s'étaient avancés sans défiance. Mais, en le voyant, ils tressaillirent d'effroi et firent mine de s'enfuir.

Lisvart, en se retournant, se trouva en face d'eux.

— Pourquoi me fuyez-vous? leur demanda-t-il de sa voix la plus douce.

Les trois pasteurs furent tout d'un coup rassurés, autant par le son de sa voix que par la jeunesse et par la beauté de son visage. Il les avait effrayés d'abord, parce qu'il était armé et que son harnois était fort en désordre, par suite du combat acharné qu'il venait de soutenir. Maintenant ils étaient complétement revenus de leur première et fâcheuse impression à son endroit.

Lors donc, ils s'approchèrent de lui, s'assirent au bord de la fontaine, sur le gazon, et, tirant quelques viandes fumées de leurs pannetières, ils se mirent en devoir de manger avec un appétit aiguisé par leur fatigue de la journée, et aussi par la peur qu'ils venaient d'éprouver.

Lisvart les regarda faire, et, malgré la violence de sa passion pour Onolorie, il s'aperçut qu'il n'avait pas mangé depuis près de quarante-huit heures.

Le regard d'involontaire convoitise qu'il jeta sur les pasteurs fut une révélation pour ces braves gens.

— Voulez-vous bien, seigneur chevalier, partager notre repas? lui demandèrent-ils, un peu honteux d'avoir mangé si goulument, sans songer qu'il y avait à côté d'eux un chrétien qui avait peut-être faim.

— De grand cœur, mes amis, répondit Lisvart.

On fouilla dans les pannetières, et on choisit les meilleurs morceaux pour les lui offrir.

Il dîna ce jour-là de fort bon appétit. L'eau de la source lui parut plus savoureuse encore qu'auparavant.

Quand il eut fini, Lisvart remercia de nouveau les pasteurs, et, tout en échangeant quelques paroles avec eux, il ne put s'empêcher de s'étendre sur le gazon pour défatiguer un peu ses membres brisés.

Quelques minutes après, il dormait à poings fermés, du même appétit dont il avait dîné.

Les pasteurs, qui avaient terminé leur modeste repas et que les soins de leur office appelaient ailleurs, se relevèrent sans bruit et s'éloignèrent, après avoir jeté un regard pitoyable sur le jeune chevalier endormi, et l'avoir recommandé à la bonne garde du Seigneur.

Au bout de quelques instants, ils avaient disparu dans les profondeurs de la vallée.

Lisvart dormait toujours, et l'on n'entendait plus que le va-et-vient régulier de sa respiration, qu'interrompait parfois un soupir.

Il songeait sans doute à la belle et cruelle Onolorie.

Tout-à-coup, au beau milieu de son sommeil, c'est-à-dire de son rêve amoureux, une voix résonna à ses oreilles, une voix claire, sonore et harmonieuse comme du cristal ébranlé.

— Lisvart!... Lisvart!... Lisvart!... cria la voix.

Le chevalier de la Vraie Croix, s'entendant ainsi nommer, se réveilla en sursaut, et regarda d'un air effaré tout autour de lui.

D'abord il ne vit rien. Puis, peu à peu, les brouillards du sommeil se dissipant, il aperçut à deux pas de lui, calme, rose, souriant, beau comme le jour, nu comme la vérité, un jeune enfant qui le regardait le plus gentiment et le plus doucement du monde.

Involontairement, Lisvart prit peur, lui si vaillant d'ordinaire.

— Qui es-tu? demanda-t-il en cherchant à s'éloigner.

— Je suis celui qui est, répondit l'enfant de sa voix résonnante et harmonieuse. Je viens vers toi pour te consoler et te guider... Les jeunes hommes comme toi ne doivent pas se décourager ainsi que tu le fais... Il y a dans ce monde des baumes pour toutes les blessures, des consolations pour toutes les douleurs... Les vieux seuls ont le droit de se désespérer, parce qu'au-delà de la vieillesse, il n'y a rien que la mort... Tu as un large avenir devant toi, et si tu rencontres des ronces sur ton chemin, c'est pour te faire mieux sentir la beauté des fleurs que tu auras à cueillir...

— Que dois-je faire? demanda Lisvart éperdu, ne comprenant rien à cette apparition.

— Tu vas déloger de céans, où il ne fait pas bon à rester pour toi... Tu prendras le chemin du cloître que tu vois là-bas; il te mènera jusqu'à un rocher derrière lequel tu trouveras un ermitage...

— Une fois là?...

— Une fois là, tu sauras ce que tu as à faire...

— Mais encore?...

Lisvart interrogeait encore, que l'enfant avait disparu.

Il se frotta les yeux à plusieurs reprises, croyant à un rêve, et fort émerveillé de cette seconde vision, parente de celle qu'il avait eue la nuit précédente dans la forêt.

Toutefois, rêve ou réalité, il résolut de suivre l'indication qui venait de lui être donnée, d'autant plus qu'il n'avait rien autre chose à faire qu'à aller devant lui. Il ne voyait pas ce qu'il avait à gagner en restant couché au bord de cette fontaine; et il comprenait, au contraire, qu'il ne pourrait trouver de distractions à sa peine amoureuse que dans une agitation du corps et de l'esprit.

En conséquence, il se leva, non sans avoir regardé soigneusement autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul, et que l'enfant qui lui avait parlé ne s'était pas réfugié, pour l'épier, dans le voisinage.

La plus profonde solitude régnait dans l'endroit de la vallée où il se trouvait en ce moment. Le seul bruit qu'on entendît était des ramages d'oiseaux dans les ramures de la forêt prochaine.

Lisvart soupira derechef en songeant au bonheur de ces oiseaux et de ces oiselles qui ramageaient ainsi parce qu'ils s'aimaient, et il se mit à cheminer droit devant lui.

Il rencontra bientôt le sentier de droite que lui avait indiqué l'enfant. Il le prit et s'y engagea résolûment, quoi qu'il dût lui arriver.

Ce sentier était un peu montueux. Il le suivit sans se préoccuper de la difficulté de l'ascension.

Quand il fut au bout, c'est-à-dire lorsqu'il eut atteint le rocher qui lui avait été annoncé, il commença à comprendre que l'enfant était une réalité, puisqu'en somme il n'était jamais venu dans cet endroit, et n'avait pu soupçonner la présence de ce rocher dominant ainsi la vallée.

Ce qu'il vit le confirma dans cette créance.

Il était arrivé sur une sorte de plateau au milieu duquel s'élevait un ermitage, l'ermitage dont lui avait parlé l'enfant.

— Il y a dans tout ceci, murmura-t-il, un mystère qui m'émerveille... Je ne rêve pas, puisque je me sens marcher et que j'ai parfaite conscience de mes actions... Je crois reconnaître en toutes ces choses la main du sage Alquif... C'est lui qui, sous des formes différentes, m'a parlé cette nuit et m'a conseillé tout-à-l'heure!... C'est lui... je n'en doute plus!...

Comme il disait ces mots, il aperçut devant lui un poteau auquel étaient attachées des armes noires, et un parchemin sur lequel étaient tracées quelques lignes.

Il s'approcha de plus près, et lut :

« Ces armes noires sont pour toi. Tu as bien fait de suivre les conseils qui t'ont été donnés. Tu feras bien encore de suivre les présentes indications.

« Au revers de cette montagne, derrière l'ermitage, il y a un sentier qui dévale jusqu'à la mer. Prends ce sentier, suis-le hardiment. Quand tu seras arrivé sur la grève, tu trouveras une barque; tu monteras dedans, et...

« Que le ciel te conduise et te protége! »

Le chevalier de la Vraie Croix commença à se sentir réconforté en pensant qu'une puissance inconnue s'occupait ainsi de sa vie. Il en augura bien pour le succès futur de son amour, bien qu'il lui semblât difficile de faire revenir la princesse Onolorie sur le cruel arrêt qu'elle avait prononcé contre lui.

Il se dépouilla des armes qu'il portait, revêtit les armes noires suspendues au poteau, et, cela fait, il tourna autour de l'ermitage pour découvrir le sentier-dévalant.

Lorsqu'il l'eut découvert, caché dans un bouquet de ronces sauvages, il en écarta les branches et s'y engagea courageusement.

Une demi-heure après, il se trouvait au bas de la montagne, sur la grève, le long de la mer.

Il ne fut pas longtemps sans apercevoir la barque.

## CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de la Vraie Croix entra dans une barque, et, après quatre jours de navigation, fit rencontre de chevaliers corsaires qui enlevaient Alquife.



Une fois dans la barque, Lisvart se mit à naviguer en pleine mer, laissant le vent souffler dans ses voiles, sans plus s'embarrasser d'où il venait, du nord ou du midi, de droite ou de gauche, assuré qu'il était maintenant qu'il ne pouvait que le conduire à bonnes aventures.

Il fut quatre jours et

[...]tant de nuits à errer ainsi à la merci des vents et des flots, abandonnant toujours le vaisseau à sa propre impulsion, comme s'il se fût agi de tout autre que de lui-même. Personne ne le rencontra et il ne rencontra personne, d'où il résolut de s'appeler désormais le Chevalier Solitaire.

Le cinquième jour, il aperçut venant à lui, une grande barque à voiles déployées, dans laquelle étaient quatre chevaliers armés de toutes pièces et une demoiselle que ces quatre chevaliers tenaient liée par une grosse chaîne.

Ces chevaliers, Lisvart ne les connaissait pas. Mais cette prisonnière qu'ils emmenaient ainsi, il la reconnut parfaitement, lorsque les deux barques se furent rapprochées.

C'était Alquife, la fille du sage Alquif.

— Damp chevalier aux armes noires! lui crièrent les corsaires, rendez-vous à merci, et vous aurez la vie sauve... Sinon, la mort!...

— Dieu me garde, répondit Lisvart, de tomber entre vos mains!... Car si vous traitez ainsi les femmes, comment me traiterez-vous donc, moi, pauvre chevalier?...

Les corsaires, entendant cela, jetèrent les agrafes pour happer le navire de Lisvart et le coller au leur. Puis, mettant l'épée à la main, ils sautèrent tous quatre, et se trouvèrent en face du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Alors commença un combat âpre et sanglant, et en tous cas, assez inégal, Lisvart étant seul contre quatre.

Pendant que les corsaires et lui s'escrimaient, frappant d'estoc et de taille, Alquife, à genoux sur le pont de son navire, priait Dieu avec grande ferveur pour qu'il donnât la victoire au Chevalier Solitaire.

Celui-ci, malgré sa vaillance et son habileté, aurait certainement succombé. Déjà l'un des quatre corsaires venait de lui donner sur l'armet, à l'endroit de la nuque, un coup qui eût pu être mortel, si Lisvart n'avait fait un mouvement adroit. Au lieu d'être tué ou blessé, il ne fut qu'étourdi, et encore seulement l'espace d'un éclair.

Se redressant alors, furieux, il fit vitement porter au coupable pénitence de ce péché en lui coupant, d'un revers de sa bonne épée, haubert et maille, chair et tout.

Le corsaire tomba mort aux pieds de ses compagnons qui reculèrent, un peu chagrinés de cette mort; et, dans ce recul, l'un des trois qui restaient, se penchant trop vivement en arrière, tomba dans l'eau, au fond de laquelle il fut porté tout naturellement par la pesanteur de ses armes. Poissons aussi squammeux nagent mal, en effet?

Restaient deux corsaires, lesquels, ébahis de la perte de leurs compagnons, jugèrent prudent de ployer le genou et de demander leur pardon.

— Cela ne me regarde pas, leur répondit rudement Lisvart. C'est l'affaire de cette demoiselle que vous emmeniez si indignement enchaînée... Il faut qu'elle se prononce... si elle veut votre mort, vous mourrez sans rémission; si elle veut votre grâce, je vous l'accorderai, quoique à contre-cœur, car vous me faites l'effet de paillards bien endurcis...

Demoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Alquife, que faut-il faire de ces corsaires? Prononcez!...

Alquife avait été témoin de la prouesse du Chevalier Solitaire, et elle désirait au fond de son âme que ce fût Lisvart ou Périon, sans penser qu'elle pût être si près de la vérité.

Elle répondit :

— Hélas! seigneur, puisque j'ai le bonheur de rencontrer un chevalier qui secourt si courageusement les demoiselles en péril, je ne sais pas avoir d'amertume contre ceux qui ont agi tout au contraire de lui... Par ainsi, je vous supplie de leur octroyer la vie, à la condition qu'ils me conduiront où je voudrai aller...

— Condition fort douce! dit Lisvart. Vous êtes en vérité beaucoup trop bonne!...

Alquife reprit :

— Il me semble juste qu'ils me conduisent dans mon vrai chemin, puisqu'ils m'en ont détournée si mal à propos...

— Quel était ce chemin, demoiselle? demanda le chevalier de la Vraie Croix.

— C'était, reprit Alquife, un voyage fait en vue de deux excellents chevaliers, lesquels, lorsqu'ils vous connaîtront un jour, vous remercieront certainement du service que vous leur aurez rendu en me secourant...

— Seigneur, dirent les deux pirates, toujours à genoux; seigneur, nous vous obéirons, ainsi qu'à cette demoiselle... nous vous le promettons et jurons par le Dieu vivant!... Ordonnez donc l'un ou l'autre.

Lisvart avait reconnu Alquife, nous l'avons dit. Il se doutait bien, surtout d'après ce qu'elle venait de lui répondre, qu'elle revenait de Trébisonde vers lui et Périon, de la part de Gricilerie et d'Onolorie...

A cette pensée, un tremblement dont il ne fut pas maître s'empara de lui. Il se sentit pâlir et rougir cent fois dans une minute.

— Je suis Lisvart!... allait-il lui crier.

Mais il se contint et retint, de peur que la bonne Alquife, sachant qu'il était Lisvart, ne lui racontât, de la part d'Onolorie, quelque nouveau dédain, plus cruel encore, de cette maîtresse tant aimée.

Il se tut donc là-dessus. Il arrêta les battements de son cœur et l'aveu qui allait lui sortir des lèvres.

— Demoiselle, se contenta-t-il de répondre, je vous prie de vouloir bien me dire, si toutefois il n'y a pas quelque indiscrétion à cela, quels sont les deux chevaliers qui faisaient l'objet de votre voyage?...

— Sire chevalier, répondit Alquife, ils sont enfants du roi Amadis et de l'empereur Esplandian, estimés aujourd'hui entre les plus preux de la terre...

— Et vous alliez vers eux?

— J'allais vers eux pour une affaire qui leur est d'importance...

— A tous deux?

— A tous deux...

Il y eut un silence de quelques secondes. Puis, la bonne demoiselle reprit :

— J'étais descendue en une île que j'avais rencontrée sur ma route, afin d'y prendre quelque rafraîchissement... Je me trouvai tout-à-coup cernée et saisie par ces pirates...

— Les misérables paillards !...

— Je me hâte d'ajouter, seigneur chevalier, qu'ils ne m'ont pas fait d'autre mal que celui dont vous avez été témoin...

— C'est beaucoup trop !... Un tel déplaisir mériterait un châtiment... Mais, puisque vous leur avez pardonné, je n'ai plus rien à faire qu'à me taire et à vous prier de continuer...

— Je n'ai plus qu'à vous supplier, seigneur chevalier, de leur commander de me conduire là où je veux aller, suivant la promesse qu'ils m'en ont faite tout-à-l'heure...

— Et où voulez-vous aller, demoiselle ?

— A Constantinople.

— Et une fois là ?...

— Je serai à bon port et n'aurai plus besoin d'eux. Ils pourront alors prendre congé et aller où bon leur semblera...

— Demoiselle, ma mie, soyez assurée que je désire grandement connaître, pour les servir, les deux fils de prince dont vous venez de me parler...

— Il ne tient qu'à vous, seigneur chevalier, et à votre prouesse ainsi qu'à votre courtoisie, je peux vous répondre d'avance qu'ils vous trouveront digne d'être leur compagnon...

— Mais, c'est assez vous retenir, demoiselle !... Il est temps que vous alliez où vous appelle votre office... Adieu donc, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, comme vous le méritez !...

— Et vous pareillement, seigneur chevalier.

Les agrafes qui retenaient les deux navires furent enlevées par les deux pirates, devenus aussi obéissants et attentionnés qu'ils étaient outrecuidants une heure auparavant.

— Vous savez où vous devez conduire cette demoiselle ? leur répéta Lisvart pour la dernière fois.

— Oui, seigneur chevalier : tout droit à Constantinople !...

— Soyez courtois et respectueux envers elle, je vous y engage, si vous tenez à conserver votre tête intacte sur vos épaules.

— Nous serons respectueux et courtois, nous vous le promettons.

Lisvart crut à leur sincérité, et il leur abandonna volontiers Alquife. S'il eût douté un seul instant d'eux, il eût préféré la conduire lui-même, malgré l'envie qu'il avait de s'éloigner de Constantinople.

Chacun, donc, étant dans son vaisseau, Alquife avec les corsaires, et Lisvart tout seul, la bonne demoiselle s'avisa de lui demander son nom.

— J'ai besoin de le savoir, ajouta-t-elle, afin que je puisse vous faire remercier un jour par ceux auxquels vous avez fait plaisir en m'en faisant... Et, afin que je vous puisse désormais reconnaître, ôtez, je vous prie, votre heaume qui me dérobe le visage d'un loyal chevalier...

— Demoiselle, répondit Lisvart, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai nom le Chevalier Solitaire... Quant à ce qui est d'ôter mon armet afin de vous laisser voir mon visage, outre que cela ne vous satisferait que médiocrement, je ne le puis avant d'avoir accompli le voyage où je suis présentement engagé...

Lisvart avait à peine fait cette réponse, que les voiles de la barque qu'il montait s'enflèrent et l'entraînèrent en pleine mer, du côté opposé à la route que devait suivre la barque d'Alquife, c'est-à-dire à l'opposite de Constantinople.

Ainsi navigua-t-il pendant un, deux, trois, quatre, cinq jours encore, et autant de nuits, sans rencontrer aucune aventure. La mer était pour lui un désert liquide.

Quant à l'état de son esprit et de son cœur, il était à peu près le même, à savoir que l'amour l'envahissait tout entier.

Parfois, songeant aux paroles d'Alquife et à l'objet de sa mission à Constantinople, de la part de la princesse Gricilerie et de sa sœur Onolorie, il se disait :

— Si c'était mon pardon qu'elle portait là !... Hélas ! douce amie ! Quel tourment vous me causez, sans sujet ! Peut-être qu'à quelque jour, je mourrai sans vous avoir revue !...

Ainsi se plaignait le chevalier Solitaire.

Le sixième jour de sa navigation, il arriva en l'île des Serpents.

## CHAPITRE XXXIII

Comment l'empereur de Trébisonde, avec sa flotte, prit port en ses pays, et des propos qu'eut la princesse Gricilerie avec la demoiselle Alquife.



écemment on a raconté, s'il vous en souvient, qu'en même temps que Lisvart sortait de Constantinople, en sortaient aussi, en grande partie, les princes [illegible] au secours de la Thrace, et entr'autres l'empereur de Trébisonde, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan et de Galvanes.

Les vents leur furent contraires. Peu s'en fallut que leurs navires, le jouet des [illegible], s'allassent briser sur les côtes, et sur les récifs dont elles étaient bordées. Tantôt les flots [illegible]saient, et alors chacun se mettait à espérer de plus belle, se promettant par avance toutes les joies du retour, les mères à embrasser, les amis à revoir, les maîtresses à réconforter, et les mille autres choses dont se composent les félicités humaines, petites ou grandes.

Tantôt, au contraire, la bonasse disparaissait pour montrer l'inanité des espoirs des hommes, et à cette bonasse succédait une épouvantable tempête, tonnerre, éclairs, pluie, grêle, et le reste, tout cela au milieu des ténèbres, sur un sol qui se déchirait à chaque instant et ouvrait de larges gueules comme pour engloutir les vaisseaux et les gens qu'ils portaient.

Ces alternatives de soleil et d'orage, d'angoisses et d'espérances, durèrent un mois entier, au bout duquel, finalement, l'empereur et sa suite prirent port à Trébisonde.

Si les voyageurs furent heureux d'être arrivés au terme de leur voyage et de leurs peines, il ne faut pas le demander.

Mais aussi, leur bonheur trouva son pareil parmi les gens qui les attendaient. L'impératrice et les autres dames de la cour furent fort aises de ce retour tant souhaité et si vainement attendu pendant un si long temps.

Les autres dames, à l'exception de la belle et malheureuse princesse Onolorie.

Elle avait écrit à son ami une lettre bien dure, bien cruelle, et surtout bien imméritée, mais qu'elle avait cru de son devoir de maîtresse outragée d'écrire et d'envoyer à Lisvart par son écuyer. Mais, au fond, cette manifestation de la jalousie extravagante lui avait coûté, et, par moments, elle regrettait de s'y être laissé emporter, trouvant dans son cœur et dans son amour des excuses, des faux-fuyants, des atténuations au crime de lèse-fidélité qu'elle se croyait autorisée à reprocher au chevalier de la Vraie Croix.

Le retour de l'empereur de Trébisonde, son père, avec son cortége de chevaliers qui, tous, avaient une affection à sa cour, la poigna plus douloureusement encore.

Lisvart n'était pas parmi les chevaliers qui revenaient.

Aussi, pendant que toutes les dames et demoiselles de la suite de sa mère et d'elle-même, se livraient, hautement ou en particulier, au plaisir de retrouver leurs amis, sains et saufs, et toujours amoureux, après une si longue absence, Onolorie seule s'affligeait, et avec raison. C'est si triste de voir les autres se réjouir, surtout lorsqu'on a déjà des raisons particulières de pleurer !

Onolorie ne voulut donc prendre aucune part, mais aucune, si minime qu'elle pût être, à l'allégresse générale et aux fêtes splendides qui se donnèrent pour faire accueil au vieil empereur de Trébisonde et à ses vaillants compagnons. Elle bouda tant et si bien, que sa mère, malgré sa joie et l'occupation que lui donnaient ces fêtes, finit par prendre alarme et par s'inquiéter affectueusement du visage pâle et amaigri de sa fille Onolorie.

Mais, à toutes ses questions, cette malheureuse princesse se contenta de répondre d'un air qui démentait beaucoup ses paroles :

— Je n'ai rien, madame, absolument rien, je vous jure.

—Pourquoi alors cette pâleur et cet air navré?...

— Je suis pâle et navrée sans cause, madame, comme sont toutes les jeunes filles à de certaines heures, à ce qu'il paraît...

C'était une réponse comme une autre, et certes l'impératrice eût préféré que sa fille lui donnât de meilleures raisons. Toutefois, en l'absence de ces raisons-là, elle fit semblant d'en croire Onolorie et de ne pas attacher plus d'importance qu'elle-même à ses allures mélancoliques; mais, à part soi, elle se promit de la surveiller aussitôt que les fêtes seraient passées.

Si Lisvart n'était pas là, Florestan, Galvanes et le chevalier de la Sphère y étaient, et leur présence réjouissait grandement leurs mies, qu'ils entretenaient le plus souvent possible de l'affection qu'ils leur portaient, et de la servitude en laquelle l'amour les tenait.

On en était là, en pleines réjouissances publiques et particulières, lorsque huit jours après l'arrivée de l'empereur et de ses compagnons à Trébisonde, la demoiselle Alquife demanda à être introduite auprès de lui.

Elle parut, accompagnée de quatre hommes qui portaient solennellement la tête d'un monstrueux serpent.

— Sire, dit Alquife après avoir fait la révérence qu'elle devait, je vous apporte céans nouvelles toutes fraîches du meilleur chevalier de la chrétienté...

— Et quel est-il donc? demanda le vieil empereur. Est-ce que je le connais?...

— On le nomme le chevalier Solitaire, répondit Alquife; voilà tout ce que je sais de son nom. Quant à ses actions, c'est autre chose, car je l'ai vu à l'œuvre et je vous promets qu'il travaille bien. Il m'a une première fois sauvée des mains de quatre corsaires... Puis, comme je m'en revenais, j'ai été assaillie par une tempête qui m'a jetée loin de ma route, sur la côte de l'île Serpente, où j'ai été faite prisonnière, et d'où j'ai été délivrée, ainsi que Gastilles et Tartarie, par le même chevalier qui était venu aborder là... Voilà la tête du serpent monstrueux qu'il a tué; vous jugez que cela n'a pas dû être une petite besogne... De plus, il a mis hors d'état de nuire le géant, roi de cette île, après un combat où cent autres que lui auraient été vaincus!...

— Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée céans?...

—Son devoir l'appelait ailleurs... Je crois, Sire, que ce n'est pas le devoir, mais l'amour qui le mène... Etre si vaillant et être si malheureux en femme, cela n'est pas équitable !...

— Je suis de votre avis, demoiselle.

Ce récit fit impression sur tout le monde, et principalement sur Périon, qui supposa que ce chevalier Solitaire ne devait être autre que son beau neveu Lisvart.

L'empereur remercia Alquife, et, après avoir grandement admiré la tête monstrueuse du serpent, il la fit clouer sur la principale porte de son palais, avec une fresque peinte tout autour et représentant le combat tel qu'il avait eu lieu d'après le récit d'Alquife.

Dans la soirée, Périon et cette dernière se ren-

contrèrent à part. Lors, Alquife demanda au chevalier de la Sphère quel traitement il recevait de la princesse Gricilerie.

— Sans vous, ma grande amie, répondit-il, je crois que mon affaire irait de mal en pis, car son amitié pour moi décroît de jour en jour...

Le propos en resta là.

Le lendemain, Alquife ne manqua pas de s'adresser secrètement à Gricilerie, et de s'enquérir auprès d'elle de l'accueil qu'elle avait fait à Périon depuis son arrivée.

— Ah! ma grande amie, répondit la princesse, pire que mon cœur ne le désire, car je n'ai pas encore eu l'occasion de l'entretenir en particulier, ni de lui donner aucun témoignage d'amitié... L'impératrice ne me quitte pas, et aussi ma sœur.

— En bonne foi, madame, vous avez tort... On dit que nécessité est mère des arts... Mais l'amour vrai est encore plus ingénieux. Si vous aviez voulu, vous auriez bien pu inventer un moyen de communiquer en particulier avec votre bel ami... Il vous était aisé, ce me semble, de le faire venir la nuit par le jardin sur lequel donnent vos fenêtres, et là deviser avec lui aussi librement qu'il vous eût convenu.

— Vous dites très bien, répondit la princesse, et je ne m'étais pas encore avisée de ce moyen... Mais puisque vous me l'indiquez, j'en profiterai... Par ainsi, trouvez, je vous prie, le chevalier, et faites-lui entendre que la muraille de ce verger est basse et que la fenêtre de ma chambre est d'un accès facile : je ne manquerai pas de m'y trouver ce soir, sur le minuit... Pour Dieu! ma grande amie, persuadez-le tant et si bien qu'il vienne!...

— Laissez-moi faire, dit Alquife, je vous le promets pour lui.

Là-dessus elle quitta la princesse et alla retrouver le chevalier de la Sphère.

Celui-ci guettait son retour avec une impatience que comprendront les amoureux.

— Eh bien? demanda-t-il.

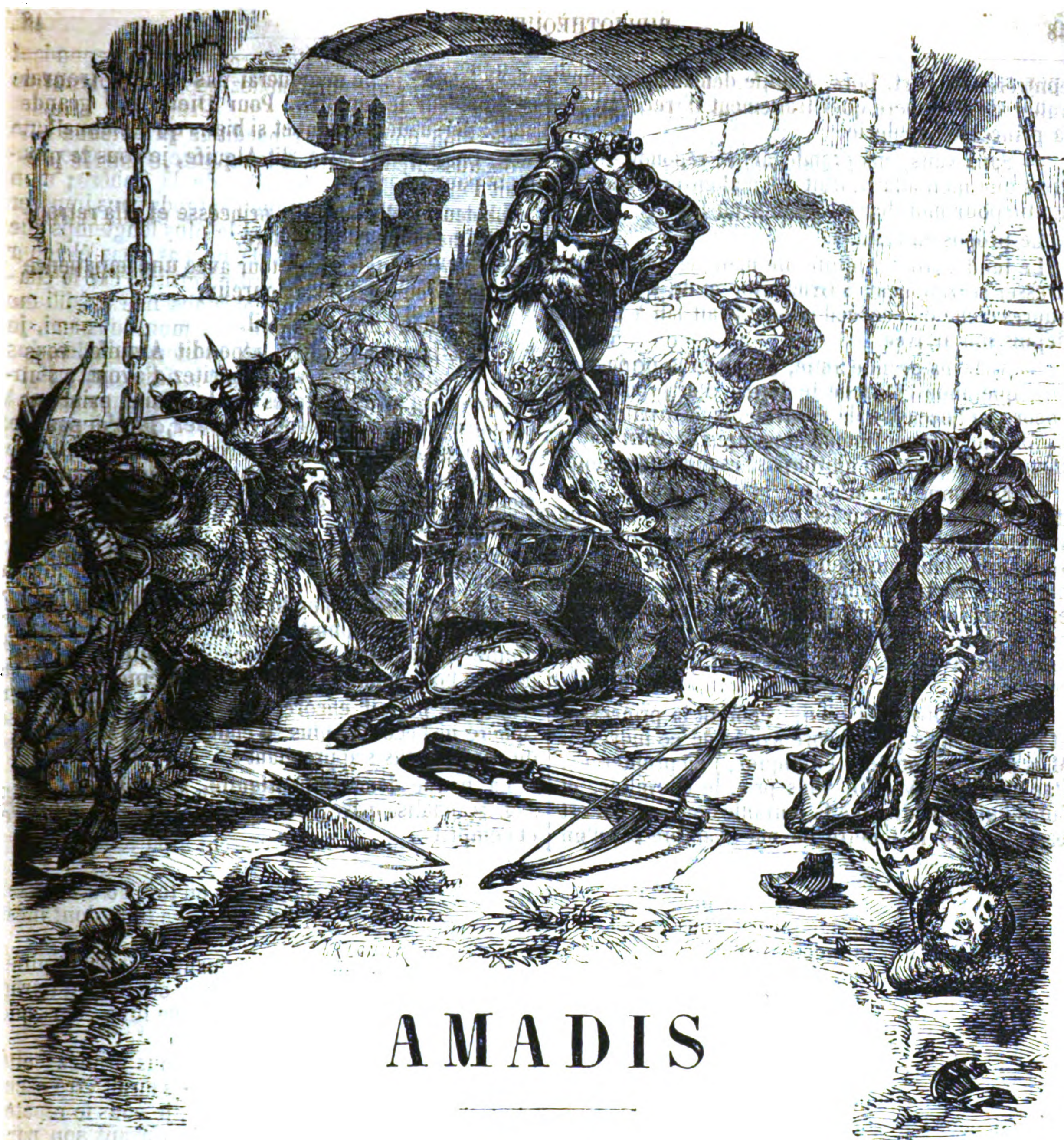
— Eh bien! chevalier, répondit Alquife, vous avez le bonheur que vous méritez d'avoir... J'ai plaidé votre cause auprès de la gente princesse Gricilerie, et, je dois vous l'avouer, je n'ai pas eu grande peine à la gagner!... Vos qualités ont été vos meilleurs avocats, elles ont parlé plus éloquemment que moi aux oreilles, aux yeux et au cœur de votre mie...

— Finalement? dit Périon, qui grillait dans sa peau.

— Finalement, répondit Alquife, Gricilerie vous attend ce soir, à minuit, dans le verger sur lequel donne sa chambre à coucher... Le mur n'est pas haut... Vous pourrez l'escalader facilement...

Alquife parlait encore, que le chevalier de la Sphère ne l'écoutait plus : il était déjà parti, l'heure du rendez-vous s'approchant!

La bonne demoiselle Alquife, voyant cela, ne s'en scandalisa pas. Tout au contraire, elle sourit et comprit...



# AMADIS

## LE
# CHEVALIER DE L'ARDENTE ÉPÉE

### CHAPITRE Ier

**Comment le chevalier de la Sphère s'en alla au rendez-vous qu'Alquise avait obtenu pour lui de la princesse Gricilerie, et du plaisir qu'ils en eurent l'un et l'autre.**

Périon couchait d'ordinaire avec Florestan. Bien qu'ils fussent grands amis, il ne jugea pas à propos, ce jour-là, de le mettre au courant de son expédition nocturne.

Donc, lorsqu'il supposa qu'il était suffisamment endormi, il se leva à pas de loup, prit son épée, se couvrit d'un manteau d'écarlate brun, sortit secrètement de son logis et s'en vint au jardin dont il franchit lestement la muraille.

Au même moment une fenêtre s'ouvrit sans bruit. Périon, le cœur battant d'aise, s'avança vitement et aperçut la princesse seule, et semblable, pour le costume, à Diane surprise par Actéon.

Le chevalier de la Sphère, quoiqu'il eût des yeux aussi clairvoyants que ce chasseur païen, ne fut cependant pas changé en cerf comme lui. Il ne lui

poussa aucune corne sur le chef, mais l'émotion qu'il ressentit à cette vue fut si vive, qu'enthousiasmé, il se sentit prêt à endurer la mort pour sa belle maîtresse, et, après cette mort, une autre, si possible était de mourir deux fois.

Quoique tremblant comme une feuille, Périon eut assez de présence d'esprit pour ne pas trop se pâmer d'aise et pour se servir éloquemment de sa parole.

— Madame, dit-il à Gricilerie en lui faisant une profonde révérence, je puis m'estimer le plus heureux chevalier du monde, ayant reçu de vous cette faveur suprême, qui m'est plus chère que la vie...

— Mon ami, lui répondit-elle de sa voix la plus melliflue, vous devez en savoir gré à vous-même et non à moi... car Dieu et la nature vous ont pourvu de tant de perfections, que vous savez forcer librement les dames... Par ainsi, mon doux ami, je vous supplie de garder mon honneur et de vous contenter des plus modestes larcins d'amour, et non des grands, qui engagent trop... Si vous m'obéissez, mon bel ami, je vous promets de chercher et de trouver fréquemment des occasions pareilles à celle-ci, afin de donner jouissance à mon cœur comme au vôtre...

— Ah! madame, s'écria l'amoureux chevalier, je vous remercie de ce que vous m'accordez, et de ce dont je me reconnais indigne, tellement c'est précieuse faveur et suave félicité... Néanmoins, ajouta plus tendrement encore Périon, mis en appétit par les trésors de beauté que Gricilerie étalait imprudemment devant elle; néanmoins, madame, s'il vous plaisait de me permettre de baiser vos belles mains blanches comme neige, et douces comme velours, vous rendriez bien plus grande l'obligation que je vous ai, et vous combleriez la mesure de ma béatitude.

— Mon ami, répondit Gricilerie, vous ne serez pas refusé, car mon cœur étant vôtre, le reste de mon corps doit être vôtre aussi...

Lors, Gricilerie avança sa main droite à travers la grille de la fenêtre, et pendant que Périon se penchait pour la baiser, elle se servit de son autre main pour l'attirer plus près encore d'elle, et pour le baiser, vaincue par l'amour. Elle s'y prit si fort à propos, que leurs deux bouches se joignirent, et si étroitement, et si savoureusement, que, n'eussent été leurs bras retenus par la grille, l'un et l'autre fussent tombés pâmés.

Périon, pour sa part, se mit à trembler de telle sorte, qu'il en perdit la parole, et que le seul mot qu'il put prononcer, fut recueilli avec son souffle par les lèvres avides de la princesse Gricilerie.

Toutefois, au bout de quelques minutes de cette pamoison mutuelle, Périon, bien qu'il en reçût grande aise, se retira doucement en soupirant, de peur de s'être montré trop téméraire envers Gricilerie pour la privauté dont il avait usé envers elle.

— Madame, lui dit-il à voix basse et émue, je vous supplie très humblement de ne point trouver mauvais si je me suis oublié envers vous avec tel avantage, et de n'imputer cette faute, non à mon irrévérence, mais à mon excès d'amour pour vous... Si même vous jugez que cette désobéissance au respect que je vous dois mérite châtiment quelconque, je suis prêt à l'endurer, pourvu cependant que vous ne me condamniez pas à m'éloigner de vous!...

— Mon doux ami, répondit la princesse d'une voix aussi frémissante de jouissance reçue que pouvait l'être celle du chevalier de la Sphère; mon doux ami, le châtiment que j'entends vous imposer sera de m'aimer le mieux et le plus longtemps que vous pourrez, et surtout de ne pas vous éloigner de cette cour sans mon ordre formel, car le chagrin où j'ai été pendant votre absence a failli me faire mourir... Combien de fois, mon doux ami, je me suis enquise des pays où vous pouviez être, des mers sur lesquelles vous pouviez naviguer, ne songeant peut-être guère à moi, qui songeais tant à vous! Combien de fois j'ai fait venir céans les pilotes les plus expérimentés pour savoir d'eux quels périls vous menaçaient sur la route où vous pouviez être!... Combien de fois des larmes abondantes sont sorties de mes yeux et tombées sur mes joues en voyant la mer agitée, le ciel troublé, l'orage prochain, la tempête menaçante, et en pensant que votre navire arrivait en ces moments terribles où sombrent les équipages, où s'engloutissent corps et biens!... Sur mon Dieu, doux ami, la crainte de vous perdre m'a appris à plaindre toute ma vie les pauvres femmes qui sont malades au même endroit que moi, de la maladie que je n'ai pas cessé d'avoir depuis le jour où vous avez été armé chevalier en cette cour!...

Ainsi devisèrent nos deux amants pendant un bon bout de temps. Puis, insensiblement, et de propos en props, ils en vinrent à parler de Lisvart et d'Onolorie.

— Lisvart, dit Gricilerie, a eu tort de s'adresser à ma sœur, pour lui faire le lâche tour dont il est accusé...

— Comment, madame? demanda Périon, étonné. Votre sœur s'est donc trouvée offensée du trop d'amour qu'il a pour elle? Car je ne lui connais que ce crime sur la conscience...

— Je ne sais pas comment vous prenez cette amitié, répliqua Gricilerie; il ne saurait être excusé d'avoir causé tort à Onolorie, je vous le répète, vu les promesses qu'il lui a faites avant son partement...

Alors Gricilerie raconta à Périon que Lisvart ayant été secouru par Gradasilée, comme on l'a vu précédemment, on n'avait attribué ce dévouement qu'à une passion mutuelle, et que, le bruit en étant venu aux oreilles d'Onolorie, elle était devenue jalouse de Gradasilée.

— Ah! s'écria Périon, je comprends maintenant pourquoi Lisvart s'en est allé sans me dire où il allait!... Il s'est exilé pour n'avoir pas à souffrir par le spectacle du dédain que lui aurait manifesté votre sœur!... Pauvre enfant, dont le seul crime, je vous le répète, a été et est encore d'aimer trop passionnément Onolorie!... Ah! je me porte sa caution, madame! Si la loyauté d'amour se perdait jamais sur terre, on la retrouverait en lui!...

— Hélas! répondit Gricilerie, ce que vous me dites là, mon ami, me comble d'aise et d'ennui... D'aise, parce que je vois bien que le chevalier de la Vraie Croix est innocent... D'ennui, parce que je devine aussi que ma sœur mourra de douleur,

en pensant qu'elle a condamné injustement son ami à l'exil et peut-être à la mort!...

— Madame, proposa Périon, s'il vous plait de me donner congé, j'irai à sa quête et je le ramènerai joyeux et amoureux aux genoux de votre cruelle sœur?... Je vous le ramènerai, ou je mourrai à la peine!...

— Je vous en prie, répondit Gricilerie, pour ma sœur et pour moi. Vous lui rendrez le bonheur qu'elle a perdu, et vous doublerez le mien!...

L'aube du jour commençait à paraître. Périon et Gricilerie se quittèrent, à regret, en se promettant de se revoir au même lieu à la troisième nuitée suivante. La princesse rentrant dans sa chambre, alla se glisser, toute frémissante encore des baisers de Périon, sous ses draps parfumés, pendant que son amant, également ému des énivrantes caresses qu'il avait reçues d'elle, allait reprendre sa place auprès de Florestan, son compagnon, lequel ne s'était pas réveillé.

## CHAPITRE I

Comment une fort gente pucelle, en deuil, s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour réclamer secours d'un chevalier contre ses oncles, et comment le chevalier de la Sphère dut partir avec elle.

Au endemain de ce rendez-vous, le chevalier de la Sphère se trouvait à dîner à la table de l'empereur de Trébisonde, et je vous laisse à penser s'il manqua une seule occasion de dire avec ses yeux à ceux de la princesse Gricilerie, placée précisément en face de lui, combien il avait été heureux la veille et combien il espérait l'être encore dans deux jours.

Le dîner était terminé, les nappes étaient levées, et les valets apportaient des aiguières pleines d'eau pour que les nobles convives pussent se laver, lorsqu'on introduisit auprès de l'empereur une très gente pucelle, que de riches accoutrements de deuil faisaient paraître plus belle encore. Elle s'avança, soutenue par un vieillard à la barbe fleurie blanche, et suivie par douze demoiselles, vingt chevaliers et autant d'écuyers.

Elle se jeta en entrant aux pieds du vieil empereur, pour mieux implorer sa protection; mais ce prince, la relevant avec bonté, lui demanda ce qui l'amenait à sa cour et quel était le sujet de son deuil.

— Sire, répondit-elle, avant de vous répondre, permettez-moi de vous demander des nouvelles du chevalier de la Vraie Croix, du chevalier de la Sphère, ou du chevalier Solitaire, tous trois de grande renommée...

— Madame, dit l'empereur, le chevalier de la Vraie Croix est absent pour un temps dont j'ignore la durée... Quant au chevalier Solitaire, je ne l'ai jamais vu, bien que, depuis peu, j'aie beaucoup entendu parler de lui, et fort avantageusement...

— Mais le chevalier de la Sphère?...

— Celui-là, c'est différent... Je peux vous en donner nouvelles, car il est céans...

Périon s'avança et salua courtoisement la gente pucelle.

— C'est moi qui suis le chevalier de la Sphère, dit-il.

— Ah! seigneur chevalier, s'écria la noble demoiselle, j'ai entendu vanter vos prouesses... Je sais que vous êtes aussi vaillant que courtois et que vous n'hésitez pas à prendre la défense des femmes lorsqu'elles sont persécutées.

— C'est en effet mon devoir de chevalier, répondit Périon, et, à cela faire, je n'ai pas grand mérite puisque tous les chevaliers en font autant...

— Tous, sans doute, reprit la gente pucelle, mais non pas de la même façon que vous. Vous n'êtes pas renommé pour rien parmi les plus preux et les plus hardis, et c'est à cette cause que je suis venue céans pour implorer votre secours...

— Ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai, dit Périon. Mais, ajouta-t-il, puis-je savoir au moins en quoi vous entendez utiliser mon bras?...

— Je suis, répondit la pucelle, fille du duc d'Autriche, lequel est mort il y a quelques années me laissant héritière de son duché, mais, vu mon bas âge, sous la tutelle de deux oncles plus avares que de raison... Pendant quelques années, cela a bien été; mais quand, grande fille, j'ai prétendu tout haut à mon bien paternel, à mon légitime avoir, mes oncles s'en sont emparés en vertu de je ne sais quel droit...

— Du droit du plus fort, interrompit l'empereur. Continuez, madame.

— Je me retirai, reprit la jeune duchesse, les laissant tous deux dans Vienne, la principale cité de mon héritage. Des seigneurs prirent mon sort en pitié et ma cause en défense. Ils vinrent assiéger mes oncles, qui tinrent bon. Mais le siége se prolongeant outre mesure, cela les a ennuyés, et bien que Vienne soit imprenable, ils ont résolu d'en finir avec mes défenseurs et ils leur ont fait savoir que si je pouvais trouver chevalier assez hardi pour oser se battre seul contre eux deux, et assez fort pour les vaincre, ils me restitueraient mon héritage et se retireraient en étranger pays... C'est alors qu'on ma parlé de trois vaillants et chevaleureux hommes, qui sont le chevalier de le Vraie Croix, le chevalier de la Sphère et le chevavalier Solitaire, comme les seuls qui pussent me tirer d'embarras en acceptant la proposition de mes deux oncles... Voilà, seigneur, pourquoi je suis venue à la cour du glorieux empereur de Trébisonde, où l'on m'a assuré que je trouverais les trois chevaliers que je viens de nommer... Des trois, un seul se présente... C'est à vous, chevalier de la Sphère, que je m'adresse; c'est à votre courtoisie et à votre bravoure que je fais appel... Serai-je écoutée ou repoussée?...

La jeune et belle duchesse d'Autriche se tut et elle attendit la réponse de Périon.

Celui-ci comprit qu'il s'était beaucoup trop engagé envers elle, à cause de la promesse qu'il avait

faite, la nuit précédente, à Gricilerie, de ne point quitter la cour de Trébisonde sans son congé. Dans son embarras, que cependant il ne voulait pas laisser voir à la jeune duchesse d'Autriche, il tourna ses yeux vers Gricilerie, qui comprit à merveille tout ce qu'il voulait, et qui lui dit en souriant :

— Chevalier de la Sphère, vous hésitez à octroyer à cette dame ce qu'elle vous demande ?

— Je n'hésite pas, madame, répondit avec empressement Périon, qui vit bien que Gricilerie approuvait son départ.

Puis, se tournant vers la jeune et belle duchesse d'Autriche, il lui dit :

— Madame, je suis prêt... Quand vous plait-il que nous partions?...

— Sur-le-champ, répondit-elle.

Périon tressaillit. Il songea au rendez-vous qu'il devait avoir deux nuits après ce jour avec sa chère mie, rendez-vous dont il s'était promis d'avance tant de bonheur, et cela lui fit quelque chose d'y renoncer aussi vite. Mais il était chevalier, il avait donné sa parole, son devoir passait avant sa félicité.

— Partons donc, madame, dit-il à jeune duchesse d'Autriche.

— Partons, répéta celle-ci, heureuse de sa conquête.

Lors, le chevalier de la Sphère prit respectueusement congé de l'empereur de Trébisonde, et, plus respectueusement encore, de la belle et appétissante princesse sa fille, laquelle lui lança, au moment où il allait disparaître, un de ces regards qui lui promettait le paradis à son retour.

Son écuyer amena son destrier, et il s'embarqua aussitôt avec la jeune duchesse d'Autriche et sa suite.

## CHAPITRE III.

**Comment Périon et la jeune duchesse d'Autriche, en se rendant sur les côtes d'Allemagne, furent témoins d'un combat entre un géant et un chevalier que Périon reconnut pour être son cousin Garinter.**

Ils naviguèrent pendant un jour et une nuit, Périon songeant beaucoup plus au bonheur qu'il quittait qu'à la gloire qu'il allait acquérir, et la belle duchesse songeant beaucoup plus à Périon qu'à toute autre chose.

— Il est de belle mine et de fière prestance! murmurait-elle en le regardant à la dérobée, avec une admiration qu'elle ne prenait pas la peine de se dissimuler à elle-même. C'est un vaillant compagnon que j'aurai là!... Je ne doute pas qu'il ne soit vainqueur de mes oncles... S'il est vainqueur, j'aurai double plaisir à lui offrir ma personne et mes Etats!...

Ainsi pensait-elle, délicieusement chatouillée au fond du cœur par cette pensée.

Pendant qu'elle rêvait ainsi et que, de son côté, Périon faisait les rêves que vous savez, la mer s'enfla et devint furieuse... Après avoir été ballotté pendant quelques jours par les vagues en courroux, le navire qui les portait fut jeté, un vendredi matin, sur une côte qu'ils ne connaissaient pas.

Devant eux s'étendait une belle et vaste plage, au milieu de laquelle s'élevait une riche cité, emmuraillée et embastionnée à plaisir. Sur les tours de cette cité étaient bon nombre de belles dames et de belles demoiselles qui semblaient attendre quelque spectacle qui tardait à se montrer. Parmi ces dames, on en remarquait une, plus belle et plus richement accoutrée que les autres, dont elle semblait être la maîtresse.

Au même instant sortit de la cité un géant armé d'une feuille d'acier, monté sur un grand cheval bai, et tenant au poing une lance dont le fer aigu et luisant pouvait bien avoir une brasse de longueur.

Il s'avança au petit pas de son cheval vers un pavillon tendu sur la grève, et dont bientôt sortit un chevalier de belle taille, monté sur un cheval alezan, avec armes vertes et un écu sur lequel était peint un lion avec la tête mi-partie. Il était suivi de maints autres chevaliers dont on voyait les tentes éparses autour du pavillon.

Périon comprit qu'il y allait avoir bataille entre ce chevalier et ce géant. Il le dit à la jeune duchesse d'Autriche, qui commanda aux mariniers de jeter les ancres afin qu'elle pût, ainsi que son compagnon, jouir de ce combat.

La lutte ne fut pas longue. D'abord le chevalier eut le désavantage et chacun crut le géant vainqueur. Mais bientôt sa longue lance fut brisée, et il roula sous son cheval, non sans avoir désarçonné pareillement son adversaire. Tous deux alors, ainsi mis à pied, se relevèrent et marchèrent avec fureur l'un contre l'autre. Quelques minutes après, le géant tombait lourdement sur le sable, les tripes coupées de part en part par l'épée du chevalier son ennemi.

Celui-ci, sûr de sa victoire, se jeta alors à genoux et remercia le ciel avec une ferveur qui prouva à Périon que c'était un chevalier chrétien.

La dame qui se trouvait avec sa suite sur le haut de l'une des tours de la cité, voyant son géant mort, n'en fit nul cas, et, tout au contraire, s'en vint sur la grève, avec son cortége, pour féliciter le chevalier aux armes vertes, et l'emmener avec elle.

Comme ce chevalier venait de se débarrasser de son heaume pour mieux respirer, Périon poussa un cri de surprise qui fut entendu de tout le monde.

— Abordez! abordez! dit-il vitement aux mariniers.

Les mariniers abordèrent. Périon, alors, sauta sur la grève et courut vers le chevalier aux armes vertes qu'il embrassa avec effusion.

Il venait de reconnaître en lui Garinter, roi de Jugurte, qu'il n'avait pas vu depuis un assez long temps.

Garinter raconta à Périon qu'il avait entendu proclamer que l'Istrie, reine de la cité où ils étaient, appartiendrait à quiconque la débarrasserait du géant Gudulphe, et qu'il était venu pour le combattre comme avait vu le chevalier de la Sphère. Garinter était amoureux de la belle dame de l'Istrie, qui, de son côté, était amoureuse de lui.

Elle fit le meilleur accueil aux deux chevaliers, dont elle ne connaissait pas les noms, et elle dit, devant Périon, à celui qui venait de la débarrasser de Gudulphe :

— Sire chevalier, je ne sais qui vous êtes, mais vous avez la meilleure façon du monde, et vous venez de me débarrasser d'un géant ennuyeux qui avait la prétention de m'épouser malgré moi et celle d'éloigner, en les tuant, tous les prétendants à ma main, plus jeunes et plus beaux que lui. S'il vous plaît de vous mettre sur les rangs, j'en serai très heureuse, et vous accueillerai de préférence à tout autre...

— Madame, répondit le chevalier aux armes vertes, je suis Garinter, roi de Jugurte. C'est vous dire que je ne suis pas indigne de briguer l'honneur d'être votre mari...

— Sire, reprit l'Istre, flattée d'apprendre cela, s'il vous plait de me faire l'honneur de m'accepter pour femme, avec ce royaume qui est de grande étendue, j'aurai atteint la perfection de mes désirs.

Cette parole, proférée si gracieusement par cette belle et sage princesse, enflamma de plus en plus le cœur de Garinter, qui lui répondit en lui baisant la main :

— Je serais, madame, bien malaisé à contenter, et bien dépourvu de sens, si je n'acceptais avec empressement et reconnaissance la grâce que vous me présentez là!...

Le chevalier de la Sphère fut très aise de ce dénoûment, à cause du bien qui en résultait pour son cousin.

Les noces furent célébrées avec grandes cérémonies, et Périon y assista avec la jeune duchesse d'Autriche, qui souhaita en soupirant d'assister bientôt aux siennes propres avec le vaillant chevalier de la Sphère.

Puis, Garinter, une fois couronné roi des îles Cythérées et de l'Istrie, Périon et la duchesse prirent congé et se remirent en route.

## CHAPITRE IV

Comment le chevalier de la Sphère, en allant à Vienne, en Autriche, avec la jeune duchesse, occupa les loisirs de la traversée.

Périon et la jeune duchesse côtoyèrent longuement les Allemagnes avant d'arriver en Autriche, et, pour passer le temps, ils jouèrent beaucoup aux échecs, jeu auquel prenait un vif plaisir la jeune princesse, à cause de l'amour qu'elle ressentait pour son compagnon et du besoin qu'elle avait de se trouver toujours avec lui.

Car cet amour, au lieu de diminuer, n'avait fait que s'accroître dans la solitude où ils étaient l'un et l'autre. On ne vit pas impunément côte à côte avec un chevalier vaillant et beau, quand on est soi-même pucelle et belle.

Pucelle, la jeune duchesse l'était, ce dont au fond peut-être elle enrageait ; tellement, qu'un soir, ayant prolongé le jeu des échecs outre mesure, et ses femmes étant couchées, elle résolut d'avoir raison de l'indifférence de Périon à son égard et de lui déclarer entièrement sa pensée amoureuse.

Et de fait, perdant le voile de honte dont s'accoutrent d'ordinaire les femmes d'honneur, elle ouvrit la bouche pour dire au chevalier de la Sphère combien elle l'aimait. Mais, au moment d'entamer son propos, elle se trouva si émue, si décontenancée, qu'elle commença à pâlir et à trembler...

Périon, étonné, lui demanda si elle avait quelque chose qui lui causât malaise.

— Hélas! chevalier, répondit la gente pucelle en soupirant et en regardant Périon avec une tendresse éloquente. Hélas! malheureuse fut pour moi la journée où je vous ai vu pour la première fois!... Car, pour recouvrer ma terre, je me suis moi-même perdue!... Ayez pitié de moi, chevalier, je vous en conjure!..... Laissez mes pays prisonniers de mes oncles, si vous voulez, mais rendez-moi ma liberté!... Autrement, vous ferez mal, et vous tomberez en danger de recevoir blâme, quand on saura que, sous couleur de pourchasser mon bien, vous avez ruiné ma vie!..... Amour a tellement embrasé mon cœur et mon corps de votre beauté, chevalier, que si vous n'avez pitié de moi, il est impossible que je dure...

Et, disant cela, la pauvre pucelle, qui ne voulait plus l'être, se renversa, pâmée et toute enflambée, les bras étendus et les seins battants, sur la poitrine de Périon, de plus en plus étonné et de plus en plus embarrassé.

Il y avait de quoi l'être, en effet. La jeune duchesse d'Autriche était merveilleusement belle, surtout dans ce désordre amoureux qui mettait à découvert, et à la merci des mains et des lèvres du chevalier, la gorge la plus blanche, la plus ronde, la plus ferme, la plus appétissante du monde.

Malgré cela, malgré ces séductions quasi irrésistibles, faites pour allumer le désir dans une statue de marbre, Périon allait héroïquement résister, en souvenir et en honneur de sa mie, la belle princesse Gricilerie, lorsque la gente duchesse d'Autriche, voyant qu'il ne se décidait pas assez vite au gré de ses sens en feu, l'attira doucement vers elle, bouche contre bouche, et lui donna un de ces baisers ambroisiens qui vous feraient marcher nuds pieds sur des fers rouges.

Périon, je le confesse, Périon n'y tint plus. Il oublia sa mie, il oublia son devoir, sa sagesse, sa chevalerie, sa vertu, tout, et rendit avec usure le baiser de miel qu'il venait de recevoir de la bouche de cette ardente pucelle qui se tordait sur sa poitrine comme une couleuvre dans une jatte de lait. De sorte que bientôt, après les lèvres, Périon fut en possession de la gorge, puis du surplus, c'est-à-dire du meilleur qui était en elle, et il la rendit sur l'heure abondamment maîtresse d'un ouvrage où elle n'avait pas encore eu de commencement d'apprentissage.

Ainsi passèrent-ils quasi toute la nuit dans ce doux jeu d'amour, plus agréable encore mille fois que le noble jeu d'échecs, et où Périon et sa maî-

tresse improvisée s'évertuèrent à prouver qu'ils étaient beaux joueurs.

Ils ne cessèrent leur partie qu'aux premières clartés de l'aurore, lassés mais non rassasiés, et le chevalier de la Sphère se retira en sa chambrette, laissant la duchesse entre les mains de ses femmes, lesquelles ne s'aperçurent de rien, ou du moins firent semblant de n'avoir rien remarqué.

Le soir, la partie d'échecs recommença entre le chevalier et sa friande compagne, puis, comme la veille, il fut délaissé pour l'intéressant jeu d'amour que l'aube seule put interrompre.

Ces agréables parties durèrent autant que le voyage, et avec le même succès de part et d'autre, c'est-à-dire sans qu'aucun des deux joueurs pût parvenir à faire l'autre échec et mat.

Mais hélas! tout prend fin en ce bas monde! L'amoureux commerce de Périon et de la gente duchesse dut forcément cesser avec le voyage. Le navire qui les portait découvrit un matin le pays d'Autriche et entra dans le port, devant la grande cité, pour l'heure assiégée.

## CHAPITRE V

Comment les deux oncles de la belle duchesse d'Autriche, ayant menti à leur parole, Périon, pour les punir, usa d'une ruse qui remit la cité de Vienne entre les mains de sa maîtresse.

La belle duchesse d'Autriche fut reçue avec enthousiasme par ses sujets, ainsi que le chevalier qu'elle amenait avec elle.

Le jour même, sur l'avis de Périon, un ancien chevalier, nommé Briantes, fut envoyé vers Bortin et Alintes, les deux oncles en question, pour leur annoncer l'arrivée de leur nièce et du champion qu'elle entendait leur opposer.

Alintes et Bortin, apprenant cela, n'en firent que rire.

— L'ami, dirent-ils à Briantes, retournez vers votre maîtresse, et dites-lui que ce serait grande folie à nous d'aventurer nos vies pour hasarder ce que nous tenons pour sûr... Que si elle a pris beaucoup de peine pour trouver ce chevalier, son travail nous est plaisir, et sa peine est perdue!...

— Ah! seigneurs, répondit Briantes, vous ne serez pas loués des sages et des honnêtes, de rompre ainsi votre parole et de mentir ainsi à votre foi jurée!...

— Allez, bonhomme, reprit Bortin en congédiant le vieux chevalier; allez, bonhomme, et ne causez plus tant: ce sera sans profit pour vous!...

Briantes, triste au possible, s'en revint vers la jeune duchesse qui l'attendait impatiemment. Quand elle eut appris la réponse de ses oncles, elle fut désespérée. Heureusement que le chevalier de la Sphère était là pour la réconforter.

— Madame, lui dit-il, croyez bien que ces lâches paillards auront le loyer de leur impudence!... Pour ma part, je vous jure bien que je ne partirai pas d'ici avant que la ville ne vous soit rendue et les clefs remises entre les mains...

La jeune duchesse remercia chaudement Périon de cette assurance qui lui apportait tant de réconfort; et, à partir de ce moment, il ne cessa de songer aux moyens de venir à bout de son entreprise.

Voici quelle ruse il imagina, car, pour prendre la ville de force, il n'y fallait pas compter: elle était imprenable.

Périon manda auprès de lui tous les capitaines pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient attachés à la duchesse, si peu ou si beaucoup, en général et en particulier. Après les avoir bien écoutés tous, ainsi que les soldats, il leur dit:

— Mes amis, la lune tarde présentement, l'obscurité de la nuit est fort grande... Tenez-vous armés, et portez votre chemise blanche pardessus le harnois afin de vous entrereconnaître... Vous avez en ce camp, à ce que j'ai appris, un grand nombre d'échelles propres à l'assaut des murailles. Je partirai sur les neuf heures et trouverai moyen d'entrer seul dans la ville... Aussitôt que vous entendrez rumeur, laquelle sera provoquée par moi, ne manquez pas de venir aux portes et de vous en emparer, ce qui vous sera facile, puisque je donnerai d'un autre côté de la tablature à ceux qui sont chargés de les défendre... Surtout, soyez diligents!...

Cet avis, loué des uns et désapprouvé des autres, fut néanmoins exécuté avec obéissance.

Aussitôt l'heure venue, le chevalier de la Sphère prit ses armes et s'en alla au pied des fausses brayes.

— Qui va là? demanda la sentinelle.

— Ami, lui répondit Périon, allez dire au duc Bortin et à son frère Alintes, je vous prie, qu'il est nécessaire que je leur parle, pour chose qui leur importe grandement...

Ceux qui faisaient la ronde s'approchèrent alors. L'un d'eux se chargea de la commission, et, bientôt après, il revint et descendit une échelle pour que Périon pût monter.

— Car, dit-il, on n'ouvrira pas aujourd'hui les portes, et le duc désire vous entretenir au plus tôt...

— C'est bien, répondit Périon, j'obéis à son commandement.

Il monta donc l'échelle et entra dans la ville par le rempart, d'où quelques soldats, se détachant aussitôt, lui firent escorte jusqu'au palais où il trouva Alintes et Bortin.

Le chevalier de la Sphère débuta par une profonde révérence.

— L'ami, dit Bortin, ôtez votre heaume et parlez-nous en toute sûreté.

— Seigneurs, répondit le chevalier de la Sphère, j'ôterai mon armet quand il vous plaira, pourvu que vous soyez tous deux seuls, car je n'entends pas être connu d'autres que de vous...

— Soit! répondit Alintes.

Lors, ils commandèrent à tous ceux qui étaient là de se retirer et de fermer la porte en sortant.

Les deux ducs n'avaient pas le moindre soupçon des intentions du chevalier de la Sphère. Quand ils furent seuls avec lui, ils lui dirent :

— Or, maintenant que nous voilà seuls tous les trois, vous pouvez parler à votre aise, l'ami... Par ainsi, débarrassez-vous de votre heaume.

— Il ne m'embarrasse pas, au contraire, traîtres que vous êtes ! répondit Périon en se précipitant l'épée à la main sur Bortin, et en lui fendant la tête jusqu'aux épaules.

Il allait en faire autant à Alintes. Mais celui-ci, auquel la peur donnait des ailes, avait déjà ouvert la porte et il dévalait les dégrés en criant :

— Alarme ! Alarme ! On tue votre seigneur !

Le chevalier de la Sphère ne jugea pas à propos de le poursuivre. Il resta dans la chambre pour en garder l'entrée, et, pour augmenter encore le tumulte qui commençait à se faire, il cria lui-même par les fenêtres, afin d'émouvoir les gens de la cité et de retirer les soldats des murailles.

La rumeur gagna partout en effet. On accourut en foule vers le palais, dans l'espérance de prendre le meurtrier et de le tailler en pièces. Mais la porte était étroite, et forte était la muraille. Tout le monde voulait entrer à la fois, pour venger Bortin, ce qui permit à Périon d'abattre une douzaine des plus imprudents, sans avoir reçu seulement une égratignure.

Cependant l'émeute se renforçait de plus en plus, et, de plus en plus aussi, devenait menaçante. Les uns accouraient avec de lourds marteaux pour abattre le palais, et ensevelir Périon sous les décombres ; les autres accouraient avec d'énormes bouchons de paille pour incendier la maison et y enfumer le chevalier de la Sphère comme un renard. Ceux-là même qui faisaient la ronde sur les remparts, supposant que les ennemis pouvaient avoir forcé quelque endroit des murailles, abandonnèrent leur guet et vinrent se ranger en bataille sur le marché...

Pendant ce temps, les sujets de la duchesse d'Autriche, fidèles au rôle que leur avait tracé Périon, dressaient sans empêchement leurs échelles, escaladaient les murs, descendaient dans la ville, en brisaient les portes pour permettre au reste de l'armée d'y passer, et, cela fait, se mettaient à tuer et à foudroyer tout ce qui leur faisait résistance.

La panique fut considérable, comme bien on pense. Périon put alors quitter la chambre où on l'avait assiégé jusque-là, et se mêler aux troupes de la duchesse.

Alintes était parmi les fuyards. Mais, reconnu au détour d'une rue, il fut aussitôt signalé à la vengeance des assiégeants, qui se gardèrent bien de lui faire le moindre quartier.

## CHAPITRE VI

Comment, après avoir remis la cité de Vienne entre les mains de la gente duchesse d'Autriche, le chevalier de la Sphère jugea prudent de s'enfuir secrètement.



Vienne était reprise. Les troupes de la belle duchesse d'Autriche étaient victorieuses. Le sang coula abondamment, certes, à cause du désordre inséparable d'une pareille surprise dans un pareil moment, c'est-à-dire en pleine obscurité.

Ce conflit eût pu être plus cruel encore, si le chevalier de la Sphère, par humanité, n'eût commandé qu'on cessât la tuerie, qu'on épargnât ceux des soldats qui tenaient encore pour Alintes et pour Bortin, et qu'on prît tous les citoyens à merci.

La jeune et belle duchesse apprit vitement cette bonne nouvelle, et elle arriva plus vitement encore pour recevoir les serments de fidélité des habitants de la cité reconquise, et aussi pour féliciter son vaillant amant de son esprit et de son courage.

Il était grand jour lorsqu'elle entra dans Vienne. Après les premiers baise-mains d'usage, elle s'enquit du chevalier de la Sphère, et on lui répondit qu'il était occupé à faire éteindre l'incendie du palais.

On se rappelle que, dans les premiers moments du désordre provoqué par le meurtre de Bortin, les défenseurs de ce duc étaient accourus avec des marteaux et avec des torches pour enfoncer les portes de la chambre où se tenait Périon, et, en cas de résistance, pour l'enfumer là comme un renard dans son terrier. C'est ainsi qu'un commencement d'incendie s'était déclaré dans cette partie du palais ; puis, de là, le feu s'était communiqué rapidement aux autres parties du monument qu'il menaçait de réduire en cendres en très peu de temps.

Grâce aux efforts de la foule, encouragée par l'exemple et l'activité du chevalier de la Sphère, le feu fut circonscrit dans de raisonnables limites : On lui donna une proie à dévorer pour qu'il n'en dévorât pas de lui-même une plus grande. Quand la duchesse d'Autriche fut entrée dans la cité, l'incendie n'avait plus de menaces graves, la moitié seule du palais était consumée, mais on n'avait plus à craindre pour le reste de la ville.

La duchesse fut de plus en plus heureuse d'apprendre tout cela. On vint lui dire qu'un certain nombre de partisans des ducs Bortin et Alintes s'étaient réfugiés dans une forteresse voisine du palais, et qu'ils demandaient à parlementer, assurés qu'ils étaient de la miséricorde de leur dame et princesse légitime.

Celle-ci leur fit grâce, comme à tous autres rebelles. Son contentement était trop grand pour qu'elle songeât à user de rancune contre ceux qui

avaient été ses ennemis volontaires ou involontaires.

Avant midi, tout était fini, l'ordre était rétabli, la tranquillité avait reparu dans tous les cœurs. Les soldats avaient quitté la ville, les citoyens étaient rentrés dans leurs maisons, il n'y avait rien de changé, sinon qu'il y avait pour gouverner une jeune et belle duchesse au lieu de deux vieux et vilains ducs. On avait crié : « Vive Bortin et Alintes !... » On en fut quitte pour crier : « Vive la duchesse d'Autriche ! » Et les affaires reprirent leur cours, ni plus ni moins qu'auparavant.

Cet heureux résultat était dû au chevalier de la Sphère, la duchesse ne l'oubliait pas. Aussi, chaque jour, ou plutôt chaque nuit, elle festoyait plus amplement celui dont elle avait reçu tant de bien et tant de plaisir tout ensemble. Et elle avait à cela un double intérêt, Périon étant un aussi vaillant compagnon d'amour que de bataille.

Elle songea à le retenir, à le fixer auprès d'elle, et, pour cela faire, elle employa tous les moyens en son pouvoir.

Il y en avait un qui réussissait toujours et qui eût réussi de la même façon pendant de longues années ; je veux parler des parties d'échecs prolongées fort avant dans la nuit, et remplacées par des parties d'amour prolongées jusqu'au jour. Périon ne se lassait pas de jouer, et la jeune duchesse encore moins. Tous deux avaient l'ardeur, l'insatiabilité de leurs jeunes années, et leur beauté mutuelle était un condiment de plus destiné à aviver cette ardeur et à aiguillonner leur appétit.

Périon ne voyait rien au-delà de cette savoureuse félicité qui l'emparadisait chaque soir dans les bras de la belle duchesse d'Autriche. Il oubliait tout volontiers, et il eût ainsi oublié jusqu'au jour de sa mort, probablement, si le souvenir de la princesse Gricilerie n'était venu traverser son esprit et son cœur, comme un reproche aigu.

Il se réveilla alors comme en sursaut. Sa loyauté naturelle lui fit comprendre qu'il avait pris ailleurs des engagements de cœur qu'il devait tenir, sous peine de forfaire à la foi jurée : il résolut de partir.

Certes, cette résolution lui coûta ! Jamais la jeune duchesse n'avait été plus belle, plus avenante, plus amoureuse. La veille même du jour où ce ressouvenir de Gricilerie avait traversé l'esprit de Périon, sa séduisante maîtresse lui avait proposé d'unir publiquement leurs deux existences, unies secrètement, et de le faire proclamer duc d'Autriche, ce qui était un honneur fort enviable.

Hélas ! malgré ces avantages, malgré surtout la béatitude qu'il goûtait à son aise auprès de sa belle maîtresse, Périon comprit que son devoir l'appelait ailleurs. Il résolut donc, quoique à regret, de s'éloigner pour toujours.

En conséquence, un soir, comme elle et lui se trouvaient seuls, après un souper délicat qu'ils avaient fait ensemble, il lui dit, non sans émotion :

— Ma belle amie, je vais vous prier de m'accorder congé de vous quitter...

— Me quitter?... s'écria la jeune duchesse en pâlissant.

— Pour quelque temps seulement, se hâta d'ajouter Périon.

— Et pourquoi cela, grand Dieu?... Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour que cette abominable pensée vous soit venue? Êtes-vous donc lassé de mon amour?... Ai-je vieilli?... suis-je devenue laide sans m'en apercevoir?...

— Vous êtes toujours aussi jeune et aussi belle qu'hier, répondit Périon, un peu embarrassé. Mais je m'étais engagé, le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir à la cour de l'empereur de Trébisonde, je m'étais engagé à aller à la quête d'un ami cher... Je dois tenir ma parole...

— Je ne veux pas que vous me quittiez! s'écria la jeune duchesse avec un geste de délicieuse austérité. Je ne veux pas, répéta-t-elle en jetant son bras blanc autour du cou de son amant et en l'attirant amoureusement sur sa poitrine nue et bondissante.

Périon allait répliquer. La bouche de sa compagne se colla sur la sienne et l'empêcha de parler.

Cette nuit-là, Périon ne put partir.

Mais il fallait qu'il partît. La duchesse ne lui donnait pas congé, il le prit.

Le lendemain, à la nuit tombante, un cheval tout harnaché l'attendait hors des murs de la cité. Périon sortit secrètement du palais sans être aperçu de personne, alla vers l'endroit où se trouvait son cheval, monta dessus, l'éperonna et s'éloigna rapidement de Vienne.

Quand la duchesse sut la cruelle vérité, elle faillit en mourir de douleur. Elle s'arracha quelques brins de ses beaux cheveux, elle meurtrit légèrement ses beaux seins blancs et pleura toutes les larmes de sa tête.

Une seule chose parvint à la réconforter, cependant. Elle était enceinte!

— Hélas! murmura-t-elle avec une douce mélancolie, puisque j'ai perdu le père, je le retrouverai dans son fils, qui sera désormais mon unique joie et mon unique consolation.

Et de fait, au bout de neuf mois, l'intéressante duchesse d'Autriche accoucha d'un beau garçon qui ressemblait à s'y méprendre à Périon, et qu'elle nomma Fonelus. Il fut depuis un des meilleurs chevaliers de la terre.

## CHAPITRE VII

Comment, après maintes aventures, le chevalier de la Vraie Croix rencontra le chevalier de la Sphère, avec lequel il eut combat, ni l'un ni l'autre ne s'étant reconnus.

Durant une année, Lisvart avait erré çà et là, combattant et combattu, rencontrant chevaliers discourtois et géants félons, et sortant presque toujours vainqueur des luttes entreprises.

Durant toute cette année, jamais on ne l'avait vu rire, jamais on ne l'avait vu faire même semblant de s'égayer de ce dont les autres se gaudis-

aient le plus volontiers. Il songeait toujours et sans cesse à sa mie Onolorie, se nourrissant obstinément la cervelle et le cœur de cette viande creuse, et résolu de ne jamais se faire connaître à quiconque jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il appelait parfois de tous ses vœux.

Or, la renommée avait déjà proclamé en tous lieux sa prouesse et son mépris de la mort, sans qu'il songeât à en tirer gloire ou profit.

Il s'était égaré un soir dans une forêt fort épaisse. Ne pouvant faire autrement, il s'était résigné à passer sa nuit dans un taillis, à quelques pas d'une source dont il entendait distinctement le murmure sourd dans le silence général. Il ôta son heaume, but un peu d'eau et se coucha sur l'herbe pour y prendre repos.

Malgré sa fatigue du jour, il ne put dormir, tant il était préoccupé du souvenir de sa mie.

Comme il rêvassait à Onolorie, il entendit bientôt un hennissement de cheval, et, quelques minutes après, grâce à la blonde clarté de la lune, il aperçut un chevalier armé de toutes pièces, lequel mit pied à terre sur le bord de la source, ôta le frein de son cheval pour lui donner la liberté de paître, puis s'assit sur l'herbe où, tout comme Lisvart, il se mit à rêvasser et à soupirer.

— O amour! amour! murmura-t-il, vous m'avez mis en si haut lieu de félicité et de jouissance, que je puis bien m'estimer le plus heureux chevalier de la terre, le plus heureux parce que le mieux aimé de la plus belle princesse de la terre!... O madame, souvenez-vous de votre serviteur qui, nuit et jour, n'a plaisir qu'à louer vos merveilleuses perfections!...

— Par mon chef murmura le chevalier Solitaire entre ses dents, voilà contre madame Onolorie un blasphème que je ne saurais endurer plus longtemps!... Mais, ajouta-t-il, peut-être est-ce d'elle-même qu'il parle!... Peut-être en est-il aimé!... En tous cas, il ne peut l'aimer de la même façon et de la même force que moi!... En tout cas aussi, il n'a pas le droit de s'en vanter tout haut, ainsi qu'il le fait... Par ainsi, je vais lui apprendre à modérer son enthousiasme et à mettre un frein à sa folie amoureuse...

Lors, Lisvart reprit son armet, le remit sur sa tête et s'avança dans la direction du chevalier inconnu.

— Qui va là?... demanda ce dernier.

— Je suis, répondit Lisvart, un chevalier qui veut savoir de vous le nom de celle que vous aimez et qui n'a pas sa pareille, à ce que vous prétendez du moins...

— Et quel profit en aurez-vous, lorsque vous le saurez?... demanda l'autre.

— Un profit qui vous tournera à dommage, parce que je n'endurerai jamais qu'on fasse cette injure à ma dame, répondit le chevalier Solitaire.

— Comment! reprit l'inconnu, vous avez donc la prétention de placer votre amie au rang de celle que, ni vous ni elle, ne seriez digne de servir?... C'est là de l'outrecuidance, et je vois qu'il faut que je vous apprenne la modestie et la sagesse!...

Ils s'entrecoururent sus tous les deux, à la lueur des étoiles, et ils se traitèrent si âprement, et en si peu d'espace, que leurs écus et leurs haubers en furent décloués et rompus. Néanmoins ils se maintinrent assez bien l'un l'autre, tellement qu'ils furent près de deux heures sans reprendre haleine et sans pouvoir se dire lequel des deux était le meilleur ou le pire.

Cela donna quelque ébahissement au chevalier Solitaire, qui n'avait de sa vie trouvé champion si brusque et si adroit, bien qu'il eût eu maintes et maintes fois affaire à géants redoutables. Aussi résolut-il de tenter fortune par un autre moyen.

Il laissa pendre son épée à une chaînette qu'il avait au poing, et, saisissant son ennemi bras à bras, il fit son effort pour le ruer par terre. Mais il trouva chaussure à son pied et malice à son aune.

A cette cause, ils reprirent derechef leurs épées, et un nouveau combat recommença, quoique l'un et l'autre fussent si gravement blessés qu'ils ne pensaient pas pouvoir aller bien loin sans tomber morts.

Aucun d'eux ne montrait un seul point de couardise. Tout au contraire, le courage leur croissait de plus en plus, au fur et à mesure que s'éteignaient leurs forces et que s'écoulait leur sang.

— Chevalier, cria Lisvart, je crois qu'à cette heure vous allez payer la menterie que vous avez faite à l'endroit de ma dame!...

Le chevalier inconnu fut si dépité de cette menace, qu'il en haussa son épée et en donna un tel coup au chevalier Solitaire, que, le voulût-il ou non, ce dernier fut obligé de ployer les genoux et de laisser tomber sa propre épée. Mais, se relevant aussitôt avec une agilité surprenante, Lisvart se lança au collet de son ennemi et lui cria :

— Maintenant finiront votre gloire et votre vie tout ensemble!...

Pendant les dernières convulsions de ce combat, le jour était venu. Lisvart, en essayant de mettre à exécution la menace de mort qu'il venait de proférer, aperçut une sphère peinte sur l'écu de son adversaire. Il reconnut alors qu'il venait de s'escrimer contre son oncle, et que, deux secondes encore, il allait lui percer la gorge d'outre en outre.

— Ah! perverse fortune!... s'écria-t-il en jetant au loin son épée. Ah! misérable fortune! comme en toutes choses tu m'es contraire!...

Lors, se mettant vitement et respectueusement à genoux, il ôta son heaume et dit à Périon :

— Mon oncle, pardonnez-moi, je vous en prie!... Certes, j'aurais dû vous reconnaître à votre prouesse et ne pas m'aventurer, ainsi que je l'ai fait, bien que j'en aie été châtié assez pour m'en souvenir toute ma vie, car je me sens blessé à mort...

Périon, tout ébahi de retrouver si vite et si étrangement celui pour lequel il s'était mis en quête, n'avait rien répondu de prime abord. Il s'était contenté de pleurer de joie.

— Ma foi, beau neveu, lui dit-il en l'embrassant, je dois convenir que le jour est arrivé fort à propos pour moi..... Car si vous ne m'aviez pas reconnu, ma dernière heure sonnait...

Comme ils en étaient en ces termes, survint la bonne demoiselle Alquife, laquelle cheminait elle-même depuis un long temps, par monts et par vaux, à la recherche du jeune et mélancolique Lisvart.

En apercevant les deux compagnons s'embras-

sant, désarmés, le heaume enlevé, mais tout sanglants, et rougissant de minute en minute la place où ils se tenaient, elle s'écria :

— Sainte-Marie, aidez-moi !... Quelle aventure est celle-ci ?... Les deux meilleurs chevaliers du monde, et les plus grands amis, s'entre-rencontrant par le péril de leur vie !...

Alquife, s'apercevant qu'ils chancelaient tous deux, autant sous le poids de leur émotion que sous le poids de leur douleur physique, descendit vitement de cheval, s'en vint près d'eux, les salua et chercha un moyen d'étancher leurs plaies, qui coulaient comme fontaines.

Ce moyen fut de déchirer sa capeline et d'en faire autant de bandes et de compresses qu'elle put, avec quoi leurs blessures furent provisoirement bridées. Puis, ce premier pansement opéré, elle les aida l'un et l'autre à remonter à cheval, et elle les conduisit ensuite dans un château voisin, où elle avait précédemment reçu l'hospitalité, et dont le seigneur leur fit gracieux accueil, une fois qu'ils lui eurent raconté leur aventure.

## CHAPITRE VIII

Comment Lisvart et Périon, une fois guéris, reprirent le chemin de Trébisonde, et comment Alquife alla annoncer leur arrivée aux deux jeunes princesses.



Grâce aux soins et à la science de la femme de leur hôte, Lisvart et Périon furent bientôt en état de reprendre le cours de leur voyage.

Lisvart voulait s'enfoncer dans les forêts pour y vivre en loup, loin des hommes et des femmes. Mais son oncle et Alquife l'en dissuadèrent en lui faisant comprendre ce qui l'attendait à la cour de l'empereur de Trébisonde.

— Vous y trouverez bien des changements, lui dit la bonne demoiselle. L'empereur a marié Griliane avec le roi de la Breigne, qu'ont accompagné, à cette occasion, Florestan, Parmenir et autres..... Quant aux belles princesses Gricilerie et Onolorie, si la première n'a pas changé de manière de voir à l'endroit de quelqu'un que je connais, sa sœur, au contraire, a modifié de beaucoup ses sentiments... Est-ce un bien ? est-ce un mal ?... Ce sera à vous d'apprécier, chevalier de la Vraie Croix...

Lisvart rougit et détourna la tête. Il en savait assez pour vouloir désirer le retour prochain à Trébisonde.

Leur partement ainsi arrêté, ils remercièrent leur hôte des bons traitements qu'ils avaient reçus de lui et de sa femme, et reprirent leur chemin pour aller retrouver la barque du chevalier Solitaire, qui, de ce moment, reprit son nom de chevalier de la Vraie Croix.

Quelque temps après, les vents étant favorable, nos voyageurs arrivèrent à deux milles de Trébisonde. Mais, avant que de prendre terre, Périon et Lisvart tirèrent Alquife en particulier, et lui demandèrent ce qu'ils avaient à faire.

— Seigneurs, leur répondit-elle, il me semble que, pour le mieux, j'aille faire part de votre arrivée aux princesses Onolorie et Gricilerie..... Selon ce qu'elles vous manderont, vous vous gouvernerez à l'avenir.

Les deux chevaliers y consentirent.

Lors, Alquif entra dans une petite nauf et alla aborder, peu après, au port même de Trébisonde, où la première personne qui la vit fut Brideine, laquelle, sans lui parler, courut vitement au palais pour avertir les deux princesses.

Ces dernières étaient pour lors à la chapelle avec l'impératrice, ce qui n'empêcha nullement Brideine de s'approcher d'elles pour leur communiquer cette nouvelle.

Certes, jamais timide bergère trouvant un serpent dans un buisson n'eut le cœur plus émotionné, plus tremblant, plus angoisseux que ne fut celui d'Onolorie et de Gricilerie en apprenant le retour des deux chevaliers. Cela les tint si fort, même, que, contrairement à leur habitude et à leur devoir, elles laissèrent l'impératrice prier toute seule, et s'en allèrent au devant d'Alquife, les joues empourprées par le désir.

Gricilerie, plus hardie que sa sœur, interrogea Alquife, qui lui répondit :

— Très bonne madame, votre chevalier et le sien sont là-bas, attendant votre commandement...

A cette parole. Onolorie fut prise d'une joie inaccoutumée, et elle se trouva en une telle perplexité, qu'elle faillit tomber de son haut. Heureusement que Gricilerie se trouvait là : elle étendit le bras et retint sa sœur, en lui disant tout bas :

— Contenez-vous, ma chère sœur, je vous en supplie, par respect pour vous et pour moi... Votre attitude pourrait tourner en conséquence, si elle était remarquée...

— Ah ! ma sœur, répondit Onolorie, si vous saviez l'injure que j'ai faite à celui qui a tant souffert par mon occasion !

— Madame, dit Alquife, le bon accueil que vous lui ferez effacera tout ce passé, si bien qu'il ne s'en souviendra pas... Mais, je vous prie, que dois-je leur mander à l'un et à l'autre de votre part ?...

— Il est besoin, répondit Gricilerie, que l'empereur notre père sache lui-même leur retour, car il ne manquera pas de les envoyer prier de venir vers lui aussitôt... Toutefois, dites à Périon qu'il amène demain soir son neveu à la fenêtre du jardin, où nous les attendrons, ma sœur et moi. Quand il seront là, et nous aussi, nous deviserons ensemble des choses passées et des choses à venir...

Comme Gricilerie achevait ces mots, on la vint avertir que l'impératrice allait sortir de l'église, car vêpres étaient parachevées. Lors, les deux princesses quittèrent Alquife, qui, avant d'aller rejoin-

de Lisvart et Périon, jugea à propos d'aller les annoncer au vieil empereur de Trébisonde.

## CHAPITRE IX

Comment Lisvart et Périon furent accueillis de l'empereur de Trébisonde et des dames de sa cour.

Lisvart et Périon dormirent très mal cette nuit-là, à cause des promesses de la nuit suivante qui les tinrent en éveil d'une assez agréable façon.

Le lendemain donc, il se rendirent au palais, et se rencontrèrent avec le vieil empereur de Trébisonde qui venait précisément au-devant d'eux, accompagné du roi de la Breigne, du duc Alafonte, du duc d'Ortilense et de maints autres princes et chevaliers.

Grande fut la bienvenue et le bon accueil qui furent faits aux deux chevaliers. Ceux-ci s'apprêtaient à baiser les mains de l'empereur; mais lui, les empêchant, les accola, la larme à l'œil, tant il était heureux de les voir de retour. Puis il les conduisit au palais, où déjà l'impératrice, avertie, se tenait sur le seuil avec ses dames, pour les recevoir.

— Madame, lui dit l'empereur, je vous amène ces deux gentilshommes qui ont autrefois rompu nos prisons, comme vous savez... Je les laisse en votre garde, et pour plus grande sûreté, nos filles en seront chargées...

Quand les deux chevaliers eurent fait révérence à l'impératrice et aux dames, ils se mirent à deviser de choses et d'autres.

Gricilerie et Onolorie, qui, depuis qu'ils étaient là, avaient mué cent fois de couleur, passant du blanc au rouge avec une promptitude sans exemple, Onolorie et Gricilerie, donc, se rapprochèrent tout-à-fait d'eux, et cette dernière se hasarda à dire à Périon :

— Je croyais, seigneur, qu'en votre qualité de mon chevalier, j'avais quelque autorité sur vous... Mais vous m'avez bien prouvé le contraire... Car, lorsque vous avez quitté cette cour pour aller en Autriche, vous ne deviez quasi pas séjourner, et cependant il y a longtemps que vous êtes absent!...

— Madame, répondit Périon un peu confus, car il savait où le bât le blessait; madame, la vie d'un chevalier errant est mêlée d'aventures qui ne lui permettent pas toujours de revenir à heure fixe... Par ainsi, je vous supplie de m'excuser...

— Le seigneur Lisvart, dit à son tour Onolorie, n'oserait pas répondre ainsi de lui-même, je crois... Car il sait combien il a déjà failli...

— Madame, répondit Lisvart, à mal fait ne gît qu'amende... Je sais bien que j'avais intention d'accompagner l'empereur au partir de Constantinople, mais Dieu sait qui m'en détourna...

Tous ces propos étaient tenus entre eux si couvertement, que, pour déguiser leurs pensées, ils parlaient par moments contre leur propre conscience. L'impératrice et l'empereur étaient si près de leurs filles, qu'elles n'eussent su dire une parole qui n'eût été entendue...

Vint le dîner, qui fut somptueux, en l'honneur des deux nouveaux débarqués, lesquels, tout le temps qu'il dura, furent distraits par la pensée du rendez-vous qu'ils avaient obtenu.

## CHAPITRE X

Comment Lisvart et Périon se rendirent dans le verger, devant la fenêtre treillissée des princesses, et ce qui en résulta.



Le soir, à l'heure fixée, pendant que presque tout le monde dormait dans le palais et aux alentours, Périon et Lisvart quittèrent secrètement leur logis et s'en vinrent franchir la muraille qui les séparait du jardin. Une fois dans le jardin, ils s'orientèrent aisément, et s'approchèrent des fenêtres auxquelles Périon avait déjà goûté de célestes jouissances en picorant les lèvres de sa mie et en se laissant becqueter les siennes par elle-même.

Comme ils arrivaient tout contre, ils entendirent comme un gazouillement d'oiselles sous des ramures : c'étaient les deux princesses qui se parlaient tout bas.

Alors Périon gratta légèrement le long du bois, pour les avertir de leur présence.

Gricilerie se présenta aussitôt, et, à travers les mailles assez espacées de la grille, leur donna à chacun un baiser qui fit surtout tressaillir Périon, auquel elle dit en souriant :

— Je vous fais ce bon accueil, à cause du compagnon que vous m'avez amené, et que je veux prier d'oublier le mal que ma sœur lui a fait involontairement et dont elle se repent beaucoup à cette heure... Onolorie vous supplie, chevalier, ajouta Gricilerie en s'adressant à Lisvart, de lui pardonner... Ce faisant, elle viendra vous parler céans... Sinon, elle n'osera jamais se trouver en votre présence.

— Madame, répondit Lisvart, elle sait que je suis son humble serviteur et son esclave obéissant. C'est à elle de me commander tout ce qu'elle voudra, et non pas de me demander pardon, à moi qui l'ai offensée.

— Chevalier, reprit Gricilerie, prenez le cas que vous criez merci à qui vous a courroucé, et que vous portez la pénitence du mal d'autrui... Je sais bien comment les choses vont, et que ma sœur a failli vous faire injustement mourir... Toutefois, oubliez le fruit amer ; il vient d'une tant douce racine!...

— Ah! madame, répondit Lisvart, pour Dieu, ne parlez jamais tel langage... C'est moi qui suis cause de tout!... C'est moi qui ai fait le mal... C'est moi qui l'ai offensée! C'est moi qui vous supplie de faire mon accord avec elle!...

— A ce que je vois, dit Gricilerie, il sera aisé à vous accorder... Or, attendez un peu et vous en aurez des nouvelles...

Gricilerie disparut un instant pour reparaître avec Onolorie, laquelle, pour mieux complaire à son ami, s'était étudiée à se parer, à se faire plus séduisante encore. Et par là, je n'entends pas parler d'accoutrements semblables à ceux que les hautes et nobles dames comme elles portaient aux festins et aux assemblées. Non! Onolorie avait seulement un mantelet de taffetas cramoisi, à cause de la chaleur, qui était grande. Sur sa jolie tête, elle avait un petit voile de crêpe, voletant au moindre vent. Cela lui donnait si bonne grâce, qu'elle semblait ainsi avoir en elle plus de divinité qu'auparavant.

Comme elle s'approchait de la fenêtre, Gricilerie dit à Lisvart :

— Trouvez-vous que ma sœur soit digne de pardon et qu'elle mérite que vous lui rendiez bien pour mal?...

Le chevalier de la Vraie Croix mit incontinent le genou en terre et baisa les mains de sa mie le plus doucement du monde. Mais, au même instant, Onolorie, sans proférer une seule parole, l'attira vers elle, joignit sa bouche à la sienne, et leurs lèvres en demeurèrent si bien collées que, pendant un long espace, ni l'un ni l'autre n'eurent quasi moyen de respirer...

Au bout de quelques minutes de cette béatitude, avant-courière d'une plus grande, Lisvart murmura :

— Madame, la grâce que vous me faites là est telle, que si toutes les vertus qui se trouvent éparpillées entre les meilleurs chevaliers se trouvaient réunies en moi seul, je n'oserais pas encore me réputer digne de si haute faveur... Je ne sais vous dire autre chose sinon que je ne suis né que pour vous servir, obéir et complaire, vous jurant par vous-même que si quelque chose de moi a pu vous offenser dans le passé, ç'a été contre le gré de mon cœur...

— Ah! mon doux ami, répondit Onolorie, je ne sais vraiment où j'avais l'esprit quand je vous envoyai par mon écuyer la vilaine lettre qui vous a causé tant de chagrins!... Ah! si vous saviez combien de fois j'en ai maudit l'heure!... Combien de fois je m'en suis mordu les doigts!... Combien de fois je m'en suis voulu du mal à moi-même!... Le repentir en arriva trop tard; en tout cas, il m'a appris à être désormais moins facile au soupçon, moins légère, plus sage... Car j'ai tant souffert, mon doux ami, que je puis témoigner par épreuve qu'il n'est pas vrai que l'on meure pour trop aimer... Si l'on mourait de trop aimer, il y a longtemps déjà que je serais pourrie en terre, ayant demeuré l'espace d'un an et plus sans que l'œil me soit séché, sans que mon cœur ait passé une minute sans soupirer et plaindre la faute que j'avais commise à votre égard, laquelle je vous supplie d'oublier et de me pardonner du meilleur de votre âme...

Tout en disant cela, les larmes lui tombaient des yeux, ce qui mit Lisvart en telle peine qu'il pensa en trépasser. Néanmoins, reprenant courage, il dit à Onolorie :

— Madame, vous me faites tort, et je ne sais vraiment comment ni pourquoi vous vous plaisez à vous mettre ainsi en peine, en ma présence, d'une chose où, sauf votre grâce, il n'y a propos, car c'est bien moi qui ai failli et vous ai autorisée à la jalousie, en montrant à Gradasilée plus de privauté que je ne devais... Par ainsi, laissons ce propos, s'il vous plaît, et permettez-moi seulement de baiser ce que le vent, pour me porter plus de faveur, m'a présentement voulu faire voir. —

Lisvart disait cela parce que, pendant que la belle princesse Onolorie se lamentait ainsi, son manteau de taffetas cramoisi s'était entr'ouvert, et l'amoureux chevalier avait pu juger, à travers la transparence de sa blanche chemise de fin lin, de la rondeur provocante et de la perfection divine de sa jeune gorge.

Cela l'échauffa tellement, cela lui mit si bien l'eau à la bouche, que, sans idée de licence cependant, il étendit le bras droit et plaça sa main frémissante sur cette chair d'albâtre, frémissante aussi.

Onolorie le repoussa un peu, si peu, que sa main chercheuse ne fit que se déplacer et aller d'une rose à l'autre rose.

Pendant ce temps, Périon et Gricilerie s'occupaient du lieu et des moyens qu'ils pourraient imaginer pour se voir plus intimement, sans grille et sans empêchement d'aucune sorte; et tout en cherchant ces moyens-là, ils n'en perdaient pas pour cela une bouchée de leur amoureux déduit, se becquetant du bout des lèvres avec une onction, une lenteur qui prouvaient éloquemment l'intérêt qu'ils prenaient tous deux à cette occupation. Leurs mains se liaient comme leurs lèvres, et ne voulaient pas se séparer. La seule chose dont ils se plaignirent, ce fut de la venue du jour, qui se manifesta plus clair et plus tôt qu'ils n'eussent voulu.

Ils furent donc, tous quatre, contraints de se quitter; mais, avant de le faire, Lisvart, qui s'apercevait qu'en somme il n'avait reçu que la menue monnaie de son amour et qui voulait recevoir le tout, Lisvart dit à Onolorie :

— Madame, je vous supplie de ne pas trouver mal si je prends à cette heure la hardiesse de vous déclarer ce que mon cœur vous a tenu secret jusqu'à présent... Amour, qui commande aux dieux et aux hommes, me fait peut-être abuser de la privauté que vous avez bien voulu me laisser prendre sur votre personne, la plus belle qui soit au monde... Mais je n'y tiens plus!... Je me sens mourir à petit feu sur le gril du désir... Je vous supplie donc, mon cher bien, ma seule espérance, de m'accorder la vie en m'accordant la possession de votre divin corps, après m'avoir accordé celle de votre précieux cœur... Si vous n'avez pitié de moi, madame, je suis perdu!...

Lisvart prononçait ces paroles avec de grosses larmes dans les yeux. Onolorie, assez ébahie, lui répondit :

— Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour ainsi vous plaindre?... Croyez-vous donc que je pourrais jamais vous refuser chose que vous me demanderiez, pourvu toutefois qu'il n'y eût pas d'atteinte à mon honneur!...

— Madame, reprit Lisvart, votre honneur m'est autant en recommandation que ma propre vie.... Ce dont je vous supplie à cette heure, c'est qu'après m'avoir accepté pour ami, vous consentiez en outre à m'accepter pour mari... Vous savez la maison dont je suis... En me faisant cette faveur, vous m'obligerez de plus en plus à vous honorer, aimer et servir...

— Oui, mais, mon doux ami, comment le pourrai-je faire sans le vouloir de l'empereur? demanda naïvement Onolorie.

— Madame, répondit Lisvart, votre consentement suffira!... Si vous trouvez bon ce que je vous propose, madame Gricilérie votre sœur ne voudra pas traiter moins gracieusement mon oncle Périon, vu l'amitié qu'ils ont ensemble.

— En bonne foi, reprit Onolorie, si elle est de cet avis, je suivrai son opinion...

— Pour Dieu, madame, reprit Lisvart, sachons-le, s'il vous plaît, tout présentement.

Lisvart avait la bouche fraîche : il lui causait amour avec une telle facilité et une telle abondance, qu'il disait mieux à l'improviste, ainsi, que s'il eût toute sa vie étudié sa leçon.

Gricilerie, consultée, se laissa convaincre, et si bien qu'il fut convenu que, la nuit suivante, les grilles seraient supprimées, c'est-à-dire que les deux princesses descendraient au verger, et qu'alors ils exécuteraient tous quatre effectivement ce à quoi la bouche et le cœur donnaient consentement.

Les coqs du voisinage annoncèrent pour la seconde fois la venue du jour. Les deux amoureux chevaliers prirent, à leur grand regret, congé de leurs dames aimées, et s'en retournèrent dans leur chambre sans être aperçus.

## CHAPITRE XI

Comment Lisvart et Périon, à leur second rendez-vous avec les deux princesses de Trébisonde, goûtèrent la plus parfaite des félicités humaines.

Périon et Lisvart dormirent à poings fermés jusque vers les dix heures, où l'on vint les avertir que l'empereur de Trébisonde était à la messe. Ils l'allèrent trouver.

Tout le reste du jour se passa à baller et à deviser de choses plus ou moins intéressantes. Lisvart et Périon étaient sur les charbons ardents de l'impatience. Pour eux, la journée s'écoulait avec une lenteur désespérante.

La nuit vint enfin! Chacun se retira pour dormir. Seuls, le chevalier de la Sphère et le chevalier de la Vraie-Croix, qui avaient la puce à l'oreille, ne se couchèrent point. Ils attendirent impatiemment l'heure promise pour l'exécution de leur entreprise, et quand le sablier eût marqué cette heure-là, c'est-à-dire vers la mi-nuit, ils partirent de leur logis et s'en vinrent au jardin du palais.

Les deux princesses y étaient déjà depuis quelques instants. Et, en attendant leurs amis, elles s'étaient réfugiées à l'abri d'une coudraie très feuillue.

Le rossignol triomphait à dégoiser son ramage. Le temps était gracieux et serein, et la lune était un peu trouble, comme si elle eût été la complice de nos quatre amoureux, et qu'elle eût voulu les favoriser en ne les éclairant pas trop violemment.

Lisvart et Périon marchaient pas à pas, avec d'extrêmes précautions, pour n'être pas reconnus et trahis. Gricilerie, qui avait l'œil au guet, les aperçut, et, comme ils passaient devant la coudraie où elle était cachée avec Onolorie, toutes deux sortirent précipitamment de leur cachette, et s'en allèrent les surprendre par derrière, en leur disant de leurs voix argentines :

— Demeurez, chevaliers!... vous êtes nos prisonniers!...

Périon et Lisvart mirent les genoux en terre et baisèrent dévotement les belles mains de leurs belles maîtresses.

Mais elles, plus hardies ou forcées d'amour, leur tendirent spontanément les bras, les accolèrent et les baisèrent le plus savoureusement du monde.

Périon se retira avec Gricilerie, laissant Lisvart, lequel, tenant toujours Onolorie tendrement embrassée, murmura bouche à bouche avec elle :

— Madame, le bonheur que je ressens à cette heure est tel, que mon cœur ne peut quasi le comprendre... Je suis trop heureux pour savoir parler... Excusez donc, je vous prie, mon silence, qui est de l'admiration...

— Mon doux ami, répondit Onolorie, mettons-nous sur cette herbe; nous y serons plus à notre aise. Et, puisque je me suis tant oubliée, me trouvant dans un lieu si suspect à mon honneur, je me fie en vous pour le surplus... Cette familiarité pitoyable que j'ai en votre faveur ne doit pas aller au-delà des choses permises.... Vous êtes un loyal amant...

Tandis qu'Onolorie préparait cette honnête excuse à sa défaillance, Lisvart, enflambé d'amour, gagnait petit à petit du terrain. Ses lèvres ardentes devenaient de plus en plus goulues et se voulaient de plus en plus repaître de cette chair blanche et ferme qu'elles avaient à leur portée. Il allait passer outre : Onolorie l'arrêta doucement en lui disant d'une voix qu'on entendait à peine, tant elle avait de langueur :

— Ah! mon ami, mon tendre ami, contentez-vous de prendre sur moi autant que moi-même ai commandement, qui est de voir et toucher ma personne, sans vous mettre en peine de m'ôter ce que ni vous ni d'autres ne sauriez me rendre après...

— Madame, répondit Lisvart, vous savez depuis combien de temps je navigue en cette mer d'amour... Maintenant que je suis près d'entrer au doux port de merci, pour Dieu! ne m'y soyez pas nuisante!...

— Mon ami, reprit Onolorie, ne vous doit-il pas suffire que je sois vôtre, et jouir de l'extérieur,

qui est le propre fruit des amoureux, sans vouloir tendre encore à un plaisir sitôt passé et qui n'apporte, dit-on, que tristesse avec soi?... Le bon pasteur tond son ouaille; mais aussi il la sauve de danger le moins mal qu'il peut : faites donc ainsi que lui et me traitez doucement, s'il-vous-plaît!...

Mais, tant plus Onolorie proférait ces mignardes excuses, et tant moins l'amoureux et affolé Lisvart se persuadait d'y ajouter foi. Bien loin de là, il s'aventura à cueillir la première fleur du rosier, lequel, pour le commencement, se trouva épineux. Toutefois, avant qu'ils ne se fussent séparés, la terre fut si bien-cultivée, qu'elle se rendit fertile et aisée, au contentement de l'un et de l'autre.

Quant à Périon et à Gricilerie, ils faisaient leurs besognes tout à loisir. J'ignore s'ils avaient fait l'un et l'autre les mêmes façons qu'Onolorie et Lisvart; en tout cas, la fin du jeu se tourna en promesses et en serments. Il fut bien convenu qu'on se retrouverait chaque nuit au même lieu, témoin d'une si vive et si complète béatitude.

A quoi ils s'exercèrent pendant une semaine entière, trouvant chaque jour, et part et d'autre, un nouvel attrait à ce tendre passetemps.

## CHAPITRE XII

**Comment vint à la cour de l'empereur de Trébisonde un chevalier chargé de lui demander un sauf-conduit pour le roi de la Sauvagine et ses deux frères qui venaient lui demander combat.**



A quelque temps de là, le vieil empereur de Trébisonde tenait cour plénière.

Un jour, un chevalier de haute taille et de mine arrogante se présenta, demandant à parler au prince comme envoyé du roi de la Sauvagine.

—Parlez, chevalier, répondit le vieil empereur.

— Sire, dit-il alors d'une voix haute et sonore, le roi de la Sauvagine, mon maître, et ses deux frères, sont dans votre port, prêts à prendre terre... Ils m'envoient vers vous pour vous dire qu'ils sont venus en ce pays tout exprès pour exiger le combat entre eux trois et trois chevaliers de la cour d'Amadis...

— A propos de quoi ce combat? demanda l'empereur de Trébisonde.

— Sire, répondit l'envoyé, le roi de la Sauvagine a fait rencontre en chemin du roi Amadis qui s'en retournait en ses Etats après l'affaire de Constantinople, avec madame Oriane et les gens de leur suite. Le roi de la Sauvagine avait avec lui une troupe nombreuse : il aurait pu attaquer et mettre à mort le roi de la Grande-Bretagne et ses compagnons de route. Il a préféré demander à Amadis de lui désigner trois chevaliers de sa cour et et de les lui envoyer en tel endroit qu'il désignerait pour combattre lui et ses deux frères... Amadis voulait être de la partie, mais comme il n'était pas entièrement remis des blessures qu'il a reçues, madame Oriane s'y est opposée, et le roi de la Gaule et de la Grande-Bretagne a alors désigné le chevalier de la Sphère, le chevalier de la Vraie Croix et un autre... Le roi de la Sauvagine a laissé le roi Amadis continuer sa route... Puis, comme il a appris que les trois chevaliers désignés étaient dans cette cour, il est venu avec ses deux frères. Par ainsi, donnez-leur, Sire, une sûreté, afin qu'ils puissent débarquer sans obstacle et arriver jusqu'à vous... Une fois le combat accordé, ils espèrent bien le parachever à leur gloire.

L'envoyé du roi de la Sauvagine se tut, et chacun garda le silence, attendant que l'empereur de Trébisonde se prononçât. Onolorie et Gricilerie, qui étaient présentes, avaient le cœur battant d'inquiétude, et si elles avaient osé, elles auraient conseillé tout haut à leur père de renvoyer le roi de la Sauvagine et ses acolytes dans leur île.

Mais l'empereur n'eût pas entendu de cette oreille-là.

— Chevalier, dit-il à l'envoyé, j'accorde à votre maître, à ses deux frères et à leur suite la sûreté qu'ils me demandent. Je les recevrai volontiers demain.

Le chevalier s'en alla incontinent avec la raideur méprisante qu'il avait montrée dès le début, et s'en alla porter au roi de la Sauvagine la réponse que venait de lui faire le vieil empereur de Trébisonde.

— Oh! ma sœur, murmura Onolorie à l'oreille de la princesse Gricilerie, nous sommes bien malheureuses!... Bien malheureuses sommes-nous!... Voilà nos deux amants de nouveau exposés aux plus grands dangers, eux que nous aimons tant, eux dont dépend notre vie!... Nous ne pourrons donc jamais les posséder tranquillement?... Leurs chères existences seront donc ainsi continuellement à la merci des premiers païens venus!... C'est leur vaillance qui nous les a fait estimer et préférer à tant d'autres; c'est leur vaillance qui nous les enlève... Faibles et inconnus, on ne songerait pas à eux et nous les aurions en entier... Ma sœur, nous sommes bien malheureuses!

— N'ajoutez pas votre tristesse à la mienne, ma sœur, répondit Gricilerie en embrassant la mie du chevalier de la Vraie Croix.

Malgré le réconfort que leur donnèrent à toutes deux, ce soir-là, leurs amants toujours plus amoureux, les deux belles princesses passèrent une vilaine nuit. Elles avaient raison de craindre, car elles savaient bien tout ce qu'elles perdraient en perdant Lisvart et Périon...

## CHAPITRE XIII

**Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères furent reçus par l'empereur, et des propos qu'ils eurent avec les trois chevaliers qu'ils venaient combattre.**

Le lendemain les trois étrangers débarquèrent,

munis du sauf-conduit de l'empereur de Trébisonde. Ils débarquèrent, suivis de vingt chevaliers du même pays qu'eux.

Averti, l'empereur envoya au-devant d'eux, pour leur faire un accueil digne de lui, le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, chargés de le représenter.

Les trois frères et les trois représentants de l'empereur se rencontrèrent à mi-chemin et revinrent ensemble vers vers le palais, excitant partout où ils passaient une curiosité mêlée d'un peu d'effroi.

Le roi de la Sauvagine et ses deux frères avaient, en effet, une physionomie peu rassurante pour qui les voyait pour la première fois, tant ils étaient grands et velus. Le roi de la Sauvagine, surtout, avait un aspect féroce: il ressemblait à tout plutôt qu'à une créature humaine.

Le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, jugèrent, à part eux, que leurs trois amis auraient fort à faire contre ces trois géants farouches, et, pour la première fois peut-être, ils doutèrent du succès.

Les étrangers et leurs conducteurs arrivèrent au palais, où ils produisirent le même étonnement et le même effroi que sur leur route. Toutefois l'empereur de Trébisonde leur fit l'accueil hospitalier qu'il savait faire à tous ceux qui venaient à sa cour. Il se laissa même baiser sans dégoût ses mains vénérables par le roi de la Sauvagine, qui semblait jouir en dessous de la terrifiante impression qu'il produisait sur les dames de la cour. C'est si agréable d'effrayer les femmes dont on sait qu'on ne pourrait pas se faire aimer!

Lisvart était à quelques pas de l'empereur. Le roi de la Sauvagine devina que c'était lui, à l'amitié dont chacun faisait montre à son endroit.

— Chevalier, lui dit-il avec un ricanement, tu es un de ceux que je cherche!...

— Cela doit être et je m'en honore, répondit tranquillement Lisvart.

— Tu es le chevalier de la Vraie Croix?...

— Je suis le chevalier de la Vraie Croix.

— Bien que tu aies tué mes deux oncles, bien que tu aies pris mon château de la Roche, bien que tu aies ravagé mon pays et mis à mort quantité de nos gens, je ne puis m'empêcher de te dire en quelle estime je t'eusse tenu, à cause de ta vaillance... Mais j'ai délibéré de me venger sur toi, et la seule courtoisie que tu doives attendre présentement de ma part, c'est ta tête mise au bout de ma lance et emportée comme un trophée dans mon royaume!...

Chacun tressaillit de cette menace qui n'avait rien d'exagéré, vu la férocité et la haute taille du roi de la Sauvagine. Onolorie faillit se pâmer de douleur.

Le jeune et courageux chevalier de la Vraie Croix, seul, se montra impavide et souriant.

— Roi de la Sauvagine, répondit-il, si ton effet est aussi brave que ta parole, nul doute que je ne succombe dans le combat que tu viens chercher céans... Mais j'ai vu trop de vantards de ta taille renversés par des enfants de ma sorte, pour ressentir la moindre peur de ta fanfaronnade, que je prise à sa juste valeur en la méprisant, comme faire je dois... Cela m'émeut si peu, ce que tu me dis là, que c'est moi qui espère, au contraire, te donner le traitement dont tu me menaces si impudemment, pour effrayer les femmes sans doute.

Graffante, l'aîné des deux frères, sentant le roi de la Sauvagine injurié par cette réponse de Lisvart, dit à ce dernier d'un ton de profond mépris :

— Chevalier, tu enfles maladroitement ta petite voix, et tu hausses mal à propos ton petit corps... Je te crois, pour ma part, plus apte à gouverner les pucelles, à faire le douceret et le mignonnet avec elles, qu'à te mesurer avec des hommes tels que nous... Tu es plus fait pour l'alcôve que pour le champ-clos, plus pour l'amour que pour la guerre, plus pour l'aimable déduit que pour les rudes joutes, plus pour la cotte de taffetas que pour la cotte de mailles... Certes, aux combats féminins, le noble roi mon frère aurait du pis, mais au vrai combat qu'il vient vous proposer, je crois que vous aurez lieu de vous repentir d'avoir si audacieuseparlé de lui!

— Quand nous en serons là, reprit le chevalier de la Vraie Croix, nons verrons bien!...

— S'il ne vous tue pas du premier coup, mon mignon, c'est qu'il aura pitié de votre jeune âge et de votre faiblesse...

— Je lui conseillerai grandement de ne pas m'épargner, car moi je ne l'épargnerai pas, je vous le promets...

— Quoi! s'écria Bostroffe, le deuxième frère, c'est donc là l'adversaire de mon noble frère le roi de la Sauvagine?

— Lui-même.

— Nous a-t-on donc fait venir pour combattre des femmes?... Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus alors?... J'aurais, pour ma part, apporté une quenouille, au lieu d'épée, pour châtier mon adversaire...

— Votre adversaire, chevalier, répliqua Lisvart avec colère, a cassé la tête à de plus grands que vous, et il la cassera à bien d'autres!...

— Jeune fanfaron! s'écria Bostroffe en s'avançant d'un air furieux vers le chevalier de la Vraie Croix, qui resta immobile et dédaigneux.

— Là! là! dit le vieil empereur de Trébisonde qui voyait les affaires s'embrouiller.

Lisvart fit un pas et dit d'un ton ferme :

— Comme le roi de la Sauvagine s'est adressé de prime-abord à moi et m'a menacé, il convient que ce soit à moi qu'il ait affaire.

— Bien volontiers! répondit le géant, qui haussa les épaules de pitié, croyant déjà avoir avalé Lisvart.

— L'empereur approuve-t-il?

— J'approuve, répondit le vieux prince.

Lisvart reprit en désignant son oncle, le chevalier de la Sphère:

Ce chevalier, qui n'est pas une femmelette, vous pouvez m'en croire, sera pour Graffante, qui est l'aîné des deux, à ce qu'il me paraît...

— Volontiers, répondit Graffante en roulant un œil terrible, qui brilla comme un charbon ardent dans le trou profond où la nature l'avait placé.

— J'accepte, répondit Périon avec calme.

— Quant à vous, seigneur Bostroffe, reprit Lisvart en indiquant Olorius, voici un chevalier qui

fera à merveille votre affaire, car il est de ceux qu'on ne traite pas avec une quenouille, mais avec une bonne et solide épée... Je vous engage à faire visser la vôtre à votre poignet, si vous ne voulez pas la voir choir dès la première passe...

— Par ma foi! s'écria Bostroffe, que ces ironies exaspéraient, il me tarde de m'essayer avec lui et aussi avec vous!..... Et, si je ne me retenais, je commencerais dès à présent...

L'empereur jeta pour la seconde fois son holà entre les trois frères et leurs adversaires.

— Là! là! seigneurs! dit-il. Ce n'est céans ni le lieu ni l'heure de se chamailler ainsi!..... Puisque les rôles sont distribués, et que chacun sait dès à présent à qui il aura affaire, il n'est pas besoin de se menacer comme dogues au chenil... Conservez votre ardeur guerroyante pour demain, les uns et les autres, car c'est demain qu'aura lieu le combat, et non avant... Jusque-là, remettez donc vos épées et vos colères dans leur étui, je vous y engage et vous en prie...

Cela dit, l'empereur de Trébisonde commanda qu'on conduisît le roi de la Sauvagine et ses deux frères au logis qu'on leur avait déjà préparé par ses ordres.

Les trois géants se retirèrent lentement, non sans jeter des regards de haine sur leurs chétifs adversaires.

Quand ils eurent disparu, chacun commença seulement à respirer.

## CHAPITRE XIV

Comment, après le départ du roi de la Sauvagine et de ses frères, Gricilerie et Onolorie allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer.

De tous les spectateurs de la scène qui venait d'avoir lieu entre les trois géants et les trois chevaliers de la cour du roi Amadis, aucun n'avait ressenti, malgré que le malaise général eût été grand, autant de douleur que les deux jeunes et intéressantes princesses Onolorie et Gricilerie.

Tout ce qu'elles venaient de voir et d'entendre avait été autant de coups frappés sur leur cœur. Malgré les raisons qu'elles avaient d'espérer, elles se laissèrent déconforter, au contraire, comme des enfants, et peu s'en fallut qu'elles ne crussent déjà leurs amants morts.

Aussi, pour cacher à tous les yeux les larmes qui emplissaient les leurs, pour mieux céler, en un mot, l'émotion qui les envahissait, elles se retirèrent précipitamment dans leur chambre.

Là, se jetant toutes deux dans les bras l'une de l'autre, elles se mirent à pleurer à chaudes larmes et à sangloter à leur aise sur le péril imminent préparé à Lisvart et à Périon.

— Ah! ma sœur, murmura Onolorie en tressaillant, cette abominable figure du roi de la Sauvagine me poursuit et me navre!...

— Celle du hideux Graffante ne me poursuit pas moins, répondit Gricilerie en tressaillant comme sa sœur.

— Ils sont plus diables qu'hommes! reprit la mie de Lisvart en se serrant instinctivement dans le giron de Gricilerie.

— Plus diables qu'hommes, vous dites vrai, ma sœur, tant ils sont gros, grands, hideux, noirs et velus!...

— Est-il possible qu'il y ait au monde des créatures pareilles!...

— Quelle mère a pu leur donner issue de ses entrailles?...

— Quelle mère? répéta Gricilérie en frissonnant. Ah! ma sœur, vous me faites songer là à une chose qui me rendrait bien heureuse en tout autre temps... Mère! si nous allions le devenir?...

— Cela ne me chagrine pas, répondit Gricilerie, parce que le chevalier de la Sphère a l'amitié de l'empereur et qu'il obtiendra, j'espère, son consentement à notre mariage..... Mais ce qui m'épouvante, ma sœur, c'est la pensée que je puis être veuve et mère avant d'être femme!... Comprenez-vous ce que cette pensée a d'épouvantable et de navrant?..

— Si je le comprends! s'écria Onolorie. Mais notre position n'est-elle pas la même, ma sœur?... Nos joies ont été les mêmes, nos douleurs sont les mêmes aussi...

Pendant qu'elles étaient ainsi en train de se déconforter, la bonne demoiselle Alquife entra.

Alquife avait assisté à l'entrevue du roi de la Sauvagine et de ses deux frères avec l'empereur de Trébisonde. Elle avait reçu de leurs féroces visages la même impression de terreur que les autres dames, et, involontairement, en regardant les deux jeunes princesses Onolorie et Gricilerie, elle avait compris à quel épouvantement elles devaient être en proie. Aussi, à peine avaient-elles disparu, qu'Alquife les avait suivies, sans avoir l'air de rien, pour tâcher de mettre du baume dans leur sang et du réconfort dans leur esprit.

— Eh bien! dit-elle en entrant, vous voilà toutes deux en larmes, comme deux Madeleines!

— Bonne Alquife, répondit Gricilerie en soupirant, vous savez bien où le bât nous blesse!...

— Je le sais, je le sais, sans doute, répondit Alquife. Mais vous me semblez exagérer comme à plaisir votre mal, et agrandir outre mesure votre plaie... Ne dirait-on pas que tout est perdu, parce que les chevaliers que vous aimez vont lutter avec d'autres chevaliers!...

— Mais leurs adversaires sont des diables! s'écria piteusement Onolorie.

— Ils en ont l'air, j'en conviens, mais ils ne le sont peut-être pas autant qu'ils le paraissent... Et puis, d'ailleurs, les diables sont aussi mortels que les anges... Seulement les uns vont en enfer et les autres en paradis... Lisvart et Périon en seront quittes pour envoyer en enfer les âmes de leurs ennemis, si toutefois ils ont une âme, ce qui fait question...

— Vous en devisez là bien à votre aise, demoiselle Alquife, répliqua Onolorie avec une sorte d'a-

mertume. Vous ne tremblez pas, comme nous, pour les jours des chevaliers qui ont notre foi !....

— Me voilà bien ébahie, en vérité, de vous entendre dire cela ! répondit Alquife en s'animant. Quoi ! avez-vous donc oublié les merveilleuses prouesses du chevalier de la Sphère ?..... Faut-il donc que ce soit moi qui vous fasse remembrance des hauts faits de chevalerie du seigneur Lisvart, vaillant fils du vaillant empereur Esplandian, et petit-fils du très renommé et très chevaleureux roi Amadis, le preux des preux ?... Ce n'est pas pour rien qu'il est connu et redouté en Orient et en Occident sous le nom du Chevalier Solitaire !..... Ne savez-vous donc plus qu'il y a sur la principale porte du palais de votre père une monstrueuse tête de serpent ?..... Et ce serpent, n'a-t-il pas été tué par lui ?.... Ne vous souvient-il donc plus du miracle qui a signalé son ordination comme chevalier ?... Ne savez-vous donc pas qu'il porte l'épée merveilleuse *tirée* des flancs du lion ?... Ah ! mesdames, Périon et Lisvart ont passé par trop de hasards, et des plus terribles, pour redouter celui de demain... Croyez-m'en : ils vaincront l'un et l'autre !..... Vous assisterez à leur triomphe et à la confusion du roi de la Sauvagine et de ses hideux frères !.....

On croit aisément ce qu'on désire. La parole de la demoiselle Alquife entra comme baume dans le cœur chagriné des deux jeunes princesses. Elles adressèrent une dévote oraison au ciel et s'endormirent plus calmes que la veille.

## CHAPITRE XV

**Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères combattirent Lisvart, Périon et Olorius, et ce qui en résulta.**



ais, le lendemain, les transes des deux princesses recommencèrent de plus belle, et tant plus le moment de la lutte approchait et tant plus elles oubliaient les excellentes raisons de réconfort et de tranquillité que leur avait données la bonne demoiselle Alquife.

Le vieil empereur de Trébisonde avait fait préparer, en dehors des murs, une lice bien entourée et très convenable de toutes les façons.

Sur l'un des côtés de cette lice, et la dominant grandement et bellement, il avait fait élever un splendide échafaud tendu de courtines de soie et de flammes de même étoffe, destiné à sa cour et à lui-même. Ce fut sur cet échafaud que vinrent prendre place les deux amoureuses princesses avec leur mère l'impératrice, et maintes autres dames et demoiselles de leur suite.

Comme le cœur leur battit quand elles virent entrer les champions dans la lice ! Avec quels frémissements elles contemplèrent leurs amants, fiers et superbes sur leurs destriers !

Périon, Lisvart et Olorius entrèrent les premiers.

L'empereur portait l'armet du chevalier de la Vraie Croix, et le roi de la Breigne portait sa lance forte et raide.

Le duc d'Ortilense portait le heaume du chevalier de la Sphère, et le prince d'Alafonte sa lance.

Le comte d'Alastre portait le heaume d'Olorius, et Alarin sa lance.

Ce fut dans cet ordre qu'ils vinrent prendre place à l'une des extrémités de la lice.

Outre qu'ils avaient tous trois passé une partie de la nuit en dévotes oraisons, et qu'ils avaient assisté, une heure auparavant, avec l'empereur de Trébisonde, à la messe solennelle dite en vue de ce combat et du succès des armes chrétiennes, nos trois chevaliers, Périon et Lisvart surtout, étaient soutenus par la présence de leurs bien-aimées. Mourir sous les yeux de ce qu'on aime, c'est déjà une âpre volupté. A plus forte raison, vaincre sous les yeux de sa maîtresse ! Et les trois chevaliers chrétiens comptaient bien sortir victorieux de cette lutte.

Les deux princesses de Trébisonde ne partagèrent pas cette espérance, lorsqu'elles aperçurent le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

Ces trois chevaliers, revêtus d'armes noires, et tenant au poing leurs lances, dont le fer aigu avait une brasse de longueur, s'avancèrent avec une outrecuidance d'allures qui témoignait assez quelle confiance ils avaient en eux, et la certitude où ils étaient de tuer Périon, Lisvart et Olorius.

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! murmura Onolorie en pâlissant et en se penchant sur le sein de Gricilerie. Ah ! ma sœur, combien j'ai le cœur serré !... Pour un peu j'étoufferais !...

Gricilerie ne répondit rien : elle était tout entière à ce qui allait se passer.

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! reprit Onolorie avec amertume, vous n'aimez pas comme moi !...

Onolorie se trompait : Gricilerie aimait et souffrait autant qu'elle, seulement toute son âme, en ce moment, s'était réfugiée dans ses yeux, qui ne quittaient plus le chevalier de la Sphère.

Radiaxe et Tartarie, juges du camp, s'approchèrent bientôt et placèrent les combattants l'un devant l'autre, Lisvart devant Sulpicie, roi de la Sauvagine, Périon devant Graffante, Olorius devant Bostroffe

Quand cela fut fait, les trompettes et les clairons sonnèrent leurs plus éclatantes fanfares, et les hérauts d'armes crièrent :

— Combattants, faites votre devoir ! combattants, faites votre devoir ! combattants, faites votre devoir !

Les chevaux, rudement éperonnés, se lancèrent avec impétuosité, brûlant le sol de leurs sabots.

Olorius et Bostroffe s'entreprirent les premiers, et ils le firent si âprement, qu'ils s'en entrefaussè-

nent leurs écus, leurs hauberts et leurs mailles. Le cheval d'Olorius en fut même violemment épaulé.

Périon et Graffante ne firent pas moins, et Graffante comprit vite qu'il n'avait pas en face de lui une demoiselle, un porteur de quenouille, comme il l'avait cru tout d'abord. Périon lui fit voir qu'il ne redoutait pas beaucoup sa longue lance ; il lui aurait même fait voir autre chose, si son cheval n'eût reçu, en plein chanfrein, un coup qui l'abattit mort.

Lisvart et Sulpicie se présentèrent. Ils vinrent avec une telle force l'un sur l'autre, que Sulpicie faussa l'écu du chevalier de la Vraie Croix en lui mettant la lance une brasse à travers le gousset, sans lui faire cependant autre mal.

Lisvart rencontra mieux, car il perça écu et harnois, et, sans une lame de fer que le roi de la Sauvagine portait sous son haubert, il était mort sans faute ; il en fut quitte pour aller rouler deux ou trois tours sur terre.

Qui y eut pris garde, eût pu voir, à la contenance d'Onolorie, combien ce beau coup lui était agréable, surtout quand elle entendit le soudan de Liquie dire au roi de la Breigne qu'il n'avait jamais assisté à un si bel emploi de la lance.

Or, Lisvart et Bostroffe étaient demeurés tous deux à cheval. Mais, pour satisfaire aux conventions arrêtées, ils mirent soudain pied à terre, ainsi que les autres champions, et alors commença entre eux six un rude et cruel combat.

Bien que plusieurs estimassent la partie mal faite, le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons donnèrent à entendre, par leur adresse et la vivacité de leur courage, qu'ils n'étaient pas un seul brin étonnés ni démoralisés. Ils y allèrent si valeureusement, au contraire, que l'herbe du champ changea de couleur en moins de rien, par le sang répandu de leurs ennemis, entremêlé du leur propre.

Onolorie et Gricilerie, qui tremblaient comme la feuille poussée sur l'arbre au souffle du zéphire, faisaient vœux et dévotes prières à Dieu, pour le salut de leurs amis.

Le combat dura un si long temps, que Bostroffe et Olorius furent contraints de s'appuyer sur leurs épées et de reprendre haleine, ainsi que Périon et Graffante. Lisvart et le roi de la Sauvagine, seuls, ne prirent pas repos, car ceux-là, tant plus ils allaient en avant et tant plus ils montraient de grand courage ; ce dont Sulpicie, courroucé, voulut embrasser Lisvart pour le ruer par terre. Mais, à bien assailli bien défendu : Lisvart était fort de reins au possible, et il le prouva à son adversaire ébahi.

Déjà s'étaient repris Périon et Graffante, et, semblablement, Olorius et Bostroffe. Si Olorius faisait connaître par sa vaillance le grand désir qu'il avait de parvenir à la victoire, Périon en faisait plus encore, car son amie venait de le regarder d'un tel œil, qu'il sentait redoubler ses forces et que sa lassitude s'en allait rapidement.

Il pouvait être l'heure de midi. Le soleil était si âpre, que le moins vêtu brûlait de chaud ; si bien que le sang qui sortait du corps de Sulpicie figea en telle abondance sur son harnais noir qu'il en devint quasi vermeil, ainsi que celui de Lisvart.

Sulpicie, alors, voulant en finir, prit son épée à deux mains et s'efforça d'en briser la tête de son ennemi. Mais celui-ci, parant de son écu, le coup tomba sur l'armet diamantin et se rompit en trois parts.

Lisvart, un instant courbé sous la violence du choc, se releva bientôt, et, se lançant contre le roi de la Sauvagine, qui était maintenant sans armes, il lui dit d'une voix haute :

— Roi, reconnais maintenant la différence du mal parler au bien faire !... Rends-toi, si tu ne veux mourir !...

— Lisvart ! Lisvart ! Je veux venger la mort de mes oncles ! répondit le roi de la Sauvagine en essayant de jouer du tronçon de son épée.

Mal lui en prit. Lisvart l'atteignit rapidement à l'épaule et le força d'ouvrir le poing et de lâcher son tronçon, ce qu'il fit en poussant une exclamation de douleur.

— Roi convaincu, reprit Lisvart, tu voulais porter ma tête au château de la Roche... C'est moi qui vais prendre la tienne !...

Et, en disant cela, le chevalier de la Vraie Croix frappa Sulpicie d'un dernier coup qui le guérit de tous ses maux.

Ah ! quelle grande aise et quel contentement furent ceux d'Onolorie, et combien elle rendit grâce au ciel !...

Quand Olorius aperçut le roi de la Sauvagine plier le jarret, encore qu'il eût fort à faire de répondre à celui qui l'assaillait, il ne se put tenir de lui dire en riant :

— Eh bien ! Bostroffe, ton frère a-t-il trouvé la demoiselle à laquelle il croyait avoir affaire, en luttant avec Lisvart ?... Celui-ci y a été bien doucement, n'est-ce pas ? J'y vais aller plus doucement encore, moi, et te traiter tout-à-fait en favorite...

Bostroffe, ébahi et démonté outre mesure par la mort du roi de la Sauvagine, en eut le cœur si lâche, qu'il commença à dédaigner sa vie et à désirer la fin de ses ans. Tellement, qu'au lieu de se soustraire aux coups que lui portait Olorius, il s'y offrit volontairement, ce qui lui fit donner du nez en terre et rendre vitement l'esprit.

Graffante, à son tour, fut bien étonné, et plus découragé encore. Périon, du reste, n'y allait pas de main morte. Tout au contraire, mis en vigueur par la présence et les regards de sa mie, ainsi que par la victoire de ses compagnons, il frappait comme marteau sur enclume ; si bien, que Graffante ne tarda pas à chanceler, puis à tomber, l'épée de Périon dans la gorge, au grand contentement de Gricilerie et de tous les assistants.

Lors, les trompettes et les clairons résonnèrent de plus belle, et les juges du camp amenèrent des montures aux vainqueurs qu'ils conduisirent triomphalement en leurs logis, où maître Hélisabel les prit en garde, assurant l'empereur, après avoir visité leurs plaies, qu'ils en auraient prochaine guérison.

—

## CHAPITRE XVI

**Comment l'empereur de Trébisonde, Lisvart et Olorius, chassant un jour en forêt, rencontrèrent une demoiselle en larmes, et ce qu'il en advint.**



Grâce aux soins et à la science de maître Hélisabel, grâce surtout à leur amour et à l'envie qu'ils avaient de se retrouver avec leurs mies, Périon et Lisvart furent bientôt guéris, ainsi qu'Olorius. Si les princesses ne purent les voir, la bonne demoiselle Alquife le put, et elle ne s'en fit pas faute, racontant chaque jour à Gricilerie et à Onolorie ce que pensaient Lisvart et Périon, et, d'un autre côté, rapportant à Périon et à Lisvart ce que Gricilerie et Onolorie pensaient elles-mêmes.

Finalement ils guérirent.

L'empereur de Trébisonde, prince aimable, ne sachant quel plaisir leur procurer, pour les dédommager un peu, s'avisa un jour de les emmener chasser dans une forêt assez proche la ville.

Et, de fait, y ayant envoyé ses veneurs, il se trouva le lendemain aux toiles, avec les vainqueurs du roi de la Sauvagine.

Les limiers et les chiens courants venaient de charger un grand cerf. L'empereur et Périon, se trouvant en un relais, attendant, virent tout à coup déboucher devant eux un ours de belle taille. C'était une proie comme une autre: ils délaissèrent le cerf et poursuivirent l'ours, qui fut bientôt atteint et mis à mort.

Ils venaient de lui porter le dernier coup, lorsqu'ils entendirent, du côté de la mer, comme une voix douloureuse qui se plaignait.

Ils se dirigèrent incontinent de ce côté, et, après avoir longuement cheminé, ils se trouvèrent en présence d'une demoiselle qui pleurait à chaudes larmes, regrettant un chevalier mort à ses pieds, lequel, armé encore de toutes pièces, avait reçu le coup suprême dans la gorge.

Le vieil empereur et Périon, saisis de compassion pour cette femme, belle et de bonne grâce, s'enquirent naturellement auprès d'elle du pourquoi de sa douleur et de ses lamentations, la priant de s'apaiser un peu et de ne pas se contusionner comme elle faisait.

Mais leurs prières furent perdues. Cette belle inconnue continua à pleurer et elle ne voulut pas mettre paix à la guerre commencée entre ses ongles et son visage; tellement qu'elle ne tarda pas à être toute en sang.

Périon, ébahi de cette merveille, descendit alors de cheval, s'approcha de la demoiselle et insista pour savoir d'elle la cause de ses larmes.

La demoiselle, à sa parole, relevant la tête et le regardant, soupira et lui dit:

— Pour Dieu! chevalier, ne me pressez pas davantage... Vous me faites crever le cœur...

Périon, voyant que ses sanglots recommençaient de plus belle, insista de nouveau, avec plus de douceur encore que la première fois.

— Hélas! sire chevalier, répondit-elle, laissez-moi en paix!...

— On doit secours et consolation à ceux qui souffrent, répliqua Périon. J'insisterai de la sorte jusqu'à ce que vous m'ayez dit la cause de votre chagrin afin que j'y porte remède, si je le puis...

— Si vous me promettez un don, reprit la demoiselle, je vous raconterai ce que vous désirez si fort entendre...

Périon, prompt à promettre, lui accorda aisément ce qu'elle demandait.

— Puisqu'il en est ainsi, dit alors la demoiselle, armez-vous des armes de ce chevalier mort, qui est mon père, et suivez-moi à quatre milles d'ici, dans une île où s'est retiré le paillard qui a été son meurtrier, et qui a juré de m'attendre si je voulais lui amener un chevalier pour le combattre... Pour le surplus, je vous le réciterai à loisir dès que nous serons embarqués...

Périon avait la bonne volonté de faire ce voyage. Il demanda à l'empereur s'il ne lui plaisait pas, auparavant, qu'il le reconduisît jusqu'au prochain rendez-vous de chasse.

— Non, répondit le vieux prince. Je vous accompagnerai, puisque l'île est prochaine, et, de cette façon-là, j'aurai le passe-temps du combat...

— Au nom de Dieu, soit! dit Périon.

Et incontinent il s'arma du harnois du mort. Puis, quand il fut prêt, il suivit la demoiselle inconnue, ainsi que l'empereur, et tous trois entrèrent dans une barquette ancrée sur le rivage.

Lors, la demoiselle se mit à voguer si habilement qu'en moins de rien ils eurent perdu la terre de vue.

## CHAPITRE XVII

**Comment Lisvart et Olorius, en quête de l'empereur et de Périon, rencontrèrent et suivirent deux demoiselles qui devaient leur en donner nouvelles.**

Pendant que la demoiselle inconnue emmenait Périon et le vieil empereur de Trébisonde, ainsi que vous venez de le lire, Lisvart, Olorius et les autres chassaient en la forêt.

Après s'être chargés abondamment de venaison, et voyant la nuit approcher, ils firent la plus grande diligence pour retrouver Périon et le vieil empereur, son compagnon. Mais ils n'en purent avoir nouvelles.

— Je les ai vus tantôt passer au galop de leurs chevaux, dit un valet de pied.

— Et où allaient-ils? dans quelle direction? demanda Lisvart.

— Dans ce chemin où s'était engagé un ours, après lequel ils couraient, répondit le valet, en indiquant le chemin pris en effet par les deux chasseurs.

On s'y engagea et l'on trouva la bête morte.

— Voilà bien l'ours, reprit Lisvart; mais l'empereur? mais le chevalier de la Sphère?...

Personne ne put répondre. Seulement, au moment où Lisvart demandait cela, on entendit le hennissement de deux chevaux, à quelque distance de là.

C'éaient les chevaux des deux chasseurs, lesquels étaient débridés et paissaient à l'aventure.

Le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons s'engagèrent du côté d'où partaient ces hennissements, et, quand ils arrivèrent, ils aperçurent un esquif dans lequel se trouvaient deux demoiselles et deux matelots.

Lisvart les salua gracieusement et leur dit :

— Mesdemoiselles, j'attends une grâce de vous...

— Laquelle, beau chevalier?

— Ne pourriez-vous nous donner nouvelles, si vous en savez, de deux chevaliers, l'un fort vieux, et l'autre assez jeune, qui nous ont perdus en chassant dans cette forêt?...

— Parlez-vous, demandèrent les demoiselles, de l'empereur de Trébisonde et de celui qui l'accompagne?

— Oui, certes, répondit Lisvart; c'est précisément d'eux qu'il s'agit. Dites-nous, s'il vous plaît, ce qu'ils sont devenus!...

— Vous y tenez beaucoup?...

— Beaucoup, certes, beaucoup...

— Eh! bien, si vous avez envie vraie de les trouver, entrez avec nous dans cette petite nauf, et nous vous conduirons volontiers vers eux...

— Oh! nous vous en saurons un gré infini!...

— Pourvu cependant, reprirent les demoiselles, que vous nous accordiez un don...

— Un don?...

— Oui... Autrement, tenez peur certain qu'ils sont l'un et l'autre perdus pour vous et que vous ne les reverrez pas de longtemps...

Lisvart, qui désirait beaucoup servir l'empereur de Trébisonde, pour l'amour de sa dame, octroya volontiers aux deux demoiselles ce qu'elles requéraient, leur demandant toutefois s'il pouvait emmener avec lui plus grande compagnie...

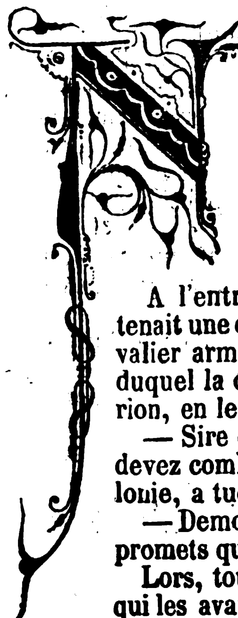
— Non, répondirent-elles, sinon un autre avec vous, sans plus.

Olorius était présent. Il pria affectueusement Lisvart de lui permettre de l'accompagner, ce à quoi le chevalier de la Vraie Croix consentit bien volontiers.

Ils entrèrent en conséquence dans la barque où étaient les deux demoiselles, laissant sur la grève le roi de la Breigne et les autres.

## CHAPITRE XVIII

Comment l'empereur de Trébisonde et le chevalier de la Sphère eurent à se repentir d'avoir imprudemment accordé un don à la demoiselle désolée qu'ils avaient rencontrée.



Nous retournons à l'empereur de Trébisonde et à Périon, que la demoiselle inconnue conduisait.

Après avoir navigué jusque au soleil couchant, ils prirent port en une petite île où étaient dressées deux grandes tentes.

A l'entrée de l'une de ces tentes se tenait une dame, accompagnée d'un chevalier armé de toutes pièces, à propos duquel la demoiselle inconnue dit à Périon, en le lui montrant.

— Sire chevalier, voilà celui que vous devez combattre, et qui, par grande félonie, a tué mon père.

— Demoiselle, répondit Périon, je vous promets que je le vengerai si je le puis.

Lors, tous trois sortirent de la barque qui les avait amenés, et, comme le chevalier que venait d'indiquer la demoiselle venait au-devant d'eux et leur demandait ce qu'ils voulaient et où ils allaient, Périon répondit :

— Chevalier, vous avez promis à cette demoiselle d'attendre ici qu'elle eût rencontré et amené le gentilhomme destiné à vous combattre et à venger la mort de son père, que vous avez fait si vilainement périr...

— Eh bien! dit l'autre, qu'en est-il?

— Rien autre chose, répondit Périon, sinon que j'aurai votre tête en récompense de sa vie.

— Votre entreprise est folle, répliqua le chevalier. Aussi vais-je châtier votre jeunesse et vous apprendre l'expérience avant que vous ne délogiez de céans.

Il mit alors l'épée à la main et Périon ne manqua pas de l'imiter; et, tout aussitôt, parant de son écu le coup qui lui était porté, il en fut quitte pour cette attaque-là. Mais, en voulant prendre sa revanche sur le bouclier de son adversaire, il brisa son épée.

— Paillard! lui cria alors son ennemi. Maintenant votre tête sera mise au lieu où vous aviez entrepris de loger la mienne!...

Périon comprit son danger. Pour l'éviter, il se lança contre son adversaire, le saisit rudement au collet, et il l'eût abattu sans plus tarder si, tout-à-coup, six grands pendards n'étaient sortis de la seconde tente.

Deux de ces misérables se jetèrent sur l'empereur de Trébisonde avant que ce prince, ébahi, eût songé à faire résistance.

Les quatre autres s'emparèrent de Périon par derrière, l'enlevèrent, malgré ses énergiques efforts pour se défendre, et le portèrent jusque sous la tente d'où ils venaient de faire irruption, et où les deux premiers pendards venaient déjà de transporter le vieil empereur de Trébisonde.

Lors, la vieille dame qui avait assisté à toute cette affaire sans sonner mot, dit au vieux prince :

— Méchant empereur, puisque vous voilà maintenant en ma puissance, je vous ferai désormais servir d'exemple à tous les autres qui veulent se mêler de nuire aux amis d'Armato... Je vengerai sa mort sur vous et sur tous les autres rois, princes et chevaliers qui en sont la cause...

— Dame, répondit tranquillement l'empereur de Trébisonde qu'on venait d'enchaîner durement, ainsi que le chevalier de la Sphère; dame, je ne sais de quoi vous me parlez là... je sais seulement qu'il ne fut jamais de trahison plus grande et plus malhonnête que celle que vous pourchassez à cette heure.

— Je pense et vois autrement que vous, méchant empereur que vous êtes!... répartit la vieille dame.

Et, tout aussitôt, elle commanda à quelques-uns de ses gens de faire épouser la grue à ses deux prisonniers, pour éviter qu'ils ne s'échapsassent.

— Traîtresse! traîtresse! traîtresse! murmura le vieil empereur. Il y a une justice au ciel, et nous serons vengés!...

— Je ne le crois pas! répondit la vieille.

## CHAPITRE XIX

**Comment Lisvart et Olorius, faits prisonniers comme l'empereur et comme Périon, ne surent où on les conduisait.**

A peine Lisvart et Olorius eurent-ils laissé le rivage de la mer, que la nuit les surprit.

Toutefois ils n'en discontinuèrent pas de naviguer; si bien, qu'ils arrivèrent bientôt en l'île où étaient déjà l'empereur de Trébisonde et le fils d'Amadis de Gaule.

Ils prirent terre, sans défiance aucune, et les deux demoiselles leur conseillant de se reposer sur l'herbe et d'y attendre le retour de l'aube, ils obéirent volontiers.

Quelque temps après, elles demandèrent au chevalier de la Vraie Croix s'il ne se souvenait pas de leur avoir promis un don.

— Oui, certes! répondit Lisvart. Les chevaliers n'ont qu'une parole, et, ce que j'ai promis, je le tiendrai!...

— Suivez-moi donc, seigneur chevalier, dit la plus jeune, et je vous dirai à part ce que c'est, car cela ne doit être entendu que de vous...

L'obscurité était telle, en ce moment, qu'on n'eût su voir la longueur de son nez. Nonobstant, Lisvart suivit sa jeune compagne, sans rien soupçonner du piége où il marchait.

Ils cheminèrent ainsi dans les ténèbres pendant environ deux traits d'arc. Puis, la demoiselle, feignant d'être lasse, pria Lisvart de s'asseoir à côté d'elle, sur la mousse, et de deviser quelque peu, ce que l'honnête chevalier lui accorda le plus volontiers du monde, tant il était loin de soupçonner la malice de cette jeune paillarde.

Donc, comme il se baissait pour s'asseoir, elle passa rapidement derrière lui, le prit par les épaules, le renversa, et, lui tirant l'épée hors du côté, elle s'enfuit comme une ombre en criant :

— Secourez-moi, chevaliers! secourez-moi!...

Lisvart, bien étonné, comme on pense, de se trouver ainsi déçu, se releva vitement et courut plus vitement encore après la fugitive. Mais, au moment où il se croyait le plus sûr de l'atteindre, il fût entouré et saisi par sept chevaliers qui étaient en embuscade par là.

Ces traîtres le mirent d'abord dans l'impossibilité de leur résister; puis ils l'emportèrent brutalement sous la tente où étaient enchaînés Périon et le vieil empereur de Trébisonde.

Il n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait été odieusement trahi; et d'ailleurs, s'il avait eu, par hasard, des doutes, ils se fussent promptement dissipés, car on lui mit de gros fers aux jambes, pour l'empêcher de s'évader.

Lisvart était jeune : il crut qu'il allait en mourir de rage! Tout en se débattant comme il pouvait, il avança le poing sur la figure d'un de ses bourreaux, et si rudement, qu'il lui cassa quatre dents de la mâchoire.

Les cris de la demoiselle trahisseuse de Lisvart étaient arrivés jusqu'aux oreilles d'Olorius, en train, pour l'heure, de deviser tendrement avec l'autre demoiselle, sur le gazon, en attendant le retour du chevalier de la Vraie Croix. Etonné à bon droit, il se leva, et, à la lueur du pavillon qu'on avait allumé, il courut voir ce que signifiaient ces cris d'appel.

En entrant sous la tente, il aperçut Lisvart, l'empereur et Périon, dans le piteux état que je vous ai dit. Emu de tristesse et de colère, il mit soudain la main sur son épée, et, sans se rendre compte du danger où il était, il se précipita sur les traîtres.

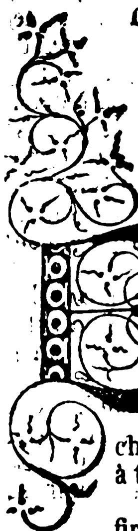
Deux d'entre ces misérables eurent la tête fendue jusqu'aux oreilles. Le troisième, celui contre lequel, précisément, Périon avait combattu, se rua sur Olorius, dont l'épée se rompit malheureusement.

Le pauvre chevalier comprit alors qu'il ne pourrait résister plus longtemps et qu'il serait accablé par le nombre.

Ainsi lui advint-il, en effet. Environné de toutes parts, il fut arrêté, pris, lié et garrotté comme ses compagnons, et tous quatre furent emmenés sur le rivage.

Là, on les tria et sépara, et ils furent mis dans des vaisseaux séparés qui ne tardèrent pas à lever l'ancre et à voguer en pleine mer.

CHAPITRE XX



Comment le roi de la Breigne et quelques autres de ses compagnons, ne voyant pas revenir l'empereur de Trébisonde, résolurent d'aller à sa quête; et comment le duc d'Ortilense et le duc Alafonte furent chargés d'annoncer la mauvaise nouvelle à l'impératrice.

Elinie, Adariel, le roi de la Breigne et les autres chevaliers, ne voyant revenir ni l'empereur de Trébisonde, ni le chevalier de la Sphère, ni le chevalier de la Vraie Croix, ni Olorius, commencèrent à soupçonner véhémentement qu'une aventure fâcheuse était arrivée à l'un d'eux, sinon à tous.

Ils attendirent le plus qu'ils purent, firent des appels de fanfare dans toutes les directions de la forêt, et, finalement, ne virent rien venir, ce qui les désola grandement, car ils aimaient beaucoup l'empereur, et beaucoup aussi Lisvart.

— Que faire en cette occurrence? demanda Adariel.

— Je ne sais vraiment, répondit le roi de la Breigne.

— Que va dire et penser l'impératrice de tout ceci?...

— Je n'ose me répondre!... C'est une catastrophe inopinée..... Je n'y peux croire..... et cependant, l'évidence est là... Après l'empereur et Périon, ont disparu Lisvart et Olorius... Il y a là dessous quelque terrible mystère qu'il importe d'éclaircir... Quant à moi, je fais une proposition.

— Laquelle? demandèrent les chevaliers.

— Duc d'Ortilense, répondit le roi de la Breigne, voulez-vous vous charger d'aller, en compagnie du duc Alafonte, annoncer cette mauvaise nouvelle à l'impératrice?

— Triste mission que celle-là!

— Sans doute, mais, mieux que personne, vous pouvez la remplir tous les deux...

— Et vous?

— Nous allons nous mettre en quête de Lisvart et de l'empereur, et nous ne rentrerons pas à Trébisonde avant d'avoir eu de leurs nouvelles, je dis des plus certaines...

— Allez donc, et que le Ciel vous conduise! dit le duc d'Ortilense.

Le roi de la Breigne, Adariel, et Elinie se dirigèrent en conséquence vers la mer, suivis du duc d'Ortilense et du prince Alafonte, qui voulaient assister à leur départ, et qui espéraient encore retrouver quelques traces de Lisvart et de l'empereur, de Périon et d'Olorius.

Après avoir cheminé pendant un peu de temps, ils aperçurent une barque qui se balançait doucement sur ses ancres, à quelques pas du rivage.

— C'est le ciel qui nous l'envoie! s'écria le roi de la Breigne. Venez, Adariel!... venez, Elinie!...

Ils s'embarquèrent sans plus tarder.

— Que Dieu vous ait en sa digne et sainte garde! leur cria le duc d'Ortilense.

Il parlait encore, que déjà la barque avait disparu.

Les chevaliers s'en revinrent donc à Trébisonde, mélancolisés par ces événements et roulant dans leur esprit les moyens d'annoncer la fâcheuse nouvelle à l'impératrice.

Mais ils n'eurent pas besoin de paroles : elle vit bien, à leurs visages contristés, qu'ils étaient porteurs d'un message sinistre, et comme, en somme, il n'y avait pour elle qu'une seule personne qui l'intéressât violemment, à savoir son vaillant époux, elle leur demanda d'une voix pleine de larmes.

— L'empereur est-il donc mort?...

— Non, madame, répondit le duc d'Ortilense...

— Pourquoi n'est-il pas avec vous?... Est-il donc blessé?... Chasser à son âge!... quelle imprudence!...

— Madame, reprit le duc, sa majesté l'empereur de Trébisonde a disparu... Nous l'avons cherché pendant un long temps avec la sollicitude la plus grande : nos recherches ont été infructueuses... Nous avons compris alors qu'il était tombé dans quelque honteux guet apens perpétré par nos ennemis... Car nous en avons encore, hélas!...

— L'empereur est perdu!...

— Ce qui nous a confirmés dans cette triste supposition, c'est aussi la disparition d'autres compagnons... L'empereur et Périon, d'abord, Lisvart et Olorius ensuite...

— Lisvart!... Périon!...

En ce moment, un petit cri étouffé se fit entendre; mais il se perdit bientôt dans l'émotion générale causée par cette nouvelle attristante.

Vingt chevaliers se levèrent et s'engagèrent à prendre la quête de l'empereur de Trébisonde et de Périon, de Lisvart et d'Olorius. Et, en effet, à l'instant même, la plupart partirent dans toutes les directions et s'en allèrent à l'aventure, traversant tous les pays du monde. Si bien, qu'au bout de peu de temps, la nouvelle était sue de la Grèce, de la Thrace, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grande-Bretagne, de la Gaule, qui prirent part à cette perte...

CHAPITRE XXI

Comment Onolorie et Gricilerie, se sentant grosses d'enfant, demandèrent à l'impératrice l'autorisation de se retirer au monastère de Sainte-Sophie, pour y attendre le retour de l'empereur.

Si l'impératrice déplorait amèrement la perte du vieil empereur de Trébisonde, Gricilerie et Onolorie ne regrettaient pas moins amèrement l'absence

du chevalier de la Sphère et du chevalier de la Vraie Croix, car cette absence, en fin de compte, pouvait bien être la mort.

Aussi, à partir de l'heure fatale où le duc d'Ortilense était venu apprendre à l'impératrice la disparition de l'empereur leur père, et des deux chevaliers leurs amants, ces infortunées princesses étaient restées comme frappées au cœur. Chaque jour, la mélancolie les envahissait de plus en plus; chaque jour, elles pâlissaient et dépérissaient à vue d'œil, comme deux belles fleurs sur leur tige.

Tellement, que l'impératrice, malgré sa douleur personnelle, ne put s'empêcher de remarquer le notable changement survenu sur le visage et dans les allures de ses deux filles, et elle attribua tout naturellement leur tristesse à la perte de leur père.

— Mes enfants, leur dit-elle en les attirant toutes deux dans son giron et en les baisant avec *effusion*, vous pleurez l'empereur, mon seigneur et le vôtre... Vous ajoutez ainsi une douleur à celle que je ressens moi-même de cette perte... J'ai eu tort de laisser voir mes angoisses, qui ont provoqué les vôtres... Les yeux des vieilles femmes comme moi, seuls, doivent pleurer... Les larmes ne vont pas bien aux jeunes visages... Séchez les vôtres, mes chers enfants, je vous en supplie. D'ailleurs, le ciel ne sera pas toujours aussi inclément; il ne voudra pas éterniser ainsi notre peine. C'est une épreuve qu'il nous a envoyée : elle finira prochainement, croyez-le... Nos ennemis ont pu faire tomber l'empereur votre père dans une embûche, pour le punir de ses victoires sur eux; mais ils n'oseront pas aller plus loin dans leurs velléités de vengeance... On ne fait pas disparaître ainsi un grand empereur... Ils nous le rendront un de ces jours, j'en ai la ferme espérance, et, cette espérance, je vous supplie de la partager, mes enfants : votre père reviendra !...

Hélas ! ce n'était pas leur père que Gricilerie et Onolorie regrettaient en ce moment, il faut l'avouer ! Certes, elles aimaient et vénéraient leur père; mais elles aimaient davantage encore les deux vaillants chevaliers, d'abord parce qu'ils étaient leurs amants, ensuite parce qu'elles sentaient remuer dans leurs flancs un doux fruit de leurs amours.

Car Gricilerie et Onolorie étaient grosses, et cette grossesse payait l'usure du plaisir qu'elles avaient pris, au clair de la lune, sous la coudraie du verger, l'une avec le chevalier de la Sphère, et l'autre avec le chevalier de la Vraie Croix !...

Elles se laissèrent embrasser et consoler par l'impératrice; puis, Gricilerie, prenant la parole, dit à sa mère :

— Madame, nous espérons que nos prières et les vôtres auront le résultat que vous dites, et que ceux qui sont absents en ce moment et que nous pleurons, nous seront rendus. Mais ici, dans ce palais, qui nous paraît maintenant si vide, notre douleur trouve un trop facile aliment, pour que nous ne désirions pas nous réfugier ailleurs où l'attente nous paraîtra moins amère.

— Ailleurs, mes enfants?... Loin de moi?...

— Non pas loin de vous, madame, car l'asile où nous vous demandons la permission d'aller, c'est le monastère de Sainte-Sophie, qui est, comme vous savez, assez prochain...

— L'abbesse de ce monastère n'est-elle pas un peu parente d'un prince de notre cour?... demanda l'impératrice.

— C'est la propre sœur du duc Alafonte, madame, répondit Gricilerie.

— Allez donc, puisque vous le voulez... Mais ayez soin d'y mener avec vous une suite digne de votre rang...

— Madame, reprit Gricilerie, nous désirons au contraire entrer dans ce saint lieu sans bruit et sans faste, avec l'humilité qui convient à des filles qui vont prier pour leur père... S'il vous plaît, nous n'emmènerons avec nous que Sirtense et Garinde, les filles de nos nourrices.

— J'y consens, puisque c'est là votre désir, mes enfants... Et quand vous déciderez-vous à partir?...

— Demain, madame, si vous le permettez.

— Demain, c'est bien tôt !... Je vais être bien seule, songez-y !... Je me trouverai ainsi deux fois veuve, veuve de mon mari et veuve de vous... Le palais me paraîtra bien désert .. Mais enfin, puisque vous le voulez, partez dès demain... Je vais prier chaque jour pour que nous soyons tous bientôt tous réunis...

L'impératrice embrassa de nouveau les deux princesses et les quitta pour se rendre à la chapelle du palais.

## CHAPITRE XXII

**Comment la princesse Onolorie accoucha d'un beau fils, et comment Garinde fut chargée de le conduire à Filine pour y être élevé.**

Onolorie et Gricilerie partirent en effet dès le lendemain pour le monastère de Sainte-Sophie, accompagnées seulement, comme elles l'avaient demandé, de Garinde et de Sirtense, les filles de leurs nourrices, en qui elles avaient la plus grande confiance.

L'abbesse de Sainte-Sophie, sœur du duc Alafonte, les reçut avec force démonstrations d'amitié, et, pour qu'elles fussent mieux à leur aise, elle leur donna pour elles seules, un corps de logis séparé du bâtiment principal. Ce qui arrangea merveilleusement, comme on pense, Onolorie et Gricilerie.

Une fois installées, elles songèrent à l'enfant, c'est-à-dire aux enfants qui allaient naître à la vie.

Des langes de la plus grande richesse furent confectionnés en secret, ainsi que toutes les petites choses destinées à protéger ces petites créature contre les caresses un peu âpres de l'air et de la bise.

On songea aussi au lieu où l'on porterait les nouveaux-nés, pour les cacher à tous les yeux, car

ce mystère de leur naissance ne devait être révélé à personne, et il fut convenu que Garinde s'en chargerait et l'irait conduire dans sa famille, à Filine, port de mer assez voisin du monastère de Sainte-Sophie.

Maintenant, laquelle des deux sœurs allaient accoucher la première? Toutes deux s'imaginaient bien accoucher ensemble, et, de fait, elles avaient les mêmes raisons pour cela.

Contrairement à leur attente et à leur calcul, ce fut Onolorie qui accoucha avant sa sœur, d'un bel enfançon qui ressemblait beaucoup à son père, le chevalier de la Vraie Croix.

Si Onolorie le couvrit d'ardentes caresses, il ne faut pas le demander. Elle ne pouvait se rassasier de sa vue, et elle le baisait et rebaisait comme une chatte fait de son petit.

Hélas! il fallut s'en séparer! Ce furent des larmes et des baisers à n'en plus finir.

— Cher enfantelet! murmura Onolorie, quel sera ton sort?... Où vas-tu, maintenant que tu n'auras plus pour te protéger et pour t'aimer celle qui t'a tenu neuf mois dans ses entrailles?...

— Dieu prendra soin de lui, ma sœur, dit Gricilerie.

— Garinde, ma bonne Garinde, reprit Onolorie en s'adressant à la jeune fille qui s'était chargée d'emmener l'enfant; Garinde, je vous supplie de veiller sur lui comme sur votre propre sang... Qu'il n'ait pas trop froid, ni trop chaud non plus!... Ces petites créatures-là, c'est si fragile, que le moindre vent les plie et les brise sans pitié... O cher fruit de mon cœur!... Que le Dieu du ciel t'ait en sa garde!... Garinde, ma mie, promettez-moi qu'aussitôt arrivée chez vous, à Filine, vous le ferez baptiser!...

— Je vous le promets, madame, répondit Garinde; ce sera mon premier soin.

— Vous lui donnerez le nom d'Amadis de Grèce, en souvenance d'Amadis son bisaïeul, et d'Esplandian son grand père...

— Je lui donnerai ce nom, madame, je m'y engage par tout ce que j'ai de plus cher au monde... L'affection que je vous ai toujours montrée doit vous être un sûr garant de l'affection que je lui montrerai...

— Ma sœur, dit Gricilerie, les vagissements de ce petit être pourraient être surpris, si vous tardiez encore à vous séparer de lui. La prudence exige que Grasinde parte incontinent...

Bon gré, mal gré, Onolorie dut se résigner à cette séparation douloureuse. Elle prit l'enfant dans son giron, le porta à ses lèvres avec une sorte d'emportement passionné, et l'ondoya de ses larmes maternelles, ce premier baptême des enfants.

Il fallut qu'on le lui arrachât!

Garinde enveloppa la petite créature dans ses langes, le plaça sous son manteau, et prit congé d'Onolorie et de la princesse Gricilerie, sa sœur.

— Pauvre et cher enfantelet! murmura Onolorie lorsque Garinde eut disparu.

Et sa tête fatiguée retomba avec mélancolie sur son oreiller.

## CHAPITRE XXIII.

**Comment Garinde, croyant que l'enfant d'Onolorie allait mourir, l'ondoya et le baptisa; et comment, effrayée, elle l'abandonna.**

Garinde partit. Elle prit à travers bois pour n'être pas aperçue, et, en effet, pendant un long trajet, elle ne rencontra pas âme qui vive.

Mais, tout en cheminant, cette fille s'aperçut que l'enfançon s'en allait de minute en minute, comme pris d'une faiblesse subite. Effrayée, et craignant qu'il ne mourût sans baptême, et que, par cette raison, sa petite âme ne fût en péril, Garinde courut vitement vers une source dont elle entendait le murmure à quelques pas d'elle.

Une fois arrivée là, elle démaillotta prestement l'enfantelet, prit, dans le creux de sa main, quelques gouttes d'eau pure, et dit en l'ondoyant:

— Petit enfant, au nom du Père, du Fils et du benoît Saint-Esprit, reçois ce baptême sous le nom d'Amadis de Grèce!...

A peine eut-elle achevé de proférer cette parole, et jeté l'eau sur la tête de la pauvre petite créature vagissante, qu'elle entendit un bruit de gens venir droit à elle.

Plus effrayée encore que tout-à-l'heure, ne sachant plus, à vrai dire, ce qu'elle faisait, Garinde laissa interrompre le signe de croix qu'elle avait commencé, déposa le petit Amadis sur le gazon, et s'alla cacher derrière un buisson.

Les nouveaux venus étaient des corsaires, des Mores, qui étaient venus en quête d'eau douce.

En arrivant devant la fontaine, ils aperçurent le petit Amadis au milieu de ses riches langes, ce dont ils furent merveilleusement aises. Ils furent plus ébahis encore, quand ils remarquèrent que cet enfant avait apporté du ventre de sa mère une épée aussi vermeille que braise, dont le pommeau commençait au genou gauche et dont la pointe finissait au droit du cœur, et sur laquelle étaient tracés, blancs comme neige, des caractères qu'ils ne surent point entendre.

C'était une trouvaille intéressante, certes. Aussi, sans s'y amuser davantage, ils le renveloppèrent soigneusement et le firent porter en leurs galères.

Par bonheur, ils avaient là leurs femmes. L'une d'elles, nommée Esquisie, relevée récemment de sa gésine, se chargea de nourrir le petit Amadis auquel les corsaires mores imposèrent, dès ce jour, le nom de Damoisel de l'Ardente Epée.

Pendant ce temps, Garinde, rassurée, était revenue à l'endroit où elle avait laissé l'enfantelet. Ne le trouvant plus, elle supposa que les bêtes féroces l'avaient dévoré, ce dont elle fut grandement affligée. Toutefois, de peur d'attrister Onolorie, elle fit bonne mine en se retrouvant auprès d'elle, et lui assura que son enfant était arrivé à bon port.

Gricilerie, le même jour, accoucha d'un beau garçonnet, qui eut nom Lucencio, et dont il vous sera parlé en temps et lieu, ainsi que du précédent, si toutefois Dieu et le temps le permettent.

## CHAPITRE XXIV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée fut présenté au roi et à la reine de Saba, qui l'adoptèrent.

Jadis régnait au royaume de Saba un roi more nommé Magadan, lequel, contre le commun naturel des noirs, était affable, humain et débonnaire, aimant et protégeant plus volontiers ceux de son peuple qui étaient blancs au lieu d'être bruns.

Ce Magadan avait à femme une noble dame nommée Buruca, noire comme lui, et des flancs de laquelle était sorti, du fait de Magadan, un fils dont notre histoire fera quelquefois mention, le vaillant Fulurtin.

Fulurtin ressemblait à son père par ses bons côtés. Dès ses jeunes ans, il avait appris une foule de sciences et de langues étrangères, grâce à un esclave blanc qu'il avait, le savant Mandajar.

Or, on savait communément dans tout le royaume de Saba le plaisir que prenait le roi à recouvrer des captifs étrangers, même des pays du septentrion, à cause de leur blancheur. Souvent même il pardonnait jusqu'à des crimes de lèse-majesté à quiconque lui faisait présent de tels personnages.

Il advint qu'un jour, comme il sortait de table, quatre Mores entrèrent dans sa salle, conduisant par la main un jouvenceau âgé de trois ans et beau en toute perfection.

L'un d'eux parla ainsi à Magadan.

— Sire, les deux frères qui ont mis à mort votre cousin vous saluent en toute humilité et vous supplient de recevoir cet enfant qu'ils vous envoient, lequel, outre l'excellence de sa personne, a apporté du ventre de sa mère un signe émerveillable...

Le vieux roi de Saba avait écouté avec attention ce que lui avaient dit les quatre Mores. Quand ils eurent cessé de parler, il ordonna que l'on dévêtit l'enfant miraculeux de la jupe de taffetas jaune qu'il portait.

On lui obéit.

Alors Magadan put voir, et les autres avec lui, le signe annoncé, à savoir une épée vermeille comme braise sur laquelle étaient tracées des lettres blanches comme neige.

La poignée de l'épée partait du genou gauche et la pointe allait mourir vers le cœur, sous le sein gauche de l'enfant.

Quant aux caractères étrangers tracés sur cette épée, nul ne put dire ce qu'ils signifiaient. Nul, pas même Fulurtin, le propre fils du vieux roi de Saba; pas même le docte Mandajar, l'esclave blanc, le maître de Fulurtin.

Magadan fut émerveillé au possible, ainsi que toute la compagnie, témoin de ce spectacle. L'épée surnaturelle l'ébahit surtout outre mesure. Aussi, à cause d'elle et de l'enfant sur la chair duquel elle était figurée, pardonna-t-il volontiers aux meurtriers de son cousin, et donna t-il, en plus, aux quatre Mores, des biens et des honneurs considérables.

— J'entends, dit-il, que cet enfant, eu égard au signe émerveillable qu'il a sur lui, peint par la Nature, soit appelé le damoisel de l'Ardente Epée... En outre, pour témoigner à mon bien-aimé fils Fulurtin toute l'estime que je fais de lui, je lui abandonne et cède dès aujourd'hui ce jeune esclave blanc, afin qu'il l'élève à sa guise et en fasse un savant comme lui, s'il lui trouve les dispositions nécessaires.

Le prince Fulurtin remercia le roi de Saba, son père, du gentil cadeau qu'il lui faisait là, et, embrassant tendrement le damoisel de l'Ardente Epée, en signe d'adoption, il l'emmena sur-le-champ pour l'étudier tout à son aise, et en faire, si possible était, un second lui-même.

Est-il bien nécessaire d'ajouter que cet enfant de trois ans, amené comme esclave blanc à la cour du vieux roi de Saba, par quatre corsaires mores, était le même enfant trouvé dans le bois avoisinant le monastère de Sainte-Sophie, et abandonné par Garinde?

C'était, en effet, le fils de la princesse Onolorie et du chevalier de la Vraie Croix.

## CHAPITRE XXV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée, élevé par le prince Fulurtin, sauva la vie au roi de Saba, un jour qu'il était à la chasse avec lui.



Ce jeune enfantelet trouvé par les corsaires mores crut en force et en beauté, et se développa physiquement et moralement, grâce aux soins et à l'amitié efficace du prince Fulurtin et de l'esclave blanc Mandajar.

L'un et l'autre s'évertuèrent à lui enseigner les bonnes lettres, et, comme contrepoids à ces études qui fatiguent l'entendement, ils lui apprirent à lutter, à monter à cheval, à jeter la barre, à s'escrimer, finalement à faire acte de gentilhomme bien conditionné.

Le damoisel de l'Ardente Epée, on le voit, n'était plus considéré comme un esclave par son maître le prince Fulurtin, mais bien comme un jeune compagnon que l'on veut dresser et dont on veut faire plus tard un ami.

Le damoisel de l'Ardente Epée devint expert à tous ces jeux et à tous ces exercices, si bien qu'il dépassa et vainquit tous les jeunes gens de son âge et de l'âge au-dessus, qui voulurent se mesurer avec lui. Mais jamais, au grand jamais, quelle que fût sa force, et la conscience qu'il en avait, il ne consentit à s'éprouver contre son prince Fulurtin, à cause de l'honneur et de la révérence qu'il lui portait.

Le vieux roi de Saba s'aperçut aisément de ces progrès et de cette délicatesse du jouvenceau à l'endroit de son instituteur. Il en conçut les meilleures espérances, et, à cause de cela, il s'intéressa davantage à lui de jour en jour, l'emmenant le plus souvent possible en toutes les fêtes, en tous les lieux de plaisir où il allait, surtout à courre le cerf et autres amusements de chasse.

Le damoisel de l'Ardente Epée était déjà un fort et hardi jouvenceau, lorsqu'un jour, Magadan le convia à une partie de chasse qu'il avait organisée.

Il avait fait tendre les toiles dans la prochaine forêt et se trouvait sur le bord d'une grande route, guettant, l'épieu au poing, le passage d'un fort sanglier que les chiens avaient forcé hors de sa bauge quelques heures auparavant.

Le damoisel de l'Ardente Epée était à quelque distance du roi de Saba, tenant en laisse un levrier.

Au moment où Magadan, qui guettait un sanglier, s'y attendait le moins, un ours débusqua d'un fourré voisin et vint lui passer quasi entre les jambes avec la rapidité de l'éclair. Cet animal courait ainsi, effrayé qu'il était par les abois des chiens courants et par le retentissement des trompes des veneurs.

Le vieux roi de Saba, remis de son alerte, croisa son épieu, autant pour se préserver que pour essayer d'arrêter l'ours dans sa course furibonde.

Mais déjà le levrier qu'Amadis de Grèce tenait en laisse avait devancé les intentions de Magadan. Déjà, rompant les liens qui le retenaient, il s'était élancé sur les erres de l'animal sauvage et l'avait assailli en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

L'ours était d'une belle taille. En outre, il n'était point d'humeur à se laisser ainsi manger le poil sur le dos sans essayer de se défendre. Lors donc que le levrier approcha, il se dressa sur ses pattes de derrière, et, avec ses pattes de devant, il arrangea bel et bien le museau du chien, si bien que ce dernier ne tarda pas à avoir les mâchoires rompues, ce qui le mit hors de combat.

Cette première victoire sembla enorgueillir l'ours. Il avait eu affaire à un chien, il voulut avoir affaire à un roi, pour juger par lui même de la différence.

Cette prétention lui devint funeste, car Magadan, qui savait manier à merveille son épieu ferré et à bout tranchant, le lui présenta de telle sorte que la bête s'enferra d'elle-même en poussant un grognement de douleur.

Le roi de Saba s'en croyait quitte. L'ours lui prouva qu'il avait la vie dure en se débattant comme un beau diable, tellement qu'il se dégagea de l'épieu, et, une fois débarrassé, se releva sur son train de derrière, avança ses deux pattes de devant, en étreignit Magadan et chercha à l'étouffer.

Heureusement que le fils de la princesse Onoloric était là !

Voyant le danger que courait le vieux roi de Saba, il accourut en toute hâte, tira le couteau de chasse qui pendait à sa ceinture, et en frappa l'ours le plus rudement qu'il put.

L'our lâcha le roi de Saba en poussant un grognement plus significatif encore que le premier. Il avait une patte de coupée.

Quoique blessé, cependant, ce sauvage animal ne perdit pas courage. Il quitta le roi de Saba pour se jeter, la gueule béante, sur le damoisel de l'Ardente Epée.

Tout autre que le fils de Lisvart eût reculé d'effroi devant cette gueule sanglante qui menaçait de l'engloutir vivant.

Le jouvenceau ne recula point. Tout au contraire, il fit un pas en avant, leva son bras droit armé du couteau de chasse, et l'abaissa entre les deux oreilles...

Une minute après, l'ours allait rouler à quelques pas de là, la tête séparée en deux morceaux, mort !...

Cela fait, l'élève de Mandajar retourna vitement vers le roi de Saba et l'aida à se relever.

Sur ces entrefaites survint un lion couronné, portant en travers de sa gueule un bel enfant de deux ans qui se mit à crier :

— Hélas ! damoisel de l'Ardente Epée, aidez-moi ! aidez-moi ! aidez-moi ! Faites, ô beau damoisel, ce que ferait votre chevaleureux père lui-même, s'il était en votre lieu et place !...

Le jouvenceau, à bon droit étonné, n'hésita pas à courir sus au lion pour le forcer à lâcher son innocente proie.

Le lion, en effet, lâcha l'enfant, mais ce fut pour se précipiter, furieux, sur celui qui voulait le défendre.

Le fils de Lisvart, qui avait remis au fourreau son couteau de chasse, le tira vitement, leva le bras et l'abattit sur l'animal qui se dressait pour le dévorer.

Le lion poussa un rugissement de douleur : il venait d'avoir la patte coupée. Echauffé de rage, il bondit tout éclopé sur le jouvenceau et lui déchira ses vêtements avec ses griffes aigues. Mais au moment où il avançait sa gueule monstrueuse pour engloutir dedans son ennemi, celui-ci lui décousit le ventre d'un seul coup, si bien qu'on en vit son cœur sanglant.

Le lion mort, le jouvenceau songea à aller demander au jeune enfant qu'il venait de délivrer, l'explication de ses paroles.

L'enfant avait fui. Il était en train de trottiner allègrement dans une petite sente du bois.

Le damoisel de l'Ardente Epée courut après lui et l'atteignit.

Lors, il lui demanda avec une grande affection :

— Doux enfantelet, dites-moi, je vous prie, comment vous êtes tombé en ce danger, et aussi comment vous m'avez reconnu, moi qui ne vous connais point ?... Ne m'avez-vous point assuré tout à l'heure que si mon père avait été à ma place, il n'eût pas plus hésité à vous secourir que je ne l'ai fait ?... Or, vous connaissez donc aussi mon père ?

Le jeune gars, l'entendant ainsi parler, se prit à rire et répondit :

— Certes, damoiseau, vous êtes fils de tel père, qu'il vous faudra beaucoup travailler pour parvenir à lui ressembler !... Et, cependant, je puis vous dire que vous êtes né pour recevoir en haute prouesse et chevalerie, plus d'honneur qu'autre qui vous ait précédé... Du surplus, ne vous mettez pas en peine : ce serait temps perdu !...

Le jeune gars ayant dit cela s'évanouit comme une fumée, et, depuis, personne ne le revit.

Ce qui n'empêcha pas le damoisel de l'Ardente Epée de s'en revenir tout pensif et tout émerveillé de ce qu'il avait entendu. Et, plus désireux encore qu'auparavant de savoir de qui il était issu, il alla rejoindre le vieux roi de Saba qu'il trouva fort rompu et blessé durement à la cuisse d'une dentée de l'ours.

— Comment vous sentez-vous, Sire? lui demanda-t-il avec sollicitude.

— Certes, mon ami, répondit Magadan, grâce aux dieux et à vous, je suis mieux que je n'espérais tout à l'heure... Je m'aperçois que vous avez très heureusement profité de l'éducation que je vous ai fait donner et que vous n'avez pas été méconnaissant des soins que nous avons eu pour vous ; ce qui me prouve que jamais la vertu ne se perd là où elle est vivement plantée.

Le jouvenceau remercia le roi de ces bonnes paroles ; puis il ajouta :

— Mais, Sire, il me semble urgent que j'aille trouver quelques-uns de vos veneurs pour qu'ils vous fassent une civière chevaleresque et vous transportent à la ville, car, à ce que je puis voir, l'ours vous a malement traité...

— Je vous en prie, dit le roi de Saba.

Le jeune homme s'en alla donc à travers buissons et halliers à la recherche des veneurs ou de quelques autres; si bien qu'il rencontra Fulurtin et plusieurs gentilshommes qui accoururent à bride abattue vers leur prince.

## CHAPITRE XXVI

Comment Fulurtin et le damoisel de l'Ardente Epée furent armés chevaliers par la main du roi Magadan.

A partir de ce jour-là, le roi Magadan prit son sauveur en si grande affection, qu'il l'eut pour aussi cher que s'il eût été son proche parent Son affection redoubla même lorsque le damoisel de l'Ardente Epée lui eut raconté les propos que lui avait tenus l'enfantelet, ce qui imprima en sa fantaisie qu'il devait être issu de quelque haut lieu.

Depuis ce jour aussi, Magadan le fit asseoir à sa table, à côté du prince Fulurtin, et lui donna un jeune gentilhomme blanc, nommé Yneril, pour le servir et être toujours près de sa personne.

Ainsi se passèrent quelques années. Le damoisel, aimé des grands et des petits, parvint en l'âge de quatorze ans, si bien formé et proportionné, qu'il montrait en avoir plus de seize.

Or, il advint que Fulurtin, un peu plus ancien que lui, gentil prince et bien traitable, requit le roi son père de l'armer chevalier, ce à quoi Magadan consentit aisément.

Le damoisel de l'Ardente Epée, averti de cela, sollicita le même honneur du roi de Saba, lequel, connaissant son vaillant cœur, et d'ailleurs porté d'amitié vers lui, consentit volontiers à ce que Fulurtin et lui devinssent compagnons d'armes, sans avoir égard à la différence d'âge qui existait entre eux. Tellement, qu'il leur donna à tous deux, le même jour, la colée, avec harnois blancs.

Comme la coutume était de prolonger les cérémonies de la réception, la fête dura l'espace de quinze jours, pendant lesquels Maudan, fils de l'un des plus grands seigneurs de Saba, vint à la cour pour être élevé avec Fulurtin.

Maudan n'y fut pas plutôt, qu'il devint subitement envieux et jaloux de l'honneur que le roi faisait au chevalier de l'Ardente Epée. Il en sécha sur pied et faillit à tomber malade. Et tant plus le poison lui rongeait le cœur, et tant plus Maudan cherchait à mettre son ennemi en male grâce auprès de Magadan, sans pouvoir en trouver occasion. Ce dont son mal s'augmentait à ce point, qu'on le voyait déchoir d'heure en heure, ni plus ni moins que fait la neige à la chaleur du soleil.

Malgré le désir qu'il avait de nuire au chevalier de l'Ardente Epée, Maudan fut bien forcé de faire trêve, le roi étant parti depuis quelques jours de Saba, où il avait laissé la reine, pour aller visiter une sienne ville nommée Terryne.

Mais les envieux sont ingénieux à inventer des raisons pour se tromper et pour tromper les autres ; le plus faible indice leur suffit pour édifier tout un échafaudage de trahison : Maudan crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait si âprement depuis un assez long temps.

## CHAPITRE XXVII

Comment le jeune Maudan fit, par envie, une fausse accusation contre la reine Buruca, et quelles en furent les conséquences.

Un soir, la reine Buruca, femme du roi Magadan, jouait aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée. Fulurtin et Maudan, qui les regardaient, ennuyés de la longueur du jeu, les laissèrent seuls. Du moins Fulurtin se retira tout-à-fait; mais l'ingénieux Maudan, qui aimait à faire le métier d'espion, fit mine de se

retirer avec lui, et revint à pas de loup se mettre en embuscade derrière une courtine de soie.

Après quelques mats dont la reine Buruca avait eu la victoire, elle et le jeune chevalier de l'Ardente Epée cessèrent de jouer pour deviser et folâtrer un peu.

Bien qu'elle eût un fils d'une vingtaine d'années, la reine de Saba n'était pas vieille, à proprement parler. Et, ce qui l'avait conservée assez jeune encore, c'était sa grande bonté qui la rendait si digne d'être accouplée au vieux Magadan.

Elle aimait d'un amour maternel le jeune sauveur de son vieux mari. Elle lui avait donné place dans son cœur à côté de son fils Fulurtin, et elle croyait agir le plus innocemment du monde en le baisant et en l'accolant tendrement quand elle se trouvait seule avec lui.

Ce soir là, ayant cessé de jouer aux échecs, elle le fit asseoir à côté d'elle sur le pied d'un lit, et se mit à deviser avec lui de choses et d'autres. Tout en causant, elle lui prenait les mains, et les plaçait dans les siennes, puis l'attirait en son giron, et, de temps à autre, le baisait doucement sur son beau visage blanc, sans penser offenser en rien son honneur de reine et de femme.

Mais il y avait là, les épiant tous deux, quelqu'un qui pensait autrement, et ce quelqu'un était l'envieux Maudan. Témoin des caresses que la reine Buruca prodiguait au chevalier de l'Ardente Epée, lequel les lui rendait, il se persuada tout le contraire de ce qui en était et résolut de persuader la même chose au roi de Saba, aussitôt qu'il serait de retour.

Cela ne tarda pas. Magadan, prévenu que les rois d'Arabie et de Tharse descendaient en ses pays pour lui faire la guerre, revint en toute hâte en sa ville de Saba, afin de rassembler ses gens et d'aller au devant de ceux qui venaient vers lui dans de si mauvaises intentions.

Il était à peine arrivé, il avait à peine eu le loisir de souper, que Maudan le trouvant seul, appuyé sur l'une des fenêtres de la salle, s'approcha respectueusement de lui, et après quelques propos mis en avant pour pallier sa trahison, lui dit :

— Sire, je vous supplie de me pardonner si je viens vous révéler une chose qui me navre, et, qu'au prix de ma vie, je voudrais savoir fausse, à cause du déplaisir que vous allez en recevoir...

— Qu'est-ce donc? demanda Magadan.

— A cause de vous, continua le traître Maudan, et aussi à cause du chevalier de l'Ardente Epée, lequel j'ai toujours aimé, honoré et estimé, plus qu'autre de ma connaissance, et de ce me soient témoins tous les dieux!...

— Qu'est-ce donc? demanda pour la seconde fois Magadan.

Maudan continua, comme s'il n'avait pas entendu :

— Mais le cas vous touchant comme il vous touche, moi, votre vassal, je commettrais félonie trop grande et croirais l'éducation que j'ai reçue de vous trop mal employée, si je ne vous avertissais pas du vilain tour que l'on fait à votre honneur de roi et de mari...

Lors, Maudan raconta au roi comment il avait vu la reine jouant aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée, les privautés qu'elle lui avait indécemment montrées, ajoutant de son crû mille bourdes et malhonnêtetés, jusqu'à l'assurer que Buruca, violant le commun droit de mariage, s'était abandonnée tout entière au jeune chevalier.

Le roi de Saba, bien ébahi, et non sans cause, demeura tout éperdu, tellement qu'il crut en tomber de son haut. Il fut un assez long temps avant de proférer une seule parole, à cause du combat qui se livrait en son esprit entre l'amitié qu'il portait à l'accusé et le déshonneur dont il était couvert par sa faute. Ce combat fut si âpre et si douloureux, qu'il ne put se tenir de pleurer, et ce fut la face inondée de larmes qu'il demanda à Maudan s'il était vraiment possible que le chevalier de l'Ardente Epée l'eût déshonoré comme il le lui avait dit.

— Oui, Sire, répondit effrontément Maudan. Et je vous le jurerai par tous les dieux vivants, car ce que je vous raconte là, je l'ai vu de mes yeux, sans vouloir le voir, hélas!

Le vieux roi de Saba soupira profondément et s'écria :

— Ah! puisque ce traître s'est ainsi oublié, lui que j'avais élevé et préféré entre tous, et que d'esclave j'ai fait chevalier libre, je le ferai mourir vilainement et cruellement, et la louve aussi, de la plus cruelle mort dont moururent jamais les chétives créatures!...

Et, recommandant à Maudan de garder jusqu'à nouvel ordre le secret sur cette triste aventure, Magadan s'en alla tout ennuyé dans sa chambre, laissant l'envieux Maudan tout réjoui du succès de sa vilaine dénonciation.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le traître Maudan, pris d'un remords de conscience, alla conseiller de fuir au chevalier de l'Ardente Epée, lequel, en effet, quitta secrètement la ville de Saba.

De même que l'amour de père à fils est incomparable avec les amitiés ordinaires, de même aussi la haine de l'un à l'autre est indubitablement plus extrême qu'on ne saurait exprimer.

Le vieux roi de Saba s'était tant affectionné au chevalier de l'Ardente Epée, qu'il l'avait fait presque l'égal de Fulurtin dans son cœur. En entendant l'accusation de Maudan, il se trouva si perturbé, qu'il fut tenté de l'envoyer sur l'heure au dernier supplice. S'il se retint de le faire, ce ne fut que dans l'espérance de prendre le coupable sur le fait.

Or, assez ordinairement, le péché de calomnie n'est pas plutôt commis qu'il amène avec soi un repentir. Maudan mit de l'eau dans son vin et commença à comprendre toute la gravité de l'accusation qu'il avait portée contre la reine et le

chevalier de l'Ardente Epée, surtout lorsqu'il se remémora les bons services qu'il avait reçus de ce dernier. Mais, hélas! lorsque les chevaux sont perdus, l'écurie est fermée trop tard!...

Néanmoins, le remords de la conscience gagna tant sur Maudan, qu'il résolut de sauver la vie de celui dont il venait de perdre l'honneur, en le prévenant que le roi était irrité sans sujet contre lui et en lui conseillant de fuir pour éviter sa fureur.

Le soleil était déjà bien avant retiré derrière les montagnes, et la nuit s'en venait, quand le traître Maudan alla trouver le chevalier de l'Ardente Epée, auquel il dit, couvrant le poison de son cœur :

— Mon grand ami, le bien que je vous désire est tel, qu'il ne vous pourrait advenir fâcherie dont je ne fusse autant ennuyé que si c'était à moi-même... C'est pourquoi je vous engage à fuir le plus diligemment possible, car je sais pour certain que le roi a délibéré de vous faire mourir..... Vous seriez arrêté ce soir même, en entrant au palais... Fuyez, si vous aimez votre liberté! Fuyez, si vous tenez à la vie! Fuyez, car le roi vous hait, et il a juré votre mort!...

Si le chevalier de l'Ardente Epée fut ébahi, il est aisé de le supposer. Il eût mis en doute cet avertissement, se sachant innocent, sans le bon visage que lui avait toujours montré Maudan. Quoiqu'il ne comprît rien à la haine subite du roi de Saba, il se dit, avec une précoce sagesse, qu'il était toujours bon de mettre une grande distance entre un roi et soi en pareil cas, et, sur l'heure, il commanda à Ynéril, son écuyer, de lui apporter ses armes.

Une fois armé, il embrassa le traître Maudan, qui se laissa embrasser par lui comme Jésus s'était laissé embrasser par Judas Iscariote, et monta à cheval.

— Que nos dieux vous gardent, mon grand ami! lui dit Maudan, heureux de se débarrasser ainsi de lui. Plus vous irez loin, mieux vous agirez, car les rois ont le bras long, surtout dans l'accomplissement de leurs vengeances!... Fuyez sans vous retourner!

— Adieu donc! répondit le chevalier de l'Ardente Epée.

Et donnant de l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'éloigna rapidement et secrètement, suivi de son écuyer Ynéril.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée ayant pris la fuite, le roi de Saba, furieux, voulut faire brûler la reine Buruca, ce qui n'eut pas lieu à cause de l'arrivée des ennemis.**

C'est ainsi que Maudan ourdissait son filet.

Une fois le chevalier de l'Ardente Epée éloigné, il se rendit au logis du roi dans la même soirée, mais un peu tard.

— Sire, lui dit-il, il faut croire que Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée, a entendu le navrant aveu que je vous ai fait à propos de son maître... On m'a assuré qu'il était sous les fenêtres de la salle en ce moment-là...

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Magadan.

— Il y a, sire, répondit Maudan, il y a que je n'ai pas revu depuis ce moment le chevalier de l'Ardente Epée, et que très probablement, averti par Ynéril, il aura pris la fuite...

— Cela viendrait mal, très mal, s'écria le roi, contrarié de cette nouvelle. Je vous en prie, Maudan, assurez-vous présentement de ce que vous m'annoncez-là, et revenez me dire ce qu'il en est.

Maudan sortit incontinent du palais, tira droit au logis du chevalier et s'en revint, simulant l'homme ébahi, rapporter au roi que l'amant de la reine Buruca était absent.

Magadan, furieux, envoya à la hâte prendre la reine, jurant ses grands dieux qu'il allait la faire brûler vive.

La pauvre princesse, troublée comme on pense, et ne sachant à quelle occasion cette grande fureur du roi, son mari, se jeta à ses genoux, le suppliant à mains jointes de lui dire au moins pourquoi il voulait la réduire en cendres.

— Pendarde! lui cria Magadan. Vous le saurez assez tôt pour vous!...

Et, sur-le-champ, il commanda de l'enfermer, disant aux gardes qu'ils lui en répondaient sur leur tête. Puis il envoya dans toutes les directions des des gens chargés de retrouver le chevalier de l'Ardente Epée, mort ou vif.

— Car, ajouta Magadan, il m'a fait la plus grande trahison du monde! Si j'en avais pu douter un seul instant, je n'en douterais plus aujourd'hui : les innocents restent, les coupables se sauvent... Le chevalier de l'Ardente Epée est en fuite!...

Fulurtin, étonné de tout ce qu'il entendait, pria son père de vouloir bien le mettre au courant, ce que Magadan fit volontiers, afin de le rendre plus indigné contre celui qui lui avait rendu tant de services. Toutefois, ce jeune prince ne put croire à cette accusation et il défendit de son mieux son compagnon d'armes.

Mais le vieux roi était buté à cette idée qu'il avait été trompé par sa femme et par le chevalier de l'Ardente Epée : il n'en voulut pas démordre

Bientôt, les gens qu'il avait envoyés à la poursuite du fugitif, revinrent bredouille. Magadan, de plus en plus furieux, ordonna que l'on brûlât sur-le-champ la reine Buruca, quitte à brûler son complice plus tard.

On allait exécuter cet ordre cruel, lorsqu'un courrier arriva à toute bride pour prévenir Magadan des dégâts que faisaient les ennemis dans le royaume où ils étaient entrés.

Lors, comme son armée était prête, il lui commanda de se mettre en mouvement.

Fulurtin conduisait l'avant-garde, et Magadan le surplus de ses forces.

Les rois de Tharse et d'Arabie, avertis par leurs espions de la marche de l'armée de Saba, se parquèrent pour l'attendre et la combattre; si bien que, finalement, Magadan et son fils furent faits prisonniers, et leurs gens mis en déroute.

## CHAPITRE XXX

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée, fuyant le bûcher, rencontra un vieillard, et des propos qu'ils eurent ensemble.**



Le chevalier de l'Ardente Epée s'en allait donc, au plus vite, honteux de fuir ainsi, et malheureux d'avoir déplu au roi de Saba.

Comme il traversait une épaisse forêt, il aperçut devant lui, à la lueur du clair de la lune, un homme à pied qui, de prime-abord, lui parut avoir le visage couvert d'un linge blanc. Mais en s'approchant, il comprit que ce qu'il avait pris pour un linge était une belle barbe fleurie par les années, et de beaux cheveux également chenus.

Il pensa que cet inconnu était quelque esclave de la contrée qui fuyait, et, à cette cause, il le salua selon l'usage du pays. Mais le vieillard lui ayant rendu son salut en grec, le chevalier de l'Ardente Epée, qui, grâce à Magadan, entendait presque tous les langages, lui dit alors :

— Honorable vieillard, ne me sauriez-vous enseigner un asile pour cette nuit, car je suis harassé et rompu, et je voudrais dormir une bonne fois, ne l'ayant pas fait depuis quelques jours.

— Si vous étiez chrétien comme je suis, répondit le bonhomme, je vous satisferais assurément.

— En bonne foi, reprit le chevalier, la religion importe peu quand il s'agit de secourir son semblable... Par ainsi, je vous supplie de m'enseigner ce que je vous demande, car, outre ma fatigue, j'ai une faim et une soif extrêmes...

— Vous parlez bien, dit le vieillard, et vous trouverez en moi ce que vous cherchez... Mettez pied à terre, et je vous réconforterai suivant mon pouvoir, car il vous en prendrait mal d'être connu dans ce pays dont vous ne sortiriez pas aisément.

Le chevalier obéit, émerveillé des propos du bonhomme auquel il demanda comment il savait qu'il était connu, et qu'il aurait déplaisir d'être reconnu.

— N'en demandez pas tant, répondit le vieillard. Qu'il vous suffise d'apprendre que j'en sais plus de vos propres affaires que vous-même... Mais je m'en tairai pour cette heure !...

Lors, s'approchant du jeune chevalier, il lui donna quelques gouttes d'un cordial qui le ranima, et tira de sa pannetière, à son intention, quelques vivres qu'il mangea avec appétit.

Aussitôt qu'il eut bu et mangé, le jeune chevalier s'endormit, et d'un somme si profond, qu'il qu'il était grand jour quand il se réveilla.

Il regarda autour de lui, et il s'aperçut qu'il était armé, non pas des armes noires qu'Ynéril lui avait apportées, mais d'armes blanches, plus riches et plus fortes, avec un écu semblable, au milieu duquel était peinte une épée vermeille comme celle qu'il avait sur le corps.

Il fut ébahi au possible, ainsi qu'Ynéril, son écuyer, lequel avait bu, mangé et dormi comme lui, sans savoir pourquoi ni comment. Et tous deux ne se sentaient en aucune façon de la fatigue des jours précédents.

Le vieillard à la barbe fleurie blanche avait disparu.

Ils se reprirent à cheminer encore pendant un bon bout de temps. Puis, étant arrivés sur le bord de la mer, ils avisèrent un petit batelet délaissé sur la grève par des pêcheurs, et dans lequel il y avait deux rames et quelques vivres.

Ynéril et le chevalier de l'Ardente Epée montèrent dedans. L'écuyer s'empara des rames, et l'on gagna la pleine mer.

## CHAPITRE XXXI

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée aborda à la Montagne Défendue, et ce qu'il y rencontra.**

Au départ, le vent était doux et la mer unie. Mais bientôt le temps se couvrit, la mer s'enfla, et si désespérément, que le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon abandonnèrent avirons et batelet à la merci des flots et des vents, sans savoir où ni en quelle part ils allaient ainsi, et s'attendant d'une minute à l'autre à être engloutis.

Pendant dix jours et dix nuits, ils furent traités de la sorte, s'en rapportant exclusivement pour leur salut à leur dieu Neptune et à quelques autres dieux de premier ordre.

Ce ne fut que le matin du onzième jour que le soleil commença à gagner le dessus et la mer à redevenir calme.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon découvrirent une haute côte au pied de laquelle il plut à la fortune de les pousser.

Le pays leur parut si plaisant, et peuplé d'arbres si verts et si feuillus, qu'ils n'hésitèrent pas un seul instant à y prendre port.

Ils abordèrent.

Une fois à terre, ils prirent le premier sentier qui s'offrit devant eux, lequel les mena droit à la porte d'un monastère où était plantée une grande croix de bois.

Jamais le chevalier de l'Ardente Epée n'avait vu d'enseigne semblable. Il demanda à Ynéril s'il savait ce que cela signifiait.

L'écuyer répondit :

— Seigneur chevalier, cela signifie que nous sommes en terre chrétienne, car c'est à un arbre taillé ainsi que le Dieu des chrétiens fut autrefois cloué et attaché !...

Cette nouvelle plut beaucoup au jeune chevalier qui, attaché qu'il était à la foi païenne, espéra rencontrer là des aventures où il pût la faire triompher.

Il s'avança donc, suivi de son écuyer.

Ils ne tardèrent pas à trouver ouverte la porte d'une église, au front de laquelle étaient plantés trois beaux autels garnis d'ornements sacerdotaux, avec quelques représentations de saints, suivant la coutume des fidèles. Et, quant et quant, ils entendirent plusieurs voix d'hommes psalmodier, encore qu'ils n'en vissent aucun, ce qui les étonna beaucoup.

Ils s'avancèrent alors jusqu'au chœur, où ils avisèrent une sépulture d'albâtre, couverte d'un cristal très clair, sous lequel était la représentation d'un chevalier armé de toutes pièces Tout autour étaient gravées des lettres qui disaient :

*« Ci-gît le vaillant et magnanime Matroco, qui, avant sa mort, eut révélation de la vie éternelle, et, comme champion de Jésus-Christ, lui-même fit de son sang le signe de la croix, et mourut heureux. »*

Le chevalier de l'Ardente Epée reconnut bien, par cette épitaphe, que son écuyer Ynéril lui avait dit la vérité et que, certainement, cette terre où ils étaient était chrétienne.

Au même instant, un religieux se mit à dire la messe, malgré la présence du chevalier, qui manifesta son impatience par des gestes.

La messe dite, le religieux se dévêtit de son aube, et s'en vint vers le fils d'Onolorie, auquel il dit :

— Je vous prie, sire chevalier, de me dire de quel pays vous êtes...

— Pourquoi cette question ? demanda fièrement le chevalier de l'Ardente Epée.

— Parce que vous m'avez paru ne pas vous intéresser à la messe que je disais, et, encore moins, honorer le lieu-saint où je l'ai dite, ce qui me ferait supposer que vous êtes païen... Et alors, comment avez-vous osé entrer dans ce pays si contraire à votre foi ?...

— Père, répondit le chevalier, je suis païen de foi et de nation, en effet !... Et si vous êtes étonné de me trouver céans, je ne suis pas moins ébahi d'y être arrivé... Quoi que nous soyons de religion différente, je vous prierai affectueusement de me dire dans quelle contrée j'ai abordé, sans le savoir et sans le vouloir, et quel est le prince qui la gouverne...

— Mon enfant, répondit le prud'homme, à cause de la pitié que j'ai de votre jeunesse ignorante, je vous satisferai volontiers. Cette terre est du royaume d'Anatolie. On l'appelle la Montagne Défendue... Toutefois, elle appartient maintenant à l'empereur de Constantinople, qui l'a conquise par la force de ses armes...

Le religieux raconta alors au chevalier comment Esplandian s'en était rendu possesseur, et comment Frandalo en était présentement gouverneur, avec le géant Frandalon son parent.

— Quel est ce Frandalo ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée.

— C'était, répondit le Sancto, un païen comme vous, autrefois...

— Et aujourd'hui ?...

— C'est un chrétien comme moi.

— C'est-à-dire qu'il a renié ses dieux et sa foi !... C'est un félon digne de châtiment !

— Je ne sais pas de quel châtiment vous entendez parler, mon cher enfant, mais j'ai peur, vraiment, que vous ne vous abusiez sur les forces dont disposent les maîtres de cette contrée... Vous êtes jeune et vous ne croyez pas à l'impossible, parce que vous n'avez pas encore rencontré d'obstacles sérieux sur votre chemin...

— J'ai combattu des lions et des ours !

— C'est beaucoup, sans doute, mais ce n'est rien auprès des périls qui vous attendent. Vous serez bientôt forcé de rabattre votre superbe, et vous comprendrez que Frandalo a bien fait d'abjurer ses fausses idoles pour adorer le seul Dieu qui fasse gagner les batailles, le Dieu des chrétiens...

— Je suis si peu disposé à penser ce que vous me dites au sujet de ce Frandalo, que je brûle du désir de me mesurer avec lui, si toutefois c'est un chevalier digne qu'on le combatte...

— Vous en ferez le dur apprentissage plutôt que vous ne voudrez, hélas !

— Voilà de la pitié bien inutile !... Et, je vous prie, où pourrais-je rencontrer cet adorateur de votre Dieu ?

— Vous le voulez absolument !...

— Absolument, certes, je le veux...

— Engagez-vous dans ce sentier que vous voyez là, derrière le temple... Et, tout au bout...

Le religieux hésitait, regardant avec une tendre commisération le chevalier de l'Ardente Epée.

— Et, tout au bout ?... demanda celui-ci avec impatience.

— Vous découvrirez une forteresse... Elle appartenait autrefois à des géants païens...

— A Matroco, peut être ?

— Vous l'avez dit, chevalier... A Matroco le païen, qui se fit chrétien à son heure dernière. A Matroco et à Furion son frère, tous deux fils de la vieille Arcabone. Cette forteresse, inaccessible d'abord à cause de ses courtines et de ses grosses tours, était défendue de plus par ces deux géants, et par un troisième, leur oncle, le géant Arcalaüs...

— Qu'importe ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Cette forteresse imprenable a été prise !... Ces géants invincibles ont été vaincus !... Ne m'avez-vous pas parlé d'un seul chevalier, tout-à-l'heure ?

— Esplandian, oui, le fils d'Amadis.

— Eh bien ?

— Oui, mais Esplandian n'était pas seul : Dieu était avec lui.

— Mes dieux seront avec moi !... Ainsi, ce château-fort inexpugnable est défendu par Frandalo et par Frandalon ?

— Vous oubliez Belleris.

— Mettons Belleris... Cela fera trois contre un, comme la première fois !... J'aime mieux cela... Je regrette qu'ils ne soient pas quatre : j'aurais eu

plus de mérite à vaincre que n'en eut le chevalier Esplandian.

— Votre endurcissement me poigne, mon enfant, dit le Sancto d'une voix pitoyable. Vous serez vaincu...

— Je serai vainqueur !...

— Eh ! fussiez-vous vainqueur, ce que je n'admets pas comme possible, comment feriez-vous donc pour vous maintenir dans cette forteresse avec votre écuyer ?... Frandalo, Belleris et Frandalon ont des serviteurs... Ensuite, s'il leur venait affaire fâcheuse, le roi Norandel, qui est à Tésifante, serait en une journée avec une armée considérable, ainsi que l'empereur de Constantinople... Songez-y !

— J'y songe, bonhomme; c'est pour cela que je vous remercie et que je prends congé de vous...

— Vous abandonnez votre projet extravagant ?

— J'y tiens plus que jamais, au contraire !... Ynéril, en avant !

Ynéril obéit, et tous deux s'engagèrent dans le chemin que leur avait indiqué le religieux comme conduisant à la forteresse.

— O jeunesse ! murmura ce saint homme en les regardant s'éloigner.

Lors il rentra dans le temple pour prier Dieu.

## CHAPITRE XXXII

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée s'avança, suivi d'Ynéril, son écuyer, à la découverte du château-fort de la Montagne Défendue, et ce qu'il en advint.**



On se souvient sans doute de la description que nous avons faite de la Montagne Défendue et du château-fort au quatrième livre de cette histoire.

Nous ne la ferons pas une seconde fois.

Le chevalier de l'Ardente Epée et son écuyer Ynéril s'engagèrent donc dans le sentier taillé dans la pierre vive qui montait au château.

Tout en cheminant, ils devisaient tous deux des propos que leur avait tenus le religieux qu'ils venaient de quitter. Ynéril était devenu tout songeur.

— Seigneur chevalier, dit-il enfin, les paroles de ce bon Sancto résonnent encore dans mon esprit... Je commence à concevoir des doutes sur l'excellence de notre entreprise...

— Il vous est aisé d'y renoncer, Ynéril, et de retourner sur vos pas, répondit le chevalier de l'Ardente Epée. Quant à moi, je ne sais pas aller en arrière ; j'ai résolu d'aller combattre les défenseurs chrétiens de cette forteresse, et j'irai, quoiqu'il doive arriver.

— Vous savez bien, seigneur chevalier, que je ne puis vous abandonner, reprit l'écuyer. J'ai fui avec vous du royaume de Saba, alors que votre vie, non la mienne, était en danger par suite de je ne sais quelle caprice de Magadan... Je vous ai accompagné partout... Je suis resté avec vous dix jours et dix nuits sur la mer, au milieu des orages, m'attendant de minute en minute à être englouti... et je n'ai pas murmuré, rendez-moi au moins cette justice...

— Je vous la rends bien volontiers, Ynéril.... Vous êtes un courageux homme, et c'est précisément parce que je sais que vous avez autant de vaillance que d'amitié pour moi, que je m'étonne de vous voir renoncer à une entreprise, périlleuse il est vrai, mais d'où nous pouvons retirer la plus grande gloire l'un et l'autre...

— Je vous suis, vous le voyez bien, seigneur chevalier, je vous suis... Je n'ai pas songé un seul instant à vous abandonner, car il y aurait pour moi couardise à le faire... Seulement, je vous le répète, les paroles du bon sancto résonnent étrangement à mon oreille et dans mon esprit... Je conçois des doutes sur la légitimité de votre entreprise, et ces doutes, mon devoir est de vous les soumettre...

— Quels sont-ils donc ?

— Il y a longtemps que j'ai l'honneur d'être votre écuyer, n'est-ce pas ?

— Oui, et je me rappelle la bonne impression que vous avez faite sur moi le jour où le roi de Saba vous a donné à moi... Ce n'était pas seulement parce que votre visage, blanc comme le mien, jurait avec les visages noirs de la cour de Magadan, non !... Votre physionomie était douce, bienveillante, avenante au possible... J'ai toujours été heureux de notre rencontre, Ynéril !... Et j'espère bien que ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai lieu de m'en mordre les doigts...

— Vous en jugerez, reprit Ynéril. Je reprends, si vous le permettez, puisqu'aussi bien je n'aperçois pas encore la forteresse annoncée...

— Oh ! nous n'en sommes pas loin !..... Et, si vous devez être long, je vous engage à vous hâter, parce que nous engagerons le combat avant la fin de votre récit...

Ynéril reprit :

— Etant donc depuis un long temps avec vous, j'ai eu maintes fois l'occasion de savoir les circonstances qui vous avaient amené en la possession du roi de Saba.

— Je ne les ai jamais cachées... Ramassé vagissant sur l'herbe par des corsaires mores, je fus élevé par eux, et, à trois ans, présenté à Magadan, lequel aimait les esclaves blancs...

— Ce n'est pas là-dessus que je veux appeler votre attention, seigneur chevalier.

— Sur quoi, alors ?

— Les corsaires mores qui vous ont trouvé vagissant sur l'herbe auprès d'une fontaine ont oublié de dire, et c'était l'essentiel, s'ils vous avaient trouvé sur une terre chrétienne ou sur une terre païenne. .

— C'est vrai, dit le chevalier de l'Ardente Epée, devenant pensif.

— Si vous étiez chrétien, par hasard?

— Chrétien?...

— Oui?

— Cela n'est pas possible!

— C'est aussi possible que le contraire... Peut-être même est-ce plus probable encore...

— Eh bien?

— Eh bien! si vous étiez chrétien, il ne serait pas juste et honnête à vous d'aller combattre des chrétiens..... Ce serait vous frapper vous-même que de frapper sur eux..... Les défenseurs du château-fort dont le Sancto nous a parlé tout-à-l'heure, Frandalo, Belleris et Frandalon, seraient alors vos amis et non vos ennemis... Voilà la difrence!...

— Mais si je suis païen?...

— Si vous êtes païen?

— Oui?... Faut-il donc que je laisse passer une occasion de servir mes dieux et de leur offrir une victoire?...

— Vous n'êtes pas païen, quelque chose me le crie, seigneur chevalier...

— Où vois-tu cela?

— A tout!

— Mais encore?

— A votre air, à vos yeux, à votre manière d'être, de dire et de faire... Vous appartenez à une autre race que celle à laquelle vous croyez appartenir... Vous êtes né pour le commandement, pour les grandes choses, pour les choses glorieuses..... Non, encore une fois, seigneur chevalier, vous n'êtes pas païen, vous êtes chrétien!...

Le chevalier de l'Ardente Epée était devenu tout rêveur.

— Peut-être qu'Ynéril dit vrai, murmura-t-il.

En relevant la tête, il aperçut se dresser devant lui l'imposante forteresse, l'ancien repaire de Matroco, de Furion, d'Arcalaüs et d'Arcabone.

Elle avait conservé la physionomie qu'elle avait une trentaine d'années auparavant. La plate-forme, les fossés, la porte de fer, tout existait dans le même état qu'à l'époque où Esplandian s'en était approché pour combattre les géants qui la gardaient.

— Allons! dit résolûment le chevalier de l'Ardente Epée en montant les degrés qui conduisaient à la plate-forme, comme jadis les avait montés le chevaleureux Esplandian.

Ynéril le suivit.

A l'une des fenêtres du château-fort, donnant sur les fossés, ils distinguèrent deux personnages d'environ cinquante ans, qui jouaient aux échecs. Tous deux étaient vêtus d'habits noirs, avec cette différence que le plus petit portait des cheveux merveilleusement longs et une barbe qui lui descendait jusqu'au-dessous de la ceinture, tressée à gros cordons d'or, ce qui donna opinion au chevalier que ce pouvait bien être le roi de Jérusalem.

C'était, en effet, ce prince païen.

En ce moment, le plus grand des deux joueurs d'échecs aperçut le chevalier de l'Ardente Epée, auquel Ynéril venait de remettre son heaume et son écu.

## CHAPITRE XXXIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée eut combat contre Frandalo, Belleris et Frandalon, qu'il vainquit.



Etonné de voir apparaître tout-à-coup devant lui, armé de toutes pièces, un chevalier qu'il ne connaissait pas, ce personnage mit la tête hors de la croisée et cria en langage grégeois :

— Chevalier, n'allez pas plus avant, je vous prie, avant de nous avoir dit qui vous êtes. Autrement, la coutume de céans nous forcera à vous faire descendre malgré vous les degrés que vous montez en ce moment!...

Celui auquel il parlait ne s'effraya nullement de cette menace. Mais, sans faire semblant de rien, il arriva tout contre la porte du château.

Là, il répondit posément :

— Damp chevalier, faites ouvrir la porte de votre château, et, une fois que je serai dedans, je vous satisferai ainsi qu'à la coutume.

— Par mon chef! répliqua l'autre, cette porte ne s'ouvrira que trop tôt pour votre malheur!..... Car il est vraisemblable que vous venez en ces Marches comme espion, et il est juste que vous soyez châtié comme tel!...

Comme il disait ces mots, parut un autre chevalier plus jeune, mais si grand, que le fils d'Onolorie s'en trouva ébahi. Toutefois, sans rien voir de son étonnement, il répondit à son premier interlocuteur :

— Vous pourriez bien vous tromper, par aventure!... Les dieux, ennuyés de votre méchante vie, contraire à leur gloire et à leur honneur, permettront que je vous châtie et chasse de céans!...

— Comment! s'écria le jeune géant, es-tu donc de ces fous qui s'imaginent qu'il y a plus de dieux que de poissons dans la mer?... Attends un peu, et tu verras ce qu'il t'en cuira pour croire à pareille sottise!...

Cette parole achevée, il se retira ainsi que son compagnon, et, peu d'instants après, une porte s'ouvrit, sur le seuil de laquelle parut un chevalier armé qui dit à celui de l'Ardente Epée :

— Entre, pauvre homme, et peut-être aurai-je merci de toi!...

— Je ne sais de quel merci tu veux parler, répliqua le fils d'Onolorie, mais je ne me sens pas encore assez découragé pour t'en requérir.

Cela dit, il entra, et alors commença entre les

deux chevaliers un tel chamaillis qu'à les entendre frapper l'un sur l'autre, il semblait proprement entendre un moulin à tan lorsqu'il est mis en besogne...

Le chevalier chrétien donna au fils d'Onolorie un coup d'épée qui lui fit étinceler les yeux. Mais ce dernier, usant de revanche, l'atteignit de telle sorte, qu'il lui fendit le heaume en deux et le fit choir à la renverse comme mort.

Ce que voyant, ceux qui les regardaient furent très marris.

Le chevalier de l'Ardente Epée, croyant son adversaire défunt, passa outre et entra dans une cour basse, où il se trouva en présence de dix valets armés de brigandines, lesquels lui coururent sus en criant :

— Paillard infidèle! Ennemi de Dieu et de sa foi! tu vas payer ta témérité!

Et quant et quant ils l'environnèrent de toutes parts. Mais lui, comme le meilleur chevalier du monde, leur montra visage et leur fit sentir, en moins de rien, combien pesaient ses coups, étant celui qu'il atteignait assuré de mort ou de blessure.

Les valets se mirent donc à reculer petit à petit, et non sans cause, car déjà trois d'entre eux étaient demeurés sur la place. Ce qui les émut tellement, qu'ils résolurent de mourir tous ou de tuer le chelier de l'Ardente Epée.

Mais avant qu'ils n'eussent pu s'entendre pour assaillir leur adversaire, deux encore furent renversés, secouant le jarret. Trois et deux, cela faisait cinq.

Restaient cinq assaillants. Ils lui donnèrent alors tant d'affaires, qu'il ne s'en tira que par miracle. Un, entre autres, saisit le fils d'Onolorie au faux du corps, pensant bien le défroquer et mettre bas. Mais ce jeune et vaillant chevalier, haussant le poing, lui rompit les dents et la mâchoire, et lui fit lâcher prise, de douleur.

Les quatre survivants, saisis d'une panique soudaine et irrésistible, s'enfuirent droit au donjon, en criant :

— Sortez, seigneurs, sortez!..... Nous sommes tous morts et perdus!...

Le chevalier de l'Ardente Epée leur chaussait de si près les éperons, qu'ils n'eurent pas le temps de fermer la porte derrière eux. Il entra quant et quant jusqu'au milieu de la place, où il entendit une voix lui crier :

— Diable, ennemi de Dieu, tu mourras par mes mains, et de la plus cruelle mort!...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée aperçut le géant qu'il avait vu précédemment à la fenêtre, lequel, armé de toutes pièces, venait le combattre.

Quoiqu'il eût plus besoin de repos que de mêlée, et plus de raison de craindre que d'espérer, en présence de ce grand lourdaud si disposé à lui mal faire, il ne recula pas. Tout au contraire, baissant la tête, il s'avança bravement à sa rencontre.

Quand il en fut à une quasi distance d'une brasse, il lui dit :

— Géant, la grandeur de ton corps m'a d'abord mis quelque peur au ventre, à moi qui ne suis qu'un demi-homme pour ton regard..... Mais, en entendant ta menace, j'ai senti mon cœur s'enfler et mon courage grandir... Nous sommes de taille, maintenant!...

Et, sans plus tarder, ils s'accouplèrent l'un et l'autre avec âpreté, comme deux mortels ennemis. En ce conflit, volèrent par terre les lames et les mailles de leurs hauberts; leurs armets furent effondrés; leurs écus crevés; leur propre chair fut entrecoupée. Si bien, que les regardants s'émerveillaient qu'ils pussent l'un et l'autre résister encore...

Au bout de deux grosses heures, on comprit que la chance malheureuse tournait contre le géant, quoiqu'il se raidit désespérément.

En cet instant parut un autre chevalier, armé de toutes pièces, portant au cou un écu d'or à une croix de gueules, lequel était encore plus grand et plus vigoureux que celui qui venait de combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée soupçonna que ce pouvait bien être là le Frandalo dont lui avait parlé le religieux.

— Frandalo, lui dit-il, je connais ton nom et ta valeur..... Ne les souille pas, en te mêlant, toi deuxième, dans une lutte où j'ai déjà fort affaire... Laisse-nous parachever, et si Fortune permet que j'en sorte vivant, alors tu pourras faire avec plus de raison ce que chevalerie te permet pour la satisfaction de ton cœur... Autrement, ta vengeance tournerait au désavantage de ton honneur...

Frandalo, car c'était en effet lui, entendant parler ce jeune païen avec tant de raison et de courage, s'arrêta court et répliqua :

— Je confesse, chevalier, que je m'étais beaucoup oublié... Mais la douleur que j'ai éprouvée en voyant tomber mon neveu, mortellement blessé par toi tout à l'heure, ainsi que mes gens, et jusqu'à ce chevalier mon cousin, la douleur m'emportait à me venger incontinent, préférant ma colère à la raison... Quoique je ne sache pas comment tu as eu connaissance de mon nom, j'aurai plaisir à connaître le tien, surtout si tu veux laisser là ta folle croyance et suivre la foi de Jésus-Christ... Ce faisant, non-seulement je te tiendrai quitte du combat, mais encore je trouverai moyen de te faire recevoir dans la maison de l'empereur mon maître, dont tu es digne de faire partie par ta bravoure...

— Frandalo, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, j'étais sur le point de te tenir précisément le même discours et de t'engager à renoncer à ton Dieu pour retourner aux vrais dieux qui sont les miens... Par ainsi, puisque nous ne saurions nous entendre, ne perdons plus notre temps... Laisse-moi seulement parachever notre entreprise, à ton cousin et à moi, car nous perdons là, en vérité, une trop belle occasion.

— Seigneur, dit à Frandalo l'adversaire du fils d'Onolorie, il a raison : laissez-nous finir, et que la Fortune décide entre nous!... Si je suis vaincu, vous agirez à votre guise à son endroit...

Frandalo se tut, et les deux champions reprirent la lutte, plus âprement encore qu'auparavant. En moins d'un quart d'heure, le chevalier de l'Ardente

Epée endommagea tellement l'écu du géant, qu'il n'en resta au poing de celui-ci que la poignée par laquelle il le tenait; et, bientôt, son sang coula avec une telle abondance, que la place où ils se battaient, auparavant brune et sèche, en devint rouge et détrempée...

Toutefois, le géant faisait son devoir jusqu'au bout. Mais, autant il s'appesantissait, autant l'autre se sentit léger et dispos.

De quoi Frandalo, ébahi, se disait à part soi n'avoir jamais vu un homme égaler en prouesse cet étranger, encore qu'il estimât avoir connu les meilleurs chevaliers du monde.

— Ah! chevalier, s'écria-t-il en comprenant que son cousin allait recevoir le coup de la mort et et en venant s'interposer entre lui et son ennemi; ah! chevalier, s'il y a en vous autant de courtoisie que de bonne parole et de bon courage, sauvez, je vous prie, la vie de ce pauvre vaincu!...

Il n'avait achevé, que son cousin tombait tout de son long par terre, comme expiré.

Le chevalier de l'Ardente Epée, qui s'était arrêté en entendant la prière de Frandalo, lui répondit:

— Ah! je voudrais que tu n'eusses pas été tant tardif à me demander ce plaisir, que je t'eusse volontiers accordé, et que je t'accorde de bon cœur, s'il sert encore à quelque chose... Car, bien que je te répute comme ennemi, il m'est permis d'user envers toi d'autant de courtoisie que possible.....

— Vraiment, répliqua Frandalo, tu parles bien, et à cause de l'estime que je me sens pour toi, j'empêcherais, s'il était possible, le combat que nous devons avoir ensemble..... Mais je te tiens pour tel, que tu ne les différerais pour rien... Ce serait, d'ailleurs, contre ton honneur et contre le mien... Par ainsi, combattons!... La mort de l'un de nous mettra fin à ce différend..... Je ne te demande qu'une seule chose, dans ton intérêt, et je te la demande beaucoup plus à cause du devoir que je dois à la chevalerie, qu'à cause de ta propre personne, ennemie de notre foi...

— De quoi s'agit-il?

— Je désire que tu te reposes jusqu'à demain matin, car je te vois si las, si travaillé, que la victoire que j'espère remporter sur toi me sera comptée pour rien.

Cette offre courtoise fut estimée comme il convenait par le chevalier de l'Ardente Epée. Mais il ne l'accepta pas.

— Frandalo, répliqua-t-il, je te remercie..... Mais crois bien que je ne suis pas à ce point débile et fatiguée, de ne pouvoir recommencer avec avantage ce que je viens de faire devant toi!... Je ne veux aucune occasion de retarder notre mêlée..... Par ainsi, défends-toi!...

— En avant donc! répondit Frandalo.

Les grands coups d'épée retentirent. Des étincelles de feu jaillirent de leurs harnois. Au bout d'une demi-heure, ni l'un ni l'autre des deux champions n'avait une pièce d'armure complète. La place où ils se chamaillaient était jonchée de débris et mouillée de sang pur.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, émerveillé, adressait de ferventes prières à ses dieux pour que le chevalier de l'Ardente Epée remportât la victoire sur Frandalo, parce que Frandalo vaincu, c'était la liberté pour lui, prisonnier.

Ses prières furent quasi écoutées, quoiqu'elles fussent adressées par un païen, en faveur d'un païen, à des dieux païens.

Frandalo, voyant que son adversaire continuait à combattre avec la même grâce, la même souplesse et la même vigueur que s'il ne s'était pas encore battu de la journée, Frandalo commença à se défier de lui-même, et, saisi d'une peur froide et inaccoutumée, il sentit ses forces l'abandonner au fur et à mesure de l'accroissement de celles de son ennemi.

Néanmoins, et quoiqu'il n'eût presque rien à faire pour en avoir définitivement raison, le chevalier de l'Ardente Epée fit deux pas en arrière, et, comme s'il eût voulu prendre haleine, il s'appuya sur le pommeau de son épée.

Puis il dit à son ennemi tout déconforté :

— Frandalo, tu dois comprendre que ta mort s'approche, n'est-ce pas? Ne fais donc plus résistance, et rends-toi... Je te sauverai la vie, tant j'ai bonne opinion de ta personne.

— Sur mon Dieu! répondit Frandalo, j'aimerais mieux cent fois mourir que d'avoir à me reprocher pareille tache!... Peut-être peux-tu me meurtrir le corps et m'achever plus que je ne le suis... Mais, quant à mon âme, nul autre que le Seigneur, en qui seul j'ai fiance, ne la pourra changer...

Le chevalier de l'Ardente Epée, satisfait de la fierté de cette réponse, d'accord avec la fierté de son âme propre, allait tenir à son adversaire un langage de chevalier, lorsqu'il le vit tout-à-coup tomber de son haut, affaibli par ses blessures et par le sang qu'il perdait depuis quelques heures, c'est-à-dire depuis le commencement de ce combat.

Lors, navré de cette chute, il se précipita vitement vers lui et se mit en devoir de lui délacer son heaume, pour le soulager.

Le roi de Jérusalem, se méprenant sur son intention, et croyant qu'il lui voulait trancher la tête, lui cria piteusement :

— Ah! chevalier, je vous requiers, par la vertu qui est en vous, de lui pardonner!...

A ce cri, le chevalier de l'Ardente Epée, laissant là Frandalo, et ôtant son armet, s'en vint mettre à genoux devant le roi, et voulut lui baiser les mains.

Mais le roi, l'embrassant, lui dit :

— Mon jeune et vaillant ami, vous que je n'ai jamais vu, que je sache, je vous prie de me dire qui vous êtes...

— Sire, répondit le jeune chevalier, il vous plaira de commander à quelqu'un de céans de bander les plaies de ces chevaliers blessés avant qu'ils ne meurent. J'aurais grand déplaisir, à cause de leur vaillance, qu'il leur arrivât malheur par faute de secours..... Cela fait, je vous répondrai, Sire, du moins mal qu'il me sera possible, à ce qu'il vous plait de savoir de moi...

## CHAPITRE XXXIV

**Des propos que le roi de Jérusalem eut avec le chevalier de l'Ardente Epée sur le fait de sa liberté.**



Frandalo, son neveu Belleris et le géant Frandalon n'étaient pas morts; ils étaient seulement très grièvement blessés.

On les transporta tous les trois dans une chambre, sur un lit, et les soins nécessaires leur furent prodigués.

Quant au chevalier de l'Ardente Epée, il se mit entre les deux draps pour se réconforter et se défatiguer.

Le lendemain, grâce aux onguents qu'il avait mis sur ses blessures, il était beaucoup mieux que la veille. Le roi de Jérusalem vint le visiter et fut étonné de le voir debout, se promenant au milieu de sa chambre.

En apercevant le roi, le chevalier de l'Ardente Epée le reçut avec force révérences, le pria de se seoir en une chaise couverte de velours, et, prenant la parole, il lui dit :

— Hélas! Sire, comment pourrai-je jamais reconnaître de ma vie l'honneur qu'il vous plaît de me faire, n'étant qu'un simple chevalier inconnu! Vous prenez la peine de me visiter, moi qui n'a pas encore eu l'occasion de vous faire service!...

— Je suis venu, mon jeune ami, répondit le roi de Jérusalem, parce que j'ai reconnu en vous autant d'humanité que de vaillance, et, qu'à ce titre là déjà, vous m'intéressez beaucoup... Puis, vous étiez blessé, c'était une seconde raison de m'intéresser à vous. Et puis, n'est-ce pas à vous que je devrai ma liberté, puisque vous avez vaincu ceux qui me retenaient prisonnier céans?... Par ainsi, vous voyant si sage et si victorieux, j'ai voulu venir vous voir, pour savoir d'abord où vous en étiez de vos blessures d'hier, et ensuite pour vous prier de me dire ce que nous avons à faire désormais céans?... Il n'y a, ce me semble, personne à qui vous vous puissiez fier, excepté votre écuyer et moi... Et je crains beaucoup que des gens d'ici ne se soient enfuis vers le roi Norandel pour lui porter des nouvelles de la conquête que vous avez faite de cette place sur Frandalo... Or, Norandel est si près de nous, qu'en moins de rien il nous aura assiégés... et alors il se pourrait bien que Fortune nous montrât un visage différent de celui qu'elle vient de nous montrer...

— Puisque vous voulez savoir ce qu'il m'en semble, Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, je vous le dirai présentement... J'ai laissé à quelques pas d'ici une barque que montera Ynéril, avec quelqu'autre de céans, et à l'aide de laquelle ils iront requérir secours en la plus prochaine cité païenne.

— Et pendant ce temps?

— Pendant ce temps nous nous maintiendrons en cette forteresse, qui n'a pas besoin, comme vous avez pu voir, d'autres défenseurs que deux ou trois chevaliers et ses épaisses murailles...

Cet avis fut trouvé bon, et Ynéril et un autre s'embarquèrent incontinent après dîner.

## CHAPITRE XXXV

**Comment le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée eurent conversation avec Frandalo, blessé.**



Or, après dîner, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée s'en allèrent visiter Frandalo.

— Comment allez-vous aujourd'hui? lui demanda le roi.

— Vous le pouvez voir et considérer, répondit Frandalo. La fortune s'est montrée si hagarde envers moi sur mes vieux ans, qu'elle m'a réduit en captivité et m'a fait tomber au pouvoir de celui qui m'a su vaincre, lequel a conquis en même temps cette place que l'empereur, mon maître m'avait donnée en garde... Cela m'est plus douloureux que la mort même... Aussi bien, la vie me sera désormais amère, attendu que je ne la désirais longue que pour servir plus longtemps celui m'avait mis en l'honneur et en l'état où j'étais hier!..

— Ah! Frandalo, dit le roi de Jérusalem, vous avez toujours été tenu pour l'un des plus sages conseillers du monde; et voilà que maintenant, vous vous laissez aller à la pusillanimité, ce à quoi nous ne nous attendions guère... Usez, je vous prie, beau sire, du conseil que vous m'avez donné tant de fois, pensant me consoler dans ma prison... Ne vous laissez point déraciner le courage par ce vent d'adversité qui souffle sur vous comme il a soufflé sur tant d'autres... Espérez, espérez! Espérez surtout en la vertu du chevalier qui vous a vaincu, et que je supplierai pour vous, si vous voulez, car lui seul peut tout...

Le chevalier de l'Ardente Epée, entendant le roi

de Jérusalem parler ainsi à son avantage, rougit beaucoup, et lui dit :

— Sire, vous pouvez me commander en toutes choses, car je suis votre sujet et votre serviteur... Quant à vous, Frandalo, votre loyauté et votre mérite témoignent hautement pour vous... Vous avez fait votre devoir : vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune... Tout au contraire, vous la devez plutôt estimer favorable que mauvaise, puisqu'elle n'abaisse aucunement votre honneur et qu'elle grandit votre renommée...

— Sire chevalier, répondit Frandalo, le doute où je suis relativement à vous, m'empêche de vous remercier aussi hautement que je le voudrais, des louanges courtoises que vous m'adressez... Une autre fois, je l'espère du moins, je vous pourrai remercier avec moins de réserve...

Frandalo se tut, la débilité de sa personne ne lui permettant pas de parler davantage.

Ce que voyant, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée, ils le laissèrent en paix pour aller visiter Belleris et Frandalin, avec lesquels ils devisèrent longuement. Puis, leur donnant le bon soir, ils se retirèrent en leurs logis.

Mais, comme il nous semble urgent de reprendre les erres qui sont plus propres à notre histoire, nous les laisserons là pendant quelque temps.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Onolorie voulut voir son fils, et comment Garinde, désolée, s'enfuit dans la forêt.

Il vous a été précédemment raconté comment Onolorie et Gricilerie étaient accouchées l'une et l'autre d'un beau garçon, et comment celui d'Onolorie, au lieu d'aller à Filine, dans la famille de Garinde, avait été ramassé vagissant par des corsaires mores qui l'avaient porté au roi de Saba.

Garinde avait été moins malheureuse avec le fils de Gricilerie. Elle l'avait baillé à une sienne cousine, nommée Florisme, laquelle avait un petit du nom de Florindo.

Les deux princesses s'imaginaient bonnement que leur suivante avait satisfait à leur commandement et obéi à leurs recommandations touchant le petit Amadis et le petit Lucencio. De temps à autre, le plus souvent possible, elles l'envoyaient pour avoir de leurs nouvelles, et toujours Garinde revenait avec un mensonge sur deux paroles, car elle n'avait pu voir l'enfant d'Onolorie et, par conséquent, savoir s'il se portait bien ou mal.

Un an se passa ainsi.

Un jour l'impératrice vint au monastère de Sainte-Sophie, et si désolée, à cause de l'absence prolongée de l'empereur, qu'elle résolut de ne plus se mêler du gouvernement de l'empire, et de vivre là, au milieu de ses deux filles, pleurant, priant et attendant.

Elle fut reçue d'elles comme il appartenait, et, à cause de sa présence, Onolorie et Gricilerie dissimulèrent une partie de la tristesse personnelle qu'elles ressentaient de leur fausse position de mères sans titres d'épouses, par suite de l'absence de Périon et de Lisvart.

Or, il advint qu'un jour, entre autres, Onolorie, qui voulait embrasser son fils, commanda à Garinde d'aller le quérir à Filine, et, pour éviter les soupçons et les indiscrétions, elle la pria de l'amener comme étant son neveu.

Garinde, voyant son entreprise quasi découverte, s'en alla toute désolée et souhaitant morte.

En ce désespoir, elle entra dans l'épaisseur de la forêt, résolue de ne jamais se montrer à âme qui vive, ni à homme ni à femme, mais bien de finir ses jours le plus vitement et le plus misérablement.

Elle entra donc dans la partie la plus sauvage du bois, y choisit un rocher creux pour s'y loger, et elle y vécut chichement, ne voulant manger, en fait de viandes, qu'herbettes sauvages et mal savoureuses, espérant par cette austérité abréger ses ans.

Onolorie l'attendait d'heure en heure. Voyant qu'elle ne revenait point, elle devint inquiète, et envoya à Filine un petit paysan qui en rapporta la réponse que vous devinez bien.

Vous devinez également la douleur d'Onolorie, douleur d'autant plus grande, qu'elle était plus contenue à cause de la présence de l'impératrice au monastère de Sainte-Sophie.

## CHAPITRE XXXVII

Comment le jeune Lucencio, étant avec Florindo, fit rencontre d'une pauvre dame qui lui apprit quelques uns des mystères de sa naissance.

Pendant ce temps, le jeune Lucencio croissait de jour en jour comme un jeune arbre planté en bonne terre.

Il aimait beaucoup la bonne Florisme, devenue veuve après un court temps de mariage; il l'aimait comme sa propre mère, et elle, de son côté, l'aimait comme son propre fils, et comme le frère de Florinde.

L'un et l'autre parvinrent jusqu'à tel âge, qu'ils devinrent assez forts pour aller à la chasse, exercice auquel Lucencio prenait un singulier plaisir.

Un jour, assis à l'ombre d'un buisson, durant la grande chaleur, et en attendant que vînt la

vesprée, plus propice à la quête du gibier, il devisait avec son jeune compagnon.

— Mon frère, lui dit-il, il n'y a pas de chose au monde que je désirasse plus que d'être de l'ordre de chevalerie, s'il était posssible. Mais je n'y vois aucun moyen; notre père n'était qu'un laboureur, quoiqu'il fût riche et homme de bien... Par ainsi, nous ne sommes pas nobles, mais bien rustiques, et les gens de notre condition sont réputés indignes de suivre les armes, ce dont je meurs de dépit...

Lucencio continua sur ce ton pendant un assez long temps encore, si bien que la bonne veuve qui passait pour sa mère en fut averti par Florindo.

Une autre fois, comme il était à la chasse avec son inséparable compagnon, chacun d'eux tenant un arc au poing, ils rencontrèrent une biche sur laquelle ils tirèrent et qui fut blessée. Elle s'enfuit néanmoins à travers les halliers, où elle mit les chiens en défaut. Mais comme ceux-ci recommençaient leurs abois. Lucencion et Florindo pensant qu'ils l'avaient abbatue, accoururent à la hâte et se trouvèrent en présence d'une femme nue, déchevelée, hâve, amaigrie, qui ressemblait plus à un fantôme qu'à une créature humaine.

Florindo fut tellement effrayé de cette apparition, qu'il s'enfuit en se cachant le visage pour ne plus la voir.

Lucencio, au contraire, prouvant ainsi l'excellence du sang dont il était issu, s'avança, et, prenant un bâton, chassa les chiens d'alentour cette femme, à laqu'elle il dit :

— Par l'âme de mon père!. je saurai bien si vous êtes un loup-garou, ou quelque diable déguisé!...

La pauvre femme, ébahie et croyant que Lucencio la voulait frapper, se jeta à deux genoux devant lui, et, joignant les mains, lui répondit :

— Ah! jouvenceau, par la foi que vous devez à Dieu, je vous supplie de me laisser en paix, sans ajouter à la misère où je vis depuis treize ou quatorze ans et dans laquelle je vivrai tant qu'il plaira à celui qui m'a fait naître!...

Lucencio, étonné à son tour, et non sans cause, d'entendre ainsi parler celle qu'il prenait pour un fantôme, se mit alors à la considérer plus attentivement qu'il n'avait fait jusque-là, et il comprit, aux linéaments de sa face, qu'elle devait avoir été autrefois belle. Il lui demanda pourquoi elle repairait ainsi dans lieu inhabitable, parmi les bêtes les plus sauvages.

— Hélas! répondit-elle, je vous prie de ne point insister pour le savoir, car mon infortune est telle, que vous ne croiriez pas... Par ainsi, faites retirer vos chiens et laissez-moi à ma solitude et à ma misère...

— Dame, dit Lucencio, ému de pitié, je vous obéirai volontiers, quoiqu'à vrai dire vous feriez bien mieux de venir avec moi chez ma mère, où je conduirais avec grand plaisir, tant j'ai désir de vous faire service, ainsi qu'à toutes les autres qui me voudraient employer.

— Mon enfant, je vous remercie... Je suis si touchée de votre offre cordiale, que je vous demanderai votre nom afin de prier notre Seigneur de vous en récompenser en vous donnant de longs jours et une renommée glorieuse...

Le jouvenceau répondit :

— On m'appelle Lucencio... Sinofrie, mon père, est décédé il y a un long temps déjà, et ma mère, qui fort heureusement vit, se nomme Florisme...

A peine Lucencio eût-il fait cet aveu, que la brave dame se prit à pleurer et à soupirer tendrement.

Lucencio, supposant que les larmes ne lui venaient ainsi aux yeux et les soupirs aux lèvres qu'à cause de Sinofrie, lui demanda si elle l'avait jamais connu.

— Certes oui, mon enfant, répondit-elle, j'ai vu votre père mainte et mainte fois, et j'en sais peut-être de vos affaires plus long que vous-même...

— Vraiment? demanda Lucencio.

— Oui, mon enfant...

— Et, que pouvezvous savoir que j'ignore, sur mon propre compte?...

— Beaucoup de choses, je vous le répète...

— Mais enfin?...

— Tant il y a que Sinofrie, que vous appeliez votre père, ne vous appartenait en rien...

Lucencio, entendant cela, fut plus ému qu'auparavant. Il crut avoir affaire à quelque fée ou magicienne, et il lui dit :

— Dame, je vous requiers humblement de parachever ce que vous avez commencé et de pousser votre révélation jusqu'au bout... Cela m'intéresse grandement, vous l'imaginez bien, d'autant plus qu'en parlant ainsi que vous venez de le faire à propos de Sinofrie, vous laisseriez supposer que ma mère a forfait d'honneur envers lui...

— Votre mère, mon enfant, ne fit jamais tort d'aucune sorte à votre père...

— Mais alors?

— Si vous me voulez promettre un don, je vous raconterai chose dont vous serez certainement joyeux...

— Oui, dame, je vous le promets, et tel qu'il vous plaira de me le demander.

La dame reprit :

— Eh bien! mon enfant, tenez pour certain que votre père n'était pas laboureur et votre mère pas femme de roturier...

— Vraiment?...

— Tout au contraire, ils sont l'un et l'autre de sang noble...

— De sang noble?...

— Oui, et du meilleur, puisque vous descendez de lignée d'empereur et de roi...

Lucencio était énorgueilli et heureux au possible, ainsi que le lui avait annoncé l'inconnue.

— J'y avais quelquefois songé!... murmura-t-il.

— Et maintenant, mon enfant, reprit la pauvre dame, souvenez-vous du don que vous m'avez promis de m'octroyer...

— Dame, je suis tout prêt à tenir ma parole... Quel don exigez-vous de moi?...

— Je vous demande de cesser de m'interroger et de garder secrètement ce que je viens de vous dire... Que cela ne soit connu que de vous et de votre compagnon tout au plus...

— Je m'y engage...

— J'ajoute encore quelques mots... Trouvez moyen, vous et lui, de vous informer si deux chevaliers, perdus depuis quatorze ans avec l'empereur, sont de retour en ce pays...

— Ils s'appellent?...

— L'un, Lisvart de Grèce; l'autre, Périon de Gaule.

— Je le saurai, dame, je vous le promets.

— Et, quand vous les aurez découverts, amenez-les ici tous les deux, ou l'un pour le moins. Car l'un d'eux vous importe grandement, et à moi aussi.

La pauvre dame ayant dit cela, se baissa vers le jouvenceau, l'embrassa avec tendresse et s'enfuit à travers les halliers.

Elle courait si fort, que Lucencio la perdit bientôt de vue.

Il resta tout pensif de cette aventure, tout pensif, et néanmoins joyeux d'être si bien apparenté.

— Je pourrai être chevalier!... murmura-t-il.

Il reprit le chemin par où il était venu, et fut étonné, peu après, d'entendre Florindo l'appeler à haute et piteuse voix.

Florindo pleurait, parce qu'il croyait son camarade mort.

Lucencio, pour qu'il cessât de se déconforter aussi amèrement, prit son cor et en sonna de toute sa force. Il en sonna un si haut mot que Florindo l'entendit et accourut, rassuré.

— Hélas! mon frère, lui dit-il en larmoyant encore, et en l'embrassant, que j'ai eu grand'peur de la bête sauvage!... Je craignais qu'elle ne nous eût outragé et dévoré!... Comment avez-vous été si hardi et si hâtif, d'aller vous jeter entre ses pattes?

Lucencio lui répondit en riant :

— Ne vous avais-je pas bien dit que les fils de tels que nous sommes, vous et moi, ne pouvaient être chevaliers, ayant pour compagnie la peur au lieu de l'assurance?... Toutefois, si vous me voulez promettre de ne jamais rapporter ce que je vais vous déclarer, vous entendrez présentement chose dont vous vous émerveillerez assez...

Florindo lui fit tous les serments qu'il voulut.

— Il faut premièrement, dit Lucencio, que vous ne parliez à personne qui vive de la bête que nous avons rencontrée et qui vous a causé si violente frayeur... Ce n'est pas une bête, c'est une femme sage et prudente...

Tout en discourant ainsi, les deux jeunes gens sortirent du bois, et Lucencio acheva de raconter à son compagnon ce qui lui avait été dit précédemment.

— Ah! lui répondit Florindo, malgré ce qui vous arrive et ce qui vous est promis, permettez-moi de demeurer toujours en votre compagnie et de vous servir comme votre écuyer... Je me tiendrai heureux si je puis parvenir à tel honneur.

— Volontiers, dit Lucencio.

Et, ralliant leurs chiens, ils retournèrent en la ville.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Lucencio et Florindo s'enfuirent secrètement de Filine, et s'en allèrent à Constantinople, où Lucencio fut armé chevalier de la main de l'empereur Esplandian, son oncle.

Etre chevalier! Voilà quelle fut l'unique préoccupation du jeune Lucencio à partir du moment où il avait rencontré la demoiselle sauvage. Il se sentit le cœur accru, gonflé d'orgueil, et songea aux moyens à employer pour parvenir à l'honneur qu'il ambitionnait.

Une fois, il fut sur le point d'en parler à sa mère nourrice Florisme; puis il changea soudain d'opinion.

Finalement, car cela ne lui laissait ni repos ni cesse, il résolut de s'en aller à Constantinople, et, là, de supplier l'empereur Esplandian, dont il avait maintes fois entendu parler, de lui donner la colée, avec harnois et monture.

Il communiqua ce projet à son compagnon Florindo, lequel, devenu de plus en plus serviable envers lui, l'approuva avec enthousiasme, et chercha avec lui les moyens de déloger de Filine.

Après avoir beaucoup réfléchi, ils ne trouvèrent pas autre chose, sinon de crocheter un coffre où Florisme avait quelque argent, et d'en extraire ce qui leur était nécessaire pour leur voyage.

Ainsi firent-ils.

Le jour d'après, munis de cet argent, ils feignirent d'aller à la chasse comme ils en avaient coutume, et s'embarquèrent secrètement sur un navire à l'ancre dans le port et en destination pour la Thrace.

Une fois en pleine mer, ils s'embrassèrent tout joyeux, et en se promettant mille bonheurs de leur entreprise.

Bientôt ils arrivèrent à Constantinople, où séjournait l'empereur Esplandian.

Sans perdre de temps, Lucencio et Florindo s'en allèrent au palais, où ils trouvèrent Esplandian, accompagné de maints prud'hommes, tous portant le deuil du vieil empereur et de sa femme, naguère décédés.

Tout auprès d'Esplandian et de l'impératrice Léonorine, était Luciane, leur fille, alors âgée de douze ans, si belle, si bien prise, que c'était une perle entre toutes les dames de Grèce.

Bien que Lucencio eût été, toute sa vie durant, élevé avec des pasteurs et autres gens grossiers, il ne s'effaroucha nullement de se rencon-

trer en si noble assemblée, et il salua chacun avec une grande grâce.

— Très puissant prince, dit-il en mettant un genou en terre devant Esplandian, on fait de vous un tel éloge dans le monde, que je n'ai pas hésité à venir en votre cour, pour vous supplier de m'armer chevalier, et de me donner chevaux et harnois nécessaires... Quoique de lignée de grands seigneurs, voire de rois à ce qu'on m'a dit, je n'ai présentement, pour tout bien vaillant, que ce que vous pouvez voir sur moi, le hasard de ma naissance m'ayant mis en pauvre lieu...

L'empereur, en face de ce jouvenceau si fier de parole, si hardi de mine, si plein de grâce et de beauté, fut ému de pitié, à cause de la misère qu'il accusait.

— Vraiment, mon ami, lui répondit-il, je ferai ce dont vous me priez, car j'estime, par ce que je puis comprendre de votre personne, que chevalerie sera fort honorée par vous...

Et, se tournant vers le marquis Saluder, Esplandian ajouta :

— Seigneur marquis, je vous donne ce jouvenceau pour hôte. Menez-le avec vous et faites-le accouter de tout ce qui sera nécessaire pour lui et son écuyer.

Lucencio fit une nouvelle révérence pour remercier l'empereur, et s'en alla incontinent avec le marquis, qui le pourvut, ce même jour, d'un riche harnois blanc, comme on faisait alors aux nouveaux chevaliers.

Il faut le dire : bien qu'il n'eût jamais endossé un tel accoutrement, Lucencio s'y trouva si propre, il lui séyait si bien, qu'il semblait être né quant et quant.

La nuit vint. Il la passa dans la chapelle avec Florindo.

Le lendemain, après la messe, l'empereur s'en vint, accompagné des dames, et donna la colée au jeune Lucencio.

Cette cérémonie faite, la belle Luciane, pour faire plus d'honneur au nouveau chevalier, lui ceignit elle-même, de ses belles mains, l'épée dont il devait si vaillamment se servir, à partir de cette heure-là. Puis, le prenant par la main, elle le conduisit en la salle voisine, où les tables étaient couvertes pour le dîner.

## CHAPITRE XXXIX

Comment l'empereur Esplandian arriva en la Montagne Défendue, où il combattit contre le chevalier de l'Ardente Épée.

Il y avait déjà plusieurs semaines que le chevalier de l'Ardente Épée était en possession de la Montagne Défendue. Son écuyer Ynéril était revenu d'Anatolie avec vingt Turcs de renfort, qui avaient été très bien accueillis, spécialement par le roi de Jérusalem.

Un jour que ce dernier était en train de raconter au fils d'Onolorie la part qu'il avait prise au siége de Constantinople et la façon dont il avait été traité, étant prisonnier, par le roi Amadis et l'empereur Esplandian, et qu'ils devisaient à une fenêtre ayant vue sur la mer, ils aperçurent une barque à deux rames prendre port. Puis, quelques instants après, descendit à terre un chevalier armé d'armes noires, fors tête : un écuyer portait son heaume, et, une demoiselle, son écu en champ d'or au milieu duquel était figurée une croix vermeille comme sang.

Ces nouveaux arrivés commencèrent à monter les degrés taillés en la roche, et, une heure après, ils étaient devant la porte du château-fort, où le chevalier inconnu s'équipa pour combattre.

Ce que voyant, celui de l'Ardente Épée, étonné, se demanda quel pouvait être ce gentilhomme et dans quelles intentions il venait vers lui.

— C'est, pensa-t-il, un chrétien qui a entendu parler de la perte du château, et qui veut essayer de la recouvrer...

Lors, sans quitter la fenêtre où il se tenait, il lui demanda où il allait ainsi et ce qu'il cherchait.

— Le blason que vous portez sur votre écu, ajouta-t-il, me donne témoignage que vous ne devez être qu'ennemi des Turcs !...

A cette parole, le chevalier Noir haussa la vue, et, apercevant le fils d'Onolorie, il le trouva si jeune et si beau, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Chevalier, à voir votre jeunesse, on croirait difficilement que c'est vous qui vous êtes fait connaître il y a quelque temps par un exploit hardi... Mais aussi, à voir votre fier visage et votre regard d'épervier, on le comprend mieux... C'est vous, n'est-ce pas, qui avez chassé les chrétiens de céans et les avez remplacés par des païens ?...

— C'est moi, vous dites juste, répliqua le chevalier de l'Ardente Épée. Et, ajouta-t-il, en voyant la croix vermeille qui reluit sur votre écu, je n'ai pas de peine à comprendre, de mon côté, que vous êtes un chevalier chrétien, défenseur d'un Dieu que je ne connais pas...

— Puisque vous devinez si bien, reprit l'autre, vous devez savoir dans quelles intentions je suis venu ici ?

— Parfaitement... Vous venez vous mesurer avec moi.

— Avec vous ou avec tout autre païen, si vous n'êtes pas disposé...

— Je le suis, et, dans quelques minutes, je serai prêt...

Le chevalier de l'Ardente Épée allait disparaître ; le chevalier Noir le retint en lui disant :

— Écoutez-moi, de grâce, pendant quelques instants encore...

— Qu'y a-t-il ?

— On ne vous voit pas impunément... vous êtes courageux, jeune, beau, hardi... vous semblez appelé à de hautes destinées...

— Comme défenseur de nos dieux, oui.

— Non, tout au contraire, comme défenseur de l'unique Dieu du monde, du Dieu mort sur la croix pour sauver les hommes...

— Je ne connais pas ce Dieu-là...

— Vous êtes digne de le connaître... Vous êtes digne de le servir... Renoncez à vos vaines idoles et à vos faux dieux, et venez parmi nous, qui sommes les défenseurs de la vraie foi... A cette condition, j'abandonnerai les prétentions avec lesquelles je suis venu céans... Et, quoiqu'il soit fort honorable et glorieux de se mesurer avec un chevalier comme vous, je renoncerai à cet honneur et à ce plaisir...

— N'y renoncez donc pas, chevalier, car moi, je ne renonce à rien de mon côté... Je suis aussi ferme dans ma croyance que sur mes arçons; je vous en ferai juger tout à l'heure...

—Le plus tôt possible, alors, puisque vous vous obstinez à ce point dans votre erreur!

Le fils d'Onolorie disparut de la fenêtre, à laquelle, jusque-là, il avait tenu les propos que nous venons de rapporter.

Puis, quelques instants après, le chevalier Noir vit apparaître à la porte de la forteresse un chevalier couvert d'armes blanches, et portant au cou un écu d'acier étincelant sur lequel était figurée une épée rouge comme braise.

Le chevalier Noir ne savait pas si c'était celui qui lui avait parlé tout à l'heure, ou si c'en était un autre.

Néanmoins, il s'avança.

— Chevalier, lui dit-il, vous plairait-il de me laisser entrer plus avant dans le château?... Nous serons mieux, me paraît-il, pour combattre...

— J'y consens volontiers, répondit le fils d'Onolorie.

Et il se rangea courtoisement pour laisser passer son adversaire.

Bientôt ils se placèrent l'un en face de l'autre.

— C'est à regret que je combats contre vous, dit encore une fois le chevalier Noir. Je voudrais vous savoir l'ennemi des gens dont vous êtes aujourd'hui le défenseur et l'ami.

— Ce sont ces gens-là qui m'ont élevé et fait ce que je suis, répondit le chevalier de l'Ardente Épée, et l'ingratitude n'est pas de mon goût... Par ainsi, seigneur chevalier, agissons de l'épée et non de la langue, comme nous faisons si inutilement depuis une heure...

— Agissons de l'épée, soit! répondit le chevalier Noir.

Lors, ils se ruèrent l'un sur l'autre avec une impétuosité et une furie des plus grandes.

C'était spectacle merveilleux à voir, si merveilleux, que le roi de Jérusalem, qui en était seul témoin, crut devoir aller quérir Frandalo, qui arriva clopin-clopant, encore bien pâle, bien amaigri, bien souffrant des blessures reçues précédemment.

Le chamaillis durait toujours, et il y avait deux grosses heures qu'il durait ainsi, et que les deux chevaliers se ruaient d'estoc et de taille, démaillant leurs hauberts et faisant un tel chaplis de leurs écus, que la place était semée en plusieurs lieux des pièces qui en sortaient.

Plus ils allaient en avant, plus ils travaillaient. Dont il avint que, par suite de l'ardeur du soleil, lequel était au haut du jour, ils échauffèrent tellement leurs harnois, que force lui fut de les tirer en arrière et de hausser la visière de leurs heaumes pour prendre haleine.

Mais cette trêve dura peu. Ils se rechargèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Si bien, qu'abandonnant leurs épées, qu'ils avaient pendantes à chaînes d'argent à leur poing, ils se harpèrent à force de muscles et de hanches, essayant de se jeter par terre.

Frandalo, voyant avec quelle vigueur combattait l'adversaire du chevalier de l'Ardente Epée, s'imagina qu'il pouvait bien être Amadis de Gaule. Toutefois, cette opinion lui mua soudain, en se rappelant qu'Amadis était de plus petite stature que ce chevalier Noir, et que, d'ailleurs, il était de trop lointain pays pour être accouru déjà au secours de la Montagne Défendue.

Puisque cela ne pouvait pas être Amadis de Gaule, Frandalo jugea que cela devait être Lisvart de Grèce; et il se penchait vers le roi de Jérusalem pour lui faire part de ce soupçon, lorsque le chevalier Noir, relevant la tête, l'aperçut.

— Frandalo! murmura-t-il, aise et marri tout ensemble.

Aise, parce qu'il était en vie; marri, à cause de la couleur flasque et débile qu'il portait, conséquence des douleurs que lui avaient causées et que lui causaient encore ses plaies.

Cela le dépita et le courrouça de plus en plus contre son adversaire.

— Par mon chef! dit-il entre ses dents, c'est trop batailler pour victoire tant désirée!... Il faut que ce chevalier soit quelque diable d'enfer déchaîné; car, s'il était autre, il y a un long temps que je l'eusse mis à la raison!...

Mais, au moment où il s'apprêtait à pourfendre de son mieux le fils d'Onolorie, celui-ci, prenant son épée à deux mains, lui en porta un si violent coup, que, sans l'excellence de son armure, il était abattu.

— Chevalier, lui dit-il alors, ne sois pas homicide de toi même, je t'en prie!... Rends-toi, je t'en conjure par mes dieux!... Il serait vraiment dommage que tu mourusses, toi qui es si vaillant gentilhomme!...

— Par Dieu! répondit le chevalier Noir, ta courtoisie me porterait volontiers à suivre ton conseil; mais mon honneur me le défend... La mort seule doit finir entre nous cette mêlée.

Bien qu'il ne lui restât pas d'écu pour lui couvrir le bras, et que son heaume et son haubert fussent si décloués et si rompus que le nu de la chair paraissait en plusieurs endroits, il entra cependant en une telle colère, qu'il donna à son adversaire un grand coup d'épée sur l'épaulière et

en fit jaillir le sang, qui rougit en cet endroit le harnois du chevalier païen.

## CHAPITRE XL

Comment, au moment où le chevalier de l'Ardente Epée allait tuer l'empereur Esplandian, la bonne demoiselle Alquife apparut.

Au plus fort de cette lutte, une demoiselle parut, introduite par le roi de Jérusalem, auquel elle s'était de prime-abord adressée, sous couleur de chose importante à dire aux deux combattants.

Le chevalier Noir la reconnut. C'était Alquife qui, depuis la perte de Périon et de Lisvart, avait tenu compagnie à Urgande-la-Déconnue dans l'Ile des Singes. Son père l'envoyait vers les deux chevaliers qui se battaient en ce moment, pour empêcher leur mort prochaine, à en juger par l'excès de leur mutuelle colère.

— Sire, dit-elle en se prosternant aux pieds du chevalier aux armes noires, mon père, qui vous aime et vous estime, m'envoie vers vous pour vous prier de ne pas passer outre en ce combat, pour des raisons qu'il vous dira volontiers plus tard, et dont vous le remercierez...

— Demoiselle, répondit le chevalier Noir, je sais très-bien qui vous êtes... Nous avons ensemble devisé en des temps plus agréables... Quant au reste, vous devez juger, au point et en l'état où nous en sommes, que je n'ai nul pouvoir sur ce chevalier... Par ainsi, je vous prie de lui parler vous-même et de savoir ce qu'il en pense.

—Qu'à cela ne tienne, dit la demoiselle Alquife.

Lors, tournant visage, elle s'adressa en ces termes au fils d'Onolorie :

— Chevalier, le vieillard que vous avez rencontré dans la forêt et qui vous a donné un cordial pour vous réconforter, vous et votre écuyer, qui n'aviez ni bu ni mangé depuis quelques jours, ce vieillard vous prie, et pour cause, de ne pas combattre d'avantage contre celui-ci...

— Je me souviens de cette rencontre, et avec grand plaisir, répondit le chevalier de l'Ardente Epée. A cause de ce vieillard, dont vous m'apportez la parole et la prière, je cesse le combat entrepris...

Et, se tournant vers son adversaire, il ajouta :

— Seigneur, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait un traitement contraire à celui que vous attendiez peut-être de moi... De plus, faites-moi l'honneur de me déclarer qui vous êtes, afin que je connaisse mieux désormais, par son nom, celui dont je connais si bien aujourd'hui la haute valeur et l'excellente prouesse...

— Chevalier, reprit l'inconnu, votre discrétion me touche et fait perdre entièrement le mal vouloir que je vous ai montré jusqu'ici. Par ainsi, je vous laisse la place, puisque notre mêlée ne peut prendre une autre fin... Toutefois, je veux satisfaire à votre requête et vous dire qui je suis ; à une condition...

— Quelle qu'elle soit, seigneur, elle est acceptée d'avance...

— A la condition que, cet aveu fait, ni vous ni d'autre ne me donnerez empêchement à me retirer...

— De ce vous pouvez être sûr, car je vous le promets sur mon honneur.

— Eh ! bien, répondit le chevalier Noir, j'ai nom Esplandian !...

— Esplandian ! répéta le chevalier de l'Ardente Epée, tout ébahi.

— Esplandian, oui... j'étais venu par ici, espérant reconquérir seul ce que vous aviez seul conquis sur les miens... Mais maintenant que je sais ce que vous valez, et, qu'en outre je connais les ressources de la forteresse qui est entre votre possession présentement, je n'espère plus rien, quelque puissance que j'y amène...

— O Jupiter ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Est-il possible que le plus grand prince du monde m'ait fait cet honneur ! Sur ma foi, sire, je puis bien me nommer, dès à présent, le plus heureux de la terre, puisque je me suis éprouvé avec le meilleur chevalier qui vive ! Ah ! très-excellent empereur ! vous êtes tel, que les louanges que l'on vous donne ne sont pas en proportion avec le respect que vous méritez... Plût aux dieux que la loi que vous suivez fût conforme à leur honneur !... Car alors, vous verriez, avec le temps, avec quelle affection je ferais service pour vous dédommager du déplaisir que je vous ai fait par mon ignorance, de quoi je vous supplie, ainsi que cette demoiselle, de m'excuser...

Comme il disait ces mots, il se retourna et n'aperçut plus Alquife.

— Quel chemin a-t-elle pris ? demanda-t-il.

— Seigneur, lui répondit-on, elle est sortie de céans.

— Et quel côté s'est-elle dirigée ; le savez-vous ?

Oui, seigneur : du côté de la mer.

— Ah ! murmura-t-il. Elle me fait tort !...

Le chevalier de l'Ardente Epée était très-contrarié de ce départ précipité. Il voulait savoir d'Alquife où il pourrait rencontrer de nouveau le vieillard de la forêt, à la prière duquel il avait cessé son combat avec le chevalier Noir, et par lequel il espérait connaître sa famille...

A cette cause, il laissa là l'empereur et sortit à la hâte du château, courant après Alquife.

Ah ! demoiselle ! pensait-il, tout en courant, lorsque je vous aurai rattrapée, il faudra bien que vous me révéliez où est votre père, afin qu'il me révèle à son tour où est le mien.

## CHAPITRE XLI

Comment, s'étant mis à la poursuite de la demoiselle Alquife, le chevalier de l'Ardente Epée s'égara et fut forcé de partager le pain et l'eau de pauvres pasteurs.

Le chevalier de l'Ardente Epée chemina longtemps avant d'atteindre celle après laquelle il courait si diligemment.

La nuit le surprit et il s'égara, sans savoir de quel côté il tirait, tant l'obscurité était grande, et tant était difficile et hérissée l'épaisseur du bois où il entra.

Lors, ses plaies commencèrent à figer et à refroidir. La douleur lui vint, d'heure en heure si insupportable, qu'il se demanda s'il n'allait pas retourner vers l'endroit d'où il était parti, pour s'y faire soigner. Il l'eût certainement fait, s'il en eût eu le moyen.

Comme il était en ces angoisses, il entr'aperçut dans le lointain une clarté, qu'il supposa être celle d'un feu allumé par l'Alquife.

Il reprit courage et se dirigea vers cette lumière, qui le guidait d'ailleurs à travers les profondeurs du bois. Mais, quand il fut auprès, il n'avisa d'autre personne que des pasteurs gardant le bestial des moines, lesquels, à son approche, s'enfuirent, effrayés.

Toutefois, il les rappela d'une voix si jeune et si douce, qu'ils revinrent aussitôt vers lui.

Lors, il leur demanda s'ils n'avaient pas vu passer une demoiselle, qu'il leur dépeignait de façon à ce qu'ils ne s'y méprissent point.

— Par sainte Marie ! répondit l'un des pasteurs, le plus hardi, il n'y a pas une demi-heure qu'elle a traversé cette sente...

— De quel train allait-elle?...

— Elle s'en allait devant tant qu'elle pouvait...

— Cela me poigne, dit le chevalier, car j'avais à lui parler... Mais enfin, puisqu'il n'y a moyen pour cette heure, je vous prie de me donner de quoi me repaître, si vous en avez de quoi... Je suis exténué et travaillé par la faim autant que par la fatigue...

— Volontiers, répondirent ces braves gens.

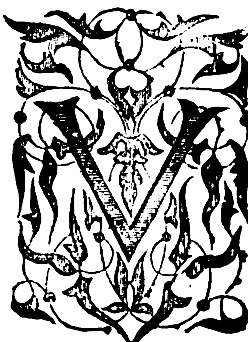
Et, tout aussitôt, l'un d'eux tira de son bissac un quignon de pain dur qu'il lui donna, ainsi qu'une bouteille d'eau fraîche.

C'était, certes, un repas modeste, indigne d'un fils de prince et d'un descendant d'empereur; mais, l'appétit aidant, le chevalier de l'Ardente Epée trouva ce pain dur et cette eau fraîche plus agréables qu'aucun des festins qu'il avait pu faire à la cour du roi de Saba, j'entends des plus délicats.

Si bien, qu'après avoir mangé et bu à sa suffisance, et après, aussi, avoir fait bander ses plaies par les pasteurs, il se coucha sur l'herbe et s'endormit au clair de la lune.

## CHAPITRE XLII

Comment, étant endormi, le chevalier de l'Ardente Epée fut réveillé par le roi Alpatracie qui le força à combattre et qui fut vaincu.



Vers les premières pointes du jour, le chevalier de l'Ardente Epée se réveilla, et, remerciant chaudement ses compagnons improvisés, il prit congé d'eux et se mit allègrement en route dans la direction qu'ils lui indiquèrent.

Bientôt il se trouva sur le rivage de la mer, sans savoir plus où tirer, car l'eau lui interdisait de passer plus avant, et, de l'autre côté, la roche haute et inaccessible lui montrait l'austérité du désert.

Ainsi en peine de ce qu'il devait faire, tout triste et tout désespéré, le chevalier de l'Ardente Epée eut envie de boire, et, avisant le cours d'une claire fontaine, qui coulait entre les arbrisseaux, il s'y dirigea.

En montant à contremont, il trouva la source si plaisante, qu'après avoir pris dans le creux de sa main autant d'eau qu'il en voulait boire, il ôta son heaume et s'étendit tout de son long sur l'herbe molle, la tête appuyée sur sa main gauche.

Là, il s'endormit, et si profondément, qu'à son réveil il était déjà haute heure.

Il n'était pas encore bien reveillé, qu'il entendit un certain bruit dans le hallier voisin.

Il se leva alors et laça son heaume.

Bien lui en prit, car, aussitôt, sortit de ce hallier un chevalier armé d'un harnois de la plus grande richesse.

Une demoiselle l'accompagnait.

Apercevant le fils d'Onolorie debout devant lui, attendant, et reconnaissant l'écu d'argent à épée de gueules qu'on lui avait signalé comme appartenant au vainqueur de Frandalo, le nouveau venu lui dit, sans le saluer :

— Damp chevalier, ne seriez-vous point par hasard celui qui, vivant contre la loi chrétienne, a forcé naguères la Montagne Défendue ?...

— Oui, certes, je suis ce chevalier, répondit l'ancien protégé du roi Magadan, en se préparant à se défendre.

Lors, tous deux commencèrent à s'entrefrapper, et si durement, que jamais cerfs en rut, échauffés pour l'amour d'une biche, ne se montrèrent plus furieux.

Le combat ne dura pas un long temps. Malgré ses récentes blessures, le chevalier de l'Ardente Epée avait une vigueur et une adresse incomparablement plus grandes que celles de son adversaire auquel il donna deux atteintes telles, que, le voulût-il ou ne le voulût-il pas, il tomba tout de son haut, perdant connaissance.

Ce résultat obtenu, le fils d'Onolorie s'avança près de son ennemi, pour lui enlever le heaume d'abord, et la tête ensuite.

Mais Frandamelle, ainsi se nommait la compagne du chevalier défait, Frandamelle cria, pleura à grosses larmes, et, finalement, demanda la grâce du chevalier vaincu.

— Demoiselle, ma mie, répondit courtoisement le chevalier vainqueur, vous serez obéie, car je n'ai jamais su refuser quoique ce soit aux dames, et n'ai point encore appris à leur faire déplaisir... Je ne commencerai un refus par vous, bien que ce chevalier pour lequel vous me priez soit digne du plus grand châtiment, attendu qu'il m'a assailli brutalement sans que je l'eusse jamais offensé de ma vie... Tant il y a que je vous accorde volontiers sa grâce, en récompense de quoi vous voudrez bien me dire son nom, parceque, à son riche harnois et à la vaillance qu'il a témoignée, j'estime qu'il doit être un grand personnage...

— Ah ! bon chevalier, dit la demoiselle, je vous le dirai volontiers, surtout si vous voulez bien, à votre tour, m'octroyer un don qui ne vous tiendra pas à fâcherie, je vous l'assure...

— Un don ?

— Oui, seigneur chevalier, un don... Et si vous êtes celui dont la renommée vole par tout le monde, je me tiens assurée que vous me l'octroyerez....

— Demoiselle, vous aurez de moi tout ce que vous voudrez.

— Ah ! bon chevalier, je vous remercie... Donc, quant à ce que vous désirez savoir touchant votre adversaire, apprenez qu'il a nom Alpatracie, et qu'il est roi de Sicile... En outre, il est le mari d'une des plus nobles princesses d'Europe...

— Laquelle a nom ?...

— Miramynie...

— Myraminie ?...

— Oui... Elle est fille du roi de Metz, en France... Tous deux ont été enchantés pendant quelque temps par la sage Médée... Mais ils ont été tirés l'un et l'autre de cette peine, il y a vingt ans environ, par le meilleur chevalier et la plus belle dame du monde...

— Vraiment ?...

— C'est comme je vous le dis... Le roi Alpatracie et sa femme vivaient paisibles en leur contrée, lorsque le roi de Metz vint à mourir... Sa fille Miramynie demeura, pour lors, reine et dame de ses pays, grands et riches, baillés pour apanage à un second fils de France... Alpatracie et Miramynie, après avoir reçu les serments de fidélité de leurs sujets du royaume de Metz, étaient revenus chez eux... Un Jour, Méramynie chassait avec sa fille en une forêt proche de Sarragosse, lorsqu'elles furent surprises par deux géants horribles et impitoyables...

— Lesquels s'appellent ?...

— Frandalo Cyclops et son fils...

— Que firent-ils de ces deux aimables princesses ?

— Malgré veneurs, malgré tout, ils emmenèrent la reine et sa fille en l'île de Silanchie, où elles sont encore prisonnières présentement...

— Et le roi Alpatracie ?...

— Ces deux monstres lui ont fait savoir qu'ils ne lui rendraient jamais leur proie, que s'il consentait à venir les combattre avec un autre chevalier.

— Pourquoi cet enlèvement ?... Car il doit avoir un motif ?...

— Frandalo Cyclops et son fils prétendent que le royaume de Sicile leur appartient par leurs ancêtres... Quand ils seront vaincus, ils rendront les princesses et renonceront à leurs prétentions... Mais ils espèrent bien être vainqueurs !... Le pauvre roi que vous voyez là s'en allait trouver l'empereur de Constantinople pour qu'il lui donnât un cien parent qui consentît à lui servir de second dans le combat contre les deux géants de l'île de Silanchie... Or, en traversant l'Hellespont, notre galère en a croisé une autre, qui nous a appris les aventures récentes de la Montagne Défendue et la présence en cette contrée de l'empereur Esplandian... Vous savez le reste, maintenant... Ce que vous savez également, du moins ce que vous devinez, seigneur chevalier, c'est l'objet de mon don.

— Vous souhaitez peut-être que je serve de second au roi Alpatracie dans son combat contre Frandalon Cyclops et son fils ?

— Précisément, et je vous remercie d'avoir si bien deviné.

— Par ainsi, demoiselle, allons où il vous plaira ; je vous accompagnerai de bon cœur.

## CHAPITRE XLIII

Comment Alpatricie, roi de Sicile, heureux d'avoir pour compagnon le chevalier de l'Ardente Epée, regagna avec lui son navire.

Durant tout le temps qu'avait eu lieu cet entretien de la demoiselle avec le chevalier de l'Ardente Epée, Alpatricie, roi de Sicile, était peu à peu revenu à lui.

Malgré la douleur qu'il endurait à cause des blessures reçues pendant le combat, il avait eu assez d'attention à dépenser pour écouter et pour comprendre ce qui se disait à quelques pas de lui.

Se relevant donc sur le coude avec de pénibles efforts, il s'adressa en ces termes à son généreux adversaire :

— Chevalier, j'ai entendu votre réponse, et je vous en remercie du plus profond de mon âme...

— Vous me remerciez-là d'une chose bien simple, seigneur, répondit modestement le chevalier de l'Ardente Epée. Les lois de la chevalerie, d'ailleurs, m'eussent obligé à faire ce que la sympathie que je ressens présentement pour votre personne me porte à exécuter. Vous êtes chrétien, et je suis païen, il est vrai ; mais nous sommes tous deux chevaliers, et, à ce titre, nous nous devons mutuellement aide et protection... Frandalon Cyclops et son fils ont enlevé votre femme et votre fille, et ils ne veulent vous les rendre qu'à la condition que vous consentirez à combattre contre eux avec un autre chevalier... Vous allez à la cour de l'empereur Esplandian pour trouver ce compagnon, n'est-ce pas ?

— Oui, chevalier.

— Eh ! bien, le voilà trouvé... Partons ; je suis prêt, si vous êtes prêt vous-même...

Le chevalier de l'Ardente Epée se tut.

— Aidez-moi, je vous prie, à me relever et à regagner mon navire, où sont mes gens et mes chirurgiens, dit le roi de Sicile d'une voix faible.

La demoiselle qui l'avait accompagné s'avança, et aidée du chevalier de l'Ardente Epée, elle le releva avec les plus grandes précautions du monde et parvint à le remettre sur ses pieds.

Ce ne fut pas sans peine et sans douleur.

Dans leur chamaillis, les deux adversaires ne s'étaient guère ménagés, c'est-à-dire, pour parler plus vrai, le chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas ménagé le roi Alpatricie, lequel était bien éclopé.

Toutefois, avec cet appui que lui donnaient la demoiselle et le fils d'Onolorie, il put se mettre en marche et regagner son navire.

Quand ses gens l'aperçurent, ils poussèrent des exclamations de joie, bien vite réfrénées par la vue du piteux état dans lequel il se trouvait.

Les chirurgiens accoururent, et s'empressèrent de poser les premiers appareils sur les plaies de leur prince, et l'assurèrent qu'il pourrait supporter les fatigues de la traversée.

Cela fait, les mariniers demandèrent de quel côté ils devaient diriger le navire.

— Vers l'île de Silanchie, répondit le roi.

Les voiles s'enflèrent et le navire vogua tranquillement d'abord ; puis, la mer s'élevant, la direction qu'il prenait s'en trouva tout-à-coup modifiée, puis changée complètement.

L'homme propose et le destin dispose.

## CHAPITRE XLIV

Comment, après le départ du chevalier de l'Ardente Epée les turcs, amenés par Ynéril, se révoltèrent, et comment l'Empereur Esplandian recouvra la forteresse conquise par le fils d'Onolorie.

Qu'on s'en souvienne. Nous avons dit, dans les les précédents chapitres, qu'un chevalier Noir avait combattu contre le chevalier de l'Ardente Epée, et que, sans l'intervention de la sage demoiselle Alquise, ils se seraient ainsi battus jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

On a vu également que ce chevalier Noir n'était autre que le très grand, très puissant, très chevaleureux empereur de Constantinople.

Il avait été très marri du départ de son vaillant adversaire qui, dans sa précipitation à poursuivre la demoiselle Alquife, n'avait pas même eu le temps de prendre congé de lui dans les formes courtoises ordinaires.

En outre, ce partement précipité avait eu pour résultat fâcheux de laisser dans l'incertitude les habitants de la forteresse de la Montagne-Défendue, touchant la possession de cette forteresse.

A qui restait-elle maintenant ?

Le chevalier de l'Ardente Epée l'avait conquise, il est vrai, sur Frandalo, sur Belleris et sur Fraudalon ; mais l'empereur Esplandian avait des droits antérieurs sur elle, et c'était pour faire valoir ces

droits là qu'il était venu en la Montagne-Défendue et s'était présenté, couvert d'armes noires, pour combattre le chevalier de l'Ardente Epée.

Leur combat ayant cessé à l'amiable, par suite de l'intervention de la demoiselle Alquife, l'équité voulait que l'empereur Esplandian se considérât comme le maître et seigneur de cette forteresse redoutable.

Il le pensait ainsi lui-même.

Belleris, Frandalon et Frandalo le pensaient de même. Ils le pensaient d'autant plus, qu'ils se sentaient d'humeur, le fils d'Ouolorie n'étant plus là, à reconquérir les avantages qu'ils avaient perdus.

Le roi de Jérusalem et les vingt turcs, amenés par l'écuyer Ynéril, pensaient tout autrement; et ils le firent bien voir, dès le lendemain du départ du chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, Esplandian manda auprès de lui Frandalon, Belleris, Frandalo et les gens qui pouvaient tenir pour eux dans le château-fort.

Lorsqu'ils furent réunis, il leur dit :

— Mes amis, il faut sortir de cette fâcheuse situation qui menace de s'empirer. N'est-ce pas votre avis, Frandalo ?

— C'est le mien, en effet, Sire.

— Et vous Frandalon ?

— C'est le mien aussi, Sire.

— Et vous Belleris ?

— C'est le mien aussi, Sire.

L'empereur reprit :

— Nous devons reprendre par force possession de céans, où le roi de Jérusalem entend se maintenir avec les païens qui lui sont arrivés comme renfort sous la conduite de l'écuyer de l'Ardente Epée... Pour moi, je me ressens à peine des fatigues de mon dernier combat, et je suis assez dispos pour entreprendre l'aventure... Mais vous, Frandalo, que vos précédentes blessures ont si fort affaibli, j'ai crainte à votre endroit...

— Sire, répondit Frandalo avec vivacité, ne vous occupez pas de ces misères... Ma langueur venait bien plus du chagrin que j'éprouvais de savoir notre forteresse aux mains d'un ennemi de notre foi, que de l'âpreté de mes blessures... Maintenant que vous voilà parmi nous, je suis tout réconforté, de découragé que j'étais auparavant, et je me sens de force à chasser ces païens de céans, pourvu toutefois que vous m'y aidiez un peu, ajouta Frandalo en souriant.

— Et vous Belleris? demanda Esplandian.

— Sire, répondit Belleris, notre vaillant compagnon Frandalo vient de se faire l'écho de mes propres pensées... Commandez, et, dans une heure, la forteresse sera purgée de cette canaille païenne.

— Et vous, Frandalon?...

— Sire, répondit le géant, je suis prêt !...

— Bien dit, mes amis! s'écria gaillardement l'empereur. Sur ce, allons sans plus tarder vers ces mécréants, pour leur intimer l'ordre de déloger au plus vite.

Ils descendirent, après s'être armés, et se trouvèrent en présence d'Ynéril et des Turcs amenés par lui, lesquels avaient une attitude menaçante.

L'empereur allait parler vertement. Mais le géant Frandalon ne lui en donna pas le temps. Emporté par son impatience, et surtout par l'envie qu'il avait de se venger, sur le dos des païens, de l'insuccès de sa lutte avec le chevalier de l'Ardente Epée, il se précipita l'épée à la main, frappant à tort et à travers.

Il frappait rude, je vous en réponds, et de sa meilleure poigne, le brave géant Frandalon !

Esplandian, Belleris et Frandalo ne s'y épargnaient pas non plus... Il semblait que ce dernier, surtout, n'avait jamais été blessé, au cœur dont il y allait.

Les Turcs se défendaient de leur mieux, comme on pense, pleins de confiance dans leur nombre, et, aussi, encouragés qu'ils étaient par l'exemple du brave écuyer Ynéril.

Cependant, quand ils virent que leurs rangs s'éclaircissaient de minute en minute, ils commencèrent à prendre peur et à reculer.

Le géant Frandalon les poursuivait toujours avec la même énergie et le même emportement, sans se préoccuper le moins du monde des traits qui lui pleuvaient comme grêle.

Il les poussa ainsi, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la porte principale de la forteresse, et il ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent été tués jusqu'au dernier.

L'empereur Esplandian, Frandalo, Belleris et les autres l'avaient puissamment aidé dans l'extermination de cette vermine païenne; mais, à vrai dire, Frandalon y allait de si bon cœur, que, si aucun de ses compagnons ne s'était exécuté de bonne grâce, comme ils le firent, du reste, il aurait accompli tout seul sa besogne d'exterminateur.

Frandalon était content de lui : il avait servi son Dieu et sa rancune, deux devoirs bien doux à remplir, le dernier surtout.

Le pauvre Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas, autant que Frandalon, lieu d'être content de lui et des autres, car il était très grièvement blessé, et il se tordait comme ver sur le sol, dans une mare de sang, faite avec le sien et avec celui de ses compagnons.

Ynéril allait mourir et rendre au seul Dieu de l'univers son âme de païen.

## CHAPITRE XLV

**Comment l'empereur Esplandian secourut le pauvre écuyer Ynéril et le conquit à la foi chrétienne.**

Si le chevalier de l'Ardente Epée avait vu dans quel piteux état son écuyer se trouvait, il en aurait été marri et il l'eût secouru de grand cœur.

Il l'eût vengé surtout, non plus sur Esplandian, qui lui était devenu sacré par suite de la recommandation du père de la demoiselle Alquife, mais sur les gens et même sur les amis de l'empereur de Constantinople, car il avait pour son écuyer une amitié véritable.

Heureusement que si le fils d'Onolorie n'était pas là pour veiller sur son compagnon, pour le secourir ou pour le venger, il y avait là des âmes charitables et pitoyables.

Ynéril fut aperçu, se tordant dans ses convulsions suprêmes, par l'empereur Esplandian lui-même.

Ce prince accourut et, soulevant la tête du mourant, il lui demanda comment il était :

— Très mal, Sire, répondit l'écuyer. Je souffre horriblement... Et il me tarde que tout soit fini et que mon âme soit séparée de mon corps, pour ne plus souffrir ainsi... Donnez-moi le coup de grâce, je vous en prie, au nom de votre Dieu !...

— Mon ami, lui dit l'empereur après lui avoir donné les premiers secours, c'est précisément au nom de mon Dieu, qui devrait être le vôtre, que je vous secours et que je vous engage à espérer. Tout n'est pas fini pour vous...

— Vous essayeriez en vain de me tromper, Sire, reprit le mourant ; j'en sais plus long à ce sujet que personne d'ici...

— Vous êtes robuste, mon ami... Votre jeunesse triomphera du mal... Espérez, vous dis-je, espérez !... Et surtout, confiez-vous pleinement dans ce Dieu que vous êtes fait pour connaître...

— Je dois mourir dans la foi où je suis né, sire.

— Si vous avez vécu dans l'erreur jusqu'ici, mon ami, c'est une raison pour vous d'ouvrir votre âme et vos yeux à la vérité...

— Ah ! si le chevalier de l'Ardente Epée était là ! murmura le pauvre écuyer.

— Il vous vengerait, n'est-ce pas ?

— Non, sire, non... ce n'est pas cela que je veux dire... Le chevalier de l'Ardente Epée est un vaillant cœur... Il en savait plus que moi, son écuyer indigne, sur les choses de la vie... Il m'eût donné conseil en cette grave occurence... d'autant plus que je le crois chrétien comme vous, et non païen comme moi...

— Le chevalier de l'Ardente Epée serait chrétien ?...

— Je le crois, sire... et tout ce que j'ai vu et entendu me le confirme...

— Eh ! bien... s'il était ici, mon ami, il voudrait vous entraîner vers la foi chrétienne, comme je l'essaie en ce moment, et il y réussirait, comme j'espère moi-même y réussir...

— Ah ! sire, à cette heure, mes yeux se couvrent de ténèbres et mon esprit s'emplit de nuages... Je ne sais plus... Je doute... Je n'ai pas peur de la mort, certes ; j'ai peur seulement de ce qui est au-delà... Mon incertitude me navre... Si la lumière se faisait en moi, je serais tout reconforté et je mourrais tranquille...

— Mon ami, vous ne mourrez pas, vous vivrez... vous êtes digne de vivre...

— Ah ! si votre Dieu pouvait me faire revoir encore le chevalier de l'Ardente Epée, alors...

— Alors ?...

— Je croierais en lui... J'aurais foi... Je me ferais chrétien...

— Vous reverrez le chevalier de l'Ardente Epée..., Je vous en donne l'assurance...

L'empereur Esplandian avait versé sur les lèvres d'Ynéril quelques gouttes d'un cordial puissant, qu'il tenait de maître Hélisabel ; en outre, tout en devisant avec lui, il avait bandé ses plaies, étanché le sang qui en coulait.

Ynéril commençait à se sentir mieux, tout en souffrant encore.

— Je reverrai le chevalier de l'Ardente Epée ?... demanda pour la seconde fois l'écuyer, tout réconforté par cette pensée.

— Vous le reverrez, répondit l'empereur... Et chrétien comme moi... chrétien...

— Comme moi aussi, dit vitement Ynéril. Votre Dieu ne trompera pas mon attente... Sire, je remets ma vie entre vos mains comme je remets mon âme entre les siennes...

Pendant ce discours, Frandalo et ses compagnons s'étaient approchés.

— Ce que Matroco a fait, leur dit l'empereur de Constantinople, ce brave écuyer le fait à cette heure...

— Par mon chef ! s'écria Frandalon le géant, j'en suis aise... car il s'est vaillamment battu, le compagnon !... Et si les païens au milieu desquels il se trouvait, comme perle sur fumier, avaient montré la même vigueur que lui, j'aurais eu plus de fil à retordre que je n'en ai eu, et, très probablement, je me serais mordu les doigts de mon imprudence... Ta main, camarade !...

Ynéril, malgré qu'il souffrît toujours comme un beau diable, ne put s'empêcher de sourire, et, comme il était d'un excellent caractère, il tendit volontiers la main à celui qui avait frappé si âprement sur lui.

Puis, cette réconciliation opérée, on songea à transporter le blessé dans une chambre, sur un lit; ce qui fut fait avec les plus grandes précautions...

## CHAPITRE XLVI

Comment l'empereur Esplandian quitta la Montagne-Défendue et s'embarqua pour retourner à Constantinople.

Rien ne retenait plus l'empereur Esplandian à la Montagne-Défendue.

Le roi de Jérusalem, seul, eût pu l'y retenir, à cause de son obstination. Mais Esplandian en eût raison de la façon la plus naturelle et la plus simple.

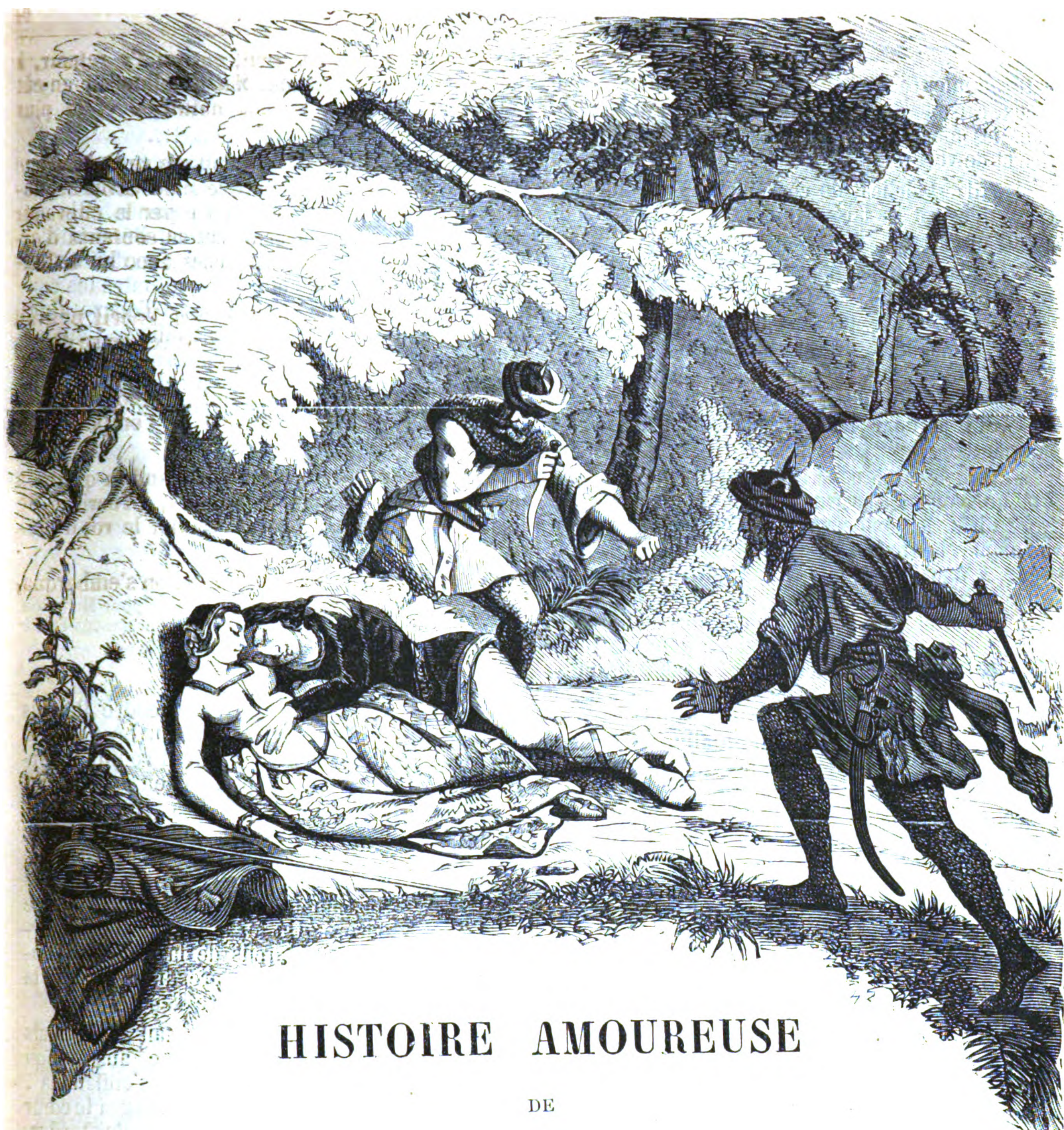
Le roi de Jérusalem ne voulait pas se reconnaître comme prisonnier de l'empereur de Constantinople, prétendant avoir été délivré par le chevalier de l'Ardente Epée. Esplandian se contenta d'ordonner à ses gens de l'emmener avec lui à Constantinople.

Dès qu'on supposa que l'écuyer Ynéril pouvait supporter les fatigues de la traversée, on se décida à quitter la Montagne-Défendue.

Frandalo et Frandalon, seuls, furent désignés pour y faire leur séjour, au nom de l'empereur de Constantinople.

Ces conventions entendues, Esplandian quitta la forteresse accompagné de Belleris, d'Yneril et de ses gens, qui emmenaient prisonnier le roi de Jérusalem.

On arriva sur le bord de la mer, on s'embarqua, et bientôt on fut en pleine mer.



HISTOIRE AMOUREUSE

DE

# FLORES ET BLANCHEFLEUR

## CHAPITRE PREMIER.

Comment le prince Persius, neveu de l'empereur d'Occident, après avoir fait le bonheur de ses sujets, songea un jour qu'il n'avait pas encore fait le sien ; et du discours que lui tint un courtisan à ce propos.

Rome était encore le siége de l'empire d'Occident, et le pape n'y jouissait que de l'autorité spirituelle. Mais la plupart des villes d'Italie s'étaient déjà soustraites à la domination impériale. Ferrare et Milan avaient chacune son souverain particulier ; Gênes et Venise s'étaient constituées en républiques et se gouvernaient par leurs propres lois.

Persius, neveu de l'empereur d'Occident, possédait pour sa part quelques-uns des Etats les plus considérables de l'Italie du Nord.

Ce prince était jeune, bon, équitable, généreux, pitoyable à ses sujets, dont il avait l'amour, et qui, en songeant combien la vie des bons princes est courte, contrairement à celle des mauvais rois, qui semble s'allonger d'autant, souhaitaient de tout leur cœur un héritier à Persius.

En lui souhaitant un héritier, ils lui souhaitaient

naturellement une compagne digne de lui et digne d'eux, capable de lui donner un fils élevé par lui dans les mêmes principes de bienfaisance, de justice et de vertu.

Mais il est délicat de conseiller en pareille matière. L'esprit se laisse volontiers guider, non le cœur, qui aime à choisir sans influence.

Cependant, ce que d'autres n'osaient pas tenter, un jeune courtisan de Persius le tenta.

— Monseigneur, lui dit-il un jour qu'il le voyait tout mélancolieux, je sais un médecin charmant qui guérirait à merveille la maladie dont vous êtes atteint en ce moment...

— Suis-je donc malade? demanda Persius en souriant.

— Oui, monseigneur... Vous pensez à l'amour vrai que vous portent vos nombreux sujets, et vous vous dites, le cœur navré, que ce vaste troupeau d'hommes heureux dont vous êtes le doux pasteur peut, à une heure donnée, échoir à la merci de quelque sinistre tyranneau qui le mènera mal et lui fera regretter, à force de coups de houlette, le sceptre d'or dont vous vous servez pour lui indiquer sa route vers le bien-être... Vous vous dites, monseigneur, que la vie des princes les plus hauts ne dure guère plus que celle des sujets les plus bas, et qu'un jour il vous faudra aller rendre, au Dieu qui vous a créé, les comptes de votre gestion terrestre... Vous vous dites qu'alors vous partirez le cœur navré, la conscience troublée, parce qu'après vous, pour gouverner vos peuples, vous ne laisserez nul héritier de votre nom, de votre sang, de votre cœur, de votre justice, de votre vertu... N'est-ce pas, monseigneur, que c'est bien là la maladie dont vous êtes atteint en ce moment?

— Tu dis vrai, mon ami, répondit mélancoliquement Persius. Ta parole est l'écho de ma pensée. Je voudrais revivre tout entier dans quelque fils sorti de mes entrailles!

— Monseigneur, reprit le courtisan, cette maladie-là n'est pas sans remède, tant s'en faut!... Vous n'avez que l'embarras du choix, au contraire. Les médecins charmants dont je vous parlais tout à l'heure abondent autour de vous... Les princesses les plus riches en avoir et en beauté n'attendent qu'un signe de vous pour accourir avec joie unir leur sort au vôtre... L'une d'elles, entre autres, la plus gente, la plus cointe, la plus douce, la plus aimable et la plus digne d'être aimée, c'est la princesse Topaze...

— La fille du duc de Ferrare?

— Oui, monseigneur... La fille du duc de Ferrare et la nièce du duc de Milan, qui l'a élevée comme il eût fait de sa fille propre. On la célèbre peu, parce qu'elle est modeste comme la violette, et que, comme la violette, elle ne se révèle que par son parfum, c'est-à-dire par sa grâce, par son esprit, par sa bonté... Mais, quand elle s'est révélée! comme elle efface la plus orgueilleuse! comme elle fait oublier les plus riches!... J'ai eu le suprême honneur d'être admis à la voir, c'est-à-dire à l'admirer, dans la dernière mission que vous m'aviez confiée pour son oncle, monseigneur le duc de Milan. Je suis revenu émerveillé, ébloui!..... Ah! monseigneur! monseigneur!... Le Ciel ne fait pas deux fois en un siècle une aussi belle, une aussi bonne princesse!...

— Ton enthousiasme me gagne!...

— Je veux vous guérir, monseigneur, et, en vous rendant la santé, rendre le repos à vos sujets qui ne songent pas sans effroi à l'avenir... Ils ont peur de ne pas retrouver un second Persius!.!... D'ailleurs, monseigneur, songez-y : en dehors des convenances du cœur, cette union a toutes les convenances de la raison. La princesse Topaze a des droits à l'empire d'Occident, mais elle ne peut espérer les faire valoir qu'en épousant un prince ayant des droits encore plus prochains que les siens... et ce prince, monseigneur, n'est-ce pas vous-même?...

## CHAPITRE II

Comment Persius, enamouré se mit en route pour Milan, où il vit la belle Topaze, et comment ils furent fiancés l'un à l'autre.



Le récit que venait d'entendre Persius le décida sur-le-champ. Le veuvage de son âme lui pesait: il voulut échapper à cette oppression en se réfugiant dans le mariage. Les raisons politiques qu'on venait de lui donner pour l'amener à cette conclusion naturelle avaient certes de la valeur : les raisons amoureuses en eurent davantage encore. On lui avait vanté les charmes non-pareils de la princesse Topaze : il voulut prendre à femme la princesse Topaze.

Persius était sage; mais il était jeune aussi. Son imagination s'enflamma, l'amour lui ravagea le cœur comme un incendie. Sans plus tarder, il envoya un messager à l'empereur son oncle, et un autre au duc de Milan, tuteur de la belle Topaze, afin de leur demander leur autorisation au mariage qu'il projetait de consommer.

L'empereur d'Occident avait eu d'abord d'autres visées; mais il les oublia pour ne songer qu'au bonheur de Persius, qu'il affectionnait beaucoup, et il répondit au messager par un acquiescement en bonne forme au mariage projeté.

Le duc de Milan, dont l'unique préoccupation était aussi le bonheur de sa nièce Topaze, et qui désirait, plus que personne, une alliance intime avec la famille impériale, accepta avec empressement, au nom de cette belle princesse, le mari qui s'offrait à elle. Le messager que lui avait dépêché Persius revint donc avec son consentement.

Persius, tout enamouré, fit tout appareiller le plus richement du monde, afin de se présenter à la belle Topaze dans tout l'éclat de son rang et de sa puissance, et, au bout de quelques jours, il quitta Civita-Vecchia, avec une suite nombreuse, et par-

fit pour Milan sur une galère capitane qui ressemblait, pour la beauté, à celle de la reine Cléopâtre fuyant après la bataille d'Actium.

Le vent était doux, la traversée fut heureuse, et Persius aborda sans encombre à Gênes, dont le sénat lui fit un accueil magnifique.

De Gênes, au bout de quelques jours, il repartit pour Milan, où son arrivée avait été annoncée, et où il trouva tout le monde en liesse dans l'espérance de cette union si bien proportionnée et si avantageuse de part et d'autre.

Le duc de Milan et les gentilshommes de sa cour vinrent au devant du prince Persius, dont la bonne mine et la fière prestance les enchanta.

— Soyez le bien arrivé, monseigneur! dit courtoisement le duc. Nous vous aimions déjà sur le bruit de votre réputation de loyauté, de vaillance et de sagesse; nous vous aimons davantage encore, aujourd'hui que nous nous assurons par nos yeux que votre renommée n'était point menteuse.

— Sire duc, grand merci pour cette bonne parole! répondit Persius, heureux de cet accueil. Tout cela est d'un merveilleux augure pour la réussite de ma requête auprès de la belle princesse votre nièce.

— Ma nièce Topaze vous a accepté la première, reprit le duc de Milan, et c'est sa réponse, plus encore que la mienne, que vous a transmise votre messager. Sa bouche vous dira mieux que la mienne, tout à l'heure, avec quelle impatience vous étiez attendu à Milan...

Persius était dans le ravissement. Que devint-il lorsqu'il fut en présence de la gente pucelle pour laquelle son cœur tressautait si fort?

Topaze était, en effet, une merveilleuse fleur de candeur et de beauté. Noblesse et douceur apparaissaient en ses yeux comme en ses dits et en son maintien. Nul ne la pouvait voir sans lui rendre tribut libre et franc d'admiration, de respect, de fine et vive amitié. Sa voix avait la mélodie d'un chant d'oiseau; ses yeux avaient la sérénité d'une matinée de printemps; ses lèvres avaient la pourpre des fruits d'automne; ses dents avaient l'éclat et la blancheur des perles; sa chair avait la fermeté et la transparence rosée du marbre.

— Ah! princesse, lui dit Persius le cœur battant et la voix tremblante, heureux celui qui aura le suprême bonheur d'être aimé de vous et d'en recevoir l'aveu de vos beaux yeux et de vos belles lèvres!... Pour moi, que votre présence trouble et que vos charmes éblouissent, je ne sens qu'aujourd'hui combien je suis peu de chose et combien grand il me faudrait être pour oser aspirer à votre main et à votre cœur!... Je ne suis qu'un humble prince et je voudrais être un puissant empereur!... Je voudrais tenir le monde dans ma main pour le déposer à vos pieds et vous payer ainsi dignement le tribut d'admiration qui vous est dû!...

— Sire, répondit Topaze en baissant ses beaux yeux et en rougissant d'une pudique rougeur, point n'est besoin d'être tant de choses pour obtenir si peu que moi-même... D'ailleurs, quoi que je pense à ce sujet, je ne dois point oublier et je n'oublie point que je suis la fille orpheline du duc de Ferrare et la nièce protégée du duc de Milan... Il vous a agréé et je n'ai point à défaire ce qu'il a fait... je n'ai point à refuser un si noble chevalier et un si sage prince que vous êtes... Ce m'est d'un très grand honneur et cela me sera d'un très grand profit d'avoir été distinguée par vous pour être votre compagne et votre mie... Il y avait à foison princesses plus gentes et hautes dames plus riches...

Lors, Persius, tout joyeux, s'agenouilla devant la belle Topaze qui lui parlait d'or, et baisa dévotement un pan de son habit de soie, en signe d'amour et de vasselage de cœur.

— Par ainsi, gente princesse, lui demanda-t-il, c'est de votre propre consentement que je vous tiens, et non pas seulement de celui du noble duc de Milan, votre oncle et le représentant du noble duc de Ferrare, votre père défunt?...

— Sur ma foi, sire, répondit Topaze de sa voix melliflue, je suis toute prête et toute appareillée à accomplir votre volonté à votre plaisir, heureuse d'obéir, en agissant ainsi, à monseigneur le duc de Milan, mon bien-aimé oncle...

Pendant que la princesse Topaze et le prince Persius devisaient de cette tendre façon, les seigneurs présents se dirent entre eux:

— Tout ira bien si ce noble homme prend notre demoiselle à femme, car ils sont dignes l'un de l'autre, et le ciel bénira cet union si fortunée...

Le duc de Milan, qui s'était habitué à regarder sa nièce comme sa fille et qui l'aimait comme l'eût aimée son défunt père, le duc de Milan ne put se défendre d'un mouvement de mélancolie en voyant avec quel bonheur Topaze quittait ses bras pour se jeter dans ceux de Persius, comme si ce n'était pas là l'histoire éternelle des filles et des pères!

— Topaze, lui dit-il avec une douceur mêlée de tristesse, seyez-vous là près de moi, ma fille, car je crois que vous ne me tiendrez plus guère compagnie maintenant, et j'ai besoin de réchauffer une dernière fois mes vieux yeux au soleil de votre présence...

Lors, Topaze, qui sembla deviner ce qui se passait dans l'âme de son oncle, vint l'accoler et s'asseoir ensuite à ses côtés comme il le demandait, sans sonner mot, sans faire un geste autre.

## CHAPITRE III

Comment, une fois fiancés, le prince Persius et la princesse Topaze s'en allèrent à Rome pour être mariés; et des fêtes qui signalèrent leurs noces.



Topaze et Persius étaient désormais fiancés l'un à l'autre, à leur grand contentement et à celui de tout le monde.

Fiancés, mais non mariés. Persius avait demandé que le mariage se fît à Rome même, afin qu'il eût lieu en présence de l'empereur son oncle, et aussi afin qu'il fût béni par le saint-père, l'empereur spirituel de toute la chrétienté.

Le duc de Milan avait consenti, et les préparatifs de ce voyage avaient été faits en toute hâte, par ses soins et par ceux du prince son neveu.

Quand ces préparatifs furent terminés, les jeunes fiancés partirent, sous la conduite du vieux duc de Milan et suivis d'une suite nombreuse composée des gens de Persius et de ceux du duc.

En chemin on s'arrêta à Ferrare, qui appartenait à la princesse Topaze et dont elle prit possession comme héritière de son père, duc de ce duché; et, à propos de cet investissement, des fêtes furent ordonnées, auxquelles les deux fiancés prirent volontiers part, comme il convenait, bien qu'ils fussent l'un et l'autre pressés d'arriver à Rome, c'est-à-dire pressés d'être mariés.

Quelques jours après, le cortége reprit sa route et se rendit le plus promptement possible à Rome, où l'avait devancé un messager du duc de Milan.

L'empereur d'Occident reçut la belle princesse Topaze et son oncle le duc de Milan, avec toute la cordialité désirable.

— Ma gente nièce, dit-il à la mie de Persius, je suis heureux de vous voir unie à mon neveu qui est un noble homme autant que vous êtes une noble pucelle, et qui est aussi vaillant prince que vous êtes belle princesse. Votre union ne peut manquer d'être bénie par le ciel, et les enfants qui naîtront de vous ne peuvent manquer de vous ressembler en vaillance et en beauté, ce qui promet une glorieuse lignée dans l'avenir.

Le lendemain le pape maria solennellement les deux fiancés et leur distribua de nombreuses indulgences et de précieuses reliques pour les préserver de tous maléfices généralement quelconques.

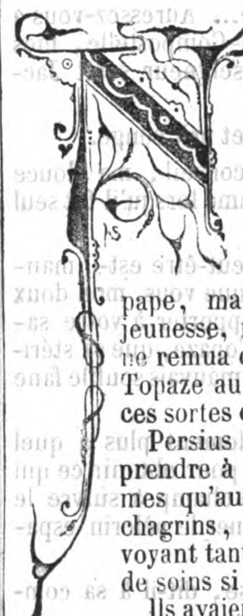
— Allez, mes enfants, leur dit-il en leur imposant les mains sur leurs jeunes têtes, allez en joie et en paix! Dieu vous a faits bons et beaux, justes et sages pour perpétuer à travers le monde la race des forts, des justes et des sages. Vous êtes ses élus, les protégés de sa grâce, les missionnaires de sa loi d'amour et de charité. Allez droit votre chemin, blondes têtes que blanchiront toujours assez tôt les neiges de l'expérience et de la douleur! Croissez et multipliez, je vous le dis, je vous l'ordonne, au nom du Père omnipotent, source inépuisable de lumière et de justice, qui met en branle les mondes d'un seul geste de sa droite et veille sur l'atôme perdu sous l'herbe avec la même tendresse que sur le monarque le plus orgueilleux et le plus enfoui dans les voluptés de sa pourpre! Croissez et multipliez! C'est le devoir des beaux arbres de donner de beaux fruits pour nourrir de leurs sucs les faibles, les pauvres et les petits de cette terre! Croissez et multipliez, c'est la loi suprême!...

Après cette bénédiction, les nouveaux épousés allèrent se mêler à la fête qu'on avait préparée en leur honneur, et, lorsque sonna l'heure où devait s'accomplir le doux mystère de la conjonction, les dames d'honneur de la belle Topaze la conduisirent en grand appareil dans sa chambre et l'aidèrent à se dévêtir de ses habits d'apparat, étoffes et joyaux. Puis quand elle fut couchée dans le lit béni par le pape, on alla quérir Persius, qui attendait ce moment avec impatience dans les alentours de la chambre nuptiale, et qui accourut avec un empressement amoureux facile à comprendre. Une fois entré, Persius détacha les courtines qui encadraient le lit; elles retombèrent de façon à former un épais rideau et à clore ce nid si flairant bon où deux oiseaux humains allaient chanter le Cantique des cantiques qui se chante depuis la première heure du monde; puis l'amoureux prince accola tendrement et chastement l'amoureuse princesse, et à partir de ce moment tant attendu le silence se fit, un silence charmant pendant lequel on n'entendit plus voler que des soupirs et des baisers ailés.

Le lendemain, de bon matin, on vint réveiller ces deux beaux enfants gracieusement endormis dans les bras l'un de l'autre, et des musiciens leur jouèrent les plus doux airs pour les inviter à descendre prendre leur part de la fête splendide apprêtée pour faire suite à celle de la veille.

## CHAPITRE IV

Comment le prince Persius s'aperçut, au bout d'un certain temps, qu'il manquait quelque chose à son bonheur, ainsi qu'à celui de la belle princesse Topaze, et comment ils s'y prirent pour l'obtenir.



Nos deux amants passèrent le plus agréablement du monde cette lune de miel qui dure d'ordinaire si peu et à laquelle ils trouvèrent moyen d'ajouter quelques quartiers en guise de rallonges.

Mais malgré ces quartiers-là, malgré la bénédiction du pape, malgré leur amour, malgré leur jeunesse, malgré leur envie, aucun fruit ne remua dans les entrailles de la belle Topaze au bout du temps consacré pour ces sortes d'épanouissement.

Persius et Topaze ne pouvaient s'en prendre à personne, pas plus à eux-mêmes qu'aux autres. Ils furent étonnés et chagrins, comme bien on pense, en voyant tant de prières, tant d'efforts, tant de soins si mal couronnés.

Ils avaient eu beau visiter les sept églises de Rome, faire bruler de l'encens sur tous les autels, se prosterner devant toutes les saintes reliques, répandre à foison des aumônes, aucun enfant, aucun héritier n'était venu.

Un jour, dans l'une de leurs dévotions, ils rencontrèrent un pèlerin espagnol en visite à Rome, lequel, en les voyant si beaux et en même temps si mélancolieux, ne put s'empêcher de s'intéresser à eux et de leur demander la cause de leur chagrin.

— Ah! bon pèlerin, répondit Persius en soupirant, nous ne pouvons nous consoler, car il semble que nous ayons l'un et l'autre commis à notre insu quelque méchante action, puisque nous subissons en ce moment une si dure punition!...

— De quelle faute, même légère, pouvez-vous donc être coupables, mes enfants? dit le pèlerin dont la tête chenue était pleine d'expérience et dont le cœur était plein de mansuétude. Vous avez l'honnêteté peinte sur vos jeunes et beaux visages,

et nulle mauvaise pensée ne saurait trouver accès en votre âme loyale. Vous vous accusez à tort. Cherchez ailleurs la cause de votre mélancolie. Cherchez ensemble, si vous voulez.

— Bon pèlerin, reprit Persius, tout œuf produit un oiseau, toute graine produit sa plante, toute fleur produit son fruit, tout germe, tout s'épanouit, tout fructifie, tout se renouvelle dans la nature, tout! et seul, moi qui suis jeune, ardent, courageux, je reste stérile comme un germe brûlé, comme une graine pourrie, comme une fleur fanée, comme un œuf couvi!... Qu'ai-je donc fait pour mériter cette réprobation?...

— Rien, mon enfant, répondit le pèlerin. Vous n'avez mérité, certes, que la protection du ciel, et elle ne vous fera pas défaut, si vous l'implorez ardemment dans la personne de monseigneur saint Jacques-de-Compostelle... C'est le saint que concerne spécialement cette besogne, le seul dont le crédit soit efficace, le seul qui n'ait jamais éprouvé de refus auprès de Dieu le père... Réclamez son intercession souveraine, et votre compagne sentira bientôt remuer dans son sein une petite créature faite à son image et à la vôtre, et destinée à continuer votre nom et votre race... Adressez-vous à monseigneur saint Jacques-de-Compostelle, mes enfants, adressez-vous à monseigneur saint Jacques!...

Cela dit, le pèlerin s'inclina et prit congé.

— Que dites-vous de ce conseil, ma douce amie? demanda Persius à sa femme lorsqu'il fut seul avec elle.

— Peut-être est-il bon!... Peut-être est-il mauvais!... Je suis aussi irrésolue que vous, mon doux ami, et j'aime mieux m'en rapporter à votre sagesse qu'à ma folie, répondit Topaze, que sa stérilité pâlissait et fanait comme un mauvais souffle fane une belle fleur.

Persius, qui ne savait réellement plus à quel saint, grand ou petit, se vouer pour obtenir ce qui lui manquait, se décida sur-le-champ à suivre le conseil que venait de lui donner le pèlerin espagnol.

— Entrons dans cette église, dit-il à sa compagne.

Ils entrèrent, pleins de confiance, et Persius, s'agenouillant dévotement, fit une longue prière à monseigneur saint Jacques, par laquelle il promit à ce grand saint, si Topaze devenait mère, d'aller avec elle en pèlerinage à Compostelle pour le remercier d'avoir ainsi comblé le plus cher de leurs vœux.

Cette prière faite, Persius et Topaze sortirent de l'église tout réconfortés, et Persius, pour sa part, tout regaillardi.

Vers le milieu de la nuit qui suivit, ils dormaient tranquillement l'un et l'autre en faisant les plus beaux projets du monde à propos de l'enfant dont ils espéraient maintenant la venue, lorsque tout-à-coup leur apparut en songe un ange qui leur dit d'une voix menaçante :

— Pourquoi avez-vous fait ce vœu téméraire d'aller en pèlerinage à Compostelle en Galice, si monseigneur saint Jacques, par son intercession, obtenait pour vous un enfant! Pourquoi vous adresser ainsi à un apôtre de Dieu, quand Dieu lui-même est là?... Monseigneur saint Jacques est en effet un grand saint, et le Très-Haut n'a jamais rien su lui refuser... Mais pourquoi vous adresser à monseigneur saint Jacques, je vous le demande encore? Pourquoi même vous adresser au Très-Haut?... Ne sait-il pas mieux que vous-même ce qui vous convient et ce dont vous est besoin? Vous ne deviez pas forcer ainsi sa volonté! Or sus, prenez garde qu'à cause de cela il ne vous arrive malencombre à vous et aux vôtres!...

Puis la vision disparut, et Persius et Topaze se réveillèrent en sursaut, très émus des reproches et des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent.

— Avez-vous entendu? demanda la princesse un peu tremblante.

— J'ai entendu! répondit Persius en soupirant.

Le soupir du jeune prince eut un écho. Topaze soupira aussi.

Ainsi réveillés tous deux, il se regardèrent à la lueur de la lampe qui brûlait d'une lumière blonde sur l'attique où elle était placée.

Le désordre de toilette dans lequel se trouvait en ce moment la jeune princesse, ses cheveux dénoués, son sein décélé, lui donnaient plus de charmes encore que lorsqu'elle s'attintait et s'attifait pour les grandes cérémonies.

C'était Psyché regardant dormir l'Amour, son amant...

Cette fois l'Amour, qui ne dormait que faiblement, se réveilla tout-à-coup dans son cœur comme elle venait de se réveiller elle-même, et de ce double réveil résulta une émotion agréable et dangereuse.

Persius, en regardant sa femme, s'aperçut que quelques larmes tremblaient au bout de ses longs cils comme des gouttes de rosée au bout de brins d'herbe. Il approcha sa tête de celle de sa mie. Les larmes glissèrent le long des belles joues de Topaze.

Persius s'approcha plus près encore, pour boire de ses lèvres ces larmes charmantes. Elles glissèrent plus bas, le long du cou, comme des perles sur un lis. Persius se pencha vitement, et effaça les larmes.

La belle Topaze tressaillit, mais d'un tressaillement qui ne participait plus cette fois de la crainte, comme celui qu'elle avait éprouvé en entendant les menaces de l'ange.

Lors, tous deux, enamourés, attendris, oublièrent ces menaces, et monseigneur saint Jacques n'eut plus rien à demander au Très-Haut

—

## CHAPITRE V

Comment Persius et Topaze, quoique leur vœu le plus cher fût exaucé, songèrent au voyage qu'ils avaient promis de faire, et prirent en conséquence congé de l'empereur et de leurs sujets.

Persius et Topaze avaient pu oublier un instant les menaces de l'ange qui s'était donné la peine de leur apparaître tout exprès pour les avertir de la colère du ciel, et cet instant avait suffi pour leur prouver combien le voyage en Galice était superflu. Mais, malgré cela, ils n'en persistèrent pas moins à entreprendre ce pèlerinage, qui n'avait plus le même objet. Puisque monseigneur saint Jacques était si influent auprès du Très-Haut, il daignerait peut-être se servir de cette influence pour éviter à ces deux innocents coupables le châtiment dont les avait menacés l'ange de la vision.

D'ailleurs, ils avaient fait vœu d'aller à Compostelle, et ils voulaient être fidèles à leur parole, pour obéir à la loyauté de leur caractère.

En conséquence, ils s'habillèrent l'un et l'autre en pèlerins, avec bourdon et coquilles, et, ainsi vêtus, ils allèrent prendre congé de l'empereur leur oncle.

— Mon beau neveu, dit ce dernier à Persius, vous entreprenez là un bien périlleux voyage, à cause de votre compagne, ma belle nièce Topaze. Il est bon d'être fidèle à la foi jurée, certes, mais il est bon aussi de ne pas commettre d'imprudences trop fortes et de ne pas faire de folies trop grandes... Voilà que vous partez, seuls, sans suite, sans hommes d'armes, sans gentilshommes, laissant ainsi vos Etats sans chef, vos sujets sans maître, votre troupeau sans pasteur.

— Je compte sur la bonté de Dieu et sur la vôtre, sire, répondit le prince Persius.

— Allez, alors, et que le ciel vous garde !...

L'empereur, attendri, embrassa le prince et la princesse du meilleur de son cœur, et, après, il les laissa aller.

C'était beaucoup pour eux d'avoir la bénédiction de leur oncle. Ce n'était pas encore assez : il leur fallait celle du saint-père, comme viatique tout puissant.

Ils se rendirent donc auprès du pape, qui ne leur fit aucun reproche, et, bien loin de les dissuader d'accomplir le voyage de Galice, les félicita de leur fidélité à leur promesse. Pèlerinage promis, pèlerinage dû !

Une fois munis de la recommandation de ce roi spirituel de la chrétienté, Persius et Topaze se mirent incontinent en route, allègres et bien portants.

Ce pèlerinage n'était-il pas, en effet, un voyage plaisant et agréable, entrepris ainsi par deux amoureux jeunes, vaillants et pleins d'espérances? La route était longue, périlleuse peut-être, c'était vrai; mais ils avaient en eux les ressources nécessaires pour oublier ces fatigues et braver ces périls.

Persius et Topaze s'acheminèrent donc vers le royaume de Galice, au grand regret de l'empereur d'Occident, et au grand chagrin de leurs nombreux sujets qu'ils laissaient ainsi orphelins.

## CHAPITRE VI

Comment Persius et Topaze arrivèrent mal à propos en Galice, et comment le premier fut poignardé sous les yeux même de sa mie par des hommes d'armes du roi de Murcie.

Mal choisi était le moment. Les rois de Galice et de Portugal, tous deux tributaires du roi de Murcie Félix, lequel était Maure, s'étaient ligués contre lui quelque temps auparavant pour échapper à sa domination ruineuse, et Félix, à son tour, exaspéré de voir braver sa puissance, venait précisément d'assembler une armée formidable.

Persius et Topaze entrèrent en Galice en même temps qu'y entrait l'avant-garde de l'armée du roi de Murcie, sous le commandement d'un de ses plus vaillants capitaines auquel il avait ordonné de mettre tout à feu et à sang sur son passage.

Excédés de chaleur et de fatigue, nos deux jeunes pèlerins se reposaient à l'ombre d'un petit bois de lentisques et de grenadiers, en faisant des rêves couleur d'enfant. Ils avaient rejeté à côté d'eux la lourde robe de burat sous laquelle ils avaient un costume plus léger, et ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, comme toujours.

L'avant-garde maure passa. Les premiers hommes d'armes, qui déjà venaient de brûler quelques villages et de pendre aux arbres de la route quelques douzaines de malheureux paysans, aperçurent alors ce couple charmant qui se souriait à travers le sommeil, et, trop fidèles aux ordres cruels qu'ils avaient reçus, ils massacrèrent Persius dans les bras mêmes de sa belle compagne.

Topaze, réveillée brusquement par des flots de sang, le sang généreux de son amant, se mit à pousser des cris lamentables, à s'arracher les cheveux, à meurtrir son beau corps.

— Ah ! barbares ! cria-t-elle d'une voix déchirante aux hommes d'armes du roi de Murcie. Ah ! barbares ! Vous m'avez pris mon amant, mon compagnon, mon mari, mon cœur, ma vie !... Pourquoi m'avez-vous épargnée?... Que voulez-vous donc que je fasse désormais ici-bas?... Tuez-moi puisque vous l'avez tué ! Tuez-moi, au nom de vos mères, tuez-moi !...

Le capitaine maure, attiré là par les cris désespé-

rés de la princesse Topaze, ne put s'empêcher d'être touché de pitié à la vue de cette infortunée qui se tordait en appelant la mort comme d'autres appellent la vie, c'est-à-dire comme un bienfait. Il l'arracha au cadavre de son mari, et profita d'un moment d'évanouissement pour la conduire au roi de Murcie.

Félix, à son tour, fut touché des larmes et de la beauté de la princesse Topaze. Il regretta, à cause d'elle, qu'on eût exécuté ses ordres cruels avec autant de fidélité. Il la fit placer, toute pâmée et toute pâlie, dans une litière, et l'envoya à la reine de Murcie avec cette lettre :

« Ma mieux aimée et vertueuse dame,

« Bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette demoiselle chrétienne, prise par ceux qui ont charge de conduire l'avant-garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des ordres que je leur avais donnés dans un excès de courroux. L'esclave que je vous annonce me paraît si belle, si bien élevée, si douce, que son service vous sera, je l'espère, très agréable. »

Un serviteur dévoué fut chargé de porter cette lettre et d'accompagner l'infortunée Topaze, et il s'acquitta de cette commission avec courtoisie et diligence.

## CHAPITRE VII

**Comment la reine de Murcie accueillit l'infortunée Topaze, qui lui fit le récit de ses malheurs, et comment elle la consola en lui parlant de l'enfant qu'elle portait dans son sein.**



Il y a des âmes pitoyables et tendres, sous tous les costumes et dans tous les pays. La reine de Murcie, qui était une Abencerrage, une fille de cette glorieuse tribu maure, à laquelle les Zégris avaient fait une si redoutable guerre, se sentit le cœur remué à l'aspect de cette belle éplorée que lui envoyait son mari Félix.

— Madame, lui dit-elle de sa voix la plus douce, mon mari vous envoie vers moi en me disant l'irréparable malheur qui vient de vous atteindre. Je le remercie de la mission qu'il me donne de vous consoler et de vous aimer. Vous aimer me sera doux et facile. Vous consoler sera plus malaisé, parce qu'il y a de ces désastres dont l'âme ne peut jamais se guérir. J'essaierai cependant, et je vous prie de m'aider dans cette œuvre autant qu'il sera en vous de le faire, car vous êtes jeune, belle et bien vivante, et vous devez regarder désormais en avant de vous, non en arrière.

— Oh ! madame, répondit Topaze d'une voix triste, ma vie est finie... On ne guérit pas du mal qui vient de m'atteindre. Je ne vivais que par mon ami : maintenant qu'il est mort, je n'ai plus qu'à mourir pour aller le rejoindre là où il s'est retiré...

— Il sera temps, un jour, d'aller le rejoindre, ma pauvre dame... L'affaire des vivants n'est pas de penser éternellement aux morts. Cela chagrine inutilement... Je ne vous dis pas d'oublier, cela n'est pas possible; je vous demande seulement de penser moins à ce cher défunt que vous aimiez tant...

— Vous me demandez l'impossible, madame ! mon doux ami qui n'est plus était la moitié de moi-même; à deux, nous ne faisions qu'un. Comment voulez-vous donc que je ne passe pas les derniers jours qui me restent à vivre, à pleurer sur cette partie morte de ma vie?

— Pleurez donc, si cela vous soulage; mais ne pleurez pas trop, de peur d'abîmer vos beaux yeux, et d'enlaidir votre belle charnure. Vous voyez l'intérêt que je vous porte : il est sincère comme votre douleur. Ne craignez donc pas de vous ouvrir à moi, et de me dire par quelle lamentable aventure une dame de si noble lignée et de si haut parage, comme vous paraissez être, soit tombée en tel encombre et en telle malefortune...

La reine de Murcie, en parlant ainsi, avait un tel accent de tendresse et de pitié, il était si visible qu'elle compatisait aux malheurs de sa belle esclave, qu'elle traitait d'ailleurs comme une égale, que Topaze se sentit vaincue, et qu'après avoir versé un torrent de larmes, elle raconta toute sa vie, sa naissance, son état, et le motif de son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

— Ah! je l'avais bien deviné! s'écria la reine de Murcie en serrant la belle veuve dans ses bras. Malgré vos humbles vêtements, votre haute naissance m'avait été révélée. On ne naît pas pour rien sur la pourpre : il vous en reste toujours quelque chose au front!... Ah! ma chère Topaze, mon amie, ma sœur, je vous consolerai, je vous le promets!...

Tout aussitôt elle commanda qu'on apportât les habits les plus magnifiques pour en parer Topaze. Mais celle-ci, fidèle à sa douleur et à la mémoire de son cher Persius, la pria de lui faire donner, au contraire, des vêtements plus humbles, en harmonie avec sa tristesse et avec son pitoyable état. On lui apporta alors des voiles noirs qui couvrirent ses charmes, mais sans parvenir à en affaiblir l'éclat. Peut-être n'en était-elle que plus belle encore sous ces vêtements funèbres qui faisaient ressortir davantage l'éblouissante blancheur de son teint et l'éclat marmoréen de sa chair merveilleuse.

La reine de Murcie avait maintenant d'autres raisons de s'intéresser à cette veuve infortunée, qui venait de lui apprendre comment était superflu son pèlerinage à Saint-Jacques. Toutes deux étaient enceintes; toutes deux allaient être bientôt mères! C'est ainsi que Topaze devint plus chère encore à la reine.

Un jour que la veuve de Persius était occupée à broder un lit pour les couches de la reine, celle-ci, la voyant s'arrêter de temps en temps pour essuyer de grosses larmes qui lui tombaient le long des joues, l'appela vers elle et lui dit :

— Ma chère Topaze, écoutez-moi... Je vous ai dit que vous étiez mon amie, ma compagne, ma sœur, et non mon esclave, et je crois vous avoir prouvé que je vous considérais ainsi par les soins et la tendresse dont je vous ai entourée...

— Oui, certes, madame, répondit Topaze, les yeux humides, le sein gonflé; oui, certes, vous avez été bonne et charitable envers moi, et mon cœur vous en a une gratitude profonde... Si je pleure ainsi, il ne faut pas vous en courroucer : les larmes me montent à flots aux yeux malgré moi. La source ne s'en pourra tarir qu'avec ma vie... Ma douleur durera autant que moi, madame.

— C'est précisément de cela que je me plains, chère Topaze, reprit doucement la reine. Vous n'êtes plus seule, vous n'êtes plus veuve, puisque vous allez être mère... Votre devoir est de vous conserver la santé et la vie pour les donner à l'enfant qui se remue à cette heure dans vos entrailles. Songez donc aux ardentes prières que vous avez adressées au ciel pour obtenir cet enfant! C'est bien assez qu'il vous ait coûté votre cher Persius, sans qu'il vous coûte encore autre chose. Veuve, vous aviez le droit de pleurer et de mourir; mère, vous avez le devoir d'espérer et de vivre... A partir d'aujourd'hui, ma chère Topaze, vous ne travaillerez plus ainsi que vous le faites avec tant d'acharnement par amitié pour moi : il faut ménager vos forces pour le moment où vous en aurez le plus grand besoin. Vous êtes mon amie, vous devez vivre de la même vie que moi. Mon état veut que je me repose; comme le vôtre est le même, j'entends que vous vous reposiez aussi... N'ayez aucune inquiétude désormais... L'enfant que vous mettrez au monde me sera aussi précieux que le mien propre, je vous le jure... Je vous jure que nos deux enfants, élevés ensemble, partageront sous mes yeux et les vôtres les mêmes soins et la même éducation... Vivez donc en paix, ma mignonne!...

## CHAPITRE VIII

Comment la reine de Murcie et la princesse Topaze accouchèrent ensemble, le même jour, à la même heure, la première d'un joli garçonnet, la seconde d'une gente fillette.



Le jour de Pâques-Fleuries arriva, et, en même temps, la délivrance de la reine Murcie et celle de la princesse Topaze.

Les Mosarabes, c'est-à-dire les chrétiens soumis au roi de Murcie, avaient conservé la liberté de célébrer leurs fêtes, et ils se gardaient bien d'en oublier une seule. Ils célébrèrent donc Pâques-Fleuries en grand appareil, c'est-à-dire avec une profusion inouïe de fleurs flairant bon. Il y avait des bouquets partout, sur les murs, dans les rues, et jusque dans les cours du palais de Félix. C'était plus qu'une fête religieuse, c'était une fête charmante pour les yeux et pour le cœur!

La reine de Murcie accoucha d'un mignon garçonnet, et, quelques instants après, dans la même chambre, Topaze accoucha d'une gente fillette.

— Ah! ma chère Topaze! dit la femme de Félix, le visage rayonnant de joie, ah! comme je suis heureuse de ce double événement! Nous sommes plus que jamais sœurs, à présent, n'est-ce pas?... Mais n'est-ce pas aujourd'hui fête chrétienne?

— Pâques-Fleuries, oui, madame.

— La plus belle de vos fêtes, à vous autres chrétiens... Il y a des fleurs partout, et j'adore les fleurs, qui sont de toutes les religions... Si vous y consentez, ma chère Topaze, nous appellerons votre fille Blanchefleur... C'est un nom de printemps, qui portera bonheur à celle à qui nous le donnons. La fleur de l'aubépine est blanche, le lis est blanc, l'âme des vierges est blanche!... Le blanc est un symbole de candeur et de pureté... Votre fille s'appellera Blanchefleur, n'est-ce pas, ma chère princesse?...

— J'y consens volontiers, répondit Topaze en souriant mélancoliquement. Ce n'est pas le nom qui lui portera bonheur, c'est vous, madame, qui protégerez de votre amitié les jours de cette pauvre créature issue de mes entrailles.

— Ce sera le nom, vous dis-je, ma chère Topaze! J'ai la superstition des femmes : il ne faut pas me l'ôter. Je crois à l'influence des noms! Et maintenant que je viens de servir de marraine à votre fille, voulez-vous, à votre tour, servir de marraine à mon fils?...

— Bien volontiers, madame... Vous avez appelé mon enfant Blanchefleur : permettez-moi d'appeler le vôtre Flores.

— Je vous remercie, ma chère Topaze, je n'aurais pas choisi un autre nom. Mais qu'avez-vous donc? ajouta la reine en s'apercevant que son amie pâlissait de minute en minute d'une effroyable façon.

— Rien, madame, répondit Topaze avec un triste sourire qui alarma la reine. Seulement, maintenant que j'ai rempli mon devoir de mère et que je suis rassurée sur le sort de mon enfant, j'ai le droit d'aller rejoindre mon doux ami dans le coin du paradis que Dieu lui a réservé sans doute... Je n'ai consenti à vivre jusqu'à présent qu'à cause de cet enfant si chèrement acheté... Il est venu, je m'en vais...

— Que me dites-vous là? s'écria la reine alarmée.

— Rien, noble et douce dame, sinon que je me meurs, répondit Topaze, qui sentait bien que les sources de la vie étaient épuisées en elle.

La reine appela. Des chambrières accoururent.

— Les deux enfants! dit-elle. Les deux enfants!... vite!... vite!...

On apporta les deux petites créatures, nées depuis quelques heures à peine, et gazouillant déjà le langage des enfants, et la reine ordonna qu'on les portât sur le lit de son amie.

Un instant, la belle et malheureuse Topaze se ranima à l'aspect de ces deux chers petits êtres dont les mignonnes mains se cherchaient pour s'étreindre et jouer. Un instant la vie sembla lui revenir, avec l'espérance du bonheur, sur ses lèvres décolorées. Elle essaya de leur sourire comme ils lui souriaient eux-mêmes, dans leur innocence. Elle vou-

lut les embrasser, Blanchefleur surtout, Blanchefleur dans laquelle elle reconnaissait les traits de son cher Persius. Mais bientôt, ses bras tendus vers eux retombèrent, ses lèvres ouvertes pour une caresse se refermèrent, ses yeux ouverts pour un sourire se remplirent de larmes.

— Ah! grand Mahomet! s'écria la reine de Murcie épouvantée du visage livide de son amie, puissant Mahomet, sauvez-la! sauvez-la!...

A ce nom du prophète d'un Dieu qui n'était pas le sien, Topaze fit un effort suprême, se redressa sur son séant, prit Blanchefleur dans ses bras tremblants, l'approcha de son sein, lui découvrit la tête et murmura :

— O ma fille! seul bien qui me reste de ma félicité passée, reçois de moi le seul service que je puisse te rendre aujourd'hui... Sois chrétienne! ô ma douce enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère!...

Cela dit, l'infortunée princesse poussa un long soupir, éleva les yeux au ciel, comme pour lui recommander une dernière fois son enfant, et, quelques instants après, elle était morte.

## CHAPITRE IX

Comment, après la mort de Topaze, Flores et Blanchefleur furent élevés ensemble, et comment, pour empêcher le développement de leur mutuelle amitié, on résolut de les séparer.

Quelques années s'écoulèrent. La reine de Murcie qui malgré le peu de temps qu'elle avait eu pour connaître Topaze, l'avait réellement aimée comme une sœur, la reine de Murcie avait tenu à honneur de respecter les dernières volontés de la défunte, ou plutôt ses derniers vœux.

En conséquence, Blanchefleur, quoique chrétienne par son origine et par le baptême de larmes que lui avait fait subir sa mère, avait été élevée avec Flores, et avait reçu les mêmes soins et les mêmes caresses de la part de la reine de Murcie, qui aimait ces deux enfant d'un égal amour, comme s'ils fussent sortis tous les deux de son sein.

Elevés ainsi ensemble dans la cour du roi maure, où la galanterie grenadine et l'esprit chevaleresque concouraient à perfectionner les vrais moyens de plaire et à préparer l'âme aux actions éclatantes et généreuses, Flores et Blanchefleur avaient grandi comme deux arbrisseaux sortis du même sol et nourris des mêmes sucs. Leurs feuillages s'étaient confondus, leurs ramures s'étaient entrelacées : le beau garçonnet et la gente fillette s'étaient aimés, au point de ne pouvoir plus se passer l'un de l'autre.

De même que Blanchefleur avait acquis sans peine tous les talents propres à son sexe, Flores, de son côté, s'était développé, en force et en courage, en grâce et en adresse, de façon à faire pressentir bientôt en lui un redoutable chevalier. Quand Blanchefleur brodait, c'était un vêtement à l'usage de son bel ami Flores; quand elle chantait, c'était pour son bel ami Flores; quand elle rêvait, c'était à son bel ami Flores. Et Flores, de son côté, ne s'arrachait jamais qu'à regret d'auprès de Blanchefleur; s'il domptait un fier genet, c'était pour mériter les éloges de Blanchefleur; s'il emportait dans la carrière une tête ou une bague, c'était pour les déposer aux pieds de Blanchefleur; s'il tenait à être le premier en tous les exercices du corps, c'était pour que sa mie Blanchefleur fût fière de lui.

Cet attachement mutuel, dont la reine de Murcie ne prenait nul ombrage, et qu'elle se plaisait même parfois à encourager, finit par causer quelque inquiétude au sage Mohady, docteur de la loi mahométane, lequel avait été choisi par le roi Félix pour diriger l'éducation du prince Flores. Il craignit que l'attachement de ce jeune prince pour une esclave chrétienne ne mît obstacle au zèle qu'il voulait lui inspirer pour la religion de Mahomet.

Un matin que ce prudent docteur devisait avec son élève dans les jardins du palais, il essaya de lui faire renoncer à sa belle compagne en lui laissant entrevoir le bonheur réservé par Mahomet aux vrais croyants, en lui parlant des houris que tout bon musulman peut espérer de posséder dans le paradis inventé par ce prophète.

— O Mohady! répondit Flores avec enthousiasme, ô Mohady! ces filles immortelles dont tu m'entretiens ne peuvent surpasser ni l'éclat, ni la douceur, ni la beauté de cette fille mortelle qui a nom Blanchefleur! O Mohady! écoute les sons de cristal de sa voix charmante! regarde la bouche divine qui semble les porter à notre âme! Vois l'accord de ses yeux pleins de flamme avec la légèreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe! Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchants! On a assez vécu sur la terre quand on l'a vue et entendue, et le bonheur d'en être aimé est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie!...

Le vieux mollah, très scandalisé, se retira aussitôt et alla trouver la reine de Murcie.

— Vertueuse dame, lui dit-il, encore ému de ce qu'il venait d'entendre, votre glorieux fils, le prince Flores, est perdu sans retour si vous n'y mettez ordre...

— Qu'est-ce donc? demanda la reine de Murcie, étonnée.

— Il est enamouré de cette petite esclave chrétienne, qui l'a ensorcelée plus que je n'ose dire...

— Flores aime Blanchefleur, et Blanchefleur aime Flores, je le sais et ne vois là rien qui doive vous alarmer, puisque je ne m'en alarme pas moi-même...

— Ah! madame, s'il l'aimait purement et simplement, je ne m'en scandaliserais pas autant, certes, et je ne viendrais pas troubler votre repos par mes craintes vaines...

— Mais comment l'aime-t-il donc, prudent mollah?...

Ah! madame, il a jeté l'Alcoran au feu, et j'ai grand'peur qu'il ne lise d'autres prières dans quelqu'autre évangile...

— Il a brûlé l'Alcoran!

— C'est-à-dire, madame, qu'il a renié le paradis du grand Mahomet, et m'a formellement déclaré

que toutes les houris que tout bon musulman a le droit d'espérer dans ce précieux paradis-là ne valaient pas pour lui cette esclave chrétienne qui a nom Blanchefleur.

— C'est grave, en effet, vertueux mollah; cependant, comme Flores est très jeune, ces folles idées lui passeront, et avec les années, il deviendra de plus en plus sage. Laissons faire l'amour, d'abord, prudent mollah; nous laisserons faire le temps, après!

Mohady s'inclina devant la reine et sortit à reculons pour aller trouver le roi Félix et l'avertir de ce qui se passait.

Cette fois, le zélé mollah fut plus heureux, car Félix l'écouta plus docilement que n'avait fait la reine, et sa conclusion fut conforme à ce qu'il en attendait.

— Vous avez raison, Mohady, lui dit-il. Cet attachement de Flores pour Blanchefleur peut le détourner de toute application à ce qu'on doit lui enseigner. Il faut l'éloigner pour un temps plus ou moins long, sous les prétextes les plus honnêtes et les plus plausibles, pour ne pas trop heurter sa nature ardente et difficile à manier...

— Si on l'envoyait voyager sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon chevalier? proposa Mohady.

— L'idée est bonne et je l'admets, répondit le roi. Je vais l'envoyer à Montorio, chez le roi des Algarves, mon allié.

— Sire, vous êtes un grand prince! dit le mollah en s'inclinant le plus bas possible, et en se retirant tout joyeux de la victoire qu'il venait de remporter.

## CHAPITRE X

Comment le prince Flores fut forcé de se séparer de Blanchefleur, et du chagrin qu'ils en ressentirent l'un et l'autre.

Sans méfiance de la nouvelle qu'on allait lui apprendre, le jeune fils de la reine de Murcie et du roi Félix s'empressa de venir aussitôt qu'on l'eut envoyé quérir.

— Flores, mon fils, lui dit son père, voilà que vous êtes grand et fort; il serait indigne de vous et de nous de rester plus longtemps dans une oisiveté de damoiseau. L'homme oisif est un homme mort. Vous êtes appelé à vivre glorieusement : il faut donc vous préparer à cette gloire par un apprentissage de chevalier. Je veux qu'avant peu vous ayez gagné vos éperons. En conséquence, vous allez partir pour Montorio, où se tient à cette heure la cour du roi des Algarves, mon allié.

—Ah! malheureux Flores! s'écria le jeune prince, au désespoir de quitter sa mignonne compagne d'enfance. Ah! malheureux Flores! que feras-tu loin de ta mie, de celle qui te meut et exhausse en toutes forces et prud'hommie?... Et toi, Blanchefleur, ma mie, ma sœur, ma douce compagne, que feras-tu loin de moi et sans moi?...

— Mon enfant, répondit la reine en caressant de sa main blanche les longs cheveux de son cher fils, tout jeune damoiseau doit quitter la maison paternelle pour aller chercher les aventures et la gloire! C'est ainsi! Lorsque les plumes leur sont poussées, il faut que les aiglons prennent leur vol pour devenir des aigles! Ce n'est pas moi qui te chasse, mon cher enfant, puisque, au contraire, je voudrais te garder toute ma vie auprès de moi, dans mon giron... ce n'est pas moi qui te chasse, c'est la coutume établie par les hommes, qui n'ont pas les mêmes entrailles que les femmes... Il faut te résigner à nous quitter, mon doux ami, comme nous nous résignons à te laisser partir...

— Sachez, mon fils, reprit à son tour le roi, sachez que vous n'imprimerez jamais respect, amour et franche obéissance à un vassal qu'autant que vous lui prouverez que vous valez mieux que lui en pensées et en actes de bravoure et de chevalerie... Allez donc, beau fils! allez donc quérir la gloire et faire reluire votre nom en renommée!...

— Va donc illustrer et mériter ta dame! ajouta la reine de Murcie.

Cette dernière parole de sa mère éclaira le jeune prince sur le parti qu'il avait à prendre.

— En effet, se dit-il, Blanchefleur est trop belle pour avoir d'autre amant qu'un chevalier de grand renom... Ce renom, je veux l'acquérir pour la mieux mériter! Je veux gagner mes éperons par d'éclatants exploits! Je partirai, mon père! ajouta-t-il tout haut.

— Bien, mon fils! répondit le roi.

— Bien, mon cher enfant! répondit la reine en embrassant tendrement le jeune prince, comme pour le remercier d'avoir obéi.

Flores comptait avoir le temps de faire ses préparatifs de voyage et ses adieux à sa mie adorée. Il n'en fut rien. Pour qu'il ne pût revenir sur sa promesse, son père avait ordonné qu'on procédât au plus vite à ces préparatifs-là pendant qu'il allait le sermonner et lui parler de la nécessité de son départ.

Son père avait fait plus encore. Pour éviter le péril des adieux avec Blanchefleur, il éloigna momentanément les deux amants, de façon à ce qu'ils ne pussent pas se rencontrer : il fit enlever le prince Flores au moment même où celui-ci se disposait à se rendre auprès de sa compagne d'enfance.

Mais si les pères sont ingénieux dans leurs sévérités, les fils ne le sont pas moins pour s'y soustraire. C'est ce que fit le prince Flores, qui était trop enamouré pour se laisser ainsi enlever à l'unique objet de ses affections sans lui témoigner ses regrets et son désespoir.

Flores trouva donc moyen de s'échapper et d'aller rejoindre Blanchefleur dans la chambre qu'elle occupait dans le palais du roi de Murcie.

— Blanchefleur, lui dit-il en courant se jeter à son cou, on nous sépare!

— Qui donc a cette cruauté? demanda la gente

pucelle. Ce n'est pas ta mère, certes! Elle nous aime trop pour cela!...

— Ce n'est pas ma mère, en effet, répondit Flores. Elle est femme et ne sait guère qu'obéir à son seigneur et mari, sans oser protester... Monseigneur mon père lui a ordonné de ne pas s'opposer à mon départ, qu'il avait résolu probablement avec le vieux Mohady, et elle ne s'y est pas opposée. J'ai dû obéir, moi aussi; d'autant plus, ma tant aimée, que, quoique cruelle et poignante, cette séparation est nécessaire... Il faut, puisque je t'aime et t'ai prise pour la dame de mes pensées, il faut que j'aille acquérir de la gloire et des triomphes pour te rendre fière de moi...

— Qu'ai-je besoin de ta gloire? s'écria Blanchefleur éplorée. Tu es jeune, vaillant et beau, cela me suffit, et je ne pourrai jamais t'aimer plus que je ne t'aime... Reste donc auprès de moi, mon bien-aimé; tu es tout mon univers, et je ne sais pas si, au delà de toi, il y a autre chose de plus et de mieux... Tel que tu es, tu vaux mieux à mes yeux que les plus illustres et les plus famés... Reste donc auprès de moi, mon bien-aimé!...

— Blanchefleur, reprit le prince Flores, mon père a raison, et ma mère aussi: je dois leur obéir. « Va donc illustrer et mériter ta dame! » m'a dit ma mère en m'embrassant. Ma mère est une sage et bonne dame, qui nous aime l'un et l'autre comme ne nous aime pas monseigneur mon père... Je dois partir... je vais partir, ma douce amie! Je veux te revenir plus digne encore de toi que je ne le suis aujourd'hui. L'oisiveté n'est pas faite pour un gentilhomme de mon sang et de mon âge. Je veux faire reluire mon nom d'un éclat qui t'éblouisse toi-même et te rende fière de m'avoir aimé!...

— Quand tu as parlé, mon bel ami, dit Blanchefleur en soupirant, je n'ai plus à sonner mot..... Tu es la sagesse et la force, et je n'ai d'esprit, moi, que pour t'aimer... Pars donc, puisqu'il le faut!... Mais, auparavant, laisse-moi te faire un don, ajouta-t-elle en lui présentant un anneau dans le chaton duquel il y avait une pierre précieuse. Tiens, cher Flores, reçois ce gage de l'union de nos âmes... Regardes-en tous les jours la pierre, qui, à cette heure, brille d'un si vif éclat. Lorsque tu la verras se ternir, ce sera un signe que la vie ou la liberté de ta Blanchefleur seront en péril... Maintenant, doux ami, obéis à ton père... Je t'estime trop pour n'être pas sûre de ton cœur et de ton secours...

A peine Flores avait-il reçu le précieux anneau, que le roi de Murcie, qui cherchait son fils, accourut et sépara les deux amants, en jetant un regard sévère sur la pauvre Blanchefleur, qui s'évanouit aussitôt.

Pendant que les chambrières se hâtaient d'arriver pour porter secours à la fille de Topaze et de Persius, Félix entraînait Flores et le voyait monter à cheval et s'éloigner avec l'inévitable Mohady.

—

## CHAPITRE XI

Comment le prince Flores et le vieux mollah arrivèrent à la cour du roi des Algarves, et comment, un jour que le jeune homme chantait un lai en l'honneur de sa maîtresse, le trop sévère Mohady intervint mal à propos.



Flores et Mohady furent reçus par le roi des Algarves comme il convenait, c'est-à-dire avec la plus grande magnificence. Des fêtes brillantes, des tournois, des joûtes, des pas d'armes, signalèrent les premiers jours de l'arrivée du jeune prince et du mollah, qui le suivait partout comme son ombre.

Mais le souvenir de la belle Blanchefleur et l'amertume de l'absence ne permirent pas à Flores de profiter des plaisirs et déduits de toutes sortes qui lui furent alors offerts. Sa bonne mine, sa fière prestance, et aussi son titre d'héritier du roi de Murcie, lui attirèrent l'attention et les œillades de toutes les nobles dames de Montorio, et il n'eût tenu qu'à lui de rendre jaloux tous les maris de la cour. Ces agaceries furent prodiguées en pure perte, ou, du moins, si quelqu'un en eut le bénéfice et le plaisir, ce ne fut pas lui.

— Si beau, si jeune et si froid! murmuraient les nobles dames en dévorant Flores du regard.

— Et, cependant, il soupire pour quelqu'une d'entre nous, j'en suis sûre: je l'ai surpris! disaient d'autres dames plus sages et tout aussi amoureuses. Un jouvenceau aime toujours quelqu'un... S'il est de glace pour toutes, il doit être de feu pour l'une de nous... Laquelle est-ce? Quelque mijaurée, sans doute! quelque dame de petite extraction!

Ainsi devisaient les nobles dames de la cour mauresque, à Montorio.

Elles avaient deviné juste, comme devinent presque toujours les femmes lorsqu'il s'agit d'amourettes. Si le prince Flores était de glace pour elles, il était, en effet, de feu pour une autre, et cette autre était la gente pucelle qui avait nom Blanchefleur.

Il n'avait que son souvenir dans le cœur, que son nom sur ses lèvres. La nuit, il en rêvait. Le jour, il se plaisait à cultiver un petit carré de fleurs blanches dont la disposition retraçait le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien.

C'était dans ce jardinet qu'il précédait souvent l'aurore et qu'il chantait son amour en s'accompagnant d'une guitare. Souvent aussi le vieux mollah le surprenait en pleine songerie, sans qu'il s'aperçût de sa présence importune et inopportune.

Un matin, Mohady, en venant le réveiller pour lui faire faire la prière ordinaire, prescrite à tout fidèle sectateur de Mahomet, le trouva déjà déniché. Se doutant bien alors que cet affolé jouvenceau négligeait tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de la chrétienne Blanchefleur, le

vieux mollah ôta ses babouches pour faire moins de bruit, et s'en vint à petits pas vers l'endroit où il comptait bien rencontrer son indocile élève.

Flores, en effet, était comme de coutume devant son carré de fleurs blanches, qui lui rappelaient toutes sa bien-aimée par leur couleur, leur grâce, leur parfum, et, tout en les arrosant, il chantait un lai qu'il avait composé lui-même :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici pour devancer le jour.

Le soleil qui va reparaître,
Peut-il m'annoncer un plaisir ?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah ! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur !
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanchefleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me rassure sur tes jours ;
Il n'est terni que par mes larmes :
Ah ! puisse-t-il briller toujours !

Crois-moi, la seule sympathie
M'éclairerait sur ton malheur ;
Pour savoir le sort de ma mie,
Mon talisman est dans mon cœur.

Ah ! puisse entre ses bras, ma mère
Te serrer toujours tendrement,
Et t'être toujours assez chère
Pour te rappeler ton amant !

Dieu de Blanchefleur, je t'implore !
Je jure de suivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner sa foi...

Le prince Flores allait probablement continuer sur ce ton, lorsqu'il fut interrompu par le cri terrible que jeta le vieux mollah scandalisé.

— O sublime prophète ! s'écria-t-il, quel horrible blasphème je viens d'entendre ! Le petit fils d'Omar, le prince Flores, renie la religion de ses pères pour celle d'une esclave qu'il aime plus que l'honneur !... O amour ! méprisable amour ! quels crimes ne fais-tu pas commettre !...

## CHAPITRE XII

Comment le trop vertueux Mohady devint la cause première des misères de la belle et innocente Blanchefleur.

Trop de zèle en tout nuit, soit aux zélés, soit à ceux qui sont l'objet et le prétexte de ce zèle.

Le zèle était le vice principal du vertueux Mohady. Ce vieillard, qui ne se rappelait plus qu'il avait été jeune, fut outré de la chanson chantée par l'amoureux Flores. Aussi, sans perdre un instant, il envoya un messager au roi de Murcie, en recommandant à cet homme de ne remettre son message qu'en secret. Et, en même temps, il le chargea d'une lettre pour Ajoub, premier iman de la grande mosquée.

Dans son message au roi, le vieux mollah lui représentait que l'absence, loin de diminuer l'amour du prince Flores pour la jeune esclave chrétienne, n'avait fait que l'augmenter, au point d'affoler complétement ce prince, dont la foi religieuse commençait à chanceler d'une manière inquiétante. Il ajoutait, qu'à son estime, pour que le mal ne devînt pas plus grand qu'il n'était déjà, il fallait éloigner au plus vite Blanchefleur et faire comprendre au prince Flores qu'il ne la reverrait jamais.

Dans son message particulier à l'iman de la grande mosquée, Mohady lui recommandait, au nom du grand prophète Mahomet, d'employer tout son talent pour éloigner et même, au besoin, pour perdre Blanchefleur qui était sur le point d'enlever un élu au paradis musulman pour l'accaparer au profit de son propre paradis.

Ces deux messages produisirent l'effet que le vieux mollah en attendait.

Le roi de Murcie avait été élevé dans la stricte observance de la loi de Mahomet, et il avait toujours vécu dans la société des imans, des derviches et des santons, dont les enseignements sévères lui avaient appris à croire au grand prophète comme au seul envoyé de Dieu sur terre.

Ce prince maure se faisait, en outre, une gloire et une vanité d'être un descendant d'Omar, et, à ces causes, il se croyait obligé plus qu'un autre souverain, à soutenir la religion de ses pères et à sévir avec rigueur contre la religion à laquelle appartenait la fille de la princesse Topaze.

Toutefois, et quoiqu'il sentît mieux que personne la conséquence de l'avis que lui donnait le vieux Mohady, il était assez embarrassé sur les moyens d'en profiter. Ajoub se chargea de les lui fournir.

Cet iman était né avec des instincts féroces qui ne demandaient qu'une occasion de se révéler. Cette occasion se présentait : Ajoub remercia Mahomet et s'apprêta à lui immoler une victime.

La gente Blanchefleur, à laquelle la reine de Murcie laissait la plus grande liberté, à cause de la tendresse que lui portait son fils Flores, et aussi à cause de la tendresse qu'elle lui portait personnellement en souvenir de la pauvre Topaze, la gente Blanchefleur avait établi sous les fenêtres de sa chambre une sorte de petite ménagerie où elle se plaisait à élever des poulets. Quand ces volatiles étaient suffisamment engraissés, Blanchefleur en faisait le sacrifice, et les offrait à la reine, qui s'en montrait friande, et même au roi, qui ne dédaignait pas ce manger.

Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces poulets, et de le faire présenter au roi, de la part de Blanchefleur par un esclave qui eut soin de disparaître après cette belle action.

— Sire, dit l'iman en arrêtant le bras du roi de Murcie au moment où il s'apprêtait à manger le poulet, je vous supplie de vous arrêter !...

— Pourquoi cela, fidèle Ajoub ? demanda Félix, étonné.

— Cette bestiole me paraît suspecte, Sire, répondit l'iman en montrant au roi plusieurs taches qui apparaissaient çà et là sur le corps rebondi du volatile.

— En effet, reprit Félix, qui commençait à par-

tager les craintes d'Ajoub. Ces taches n'annoncent rien de bon...

— Pour nous en assurer, Sire, proposa l'iman, si nous en donnions à goûter à Mirza...

— A Mirza, la chienne de Blanchefleur?

— Oui, Sire, à la chienne de cette esclave que je commence à soupçonner d'une horrible trahison. Le poulet vient d'elle, puisqu'elle seule en élève; s'il est sain, il ne causera aucun mal à Mirza; s'il est malsain, au contraire, comme j'ai tout lieu de le supposer maintenant, ce sera là un juste châtiment...

Cette proposition du perfide iman eut tout le succès désirable. Malgré la vive opposition de la reine, qui devinait là quelque conspiration contre sa jeune protégée, le roi de Murcie ordonna qu'on allât incontinent quérir la petite chienne de Blanchefleur.

Mirza fût amenée; on lui jeta un morceau du poulet suspecté, et, tout aussitôt, elle se rejeta en arrière dans de violentes convulsions qui se terminèrent par sa mort.

Tous les assistants frémirent en songeant à ce qui serait arrivé, si le premier iman de la grande mosquée n'avait pas eu la bonne précaution d'arrêter le bras du roi au moment où il se disposait à porter à sa bouche la chair empoisonnée du poulet.

— Je ne m'étais pas trompé, comme vous voyez, Sire, s'écria Ajoub, tout triomphant.

— Vous ne vous étiez pas trompé, fidèle Ajoub, répondit Félix, encore ébahi du danger qu'il venait de courir.

— Voilà ce qu'il en coûte de laisser à une esclave chrétienne la liberté qu'on a laissée à Blanchefleur, reprit l'iman. Les chrétiens sont nos ennemis, et tous les moyens leur sont bons pour arriver à nous nuire dans notre religion et dans nos personnes... Cette pucelle que protégeait si imprudemment madame la reine, a été soudoyée par quelque chrétien influent que nous connaîtrons sans doute plus tard... Quant à elle, il est clair qu'elle a agi en toute connaissance de cause... C'est à bon escient qu'elle élevait des poulets dans sa ménagerie. Elle espérait arriver insensiblement là où elle a failli en arriver. Vous partagiez, Sire, la confiance qu'avait en elle madame la reine, et voilà de quelle façon cette misérable esclave a payé vos bontés...

Ces paroles du premier iman furent vivement applaudies par les autres imans et par les santons qui étaient présents. Tous détestaient, sans savoir pourquoi, cette innocente enfant qui avait nom Blanchefleur et dont le seul crime était d'être chrétienne. En outre, l'évidence était là. Nulle autre personne qu'elle n'alimentait de poulets la table royale. Or, puisqu'un poulet, venu d'elle, avait été empoisonné à l'effet d'amener la mort du roi de Murcie, il ne pouvait l'avoir été que de ses propres mains!

— Sire, dit un santon, puisque cette esclave chrétienne a voulu vous empoisonner, elle mérite la mort, et la mort prompte : il faut que le châtiment suive de près la faute!... Nous vous demandons donc qu'il vous plaise de prononcer contre Blanchefleur la peine des homicides; nous vous le demandons, au nom de vous-même, dont elle a osé menacer la précieuse vie, et au nom de notre sainte religion qu'elle a osé outrager dans la personne de son plus auguste représentant, le glorieux descendant du glorieux Omar!...

— Vous parlez d'or, saintes gens, répondit le roi de Murcie, et après votre décision je n'ai plus rien à faire, sinon à m'incliner. Blanchefleur a mérité de mourir : elle mourra...

— Ah! Sire, s'écria la reine, pleine d'un douloureux étonnement, vous venez de condamner là une innocente!... Car Blanchefleur est innocente, je vous l'assure, innocente comme l'agneau qui tette encore sa mère brebis, innocente comme l'oiselet qui n'a pas encore quitté le nid et qui ne sait rien des piéges et des misères de la vie!...

— Madame la reine est trop douce pour cette misérable esclave, répliqua le farouche Ajoub, qui ne voulait pas que sa proie lui échappât et qui était décidé à la défendre pied à pied, même à la reine.

— Blanchefleur est innocente! répéta la mère du prince Flores.

— Blanchefleur est coupable, répéta froidement le premier iman de la grande mosquée.

— Ah! si le prince Flores était là, vous n'auriez pas osé accuser Blanchefleur! reprit la reine de Murcie, qui se sentait poussée à défendre sa jeune captive en souvenir de l'amitié qu'elle avait eue pour l'infortunée Topaze.

— Madame, répondit sévèrement Félix, à qui la mémoire de l'avis de Mohady revint subitement, madame, vous condamnez vous-même cette esclave en voulant l'innocenter devant nous! Vous la condamnez vous-même, en évoquant le nom du prince Flores, notre fils... Il faut alors qu'on vous apprenne que le crime d'aujourd'hui est le frère d'un autre crime tout aussi grave...

— Lequel, grand Dieu? demanda la reine de Murcie, éperdue.

— Madame, cette esclave chrétienne que vous avez recueillie et réchauffée dans votre sein comme un serpent venimeux, a usé de sorcellerie et de magie pour nous aliéner le cœur et la raison de notre fils bien-aimé... A cette heure, grâce à l'imprudente liberté dont vous l'avez laissée jouir, elle a si bien endoctriné le prince Flores, qu'il est sur le point de renier la religion de ses pères pour embrasser la religion chrétienne...

— Est-il possible! s'écria la reine en se cachant le visage de ses deux belles mains, pour céler à tous les yeux les larmes que cette nouvelle lui arrachait.

— Par Mahomet! par Omar! s'écria le roi, ce double crime mérite un exemplaire châtiment, et il l'obtiendra...

En voyant ses courageux efforts en faveur de l'innocente Blanchefleur couronnés de si maigre succès, la reine de Murcie ne put résister plus longtemps à la douleur qui la dévorait, et elle chut pâmée entre les bras de ses dames d'honneur.

Félix profita de cet évanouissement pour réunir, sans plus tarder, un conseil d'imans, de derviches et de santons, dont les barbes de neige ne connaissaient pas plus la tolérance que l'amour.

Ce tribunal improvisé prononça, sur l'instigation du farouche Ajoub, un arrêt terrible qui condamnait la charmante pucelle Blanchefleur à être brû-

lée vive si, dans les neuf jours, quelque chevalier ne se présentait pour la défendre, et ne remportait la victoire pour prouver son innocence.

## CHAPITRE XIII

Comment, pendant que ces choses se passaient à la cour du roi de Murcie, d'autres choses se passaient à la cour du roi des Algarves, et comment le prince Flores fut armé chevalier par ce monarque.



En ce temps, où, sans qu'il le sût, sa chère Blanchefleur courait de si grands dangers, grâce au trop vertueux Mohady, le prince Flores sortait peu à peu des tristesses noires où l'avait d'abord plongé son exil.

Un jour, deux chevaliers maures, partis des déserts de l'Irak, étaient arrivés dans les états du roi des Algarves, à quelque distance de Montorio, et, de là, avaient envoyé à ce soudan un héraut d'armes chargé de lui reprocher sa mollesse et son oisiveté.

— Sire, avait dit le héraut, ces deux vaillants hommes qui m'envoient vers vous, rougissent de vous voir, ainsi que vous l'êtes, dégénéré de la valeur des anciens Arabes, vos ancêtres et les leurs. Ils prétendent, en outre, que les bras de vos chevaliers, chargés de bracelets et des chiffres de leurs maîtresses, sont désormais trop énervés pour pouvoir soutenir leurs armes et lancer adroitement une zaguaie.

Le roi des Algarves, à juste titre indigné d'une pareille audace, regrettait que le poids des ans l'empêchât de la punir lui-même, comme elle méritait de l'être.

Mais, par bonheur, il était le chef de vaillants chevaliers. Il n'eut pas besoin d'exciter leur colère et leur courage : il n'y en eut pas un seul qui ne voulût venger sa querelle.

Dès le lendemain matin, il en partit deux, qu'on ne vit pas revenir, et l'on apprit que, vaincus par les deux Arabes du désert de l'Irak, ils étaient demeurés leurs prisonniers.

Deux autres chevaliers volèrent pour les délivrer. Ils éprouvèrent le même sort. Et, pendant quelques jours, tous ceux qui se présentèrent demeurèrent au pouvoir des deux chevaliers de l'Irak.

Le cinquième jour, il ne s'en présenta plus.

Lors, les deux vainqueurs, rendus plus outrageux encore par ces succès, envoyèrent porter le même défi, c'est-à-dire la même insulte, jusque dans la chambre même du soudan de Montorio, où se trouvait précisément en ce moment le prince Flores.

L'amant de Blanchefleur s'émut en entendant les bravades du héraut d'armes. Il était né vaillant et hardi. Et puis, il était jeune, et la jeunesse donne un plus puissant relief à la vaillance et à la hardiesse.

— Retire-toi ! cria-t-il au héraut, l'œil brillant de colère. Retire-toi ! Et va dire à tes maîtres qu'ils se sont grossièrement trompés en s'adressant au courageux soudan de Montorio, en croyant s'adresser à un chef de femmes. Les Algarves sont des hommes, et s'ils sont courtois et galants, ils sont aussi valeureux et forts... Je le leur prouverai, au nom de mes frères d'armes... Dis leur donc que moi seul, je serai demain, au lever de l'aurore, devant leurs tentes, et que je les combattrai tous les deux ensemble, pour les punir de leur forfanterie et de leur grossièreté !...

Le héraut s'inclina et prit congé.

Quand il eut disparu, Flores courut se jeter aux genoux du soudan de Montorio.

— Mon oncle, lui dit-il humblement, je vous supplie de m'armer chevalier, et, ensuite, de me permettre d'aller prouver à ces farouches Arabes de l'Irak ce que vaut mon épée fourbie d'acier, et de leur faire reconnaître que nous sommes dignes de descendre du glorieux Kaled !

— Beau neveu, répondit le vieux roi des Algarves en donnant à Flores le baiser d'honneur entre les deux yeux, je t'aime et te prise trop haut, comme fils du vaillant roi de Murcie, pour te refuser le périlleux honneur que tu sollicites de moi en ce moment. Je vais t'armer chevalier, afin que demain, à l'aube, tu puisses être devant les tentes de ces audacieux Arabes de l'Irak qui sont venus me défier deux fois si grossièrement...

Flores remercia chaleureusement son oncle et le quitta pour aller se préparer à recevoir l'ordre de chevalerie, c'est-à-dire pour aller faire ses dévotions et ses ablutions.

Quand il sortit du maix, son oncle était là, avec plusieurs chevaliers. Il fut revêtu d'abord d'une chemise de lin, blanche comme un lis, et, comme le lis, symbole de la pureté dans laquelle il devait toujours tenir son corps et son âme. Ensuite on lui mit une cotte tissue de fil d'or et de soie rouge, pour lui faire souvenir qu'il devait toujours être prêt à répandre son sang pour le Dieu de ses pères. Puis, on lui donna une casaque de guerre, écarlate, brodée d'or, à peu près semblable à la cotte précédente. Les hauts-de-chausses étaient de pareille étoffe, les bas de soie et les souliers ornés de lionceaux d'or.

Lorsque le prince Flores fut ainsi vêtu, on lui amena des chevaux et on apporta ses armes.

On le revêtit d'abord d'un haubert à doubles mailles, à l'épreuve des lances et des sagettes. On lui mit des grèves de fer, à bonnes doubles mailles, et des éperons d'or. On lui passa au cou un bouclier sur lequel étaient peints des lionceaux. Son heaume était orné de pierres précieuses et de si bonne trempe, que nulle épée n'eût pu le fausser. On lui mit en main une lance de frêne avec un fer aigu et barbelé, et on lui apporta une riche épée tirée du trésor du soudan, laquelle était à deux tranchées, comme tous les brancs des chevaliers, pour signifier qu'il devait s'en servir d'abord pour se défendre contre plus puissant que lui, et ensuite pour soutenir les faibles et les opprimés.

Avant de lui remettre ce branc, le soudan de Montorio le prit et en souffleta légèrement son neveu, agenouillé respectueusement devant lui.

Puis, la cérémonie de la colée une fois terminée, il lui dit :

— Maintenant, beau neveu, relève-toi et va droit ton chemin. Fais ce que tu dois, arrive que pourra !

Le prince Flores se releva alors, sauta sur son destrier, la fine fleur de l'Arabie, et, saluant de la main son oncle et les chevaliers présents à la cérémonie, il piqua des deux et disparut, rapide comme l'éclair.

## CHAPITRE XIV

Comment le prince Flores, une fois armé chevalier par son oncle, s'en alla combattre les Arabes des déserts de l'Irak, et comment il les vainquit



Flores avait un cheval digne de lui. Ce noble animal ne courait pas, il volait. Il franchissait ravins, ruisseaux et torrents avec une adresse et une vélocité merveilleuses. Il semblait qu'il connût l'eau mieux qu'une anguille à la façon dont il nageait, en évitant les accidents de terrain qui pouvaient compromettre la vie de son maître, surtout pendant les ténèbres de la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube, le prince Flores était arrivé devant les tentes des deux chevaliers de l'Irak, sans que son cheval eût l'air d'avoir même marché, tant il était fier et dispos.

— Je suis celui qui aime Blanchefleur ! cria le prince en manière d'appel, pour réveiller les deux chevaliers.

Ceux-ci sortirent aussitôt de leurs tentes.

— Je viens, au nom du soudan de Montorio, que vous avez défié, reprit Flores, pour vous défier à mon tour tous deux ensemble, et vous faire sentir ce que vaut la redoutable épée fourbie d'acier du glorieux Kaled !...

Les deux Arabes de l'Irak, en face de ce courage, se sentirent pris de générosité, et ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul chevalier.

L'un d'eux s'avança donc à la rencontre du prince Flores, qui prit du champ et s'élança sur son adversaire avec la rapidité d'un émérillon.

Ce fut un adversaire de moins. Le prince Flores redressa sa lance, reprit du champ et revint avec la même impétuosité sur son second ennemi.

Celui-ci, qui paraissait plus vigoureux que le précédent, brisa sa lance sur l'écu de l'amant de la belle Blanchefleur, et reçut un coup terrible de la sienne, sans que ni l'un ni l'autre en fussent ébranlés.

Lors, ils reprirent carrière tous deux, saisirent tous deux leurs zaguaies, firent une demi-volte et revinrent l'un sur l'autre avec rage.

Flores lança la sienne et fit voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il était orné.

Il ne fut point atteint par la sagette de son ennemi, mais le sifflement aigu qu'elle rendit en passant près de son oreille lui fit connaître toute la vigueur de l'Arabe.

Tous deux revinrent l'un sur l'autre, le chevalier de l'Irak, armé d'un large cimeterre, Flores, armé de la redoutable épée du glorieux Kaled. Ils se portèrent des coups redoublés; les étincelles jaillirent de leurs armes, dont les débris couvrirent bientôt le sol.

Le chevalier de l'Irak, comptant sur sa force extrême, voulut saisir le prince Flores, qui laissa aussitôt pendre son épée, embrassa son ennemi de ses bras nerveux et souples, l'enleva des arçons et le força ainsi à lui céder la victoire.

Trop généreux pour en abuser, Flores s'écria :

— O mon frère, soyons amis ! Délivre les prisonniers du soudan de Montorio, mon oncle, et viens honorer sa cour de ta présence !...

A ces mots, l'amant de Blanchefleur aida l'Arabe du désert à délacer son heaume, et enleva aussi le sien, ce qui permit d'admirer son visage rayonnant de jeunesse, de douceur et de beauté.

— Ah ! mon frère ! répondit le chevalier de l'Irak, confus et ému, à la vaillance de votre glorieux aïeul Kaled, vous joignez la grâce et la beauté des enfants d'Ali !... Je suis vaincu, mais qui ne l'eût été?.... Vous êtes le chevalier invincible, et, à ces causes, je jure d'être à jamais votre homme et votre ami le plus fidèle !

Cela dit, les deux adversaires, devenus frères d'armes, allèrent à la tente de l'autre chevalier, que ses écuyers venaient de relever, et qui se sentit pénétré des mêmes sentiments d'admiration pour le prince Flores.

Ils s'empressèrent alors tous trois d'aller délivrer les chevaliers prisonniers et de leur faire rendre leurs chevaux et leurs armes.

— Allez, et félicitez-vous d'avoir un tel compagnon! dirent les deux chevaliers de l'Irak aux autres chevaliers vaincus par eux. Nul ne peut lui résister! Ce sera un jour l'honneur de la chevalerie maure, et l'on répétera son nom dans des chansons composées pour célébrer ses exploits !... Allez à la cour du roi des Algarves... nous nous y rendrons nous-mêmes demain, et nous conviendrons là de bon cœur, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai chevalier trouve sans cesse à les servir, ne peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur et son audace !...

—

## CHAPITRE XV

**Comment le prince Flores combattit à toute outrance pour sa dame et la sauva du bûcher.**



Flores, tout en s'abandonnant à la juste satisfaction d'avoir été victorieux, attribua cette gloire à son amour pour Blanchefleur ; il couvrit de baisers le précieux anneau qu'il tenait d'elle et le considéra avec l'émotion de la reconnaissance.

Tout-à-coup il pâlit, la pierre de cet anneau était ternie, et des tourbillons de fumée s'y trouvaient représentés; poussant un horrible cri, et sans répondre aux questions de ses nouveaux amis, Flores disparaît à leurs yeux emporté par son vigoureux coursier.

Accoutumé à franchir les rochers et les torrents de l'Atlas, le noble animal, répondant à l'inquiétude de son maître, s'élança à travers l'espace; la nuit, le jour, il vole, et, au bout d'une course effrénée, arrive en vue des minarets de Murcie.

A l'abri de quelques ruines abandonnées, Flores attendit l'occasion d'entrer dans la ville sans être reconnu : mais bientôt les portes s'ouvrirent et sous ses yeux défila un cortége d'une troupe armée de torches funèbres précédant un chariot rempli de bûches et surmontées d'un poteau lugubre.

Puis venait une charrette occupée par une jeune femme voilée de noir et chargée de chaînes.

Plus loin un cadi portant un écriteau d'infamie.

Ce convoi était entouré d'une escorte d'hommes d'armes et suivait le chemin qui menait au lieu des exécutions.

En proie à d'affreux pressentiments, le malheureux Flores regarde son anneau qu'il trouve tout-à-fait obscurci. Plus de doutes, la femme voilée, la victime, la pâture de ce bûcher, c'est son amour, c'est Blanchefleur.

Baissant la visière de son casque, il franchit l'espace qui le sépare du chariot de la malheureuse, et d'une voix frémissante :

— Qui êtes-vous? lui dit-il, pour Dieu! répondez à mon désespoir...

— Je prends Dieu à témoin que Blanchefleur n'est pas coupable, dit l'infortunée.

A ce moment, le valeureux Flores se mit en travers du convoi, brandissant sa redoutable épée :

— Arrêtez! leur cria-t-il, un pas de plus et vous mordez la poussière... Cadi, quel crime a commis cette femme?

— Elle est accusée, répondit le vénérable fonctionnaire, de félonie au premier chef; les chevaliers de Murcie ont abandonné sa défense contre Ajoub, son accusateur, et son innocence n'a pas été soutenue par les armes.

— Ordonne alors, répliqua Flores, de suspendre cette horrible exécution, va dire à Félix qu'un chevalier inconnu se présente pour la défense de Blanchefleur, et appelle au combat le traître Ajoub, ou à son défaut un champion de son parti ; ajoute que ce chevalier désire se mesurer à fer émoulu et à toute outrance, pour soutenir l'innocence opprimée.

Les lois de la chevalerie, dont les Maures d'Espagne étaient fidèles observateurs, imposaient à Félix la nécessité de permettre au chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses Etats. Il fit donc appeler Ajoub, et lui demanda s'il se décidait à soutenir son accusation.

Le traître n'osa s'en excuser autrement, qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui.

C'était un jeune homme grand, fort et adroit, et à qui la considération qu'on avait pour son père avait déjà procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On alla faire au chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète.

— Peu m'importe, répond-il en fureur et en déguisant sa voix, contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, et ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler et de soutenir l'accusation faite par son père.

Flores, d'une voix forte et qu'il déguise, relève le gage en s'écriant :

— Traître, tu mens par ta gorge ; me voici pour le prouver.

On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le chariot qui portait Blanchefleur, de l'autre Ajoub.

Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattants.

Flores et le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince était un jeune chevalier maure, nommé Sélim, qui l'avait reconnu, et qui, sans le découvrir, avait demandé au roi de l'assister.

On baisse la barrière, et le juge du camp s'écrie à haute voix :

— Laissez aller les bons combattants!

L'un et l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, et bientôt ils se chargent à coups de cimeterre.

La taille presque monstrueuse et la force du fils d'Ajoub paraissent, dans les premiers temps du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores ; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci blesse légèrement à la tête le cheval de Flores; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle et le met en fureur; il emporte son maître du côté du chariot.

Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire ; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanchefleur entr'ouvre ses voiles et s'écrie :

— Ah! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre!

Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes, que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces et sa fureur; il contraint enfin son cheval à lui obéir, et le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus.

L'épée redoutable de Kaled s'est déjà rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub; celui-ci tente un dernier effort, et s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier.

Ce prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanchefleur adore; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire, et d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe et roule jusqu'auprès de Blanchefleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élança aussitôt sans qu'on pût le retenir, et Sélim s'avança de son côté; mais ce ne put être avec assez de promptitude pour qu'il empêchât Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père comme il venait de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanchefleur, on la mène en triomphe à la reine.

Pendant ce temps, un jeune domestique d'Ajoub vient se jeter aux pieds du roi, et avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, et sous le nom de Blanchefleur, a présenté le poulet empoisonné.

La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles; toute la cour de Félix en est indignée, et le juge du camp fait enlever le corps du traître et le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanchefleur complet, mais concevant combien il lui ferait courir de risques s'il se faisait connaître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la reine, et celle de Blanchefleur, en jetant un profond soupir; il serre affectueusement la main du chevalier qui avait été son parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, et s'enfonce dans la forêt.

## CHAPITRE XVI

Comment le mal d'amour faillit tuer Flores, pendant que sa mie lui était enlevée et vendue à des marchands grecs.

Blanchefleur n'osait se persuader que ce fût Flores qui fût son libérateur; et cependant elle ne pouvait croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même chevalier qui avait reconnu le prince auquel il avait servi de parrain, et qui lui avait serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avait rendu.

Il l'assura en même temps que c'était par une prudence très sage qu'il n'avait pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on voyait à quel point il était toujours occupé de Banchefleur, ce serait le plus sûr moyen de la perdre.

Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donnerait de ses nouvelles à Flores, qu'il irait le joindre pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux; et qu'il n'abandonnerait jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores était retourné à Montorio, avec la même promptitude et le même secret qu'il avait observés en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse.

Le roi des Algarves, son oncle, commençait à en être inquiet; on le reçut avec empressement, et l'on reconnut à ses armes ensanglantées et à la blessure de son cheval, qu'il avait eu quelque occasion de signaler sa valeur; mais jamais il ne voulut dire quelle avait été cette occasion; il assura seulement à son oncle qu'il était fort loin d'avoir quelques reproches à se faire.

Le roi et toute la cour en furent convaincus, et on respecta son secret.

Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanchefleur, l'inquiétude qui restait à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin et au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école arabe, qui était alors la plus renommée.

C'était Averrhoès, premier médecin du roi, mahométan de Cordoue.

C'est à lui que nous sommes redevables de la connaissance des livres d'Aristote.

Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avait même enchéri, s'il connaissait parfaitement le corps humain, il avait encore une plus grande connaissance des esprits et des cœurs; et ses lumières en ce genre étaient celles dont il faisait le plus utile usage.

Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue et de lui qu'il viendrait visiter son neveu, et qu'il lui prescrirait le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averrhoès, après avoir adouci par des remèdes physiques l'ardeur et la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle était la source morale du mal.

Il étudia le tempérament et les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser et à l'intéresser; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une passion vive et une tendre inquiétude l'agitaient fortement.

Il fit part de ses découvertes au soudan de Montorio; et quelques mots qui étaient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces moments où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanchefleur.

Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos et sa santé.

Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le priait avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanchefleur, Mais, hélas! loin que cette invitation procurât l'effet désiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisaient agir le sultan son cousin; et, craignant les suites que pouvait avoir cette démarche, et préférant à la satisfaction de son fils l'attention qu'il croyait devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter pour jamais la charmante Blanchefleur.

Il la fit enlever secrètement de l'appartement de la reine et la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit vendre comme esclave à des marchands grecs qui devaient faire voile vers le port d'Alexandrie.

Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, et firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup était frappé.

Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui était déjà prévenu, par son anneau, que Blanchefleur était exposée à un nouveau danger : aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled et accompagné de Sélim.

Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, et pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais.

Sélim procura au prince une audience secrète de sa tendre mère; la reine le consola, toute affligée qu'elle fût elle-même; elle consentit à ce qu'il cherchât les moyens de revoir Blanchefleur, lui indiqua la route qu'il devait suivre pour la retrouver, et lui fit présent d'un second anneau qu'il porterait toujours avec celui de Blanchefleur, et dont la vertu était de préserver ceux qui le porteraient ou le tiendraient dans leurs mains, de périr par l'eau ou par le feu.

Flores reçut ce présent avec reconnaissance, embrassa sa mère avec tendresse, et partit pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avaient pris les marchands d'esclaves auxquels avait été livrée Blanchefleur.

S'embarquer sur un vaisseau génois et voguer sur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris et heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils apercevaient déjà les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air; un vent furieux et contraire se déchaîna; le vaisseau en fut longtemps le jouet; enfin il échoua sur une côte inconnue, et sur un fond de sable mêlé de quelques rochers.

Le navire fut fracassé; mais le capitaine et l'équipage, le prince et Sélim se sauvèrent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage.

Après avoir marché pendant quelque temps à pied, ils se trouvèrent dans un vallon fertile; et, le temps s'étant éclairci, ils reconnurent que cette contrée était couverte de maisons rustiques, mais dans lesquelles ce qui présente les apparences du luxe et de la misère était également banni.

Aussitôt qu'ils y arrivèrent, de bons et honnêtes paysans s'empressèrent autour d'eux, se doutant que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés sur le rivage prochain; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement et fidèlement exercée; que ce canton reconnaît pour son chef un homme auquel le souverain être a accordé en même temps tous les talents et toutes les vertus.

On était allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, et donne des ordres prompts pour pourvoir aux besoins de tout l'équipage, se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim et le capitaine, qu'il reconnaît pour les plus considérables de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer et les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sofas de son salon, qui tenait à sa bibliothèque et à son cabinet, de plain pied avec un jardin qu'il cultivait lui-même : tout paraissait également destiné à l'étude de tous les arts, des sciences et des lettres dans cette maison.

Tandis qu'on préparait le souper, Saady (car c'était le nom de leur hôte) les entretint du bonheur et de la tranquillité dont il jouissait dans ce séjour.

— Je suis né Persan, leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, et étant forcée de le reconnaître dans quelque emblème, a choisi, pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi et dévore à la fin tout ce qui est imparfait et matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité.

Tous les hommes, de quelque pays et de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient.

J'ai passé, de la Perse mon pays, à la cour des califes; j'y ai vécu quelque temps sans ambition et sans désirs, sans rechercher les honneurs et sans les refuser, sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres.

Les successeurs de Mahomet ont fait assez longtemps quelque cas des talents naturels que j'ai pour la poésie et pour les arts agréables, et j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, et, oserai-je le dire, à leur instruction.

Il fait bon, me disais-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde sont rendus en même temps à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon faible mérite, qui ne nuisait à personne, déplut à beaucoup de gens; je m'en aperçus, je leur abandonnai la place, et je me suis réfugié dans ce canton écarté, et je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots.

O vous, hommes qui m'êtes chers! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part

de vos aventures et de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager.

S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez, mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible.

Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau, et Saady lui promit de nouveaux secours.

Quant à Flores et à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaîté des fatigues de la mer et de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talents, prit son luth et chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient comme la seule propre aux grâces de la poésie, dans laquelle Saady était un grand maître (1).

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes devaient être assez reposés, il se rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins et ses vergers, lui promettant qu'en même temps qu'il en admirerait les beautés, il ne lui cacherait rien de son état et de ses aventures.

En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour et de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement et l'assura qu'il s'intéressait à sa situation; il ajouta qu'il ne doutait pas que Blanchefleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avaient enlevée, au soudan d'Egypte, et qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce soudan où il tenait son sérail et qui était situé sur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie et le grand Caire.

— C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il, et, quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins mieux que personne vous en indiquer les moyens.

Heureusement le soudan d'Egypte est engagé, vers l'Ethiopie, dans une guerre assez vive pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas de sitôt.

Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave, et il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre; et, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan et mon ancien esclave noir Mozab.

Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvait faciliter la réussite de son projet; et, le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain.

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que le Persan Saady était un grand poëte et un grand philosophe; nous avons des traductions françaises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

## CHAPITRE XVII

**Comment le noble jeu des échecs et beaucoup d'argent peuvent servir d'échelles pour escalader les murs d'un harem.**



Heureusement Sélim avait sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas longtemps, mais, y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaie et ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, et l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur s'approche de la barrière et paraît vouloir la franchir pour suivre son faucon.

Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête et le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un noir, richement vêtu, qui paraît commander à cette troupe, s'avance et s'écrie :

— Malheureux! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort?

— Seigneur, lui répondit avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie; ce matin, je m'amusais à faire voler un faucon que je voulais essayer, son vol m'a conduit dans cette plaine; la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey m'ôte toute crainte, et vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab (car c'était en effet l'ancien esclave de Saady), Mozab s'adoucit à ces mots :

— Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, et même je reconnais à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses Etats...

— Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer m'ait fait franchir les mers et conduit à Alexandrie.

Je suis né dans le royaume de Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur;

mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverais à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or et de pierreries, et je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux.....

—Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab en laissant paraître une joie vive dans ses yeux.

—A ces mots, il dit au commandant de la garde:

—Cet étranger n'est point coupable, il n'a pu, dans si peu de temps, connaître la loi des limites; retirez-vous, je le prends sous ma garde et j'en réponds.

Alors il tend la main à Flores d'un air affable et le conduit dans sa maison; il fait apporter du sorbet et des fruits, et tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table et l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contenait cinq cents besans d'or; Mozab les regarde d'un œil avide, il apporte sur-le-champ une somme égale, il tire le trait, Mozab le gagne et la partie commence.

Flores, en effet, avait acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux âmes sensibles qu'une grande passion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie; il plaît également aux esprit justes qui préfèrent s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, plutôt que de s'endormir dans des conversations si souvent futiles où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque temps avec égalité; mais au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, et fait échec et mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime, il court à son bureau, il tire une bourse de mille besans d'or et la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur.

Mozab éprouve le même sort dans cette partie et s'écrie avec une espèce de désespoir :

— Ah ! Saady, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris !

Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage.

—Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire ; ah ! seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets. Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paraît pour la première fois devant un personnage respectable : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir, je ne vous demande d'autre prix que d'être admis dans votre société et de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet et les vingt-quatre mille prophètes ! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux et le plus aimable des mortels; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail; mais de grâce revenez demain dîner avec moi.

Flores n'insiste pas; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, et qu'il peut compter assez sur l'avarice et l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval; et ce n'est pas sans soupirer et sans verser des larmes, qu'il contemple les tours et les murs élevés qui dérobent Blanchefleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim était agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab.

— Ah ! j'espère voir Blanchefleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne serait que pour un instant, et quand je devrais mourir à ses pieds !

Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores ; et, croyant bien qu'il ne réussirait pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin ; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante ; et cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, et finit par le laisser gagner.

Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans ; il tire une bourse tissue d'or et de soie, dont un beau diamant serre le nœud ; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, et convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourrait lui résister. Mozab, enchanté de Flores, le comble de caresses, et lui jure un attachement à toute épreuve.

Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellents, de pilau rempli de poulets et cuit au jus de racines, et de pâtes fines saupoudrées de fromage et de safran. Flores se livre de si bonne grâce aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître ; on ôte les plats ; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées et de tablettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves.

Mozab se lève, ferme la porte, ouvre une armoire; il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras et d'Alexandrie ; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal.

— Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté, jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter ; votre présence l'augmente, et me fait oublier les malheurs de mon état.

Flores se prête à ses désirs; et bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaîté

Flores se ménage, et dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie et contrefait les sorciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe et se salit ; il veut l'entourer d'une nouvelle mousseline, et s'y prend avec maladresse. Flores enlève le turban de ses mains, il le noue ; et, tirant de sa bourse une ri-

che agrafe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, et présente ainsi le turban à Mozab.

Ebloui, surpris par l'éclat et la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève :

— Par Allah! dit-il à Flores, qui pouvez-vous être, pour faire des présents dignes de l'empereur des croyants?

Flores, qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il désire, n'hésite plus à se découvrir; il lui avoue sa naissance, son amour pour Blanchefleur, et lui demande de lui conserver la vie en lui procurant l'occasion de la voir.

Mozab est d'abord effrayé de cette proposition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à son cou, l'embrasse : Ah! mon cher Mozab, s'écrie-t-il, soyez désormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux.

## CHAPITRE XVIII

Comment dans une corbeille on peut prendre son mal en patience si l'on obtient au débotté une honnête récompense.

Attendri par le vin de Schiras, et séduit par l'or et les diamants, Mozab ne peut résister plus longtemps. Je me rends, lui dit-il; je consens à remettre mon sort en vos mains: mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connaître celle qui vous est chère?

On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanchefleur; rien n'échappe à la mémoire et à l'imagination éclairées par l'amour.

Que de perfections ne se plut-il pas à peindre! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublie pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevait la blancheur du bras de Blanchefleur. Mozab la reconnaît à ce signe, et lui dit :

— Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent odalisques; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté; mais, ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avait cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin.

C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, et tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits et de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous : je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls.

Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits et les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, et vous faire porter jusque dans la chambre de Blanchefleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, et qui, tous les jours, sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence; et vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs était rentré dans l'enceinte du sérail; mais un esclave sûr et fidèle attendait Flores : il le reçoit, le cache, et vers la pointe du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits et des fleurs qui doivent remplir la corbeille.

Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie; il fait coucher Flores au fond de la corbeille; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, et les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanchefleur; et, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe : « Fleur de pudeur et de beauté, » ils lui laissent la corbeille, et se retirent.

Qui pourrait exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accents pénétrèrent toujours son cœur? Mais cette voix lui fait connaître que Blanchefleur n'est pas seule, et le force au silence et à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanchefleur, en effet, était alors avec une de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs et de leur beauté, les avait d'abord rapprochées. Les charmes et la sûreté du caractère de Colonna, l'avaient bientôt rendue l'amie et la compagne de Blanchefleur; et l'une et l'autre ne s'étaient caché ni leur naissance, ni le secret de leur âme.

Colonna, fille du plus grand seigneur du royaume de Naples, avait été enlevée par des pirates, au moment où son père l'envoyait dans l'Etrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions, qui s'était soumis ce beau pays, et qui régnait alors dans la belle ville de Florence.

Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avait vu que pendant peu de jours le palais de son père: son cœur n'avait encore rien aimé; mais ce cœur sensible était bien vivement ému lorsque Blanchefleur lui peignait les charmes de l'amour, et le bonheur dont elle avait joui dans son enfance près de l'aimable Flores.

Colonna n'aimait donc point encore ; mais le vide de son âme était, pour ainsi dire, rempli par les

aveux et les sentiments de son amie. Elle croyait connaître Flores dans le portrait sous lequel Blanchefleur aimait à lui représenter ses traits; peut-être même regrettait-elle en secret que personne n'eût encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanchefleur et Colonna s'étaient réunies avant l'aurore; l'une ne se lassait point de parler de son amant, l'autre se plaisait à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanchefleur ne regardait la corbeille qu'avec indifférence; elle aimait trop Flores pour ne pas désirer quelquefois de ne plus mériter ces vains et stériles honneurs.

Colonna, dont le cœur n'était pas fixé, aimait à se parer des fleurs qu'elle contenait, et se plaisait à choisir les plus beaux fruits pour les offrir à son amie.

Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs; elle voit un bel ananas, elle plonge son bras pour le saisir : dieux! quelle est sa surprise! elle touche une main! elle entend un profond soupir! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent; mais Colonna qui, sur-le-champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête.

— Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer; ce n'est rien, retirez-vous.

Elle ferme la porte avec soin, et fait part de sa découverte à Blanchefleur qui frémit, mais qu'un attrait puissant entraîne à cette corbeille.

Flores se débarrasse aussitôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amants fortunés à se peindre leurs transports mutuels.

Colonna apprit alors que son imagination ne l'avait point trompée, et que le bonheur le plus pur est celui d'aimer et d'être aimé.

Cependant la position des deux aimables esclaves était bien périlleuses; et même à peine osaient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs et leur vigilance ne pouvaient être ni séduites ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril et les obstacles qui l'environnent; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanchefleur :

— O maîtresse de ma vie! s'écrie-t-il, je suis prêt à te perdre pour toujours; et quand Mozab pourrait me faire sortir du sérail comme il m'y a fait entrer, je n'en sortirais que pour me donner la mort. Cède à ma prière, saisis le seul moyen de me sauver la vie; accepte sur-le-champ et ma main et ma foi. Si je meurs, ô ma Blanchefleur! que ce soit du moins avec le titre cher et sacré de ton époux. Mais non, j'ose assez espérer de la justice et de la bonté paternelle du Dieu dont je t'ai promis de suivre la loi, pour croire qu'il bénira notre union, et que son bras nous tirera du péril affreux où nous sommes.

Blanchefleur, interdite et pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une âme, lève les yeux au ciel, reste quelque temps en silence; à la fin elle s'écrie :

— O Flores! commence donc à mériter les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le pouvoir; qu'une eau salutaire te mette au nombre de ses enfants, et je te reçois pour époux...

— Imprime-moi de ta main cet auguste caractère, ô ma chère Blanchefleur! répond Flores avec un enthousiasme surnaturel; que Flores te doive une nouvelle vie, comme il te devra son bonheur.

Blanchefleur, comme entraînée par une puissance supérieure, prend de l'eau, en verse sur la tête de son amant; et dès que les paroles sacrées sont prononcées, elle lui donne la main, et tous deux attestent le ciel, en présence de Colonna, qu'ils se reçoivent mutuellement comme époux.

Ces tendres amants réunis enfin par l'heureuse entremise de Mozab, lequel jouait quelque peu sa tête en compagnie de celles de ses protégés, ouvrirent à deux battants les portes du paradis terrestre.

Ils entrèrent dans la vie d'amour tous deux armés pour de grands exploits : Flores, du reste, ne pouvait déchoir; sa vigueur, son impétuosité n'étaient que les brillantes oriflammes d'une nature profondément passionnée, organisée merveilleusement pour les enivrants transports de la volupté; aussi, le bonheur de Blanchefleur, inénarrable par elle-même, n'aurait-il pas trouvé d'interprète plus fidèle que ce qui se passait dans le cerveau frais et candide de la jeune Colonna.

Cette vierge d'amour, ignorante de ce beau langage du cœur, ne pouvait, absolument passive, assister à d'aussi émouvantes scènes se succédant à ses côtés.

Son âme palpitante s'accrochait aux lambeaux de soupirs dont le sens lui apparaissait obscur, mais attirant; une impression nerveuse glissait sur la chair nacrée de son torse édénique, et, les bras ouverts, tendus par une contraction nerveuse, elle saisissait l'image fantastique que son imagination dérobait à Blanchefleur.

Elle pleurait sur son isolement à elle pendant la nuit et s'endormait bercée par les modulations d'une musique embaumée de baisers et de pressions paradisiaques.

Les circonstances donnaient à la rencontre des deux élus un attrait âcre et éperonnant, aussi lune de miel ne fut-elle jamais témoin d'un culte plus fervent, plus sincère que celui célébré dans le harem de Mirzabey.

## CHAPITRE XIX

Comment la lune de miel devint pour Flores une lune rousse, et où le saint patron des Espagnes tira les deux amants d'un bien mauvais pas.

Mozab était convenu que Flores, à la fin de la lune, se remettrait au fond de la corbeille, et que, selon un autre usage du sérail, Blanchefleur le couvrirait de cafetans, de ceintures et de turbans, pour être portés dans sa maison et distribués en présent aux gardiens du sérail.

Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'était passé; la lettre pour Sélim en renfermait une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir sur-le-champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune caché et nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce temps, Sélim prenait des mesures pour qu'après que Flores serait sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanchefleur et de Colonna.

Mais, hélas! la princesse n'avait pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père et de sa mère l'avaient destinée dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, et les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avait formé le siége d'Ormuz; prévoyant que la place coûterait trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer.

Le soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses généraux; il part avec une suite très peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; et la nuit suivante, accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très vite, et se rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare kalmouk, et s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares.

Il voulait, à l'imitation de plusieurs célèbres califes, connaître sous ce déguisement si la justice était observée, et ce que ses sujets pensaient de son administration et de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine était observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même.

Il envoie l'esclave qui le suivait aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connaît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'esclave l'entretient en secret, et l'amène au soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnaître.

Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le sultan; il lui teint la peau en noir, et le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen; le soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, et le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve.

Il était d'usage que l'odalisque qui avait joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanchefleur à la tête de ses compagnes, il est surpris et presque ému par sa beauté.

Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres, elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entre elles portent, en rougissant, et d'une main mal assurée: Blanchefleur choisit une rose d'une blancheur éclatante; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire et pure; mais la rose, de blanche qu'elle était, devient de l'incarnat le plus vif; et une seconde rose semblable paraît à côté d'elle, et comme sortant de la même tige.

Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du soudan. O Mahomet! s'écrièrent-ils, le sérail est profané. Sur-le-champ chaque odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey et celui qui l'accompagne se saisissent de Blanchefleur; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement; ils le visitent, et Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tou entier à la vengeance; il se fait connaître, et tout le sérail, tremblant et consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, et condamne Flores et Blanchefleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; et, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanchefleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent, fait croire qu'ils sont chrétiens, et ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan:

— Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il; et nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance; mais sois assez généreux pour ne pas nous humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, et la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connaît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher: chacun des deux tient une moitié de l'anneau.

Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à la fois allument le bûcher: la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, et les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels.

Mais ce moment était le dernier de ceux où Blanchefleur devait être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avait procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avait jamais altéré la foi dans l'âme de la princesse de Ferrare, et que cet amour avait converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu à peu et laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains et vermeils au milieu des flammes; tous deux levaient les yeux vers le ciel, tour à tour se regardaient avec tendresse.

## CHAPITRE XX

Comment les anneaux magiques s'en vont quand la besogne est faite, et conclusion souhaitable à tous les amoureux du monde.



Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri.

—Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amants que le ciel protége; vous êtes libres, et Mirzabey veut être votre ami.

Flores et Blanchefleur sortent du bûcher et s'approchent du sultan avec un air noble et modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, et les conduit dans son propre appartement.

Des bains sont préparés; le sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité, et les jeunes époux, couverts des habits somptueux qu'il leur à fait porter, viennent le joindre dans son cabinet.

Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, et Flores ne lui cache plus sa naissance.

— Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connaître plutôt que celui dont je croyais punir l'audace était le fils du roi de Murcie et le descendant du grand et victorieux Kaled? Quelles grâces ne te dois-je pas rendre, ô saint Prophète! d'avoir sauvé leurs jours!

Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, et de les conduire à la tête de cent mille combattants partout où leur volonté les appellera.

La première faveur que Blanchefleur lui demande, c'est la grâce de la jeune Colonna, et Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie; des courriers volent à Alexandrie, et bientôt Sélim et le visir du soudan arrivent.

— Sage visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire; rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail, donnez-leur tous les secours nécessaires, comblez-les de mes bienfaits, et que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse; que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés.

A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes; on amène des chariots superbes : Mirzabey fait placer dans le sien Flores, Blanchefleur et Colonna, et les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenait de sa mère et de Blanchefleur, se réduire en poussière; un bruit extraordinaire, qui semble partir de la fontaine, les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble et sanglante; un nuage noir s'en élève en tourbillon : ce nuage disparaît, et la fontaine reprend toute sa pureté; mais elle avait perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantements était attachée à la fin des malheurs que Blanchefleur devait éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, et leur offre sans cesse et ses armées et ses trésors; mais Flores et Blanchefleur n'acceptèrent que deux vaisseaux, sur l'un desquels ils repassèrent en Italie, par le conseil de Colonna, qui ne doutait pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princesse, fille de l'infortunée Topaze. Sélim s'embarque sur l'autre et retourne à Murcie, informer le souverain de ce pays et la reine, des aventures singulières, mais heureuses, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia; il apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir et que le clergé, les grands, les sénateurs et le peuple sont divisés pour l'élection du prince qui doit lui succéder.

Ils prennent le parti de déguiser leurs noms et de se rendre à Rome en diligence; ils y arrivent dès le lendemain; le pape leur accorde une audience particulière; Flores et Blanchefleur se jettent à ses genoux, lui déclarent leur naissance, et lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés.

Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut; il leur fait joindre les mains, en bénissant leur union; il implore les grâces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avait appelés à Rome, Colonne, le plus puissant prince du royaume de Naples, et l'ami particulier du saint-père, était accouru des premiers auprès de lui; il entre dans la salle au moment où Flores et Blanchefleur reçoivent sa bénédiction; soudain il entend un cri perçant, et Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint-père ému raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre; Blanchefleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant à faire assembler le sénat et tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint-père et lui se présentent à cette assemblée; ils lui font part de la naissance de Blanchefleur, des malheurs de sa mère, et des droits que Topaze avait à l'empire; ils parlent de l'alliance que Blanchefleur a faite, des vertus et de la puissance du prince Flores son époux.

Un murmure favorable s'éleva par degrés pendant le récit du saint-père; ses derniers mots furent interrompus par une acclamation générale, et les Romains proclamèrent Flores empereur d'une seule voix.

De rapides courriers volent en Espagne pour y répandre cette grande nouvelle; Flores en reçut presqu'au même moment un de Sélim, annonçant que Félix n'avait plus que quelques jours à vivre, et qu'une maladie incurable terminait son existence

consumée par les remords. Félix lui-même écrivait à son fils :

« Viens, cher Flores, oublie, ainsi que Blanchefleur, toutes mes injustices, et tous les deux daignez fermer les yeux à votre père repentant ! »

Mais avant de pouvoir préparer son départ, Flores reçut la nouvelle de la fin du roi de Murcie, son père.

Le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie était prêt à le reconnaître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, bornant son ambition au trône impérial d'occident, renonça à ceux d'Espagne, et les offrit à Sélim, son confident et son ami, comme une juste marque de sa munificence.

La mère de Flores, fière de son titre, puisque toutes ses affections désormais étaient réunies dans le bonheur des deux époux, se mit en marche pour rejoindre en Italie ses enfants.

L'empereur Flores lui fit une réception grandiose, ayant à ses côtés Blanchefleur l'impératrice.

La jeune Colonna choisit pour époux l'élégant et brave Scipion, chef du royaume de Toscane, et ils furent ainsi que les autres héros de cette histoire, pendant de longs et heureux jours, fidèles à leurs serments et à leurs amours.

— 1534 —

FIN DE L'HISTOIRE DE FLORES ET DE BLANCHEFLEUR.

# WITIKIND

OU

# LA CHANSON DES SAXONS

I



près le désastre de Roncevaux dans lequel Charlemagne, outre les vingt mille hommes qui composaient son arrière-garde, avait perdu la fleur de ses chevaliers, son neveu Roland et Olivier son compagnon, ne put pas se reposer longtemps; à cet immense revers d'autres revers s'ajoutèrent entrecoupés de quelques triomphes.

Ses ennemis du nord et ses ennemis du midi s'étaient remués et avaient voulu profiter du désarroi résultant de la perte de ses plus vaillants chevaliers.

Witikind, roi des Saxons, fut un de ceux-là. Après avoir fait un traité avec le roi de Danemark, il rassembla une armée, s'approcha du Rhin, assiégea et prit Cologne.

A cette époque le duc Milon gouvernait l'Allemagne au nom de Charles; il fut tué un des premiers les armes à la main; sa femme, ses deux fils, Amaury et Hugon, furent faits prisonniers ainsi que sa fille, laquelle avait nom Hélissan et était la fiancée de Bérard de Montdidier.

Aussitôt la nouvelle de cette invasion de l'Allemagne par les Saxons, Charlemagne quitta les Pyrénées, revint précipitamment en France et s'empressa de réunir l'argent et les hommes nécessaires pour courir sus à Witikind et à ses païens.

Ce ne fut pas sans peine qu'il put obtenir ce qui lui était nécessaire. La taxe de quatre deniers qu'il avait voulu prélever sur chacun de ses vassaux avait fait murmurer le plus grand nombre. Il avait éprouvé la même difficulté au sujet des gens d'armes qu'ils étaient tenus de lui fournir pour la guerre.

Les habitants du Hurepoix surtout furent mécontents et se montrèrent à cette occasion les plus récalcitrants, à ce point qu'ils ne se rendirent à l'armée que lorsque la campagne était déjà fort avancée.

Cependant malgré ces mécontentements, ces mauvaises volontés, ces discussions, ces refus, l'empereur parvint à réduire les prétentions de ses vassaux et à rassembler sa formidable armée, qui prit bientôt position sur la rive gauche du Rhin, en face de l'armée de Witikind, l'un des six rois de la Saxe.

L'endroit choisi pour l'établissement de son camp par le chef des saxons, était situé entre le Rhin et la ville de Trémoigne; et là les différents princes venus de tous les pays et parlant divers langages, déployaient, en attendant le combat, un luxe d'armes et de chevaux tout-à-fait oriental.

L'armée de Charlemagne n'était pas moins brillante et, à son luxe, elle joignait l'élégance et la fanfaronnade des manières. Il n'était pas de jour où les plus jeunes et les plus beaux chevaliers de cette armée ne vinssent faire caracoler leurs destriers sur les rives du fleuve, au grand courroux des chevaliers saxons, et à la grande joie des dames saxonnes

II



itikind, parmi les tentes de l'armée saxonne, en avait fait dresser une pour sa femme Sébile, belle entre toutes les belles, laquelle s'occupait beaucoup plus de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin que de ce qui se passait dans le camp de son mari.

Il est vrai qu'elle était poussée à cette préoccupation de tous les instants par la belle Hélissan, dont on lui avait confié la garde depuis qu'elle avait été faite prisonnière à Cologne. Celle-ci, toute préoccupée de son fiancé Bérard de Montdidier, n'avait pas manqué de parler de lui à la reine Sébile, ainsi que des principaux chevaliers de l'armée de Charlemagne, et entre autres du duc Baudoin, neveu du roi et frère

de Roland. Sébile regardait donc l'armée ennemie avec une curiosité très vive.

— Lequel de tous ces chevaliers est le neveu de Charles, dont nous avons tant parlé hier? demanda Sébile. Tu m'en as fait de telles louanges, que je désire vivement le connaître.

— Madame, répondit Hélissan, je ne saurais vous le cacher, je connais très bien son écu et son cheval; et s'il vous occupe, vous ne devez pas vous en vouloir, car vous ne pourriez vous attacher à un plus haut amour.

Sébile la regarda et se mit à rire de bon cœur.

Pour Witikind, loin d'être aussi enchanté que sa femme à la vue des Francs; il éprouvait une sourde colère. L'un de ses acolytes, Elcorfaux, s'en aperçut et l'engagea à se mettre sur ses gardes. On assembla un conseil, et Witikind consulta ses généraux.

— Sire, par Mahomet, dit Anfarz le Danois, ce serait folie de combattre à force ouverte les Français. Leur armée est nombreuse, ses besoins seront grands, laissons-la épuiser ses ressources. Après l'été viendra le froid. On les trouvera morts dans les champs; et quelque riche que puisse être Charlemagne, il ne tiendra pas ainsi dix mois sur le bord du Rhin.

Ce conseil parut bon. Witikind devint pensif, et Adanz d'Alénie prit la parole pour s'opposer à la temporisation et proposer au contraire de passer tout-à-coup le Rhin et de combattre.

La belle Sébile était présente au conseil :

— Sire, dit-elle à son époux, je crois pouvoir vous donner un meilleur avis. Si vous voulez tendre des embûches et surprendre les Français, vous pourriez faire élever mon pavillon près de la rive du Rhin, et j'y conduirais autant de mes compagnes que vous le jugeriez à propos. Regards de belles dames font entreprendre bien des folies! or, quand les Français vous verront vous éloigner, il leur arrivera souvent de descendre à notre bord, pour nous faire la cour. Alors vous reviendrez à toute bride, et les marchés qu'ils viendraient faire pourraient leur coûter cher.

Witikind trouve ce stratagème excellent; et sa femme, toute joyeuse, fait aussitôt dresser son pavillon avec sept tentes autour, qu'elle garnit des plus belles femmes et filles nobles de sa cour, sans oublier sa chère et fidèle Hélissan.

— Mesdames, dit alors la reine, dès que ce petit camp féminin est posé, nous voilà bien placées maintenant pour voir les Français; si quelqu'un d'eux s'approche, que celle qui a un ami ne le trompe pas, mais qu'au contraire elle l'introduise souvent dans sa tente pour causer et faire la cour. Que vaut la beauté des femmes si elles ne l'emploient pas quand elles sont jeunes?

— Madame, dit la belle Marsebile à la reine, c'est bien vous qui êtes la maîtresse, vous qui nous enseignez si bien.

Charlemagne, dès qu'il sait et a vu que la reine et ses dames peuvent et désirent voir ses guerriers, ordonne à ceux-ci de se mettre sous les armes, de se couvrir de ce qu'ils ont de plus éclatant et de plus précieux, pour faire une cavalcade, en portant des faucons et des éperviers sur le poing. Quinze mille cavaliers se mettent donc en marche pour suivre le courant du fleuve, et Baudoin chevauche le dernier, caracolant sur son cheval et faisant aller au vent son gonfalon de soie.

Alors la reine Sébile, Hélissan de Cologne, et Marsebile au regard fier, s'avancent sur la grève opposée pour voir défiler l'armée française. Plus elles regardent, plus elles prennent de plaisir.

— Madame, dit Hélissan à Sébile, voyez-vous ce beau chevalier?

— Je vous puis assurer que je n'en ai jamais vu de plus beau; qui est-il? Hélissan, vous devez le savoir?

— Je ne saurais vous le céler, dit la demoiselle, c'est le neveu de Charlemagne, le fils de la sœur germaine du roi. Ses frères d'armes furent Roland et Olivier; il n'y a pas de meilleur chevalier que lui en France.

— Hélas! dit la reine, quel souhait ne puis-je faire en ce moment! l'eau est si basse qu'on peut voir le gravier; il pourrait s'approcher et venir nous parler.

## III

Quoique Baudoin portât avec grâce son écu et son enseigne, et bien qu'il eût aperçu le camp des dames, il ignorait encore que la reine l'aimât. Pour Sébile, elle le regardait avec tant d'amour, qu'au fond de son cœur elle maudissait son seigneur Mahomet et reniait déjà sa foi. Enfin elle s'adressa à sa confidente Hélissan :

— Belle, lui dit-elle, vous que j'aime tant, faites signe au neveu de Charles, afin qu'il entreprenne avant tout autre, et pour l'amour de moi, de traverser le Rhin; il n'aura aucune raison de se plaindre à vous de ce qu'il aura fait pour moi.

— Alors Hélissan s'écrie à haute voix :

— Baudoin, neveu de Charles, ne craignez aucune embûche; la reine Sébile vous engage de passer le Rhin le premier; elle sera à vous, à perte et à gain!

— Madame, répondit Baudoin, la voie n'est pas facile; je ne puis trouver un épieu assez long qui touche jusqu'au fond, et personne n'y passera sans qu'il se mouille jusqu'au fond.

Sans être arrêté par l'idée du danger, Baudoin passe le Rhin avec son cheval, et les dames viennent à sa rencontre. Sébile l'accueille la première et lui fait, ainsi qu'à elle-même, le plus étrange des compliments :

— Jamais, lui dit-elle, vous n'avez péché pour une si noble Vaudoise.

Cependant Baudoin, tout mouillé, s'avance sur le

gazon. La reine, qui ne le quitte plus, s'empresse de lui dire qu'elle lui doit une grande récompense.

— Mais madame, répond Baudoin, il n'y a pas encore de quoi; je ferai désormais tout ce que je pourrai pour vous servir, et vous pouvez compter sur mon âme et mon corps.

— Certes, je ne dois pas vous refuser, reprit la reine, mais je suis vraiment peinée de vous voir ainsi couvert de vos armes.

— Madame, dit Baudoin, les gens de votre loi sont si près de nous qu'il pourrait m'en arriver malheur. Toutefois il me plaît bien de faire quelque imprudence à cause de vous.

Ce disant, il se désarme. Lors la reine et Baudoin commencèrent à deviser d'amour avec autant de confiance que s'ils eussent été fiancés de même patrie. Leur conversation les entraîna un peu au-delà des limites de la prudence, car Baudoin ne la laissait point s'interrompre. Tout-à-coup la fidèle Hélissan entre dans le réduit des amants, en prévenant Baudoin du retour des Saxons.

— C'est Adanz d'Aléñie, dit-elle, qui s'approche monté sur un cheval blanc.

Baudoin se lève, reprend ses armes que la reine lui aide à rajuster. Il tue Adanz dont il donne le coursier à Sébile, puis après avoir abattu plusieurs des soldats qui venaient pour venger la mort de leur maître, Baudoin se jette à la nage avec son cheval, traverse le Rhin, et arrive gai et dispos à l'autre bord.

En apprenant cette équipée, Charlemagne, tout en louant son neveu de sa hardiesse et de son courage, lui signifia cependant qu'il ne voulait plus que ni lui ni d'autres de son armée passassent ainsi le Rhin, sous quelque prétexte que ce fût. Baudoin se propose bien de ne pas obéir à son oncle, et de son côté Charles ne se sent pas de joie de ce que son neveu a tué plusieurs Saxons, et obtenu les bonnes grâces de la reine Sébile.

## IV



Quelques jours après, Charlemagne arma chevalier le jeune Bérard de Montdidier, qui n'eut pas plutôt reçu cet honneur qu'il s'élança à cheval dans le Rhin, pour aller se mesurer avec les Saxons.

Inquiet de son sort, Charlemagne et tous les barons, y compris son neveu Baudoin, s'arment, montent à cheval et traversent aussi le fleuve à la nage, au nombre de mille. Tous les chefs de l'armée saxonne étaient sous leurs tentes avec leurs femmes, mais armés.

Witikind, attentif à ce qui se passe, monte à cheval et s'élance sur Bérard. Les deux chevaliers brisent leurs lances en s'atteignant, et les soldats saxons se préparent à faire un mauvais parti au jeune et brave chevalier.

Mais les Français, qui ont passé le Rhin, arrivent pour le secourir. Dans le combat qui s'engage, Bérard fait des prodiges de valeur, et Witikind reçoit une blessure de la main de Charlemagne.

Malgré ces exploits brillants, les opérations de la guerre n'avancent pas; et les chefs des Français, des Frisons, des Flamands, des Bretons et des nations diverses qui composent l'armée, portent à ce sujet des plaintes à Charlemagne.

On lui expose le défaut de vivres, les maladies et toutes les privations que l'on supporte en vain depuis trois ans.

— Pourquoi, demande-t-on au roi, les Hurepoix, les Manceaux, les Normands, les Blésois, etc., ne fournissent-ils ni hommes, ni argent pour cette guerre? Qu'ils viennent nous aider, et nous combattrons les Saxons!

Le roi envoya des messagers en France pour solliciter les différentes provinces qui viennent d'être nommées; et il en reçut des réponses favorables, ce qui ranima le courage des chefs et rendit la joie à toute l'armée.

Mais cette joie est troublée tout-à-coup par un avis secret que reçoit Charlemagne. On introduisit près de lui un enfant, que la reine Sébile avait nourri sept ou huit ans.

— Empereur de Rome, dit l'envoyé secret, la reine, dont le cœur n'est pas indifférent, vous fait savoir par moi que, si vous ne voulez pas tous périr, vous devez veiller sur les bords du Rhin, cette nuit. Car hier soir, pendant que les Saxons faisaient la conversation avec les dames, il a été dit et arrêté qu'ils passeront le Rhin, après minuit, pour vous surprendre pendant le sommeil. Mais les dames ne veulent pas que ce projet réussisse.

Une lettre de Sébile confirmait ce que disait l'envoyé; en sorte que l'on pensa à se mettre sur ses gardes. On fit mettre sur pied neuf mille hommes pour veiller près du Rhin, et on en plaça vingt mille en réserve, afin de se défendre vigoureusement en cas d'attaque.

Lorsque Charles se fut entendu avec le duc Naymes de Bavière, au sujet de ces préparatifs, il appela son neveu Baudoin:

— Beau neveu, lui dit-il, je veux te faire plaisir; tu iras cette nuit faire le guet vers la tente de Sébile, et tu commanderas vingt mille chevaliers. Je sais que c'est le poste qui t'est le plus cher.

— Ah! sire, dit Baudoin, je n'ai garde de refuser.

— Et vous, Bérard de Montdidier, continue l'empereur, je vous charge de veiller avec vingt mille Ardennois au gué du Moustier; c'est le lieu où les Saxons ont coutume de passer.

— Sire, répond Bérard, avec l'aide de Dieu, il n'y passera pas un Saxon, qu'il ne le paie cher.

Le soir, après souper, chacun s'apprêta à occuper sa place, et Charlemagne, accompagné de Naymes, visita les postes, parcourut les rangs, encouragea les troupes, et recommanda le plus rigoureux silence.

Pendant la nuit, Charlemagne eût une conversation avec un Saxon, auquel il parla comme s'il n'eût été qu'un simple combattant; et le rusé empereur

trouva moyen de lui faire entendre que, loin d'être dans la détresse, comme on le disait parmi les Saxons, Charlemagne et son armée avaient au contraire abondance de tout, et qu'enfin il lui arrivait de nombreux renforts de France, et en particulier les hommes du Hurepoix que l'on attendait cette nuit même.

Les Saxons, conduits par Witikind, passèrent en effet le Rhin au gué du Moustier; mais ils furent reçus par Bérard et sa troupe qui en culbuta et fit noyer cinq cents. Toutefois les deux chevaliers ennemis se rencontrèrent, et le roi saxon fit une blessure au jeune Bérard de Montdidier.

Cependant Witikind est forcé de se jeter à la nage ainsi que ses gens pour échapper aux Français.

Bérard revint avec vingt beaux chevaux d'Orcanie qu'il avait pris à la suite du combat. Sur une louange que Charlemagne lui adressa au sujet de cette prise, Baudoin qui l'entendait et qui était contrarié de n'avoir pas eu l'occasion d'exercer son courage et de faire un si riche butin, dit en parlant de ces chevaux :

— Oh! je ne les envie pas; les Saxons d'ailleurs en ont encore de plus beaux dans leurs écuries, et qui n'a pas gagné aujourd'hui gagnera demain!

En effet, Baudoin appelle ses écuyers Pincenet et Hélye qui lui apportent ses armes brillantes. Il les revêt, monte son coursier, s'élance dans le Rhin, et vient aborder non loin du pavillon de la reine Sébile.

Tout le monde dans le camp saxon était dans l'abattement. Pensif et le menton appuyé sur sa main, Witikind était sombre, et depuis ce fatal passage nocturne du Rhin, plus d'une demoiselle saxonne pleurait son ami.

Quant à Sébile, tout en faisant triste figure, au fond du cœur elle était pleine de joie. Mais à peine Witikind a-t-il aperçu Baudoin, qu'il appelle son neveu Baudamas.

— Baudamas, lui dit-il, courez sur ce Français qui vient chercher la mort, et tranchez-lui la tête!

Le neveu s'élance en effet sur Baudoin. Un combat furieux s'engage alors entre eux sous les yeux du roi et de la reine; mais Baudamas est blessé, terrassé. Il tombe mort, et le vainqueur passe la bride du cheval à son bras.

Alors Witikind reste muet et honteux, tandis que Sébile feint de soupirer et de se plaindre.

Cependant, en présence de la reine et d'Hélissan, Baudoin repassa le Rhin avec ses deux chevaux, et vint retrouver Charlemagne.

Dans sa joie de revoir son neveu, le roi lui fit, en souriant, ce reproche :

— Vous êtes trop amoureux de passer le Rhin, lui dit-il.

— Ah! Sire, répondit le chevalier, tout mon trésor est de l'autre côté; et ce qui paraît si désagréable à tant d'autres, fait mon plaisir et mon bonheur.

## V



Chacun admira la beauté du cheval qu'il venait de conquérir. Mais, de l'autre côté du Rhin, Sébile et Hélissan s'entretenaient de Baudoin et de Bérard, en vantant leurs prouesses. Elles n'étaient occupées que d'eux.

— Le fils du duc Thierry de Montdidier doit aimer la fille du duc Milon, dit Sébile à Hélissan; et l'amour que vous vous portez est tout naturel. De même Baudoin et moi sommes à peu près dans le même cas. Les deux chevaliers sont compagnons, nous sommes compagnes, et l'une à l'autre nous nous disons l'objet de nos désirs et ce qui ferait notre bonheur.

— Ah! dit Hélissan, Bérard est de trop haut rang, et mon nom a été rabaissé par la mort de mon père, lorsque je fus emmenée captive de Cologne. Mais vous m'avez rendu ma prison si douce, madame, que je vous en saurai gré le reste de ma vie.

— Laissez ce discours, Hélissan. J'ai mon idée. Bientôt vont arriver les Hurepoix, les Angevins et les Bretons, pour secourir Charlemagne. Les Saxons ne pourront résister à leur nombre et ils seront vaincus. Charles se rendra maître de la Saxe et en fera un royaume; puis il donnera Cologne à Bérard et à vous, et me mènera en France, à Reims ou à Laon, où, après avoir abandonné Mahomet, je recevrai le baptême.

— Madame, dit Hélissan, dans vos distributions, vous retenez pour vous la plus riche part.

Enfin les Hurepoix, les Angevins et les Bretons arrivèrent, et contribuèrent à faire gagner à Charlemagne une victoire importante sur les Saxons; victoire à la suite de laquelle on décida de jeter un pont sur le Rhin, afin de commander le pays ennemi.

En attendant que le pont fût construit, les jeunes chevaliers voulurent toujours traverser le Rhin à leur manière.

Sans rien dire au roi, Bérard de Montdidier, monté sur son beau cheval, se lança dans le fleuve et y fut porté par son coursier, qui semblait connaître l'eau mieux qu'une anguille. Il toucha à l'autre bord, et Hélissan, plus blanche qu'une fleur de lis, et qui ne le cédait en beauté qu'à Sébile, vint au devant de son amant. Le chevalier lui donna un baiser, ce qui fit dire à la reine :

— Bérard de Montdidier, vous savez prendre pays par devant l'Évangile.

Alors Hélissan prit Bérard par la main. Ils allèrent s'asseoir sur l'herbe et parmi les joncs, où ils se donnèrent des témoignages de leur tendresse. Ce spectacle réjouit la reine, qui, en plaisantant, dit :

— Mais, croyez-vous, Bérard, qu'il me paraisse convenable que vous embrassiez ainsi cette demoiselle?

— Madame, répondit le chevalier, j'y ai quelque droit. Si ma mémoire est bonne, mon père avait coutume de me dire que l'empereur Charlemagne me l'avait promise; Hélissan le sait bien : si elle veut, elle peut le dire; et elle a le cœur trop bien placé pour se faire tort en le niant.

Sébile, curieuse de savoir la vérité, pressa Hélissan qui avoua en effet qu'elle se souvenait de cette promesse.

Témoin du bonheur des deux amants, la reine Sébile fit de vains efforts pour chasser de son esprit le souvenir de son cher Baudoin, et quelque peu de jalousie se glissa dans son cœur. Sous prétexte de s'intéresser à la sûreté de Montdidier, elle l'engagea à se retirer, dans la crainte que les Saxons ne le surprissent, et comme témoignage de la bonne idée qu'elle avait de sa hardiesse et de sa valeur, elle lui fit présent d'un épervier excellent chasseur, qui lui avait été donné la veille, par la femme du roi Aufarz de Danemark.

Bérard reçut ce présent, donna un baiser à son amie, monta à cheval, et partit. Mais, à quelque distance du pavillon de la reine, il se vit barrer le chemin tout-à-coup par le roi de Danemark à la tête de quinze cents Saxons.

A la vue de l'épervier possédé par le chevalier français, le Danois, entrant en fureur, jure par son oiseau qu'il le reprendra, et que celui qui le porte va mourir. Bérard, commençant par donner la liberté à l'animal qui va se percher sur un arbre, après un combat acharné, donne la mort au roi Aufarz, malgré les quinze cents hommes qui se mettent à pleurer leur chef.

Le chevalier français, monté sur son cheval, tenant par la bride celui du vaincu et après avoir rattrappé l'épervier, s'élance dans le Rhin pour rentrer au camp.

Mais, pendant la durée du combat, les deux dames sorties de leur pavillon, avaient été témoins de tout ce qui s'était passé, de l'oiseau mis en liberté, de la mort du roi de Danemark et de la retraite glorieuse de Bérard.

De loin Hélissan fait des signes à son amant pour lui exprimer sa joie et son admiration, et la tendre Sébile, de son côté, recommande au chevalier vainqueur de ne pas oublier de dire à Baudoin de venir la voir.

Bien mouillé, sans écuyer, tenant sur son poing l'épervier revenu à lui, et ayant deux chevaux à conduire, Bérard atteignit enfin l'autre rive. Les principaux barons français, et Charlemagne lui-même, s'empressèrent de venir à sa rencontre et ils écoutèrent avec curiosité et plaisir le succès d'une aventure que le héros était loin de raconter avec modestie. Dans la vivacité de sa joie orgueilleuse, il alla jusqu'à offrir à Baudoin le cheval qu'il avait pris à Aufarz; mais l'amant de Sébile, tout en conservant de la mesure, reprocha assez vivement à Bérard de faire un peu trop de bruit de sa chevalerie, et l'engagea à attendre qu'il vînt aux autres l'idée d'en faire l'éloge. Une légère altercation s'éleva entre les deux jeunes rivaux de gloire, mais Charlemagne leur imposa silence.

Bérard, après avoir été mettre ordre à sa toilette, alla porter son épervier à Charlemagne qui avait témoigné le désir de l'avoir.

— Bérard, dit le roi en acceptant ce don, je vous aime et prise singulièrement; mais j'ai un mot à vous dire qu'il vous faut écouter sérieusement : je vous défends, ainsi qu'à mon neveu Baudoin et à tous les autres Français, de passer le Rhin de nouveau.

Baudoin était présent; il ne dit pas un mot et alla dans sa tente pour se mettre au lit, sans faire part à qui que ce fût du projet qu'il méditait. Mais, à l'aube du jour, il s'arma, monta son espagnol, et, armé de son écu et de sa lance, il se jeta à la nage dans le Rhin.

Plein d'audace et animé par sa colère et son amour, il se soumit à mille précautions indispensables pour éviter les nombreuses vedettes que le jaloux Witikind avait fait placer aux environs de la tente de la reine, et où il se tenait lui-même pour saisir l'occasion de se défaire de Baudoin et de Bérard.

## VI

Witikind et son écuyer étaient donc aux aguets, lorsque, à la pointe du jour, le roi envoya en reconnaissance un Saxon de ses parents, nommé Caanin, chevalier d'une bravoure éprouvée. Caanin rencontra en effet Baudoin qui le tua, lui ôta ses armes dont il se revêtit, monta le cheval du mort, abandonna le sien, et circula alors en sûreté entre tous les postes et les sentinelles que Witikind avait placés.

Il poussa la témérité jusqu'à passer devant le roi saxon, qui, trompé par son costume, et le prenant pour un des nombreux chevaliers à son service, fit l'éloge de Baudoin, qui s'avança sans mot dire et s'achemina vers la tente de la reine.

Sébile, les pieds nus, en chemise, et couverte seulement de son hoqueton, regardait lever le soleil à l'entrée de son pavillon, lorsqu'elle aperçut le chevalier que son blason et ses armes lui firent prendre pour un Saxon. Elle le salua à la façon des mahométans; mais Baudoin, sans dire ni oui ni non, descendit de son cheval, l'attacha à un poteau, et délaça son heaume.

A peine la reine eut-elle reconnu le chevalier que, hors d'elle-même et tout éperdue, elle se jeta à son col, et les deux amants s'embrassèrent sans penser même aux dangers qu'ils couraient.

On entra dans la tente, et la fidèle, la complaisante Hélissan faisait le guet, tandis que les deux amants se disaient des douceurs. Mais, tout-à-coup, la demoiselle de Cologne vint les avertir que Witikind, lui treizième, s'avançait pour les surprendre. Baudoin, sans s'émouvoir, fit ses adieux, relaça son heaume, prit son écu et sa lance, monta à cheval et se posta à l'entrée de la tente.

Witikind arriva alors avec ses chevaliers; mais trompé de nouveau par le blason de Caanin :

— Beau neveu, dit-il à Baudoin, ta valeur me fait

envie, et parmi les chevaliers de ton âge, je n'en connais pas de plus brave que toi. Fils de ma sœur Aiglante, je te donne cinq cités royales, pour augmenter tes revenus.

— Sire Witikind, répond le Français, je ne sais point mentir; celui pour qui tu montres tant de bon vouloir a tué Caanin, le fils de ta sœur, et tu n'as que quelques pas à faire pour trouver son corps étendu et sanglant.

A ces mots, le cerveau de Witikind s'enflamma, sa raison se perdit, il lâcha la bride à son cheval tout en le piquant de l'éperon, et s'élança avec ses Saxons qui le suivirent.

Mais, toujours calme et sans crainte, Baudoin se retourne pour leur faire face, et, à force de porter des coups sur ceux qui s'opposent à son passage, il se fraye un chemin vers le Rhin. Pendant le combat, Sébile ne quitta pas son amant des yeux, et, au fond de son cœur, elle priait le Seigneur par qui il grêle et vente (Dieu), que, victorieux, son amant pût repasser le fleuve.

Cependant un grand nombre de Saxons se noyèrent en voulant l'y poursuivre, et peu s'en fallut que Witikind n'éprouvât le même sort que ses soldats, en s'avançant dans l'eau pour lancer des traits plus sûrs à son heureux rival.

Le soleil s'était levé, et, de l'autre côté du Rhin, les chapelains de Charlemagne lui chantèrent la messe. Au sortir du service, l'empereur, s'étonnant de ne pas voir son neveu Baudoin :

— Sire, lui dit le duc de Naymes qui faisait les fonctions de *major de l'armée*, hier soir, Baudoin a pris de l'humeur à l'occasion de ce que lui a dit Bérard, et il est parti sans prendre congé de personne.

On fit venir Pincenet, l'écuyer de Baudoin, qui dit qu'en effet son maître était parti en armes, et que, depuis, il n'en avait pas eu de nouvelles. On craignit alors que le chevalier n'eût été tué par les Saxons.

Charlemagne exprima même, à ce sujet, une inquiétude qui devint plus vive encore, lorsque l'on vit arriver seul Vairon, le cheval de Baudoin, qu'il avait abandonné à lui-même pour monter sur celui du Saxon Caanin.

On ne doutait plus de la mort du chevalier; Charlemagne le pleurait déjà, tous les Français coururent aux armes pour aller à sa recherche ou le venger, et Bérard fut des premiers à s'élancer vers le fleuve. Tout-à-coup il aperçut Baudoin revêtu de l'habit saxon. Ne doutant pas que ce ne fût un ennemi :

— Seigneur saint Denis! s'écria-t-il, aidez-moi, et que la mort de Baudoin soit vengée par celle de ce premier Sarrasin qui se présente à moi.

La colère que Baudoin avait ressentie la veille n'était point encore apaisée; aussi, en entendant la voix de Bérard, fut-il désagréablement ému, et tout aussitôt les deux chevaliers, entraînés par l'inattendu de leur rencontre, fondent avec impétuosité l'un contre l'autre.

Tous deux vident les arçons. Mais à peine se sont-ils remis en pied, qu'ils tirent leurs épées et combattent de nouveau. Baudoin était le plus maltraité, et, moins prompt à parer, il reçoit un coup sur son heaume qui le lui fait voler loin de la tête.

Aussitôt que Bérard l'a reconnu, se retirant en arrière de quelques pas :

— Hé quoi! Baudoin, lui dit-il, avez-vous renié votre foi? Hier, vous étiez des nôtres, et aujourd'hui vous nous combattez!

Au moment où cette reconnaissance se faisait, Charlemagne et ses barons arrivèrent, et l'empereur se jeta au col de son cher neveu qu'il croyait avoir perdu.

Aux inquiétudes succéda la joie la plus vive; Baudoin reçut les félicitations et les embrassements de tous les barons et seigneurs. Mais à peine Charlemagne eut-il exprimé sa tendresse d'oncle, qu'il reprit le rôle grave de chef d'armée :

— Baudoin, dit-il, tous ont observé mes ordres, vous seul les avez transgressés; je juge par là du peu de cas que vous faites de moi.

— Sire, dit le duc Naymes en s'adressant au roi, Baudoin est jeune et impatient de montrer ce dont il est capable. Veuillez lui pardonner, et consentez à ce qu'il vous raconte comment il a pris ce beau destrier.

En effet, Baudoin, après avoir remercié le duc Naymes de la générosité avec laquelle il l'avait tiré d'embarras, raconta son aventure à l'empereur.

Depuis ce moment, il n'y eut plus de Français, si osé qu'il fût, qui se hasardât à passer le Rhin. Cet ordre fut dur au cœur de la tendre Sébile qui trouvait le temps long, et exprima plus d'une fois la crainte d'avoir été oubliée par Baudoin. Mais la belle Hélissan, plus avisée ou mieux instruite, rassurait la reine saxonne.

## VII



Le roi conserve une certaine humeur de ces dissentiments tant que Baudoin n'aura pas de nouveau franchi les bords du Rhin, et ne se sera pas montré aux Saxons.

— Baudoin, dit le roi à son neveu en le prenant à part, ce fut grande folie à vous de vouloir passer le fleuve. Par le corps de saint Denis qui me protége, je commencerai par le passer moi-même, et vous le passerez après moi; si les Saxons viennent vous assaillir, vous vous défendrez contre eux, mais comme il convient que cela se fasse, à l'égard des sept rois couronnés auxquels je fais la guerre. Vous êtes jeune, fort; moi, je suis affaibli par l'âge, et si je me tiens bien, vous devez vous tenir encore mieux. Je n'ai pas mes amours au delà du Rhin; vous, vous les avez. Je puis vous donner cent hommes armés, avec lesquels vous en ferez plus que vous ne pouvez croire. Bien que Witikind fasse la garde autour de la reine, vous trouverez bien moyen de jouter devant elle. Vous

êtes brave, fort, bon chevalier; la femme que vous aimez est à l'autre bord, allez, vous ne pouvez manquer d'imprimer la terreur parmi les Saxons.

— En vérité, répond Baudouin, vous présentez la chose sous son beau côté; si je vous ai irrité, il est certain que vous voulez en tirer vengeance. Je traverserai le Rhin puisque vous le commandez, et ce ne sera pas la première fois que je serai environné de périls et d'embûches. Plaise à Dieu que j'en puisse revenir! Si les Saxons me tuent, il ne vous en reviendra pas grand'chose; et, selon toute apparence, vous aurez même à vous en repentir; car tels qui vous aidaient, moi vivant, s'éloigneront de vous, après ma mort, et iront chercher l'honneur dans des royaumes étrangers. Que si je reviens, jamais je n'aurai vos bonnes grâces.

— Baudoin, dit le roi, vous ferez de votre mieux, je me suis trouvé dans de semblables difficultés, et Dieu aidant, je les ai surmontées.

— Sire, reprit Baudoin en partant pour aller à sa tente, vous vous moquez de moi.

Persuadé que son oncle veut l'exposer à une mort certaine, Baudoin, dans sa colère, le traita de lâche, et fut s'armer. A peine monté à cheval, il se jeta à la nage dans le fleuve et aborda à l'autre rive.

Les Saxons, de leur côté, surveillaient leurs ennemis. Un espion déguisé sous des habits français, était parvenu jusque dans la tente de Charlemagne, où il avait pris connaissance de l'état de l'armée française et du nombre des chevaliers que leur valeur rendait le plus redoutables.

Il rapporta ce qu'il avait vu et avertit Witikind des combats particuliers qui avaient eu lieu, ainsi que des pertes importantes que les Saxons avaient déjà faites; enfin il apprit au roi qu'à la suite d'une petite altercation qui avait eu lieu entre Baudoin et Charlemagne, ce dernier avait chargé son neveu de passer le fleuve, d'entrer dans le pavillon de la reine, de manière à ce que sa visite fût connue de tout le monde, et que là, après avoir témoigné sa tendresse à Sébile, il s'y prît de manière à obtenir d'elle, en don, l'anneau qu'elle portait au doigt; ajoutant que si Baudoin ne remplissait pas cette condition, il ne lui rendrait jamais son amitié ni sa faveur.

A ces mots, Witikind reste confondu, et baisse la tête, tandis que les Saxons qui l'entourent s'écrient :

— Mais Charles est donc un homme de fer et d'acier, il n'aime donc pas son neveu, qu'il le soumet à une pareille épreuve? Beaudoin ne pourra pas passer sans être vu, et nous allons le mettre en pièces, avec nos épées!

— C'est en effet ce qui va arriver, dit l'espion, n'en dites pas davantage, car le voilà qui chevauche à toute bride.

Witikind devint furieux de jalousie et fait mettre tout son monde sur pied.

Cependant Baudoin, à la vue des pavillons des dames et surtout de celui de *son amie*, méprise tout danger et se promet de donner haute preuve de courage et de chevalerie.

Dans le trouble où sont jetés tout à coup les braves de l'armée saxonne, Witikind est abordé par le roi de Perse, Justamont, qui lui fait observer que ce serait donner preuve de grande pauvreté de cœur, si toute une armée se mettait ainsi en émoi, pour un seul homme; qu'il lui demande le don de se présenter seul, pour combattre le chevalier français, ajoutant dans sa naïveté mahométane, que si avant l'heure des Complies, il ne force pas Baudoin de se soumettre au roi de Saxe, il s'engage à renoncer à tous ses Etats. En disant ces mots, Justamont s'avance vers Witikind, qui reçoit son gant plié, et octroie la bataille.

Le roi de Perse se dirigea aussitôt vers la tente de la reine, de l'intérieur de laquelle Sébile était sortie avec Hélissan pour se distraire. A la vue de Justamont, elle lui demande où il va.

— Pour ne vous point mentir, répond le Persien, je vais à la recherche d'un pauvre soldat, qui a traversé le Rhin dans l'intention de ravir des chevaux; un vrai drôle qui s'avise, à ce que l'on prétend, de s'approcher des dames. On le nomme Baudoin. Mais par mon Dieu Mahomet, si vous voulez me donner un baiser de fin amour, je lui ferai sentir ce que vaut mon épée fourbie d'acier.

— Volontiers, dit la reine, mais ce sera au retour. Prenez garde, cependant; et s'il est aussi pauvre en effet que vous le dites, vous devriez lui laisser faire quelque gain. Il n'a peut-être pas d'autre métier pour vivre. Quant au goût qu'il a d'aimer en haut lieu, c'est une raison pour vous tous, chevaliers, de le priser davantage, puisque pauvre il cherche à s'élever: en tout cas, et quel qu'il puisse être, je ne saurais le mépriser, puisqu'il vient pour se mesurer et combattre avec vous tous.

Je n'ai qu'une prière à vous adresser, Justamont, c'est de ne pas le ménager : prenez-le, mettez-le entre les mains de Witikind qui le fera juger selon les lois des Sarrasins.

Puis elle ajoute entre ses dents :

— Allez le combattre, et vous ne reviendrez pas m'annoncer votre victoire; j'en gagerais cent livres d'or!

Certain d'avoir le baiser de la reine au retour, Justamont pique son cheval et s'avançant près d'une forêt :

— Baudoin, s'écrie-t-il, si tu es dans la sapine, sors, et viens à moi afin que tu apprennes ce que je puis faire. Je sais que tu as le cœur malade d'amour pour Sébile, et je viens t'apporter le remède; la noble Sarrasine m'a chargé de te donner son salut.

Baudoin apparaissant tout-à-coup s'incline respectueusement, et devine bien, par ces mots, qu'avant la fin du jour il aura un baiser de la reine.

Mais les deux chevaliers se disposent au combat, et préalablement se font des menaces au milieu desquelles Justamont ne manque pas de se vanter du baiser qui lui a été promis. Ils se battent, et le roi de Perse est tué.

Cette première expédition faite, Baudoin met pied à terre, attache son cheval Vairon à un arbre, désarme le cadavre de Justamont, se revêt de son armure, prend son gonfalon, monte son cheval, se recommande à Jésus et se met en marche, certain, sous ce déguisement, d'échapper à tous les espions.

## VIII

Un peu après, Baudoin rencontra un gros de Saxons. L'un d'eux, en le voyant, lui saute au col pour l'embrasser en lui demandant :

— Eh bien, d'où venez-vous, Justamont? Dites-moi, comment les choses se sont passées et si vous avez tué Baudoin.

Baudoin savait un peu d'allemand :

— Oui, dit-il, je l'ai vu il y a quelques heures, et l'on peut s'en apercevoir à mon écu qui est tant soit peu percé. S'il eût voulu se rendre, je l'aurais amené à Witikind mon seigneur, mais je ne connais encore personne qui soit en état de le jeter à bas de son cheval. Il s'est vanté à moi qu'il donnerait un baiser aujourd'hui à Sébile, dans sa tente, et qu'il lui prendrait l'anneau qu'elle porte à son doigt; gage qu'il doit livrer à Charlemagne, faute de quoi il ne pourra pas se raccommoder avec son oncle. Chevauchez donc de tous côtés, surveillez-le avec grande attention; pour moi, je ne puis vous aider en ce moment, ma présence est nécessaire ailleurs.

Disant ainsi, il pique son cheval, va droit à la tente de la reine, et se débarrasse ainsi des Saxons qui se mettent à chevaucher aveuglément de côté et d'autre.

Sébile était toujours en dehors de son pavillon. En apercevant Baudoin :

— Justamont, dit-elle, vous voilà de retour? Contez-nous donc vos nouvelles, nous les entendrons avec plaisir. Vous avez trouvé Baudoin? car dans l'état où est votre écu, vous ne sauriez le nier. Si vous l'aviez amené mort, ou même blessé, vous auriez eu le baiser promis; on n'aurait pu vous le refuser.

— Dame, lui dit le neveu de Charles, vous me traitez durement. Sachez qu'il arrive souvent que l'on promet une chose et qu'il en arrive une autre. Néanmoins, je suis heureux et content de ce don.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y en a pas que l'on puisse obtenir plus facilement, au point où je me sens pris d'amour pour toi.

En entendant ce langage, la reine éprouva de la peur et de la pitié, s'imaginant que Baudoin avait reçu une blessure ou était retenu prisonnier. Elle pencha son visage et demeura pensive.

Baudoin n'avait pas sujet d'être fâché de la voir dans cet état; il mit sans tarder pied à terre, ôta son heaume et délaça sa vantaille.

A peine Sébile l'a-t-elle reconnu, qu'elle ne se sent plus la même, et elle reste muette de joie. Baudoin la prend par le doigt, l'emmène dans la tente, et là ils se donnent cent baisers.

— Ah! Beaudoin, dit la reine: vous venez bien, je dois vous aimer beaucoup pour tout ce que vous avez fait à cause de moi.

— Madame, répondit Baudoin, sachez que je n'ai rien de plus cher que votre amour; sachez que je suis exilé d'auprès des Français à cause de vous; le roi Charles, mon oncle, m'a chassé de sa cour, et jamais, dit-il, il ne s'apaisera jusqu'à ce que je lui apporte cet anneau que vous portez au doigt; tant, dit-il, il prend intérêt à la grande amitié qui nous unit, tant il désire en avoir la preuve.

— Eh quoi! dit la reine, le roi ne peut être apaisé que par ce moyen? Ainsi vous n'êtes pas venu seulement ici pour mon amour? Allez, retirez-vous, et garantissez-vous des Saxons; car ils ne vous aiment guère et s'ils pouvaient vous tenir, ils vous écorcheraient. Si vous êtes chassé de France par Charles, allez dans un autre pays; un homme vaillant est toujours sûr d'être bien reçu partout.

A ces mots Baudoin éprouva une colère intérieure. Il poussa des soupirs, tint la tête baissée, et des larmes roulèrent sur sa poitrine, tant il éprouvait de douleur et de honte.

— Dieu! dit-il, voilà donc ce qu'elle est! En fin de compte, la femme est toujours changeante, ce qu'elle promet le matin loyalement, se réduit bientôt à rien, ou elle le destine à d'autres. C'est ce que me fait éprouver aujourd'hui cette Sarrasine sur l'amour de laquelle je comptais.

Avec de la persévérance et de l'empressement, il n'est rien que n'en pût obtenir un valet de cuisine; et pour un misérable anneau qui ne vaut pas une poitevine elle m'éconduit et me plonge dans le désespoir. Ce qu'il y a dans la femme ne vaut pas grand'chose; et c'est perdre son temps que de l'employer à l'enseigner.

Quand elle s'est emparée d'un homme, elle devient un mauvais voisinage pour lui. Certes il vaut mieux mourir, plutôt que celle-ci, ou toute autre, ait mon amour!

Après cette sortie contre le beau sexe, Baudoin revint sur ses démêlés avec son oncle et se promit de faire payer cher aux Saxons tous les ennuis qu'il éprouvait.

Cependant que Baudoin s'affligeait ainsi dans le pavillon de soie, la reine le regardait en souriant, et lui montrait toute sa joie. S'agenouillant devant lui elle passe son bras autour de son col et lui donne *quatorze* baisers de suite, puis elle lui dit :

— Beau doux ami, je voulais vous mettre à l'épreuve. Tels sont les jeux d'amour, pour ceux qui le connaissent. Il ne vit que de querelles vives. C'est une dure chose que la guerre entre les amants, et le rire se prolonge jusqu'à ce que la courroie se rompe. Mais l'amour ne tarde pas à renaître, à moins qu'un cœur félon ne s'écarte de la véritable voie.

— Baudoin, ajouta Sébile, croyez-vous que je sois à un autre qu'à vous? Ah! soyez-en certain, mon cœur vous est acquis, et je n'ai pas la volonté de pouvoir faire autrement. Puisque mon cœur est à vous, il renonce à tout autre; prenez le reste, j'abandonne l'autre proie. »

A ces mots, ils se donnent force baisers et mènent grande joie.

Mais, par malheur, un Saxon qui les espionnait, a vu tout ce qui se passait et va raconter le fait à Witikind qui était là avec cinq cents hommes.

— Sire roi, lui dit l'espion, j'ai laissé Baudoin donnant des baisers à la reine. Il en fait plus à sa volonté que vous n'en feriez vous-même; et il faut que vous sachiez que la reine consent à tout.

La colère et la jalousie de Witikind devinrent plus violentes que jamais à ce récit, et le malheureux roi se prépara à surprendre Baudoin.

Baudoin passait si bien son temps sous le pavillon, qu'il y demeura plus longtemps qu'il n'eût fallu; et sans les attentions de mademoiselle Hélissan de Cologne, toujours à son poste pour protéger les amours de la reine, les choses auraient pu très mal tourner. Mais Baudoin, averti par elle de l'arrivée de Witikind, remit ses armes, monta à cheval et vit bientôt Witikind et ses cavaliers s'approcher.

A la vue du danger auquel il était exposé, le chevalier français ne put retenir le dépit que faisait naître en lui la conduite de Charlemagne qui le mettait à de si rudes épreuves :

— Ah! vieillard Charles, s'écria-t-il avec amertume, que Dieu te perde! Qu'espères-tu gagner si je meurs au milieu des Saxons? Va! tu n'aimas jamais que ceux qui t'ont flatté, ou que tu pouvais faire agir à ta fantaisie.

C'est par ta faute que Roland et Olivier sont morts; je vois bien que ton désir est que j'aille les rejoindre, et c'est une vraie folie que d'employer son courage à ton service. Mais par l'apôtre de Rome, si je puis combattre les Saxons, sauver ma vie et retourner sain et sauf de ce mauvais pas, ni pour aucune prière, ni pour cent livres d'or pur, je ne renoncerais à tirer vengeance de toi.

Plein de ces terribles pensées, Baudoin chevauchait avec les armes et le gonfalon déployé de Justamont, de telle sorte que Witikind, aveuglé par la jalousie et trompé d'ailleurs par le costume persan que portait le chevalier français, prit complétement le change.

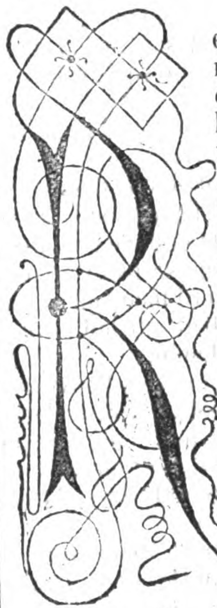
Non loin de là, quelques Saxons rencontrèrent le cadavre du véritable Justamont, avec Vairon, le cheval de Baudoin, attaché à un arbre. Ces soldats s'imaginant trouver de l'or dans les arçons de la selle, voulurent s'en emparer, ce qui effraya Vairon, lequel rompit sa bride, s'enfuit vers le fleuve, qu'il traversa selon l'habitude que lui en avait fait prendre son maître.

Alors les Saxons reportèrent leur attention sur Baudoin dont ils cherchèrent à s'emparer; mais celui-ci s'étant enfoncé dans une vallée, évita les traits qui lui étaient lancés, et près de quitter la rive saxonne, il jeta un dernier regard sur les lieux et la contrée où était celle qu'il aimait.

Toutefois, pendant sa retraite, il fit encore la rencontre de Witikind, et les deux héros se lancèrent chacun une bordée d'injures mêlées à des bravades chevaleresques.

Enfin Baudoin rompit l'écu du roi, en lui portant plusieurs coups, et après lui avoir adressé encore quelques sarcasmes, il alla se jeter à la nage et traversa le Rhin.

## IX



Retiré dans son camp, Witikind resta triste et confus. Pour le chevalier français, arrivé sur l'autre rive, il alla se jeter sous une aubépine et vit bientôt passer Vairon, son cheval, qui, fatigué d'avoir été poursuivi, s'en alla droit au camp français pour se reposer. A peine Pincenet, l'écuyer de Baudoin, l'a-t-il aperçu revenant seul, qu'il s'écrie :

— Ah! mon maître est mort!

Chacun répéta cette nouvelle, tant qu'enfin elle arriva jusqu'au roi, qui, plein de colère, piqua son cheval et s'avança jusqu'à l'aubépinier où reposait Baudoin, qu'il ne reconnut pas à cause des armes païennes dont il était revêtu.

Pour Baudoin, à peine eut-il aperçu son oncle, qu'une joie cruelle se fit sentir au fond de son cœur. Il monta à cheval et se disposa à recevoir Charlemagne qui mourait d'envie de combattre et de frapper.

L'empereur pique des deux et s'élance vers Baudoin.

— Glorieux roi céleste, dit son neveu en l'attendant, je porte la plus mauvaise intention dans mon cœur. Voici venir mon oncle qui, chagrin de ma mort, croit qu'il en va tirer vengeance sur un Saxon; et cependant, tant je suis criminel et félon, je m'apprête à reconnaître ce bon sentiment par une horrible récompense. Non, malgré tous mes efforts, je ne pourrai lui pardonner sa colère et ses querelles, tant que je n'aurai pas frappé son blason.

Glorieux sire, qui as souffert la passion, qui as pardonné à Marie Madeleine et as ressussité Lazare, consens à ce que, dans cette circonstance, Charles ne soit pas humilié, et que je ne m'avilisse pas trop.

Disant ces mots, il met la main sur l'arçon et monte sur le cheval saxon encore tout mouillé, puis il s'élance dans le pré, comme un émerillon.

Impatient de se mesurer avec son oncle, Baudoin ne pouvait sentir son orgueil désenflé qu'après avoir fait éprouver son pouvoir et sa force à Charlemagne. Le combat s'engagea, les armures furent endommagées de part et d'autre, et Baudoin alla jusqu'à être prêt de désarçonner Charlemagne. Mais le neveu s'écria alors :

— Oncle! est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Sachez que vous avez retrouvé votre neveu Baudoin. Mais si vous vous êtes moqué de moi, je me suis vengé. Je suis enchanté que nous nous soyons mesurés, maintenant me voilà purgé de toute la mauvaise humeur que je conservais.

Sachez que j'ai donné plus d'un baiser à la reine Sébile, que je suis possesseur de son anneau, que j'ai jeté Witikind à bas de son cheval devant

ses vassaux, et qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je ne vous fisse vider les arçons.

Ayant ainsi parlé, Baudoin met pied à terre, délace son heaume, découvre son visage, embrasse la jambe de l'empereur et lui demande merci. Le bon roi Charlemagne aime tant son neveu qu'il se console facilement d'avoir été presque vaincu par lui, et qu'il lui pardonne.

Les chevaliers de l'armée viennent bientôt les joindre, et Baudoin, après avoir raconté tout ce qu'il a fait chez les Saxons, donne la bague de la reine à Charlemagne. Alors tout le monde remercie Dieu de l'heureuse issue de ces événements.

Tout près de l'endroit où ils se trouvaient, un cerf passa le Rhin à la nage, et l'idée vint à Charlemagne de faire jeter un pont sur le fleuve, en suivant la ligne du trajet de l'animal. L'empereur ordonne aussitôt que l'on se mette à l'ouvrage et prétend que, selon l'usage des anciennes légions romaines, tous les soldats de son armée concourront à cette construction. Mais les chevaliers se trouvèrent fort offensés d'un pareil ordre, et ils se dirent entre eux :

— Que ce n'était pas leur métier; que, s'ils étaient venus de leur pays pour aider Charlemagne à défendre ou à conquérir ses terres, ce n'était pas une raison pour qu'il les chargeât de travaux avilissants que n'avaient jamais fait leurs ancêtres.

Un chevalier allemand s'adresse à l'empereur lui-même :

— Sire, lui dit-il, nos barons allemands vous font savoir qu'au temps de votre père, ils n'avaient pas pour habitude d'abattre les forêts; ils ne sont pas charpentiers! Que les Français fassent le pont, eux à qui vous donnez de l'or, que vous nourrissez et à qui vous fournissez des chevaux quand ils en manquent. C'est à eux de commencer.

Charlemagne fut fort courroucé de cette prétention; mais les Allemands, les Bavarois, les Bourguignons et les Lombards, formèrent une espèce de conspiration et se mirent en marche pour quitter l'armée.

Toutefois, l'empereur qui trouvait fort mauvais que l'on voulût faire exécuter aux Français seulement un ouvrage que l'on regardait comme avilissant, fit valoir devant les étrangers leurs titres de noblesse.

Puis, envoyant le duc Naymes, son conseiller, vers les déserteurs qui persistaient dans leur résolution de se retirer, cet officier les menaça, au nom du roi, de les priver des avantages qu'ils tenaient de lui et des récompenses qui leur étaient promises après la conquête de la Saxe. Cet argument détermina les Allemands, Bavarois et autres, à rentrer dans l'obéissance et à concourir à la construction du pont, dont on s'occupa effectivement aussitôt.

On annonça cette nouvelle à Witikind, et la bâtisse du pont se fit au milieu de combats continuels. De l'autre côté du fleuve, les Saxons élevèrent une espèce de tour ou forteresse, d'où ils inquiétèrent les Français. Mais après une résistance opiniâtre de part et d'autre, l'armée de Charlemagne passa enfin le Rhin, et il se livra une bataille.

Les Saxons commencèrent à plier, et Baudoin et Bérard ne furent pas les derniers à montrer leur valeur, comme on le pense bien.

La mort de Garin d'Ansaume, chevalier français, anima de nouveau Charlemagne qui jura de le venger.

A cette nouvelle, son neveu Baudoin piqua des deux et s'élança sur Murgalon qui avait tué Garin; le chef saxon eut le cœur percé et tomba mort. Cependant les Saxons ne cessèrent pas de se défendre avec courage, et ils firent éprouver des pertes cruelles à l'armée française. Witikind, à cette apparence de succès, sentit ranimer encore son courage, et défia Charlemagne lui-même.

Les deux armées s'arrêtèrent alors pour voir combattre leurs chefs; et après une lutte longue et acharnée, Charlemagne qui avait reçu plus d'une blessure, tua Witikind. Alors les Saxons s'enfuirent, et les Français les poursuivirent et les dispersèrent.

## X



Bientôt l'empereur fit sonner la retraite, et donna des ordres pour que l'on rassemblât les différents corps de son armée; puis s'adressant aux chefs principaux :

— Barons, leur dit-il, allez sans tarder un seul instant, pour vous emparer de la reine Sébile et d'Hélissan de Cologne, ainsi que des autres, et amenez-les moi, afin que je confirme le don que j'ai fait à Baudoin et à Bérard.

Les chevaliers de Charlemagne allèrent en effet aux pavillons des dames demeurées seules après la retraite des Saxons dans la ville de Trémoigne. Sébile se voyant prisonnière, se mit à faire des plaintes sur la mort de son mari Witikind, qu'elle avait toujours aimé et auquel elle n'avait jamais fait aucun tort, disait-elle.

Mais Hélissan la rassura, et, pour dissiper ses inquiétudes sur l'avenir, elle lui dit que :

— Si Baudoin n'a pas trouvé la mort dans le combat, il l'épousera certainement dans le mois. Que l'empereur l'a promise à Baudoin à la fin de la guerre; et que si elle consent à quitter Mahomet pour embrasser la foi du fils de Marie, après avoir été bénie sur les fonds de baptême, les noces se célébreront au milieu de la joie.

Sébile fut en effet conduite devant Charlemagne dont elle embrassa les genoux en implorant sa générosité.

L'entrevue de Sébile prisonnière avec Charlemagne victorieux fut attendrissante. La reine se confia à lui et lui avoua que, son époux étant mort, elle demeurait seule, sans ami, sans protecteur, si personne n'avait pitié de son infortune.

Alors Charles la presse dans ses bras, fait appeler son neveu Baudoin, et dit à Sébile :

— Dame, voici un brave guerrier; c'est le fils de ma sœur, il est noble. Si vous voulez l'épouser, je vous ferai baptiser selon la loi de notre

Créateur. Il sera roi, et vous partagerez ses honneurs.

Si vous préférez conserver la loi païenne, plutôt que d'épouser le comte, je n'y vois d'autre inconvénient que de ne pouvoir faire les choses pour votre bien, comme c'était mon intention.

Sébile déclara que, dans sa position, elle ne voyait rien de plus raisonnable que de se confier aux Français :

— Car, ajouta-t-elle, si je refusais le comte, je ferais une folie, et jamais Dieu ne m'octroiera un meilleur mariage. Je désire seulement qu'il soit aussi du gré de Baudoin.

La reine promit donc de laisser le Mahomet de la Mecque ; mais, avant, elle demanda une grâce : ce fut de faire chercher les restes de Witikind sur le champ de bataille, pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

On satisfit à son désir, et le corps de Witikind lui fut apporté en grande pompe. Quand elle revit son époux mort, le visage de la reine se baigna de larmes, et elle s'écria :

— Hé ! Witikind, qui étiez de si haute noblesse, si Mahomet a quelque puissance au ciel et sur la terre, et pour ne pas invoquer encore celui qui ressuscita Lazare, je le prie et requiers de vous accorder le pardon de vos fautes !

— Ne vous tourmentez pas, madame, lui dit le comte Salemon, là présent, lorsqu'on a l'espérance de posséder un amant tel que le meilleur chevalier du monde qui vous est offert par Charles, c'est un bel échange à faire contre un mort.

Ce à quoi la reine répondit :

— Sire, que Dieu soit béni ! Mes plaintes ne monteraient pas à la valeur d'un bouton ; aussi convient-il que je me résigne comme une femme en prison et entourée de tant d'hommes, si on ne lui fait pas grâce.

Charlemagne, impatient de décider Sébile à se convertir, lui accorda tout ce qui put la flatter. Il fit bâtir un tombeau splendide à Witikind, à qui on rendit les derniers honneurs, selon les usages de son pays.

Après avoir fait promettre mariage à Sébile et à Baudoin, et avoir fiancé de nouveau Bérard et Hélissan, le roi s'avança vers la ville capitale, Trémoigne, abandonnée par les Saxons ; il s'en empara, et, de ce point important, se proposa de pousser vivement la conquête de la Saxe.

Préalablement, en présence de tous les barons de sa cour, Charlemagne fit baptiser Sébile par l'archevêque de Reims ; il la fit marier ensuite avec Baudoin, et mit sur la tête de celui-ci la couronne de Saxe, qui avait appartenu à Witikind.

La joie régnait dans l'armée ; mais la lune ne fournira pas deux fois son cours sans que cette joie ne se soit changée en douleur.

Cependant, le roi profita de ces fêtes pour faire *chrestienner*, baptiser toutes les dames et demoiselles saxonnes prisonnières, auxquelles il donna de ses francs-hommes pour époux ; puis il se décida à faire un voyage en France.

Mais les deux fils de Witikind, Fieramor et Dyalas, qui se tenaient dans une ville nommée Trape, formèrent le projet de venger leur père. Baudoin leur envoya un message pour les engager à se soumettre. Outre la résistance que les deux jeunes gens voulaient naturellement opposer, ils y étaient encore entraînés par un certain Fierabras de Russie, du lignage des Jeanz. Il avait six pieds de haut ; ses cheveux étaient blonds et entrelacés, sa barbe rousse et son visage couleur chamois.

Ce personnage, dont la stature, sans être surnaturelle, faisait pressentir, cependant, le géant, gourmanda les deux fils de Witikind sur leur indolence et les anima à combattre. On rassembla des troupes, on se proposa d'attaquer Charles, et l'on se flatta de l'envoyer régner à Aix-la-Chapelle.

## XI

Charlemagne, croyant avoir établi son neveu assez solidement pour qu'il pût résister seul aux Saxons, se proposa de faire un voyage en France et se mit en route. Mais les deux fils de Witikind, animés par l'esprit de vengeance, voulurent saisir cette occasion pour attaquer celui qu'ils regardaient comme l'usurpateur de leurs droits. On se battit.

Baudoin, n'écoutant que sa fougue naturelle, montra plus de valeur que de prudence ; tant qu'enfin, après un rude combat qu'il eut avec Fieramor, les Français furent repoussés et forcés de se retirer dans la ville de Trémoigne, où lui et les siens furent assiégés par l'armée saxonne, commandée par les fils de Witikind.

Charlemagne, qui était déjà à Cologne avec sa cour, ne tarda pas à recevoir un messager qui lui apprit les tristes nouvelles de la Saxe. Il appela près de lui le duc de Naymes, Bérard de Montdidier et Lohot le Frison, à qui il fit part du péril où se trouvaient son neveu Baudoin et Sébile. Aussitôt les barons envoient en Anjou, en Frise, en Lorraine et dans le Hurepoix, pour lever des troupes et se porter en toute hâte sur le Rhin. Charlemagne marche à leur tête.

Cependant Baudoin, enfermé dans Trémoigne, passait des jours et des nuits dans l'anxiété la plus vive. Un lundi matin, qu'il s'était levé plus tôt que de coutume, il était avec Sébile appuyé près d'une fenêtre. Tous deux considéraient, de là, les tentes qui formaient le camp des païens, par qui ils étaient tenus assiégés, et, à la vue de tant d'ennemis qu'ils n'espéraient plus vaincre, Baudoin se laissa aller au découragement.

— Beau doux ami, lui dit alors la reine, ne vous effrayez pas ainsi, Charles vous secourra.

A peine avait-elle dit ces mots, que, mettant la tête hors de la fenêtre et apercevant l'armée française, elle s'écria :

— Sire, voici votre oncle qui s'avance fièrement avec ses troupes ; voyez-vous l'oriflamme que vous avez portée tant de fois ?

— Dieu créateur ! dit aussitôt Baudoin, je pourrai donc me venger encore de la gent païenne !

Puis, descendant avec précipitation les marches de son palais :

— Armez-vous, chevaliers ! s'écrie-t-il à ses gens, Charles est de retour !

Les deux armées ennemies se mirent en présence sous les murs de Trémoigne, et il se donna bientôt une terrible bataille à laquelle Charlemagne prit part.

Entre tous les Français qui montrèrent le plus d'ardeur, Bérard de Montdidier se fit remarquer encore. Voyant Charles dangereusement engagé avec les ennemis, il vint dans la mêlée et abattit, d'un seul coup, un Saxon prêt de donner la mort à l'empereur.

A ce moment, avec Fieramor, vint Fierabras, le seigneur de Russie, se dirigeant contre Bérard, à qui il porta un coup de lance qui lui traversa la poitrine près du cœur. Malgré son horrible blessure, Bérard se maintint sur son cheval et trouva encore la force d'adresser ces mots à son ennemi :

— Saxon orgueilleux, que Dieu te maudisse! tant je sais maintenant à quel point tu es plein de méchanceté et de fraude. Je ne me défiais pas de toi; c'est par trahison que tu m'as donné la mort; que Dieu tout-puissant protége les autres, car je ne pourrai plus désormais leur être en aide.

— Ha! Hélissan, ajoute-t-il, ce lâche païen est cause que notre amour est détruit, cet amour que naguère je vous avais juré! Maintenant, je vous manque de foi. Ah! si j'eusse vécu, que je l'aurais bien tenue; et si je vous avais eue pour amie, je vous aurais priée de m'aimer encore davantage : mon âme en eût éprouvé tant de joie!

Malgré sa blessure, Bérard se tint encore sur son coursier, faisant les derniers efforts pour éloigner ses ennemis. Mais les Saxons, épouvantés en quelque sorte par la force de la vitalité de Bérard, qui, malgré les flots de sang qu'il perdait, leur opposait encore de la résistance, se jetèrent sur lui en grand nombre et et parvinrent à tuer son cheval.

Démonté et perdant son sang, Bérard regarde autour de lui et se traîne sous un laurier qu'il aperçoit à sa droite. Se sentant près de mourir :

— Dieu, père tout-puissant! dit-il, reçois, s'il te plaît, aujourd'hui, l'âme de ton chevalier, et protége Charlemagne et son neveu Baudoin contre la mort et contre tout dommage! Protége aussi Hélissan, afin que, si elle se marie, elle le fasse dignement pour elle!

En prononçant ces mots, Bérard se sentit faiblir. Il délaça péniblement son heaume, se débarrassa de son écu, ne conservant à la main que son épée nue, à laquelle il dit :

— Ah! mon épée, vous qui m'étiez si chère, quelle douleur pour moi de penser que vous allez tomber entre les mains des Saxons!

Près de lui était une grosse pierre. Rassemblant ce qui lui restait de force, Bérard s'en approcha et se mit à la frapper avec son épée, dans l'espérance de briser son arme; mais la force lui manqua, et il eut le désespoir de ne pouvoir la détruire.

Bérard perdait toute force avec le reste de son sang, et déjà il avait éprouvé plusieurs défaillances. La mort le pressait. A défaut de prêtre, il s'était communié avec trois herbes fraîches, au nom de la Trinité, après s'être tourné vers l'Orient. Mais bientôt sa bouche se noircit, ses dents se serrèrent, son visage devint pâle et son œil s'obscurcit. Les deux bras placés en croix sur sa poitrine, il voulut se recommander à Jésus, le roi de majesté; mais la parole lui manqua, et il s'évanouit pour jamais.

La mort de Bérard porta au plus haut degré la douleur et la colère dans l'armée de Charlemagne, et lui, ainsi que tous ses barons, brûlèrent de venger la perte de leur digne compagnon d'armes. Le neveu de Charles, Baudoin, se montra encore plus impatient que tous les autres; dans sa fureur, il cherchait des yeux quelque ennemi, et choisit, pour l'aller trouver, Fieramor, qui caracolait encore fièrement devant les Saxons. Il l'apostrophe, l'injurie, lui reprochant la mort de Bérard, et enfin s'élance à toute bride sur lui. Mais Fieramor attendait son ennemi sans s'émouvoir.

Alors commença un affreux combat entre eux. Les armures des deux rivaux furent également fracassées, leurs épieux teints d'autant de sang, mais tous deux restèrent fermes sur leurs arçons.

Dans ce combat furieux, Baudoin, ainsi que le Saxon, s'étaient fait une blessure à la poitrine, au-dessous de la mamelle; mais ils cessèrent pas de combattre. Les deux guerriers semblaient même redoubler de fureur, et ils ne laissèrent ni un clou ni une clavette à leurs armures.

— Païen! s'écrie enfin Baudoin, crois au Dieu qui est né d'une vierge, et nous laisserons le combat. Notre accord serait beau; je te mènerai au roi d'Aix-la-Chapelle, et nous te ferons baptiser toi et tes gens!

— Vassal, répond Fieramor, cesse de parler ainsi, je ne te céderais pas une prunelle de haie. Le sort de ce pays sera décidé par le tranchant de l'épée. Notre sang coule, et tous deux nous sommes blessés à la poitrine. Nous sommes à deux de jeu, et, si je ne me trompe, ce n'est pas Charlemagne qui aura l'honneur de la partie.

## XII

Fieramor continuant de parler, et reprochant aux Français d'avoir causé la mort de cinq cent mille hommes en Saxe, d'avoir tué Witikind, finit par dire ironiquement à Baudoin qu'il ne fera plus la cour à la reine Sébile.

Après ces mots, les deux combattants tirent leur épée, la seule arme qui leur reste, et se portent de nouveau des coups terribles. Enfin Baudoin frappe Fieramor entre le col et l'épaule, et l'étend mort à terre.

— Outre, fils de..., lui dit-il alors, vous ne ferez plus la guerre à l'empereur Charles!

Et il se tourne aussitôt en lançant son cheval au milieu d'un gros de Saxons qui faisait mine de l'entourer. Le corps tout sanglant, mais menaçant encore du regard, Baudoin vit s'écarter les Saxons, qui le suivirent lentement pour le prendre par derrière.

Alors le chevalier français cria : *Montjoie!* dans l'espérance d'être secouru par Charlemagne. Mais c'était en vain qu'il criait; entouré d'une foule de Saxons qui le harcelaient, il en poursuivit plusieurs jusqu'à ce que, accablé par le nombre, on lui tua son cheval, en le laissant lui-même gisant à terre, sans que personne osât l'approcher.

Blessé à mort, seul, n'ayant plus de cheval, Baudoin commença à verser des larmes; puis il adressa une prière à Dieu, dans laquelle, après lui avoir offert ses douleurs en échange de celles que Jésus a éprouvées sur la terre, il termina par dire :

— Ah! reine Sébile, qui mérites tant d'être prisée, tu vas perdre à jamais, aujourd'hui, celui qui t'aimait tant. Nous avons eu peu de temps à jouir

de notre bonheur ; mais c'est par amour pour moi que vous avez reçu le baptême.

Alors le cœur lui manqua, et son épée s'échappa de sa main.

Il sentait sa fin venir ; il se mit en prière. En ce moment, un Saxon, qui l'avait aperçu, s'approcha de lui avec précaution, et le lâche lui dit tout-à-coup :

— Est-ce toi, Baudoin, que je vois là gisant ? toi qui viens nous enlever nos fiefs et nos terres ? Ah ! tu m'as enlevé plus d'un ami, plus d'un parent ! A moi la vengeance, maintenant ! Je vais te couper la tête, et je pourrai me vanter auprès de mes pairs de t'avoir vaincu en bataille.

A peine Baudoin eut-il entendu ces mots, que la colère lui fit oublier ses douleurs. Il rassembla ce qui lui restait de force, prit son épée, qui était sur l'herbe, et, d'un seul coup, abattit le Saxon. Mais l'effort qu'il fit fut le dernier, et il retomba mort.

La consternation se répandit dans le camp français, lorsque l'on apprit cette nouvelle, et Charlemagne se laissa aller à une telle douleur, que le duc Naymes, l'homme sage et prudent par excellence, représenta au roi qu'il ne lui convenait pas de se livrer ainsi au chagrin, mais que son devoir était de s'occuper du salut de son armée et de la réussite de son entreprise.

— Naymes, lui répondit l'empereur, cette douleur est trop grande pour que je puisse la calmer ni l'oublier. Ah ! traître Ganelon, qui m'as privé de Roland, mon bras droit ! je commençais cependant à m'accoutumer à cette perte ; et je ne craignais plus aucun revers, tant que mon autre neveu Baudoin vivait !

— Par mon chef, répond le duc de Naymes, qu'on le veuille ou non, il faut bien supporter ce malheur, et nous devons aller combattre ces Sarrasins félons que Dieu confonde !

Enflammé par ces paroles, l'empereur piqua aussitôt son cheval et donna la mort à un chevalier saxon qui le défiait en se moquant de lui et de la mort de Baudoin.

Mais le sage Naymes, qui redoutait également les actes de faiblesse et de témérité, engagea le roi à se retirer dans sa ville, pour se mettre en sûreté jusqu'à ce que les braves Hurepoix fussent arrivés et vinssent lui prêter secours.

— D'après leur promesse, ils ne peuvent tarder, ajouta Naymes, et, adjoints à vos troupes, ils trancheront la tête à tous les Saxons.

Toutefois, l'empereur eut des scrupules. Il craignit qu'on ne l'accusât de lâcheté en laissant ainsi son armée. Mais Naymes, poursuivant son idée, représenta au roi, qu'après avoir perdu successivement Roland, Gérard et Baudoin, sans parler de tant d'autres braves chevaliers, si le malheur voulait qu'il succombât lui-même les armes à la main, la France serait perdue.

Quoiqu'à regret, et non sans peine, Charlemagne consentit à se retirer. Mais, avant de suivre ce conseil, on chargea plusieurs chevaliers d'aller chercher le corps de Baudoin, afin qu'il ne demeurât pas au pouvoir des Saxons, et, pendant que l'on en faisait la recherche, la reine Sébile vint près de Charlemagne pour savoir des nouvelles de son époux.

La malheureuse reine crut d'abord qu'on voulait se jouer d'elle, lorsqu'on lui annonça la mort de Baudoin ; mais bientôt le corps du chevalier ne lui laissa plus aucun doute sur son infortune, et elle se livra à tout son désespoir.

Le duc de Naymes arracha Sébile du cadavre de Baudoin, qu'elle couvrit de larmes et de baisers, et, pendant toute la nuit suivante, Charlemagne fut en proie au plus vif chagrin.

## XIII



Enfin, sur le matin, un Saxon, le roi Dyalas, s'approcha des portes de la ville où était Charlemagne, et le défie en criant à haute voix :

— Où es-tu, vieux guerrier, que je te vainque et que je te fasse renier ta foi ? Pourquoi te caches-tu ainsi dans cette ville ? Je te le dis, tu ne retourneras jamais en France, à moins qu'on ne t'y porte en l'air et par enchantement. Moi, au contraire, avant la fin de l'année, je serai à Paris, portant une couronne d'or, et tout le pays sera sous mon commandement. J'y enrichirai ceux qui m'auront servi, et l'on y rendra hommage à Mahomet et à Tervagant, dans Saint-Denis. Fais ce que je te commande : sors armé et sur ton cheval, pour combattre corps à corps avec moi, et mesurons-nous sans l'aide d'aucun chevalier d'une part et d'autre. Si tu peux me vaincre, je te le dis, tu en retireras une grande gloire.

Charlemagne accepta le défi, combattit avec Dyalas, et, après l'avoir vaincu, lui imposa la condition de recevoir le baptême, ce à quoi le prisonnier se refusa.

Cependant le roi donnait des ordres pour que les corps de Bérard et de Baudoin fussent embaumés, et il ne cessait d'avoir les soins les plus touchants pour Sébile, à qui il offrait, si elle désirait se remarier, les plus brillants partis de son royaume.

Mais rien ne pouvait adoucir la douleur de la reine, et Charlemagne lui-même montra encore tant de chagrin en cette occasion, que le duc Naymes fut obligé de le reprendre de nouveau de ces excès de faiblesse.

Quant à la reine :

— Ah ! malheureuse que je suis ! dit-elle dans le désordre de son âme, que je maudis l'heure et le jour où je suis née ! J'ai perdu Witikind, j'ai perdu Baudoin, et l'un et l'autre ne m'ont donné que des peines ? Vrai Dieu ! que doit-il arriver ? Vivrai-je longuement ? Mahomet m'a trahie, et Dieu n'a pas voulu que celui que j'aimais tant me restât. Que serait-ce si j'en prenais un troisième ? Non, je ne me marierai plus, qu'à Dieu seul. Jour et nuit, je prierai de tout cœur Jésus-Christ pour le salut de mon âme.

Charlemagne demanda à laver, se mit à table et fit placer Sébile à sa droite. Puis faisant venir le guerrier Dyalas, il le plaça à sa gauche, ne voulant pas le quitter afin de le décider à recevoir le baptême.

Il employa tous les moyens pour engager Sébile à prendre quelque nourriture; mais celle-ci :

— Baudoin, dit-elle, ô noble chevalier, non, je ne pourrais jamais trouver qui que ce soit qui t'égalât. Hélas! tout cet appareil qui m'environne me perce le cœur; et si comme dame Alde au visage fier, qui mourut pour le comte Roland et son frère Olivier, je pouvais tout-à-coup cesser de vivre, je serais au comble de mes souhaits!

La prudence du duc Naymes ne l'empêchait pas d'être un des plus braves chevaliers de l'armée, et il en vint aux prises avec un certain Salorez qu'il finit par vaincre et mettre à mort.

Cependant les nobles et vaillants hommes du Hurepoix étant arrivés ainsi que des Bourguignons, des Lombards et même des Apuliens, l'armée ainsi recrutée par ces nouveaux combattants, tenta un dernier effort pour soumettre la Saxe.

Ces préparatifs imposants firent réfléchir le prisonnier Dyalas sur les suites de la guerre, et changeant tout-à-coup de sentiments, il s'offrit pour aller avec l'armée française se présenter devant ses compatriotes, et les décider à se soumettre à Charlemagne.

— Eh bien, j'accepte, dit le prudent empereur, vous porterez même mon oriflamme. Si vous réussissez, je vous ferai don d'un fief en Saxe. Mais, et croyez-en ma parole, dans le cas de trahison, vous serez pendu.

On arma de la manière la plus brillante et à la française, Dyalas, qui eût été le plus beau chevalier que l'on eût jamais vu, s'il eût cru au Seineur qui est né d'une vierge.

Lorsque Charles voulut le charger de porter l'oriflamme, Dyalas, avec l'intention de donner un gage de sa sincérité, renonça pour cette première fois à cet honneur, disant :

— Qu'il faut qu'on l'ait éprouvé avant de le lui concéder; et qu'il espère bien qu'avant peu, sa conduite dans les combats sera la preuve de la part non équivoque qu'il prend aux intérêts des Français.

En effet, Dyalas, à la première bataille, déclara aux Saxons que lui, Dyalas, fils de Witikind, renonçait à Mahomet, qu'il croyait en Jésus-Christ, qu'il était lié d'amitié avec Charlemagne et qu'il combattait pour lui.

A cette déclaration, les Saxons, furieux, se précipitèrent tous vers Dyalas qu'ils défièrent. Mais les chevaliers français l'entourèrent, le défendirent; une bataille sanglante se donna, et les Saxons, battus sur tous les points, prirent la fuite.

Pour consacrer cette victoire, Charles fit bâtir, sur le champ de bataille, une abbaye, dans laquelle il mit des nonnes, afin que la reine Sébile pût y demeurer et y pleurer son ami. Quant à Dyalas, après qu'il eut été baptisé par un archevêque, et qu'il eut reçu le nom de *Witikind le converti*, l'empereur de Rome lui donna le royaume de Saxe à gouverner, et fit élever un monument dans la ville de Trémoigne pour consacrer le succès de son entreprise en Saxe.

L'empereur, après avoir conquis tant de terres, donna toutefois une grande preuve de sa sagesse; car il fut redouté et craint jusqu'aux grandes Indes, et les soudans lui payaient des tributs.

# RUSTEM

## ROMAN DE CHEVALERIE PERSAN, DU POÈTE FIRDOUSI

— 1032 —

### I

Rustem était fils de Zal, petit-fils de Sam et arrière-petit-fils de Nériman, lesquels avaient été eux-mêmes des guerriers fameux dans le royaume de Perse.

Dès son enfance il annonça ce qu'il serait un jour. Dix nourrices furent employées à l'allaiter. A trois ans, il montait à cheval; à cinq ans, il se nourrissait déjà comme un homme en l'âge viril, et à huit ans, il pouvait être comparé aux héros de son temps.

A cette époque régnait Kei-Kaus, une sorte de fou couronné qui passait sa vie dans les plaisirs et dans les extravagances. Un jour qu'il avait entendu faire par un poëte, qui s'accompagnait de la harpe, les louanges du royaume de Mazindéran, il se mit en tête d'en faire la conquête, afin de respirer ses forêts de roses et d'aimer ses troupeaux de belles filles éternellement jeunes. Kei-Kaus, en sa qualité de fou et de roi, ne pouvait deviner le piége qui se cachait sous le récit de ce poëte, lequel était un magicien déguisé, envoyé par le roi de Mazindéran pour tenter le roi de Perse et le perdre.

Lorsque Kei-Kaus eut signifié qu'il voulait faire la conquête de Mazindéran, tous ses guerriers prirent l'alarme, et conjurèrent le père de Rustem, Zal, d'user de l'autorité qu'il avait acquise sur l'esprit du roi, pour le faire renoncer à un projet dont les suites pouvaient amener la ruine de la Perse.

Mais toutes les observations de ce sage guerrier furent inutiles; Kei-Kaus tenta l'entreprise et fut fait prisonnier, ainsi que ses guerriers, par le roi de Mazindéran, qui, ainsi que ses sujets, était une espèce de démon, de magicien sous forme de dragon.

Kei-Kaus était en prison; au moment où il regrettait amèrement de ne pas avoir suivi les conseils de Zal, le dragon blanc lui apparut, lui reprocha sa folie ambitieuse et l'avertit qu'aucun pouvoir humain ne pourrait le tirer, lui et les siens, des prisons où ils étaient enfermés.

Cependant Zal, en fidèle seviteur de la cou-

ronne de Perse, s'indigna de savoir le roi ainsi retenu; et s'adressant à son fils Rustem, il lui dit que le moment était venu de tirer son épée, pour délivrer Kei-Kaus.

— Pour moi, lui dit-il, qui ai vécu deux cents ans, je suis vieux et ne pourrais supporter les travaux d'une pareille entreprise. C'est à toi, mon fils, qu'elle convient; et si tu délivres le roi, ton nom sera exalté par toute la terre. Arme-toi!

Rustem fit observer à son père qu'il y avait bien loin jusqu'au royaume de Mazindéran, puisque le roi et son armée avaient mis six mois pour s'y rendre.

Zal répondit à son fils :

— Il y a un autre chemin bien plus court, mais hérissé d'obstacles et de dangers, où l'on rencontre à chaque pas des lions, des démons et de la sorcellerie. Par cette route, quand on peut la parcourir, on atteint au royaume de Mazindéran en sept jours.

Rustem ne balança pas pour suivre ce chemin. Il demanda à Dieu la victoire, s'arma et partit pour aller délivrer le roi.

## II



Voilà donc l'intrépide Rustem parti! il est monté sur son coursier Rakush, et fait, en un seul jour, le trajet qui en eût exigé deux.

Affamé, il saisit un âne sauvage, le fait rôtir à un feu qu'il a obtenu en faisant jaillir de son épée des étincelles sur des feuilles sèches. Après s'être rassasié, il laisse Rakush libre de paître l'herbe, et ne tarde pas à céder au sommeil.

Bientôt un lion attaque Rakush. Avec ses dents et à force de ruades, le coursier tue l'animal assaillant. Rustem se réveille enfin, et voyant un lion étendu mort, il dit à son cher compagnon :

— Ah! Rakush! quelle extravagance à toi de combattre seul un lion! Pourquoi ne m'as-tu pas averti en hennissant avec force? je sais que ton cœur est inaccessible à la crainte, cependant garde-toi de recommencer un pareil exploit, et ne te mesure plus seul avec un lion!

Rustem se remit à dormir, et le lendemain, à l'aube du jour, il monta sur Rakush et reprit sa route vers le Mazindéran.

Le second jour, il arrive dans une contrée si aride qu'il est impossible d'y trouver le moindre filet d'eau pour se désaltérer. Rustem fait une ardente prière à Dieu, et bientôt il apparaît une brebis qui le mène à une fontaine. Après s'être désaltéré et avoir encore fait un repas avec de l'âne sauvage, il adresse la parole à son coursier :

— Fais bien attention aux dangers qui pourraient se présenter encore, et ne risque plus ta vie. Ne t'engage ni avec un lion ni avec un démon. Mais s'il apparaît quelque ennemi, avertis-moi par ton hennissement.

Rustem alla dormir et Rakush se mit à brouter.

Vers minuit, un monstrueux dragon-serpent, long de huit arpents, paraît tout-à-coup. Rakush se retire aussitôt vers son maître, hennissant et frappant de ses pieds sur la terre de toutes ses forces.

Rustem se réveille, mais le monstre s'évanouit et le héros se rendort.

Bientôt le dragon reparaît et le fidèle Rakush avertit de nouveau son maître; mais celui-ci, contrarié des avertissements inutiles de son coursier, lui reproche d'avoir de fausses peurs, des visions et de le priver d'un sommeil qui lui est indispensable; il le menace même de le laisser en route et d'aller seul à Mazindéran, chargé de ses armes, s'il ne respecte pas son repos.

Rakush, sensible aux reproches que vient de lui adresser son maître, se résout à rester immobile auprès de lui.

Le dragon ne tarde pas à reparaître; alors Rakush se met à frapper vivement la terre de ses pieds et réveille Rustem. Cette fois, une lumière, quoique douteuse, ayant permis au héros d'entrevoir le monstre, il le combat et lui tranche la tête.

Rustem, après avoir achevé ses dévotions, met à Rakush ses caparaçons, monte à cheval, reprend son chemin et entre dans le pays des magiciens. Il fit avec rapidité une longue marche, et au moment où la lumière du soleil disparaissait, il découvrit des arbres, de l'herbe et de l'eau vive, enfin un lieu digne d'un jeune héros; il vit une source semblable à l'œil du faisan, puis dans une coupe, du vin rouge comme le sang du pigeon, et enfin un argali rôti, avec du pain placé dessus, une salière et des confitures disposées autour.

Il descendit de cheval, ôta la selle à Rakush et s'approcha, tout étonné de trouver là de l'argali et du pain : c'était le repas des magiciens qui avaient disparu à l'arrivée de Rustem et au son de sa voix.

Cependant Rustem s'assit à côté de la fontaine, sur un tas de roseaux et remplit de vin une coupe de rubis. A côté du vin il trouve une lyre aux sons harmonieux, et le désert entier était comme une salle de banquet. Appuyant sa lyre contre sa poitrine, Rustem en tire des sons mélodieux et chante ce qui suit :

— Rustem est le fléau des méchants, aussi les jours de joie sont-ils rares pour lui. Chaque champ de bataille est son champ de tournois, le désert et la montagne sont ses jardins. Tous ses combats sont contre des divs et des dragons courageux, et il ne pourra jamais se débarrasser des divs et des déserts. Le vin et la coupe, la rose parfumée et le jardin ne sont pas la part que la fortune m'a faite; je suis toujours occupé à combattre les crocodiles ou à me défendre contre les tigres.

Ce chant, accompagné des soupirs de Rustem et du son que rendait l'instrument sous ses doigts, frappa l'oreille d'une magicienne. Elle arrangea son visage comme le printemps, quoique tous ces charmes ne lui convinssent pas; puis, toute belle de couleurs et de parfums, en s'approchant de Rustem, elle lui demanda de ses nouvelles et s'assit à son côté.

Le héros adressa alors une prière à Dieu, invoqua sa protection et lui rendit des actions de grâces de ce qu'il trouvait dans le désert du Mazindéran, du vin, de la musique et une jeune fille pour boire avec lui.

Il ne savait pas que c'était une vile magicienne,

un Ahriman caché sous de belles couleurs. Il lui mit en main une coupe de vin et prononça le nom de Dieu, le juste, le dispensateur de tout bien.

A peine eut-il fait entendre le nom du maître de l'amour, que les traits de la magicienne changèrent, car son esprit ne connaissait pas le sens de l'adoration, et sa langue ne savait pas dire une prière. Elle devint noire lorsqu'elle entendit le nom de Dieu; et Rustem, aussitôt qu'il l'eut regardée, lança, plus rapide que le vent, le nœud de son lacet, et enchaîna soudain la tête de la magicienne.

Il lui adressa des questions et lui dit :

— Avoue qui tu es, montre-toi sous ta véritable forme.

Alors elle se changea dans son lacet en vieille femme décrépite, pleine de rides et de sortiléges, de magie et de méchanceté. Il la coupa en deux et remplit de terreur le cœur des magiciens.

Du pays des magiciens, Rustem passe dans une autre contrée où règne une obscurité complète, et il se fie à l'instinct de son cheval qui le conduit.

Bientôt la scène change, et tout est environné de la plus riche lumière; Rustem et Rakush se trouvent au milieu de champs couverts de blés. Le héros se jette à terre et dort, le cheval se met à paître.

Le garde de la forêt, voyant l'animal au milieu des champs, vient près de Rustem qu'il éveille en sursaut, en donnant un grand coup de sa baguette sur la terre. C'était encore un démon déguisé.

— Pourquoi, lui dit ce garde, laissez vous manger le blé à votre cheval?

Pour toute réponse, Rustem irrité se lève, prend le garde par les deux oreilles et, d'un seul effort, les lui arrache.

Tout sanglant, le démon garde-forêt va trouver son maître Aulad, à qui il raconte et fait voir ce qui lui est arrivé. A ce spectacle, Aulad, plein de colère, fait assembler ses guerriers et se rend en toute hâte au lieu où était encore Rustem.

Mais notre héros armé, et monté sur son cheval, attendait son ennemi qui lui demanda son nom, afin, dit-il, de ne pas prendre la peine de tuer un antagoniste indigne de lui, et il le somme de lui dire pourquoi il a arraché les oreilles de son garde-forêt.

Rustem lui répond seulement que, pour son nom, s'il le lui prononçait, il le ferait trembler de terreur.

Aussitôt un combat terrible s'engage. La plupart des guerriers sont mis à mort, et, avec son adresse ordinaire, Rustem enlace Aulad avec son kamond, le prend vivant, le garrotte, se met à l'interroger et le force de lui apprendre où est la caverne du Démon blanc et de ses guerriers; de lui dire enfin en quel endroit le roi Kei-Kaus est retenu prisonnier, lui promettant, s'il dit la vérité, de lui donner le royaume de Mazinderan, mais le menaçant, s'il le trompe, de le tuer.

Rustem, après avoir reçu d'Aulad tous les renseignements qui lui sont indispensables, prend la précaution de le garrotter à un arbre dont il ne doit le détacher qu'après avoir mis fin à son entreprise.

En effet, monté sur Rakush, son heaume de fer en tête, et la poitrine couverte d'une peau de tigre, il s'avance vers le chef des démons Arzang, auquel, après l'avoir combattu, il tranche la tête.

Cette première expédition achevée, Rustem revient à l'arbre auquel Aulad est attaché, délivre son prisonnier, et lui dit de le conduire au lieu où le roi Kei-Kaus est enfermé.

Ils entrent dans la ville de Mazinderan, et tout aussitôt, du fond de sa prison, le roi de Perse entendant le hennissement de Rakush, le reconnaît et ne doute plus que son maître Rustem ne vienne le sauver ainsi que ses guerriers.

Rustem trouve, en effet, le roi et les siens, et, dans les premiers moments, tous expriment leur joie et leur reconnaissance à leur libérateur. Mais, par l'effet des enchantements des démons, le roi et ses guerriers avaient été privés de la vue, et Kei-Kaus, à ce sujet, recommande à Rustem de garantir soigneusement Rakush des charmes des sorciers.

— Car, ajoute-t-il, si le Démon blanc apprenait le meurtre de d'Arzang, et que vous êtes à Mazindéran en conquérant, il assemblerait aussitôt une puissante armée de démons dont l'influence deviendrait funeste.

Accompagné d'Aulad, Rustem se met bientôt en route pour vaincre les sorciers. Il passe les sept montagnes, tue ou met en fuite plusieurs groupes de démons qui se présentent pour lui barrer le passage; puis, après s'être fait donner de nouvelles instructions par Aulad, qu'il attache de nouveau à un arbre pour s'assurer de sa bonne foi, il part seul pour aller attaquer le Démon blanc.

Profitant des avis qu'il a reçus, Rustem attend l'heure de midi, à laquelle le monstre avait coutume de dormir, pour l'attaquer. Après lui avoir fait plusieurs blessures et l'avoir fatigué par un long combat, le héros l'étouffe dans ses bras vigoureux et lui arrache le cœur.

Cet exploit achevé, Rustem lave son propre corps, couvert de sueur et de sang, et adresse une prière à Dieu, sans la volonté de qui l'homme n'est rien. A la suite de cet acte de dévotion, il remet ses habits et ses armes, va délivrer Aulad, à qui il donne le cœur sanglant du monstre à porter, et c'est avec le sang de ce cœur que Kei-Kaus et ses guerriers doivent être et sont guéris de leur cécité.

Le roi et les guerriers persans ayant recouvré la vue, on se livre à la joie pendant plusieurs jours; puis on se met en mesure, après avoir brûlé la ville de Mazindéran, d'aller dicter des conditions au chef de ce royaume, et de le soumettre à la Perse.

### III

De retour dans ses Etats, le roi Kei-Kaus, avec son imprudence accoutumée, fait plusieurs tournées dans les provinces de la Perse, dans l'une desquelles il soumet, en passant, un prince rebelle, dont la fille lui plaît et qu'il épouse. Mais le père de Sudayeh, c'est le nom de la princesse, profite du délire amoureux de Kei-Kaus pour le faire son prisonnier.

Par suite de cet événement, Afrasyeb, qui prétend toujours remonter sur le trône de Perse dont on l'avait chassé, prend possession de l'Iran, et se remet plus que jamais sur le pied de défense et de guerre.

Mais Rustem, toujours attentif à protéger le roi

Kei-Kaus, lève une armée, défait le roi rebelle, père de Sudaveh, et remet en liberté le souverain de la Perse; en sorte que Afrasyeb se trouve forcé de se replier dans le Turan, où il va régner.

Cependant le roi Kei-Kaus était loin de s'être corrigé de ses folies. Après avoir payé si cher son envie de connaître et de posséder le royaume enchanté de Mazindéran, il lui prit la fantaisie, d'après les séductions d'un démon déguisé en valet d'explorer le ciel en se faisant porter dans une espèce de nacelle faite de bois d'aloès, et soutenue par des aigles.

Aux quatre coins de ce char aérien étaient fixées quatre javelines, au sommet de chacune desquelles on avait attaché un morceau de chair de bouc. Les aigles fixés plus bas, et poussés par la faim, volaient à tire d'aile pour atteindre la nourriture, fuyant d'autant plus vite que les oiseaux battaient des ailes avec plus de force et de rapidité.

L'extravagant Kei-Kaus fut emporté à une prodigieuse hauteur dans les airs, jusqu'à ce que ses aigles, fatigués et mourant de faim, s'abattirent vers la terre et déposèrent le roi Kei-Kaus dans une affreuse solitude du royaume de Chin.

Là, le prince demeuré seul, mourant de faim et livré au désespoir, fut fait prisonnier par une bande de démons prévenus de son ascension et de sa chute.

Rustem ainsi que les principaux officiers de Kei-Kaus, inquiets de l'absence du roi, se mirent à sa recherche et le retrouvèrent enfin.

On lui fit voir toute l'étendue de sa folie; on lui rappela les trois grandes extravagances qu'il avait commises: le projet de conquête du Mazindéran, son mariage avec Sudaveh et ses conséquences, et enfin la punition qu'il avait reçue pour avoir voulu pénétrer les secrets du ciel. On lui dit franchement qu'il était plutôt propre à habiter une maison de fous qu'à occuper un trône; on l'exhorta à se soumettre humblement aux volontés du Créateur; et le bon roi, touché de ces avertissements, reconnut sa folie, rentra en lui-même, s'enferma pendant quarante jours dans son palais, où il se repentit et se mortifia; puis, bientôt après, revenu de ses erreurs, il reprit l'administration des affaires de son royaume et se montra libéral, clément et juste.

## IV

Revenons à Rustem.

Un jour, il donnait une fête splendide, à laquelle assistaient ses sept compagnons: Thous, Guderz, Gùrgin, Giw, Bahràm, Berzin et Ferhàd.

Dans la chaleur du repas et en sablant le vin, on convint de faire une grande partie de chasse sur les terres de l'ex-roi de Perse, Afrasyeb, qui conservait toujours son attitude de prétendant et guerroyait sans cesse.

Ce prince, instruit du projet de Rustem et de ses compagnons, non-seulement se tint sur ses gardes, mais prit ses mesures avec les principaux chefs de ses guerriers, pour surprendre les huit chasseurs et les faire prisonniers, dans la persuasion où il était que, dès l'instant que ces héros seraient en sa puissance, Kei-Kaus cesserait aussitôt de régner sur la Perse.

Au lieu d'une partie de chasse, il y eut donc une espèce de guerre. Afrasyeb se présenta avec ses guerriers à la tête de trente mille hommes. Mais Rustem, monté sur Rakush, et aidé de ses sept compagnons, mit l'armée du prétendant en déroute et fit un immense butin en armes, en trésors et équipements de guerre.

Après cet exploit, Rustem et ses compagnons prirent le plaisir de la chasse, et retournèrent enfin auprès du roi Kei-Kaus, pour lui faire hommage de leur victoire.

Depuis cette expédition, Rustem prenait un malin plaisir à aller chasser sur les terres du Turan, occupées par Afrasyeb.

Un jour qu'il s'était livré à cet exercice, et après avoir fait rôtir un âne sauvage avec lequel il avait satisfait sa faim, le sommeil le prit. Laissant donc son coursier Rakush en liberté pour paître, il s'endormit sur le gazon.

Bientôt une bande de Tartares errants voyant un si beau cheval seul, lui lancèrent un kamond et l'emmenèrent avec eux.

A son réveil, Rustem, ne voyant plus son coursier, cherche avec attention la trace de ses pas sur le sol, et est bientôt convaincu qu'on le lui a dérobé. Il se dirige donc vers Samengan, petite principauté des frontières du Turan.

A son approche, et lorsqu'il eut été annoncé au roi, le prince vint à pied au devant du héros. Mais Rustem, sans faire attention à ces honneurs, ne put dissimuler sa colère et dit hautement au roi que c'était des gens de son pays qui lui avaient volé son cheval; qu'il en était certain.

Le roi cherchant à apaiser la fureur du guerrier, l'invite à recevoir de lui l'hospitalité, en l'assurant qu'il va donner immédiatement des ordres pour que l'on cherche le coursier qui lui a été pris.

Calmé par cette assurance, Rustem accepte l'offre que lui fait son hôte royal, et il prit part à une fête brillante qui est donnée pendant que l'on court après Rakush. Après avoir assisté à des danses, accompagnées de musique, et s'être livré au plaisir de boire du vin, le héros est conduit au lieu où il doit coucher.

A peine a-t-il cédé au sommeil, qu'il est visité par une jeune beauté qu'il prend d'abord pour une vision. Mais cette beauté même le tire d'erreur en lui apprenant qui elle est, et l'objet de sa venue. C'est Tamineh, la propre fille du roi, laquelle, enchantée des récits qu'on lui a faits de la valeur de Rustem, a voulu le connaître et s'offre à lui pour épouse. C'est elle qui a aposté des Tartares pour enlever Rakush, afin d'avoir de la race de ce coursier, et forcer son maître à venir pour se le faire rendre.

La jeune princesse, dans toute l'effusion du sentiment qui la domine, prie Rustem de la demander en mariage à son père, ce que le héros fait le lendemain.

La jeune fille lui est accordée, le mariage s'accomplit, et Rustem, forcé de quitter Tamineh après quelques jours de repos dans le palais de son père, dit à sa compagne, en la quittant:

— Si le Tout-Puissant bénit notre union et qu'il te rende mère d'une fille, place cette amulette sur ses cheveux; mais si tu mets au jour un fils, attache-la à son bras, et elle lui inspirera la

vaillance qui distinguait mon bisaïeul Nériman.

Rustem part, s'occupe avec une nouvelle ardeur des intérêts du roi de Perse, et laisse à son beau-père et à sa femme le soin de lui faire savoir quel sera le fruit de son mariage.

V



Tamineh, cependant, met au monde un fils auquel le roi de Samengan donne le nom de Sohrab. Cet enfant devient l'idole de sa mère, qui, tout en lui apprenant le nom de son père, lorsqu'il est en âge de la comprendre, fait entendre au roi que, si on fait connaître le sexe de son enfant à Rustem, elle en sera bientôt privée. En conséquence, Tamineh, d'accord avec son père, fait dire à Rustem qu'elle a mis une fille au monde.

Mais le sang de Nériman, de Zal et de Rustem, bout déjà dans les veines du jeune Sohrab. Attaché, par la famille de sa mère, aux intérêts d'Afrasyeb, il est impatient d'aller combattre les armées du roi Kei-Kaus et de vaincre même ce roi dans un combat.

Il demande un cheval et choisit un jeune rejeton de Rakush. Il s'arme, il ne rêve que bataille et exploits; mais, par-dessus toutes choses, il veut chercher et voir son père, dont Tamineh lui a raconté les vertus et la vaillance. Malgré tous les efforts que sa mère fait pour le retenir, le fils de Rustem part tout équipé en guerre et va offrir ses services à Afrasyeb.

Ce prince, en voyant le jeune héros, fonde sur lui tout son espoir de se venger de Rustem, et de détruire la puissance du roi Kei-Kaus.

— J'ai des raisons, dit-il à ses principaux officiers, pour empêcher que Rustem et Sohrab ne se connaissent. Il faut qu'inconnus l'un à l'autre, ils se rencontrent et se mesurent dans le combat. Sohrab est jeune, il n'y a aucun doute qu'il ne soit vainqueur de Rustem; dans tous les cas, nous nous débarrasserons facilement par la ruse de celui qui aura eu la victoire; en sorte que quand tous deux seront morts, je rentrerai facilement dans la possession de la Perse.

D'après ces instructions, deux officiers tartares, Human et Barman, accompagnés de Sohrab, se mettent en marche avec une armée, pour aller vers la Perse.

Sur leur chemin, ils rencontrent une citadelle devant laquelle se présente un fameux guerrier qui s'oppose au passage des Persans.

— Qui es-tu? s'écrie ce brave en s'adressant à Sohrab; quant à moi, je suis Hedjir, le vaillant, venu ici pour te vaincre et faire tomber ta tête orgueilleuse!

A ces mots, le fils de Rustem souriant, avec mépris, se précipite sur son provocateur, qu'il désarme et fait prisonnier.

La fille de Guzdehem était dans la citadelle. Quand elle apprit que le chef de l'armée, Hedjir, avait disparu, elle fut saisie de douleur, poussa un cri d'angoisse, et un soupir sortit de sa poitrine.

C'était une femme qui ressemblait à un brave cavalier; elle avait toujours été célèbre à la guerre; son nom était Gurdaferid, et personne n'avait jamais vu d'homme combattre comme elle. Le sort de Hedjir l'humilia tellement, que les tulipes de ses joues devinrent noires comme de la suie.

Sans hésiter un instant, elle se couvrit d'une armure de guerrier, cacha les tresses de ses cheveux sous sa cotte de mailles, et ferma les boutons de son casque de Roum; puis elle descendit du château semblable à une lionne, ceinte au milieu du corps et montée sur un cheval aux pieds de vent, et se présentant devant l'armée comme un homme de guerre, elle poussa un cri pareil au tonnerre qui éclate, disant:

— Qui d'entre les braves, les guerriers, les hommes de cœur et les chefs pleins d'expérience, veut, comme un crocodile courageux, s'essayer à combattre avec moi?

Aucun des guerriers de cette armée orgueilleuse des Persans ne sortit des rangs pour la combattre; mais lorsque Sohrab, le vainqueur des lions, la vit, il sourit, se mordit les lèvres et dit:

— Voici encore un onagre dans le filet du maître de l'épée et de la force.

Il se revêtit de sa cuirasse, mit à la hâte sur sa tête un casque de Roum et s'élança vers Gurdaferid.

La jeune fille, exercée à lancer le kamund, l'aperçut. Tendant son arc, elle écarta les bras pour tirer, et aucun oiseau n'aurait pu échapper à ses flèches. Alors elle fit pleuvoir sur Sohrab une grêle de traits, et l'assaillit à droite et à gauche, comme font les cavaliers.

Sohrab la regarde et devient honteux; il s'irrite et court pour l'attaquer, et couvrant sa tête de son bouclier, il fond sur cette jeune fille qui cherche impatiemment le combat.

A la vue de son ennemi, qui s'approche comme une flamme qui s'élance, elle suspend son arc par la corde à son bras, et son cheval bondit jusqu'aux nues; puis, tournant la pointe de sa lance vers Sohrab, elle secoue violemment les rênes de son cheval et brandit son arme.

Sohrab s'étonna et devint furieux comme un léopard, quand il vit que son ennemi usait de ruse dans le combat. Saisissant les rênes, il s'élance de toute vitesse et arrive sur la guerrière, tenant dans sa main la lance et reculant le bras jusqu'à ce que la pointe se trouve en arrière de son corps; alors il frappe Gurdaferid à la ceinture et, déchirant entièrement sur son corps sa cotte de mailles, il la soulève de dessus les arçons comme une balle qu'atteint la raquette.

Gurdaferid se tord sur son cheval, et tirant de sa ceinture une épée tranchante, elle en frappe la lance de Sohrab et la coupe en deux; puis elle se remet en selle et fait lever la poussière sous les pieds de son cheval. Ce combat contre Sohrab ne lui plaisait pas; elle se détourna de lui et s'enfuit en toute hâte.

Mais le jeune guerrier, furieux et abandonnant les rênes de son cheval, gagne Gurdaferid de vitesse, en poussant des cris, la secoue et lui arrache son casque de la tête.

Les cheveux de Gurdaferid n'étaient plus retenus

par sa cotte de mailles; son visage brillait comme le soleil, et Sohrab reconnut que c'était une fille dont la chevelure valait un diadème. Il en fut étonné et se dit :

— Si les filles des braves de l'Iran vont ainsi sur le champ de bataille, les cavaliers de ce pays doivent, au jour du combat, faire voler la poussière jusqu'au-dessus du ciel qui tourne.

Puis, détachant du pommeau de sa selle son lacet roulé, il le lança et prit Gurdaferid par le milieu du corps, en lui disant :

— N'espère pas m'échapper; pourquoi as-tu provoqué le combat, ô belle au visage de lune? jamais semblable proie n'est tombée dans mes filets, et tu ne m'échapperas pas de force.

Gurdaferid lui montra son visage découvert, car elle ne vit plus d'autre moyen de salut; elle lui montra son visage et lui dit :

— O brave, qui ressembles au lion parmi les baves! les deux armées ont eu les yeux sur notre combat à la massue et à l'épée; elles ont été témoins de notre lutte; maintenant que mon visage et mes cheveux sont découverts, toute l'armée rira de toi; ils diront : c'est donc pour combattre une femme qu'il s'est ainsi couvert de poussière sur le champ de bataille! Il ne fallait pas y mettre tant de temps pour déshonorer son nom. Crois-moi, il vaut mieux que nous cachions cette aventure, car un homme puissant doit agir avec prudence; ne t'expose donc pas, au milieu de deux armées rangées en bataille, à rougir à cause de moi. Maintenant, nos troupes et le château sont à toi, et il ne faut pas vouloir la guerre au moment de la paix. Le château, le trésor et le châtelain sont à toi, aussitôt qu'il te plaira d'y venir.

En montrant ainsi ses joues à Sohrab, en lui laissant voir les perles de ses dents sous ses lèvres de jujubier, elle était comme un jardin du paradis. Ses yeux ressemblaient à ceux de la gazelle, ses sourcils formaient un arc sous lequel on eût dit que s'épanouissait le ciel.

Sohrab lui dit :

— Ne dements jamais les paroles que tu viens de prononcer, car tu m'as vu au jour du combat; ne mets pas l'espoir de ton cœur dans les murs de ce château, car ils ne sont pas plus hauts que la voûte du ciel; les coups de ma massue les feraient écrouler, ma lance et mon bras renverseraient ces bastions.

Gurdaferid saisit les rênes pour conduire son cheval; et, accompagnée par Sohrab, elle se dirigea vers sa forteresse, tandis que Guzdehem de son côté, venait à la porte du château. On l'ouvrit, et Gurdaferid se traîna, blessée et enchaînée, jusque dans la citadelle, dont on referma aussitôt la porte.

Gurdaferid trouva tous les siens dans la douleur, car le danger qu'elle avait couru et le sort de Hedjir, avaient attristé les jeunes et les vieux. Guzdehem, entouré des grands et des guerriers, s'approcha de sa fille, et lui dit :

— O ma courageuse fille! ô lionne! nos cœurs étaient pleins d'anxiété à cause de toi; tu t'es jetée dans le combat, dans les ruses et dans les stratagèmes, mais notre famille n'a pas à rougir de ta conduite. Grâces soient rendues au maître du ciel sublime de ce que ton ennemi ne t'a pas privée de la vie!

Gurdaferid se mit à rire aux éclats; puis, étant montée sur le rempart et regardant l'armée des Iraniens, elle aperçut Sohrab assis sur son cheval, et lui cria :

— O maître des Turcs et de la Chine! pourquoi te fatigues-tu? retourne par où tu es venu, et abandonne le champ de bataille.

Sohrab lui répondit :

— O fille au beau visage! je jure par le trône et la couronne, par la lune et le soleil, que je renverserai ces remparts dans la poussière, et que je te saisirai, ô femme perfide! Et alors, quand tu seras sans royaume, quand tu te tordras en vain, tu te repentiras de ces paroles légères; mais le repentir ne te servira plus quand la voûte du ciel qui tourne aura broyé ton casque. Qu'est devenu le traité que tu as fait avec moi?

Gurdaferid l'écouta en souriant et lui dit, pour se moquer de lui :

— Les Turcs ne trouveront pas de femmes dans l'Iran. Il est vrai que tu n'as pas eu de bonheur avec moi; mais ne t'afflige pas de cette mésaventure, d'autant plus que tu n'es pas un Turc; tu es du nombre des héros illustres, et avec cette force, ces bras, ces épaules et cette stature, tu ne trouveras jamais ton égal parmi les Pehlwans. Mais quand le roi aura appris qu'un brave a amené une armée de Turcs, Rustem et lui se mettront en marche et vous ne pourrez tenir devant Tehemten. Pas un homme de ton armée ne restera en vie, et je ne sais quel malheur t'arrivera. Hélas! faut-il que de tels bras et une telle poitrine servent de pâture aux tigres! Ne te fie pas trop à ta force, car la vache stupide mangera l'herbe qui croîtra sur ton corps : tu ferais mieux de suivre mon conseil et de t'en retourner dans le Touran.

A ces mots, Sohrab demeura confus, car peu s'en était fallu qu'il ne se rendît maître du château. Cependant, celui qui le commandait, Guzdehem, le père de Gurdaferid, redoutant la colère de Sohrab, qui se disposait à prendre la citadelle de force, envoya aussitôt un message au roi Kei-Kaus, pour le prévenir qu'un jeune guerrier redoutable, quoique âgé de quatorze ans seulement, étant sur le point de forcer le château, il l'engage à envoyer en toute hâte Rustem à son secours.

## VI

Le messager part à la tombée de la nuit; mais le lendemain au point du jour, Sohrab, fidèle au serment qu'il a fait, attaque le château, y pénètre, et en enforçant les portes, se figure déjà le nombre de prisonniers qu'il va faire et la beauté guerrière qu'il va ressaisir.

Mais son espoir est trompé; la forteresse est vide, et toutes ses illusions s'évanouissent. Gurdaferid, son père et la garnison avaient évacué la place pendant la nuit, en s'évadant par les souterrains, et la guerrière ainsi que son père étaient allés à la cour de Kei-Kaus pour l'instruire des exploits de Sohrab, et le presser de nouveau de faire avancer Rustem pour tenir tête à l'ennemi.

En effet le guerrier Giw est aussi envoyé par le roi, dans le Zabulistan, avec une lettre adressée à Rustem.

Il y était dit : « Un jeune guerrier, nommé

Sohrab, venu de Touran, a fait invasion dans la Perse, toi seul es capable de l'arrêter dans ses progrès. »

A la réception de cette lettre, Rustem s'informe avec anxiété de l'apparence et du caractère de Sohrab; et lorsque Giw lui dit qu'il y a quelque conformité entre ce jeune homme et Nériman et Sam, ces remarques lui donnent à penser.

Mais se souvenant que Tamineh lui avait assuré que son enfant est une fille, il rejette bientôt ses soupçons et ses espérances.

Giw cependant le presse de se rendre aux ordres du roi. Peu soucieux de ce commandement, Rustem passe huit jours au milieu des fêtes, buvant des vins et écoutant de la musique. Ce ne fut qu'au neuvième qu'il ordonna que l'on sellât Rakush pour son voyage, et qu'il se mit en route avec ses troupes pour se rendre à la cour du roi Kei-Kaus.

Mais à l'arrivée de Rustem et de Giw, le monarque enflammé de colère, à cause du retard de ces deux guerriers, ordonne qu'ils soient empalés vivants, pour les punir de ne pas avoir exécuté ponctuellement ses ordres.

Thous est chargé de l'exécution de cette sentence; quand il voulut porter sa main sur Rustem, celui-ci frappa de sa main la main de Thous; on aurait dit un éléphant furieux qui l'assaillait. Thous tomba par terre sur la tête, et Rustem dans sa colère lui passa sur le corps pour sortir.

Rustem sortit, monta sur Rakush et dit :

— Je suis le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes. Quand je suis en colère, que devient le roi Kei-Kaus? qui est donc Thous, pour qu'il porte la main sur moi? C'est Dieu qui m'a donné la force et la victoire, et non pas le roi ni son armée. Le monde est mon esclave, et Rakush mon trône. Mon épée est mon sceau et mon casque est mon diadème; le fer de ma lance et ma massue sont mes amies, mes deux bras et mon cœur me tiennent lieu de roi. Je rends brillante la nuit sombre, avec mon épée je fais voler les têtes sur le champ de champ de bataille. Je suis né libre et ne suis pas esclave, je ne suis le serviteur que de Dieu!

Rustem se retire et laisse les chefs de l'armée fort inquiets sur le sort de l'empire menacé. A force de soins, ils parviennent cependant à faire rentrer Kei-Kaus dans son bon sens, et à calmer la colère de Rustem en faisant appel à sa générosité naturelle. Enfin le prince et le héros se réconcilient, et, après une fête célébrée pour cimenter cet accord, Kai-Kaus confie à Rustem le commandement de son armée et l'on se met immédiatement en marche pour arrêter les progrès de Sohrab.

## VII

Mais tandis que ces événements ont lieu à la cour de Kei-Kaus, le jeune Sohrab, malgré les perfidies de l'astucieuse Gurdaferid, a conservé au fond de son cœur un amour indomptable pour la belle guerrière. Ce héros terrible soupire et pleure à l'écart.

Toutefois c'est en vain qu'il cherche à dérober cette faiblesse aux yeux de ses compagnons d'armes. Le chef des Touraniens, homme grave, observe attentivement toutes les démarches du jeune héros, et, sans deviner que Gurdaferid est celle qui l'occupe, il juge cependant que Sohrab est dominé par un violent amour. Il représente donc au guerrier tout ce qu'il y a d'inconvenant et de honteux pour un jeune homme destiné à faire de grands exploits, à se laisser aller à une pareille faiblesse :

— Pour une passion d'efféminé, lui dit-il, risqueras-tu de perdre la gloire réservée à un noble guerrier? Quand bien même un héros enchaînerait le cœur de cent demoiselles, l'âme du héros ne doit-elle pas rester libre? Tu es notre chef, ta place est sur le champ de bataille, et qu'as-tu à faire avec les sourires et les pleurs? N'oublie pas que nous tous devons rendre nos noms célèbres, en combattant à travers une mer de sang. Poursuis donc virilement le cours de tes triomphes, et lorsque tu es à la veille de renverser un empire, va, et sois certain que tu ne manqueras pas de femmes inconstantes et légères, qui se présenteront en foule pour être serrées dans tes bras!

Ce discours âpre du vieux Touranien Human, fait impression sur l'esprit de Sohrab, qui, reprenant tout-à-coup les sentiments d'un guerrier, s'écrie :

— Afrasyeb seul règnera! lui seul possédera le brillant trône de Perse!

C'est alors que le roi Kei-Kaus, accompagné de Rustem et suivi de son armée, vient poser son camp autour de la citadelle dans laquelle Sohrab s'est retranché.

Lorsque, du haut du fort, le fils de Rustem aperçoit la nombreuse armée des Persans :

— Vois-tu, dit-il à Human, toutes ces légions qui s'avancent? (ce qui fit pâlir le vieux chef tartare.) Va, ne crains rien, poursuit le jeune héros, avec la faveur et l'aide du ciel, je les disperserai bientôt.

Et, ayant demandé un gobelet de vin, confiant dans son courage et dans ses forces, il le but, en attendant avec calme le résultat de la bataille.

De son côté, Rustem est impatient de connaître ce formidable héros qu'il doit combattre. Avec la permission du roi Kei-Kaus, il prend un déguisement à la faveur duquel il pénètre jusque dans le lieu où le jeune Rustem, environné de ses guerriers, était assis et buvait gaîment du vin.

L'un de ces guerriers, nommé Zindeh, s'étant écarté pour quelques instants de la salle du banquet, aperçoit dans l'ombre un homme qui était en embuscade. A peine avait-il eu le temps de lui dire : Qui es-tu? que Rustem, car c'était lui, lui décharge un coup sur le col qui l'étend mort à terre.

Quelques instants après, un autre convive, passant là avec une lumière, voit un cadavre, reconnaît Zindeh, et va donner connaissance de cet accident à Sohrab, qui, ne doutant pas que ce ne soit l'œuvre d'un ennemi parvenu furtivement jusqu'à sa tente, fait le serment solennel qu'il se vengera le jour suivant, et que sa vengeance portera principalement sur le roi Kei-Kaus.

De retour au camp, Rustem, en rendant compte de son expédition au roi, lui fait un portrait remarquable de Sohrab :

— Parfait dans sa stature, dit-il à Kei-Kaus, il est élégant comme un cyprès, et aucun Tartare ne peut lui être comparé. Le Touran ni même la Perse ne pourrait fournir en ce moment un héros qui

portât, imprimé sur son front, plus de noblesse et de courage. Si tu le voyais, ô roi! tu jurerais que c'est Sam lui-même, ce guerrier si grand par sa stature et par ses actions.

Mais le jour commence à poindre. Dans son impatience de se venger, Sohrab prend avec lui Hedjir, celui qu'il avait fait prisonnier avant son combat avec Gurdaferid, et le conduisant au sommet de la forteresse, il lui promet la liberté s'il répond sincèrement aux questions qu'il veut lui adresser. Le prisonnier promet de le satisfaire; et alors Sohrab commence à le questionner.

— Dis-moi quels sont les héros qui conduisent l'armée ennemie, où ils se tiennent, et quelles sont leurs dignités. Où sont Thous, Gudartz, Giw, Gusthem et Barahm, qui te sont tous connus? et Rustem, où est-il? Regarde, observe avec attention, dis-moi leurs noms, fais-moi connaître leur valeur relative, ou tu mourras sur l'heure.

—Là, répond Hedjir, où de splendides tapisseries entourent ces brillants pavillons surmontés de bannières ornées de soleils d'or, un trône triomphal brille de saphirs; c'est le centre des armées; et autour de la tente principale tu vois cent éléphants attachés, comme si le roi, dans sa pompe, se moquait du destin! C'est là que Kei-Kaus tient son siége royal. Cet autre pavillon, protégé par une garde nombreuse, autour duquel sont rassemblés les plus illustres chefs et des cavaliers caracolant comme s'ils se préparaient au combat et faisant briller leur armure d'or, c'est là que Thous, avec un orgueil royal, élève ses bannières; Thous, l'effroi des braves, le guide et l'ami du soldat. Quant à cette tente écarlate, près de laquelle se tiennent ces lanciers sombres et terribles, et ce bataillon de vétérans couverts d'acier, c'est celle du puissant Gudarz, renommé pour son ardeur guerrière; il est le père de quatre-vingts guerriers. Cependant, terrible encore dans les combats, il fuit un repos sans gloire, et fait flotter sa bannière ornée de lions.

— Mais fais attention, interrompit tout-à-coup Sohrab, à ce pavillon vert; un chef renommé y parle sans doute aux plus nobles Persans qui l'entourent? Son étendart a quelque chose de terrible, et l'on y a brodé avec art un hideux dragon replié sur lui-même et prêt à s'élancer : ce guerrier semble surpasser tous les autres en force et en importance; devant lui est un généreux coursier qui piaffe et hennit : jamais je n'ai vu un pareil guerrier, ni un cheval dont la forme fût plus majestueuse. Quel peut être le chef illustre dont l'attitude est si imposante? Tiens, regarde comme sa bannière s'agite vivement sur le ciel!

Sohrab questionnait ainsi avec ardeur.

Pour Hedjir, frappé de terreur, il s'arrêta avant de répondre une dangereuse vérité mal dissimulée. Tremblant pour les jours de Rustem, le prisonnier soupira et se prépara à désavouer celui qui faisait l'orgueil de son pays. En balbutiant donc, il dit que ce guerrier était venu du fond de la Chine pour secourir Kei-Kaus.

— Quel est son nom?

— Je l'ignore.

— Eh bien, où est la tente de Rustem?

— Je n'en sais rien, dit Hedjir, et sans doute, ajouta-t-il, ce héros n'est pas encore arrivé du Zabulistan.

Le cœur du jeune Sohrab était dévoré d'inquiétude, et repassant dans son esprit tous les indices qu'il avait reçus de sa mère sur Rustem, il lui semble le reconnaître dans le personnage majestueux qu'il voit au milieu du camp ennemi. Alors, il tente un nouvel effort pour s'assurer de la vérité à ce sujet, et s'adresse avec douceur à Hedjir en l'interrogeant de nouveau :

— Essaye donc, lui dit-il, de trouver la tente de Rustem, et tu seras largement récompensé de ta recherche.

— En voilà une qui ressemble à la sienne, répond Hedjir; mais ce n'est pas elle.

Et dans son embarras de répondre, le prisonnier se met à faire l'éloge de Rustem dans les combats.

Mais toujours entraîné par l'impatience de connaître son père, le jeune héros marque son étonnement à Hedjir, de ce qu'il parle de Rustem comme s'il l'avait vu souvent combattre. Il le presse de nouvelles questions, jusqu'à ce que le prisonnier soit réduit au silence. Celui-ci réfléchit que s'il indique Rustem, Sohrab courra immédiatement sur lui pour lui donner la mort, et qu'il n'y aura plus de rempart pour la Perse. Malgré les prières et les menaces même du jeune héros, Hedjir persiste donc à ne plus rien dire.

Poussé à bout par l'incertitude toujours croissante où il est entretenu par la circonspection d'Hedjir, Sohrab descend avec rapidité de la forteresse, et court se revêtir de ses armes. Ne respirant plus que la vengeance qu'il a juré de prendre au sujet de la mort de Zindeh, il sort seul, et s'avance terrible dans la plaine, sans qu'aucun guerrier ennemi ose s'opposer à son passage.

Arrivé près de la tente du roi Kei-Kaus, il défie le monarque en l'injuriant, et va jusqu'à lui reprocher la lâcheté avec laquelle il évite le combat qu'il lui propose.

Kei-Kaus ainsi que les guerriers sont terrifiés par cette apparition soudaine, et l'on va implorer le secours de Rustem qui déclare qu'il ne veut pas combattre en ce jour.

— Qu'un autre chef se présente d'abord, dit-il, et s'il succombe je me présenterai à mon tour.

Mais dans ce pressant danger, le roi Kei-Kaus envoie Thous auprès de Rustem, pour lui faire sentir le besoin indispensable de son bras; et le héros se décide enfin à aller combattre Sohrab.

Tout en se couvrant de ses armes.

— Cet ennemi, se dit-il à lui même, doit être de la famille des démons, sans quoi il n'imprimerait pas tant de terreur aux guerriers.

Puis mettant toute sa confiance en Dieu, il s'avance vers Sohrab par qui il est invité à se retirer un peu à l'écart, afin de combattre à quelque distance des spectateurs.

Rustem ayant acquiescé à cette demande, dit à Sohrab :

— Il n'y a personne qui puisse résister à mon bras.

— Tu périras infailliblement, répliqua Sohrab.

— Pourquoi tant de jactance, reprend Rustem? tu n'es qu'un enfant et n'as pas assisté encore aux combats des vaillants, tandis que mon expérience est longue; j'ai tué le Démon blanc et toute son armée de démons.

— Ah! répond Sohrab avec emportement, il n'y

n'a pas d'être, si fort et si terrible qu'il soit, qui puisse m'échapper.

— J'ai compassion de ton âge, répète Rustem, et je ne puis te tuer. Séparons-nous.

— Tu es peut être Rustem? s'écrie alors le jeune Sohrab, entraîné par un mélange de curiosité et de fureur.

— Non, répond Rustem, je ne suis que son serviteur.

A peine ces derniers mots ont-ils été prononcés, que les deux guerriers fondent l'un sur l'autre avec leurs lances qui volent aussitôt en éclats. Ils se battent successivement avec l'épée, avec la masse, en sorte qu'après quelques instants de lutte, leurs armures sont hachées et leurs chevaux épuisés de fatigue. Couverts de sang et de poussière, le gosier aride et ne pouvant plus respirer, tous deux sont forcés de rester un moment immobiles, et de reprendre haleine.

Pendant ce court repos, Rustem fit en lui-même cette réflexion :

— Jamais je n'ai rencontré un homme ou un démon pourvu d'une telle activité et de tant de force.

— Quand tu seras prêt, interrompit gaîment Sohrab, tu pourras essayer les effets de mon arc et de ma flèche.

Et ils engagent de nouveau le combat avec ces armes, sans résultat décisif.

Alors n'usant plus que de leurs bras et de leurs mains, mais toujours montés sur leurs chevaux, ils se livrent à la lutte. C'est en vain que Rustem, pour enlever Sohrab de sa selle, emploie la force avec laquelle il eût soulevé une montagne; il ne peut y parvenir. Son antagoniste n'est pas plus heureux, et tous deux, certains de l'égalité de leur puissance, cessent de s'étreindre.

A cet instant, Sohrab saisit sa masse et en porte un coup furieux sur la tête de Rustem qui chancelle de la douleur qu'il ressent.

— Ta puissance est domptée, s'écrie alors Sohrab en souriant avec mépris; toi et ton cheval vous êtes épuisés de fatigue, et sanglant comme tu es, tu me fais pitié; va, ne cherche plus à te mesurer avec le vaillant!

Confus de ce reproche, Rustem reste silencieux. Mais tout-à-coup les deux armées s'ébranlent. Un combat sans ordre s'ensuit et donne à Sohrab l'occasion de faire mordre la poussière à plus d'un ennemi. Rustem et Sohrab, également fatigués d'une journée si laborieuse, se promettent de recommencer leur combat singulier le lendemain matin.

Retiré dans sa tente, Rustem, après avoir adressé ses prières au Tout-Puissant, dit à l'un des chefs qui étaient près de lui :

— Que jamais il n'a éprouvé de résistance, dans les combats, aussi prodigieuse que celle que lui oppose le jeune guerrier. Quelle que soit l'issue du combat de demain, il est indispensable d'aller prévenir Zal des succès extraordinaires de ce jeune Tartare, car il est hors de doute que toute la Perse tombera en son pouvoir.

De son côté, Sohrab rentré soucieux sous son pavillon, avec le vieux Human, dit à ce guerrier :

— Ce vieux héros me paraît avoir le port et la puissance de Rustem. Dieu veuille, si les renseignements que m'a donnés ma mère sont vrais, qu'il ne soit pas effectivement mon père!

— J'ai vu souvent Rustem, dit l'officieux Human, et je le connais bien; or celui avec qui vous avez combattu n'est pas le héros de la Perse; et bien que son cheval ressemble à Rakush, ce n'est pas non plus cet animal; tranquillisez-vous.

Rassuré par ces paroles, le jeune guerrier rend hommage à Dieu, et se repose.

Mais, dès l'aube du jour, les deux antagonistes sont en présence. Sohrab, apercevant Rustem, ne peut se défendre d'une tendresse instinctive qu'il sentit naître au fond de son cœur. Tranquillisé par son succès de la veille, il ne craint pas de témoigner à son ennemi le désir qu'il a de cesser de l'être :

— Ne combattons plus, lui dit-il, et ne cherchons plus à détruire deux existences qui ont une grande valeur. Laissons les autres se mesurer entre eux et rapprochons-nous. Mon cœur est tout à la fois plein d'espérances et de craintes; je ne sais pourquoi mes joues sont humectées de pleurs en te voyant, et je ne cesse pas de désirer de savoir ton nom qui doit être fameux. Ah! fais-le moi connaître!

— Les arrangements que nous avons pris hier soir, ne s'accordent pas avec ce que tu dis, répond Rustem avec rudesse; je n'ai point de détour et ne suis pas un enfant comme toi. Nous sommes convenus que nous lutterions à pied aujourd'hui; me voilà prêt.

Tous deux descendent de leurs chevaux qu'ils vont attacher à une roche, et ils se rejoignent bientôt pour combattre. Ils se saisissent, et, comme des lions acharnés l'un contre l'autre, ils entrelacent et serrent leurs membres d'où découlent des flots de sueur et de sang.

Fort comme un éléphant, Sohrab enlève Rustem et le jette violemment par terre sur le dos. Alors, s'asseyant sur sa poitrine avec la fureur d'un tigre qui tient un élan, il se dispose à couper la tête du vaincu.

Mais saisissant l'instant pour l'arrêter, Rustem lui dit :

— D'après les usages de mon pays, ce n'est qu'à la seconde chute d'un lutteur, que l'on a le droit de lui trancher la tête.

Aussitôt Sohrab, remettant son épée dans le fourreau, laisse à Rustem la faculté de se relever, et le combat est remis encore une fois.

En rentrant dans sa tente, Sohrab raconta tout ce qui venait de se passer à Human. Mais le vieux chef touranien témoigna au jeune guerrier le plus vif chagrin de l'étourderie d'une pareille conduite.

— Enlacer le lion, s'écria-t-il, et lui rendre la liberté pour qu'il te dévore, est certainement une grande folie.

— Il est encore en mon pouvoir, répondit le jeune homme, car il m'est inférieur en force et en adresse, et demain je reprendrai sur lui le même avantage.

— L'homme sage, répondit Human, ne doit jamais dire d'un ennemi qu'il est faible et qu'il le méprise.

En quittant le champ de bataille, Rustem, de son côté, après s'être purifié dans l'eau, était resté une partie de la nuit prosterné, faisant ses dévotions au Tout-Puissant, et le priant surtout de lui rendre

toute son ancienne puissance. Il formait ce vœu parce que, dans sa première jeunesse, il avait été doué d'un tel excès de vigueur, qu'ayant placé par mégarde son pied sur un roc, il l'enfonça jusqu'au centre, ce qui lui fit une blessure qui l'empêcha quelque temps de marcher. A la suite de ce singulier accident, Rustem avait donc obtenu de Dieu une diminution de force; mais il en réclamait toute l'intensité à la veille du combat décisif qui devait avoir lieu.

Dieu exauça sa prière, et le lendemain, depuis le matin jusqu'au soir, chacun des lutteurs se consuma en efforts égaux, sans pouvoir faire pencher la victoire en sa faveur.

Enfin Rustem, rassemblant tout ce qu'il avait encore de vigueur, fait un dernier effort, et met Sohrab sous lui; et, dans la crainte de ne pouvoir maintenir longtemps dans cette position un ennemi si fort, impatient de s'assurer la supériorité qu'il vient d'obtenir, il lui plonge tout-à-coup son épée dans le flanc, en lui adressant des paroles de mépris.

Sohrab, se roulant dans la poussière, laisse échapper ces mots à travers les soupirs que lui arrache la douleur :

— Va, ne te vante pas de ce que tu as fait; c'est moi seul qui ai amassé tous les malheurs qui m'accablent, et tu n'as été que l'instrument de la destinée qui amène ma fin. Non, tu n'es point coupable de ce qui arrive! Ah! si j'avais vu mon père dans les combats! mon glorieux père! Mais la vie m'abandonne, et je ne pourrai jamais être témoin de ses grandes actions. Ma mère m'avait donné des indices pour le reconnaître; mais je meurs. Mon seul désir au monde était de le voir, et je meurs. Mais toi qui me prives de ce bonheur, ne te flatte pas d'échapper à son œil perçant ni à sa vengeance. Quand tu pourrais, comme un petit poisson, te cacher dans l'Océan, ou te perdre dans l'immensité des cieux, comme une étoile, Rustem saura bien te trouver!

A ces mots, Rustem se sent glacé d'horreur; ses idées se brouillent, et, hors de lui, il tombe accablé sous le poids de son malheur. Cependant, il revient peu à peu à lui, et dans le transport qui l'agite bientôt après :

— Dissipe mes doutes, s'écrie-t-il; prouve-moi que tu es mon fils! Je suis Rustem!

Son accent est déchirant; et, en prononçant ces mots, ses yeux étaient invariablement fixés sur Sohrab.

Un étonnement douloureux pénètre alors l'âme du jeune mourant qui laisse échapper ces paroles amères :

— Si tu es effectivement Rustem, je te plains, car aucune étincelle d'amour paternel ne semble échauffer ton cœur. Que ne m'as-tu connu lorsque, avec tant d'ardeur, je te réclamais pour mon père! Maintenant, tu n'as plus qu'à soulever la cotte de mailles de dessus mon corps et à dénouer ces bandes avant que la vie ne m'abandonne, et tu trouveras à mon bras la fatale preuve que tu exiges : c'est ton bracelet sacré, celui que m'a donné ma mère lorsque, les larmes aux yeux, elle me le remit en m'assurant que ce don mystique de ta part, me garantissait une gloire future qui te paierait de tes soins envers moi. Cette heure est venue, mais accompagnée des malheurs les plus affreux, car nous nous retrouvons au milieu du sang et pour pleurer ensemble le coup qui nous sépare.

L'infortuné Rustem dénoue en effet le vêtement de Sohrab et reconnaît l'amulette attachée à son bras.

A cette vue, Rustem, en proie à la plus affreuse douleur, se roule dans la poussière, en criant :

— J'ai tué mon fils! j'ai tué mon fils! Rien ne pourra jamais me débarrasser du poids d'un crime si horrible, et il vaut mieux pour moi que je mette fin à mon existence!

Mais Sohrab emploie ce qui lui reste de force pour détourner son père de cette fatale résolution.

## VIII

En même temps que cette horrible scène se passait, Rakush, le cheval de Rustem, était retourné seul au camp.

En voyant l'animal sans son maître, tous les guerriers de Kei-Kaus, et le roi lui-même, ne doutent pas que le héros n'ait été tué. Au milieu du trouble douloureux que cette crainte fait naître, un messager envoyé pour aller battre la campagne trouve enfin Rustem dans le plus violent désespoir, près de Sohrab sur le point de rendre le dernier soupir.

— Voilà ce que j'ai fait, lui dit le malheureux père, j'ai tué mon fils!

Quelques guerriers, et entre autres Gudarz, ne tardent point à arriver sur le lieu de cette scène de douleur.

Plus le jeune mourant montre de résignation pour supporter son sort, et plus ceux qui l'entourent se sentent vivement émus.

Tout-à-coup Rustem a une lueur d'espérance.

— Allez en toute hâte, dit-il à Gudarz, auprès du roi Kei-Kaus, et dites-lui l'affreux malheur qui m'est arrivé; je sais qu'il possède un baume dont la vertu est merveilleuse pour guérir les blessures; demandez-le-lui pour rendre la vie à Sohrab.

Gudarz s'empresse d'aller trouver le roi, à qui il raconte tout ce qui s'est passé, dans l'espoir d'en obtenir le baume si vivement désiré.

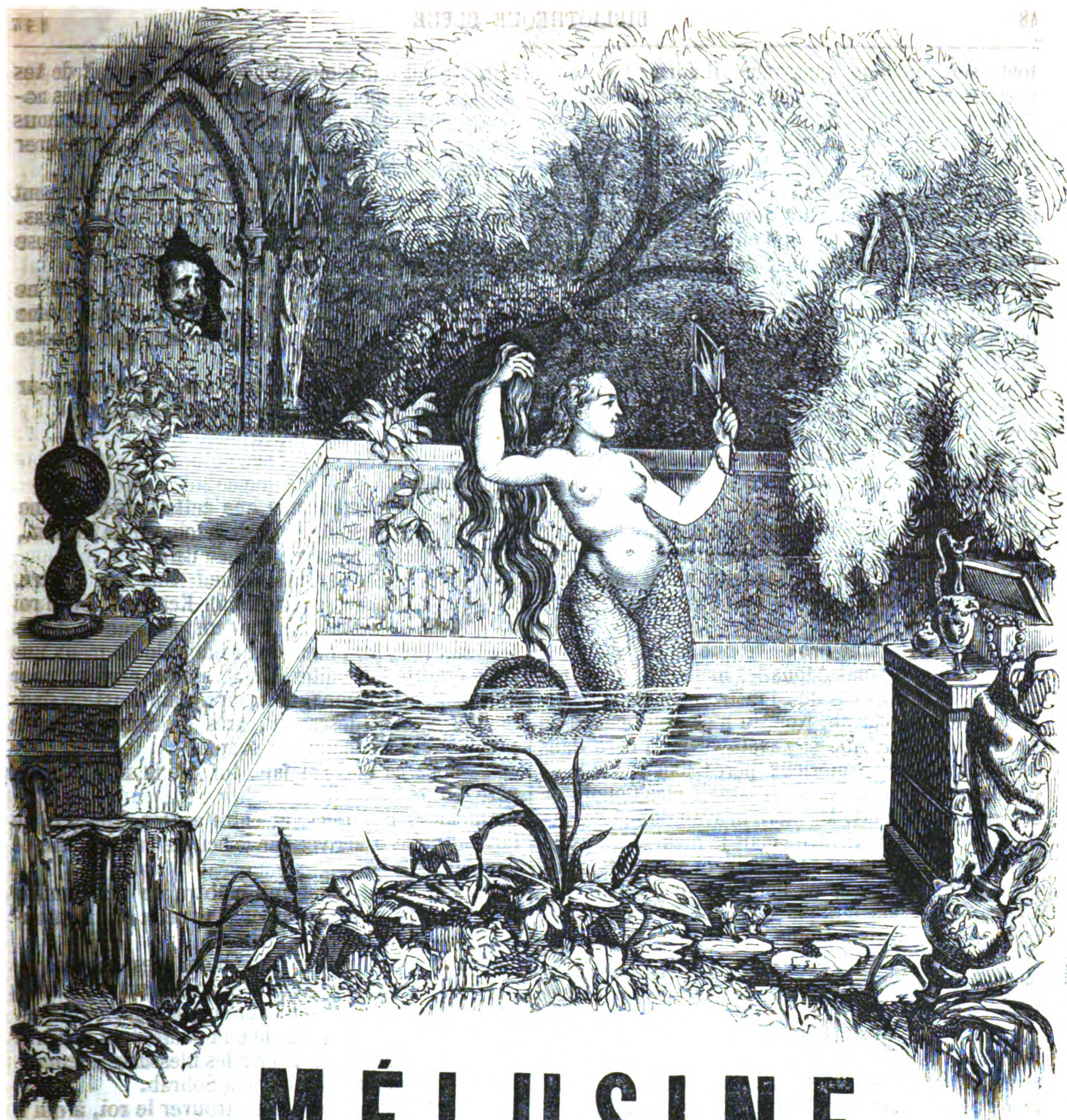
Mais le monarque répond avec aigreur qu'en effet ce puissant remède soulagerait infailliblement le blessé, mais qu'il ne peut oublier les insolences que Sohrab a commises envers lui, en présence de son armée, lorsqu'il l'a menacé de lui enlever sa couronne et de la donner à Rustem.

Sur ce refus, Gudarz, indigné, retourne à bride abattue vers Rustem, à qui il conseille, après lui avoir rapporté le mauvais succès de son message, d'aller trouver lui-même le roi pour tâcher de le fléchir.

L'infortuné Rustem partit comme l'éclair et vint jusqu'à la tente de Kei-Kaus; mais il y était à peine arrivé, qu'un guerrier, venant lui-même à toute bride, lui annonça que tout était fini. Le jeune et vaillant Sohrab était mort!

— Ah! s'écria Rustem, tout est fini pour moi aussi! Je vais mourir!...

FIN DE RUSTEM.



# MÉLUSINE

## CHAPITRE PREMIER.

**Comment Raimondin, convié à une chasse au sanglier dans la forêt de Colombiers par le comte de Poitiers, son oncle, tua celui-ci sans le vouloir, et du grand chagrin qu'il en eut.**

Aimery, comte de Poitiers, était un des plus vaillants chasseurs de son temps. Il avait à foison chiens de toute race, brachets et chiens courants, danois et limiers braconniers, ainsi que force oiseaux de proie, tels que tiercelets, éperviers et faucons, de quoi dépeupler les forêts à quelques lieues à l'entour.

Un jour, un de ses forestiers vint lui dénoncer la présence d'un merveilleux sanglier dans les bois de Colombiers, et, tout aussitôt, le comte ordonna que ses veneurs et ses chiens fussent prêts pour le lendemain matin à l'aube.

Le lendemain, en effet, au point du jour, le comte quitta Poitiers, suivi d'une notable quantité de barons et de chevaliers, parmi lesquels Raimondin, son neveu, un garçonnet qui était très beau et très gracieux, très subtil et très intellectif en toutes choses.

Raimondin, monté sur un grand coursier, l'épée au côté et l'épieu au cou, allait grand'erre sur la piste de l'animal signalé. Mais le sanglier allait belle erre aussi, et ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'il put être acculé, après avoir décousu quelques lévriers qui le poursuivaient de trop près. A cause de cela même, il paraissait redoutable aux autres chiens et aux veneurs, qui n'osaient

s'approcher de lui pour l'enferrer. L'animal se mouvait de ci de là avec une mâle fierté, et semblait défier les plus hardis d'entre les chasseurs, du bout de ses crocs blancs et luisants comme acier.

Lors Aimery arriva fort échauffé par cette longue poursuite, et, en voyant l'effroi causé aux veneurs, par la défense désespérée du sanglier, il s'écria à haute voix :

— Comment! ce fils de truie nous épouvante tous tant que nous sommes?...

Raimondin, entendant ainsi parler son oncle, en eut grande vergogne. Il mit pied à terre, l'épée au poing et s'en alla vitement vers l'animal auquel il porta un violent coup dont il supposait qu'il devait mourir. Mais le sanglier, se secouant un peu, prit sa volée et renversa Raimondin qui lui barrait le passage. Il fallut recommencer à le poursuivre.

Il allait comme le vent, cet animal, cassant branches et ramures sur son passage, se retournant seulement de temps en temps, quand il se sentait poursuivi de trop près, pour découdre quelque brachet ou quelque lévrier. Si bien qu'au bout d'un quart d'heure de cette poursuite obstinée, chiens et veneurs perdirent complétement sa vue et sa trace.

Raimondin et son oncle, seuls, continuaient la poursuite et suivaient la voie prise par le sanglier. Raimondin avait à cœur de prouver au comte Aimery que ce qui effrayait les autres ne l'effrayait pas du tout, lui, et il allait, il allait, il allait au trot redoublé de son cheval. Le comte Aimery avait grand'peine à le suivre.

— Beau neveu, laisse-là cette chasse! lui cria-t-il. Et que maudit soit celui qui nous dénonça la présence de ce fils de truie!

Mais Raimondin, sans tenir compte des transes de son oncle, poursuivait toujours aussi âprement l'animal dont il tenait toujours la trace. Il alla si bien et si longtemps, que la nuit était venue avant qu'il eût pu joindre le sanglier, une nuit obscure et sans étoiles.

— Beau neveu, dit le comte Aimery, nous demeurerons ici jusqu'à ce que la lune se soit levée. Aller plus loin est impossible et mal prudent.

— Sire, répondit Raimondin, comme il vous plaira.

Cela disant, le jeune chevalier descendit de cheval et alluma du feu. Bientôt après se leva luisante et claire la lune, luisantes et claires aussi les étoiles.

Le vieux comte Aimery, qui était fort expert aux choses astronomiques et qui lisait dans les astres aussi couramment que dans les parchemins, se mit lors à contempler le plafond céleste, et, pendant cette contemplation, à rêver et à soupirer.

— Ah! sire Dieu, mon seigneur et maître, murmura-t-il, comme tes créations sont infinies et tes œuvres merveilleuses! Et comme je te dois remercier de m'avoir permis de lire dans le mystérieux et divin grimoire écrit de ta main sur cette mer bleue sillonnée de millions de petites naufs d'or, que le vulgaire ignorant appelle des étoiles, sans se douter que ces petites naufs, les unes brillantes, les autres obscures, sont la reproduction des existences humaines. Une étoile qui tombe, c'est une nauf qui sombre dans l'Océan de l'infini!... Les destinées terrestres sont écrites sur cet incommensurable rouleau bleu-lapis qui plane sans cesse audessus de nos têtes!...

— Laissez là vos songeries, monseigneur, dit Raimondin qui peinait à entendre ainsi son oncle soupirer. Laissez là vos songeries! Il n'appartient pas à un si haut prince que vous êtes, loti de si nobles seigneuries et de si vastes possessions terriennes, de se lamenter le cœur dans des rêveries creuses comme celles des astrologues et des alchimistes. C'est simplesse à vous, vraiment, monseigneur!

— Ah! fol, répondit le comte, si tu voyais-là haut écrites les grandes richesses et les merveilleuses aventures que j'y vois, tu en serais tout ébahi!

Lors, Raimondin, qui ne pensait à nul mal, dit à son oncle :

— Mon très cher seigneur, s'il vous plaisait de m'instruire en cela, j'en serais très content; s'il y avait là-dedans chose que je pusse ou dusse savoir.

— Par Dieu! répondit le comte, tu le sauras, car aussi bien vaut-il mieux que ce soit toi qui en profite, qu'un autre. Je suis un vieil homme maintenant, et j'ai assez d'amis pour tenir mes seigneuries. Puisque je t'aime et que je souhaite que grand honneur t'advienne, de préférence à tout autre, je te dirais que si, en ce moment, un sujet mettait à mort son seigneur, il deviendrait tout-à-coup le plus puissant et le plus honoré qui fût jamais, et que de lui sortirait noble lignée dont il serait mention et remembrance jusques en la fin du monde...

— Je le croirais difficilement, si autre que vous me le disait, répliqua Raimondin qui était pauvre, et à qui ces richesses imaginaires reluisaient dans le ventre; mais de vous, cher seigneur, j'accepte toute parole comme vraie. Il n'est chose que vous ne me fissiez croire!

Comme Raimondin prononçait ces mots, il se fit un remuement de broussailles dans les fourrés avoisinants, comme si quelque fauve cherchait à se frayer une route.

Le comte de Poitiers et Raimondin prirent chacun son épée et se mirent au devant du feu du côté où ils entendaient les ramures craquer, et bien furent-ils avisés, car, tout aussitôt ils virent venir droit à eux, menant les crocs, un monstrueux sanglier qui paraissait furieux.

— Monseigneur, cria Raimondin au comte de Poitiers, montez vitement sur quelque arbre et laissez-moi me débattre avec cette hure. Cela sera bientôt fait!

— Beau neveu, répondit le comte, à Dieu ne plaise que je te laisse à telle aventure!

Tous deux, l'oncle et le neveu, étaient disposés à tenir tête à l'animal. Mais comme celui-ci tardait trop, au gré de l'impatient jeune homme, Raimondin alla à sa rencontre, l'épée au poing. Le sanglier, le dédaignant comme trop petit ennemi, passa à côté de lui et alla droit au comte Aimery qu'il renversa d'un coup de boutoir. Ce que voyant, Raimondin quitta son épée, saisit l'épieu et le bouta en plein corps.

L'épieu était manié par une main jeunette mais virile : il entra profondément dans le flanc de l'animal et le mit à mort sans rémission. Malheureusement, le comte de Poitiers se trouvait renversé sous lui, et le même coup d'épieu les transperça tous deux.

Lorsque Raimondin vit jaillir le sang de la plaie qu'il venait de faire sans le vouloir à son oncle, il cria et pleura comme un perdu.

— Ah! fausse et perverse fortune! s'écria-t-il, pourquoi m'as-tu fait meurtrier de celui qui m'aimait le plus parfaitement au monde? Où vais-je fuir? Ceux qui me verront, ceux qui entendront parler de moi, me mépriseront désormais et me jugeront digne de mourir de honteuse mort, comme un vil pêcheur. Monseigneur qui gît là me disait que je serais le plus honoré de mon lignage; il se trompait et me trompait: c'est le plus déshonoré qu'il aurait dû dire!... Il faut fuir du pays et aller quérir aventure ailleurs, là où je pourrai amender mon péché, s'il plaît à Dieu...

Cela dit, Raimondin jeta un dernier regard sur le cadavre du comte Aimery, le baisa pieusement à la face, et monta sur son cheval, en se fiant à cet animal pour le conduire; car, pour lui, c'était impossible; il avait le cœur trop triste et la cervelle trop bouleversée de ce désastre pour songer à autre chose.

Il s'en alla donc au hasard, dans les sentiers de la forêt, dolent et déconforté; quant à parler, il n'aurait pu pour tout l'or du monde.

## CHAPITRE II

Comment Raimondin, son oncle mort, chevaucha au hasard dans la forêt, et, chemin faisant, rencontra Mélusine qui s'ébattait sur l'herbe avec deux gentes dames. Comment Mélusine lui parla et lui donna de profitables conseils.

En chevauchant ainsi à travers la forêt, Raimondin approcha, vers la mi-nuit, d'une fontaine nommée la Fontaine de Soif, et que d'aucuns, dans le pays, appelaient la fontaine-fée, à cause des merveilleuses aventures qui y étaient arrivées.

C'était un admirable endroit. Au-dessus de la fontaine, une grande roche, et, en aval, une plantureuse prairie, verte aux clartés du soleil, blonde aux clartés de la lune. Puis, à droite et à gauche, la forêt, haute et profonde.

La lune luisait toujours toute claire et prêtait à ce lieu-là un aspect plus plaisant encore que de coutume. Mais Raimondin ne jouissait pas des splendeurs mystérieuses de cet étrange paysage: il rêvait et sommeillait sur son cheval qui, ayant compris cela, avait ralenti son allure pour ne pas trop le secouer.

Or, en ce moment, trois gentes dames blanches s'ébattaient sur l'herbe, au-devant de la Fontaine de Soif. L'une d'elles, plus gente que les deux autres s'ébattait plus gracieusement encore, et décrivait des courbes plus harmonieuses et plus délicates. Le cheval de Raimondin, en passant près d'elles, prit effroi et emporta son maître à grand'erre.

— Par moi foi, s'écria-t-elle, celui qui passe là est un très gentil homme; mais il ne le prouve pas, puisqu'il passe ainsi devant dames sans les saluer!

Elle disait cela par courtoisie, car elle savait bien qui était Raimondin, mais elle ne voulait pas laisser voir aux deux autres pucelles ce à quoi elle tendait.

— Puisqu'il n'a pas sonné mot en passant devant nous, ajouta-t-elle, je vais aller le faire parler.

En disant cela, elle quitta prestement ses deux compagnes, et courut après le cheval de Raimondin, qu'elle arrêta tout court en le prenant par le frein.

— Sire vassal, dit-elle d'une voix douce comme une chanson, d'où vous vient ce grand orgueil ou cette rudesse de passer ainsi devant dames sans les saluer, comme faire se doit?

Comme Raimondin, toujours rêveur, ne l'entendait pas, la dame, faisant la courroucée, continua:

— Comment, sire musard, vous êtes à ce point dépiteux de ne pas daigner me répondre?...

Raimondin n'entendit pas davantage. Lors, la pucelle lui prit la main, la lui secoua et lui dit:

— Sire vassal, dormez-vous vraiment?...

Raimondin tressaillit comme un homme réveillé en sursaut et mit aussitôt l'épée hors du fourreau, croyant avoir affaire aux gens du comte, son oncle, venus là pour s'emparer de lui.

— Sire vassal, dit alors la pucelle en riant d'un rire qui sonna comme argent, avec qui voulez-vous donc commencer la bataille?... Me prenez-vous pour une ennemie! Vous ne m'avez pas regardée, alors!.....

Raimondin, tout-à-fait réveillé par les accents mélodieux de cette voix de femme, ouvrit tout grands ses yeux ensablés et regarda la jeune et fraîche beauté qui était devant lui, blanche et sereine comme une apparition. Il en fut émerveillé.

— Chère dame, dit-il en sautant de cheval et en venant s'incliner devant elle, pardonnez-moi mon irrévérence involontaire. Je ne vous avais ni vue, ni entendue, préoccupé que j'étais d'une mienne affaire qui me touche cruellement au cœur.

— Je vous crois volontiers, beau sire. Mais, où allez-vous donc à cette heure? Dites-le moi sans nulle crainte; si vous ne savez pas votre chemin, je vous l'indiquerai, car il n'y a pas en cette forêt voie ou sentier que je ne connaisse.

— Je vous remercie, ma bien chère dame... J'ai perdu mon chemin en chevauchant dans la forêt tout le jour et toute cette partie de la nuit, et, à vrai dire, je ne sais guère où j'en suis à présent.

La dame blanche vit bien qu'il manquait de fiance en elle et qu'il n'était nullement disposé à lui conter cette affaire qui le préoccupait si fort. Lors, elle lui dit:

— Par Dieu! bel ami Raimondin, il est inutile de chercher à me céler l'objet de votre pensement: je le connais aussi bien que vous-même...

Raimondin, à ces mots, étonné que cette dame, qu'il ne connaissait pas, le connût si exactement, resta quelques instants sans pouvoir répondre et fut tout honteux de voir son secret décelé par elle.

— Raimondin, reprit-elle, je suis celle, après Dieu, qui peut le mieux te conseiller et te faire avancer en biens et honneurs en cette mortelle vie. Je sais que tu as tué par méprise le comte de Poitiers, ton oncle et seigneur, et qu'à cause de cela, te croyant criminel, tu fuyais lorsque je t'ai rencontré...

Le jeune chevalier, de plus en plus ébahi, regardait l'inconnue d'un air effaré et troublé.

— Ne t'ébahis point ainsi, continua-t-elle, de ce que je connais si bien tes affaires présentes... Et ne crois point que ce soit par maléfice et par œuvre

diabolique que je suis arrivée à cette connaissance : je suis aussi bonne chrétienne que tu es bon chrétien. Mais, je te le répète, sans moi, sans mon conseil, tu ne pourras te tirer de cette mauvaise passe... Si, au contraire, tu veux écouter mes paroles, je te promets de te faire le plus grand seigneur qui fut jamais en ton lignage, et le plus riche terrien d'eux tous.

En entendant cela, Raimondin se souvint de ce que lui avait dit le comte de Poitiers, son oncle, et il réfléchit aux périls qu'il courait, exil et mort.

— Chère dame, répondit-il humblement, je vous remercie des bonnes promesses que vous me donnez, et je me soumets volontiers à exécuter ce que vous me recommanderez, si c'est chose possible à faire, et que chrétien puisse et doive faire avec honneur.

— C'est dit d'un franc cœur, bel ami Raimondin; n'ayez crainte : je ne vous conseillerai rien de contraire à votre religion, qui est la mienne. Mais avant d'aller plus loin, Raimondin, il faut que vous vous engagiez à me prendre pour femme et à ne jamais douter que je ne me conduis honnêtement et chrétiennement, sans maléfice ni sortilége.

— Dame, je ferai loyalement tout ce que je pourrai faire. Je vous accepte pour femme, et nous nous marierons quand vous voudrez, devant Dieu, dans une chapelle.

— C'est bien, cher Raimondin, mais ce n'est pas tout encore. Je veux que vous juriez, par tous les serments et sacrements que peut faire bon chrétien, que jamais le samedi, tant que je serai en votre compagnie, vous ne chercherez en manière quelconque à me voir ni à vous enquérir du lieu où je serai.

— Par le péril de mon âme, je vous jure que jamais, en ce jour-là, je ne ferai chose qui soit en votre préjudice, et que je ne penserai de votre absence qu'en tout bien tout honneur.

— C'est bien : je vous crois. Or, je vais vous dire ce que vous devez faire présentement, relativement au meurtre du comte de Poitiers, votre oncle, et à l'attitude que vous devez avoir devant le jeune comte Bertrand, son fils, et devant la jeune Blanche, sa fille.

Et, en effet, la dame entra à ce sujet dans de longs détails et dans de longues recommandations que Raimondin lui promit de suivre religieusement. Puis, elle ajouta :

— Maintenant, mon doux ami, pour commencer ensemble nos amours, je vous donne ces deux verges, dont les pierres ont des vertus particulières. La première préserve de male mort par accident d'armes; la seconde donne victoire en toute occurrence d'affaire ou de combat. Portez-les toujours avec vous, mon doux ami, et allez-y sûrement. Partez donc pour revenir plus vite ici m'informer de ce que vous aurez fait.

En disant ces mots, elle le prit par la main, l'attira tendrement à elle, et, pendant quelques instants ils se tinrent accolés amoureusement l'un et l'autre : ils s'aimaient.

—

## CHAPITRE III

**Comment Raimondin, fiancé à Mélusine, suivit de point en point les conseils qu'elle lui avait donné, et, après avoir rendu hommage au nouveau comte de Poitiers, requit de lui un don qu'il lui accorda volontiers.**



Raimondin remonta vitement à cheval et s'en alla tout droit à Poitiers, où il arriva en même temps que le corps du comte Aimery et celui du sanglier qu'on avait trouvés dans la forêt de Colombiers.

On entendait dans l'air des cris et des gémissements à attendrir des rochers.

— Pleurez, pleurez! disaient les gens qui ramenaient le comte Aimery. Pleurez! Habillez-vous tous de noir, car ce fils de truie nous a tué notre bon seigneur le comte de Poitiers. Ah! maudit soit celui qui annonça cette chasse! Maudit celui qui la commença!

Le deuil fut général. Raimondin ne fut pas le dernier à revêtir la robe noire. Pour un peu même, tant sa douleur était grande, il eût avoué sa faute et en eût fait pénitence publique. Mais le souvenir de Mélusine l'en empêcha : il se contenta de mêler ses larmes sincères aux larmes de la comtesse, du jeune comte Bertrand et de la jeune Blanche, qu'il réconforta par de bonnes paroles sur les fatalités inévitables de la vie et sur les impénétrables décrets de la Providence.

Pendant qu'on appareillait richement et noblement l'église de Notre-Dame de Poitiers pour rendre au comte Aimery les honneurs funèbres qui lui étaient dûs, les bonnes gens du pays, pleins d'une chaude colère contre l'auteur de ce désastre, amenaient le sanglier mort sur la place de l'église et le brûlaient jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. C'était là leur façon de le punir du méfait qu'il avait commis.

Mais on dit vrai lorsqu'on dit qu'il n'y a pas de douleur, si angoisseuse soit-elle, qui ne s'adoucisse au bout de trois jours. Trois jours après cette triste cérémonie des obsèques du comte Aimery, les barons du pays parvenaient, en effet, à consoler la comtesse et ses deux enfants. Au bout de trois autres jours, ils vinrent en nombre au palais pour faire hommage du relevage de leurs fiefs entre les mains de leur gracieux seigneur, le jeune comte Bertrand, fils du comte de jadis.

Raimondin aurait bien voulu n'assister point à tout cela, à cause de la vive douleur qu'il continuait à ressentir de la mort de son seigneur, le comte Aimery. Mais dame Mélusine lui avait donné des instructions qu'il lui fallait suivre : il était resté.

Après que chacun des barons du pays eut fait hommage au nouveau comte et que le service divin eut été célébré à ce sujet à Saint-Hilaire de Poitiers, Raimondin s'en vint humblement et dit :

— Messeigneurs, nobles barons de la comté de Poitiers, je vous prie de vouloir bien entendre la requête que j'entends faire à monseigneur le comte, et, si elle vous semble raisonnable, de vouloir bien vous joindre à moi pour qu'il me la daigne accorder.

— Très volontiers! répondirent les barons.

Lors, Raimondin, se tournant vers le jeune comte Bertrand, lui dit :

— Très cher sire, je vous requiers humblement que, en rémunération de tous les services que j'ai rendus à votre père, dont Dieu ait l'âme, il vous plaise de m'accorder un don, lequel ne vous coûtera guère, car je ne vous veux demander ni ville, ni château, ni forteresse...

— S'il plaît à mes barons, il me plaît bien, répondit le comte Bertrand.

— Sire, dirent alors les barons, puisque c'est une chose de si mince valeur, vous ne la lui devez pas refuser, attendu qu'il a bien et loyalement servi le comte de jadis, votre honoré père.

— Puisqu'il vous plaît de me conseiller cela, répliqua le jeune comte, je lui accorde son don. Demandez-le donc hardiment, Raimondin.

— Sire, grand merci, reprit le neveu du comte Aimery. Je ne vous requiers pas autre don, sire, que de m'octroyer, au-dessus de la Fontaine de Soif, autant de place que pourra en tenir un cuir de cerf étendu.

— Par Dieu! s'écria le comte, si c'est là tout ce que vous exigez, je vous l'accorde de grand cœur, et j'ajoute que vous ne me devez pour cela, ni à moi, ni à mes successeurs, foi ni hommage ni redevance quelconque!...

Lorsque ce don lui eût été octroyé, Raimondin s'agenouilla humblement devant le comte Bertrand et, après l'avoir remercié, lui demanda les lettres et chartres qui confirmassent ce don; lesquelles lui furent joyeusement accordées, après avoir été scellées du grand scel du comte et des sceaux des douze pairs du pays.

A l'issue de cette audience, il y eut fête grande où assistèrent seigneurs à foison, laquelle fête ne se termina que fort avant dans la nuit. Le lendemain matin, chacun se leva et alla entendre la messe en l'abbaye de Montiers, où Raimondin resta à prier dévotement Dieu jusqu'à l'heure de prime.

## CHAPITRE IV

Comment Raimondin, une fois le don octroyé, acheta un cuir de cerf qu'il débita au sellier, et qui arriva à enserrer deux lieues de tour.

Lorsque Raimondin eut suffisamment fait sa dévotion à l'abbaye de Montiers, il sortit et s'en alla dans la campagne, où il rencontra bientôt un homme qui portait un cuir de cerf pendu au cou.

Cet homme, en l'apercevant, vint droit à lui, et lui demanda :

— Sire, voulez-vous m'acheter ce cuir de cerf que j'ai en mon sac, pour faire de bonnes cordes chasseresses pour vos veneurs?

— Par ma foi, oui, dit Raimondin. Et que coûtera-t-il, ainsi qu'il est, ce cuir de cerf?

— Cent sols parisis, sire, répondit l'homme.

— Venez à mon hôtel, l'ami, je vous paierai.

Raimondin marcha vers Poitiers, et l'homme le suivit. Arrivé à son hôtel, il lui bailla les cent sols, et l'homme lui bailla le cuir de cerf.

Une heure après, un sellier survint.

— Mon ami, lui dit Raimondin, il faut, s'il vous plaît, me tailler ce cuir le plus menu, le plus délié que vous pourrez, en forme d'une courroie qui s'allonge autant et plus.

Le sellier obéit avec célérité et adresse. Une fois le cuir détaillé menu, menu, menu, Raimondin le plaça dans un sac qu'il chargea sur les épaules du sellier, et alla quérir les gens commis par le comte Bertrand à la délivrance du don en question.

Ces gens et lui quittèrent Poitiers et chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la montagne qui était au-dessus de Colombiers. Une fois arrivés là ils s'aperçurent qu'on avait fait une large tranchée et un grand abattis d'arbres autour de la roche de la Fontaine de Soif, ce dont ils furent émerveillés, excepté Raimondin qui comprit que Mélusine avait travaillé à son œuvre. Puis, lorsqu'ils furent en la prairie, ils descendirent de cheval et jetèrent le cuir hors du sac.

Quand les livreurs commis par le comte Bertrand virent le cuir taillé si menu, ils en furent tout ébahis et dirent à Raimondin qu'ils ne savaient vraiment que faire.

Sur ces entrefaites survinrent deux hommes vêtus d'un gros burel qui dirent :

— Nous sommes envoyés ici pour vous aider.

Tout aussitôt, ils dévidèrent le cuir de la masse où l'avait enroulé l'ouvrier qui l'avait taillé, et le portèrent au fond de la vallée, le plus près qu'ils purent du rocher. Là, ils plantèrent un gros pieu et y attachèrent l'un des bouts du cuir. Puis, prenant au fur et à mesure à même d'un faisceau de pieus moins gros, ils en plantèrent de distance en distance autour de la roche. Les autres les suivaient, attachant le cuir à chaque pieu. De cette façon, ils environnèrent la montagne, pendant deux lieues passées.

Les livreurs du comte Bertrand furent bien étonnés en voyant combien d'espace pouvait enserrer un simple cuir de cerf. Bien plus encore le furent-ils en voyant sourdre soudainement un ruissel qui, depuis ce moment, courut à travers la vallée et fit tourner plusieurs moulins. Mais il n'y avait pas à disputer là-dessus; le texte de la chartre octroyée à Raimondin était précis : ils furent obligés de lui délivrer la terre que renfermait le circuit de la peau de cerf.

En même temps, ils se retournèrent pour examiner plus attentivement les deux hommes vêtus de burel, qui avaient procédé à cette opération : mais ils avaient disparu.

Lors, ils revinrent à Poitiers, suivis de Raimondin, et leur premier soin fut d'aller informer le comte Bertrand de ce qu'ils avaient vu à la Fontaine de Soif. Le comte se trouvait précisément avec sa mère, la veuve du défunt comte.

— Il faut, dit la comtesse, qu'il y ait là-dessous quelque sortilége! Cette forêt de Colombiers a été

témoin déjà d'aventures merveilleuses, et ce qui vient d'arriver à Raimondin n'a rien de naturel, à ce que je crois.

— Madame ma mère, vous dites vrai, répondit le comte Bertrand; aventures merveilleuses sont maintes fois arrivées dans cette forêt, et ce qu'on nous raconte de Raimondin est bien extraordinaire, je l'avoue. Mais Raimondin est un loyal chevalier, et je prie Dieu qu'il le laisse jouir en paix et à son honneur de cette aubaine fortunée!...

Raimondin survint en ce moment. Il s'agenouilla devant le comte en le remerciant de l'honneur et de la courtoisie qu'il lui avait faits.

— Par ma foi, Raimondin, c'est peu de chose, répondit Bertrand, et, s'il plaît à Dieu, je ferai plus encore au temps à venir. A ce propos, mon ami, on m'a raconté tout-à-l'heure d'étranges choses touchant le coin de terre que je vous ai octroyé sur votre demande : je vous prie de me dire à ce sujet la pleine et entière vérité.

— Très cher seigneur, répondit Raimondin, si vos livreurs ne vous ont conté que ce qu'ils ont vu, ils ont bien fait, car ils vous ont conté l'exacte vérité, à savoir que le cuir de cerf que j'ai acheté a produit, développé, un entourage de plus de deux lieues. Quant à ce qui est des deux hommes vêtus de bureau, qui nous sont venus en aide pour le mesurage, ainsi que du ruissel qui s'est mis à sourdre soudainement, c'est la pure vérité, monseigneur. Pour le surplus, ne me demandez rien : j'en ignore comme vous.

Le comte Bertrand, qui aimait Raimondin, ne voulut pas pousser plus loin ses investigations : il le crut sur parole, pour ne pas l'affliger par des soupçons outrageux, et Raimondin, l'ayant de nouveau remercié, prit congé de lui ainsi que de la comtesse, pour retourner auprès de Mélusine.

## CHAPITRE V

**Comment Raimondin alla retrouver Mélusine pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait; et comment elle le dépêcha de nouveau à Poitiers pour convier le comte Bertrand et ses amis à leurs noces.**

Il tardait beaucoup à Raimondin de revoir sa dame. Il chevaucha en conséquence et poussa rapidement sa pointe vers la forêt de Colombiers.

Quand il fut à quelques pas de la Fontaine de Soif, il aperçut une manière d'hôtel, construit solidement et élégamment, dont jusque-là il n'avait pas soupçonné l'existence. En approchant de plus près, il vit sortir de cet hôtel plusieurs demoiselles, ainsi que plusieurs chevaliers et écuyers, qui vinrent à lui comme vers leur seigneur, et qui lui dirent fort civilement :

— Sire, descendez de cheval, et venez par devers notre dame, qui est la vôtre, et qui vous attend dans son pavillon.

— Volontiers, répondit Raimondin un peu émerveillé.

Il descendit de cheval et s'en alla avec ces chevaliers et ces demoiselles qui le conduisirent avec force révérences vers Mélusine qui, à son approche, se leva et vint le prendre par la main pour le faire asseoir à côté d'elle, sur un lit d'une richesse surprenante.

— Bel ami, dit-elle après l'avoir accolé, je sais que vous avez religieusement suivi les conseils que je vous avais donnés relativement à la conduite à tenir à propos du meurtre du comte Aimery, et relativement au don à requérir du comte Bertrand son fils : à cause de cela et de mon amitié pour vous, j'aurai désormais la plus grande fiance en vous.

— Bien chère dame, répliqua Raimondin, j'ai trouvé un si bon commencement en vos paroles, que je n'ai plus à hésiter à vous obéir, quoi que vous me commandiez de faire.

— Soyez sans nulle crainte, Raimondin, je ne vous commanderai rien que d'honorable et de profitable pour vous, rien surtout dont vous ne puissiez venir à bonne fin.

Comme ils devisaient ainsi, survint un chevalier qui, après s'être révérencieusement agenouillé devant Mélusine, lui dit :

— Dame, tout est prêt. Quand il vous plaira.

Mélusine se leva, Raimondin l'imita, et tous deux, après avoir fait les ablutions préalables, se placèrent devant une table d'une somptuosité rare, qui dominait une multitude d'autres tables, également bien servies, où étaient assis à foison dames et chevaliers.

— D'où vous vient tout ce peuple, chère dame? demanda Raimondin, étonné, à sa belle mie.

— Ces chevaliers et ces demoiselles, répondit Mélusine, sont là à votre commandement, pour vous servir, eux et beaucoup d'autres que vous ne voyez pas là, mais avec lesquels vous ferez connaissance quand vous voudrez, puisqu'ils vous appartiennent.

Raimondin, émerveillé, n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Il prit le parti de faire honneur aux mets abondants et délicats que l'on plaçait devant lui.

Le dîner fait, les nappes ôtées, les grâces dites, les mains lavées, chacun des convives se retira discrètement, et Mélusine attira tendrement Raimondin vers son lit tendu d'étoffes éblouissantes.

— Bel ami, lui dit-elle, il faut songer à nous épouser.

— J'y songe depuis l'heure fortunée où je vous ai rencontrée, chère dame, répondit Raimondin.

— Vous ne pouvez pas m'épouser ainsi purement et simplement, reprit Mélusine. Notre union ne doit pas s'accomplir mystérieusement, comme si nous en rougissions l'un ou l'autre. Il faut que notre amour s'avoue en face de tous, et, pour cela faire, bel ami Raimondin, il convient que vous alliez convier le comte Bertrand, sa mère, tous ses amis et les vôtres, pour le jour de lundi prochainement venant. Ils feront ainsi honneur à vos noces, qui leur feront un honneur égal, par les merveilles dont j'entends les rendre témoins à votre intention. Pour qu'ils ne s'imaginent pas que vous soyez petitement marié, je vous autorise à leur dire que vous prenez à femme une fille de roi... Allez maintenant, bel ami, et me revenez vitement!...

Cela dit, Mélusine et Raimondin s'entr'accolèrent et baisèrent, et le jeune chevalier s'en alla grande erre vers Poitiers.

## CHAPITRE VI

**Comment Raimondin, sur l'ordre de Mélusine, alla à Poitiers pour convier à ses noces le comte Bertrand et toute sa baronnie, qui y consentirent et vinrent à la Fontaine de Soif, où les attendait une surprise nouvelle.**



Une fois à Poitiers, Raimondin s'empressa d'aller au palais et de voir le comte Bertrand, qui lui fit le même accueil bienveillant que précédemment.

— Très cher seigneur, lui dit Raimondin, au nom de tous les services que je serai appelé à vous rendre, je vous supplie humblement de venir lundi prochain à mes épousailles, à la Fontaine de Soif, et de vouloir bien amener avec vous votre mère et toute votre baronnie pour nous honorer et faire compagnie.

— Beau cousin, s'écria le comte ébaubi, vous croyez-vous déjà si étranger de nous, que vous ayez ainsi choisi femme sans nous en avertir? Bien étonné suis-je, pour ma part, d'être un des derniers à apprendre cela! Il me semble que nous étions les premiers, au contraire, dont vous dussiez prendre conseil en cette occurence!...

— Très cher seigneur, répondit Raimondin, ne vous courroucez point!... L'amour est mon unique excuse, et amour, voyez-vous, a si grande puissance, qu'il fait faire les choses qu'il lui plaît et non celles qu'il faut faire. En cette aventure de cœur, je suis allé si avant que je ne puis plus reculer à cette heure, et même je le pourrais que je n'en profiterais pas. Je vais où je suis attiré...

— Au moins, beau sire, reprit le comte, dites-moi qui est votre épousée et de quelle lignée elle descend.

— Vous me demandez là, cher seigneur, chose à laquelle je suis bien embarrassé de répondre, car je ne m'en suis pas enquis.

— Par ma foi! s'écria le comte, voici une étrange histoire! Raimondin se marie et ne sait quelle femme il prend, ni de quel lignage elle sort!...

— Monseigneur, repartit Raimondin, puisque cela me suffit, il doit bien vous suffire. Je ne prends pas femme pour vous, mais pour moi. J'en aurai le deuil ou la joie qu'il plaira à Dieu : cela ne regarde que moi.

— Vous répondez bien, beau cousin : je n'aurai pas le souci de cette folie, si folie est, pas plus que je n'en aurai l'avantage, si avantage il y a... Puisqu'il en est ainsi, je prie sincèrement Dieu qu'il vous donne paix et bonne aventure, et, pour vous montrer que je ne vous garde nulle rancœur en ceci, j'irai à vos noces et j'y mènerai madame ma mère, ainsi que plusieurs nobles dames, avec toute ma baronnie.

— Très grand merci, monseigneur... Je crois que lorsque vous serez là et que vous aurez vu ma dame, cela vous plaira bien.

— Je ne demande pas mieux, beau cousin!...

Après cela, Raimondin et le comte se mirent à parler de choses et d'autres jusqu'à l'heure du souper.

Le lendemain au matin, le comte Bertrand se leva, entendit la messe et fit mander ses barons pour aller avec lui aux noces de Raimondin. Il manda également le comte de Forest, son cousin et le frère de Raimondin.

Chacun s'empressa d'accourir, et, lorsque tout fût prêt pour le départ, on se mit en route, Raimondin avec son frère, le comte Bertrand avec sa mère, sa sœur et sa baronnie.

Le voyage dura un jour et une nuit.

A mesure qu'on approchait de la montagne, on apercevait de grandes tranchées récemment faites, ainsi que le ruisseau qui coulait clair et abondant, ce dont chacun s'émerveilla fort. Et puis, en aval, dans la prairie, il y avait de nombreux pavillons aux riches tentures où allait et venait tout un monde improvisé de dames aux nobles atours, de chevaliers aux riches armures, montés sur de magnifiques palefrois. En outre, çà et là, à foison, étaient des cuisines fumantes destinées à alimenter tous les conviés, en quelque nombre qu'ils fussent. Enfin, pour couronner le tout, il y avait au-dessus de la Fontaine de Soif la chapelle de Notre-Dame, luxueusement ornée.

L'étonnement allait croissant.

— Nous ne savons ce qu'il en adviendra du surplus, dirent entre eux les arrivants de la suite du comte Bertrand, mais voici un très agréable commencement!...

Comme le comte de Poitiers et sa suite touchaient au bas de la montagne, un vieux chevalier s'en vint à leur rencontre. Il était monté sur un palefroi liart, richement caparaçonné, et portait une ceinture faite de perles et de pierres précieuses. Deux hommes d'honneur l'escortaient.

Aussitôt que ce chevalier eut aperçu Raimondin, qu'il reconnut aisément entre les autres, il alla vers lui avec empressemement, et le salua honorablement, ainsi que sa compagnie.

— Monseigneur, lui dit-il, faites-moi mener, je vous prie, vers le comte de Poitiers, car j'ai affaire à lui parler.

Raimondin mena le vieux chevalier vers le jeune comte Bertrand, qui lui dit :

— Soyez le bien trouvé. Vous voulez me parler?

— Sire, mademoiselle Mélusine d'Albanie se recommande à vous et vous remercie du haut honneur que vous consentez à lui faire, ainsi qu'à Raimondin, votre cousin, en venant assister à leurs épousailles.

— Il n'y a nul remercîment à me faire pour cela. Je fais ce que je dois, par amitié pour mon cousin. Mais je ne me doutais guère que j'avais si près de moi une si noble dame avec si nombreuse compagnie.

— Ah! Sire, quand il plaira à ma demoiselle, elle l'aura plus nombreuse encore, car elle n'a qu'à souhaiter pour avoir!...

En devisant ainsi, le comte de Poitiers arriva au pavillon qui lui était destiné, c'est-à-dire au plus riche logis qu'il eût jamais vu.

Après lui, chacun fut logé selon son état. Les chevaux eux-mêmes ne furent pas oubliés.

Un roi n'eût pas mieux fait les choses.

## CHAPITRE VII

Comment Raimondin et Mélusine furent épousés et comment leur lit fut bénit par l'évêque.

Blanche et sa mère, la veuve du comte de Poitiers, ne furent pas moins bien traitées que le jeune comte Bertrand, leur frère et fils. De nobles demoiselles vinrent au devant d'elles, les reçurent avec force révérences et les conduisirent en un pavillon spécialement édifié pour elles deux, et qui était en drap d'or, ourlé de perles et de pierres précieuses.

Bien qu'elles fussent habituées au luxe, étant fille et femme de prince, Blanche et sa mère furent ébahies de tant de somptuosité. Elles le furent davantage encore, en entrant dans la chambre de l'épousée pour la remercier de sa royale hospitalité : jamais elles n'avaient vu femme si cointe et si gente, si fraîche et si belle, jamais! La comtesse ne pouvait assez s'extasier tant sur la beauté de Mélusine que sur la richesse de son accoutrement d'épousée, plus merveilleux que vêtements de reine ou d'impératrice, tant à cause de la façon que des ornements.

Ce furent le comte Bertrand et le comte de Forest qui conduisirent Mélusine à la chapelle, où l'attendait un évêque pour la marier avec Raimondin.

Après le service divin, chacun se reposa. Lorsque chacun se fut convenablement reposé, on se mit à table, au beau milieu de la prairie, et alors furent servis des mets plantureux et des vins exquis, dans des vaisseaux d'or et d'argent qui donnaient une nouvelle valeur aux choses servies. Les désirs des convives étaient aussitôt exaucés que formulés, tant était grand le nombre des serviteurs, et chacun ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou de l'abondance des plats, ou de l'excellence des vins, ou de la dextérité avec laquelle le service était fait.

Lorsque le dîner fut terminé et que les tables eurent été enlevées, les joutes commencèrent. Le comte de Poitiers en donna l'exemple avec le comte de Forest.

Puis vint Raimondin, monté sur un beau cheval liart tout caparaçonné de blanc. Il courut, la lance en arrêt, à l'encontre de son frère, et le renversa. Après le comte de Forest, ce fut le tour d'un autre chevalier, puis encore d'un autre, si bien que le comte Bertrand, qui ne savait pas qui il était, voulut combattre contre lui pour l'essayer. Mais Raimondin, qui l'avait parfaitement reconnu, l'évita et alla vers un chevalier poitevin qu'il désarçonna comme il avait désarçonné le comte de Forest et les autres chevaliers. L'honneur de la journée fut pour lui, comme pour lui aussi devait être le bonheur de la nuitée.

Après les joutes vint le souper, qui se prolongea fort avant dans la soirée. Après le souper, les dames allèrent dans leurs retraites, otèrent leurs grandes robes, se vêtirent de plus courts habits et revinrent prendre part aux fêtes qui avaient lieu.

Quand il fut temps, on mena coucher Mélusine en un pavillon appareillé à cet effet, et la comtesse de Poitiers, ainsi que plusieurs nobles dames, la déshabillèrent en devisant avec elle sur ses devoirs d'épousée, en attendant l'arrivée de Raimondin.

Raimondin brûlait de l'envie d'aller rejoindre sa mie, mais il n'osait, retenu qu'il était auprès du comte de Poitiers et du comte de Forest, qui s'amusaient fort.

Bientôt un chevalier vint le délivrer, envoyé à cet effet par les dames qui tenaient compagnie à Mélusine.

— Beaux seigneurs, dit-il, ne rigolez pas trop fort, et rappelez-vous que Raimondin a autre chose à penser en ce moment. Les dames le réclament : ma dame Mélusine est prête.

— C'est vrai, nous l'avions oublié, répondit le jeune comte de Poitiers. Quelque plaisante que soit notre conversation, elle ne peut valoir pour lui, à cette heure surtout, celle qui l'attend au lit nuptial.

Et, sans plus tarder, ils conduisirent Raimondin au pavillon, où il se coucha prestement aux côtés de sa chère Mélusine.

Lors vint l'évêque qui les avait unis, lequel bénit le lit et les épousés avec, puis se retira. Chacun l'imita discrètement, dames et demoiselles, barons et chevaliers, suivants et suivantes. Les courtines du lit furent tirées.

— Mon très cher seigneur et ami, dit alors Mélusine en accolant tendrement Raimondin, je vous remercie du grand honneur que m'ont fait aujourd'hui vos parents et amis, ainsi que de la discrétion que vous avez montrée selon notre première convenance. Si vous continuez ainsi, vous serez le plus puissant et le plus honoré qui jamais fût en votre lignée. Si vous faites le contraire, si vous décelez les secrets qui sont entre nous, vous et vos héritiers serez déchus peu à peu de votre état et de la terre que vous tenez à possession.

— Ma très chère dame, répondit Raimondin, rien de cela n'adviendra, croyez-m'en. Je vous aime trop pour vous manquer de foi.

Les deux jeunes amants devisèrent ainsi pendant quelque temps, se faisant mutuellement des promesses entrecoupées de baisers et de soupirs ; puis ils cessèrent de parler sans cesser de s'embrasser, et ce silence n'en devint que plus éloquent de minute en minute.

Cette nuit-là fut engendré d'eux le vaillant Urian, qui depuis fut roi de Chypre.

## CHAPITRE VIII.

Comment se passa la nuit des noces de Mélusine et de Raimondin, et des fêtes qui s'ensuivirent. Comment, au bout de quinze jours, le comte de Poitiers et toute sa baronnie prirent congé des nouveaux épousés.

Depuis longtemps déjà le soleil était levé et Mélusine était encore au lit avec son bel ami. La nuit avait été longue, et cependant elle leur avait paru bien courte. Il fallut enfin se

lever et s'habiller, ce que Raimondin fit le premier, malgré les tendres sollicitations de Mélusine, qui voulait le retenir encore auprès d'elle.

Raimondin sortit du pavillon et rejoignit le comte de Poitiers, le comte de Forest et les autres barons, qui étaient levés depuis l'aube et qui attendaient impatiemment sa venue. On alla à la chapelle, où l'on entendit fort dévotement la messe, puis, de là, on revint vers la prairie où recommencèrent les fêtes et les joies de la veille.

Que dire de ce festoiement où toutes les prodigalités furent épuisées pour satisfaire les conviés? Rien, sinon qu'il dura quinze jours entiers, et qu'au moment du départ, Mélusine fit une énorme quantité de dons précieux aux dames et aux demoiselles, aux chevaliers et aux écuyers, qui s'en allèrent émerveillés d'une si généreuse hospitalité. La comtesse de Poitiers et sa fille Blanche furent mieux traitées encore. Outre les caresses que Mélusine leur prodigua, comme aux parentes de son cher Raimondin, elle donna à l'une un riche fermail d'or et à l'autre un bonnet de perles, de saphirs, de rubis et de diamants.

Raimondin accompagna pendant un long chemin le comte de Poitiers, le comte de Forest et toute leur baronnie, et, tout en chevauchant, il devisa gaîment avec eux de choses et d'autres, si bien que le comte Bertrand se crut autorisé à être indiscret.

— Beau cousin, lui dit-il, je voudrais bien savoir de quel lignage est votre femme. Nous ne connaissons que son nom et sa générosité, ce qui est certes beaucoup, mais il nous reste encore quelque chose à connaître.

— Par ma foi, s'écria le comte de Forest, j'en dirai volontiers autant. Je suppose que dame Mélusine d'Albanie est issue de noble et puissant lieu; mais ce n'est qu'une conjecture et je serais heureux d'être fixé là-dessus.

Raimondin fut très courroucé au cœur quand il entendit cette double requête du comte de Poitiers, son cousin, et du comte de Forest, son frère. Aussi leur répondit-il froidement :

— Vous me demandez un secret qu'il ne m'appartient pas de vous divulguer, puisqu'il n'est pas le mien. Certes si je devais le dire à quelqu'un, ce serait à vous monseigneur, et à vous mon frère. Mais je le dois céler et je le célerai. Tout ce que je puis vous avouer est tout ce que vous avez deviné, à savoir que Mélusine n'a jamais été nourrie en mendicité ni rudesse, puisqu'elle est riche à ne pas connaître son avoir, et élevée à donner des leçons de dignité aux plus fières. Je vous requiers donc, comme à messeigneurs et amis, de ne plus insister là-dessus. Telle elle est, telle elle me plait. Elle est ma dame et ma mie; c'est par elle que je suis aujourd'hui quelque chose; c'est par elle que je deviendrai puissant et honoré : je ne puis empoisonner par mes soupçons et par les vôtres la source de mon bonheur et de ma richesse.

— Il suffit, Raimondin, reprit le comte de Poitiers, je n'insisterai pas. Puisque vous avez une si haute fiance en votre mie, nous ne pouvons manquer d'en avoir nous-mêmes. Nous l'honorons et la prisons comme notre cousine et comme dame de noble extraction.

— J'en dis autant, cher frère, repartit le comte de Forest. Ce que je sais me suffit et je ne chercherai jamais à en savoir davantage.

Après cela, Raimondin prit congé du comte de Poitiers, de son frère et des barons, et s'en retourna à la Fontaine de Soif.

## CHAPITRE IX.

Comment fut bâti le château de Lusignan, et comment, après la naissance d'Urian, Mélusine engagea Raimondin à aller en Bretagne.

Quand Raimondin fut de retour à la Fontaine de Soif, il trouva la fête plus animée encore qu'auparavant, par suite de la présence à cette fête d'une notable quantité de nobles gens qui avaient remplacé ceux dont il venait de prendre congé.

— Monseigneur, dirent-ils à Raimondin étonné de retrouver tant de monde là où il ne comptait retrouver presque personne, vous êtes le bienvenu comme celui à qui nous sommes et à qui nous devons obéir.

— Ce sont vos barons, dit Mélusine qui arrivait sur ces entrefaites. Ils sont ici pour vous prêter serment et hommage.

Raimondin remercia, et, après avoir remercié, il s'éloigna avec sa mie pour lui raconter la réponse qu'il avait faite aux questions indiscrètes du comte de Poitiers et du comte de Forest.

— Je suis heureuse de vous voir agir ainsi, Raimondin, lui dit-elle. Tant que vous tiendrez cette voie, tous les biens abonderont chez vous. Demain, bel ami, je donnerai congé à la plus grande partie des gens qui sont venus à notre fête, et il nous faudra bientôt songer à autre chose que je vous dirai.

Comme il vous plaira, très chère dame, répondit Raimondin.

Le lendemain, en effet, Mélusine congédia une grande quantité de ses gens et en garda un certain nombre, parmi ceux qui lui avaient plu.

La fête était terminée. Mélusine fit venir à foison ouvriers et pionniers et leur indiqua les tranchées qui étaient à ouvrir et les arbres qui étaient à arracher. Puis, après les pionniers, vinrent aussi à foison maçons et tailleurs de pierre qui commencèrent immédiatement à édifier les fondations d'une forteresse sur le rocher même de la Fontaine de Soif. La besogne avança rapidement, grâce à l'habilité de ces ouvriers et au soin que prit Mélusine de les bien payer et bien nourrir. En peu de temps la forteresse fut construite, et, au-devant d'elle, non seulement une place, mais trois places pour défendre l'approche du donjon. Et furent ces trois places environnées de fortes tours machicoulées, et les volées des tours tournées et élancées, et les murs bien hauts et bien crénelés. En somme, cette forteresse était imprenable.

Quand les travaux furent achevés et que les chambres furent logeables, Mélusine vint habiter la for-

teresse qui fut appelée Lusignan, c'est-à-dire, en langage grégeois, merveilleuse chose.

Ce fut là que Mélusine mit au monde un enfant mâle bien formé, sauf qu'il avait le visage court et large et que l'un de ses yeux était rouge et l'autre pers. Cet enfant fut baptisé et reçut le nom d'Urian. En grandissant, ses oreilles grandirent aussi d'une façon démesurée, si bien qu'elles ne tardèrent pas à ressembler aux mamilles d'un van.

A quelque temps de là, Mélusine dit à Raimondin :

— Mon très doux compagnon et ami, je ne veux pas que tu laisses décheoir l'héritage qui te revient, de part la mort de tes prédécesseurs, en Bretagne. Guerende et Péuicens sont à vous et à votre frère, ainsi que toutes les marches et places du pays. Allez-y et sommez le roi des Bretons de vous recevoir en droit. Votre père, je vous l'apprends, eut jadis querelle avec le neveu du roi et le tua. N'osant plus demeurer en Bretagne, il prit sa finance et s'en alla par monts et par vaux, à l'aventure, jusqu'au jour où il épousa la sœur du comte de Poitiers, votre oncle. Si le roi ne veut pas vous recevoir en droit, ne vous courroucez pas : il y viendra de lui-même après.

— Chère mie, répondit Raimondin, il n'est pas chose que je ne fasse pour vous satisfaire, car je vois bien que toutes vos œuvres ne tendent qu'à bien et honneur. J'irai trouver le roi des Bretons.

— Allez hardiment, mon doux ami, reprit Mélusine, et ne redoutez rien ni personne. Dieu vous aidera dans toutes les affaires que vous entreprendrez, tant qu'elles seront vraies et justes.

Puis, après cela, la noble dame donna à Raimondin les détails qu'il avait besoin de connaître pour se conduire et réussir en Bretagne, et ils se séparèrent en s'accolant le plus tendrement du monde.

## CHAPITRE X

**Comment Raimondin partit pour la Bretagne avec une suite nombreuse, afin d'aller réclamer l'héritance de son père.**

Raimondin partit le lendemain avec une belle compagnie de chevaliers et d'écuyers, au nombre de deux cents gentilshommes garnis chacun de la cotte d'acier, du pan, de la pièce et de tous les harnois de jambes, et suivis de pages portant les lances et les bassines. C'est en cet équipage qu'ils arrivèrent en l'aride Bretagne, où ils produisirent une grande rumeur qui arriva promptement aux oreilles du roi des Bretons.

Quelques jours après, deux chevaliers de haut renom vinrent trouver Raimondin et lui demandèrent pourquoi il venait ainsi en Bretagne, avec une suite aussi nombreuse et aussi armée. Raimondin leur répondit :

— Beaux seigneurs, vous direz au roi des Bretons que je ne viens ici que pour demander justice.

— S'il en est ainsi, reprirent les envoyés, soyez le bien venu : le roi vous fera droit et raison, n'en doutez pas. Dites-nous donc, s'il vous plaît, en quel lieu vous vous dirigez présentement.

— Par ma foi, répondit Raimondin, je voudrais aller présentement à Quéménigant, où j'ai affaire.

— Vous êtes sur le chemin, cher sire ; il n'y a pas plus de cinq lieues d'ici à Quéménigant où vous trouverez Alain de Léon, qui vous fera très bon accueil, ainsi que deux chevaliers, qui sont l'un et l'autre gens de bien et d'honneur. Sur ce, cher sire, nous prenons congé de vous.

— Beaux seigneurs, que Dieu vous garde et vous protége! Recommandez-moi, je vous prie, au roi votre maître, auprès de qui je me rendrai bientôt.

Les deux envoyés du roi des Bretons se retirèrent incontinent. Une fois à quelque distance de Raimondin, ils se dirent :

— Ce sont là, certainement, d'honorables gens, venus ici dans de loyales intentions. Aidons-les de notre pouvoir en prévenant Alain de leur passage.

Cette résolution prise, ils se dirigèrent à grande hâte vers Quéménigant, où ils annoncèrent la venue des gens de Raimondin.

Alain de Léon avait deux fils, tous deux chevaliers; l'aîné s'appelait Alain comme lui, le plus jeune se nommait Henry.

— Mes enfants, leur dit-il, montez vitement à cheval, allez au-devant de ces nobles étrangers et recevez-les convenablement, comme faire vous devez. Vous aurez peut-être de la peine à les loger tous, car on m'apprend qu'ils ont de six à sept cents chevaux; mais enfin faites le possible et excusez-vous de ne pouvoir faire mieux.

Les deux fils d'Alain partirent pour obéir à leur père, et bientôt ils firent rencontre de Raimondin et de sa suite.

— Sire, lui dirent-ils, notre père nous envoie vers vous pour vous prier de vouloir bien accepter son hospitalité pour tout le temps que vous jugerez bon.

— Beaux seigneurs, répondit Raimondin, grand merci à votre père et à vous de cette courtoisie. Je vais aller, avec quelques gentilshommes de ma suite, auprès de votre père, que j'ai grand désir de voir et de connaître.

Cela dit, Raimondin et les deux fils d'Alain chevauchèrent ensemble tant et tant qu'ils approchèrent bientôt de la ville. Là, un vieux chevalier, chargé par Mélusine de veiller sur Raimondin, vint à lui et le prévint qu'il avait fait tendre son pavillon et ceux de sa suite dans la plaine qui enceignait Quéménigant, de façon à ce qu'il ne fût pas trop à charge au sire Alain, ce dont Raimondin lui sut un grand gré.

Alain de Léon parut alors. Raimondin courut à lui et s'inclina respectueusement; puis tous deux, et leur suite, rentrèrent dans la ville où les attendait un plantureux souper.

Quand ils eurent soupé, le sire Alain prit Raimondin par la main, le fit asseoir auprès de lui et lui dit :

— Sire chevalier, j'ai grande joie de votre venue; d'autant plus grande joie que vous ressemblez à un mien frère qui partit de Bretagne il y a tantôt quarante ans, à la suite d'une noise qu'il eut avec le neveu du roi de ce pays.

— Sire, répondit Raimondin, je vous remercie de ces bonnes paroles et j'espère vous apprendre bientôt la cause de la querelle survenue entre votre frère et le neveu du roi, car je ne suis pas venu céans à d'autre intention.

— Comment y parviendrez-vous? demanda Alain,

étonné, en regardant fort attentivement le mari de Mélusine. Vous n'avez pas encore trente ans, et la chose dont je parle arriva il y a quarante ans, et si soudainement que ni moi ni d'autres ne pûmes savoir le pourquoi de l'événement. Comment donc l'auriez-vous su, vous jouvenceau et, de plus, étranger à cette contrée?

— Sire, dit Raimondin, n'y avait-il pas en ce temps-là, pendant que régnait votre frère, un homme qui jouissait à la cour d'une grande autorité, dont il était indigne de jouir?

— Si fait! répondit Alain. C'est celui qui détient aujourd'hui à tort l'héritance de mon frère, de concert avec son fils, qui est chevalier.

— Ne s'appelle-t-il pas Josselin du Pont? Et son fils n'a-t-il pas nom Olivier?

— Précisément, répondit Alain, de plus en plus ébahi. Mais comment pouvez-vous savoir cela?

— Sire, dit Raimondin, vous n'en tirerez pas davantage de moi, quant à présent du moins. Je vous prie seulement de vouloir bien m'accompagner, vous et vos fils, à la cour du roi. Là je déclarerai la querelle si clairement que vous en serez satisfait, si jamais vous avez aimé votre frère Henry de Léon.

Le vieil Alain promit, tant en son nom qu'au nom de ses deux fils, et les préparatifs du départ pour la cour furent immédiatement ordonnés et le départ fixé pour le mardi d'avant la Pentecôte.

## CHAPITRE XI

**Comment Raimondin, Alain et ses deux fils allèrent à Nantes, où se trouvait le roi, et de la réception qui leur fut faite.**

Au jour dit, Raimondin, Alain, ses deux fils, et une nombreuse suite, quittèrent la ville de Quéménigant et se dirigèrent vers Nantes, où se tenait le roi des Bretons.

Avant d'entrer en ville, les voyageurs se rendirent aux pavillons que la prévoyance du vieux chevalier de Mélusine avait préparés. Là, ils s'accoutrèrent richement et s'en allèrent vers le roi avec quarante chevaliers aussi richement parés qu'eux-mêmes.

— Alain, dit le roi, j'ai entendu monts et merveilles de ce chevalier avec lequel vous vous êtes accointé. Quel est-il?

— Sire, répondit le vieil Alain, je suis tout aussi émerveillé que vous à son sujet, à cause des paroles qu'il m'a dites. Mais nous saurons bientôt par lui-même quel il est et ce qu'il entend faire, puisqu'il est venu céans pour cela.

En cet instant, Raimondin s'approcha du fils aîné d'Alain et lui demanda :

— Sire chevalier, ayez la courtoisie de m'apprendre si Josselin du Pont n'est point en cette salle.

— Il est ici, en effet, répondit le jeune homme; je le connais assez pour le haïr, car il détient à tort l'héritage d'un mien oncle, et je l'eusse provoqué, si ce n'avait été la crainte du courroux du roi.

— Où est-il? Montrez-le-moi, je vous prie.

— C'est le plus vieux de ceux qui sont en ce moment auprès du roi. Le plus vieux et le plus docte en maléfices qui soit en dix royaumes... A côté de lui est son fils Olivier, qui ne pèse pas plus qu'une once.

— Je vous en vengerai bientôt, je vous le promets, dit Raimondin en quittant le fils aîné d'Alain pour se rendre auprès du roi.

Le roi l'attendait.

— Haut sire et puissant roi, dit Raimondin, votre cour a la réputation d'être une fontaine de justice et de raison. C'est pour cela que j'y suis venu.

— Cela est vrai, répondit le roi; mais quels motifs avez-vous de venir faire appel à cette justice et à cette raison?...

— Avant de vous répondre, Sire, reprit Raimondin, je vous demande de me promettre de reconnaître mon droit, quoi qu'il arrive. Ce que j'ai à vous annoncer est tout à votre profit et tout à votre honneur. Roi mal entouré est un pauvre roi.

— Je vous promets de vous faire justice, et pleinement, fût-ce contre mon propre frère.

— Sire, commença Raimondin, votre prédécesseur régna puissamment et vaillamment. Je parle d'un temps où étaient jeunes encore Josselin du Pont et Alain de Quéménigant, ici présents. Or, le roi que je vous dis avait pour neveu un très beau et très noble jouvenceau. Alors aussi vivait un baron de ce pays, nommé Henry de Léon, frère d'Alain de Quéménigant que voici.

— Cela est vrai, exclama Josselin du Pont en interrompant Raimondin. Le chevalier qui parle en ce moment aurait pu ajouter que cet Henry de Léon tua par trahison le neveu du roi votre prédécesseur, et s'enfuit de ce pays sans que depuis on ait jamais eu de ses nouvelles. C'est alors que le roi me donna sa terre, dont il n'était plus digne.

— Sire, reprit Raimondin, je demande à ce chevalier qu'il dise pleine et entière vérité au sujet de cette navrante histoire, sinon je l'y forcerai.

— Chevalier, s'écria Josselin courroucé, êtes-vous donc venu en ce pays pour calomnier les vivants au profit des morts? Vos insinuations ne produiront pas l'effet que vous en attendez, je vous en avertis!...

— Sire, reprit Raimondin sans se préoccuper de ce que disait ou ne disait pas Josselin du Pont, Henry de Léon était un vaillant et courtois chevalier. A ces causes il était aimé du roi et de son neveu, ce qui chagrinait fort plusieurs tristes et félons qui, un jour, insinuèrent au neveu du roi que l'héritier du bon pays de Bretagne, ce ne serait pas lui, mais bien Henry de Léon. A les entendre, les lettres-patentes en étaient déjà passées et scellées du grand scel. Ce mensonge attrista et courrouça le neveu du roi qui, à l'instigation de Josselin et de plusieurs autres félons, consentit à faire partie d'une embuscade dressée contre Henry de Léon. Ils tombèrent à plusieurs sur lui, au moment où il se promenait dans le bois en disant ses Heures. Henry, ne sachant à qui il avait affaire, se défendit de son mieux contre ses agresseurs. Le neveu du roi, affolé de rage, le blessa à la cuisse d'un coup d'épée. Henry, à juste titre furieux, lui ôta violemment cette épée dont il se servait si mal et l'en

frappa rudement à la tempe. Le casque du neveu du roi était faible en cet endroit : il céda sous le coup et le crâne en fut brisé... Quand Henry de Léon vit son agresseur à terre, il se pencha pour l'examiner de près et pour le reconnaître. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait mortellement blessé son ami et seigneur, le neveu du roi. De douleur il s'exila et s'en alla à l'aventure loin, bien loin, pour essayer d'effacer de son esprit ce souvenir fâcheux. Lorsque Josselin du Pont apprit ce départ, il porta au roi le corps de son neveu, en accusant Henry de l'avoir tué par trahison. Voilà la vérité, Sire, la pleine et entière vérité. Si le félon qui a nom Josselin, et qui se tient là devant vous et devant moi, ose soutenir que j'ai menti, je présente mon gage et lui dis mon nom. Traître Josselin, je suis le fils d'Henry de Léon, et c'est au nom de mon père que je viens te sommer d'avouer ton crime !...

Et Raimondin, l'œil enflambé d'une noble colère, jeta son gage aux pieds de Josselin du Pont, interdit.

## CHAPITRE XII.

**Comment Raimondin, après avoir raconté au roi de Bretagne la trahison dont son père, Henry de Léon, avait été victime par le fait de Josselin du Pont, défia celui-ci, et ce qu'il en arriva.**

Lorsqu'Alain et ses deux fils eurent entendu les paroles que venait de prononcer si fièrement Raimondin, ils coururent l'embrasser avec grande tendresse. Puis ils attendirent avec anxiété le résultat de son défi.

Nul ne sonna mot.

— Josselin, êtes-vous sourd? dit alors le roi. Je m'aperçois aujourd'hui que le proverbe est vrai qui dit : vieux péché fait neuve vergogne!... Quoi! ce chevalier vous apporte une nouvelle étrange, et, plus étrangement encore, vous accuse de félonie et de trahison, et vous restez coi!... Répondez vitement : il en est besoin, pour votre honneur.

— Sire, répondit Josselin l'oreille basse et en riant de travers, comment voulez-vous que je fasse cas de semblables paroles? Ce chevalier aime la gaberie, et il a gabé. Je n'ai pas de créance à donner à son mensonge.

— La gaberie, discourtois et déloyal chevalier, retombera sur vous! s'écria Raimondin indigné. Je vous requiers de nouveau, Sire, de m'accorder le combat contre ce félon... Qu'il prenne, s'il le veut, son fils Olivier et un autre de ses plus proches amis: je les combattrai tous les trois sans faillir, à la face de votre noble cour! On verra alors de quel côté est le droit et la raison.

— Fils d'Henry de Léon, je ferai ainsi que vous voulez, répartit le roi. Josselin, il faut que vous répondiez à cette accusation.

— Sire, dit à son tour Olivier, ce chevalier croit prendre les grues au vol, à ce qu'il me semble, je lui ferai voir le contraire. Il n'a pas si facilement gagné qu'il le pense. Il accuse faussement mon père : je veux lui prouver qu'il en a menti par la gorge. Voici mon gage! Je choisirai un autre de mon lignage pour le combattre.

— Tant que je vivrai, reprit le roi, je ne permettrai pas qu'un seul chevalier en combatte deux autres pour un seul vassal, dans une même querelle. C'est grande honte et grande lâcheté à vous d'y avoir pensé, et vous ne prouvez guère par là que votre père ait bonne querelle. Vous combattrez seul contre le fils de Henry de Léon, à qui je donne dès à présent, journée de la bataille.

— Par ma foi, Sire, s'écria Raimondin, le plus tôt sera le mieux, car j'ai mon harnois tout prêt. Que Dieu vous veuille rendre le mérite du loyal jugement que vous venez de prononcer.

Chacun s'extasiait du courage montré par ce chevalier que nul ne connaissait en la ville de Nantes, et qui, pourtant, méritait bien d'être connu. Le vieil Alain, lui, était tout dolent : il avait peur de perdre son vaillant neveu après l'avoir si inopinément retrouvé.

Alain et Henry, ses fils, tout joyeux au contraire, s'en vinrent dire à Raimondin :

— Beau cousin, prenez hardiment la bataille pour vous et pour nous deux, contre ce félon et sa lignée, car nous en viendrons à bout, avec l'aide de Dieu et de notre droit.

— Beaux seigneurs, répondit Raimondin, prenne qui voudra la bataille pour soi. Pour moi, j'en ai ma part et m'en acquitterai à la satisfaction de tous, je l'espère. En tout cas, je vous remercie de votre preuve d'amitié. Vous êtes les dignes fils du digne frère de mon noble père...

Il y eut en ce moment grand tumulte de part et d'autre. Le roi, qui était prudent et avisé, envoya soudainement fermer toutes les portes, afin que nul ne pût entrer ou sortir, et il les fit garder par des gens d'armes bien et ostensiblement armés. Puis il revint en la salle du conseil et ordonna que nul ne fût assez hardi pour sonner mot, sous peine de la hart.

— Cette querelle n'est pas petite, beaux seigneurs, dit-il gravement à sa cour, car il s'agit de la vie et du déshonneur éternel de l'une ou de l'autre partie. Je ne dois ni ne veux refuser la justice qu'on me demande. Olivier, voulez-vous défendre votre père de cette trahison?

— Oui, Sire, répondit Olivier.

— Les lices sont à cette heure prêtes et appareillées, reprit le roi; le combat aura lieu demain. Sachez que si vous êtes vaincu, vous serez pendu, ainsi que votre père. Ainsi en arrivera-t-il à votre adverse partie, si ce cas lui advient par hasard. Baillez donc dès à présent vos otages. Je prends d'abord votre père.

Lors, Josselin du Pont fut pris et emmené dehors par quatre chevaliers, avec charge par eux de le conduire en prison.

Josselin du Pont disparu, le roi s'adressa à Raimondin et lui dit :

— Sire chevalier, baillez otages à votre tour.

Lors se présentèrent Alain, ses deux fils et une quinzaine de chevaliers, qui tous, d'une commune voix, répondirent :

— Sire, nous sommes ses répondants.

— Il suffit, reprit le roi, je vous tiens quittes de la prison, à cause de la bonne opinion que j'ai de vous et du chevalier dont vous êtes les otages. Je devine bien que ce jeune homme n'eût pas fait cette entreprise s'il n'eût pas eu l'intention de la mener à bonne fin.

Cela dit, on se sépara. Raimondin s'en alla avec ses gens, son oncle et ses cousins vers ses pavillons; et comme ses harnois de bataille étaient en état, il passa une bonne partie de la nuit à deviser avec son lignage.

Le lendemain matin, le roi et les barons montèrent sur les hauts échafauds préparés autour des lices, et, quelques instants après, Raimondin parut, l'écu au cou, la lance sur la hanche, la cotte de mailles brodée d'argent et d'azur, et entra en lice monté sur un grand destrier liart armé jusqu'à l'ongle du pied. Une fois là il fit révérence au roi et à tous les barons, qui furent émerveillés de sa bonne contenance. Cette révérence faite, il descendit de cheval aussi adroitement que s'il n'eût point été armé, et s'assit en attendant son adversaire.

Olivier tarda à paraître, mais, enfin il parut, armé et monté sur un cheval très richement caparaçonné, ce qui lui donnait tout-à-fait l'apparence d'un homme de grande et noble lignée, comme il était en effet. Après lui venait Josselin son père, sur un cheval gris. Tous deux firent la révérence au roi et à ses barons, comme avait fait Raimondin.

Les Saints Evangiles furent apportés. Raimondin étendit la main dessus et jura que Josselin du Pont avait commis la trahison dont il l'avait accusé la veille; puis, après, il s'agenouilla et baisa les feuillets sacrés.

Quand ce fut le tour de Josselin du Pont de jurer, il le fit presque sans hésitation; mais quand il dut baiser les Evangiles, il se troubla et chancela comme dut chanceler et se troubler Judas Iscariote au moment de baiser le Christ son maître et son sauveur; il lui fut impossible d'accomplir cette action qu'avait accomplie si naturellement Raimondin.

Son fils Olivier, voyant cela, ne put que jurer faiblement et mollement. Sa conscience venait d'être ébranlée.

Lors, un héraut d'armes s'avança et ordonna que nul, sous peine de hart, n'osât faire un signe ou dire un mot que l'un des champions pût voir ou entendre. Chacun vida prestement la place, fors seulement Josselin du Pont et les gardes du champclos.

Raimondin remonta à cheval, prit sa lance, Olivier en fit autant, et le héraut cria par trois fois :

— Laissez aller vos chevaux et faites votre devoir!...

Tout aussitôt les deux champions s'élancèrent à l'encontre l'un de l'autre. Seulement, comme Raimondin était très religieux, il ne voulut pas entamer son adversaire avant d'avoir fait le signe de la croix, et, pour cela, il mit le bout de sa lance à terre et se coucha sur le cou de son cheval. Olivier, qui s'aperçut de cette position, la jugea favorable et voulut en profiter. Aussi piquant des éperons les flancs de sa monture, il précipita sa course et arriva sur Raimondin la lance en avant, de façon à la toucher en pleine poitrine.

Heureusement que l'amant de Mélusine était doué d'une force peu commune. Il n'en ploya pas tant seulement l'échine : sa lance seule fut froissée et lui échappa des mains.

— Ah! ah! félon, lui cria-t-il, tu prouves bien de quelle lignée tu es sorti! Tel père, tel fils!

Et, en disant cela, Raimondin saisit l'étrier qui pendait à l'arçon de sa selle, lequel avait trois pointes bien acérées de chacune sept pouces de long, et, au tourner, en asséna un violent coup à Olivier sur son bassinet qui, quoique dur et bien trempé, s'en rompit comme verre. L'une des pointes coula entre la visière et le bassinet, si bien, qu'en ramenant vivement son étrier vers lui Raimondin déclouta la maisselle, fit éclater la visière et mit à découvert le visage d'Olivier.

Le fils de Josselin, quoique aussi marri qu'étonné de cette action imprévue, n'en fut pas démonté pour cela. Il quitta sa lance, tira son épée et fit contenance de chevalier qui ne redoutait que petitement son ennemi.

Le combat recommença alors avec plus de furie; de grands coups résonnèrent sur les armures; mais sans amener d'autre résultat que de légères blessures de part et d'autres. A la fin, Raimondin se jeta à bas de son cheval, ramassa sa lance et s'en vint fièrement sus à son ennemi mortel, qui le fit courir çà et là après lui, au gré de son cheval, pour le lasser et en avoir ensuite meilleur marché.

La journée s'avançait sans profit pour personne. Il fallait cependant en finir. Raimondin le comprit : il remonta à cheval, abandonna sa lance qui ne causait pas assez de dégâts et reprit son redoutable étrier, en s'avançant à la rencontre d'Olivier.

Au premier coup, le cheval du fils de Josselin fut atteint au front, si bien que le chanfrein d'acier de cet animal en fut effondré et lui en rentra dans la tête. Le cheval s'abattit sur ses jarrets de derrière.

Raimondin profita de cet avantage. Il reprit sa lance et en toucha durement Olivier en travers du corps : le fer entra dans les chairs à un demi-pied environ. Ce n'était pas encore assez. Pendant qu'Olivier était ainsi cloué sur son cheval abattu, il le chargea d'autres coups tout aussi rudes, lui arracha le bassinet de la tête et, finalement, lui mit le genou sur la gorge, de façon à ce qu'il ne pût se mouvoir en aucune sorte.

Tirant alors un couteau qu'il avait à sa droite, il le suspendit au-dessus de la tête d'Olivier et lui cria :

— Rends-toi, félon, ou je te tue!

— J'aime mieux mourir de la main d'un vaillant chevalier comme vous que de la main d'un autre, répondit Olivier, épuisé et perdant son sang, qui ruisselait avec sa sueur sur son jeune visage.

Raimondin se sentit un instant remué par la pitié.

— Sur le péril de ton âme, lui demanda-t-il, savais-tu quelque chose de la trahison de ton père?

— Je n'étais pas né encore lorsque cette aventure arriva, répondit Olivier; mais, quoique la fortune me soit aujourd'hui contraire, je ne persiste pas moins à croire mon père innocent de la trahison dont vous l'accusez.

Raimondin rencogna sa pitié au fond de son cœur en entendant Olivier parler ainsi, et la colère lui revint avec abondance. Lors, il lui asséna quelques coups de son gantelet sur les tempes, de façon à l'étourdir tout-à-fait, et quand il supposa qu'il ne

pouvait plus lui opposer la moindre résistance, il le prit par les deux pieds, le traîna hors des lices, et, cela fait, s'approcha, la visière levée, de l'échafaud où se trouvait le roi.

— Sire, lui demanda-t-il, ai-je fait mon devoir ?

— Par ma foi, sire chevalier, vous vous en êtes acquitté à merveille.

Cela dit, le roi ordonna qu'on pendît haut et court, sans plus tarder, le vieux Josselin et son fils Olivier. Le vieux félon cria piteusement merci.

— Je vous ferai peut-être grâce, dit le roi, si vous voulez avouer la vérité de la querelle.

— Sire, répondit Josselin, je ne veux rien céler, d'autant plus qu'en ce moment la vérité m'étrangle et me force à parler. L'affaire se passa comme le chevalier vous l'a racontée... Seulement, prenez pitié de moi, Sire, mon fils Olivier n'était pas encore né. Il est innocent !...

— Par ma foi, reprit le roi irrité, il y a eu là dedans grande mauvaiseté de votre part, Josselin, et s'il n'eût plu à Dieu de vous laisser châtier comme vous allez l'être, il ne vous eût pas permis de vivre si longtemps. Mais vous ne devez pas échapper à cette juste punition de votre double crime, car non-seulement vous avez provoqué la mort du neveu de mon prédécesseur, mais encore vous avez calomnié le vaillant chevalier qui l'a tué sans le vouloir et l'avez forcé à s'exiler de son pays comme un larronneur qu'il n'était pas. Cette double vilenie mérite un double châtiment : vous serez puni deux fois, une fois dans votre personne, et une autre fois dans la personne de votre fils, dans votre corps et dans votre cœur... Qu'on pende ces deux félons, et sans délai !... ajouta le roi d'une voix tonnante.

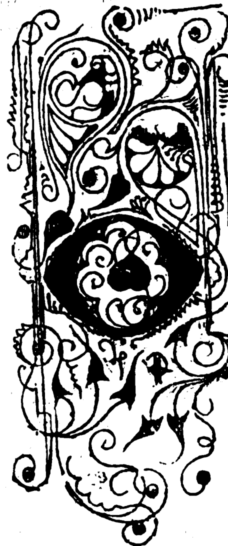
— Sire, dit alors Raimondin en venant ployer le genou devant le roi, je vous remercie comme je dois de votre bonne justice et du droit que vous avez fait à ma légitime requête. Mais, si j'ai mérité quelque chose, Sire, je vous supplie de m'accorder la vie d'Olivier !... J'ai été témoin de sa rare vaillance, digne d'une plus juste cause. Il n'a pas trempé dans la trahison de son père, et sa mort serait un dommage pour moi. Quant à son père, il est vieux et faible : j'oublie sa félonie pour ne voir en lui qu'un repentant qui n'a plus que quelques années devant lui pour pleurer sa faute et qui n'a même plus assez de cheveux blancs pour cacher les larmes de regret qui tombent de ses yeux... Faites-lui donc grâce aussi, Sire, je vous en supplie ! L'argent qu'il me restituera de mon héritage, fruits et profits, je l'emploierai à fonder un prieuré et à renter des moines qui chanteront à perpétuité pour le repos de l'âme des coupables... Grâce pour Olivier, Sire ! Grâce pour Josselin !...

Mais le roi, relevant Raimondin, lui répondit :

— Cette pitié vous honore, sire chevalier, mais je n'y peux accéder. Par la foi que je dois à l'âme de mon père, jamais Josselin ni Olivier ne feront plus trahison à qui que ce soit au monde, et, pour les en empêcher plus sûrement, je les livre au gibet qui les réclame !

## CHAPITRE XIV

**Comment Raimondin, après avoir vaincu Olivier, fils de Josselin, prit enfin congé du roi et vint à Quéménégant, où Henry son cousin fut prévenu de la trahison qui se tramait contre lui.**



livier et Josselin du Pont furent incontinent pendus. Leur terre fut remise à Raimondin, ainsi que ce qui lui revenait de l'héritance de Henry de Léon, son père, et le bel ami de Mélusine fit hommage au roi, en le remerciant de bon cœur de sa bienveillance à son endroit.

Dès le soir même commencèrent des fêtes qui durèrent pendant quelques jours. Le roi était enchanté de Raimondin et Raimondin était heureux de plaire au roi, qui se réjouissait fort d'avoir retrouvé, d'avoir reconquis un si vaillant homme, et qui se berçait de l'espoir de le retenir à jamais en son pays.

— Sire, dit un jour Raimondin, je vous prie de me permettre de faire don à Henry mon cousin, fils d'Alain, mon oncle, de la baronnie de Léon qui fut à Henry mon noble père. De cette façon la terre portera toujours le même nom, celui de son droiturier seigneur.

— S'il vous plaît ainsi il me plaît aussi, répondit le roi en envoyant quérir Henry, fils d'Alain.

Henry, fils d'Alain, arriva.

— Beau cousin, dit Raimondin, le roi permet que je vous donne la terre qui fut à Josselin du Pont, et qu'il m'avait donnée l'autre jour, à l'issue du combat dont je suis sorti vainqueur par la grâce de Dieu et de mon droit : faites-lui en l'hommage.

Ce que voyant et entendant, les barons se dirent entre eux, avec ébahissement :

— Voilà un chevalier qui n'est venu en ce pays ni par avarice ni par convoitise, et qui a risqué sa vie pour reconquérir une héritance dont, tout aussitôt, il s'est défait ! Il faut qu'il ait ailleurs de grands biens terriens pour faire de pareils actes de générosité !

Leur ébahissement redoubla lorsqu'ils virent les présents destinés par Raimondin au roi et aux personnages de sa cour, au roi une coupe d'or du travail le plus précieux, à ses barons quantité de riches joyaux.

— Décidément, dirent-ils, c'est un riche et puissant homme !...

La joie fut générale, fors parmi les gens du lignage de Josselin du Pont, qui n'avaient vu qu'avec peine et avec honte la façon dont leur parent avait été traité et qui avaient résolu de s'en venger.

En conséquence, lorsqu'ils apprirent que Raimondin allait quitter Nantes, ils se rendirent en grand nombre, dans la forêt de Guérende, où devait passer Raimondin et qui appartenait à l'un d'eux, le châtelain d'Arval, neveu de Josselin. Des espions, gagés par eux, les mirent exactement au courant des faits et gestes de l'amant de Mélusine.

Raimondin prit congé du roi des Bretons, qui fut bien marri de ce départ, sur lequel il ne comptait pas; puis, de Nantes, il alla avec sa suite, son oncle Alain et ses cousins Alain et Henry, investir ce dernier de sa terre de Léon; puis de là il se rendit à Quéménigant, où des fêtes furent données en son honneur huit jours durant.

Il allait repartir pour le château de Lusignan, où il avait laissé Mélusine, et où il avait hâte de la retrouver, lorsqu'un homme vint trouver Henry, fils aîné d'Alain, et lui demanda un entretien secret pour lui communiquer chose d'importance.

— Qu'y a-t-il, bonhomme? demanda Henry.

— Sire chevalier, répondit l'homme, je passais il y a quatre jours dans la forêt de Guérende, près d'un endroit où se tenait le châtelain d'Arval, avec deux cents hommes d'armes. J'entendis l'un des varlets de ce seigneur raconter à un sien camarade comme quoi son maître et ses gens attendaient, embusqués là, un personnage qui devait y passer, sans me dire quel était ce personnage.

Henry réfléchit un instant, puis, incontinent, il envoya un messager vers le lieu indiqué pour s'assurer du fait. Le messager fit diligence, et il revint bientôt confirmer ce qu'on avait dit, en ajoutant que les gens armés embusqués dans un coin de la forêt de Guérende, étaient au nombre de six cents environ.

Henry défendit au messager de rien divulguer de cette affaire, et il s'empressa de prévenir son frère Alain, ainsi que les autres de leur lignage, de sorte que le jour où Raimondin voulut partir, il avait une escorte invisible de quatre cents hommes d'armes.

## CHAPITRE XV

Comment les gens de Raimondin et les gens du châtelain d'Arval, parent de Josselin, se livrèrent bataille en la forêt de Guérende, et du massacre qui fut fait de ces derniers par les premiers.

Quoi que fit le vieil Alain pour retenir son vaillant neveu, Raimondin partit, accompagné des gens de son lignage, et surtout d'Alain et de Henry, ses deux cousins, qui ne le quittèrent pas d'un seul instant, de peur de mal, et qui recommandèrent la même vigilance aux hommes d'armes qu'ils avaient placés sur les côtés et sur l'arrière de la petite troupe.

On chevaucha ainsi pendant un jour, en se rapprochant de plus en plus du lieu où se tenait l'embuscade du châtelain d'Arval, lequel eut vent, par ses espions, de l'arrivée prochaine du vainqueur d'Olivier.

— Beaux seigneurs et amis, réjouissons-nous! dit-il à ses complices. Réjouissons-nous et apprêtons-nous à agir! Que ceux qui aimèrent Josselin du Pont et son fils Olivier, montrent la plus grande énergie à venger leur mort sur celui qui leur a fait à tous deux, ainsi qu'à nous, si grande honte et si grand dommage.

— N'ayez crainte! répondirent-ils. Nul de ceux qui accompagnent aujourd'hui le chevalier que nous haïssons, ne nous échappera! Nous les tuerons tous jusqu'au dernier.

Hélas! le proverbe a raison : tel pense venger sa honte, qui l'accroît! Ainsi en advint-il du châtelain d'Arval et de ses parents.

En même temps que ces derniers se réjouissaient d'avance de la curée qu'ils comptaient faire, le vieux chevalier commis par Mélusine à la garde de son amant, vint trouver Raimondin et lui dit :

— Sire, il est bon que vous chevauchiez par cette forêt de Guérende tout armés, vous et vos gens, car le lignage de Josselin ne vous aime pas et il pourrait porter dommage à vous et à votre compagnie s'il vous rencontrait dégarnis de tout moyen de défense. Le cœur me dit qu'il nous arrivera malheur de ce côté-là, si nous n'y prenons garde.

— Je vous remercie, répondit Raimondin; nous allons aviser.

Lors, il fit armer ses gens et mettre le pennon au vent, et s'aperçut, à ce moment seulement, que les gens de son lignage étaient déjà prêts. Comme il en témoignait son étonnement, on le mit au courant de ce qu'on savait, c'est-à-dire de la trahison du châtelain d'Arval et de l'embuscade qu'il avait préparée à son intention.

— Cette courtoisie me touche, répondit Raimondin, et je vous remercie d'avoir songé à vous armer contre cette attaque. Je n'oublierai pas ce service, si, au temps à venir, vous avez besoin de moi.

Au bout de quelques heures de marche, l'avant-garde de la petite troupe de Raimondin fit rencontre des six cents hommes du châtelain d'Arval, qui furent bien étonnés de voir que les gens qu'ils voulaient surprendre étaient avertis et armés.

— A mort! A mort celui qui a causé la honte de Josselin du Pont, notre cousin! crièrent les varlets du châtelain.

Et, incontinent, les trompettes sonnant, ils coururent sus aux gens de Raimondin, un peu confusionnés d'abord de ce brusque assaut.

Mais Raimondin n'était pas là. Au bruit des trompettes, son cheval s'était cabré, comme un noble animal qui sentait la bataille, et n'avait pas eu besoin de l'éperon de son maître pour l'entraîner au plus fort du danger. Raimondin, une fois là, tira son épée et en frappa vigoureusement à tort et à travers, à droite et à gauche, devant et derrière, de façon à causer le plus de dommage possible à ses ennemis.

Le châtelain d'Arval l'aperçut, et, le montrant à trois de ses cousins germains :

— Voilà le chevalier qui a porté la honte et le dommage dans notre lignage! Si nous étions délivrés de lui, le reste de ses gens ne pourrait guère durer contre nous.

Lors, ils se précipitèrent tous quatre sur Raimondin, la lance baissée, au triple galop de leurs chevaux; deux s'acharnèrent sur son écu, et les deux autres sur son bassinet. Leurs coups furent rudes, si bien même que le cheval de Raimondin s'abattit.

C'en était fait de lui, car ses quatre ennemis revenaient sur lui, plus acharnés que jamais, dans l'espérance de l'achever; mais Raimondin pressa de sa cuisse nerveuse les flancs de son cheval, qui se releva aussitôt, prêt à courir. Une fois relevé, l'amant de Mélusine se porta impétueusement sur le châtelain d'Arval et lui donna un si rude coup sur

le bassinet, que, tout étourdi, il vida les étriers et tomba par terre, son épée hors des mains.

A ce moment arrivèrent le vieux chevalier, Henry et Alain, et puis d'autres encore, en bon nombre, et la bataille commença grande et fière. La presse était forte de part et d'autre; forte aussi était l'envie que chacun avait de s'entretuer. La mêlée fut âpre et sanglante; il y eut beaucoup de morts du côté du châtelain d'Arval, beaucoup de morts aussi du côté de Raimondin. Peut-être même que les gens du châtelain, supérieurs en nombre, eussent fini par massacrer jusqu'au dernier, comme ils l'avaient juré, les gens de Raimondin, si Henry n'était parvenu à les prendre par le flanc et en arrière, à l'aide d'une poignée de vaillants hommes d'armes qu'il avait dissimulés jusque-là dans un coin du bois, pour ne donner qu'à un moment opportun.

Cette manœuvre habile décida en effet du succès. Les gens du châtelain, surpris par cette avalanche humaine, impétueuse, furieuse, se débandèrent et cherchèrent à fuir. Mais toute retraite leur fut coupée; ils furent enveloppés et massacrés jusqu'au dernier, à l'exception d'un petit nombre qui furent faits prisonniers, parmi lesquels le châtelain d'Arval et ceux de son lignage, dont la garde fut confiée au vieux chevalier de Mélusine et à quarante de ses hommes d'armes.

## CHAPITRE XVI

Comment, après la bataille, Raimondin fit pendre tous les gens du lignage de Josselin et envoya le châtelain d'Arval au roi des Bretons pour qu'il en fit la justice qu'il lui plairait. Comment, après cela, il revint vers Mélusine.

Raimondin remercia chaudement ses cousins et ses amis du secours qu'ils lui avaient apporté et leur demanda ce qu'il était convenable de faire, maintenant que le châtelain d'Arval et son lignage étaient prisonniers.

— Faites-en votre volonté, beau cousin, répondit Henry, l'aîné des deux Alain. Ce que vous ferez sera bien fait.

— Voici ce que je propose, reprit Raimondin. Faisons pendre tous ceux qui sont du lignage de Josselin, et envoyons le châtelain d'Arval et les autres au roi des Bretons pour témoigner de la trahison qui nous a été faite: il leur appliquera telle punition qui lui conviendra.

— Vous dites très bien, sire, répondirent les parents de Raimondin et de Henry de Léon.

En conséquence de ce, on alla chercher les prisonniers et on les conduisit au château d'Arval, où ils furent pendus aux fenêtres et aux arbres. Quant à ceux du lignage de Josselin, le châtelain d'Arval en tête, ils furent liés et conduits par Alain, avec trois cents hommes, à Vannes où était en ce moment le roi.

Alain arriva au bout de deux jours et présenta le châtelain d'Arval et les autres prisonniers au roi, en lui racontant ce qui s'était passé.

— Sire, ajouta Alain, le vaillant chevalier mon cousin, que vous connaissez maintenant, se recommande à votre bonne grâce et vous prie de ne pas trouver mauvais qu'il ait tiré vengeance de ses ennemis qui voulaient se débarrasser de lui par trahison. Après avoir fait pendre le menu fretin des gens du châtelain d'Arval, il a épargné les gens du lignage de Josselin, pour vous les envoyer afin qu'ils pussent vous témoigner de la vérité du fait. Vous en tirerez la punition qu'il vous plaira d'en tirer.

— Comment, châtelain, dit le roi, avez-vous eu l'audace de nous faire un tel outrage, puisque nous avions fait de votre parent Josselin la justice qu'il méritait? C'était de l'outrecuidance de votre part, c'est à bon droit qu'il vous en est mal venu.

— Ah! noble roi, répondit le châtelain, ayez pitié de moi: c'est le seul chagrin que j'avais du déshonneur que Raimondin avait fait à notre lignage qui m'a poussé à en agir ainsi contre lui...

— Par ma foi, reprit le roi, c'est mauvaise compagnie que celle des traîtres: allez-vous en de céans, que je ne vous voie plus. Votre oncle Josselin et votre cousin Olivier ont été pendus à Nantes: vous allez aller à Nantes, sous bonne escorte, vous et les vôtres, et je ne mangerai pas avant que la hart n'ait terminé le cours de vos jours et de vos félonies... Hors d'ici, traîtres, couvée de traîtres! Vous ne trahirez plus personnes désormais!...

Ainsi fut-il fait comme l'avait dit le roi.

Lors Alain et les hommes d'armes qui lui avaient fait compagnie, quittèrent Vannes et s'en revinrent au château d'Arval, en la forêt de Guérende, où ils racontèrent à Raimondin ce que le roi avait fait et dit.

— Le roi est un vaillant et loyal justicier, répondit Raimondin. Maintenant, beaux cousins, écoutez-moi. Vous allez fonder un prieuré, qu'on appellera prieuré de la Trinité, où seront rentés à perpétuité huit moines qui chanteront pour l'âme de mon père et pour celle du neveu du roi, ainsi que pour les âmes de ceux qui sont trépassés dans cette folle entreprise. Vous irez trouver le roi des Bretons pour me recommander à lui et le prier de fixer lui-même l'emplacement où doit être édifié ce prieuré. Lorsqu'il l'aura fixé, vous appellerez maçons et charpentiers et ferez construire la chapelle; lorsque la chapelle sera construite, vous y appellerez huit moines blancs qui y vivront sous l'œil de Dieu.

Henry et Alain promirent, et Raimondin, confiant en eux, songea à regagner au plus vite Lusignan, où l'attendait Mélusine. Il partit donc de Guérende, ce dont le peuple et les barons furent très dolents, à cause des vaillantes qualités qu'ils avaient découvertes en lui.

Après avoir longtemps chevauché, il arriva en la terre de Poitou, où il trouva à foison de hautes forêts non habitées, à foison de grands bois peuplés de cerfs, de biches, de daims et de sangliers, à foison aussi de verdoyantes plaines et de claires rivières.

— C'est grand dommage, s'écria-t-il, de ne voir aucun peuple en ce plantureux pays! Que de coins du monde qui attendent des habitants! Que d'habitants qui n'ont pas la terre nécessaire pour y vivre!...

Raimondin fit une halte en une ancienne abbaye, l'abbaye de Maillières, qui avait une centaine de moines, sans les frères convers, et où il reçut l'hospitalité la plus généreuse pendant trois jours et

trois nuits. Au matin du quatrième jour, il remonta à cheval, et vers le milieu de la journée il approcha du bourg de Lusignan, qui s'était bâti en son absence, et qu'il ne reconnut pas.

— Qu'est ceci, chevalier? demanda-t-il étonné au vieux chevalier de Mélusine. Je vois et je reconnais la tour de Lusignan; mais je vois aussi un bourg fortifié que je ne reconnais pas. Qu'est-ce que tout cela peut être?... Je croyais être venu à Lusignan, et je m'aperçois que je me suis trompé.

Le vieux chevalier se contenta de rire, pour toute réponse.

— Vous truffez-vous de moi, chevalier? reprit Raimondin. Pourquoi riez-vous ainsi quand je vous dis que je crois reconnaître le château de Lusignan, et que ces fortifications m'empêchent de le reconnaître? Suis-je ou ne suis-je pas à Lusignan?

— Sire, vous y serez tantôt, et joyeux d'y être, *s'il plaît* à Dieu! répondit le vieux chevalier.

## CHAPITRE XVII

**Comment, aussitôt après le retour de Raimondin, Mélusine accoucha d'un second fils, puis d'un troisième, puis d'un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à huit.**

Maîtres queux, varlets et sommiers avaient pris les devants et annoncé à Mélusine la venue de Raimondin. Quoiqu'elle y crût bien, Mélusine fit semblant de n'y pas croire, et elle alla à sa rencontre avec un nombreux concours de populaire, et avec une escorte de dames et de demoiselles richement accoutrées, et de chevaliers et d'écuyers montés et arroyés très honorablement.

Raimondin vit venir à lui cette foule qui, aussitôt qu'elle fut près de lui, s'écria tout d'une voix :

— Soyez le bienvenu, monseigneur!... Monseigneur, soyez le bienvenu!...

Raimondin était au comble de l'étonnement. Il ne se savait pas le seigneur et le maître d'une si grosse foule. Apparemment il rêvait; du moins il croyait rêver.

— Beaux seigneurs, d'où venez-vous donc ainsi? demanda-t-il à quelques chevaliers qu'il reconnut dans cette foule?

— Nous venons de Lusignan, monseigneur, répondirent-ils.

— Y a-t-il loin d'ici?

— Mais vous avez Lusignan devant les yeux, monseigneur!... Nous voyons bien, à votre ébahissement, que vous n'êtes pas au courant des agrandissements faits à la forteresse pendant votre absence. Madame Mélusine, que voici, vous instruira mieux que nous là-dessus, d'ailleurs.

Mélusine arrivait, en effet, souriante et heureuse.

— Monseigneur, dit-elle à Raimondin, je suis toute joyeuse de ce que vous avez si bien et si honorablement besogné en votre voyage, qu'on m'a déjà raconté.

— Madame, répondit courtoisement Raimondin, c'est grâce à vous et grâce à Dieu que je suis sorti sain et sauf de toutes ces bagarres : c'est vous et Dieu que je remercie!...

En parlant de ces choses, Mélusine et Raimondin revinrent à Lusignan, où leur présence fut le signal de fêtes splendides qui durèrent huit jours; fêtes auxquelles assistèrent le comte de Poitiers et le comte de Forest, frère de Raimondin.

Mélusine devint enceinte une seconde fois. Elle avait déjà un garçon, qui s'appelait Urian; elle eut un second garçon qui s'appela Odon, beau et bien formé, à l'exception d'une oreille, qu'il avait plus grande que l'autre.

Un an après celui-là, elle en eut un troisième, qu'on nomma Guion; un très bel enfant, sauf qu'il avait un œil plus haut que l'autre.

Après Guion, vint un quatrième garçonnet, qui eut nom Antoine. Celui-là portait sur la joue une griffe de lion.

Après Antoine, vint Regnault. Comme ses quatre aînés, il était très beau, mais il n'avait qu'un œil, très bon à la vérité.

Le sixième garçon fut Geoffroy, qui apporta en naissant une grande dent qui lui sortait d'au moins un pouce de la bouche.

Après Geoffroy, vint Froimond, qui fut assez beau, à part une petite tache sur le nez, velue comme la peau d'une taupe.

Après Froimond, Mélusine fut environ deux ans sans porter. Au bout de deux ans elle devint enceinte et accoucha à terme d'un huitième garçon. Celui-là avait trois yeux, dont l'un au front. Il fut très cruel, et tua deux nourrices en quatre ans.

Pendant tout ce temps, Mélusine, qui songeait à tenir les promesses qu'elle avait faites à Raimondin accroissait peu à peu ses possessions. Après Lusignan, ce furent le château et le bourg de Parthenay; puis les tours et le château de la Rochelle; puis Pons, Saintes, Tellemont, Tallemondois, et grand nombre d'autres villes et forteresses. Si bien que tant en eut Raimondin en Bretagne, en Guienne et en Gascogne, qu'il n'en savait plus le compte.

## CHAPITRE XVIII

**Comment Urian et Guion, fils de Raimondin et de Mélusine, voulurent aller au secours du roi de Chypre; et des conseils que leur donna leur mère le jour de leur départ.**

Quand Urian, le premier né de Mélusine et de Raimondin, eut atteint l'âge de dix-huit ans, il songea à aller de par le monde guerroyer et courir les aventures comme avait fait son noble père.

Urian n'était pas très laid, malgré qu'il eût un visage étrange, c'est-à-dire court et large, les yeux de couleur différente, c'est-à-dire l'un rouge et l'autre tout pers, et les oreilles d'une grandeur disproportionnée. Il rachetait ces imperfections-là par une ardeur et un bon vouloir remarquables.

Guion, son troisième frère, avait seize ans d'âge.

Tous deux s'aimaient beaucoup et étaient beaucoup aimés de tous les nobles du pays.

Ayant appris un jour que le soudan de Damas avait assiégé le roi de Chypre en sa cité de Famagosse, et qu'il le tenait en grande détresse, ces deux jeunes gars songèrent tout naturellement à porter secours à ce prince chrétien, d'autant plus qu'il avait une très gente pucelle pour unique héritière, ce qui était à considérer.

Après s'être consultés l'un et l'autre, Urian et Guion allèrent trouver leur mère Mélusine et lui demandèrent son consentement à cette entreprise. Mélusine ne put le leur refuser, et elle pria Raimondin de leur donner aussi le sien, ce qu'il fit de grand cœur, heureux de l'éclosion de ces sentiments chevaleresques.

Lors donc, Mélusine, voulant veiller jusqu'au bout sur ses deux aînés, fit arriver au port de la Rochelle un grand navire pouvant contenir quatre mille hommes d'armes. On y aménagea à foison vivres, artillerie, harnois et chevaux, et, pour compagnie aux deux fils de Mélusine, il y eut cinq cents arbalétriers et cinq cents hommes d'armes. Le reste était composé de chevaliers, d'écuyers et de gentilshommes, dévoués au lignage de Raimondin. Les bannières et les étendards flottèrent au vent, les trompettes sonnèrent de joyeuses fanfares, les chevaux hennirent de joyeux hennissements, on se prépara à lever l'ancre.

Mélusine et Raimondin, ainsi que leurs autres enfants, avaient accompagné Guion et Urian jusqu'à la mer. Leurs adieux se firent au milieu de l'attendrissement général..

Au moment où ils allaient quitter terre pour monter sur le navire qu'ils devaient commander, Mélusine prit à part ses deux garçons, les contempla tendrement pendant quelques instants, et, finalement, leur dit d'une voix grave et douce tout à la fois :

— Mes enfants, voici deux anneaux dont les pierres ont la même vertu. Je vous les donne. Tant que vous userez de loyauté, sans penser à faire mal ni tricherie, et que vous les porterez sur vous, vous ne serez jamais déconfits ni vaincus. Ayez seulement querelle honorable, et ni poison, ni enchantements, ni maléfices, ne vous pourront jamais nuire ni grever; il vous suffira de regarder ces deux anneaux.

Cela dit, Mélusine en donna un à Urian l'aîné, et un autre à Guion le puîné, et tous deux s'agenouillèrent humblement pour la remercier.

Elle reprit :

— Mes chers enfants, je vous prie de ne jamais oublier, en quelque lieu que vous vous trouviez, d'entendre le service divin avant de rien entreprendre. La prière reconforte, et le ciel protége volontiers les âmes qui songent à lui. En outre, mes doux amis, aidez et conseillez les mères et les veuves; défendez les orphelins; honorez les dames; réconfortez et protégez les pucelles opprimées; soyez humbles, doux et courtois envers tout le monde, surtout envers les petits... Soulagez de votre aumône délicate les pauvres en mal de misère; soulagez de votre tendresse les pauvres en mal de tristesse.... Soyez larges aux bons, et quand vous donnerez, ne soyez pas longs à le faire : le bien ne doit pas se faire attendre ni désirer... Défendez-vous des largesses inutiles et folles : le ciel ne vous a pas mis en main des richesses pour les semer là où elles ne poussent pas. Tenez toujours loyalement vos promesses, et, pour les tenir volontiers, ne les faites pas trop à la légère... Ne vous laissez pas gouverner par vos passions de jeunes hommes, et si vous faillissez, que ce ne soit pas irréparablement. Ne convoitez jamais la femme d'autrui, afin qu'un jour on ne soit pas autorisé à convoiter les vôtres. Aimez qui vous aimera, chastement et affectueusement, et ne haïssez jamais que le vice, l'hypocrisie et la lâcheté, les seules choses haïssables de ce monde... Par ainsi, mes chers enfants, vous vivrez toujours honorablement, et, si vous devez périr, ce qu'à Dieu ne plaise, vous périrez avec la conscience à l'aise et le cœur en joie : vous aurez fait votre devoir...

Urian et Guion remercièrent tendrement leur mère de ces conseils, dictés par la prudence et par l'amour, par la raison et par le cœur.

Mélusine ajouta :

— Il y a dans votre navire assez d'or et assez d'argent pour tenir votre état et bien payer vos gens durant quatre années. Bons vins et bonnes viandes, pain et biscuit, eau douce et vinaigre, rien ne vous manquera ! Allez-vous-en donc à la grâce de Dieu, qui vous ramènera heureux dans mes bras, chers enfants !

## CHAPITRE XIX

**Comment Urian et Guion s'embarquèrent, et des aventures de mer qu'ils eurent.**



Guion et Urian s'embarquèrent et leur navire gagna la pleine mer, sur laquelle il erra pendant un long temps.

Un jour ils aperçurent à l'horizon plusieurs vaisseaux qui donnaient la chasse à deux galères. Le patron se consulta à ce sujet avec les deux frères, et il envoya une de leurs galères au devant des deux galères poursuivies, afin de savoir quelles gens les montaient.

Les trois petits navires s'abordèrent.

— Qui êtes-vous là ? demandèrent les gens d'Urian aux gens des deux galères.

— Nous sommes deux galères de Rhodes, que poursuivent des Sarrasins montés sur les vaisseaux que vous voyez là-bas. Vous êtes chrétiens, sans doute... Protégez-nous !

— Volontiers, répondirent les gens d'Urian.

— Si vous êtes prêts à la défense, ou plutôt à l'attaque, dit le patron des deux galères de Rhodes, c'est là une excellente occasion... Car ces Sarrasins sont des gens du soudan de Damas qui s'en vont au siége de Famagosse, et à les défaire il y aurait double profit, d'abord parce que cela causerait grand dommage au soudan, ensuite parce que cela porterait grand secours au roi de Chypre...

On vint raconter cela aux deux fils de Mélusine et à leurs gens, et, tout aussitôt, naufs et galères furent pavoisées, les canons furent mis en état de jouer, les trompettes sonnèrent, et l'on courut sus aux Sarrasins.

Ceux-ci furent bien étonnés de se voir entourés d'un si grand nombre de chrétiens, qui menaient un si grand bruit. Lors ils firent emplir une galère, prise par eux sur les Rhodiens, de bois, d'huile, de graisse et de soufre, et, lorsque les gens d'Urian et de Guion vinrent pour aborder, ils mirent le feu à cette nauf.

Mais les chrétiens évitèrent ce piége qui tourna à la déconvenue de ceux qui l'avaient préparé. Au lieu d'incendier les navires d'Urian, le brûlot incendia la flotte du soudan de Damas. Les gens qui la montaient furent ou pris, ou noyés, ou brûlés, et leurs naufs ramenées en l'île de Rhodes, où Urian et Guion furent remerciés et fêtés comme ils devaient l'être.

Au bout de quatre jours, ils voulaient s'en retourner avec leurs gens pour aller secourir le roi de Chypre; mais, en apprenant qui ils étaient et quelles étaient leurs intentions, le maître de l'île de Rhodes s'opposa à leur départ, en leur disant qu'il se joindrait à eux pour cette expédition.

Et, en effet, au bout de quelques jours, six galères bien approvisionnées prirent la mer avec le navire des deux frères, et se mirent à naviguer de conserve.

Bientôt on leur signala l'île de Caule, d'où s'échappaient des tourbillons de fumée. Ils voulurent en savoir la cause et envoyèrent quelques-uns de leurs gens, qui y abordèrent et constatèrent qu'il pouvait bien y avoir eu là trente mille hommes d'armes, tant à cause des feux encore allumés et des logis abandonnés, que des débris d'animaux morts. On jugea que ce devaient être des Sarrasins allant vers le soudan, et que ceux qui avaient été déconfits par les gens d'Urian devaient être attendus dans cette île par leurs compagnons.

On quitta ces parages et les navires continuèrent à nager dans la direction du royaume de Chypre, but de leur expédition.

En chemin ils rencontrèrent une montagne, au sommet de laquelle se trouvait une abbaye consacrée à monseigneur Saint-André. C'est là, suivant la tradition, qu'était la potence à laquelle avait été attaché Dimar le bon larron, dans le voisinage du Christ, martyrisé aussi.

On entra dans le port naturel creusé par les flots au pied de cette montagne, et, pendant que des émissaires étaient envoyés çà et là pour avoir des nouvelles sur la marche des Sarrasins, Urian et Guion, avec le maître de Rhodes, descendirent à terre et se rendirent à l'abbaye où ils furent reçus comme des sauveurs.

## CHAPITRE XX

**Comment Urian et Guion, arrivés en l'abbaye de Saint-André, apprirent d'un capitaine pourquoi le soudan faisait la guerre au roi de Chypre, et comment ils prirent part au combat.**

Pendant que les envoyés d'Urian allaient d'un côté et d'autre quérir des nouvelles touchant la marche des Sarrasins, les gens de ses navires débarquaient les chevaux et les armes, et, on se mettait en route pour la ville assiégée, guidé par un vaillant chevalier qui avait une admiration profonde pour les fils de Mélusine.

Urian avait fait armer quatre cents gentilshommes des plus hauts barons, chevaliers et écuyers. Il marchait à leur tête, ayant son frère à côté de lui, avec une bannière déployée, brodée d'argent et d'azur à l'ombre d'un lion de gueule, le tout en très belle ordonnance.

En chemin, Urian demanda au maître de Rhodes et à un capitaine qui chevauchait à côté de lui :

— Beaux seigneurs, qu'est le soudan, dites-moi? Est-ce un jeune homme? Est-il de grand courage et de haute entreprise?...

— Oui, certes, répondit le capitaine.

— Pourquoi fait-il la guerre au roi de Chypre? demanda encore Urian.

— Sire, répondit le capitaine, notre roi a pour fille une très belle pucelle de quinze ans que le soudan a voulu avoir. Le roi de Chypre la lui aurait accordée volontiers s'il avait consenti à se faire baptiser. Mais le soudan tient autant à sa religion qu'à son amour, et, pour concilier l'une et l'autre il a mis le siége devant Famagosse, à la tête de cent mille Sarrasins, où notre roi a été un peu étonné de le voir arriver dans de telles dispositions. Voilà où en sont les affaires. Aussi le secours que vous apportez au roi notre sire sera-t-il le bien venu et le bien accepté.

Le lendemain, à l'aube, Urian fit sonner les trompettes, et ordonna que ceux qui voudraient boire un coup avant la bataille se dépêchassent de le boire; puis chacun alla se placer au rang qu'il avait désigné.

On lui apporta alors une lettre du roi au capitaine, par laquelle il était enjoint à ce dernier de mettre la ville au commandement des deux frères, et d'ordonner, en son nom, à toutes villes, forteresses, châteaux, ports et passages du royaume de Chypre, d'obéir comme à lui-même à ces deux vaillants chevaliers.

—Nous remercions le roi de l'honneur qu'il nous fait, dit Urian; nous userons de la permission qu'il nous octroie, mais sans en abuser. Nous n'entrerons dans les villes et châteaux de son royaume qu'autant que cela sera nécessaire. Maintenant, beaux seigneurs, songeons à tenir les champs et à faire au soudan une guerre à outrance. Dites-moi, je vous prie, quel nombre d'hommes vous pourrez opposer aux cent mille païens de ce soudan...

— Cent mille et plus, fit observer le capitaine.

— Ne vous en inquiétez pas, reprit Urian, nous avons le bon droit pour nous, et le bon droit vaut une armée. Alexandre, le roi de Macédoine, qui conquit tant de pays, n'avait jamais plus de dix mille combattants avec lui, et il ne s'occupait pas des centaines de mille qu'il avait contre lui...

Quand le capitaine entendit Urian parler si vaillamment, il en augura bien pour le succès de la bataille, et il lui dit :

— Sire, je vous trouverai quatre mille hommes combattants, deux mille brigandiniers, arbalétriers et autres.

— Par ma foi, s'écria Urian, c'est assez! Faites seulement que nous les ayons bientôt, et tout ira bien.

En cet instant arriva vers Urian et Guion le messager porteur de la lettre du roi de Chypre, que le capitaine avait communiquée au fils aîné de Mélusine. Il s'agenouilla devant les deux jeunes hommes et leur dit :

— Nobles damoiseaux, la plus noble et la plus belle pucelle du monde, que je sache, vous salue nombre de fois et vous prie d'accepter de ses propres joyaux. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Urian, recevez ce fermail d'or de la part de demoiselle Hermine, la fille de notre seigneur le roi, qui vous prie de le porter pour l'amour d'elle. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Guion, voici un anneau qu'elle vous supplie de porter en son honneur...

— Grand merci, répondit Urian en attachant le fermail à sa cotte d'armes.

— Grand merci, répondit Guion en boutant l'anneau à son doigt.

Puis tous deux, ayant comblé de dons fort riches le messager, le congédièrent pour se mettre en route à la tête de leurs gentilshommes.

En chemin, ils recrutèrent nombre d'hommes d'armes dans plusieurs châteaux et forteresses dépendant du roi de Chypre, de sorte qu'outre le nombre promis par le capitaine, il y en eut bien cinq cents qu'il n'avait pas comptés et qui grossirent d'autant les rangs de la petite armée.

On arriva au bord d'une rivière où l'on campa, à environ sept lieues de Famagosse.

Le lendemain, une troupe d'avant-garde, composée d'environ six cents païens, vinrent pousser une reconnaissance jusqu'à l'endroit où campaient les chrétiens commandés par les deux fils de Mélusine.

Lors Urian prit avec lui une moitié de ses gens, et, laissant l'autre sous la garde de son frère et du maître de Rhodes, il marcha à la rencontre des Sarrasins, qui débouchaient précisément de l'autre côté d'un pont jeté sur la rivière au bord de laquelle il avait campé.

Aussitôt qu'il les eut aperçus, il mit pied à terre, la lance au poing, et fit déployer sa bannière au cri de *Lusignan!* Puis il s'avança résolûment au milieu du pont, suivi de ses gens, et alors commença un sanglant margouillis. Les Sarrasins furent forcés de reculer, et ils se débandèrent devant la furie de cette attaque inattendue. Ils avaient beau fuir grande erre, les chrétiens en atteignirent un nombre considérable, et, pendant cinq heures, ce fut une épouvantable tuerie. Ceux qui échappèrent se retirèrent vers une haute montagne, du côté de Famagosse, où les gens d'Urian les poursuivirent la lance dans les reins.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir défait et déconfit ces païens-là. Il en restait d'autres qui avaient mis le siége devant Famagosse et qui étaient en plus grand nombre que ceux que venaient d'occire les gens d'Urian.

Il s'agissait d'aller au secours du roi.

Lors, Urian fit sonner les trompettes et divisa son armée en quatre bataillons, dont il eut le premier, son frère le second, le maître de Rhodes le troisième, et le capitaine le quatrième; la chose ainsi arrangée, on escalada la montagne.

Quand le soudan, qui commandait en personne l'armée des assiégeants, vit venir à lui cette troupe de gens d'armes, pennons et bannières au vent, il commanda qu'on les repoussât, croyant qu'il lui suffisait d'ordonner pour que cela fût fait.

Tout au contraire; après avoir essayé de se défendre, les Sarrasins furent forcés de lâcher pied, et beaucoup de ceux qui ne furent pas tués cherchèrent leur salut dans la retraite.

Le soudan, homme de grand courage, rallia ses gens autour de lui et se jeta sur les gens d'Urian avec impétuosité, maniant d'une façon terrible une hache dont il frappait à droite et à gauche, en abattant à chaque coup une poignée de chrétiens, comme le moissonneur une poignée d'épis sous le tranchant de sa faucille.

En le voyant ainsi besogner, Urian se dit :

— Par ma foi! c'est grand dommage vraiment que ce Turc soit un Turc, car il est vaillant comme un chrétien! Mais malgré l'estime particulière que je fais de sa bravoure, je suis forcé d'en arrêter la fougue qui est si préjudiciable à mes gens. S'il frappait de cette vigoureuse manière sur mécréants, je l'admirerais plus volontiers; c'est sur chrétiens qu'il frappe ainsi : mon devoir est de m'y opposer...

Urian, donc, mit fièrement son épée au poing, piqua des éperons les flancs de son cheval et vint grande erre à la rencontre du soudan, qui, d'abord, pensa en avoir facilement raison en lui assénant en pleine tête un coup de sa redoutable hache.

Mais Urian se détourna habilement, et la hache, pesamment lancée, s'échappa des mains qui la retenaient tout à l'heure. Le soudan, désarmé, se trouva alors à la merci du fils de Mélusine qui ne perdit pas cette occasion et lui planta son épée entre les deux épaules, à l'endroit où le heaume était un peu tendre. Les deux maîtresses veines et les tendons du gorgeron en furent traversés d'outre en outre et le sang jaillit à flots de la plaie comme d'une source.

Ce que voyant, les païens, privés de chef, n'hésitèrent plus un seul instant à fuir dans toutes les directions, abandonnant volontiers le siége de Famagosse.

## CHAPITRE XXI

Comment, après la victoire remportée sur les Sarrasins par Urian et son frère, le roi de Chypre leur fit fête, ainsi que tous les barons de la ville.



Dans une précédente sortie contre les Sarrasins, le roi de Chypre avait reçu un dard empoisonné de la main même du soudan, et il se mourait de cette blessure inguérissable.

Sa fille, la belle Hermine, menait une telle douleur de cet événement, que c'était grande pitié à voir, et, depuis deux jours, elle se refusait à boire et à manger, voulant mourir quand et quand son père.

Le roi ressuscita en apprenant la victoire remportée par des chrétiens sur des mécréants, grâce au généreux et vaillant concours des deux fils de Mélusine.

— Capitaine, dit-il, je vous remercie de la bonne diligence què vous avez faite en accompagnant ces deux nobles hommes par qui ma terre est hors de la sujétion des Sarrasins. Allez, je vous prie, leur demander de me venir voir avant que je ne meure... J'ai grand désir de récompenser, selon mon pouvoir, la courtoisie qu'ils m'ont faite...

— Monseigneur, répondit le capitaine, je les vais quérir à votre congé. Demain, à la première heure, ils seront auprès de vous.

Pendant que le capitaine s'en retournait vers le camp d'Urian pour lui annoncer la volonté du roi, celui-ci ordonnait que l'on encourtinât la grand'rue de la ville, de la porte par où les deux frères devaient entrer jusqu'au palais où ils devaient s'arrêter. Il ordonna, en outre, que tous les nobles et non nobles fissent parer les rues pour faire fête et honneur aux deux frères et à leurs gens, et que, à chaque carrefour, il y eût force ménétriers et trompetteurs, avec tous leurs instruments, pour les festoyer et honorer également.

Lorsque tout fût prêt et disposé comme l'avait voulu le roi, les deux frères firent leur entrée dans la ville, tous deux montés sur de hauts destriers.

Urian avait conservé son armure de combat, avec la marque des horions et des ébréchures qu'y avaient faits les traits des païens, l'épée au poing, nue et flamboyante.

Guion, lui, était vêtu d'un long drap de Damas, bien fourré, ce qui n'ôtait rien à sa vaillante prestance.

Devant eux chevauchaient trente des plus nobles barons, en riche arroi, et, à côté d'eux, le maître de Rhodes et le capitaine, richement accoutrés aussi.

Trompetteurs et ménétriers commencèrent leur métier, et, à leur musique, se mêlèrent les acclamations enthousiastes de la foule et des bourgeois.

— Soyez le bienvenu et le bien remercié! criaient ces derniers, en admirant la fière mine d'Urian. Soyez le bienvenu, prince de victoire, par qui nous sommes ressuscités du long servage des ennemis de notre Seigneur Jésus-Christ. Béni soyez-vous, ainsi que les entrailles dont vous êtes sorti!...

Dames et demoiselles étaient aux fenêtres, admirant et acclamant comme la foule.

— Ce chevalier, disaient-elles, est fait pour soumettre le monde à son obéissance. Il est entré en cette cité comme s'il l'eût conquise. Il est de la forte race des dominateurs!...

— Son frère vaut aussi qu'on l'admire, disaient les gentilshommes qui faisaient compagnie aux dames. Bien qu'il n'ait pas une aussi fière mine, on voit bien qu'il est homme de haute entreprise.

C'est ainsi que les deux frères arrivèrent au palais, où les attendait si impatiemment le roi, couché sur son lit de douleur.

Ils entrèrent et lui firent révérence.

— Nobles damoiseaux, dit le roi, soyez remerciés, et de grand cœur, pour la grande vaillance que vous avez montrée, et pour le grand service que vous m'avez rendu. Je suis petit prince, mais, ce que j'ai, je le mets volontiers à votre disposition pour vous récompenser de ce que vous avez fait.

— Sire roi, répondit Urian, point n'est besoin de récompense. Nous ne sommes pas venus ici pour avoir votre or et votre argent, vos terres ou vos châteaux, mais bien pour acquérir honneur et détruire les ennemis de notre religion, qui est la vôtre... Si vous croyez nous devoir quelque chose, faites-nous chevaliers de votre main, mon frère et moi, et nous serons largement et généreusement récompensés.

— Par ma foi, reprit le roi, bien que je ne sois pas digne de faire droit à votre requête, car ce n'est pas au moins preux à accorder brevet de vaillance au plus preux, j'y ferai droit volontiers.

Lors, Urian tira son épée du fourreau, s'agenouilla devant le lit où gisait le roi et lui dit :

— Sire roi, je vous requiers de nouveau, pour tout salaire, de vouloir bien nous armer chevaliers, mon frère et moi, avec cette épée qui a châtié les païens. Nous ne pouvions recevoir l'ordre de chevalerie de main plus loyale et plus vaillante que la vôtre propre.

— Sire damoiseau, répondit le roi, vous me témoignez plus d'honneur que vous ne m'en devez et vous m'en dites cent fois plus que je ne vaux... Ce que vous me demandez est trop peu de chose, en vérité, et vous me permettrez bien, après cela, de vous accorder un don de valeur plus grande et plus profitable.

— Sire, dit Urian, je suis tout prêt à accomplir votre volonté.

Ces paroles réconfortèrent le roi, qui, tout joyeux, se dressa sur son séant, prit par le pommeau l'épée qu'Urian lui tendait, lui donna la colée et lui dit :

— Au nom de Dieu, soyez chevalier.

Puis il lui rebailla l'épée, et, tout aussitôt, par suite de l'effort qu'il venait de faire et de la joie qu'il venait d'avoir, sa plaie se rouvrit, et le sang lui partit à grand randon parmi les bandeaux qui la couvraient.

Chacun des assistants fut affligé de cet accident qui pouvait faire passer le roi de vie à trépas. Mais il se bouta arrière dans son lit, tout soudainement, et assura qu'il ne ressentait nul mal.

Quelques instants après, il priait deux de ses chevaliers d'aller quérir sa fille.

## CHAPITRE XXII.

Comment, après avoir armé chevalier Urian, le roi de Chypre lui donna sa fille, et comment, après lui avoir donné sa fille, il lui donna sa couronne.

Hermine accourut au mandement de son père, qui dit :

— Ma fille, remerciez ces deux nobles hommes du secours qu'ils m'ont apporté, ainsi qu'à vous et à notre royaume, car, si ce n'eût été la grâce de Dieu et leur vaillance, nous étions tous détruits ou exilés de notre pays, et forcés de nous convertir à la loi de ces mécréants maudits, ce qui eût été pire que la mort.

Hermine salua les deux frères et les remercia du regard, de la bouche et du cœur, tant pour le compte

de son père que pour son compte personnel. Elle était si émue en les remerciant, si émue et si ravie qu'elle ne savait comment faire proprement contenance. Urian, surtout, l'impressionnait agréablement et fortement.

Urian s'aperçut de son trouble, et, pour le dissiper, il alla doucement à elle, lui prit respectueusement les mains dans les siennes et l'entretint de choses et d'autres pendant quelques instants. Le trouble d'Hermine, au lieu d'en diminuer, en augmenta.

— Ma fille, dit le roi, venez ici, près de moi, plus près encore; serrez-vous bien contre mon cœur, car je crois que vous ne me tiendrez plus guère compagnie maintenant...

Hermine obéit, et, en entendant son père faire ainsi allusion à sa mort prochaine, elle se mit à sangloter, et chacun des assistants l'imita, mais moins bruyamment.

— Chère fille, reprit le roi, laissez là cette grande douleur et ce grand deuil que vous menez, je vous en prie.... Il faut savoir se résigner dans la vie... Il est dans l'ordre naturel des choses que nous ayons toujours à regretter quelqu'un ou quelque chose... Chaque créature humaine est exposée à ces douleurs-là... Quand ce n'est pas un père ou une mère, c'est un ami... Ne vous dolentez donc pas outre mesure, comme vous le faites... Si à Dieu plaît, je vous pourvoirai de façon à ce que vous soyez contente de moi avant que je ne parte définitivement de cette mortelle vie...

A ces mots, la douleur d'Hermine recommença de plus belle. Et recommencèrent aussi à pleurer les barons qui assistaient à cette scène.

— Belle fille, et vous tous autres, reprit le roi, cette douleur ne vous est pas nécessaire à mener, je vous le répète. Ni nécessaire, ni raisonnable, car vous accroissez mon chagrin du vôtre, comme si je n'en avais pas assez comme cela pour moi seul... C'est pourquoi je vous commande à tous de cesser de vous lamenter, si vous voulez que je demeure encore en vie une pièce de temps avec vous... Sire chevalier, ajouta-t-il en s'adressant à Urian, vous m'avez demandé un don, à savoir de vous armer chevalier... J'ai grand désir, à mon tour, de vous demander quelque chose...

— Demandez tout ce qu'il vous plaira, sire roi, répondit Urian, je l'accomplirai volontiers sans faillir.

— Grand merci, chevalier!... Mais sachez que je ne puis vous demander que noble chose, digne de vous et digne de moi... Or, sire chevalier, je vous prie qu'il vous plaise de prendre ma fille à femme et mon royaume à gouvernement. Je vous confie l'une avec le même plaisir que l'autre, assuré que je suis que vous serez aussi bon mari que bon roi... Tenez, Urian, ne refusez pas la requête que je vous fais, ajouta le roi de Chypre en présentant sa couronne au fils aîné de Mélusine.

Lors furent les barons du pays si joyeux de cette nouvelle, qu'ils larmoyaient de pitié et de joie qu'ils en avaient.

Ils croyaient tous qu'Urian allait s'empresser d'accepter, tant était grand et enviable le double bonheur qu'on lui offrait. Mais Urian réfléchissait; il songeait aux aventures et aux honneurs qu'il s'était promis de conquérir, au départ de la maison paternelle, et, après avoir résolu d'aller jusqu'au bout du monde, il trouvait que c'était bien mesquin d'aboutir au mariage et au repos.

Toutefois, comme il avait promis au roi de lui obéir, il ne put songer plus longtemps à lui manquer de parole. Et puis, Hermine était là, qui rendait l'obéissance facile et douce!

Urian s'avança vers le lit du roi, prit la couronne et la posa sur le giron d'Hermine en lui disant :

— Demoiselle, elle est vôtre : je vous la restitue après l'avoir reçue de la bonté de votre vaillant père. Si vous y consentez, je vous aiderai à la garder contre tous ceux qui pourraient la convoiter mal à propos.

— Sire chevalier, répondit Hermine en rougissant et en tremblant comme une feuille au contact du fils de Mélusine, je m'en rapporte aux ordres et à la volonté de mon père... Mais, avant de parler plus convenablement, je vous demanderai la permission d'attendre la guérison de mon père...

— A votre souhait, demoiselle, dit Urian. Ce qui vous plaît me plaît aussi...

— Hermine, belle fille, reprit le roi, vous montrez bien que vous ne m'aimez guère, puisque vous ne voulez pas accomplir la seule chose que je désirais le plus voir accomplir avant ma fin... Attendre ma guérison, c'est attendre ma mort, puisque ma blessure est inguérissable... Il serait bien plus simple à vous d'avouer que vous désirez ma mort!

Quand la pucelle entendit cela, elle en ressentit une peine extrême. Lors, se jetant toute éplorée à genoux, elle s'écria :

— O mon père! mon vénéré père! Il n'est aucune chose au monde que je vous refusasse, fallût-il en mourir! Commandez-moi à votre plaisir : j'obéirai sans tarder...

— Or donc, s'écria le roi, je vous commande à vous tous et à vous toutes de laisser là ce deuil qui m'offusque et de mener, au contraire, grande joie!... Qu'on tende et appareille cette salle! Qu'on dresse les tables! Qu'on organise la fête et la messe!... Je veux voir des gens heureux avant d'aller rendre mes comptes au grand roi du ciel! La joie des autres allégera d'autant mon mal, et je m'en irai sans m'en apercevoir...

Ce qui fut dit fut fait. On appareilla richement, en tentures de couleurs gaie, la salle où le roi était en train d'expirer, et l'on y dîna devant lui, pour le distraire.

Il en ressentit un léger réconfortement, et, quoiqu'il souffrît beaucoup, par suite de l'infiltration du poison par tout son corps, il n'en laissa rien paraître sur son visage qui eut un continuel sourire.

Après dîner commença la fête, qui dura jusqu'au milieu de la soirée.

Au moment où Urian s'approchait pour prendre congé, le roi le retint par la main, et lui dit :

— Beau fils, je veux que vous épousiez ma fille dès demain, et que, dès demain aussi, tous les barons du royaume vous fassent hommage comme à leur roi, car je sens bien que je n'ai plus guère de temps à vivre; il me reste à peine une journée...

— Sire, répondit Urian, puisqu'il vous plaît ainsi, votre volonté est la mienne.

CHAPITRE XXIII

Comment l'archevêque de Famagosse bénit les deux époux, et comment, au lendemain de leur nuit de noces, le roi de Chypre trépassa.

Le lendemain, à l'heure de tierce, Hermine, richement vêtue de satin blanc, et Urian, richement vêtu de damas de soie rouge, se rendirent à la chapelle du palais où les attendait, pour les marier, l'archevêque de Famagosse.

Au retour de la chapelle, les nouveaux épousés allèrent trouver le roi de Chypre et s'agenouiller devant son lit, afin qu'il les bénît à son tour.

Le roi, en les voyant tous deux si jeunes et si heureux d'être épousés, quoique leur bonheur fût assombri par sa maladie et les approches de sa mort, leur sourit avec bonté et mélancolie, et, après avoir embrassé sa fille au front, il prit sa couronne et la posa sur la tête d'Urian.

Urian le remercia.

Puis, cela fait, le roi commanda qu'on laissât entrer tous les barons du pays, afin qu'ils prêtassent hommage au nouveau prince son fils.

Tout aussitôt recommencèrent la fête et le festin de la veille, qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. On essaya de s'amuser, sans pouvoir y réussir, à cause de l'état pitoyable dans lequel on savait le roi, qui, cependant, faisait contre mauvaise fortune bon cœur, et donnait du mieux qu'il pouvait l'exemple de la gaîté.

Vers la mi-nuit, on mena l'épousée en la chambre nuptiale, en très solennel appareil, l'archevêque en tête. Le lit fut béni, Hermine fut déshabillée, et chacun s'en alla pour la laisser seule avec son amant.

Quand tout le monde se fut éloigné, et qu'il n'y eut plus d'indiscrets dans la chambre nuptiale ni aux alentours, Urian et Hermine s'entr'accointèrent doucement et voluptueusement, et s'apprirent en quelques heures, trop courtes, des choses qu'ils ignoraient mutuellement. Chastes et enivrants secrets des âmes qui s'épanouissent pour la première fois à l'amour.

Le lendemain, à l'issue de la messe, les nouveaux époux se rendirent auprès du roi, Urian accompagné de la baronnie de Chypre et de Poitou, Hermine accompagnée de dames et demoiselles nobles.

— Beau fils, dit le roi à Urian, soyez le bien accueilli ! Je suis heureux de votre venue, ainsi que de celle de votre femme. Hermine, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, je remercie Dieu d'avoir permis que de mon vivant je puisse assister au commencement de votre félicité. Maintenant que vous voilà mariée à un loyal et chevaleresque prince, je puis mourir en paix : vous êtes heureuse, et ma couronne repose sur une tête digne d'elle..... Approchez-vous plus près de moi encore, mes bons enfants, que je vous parle pour la dernière fois, car je sens que l'haleine me manque... Pensez à vous bien aimer tous deux, à vous honorer et à vous garder mutuellement votre foi... Maintenant que je ne serai plus là, je n'ai d'autre ressource que de vous recommander au roi de gloire, afin qu'il vous octroie longue paix et long amour, et vous rende victorieux contre tous vos ennemis, surtout contre les ennemis de la religion dans laquelle vous êtes nés et dans laquelle je vais mourir...

Tout-à-coup, comme si l'ange de la mort n'eût attendu que ces mots, le roi ferma les yeux et s'en alla à Dieu, mais si doucement, qu'il sembla à tous les assistants qu'il venait de s'endormir.

Le roi venait de s'endormir, en effet, mais du sommeil dont on ne se réveille pas.

CHAPITRE XXIV

Comment, après le mariage de son frère, Guion de Lusignan s'en alla sur mer avec le grand-prieur de Rhodes, et des rencontres qu'ils firent en chemin.

On pleura beaucoup le roi, père d'Hermine, et on le regretta beaucoup, à cause de ses qualités et de sa vaillance. Mais, comme il n'est si grande douleur que le temps n'efface, on finit par se faire une raison et l'on se consola en pensant qu'il avait laissé un successeur digne de lui. C'est ainsi que les nouveaux font oublier les anciens.

Pendant qu'Urian et Hermine allaient par leur royaume visiter les villes, bourgs et châteaux qui relevaient d'eux, et que, partout, sur leur passage, les populations leur faisaient fête et leur rendaient hommage, Guion, le grand-prieur de Rhodes et le capitaine s'en allaient par mer, avec trois mille hommes d'armes, à la quête des Sarrasins; car il ne suffisait pas au nouveau roi de Chypre d'avoir vaincu ces païens devant Famagosse et de les avoir mis en déroute, il voulait encore les poursuivre jusque chez eux, pour les exterminer, et c'était cette tâche qu'il avait confiée à son frère Guion, au grand-prieur de Rhodes et au capitaine.

Ces derniers, après avoir vogué çà et là sur les côtes de Damas, de Damiette et de Syrie, à la recherche des Sarrasins, aperçurent un jour à l'horizon une certaine quantité de vaisseaux sur la provenance desquels ils ne furent pas d'abord fixés. Mais, bientôt, une galère qu'ils avaient envoyée en avant revint leur dire qu'il s'agissait de navires sarrasins qui s'avançaient avec rapidité, voiles sous le vent, dans la direction des galères chrétiennes.

Un abordage ne tarda pas à avoir lieu, et les païens ne tardèrent pas à être déconfits, à leur grand ébahissement. Le prophète leur avait promis la victoire, et ils étaient vaincus ! Et vaincus par des

ennemis inférieurs en nombre! C'était humiliant pour le prophète et désastreux pour eux.

Ils n'eurent pas beaucoup le temps de réfléchir à tout cela, du reste, car aussitôt leurs navires agrafés bord à bord avec ceux de Guion, on avait tué la moitié de l'équipage, et l'autre moitié avait été jetée à la mer.

Cette affaire faite, la petite flotte chrétienne avait repris la mer, avec les dépouilles opulentes des Sarrasins vaincus, et au bout de quelques jours, elle abordait à Truli, en Arménie, au lieu d'aborder à Famagosse, en Chypre. Les vents ne l'avaient pas permis!

Quand le roi d'Arménie, qui était frère au roi de Chypre, apprit l'arrivée de la flottille chrétienne, il envoya incontinent pour savoir quels gens la montaient.

— Seigneurs, répondit le grand-prieur de Rhodes aux envoyés arméniens, dites au roi que le frère d'Urian de Lusignan, roi de Chypre, vient d'aborder sans le savoir sur les côtes de ses Etats, après avoir tenu la mer pour conrêter des galères sarrasines et les empêcher de débarquer de nouveaux ennemis dans le royaume de Chypre.

— Comment, s'écrièrent les envoyés d'Arménie, y a-t-il donc en Chypre un autre roi que celui qui était frère à notre propre roi?

— Oui, répondit le grand-prieur. Celui dont vous parlez est mort des suites d'une blessure que lui avait faite la flèche empoisonnée d'un mécréant, au siége de Famagosse. Celui qui le remplace a été nommé roi par lui-même, de son vivant, et, de plus, il a épousé sa fille, la belle Hermine. Le nouveau prince s'appelle Urian de Lusignan, ainsi que je viens de vous le dire. C'est lui qui tua de sa main le soudan qui faisait le siége, et déconfit l'armée de ce mécréant. Il est digne, plus qu'autre au monde, de la couronne qui lui est échue et de la compagne qui lui a été donnée.

Les envoyés du roi d'Arménie revinrent vers lui et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Après quelques larmes données à la mémoire de son frère, il se décida à aller voir par ses yeux ce qu'on lui avait dénoncé, et, en conséquence, se rendit avec sa suite, sur le vaisseau que montait le grand-prieur de Rhodes et Guion de Lusignan.

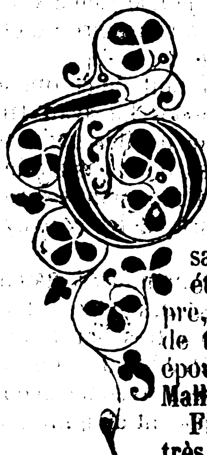
— Maître, dit le roi d'Arménie au grand-prieur, puisque ce damoiseau est frère du mari de ma nièce, je serais mal courtois de ne pas l'accueillir comme il convient. Dites-lui de ma part, je vous prie, que s'il lui plaît de recevoir mon hospitalité, nous la lui ferons la meilleure possible.

Le prieur transmit à Guion la proposition du roi, et le fils de Mélusine accepta.

Lors donc, il débarqua avec un certain nombre de chevaliers poitevins pour cortége, lesquels, par précaution, avaient revêtu la cotte de mailles, et l'on suivit le roi d'Arménie et les seigneurs qui l'avaient accompagné.

## CHAPITRE XXV

**Comment Guion reçut l'hospitalité du roi d'Arménie, frère du feu roi de Chypre, et comment une fâcheuse nouvelle lui arriva pendant qu'il contemplait amoureusement la jeune Florie.**



out comme son frère, le roi d'Arménie avait une très belle fille qui lui venait de sa femme, laquelle était allée de vie à trépassement presque aussitôt après l'avoir faite. Comme il ne s'était pas remarié depuis lors, Florie était sa seule enfant, comme Hermine était la seule enfant du roi de Chypre, et toutes deux étaient cousines de très près, les deux frères ayant épousé les deux sœurs, filles du roi de Mallégres.

Florie se tenait pour lors à Truli, à très peu de distance de l'endroit où venaient de débarquer Guion de Lusignan et ses chevaliers poitevins. Elle fut très joyeuse de cette distraction qui lui arrivait là, ayant de rares occasions de voir des étrangers, et elle courut se faire attifer somptueusement par ses demoiselles d'atours. Lorsqu'elle revint, parée et radieuse comme une matinée de printemps, son père entrait dans la grand'salle du château avec ses hôtes.

— Ma fille, dit-il en lui montrant Guion et ses gentilshommes, faites fête à ces nobles gens, je vous prie; ce sont plus que des hôtes, plus que des amis, ce sont des parents, car voici le frère du mari de ma nièce de Chypre, votre cousine.

— Sire damoiseau, dit Florie en allant vers Guion et en lui prenant doucement la main, soyez le bienvenu au royaume de monseigneur mon père, comme chrétien, comme chevalier et comme parent, c'est-à-dire comme hôte.

Guion remercia, et, quelques instants après, un plantureux dîner commença, auquel chacun fit honneur, excepté le frère d'Urian, qui n'était occupé qu'à regarder Florie, qui, de son côté, se laissait très volontiers regarder. Et, de temps à autre, pour varier ce plaisir silencieux, ils échangeaient de gracieuses paroles qui les faisaient mutuellement rougir. Le son de leurs voix leur causait à l'un et à l'autre autant d'émotion que leurs regards, et l'on sait la fascination du regard!

Malheureusement, Guion fut interrompu dans cette agréable occupation par une nouvelle que lui apporta, à table même, un des chevaliers qu'il avait laissés sur les navires à l'ancre dans le port. Une flottille de galères sarrasines avait été signalée se dirigeant vers les côtes de Chypre. On prétendait que le calife de Bandas était à la tête de cette armée de païens.

Devant une pareille menace, il n'y avait pas à hésiter. Le royaume de son frère pouvait être envahi de nouveau! De nouveau, le siége pouvait être mis devant Famagosse! Guion n'hésita pas non plus. Il se leva sur-le-champ, prit la main de la gente pucelle, sa mie, et lui dit bien doucement et bien tendrement :

— Demoiselle, je vous supplie de garder souve-

nance de moi, qui ne peux plus vous oublier désormais. Le devoir me force à m'éloigner de vous. Mais je suis votre vassal et votre serviteur. Ce qu'il vous plaira de me commander, je le ferai avec joie et avec reconnaissance.

— Beau sire, répondit Florie, je n'ai rien à vous commander, je n'ai qu'une prière à vous faire : c'est de revenir à Truli, voir mon père...

Le roi d'Arménie était au courant de ce qui se passait. Le grand-prieur de Rhodes lui avait fait part de la nouvelle apportée par un des gens de Guion de Lusignan. Il ne s'opposa donc pas au départ de ses hôtes, tout en leur témoignant ses regrets sincères; tout au contraire, il les convoya jusqu'au port, avec sa suite.

Pendant que Guion et ses gentilshommes sortaient du château et chevauchaient vers leurs galères, Florie montait en grande hâte sur une très haute tour d'où l'on découvrait une vaste étendue de pays, et ses regards mélancoliques suivaient avec beaucoup d'attention les voyageurs qui venaient de quitter le château.

Était-ce son père que Florie suivait ainsi des yeux et du cœur ?

## CHAPITRE XXVI

Comment Guion et ses gens déconfirent les Sarrasins sur terre et sur mer, et comment, personnellement, Guion tua le calife de Bandas et le roi Brandimont.



Vraie était la nouvelle qu'on avait apportée à Guion au moment où il songeait si peu aux infidèles. Le calife de Bandas et le roi Brandimont de Tarche, oncle du soudan de Damas, s'étaient mis en route, à la tête d'une formidable armée, pour aller ravager le royaume de Chypre, qu'ils croyaient sans roi, et venger ainsi l'un son neveu et l'autre son prophète.

Mais, pour premier contretemps, une tempête enleva huit de leurs navires, précisément ceux qui portaient toute leur artillerie, tant de canon que de trait, ainsi que les échelles, pavars et autres engins fort utiles. Pour second contretemps, les Sarrasins firent rencontre de Guion et de ses gens, qui s'en allaient au secours de Chypre et d'Urian, son jeune roi.

Païens et chrétiens en vinrent aux mains. Les premiers avaient encore quelques munitions; ils s'en servirent au plus tôt contre les seconds, et leurs arbalètes se mirent à lancer leurs flèches si dru, qu'on aurait dit une grêle de viretons. Cela ne les empêcha pas d'être déconfits. Les chrétiens, quoique moins nombreux, n'en étaient pas moins âpres au combat, et leurs coups faisaient des ravages irréparables dans les rangs de leurs ennemis.

Les païens qui ne furent pas tués en cette mémorable rencontre furent faits prisonniers. Guion en donna une centaine au grand-prieur de Rhodes, pour faire échange avec des captifs chrétiens, et il en remit cent autres à un chevalier, avec deux belles naufs richement appareillées, en lui disant :

— Chevalier, menez-moi ces deux naufs et ces cent païens au Truli, et me recommandez au roi d'Arménie et à l'incomparable Florie, sa fille. Les deux naufs sont pour la pucelle, les prisonniers pour le roi.

Le chevalier partit, et Guion reprit la mer pour continuer à donner la chasse au calife de Bandas et au roi Brandimont qui s'étaient trouvés séparés par la tempête du reste de leurs navires. Il arriva quand et quand eux, pour ainsi dire, au port de Lymesson. Ils venaient de débarquer : Guion débarqua aussi avec ses gens.

Après avoir fait mettre le feu aux navires sarrasins rangés dans le port, Guion s'élança rapidement sur leurs traces, pour leur ôter le temps de la réflexion.

Grand désarroi parmi les païens, en entendant les trompettes chrétiennes! Ils se retournèrent pour faire face à cet importun ennemi qui venait les harceler si désagréablement; mais, malgré leur défense désespérée, il leur fallut songer à la retraite vers leurs navires.

C'était bien ce qu'attendait Guion. Les païens ne purent s'embarquer, et, en dépit de leurs invocations au puissant Mahom, il leur fut impossible de sauver aucune de leurs galères et de se sauver, par conséquent, sur aucune d'elles.

Le roi Brandimont et le calife de Bandas furent les derniers à crier merci.

— Mahom! Mahom! criaient-ils en frappant çà et là comme des perdus.

— Lusignan! Lusignan! cria Guion en se dirigeant droit à eux.

— Calife, repens-toi, ajouta-t-il en tirant un long couteau qui pendait à son côté et en frappant à la gorge le chef des mécréants.

— Mahom! Mahom! cria le roi Brandimont en s'élançant vers Guion pour venger sur lui et la mort du soudan de Damas et la mort du calife de Bandas.

— Lusignan! Lusignan! cria Guion en le frappant du même coup et en l'étendant raide mort, comme un bœuf.

## CHAPITRE XXVII

Comment, après sa victoire, Guion retrouva son frère Urian, et comment ils apprirent par ambassadeurs la mort du roi d'Arménie et ses volontés dernières.



Cette victoire fit grand bruit dans le pays. Précisément le roi Urian arrivait, à la tête de son armée, pour porter secours à son frère, dont on lui avait appris la présence sur les côtes de son royaume.

Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis longtemps : ils furent très aises de se revoir, surtout en cette occurence-là.

Ils retournèrent ensemble à Famagosse, où se trouvait la reine Hermine, et, avec eux, le grand-prieur de Rhodes et les plus considérables des seigneurs de leur suite.

La réception d'Hermine fut ce qu'elle devait être, c'est-à-dire affectueuse et très courtoise. Elle se fit raconter par Guion ses dernières aventures, et, quand il eut fini, elle rendit dévotement grâce au ciel de la victoire qu'il lui avait donnée.

La reine était enceinte, et Urian en était très joyeux. Les quinze jours qui précédèrent sa délivrance, ce ne furent que fêtes, bombances, joutes et amusements de toutes sortes entre les barons; et, parmi le peuple, ce fut fête aussi, car Urian fit de nombreuses libéralités, et, entre autres choses, il défendit, sous les peines les plus sévères, que l'on renchérît les vivres pendant tout ce temps-là, ce qui était d'une importance énorme.

Hermine accoucha d'un beau garçon qu'on baptisa sous le nom d'Henry, et cette délivrance fut l'occasion de fêtes plus somptueuses, plus animées encore que les précédentes. Des grâces furent accordées à certains coupables, des générosités furent faites à certaines familles: la joie fut pour ainsi dire générale. Chacun sembla prendre part au bonheur du roi.

Les fêtes des relevailles n'étaient pas encore finies, lorsque l'on vit arriver à Famagosse une vingtaine de hauts barons du royaume d'Arménie, tous vêtus de noir, comme des porteurs de tristes nouvelles.

— Sire, dirent-ils à Urian, le roi d'Arménie, votre oncle, est allé de vie à trépassement, et il nous est demeuré de lui une très belle et très bonne pucelle, laquelle est sa fille; il n'y a point d'autre héritier de sa chair que cette gente princesse. Or, veuillez savoir, noble roi, qu'en sa pleine vie et son plein jugement, il fit faire cette lettre et nous commanda de vous la porter, avec requête à vous de vous y conformer; d'autant plus facilement que la chose est à votre profit et honneur.

— Par ma foi, beaux seigneurs, répondit Urian, si c'est chose que je puisse faire bonnement, je la ferai volontiers.

Lors il prit la lettre du roi d'Arménie et la lut.

Voici ce qu'elle contenait:

« Très cher et très aimé seigneur, je me recommande à vous autant que je le puis, à vous et à ma très chère et très aimée nièce, votre femme. Et, par cette lettre, je vous fais à tous deux la première requête que je vous fis jamais, et la dernière aussi, car en vous écrivant je sens la vie se retirer peu à peu de moi.

« Je n'ai point d'autre héritier de mon corps qu'une seule fille, laquelle votre frère Guion a bien vue. Je vous supplie humblement de lui conseiller de prendre Florie à femme, et le royaume d'Arménie avec elle. Si, par impossible, il vous semblait qu'il ne fût digne ni de l'une ni de l'autre, prenez sur vous de chercher un autre ami pour ma fille et un autre roi pour mon royaume.

« Pour l'amour de Dieu, cher neveu, ayez pitié de ma pauvre enfant, maintenant orpheline et privée de tout conseil. Je vous la lègue comme à un loyal prince et à un vaillant cœur. »

— Seigneurs barons, dit le roi Urian aux ambassadeurs arméniens, j'accepte la mission dont a bien voulu m'honorer le roi d'Arménie. Je vous donnerai en cette occurence toute l'aide que je pourrai.

— Dieu vous le rende, sire roi! répondirent les ambassadeurs.

— Guion, demanda Urian à son frère, vous serait-il plaisant d'avoir le royaume d'Arménie et d'épouser la plus belle pucelle qui soit en ce pays, à savoir ma cousine Florie?

— Je vous remercie très humblement, cher frère, répondit Guion, et je m'empresse d'accepter, moins à cause du royaume qu'à cause de la fille du feu roi d'Arménie.

Les barons arméniens furent très heureux de voir que Guion acceptait, et, s'agenouillant devant lui, ils lui baisèrent les mains, comme le voulaient les mœurs d'alors.

## CHAPITRE XXIX

**Comment Guion prit congé de son frère pour aller en Arménie épouser Florie et se faire reconnaître roi de ce pays.**



Urian fit alors appareiller plusieurs navires que l'on garnit de richesses considérables, et, lorsque tout fut prêt, Guion prit congé de lui, ainsi que d'Hermine sa femme. Les voiles furent dressées, les ancres levées, et les vaisseaux gagnèrent la pleine mer, pour, de là, se rendre à la plus proche ville d'Arménie, où ils arrivèrent après quelques jours et quelques nuits de navigation.

Guion et ses barons poitevins débarquèrent, et, comme l'on était prévenu partout de leur arrivée, ils trouvèrent partout un accueil chaleureux et sympathique.

Florie les attendait aussi. Mais le deuil qu'elle portait ne lui permettait pas de sortir du palais du feu roi son père. Elle se contentait de rester des heures entières sur le haut de la tour d'où elle avait vu Guion s'éloigner et d'où elle espérait bien le voir revenir. Elle savait parfaitement ce que son père avait écrit au roi Urian, et, malgré les grâces irrésistibles de sa jeunesse et les séductions infaillibles de sa beauté, elle avait grand'peur que Guion ne voulût pas accepter le double legs dont elle faisait partie. Ces craintes-là, pour mal fondées qu'elles fussent, n'en augmentaient pas moins son angoisse, et elle pleurait son père avec des larmes plus abondantes.

Heureusement que, bientôt, une de ses demoiselles d'honneur vint la trouver à sa vigie pour lui dire.

— Demoiselle, demoiselle, le frère du roi de Chypre vient de prendre terre, avec ses barons!... Il sera ici dans très peu de temps.

Cette nouvelle fit battre le cœur de Florie, qui sauta au cou de sa demoiselle d'honneur, et qui ne put s'empêcher de lui témoigner toute sa joie, bien qu'elle ne fût guère en harmonie avec le deuil qu'elle portait sur ses vêtements.

Guion venait vers elle: elle alla vers lui, tous

deux avec le même empressement et les mêmes battements de cœur.

— Demoiselle, lui dit-il en la saluant avec respect et en la contemplant à la dérobée pour se repaître de sa vue, qui lui manquait depuis si longtemps, demoiselle, comment en a-t-il été de votre personne depuis que je suis parti ?...

— Sire, répondit amoureusement Florie, il n'a pu en être bien, puisque monseigneur mon père a quitté ce mortel monde et m'a laissée orpheline. Mais j'ai eu de vos nouvelles, et je ne dois pas oublier de vous remercier des deux riches naufs que vous m'avez envoyées. C'était là un présent de roi!

— Je l'adressais à une reine, repartit courtoisement Guion.

En ce moment, un baron prit la parole pour dire à Guion :

— Sire, nous vous avons été quérir pour être notre seigneur et notre roi, Il est bon que nous vous délivrions tout ce que nous vous devons bailler. Voici donc mademoiselle, qui est toute prête à tenir la parole que nous avons donnée au roi Urian votre frère.

— Est-il vrai, demoiselle, que vous consentez à m'accepter pour protecteur et pour ami? demanda Guyon à Florie, qui baissait les yeux.

— Mon père a décidé cela, seigneur, répondit Florie, et s'il ne vous en coûte pas trop d'accepter le legs qu'il vous a destiné, il ne m'en coûtera pas trop non plus d'obéir aux prescriptions de son testament.

Devant ce mutuel acquiescement, il n'y avait qu'une chose à faire : c'était de marier ces deux jeunes gens. Ils furent donc fiancés sur l'heure, et épousés dès le lendemain matin.

Je ne parlerai pas des fêtes splendides données à cette occasion : on les devine.

## CHAPITRE XXX

**Comment des messagers apportèrent à Raimondin et à Mélusine des lettres de leurs deux enfants qui étaient rois.**

Guion et Urian, chacun de son côté, n'eurent rien de plus pressé que d'envoyer des messagers à Mélusine leur mère et à Raimondin leur père pour les mettre au courant des aventures dont ils profitaient, et les réjouir par le récit de leur bonheur.

Les messagers arrivèrent au port de la Rochelle sains et saufs, à leur grande joie, et là, ils s'informèrent du chemin à prendre pour gagner Lusignan.

On le leur indiqua, et, trois jours après, ils étaient admis à présenter les lettres d'Urian et de Guion à Raimondin et à Mélusine, qui en éprouvèrent un contentement sans pareil et qui, à ce propos, ordonnèrent des réjouissances publiques.

Ces fêtes durèrent pendant huit jours pleins, après quoi les messagers prirent congé de Raimondin et de Mélusine qui les comblèrent de riches présents.

Antoine et Regnault, le quatrième et le cinquième fils de Mélusine, ne furent pas en reste pour se réjouir des bonnes nouvelles qu'avaient apportées les messagers d'Urian et de Guion. Le récit des hautes prouesses accomplies par eux enflamma leur jeune imagination, et, à leur tour, ils voulurent partir pour conquêter des royaumes et déconfire des armées sarrasines.

Lors donc, ils s'en vinrent trouver un matin leur père et leur mère, et leur dirent très humblement :

— Monseigneur, et vous Madame, il serait bien temps, à ce qu'il nous semble, que nous allassions courir le monde, en quête d'aventures et de prouesses glorieuses, si toutefois vous ne voyez pas d'empêchement à cela. L'exemple de nos frères Guion et Urian nous fait rougir de l'oisiveté dans laquelle nous vivons ici; nous voulons revenir à Lusignan plus dignes de vous qu'au départ. Repos n'est pas gloire, et nous désirons acquérir beaucoup de gloire pour obtenir meilleure estime de vous.

— Beaux enfants, répondit Mélusine, s'il plaît à monseigneur votre père, il me plaît bien. Sire, ajouta-t-elle en s'adressant à Raimondin, il est bon en effet qu'ils commencent leur apprentissage de la vie. Ils en sauront plus en voyageant qu'en restant en notre giron, les plumes leur sont poussées : qu'ils volent à leur fantaisie! Quant aux frais du voyage, avec l'aide de Dieu j'y pourvoirai si bien qu'ils auront toujours de quoi payer leur dépense.

— Dame, dit Raimondin, faites-en à votre volonté. Ce qui vous plaît me plaît.

La chose ainsi résolue, Mélusine fit faire à ses deux fils de riches habits, et leur donna une grande quantité de pierres précieuses destinées à les défrayer le long de leur route.

Antoine et Regnault partirent avec une escorte de sages hommes et de preux chevaliers.

Quelque temps après, ils entraient dans le duché de Luxembourg que le roi d'Anssay mettait à feu et à sang, repoussaient ce prince et secouraient la fille du feu duc, que l'un d'eux épousait. Une fois Antoine loti du duché du Luxembourg, son frère Regnault alla guerroyer à son tour un peu plus loin, et fut assez heureux pour plaire à Aiglentine, fille du roi de Béhaigne, ce qui lui valut un royaume.

C'est ainsi que, peu à peu, pour tenir les promesses que Mélusine avait faites à Raimondin, toute leur lignée grandit en honneur et en renommée. Jamais pareille famille n'avait réuni pareille fortune. Au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, les Lusignan croissaient et multipliaient comme l'herbe du bon Dieu.

Mais, hélas! l'heure arrivait où Raimondin devait ébranler de ses propres mains le monument inouï de sa félicité, et tomber écrasé sous ses débris.

—

## CHAPITRE XXXI

Comment Raimondin vit sa paix troublée un samedi, en dînant, par une révélation méchante du comte de Forest, son frère.



aimondin et Mélusine étaient à Marmende depuis quelque temps.

Un samedi, à dîner, le comte de Forest entra dans le palais pour faire visite à son frère Raimondin, ce dont celui-ci fut bien joyeux, car il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus.

— Où est ma sœur? demanda le comte de Forest, après avoir embrassé son frère, et en s'apercevant qu'il dînait seul ce jour-là.

Ce jour-là, je viens de le dire, était un samedi, et, si l'on s'en souvient, aux premières heures de leur amour, Mélusine avait fait promettre à Raimondin de ne jamais chercher à savoir ce qu'elle devenait le samedi, sous peine de voir s'écrouler l'édifice du bonheur édifié par elle à son intention.

Jusque-là Raimondin avait tenu fidèlement sa promesse, non certes par crainte de voir s'évanouir ses richesses et disparaître sa félicité, mais seulement parce qu'il aimait Mélusine et qu'il avait en elle la plus grande confiance. Si elle s'absentait le samedi, c'est qu'elle avait ses raisons pour cela, honnêtes raisons sans aucun doute, et Raimondin n'avait rien à voir là-dedans. Pourquoi soupçonner de mal ceux qui vous font du bien? Quel intérêt Mélusine eût-elle eu à tromper son mari, d'une façon si régulière surtout? L'infidélité est ordinairement doublée de caprice, et le caprice n'admet pas la régularité. D'ailleurs Mélusine disparaissait si à propos et reparaissait si fort à point que Raimondin avait à peine le temps de s'apercevoir de son absence.

Cependant, cette question du comte de Forest le troubla.

— Mon frère, où est ma sœur? répéta ce dernier. Faites-la venir, je vous prie, car j'ai grand désir de la voir et de l'embrasser.

— Beau-frère, répondit Raimondin, elle est embesognée pour aujourd'hui, et elle s'est celée à tout le monde... Mais demain, vous vous verrez, et son accueil vous récompensera de cette attente.

Cette réponse fit sourire le comte de Forest, qui, depuis longtemps, jalousait l'étrange fortune de son frère et qui lui supposait des origines suspectes. Aussi, au lieu de se contenter de ce que lui disait Raimondin, il lui dit, en prenant un air solennel :

— Raimondin, vous êtes mon frère, et, à ce titre, je dois vous éclairer sur des choses qui sont, paraît-il, ténèbres pour vous. Avant de venir céans, j'ai interrogé çà et là, comme c'était mon devoir, afin de m'assurer, par les rumeurs publiques et particulières, que vous étiez bien toujours l'homme heureux d'autrefois. Or, mon beau frère, le commun langage court que tous les samedis, pendant que vous la croyez bénévolement et benoîtement occupée, votre femme est avec un autre homme en fait et en péché de fornication. Vous êtes trop aveuglé et trop ensorcelé pour vous enquérir des lieux où elle va ainsi seulette. Mais les autres, qui n'ont pas le même sable que vous dans les yeux, et qui, par conséquent, voient parfaitement ce qui se passe, les autres disent et maintiennent qu'elle s'occupe à vous orner la tête d'andouillers. Ce n'est pas votre honneur qu'elle chôme, c'est votre déshonneur.

Cette révélation fit pâlir et tressaillir Raimondin. Il se leva, renversa la table devant laquelle son frère et lui étaient assis, et courut à sa chambre, en proie à la colère la plus noire et à la jalousie la plus poignante.

## CHAPITRE XXXII

Où il est question de l'origine de Mélusine, et où l'on fait comprendre pourquoi elle devenait invisible tous les samedis.



aimondin ne savait rien du passé de Mélusine, parce qu'il ne lui avait jamais rien demandé. S'il l'avait interrogée, peut-être eût-il appris quelque chose; peut-être aussi n'eût-il rien appris, Mélusine ayant intérêt, comme chrétienne, à taire son origine.

Cette origine, la voici :

Il y avait jadis en Albanie un vaillant roi nommé Elinas, qui était veuf. Un jour qu'il chassait en une forêt, au milieu de laquelle coulait une claire fontaine, il lui prit une si grande soif qu'il se hâta de descendre de cheval et s'approcha de la fontaine pour y puiser de l'eau.

En cet instant il entendit une voix mélodieuse qui ressemblait plus à un chant d'oiseau qu'à un chant de femme, et, malgré sa soif, il s'arrêta pour écouter. La voix semblait l'appeler, il alla vers elle, et se trouva bientôt en présence de la plus belle dame qu'il eût jamais vue.

Ebloui de ce qu'il voyait autant qu'ébahi de ce qu'il entendait, il s'arrêta de nouveau devant la fontaine, et pour contempler la gente pucelle et pour écouter sa voix, toutes deux admirables.

La dame ne l'avait pas aperçu. Il se dissimula du mieux qu'il put derrière un buisson, afin de la contempler et de l'écouter à son aise, et la chasse et la soif furent vitement oubliées pour ce spectacle inattendu qui le tenait en suspens.

Bientôt, à force de rêver, bercé par la splendeur de cette beauté et l'harmonie de cette voix, le roi Elinas ne savait plus s'il dormait ou veillait. Il resta sous le coup de cet enchantement pendant un long temps. Ce furent deux de ses chiens courants qui le réveillèrent en lui léchant les mains et en lui faisant fête du bout de leur queue.

Lors, il tressaillit comme un homme qui vient de dormir, et, se souvenant tout-à-coup de sa chasse et de sa soif, il se dirigea vers la fontaine, prit le

bassin d'argent qui y pendait et but avidement le plus d'eau qu'il put.

La dame était toujours là; mais elle avait cessé de chanter, et son influence sur Elinas était d'autant moins grande, quoique irrésistible encore.

— Dame, lui dit-il en la saluant courtoisement, permettez-moi de m'étonner de vous rencontrer ici seule, gente et cointe comme vous êtes, dans une forêt si profonde, où il y a périls de toutes sortes. Permettez-moi, en outre, de m'étonner encore de ne pas vous connaître, moi qui connais toutes les nobles dames et demoiselles qui demeurent en ce pays à cinq ou six lieues à l'entour... Pardonnez-moi mon indiscrétion et mon outrage, si c'en est un que de vous avoir admirée trop longtemps.

— Sire chevalier, répondit la dame, il n'y a point d'outrage et d'indiscrétion à cela... Je suis seule, en effet; mais croyez que c'est parce que la chose *me plaît* ainsi, et que j'aurai compagnie quand *je le voudrai*.

Comme elle parlait ainsi, survint un varlet bien habillé, monté sur un grand coursier, et menant un riche palefroi dont fut émerveillé le roi Elinas, qui ne croyait pas qu'il fût possible à une dame, autre qu'une reine, d'en avoir un semblable.

— Madame, dit le varlet, quand il vous plaira.

— Sire chevalier, que Dieu vous garde! dit la dame en saluant Elinas et en se disposant à monter sur son palefroi.

Elinas s'avança avec empressement, lui tendit une main pour qu'elle y posât le pied et s'aidât ainsi à monter, et, de l'autre main, il tint la bride de soie du cheval qui avait l'honneur de la porter.

— Grand merci de votre courtoisie, sire chevalier, dit la dame en souriant et en s'installant sur la selle dorée et gaufrée de sa monture.

Et bientôt elle eut disparu aux yeux fascinés du roi, qui resta tout songeur, sans oser la suivre.

— Vous plaît-il de forcer le cerf, Sire? lui demandèrent ses veneurs, qui venaient d'arriver, mis sur sa trace pour les aboiements de ses chiens.

— Oui, certes, répondit le roi en se secouant un peu, comme pour chasser de ses yeux et de son esprit la riante apparition de tout à l'heure.

Mais il était sous le charme, et quoi qu'il fît pour ne plus penser à la gente pucelle, tout à l'heure entrevue, il ne pouvait se lasser d'y songer, et d'y songer avec plaisir.

— Allez-vous-en devant; je vous suivrai tantôt, dit-il à ses gens dont la présence gênait sa rêverie.

On lui obéit. Lorsqu'il se vit seul, Elinas fit tourner bride à son cheval, lui enfonça l'éperon dans le flanc, et en un clin-d'œil, il fut sur les traces de la belle fugitive.

Il la rejoignit en un endroit de la forêt plus vert et plus touffu que les autres; endroit charmant, plein de silence et de parfums.

— Arrêtons-nous ici et attendons ce chevalier, dit la dame à son varlet, car je crois qu'il a quelque chose à nous dire.

Elinas arriva, tout essoufflé et aussi tout décontenancé par la présence d'une si belle pucelle.

— Roi Elinas, lui dit-elle, pourquoi me suis-tu si obstinément? Est-ce que je t'ai pris quelque chose?

Quand Elinas s'entendit ainsi nommer, il fut très étonné, car il ne connaissait pas celle qui le nommait si bien. Néanmoins, il lui répondit :

— Chère dame, vous ne m'emportez rien, certes.

— Alors, roi Elinas, je vous tiens pour excusé et vous prie, si vous ne voulez pas autre chose, de vouloir bien vous en retourner d'où vous venez.

— C'est que, précisément, chère dame, je veux autre chose.

— Eh quoi? Dites-le moi hardiment.

— Puisque vous me le demandez, chère dame, je vous le dirai : Je désire vos bonnes grâces et souhaite votre amour.

— Vous n'y pensez pas, roi Elinas, à moins que vous n'y pensiez en tout bien tout honneur, car jamais homme vivant ne pourra se vanter de mon amour s'il n'a des visées courtoises, dignes de lui et de moi...

— Ce sont là mes visées, chère dame, et je me garderai bien d'en avoir d'autres à votre égard.

Lorsque la dame le vit ainsi enamouré, elle lui dit :

— Si vous me voulez prendre pour femme, par la foi du mariage, je vous obéirai comme femme doit obéir à son mari; mais à la condition expresse que lorsque je serai en gésine, vous ne chercherez pas à me voir.

— Ainsi ferai-je, dit Elinas.

Sans plus long parlement, lui et elle s'épousèrent, et menèrent bonne vie ensemble.

Tout allait bien. Le peuple du roi d'Albanie était heureux d'être si bien gouverné par Elinas et par sa compagne; tout le monde était content, fors Nathas, fils du premier lit, qui haïssait profondément sa belle-mère.

Celle-ci fut bientôt en gésine de trois filles, qu'elle porta bien et gracieusement son temps, et dont elle fut délivrée au jour qu'il appartenait. La première eut nom Mélusine, la seconde Melior, et la troisième Palatine.

Elinas n'était pas là au moment de la délivrance de sa femme. Son fils Nathas alla le quérir, en lui disant :

— Sire, madame la reine Pressine, votre femme, vient de mettre au monde les trois plus belles filles qui jamais existèrent; venez les voir.

Elinas, qui ne se souvenait plus de la promesse qu'il avait faite à Pressine, le jour où il l'avait rencontrée, accourut en la chambre où la nouvelle accouchée baignait ses trois filles.

— Que Dieu bénisse la mère et les filles! dit-il tout joyeux.

Il s'attendait à des tendresses : il n'eut que des reproches amers.

— Faux roi! s'écria Pressine, tu as failli à ta parole, il t'en adviendra grand mal, je te le dis!... C'est votre fils Nathas qui vous a soufflé ce conseil; tant pis pour vous et pour lui. Pour vous, je me venge en vous quittant sur-le-champ. Pour lui, je serai vengée par ma sœur et compagne de l'Ile-Perdue.

Cela dit, Pressine s'empara de ses trois filles et disparut avant que le roi Elinas eût eu le temps de s'opposer à sa fuite.

Elle s'en alla droit à Avallon, au lieu nommé l'Ile-Perdue, où nul homme, jusque-là, n'avait pu

entrer, et là, elle se mit à nourrir et à élever ses trois filles, Mélusine, Melior et Palatine.

Cela dura quinze ans. Pendant tout ce temps, elle les mena chaque matin sans y manquer sur une haute montagne appelée par elle Elinéos, c'est-à-dire, en français, montagne fleurie. De là, on voyait à l'horizon beaucoup de pays, beaucoup de terres, entre autres la terre d'Hybernie.

— Mes filles, disait Pressine en pleurant et en montrant l'horizon, voilà le pays où vous êtes née! C'est là que vous auriez dû vivre honorées, respectées, heureuses, grandissant en bien et en honneur, sans une faute irréparable de votre père!... Vous êtes condamnées maintenant à vivre de misère, jusqu'au jour du jugement dernier.

Mélusine, la première fille, prit la parole après sa mère et lui demanda :

— Madame notre mère, quelle fausseté vous a donc faite notre père pour que nous soyons en cette pitoyable extrémité?

Pressine commença alors à leur raconter les événements qui avaient précédé et suivi leur naissance. Et Mélusine, qui suivait son récit avec beaucoup d'attention, ne manqua pas de s'informer exactement du pays, des villes et châteaux d'Albanie, où toutes ces choses s'étaient passées.

Puis, tout en devisant ainsi, la mère et ses filles redescendirent en l'île d'Avallon.

Arrivées là, Mélusine tira à part ses deux sœurs, Mélior et Palatine, et leur dit :

— Mes chères sœurs, considérez la misère où nous a mises notre père, et dites-moi votre avis sur ce que nous devons faire! Quant à moi, j'ai résolu de m'en venger.

Les deux sœurs répondirent :

— Vous êtes notre sœur aînée, nous vous obéirons donc, et vous suivrons dans tout ce que vous voudrez faire et ordonner.

— Vous témoignez bonne amour et loyauté de filles à notre mère, reprit Mélusine, et j'en suis fort aise. Je suis donc d'avis que nous prenions notre père et que nous l'enfermions à tout jamais dans la haute montagne du Northumberland appelée Brumbeloys, où il restera souffrant d'éternelles misères!

Cette proposition fut agréée et le roi d'Albanie fut enlevé et transporté au pays indiqué.

L'expédition faite, les trois sœurs revinrent vers leur mère et lui dirent :

— Mère, ne vous inquiétez plus maintenant de la déloyauté que notre père vous a faite, car il en a reçu son paiement. Nous l'avons enlevé et conduit dans une montagne du Northumberland d'où il ne pourra plus jamais sortir : c'est là qu'il usera sa vie et son temps en douleur.

— Ah! s'écria Pressine, comment avez-vous osé faire cela, mauvaises filles au cœur dur? Qui vous avait donné le droit d'en agir ainsi envers celui qui vous avait engendrées, et à qui je devais la seule plaisance que j'eusse jamais eue ce monde? Ah! je vous punirai de votre orgueilleux courage, soyez-en sûres? Toi, Mélusine, qui es la plus aînée et qui, à cette raison, eusses dû être la plus connaissante, comme tout est venu par toi, conseil et exécution, je veux t'en punir la première... Si ce parricide n'avait pas été commis, vous échappiez toutes trois aux mains des fées, sans y retourner jamais. Vous l'avez commis, soyez-en châtiées... Toi donc, Mélusine, désormais tu seras, tous les samedis, une serpente depuis le nombril jusques en bas, et cela durera tant que tu n'auras pas trouvé mari assez discret, assez confiant, pour ne jamais songer à te voir ce jour-là... Si tu le trouves, alors seulement le charme cessera, tu vivras le cours ordinaire de la vie et mourras comme femme naturelle, après avoir donné le jour à une nombreuse lignée qui te fera honneur et gloire... Si, au contraire, tu prends à mari un homme discourtois, faible, incrédule, qui surprenne ton secret, tu retourneras au tourment d'auparavant, à savoir la vie de fée, et cela durera sans trève ni fin jusqu'au jour du jugement dernier!...

Mélusine, devant cette menace, tressaillit et courba la tête, épouvantée.

— Quant à toi, Mélior, ajouta Pressine en se tournant vers la seconde de ses filles, je te donne, en la grande Arménie, un riche et merveilleux château, où tu devras garder soigneusement un épervier jusqu'à la consommation des siècles. Et tous les chevaliers et gens de noble extraction qui auront la hardiesse de s'introduire dans ton château et qui pourront y rester sans sommeiller la surveille, la veille et le vingtième jour de juin, obtiendront de toi un don des choses qu'on peut avoir corporellement, à savoir des choses terriennes, mais sans pouvoir jamais obtenir jouissance de ton corps, soit par mariage, soit autrement...

Mélior tressaillit plus encore que ne l'avait fait sa sœur Mélusine, et il y avait plus de quoi tressaillir, en effet, devant cette sinistre prophétie de sa mère. Car enfin si Mélusine devenait serpente tous les samedis, elle était femme les six autres jours, et pouvait savourer à son aise les voluptés licites et illicites du mariage. Mais elle, Mélior, ne pouvait jamais livrer son corps ni son cœur, c'est-à-dire n'être jamais femme!

— Quant à toi, Palatine, ajouta finalement Pressine en s'adressant à la dernière de ses trois filles, tu seras enclose en la montagne de Guigo, où tu garderas comme un dragon le trésor de ton père, jusqu'au jour très éloigné où viendra te visiter un chevalier de votre lignée, lequel s'emparera de ce trésor et s'en servira pour conquérir la terre de promission, après toutefois t'avoir délivrée... J'ai dit; allez votre destinée, mes filles!...

Sur ce, la mère et ses enfants se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde mortel. Mélusine s'en alla à travers forêts et bocages; Mélior s'en alla au château de l'épervier en la grande Arménie, et Palatine s'en alla en la montagne de Guigo.

Voilà ce qu'ignorait Raimondin.

S'il l'avait su, il n'aurait pas été ému plus que de raison de l'insinuation malveillante du comte de Forest, son frère, et, sans lui rien avouer, il se fût contenté de sourire.

Tout au contraire, il sentit en ce moment que son bonheur était brisé, et que brisée aussi était sa vie par ce soupçon amer comme fiel, ardent comme braise, aigu comme acier.

## CHAPITRE XXXIII.

**Comment Raimondin, sur l'excitation du comte de Forest, regarda Mélusine pendant qu'elle était au bain, et de ce qui s'ensuivit.**



aimondin alla donc comme un furieux à sa chambre, décrocha son épée qui pendait au chevet de son lit et la mit à son côté. Puis, comme il connaissait le lieu où Mélusine se rendait tous les samedis, il y courut tout haletant.

C'était la première fois qu'il s'en approchait. Aussi, malgré sa folle colère, eut-il comme un remords de la déloyale action qu'il allait commettre. Pour un peu même, tant il avait d'estime pour le caractère droit et la chasteté immaculée jusques-là de sa femme, il eût reculé. Mais les maudites paroles de son frère lui sonnaient dans les oreilles comme un glas ironique. Il lui semblait que toute la terre le regardait en lui riant au nez à cause de sa simplicité et de sa bénévolence.

Il s'avança.

Un huis très épais, et bardé de ferrures énormes, lui faisait obstacle pour aller plus avant. Il avait encore le temps de reculer et de se dédire de ses mauvais soupçons. Mais il se sentit poussé par la main invisible du génie du mal qui conduit tant de créatures humaines à leur perte : il voulut s'assurer, il voulut voir de ses yeux !

Tirant alors son épée, il en bouta la pointe, qui était très dure, sur la paroi de l'huis, et tourna et vira tant et si bien qu'il parvint à faire un pertuis, d'abord imperceptible, puis qui alla en s'élargissant, de façon que bientôt il y put passer une partie de son visage.

Heureusement que cette porte se trouvait encadrée à l'intérieur d'un bouquet de plantes grimpantes, cela lui permit de voir sans être vu.

Raimondin, pâle et tout en sueur, regarda devant lui et aperçut Mélusine toute nue, blonde et merveilleuse de beauté, qui s'ébattait au soleil dans une large cuve de marbre blanc bordée d'arbres épais, sur les ramures desquels chantait un peuple d'oiseaux rares.

A un mouvement plein de grâce que fit Mélusine et qui découvrit la partie de son corps qui baignait dans l'eau de la piscine, Raimondin remarqua avec étonnement que cette partie du corps se terminait en queue de serpent...

Il ouvrit les yeux plus grands encore qu'il ne les avait ouverts jusque-là, afin de mieux voir et de s'assurer qu'il ne rêvait pas et que c'était bien sa femme qui s'ébattait et frétillait ainsi joyeusement devant lui. Il acquit bientôt la conviction que c'était elle.

— Pauvre serpente ! s'écria-t-il avec un accent de tendre pitié. Ah ! ma douce amour, je me suis parjuré envers vous, et cela sur les mauvaises exhortations du comte de Forest, mon frère !... J'en ai le cœur plein de regrets, ô ma pauvre serpente ! Ce que j'ai vu n'est pas ce qu'on m'avait dit que je verrais, et, bien loin d'être rassasié de vous, cela rehausse encore votre beauté d'un attrait nouveau ! Me pardonnerez-vous jamais, serpente aimée ?...

Cela dit, Raimondin s'arracha à cette contemplation qui lui causait des impressions étranges et charmantes, afin de n'être pas aperçu de Mélusine et de ne pas troubler la pénitence qu'elle accomplissait, de par la volonté de dame Pressine, sa mère-fée, à cause de son père, le roi Elinas.

Il retira avec précaution sa tête du pertuis où il l'avait introduite, et courut chercher les engins nécessaires pour boucher adroitement le trou qu'il avait fait. Puis, le pertuis étoupé de manière à tromper l'œil le plus clairvoyant, Raimondin s'en revint dans la salle où l'attendait impatiemment le comte de Forest, son frère.

Celui-ci, en le voyant revenir le visage tout marmiteux, les yeux tout tristes, s'imagina qu'il avait trouvé quelque mauvaiseté en sa femme, ainsi qu'il le lui avait annoncé.

— Raimondin, lui dit-il, vous ne vouliez pas me croire : me croirez-vous maintenant ? Etes-vous suffisamment renseigné sur la vertu de votre chaste femme ? Les andouillers sont-ils un mythe, une plaisanterie de mon esprit !

Mais Raimondin n'était pas d'humeur à rire. Il avait le cœur trop gros, trop débordant de tristesse, pour songer aux plaisanteries cruelles de son frère. Il se contenta de lui répondre, avec une voix où la colère et la tristesse dominaient :

— Ah ! fuyez de céans, faux et déloyal parent, car vous m'avez fait commettre un irréparable crime !... Par vos suggestions perfides, vous avez allumé mal à propos mes soupçons, et m'avez fait parjurer contre la plus loyale et la meilleure des femmes qui fut jamais, après celle qui conçut et porta notre Seigneur Jésus-Christ !... Fuyez de céans, vous dis-je, où vous avez apporté la douleur et dont vous avez chassé le repos !... Si j'en croyais mon ressentiment, je vous ferais sur l'heure mourir de malemort... Mais la raison naturelle me défend de faire cela, parce que vous êtes mon frère... A cette cause, je ne toucherai pas à un cheveu de votre tête; mais, au nom du ciel, fuyez !... Allez-vous-en ! Otez-vous d'ici et de devant mes yeux, et que tous les maîtres d'enfer vous accompagnent !...

Quand le comte vit que Raimondin était dans une si violente douleur, il sortit de la salle sans sonner mot, monta à cheval et, suivi de ses gens, s'en alla grand'erre vers sa comté de Forest, très dolent, très marri et très repentant de sa folle entreprise.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment Raimondin passa la nuit et le jour qui suivirent la découverte qu'il avait faite touchant Mélusine sa femme.**

Le comte de Forest parti, Raimondin s'abandonna tout entier à son amère douleur et à sa poignante tristesse, la plus poignante que cœur humain pût endurer.

— Ah ! Mélusine ! Mélusine ! murmura-t-il. Vous de qui tout le monde disait bien et honneur, vous ai-je donc perdue sans retour?... Ai-je donc à tout jamais perdu ma joie?... Ai-je donc perdu le repos de mes jours et la félicité de mes nuits?... Oui, j'ai tout perdu : beauté, bonté, douceur, amitié, charité, humilité, ma joie, mon confort, mon espérance, mon cœur, mon bien, ma vaillance, mon tout! Car tout cela me venait de vous, ma douce amour! Ah! fausse borgne, aveugle fortune, amère, dure et cruelle fortune, tu m'as précipité brutalement, tout d'un coup, du haut de ta roue au plus bas lieu de misère! Sois maudite de Dieu, fortune! Après m'avoir donné la plus belle des plus belles, la plus sage des plus sages, la meilleure des meilleures, tu me la reprends, fausse borgne, mauvaise aveugle, triste envieuse, dure ennemie de la félicité humaine! Ah! bien fol est qui se fie en toi, qui compte sur tes promesses, qui se réjouit de tes sourires, qui se gaudit de tes caresses! Tu trompes, tu trahis, tu égares, tu écrases, tu broies, tu flétris! Ah! trompeuse et perfide fortune! Je ne le vois que trop à présent, en face de mon repos troublé à jamais, de mon bonheur envolé, de mon cœur brisé, il n'y a en toi ni sûreté ni stabilité, pas plus qu'il n'y en a au cochet fiché au sommet d'une maison, humble serviteur du moindre vent qui souffle! Hélas! Mélusine, ma douce femme, me gente compagne, je vous ai tachée par ma trahison, tachée et perdue! Il ne me reste plus maintenant qu'à fuir loin de vous, en exil, dans un lieu perdu, où l'on ne puisse jamais me retrouver!

Raimondin se lamenta ainsi jusqu'au jour. Quand l'aube vint, Mélusine vint aussi, souriante et heureuse de retrouver le compagnon assidu de sa vie.

Mais Raimondin, que le remords poignait de plus en plus, fit semblant de dormir pour n'avoir pas à répondre aux paroles et aux caresses de sa femme, qui, ce voyant, se dépouilla de ses attifets et se coucha toute nue à côté de lui.

Raimondin, au contact de ce beau corps tout frissonnant de plaisir, se sentit frissonner de peur et transir de chagrin.

— Qu'avez-vous, doux ami? lui demanda Mélusine en l'entendant soupirer sous les baisers ardents dont elle couvrait son visage. Qu'avez-vous, mon seigneur? Etes-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?...

En l'entendant ainsi parler, Raimondin eut une lueur d'espoir. Il crut qu'elle ne savait rien de sa trahison, tandis qu'au contraire elle savait tout; mais sans en rien témoigner, dissimulant ainsi sa douleur sous ses caresses.

— Dame, répondit-il alors réconforté par cette pensée, j'ai eu un peu de fièvre en votre absence; mais maintenant que vous voilà, je me sens mieux.

Mélusine le remercia de cette courtoisie, et, après l'avoir tendrement accolé, elle s'endormit, pour ne se réveiller qu'au bout de quelques heures.

Raimondin, qui ne pouvait dormir, obsédé qu'il était par sa trahison, se pencha sur elle et la regarda pendant tout le temps de son sommeil.

— Pauvre chère serpente! murmurait-il. Si je n'étais pas si sûr d'avoir vu, je croirais avoir rêvé. Jamais Mélusine n'a été plus femme qu'à cette heure!...

Quand Mélusine se réveilla, Raimondin remarqua qu'elle était plus pâle que de coutume, et, lorsqu'elle lui parla, il lui sembla que sa voix vibrait plus mélancoliquement que les autres jours.

Mais un sourire de Mélusine vint chasser les vilaines pensées qui lui revenaient au galop comme de sinistres messagères, et il se leva, rassuré.

Tout aussitôt après le dîner, Mélusine embrassa son mari et prit congé de lui pour aller à Niort, où elle appela des ouvriers à foison pour y élever une forteresse et deux tours jumelles qu'on y voit encore.

## CHAPITRE XXXV

### Comment Geoffroy à la Grant Dent combattit le géant Guédon, en Guérende.



Tandis que ces choses se passaient, Geoffroy à la Grant Dent, le sixième enfant de Raimondin et de Mélusine, s'en allait en Guérende, avec dix chevaliers, à la recherche du géant Guédon, qui était la terreur de la contrée. Aux premiers qu'il rencontra, il demanda qu'ils lui indiquassent d'une façon certaine où se tenait ce géant redouté.

— Pourquoi le cherchez-vous ainsi? lui demanda-t-on.

— Je veux bien vous le dire, répondit Geoffroy. Je lui apporte au bout de ma lance le châtiment que lui doivent les gens de monseigneur mon père, le sire de Raimondin.

— Comment! vous pensez à l'aller combattre?

— Je ne suis pas venu céans pour autre chose.

— C'est là une folle entreprise, sire chevalier, où d'autres, des plus vaillants, ont succombé. Ce n'est pas un qui a combattu contre lui, c'est dix, c'est cent, c'est mille, et tous ont été vaincus!

— C'est pour cela que je tiens à le vaincre. Par ainsi, bonnes gens, ne m'en parlez plus, et indiquez-moi de loin ou de près, selon votre courage, le repaire de ce terrible géant qui fait trembler les hommes comme des femmes, et les femmes comme des feuilles.

Les gens qu'interrogeait Geoffroy virent bien qu'il n'y avait rien à répliquer à cela, et ils le conduisirent vers une grosse tour, en une montagne presque inaccessible, où il y avait bons murs, bons fossés et bons ponts-levis.

— Voici la tour de Montjoie, où se tient Guédon le géant, dirent-ils à Geoffroy. C'est d'un aspect formidable et horrifique, n'est-ce pas? Aussi, si vous nous en croyez, vous vous contenterez de voir cette tour, et, après l'avoir vue à souhait, vous vous en reviendrez avec nous... Cela sera prudent! Quant à nous, nous n'irons pas plus avant, quand même vous nous donneriez votre pesant de bon or fin!...

— Je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici, bonnes gens, répondit Geoffroy; et, puisque la

couardise vous serre le ventre à ce point, vous pouvez vous retirer... J'irai seul vers le géant, sans autre compagnie que moi-même : c'est suffisant.

Les gens qui avaient amené Geoffroy ne se le firent pas dire deux fois, et ils s'éloignèrent vitement, de peur qu'il ne prît fantaisie de les rappeler au fils de Mélusine.

Lors, Geoffroy descendit de cheval, s'arma, ceignit son épée, à laquelle il se fiait beaucoup, à son cou son écu et son cor d'ivoire, et, à l'arçon de sa selle, une forte masse d'acier, prit sa lance en main et remonta sur son cheval.

— Beaux seigneurs, dit-il à ses dix chevaliers, attendez-moi au fond de cette vallée. Vous êtes aussi vaillants que ces bourgeois de tout à l'heure étaient couards; mais j'ai résolu de me risquer seul dans cette aventure, et j'y vais seul. Attendez-moi donc ici... Si Dieu me donne victoire sur le géant, vous le saurez aussitôt, car je sonnerai de mon cor d'ivoire. Alors vous viendrez à moi.

Les dix chevaliers furent bien chagrins de cet ordre qui les forçait à l'immobilité, et, une dernière fois, ils supplièrent Geoffroy de leur permettre de l'accompagner. Mais Geoffroy ne le voulut pas : il partit même aussitôt.

Après avoir chevauché pendant quelque temps, Geoffroy arriva à une porte qui donnait sur une cour intérieure, et qui, précisément, se trouvait ouverte en ce moment-là. Il entra et s'avança tranquillement au milieu du silence le plus profond.

Il s'avança encore et trouva la fameuse tour dont le pont-levis était levé, ce qui le chagrina. Sans doute le géant dormait à l'abri de ses murailles, car il ne paraissait pas, et l'on n'entendait toujours rien que le bruit que faisaient les armes du chevalier en s'entrechoquant.

— Fils de pute et faux géant, cria Geoffroy d'une voix sonore, viens donc me parler, car je t'apporte ce que te doivent les gens de monseigneur Raimondin, mon père!...

Cette voix troubla le sommeil du géant, qui, alors, vint à une fenêtre pour savoir de quoi il s'agissait. Quand il aperçut Geoffroy, fièrement planté au milieu de la cour, sur un grand diable de cheval qui n'en finissait pas, il se secoua un peu et s'écria :

— Que veux-tu, chevalier, pour me venir si hardiment réveiller lorsque je dors?

— Si tu veux descendre, je te l'apprendrai! répondit Geoffroy, qui ne put s'empêcher de remarquer la forte musculature et la fière contenance du féroce Guédon.

En entendant cet appel, Guédon s'arma à la hâte, prit un fléau de plomb à trois chaînes, et une énorme faux d'acier, et vint au pont-levis, qu'il abaissa.

— Qui es-tu? demanda-t-il pour la seconde fois au jeune chevalier.

—Je te l'ai dit : je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin de Lusignan, et je viens acquitter la dette contractée envers toi par les gens de monseigneur mon père.

— J'ai pitié de toi, follet, dit Guédon en riant bruyamment; j'ai pitié de toi à cause de ta vaillance et de la hardiesse de ton cœur. Tu peux t'en retourner, mon enfant! Car, sache-le bien, tu aurais avec toi cinq cents hommes, même aussi courageux que toi, que je les disperserais, et toi avec, comme le vent disperse la poussière!... Mais j'ai vraiment pitié de mettre à mort un si vaillant chevalier : retire-toi donc, je te le répète, et va consoler ton père Raimondin, qui a peut-être besoin de toi.

— Méchante créature! répondit Geoffroy, tu as grand'peur de moi, c'est pour cela que tu fais le généreux à mon égard... Garde ta pitié pour toi-même!... Quant à moi, je te déclare que je ne partirai pas de cette place que je ne t'aie ôté la vie du corps... Je te tiens dès cet instant pour mort. Fais donc ta paix avec Dieu, si tu crois en lui toutefois. Je te défie, et je te tiens pour lâche autant que cruel si tu recules!...

Ici le géant fit semblant de rire, quoiqu'au fond il n'en eût pas la moindre envie, à cause de la fière assurance de son ennemi, et il lui dit :

— Geoffroy, petit fol, tu vas rouler par terre du premier coup, je t'en avertis!...

Et, malgré cette fanfaronnade, Guédon s'avança à la rencontre de Geoffroy, qui ne resta pas en arrière non plus et courut sur le géant de toute la vitesse de son cheval, et la lance sous le bras, solide comme si elle y eût été vissée.

Le géant en eut le sein entamé, et la panse endommagée. Mais se redressant aussitôt avec rage, il fit manœuvrer sa redoutable faux et abattit les quatre jambes du cheval de Geoffroy, à l'endroit du jarret.

Le fils de Mélusine, forcé de prendre terre, tira aussitôt son épée et s'en escrima avec énergie contre son adversaire qui tenait toujours son horrible faux.

Bientôt un coup d'épée tronçonna cet instrument de mort et en rendit le maniement si difficile, que le géant préféra se servir de son fléau dont il frappa le bassinet de Geoffroy.

Mais ce dernier se remit bientôt, et alors la lutte devint plus vive, plus acharnée, plus meurtrière. Le fils de Mélusine profita d'un moment où son ennemi se relevait pour lui abattre une main d'abord, puis une jambe.

Le géant était hors de combat. Il poussa un hurlement de douleur dont retentit toute la vallée et qu'entendirent les dix chevaliers, sans savoir d'où venait cet horrible son, et il tomba sur ses moignons sanglants pour ne plus se relever, car, incontinent, Geoffroy lui trancha la tête.

Cette œuvre faite, le fils de Mélusine sonna de son cor d'ivoire, qui fit accourir tout le pays, heureux d'être délivré de cet épouvantail.

— Il ne vous tyrannisera plus, bonnes gens, ce féroce! dit Geoffroy à tous ceux qui accouraient.

— Louons Dieu! louons Dieu! crièrent les nouveaux arrivants, en s'approchant curieusement du cadavre qui gisait à leurs pieds dans une mare de sang.

On mesura le corps de Guédon en en rapprochant la tête, et l'on fut ébahi en constatant qu'il avait bien quinze pieds de longueur!...

— Il faut avoir outrage de soi, dit-on à Geoffroy, pour se mettre en un tel péril en osant assaillir un si grand diable d'enfer.

— Le péril est passé, il n'y faut plus songer ! répondit Geoffroy.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment Geoffroy à la Grant Dent, après avoir occis le géant Guédon, alla brûler l'abbaye de Maillières, l'abbé et les moines de cette abbaye.**

Quelque temps après cette aventure, Geoffroy reçut une lettre de Raimondin son père, qui lui annonçait que Froimond, son frère puîné, s'était fait moine à l'abbaye de Maillières.

Geoffroy fut très courroucé et très dolent de cette nouvelle.

— Comment ! s'écria-t-il, monseigneur mon père et madame ma mère n'avaient-ils pas de quoi faire riche et richement marier mon frère Froimond, sans le faire moine ?... Par la dent Dieu ! ces moines flatteurs l'auront enjôlé à qui mieux mieux, et jamais plus maintenant il ne sortira de son abbaye !... Jamais chose ne me déplut autant que celle-là !... Si bien et si fort me déplaît-elle que je m'en vais payer cette moinaillerie en telle monnaie que plus jamais elle ne s'avisera de faire des moines ! S'il plaît à Dieu, j'en détruirai la graine, afin qu'il n'en repousse nulle part, de cette diabolique engeance qui s'engraisse du pain que ne mangent pas les autres !

Les messagers de Raimondin se disposaient à prendre congé de Geoffroy, leur commission étant faite : il les retint en leur disant :

— Seigneurs, attendez-moi ici, je vous prie, jusqu'à ce que je m'en revienne, car il me faut aller incontinent à une mienne affaire qui me touche beaucoup, et je veux, à mon retour, vous charger d'un message pour monseigneur notre père.

Lors, ayant dit cela, il fit monter à cheval ses dix chevaliers, s'arma comme eux, comme eux monta à cheval, et tous quittèrent la tour de Montjoye pour se rendre à l'abbaye de Maillières, où ils arrivèrent au bout de quelques jours.

L'abbé et ses moines étaient pour lors en chapitre. Cela n'arrêta nullement Geoffroy, qui entra d'un air farouche, l'épée au côté, et alla droit à la moinerie, étonnée et effarouchée.

— Moines ribauds ! leur cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui donc vous a donné cette hardiesse d'ensorceler mon frère Froimond par vos paroles cauteleuses et de le faire moine moinant de moinerie comme vous? Par la dent Dieu ! vous avez fait là une vilaine affaire, et vous en boirez un mauvais coup dans un mauvais hanap, c'est moi qui vous le dis !...

— Ah ! sire chevalier, répondit l'abbé, par notre créateur, je vous jure que ni moi ni moine de céans n'avons ensorcelé personne, et que c'est librement que votre frère est venu à nous !...

— C'est la vérité, cher frère, dit Froimond en se détachant du chapitre pour venir apaiser la colère de Geoffroy. Jamais céans personne ne m'a conseillé, et si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à moi, non à nul autre. Ma droite dévotion a plus fait que conseils d'autrui, je vous le jure aussi !

— Par la dent Dieu ! tu paieras alors comme les autres ! repartit Geoffroy. Je ne veux pas qu'il me soit reproché d'avoir un frère moine moinant, comme tous ces paresseux qui mènent si grassement leur inutile vie !...

Ce disant, Geoffroy sortit, ferma solidement la porte du lieu dans lequel se trouvaient les moines, son frère compris, et fit apporter tout autour force fagots et broussailles à foison.

— Je veux qu'ils grillent tous là-dedans comme renards en leur terrier, dit-il avec colère.

Les dix chevaliers voulurent s'interposer en faveur du jeune Froimond, qui, selon eux, n'était pas coupable, en supposant que les autres eux-mêmes le fussent. Mais Geoffroy ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Par la dent Dieu ! s'écria-t-il, ni lui, ni moine de céans ne chanteront plus laudes ni matines. Je l'ai résolu ainsi !

Les dix chevaliers, devant une pareille résolution, ne pouvaient que se retirer. Ils s'empressèrent de le faire pour n'être pas accusés d'avoir pris part à la brûlaison, sans nulle cause, de la maison de Dieu et des serviteurs d'icelui.

Cette désertion n'arrêta pas Geoffroy. Il arracha une lampe placée dans une niche et mit incontinent le feu à la paille amoncelée autour de l'église.

La flamme gagna, gagna, gagna, et bientôt on entendit de l'intérieur les cris et les gémissements des moines qui se sentaient rôtir tout vifs.

Mais leurs lamentations ne leur valurent de rien aux yeux de Geoffroy qui croyait faire œuvre pie en enfumant ainsi ces pauvres moines dont la graisse fondait à la chaleur ardente de l'incendie.

Quand les murs de l'abbaye se furent écroulés, que l'on n'entendit plus ni pleurs, ni cris, ni gémissements, et qu'il jugea sa besogne complétement faite, Geoffroy monta à cheval et s'éloigna.

Cependant, malgré lui, au bout d'un peu de chemin il s'arrêta pour juger du résultat de son entreprise, et, en voyant les ruines qu'il avait faites, et en songeant aux cadavres qui étaient amoncelés dessous, Geoffroy ne put s'empêcher de s'apitoyer et de regretter. Pour un peu, en présence de ce désastre, il se fût volontiers passé son épée au travers du corps.

Heureusement que ses chevaliers ne s'étaient pas trop éloignés et qu'ils erraient aux alentours : ils s'opposèrent à ce qu'il se fît justice sur lui-même du malheur qu'il venait de commettre.

— Ah ! sire, lui dirent-ils, c'est trop tard se repentir quand la folie est faite !... Ce qui est irréparable est irréparable ! Venez-vous-en avec nous. Le temps passera avec son oubli sur cette aventure, et nul ne saura, votre conscience excepté, ce que vous avez fait aujourd'hui !...

Geoffroy ne sonna mot et suivit ses chevaliers jusqu'à la tour de Montjoye, sans se retourner une seule fois.

## CHAPITRE XXXVII.

**Comment Raimondin apprit par un messager ce qu'avait fait Geoffroy la Grant Dent, et comme l'apprit aussi Mélusine sa femme.**

Pendant que Geoffroy chevauchait ainsi vers la tour de Montjoye, un messager accourait en grande hâte à Marmande, où se trouvait Raimondin.

— Sire, lui dit-il, j'ai des nouvelles à vous donner ; il me poigne qu'elles soient piteuses au lieu de bonnes ; mais, quelles qu'elles soient, je vous les donne, parce que, avant tout, je vous dois la vérité.

— Quelle vérité triste avez-vous donc à m'apprendre? demanda Raimondin, qui faisait peu à peu l'apprentissage du malheur.

— Sire, répondit le messager, votre fils Geoffroy à la Grant Dent a pris une telle mélancolie de la nouvelle que vous lui avez envoyée de l'entrée en religion de votre fils Froimond, qu'il est venu à Maillières et a brûlé cette abbaye avec tous les moines qui y chapitraient, votre fils Froimond compris...

— Que dis-tu là? s'écria Raimondin, cela ne peut être! Cela serait trop horrible!...

— Il en est ainsi que je vous dis, monseigneur, reprit le messager. Faites-moi mettre en prison, si cela vous plaît, jusqu'à découverte de l'exacte vérité; j'y consens. Faites-moi, même, mourir de malemort, si j'ai menti : j'y consens encore!...

Raimondin ne voulut pas attendre davantage pour s'assurer par lui-même de l'épouvantable vérité. Il monta à cheval et courut, sans s'arrêter, à l'abbaye de Maillières, dont les débris fumaient encore.

— Ah! s'écria-t-il; ah! Geoffroy, mon fils, qu'as-tu fait là?... Tu avais le meilleur commencement de chevalerie qui pût exister! Tu avais fait déjà de merveilleuses prouesses, dont une seule, la mort du géant Guédon, eût suffi à illustrer un homme, et tu changes de voie droite et loyale pour entrer dans le chemin de la cruauté!... Ce dernier coup m'achève! Je suis plongé à cette heure dans un océan de ténèbres où je m'égare et dont je ne sortirai pas sans y laisser ma raison!... Quel fantôme est-ce donc que cette femme qui a été mienne et qui ne m'a donné que des enfants étranges, marqués, pour ainsi dire, d'un sceau fatal?... Le dernier né, qui a aujourd'hui huit ans, a déjà tué deux de ses nourrices en leur mordant les mamelles! Celui-ci a trois yeux! Celui-là a les oreilles énormes! Cet autre a des taches velues comme un animal!... Que sais-je encore?... Et elle, Mélusine, je la vois encore, comme au dernier samedi où je l'ai surprise en sa piscine, avec un buste de femme et une queue de serpente!... Ai-je rêvé? Sont-ce là mes enfants?... Est-ce là ma femme?... N'ai-je pas été abusé par des fantômes?... Est-ce que j'existe, même?... Je me tâte! Je suis bien le fils d'une créature humaine; je suis bien sorti d'entrailles de femme, et cependant tout ce qui m'arrive est du domaine de l'étrange, de l'extraordinaire et de l'impossible!...

Raimondin revint tout consterné à Marmande, où il se coucha pour être seul et se lamenter tout à son aise, loin des oreilles et des yeux des indiscrets.

Ce pitoyable état dura plusieurs jours, au bout desquels les barons de la suite de Raimondin jugèrent à propos de prévenir Mélusine dont ils supposaient que l'influence réconforterait leur maître et seigneur.

Aussitôt resolu, aussitôt fait. Un messager partit pour Niort, où était la dame.

Mélusine fut très attristée de cette nouvelle, tant à cause de son mari que de Geoffroy, son fils. Elle aussi comprenait que son bonheur se brisait avec son cœur!

Quelques jours après elle était à Marmande, avec son cortége de dames et de demoiselles.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment Mélusine vint à Marmande, et de l'explication douloureuse qu'elle eut avec Raimondin, son mari.**

Mélusine, la bonne dame, entra dans la chambre ou était Raimondin, laquelle chambre donnait sur des vergers en fleurs, au moment même où Raimondin regardait tout rêveur dans la direction de Lusignan.

Elle le salua et l'accola, mais il s'obstina à ne sonner mot, en proie qu'il était à la colère et au chagrin.

— Monseigneur, dit-elle en insistant, c'est véritablement grande folie à vous, que l'on tient pour le plus sage prince qui soit vivant, de vous affliger ainsi d'une chose sur laquelle il n'y a pas à revenir!... Ce qui est fait est fait, et rien au monde ne le défera. Si Geoffroy, votre fils, a commis l'outrage qu'on m'a dit, c'est à cause de son merveilleux courage que rien ne peut arrêter... Il a péché par trop de zèle pour le service et la gloire de notre lignée... Il n'a pu voir sans courroux un de ses frères jeté vivant au milieu de moines débauchés, dont il avait peur qu'il ne prît exemple de mauvaise vie... D'autre part, monseigneur, nous avons assez de quoi, Dieu merci, pour relever l'abbaye qu'il a détruite et la repeupler de moines moins licencieux que ceux qu'il a si cruellement condamnés au feu... Geoffroy, s'il plaît au ciel, s'amendera par devers Dieu et les hommes et fera oublier, par la sagesse de son âge mûr, les emportements de sa jeunesse... Par ainsi, monseigneur, laissez-là le deuil dont vous vous couvrez à tort, et revenez à des sentiments plus conformes à votre état de prince, c'est-à-dire de pasteur d'hommes...

Ces paroles sensées ne produisirent pas sur Raimondin l'effet que Mélusine était en droit d'en attendre.

Il répondit avec âpreté :

— Fausse serpente, tu n'es que fantôme, ainsi que ton fruit! Aucun de ceux qui sont sortis de tes entrailles maudites n'arrivera à bonne fin, à cause du signe de réprobation dont tu les as marqués par ton péché!... Il n'était sorti de toi qu'un bon fruit, qui pouvait te faire pardonner les autres : c'était Froimond! Or, il a été brûlé vif je ne sais par quelle inspiration diabolique, et c'est un autre de tes fils, c'est le cruel Geoffroy qui l'a si méchamment mis à mort, ainsi que les moines de son abbaye!... Ah! l'enfer se mêle de nos affaires, je suis perdu!...

Mélusine ne put en entendre davantage. Le vase trop plein déborda. Ces reproches cruels achevèrent ce qu'avait commencé le parjure de Raimondin. Tout était décidément fini entre eux. Elle se laissa choir tout de son long par terre!...

On se précipita à son aide; on la releva; on lui jeta au visage de l'eau bien fraîche; elle revint à elle.

Pourquoi ne l'avait-on pas laissé mourir? C'eût été plus charitable, car la réalité était plus navrante que le rêve!

— Ah! Raimondin, murmura-t-elle en le regardant piteusement, le jour où je t'ai vu pour la première fois a été bien douloureux!... J'ai été trompée par où les femmes le sont et seront toujours, à savoir par ton gent corps, ta belle figure, ta douce apparence... Je ne te supposais pas alors capable d'une trahison quelconque, si légère qu'elle pût être!... Tu as été parjure envers moi, tu as faussé le serment solennel que tu m'avais fait... Eh bien! cette trahison, ce manque de foi, je te l'eusse encore pardonné de bon cœur, si tu n'avais rien dit à personne... Je m'étais tue : pourquoi n'as-tu pas imité mon silence? Pourquoi as-tu révélé tout haut le secret de la pénitence qui m'avait été imposée par madame ma mère?... Hélas! mon doux ami, maintenant nos amours sont tournés en haines, en douleurs, en duretés, en larmes, en tristesses! Si tu n'avais pas faussé ton serment, Raimondin, j'étais sauvée en ce monde et dans l'autre! J'étais exempte de tourments et de misères! J'eusse vécu toute ma vie comme femme naturelle; je fusse morte aussi tout naturellement, munie des sacrements religieux, et peut-être que le bon Dieu m'eût reçue dans son cher paradis où nous nous serions rejoints tous, l'un après l'autre, le mari après la femme, les enfants après le père!... Tout au contraire, me voilà condamnée à continuer ma pénitence amère jusqu'au grand jour du jugement dernier; me voilà condamnée à souffrir sans repos ni trêve jusqu'à la consommation des siècles, sans espérance d'un répit provisoire dans le tombeau!... Ah! la cruelle chose! Et plus cruelle encore, puisqu'elle me vient de toi qui me devais amour et loyauté, et non fausseté et parjure!...

Cette immense douleur, si résignée en soi, si modérée d'expressions, si peu reprochante, toucha Raimondin plus qu'on ne saurait dire, et il eut en ce moment au cœur une de ces poignantes angoisses comme en ressentent seuls les gens qui passent les articles de la mort.

Lors, s'agenouilla Raimondin pieusement et en joignant les mains vers sa femme.

— Chère dame, ma mie, mon bien, mon espérance, mon honneur, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion, au nom des glorieuses souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom du glorieux pardon que le vrai fils de Dieu fit à Marie-Madeleine, je vous supplie de me pardonner ce méfait navrant, et de vouloir bien continuer à demeurer avec moi!... Il me reste encore assez de jours à vivre et de tendresse à dépenser pour vous faire oublier les vilaines angoisses dont vous souffrez en ce moment!...

Mélusine contempla Raimondin pendant quelques minutes, et en voyant sourdre de ses yeux rougis des filets de larmes qui lui arrosaient la poitrine, elle se sentit défaillir.

— Mon doux ami, lui dit-elle avec une mélancolique tendresse, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui la légitime fontaine de pitié et de miséricorde..... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet!...

## CHAPITRE XXXIX

**Comment Mélusine et Raimondin tombèrent pâmés, et comment après cela, Mélusine fit son testament.**



Après avoir ainsi parlé, Mélusine se leva, se jeta dans les bras de Raimondin, et ils s'entre-baisèrent tous les deux en sanglottant. Puis, à mesure qu'ils se tenaient ainsi accolés, leur émotion devint plus vive, si bien que, à leur insu, leurs bras se décroisèrent, et tous deux tombèrent pâmés sur les dalles de la chambre.

Lors, dames et demoiselles, chevaliers et écuyers, témoins de ce navrant spectacle, commencèrent à pleurer et à mener grande douleur, en disant en commun :

— Ah! fortune, comment es-tu assez fausse et assez perverse pour séparer ainsi de si loyaux amants!... Nous perdons aujourd'hui la plus sage, la plus juste et la meilleure des femmes! Le ciel n'en fait pas beaucoup sur ce merveilleux patron, et il faut courir dans bien des pays, pendant bien des années, pour en retrouver une semblable!...

Dames et demoiselles, écuyers et chevaliers se lamentèrent tant et si bien, qu'ils finirent par oublier l'objet de leur douleur pour ne songer qu'à leur propre douleur. Ils pleuraient entre eux sans songer davantage aux deux amants qui gisaient si piteusement à leurs pieds!

Cependant Mélusine reprit ses sens la première. Elle se releva, vint à Raimondin, qui gisait encore tout pâmé par terre, et lui dit d'une voix éplorée :

— Mon doux ami, je ne puis plus demeurer avec

vous, par suite de la faute que vous avez commise si malheureusement et que je vous ai pardonnée de si grand cœur : Dieu ne le veut pas, je vous le répète !... Mais écoutez bien ce que je vais vous dire devant vos gens : c'est une dure vérité, mais il est nécessaire que vous l'appreniez, mon doux et regretté mari... Après vous, Raimondin, jamais homme ne saura tenir ce pays en aussi bonne paix que vous l'avez tenu jusqu'ici. Après vous, vos héritiers auront beaucoup de soucis et d'affaires pénibles, et d'aucuns viendront à déchoir de leur héritage et de leur honneur, par folie et par crime... Mais tant que vous vivrez, vous, ô mon doux ami, je vous aiderai de tout mon pouvoir en toutes vos nécessités et en toutes vos passes difficiles... Ne chassez pas Geoffroy hors de vous : ce sera un vaillant homme... Nous avons d'autre part deux enfants encore, Raimonnet, l'aîné, qui n'a pas encore trois ans, et Thierry, le plus jeune, qui a à peine deux ans... Faites-les bien élever, et veillez sur eux comme j'y veillerai moi-même, sans que vous vous en doutiez, car jamais plus ne me reverrez sous forme de femme. Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'expiation soit complète...

Puis, tirant à part Raimondin et les plus hauts barons du pays, Mélusine ajouta :

— Beaux seigneurs, si vous tenez à l'honneur de notre nom et de notre pays, promettez-moi, aussitôt après mon départ, de faire mettre à mort Horrible, celui de nos fils qui a trois yeux, dont l'un est au front. Et ne tardez pas à exécuter cette volonté suprême, car sachez que si vous ne le faites, il en adviendra mal et misère, mort et dommage...

— Ma douce amour, dit Raimondin, il sera fait ainsi que vous le désirez. La vie est remplie, paraît-il, de nécessités douloureuses du genre de celle-ci : il faut s'y soumettre !... Mais, pour Dieu et pitié, ne me veuillez pas tant déshonorer, mais veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur !

— Mon doux ami, répondit Mélusine, vous me navrez ! Si c'était chose que je pusse faire, je la ferais volontiers... Mais cela ne peut être, hélas ! Croyez bien que je me sens en l'âme cent fois plus de douleur de notre séparation que vous n'en pouvez ressentir vous-même...

En disant ces mots, Mélusine se pencha vers Raimondin, l'accola et le baisa doucement.

— Adieu ! adieu ! adieu ! murmura-t-elle. Adieu ! mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie !... Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux... Mais jamais, au grand jamais tu ne me verras en forme de femme !... Adieu ! moitié de mon âme ! Adieu, moitié de mon cœur ! Adieu, moitié de ma vie !...

Et, tout aussitôt, la pauvre Mélusine s'élança sur la fenêtre qui avait le regard sur les champs et sur les jardins, du côté de Lusignan ; et, cela, aussi légèrement que si elle eût eu des ailes !

—

## CHAPITRE XL

Comment Mélusine s'envola sous forme d'une serpente, au su et vu de tout le monde.



Une fois sur la fenêtre, Mélusine prit congé de tout le monde en pleurant. Puis, se tournant une dernière fois vers Raimondin, elle lui dit, à travers ses larmes :

— Mon doux ami, voici deux anneaux d'or qui ont même vertu ; conservez-les précieusement pour l'amour de moi. Tant que vous les aurez, ni vous ni vos hoirs ne serez déconfits en aucune bataille, pourvu toutefois que vous combattiez pour une juste et légitime cause... Ni vous ni eux ne pourrez mourir par armes quelconques, sinon de votre belle mort.

Raimondin les prit et les baisa.

Puis Mélusine ajouta, en regardant çà et là dans les plaines verdoyantes qui se trouvaient devant elle :

— Hélas ! douce et belle contrée, il me faut te quitter aussi, avec le reste ! J'espérais bien pourtant vivre jusqu'au bout en t'aimant et t'admirant, aimée et admirée de tous moi-même... Tandis qu'à présent, ceux qui me verront auront effroi de moi comme de bête venimeuse !... La destinée le veut ainsi ! Adieu donc, tout ce que j'ai contemplé et aimé jusqu'à ce jour !... Adieu tous et toutes ! Priez dévotement notre Seigneur, pour qu'il allége mes souffrances et raccourcisse le temps de mes douloureuses épreuves !... Adieu, Raimondin, mon doux mari, mon tendre ami, adieu !...

Tout le monde fondait en larmes en entendant Mélusine parler ainsi.

Lors, elle, jugeant qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie.

Rien ne restait plus d'elle, désormais, que la forme de son pied, qui s'était moulée en creux sur l'appui de la fenêtre d'où elle avait pris son vol.

## CHAPITRE XLI

Comment, une fois Mélusine envolée, Raimondin exécuta ses dernières volontés.

Grande fut la douleur du pauvre peuple à la nouvelle de la disparition merveilleuse de Mélusine, qui était aimée et honorée de tout un chacun. Le deuil fut général, et cet événement fut considéré comme une calamité publique.

Aussi on ne manqua pas, dans toutes les abbayes et églises fondées par elle, à dire psaumes, vigiles, messes et anniversaires pour le repos de son âme et de son corps.

Et, pendant longtemps, dans tout le pays, il ne fut question que d'elle, de ses bienfaits et de ses malheurs.

— Pauvre serpente! disait-on partout d'un ton pitoyable.

Quant à Raimoudin, il n'est pas besoin de dire quel fut son désespoir. Il n'y en avait pas eu jusque-là de pareil sur terre!

Aussitôt qu'il le put, il songea à exécuter les commandements de sa chère serpente, et n'y eût-il pas songé, d'ailleurs, que ses barons seraient venus lui rappeler sa promesse.

— Monseigneur, lui dirent-ils un jour, vous vous rappelez sans nul doute ce que dame Mélusine vous a commandé relativement à votre fils Horrible, à cause du mal que son existence peut causer à vos hoirs et à vos amis.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit Raimondin. Quoique ce soit une atroce nécessité de consentir à la mort d'un sien enfant, né de votre sang et nourri de votre chair, je dois obéir. De même que dans un incendie on fait la part du feu, je dois la faire dans ma lignée, afin que tous ne soient pas dévorés à cause d'un seul... Faites donc d'Horrible ce que Mélusine vous a commandé d'en faire!...

Les barons n'hésitèrent pas. Ils entraînèrent Horrible, sous un prétexte quelconque, dans un endroit isolé, une sorte de souterrain dont les issues furent soigneusement bouchées; puis on alluma une masse énorme de foin mouillé dont la fumée ne tarda pas à étouffer la victime expiatoire dont la mort avait été résolue.

Après quoi le corps d'Horrible fut enseveli dans une bière et porté à Poitiers en l'abbaye du Moustier-Neuf, où il fut sépulturé comme il convenait.

## CHAPITRE XLII

**Comment Mélusine venait tous les soirs visiter ses deux enfants Raimonnet et Thierry.**



Horrible une fois sépulturé, Raimondin quitta Poitiers et s'en vint à Lusignan avec ses deux enfants, Raimonnet et Thierry, jurant de ne plus entrer jamais en la place où il avait perdu sa chère Mélusine.

Celle-ci était morte pour tous, excepté pour ses deux enfants Raimonnet et Thierry qui, jeunes, avaient besoin, plus que les autres, d'être soutenus et caressés par un souffle maternel, afin de pouvoir convenablement grandir.

Ils avaient bien des nourrices: mais quelle nourrice valut jamais une mère?

Lors donc, pour souffler à ces deux chers enfantelets la vie et la santé, Mélusine venait chaque soir, à l'insu de tout le monde, leur donner ces soins délicats, tendres, ingénieux, que rien ne peut remplacer.

Elle les enlevait doucement des mains des nourrices, les approchait du feu pour réchauffer leurs petits membres, les lavait, les choyait, les baisait, les berçait en leur murmurant des chansons dolentes pour leur procurer au plus tôt le sommeil. Et quand le sommeil était venu, et que ces deux petits êtres frais, roses et souriants, reposaient dans les bras l'un de l'autre en songeant peut être à cette dame si douce qui les avait caressés, Mélusine les baisait une dernière fois sur leurs lèvres rouges et appétissantes, et elle s'envolait, au grand ébahissement des nourrices.

Aussi, chaque jour, Raimonnet et Thierry croissaient en force et en beauté, et leurs progrès de santé étaient plus sensibles en une semaine que chez les autres en un mois, si sensibles même que chacun en était émerveillé, Raimondin tout le premier.

— Ah! Mélusine! Mélusine! s'écriait-il parfois en soupirant, si vous étiez là, comme vous seriez heureuse de voir les plumes pousser ainsi, longues et drues, à ces deux beaux oiseaux sortis de votre sein!

Que devint-il, lorsqu'il apprit, par les chuchottements et les racontages mystérieux des nourrices, qu'une apparition sous forme de femme, venait chaque soir visiter ses deux jeunes gens, les choyer, les caresser et les endormir au son d'une voix mélancolique, la voix d'une âme plus que celle d'un corps humain?... Que devint-il, le pauvre veuf!...

— C'est Mélusine! murmura-t-il avec des tressaillements d'aise: Mélusine seule est capable de ce merveilleux dévoûment de mère à enfants!... Elle aime toujours!... Ah! je la reverrai, puisqu'elle revient!...

Raimondin se trompait. Mélusine ne revint plus! Il ne la revit jamais!

Quand il comprit qu'elle était perdue sans retour pour lui, son désespoir fut immense, et jamais, depuis ce moment, homme vivant ne le vit rire et mener joie.

Le bonheur de sa vie s'était envolé avec la pauvre serpente.

Sa douleur fut telle, même, qu'elle s'en doubla de colère à l'endroit de Geoffroy à la Grant Dent, qu'il eût mis à mort volontiers s'il l'eût rencontré sous sa main.

—

## CHAPITRE XLIII

**Comment Geoffroy à la Grant Dent fit mourir le comte de Forest, son oncle, et, après cela, s'en alla devers son père pour lui crier merci.**



eoffroy la Grant Dent chevauchait à l'aventure, en quête du comte de Forest, son oncle, sur lequel il avait juré de se venger, de par la benoîte Trinité.

Tout en chevauchant ainsi, il apprit que le comte de Forest séjournait en une forteresse assise sur un rocher, appelée Chalencey. Il alla vers ce château.

Quand il entra, le comte était à deviser joyeusement au milieu de ses barons.

— Que nous veut ce fâcheux ? demanda-t-il en voyant s'avancer son neveu, qu'il ne reconnut pas, et dont la contenance n'annonçait rien de bon.

— Ce fâcheux veut ta mort, traître par qui notre mère est perdue!... répondit Geoffroy d'une voix terrible, en tirant incontinent son épée.

Le comte Forest, qui avait souvent entendu parler de l'indomptable et irrésistible courage de son neveu, ne jugea pas à propos de l'attendre de pied ferme, de peur de mal. Tout au contraire, il s'esquiva prestement et gagna la maîtresse tour de son château, où il espérait pouvoir échapper à la colère de Geoffroy.

Mais Geoffroy courut après lui, l'épée à la main, la menace à la bouche.

— Traître! Déloyal! Félon!... Mauvais frère! Mauvais ami!... lui criait-il, sans cesser un seul instant de le poursuivre.

Le comte de Forest, transi d'effroi, se réfugia d'étage en étage jusqu'au comble de la tourelle, où arriva son neveu presque en même temps que lui. Voyant qu'il ne pouvait fuir d'un autre côté, il monta sur une fenêtre pour, de là, gagner une petite guérite où il aurait été à l'abri des coups et d'où il aurait pu se sauver. Malheureusement, le pied lui faillit, et il tomba en bas de la tour, moulu, brisé, mort.

Geoffroy le vit tomber et il s'arrêta dans son ascension, maintenant inutile.

— Félon! cria-t-il en le contemplant du haut de la tour, c'est par tes pernicieux conseils que monseigneur mon père a perdu notre mère; ta mort est méritée!... Maudit sois-tu, félon!...

Lors il redescendit et alla fièrement vers les barons du comte de Forest, lesquels étaient tout émus de l'événement, mais sans oser lever les yeux sur lui pour lui faire reproche.

— Seigneurs, dit-il d'une voix claire et ferme, le comte de Forest est mort : enterrez-le. Quand il sera enseveli, vous le remplacerez dans le gouvernement de sa comté, par mon bien-aimé frère Raimonnet, son neveu. Cela ne sera que justice!...

Cela fait, Geoffroy à la Grant Dent s'en alla à Lusignan, par devers son père, et, d'aussi loin qu'il l'aperçut, il se jeta à genoux et lui cria merci, en lui disant :

— Mon très cher père, je vous supplie de me pardonner, et le brûlement de mon frère Froimond, et la chute de mon oncle le comte de Forest!... Je n'ai agi que pour le bien et l'honneur de notre maison; si je me suis trompé, c'est loyalement, et, à cause de ce, je vous adjure de m'octroyer mon pardon... Si vous me pardonnez, mon très cher père, je vous promets de faire rebâtir une abbaye plus belle et mieux rentée que celle que j'ai brûlée par horreur des moines fainéants qui l'habitaient!...

— Cela ne rendra pas la vie aux morts, répondit Raimondin, mais Dieu est plein de miséricorde, et je n'ai pas le droit d'être plus sévère que lui. Je vous pardonne donc, Geoffroy, et, pour preuve de mon pardon, je vous confie le gouvernement de ma terre pendant tout le temps que durera mon pèlerinage à Rome, auprès du Saint-Père... Si la mort me prend en route, ma terre sera vôtre, Geoffroy, à l'exception de certains lopins qui reviennent à votre jeune frère Thierry par testament de ma chère dame Mélusine, votre bien-aimée mère...

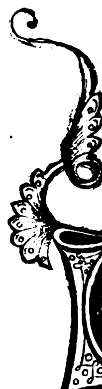
Raimondin, alors, bénit son fils, le recommanda à ses barons, et partit pour son pèlerinage, d'où, en effet, il ne devait revenir que mort, comme le voulait la volonté de Dieu.

—

Et fut l'abbaye de Maillières refaite plus grande et plus puissante qu'elle n'avait été auparavant.

Geoffroy y mit six-vingts moines et les renta grassement, afin qu'ils pussent servir convenablement Dieu et dévotement prier pour les âmes de Raimondin, de Mélusine et de tous les hoirs.

## CHAPITRE XLIV



**Comment Geoffroy à la Grant Dent se fit rendre des comptes par ses serviteurs, et comment il se refusa à payer une rente imposée comme pénitence à son père.**

ix ans après la mort de Raimondin, Geoffroy son fils gouvernait encore sa terre, mais sans jamais demander de comptes à ceux qui étaient chargés de lui en rendre.

Quand on lui disait, par exemple :

— Monseigneur, vérifiez un peu vos comptes, nous vous en prions, afin de savoir comment vous vivez!

Il répondait invariablement :

— Quels comptes voulez-vous donc que je me fasse rendre? Ne sommes-nous pas aises, vous et

moi, de la façon dont se passent les choses? Est-ce que cela ne va pas comme vous le souhaitez? Mes forteresses ne sont-elles pas bien tenues? Mes besognes ne sont-elles pas en bon point? Est-ce que vous ne me baillez pas argent, lorsque j'en ai besoin et que je vous en demande? Quels comptes voulez-vous donc que j'exige de vous? Dites-le-moi afin que je le sache; car pour moi je suis content, et, à moins que vous ne le soyez pas vous-mêmes, tout va pour le mieux, à ce qu'il me semble... Croyez-vous, par hasard, que je me veuille faire une maison d'or? La maison de pierre que m'ont laissée monseigneur mon père et madame ma mère me suffit amplement.... Que souhaitez-vous? Dites-le vitement, afin que je sois débarrassé de ce souci!...

— Monseigneur, répondaient alors ses receveurs, un prince ne peut pas faire moins que d'entendre ses comptes au moins une fois l'an, ne fût-ce que pour en donner quittance et acquit de conscience à ses receveurs et gouverneurs, qui ont la responsabilité de ses finances pour ses hoirs à venir...

Devant cette insistance, Geoffroy dut céder et fixer un jour pour le rendement de ces comptes-là.

Au jour assigné, gouverneurs et receveurs de toutes les terres que Raimondin avaient laissées, vinrent au lieu où se trouvait Geoffroy, et chacun d'eux exposa ses chiffres d'une façon parfaitement lucide.

Jusque-là, Geoffroy les avait laissés dire et faire, ne trouvant pas la moindre objection à leur adresser. Mais, lorsqu'ils vinrent à un article concernant le faîte de la tourelle de Lusignan, il releva la tête d'un air étonné. On estimait à dix sous d'or par an la dépense nécessitée par les réparations à faire à cette tourelle.

— De quelle tour parlez-vous là? demanda-t-il. Dix sous d'or par an pour les réparations à faire au faîte de cette tour? Pourquoi ne vous arrangez-vous pas de façon à ce que les réparations soient moins fréquentes et, par conséquent, moins coûteuses?...

— Monseigneur, répondirent incontinent les receveurs, c'est rente que nous payons tous les ans.

— Comment! s'écria Geoffroy, je ne tiens Lusignan que de Dieu, créateur tout-puissant, et vous voulez que j'en sois redevable, pour une partie, à quelqu'un autre à qui vous payez dix sous d'or chaque année!... Mais, à qui donc les payez-vous?..

— Sire, nous ne savons, vraiment.

— Comment! vous voulez que je vous donne quittance de cette dépense folle, et vous ne l'avez pas de celui à qui vous la payez? Par la dent Dieu! vous ne l'aurez pas de moi; et je ferai rendre gorge à celui qui a perçu si indûment jusqu'ici cette somme de votre crédulité!

— Monseigneur, depuis le départ de dame Mélusine, votre mère, et cela pendant cinq ou six ans, il venait au dernier jour d'août une grande main qui secouait violemment la couverture de la tourelle et la jetait à bas, ce qui coûtait tous les ans, à refaire, vingt ou trente livres. Au bout de ce temps parut un homme, que votre père n'avait jamais vu, et qui lui conseilla de mettre en une bourse, à la même époque, trente pièces d'argent de chacune quatre deniers, et de la porter entre none et vêpres, au dernier étage de la tour... La bourse contenant ces dix sous devait être faite de cuir de cerf et placée sur la pièce de bois soutenant la couverture de la tourelle. Notre seigneur Raimondin exécuta ces prescriptions, et, depuis ce moment, le faîte de la tour ne bougea pas.

Geoffroy devint tout pensif en entendant cela. Puis, au bout de quelques instants, il répondit à ses receveurs :

— Comment admettre de pareilles choses? Comment tiendrais-je à servitude un héritage franc? Le comte de Poitiers a fait don de cette terre à monseigneur mon père, et les lettres écrites à ce sujet déclarent qu'elle ne devait rien à personne, excepté à Dieu... Quant à moi, je le déclare, je n'en paierai jamais une croix à âme qui vive, parce que je ne dois rien à personne là-dessus. Vous ne paierez désormais plus rien, je vous l'ordonne... et, puisque nous voici arrivés au dernier jour d'août, je vous aller voir par mes yeux ce que tout cela signifie...

On voulut s'opposer à ce projet de Geoffroy, qu'on considérait comme fol. Mais tant plus on s'y opposait et tant plus Geoffroy persistait.

Il entendit en conséquence la messe, ceignit son épée, pendit son écu à son cou, et, ainsi armé de toutes pièces, il monta à la tour, entre none et vêpres, heure à laquelle se payait mystérieusement la rente qu'il se refusait à devoir.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier étage de la tour, il s'arrêta pour souffler un peu, puis il entra.

Il n'y avait personne. Il attendit.

Au moment où sonnaient vêpres, la tour tout entière tressaillit sur sa base comme si elle eût été brin de paille agité par le vent, et, au même instant, parut un gigantesque chevalier tout bardé de fer qui cria d'une voix formidable :

— Qu'est-ce donc, Geoffroy, et que prétends-tu faire? Tu te refuses à me payer la rente qui m'est due sur cette tour?...

— Oui, répondit Geoffroy d'une voix ferme.

— Oublies-tu que je suis en saisine et possession de céans dès le vivant même de ton père?

— Où sont les lettres que tu en as?... reprit Geoffroy.

— Les voilà! répondit incontinent le géant en courant l'épée haute sur Geoffroy.

Lors les armes s'entrechoquèrent avec un bruit infernal qui mit l'effroi dans l'âme des gens de Lusignan, qui attendaient en bas l'issue de cette mystérieuse aventure.

Les épées se brisèrent. Avec les tronçons qui en restaient, les deux combattants se frappèrent sans trêve ni merci.

Bientôt, ces tronçons eux-mêmes leur tombèrent des mains. Ils n'eurent d'autre ressource que de se prendre à bras le corps et de chercher à s'étouffer l'un contre l'autre.

La lutte se prolongeait, quoique inégale. Ils y mettaient l'un et l'autre une égale furie, et ils s'en allaient hurtebillant l'un l'autre avec une telle énergie qu'on entendait le bruit de leurs respirations retentir comme celui de marteaux sur enclume.

Le soleil allait disparaître, et ses lueurs sanglantes n'éclairaient plus que faiblement cette scène

étrange. Geoffroy tenait bon toujours, comme s'il ne faisait que commencer.

Son adversaire s'arrêta et lui dit :

— En voilà assez! Je t'ai suffisamment essayé... Tu es un vaillant homme... Je t'épargne!... Quant aux dix sous d'or, je t'en tiens quitte... Apprends cependant, avant que nous ne nous séparions, pourquoi je les percevais du vivant de ton père... C'était une pénitence à lui imposée à cause du parjurement qu'il avait fait à ta mère... Cette pénitence n'était pas encore terminée; cette rente était encore due... Tu ne veux plus la payer : ne la paie plus... Mais si tu veux fonder un hôpital et élever une chapelle pour le repos de l'âme de ton père, je crois que tu feras bien, dans son intérêt et dans le tien... Avise donc! Quant à moi, je t'ai prévenu... Adieu!...

Et, en disant cela, le chevalier mystérieux s'évanouit comme fumée par la fenêtre de la tourelle, avant même que Geoffroy eût eu le temps de s'informer exactement auprès de lui au nom de qui il venait ainsi.

Geoffroy descendit tout pensif. On l'entoura, on l'interrogea : il ne sut que répondre, et, n'avait été ses armes disjointes, sa cotte de mailles en lambeaux, on eût pu croire qu'il n'avait eu affaire à personne.

Il rêva longtemps à cette aventure, et n'oublia pas, suivant sa promesse, de fonder un hôpital et une chapelle pour le repos de l'âme de son père.

—

Ici finit l'histoire des hoirs de Lusignan.

## CHAPITRE XLV.

**Comment un jeune roi d'Arménie, successeur du roi Guion, vint veiller au château de l'Epervier.**

Longtemps après les événements que nous venons de raconter, longtemps après la mort de Raimondin et du roi Guion, l'un de ses fils, il y eut en Arménie un très beau jeune homme, plein de force, de courage et de vouloir, qui entendit parler, par des voyageurs, d'un certain château mystérieux sur le compte duquel on racontait mille choses.

Ce château s'appelait le château de l'Epervier. Il appartenait à une dame d'une beauté remarquable que beaucoup de chevaliers convoitaient.

Mais difficile était son approche. Tous ceux qui voulaient lui plaire allaient au château, et consentaient à veiller pendant trois jours et trois nuits, sans fermer l'œil un instant, au bout desquels jours et nuits la dame du lieu devait leur apparaître et leur accorder tel don qu'il leur plairait de lui demander, pourvu qu'il n'y eût pas péché de corps et commerce charnel.

Aucun de ceux qui s'étaient présentés jusque-là n'avait pu réussir, tant il est dur de rester trois jours et trois nuits sans sommeil.

Le successeur du roi Guion ayant donc entendu parler de cette épreuve difficile, voulut la tenter à son tour, d'autant plus qu'il était alors en sa fleur de beauté, de jeunesse et de vigueur.

On ne pouvait être admis au château de l'Epervier qu'une fois l'an, la surveille de la Saint-Jean, la veille et le jour.

Le jeune roi apprêta en conséquence son arroi et se mit en route, avec bonne escorte, de façon à arriver au jour dit au château de l'Epervier.

Une fois là, il fit tendre un riche pavillon, soupa à son aise, s'alla coucher et dormit jusqu'au lendemain matin. Il entendit la messe, mangea une forte soupe au vin, pour se réconforter l'estomac après s'être réconforté l'esprit, et, s'étant armé, prit congé de ses gens, qui furent bien chagrins de son départ, à cause des périls qu'il allait courir.

Quand il fut à l'entrée du château de l'Epervier, un vieil homme tout vêtu de blanc s'en vint vers lui et lui demanda ce qui l'amenait.

— Je demande l'aventure et la coutume de ce château, répondit le roi.

— Soyez le bienvenu, dit le vieillard; suivez-moi donc; je vous mènerai là où vous trouverez l'aventure.

Le roi était prêt : il suivit le prud'homme, qui lui fit passer le pont et la porte du château.

Le roi, à chaque instant, s'émerveillait de la richesse du lieu où on le conduisait. Ce n'était partout qu'or et pierreries, marbres rares de toutes couleurs, ornements singuliers de toutes sortes.

Le vieil homme monta un escalier et entra dans une salle où se tenait un épervier, sur un perchoir de velours, avec un gant auprès.

— Ami, dit-il au jeune roi, puisque vous êtes si fort avancé, il vous est impossible de reculer. Je vais donc vous initier à ce que vous devez faire. Vous voyez cet épervier : il faut le veiller sans dormir pendant trois jours et trois nuits... Si la fortune permet que vous réussissiez, la dame de ce château consentira à vous apparaître et à vous accorder tel don qu'il vous plaira de requérir, au sujet de choses terriennes seulement. Gardez-vous bien de lui demander son corps : il vous en arriverait malheur. Réfléchissez donc avant de vous engager définitivement dans cette entreprise; sondez-vous les reins pour savoir si vous les avez assez forts, et prenez bien garde de vous endormir.

— C'est tout réfléchi, dit le roi, je me suis sondé les reins, la conscience et le cœur : rien ne peut m'arrêter. Je veillerai trois jours et trois nuits, sans dormir un seul instant, je vous le promets.

— Dieu vous soit en aide, jeune homme! répondit le vieillard en s'éloignant à pas lents, comme pour donner encore au roi le temps de revenir sur sa téméraire résolution.

—

## CHAPITRE XLVI

**Comment le roi d'Arménie, après avoir veillé pendant trois jours et trois nuits, voulut prendre la dame du château et fut battu, sans savoir pourquoi.**



Une fois le vieillard parti, le jeune roi examina l'endroit où il se trouvait.

De tous côtés des tapisseries de haute lice, des vases précieux, des orfévreries, des richesses sans nombre.

Au milieu de la pièce il y avait une table mise comme pour un roi, avec belle et blanche nappe dessus, et aussi mets délicieux à foison.

Le roi d'Arménie n'était pas jeune pour rien. Il avait faim : il mangea ; il avait soif : il but. Mais comme il avait trois longs jours et trois longues nuits à passer, il se garda bien de faire le moindre excès qui pût appesantir son cerveau et provoquer son sommeil.

Ce léger repas pris, il se leva et se mit à marcher de long en large, puis de large en long dans la chambre, regardant avec plus d'attention encore les tapisseries qui ornaient les murs, et sur lesquelles était peinte l'histoire du roi Elinas d'Albanie, de Pressine, sa femme, et de leurs trois filles Mélusine, Mélior et Palatine. Tout y était, jusqu'à l'emprisonnement d'Elinas dans une montagne du Northumberland.

Le roi prit grand plaisir à lire cette histoire, et plusieurs autres qui y étaient peintes et devisées, et il musa ainsi pendant trois jours.

Lors il entra dans une chambre voisine, où se trouvaient à foison des chevaliers armés, également peints comme les précédentes histoires, et au-dessous desquels il y avait écrit leurs noms, leur lignage, leur pays.

Le soleil était déjà bien bas à l'horizon, et le sommeil commençait à faire battre les cils et abaisser les paupières du vaillant roi, qui, alors, se secoua pour ne pas succomber à la fatigue.

Bien lui en prit. L'énergie lui revint et le sommeil s'en alla.

L'aube apparut, puis le jour, puis le soleil.

C'était le moment attendu avec impatience par le jeune homme, qui croyait ainsi avoir mérité par sa constance et son vouloir une bien douce récompense.

Aussi son cœur battit à se rompre lorsque survint la dame du château, blanche, rose et souriante comme un rêve, vêtue de riches habits, vêtue surtout de son étonnante beauté.

— Sire roi, dit-elle en le saluant courtoisement, vous avez fait loyalement et vaillamment votre devoir, je suis heureuse de vous l'annoncer. Puisque vous avez gagné le prix accordé à tant de constance, demandez-le : il est à vous. Seulement, n'oubliez pas que vous ne pouvez exiger rien que d'honorable, parmi les choses terriennes. Ce que vous demanderez vous l'aurez, je vous le promets.

Le roi, émerveillé, séduit, enamouré, affolé, lui répondit courtoisement :

— Par ma foi, dame, je ne souhaite ni or ni argent, ni terre ni héritage, ni ville ni château, puisque j'ai tout cela, étant roi ; et même, je vous l'avoue, n'eussé-je rien de tout cela, qu'en face des attraits incomparables de votre non-pareille personne, je ne songerais nullement à demander quoi que ce soit des biens terriens... Une seule chose me fait envie en vous, c'est vous !

— Sire fol et musard, s'écria la dame courroucée, vous manquez aux conventions prescrites !... Vous aurez tout, fors cela !...

— Je ne demande rien que cela, précisément, noble et gente dame !... Peu me chant la richesse ! Ce que je veux, je vous le répète, c'est votre corps, un trésor sans prix !... Et je crois avoir assez fait mon devoir pour vous demander cela...

— Vous avez fait votre devoir, sans doute, reprit la dame, un peu radoucie. Vous êtes le premier qui l'ayez fait, je n'en disconviens pas : aussi serais-je très heureuse de vous accorder toute chose raisonnable, quelle qu'elle fût... Mais, quant à moi, cela est impossible !..

— Chère dame, encore une fois, je ne suis pas venu ici pour autre chose que pour vous... C'est vous que je veux avoir... C'est vous que j'aurai !...

— Fol ! fol ! fol ! répondit alors avec énergie la dame, que cette insistance du jeune roi irritait.

Il la regarda, étonné de son emportement.

— Fol ! reprit-elle. Tu as failli à ton don et à ta convention ! Tu t'es mis en tête de demeurer céans et de me prendre à femme, imprudent ! Tu es de la lignée du roi Guion, lequel était fils de Mélusine, ma sœur aînée...

— Quoi !... Vous seriez...

— Je suis ta tante !... Penses-tu, à présent, que l'Eglise consentirait à nous unir l'un à l'autre, sous peine de damnation !...

Lors, Mélior, car c'était elle, la seconde sœur de Mélusine, la seconde fille du roi Elinas et de la fée Pressine, raconta au jeune roi les tenants et les aboutissants de son lignage, si bien qu'il en resta confondu et tout vergogneux.

Puis, elle ajouta :

— Par ainsi, fol roi, il t'adviendra mal et peine à cause de cette vilaine pensée que tu as eu là !... Toi et les tiens vous serez déchus de terre, d'avoir, d'honneur et d'héritage jusqu'à la neuvième génération... Le royaume que tu tiens à gouvernement à cette heure t'échappera des mains comme eau d'un vase fêlé... Et maintenant, va-t-en ! Ne demeure plus céans, ou tu n'es que trop resté !...

Mais ces paroles outrageuses ne produisirent pas sur le roi l'effet qu'en attendait Mélior. Il était jeune, hardi, entreprenant, et il se refusait à croire que cette dame si gente, si cointe, si attrayante, si jeune elle-même, fût sa bisaïeule, sa grand'tante... Il s'imagina qu'elle voulait se truffer de lui, et, peu à peu, en reprenant ses esprits, il reprit ses projets. Il était venu au château de l'Epervier pour commercer charnellement avec la dame mystérieuse qui en était la souveraine. Cette dame était là, devant lui, à la portée de ses bras et de ses lèvres. L'appétit lui

revint, doublé par les trois jours et les trois nuits d'attente qu'il avait passés à regarder les tapisseries. Il s'élança sur elle, et, ne pouvant l'avoir de gré, il voulut du moins l'avoir de force.

Mais, au premier pas, au premier geste qu'il fit, Mélior s'évanouit comme une nuée.

C'était l'histoire d'Ixion et de Junon.

Incontinent le roi sentit descendre sur lui, aussi drue que pluie qui tombe du ciel, une grêle de coups et de horions venant de côté et d'autre; puis, ainsi mené, il se trouva bientôt hors du château, à deux pas de son pavillon, où l'attendaient les seigneurs de sa suite.

Et cela sans voir pied ou poing de celui ou de ceux qui le battaient. De même qu'on ne voit pas la main qui lâche les écluses célestes, de même il n'avait pu voir celle qui avait laissé tomber sur son corps cet orage de coups et de horions.

Le roi était tout moulu et tout honteux, si moulu et si honteux même qu'il se prit à maudire amèrement les chevaliers qui, les premiers, lui avaient parlé du château de l'Epervier et de la dame qui y demeurait.

Après vinrent ses gens qui, s'apercevant bien qu'il ne revenait pas de son expédition aussi fraîchement et gaillardement qu'il y était allé, lui demandèrent :

— Monseigneur, êtes-vous blessé? Avez-vous eu bataille là où vous avez été?...

Le roi répondit :

— Je suis un peu blessé, en effet, mais ce n'est pas d'avoir eu bataille, car je n'ai vu devant moi aucun ennemi... Je sais seulement que j'ai été battu et bien battu par une main invisible, qui ne marchandait pas les coups... J'aurais voulu me revenger : cela n'a pas été possible... Ce dont je suis marri, je vous jure !...

Ces paroles dites, le jeune roi fit lever sa tente et s'en alla sur son vaisseau pour regagner au plus vite son pays.

Il ne pouvait s'empêcher de songer en chemin à cette étrange aventure et de repasser en son triste cœur les paroles de Mélior, la dame du château de l'Epervier, et sa prétendue tante. Et, en y réfléchissant à loisir, il comprit qu'il venait de perdre là son repos et son honneur. Mais il se garda bien de faire part de cette navrante découverte aux gentilshommes de sa suite.

Jamais, depuis ce temps, il n'en parla à âme qui vive, et ce ne fut qu'à l'article de la mort qu'il s'en ouvrit à un sien frère qui devait avoir son royaume après lui.

Ce frère, ainsi averti, fit tout ce qu'il put pour bien gouverner son royaume. Mais il lui arriva malheur sur malheur, calamité sur calamité. Il eut des révoltes, des pestes, des guerres, des fléaux de toutes sortes.

Mélior ne s'était pas trompée!...

## CHAPITRE XLVII ET DERNIER.

**Comment la pauvre serpente cessa enfin d'apparaître au château de Lusignan.**

On parla longtemps en Poitou du château de Lusignan et des malheurs de Mélusine.

Quant à l'apparition de la pauvre serpente, elle eut lieu souventes fois, et toujours aux mêmes époques. Puis, peu à peu, ses apparitions furent moins fréquentes, et si l'on en parla toujours, on cessa du moins de la voir.

La dernière fois qu'elle se montra, ce fut au temps où les Anglais avaient envahi le Poitou. Le seigneur de Sersuelle occupait alors la forteresse de Lusignan.

Un jour qu'il était au lit avec une femme d'Auxerre, qu'il tenait en concubinage, il vit présentement apparaître devant lui une serpente merveilleuse, grande et grosse, qui avait une queue longue d'environ huit pieds, et qui était bordée d'argent et d'azur.

Le seigneur de Sersuelle fut très étonné, et, comme tout était clos, à cause de la demoiselle Alix, il ne comprenait guère comment cette serpente s'était introduite dans sa chambre.

Enfin, quelque chemin qu'elle eût pris pour s'introduire là, elle y était, et, sans plus se soucier du seigneur et de sa concubine, elle allait et venait, sautait et gambadait comme en un lieu connu d'elle depuis longtemps.

Alix eut peur, quoique la pauvre serpente ne songeât pas à lui faire mal et à lui causer effroi.

Lors le seigneur de Sersuelle, en courtois chevalier, s'empara vitement de son épée et s'élança hors du lit pour terrasser le monstre qui effrayait sa mie.

Tout aussitôt la serpente perdit sa forme et se mua en femme haute et droite, vêtue de bure, la tête coiffée à la mode du vieux temps, et la taille ceinte au-dessous des mamelles.

— Pourquoi cette alarme, sire ! dit-elle au seigneur de Sersuelle. Avez-vous donc peur d'une pauvre femme qui vient rêver céans à son passé ?... Rassurez-vous, je vous prie, et si vous croyez en Dieu le Père pitoyable et tendre, priez pour l'âme de Mélusine, dame de Lusignan...

Le sire de Sersuelle ne savait que répondre et la demoiselle Alix tremblait plus fort que jamais.

Mélusine devina ce qui se passait dans l'âme de ces deux créatures. Elle s'approcha un instant du feu, qui flambait joyeusement dans la cheminée, s'assit sur un escabeau, se réchauffa et devint toute songeuse. Puis, après cela, elle se leva lentement, s'approcha de la fenêtre, et, reprenant la forme sous laquelle elle était venue, elle s'envola en poussant un long cri de douleur qui effraya ceux qui l'entendirent.

Depuis ce moment, on ne revit plus la pauvre serpente.

— 1387 —

FIN DE MÉLUSINE.

# DE QUELQUES EMPRUNTS

FAITS

# PAR LES MODERNES AUX ANCIENS

XII^e SIÈCLE — XVII^e SIÈCLE

Salomon — le sage homme aux cent femmes — a dit un jour d'ennui : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Et la meilleure preuve qu'il en donnait en disant cela, c'est que cette exclamation peu consolante était sortie d'autres lèvres que les siennes, bien longtemps avant lui.

Je n'ai pas, à mon tour, en écrivant ceci, l'intention de refaire ce qui a été fait si magistralement et si spirituellemont par d'autres, — par Charles Nodier, par exemple. Je veux seulement, pour l'édification de nos lecteurs, mettre en regard deux styles et deux époques — à propos d'une seule et même chose.

Il s'agit de *Fables*.

Jean La Fontaine était le *fablier* par excellence. Il portait des fables comme un prunier porte des prunes : il suffisait de le secouer un peu pour qu'il en tombât quelques-unes. Mais il fallait le secouer, — cet aimable paresseux.

Il a avoué lui-même qu'il avait imité Esope, — quant au fond. Cela veut dire, en bon français, qu'il n'avait imité personne — quant à la forme.

Hélas ! j'en suis bien marri pour la mémoire du Bonhomme, mais sa forme, — c'est-à-dire sa naïveté spirituelle, — il l'avait empruntée aussi.

Prouvons.

Enfants, nous avons tous lu ses fables, et beaucoup nous sont restées dans la cervelle, la *Cigale et la Fourmi*, le *Loup et l'Agneau*, l'*Ecrevisse et sa Fille*, le *Renard et la Cigogne*, et cinquante autres aussi intéressantes.

Eh bien! voici une fable écrite au XIV^e siècle, sous Philippe de Valois ou sous Jean-le-Bon, son successeur. Elle porte pour titre :

DU REGNART ET DE LA SEGOGNE

qu'on n'a pas de peine à traduire par

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Voici ce que dit cette fable du XIV^e siècle :

Regnart à qui rien n'abeli
Semont de mengier avec li
La segogne sa bonne amie;
Elle ne li refusa mie
Qui cuid a bien être péeue
Et festoyée et bien reçue,
Ne a nulz barat n'entendi.
Regnart sus la table espandi
Plain pot de miel que il avoit
Qu'à mangier donner li devoit,
Cil vit le miel et laiche et suce
Et prie celle qu'elle manjusse;
Mais n'en puet à soy riens traire :
Car elle n'a bec à ce faire.
Si se porpense par quel art
Elle conchiera le renart,
Renart semont : si appareille
Trop bonne viande à merveille
La meillieur qu'appareiller pot;
Puis si la mist dedens un pot,
Qui a le col lonc et estroit;
Comme ampolle de voirre estoit.
Renart ni pont le col bouter;
Ne de la viande manger;
Mais la cigouingne bien en goute
Qui jusqu'au fond le bec y boute.
Renart vousist à ce besoing,
Qu'il eut bec au lieu de groing.
La viande qui bon fleuroit
Et par la voire paroissoit,
Fait à renart sa fain doubler,

Et de lecherie troubler;
Bien reçoit il le conchiement
Que il trouva premierement
Si du miel l'oisel ne manja
Assés de lui se revenja.

Qui fait que à soi ne voudroit
S'il s'en repent, c'est à bon droit,
L'en trouve en droit, qui bien le quiert :
L'une bonté, l'autre requiert.
Si comme seras agréable,
Je te serai sans nulle fable :
Mais au tricheur qui sa foy ment
Faire doit-on semblablement
Sus celi qui fait tricherie
Reviengne barat et bordie.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que cela ressemble furieusement à la fable de J. de La Fontaine qui porte le même titre. Que vous en semble à vous, amis lecteurs ?

Une preuve peut ne pas suffire. Passons incontinent à une autre.

Celle-là porte pour titre :

LE LEU ET L'AIGNIEL

autrement dit, en français du XVII[e] siècle :

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un leu et un aignel
Buvoient du ruissel
Qui descendoit du munt,
Le leu vit l'aignelet
Qui li sembla tendret;
Si le desira moult.

Un aschoison quera
De quoy il le mettra
Et à mort et à sang;
Et puis le mangera
Ainsi com il vouldra
Et fera son talent.

Il a dit à l'aignel :
Tu me lairas ta pel,
Couart et desloyal,
Tu troubles le ruissel
Dont ne m'est mie bel :
Autrefois m'as fait mal.

L'aignelet li a dit :
Entendez un petit
Raison bonne et vraie,
Vous estes par dessus,
Et je suis de ça jus,
Troubler ne la pourraie.

Dit le leu : autrefois,
Passé a jà neuf mois
M'en as tu fait despit?
Dit l'aignel : ne puet estre,
J'etois encor à nestre
Si com ma mere a dit.

Tu dis que j'ai menti
Trop sui ore amenti,
Quant si parles à moy;
J'ay esté trop souffrable :
Ce soit par le diable
Quant plus te souffreroy.

L'aignelet a mengié,
Ainsi s'en est vengié
Le leu par son outrage.
Oncques ne li meffist
L'aignelet, ni li dist
Ne forfait ne outrage.

Chascuns se doibt garder
De mauvais encontrer,
Se dame Dieu ma voie,
Qui ne peut l'estriver,
A li ne doibt jungler,
Mais aler en sa voie.

Cette seconde preuve vaut-elle la première ? Je dois vous avertir qu'il y en a beaucoup d'autres, afin que vous m'arrêtiez à temps si vous ne voulez pas être accablés sous le poids de ces preuves-là!

Cette fable du *Leu et de l'Aigniel* est charmante de naïveté et de bonhomie. Il n'y a rien que ce qui doit y être : rien de trop, rien de moins. L'agneau est résigné comme la nature lui a commandé de l'être, — attendu sa destination. On sent bien, à son langage, qu'il comprend parfaitement qu'il est dans son rôle de servir de déjeuner aux loups et de dîner aux hommes. C'est à peine s'il ose hasarder une simple observation touchant l'absurdité de son féroce ennemi qui prétend que l'eau qu'il boit, à cent pas au-dessus, est troublée par lui qui boit à cent pas au-dessous. Voyez-vous d'ici un pêcheur à la ligne, perché sur l'écluse de la Monnaie, qui, pour la même raison que le loup, chercherait querelle à un pêcheur à la ligne juché sur un bateau à charbon du Pont-Royal?...

Mais, hélas! le fort a toujours raison contre le faible; — même lorsque le faible a cent fois raison. Il ne fait pas sain d'avoir trop raison en ce bas-monde, décidément!

Je sais que La Fontaine a imité cette fable-là d'une délicieuse façon, et que son

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né

vaut son prix.

Mais, est-ce que le

..... ne peut estré :
J'étois encore à nestre,

de la fable du XIV[e] siècle, n'a pas son prix aussi.

Ces deux citations que je viens de donner en regard des fables de J. de La Fontaine, sont extraites des collections généralement connues sous le nom d'Isopet, et qui contiennent une foule de fables traduites au XIV[e] siècle du grec d'Esope et du latin d'Arianus et de Nekman. Il y a plusieurs Isopet : Isopet Avionnet, Isopet I[er] et Isopet II, — le dernier de très peu postérieur aux premiers. Le *Renard et*

*la Cigogne* est une fable tirée d'Isopet Ier; le *Loup et l'Agneau* est tirée d'Isopet II.

Ce n'est pas tout. Avant ces Isopet-là, — Avionnet ou non Avionnet, — il y avait eu cette femme-poète appelée Marie de France, qui florissait vers la fin du XIIe siècle, deux siècles environ avant les Isopet, sous le règne de Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre.

Car cette Marie de France ne vivait pas en France, — quoique Française d'origine.

« Marie ai nom, si sui de France, »

dit-elle quelque part. Marie tout court. Son nom patronymique, on l'ignore. Réfugiée en Angleterre, elle y composait un recueil de lieds et y translatait, en français d'alors, les fables des auteurs anciens. Ses lieds, elle les écrivait pour le roi d'Angleterre; ses fables, elle les écrivait par

Amour du quens Willaume
Ki flour est de chevalerie,
Et de sens e de courteisie.

Les femmes sont toujours femmes, — même lorsqu'elles sont poëtes, comme Marie de France. L'amour les pousse!

En regard du *Leu et de l'Aigniel* d'Isopet II, — et du *Loup et de l'Agneau* de J. de La Fontaine, — il est curieux de placer le *Lox et l'Engniel* de Marie de France :

Ce dist dou leu e dou aignel
Qui béveient à un rossel,
Li lox à la sorce béveit
Et li aigniaus à vaul esteit.

Irséement parla le luz
Ki mult estait contraliuz;
Par mautalent palla à lui :
Tu m'as, dist-il, fet grant anui.
Li aignez, li ad respondu :
Sire! Eh quoi donc! ne veis-tu,
Tu m'as çi ceste aigue tourblée,
N'en puis boivre ma saolée,
Autresi m'en irai, ce crei
Cum jeo vingt tut murant de sei.
Li aignelès adhunc respunt :
Sire, jà bévez vus à munt,
De vus me vient kankes j'ai beu.
— Qoi, fist li lox, maldis me tu?
L'aigneau respunt : N'en ai voloir.
Li loux li dit : Jeo sai devoir
Ce méisme me fist tes père
A ceste surce u od li ère,
Or, ad ses mois, si cum jeo crei
Qu'en retraiez, fut-il, sur mei?
— N'ière pas neiz, si cum jeo cuit.
— I coi purce, li luz a dit,
Jà me fuz tu ore contraire
E chose ke tu ne deiz faire.
Dunc prist li lox l'engniel petit
As denz, l'estrangle, si l'ocist.

Ci funt li riché robeur,
Li viscunte e li jugeur
De cux k'il unt en leur justise.
Fauxe aquoison, per cuveitise,
Truevent assez pur ax cunfundre,
Suvent les funt as plais semundre
La char lur tolent e la pel;
Si cum li lox fist à l'aigniel.

Voilà pour le style de Marie de France. Il est sobre, — mais, à cause de cela précisément, d'une éloquence incontestable. Plus sobre encore que celui de La Fontaine et des Isopet.

« N'ière pas neiz ! »

c'est tout ce que répond l'innocent *aignel* au féroce *lox*.

Et la morale de la fable, donc! Comme elle est plus directe encore ici que là!

Ainsi font les riches robeurs,
Les vicomtes et les jugeurs,
De ceux qu'ils ont en leur justice ;
Chicanes pleines d'injustice
Trouvent souvent pour les confondre;
Souvent les font aux plaids semondre
Pour leur manger et chair et peau
Comme le loup fit à l'agneau !...

Hélas! le règne des robeurs est éternel! Les petits seront croqués par les gros jusqu'à la consommation des siècles.

« Pauvres moutons, toujours on vous tondra! »

Heureusement qu'il reste une consolation aux humbles et aux petits — comme moi, par exemple, — avant d'être croqués par les loups et les robeurs qui tiennent le haut du pavé social : c'est de pouvoir regarder verdoyer la Poésie et la Nature, ces deux grandes consolatrices, toujours verdoyantes, — *semper virens!...*

Citons encore, en terminant, *la Cigale et la Fourmi*, due à Marie de France.

Un saives hom dist à son filz :
Filz, esgarde com li formiz
Porchace son vivre en esté
Que en hyver en ait plenté :
Soies sages et garnis tei
Si com li formiz garnit sei;
Que il ce t'aviengе autre si
Com au crequet qui au formi
Par besoing en hyver ala
Et de son blé li demanda.
Dist li formiz : ce est abet;
Or me dites, sire crequet
Dont vous serviez en esté
Quant je porchacie le blé?
Ce dist le crequet, je chantoue
Sur ma fosse, et me delitoue;
N'avoie garde ne porpens
Que jamés fausit ce bel tens.
Sire crequet, dist li formiz
Vos entendies a deduiz,
Au chantier, à l'esbanoier,

Et je au froment porchacier
Dont je vivrai or ça dedenz,
Et vous en aurciz fain as denz,
Cart or chascun ce qu'il a.
Bien sai que qui me locra
Que me dégarnisse por vos
N'est pas de mon bien trop geloz.

C'est là le fameux

Vous chantiez? j'en suis fort aise
Eh bien! dansez maintenant!

du bonhomme La Fontaine. Mais combien la fable de la maîtresse du comte Guillaume est supérieure à la fable de l'ami de madame de la Sablière! Comme le style est ici plus souple, plus pittoresque, plus imagé! Et comme la leçon donnée par la fourmi au crequet est plus cruelle, — c'est-à-dire plus vraie! Comme la fourmi, c'est-à-dire le travail des bras, se venge plantureusement de la cigale, c'est-à-dire du travail de l'intelligence! Comme la lutte éternelle de la belle et de la bête, de l'âme et de la matière, du poète et du bourgeois, est plus brutalement et plus éloquemment représentée ici!

La brièveté — surtout dans les fables — est une qualité, je le sais, et La Fontaine a été plus sobre de phrases que Marie de France. Mais il y a des cas où il ne faut pas craindre d'être long, — pour dire davantage.

C'était ici l'occasion, afin de faire ressortir la nullité d'esprit et la sécheresse de cœur de la fourmi, toute fière — parce qu'elle travaille, l'imbécile! — d'avoir à morigéner et à donner sur les doigts à un pauvre diable de crequet qui chantait dans les sillons, en plein soleil et en pleins parfums, pendant qu'elle suait d'ahan à rapporter au logis des provisions à n'en plus finir pour les jours de froidure et de disette!

Sotte et méchante bête.

Eh! fourmi, ma mie, tu ignores, je le vois bien, que chaque créature a sa fonction ici-bas, et que tel, qui est si fier d'être attelé à l'arroi et de manier l'aiguillon, ne pourra jamais, jamais, jamais, jamais, être attelé à une œuvre d'imagination quelconque et manier la plume, le crayon ou le burin! Le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. Il t'a créée, pécore, pour le travail et pour l'activité des pattes: Travaille! travaille! travaille! Va, viens, de ci, de là, par monts, par vaux, à la quête de l'épi, du grain, de la fortune qu'il est dans tes rapaces instincts d'amasser! Thésaurise, accapareuse, thésaurise! C'est dans ton rôle, c'est ta fonction! Mais n'injurie jamais les pauvres chanteurs ambulants qui viennent te demander un morceau de pain, lorsqu'ils ont trop « *fain as denz*: » tu as le droit de leur refuser, purement et simplement, comme une bête sans cœur que tu es, — mais tu n'as pas le droit de les injurier et de les gouailler, comme tu le fais, bête sans esprit!...

Car il ne faut pas craindre de répondre à cette lâche et misérable leçon de la fourmi, — qu'elle ait des pattes ou des souliers ferrés, c'est tout un! — par une autre leçon qu'elle ne comprendra probablement jamais, hélas! Il ne faut pas craindre de dire aux ouvriers des champs et des villes — qui font si peu de cas de l'art et de la poésie — cette vérité élémentaire, à savoir: que le fonctionnement du cerveau est tout aussi sacré que le fonctionnement des bras, tout aussi méritoire, tout aussi héroïque, tout aussi pénible, — quand il ne l'est pas davantage, — puisqu'il produit des œuvres qui souvent ont la durée de l'airain! Ne vous moquez donc pas si niaisement, rustres en sarreau et en sabots, de cet homme maigre et pâle, en habit et en souliers, qui passe tranquillement devant votre ferme: c'est un poète qui fait des livres qui consoleront vos femmes; c'est un artiste qui fait des tableaux qu'admireront vos fils; c'est un savant qui cherche — et qui trouvera — le moyen de vous rendre la vie plus légère à porter, bêtes de somme que vous êtes! Ne vous moquez pas de lui, paysans, et ne lui refusez pas le verre d'eau, le morceau de pain bis qu'il vous demande parce qu'il a soif et faim, et qu'il a oublié d'économiser les sous nécessaires à ses besoins d'aujourd'hui et de demain. Pourquoi la pelle se moquerait-elle du fourgon, — l'âne, du cheval, — la grenouille, de l'abeille, — le brin d'herbe, de l'étoile, — la fourmi, du crequet, — l'ouvrier, du poète, — le paysan, du chanteur? Toutes les créatures sont égales devant le créateur, qui les aime toutes d'un égal amour et qui les regarde toutes d'un égal regard. S'il n'avait pas pitié de vous, comme il vous haïrait, fourmis besogneuses, de haïr ainsi que vous le faites les cigales insoucieuses de l'avenir!

De l'avenir? Elles ont, ma foi, bien raison, les cigales, de ne pas se préoccuper du lendemain. Il n'y a pas de lendemain dans la vie: il n'y a qu'un jour. Le matin de ce jour-là on vous met un béguin sur vos cheveux blonds; le soir, on vous met un suaire sur vos cheveux blancs: tout est dit, vous avez vécu!

Chante, chante, chante, insouciante cigale! Chante, chante, chante, paresseux crequet! Danse même, — comme t'y convie si ironiquement la fourmi. Tu vivras bien autant qu'elle — que le pied du passant écrasera tout-à-l'heure. Tu vivras bien autant qu'elle — et tu auras chanté, dansé et ri, au moins, durant les courtes heures de ta courte existence. Elle, la fourmi, elle aura amassé — pour les autres!...

—

Mais voilà bien des paroles dépensées en pure

perte. Je me fais là l'avocat d'une cause jugée — et perdue. Le monde va son chemin depuis longtemps de la même façon et du même pas : il n'y a pas de raison pour qu'il n'aille pas du même train jusqu'à la fin.

Ce qui me console, je le répète, c'est qu'il nous est permis, à nous autres rêveurs tant méprisés, de regarder jusqu'au bout verdoyer la Poésie et la Nature, ces deux grandes consolatrices toujours verdoyantes, — *semper virens.*

Fleury, juin 1859.

ALFRED DELVAU.

# POÉSIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

## STANCES

Quand sur moi je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue :
Étant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublés s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge, à l'instant écoulé
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soi nulle marque;
Et leur nom, si fameux ici,
Sitôt qu'ils sont morts meurt aussi,
Du pauvre autant que du monarque.

Naguère, vert, sain et puissant
Comme un aubépin florissant,
Mon printemps était délectable.
Les plaisirs logeaient en mon sein;
Et lors était tout mon dessein
Du jeu d'amour et de la table.

Mais, las! mon sort est bien tourné,
Mon âge en un rien s'est borné;
Faible languit mon espérance.
En une nuit, à mon malheur,
De la joie et de la douleur
J'ai bien appris la différence!

La douleur aux traits vénéneux,
Comme d'un habit épineux,
Me ceint d une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits;
Et mon cœur, tout flétri d ennuis,
N'attend plus que la sépulture.

Enivré de cent maux divers,
Je chancelle et vais de travers,
Tant mon âme en regorge pleine :
J'en ai l'esprit tout hébété,
Et si peu qui m en est resté,
Encor me fait-il de la peine.

La mémoire du temps passé,
Que j'ai follement dépensé,
Épand du fiel en mes ulcères;
Si peu que j'ai de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux misères.

Ha! pitoyable souvenir!
Enfin, que dois-je devenir?
Où se réduira ma constance?
Etant jà défailli de cœur,
Qui me don'ra de la vigueur
Pour durer en la pénitence?

Qu'est-ce de moi? Faible est ma main;
Mon courage, hélas! est humain;
Je ne suis de fer, ni de pierre.
En mes maux montre-toi plus doux,
Seigneur; aux traits de ton courroux
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un fœtus sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paraître,
Qu'un fantôme ici-bas errant,
Qu'une orde écume de torrent,
Qui semble fondre avant que naître :

Où toi, tu peux faire trembler
L'univers, et désassembler
Du firmament le riche ouvrage;
Tarir les flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux cieux,
Faire de la terre un naufrage.

Le soleil fléchit devant toi;
De toi les astres prennent loi;
Tout fait joug dessous ta parole :
Et cependant tu vas dardant
Dessus moi ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

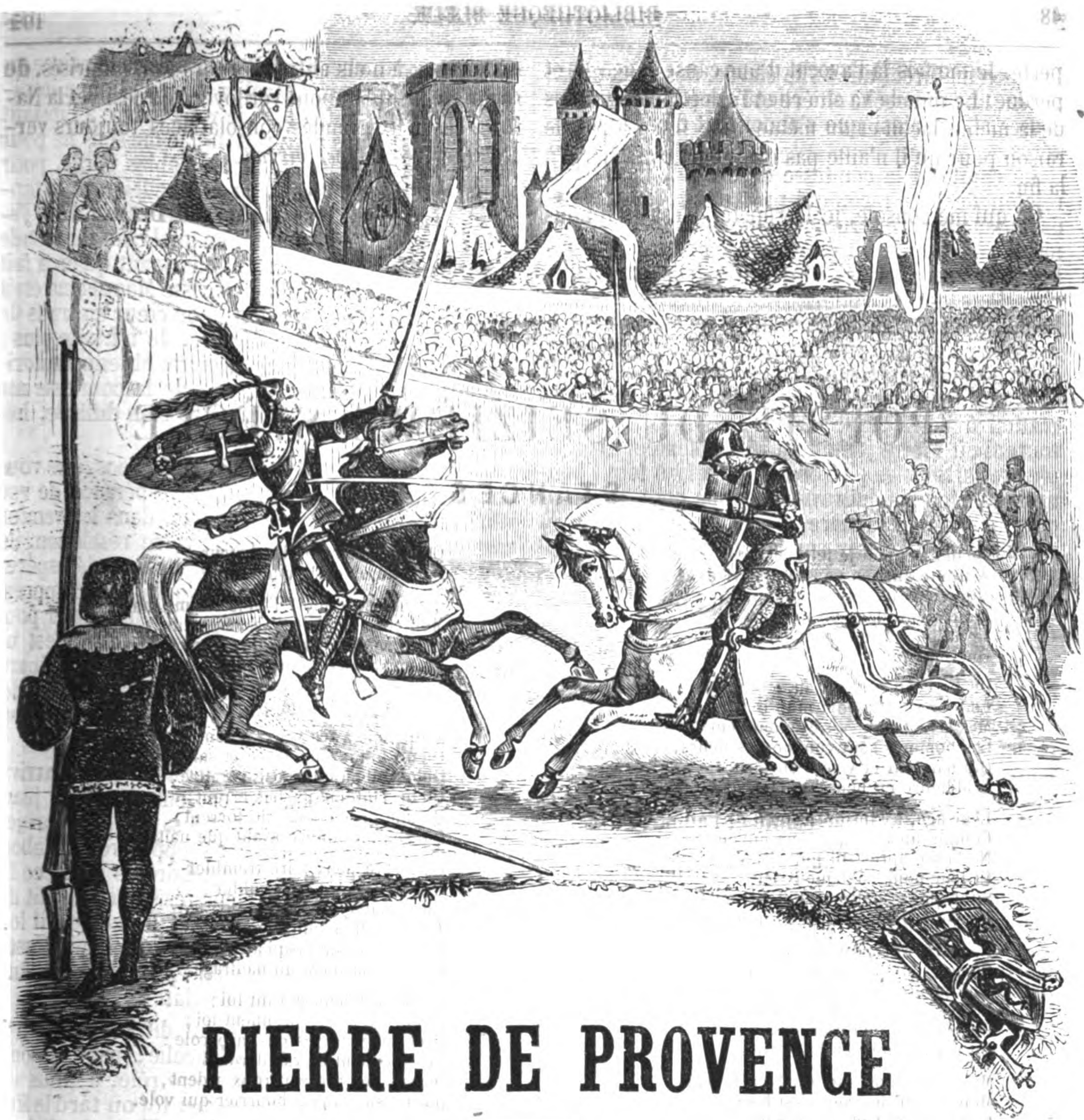
Mais quoi! si je suis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait?
Ne sois aux pécheurs si sévère.
Je suis homme, et toi Dieu clément;
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme père.

J'ai l'œil scellé d'un sceau de fer;
Et déjà les portes d'enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as ôté la santé,
O Seigneur! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une secrète vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejetons espère un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'écorce :
Encor l'eau reverdit le bois;
Mais l'homme étant mort une fois,
Les pleurs pour lui n'ont plus de force.

MATHURIN RÉGNIER.



# PIERRE DE PROVENCE

## CLÉOMADES ET CLAREMONDE

### CHAPITRE PREMIER.

De qui Pierre de Provence était fils; du tournoi qu'on donna en son honneur, et des velléités aventureuses qu'il eut, par suite des conseils d'un vieux chevalier. Comme, après cela, il prit congé de sa mère et partit pour la cour de Naples, attiré par la renommée de courtoisie de cette cour, et aussi par la réputation de beauté de la belle Maguelone.

Quelque temps après l'émancipation chrétienne de la Gaule, le comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnait des lois à la Provence, et faisait louer sa sagesse et bénir sa bonté par ses nombreux et fidèles sujets.

Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisait la joie et la consolation du comte et de la comtesse de Cerisel. Ce fils, aux premières heures de sa naissance, avait reçu le nom de Pierre, en souvenir de l'humble pêcheur du lac de Génésareth, devenu le prince des apôtres; ce qui était un bon patron pour un jeune homme noble, destiné aux nobles aventures; car saint Pierre, malgré son triple reniement, n'avait pas hésité à tirer l'épée hors du fourreau dans le jardin des Oliviers, et à couper l'oreille de Malchus, l'un des serviteurs du grand-prêtre Caïphe. Il en portait les attributs pour armes parlantes, et des clefs peintes sur son bouclier et brodées sur ses vêtements, lui servaient de devise et de parure. Lui aussi devait un jour tirer l'épée pour la défense des justes, et faire des folies chevaleresques en l'honneur des opprimés!...

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignait à tous les agréments de la jeunesse une

force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu, une démarche altière et l'appétit des grandes choses. C'est ainsi que s'annoncent d'ordinaire les héros.

Le comte et la comtesse de Cerisel, fiers de ce rejeton de leur race, qui promettait de l'illustrer davantage encore, crurent le moment arrivé de l'initier à la chevalerie, et, en conséquence, ils appelèrent à leur cour les princes de leur sang et les chevaliers les plus distingués de leurs états. Des fêtes brillantes eurent lieu à cette occasion et, au bout de quelques jours, Pierre fut armé chevalier par Henri de Provence, son oncle.

Pour donner plus d'attrait et une sorte de consécration à cette grave cérémonie, on organisa un tournoi où Pierre jouta tout naturellement avec les plus experts et les plus courageux et où tout l'honneur du triomphe lui revint, comme pour pronostiquer la brillante carrière qu'il avait à parcourir. Sa mère voulut lui poser sur la tête la couronne qu'il avait si bien gagnée, et il la reçut avec la même joie et le même orgueil que si elle lui avait été remise par une dame d'amour.

On l'embrassa, on le félicita, on le combla de prophéties plus ou moins exagérées, mais toutes sincères; on ne craignit pas de lui prédire les aventures les plus étonnantes et les triomphes les plus éclatants. Un vieux chevalier provençal, couvert de blessures honorables qu'il avait reçues en portant, pendant quarante ans, la bannière de son souverain, vint embrasser le jeune comte et l'admirer avec une cordiale franchise; puis, les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit pas de lui parler avec cette fière liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

— Sire Pierre, lui dit-il, chaque âge a ses devoirs : à partir d'aujourd'hui vous commencez à en avoir de sérieux. Vous avez rempli à merveille ceux de prince et de damoiseau. A peine avez-vous reçu l'ordre de la Chevalerie, que les palmes de la victoire et de l'honneur vous sont acquises; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez conquérir un jour. La maison paternelle, où vous amolliraient des caresses trop douces, n'est plus faite pour vous dès cette heure. Les grands hasards belliqueux et les douces fortunes d'amour vous attendent. N'avez-vous pas entendu hier ce chevalier italien vanter la valeur et la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples, ainsi que les incomparables charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume après la mort de son père, le bon roi Maguelon ? Les plus illustres et les plus vaillants princes de l'Europe travaillent à mériter la main de cette adorable princesse. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudrait vous voir porter vos pas. C'est là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur et par votre courtoisie, vous pourriez vous signaler dignement, mieux encore qu'à la cour de votre digne père. La belle Maguelone est une conquête précieuse, qui doit tenter le cœur de tout vaillant gentilhomme; peut-être, en cachant quelque temps votre haute naissance et en ne faisant briller que les dons naturels dont vous êtes orné, parviendrez-vous à vous en faire aimer. Conquête difficile, mais, par cela même, glorieuse !

— Ah ! mon cher Castellanos, s'écria le prince en embrassant le vieux chevalier pour la bonne inspiration qu'il lui soufflait là ; je veux suivre à l'instant vos conseils ! Vous avez raison : je me sens né pour les grandes aventures, pour les nobles périls, pour les fortunes éclatantes... Je n'attendais que le moment d'être armé chevalier pour partir... Mais j'ignorais encore de quel côté, en quel coin du monde je devais aller... Le portrait charmant qu'on a fait cent fois devant moi de la princesse Maguelone était gravé depuis longtemps dans mon cœur en traits de feu : vous venez de me décider. Je n'hésite plus : j'irai à Naples... lorsque j'en aurai obtenu l'autorisation du comte mon père et de la comtesse ma mère, ce qui me sera peut-être bien difficile, hélas !...

— Il est vrai, reprit le vieux Castellanos, que vous êtes l'unique rejeton et l'unique espérance de vos vénérés parents... Il est vrai que, dans le premier moment, le cœur déchiré par votre résolution, ils vous répondront par un refus. Mais, ne désespérez pas. Leur tendresse égale leur équité : ils comprendront, à votre insistance, que c'est un devoir pour vous d'aller acquérir de la gloire, et que c'est un devoir pour eux de ne pas s'opposer à votre départ. Ils seront alors les premiers à vous presser d'aller continuer leurs nobles aïeux sur les champs de bataille de l'Europe...

Tout ce que le vieux chevalier avait prévu arriva, lorsque, le lendemain de cet entretien, le jeune Pierre eut confié à son père et à sa mère ses projets de départ. L'un et l'autre s'y opposèrent d'abord avec toute l'énergie de leur tendresse pour ce fils adoré ; puis, petit à petit, leur résistance mollit devant les paroles respectueuses et fermes qu'il leur répondit, en alléguant l'honneur de leur illustre nom et l'impérieux besoin qu'il éprouvait de l'illustrer encore par des actions d'éclat.

— Partez donc, cher fils, lui dit la comtesse de Cerisel avec une douce mélancolie ; partez donc, puisqu'aussi bien il est dans notre rôle, à nous autres mères, de nous voir arracher tôt ou tard le fruit de nos entrailles, fille ou garçon, fille pour l'abandonner aux bras d'un époux, garçon pour le livrer aux hasards des combats !... Nous ne sommes mères que pendant de courtes années, celles pendant lesquelles ces enfants, nés de notre sang et nourris de notre chair, se développent et grandissent sous nos yeux avides et inquiets !... Et encore, pendant cette rapide période, que de secousses ! La mort n'est-elle pas là qui guette cette innocente proie et qui souvent nous l'arrache, comme plus tard nous l'arracheront le mariage ou les combats chevaleresques ?... Non, en vérité, non ! nous ne sommes vraiment mères, et mères heureuses, que pendant que ces enfants remuent dans notre sein... Ils sont trop bien là, nous les protégeons trop bien là pour qu'ils puissent périr !... En tout cas, nous péririons ensemble !... Partez donc, mon cher fils, puisqu'ainsi le veulent la loi du monde et la volonté du ciel !... Partez, mais revenez-nous vite, glorieux et vivant, vivant et heureux surtout !...

Ainsi parla la comtesse de Cerisel, en remettant trois anneaux d'or à son fils, avec prière de ne jamais s'en séparer, quoi qu'il arrivât. Puis elle l'em-

brassa avec la tendresse passionnée d'une mère encore jeune.

Pierre, alors, reconnaissant de tant d'affection, fléchit respectueusement les genoux, baisa les belles mains de sa mère et lui demanda sa bénédiction, ainsi que celle de son père.

— Sois courageux, honnête et bon! lui dit le comte, en étendant ses mains au-dessus de sa tête et en le bénissant.

## CHAPITRE II.

De l'arrivée de Pierre de Provence à Naples; de sa victoire dans les joutes données en cette ville, en l'honneur du prince de Spolette; et de son émotion en présence de la belle Maguelone.

Au bout de quelques jours, Pierre de Provence quitta la cour de son père, suivi d'un seul écuyer et d'un sommier chargé d'or. Quinze jours après, il était à Naples, sans avoir rencontré la moindre aventure sur son chemin.

Précisément, le roi Maguelon venait de faire proclamer, à son de trompe, un tournoi en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la marche d'Ancône et de Spolette. Cette nouvelle, on le comprend, réjouit d'aise le cœur du jeune prince provençal : c'était un début!

L'usage était alors, dans toutes les cours de l'Europe qui donnaient de semblables fêtes, l'usage était alors d'admettre à l'honneur de combattre, tout étranger, quel qu'il fût, pauvre ou riche, sans l'obliger à déclarer son nom et sa patrie, mais pourvu seulement qu'il fût armé et monté comme tout chevalier devait l'être. C'était ce qu'on pouvait appeler l'hospitalité de l'épée.

Pierre de Provence sentit toute l'importance du rôle qu'il allait jouer pour la première fois, car le tournoi donné par son père et où il avait été vainqueur, ce tournoi ne comptait pas pour lui. Il considérait celui-ci comme un véritable début. Et les débuts sont tout dans la vie! C'était sans doute pour cela que les anciens Romains attachaient tant d'importance à sortir de leurs maisons, le matin, un pied le premier plutôt que l'autre : la journée s'en trouvait influencée en bien ou en mal. Qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est pas une grande journée?...

En conséquence, le jeune prince se prépara pendant toute la nuit à paraître avec avantage à ce tournoi, qui devait avoir une influence décisive sur sa vie. Il pensa à sa mère, et aussi à Maguelone, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il lui semblait aimer déjà, et qui devait se trouver, tout naturellement, à cette fête brillante. Vaincre d'abord; ensuite, vaincre devant elle!...

Cette veillée des armes lui fut favorable : elle ne lui donna pas du courage, il en avait une provision suffisante; elle lui donna une confiance en lui qu'il n'aurait peut-être pas eue en toute autre circonstance. Aussi, fut-il admis d'emblée dans la lice, lorsqu'il se présenta devant les juges du camp, séduits par son air distingué et par la grâce avec laquelle il maniait son cheval.

Bientôt le roi de Naples et sa fille, l'incomparable Maguelone, parurent au balcon qu'on avait préparé pour eux; et à leur suite vint la cour, aussi nombreuse que brillante. Le signal fut donné et les joutes commencèrent.

Henri Caprana rompit la première lance avec un chevalier espagnol : l'honneur de cette première joute fut égal entre eux. Le second chevalier qui se présenta perdit ses étriers, et laissa tomber sa lance sans toucher Caprana. Mais cette lance, en tombant, fit trébucher le cheval que montait le prince de Spolette, qui fut ainsi désarçonné. Désarçonné ne voulait pas dire vaincu, puisqu'en somme Henri Caprana avait été renversé par son cheval et non par son adversaire; cependant celui-ci, par une subtilité qui faisait honneur à son imagination beaucoup plus qu'à sa loyauté, prétendit garder pour lui seul l'honneur de la joute. Les juges de la lice, qui avaient moins d'imagination et plus d'équité, lui refusèrent cet honneur, qu'il persista à réclamer. Devant cette évidente mauvaise foi le prince de Spolette refusa de jouter une seconde fois avec lui aussi bien qu'avec tout autre, et comme Achille, se retirant pour bouder sous sa tente, il se retira dans la loge royale, à côté de Maguelon et de Maguelone.

Le chevalier qui avait la prétention de l'avoir vaincu, resta seul dans la lice, en disant bien haut et bien orgueilleusement que Caprana lui cédait la place de tenant et qu'il la soutiendrait contre tous les chevaliers étrangers. Pierre de Provence, que sa sympathie entraînait vers le prince de Spolette, résolut alors de châtier l'insolence et de rabaisser la superbe de celui qui prétendait abuser de sa retraite; il s'avança. Mais avant qu'il eût pu se mettre sur les rangs, deux autres chevaliers s'étaient présentés dans la même intention que lui et avaient été renversés dans la poussière de la lice.

Pierre sentit redoubler son ardeur et son envie de se mesurer avec cet arrogant chevalier qui, fier de ses deux victoires, incontestées celles-là, se promenait en provocateur dans la lice, en appelant du geste et de la voix des adversaires dignes de lui. En conséquence, il poussa son cheval en avant, et les passes commencèrent.

Tous les regards étaient fixés sur ces deux combattants, qui intéressaient à un point de vue différent : le premier, à cause de son arrogance, le second à cause de ses allures tranquilles et des clefs qu'il portait sur son armure. Au bout de quelques instants, Pierre envoyait rouler sur la poussière cheval et cavalier, et, après avoir salué respectueusement la cour et les juges du camp, il allait s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendait maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de chevaliers se présenta pour lui disputer cette place si vaillamment conquise; tous furent obligés de lui céder le laurier, et les acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclarait vainqueur.

Le bon roi Maguelon, en face de ce succès, voulut en connaître l'auteur.

— Prince, dit-il à Henri Caprana, allez-moi qué-

rir, s'il vous plaît, ce brave chevalier inconnu qui porte des clefs sur son armure, sans doute les clefs symboliques avec lesquelles il compte ouvrir les portes de la gloire. Je veux le féliciter et le remercier de l'honneur dont il a illustré cette fête que vous auriez également illustrée vous-même, n'avait été ce vilain chevalier qui vous a si déloyalement chicané votre victoire...

Le prince de Spolette s'inclina, descendit du balcon royal et alla avec empressement vers Pierre de Provence qu'il prit par la main et qu'il conduisit devant la cour assemblée. Pierre, alors, délaça son casque, et l'agitation de la lutte faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse et sa beauté donnèrent de la surprise et de l'admiration à toute la cour de Naples. Ce ne fut qu'un cri, mais un cri flatteur, qui dut chatouiller agréablement l'orgueil du fils du comte de Cerisel. Le roi, surtout, fut enthousiasmé, et il le présenta lui-même à la princesse sa fille, pour recevoir de ses belles mains le prix qu'il venait de remporter.

Les destinées sont certainement écrites quelque part au ciel. Il y a des âmes-sœurs qui se cherchent et se rencontrent. L'impression de ce premier moment fut égale pour l'incomparable Maguelone et pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent plus brillants dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avaient jamais éprouvé jusque-là, les leur fit baisser à tous deux. A peine Maguelone put-elle poser la couronne d'une main tremblante sur la tête de Pierre. Pierre, éperdu, la baissa jusque sur les genoux de Maguelone; et, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

— Chevalier, lui dit le roi Maguelon avec bonté, je suis trop heureux de votre succès pour ne pas m'intéresser complétement à vous et vous prier de me dire et votre nom et votre naissance, qui l'un et l'autre doivent être dignes des actions d'éclat par lesquelles vous débutez dans la chevalerie...

— Sire, répondit respectueusement Pierre, ma naissance n'a rien d'intéressant, mon nom n'a rien d'illustre : je ne suis qu'un pauvre chevalier français en quête d'aventures glorieuses, voilà tout.

— C'est bien dommage ! ne put s'empêcher de s'écrier Maguelone d'un air attendri, mais un peu triste.

— Ah! dit le bon roi Maguelon, noblesse et modestie vont si bien ensemble, que je soupçonne ce chevalier de nous cacher qu'il est du plus haut lignage... Mais je ne l'en estime que davantage : mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses actions que du nom de ses aïeux... Tout annonce en lui vaillance et gentillesse. Chevalier aux clefs, vous irez loin, je vous le prédis; et je serais fier de vous avoir pour fils!...

Pierre de Provence prit respectueusement congé du roi, sans oser regarder Maguelone, qui ne cessait pas de le regarder, et il se retira, avec sa couronne et son trouble, dans l'humble asile qu'il avait choisi en arrivant à Naples.

## CHAPITRE III.

**Ce qui arriva de la rencontre de Pierre de Provence et de la fille du roi de Naples; comme, ensuite, Maguelone, après deux jours d'attente, imagina un moyen très simple de revoir l'aimable chevalier français.**



e jeune prince de Provence sentit un secret plaisir à se trouver seul et à voir finir le jour. Les ombres mystérieuses de la nuit conviennent à merveille aux amants, surtout dans les premiers moments de la passion. Cela leur permet de s'isoler complétement du reste du monde et d'être ainsi tout entiers à l'objet de leur culte. Ils ne voient personne que la personne aimée. Les aveux qu'on se fait à soi-même et ceux qu'on fait à la femme qu'on aime, on ne les fait ordinairement que la nuit. Le grand jour effraie l'amour.

Pendant que Pierre s'abandonnait tout entier à ces rêveries pleines de charme, sans oser espérer que l'incomparable Maguelone pût trouver le même charme à penser à lui, la jeune princesse, de son côté, ne pouvait s'empêcher de soupirer en se rappelant la beauté, la jeunesse et la vaillance du chevalier aux clefs.

On le voit, le malin archerot de Cythère avait percé ces deux jeunes cœurs de la même flèche : adorable blessure, dont on ne meurt jamais!... Ni Pierre, ni Maguelone ne dormaient. Tous les deux se retournaient sur leur couche virginale, en murmurant des mots inconnus, premiers bégaiements d'un amour qui allait bientôt parler si haut en eux. Pierre regrettait de n'avoir pas su profiter des marques de sympathie du bon roi Maguelon, pour s'assurer un libre accès dans sa cour, c'est-à-dire un moyen permanent de voir et d'admirer l'incomparable Maguelone. Maguelone, de son côté, pensait, en soupirant de plus en plus fort, qu'il fallait que ce chevalier aux clefs fût aussi froid qu'il était beau, pour avoir été insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avait acquis par sa valeur.

Ainsi pensaient ces deux beaux enfants.

Pierre de Provence passa deux jours dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparaître à la cour du bon roi Maguelon; et ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le chevalier inconnu, le chevalier de ses rêves. La gloire dont il s'était couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le désir d'en acquérir une nouvelle le ferait reparaître. Les femmes qui aiment sont décidément plus ingénieuses que les hommes!...

L'idée de Maguelone était simple comme bonjour ; mais enfin, c'était un moyen de retrouver son bel inconnu, qui, il faut l'avouer, quoique amoureux,

n'avait pas même trouvé un moyen quelconque de se rapprocher de la belle princesse à laquelle il ne cessait de rêver. Rêver, c'est fort bien, assurément; mais agir vaut encore mieux. On ne prouve guère sa flamme en rêvant toujours : c'est une flamme inféconde qui vous incendie tout seul et ne consume pas un autre cœur que le vôtre. Les femmes ne détestent pas les rêveurs; elles sont très contentes qu'on pense à elles; mais elles sont plus contentes encore lorsqu'on leur dit qu'on y pense...

Maguelone s'applaudit donc de son idée, et, sans plus tarder à la mettre à exécution, elle se leva, dès l'aurore du troisième jour, et courut réveiller le bon roi Maguelon.

— Que faites-vous donc, cher père, lui dit-elle, de tant de chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour et qui brûlent sans doute de signaler leur courage et leur adresse? Il y a trois jours, vous avez fait proclamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom ?...

En disant cela, la charmante princesse caressait doucement les vieilles joues de son père avec ses jolies mains d'albâtre, et lui présentait à baiser un front candide et pur que le hâle des passions n'avait pas encore mordu. Les jeunes filles savent bien ce qu'elles font, quand elles agissent ainsi. Le père qu'elles cajolent est toujours homme, et il se trouve vaincu avant d'avoir essayé de lutter.

Le bon roi Maguelon adorait d'ailleurs l'incomparable Maguelone. Il ne trouva pas étrange qu'elle vînt le réveiller d'aussi grand matin pour lui demander une chose qu'elle eût pu lui demander à un autre moment. Il se contenta de lui répondre, en l'embrassant tendrement :

— Oui, chère fille, tu as raison... et je te remercie d'avoir songé à cela... Je te laisse maîtresse de tout; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour, dont tu es, tu le sais bien, friponne, la véritable souveraine!...

Lors il fit immédiatement réveiller le grand-sénéchal du palais, qui avait à peu près le même âge que lui et qui, malgré cet âge, accourut aux ordres de son maître, violemment intrigué par la matinalité inaccoutumée dont ce dernier faisait montre ce jour-là.

A l'aspect de l'incomparable Maguelone qui, dans sa précipitation à venir trouver son père, avait à peine pris le temps de se vêtir, le vieux sénéchal, ébloui et transporté, crut voir Vénus elle-même sortant de l'onde. Il ne manquait en effet que les colombes et la conque de nacre pour que la ressemblance fût complète. Le léger et transparent vêtement dont elle était revêtue jouait assez bien le rôle d'écume. Le vieux sénéchal, à qui le respect commandait de cligner un peu de l'œil et ne voir qu'à moitié ce qui était devant lui, cligna mal les yeux et put admirer à son aise, pendant le court espace de temps, trop court, hélas! qu'il lui fut donné de rester là. Il sut même tant de gré à Maguelone de l'agréable impression qu'elle avait faite à son insu sur lui, qui se croyait à l'abri des impressions de ce genre, qu'il lui sourit de son plus aimable sourire et lui baisa la main avec le plus ardent respect.

— Je suis prêt à voler à vos ordres, incomparable princesse! lui dit-il d'une voix émue.

— Faites savoir à toute la ville, répondit Maguelone en souriant de l'empressement galant du bonhomme, que des joutes vont encore avoir lieu en l'honneur de la fille du roi de Naples, et convoquez, à son de trompettes, le ban et l'arrière-ban des chevaliers qui peuvent se trouver dans cette ville.

— Vous n'avez plus rien à m'ordonner, incomparable princesse? demanda le grand-sénéchal, qui aurait bien voulu rester encore pour savourer plus longuement l'admiration que lui causait le déshabillé enchanteur de l'adorable jeune fille.

— Non, grand-sénéchal, non. Seulement, faites vite, je vous prie, faites vite!...

Le grand-sénéchal s'inclina respectueusement en signe d'assentiment, et sortit à reculons, pour voir et admirer encore.

## CHAPITRE IV.

Des progrès de l'amour mutuel de Pierre de Provence et de la belle Maguelone. Comme ce prince fut une seconde fois vainqueur du tournoi donné par le roi de Naples en l'honneur de sa fille, et du prix qu'il en reçut.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtements armoriés, allèrent convoquer les princes souverains. Quant aux autres chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil par cet appel des clairons, ils se mirent incontinent à faire préparer leurs chevaux, à faire fourbir leurs armes et leurs armures et à s'habiller le plus splendidement qu'il leur était possible, selon leur rang et leur fortune.

Pierre de Provence, on le pense bien, aimait trop pour dormir. La jeunesse aime les longs sommes et les molles voluptés du repos; mais les amoureux ne savent pas se reposer : ils ne dorment que d'un œil. Leur cœur veille.

Le bruit éclatant des trompettes n'eut donc pas beaucoup de peine à le réveiller. Il écouta d'un air joyeux. Il lui semblait que c'était l'annonce de son bonheur, la proclamation de sa félicité que venaient de faire là les hérauts d'armes, en venant proclamer les joutes nouvelles en l'honneur de l'incomparable Maguelone.

— Je vais enfin la revoir! s'écria-t-il en s'habillant à la hâte.

— Je vais enfin le revoir! disait de son côté la princesse, fille du bon roi Maguelon, en s'habillant avec une célérité inaccoutumée.

Touchant accord de deux âmes jumelles, n'est-ce pas?

Jamais, au grand jamais, il faut signaler cela

comme une chose excessivement rare, jamais la toilette d'une jeune et belle princesse ne fut si courte! Et, cependant, jamais Maguelone n'avait été si belle!

Parée, brillante du feu des diamants, et plus encore des roses de sa jeunesse et de sa beauté, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries, qui devait être le prix du vainqueur, Maguelone n'attendit pas que son char et ceux de sa suite fussent préparés. Elle marcha du pas léger d'une jeune et blonde déesse, vers les lices, en ce moment fermées. Ses dames d'honneur la suivaient de loin, en murmurant du peu de temps qu'elles avaient eu pour s'habiller et se parer. Sa bonne nourrice, elle-même, qui ne la quittait jamais, arriva toute essoufflée, en lui disant tout bas, d'un air de doux reproche :

— Eh! bon Dieu, ma fille, qu'avez-vous donc aujourd'hui?... Jamais je ne vous vis éveillée si matin! Et cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme aux dames de votre suite...

— Ah! nourrice! nourrice! répondit Maguelone; je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire!...

La princesse était déjà sur son balcon.

Les chevaliers qui se disposaient à combattre, accouraient de toutes parts; mais qui pourrait précéder un amant qui va revoir la femme qu'il aime? Pierre, on le devine, était arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'était pas encore ouverte; et, plus hardi que les autres chevaliers, il l'avait fait franchir à son beau destrier, afin de s'emparer de la place de tenant.

Au même instant, Maguelone s'asseyait sous le dais qu'à peine on avait eu le temps de préparer. Leurs regards se croisèrent tout naturellement, et tous deux tressaillirent des pieds à la tête, comme mus par le même ressort.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnut la souveraine de son âme! Quel moment aussi pour Maguelone, qui ne voulut plus dès-lors douter que l'amour n'eût guidé le chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière de la lice, et pour rompre la première lance en son honneur!...

Le bon roi Maguelon arriva bientôt, avec les retardaires de sa cour, et la joute commença.

Le courage, la force, l'adresse et, par-dessus tout, l'amour du jeune Pierre de Provence rendirent son succès peu douteux. Un, deux, trois, quatre, cinq chevaliers se présentèrent pour lutter avec lui : il les renversa successivement avec une grâce, une aisance, une habileté, une vaillance, qui lui valurent les suffrages et les applaudissements de tout le monde. Les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire.

— Oh! pour cette fois, sire chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs!... Il y a longtemps, j'en fais l'aveu, que je n'ai vu chevalier plus brave, plus modeste et plus avenant que vous. Dorénavant, je veux que vous logiez dans mon palais et que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne!...

Pierre n'eut garde de refuser. Il voyait dans tout cela la main de la Providence, qui se plaisait à lui aplanir le chemin qui devait le conduire au bonheur. Un regard éloquent de Maguelone lui rendit les ordres du roi plus sacrés et plus doux encore. Maguelone le remerciait d'avoir accepté; elle le remerciait d'avoir remercié son père!

Sautant alors légèrement à terre, Pierre de Provence délaça précipitamment son gantelet de buffle recouvert d'acier, et présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon royal, en même temps que d'autres chevaliers, tout aussi galants et aussi empressés à plaire que lui, s'approchaient de la princesse pour remplir le même office. Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main, et même de s'appuyer avec un mol abandon sur son bras.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre! Comme son cœur fut délicieusement rémué par des sentiments nouveaux pour lui! Comme, de son coté, en remarquant le trouble du chevalier aux clefs, la naïve Maguelone se sentit rougir, pâlir, transir et se pâmer!... Ah! enchantements, ivresses, frémissements des premières heures de l'amour, comme vous rachetez bien, pour l'homme, toutes les tristesses de la vie! Il suffit de vous avoir éprouvées une fois pour que votre souvenir parfume toute une existence, même celle que troublent et ravagent les passions mauvaises! Premières heures de l'amour, vous êtes la joie des dernières heures de la vie!...

Le bonheur de Maguelone faillit cependant avoir sa goutte d'absinthe. Troublée par le trouble contagieux de son amant, elle posa d'un air distrait son pied mignon sur la dernière marche du balcon royal, et glissa sans s'en apercevoir. Elle serait tombée, si Pierre ne l'eût retenue.

Cette chute, qui effraya la princesse l'espace d'un éclair, renforça tout naturellement le bonheur de Pierre de Provence, car il ne put s'empêcher de serrer tendrement Maguelone dans ses bras amoureux; et, de peur qu'elle ne se fût blessée, bien qu'il sût le contraire, il la porta ainsi sur son chariot à coté du bon roi Maguelon, qui, en reconnaissance, l'obligea à y monter avec lui. Le prétexte était heureux!

## CHAPITRE V.

**Comme Maguelone, n'y tenant plus, éprouva le besoin de confier à sa nourrice le secret de son amour, en la priant d'imaginer un moyen pour découvrir, à son tour, le secret de la naissance du chevalier aux clefs.**

Malheureusement, plus l'amour semblait favoriser Pierre de Provence, plus ce jeune et intéressant chevalier devenait timide. Il ne savait pas exactement si Maguelone l'aimait; il s'en doutait seulement un peu. Mais, comme le bonheur dont il jouissait lui venait d'elle, de sa présence, de son commerce, de son sourire, de sa parole, du parfum qu'elle répandait autour d'elle, il se croyait sous un charme magique et il avait peur de le rompre. Adorable apanage de l'amour vrai, que la timidité! Les femmes qui ont trop vécu la dédaignent comme

ennuyeuse; mais celles dont le cœur s'ouvre pour la première fois à l'amour, comme une fleur au soleil, comprennent seules quels raffinement de chaste volupté il y a dans cette aimable vertu des jeunes cœurs, dont elle est comme la première enveloppe. Un homme timide est toujours doublé d'un homme, en somme : il ne s'agit que d'attendre. Alors l'enveloppe tombe, la timidité s'évanouit et l'homme reste.

Admis à la cour, à la table royale, aux fêtes qui se succédaient de jour en jour, et qui faisaient de Naples une autre Capoue, Pierre de Provence s'observa scrupuleusement, dans la crainte de perdre, par la plus légère imprudence, le sort enivrant dont il commençait à jouir. Il se contenta d'être aimable, tout en étant réservé, discret et respectueux, et son amabilité fut encore plus remarquée que sa vaillance dans le tournoi. On le recherchait, on l'aimait, on l'admirait, soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il exécutât, avec une grâce particulière, les danses charmantes de son pays. Mais de tous les applaudissements qu'on lui prodiguait il n'était sensible qu'à ceux qu'il lisait dans les beaux yeux de Maguelone.

Il y a une chanson provençale qui dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un doux enfant qui tette, mais que bientôt il devient grand et fort et ne nous parle plus qu'en maître despotique. Cruel et charmant enfant!... Maguelone l'éprouvait bien; déjà le sommeil ne fermait plus ses yeux, qui sans doute tenaient à rester toujours ouverts pour pouvoir toujours contempler des traits chéris; déjà les ténèbres de la nuit ne faisaient qu'augmenter son agitation et multiplier ses soupirs. L'enfant malin ne tettait plus: il grandissait rapidement.

La nourrice de cette jeune et intéressante princesse l'aimait trop sincèrement pour ne pas s'apercevoir du changement survenu tout-à-coup dans ses manières d'être. Toutes les nourrices, en outre, sont aussi curieuses que tendres. Celle-ci vint donc une nuit s'asseoir familièrement sur le lit de Maguelone, et, après l'avoir embrassée, elle la questionna.

Maguelone ne lui répondit pas tout d'abord. Voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osait découvrir, la fidèle nourrice insista avec toute l'autorité maternelle que lui donnaient son âge et son état. Maguelone, alors, bien doucement entraînée, se jeta dans ses bras pour y cacher sa rougeur et murmura avec une langueur pleine de séduction :

— Nourrice, j'aime le chevalier aux clefs, si brave, si beau, si tendre, si doux, le vainqueur du tournoi et le vainqueur de mon âme!... Je l'aime, nourrice, je l'aime!...

Cet aveu fait, Maguelone fut soulagée. Elle éprouvait depuis si longtemps le besoin de le faire à quelqu'un!

La nourrice n'était plus jeune: elle n'entendit pas de cette oreille-là, qu'elle avait un peu dure... Elle commença, en conséquence, par lui faire toutes les représentations que doit faire, en pareille occurrence, une mère un peu sévère. Mais Maguelone eut des airs si câlins, des yeux si suppliants, des mots si caressants, que la pauvre nourrice vit bien que toute la sévérité du monde n'y ferait rien, et elle prit le parti de ne lui parler que comme une mère bien tendre et bien faible. C'était par là qu'elle aurait dû commencer!...

— Tu vois, chère nourrice, lui dit Maguelone, à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du chevalier aux clefs... Crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre, ou ma vie ou mon amour, si ce chevalier n'est pas digne de ma main... Toi seule, chère nourrice, peux éclaicir le mystère qu'il se plaît à nous faire de sa naissance; et je te conjure, au nom de ton amitié pour moi, de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice résista peu; son arsenal d'objections et de remontrances était épuisé. D'ailleurs, le sire chevalier aux clefs lui paraissait charmant, et, tout en disant à Maguelone qu'il fallait l'oublier, elle en parlait sans cesse avec enthousiasme. C'était ce qu'on appelle jeter de l'huile sur le feu. Aussi la belle princesse de Naples, heureuse de cet entretien, où il n'était question que de son cher chevalier, le prolongea le plus longtemps qu'elle put, et cela sans grands efforts d'imagination. L'amour chantait encore sa chanson charmante sur les lèvres de corail de Maguelone, que déjà l'allouette chantait au dehors sa chanson matinale. Les premiers rayons du soleil brillaient lorsque la nourrice sortit de la chambre de sa mie, bien déterminée à chercher et à découvrir le mystérieux chevalier aux clefs, afin de savoir de lui le secret que Maguelone tenait tant à savoir.

## CHAPITRE VI.

**Des moyens qu'employa la nourrice de la princesse pour parler au chevalier aux clefs et des deux anneaux qu'il lui donna en guise d'attachement à Maguelone. Joie mutuelle de ces deux amoureux.**

La nourrice de Maguelone savait, nous ne savons comment, que le chevalier aux clefs ne manquait pas de se rendre tous les matins à la grande église de Naples. C'était déjà un renseignement précieux, qui lui permettait de se mettre en relation avec Pierre de Provence sans trop se compromettre par des investigations douteuses. Elle alla à la grande église, bien enveloppée dans sa mante, à l'heure où il avait l'habitude d'y venir, et elle se plaça près du bénitier, supposant avec raison que cette place était la meilleure pour voir entrer et sortir les gens.

Pierre de Provence, en effet, élevé par la plus pieuse des mères, suivait assidûment les offices, et ne manquait jamais d'adresser au ciel une fervente prière pour la réussite de son amour profane. Il avait tous les désirs, sans en distinguer aucun; cet amour était si pur, si loyal, qu'il n'imaginait pas que la Divinité pût en être offensée; et c'était de la meilleure foi du monde qu'il demandait chaque jour au Père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible. Il ignorait, le naïf amoureux, que Maguelone faisait, de son côté, une pétition semblable, adressée au Roi des rois.....

Pierre arriva à l'église peu de moments après la nourrice, qu'il reconnut facilement et qu'il salua avec empressement, sachant combien elle était chère à sa chère Maguelone. La nourrice lui rendit son salut d'un air doux et riant, et, comme il y avait en ce moment peu de monde dans l'église, elle s'approcha de lui.

— Sire chevalier, lui dit-elle, j'ai grand'merveille que vous teniez toujours votre état et votre naissance si secrets... Tout annonce pourtant que l'un et l'autre sont illustres... mais le bon roi Maguelon, qui fait grand cas de vous, et madame Maguelone, sa fille, qui désire si vivement savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas enfin de votre bouche? Je serais heureuse de satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi...

Pierre de Provence resta longtemps pensif.

— Ah! ma chère dame, lui répondit-il enfin, je vous dois bien des grâces, ainsi qu'à tous ceux qui me témoignent tant d'intérêt, principalement à l'incomparable fleur de beauté qui a nom Maguelone, celle de tout le monde à qui je désire le plus obéir.

— Eh bien! alors?... dit la nourrice qui vit poindre l'aveu si impatiemment attendu. Votre nom? Votre naissance?...

— Puisque vous voulez bien parler de moi à la belle princesse de Naples, reprit le chevalier aux clefs, je vous prie de lui dire que tout ce qu'il m'est permis d'avouer, c'est que ma naissance est illustre, comme ma lignée. Si cette réponse peut lui suffire, j'en serai très heureux. En attendant, daignez recevoir, comme celle qui l'aimez le plus, cet anneau que je n'oserais présenter à si haute dame qu'elle est...

Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avait reçus de sa mère, en partant. Eblouie de ce don magnifique, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone. Puis elle prit congé de lui et alla rejoindre en diligence la jeune princesse, qui l'attendait dans une fiévreuse impatience.

— Oh! ma chère fille! lui dit-elle en l'abordant; qu'il est gentil, ce chevalier! Que son maintien est sage! Que son parler est doux! Que son noble cœur est généreux! Tenez, mignonne, voyez le bel anneau qu'il a mis à mon doigt, et qu'il eût bien mieux aimé, je pense, placer au vôtre!...

Maguelone, toute rougissante et toute émue, considéra l'anneau pendant quelques instants. Puis :

— Eh bien! nourrice, dit-elle vivement, crois-tu que si riche anneau puisse venir de pauvre homme? Certes, à ce que j'estime, il vient de bien noble créature et de bien haut baron... Ah! chère nourrice, je ne sais plus résister au charme qui m'entraîne à l'aimer!...

La nourrice, alarmée à bon droit des progrès rapides que l'amour faisait dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances, qui, il faut le dire, n'eurent pas plus de succès cette fois que la précédente. Elle parlait encore, que Maguelone ne l'écoutait plus, occupée qu'elle était à s'écouter elle-même. Le cœur des amoureuses jase si gentiment!...

Maguelone s'empara de l'anneau donné à sa nourrice par Pierre de Provence; elle le baisa dévotement un millier de fois et finit par le cacher dans son beau sein de lis et de roses, plus précieux encore que ce bijou, en disant :

— Bonne et chère nourrice! Ou j'aurai le chevalier aux clefs à seigneur et époux, ou close nonnain je me réduirai!...

— Restreignez votre courage, ma fille, répondit la nourrice, et cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à céler... Le temps, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons!...

Maguelone eût bien désiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençait à naître dans son cœur. La réflexion et la crainte la lui faisaient paraître trop légère; l'amour la forçait à s'y livrer...

— Nous verrons!... se répétait-elle sans cesse. Ah! oui, nous verrons... Si le chevalier aux clefs m'aime, s'il me croit digne de sa main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connaître que je faisais pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnait aussi de son côté; car l'amour permet qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui.

— Cette bonne nourrice, se disait-il, n'est pas venue me trouver sans quelque dessein... Ah! Dieux! Si c'était par l'ordre de sa charmante maîtresse!... Ah! malheureux, reprenait-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si belle et si haute dame ait daigné penser à toi?... Les insectes regardent bien les étoiles, mais les étoiles ne regardent pas les insectes...

Bien combattu, bien agité par toutes ces idées, Pierre de Provence brûlait, languissait, allait d'une extrémité à l'autre, du paradis à l'enfer, de l'espoir au désespoir. A la fin, il n'imagina pas d'autre remède à ses maux que de chercher la bonne nourrice de la princesse, afin de lui parler et de l'attendrir en sa faveur. En conséquence il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne et fidèle nourrice, qui ne demandait pas mieux que d'être trouvée, et qui avait déjà fourni à dessein l'occasion que Pierre se proposait de chercher.

Il arriva donc tout naturellement ce qui arrivera toujours, toutes les fois que quelqu'un cherchera un autre quelqu'un qui demandera à être trouvé : la nourrice et Pierre se rencontrèrent dans une galerie écartée du palais du bon roi Maguelon.

— Ah! chère dame, dit l'amoureux chevalier, c'est en tremblant que je vous cherche... Ma vie ou ma mort dépend de ce que vous allez me répondre...

— Oh! mon Dieu, qu'avez-vous donc, cher sire chevalier? demanda finement la nourrice, en voyant Pierre rougir et pâlir dans la même minute avec la plus grande facilité.

— Hélas! comment votre message a-t-il été reçu?...

— Trop bien pour notre repos! Ah!... que vous êtes dangereux, vous autres chevaliers gaulois!... Ma pauvre chère maîtresse, jusqu'ici, n'avait souci que de ses affiquets, de son petit chien et de ses pe-

des oiseaux... Ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente et de l'empêcher de clore l'œil!... Ah! sainte Vierge! que serait-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant dans le monde!... Ou si vous étiez aussi volage que le sont les chevaliers de votre pays?...

La bonne et prudente nourrice procédait par insinuation : ce moyen oratoire réussit beaucoup. Mille serments proférés avec candeur par une bouche jeune et fraîche que le mensonge n'avait jamais profanée, rassurèrent complétement la vieille dame sur les intentions du chevalier aux clefs : lèvres pures, intentions pures. Mais, lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom et l'aller apprendre à sa maîtresse :

— Non! non! s'écria Pierre de Provence. Un tel aveu ne doit et ne peut se faire qu'à ses pieds... Dites-lui que si j'obtiens la faveur insigne de m'y jeter, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté ma famille et mon pays, et dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie...

En disant ce peu de mots avec chaleur, le chevalier aux clefs passa au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en ferait le même usage. L'amour commençait, comme on voit, à donner de l'habileté à notre héros.

— J'aime à vous croire, sire chevalier, répondit la nourrice en le regardant fixement; mais si folle espérance ou désir coupable logeait en votre âme, je le détruirais plutôt que de vous servir!...

Pierre renouvela ses serments avec tant d'ardeur et de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée et lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir et de reconnaissance, le chevalier aux clefs ne craignit pas d'embrasser celle qui lui promettait un si grand bien. Pierre était courageux, nous l'avons dit.

Quant à la vieille nourrice, elle se hâte de regagner la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit.

— Noble et chère fille! lui dit-elle en entrant, ou le chevalier aux clefs serait un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable et le plus amoureux de tous ceux de son âge et de son état!... Il vous envoie ce second anneau; mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous...

— Ah! Dieu, que vois-je? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau... Ah! je le reconnais pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le chevalier aux clefs m'offrait lui-même; et, dans le même temps, une voix sembla me dire : « Maguelone, celui-ci sera ton époux et ton ami. » Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir et de lui parler?...

Tout en parlant, Maguelone passait les deux anneaux dans ses doigts et les couvrait de mille baisers. Heureux chevalier aux clefs!...

## CHAPITRE VII.

De l'entrevue intime que la bonne nourrice procura à Maguelone et à Pierre, et des aveux mutuels qu'ils se firent.



Dès le lendemain matin, Pierre de Provence courut à l'église, espérant y voir arriver la complaisante nourrice; son espérance ne fut point trompée. Il comptait sur elle et elle comptait sur lui.

— Que fait la divine Maguelone? lui demanda-t-il, en s'approchant d'elle avec empressement. Hélas! comment suis-je en sa grâce?...

— Noble jeune homme, répondit la nourrice, jamais ne fut au monde chevalier plus heureux que vous; car, par votre prouesse et beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus belle et de la plus noble dame du monde... Elle a reçu vos anneaux; elle les porte à ses beaux doigts pour l'amour de vous. En outre, elle consent à vous voir et à vous parler seul à seul; et moi-même, toute sévère que je devrais être, je consens à ce que vous lui parliez à votre plaisir... Seulement vous allez me jurer incontinent qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses...

Pour toute réponse, l'amoureux Pierre de Provence se jeta à genoux, étendit ses bras vers l'autel, et prit le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul désir était de s'unir à l'incomparable Maguelone par les nœuds les plus sacrés et les plus durables.

Après un pareil serment, proféré dans un pareil lieu, par de pareilles lèvres, la vieille nourrice qui, quoique vieille, était femme, eût cru commettre un crime en hésitant plus longtemps à croire à la sincérité du chevalier aux clefs. En conséquence, elle s'empressa de lui donner un rendez-vous pour le lendemain, en lui recommandant de se trouver à la petite porte du jardin de la princesse, une heure après son dîner, et dans le temps où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Puis elle s'en alla, en mettant un doigt sur ses lèvres, comme pour prier d'être discret.

Heureux Pierre! Il était décidément aimé par la plus belle princesse de la chrétienté. C'était un petit coin du paradis qui s'entr'ouvrait pour lui. Oh! comme cette recommandation de silence lui pesait! Il aurait voulu pouvoir confier son bonheur à tout le monde, aux passants et aux passantes, aux indifférents et aux envieux, aux pierres et aux plantes, à toute la création. Comme le barbier du roi Midas, il eût volontiers fait un trou dans la terre pour se décharger du doux fardeau qui l'oppressait si agréablement, mais enfin qui l'oppressait. Hélas! des roseaux auraient crû dans cet endroit et auraient répété, comme ceux de Phrygie : « Maguelone aime Pierre! Pierre est aimé de Maguelone!.. » Et Maguelone eût été gravement compromise, comme bien vous pensez.

Pierre ne confia à personne son doux secret : il se contenta de se le répéter cent fois à lui-même, et il y trouva un charme tel, que le jour et la nuit se passèrent dans cette aimable occupation, sans qu'il s'aperçût trop du poids des heures! Heureux ceux qui aiment, et surtout ceux qui sont aimés!...

Le moment enivrant fixé par la nourrice pour l'entrevue des deux amants arriva enfin. Pierre entra d'un air respectueux et timide dans la chambre de Maguelone, dont les joues, en l'apercevant, se couvrirent d'un adorable vermillon. Pendant quelques minutes, ces deux beaux enfants restèrent silencieux, les yeux baissés, l'un en face l'un de l'autre : leur cœur, qui battait à se rompre, leur cœur seul parlait pour eux. Et il disait des choses bien éloquentes!

La jeune princessse de Naples rompit la première ce silence qui menaçait de se prolonger outre mesure.

— Seigneur, dit-elle, de sa voix melliflue, au jeune prince provençal qui ne s'était jamais vu à pareille fête; seigneur, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, et quels sont les parents dont vous tenez le jour, que je n'ai pas craint de faire une démarche peut-être trop hasardée: votre réponse seule pourra la justifier...

— Croyez, noble et excellente dame, répondit Pierre en fléchissant le genou devant Maguelone, aussi dévotement qu'il le faisait devant les statues de la Vierge; croyez, noble et excellente dame, que le renom de votre beauté et des perfections éblouissantes qui composent votre première couronne, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du meilleur des pères et de la plus tendre des mères. Je suis venu avec empressement à la cour de Naples, uniquement pour vous admirer et vous servir.... Seul fils du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds et ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, et qui ne peut finir qu'avec elle.....

Ah! que Maguelone devint heureuse en ce moment, et comme son bonheur se refléta éloquemment sur son jeune visage!.. Comme ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur Pierre!... Qu'elle sentit vivement le bonheur inestimable de ne plus trouver entre elle et l'amant qu'une noble et douce égalité....

— Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince et loyal chevalier, vous me donnez votre foi comme je vous donne la mienne!... Voyez en moi, là, toute votre Maguelone, qui, maintenant, vous sait maîtresse de son cœur et de sa destinée... Je vous aime et vous estime trop pour n'être pas assuré d'avance que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourrait plutôt que d'être jamais à un autre qu'à vous...

Aussitôt, détachant de son cou une chaîne d'or émaillée, elle la passa autour de celui de Pierre, et ajouta :

— Mon bel et noble époux, je vous mets, par cette chaîne, en possession complète de l'âme de celle qui, comme fille du roi, vous donne loyalement sa foi... Vous êtes désormais mon seigneur et mon roi...

Et, pour témoignage de sa sincérité et pour signe de fiançailles, la belle Maguelone baisa doucement, de ses belles lèvres, les joues pâles d'émotion de l'heureux Pierre de Provence. Jamais visage plus chaste ne reçut un baiser plus pur... C'était le baiser d'une rose à un lis.

Pierre de Provence, ébloui, fasciné, enivré, embrassa avec un enthousiasme facile à comprendre les genoux de sa maîtresse, et lui présenta pareillement son troisième anneau en foi de mariage. Maguelone le reçut avec joie, et, avec plus de joie encore, le baiser qui l'accompagna : baiser d'une tendresse et d'une douceur infinies, le baiser du lis à la rose.

La bonne nourrice, témoin muet et indispensable de cette scène d'amour, ne se tenait pas d'aise de voir sa chère fille et son charmant amoureux si tendres, si bien appris, si modestes.

— Mes chers enfants, leur dit-elle, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets... C'est à présent surtout, seigneur Pierre, que vous avez besoin de toute votre loyauté pour bien garder jusqu'aux cérémonies du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement, et avec amour et simplesse, vous donne sa foi...

Les amoureux ne sont pas chiches de promesses, on le sait; ce qui les excuse de promettre si témérairement et si fréquemment, c'est qu'ils sont sincères.

Maguelone et Pierre promirent à la nourrice tout ce qu'elle voulut, à la condition qu'elle s'engagerait, de son côté, à leur procurer de fréquentes occasions de se voir et de se parler.

— A la condition surtout, ajouta Maguelone, que tu me promettras aussi, chère nourrice, lorsque mon cher Pierre sera absent, de ne me parler jamais que de lui!...

## CHAPITRE VIII

Comme l'arrivée du comte Henri, oncle du chevalier aux clefs, obligea celui-ci à partir incontinent ; et comme, voyant cela, la belle Maguelone se décida à fuir avec son amant.

Les deux jeunes amants tinrent fidèlement leur parole, contre l'ordinaire des amants. Et jamais on ne fit un aussi grand sacrifice! Pierre de Provence, plus respectueux chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur, et, dans les moments heureux que la nourrice lui procura, il ne demanda et n'obtint que de légères faveurs, plus bornées, mais plus enivrantes cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissait presque, dans Rome, de la même puissance et des richesses des anciens dictateurs, et qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone,

venait à la cœur du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillants furent proclamés. Pierre de Provence en remporta tout l'honneur. Ferrier de la Couronne voulut essayer, à plusieurs reprises, de le lui disputer; mais Pierre, animé par la présence de Maguelone, et piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que brisé par la chute, il fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Malgré cet accident, les joutes continuèrent pendant trois jours. Pierre était près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avait remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit avec surprise entrer dans la lice Henri de Provence son oncle, qui, on s'en souvient, l'avait armé chevalier.

Henri de Provence jouissait d'une réputation de chevalerie très méritée; son arrivée fit sensation, et lorsqu'il s'avança à la rencontre du chevalier aux clefs qui, depuis trois mois, n'avait trouvé personne qui pût lui résister, l'attention générale redoubla: ces deux champions se valaient.

Pierre reçut l'atteinte du comte Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, au contraire, brisant sa lance presque entièrement, perdit les étriers par le contre-coup de ce formidable choc. Pierre alors, mettant la lance en travers, eut plutôt l'air de saluer son oncle que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, et le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devait de la reconnaissance et se faisait un honneur de lui céder la place. Puis, après avoir donné cet ordre, il sortit des lices et alla se renfermer dans son appartement.

Pierre craignait d'être reconnu par son oncle: il se résolut à partir, et, en conséquence, fit tout préparer secrètement par ses écuyers pour être prêt à le faire dans la nuit suivante.

Deux raisons l'y forçaient: il craignait que reconnu par son oncle, il n'en résultât un éclat compromettant pour la réputation de Maguelone. Ensuite, il avait passé de beaucoup le temps où sa promesse le rappelait à la cour de son père, et il ne voulait manquer à aucune de ses promesses, les considérant toutes, à juste titre, comme sacrées. Il alla donc trouver la nourrice de la princesse, et la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçaient à s'éloigner momentanément d'elle.

Maguelone, en voyant Pierre sortir de la lice, sans comprendre le motif de cette retraite subite, avait tout naturellement quitté le balcon royal d'où elle avait suivi, avec son cœur et avec ses yeux, les phases diverses des joutes auxquelles son amant avait pris part. Pierre absent, quel chevalier pouvait l'intéresser encore?

Elle rentra donc chez elle, et bientôt sa nourrice, alarmée et les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du prince provençal, et du parti qu'il se trouvait obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier:

— Ah! Pierre! Pierre! je mourrai sans vous!... Le don de son cœur et de sa foi; la terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendait que le rétablissement de Ferrier de la Couronne pour l'unir à son sort; l'idée cruelle de se séparer d'un amant qu'elle adorait, et dont la tendresse, la loyauté, la modestie, lui étaient si chères: tout fit une impression si vive et si forte sur l'âme de Maguelone qu'elle prit avec courage le parti de suivre celui à qui elle s'était donnée.

C'était délicat, scabreux et charmant. Maguelone ne crut pas devoir avertir sa nourrice de ce projet, dont la bonne vieille n'eût pas manqué de la détourner; elle envoya chercher très secrètement l'écuyer de Pierre de Provence, lui donna ses ordres et le chargea d'un billet pour son maître. Cela fait, elle feignit d'être malade; sa nourrice la coucha, et, après s'être assurée qu'elle était endormie, se retira sur la pointe du pied en soupirant. Maguelone, qui n'attendait que ce moment, se releva tout aussitôt, s'habilla à la hâte, se couvrit d'une mante de couleur sombre et s'en alla, emportant les trois précieux anneaux que lui avait donnés son amant, et quelques autres pierreries de valeur moindre, pour parer aux éventualités de la route. Elle descendit l'escalier, légère comme un oiseau, traversa les corridors sombres du château sans éprouver d'émotion, gagna le jardin, ouvrit une poterne qui donnait sur la route, et tomba dans les bras de l'amoureux Pierre, qui l'attendait.

— Ma chère Maguelone! s'écria-t-il, heureux de la sentir palpiter sur sa généreuse poitrine.

— Mon cher Pierre! s'écria-t-elle, heureuse de palpiter sur la poitrine de son amant.

Ces deux exclamations dites, Maguelone s'arracha, à regret, des bras de Pierre, monta sur la haquenée apprêtée et amenée là pour elle, et tous deux, elle et lui, lui et elle, suivis d'un seul homme d'écurie qui portait des vivres, sortirent de Naples et s'éloignèrent au galop de leurs chevaux. Au lever du soleil, ils étaient à vingt milles de cette ville.

## CHAPITRE IX

Comme, pendant le sommeil de Maguelone, un épervier enleva le santal qui contenait les trois anneaux à elle donnés par Pierre de Provence; et comme ce chevalier, en voulant poursuivre l'épervier, s'égara et fut recueilli par un navire arabe.

Pierre de Provence marchait à côté de sa chère Maguelone, et il soupirait de voir cette belle princesse exposée, dans un âge si tendre, aux périls et aux fatigues d'un tel voyage. De temps en temps il passait son bras autour d'elle pour soutenir ses reins et l'empêcher de choir de sa haquenée; et quelquefois Maguelone saisissait ce moment pour reposer sa tête, la pencher et l'appuyer languissamment sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers, toujours chastes, mais aussi toujours enivrants, qu'ils se donnaient et rendaient

mutuellement, les consolaient vite de la fatigue qu'ils essuyaient. Avec un pareil viatique, en effet, on irait au bout du monde sans s'en apercevoir !...

L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois. Pierre de Provence, qui craignait d'être poursuivi, songea à gagner ce bois le plus vite possible, afin d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. La précaution était bonne, et d'ailleurs il était temps de se reposer un peu et de se mettre à l'abri de la chaleur du jour. On fit diligence, et bientôt le bois fut atteint.

Pierre sauta à bas de son cheval et vint aider Maguelone à descendre de sa haquenée. Elle le remercia de son empressement par un sourire, et il la remercia de son sourire par un baiser bien tendre appliqué sur ces belles joues en fleur.

L'herbe de la forêt était épaisse et douce; Maguelone était fatiguée : Pierre s'assit et sa belle maîtresse s'endormit la tête appuyée sur ses genoux.

Jamais Maguelone n'avait paru aussi belle à Pierre! Peut-être parce que Pierre n'avait jamais été aussi amoureux. En tout cas, il était touché au plus haut point de la marque extrême d'amour qu'il recevait d'elle, et des périls très sérieux auxquels elle s'exposait pour lui! En face de ces marques d'amour, Pierre aurait bien voulu en donner d'autres, plus éloquentes encore : il n'en trouva pas de plus méritoire que de demeurer fidèle au serment qu'il lui avait fait de la respecter... Il est vrai que, ce serment téméraire, il l'avait fait devant la nourrice de Maguelone, et la nourrice n'était plus là pour l'aider à le tenir!... La situation était délicate, vous le devinez bien. Aussi Pierre soupirait-il d'une façon très significative, et baisait-il les beaux cheveux blonds de Maguelone avec une ardeur plus significative encore. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvraient pour boire la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect les refermait aussitôt.

Ce combat, qui avait autant de dangers que de charmes, cessa fort heureusement, et malheureusement aussi avec le jour. La nuit vint : les deux amoureux reprirent leur route à travers la forêt, sûrs ainsi de n'être pas inquiétés, et marchèrent vers un port où Pierre comptait trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées.

L'espérance d'être bientôt hors de péril et d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savait être spirituelle, aimable et magnifique, faisait étinceler la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Elle se plaisait à rappeler à son ami le commencement de leurs amours, et quelque caresse innocente était toujours le prix du tourment qu'ils se plaignaient d'avoir éprouvé. Pierre baisait la chaîne qu'il avait reçue de Maguelone, et Maguelone, de son côté, tirant un petit santal rouge qui renfermait les trois anneaux que lui avait donnés Pierre, aimait à lui dire l'impression qu'ils avaient faite tour à tour sur son âme.

En devisant ainsi du passé, du présent et de l'avenir, avec l'exagération naturelle aux amants, l'heure de la sieste était arrivée, et Maguelone avait peu à peu fermé ses adorables yeux et s'était abandonnée aux bras de son ami, qui l'avait couchée sur un lit improvisé, fait de rameaux parfumés et de longues herbes moelleuses; mais il avait trop bien joui une première fois du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne pas l'appuyer sur lui une seconde fois.

Rien ne troublait l'âme de Maguelone, et le sommeil le plus profond s'était emparé de ses sens : sommeil d'enfant et de vierge. Pierre admirait les charmes printaniers qu'une gaze légère laissait volontairement ou involontairement entrevoir; il admirait également avec un peu de convoitise cette bouche entr'ouverte à si peu de distance de la sienne, et qui laissait voir l'émail brillant de ses dents et la rougeur de corail qui les enchâssait. Hébé ellemême, Hébé, la déesse de la jeunesse, eût envié ces adorables trésors-là!...

Ah! Pierre! Pierre, quels transports! Quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? Et ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur et de la loyauté sur Robert d'Arbrissel lui-même?...

Quand on ne veut pas succomber aux tentations, surtout à celles qui sont aussi irrésistibles, on cherche à se distraire d'une façon ou d'une autre. Pierre de Provence, qui était un loyal chevalier, mais qui n'était pas un saint, après tout, chercha donc à se distraire un peu et s'amusa à compter les mailles de la chaîne qu'il avait reçue de l'incomparable Maguelone.

— Ah! se disait-il, que cette chaîne est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours!

Après la chaîne, Pierre, qui avait de plus en plus besoin d'être distrait, s'était mis à admirer les anneaux précieux, dont le présent qu'il en avait fait à Maguelone avait si bien contribué à son bonheur. Hélas! il ne prévoyait pas à quel point ces anneaux allaient lui devenir funestes!

Il venait de les renfermer dans leur santal rouge et les avait posés sur le gazon, à quelques pas de lui. Un épervier, qui poursuivait un bouvreuil, aperçut ce santal, le prit de loin pour l'oiseau auquel il donnait la chasse, s'abaissa rapidement et, plus rapidement encore, l'enleva. Ses serres percèrent le santal, il voulut en vain s'en débarrasser et alla se poser sur un rocher voisin...

Pierre savait à quel point ces anneaux étaient chers à Maguelone; il forma promptement de son manteau un oreiller pour sa maîtresse, y posa délicatement sa belle tête sans la réveiller, et courut après l'épervier pour lui reprendre le santal et les anneaux. L'épervier, à son approche, s'envola et alla se poser sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuivit. L'épervier vola de buissons en rochers et de rochers en buissons. Le malheureux prince, toujours près de l'atteindre, le poursuivit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigna insensiblement de sa maîtresse adorée et parcourut toute la longueur du vallon...

C'est ainsi qu'il arriva sur les bords de la mer, où il espéra un instant être au bout de ses peines et de sa course haletante. Mais l'épervier s'éleva de nouveau, reprit de nouveau son vol, traversa la mer et alla s'abattre dans une île peu éloignée de la côte, sur un buisson de lianes où ses pattes s'enchevêtrè-

ent, déjà retenues qu'elles étaient par le santal. Pierre, qui le vit se débattre vainement pour se dégager, espéra cette fois pouvoir s'en saisir et lui reprendre les anneaux que lui avait donnés sa mère et qu'il avait donnés à Maguelone. Il s'agissait pour cela de passer dans cette île; une barque se trouvait par hasard amarrée au rivage : il sauta dedans, dégagea l'amarre, se saisit d'un aviron et rama dans la direction prise par l'épervier.

Malheureusement pour Pierre de Provence, un courant rapide existait en cet endroit : il entraîna la barque à la dérive, bien loin de l'île convoitée; et, pour compléter le désastre, un vent violent s'éleva tout-à-coup en pleine mer. Pierre vit bientôt la terre disparaître à ses yeux!...

Le désespoir se fût très certainement emparé de lui, sans sa fiance profonde en la protection de l'Etre des êtres.

— Beau cher Dieu, s'écria-t-il, abandonnerez-vous donc la belle Maguelone?... Hélas! chétif et déloyal que je suis, je l'ai entraînée hors du giron de son père, où elle vivait tant doucement et tant richement, pour l'abandonner seulette au fond d'un bois, à la merci des mauvaises gens et des vilaines aventures!... Oh! benoîte et glorieuse Vierge Marie, gardez, je vous en conjure, gardez Maguelone de tout encombre et de tout déshonneur!... Vous savez bien, dame bénie par-dessus toutes, vous savez bien qu'en notre amour il n'y eut jamais volonté désordonnée ni déshonnête!... Vierge des vierges, recours des pauvres et des affligés, sauvez Maguelone aux dépens de mes tristes jours!... Que je meure, s'il le faut, mais qu'elle vive!...

C'est ainsi que le chevalier aux clefs priait et se lamentait, sans songer à son propre danger, sans rien craindre pour sa propre vie, l'honnête et bon jeune homme!... La mer furieuse n'offrait à ses regards attristés qu'une mort certaine; et quand même elle se fût apaisée, pouvait-il attendre autre chose que la mort dans une frêle barque qui menaçait de s'entr'ouvrir à chaque coup de lame?...

Il fut ainsi, pendant trente heures, le jouet des éléments en furie. Au moment où il s'apprêtait à mourir résigné, un gros vaisseau qui portait des croissants d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles droit sur la barque que montait Pierre de Provence. Le commandant de ce navire fit mettre une chaloupe à la mer et ordonna d'aller au secours du naufragé qui bientôt parut devant lui.

Cet officier était Arabe, et cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçait envers les malheureux l'hospitalité dont elle avait reçu l'exemple et le précepte de ses aïeux. L'air noble et le visage loyal de Pierre de Provence, frappèrent le commandant; la chaîne d'or qu'il aperçut à son cou, et les éperons dorés qu'il vit à ses pieds, lui firent supposer qu'il était chevalier : il lui parla avec bonté et essaya de le consoler. Une fois arrivé à Alexandrie, il le présenta au soudan qui, frappé, à son tour, de sa beauté et de sa noblesse, le retint à son service. Pierre fut bien forcé d'accepter, et, comme il savait faire contre fortune bon cœur, il s'acquitta de ses fonctions avec grâce et avec zèle. Le soudan lui en sut gré, et son amitié pour lui redoubla. Il lui confia alors des fonctions plus élevées et plus importantes, et, en peu de temps, le chevalier aux clefs devint l'égal de tous ceux qui remplissaient les premières charges à la cour du soudan d'Alexandrie.

## CHAPITRE X

Ce que devint Maguelone en s'apercevant qu'elle était seule. Comme elle faillit mourir de douleur, et de l'état dans lequel la rencontra une pèlerine qui revenait de Rome.

Pendant ce temps, Maguelone avait coûté bien des larmes au roi de Naples son père qui, ne pouvant douter que le chevalier aux clefs ne l'eût enlevée, avait envoyé vainement à leur poursuite plusieurs corps de troupes et le plus grand nombre de ses chevaliers.

Hélas! le bon roi Maguelon eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla en jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle!... Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres et des rochers, et de n'entendre que l'écho de ses gémissements, elle parcourut en frémissant cette vallée dont tous les aspects redoublaient sa terreur. Alors elle se crut abandonnée par l'amant pour lequel elle avait tout sacrifié, famille, patrie, honneur! Ce qui la confirma dans cette affreuse pensée, ce fut de ne plus retrouver le santal et les trois anneaux que Pierre lui avait donnés comme des gages sacrés de sa foi. Ses cris redoublèrent avec plus d'intensité encore qu'auparavant : le hennissement d'un cheval lui répondit cette fois et lui prouva que, du moins, ce vallon renfermait une créature vivante. Elle courut vers l'endroit d'où était parti ce hennissement et trouva le cheval de Pierre de Provence attaché à côté de sa haquenée.

— Ah! s'écria-t-elle, Pierre ne m'a abandonnée que malgré lui!... Si son abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner et pour m'enlever les moyens de le suivre!... Mon noble amant, je vous ai calomnié en vous croyant capable d'une félonie!... Je vous en demande pardon... Mais, où êtes-vous, mon noble ami, où êtes-vous?...

Cette réflexion calma pendant quelques instants l'horrible désespoir de cette intéressante Ariane. Pendant le reste du jour elle parcourut presque toute l'étendue du vallon. Ses recherches furent infructueuses, comme on le pense bien. Elle était bien seule, bien abandonnée, volontairement ou involontairement. Epuisée par la fatigue, et surtout par la douleur, la pauvre Maguelone se traîna vers les chevaux, délia leurs liens, leur dit adieu, et, résolue d'attendre la mort dans ce lieu maudit, elle se jeta sur le gazon en sanglottant. Quelques instants après, elle avait complétement perdu connaissance.

Par bonheur une pèlerine passa en ce moment. Surprise de la magnificence des habits de Maguelone, qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, elle s'approcha d'elle, lui souleva la tête, lui humecta les tempes avec un peu d'eau fraîche, et peu à peu la fit revenir.

Maguelone, alors, leva vers la pèlerine ses beaux yeux noyés de mélancolie, et lui demanda par quel

hasard elle se trouvait dans ce désert, à côté d'elle, et dans ces vêtements-là.

— Belle dame, répondit l'étrangère, je viens de Rome accomplir un vœu que j'avais fait au tombeau des saints apôtres; j'en suis partie depuis quelques jours, et je gagnais les bords de la mer, dans l'espérance d'y trouver une barque pour me conduire à Gênes, ma patrie, lorsque je vous ai rencontrée!... Je suis heureuse de cette rencontre qui m'a permis de vous être utile.

Jusqu'à ce moment, Maguelone, jeune et amoureuse, n'avait écouté que son désespoir. Son âme virginale méritait bien, cependant, les secours célestes; un rayon d'espérance ranima son cœur: elle tomba à genoux et pria avec une ferveur qui dut réjouir là-haut les phalanges des chérubins et des chérubines. Elle pria un peu pour elle, et beaucoup pour son amant adoré. Ce ne fut pas sa propre patrone qu'elle invoqua; ce fut le prince des apôtres, dont son amant portait le nom et les clefs symboliques. Et comme les grandes résolutions sont filles des grandes prières, Maguelone se releva pour embrasser la pèlerine et pour la conjurer de faire avec elle échange de vêtements.

— Je viens d'apprendre de vous, ma sœur, lui dit-elle, que je ne suis qu'à quelques journées de Rome: j'y veux aller pour y faire un vœu, moi aussi!...

La pèlerine résista quelque temps, se faisant naturellement scrupule de troquer ses vêtements de bure grossière contre les somptueux habillements de la princesse. Mais, vaincue par ses instances, par sa voix attendrie, par ses caresses, par ses larmes, elle l'aida, comme elle le désirait, à se couvrir de sa capeline et de son camail. Puis, lorsqu'elle fut ainsi vêtue, elle la conduisit par un sentier, d'elle connu, hors de ce vallon où cette pauvre Maguelone croyait mourir, et la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisait dans la direction de Rome.

— Adieu, ma sœur! dit la pèlerine devenue princesse, par le costume.

— Adieu, ma sœur! dit la princesse devenue pèlerine, par la robe.

Les deux femmes s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent.

## CHAPITRE XI

**Comme Maguelone, résolue à aller à Rome, arriva dans cette ville, et du veu qu'elle y fit. Comme, ensuite, elle s'embarqua pour Aigues-Mortes, et de la liaison qu'elle y contracta avec une charitable veuve.**

Maguelone, animée par un souffle intérieur, celui qui pousse en avant les âmes honnêtes et les cœurs jeunes, se mit en marche avec une ardeur peu commune. C'était Pierre qu'elle voyait partout, lorsqu'elle se croyait naïvement face à face avec Dieu...

Elle soutint donc à merveille la fatigue des quelques journées qui la séparaient de la ville éternelle. Elle était résolue aux privations les plus extrêmes, aux peines les plus grandes pour mieux mériter le bonheur de sa réunion avec son bien-aimé. Pèlerine, elle devait vivre et agir en pèlerine, non en princesse habituée au luxe, à la mollesse, à la vie douce et facile. En arrivant à Rome elle se retira dans un hôpital destiné aux pauvres voyageurs, et attendit avec impatience le jour pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres. Saint-Pierre, pour elle, c'était Pierre de Provence!...

Sa prière fut longue et fervente: son âme tout entière passa sur ses lèvres lorsqu'elle demanda au ciel de préserver son amant des dangers et de la réunir bientôt à lui, dans ce monde ou dans l'autre, mais d'abord dans celui-ci. Puis, comme tout bonheur s'achète ici-bas par des sacrifices véritables, elle promit de gagner le sien par des œuvres pies, et de consacrer les jours qui la séparaient de Pierre au soulagement des pauvres, des malades et des affligés.

Pendant trois jours, Maguelone renouvela ses prières et ses vœux sur le tombeau des apôtres. Elle comptait bien y faire une neuvaine; mais, le troisième jour, ayant aperçu son oncle, le duc de Calabre, dans l'église, et craignant d'en être reconnue, malgré la modestie de son accoutrement, elle se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour et gagna les bords de la mer. Là, trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Aigues-Mortes, elle s'y embarqua et fut portée par un vent favorable dans cette petite ville de la vieille Gaule.

En sortant de l'hôpital de Rome, Maguelone avait eu soin de ternir la blancheur du son teint et de ses mains avec une infusion de safran. Innocente enfant! De blanche comme un lis, elle était devenue jaune comme un chrysanthème, mais elle était toujours restée aussi jeune et aussi belle. La couleur ne lui avait rien ôté de ses charmes: tout au contraire. Et quelle femme, même la plus dévote, peut ignorer qu'elle est belle?... Elle le voudrait, qu'elle ne le pourrait pas: la première eau tranquille l'en ferait souvenir. Maguelone se doutait bien qu'une belle voyageuse s'expose à quelques risques lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses yeux enchanteurs, les perfections inouïes de ses traits, auraient pu lui faire rencontrer bien des dangers: elle tint ses yeux baissés, s'enveloppa le plus qu'elle put dans sa capeline et dans son camail, et, pendant toute la traversée, elle n'ouvrit pas un seul instant la bouche, de peur que la musique de sa voix ne la trahît.

Une fois descendue à terre sans encombre, elle s'informa d'un asile sûr à la première personne qu'elle rencontra sur le port et qui était précisément une bonne et sainte veuve.

— Jeune pèlerine, lui dit-elle avec bonté, je vois, à votre physionomie, que vous êtes née sous un autre ciel que le nôtre... Peut-être êtes-vous malade... Si vous avez besoin de secours, je vous les offre de grand cœur... Suivez-moi donc, mon enfant, et ne vous exposez pas davantage à la galanterie pétulante de nos Provençaux... Prévenir le mal, servir son semblable, c'est accomplir la loi du Seigneur, au service duquel j'ai consacré le reste de mes jours...

— Ah! ma chère dame, s'écria Maguelone, en lui

prenant la main, qu'humblement elle voulait lui baiser; ah! ma chère dame, vous êtes un ange tutélaire pour moi... Prenez, prenez pitié d'une pauvre Napolitaine que bien des malheurs éloignent du lieu de sa naissance et du sein de sa famille!...

La bonne veuve prit Maguelone par la main et la conduisit dans sa maison. En peu de jours, la confiance et l'amitié s'établirent entre elles, comme entre une mère et sa fille. Ce fut de la veuve que Maguelone apprit que le puissant comte Jehan de Cerisel et la belle d'Albara, sa femme, régnaient sur ces belles contrées; qu'ils avaient toujours fait le bonheur de leurs sujets dont ils étaient adorés; et que, dans ce moment, toute la Provence partageait la douleur et les alarmes de leurs souverains.

— Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve; et ce jeune prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature aux vertus les plus pures et aux qualités les plus brillantes d'un chevalier. Hélas! ce prince est parti seul un jour pour chercher les grandes aventures; il devait revenir au bout d'un mois, et voilà un an que le comte Jehan de Cerisel, son père et notre souverain, n'a reçu de ses nouvelles!.....

Maguelone, en écoutant la veuve, avait versé un torrent de larmes; lorsqu'elle eut fini de parler, elle leva les mains au ciel avec un saisissement dont la bonne vieille dame fut charmée, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

## CHAPITRE XII.

**Comme Maguelone se décida à aller vivre dans une petite île où elle fonda un hôpital destiné aux naufragés et aux pauvres. De la visite que lui firent le comte et la comtesse de Provence, et des consolations qu'ils en reçurent. Comme, ensuite, le santal rouge et les trois anneaux du chevalier aux clefs furent trouvés dans le ventre d'un poisson monstrueux.**

Souvent la jeune et intéressante pèlerine allait se promener sur le port d'Aigues-Mortes avec sa nouvelle amie, la bonne veuve, espérant toujours qu'elle pourrait apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendaient sur cette côte. A la longue, elle constata que très peu de navires abordaient dans ces parages, et que, par conséquent, elle avait peu de chances pour apprendre les nouvelles que son cœur avait tant d'intérêt à savoir. Alors elle s'informa plus minutieusement, et on lui dit que le port le plus fréquenté de cette mer, où se rassemblaient pour le commerce tous les vaisseaux de l'Italie, de l'Afrique et du Levant, était situé dans une petite île, nommée île Sarrasine, située à une vingtaine de lieues d'Aigues-Mortes.

Tout aussitôt Maguelone forma le projet de s'y rendre; de se servir d'une somme en or assez considérable qui lui restait, pour s'établir dans cette île; d'y faire bâtir un petit hôpital à proximité du port; de consacrer sa vie à y secourir les malheureux, à y soigner les malades, et surtout de conserver sa virginité et son amour pour Pierre de Provence, sa confiance dans la Providence lui faisant toujours espérer son retour.

Les jeunes gens sont impatients : ils ne savent pas remettre au lendemain l'exécution des projets qu'ils ont conçus. Quelques jours après, Maguelone habitait l'île Sarrasine! Quelques mois après, son modeste hôpital était construit!...

Le ciel n'est pas ingrat envers ceux qui se font les missionnaires de sa charité, les représentants vivants de sa mansuétude. Les mains d'ange de l'incomparable Maguelone firent bientôt des miracles; des malades furent guéris, des malheureux furent secourus, des affligés furent consolés. La réputation de cette belle hospitalière devint même si grande que le comte Jehan de Cerisel et sa femme firent exprès le voyage pour la visiter et lui demander son intercession en faveur du retour de leur bien-aimé fils.

On imaginera sans peine l'émotion qui s'empara de la sensible Maguelone en recevant les caresses et les prières des parents de son amant. Elle reconnut aisément sur leurs front et dans leurs yeux les traits adorés qui étaient ineffaçablement gravés dans son cœur; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur vit répandre, et ranima leur espoir par des paroles éloquentes et passionnées qui les toucha profondément.

La foi sauve, dit-on. Le comte et la comtesse de Provence étaient sauvés, lorsqu'un événement inattendu vint les replonger dans la douleur et leur enlever, ainsi qu'à Maguelone, le frêle espoir qu'ils avaient jusque-là conservé du retour de Pierre.

Le comte et la comtesse s'étaient pris d'une vive amitié pour cet ange à figure de femme qui avait nom Maguelone; et, pour être plus à même de la voir et de l'entretenir, ils avaient résolu de prolonger leur séjour dans l'île Sarrasine, où ils possédaient d'ailleurs un château. Un matin, des pêcheurs provençaux vinrent leur faire hommage d'un thon monstrueux que le maître-queux ouvrit devant eux. Que devinrent le comte de Cerisel et sa femme lorsqu'ils aperçurent dans les entrailles de ce monstre marin un santal rouge qui contenait les trois anneaux précieux donnés par la comtesse à son fils?...

— Mon fils est mort!... Mon fils est mort!... s'écria la comtesse. Plus de doute, hélas! notre pauvre Pierre a péri dans les flots!... Mon fils! Mon cher fils!...

Et tout aussitôt la pauvre mère s'évanouit. On la secourut, mais elle ne reprit ses sens que pour jeter des cris perçants et douloureux. Le comte de Cerisel s'efforçait en vain de montrer plus de courage; il aimait son fils autant que l'aimait sa femme : ses larmes coulèrent malgré lui sur ses joues.

— O mon héritier! murmura-t-il en étouffant ses sanglots. O mon héritier!...

La mère regrettait son fils; le père regrettait son héritier. C'était bien naturel, n'est-ce pas?

Le maître-queux, qui s'était aperçu plusieurs fois du pouvoir que l'hospitalière avait sur l'esprit de ses maîtres, alla incontinent la quérir, sans lui expliquer pourquoi sa présence était si indispensable. Maguelone s'empressa d'accourir. Mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermait les anneaux! Loin de rassurer le comte et la comtesse de Provence, elle mêla ses larmes et ses sanglots aux leurs.

Cependant la raison, ou plutôt la foi en la Providence triompha de cette immense douleur.

— Seigneur, dit la jeune princesse de Naples en essuyant ses beaux yeux, ne désespérez point encore!... Celui qui tira son peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils : ne vous lassez pas de le prier, il ne se lassera jamais d'opérer des miracles... sa miséricorde est infinie et ses secrets insondables... Il n'a pu vouloir sans motif ce qui vous arrive en ce moment... Vous croyez votre fils mort, parce que vous trouvez dans le ventre de ce monstre les anneaux qu'il ne devait jamais quitter... Cela ne prouve rien; la vie est pleine d'invraisemblances auxquels les nobles cœurs comme les vôtres ne doivent pas s'arrêter... Votre bien-aimé fils n'est pas mort, j'en ai le pressentiment!...

En prononçant ces paroles d'encouragement, les yeux de la noble et héroïque enfant semblaient briller d'une lumière surnaturelle... Elle ne croyait pas beaucoup à son pressentiment; mais elle avait besoin d'y faire croire par cette mère en deuil et par ce père désespéré. Le comte et la comtesse, frappés d'admiration, n'avaient jamais vu Maguelone si belle et si imposante... Leur âme sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance, et le temps de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un et l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital fondé par cette modeste enfant. Avant de partir, ils donnèrent l'argent et les ordres nécessaires pour élever en cet endroit une église dédiée au prince des apôtres, en l'honneur de leur cher Pierre. Cela fait, ils embrassèrent Maguelone, se recommandèrent à ses prières, et retournèrent enfin à Marseille.

## CHAPITRE XIII

**Comme Pierre de Provence obtint du soudan d'Alexandrie l'autorisation de revenir dans sa patrie, et de ce qui lui arriva en route.**

Heureusement pour Maguelone que le temps de ses grandes épreuves était presque écoulé.

Pierre de Provence, comblé de dons par le soudan d'Alexandrie qu'il avait servi pendant trois ans avec tant de zèle, venait d'en obtenir la permission de partir pour quelque temps en Provence, sous la promesse formelle de revenir le rejoindre.

Toujours inconnu dans la cour de ce chef de mécréants, Pierre ne voulut confier à personne le secret de son voyage, et, dans la crainte que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle ou quelque convoitise, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or et ses pierreries : les deux extrémités de chaque baril étaient remplies de sel gemme. La précaution était bonne et le moyen ingénieux. Pour plus de sûreté encore, le jeune prince chargea lui-même sur un fort sommier les neuf barils en question, s'habilla d'une façon fort simple avec des habillements levantins, et, une nuit, après avoir pris congé du soudan, il sortit sans bruit d'Alexandrie, conduisant son sommier en main. Vers la fin du jour suivant il avait gagné un petit port de commerce où les navires provençaux faisaient quelquefois relâche pour acheter leurs provisions de dattes et autres fruits de même provenance. Il espérait ainsi en rencontrer un qui se chargerait de le conduire sur les côtes de sa patrie.

Son attente ne fut point trompée : il y avait précisément à l'ancre, dans ce port de commerce, une tartane dont l'origine lui parut provençale. Il en interrogea le patron qui lui répondit qu'il était d'Antibes, où bientôt il comptait se rendre, après toutefois avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île Sarrasine.

Pierre fit alors marché pour son passage et pour le transport de ses neuf barils sur le contenu desquels le patron ne manqua pas de le plaisanter, surtout en voyant le sangfroid avec lequel le chevalier aux clefs prétendait devoir beaucoup gagner sur le sel dont ces tonneaux étaient remplis.

On mit à la voile au bout de quelques heures. La mer était calme et le vent favorable : la navigation ne fut point troublée. Pierre, plein d'espérances, et tout heureux d'avance à la pensée qu'il allait enfin rejoindre sa famille, et pouvoir s'occuper en liberté de sa chère Maguelone, Pierre s'entretenait familièrement avec les matelots de tout ce qui se passait dans sa belle Provence au ciel bleu. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte Jehan de Cerisel et sa femme étaient plongés dans la plus mortelle douleur, et qu'ils y auraient peut-être succombé, sans les consolations qu'ils avaient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui desservait un hôpital et qui vivait dans l'île Sarrasine en grande odeur de sainteté.

Maguelone!... Ce nom si cher à Pierre retentit délicieusement dans son cœur. Il ne craignit pas de se faire répéter par les matelots de la tartane les détails qu'ils lui avaient déjà donnés. Mais ces gens n'ayant pu, malgré toute leur bonne volonté, lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvait être celle qui lui était si chère.

Le peu de vent qui portait la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau s'en trouva retardée d'autant. Puis l'équipage commença à manquer d'eau. Alors le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, et, une fois près de la terre, une partie de l'équipage descendit pour aller remplir les tonneaux d'eau douce.

Pierre de Provence était un peu fatigué par le roulis de la tartane : il profita de cette occasion qui lui était offerte de se délasser, et il suivit les matelots descendus dans l'île. L'endroit était charmant et intéressant à plusieurs titres : Pierre laissa les gens de la tartane faire leur office, et il s'égara volontairement sous les orangers en fleurs, certain qu'il

était de les retrouver à temps et de regagner avec eux le navire mouillé à quelques encâblures de là.

A mesure qu'il s'avançait, Pierre découvrait un charme nouveau à cette île qui ressemblait à une corbeille de fleurs jetée là, au milieu de la mer, par la main prodigue et inépuisable du Créateur. Des massifs de lauriers-roses succédaient à des massifs d'orangers, et, dans tous les buissons, sur toutes les branches, des oiseaux au plumage bariolé chantaient leurs plus mélodieuses chansons. C'était un oasis, l'oasis de ce désert mouvant qu'on appelle la mer...

Bientôt notre chevalier se trouva dans un petit vallon émaillé de fleurs. Le lis des prés, qui s'élevait gracieusement au-dessus d'elles toutes, lui rappela sa chère Maguelone, ce lis vivant, cette belle fleur animée, aussi fraîche, aussi pure, aussi parfumée que les plus belles fleurs. Cette image qui lui vint naturellement du cœur à l'esprit, le fit tomber dans une douce et mélancolique rêverie, qui fut suivie d'un assoupissement involontaire. Grâces à la mollesse et à la fraîcheur du gazon, cet assoupissement se changea insensiblement en un bel et bon sommeil dont rien ne put le tirer. Les mariniers l'appelèrent à plusieurs reprises inutilement : il ne les entendit pas, et ils furent bien obligés de regagner la tartane sans lui. Un vent favorable s'étant élevé quelques minutes après leur retour, le patron, qui craignit, en attendant davantage, de retarder trop son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager levantin était encore à terre : il fit mettre à la voile, et poursuivit sans plus de souci sa route.

Dès le second jour, la tartane entra dans le port de l'île Sarrasine. Le patron, un peu embarrassé des neuf barils de sel gemme appartenant au passager levantin, et se faisant d'ailleurs un scrupule de se les approprier, ne crut pas pouvoir faire mieux, pour mettre sa conscience en repos, que de donner ces barils à l'hôpital Saint-Pierre, desservi par Maguelone. Cela fait, l'honnête homme reprit sa route : sa conscience et sa tartane étaient plus légères...

Quelques jours après, Maguelone ayant besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux du passager levantin et vit avec surprise les richesses qu'il contenait. Faisant alors immédiatement défoncer les huit autres barils, elle s'assura que leur contenu était exactement le même.

— C'est un don du ciel ! s'écria-t-elle. Il a béni mon entreprise pieuse et il veut m'encourager encore... Merci, mon Dieu, merci !...

## CHAPITRE XIV

Ce que devint Pierre de Provence, en se réveillant dans l'île de Sagones ; comme des pêcheurs le trouvèrent étendu sans vie sur le sable du rivage, et le transportèrent dans leur barque, dans l'île Sarrasine, à l'hôpital dirigé par Maguelone.

Que faisait pendant ce temps le malheureux Pierre de Provence?

En se réveillant de son sommeil prolongé, il avait couru vers la tartane et n'avait plus vu que le haut du mât de ce vaisseau qui rayait le ciel, à l'horizon.

Voir disparaître ses richesses n'était rien pour le chevalier aux clefs, on le devine bien. Mais c'était l'espoir de revoir sa patrie et sa famille qui disparaissait avec ce navire!... C'était vraiment jouer de malheur, on en conviendra.

Aussi Pierre reçut-il de cet événement un contre-coup très douloureux. Il songea à sa mère, à Maguelone, à la distance qui le séparait de tout secours humain, à son abandon dans cette île inhabitée, et la fièvre le prit et ne le quitta plus. Il tomba sans connaissance sur le sable du rivage, où il eût certes bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs des côtes de Provence, venus là par hasard, n'étaient descendus à terre dans l'intention de profiter de leur présence dans l'île de Sagones pour y cueillir le kermès rouge, qui y foisonnait. Alors ils avaient aperçu le corps immobile du chevalier aux clefs, et, saisis de pitié, ils l'avaient secouru et porté dans leur barque.

On regagna la pleine mer avec ce fardeau humain, pour aller quérir des secours plus efficaces que ceux qui lui avaient été prodigués dans le premier moment. Le patron de la barque, embarrassé d'un homme qui paraissait toucher à son dernier moment, se ressouvint fort à propos de la réputation de charité qui parfumait pour ainsi dire le nom de Maguelone, la vierge de l'île Sarrasine. Il avait été malade, une fois entre autres, et les soins les plus délicats et les mieux entendus lui avaient été prodigués avec un dévoûment rare et touchant. Convaincu que c'était faire lui-même une œuvre pie que d'aider la belle hospitalière de l'île Sarrasine à en faire une, ce maître pêcheur mit le cap sur cette île et fit force de rames pour y atteindre au plus tôt. On débarqua, et Pierre ayant repris connaissance, on le prévint qu'on allait le déposer dans l'hôpital Saint-Pierre, consacré aux pauvres malades et dirigé par une belle sainte du nom de Maguelone.

Le fils unique du comte Jehan, ce brave chevalier, ce puissant prince, regarda comme une punition du ciel d'avoir enlevé Maguelone du palais du bon roi Maguelon, son père, l'humiliation qu'il recevait d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, dans une île appartenant aux états auxquels il était appelé à donner un jour des lois. Non-seulement il se soumit à ce décret de la Providence, mais encore, en réparation de l'enlèvement qu'il se reprochait comme un crime, il fit vœu, si la vie lui était conservée, de rester un mois entier dans cet hôpital, sans se laisser connaître de personne, et de se priver volontairement, pendant tout ce temps, du bonheur de revoir son père et d'embrasser sa mère.

Bientôt la fièvre de Pierre augmenta, son teint devint livide, ses traits se décomposèrent, à ce point que la fidèle Maguelone, qui lui prodiguait ses soins, ne reconnut pas en lui l'objet de son amour.

Il fut ainsi pendant trois semaines entre la vie et la mort. La vie triompha, aidée qu'elle était de la jeunesse de Pierre d'une part, et, d'autre part, du dévoûment de Maguelone, qui veillait sur ce pauvre malade comme s'il eût été son frère.

La vie triompha donc ; la santé revint petit à petit, et, avec la santé la force et la connaissance, Pierre regarda, vit aller et venir sa belle infirmière, mais sans se douter qui elle était, à cause des vête-

ments grossiers et du teint jaune qu'avait Madelone.

Cependant, un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, et palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais surprise, et sans doute scandalisée de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie et sa vertu sévère lui faisaient un crime. Pierre, en ce moment plus ranimé qu'il ne l'avait été depuis longtemps, la vit s'éloigner avec regret, et jetant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse de son buste, de l'élégance de sa taille et de la grâce de sa démarche.

— Hélas! s'écria-t-il, c'est ainsi qu'était ma bien-aimée! Même grâce, mêmes charmes, mêmes attraits!...

Pierre ne se rappelait jamais le souvenir de Maguelone, abandonnée involontairement par lui dans un vallon désert, sans verser des larmes abondantes. En prononçant ces paroles, qui étaient une évocation d'un passé évanoui pour toujours, il pleura donc; et bientôt ses soupirs et ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit et en fut remuée d'une manière toute particulière.

Le soleil venait de se coucher; la chambre était assez obscure en ce moment pour qu'on ne pût qu'à grand'peine distinguer les objets. Maguelone se sentit entraînée vers le lit du prince par un irrésistible penchant, et, tout en croyant ne remplir qu'un devoir de charité, dégagé des impressions profanes, elle soupira comme avait soupiré le malade; puis, venant s'asseoir à côté de lui, elle lui demanda de sa voix la plus douce, avec l'accent de la plus tendre compassion :

— Vous êtes donc bien malheureux, pauvre étranger?...

— Ah! ma chère dame, répondit Pierre, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie, et je demanderais volontiers au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignais de l'offenser.

— Espérez plutôt en son secours, qu'il ne refuse jamais aux bons cœurs et aux consciences tranquilles, reprit Maguelone avec la même compassion. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, je réussirai peut-être à les adoucir...

L'un et l'autre, alors, furent plus émus que jamais. En même temps qu'une tendre compassion naissait dans l'âme impressionnable de Maguelone, une confiance également mêlée de tendresse s'emparait du cœur sensible du chevalier aux clefs. Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressait de savoir l'histoire de ce malheureux étranger; et Pierre, de son côté, ne put résister à la sympathie qui l'entraînait vers cette courageuse hospitalière.

— Ah! madame, dit-il, que vous trouverez peu intéressant et peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous aurez appris à quel point je me suis rendu criminel...

— A tout péché, miséricorde!... fit observer doucement et onctueusement la belle infirmière.

— Je le crois par moments, et par moments aussi j'en doute... reprit Pierre. Dieu est miséricordieux, je le sais, mais c'est surtout la miséricorde de la femme que j'adore qui me manque... C'est son pardon qui me fait défaut, à cette heure surtout où je vois toute l'énormité de mon crime!... Si vous saviez, madame, si vous saviez!...

Maguelone ne savait pas; c'était précisément pour cela qu'elle voulait savoir. Elle insista donc beaucoup pour que son convalescent lui racontât l'histoire de son crime. Pierre soupira bien fort et reprit :

— Je vivais tranquille au milieu de ma famille, lorsque le bruit de la beauté d'une jeune fille de la plus haute lignée, vint jusqu'à moi... J'étais jeune, j'avais le goût des aventures : je partis, abandonnant sans remords un père et une mère respectés. J'arrivai dans la ville qu'habitait l'incomparable beauté dont la réputation m'avait attiré... Je la vis et je l'aimai : elle était cent fois plus belle qu'on ne me l'avait dit! Une fée n'a pas plus de grâce, de charmes, d'attraits, de séductions chastes et merveilleuses!... C'était un lis, c'était une rose... Son visage ingénu s'éclairait sans cesse de sourires comme d'autant de rayons... Ses yeux ressemblaient à deux étoiles jumelles arrachées au firmament du bon Dieu... Ses cheveux, blonds comme les épis de ma Provence, retombaient en tresses épaisses et soyeuses sur sa poitrine rebondie qui ressemblait elle-même à une pêche double sur le point de mûrir... Elle avait le parfum des fleurs et la saveur des fruits... Mes lèvres ont gardé la trace odorante des baisers que j'ai cueillis sur sa chair savoureuse... Ah! ce souvenir! Ce souvenir!... comme il sent bon, même à la distance où j'en suis!...

— Continuez, je vous en prie, dit Maguelone, que ce récit intéressait au plus haut point, et qui, à mesure qu'il avançait, se sentait tour à tour rougir et pâlir.

— Cette adorable enfant, reprit Pierre, ne demandait qu'à laisser son cœur s'ouvrir à l'amour... Elle avait l'âge printanier où l'on se donne sans marchander, parce qu'il est doux et bon d'aimer et d'être aimée, et que les ivresses des sens ne sont excusables qu'à cet âge-là... Je l'aimais : je m'en fis aimer... je mis le feu à cette jeune et impressionnable imagination... Je l'arrachai des bras de son père, qui l'adorait; je l'enlevai d'une maison dont elle faisait la gloire et le bonheur, et où le sort le plus éclatant lui était préparé... Ah! madame, qu'allez-vous penser de moi quand vous saurez que, par une fatalité presque invraisemblable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, et de la laisser seule dans le fond d'une vallée inhabitée!...

Qui pourrait rendre ce que la belle Maguelone sentit en ce moment?... Eperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne put s'exprimer que par des soupirs. Pierre de Provence, occupé de son cruel récit, acheva de s'en faire reconnaître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement du santal rouge et des trois anneaux qu'il contenait. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, et craignant d'ailleurs qu'un état pareil ne fût mortel pour son ami, se contenta de lui serrer la main; puis, s'arrachant d'auprès de lui, elle courut se prosterner sur les dalles de la chapelle pour remercier le ciel de lui avoir rendu son amant.

## CHAPITRE XV ET DERNIER

**Comme Maguelone, après avoir demandé à Pierre de Provence le récit de ses infortunes, le reconnut et se fit reconnaitre à lui. Comme ensuite ils se rendirent tous deux à la cour du comte de Cérisel où leur mariage fut célébré.**



n comprend aisément quelle nuit passa cette belle et chaste amoureuse qui se croyait veuve avant d'avoir été femme. Pierre vivait encore! Pierre était à côté d'elle, sous le même toit qu'elle!... Elle allait enfin pouvoir rendre le bonheur à la comtesse de Cérisel et se le rendre à elle-même, ce qui avait bien son charme, convenez-en!

Pendant toute la nuit Maguelone pria avec la plus grande ferveur; seulement, à son insu, elle mêla une image profane à l'image divine, elle songea autant à son ami Pierre qu'au prince des apôtres, son parrain. C'était bien naturel, n'est-ce pas?...

Le lendemain, elle commit une personne de confiance pour prendre soin de Pierre dont l'état de convalescence exigeait encore certains ménagements; puis elle envoya acheter des voiles et des habits magnifiques qu'elle cacha dans un coin secret de son appartement.

Lorsque tout fut préparé, déguisant plus que jamais son visage et sa voix, qui tremblait, Maguelone se rendit auprès du prince provençal, qui lui parut mieux portant que la veille.

— Vous me paraissez, lui dit-elle, avoir assez de forces pour vous lever et pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer et duquel j'attends votre entière guérison. Levez-vous donc et me suivez!...

Cet ordre était donné d'une voix trop douce pour que Pierre de Provence y résistât longtemps. Il se mit incontinent en état de suivre sa bienfaitrice. Quand il fut prêt, Maguelone le prit délicatement par la main, toujours en tremblant, et le conduisit dans sa chambre qui ressemblait à une cellule, tant sa simplicité était grande.

— Implorons avant tout, lui dit-elle, les grâces paternelles du ciel qui n'abandonne jamais personne, pas même ceux qui l'abandonnent. Et puisque vous m'avez raconté une partie de vos infortunes imméritées, achevez de m'instruire, en face de ce Christ d'ivoire, de la disposition où vous êtes pour la pauvre créature que vous croyez avoir perdue...

— Ah! madame, s'écria Pierre avec un transport au-dessus de ses forces renaissantes, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, et si je ne peux la retrouver pour l'associer solennellement à mon sort, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour, pour aller finir ma misérable vie dans les déserts de la Thébaïde.

— Pierre! s'écria alors Maguelone d'une voix enthousiaste; attends-moi dans la prière; redemande ta Maguelone à celui qui peut tout, même et surtout l'impossible, et ta Maguelone te sera rendue!...

A ces mots, l'héroïque fille, laissant le prince provençal interdit, courut changer ses vêtements grossiers contre des vêtements élégants, dignes de son rang et de sa beauté. Elle effaça les couleurs qui ternissaient et défiguraient son jeune visage, s'enveloppa de voiles brillants et revint dans la chambre cénobitique où elle avait laissé le chevalier aux clefs. Puis, découvrant tout-à-coup son visage illuminé par une joie immense, elle s'écria :

— Pierre! Pierre! cher et malheureux amant!... Reconnais-tu maintenant ta Maguelone?...

Les grands bonheurs ne s'analysent ni ne se racontent. La langue est impuissante à les peindre, quelque colorée qu'elle soit. Pierre était rendu à Maguelone, Maguelone était rendue à Pierre : voilà tout.

Cette réunion ne devait pas en rester là ; pour être complète, il fallait qu'elle fût suivie d'une autre. Il restait encore quelques jours avant que le mois du vœu fait par Pierre fût révolu : il les passa bien doucement, et toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois expiré, nos deux amants quittèrent l'île Sarrasine, accompagnés des vœux ardents de la population qui s'y était formée depuis la fondation de l'hôpital Saint-Pierre, et se rendirent à la cour du comte Jehan de Cerisel. Le comte et la comtesse remercièrent le ciel et Maguelone de ce retour inespéré, et, quelque temps après, l'évêque de Marseille bénissait ces deux beaux enfants si dignes d'être heureux.

A ce mariage, qui fut célébré avec toute la pompe imaginable, assista tout naturellement le bon roi Maguelon, que des ambassadeurs avaient été quérir, et qui n'avait pas eu le courage d'en vouloir aux fugitifs. Ceux qui reviennent sont toujours pardonnés : on n'en veut qu'à ceux qui ne reviennent pas.

Quant au soudan d'Alexandrie, comme Pierre s'était engagé solennellement envers lui à revenir à sa cour au bout d'un an, pour reprendre ses fonctions, il ne fut pas assez cruel pour exiger l'exécution de cette promesse téméraire. On lui envoya des présents magnifiques, et, en retour, il envoya un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux Pierre de Provence, qui bientôt devint roi de Naples, par suite de l'abdication faite en sa faveur par le bon roi Maguelon.

Si les méchants ne sont pas toujours punis, on voit que les bons sont toujours récompensés.

— 1492 —

FIN DE PIERRE DE PROVENCE.

# CLEOMADES ET CLAREMONDE

## CHAPITRE PREMIER

Comme Cléomades, prince espagnol, après avoir voyagé dans différentes contrées pour s'instruire et se former, fut rappelé à Séville par le roi son père, pour assister aux noces de ses trois sœurs. Des présents offerts par les trois prétendants : l'homme d'or, la géline d'or et le cheval de bois.

Ectrive, jeune et belle princesse, héritière de cette riche partie de l'Espagne dont Séville est la capitale, avait accordé son cœur et sa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne.

C'était en se signalant dans un tournoi que Marchabias avait mérité ce bonheur; il y avait fait voir tant de force, de courage et d'adresse, qu'aucun des chevaliers accourus de toutes parts à cette fête héroïque, n'avait pu lui résister. Il avait même fait vider les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant par sa taille gigantesque que par sa vaillance, à la hauteur de sa taille; il l'avait forcé à déposer comme hommage, aux pieds de la reine de Séville, la belle principauté des Asturies. Il avait fait plus encore : il s'était fait un ami de ce rival de gloire !... C'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines et une nouvelle gloire à la couronne de l'incomparable Ectrive, il avait mérité de recevoir sa main. Conquérir un royaume, ce n'est rien ; conquérir un cœur, c'est tout.

Dans l'espace de quatre années, le bonheur de ces deux époux fut assuré par la naissance d'un prince et de trois princesses. Le prince fut appelé Cléomades; les trois princesses furent nommées Hélior, Soliadis et Maxime. Cette dernière surtout parut, dès son enfance, d'une beauté achevée.

Quant à Cléomades, on devine bien que sa naissance avait été saluée avec une joie particulière, et par son père et par sa mère ; unanimité rare et touchante qui prouvait l'accord parfait qui existait entre Marchabias et sa belle compagne, car, d'ordinaire, aux premières heures du mariage, l'homme se souhaite toujours une fille et la femme un garçon, en vertu de je ne sais quelle loi secrète des contraires.

Après que la première instruction eut été donnée à Cléomades dans sa patrie, par des professeurs particuliers, choisis avec un soin minutieux par le roi d'Espagne, on résolut de l'envoyer au loin, pour façonner son esprit et son caractère au contact des mœurs étrangères. Il partit et commença par la Grèce, où il prit le goût des arts et respira les âpres senteurs d'héroïsme qu'y avaient laissées les grands hommes de l'antiquité. De la Grèce, il passa en Allemagne, pour y modeler son esprit sur des exemples vivants donnés par la chevalerie, cette continuation des traditions héroïques, et s'exercer dans les tournois et dans les joutes célèbres qui s'y donnaient fréquemment. Enfin, de l'Allemagne, Cléomades passa en France où il se forma aux exercices de toutes sortes, propres à un grand prince, et fut forcé de reconnaître que ce beau royaume avait des avantages incontestables sur tous les autres royaumes qu'il avait parcourus jusque-là.

Cléomades se préparait à visiter l'Italie, la terre classique des lettres et des arts, lorsque son père crut devoir le rappeler auprès de lui pour quelque temps, tant pour juger des progrès qu'il avait faits dans ses voyages et du profit intellectuel et moral qu'il en avait retiré, que pour assister au triple mariage de ses sœurs Hélior, Soliadis et Maxime, recherchées par trois grands princes.

Les prétendants étaient arrivés ensemble à Séville, où leur renommée les avait précédés. Outre qu'ils possédaient tous les trois de grands royaumes, ils passaient généralement pour de grands clercs dans la science astronomique, voire dans l'art mystérieux de nécromancie. L'un était roi de Barbarie et s'appelait Mélicandus. Le second était roi d'Arménie et s'appelait Bardigans. Le troisième, qui était roi de Hongrie et s'appelait Croppart, était abominablement laid et, de plus, bossu comme une montagne ; pour ajouter encore à ces agréments extérieurs, il avait l'esprit aussi fertile en mensonges, que l'âme féconde en vices, en bassesses et en trahisons. La lame, comme on voit, était bien digne du fourreau !...

Ces trois monarques étaient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, et d'apporter chacun un présent riche ou bizarre, qui pût les autoriser à requérir un don en échange. Ils partirent donc, arrivèrent à Séville, où ils reçurent l'accueil dû à leur rang et à leurs richesses.

Mélicandus présenta au roi et à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main une trompe de même métal, et fait avec un art si merveilleux, que l'on ne pouvait machiner une trahison à cent toises de distance, que sur-le-champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible et le plus aigu. Ce présent fut admiré comme il devait l'être, non pas seulement à cause de la matière précieuse dont il était formé, mais à cause de l'utilité plus précieuse encore dont il pouvait être à un moment donné.

Bardigans leur offrit une géline et six petits poussins d'or, façonnés avec tant d'adresse, qu'on pouvait les supposer vivants, en y mettant toutefois un peu de bonne volonté. Bardigans les posa à terre, et, tout aussitôt, les petits poussins se mirent à battre de l'aile, à courir, à becqueter çà et là des grains invisibles ; la géline vola tout d'un trait sur les genoux de la reine, se mit à caqueter d'un petit ton bien doux, et, finalement, pondit une perle en son giron.

— Elle en pond une pareille tous les trois jours, fit observer Bardigans.

On se récria à propos de ce second présent, comme on s'était récrié à propos du premier, et on admira leur magnificence, ainsi que l'art surprenant des ouvriers de génie qui les avaient construits.

Vint le tour du vilain bossu. Il présenta un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour unique ornement à son frontal et sur les épaules.

— Roi, dit Croppart d'une voix grêle et cassée, avec le cheval que je vous offre et qui n'a l'air de rien, on peut s'élever dans les airs, traverser les mers et faire sur terre cinquante lieues par heures!...

L'épreuve de ce coursier fantastique eût été longue et difficile : on préféra croire Croppart sur sa parole, comme on avait cru Mélicandus à propos de sa trompe merveilleuse. La réputation de ces trois princes, comme nécromans, était d'ailleurs connue.

## CHAPITRE II

**Comme, en échange de leurs présents, les trois monarques étrangers obtinrent de choisir ce qu'ils désiraient à la cour du roi d'Espagne, et comme, naturellement, chacun d'eux demanda la main d'une des trois princesses. Ce qui arriva du vilain roi de Hongrie et de son perfide cheval de bois.**

Marchabias et sa belle compagne étaient les souverains les plus généreux du monde; ils ne consentirent à accepter les présents des trois souverains qu'à la condition que chacun d'eux, en retour, leur demanderait ce qui lui plairait le plus et le mieux.

C'était bien ce qu'attendaient ces trois monarques; ils n'avaient pas eu l'intention de faire gratuitement des présents aussi considérables : ils saisirent ce moment pour demander la main des trois jeunes princesses. Le roi et la reine d'Espagne, qui s'attendaient, de leur côté, à cette demande, leur accordèrent le don qu'ils requéraient; mais les jeunes filles, qui ne voyaient pas les choses du même œil que leurs parents, osèrent protester tout bas contre la facilité avec laquelle on les jetait dans les bras de ces inconnus.

Ce n'est pas que les deux aînées de ces princesses repoussassent complétement les prétendants qui étaient devant eux, non. Sur les trois monarques, deux étaient beaux et bien faits, le roi d'Arménie et le roi de Barbarie : elles les eussent acceptés. Mais il n'était pas certain qu'ils leur fussent destinés plutôt que le roi de Hongrie, l'abominable bossu!

Heureusement que leurs transes ne furent pas de longue durée : Mélicandus et Bardigans les choisirent. Alors elles confirmèrent par leurs sourires de vierges rougissantes le don de leurs personnes accordé par leur père.

Le vilain roi bossu devenait donc, tout naturellement, le lot de la plus jeune des sœurs, la plus jeune et la plus belle. Maxime, en voyant cet inique partage, courut toute éperdue et toute en larmes se jeter dans les bras de sa mère. Hélas! sa mère avait promis : elle devait tenir sa parole royale, quoiqu'il en coûtât à son cœur.

— Vous n'avez rien promis, vous, mon frère, dit Maxime en allant vers Cléomades, et vous m'avez mille fois juré de me protéger. Le moment est venu de me prouver votre amour fraternelle : ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort!

Cléomades aimait tendrement sa jeune sœur, pour une infinité de raisons : d'abord, parce qu'il l'aimait instinctivement mieux que les deux aînées ; ensuite, parce qu'elle était la plus jeune; puis, enfin, parce qu'elle était la plus belle. La première raison eût dispensé des autres; mais, en somme, trois raisons valent encore mieux qu'une, surtout trois bonnes raisons comme celles-là.

Maxime, en effet, était bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle, la plus espiègle et la plus mignonne. Elle avait en outre une foule de talents agréables et inutiles; elle brodait comme une fée, faisait des contes à mourir de rire et chantait les plus adorables chansons du monde.

Cléomades, indigné à bon droit de voir une si mignonne et si délicieuse créature prête à passer dans les bras de l'abominable Croppart, se leva aussitôt à l'appel de sa sœur, et déclara avec fermeté au roi son père, qu'il s'était engagé par serment à défendre la liberté de Maxime lorsqu'il la croirait menacée, et que, le moment en étant malheureusement venu, il s'opposait de toutes ses forces à ce qu'elle devînt la proie du hideux roi de Hongrie.

Croppart, en entendant ainsi faire son éloge, voulut élever la voix pour protester et faire valoir toute la force que le don octroyé devait avoir; mais sa voix glapissante fut couverte par celle de Cléomades, qui dit, après lui avoir lancé un regard froid comme l'acier et terrible comme la foudre :

— Les deux premiers rois, en dehors de leurs qualités personnelles, ont mérité le don qu'ils ont reçu par les dons qu'ils ont offerts... Mais vous, que prétendez-vous donc obtenir par votre vilain cheval de bois et par la fable ridicule que vous avez osé nous débiter pour en rehausser le prix?... Quand

on n'a rien donné, il est outrecuidant d'exiger quelque chose, surtout lorsqu'on est aussi mal servi par la nature que vous l'êtes!...

Le méchant bossu fit de nouveau la grimace à ce portrait peu flatteur dessiné avec énergie par le jeune prince espagnol. Pour s'en venger et se débarrasser ainsi d'un obstacle à ses désirs, il imagina à l'instant même une fourberie aussi noire que son âme.

— Seigneur, répondit-il sans s'émouvoir en s'adressant à Cléomades, vous traitez bien légèrement les choses sérieuses... Mon cheval de bois vous paraît de peu de valeur, parce que vous ne vous êtes pas assuré de ce qu'il valait... Faites-en l'épreuve : je me soumets à tout, si je vous ai trompé!...

— Oui, oui, j'en veux faire l'épreuve à l'instant même! s'écria Cléomades outré de colère.

Et tout aussitôt le jeune prince ordonna qu'on transportât le maudit cheval dans le jardin. Au moment où il donnait cet ordre, et s'empêtrait de lui-même dans les rets de la trahison que lui préparait l'abominable roi de Hongrie, l'homme d'or offert par Mélicandus emboucha vivement sa trompe et en tira un son aigu qui était un avertissement. Malheureusement, comme presque tous les avertissements, il ne fut entendu de personne, à cause de l'intérêt que faisait naître l'essai que Cléomades allait tenter.

Le cheval de bois fut donc apporté dans le jardin et le fougueux prince espagnol sauta dessus et se mit en selle comme sur un cheval ordinaire. Le cheval de bois resta immobile.

— Vous m'avez trompé, vilain bossu! s'écria Cléomades en s'apprêtant à redescendre pour châtier Croppart.

— Tournez la cheville d'acier que mon cheval porte à son frontal, et il marchera, se contenta de répondre le roi de Hongrie, en dissimulant sa joie secrète.

A ce moment encore, l'homme d'or de Mélicandus souffla dans sa trompe, avec plus d'énergie cette fois que la première, et, cette fois aussi, quelqu'un prit garde à son avertissement significatif: ce fut le roi d'Espagne, qui cria à son fils de redescendre au plus vite.

Il n'était plus temps : Cléomades avait déjà tourné la fatale cheville du frontal. Une minute après, le cheval s'élevait dans les airs avec la rapidité d'un faucon, et son cavalier disparaissait aux regards de tous.

Le roi d'Espagne et sa compagne, alarmés à juste titre de cette disparition subite, et indignés à bon droit de ce qu'ils considéraient comme une trahison, firent saisir le roi Croppart, et le menacèrent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rendait leur fils bien-aimé.

— Je n'en suis plus le maître, leur répondit cet affreux bossu avec ce sangfroid que les criminels ont presque toujours dans les grands périls; le prince Cléomades ne m'a pas laissé le temps de lui faire connaître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval: son impétuosité est la seule coupable, ne vous en prenez qu'à lui de ce qui arrivera...

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excusait, fit impression sur le souverain d'Espagne et modéra sa soif de répression immédiate. Il se contenta de faire garder Croppart à vue dans un appartement du palais, où, d'ailleurs, il fut bien traité. Ensuite, il déclara aux deux autres monarques qu'il était très éloigné de révoquer le don qui leur avait été fait; mais que, en présence de l'événement imprévu qui le frappait si douloureusement, il était convenable qu'ils ajournassent leur mariage jusqu'au retour de Cléomades. Ce à quoi Mélicandus et Bardigans se soumirent sans protestation.

## CHAPITRE III

**Comme Cléomades, ayant voulu essayer le cheval de bois du vilain roi Croppart, se trouva subitement enlevé dans les airs, où il resta pendant un jour et une nuit. Comme, ensuite, il put manœuvrer à sa guise cette machine ailée et la fit descendre sur la plate-forme d'une tour.**



Cependant le courage de Cléomades n'était point ébranlé par la hauteur prodigieuse à laquelle s'élevait le cheval enchanté du roi Croppart, ni par la rapidité suffocante avec laquelle il fendait les couches d'air diverses de l'atmosphère. Pendant quelques instants il crut que cette machine allait redescendre et le rapporter à l'endroit même d'où il était parti. Mais apercevant sans cesse au-dessous de lui, comme autant de taches vertes ou bleues, de nouvelles contrées et de nouvelles mers, il en conclut avec douleur qu'il s'éloignait de l'Espagne, sans pouvoir soupçonner vers quels pays mystérieux il était entraîné.

La nuit enfin arriva et répandit ses ombres opaques sur la surface de la terre, qui disparut complétement aux yeux attristés du jeune prince. Le vol du cheval enchanté ne se ralentit pas un instant pour cela, tout au contraire! Il allait, il allait, il allait sans s'épuiser, sans se lasser, sans paraître se douter du fardeau humain qu'il portait. Cléomades ferma alors les yeux et s'abandonna à sa destiné.

Il est bien entendu qu'il ne ferma pas les yeux pour dormir, la prudence le lui défendait; il les ferma, pour mieux les ouvrir en dedans, c'est-à-dire pour mieux réfléchir à sa position et aux moyens à employer pour en sortir.

Or, il se ressouvint, pendant cette nuit, que le cheval de Croppart portait sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avait sur le frontal. Aussi, dès les premières lueurs matinales, il essaya avec empressement de faire usage de ces chevilles. Il constata alors qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivait la direction, et qu'en employant la cheville de l'autre épaule, cette machine ailée ralentissait son vol et descendait vers la terre.

Cette constatation intéressante une fois faite, Cléomades fut un peu consolé, et l'espérance commença à verdoyer dans son cœur. Les rayons du soleil levant, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent supposer qu'il était au-dessus d'une grande ville. Lors, il embrassa les deux épaules du cheval enchanté, et se servant avec

adresse des deux chevilles d'acier qui y étaient fichées, il parvint à faire manœuvrer cette machine à sa guise. Bientôt même, il put descendre doucement sur la plate-forme d'une tour très élevée, située au milieu des jardins d'un grand palais.

Cléomades sauta légèrement sur cette plate-forme, y laissa son cheval de bois, et s'occupa à inventorier minutieusement les lieux où il se trouvait. Une trappe couvrait un degré, il la souleva et descendit sans crainte, sans savoir où il descendait. Au bout d'un certain nombre de marches ainsi descendues, il arriva dans un salon décoré avec un goût exquis, décoré surtout d'une table chargée de plantureux débris de festins et de flacons vermeils non encore vidés.

Nous laissons à penser la joie que dut éprouver Cléomades à cet aspect! Quoique l'allure du cheval de bois eût été très douce, il ne laissait que d'être *très fatigué* par le long temps qu'il avait passé en selle, dans une température humide; beaucoup de fatigue et autant d'appétit.

Rien, donc, ne fut plus pressant pour lui que d'user des biens que le hasard lui envoyait si généreusement : il s'assit, but et mangea. Les siéges étaient moelleux, les reliefs étaient savoureux, les flacons contenaient des vins de Chypre et de Ténédos : la fatigue de Cléomades disparut, et, avec la fatigue, la soif et l'appétit. Jamais ce vaillant jeune homme ne s'était mieux porté!...

Dès qu'il sentit ses forces réparées, Cléomades se dit avec raison qu'il ne devait pas y avoir que ce réfectoire charmant dans cette tour, et que, bien certainement, ses hôtes ordinaires devaient être dans quelque autre appartement. Il était bien élevé : il voulut les remercier de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée, à leur insu.

Le salon dans lequel il se trouvait avait plusieurs portes; l'une d'entre elles était entrebâillée : il la poussa et entra dans une chambre voisine.

## CHAPITRE IV.

Ce que Cléomades vit d'abord dans la première chambre de la tour, après s'être convenablement restauré; puis dans la seconde, puis dans la troisième. Comme il faillit un instant violer les lois de la chevalerie, et préféra se laisser piquer par une abeille.



Un grand vilain géant étendu par terre, parmi des armes de différentes sortes et des brocs d'eau-de-vie de palmier, fut le premier objet qui frappa la vue du jeune prince espagnol, en entrant dans cette chambre.

Cléomades reconnut aisément, aux ronflements largement accentués de ce géant, que l'usage qu'il avait fait des brocs l'empêcherait pour un certain temps de faire un emploi bien sérieux des armes qui jonchaient le parquet, tout autour de lui. C'était un gardien quelconque, à en juger par l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait, et par le trousseau de clefs qu'il tenait négligemment à la main, sans doute pour qu'on s'en emparât avec plus de facilité. Cléomades tira doucement, à tout hasard, une de ces clefs, et la mit dans la première serrure venue. Cette clef allait à merveille : la porte s'ouvrit et donna accès à notre jeune aventurier dans une chambre où étaient rangés trois lits pareils, ornés de rideaux. Pour l'instant, les rideaux étaient relevés, et chacun des lits était occupé par une jeune fille endormie, et dans le costume révélateur qu'ont les jeunes filles en dormant.

Cléomades était jeune, lui aussi; il était vif et ardent. L'eau lui vint à la bouche à l'aspect de ces beaux fruits à peine formés; il eut des désirs impétueux que, fort heureusement, réfrénèrent ses devoirs de chevalier qu'il se rappela au même moment. Les lois de la chevalerie lui prescrivaient, en effet, d'être le protecteur de l'innocence et de la beauté. Or ce rôle-là jurait un peu, à ce qu'il semble, avec celui que l'ardeur de ses sens allait lui faire jouer, au détriment de l'honneur!...

D'ailleurs, l'amour seul, dans cette excitation involontaire, eût pu lui servir d'excuse. Ces jeunes filles endormies étaient certainement charmantes; mais s'il avait été ému à l'aspect de leurs charmes livrés sans défense à ses regards profanateurs, son cœur n'avait pas été blessé par l'aimable et cruelle flèche de l'archerot de Cythère. Il les considéra pendant quelques minutes avec feu, il admira même avec une certaine complaisance les trésors que ne cachaient plus les voiles de fine toile de la pudeur; mais bientôt, de peur de succomber à une tentation bien compréhensible à son âge, il s'en éloigna rapidement pour s'approcher d'une porte entr'ouverte qui lui laissait entrevoir une chambre plus élégante et plus somptueuse que celle qu'il était prêt à quitter.

Une porte entr'ouverte est souvent une invitation à entrer. Du moins, Cléomades l'interpréta ainsi, car il entra.

Dans la précédente chambre, il avait vu trois lits et trois jeunes beautés. Dans celle-ci, il aperçut un seul lit et une seule beauté. Les rideaux de ce lit étaient relevés en festons capricieux par des guirlandes de fleurs du plus vif éclat et des plus heureuses couleurs. La jeune fille qui reposait dans ce lit, exactement dans le même costume que les trois précédentes, ne leur ressemblait que par l'âge : quant à la beauté, elle les surpassait, comme le lis superbe surpasse les humbles paquerettes des prairies.

Jamais Psyché ne parut si belle à l'Amour, que cette jeune fille à Cléomades. Il crut voir Hébé, Diane, Vénus, ou n'importe quelle autre divinité païenne. Elle n'avait presque d'autre voile que les opulents cheveux blonds dont les boucles odorantes couvraient ses épaules et son sein.

Pour le coup, Cléomades se sentit pris, non plus d'un désir vulgaire, mais d'un enthousiasme sincère pour cette merveilleuse créature, dont on entendait la respiration égale et tranquille comme celle d'un enfant. Un saisissement délicieux, mêlé de respect, le rendit immobile; toute son âme passa dans ses

yeux ; son état présent lui parut si doux, son bonheur actuel lui parut si vif, qu'il n'imagina pas qu'il pût augmenter. Un mouvement que la jeune fille fit en rêvant, lui prouva le contraire; car ce mouvement mit à nu plus de charmes encore qu'auparavant. Il s'approcha de plus près : un nouveau mouvement lui fit découvrir de nouveaux charmes. C'étaient des trésors que découvrait là ce hardi aventurier!...

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir tyrannique et charmant que cette passion prend sur une âme, et les sentiments profonds et indéracinables qu'elle inspire. Mais la crainte d'offenser la femme qui était devenue subitement la maîtresse de son cœur et de sa destinée, ne lui permit aucune tentative qui aurait pu la scandaliser si ses yeux eussent été ouverts, au lieu d'être si merveilleusement clos.

Le jeune prince fût peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût aperçu une abeille voltiger sur ce qu'il prenait sans doute naïvement pour un bouton de rose, et s'apprêter à piquer le sein le plus blanc et le plus ferme de la création. Cléomades alors, s'abusant lui-même, comme tous les amoureux, qui sont d'aimables hypocrites; Cléomades crut n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aimait : il vola au secours du bouton de rose menacé. Mais il lui sembla trop téméraire d'y porter la main : sa bouche seule s'opposa à l'atteinte audacieuse de l'abeille qui, ainsi contrariée dans son butinage, le piqua à la joue.

La jeune fille se réveilla en cet instant ; elle jeta un cri en voyant si près d'elle un jeune homme très beau à la vérité, mais qui lui était complétement inconnu. La beauté n'est pas toujours une garantie de moralité, surtout à une heure comme celle-là.

— Jeune téméraire, s'écria-t-elle en s'empressant de jeter le plus de voiles possible sur des charmes qui perçaient toujours, malgré eux et malgré elle; jeune téméraire, comment et pourquoi vous trouvez-vous ici?... Etes-vous donc le roi Liopatris, que le roi mon père me destine pour époux?... Ah! répondez! répondez vite! Si vous n'êtes pas le roi Liopatris, rien ne pourra vous dérober à la mort qui vous attend pour avoir franchi ce seuil que nul autre homme que lui ne peut franchir!...

Interdit, troublé, ému plus qu'on ne saurait le dire, Cléomades répondit :

— Oui, divine princesse, oui, je suis le roi Liopatris... Par mon adresse, et sous le voile du mystère, toujours si délicieux aux cœurs bien épris, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux... j'ai voulu voir cette incomparable beauté qui m'était destinée, et tomber à ses pieds avant de lui offrir ma main... Peut-être même le respect m'eût-il fait retirer en silence, si cette cruelle abeille ne vous eût menacée ; et je ne pouvais parer le coup qu'elle était prête à vous porter, qu'en le recevant moi-même...

Cléomades, en parlant ainsi, avait les yeux pleins de larmes, et comme ceux de la princesse commençaient à avoir moins de colère, il osa prendre sa belle main blanche pour la porter à sa joue brûlante, afin de lui prouver plus éloquemment encore la vérité de son discours.

La jeune princesse laissa docilement conduire sa main, et elle fut émue en sentant la chaleur et l'enflure subite qu'excitait l'aiguillon de l'abeille sur le visage du jeune prince. Lorsque cette preuve eut été donnée, Cléomades voulut lui en donner une autre, et il lui baisa amoureusement et respectueusement la main qu'il venait de porter à sa joue.

— Seigneur, dit la princesse d'une voix de moins en moins courroucée, je vous pardonne à peine cette démarche indiscrète, malgré les honnêtes raisons qui vous ont amené à la faire... Mais comme, après tout, elle ne peut porter aucune atteinte à mon honneur de femme et de princesse, je consens à rester quelque temps encore avec vous, puisque aussi bien dois-je m'habituer à cela... Passez donc dans le jardin, et permettez-moi de réveiller mes filles d'honneur, afin de paraître dans un état plus décent que celui dans lequel vous m'avez surprise.

## CHAPITRE V

**Comme Cléomades, après être descendu au jardin, fit sa déclaration d'amour à la belle Claremonde, et de ce qui en résulta.**

On obéit facilement aux ordres de ce qu'on aime, et jamais l'obéissance ne paraît aussi agréable.

Cléomades obéit donc. Il sortit un peu à regret de cette chambre parfumée par la présence de la jeune princesse, et descendit dans le jardin, le cœur remué par la plus délicieuse des émotions.

Pendant ce temps, Lyriades, Gayète et Florette, les trois filles d'honneur que le prince espagnol avait trouvées dans leur lit et en faveur desquelles il avait d'abord voulu violer les lois de la chevalerie, se levèrent et s'habillèrent promptement, appelées par la princesse, et vinrent toutes trois dans sa chambre pour procéder à sa toilette.

La jeune princesse leur conta son aventure en rougissant un peu; puis, petit à petit, comme elles la questionnaient sur son audacieux visiteur, elle sourit et finit par leur avouer que le roi Liopatris, son futur époux, lui paraissait charmant. Elle les pressa en conséquence de l'habiller d'une aimable façon, afin qu'elle pût aller le rejoindre au jardin, où il l'attendait.

Lyriades, Gayète et Florette mirent toute leur science féminine dans cette grave occupation et parvinrent sans peine à parer leur maîtresse, envers laquelle la nature s'était montrée si prodigue d'ornements, qu'il était pour ainsi dire superflu d'en ajouter d'artificiels à ceux qu'avait pu contempler Cléomades...

Bientôt la princesse descendit au jardin où l'attendait si impatiemment le faux roi Liopatris, qui fut ébloui en la revoyant plus belle encore qu'il ne l'avait vue! Un berceau se trouvait là : la princesse s'y réfugia, suivie de ses filles d'honneur, qui avaient mission de ne jamais la quitter, et Cléomades les suivit les suivantes.

Cléomades fut galant, tendre et spirituel. Comme il était un peu gêné par l'ignorance où il se trouvait du nom de sa princesse, il s'arrangea adroitement pour faire jaser Lyriades, Florette et Gayète qui, en leur qualité de suivantes, étaient de délicieuses ba-

mades. C'est ainsi qu'il apprit que leur maîtresse et la sienne se nommait Claremonde, qu'elle était la fille unique de Cornuant, roi de Touscan, et qu'elle était promise par lui à Liopatris, roi d'Astracan.

Tout cela était bien compliqué. Cléomades se reprocha en secret sa supercherie qui ne pouvait pas avoir un long succès; mais, emporté par la violence de son amour, il ne songea plus qu'aux moyens de plaire à Claremonde et de l'humaniser en sa faveur.

— Adorable Claremonde! lui dit-il avec des accents pleins de tendresse et des yeux pleins d'éloquence. Adorable Claremonde! Il me tarde bien d'être votre époux fortuné! Vous êtes la souveraine de ma vie et vous serez la souveraine de mon royaume... Vous régnerez sur mes sujets comme vous régnez déjà sur mon cœur!... Ah! Claremonde! Claremonde! Quand donc verrai-je luire enfin le jour bienheureux qui doit unir votre sort au mien et vos lèvres aux miennes!...

L'amour éloquent devient aisément persuasif. Les amants croient bien à leur amour, même lorsqu'il n'est pas sincère; pourquoi n'y croirait-on pas comme eux?...

Claremonde, bientôt, commença à ne plus craindre de laisser paraître un penchant qui l'entraînait et qu'elle croyait légitime. Elle répondit avec modestie :

— Seigneur Liopatris, je ne suis pas digne de tant d'éloges et je crains que vous ne vous gaussiez un peu de moi... Le roi mon père vous avait annoncé... je vous attendais... prête à lui obéir... Mais, je vous l'avoue, j'ignorais que l'obéissance fût une si agréable chose!...

— Ah! Claremonde! Claremonde! s'écria Cléomades qui se sentait pousser des baisers aux lèvres.

Lyriadès, Florette et Gayète avaient pour mission toute spéciale, nous l'avons dit, de ne pas quitter d'un seul instant leur jeune et belle maîtresse. Cependant, comme elles la supposaient parfaitement en sûreté auprès d'un seigneur aussi respectueusement galant que l'était le faux Liopatris, elles ne craignirent pas de s'éloigner toutes trois un peu sous l'ingénieux prétexte de cueillir quelques fleurs...

Claremonde, toute occupée de l'amour qu'elle sentait naître en son âme, ne s'aperçut pas de l'absence de ses suivantes; mais Cléomades s'en aperçut parfaitement, et il en profita pour se jeter aux genoux de sa souveraine.

— Claremonde, lui dit-il avec des yeux éloquents au possible, je vous aime et n'aimerai jamais que vous... Mais vous?

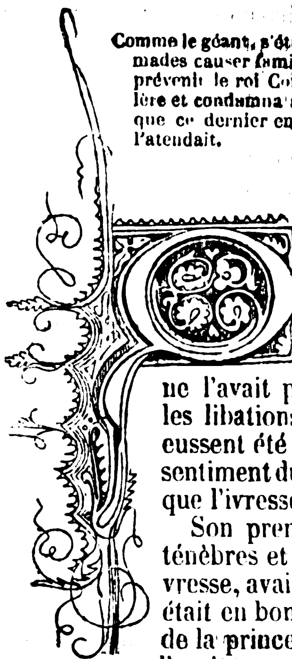
— Moi, je vous aime aussi, Liopatris, et je vous serai éternellement fidèle!... répondit Claremonde, avec une langueur significative.

Au moment où, pâmée, cette belle princesse allait tomber dans les bras amoureux du jeune prince espagnol, les portes du jardin s'ouvrirent avec fracas, et le roi Cornuant s'avança, suivi de sa cour et d'une troupe de gens armés.

—

## CHAPITRE VI

**Comme le géant, s'étant réveillé, et ayant aperçu Cléomades causer familièrement avec Claremonde, alla prévenir le roi Cornuant, qui accourut tout en colère et condamna à mort le jeune prince. Le moyen que ce dernier employa pour échapper au sort qui l'attendait.**



Quel était le motif de cette invasion inopportune?

Le géant, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, avait dormi un peu moins de temps que ne l'avait prévu Cléomades, soit que les libations d'eau-de-vie de palmier eussent été moins grandes, soit que le sentiment du devoir eût été plus grand que l'ivresse. Enfin il s'était réveillé.

Son premier soin, en sortant des ténèbres et des lourdes vapeurs de l'ivresse, avait été de s'assurer que tout était en bon ordre dans l'appartement de la princesse, à la garde de qui on l'avait commis. Ne la trouvant point dans son appartement, et entendant folâtrer les jeunes suivantes dans les allées ombreuses du jardin, il avait vu, par une fenêtre, un jeune chevalier aux pieds de la jeune princesse, et il avait couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant donc s'avance avec une de ces fureurs de père trompé, dont l'explosion est terrible.

— Par quelle fatalité, princesse, demanda-t-il à Claremonde, un étranger se trouve-t-il à vos genoux, sous cette charmille, et vous presse-t-il si tendrement les mains?...

— Mais, mon père, répondit Claremonde, étonnée de l'étonnement de Cornuant; mais, mon père, cet étranger n'est pas un étranger, et s'il se trouve ici, à mes genoux, c'est avec votre autorisation... Ne reconnaissez-vous donc plus votre futur gendre, le roi Liopatris?...

— Traître!... s'écria Cornuant en se tournant vers Cléomades immobile. Traître! quelle fureur, quelle fatalité a pu te porter à violer cet asile sacré, interdit aux profanes, à pénétrer auprès de la princesse ma fille, à lui adresser la parole, à lui baiser les mains, à respirer le même air qu'elle, et enfin à te faire passer pour Liopatris, avec qui tu n'as aucune ressemblance?

— Seigneur, répondit respectueusement Cléomades, je comprends votre colère : elle est légitime... Je n'ai rien à vous répondre, qu'à vous prier de plaindre un jeune et malheureux chevalier persécuté par la vengeance des fées... Né d'un souverain d'Europe qui leur avait déplu, elles me condamnèrent, au moment de ma naissance, à me voir exposé tous les ans, pendant trois jours, aux plus affreux périls; et l'instant où ces périls porteront la crainte en mon âme, doit être celui de ma mort...

— Pauvre jeune homme!... murmura avec une compassion véritable et tendre, la princesse, à qui

il importait peu que Cléomades fût ou ne fût pas Liopatris...

— Depuis que j'ai été armé chevalier, poursuivit le prince espagnol, ces cruelles fées me font enlever tous les ans, pendant trois jours, par un cheval de bois qui fend les airs, qui sillonne les mers, me fait parcourir toute la terre, et ne me rapporte dans les états de mon père qu'après m'avoir exposé à d'effroyables dangers auxquels, jusqu'ici, je n'ai pas succombé...Daignez, Seigneur, envoyer sur la plateforme de cette tour : on y trouvera le cheval qui s'y est abattu de lui-même... Accablé de fatigue et de besoin, je suis descendu pour chercher quelques secours... C'est ainsi que je suis parvenu jusqu'à l'appartement de l'adorable princesse, votre fille, qui, en m'apercevant, s'est écrié : « Téméraire! si tu n'es pas le roi Liopatris, tu n'as pas le droit d'être ici ; je vais appeler du monde et te faire trancher la tête!... » J'avoue, seigneur, que dans le premier moment, cette perspective ne me souriant en aucune façon, le désir bien naturel de conserver ma vie m'a fait recourir à une feinte que je condamne moi-même tout le premier, car c'est mon premier et mon dernier mensonge... Maintenant que j'ai tout dit, je me soumets à tout ce que vous ordonnerez de mon sort!...

Cornuant, très étonné de ce récit, auquel il ajoutait peu de foi, malgré l'accent de sincérité et l'air ferme avec lequel Cléomades le faisait, envoya incontinent des gens sur la plate-forme de la tour : au bout de quelque temps, les serviteurs revinrent, rapportant, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif et mal fagotté, qu'il ne jugea nullement propre aux fonctions que lui avait attribuées le chevalier espagnol.

Tout aussitôt alors, Cornuant, qui se crut joué par un aventurier, assembla son conseil dont l'avis unanime fut que l'inconnu avait mérité plusieurs fois la mort, pour avoir osé parler à la princesse, respirer son air, baiser sa main, et pour avoir faussement pris le nom du roi Liopatris. Le conseil, ayant jugé cela, émit le regret de ne pouvoir faire subir plusieurs morts à ce téméraire inconnu : une seule ne lui suffisait pas, à cet aimable conseil.

En conséquence, on entoura Cléomades, et Cornuant eut la bonté de lui apprendre qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— Je m'y attendais, répondit le prince avec fermeté... Mais, divine princesse, ajouta-t-il en se tournant vers Claremonde, pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes et d'avoir eu recours à cette feinte pour pouvoir les contempler et les savourer plus longtemps... Ce n'est pas trop cher payer le bonheur de les avoir admirés, que de les payer de ma mort... Je regrette seulement d'être si tôt enlevé à l'admiration qu'ils me causent... Mais la mort m'est douce, puisqu'il m'est donné de les voir encore, et que le plus passionné des amants va perdre la vie à vos yeux... C'est ainsi qu'on doit mourir!...

Claremonde était cruellement agitée. Cet inconnu, malgré ou plutôt à cause de son audace, avait fait la plus vive impression sur son cœur, qui déjà le préférait à Liopatris. On n'est pas impunément tendre et séduisant comme l'était Cléomades, et les femmes aiment volontiers ceux qui consentent à mourir pour elles. En entendant le cruel arrêt prononcé par son père, Claremonde pleura, soupira, et, n'osant protester contre la rigueur qu'on se disposait à exercer envers cet aimable inconnu, bien qu'elle en eût la plus grande envie du monde, elle s'enveloppa la tête de son voile et sanglotta comme une Madeleine...

Déjà les satellites du roi s'avançaient et se saisissaient de Cléomades, lorsque ce prince s'écria, avec plus de fermeté que jamais :

— Roi Cornuant, je suis chevalier et je descends d'une illustre souche... Fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout chevalier que l'on condamne à la mort, ne la reçoit que monté sur son cheval de bataille... Cette machine, instrument de la vengeance des fées, me paraît suffisante pour sauver mon honneur, celui de la chevalerie, dont je suis membre, et celui des illustres parents dont j'ai reçu le jour!...

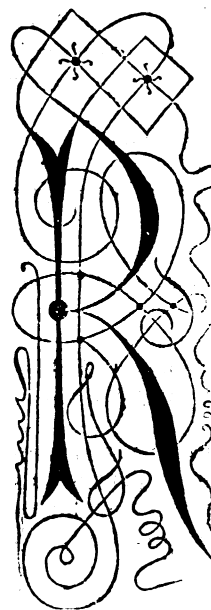
Cornuant, quoique homme, père et roi, voyait périr avec peine un si beau chevalier, plus malheureux peut-être que coupable. Il se décida à lui accorder la faveur qu'il lui demandait : on fit monter Cléomades sur le cheval de bois.

Le jeune prince, on le devine bien, ne perdit pas un moment : il porta la main à la cheville d'acier du frontal, et, tout aussitôt, le cheval enchanté s'éleva dans les airs avec une telle rapidité, que ceux qui l'entouraient s'écartèrent effrayés, et qu'à peine Cléomades eut le temps de crier :

— Divine Claremonde, je vous serai à jamais fidèle!...

## CHAPITRE VII

**Du retour de Cléomades à la cour de son père; du mariage de ses deux sœurs, et du dépit du vilain roi bossu. Comme Croppart, réfugié dans un village, apprit le nouveau départ de Cléomades.**



Rien ne peut dépeindre l'étonnement du roi Cornuant et la joie de la princesse Claremonde. Cet étonnement redoubla lorsqu'on vit Cléomades planer quelque temps dans les airs : ce prince ne pouvait se décider à perdre de vue l'incomparable princesse à laquelle son sort était irrévocablement lié, et ce ne fut que lorsqu'elle rentra dans la tour avec le roi son père, qu'il reprit sa route et dirigea son vol vers l'Espagne.

Cléomades connaissait maintenant à merveille les moyens de gouverner son hippogriffe mécanique et de diriger son vol à sa guise. Il s'orienta donc parfaitement, son cheval prit sa course effrénée à travers l'immense plaine du ciel, et Cléomades arriva à quelques lieues de Séville, trente-six heures après son départ.

Il savait le prix et les avantages de cette machine

ailée; aussi, en prévision des services qu'elle pouvait lui rendre un jour ou l'autre, il voulut la dérober aux regards et aux convoitises. Ce fut à cause de cela qu'au lieu de se rendre directement à Séville, il s'arrêta à quelques lieues et descendit dans un petit château de plaisance qu'il avait là. Sa monture une fois soigneusement cachée, il s'empressa de repartir pour Séville et d'aller embrasser son père et sa mère, auxquels son retour inespéré rendit la vie et le bonheur.

Ainsi que le roi d'Espagne s'y était engagé lors du départ de son fils, Croppart fut mis en liberté, et les deux rois Mélicandus et Bardigans purent épouser Hélior et Soliadis, les deux sœurs de la jeune Maxime.

Croppart voulut de nouveau faire valoir ses droits à la main de cette enfant. De nouveau, aussi, Cléomades se déclara le champion de Maxime et offrit au vilain bossu un combat singulier pour terminer leur différend. Croppart allait répondre, probablement quelque fourberie, lorsque la trompe enchantée de l'homme d'or donné par Mélicandus se mit à sonner avec une énergie significative : on repoussa net les prétentions de Croppart, et on l'invita poliment à se retirer de la cour de Marchabias.

Le vilain roi de Hongrie, ainsi refusé, repoussé, honni et conspué, se trouva fort embarrassé sur le choix de l'endroit où il devait se réfugier pour cacher sa honte, sa colère et sa rancune. Une loi solennelle de la Hongrie exigeait que lorsqu'un roi de ce pays-là s'était rendu coupable de quelque félonie, il s'exilât volontairement pour sept années; cette loi ajoutait que s'il osait rentrer avant ce terme, tout Hongrois avait le droit de le tuer, et que les magnats étaient obligés par serment à le combattre s'il envahissait le territoire à main armée. Or le roi Croppart ne pouvait pas retourner dans ses Etats avant une année ou deux, ce qui prouvait surabondamment qu'il avait sur la conscience un certain nombre de félonies et de trahisons qui l'avaient déshonoré aux yeux de ses sujets.

Ce vilain bossu sortit de la cour de Marchabias, mais sans s'éloigner de Séville. Il se déguisa en médecin indien, se mit à cueillir des simples et à débiter des drogues d'une vertu plus ou moins douteuse, et du village où il s'était réfugié, il surveilla de l'œil et de l'oreille tout ce qui se passait et disait à la cour de Séville. Il avait des projets, le vilain bossu! Des projets ténébreux comme lui.

Sa vigilance de ce côté ne fut pas un seul instant en défaut. Au bout de quelque temps, il apprit que Cléomades était reparti.

Cléomades, en effet, n'avait pu résister au souvenir de Claremonde, que l'absence, au lieu d'affaiblir, avait encore grandi. Il la voyait le jour, il la voyait la nuit, plus belle, plus attrayante, plus irrésistible que jamais. Il avait gardé devant les yeux et dans son cœur les formes divines entrevues par lui pendant le sommeil de cette adorable princesse, et cette évocation continuelle l'obsédait agréablement. N'y tenant plus, il s'était décidé à confier à sa mère le secret de cet ardent amour. La reine était femme : elle comprit qu'il n'y avait aucune digue à opposer à cette lave en ébullition, à ce torrent impétueux, qui menaçait de briser tous les obstacles pour arriver à son but. Elle consentit à laisser retourner Cléomades auprès de sa chère Claremonde, et l'exhorta seulement à se conduire avec prudence. Avec prudence, la jeunesse amoureuse? Cela n'est pas possible. La prudence est la vertu des sages, et l'on n'est jamais sage à vingt ans.

Cléomades était parti.

## CHAPITRE VIII

**Comme Cléomades partit sur le cheval de bois pour aller enlever Claremonde. Entrevue et départ de ces deux amants.**

Cléomades dirigea donc le vol de son cheval enchanté vers le royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde.

Il arriva enfin. Au lieu de descendre, comme la première fois, sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin réservé qui n'avait d'autre entrée que l'appartement de la princesse, et il le cacha sous un vaste berceau de verdure qui se trouvait là fort à propos.

Avec quel trouble mêlé d'espérance, de crainte et d'amour il s'approcha de la porte qui donnait sur ce jardin!... Cette porte n'était point fermée, par un de ces hasards heureux qui n'arrivent qu'aux coureurs d'aventures : il acheva de l'ouvrir sans bruit, il entra, il hésita, il frémit, il s'arrêta sur le seuil. Comment allait-elle le recevoir?... Le respect lui commandait de ne pas aller plus loin; mais l'amour le poussait dans la direction du lit de la princesse dont on entendait la respiration tranquille: Cléomades se laissa pousser par l'amour. Il s'approcha un peu, puis beaucoup, puis davantage encore : le bruit de la respiration de Claremonde devint plus distinct, il s'imagina en sentir déjà la douce chaleur passer de son sang dans son âme. On ne pouvait être plus près du lit qu'il n'en était. Il leva les rideaux avec précaution. Une petite lampe de nuit brûlait sur un trépied de bronze et éclairait la belle dormeuse de sa lumière blonde. Jamais Claremonde n'avait été aussi belle! Jamais les grâces infinies dont la nature bienveillante avait pétri son corps n'avaient paru plus séduisantes! Jamais Cléomades n'avait été plus troublé!...

Craignant, d'un côté, l'effet fâcheux d'une première surprise; de l'autre, voulant prolonger le plus longtemps possible l'enivrement dans lequel le plongeait la vue de ces charmes si innocemment étalés devant lui, Cléomades n'osa réveiller Claremonde. Il chercha un moyen d'arrêter ses premiers cris, et l'amour le lui fit trouver : il colla tendrement ses lèvres ardentes sur la bouche adorée qui semblait l'appeler, et Claremonde, en se réveillant, ne put qu'ouvrir les yeux et reconnaître son amant. Ce ne fut même qu'après s'être assurée que ce n'était point un songe, qu'elle se décida à ouvrir la bouche pour lui parler, et à lever languissamment les bras pour le repousser. La vérité nous oblige à dire qu'elle y mit un certain temps.

— Cruel! murmura-t-elle d'une voix mouillée par la volupté. Cruel! pourquoi viens-tu de nouveau

t'exposer à la mort?... Tu veux donc me faire mourir aussi?... Que prétends-tu donc obtenir de moi, puisque tu n'es pas le roi Liopatris et que ce n'est pas toi que je dois épouser?... Cruel! que t'ai-je fait pour que tu viennes de nouveau troubler ma vie comme tu as troublé mon cœur?... Cruel! que veux-tu de moi?...

— Je veux, répondit le jeune prince enthousiasmé, je veux vous adorer et vous servir toute ma vie... Je suis Cléomades, fils de Marchabias, roi d'Espagne, qui vous attend pour vous nommer sa fille...

— Quoi! s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la Renommée nous a déjà peint comme le plus brave et le plus parfait des chevaliers?

Cléomades, pour toute réponse, lui présenta un bracelet d'un prix inestimable.

— C'est la reine, ma mère, qui vous l'envoie et vous prie de l'accepter, chère Claremonde. Voyez les deux portraits qu'il renferme...

Claremonde ouvrit un ovale de diamants; elle vit, d'un côté, une belle personne revêtue d'habits royaux, avec cette inscription : *Ectrive, reine d'Espagne, heureuse mère de Cléomades*. L'autre portrait était celui d'un chevalier cher à son cœur. Elle lut au bas : *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre et mourir pour Claremonde.*

La jeune et belle princesse ne sut pas résister plus longtemps à tous ces témoignages d'amour.

— Oui, j'accepte ce don, cher Cléomades, lui dit-elle tendrement, et sans songer à dérober aux yeux avides de son amant les trésors enivrants que chacun de ses mouvements mettait à découvert. Oui, j'accepte ce don : puisse-t-il faire à jamais notre bonheur!...

En disant ces mots, elle baisa le portrait de la reine d'Espagne, sans doute pour la remercier d'avoir mis au monde un fils si accompli; puis elle ferma le bracelet et l'attacha sur son bras nu, plus blanc que la blanche hermine. Cléomades, transporté de joie et d'amour, baisa à son tour le beau bras de Claremonde, sans doute pour le remercier d'être si beau et de lui causer un plaisir si vif.

De baiser en baiser, de caresse en caresse, nos deux jeunes amants eussent fini par oublier bien des choses, l'heure, le danger, le roi Cornuant, et peut-être aussi le devoir. C'est si facile à oublier le devoir, quand on se trouve la nuit dans une chambre parfumée, éclairée par une lueur tranquille, en face de deux beaux yeux qui pleurent des larmes de félicité, et de deux belles lèvres qui chantent le Cantique des Cantiques!... Et puis, il n'y a rien de si dangereux et de si perfide que l'innocence : elle s'ignore et ignore tout, elle va vers le mal comme vers le bien, sans boussole!...

Heureusement qu'ils s'arrachèrent à temps à ce danger mutuel où les exposait leur amour. Ils comprirent que les moments étaient précieux, et qu'il fallait les employer, non plus agréablement, cela n'était pas possible, mais plus utilement. Claremonde apprit à Cléomades que le roi Liopatris devait arriver le même jour, suivi de tous les chevaliers de sa cour, et que rien ne pourrait empêcher son père de tenir la parole qu'il avait donnée à ce prétendant. Cléomades, à son tour, instruisit Claremonde des moyens qu'il avait de la soustraire à ce fatal mariage.

On se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde consentit à se laisser enlever sur le cheval enchanté et à se laisser conduire en Espagne, à la cour du roi Marchabias. Elle réveilla Florette, Lyriade et Gayète, qui accoururent à sa voix et qui furent bien surprises de voir à ses genoux le jeune chevalier qui avait déjà failli mourir pour elle; mais elles le furent bien davantage quand elles surent que ce chevalier si téméraire était le vaillant Cléomades, prince des Espagnes, dont la Renommée leur avait conté les exploits. Elles ne firent point à leur belle maîtresse des représentations inutiles; elles se contentèrent de la parer de ses plus riches habits; l'une rassembla un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour le voyage.

Lyriade, cependant, comme la plus expérimentée et la plus méticuleuse, arrêta ses deux compagnes jusqu'à ce que le soleil commençât à s'élever sur l'horizon; et, craignant d'être soupçonnée, ainsi que Florette et Gayète, d'avoir aidé à la fuite de Claremonde, elle pria Cléomades de se montrer, avec sa maîtresse, au roi Cornuant qui, tous les matins, venait se promener dans les jardins voisins du jardin réservé de sa fille.

Cléomades y consentit. Il arrangea délicatement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval enchanté et se mit en selle, pendant que Lyriade, Gayète et Florette regagnaient secrètement leurs lits, après avoir reçu de lui la promesse qu'il reviendrait les réunir à leur maîtresse.

Le cheval s'éleva alors petit à petit, et Claremonde ne put s'empêcher d'embrasser étroitement son amant pour ne pas tomber, et de convenir avec elle-même que c'était là une façon bien douce de voyager.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il aperçut le roi de Touscan se promenant dans les jardins avec une partie de sa cour.

— Sire, lui cria-t-il, je m'appelle Cléomades; je suis le fils unique de Marchabias, roi d'Espagne. Ne soyez point en peine de la princesse Claremonde... La reine ma mère l'attend pour la nommer sa fille, et le roi mon père doit la couronner le jour où elle daignera recevoir ma main... Si le prince Liopatris, qui ne connaît pas comme moi tous les charmes de l'incomparable Claremonde, veut recevoir ma jeune sœur Maxime pour épouse, je la lui offre de franc cœur; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre chevaliers courtois!...

Cela dit, Cléomades salua de la tête et de la main le roi de Touscan à qui Claremonde, toute en larmes, tendit un moment les bras; mais, au même instant, l'hippogriffe partit rapidement, et cette belle infortunée fut forcée de serrer Cléomades plus fortement et plus tendrement que jamais.

—

## CHAPITRE IX.

Comme Claremonde, un instant quittée par Cléomades, fut surprise en larmes par l'affreux bossu; et du stratagème que ce dernier employa pour l'enlever, afin de se venger sur elle des dédains des autres femmes.

Il y avait loin du royaume de Touscan au royaume d'Espagne; aussi les deux amoureux n'arrivèrent-ils à Séville que le lendemain matin. Il est vrai d'ajouter que ce qui contribua un peu à ce retard, ce fut la distraction incessante du jeune prince qui s'amusait à perdre la tête au contact adoré de Claremonde. Et en perdant la tête, il perdait naturellement aussi la route, et était parfois obligé de revenir sur ses pas pour la retrouver. Peu s'en fallut même qu'il ne descendît tout-à-fait dans une des îles qu'il rencontra sur son chemin, afin d'y déposer sa séduisante conquête et de l'aimer là tout à son aise.

Claremonde était très fatiguée par ce voyage en dehors de ses habitudes et par les émotions de toute nature qui l'avaient assaillie : elle pria son amant de lui procurer quelque repos avant de paraître aux yeux de la cour. Cléomades la descendit dans le jardin du petit château de plaisance qu'il possédait hors des murs de Séville, l'installa dans un appartement digne d'elle, et, cela fait, s'empressa d'aller annoncer son arrivée, afin d'engager le roi et la reine d'Espagne à venir au devant de Claremonde, et à lui procurer une entrée triomphale dans leur capitale.

Il quitta donc son adorable maîtresse, vola à Séville, et enchanta son père et sa mère par son retour et par son succès. Heureux de voir leur fils heureux, ces souverains firent atteler des chars magnifiques; en moins de quelques heures tout fut préparé pour l'entrée de Claremonde, et l'on alla au-devant d'elle.

Ce peu de temps, cependant, parut infiniment long à la jeune princesse. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval de bois était chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, à cueillir quelques fleurs dont elle se composa une couronne parfumée.

Claremonde s'était assise sur un tapis de mousse, et, tout en assemblant ses fleurs et en les mariant harmonieusement entre elles, elle chantait les triolets suivants :

Ah ! trop demeure mon ami :
Ah ! dans combien le reverrai-je ?
Qu'il est tendre, qu'il est joli !
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien est réuni :
Eh ! pourquoi donc ne l'aimerai-je ?
Ah ! trop demeure mon ami,
Ah ! dans combien le reverrai-je ?

Depuis qu'amour est avec moi,
Pas ne me puis croire seulette ;
De lui trop bien louer me doi,
Depuis qu'amour est avec moi.
A ce Dieu plais, puisqu'avec soi
Il m'a prise toute jeunette ;
Depuis qu'amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmait par cette chanson l'ennui de son attente, le vilain roi bossu Croppart était à l'extrémité du jardin, en train de cueillir des simples, afin d'en composer des philtres et des élixirs.

Il s'approcha, regarda à travers l'ouverture de la palissade, et le premier objet qu'il aperçut fut son cheval enchanté, ce qui le fit tressaillir d'aise.

Le second objet qu'il aperçut, et qui le fit plus tressaillir encore, ce fut l'incomparable Claremonde, plus belle que Maxime, très belle pourtant !... Il observa avec plus d'attention, et dans ce moment, Claremonde, cédant à une sorte d'impatience nerveuse, se mit à pleurer amèrement.

— Ah ! cher Cléomades ! cher Cléomades ! où es-tu?... s'écria-t-elle. Où es-tu, cher et adoré Cléomades?... Ah ! cruel, m'aurais-tu trompée, lorsque tu m'as dit que tu allais chercher ta famille et revenir avec elle?... Ah ! cher Cléomades ! accours, accours, si tu ne veux me trouver morte à ton retour !...

Le vilain bossu avait cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats. En entendant la fille du roi Cornuant se lamenter ainsi, il conçut immédiatement un plan diabolique qu'il s'empressa de mettre à exécution.

— Belle et noble demoiselle, ne pleurez plus ! dit-il en abordant Claremonde. Cléomades, excédé de fatigue en arrivant au palais de son père, s'est trouvé mal. « Vole, m'a-t-il dit, comme à son conseiller et à son confident intime; vole auprès de celle que j'aime; sers-toi de mon cheval enchanté pour la conduire plus promptement à mon secours, car sans elle, je ne puis vivre !... Après m'avoir dit cela, le prince m'a enseigné les moyens faciles de diriger son cheval; montez-y donc sans crainte avec moi, et je vais vous conduire où vous attend votre amant Cléomades.....

Claremonde était d'une honnêteté trop grande, d'une âme trop naïve, pour croire à la duplicité humaine.

Elle ne savait pas encore que les lèvres peuvent mentir comme le cœur : elle n'hésita pas un seul instant à sauter sur la croupe du cheval enchanté; Croppart se guinda sur la selle, ses deux longs bras de bossu s'étendirent, il tourna les chevilles d'acier, et Claremonde fut enlevée dans les airs et livrée à la vengeance et à la passion bestiale de son infâme ravissseur.

Elle se fût sûrement précipitée, la tête la première, dans l'espace, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçait !...

—

## CHAPITRE X



Comme Croppart, une fois dans les airs avec Claremonde, voulut prendre quelques privautés, et comme, la princesse se trouvant mal, il fut forcé de la d scendre à terre afin de la secourir. Ce qui arriva ensuite.

Fouissant d'avance de sa conquête, Croppart, l'abominable bossu, se vengeait enfin sur quelqu'un des avanies et des affronts qu'il avait essuyés!...

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élançait, éblouit d'abord la jeune fille et lui donna une sorte de vertigepresqueagréable. Mais, au bout d'un quart d'heure, n'apercevant aucune ville, et ne voyant au-dessous d'elle que d'immenses forêts, de larges mers, des lacs, des montagnes, elle commença à redouter un malheur. Un ricanement de Croppart acheva de l'éclairer : elle se sentit perdue!

L'abominable bossu, sans être touché des reproches dont elle l'accablait, avait saisi ses belles mains dans ses mains d'oiseau de proie, et, tout en les pressant amoureusement, il faisait voler son infernal coursier vers les déserts africains, n'osant pas encore diriger son vol vers la Hongrie.

Les montagnes du Tyrol avaient déjà disparu à leurs yeux; l'Adriatique était traversée; ils planaient sur l'Italie, lorsque la princesse, accablée par la douleur, épuisée par la fatigue de la double lutte qu'elle soutenait contre elle-même et contre son ravisseur, jeta le cri le plus déchirant et le plus attendrissant du monde : le froid qui glaça tout-à-coup ses belles mains fit juger à Croppart qu'elle était évanouie.

La peur de la perdre, et l'assurance qu'il avait maintenant, que personne ne pouvait plus l'arracher de ses mains, le détermina à s'abattre et à s'arrêter dans un pré verdoyant qu'arrosait une fontaine jaillissante. En conséquence, il la descendit doucement à terre, la déposa sur l'herbe épaisse et lui fit respirer quelques gouttes d'un puissant cordial qui la rappelèrent à la vie et au sentiment de son affreuse position.

Lorsqu'elle eut complétement repris ses sens, Croppart prit sa voix la moins aigre pour lui avouer qu'il était passionnément amoureux d'elle, et qu'à cause de cela il s'était cru tout permis pour l'enlever; mais que cet enlèvement, en somme, avait pour but de l'élever au rang de reine et de la placer sur le trône de Hongrie, qui était le sien.

Claremonde, à tous ses charmes, en joignait un autre, non moins grand : elle était spirituelle. Elle se crut donc autorisée à ruser et à dissimuler. La tromperie est en effet permise avec les trompeurs, la trahison avec les trahisseurs.

— Ah! Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous! Voudriez-vous donc faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, se disant Cléomades, n'a achetée de ses parents que pour en faire à sa volonté?...

— N'importe, répondit Croppart avec un sourire de faune amoureux. Votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers!... Une belle femme peut se passer de tout : elle est belle, cela suffit! Ne voulez-vous pas dire aussi que vous n'êtes plus sage? Tant mieux, alors! Vous n'en serez que plus savante, et je n'en serai que plus heureux!...

On le voit, l'aveu que la pauvre Claremonde avait cru devoir faire pour désarmer la lascivité du vilain bossu, n'avait pas précisément atteint son but. Croppart n'était pas corrompu pour rien!

Bientôt il la requit d'amour, d'une façon moins tendre qu'effrayante. L'adorable enfant, très embarrassée à se défendre des longs bras et des doigts crochus de son ravisseur, vit bien que sa plus sûre ressource était de continuer à feindre.

— Arrêtez, dit-elle à Croppart que la passion rendait de plus en plus hideux. Arrêtez, ou je vais expirer à vos yeux! Oui, je consens à m'unir avec vous, à devenir votre femme, pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée où je pourrai recevoir votre foi et vous entendre me la jurer aux pieds des autels!...

Croppart, séduit par cette feinte, et, tout détestable qu'était son cœur, assez épris pour craindre de se faire haïr, lui accorda une si juste demande. Echauffé par l'ardeur du soleil d'Italie, et surtout par les flammes torrides de sa passion, il courut plonger ses bras dans la fontaine, et y étancher sa soif et son ardeur. Mais cette eau, d'un froid glacial, opéra une réaction trop brusque sur ses sens en ébullition, et bientôt il tomba sans connaissance sur le gazon.

Claremonde, de son côté, vaincue par la lassitude, se laissa aller à une somnolence involontaire, et, au bout de quelques instants, elle était endormie.

## CHAPITRE XI

Comme Claremonde et Croppart furent trouvés endormis par les fauconniers du roi de Salerne, et ce qui en résulta. Comme Claremonde, tombée de Charybde en Scylla, fut obligée de simuler la folie.

Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne trouvèrent Claremonde et Croppart, un type de beauté et un type de laideur, étendus à quelque distance l'un de l'autre, la première, calme et tranquille dans son sommeil, le second, tout haletant et comme déjà en lutte avec la mort.

Ces fauconniers poursuivaient un de leurs tiercelets qui s'était échappé et qu'ils avaient vu s'abattre de ce côté. A bon droit surpris de ce double spectacle, ils jugèrent qu'il y avait là matière à récompense pour eux, et l'un d'eux se détacha pour aller au palais du roi Mendulus, qui régnait alors dans Salerne.

Ce prince, assez bonhomme pour n'être pas haï de ses sujets, mais trop médiocre administrateur pour s'en faire respecter, passait ses jours dans une agréable oisiveté. Il était assez voluptueux de son

naturel, et il aimait volontiers les plaisirs qui lui venaient des femmes. A la nouvelle que lui apporta l'un de ses fauconniers, il s'empressa de monter à cheval et de voler vers la prairie où dormaient toujours Croppart et Claremonde, qu'il réveilla pour les interroger.

— Je suis un homme libre, répondit le vilain bossu. Le hasard seul a conduit mes pas dans ces lieux où je me suis endormi... Cette jeune personne que vous voyez est ma femme épousée... Vous pouvez le lui demander : elle ne me démentira point, j'en suis sûr...

La beauté divine de Claremonde avait surpris et enchanté Mendulus. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il sentait que ses désirs étaient unis aux sentiments et au respect que la beauté modeste et malheureuse est faite pour inspirer. Il se tourna donc vers elle avec une déférence très appréciable et la requit de lui dire si réellement elle tenait à baron ce bossu...

— Tout au contraire, seigneur, répondit Claremonde, heureuse de rencontrer un protecteur, sans se douter qu'elle tombait de Charybde en Scylla. Tout au contraire, seigneur, je ne le tiens nullement à baron, mais à tyran... Il me persécute comme s'il en avait le droit, et il ne l'est pas, je vous l'affirme... Si, même, vous pouviez me délivrer de ses poursuites, vous m'obligeriez infiniment...

Mendulus, heureux de s'improviser le défenseur d'une aussi remarquable créature, ordonna immédiatement à ses gens d'enlever sur des chariots le vilain bossu et la jolie fille. Le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'existence, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle Claremonde; le cheval fut mis au garde-meuble. Quant au vilain bossu, que Mendulus avait surpris en flagrant délit de mensonge, il expira dans la nuit suivante, étouffé par la violence de sa pleurésie.

Le lendemain, le roi de Salerne se montra très empressé à se rendre chez Claremonde.

— Je viens, noble demoiselle, lui dit-il, vous rendre les hommages que je dois à votre beauté, et vous prier de vouloir bien accepter mon cœur, ma couronne et ma main!...

— Me tenez-vous pour sotte? répondit Claremonde, qui voyait le piége et ne voulait pas y tomber. C'est vous moquer de moi que de m'offrir tant de choses : je ne suis digne d'aucune... Je ne suis pas née, comme vous semblez le croire, de famille louable et connue... Il m'a été raconté dans mon enfance que j'avais été œuvrée par moines et nonnains en pèlerinage... On me recueillit comme enfant trouvée, et quand je fus devenue à point et grandelette, on me donna à femme à un vavasseur, à qui me ravit par force le vilain bossu que vous avez rencontré hier avec moi... Ce bossu, quoique laid et méchant, était un physicien distingué et un mire remarquable... Il me conduisit à sa suite par monts et par vaux, de lieux en lieux, gagnant force testons et autre monnaie, par philtres médicinaux et par tours plaisants dont il ébahissait les curieux, monté sur son grand cheval de bois... Il m'avait toujours bien nourrie, bien vêtue, hors hier où, sans raison aucune, il m'a battue et voulait affoler!...

Un tel aveu avait bien de quoi rebuter et dégoûter Mendulus d'une pareille alliance. Mais ce prince n'était pas précisément délicat en amour : il lui suffisait, comme au bossu Croppart, qu'une femme fût belle pour être estimable, et certes Claremonde était belle!... D'ailleurs, il était bonhomme, et cette qualité négative le rendait tolérant pour une infinité de choses. Il assembla, pour la forme, un aréopage de flatteurs, ses amis de table et ses compagnons de plaisir, et obtint facilement leur aveu pour épouser la belle Trouvée. C'est le nom qu'il donnait à la princesse.

Au sortir de ce conseil improvisé, il vint en annoncer le résultat à Claremonde qui fut bien embarrassée en face de ce nouveau péril. Son imagination lui suggéra un moyen qui réussit quelquefois : elle contrefit la folle, et eut l'art d'attribuer cette folie à la joie que lui causait le mariage proposé par Mendulus. Elle se livra à des extravagances sans nombre, les unes douces, les autres furieuses, à ce point que Mendulus, quoique très flatté d'être la cause de ce chavirement de la raison de la pauvre Claremonde, se résolut à travailler activement à sa guérison. En attendant, il songea à la mettre sous la garde de dix des plus fortes et des plus sensées d'entre les femmes. Les premières furent trouvées sans grande peine : on cherche encore les secondes.

## CHAPITRE XII.

Comme Cléomades, désespéré de la fuite de Claremonde, sentit le courage et l'espoir lui revenir. Comme, alors, il se mit à la recherche de sa belle maîtresse, et de la rencontre qu'il fit.



Grande était, pendant ce temps, la désolation de la cour d'Espagne. Le roi, la reine et Cléomades s'étaient rendus vainement au petit château du prince, et n'y avaient point trouvé la belle Claremonde. Aucune des recherches tentées ne put mettre sur la trace de cette adorable fugitive; tout ce qu'on retrouva d'elle, ce fut un de ses gants. Elle était perdue, et perdu aussi était le cheval enchanté. Où étaient-ils tous deux? On ne le savait point et l'on se perdait en conjectures plus folles les unes que les autres. Cléomades fut désespéré; son père et sa mère le ramenèrent à Séville dans un état qui leur donna de mortelles inquiétudes.

Quelques jours après, des ambassadeurs de Cornuant, roi de Touscan, arrivèrent; et la cour de Séville eut la douleur de leur déclarer que leur adorable princesse, enlevée à son amant, était peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambassade était un homme sage et savant, doux et bon. Attendri sur le sort de Cléomades, il fut le premier à le consoler.

— Prince, lui dit-il, la vie est faite d'amertumes et de déceptions : heureux ceux qui peuvent vivre à couvert de ces orages et qui n'éprouvent d'autre cha-

grin que celui de mourir !... Vous êtes jeune, vous n'avez pas le droit de désespérer de Dieu ni de la vie... Vous avez devant vous un large avenir, peut-être rayé de tempêtes, peut-être illuminé de bonheurs !...

— De bonheurs? s'écria mélancoliquement Cléomades. Il n'en est pas pour moi sans Claremonde!..

— Eh bien! allez chercher Claremonde !... reprit l'ambassadeur. C'est, en effet, une princesse digne d'être regrettée, mais plus digne encore d'être cherchée... Au lieu de la pleurer dans votre palais, courez le monde et trouvez-la... Elle est quelque part, vous attendant sans doute !... On finit toujours par trouver, seigneur, les êtres que l'on cherche!... Vous retrouverez Claremonde, j'en ai l'assurance !...

Ce reproche alla droit à l'âme du jeune prince, et il ranima ses forces et son courage. Dès qu'il fut un peu moins malade et qu'il put supporter le poids de ses armes, il s'en couvrit, monta un fier et vigoureux destrier, franchit rivières et montagnes et s'approcha du royaume de Touscan, espérant que quelque heureux hasard y porterait des nouvelles de sa belle princesse.

Cléomades reconnut bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume était entouré; il les traversa au milieu de mille précipices, et la nuit était très obscure lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter.

Le pont-levis était levé; Cléomades appela pour qu'on l'abaissât et qu'il pût entrer. A son appel, un homme parut aux créneaux et lui demanda ce qu'il voulait :

— Je requiers l'hospitalité qu'on se doit entre chevaliers! répondit le jeune prince. Je ne sais pas dans quelle contrée je suis; la nuit s'avance; les chemins sont bordés de fondrières et de précipices: il ne serait pas prudent d'aller plus loin. Ouvrez-moi donc, afin que je me repose et prenne de nouvelles forces pour courir à de nouvelles aventures...

— Je suis fâché d'avoir à vous refuser, répondit l'homme. Mais j'obéis aux ordres qui m'ont été donnés... La coutume de ce château est qu'aucun chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes et son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le lendemain contre deux redoutables chevaliers...

— Une telle coutume est contraire à toute courtoisie!... s'écria Cléomades...

— Vous avez peut-être raison, sire chevalier, répliqua l'homme. Cette coutume n'a pas toujours existé... Elle n'a été établie ici que depuis le meurtre commis par un traître sur le maître de ce château, qui lui avait généreusement accordé l'hospitalité. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin, baigné dans son sang et en pleine agonie; il leur fit alors jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit et qui vous est imposée !...

Il n'y avait rien à répondre à cela : Cléomades ne répondit rien. Il voulait entrer : le pont-levis s'abaissa, et lui et son cheval entrèrent dans le château, où l'hospitalité leur fut donnée pour la nuit. Seulement, au point du jour, celui qui s'était empressé pour le bien recevoir la veille, vint le réveiller pour lui dire :

— Sire chevalier, vous savez à quelles conditions l'hospitalité vous a été accordée céans?... Le moment est arrivé, ou d'abandonner vos armes et votre cheval, ou de consentir à combattre seul contre les deux redoutables chevaliers qui vous ont été annoncés...

Cléomades ne daigna pas répondre à cette insultante alternative. Il se contenta de se couvrir de ses armes, de prendre une forte lance et de s'élancer sur son bon cheval.

— Je suis prêt! dit-il.

L'homme, voyant cela, le conduisit incontinent sur une esplanade où la lice était préparée, et où deux vigoureux chevaliers l'attendaient.

## CHAPITRE XIII

Comme Cléomades sortit vainqueur de la condition qu'on avait mise à l'hospitalité qu'on lui avait accordée dans un château; et comme il apprit, de la bouche même des chevaliers vaincus par lui, que Gayète, Florette et Lyriade étaient accusées de complicité dans l'enlèvement de Claremonde.



Habitué à ces sortes de rencontres, dont mainte et mainte fois il était sorti vainqueur, Cléomades alla droit à l'un des deux chevaliers, la lance en arrêt. Sa lance se brisa sur l'écu de son adversaire, qui, du choc, fut jeté au loin sur la poussière, avec une épaule démise et une cuisse brisée.

Le second chevalier, en face de cet échec éprouvé par son camarade, devint furieux et s'avança avec impétuosité sur le prince d'Espagne. Seulement, pour ne pas succomber de la même façon, en supposant qu'il pût succomber, il chargea Cléomades à coups d'épée, non à coups de lance. Une lance se brise facilement; une épée tient mieux dans la main !

Le combat fut long et douteux; enfin Cléomades, plus maître de lui, plus adroit et plus courageux, saisit et désarma son adversaire qui, tout aussitôt et de lui-même, ôta son casque et mit à nu son visage! Le prince reconnut alors en lui un des plus braves chevaliers qu'il eût rencontré dans ses voyages; il s'en fit reconnaître à son tour; tous deux s'embrassèrent et s'empressèrent d'aller au secours du chevalier blessé.

— C'est contre le prince Cléomades que nous combattions, lui dit son compagnon en lui montrant l'amant de Claremonde.

— Sire chevalier, répondit le blessé, c'était malgré moi que je soutenais la coutume injuste que vous venez de détruire; et je regretterais peu d'avoir été blessé par un bras toujours victorieux, si je n'avais la douleur de me trouver ainsi inutile à la défense d'une jeune et noble demoiselle, faussement accusée de trahison...

On entra dans le château, pour donner des soins plus efficaces au blessé qui, en chemin, raconta à Cléomades que le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, le roi Liopatris était précisément arrivé à la cour de Touscan, et que des chevaliers de sa suite avaient pris occasion de cela pour accuser de trahison Florette, Gayète et Lyriade, comme complices de cet enlèvement...

Ces deux chevaliers confièrent en outre au prince espagnol qu'ils étaient amoureux de Florette et de Lyriade, et qu'ils étaient sur le point de les épouser lorsqu'était arrivée cette méchante accusation de trahison. Le blessé souffrait doublement, et de sa blessure, et de l'impossibilité où il se trouvait maintenant de défendre l'innocente Lyriade.

— Eh! qui doit être plus obligé que moi à conserver la vie de ces aimables filles? s'écria Cléomades. N'est-ce donc pas moi qui suis la cause première de leur malheur actuel? Soyez tranquille, chevalier; je pars avec votre brave compagnon, et j'espère bientôt rendre l'innocente Lyriade à votre amour!...

— Que le ciel vous entende!

— Il m'entendra, chevalier, il m'entendra, parce que je parlerai au nom du droit et de la justice, et que le droit parle très haut! Bon courage et bon espoir!... Vous reverrez votre Lyriade, je vous le promets... Et je voudrais être aussi certain de revoir ma Claremonde!

Cléomades prit congé du blessé et se dirigea avec son compagnon vers l'arsenal du château où il choisit les armes les plus simples, afin de n'être pas reconnu à la cour de Touscan. Les armes choisies, il partit, suivi du chevalier amoureux de Florette.

— Vous me mettez la joie au cœur, sire Cléomades! s'écria le chevalier. Je ne doute plus maintenant du succès de notre entreprise... Florette et Lyriade seront sauvées... Oui, mais Gayète? Elle reste sans défenseur!...

— Nous lui en servirons, répondit vivement Cléomades. Je répandrais tout mon sang, bien que je le doive à Claremonde, plutôt que de laisser périr ces trois intéressantes enfants dont le seul crime est d'avoir trop aimé leur maîtresse!... C'est mon crime aussi: c'est pour cela que je veux les défendre!...

## CHAPITRE XIV

**Du départ de Cléomades et de l'amant de Florette pour la cour du roi Cornuant, et du combat qu'ils soutinrent contre les trois chevaliers de Liopatris. Comme, par suite de la victoire remportée par le prince espagnol, les trois filles d'honneur de Claremonde furent mises en liberté. Du conseil que donna un vieux chevalier à Cléomades, et du départ de ce dernier pour Salerne.**

Ils arrivèrent enfin dans les faubourgs de la ville où résidait le roi Cornuant. L'amant de Florette se rendit seul à la cour de ce monarque, où il déclara, à haute et intelligible voix, que deux chevaliers se présentaient pour combattre les trois accusateurs des filles d'honneur de Claremonde.

Le combat fut accepté, pour avoir lieu immédiatement, et l'amant de Florette alla quérir Cléomades, qui accourut.

Les trois chevaliers de Liopatris se placèrent à une des extrémités de la lice, et, à l'autre extrémité, se placèrent les deux défenseurs des innocentes jeunes filles d'honneur. Les uns et les autres renouvelèrent les protestations et les serments ordinaires, et le juge du camp cria d'une voix forte:

— Laissez aller les bons combattants!...

C'était le signal. Les adversaires s'élancèrent les uns contre les autres. Le plus apparent des trois chevaliers de Liopatris courut seul contre Cléomades, dont la lance, tenue d'une main ferme, lui brisa l'écu et lui perça le cœur. Les deux autres chevaliers coururent ensemble contre son compagnon et lui firent vider les arçons. Mais Cléomades vola à son secours, le sauva d'une nouvelle atteinte et lui donna ainsi le temps de remonter à cheval.

Les deux champions de la beauté triomphèrent. Les chevaliers de Liopatris, épuisés, hors d'haleine, à bout de force et de courage, crièrent merci à Cléomades et lui donnèrent leur épée.

L'amant de Claremonde demanda alors d'une voix ferme que, dans le plus court délai possible, les trois nobles pucelles, injustement accusées par les chevaliers du roi Liopatris, lui fussent délivrées saines et déchargées de leur accusation.

La loi des combats ordonnait qu'il fût fait droit à cette demande: elle fut immédiatement accordée. Les trois jeunes filles furent mises en liberté; leur famille les entoura et les embrassa; on leur amena des palefrois, et sous la conduite de Cléomades, le vaillant chevalier, elles prirent le chemin du château d'où le prince et son compagnon étaient partis pour les délivrer.

A peine tout ce monde fut-il arrivé, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux jeunes compagnes, vola au secours du chevalier blessé, à qui sa présence rendit la vie.

Pendant ce temps, Cléomades se désarmait et levait la visière de son casque. Rien ne peut exprimer la surprise et les transports de joie des trois jeunes filles en le reconnaissant. Elles l'entourèrent, elles voulurent baiser ses mains victorieuses, à qui elles devaient leur liberté et leur bonheur; mais bientôt, les larmes que leur présence lui fit verser au souvenir de Claremonde, firent aussi couler les leurs. On se consulta, on chercha ensemble les moyens de réussir à retrouver cette belle princesse si digne d'être aimée.

Un vieux chevalier, que son grand âge empêchait de porter maintenant les armes, et qui remplaçait l'ardeur évanouie de ses jeunes années par une prud'homie et une expérience utile à consulter, prit la parole pour consoler l'amant inconsolable de l'incomparable Claremonde.

— J'ai vu l'an dernier à Salerne, dit-il, un sage astronomien qui voit claires les choses les plus couvertement célées... Il faut aller auprès de lui et lui demander le secours de ses lumières... Il ne vous les refusera pas sans doute, et vous saurez ainsi à quoi vous en tenir sur le compte de l'aimable créature que vous regrettez si amèrement... Partez, jeune homme, partez vite... Les événements se pressent dans la vie, et peut-être que si vous tardiez trop, il serait trop tard!...

Un faible rayon suffit pour déterminer un amant, de même qu'une faible branche suffit pour sauver un noyé. Cléomades ne balança pas à suivre le conseil que venait de lui donner le vieux chevalier.

## CHAPITRE XV.

Comme Cléomades prit congé de Gayète, de Florette et de Lyriade, et partit pour Salerne, à la recherche du savant astronomien. Comme, arrivé dans cette ville, il logea chez un hôte bavard qui lui apprit des choses intéressantes.

Au point du jour, Cléomades embrassa Gayète, Florette et Lyriade; il leur fit promettre de venir le rejoindre en Espagne, avec les époux qui leur étaient destinés, au cas où il retrouverait Claremonde; il prit congé des chevaliers qui habitaient le château, et, sans permettre à personne de le suivre, il s'arma et partit.

Montagnes et ravins, rochers et précipices, il franchit tout, traversa tout, escalada tout, avec une résolution et un courage qui prouvaient combien il était digne de retrouver sa maîtresse adorée. Quelques jours après, il arrivait dans les faubourgs de la ville de Salerne.

Une fois là, Cléomades s'informa auprès de l'hôte chez lequel il était descendu, du sage astronomien dont il espérait tirer quelques lumières touchant le sort de sa chère Claremonde.

— Ah! seigneur, répondit l'hôte, nous l'avons perdu depuis un an, et jamais on ne l'a tant regretté, car il eût été d'un grand secours pour calmer la douleur de notre souverain et pour rendre la raison à la jeune beauté dont il est si passionnément amoureux.

— Comment se nomme votre roi? demanda Cléomades.

— Mendulus, répondit l'hôte.

— Et la femme dont il est amoureux?...

— Elle n'a pas de nom; elle a été recueillie par je ne sais qui et vendue à un affreux petit bossu. C'est à cause de cela qu'on l'appelle la belle Trouvée; car c'est bien, en effet, la plus belle fille du monde, et je comprends que notre souverain en soit amoureux, malgré la bassesse de son extraction!...

— La plus belle fille du monde, après Claremonde! murmura Cléomades, en tombant dans une triste et profonde rêverie.

— Vous êtes bien triste, seigneur! fit observer l'hôte, qu'intéressait la physionomie du prince. La mort du vieil astronomien vous contrarie, je le vois... Vous aviez besoin de lui pour savoir quelque chose?... Si le secours de mes faibles lumières peut vous être agréable, je me mets bien volontiers à votre disposition... Je n'ai pas, il est vrai, la sapience du vieil homme que nous regrettons tous; mais, en revanche, je sais sur le bout du doigt tout ce qui s'est passé à Salerne depuis longtemps... Un renseignement, de quelque part qu'il vienne, est parfois utile à entendre... Les petits comme moi en savent quelquefois plus que les grands sur bien des choses... Interrogez-moi, je répondrai sans broncher à toutes vos questions!...

L'hôte ne savait pas seulement sur le bout du doigt tout ce qui s'était passé dans la ville de Salerne depuis nombre d'années : il avait encore sur le bout de la langue les choses qu'il prétendait savoir. Et la preuve, c'est que, s'apercevant que son bavardage avait médiocrement intéressé Cléomades, et que ce chevalier était peu disposé à lui adresser des questions, il s'empressa de faire les réponses, absolument comme s'il avait été interrogé.

— Oui, seigneur, reprit-il, le roi Mendulus, mon noble souverain, est amoureux fou de la plus belle des folles... Il l'épousera, j'en suis sûr, malgré que ce ne soit qu'une fille de peu... Elle est très intéressante, d'ailleurs, très intéressante!... Elle rit, elle chante, elle pleure, tout cela en même temps... Je ne sais vraiment pas comment elle s'y prend pour cela, par exemple!... Ses extravagances rendent Mendulus très malheureux : il donnerait bien la moitié de ses richesses pour pouvoir guérir la belle Trouvée... Oui, je suis sûr qu'il les donnerait... J'ai peur que la folie ne soit contagieuse, et que la belle Trouvée ne passe sa folie à notre souverain!... Voilà déjà quelques mois que cet état dure... Les fauconniers du roi chassaient... Un de leurs faucons s'envole dans une prairie... ils ne le retrouvent pas... seulement il découvrent, à la place, un affreux bossu et une adorable fille qui dormaient profondément à quelques pas l'un de l'autre... Ils courent avertir Mendulus qui s'empresse de venir, sur la foi du portrait que ses fauconniers lui ont fait de la belle dormeuse... Il la trouve encore plus belle qu'ils ne lui avaient dit. Il la réveille, l'interroge, apprend d'elle qu'elle a été enlevée par ce bossu... Le vilain bossu meurt bientôt, et mon gracieux souverain offre sa main et son cœur à la belle Trouvée, à qui cette proposition tourne immédiatement la tête... Vous voyez, seigneur, que le bonheur peut rendre fou!...

A ce moment du récit de l'hôte, Cléomades, qui l'avait écouté malgré lui, dressa vivement la tête et regarda l'hôte entre les deux yeux, comme pour le prier de continuer.

L'hôte, flatté de l'attention que daignait enfin lui témoigner l'étranger, s'empressa de continuer. Il reprit les choses de plus haut, rappela tout ce qu'il savait, et, finalement, parla du cheval de bois trouvé par le vilain bossu expirant. Il finissait par où il aurait dû commencer, ce maudit bavard!...

— Ah! mon ami! mon ami! s'écria Cléomades en sautant alors au cou de son hôte, qui le crut d'abord fou. Ah! mon ami! mon ami, votre fortune est faite!...

— Pas encore, seigneur, pas encore, malheureusement...

— Je vous dit que votre fortune est faite... et la mienne aussi!... J'ai une panacée infaillible, un secret merveilleux pour guérir presque instantanément la folie la plus compliquée...

— Vraiment?... dit l'hôte joyeux.

— Vraiment oui... répondit Cléomades.

— Alors je vais aller annoncer cette bonne nouvelle à mon gracieux souverain!...

— Attendez!... attendez!... Mes armes pourraient causer quelque ombrage à Mendulus... On ne croit généralement pas à la science qui n'a pas une livrée scientifique... Procurez-moi donc la robe et le bonnet d'un médecin... ainsi qu'une fausse barbe grise que j'appliquerai sur mon visage, trop jeune pour un visage de savant... Cela fait, vous pourrez aller prévenir le roi; ma fortune et la vôtre sont assurées...

L'hôte, de plus en plus joyeux, fournit à l'étranger, avec toute la promptitude imaginable, le déguisement qu'il lui avait demandé; et pendant que Cléomades s'apprêtait il courut au palais de Mendulus et sollicita la faveur d'un entretien particulier.

— Sire, dit-il, il est arrivé hier dans votre belle ville de Salerne, un médecin célèbre dont je ne connais pas le nom, mais qui répond, sur sa tête, de la guérison de votre belle maîtresse... J'ai pensé, Sire, qu'il était de mon devoir d'humble et dévoué sujet de venir vous informer de cet événement qui, en rendant la raison à la belle Trouvée, vous rendra le bonheur...

— Tu as bien fait! s'écria Mendulus. Va quérir immédiatement ce savant homme, et me l'amène!...

## CHAPITRE XVI

**Comme Cléomades, déguisé en médecin, se fit conduire au palais de Mendulus qui le présenta à Claremonde. Ce qui se passa alors; et comme la princesse, continuant à jouer son rôle de folle, voulut faire disputer le faux médecin avec le cheval enchanté.**



Cléomades, muni du gant de Claremonde qu'il avait rempli à la hâte de quelques plantes communes, d'une paire de grandes lunettes et d'une longue baguette noire, se rendit gravement au palais de Mendulus, qui l'attendait dans la plus vive anxiété.

— Arrivez donc, arrivez donc, savant homme!... lui cria ce prince, du plus loin qu'il l'aperçut.

— L'âge et la science sont deux rudes fardeaux, Sire, répondit doctoralement le faux médecin, et je ne peux marcher bien vite!...

Mendulus, tout en pestant contre la lenteur calculée de Cléomades, le conduisit lui-même à l'appartement de Claremonde qui, en les voyant venir tous deux, redoubla d'extravagances. La barbe, l'habit, la physionomie, la démarche solennelle du faux médecin, ne permirent pas d'abord à cette belle princesse de reconnaître son amant. Elle n'avait jeté qu'un coup d'œil sur lui, et, trompée par les apparences, elle était plus occupée que jamais de paraître folle.

— Vous voyez, savant homme, à quel état est réduite cette belle personne! dit Mendulus avec une douleur sincère. Elle pousse souvent ainsi des cris affreux, et roule des yeux aussi hagards que peuvent le permettre leur douceur et leur beauté naturelles... Sa folie me désespère!...

— Sire, répondit Cléomades, ne vous affligez pas plus longtemps : je vais la calmer.

S'approchant alors de Claremonde, il porta son gant sous ses beaux yeux, comme pour le lui faire respirer, mais, en réalité, pour qu'elle le vît mieux.

Claremonde, surprise en voyant son gant, releva la tête et regarda fixement Cléomades qu'elle reconnut. Aussitôt, elle se calma comme par enchantement, prit la main du faux médecin pour s'appuyer et se remettre de ce dernier vertige, et la lui serra avec une tendresse significative. La raison et l'amour lui revenaient avec plus d'ardeur que jamais!

Jamais Cléomades n'avait été autant aimé! Il est vrai qu'il venait comme amant et comme libérateur : double titre, double amour.

— Physicien, magicien, sage homme, dit Claremonde, en affectant encore un reste de folie pour ne pas donner l'éveil à la jalousie et aux soupçons de Mendulus par une guérison trop prompte; ton gant est habile, car il me fait du bien, beaucoup de bien... Je ne sais pas ce qu'il contient, mais il me rend heureuse... Ton gant a plus de science que toi, puisque c'est lui et non toi qui me guérit... Ton gant est habile; mais toi, pauvre vieil homme, tu es aussi fou que moi... Seulement je suis une jeune folle, et tu es un vieux fou, ce qui veut dire que tu es plus fou que je ne suis folle, puisqu'il y a évidemment une provision de folies plus grande dans une tête de soixante ans que dans une tête de dix-huit ans!...

— La fureur est passée, mais la déraison est restée!... fit observer Mendulus.

— Soyez patient, Sire; sachez attendre! répondit Cléomades, qui avait peine à dissimuler le bonheur que lui causait la présence de sa belle maîtresse.

— Tu fais ici l'important, vieil homme! reprit Claremonde, qui avait son projet. Mais je gage que mon cheval de bois en sait plus long que toi!... A propos, je crains bien qu'on ne le laisse mourir de faim dans ce palais... Je voudrais bien qu'on me l'apportât : je le ferais argumenter avec toi... Ah! ah! tu serais vaincu par lui... Il raisonnerait bien, ce bon cheval, surtout s'il pouvait manger de l'avoine de Séville!...

En disant cela, Claremonde levait ses beaux yeux au ciel; tous les traits de son visage avaient repris leur suave accord et leur céleste harmonie, et la présence de son amant colorait ses joues de l'incarnat de la rose.

Mendulus, attendri, mais toujours désespéré de l'entendre déraisonner plus fortement que jamais, saisit les mains du médecin et lui dit :

— Sage homme, guérissez-la, je vous en conjure!... Employez toutes les ressources de votre art pour chasser ces maudites visions de sa chère cervelle!... Guérissez-la, et toute ma fortune est à vous!...

— Je vais, seigneur, faire tous mes efforts, répondit le faux médecin; mais dans ces premiers moments, il faut céder à ses plus légères fantaisies, obéir à toutes ses volontés, et saisir l'instant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu soin d'apporter avec moi...

— Vous avez raison, vous avez raison! dit Mendulus, qui reprit espoir.

— Belle Trouvée, reprit Cléomades d'un ton bien doux, je ne me refuse point à disputer et à argumenter avec votre cheval... L'ânesse de Balaam parlait bien; pourquoi votre cheval n'argumenterait-il pas?... Il m'est arrivé souvent, je le confesse humblement, de soutenir thèse contre de pareils animaux... On ne peut arriver à les convaincre, c'est vrai, mais, en employant beaucoup d'adresse, on peut arriver à les apprivoiser et à les rendre utiles... Faites donc conduire ici votre cheval... je serai très heureux de nouer connaissance avec lui...

— Ah! pauvre bête que tu es! s'écria irrévérencieusement Claremonde en éclatant de rire. Ah! pauvre bête que tu es!... Mon cheval n'est pas ce que tu penses... Il est d'une toute autre nature que ceux que tu as connus... Il ne se laisse point conduire, mais il aime à se faire porter par des ânes comme toi!... Va le chercher toi-même, et reviens, si tu l'oses, disputer avec lui en ma présence!... Quand il t'aura vaincu, j'espère que tu t'en iras bien vite cacher ta honte, et que je ne te reverrai plus jamais!...

Cléomades feignit de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance.

— Sire, dit-il à Mentulus, comment faire?... Elle a l'imagination frappée d'un cheval... Cela s'est observé quelquefois dans ces sortes de maladies... Ordonnez donc qu'on en amène un de vos écuries...

Mentulus qui se croyait fort habile à deviner les pensées de Claremonde, répondit en souriant :

— Vous n'y êtes pas, sage homme, vous n'y êtes pas!... Je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire...

Alors Mentulus appela quelqu'un de sa suite et ordonna qu'on sortît promptement du garde-meuble le cheval de bois qu'on avait trouvé à côté du vilain bossu, et qu'on le portât en grande hâte dans le jardin.

— Belle Trouvée, reprit-il en souriant et en se tournant vers Claremonde, le cheval que vous demandez pourrait salir votre appartement... Venez avec nous dans le jardin; il y sera dans quelques instants, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez!...

— Ah! petit roi, mon ami, dit Claremonde avec un sourire enchanteur, tu raisonnes mille fois mieux que ce benêt de physicien, qui ne sait rien de rien... Viens, mon roitelet, viens... Donne-moi le bras et descendons.

## CHAPITRE XVII ET DERNIER

Comme le roi Mendulus aida lui-même au succès du stratagème imaginé par Claremonde; de sa stupéfaction en voyant s'élever dans les airs sur le cheval de bois, la prétendue folle et le prétendu médecin. Retour et mariage de Cléomades et de Claremonde.

Mendulus, enchanté de cette espèce de faveur, et des progrès que semblait faire la guérison de Trouvée, prit avec empressement le bras qu'elle lui présentait, et il le plaça doucement sous le sien, sur lequel elle s'appuya fortement. De l'autre main, qu'elle avait libre, Claremonde saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle eut l'air d'entraîner en se moquant.

Toute la cour de Mentulus se mit à rire en voyant un médecin conduit comme un écolier, et on se rangea dans le jardin autour du cheval de bois, qu'on venait précisément d'apporter.

Claremonde, à l'aspect de ce cheval enchanté, dont elle attendait beaucoup, ne put retenir plus longtemps sa joie. Elle courut à lui et l'embrassa à plusieurs reprises, avec une effusion particulière.

— Ah! mon ami, mon pauvre ami! s'écria-t-elle avec un accent de compassion très bien joué. Comme te voilà sec et maigre! On t'a laissé mourir de faim, mon pauvre ami!... On t'a laissé mourir de faim!... Ah! les vilaines gens!...

Alors elle courut arracher des fleurs, de l'herbe, tout ce qu'elle put trouver, et revint les porter à la bouche du cheval enchanté, sans que l'on s'opposât à cette nouvelle folie. Mendulus avait ordonné expressément que, quoi qu'elle fît, on la laissât faire. Et les courtisans sont, d'ordinaire, très obéissants.

Tout cela avait pour but, on le devine, d'endormir complétement les soupçons de Mendulus et des principaux officiers de sa cour. Trop de précipitation eût tout gâté; les défiances du roi de Salerne se seraient réveillées, et il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, à Claremonde et à Cléomades, d'en arriver à leurs fins. Ils avaient besoin l'un et l'autre, jusqu'au dernier moment, d'être libres dans chacun de leurs mouvements, de n'être gênés dans aucune de leurs actions. Pour cela il fallait qu'ils s'observassent mutuellement, qu'ils ne trahissent rien de leur émotion mutuelle, qui était grande, comme bien on pense : ils jouaient tous deux leur vie et leur bonheur!

Cléomades s'approcha mystérieusement de Mendulus et lui montra une petite bouteille.

— Cet élixir est souverain, dit-il à voix basse; c'est le moment où il peut produire son effet... Tâchez de le lui faire avaler, et elle sera sauvée!...

Claremonde qui ne perdait de vue aucun des mouvements de son amant, qu'elle savait agir dans le même sens qu'elle; Claremonde changea aussitôt de folie, sans avoir l'air, toutefois, de s'en apercevoir.

— Grand homme! s'écria-t-il, en s'adressant au faux médecin. Grand homme! sage homme! Prud'homme! secourez-moi, je vous en prie... Montez avec moi sur ce cheval, et tirez-moi des mains de cette abominable populace dont la vue m'est si désagréable... Si vous ne me secourez pas, je suis capable d'en mourir... Ne cherchez pas ma guérison dans vos flacons... Cherchez-la plutôt dans l'oreille de mon cheval : vous l'y trouverez plus sûrement... M'entendez-vous, grand homme?...

Cléomades haussa les épaules en signe de pitié, et dit à Mentulus :

— Ma foi, Sire, je commence à désespérer du succès... Sa cervelle est complétement détraquée... Les ressorts de la raison sont décidément brisés... Ma science devient impuissante devant tant de folie...

— Vous avez tort de désespérer, sage homme! répondit le roi de Salerne, qui croyait de plus en plus à la guérison, à mesure que le médecin paraissait y croire de moins en moins. Vous avez tort! Elle déraisonne encore, mais elle est plus calme... C'est un bon signe... Pour ne pas l'impatienter, faites ce qu'elle vous demande... Montez avec elle sur cette machine de bois... Cela ne vous coûtera rien, et cela me fera plaisir...

— Vous y tenez beaucoup, Sire?...

— J'y tiens beaucoup... car j'attends le meilleur effet de cette fantaisie...

— Vous ne vous repentirez pas de m'avoir forcé à y céder?...

— Je ne me repentirai pas... Allez! Allez!... vous dis-je!...

Mentulus vit bien que pour décider tout-à-fait le faux médecin, il fallait lui faire une douce violence. Aussi se décida-t-il à le pousser jusqu'auprès du cheval, c'est-à-dire auprès de Claremonde, qui l'attendait.

— Montez! Montez! répéta Mentulus pour la troisième fois.

Cléomades comprit que le moment solennel était arrivé. Il prit sa chère Claremonde, la souleva et la plaça doucement sur la croupe du cheval. Puis il monta après elle...

Une fois là, il fallait partir, et sans attendre longtemps!

Cléomades tira de sa poche et laissa voir le petit flacon qui contenait l'élixir en question, et feignit d'aller le chercher dans l'oreille du cheval, ainsi que le lui avait recommandé la belle folle. Mais, prenant son temps, il tourna promptement la cheville d'acier, et le cheval enchanté s'élança dans les airs avec la rapidité d'une flèche qui partirait de l'arc d'un Tartare.

Mendulus tomba à la renverse d'étonnement et toute la cour jeta de grands cris de stupeur, pour suivre l'exemple donné par le roi.

Cléomades, faisant planer un instant le cheval enchanté au-dessus de cette foule toute en désarroi, cria au roi d'une voix sonore, qui s'éparpilla un peu dans l'air :

— Mendulus! je suis Cléomades, fils de Marchabias, roi d'Espagne, et celle que tu perds en ce moment est l'incomparable Claremonde, fille du roi de Touscan, et ma fiancée!...

Cela dit, il excita la vélocité naturelle du cheval enchanté qui disparut bientôt tout-à-fait aux yeux de la cour, de plus en plus étonnée.

Ces heureux amants, désormais à l'abri de tout danger du genre de ceux qu'ils avaient traversés, se livrèrent alors sans crainte à toute leur tendresse et au bonheur ineffable de s'être retrouvés.

Le lendemain matin ils étaient à Séville.

Le roi et la reine d'Espagne, après les avoir embrassés, ne voulurent plus différer leur bonheur, et bientôt, en présence de Cornuant, appelé à cet effet, ainsi qu'une partie de sa cour, le mariage de Claremonde et de Cléomades fut célébré en grande cérémonie par l'archevêque lui-même.

Il y eut, à propos de ce mariage, des tournois magnifiques; on y vit paraître, entre autres, un quadrille de chevaliers tartares, qui s'obstinèrent pendant quelque temps à ne se point faire connaître. Bientôt cependant le mystère qui les enveloppait cessa, et chacun fut heureux de leur serrer la main.

Le chef de ces Tartares était le roi Liopatris. Il était venu à la cour du roi d'Espagne pour tirer vengeance de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que lui avait faite Cléomades. Il se fit connaître et obtint sans peine la main de cette jeune et aimable princesse qui le trouva très propre à la dédommager de l'horreur que lui avait inspirée le vilain roi bossu.

Gayète, Florette et Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amants, et tous ces époux fortunés composèrent la cour la plus aimable et la plus gaie du monde.



FIN DE CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

# LE ROMAN DE LA ROSE

(1240 — 1280)

« Cy-est le Rommant de la Rose,
Où l'art d'amours est toute enclose. »

Tel est le titre du premier poëme, un peu long, écrit dans la langue que nous avons l'honneur de parler aujourd'hui; tel est le commencement du premier livre français qui ait eu de la vogue chez nos bons aïeux. Il n'a pas moins de vingt-deux mille sept cent quatre vers dont une partie seulement appartient à Guillaume de Lorris : l'autre partie, supérieure comme nombre, sinon comme qualité, est l'œuvre de Jehan de Meung.

Il nous a paru intéressant de donner ici, — dans cette réimpression de la *Bibliothèque Bleue*, — une analyse aussi succincte que possible de ce *Roman de la Rose*, dont beaucoup de gens parlent et que très peu de personnes connaissent. Il est toujours curieux, d'ailleurs, de dire les sources auxquelles puisent les Modernes, — qui ne le disent jamais, pour les excellentes raisons que vous devinez bien. C'est en effet au *Roman de la Rose* que Mathurin Régnier a *emprunté* l'idée de sa *Macette*, — sa plus belle satire; au *Roman de la Rose* que le Marino a emprunté l'idée de son poëme de l'*Adone;* au *Roman de la Rose* que mademoiselle Madeleine de Scudéri a emprunté l'idée de sa *Clélie*. L'idée — et le reste!...

Avant de raconter le poëme de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung, tant attaqué, tant défendu, tant admiré, tant décrié, — il ne sera pas sans quelque utilité de donner une courte notice sur ces deux poëtes, si différents d'allures et de caractère.

Guillaume de Lorris était né à Lorris-sur-Loire, près de Montargis, en plein Gâtinais, vers la fin du règne de Philippe-Auguste, quelques années après la bataille de Bouvines, — c'est-à-dire vers l'an 1218. Guillaume était savant, — chose assez commune à cette époque; il était, de plus, aimable, — chose rare à toutes les époques, chez les savants, gens renfrognés et marmiteux, d'ordinaire. Il connaissait son antiquité et ses poëtes païens sur le bout du doigt, et il était très heureux de les connaître. Tibulle, Properce, Catulle, Ovide, — Ovide surtout, — étaient ses auteurs préférés. Il devait faire un jour, lui aussi, son *Art d'aimer*, — ainsi que l'indiquent les deux premiers vers qui servent de frontispice, de légende, d'exergue, de tout ce que vous voudrez enfin, au *Roman de la Rose*.

Guillaume de Lorris était aimable : il aima et fut aimé. C'est ainsi que l'érudit devint poëte: sa maîtresse fut son maître! Une maîtresse de haute lignée et de grand parentage, à ce qu'on a dit, et à ce qu'il ressort des quatre vers suivants:

« Celle pour qui je l'ay empris
C'est une dame de haut pris,
Et tant est digne d'estre amée,
Qu'elle doibt Rose estre clamée. »

On ne devient jamais poëte autrement, n'est-ce pas?

Guillaume de Lorris fut aimé de son illustre Rose. Malheureusement Madame la Mort — qui ne respecte rien ni personne et qui est souvent jalouse des autres dames — vint un beau soir interrompre une existence qui ne demandait pas mieux de se prolonger encore. Ainsi furent interrompus, vers 1245, ses amours et son poëme.

Ses amours, personne n'osa les continuer sans doute: le cœur auquel s'était marié son cœur porta son deuil jusqu'au tombeau, — je me plais à le supposer.

Quant à son poëme, ce fut autre chose : quelqu'un osa le continuer, — et ce quelqu'un fut Jehan de Meun, ou de Meung, dit *Clopinel*, que Philippe-le-Bel appela, à cause de cela, le *Père de l'Eloquence française*. Il est vrai que ce prince s'occupait beaucoup plus des Templiers que de la Poësie, et qu'il faisait beaucoup plus de cas des richesses de ces chevaliers que de la richesse des rimes perpétrées par Clopinel. Il y a des époques, dans l'histoire littéraire d'un pays, où l'on peut être à bon marché le Père de l'Eloquence!...

Guillaume de Lorris, trop amoureux sans doute, n'avait pu faire que quatre mille cent cinquante vers du *Roman de la Rose*, — ce qui nous paraît déjà très raisonnable. Jehan de Meung, — quoique Clopinel, — alla plus loin, puisqu'il composa pour sa part les dix huit mille cinq cent quatre-vingts vers qui terminent ce célèbre poëme. Dix neuf mille vers! Est-ce que cela ne vous fait pas frissonner?...

Tout n'est pas bon, certainement, dans ce livre, dont une moitié est un éloge des femmes, et, l'autre moitié, une abominable satire — très réussie! — de ce sexe charmant et trompeur en diable, auquel nous devons Aspasie et Marion de Lorme, Lucrèce et Vittoria Colonna... Tout n'est pas bon, tout n'est pas galant, et si Guillaume de Lorris a l'admiration qu'on doit avoir pour les femmes en général — et surtout en particulier, — Jean de Meung, lui, a pour elles une irrévérence de langage, une impertinence d'expression, qu'il ne faut jamais avoir, même avec les femmes inestimables.

« Toutes estes, serés, ou fustes
De faict, ou de volunté putes,
Et qui très-bien vous chercheroit
Toutes putes vous trouveroit. »

« *Horrible! Horrible! most horrible!* » comme dit Hamlet.

Ces quatre vers, et quelques milliers d'autres que je ne peux citer, sont de Jehan de Meung. Autant Guillaume de Lorris est doux et tendre, autant Clopinel est âpre et mordicant. Le premier est une flûte de cristal, le second est un cuivre infernal.

Voyez le début de Guillaume de Lorris, cet amant passionné de la Nature:

« Au joly moys de May songeoye,
Au temps amoureux plein de joye,
Que toute chose si s'esgaye,
Si qu'il n'y a buissons ne haye,
Qui en May parer ne se veuille
Et couvrir de nouvelle feuille.
Les boys recouvrent leur verdure,
Qui sont secs tant que l'hyver dure,
La terre mesmes s'en orgouille
Pour la rousée qui la mouille,
En oubliant la povreté
Où elle a tout l'hyver esté.....
Les oyseaulx qui tant se sont teuz
Pour l'hyver, qu'ilz ont tous sentuz.
Et pour le froit et divers temps,
Sont en May et par le Printemps
Si liez qu ils montrent en chantant
Qu'en leur cueur s'y a de joye tant,
Qu'il leur convient chanter à force.
Le rossignol adonc s'efforce
De chanter et de faire joye;
Lors s'esvertüe et se resjoye
Le papegault et la calendre:
Si convient jeunes gens entendre
A estre gays et amoureulx
En icelny temps doulcereux.
Moult a dur cueur, qui en May n'ame
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oyseaulx les sons gracieux
En ce doux temps délicieux
Où toute riens d'amer s'esjoye... »

Trouvez donc mieux dans Ronsard!...

Ces vers-là sentent bon comme les premiers muguets et les premières jacinthes du mois que chante Guillaume de Lorris. On devine bien que ce poëte-là aimait les bois avec autant de tendresse que les femmes, et qu'ils allaient tous deux, sa maîtresse et lui, assister au Renouveau et saluer le Réveil de la Nature, cœurs battants, mains et lèvres jointes, yeux noyés de douces larmes, cheveux au vent, ceinture dénouée, seins gonflés, poitrines bondissantes, le long des rives ensaulées, par les sentiers verdoyants, par monts et par vaux, au bruit des chansons moqueuses des merles et des gazouillements licencieux des rossignols.

A part certains mots, — malheureusement tombés en désuétude, — tout cela se lit couramment. La *calendre* de Guillaume de Lorris, c'est notre alouette à collier noir; son *papegault*, c'est notre sansonnet bavard; son *botterel*, c'est notre crapaud. Mêmes images sous des noms différents: je les reconnais et les salue au passage avec les mêmes tressautements de plaisir. Les gens découragés, les esprits endoloris, les cœurs faillis, n'aiment guère la Nature, — probablement parce qu'ils ont trop aimé autre chose. Il faut avoir le cœur jeune, les yeux clairs, les sens dispos, l'esprit allègre, pour se plaire dans ces bois ombreux, dans ces forêts enchantées et mystérieuses où viennent expirer les bruits odieux des villes en proie aux convulsions, où l'on entend seulement des battements d'ailes, des jasements d'oiseaux, des susurrements d'insectes, des murmures de ruisseaux, des chœurs d'atômes invisibles, — la respiration grandiose de la Nature.

Là, tout a son accent, sa couleur, sa forme, son charme, son bruit, son parfum, son éloquence. L'insecte bourdonne, l'herbe pousse, l'arbre verdoie, l'air s'attiédit. Le matin, aux premières lueurs du jour, ce sont les notes d'argent que l'alouette égrène comme un chapelet en montant vers le soleil, ce Père des Etres. Puis, c'est la note mélancolique du coucou, ce solitaire emplumé. Puis la note moqueuse du loriot. Puis la note joyeuse de la mésange. A midi, c'est le cri dolent du grillon dans les sillons; la crécelle monotone du gresset, dans les marécages; le coassement étourdissant de la reinette, parmi les joncs. A la vesprée, l'aube des mouches, c'est l'appel désolé de la chouette! Puis, dans la nuit silencieuse, c'est la note de cristal du crapaud, — plainte éloquente d'une pauvre bestiole qui se sait laide et qui voudrait ne pas l'être, — à laquelle répondent les fioritures orgueilleuses du rossignol. O heureux ceux qui peuvent vivre loin de ces enfers sociaux qu'on appelle des villes! Heureux les vagabonds de

l'art et de la poésie, qui peuvent se soustraire à la besogne douloureuse de la vie, et aller dormir sous le ciel, dans les grands bois, la tête dans le soleil et les pieds dans le gazon, le cœur tranquille et la conscience muette ! On ne pense plus : on rêve. On ne vit plus : on végète. Je me suis senti quelquefois pousser des feuilles vertes autour du corps, et, quelquefois aussi, je me suis attendu à être respiré par deux belles lèvres rouges et à être cueilli par deux belles mains blanches. J'attends encore !...

Voilà l'aimable impression que causent certains vers de Guillaume de Lorris. Pour Jean de Meung, c'est autre chose.

Jean de Meung est un satirique : il a des choses et des gens à railler. Il ne roucoule pas : il ricane. On lui a reproché son immoralité : il n'est pas plus immoral que Rabelais. Son cynisme, c'est sa force. Il ne faut pas songer à émonder cet arbre touffu ; il ne faut pas songer à châtier ce style plantureux, à expurger ce livre luxuriant : mieux vaudrait le brûler et jeter sa cendre au vent.

De ce que Clopinel pense autrement que Guillaume de Lorris, — au sujet de l'amour et de beaucoup d'autres choses, — ce n'est pas une raison pour qu'il pense mal. Je citais tout à l'heure un passage de l'un ; je vais citer un passage de l'autre.

« Nature, dit Clopinel,

..... Nature n'est pas si sote
Qu'elle face naistre Marote
Tant seulement pour Robichon,
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnès, ne pour Perrette :
Ains nous a fait beau filz n'en doubtes
Toutes pour tous et tous pour toutes,
Chascune pour chascun commune,
Et chascun commun pour chascune. »

Morale facile, immorale morale, j'en conviens, — mais morale à l'usage de beaucoup de gens. Pourquoi ne pas constater ce qui se fait, et écrire ce qui se dit ?...

Or, la cour de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre, sa femme, n'était pas la plus chaste des cours, il s'en fallait de beaucoup. La galanterie y était extrême : c'était de la licence. Nous ne voyons pas, dans notre histoire, d'autre époque qui puisse mieux lui être comparée, que celle de la régence de Philippe, duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, de 1715 à 1723.

Jean de Meung, témoin de ces déportements scandaleux, les raconta tout naturellement. S'il eût vécu aux temps fabuleux et invraisemblables de l'âge d'or, il eût trempé sa plume dans une jatte de lait au lieu de la tremper dans autre chose : il eût peint un trumeau au lieu de faire une eau-forte.

Il ne faut donc pas se scandaliser si fort à propos de lui. D'ailleurs, comme le fait très bien remarquer André Thevet, son biographe, « Martial, Ovide, et d'autres poëtes, tant grecs que latins, ont bien autrement gazouillé de l'amour que n'a faict Clopinel. » Voilà Clopinel renvoyé absous.

Il n'en fut pas de même de son vivant. Les dames de la cour, indignées du sans-façon avec lequel Jean de Meung avait parlé d'elles et de leurs mœurs, — surtout dans le quatrain que j'ai cité plus haut, — résolurent de s'en venger. Il les avait flagellées : elles résolurent de le fouetter avec de véritables verges, des scions de franc osier. Attiré par elles dans un rendez-vous, il vint sans défense ; on allait l'exécuter, lorsqu'il s'avisa d'un moyen spirituel pour sortir de ce mauvais pas.

« J'y consens, dit-il, mais à la condition que la plus — *rime du second vers* — commencera... »

Aucune des dames présentes, on le comprend, ne voulut se calomnier à ce point, surtout devant un aréopage féminin, — le plus cruel de tous les aréopages, le seul devant lequel Phryné n'eût pas trouvé grâce. Avouer un amant, passe encore ! Mais avouer des amants, — jamais une femme n'y consentira. Il est convenu, depuis Ève, que, même à soixante ans, une femme ne doit pas avoir eu en sa vie plus d'une indigestion de pomme, — même les femmes qui en ont des indigestions quotidiennes, incessantes. Le dernier amant qu'elles ont est toujours le premier. « Péché caché est à moitié pardonné, » dit un proverbe malhonnête qui assimile ainsi les femmes aux chats. Tout au contraire, pour moi, puisqu'à un péché véniel et mignon, l'amour, on ajoute un péché hideux et mortel, l'hypocrisie. Ne vous cachez donc pas pour pécher, ô charmantes croqueuses de pommes, — ou alors ne péchez plus !...

Jean de Meung fut sauvé !

Peut-être eut-il tort de vouloir se soustraire à cette poignée de verges manœuvrées par les plus belles et les plus blanches mains de la cour du roi Philippe. Beaucoup de gens auraient bien voulu être à sa place, — si l'on en croit les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau à propos de mademoiselle Lambercier.

Cent ans après la publication du pamphlet de Clopinel, Christine de Pisan — un *bas-bleu* du règne de Charles V — songea à prendre la défense de son sexe, qui ne se savait pas outragé, et publia ses *Epitres sur le Roman de la Rose*. Cette défense donne une furieuse envie de lire l'attaque.

Près de cent ans après la publication des *Epîtres* de Christine de Pisan, Martin Franc, un poëte, indigné des insultes prodiguées contre un sexe adorable et adoré, par Jehan de Meung, « *un vilain*, » rompit une lance contre lui en publiant son *Champion des Dames*. Juvénal a parlé pour lui seul quand il a dit : *facit indignatio versum*. Martin Franc eut de l'indignation, mais l'éloquence lui fit défaut. Son poëme est pavé d'excellentes intentions, comme le Purga-

toire : on y cherche vainement autre chose, — quoiqu'en dise le comte de Tressan.

Pourquoi défendre un sexe qui ne réclamait pas ? Quel besoin de se faire l'avocat des femmes, — qui se défendent si bien d'elles-mêmes ?

Povres homs font de moy leur maistre,

fait dire Clopinel à l'Amour, dans un des chapitres du *Roman de la Rose*. Hélas ! oui, l'Amour est notre maître, — et nos maîtresses sont bien nos maîtresses. Clopinel avait peut-être des raisons particulières pour médire des femmes, après tout ! Peut-être qu'il avait été abominablement trahi, comme tant d'autres « povres homs, » — quoi qu'en aient dit ses réviseurs du XV<sup>e</sup> siècle, celui, entre autres, qui a écrit les vers suivants :

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cœur joly, au corps isnel,
Qui naistra sus Loire à Mehung...

On a beau être joli cœur et joli garçon, on n'en est pas moins trompé pour cela.

Et puis, peut-être aussi que Christine de Pisan, Martin Franc, le comte de Tressan et les détracteurs à la suite, s'étaient mépris sur la signification réelle du *Roman de la Rose* et sur les intentions de Jean de Meung. Tout le monde ne pensait pas comme eux, en tout cas. Et la preuve nous en est fournie par Jean Molinet, chanoine de Valenciennes et historiographe de Maximilien I<sup>er</sup>, lequel s'imagina, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, de *moraliser* cet amusant roman, et de faire d'un livre d'amour un livre de piété.

Ce n'est pas moi qui invente cela, bien entendu. C'est écrit et imprimé depuis longtemps.

C'est le Roman de la Rose
Moralisé, cler et net,
Translaté de rime en prose
Par vostre humble Molinet.

Pour un peu, cet honnête chanoine eût demandé la canonisation de maître Jehan de Meung, homme « plus angélique que humain, » — comme il l'appelle si dévotement. Je crois que Jean Molinet va un peu loin : Clopinel lui-même eût réclamé...

Les partisans du *Roman de la Rose* lui ont fait plus de mal que ses ennemis, ainsi qu'il arrive souvent. Ce livre original et curieux a été successivement dépouillé de son premier langage et altéré dans les faits, en passant par la main des translateurs et par la plume des copistes, qui l'ont rendu presque méconnaissable à force de vouloir le rendre intelligible. Les femmes, seules, gagnent à être rajeunies. J'aime bien Clément Marot, mais j'aime encore la vérité, — c'est-à-dire le texte même de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung. La vieille langue de ces deux poëtes charrie des graviers et des immondices, je le veux bien ; mais elle charrie de l'or aussi, et, en la draguant, on l'a appauvrie. Elle est plus limpide, dira-t-on, elle est plus claire. Hélas ! l'eau claire n'est que de l'eau claire !...

A ces causes, nous n'avons pas voulu donner une traduction moderne de ce français du XII<sup>e</sup> siècle, malgré que le *Roman de la Rose* rentrât beaucoup dans le cadre des Romans qui composent notre BIBLIOTHÈQUE BLEUE. La prose, cela se pouvait faire ; mais des vers, c'était impossible. Les vers, ce sont des fleurs qu'on doit respirer sur place : lorsqu'on les a coupées, elles se fanent ; lorsqu'on les traduit, ils se décolorent.

La Bibliothèque impériale possède un grand nombre de manuscrits de ce poëme. Les plus curieux sont ceux qui portent les numéros 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout celui qui porte le numéro 196, fonds de Notre-Dame, écrit en l'an 1330 : c'est le seul qui porte une date.

Parmi les imprimés, on recherche les éditions in-4°, sans date. Celle qui a servi, depuis, à en faire d'autres, est l'édition in-folio publiée en 1527, par Clément Marot, sur l'ordre de François I<sup>er</sup>, et réimprimée in-8° par Galiot-Dupré, en 1529 et en 1557. Elle ressemble au texte de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung par tous les points, hormis un seul, qui est essentiel : le style. A cela près, c'est la même chose.

—

### Analyse du Roman de la Rose.

« Maintes gens dient que en songes
N'a se non fables et mensonges ;
Mais on peut telz songes songier,
Qui ne sont mie mensongier... »

Tels sont les quatre premiers vers du poëme ; tel est le début de l'Amant.

L'Amant feint d'avoir eu, pendant les beaux jours du printemps, aux premières heures du mois de mai, le songe qu'il raconte. Il commence par une peinture vive et animée de cette adorable époque de l'année, « *primavera, primavera, gioventù dell' anno*, — à laquelle la terre ouvre son sein et la femme son cœur. Cette peinture, nous en avons donné un fragment tout à l'heure.

« Moult a dur cuer, qui en May n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oyseaulx les sons gracieux
En ce doux temps délicieux
Où toute riens d'amer s'esjoye... »

*Riens*, c'est chose ; *amer*, c'est aimer, *amare*. Je regrette, pour ma part, qu'on n'ait pas conservé cette orthographe, d'une si terrible signifiance : aimer, n'est-ce pas chose amère, souvent ?...

L'Amant se promène dans une verdoyante prairie, au bout de laquelle se trouve un appétissant verger entouré de murs crénelés, sur lesquels il voit, sculptées, un certain nombre de figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attributs qui la caractérisent. Celle-ci repré-

sente *Haine*, *Félonie*, *Vilenie*, *Convoitise*, *Vieillesse*, *Tristesse*, *Papelardie*, *Envie*, *Pauvreté*.

Ces figures étranges et sinistres attristent l'Amant, — il y a bien de quoi. Mais bientôt les pépiements des oiseaux, les enivrantes senteurs qui s'élèvent du verger, l'arrêtent, l'attirent, le séduisent. Il cherche alors les moyens de pénétrer dans ce coin de paradis, et, à force de chercher, il finit par découvrir une petite porte, à laquelle il frappe assez longtemps, en vain. Mais enfin, comme toutes les portes du monde, auxquelles on frappe avec un certain acharnement, finissent toujours par s'ouvrir, — excepté les portes des prisons, ces tombeaux provisoires, et les portes des tombeaux, ces prisons éternelles, — celle à laquelle frappe l'Amant daigne s'ouvrir. Une dame assez belle, très coquettement parée, le reçoit, un miroir à la main. C'est dame *Oyseuse*, — une dame que nous avons rencontrée souvent :

« Il paroit bien, à son atour,
Qu'elle étoit peu embesongnée :
Quand elle s'étoit bien pignéé
Et bien paréq et atournée,
S'y étoit faite sa journée. »

*Oyseuse* apprend à l'*Amant* qu'elle est une des meilleures amies de *Déduit*, a qui cet appétissant verger appartient, et qui a soin de réunir autour de lui tous les plaisirs qui peuvent tuer le temps et égayer la vie. Elle le présente à ce beau monarque, qui le reçoit au milieu de sa jeune et folâtre cour.

Cette cour s'amusait alors à mille jeux différents, tous plus intéressants les uns que les autres; jeux innocents ou criminels, danses vives et animées, dont Guillaume de Lorris fait une description très émoustillante.

*Courtoisie*, aimable nymphe de l'âge d'un vieux bœuf, aperçoit l'Amant, vient à lui, le prend par la main et le fait entrer dans la danse, dont *Déduit* lui fait les honneurs, tout en ne perdant pas une seule bouchée des caresses que lui prodigue *Lyesse*, sa bonne amie.

*Amour*, cet adorable et cruel enfant qui ne pourra jamais vieillir, *Amour* ne dansait pas, lui. Il se contentait d'agiter doucement ses ailes, au son des pipeaux, des musettes et des chalumeaux généralement quelconques. A côté de lui, à la portée de ses mains et de ses fantaisies, sont deux arcs et deux faisceaux de flèches portés par *Doux-Regard*, jeune et beau bachelier qui doit traîner tous les cœurs après soi.

Les cinq flèches qu'on voit dans la main droite de *Doux-Regard*, sont légères, polies, caressantes. Je crois même que la pointe en est en or. De bien aimables flèches, comme vous voyez ! La première et la plus brillante se nomme *Beauté*, la seconde *Simplesse*, la troisième *Franchise*, la quatrième *Compagnie*, la cinquième *Beau-Semblant*. Ces deux dernières sont de peu de portée et de signifiance.

La première des cinq flèches noires que le bachelier *Doux-Regard* porte dans sa main gauche, est armée d'un fer sanglant et rouillé : on l'appelle *Orgueil*. Les quatre autres, qui sont aussi cruelles, s'appellent *Jalousie*, *Honte*, *Avarice*, *Désespérance*.

L'Amant, enchanté de tout ce qu'il voit, fait le portrait de plusieurs des nymphes de la cour d'Amour, qui lui ont fait l'honneur de danser avec lui. Ces nymphes attrayantes, que chacun de nous voudrait bien pouvoir tenir dans un petit coin, s'appellent *Beauté*, *Richesse*, *Largesse*, *Franchise*, *Joliveté*. L'aimable *Courtoisie*, dont il tient la main dans les siennes, n'est naturellement pas oubliée.

Les danses finies, l'Amant s'enfonce sous les charmilles du jardin, pour en admirer les beautés, ou pour faire n'importe quoi. Mais *Amour* et *Doux-Regard* le suivent à son insu. Il s'arrête près d'une touffe de rosiers : ils s'arrêtent comme lui, près de lui, et se cachent entre les larges feuilles d'un figuier qui est loin d'être aussi stérile que celui de la parabole évangélique. Une des roses du rosier, qui semblait n'attendre pour s'épanouir que la première Caresse du Soleil ou le premier baiser du Zéphir ; une de ces roses comme nous en avons tous plus ou moins admiré, plus ou moins cueilli dans le cours de notre vie, est là qui accapare les regards de l'Amant et fixe ses désirs. Il oublie tout pour admirer cette rose; il ne voit qu'elle, ne respire qu'elle. A peine se préoccupe-t-il des flèches dont *Amour* lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire et se plaint; et les cinq flèches d'or ont déjà pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

*Amour* et *Doux-Regard* rient ensemble, malignement, en voyant les efforts du pauvre Amant pour retirer les flèches qu'il a reçues en pleine poitrine, et dont il ne peut parvenir à arracher les pointes. Il est près de mourir. Cependant il se ranime, reprend courage et s'élance résolûment au travers des ronces et des épines pour cueillir cette rose magique dont son cœur est enivré. Nouveaux efforts, nouvelles blessures. Il se déchire partout. *Amour* en a pitié ; mais on sait que la pitié de ce méchant enfant n'est presque toujours suivie que de quelque nouvelle malice : il lance à l'Amant une sixième flèche, *Beau-Semblant*, qui est trempée dans un baume salutaire et doux. Elle calme un peu la douleur des premières blessures. *Amour* et *Doux-Regard* se découvrent alors et s'approchent de lui.

« Vassal, dit *Amour* à l'Amant,

Vassal : prins estes riens n'y a
De l'efforcer, ne du deffendre ;
Ne fay pas dangier de toy rendre,
Tant plus voulentiers te rendras,
Et plus tost à mercy viendras. »

A ces mots, l'Amant tombe aux pieds d'*Amour* qui reçoit ses mains dans les siennes, et le baise sur

la bouche, comme son vassal-lige. Ce baiser est un souverain dictame : il porte la vie, la chaleur et l'espoir dans le cœur blessé de l'amant.

Nous passerons un épisode qui, quoique très agréablement écrit, comme le reste, nous paraît un peu inutile. C'est un hors-d'œuvre imité d'Ovide : l'erreur, la passion et la mort de Narcisse.

Quoiqu'il sente la pointe des six flèches dans son cœur, l'Amant se trouve soulagé par le baume réparateur que porte celle qui se nomme *Beau-Semblant*. Il finit par dire :

D'une part m'oingt, d'aultre me cuyt :
Ainsi il m'ayde, ainsi me nuyt.

Ce sera longtemps encore comme cela, hélas! Miel et vinaigre! Orties et roses! Qu'est-ce que l'amour?... On ne le saura jamais!...

*Amour*, content de la soumission de l'Amant, achève de se l'assujettir, en se servant d'une petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses flèches ne puissent plus en être arrachées. Cela fait, cet aimable despote commence une très longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la Rose.

Ces leçons sont un véritable art d'aimer, ainsi que nous le disions au début de cet article; et plusieurs des traits rassemblés là par Guillaume de Lorris sont imités d'Ovide et de son Art d'aimer. Quelques autres passages se ressentent un peu du mauvais ton d'un siècle où le goût et la galanterie n'étaient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'Amant à lui-même, *Amour* le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente et qu'il ne cessera pas de veiller sur lui. Il part en le laissant sous la garde de *Doux-Penser*, de *Doux-Parler* et de *Doux-Regard*, une bien aimable compagnie, comme vous voyez!

L'Amant, affligé du départ apparent de son nouveau maître, recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante Rose.

Pendant qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il aperçoit un jeune homme d'une physionomie très avenante et très modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe et l'appelle près du rosier : c'est *Bel-Accueil*, fils de *Courtoisie*. Il permet à l'Amant d'approcher plus près de la Rose, mais il lui défend de la cueillir, et même d'en témoigner le désir, qui serait coupable au premier chef.

L'Amant ne peut s'empêcher de s'exprimera vec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre; il ose même avancer une main téméraire vers la Rose...

Hélas! cette Toison d'or est gardée par un dragon terrible, par un monstre hideux nommé *Dangier*. *Dangier*, qui représente ici le Mari, de l'aveu de tous les commentateurs, *Dangier* s'élance avec fureur vers l'amant, argonaute trop ardent, et le chasse de la haie, ainsi que *Bel-Accueil*. La haie se referme aussitôt.

Le fils de *Courtoisie* s'enfuit en tremblant. L'Amant, désespéré de l'accueil du mari, je veux dire de *Dangier*, se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante Rose. Une grande dame, à l'air noble, aux yeux sévères, s'avance vers lui, place sa main sur sa tête et commence une médisance en règle contre dame *Oyseuse*, contre *Déduit* et son verger, contre *Amour*, contre la Rose, contre *Bel-Accueil*, contre *Beau-Semblant*, contre tout le monde...

Ce personnage grognon et désagréable, vous l'avez reconnu : c'est dame *Raison*. Aussi, à peine l'Amant l'écoute-t-il et daigne-t-il lui répondre. Où a-t-on vu que jamais amants écoutassent la raison!...

Sy respond l'Amant à rebours,
A *Raison* qui lui blasme Amours...

Dame *Raison*, indignée du peu de cas que l'Amant fait d'elle, ne tarde pas à le quitter. *Amour* se rend visible un moment, et propose à son vassal affolé d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête et prudent qu'on nomme *Amy* et qu'il lui présente. L'Amant s'empresse vers ce garçonnet, lui peint avec éloquence les tourments qu'il endure, et, ouvrant son sein, le lui fait voir percé par les six flèches d'*Amour*, comme d'autant de glaives. *Amy* calme son désespoir, lui conseille de retourner près de *Dangier* et de chercher à adoucir ce minotaure par ses larmes, par son repentir, par les promesses les plus sacrées de ne s'approcher de la Rose qu'autant qu'il le lui permettra.

*Dangier* reçoit d'abord très mal l'Amant, on comprend pourquoi. Il lui fait des reproches et des menaces dont l'Amant a l'air d'être bien touché : c'est dans son rôle d'amant, en face de ce mari que l'allégorie cache sous la figure de *Dangier*.

*Amy* joint ses prières à celles de l'Amant. *Franchise* et *Pitié*, deux aimables nymphes, achèvent d'adoucir *Dangier* qui consent enfin à pardonner à l'Amant, et qui, pour le mieux prouver, se retire sans manifester la moindre défiance. *Bel-Accueil*, caché jusqu'alors, se montre, reprend l'Amant par la main et le conduit de nouveau le plus près possible de la Rose. L'Amant la croit encore embellie; il soupire, il se pâme, il ferme les yeux, ébloui par les charmes qu'elle recèle, par les séductions qu'elle porte en elle; puis il les rouvre pour les admirer de nouveau; son cœur bat des pulsations insensées, sa bouche s'entr'ouvre, laisse passer des soupirs brûlants : l'Amant n'en peut plus.

*Vénus* faisait alors planer ses colombes sur le bosquet embelli par le rosier. Elle aperçoit l'Amant et elle en est attendrie. A ses beaux cheveux, à son teint coloré par la jeunesse, au feu qui brille dans ses yeux, elle croit voir l'image du jeune Adonis

qu'elle adore. Elle prend alors l'Amant sous sa protection, le conduit près du rosier, baisse la branche qui soutient et nourrit la Rose : les lèvres de l'Amant impriment un baiser brûlant sur les feuilles de cette branche et y restent collées avec une onction, une volupté ineffable. A ce moment la Rose paraît s'animer d'une couleur encore plus vermeille... On ne sait pas ce qui va arriver, lorsqu'un cri rauque vient troubler cette situation délicieuse de part et d'autre : c'est le détestable *Malebouche* qui l'a poussé en apercevant l'Amant. A ce cri terrible, Vénus remonte sur son char, et ses colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

*Malebouche*, mauvaise bouche, méchante langue, médisance, c'est tout un. Ce misérable ne marche pas seul ; et, en effet, à son cri viennent d'accourir en hurlant trois autres monstres : *Peur*, *Honte* et *Jalousie*. L'Amant est tombé évanoui de douleur au pied du rosier : ces quatre monstres le prennent, l'entraînent, ainsi que *Bel-Accueil*, jusqu'à l'antre où *Dangier* veille sans cesse, et d'où ce cinquième monstre s'élance avec fureur.

Vous devinez bien ce que peuvent la jalousie, la peur, la honte, la médisance, la méchanceté liguées. Les cinq monstres ci-dessus nommés se hâtent d'élever une tour haute et solide, où le téméraire jouvenceau et son fidèle *Bel-Accueil* sont enfermés, après avoir été, au préalable, couverts de chaînes. Les tyrans, quels qu'ils soient, sont ingénieux dans leurs moyens de répression. Comme si ce n'était pas assez de cadenasser l'Amant et son ami dans une tour d'où l'évasion soit impossible, on creuse encore de vastes et profonds fossés tout autour. L'amant, toujours évanoui, ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées, couché sur un matelas digne d'un cénobite, c'est-à-dire sur de longues épines qui lui déchirent et ensanglantent les flancs. Baigné de larmes amères, il élève au ciel des vœux inutiles, sans cesser pour cela de songer à sa chère Rose, qui lui vaut toutes ces misères ; il meurt à chaque instant de regret et de douleur, pour renaître, l'instant d'après, beaucoup plus malheureux.

— •

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du *Roman de la Rose*. Poésie facile, agréable, harmonieuse, qui ne serait certes plus appréciée convenablement de nos jours, où on la traiterait avec quelque raison de préciosité. Mais, au milieu du XIIIe siècle, cette poésie-là avait son charme et son utilité, et ce sont ces allégories qui ont formé les poëtes venus à la suite de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, je veux dire Clément Marot, Ronsard et les autres. L'imagination a ses dangers, c'est vrai ; mais elle a ses avantages aussi ; et mieux vaut, après tout, pécher par trop d'imagination que de ne pas pécher du tout, c'est-à-dire ne pas savoir écrire en vers. Ne soyons pas ingrats envers Guillaume de Lorris. « On est toujours le fils de quelqu'un, » fait très judicieusement observer Brid'Oison : Marot, Ronsard et les autres sont les fils de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung.

Guillaume de Lorris étant mort, son *Roman de la Rose*, cher à la chevalerie et aux dames de ce temps-là, resta enfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques, peu nombreuses alors. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, que Jean de Meung reprit l'ouvrage de Guillaume de Lorris et continua son *Roman de la Rose*, en mettant en action les personnages allégoriques imaginés par son prédécesseur.

Au quatre mille cent cinquantième vers, Clopinel reprend donc la plume.

> Cy endroit trespassa Guillaume
> De Loris et n'en fist plus pseaulme ;
> Mais après plus de quarante ans,
> Maistre Jehan de Meun ce Rommans
> Parfist, ainsi comme je treuve,
> Et icy commence son œuvre...

Jean de Meung joint en outre quelques nouveaux personnages aux premiers. Il fait intervenir dame *Nature*, qui parle une langue imagée et énergique, celle que devait parler plus tard Rabelais ; il y mêle quelques actes de chevalerie, en faisant combattre les uns contre les autres les personnages de Guillaume de Lorris et ceux qu'il a inventés ; il fait former en règle le siége de la tour où l'Amant et *Bel-Accueil* sont retenus prisonniers. *Vénus*, *Amour*, *Constance* et *Chaud-Désir* remportent enfin la victoire : *Dangier* est distancé et l'adorable Rose reste sans défense.

Voici comment se termine cet étrange poëme, où il y a un peu de tout, mais où il y a surtout de l'esprit et de l'originalité. Quatre-vingt-quatre vers, ce n'est pas trop long, — surtout si l'on veut bien réfléchir que je pourrais en citer vingt-trois mille !...

> *La conclusion du Rommant*
> *Est, que vous voyez cy l'Amant*
> *Qui prend la Rose à son plaisir,*
> *En qui estoit tout son désir.*
>
> Par les rains saisi le Rosier,
> Qui plus est franc que nul osier,
> Et quant à deux mains m'y peus joindre,
> Tout souefvement sans moy poindre,
> Le bouton prins à eslochier,
> Car envis l'eusse eu sans hochier.
> Toutes en fis par escouvoir
> Les branches crosler et mouvoir,
> Sans jà nul des rains despécer,
> Car n'y vouloye riens blecer :
> Et si m'en convint-il à force
> Entamer ung pou de l'escorce ;
> Autrement avoir ne sçavoye
> Ce dont si grant desir avoye.

En la fin fis taut, vous en dy,
Qu'un peu de graine y espandy;
Quant j'eus le bouton eslochié,
Ce fut quant dedans l'eus touchié,
Pour les feuillettes reverchier;
Car je vouloye tout cherchier
Jusques au fons du boutonnet,
Comme il me semble que bon est :
Si fis lors si mesler les graines
Qu'ilz se desmeslassent à paines,
Et tant que tout le bouton tendre
En fis eslargir et estendre.
Ce fut tout ce que je forfis,
Mais de tant fu-je lors bien fis,
Qu'oncque nul mal gré ne m'en sceut
Le doulx, qui nul mal n'en consceut :
Ains me consent et seuffre à faire
Ce qu'il scet qu'il me doye plaire.
Si m'appelle-il de convenant,
Que luy fais grand désavenant,
Et suis trop oultrageux, ce dit,
Si n'y met-il nul contredit,
Que je ne praine, et maine, et cueille.
Rosiers, branches, et fleurs et fueille.
Quant en si hault degré me vi,
Que j'eus si noblement chevi,
Que m'esperance n'est pas fable,
Pour ce que bon et aggréable
Fusse vers tous mes bienfaicteurs,
Comme faire doibvent debteurs :
Car moult estoye à eulx tenuz,
Quant par eulx je suis devenus
Si riche, que pour voir affiche,
Richesse n'estoit pas si riche.
Au Dieu d'amours et à Vénus,
Qui m'eurent aidé mieulx que nulz,
Puis à tout les Barons de l'ost,
Lesquels jamais Dieu ne forclost,
Des secours aux fins amoureux,
Entre les baisiers savoureux
Rendy graces dix foys où vingt;
Mais de Raison ne me souvint,
Qui tant gasta en moy de paine,
Maulgré Richesse la villaine,
Qui oncques de Pitié n'usa,
Quant l'entrée me refusa,
Du senteret qu'elle gardoit,
En cestuy pas ne regardoit,
Par où je suis céans venuz,
Repostement les faulx menus.
Malgré mes mortelz ennemis,
Qui tant meurent arriere mis,
Especialement Jalousie
A tout son chappeau de soussie,
Qui des Amants les roses garde,
Moult en fait ores bonne garde;
Ains que d'illec me remuasse,
Car bien eus le temps et l'espace.
Par grant jolivelé cueilly
Le fleur du beau Rosier fleury.
Ainsi euz la Rose vermeille,
A tant fut jour, et je m'éveille.

*Explicit.*

C'est fin du Roumant de la Rose
Où l'art d'amours est toute enclose.

ALFRED DELVAU.

# L'ABENAKI

Pendant les dernières guerres d'Amérique, une troupe de sauvages abenakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

— Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit à ma cabane? Tes mains étaient celles d'un enfant; elles ne servaient ni à te nourrir ni à te défendre; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien, tu me dois tout. Seras-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douceur:

— As-tu un père?

— Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie.

— Oh! qu'il est malheureux! s'écria le sauvage; et, après un moment de silence, il ajouta: Sais-tu que j'ai été père!... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé.

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais:

— Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder?

— Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel.

— Eh bien!... je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes.

Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui était en fleurs.

— Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il. As-tu du plaisir à le regarder?

— Oui, j'ai du plasir à le regarder.

— Je n'en ai plus, dit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite: Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps.

SAINT-LAMBERT.

# POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

### CHANSON

Charlotte, si ton âme
Se sent or' allumer
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer,
Allons, contents,
Allons sur la verdure,
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps.

Avant que la journée,
De notre âge qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
Prenons loisir
De vivre notre vie,
Et sans craindre l'envie,
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumière
Vers le soir se déteint,
Puis à l'aube première
Elle reprend son teint;
Mais notre jour,
Quand une fois il tombe,
Demeure sous la tombe,
Sans espoir de retour.

Et puis les ombres saintes,
Hôtesses de là-bas,
Ne démènent qu'en feintes
Leurs amoureux ébats;
Entre elles plus
Amour n'a de puissance,
Et plus n'ont connaissance
Des plaisirs de Vénus.

Mais, lâchement couchées
Sous les myrtes pressés,
Elles pleurent, fâchées,
Leurs âges mal passés;
Se lamentant
Que, n'ayant plus de vie,
Encore cette envie
Les aille tourmentant.

En vain elles désirent
De quitter leur séjour,
En vain elles soupirent
De revoir notre jour;
Jamais un mort
Ayant passé le fleuve,
Qui les ombres abreuve,
Ne revoit notre bord.

Aimons donc à notre aise;
Baisons-nous bien et beau,
Puisque plus on ne baise
Là-bas dans le tombeau.
Sentons nous pas
Comme jà la jeunesse,
Des plaisirs larronnesse,
Fuit de nous à grands pas?

Çà, finette affinée,
Çà, trompons le destin,
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin,
Allons, contents,
Fouler cette verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps.

GILLES DURANT.

### ÉLÉGIE

Le plus grand bien qui soit en amitié
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entre-écrire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit deuil, tout ce qui au cœur touche.
Car si c'est deuil, on s'entre-réconforte;
Et si c'est bien, chacun sa part emporte.
Pourtant je veux (ma mie et mon désir)
Que vous ayez votre part d'un plaisir
Qui, en dormant, l'autre nuit me survint.

Advis me fut que vers moi tout seul vint
Le dieu d'amours, aussi clair qu'une étoile,
Le corps tout nu, sans drap, linge ni toile:
Et si avait, afin que l'entendez,
Son arc alors, et ses yeux débandés,
Et en sa main celui trait bienheureux,
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche, et me va dire:
Loyal amant, ce que ton cœur désire
Est assuré: celle qui est tant tienne
Ne t'a rien dit (pour vrai) qu'elle ne tienne
Et, qui plus est, tu es en tel crédit,
Qu'elle a foi ferme en ce que lui as dit.

Ainsi Amour parlait, et en parlant
M'assura fort. Adonc en ébranlant
Ses ailes d'or en l'air s'en est volé;
Et au réveil je fus tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus haut des cieux,
Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors prit la plume, et par écrit fut mis
Ce songe mien que je vous ai transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le dieu d'amours menteur!
Mais, tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
En votre dire ayez persévérance:
Croyant aussi que les propos et termes
Que vous ai dit, sont assurés et fermes.

En ce faisant pourrai bien soutenir,
Que songe peut sans mensonge advenir.
Et si dirai la couche bienheureuse,
Où je songeai chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle sera
Quand ce gent corps dedans reposera!

CLÉMENT MAROT.

## STANCES

En quel obscur séjour le ciel m'a-t-il réduit?
Mes beaux jours sont voilés d'une effroyable nuit;
Et dans un même instant, comme l'herbe fauchée,
Ma jeunesse est séchée.

Mes discours sont changés en funèbres regrets
Et mon âme d'ennuis est si fort éperdue,
Qu'ayant perdu ma dame en ces tristes forêts,
Je crie, et ne sais point ce qu'elle est devenue.

Je vois bien en ce lieu, triste et désespéré,
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré :
Et, bien que loin d'ici le Destin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

Je vois dedans ces fleurs les trésors de son teint,
La fierté de son âme en la mer tout émue;
Tout ce qu'on voit ici vivement me la peint;
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenue.

Las! voici bien l'endroit où premier je la vi,
Où mon cœur, de ses yeux si doucement ravi,
Rejetant tout respect, découvrit à la belle
Son amitié fidèle.

Je revois bien le lieu, mais je ne revois pas
La reine de mon cœur, qu'en ce lieu j'ai perdue :
O bois! ô prés! ô monts! ses fidèles états,
Hélas! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Durant que son bel œil ces lieux embellissait,
L'agréable printemps sous ses pieds florissait,
Tout riait auprès d'elle; et la terre parée
Etait enamourée.

O bois, ô prés! ô monts! ô vous qui la cachez,
Et qui, contre mon gré, l'avez tant retenue,
Si jamais de pitié vous vous vîtes touchés,
Hélas! répondez-moi, qu'est-elle devenue?

Fut-il jamais mortel si malheureux que moi?
Je lis mon infortune en tout ce que je voi;
Tout figure ma perte; et le ciel et la terre
A l'envi me font guerre.

Le regret du passé cruellement me poingt,
Et rend, l'objet présent, ma douleur plus aiguë.
Mais, las! mon plus grand mal est de ne savoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenue.

Ainsi de toutes parts je me sens assaillir;
Et voyant que l'espoir commence à me faillir,
Ma douleur me rengrege, et mon cruel martyre
S'augmente et devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux,
Qui pense consoler ma raison abattue,
Il m'afflige; et le ciel me serait odieux,
Si là-haut j'ignorais ce qu'elle est devenue.

Plaisirs sitôt perdus, hélas! où êtes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me sembliez si doux,
Où êtes-vous allés? hé! où s'est retirée
Ma belle Cythérée?

Ha! triste souvenir d'un bien sitôt passé!
Las! pourquoi ne la vois-je! ou pourquoi l'ai-je vue?
Ou pourquoi mon esprit, d'angoisses oppressé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenue?

En vain, hélas! en vain la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant
De m'en voir séparé d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ai du contentement,
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue,
Et chatouille mon mal d'un faux ressentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenue.

Il la faut oublier!... ah dieux! je ne le puis.
L'oubli n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a gravés dans mon âme
En des lettres de flamme.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'âme bien résolue;
Et finissant nos jours, finissons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Adieu donc, clairs soleils, si divins et si beaux;
Adieu l'honneur sacré des forêts et des eaux;
Adieu monts, adieu prés, adieu campagne verte,
De ses beautés déserte.

Las! recevez mon âme en ce dernier adieu.
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincue,
Misérable amoureux, je vais quitter ce lieu,
Pour savoir aux enfers ce qu'elle est devenue.

Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers et des bois,
Pleurant et soupirant la perte d'Yacée,
L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver, il s'encourt au trépas.
Et comme sa vigueur peu à peu diminue,
Son ombre pleure, crie, en descendant là-bas :
Esprits, hé! dites-moi, qu'est-elle devenue?

MATHURIN RÉGNIER.

## LE PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique tu diras :
J'étais peu sage,
Qui n'usais point de la beauté
Que sitôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or' que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

JEAN PASSERAT.



# JEAN DE PARIS

## CHAPITRE PREMIER

**Comment le roi d'Espagne se jeta aux pieds du roi de France pour lui demander secours, et comment ledit roi de France le releva et lui promit de lui aider.**

Il y eut jadis en France un roi fort sage et vaillant, lequel avait de sa femme, notable et bonne dame, un beau fils de l'âge de trois ans, nommé Jean. Il se tenait alors à Paris avec la plus grande partie de la baronnie de son royaume, faisant fêtes à foison, car, à ce moment-là, il n'y avait nulles nouvelles de guerre en France, et le roi ainsi que ses barons abondaient en richesses.

Un jour, comme il revenait de messe accompagné de ses chevaliers et qu'il se trouvait à l'entrée de son palais, arriva devant lui le roi d'Espagne, lequel, en grands pleurs et gémissements, se jeta à ses pieds.

Le roi de France, le reconnaissant, se hâta de se baisser pour le relever ; mais le roi d'Espagne ne voulut pas y consentir, et continua à soupirer

et à se lamenter, sans pouvoir sonner mot. Ce dont le roi de France fut ému de grande pitié et compassion, ainsi que tous les barons qui l'entouraient.

— Beau-frère d'Espagne, lui dit-il, je vous prie de vous relever et de refréner un peu votre chagrin en nous en apprenant la cause. Je vous promets que, dans les limites de mon pouvoir, je vous aiderai à y mettre fin.

Et, se baissant de nouveau vers le roi d'Espagne, il le releva cette fois sans résistance de la part de ce dernier, qui lui répondit :

— Très-chrétien et très-puissant roi, je vous remercie humblement de la belle offre que vous venez de me faire... Je suis venu vers vous pour vous dire mon infortune et vous raconter mon douloureux fait, parce que je sais que vous et vos prédécesseurs êtes et avez été conservateurs de toute royauté, noblesse et justice.

— Dites-moi vitement ce dont il s'agit, beau frère d'Espagne.

Le roi d'Espagne reprit ainsi :

— Sachez, Sire, que, à grand tort et sans raison, et sous couleur d'un nouveau tribut exigé par moi pour éviter la damnable entreprise du roi de Grenade, infidèle à notre loi, les nobles de mon royaume ont séduit mon peuple contre moi ; ils ont voulu me faire mourir, et j'ai dû fuir au mieux que j'ai pu, en l'état où vous me voyez ; et, ne pouvant m'atteindre, ils ont résolu de s'en venger sur la reine ma femme et sur une mienne petite fille de trois mois, qu'ils tiennent assiégées en une de mes villes appelée Ségovie. Ils veulent avoir leur vie pour avoir mon royaume !...

Ayant raconté cela, le roi d'Espagne tomba pâmé aux pieds du roi de France, qui le releva derechef et qui lui dit :

— Beau frère d'Espagne, n'attristez pas votre cœur par tant de tristesse. Reprenez le courage et la vertu que vous aviez auparavant, et je vous assure de nouveau, sur ma foi et mon honneur, que je vous donnerai aide et réconfort. Demain, au plus matin, j'enverrai une lettre en Espagne, aux barons et au peuple de ce royaume, et, s'ils ne veulent obéir, j'irai moi-même en personne pour les mettre à la raison.

— Sire, répondit humblement le roi d'Espagne, réconforté par cette promesse, je vous remercie de tout mon cœur du bien que vos paroles m'ont présenté. Vous n'avez pas démérité de vos prédécesseurs ni de vous-même...

Les barons présents se réjouirent beaucoup aussi de cette promesse que leur prince venait de faire au roi d'Espagne ; d'abord parce qu'ils avaient grande pitié de ce dernier ; ensuite parce qu'il y avait un long temps qu'il n'y avait eu guerre en France, et qu'ils étaient fort aises d'avoir ainsi une occasion de reprendre leurs faits d'armes.

Le roi d'Espagne fut donc festoyé à merveille de part et d'autre, et, pour l'heure, il ne fut plus parlé de son sujet de tristesse ; tout au contraire, on ne songea qu'à l'égayer et à le distraire par des joutes, tournois et autres amusements.

## CHAPITRE II

Comment le roi de France envoya messager aux barons d'Espagne pour qu'ils eussent à venir réparer le déshonneur qu'ils avaient fait à leur roi, et quelle réponse rapporta ce héraut.



Quand vint le lendemain matin, le bon roi de France, selon sa promesse, fit une lettre en la marge de laquelle il y avait : « De par le roi. » Puis cette lettre continuait ainsi :

« Très chers et bien-aimés,

« Nous avons reçu la plainte de notre cher et bien-aimé frère le roi d'Espagne, votre naturel seigneur. A tort et sans raison, vous l'avez chassé hors de son royaume ; vous tenez assiégée notre belle-sœur sa femme ; vous avez fait, en outre, plusieurs autres grands cas à son encontre. C'est pour cela que nous voulons savoir la vérité de tout, afin d'y donner telle punition qu'il appartiendra, car nous avons mis le roi d'Espagne en notre protection et sauvegarde, ainsi que sa famille et ses biens.

« Par ainsi, nous vous mandons qu'au reçu de ce message, vous leviez le siége de Ségovie, où se trouve la reine, votre loyale dame, et que vous lui rendiez foi et hommage comme vous étiez accoutumés de le faire auparavant.

« De plus, vous viendrez, avec belle compagnie, au nombre de vingt, auprès de nous, pour nous dire les raisons qui vous ont mis à agir ainsi, vous notifiant que si vous y faites faute, nous irons en personne à votre rencontre et que nous vous infligerons un châtiment tel, qu'il en sera perpétuelle mémoire.

« Fait à Paris, le premier jour de mars. »

Et, sur la couverture de ce message, il y avait écrit : « Aux barons et au peuple d'Espagne. »

Le roi appela un héraut, lui remit la lettre et lui recommanda la plus grande diligence. Ce à quoi le messager ne manqua pas, car, en sept semaines, il alla et revint.

Quand ce héraut fut de retour à Paris, il descendit de cheval devant le palais, monta les degrés et s'en vint à la chambre où était le roi.

— Sire, dit-il en faisant la révérence, je reviens de Ségovie où vous m'aviez envoyé.

— Ah ! ah ! s'écria le roi. Eh bien ! quelles nouvelles apportez ?

— Sire, reprit le messager, je trouvai grande foule devant la ville assiégée. Je présentai votre message aux barons et capitaines de l'armée, qui, incontinent, s'assemblèrent pour le faire lire par un de leurs gens. Le message lu, ils me firent

éloigner, parce qu'ils voulaient se conseiller entre eux. Au bout de deux heures, ils m'envoyèrent quérir et me firent leur réponse.

— Où est cette réponse? demanda le roi de France.

— Ils ne l'ont pas écrite, Sire, ils l'ont faite seulement de bouche.

— Ah! et quelle est-elle?

— Ils me dirent qu'ils s'étonnaient fort de vous voir prendre tant de peine pour une chose qui ne vous touchait en rien; qu'ils vous conseillaient de ne pas vous aventurer plus longtemps dans cette affaire et de ne pas venir en Espagne, où il pouvait y avoir danger pour votre personne; que, en ce qui concernait les promesses que vous aviez faites au roi et les menaces que vous leur faisiez, à eux, ils n'en prenaient nul souci, n'ayant rien à craindre de vous. Je les priai de me bailler cette réponse par écrit, mais ils ajoutèrent vilainement que je n'obtiendrais pas autre chose que ce qu'ils venaient de me donner, et ils m'ordonnèrent d'avoir à quitter le siége avant six heures et le pays avant six jours. J'ai obéi, Sire, et me voilà de retour devant vous.

— Pendant le temps que vous êtes resté là, demanda le roi de France, vous avez pu juger des forces dont disposent les rebelles et de la position expugnable ou inexpugnable de la cité assiégée.

— Sire, répondit le messager, les ennemis du roi sont nombreux, mais la ville est forte et peut résister longtemps, s'il y a dedans des vivres en suffisante quantité et des défenseurs loyaux et vaillants de madame la reine d'Espagne.

Le roi de France, entendant cela, fut assez malcontent, non sans cause. Quant au roi d'Espagne et aux barons qui étaient là, leur joie était grande, et ils n'eurent de cesse que le roi n'allât en armes au secours de la reine assiégée, ce qu'il fit.

## CHAPITRE III

Comment le roi de France s'en alla en Espagne avec une armée pour reconquérir le pays et châtier les barons rebelles; comment il ne trouva personne en chemin, sinon le gouverneur d'Espagne, qui s'enfuit incontinent, et comment les ambassadeurs des barons d'Espagne s'en vinrent au-devant de lui.

Ainsi donc, le roi de France manda au plus tôt ses barons, capitaines et chefs de guerre, qui firent diligence, et s'appareillèrent de telle sorte qu'à la fin du mois de mai suivant il put partir de Paris avec le roi d'Espagne, à la tête de cinquante mille combattants bien en point.

Cette armée traversa la France, arriva à Bordeaux, et de là à Bayonne.

Quand le roi fut près de l'Espagne, il organisa ses gens en une belle ordonnance, et donna la charge de l'avant-garde au roi son protégé. C'est ainsi qu'ils entrèrent en Biscaye, toujours serrés ensemble, et séparés tout au plus les uns des autres par une distance de deux ou trois lieues.

Ils ne rencontrèrent personne sur leur chemin, ni aucune aventure digne d'être racontée, sauf qu'ils surprirent le gouverneur d'Espagne, qui était à la tête des vingt-cinq mille combattants ramassés à grand'peine et fort mal accoutrés. Quand ces derniers aperçurent les Français qui s'en venaient vers eux bien serrés et rangés, le cœur leur faillit, la peur les prit, et ils s'enfuirent.

Les gens du roi de France ne crurent pas devoir perdre leur temps à poursuivre ces fuyards, car ils voulaient aller lever le siége de devant Ségovie. Continuant donc leur chemin, ils ne tardèrent pas à arriver devant Burgos, une des bonnes cités du pays, laquelle leur fut ouverte sans résistance.

Le roi de France et le roi d'Espagne séjournèrent en la ville de Burgos pendant huit jours, durant lesquels ils remirent en obéissance une grande partie des villes d'alentour, faisant brûler et raser celles qui se rébellionnaient encore.

Le bruit fut grand de tout cela en Espagne. Pour n'être pas mises à feu et à sang, toutes les villes et cités s'en vinrent alors apporter leurs clefs et faire obéissance au puissant roi de France, qui, au bout de ces huit jours passés à Burgos, s'en alla vers Ségovie.

En chemin, il rencontra les ambassadeurs des barons d'Espagne, qui s'en venaient justement vers lui pour traiter de la paix. Ils firent plusieurs remontrances de la part de ceux qui les envoyaient, lesquels se complaignaient à grand tort du roi d'Espagne. Le roi de France, connaissant leur malice, leur répondit :

— Entre les barons révoltés et le noble roi d'Espagne, mon très-cher frère, je n'ai pas à hésiter, et j'ai plus de fiance en lui qu'en eux. Dites-leur donc de ma part qu'ils se mettent en défense si bon leur semble, car jamais je ne les prendrai à merci jusqu'à ce qu'ils soient venus me crier grâce, eux les nobles, à genoux et tête nue, et le peuple en chemise. Alors seulement je pardonnerai, tout en punissant les plus coupables de façon à ce qu'il en soit mémoire!...

Les ambassadeurs des barons d'Espagne, entendant cela, furent un peu ébahis. Et comme, en somme, ils ne pouvaient plus douter de la puissance du roi de France, ils comprirent que toute résistance serait vaine.

— Sire, dirent-ils, nous rapporterons votre réponse à ceux qui nous ont envoyés; mais, pour cela faire, il nous est besoin d'une dizaine de jours de répit : nous vous supplions de vouloir bien nous les octroyer.

— Vous aurez dix jours, répondit le roi de France; mais, ce délai passé, n'attendez plus grâce ni pitié de moi!...

Les ambassadeurs s'inclinèrent humblement et prirent congé pour aller notifier ces nouvelles à ceux qui les avaient envoyés.

---

## CHAPITRE IV

Comment les ambassadeurs des barons du royaume d'Espagne apportèrent la réponse que leur avait faite le roi de France, et comment le populaire vint crier merci.



Dès qu'ils furent arrivés, les ambassadeurs des barons leur racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu, et tous furent si étonnés que le plus hardi ne savait que dire.

Le populaire fut séparé d'avec les grands seigneurs, et les uns et les autres, comprenant bien qu'ils ne sauraient résister plus longtemps, s'en vinrent tous à la merci du roi de France.

Il les reçut comme il devait, et il s'informa fort diligemment des principaux perturbateurs de ce peuple. Il se trouva que c'étaient quatre des plus grands barons d'Espagne qui avaient machiné cela pour parvenir au gouvernement du royaume : ils furent pris, avec cinquante de leurs complices, et le roi de France les fit mener après lui jusqu'à Ségovie.

En apprenant son arrivée, la reine d'Espagne, qui était là dedans assiégée et qui se voyait ainsi délivrée, s'en vint au-devant de lui en grand honneur et belle compagnie. Quand elle fut proche, elle se mit à deux genoux d'aussi loin qu'elle le pût voir, en signe de reconnaissance et d'humilité. Mais le roi de France, se hâtant de venir, la releva courtoisement et l'embrassa de bonne amitié.

— Très-haut et puissant roi, murmura la reine, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous aide, monseigneur mon mari et moi, à reconnaître ce que vous avez fait aujourd'hui pour nous! Qu'il vous récompense et vous bénisse comme vous le méritez!...

— Chère dame et belle sœur, répondit le roi, cela est tout récompensé... Ne parlons plus que de faire fête et de nous distraire de tous ces ennuis. Le roi d'Espagne, votre mari, vous attend avec impatience : allez vers lui.

— Sire, répliqua la reine, quand je vous vois, je vois tout : à moins que cela ne vous déplaise, je ne vous quitterai point d'ici à la ville.

Le roi, ébahi et charmé d'une si grande humilité, fit monter la reine à cheval et la conduisit à toute force vers son mari, qui lui fit l'accueil que vous devinez bien; et tous trois, à savoir le roi de France, le roi d'Espagne et la reine sa femme, s'en allèrent, en devisant de plusieurs choses, jusqu'en la ville de Ségovie.

Les rues étaient tendues de tapisseries les plus riches et les plus somptueuses, à l'intention du roi de France, qui fut reçu comme il convenait à un si vaillant, si sage et si généreux prince. Ses barons et ses gens de guerre ne furent pas moins bien traités, et ils se réjouirent grandement dans cette belle cité, si bien accoutrée et si bien ordonnée.

## CHAPITRE V

Comment, après avoir fait un joyeux séjour en la ville de Ségovie, le roi de France songea à s'en retourner en son royaume, et comment le roi et la reine d'Espagne s'en vinrent agenouiller devant lui pour le remercier et lui recommander leur fille.



Pendant quinze jours la ville de Ségovie fut en fête. Il y eut belles joutes et beaux ébattements, que je laisse de côté pour cause de brièveté. Au bout de ces quinze jours, le roi de France, qui était résolu à punir ceux qui avaient commencé l'injure à l'encontre du roi d'Espagne, fit dresser un échafaud droit au milieu de la ville, et, quand cet échafaud fut dressé, il fit décoller, devant tout le peuple, quatre des plus principaux coupables. Puis il envoya en chaque bonne ville cinq des autres, à qui le même supplice fut infligé, pour servir d'exemple au peuple et lui montrer à mieux obéir à leur roi que ces cinq-là n'avaient fait. Après cela, ayant ainsi mis le royaume d'Espagne en bonne paix et concorde, il délibéra de retourner en France avec son armée.

Quand le roi et la reine d'Espagne apprirent cette résolution de départ, ils furent asssez embarrassés et se demandèrent mutuellement de quelle manière ils devaient remercier le roi de France du bien et de l'honneur qu'il leur avait fait. Après y avoir réfléchi, donc, ils s'en vinrent devant tout le peuple se mettre à ses pieds, disant :

— Très-haut et puissant roi, nous savons bien que vous ne pouvez guères demeurer ici, à cause des grandes affaires de votre royaume. Nous savons aussi qu'il n'est pas en notre pouvoir de vous récompenser en aucune manière que ce soit. Toutefois, comme nous désirons faire ce qui sera possible, nous vous prions de vouloir bien mettre sur nous et nos successeurs tel tribut et revenu qu'il vous plaira, car de vous et de vos successeurs voulons dorénavant tenir notre royaume comme bons et loyaux sujets, comme c'est bien raison.

Le roi de France, entendant cela, en eut grande pitié, et il répondit :

— Mes amis, croyez bien que ce n'est pas par envie de gagner et acquérir du pays que je suis venu en ce royaume; j'y ai été appelé seulement par désir d'augmenter le pouvoir de la justice et d'entretenir l'honneur royal. Par ainsi, qu'il ne soit plus parlé entre nous de ces paroles-là. Je vais vous quitter pour retourner dans mon royaume; gouvernez sagement le vôtre, en bonne justice et en crainte de Dieu, et si, d'aventure, il survenait

quelque chose, faites-le-moi savoir, je reviendrai vous secourir et aider.

En face d'une si parfaite cordialité, le roi et la reine d'Espagne se sentirent grandement touchés. La reine prit entre ses bras sa fille, âgée d'environ cinq ou six mois, et elle vint auprès du roi de France, le priant d'écouter une petite requête qu'elle lui voulait faire.

— Je le veux bien, répondit-il.

La reine parla ainsi :

— Sire, puisque nous avons mis en vous toute notre espérance, et que vous êtes notre soutien et notre ami, nous vous prions et requérons d'accorder la même protection paternelle à cette pauvre fille que vous voyez ici entre mes bras. C'est probablement le seul enfant que nous aurons jamais, car nous sommes déjà sur l'âge, monseigneur mon mari et moi. Si donc Dieu donne à cette petite fille la grâce de parvenir en l'âge de mariage, veuillez à votre plaisir la pourvoir du mari qui lui sera nécessaire et à qui vous baillerez le gouvernement de ce pays, comme c'est raison.

Le cœur du roi de France fut attendri de tant d'humilité.

— Chers amis, leur répondit-il, je vous remercie de la grande affection que vous avez pour moi. Sachez que si votre fille n'est pas à refuser, et si Dieu donne à mon fils la grâce de vivre en âge, parfait comme votre fille, je serai heureux qu'ils soient conjoints ensemble par le mariage. Il en sera fait ainsi, je vous le promets, si je peux vivre jusqu'à cette heure encore éloignée : mon fils n'aura pas d'autre femme que votre fille.

— Ah! Sire, reprit la reine, pour Dieu, merci!... Mais n'imaginez pas, Sire, que monseigneur mon mari et moi nous ayons été assez présomptueux pour songer à marier notre fille à votre fils : non, nous ne visions pas si haut, nous vous la recommandions pour quelque seigneur de vos barons, celui qu'il vous plaira de désigner, car vraiment ce serait nous faire trop d'honneur que de lui donner monseigneur votre fils...

— Ce qui est dit est dit, répondit le roi de France, et, s'il plaît à Dieu que nous vivions, il en sera plus amplement parlé plus tard, car maintenant nous n'en pouvons bonnement faire autre chose, et nous devons prendre congé de vous.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit la bonne reine, je vous prie, Sire, de nous permettre, à monseigneur mon mari et à moi, de vous accompagner jusqu'à Paris, car j'ai très-grand désir de voir ma très-honorée dame la bonne reine de France.

— Mes bons amis, dit le roi, vous ne pouvez présentement venir, parce que votre peuple est trop fraîchement revenu de sa rébellion, et il pourrait de nouveau profiter de votre absence... Tous les coupables ne sont pas morts, et les parents et amis de ceux qui ont été punis pourraient entreprendre quelque vengeance à l'encontre de vous et de votre autorité. Par ainsi, je vous conseille de ne pas déloger d'ici, et d'employer votre temps à entretenir votre peuple en bonne paix et en bon amour... Tenez-vous sur vos gardes; faites loyale justice aux pauvres comme aux riches; craignez et servez Dieu avant toutes autres œuvres, et, ce faisant, il vous en adviendra bien et repos. Je vous recommande aussi l'état de notre sainte mère l'Église et les pauvres, qui sont les membres de Notre-Seigneur : faites en sorte qu'ils ne soient ni opprimés ni foulés, et Dieu vous aidera.

Après ces belles démonstrances et ces beaux enseignements, ils prirent congé les uns des autres avec grands soupirs et force regrets.

## CHAPITRE VI

**Comment le roi de France s'en revint chez lui, accompagné des barons d'Espagne, et comment, au bout de cinq ou six ans, il mourut, laissant son gouvernement à sa veuve, madame la reine.**



Malgré ce qu'en avait dit le roi de France, le roi d'Espagne ne voulut point le laisser ainsi partir sans lui faire un peu de conduite, avec une escorte de ses barons les plus loyaux. Puis, au bout de quelques lieues, il se sépara définitivement de lui, en lui laissant sa compagnie de chevaliers, de seigneurs et de barons, tous honorés d'escorter un si sage et si vaillant prince.

Ils chevauchèrent ainsi à petites journées, et tant et tant, qu'ils finirent par arriver à Paris, où ils furent reçus comme il convenait, c'est-à-dire avec grande joie. Des fêtes furent organisées pour retenir les barons espagnols, et, quand elles eurent duré un certain temps, ils jugèrent bon de remercier et de prendre congé pour rejoindre le roi leur sire et rentrer en leurs maisons respectives.

Au bout de quatre ou cinq ans, peut-être plus, peut-être moins, une maladie s'empara du noble roi de France; si bien qu'après avoir traîné en langueur pendant de longs mois, il finit par en mourir, ce qui finit par un dommage pour le pays et un deuil pour sa famille et ses barons, car il était véritablement aimé de tout un chacun.

Après qu'il eut été embaumé, comme il appartient à un tel prince de l'être, il fut sépulturé en grande pompe, au milieu d'un universel chagrin et de regrets sincères.

La reine sa veuve, qui sage était, prit en mains le gouvernement du royaume, attendu que son fils Jean était trop jeune pour régner, et le royaume continua à jouir de sa tranquillité. Ce ne fut que quelque temps après que monseigneur Jean, son fils, fut nommé roi, nouvelle qu'on acclama avec une merveilleuse joie par toute la France.

Nous cesserons un instant de parler d'eux, et nous retournerons au roi et à la reine d'Espagne,

qui avaient si bien profité des enseignements du roi de France, et avaient gouverné leur pays en bonne paix et avec l'amour de leurs sujets.

## CHAPITRE VII

**Comment le roi et la reine d'Espagne menèrent grand deuil de la mort du roi de France, et comment ils songèrent, devenant vieux, à marier leur fille, qui allait devenir femme.**



n reçut en Espagne les nouvelles de la mort du puissant roi de France. En apprenant qu'il s'en était allé ainsi de vie à trépas, le roi et la reine, ainsi que tous leurs barons, en menèrent grand deuil. Il n'y eut ni monastère, ni église, ni moustier, ni couvent où il ne fût fait obsèques, prières, oraisons et le reste, pour le repos de l'âme du noble défunt. Pendant une année, le roi et la reine d'Espagne firent leur devoir à cet endroit, témoignant publiquement et privément de leurs regrets.

Mais comme il n'est pas en ce monde de si grande douleur que le temps ne rapetisse, de si cuisante plaie qu'il ne cicatrise, de si abondantes larmes qu'il ne tarisse, le roi et la reine d'Espagne s'habituèrent peu à peu à ne plus songer aussi tristement au défunt roi de France, et mêmement ils finirent par l'oublier tout à fait, ayant d'autres soucis en tête.

L'éducation de leur fille était le plus important de ces soucis-là. Ils lui firent apprendre tout ce qu'il est possible de savoir, sur les bonnes mœurs et les langages étrangers; si bien qu'avec sa beauté, sa grâce et sa jeunesse, elle ne tarda pas à devenir la fille la plus parfaite et la plus désirable de tout le royaume d'Espagne.

Pendant que cette merveilleuse princesse croissait ainsi en sagesse, en grâce et en beauté, ses père et mère, à savoir le roi et la reine, déclinaient sensiblement chaque jour. Se sentant vieillir, et n'ayant plus, à cause de leur âge, l'espérance d'avoir d'autres enfants que cette jeune fille, pour lors âgée de quinze ans, ils pensèrent entre eux qu'il était besoin et temps de la marier à quelqu'un qui gouvernerait le royaume d'Espagne en leur lieu et place. C'était sagement penser, assurément, pour leur propre consolation et pour le bonheur de la princesse leur fille; mais ce qui eût été mieux, semble-t-il, c'eût été de se remembrer la promesse faite au défunt roi de France. Il était mort, il est vrai; mais la parole qu'on lui avait donnée pouvait lui survivre, puisqu'en somme elle concernait quelqu'un qui vivait encore, c'est-à-dire le prince Jean, fils du défunt roi de France.

Le roi et la reine d'Espagne ne se souvenaien plus de rien, ni des services rendus, ni des promesses échangées, et ils firent requérir par toutes terres pour trouver mari qui fût propice pour leur dite fille.

## CHAPITRE VIII

**Comment le roi d'Angleterre, ayant entendu parler de la beauté de la princesse Anne, fille du roi d'Espagne, la fiança par procureur.**



es bruits concernant la princesse Anne, si belle, si sage, si bien morigénée, arrivèrent aux oreilles du roi d'Angleterre, qui, pour lors, était veuf et qui, quoique un peu vieux pour le métier de mari, résolut d'en tâter de nouveau.

A cet effet, il chargea le comte de Lancastre, avec plusieurs autres notables seigneurs de sa cour, d'aller par devers le roi d'Espagne en ambassade pour lui demander sa fille en mariage. Lancastre obéit et partit incontinent, chargé de présents considérables destinés au roi, à la reine, à la princesse Anne et aux principaux barons d'Espagne.

Dès son arrivée, avec sa suite, à la cour du père de la gente princesse, le comte de Lancastre déclara en quel nom et à quel titre il venait, ainsi que ses compagnons, et il offrit les riches présents dont il s'était chargé à ceux à qui ils étaient destinés, à savoir au roi et à la reine d'Espagne, à la belle princesse Anne, et aux plus hauts barons de leur entourage.

Les ambassadeurs et les présents furent bien accueillis de tout le monde, excepté peut-être de la gente princesse, qui savait l'âge du roi d'Angleterre et qui le trouvait un peu trop mûr pour elle, qui était si verte encore. Mais, malgré sa répugnance, elle fut accordée comme femme au prince qui la recherchait en mariage et qui la fiança par procureur, ce dont elle fut bien chagrine au fond de son cœur, sans en rien laisser paraître à l'extérieur par amour pour ses père et mère. Elle ne sonna mot et les fiançailles se firent, à la grande joie des ambassadeurs anglais, qui, au bout de huit jours, prirent congé pour retourner auprès de leur sire et lui annoncer le succès de leur ambassade. Terme pris pour le mariage, ils partirent, promettant de ramener bientôt le roi d'Angleterre pour parachever ce qui n'avait été que figuré par le comte de Lancastre.

Une fois arrivés à Londres, leur sire leur demanda comment ils avaient besogné touchant la matière.

— Sire, lui répondit le comte de Lancastre, à votre souhait et au nôtre. L'accueil du roi et de la reine d'Espagne a été parfait, les fiançailles se sont effectuées ainsi qu'il avait été résolu, et l'on n'attend plus que vous pour parachever la cérémonie et consommer le mariage.

— Quel terme avez-vous fixé?

— Nous avons mis terme d'épouser d'ici en quatre mois. Le roi et la reine d'Espagne vous remercient grandement de l'honneur que vous voulez bien leur faire dans la personne de leur fille, et ils vous attendent avec impatience.

— La princesse est-elle aussi belle et avenante que le proclame la renommée?

— Plus belle encore, Sire, s'il est possible, répondit le comte de Lancastre, et son impatience n'est pas moins forte que celle de ses père et mère.

Cette réponse combla d'aise le roi d'Angleterre, qui, dans l'excès de sa joie, fit crier par toute la ville de Londres qu'il y aurait fête pendant huit jours et qu'on eût à fermer les boutiques et à se réjouir avec lui.

Pendant ce temps, il ordonna de grands préparatifs pour aller épouser celle qui avait déjà gagné son cœur et qu'il désirait fort contenter, ayant appris, d'autre part que de Lancastre, qu'elle ne prenait pas plaisir à ce mariage. Et, comme il ne trouvait pas en son pays de draps d'or assez somptueux et assez dignes de la princesse qu'il voulait éblouir par sa richesse, il résolut de passer par Paris pour s'y fournir de ce qui lui manquait, draps, bagues et joyaux de toutes sortes. Cette résolution prise, il quitta Londres en belle compagnie, et s'en vint descendre en Normandie, ayant en tout quatre cents chevaux accoutrés à la mode du pays. Peu de journées après, il était à Paris avec son monde.

## CHAPITRE IX

Comment le roi d'Angleterre arriva à Paris, où il fut reçu par la reine, mère du jeune roi Jean, et comment cette princesse envoya le duc d'Orléans et le duc de Bourbon à Vincennes pour prévenir son fils du mariage de la belle Anne d'Espagne.



Jean, âgé de dix-neuf à vingt ans, sage et beau à merveille, régnait, à cette époque, sous la direction de la reine, sa mère, qui tenait le royaume en bonne police et en bonne tranquillité.

Lorsque cette princesse apprit la venue du roi d'Angleterre, elle envoya au-devant de lui tous les bourgeois et barons de Paris en belle ordonnance, regrettant beaucoup que le jeune roi, son fils, ne fût pas là, mais à Vincennes, où il était en plaisir de chasse.

Le roi d'Angleterre fit son entrée dans la ville et alla vers la reine, qui le festoya de son mieux. Au souper, il lui déclara la cause de son voyage, la raison de son passage en France, l'amour qu'il ressentait pour la gente pucelle, fille du roi d'Espagne, sans songer à parler d'autre chose, car, comme tous les vieillards, il était bridé et ne voyait rien autre chose au monde de plus intéressant que la belle princesse dont il était affolé.

Après le souper, les musiciens vinrent jouer de leurs instruments, et chacun dansa et mena le plus joyeusement qu'il put sa soirée.

Malgré sa préoccupation amoureuse, le roi d'Angleterre souhaita plusieurs fois, dans la soirée, de voir le jeune roi, et on lui répondit qu'il était en chasse et qu'il le verrait sans aucun doute le lendemain. Puis, fatigué des plaisirs qu'il avait goûtés, il se retira avec tous ses gens, pour aller se reposer.

Quand la reine de France fut seule en sa chambre et qu'elle se remémora ce que lui avait dit dans la soirée le roi d'Angleterre, elle remonta de souvenir en souvenir jusqu'à se rappeler les paroles que le feu roi son mari lui avait dites à son retour d'Espagne, touchant le mariage futur de son fils Jean.

Comme elle désirait beaucoup que ce jeune prince se mariât, et qu'il le fît surtout avec cette belle princesse, qui lui avait été promise longtemps auparavant; et comme, d'un autre côté, elle ne savait quoi résoudre en présence de la déclaration du roi d'Angleterre, elle envoya sur-le-champ quérir le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, qui avaient été en Espagne avec le roi défunt.

— Beaux cousins, leur dit-elle, je vous ai envoyé quérir comme mes principaux amis et ceux de mon fils. Vous avez entendu parler, n'est-ce pas, des grands biens et de la grande beauté qu'on dit être en cette fille d'Espagne que le roi d'Angleterre se propose d'épouser? Il est temps que le roi mon fils soit marié. J'ai donc pensé que ce serait là le mariage le plus convenable qu'on pourrait trouver, si la princesse Anne est bien telle qu'on la fait. Par ainsi, en l'état de cette affaire, je vous prie de me conseiller. Pour moi, en remémorant ce que le défunt roi, mon mari, m'a raconté de l'amitié que lui avaient témoignée le roi et la reine d'Espagne, je crois bien que si ces derniers savaient que mon fils veut avoir leur fille, ils la lui donneraient volontiers.

A ces mots, les deux seigneurs regardèrent la reine et lui répondirent qu'on ne pouvait mieux faire. Ensuite, comprenant bien la faute qu'ils avaient commise de ne pas parler plus tôt de cette affaire, ils prirent incontinent congé de la reine et s'en allèrent au bois de Vincennes, où était le jeune roi, leur seigneur et maître.

## CHAPITRE X

Comment le jeune roi de France, apprenant ces nouvelles, s'en revint secrètement à Paris pour en conférer avec sa mère.



ean, qui était déjà couché, leur dit :

— Pourquoi venez-vous si tard ? Qui vous meut de venir céans à cette heure ?

Les deux barons racontèrent au roi l'arrivée du roi d'Angleterre, et, de plus, la conversation qui venait d'avoir lieu entre sa mère, madame la reine et eux.

— C'est bien, répondit le jeune roi, allez vous reposer comme je fais moi-même, et revenez demain au matin : j'aurai pensé à tout ceci et je vous ferai réponse.

Cela dit, le duc d'Orléans et le duc de Bourbon saluèrent humblement le roi, prirent congé de lui et s'en allèrent reposer.

Après leur départ, le jeune roi essaya de se rendormir, mais sans pouvoir y parvenir. Malgré lui, il songeait à la beauté de cette princesse d'Espagne, qu'il n'avait jamais vue, et qui cependant lui était déjà entrée au cœur, par suite du portrait que lui en avaient fait ses deux barons. Il se tourna et retourna cent fois dans son lit en songeant à cette gente pucelle, désirant la posséder par légitime mariage, mais doutant du succès, puisqu'elle était déjà fiancée au roi d'Angleterre. Finalement, à force de chercher, il imagina une belle façon d'arriver à son contentement, et fut très-joyeux de l'avoir imaginée, quoiqu'il y eût encore à la mener à complet achèvement.

De bon matin donc, il se leva, et, quand ses deux barons se représentèrent devant lui, il leur dit :

— Je veux aller devers la reine, ma mère, le plus secrètement du monde. Allez-vous-en les premiers en avant, et faites assembler les principaux de mon conseil, de façon à ce que personne autre qu'eux ne le sache.

— Ainsi sera-t-il fait, Sire, répondit le duc d'Orléans.

Les deux barons se retirèrent et s'en revinrent à Paris trouver la reine, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient besogné, et comment le roi son fils allait venir en secret, ne voulant pas être connu des Anglais de la suite du roi d'Angleterre ni de ce prince lui-même.

Le jeune roi, en effet, ne tarda pas à arriver sans avoir été aperçu, et, tout aussitôt son conseil rassemblé avec sa mère, il dit :

— Ma chère dame et mère, j'ai appris les nouvelles et j'ai réfléchi. Je viens vous faire part de mes idées là-dessus, à vous et à mes parents et amis qui sont ici, assuré que je suis que vous ne voudriez pas me conseiller chose qui ne fût à mon honneur et à mon profit.

— Parlez librement, mon cher fils, dit la reine. Nous vous aiderons de tout notre pouvoir en ce que vous aurez résolu.

— Si la princesse Anne est telle qu'on la dit, reprit le jeune roi, je voudrais bien l'avoir à femme, car je ne saurais jamais mieux trouver... Mais je vois à cela deux grands empêchements...

— Quels sont-ils donc, mon fils ?

— La princesse Anne est fiancée au roi d'Angleterre, qui va l'épouser. A cette cause, le roi d'Espagne ne voudra pas rompre sa promesse pour nous, et, en nous avançant, nous serions forcés de reculer, ce qui nous serait un grand déshonneur.

— Voilà pour le premier empêchement, mon cher fils : passons au second, je vous prie.

— L'autre point est que si, d'aventure, le roi d'Espagne, rompant sa promesse envers le roi d'Angleterre, consent à nous octroyer sa fille Anne, et que, après l'avoir vue, nous ne la trouvons pas agréable autant qu'on la fait, ce serait à nous une grande vilenie de l'avoir ainsi forcée à perdre son premier mari... Comme vous le savez mieux que moi, puisque vous êtes tous ici mes aînés, l'amour est une chose qui doit venir de franche volonté, car c'est longue chance que le mariage... Dans cette occurrence donc, et pour mieux donner à ces deux points conclusion et fin, j'ai pensé à m'en aller en Espagne sous un habit dissimulé, avec le plus riche équipage que je pourrai, cependant... Je changerai mon nom et ferai aller mon armée par quelque autre lieu, avec mes chariots qui tous les jours sauront de mes nouvelles. Quand je serai en Espagne, selon que je verrai la manière, j'aviserai. Voilà ce à quoi j'ai songé cette nuit; mais en aussi délicate aventure, j'ai besoin de m'appuyer de vos conseils, et je vous prie de me dire vos opinions à chacun.

En entendant son fils parler aussi sagement, la reine fut très-joyeuse, et bien joyeux aussi furent les barons assemblés là.

— Mon très-aimé fils, lui dit-elle, vous avez très-sagement résolu, à mon sens du moins, et vous ferez très-bien de suivre jusqu'au bout cette bonne inspiration... Le mariage, en effet, ne se doit faire que lorsque les deux parties y consentent et qu'elles y viennent de leur plein gré et par vraies et loyales amours; autrement il en résulte de grands inconvénients. A cause de cela donc, je me range en entier à votre opinion; vous vous êtes conseillé vous seul mieux que nous n'aurions pu le faire à nous tous. Toutefois, et pour le cas où le mariage aurait lieu, je pense que vous ne devez pas laisser amoindrir votre état et qu'il est besoin que vous voyagiez pompeusement, pour toujours honorer et faire craindre votre noble royaume...

— Est-ce votre opinion aussi, mes seigneurs? demanda le jeune roi à ses barons.

— C'est notre opinion, Sire, répondirent-ils tous d'un commun accord.

## CHAPITRE XI

**Comment le roi de France fit secrètement ses préparatifs de voyage, et comment il partit en recommandant à ses gens de dire partout qu'il s'appelait Jean de Paris et qu'il était fils d'un riche bourgeois.**

Tout fut conclu et, sur l'heure, il fut ordonné que des draps d'or et de soie, les plus belles bagues, les plus belles chaînes, les plus riches colliers, et toutes autres choses précieuses, seraient retenues et prises pour être portées en Espagne, à l'exception d'une petite partie destinée aux fournitures du roi d'Angleterre que la reine se chargea de retenir sept à huit jours, jusqu'à ce que son fils fût prêt à partir. De plus, tous les trésors du feu roi furent ouverts, et on y trouva abondance de riches joyaux, car jamais il n'avait eu guerre, sinon en Espagne, et il avait eu le loisir d'amasser : le jeune roi son fils emporta avec lui ces précieux joyaux.

Le duc d'Orléans, chargé de faire l'apprêt de ce qui était nécessaire, prit un cent des plus honnêtes barons de la maison du roi, tous de son âge, et un autre cent de jeunes pages fort beaux qu'il fit habiller d'une livrée merveilleuse.

Pendant ce temps, le duc de Bourbon faisait appareiller deux mille hommes, des plus grands du royaume, et quatre mille archers avec les coustilliers et les pages, pour garder et conduire les nombreux coffres et bahuts dans lesquels étaient déjà draps d'or et de soie, bagues, colliers, chaînes et richesses innumérables; en outre, pour employer ces étoffes, une quantité suffisante de couturiers et de brodeurs choisis parmi les plus experts en habillements de toutes sortes.

Les cent barons et les cent pages s'en allèrent en belle ordonnance à Vincennes, où le jeune roi était secrètement revenu, pendant que les archers et les autres sortaient par petites bandes de Paris, par des issues différentes, pour ne pas éveiller les soupçons du roi d'Angleterre.

Ces barons et ces pages étaient merveilleusement accoutrés, ainsi que nous l'avons dit, et selon la mode qui pour lors courait; tous étaient vêtus de velours brodé de fin or tout à l'entour, et de pourpoints de fin satin cramoisi. Ces vêtements rehaussaient encore leur jeunesse et leur beauté, tous étaient fort bien en point, et dignes en tout de faire cortége au jeune roi de France, qui, à lui seul, était plus beau et mieux fait qu'ils ne l'étaient ensemble.

Quand ce noble prince sut que le roi d'Angleterre voulait partir le lendemain de Paris et tirer son chemin par Orléans et de là à Bordeaux, il quitta aussitôt Vincennes et tira le sien par la Beauce, en recommandant expressément à ses gens de ne dire à personne qui il était, et, interrogés, de répondre qu'il avait nom Jean de Paris, et qu'il était fils d'un riche bourgeois dudit lieu, qui lui avait laissé de grands biens après son décès. Il alla d'abord jusques vers Etampes, et quand il fut averti que le roi d'Angleterre arrivait, il en partit un mardi et se mit à chevaucher tout bellement par la Beauce pour le contre-attendre.

## CHAPITRE XII

**Comment le roi d'Angleterre, ayant su par ses gens quel riche personnage le précédait, envoya l'un de ses hérauts pour voir ce que c'était.**



N'étant pas resté longtemps à Paris, le roi d'Angleterre avait hâte d'arriver en Espagne auprès de la belle pucelle qu'il comptait épouser, et aussi parce qu'il n'avait pas trouvé en cette ville les provisions de draps d'or et de soie et les autres riches choses dont il voulait se fournir pour mieux se faire venir de la princesse Anne. Il avait acheté ce qu'il avait trouvé; mais, comme le jeune roi de France avait pris le meilleur et le plus beau, force lui avait été de se contenter de ses restes.

Il arriva à Etampes et fit un court séjour, après lequel il tira son chemin vers Orléans.

En route, quelques-uns de ses gens lui racontèrent monts et merveilles d'une compagnie qui marchait devant eux, et, voulant savoir quelle était cette compagnie, il envoya un de ses hérauts vers elle, avec mission de la saluer de sa part et de lui demander quel était son chef.

Le héraut obéit, piqua son cheval, et fit tant, qu'il arriva auprès des gens signalés, qu'il trouva merveilleusement beaux et qui lui semblèrent des anges descendus du ciel, car en sa vie il n'avait vu leurs pareils. Il prit courage, se recommanda à Dieu, et s'avança vers eux.

— Dieu vous garde, messeigneurs! leur dit-il.

— Dieu vous donne joie et santé! répondirent les gens du jeune roi de France.

— Veuillez savoir, reprit le héraut, que le roi d'Angleterre, mon maître, qui vient après moi, m'envoie pour m'informer du nom du capitaine qui commande à cette belle compagnie.

— Ami, elle est à Jean de Paris, notre maître.

— Est-il ici?

— Oui; mais il chevauche bien loin en avant.

— Croyez-vous que je lui pourrais parler? Et voulez-vous me dire quel cheval il chevauche?

— Vous pourrez bien lui parler, certes; mais il faudra vous hâter.

— Comment le connaîtrai-je?

— Vous le reconnaîtrez facilement, quoiqu'il soit habillé comme les autres, car il porte une petite verge blanche en sa main.

— Grand merci, messeigneurs, répondit le héraut.

Et, tout rêveur, il se mit à fendre la presse pour rejoindre celui qu'on venait de lui désigner et auquel il voulait parler. Quand il l'avisa, il alla vers lui, le salua honorablement et lui dit :

— Très-haut et très-puissant seigneur... je ne sais par quels titres je vous puis honorer : vous m'aurez donc pour excusé. Qu'il vous plaise seulement de m'entendre un instant, mon très-redouté seigneur... Le roi d'Angleterre, mon maître, m'a envoyé vers Votre Seigneurie pour savoir quels gens vous êtes, car il est ici bien près, et il désire fort être en votre compagnie...

— Mon ami, répondit le jeune roi de France, vous lui pourrez dire que je me recommande à sa bonne grâce, et que, s'il chevauche un peu légèrement, il pourra nous atteindre, car nous ne chevauchons pas trop fort.

— Et qui lui dirai-je que vous êtes?

— Mon ami, dites-lui que je suis appelé Jean de Paris.

Le héraut aurait bien voulu en savoir plus long; mais il n'osa pas l'interroger davantage, de peur de lui déplaire, et, l'ayant salué, il retourna vers son seigneur, tout émerveillé de ce qu'il avait vu.

## CHAPITRE XIII

Comment le roi d'Angleterre, ayant su des nouvelles de Jean de Paris, commanda à ses barons de chevaucher fort, et comment il le joignit.

Dès qu'il fut arrivé auprès du roi d'Angleterre, le messager s'empressa de lui raconter ce qu'il avait vu et entendu.

— Sire, dit-il, jamais je n'ai vu pareilles merveilles! Ils sont environ deux cents chevaux tout d'un poil, et tous, hommes et pages, sont du même âge, de la même beauté, et portent le même habit, qui est aussi beau qu'eux. Je n'osais pas m'en approcher, tant ils m'éblouissaient... Toutefois, pour vous obéir, Sire, je me suis avancé vers eux, et j'ai tant fait, que j'ai parlé à leur maitre, lequel m'a déclaré avoir nom Jean de Paris... Je n'ai pas osé l'interroger davantage, bien que je fusse désireux d'en savoir plus long... On le dit fils d'un très-riche bourgeois de Paris, mort en lui laissant tous ses biens, qui sont considérables... Il n'y a d'autre différence entre lui et eux qu'un petit bâton blanc qu'il porte en sa main : en outre, il est d'une beauté plus merveilleuse encore que celle de ses compagnons.

— Chevauchons! chevauchons! cria le roi d'Angleterre à ses barons.

Les barons anglais chevauchèrent donc de leur mieux, et, finalement, ils joignirent les derniers rangs des pages du roi de France.

— Messeigneurs, leur demanda le roi d'Angleterre après les avoir salués doucement, ne pourriez-vous me montrer Jean de Paris, le capitaine de votre noble compagnie?

— Sire, répondirent les pages, nous sommes ses serviteurs... Vous le trouverez un peu plus en avant, et le reconnaîtrez au bâton blanc qu'il porte en sa main.

— Je vous remercie, dit le roi anglais.

Et, piquant son cheval, il arriva bientôt auprès de Jean de Paris, qu'il salua en disant :

— Dieu donne honneur et joie à Jean de Paris, ne vous déplaise, car je ne sais le titre de votre principale seigneurie!...

— Mon seul et droit titre est celui que vous venez de me donner : je ne suis pas autre chose que Jean de Paris... Soyez le bienvenu, et dites-moi, s'il vous plaît, le vôtre...

— Volontiers : je suis le roi des Anglais.

— A la bonne heure! dit Jean. Et où allez-vous en ces marches?

— Je vais en Espagne me marier à la fille du roi. Et vous-même?

— Moi, je m'en vais passer le temps par le pays, car je m'ennuyais à Paris. J'ai résolu d'aller jusqu'à Bordeaux, et ailleurs, si le courage me le conseille.

— Or, dites-moi, je vous prie, reprit le roi d'Espagne, de quel état vous êtes pour mener une aussi belle compagnie que celle que je vous vois là?...

— Je suis fils d'un riche bourgeois de Paris, mort il y a longtemps en me laissant beaucoup de bien; je vais en dépenser une partie, et, si je puis, je conserverai l'autre.

— Comment la pourrez-vous conserver? Ne menez-vous pas tout ce train à vos dépens?

— Oui, et c'est bien peu de chose, en regard de ce que mon père m'a laissé pour héritage.

— Quoi qu'il vous ait laissé, vous en serez bientôt au bout, car il n'y a pas de roi sur terre qui se chargeât d'entretenir longtemps un pareil état.

— Ne vous souciez pas de cela, répondit Jean de Paris, j'ai plus de biens que je n'en saurais dépenser dans ma vie humaine. Mais, je vous prie, chevauchons plus fort : il nous faut aujourd'hui coucher près d'Orléans, à six lieues au moins.

Et ils se mirent à chevaucher plus fort qu'ils ne l'avaient fait jusques-là.

## CHAPITRE XIV

Comment Jean de Paris et le roi d'Angleterre chevauchèrent donc ensemble, et comment, à leur arrêt, le premier envoya à souper au second.

Le roi des Anglais et Jean de Paris chevauchaient donc ensemble, tantôt à côté l'un de l'autre, tantôt mutuellement à la tête de leurs gens.

Le roi d'Angleterre disait parfois à ses barons :

— Cet homme est fou d'aller ainsi dépensant son

avoir en si grande prodigalité par tout le pays, car il ne pourrait faire davantage s'il était empereur ou roi.

— Sire, répondaient ses barons, il a très-noble contenance, et il faut qu'il soit bien avisé pour avoir su rassembler avec argent une telle compagnie.

— C'est bien vrai, et je ne sais que penser. Par ma foi, ce m'est chose impossible à croire que le fils d'un bourgeois de Paris puisse maintenir longtemps cet état!...

Puis, ayant dit cela, le roi piquait et venait parler à Jean de Paris, qui se tenait envers lui comme il fallait, en bonne forme et bien à point, avec gravité et noble contenance.

Quand ils furent près d'un lieu nommé Artheuay, Jean de Paris dit au roi d'Angleterre, qui le regardait de plus en plus :

— Sire, s'il était dans votre plaisir de venir souper avec moi, nous ferions bonne chère.

— Grand merci, mon ami, répondit le roi. Mais je vous prie au contraire de venir avec moi; nous deviserons des choses que nous avons vues.

— Je ne puis accepter, répliqua Jean : pour rien au monde je ne laisserais mes gens.

Et, en parlant et en chevauchant ainsi, ils arrivèrent au lieu où ils devaient loger et où les fourriers du jeune roi de France avaient tout préparé. Car ses cuisiniers et ses maîtres d'hôtel allaient toujours en avant de lui, pour que tout fût prêt à son arrivée, au rebours du roi d'Angleterre, qui, alors, était bien forcé de prendre ce qu'il y avait dans les hôtelleries de la route, souvent mal accoutrées et mal garnies.

Une fois, donc, à la ville, chacun s'en alla en son logis avec sa compagnie.

Jean de Paris fut très-content de l'œuvre de ses fourriers. Le souper était prêt, et il consistait en venaison et en volatiles de toutes sortes, qu'avaient achetées ses gens en battant le pays dans tous les sens.

Les gens du roi d'Angleterre, au contraire, n'avaient à leur disposition que bœufs, moutons et vieilles volailles, fort peu tendres, comme vous pensez bien.

Quand il fut temps de souper, Jean de Paris envoya de ses pages porter, sur de grands plats d'or, force viandes et force vin, au roi d'Angleterre et à ses barons, qui furent grandement ébahis et qui, après avoir remercié, se mirent à manger chaud, car leur souper à eux n'était pas encore prêt. Et, tout en mangeant, le roi des Anglais disait :

— Cet homme est décidément bien fou de dépenser ainsi son trésor. Au train dont il y va, cela ne pourra durer longuement.

Les barons disaient entre eux :

— Par Dieu! tout fou qu'il semble, il a une belle contenance.

— Sans doute, mais je suis étonné de sa grande audace, car il ne fait pas plus de cas du roi notre sire, que s'il était son pareil!...

Le roi d'Angleterre reprit :

— Où a-t-il donc trouvé les provisions et la vaisselle qu'il nous a envoyées? Vraiment, ce serait chose bien dure à croire pour qui ne la verrait comme nous la voyons... Toutefois, c'est un agréable passe-temps que d'être en sa compagnie. Plût à Dieu qu'il voulût ainsi tirer son chemin avec le nôtre jusqu'au bout!...

— Sire, dit un Anglais, nous l'aurons avec nous longtemps s'il va à Bordeaux, comme il l'a dit.

— J'en suis bien joyeux, reprit le roi. Je voudrais lui envoyer quelques présents en échange des siens; mais, comme je ne le puis faire, je veux que vous alliez vers lui pour le remercier et pour lui demander s'il veut venir coucher en notre logis, car je crois que nous avons le meilleur quartier. Vous verrez ainsi son état et sa façon de faire...

— Volontiers, Sire, répondirent les barons; nous allons aller vers lui de votre part, pour le saluer, ainsi que sa noble compagnie, et, en revenant, nous vous en saurons dire quelque chose, s'il leur plaît de nous laisser entrer.

## CHAPITRE XV

Comment le roi d'Angleterre dépêcha six de ses barons vers Jean de Paris pour le remercier du souper qu'il lui avait envoyé et pour le prier de venir coucher en son logis.

Sans plus tarder, six des barons du roi d'Angleterre s'en allèrent au quartier de Jean de Paris. Ils trouvèrent tout fossoyé, barré et gardé à chaque porte. Émerveillés, ils demandèrent aux gardes à qui ils étaient.

— Nous sommes à Jean de Paris, répondirent-ils; et vous, à qui êtes-vous?

— Messeigneurs, nous sommes au roi d'Angleterre, qui nous a envoyés devers Jean de Paris pour le remercier des choses qu'on lui a apportées de sa part, et aussi, pour lui parler, si cela vous plait.

— Cela nous plaît, certes, car Jean de Paris nous a recommandé de ne rien refuser aux Anglais, parce qu'ils sont venus en sa compagnie.

Les portes furent, pour lors, ouvertes, et les barons anglais entrèrent, de plus en plus émerveillés.

Quand ils furent devant le logis de Jean, ils trouvèrent d'autres gardes qui gardaient la porte. Après leur avoir fait révérence, ils leur dirent la cause de leur venue.

— Veuillez attendre, messeigneurs, leur dit le capitaine; je vais aller savoir si vous pouvez entrer présentement.

Il alla et revint incontinent, disant aux Anglais :

— Messeigneurs, notre maître est à table; mais ce nonobstant, il consent à ce que vous entriez. Veuillez me suivre.

Il passa devant et les barons le suivirent. Quand il entra dans la salle, tendue entièrement de riches tapisseries, il se jeta à genoux, ce que firent aussitôt les barons anglais, en voyant que chacun en faisait autant et que ceux auxquels parlait Jean de Paris, assis tout seul à table, mettaient tous un genou en terre.

Jean festoya les envoyés du roi d'Angleterre et leur fit le plus gracieux accueil du monde, devisant longuement avec eux. Quand il eut soupé, et que les grâces eurent été dites, des instruments de toutes sortes commencèrent à donner des douces mélodies. Puis Jean de Paris fit un signe et l'on conduisit les six barons anglais souper avec les barons de France, c'est-à-dire manger force viandes chaudes excellentes, servies dans des plats d'or et d'argent, et boire les meilleurs vins de la terre.

Après souper, ils prirent congé, satisfaits de leur repas et émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu, et s'en allèrent rejoindre le roi d'Angleterre, auquel ils racontèrent tout, ce dont ce prince ne fut pas moins émerveillé qu'eux, souhaitant de plus en plus que Jean de Paris continuât à tenir le même chemin.

## CHAPITRE XVI

**Comment le roi d'Angleterre et Jean de Paris continuèrent à chevaucher de compagnie, devisant ensemble de choses et d'autres.**

Un riche pavillon avait été tendu dans l'église, où Jean de Paris se rendit dès le matin, et la messe fut dite par des chantres qu'il avait amenés avec lui.

Le roi d'Angleterre, ayant su cela, s'empressa de venir au moustier, et Jean de Paris l'envoya prier de lui tenir compagnie sous son pavillon, ce que le roi d'Angleterre fit volontiers.

La messe dite, chacun prit congé et se retira en son logis pour déjeuner. Et, comme la veille, Jean de Paris envoya au roi d'Angleterre force viandes chaudes et force vins frais, plus dignes de lui que les vivres qu'il eût pu trouver en son hôtellerie. Puis on monta à cheval et on chevaucha jusqu'à Bordeaux, toujours de la même façon, c'est-à-dire qu'à chaque arrêt, Jean de Paris, de qui les fourriers allaient toujours devant, envoyait d'amples provisions au roi d'Angleterre, qui s'étonnait comment elles pouvaient être fournies par de si petites bourgades d'aussi maigre apparence.

Un jour qu'ils chevauchaient par delà Bordeaux, le roi d'Angleterre demanda à Jean de Paris s'il irait jusqu'à Bayonne.

— Oui, répondit Jean.

— Plût à Dieu, reprit le roi, que votre voyage se poursuivît jusqu'en Espagne!

— Certes, répliqua Jean, si le vouloir m'en prend, je l'accomplirai; car, après Dieu, je ne suis soumis à autre chose qu'à ma volonté...

— C'est beaucoup dire là, dit le roi, et si vous vivez longuement, il vous faudra changer de propos, ou vous souffrirez.

— Je n'ai nul souci de cela, répondit Jean de Paris, ayant plus de biens que je n'en dépenserai de tout mon vivant.

A cette réponse, le roi d'Angleterre regarda ses gens et pensa en lui-même que cet homme n'avait pas son bon sens naturel.

Malgré cela, Jean de Paris tenait le roi plus aise qu'il ne l'avait jamais été, et tout en le traitant de fol, ce dernier profitait volontiers des avantages de sa compagnie.

Un jour, il se mit à pleuvoir. Les barons de Jean de Paris prirent leurs manteaux et leurs chaperons à gorge et s'en vinrent auprès du roi d'Angleterre, qui n'avait pas le moindre manteau, non plus que ses gens.

— Mon ami, dit-il à Jean, vous et votre compagnie avez trouvé de bons habillements contre la pluie et le mauvais temps.

Le roi s'étonnait de cela, parce qu'il n'était pas coutume en Angleterre d'avoir de ces choses-là, et que les Anglais portaient les bonnes robes qu'ils avaient fait faire pour leurs noces. Aussi pouvez-vous penser en quel point elles étaient avec cette pluie du diable : les unes étaient courtes, les autres longues, fourrées de martres et de renards, et toutes étaient gâtées.

— Sire, répondit Jean de Paris, vous qui êtes roi et grand seigneur, vous auriez dû faire porter des maisons à vos gens pour les couvrir en temps de pluie.

— Pardieu, mon ami, réplique le roi d'Angleterre en riant, il faudrait avoir de grands éléphants pour porter tant de maisons!

Puis, après cela, il se retira vers ses barons, auxquels il dit :

— N'avez-vous pas entendu ce que ce galant a dit? Et ne montre-t-il pas bien clairement qu'il est fou? Il croit que rien ne lui est impossible, à cause du grand trésor qu'il a, lequel il n'a pas acquis!...

— Sire, répondirent les barons, c'est un beau passe-temps que d'être auprès de lui. Vous ne devez pas vous en ennuyer, il vous cause belles distractions et vous en voyagez plus joyeusement... Plût à Dieu qu'il voulût aller avec vous aux noces, et qu'il consentît à se dire à vous moyennant bonne somme : cela vous ferait beaucoup d'honneur!...

— Je le voudrais, certes; car s'il ne se disait pas à nous, ce nous serait une grande méprison, et les dames priseraient peu notre état en voyant le sien...

— Par Dieu, Sire, vous dites bien vrai!...

Les Anglais en restèrent là de leur parlement, à cause de la pluie qui les chargeait tant et tant, qu'il n'y en avait pas un seul à qui il ne tardât de gagner son logis.

## CHAPITRE XVII

**Comment, en passant par une petite rivière, beaucoup de gens du roi d'Angleterre se noyèrent, et comment Jean de Paris et sa compagnie passèrent hardiment.**



Le lendemain matin, on repartit de l'endroit où l'on s'était arrêté la veille, et l'on s'en vint loger à Bayonne. Puis, de Bayonne, on se mit aux champs.

En chevauchant, on arriva près d'une rivière. Le roi d'Angleterre et ses barons voulurent passer le gué; mais, je ne sais comment ils s'y prirent, il y en eut plus de soixante de noyés, ce dont le roi se montra fort marri.

Jean de Paris, qui venait après tout bellement, ne s'épouvanta nullement de ce désastre, car lui et sa noble compagnie étaient bien montés. Ils entrèrent dans la rivière, et, quoiqu'elle fût grosse, à ce point d'avoir abattu le pont qui y était, ils passèrent tous sur l'autre rive sans le moindre accident.

Le roi d'Angleterre était sur le bord de l'eau, se lamentant pour les serviteurs qu'il avait perdus et regardant les barons de Jean de Paris traverser, sans se noyer, cette rivière tempêtueuse.

— Ah! mon ami, dit-il à Jean de Paris, lorsqu'il se trouva près de lui, vous avez eu meilleure chance que moi en cette rivière maudite, car j'y ai perdu largement de mes gens!...

Jean de Paris se prit à sourire, et il lui répondit :

— Je m'étonne que vous, qui êtes si puissant et si riche, vous ne fassiez pas porter un pont dans vos bagages, pour passer vos gens en cas de besoin, comme aujourd'hui. Voyez comme il vous eût été nécessaire!

— Vous me baillez là de bonnes raisons! s'écria le roi d'Angleterre. Or sus, chevauchons, car je suis fort mouillé et je voudrais bien être au logis! Chevauchons! chevauchons!

Jean de Paris fit comme s'il ne l'avait pas entendu, et il lui dit :

— Sire, chassons un peu par ce bois, s'il vous plaît.

— Il ne me plaît guère, répondit le roi; je n'ai nulle envie de railler et de me gaudir à cette heure!...

Ils reprirent leur chevauchée et arrivèrent chacun en son logis. Jean de Paris trouva sa compagnie regaillardie et prête à bien souper, tandis que le roi d'Angleterre trouva ses barons mouillés, chagrins, se lamentant entre eux des parents et des amis qui s'étaient noyés. Toutefois, ils firent contre mauvaise fortune bon cœur et bon visage, et dissipèrent de leur mieux leur mélancolie, car il s'agissait d'aller aux noces et d'y apporter belle mine et joyeux air.

Quelques jours après, comme ils étaient aux champs et que le roi avait oublié en chevauchant une partie de sa mélancolie, il demanda à Jean de Paris :

— Mon doux ami, je vous prie de me dire, pour passer le temps, à quelle cause vous venez en ce pays d'Espagne?...

— Vraiment, Sire, répondit Jean, je vous le dirai volontiers. Il y a environ quinze ans, feu mon père, à qui Dieu fasse pardon! vint chasser en ce pays... Quand il en partit, il tendit un petit lacs à une cane : je me viens ici ébattre pour voir si la cane est prise...

— Sur ma foi! s'écria le roi en riant, vous êtes un grand chasseur pour venir de si loin chercher si petit gibier!... Songez donc que si votre cane a été prise, elle a eu le temps d'être pourrie et mangée des vers!...

—Vous n'en savez rien, reprit Jean de Paris. Les canes de ce pays ne ressemblent pas aux vôtres; elles se gardent longuement, et elles n'en sont ni moins fraîches ni moins appétissantes...

Sans deviner ce qu'il y avait sous cette réponse, le roi et ses barons se prirent à rire, convaincus de plus en plus que Jean de Paris était un fou et non autre chose.

Lorsqu'ils furent aux approches de la cité de Burgos, où se tenaient le roi et la reine d'Espagne, et où devaient se faire les noces de la princesse Anne, le roi d'Angleterre dit à Jean :

— Jean de Paris, mon ami, si vous voulez venir avec moi jusqu'à Burgos et vous avouer à tous pour mien, je vous donnerai largement de l'argent et vous verrez une belle assemblée de dames et de seigneurs...

— Sire, répondit Jean, je ne sais pas présentement si j'irai ou si je n'irai pas à Burgos; cela dépend de mon vouloir... Quant à ce qui est de m'avouer pour vôtre et de votre sujétion, il n'y faut point penser, car, pour votre royaume, je ne le voudrais point faire! Ni pour votre argent non plus, car j'en ai plus que vous...

Le roi d'Angleterre, ainsi refusé, s'en trouva bien dolent, et, pour beaucoup, il eût souhaité que Jean de Paris fût encore en France et non en Espagne, se doutant bien que son état ferait honte au sien. Il ajouta :

— Par votre foi, ne pensez-vous point venir?...

— Par mon serment, répondit Jean de Paris, je n'en sais absolument rien. J'irai, je n'irai pas, selon ce que le cœur m'en dira...

Ils laissèrent là leurs paroles. Le soir, ils logèrent comme ils avaient coutume de le faire, et, quand ce vint au lendemain matin, Jean de Paris dit au roi de ne pas l'attendre, qu'il ne bougerait pas de tout le jour. Le roi partit en toute hâte, car c'était un samedi, et les noces devaient se faire le lundi d'après : il chevaucha tant et tant, qu'il arriva bientôt à Burgos, où il fut reçu en grand honneur avec tous ses barons et chevaliers.

## CHAPITRE XVIII

**Comment le roi d'Angleterre arriva à Burgos, et comment Jean de Paris envoya deux de ses hérauts au roi d'Espagne, avec cinq cents chevaliers.**



andis que le roi d'Angleterre était accueilli et festoyé par le roi d'Espagne et par les princes et princesses de sa cour, à savoir le roi de Portugal, le roi et la reine de Navarre, Jean de Paris chevauchait de son côté. Lorsqu'il fut à deux lieues de la ville, il s'arrêta, résolu à loger dans une bourgade qui se trouvait là, pour attendre le jour des noces, et, en attendant, il envoya deux hérauts, accompagnés de cinq cents chevaliers, devers le roi d'Espagne, pour lui demander logis en sa cité de Burgos au nom de Jean de Paris.

Ces deux hérauts étaient tous deux vêtus d'un riche drap d'or et montés sur deux haquenées si blanches et si bellement accoutrées que c'était merveille de les voir. Quand ils furent près de la cité, ils commandèrent à leurs gens de s'arrêter et de les attendre là ; et, menant chacun avec eux un page habillé de fin velours violet, qui était l'accoutrement de leurs chevaux, ils s'en vinrent dans Burgos droit au palais, où ils trouvèrent des gens auxquels ils demandèrent le roi d'Espagne.

— Qui êtes-vous ? leur demandèrent à leur tour ces hommes.

— Nous sommes à Jean de Paris, qui nous a envoyés ici pour dire au roi, votre sire, certaines choses.

On alla rapporter cette réponse au roi d'Espagne, qui était à table avec sa baronnie.

— Entretenez-les et faites-leur faire bonne chère jusqu'à ce que nous ayons soupé, dit le roi ; nous leur parlerons après.

Le roi d'Angleterre, alors, voyant que Jean de Paris voulait venir à la fête, dit au roi d'Espagne :

— Mon très-cher seigneur, je suis heureux que vous fassiez ainsi bon accueil aux hérauts de Jean de Paris...

— Qui est ce Jean de Paris? demanda le roi d'Aragon.

— Sire, c'est le fils d'un très-riche bourgeois de Paris ; il mène le plus beau train que jamais homme mena. Il a des gens à n'en plus finir!...

— Et combien donc en a-t-il ?

— Il a deux ou trois cents chevaux, et avec eux les plus beaux pages et seigneurs qui se soient jamais vus au monde, tant par leur beauté propre que par la richesse de leurs accoutrements.

— C'est là une étonnante chose, s'écria le roi d'Aragon, et j'ai quelque peine à concevoir qu'un simple bourgeois de Paris ait pu mener un pareil train jusqu'ici...

— C'est ainsi pourtant, reprit le roi d'Angleterre. La vaisselle d'or et d'argent dans laquelle il mange suffirait seule pour acheter un royaume, ce à quoi il ne paraît pas songer, occupé qu'il est de n'aller qu'à sa fantaisie par tout pays, pour son unique plaisir.

— Voilà qui est singulier! s'écria de nouveau le roi d'Aragon. Aussi, je vous prie de faire en sorte que nous le voyons, quelque chose qu'il en doive coûter...

— Vous le verrez et en jugerez par vos yeux, répondit le roi d'Angleterre. Mais je vous avertis qu'il ne prise aucun honneur royal plus que le sien... Autrement, il est fort doux et fort communicatif... Si maintenant vous voulez avoir mon avis entier sur son compte, je vous avouerai, quelque belle manière qu'il ait, qu'il tient un quartier de la lune, car il dit parfois des mots qui n'ont ni tête ni queue... A part cette folie, on le jugerait pour un sage homme...

— Qui vous fait supposer cela, beau-fils ? demanda le roi d'Espagne.

— Je vous le dirai volontiers, répondit le roi d'Angleterre. Un jour que nous chevauchions ensemble et qu'il pleuvait fort, mes gens et moi fûmes mouillés et salis, tandis que lui et ses gens, au contraire, furent préservés de la pluie par certains habillements que portaient leurs chevaux. Comme je manifestais mon étonnement et que je le félicitais de n'être pas mouillé, il me répondit que moi, qui étais roi, je devais faire porter à mes gens des maisons pour les garder de la pluie.

En entendant cela, chacun se prit à rire.

— Messeigneurs, dit le roi de Portugal, il ne faut pas se moquer des gens en leur absence. Tout au rebours de vous, je suppose que ce Jean de Paris est un homme de sens et d'entendement qui sait fort bien ce qu'il fait, menant si belle et si nombreuse compagnie de si loin.

On approuva fort le roi de Portugal d'avoir dit cela, qui était fort juste, et le roi d'Espagne demanda à son beau-fils :

— N'avez-vous rien de plus à nous raconter sur lui, beau-fils ?

— Certes, j'en ai encore.

— Eh bien! dites, s'il vous plaît, cela nous intéresse.

— Un jour, nous passions une rivière... Une soixantaine de mes gens se noyèrent; tous les siens passèrent l'eau sans encombre, bien qu'elle courût aussi raide pour eux que pour nous. Comme je contemplais du rivage le désastre arrivé à mes hommes, Jean de Paris s'en vint vers moi, et pour me consoler, il me dit que moi, qui étais un riche et puissant seigneur, je devrais mener avec moi un pont pour faire passer les rivières à mes gens et les empêcher de se noyer...

Cette fois, comme la première, chacun se prit à rire dans toute l'assemblée, rois et reines, princes et princesses, dames et seigneurs, et le rire dura longuement avant d'être apaisé.

La fille du roi d'Espagne était tout oreilles à ce discours. Elle n'aimait guères le roi d'Angleterre, et si son père l'avait consultée, elle l'eût volon-

tiers rejeté comme mari, le trouvant de trop d'âge pour elle, qui était si jeunette; mais, malgré que ce ne fût pas là ce qu'il lui fallait, la chose était trop avancée pour qu'elle essayât de s'y soustraire, à cause de son père et de sa mère. Toutefois, elle n'était pas fâchée de rire avec tout le monde de ce que disait le roi d'Angleterre, parce qu'elle devinait bien que ce qu'il disait là n'était pas à son avantage et que c'était ainsi un moyen indirect de se venger doucement de lui.

— Mon cher seigneur, lui dit-elle malignement, je vous prie de nous raconter autre chose encore sur ce Jean de Paris.

— Bien volontiers, ma mie, répondit courtoisement le roi d'Angleterre. Un autre jour donc, comme nous chevauchions l'un à côté de l'autre, je lui demandai, pour passer le temps, pourquoi il venait en ce pays. Il me répondit que, quinze ans auparavant, son père y était venu chasser et qu'en partant il avait tendu un lacs à une cane, et que lui, son fils, venait maintenant pour voir si la cane était prise...

Cette troisième fois, comme les deux premières, chacun se prit à rire et plus fort encore, le roi d'Espagne tout le premier. Cela aida à achever gaîment le souper.

Lors, on envoya quérir les deux hérauts de Jean de Paris.

## CHAPITRE XIX

**Comment les hérauts de Jean de Paris entrèrent dans la salle où était le roi d'Espagne avec sa compagnie de rois et de reines, pour lui demander logis au nom de Jean de Paris, leur maître.**



Ils entrèrent hardiment tous deux, saluèrent tout le monde, et dirent :

— Sire roi d'Espagne, Jean de Paris, notre maître, vous salue ainsi que toute la compagnie. Il vous prie de vouloir bien lui faire délivrer logis suffisant pour ses gens et pour lui, en un quartier à part de cette ville; ce que faisant, il vous viendra voir; autrement, il ne viendra point...

— Bien volontiers, mes amis, répondit le roi d'Espagne.

— Sire, reprirent les hérauts, nous serions bien aises qu'il vous plût de nous faire délivrer ce quartier à l'instant même, pour que nous nous assurions s'il suffira à loger notre maître et sa compagnie.

Le roi d'Espagne appela un sien maître d'hôtel, et le leur bailla en disant :

— Allez, de par Dieu! mes amis, et, si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le-moi, vous l'aurez aussitôt.

— Grand merci, Sire, répondirent les hérauts.

Lors, ils s'en allèrent par la cité, et le maître d'hôtel leur indiqua un endroit propre à loger trois cents chevaux.

— Nous n'en voulons pas, dirent-ils.

— Pourquoi cela? demanda le maître d'hôtel.

— Parce que c'est insuffisant.

Ils furent ramenés devant le roi d'Espagne, qui leur demanda s'ils avaient assez de logis.

— Nenni, Sire, par Dieu! Il nous en faut dix fois autant pour que notre maître et ses gens se puissent loger.

— Comment! s'écria le roi; avez-vous donc à loger plus de trois cents chevaux?

— Oui, Sire, plus de dix mille!

— Plus de dix mille!

— Oui, Sire : autrement, Jean de Paris, notre maître, ne viendra point ici, ainsi que nous avons eu l'honneur de vous le déclarer. Il nous faudra avoir depuis la grande église jusqu'au bas et à la porte...

— Mais c'est plus du quart de la cité! s'écria le roi d'Espagne, ébaubi.

— Sire, nous ne pouvons à moins, ainsi que vous le verrez demain.

— Pardon! Puisqu'il en est ainsi, vous aurez ce que vous demandez dès demain matin, car les dames désirent beaucoup voir votre maître, et il ne faut pas s'opposer aux désirs des femmes... Nous ferons déloger tous les gens qui s'y trouvent, afin que, dès l'aube, tout soit prêt pour vous recevoir...

Les hérauts, ayant ouï cette promesse, jugèrent bon de prendre congé du roi en disant :

— Sire, nous allons quérir les fourriers, afin qu'ils viennent faire le logis de bon matin.

— Allez-y sûrement, dit le roi, car il n'y aura point de faute, et recommandez-moi à votre maître.

Les hérauts se retirèrent, sortirent de la cité et s'en allèrent rejoindre les cinq cents hommes qu'ils avaient laissés à deux lieues de là.

## CHAPITRE XX

**Comment les deux hérauts s'en revinrent vers Jean de Paris lui dire la réponse que le roi d'Espagne leur avait faite, et comment Jean de Paris envoya d'autres hérauts avec huit cents hommes.**



Les deux hérauts chevauchèrent durant toute la nuit avec leur escorte de cinq cents chevaliers, et tant firent-ils, qu'ils arrivèrent devant Jean de Paris, leur seigneur et maître, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient besogné avec le roi d'Espagne.

Jean de Paris fut très satisfait des détails qu'ils lui donnèrent, surtout quant à ceux qui concernaient la merveilleuse beauté de la pucelle Anne. Cela le confirmait de plus en plus dans la sagesse de son aventure.

Il songea alors à envoyer petit à petit des gens à Burgos, pour le précéder et l'annoncer.

D'abord, il envoya cinq nouveaux hérauts pour aller conduire les huit premiers cents de ses hommes et pré-

parer les logis des autres. Puis il appela ses princes et ses barons, et les pria de nouveau de bien garder ses commandements selon la forme et la manière qu'il avait délibéré tenir. Il ne faut pas demander si chacun avait grand désir de le bien servir et honorer!

Lorsque vint le matin, les seigneurs et les dames qui étaient venus à Burgos pour assister aux noces, et mêmement la gente princesse Anne, se levèrent en grande hâte, de peur de manquer l'occasion de voir arriver Jean de Paris. Et, comme ils tenaient beaucoup à ne le pas manquer, se promettant bon plaisir de ce spectacle, ils firent clore et barrer toutes les rues, toutes les issues de la ville, afin que Jean de Paris ne pût passer par autre lieu que devant le palais.

Comme ils étaient sur cet entretien, n'ayant à la bouche et à la pensée que le nom de Jean de Paris et que le souvenir des choses que leur avait racontées à son sujet le roi d'Angleterre, les hérauts français et les huit cents fourriers firent leur entrée dans la même cité. Aussitôt, grandes rumeurs, ébahissements de la foule et le reste.

La nouvelle de leur arrivée parvint jusqu'au palais, où les attendaient les princes et les princesses, les dames et les seigneurs.

— Voilà Jean de Paris! voilà Jean de Paris! criait-on de tous côtés.

Lors, gens vinrent à flots, se pressant aux fenêtres, aux portes, partout, pour mieux voir ce bourgeois de Paris si riche, sur le compte duquel on rapportait déjà tant de choses.

Le roi d'Espagne lui-même se hâta de venir au-devant des fourriers qui s'approchaient du palais, et il leur dit :

— Messeigneurs, soyez les très-bien venus! Dites-nous, s'il vous plaît, lequel d'entre vous est Jean de Paris, afin que nous le puissions bien connaître.

— Sire, répondit un page, il n'est pas en cette compagnie.

— Il n'est pas parmi vous?

— Non, Sire.

— Qui êtes-vous donc, alors, vous qui êtes si nombreux et si bellement accoutrés?

— Nous sommes les fourriers qui lui venons faire ses logis.

Le roi était ébahi, et les seigneurs de sa suite n'étaient pas moins émerveillés que lui, comme il y avait de quoi.

— Comment, beau-fils, dit le roi d'Espagne au roi d'Angleterre, vous nous annonciez que Jean de Paris avait au moins trois cents chevaux... et en voilà plus de cinq cents! Cela suppose une escorte formidable, car il ne peut venir sans belle compagnie!...

— Je suis ébahi comme vous, Sire, répondit le roi d'Angleterre, qui n'y comprenait véritablement rien.

— Par mon serment! dit la princesse Anne, voilà de belles gens et bien en point, mon très-cher père!... Certes, vous devrez bien festoyer leur seigneur, qui consent à nous faire le grand honneur de venir à nos noces...

— Vraiment, ma fille, vous dites là vérité. Aussi vais-je m'empresser de commander à mes maîtres d'hôtel de fournir à ces gens qui viennent tout le linge, toute la vaisselle, toute la tapisserie dont ils pourront avoir besoin...

Lors, appelant son maître d'hôtel ordinaire, il lui dit :

— Allez vitement au quartier que vous avez délivré à ces gens-ci, et faites-leur bailler tout ce qu'il leur faudra.

Le maître d'hôtel y alla et les trouva tous embesognés. Les uns dressaient barrières; les autres rompaient maisons pour aller de l'une en l'autre; les autres étendaient les tapisseries; les autres faisaient autre chose : il semblait que ce fût un monde!

En voyant cela, le maître d'hôtel resta ébaubi. Toutefois, comme il avait reçu des ordres du roi son maître, il les voulut remplir.

— Messeigneurs, leur dit-il, je viens céans de la part du roi pour vous dire que tout ce dont vous aurez besoin, vaisselle, linge ou tapisseries, je le mettrai à votre disposition.

— Grand merci au roi et à vous! répondit un des héros; mais il ne nous faut rien de rien, car nos chariots arriveront tantôt apportant les ustensiles et objets généralement quelconques à notre usage... Vous pouvez même répondre au roi, après l'avoir remercié, que s'il est un peu gêné pour sa vaisselle d'or et d'argent, pour ses tapisseries, pour son linge, nous en avons assez pour lui et pour nous... S'il lui en faut, venez nous en avertir et nous ferons tantôt arriver devant son palais dix ou douze chariots chargés, qui le fourniront bien.

— Grand merci, messeigneurs, répliqua le maître d'hôtel, qui tombait de la nue.

Et, ayant dit cela, il salua, prit congé et s'en revint vers le roi d'Espagne, auquel il conta l'affaire devant toute sa baronnie et les dames, qui écoutèrent son rapport avec curiosité. Je vous laisse à penser si l'on s'occupa de Jean de Paris! On ne parlait plus que de lui dans tout le palais, et sa venue était appelée avec ardeur et attendue avec impatience.

Le roi d'Espagne fit chanter la messe; tous les princes, seigneurs et dames l'allèrent ouïr, et, quand elle fut sur le point d'être dite, un écuyer accourut, criant :

— Voici Jean de Paris! Venez voir Jean de Paris!... Hâtez-vous!... Hâtez-vous!...

On ne se le fit pas répéter deux fois. Tous vinrent aux fenêtres du palais, rois et reines, princes et princesses, dames et seigneurs. Un grand nombre même descendit en la rue pour mieux voir.

## CHAPITRE XXI

Comment les conducteurs des chariots de Jean de Paris défilèrent en belle ordonnance, et, après eux, les chariots de la tapisserie.



Il arriva bien en point deux cents hommes d'armes, armés et bardés comme le cas requiert. En avant d'eux, allaient deux trompettes et deux tambourins suisses. Tous ces gens étaient montés sur de bons coursiers qu'ils vous faisaient gambader, caracoler et pennader en grand triomphe.

— Quels sont ces gens? demanda le roi d'Espagne au roi d'Angleterre.

— Sire, répondit le fiancé de la gente princesse Anne, je n'en sais rien, car je ne les ai point vus en voyage.

— Voilà qui est singulier! murmura le roi d'Espagne.

Lors, le roi de Navarre, qui tenait la princesse Anne par la main, cria par la fenêtre.

— Qui êtes-vous, messeigneurs?

— Nous sommes les conducteurs des chariots de Jean de Paris, lesquels viennent après nous, répondirent les hommes d'armes tout en continuant de défiler deux à deux devant le palais.

— Eh! Vierge Marie! s'écria la gente pucelle, que voilà un état triomphant pour le fils d'un bourgeois de Paris!...

— J'en suis étonné comme vous, belle sœur, lui répondit le roi de Navarre. Par mon Dieu! ajouta-t-il, cela me paraît être plus un songe que tout autre chose...

Comme ils parlaient ainsi, arrivèrent les chariots de la tapisserie, traînés par de grands coursiers richement enharnachés, huit coursiers par chariot. Il y en avait vingt-cinq, tous couverts de velours sur velours.

Quand les dames avisèrent ces vingt-cinq chariots si somptueux, elles ne purent s'empêcher d'être ravies. Ravis aussi furent les seigneurs et les barons.

— Hélas! murmura la gente princesse Anne, ne verrons-nous point Jean de Paris, le maître et seigneur de tant de belles choses?... N'est-il donc point dans l'un de ces riches chariots?...

Lors, le roi de Navarre cria aux conducteurs :

— Dites-moi, mes amis, ce qu'il y a dans ces beaux chariots?...

— Monseigneur, lui répondit-on, ce sont les chariots de la tapisserie et du linge.

Chacun fut émerveillé, et la princesse Anne dit à son royal fiancé :

— Eh! mon cher seigneur, vous ne nous avez pas tout dit ce que vous saviez sur Jean de Paris!...

— Par Dieu! ma nièce, répondit le roi d'Angleterre, qui en jetait sa langue aux chiens, je vous ai dit tout ce que j'en savais... Et ce que vous voyez, je le vois mêmement pour la première fois... Je suis tout aussi ébabi que vous pouvez l'être vous-même!...

Comme ils parlaient ainsi, les chariots achevèrent de passer.

## CHAPITRE XXII

Comment entrèrent vingt-cinq autres chariots, qui portaient les ustensiles de la cuisine, puis vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, qui portaient les robes de Jean de Paris.



Après que ces premiers vingt-cinq chariots, couverts de velours vert, eurent défilé devant le palais, on en aperçut venir vingt-cinq autres, menés par d'aussi vigoureux coursiers. Seulement ceux-ci étaient couverts de grands pans de cuir rouge.

Le roi de Portugal cria par la fenêtre aux gens qui les conduisaient :

— Messeigneurs, quels chariots sont-ce là? A qui sont-ils, s'il vous plaît?

— Sire, ce sont les chariots de la cuisine de Jean de Paris.

— Par Dieu! s'écria le roi de Portugal, je me tiendrais bien honoré d'en avoir seulement une demi-douzaine comme cela!...

— Et nous pareillement, répondirent les autres rois.

— Eh! douce Vierge Marie! s'écria la reine d'Aragon, quel est celui qui peut mener et entretenir un tel train?... Ne le verrons-nous donc pas?...

Sur ces entrefaites, on vint annoncer que le dîner était prêt.

— Ah! s'écrièrent les dames, ne nous parlez pas de cela!... Il n'est pas de plaisir comparable à celui de voir d'innumérables richesses!...

Quand ces chariots-là eurent défilé, il en arriva vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, auxquels étaient attelés des coursiers caparaçonnés de même étoffe.

— Regardez! regardez! exclama la princesse Anne. Voici venir des chariots plus merveilleux que les autres!...

Quand lesdits chariots furent proches, on demanda à ceux qui les conduisaient à qui ils étaient.

— Ce sont les chariots de la garde-robe de Jean de Paris, répondirent-ils.

— O reine des cieux! s'écria la gente pucelle. Quels habillements peut il y avoir là dedans?... Et qui se pourrait ennuyer de regarder ceci?...

Puis elle cria elle-même de la fenêtre :

— Dites-moi, mes amis, combien sont-ils, ces

chariots qui portent la garde-robe de votre maître?...

— Il y en a vingt-cinq, répondirent-ils.

— Par Dieu ! exclama le roi, voilà assez de richesses pour acheter nos royaumes!...

On le comprend de reste, il y avait grande rumeur par toute la ville de Burgos à propos de Jean de Paris. On ne s'entretenait que de lui, on ne jurait que par lui, et c'était à qui l'apercevrait le premier.

Le roi d'Angleterre devenait de plus en plus soucieux, à cause de cette préoccupation générale, qui empêchait de songer à sa propre noce et qui retardait ainsi le moment qu'il attendait si avidement, à savoir le commerce amoureux avec la gente pucelle qui avait nom Anne.

Et, de fait, depuis qu'il était question de Jean de Paris, on ne s'occupait plus guère du roi d'Angleterre.

## CHAPITRE XXIII

Comment, après les précédents chariots, défilèrent ceux qui portaient la vaisselle de Jean de Paris.



Vingt chariots passèrent donc, et, après eux, en arrivèrent aussitôt vingt-cinq autres, couverts de velours sur velours cramoisi, broché d'or et frangé d'or, qui reluisaient merveilleusement au soleil.

Lorsqu'ils s'approchèrent, chacun avança le pied et le cou pour les mieux voir, seigneurs et dames, bourgeois et populaire.

— Certes, dit la gente princesse Anne, je crois bien que c'est le Dieu de Paradis qui va arriver à cette heure!... Car, est-il homme mortel qui puisse assembler une telle noblesse?

— Par ma foi! répondit le roi de Navarre, si l'on m'eût dit que c'était le roi de France qui venait, je n'en aurais pas été étonné, car le royaume de France est un beau et puissant royaume. Mais ce bourgeois!... Je ne sais vraiment que penser.

— Comment, mon cher frère, demanda la princesse Anne, il vous semble que le roi de France pourrait en faire autant que Jean de Paris?...

— Certes oui, ma douce sœur, je le crois.

— Sur ma foi, dit Anne, c'est là une merveilleuse besogne. Il me tarde fort de le voir, pour m'assurer s'il est homme comme les autres...

Pendant qu'ils devisaient ainsi, tous les chariots en velours cramoisi avaient défilé, fors un, au conducteur duquel le roi demanda :

— Dites-moi, mon ami, je vous prie, ce qu'il y a en ces somptueux chariots qui viennent de passer devant nous?...

— Sire, répondit le conducteur, ils portent la vaisselle et les bahuts de Jean de Paris.

Quelques instants après, arrivèrent deux cents hommes d'armes, tout en point comme pour combattre, en belle ordonnance et sans bruit.

Le roi d'Espagne appela le premier d'entre eux, lequel portait un pennon au bout de sa lame, et lui demanda si Jean de Paris était en cette compagnie.

— Nenni, Sire, répondit l'homme. Il ne viendra pas avant deux heures d'ici, car lui et ses principaux compagnons dînaient ensemble lorsque nous les avons quittés pour escorter les vingt-cinq chariots que vous venez de voir!...

Le roi d'Espagne, entendant cela, jugea bon d'aller dîner, et chacun le suivit, mais non pas sans que les dames lui eussent fait requête de mettre des gardes aux portes pour être averties de l'arrivée de Jean de Paris ; car elles disaient :

— Tous ses gens sont passés ; et, comme il n'en mène plus guère avec lui, nous ne le verrons point venir!...

— Soyez tranquilles là-dessus, leur répondit le roi ; j'en serais plus marri que vous... Je vais mettre bonne garde, et nous serons avertis à temps, je vous le promets.

Et ils s'en allèrent dîner, toujours en s'entretenant de Jean de Paris, à l'exclusion de toute autre chose. Chacun se réjouissait par avance, excepté peut-être le roi d'Angleterre.

## CHAPITRE XXIV

Comment les archers de la garde de Jean de Paris entrèrent à Burgos en grand triomphe et honneur.



En même temps que le dîner finissait et que l'on s'occupait de dire les grâces, deux écuyers entrèrent dans la salle, disant :

— Venez voir la plus belle compagnie qui se soit jamais vue!

Lors sortirent les rois avec les dames, barons et chevaliers, tenant chacun une demoiselle par la main, selon leurs degrés, et s'en vinrent, les uns aux fenêtres, les autres dans la rue, qui était pleine de populaire.

Bientôt arrivèrent les gens annoncés par les deux écuyers, à savoir : deux mille archers qui avaient des hoquetons d'orfèvrerie reluisant au soleil, et à la tête desquels marchaient six clairons sonnant le plus mélodieusement du monde. Ils étaient commandés par un homme d'armes monté sur un grand coursier bardé saillant, qui portait l'enseigne.

Le roi d'Espagne demanda à ce capitaine si Jean de Paris était parmi cette compagnie.

— Nenni, répondit-il, nous ne sommes que les archers de sa garde.

— Comment appelez-vous archers des gens qui semblent être tous des grands seigneurs ? demanda le roi.

— Par Dieu ! répondit le capitaine, vous direz bien autre chose avant qu'il soit arrivé.

Et il passa outre, menant ses gens le petit pas, deux à deux, en belle ordonnance.

Il ne faut pas demander comment ils étaient regardés des hommes et des femmes. Vous n'auriez pas entendu un seul mot sonner, tant ils étaient tous et toutes occupés à admirer les merveilles qui défilaient devant eux.

Sur ces entrefaites vint un héraut qui demanda au roi la clef d'une église pour son maître, Jean de Paris, qui voulait ce jour-là assister à vêpres, car c'était dimanche.

— Vous aurez tout ce que vous demanderez, répondit le roi ; mais, en retour, je vous prie de demeurer avec nous pour nous montrer Jean de Paris.

— Je ne puis, Sire, dit le héraut; mais je vous laisserai mon page, qui vous le montrera volontiers. Vous ne le verrez pas de sitôt, parce qu'il y a encore beaucoup de ses gens d'armes à venir, et qui doivent tous défiler avant lui...

Et il s'en alla, laissant au roi son page, auquel il recommanda de montrer Jean de Paris aux dames, lorsqu'il paraîtrait.

La belle princesse Anne, que tout cela intéressait et aiguillonnait de plus en plus, appela devers elle le page, qui était fort bien appris, et lui demanda comment il avait non.

— J'ai nom Gabriel, dame, répondit-il.

— Or çà, Gabriel, reprit-elle, je vous prie de ne pas vous départir de moi ; voici un anneau que je vous donne.

— Grand merci, dame, dit le jeune page.

— Hélas ! mon ami Gabriel, murmura-t-elle, quand donc viendra Jean de Paris ? Ne va-t-il pas être bientôt ici, depuis le temps que nous le souhaitons ?

— Demoiselle, non, il sera encore un peu de temps à paraître, parce qu'avant lui doivent passer ses gens d'armes.

— Comment ! Mais ne sont-ce donc pas ceux que nous venons de voir ?..

— Nenni, demoiselle : ce ne sont que ses archers de l'avant-garde, qui sont deux mille, autant que ceux de l'arrière-garde.

Le roi et toutes les demoiselles écoutaient avidement le jeune page, et tant plus il disait et tant plus ils étaient ébahis.

— Comment ! s'écria le roi d'Aragon, Jean de Paris va-t-il donc faire la guerre à quelque puissant prince, qu'il mène avec lui tant de gens d'armes ?

— Nenni, Sire, répondit le page, ce n'est là que son état ordinaire.

— Par mon serment ! s'écria le roi, c'est la plus étrange chose dont j'ai jamais ouï parler !...

## CHAPITRE XXV

Comment arrivèrent six autres clairons, menant les archers de l'arrière-garde, puis le maître d'hôtel de Jean de Paris avec les cent pages d'honneur.



Vinrent alors six autres clairons précédant deux mille archers, tous aussi splendidement accoutrés les uns que les autres.

— Par Dieu ! s'écria le roi d'Angleterre, je finis par croire que ces gens entrent par une porte et sortent par l'autre pour nous faire muser !...

— Vraiment, ce serait finement jouer, dit à son tour le roi de Portugal.

Et il envoya incontinent deux de ses barons au quartier de Jean de Paris, pour s'assurer du fait.

Les barons allèrent et revinrent, rapportant cette réponse :

— Ils sont nombreux à ne les pouvoir pas compter... Il y en a là des mille et des cents... Aussitôt arrivés dans leur quartier, ils se rangent fièrement en bataille, sans plus bouger... M'est avis qu'il ne ferait pas bon à vous de leur chercher noise, car ils sont assez de gens pour vous mettre à mal, tous tant que vous êtes !... Il y a eu vraiment imprudence de la part du roi, notre honoré sire, de laisser entrer tant d'hommes d'armes étrangers en cette ville...

— Par Dieu ! dit le page Gabriel, vous avez grandement tort de redouter quoi que ce soit de la part des hommes d'armes de Jean de Paris... Ils ne sont nullement venus ici pour mal faire, comme il vous sera loisible d'en juger bientôt...

— Que Jean de Paris soit le bienvenu ! s'écria le roi d'Espagne, car il nous fait vraiment beaucoup d'honneur.

Pendant ce temps, les deux mille archers de l'arrière-garde passèrent.

Quand ils furent passés, arriva un bel homme, grand et bien formé, vêtu de drap d'or, tenant un bâton en sa main, et monté sur une belle haquenée grise.

Après lui venaient les cent pages d'honneur de Jean de Paris, tous vêtus de velours cramoisi, avec des pourpoints de satin broché d'or, et montés sur de beaux chevaux grisons enharnachés de velours cramoisi, comme les robes des pages, et semé d'orfèvrerie bien épaisse. Ils allaient leur petit train, bien arrangés deux à deux, et chacun les admirait à qui mieux mieux, car ils avaient tous été choisis parmi les plus jeunes et les plus beaux, et ils faisaient le meilleur effet avec leurs cheveux blonds comme fin or qui leur battaient jusques sur les

épaules. Les dames et les demoiselles, surtout, les mangeaient des yeux.

La princesse Anne, croyant que celui qui allait fièrement devant eux, sur sa haquenée grise, un bâton à la main, était Jean de Paris en personne, se leva debout pour le saluer. Les dames et plusieurs barons l'imitèrent. Mais le page, qui en savait beaucoup, sourit en s'apercevant de leur méprise, et il dit :

— Mademoiselle, ne bougez pas, je vous prie, jusqu'à ce que je vous aie avertie de le faire. Celui que vous voyez là, en tête des cent pages, est le maître d'hôtel de Jean de Paris; il en a quatre comme cela, qui sont d'office chacun une semaine. Il va voir comment sont apprêtés les logis.

Après les cent pages se montra une belle compagnie, avec trompettes éclatantes au nombre de douze et toutes couvertes d'orfévreries. Les gens qui en sonnaient étaient à cheval.

Derrière cette compagnie de trompettes parut le capitaine, qui portait une bannière de taffetas bleu, et qui était monté sur un superbe cheval habillé de damas violet semé d'orfévreries. Le cheval allait fièrement, et fièrement aussi se tenait l'homme qui était dessus. Après lui venaient mille cinq cents hommes d'armes, montés et habillés richement.

Pendant qu'ils défilaient en bon ordre devant le palais, le page Gabriel montrait et expliquait aux rois et aux dames toute leur ordonnance, ce qui emerveillait fort tout un chacun.

— Jean de Paris a assez d'hommes pour subjuguer le reste du monde! murmurait-on de toutes parts.

## CHAPITRE XXVI

Comment parut un chevalier portant une brillante épée, et comment Jean de Paris fit son entrée triomphale en la cité de Burgos.

Quand les hommes d'armes furent passés, on vit paraître un chevalier vêtu de drap d'or semé au rebras de perles et de pierres précieuses, qui chevauchait sur un grand coursier accoutré comme lui, à cette exception près que la housse était de violet.

La robe de ce chevalier traînait plus bas que la housse de son cheval, et elle était fourrée d'hermine. Il portait en sa main une épée dont le fourreau était couvert d'orfévreries et de pierres précieuses.

Lors, Gabriel cria aux dames et aux seigneurs qui l'entouraient :

— Voilà celui qui porte l'épée de Jean de Paris!...

— Il n'est pas loin alors, maintenant, n'est-ce pas, mon ami Gabriel ? demanda la gente pucelle Anne, toute palpitante de curiosité. Je vous en prie, mon ami, regardez bien, afin que vous me le montriez et que je le voie avant tout le monde!...

— Ainsi ferai-je, demoiselle, répondit le page.

Bientôt après vinrent six cents hommes montés sur chevaux grisons tout d'un poil, et de harnois semblables, bordés d'orfévreries merveilleuses. Par-dessus les croupes, on voyait de grosses campanes d'argent, attachées à de grosses chaînes dorées, bien faites pour faire encore ressortir la beauté des hommes qui étaient dessus, lesquels étaient vêtus de velours cramoisi; comme les cent pages précédents, ils passèrent deux à deux, en belle ordonnance.

Tout à coup Gabriel dit à la princesse Anne :

— Or sus, mademoiselle! Je vais vous montrer le plus chrétien et le plus noble homme que vous ayez jamais vu : c'est Jean de Paris, mon maître!...

— Jean de Paris! s'écria la gente pucelle, le cœur tout battant d'aise.

— Jean de Paris lui-même, répondit le page.

— Où est-il? où est-il? Mon ami Gabriel, montrez le-moi, je vous en supplie!...

— Regardez là-bas, celui qui porte un petit bâton blanc à la main et un collier d'or au cou! Voyez quel beau, quel gracieux, quel noble personnage il est!... L'or de son collier ne lui change point : il l'a couleur de ses cheveux...

Si la belle pucelle avait jamais été joyeuse, ce fut certes en ce moment là. Elle ne se lassait pas plus de regarder Jean de Paris que d'écouter les détails que Gabriel lui donnait sur son compte.

Jean de Paris parut enfin en vue de toutes les dames et de tous les princes qui l'attendaient, escorté de six laquais, trois deçà et trois delà, tous habillés de drap d'or.

En l'apercevant, la noble pucelle tressaillit et devint si rouge qu'il semblait que le feu lui sortît du visage. Le roi de Navarre, qui s'aperçut de son émotion, lui serra la main, et elle essaya alors de faire bonne contenance, quoiqu'elle sentît les jambes lui manquer, ainsi que le cœur.

Quand Jean de Paris fut au droit d'elle, assez près, la princesse Anne lui tendit un couvre-chef de Florence qu'elle avait en sa main, en le saluant le plus doucement du monde. Jean de Paris, la voyant si belle, se sentit incontinent piqué au cœur d'un de ces traits enflammés que vous autres amoureux connaissez bien; il prit le couvre-chef de Florence, fit la révérence et remercia la princesse. Puis il passa outre, et ses gens après lui.

Le roi d'Espagne s'applaudit du bel accueil que sa fille avait fait ainsi à Jean de Paris, sans en être avertie. Chacun autour de lui déclara qu'elle avait très-honnêtement fait, ainsi que Jean de Paris. Mais cette joie était loin d'être partagée par le roi d'Angleterre, qui pensait en son cœur que tout cela pourrait bien lui tourner à dommage et à déshonneur. Toutefois, quoi qu'il en eût, il fit la meilleure contenance qu'il lui fût possible de trouver.

Après Jean de Paris vinrent encore les cinq cents hommes de l'arrière-garde, qui étaient demeurés en dernier pour protéger la marche de leur maître et pour le sauver de toute affaire.

Tout le monde recommença à être ébahi de cette affluence.

— Dieu de Paradis ! s'écria la princesse Anne. Il y a encore des gens d'armes...

— Oui, madame, répondit le page Gabriel ; ils sont au nombre de cinq cents, tout comme ceux qui composent l'avant-garde et que vous avez vus tantôt défiler devant vous.

— Par mon serment ! s'écria le roi de Navarre, il ferait mal chercher noise à un pareil homme !... Je croirais volontiers qu'il n'y a pas, dans tout le reste du monde, autant de richesses que nous en avons vues aujourd'hui !...

## CHAPITRE XXVII

**Comment, sur la prière des dames de sa cour, le roi d'Espagne envoya le comte de Carion et un autre de ses barons devers Jean de Paris.**

Avant que les derniers archers de la garde de Jean de Paris fussent passés, sur les trois ou quatre heures de l'après-midi, toutes les dames de la cour s'en vinrent devant le roi d'Espagne, disant :

— Sire, ne voudriez-vous point envoyer quérir ce noble seigneur qui a nom Jean de Paris ?...

— Volontiers, dames, répondit courtoisement le roi. Ce que les femmes veulent, nous devons le vouloir, nous autres rois qui ne sommes que des hommes, c'est-à-dire des serviteurs pour elles... D'ailleurs, je le confesse, votre souhait était le mien, et, en vous obéissant, je m'obéirai à moi-même.

Et aussitôt, en effet, il appela le comte de Carion et un autre de ses barons.

— Allez-vous-en, leur dit-il, devers Jean de Paris, saluez-le de ma part, et dites-lui que moi et les dames de ma cour nous souhaitons que son plaisir soit de venir en notre palais pour commencer la fête, qui serait bien terne sans lui.

— Nous y allons, Sire, répondit le comte de Carion.

Lors, il partit avec son compagnon.

Quand ils furent arrivés au quartier de Jean de Paris, ils trouvèrent les rues toutes fossoyées et fortifiées, avec bonnes barrières et gens d'armes à foison pour les garder et les défendre, si besoin était.

— A qui êtes-vous, mes seigneurs ? leur demandèrent les gardes de la première barrière.

Le comte de Carion répondit :

— Nous sommes au roi d'Espagne, qui nous envoie présentement devers Jean de Paris, votre seigneur.

— L'un de vous est-il duc ou comte ?

— Oui, certes, répondit le comte de Carion.

— Alors, seigneur, entrez avec votre compagnon.

Le comte de Carion et son compagnon entrèrent. La première chose qu'ils aperçurent, ce furent les rues tendues de riches tapisseries. Lorsqu'ils arrivèrent devant le logis de Jean de Paris, ils y trouvèrent grande compagnie de gens d'armes qui avaient haches en leurs mains comme pour combattre, et dont le capitaine était somptueusement accoutré.

— Pourrais-je parler à Jean de Paris, seigneur ? lui demanda le comte de Carion.

— Et qui êtes-vous ? demanda le capitaine.

— Je suis le comte de Carion, à qui le roi d'Espagne a donné charge de venir parler à Jean de Paris.

— S'il en est ainsi, suivez-moi, ainsi que votre compagnie, dit le capitaine.

Et sur ce, il les introduisit en la première salle, qui était grande et tapissée partout de drap d'or de haute lice, représentant la destruction de Troie. Pendant qu'ils regardaient et admiraient les personnages représentés là-dessus, le capitaine des gardes était entré dans la salle voisine. Il en ressortit, disant :

— Attendez encore un peu, s'il vous plaît, car on tient présentement conseil chez Jean de Paris, et je me serais bien gardé de heurter à la porte.

Le comte de Carion et son compagnon attendirent.

Au bout de quelque temps, le capitaine les pria de le suivre et ils allèrent ensemble à la porte de la salle où se tenait Jean de Paris. Il parla à l'un des chambellans, à qui il dit que le comte de Carion souhaitait d'être introduit auprès du maître de céans.

— Je vais appeler le chancelier, répondit le chambellan. Il verra ce qu'il faut faire.

Le chancelier mandé et venu, il demanda aux deux barons ce qu'ils voulaient.

— Nous voulons parler à Jean de Paris, de la part du roi d'Espagne, notre maître, répondit le comte de Carion.

— De la part du roi d'Espagne ?

— Oui, seigneur.......

— Est-il donc si malade qu'il n'eût pu venir céans lui-même ?... Je doute fort que vous puissiez parler à Jean de Paris, à moins d'attendre un long temps...

Le comte de Carion, grandement ébahi, ainsi que son compagnon, tira sa révérence et s'en retourna, ne pouvant être admis à parler à Jean de Paris.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le comte de Carion et son compagnon s'en revinrent auprès du roi d'Espagne lui rapporter l'insuccès de leur démarche auprès de Jean de Paris.



On attendait avec grande impatience le retour des deux barons, parce qu'on supposait que Jean de Paris ne manquerait pas de revenir avec eux, ou qu'il ne tarderait pas à les suivre. Les dames du palais étaient aux fenêtres, sur les portes, attendant. Quand elles s'aperçurent que les deux barons s'en revenaient seuls, elles furent bien déconcertées et bien marries.

— Hélas! monseigneur, dit la noble pucelle Anne à son père, nous ne verrons point ce beau prince, car voici le comte Carion qui point ne l'amène!...

Le comte de Carion et son compagnon entrèrent dans la salle principale du palais. Chacun s'empressa au-devant d'eux pour entendre ce qu'ils allaient raconter. Lors, prenant la parole, le comte dit comment il avait trouvé les rues fortifiées et des gardes à l'entrée de toutes les portes. Puis, après, il rapporta comment les rues étaient tendues de tapisseries somptueuses; comment lui et son compagnon étaient arrivés devant le logis de Jean de Paris; comment ils avaient parlé au capitaine de sa garde; comment celui-ci les avait menés en une salle tendue d'un drap d'or de haute lice représentant l'incendie de Troie; comment ils avaient attendu le chambellan; comment ce chambellan avait averti le chancelier, et, finalement, comment celui-ci leur avait dit : « Le roi d'Espagne est-il donc si malade qu'il n'eût pu venir parler lui-même à Jean de Paris? »

Ce récit fit un effet différent sur toutes les personnes présentes. Le roi d'Angleterre, qui se voyait d'heure en heure plus oublié à cause de ce Jean de Paris dont les dames étaient si affolées, ressentit une grande joie en pensant que de cette manière, par son refus au comte de Carion, il n'assisterait pas à la fête et ne la troublerait pas par son éclat. Quant aux princes et aux princesses, ils étaient marris de cette mésaventure.

— Ne vous avais-je pas bien prévenus, leur dit-il, que ce Jean de Paris avait la tête lunatique et qu'il tenait du fou?... A la place du roi d'Espagne, mon noble beau-père, je ne le prierais pas davantage

— Par Dieu! répliqua le roi d'Aragon. Moi, tout au contraire, si j'étais à la place du roi d'Espagne, j'irais en personne convier Jean de Paris, qui mérite bien cet honneur, en somme... Et, s'il veut y aller, j'irai volontiers avec lui...

— C'est renverser tout ordre et toute cérémonie! s'écria le roi d'Angleterre, dépiteux.

— A une fête comme celle qui va se donner, répondit le roi d'Aragon, il n'y a à regarder nul ordre... D'ailleurs, Jean de Paris, quel qu'il soit, est d'un trop noble état pour qu'il y ait scandale, de la part du roi d'Espagne, à lui aller rendre visite.

Les dames de la cour, et principalement la belle pucelle Anne, furent joyeuses de ce que venait de dire là le roi d'Aragon, et elles l'en remercièrent beaucoup.

— Vraiment, dit alors le roi d'Espagne, il vaut mieux qu'on aille vers Jean de Paris; car, quoi qu'en prétende notre beau-fils le roi d'Angleterre, je ne puis croire qu'il ne soit un très-sage homme. J'irai donc vers lui, comme me le conseille bien le roi d'Aragon, et soyez assurés que ce ne sera pas de ma faute s'il ne vient pas festoyer avec les dames de céans...

— J'irai avec vous, Sire, je l'ai promis, dit le roi d'Aragon.

Ainsi dirent les autres princes.

Lors, pour faire le bon valet, le roi d'Angleterre s'écria :

— J'irai pareillement avec vous, messeigneurs! Il en viendra peut-être plus volontiers, car je l'en ai déjà prié à notre dernière rencontre.

— C'est bien dit, ajouta le roi d'Espagne. Ainsi donc, c'est convenu : nous allons aller vers Jean de Paris, mon fils et moi; et vous demeurerez pour entretenir les dames, dit-il aux rois d'Aragon et de Navarre, et aussi pour recevoir plus honorablement ce noble étranger, qui viendra, j'en suis sûr, pour l'amour de mon beau-fils, lequel est arrivé en ce pays avec lui, comme il dit...

Incontinent, le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre, accompagnés de maints barons, sortirent du palais pour se rendre auprès de Jean de Paris.

## CHAPITRE XXIX

Comment les rois d'Espagne et d'Angleterre se rendirent au logis de Jean de Paris pour l'inviter aux noces du lendemain, et comment ils furent introduits.



En allant ainsi, comme avaient fait le comte de Carion et son compagnon, comme eux ils trouvèrent fortifiées les rues du quartier assigné à Jean de Paris, ce dont ils furent émerveillés.

— Mes amis, dit le roi d'Espagne aux gardes de la première barrière, nous voulons parler à Jean de Paris, votre maître, et nous vous prions de nous laisser passer.

— Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

— Je suis le roi de ce pays.

— Pardonnez-nous, Sire, répondit le chef des

gardes, je ne vous connaissais pas... Vous pouvez entrer en liberté, nous avons commandement d'abaisser toutes les barrières devant vous, car pour vous rien ne doit être fermé ni caché...

Le roi d'Espagne allait entrer par le guichet; mais le chef des gardes ne le voulut pas souffrir : il lui ouvrit la porte toute grande, et les princes entrèrent. Quand ils furent entrés tous, la porte fut refermée.

Les deux rois et leurs barons étaient ébahis comme l'avaient été le comte de Carion et son compagnon, à l'aspect de ces murailles tendues de riches tapisseries et de ces rues remplies de gens d'armes qui semblaient tout prêts à marcher contre quelque ennemi.

Ils arrivèrent bientôt devant le logis de Jean de Paris, où ils trouvèrent le capitaine des gardes, un grand bel homme, somptueusement accoutré.

— Sire, lui demanda le roi d'Espagne, ne pourrions-nous point parler à Jean de Paris?

— Et qui êtes-vous? demanda le capitaine.

— Je suis le roi de ce pays, et voici mon beau-fils le roi d'Angleterre. Nous venons prier Jean de Paris de venir aux noces.

— Sire, répondit le capitaine, je ne vous connaissais point, ne vous déplaise : je ne connais que le roi d'Angleterre... A vous, Sire, rien n'est fermé et ne le peut être : je vais marcher devant vous pour vous conduire...

Le capitaine des gardes marcha devant, et le roi d'Espagne le suivit, tenant le roi d'Angleterre par la main. Les autres barons de leur compagnie venaient après.

Quand ils furent en la salle du commun, ils s'émerveillèrent fort de la richesse de la tapisserie dont elle était tendue.

— Sire, daignez attendre un instant, dit le capitaine au roi d'Espagne.

Et allant heurter à la chambre du conseil, il prévint l'huissier qui s'y trouvait que le roi d'Espagne était là, demandant à parler à leur seigneur.

Comme le capitaine achevait ces mots, le chancelier sortit de la chambre, accompagné de cinquante barons en fort bel état, parmi lesquels étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et un grand nombre d'autres ducs et comtes d'âge; car, pour les jeunes princes, Jean de Paris les conservait toujours auprès de lui pour sa compagnie privilégiée, ainsi que cela vous a été précédemment dit.

— Sire, dit le chevalier au roi d'Espagne, après l'avoir honorablement reçu; Sire, que venez-vous faire céans, s'il vous plaît, vous qui avez tant de passe-temps en votre palais?... Soyez le bienvenu en votre propre terre!

— Certes, répondit le roi d'Espagne; mais je ne pouvais tenir de venir voir Jean de Paris, et le prier de venir à mon palais, qui est le sien, voir les dames qui le désirent fort... Par ainsi, je vous demande de vouloir bien me faire parler à lui, si la chose est possible.

— Par Dieu! Sire, répliqua le chancelier, notre seigneur Jean de Paris sera bien aise.

— Grand merci, seigneur, dit le roi.

— Venez donc, Sire, je vais vous montrer le chemin.

## CHAPITRE XXX

**Comment les rois d'Espagne et d'Angleterre, avec leurs barons, entrèrent en la chambre de Jean de Paris, qui se leva de son siége pour faire révérence.**



Le chancelier, pour lors, les mena en la chambre du conseil, qui était toute tendue de satin rouge, broché de feuillage d'or, du haut en bas. Puis il s'en vint heurter à la chambre suivante, qui était la chambre du conseil secret, où Jean de Paris se tenait.

Cette salle était tendue partout d'un velours vert à grands personnages d'or et de perles, où était représenté l'Ancien Testament. Au coin de la chambre, il y avait un siége assez haut, à trois degrés, sur lequel était un dais d'or, et, par-dessus ce dais, un pavillon d'orfévrerie émaillée, où l'on voyait force chainettes d'or auxquelles pendaient force diamants, rubis, émeraudes, saphirs et autres pierres précieuses qui étincelaient merveilleusement. Jean de Paris était assis sur ce siége éblouissant, dans un vêtement de drap d'or, avec un collier de pierres fines, et ses gentilshommes l'entouraient, aussi richement vêtus que lui, à part le collier.

Au heurt du chancelier, un huissier vint à la porte pour savoir qui frappait ainsi.

— Que fait votre maître? lui demanda le chancelier.

— Monseigneur, répondit l'huissier, il est assis sur son siége et devise avec ses barons.

— Voici le roi d'Espagne qui le vient voir, reprit le chancelier.

Et il s'avança.

Lorsqu'il fut entré, il s'agenouilla devant Jean de Paris et lui dit :

— Sire, voici le roi d'Espagne qui vous vient saluer.

Le roi d'Espagne, à la vue d'un si grand triomphe, s'inclina devant Jean de Paris et lui fit honorable révérence. Mais Jean de Paris, descendant de son siége, vint vers lui et l'accola, disant :

— Sire roi d'Espagne, Dieu vous garde et maintienne en joie et en santé, ainsi que votre noble compagnie! Daignez donc vous asseoir.

Lors, il le prit par la main, le fit asseoir près de lui, sous le dais d'or, et, se tournant vers le roi d'Angleterre, il ajouta :

— Prenez place où il vous plaira.

Quand tout le monde fut assis, le roi d'Espagne dit :

— Jean de Paris, si je ne vous nomme pas au-

trement, veuillez me pardonner, car vos gens ne nous ont point voulu nommer vos titres... Soyez le bienvenu en ce pays, qui est tout à votre commandement.

— Sire, grand merci, répondit Jean de Paris.

Le roi d'Espagne reprit :

— Jean de Paris, je suis venu devers vous pour vous prier de nous faire cet honneur de vous rendre au palais voir les dames, qui fort vous désirent toutes. . Vous y trouverez le roi et la reine d'Aragon, les rois de Navarre et de Portugal, ainsi que plusieurs grandes dames et hauts barons. Vous ne serez pas traité aussi somptueusement qu'il vous convient de l'être, certes; mais soyez sûr que vous y serez festoyé par de belles et honnêtes demoiselles, très-honorées de vous faire bon accueil...

Les barons anglais étaient marris de voir l'humilité et l'amitié que le roi d'Espagne témoignait à Jean de Paris, ce qui leur semblait d'un mauvais pronostic pour les amours de leur maître, le roi d'Angleterre, lequel n'était pas moins marri qu'eux, tout en n'en laissant rien paraître. Ils attendaient la réponse qu'allait faire Jean de Paris à l'offre du roi d'Espagne.

Cette réponse ne se fit pas attendre.

— Vraiment, Sire, dit Jean, ni vous ni les dames n'êtes à refuser. J'irai volontiers les voir. Mais auparavant, si vous voulez bien, nous ferons collation.

— Faites à votre aise, Jean de Paris, répondit le roi d'Espagne, joyeux de voir son offre acceptée.

Tout aussitôt, et comme par enchantement, furent apportées des épices et des confitures dorées, dans de belles coupes de pierreries; puis, après les épices et les confitures, des vins de plusieurs sortes.

— Buvez et mangez, je vous prie, dit Jean de Paris au roi d'Espagne émerveillé.

Lorsque la collation fut faite, Jean dit au roi :

— Or sus, allons où il vous plaît que j'aille!

Le roi d'Espagne et lui se prirent par la main et ils se mirent incontinent en route.

## CHAPITRE XXXI

**Comment Jean de Paris alla au palais du roi d'Espagne, et comment, une fois arrivé, il s'assit au plus haut lieu de la salle avec la belle pucelle Anne.**



Quand Jean de Paris et le roi d'Espagne furent devant la porte, Jean dit au capitaine de la garde qu'il ne menât avec lui que les barons et les cent hommes de son habit; et aussitôt ledit capitaine se mit en avant avec ses gens pour faire la voie, car grande était la foule par les rues pour voir passer Jean de Paris.

Les dames et les seigneurs restés au palais, en attendant si longtemps les deux rois, s'étaient sentis déconfortés et chagrins.

— Il ne voudra pas venir! Il ne viendra pas! murmuraient-ils, dépités.

Mais le réconfort leur revint quand ils avisèrent accourir vers eux un chevalier qui leur cria :

— Sus! apprêtez-vous! car voici venir les plus belles gens et les mieux en point qui jamais furent sur terre!...

Pour lors, grand remue-ménage et grande émotion dans le palais. La belle pucelle Anne, surtout, ne savait plus où elle en était, et son trouble était extrême.

Le roi d'Aragon prit la reine d'Espagne, le roi de Navarre prit la princesse Anne, le roi de Portugal prit la reine d'Aragon, les autres princes prirent chacun sa dame, se mirent en ordonnance, et tous s'en allèrent aux fenêtres du palais, pour voir venir de loin Jean de Paris, le tant désiré.

Les uns disaient :

— Ne voyez-vous point celui qui marche fièrement en tête, mené par le roi d'Espagne et par le roi d'Angleterre?... Certes, il faut qu'il soit homme de grande noblesse pour en agir ainsi!...

Les autres répondaient :

— De grande noblesse, non; mais c'est parce qu'il se sent le plus fort qu'il a ce haut courage, ainsi qu'il arrive toujours...

— Par mon Dieu! murmurait la gente pucelle Anne, la fierté qu'il montre lui sied à merveille, car c'est un vrai miroir de beauté!...

Pendant qu'ils devisaient ainsi les uns et les autres, les gardes de Jean de Paris entrèrent tous ensemble dans la salle, saluèrent la compagnie, et s'en allèrent se ranger à part dans un coin, de façon que, quoiqu'ils fussent plus nombreux, ils semblaient ne pas tenir plus de place que quarante.

Jean de Paris entra à son tour, en compagnie du roi d'Espagne et du roi d'Angleterre, et les seigneurs et les demoiselles qui étaient là, attendant sa venue, s'empressèrent d'aller au-devant de lui.

Jean salua courtoisement le roi d'Aragon, le roi de Navarre et le roi de Portugal; puis il ôta son chapeau et baisa les deux reines. Après cela, il prit la belle pucelle Anne par la main et la baisa doucement aussi en lui disant :

— Je vous remercie, ma sœur, de votre présence.

La belle pucelle rougit et s'inclina.

Jean de Paris reprit, s'adressant à ses barons :

— Allez baiser toutes ces nobles dames, nous irons après nous reposer.

Cela dit, il prit les deux reines par la main, pria le duc de Normandie de lui amener la princesse Anne, et alla s'asseoir au plus noble lieu de la table, au milieu des reines.

— Cousin, ajouta-t-il en s'adressant au duc d'Orléans, amenez-moi ce que je vous ai baillé.

Le duc d'Orléans lui amena la belle pucelle Anne. Lors, Jean de Paris dit à voix haute :

— Messeigneurs, prenez place, car nous avons pris la nôtre!...

## CHAPITRE XXXII

Comment Jean de Paris, ayant pris place avec la belle pucelle Anne à ses côtés, commença à deviser avec elle.

Bientôt après, Jean de Paris, ayant ainsi pris place et ayant à ses côtés la belle princesse d'Espagne, commença à deviser doucement avec elle, et tous les rois, princes et grandes dames s'approchèrent du plus près qu'ils purent pour mieux les entendre.

— Sire, dit la pucelle à Jean de Paris, vous avez amené une bien belle armée avec vous... C'est la mieux en point qu'on ait jamais vue en ces contrées...

— Ma mie, répondit Jean de Paris, je l'ai fait pour l'amour de vous.

— Comment, pour l'amour de moi? demanda la pucelle en rougissant beaucoup.

— Je vous le dirai volontiers, ma mie.

— Sire, dites vitement, je vous prie.

— J'ai ouï dire que l'on vous devait combattre demain, et c'est pour cela que je suis venu vous offrir mes gens d'armes, qui ont bonnes et roides lances...

Un bruit de rire se répandit dans toute la salle à ce mot de Jean de Paris; puis chacun se mit à écouter de plus belle.

— Sire, dit la pucelle toute honteuse, je vous remercie de votre offre; mais elle est inutile, car il n'est pas besoin de si grande assemblée...

— Saint Jean! cela est vrai, car ce sera corps à corps et sur un champ de bataille bien étroit!...

Les rires des dames et des seigneurs redoublèrent, et redoubla aussi la rougeur de la belle pucelle.

— Sire, dit le roi de Navarre au roi d'Espagne, c'est là cet homme que mon cousin, votre beau-fils, traitait de folâtre et hors de sens!... Mon cousin avait tort, ce me semble... Jean de Paris parle seulement à mots couverts... Il y a quelque chose à deviner sous ses paroles... Je voudrais bien que vous les lui fissiez expliquer.

— Volontiers, répondit le roi d'Espagne; mais j'ai peur de lui déplaire, car c'est un gentilhomme bien plaisant... Il serait bon de le faire boire...

— Faites-le boire, Sire.

— Certes, je n'y manquerai pas... Seulement, je ne pourrai pas le traiter comme il a fait pour moi... Plût à Dieu que vous eussiez été là, avec le roi d'Angleterre et moi!...

Malgré cela, comme il voulait être agréable à son hôte, et en même temps le faire parler sur son compte, le roi d'Espagne commanda qu'on apportât une collation, qui fut bientôt prête.

Lors, le maître d'hôtel du roi alla vers un des barons de Jean de Paris, lui demandant comment il le ferait boire.

— Attendez, répondit le baron, je vais aller quérir celui qui le sert.

Incontinent, il alla dire au duc de Normandie ce qu'il en était. Le duc appela l'écuyer, lui commanda d'aller prendre les coupes pour servir, et, prenant deux autres écuyers, il s'avança avec eux vers Jean de Paris, coupes en main.

Jean de Paris reçut la sienne, et il ordonna qu'on baillât les deux autres aux deux rois, en disant :

— Buvons tous trois, seigneurs; les autres boiront quand il leur plaira...

Et il vida sa coupe sans plus attendre. Puis il la tendit à la princesse Anne, en lui disant :

— Tenez, belle amie, j'ai bu à vous... Je suis sûr que vous ne me craindrez pas...

— Certes, non, répondit la pucelle, car il n'y a cause de quoi... Je vous remercie.

Les dames et les seigneurs burent aussi, fort émerveillés de voir que Jean de Paris prenait ainsi l'honneur sur tous les rois, qui étaient plus vieux que lui.

Quand la collation fut faite, les princes et les nobles dames se rapprochèrent pour deviser avec lui.

Le roi de Navarre lui demanda :

— Jean de Paris, mon doux ami, que dites-vous de notre nouvelle épousée?

— Certes, répondit Jean, je n'en saurais dire que tout bien tout honneur, car il me semble que Dieu l'a parfaite à son loisir et qu'il n'a rien oublié... Elle n'a besoin que d'un bon officier.

— Quel officier, Sire? demanda la princesse.

— Demandez-le à ces seigneurs présents; peut-être vous le sauront-ils nommer...

— Par ma foi! s'écria le roi de Portugal, vos mots sont si forts à entendre, que nous ne pouvons les expliquer. Dites-nous donc, je vous prie, ce que vous voulez exprimer par un bon officier...

— Vraiment, c'est chose fort aisée à entendre, répondit Jean de Paris. Elle est, je crois, suffisamment pourvue de maîtres d'hôtel, d'écuyers, de secrétaires; mais quand les dames sont loin de leur pays, elles en désirent volontiers souvent avoir des nouvelles, et pour cela ont besoin d'un bon chevaucheur.

En entendant ces paroles, chacun se prit fort à rire, et du meilleur cœur.

— Par Dieu! Sire, s'écria le roi d'Espagne, je vois bien que vous savez ce qu'il faut aux dames; mais avouez qu'il faut toujours gloser et interpréter en vos discours...

## CHAPITRE XXXIII

Comment le roi d'Espagne demanda à Jean de Paris l'explication des mots qu'il avait dits au roi d'Angleterre, et comment Jean de Paris la lui donna.

Bientôt après, le roi d'Espagne reprit, s'adressant toujours à Jean de Paris :

— Si je n'avais peur de vous déplaire, je vous demanderais bien l'explication de certains mots que vous avez dits en chemin à mon beau-fils, le roi d'Angleterre.

— Demandez-moi ce qu'il vous plaira, Sire, répondit Jean de Paris, j'y répondrai volontiers, car, de votre part, rien ne me saurait déplaire.

Le roi d'Espagne remercia et reprit :

— A votre congé donc, je vais vous en dire un.

— Lequel ?

— Un jour qu'il pleuvait, vous dites à mon beau-fils que lui, qui était roi, devait faire porter des maisons à ses gens pour les garder de la pluie. N'avez-vous point dit cela au roi d'Angleterre ?...

— Je le lui ai dit, en effet.

— Je ne comprends pas bien comment ces maisons-là pourraient aller, et je ne vois pas qui les pourraient porter...

Jean de Paris, là-dessus, se prit à rire et répondit au roi :

— Sire, vous eussiez parfaitement compris, étant sur le lieu même... Car le roi d'Angleterre pouvait bien prendre exemple sur mes gens et sur moi, qui avions manteaux et chaperons à gorge, avec nos housseaux, lesquels nous gardaient à merveille de la pluie. Quand il faisait beau temps, nous les mettions sur nos bahuts... Ce sont là les maisons dont je parlais à votre beau-fils, qui était mouillé, ainsi que ses gens, comme s'ils se fussent plongés dans la rivière.

— Ah ! s'écria le roi d'Espagne, vous dites là vérité.

— Vraiment oui, ajouta le roi de Portugal à l'oreille de ce dernier, et il n'est pas si fou que votre beau-fils nous le donnait à croire... Il a au contraire l'entendement vif et clair de son âge...

Le roi d'Espagne reprit :

— Sire Jean de Paris, je vous demanderais volontiers autre chose, s'il était votre plaisir.

— Il me plait tout ce qu'il vous plait, Sire, répondit Jean de Paris. Par ainsi, demandez.

— Eh bien ! continua le roi d'Espagne, un autre jour vous demandâtes à mon beau-fils pourquoi il ne faisait pas porter un pont par ses gens pour passer les rivières. Qu'entendiez-vous donc par là ?

— L'explication de ceci est aussi simple que la première, Sire, dit Jean de Paris.

— Mais encore ?...

— Un jour, en effet, nous trouvâmes, par deçà de Bayonne, une petite rivière assez creuse, grossie par de précédentes pluies. Le roi d'Angleterre et ses gens, qui étaient mal montés, entrèrent dans l'eau pour passer ; mais un grand nombre d'entre eux se noyèrent à cause de leur mauvaise monture, tandis que je passai tranquillement avec mes hommes qui n'eurent aucun mal... Quand nous fûmes sur l'autre bord, le roi d'Angleterre me fit ses plaintes à propos de ses gens noyés. C'est alors que je lui répondis qu'étant roi et chef d'hommes, il devrait bien faire toujours porter avec lui des ponts pour passer les rivières, c'est-à-dire de bons chevaux comme étaient les miens, qui avaient eu à peine le poil mouillé... Je m'imaginais que le roi d'Angleterre avait compris...

— Par Dieu ! s'écria le roi de Portugal, vous lui en baillez bien à comprendre !...

— Voilà deux explications données, reprit le roi d'Espagne ; mais il en reste une troisième. Donnez-nous celle-là, et nous ne vous tourmenterons plus après.

— Sire, répondit Jean de Paris, je vous l'ai déjà dit : tout ce qui vous plaît me plait... Ne vous gênez donc point.

Pour lors, le roi d'Espagne reprit :

— Eh bien ! sire Jean de Paris, qu'entendiez-vous en disant au roi d'Angleterre que votre feu père était venu en ce pays il y a environ quinze ans, qu'il avait tendu un lacs à une cane, et que votre voyage en ces contrées n'avait d'autre fin que de savoir si cette cane était prise ?...

Ici l'attention, qui cependant n'avait pas fait faute à Jean de Paris, redoubla encore, s'il est possible ; tous les cous se tendirent, toutes les oreilles s'ouvrirent grandes comme des portes charretières. On attendait avec impatience la réponse de Jean de Paris.

Jean de Paris répondit :

— De cela, je ne blâme point le roi d'Angleterre, car c'est assez difficile à comprendre... Toutefois, puisque l'occasion s'en présente, je suis content de vous le déclarer... Entendez donc ce que c'est... Il y a bien environ quinze ans, en effet, que le roi de France, mon feu père, s'en vint en ce pays pour remettre le royaume révolté en votre obéissance, Sire... Quand il eut fait et qu'il s'en voulut retourner chez lui, vous et la reine votre femme vous lui donnâtes la princesse votre fille pour la marier à qui bon lui semblerait, et il vous répondit alors qu'il la marierait avec moi, son fils... Ce sont les lacs... et voici la cane à propos de laquelle j'ai fait exprès le voyage d'Espagne, pour m'assurer si elle était prise ou non, ajouta Jean de Paris en montrant la belle pucelle Anne, tout émue et rougissante.

Et aussitôt, au milieu de l'étonnement général, il rebrassa sa robe, qui était par dedans d'un velours bleu semé de belles fleurs de lis d'or.

Aussitôt aussi, le roi d'Espagne, la reine sa femme, et la princesse leur fille, se jetèrent à ses pieds, disant :

— O puissant roi, Dieu permette que vous nous pardonniez notre offense !... Car tout ce que vous venez de dire est vrai, nous le savons, ainsi que

la plupart de nos barons qui sont ici. Je serai content d'en recevoir telle punition qu'il vous plaira d'ordonner... Quant à ce qui est de notre fille, je sais bien qu'elle n'est pas digne d'être conjointe avec vous; aussi, tout ce que j'ose vous demander, Sire, c'est de la prendre, dès aujourd'hui même, pour la marier à qui vous plaira, et à celui-là je livrerai possession de mon royaume, selon les promesses faites jadis par moi au roi de France, votre défunt père, dont Dieu a l'âme !

Sur ces paroles, le roi Jean se leva, remercia; puis, se tournant vers la belle pucelle, de plus en plus effarouchée, il lui demanda de sa voix la plus douce :

— Ma mie, vous avez entendu ce que votre père et votre mère ont dit... Qu'en dites-vous vous-même, car il s'agit ici de vous et non de nulle autre ?... Voulez-vous du roi d'Angleterre pour mari ?

## CHAPITRE XXXIV

**Comment le roi Jean commanda au duc d'Orléans, au duc de Bourbon et à plusieurs autres de ses barons de rebrasser leurs robes.**

Très-haut et puissant seigneur, répondit la belle pucelle, je veux obéir de point en point à la promesse que le roi mon père vous a faite, car les premières promesses sont les meilleures... Par ainsi, donnez-moi, Sire, tel de vos barons que vous voudrez : je serai bien heureuse de l'avoir à mari de votre choix.

— Belle amie, reprit Jean, dites-moi donc lequel d'eux vous voulez, car chacun porte ses armes sous sa robe.

En disant cela, le roi de France fit rebrasser les robes à tous ses barons, qui tous alors se firent ainsi connaître, surtout les plus âgés, comme le duc de Bourbon, le duc d'Orléans et plusieurs autres qui étaient venus en Espagne avec le feu roi.

Jean de Paris demanda derechef à la princesse Anne :

— Avez-vous avisé lequel vous voulez de ceux qui sont ici ? Ou voulez-vous que je vous accorde le temps pour y songer à votre aise ?...

— Très-haut Sire, répondit la belle pucelle, il ne m'appartient pas de choisir : celui qui vous plaira me plaira, et j'obéirai avec joie à la promesse que monseigneur mon père fit jadis au vôtre...

— Par Dieu ! vous êtes fine femme ! s'écria le roi Jean. Vous voulez tenir la promesse faite par votre père, pour me faire comprendre que je dois à mon tour tenir la promesse faite par le mien, à savoir que vous seriez ma femme !...

Chacun se mit à rire de bon cœur à cette saillie, excepté pourtant les Anglais, qui ne l'avaient pas à la danse.

Le roi Jean reprit :

— Or çà, par votre foi, voudriez-vous bien être ma femme, si votre père y consentait et que j'y consentisse également ?...

— Sire, répondit la pucelle, c'est là une question où il ne faut point de réponse, car vous savez bien qu'il n'est pas au monde de chose que je désirasse autant...

— S'il en est ainsi, ma mie, je vous promets de vous épouser demain matin, au plaisir de Dieu et de vos amis.

Le roi d'Espagne et la reine sa femme le remercièrent grandement de ce qu'il voulait bien consentir à devenir leur fils.

Les rois d'Aragon, de Portugal et de Navarre lui vinrent demander pardon de ne lui avoir point fait l'honneur qui lui était dû.

— Sire roi d'Angleterre, dit le roi de France, vous n'avez pas le droit d'être mécontent de tout ceci, car votre femme était la mienne il y a déjà quinze ans passés, et je n'ai pas voulu fausser la promesse de feu mon père.

## CHAPITRE XXXV

**Comment le roi d'Angleterre s'en alla de Burgos, courroucé contre le roi de France, qui lui avait enlevé celle qui lui tenait le cœur et la pensée.**



Fort vexé des paroles du roi de France, au lieu de répondre courtoisement et de prouver à son rival qu'il savait accepter joyeusement un échec, surtout mérité par son âge et par son train, le roi d'Angleterre s'en alla sur l'heure même du palais, fort marri de voir que Jean de Paris lui avait enlevé à jamais celle qui lui tenait tant le cœur et la pensée.

Ses gens le suivirent et s'appareillèrent sans plus de retard. Quelques heures après, ils montaient tous à cheval et quittaient Burgos pour n'y plus rentrer.

Après leur départ, la fête commença grande et plantureuse par le palais et par la cité, parce qu'on sut incontinent alors que ce n'était plus le roi d'Angleterre, mais bien le jeune et beau roi de France, qui épousait la jeune et belle princesse Anne.

Le souper fut sans pareil. Il y fut servi de plusieurs entremets qui venaient de la cuisine du roi de France, dans une vaisselle qui fit l'admiration générale.

Chacun était joyeux, et la gente pucelle plus joyeuse encore que quiconque.

Au lendemain matin, le roi de France lui envoya de riches bagues, de la vaisselle d'or à plein buffet, un autre buffet de vaisselle d'argent, et un pavillon de fleurs de lis, chargé de pierreries éblouissantes, le plus merveilleux qu'on eût jamais vu! Puis, de sa part, arrivèrent vers elle ses taillandiers pour lui faire des habillements à la mode de France, à elle ainsi qu'à ses demoiselles.

Finalement, Jean de Paris n'oublia rien de ce qui devait encore relever son mérite et aussi la beauté de la pucelle qu'il allait prendre à femme.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment le roi de France épousa la fille du roi d'Espagne en grand triomphe et en grand honneur, à la joie de tout un chacun.**



Vint le jour où les noces devaient avoir lieu. Jean de Paris et la princesse Anne s'en allèrent à l'église principale de Burgos en grand appareil, et ils s'épousèrent là, à la satisfaction commune et à la leur propre. Le roi de France posa une couronne d'or, du plus haut prix et du plus beau travail, sur la tête de la gente pucelle, en lui disant :

— Princesse, soyez reine; pucelle, devenez femme.

Pour abréger, nous passerons les autres détails de cette noble cérémonie, et nous parlerons du soir de la noce.

A la vesprée, le roi Jean déclara qu'il ne coucherait point au palais, et, à cause de ce, les dames s'en allèrent en son logis avec la mariée.

Quand elles virent toutes les merveilles qui étaient là, elles s'exclamèrent à qui mieux mieux, disant que la princesse était née vraiment sous une heureuse étoile pour avoir eu le bonheur d'épouser un si riche prince, et ajoutant qu'en peu d'heures elle avait fait un beau change.

La gente pucelle était entièrement de leur avis, et il lui semblait qu'elle avait fait un songe, tant elle était joyeuse de son nouvel état. En songeant que d'un roi vieux et laid elle était passée à un roi jeune et beau, elle ne se sentait pas d'aise et ne savait plus quelle contenance tenir.

Pendant que ses femmes la déshabillaient, le roi Jean arriva avec noble compagnie.

— Ma mie, lui demanda-t-il doucement, ne vous déplait-il pas d'avoir laissé le palais de votre père, le roi d'Espagne, pour mon logis de voyageur?...

— Certes, monseigneur, répondit-elle, il ne faut pas me demander cela, car je n'eus jamais joie si parfaite que depuis que je me trouve céans... Et d'ailleurs, le palais de mon père n'est pas à comparer avec votre logis... D'ailleurs aussi, Sire, je vous aime mieux que tout le reste du monde, et ce que je vois de plus merveilleux céans, ce ne sont pas les innumérables richesses qui s'y trouvent, c'est vous-même...

Ce mot plut au roi de France. Il courut accoler la princesse et lui dit :

— Ma mie, ce mot ne sera pas oublié.

Puis il ajouta :

— Or çà, que donnerez-vous à ces belles dames et à ces belles demoiselles qui ont pris tant de peine pour vous?...

— Monseigneur, répondit la pucelle, je ne sais.

Le roi de France reprit :

— Vous voyez là ces six coffres remplis de bagues et de drap d'or? videz-les entre les mains de qui vous voudrez, car ils ont été apportés pour cela faire.

La princesse s'agenouilla et remercia très-humblement son seigneur et mari. Mais lui, la relevant aussitôt, lui dit :

— Ma mie, ce n'est pas ainsi que vous me devez parler désormais, puisque vous êtes ma femme et que je suis votre mari : c'est d'égal à égal que vous me devez traiter.

— Ce n'est pas raison, Sire, fit observer la reine d'Espagne, mère de la princesse Anne. Elle n'est point votre pareille du tout...

— Je le veux ainsi, répliqua le roi de France.

Et il pria de nouveau la nouvelle épousée de distribuer à ses dames et demoiselles le contenu des six coffres, bagues et joyaux, draps d'or et de soie; ce dont furent grandement joyeuses lesdites dames et demoiselles, comme il vous est bien loisible de l'imaginer.

## CHAPITRE XXXVII



**Comment on coucha la gente pucelle Anne, et comment, peu après, le roi de France alla la trouver dans le lit connubial.**

Dès que la nouvelle épousée eut été déshabillée par ses dames et demoiselles, celles-ci la couchèrent dans le lit connubial et s'en allèrent chacune en son lieu.

Le jeune roi de France, à qui l'heure tardait grandement, ne fut pas long à se déshabiller lui-même. Bientôt il se glissa auprès de celle qu'il aimait par-dessus toutes les créatures, et vraiment il n'avait pas tort, car c'était la plus belle, la plus douce et la mieux morigénée qui fût en tout le monde.

Grande joie s'entre-firent les deux royaux amants; beaux passe-temps eurent-ils durant la mi-nuit, passe-temps plaisants comme vous en avez, vous

autres jeunes gens, lorsque vous pouvez tenir entre vos bras quelque belle jeune fille que vous aimez.

Cette nuit-là, la jeune princesse Anne devint grosse d'un beau fils, qui fut plus tard roi de France.

Le lendemain de cet amoureux déduit, si goûté des hommes et si approuvé de Dieu, lorsqu'il est ainsi pris, le roi Jean se leva et s'en alla rire et deviser avec ses barons, qui partagèrent volontiers son bonheur par le récit qu'il leur en fit; car ils estimaient fort leur seigneur, qui les conduisait si honnêtement et si honorablement.

Les dames ne tardèrent pas à venir voir la nouvelle reine, qui leur fit à toutes bel accueil, et elles s'apprêtaient à l'habiller comme elles l'avaient fait la veille, lorsque vint un maître taillandier du roi, qui leur dit :

— Mesdames, ne vous déplaise, laissez là cet accoutrement à la mode de votre pays; madame la reine de France doit être habillée désormais à la mode française.

— Mon ami, répondit la jeune reine au taillandier, faites donc vitement et habillez-moi ainsi que vous dites, car bonne Française suis et serai tout mon vivant.

## CHAPTRE XXXVIII

Comment les couturiers et les taillandiers du roi Jean habillèrent la nouvelle reine à la mode de France.



Bientôt vinrent taillandiers et couturiers, de la part du roi Jean, pour mettre la nouvelle reine bien en point et en grande diligence. Ils la vêtirent d'une riche cotte de drap d'or cramoisi, et par-dessus d'une robe de velours semé de fleurs de lis d'or, si mignonne et si avenante, qu'avec la propre beauté qu'elle avait déjà elle-même, Anne semblait plutôt une personne divine qu'une personne humaine.

Puis, ils lui ornèrent la tête et le cou. En la tête, ils mirent un atour somptueux, au cou, un collier d'or, de rubis et de diamants, au milieu duquel était placée une grosse escarboucle qui rendait une éblouissante lumière.

Pendant qu'on l'habillait ainsi, vinrent les rois d'Espagne, de Portugal, de Navarre et d'Aragon, qui saluèrent le jeune roi de France et ses barons, et lui demandèrent comment il était.

Le roi Jean répondit :

— Je me porte bien et votre fille aussi, sire roi d'Espagne.

— Nous irons la voir, avec votre permission, dirent les quatre rois.

— J'irai donc avec vous, messeigneurs, pour entendre ce qu'elle vous pourra dire.

Et, en effet, tous entrèrent en la chambre où se tenait la nouvelle reine de France, à qui ils firent la révérence.

Quand ils lui eurent ainsi fait la révérence, la jeune reine de France leur rendit leur salut et leur fit bon accueil, comme il convenait bien.

Ils furent tous quatre ébahis de la voir accoutrée en si riche état, et le roi de Navarre lui dit en riant :

— Comment, ma cousine, les fleurs de lis vous sont poussées sur le corps ?...

— Oui, beau cousin, répondit gentiment la nouvelle reine de France; mais il y en a encore plus par dedans que par-dessus, lesquelles jamais ne se faneront...

Le roi Jean, sans en faire semblant, fut très-joyeux de cette réponse. Il donna de riches dons à l'Église, au roi et à la reine d'Espagne, aux rois d'Aragon, de Portugal et de Navarre, ainsi qu'à leurs femmes et à tous les chevaliers. Le bonheur le rendait magnifique; sa main s'ouvrait aussi large que son cœur, et chacun, alors, chantait ses louanges et le tenait pour le meilleur prince du monde, parce qu'il en était le plus heureux et le plus riche.

## CHAPITRE XXXIX ET DERNIER

Comment le roi Jean demanda congé à son beau-père et à sa belle mère, pour s'en retourner, et comment la reine, sa femme, et lui quittèrent l'Espagne et revinrent en France.

Après que les fêtes des noces furent passées, le roi de France s'en vint vers le roi d'Espagne et lui dit :

— Beau-père, et vous, belle-mère, j'ai mon royaume à gouverner, et ce n'est pas petite charge, surtout ayant présentement avec moi la plupart de mes barons. J'ai laissé là-bas ma mère seule, et elle a grand désir de me revoir. Par ainsi, je viens vous prier de me donner congé de vous quitter. Pour ce qui est de votre fille, ma mi, je n'ose vous demander licence de l'emmener, de crainte de vous déplaire; si c'est votre plaisir qu'elle demeure, je vous la recommande. Je lui laisserai son état comme il appartient à une telle reine, car je ne veux pas qu'elle dépense un denier de vos biens. Je vous recommande également de bien traiter vos peuples et de vous garder de les opprimer; ils prieront Dieu pour vous.

Comme il disait ces paroles, la jeune reine fondait en chaudes larmes, voyant qu'elle allait rester et que son ami allait partir.

Le roi d'Espagne répondit au roi Jean :

— Mon fils, puisqu'il vous a plu de me faire cet

honneur de prendre ma fille à femme, je vous prie de ne pas me la laisser, car elle ne pourrait demeurer ici sans vous... Avant de l'emmener, Sire, je vous supplie également de vouloir bien commettre tels gouverneurs qu'il vous plaira à la garde de ce royaume, qui est présentement le vôtre.

— Monseigneur, s'empressa de dire le roi de France, que me dites-vous donc là?... Je vous prie, moi, de ne m'en plus parler, car de ce royaume et du mien, vous pourrez faire à votre volonté tant que vous vivrez... Ce n'est pas la possession de votre royaume qui m'a ému et fait venir de Paris, croyez-le bien, c'est la bonne renommée de votre fille. Puisque votre plaisir est que je l'emmène, je serai très-joyeux qu'elle veuille consentir à se laisser emmener par moi...

La belle reine de France, entendant cela, se jeta aux genoux du roi Jean, en lui disant :

— Ah! monseigneur, pourquoi demandez-vous mon consentement?... je n'en ai point d'autre que le vôtre, vous le savez bien, et vous ne pourriez vouloir chose qui ne me plût... Emmenez-moi donc, Sire, ou demeurez céans avec moi... Où vous irez, j'irai; où vous serez, je serai. Vous êtes ma vie et mon soleil, et si vous vous retiriez de moi, je mourrais!...

Ils parlèrent longuement ensemble de toutes ces choses, et, finalement, ils prirent congé les uns des autres, après force pleurs et regrets.

Le jeune roi de France et sa belle épousée quittèrent donc Burgos, traversèrent l'Espagne et s'en revinrent à petites journées en France, où chacun les reçut en grand triomphe, dans toutes les villes, cités et châteaux où ils s'arrêtèrent. Puis, ils arrivèrent à Paris, où on leur fit une fête qu'il serait trop long de vous raconter.

Ils demeurèrent ainsi en France durant six mois, au bout desquels ils retournèrent en Espagne, où la reine ne tarda pas à accoucher d'un beau fils. Cinq ans après, elle accoucha d'un second enfant, lequel fut roi de France après son père, qui longuement vécut et tint son royaume en bonne paix et en bonne union.

Puis elle et lui, le roi et la reine, trépassèrent de ce monde pour aller en la gloire éternelle du Paradis, où je prie Dieu qu'il nous donne la grâce de parvenir.

Amen!



# MICROMÉGAS

## CHAPITRE PREMIER

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière; il s'appelait Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut : j'entends par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques géomètres, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les États de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très-faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir sans peine cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion. Son nez étant le tiers de son beau visage, et son beau visage étant la septième partie de la hauteur de son beau corps, il faut avouer que le nez du Sirien a six mille trois cent trente-trois pieds de roi, plus une fraction : ce qui était à démontrer.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes. Il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collége le plus célèbre de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires.

Le muphti de son pays, grand vétillard, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère, et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut : car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos nuages. Notre voyageur connaissait parfaitement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos, que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de

globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps, et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham (1) se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise! mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

## CHAPITRE II

### Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage :

— Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée.

— Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs...

— Ah! dit l'autre, laissez là votre parterre.

— Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures...

— Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre.

— Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits...

— Eh non! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons?

— Pour vous plaire, répondit le secrétaire.

— Je ne veux point qu'on me plaise, répondit Micromégas; je veux qu'on m'instruise. Commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens?

— Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer.

— Je le crois bien, dit Micromégas : car dans notre globe nous avons près de mille sens ; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous, j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné des nouvelles positives de ce pays-là.

Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits.

— Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien.

— Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne.

— C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature.

— Hélas! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit :

— Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que, quand il faut rendre son corps aux éléments et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir, quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'Auteur de la nature. Il a ré-

(1) Savant Anglais, auteur de la *Théologie astrologique*, et de quelques autres ouvrages qui ont pour objet de prouver l'existence de Dieu par le détail des merveilles de la nature.

répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue, mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière?

— Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité et le reste.

— Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitants le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés : tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil, bien examiné?

— D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs.

— Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux que j'ai approchés, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent et qui pensent; les êtres pensants qui n'ont point d'étendue; ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

## CHAPITRE III

**Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.**

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instruments de mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agréments la petitesse de sa taille.

— Ah! cruel! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze cents ans, lorsque enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour : si tu étais un vrai Saturnien, tu serais fidèle. Où vas-tu courir? que veux-tu? Nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne.

Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant, nos deux curieux partirent; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe; de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de... qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer. Aussi, je lui promets un long article dans la première édition qu'on fera de Moréri, et je n'oublierai pas surtout messieurs ses enfants, qui donnent une si grande espérance de perpétuer la race de leur illustre père.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père Castel écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin, ils aperçurent une petite lueur : c'était la terre. Cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter; cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

## CHAPITRE IV

**Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.**



ne fois reposés, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises, suivait de loin en haletant : or, il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre faisait une enjambée; figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures. Le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare, presque imperceptible pour eux, qu'on nomme là *Méditerranée*, et cet autre petit étang, qui, sous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'il purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais, leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne.

Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal. — Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas ?

— Mais, dit le nain, j'ai bien tâté.

— Mais répondit l'autre, vous avez mal senti.

— Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme si ridicule! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sans aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce petit globe est hérissé et qui m'ont écorché les pieds? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer.

— Eh bien! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout parait irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété?

Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants tombèrent; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle, et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellents; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux sur la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement, et, la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe.

Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines, et, comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son origine, son mouvement; s'il avait des idées, une volonté, une liberté.

Micromégas y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là.

Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose d'aussi gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle populaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver; mais on ne sait jamais en ce monde le dessous des cartes.

Je vais conter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien, ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

## CHAPITRE V

### Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs et le mit encore sur son ongle sans le trop presser, de peur de l'écraser.

— Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne.

Le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, deux filles laponnes, et descendent sur les doigts du Sirien.

Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts : c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index. Il jugea, par ce picotement, qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes.

Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi : c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or, concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui font gagner au vainqueur un village pour le perdre ensuite.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler? Quand Leuwenhoeck et Hartsoëker virent les premiers ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte.

Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage!

— Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent.

En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux et par la crainte de les perdre.

Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation.

— Ah! disait-il, j'ai pris la nature sur le fait (1).

Mais il se trompait sur les apparences; ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non du microscope.

## CHAPITRE VI

### Ce qui leur arriva avec les hommes.



Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient, et il le fit remarquer à son compagnon, qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien : il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas; d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu près; mais, s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme; or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde.

— Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils faisaient l'amour; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire

(1) Expression heureuse et plaisante de Fontenelle, en rendant compte de quelques observations d'histoire naturelle.

entendre? Supposez-vous, d'ailleurs, qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères.

— Je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain; je n'ai plus d'opinion; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après.

— C'est fort bien dit, reprit Micromégas.

Et aussitôt il tira une paire de ciseaux, dont il se coupa les ongles, et, d'une rognure de l'ongle de son pouce, il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle; de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens; ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable.

Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau.

Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle; il baissait la tête et parlait bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

— Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent des systèmes; mais, quelque système qu'ils fissent, il ne purent jamais deviner qui leur parlait.

Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur raconta el voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas, et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement; ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines; s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart de cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi :

— Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un...

— Mille toises! s'écria le nain; juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? Mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce; quoi! cet atome m'a mesuré! il est géomètre, il connaît ma grandeur; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne!

— Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai bien encore votre grand compagnon.

La proposition fut acceptée; Son Excellence se coucha de son long, car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis, par une suite de triangles liés ensemble, il conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt-cinq mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles :

— Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand; et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Réaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes.

Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

## CHAPITRE VII

### Conversation avec les hommes.

— O atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute.

A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux.

— Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial.

Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux.

— Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

— Ah! malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

— Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui, ensuite, en font remercier Dieu solennellement.

Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes.

— Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez.

— Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas.

Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour savoir les choses dont ils convenaient.

— Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la Canicule à l'étoile des Gémeaux?

Ils répondirent tous à la fois:

— Trente-deux degrés et demi.

— Combien comptez-vous d'ici à la lune?

— Soixante demi-diamètres de la terre en nombre rond.

— Combien pèse votre air?

Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat.

Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une âme un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit:

— Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées.

Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant; mais ils furent tous de différents avis. Le plus vieux citait Aristote; l'autre prononçait le nom de Descartes; celui-ci, de Malebranche; cet autre, de Leibnitz; cet autre, de Locke. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance:

— L'âme est une entéléchie, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre.

Il cita le passage.

— Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant.

— Ni moi non plus, dit la mite philosophique.

— Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec?

— C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole et dit:

— L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligé d'aller à l'école et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su, et qu'elle ne saura plus.

— Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit?

— Que me demandez-vous là? dit le raisonneur; je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas la matière.

— Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière?

— Très-bien, lui répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, est d'une telle forme, a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible.

— Eh bien! dit le Sirien, cette chose, qui te paraît être divisible, pesante et grise, me diras-tu bien ce que c'est? Tu vois quelques attributs; mais le fond de la chose, le connais-tu?

— Non, dit l'autre.

— Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait.

— Rien du tout, dit le philosophe malebranchiste; c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois

tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle.

— Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius.

— Et toi, mon ami, dit-il à un Leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme?

— C'est, répondit le Leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir. Tout cela est clair.

Un petit partisan de Locke était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole :

— Je ne sais pas, dit-il, comment je pense; mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle; il ne m'appartient pas de la borner, je n'affirme rien; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius sourit; il ne trouva pas celui-là le moins sage, et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là, par malheur, un petit animalcule en bonnet carré, qui coupa la parole à tous les autres animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que tout cela se trouvait dans la *Somme de saint Thomas*. Il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme.

A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et, dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps; enfin ils retrouvèrent l'équipage et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement, il leur donna ce volume avant son départ; on le porta à Paris à l'Académie des sciences; mais, quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc :

— Ah! dit-il, je m'en étais bien douté.

FIN DE MICROMÉGAS.

---

# LE TAUREAU BLANC

## ROMAN SYRIAQUE

### CHAPITRE PREMIER. — Comment la princesse Amaside rencontra un bœuf.

La jeune princesse Amaside, fille d'Amasis, roi de Tanis en Egypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle était plongée dans une tristesse profonde; les larmes coulaient de ses beaux yeux. On sait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son père par sa douleur même. Le vieillard Mambrès, ancien mage et eunuque des pharaons, était auprès d'elle et ne la quittait jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante; et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans; le mage Mambrès en avait environ treize cents. C'était lui, comme on sait, qui avait eu avec le grand Moïse cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut longtemps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambrès succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival; il fallut des dieux pour vaincre Mambrès. L'âge affaiblit cette tête si supérieure aux autres têtes, et cette puissance qui avait résisté à la puissance universelle; mais il lui resta toujours un grand fonds de raison : il ressemblait à ces bâtiments immenses de l'antique Egypte, dont les ruines attestent la grandeur. Mambrès était encore fort bon pour le conseil; et, quoique un peu vieux, il avait l'âme très-compatissante.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille; et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire; la belle Amaside l'attendrissait par ses soupirs. « O mon amant! mon jeune et cher amant! s'écriait-elle quelquefois · ô le plus grand des vainqueurs, le plus accompli, le plus beau des hommes! quoi! depuis près de sept ans tu as disparu de la terre! quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside? L'univers aurait célébré et pleuré ton trépas. Tu n'es point mort, les savants

prophètes de l'Égypte en conviennent; mais tu es mort pour moi, je suis seule sur la terre, elle est déserte. Par quel étrange prodige as-tu abandonné ton trône et ta maîtresse? Ton trône! il était le premier du monde, et c'est peu de chose; mais moi, qui t'adore, ô mon cher Na.....! Elle allait achever. — Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage Mambrès, ancien eunuque et mage des pharaons. Vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes très-dévouées, et toutes les belles dames se font sans doute un mérite de servir les passions des belles princesses; mais enfin, il peut se trouver une indiscrète, et même à toute force une perfide. Vous savez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible, toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne pas savoir commander à votre langue. Songez qu'Harpocrate, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt sur sa bouche. » La belle Amaside pleura, et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, sous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre. Elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc. Vis-à-vis d'elle était un serpent qui n'était pas comme les serpents ordinaires, car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés; sa physionomie était noble et intéressante; sa peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces. Un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie. Il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon. Toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée. « Hélas! dit la princesse tout bas, ces gens-là parlent sans doute de leurs amours, et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime. »

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce. Celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la figure pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante génisse en laquelle Isis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana, pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur et qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisait ses efforts pour le retenir; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflements; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes; l'ânesse traversait son chemin, et lui détachait des ruades pour le faire retourner; le gros poisson remontait le Nil, et, s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer; le bouc restait immobile et saisi de crainte; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité, et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta Mambrès dans ses sérieuses pensées. Cependant, le taureau blanc, tirant après lui sa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse, qui était saisie d'étonnement et de peur. Il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inouï de douleur et de joie. Il n'osait mugir, de peur d'effaroucher la belle Amaside. Il ne pouvait parler. Un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit; mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse. Elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques moments les chagrins les plus douloureux. Voilà, disait-elle, un animal bien aimable; je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots, le taureau plia les quatre genoux et baisa la terre. « Il m'entend! s'écria la princesse, il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette consolation, achetez ce beau chérubin; faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient sans doute. Je veux que cet animal soit à moi; ne me refusez pas cette consolation innocente. » Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambrès se laissa toucher, et alla parler à la vieille.

---

CHAPITRE II. — Comment le sage Mambrès, ci-devant sorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

« Madame, lui dit-il, vous savez que les filles, et surtout les princesses, ont besoin de se divertir. La fille du roi est folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous serez payée en argent comptant. — Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'est point à moi. Je suis chargée, moi et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable! »

Mambrès, à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. « Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. — Je ne me trompe pas, répondit la vieille; je vous ai vu, seigneur, il y a sept cents ans, dans un voyage que je fis en Syrie en Égypte, quelques mois après la destruction de Troie, lorsque Hiram régnait à Tyr, et Nephel Kerès sur l'antique Égypte. — Ah! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. — Et vous, seigneur, lui dit la pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambrès d'Égypte. — O rencontre imprévue! jour mémorable! décrets éternels! dit Mambrès, ce n'est pas, sans doute, sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil, près de

la superbe ville de Tanis. Quoi! c'est vous, madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain, et la première personne du monde pour faire venir des ombres! — Quoi! c'est vous, seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpents, le jour en ténèbres et les rivières en sang! — Oui, madame, mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, et qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. »

La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes : « Mon cher Mambrès, nous sommes de la même profession; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. Le serpent est celui qui persuada Eve de manger une pomme et d'en faire manger à son mari. L'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à Balaam, votre contemporain. Le poisson, qui a toujours sa tête hors de l'eau, est celui qui avala Jonas il y a quelques années. Ce chien est celui qui suivit l'ange Raphaël et le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie, du temps du grand Salmanazar. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé : grand événement, catastrophe universelle, que presque toute la terre ignore encore! Vous voilà au fait. Mais, pour le taureau, vous n'en saurez rien. »

Mambrès écoutait avec respect; puis il dit : « L'Éternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut, illustre pythonisse. Toutes ces bêtes, qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc, ne sont connues que de votre agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde. Les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens, nous avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages. Heureusement, elles trouveront croyance chez les sages véritables qui seront soumis aux voyants dans une petite partie du monde, et c'est tout ce qu'il faut. »

Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche et lui dit : « Mambrès, est-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau? » Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et Amaside versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : « Ma bonne, je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre, non-seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon, qui lui paraît fort affectionné. Pour vos autres bêtes, je n'en veux point; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc, qui fera toute la douceur de ma vie. »

La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, et lui dit :

« Princesse, mon taureau n'est point à vendre, votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre service, ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise. Mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il essaye encore de rompre sa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui! je ne répondrais pas de sa vie. Ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement et le garderait plus de trois jours dans son ventre; ou bien ce serpent, qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle. »

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ces propositions d'un air soumis. Il se coucha à ses pieds, mugit doucement, et, regardant Amaside avec tendresse, il semblait lui dire : Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole et lui dit : « Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire. » L'ânesse dit aussi son mot, et fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien, et qu'un beau taureau, qui avait les sentiments si nobles et si tendres, ne pût les exprimer.

« Hélas! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas : on y voit tout les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, et des malotrus qui parlent avec assurance. — Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambrès; ne vous y trompez pas : c'est peut-être la personne de la plus grande considération. »

Le jour baissait, la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu. Mambrès faisait ses réflexions. La princesse, songeant que le serpent avait appelé la vieille demoiselle, conclut au hasard qu'elle était pucelle, et sentit quelque affliction de l'être encore; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

## Chapitre III. — Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.

La belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes, et, en effet, le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'Amaside dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage Mambrès, elle lui dit :

« O sage! cet animal me tourne la tête. — Il occupe beaucoup la mienne, dit Mambrès. Je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espèce. Je vois qu'il y a là un grand mystère, mais je crains un événement funeste. Votre père Amasis est violent et soupçonneux; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus

grande prudence. — Ah! dit la princesse, j'ai trop de curiosité pour être prudente; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi! ne pourrai-je savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inouï? — Madame, lui répondit Mambrès, je vous ai avoué déjà que ma science baisse à mesure que mon âge avance; mais je me trompe fort, ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant d'envie de savoir. Il a de l'esprit; il s'explique en bons termes; il est accoutumé depuis longtemps à se mêler des affaires des dames.—Ah! sans doute, dit Amaside, c'est ce beau serpent de l'Egypte qui, en se mettant la queue dans la bouche, est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme.— Non, madame. — C'est donc le serpent d'Esculape? — Encore moins. — C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent? — Point du tout. — Ah! je vois, c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent? — Non, vous dis-je, madame; mais tous ces serpents-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu. Adressez-vous à lui. Toutefois, je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place, je laisserais là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau et la colombe; mais la passion vous emporte; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler. »

La princesse le conjura de lui procurer un tête-à-tête avec le serpent. Mambrès, qui était bon, y consentit; et, en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse; que le serpent savait très-bien vivre; qu'il était fort poli avec les dames; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, et faisait toujours ses réflexions.

« Vous voulez parler au serpent, madame; ce sera quand il plaira à Votre-Altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter, car tout animal est pétri d'amour-propre, et surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu par son excès d'orgueil. — Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. — Je le crois bien, reprit le vieillard. »

Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux.

« Mais, madame, quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. — J'y ferai mon possible, dit la princesse. »

Elle partit donc avec les dames du palais et le bon mage eunuque. La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. Mambrès laissa Amaside en liberté, et alla entretenir sa pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau et la colombe. Pour le gros poisson, qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle Amaside dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation :

Le serpent. Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, madame, de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire. — La princesse. Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie et le brillant de vos yeux m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête-à-tête. Je sais, par la voix publique (si elle n'est point trompeuse), que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée. — Le serpent. Il est vrai, madame, que j'y avais une place assez distinguée. On prétend que je suis un favori disgracié : c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde. Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poëtes du Nord n'en fassent un jour un poëme bien bizarre, car, en vérité, c'est tout ce qu'on peut en faire; mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci un domaine très-considérable. J'oserais presque dire que toute la terre m'appartient. — La princesse. Je le crois, monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez, et c'est régner que de plaire. — Le serpent. J'éprouve, madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres âmes. — La princesse. Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez subjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom. — Le serpent. On me fait tort : je lui donnai le meilleur conseil du monde. Elle m'honorait de sa confiance. Mon avis fut qu'elle et son mari devait se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre humain ne me paraissait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être servi par des ignorants et des idiots? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer, pour se perfectionner? Ne faut-il pas connaître le bien et le mal, pour faire l'un et éviter l'autre? Certainement on me devait des remercîments. — La princesse. Cependant, on dit qu'il vous en arriva mal. C'est, apparemment, depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils, et que tant de vrais savants et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre humain. — Le serpent. Ce sont apparemment mes ennemis, madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil quand il fut question d'éprouver le bonhomme Job, et j'y fus encore appelé quand on prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé Achab; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission. — La princesse. Ah! monsieur, je ne crois pas que vous

soyez fait pour me tromper. Mais, puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grâce? J'espère qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.— LE SERPENT. Madame, vos prières sont des lois. Qu'ordonnez-vous? — LA PRINCESSE. Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentiments incompréhensibles, qui m'attendrissent et qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.— LE SERPENT. Madame, la curiosité est nécessaire à la nature humaine, et surtout à votre aimable sexe; sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait, autant que je l'ai pu, la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses. Je vous jure que mon seul but serait de vous obliger; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret. — LA PRINCESSE. Ah! c'est ce qui me rend encore plus curieuse. — LE SERPENT. Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service. — LA PRINCESSE. Si vous êtes sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas. — LE SERPENT. Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire; mais ne m'interrompez pas. — LA PRINCESSE. Je vous le promets. — LE SERPENT. Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé... — LA PRINCESSE. Un jeune roi? beau, fait à peindre, amoureux, aimé! et de qui? et quel était ce roi? quel âge avait-il? où est-il? qu'est-il devenu? où est son royaume? quel est son nom? — LE SERPENT. Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez, quand j'ai commencé à peine! Prenez garde . si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même, vous êtes perdue.— LA PRINCESSE. Ah! pardon, monsieur, cette indiscrétion ne m'arrivera plus; continuez, de grâce. — LE SERPENT. Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux partout où il avait porté ses armes, rêvait souvent en dormant; et, quand il oubliait ses rêves, il voulait que ses mages s'en ressouvinssent, et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé; sans quoi il les faisait tous pendre, car rien n'est plus juste. Or, il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant; et un jeune Juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué son rêve, cet aimable roi fut soudain changé en bœuf; car... — LA PRINCESSE. Ah! c'est mon cher Nabu.....

Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. Mambrès, qui écoutait de loin, la vit tomber, et la crut morte.

CHAPITRE IV. — Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

Mambrès courut à elle en pleurant. Le serpent est attendri; il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton lugubre, il crie : Elle est morte! L'ânesse répète: Elle est morte! Le corbeau le redit; tous les autres animaux paraissaient saisis de douleur, excepté le poisson de Jonas, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais, arrivent, et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc, qui passait au loin, et qui entend leurs clameurs, court au bosquet, et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissements dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante leurs flacons d'eau de rose, d'œillet, de myrte, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de muscade, d'ambre gris : elle n'avait donné aucun signe de vie; mais, dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés, elle revint à elle, plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant, qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie. Elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs, on voyait ses yeux tantôt étincelants d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'Amaside et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amants cette aventure étrange, et chacune avec des circonstances différentes, qui en augmentaient la singularité, et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'Amasis, roi de Tanis, en fut informé, son cœur royal fut saisi d'une juste colère. Tel fut le courroux de Minos quand il sut que sa fille Pasiphaé prodiguait ses tendres faveurs au père du Minotaure; ainsi frémit Junon lorsqu'elle vit Jupiter son époux caresser la belle vache Io, fille du fleuve Inachus. Amasis fit enfermer la belle Amaside dans sa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte; puis il assembla son conseil secret.

Le grand mage Mambrès y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'État conclurent que le taureau blanc était un sorcier. C'était tout le contraire : il était ensorcelé; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut, à la pluralité des voix, qu'il fallait exorciser la princesse et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil. C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes; il pouvait les différer sous un prétexte très-plausible. Le dieu Apis venait de mourir à Memphis : un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciser personne en Égypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard Mambrès sentait à quel péril sa chère princesse était exposée; il voyait quel était son amant. Les syllabes *Nabu*, qui lui étaient

échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie de Memphis appartenait alors aux Babyloniens; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi Amasis découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi, dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante Amaside. Mais aussi, en sacrifiant le taureau, on faisait mourir infailliblement la belle Amaside de douleur.

Que pouvait faire Mambrès dans des circonstances si épineuses? Il va trouver sa chère nourrissonne au sortir du conseil, et lui dit : « Ma belle enfant, je vous servirai; mais, je vous le répète, on vous coupera le cou si vous prononcez jamais le nom de votre amant! — Ah! que m'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabucho?... Mon père est un bien méchant homme! non-seulement il refusa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre; et, quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le secret de le changer en bœuf. A-t-on jamais vu une malice plus effroyable? Si mon père n'était pas mon père, je ne sais pas ce que je lui ferais. — Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambrès, c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des Etats que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre; vous savez que j'en faisais autrefois de plus belles : rien n'était plus commun que ces changements qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons lue ensemble nous a enseigné que Lycaon, roi d'Arcadie, fut changé en loup. La belle Calisto, sa fille, fut changée en ourse; Io, fille d'Inachus, notre véritable Isis, en vache; Daphné, en laurier, Syrinx en flûte. La belle Edith, femme de Loth, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue, dans notre voisinage, une grande statue de sel, très-belle et très-piquante? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses. Enfin, madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que Vénus a changé les Cérastes en bœufs. — Je le sais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent? — Votre peine peut finir, dit le sage; et, puisque votre tendre amant est devenu bœuf, vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle Amaside, que j'ai élevée sur mes genoux, et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles. »

CHAPITRE V. — Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

Le divin Mambrès, ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. « Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, et votre bœuf d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes, car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe; il est accoutumé à cette cérémonie, qui ne lui fait aucun mal, et l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un lévrier fort agile; l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire; le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très-rapidement. Je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence. »

La vieille repartit au mage : « Seigneur, vous pouvez disposer à votre gré du chien de Tobie, de l'ânesse de Balaam, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émissaire; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, être toujours mouillé de la rosée, et brouter l'herbe sur la terre, et que sa portion sera avec les bêtes sauvages. Il m'est confié, je dois obéir. Que penseraient de moi Daniel, Ezéchiel et Jérémie, si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je vois que vous savez le secret de cet étrange animal; je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poisson et mon serpent me défendront : je ne crains personne quand je sers mon maître. »

Le sage Mambrès repartit ainsi : « Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodome; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de Daniel, d'Ezéchiel et de Jérémie? — Ah! seigneur, reprit la vieille, vous savez aussi bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire; mais je n'ai point de temps à perdre, je ne veux point être pendue, je ne veux point que mon taureau soit brûlé, ou noyé, ou mangé. Je m'en vais auprès du

lac Sirbon par Canope, avec mon serpent et mon poisson. Adieu. »

Le taureau la suivit tout pensif, après avoir témoigné au bienfaisant Mambrès la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambrès était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'Amasis, roi de Tanis, désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal, et la croyant ensorcelée, ferait poursuivre partout le malheureux taureau, et qu'il serait infailliblement brûlé, en qualité de sorcier, dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur la table. Il voulait épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis, son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

« Lumière du monde, lieutenant d'Isis, d'Osiris et d'Horus, chef des circoncis, vous dont l'autel est élevé, comme de raison, au-dessus de tous les trônes, j'apprends que votre dieu le bœuf Apis est mort. J'en ai un autre à votre service. Venez vite avec vos prêtres le reconnaître, l'adorer, et le conduire dans l'écurie de votre temple. Qu'Isis, Osiris et Horus vous aient en leur sainte et digne garde, et vous, messieurs les prêtres de Memphis, en leur sainte garde !

« Votre affectionné ami, MAMBRÈS. »

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur. Puis appelant à lui quatre courriers qu'il destinait à ce message (c'était l'ânesse, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'ânesse : « Je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam, mon confrère ; servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotale qui vous égale à la course ; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre et revenez. » L'ânesse lui répondit : « Comme j'ai servi Balaam, je servirai monseigneur ; j'irai et je reviendrai. » Le sage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de Tobie, et lui dit : « Chien fidèle et plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie, fils de Tobie, lorsque vous et l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son père dix talents que l'esclave Tobie père avait prêtés à l'esclave Gabelus ; car ces esclaves étaient fort riches. Portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse que dix talents d'argent. » Le chien lui répondit : « Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messager Raphaël, je puis tout aussi bien faire votre commission. » Mambrès lui mit la lettre dans la gueule. Il en dit autant à la colombe ; elle lui répondit : « Seigneur, si j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponse. » Elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : « Je sais que vous avez nourri le grand prophète Elie, lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours du bon pain et des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis. »

Le corbeau répondit en ces mots : « Il est vrai, Seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète Elie, le Thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu, quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour, et que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission. »

Mambrès, en colère, dit à cet animal : « Gourmand et malin, je ne suis pas étonné qu'Apollon, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis, malheureuse mère d'Esculape. Eh ! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche ? — Monsieur, nous y faisions très-bonne chère, repartit le corbeau. On servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espèce, qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hiboux, et à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissait avec une profusion bien plus grande les tables des lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines, et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque, et les seules qui fussent au monde, continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe ; savoir : Noé et sa femme, qui n'avaient guère plus de six cents ans, leurs trois fils et leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle propreté, nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes, depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers à soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations, dont il est la tige ; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête chez le roi de Thrace Xissutre. Ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux. En un mot, je veux faire bonne chère et être payé argent comptant. »

Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile et si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. Mambrès ordonna à des domestiques intelligents et affidés de les suivre ; et, pour lui, il s'avança en litière sur le bord du Nil, toujours faisant des réflexions.

« Comment se peut-il, disait-il en lui-même, que ce serpent soit le maître de presque toute la terre, comme il s'en vante et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéisse à une vieille ? Comment est-il quelquefois au conseil de là-haut, tandis qu'il rampe sur la terre ? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu, et que tant de sages prétendent l'en déloger

avec des paroles? Enfin, comment passe-t-il, chez un petit peuple du voisinage, pour avoir perdu le genre humain, et comment le genre humain n'en sait-il rien? Je suis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même, ni les grandes choses que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé, je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions.»

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure, comme l'est toute métaphysique, un batelier, en chantant une chanson à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en vit sortir trois graves personnages à demi vêtus de lambeaux crasseux et déchirés, mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste : c'était Daniel, Ezéchiel et Jérémie.

**Chapitre VI. — Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.**

Ces trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confrères, à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, et se prosternèrent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc; et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture, et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle se rendit à l'invitation, et arriva menant toujours le taureau blanc en laisse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine; les entrées furent une tourte de langues de carpes, de foies de lottes et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocents aux truffes et aux olives, deux dindonneaux aux coulis d'écrevisses, de mousserons et de morilles, et un chipolata. Le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinottes, de cailles et d'ortolans, avec quatre salades. Au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets, rien de plus magnifique, de plus brillant, et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret Mambrès avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni tétines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années. « Hélas! disait-il en lui-même, ce Daniel, qui m'a changé en taureau, et cette sorcière de pythonisse, qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau! »

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes et la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. « J'avoue, dit Daniel, que je ne faisais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. — Quoi, monsieur! on vous a mis dans la fosse aux lions? dit Mambrès; et comment n'avez-vous pas été mangé? — Monsieur, dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. — Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître, et si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem. »

Ezéchiel dit : « Il me fut ordonné une fois de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves, et de froment, couvert de... je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon; et la preuve en est que mille gens s'en mêlent. — A propos, dit Mambrès, expliquez-moi ce que vous entendez par votre Oolla et par votre Ooliba, qui faisaient tant de cas des chevaux et des ânes. — Ah! répondit Ezéchiel, ce sont des fleurs de rhétorique. »

Après ces ouvertures de cœur, Mambrès parla d'affaires. Il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les Etats du roi de Tanis. Daniel prit la parole : il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que Nabuchodonosor avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour; qu'ils passaient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de peur d'être lapidés. Ezéchiel et Jérémie parlèrent ainsi très-longtemps dans un fort beau style, qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse, elle avait toujours l'œil sur son animal. Le poisson de Jonas se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissements épouvantables; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes; et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre et leur aurait ôté la vie; mais le maître des choses, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea sur-le-champ en pies; et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux Piérides, tant la fable a imité l'histoire.

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage Mambrès. « Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler et à garder toujours une discrétion convenable. » Il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence, et pensait profondément selon sa coutume, lorsqu'un

grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

CHAPITRE VII. — Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

Des tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres, des psaltérions, des cythares, des sambuques; plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et Amasis, roi de Tanis, était à leur tête, sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate brochée d'or, et les hérauts criaient: « Qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poisson de Jonas: car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille. »

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent: « Mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside, ma nourrissonne; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude, car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde. »

Puis il se prosterna devant Amasis, roi de Tanis, et lui dit: « O roi! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié, car Votre Majesté a toujours raison; mais le Maître des choses a dit: « Ce taureau « ne doit être mangé par le poisson de Jonas qu'après « que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la « place de son dieu qui est mort. » Alors vous serez vengé, et votre fille sera exorcisée, car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du Maître des choses. »

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif; puis il dit: « Le bœuf Apis est mort; Dieu veuille avoir son âme! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte? — Sire, dit Mambrès, je ne vous demande que huit jours. « Le roi, qui était très-dévot, dit: « Je les accorde, et veux rester ici huit jours; après quoi, je sacrifierai le séducteur de ma fille. » Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans Manéthon.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. Elle faisait apparaître toutes les nuits des ombres au roi pour le détourner de sa cruelle résolution; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que Nabuchodonosor avait oublié ses songes.

CHAPITRE VIII. — Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.

Cependant le serpent contait des histoires à la belle Amaside pour calmer ses douleurs. Il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpents, en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec Amphion, architecte de Thèbes en Béotie. Cet Amphion faisait venir les pierres de taille au son du violon; un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville; mais l'autre les détruisait au son du cornet à bouquin; il fit pendre trente et un rois très-puissants dans un canton de quatre lieues de long et de large; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui; et, les ayant ainsi exterminés, il arrêta le soleil et la lune en plein midi pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïlaon sur le chemin de Gethoron, à l'exemple de Bacchus, qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir ne lui permit pas de parler à la belle Amaside du puissant bâtard Jephté, qui coupa le cou à sa fille parce qu'il avait gagné une bataille: il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse; mais il lui conta les aventures du grand Samson, qui tuait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, qui attachait ensemble trois cents renards par la queue, et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle et moins fidèle que la charmante Amaside.

Il lui raconta les amours malheureux de Sichem et de l'agréable Dina, âgée de six ans, et les amours plus fortunés de Booz et de Ruth; ceux de Juda avec sa bru Thamar; ceux de Loth avec ses deux filles, qui ne voulaient pas que le monde finît; ceux d'Abraham et de Jacob avec leurs servantes; ceux de Ruben avec sa mère; ceux de David et de Bethsabée; ceux du grand roi Salomon, enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

CHAPITRE IX. — Comment le serpent ne la consola point.

« Tous ces contes-là m'ennuient, répondit la belle Amaside, qui avait de l'esprit et du goût. Ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais, par ce fou d'Abbadie, ou chez les Welches, par ce phrasier d'Houteville. Les contes qu'on pouvait faire à la quadrisaïeule de la quadrisaïeule de ma grand'mère ne sont plus bons pour moi, qui ai été élevée par le sage Mambrès, et qui ai lu l'*Entendement humain* du philosophe égyptien nommé Locke et la *Matrone d'Ephèse*. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, et qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve. Je désire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais surtout que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui remontent à leur source et des morts qui ressuscitent; mais surtout quand ces fadaises sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson, et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre père, a besoin d'être amusée; mais tâchez de m'amuser selon mon goût. — Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent. J'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas! où est le temps où j'amusais les filles? Voyons co-

pendant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire :

« Il y avait trois prophètes, tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois : car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque, et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs, leurs goûts, leurs plaisirs, étaient absolument différents. Le premier prêchait admirablement ses frères assemblés, qui lui battaient des mains; le second était fou de la musique, et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange Ithuriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

« — Le Maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non-seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, et vous tiendrez toujours votre conseil, qui applaudira à votre éloquence et à votre sagesse; vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, et vous entendrez continuellement une musique divine; et vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais. »

« Celui qui eut l'Egypte en partage commença par rassembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours, qui fut très-applaudi, et le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

« Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé. Il fut beaucoup plus nombreux, et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Egypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

« Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien, dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moelle des os, où elle réside. A cet opéra en succédait un autre, et à ce second un troisième, sans interruption.

« Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, et goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours, et il plaignait le triste sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, et l'autre à être toujours à l'Opéra.

« Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bûcherons qui sortaient d'un cabaret, pour aller couper du bois dans la forêt voisine, et qui tenaient sous le bras leurs douces amies, dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent Ithuriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Maître des choses et de les faire bûcherons. »

— Je ne sais pas, interrompit la tendre Amaside, si le Maître des choses leur accorda leur requête, et je ne m'en soucie guère; mais je sais bien que e ne demanderais rien à personne si j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabuchodonosor.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord, Amaside n'avait prononcé que *Na*, ensuite *Nabu*, puis *Nabucho;* mais à la fin, la passion l'emporta : elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le serment qu'elle avait fait au roi son père. Toutes les dames du palais répétèrent *Nabuchodonosor*, et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'Amasis, roi de Tanis, fut troublé, parce que son cœur était plein de trouble. Et voilà comment le serpent, qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux, faisait toujours du mal aux femmes en croyant bien faire.

Or, Amasis en courroux envoya sur-le-champ chercher sa fille Amaside par douze de ses alguazils, qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui disent pour raison : « Nous sommes payés pour cela. »

### Chapitre X. — Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princesse fut arrivée, toute tremblante, au camp du roi son père, il lui dit : « Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui désobéissent au roi leur père; sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant Nabuchodonosor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a sept ans, et qui a disparu de la terre. Vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié Nabuchodonosor ! il est juste que je vous coupe le cou. »

La princesse lui répondit : « Mon père, soit fait selon votre volonté; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. — Cela est juste, dit le roi Amasis; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudents. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin. »

La belle Amaside alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage Mambrès réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les moments. « Eh bien? mon cher Mambrès, lui dit elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon père, roi de Tanis! vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin! — Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambrès, de la diligence de mes courriers. »

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de Jonas, et on apporta au roi son grand sabre. — Hélas! hélas! disait Nabuchodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse, qu'on me fait manger par un poisson. »

Jamais le sage Mambrès n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pen-

sées, lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'Isis, d'Osiris et d'Horus, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par cent sénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille prêtres, la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le chat de Phœbé, le crocodile d'Arsinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Egypte, qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu Apis, aussi puissant qu'Isis, Osiris et Horus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'ognons sacrés qui n'étaient pas tout à fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux, suivis d'un peuple innombrable, étaient quarante mille guerriers, le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'âme et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et, à chaque pause, on entendait résonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psaltérions, les harpes et les sambuques.

### Chapitre XI. — Comment la princesse épousa son bœuf.

Amasis, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille : il remit son cimeterre dans son fourreau. Mambrès lui dit : « Grand roi! l'ordre des choses est changé; il faut que Votre Majesté donne l'exemple. O roi! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. » Amasis obéit et se prosterna avec tout son peuple. Le grand-prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf Apis la première poignée de foin. La princesse Amasis attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect. Les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis; et le sage Mambrès faisant toujours ses réflexions, disait tout bas à son ami le serpent : « Daniel a changé cet homme en bœuf, et j'ai changé ce bœuf en dieu. »

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche. Mambrès, l'air serein et recueilli, était à son côté. La vieille suivait tout émerveillée; elle était accompagnée du serpent, du chien, de l'ânesse, du corbeau, de la colombe et du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. Daniel, Ezéchiel et Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du bœuf Apis, et dit à sa fille : « Ma fille, retournons dans nos Etats, afin que je vous y coupe le cou, ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de Nabuchodonosor, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers, et je ne veux pas me damner pour vous. » La belle princesse répondit en ces mots au roi Amasis : « Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez; mais ce ne sera pas à moi. Je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Horus et d'Apis; je ne quitterai point mon taureau blanc; je le baiserai tout le long du chemin, jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis : c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née. »

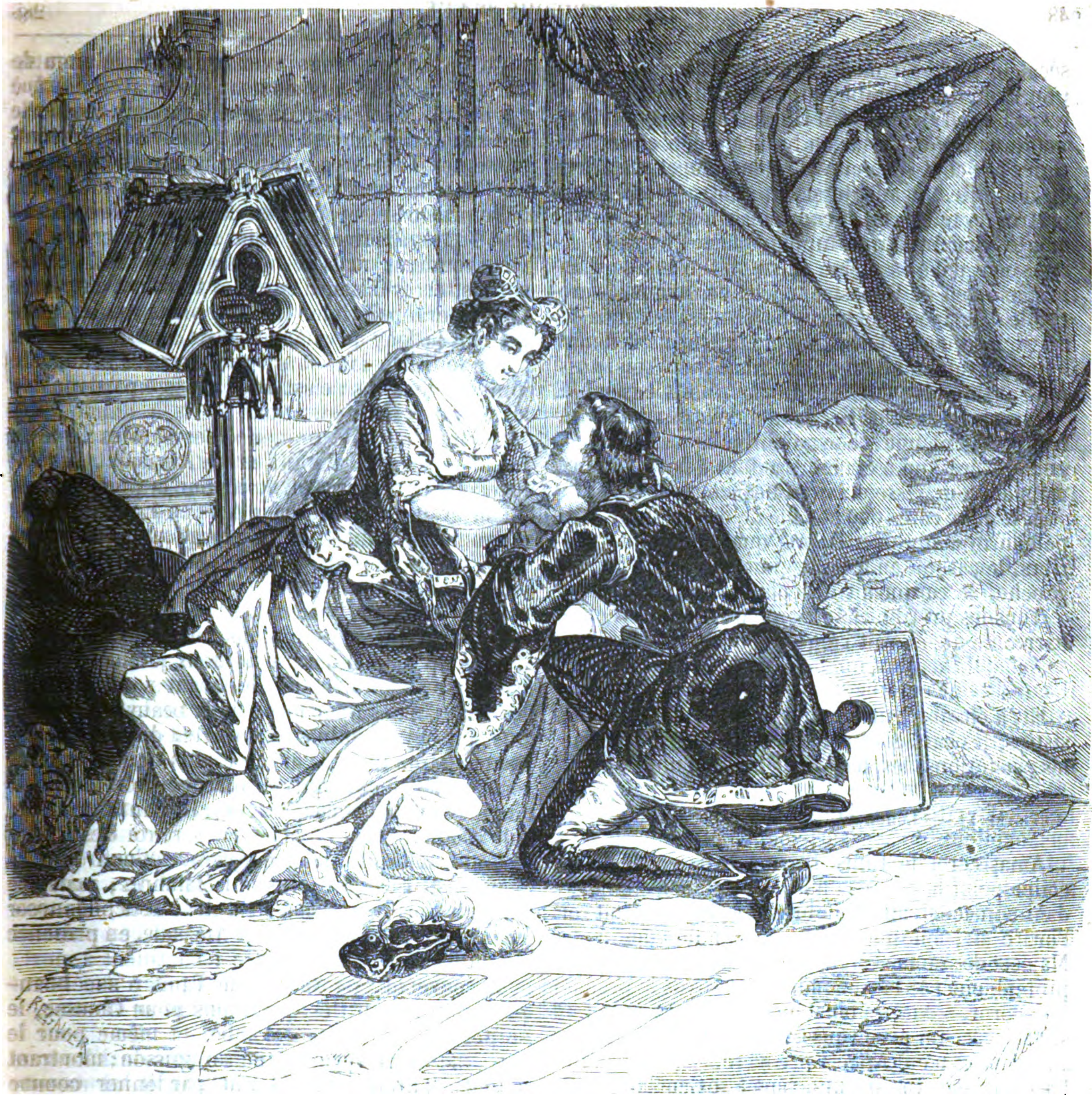
A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le bœuf Apis s'écria : « Ma chère Amaside, je t'aimerai toute ma vie ! » C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler Apis en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le serpent et l'ânesse s'écrièrent : « Les sept années sont accomplies! » Et les trois pies répétèrent : « Les sept années sont accomplies! » Tous les prêtres d'Egypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de derrière; ses deux jambes de devant se changèrent en deux jambes humaines; deux beaux bras charnus, musculeux et blancs, sortirent de ses épaules; son mufle de taureau fit place au visage d'un héros charmant; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit : « J'aime mieux être l'amant d'Amaside que dieu. Je suis Nabuchodonosor, roi des rois. »

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde, hors le réfléchissant Mambrès; mais, ce qui ne surprit personne, c'est que Nabuchodonosor épousa sur-le-champ la belle Amaside, en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'ânesse, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le gros poisson; montrant à tout l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension. Le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous ses péchés passés fussent expiés; après quoi on lui donna douze chèvres pour sa récompense. Le sage Mambrès retourna dans son palais faire des réflexions. Nabuchodonosor, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie Mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes et les Iles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : « Vive le grand Nabuchodonosor, roi des rois, qui n'est plus bœuf! » Et depuis, ce fut une coutume dans Babylone que, toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, et corrigeait sa mauvaise conduite, tout le peuple criait à sa porte : « Vive notre grand roi, qui n'est plus bœuf! »

FIN DU TAUREAU BLANC.



# GEOFFROY A LA GRANT DENT

## CHAPITRE PREMIER

**Comment, après que Geoffroy eut atteint l'âge de vingt ans, il s'en alla en Irlande, dont les habitants ne voulaient pas obéir à son père, leur seigneur.**

Le noble Raimondin, sire de Lusignan, avait eu de sa dame, la noble Mélusine, huit enfants.

Le premier avait eu nom Urian, c'était l'aîné; il avait épousé Hermine, fille du roi de Chypre.

Le second, baptisé sous le nom d'Odon, avait épousé la fille du comte de la Marche, et avait été fait comte lui-même.

Le troisième, nommé Guion, avait épousé la pucelle Florie, et avait été fait roi d'Arménie.

Le quatrième, nommé Anthoine, avait épousé Xpistienne, duchesse de Luxembourg.

Le cinquième, nommé Regnault, avait épousé Aiglentine, fille du roi de Behaigne.

Le sixième, nommé Geoffroy, est celui dont nous voulons raconter les aventures.

Le septième, venu un an après Geoffroy, avait eu nom Froimond.

Enfin, le huitième et dernier, venu deux ans après Froimond, avait été nommé Horrible.

Tous ces enfants-là étaient très-beaux, fors quelques signes et taches qui les déparaient un peu. Ainsi Urian avait le visage court et large, et, de plus, un œil rouge et l'autre pers; Odon avait une oreille plus grande que l'autre; Guion un œil plus haut que l'autre; Anthoine avait à la joue une griffe de lion; Regnault n'avait qu'un œil; et Geoffroy avait apporté en naissant une grande dent qui lui sortait de plus d'un pouce de la bouche, d'où on l'avait appelé Geoffroy à la Grant Dent. Quand à Horrible, il méritait bien son nom, car il avait trois yeux, et, de plus, il était cruel et mauvais au possible. Malgré ces défauts de visage, chacun d'eux était bien formé, et, à part Horrible, ceux qui les voyaient croître et se développer les plaignaient d'avoir un si vaillant courage sous une aussi chétive physionomie.

Geoffroy à la Grant Dent, venu huit ans après Urian, avait été élevé comme ses autres frères, c'est-à-dire qu'il avait de bonne heure fait joutes et tournois, et appris le noble métier de la chevalerie.

Quand il fut parvenu en âge, c'est-à-dire quand il eut atteint environ vingt ans, il apprit qu'il y avait en Irlande un peuple qui ne voulait point observer l'obéissance qu'il devait à son père Raimondin. Alors il jura par la dent Dieu qu'il mettrait ces gens rebelles à la raison, et, pour cela faire, il prit congé de Raimondin qui fut très-mélancolieux de son partement, et emmena avec lui cinq cents hommes d'armes avec cent arbalétriers.

Ainsi accompagné, Geoffroy s'en alla droit en Irlande où, aussitôt arrivé, il s'enquit des noms des désobéissants, qui lui furent enseignés par ceux qui tenaient pour Raimondin.

— Sire, ajoutèrent-ils, nous sommes armés et prêts à marcher avec vous à l'encontre de vos ennemis et de ceux du Sire votre père.

— Par Dieu ! seigneurs, répondit Geoffroy, vous êtes gens loyaux et de libéral vouloir : je vous remercie grandement des bonnes offres que vous me faites et du grand honneur que vous me portez. Mais, quant à présent, Dieu merci ! il n'est nul besoin de votre office : j'ai assez de gens d'armes pour accomplir cette affaire sans votre concours.

— Par ma foi, Sire, vous aurez plus de mal que vous ne croyez, car vos ennemis sont des gens de grande fierté et de merveilleux courage; en outre, tous sont parents, cousins et alliés, et ils se tiennent ainsi étroitement ligués contre vous.

— Messeigneurs, reprit Geoffroy, ne vous en inquiétez pas ! Avec l'aide de Dieu omnipotent, je viendrai à bout de ces désobéissants, si nombreux et si liés qu'ils soient. Il n'y aura si grand ni si petit d'entre eux qui ne finisse par m'obéir, autrement je les ferai périr de male mort... Par ainsi, messeigneurs et amis, ayez bonne espérance... Si toutefois j'avais besoin de votre aide, je vous préviendrais.

— Sire, nous sommes prêts aujourd'hui; nous le serons d'autant plus à l'heure où il vous plaira de nous mettre en cause.

— Je vous remercie de nouveau, messeigneurs, dit Geoffroy à la Grant dent.

Lors, prenant congé, il se dirigea vers une forteresse qui avait nom Sion, et dans laquelle était un de ses ennemis, nommé Claude de Sion, le troisième de trois frères qui étaient en rébellion contre l'autorité de Raimondin. Geoffroy à la Grant Dent l'envoya défier, ainsi que ses deux parents.

Le messager de Geoffroy alla donc vers la forteresse et dit à Claude, une fois arrivé devant lui :

— Sire rebelle, je viens de la part de mon maître Geoffroy à la Grant Dent, pour vous déclarer ses intentions et son vouloir à votre endroit et au sujet de vos deux frères, assavoir de rentrer dans l'obéissance que vous devez à Raimondin, son père.

— Va dire à celui qui t'envoie, répondit Claude, que nous ne ferons rien de ce qu'il nous demande là, car nous ne le reconnaissons pas pour seigneur, ni son père non plus, et que, ce que nous sommes, nous le resterons malgré lui... Ajoute que nous l'engageons à s'en retourner là d'où il est venu, sous peine d'être traité comme un fol par nous.

— Je vois que les plus fous ne sont pas dans l'armée de Raimondin, mais bien ici, dans cette forteresse, véritable nid de traîtres, répliqua le messager. Aussi vous enverrai-je un habile médecin, qui vous administrera un tel électuaire que vous en serez tous guéris en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire, et cet électuaire n'est autre qu'un rouleau de chanvre autour de votre cou...

Ayant dit cela, le messager de Geoffroy à la Grant Dent s'éloigna, sans plus attendre, au triple galop de son bon cheval. Et il fit bien; les trois frères, courroucés de sa réponse hardie, n'eurent pas hésité à le faire mettre incontinent à mort, pour se venger de ses menaces, car ils étaient tous trois fort cruels, ne craignant ni homme ni Dieu.

Le messager revint donc en grande hâte vers celui qui l'avait envoyé à Sion, et il lui raconta tout ce qu'il avait entendu et vu.

— Par mon chef ! s'écria Geoffroy, petite pluie abat grand vent; petite armée abat grand orgueil... Ces trois frères seront châtiés dans leur désobéissance, et je leur payerai leurs gages comme faire je dois...

## CHAPITRE II

**Comment Geoffroy à la Grant Dent alla voir, lui deuxième, la forteresse de Sion, et comment, sans qu'il s'en aperçût, il fut suivi de près par le bon chevalier Philibert de Montmoret.**

Aussitôt qu'il eut appris la vilaine réponse de ce traître Claude Glocester, Geoffroy à la Grant Dent commanda à ses gens de le suivre, et incon-

timent on se mit en marche pour aller surprendre ce rebelle qui méconnaissait l'autorité de Raimondin, sire de Lusignan et de tant d'autres lieux, de par son mariage avec la belle Mélusine, la pauvre Serpente.

Le voyage se fit sans bruit, de peur d'éveiller les soupçons. Lorsque Geoffroy à la Grant Dent fut arrivé à une demi-lieue environ de la forteresse, il fit loger ses gens du mieux qu'il put, et, suivi seulement de son écuyer, qui connaissait bien la contrée, il s'en alla à l'aventure, recommandant expressément à ses gens de ne pas bouger jusqu'à son retour.

Geoffroy parti, il fut suivi malgré sa défense, et sans qu'il s'en doutât, par un vieux chevalier nommé Philibert de Montmoret, lequel l'avait élevé et connaissait sa haute vaillance et sa grande témérité. Philibert de Montmoret, donc, suivit Geoffroy, menant avec lui dix chevaliers bien armés pour protéger leur seigneur en cas de malaventure.

Celui-ci chevauchait toujours, sans soupçonner la protection invisible du bon Philibert de Montmoret. Il chevaucha tant qu'il finit par apercevoir la forteresse de Sion, solidement assise sur un rocher à large base.

— Par ma foi! s'écria-t-il, si cette forteresse est aussi bien fortifiée de l'autre côté qu'elle paraît l'être de celui-ci, j'aurai quelque mal avant de la prendre!...

Pour s'en assurer, Geoffroy à la Grant Dent résolut de faire le tour de la forteresse sous le couvert d'un petit bois qui était auprès. Il s'en vint donc avec son écuyer sur le côté de la montagne, et descendirent bientôt en une belle et verdoyante prairie, toujours suivis par le bon chevalier Philibert de Montmoret, qui tenait beaucoup à ne pas perdre de vue son fier et hardi seigneur.

Geoffroy avait fait le tour de la forteresse, et il était arrivé devant le pont qui y menait. Ce pont était faible : il sembla à Geoffroy que c'était par là que l'assaut devait être donné le plus avantageusement, car les murs étaient bas et les tours n'étaient pas garlandées, fors une grosse tour assez haute et bien couronnée.

— Je reviendrai ici avec mes gens pourvus de manteaux et d'engins propres à les préserver des pierres qu'on pourrait lancer de là-haut! murmura Geoffroy à la Grant Dent, en examinant avec attention le terrain sur lequel il devait opérer.

Tout en réfléchissant ainsi aux moyens à employer, il entra dans un petit sentier qui remontait la montagne, avec l'intention de s'en revenir à son logis, jugeant l'attaque impossible ce jour-là.

Philibert de Montmoret, devinant ce que son seigneur voulait faire, et voulant revenir vers l'armée avant que Geoffroy n'y fût lui-même, fit sortir ses dix chevaliers du bois où il les avait embusqués et les ramena assez près du chemin par où ils étaient venus. Comme il était là, attendant que Geoffroy sortit du sentier dans lequel il s'était engagé avec son écuyer, Philibert avisa une troupe de gens d'armes qui s'engageait précisément dans ce sentier, lequel était si étroit que deux hommes pouvaient à peine y marcher de front.

Philibert s'arrêta, hésitant sur ce qu'il devait faire.

Aussi me tairai-je quelque temps de lui pour en revenir à Geoffroy à la Grant Dent, et vous dire comment il se tira de cette aventure.

## CHAPITRE III

**Comment le vaillant Geoffroy à la Grant Dent rencontra dans un petit sentier quatorze hommes d'armes à cheval, qui étaient à Claude de Sion, et comment il les combattit sans merci, après leur avoir ordonné de rebrousser chemin.**



Les gens d'armes qui s'en venait à cheval dans le sentier où se trouvait engagé Geoffroy à la Grant Dent, ne se doutaient pas plus de la rencontre qu'ils allaient faire qu'il ne s'en doutait lui-même, car, en ce moment, il songeait à part soi aux moyens à employer pour agir efficacement contre la tour qu'il avait reconnue quelques instants auparavant. Et, de même que Geoffroy, le vaillant chevalier, s'avançait plein de confiance dans cet étroit chemin, les quatorze hommes d'armes s'avançaient pareillement avec tranquillité, les uns en aval et l'autre en amont.

Celui qui commandait à cette troupe de gens d'armes à cheval était l'un des frères de Claude de Sion, qui l'avait mandé pour tenir conseil avec lui au sujet de l'arrivée du fils de Raimondin, car il avait entendu dire que Geoffroy était un cruel et merveilleux homme, et il voulait savoir ce qu'il devait faire en cette occurrence.

Geoffroy, apercevant ces nouveaux arrivants qui venaient en son sentier, cria au premier d'entre eux qu'il eut à s'en retourner avec ses compagnons, afin de le laisser passer la montagne à son aise.

— Par ma foi! Sire musard, répondit orgueilleusement le chef de la troupe, il faudra savoir auparavant qui vous êtes et ce que vous venez faire céans?...

— Je vous le dirai volontiers, reprit le sixième fils de Mélusine et de Raimondin, pourvu que cela vous décide à vous en retourner comme je viens de vous l'ordonner... Je suis Geoffroy de Lusignan...

— Geoffroy de Lusignan! s'écria le chef de la troupe, qui était Guion, le frère de Claude de Sion.

— Oui, Geoffroy de Lusignan! fils du vaillant Raimondin et de la belle Mélusine... Maintenant que vous le savez, tournez vitement les talons, ou, par la dent Dieu! je vous ferai retourner de force!

Guion, au lieu d'obéir, cria à ses gens :

— En avant! en avant! Sus au fils de Raimon-

din! Seigneurs et barons, ne le laissons pas échapper : ce serait vraiment trop grande honte pour nous!... Car il n'est venu en notre pays que pour nous mettre en servitude, et de libres nous faire serfs!...

Geoffroy, entendant cela, tira son épée, et, sans plus sonner mot, frappa devant lui. Un homme d'armes tomba, atteint par lui d'un coup en pleine poitrine. Geoffroy poussa son cheval en avant, et jeta par terre de la même façon un second des gens de Guion, en criant :

— Faux traîtres, vous ne m'échapperez pas, maintenant!...

Il poussa de nouveau son cheval, qui franchit le corps mort de son second adversaire et l'amena vers un troisième, lequel était plus grand et plus fort que les deux premiers. Celui-là leva son épée et en asséna un rude coup sur le bassinet de Geoffroy, croyant en finir aisément ainsi avec lui; mais le bassinet était de fin acier : l'épée de l'autre glissa dessus et ne fit pas au fils de Raimondin, ni à son harnois, le moindre mal, de la valeur même d'un denier. Et Geoffroy, à son tour, empoignant son épée à deux mains, frappa sur la coiffe d'acier de son adversaire, si bien qu'il lui en entama la cervelle et le fit tomber roide mort de dessus son cheval.

Quand Guion s'aperçut de ce grand dégât, il fut bien marri et non moins courroucé. Il ne lui restait plus que quelques hommes qui, au train dont Geoffroy y allait, ne pouvaient manquer d'être occis comme les précédents, et lui avec eux. Lors, il leur cria :

— Retournez! retournez! Gagnons un chemin plus large où nous puissions nous mieux défendre... Car ce diable-là nous aura bientôt tous défaits, si nous persistons à rester dans ce sentier!

Les gens de Guion ne se firent pas répéter l'invitation : ils retournèrent sur leurs pas, et remontèrent hâtivement la montagne qu'ils étaient en train de descendre.

Geoffroy à la Grant Dent les poursuivit avec son écuyer, et tous deux se défendirent vaillamment pendant une demi-heure, quoique assaillis de tous côtés par les gens d'armes de Guion.

Pendant que cette bataille continuait, âpre et sanglante, l'un des hommes de Guion, quoique blessé, se releva de terre où il gisait, remonta à cheval et s'en alla ainsi en courant vers Sion, où il arriva tout sanglant et tout hors d'haleine. Quand Claude, qui se trouvait là, l'aperçut en ce pitoyable état, il lui demanda ce qu'il avait, et l'autre lui raconta tout, sans lui rien cacher de l'embarras où était son frère Guion.

Claude Glocester, furieux et dolent de ces nouvelles, quitta le blessé pour s'en aller armer et commander à ses gens d'en faire autant.

## CHAPITRE IV

**Comment, ayant appris la défaite de son frère Guion, Claude s'en vint en grand appareil à l'encontre de Geoffroy à la Grant Dent.**



Glocester réunit ainsi à la hâte environ sept-vingts hommes à cheval, nombre plus que suffisant, à ce qu'il croyait, pour avoir raison de cet imprudent fils de Raimondin, qui venait le troubler dans son autorité, en prétendant lui faire reconnaître la sienne. Puis, avant de partir, il manda son frère Clairvaut, à qui il dit :

— Mon beau frère, je quitte le château pour aller châtier la hardiesse de ce faux traître qui a nom Geoffroy, lequel est le sixième fils du sire de Lusignan, que vous connaissez comme moi, pour le haïr... En mon absence, qui ne peut être que de quelques heures, je vous confie la garde du château, vous laissant soixante bassinets pour vous servir en cas de besoin... Ne laissez entrer céans âme qui vive, à moins que ce ne soit de nos gens...

— Mon beau frère, répondit Clairvaut, il sera fait ainsi que vous le souhaitez. Nul n'entrera céans, je vous le promets, et s'il y a attaque, il y aura défense pareillement...

— J'y compte, dit Claude de Sion.

Et sa troupe étant en bonne ordonnance, sortit sans bruit de la forteresse pour aller porter secours à Guion son frère, et mettre à mal Geoffroy à la Grant Dent.

Par malheur pour Claude de Sion et par bonheur pour le fils de Raimondin, le bon chevalier Philibert de Montmoret avait jugé du péril où allait se trouver son vaillant seigneur, et il avait dépêché un de ses dix chevaliers pour aller requérir l'assistance de la petite armée qui était restée à une demi-lieue de Sion, comme on sait. Pendant ce temps, Philibert, avec les neuf hommes qui lui restaient, était venu à la rescousse de Geoffroy, ce qui avait permis à celui-ci de s'emparer de Guion et malmener le reste de la troupe de celui-ci.

## CHAPITRE V

Comment Geoffroy et ses gens défendirent le passage par où Claude et ses gens devaient passer, et quelle grande occision il y eut.

Geoffroy à la Grant Dent commençait à se sentir fatigué, car il besognait vigoureusement depuis deux heures, et il avait fait un rude abattis d'hommes autour de lui. Peut-être que, malgré son courage sans pareil, il eût fini par succomber devant les ennemis qui lui arrivaient, conduits par Claude de Sion, si, en même temps que des ennemis, ne lui étaient arrivés des amis, c'est-à-dire les cinq cents hommes d'armes auxquels il avait recommandé d'attendre son retour.

Aussi sa joie fut-elle aussi grande que la douleur de Claude de Sion.

— Guion, Guion, où êtes-vous! s'écria-t-il désespéré.

— Guion est prisonnier comme tu le seras bientôt toi-même! lui cria Geoffroy à la Grant Dent, en poussant son cheval à sa rencontre.

En disant cela, Geoffroy avait levé sa redoutable épée, dont tant d'ennemis avaient senti le poids déjà; mais l'ennemi qu'il croyait atteindre lui échappa pour cette fois : ce fut un des chevaliers de Claude qui reçut le coup destiné à son maître, et qui eut la tête fendue avec sa coiffe d'acier. Et, après celui-là, ce fut un autre, puis deux autres encore, qui voulaient sauver leur seigneur, et qui tombèrent victimes de leur dévouement, inutile bientôt, car le nombre de ses défenseurs diminuant d'instant en instant, Claude de Sion comprit que son tour allait venir, si Dieu ne faisait un miracle en sa faveur. En attendant ce miracle, il se défendit désespérément, et les gens de Geoffroy eurent quelque peu à souffrir de son désespoir.

## CHAPITRE VI

Comment le château fut pris, ainsi que Clairvaut qui le gardait, par l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent, aidé d'une vingtaine d'hommes d'armes.

Or, pendant que ces choses se passaient entre les gens de Claude de Sion et ceux de Geoffroy à la Grant Dent, l'écuyer de Geoffroy, ne voulant pas rester inactif au milieu de cette bagarre générale, jugea bon de tenter un coup de main sur le château que Claude avait laissé à la garde de son frère Clairvaut. Comme il avait été éloigné, par le désordre et la confusion inséparables de toute bataille, du centre même de l'action où se tenait son seigneur, et comme, d'un autre côté, il jugeait Geoffroy suffisamment protégé par sa propre vaillance, il emmena avec lui une vingtaine des gens d'armes, ses compagnons, et s'en alla droit vers le château par un chemin qu'il connaissait.

Précisément, Clairvaut, inquiet sur le sort de son frère, qui ne revenait pas, se tenait à l'entrée du pont qui était levé, par mesure de précaution. Quand il avisa la petite troupe conduite par l'écuyer de Geoffroy et chevauchant en bon ordre, comme si de rien n'était, Clairvaut ne crut pas un seul instant à l'arrivée d'ennemis, quoiqu'il ne reconnût pas les nouveaux arrivants. Cependant, voulant agir prudemment et conformément à la promesse qu'il avait faite à son frère, il ne fit pas baisser le pont et interrogea d'abord les gens qui survenaient si inopinément.

— Qui êtes-vous? leur cria-t-il.

— Nous sommes vos amis et ceux de votre frère Claude de Sion qui nous envoie vers vous pour vous donner de ses nouvelles...

— Quelles nouvelles? demanda Clairvaut.

— Mauvaises, très-mauvaises! répondit l'écuyer.

— Mauvaises?...

— Oui...

— Mais enfin, quelles sont-elles?

— Faites abaisser le pont, et nous vous le dirons...

— Je n'abaisserai pas le pont avant de savoir qui vous êtes...

— Votre prudence peut coûter la vie à votre frère, car chaque minute de retard serre la corde qu'il a autour du cou... D'ailleurs, avez-vous donc peur, gardé comme vous l'êtes en ce château, avez-vous donc peur de vingt hommes d'armes qui viennent vers vous en amis non en ennemis?... Abaissez le pont, vous dis-je!... Si vous ne voulez pas que nous allions à vous, venez au moins vers nous... De cette façon, nous pourrons remplir notre message plus à notre aise; mais, au nom du ciel! dépêchez-vous, car, je vous le répète, le temps presse et le chanvre s'impatiente autour du cou de monseigneur Claude...

Clairvaut hésita encore un peu, ne sachant vraiment ce qu'il devait croire des paroles de l'écuyer. Puis enfin, comprenant qu'en effet, s'il disait vrai, s'il était envoyé par son frère Claude en péril de mort, le moindre retard pouvait être fatal, il se décida à faire abaisser le pont-levis, sûr d'avance, en tout cas, d'avoir assez de monde pour repousser toute agression.

Mais, à peine le pont était-il tombé, que l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent, suivi de ses vingt hommes, se précipitait avec furie, l'épée haute, dans l'intérieur du château.

— Trahi! Trahi! Trahi! s'écria Clairvaut avec rage, en essayant de se défendre.

— La trahison est de bonne justice envers les traîtres, seigneur Clairvaut! lui répondit l'écuyer en lui assénant sur le bras un coup d'estoc si violent qu'il lui en fit tomber son épée.

En un clin d'œil, les gens qui composaient la garde du château furent tués, blessés ou désarmés. Ceux qui tenaient à leur vie se soumirent, et on

se contenta de les lier solidement et de les conduire dans les geôles du château, où gémissaient de nombreux prisonniers, victimes de la cruauté des trois frères, lesquels prisonniers furent incontinent rendus à la liberté, à leur grand ébahissement et à leur non moins grande joie.

— Allez attendre là-dedans l'effet du juste ressentiment de monseigneur Geoffroy! dit l'écuyer en poussant Clairvaut, garotté, dans la principale geôle. Vous n'avez pas voulu vous soumettre, quand il en était temps encore : l'heure du pardon est passée!...

## CHAPITRE VII

**Comment Claude de Sion, en s'en retournant à son château pour s'y garantir des poursuites de Geoffroy à la Grand Dent, y fut pris par les gens de celui-ci.**

Nous avons laissé Claude de Sion aux prises avec les gens de Geoffroy à la Grant Dent et se défendant vaillamment, comme un homme qui ne veut pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Claude sentait bien que la partie était quasiment perdue pour lui, et que chacun de ses efforts pour sortir de là, ne faisait que diminuer le nombre de ses généreux défenseurs qui, tous, l'un après l'autre, payaient de leur vie, leur dévouement à sa personne. Aussi, pour en finir glorieusement, il réunit toutes ses forces dans un suprême effort, et, quoique blessé en maint et maint endroit par où le sang coulait abondamment, il se lança en pleine mêlée, résolu à y périr ou à se frayer un chemin qui lui permît de regagner le château où il avait laissé son frère Clairvaut.

Le ciel ne voulut pas qu'il expiât sa trahison en succombant dans la mêlée : il lui réservait une plus douloureuse expiation. Comme la fatigue commençait à s'emparer des gens d'armes de Geoffroy à la Grant Dent, ils supportèrent moins vaillamment le choc de Claude, qui put ainsi passer entre leurs rangs débandés et fuir dans la direction du château où il comptait trouver du secours. Mais là encore son espoir fut déçu, et, au lieu d'amis, il ne rencontra que des ennemis qui l'entourèrent aussitôt et n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres.

— Trahi! Trahi! Trahi! murmura-t-il avec rage, comme avait fait son frère Clairvaut, et en frémissant sous les liens dont on le garottait.

— Ça été le cri de votre frère Clairvaut, beau Sire! lui dit alors l'écuyer de Geoffroy à la Grant Dent. Et, ajouta-t-il, ce que nous lui avons répondu, nous allons vous le répondre à vous-même : La trahison est de toute justice envers les traîtres! Vous êtes blessés tous deux par l'arme que vous avez voulu employer...

Lorsque Claude de Sion, lié à ne pouvoir bouger, eut été mis en lieu de sûreté par les soins de l'écuyer de Geoffroy, celui-ci s'en alla au devant de son maître pour lui dire ce qu'il avait fait.

Geoffroy survint sur ces entrefaites, suivi de ses gens, qui croyaient avoir encore à batailler dans l'intérieur de la forteresse, et qui furent grandement ébahis de trouver des compagnons là où ils pensaient trouver des ennemis : contrairement aux gens de Claude et de Clairvaut qui comptaient trouver des amis là où ils avaient rencontré des ennemis.

L'écuyer de Geoffroy lui conta tout de point en point, et, s'émerveillant à chacune de ses paroles, Geoffroy ne put s'empêcher de l'embrasser, après toutefois s'être débarrassé de son heaume.

— Tu es un vaillant homme, lui dit-il, et, à cette cause, tu mérites d'être chevalier... Tu l'es donc à partir de ce moment, et, comme il est bon d'avoir autour de soi d'aussi rudes compagnons, tu ne me quitteras pas d'ici à ce que la mort nous sépare...

— Que votre volonté soit faite, Sire, répondit le nouveau chevalier, ému et joyeux, et que le ciel vous garde pour la bonne pensée que vous venez d'avoir à mon endroit!... Ecuyer ou chevalier, je n'en serai pas moins jusqu'à mon dernier jour votre fidèle et loyal serviteur...

## CHAPITRE VIII.

**Comment Geoffroy à la Grant Dent fit pendre Claude de Sion et ses deux frères devant la porte du château de Val-Bruyant.**

Geoffroy à la Grand Dent fit pendre, le lendemain, aux fourches élevées durant la nuit, les plus coupables d'entre les gens de Claude, c'est-à-dire ceux que les prisonniers délivrés par son écuyer avaient désignés comme les exécuteurs les plus cruels des ordres tyranniques des trois frères.

Puis, pendant que ces malheureux étaient ainsi accrochés au gibet qu'ils avaient si bien mérité, Geoffroy fit venir les trois frères pour leur montrer ce spectacle, précurseur d'un autre.

Les trois frères tressaillirent d'horreur, et détournèrent involontairement leurs regards, mais non leurs pensées.

— Claude de Sion, dit Geoffroy d'une voix sévère, tu as méconnue l'autorité du noble seigneur de Lusignan, mon vénéré père; tu as été traître envers lui, et, lorsqu'il en était temps encore, tu n'as pas voulu te repentir. Je t'aurais pardonné : aujourd'hui je te châtie... Tu as mérité d'être pendu : tu seras pendu devant le château de Val-

Bruyant, pour servir d'exemple aux rebelles comme toi qui s'y trouvent...

Geoffroy se tut un instant; puis, se tournant vers Guion et Clairvaut, tous deux accablés, il leur dit :

— Frères de traître, vous l'avez aidé, secouru, encouragé dans sa rébellion contre l'autorité du noble seigneur de Lusignan, qui a ces contrées sous sa légitime domination... Frères de traître, vous serez châtiés comme lui, comme lui vous serez pendus devant le château de Val-Bruyant...

Cela dit, Geoffroy à la Grant Dent confia la garde des prisonniers au bon chevalier Philibert de Montmoret, et, baillant la garde du château à un vieux chevalier qui valait bien Philibert pour la loyauté, il se mit aussitôt en route pour le château de Val-Bruyant.

Quand il fut arrivé en vue de cette forteresse, il fit arrêter sa petite armée et commanda qu'on dressât incontinent des fourches. Les fourches dressées, on y pendit d'abord Clairvaut, puis Guion, puis enfin, Claude de Sion, l'aîné et le plus coupable des trois frères.

— Ainsi doivent périr les orgueilleux et les traîtres! dit Geoffroy à la Grant Dent. Ceux-ci voulaient s'élever; je les ai fait monter plus haut qu'ils n'espéraient!... Que le Dieu du ciel daigne avoir leur âme, si toutefois ils en ont une!...

## CHAPITRE IX

Comment Guérin de Val-Bruyant s'enfuit, et comment sa femme s'en vint parler à Geoffroy, accompagnée de ses enfants.



Val-Bruyant était habité par le sire Guérin qui, à l'exemple des trois frères Claude, Guion et Clairvaut, avait méconnu l'autorité de Raimondin, et qui, comme tel, devait naturellement subir le même sort.

Guérin de Val-Bruyant, à la nouvelle de l'arrivée en Irlande de Geoffroy à la Grant Dent, ne s'était point ému, jugeant que les puissants seigneurs rebelles, ses voisins et alliés, auraient aisément raison de lui. Mais, lorsqu'il vit pendre aux fourches dressées devant son château les corps des trois frères, traîtres comme lui, il comprit qu'il était perdu et qu'il ne tarderait pas à partager leur fin honteuse.

Il avait pour femme une noble, sage et vaillante dame, qui avait désapprouvé fortement sa rébellion en lui en montrant tous les désavantages. Il ne l'avait pas écoutée alors, comme il arrive toujours; mais, lorsqu'il vit amassé sur sa tête l'orage qu'elle lui avait annoncé, et qu'il avait bravé parce qu'il le croyait loin, il s'empressa d'aller la trouver pour savoir d'elle ce qu'il devait faire.

— Dame, lui dit-il, conseillez-moi, je vous prie... Geoffroy, fils du seigneur Lusignan, est venu en ces contrées avec de mauvaises pensées contre ceux qui ont voulu se soustraire à l'autorité de son père... On le croyait faible, et on ne le redoutait pas... Or, il a, du premier coup, défait les chefs mêmes de la rébellion, assavoir Claude de Sion, Guion et Clairvaut... Leurs corps à tous trois pendillent encore à cette heure à une portée d'arbalète de notre château... C'est là d'un fâcheux augure pour moi, il me semble...

Il vous semble bien, seigneur, répondit la dame, et vous subirez le sort de vos amis si vous ne vous y soustrayez par la fuite...

— Par la fuite? C'est impossible...

— L'impossible est toujours possible à qui le veut bien, reprit la dame. Vous me demandez un conseil, je vous le donne... Fuyez donc au plus tôt, si vous tenez à vivre encore et à ne pas mourir surtout de la mort des traîtres... Le château de Val-Bruyant est cerné par l'armée de Geoffroy, je le sais; mais vous n'êtes pas connu des gens qui la composent, et nul ne songera à vous arrêter, si vous partez hardiment en plein jour...

— Mais, où irai-je, une fois hors d'ici, en supposant que je puisse sortir sans malencontre, ce qui me paraît impossible? demanda Guérin qui sentait déjà le chanvre fatal lui serrer la gorge.

— Vous irez à trois lieues d'ici, à Montfrin, chez Girard, votre neveu, où vous vous cacherez en attendant l'issue des événements...

— Et vous, chère dame, où irez-vous?

— Moi?...

— Oui?...

— Le plus sûr pour moi comme pour notre jeune lignée, est encore de rester céans à la merci du vainqueur... Rassurez-vous : on ne pend pas les femmes, et encore moins les enfants!... Je resterai donc ici pour plaider votre cause, qui est la mienne... Quant à vous, partez au plus vite, si vous ne voulez pas attirer le deuil et la honte sur notre maison... Partez, et que Dieu vous conduise!...

— Vous le voulez?...

— Je vous en prie, seigneur, pour nous et pour vous...

— Allons, je vous obéis!...

Ayant dit cela, Guérin prit congé de sa femme, et sortit par une poterne donnant sur les champs. On l'aperçut bien, de l'armée de Geoffroy; mais, comme il était pauvrement vêtu, et qu'il affectait des allures calmes, on le laissa aller, sans soupçonner qui il pouvait être.

## CHAPITRE X

Comment Geoffroy à la Grant Dent sortit de son pavillon, et vint au-devant de la dame de Val-Bruyant, qui le pria de venir à son château, où étaient les parents de son mari.

Quand Guérin de Val-Bruyant eut disparu, sa femme fit habiller richement sa fille, une gente

pucelle de dix ans, et son fils, qui avait à peu près le même âge, et, quand ils furent l'un et l'autre merveilleusement parés, elle fit venir de riches palefrois sur lesquels les deux enfants montèrent. Elle-même chevaucha un magnifique destrier blanc, et, suivie de jeunes demoiselles et de vieux gentilshommes, elle sortit du château et s'en alla ainsi vers les pavillons de la petite armée de Geoffroy à la Grant Dent.

Geoffroy devisait avec ses compagnons au moment où on lui signala l'arrivée de la dame de Val-Bruyant.

— Vient-elle seule ? demanda-t-il.

— Elle a avec elle une suite de vieux gentilshommes et de jeunes pucelles, répondit-on.

— Ce n'est pas cela que je demande, reprit Geoffroy. Je demande si son mari, le sire de Val-Bruyant, l'accompagne ?...

— Non, Seigneur...

Là-dessus, Geoffroy à la Grant Dent, ne voulant pas qu'une femme fît tout le trajet qu'il y avait entre le château et son pavillon, sortit aussitôt et alla au-devant de la compagnie qui venait vers lui.

En le voyant s'approcher d'elle, courtois et empressé, la dame de Val-Bruyant, confuse, voulut mettre pied à terre; mais Geoffroy à la Grant Dent s'y opposa.

— Sire, dit-elle alors en montrant ses deux enfants, voici les deux avocats que je veux employer auprès de vous pour plaider la cause de mon mari...

— De merveilleux enfants, ma dame ! s'écria Geoffroy, ébloui de la grâce de la jeune fille et de la fière mine du jeune garçon. De merveilleux enfants, ma dame ! répéta-t-il.

— Sire, reprit la dame de Val-Bruyant, mon mari est plus faible que coupable... Je l'ai souvent blâmé d'avoir fait alliance avec Claude de Sion... C'était mon devoir, puisqu'aussi bien nous sommes les gens du noble seigneur de Lusignan et nous lui devons obéissance, à lui et non à nul autre... Monseigneur Guérin regrettait de s'être engagé; il comprenait sa faute, il l'aurait réparée certainement si vous lui en aviez donné le temps, c'est-à-dire si vous n'aviez pas vaincu si vite... Vous n'avez fait que paraître, et déjà vos ennemis ont disparu...

— Où est Guérin de Val-Bruyant ? demanda Geoffroy.

— Monseigneur Guérin, Sire ?...

— Oui?... Pourquoi n'est-il pas venu avec vous? Il m'aurait prouvé, plus efficacement que par son absence, son repentir et son bon vouloir pour l'avenir.

Geoffroy, tout en devisant avec la dame de Val-Bruyant, caressait et amignonnait les deux beaux enfants qu'elle avait amenés avec elle. Cette bienveillance envers eux prouvait qu'il pardonnait à leur père : elle s'en réjouit, et le courage lui revint au cœur.

— Sire, répondit-elle, il y a des occurences où les plus innocents n'osent se montrer... A plus forte raison ceux qui sont coupables...

— Vous reconnaissez donc votre mari coupable de trahison envers mon père, son suzerain?...

— Oui, Sire...

— Et savez-vous, ma dame, quel châtiment j'applique aux traîtres?...

— Je le sais, Sire.

— Vous le savez, et vous avouez la trahison de votre mari?...

— Je le sais, Sire; mais je sais aussi que votre bonté est à la hauteur de sa faute, et que vous pouvez pardonner à qui se repent...

— Se repent-il vraiment?

— Je m'en porte garant pour lui, seigneur...

— Prenez garde, ma dame; si son repentir n'est pas sincère, je m'en prendrai à vous !...

— Seigneur, vous vous en prendrez à moi.

— Et le châtiment que j'ai infligé à des hommes, je vous l'infligerai à vous, qui êtes femme...

— Vous me l'infligerez, seigneur, j'y consens... Je fais plus encore : j'engage avec moi, comme garantie de la foi de monseigneur Guérin de Val-Bruyant, ces deux chères créatures que vous voyez là, Sire...

— Votre garantie me suffisait, ma dame, répondit courtoisement Geoffroy à la Grant Dent.

— Ainsi, seigneur?... demanda la dame de Val-Bruyant.

— J'accorde à votre mari huit jours francs, aller et venir, pour se présenter devant moi, et me prêter de nouveau serment de fidélité... S'il dépasse ce délai, souvenez-vous, ma dame, que vous avez répondu pour lui...

— Sire, répondit la dame de Val-Bruyant, monseigneur Guérin sera à vos pieds avant huit jours... Mais, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, n'étendrez-vous pas sur d'autres, Sire, ce pardon généreux que vous me promettez pour mon mari ?... Il n'est pas le seul coupable... Il n'est pas le seul malheureux...

— Dites à Guérin de Val-Bruyant, madame, que je lui accorde, à lui soixantième, huit jours francs pour se rendre auprès de moi, et prêter de nouveau serment de fidélité, entre mes mains, à mon père le noble seigneur de Lusignan...

## CHAPITRE XI

**Comment Girard, Guérin et l'ancien chevalier vinrent en la tente de Geoffroy, et comment celui-ci consentit à faire la paix.**



Inquiet sur l'issue des démarches tentées par sa femme auprès du noble Geoffroy, fils de Raimondin, Guérin de Val-Bruyant n'était pas sans avoir de mortels ennuis. Il lui avait obéi en venant se réfugier à Montfrin, chez son neveu Girard, et il avait pareillement obéi à la peur qui le talonnait, car le pitoyable sort des trois frères Claude, Guion et Clairvaut ne pouvait sortir de son esprit : il les avait vu pendre devant son château de Val-Bruyant, et, en fuyant, il les avait vus pendus encore aux fourches que Geoffroy avait fait dresser pour eux.

Girard, son neveu, ainsi qu'un vieux chevalier, ami de Girard, essayaient bien de le rassurer, mais sans y parvenir, et il allait probablement se décider, conseillé par sa peur, à fuir le plus loin possible, lorsque la bonne dame de Val-

Bruyant arriva en grande hâte à Montfrin, suivie de trois demoiselles et de dix chevaliers et écuyers.

— Tout est perdu, n'est-ce pas, madame? dit-il en l'apercevant et en allant au-devant d'elle avec empressement.

— Tout est sauvé, au contraire, seigneur, répondit la dame.

— Geoffroy pardonne?...

— Il est doux, loyal et bon. S'il a pendu si cruellement tant de rebelles, c'est parce qu'ils ne voulaient pas venir à résipiscence..... S'ils avaient écouté ses paroles de paix, il aurait fait pour eux, au nom de son noble père, le sire de Lusignan, ce qu'il veut faire pour vous, si toutefois il vous plaît de vous soumettre à son autorité...

— Mais enfin, dame, qu'a-t-il dit et promis? Je me fie à sa foi et croirai ce que vous me direz de lui...

— Il vous accorde huit jours francs, aller et venir, à vous soixantième, pour vous rendre auprès de lui. Passé ce délai, il ne vous sera fait, à vous ni à vos compagnons, ni grâce ni merci, et vous serez poursuivis à outrance comme traîtres et rebelles..... Par ainsi, mon doux seigneur, voyez si vous voulez partager le sort de Sion et de ses deux frères, ou si vous aimez mieux vous ranger sous l'autorité légitime du sire de Lusignan, comme je vous l'ai conseillé tant de fois, vous remontrant les périls de votre complicité avec Claude de Sion. Claude de Sion et ses frères étaient de hauts et puissants seigneurs qui pouvaient espérer résister avantageusement aux gens d'armes de Geoffroy; mais vous, petit comme vous l'êtes, vous n'aviez rien à gagner à vous associer à leur trahison : là où ils eussent vaincu peut-être, vous auriez, vous, infailliblement succombé. Ils ont été vaincus, contrairement à leurs espérances et à leur vouloir; vous le serez plus vitement qu'eux encore...

— Je me soumets volontiers, dit Guérin de Val-Bruyant.

— Sincèrement?... demanda la dame.

— Sincèrement.

— Et vous faites bien, Guérin, dit à son tour le vieux chevalier. Les paroles de votre femme sont sensées et de bon aloi, et elle vous conseille à merveille. Hâtez-vous donc de vous rendre au château de Val-Bruyant, auprès de monseigneur Geoffroy, le noble fils du noble sire de Lusignan. Je m'y rendrai volontiers avec vous pour me porter garant de la sincérité de votre soumission, moi qui n'ai pas cessé un instant d'être à Geoffroy, au risque d'être malmené par Claude de Sion et par vous...

— Je vous accompagnerai pareillement, mon oncle, dit Girard, pour les mêmes raisons.

— Alors, partons sans plus tarder! s'écria Guérin. L'incertitude où je suis me pèse trop pour que je n'essaye pas de m'y soustraire, quoique je doive apprendre à Val-Bruyant!...

— Vous n'y apprendrez rien de déshonorant ni de fâcheux, mon seigneur, lui répondit sa femme. Les bons mouvements ont toujours de bons résultats, et Geoffroy ne saurait vous châtier pour votre repentir, tout au contraire.

Les préparatifs du départ s'effectuèrent, et bientôt Guérin, Girard et l'ancien chevalier quittèrent Montfrin pour se rendre à Val-Bruyant, où était Geoffroy à la Grant Dent.

Le trajet n'était pas long, je l'ai dit. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent. Geoffroy les reçut fort bien, et tout se passa comme l'avait prévu la dame de Val-Bruyant. Guérin s'agenouilla devant le fils de Raimondin et lui promit de vivre désormais loyalement, respectant l'autorité légitime du sire de Lusignan.

— Allez et ne péchez plus! lui dit Geoffroy en le relevant.

— Sire, dit le vieux chevalier, vous oubliez noblement, et moi qui me suis toujours souvenu, je vous remercie..... Vous êtes le digne fils du noble Raimondin...

La dame de Val-Bruyant ne tarda pas à revenir de Montfrin, avec sa compagnie de chevaliers et de demoiselles. Elle ordonna aussitôt une fête en l'honneur de Geoffroy à la Grant Dent, qui y prit grand plaisir, et qui regarda souvent Hermine, la gente pucelle, fille de Guérin de Val-Bruyant.

— Pourquoi n'a-t-elle pas quelques printemps de plus?... murmurait-il sans la perdre de vue.

## CHAPITRE XII

Comment Geoffroy, étant retourné à Lusignan, apprit de son père Raimondin que le calife de Bendas faisait grand dommage à ses frères, et comment il alla combattre les Sarrasins.



Une fois que Geoffroy à la Grant Dent eut fait sa paix avec Guérin de Val-Bruyant et avec ses compagnons, rebelles comme lui, il songea bientôt à quitter l'Irlande, désormais tranquille, et à revenir à Lusignan, auprès de son père Raimondin.

En conséquence, il s'embarqua avec ses gens et navigua pendant un mois le plus heureusement du monde. Il prit terre et chevaucha tant et tant, qu'il arriva enfin à la cour de son père et de sa mère, où il apprit que ses frères Urian et Guion étaient en guerre avec le calife de Bendas, qui leur faisait grand dommage. Lors, sans plus hésiter, il résolut d'aller à leur secours, et, pour cela faire, il en demanda l'autorisation à Raimondin, qui la lui accorda volontiers.

Incontinent il partit avec bon nombre de gens d'armes et grande quantité de bons arbalétriers, et ils s'embarquèrent au port le plus voisin, d'où ils gagnèrent sans malencombre la terre païenne de Bendas.

Ils abordèrent, firent tirer les chevaux hors des navires, ainsi que tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et s'en allèrent loger aux champs, autour

de la ville, sous tentes et pavillons dressés à la hâte. Geoffroy fit faire bonne garde par ses arbalétriers, afin d'éviter toute surprise de la part des Sarrasins, et il envoya quérir ses deux frères, Urian et Guion.

Son messager partit et gagna les tentes de la petite armée des deux frères, auxquels il demanda à parler. Urian et Guion accoururent.

— Beaux seigneurs, leur dit-il, pensez à bien faire maintenant, car je vous apporte bonnes nouvelles qui vous réconforteront sans doute et vous permettront d'en finir avec ces paillards de Sarrasins, qui vous ont, à ce qu'il paraît, occis tant de monde...

— Quelles nouvelles apportes-tu ? demandèrent les deux frères.

— Beaux seigneurs, la fleur de la chrétienté, monseigneur Geoffroy, ayant appris à Lusignan le grand dommage que vous faisait le calife de Bendas, est arrivé au plus vite à votre secours.

— Geoffroy ?...

— Lui-même, beaux seigneurs. Il a avec lui cinq cents hommes d'armes et autant d'arbalétriers qui, joints aux vôtres, feront merveille, n'en doutez pas...

Urian et Guion, entendant cela, furent très-joyeux, et ils répondirent au messager :

— Dis à notre frère Geoffroy qu'il est le bien arrivé parmi nous, d'autant plus que nous livrons demain une bataille dernière au soudan de Bendas, qui a fait déjà une si fâcheuse occision de nos gens... Il faut qu'il soit vaincu par nous !...

— Il le sera, beaux seigneurs, répondit le messager.

— Dis encore à notre frère Geoffroy qu'il serait bon qu'à la faveur de la nuit il réunît aux nôtres ses gens d'armes et ses arbalétriers, de façon à ce que le soudan n'en sût rien.

— Je le lui dirai, beaux seigneurs, répondit le messager.

Et cela dit, il prit congé d'Urian et de Guion, et revint trouver sous sa tente Geoffroy à la Grant Dent, auquel il conta le résultat de son message.

— Vos nobles frères, Sire, ajouta-t-il, les seigneurs Urian et Guion, vous attendent cette nuit avec votre armée, pour que vous puissiez demain matin, d'accord avec eux, livrer un combat définitif aux païens.

— Il sera fait comme ils le souhaitent, dit Geoffroy.

## CHAPITRE XIII

**Comment, grâce aux secours que leur apportait leur frère Geoffroy à la Grant Dent, Urian et Guion défirent le calife de Bandas et firent bonne occision de Sarrasins.**

Nonobstant les deux anneaux précieux que leur noble mère Mélusine, qui les aimait beaucoup, leur avait remis au départ, Urian et Guion commençaient à désespérer de la victoire, car le calife de Bandas les malmenait fort, au moment où le messager de leur frère, Geoffroy à la Grant Dent, était venu les réconforter.

Après son départ, et en attendant leur frère, ils firent les apprêts nécessaires pour la bataille du lendemain, en laquelle ils espéraient beaucoup maintenant.

Vers la mi-nuit, Geoffroy arriva. Les frères s'embrassèrent, pleurant de joie d'être ainsi réunis. Guion et Urian demandèrent à Geoffroy le récit de ce qu'il avait fait en Irlande, et Geoffroy à son tour, après leur avoir obéi, leur demanda ce qu'ils avaient fait, et Urian et Guion lui contèrent tout de point en point.

Puis, quand le récit de leurs aventures fut fait, Urian ajouta :

— Cher frère, écoutez les paroles de notre chère mère Mélusine, au moment de notre embarquement au port de la Rochelle sur le grand navire qui nous a amenés ici.

— J'écoute, mon beau frère, dit Geoffroy.

— Mes chers enfants, a-t-elle dit, je vous prie de ne jamais oublier, en quelque lieu que vous vous trouviez, d'entendre le service divin avant de rien entreprendre. La prière réconforte, et le ciel protége volontiers les âmes qui songent à lui. En outre, mes doux amis, aidez et conseillez les mères et les veuves; défendez les orphelins; honorez les dames; réconfortez et protégez les pucelles opprimées; soyez humbles, doux et courtois envers tout le monde, surtout envers les petits. Soulagez de votre aumône délicate les pauvres en mal de misère; soulagez de votre tendresse les pauvres en mal de tristesse. Soyez larges aux bons, et, quand vous donnerez, ne soyez pas longs à le faire : le bien ne doit pas se faire attendre ni désirer... Défendez-vous des largesses inutiles et folles : le ciel ne vous a pas mis en main des richesses pour les semer là où elles ne poussent pas. Tenez toujours loyalement vos promesses, et, pour les tenir volontiers, ne les faites pas trop à la légère. Ne vous laissez pas gouverner par vos passions de jeunes hommes, et si vous faillissez, que ce ne soit pas irréparablement. Ne convoitez jamais la femme d'autrui, afin qu'un jour on ne soit pas autorisé à convoiter les vôtres. Aimez qui vous aimera, chastement et affectueusement, et ne haïssez jamais que le vice, l'hypocrisie et la lâcheté, les seules choses haïssables de ce monde. Par ainsi, mes chers enfants, vous vivrez toujours honorablement, et, si vous devez périr, ce qu'à Dieu ne plaise, vous périrez du moins avec la conscience à l'aise et le cœur en joie : vous aurez fait votre devoir...

Urian avait ainsi rappelé à Geoffroy les paroles de leur mère, parce que Geoffroy était plus jeune que lui, et que, loin de la cour de Raimondin, il devait faire acte de sagesse envers ses frères, étant leur aîné.

— Beau frère, répondit Geoffroy à la Grant Dent, notre mère Mélusine m'a adressé les mêmes paroles au moment de mon départ pour l'Irlande, et, pas plus que vous, je ne les ai oubliées...

Là-dessus, les trois frères prirent un peu de repos, en attendant l'aube.

Le jour parut, et avec le jour, parurent les Sar-

rasins qui, enhardis par leurs précédents succès, voulaient cette fois en finir avec leurs ennemis, qu'ils comptaient bien écraser aisément. Ils furent grandement ébahis quand ils aperçurent les renforts amenés par Geoffroy : toutefois, ils n'osèrent pas reculer, confiants qu'ils étaient dans leur dieu Mahomet. D'ailleurs, malgré ce renfort-là, ils étaient encore plus nombreux que les chrétiens.

Païens et chrétiens en vinrent donc aux mains. Les arbalètes des gens du calife lancèrent leurs flèches roide et dru, si roide et si dru qu'on aurait dit volontiers une grêle de viretons : cela ne les empêcha pas d'être déconfits. Les chrétiens, quoique inférieurs en nombre, non en courage, n'en étaient pas moins âpres au combat, et leurs coups faisaient d'irréparables ravages dans les rangs de leurs ennemis.

Le calife de Bandas, que Geoffroy à la Grant Dent serrait de près, et qui voyait tomber ses gens comme épis pendant la moisson, le calife de Bandas comprit que la partie était perdue pour lui.

— Mahom! Mahom! criait-il en se défendant de son mieux, comme un fauve acculé.

— Lusignan! Lusignan! cria Geoffroy, en tirant un long couteau qui pendait à son côté, et en le levant sur la tête du soudan.

Le païen invoqua de nouveau Mahom, car le péril pressait et le couteau du chrétien était bien près de sa tête.

— Païen, repens-toi! cria Geoffroy au calife.

— Mahom! Mahom! cria le soudan pour toute réponse.

— Lusignan! Lusignan! cria Geoffroy en le frappant à la gorge et en l'étendant raide mort, comme un bœuf.

Le soudan tombé, le désarroi le plus complet se mit dans son armée, et les deux frères de Geoffroy n'eurent pas de peine à achever ce qu'il avait si bien commencé. Les païens qui ne furent pas tués en cette mémorable bataille furent faits prisonniers pour être échangés contre les chrétiens qui gémissaient dans les prisons des autres soudans de la côte barbaresque.

— Vaillant frère, dirent Urian et Guion à Geoffroy en l'embrassant, lorsqu'ils furent réunis sous leur tente et désarmés, vaillant frère, nous avons vaincu ces païens exécrés, grâce à votre courage et au renfort que vous nous avez amené. Soyez-en remercié, car vous nous avez tiré là une fière épine du pied!...

## CHAPITRE XIV

**Comment, après la défaite du calife de Bandas, le vaillant Geoffroy s'en alla guerroyer ailleurs, laissant là ses frères qui étaient l'un et l'autre amoureux, et qui avaient désir de se marier.**

Geoffroy à la Grant Dent ne resta pas longtemps avec ses frères, qui pour l'instant n'avaient pas besoin de son aide, puisqu'ils avaient vaincu les Sarrasins, et qu'ils devaient l'un et l'autre se marier.

Urian était amoureux de la belle Hermine, fille du roi de Chypre, qu'il avait eu occasion de secourir contre les mécréants.

Guion était amoureux de la belle Florie, fille du roi d'Arménie, lequel était frère du roi de Chypre.

Hermine était amoureuse d'Urian, et Florie l'était de Guion.

Geoffroy à la Grant Dent, qui n'était amoureux d'aucune pucelle et dont aucune pucelle n'était amoureuse, résolut de s'embarquer au plus vite pour aller guerroyer ailleurs ; et, de fait, un mois après la mort du calife de Bandas et la défaite de son armée, il s'embarqua dans son navire avec quelques chevaliers seulement, laissant les autres à ses deux frères.

Quelques jours après son départ, Urian s'en alla, avec une suite nombreuse, à la cour du roi de Chypre, pendant que son frère Guion, avec une semblable suite, s'en allait à la cour du roi d'Arménie, tous les deux poussés par l'amour.

L'archevêque de Famagosse maria Hermine, richement vêtue de satin blanc, et Urian, richement vêtu de damas rouge.

L'archevêque d'Arménie maria Florie, non moins richement vêtue de satin blanc, à Guion, non moins vêtu de damas rouge.

Et comme, le lendemain de la nuit des noces d'Hermine et d'Urian, le bon roi de Chypre s'en alla de vie à trépas, Urian, qui était estimé des barons de ce prince, monta sur son trône en son lieu et place.

Comme, pareillement, quelque temps après le mariage de sa fille Florie, le bon roi d'Arménie trépassa, Guion lui succéda, appelé à cet honneur par le vœu même des habitants de ce royaume.

Mais, nous laisserons vivre et régner ces deux fils du sire de Lusignan, pour revenir vers Geoffroy à la Grant Dent, dont nous avons entrepris de raconter l'histoire à l'exclusion de toute autre.

## CHAPITRE XV

**Comment Geoffroy à la Grant Dent, revenu à Lusignan, apprit qu'un mauvais géant, ayant nom Guédon, était la terreur de la contrée, et comment il résolut d'aller le combattre.**

Après une navigation assez heureuse, Geoffroy à la Grant Dent était revenu à Lusignan.

Il y était depuis quelques mois, inactif, et commença à s'ennuyer, lorsqu'il apprit qu'il y avait en Guérende un mauvais géant, du nom de Guédon, qui désolait cette contrée par ses cruautés.

C'était une occasion d'exercer sa vaillance oisive : il partit avec dix chevaliers, et s'en alla en Guérende, à la recherche du géant Guédon.

Aux premiers habitants qu'il rencontra en ce pays, il demanda qu'ils lui indiquassent d'une façon certaine où se tenait ce géant redouté.

— Pourquoi le cherchez-vous ainsi, lui demanda-t-on?

— Je veux bien vous le dire, répondit Geoffroy. Je lui apporte au bout de ma lance le châtiment que lui doivent les gens de monseigneur mon père, le sire de Raimondin.

— Comment! vous pensez à l'aller combattre?

— Je ne suis pas venu céans pour autre chose.

— C'est là une folle entreprise, sire chevalier, où d'autres, des plus vaillants, ont succombé... Ce n'est pas un qui a combattu contre lui, c'est dix, c'est cent, c'est mille, et tous ont été vaincus!...

— C'est pour cela que je tiens à le vaincre, et par la dent Dieu! je le vaincrai. Par ainsi, bonnes gens, ne m'en parlez plus, et indiquez-moi de loin ou de près, selon votre courage, le repaire de ce terrible géant qui fait trembler les hommes comme des femmes et les femmes comme des feuilles.

Les gens qu'interrogeait Geoffroy virent bien qu'il n'y avait rien à répliquer à cela, et ils le conduisirent vers une grosse tour, en une montagne presque inaccessible, où il y avait de bons murs, de bons fossés et de bons ponts-levis.

— Voici la tour de Montjoie, où se tient Guédon-le-Géant, dirent-ils à Geoffroy. C'est d'un aspect formidable et horrifique, n'est-ce pas? Aussi, si vous nous en croyez, vous vous contenterez de voir cette tour, et, après l'avoir vue à souhait, vous vous en reviendrez avec nous... Cela sera prudent! Quant à nous, nous n'irons pas plus avant, quand bien même vous nous donneriez votre pesant de bon or fin!...

— Je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici, bonnes gens, répondit Geoffroy à la Grant Dent; et, puisque la couardise vous serre à ce point le ventre, vous pouvez vous retirer... J'irai seul vers ce géant, sans autre compagnon que moi-même : c'est suffisant, par la dent Dieu! pour abattre l'orgueil de ce paillard!

Les gens qui avaient amené Geoffroy ne se le firent pas répéter deux fois, et ils s'éloignèrent vitement, de peur qu'il ne prît au fils de Raimondin fantaisie de les rappeler; ce à quoi ils ne se fussent prêtés qu'à grand'peine et en rechignant tant et plus.

Geoffroy resta seul avec ses dix chevaliers.

## CHAPITRE XVI

**Comment le vaillant Geoffroy réveilla le féroce Guédon qui dormait, et comment, après un combat meurtrier, il s'en rendit maître et lui coupa la tête.**

Geoffroy descendit de cheval, s'arma, ceignit son épée, à laquelle il se fiait beaucoup, à son cou son écu et son cor d'ivoire, et, à l'arçon de sa selle, une forte masse d'acier, prit sa lance en main et remonta sur son cheval.

— Beaux seigneurs, dit-il à ces dix chevaliers, attendez-moi au fond de cette vallée. Vous êtes aussi vaillants que ces bourgeois de tout à l'heure étaient couards; mais j'ai résolu de me risquer seul dans cette aventure, et j'y vais seul. Attendez-moi donc ici... Si Dieu me donne victoire sur le géant, vous le saurez aussitôt, car je sonnerai de mon cor d'ivoire. Alors vous viendrez à moi.

Les dix chevaliers furent bien chagrins de cet ordre qui les forçait à l'immobilité, et, une dernière fois, ils supplièrent Geoffroy de leur permettre de l'accompagner. Mais Geoffroy ne le voulut pas : il partit même aussitôt.

Après avoir chevauché pendant quelque temps, Geoffroy arriva à une porte qui donnait sur une cour intérieure, et qui, précisément, se trouvait ouverte en ce moment-là. Il entra et s'avança tranquillement au milieu du silence le plus profond.

Il s'avança encore et trouva la fameuse tour dont le pont-levis était levé, ce qui le chagrina. Sans doute le géant dormait à l'abri de ses murailles, car il ne paraissait pas, et l'on n'entendait toujours rien que le bruit que faisaient les armes du chevalier en s'entrechoquant.

— Fils de pute et faux géant, cria Geoffroy d'une voix sonore, viens donc me parler, car je t'apporte ce que te doivent les gens de monseigneur Raimondin, mon père!...

Cette voix troubla le sommeil du géant, qui, alors, vint à une fenêtre pour savoir de quoi il s'agissait. Quand il aperçut Geoffroy, fièrement planté au milieu de la cour, sur un grand diable de cheval qui n'en finissait pas, il se secoua un peu et s'écria :

— Que veux-tu, chevalier, pour me venir si hardiment réveiller lorsque je dors?

— Si tu veux descendre, je te l'apprendrai! répondit Geoffroy, qui ne put s'empêcher de remarquer la forte musculature et la fière contenance du féroce Guédon.

En entendant cet appel, Guédon s'arma à la hâte, prit un fléau de plomb à trois chaînes, et une énorme faux d'acier, et vint au pont-levis, qu'il abaissa.

— Qui es-tu? demanda-t-il pour la seconde fois au jeune chevalier.

— Je te l'ai dit : je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin de Lusignan, et je viens acquitter la dette contractée envers toi par les gens de monseigneur mon père.

— J'ai pitié de toi, follet, dit Guédon en riant bruyamment; j'ai pitié de toi à cause de ta vaillance et de la hardiesse de ton cœur. Tu peux t'en retourner, mon enfant! Car, sache-le bien, tu aurais avec toi cinq cents hommes, même aussi courageux que toi, que je les disperserais, et toi avec, comme le vent disperse la poussière!... Mais j'ai vraiment pitié de mettre à mort un si vaillant chevalier : retire-toi donc, je te le répète, et vas consoler ton père Raimondin, qui a peut-être besoin de toi.

— Méchante créature! répondit Geoffroy, tu as grand'peur de moi, c'est pour cela que tu fais le généreux à mon égard... Garde ta pitié pour toi-même!... Quant à moi, je te déclare que je ne partirai pas de cette place que je ne t'aie ôté la vie du corps... Je te tiens dès cet instant pour mort. Fais donc ta paix avec Dieu, si tu crois en

lui, toutefois. Je te défie, et je te tiens pour lâche autant que cruel si tu recules !...

Ici le géant fit semblant de rire, quoique au fond il n'en eût pas la moindre envie, à cause de la fière assurance de son ennemi, et il lui dit :

— Geoffroy, petit fol, tu vas rouler par terre du premier coup, je t'en avertis !...

Et, malgré cette fanfaronnade, Guédon s'avança à la rencontre de Geoffroy, qui ne resta pas en arrière non plus et courut sur le géant de toute la vitesse de son cheval, et la lance sous le bras, solide comme si elle y eût été vissée.

Le géant en eut le sein entamé, et la panse endommagée. Mais, se redressant aussitôt avec rage, il fit manœuvrer sa redoutable faux et abattit les quatre jambes du cheval de Geoffroy, à l'endroit du jarret.

Le fils de Mélusine, forcé de prendre terre, tira aussitôt son épée et s'en escrima avec énergie contre son adversaire qui tenait toujours son horrible faux.

Bientôt un coup d'épée tronçonna cet instrument de mort et en rendit le maniement si difficile, que le géant préféra se servir de son fléau dont il frappa le bassinet de Geoffroy.

Mais ce dernier se remit bientôt, et alors la lutte devint plus vive, plus acharnée, plus meurtrière. Le fils de Mélusine profita d'un moment où son ennemi se relevait pour lui abattre une main d'abord, puis une jambe.

Le géant était hors de combat. Il poussa un hurlement de douleur dont retentit toute la vallée et qu'entendirent les dix chevaliers, sans savoir d'où venait cet horrible son, et il tomba sur ses moignons sanglants pour ne plus se relever, car, incontinent, Geoffroy lui trancha la tête.

Cette œuvre faite, le fils de Mélusine sonna de son cor d'ivoire, qui fit accourir tout le pays, heureux d'être délivré de cet épouvantail.

— Il ne vous tyrannisera plus, bonnes gens, ce féroce ! dit Geoffroy à tous ceux qui accouraient.

— Louons Dieu ! louons Dieu ! crièrent les nouveaux arrivants, en s'approchant curieusement du cadavre qui gisait à leurs pieds dans une mare de sang.

On mesura le corps de Guédon, en en rapprochant la tête, et l'on fut ébahi en constatant qu'il avait bien quinze pieds de longueur !...

— Il faut avoir outrage de soi, dit-on à Geoffroy, pour se mettre en un tel péril en osant assaillir un si grand diable d'enfer.

— Le péril est passé : il n'y faut plus songer ! répondit Geoffroy.

## CHAPITRE XVII

Comment les messagers de Raimondin s'en vinrent vers Geoffroy à la Grant Dent, qui était à Guérende, et lui donnèrent nouvelles de son père et de sa mère.

Cette nouvelle fit grand bruit dans le pays, et le nom de Geoffroy à la Grant Dent vola de bouche en bouche jusqu'au parfond de la contrée et des contrées environnantes.

Geoffroy était encore à Guérende, se reposant des fatigues de son combat, lorsqu'un matin vinrent devers lui les deux chevaliers qu'il avait envoyés devers son père pour lui raconter l'histoire du géant Guédon.

— Par ma foi, beaux seigneurs, leur dit-il, je suis aise de vous revoir ! Comment va monseigneur mon père, et comment va madame ma mère ?...

— Sire, répondirent les messagers, ils vont bien l'un et l'autre. Voici, d'ailleurs, les lettres qu'ils nous ont baillées pour vous.

Geoffroy prit les lettres, en rompit la cire et en lut la teneur. Parmi les choses que Raimondin son père lui annonçait, il y avait la mention de l'entrée en abbaye de Froimond, le frère de Geoffroy, qui s'était fait moine en l'abbaye de Maillières.

Quand Geoffroy à la Grant Dent apprit cette nouvelle, il entra dans une colère telle, que personne n'osa rester auprès de lui, de peur d'en pâtir. Peu s'en fallut qu'il n'en sortît tout à fait de son sens; en tout cas, il semblait être plus en forcenerie qu'en autre chose.

— Comment ! s'écria-t-il, monseigneur mon père et madame ma mère n'avaient-ils donc pas assez pour faire riche mon frère Froimond ?... Ne pouvaient-ils lui donner de bons pays et de bonnes forteresses, et le richement marier, sans le faire moine ?... Par la dent Dieu ! ces moines flatteurs l'auront enchanté et enjôlé par leurs manières et leurs paroles, afin de l'avoir avec eux, et, avec lui, ses richesses particulières !... Jamais chose ne me déplut comme celle-ci... Par la foi que je dois à Dieu, ces moines du diable payeront cher cette vilenie ! S'il plaît à Dieu, j'en détruirai la graine, afin qu'il n'en repousse nulle part de cette diabolique engeance qui s'engraisse du pain que ne mangent pas les autres !...

Il y avait là, en ce moment, deux envoyés du Northumberland qui venaient demander à Geoffroy de vouloir bien délivrer leur pays d'un cruel géant qui y régnait, comme il avait délivré la contrée de Guérende du cruel géant Guédon.

— Seigneurs, leur dit-il, il faut que vous m'attendiez ici jusqu'à ce que je revienne, car j'ai à aller, sans nul retard, à une mienne affaire qui fort me touche...

— Monseigneur, à votre volonté, répondirent les ambassadeurs du Northumberland.

Lors, sans perdre un moment, Geoffroy monta à cheval, s'arma, et fit monter à cheval et s'armer ses dix chevaliers; puis il partit.

## CHAPITRE XVIII

Comment Geoffroy à la Grant Dent, furieux contre les moines de Maillières, brûla l'abbaye, l'abbé et les moines.

Toujours courroucé et dolent, Geoffroy éperonna son cheval pour arriver plus vite, et châtier

plus vite aussi les moines de l'abbaye de Maillières, où il arriva au bout de quelques jours.

L'abbé et ses moines étaient pour lors en chapitre. Cela n'arrêta nullement Geoffroy, qui entra d'un air farouche, l'épée au côté, et alla droit à la moinerie, étonnée et effarouchée.

— Moines ribauds! leur cria-t-il d'une voix de tonnerre, qui donc vous a donné cette hardiesse d'ensorceler mon frère Froimond par vos paroles cauteleuses, et de le faire moine moinant de moinerie comme vous? Par la dent Dieu! vous avez fait là une vilaine affaire, et vous en boirez un mauvais coup dans un mauvais hanap, c'est moi qui vous le dis!...

— Ah! sire chevalier, répondit l'abbé, par notre créateur, je vous jure que ni moi ni moine de céans n'avons ensorcelé personne, et que c'est librement que votre frère est venu à nous!...

— C'est la vérité, cher frère, dit Froimond en se détachant du chapitre pour venir apaiser la colère de Geoffroy. Jamais céans personne ne m'a conseillé, et si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à moi, non à nul autre. Ma droite dévotion a plus fait que conseils d'autrui, je vous le jure aussi!

— Par la dent Dieu! tu payeras alors comme les autres! repartit Geoffroy. Je ne veux pas qu'il me soit reproché d'avoir un frère moine moinant, comme tous ces paresseux qui mènent si grassement leur inutile vie!...

Ce disant, Geoffroy sortit, ferma solidement la porte du lieu dans lequel se trouvaient les moines, son frère compris, et fit apporter tout autour force fagots et broussailles à foison.

— Je veux qu'ils grillent tous là-dedans comme renards en leur terrier! dit-il avec colère.

Les dix chevaliers voulurent s'interposer en faveur du jeune Froimond, qui, selon eux, n'était pas coupable, en supposant que les autres eux-mêmes le fussent. Mais Geoffroy ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Par la dent Dieu! s'écria-t-il, ni lui ni moine de céans ne chanteront plus laudes ni matines. Je l'ai résolu ainsi!

Les dix chevaliers, devant une pareille résolution, ne pouvaient que se retirer. Ils s'empressèrent de le faire pour n'être pas accusés d'avoir pris part à la brûlaison, sans nulle cause, de la maison de Dieu et des serviteurs d'icelui.

Cette désertion n'arrêta pas Geoffroy. Il arracha une lampe placée dans une niche, et mit incontinent le feu à la paille amoncelée autour de l'église.

La flamme gagna, gagna, gagna, et bientôt on entendit de l'intérieur les cris et les gémissements des moines qui se sentaient rôtir tout vifs.

Mais leurs lamentations ne leur valurent de rien aux yeux de Geoffroy, qui croyait faire œuvre pie en enfumant ainsi ces pauvres moines, dont la graisse fondait à la chaleur ardente de l'incendie.

Quand les murs de l'abbaye se furent écroulés, que l'on n'entendit plus ni pleurs, ni cris, ni gémissements, et qu'il jugea sa besogne complètement faite, Geoffroy monta à cheval et s'éloigna.

Cependant, malgré lui, au bout d'un peu de chemin, il s'arrêta pour juger du résultat de son entreprise; et, en voyant les ruines qu'il avait faites, et en songeant aux cadavres qui étaient amoncelés dessous, Geoffroy ne put s'empêcher de s'apitoyer et de regretter. Pour un peu, en présence de ce désastre, il se fût volontiers passé son épée au travers du corps.

Heureusement que ses chevaliers ne s'étaient pas trop éloignés et qu'ils erraient aux alentours : ils s'opposèrent à ce qu'il se fît justice sur lui-même du malheur qu'il venait de commettre.

— Ah! Sire, lui dirent-ils, c'est trop tard se repentir quand la folie est faite!... Ce qui est irréparable est irréparable! Venez-vous-en avec nous. Le temps passera avec son oubli sur cette aventure, et nul ne saura, votre conscience exceptée, ce que vous avez fait aujourd'hui!...

Geoffroy ne sonna mot, et suivit ses chevaliers jusqu'à la tour de Montjoye, sans se retourner une seule fois.

## CHAPITRE XIX

Comment Raimondin apprit par un messager ce qu'avait fait Geoffroy à la Grant Dent, son fils, et comment l'apprit aussi Mélusine, sa femme.

Pendant que Geoffroy chevauchait ainsi vers la tour de Montjoye, en Guérende, un messager accourut en grande hâte à Marmande, où se trouvait Raimondin.

— Sire, lui dit-il, j'ai des nouvelles à vous donner; il me poigne qu'elles soient piteuses au lieu de bonnes; mais, quelles qu'elles soient, je vous les donne, parce que, avant tout, je vous dois la vérité...

— Quelle vérité triste avez-vous donc à m'apprendre? demanda Raimondin, qui faisait peu à peu l'apprentissage du malheur.

— Sire, répondit le messager, votre fils Geoffroy à la Grant Dent a pris une telle mélancolie de la nouvelle que vous lui avez envoyée de l'entrée en religion de votre fils Froimond, qu'il est venu à Maillières et a brûlé cette abbaye avec tous les moines qui y chapitraient, votre fils Froimond compris...

— Que dis-tu là? s'écria Raimondin, cela ne peut être! Cela serait trop horrible!...

— Il en est ainsi que je vous dis, monseigneur, reprit le messager. Faites-moi mettre en prison, si cela vous plaît, jusqu'à découverte de l'exacte vérité; j'y consens. Faites-moi, même, mourir de malemort, si j'ai menti : j'y consens encore!...

Raimondin ne voulut pas attendre davantage pour s'assurer par lui-même de l'épouvantable vérité. Il monta à cheval et courut, sans s'arrêter, à l'abbaye de Maillières, dont les débris fumaient encore.

— Ah! s'écria-t-il; ah! Geoffroy, mon fils, qu'as-tu fait là?... Tu avais le meilleur commencement de chevalerie qui pût exister! Tu avais fait déjà de merveilleuses prouesses, dont une seule, la mort du géant Guédon, eût suffi à illustrer un

homme, et tu changes de voie droite et loyale pour entrer dans le chemin de la cruauté!... Ce dernier coup m'achève! Je suis plongé à cette heure dans un océan de ténèbres où je m'égare et dont je ne sortirai pas sans y laisser ma raison!... Quel fantôme est-ce donc que cette femme qui a été mienne, et qui ne m'a donné que des enfants étranges, marqués, pour ainsi dire, d'un sceau fatal?... Le dernier né, qui a aujourd'hui huit ans, a déjà tué deux de ses nourrices en leur mordant les mamelles! Celui-ci a trois yeux! Celui-là a les oreilles énormes! Cet autre a des taches velues comme un animal!... Que sais-je encore?... Et elle, Mélusine, je la vois encore, comme au dernier samedi où je l'ai surprise en sa piscine, avec un buste de femme et une queue de serpente!... Ai-je rêvé? Sont-ce là mes enfants?... Est-ce là ma femme?... N'ai-je pas été abusé par des fantômes?... Est-ce que j'existe, même?... Je me tâte! Je suis bien le fils d'une créature humaine; je suis bien sorti d'entrailles de femme, et cependant tout ce qui m'arrive est du domaine de l'étrange, de l'extraordinaire et de l'impossible!...

Raimondin revint tout consterné à Marmande, où il se coucha pour être seul et se lamenter tout à son aise, loin des oreilles et des yeux des indiscrets.

Ce pitoyable état dura plusieurs jours, au bout desquels les barons de la suite de Raimondin jugèrent à propos de prévenir Mélusine, dont ils supposaient que l'influence réconforterait leur maître et seigneur.

Aussitôt résolu, aussitôt fait. Un messager partit pour Niort, où était la dame.

Mélusine fut très-attristée de cette nouvelle, tant à cause de son mari que de Geoffroy, son fils. Elle aussi comprenait que son bonheur se brisait avec son cœur!

Quelques jours après elle était à Marmande, avec son cortége de dames et de demoiselles.

## CHAPITRE XX

Comment Mélusine, mère de Geoffroy à la Grant Dent, s'en vint à Marmande, et de l'explication douloureuse qu'elle eut avec Raimondin, son mari.

Mélusine, la bonne dame, entra dans la chambre où était Raimondin, laquelle chambre donnait sur des vergers en fleurs, au moment même où Raimondin regardait tout rêveur dans la direction de Lusignan.

Elle le salua et l'accola, mais il s'obstina à ne sonner mot, en proie qu'il était à la colère et au chagrin.

— Monseigneur, dit-elle en insistant, c'est véritablement grande folie à vous, que l'on tient pour le plus sage prince qui soit vivant, de vous affliger ainsi d'une chose sur laquelle il n'y a pas à revenir!... Ce qui est fait est fait, et rien au monde ne le défera. Si Geoffroy, votre fils, a commis l'outrage qu'on m'a dit, c'est à cause de son merveilleux courage que rien ne peut arrêter... Il a péché par trop de zèle pour le service et la gloire de notre lignée... Il n'a pu voir sans courroux un de ses frères jeté vivant au milieu de moines débauchés, dont il avait peur qu'il ne prît exemple de mauvaise vie... D'autre part, monseigneur, nous avons assez de quoi, Dieu merci, pour relever l'abbaye qu'il a détruite et la repeupler de moines moins licencieux que ceux qu'il a si cruellement condamnés au feu... Geoffroy, s'il plaît au ciel, s'amendera par devers Dieu et les hommes et fera oublier, par la sagesse de son âge mûr, les emportements de sa jeunesse... Par ainsi, monseigneur, laissez-là le deuil dont vous vous couvrez à tort, et revenez à des sentiments plus conformes à votre état de prince, c'est-à-dire de pasteur d'hommes...

Ces paroles sensées ne produisirent pas sur Raimondin l'effet que Mélusine était en droit d'en attendre.

Il répondit avec âpreté :

— Fausse serpente, tu n'es que fantôme, ainsi que ton fruit! Aucun de ceux qui sont sortis de tes entrailles maudites n'arrivera à bonne fin, à cause du signe de réprobation dont tu les as marqués par ton péché!... Il n'était sorti de toi qu'un bon fruit, qui pouvait te faire pardonner les autres : c'était Froimond! Or, il a été brûlé vif, je ne sais par quelle inspiration diabolique, et c'est un autre de tes fils, c'est le cruel Geoffroy qui l'a si méchamment mis à mort, ainsi que les moines de son abbaye!... Ah! l'enfer se mêle de nos affaires, je suis perdu!...

Mélusine ne put en entendre davantage. Le vase trop plein déborda. Ces reproches cruels achevèrent ce qu'avait commencé le parjure de Raimondin. Tout était décidément fini entre eux. Elle se laissa choir tout de son long par terre!...

On se précipita à son aide; on la releva; on lui jeta au visage de l'eau bien fraîche; elle revint à elle.

Pourquoi ne l'avait-on pas laissé mourir? C'eût été plus charitable, car la réalité était plus navrante que le rêve!

— Ah! Raimondin, murmura-t-elle en le regardant piteusement, le jour où je t'ai vu pour la première fois a été bien douloureux!... J'ai été trompée par où les femmes le sont et seront toujours, à savoir par ton gent corps, ta belle figure, ta douce apparence... Je ne te supposais pas alors capable d'une trahison quelconque, si légère qu'elle pût être!... Tu as été parjure envers moi, tu as faussé le serment solennel que tu m'avais fait... Eh bien! cette trahison, ce manque de foi, je te l'eusse encore pardonné de bon cœur, si tu n'avais rien dit à personne... Je m'étais tue : pourquoi n'as-tu pas imité mon silence? Pourquoi as-tu révélé tout haut le secret de la pénitence qui m'avait été imposée par madame ma mère?... Hélas! mon doux ami, maintenant nos amours sont tournés en haines, en douleurs, en duretés, en larmes, en tristesses! Si tu n'avais pas faussé ton serment, Raimondin, j'étais sauvée en ce monde et dans l'autre! J'étais exempte de tourments et de misères! J'eusse vécu toute ma vie comme femme naturelle; je fusse morte aussi tout naturellement, munie des sacrements

religieux, et peut-être que le bon Dieu m'eût reçue dans son cher paradis où nous nous serions rejoints tous, l'un après l'autre, le mari après la femme, les enfants après le père !... Tout au contraire, me voilà condamnée à continuer ma pénitence amère jusqu'au grand jour du jugement dernier; me voilà condamnée à souffrir sans repos ni trêve jusqu'à la consommation des siècles, sans espérance d'un répit provisoire dans le tombeau !... Ah ! la cruelle chose ! Et plus cruelle encore, puisqu'elle me vient de toi qui me devais amour et loyauté, et non fausseté et parjure !...

Cette immense douleur, si résignée en soi, si modérée d'expressions, si peu reprochante, toucha Raimondin plus qu'on ne saurait dire, et il eut en ce moment au cœur une de ces poignantes angoisses comme en ressentent seuls les gens qui passent les articles de la mort.

Lors, s'agenouilla Raimondin pieusement et en joignant les mains vers sa femme.

— Chère dame, ma mie, mon bien, mon espérance, mon honneur, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion, au nom des glorieuses souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom du glorieux pardon que le vrai fils de Dieu fit à Marie-Madeleine, je vous supplie de me pardonner ce méfait navrant et de vouloir bien continuer à demeurer avec moi !... Il me reste encore assez de jours à vivre et de tendresse à dépenser pour vous faire oublier les vilaines angoisses dont vous souffrez en ce moment !...

Mélusine contempla Raimondin pendant quelques minutes, et, en voyant sourdre de ses yeux rougis des filets de larmes qui lui arrosaient la poitrine, elle se sentit défaillir.

— Mon doux ami, lui dit-elle avec une mélancolique tendresse, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui la légitime fontaine de pitié et de miséricorde... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet !...

## CHAPITRE XXI

Comment Mélusine et Raimondin tombèrent pâmés, et comment Mélusine, après avoir fait son testament, s'envola sous la forme d'un serpent.

Après avoir ainsi parlé, Mélusine se leva, se jeta dans les bras de Raimondin, et ils s'entrebaisèrent tous les deux en sanglottant. Puis, à mesure qu'ils se tenaient ainsi accolés, leur émotion devint plus vive, si bien que, à leur insu, leurs bras se décroisèrent, et tous deux tombèrent pâmés sur les dalles de la chambre.

Lors, dames et demoiselles, chevaliers et écuyers, témoins de ce navrant spectacle, commencèrent à pleurer et à mener grande douleur, en disant en commun :

— Ah ! fortune, comment es-tu assez fausse et assez perverse pour séparer ainsi de si loyaux amants !... Nous perdons aujourd'hui la plus sage, la plus juste et la meilleure des femmes ! Le ciel n'en fait pas beaucoup sur ce merveilleux patron, et il faut courir dans bien des pays, pendant bien des années, pour en retrouver une semblable !...

Dames et demoiselles, écuyers et chevaliers se lamentèrent tant et si bien, qu'ils finirent par oublier l'objet de leur douleur pour ne songer qu'à leur propre douleur. Ils pleuraient entre eux sans songer davantage aux deux amants qui gisaient si piteusement à leurs pieds !

Cependant Mélusine reprit ses sens la première. Elle se releva, vint à Raimondin, qui gisait encore tout pâmé par terre, et lui dit d'une voix éplorée :

— Mon doux ami, je ne puis plus demeurer avec vous, par suite de la faute que vous avez commise si malheureusement, et que je vous ai pardonnée de si grand cœur : Dieu ne le veut pas, je vous le répète !... Mais écoutez bien ce que je vais vous dire devant vos gens : c'est une dure vérité, mais il est nécessaire que vous l'appreniez, mon doux et regretté mari !... Après vous, Raimondin, jamais homme ne saura tenir ce pays en aussi bonne paix que vous l'avez tenu jusqu'ici. Après vous, vos héritiers auront beaucoup de soucis et d'affaires pénibles, et d'aucuns viendront à déchoir de leur héritage et de leur honneur, par folie et par crime... Mais tant que vous vivrez, vous, ô mon doux ami, je vous aiderai de tout mon pouvoir en toutes vos nécessités et en toutes vos passes difficiles... Ne chassez pas Geoffroy hors de vous : ce sera un vaillant homme !... Nous avons d'autre part deux enfants encore, Raimonnet, l'aîné, qui n'a pas encore trois ans, et Thierry, le plus jeune, qui a à peine deux ans... Faites-les bien élever, et veillez sur eux comme j'y veillerai moi-même, sans que vous vous en doutiez, car jamais plus ne me reverrez sous forme de femme. Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'expiation soit complète...

Puis, tirant à part Raimondin et les plus hauts barons du pays, Mélusine ajouta :

— Beaux seigneurs, si vous tenez à l'honneur de notre nom et de notre pays, promettez-moi, aussitôt après mon départ, de faire mettre à mort Horrible, celui de nos fils qui a trois yeux, dont l'un est au front. Et ne tardez pas à exécuter cette volonté suprême, car sachez que si vous ne le faites, il en adviendra mal et misère, mort et dommage...

— Ma douce amour, dit Raimondin, il sera fait ainsi que vous le désirez. La vie est remplie, paraît-il, de nécessités douloureuses du genre de celle-ci : il faut s'y soumettre !... Mais, pour Dieu et pitié, ne me veuillez pas tant déshonorer, mais veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur !

— Mon doux ami, répondit Mélusine, vous me navrez ! Si c'était chose que je pusse faire, je la

ferais volontiers... Mais cela ne peut être, hélas ! Croyez bien que je me sens en l'âme cent fois plus de douleur de notre séparation que vous n'en pouvez ressentir vous-même...

En disant ces mots, Mélusine se pencha vers Raimondin, l'accola et le baisa doucement.

— Adieu ! adieu ! adieu ! murmura-t-elle. Adieu ! mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie !... Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux... Mais jamais, au grand jamais, tu ne me verras en forme de femme !... Adieu ! moitié de mon âme ! Adieu, moitié de mon cœur ! Adieu, moitié de ma vie !...

Et, tout aussitôt, la pauvre Mélusine s'élança sur la fenêtre qui avait le regard sur les champs et sur les jardins, du côté de Lusignan ; et, cela, aussi légèrement que si elle eût eu des ailes !

Une fois sur la fenêtre, Mélusine prit congé de tout le monde en pleurant. Puis, se tournant une dernière fois vers Raimondin, elle lui dit, à travers ses larmes :

— Mon doux ami, voici deux anneaux d'or qui ont même vertu ; conservez-les précieusement pour l'amour de moi. Tant que vous les aurez, ni vous ni vos hoirs ne serez déconfits en aucune bataille, pourvu, toutefois, que vous combattiez pour une juste et légitime cause... Ni vous ni eux ne pourrez mourir par armes quelconques, sinon de votre belle mort.

Raimondin les prit et les baisa.

Puis Mélusine ajouta, en regardant çà et là dans les plaines verdoyantes qui se trouvaient devant elle :

— Hélas ! douce et belle contrée, il me faut te quitter aussi, avec le reste ! J'espérais bien pourtant vivre jusqu'au bout en t'aimant et t'admirant, aimée et admirée de tous moi-même... Tandis qu'à présent, ceux qui me verront auront effroi de moi comme de bête venimeuse !... La destinée le veut ainsi ! Adieu donc, tout ce que j'ai contemplé et aimé jusqu'à ce jour !... Adieu tous et toutes ! Priez dévotement notre Seigneur, pour qu'il allége mes souffrances et raccourcisse le temps de mes douloureuses épreuves !... Adieu, Raimondin, mon doux mari, mon tendre ami, adieu !...

Tout le monde fondait en larmes en entendant Mélusine parler ainsi.

Lors, elle, jugeant qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie.

Rien ne restait plus d'elle, désormais, que la forme de son pied, qui s'était moulée en creux sur l'appui de la fenêtre d'où elle avait pris son vol.

## CHAPITRE XXII

Comment Geoffroy à la Grand Dent s'en vint contre le géant Grimault, et comment il l'abattit de sa lance.

Geoffroy à la Grant Dent était donc revenu vers la tour de Montjoie, où l'attendaient les ambassadeurs du Northumberland qui, aussitôt, l'emmenèrent là où ils devaient, lui et ses dix chevaliers. Ils chevauchèrent tant et tant qu'ils arrivèrent enfin en Northumberland.

Les barons du pays, sachant la venue du vaillant Geoffroy, accoururent à sa rencontre et lui dirent :

— Ah ! Sire, nous louons volontiers de votre venue Notre-Seigneur Jésus-Christ, car sans vous nous ne pouvons être délivrés du terrible meurtrier Grimault, le géant par lequel tout notre pays est détruit !...

— Et comment pouvez-vous savoir que par moi vous en pouvez être délivrés ? leur demanda Geoffroy.

— Monseigneur, répondirent les barons, les sages astronomiens nous ont dit que le géant Grimault ne pouvait mourir que par vos mains, nous le savons, et Grimault le sait aussi, et si vous allez vers lui vous n'aurez qu'à lui dire votre nom pour qu'il essaie de vous échapper.

— Par mon chef ! s'il est vrai que vos astronomiens vous aient dit cela, le géant Grimault ne peut dès lors m'échapper, car j'ai bonne volonté de le combattre et de le vaincre... Par ainsi, faites-moi mener devers le lieu où je le pourrai rencontrer : j'ai grand désir de le voir et grand hâte de m'entreprendre avec lui...

— Volontiers, monseigneur.

Incontinent, les barons du pays baillèrent à Geoffroy deux chevaliers qui le conduisirent vers le lieu où se repairait le meurtrier.

C'était la montagne de Brumbelyo.

— Monseigneur, dirent les guides, voilà la montagne où se tient le géant. Suivez ce blanc sentier qui monte tout droit à ce gros arbre : c'est là qu'il vous apparaîtra, sans y manquer, car il se met volontiers dessous cet arbre pour épier ceux qui passent dans le chemin environnant... Vous y pouvez aller, si cela vous plaît : Quant à nous, nous ne ferons point un pas de plus.

— Je vous remercie de m'avoir guidé, répondit Geoffroy, je m'en vais faire ma besogne.

Lors, il s'arma bel et bien, monta à cheval, mit l'écu au cou et la lance au poing, recommanda aux chevaliers de l'attendre et monta tranquillement la montagne par le sentier blanc qu'on lui avait indiqué. Il arriva à l'arbre sous lequel était assis en effet le géant, qui s'émerveilla fort de voir qu'un seul chevalier eût la hardiesse de venir vers lui, et pensa en lui-même que probablement Geoffroy venait pour traiter de conditions de paix.

Là dessus le géant se leva, tout atalenti de mal faire, prit en son poing un levier qu'un homme ordinaire eût eu grand'peine à soulever, et dévala un peu de la montagne pour venir à la rencontre de Geoffroy.

— Qui es-tu, chevalier, qui as cette hardiesse de venir auprès de moi ? lui cria-t-il. Par ma loi ! celui qui t'a envoyé n'aimait pas grandement ta vie !...

— Défends-toi, lui répondit tranquillement Geoffroy, car je te défie.

Lors, ayant dit cela, Geoffroy joua des éperons, abaissa sa lance et vint en frapper le géant en pleine poitrine, si roidement qu'il le fit voler par terre les jambes à contre-mort. Puis il passa outre,

tourna tout court et descendit, de peur que le géant ne lui occît son cheval qu'il attacha par la rêne à une racine d'arbre. Son cheval attaché, Geoffroy tira son épée et jeta sa targe, s'apercevant bien qu'il y aurait grande folie à lui d'attendre le coup du levier du géant.

Grimault vint à sa rencontre; mais il ne l'aperçut pas tout d'abord, parce qu'il était si petit auprès de lui qu'il ne le pouvait bonnement choisir, et, pour ce, il baissa un peu la tête.

— Dis-moi, petite stature, lui demanda-t-il l'ayant aperçu enfin, dis-moi qui tu es, toi qui vient de m'abattre si vaillamment?... Par Mahom? je n'aurai jamais honneur...

— Je suis Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin, seigneur de Lusignan.

Le géant, entendant cela, fut très-marri et très-dolent, car il savait qu'il ne pouvait jamais périr que des mains de ce Geoffroy à la Grant Dent. Nonobstant, il lui répondit :

— Je te connais bien, chétif : c'est toi qui as occis l'autre jour mon cousin Guédon, en Guérende... Les cent mille diables t'ont apporté en ce pays! tu t'en repentiras, petit homme!...

— Tu t'en repentiras bien plutôt, répliqua Geoffroy, car je ne partirai pas d'ici avant de t'avoir ôté la vie du corps : je l'ai juré, et ce que je dis, je le fais!...

Le géant Grimault, entendant ces paroles, haussa le terrible levier et pensa tuer du coup le vaillant Geoffroy. Mais il y faillit, car il ne put l'atteindre à la tête, comme il le voulait.

Geoffroy, à son tour, lui envoya sur l'épaule son épée qui trancha les mailles du jaseron et entra dans la chair environ la profondeur d'une paume de main. Le sang jaillit et inonda Grimault jusqu'au talon.

— Maudit soit le bras qui a la vertu de si rudement frapper! s'écria-t-il. Maudit aussi soit l'orfèvre qui forgea cette épée! qu'il soit pendu par le cou! car jamais acier forgé n'entama à ce point ma chair!...

Ayant crié cela, le géant leva de nouveau son levier pour en assommer Geoffroy qui, cette fois encore, évita adroitement le coup. S'il eût été atteint, il eût été écrasé jusqu'aux dents; mais Dieu, en qui était sa fiance, ne le voulut pas : le levier, roidement lancé, alla se ficher d'un pied dans la terre.

Le géant essaya de r'avoir son arme, dont il comptait enfin faire un terrible emploi; mais avant qu'il eût pu s'en servir, Geoffroy l'avait frappé d'un rude coup d'épée dans le côté, tellement que le levier lui en tomba des mains.

## CHAPITRE XXIII

**Comment le géant s'enfuit par un pertuis, et comment Geoffroy se laissa couler dedans après lui.**

Grimault, le cruel géant, fut bien dolent quand il vit son levier par terre, et il n'osa se baisser pour le ramasser, de peur que son adversaire ne profitât de sa position pour le tuer. Lors donc, il alla droit à Geoffroy et lui donna un si grand coup de poing sur le bassinet, que le fils de Raimondin en chancela un instant et en eut la tête toute étourdie.

Heureusement que le coup, appliqué violemment, s'était retourné pour ainsi dire vers celui qui l'avait appliqué : Grimault eut le poing tout enflé et tout endolori. Geoffroy, revenu de son saisissement, lui donna de son épée en travers la cuisse, si bien qu'il lui en abattit un demi-pied.

Le géant, furieux, se recula un peu contremont, tourna le dos et s'enfuit. Geoffroy, l'épée au poing, le poursuivit.

Quand le géant fut arrivé à un certain endroit de la montagne que lui seul connaissait, et où il y avait un assez large pertuis, il se jeta dedans et disparut aux yeux de Geoffroy, émerveillé.

Geoffroy, à son tour, s'approcha du pertuis, bouta sa tête dedans, et il remarqua qu'il ressemblait à un tuyau de cheminée. Alors, il retourna vers son cheval, monta dessus, prit sa lance et dévala la montagne.

Bientôt il arriva vers ses gens et les deux chevaliers, ses guides, qui furent ébahis de le voir revenir sain et sauf, ainsi qu'une multitude de gens du pays accourus là, qui lui demandèrent s'il avait aperçu le géant.

Geoffroy leur répondit qu'il l'avait combattu et que sans doute il eût fini par le tuer, s'il ne s'était pas échappé par un pertuis qui ressemblait à un tuyau de cheminée, et par lequel il s'était si vitement évanoui qu'il ne savait vraiment ce qu'il était devenu.

— Ne lui avez-vous point dit votre nom, seigneur? demanda-t-on à Geoffroy.

— Oui, certes, répondit Geoffroy.

— Eh bien! alors, ce n'est rien de le retrouver : il sait bien qu'il doit mourir de la main de Geoffroy à la Grant Dent, fils de Raimondin, seigneur de Lusignan!...

— Je sais par où il est entré, reprit Geoffroy, et demain j'espère le trouver.

La foule, l'entendant ainsi parler, en eut grande joie, et elle cria que Geoffroy était le plus vaillant chevalier du monde.

Le lendemain matin, Geoffroy s'arma, monta à cheval et alla vers la montagne à l'endroit où était le pertuis. Il regarda dans la profondeur de ce trou et n'y vit rien que ténèbres.

— Par ma foi! dit-il, le géant est plus grand et plus gros que moi : s'il est entré ici, j'y peux bien entrer aussi. J'entrerai donc, quoiqu'il advienne.

Lors, sans plus tarder, le vaillant Geoffroy laissa couler sa lance contre val, en tint le fer en sa main, et entra les pieds devant dans le pertuis.

## CHAPITRE XXIV

**Comment Geoffroy trouva la sépulture du roi d'Albanie, son grand-oncle, dans la montagne.**

N'ayant pas été longtemps sans toucher terre, alors il s'arrêta, cherchant une issue; il avisa un

troit sentier, et, au loin de ce sentier, une grande clarté : Il s'engagea résolûment dedans.

Quand il fut au bout, il se trouva dans une très-riche chambre où il y avait à foison grands candélabres d'or et grand luminaire. Aussi y voyait-il clair comme s'il eût été aux champs.

Au milieu de cette chambre était une tombe d'or et de pierres précieuses, la plus belle que jamais eût vue Geoffroy. Dessus, il y avait la figure d'un grand chevalier qui portait sur la tête une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Tout près de ce chevalier était la figure d'une reine d'albâtre, très-richement couronnée aussi, et tenant un tablier sur lequel étaient écrit ces mots :

« *Ci-gît mon mari, le noble roi Elinas d'Albanie.* »

Et, après ces mots-là, il y en avait d'autres qui racontaient pourquoi Elinas avait été mis en cet endroit, comment Mélusine, Palatine et Mélior, ses trois filles, avaient été punies pour l'avoir enfermé, et comment le géaut Grunault avait été commis pour garder ce lieu jusqu'à ce qu'il en fût chassé par l'héritier d'une de ses filles.

Voici quelle était cette aventure, qui a besoin d'être racontée tout au long.

Il y avait jadis en Albanie un vaillant roi nommé Elinas, qui était veuf. Un jour qu'il chassait en une forêt, au milieu de laquelle coulait une claire fontaine, il lui prit une si grande soif qu'il se hâta de descendre de cheval et s'approcha de la fontaine pour y puiser de l'eau.

En cet instant il entendit une voix mélodieuse qui ressemblait plus à un chant d'oiseau qu'à un chant de femme, et, malgré sa soif, il s'arrêta pour écouter. La voix semblait l'appeler, il alla vers elle, et se trouva bientôt en présence de la plus belle dame qu'il eût jamais vue.

Ebloui de ce qu'il voyait autant qu'ébahi de ce qu'il entendait, il s'arrêta de nouveau devant la fontaine, et pour contempler la gente pucelle et pour écouter sa voix, toutes deux admirables.

La dame ne l'avait pas aperçu. Il se dissimula du mieux qu'il put derrière un buisson, afin de la contempler et de l'écouter à son aise, et la chasse et la soif furent vitement oubliées pour ce spectacle inattendu qui le tenait en suspens.

Bientôt, à force de rêver, bercé par la splendeur de cette beauté et l'harmonie de cette voix, le roi Elinas ne savait plus s'il dormait ou veillait. Il resta sous le coup de cet enchantement pendant un long temps. Ce furent deux de ses chiens courants qui le réveillèrent en lui léchant les mains et en lui faisant fête du bout de leur queue.

Lors, il tressaillit comme un homme qui vient de dormir, et, se souvenant tout à coup de sa chasse et de sa soif, il se dirigea vers la fontaine, prit le bassin d'argent qui y pendait et but avidement le plus d'eau qu'il put.

La dame était toujours là ; mais elle avait cessé de chanter, et son influence sur Elinas était d'autant moins grande, quoique irrésistible encore.

— Dame, lui dit-il en la saluant courtoisement, permettez-moi de m'étonner de vous rencontrer ici seule, gente et cointe comme vous êtes, dans une forêt si profonde, où il y a périls de toutes sortes. Permettez-moi, en outre, de m'étonner encore de ne pas vous connaître, moi qui connais toutes les nobles dames et demoiselles qui demeurent en ce pays à cinq ou six lieues à l'entour... Pardonnez-moi mon indiscrétion et mon outrage, si c'en est un que de vous avoir admirée trop longtemps...

— Sire chevalier, répondit la dame, il n'y a point d'outrage et d'indiscrétion à cela... Je suis seule, en effet ; mais croyez que c'est parce que la chose me plaît ainsi, et que j'aurai compagnie quand je le voudrai.

Comme elle parlait ainsi, survint un varlet bien habillé, monté sur un grand coursier, et menant un riche palefoi dont fut émerveillé le roi Elinas, qui ne croyait pas qu'il fût possible à une dame, autre qu'une reine, d'en avoir un semblable.

— Madame, dit le varlet, quand il vous plaira.

— Sire chevalier, que Dieu vous garde ! dit la dame en saluant Elinas et en se disposant à monter sur son palefroi.

Elinas s'avança avec empressement, lui tendit une main pour qu'elle y posât le pied et s'aidât ainsi à monter, et, de l'autre main, il tint la bride de soie du cheval qui avait l'honneur de la porter.

— Grand merci de votre courtoisie, sire chevalier, dit la dame en souriant et en s'installant sur la selle dorée et gaufrée de sa monture.

Et bientôt elle eut disparu aux yeux fascinés du roi, qui resta tout songeur, sans oser la suivre.

— Vous plaît-il de forcer le cerf, Sire ? lui demandèrent ses veneurs, qui venaient d'arriver, mis sur sa trace par les aboiements de ses chiens.

— Oui, certes, répondit le roi en se secouant un peu, comme pour chasser de ses yeux et de son esprit la riante apparition de tout à l'heure.

Mais il était sous le charme, et quoiqu'il fît pour ne plus penser à la gente pucelle, tout à l'heure entrevue, il ne pouvait se lasser d'y songer, et d'y songer avec plaisir.

— Allez-vous-en devant ; je vous suivrai tantôt, dit-il à ses gens dont la présence gênait sa rêverie.

On lui obéit. Lorsqu'il se vit seul, Elinas fit tourner bride à son cheval, lui enfonça l'éperon dans le flanc, et en un clin-d'œil, il fut sur les traces de la belle fugitive.

Il la rejoignit en un endroit de la forêt plus vert et plus touffu que les autres ; endroit charmant, plein de silence et de parfums.

— Arrêtons-nous ici et attendons ce chevalier, dit la dame à son varlet, car je crois qu'il a quelque chose à nous dire.

Elinas arriva, tout essoufflé et aussi tout décontenancé par la présence d'une si belle pucelle.

— Roi Elinas, lui dit-elle, pourquoi me suis-tu si obstinément ? Est-ce que je t'ai pris quelque chose ?

Quant Elinas s'entendit ainsi nommer, il fut très-étonné, car il ne connaissait pas celle qui le nommait si bien. Néanmoins, il lui répondit :

— Chère dame, vous ne m'emportez rien, certes.

— Alors, roi Elinas, je vous tiens pour excusé et vous prie, si vous ne voulez pas autre chose, de vouloir bien vous en retourner d'où vous venez.

— C'est que, précisément, chère dame, je veux autre chose.

— Eh quoi? Dites-le moi hardiment.

— Puisque vous me le demandez, chère dame, je vous le dirai : je désire vos bonnes grâces et souhaite votre amour.

— Vous n'y pensez pas, roi Elinas, à moins que vous n'y pensiez en tout bien tout honneur, car jamais homme vivant ne pourra se vanter de mon amour s'il n'a des visées courtoises, dignes de lui et de moi.

— Ce sont là mes visées, chère dame, et je me garderai bien d'en avoir d'autres à votre égard.

Lorsque la dame le vit ainsi enamouré, elle lui dit :

— Si vous me voulez prendre pour femme, par la foi du mariage, je vous obéirai comme femme doit obéir à son mari; mais à la condition expresse que lorsque je serai en gésine, vous ne chercherez pas à me voir.

— Ainsi ferai-je, dit Elinas.

Sans plus long parlement, lui et elles s'épousèrent et menèrent bonne vie ensemble.

Tout allait bien. Le peuple du roi d'Albanie était heureux d'être si bien gouverné par Elinas et par sa compagne; tout le monde était content, fors Nathas, fils du premier lit, qui haïssait profondément sa belle-mère.

Celle-ci fut bientôt en gésine de trois filles, qu'elle porta bien et gracieusement son temps, et dont elle fut délivrée au jour qu'il appartenait. La première eut nom Mélusine, la seconde Mélior, et la troisième Palatine.

Elinas n'était pas là au moment de la délivrance de sa femme. Son fils Nathas alla le quérir, en lui disant :

— Sire, madame la reine Pressine, votre femme, vient de mettre au monde les trois plus belles filles qui jamais existèrent; venez les voir.

Elinas, qui ne se souvenait plus de la promesse qu'il avait faite à Pressine, le jour où il l'avait rencontrée, accourut en la chambre où la nouvelle accouchée baignait ses trois filles.

— Que Dieu bénisse la mère et les filles! dit-il tout joyeux.

Il s'attendait à des tendresses : il n'eut que des reproches amers.

— Faux roi! s'écria Pressine, tu as failli à ta parole, il t'en adviendra grand mal, je te le dis!... C'est votre fils Nathas qui vous a soufflé ce conseil; tant pis pour vous et pour lui. Pour vous, je me venge en vous quittant sur-le-champ. Pour lui, je serai vengée par ma sœur et compagne de l'Ile-Perdue.

Cela dit, Pressine s'empara de ses trois filles et disparut avant que le roi Elinas eût eu le temps de s'opposer à sa fuite.

Elle s'en alla droit à Avallon, au lieu nommé l'île-Perdue, où nul homme, jusque-là, n'avait pu entrer, et là, elle se mit à nourrir et à élever ses trois filles, Mélusine, Mélior et Palatine.

Cela dura quinze ans. Pendant tout ce temps, elle les mena chaque matin sans y manquer sur une haute montagne appelée par elle Elinéos, c'est-à-dire, en français, montagne fleurie. De là, on voyait à l'horizon beaucoup de pays, beaucoup de terres, entre autres la terre d'Hybernie.

— Mes filles, disait Pressine en pleurant et en montrant l'horizon, voilà le pays où vous êtes née! C'est là que vous auriez dû vivre honorées, respectées, heureuses, grandissant en bien et en honneur, sans une faute irréparable de votre père!... Vous êtes condamnées maintenant à vivre de misère, jusqu'au jour du jugement dernier.

Mélusine, la première fille, prit la parole après sa mère et lui demanda :

— Madame notre mère, quelle fausseté vous a donc faite notre père pour que nous soyons en cette pitoyable extrémité?

Pressine commença alors à leur raconter les événements qui avaient précédé et suivi leur naissance. Et Mélusine, qui suivait son récit avec beaucoup d'attention, ne manqua pas de s'informer exactement du pays, des villes et châteaux d'Albanie, où toutes ces choses s'étaient passées.

Puis, tout en devisant ainsi, la mère et ses filles redescendirent en l'île d'Avallon.

Arrivées là, Mélusine tira à part ses deux sœurs, Mélior et Palatine, et leur dit :

— Mes chères sœurs, considérez la misère où nous a mises notre père, et dites-moi votre avis sur ce que nous devons faire! Quant à moi, j'ai résolu de m'en venger.

Les deux sœurs répondirent :

— Vous êtes notre sœur aînée, nous vous obéirons donc, et vous suivrons dans tout ce que vous voudrez faire et ordonner.

— Vous témoignez bonne amour et loyauté de filles à notre mère, reprit Mélusine, et j'en suis fort aise. Je suis donc d'avis que nous prenions notre père et que nous l'enfermions à tout jamais dans la haute montagne du Northumberland, appelée Brumbelyo, où il restera souffrant d'éternelles misères!

Cette proposition fut agréée, et le roi d'Albanie fut enlevé et transporté au pays indiqué.

L'expédition faite, les trois sœurs revinrent vers leur mère et lui dirent :

— Mère, ne vous inquiétez plus maintenant de la déloyauté que notre père vous a faite, car il en a reçu son paiement. Nous l'avons enlevé et conduit dans une montagne du Northumberland d'où il ne pourra plus jamais sortir : c'est là qu'il usera sa vie et son temps en douleur.

— Ah! s'écria Pressine, comment avez-vous osé faire cela, mauvaises filles au cœur dur? Qui vous avait donné le droit d'en agir ainsi envers celui qui vous avait engendrées, et à qui je devais la seule plaisance que j'eusse jamais eue en ce monde? Ah! je vous punirai de votre orgueilleux courage, soyez-en sûres? Toi, Mélusine, qui es la plus aînée et qui, à cette raison, eusses dû être la plus connaissante, comme tout est venu par toi, conseil et exécution, je veux t'en punir la première... Si ce parricide n'avait pas été commis, vous échappiez toutes trois aux mains des fées, sans y retourner jamais. Vous l'avez commis, soyez-en châtiées... Toi donc, Mélusine, désormais tu seras, tous les samedis, une serpente depuis le nombril jusques en bas, et cela durera tant que tu n'auras pas trouvé mari assez discret, assez confiant, pour ne jamais songer à te voir ce jour-là... Si tu le trouves, alors seulement le charme cessera, tu vivras le cours ordinaire de la vie et mourras comme femme na-

turelle, après avoir donné le jour à une nombreuse lignée qui te fera honneur et gloire... Si, au contraire, tu prends à mari un homme discourtois, faible, incrédule, qui surprenne ton secret, tu retourneras au tourment d'auparavant, à savoir la vie de fée, et cela durera sans trêve ni fin jusqu'au jour du jugement dernier!..

Mélusine, devant cette menace, tressaillit et courba la tête, épouvantée.

— Quant à toi, Mélior, ajouta Pressine en se tournant vers la seconde de ses filles, je te donne, en la grande Arménie, un riche et merveilleux château, où tu devras garder soigneusement un épervier jusqu'à la consommation des siècles. Et tous les chevaliers et gens de noble extraction qui auront la hardiesse de s'introduire dans ton château et qui pourront y rester sans sommeiller la surveille, la veille et le vingtième jour de juin, obtiendront de toi un don des choses qu'on peut avoir corporellement, à savoir des choses terriennes, mais sans pouvoir jamais obtenir jouissance de ton corps, soit par mariage, soit autrement...

Mélior tressaillit plus encore que ne l'avait fait sa sœur Mélusine, et il y avait plus de quoi tressaillir, en effet, devant cette sinistre prophétie de sa mère. Car enfin si Mélusine devenait serpente tous les samedis, elle était femme les six autres jours, et pouvait savourer à son aise les voluptés licites du mariage. Mais elle, Mélior, ne pouvait jamais livrer son corps ni son cœur, c'est-à-dire n'être jamais femme!

— Quant à toi, Palatine, ajouta finalement Pressine en s'adressant à la dernière de ses trois filles, tu seras enclose en la montagne de Guigo, où tu garderas comme un dragon le trésor de ton père, jusqu'au jour très-éloigné où viendra te visiter un chevalier de votre lignée, lequel s'emparera de ce trésor et s'en servira pour conquérir la terre de promission, après toutefois t'avoir délivrée... J'ai dit; allez votre destinée, mes filles!...

Sur ce, la mère et ses enfants se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde mortel. Mélusine s'en alla à travers forêts et bocages; Mélior s'en alla au château de l'épervier en la grande Arménie, et Palatine s'en alla en la montagne de Guigo.

Voilà quelle était l'histoire racontée sur le tablier de marbre que tenait devant elle la reine d'albâtre de la chambre où était entré Geoffroy à la Grand Dent.

## CHAPITRE XXV

**Comment Geoffroy à la Grand Dent délivra les prisonniers que le géant retenait, et comment les prisonniers que Geoffroy avait délivrés mirent le géant mort sur une charrette et l'emmenèrent avec eux.**

Quand Geoffroy eut regardé pendant un long temps cette chambre merveilleuse et tout ce qui était dedans, il s'en alla, et se mit à errer çà et là. Il erra tant qu'il arriva dans les champs.

En regardant devant lui, il avisa une grosse tour carrée, bien crénelée. Il alla vers elle, cherchant une porte, qu'il trouva ouverte arrière et dont le pont était abattu. Il entra et vint en une salle où il vit, sous un treillis de fer, cent hommes du pays, prisonniers du géant Grimault.

— Pour Dieu, Sire! s'écrièrent ces hommes émerveillés. Allez-vous-en, sinon vous êtes mort; car le géant viendra tantôt et vous détruira, eussiez-vous avec vous cent hommes aussi vaillants que vous paraissez l'être! Fuyez! Fuyez! si vous tenez à la vie!...

— Beaux seigneurs, répondit Geoffroy, je ne suis pas venu ici pour autre chose que pour trouver le géant Grimault : ce serait grande folie à moi d'être venu de si loin pour m'en retourner si tôt!...

Comme Geoffroy finissait ces paroles, le géant, qui dormait, se réveilla, et, apercevant le fils de Raimondin, il eut grand'peur, car il comprit que sa mort approchait. En conséquence, il se leva et se réfugia vitement dans une salle voisine dont il tira la porte sur lui, au grand mécontentement de Geoffroy qui se trouva ainsi empêché.

Mais le fils de Raimondin n'était pas venu céans pour reculer devant un obstacle. La porte était fermée : il donna un violent coup de pied dedans et la fit voler en éclats parmi la chambre.

Il se trouva alors en présence du géant qui, d'un coup de maillet qu'il tenait à la main, frappa sur le bassinet de Geoffroy, tout étourdi, car ce coup était dur et pesant. Geoffroy, dolent et courroucé, lui rendit un coup d'estoc en pleine poitrine, et si roidement que son épée entra jusqu'à la croix dans le corps du féroce Grimault.

— Je suis mort! cria ce géant en tombant.

Les prisonniers enfermés dans la geôle de fer, voyant cela, s'écrièrent :

— Ah! noble homme, qui que tu sois, bénie soit l'heure où tu naquis du ventre de ta mère! Car tu as aujourd'hui délivré ce pays de la plus horrible misère où des gens mortels puissent être! Délivre-nous, pour Dieu, délivre-nous!...

Geoffroy chercha partout les clefs de cette geôle, et lorsqu'il les eut trouvées, il s'empressa de donner la liberté à tous ces malheureux qui en étaient privés depuis un si long temps. Cela fait, tous vinrent s'agenouiller devant lui, le remerciant et lui demandant par où il était venu.

Geoffroy à la Grant Dent leur raconta toute la vérité.

— Par notre foi! s'écrièrent-ils, ébahis, il n'y a pas d'exemple, depuis quatre cents ans, que personne ait passé par le pertuis où vous avez passé... Nous vous ramènerons par un autre chemin...

Là-dessus, ils visitèrent ensemble la tour, et Geoffroy leur donna tous les trésors qu'ils y trouvèrent.

Après cela, les prisonniers placèrent le géant sur une charrette, où ils le lièrent de façon à ce qu'il ne pût choir, et ils sortirent tous de la tour, après y avoir mis le feu comme à un lieu maudit. Puis ils s'en allèrent avec cette charrette, traînée par six bœufs, vers l'endroit où Geoffroy avait laissé son cheval et ses chevaliers, lesquels le festoyèrent comme il convenait. On voulut même lui faire accepter de riches présents; mais il n'en voulut aucun, et prit congé d'eux pour retourner à Montjoie, en Guérende, où il trouva Raimonnet,

son plus jeune frère, qui lui raconta comment sa mère était partie d'avec son père, et comment le comte de Forest, son oncle, avait excité Raimondin à voir Mélusine au bain, ce qui avait été cause de grands désastres. Raimonnet ajouta qu'avant son départ, leur mère avait déclaré être la fille du roi Elinas d'Albanie, et la sœur de Palatine et de Mélior, ce que ne savait pas Geoffroy.

Se rappelant alors tout ce qu'il avait lu sur le tableau dans la salle du géant Grimault, Geoffroy, chagrin du départ de sa mère et de la douleur de son père, dont était cause le comte de Forest, son oncle, jura la benoite Trinité qu'il s'en vengerait sur lui. Lors, il fit monter à cheval son frère et ses dix chevaliers et s'en alla.

## CHAPITRE XXVI

**Comment Geoffroy fit mourir le comte de Forest, son oncle, qui avait excité Raimondin son père à une vilaine action contre Mélusine, et comment, après avoir fait cela, il alla devers son père à Lusignan pour lui crier merci.**

Tout en chevauchant ainsi, Geoffroy à la Grant Dent apprit que le comte de Forest séjournait en une forteresse assise sur un rocher, et appelée Chalencey.

Il alla vers ce château.

Quand il entra, le comte était à deviser joyeusement au milieu de ses barons.

— Que nous veut ce fâcheux ? demanda-t-il en voyant s'avancer son neveu, qu'il ne reconnut pas, et dont la contenance n'annonçait rien de bon.

— Ce fâcheux veut ta mort, traître par qui notre mère est perdue !... répondit Geoffroy d'une voix terrible, en tirant incontinent son épée.

Le comte de Forest, qui avait souvent entendu parler de l'indomptable et irrésistible courage de son neveu, ne jugea pas à propos de l'attendre de pied ferme, de peur de mal. Tout au contraire, il s'esquiva prestement et gagna la maîtresse tour de son château, où il espérait pouvoir échapper à la colère de Geoffroy.

Mais Geoffroy courut après lui, l'épée à la main, la menace à la bouche.

— Traître ! Déloyal ! Félon !... Mauvais frère !... Mauvais ami !... lui criait-il, sans cesser un seul instant de le poursuivre.

Le comte de Forest, transi d'effroi, se réfugia d'étage en étage jusqu'au comble de la tourelle, où arriva son neveu presque en même temps que lui. Voyant qu'il ne pouvait fuir d'un autre côté, il monta sur une fenêtre pour, de là, gagner une petite guérite où il aurait été à l'abri des coups et d'où il aurait pu se sauver. Malheureusement, le pied lui faillit, et il tomba en bas de la tour, moulu, brisé, mort.

Geoffroy le vit tomber et il s'arrêta dans son ascension, maintenant inutile.

— Félon ! cria-t-il en le contemplant du haut de la tour, c'est par tes pernicieux conseils que monseigneur mon père a perdu notre mère ; ta mort est méritée !... Maudit sois-tu, Félon !...

Lors, il redescendit et alla fièrement vers les barons du comte de Forest, lesquels étaient tous émus de l'événement, mais sans oser lever les yeux sur lui pour lui faire reproche.

— Seigneurs, dit-il d'une voix claire et ferme, le comte de Forest est mort : enterrez-le. Quand il sera enseveli, vous le remplacerez dans le gouvernement de sa comté, par mon bien-aimé frère Raimonnet, son neveu. Cela ne sera que justice !...

Cela fait, Geoffroy à la Grant Dent s'en alla à Lusignan, par devers son père, et, d'aussi loin qu'il l'aperçut, il se jeta à genoux et lui cria merci, en lui disant :

— Mon très-cher père, je vous supplie de me pardonner, et le brûlement de mon frère Froimond, et la chute de mon oncle le comte de Forest !... Je n'ai agi que pour le bien et l'honneur de notre maison ; si je me suis trompé, c'est loyalement, et, à cause de ce, je vous adjure de m'octroyer mon pardon... Si vous me pardonnez, mon très-cher père, je vous promets de faire rebâtir une abbaye plus belle et mieux rentée que celle que j'ai brûlée par horreur des moines fainéants qui l'habitaient !...

— Cela ne rendra pas la vie aux morts, répondit Raimondin, mais Dieu est plein de miséricorde, et je n'ai pas le droit d'être plus sévère que lui. Je vous pardonne donc, Geoffroy, et, pour preuve de mon pardon, je vous confie le gouvernement de ma terre pendant tout le temps que durera mon pèlerinage à Rome, auprès du Saint-Père... Si la mort me prend en route, ma terre sera vôtre, Geoffroy, à l'exception de certains lopins qui reviennent à votre jeune frère Thierry par testament de ma chère dame Mélusine, votre bien-aimée mère...

Raimondin, alors, bénit son fils, le recommanda à ses barons, et partit pour son pèlerinage.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Geoffroy à la Grant Dent alla devers le pape à Rome et se confessa à lui.**

Raimondin, en revenant de Rome, s'était arrêté à Montferrat, entre l'Espagne et la France, dans un ermitage où il menait la plus sainte vie du monde, ayant jeté l'habit séculier pour prendre le froc du moine.

Ses gens revinrent en Poitou, à Lusignan, où ils trouvèrent Geoffroy à la Grant Dent et plusieurs des barons du pays, qu'ils saluèrent de sa part, leur baillant les lettres que ce saint homme avait écrites pour eux.

Les barons lurent ces lettres et dirent à Geoffroy :

— Monseigneur, puisqu'il ne plaît plus à monseigneur votre père de nous gouverner, et qu'il nous mande de vous faire hommage, nous sommes prêts à lui obéir en vous obéissant à vous-même.

— Grand merci, seigneurs, répondit Geoffroy. Et puisque vous êtes prêts, je le suis pareillement.

Là-dessus, tous les barons lui firent hommage comme il convenait, et, après ceux qui étaient là

présents, vinrent ceux qui étaient éloignés et qui n'apprirent pas sans chagrin le renoncement de Raimondin, que chacun aimait.

Quant à Geoffroy, quoiqu'il gouvernât sagement et que nul ne se plaignît de lui, il n'avait pas sa conscience à l'aise, car il lui semblait qu'il avait perdu son père et sa mère par son péché. Et, récapitulant ainsi tous les péchés qu'il pouvait avoir commis, il songea à aller à Rome, pour se confesser au Saint-Père et décharger d'autant sa conscience.

Lors, il manda à Lusignan son frère Thierry, seigneur de Parthenay, qu'il aimait par-dessus tous les autres, afin qu'il gouvernât son royaume en son absence, et Thierry étant venu, il partit en grande hâte pour Rome en belle compagnie et en riche état.

Le Saint Père l'accueillit bien, et Geoffroy se confessa à lui de tous les péchés dont il pouvait avoir souvenance, demandant quelle pénitence il méritait. Le pape le chargea de refaire l'abbaye de Maillières et d'y renter six-vingts moines, ajoutant à cela plusieurs autres pénitences dont il est inutile de vous entretenir, et il revint en Poitou avec sa compagnie.

## CHAPITRE XXVIII ET DERNIER

**Comment Geoffroy à la Grant Dent, en expiation de ses péchés, fit refaire l'abbaye de Maillières.**

Il y avait environ dix ans que Geoffroy à la Grant Dent régnait, son père Raimondin étant mort.

Geoffroy gouvernait sa terre sans jamais demander de comptes à ceux qui étaient chargés de lui en rendre.

Quand on lui disait, par exemple :

— Monseigneur, vérifiez un peu vos comptes, nous vous en prions, afin de savoir comment vous vivez !

Il répondait invariablement :

— Quels comptes voulez-vous donc que je me fasse rendre ? Ne sommes-nous pas aises, vous et moi, de la façon dont se passent les choses ? Est-ce que cela ne va pas comme vous le souhaitez ? Mes forteresses ne sont-elles pas bien tenues ? Mes besognes ne sont-elles pas en bon point ? Est-ce que vous ne me baillez pas argent, lorsque j'en ai besoin et que je vous en demande ? Quels comptes voulez-vous donc que j'exige de vous ? Dites-le-moi afin que je le sache ; car pour moi je suis content, et, à moins que vous ne le soyez pas vous-mêmes, tout va pour le mieux, à ce qu'il me semble... Croyez-vous, par hasard, que je me veuille faire une maison d'or ? La maison de pierre que m'ont laissée monseigneur mon père et madame ma mère me suffit amplement... Que souhaitez-vous ? Dites-le vitement, afin que je sois débarrassé de ce souci !...

— Monseigneur, répondaient alors ses receveurs, un prince ne peut pas faire moins que d'entendre ses comptes au moins une fois l'an, ne fût-ce que pour en donner quittance et acquit de conscience à ses receveurs et gouverneurs, qui ont la responsabilité de ses finances pour ses hoirs à venir...

Devant cette insistance, Geoffroy dut céder et fixer un jour pour le rendement de ces comptes-là.

Au jour assigné, gouverneurs et receveurs de toutes les terres que Raimondin avaient laissées, vinrent au lieu où se trouvait Geoffroy, et chacun d'eux exposa ses chiffres d'une façon parfaitement lucide.

Jusque-là, Geoffroy les avait laissés dire et faire, ne trouvant pas la moindre objection à leur adresser. Mais, lorsqu'ils vinrent à un article concernant le faite de la tourelle de Lusignan, il releva la tête d'un air étonné. On estimait à dix sous d'or par an la dépense nécessitée pour les réparations à faire à cette tourelle.

— De quelle tour parlez-vous là ? demanda-t-il. Dix sous d'or par an pour les réparations à faire au faite de cette tour ? Pourquoi ne vous arrangez-vous pas de façon à ce que les réparations soient moins fréquentes, et, par conséquent, moins coûteuses ?

— Monseigneur, répondirent incontinent les receveurs, c'est rente que nous payons tous les ans.

— Comment ! s'écria Geoffroy, je ne tiens Lusignan que de Dieu, créateur tout-puissant, et vous voulez que j'en sois redevable, pour une partie, à quelqu'un autre à qui vous payez dix sous d'or chaque année !... Mais, à qui donc les payez-vous ?

— Sire, nous ne savons, vraiment.

— Comment ! vous voulez que je vous donne quittance de cette dépense folle, et vous ne l'avez pas de celui à qui vous la payez ? Par la dent Dieu ! vous ne l'aurez pas de moi ; et je ferai rendre gorge à celui qui a perçu si indûment jusqu'ici cette somme de votre crédulité !

— Monseigneur, depuis le départ de dame Mélusine, votre mère, et cela pendant cinq ou six ans, il venait, au dernier jour d'août, une grande main qui secouait violemment la couverture de la tourelle et la jetait à bas, ce qui coûtait tous les ans, à refaire, vingt ou trente livres. Au bout de ce temps parut un homme que votre père n'avait jamais vu, et qui lui conseilla de mettre en une bourse, à la même époque, trente pièces d'argent de chacune quatre deniers, et de la porter entre none et vêpres, au dernier étage de la tour... La bourse contenant ces dix sous devait être faite de cuir de cerf et placée sur la pièce de bois soutenant la couverture de la tourelle. Notre seigneur Raimondin exécuta ces prescriptions, et, depuis ce moment, le faîte de la tour ne bougea pas.

Geoffroy devint tout pensif en entendant cela. Puis, au bout de quelques instants, il répondit à ses receveurs :

— Comment admettre de pareilles choses ? Comment tiendrais-je à servitude un héritage franc ? Le comte de Poitiers a fait don de cette terre à monseigneur mon père, et les lettres écrites à ce sujet déclarent qu'elle ne devait rien à personne, excepté à Dieu... Quant à moi, je le déclare, je n'en payerai jamais une croix à âme qui vive, parce que je ne dois rien à personne là-dessus. Vous ne payerez désormais plus rien, je vous l'ordonne... et, puisque nous voici arrivés au dernier jour d'août, je

voux allez voir par mes yeux ce que tout cela signifie !...

On voulut s'opposer à ce projet de Geoffroy, qu'on considérait comme fol. Mais tant plus on s'y opposait et tant plus Geoffroy persistait.

Il entendit, en conséquence, la messe, ceignit son épée, pendit son écu à son cou, et, ainsi armé de toutes pièces, il monta à la tour, entre none et vêpres, heure à laquelle se payait mystérieusement la rente qu'il se refusait à devoir.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier étage de la tour, il s'arrêta pour souffler un peu, puis il entra.

Il n'y avait personne. Il attendit.

Au moment où sonnaient vêpres, la tour tout entière tressaillit sur sa base comme si elle eût été brin de paille agité par le vent, et, au même instant, parut un gigantesque chevalier tout bardé de fer qui cria d'une voix formidable :

— Qu'est-ce donc, Geoffroy, et que prétends-tu faire ? Tu te refuses à me payer la rente qui m'est due sur cette tour ?...

— Oui, répondit Geoffroy d'une voix ferme.

— Oublies-tu que je suis en saisine et possession de céans dès le vivant même de ton père ?

— Où sont les lettres que tu en as ?... reprit Geoffroy.

— Les voilà ! répondit incontinent le géant en courant l'épée haute sur Geoffroy.

Lors les armes s'entre-choquèrent avec un bruit infernal qui mit l'effroi dans l'âme des gens de Lusignan, qui attendaient en bas l'issue de cette mystérieuse aventure.

Les épées se brisèrent. Avec les tronçons qui en restaient, les deux combattants se frappèrent sans trêve ni merci.

Bientôt, ces tronçons eux-mêmes leur tombèrent des mains. Ils n'eurent d'autre ressource que de se prendre à bras le corps et de chercher à s'étouffer l'un contre l'autre.

La lutte se prolongeait, quoique inégale. Ils y mettaient l'un et l'autre une égale furie, et ils s'en allaient hurtebillant l'un l'autre avec une telle énergie qu'on entendait le bruit de leurs respirations retentir comme celui de marteaux sur enclume.

Le soleil allait disparaître, et ses lueurs sanglantes n'éclairaient plus que faiblement cette scène étrange. Geoffroy tenait bon toujours, comme s'il ne faisait que commencer.

Son adversaire s'arrêta et lui dit :

— En voilà assez ! Je t'ai suffisamment essayé... Tu es un vaillant homme... Je t'épargne !... Quant aux dix sous d'or, je t'en tiens quitte... Apprends cependant, avant que nous ne nous séparions, pourquoi je les percevais du vivant de ton père... C'était une pénitence à lui imposée à cause du parjurement qu'il avait fait à ta mère... Cette pénitence n'était pas encore terminée ; cette rente était encore due. Tu ne veux plus la payer : ne la paye plus... Mais si tu veux fonder un hôpital et élever une chapelle pour le repos de l'âme de ton père, je crois que tu feras bien, dans son intérêt et dans le tien... Avise donc ! Quant à moi, je t'ai prévenu... Adieu !...

Et, en disant cela, le chevalier mystérieux s'évanouit comme fumée par la fenêtre de la tourelle, avant même que Geoffroy eût eu le temps de s'informer exactement auprès de lui au nom de qui il venait ainsi.

Geoffroy descendit tout pensif. On l'entoura, on l'interrogea : il ne sut que répondre, et, n'avait été ses armes disjointes, sa cotte de mailles en lambeaux, on eût pu croire qu'il n'avait eu affaire à personne.

Quelque temps après cette aventure, à laquelle il ne pouvait s'empêcher de rêver souvent, Geoffroy à la Grant Dent se souvint qu'il n'avait pas fait reconstruire l'abbaye de Maillières, brûlée et détruite par lui, et il comprit qu'il devait se hâter de la faire édifier, s'il ne voulait pas mécontenter le ciel et le pape.

Lors donc, l'abbaye de Maillières fut refaite plus grande et plus puissante qu'elle n'avait jamais été avant sa destruction. Geoffroy y plaça six-vingts moines, qu'il renta fort grassement, afin qu'ils pussent servir Dieu plus dévotement et prier plus volontiers pour les âmes des trépassés, assavoir pour celles de Raimondin, de Mélusine et de tous leurs hoirs.

Et pendant que Geoffroy à la Grant Dent régnait ainsi à Lusignan, Urian régnait en Chypre, Guion en Arménie, Regnault en Behaigne, Anthoine en Luxembourg, Odon en la Marche, Raimonnet en Forest, et Thierry en Parthenay. Et d'eux sont issus et sortis ceux de Penebrot en Angleterre, ceux de Cabières en Aragon, ceux de Chassenage en Dauphiné, ceux de la Roche, ceux de Candillat, et maints autres dont les noms se trouvent dans les anciennes chroniques.

# HISTOIRE ET PLAISANTE CHRONIQUE

DE

# PETIT JEHAN DE SAINTRÉ ET DE LA DAME DES BELLES-COUSINES

La cour du roi Jean était une des plus brillantes de l'Europe, non-seulement par la puissance du souverain d'une grande monarchie, mais aussi par la splendeur et la dignité que l'élévation de l'âme de ce roi, si digne chevalier, et les vertus aimables de Bonne de Luxembourg son épouse, y maintenaient. Jamais l'esprit de la chevalerie ne remplit mieux que dans ce temps ce que les prin-

...ges sévères de valeur et de loyauté exigent d'un vrai chevalier; jamais l'amour (si quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence et du mystère.

Le seigneur de Pouilly, l'un des plus puissants et des plus renommés chevaliers de la Touraine, avait amené le jeune damoisel Jehan de Saintré à sa suite, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, pour rendre hommage à son souverain. Le seigneur de Saintré, son voisin, son égal et son ami, lui avait confié son fils unique. Plusieurs extraits précédents ont appris à nos lecteurs que l'usage de ce temps était que les plus grands seigneurs, se défiant de l'éducation domestique dans leurs châteaux, et même un peu de la tendresse et de la faiblesse paternelles, envoyassent leurs enfants aux chevaliers de leurs parents et de leurs amis qu'ils estimaient le plus, pour leur procurer, par leurs conseils, par leur exemple et par leurs secours, la véritable, la dernière éducation qu'on appelait *bonne nourriture*; et c'était un honneur signalé qu'un père de famille faisait à celui de ses pareils qu'il avait choisi pour la faire recevoir à son fils.

Le jeune Saintré plut aux enfants d'honneur de la cour, qu'il surpassait tous en adresse et en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges : il réussit sans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux seigneurs par son respect et son attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfants de son âge, un jour que, domptant un cheval fougueux, il donnait déjà des preuves de son adresse et de son intrépidité, il le demanda au seigneur de Pouilly, pour le faire élever parmi les enfants d'honneur et les pages de sa maison. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, son service devint bientôt assez agréable pour que le roi le choisît entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, et pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servaient à table, au banquet royal.

Une des princesses dont le droit, par la naissance, était de faire porter son cadenas par ses officiers et de manger à la table royale, ne manquait presque jamais de s'y trouver : chère à la reine, agréable à ses égales, elle parait le banquet par les charmes de sa figure ; elle en était l'âme par les agréments de son esprit.

Cette dame, que l'auteur, par une juste et forte raison, ne désigne que par le nom de la dame des Belles-Cousines, était dans la fleur de son âge, et veuve d'un grand prince dont les années avaient été le moindre défaut. Elle ne pouvait le regretter ; et il paraissait naturel que, jeune et belle, elle pensât à un second hyménée. Mais, sachant trop bien que les mariages des personnes de son rang sont des actes de politique, et ne font pas naître le bonheur, elle avait fait le serment secret de conserver toujours son état heureux et sa liberté. Nous ne suivrons point l'auteur dans la très longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune et charmante veuve à ne pas se remarier. Il cite doctement, à cette occasion, les apôtres, Caton le Censeur, saint Jérôme, Virgile, et grand nombre d'auteurs dont il accumule les passages. Parmi les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paraît le plus vraisemblable et qui se rapporte le mieux à la suite de cette histoire.

La dame des Belles-Cousines était née vive et sensible, mais elle l'ignorait encore. Un vieux époux, chagrin et grondeur, avec lequel elle n'avait vécu qu'un an, n'avait eu ni le temps ni le don de le lui apprendre. L'auguste veuve ne s'occupait que de la considération que lui donnait son nouvel état, de la douce liberté dont elle jouirait toute sa vie. Née généreuse et bienfaisante, elle se formait une idée délicieuse des libéralités et des bienfaits que ses richesses immenses lui permettaient de répandre. On croira sans peine, qu'elle était adorée de ses dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine et dame Ysabelle ne la quittaient presque jamais. Si son rang la forçait à garder en public avec elles l'air de la simple politesse et celui de la dignité, elle aimait à les faire jouir en particulier de tous les charmes de son esprit, et d'une douce égalité dont elle savait se rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuaient à sa félicité ; mais elle n'avait encore besoin ni de leurs conseils, ni de leur discrétion. Quoique solidement instruite, et quoiqu'elle sût tout ce qu'une jeune princesse, peut apprendre d'une pieuse éducation, la dame des Belles-Cousines avait une imagination vive, et toute la gaîté des personnes de son âge : elle cherchait à s'amuser, elle ne goûtait point les farces grossières et les spectacles ridicules de ce temps. Un de ses amusements favoris était d'aller sur un balcon, d'où l'on voyait dans un vaste préau les exercices de toute espèce dont on occupait une jeunesse brillante, appelée par la naissance aux honneurs de la chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y distinguait parmi ses compagnons, par son adresse, sa force et son agilité. Sa taille n'était pas élevée : mais elle était svelte, pleine de grâces et très-nerveuse pour son âge.

Dès que le jeune Saintré apercevait la dame des Belles-Cousines sur le balcon, le désir de se distinguer à ses yeux lui donnait une supériorité nouvelle sur ceux qui lui disputaient le prix. La jeune princesse le remarquait, se plaisait à l'encourager; et, lorsqu'elle le voyait empressé à la servir à la table royale, elle lui remettait son assiette couverte de confitures de toute espèce, et lui disait quelques mots de bonté qui le faisaient rougir et baisser les yeux. Ces yeux-là étaient bien beaux et bien touchants; mais ce n'était encore que ceux d'un enfant de quatorze ans : une étincelle du flambeau de l'amour leur était nécessaire pour les rendre plus brillants et plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, sans qu'il pût s'en douter lui-même.

C'est ainsi qu'il passa à la cour les deux premières années de son service et de ses exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faisaient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvait sans cesse son émulation, la noblesse et l'élévation de son âme et surtout sa modestie. Ils le proposaient pour exemple à ses compagnons, qui, subjugués par ses agréments, l'entendaient louer sans envie.

Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs soins, se faisaient honneur des talents et des dispositions du jeune Saintré. Ce prince écoutait avec intérêt les louanges données au page qu'il s'était choisi lui-même; il les répétait dans sa famille, et la dame des Belles-Cousines éprouvait déjà la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver sur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avait jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisait, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisait remarquer ce jeune homme à ses dames favorites : s'il disputait le prix de la course, elle le comparait au léger Hippomènes. Si, se servant d'armes courtoises, il apprenait à se servir des plus meurtrières dans les combats, il lui représentait le jeune Achille instruit par le centaure Chiron: cependant, elle ne prenait encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachait à ses succès.

Le jeune Saintré approchait de l'âge de seize ans. Les hommes commençaient à distinguer sur son front et dans ses yeux la noblesse et l'audace dont son âme était animée; les femmes n'y trouvaient encore que de la douceur et de l'indifférence. Cependant, il n'avait jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir : on le voyait au banquet royal voler au moindre signe des princesses. Ses soins adroits et prévenants furent souvent remarqués et applaudis par la reine; mais personne ne s'aperçut que, s'attachant principalement à servir la dame des Belles-Cousines, il retournait promptement derrière elle, dès qu'un autre service l'en avait écarté.

Un jour que la chaleur du soleil rendait l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets-montés, et d'écarter des gazes qui redoublaient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des Belles-Cousines, ne put voir sans émotion et sans pousser un soupir, de nouveaux charmes qu'il admirait pour la première fois. La princesse se retournant dans ce moment, s'aperçut de son trouble et du feu qui brillait dans ses yeux. Son premier mouvement fut de sourire en regardant Saintré, qui rougit, et qui, pour cacher son désordre, laissa tomber son assiette et s'éloigna. La princesse, émue de l'agitation qu'elle avait surprise, allait peut-être porter un regard dans son cœur; mais les ris de la reine et des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir et se cacher dans la foule, ne lui en laissèrent pas le temps. La reine fit rappeler Saintré; elle eut la bonté de le rassurer, de le consoler d'une faute légère; et le jeune homme fut si fort attendri, que quelques larmes obscurcirent ses beaux yeux.

La dame des Belles-Cousines ne put voir couler ces larmes sur des joues de lis et de rose, sans se dire dans son âme :

Ah ! que celle de Saintré me paraît noble et sensible ! qu'il mérite bien que je répande sur lui mes premiers bienfaits, et qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que tour à tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont son courage le rendra digne ! . . . . . . . . . . . .

Ce moment fut décisif pour son âme, et, croyant ne suivre qu'un sentiment de justice et de générosité en distinguant un poursuivant d'armes digne de toute sa protection, elle se livrait à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot sec et de réunir tous les moyens de lui plaire et de l'aimer dans le silence. Mais nos lecteurs pardonneront peut être à une belle et jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle était déjà si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, et la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, et comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, était cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité et le désir de les acquérir. . . . .

Ainsi, elle était un peu coupable ; mais sommes-nous assez innocents nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvait avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venait d'essuyer. Il n'avait garde de l'attribuer à son service auprès de la dame des Belles-Cousines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avait entrevues qu'un moment, se peignaient sans cesse à ses yeux; il ne voyait qu'elles, ne s'occupait que d'elles; mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitait, son imagination s'allumait lorsqu'il se peignait ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimait les fleurs dès son enfance; mais, de ce moment, le lis et la rose devinrent l'objet de sa préférence, et parèrent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la dame des Belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet aimable damoisel, et croyant ne l'être que de sa fortune, ne perdait aucune occasion de lui dire quelques mots obligeants.

Un jour que la reine, ayant senti quelque envie de dormir après dîner, avait prié les Belles-Cousines de se retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traversant une galerie qui conduisait à son appartement, aperçut Saintré qui regardait jouer à la paume dans le préau.

Ce jeune page, voyant passer les écuyers qui précédaient la princesse, se plaça promptement un genou en terre avec bien du respect, mais en levant ses beaux yeux uniquement sur elle ; la princesse ne put le voir sans une douce émotion; elle ralentit sa marche; et, saisissant tout à coup un moyen que son esprit lui offrit, en le lui suggérant seulement comme une bonne plaisanterie :

— Saintré, lui dit-elle, vous convient-il de vous amuser dans une galerie à voir jouer à la paume, ou à voir passer les dames? J'ai depuis quelque temps envie de savoir si vos sentiments répondent au bien que vos supérieurs disent de vous.

passez devant avec mes écuyers, et suivez-moi.

Le jeune page obéit.

— Mesdames, dit-elle tout bas aux dames de sa suite, nous n'avons rien à faire en ce moment; je vous prépare une bonne scène, et nous allons bien rire de l'embarras où je vais mettre le petit Saintré.

Comme toutes ces dames étaient prévenues en sa faveur, elles applaudirent au projet de la princesse. Madame rentre dans son appartement : quelques instants après, elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, et veut se retirer avec eux; la princesse l'en empêche.

— Depuis longtemps, dit-elle, j'ai des questions importantes à vous faire; restez ici.

Le ton imposant qu'elle avait pris fit rougir et intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit de repos, et fit avancer Saintré au milieu de ses dames, debout et devant elle.

— Saintré, lui dit-elle, je sais et je vois par moi-même que vous vous distinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades; je veux savoir de vous-même d'où vous vient cette émulation.

Saintré répondit modestement :

— Madame, si vous daignez m'en reconnaître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien servir mon maître dans sa maison, et de me rendre capable de le bien servir un jour à la guerre.

— Je suis contente de votre réponse, lui dit la princesse; mais enfin cette émulation ne naîtrait-elle pas aussi d'un sentiment plus vif et plus doux? Allons, Saintré, faites-moi le serment de répondre à la question que je vais vous faire, et de me dire la vérité.

— Ah! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant sa main sur son cœur; madame pourrait-elle me soupçonner d'oser lui mentir?

— Eh bien! dites-moi donc de bonne foi, combien il y a de temps que vous n'avez vu votre dame par amours?

Il rougit, pâlit tour à tour, baissa les yeux, et resta muet à cette question. Les dames se mirent à rire de son embarras qu'elles redoublèrent. La princesse répéta jusqu'à trois fois la même question, sans pouvoir en arracher une réponse.

— Il est bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer sitôt à manquer au serment que vous venez de me faire; et je vous ordonne expressément de me dire combien il y a que vous n'avez vu votre dame par amours?

— Ah! madame, dit-il d'une voix étouffée, et déjà les yeux pleins de larmes, je ne sais que répondre, et je n'en ai point.

— Comment, reprit-elle, il n'existe aucune femme au monde qui vous soit chère?

A ces mots, Saintré souleva doucement ses paupières, fixa un instant ses beaux yeux sur ceux de madame, et répondit en balbutiant :

— Ah! vraiment si, madame...

Mais, comme embarrassé de ce premier mouvement, il baissa promptement les yeux et la tête, et resta muet, en tortillant sa ceinture avec ses doigts. Madame, devenant plus pressante, et voulant absolument qu'il lui nommât celle qu'il préférât, Saintré, après avoir longtemps hésité, lui dit :

— Par exemple, madame, j'aime bien madame ma mère et ma jeune sœur Jacqueline.

— Oh! je le crois bien, Saintré, ajouta madame; mais ce n'est pas d'elles que je veux parler : dites-moi absolument si vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur?

A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune et timide Saintré, il resta plus muet, plus confus que jamais; et, pressé de nouveau de répondre, à peine madame put-elle entendre le *non, madame*, qu'il dit tout bas, et en détournant la tête.

Madame, feignant d'entrer en colère :

— Eh bien! mesdames, ne l'avais-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentirait peut être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui?

Les dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrèrent dans la plaisanterie, et firent une très-grande honte à Saintré de sa réponse à madame.

— Sachez, misérable gentilhomme que vous êtes, lui dit madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête, et que vous resterez indigne des honneurs attachés à la chevalerie. Eh! ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant d'armes, c'est de choisir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit toutes ses pensées, toutes ses actions, et qui seule puisse élever son courage? Et quel sentiment pensez-vous qui ait pu pénétrer et élever aux grandes actions l'âme du brave Lancelot du Lac, et celle du malheureux et passionné Tristan de Léonois? L'un aimait et était aimé de la belle reine Genièvre, et l'autre adorait la blonde et charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence; non, je n'espère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'était déjà plus en état d'obéir à cet ordre cruel : à peine avait-il été proféré, que, tombant sur ses genoux et fondant en larmes, il levait des mains suppliantes vers madame; et, se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchait à les baiser et les baignait de ses larmes. La princesse prit ce moment pour sourire à ses dames, et pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se levèrent d'un commun accord; et, se mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, et de lui donner le temps de se remettre du trouble et de la douleur qu'elle venait de répandre dans son âme.

— Mes chères amies, leur dit-elle, j'y consens pour l'amour de vous, bien que j'espère peu de si pauvre écuyer, qui ne sait encore aimer, et dont le cœur flétri presque auparavant que d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux grandes actions. Je veux bien lui donner jusqu'à demain au soir : qu'il se trouve dans la galerie lorsque je me retirerai de chez la reine; et nous verrons ce que nous pouvons en attendre.

Le petit Saintré se retira bien tristement et bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré, et sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même état; et, le lendemain, en retournant à son service, il se garda bien de se présenter pour servir la dame des Belles-Cousines; il se garda bien plus de se trouver, le

soir, sur son chemin, dans la galerie qui conduisait chez elle.

La princesse, qui l'avait cherché vainement des yeux pendant tout le jour, et qui ne le trouva pas le soir sur son passage, dit à ses dames en riant, lorsqu'elle fut rentrée :

— Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit, et que nous ne le reverrons plus.

Mais ce qu'elle disait d'un ton léger, et ce qu'elles prenaient pour une plaisanterie, la rendit cependant assez sérieuse lorsqu'elles furent retirées; et la jolie mine de Saintré, ses larmes, son air suppliant se peignirent à son imagination assez vivement pour la tenir éveillée et la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dressées près de la sienne, toutes les dames qui avaient l'honneur d'être admises à son cercle. Celles de la dame des Belles-Cousines y parurent avec éclat; et bientôt, ayant aperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques signes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, servit les dames de la duchesse de Bourgogne, et ne put jamais se résoudre à servir celles qui, la veille, avaient été témoins de ses larmes et de sa confusion. Elles en rirent beaucoup le soir avec la princesse, qui leur dit qu'elle s'y prendrait de façon à le forcer de se rendre à ses ordres; qu'il n'en était pas quitte avec elle, et qu'elle voulait jouir encore de son embarras.

Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, et lui dit qu'il apprenait de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnait aux dames; qu'elle voyait bien qu'il avait besoin de leçons sur les devoirs d'un digne poursuivant d'armes; et que, pour cette fois, elle lui ordonnait expressément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle se retirerait.

Saintré, forcé d'obéir, se rendit le soir; et, dès qu'il vit arriver madame, il joignit de lui-même ses écuyers, n'osant lever les yeux sur elle : il la précéda dans son appartement, où la princesse l'ayant aperçu, chargea madame Ysabelle de le retenir, lorsqu'elle congédierait ses officiers. Madame Ysabelle, s'acquittant fort bien de sa commission, ne fit que de très-douces plaisanteries au jeune homme, et sut l'arrêter au moment où, malgré elle, il voulait se retirer avec les officiers.

La dame des Belles-Cousines, affectant un air très-grave, s'assit, comme la veille, sur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle que jamais, et, l'ayant fait entourer par ses dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui disant qu'il avait manqué à sa parole, et qu'il était dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant sanglota; sa tête tomba sur sa poitrine; ses lèvres, entr'ouvertes et vermeilles, étaient tremblantes et laissaient voir des dents charmantes. Ah! qu'il était attendrissant dans cet état!... le pauvre enfant se croyait diffamé pour toujours.

On sait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée; et les soupirs redoublés de Saintré portant jusque sur son front un souffle pur et une chaleur brûlante, elle se hâta de le rassurer.

— Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle, vous êtes encore à temps de tout réparer; votre repentir me touche, et j'oublierai vos torts, si vous m'avouez enfin qu'elle est la dame que vous aimez le mieux, après votre mère et votre petite sœur Jacqueline.

Enfin, Saintré, balbutiant et croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit :

— Eh bien! puisque madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.

— Eh! mon pauvre petit Saintré, que me dites-vous là; et comment voulez-vous que je croie qu'un enfant de dix ans a pu toucher votre cœur? Ce n'est pas que la petite Matheline ne soit charmante, du plus haut parage, et que vous n'eussiez bien placé votre attachement; mais quel retour pourriez-vous espérer d'un enfant? quels services, quels bons conseils en pourriez-vous attendre? Ah! vous me trompez plus que jamais, Saintré; mais ne prétendez pas m'en imposer.

Saintré, qui croyait avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorsque la princesse lui prouva qu'elle était si mauvaise, et ses larmes recommencèrent à couler. Les trois dames, ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à la fois :

— Ah! c'en est assez, madame, ayez pitié de son embarras; notre présence doit le redoubler; sa discrétion doit vous plaire : il n'ose devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime; mais daignez l'interroger seule dans votre cabinet : nous osons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des Belles-Cousines avait déjà pensé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aise, sans doute, qu'il lui fût suggéré.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle à ses dames; et, par égard pour vous, qui daignez le plaindre, je veux bien employer cette dernière ressource.

A ces mots, et ayant toujours l'air de plaisanter vis-à-vis de ses dames, elle se leva, dit à Saintré de marcher devant elle, et le conduisit dans un arrière-cabinet, séparé de sa chambre par un grand cabinet de toilette; et, s'asseyant sur un petit lit pareil à celui qu'elle quittait, elle recommença ses questions d'un ton un peu plus bas et plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore et hésita quelques moments de répondre, mais il ne pleurait plus; et, levant timidement ses beaux yeux sur ceux de madame, qui ne tenaient rien de la colère, et qui brillaient d'un feu doux et céleste, il s'enhardit à lui répondre :

— Hélas! madame, quand même j'oserais commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrais-je me flatter qu'ils fussent écoutés? Quelle est celle qui daignerait jeter les yeux sur un pauvre jouvenceau sans réputation, sans expérience, et l'écouter favorablement?

— Pourquoi vous défier de vous-même à ce point? reprit la princesse avec vivacité. N'êtes-vous pas de très-noble race? n'êtes-vous pas joli, bien fait et distingué parmi tous vos camarades?

— Madame est bien bonne, répondit-il d'une voix douce et d'un air timide; je me rends justice, et je sens que l'honneur de servir une dame et

d'en être aimé ne peut être encore mon heureux partage.

— En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage et des bras pour la servir?

Nous supprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans lesquels l'auteur dit que la dame des Belles-Cousines entra pour aimer son amour-propre. Ne pouvant vaincre sa modestie :

— Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, et manquer de ce sentiment plein de chaleur qui fut toujours l'âme des chevaliers les plus renommés? Si par hasard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudrait donc qu'elle vous le déclarât elle-même, et qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir?

Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit :

— Ah! madame, si cette dame vous ressemblait, qu'elle aurait peu de peine à me faire tomber à ses genoux et à s'assurer à jamais de ma foi!

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avait osé dire, sa tête retomba sur sa poitrine, et ses genoux tremblants le soutenaient à peine. La dame des Belles-Cousines avait besoin de ce moment de trouble pour se remettre du sien; mais le sien était délicieux. Après quelques moments de silence, elle prit sa main tremblante et lui dit :

— Écoutez-moi, Saintré; je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur. Eh bien! si c'était moi qui eût daigné jeter les yeux sur vous, pour m'attacher à jamais votre âme et vos volontés, et pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, et de mourir plutôt que de changer et de me compromettre?

— Ah! madame, s'écria-t-il, si je le jurerais!

A ces mots, fléchissant un genou, attachant ses yeux sur les siens et se prosternant, la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne :

— Ah! oui, madame, je le jurerais, et la mort et les enfers déchaînés ne me feraient pas manquer à mes serments!

— Eh bien! dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le-moi donc; mettez votre main dans la mienne, et, de ce moment, regardez-moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possession de celui qu'elle a choisi pour lui faire sa fortune et pour faire son propre bonheur!

Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tombait éperdu de surprise et d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si désiré par de tendres amants, la princesse se rassit; et, prenant encore la main de Saintré, qu'elle serra plus tendrement :

— Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon et loyal chevalier; et ces premiers moments doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constants des sentiments de votre cœur et des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des Belles-Cousines donne à son jeune amant. Elle commence par lui paraphraser le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les consolations de l'âme et la lumière pure de l'esprit; elle s'attache ensuite à lui inspirer une sainte horreur des sept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails; et plus de quatre-vingts passages latins, tirés des pères de l'Église, de la Bible, des philosophes et des poëtes anciens, viennent à l'appui de ce long sermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état présent de son cœur lui fit adoucir sa morale en parlant de ce septième péché, le plus dangereux, sans doute, puisqu'il est le plus doux à commettre. Ici, nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous soupçonne d'avoir voulu tourner en badinage les sériquses et respectables leçons qu'elle lui donne sur tout le reste. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainsi :

— Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce péché est si très-déshonnête, le vrai amoureux à tout son pouvoir doit le fuir; et si, par vive contrainte d'amours, il y écheoit, tant et très-tant sont les très-angoisseuses peines et dangers que les loyaux amants ont à souffrir, que ce ne leur doit point être compté à péché mortel; et si aucun péché y a, vraiment il doit être éteint par lesdites peines si grandes : donc par ainsi je puis dire que le vrai amoureux, tel que je le dis, de ce mortel péché et de tous les autres, est quitte, franc et sauve.

La dame des Belles-Cousines continue à l'instruire de tout ce qui tient aux dix commandements de Dieu, à ceux de l'Église; et sa redoutable érudition lui fournit encore autant de passages tirés des mêmes sources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie chevalerie : elle appuie sur la fidélité, sur la discrétion qu'un loyal chevalier doit à sa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon est un peu intéressée, et que la dame a déjà pris son parti sur le prix dont elle doit payer l'usage de ses leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention et l'attendrissement dont une belle âme ne peut se défendre, renouvelle ses serments, et tombe à ses genoux pour les répéter encore. Il ose reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait déposer ses premières promesses; et, sans se douter que ses respects sont en ce moment les plus tendres caresses et sont reçus de même que des transports par une âme sensible, il baise, il couvre de larmes de joie et d'amour cette charmante main qu'elle se plaît à lui abandonner.

La dame des Belles-Cousines était attentive à tout pour perfectionner son jeune et aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-et-un ans était même flatté de se trouver digne d'instruire et de former un damoisel qui avait déjà près de trois

mois plus que seize ans. Ses soins se portèrent jusque sur sa parure. Rien ne sembla lui échapper dans l'examen de tous ses vêtements; ils étaient alors assez bizarres, et même plus variés et plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondit à la taille élégante et svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes et des couleurs, et surtout la façon maladroite et maussade dont les tailleurs avaient arrangé ces vêtements sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, et, rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portait pour livrée avant que d'être mariée, et que les tristes et sombres cordelières du veuvage servissent d'attache à sa robe, elle la remit entre ses mains.

— Mon ami, lui dit-elle, prenez ces douze écus d'or; servez-vous-en pour vous faire habiller par les premiers ouvriers qui travaillent pour le roi. Faites-vous bien joli pour dimanche prochain; dépensez hardiment cet argent.

Le bon petit Saintré hésitait beaucoup à recevoir cette bourse.

— Eh! mais, madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits.

— Je n'en juge pas comme vous, répondit la princesse; j'espère même, ajouta-t-elle en rougissant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; et je suis assez grande dame pour ne vous laisser manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon cousin, et contribuer à vous élever aux plus grands honneurs... Ah çà! mon ami, poursuivit-elle, en voilà assez pour cette fois; mes dames attendent depuis longtemps : je vais faire la courroucée en vous congédiant; ayez bien l'air d'en être honteux et affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle en lui baisant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre et la plus fidèle amie.

A ces mots, madame sortit, ayant bien soin que ses yeux animés annonçassent de la colère; et, poussant Saintré dehors par le dos.

— Oh! pour le coup, dit-elle à ses dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer, et je ne l'admettrai plus en ma présence. Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillants des feux de l'amour, fit semblant de sangloter.

— En vérité, madame, dit la bonne dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme; n'en désespérez pas encore : peut-être à la fin en serez-vous plus contente.

— Nous verrons, dit la dame des Belles-Cousines, mais je conserve bien peu d'espoir.

Saintré sortit, la joie la plus vive dans le cœur, et le sentant palpiter en pensant à sa dame. Il alla cacher ses transports et ses douze écus d'or dans sa chambre; il dormit peu sans doute : dès que le jour parut, il courut chez tous les ouvriers du roi, qui, connaissant et chérissant déjà ce jeune homme, se firent un plaisir de le bien servir; et le dimanche, tous parurent à la fois chargés de ce qui devait le parer. Le commandant se trouvait présent: son étonnement fut extrême.

— Eh! mon bon petit ami, dit-il à Saintré, je crois que vous avez compté avec vos receveurs.

Saintré répondit en souriant :

— C'est ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore, et je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon service.

— Eh bien! vaurien que vous êtes, dit le commandant à ses camarades, n'ai-je pas bien raison de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous saurait aussi bien employer son argent? La plus grande partie n'irait-elle pas chez le marchand de vin ou ailleurs? Courage, mon ami Saintré, j'en rendrai compte au roi, et soyez sûr de moi pour vous servir.

Le jeune homme parut à la cour le jour même avec sa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de savoir quelle livrée il portait à ses aiguillettes; elles étaient assez remarquables pour exciter des questions; on pense bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La reine même fut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet; et cette princesse, instruite des scènes qui s'étaient déjà passées entre la dame des Belles-Cousines et lui, la pria de les renouveller pour pousser à bout la discrétion du jeune page.

La dame des Belles-Cousines ne demandait pas mieux. Elle suivait sans cesse des yeux celui dont elle occupait le cœur. Saisissant ce prétexte, elle l'appela, et lui dit d'un ton assez haut :

— J'ai ce soir à vous parler de la part de la reine; je vous ordonne de vous trouver dans la galerie, et de m'y attendre. Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine; il savait déjà dissimuler.

Il se trouva le soir sur le passage de madame, se joignit aux écuyers, et donna le temps aux dames de la princesse de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans sa nouvelle parure, en présence de ses dames; mais elle pensait que bientôt elle pourrait s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses, auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif, sur l'objet de ses demandes... La bonne dame Catherine prenait, à son ordinaire, le parti de Saintré; madame, lui dit d'un ton courroucé :

— Vous le gâtez, mesdames; il s'autorise de votre présence. Allons, allons, suivez-moi, jeune homme; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

Saintré la suit, les yeux tristes et baissés et les tournant en soupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux sentirent? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'était assise sur le petit lit. Saintré s'était déjà précipité à ses genoux; elle allait baiser son front : mais ce front était déjà baissé; et Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré de murs d'albâtre, qui l'avait un jour si vivement frappé, lui rendait le plus vif et le plus doux hommage.

La dame des Belles-Cousines, malgré sa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyait, et ne craignait déjà plus, repoussa doucement

Saintré, le fit relever; et ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de son nouvel ajustement. Il est vrai de dire que les ouvriers du roi s'étaient surpassés; et madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé n'avait renfermé une taille si bien prise et si pleine de grâces. Toutes les autres pièces de sa parure furent examinées et louées tour à tour avec le degré d'attention que chacune méritait. Cet examen fut long; il ne le parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la princesse, Saintré, qui en partageait les détails et les charmes, avait son occupation particulière; il observait ce grand collet-monté qui s'entr'ouvait sur une fraise qui venait de tomber d'un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois assez intéressants pour que l'on s'oublie soi-même : nous ignorons jusqu'à quel point cet oubli fut porté; l'auteur craint de le dire : cette crainte est bien indiscrète.

L'aimable princesse, après avoir donné toutes les leçons de prudence qu'une jeune veuve pleine d'esprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut et doit donner à son jeune élève, s'aperçut que la conversation avait duré longtemps. Ses dames devaient s'être ennuyées; et elle savait que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médisance. Elle se pressa d'avertir Saintré qu'elle allait le bannir pour toujours, en apparence, de son appartement, et qu'elle lui défendrait de se trouver jamais le soir sur son passage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorsque lui présentant une clef en rougissant, elle lui dit que cette clef ouvrait la porte d'une garde-robe qui donnait sur un corridor écarté!

— Vous en ferez usage, lui dit-elle, quand le mystère et la nuit envelopperont le palais. Vous ne pourrez jamais me surprendre; vous me trouverez toujours occupée de vous. Prenez, ajouta-t-elle, prenez les soixante écus d'or que renferme cette bourse tissue de mes cheveux. Ce n'est que par ce gré que vous pouvez briller dans cette cour, sans me compromettre; les nouvelles parures dont je vous prie d'orner votre figure charmante, pourront passer pour un nouveau don de votre mère.

A ces mots, tirant une épingle et la mettant dans ses dents :

— Soyez attentif, ajouta-t-elle, à ce nouveau signe, mon ami, vous vous souviendrez, lorsque je le répéterai, d'y répondre en frottant votre œil droit : ne me parlez jamais en public que je ne vous appelle; personne ne pourra soupçonner notre intelligence.

Saintré baisa mille fois avec feu, et la clef, et la main qui la lui présentait. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étaient endormies après avoir fini leurs ouvrages, et avoir épuisé ce qu'elles savaient de contes.

— Eh bien, dame Catherine, dit la princesse, aurez-vous encore la faiblesse de prendre le parti de ce gentilhomme sans foi, sans cœur et sans élévation? Sortez pour toujours de chez moi, ajouta-t-elle en regardant Saintré; vous vous montrez trop peu digne de mes bontés, pour y être souffert.

Saintré parut anéanti; et, saluant ces dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais. Il avait une robe de fin bleu doublé de fins agneaux de Romélie; un chaperon garni de marte de Sibérie. Peu de Seigneurs parurent aussi bien vêtus; aucun n'avait autant de grâces et la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques instants pour le regarder en allant à la messe; mais la dame des Belles-Cousine, qui la précédait, avait passé sans avoir eu l'air de l'apercevoir. La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remarquer à cette princesse.

— Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet.

— J'ose vous avouer, répondit madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à présent d'être informée de ce qui le touche; et ce ne sera que pour vous plaire et pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorsque la reine fut rentrée dans son appartement, madame fit appeler Saintré dans l'antichambre.

— Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens?

— Madame, répondit Saintré d'un air respectueux, mon père et ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse honneur à mon service; et me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paraître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ah! madame, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, que votre altesse royale serait bonne, si elle daignait me protéger et m'obtenir la place d'écuyer tranchant! Mes parents n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état.

— Nous verrons, répondit la princesse, d'un air sec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une si bonne mère, et priez-le de vous la conserver.

La dame des Belles-Cousines, rentrée chez la reine, ne s'empressa pas de satisfaire à sa curiosité. Elle attendit que cette princesse lui dit :

— Eh bien, Belle-Cousine, avez-vous interrogé Saintré sur ce que nous voulons savoir?

— Vraiment, répondit-elle, il se vante que ses parents le soutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il se plaint de n'être que simple page à dix-sept ans; il a même osé me prier d'en parler à vos majestés, et de demander pour lui la place d'écuyer tranchant : mais je m'en garderai bien avant de savoir s'il la mérite.

— En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers et ses autres supérieurs rapportent de ses mœurs, de son application à ses devoirs et de sa gentillesse? Oui, Belle-Cousine, il a raison; et, puisque vous me paraissez

si froide sur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors était prête à se mettre à table; et, dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avait pas d'abord reconnu sous sa riche et nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur le champ à la reine ce qu'elle demandait pour lui; et, curieux de voir comment il s'acquitterait de la charge d'écuyer tranchant, il appela son premier maître-d'hôtel, et lui ordonna de mettre sur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ses camarades, se préparait à remplir sa tâche ordinaire, lorsque le maître-d'hôtel vint lui attacher la serviette et les autres marques de sa charge. Il le conduisit ensuite aux genoux du roi.

— Mon ami Saintré, lui dit ce bon et brave prince, moi-même je vous ai choisi pour mon page; vous m'avez toujours plu, et j'espère vous voir croître toujours en honneurs et en loyale chevalerie. Je vous ordonne sur mon état, à trois chevaux et deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous.

Saintré, se précipitant à leurs pieds, embrassa les genoux de ce bon maître, et baisa le bas de la robe de sa bienfaitrice. Toutes les dames Belles-Cousines, assises au banquet royal, applaudirent à la grâce que le roi venait d'accorder, et toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grâce pénétrait de la joie la plus vive.

— Vraiment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous à travailler pour mériter le guerdon que vous recevez avant de l'avoir mérité, de préférence sur vos pareils.

Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre, et sur-le-champ commença son service avec une grâce et une adresse qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venait d'obtenir.

La tendre et charmante veuve le regardait souvent du coin de l'œil, et recevait dans son âme sensible les louanges que l'on donnait à son jeune amant. Ne pouvant résister à la tendre émotion qui l'agitait, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit, et en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint : qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienséance! Saintré n'en oubliait aucune; la dame les avouait toutes. Jamais on ne trouva plus de plaisir à se plaindre; jamais on ne songea moins à s'excuser.

La dame des Belles-Cousines, aussi généreuse que tendre, s'était occupée déjà des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'obligeait. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisants pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, et répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du roi, qui lui avaient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvait se passer de lui à sa table; il s'en faisait suivre à la chasse. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de grâce, et, dans un bal, occupé de plaire sans cesse, les vieux chevaliers le donnaient pour exemple à la jeunesse; les dames louaient son air noble et galant; plusieurs, peut-être, désiraient sa conquête. La dame des Belles-Cousines était la seule qui conservât un air froid et sévère lorsqu'elle le rencontrait en public; mais l'épingle jouait souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré passa plusieurs années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être chevalier, les bienfaits de sa dame lui furent assez prodigués pour le rendre le plus magnifique des aspirants. Il était d'usage que le bachelier ou écuyer expert qui demandait l'ordre de la chevalerie débutât par quelque entreprise d'armes qui signalât son courage, et rendît son nom assez célèbre pour lui mériter l'accolade et les éperons dorés. Il avait si souvent traité ce sujet avec la dame des Belles-Cousines, que, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de lui pendant quelque temps, elle ne s'occupa plus qu'à diriger son entreprise de manière à rendre son amant également célèbre par sa magnificence et par sa valeur.

— Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de l'Europe, où vos combattants recevront de vous de riches présents; et, pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour vous combattre, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le riche bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or, et Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les transports de la plus vive reconnaissance, augmentait pour elle le plaisir de donner. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devaient enrichir ce bracelet qu'elle voulait attacher à son bras.

Saintré fit préparer en secret tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son projet. L'Andalousie et les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus superbes destriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ses armes, à ses livrées, et le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devait porter.

On croira sans peine que, pendant le temps que demandaient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ses yeux que les flèches d'or de l'amour, renouvelait souvent le signal qui la lui avait rendue si chère, et que la réponse ne se faisait pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, et dans le moment même où le roi Jean, l'aimant et l'estimant de plus en plus, venait de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, se jetant à ses genoux, s'écria :

— Ah! cher sire, mon redouté seigneur, permettez-moi donc de me rendre digne des honneurs et des bienfaits dont vous me comblez.

A ces mots, il lui fit part de son noble projet, et le supplia d'en autoriser l'exécution par des lettres d'armes.

— Eh quoi! mon ami Saintré, lui répondit ce bon maître, c'est au moment où je vous attache encore plus intimement à ma personne, que vous voulez vous éloigner de moi!... Mais, ajouta ce brave roi, je ne peux vous condamner; je peux encore moins vous refuser une occasion de faire honneur à mes sentiments, et de me mettre en droit de vous armer chevalier.

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses hérauts, richement vêtus, et leurs cottes d'armes brodées et blasonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, et les beaux chevaux que jusqu'alors il avait tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisait son entreprise, et sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce temps était que le roi, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisait honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne; la reine en donna mille de la sienne; messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princesses leurs épouses l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il allait combattre. La seule dame des Belles-Cousines ne lui avait encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches.

— Vraiment, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, et qu'il puisse faire honneur à votre cour et à la nation?

— J'ose en répondre, dit la reine; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre estime par de nouvelles vertus.

— Je me rends, madame, dit la princesse; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque temps, à son avantage, et je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour Votre Majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise; j'espère qu'il saura le défendre, et qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le délivrer. Je veux bien même lui faire l'honneur de le passer moi-même à son bras le jour de son départ. Mais, madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il serait bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez, et vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages et son cortége dans le préau; Votre Majesté et nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe.

La reine approuva fort la Belle-Cousine; elle fit donner, en conséquence, l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, dans le préau, à la tête de son cortége. Il était monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il maniait et faisait passager avec une grâce supérieure.

On admira le poursuivant d'armes et la magnificence de son équipage. La belle veuve ne se récria point comme les autres; mais elle jouit intérieurement des charmes de son amant, des applaudissements qu'il recevait, et l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la belle veuve avait dit à la reine, lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, et qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'était pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces, la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son maître, renouvela le serment d'obéissance et de fidélité, et reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La dame des Belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse et de dignité, et s'approchant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect en la remerciant, et, suivi des plus anciens seigneurs et chevaliers de la cour, il descendit dans le préau, s'élança légèrement sur son cheval, et, il sortit de Paris et prit la route d'Aragon, où son premier héraut l'avait déjà devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentiments, et par sa magnificence dans toutes les villes françaises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence et ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères; quelques aventures même signalèrent son adresse et sa valeur. Des chevaliers catalans gardaient différents pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons et la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages, et les rendre encore plus brillants. De là, il envoya trois hérauts, dont le principal était couvert des attributs et des livrées de France; les deux autres l'étaient des siennes. Il les députait pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisait son entreprise; et pour demander la permission de paraître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé, et, peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour était alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes français l'avait devancé, et Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de chevaliers et de dames, qui furent frappés de la magnificence et de la galanterie qui régnaient dans tout son cortége.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, et lui demanda des nouvelles du brave chevalier qui régnait sur la France, ajoutant qu'il le félicitait d'avoir fait un pareil élève. Les premiers chevaliers étaient prêts à se disputer l'honneur de le délivrer; mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerrand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avait épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerrand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant et ouvert qui distinguaient les chevaliers de ceux des

deux Castilles, dont l'air était plus fier et plus réservé.

— Mon frère, dit-il à Saintré, en lui tendant les bras, m'acceptez-vous pour vous délivrer?

— Oui, seigneur, répondit Saintré; et l'honneur que vous daignez me faire est déjà si grand, que je rougis de l'avoir encore si peu mérité.

— Que ne dois-je pas faire, répondit Enguerrand, pour l'élève d'un si grand roi, et pour un tel poursuivant d'armes, également agréable aux yeux de toutes nos dames et de tous nos chevaliers?

A ces mots, il embrasse le jeune Saintré et le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, et le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerrand le présente ensuite aux dames et aux autres chevaliers; et Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des Belles-Cousines, dont son cœur était sans cesse si tendrement occupé. Il fallait que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter à ses yeux l'honneur de la comparaison; car, on sait que l'amant heureux ne trouve rien d'aussi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût et tout l'éclat qui caractérisaient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politesse noble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier et juste Aragonais ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse française, lorsque l'amour-propre et de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces moments de plaisir, on préparait les lices. Les lettres d'armes de Saintré portaient que le premier jour les deux tenants rompraient cinq lances, et que le prix serait adjugé à celui qui aurait remporté quelque avantage. Les mêmes lettres portaient que dans la seconde journée les tenants combattraient à pied avec l'épée, la dague et la lance, et que le vainqueur recevrait un riche don du vaincu.

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent ces joutes de leur présence. Monseigneur Enguerrand surpassait le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force, sa valeur éprouvées dans vingt combats, formaient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames était cependant pour Saintré; leur cœur éprouvait une secrète peine; quelques-unes poussaient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattants. A la quatrième course, monseigneur Enguerrand parut avoir quelque avantage; mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquième. Monseigneur Enguerrand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerrand dans la visière de son casque, et lui faisant ployer la tête presque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerrand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré et lui dit:

— Mon frère, puisse ce rubis parer les cheveux de la haute et vertueuse dame qui préside secrètement à votre entreprise!

Tous deux furent admis le soir au festin royal, et traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux, et les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre quelquefois haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avaient en partie faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para longtemps les coups qu'Enguerrand lui portait. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eût peut-être coupé le bras d'Enguerrand, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, et en présenta la pointe à la visière du casque d'Enguerrand, sautant légèrement et posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci voulait ramasser. Enguerrand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; et l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre; Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenait sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentait de résister à ses efforts, et de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattants, qu'ils séparent sans effort; Enguerrand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restait libre, s'écria:

— Noble Français, mon courageux frère Saintré, vous m'avez vaincu pour la seconde fois.

— Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré; ne suis-je pas vaincu par votre main, puisque ma hache d'armes est tombée la première?

Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueillaient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouraient, vola vers le roi d'armes, reprit son bracelet, et vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerrand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le temps de faire leur proclamation. Enguerrand, loin de l'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvements de générosité; et, décidant enfin que Saintré devait garder son riche bracelet, celui-ci, sur-le-champ, courut au balcon de la reine; et, mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son époux venait de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine

même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusait obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devait être accepté par courtoisie, et pour honorer celui qui montrait une âme aussi élevée. Madame Aliénor céda; mais, détachant un riche carcan de diamants dont son cou était paré :

— Seigneur, lui dit-elle, il ne conviendrait pas que vous retournassiez près de la haute et vertueuse dame de vos pensées, sans des marques de votre victoire; puisse-t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan; et puissiez-vous vous plaire un jour à le lui voir porter.

Le roi aida lui-même à désarmer les deux chevaliers. Saintré, s'apercevant que monseigneur Enguerrand était blessé, se précipita sur son poignet sanglant, et baisa l'empreinte du coup qu'il avait porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui et madame Aliénor; et la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerrand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour, et Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce que l'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le héros de venir recevoir un prix plus doux de sa victoire.

Il partit; il vola. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son roi, et de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa maîtresse, quand on vient d'honorer l'un et l'autre!

Le roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses, sent augmenter son plaisir par les applaudissements redoublés des anciens chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle était femme; elle l'avait protégé; elle le revoyait vainqueur et adoré : elle jouissait de son ouvrage; sentiment bien doux, qui ne tient point de la faiblesse et fait honneur à la nature! La dame des Belles-Cousines était auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, et de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimait, sans blesser le mystère rigoureux qui captivait son amour.

La dame des Belles-Cousines avait attaché, de sa main, au bras de Saintré, le riche bracelet, marque de son entreprise; il se voyait en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, et de lui présenter le rubis éclatant et le riche carcan de diamants qu'il avait accepté secrètement pour elle. Autorisée par la présence de la reine et par les succès brillants de Saintré, la belle et sensible veuve put laisser paraître une partie des sentiments dont elle était pénétrée; et se laissant entraîner par le désir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son amant qu'elle prévoyait devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire.

— Madame, dit-elle à la reine, si Votre Majesté daigne penser à la fatigue que le pauvre Saintré vient d'essuyer en courant jour et nuit pour se rendre à ses pieds, elle croira faire une œuvre charitable en prévenant une foule innombrable prête à l'entourer, et en l'emmenant dans son cabinet, où elle n'admettra que nos Belles-Cousines. Saintré trouvera de reste le temps de parler des joutes et de combats à ses compagnons. J'aimerais bien qu'il commençât par nous parler de la cour d'Aragon, et des beautés renommées dont elle est parée.

La reine approuva fort cette proposition, et prenant Saintré sous le bras, elle le conduisit dans son appartement où les seules Belles-Cousines furent admises. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvait satisfaire leur curiosité. Son front et ses joues furent colorés par la modestie, lorsqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levait souvent les yeux sur ceux de sa dame. Ses regards étaient encore plus suppliants que tendres : il observait, il désirait, il attendait avec une inquiétude qui faisait palpiter son cœur, l'heureux et charmant signal de la petite épingle. Hélas! la dame des Belles-Cousines n'en avait pas sous sa main et en cherchait vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle osa s'approcher de la reine, et, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamants, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en servir! que ses yeux devinrent brillants! La reine l'avait surprise.

— Bon Dieu! chère Cousine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents? J'ai remarqué que depuis quelque temps vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure.

— Vraiment, madame, vous avez bien raison, dit la Belle-Cousine; mais vous savez que je suis distraite, et telle est la force de l'habitude : je sens qu'il serait à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressements de ses anciens compagnons, et d'une cour dans laquelle il n'avait pas même un seul ennemi secret. Il attendait avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposait si justement le même désir. Ce moment vint, et fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'était couvert le rapprochait un peu plus d'un objet adoré, et lui donnaient cette assurance que la douce égalité établit entre les amants.

Ces moments, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne et grand-officier de cette couronne. Ce riche et brave palatin venait admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portaient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachait au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence et la simplicité noble des habits des seigneurs polonais se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenait exactement la taille, leur tombait jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, sou-

tenait la large épée recourbée qu'ils portaient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontait une aigrette de plumes de héron, qui paraissait sortir d'une gerbe de diamants; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peaux d'agneaux d'Astracan, qui tombait à moitié jambes, et se relevait sur l'épaule droite avec une agrafe de pierreries; tout réunissait dans ce simple et noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord et la magnificence des seigneurs des cours du Midi. Leur courtoisie, l'aménité de leurs mœurs se firent bientôt connaître, malgré l'air fier et même un peu farouche que les peuples du Nord, descendants des disciples d'Odin et de Fréga, conservaient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames et les courtisans français; bientôt ils leur plurent; et bientôt aussi cet amour des nouvelles modes, qui semble né dans la nation, les porta à les imiter. Les souliers à la poulaine baissèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins surchargés d'aiguillettes brillantes.

Plusieurs jeunes chevaliers ou poursuivants d'armes s'empressèrent à remplir de leur nom la liste des prétendants au combat, que les deux maréchaux de France devaient présenter au roi.

Saintré n'osait rien demander à la Belle-Cousine; mais il ne lui parlait jamais de l'entreprise d'amour des seigneurs polonais sans la plus vive émotion. Elle pensait avec élévation; et, quoiqu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le désir que son amant lui montrait d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amour Polonais.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devaient combattre les chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec splendeur.

Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grâce, alla demander au palatin comte de Loiseleng, s'il l'acceptait pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque français avait fait de son élève et du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissait pour le délivrer de la chaine et du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande culture de sainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis.

Saintré, cependant, dans toute sa force alors, et n'ayant rien perdu de son adresse et de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une et l'autre lui donnaient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée, de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur et en faire hommage à sa dame.

Mais la seconde journée mit sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier et brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive, sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de son ennemi. Saintré, conservant toujours son sang-froid contre un adversaire que son adresse irritait, se contenta longtemps de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle âme, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat jusqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'apercevait déjà que le bras de Loiseleng s'appesantissait, et ne portait plus que des coups mal assurés; il fit alors bondir son cheval, et, par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiseleng, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légèrement à terre, il le ramassa, délaça son casque; et, tirant son gantelet, il se pressa de le présenter au palatin. Celui-ci descendit promptement de cheval pour recevoir son épée et embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite.

Déjà le roi Jean était descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattants : il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre et vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avait déjà payé son triomphe; le jeu de la petite épingle avait accompagné les regards les plus passionnés.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, et la politesse noble, vive et prévenante de la cour la plus aimable et la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs polonais l'embarras et le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches présents et de leurs caresses.

Peu de temps après, un simple courrier vint annoncer au monarque français que douze chevaliers de la Grande-Bretagne avaient passé la mer; et, qu'après avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avaient pris le parti, non-seulement de ne point paraître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnaissaient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avait disputé vainement la couronne.

A cet effet, les chevaliers bretons avaient seulement dressé un pas d'armes sur les confins de leur territoire, et fait élever un perron où leurs douze écus blasonnés étaient attachés près des tentes où ces Bretons devaient attendre ceux des chevaliers français qui seraient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la chevalerie française, et réveilla cette espèce d'animosité entre les deux nations, que, depuis longtemps, rien ne pouvait éteindre. Les Français, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auraient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençaient à s'instruire, et dont plusieurs auteurs méritaient déjà d'être écoutés.

Un grand nombre de chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, et se rassemblèrent, au nombre de douze, dans le port d'Ambleteuse, d'où, sans s'informer du nom de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenaient ce pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse bretonne s'exerçait sans cesse dans les plaines de

Cramalot, en mémoire d'Artus et des chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré, et l'honneur de la nation lui parut déjà vengé. Saintré, enflammé par le regard de son maître, se tourne sans affectation vers son auguste amante : un coup d'œil l'anime encore; il embrasse les genoux du monarque et vole à la gloire.

Il partit, accompagné de chevaliers dont il connaissait l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons sortirent de leurs tentes tout armés; et, croyant marcher contre de faibles ennemis, ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers français renversés et traînés dans la poussière (audace accompagnée de propos insultants). Saisis d'une juste indignation, Saintré et ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt : les lances, la hache et l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des Français, et les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; et, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderait le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiraient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paraître aucun chevalier breton, il fit renverser le perron; et, revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne rêva pas longtemps pour trouver une récompense digne du vainqueur : dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, et Saintré fut reçu chevalier.

Il n'était pas d'usage que la reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes du sang; mais, quand elle voulait honorer cette cérémonie, elle la faisait accomplir en sa présence par la princesse qu'elle aimait le mieux. La dame des Belles-Cousines fut l'objet de son choix. Celle-ci remplit d'un air noble et plein de grâces une charge si chère à son cœur; elle attacha l'éperon et saisit ce moment pour faire le signal, que Saintré avait toujours l'air de recevoir comme il l'avait reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à se joindre aux autres princes chrétiens qui formaient alors une espèce de croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohême, désolées par des armées sarrasines sorties des bords du Tanaïs, il avait pris la résolution d'accorder un puissant secours aux chevaliers teutoniques; que la bannière royale sortirait, et qu'elle serait confiée à Saintré, qui marcherait à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La résolution et le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré tressaillit de joie en entendant parler son maître; mais une tristesse, un sentiment, un trouble douloureux saisit celui de la dame des Belles-Cousines; et ce ne fut que lentement, et les yeux obscurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal assurée, la petite épingle sur ses belles dents. Peu de moments après, ce même pressentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre, il n'y put réussir; et le soir, la conversation s'en ressentit.

On croira sans peine que la modestie du jeune et généreux Saintré souffrit beaucoup, lorsqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il se vit entouré par tous les seigneurs et commandants, qui lui dirent qu'ils le reconnaissaient pour leur chef.

— Messeigneurs, répondit noblement Saintré, bien me souviens que naguères, n'étant encore que jeune page du roi, je suivis mon maître dans une riche abbaye, où nous fûmes bien festoyés. Mon maître, dont vous connaissez la bonté, se promenant sur le préau de l'abbaye, vit une troupe de jolis enfants qui jouaient à différents jeux, et que le respect éloignait alors de sa présence. Il les rappela d'un air riant autour de lui; et, s'adressant à ceux qui lui parurent les plus éveillés :

— Mes enfants, leur dit-il, lequel de vous est-il le plus sage?

Les enfants sourirent; et le plus hardi de tous s'étant avancé :

— Sire, c'est celui que veut damp abbé.

Le roi s'étant fait répéter cette réponse par plusieurs autres, rêva quelque temps au sens qu'elle renfermait; il la trouva juste à la fin, comprenant que la volonté du maître étant décidée par la connaissance qu'il a de ceux qui lui obéissent, elle lui fait juger tour à tour les sujets plus ou moins sages. Il en est ainsi de moi, messeigneurs, lorsque le roi me choisit pour porter la bannière royale, et semble, pour ce moment, me nommer le plus sage. Je dois donc l'être assez pour reconnaître toute la déférence que je vous dois, et ne rien entreprendre sans être guidé par vos sages conseils. Telles gens que vous êtes n'en peuvent donner qui ne mènent à servir notre sainte religion dans cette guerre, et à soutenir l'antique honneur de la chevalerie française.

La petite histoire, les sentiments et la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement et de cœur à ses ordres; et, dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, et s'avança vers les rives du Mein.

Saintré ne démentit point l'opinion de sagesse et de valeur qu'on avait du principal chef de l'armée. Sa modestie, sa déférence, ses soins attentifs pour les princes et les anciens seigneurs qu'il commandait, lui donnèrent un empire particulier.

L'armée française s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avaient envoyées à cette guerre sacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir plusieurs de ses anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, et de retrouver dans celui qui la commandait, le seigneur Enguerrand, avec lequel il s'était uni par une si noble et si tendre amitié, et par la fraternité d'armes qu'ils s'étaient jurée.

Agissant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, se prêtant sans cesse des secours mutuels, les fiers et braves Aragonais ne firent plus qu'un même corps avec les Français. Le même esprit de zèle et d'honneur animant ces deux estimables nations, ce furent elles qui portèrent les

premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, et ranimèrent le courage et l'espérance des chevaliers teutoniques.

Pendant que Saintré coupait des têtes et cueillait des lauriers, il se passait un événement bien étrange, dans cette cour de France, où tout retentissait de sa gloire et de ses vertus.

Hélas! comment pourrons-nous raconter sans frémir mille fois, la trahison cruelle qui allait percer le cœur le plus loyal et le plus fidèle?

La dame des Belles-Cousines, cette charmante veuve, cette amante si tendre, et jusqu'alors si constante pour ce jeune héros qu'elle avait formé, qu'elle s'était si vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devait le bonheur inestimable d'aimer et d'être adorée, cette dame des Belles-Cousines allait lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette veuve, trop sensible, s'était fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevait, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvait d'autres regrets moins nobles et plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappelait tristement un bonheur qui n'était plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, et se livrant à ces distractions que donnent également et les regrets et les désirs, ne tirait-elle pas machinalement cette épingle qui l'avait si bien servie? Son amant n'en recevait plus l'heureux signal : à peine la pouvait-elle porter à sa belle bouche; un poids énorme lui paraissait appesantir son bras : bientôt, froide et inanimée, elle se laissait retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La reine, à qui cette princesse était chère, s'en aperçut; et, ne la voyant point paraître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, son premier médecin.

Messire Huë obéit aux ordres de la reine; il alla voir la dame des Belles-Cousines, et, du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'aperçut seulement, quoique la chambre fût obscure, que ses yeux paraissaient rougis par des larmes; et, quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son âme était occupée d'un sentiment profond et douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, messire Huë, oubliant un moment qu'il était aimable, se servit des connaissances qu'il avait en effet, pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffrait. Il s'empara d'un des beaux bras de la princesse; et, mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut surpris de son intermittence; le jeu inégal et précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étaient agités.

—Ah! madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me sont connus, et il n'est point dans mon art de les pouvoir guérir; ce n'est que dans votre courage que vous pouvez trouver des ressources pour les surmonter. Je respecte trop le secret de votre âme pour porter plus loin mes questions, mes réflexions et mon examen...

A ces mots, prononcés d'une voix douce et persuasive, la belle veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivies de quelques sanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer.

— Ah! messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut rester inconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse des toutes les femmes : je ne peux m'expliquer plus clairement, mais apprenez du moins que dans ce moment le séjour de la cour est insupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai besoin de la solitude. Aidez-moi, de grâce, à obtenir de la reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, et passer le printemps dans mon château.

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur-le-champ à la belle veuve qu'il parlerait dès le même jour à la reine, de façon à déterminer Sa Majesté à presser elle-même le voyage désiré; il l'assura même que dès ce moment elle pouvait en ordonner les préparatifs. La princesse, calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un air plein de grâces à messire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime et de la reconnaissance.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avait trouvé la dame des Belles-Cousines; et, cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle était affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ses dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, et dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entre elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. Jamais expression ne devint plus promptement à la mode et n'eut une plus longue durée.

La reine, d'après le rapport de messire Huë, passa chez la dame des Belles-Cousines au sortir de la messe; et, touchée de la voir pâle et défaite, elle l'embrassa tendrement et s'attendrit sur ses maux. Mais la dame des Belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la reine et ses dames la plaignirent surtout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'explication d'un état dont elle ne voulait pas être soupçonnée; mais, rassurée bientôt par la prudence connue de messire Huë, elle convint de ses vapeurs, et que ces vapeurs ne pouvaient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne et beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la pressa de hâter son départ; et, peu de jours après, la dame des Belles-Cousines, suivie des fidèles dames Catherine, Jehanne et Ysabel, partit pour se rendre dans son magnifique château situé dans la province la plus fertile, sur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle et vaste forêt, et distant d'environ soixante lieues de la capitale; ce qui nous fait présumer que ce château, que l'auteur s'est si bien gardé de nommer, pouvait être situé dans les plaines riantes et fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire; c'est qu'il était bien naturel que la dame des Belles-Cousines, si tendrement occu-

pée de son amant, choisit entre tous ses châteaux celui de la province où cet amant avait reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de son père, se trouva seigneur d'une petite ville distante seulement de deux lieues du château de la dame des Belles-Cousines.

La princesse, arrivée dans ce château, s'occupa les premiers jours à le parcourir, et à donner ses ordres pour l'embellissement des jardins. Accoutumée au luxe et aux commodités que la famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avait introduites déjà dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à se faire aux galeries, à l'épaisseur des murs et aux vastes appartements voûtés, perdus de vue depuis plusieurs années; son premier soin fut de se ménager un appartement commode, et surtout un petit oratoire bien solitaire, qu'elle fit meubler, et qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui était si cher.

Agitée par la route et par les soins qu'elle s'était donnés, elle avait d'abord paru jouir d'une santé beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrètes commençaient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident, qui paraissait ne devoir point avoir de suite, vint la distraire de ces sombres rêveries, où sans cesse elle aimait à se replonger.

Un matin, ses dames s'étant rassemblées de bonne heure dans sa chambre pour y déjeuner avec elle, elles entendirent une belle et forte sonnerie qui paraissait sortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger sur le lieu d'où ces sons partent :

— Quoi ! dit-il étonné, madame ignore-t-elle que la riche et belle abbaye, dont ses augustes ancêtres sont fondateurs, est située à moins d'une lieue d'ici ? C'est sans doute pour annoncer la fête des pardons, qui se célèbre tous les ans dans ce temps-ci.

On a vu dans le commencement de cette histoire, que la belle veuve était très-instruite, très-pieuse, et que son âme sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avait empreint son image ; car les âmes sensibles, et celles des femmes surtout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse le plus facilement les remplir et les dominer. Le désir de gagner les pardons la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnait droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette abbaye de Bernardins, et de l'heureux abbé crossé, mitré, qui depuis un an avait été élu, tout d'une voix, par une nombreuse communauté qu'il rendait heureuse.

Cette maison était vaste. L'extérieur en était surchargé d'ornements gothiques, l'intérieur préparé pour toutes les commodités de la vie. La nombreuse bibliothèque était poudreuse, mal rangée ; mais on admirait l'ordre qui régnait dans les celliers, la propreté du réfectoire, et les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'abbé qui régnait dans cette maison (car tout riche abbé régulier exerce à peu près un despotisme oriental), cet abbé n'avait tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche laboureur propriétaire des environs, son père, qui jouissait de la plus grande considération, avait mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici*, en se mettant à la tête des communes pour repousser des compagnies d'aventuriers, qui pendant la paix avaient pénétré, la flamme et le fer à la main, dans cette riche province. Il avait gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays dont il avait défendu les habitants, qu'il aidait et nourrissait en des temps de disette. Ce galant homme ne savait ni lire ni écrire ; mais, n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfants, il avait permis à son curé, qui se piquait de littérature, de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupait fortement à leur former des mœurs honnêtes, et à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettait que d'être un jour le meilleur laboureur et le plus excellent père de famille des environs ; mais le second était un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savait lire et chanter au lutrin d'une voix mâle, qui couvrait celles du vicaire, du maître d'école, et faisait mugir la voûte de l'église : portant légèrement la grande croix d'une main à la procession, il encensait à six pieds de hauteur de l'autre ; il sonnait deux cloches à la fois, mangeait la moitié d'un pain béni, buvait le vin des burettes ; et le curé ne cessait de dire à son père, que s'il voulait mettre son fils en religion (l'usage de ce temps étant que la plupart des cadets se fissent moines) ce fils deviendrait une des lumières de l'église. Ce curé même, qui voyait tout en beau dans son disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assurait qu'il était né pour commander aux hommes, et qu'il parviendrait aux grandes dignités de son ordre. Le bon père de famille ne put se refuser à ses pronostics brillants ; et, s'apercevant que les jeunes filles du village commençaient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvet colorait déjà ses joues vermeilles, et qu'il avait conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son curé, et alla le présenter à l'abbaye où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avait apporté dans son état de plus heureuses et plus brillantes dispositions. Il devint le héros du chœur, de la cuisine et du cellier ; levant un muid d'une main, pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténèbres et les hymnes d'une voix éclatante. Ses talents, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces, se perfectionnèrent de jour en jour.

On croira sans peine, qu'avec des qualités aussi supérieures, l'âme et le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, et tous les travaux utiles à la communauté, il se fit adorer de l'abbé, de ses confrères, et que, reçu profès, il passa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur jusqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépensier et de cellerier, dont

l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou six ans après, l'abbé, mourant d'une indigestion, le montrait au doigt, de sa main tremblante, aux moines assemblés autour de lui; et tous applaudissaient, en secret, au mot de successeur que ses lèvres mourantes balbutiaient. L'abbé venait à peine d'être déposé dans la tombe, que le chapitre s'assembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix, fut béni pas son évêque, porta la crosse de la meilleure grâce; la mitre brillante couvrit son blanc et large front; sa longue robe, d'une serge fine et blanche comme la neige, formait des plis agréables sur les beaux contours de sa taille forte, mais élégante; ses yeux perçants et pleins de feu auraient pu faire soupçonner que cette longue robe cachait des pieds de chèvre, s'il ne s'était fait une habitude de la lever, et de laisser voir un bas blanc bien tiré, et les deux jambes les mieux faites et les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été beaucoup trop long dans les détails de l'éducation, et dans la peinture des mœurs et de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des Belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible : ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande princesse ? Hélas ! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête et si fidèle, qui fait les charmes et l'honneur de la société, n'excusera dans la dame des Belles-Cousines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor; mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention, et de notre zèle à l'excuser même quand il devient infidèle.

La dame des Belles-Cousines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets et par l'idée toujours présente de son amant. Elle venait chercher aux pieds des autels quelques consolations, et y porter ce qui restait de son âme. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux pères, portant un dais, l'attendaient à la porte de l'église : un riche carreau était préparé pour elle; et damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenait sa crosse d'argent d'une main, et de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau bénite. La princesse fut frappée de la modestie et de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé, lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau bénite de sa main; et damp abbé, n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchants de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelants, rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore et brillante fit retentir l'église lorsqu'ils entonna le *Te Deum*, dont il répétait les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déjà quelque impression sur elle, sut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvait s'empêcher d'observer ses moindres mouvements. Leurs regards se rencontrèrent; l'attention de damp abbé devint plus forte; la distraction de la belle veuve augmenta.

La messe étant célébrée, la dame des Belles-Cousines se préparait à partir, lorsque l'abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'église, lui dit respectueusement qu'il était bien tard pour retourner dîner à son château; et la supplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, et prendre un repas frugal dans un monastère aimé de ses augustes aïeux, qu'elle honorerait par sa présence. Elle ne trouva aucune bonne raison pour se refuser à cette invitation respectueuse.

Quelle fut la surprise de la dame des Belles-Cousines en entrant dans un salon agréable placé entre deux jardins, où déjà l'on dressait une table couverte du plus beau linge, et qui bientôt fut jonchée de fleurs ! Un festin superbe fut promptement servi; et damp abbé, un peu plus rassuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Ysabel et Catherine, à cette table qui paraissait son véritable élément, qu'il ne leur avait paru majestueux à l'église, faisant les honneurs du festin avec grâce, servant la princesse d'un air respectueux, et les dames d'un air libre et galant. Ces trois dames se parlaient sans cesse à l'oreille; et celle qui était placée plus près de la princesse, paraissant plus occupée de ce qu'elles se disaient, la dame des Belles-Cousines ne put s'empêcher de lui faire une question dont elle devinait déjà la réponse. Cette réponse fut bien avantageuse à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien; mais le regardant du coin de l'œil, elle suivait sans cesse, et peut-être même sans s'en douter, tous ses mouvements, tous ses soins empressés, et n'en trouvait aucun qui ne fût animé par une grâce naturelle, et par le désir de plaire.

Les excellents vins de toute espèce, et surtout celui sur lequel saint Bernard répandit sa bénédiction dans le XII[e] siècle, en faveur du don que les habitants de Voujeaux avaient fait du terrain qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus; les vins des Pyrénées et de la Grèce même, que damp abbé faisait venir à grands frais, et qui brillaient sur la table dans des bocaux de cristal, au milieu des plus beaux fruits de la saison, établirent au dessert cette gaité, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuse contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendaient plus hardie que ses compagnes, aimait beaucoup à parler; et, trouvant damp abbé très-aimable, elle se plut à l'attaquer et à l'agacer par quelques plaisanteries. L'abbé, qui cherchait à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, et avec la gaîté d'un moine bien gâté par ses succès avec de petites femmes des bourgs voisins, qui ne connaissaient rien d'aussi grand que monseigneur l'abbé. Ses réponses eussent pu paraître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de Le Plessis-les-Tours; mais, dans un monastère, et sorties de la bouche riante et vermeille de damp abbé, elles ne paraissaient déjà que plaisantes à la dame des Belles-Cousines. Bientôt même elle se joignit à madame Catherine; et l'abbé, perdant presque la tête, que le vin, l'amour et les désirs commençaient à bien

échauffer, déploya toute la galanterie monastique, compara la fondatrice de son abbaye aux plus aimables saintes du paradis, à Vénus même, dont il avait appris un peu l'histoire sur une ancienne tapisserie; et fit deux ou trois fois rougir la dame des Belles-Cousines : mais il ne déplut pas.

— Parbleu, madame, j'espère bien, dit-il, que notre auguste fondatrice ne voudra pas attaquer les statuts de notre ordre dont ses généreux pères l'ont laissée la protectrice. L'un des plus sacrés que notre bon et saint père Bernard nous ait laissé, c'est celui d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il, entrera dans les monastères de mon ordre, doit y être reçu et traité, pendant trois jours, comme le serait un des enfants de l'abbaye. Les religieux même sont en droit d'exiger qu'il y reste au moins un jour franc, pour qu'il assiste à leurs prières, à leurs repas, et qu'il puisse s'associer aux mérites attachés à l'ordre. Songez, madame, que vous êtes venue dans cette maison pour gagner les pardons; et que vous ne pouvez les obtenir qu'en observant nos statuts, et qu'en nous accordant au moins toute la journée. Nous avons des chambres commodes; demain votre altesse royale pourra aisément assister à notre office, gagner les pardons, prendre un dîner pareil à celui-ci, et retourner le soir à son château.

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raisons pour se refuser à cette prière, qu'accompagnait l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expressif et le plus embarrassant pour celle qui aurait craint d'y trouver plus que de la politesse. Elle fut quelques moments sans répondre. Les dames lui rendirent le service de la presser; et, comme elle ne pouvait rien faire sans y mettre de la grâce, elle promit de ne partir que le lendemain avec tant de bonté, et dans ce moment ses beaux yeux devinrent si doux et si riants, que damp abbé ne put s'empêcher de se précipiter à ses genoux, de saisir le bas de sa robe, et de la baiser avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappait aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire; elle lui trouva même encore plus de grâce, étant en désordre à ses genoux, qu'il n'en avait, paré de tous les ornements abbatiaux.

De petites coupes de cristal de roche, présentées pleines de la liqueur précieuse de la Dalmatie, étaient déjà vidées, lorsque l'abbé les conduisit dans un vert et beau préau, où des siéges commodes étaient préparés à l'abri du soleil, dont les platanes et les sycomores touffus voilaient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amusement à la dame des Belles-Cousines, lui dit d'un air riant :

— Madame, vous devez être lasse de ces joutes et de ces tournois présentés si souvent dans les grandes cours. Permettez-moi de vous faire voir les jeux que les enfants de saint Bernard se permettent pour s'entretenir dans une souplesse de nerfs et dans un exercice utile à la santé. A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes moines de son couvent, il fut le premier à secouer son long scapulaire et son chaperon; et, retroussant sa robe dans sa ceinture, et laissant voir des bras blancs et nerveux, il provoqua les religieux à la course, au saut, et même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux; mais, quoique presque tous fussent grands et bien faits, aucun n'approchait de cette taille élégante et nerveuse, qui semblait, par la correspondance de tous les muscles, être toujours dans l'attitude la moins gênée et la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût osé se présenter pour la lutte, connaissant de longue main l'adresse et la force prodigieuse de damp abbé, si celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour essayer de l'ébranler. Damp abbé leur laissa, pendant quelque temps, faire des efforts inutiles; et, voulant enfin terminer ces jeux, qui duraient depuis une heure, il déploya tout à coup ses forces, enleva tout à la fois ses deux adversaires à deux pieds de hauteur, et alla les porter entre ses bras aux pieds de la dame des Belles-Cousines.

Pendant ces jeux, la princesse se rappela plus d'une fois le temps où, se plaisant à voir les exercices de la jeune noblesse de la cour, elle allait souvent sur ce balcon, d'où ses regards s'attachaient avec tant de plaisir sur le jeune Saintré. Mais enfin (nous sommes forcés de le dire) déjà l'image de l'aimable Saintré ne se peignait plus si charmante à son souvenir; la comparaison qu'elle faisait de sa taille fine et légère avec celle de damp abbé, dont, en ce moment, elle était vivement frappée, ne lui rappelait qu'un jeune page, peut-être même un joli polisson. Absorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne sentait de cette complication d'accidents divers que messire Huë avait définie si habilement par le mot *vapeurs*, qu'une vive émotion qui semblait se répandre dans toutes ses veines, et qui lui paraissait trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion redoubla lorsque l'abbé, fier de son triomphe, porta ses deux compagnons à ses pieds, en lui disant :

— Madame, c'est à vous de nommer le vainqueur; et c'est de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de sa victoire.

Elle rougit, et l'auteur laisse deviner si c'est de plaisir ou de pudeur. Elle se remit de ce premier trouble; et, tirant de son doigt une grosse et brillante émeraude, entourée de diamants jaunes :

— Damp abbé, lui dit-elle, qui pourrait ici vous rien disputer? Recevez donc de ma main ce léger prix de votre victoire dans ces jeux plus agréables pour moi que les combats souvent ensanglantés de nos tournois.

L'abbé, se jetant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague; la princesse, voulant la placer elle-même, serra nécessairement le doigt : ce doigt répondit si brusquement à toute l'existence de l'abbé, qu'il ne put empêcher ses lèvres brûlantes de porter un baiser sur la main qui le pressait; et ce baiser répondit si brusquement au cœur de la malade de messire Huë, qu'elle ne put en être offensée.

L'un et l'autre se levèrent enfin. L'abbé lui donnant la main, la conduisit à une calèche simple, mais commode, qu'il avait fait préparer pour lui donner le plaisir de la chasse, et lui faire parcou-

tir les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la calèche ; et, peu de moments après, damp abbé, vêtu d'un habit de campagne, parut sur un beau coursier, le front couvert d'une espèce de chaperon étroit, qui se relevait par les bords, et ne tenait en rien du vaste et traînant chaperon des enfants de saint Bernard.

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, et les chiens faisant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons ; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets ; et un héron s'étant élevé d'une touffe de roseaux, trois faucons qui furent l'instant d'après déchaperonnés, s'agitant sur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour suivre le héron qui déjà se dérobait aux yeux, et paraissait avoir percé la nue : quelques moments après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui, l'ayant à la fin surmonté dans son vol, le frappait tour à tour de leurs talons; et descendirent avec assez de rapidité, pour le lier dans leurs serres au moment qu'il allait toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ses fauconniers la patte et les belles plumes de l'aigrette du héron, et vint les offrir d'un air galant à la princesse.

Cette chasse étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des surprises de tout genre, manifestèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement : la princesse, par un effet mieux senti, ne dit rien ; se laissant aller doucement aux nouveaux mouvements de son âme, et n'ayant déjà plus de remords, elle commença à jouir sans trouble de tout ce que damp abbé faisait pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençait à s'établir entre eux ; et, le soleil étant prêt à disparaître, elle vit finir sans peine un jour agréablement rempli, en pensant que la soirée qu'elle allait passer pourrait être tout aussi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit, augmentées par un léger orage lui firent voir la façade de l'abbaye illuminée ; et, ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduisit dans le riche appartement qu'il lui avait fait préparer. Un concert champêtre s'y fit bientôt entendre ; mais la princesse, agitée, presque oppressée par toutes ses nouvelles idées, par tous ces spectacles qui s'étaient succédés si rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête, et bientôt une douce rêverie et quelques moments de repos lui paraissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son appartement avec ses dames, et damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent et modeste auteur ne s'étend point sur les détails de cette soirée, qui fut même assez longtemps prolongée après le souper et le départ des dames. Il passe rapidement au réveil de la princesse, dont les yeux ne furent jamais si brillants. Il laisse entrevoir seulement que la dame des Belles-Cousines, entraînée par ce charme et ce pouvoir irrésistibles que messire Huë avait si bien reconnus, renfermait déjà dans son cœur de nouveaux secrets auxquels Saintré n'avait plus de part ; il peint même l'abbé paraissant le lendemain à la toilette de la princesse avec un air moins empressé, mais plus respectueux. Enfin, il fait penser que tous deux pouvaient avoir besoin des pardons que les cloches de l'abbaye annonçaient qu'il était temps d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grâce que la veille; le jour entier fut marqué par des soins nouveaux, et le soir il reconduisit la princesse à son château. Comme il restait encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils se quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de se revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons furent cinq jours de fêtes plus variées et plus ingénieuses. Semblable au jeune et rustique Cimon, qui fut dans un instant poli par l'amour, l'abbé avait promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur qui nous fait si facilement changer de maintien et de langage. Ces cinq jours furent suivis d'un grand nombre de pareils. Un temps si doux s'écoula rapidement ; mais, trois mois d'absence de la Belle-Cousine avaient paru assez longs à la reine, pour lui envoyer un gentilhomme avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite Belle-Cousine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, et de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'aperçut pas que les roses du plaisir et de la santé rendaient son teint plus frais et plus brillant qu'il ne l'avait été depuis longtemps ; elle affecta plus que jamais la langueur, et, dans l'audience qu'elle lui donna, ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la cour, et sur la nécessité de continuer les remèdes favorables qu'elle avait commencés.

Tandis que le perfide amour se jouait aussi cruellement de la sécurité du brave et fidèle Saintré, ce jeune héros venait de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avait fait tomber sous ses coups les deux soudans qui commandaient les Infidèles ; il leur avait arraché de sa main l'étendard du croissant ; et les Turcs, épouvantés à l'aspect de la bannière triomphante de la croix, fuyaient de toutes parts, abandonnaient la Prusse, la Silésie, et cherchaient à se réfugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menait impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avaient menée avec les malheureux Lanoy, lorsque Saintré, couvert de lauriers, et brûlant d'apporter aux pieds de la dame des Belles-Cousines les trophées de sa victoire, arriva à la cour de France, après s'être séparé de son frère d'armes, monseigneur Enguerrand, qui retournait, couvert de la même gloire, à la cour d'Aragon.

Déjà Saintré avait baisé les mains de son auguste maître, et lui avait rendu compte modestement de la plus glorieuse campagne ; déjà il était chez la reine, dans l'espérance d'y voir la dame des Belles-Cousines, de recevoir le signal de la petite épingle, et de se retrouver le soir à ses genoux. Quelles furent sa surprise et sa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même que, depuis près de cinq mois, la Belle-Cousine s'était re-

tirée dans l'un de ses châteaux, donnait rarement de ses nouvelles, et se servait même de nouveaux prétextes pour prolonger son absence! La douleur et les inquiétudes de l'âme loyale de Saintré ne portèrent que sur la langueur et la maladie qui retenaient depuis si longtemps celle qu'il adorait: il prit le prétexte de la mort de son père, et de la nécessité d'aller se faire reconnaître par les vassaux de sa baronnie; et, dès le surlendemain, suivi d'un seul écuyer, il partit, et vola vers ce château qui renfermait celle qui lui faisait aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit, par un ancien domestique de la princesse, que sa maîtresse jouissait de la santé la plus parfaite, et qu'elle venait déjà de traverser le parc, montée sur sa haquenée, suivie de ses trois dames, pour aller chasser dans la forêt. Saintré n'hésita pas à voler sur ses traces; et, dirigé par le bruit des cors et la voix des chiens, il aperçut bientôt la dame des Belles-Cousines arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, se jeter à bas de son cheval, embrasser les genoux de sa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame, qui ne l'attendait pas, qui ne pensait plus à lui, que sa présence accusait, fit un cri de surprise, le reconnaissant à peine.

— Ah! c'est vous, monseigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton assez froid (ce titre lui était dû depuis qu'il était chevalier); vraiment, je ne vous attendais pas sitôt! Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le roi votre bon maître? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici?

Saintré, glacé, surpris, confondu, lève les yeux au ciel, les porte sur ceux de sa dame, dont il peut à peine surprendre un regard, et lui dit:

— Juste ciel! madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage et qui recevez avec une si cruelle froideur le fidèle et malheureux Saintré?

— Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec et hautain, vos propos renferment un reproche: de quel droit venez-vous troubler mes amusements?

Saintré pensa expirer d'étonnement et de douleur. Il n'avait pas la force de se relever; il avait abandonné ces genoux qu'il avait d'abord serrés si tendrement; et, la dame des Belles-Cousines était déjà prête à s'éloigner et à le laisser dans cet état, lorsque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor passé sur son cou et dans son bras gauche, et, sans prendre garde à Saintré, dit à la dame des Belles-Cousines:

— Ne perdez pas un moment, madame, si vous voulez voir le cerf encore vivant.

La princesse frappe sa haquenée, s'éloigne brusquement avec damp abbé, sans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel est cet homme qui vient d'entraîner la princesse, et fixe ses yeux tristes sur madame Catherine, qu'il voit lever au ciel les siens pleins de larmes, s'écriant:

— Ah! brave et malheureux Saintré, que les temps sont changés!

Ce peu de mots porta la lumière et le désespoir dans l'âme sensible de Saintré; mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels soupçons qui, malgré lui, le pénétraient déjà; et, remontant à cheval, il suivit tristement les trois dames, qui paraissaient partager sa douleur, et ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la dame des Belles-Cousines, attentive alors à voir damp abbé qui levait le pied du cerf pour le lui présenter. L'infidèle veuve avait eu le temps d'avertir son nouvel amant que le chevalier qu'il venait de voir était le célèbre Jean de Saintré, l'élève du roi, et qui possédait un château près de son abbaye.

Saintré salua profondément et d'un air sérieux la dame des Belles-Cousines en l'abordant.

— Sans doute, Sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chasse?

— Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Prusse, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnait la maladie d'une grande princesse qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir m'informer de son état.

— Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter : vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; et même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé qui souriait, jamais mon âme ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étaient inconnus.

Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier.

— Monseigneur de Saintré, lui dit-il, j'apprends que nous sommes voisins; il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions dans la meilleure intelligence.

A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de la belle veuve.

— Madame, lui dit-il assez haut pour que Saintré pût l'entendre, ne me conseillez-vous pas de prier le seigneur de Saintré de venir souper ce soir à l'abbaye?

— Eh! mais, dit-elle, assez embarrassée, comme vous voudrez... Cependant... ne déchirez pas sa robe pour l'arrêter, s'il se refuse à votre invitation.

Saintré, qui se proposait intérieurement d'achever de développer un mystère qui s'éclaircissait de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légère invitation de l'abbé; et, tous ensemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route, et se contenta d'observer finement le maintien de la princesse, tandis que le présomptueux abbé l'entretenait d'un air libre, lui parlait souvent à l'oreille, et semblait plaisanter avec elle de l'air sérieux et contraint avec lequel Saintré les suivait, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée surprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du seigneur du lieu plutôt que dans le modeste séjour d'un disciple du sévère saint Bernard.

Le souper fut très-bon, et devint même assez gai; Saintré ne cherchant déjà plus à pénétrer les sentiments de la dame des Belles-Cousines, et damp abbé se livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui se sent le plus fort, et que l'habitude du bonheur rend avantageux; bientôt même, excité par les regards et les applaudissements de la dame, qui déjà ne se contraignait plus, il essaya de faire quelques plaisanteries sur la chevalerie et sur ceux qui tiraient leur honneur et leur renom-

mée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il osa lui presser les genoux. Saintré vit le mouvement, et, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, et voyant l'air sérieux et embarrassé de Saintré, se crut en droit de le plaisanter et même de le braver.

— Qu'est-ce donc, monseigneur de Saintré? lui dit-il; vous avez l'air de vous ennuyer avec nous? Le vin ne vous paraît-il pas bon, ou la pitance d'un simple religieux n'est-elle pas digne d'un chevalier souvent admis à la table des plus grands souverains?

Saintré l'assura fort qu'on ne pouvait rien ajouter à l'excellence du vin et à la bonne chère, et que d'ailleurs la présence d'une aussi grande dame honorerait la plus vile chaumière. Le moine, piqué de ce que Saintré semblait, par ce propos, dégrader un peu son abbaye et sa table, répondit brusquement :

— Tous ces chevaliers et ces écuyers, qui vont si souvent courir le monde, seraient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin.

La dame sourit de la réponse de l'abbé, et, le pressant du genou à son tour, semblait l'animer à poursuivre la plaisanterie.

— Convenez, seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces ferrailleurs il en est bien peu qui soient conduit par l'amour de la gloire. Se trouvant oisifs dans une cour, ils commencent par y chercher quelque folle ou quelque beauté niaise, facile à séduire; s'ils la trouvent, ils la trompent; s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent; et les femmes, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures, c'est de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entreprises d'amour. Alors, s'attachant quelque espèce d'empreinte sur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont prises pour elles, et que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien usage des grandes cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent qu'ils recevront de la bonté du maître et de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, et de se donner du bon temps. Successivement, ils parcourent les cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; et, le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il résulte des contes les plus faux, la plus fausse renommée et le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, madame? ajouta l'impudent abbé; trouvez-vous que je m'écarte de la vérité?

— Je pense, dit la princesse, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers.

— Tous! s'écria Saintré en la fixant, tous..... Ah! madame, il n'est pas possible que vous le pensiez; et, je suis étonné que la protectrice-née de la noblesse du royaume, et qui s'est montrée telle jusqu'à ce jour, la laisse avilir en sa présence, avec autant d'audace et de fausseté.

— Parbleu! monseigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais, en général, c'est l'histoire fidèle de tous ces gens qui se couvrent de fer, et qui souvent auraient grande peur, s'ils rencontraient un véritable danger.....

— Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous osez trop; respectez un état qui vous dote, vous protége, et vous aide à recueillir tranquillement les richesses dont souvent vous abusez. Si vous étiez d'état à soutenir les propos téméraires que vous venez de hasarder, vous subiriez bientôt la punition qu'ils méritent.

— Ma foi, monseigneur de Saintré, dit brusquement le moine, je les soutiendrais envers et contre tous, si ce pouvait être avec des armes égales, et dont je fusse accoutumé à me servir. Il est vraiment bien aisé à un homme si enveloppé de fer, qu'on aurait peine à le blesser avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que son froc et son scapulaire : mais si, pour soutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me présentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, madame connaîtrait bientôt qui de nous deux a raison.

La dame des Belles-Cousines se pâmait de rire de cette dispute : ses yeux, ses pieds, ses mains encourageaient l'abbé, et paraissaient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, et ne cherchant plus qu'à braver et à mortifier Saintré, connaissant les forces de l'un et de l'autre, et jugeant l'abbé supérieur parce qu'elle avait déjà vu sur le préau :

— Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, savez-vous ce que vous risquez par un pareil défi? et ne voyez-vous pas que le seigneur de Saintré, qui se trouve maintenant sans armes, ne doit point balancer de l'accepter?

— A la bonne heure, dit l'abbé : si le jeu plaît à monseigneur, je suis son homme. Non, parbleu, je ne m'en dédirai pas; et je serai charmé, si madame veut bien être témoin de cette lutte, et couronner de sa main celui qui remportera la victoire.

Saintré sentit bien toute la noirceur et l'adresse de celle qu'il méprisait déjà dans son âme. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un moine insolent; il ne résista point à son premier mouvement, qui le portait à cette lutte inégale ; il se leva de table le premier; et, regardant la dame avec fierté :

— C'est en effet, madame, lui dit-il à moitié bas, la seule espèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie : il courut s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendres et respectueux baisers de Saintré avaient si souvent pressée, et il entraîna plutôt qu'il ne conduisit la dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla promptement de tous ses habits monastiques. L'auteur rapporte qu'il ne conserva pas même le dernier vêtement

que la décence lui prescrivait de garder en présence des dames. Pendant ce temps, le modeste Saintré, servi par l'écuyer qui le suivait, rougissait de se voir forcé à rendre les armes égales, et à ne conserver aucune espèce d'avantage sur l'abbé. Mesdames Catherine, Ysabelle et Jehanne baissaient les yeux, ou se les couvraient avec leurs chasse-mouches, tandis que madame admirait damp abbé, et faisait remarquer aux autres moines, tout fiers de la valeur de leur chef, la supériorité qu'il annonçait sur son adversaire.

Saintré se présenta de bonne grâce aux bras longs et nerveux de l'abbé, qui pouvait en embrasser deux comme lui. Il se soutint deux ou trois tours avec assez assez de force : mais le moine, dès longtemps exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; et l'insolent abbé, s'écriant alors :

— Ah ! madame, priez un peu monseigneur de Saintré de m'épargner, l'étendit sur l'herbe, tout de son long. Tandis que Saintré se relevait assez honteux de sa chute, le moine était déjà aux genoux de la dame des Belles-Cousines.

— Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut recommencer une seconde lutte en l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scapulaire, je peux aussi bien que lui accomplir l'usage des joutes, qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames.

— Ah ! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Saintré trop galant pour se refuser à remplir cet usage; et, s'il y manquait, je le tiendrais le reste de ma vie pour chevalier de mince valeur, et lui en ferais la honte en présence de la reine et de mes Belles-Cousines.

Furieux de cette atrocité de conduite, et de ces propos d'une femme d'autant plus haïssable, qu'elle avait été plus adorée, Saintré se présenta pour la seconde fois à la lutte, et ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amusant de ses vains efforts, et continuant à le gaber, se plut à le mettre hors d'haleine, et l'étendit encore une fois sur l'herbe.

Cette indécente et cruelle plaisanterie n'ayant été déjà que trop prolongée, les trois dames de la princesse, qui aimaient aussi tendrement Saintré qu'elles l'estimaient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame, combien elles étaient scandalisées de voir qu'elle l'eût si longtemps soufferte; et la princesse, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, se remit à table avec elles, et fit signe aux frères servants d'apporter les confitures et les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des Belles-Cousines. La joie et l'audace brillaient dans ses yeux. Son orgueil monastique était bien élevé de l'avantage qu'il venait de remporter; et, puisqu'il faut tout dire, et tant il est vrai que les passions basses et honteuses avilissent le caractère, cette fière et haute dame des Belles-Cousines s'applaudissait secrètement de son choix, et d'avoir vu le plus brave et le plus renommé des chevaliers français terrassé par un moine qu'elle lui avait préféré. Emportée par l'ardeur du plaisir, elle était encore incapable de réfléchir que le véritable amour ne règne que sur des âmes sensibles et honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur et s'envole à l'aspect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte et froissé de ses chutes, reprenait ses habits; et, cachant la rage qu'il avait dans le cœur, il méditait sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menait depuis cinq mois, excitaient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils se repentaient déjà d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; et l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant représenté que le nom et la personne de monseigneur de Saintré devaient leur être chers et respectables, et que ses ancêtres étaient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avaient enrichis, ils craignirent, avec raison, le juste ressentiment de ce seigneur, et députèrent sur le champ deux d'entre eux pour faire les représentations les plus fortes à damp abbé, et pour exiger même de lui qu'il se soumît à tous les moyens possibles de réparer en partie la faute qu'il venait de commettre. Les députés ayant eu le temps de lui parler avant que Saintré se fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avait poussé trop loin ce qu'il osait ne nommer qu'une plaisanterie; et il promit de faire en sorte que le seigneur de Saintré l'excusât, et en perdît le souvenir.

Saintré revint peu de moments après, et parut avec un maintien qu'il affectait de rendre ouvert et riant. Damp abbé se leva avec hâte, et le conduisit respectueusement à sa place.

— Monseigneur, lui dit-il, tels sont les jeux de la campagne : et vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre âme, en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation, les armes à la main, à la tête des armées françaises.

C'est une espèce de supplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, et surtout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment; et, recevant avec une cordialité apparente les respects de damp abbé :

— En vérité, madame, dit-il gaîment à la dame des Belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait et d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfants de saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du roi, s'il eût porté des armes ? Deux seuls chevaliers tels que lui, renverseraient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; et nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'aurait été damp abbé, couvert d'une riche armure, et combattant à la tête de nos premiers rangs.

— Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée sur le mérite de son abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes, y seraient bien éclipsés par un tel gendarme.

Pour la première fois, damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modestie.

— J'aurais pu valoir quelque chose à ce noble métier, répondit-il, si j'avais servi longtemps d'écuyer à ce seigneur de Saintré, la fleur de notre

chevalerie. Vous devez savoir, monseigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monastère, dont les hommes, les trésors et les équipages seront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en servir. C'est le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré, tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus simple et le plus honnête :

— Je suis sensible à vos offres, et je soutiendrai désormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il est possible de trouver quelquefois de la reconnaissance dans les monastères. Vous autres bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre saint instituteur naquit homme de haut parage, et tenait à la maison royale par le sang. Ses enfants doivent conserver quelque chose des sentiments d'un noble cœur; et le froc, l'esprit du cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguste et bon maître, je n'ai besoin que de les mériter par ma conduite, et de travailler à los et honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baronnie, il me serait bien honorable parmi mes égaux, que Son Altesse royale se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, qui serait de venir dans mon château, et de daigner y dîner demain avec vous et les dames de sa suite. Je n'ose l'en supplier; mais le seul et le premier don que je vous requière, c'est que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de sa présence.

— Je vous le promets, répondit damp abbé sans hésiter, et se sentant fort de tout le pouvoir qu'il avait sur elle; vous pouvez, monseigneur, le lui proposer dès ce moment en ma présence.

Quoique Saintré sentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnaissance pour l'abbé; et, retournant vers la dame des Belles-Cousines, il la pria, de l'air le plus respectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne connaissait point encore, et où elle pourrait varier ses amusements. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur :

— Apprenez, seigneur de Saintré, que les belles cousines de la reine, jouissant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissements qui me conviennent, et nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grâce. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui serait désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentiments, cette nouvelle marque de mépris et d'aversion de sa personne eût bien achevé de le détruire. Il n'était plus maître de son dépit, lorsqu'il aperçut l'abbé qui, prenant la dame des Belles-Cousines à part, lui parlait d'un air d'autorité, et semblait exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venait de donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'était dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, et l'air de dépit sur le front :

— Seigneur de Saintré, dit-elle, damp abbé vient de me représenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté seigneur et mon cousin, il me saurait peut-être mauvais gré de vous refuser une grâce qu'il accorderait lui-même à celui qui vient de faire triompher sa bannière. Je consens donc à dîner demain chez vous; mais, ne mettez nul apparat à ce dîner; je ne prétends pas que ma visite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'est bien assez pour un simple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du hasard et de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnaissance une grâce, qu'en toute autre occasion son grand cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva, sans que rien de ce qui s'était passé dans la journée fût rappelé. La dame des Belles-Cousines eut une contenance embarrassée, les dames de sa suite celle de l'incertitude. L'abbé reprit bientôt l'air d'un amant heureux qui sort de table, pour passer le soir avec celle qu'il aime; et Saintré, toujours modeste et respectueux, prit congé de la princesse, en l'assurant qu'il se conformerait à ses ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ses écuyers de confiance pendant une partie de la nuit; nous dirons seulement que, dans l'intérieur de son château, tout fut disposé pour un festin somptueux; et nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la princesse devait lui faire, ses avant-cours, et la cour même du château parurent désertes lorsque la princesse arriva vers le midi, montée sur sa haquenée et l'émerillon sur le poing. Ses dames la suivaient dans le même équipage; et damp abbé, en habit de campagne, faisait de temps en temps cabrer le gros roussin qu'il montait, et croyait lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes et les pages de Saintré s'étaient rangés en haie dans la première salle. Lorsque la princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, et se trouvant à l'heure du dîner si près du château du seigneur de Saintré, elle avait espéré qu'elle y serait reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevait; et, selon l'usage de ce temps, peut-être aussi pour abréger une conversation embarrassante, dès que le clepsidre du château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, et la conduisit dans un grand salon, où la table dressée achevait d'être couverte par les maîtres d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour elle, damp abbé alla s'asseoir sans façon sur le tabouret le plus près : les dames prirent leurs chaises à dos; et Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenas de la princesse pour la servir; il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, et que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avait pas négligé de faire mettre devant le

moine plusieurs flacons de cristal, où l'on voyait briller le vin parfumé de Cahors et le vin fumeux et agréable de Roussillon. Il savait que le voluptueux damp abbé les aimait; et que, quelque forte que fût sa tête, elle le serait encore moins que la vapeur enchanteresse de ces vins pleins de feu.

La conversation devint en effet plus vive et plus gaie au second service : la dame parut même oublier qu'elle était chez Saintré; et, le croyant bien maté, bien anéanti par sa hauteur et par les propos qu'elle lui tenait, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son amant, tandis que l'abbé prenait, à sa façon, le ton et les airs d'un petit-maître.

On complimenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, et surtout sur les ornements nobles, simples et militaires qui paraient son vaste salon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ses pères d'une partie des étendards et des autres trophées qu'il avait remportés sur les Infidèles, ils étaient élevés contre les murs du salon, et entremêlés de riches armures de toute grandeur, lesquelles, portées sur des pieux façonnés avec dessin, montraient d'un seul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devait être couvert. Saintré saisit adroitement cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer à ceux qu'il avait à sa table, les grandes et fortes armes d'un des soudans qu'il avait tué de sa main; et il leur fit observer qu'il y avait bien peu d'hommes assez robustes pour les supporter et s'en servir.

— Ma foi, monseigneur, dit damp abbé, s'il ne fallait que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souscrirait à ce marché.

— Peut-être bien, répondit Saintré; je crois même que si quelqu'un pouvait gagner le pari, ce serait un homme de votre taille, et qui serait aussi robuste que vous : car le soudan qui les portait était le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur; et je n'aurais pu lui donner la mort, si son haubert mal attaché ne m'eût offert un passage pour lui plonger mon épée dans le côté... Au reste, ajouta-t-il, si je croyais qu'elles pussent vous servir, je serais charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La dame des Belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse et même d'amitié que Saintré avait pris en parlant; et, curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvaient relever la riche taille de ce damp abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardait déjà comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver.

— Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon église un grand et vieux saint Georges tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon saint Georges en honneur.

Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table et se dépouilla promptement de ses habits; tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposait à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; et, dès qu'il eut pris les mêmes précautions pour le casque, il profita du temps où damp abbé, se promenant d'un air comiquement martial, arrêtait ses yeux sur ceux de la dame des Belles-Cousines et des autres dames. Alors, il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires, qu'un de ses écuyers affidés lui laça dans un instant. Damp abbé se panadait et s'enflait des éloges que la faible princesse lui prodiguait, et se plaignait seulement de ce que le maudit casque était bien plus lourd que son chaperon, lorsque tout à coup il vit paraître Saintré armé de toutes pièces, suivi d'un héraut d'armes et de ses livrées, qui portaient deux rondaches, deux épées de combat et deux dagues. Au même instant, on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentaient la pointe de leurs lances et de leurs épées.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la dame des Belles-Cousines, très-effrayée, que prétendez-vous donc faire?

— Rien que de très-juste, madame. Hier monsieur l'abbé me provoqua chez lui à une espèce de combat dont il connaît depuis longtemps l'usage; vous eûtes l'air de l'approuver, et vous sûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi; moi je provoque à mon tour damp abbé, à la seule espèce de lutte que j'aie apprise; et vous êtes trop juste, madame, pour ne le pas presser aussi de ne me pas refuser.

Pendant ce temps, le héraut d'armes offrait le choix des haches, des épées et des dagues à damp abbé, qui les refusait constamment et avec une mine très-piteuse et très-embarrassée.

— Arrêtez, Saintré, Saintré, s'écria la dame des Belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation!

Mais, Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras et la fit rasseoir sur son fauteuil.

— Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide et déloyale que vous êtes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse faiblesse pour un coquin de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle et le plus loyal de tous les amants? Non, je ne vous reconnais plus pour la souveraine de mon âme, ni pour la cousine de mon roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire : et toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force et des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es, et tu périras aux yeux même de ta lâche et indigne maîtresse.

Le moine qui vit alors que son unique ressource était de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, et se saisit d'une hache et d'autres armes que le héraut lui présentait. Lorsqu'il eut choisi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; et damp abbé, plus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui,

espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit et valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes, et, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en porta seulement la pointe à la visière. Il l'enferra, et le prenant du fort au faible, il le fit reculer dix pas jusque sur un des tréteaux de la table, sur lequel damp abbé tomba lourdement, faisant retentir la salle de sa chute et du bruit de ses armes. Il demeurait immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui semblait se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des Belles-Cousines s'écria douloureusement :

— Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire?

— Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais son infâme sang ne sera point répandu par ma main.

A ces mots, il releva la visière de damp abbé, qui perdait la respiration, et étouffait dans son casque.

— Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre sacré de la chevalerie, et contre ceux qui le composent.

Alors, il lui saisit la langue qu'il tirait pour reprendre haleine, et se contenta de la percer légèrement de sa dague.

Saintré voyant ensuite que la dame des Belles-Cousines était évanouie sur son fauteuil, et que ses dames effrayées étaient en pleurs autour d'elle, sa belle âme s'émut encore par un mouvement de pitié. Il se tourna vers les trois dames, et levant les yeux au ciel :

— Pouvais-je faire moins, leur cria-t-il? Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins.

En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portait la dame des Belles-Cousines, et qui était alors l'emblème de la loyauté : il ne put le souffrir, et, dénouant cette ceinture, il la mit dans son aumônière et s'éloigna. Tout était préparé pour son départ : il monta à cheval et abandonna la princesse à ses remords, le moine à ses soins, son château à ses concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, et fit observer à tous ses gens le plus profond silence sur l'événement singulier qui venait de se passer.

Quinze jours après, la dame des Belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençait à se plaindre (car elle n'avait pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campagne, se trouvait rassemblée dans le vaste hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, et dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine et dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne et d'Anjou, ses belles cousines. L'arrivée de la belle veuve occasionna des fêtes, dans lesquelles Saintré se trouva, près d'elle, aussi respectueux et avec l'air aussi attaché qu'il avait toujours paru l'être à son ancienne protectrice.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les belles cousines et quelques seigneurs distingués, tels que Saintré, furent admis dans l'intérieur des appartements, dont les huissiers interdisaient l'entrée au reste de la cour. Quoique le désœuvrement et l'ennui ne pussent jamais se faire sentir dans une si noble et illustre société, la reine n'était pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires, et comme personne ne racontait plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choisit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéresser. Saintré prit son parti ; mais, ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvait croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venait, disait-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidèle de ses amours avec la dame des Belles-Cousines, et ne supprima aucune circonstance des événements arrivés dans l'abbaye, et, en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée : elle dit que la dame lui faisait horreur et méritait la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri et d'Anjou, la comtesse de Périgord, la belle et vertueuse dame de Graville enchérirent sur le genre de cette punition, et imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant et de plus cruel. Le tour de la dame des Belles-Cousines étant venu, Saintré ne put s'empêcher de lui dire aussi :

— Et vous, madame, quel est votre avis?

La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'osa pas excuser l'héroïne de l'histoire; mais elle blâma fortement la conduite du chevalier : elle le trouva inexcusable d'avoir porté si loin la vengeance, et surtout d'avoir osé enlever la ceinture bleue de son ancienne dame et bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avait pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laissa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle seule aperçut, et il la cacha presque aussitôt. Ce fut la fin de sa vengeance et de son amour.

FIN DU PETIT JEHAN DE SAINTRÉ.

COLLECTION

DES

# ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, quai des Grands-Augustins.

ALFRED DELVAU

# COLLECTION
# DES ROMANS
# DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME QUATRIÈME




PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

PAGES


Histoire de Gérard de Nevers. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1
Histoire de la comtesse de Ponthieu. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 36
La Princesse de Trébisonde. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 49
Buzando-le-Nain. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 97
Zirfée l'Enchanteresse . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 145
La Reine Genièvre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 185
Khaled et Djaida, roman traduit de l'arabe. . . . . . . . . . . . . . . . . . 226
Poésies du XVI[e] siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 231
Baudouin-le-Diable. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 233
Geneviève de Brabant. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 263
L'Épervier Blanc. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 281
Regner Lodbrog . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 315
Fragments d'Histoire, par Voltaire. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 326



HISTOIRE

DE

# GÉRARD DE NEVERS

## CHAPITRE PREMIER

**Où il est parlé de la gageure que fit Liziart, comte de Forest, à l'encontre de Gérard, comte de Nevers, en présence du roi Louis VI, et de toute la cour.**

Louis VI, dit le Gros, régnait. Après avoir eu beaucoup d'affaires à l'encontre de plusieurs princes et autres rebelles de son royaume, qu'il avait vaincus et soumis, il se reposait enfin, jusqu'au jour où de nouvelles victoires l'appelleraient. Pour ne pas laisser sa chevalerie choir en oisiveté, il fit publier partout joutes et tournois, où, de plusieurs contrées, arrivèrent en abondance ducs et comtes, barons et chevaliers, dames et pucelles, pages et varlets, écuyers et servants.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1110, Louis-le-Gros vint à Pont-de-l'Arche, où il tint fête grande et plénière, la plus belle qu'on n'eût vue depuis longtemps. Il y eut des joutes publiques et des réunions intimes où la reine reçut le plus courtoisement du monde des dames et demoiselles de la contrée. On dansa force danses, et l'on chanta force chansons, lais, virelais, et villanelles. La comtesse de Besançon commença. Après elle, madame Aloys, duchesse de Bourgogne; puis une très belle pucelle, sœur du comte de Blois; puis, demoiselle Isabelle, sœur du comte de Saint-Pol, qui était également très belle; puis enfin d'autres dames et demoiselles, comme la fille au seigneur de Coucy, la châtelaine de Saint-Omer, la châtelaine de Duon, et un grand nombre d'autres dont l'énumération nous éloignerait trop de notre matière. Ce que je puis vous dire,

c'est qu'elles s'en acquittèrent toutes avec tant de grâce et de bonne façon, que la reine et le roi, les princes et les princesses s'en réjouirent beaucoup.

Là aussi, tout naturellement, étaient de jeunes chevaliers en très grand nombre, attendant leur tour, et applaudissant à belles mains et de bon cœur, les gentes dames et les non moins gentes demoiselles chargées de chanter.

Le roi Louis se leva un instant, regarda par le palais et avisa un jeune damoiseau tenant un épervier sur son poing, avec un air de noblesse tel, qu'il était impossible de ne pas le distinguer de tous les autres, même des plus nobles et des plus beaux. Ce damoiseau menait un grand deuil, et ne portait, par conséquent, d'autre parure que celle dont la nature l'avait pourvu.

— Venez çà, Gérard, lui dit le roi avec bonté. A l'âge et au visage que vous avez, il convient mieux de danser et chanter que de faire toute autre chose... Baillez donc votre épervier en garde à l'un de vos écuyers, et venez nous réjouir céans...

— Sire, répondit Gérard, je sais bien peu danser et bien mal chanter... Mais vous me commandez : je n'ai qu'à obéir, et à faire de tout mon pouvoir pour vous contenter...

Ce Gérard était le fils unique du comte et de la comtesse de Nevers, parents de la maison royale de France, et trépassés l'année d'auparavant, après avoir fiancé leur cher enfant avec sa belle cousine, Euriant de Savoie. Il était parti de sa comté de Nevers pour venir à la cour du roi Louis, lui prêter hommage, d'abord, puis lui demander, comme chef suprême de sa maison, son agrément à son mariage avec Euriant, restée souveraine de la comté de Nevers, en son absence.

Gérard n'avait que dix-huit ans, au plus. Mais, j'ose dire qu'on aurait difficilement trouvé son pareil en force et en beauté : Dieu et Nature, en le formant, n'avaient rien oublié.

Il remit son épervier à l'un de ses écuyers, s'avança vers le groupe curieux, et tout émerveillé, des princesses et des nobles dames qui entouraient la reine de France, et il se prit à chanter un lai amoureux dans lequel il racontait, en termes discrets, les voluptés chastes et infinies qu'il avait goûtées jusque-là et qu'il se proposait de goûter encore avec sa mie Euriant. Il chanta d'une façon si avenante, qu'à l'entendre, le roi, la reine, les dames et les demoiselles, prirent le plus vif plaisir.

— Bien heureuse la mie qui conquêtera ce charmant chevalier!... murmurèrent même quelques-unes.

Le roi Louis prit alors les mains de Gérard dans les siennes, reçut son hommage, et dès qu'il lui eut donné le baiser que tout seigneur donnait à son vassal, il le releva, l'embrassa tendrement et dit, en le présentant à sa cour :

— C'est le fils du comte de Nevers, qui m'a si glorieusement soutenu dans mes guerres, et que la mort a pris, l'an dernier, ainsi que sa compagne la comtesse de Nevers. Je veux honorer la mémoire du père par l'amitié que je montrerai à son fils, aujourd'hui le mien.

Tout le monde applaudit, dames et chevaliers, un seul excepté. Ce fut Liziart, comte de Forest.

— Ce vassal est bien outrecuidant, dit-il à ses voisins en désignant Gérard de Nevers. C'est un enfant, et, comme tous les enfants, il ne doute de rien... Ne vient-il pas de nous dire, dans sa chanson, que sa mie était la plus belle et la plus chaste des femmes?... Et ne nous a-t-il pas mis tous au défi de troubler son bonheur et de réussir à plaire à celle à qui il a plu?... Pauvre enfant, il ne connaît ni la vie ni les femmes!... Je gagerais bien, moi, si j'étais certain que sa mie ne fût pas prévenue, je gagerais bien qu'en huit jours de temps je l'amènerais au point de la soumettre à tous mes désirs et à tout mon vouloir sans en avoir refus... Si je ne le fais comme je le dis, je lui donne ma terre de Forest et de Beaujolais... à la condition qu'à son tour, si je réussis, comme je n'en doute pas un seul instant, il sera tenu de se départir de sa comté de Nevers et de me la laisser...

Ce Liziart, dans l'âme duquel une noire envie venait de sourdre, était grand, maigre, sec, hardi, fort aux armes, mais plus félon et plus rempli de mal engin que ne le fut jamais Ganelon lui-même. Les dames furent choquées de l'entendre parler aussi irrévérencieusement de la mie de Gérard. Le jeune comte de Nevers fut plus choqué encore. Confiant, comme il devait l'être en la loyauté d'Euriant, il se leva sur ses pieds, les narines frémissantes, l'œil étincelant, et répondit, de manière à être entendu de tout le monde :

— Sire Liziart, vous présumez trop de l'art de séduire, et la mauvaise opinion que vous avez des femmes vous rend indigne de leurs plus légères faveurs... Pour moi, qui les respecte autant que je les aime, je ne veux pas reculer devant votre bravade... J'accepte donc la gageure que vous voulez faire... Ma comté de Nevers vous sera remise au cas improbable où vous réussiriez dans l'entreprise que vous voulez tenter... Et je vous promets, foi de gentilhomme, que par aucun homme vivant au monde je ne ferai savoir à ma mie les conditions de cette gageure... Vous seul l'en avertirez s'il vous plaît... Moi, je m'abstiens, par respect et par amour pour elle...

— C'est chose entendue, dit Liziart en tirant son gant, comme Gérard venait de tirer le sien.

Le roi était présent. Cette scène s'était passée avec trop de rapidité pour qu'il pût s'opposer à la gageure qui venait d'en être la conclusion. Il ne put donc refuser de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui présenter.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le dites, reprit-il. Si dans le délai de huit jours, le comte Liziart a réussi à venir à bout de demoiselle Euriant de Savoie, il entrera en possession de la comté de Nevers... Si, au contraire, il a échoué, c'est Gérard qui entrera en possession de sa comté de Forest et de Beaujolais...

## CHAPITRE II

**Comment Liziart, comte de Forest, vint à Nevers, et comment il parla à la belle Euriant qui le rembarra vertement.**

Il tardait au comte de Forest de gagner sa gageure. Dès le lendemain, il quitta Pont-de-l'Arche, et partit, suivi de quelques chevaliers habillés en

manière de pèlerins, et chargés de beaucoup d'or et de pierreries. Ils chevauchèrent ainsi pendant deux jours, et le soir du troisième jour, bien tard, ils arrivèrent à Prémery, situé à quelques lieues de Nevers, où ils soupèrent et, après souper, se couchèrent pour dormir.

Toute la suite de Liziart, bien fatiguée de la chevauchée, goûta sans tarder les délices du sommeil. Liziart, seul, ne put dormir, tant il avait peur de perdre sa gageure, et tant les moyens de la gagner le préoccupaient.

Quand vint le matin, la petite troupe partit de Prémery et arriva à Nevers, droit à l'heure où la belle Euriant revenait du moustier. Le comte de Forest en l'apercevant, descendit avec empressement de son mulet, ses compagnons en firent autant, et tous saluèrent la future comtesse de Nevers, qui leur rendit fort courtoisement leur salut.

— Princesse, lui dit respectueusement Liziart, j'ai un message à vous faire... S'il vous plaît de m'entendre, j'ai grand désir de vous parler de quelqu'un que vous connaissez bien...

— Euriant, qui connaissait le comte de Forest, lui fit l'accueil le plus honnête du monde, et le pria d'aller promptement se reposer et de venir ensuite dîner avec elle au palais du comte de Nevers, qu'elle occupait déjà en souveraine. Elle pria un des premiers barons du pays d'avoir soin de lui, et Liziart fut conduit dans un riche hôtel, où on s'empressa à lui être agréable et commode. Ce fut là qu'il s'habilla avec les vêtements magnifiques qu'il avait apportés avec lui ; ce fut de là qu'il se rendit au palais où l'attendait la belle Euriant. Le son du cor annonça son entrée, et, tout aussitôt, fut servi un plantureux festin dont la mie de Gérard fit les honneurs avec une grâce dont tout autre que Liziart eût été touché. Mais Liziart était beaucoup moins préoccupé de ses attraits que des moyens de gagner la comté de Nevers.

Le dîner fini, on sortit de table, et Liziart, prenant Euriant par la main, lui dit :

— Demoiselle, j'ai un message à vous faire, je vous l'ai dit, un message secret de la part de votre ami Gérard... Vous plaît-il de m'entendre?...

La belle Euriant, ne soupçonnant pas, dans la candeur de son âme, la malice que pourchassait le comte de Forest, se laissa conduire par lui entre deux fenêtres, loin du reste des convives.

— Comte de Forest, dit-elle en souriant de son jeune sourire, je suis prête à vous entendre.

— Ma dame, répondit Liziart d'une voix qu'il essaya de rendre moins rude qu'à l'ordinaire, mais en vain; ma dame, je me mets complétement à votre merci... J'ai tant entendu parler de vous, de votre beauté que tout le monde va prisant, de votre constant et impérieux amour pour Gérard, que j'ai été pour ainsi dire contraint à vous venir voir, ce dont je me réjouis extrêmement... Quelque chose qui me doive advenir, je ne puis résister à vous faire l'aveu de la peine que j'endure à votre sujet... Je vous aime, je suis affolé de vous, nonpareille Euriant, et si vous ne daignez avoir pitié de moi, ma mort s'ensuivra, j'en suis certain...

Euriant, toute émerveillée de cette plaisanterie faite par un homme qui n'avait pas l'air plaisant du tout, regarda un instant Liziart, puis elle lui dit d'un ton sur lequel il n'y avait pas à se méprendre :

— Ah! sire Liziart, sachez-moi gré de ma courtoisie qui me défend de vous faire aucune réponse laide et désagréable... J'ignore si vous dites faux ou vrai en ce moment, mais, pour ma part, je vous déclare qu'il vous serait plus facile de prendre la lune qui est attachée au ciel, que de m'arracher du cœur l'amour qu'y a mis mon cousin Gérard, à qui je suis fiancée!...

Le comte de Forest se mordit les lèvres et comprit qu'il n'avait rien à espérer de ce côté. Il se retirait, mortifié, lorsque la vieille Gondrée, gouvernante d'Euriant, lui fit, du coin de l'œil, un signe particulier qu'il comprit à merveille.

— Gondrée me servira cette fois, comme elle m'a servi mainte et mainte fois! murmura-t-il en sortant.

## CHAPITRE III

**Comment Gondrée, la fausse vieille, trahit sa maîtresse en faveur de Liziart, comte de Forest.**



Gondrée, la gouvernante d'Euriant, était depuis longtemps attachée à la maison des comtes de Nevers. Elle avait été présentée à la mère de Gérard comme une personne pieuse, confite en vertu et de benoîte existence. La respectable comtesse, naïve à son âge comme on ne doit l'être à aucun, croyait à l'honnêteté du costume, sans soupçonner la malhonnêteté des sentiments qui pouvaient battre dessous. Tout froc blanc, gris, noir ou violet, était pour elle un objet de vénération. La vieille Gondrée, couverte de rosaires, d'agnus, de scapulaires, l'avait séduite par son air béat et son maintien claustral; elle l'avait acceptée comme un ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. Honnête comtesse de Nevers...

Heureusement que la nature avait doué Euriant d'un caractère sur lequel les incitations de l'hypocrite Gondrée ne devaient avoir aucune prise. Elle avait crû comme une plante salutaire, sans être influencée dans son développement par l'atmosphère malsaine que sa gouvernante avait essayé de faire autour d'elle. Chaste et vertueuse elle était née; chaste et vertueuse elle avait grandi, sans soupçonner un seul instant la perversité de sa vieille gouvernante.

Gondrée en avait voulu à cette belle enfant de s'être ainsi soustraite, tout naturellement, à l'éducation perverse qu'elle comptait bien lui donner, à l'insu du comte et de la comtesse de Nevers. Elle lui en voulait encore à cette heure, et elle n'attendait qu'une occasion de la perdre dans l'estime de son ami Gérard.

En revoyant Liziart, cette vieille scélérate comprit que cette occasion allait venir. Aussitôt que le comte

Forest eut quitté la salle où Euriant lui avait fait subir l'avanie d'un refus, Gondrée le rejoignit.

— Sire Liziart, lui dit-elle, dites-moi si je me suis trompée : vous adorez Euriant?...

— Vous ne vous êtes pas trompée, aimable Gondrée, répondit Liziart; ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces... Je vous dirais que non, que vous me diriez oui... Par ainsi, Gondrée, il faut m'aider en cette occurence comme vous m'avez aidé dans quelques autres...

— Oh! oh! seigneur Liziart, je ne vous ai jamais dépisté de maîtresse aussi jolie... Celle-là est un trésor... Euriant a l'humeur trop farouche pour que j'ose vous promettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit par surprise... J'aviserai aux moyens de vous faire entrer dans la place; mais, encore une fois, je n'en réponds pas... Il n'y a de brèche nulle part; j'ai bien cherché et n'en ai jamais trouvé... Cette péronnelle est parfaite, je crois, à moins qu'elle n'ait quelque imperfection secrète sur le corps, ce que j'ignore, ne l'ayant jamais vue en chemise...

— Comment, vous, sa gouvernante, ne l'avez jamais vue nue?... demanda Liziart étonné.

— Non, jamais... Et c'est ce qui me ferait croire à quelque défaut caché, quelque tache, quelque verrue...

— Tant mieux! tant mieux! dit vivement le comte de Forest. Plût au ciel, ma chère Gondrée, que votre pupille eût, en effet, quelque marque secrète que je pusse voir!...

— Voilà un étrange amant! s'écria la mauvaise vieille avec son mauvais rire. Il recherche les tares avec la même ardeur que d'autres mettent à les fuir!...

— Gondrée, vous allez me comprendre, reprit le comte de Forest. J'ai fait une gageure avec le jeune comte de Nevers, l'amant de cette farouche pucelle... Il faut que je la gagne, et vous pouvez m'en fournir les moyens, en me mettant à même de voir Euriant sans qu'elle se doute de ma présence, et de constater sur son beau corps quelque tare dont je puisse me prévaloir auprès de Gérard... Si je réussis, vieille Gondrée, comme à ma comté de Forest et de Beaujolais je joindrai la comté de Nevers, je vous donnerai une somme importante dont vous fixerez le chiffre vous-même, et une de mes terres, que vous choisirez à votre guise...

— Si cela est ainsi, sire Liziart, nous réussirons... Laissez-moi seulement le temps d'y penser... Faites le malade, et demain vous aurez de mes nouvelles...

## CHAPITRE IV

**Comment la fausse vieille, pour trahir sa maîtresse, fit un pertuis en la paroi de la chambre, afin que le comte de Forest vît Euriant au bain et remarquât l'enseigne singulière qu'elle avait sur sa dextre mamelle.**

Après avoir quitté le comte de Forest, l'abominable Gondrée se rendit auprès de sa dame pour l'aider à se déshabiller, l'heure en étant venue.

— Ma demoiselle, lui dit-elle d'un ton de chatemite, en procédant à la toilette de nuit de la belle Euriant; ma demoiselle, je ne puis trop m'émerveiller d'une chose...

— Laquelle, bonne Gondrée? demanda la mie de Gérard, qui était à cent lieues de se douter des vilains projets de sa gouvernante.

— C'est qu'il y a bientôt sept ans que je vous tiens en tutelle publique et privée, de par la volonté de votre chère et vénérée mère, dont l'âme est bien sûrement en paradis à l'heure où je vous parle, et que jamais, au grand jamais, je n'ai pu vous voir dépouillée de votre chemise... D'autres y perdraient, sans doute, à être vues ainsi; mais vous, mignote, vous ne pouvez certes qu'y gagner...

— Maîtresse, répondit doucement Euriant, sachez et tenez pour vérité, que jamais personne, hormis mon cher Gérard, ne m'a vue et ne me verra sans ma chemise, que je gagne ou perde à être vue ainsi... Mon bel ami est la seule créature vivante, après ma mère, qui m'ait aperçue dans cette simplicité... et encore par surprise, un matin qu'il était entré dans ma chambre et qu'il s'était assis sur mon lit, en jouant avec moi, comme nous en avions tous deux l'habitude... Nulle personne au monde, fors lui, ne me fera dépouiller ma chemise... Cela m'a été défendu par mon bel ami Gérard, à cause d'un signe particulier que je porte en mon corps, et que seul il a vu. Nul après lui ne doit voir ce signe... il me l'a fait jurer au moment de son départ pour la cour du roi Louis... Si jamais homme mortel, en vie, pouvait se vanter devant lui d'avoir aperçu ce signe, Gérard croirait que j'ai forfait à mon serment, et notre amour s'en irait en fumée...

— Ma dame, répliqua la fausse vieille, à Dieu ne plaise que vous fassiez jamais chose par quoi vous soyez montrée au doigt, et subissiez de vilains reproches!... Mais vous exagérez les fadaises et vous en faites des monstres... Si vous vous étiez montrée en chemise à mes yeux, et que j'eusse vu cette enseigne que vous avez sur votre beau corps, nul ne l'aurait su, hormis vous et moi... N'en parlons plus!... Il est temps d'aller dormir, ma gente demoiselle... Bonne nuit vous donne Dieu!...

— Et à vous pareillement, maîtresse, dit doucement Euriant, qui avait conservé avec sa gouvernante les appellations respectueuses et enfantines qu'on lui avait apprises sept ans auparavant.

La vieille Gondrée s'en alla, crevant de dépit de ne pas savoir quelle enseigne sa demoiselle portait sur elle, et elle se coucha fort mal à l'aise, tournant et virant dans son lit comme sur un gril ardent.

Le matin, de très bonne heure, elle fit apprêter un bain, puis alla réveiller Euriant, qui s'était plainte la veille d'être un peu fatiguée et qui ne fut pas fâchée de se délasser dans l'eau. Euriant allait se déshabiller, lorsqu'elle aperçut Gondrée plantée comme un peuplier devant elle, l'œil émerillonné par la curiosité.

— Allez, allez, ma mie, lui dit-elle en la poussant doucement hors de la chambre de bain, je veux être seule à me baigner : autrement, je ne me baignerais pas...

La malevieille, qui avait son projet, s'en alla tout en courroux dans la chambre voisine, prit une tarelle et fit hâtivement un pertuis dans un coin de la cloison, afin de voir à son aise sa demoiselle : le per-

tuis fait, elle y bouta avidement son vieil œil chassieux et regarda.

Euriant était complétement nue, éclairée à flots clairs par le soleil levant qui semblait caresser amoureusement de sa lumière blonde les divins méplats de ce corps marmoréen. Les chairs blanches en paraissaient plus blanches et les chairs roses plus roses. La mie de Gérard se disposait précisément à entrer dans la cuve.

— Oh! oh! murmura la vieille émerveillée. Le seigneur Liziart pourra gagner la comté de Nevers, et, par contre, je pourrai gagner la terre qu'il m'a promise...

Gondrée n'avait pas un moment à perdre, si elle voulait gagner le prix de sa trahison. Elle courut chez le comte de Forest, le réveilla et lui dit:

— Sus! sus! Sire, levez-vous et me suivez!... Maintenant je vous assure que votre gageure est gagnée... Vous aurez la comté de Nevers, vous l'aurez!... Tôt, tôt, levez-vous, sire Liziart!... Je vous montrerai ce pourquoi vous êtes ici venu.

Liziart se leva incontinent, fort heureux d'avoir été réveillé par cette bonne nouvelle, et suivit la vieille Gondrée qui le mena droit au pertuis où il s'accosta et bouta son œil, comme avait fait la vilaine gouvernante.

Euriant sortait précisément de la cuve de marbre. C'était Vénus elle-même sortant de l'onde. Elle fit un mouvement plein de grâce et de chasteté, pour atteindre sa chemise et s'en couvrir au plus vite, comme si elle eût senti sur le satin impressionnable de sa chair, le contact froid et visqueux du regard de Liziart. Mais son geste ne fut pas tellement prompt que l'indiscret comte de Forest ne pût clairement voir, plantée au-dessus de son sein droit, une merveilleuse petite violette du plus vif éclat et de la plus heureuse couleur : une violette près d'un bouton de rose!...

Un autre que Liziart eût senti tout son être frissonner à l'aspect de tant de charmes révélés dans toute leur splendeur, et aurait bu, d'un regard ardent, les innombrables perles laissées sur ce beau corps nu par l'eau de la baignoire... Liziart n'était pas même digne de concevoir des désirs; s'il regardait avec tant d'attention par le pertuis qu'avait fait à la cloison la tarelle de la fausse vieille, c'était pour mieux saisir les détails du signe charmant que la nature, capricieuse, avait juché sur la mamelle droite de la jeune Euriant. Et la preuve, c'est que, lorsque la chemise eut recouvert cette enseigne, il dédaigna de laisser plus longtemps son œil bouté au pertuis, bien qu'il y eût beaucoup d'autres choses à voir...

— Dame Gondrée, dit-il, en revenant vers la vilaine vieille, vous venez de me sauver de grande perte et de grand dépit... Si vous étiez plus jeune, je vous ferais volontiers dame et maîtresse de toutes mes terres et seigneuries, que sans vous j'eusse perdues... Vous choisirez celle qui vous agréera... elle vous appartient, comme récompense du service que vous venez de me rendre... Dieu vous garde, ma bonne Gondrée! D'ici à peu, vous aurez de mes nouvelles... Dieu vous garde, bonne Gondrée, Dieu vous garde!...

—

## CHAPITRE V

**Comment Liziart, de retour à la cour, déclara qu'il avait gagné sa gageure et la comté de Nevers; et comment, pour preuve, il demanda la présence d'Euriant, que Gérard envoya quérir sur-le-champ.**



On le devine. Liziart revint vite, avec ses chevaliers, à la cour du roi Louis, qui avait quitté Pont-de-l'Arche et se trouvait en ce moment en la ville de Melun.

Son retour précipité, car il revenait avant le délai de huit jours, fut diversement interprété.

— Il a perdu, disaient les jeunes gentilshommes, qui croyaient comme Gérard à la vertu des femmes.

— Il a gagné, disaient les chevaliers qui avaient vieilli sous le harnois du Dieu de Cythère et qui avaient d'excellentes raisons pour croire à la fragilité des vertus féminines.

Le comte de Forest se promenait avec arrogance, de façon à donner gain de cause aux vieux chevaliers. Gérard n'était pas à Melun, mais à Corbeil, où il chassait avec quelques jeunes damoiseaux comme lui, le faucon au poing. Liziart avait donc beau jeu pour ses fanfaronnades.

Lorsque la cour se trouva réunie, et que le jeune comte de Nevers, de retour de Corbeil, entra dans la salle où se tenaient le roi, la reine, les princes et princesses, il se fit un silence profond. Gérard regarda fièrement de tous les côtés pour apercevoir Liziart dont on lui avait annoncé la présence, et il le vit qui se levait et se tournait vers le roi.

— Sire, dit Liziart, votre noble mémoire a sans doute conservé le souvenir de la gageure que nous avons faite il y a quelques jours, moi et Gérard l'Enfant... Enfant je l'appelle, Sire, parce qu'il a bien prouvé qu'il l'était, quand, sur la fiance d'une femme, il a aventuré sa comté de Nevers contre ma comté de Forest et de Beaujolais... Je préférerais mourir, Sire, que d'oser dire devant vous chose qui ne fût véritable... Or donc, que l'imprudent Gérard fasse mander sa mie auprès de vous, sous n'importe quel prétexte, et sans l'avertir en quoi ce soit... En présence d'Euriant et de vous, Sire, je prouverai clair comme le jour que j'ai gagné la comté de Nevers et tout ce qui en dépend.

Gérard voulut répondre à cette perfide accusation. La colère, un instant, lui monta au cerveau. Puis, se réconfortant tout-à-coup en songeant à l'impossibilité d'une pareille victoire obtenue par Liziart sur sa mie, il se contenta de sourire dédaigneusement :

— Neveu, dit-il à un damoiseau qui était à ses côtés, allez, s'il vous plaît, quérir ma mie Euriant, sans lui dire autre chose, sinon que la reine a la bonté de désirer qu'elle vienne à la cour, où sa place

est marquée parmi les plus belles et les plus dignes de respect... Allez, beau neveu, et, sur votre honneur, ne lui mandez pas autre chose.

Le damoiseau partit incontinent pour le Nivernais, arriva au château habité par la belle Euriant, et lui fit part des intentions de son ami Gérard.

Euriant était aimée des petits et des grands. Quand on apprit son départ, ce fut un contristement général. Si l'on eût pu soupçonner pour quelle malaventure elle se mettait en route, on se fût énergiquement opposé à ce qu'elle quittât la bonne cité de Nevers où elle avait l'adoration et le respect de tout un chacun. Mais on ne savait pas : on se contenta de pleurer et de l'escorter et de la convoyer pendant quelques lieues hors des murs de la ville. A cette distance-là, Euriant remercia, toute attendrie, l'escorte dévouée qui voulait la suivre plus loin encore, et ne garda avec elle que trois des plus notables chevaliers du pays de Nivernais.

Elle fit grande diligence et arriva le surlendemain, avec sa suite, à Melun d'où le roi et la cour étaient momentanément absents. Euriant n'était sans doute pas fâchée de se reposer un peu et de ne paraître devant la reine qu'avec le teint frais et l'œil limpide. Les plus chastes d'entre les femmes ne sont pas exemptes de coquetterie!...

La fiancée de Gérard se logea donc en un très riche et très bel hôtel qui, lors, était auprès de l'église de Saint-Espes. Elle soupa, se coucha, se reposa, et, le lendemain matin, deux de ses demoiselles la vinrent éveiller, coiffer, vêtir et habiller très somptueusement, ainsi qu'il convenait à sa beauté et à son rang. Je ne vous fais pas le compte de ses habillements et de ses atours : il serait trop long. Mais j'ose vous dire que jamais Hélène, ni Polixène, ni Didon, ni Impéria, ni Poppée, ni même la divine Florence de Rome, n'étaient à comparer, pour le temps où elles vivaient, avec l'incomparable Euriant.

Aussi furent violemment ébahis les chevaliers qui accoururent à foison, jeunes et vieux, Gérard en tête, au-devant de cette fleur de beauté que tous eussent ardemment souhaité de respirer et de cueillir. Tous admiraient à pleine bouche l'exquise délicatesse de toute sa petite personne, et la grâce infinie avec laquelle elle chevauchait sur son palefroi amblant, et faisait des menus sauts parmi les rues.

— Belle mie, lui dit Gérard, je suis très joyeux et très heureux de votre venue!...

— Cher sire, lui répondit gentement Euriant, la longue attente de vous voir m'a été fort ennuyeuse... mais, Dieu merci! je vous vois : je ne demande plus rien...

C'est en devisant ainsi que Gérard et sa belle mie arrivèrent devant le roi Louis.

## CHAPITRE VI

**Comment la belle Euriant vint à la cour du roi Louis et comment Liziart soutint qu'il avait eu son plaisir d'elle.**

Euriant arrivée, la querelle se pouvait vider en très peu de temps, et la gageure être définitivement perdue ou gagnée par Gérard de Nevers.

Le roi, qui aimait Gérard, et qui était sûr, comme lui, de la fidélité de sa mie, avait voulu donner une grande solennité à la réparation qu'il attendait, et à la confusion dont allait être couvert le comte de Forest. Beaucoup de chevaliers et beaucoup de dames assistaient à ces assises improvisées pour la plus grande gloire d'Euriant, à ce que chacun croyait et espérait, du moins.

Le pari fait entre les deux comtes fut lu publiquement, comme ayant force de traité, selon les lois de la chevalerie, qui donnait cette sanction à toute parole entre chevaliers, lorsque le gage avait été remis de part et d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée de cette gageure, s'écria :

— Ah! Gérard, Gérard, comment as-tu pu te résoudre à compromettre ainsi le nom de la future comtesse de Nevers?... La comté de Forest est à toi; mais, quelque riche que soit cette seigneurie, peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais essuyer en ce moment?...

— Mais, dit tristement Gérard, le comte de Forest prétend, au contraire, que c'est lui qui a gagné la comté de Nevers.....

— Qu'oserais-tu dire contre moi, Liziart? s'écria Euriant en se tournant du côté de son accusateur.

— Rien, répondit Liziart avec son vilain sourire, rien, car je vous ai trouvée trop belle, trop docile et trop tendre pour n'être pas reconnaissant du bonheur que je vous dois...

— Ah! monstre, monstre, monstre! s'écria Euriant, exaspérée, en tirant un poinçon d'or de sa coiffure, et courant vers Liziart pour le lui enfoncer dans les yeux.

Le roi la retint; et la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuse qu'elle éprouvait, tomba tout-à-coup évanouie. Le comte de Forest profita de ce moment pour dire à Louis-le-Gros :

— Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gérard a sous le sein droit une violette parfaitement imitée... Gérard qui m'entend, doit savoir que, pour avoir pu constater cela, il faut que la belle Euriant me l'ait permis. Autrement, comment le saurais-je?...

Deux dames de la cour, en désaccoutrant un peu Euriant pour lui donner de l'air et rendre libre le jeu de sa respiration, poussèrent un cri de surprise et d'admiration :

— Une violette! Une violette! dirent-elles en avançant la main vers le sein droit de la gente pucelle, comme pour cueillir la fleur charmante que la nature s'était plu à faire pousser là.

— Me croira-t-on maintenant?... Ai-je vraiment gagné la comté de Nevers?... dit Liziart, rayonnant, pendant qu'on emportait Euriant, toujours évanouie, et que Gérard, au désespoir, fuyait d'un autre côté en s'arrachant les cheveux.

Les pairs furent forcés de reconnaître que le comte de Forest avait gagné sa gageure; ils prononcèrent, quoique à regret, que la belle Euriant était coupable et que Liziart était en droit de s'emparer de la comté de Nevers, dont Gérard se trouvait maintenant dépossédé. Liziart ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; et, muni de l'acte qui lui fut remis par le grand-référendaire du roi Louis, il partit sur-le-champs pour prendre possession du Nivernais.

## CHAPITRE VII

**Comment Gérard partit pour fuir la cour et sa mie, et comment Euriant le suivit en la forêt d'Orléans, où il voulut la mettre à mort.**

Rien ne retenait plus Gérard. Sa mie lui était infidèle; il était dépouillé de sa comté : il avait ainsi perdu en un jour l'héritage de ses pères et le bonheur de toute sa vie. Il quitta la cour; et, couvert d'humbles habits, l'épée au côté, il s'éloigna de Melun au triple galop de son cheval. Une fois en pleine forêt d'Orléans, il s'arrêta, en proie à la plus sombre mélancolie; et son cheval, ne se sentant plus pressé, se mit à vaguer çà et là, dans les allées solitaires, arrachant les brins d'herbe et cassant les jeunes pousses.

En même temps que lui, partait de Melun la jeune et infortunée Euriant, calomniée par le traître Liziart. Revenue à elle, après un évanouissement assez long, elle avait demandé à grands cris son ami Gérard.

— Hélas! que demandez-vous là? lui avait répondu une fille du commun, qui, seule, avait eu le courage de rester auprès d'elle, après la désertion des dames de la cour, indignées de sa trahison. Hélas! que demandez-vous là? Gérard, couvert de honte, abîmé de douleur, a perdu sa comté de Nevers; il a fui celle qui cause sa ruine et qui lui déchire le cœur...

— Ah! s'était écriée Euriant, ayez pitié de moi!. Le roi s'est trompé; le comte de Forest est un scélérat... J'atteste le ciel que je suis innocente... Ah! Gérard! Gérard! Comment as-tu pu croire si légèrement que ta fidèle mie était devenue infidèle?...

La vérité porte un caractère sacré, imposant, irrésistible, auquel personne ne peut se soustraire, excepté aux heures où l'on est aveuglé par la passion. Elle s'était peinte alors avec tant d'éloquence dans les yeux et dans le langage d'Euriant, que la fille qui l'écoutait en avait été touchée et avait consenti à changer d'habits avec elle. Elle l'avait fait descendre par un escalier dérobé, lui avait amené sa haquenée, et lui avait souhaité bien sincèrement une heureuse issue à son voyage. C'est ainsi qu'Euriant, sa capuce baissée, s'était mise sur les traces de son amant, en le demandant à tous les passants, sur sa route. C'est ainsi qu'elle était arrivée derrière lui dans la forêt d'Orléans.

Gérard était étendu sur l'herbe la face en larmes, le corps tressautant, comme un homme près d'expirer. Attirée de son côté par les gémissements éclatants qui lui sortaient de la poitrine, et auxquels répondaient les hennissements pitoyables de son cheval, Euriant se précipita en lui criant :

— Gérard! mon cher Gérard! Mon doux et cruel ami!

Le son de cette voix, si connue de ses oreilles et de son cœur, tira ce malheureux chevalier de son abattement.

— Que viens-tu faire ici, parjure? s'écria-t-il en fureur.

— Mourir de ta main, ou te convaincre de mon innocence, Gérard, répondit la belle désolée.

— Oui, tu mourras, perfide, tu mourras! reprit Gérard avec emportement. C'est le ciel même qui te livre à ma colère. Je vois qu'on t'a déjà rendu justice en te dépouillant des nobles ornements que tu n'était plus digne de porter... C'est sans doute la justice du roi qui t'a fait conduire sur mes pas pour te livrer à ma vengeance...

— Ah! que dis-tu, Gérard? La fureur peut-elle t'aveugler à ce point?... Quel autre pouvoir que celui de l'amour aurait pu me conduire sur tes traces?... C'est ainsi que tu me méconnais! Ah! j'ai perdu ton cœur, perdu sans retour!... Achève donc de m'arracher une vie inutile et sans objet, désormais!... Je ne peux supporter plus longtemps l'horreur de te paraître coupable... Frappe, Gérard; éteins d'un seul coup mon amour et ma vie, et que mon dernier soupir soit pour toi...

— Par vous, par votre déloyauté, dit Gérard d'une voix solennelle, j'ai perdu ma comté et mon bonheur... Je suis déshonoré comme vous l'êtes vous-même... Je ne chercherai plus autre femme après vous; vous ne trouverez plus autre homme après moi... Par ainsi, il faut mourir... Aujourd'hui est votre dernier jour...

La belle Euriant se mit à genoux, résignée, et attendant le coup. Gérard, ôtant de son cœur toute la tendresse et toute la pitié dont jusque-là il avait été rempli à l'intention de la gente pucelle, la prit par les cheveux, tira son épée du fourreau et leva le bras pour frapper...

A ce moment parut un épouvantable serpent, d'une grosseur prodigieuse, qui jetait du feu par les yeux et une fumée infecte par la gueule.

— Ah! cher sire, s'écria Euriant effrayée, non pour elle, mais pour son amant; ah! cher sire, sauvez-vous! sauvez-vous! Cette horrible bête vous va dévorer!... Fuyez! Gérard! Fuyez! Quant à moi, puisqu'il me faut mourir, il m'importe peu que ce soit par elle ou par vous... La mort est une!... Ce monstre, en me dévorant, ne me fera pas plus souffrir que vous ne me faites... Non!...

Gérard abandonna un instant Euriant pour s'occuper du monstrueux serpent qui s'avançait hâtivement vers lui. Enroulant son manteau autour de son bras gauche, il fit manœuvrer du bras droit sa redoutable épée et la plongea courageusement jusqu'à la garde dans la gueule béante de l'animal, qu'il atteignit au cœur, et qui se roula sur l'herbe en poussant d'épouvantables cris, dont la forêt entière retentit. Puis, la bête morte, bien morte, il retira son épée sanglante, et alla la laver, ainsi que son manteau, couvert de bave, à un ruisselet qui, d'aventure, coulait à quelques pas de là.

Cela fait, Gérard tomba à genoux et se mit à rêver :

— Bon et cher Dieu, murmura-t-il, venez-moi en aide... Comment mettre à mort, maintenant, celle qui m'a sauvé la vie en m'avertissant de la présence de ce merveilleux serpent que je ne voyais pas

et qui s'avançait pour me dévorer?... Pour rien au monde, je ne voudrais lui faire le moindre mal... Je n'ai plus qu'à la laisser vivre... et à l'abandonner seule ici, dans cette forêt... Mais les bêtes sauvages lui pourront offrir effroi et peine?... Non... cher et bon Dieu, si vous lui venez en aide!...

La résolution du comte de Nevers était prise. Il revint vers Euriant :

— Euriant, lui dit-il d'une voix adoucie, je te laisse en la garde du Seigneur, en le priant de te pardonner la faute que tu as commise irréparablement à l'endroit de mon cœur... Adieu!...

Lors, pour ne pas se laisser aller à l'attendrissement qui le gagnait, Gérard s'empressa de monter à cheval et de s'éloigner de sa mie, toute éplorée, moins d'être laissée seule en cette déserte forêt, que d'être abandonnée par l'homme en qui elle avait mis sa fiance la plus profonde.

— Malheureuse! Malheureuse! Et maudite soit l'heure où, chétive, je suis née!... s'écria-t-elle en se tordant les bras comme une Madeleine et en s'arrachant sans pitié ses beaux et soyeux cheveux...

## CHAPITRE VII

**Comment la belle Euriant, abandonnée par Gérard en la forêt d'Orléans, fut rencontrée par le duc de Metz, qui revenait de Saint-Jacques, et emmenée par lui en Lorraine.**



Lorsque la belle Euriant fut bien seule et qu'elle eut acquis la douloureuse conviction de son abandon, elle reprit ses meurtrissures contre son gent et faible corps. Ses ongles roses entraient dans les tendres chairs de son jeune sein et de son jeune visage, sur lequel coulaient des ruisselets de sang.

— Ah! chétive, chétive, chétive! s'écriait-elle en se labourant ainsi, à coups d'ongles. J'aurais préféré être décapitée par lui ou dévorée par le serpent... Morte, je ne souffrirais plus... Vivante, la vie m'est poignante... Vivre est odieux pour les cœurs faillis et meurtris... Ah! Gérard! Gérard! ton mépris me tue! Ton abandon m'achève!... A quoi sert l'innocence, alors, ô mon Dieu, puisqu'elle ne vous préserve de rien et qu'elle vous laisse choir dans l'abîme et dans le malheur, comme si elle était le vice!...

Pendant que la belle mie de Gérard se lamentait ainsi, le duc de Metz survint, suivi de quelques-uns de ses chevaliers.

—Oh! oh! qu'est ceci?... s'écria-t-il en voyant pâmée sur le gazon, à côté d'un monstrueux serpent, une gente pucelle aux cheveux en désordre, aux vêtements souillés de sang.

Le duc de Metz revenait tout droit de Saint-Jacques, et il avait dîné à Beaugency. La jeunesse et la beauté d'Euriant l'intéressaient. Il mit pied à terre, et vint s'assurer qu'elle n'était qu'en pamoison.

— Pourquoi cette douleur? lui demanda-t-il avec bonté. Cette bête que voici vous a blessée? Comment vous trouvez-vous en cette forêt, seule?... Attendiez-vous donc votre ami?...

Euriant avait le cœur trop serré pour répondre au duc de Metz. Cependant, au bout de quelques minutes, elle s'y décida.

— Ah! seigneur, murmura-t-elle d'une voix dolente, je vous demande aide et assistance... Secourez-moi, je veux mourir... Donnez-moi de votre épée dans ce cœur brisé... Vous ne sauriez acquérir mérite plus grand auprès de Dieu...

En entendant ces tristes complaintes, le duc de Metz se mit à contempler pitoyablement et tendrement cette gente pucelle qui demandait à mourir avec l'ardeur que tant d'autres mettent à demander à vivre. Il lui sembla que jamais, jusque-là, il n'avait vu et admiré une créature plus belle et mieux formée.

— Si je n'avais peur d'être blâmé de mes gens, se dit-il, enthousiasmé, je la prendrais volontiers pour femme et la ferais duchesse de Metz et de Lorraine. Aux habillements qu'elle porte, il est aisé de croire qu'elle est de haut lignage et de grande parenté... Un roi en ferait grand cas, ainsi que je le fais!...

Le duc de Metz, on le voit, désirait son accointance, et très vivement!...

— Belle, lui dit-il galamment, levez-vous sus!... Levez-vous, sans prendre en vous quelque excusance... Montez sur votre palefroi, et venez avec moi en ma terre et seigneurie de Lorraine... J'ai grande joie en mon cœur de vous avoir trouvée céans... Et jamais, croyez-le bien, plus grand honneur ne vous sera échu... Car à femme je vous prendrai, et duchesse de Metz vous ferai!...

Euriant ne fut pas tentée par ces offres brillantes. Elle n'avait qu'un cœur : elle l'avait donné à Gérard. Gérard n'en voulait plus : elle ne pouvait plus, après lui, le donner qu'à Dieu. Aussi, pour réfréner, autant que possible, les amoureuses convoitises du duc de Lorraine, elle répondit d'une voix plus dolente encore qu'auparavant :

— Sire, à Dieu ne veuille que je consente à l'honneur qu'il vous plaît de me faire!... Vous vous en repentiriez trop... Il faut, puisque vous m'interrogez, que je vous apprenne la vérité de mon fait et de la vie que j'ai menée jusqu'ici... Vie mauvaise et déloyale, sire duc!... Il y a trois ans, je devins femme commune et vénale. Mon père était charreton; il a été pendu et étranglé il y a peu de temps... J'ai été la mie d'un larronneur qui m'aimait beaucoup; tout ce qu'il pouvait dérober au prochain servait à me lotir de robes de soie, d'or lamé et de drap fin fourré de vair ou de petit-gris... La robe que vous me voyez aujourd'hui, il l'avait volée à Orléans, et à peine avais-je eu le temps de m'en revêtir que déjà on nous poursuivait... Mon amant tomba de cheval en entrant dans cette forêt : il fut pris... Quant à moi, malheureuse, je parvins à m'échapper... Voilà la femme que je suis, sire duc; vous n'en tiendriez guère ménage, car je ne suis pas le moins du monde disposée à abandonner la vie dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici...

Mais le duc de Metz avait le cœur trop affolé de cette délicieuse créature. Il lui paraissait impossible que les vices dont elle s'accusait lui fussent propres. D'ailleurs, vicieuse ou non, malvivante ou non, il l'aimait et voulait s'accointer avec elle.

— Vos complaintes ne vous servent de rien, la belle, dit-il à Euriant en lui prenant la main et en la conduisant vers son palefroi. De gré ou non de gré, je vous emmène avec moi... Montez donc, et suivez-nous...

Euriant ne pouvait faire grande résistance. Le duc avait avec lui quatre ou cinq chevaliers à sa dévotion, qui, si elle eût fait mine de fuir et regimber, n'eussent pas hésité à l'enlever et la prendre en croupe avec eux. Elle fit une invocation mentale à son ami Gérard, et suivit le duc de Metz.

En chemin les compagnons du duc, qui n'avaient pas le même amour et le même tact que lui, et qui ne voyaient dans Euriant que ce qu'elle avouait tout haut qu'elle était, la regardèrent d'un mauvais œil.

— Sire, dirent-ils au duc de Metz, vous emmenez-là une pauvre femme, une folle, une ébervigée... Gardez-vous bien, surtout, d'en faire une duchesse de Metz... Vous en trouverez cent fois de plus belles et de plus sensées... Laissez-la aller où bon lui semblera...

— Ne parlons pas de cela, seigneurs, répondit le duc d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Je fais ce qui me plaît et n'entends pas qu'on me blâme ainsi que vous l'essayez...

Le voyage se passa ainsi. Huit jours après, le duc pensant à Euriant, Euriant pensant à Gérard, on arriva à Metz en Lorraine, au milieu des acclamations des habitants. Le duc, qui respectait Euriant, et qui voulait qu'on la respectât, s'empressa de la confier à une sienne sœur dont elle fut très vitement aimée, à cause de sa douceur et de sa résignation.

## CHAPITRE IX

**Comment Gérard se décida à aller secrètement à Nevers, la vielle au cou, les houzettes aux pieds, pour s'assurer par ses yeux du comportement de Liziart.**

Gérard de Nevers regrettait amèrement, par moment, l'abandon cruel qu'il avait fait de sa mie Euriant.

— Oh! murmurait-il alors, les yeux pleins de larmes âcres, oh! noble jouvencelle, si gente et si douce, pourquoi m'avez-vous si perfidement déçu dans mon amour?... Vous nous avez tués et ruinés tous les deux, dans nos plus chères affections... Je n'ai plus rien à faire dans la vie, puisque vous n'êtes plus rien pour moi!... O femme, créature ondoyante!... Le roi Salomon, si plein de sapience pourtant, fut déçu comme moi! Samson, le plus fort homme qui fût jamais né depuis le déluge, fut trahi aussi par sa femme! Et cent autres encore, empereurs et rois, guerriers et savants, grands cœurs et grands cerveaux!... La femme ne respecte rien, une fois qu'elle s'est embéguinée d'un mâle quelconque, jeune ou mûr, laid ou beau!... Créature ondoyante et décevante! Celui-là est fol, et doit pour fol être tenu, qui veut trop exiger et trop s'assurer en amour!... Nul ne doit essayer ni éprouver la vertu et la constance de sa mie: c'est du sable mouvant que le cœur féminin, on n'y peut bâtir aucune affection solide...

Puis, après ce gros blasphème, le pauvre chevalier se mit à songer aux perfections avouées et secrètes de sa mie, à son pied mignon, à ses mains potelées, à ses joues à fossettes, à sa gorge blonde, à ses lèvres rouges, à ses yeux éloquents, à beaucoup d'autres choses encore. Et, en songeant à cela, il regretta plus vivement d'avoir perdu des trésors qui eussent si bien réjoui ses jours et ses nuits. Pour un peu, il eût rebroussé chemin pour retrouver Euriant, du moins pour essayer de la retrouver.

A force de chevaucher ainsi par monts et par vaux, par prairies et par forêts, Gérard eut l'idée de tirer vers Nevers, dont autrefois il avait été le seigneur et maître.

— Folie ou voix d'en haut, je veux suivre cette idée qui me pousse en avant, s'écria-t-il. Je veux voir de mes yeux comment Liziart se comporte envers ma riche comté du Nivernais, qu'il a si malhonnêtement gagnée!...

Il se mit donc en route dans cette direction et arriva bientôt à la Marche, sur la rivière de Loyre, où était un fort château. Pour n'être pas reconnu, il entra de nuit dans la ville et alla se loger dans un faubourg, en une maisonnette occupée par un vieux ménestrel-jongleur et sa femme, auxquels, jadis, sa famille et lui avaient fait le plus grand bien.

— Sire Gérard!... s'écria joyeusement le jongleur, en voyant entrer le malheureux chevalier et en le reconnaissant aussitôt, bien que la douleur et le costume l'eussent changé.

— Sire Gérard!... répéta la femme, heureuse de la présence de son ancien seigneur et maître, et en s'empressant à lui faire bon accueil.

— Mes amis, leur dit l'amant d'Euriant, ne faites nul bruit de ma venue, je vous en prie... Je ne veux être ici pour personne, vous excepté...

— Sire, répondit le jongleur, âme qui vive ne le saura, je vous le jure!...

Le cheval de Gérard fut remisé en lieu convenable, avec un picotin d'avoine suffisant; et, quand la bête eut pris son repas, les gens songèrent à prendre le leur. La table fut mise, et tous trois, l'hôte, sa femme et Gérard, s'assirent autour. Gérard était jeune; malgré ses chagrins il fit honneur au souper et au lit que lui avaient préparés ses hôtes. Il but, mangea et dormit beaucoup.

Le lendemain, dès l'aube, il se vêtit, se chaussa, et, appelant le ménestrel, il le pria de lui prêter une de ses vieilles robes, un chapelet et un chaperon, parce qu'il faisait au dehors grande pluie et grand vent, et, avec ces différentes pièces de costume, la vielle dont il se servait ordinairement. Gérard savait jouer à merveille de cet instrument, comme de tous autres, luth, harpe, ou psaltérion.

Quand le jongleur eut apporté tout cela et qu'il eut pendu au cou de Gérard la vielle qu'il lui avait demandée, il lui dit en souriant:

— Sire, m'est avis que vous avez été autrefois du métier!...

Quand il eut la vielle pendue au cou et qu'il fut prêt à partir, le jongleur le retint respectueusement, et alla lui chercher ses houzettes et les lui chaussa,

parce que le temps était sale, et que les chemins étaient mauvais en diable.

— Maintenant, sire, que le ciel vous garde! Vous allez rencontrer en chemin bien des nécessiteux... Vous allez recueillir une ample moisson de calamités qui attristeront votre bon cœur... Fermez les yeux si vous ne voulez pas voir, cher sire!...

Les chemins étaient mauvais, boueux et malaisés. La pluie tombait fine et drue. Gérard ne se plaignit pas. Il alla bravement son chemin, quoique, jusqu'à présent, il n'eût pas été accoutumé à de pareilles fatigues. Au bout de quelques lieues et de quelques heures il entrait dans la riche cité de Nevers, autrefois si gaie, maintenant si triste.

Gérard, le cœur serré à l'aspect de sa ville natale, mais plus animé que jamais à suivre son projet, s'arrêta dans plusieurs carrefours, et viella du mieux qu'il put, pour attirer l'attention et se faire appeler dans les maisons. Plusieurs fois il entendit des bourgeois se dire l'un à l'autre :

— Ce jongleur vielle bien en vain... Il viellera longtemps avant de trouver homme qui le voulût écouter... Car, depuis la douloureuse perte que nous avons faite de Gérard et d'Euriant, sa mie, nous n'avons plus eu plaisir ni joie... Et chansons, ballades, notes, chants d'oiseaux ne seront plus jamais volontiers écoutés dans Nevers, du moins tant que le traître Liziart sera en vie et qu'il aura cette belle seigneurie en sa garde!...

— Oh! mon Dieu! murmura tristement Gérard.

Il se rendit à l'église Saint-Cyre, où il fit une très benoîte oraison, en supliant le ciel de réconforter et aider sa mie. Puis, cette oraison achevée, il sortit et alla s'asseoir sur un banc de pierre, devant le palais de ses pères, où il se mit à rêver et à vieller ses plus doux airs.

## CHAPITRE X

**Comment Gérard, la vielle au cou, chanta, devant Liziart, la chanson de Guillaume-au-court-nez; et, tout en se chauffant derrière la cheminée, surprit la conversation de Gondrée et du comte de Forest.**



Un chevalier entrait en ce moment.

— Venez, ami jongleur, dit-il à Gérard; vous jouerez de votre métier devant le comte de Nevers, qui s'ennuie et que vous réjouirez!...

— Le comte de Nevers! murmura Gérard en tressaillant. Un autre a pris mon nom! Un autre a pris ma place!... La demeure de mes pères, d'où je suis chassé, est profanée par la présence de ce Liziart abominé!...

— Allons! montez céans! reprit le chevalier en voyant que Gérard restait immobile à sa place.

— Très volontiers, sire chevalier, répondit l'amant d'Euriant; car j'ai grand froid, et je me chaufferais volontiers... Je suis las d'aller à pied par les boues et par les pluies...

Gérard monta.

— Qu'est ce mendiant? demanda Liziart en apercevant sa victime, pâle de froid et de douleur, de douleur surtout. Il n'est danger que de vilain, et je n'aime pas les vilains... Le diable vous a introduit ici, l'ami; que le diable vous emporte!...

Le comte de Forest ne reconnaissait pas Gérard, grâce aux herbes dont celui-ci s'était barbouillé le visage et les mains. Sa mauvaise humeur ne lui venait pas de la présence du vaillant chevalier, qu'il était à cent lieues de soupçonner sous cet humble costume : elle ne lui venait que de lui-même. Liziart n'était jamais content des autres, parce qu'il n'était jamais content de lui-même : il se rendait justice!...

Gérard attrempa sa vielle, souffla dans ses doigts et se mit à chanter, en viellant d'un son clair et doux, la chanson de Guillaume d'Orange, le marquis au court nez.

On applaudit beaucoup, et, pour récompenser le vielleur, on le laissa s'approcher, comme il voulut, du feu ardent de la cheminée, afin qu'il pût se réchauffer et rêver à son aise. Gérard, une fois près de la cheminée, dans un coin, fut bientôt oublié, et il profita de cette indifférence générale pour ouvrir l'œil et l'oreille tout autour de lui.

Liziart était à table. A côté de lui était cette abominable vieille qui avait nom Gondrée, et qui avait causé tout le mal dont pâtissaient à cette heure Gérard et Euriant. De même qu'il avait reconnu Liziart, Gérard reconnut Gondrée, et il lui sembla, à ses allures, qu'elle était beaucoup trop maîtresse en ce palais pour n'être pas complice, en tout ou partie, du crime de Liziart. Il étudia donc avec attention chacun de ses gestes.

— Comte de Forest, dit elle tout bas à Liziart, mais de façon cependant à être entendue de Gérard; comte de Forest, m'est avis que vous ne tenez guère votre parole... Voilà de longs mois déjà que vous êtes en possession du Nivernais, et vous semblez oublier que c'est grâce à moi. J'ai trahi ma pupille Euriant à votre intention; j'ai fait un pertuis à la paroi de la muraille qui donnait dans la salle de bains, afin que vous pussiez voir l'enseigne qu'elle porte au-dessus du sein droit... Cela vous a permis de gagner votre gageure et de déposséder le jeune comte de Nevers... Mais il y avait une condition à ma trahison, et vous me paraissez l'avoir facilement oubliée... Où sont les récompenses brillantes que vous m'aviez promises?...

— Vous avez raison de me rappeler que c'est à vous que je dois d'avoir gagné ma gageure, répondit Liziart, puisqu'en effet, sans votre concours, il m'eût été difficile de faire croire que j'avais eu Euriant à ma volonté pendant une nuit ou deux... Je n'avais pas eu ce bonheur; mais je tenais à passer pour l'avoir eu. C'est vous qui m'en avez fourni les moyens... Je suis donc votre débiteur... Je m'acquitterai envers vous, soyez-en sûre... En attendant, n'êtes-vous pas ici dame et maîtresse?...

Liziart et Gondrée, tout en causant bas, ne disaient pas un mot qui ne fût entendu de Gérard, qui les dévorait tous deux du regard; et ils ne se doutaient guère l'un et l'autre que chacune des paroles imprudentes qu'ils proféraient là, devant lui, leur seraient un jour bien chèrement vendues. Gérard en savait assez!

Sortant donc sans bruit de sa cachette, tout en viellant doucement de l'air le plus naturel du monde, l'heureux amant d'Euriant gagna la porte en faisant force révérences à droite et à gauche, aux seigneurs attablés à l'extrémité de la salle, et, au bout de quelques minutes, il était en plein air, respirant à pleins poumons.

— Chère Euriant! murmura-t-il attendri et repentant, en songeant à tout ce qu'avait dû souffrir sa belle mie.

Lors, la vielle au cou, les houzettes aux pieds, il se mit à trotter, à courir à perdre haleine jusqu'en la maisonnette du vieux ménestrel qui l'avait recueilli.

— Oh! mes amis, mes amis, que je suis heureux! leur dit-il en arrivant et en embrassant les deux vieux époux accourus à sa rencontre.

— Qu'avez-vous donc fait, et pourquoi êtes-vous sitôt revenu? demanda l'homme, qui ne comprenait rien à la joie du jeune comte, mais qui s'en réjouissait sincèrement tout de même.

— Mes amis, leur répondit Gérard, j'espère bien que vous le saurez à temps, mais non aussitôt que je le voudrais!... Dînons, et après je partirai, car je ne veux pas perdre une minute...

Gérard avait grand'faim, comme on a toujours après les violentes émotions, qui vous creusent profondément l'estomac : il mangea de bon appétit, et but de bonne soif. Puis, le souper pris, il alla se reposer pour être plus dispos le lendemain.

Dès que le jour parut, Gérard, impatient de partir, se leva et s'habilla très hâtivement. Le bon ménétrier avait eu le soin de lui préparer son cheval : le jeune comte de Nevers n'eut plus qu'à monter dessus et à donner de l'éperon pour partir.

— Adieu, cher sire! Puisse le ciel bientôt vous ramener!... s'écria le ménétrier, les larmes aux yeux.

— Dieu vous garde, cher sire! dit la vieille femme, également émue.

Gérard partit, assez en peine du côté par lequel il devait diriger ses pas pour retrouver sa douce Euriant.

## CHAPITRE XI

**Comment Gérard s'en vint dans un château, en Ardennes, où il ne trouva que désolation. Du réconfort qu'il donna, pour payer son hospitalité.**

Gérard, l'enfant pensif, s'en alla ainsi chevauchant par plusieurs contrées, à la recherche de sa mie, calomniée par lui. Il arriva en Bourgogne, où il pensait en avoir des nouvelles : aucune! Il traversa Paris, où était la cour du roi Louis; mais il ne s'y arrêta pas. Il reprit sa quête par l'Ile-de-France et la Picardie, et, finalement, se trouva dans le pays d'Ardennes, sans avoir obtenu un seul indice qui lui permît de retrouver les traces d'Euriant.

Quand il eut chevauché plusieurs journées, il avisa, par une belle vesprée où le soleil se couchait horizontalement, un château qui se découpait en noir sur le rouge du ciel, et qui plongeait ses racines dans l'eau d'une rivière.

Gérard s'arrêta pour le contempler, et jeter un coup d'œil investigateur sur les alentours. Ce château avait un aspect morne et désolé; on devinait, à son voisinage de terres non labourées et de maisons brûlées, que la guerre avait passé par là et qu'elle y passait encore tous les jours.

Gérard s'avança pour aller demander l'hospitalité du souper et du gîte à ce château de sinistre apparence. Deux hommes, montés sur des juments, l'épée au poing, l'air menaçant, gardaient l'entrée du pont et interrogeaient sans cesse la route, devant eux, pour pouvoir donner l'alarme en temps utile, à l'intérieur. Quand Gérard leur fut signalé, ils firent un appel, et aussitôt quatre autres hommes surgirent, bien armés, à pied, et se dirigèrent vers le jeune comte de Nevers, qui les salua courtoisement et leur demanda l'hospitalité pour la nuit.

— Nous vous hébergerons de grand cœur, sire chevalier, lui dirent ces hommes; de grand cœur, mais non de grande fortune. Car nous sommes si harcelés, si opprimés des gens de Galeran, que nous sommes quasiment ruinés... En trois ans, nous n'avons pu semer ni recueillir un muid de blé!... L'hospitalité que vous recevrez ici sera sincère, mais, aussi, elle sera indigne d'un chevalier tel que vous semblez être...

— Seigneurs, répondit simplement Gérard, puisque vous consentez à me recevoir pour cette nuit, je n'en demande pas davantage et vous remercie cordialement...

Le pont-levis s'abaissa, Gérard passa, et les seigneurs qui l'avaient reçu passèrent après lui, et, après lui levèrent le pont, de peur de surprise. Deux d'entre eux le conduisirent au donjon; les deux autres conduisirent son cheval à l'étable, où il n'y avait ni orge ni avoine, fors un peu de foin qu'ils donnèrent à dévorer à la pauvre bête, affamée et fatiguée.

Une fois entré, Gérard alla s'asseoir sur un bahut en désarroi, en attendant que les chevaliers se désarmassent. Tout était pauvre, triste et froid : l'hôtel et ses hôtes. Les murs étaient nus, et les robes des chevaliers ne valaient guère mieux que les murs. Murs lézardés et fendillés, robes rompues et déchirées!...

Quand les conducteurs du jeune comte se furent désarmés et revêtus de leurs misérables vêtements, ils le prièrent de les suivre et le firent entrer dans la principale pièce du donjon, où se trouvaient deux chevaliers et une jeune dame. Les deux chevaliers, pauvrement vêtus comme les introducteurs de Gérard, étaient, de plus, pâles et maigres à faire peur. La jeune dame était avenante et belle; mais elle avait tant jeûné, tant jeûné, tant jeûné, que les os lui saillissaient sous la peau. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elle était aussi misérablement vêtue que les chevaliers.

Cette maigreur et la pâleur de son teint, émurent de pitié les entrailles du jeune comte, qui n'avait pas été admis, jusque-là, à contempler un dénuement aussi profond, un désastre aussi navrant. Cette gente dame avait souffert d'une des plus horribles et des plus laides souffrances de la terre, à savoir : de la faim! La ceinture qu'elle portait était d'un tissu de laine, la boucle et son ardillon étaient de cuivre ou de laiton; par quoi il apparaissait clairement qu'elle n'était pas de grande richesse.

Gérard la salua respectueusement.

— Dieu vous donne honneur et bien, sire chevalier, lui dit la gente dame, d'une voix mélancolique car céans vous ne les sauriez trouver, ce dont je suis très navrée... La gêne où nous sommes pour le moment, nous empêche de vous recevoir comme nous le voudrions. Nonobstant, sire chevalier, j'ai, comme provisions, six pains et dix gâteaux, deux perdrix et quatre pluviers, de plus un baril de vin. A part cela, je n'ai pas d'autres vivres à vous offrir, ce qui me poigne, croyez le bien!... Aussi nous est-il impossible de tenir le siége plus longtemps... Demain, nous attendons l'assaut que doit nous donner la gent la plus vile du monde...

— Dame, demanda Gérard avec intérêt, d'où vient cette guerre qui vous met dans une si piteuse situation?

— Sire chevalier, la vérité est que le seigneur de ces gens qui vont nous donner l'assaut demain, me veut avoir en mariage... Mais, plutôt que de consentir à cette union, j'aimerais mieux être brûlée en un feu d'épines, tant cet homme est laid et hideux à voir; si laid et si hideux, que peur et hideur j'ai toutes les fois qu'il m'arrive de songer à lui. Il m'a mandé par un sien messager que demain, au matin, il fera le siége de mon château... Ce sera le couronnement de mes misères!... Mes terres ravagées, mon père et mes deux frères tués... Ah! vrai Dieu! il faut que je sois née pour le malheur, puisque je ne puis trouver chevalier qui pour moi voulût combattre!... Je n'ai ni parent, ni cousin, ni ami capable de lutter avec ce puissant ennemi qui m'opprime et m'outrage... Ah! sire chevalier, je ne puis vous faire bonne chère et bon accueil... je vous prie de me pardonner... J'ai grand ennui et déplaisir au cœur; mais, pour l'amour de vous et de l'honneur que vous nous avez fait de choisir le château pour hôtellerie, je me mettrai en peine de me réjouir et de vous distraire...

Gérard avait laissé la gente dame se lamenter et parler. Quand elle eut fini, il répondit :

— Dame, quel est cet ennemi qui vous met à mal et veut faire le siége de votre château, après avoir brûlé vos moissons et tué votre père et vos frères?.

— Sire chevalier, répondit-elle, je me reprocherais toute ma vie de vous faire payer si chèrement la maigre hospitalité que je vous offre... Combattre cet ennemi, c'est aller sûrement à la mort, et je n'ai pas le droit de vous y exposer...

— Quel est cet ennemi? demanda tranquillement Gérard, pour la seconde fois. Plus le péril est grand et plus je dois insister... J'ai à me punir d'une méchante action, à me châtier d'une déloyauté commise contre mon gré... Quel est le nom de votre persécuteur?...

— Il se nomme Galeran, répondit la jeune dame, prise de reconnaissance pour ce défenseur que le ciel lui envoyait.

— Demain, à l'aube, j'irai défier Galeran, et, si le ciel est juste, je vous en délivrerai!...

La dame, émue et tressaillante d'espoir, ôta son gant de la main gauche, le remit à Gérard, qui le prit, et elle lui dit :

— Sire chevalier, je mets entre vos mains et en votre garde, ma vie, mon honneur, mon corps et ma seigneurie... et je prie Dieu qu'il vous accorde la grâce de nous ôter du péril où nous sommes!...

## CHAPITRE XII

**Comment la belle Eugline de Trargis, pour remercier Gérard d'avoir tué Galeran, lui offrit son cœur, sa main et ses richesses; et comme Gérard refusa.**



Au point du jour, un héraut d'armes, envoyé par Gérard, alla défier Galeran en combat à outrance, et, quelques heures après, les deux adversaires se trouvèrent en présence, dans une plaine qui bordait le château où le jeune comte de Nevers avait reçu l'hospitalité.

La dame et ses chevaliers montèrent sur le plus haut donjon, pour mieux voir et mieux admirer, et Galeran et Gérard s'éloignèrent en cet instant l'un de l'autre pour prendre leur course.

Lors ils s'avancèrent à l'encontre l'un de l'autre, les lances baissées, les heaumes embrachés, les écus en avant, les éperons au flanc de leurs montures. Leur choc fut celui de la foudre. Leurs lances se brisèrent, leurs chevaux s'abattirent et tous deux, désarçonnés en même temps, allèrent rouler, tout étourdis de leur chute, sur l'herbe de l'arène, qui commença à se rougir. Se relevant ensuite, tous les deux ensemble, l'épée au poing, ils s'attaquèrent, à pied, et avec tant de violence que chacun de leurs coups faisait jaillir des milliers d'étincelles sur l'acier de leurs heaumes.

La lutte fut longue. La sueur et le sang leur dégouttait à l'un et à l'autre sans qu'ils s'en aperçussent, pour ainsi dire, tant était grand l'acharnement qu'ils mettaient à s'entre-détruire. Voyant que leurs épées n'amenaient aucun résultat définitif, ils les reboutèrent spontanément au fourreau et s'empoignèrent à bras le corps. Une heure après, un seul des deux champions se relevait : c'était Gérard de Nevers.

Gérard de Nevers, blessé et chancelant, revint auprès de la gente dame qu'il venait ainsi de sauver de malefortune et de malemort, et lui annonça le succès de son entreprise. Puis, cela fait, il voulut remonter à cheval, et reprendre la quête d'Euriant; mais le sang qu'il perdait de toutes parts ne lui permit pas d'aller plus loin. Il dut rester là pour faire panser ses blessures et rétablir ses forces.

Cela dura une quinzaine de jours, pendant lesquels la jeune dame, reconnaissante, le soigna avec un zèle et une tendresse infinie. Elle lui devait plus que l'honneur, plus que la vie, plus que la fortune : elle lui devait la santé et le bonheur. Galeran mort, elle était délivrée de ses exactions, et pouvait vivre désormais tranquille dans son château restauré et approvisionné convenablement. Ces quinze jours avaient suffi pour donner aux gens et aux choses de céans une toute autre physionomie. Les murs du

donjon étaient moins tristes; les visages des chevaliers de la suite de la dame étaient moins pâles et moins maigres. Le jeûne forcé était aboli pour longtemps dans cette maison, grâce au courage du jeune comte de Nevers,

Les femmes pratiquent volontiers la reconnaissance; c'est un sentiment tendre qui pousse volontiers ses branches folles dans leur cœur, le terrain le plus capricieux du monde. Elles la pratiquent d'autant plus volontiers, lorsqu'il s'agit d'un homme jeune, brave et beau comme l'était Gérard.

Aussi, lorsqu'au bout de ces quinze jours, le vaillant chevalier, presque guéri, voulut partir, toujours inquiet sur le sort de sa mie Euriant, elle le retint en rougissant, en le priant de l'écouter.

— Sire chevalier, lui dit-elle d'une voie émue, je m'appelle Eugline; mon père s'appelait Trargis. Je suis héritière de ses biens, qui sont considérables, et libre d'agir à ma volonté... Je vous ai dit mon nom afin que vous daigniez me dire le vôtre... Maintenant, sire chevalier, ma terre, mes châteaux, tout ce que je possède au monde, je vous l'abandonne pour en faire à votre plaisir... Moi-même me donne à vous pour être votre femme ou votre amie... Pour Dieu, sire chevalier, ne me refusez pas, car je suis née de haut lignage et digne en tous points de votre commerce... Ne me refusez pas!... Ne me refusez pas!...

— Demoiselle, répondit doucement Gérard qui venait de s'apercevoir de l'amour qui s'était emparé du cœur de cette gente pucelle et qui brillait comme une chaste flamme dans ses beaux yeux; demoiselle, le ciel me préserve de vous déplaire par ma réponse, mais je vous dois la vérité et vais vous la dire. J'ai pris une résolution et suivi une voie dont je ne me départirai pas un seul instant pour tout l'avoir de Constantin, le riche empereur de Rome... J'aime une belle enfant que j'ai perdue et que j'espère retrouver... Chaque jour de retard est un jour de douleur pour moi: j'ai toujours peur d'arriver trop tard auprès d'elle!...

A ces paroles, auxquelles elle était loin de s'attendre, Eugline devint pâmée et morne, sans pouvoir parler. De grosses larmes coulèrent silencieusement le long de ses joues.

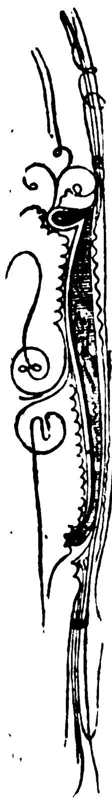
— Hélas! pensa-t-elle, je ne le dois ni blâmer, ni mépriser!... Je me suis trompée; mon cœur m'a contraint à l'aimer; mes yeux et mes lèvres ont trahi mon amour...

Gérard ne devait, ne pouvait, ne voulait pas rester plus longtemps céans. Il prit respectueusement dans ses mains la main d'Eugline, qui était fort blanche, la porta à ses lèvres, et se retira incontinent. Quelques instants après, le galop d'un cheval se faisait entendre: Gérard s'éloignait pour toujours.

— Hélas! murmura Eugline, en soupirant, et en se mettant à la fenêtre du donjon pour voir jusqu'au dernier moment l'homme à qui elle avait voué sa vie.

## CHAPITRE XIII

**Comment Gérard, toujours à la recherche de sa mie Euriant, arriva à Châlons en Champagne, où il resta longtemps malade; et comment la fille de son hôte, que son sort intéressait, lui donna un épervier.**



Il s'en alla, le pauvre chevalier, toujours à la recherche de sa mie, tantôt plein d'espoir et tantôt désolé, chevauchant à travers les plaines et les forêts sans trop savoir où il allait. Un jour il s'arrêta chez un noble bourgeois de la ville de Châlons en Champagne, croyant n'avoir à lui demander l'hospitalité que pour un jour: il y resta quelques semaines, malade, au lit.

En très peu de temps, Gérard devint très pâle et très maigre. Il perdit le boire et le manger, et l'appétit de la mort lui vint au cœur: la vie lui pesa. Il fit plus encore que de perdre le boire et le manger, choses grossières, il perdit le souvenir, cette noble chose! Tout fut oublié, et le présent et le passé, et sa position et celle d'Euriant; d'Euriant elle-même il n'eut plus la moindre souvenance!...

Le bourgeois, son hôte, avait une fille jeune, belle, douce et avenante, tant gente et mignotte que de plus gracieuse on n'eût su trouver dans le pays, même en cherchant longtemps? Un matin, assise en la chambre de son père, voisine de celle où était couché Gérard, elle ouvrait d'or et de soie un drap parsemé de roses et de palmes, et, tout en travaillant ainsi, elle chantait comme chantent toujours les belles travailleuses. Par un hasard fort explicable, le nom d'Euriant appartenant à beaucoup de demoiselles, elle nomma la mie de Gérard dans sa chanson.

Ce nom adoré, jeté dans la cervelle affolée de ce cher garçonnet, y produisit l'effet d'une pierre dans un étang: il y fit du bruit et y occasionna du trouble. Il se leva sur son séant et regarda devant lui, dans le vide, où il lui sembla voir voltiger les images de son passé.

— Hélas! murmura-t-il tout pensif. Le mal que j'ai souffert m'a tourné à grand déplaisir... Voilà longtemps que je suis ici, couché, sans savoir quand je me leverai, et si je me leverai autrement que pour me recoucher dans mon cercueil... Que fait ma mie Euriant pendant ce temps?... Où est-elle, la pauvre chère âme?... J'ai perdu sa trace et ne la retrouverai peut-être jamais... Parfois aussi je perds souvenance de mon amour pour elle... J'oublie Euriant!... Mais je ne veux plus l'oublier... je veux reprendre sa quête avec plus d'énergie que jamais, aussitôt que j'aurai la force nécessaire pour me lever et monter à cheval... et je ne m'arrêterai plus que je ne l'aie retrouvée... Rien ne me fera obstacle que la mort!...

Pour se réconforter et se réjouir, Gérard se mit à chanter à perdre haleine une chanson amoureuse qu'il chantait jadis avec sa mie. Si bien que la fille de l'hôte l entendit et s'imagina que le pauvre chevalier était tombé en frénésie. Lors, elle accourut avec inquiétude, entra et vit Gérard assis sur son lit, pâle, les yeux enfiévrés, le geste désordonné.

— Sire, lui dit-elle doucement en le forçant à se recoucher, vous aggravez votre mal... il vous faut recoucher en attendant le jour prochain où vous serez en état de vous lever... Je vous demande pardon d'être entrée ainsi ; mais en travaillant dans la chambre voisine, j'ai entendu votre voix et j'ai cru que vous souhaitiez quelque chose...

— Belle pucelle, répondit Gérard, votre venue m'est très plaisante et je vous en remercie... Puisque vous vous mettez à ma disposition, je vous prierai de me faire donner à manger... je veux reprendre au plus vite les forces que j'ai perdues...

La jeune fille s'empressa d'obéir à cette fantaisie de malade. Elle alla incontinent lui faire faire un chaudel d'amandes, et, quand il fut fait, elle lui apporta. Gérard trouva ce chaudel fort appétissant : il le prit et le huma avec infiniment de plaisir, ce dont la fille de l'hôte fut très contente. Puis, après ce régal, il dit :

— Gente pucelle, est-ce que vous avez entendu parler d'une demoiselle ayant nom Euriant?...

— Je ne l'ai jamais ni vue ni connue, sire... Et vous?...

— Oh ! moi, c'est différent...

— Sire, vous chantiez tout à l'heure, et cela m'a toute troublée.

— C'était pour me réconforter, en pensant à celle que vous avez nommée tout à l'heure dans votre chanson...

— Si je comprends bien, sire, le mal que vous avez si longtemps porté, vous est venu d'aimer?...

— Le mal et le bien, oui, chère demoiselle... comme tout ce qui vous vient de l'amour...

Alors Gérard, gagné par la douce et loyale physionomie de sa jeune hôtesse, lui raconta tout au long son histoire et ses malheurs, qui la firent tour à tour pâlir et rougir. Elle s'intéressait beaucoup à ce jeune homme, cette jeune fille !...

Quand Gérard eut fini, elle lui répondit mélancoliquement :

— Vous avez été bien coupable, cher sire, de vouloir éprouver votre mie ; mais vous en avez été bien puni aussi. Ne recommencez jamais, ni vous, ni d'autres : ces épreuves-là sont trop tristes !...

— Belle, reprit Gérard, vous dites la vérité, et je vous en remercie humblement... Je vous remercie aussi du réconfort que vous m'avez procuré... Vous avez été le vrai médecin de mon mal, et vous m'avez guéri, tant en parlant qu'en chantant... Je vous remercie du fond du cœur, chère demoiselle...

Gérard voulut, à ce moment, prendre la main de la jeune fille : elle la retira vitement, en rougissant.

— Recouchez-vous et guérissez-vous tout-à-fait, sire, lui dit-elle en s'envolant de la chambre comme un oiseau qui craint d'être pris au piége...

Huit jours après, l'amant d'Euriant était sur pied, complétement guéri et prêt à partir pour la quête de sa mie.

Il s'habilla joyeusement, et vint prendre congé de sa jeune et belle hôtesse qui avait les yeux un peu rouges, probablement parce qu'elle avait mal dormi ou bien pleuré.

— Demoiselle, lui dit-il délicatement, je vous serais fort obligé de me faire savoir quelle dépense j'ai faite céans...

— Sire, répondit doucement la jeune fille, je suppose que vous n'avez guère apporté d'argent avec vous, car il y a longtemps que vous êtes parti de votre pays... Il n'y aurait donc pas courtoisie de ma part à retenir vos gages... Je vous tiens pour assez loyal et assez large pour nous rendre cela quand vous en serez requis par nous... N'en parlons donc plus... Seulement, laissez-moi vous faire un don de peu d'importance, que je vous prie cependant de vouloir bien accepter !... J'ai un épervier, on n'en saurait trouver de meilleur ni de mieux affaité : acceptez-le et gardez-le en souvenir de votre hôte et de sa fille...

Il n'y avait rien à répondre, de peur d'offense : Gérard s'inclina en guise d'acquiescement, et la jeune hôtesse s'esquiva pour revenir quelques instants après avec l'épervier, qui était en effet le plus beau et le mieux dressé qu'on pût voir. De plus, il était fort richement harnaché, ce qui ne gâtait rien à son apparence. Ses getz et ses longes étaient filigranés, et son totet, d'or fin, avait un rubis étincelant. C'était un épervier digne d'un prince.

— Prenez-le sans crainte, dit la jeune fille à Gérard, en voyant qu'il hésitait un peu ; corps et avoir, plumes et rubis vous abandonne sans nulle vilaine pensée, sûre que vous accepterez de même...

— Belle et chère demoiselle, répondit Gérard, attendri par ce témoignage d'amitié que cette gente enfant lui donnait, et touché de la façon délicate qu'elle employait pour le lui donner ; belle et chère demoiselle, je suis vôtre, désormais ; comptez sur moi en toute occasion : que je meure si je ne me souviens toute ma vie de ma belle hôtesse de Châlons !...

L'épervier accepté, la jeune fille ressortit encore un instant pour revenir avec force draps, force linge, force robes toutes neuves, pour remplacer celles qui étaient vieilles et usées, elle s'en était aperçu...

— Acceptez ceci comme vous avez accepté l'oiseau, lui dit-elle. C'est votre amie qui vous l'offre, et l'on reçoit tout sans honte d'une amie...

Gérard ne répondit qu'en prenant la main de sa jeune hôtesse et en la portant respectueusement à ses lèvres. Il descendit dans la cour où piaffait déjà son cheval, que l'oisiveté et les bons soins avaient notablement engraissé. Lors il ceignit son épée, chaussa ses éperons, et enfourcha la noble monture.

— Adieu, cher sire, lui dit la jeune fille, le cœur tout défaillant.

— Adieu, dit Gérard en la regardant avec reconnaissance et en sentant une larme couler le long de sa joue.

Quelques minutes après, il avait disparu. Sa belle hôtesse rentra toute mélancolieuse : elle avait une provision de tristesse pour bien des jours et bien des nuits, la tendre pucelle !...

## CHAPITRE XIV

Comment Gérard vint à Cologne ; des grandes prouesses qu'il y fit et de la grande admiration qu'il y causa.

De la Champagne, Gérard passa en Lorraine, et de la Lorraine il arriva à Cologne, où il descendit en l'hôtel d'un riche, très doux et très débonnaire bourgeois qui avait nom Adam-le-Grégeois.

— Sire chevalier, vous êtes le bienvenu! dit ce bourgeois en allant prendre les mains de Gérard, pour les presser amiteusement dans les siennes.

— Les braves gens portent bonheur aux toits qui les abritent, ajouta la femme d'Adam-le-Grégeois, qui avait été faite par la nature sur le patron de son mari. Nous sommes heureux de vous recevoir, très heureux.

Cela dit, l'homme et la femme conduisirent Gérard dans la pièce où était dressée une table convenablement chargée de viandes et de vins, et tous trois ensemble se mirent à dîner à leur plaisir.

Vers le milieu de leur repas, un varlet vint prévenir Adam que les Sesnes venaient assiéger Cologne, et que déjà ils escarmouchaient dans les faubourgs, dont ils avaient coupé les vignes et brûlé les maisons. Il ajouta que le navire des Sesnes venait de débarquer de nombreuses vivres et beaucoup d'artillerie, et que tous avaient pris position entre la rivière et la porte des Trois-Rois.

Une pareille nouvelle, dite devant Gérard, ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd. Gérard était chevalier, et vaillant chevalier. Toutes les fois qu'il y avait un danger quelque part, il devait s'y mêler, pour obéir aux lois de la chevalerie, et aussi aux ardeurs de son jeune sang.

En conséquence, il s'arma à la hâte, prit sa lance et son épée, monta sur son bon cheval de bataille, et courut se précipiter en pleine mêlée, au secours des Colognois, commandés par le duc Milon.

Les Sesnes étaient nombreux, une armée de cent mille hommes !... Ils étaient en outre hardis et valeureux, surtout avec le chef qu'ils avaient et qui, jusque-là, ne les avait conduits qu'à la victoire. Certes ils fussent facilement venus à bout des troupes du duc Milon; mais l'intervention impétueuse de Gérard de Nevers gâta tous leurs plans : ils furent forcés de reculer.

Pendant le combat des gens du duc Milon contre l'armée formidable des Sesnes, les dames, bourgeoises et pucelles de la ville de Cologne étaient sur les tours, dans l'embrasure des créneaux, regardant et attendant, quelques-unes admirant, le plus grand nombre tressautant de peur, l'une pour son mari, l'autre pour son père, celle-ci pour son frère, celle-là pour son amant. Sur la plus haute tour était Eglantine, la fille du duc, et, auprès d'elle, Florine sa chambrière, presque aussi belle qu'elle.

A un coup hardi que Gérard de Nevers porta à un Sesne, Eglantine tressaillit.

— Florine, s'écria-t-elle avec enthousiasme, par la foi que tu me dois, comment trouves-tu ce chevalier? N'est-ce pas qu'il est beau, vaillant et intrépide?... Avec quelle adresse et quelle vigueur il porte ses coups!... Voilà plusieurs fois que je le remarque, et toujours il a excité en moi la même admiration... Ah! plût à Dieu qu'il m'aimât autant que je l'aime!...

— Dame, répondit Florine qui partageait l'enthousiasme de sa maîtresse, ce chevalier est bien digne d'être aimé, en effet!... Quand il m'en coûterait tout ce que j'ai sur le corps de joyaux et d'affiquets, je le donnerais volontiers pour qu'il me tînt entre ses bras!...

A cette exclamation de sa gente chambrière, Eglantine, enflambée comme charbon, regarda fièrement Florine et lui dit :

— Comment donc êtes-vous si abandonnée et si hardie, de vouloir aimer l'homme que mon cœur a choisi?... Ce serait là un mauvais jeu pour vous, ma mie, je vous en avertis, et vous vous brûleriez inutilement à la flamme allumée pour une autre!... Portez, s'il vous plaît, votre amour ailleurs!...

— Vous avez raison, demoiselle, répondit Florine; mais cela n'empêche pas que je voudrais bien être la mie de ce chevalier si valeureux et de si longue haleine dans le combat!...

Pendant que ces gentes pucelles discouraient ainsi, Colognois et Sesnes se battaient avec un acharnement mémorable, et le sang coulait à flots de part et d'autre.

Alors, le duc des Sesnes, témoin du sauvage abattis d'hommes que faisait le vaillant Gérard de Nevers, à lui tout seul, cria à ses gens de lui courir sus et de s'en défaire, afin qu'il ne tuât plus personne.

— Mort ou vif, prenez-le!... Sus! sus! Au chevalier! sus! sus!...

— Cet ordre fut suivi. Gérard se trouva environné de tous côtés par des hommes d'armes furieux du massacre qu'il faisait de leurs camarades. De tous côtés, les dards empennés et barbelés lui arrivaient en pleine cuirasse, tirés de près ou lancés de loin. Mais il ne s'en souciait non plus que le sanglier acculé ne se soucie des aboiements et des morsures des chiens acharnés après lui, et, comme le sanglier, il se secouait seulement pour se débarrasser des flèches et des dards empêtrés dans sa cotte de mailles. A l'un il abattait le bras, d'un coup de sa redoutable épée; à l'autre, la cuisse; à l'autre, le chef... On dit que la faux paît le pré. L'épée de Gérard aurait fini par paître de la même façon l'armée du duc des Sesnes; ou plutôt, accablé par le nombre, il eût succombé, si le duc Milon ne fût venu le dégager, et lui permettre d'aller droit au duc des Sesnes pour le punir d'avoir ameuté ses hommes d'armes contre un seul chevalier. Le duc des Sesnes reçut en plein heaume un coup si pesant qu'il en fut renversé : Gérard le releva, lui prit l'épée des mains et le conduisit au duc Milon.

Les Sesnes, privés de leur chef, se débandèrent prestement et s'éparpillèrent dans toutes les directions. Le duc de Cologne avait gagné la bataille!

Gérard s'en revenait, un peu fatigué et blessé, mais joyeux de ce succès. Le duc Milon qui marchait derrière lui, s'aperçut que le sang lui rougissait le flanc droit.

— Vassal, lui cria-t-il, il est temps de vous reposer... car je vois sortir de votre corps un sang clair et abondant qui pourrait bien vous mettre en danger de mort...

— Sire, répondit Gérard, ce n'est pas chose dont je me doive inquiéter...

Malgré cette tranquille réponse, le duc Milon, qui avait conçu une vive estime pour ce vaillant chevalier inconnu, s'empressa, une fois arrivé aux tentes, de le faire désarmer afin de faire constater par un médecin le plus ou le moins de gravité de ses plaies. Aucune, heureusement, n'était mortelle. Gérard ne pouvait rentrer ainsi à Cologne. Le duc Milon le fit placer commodément dans une litière, et chacun s'émerveilla de le voir si jeune, si courageux et si beau.

C'est ainsi que l'amant d'Euriant fit son entrée dans la ville de Cologne. Toute la population était venue au-devant de l'armée du duc Milon et elle l'acclamait avec admiration; mais c'était surtout Gérard qui accaparait son enthousiasme. Dames, demoiselles, bourgeoises et pucelles appuyées aux fenêtres, jetaient sur la litière de Gérard de Nevers des monceaux de roses, de violettes et de bien d'autres fleurs, toutes sentant bon, toutes douces au toucher comme au respirer. Le duc Milon, heureux de cette ovation méritée, bénissait l'heure où Gérard était venu demander l'hospitalité à sa bonne ville de Cologne.

Trompettes, clairons et ménestriers, pour ajouter encore à ce triomphe, allaient au devant de la litière, sonnant et cornant leurs plus joyeuses fanfares. C'est dans ce cortége que Gérard rentra chez son hôte, le bourgeois Adam-le-Grégeois, où le duc Milon s'empressa d'envoyer les chirurgiens les plus habiles.

## CHAPITRE XV

**Comment Gérard de Nevers, blessé, alluma le feu aux quatre coins du cœur de deux jeunes filles, Eglantine et Florine.**



Quand Eglantine apprit l'état assez alarmant dans lequel se trouvait le chevalier qu'elle préférait à tous les hommes du monde, son jeune cœur palpita comme celui d'une colombe sous la griffe d'un épervier. Elle eut peur pour les jours de Gérard.

— Ah! murmura-t-elle, je suis la plus malheureuse créature du monde. L'homme en qui j'ai mis tout mon cœur est en danger de mort!... S'il meurt, jamais plus je n'aurai de joie... Moi qui espérais en faire mon ami!... Oh! comme me voilà descendue bas!... Comme me voilà retombée, moulue, du haut de mes songeries amoureuses!... Ah! beau chevalier, beau chevalier, ne mourez pas avant d'avoir appris de mes lèvres le secret de mon cœur!...

Tandis que la fille du duc Milon se lamentait ainsi à l'endroit du beau Gérard, la belle Florine arrivait toute en larmes. Elle avait appris la même nouvelle que sa maîtresse, et comme elle avait les mêmes raisons qu'elle de se désoler, elle se désolait.

— Las! je suis, disait-elle, la plus chétive et malheureuse créature du monde!... Ce beau chevalier est en danger de mort, et mon cœur en danger de deuil... S'il meurt, je fais vœu de ne plus porter la plus petite tresse de cheveux sur ma tête... Je les ferai tous rogner et raser, et me rendrai dans un monastère où recluse à jamais serai...

La fille du duc Milon, dépitée de voir qu'une de ses chambrières pensait et aimait comme elle, se leva sus, et répliqua :

— Quel malaventure vous émeut!... Pensez-vous donc, ma mie, que si ce chevalier en réchappait il voudrait vous prendre à mariage?.. Etes-vous donc si bien assurée qu'il a à ce point cure de vous et de vos charmes?... Il ne le voudrait!... Est-ce qu'il aurait, comme avec moi, villes, bourgs et châteaux?...

— Ma demoiselle, répondit Florine, ne vous courroucez pas ainsi, je vous prie!... Si ce vassal tant avenant revient de maladie en santé et qu'il vous choisisse pour mie, j'en souffrirai, mais n'en sonnerai mot... Si, au contraire, c'est moi qu'il choisit, vous n'aurez pas lieu d'être dépitée et jalouse : c'est qu'il sera indigne de vous, et digne seulement de moi...

— Florine, reprit Eglantine, si le malheur voulait qu'il vous aimât, je ne m'en consolerais jamais.... Comme sans lui je ne puis vivre, je le sens bien, je me percerais courageusement le cœur, plutôt que de le voir passer dans les bras d'une autre femme...

— Demoiselle, dit Florine, il n'est nul besoin de vous courroucer ainsi, je vous le répète... Si vous êtes plus belle et plus mignotte que moi, je suis tout aussi savoureuse que vous, et, en outre, moins difficile... Je ne l'exige pas en légitime mariage, comme vous faites, je me contenterai de l'avoir pour ami pendant autant de jours qu'il le voudra.. Je serai heureuse de peu, et ce peu sera beaucoup pour moi... Qu'il vous prenne pour épousée, j'y consens, malgré le chagrin que j'en ressentirai; mais qu'il fasse de moi à sa volonté et à son plaisir, et puis après qu'il me délaisse, si remercirai l'heure où je suis née... Les joies de la femme sont rares : il faut savoir profiter de celles que le ciel vous envoie... On me tiendra pour folle si l'on veut : toutes les enamourées sont folles, et toutes sont heureuses de l'être...

L'arrivée du duc Milon et de ses barons interrompit cette conversation aigrelette qui menaçait de tourner à mal. La table était dressée : on soupa, et, pendant tout le repas, il ne fut question que des hautes prouesses du vaillant hôte du bourgeois Adam; ce qui attisa, on le comprend, le feu allumé déjà dans le cœur de Florine et de sa belle maîtresse.

Eglantine, toute rêveuse, se retira de bonne heure pour aller se coucher et penser à son aise à son bel ami inconnu. Elle ne put trouver le repos. Toute la nuit se passa pour elle dans des songeries à perte de vue sur les qualités de Gérard, sur le choix qu'il ferait certainement d'elle lorsqu'il apprendrait qu'il en était si violemment aimé...

— Jamais, murmura-t-elle en se retournant dans son beau lit de pucelle, jamais je ne me serais doutée qu'un homme pût troubler mon cœur à ce point-là!... Et encore, un homme que je n'ai jamais ni vu ni connu, et que je ne désire que pour l'avoir admiré hier pendant le combat des Colognois contre les Sesnes... Il est vrai qu'il était superbe! Quelle audace! quelle intrépidité! quelle vaillance! quelle adresse!... quels coups formidables!... Je l'aime trop, je le sens bien; je ne devrais pas l'aimer ainsi : c'est défendu!... Mais, d'autre part, comment l'ou-

blier?... Il s'est emparé de tout mon être : je lui appartiens!...

Incontinent, Eglantine se leva de son lit et se mit à se promener de long en large dans sa chambre, en faisant ses efforts pour chasser de ses yeux et de son cœur l'image obsédante de ce beau chevalier. Mais tant plus elle voulait l'oublier, tant plus son souvenir lui revenait, et Gérard gagnait beaucoup à être chassé ainsi, car chaque fois il était accueilli avec une nouvelle ardeur et un nouvel amour!... Pour tâcher de se distraire, elle essaya une chanson sur sa situation; mais elle n'en put trouver que quelques rimes qui semblaient avoir perdu la raison, comme elle. Elle se résigna alors à se laisser aller à la pente de sa rêverie amoureuse, et, comme un enfantelet qui a mangé du miel, elle s'endormit en passant sa langue sur ses lèvres où elle s'imaginait sentir le contact de celles du beau Gérard.

Florine, qui était couchée dans la chambre voisine, et qui entendait les soupirs et les remuements de sa maîtresse, s'endormit longtemps après elle, en murmurant mélancoliquement :

— Elle chante, et je me meurs de trop aimer! Elle chante et je pleure!... Ah! si le ciel voulait m'exaucer!...

## CHAPITRE XVI

**Comment Gérard de Nevers vint à la cour du duc Milon, et comment la fille du duc, Eglantine, l'interrogea et l'enjôla, à la grande rage de Florine, la chambrière.**



Un mois durant, Gérard resta au lit par suite des blessures reçues en combattant contre les Sesnes. Les soins ni les consolations ne lui manbuèrent pas. Adam-le-Grégeois et sa femme étaient pleins d'amitié à son endroit, et ils passaient l'un et l'autre de longues heures auprès du lit du malade pour le distraire en devisant avec lui de choses et d'autres. En outre, il ne se passait pas de jour que le duc Milon, par reconnaissance pour le libérateur de Cologne, n'envoyât savoir de ses nouvelles, et ne vint lui-même en personne s'assurer des progrès de sa guérison. Quand il supposa que Gérard pouvait se lever et marcher sans danger de rechute, il le convia instamment à dîner chez lui, ce que Gérard ne put refuser, à cause de la grâce et de la bienveillance mises dans cette invitation.

L'amant d'Euriant vint donc un jour à la cour du duc, où l'attendaient avec impatience Eglantine et Florine, toutes deux parées de leurs plus riches atours. Quand il parut, elles le dévorèrent du regard, sans prendre garde que tout le monde avait les yeux fixés sur elles, et que chacun, par conséquent, pouvait s'apercevoir de l'admiration amoureuse qu'elles témoignaient si hautement et si clairement, Eglantine surtout, pour le vaillant chevalier Gérard. Il y eut à ce sujet, même, des chuchotements et des sourires; mais Eglantine ne s'en embarrassa pas et ne détacha pas un seul instant son regard du visage de l'amant d'Euriant, dont elle souhaitait si violemment devenir la mie.

Gérard s'en aperçut bien un peu, sans en tirer gloire ni avantage. Il était né courtois : il s'avança vers la fille du duc Milon, et la salua très respectueusement, ce qui la fit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Lors, Florine, qui avait remarqué le manége de sa maîtresse, s'en vint vers elle et lui demanda avec une nuance d'ironie :

— Dame Eglantine, par sainte Catherine, vous venez de pousser là un soupir d'une belle taille! Est-il de puits ou de fontaine? De puits, à ce que j'imagine, car vous l'avez été quérir bien profond...

Eglantine allait se courroucer, comme son rang le lui commandait, lorsque l'on se mit à table. Elle ajourna sa colère à une autre occasion pour ne s'occuper exclusivement que de son adoration pour Gérard, que cette obsession charmante finit par troubler un peu et qui s'efforça de s'y dérober en ne songeant qu'à sa mie Euriant.

Jamais festin plus splendide n'avait eu lieu à la cour du duc Milon, qui tenait à honneur de festoyer convenablement le vaillant chevalier qui lui avait été d'un si fort secours pour repousser l'armée des Sesnes. Les plats, mets et entremets, se succédaient devant les convives enchantés d'une si riche aubaine; mais, malgré sa courtoisie, Gérard ne toucha à tout que du bout des lèvres. Il était amoureux, et il n'avait pas faim : deux excellentes raisons, la dernière surtout, pour ne pas manger.

Après le dîner, on s'éparpilla çà et là, dans les salles et dans les jardins, pour deviser et jouer aux différents jeux en usage, jeux de dames et jeux d'échecs principalement. Comme Gérard ne se souciait guère de jouer ni de folâtrer, il alla s'appuyer contre une fenêtre qui donnait sur les jardins et se mit à rêvasser langoureusement à sa mie absente, et aux moyens à employer pour la retrouver. Petit à petit, en songeottant à son doux passé, aux belles heures de leur prime-jeunesse à tous deux, à leurs tendres entretiens du soir et du matin, à leurs folâtrements de toute la journée, à leurs projets de bonheur et d'avenir, il se rappela une chanson qu'ils chantaient ensemble autrefois, et il la chanta à voix basse.

Eglantine, qui s'était approchée doucettement de lui, se prit à l'écouter en tremblant, et elle se demanda à quelle femme il pensait en chantant cette chanson-là. Comme elle ne supposait pas que Gérard pût en aimer une autre qu'elle, elle se répondit bien vite que c'était elle, et cela la réjouit jusques au fond du cœur.

— Sire chevalier, lui dit-elle de sa voix la plus caressante, ne voulez-vous pas venir ailleurs où vous serez mieux pour chanter et deviser?...

— Bien volontiers, demoiselle, répondit Gérard en s'inclinant courtoisement, en homme qui avait l'habitude des cours.

La jeune princesse le prit alors par la main, le conduisit dans une chambre voisine, où étaient déjà maintes dames et demoiselles de haut parage, et le fit asseoir auprès d'elle, de façon à ce que leurs deux corps se touchassent et à ce que leurs deux cœurs s'entendissent mutuellement battre.

— Sire chevalier, lui dit-elle, il me tardait beaucoup de vous voir afin de vous dire d'abord l'admiration que j'ai éprouvée pour vos merveilleuses prouesses; et ensuite pour demander de quel pays vous êtes né... Je vous requiers, de droite amour, que vous me veuilliez dire toute la vérité, et je vous promets que, sans contredire, je ferai votre volonté...

Gérard ne voulait pas trahir le secret de son cœur, et, malgré l'admiration qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour la beauté rayonnante d'Eglantine, il se décida à lui mentir.

— Ma dame, lui dit-il, puisque vous daignez m'interroger sur ma vie passée, je vous la ferai connaître en peu de mots... Il y a quelque temps, je rencontrai un marchand assez nice et lourdaud, mais riche en diable, riche à ce point que quatre roussins attelés à un chariot n'eussent pu traîner sa richesse. Il avait une fille : je l'épousai, qu'elle le voulût ou non. Elle s'échappa le plus tôt qu'elle pût et alla se plaindre de moi à la justice... J'ai dû fuir; j'ai fui; voilà tout!... Comment un si pauvre homme que moi peut-il intéresser une si belle princesse que vous?...

Eglantine ressentit un grand plaisir de ce feint aveu, parce qu'elle supposa que Gérard, pauvre, accepterait plus aisément que Gérard, riche, les offres amoureuses qu'elle se proposait de lui faire.

— Ami, lui répondit-elle, la dame qui vous a forcé de fuir de votre pays, vous aimait bien peu, bien peu, je le vois, puisqu'elle s'est plainte de vous... Si j'avais le bonheur d'être votre mie, moi, je ne voudrais, pour rien au monde, me plaindre en quoi que ce soit de vous... Non!... non!...

La chambrière Florine, qui voyait et entendait tout ce qui se passait entre la jeune princesse et le jeune chevalier, et qui en enrageait, se prit à murmurer d'un ton aigre-doux :

— Fait-elle sa doucereuse et sa pâmée auprès de lui!... C'est une pitié, en vérité... Elle est si subtile en gestes et en paroles, en regards et en caresses, qu'elle parviendra bientôt à l'enjôler et à l'accaparer, sans qu'il en reste un tantinet pour les autres... Je ne crois pas qu'il y ait sur terre fille ou femme plus savante dans cet art de tromperie et d'enjôlement... Certes, je la trouve bien hardie de tenir parlement avec lui pendant un si long temps!... Bon!... bon!... J'aurai mon tour aussi, et quand je le tiendrai, je ne le lâcherai pas... Plût à Dieu qu'elle eût perdu la parole ou qu'on lui eût coupé la langue!... Cela m'ennuie qu'elle ne laisse point en paix ce jeune chevalier qu'elle doit ennuyer par son infinissable caquet!...

Pendant que Florine jalousait ainsi sa maîtresse, celle-ci continuait à ramager et à caqueter amoureusement avec lui.

— Sire chevalier, lui dit-elle, je vous prie de chanter une chanson, pour l'amour de moi... Cela vous réconfortera; vous oublierez ainsi votre femme, que j'aurais voulu voir brûler, pour le mal qu'elle vous a causé... C'est une vilaine femme, indigne d'être aimée d'un chevalier tel que vous : n'en parlons plus, et chantez!...

Gérard chanta, à voix haute, pour être entendu de chacun :

Hélas! hélas! hélas! je ne vois pas ici
Celle de qui j'attends et ma joie et mon bien!...

Puis, tout aussitôt, sans plus avoir cure des personnes présentes, Gérard s'arrêta et tomba dans la plus profonde rêverie.

— Sire chevalier, lui dit Eglantine en remarquant que son visage se couvrait de tristesse, vous êtes donc bien amoureux ou bien aimé ailleurs, que vous faites ce mauvais cas de l'amour que je m'évertue à vous offrir?...

— Je ne fais mauvais cas de l'amour de personne, et surtout du vôtre, demoiselle, répondit Gérard, réveillé de sa songerie. Je m'en garderais bien à cause du respect que je vous dois ainsi qu'au duc, votre père... Mais vous comprenez bien que je ne puis être parjure; quoique séparé de ma femme, je n'en suis pas moins marié à elle, et je n'entends pas fausser le droit de mariage...

— Vous êtes un fol! s'écria la gente Eglantine avec un dépit marqué.

Cela dit, Gérard s'inclina et sortit de la chambre.

## CHAPITRE XXVII

Comment la vieille gouvernante d'Eglantine composa un poison pour Gérard de Nevers, qui le but.

Eglantine ne pouvait rester là, après le départ du chevalier. La honte la prit. Elle se réfugia hâtivement dans sa chambre, et se jeta toute en larmes sur sa couchette. Le mal d'aimer lui touchait si fort le cœur qu'elle devint en peu d'instants pâle et morne comme une trépassée. Elle sanglotta et se pâma, se convulsa et trépigna, se retournant, comme une carpe, cent fois dans un quart d'heure, suant et grelottant alternativement, sans savoir pourquoi... Ses soupirs, je ne les compte pas plus que ses larmes : l'énumération en serait trop longue.

Florine survint.

— Eh bien! dame, lui demanda-t-elle, êtes-moi comment il vous est, notre jeune et beau chevalier?... Car son départ et le vôtre étaient une feinte : vous ne vous quittiez que pour mieux vous retrouver ici même!... Il a pris les devants afin de venir vous attendre à son aise et faire à propos votre plaisir!... Dites-moi, encore une fois, dites-moi comment il vous est?... En avez-vous à votre souhait?... Maintenant que vous ne devez plus être jalouse, je vous serais bien reconnaissante de me le prêter, jusqu'à ce que j'en eusse fait à ma volonté... Je vous aimerais bien, dame Eglantine, si vous lui permettiez de m'aimer un peu!...

Eglantine, à juste titre furieuse de cette gouaillerie intempestive, allait se porter contre sa chambrière à quelque voie de fait indigne d'une jeune princesse comme elle, lorsque, fort heureusement, arriva sur ces entrefaites sa vieille gouvernante, attirée par ses gémissements.

— Qu'avez-vous donc, ma demoiselle? lui de-

manda-t-elle en l'examinant avec attention. Vous voilà toute pâle et déchevelée... Quelle maladie est cela...

— Dame, répondit Eglantine, je souffre, mais je ne sais pas de quoi... Je tremble et puis j'étouffe... J'ai trop chaud et puis trop froid... J'ai la main moite et puis je l'ai sèche... Mon cœur tressaute, et puis il cesse de battre... Je souffre; voilà tout ce que je sais.

— Demoiselle, reprit la vieille en souriant, je connais cette maladie-là, sa cause et ses effets : le temps est venu d'aimer, pour vous, voilà votre mal. Il faut donc aimer, afin de ne plus souffrir.

— Ah! nourrice, nourrice, clama Eglantine d'une voix de plus en plus dolente, je sens bien que j'en mourrai!...

— Rassurez-vous, ma fille! Grand dommage serait, en vérité, qu'une si gente créature et si noble princesse mourût de ce mal qu'il est si doux et si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, et par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que le chevalier qui vous trouble l'entendement est prévenu par quelque grande passion qui, jusqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence... Laissez-moi faire, ma fille; je sais la composition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, et qui le fera tomber à vos genoux, si vous pouvez réussir à le lui faire boire avec vous...

La jeune princesse crut à la magie du breuvage dont lui parlait sa gouvernante.

— Ah! nourrice, lui répondit-elle, si vous faites cela, vous me sauverez la vie!... Préparez au plus tôt ce boire amoureux dont vous avez le précieux secret... Préparez-le sans plus tarder, je vous en conjure!... Pis ne peut m'advenir que malemort, et mieux vaut l'encourir contente, que languissante et souffreteuse, telle qu'amour me tient et me fait!...

— Ma fille, combien de fois faut-il vous dire de vous rassurer? reprit la vieille. J'ai grand désir de vous complaire, et je vous promets, de ma main en la vôtre, que je ferai tant pour vous que, à loisir et à votre aise, aurez de votre chevalier tout le déduit que vous voudrez en tirer. Je vous supplie donc de vous réjouir et non de vous attrister... Car, encore une fois, je sais faire et appointer un poison tel, que lorsqu'il l'aura bu, et vous après lui, rien ne vous pourra plus séparer l'un de l'autre, et vous vous aimerez éternellement tous les deux...

— Ah! nourrice, nourrice, répéta Eglantine en baisant la peau tannée de la vieille à plus de dix places et reprises différentes, hâtez-vous, hâtez-vous!... Je me meurs, vous dis-je, je me meurs!... Et surtout, faites secrètement, afin que ni lui, ni Florine ne s'aperçoivent de rien!...

— Demoiselle, répondit la vieille, tant secrètement je ferai et agirai que ni lui ni Florine ne soupçonneront le maléfice!...

Eglantine embrassa de nouveau sa nourrice et celle-ci la quitta pour descendre au verger où elle se mit en quête d'herbes particulières, connues d'elle seule, destinées à la composition du breuvage amoureux promis à la fille du duc Milon.

La vieille partie, Eglantine ne put se tenir au lit; elle se leva prestement et se rendit incontinent en une haute tour, s'accouda à une fenêtre et regarda çà et là dans les environs pour essayer de découvrir l'objet de ses amours. Gérard, qui ne se savait pas si désiré, ne parut pas, ce dont elle fut bien marrie.

— Je vais chanter, dit-elle; je vais chanter une chanson haute et claire, si haute et si claire qu'elle finira bien par être entendue de mon bel ami!... Ah! mon corps, comme tu tressailles! Ah! mon cœur, comme tu te trémousses!... Ah! bel ami, venez, venez, venez!...

Quelques minutes après, ayant réfléchi, elle reprit :

— Non, je ne chanterai pas... On m'entendrait et je serais répréhendée de tout un chacun, pour manifester ainsi mon amoureuse ardeur!... Mais, peu me chaut!... On dira ce qu'on voudra : je chanterai... J'aime, je veux être aimée!...

Lors, la belle Eglantine se mit à la fenêtre de la tourelle, et chanta de sa voix la plus caressante sa chanson la plus amoureuse.

Qui sait guérir du mal d'aimer,
Qu'il vienne à moi, car d'aimer meurs...

Gérard n'entendit pas : la vieille nourrice, seule, entendit et accourut avec sa provision de simples qu'elle s'empressa de mixturer et dont elle mêla fort subtilement le jus au vin contenu dans un flacon d'argent placé sur une crédence, dans la chambre de la belle Eglantine.

— Voici le poison, ma mie, dit-elle à sa fille avec son sourire malin; il attend ses deux aimables victimes...

La première était là; l'autre ne tarda pas à paraître. Gérard de Nevers, en effet, venait prendre congé de la fille du duc Milon, comme il avait pris congé du duc lui-même.

Gérard était vêtu d'un court manteau d'écarlate fourré d'hermine, qui rehaussait encore les grâces naturelles de sa personne. Eglantine en fut comme éblouie; elle mit une main sur ses yeux, et l'autre main sur son cœur : la première, pour dissimuler sa rougeur; la seconde, pour contenir les battements insensés de son cœur.

— Sire, dit-elle, joie et bonne aventure vous donne le Seigneur!...

— Grand merci, demoiselle, répondit Gérard en saluant courtoisement.

De peur que ce bel oiseau ne s'effarouchât et ne prît son vol pour ne plus revenir, Eglantine s'empara de sa main et le conduisit, toujours en rougissant, vers sa couchette, où elle le pria de s'asseoir.

— J'ai à vous parler, cher sire, lui dit-elle.

— Demoiselle, repondit Gérard, je suis prêt à faire et accomplir tous vos commandements.

— Cher sire, reprit Eglantine en tremblant un peu, je voudrais bien savoir à quoi il tient que je ne puisse avoir votre amour!... Je ne saurais m'émerveiller assez de votre persistance à ne pas oublier votre femme, qui vous a si bien oublié, à ce point même que, de votre aveu, elle vous hait à mort!...

— Pucelle, répondit Gérard, il n'est pas en mon pouvoir d'ôter de mon cœur ce que le ciel y a mis... Et quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas!...

— Vous devez me tenir pour folle, reprit Eglantine avec dépit; pour folle et éhontée, car voilà deux fois que je vous ouvre librement et franchement mon

cœur, et bien inutilement, hélas!... Il n'est pas dans les coutumes de mon sexe de prier un homme, ainsi que je le fais... Je vois bien que j'ai failli à prendre!... Il me convient désormais de viser autre part... Car, pour vous, je ne crois pas que vous soyez propre au déduit des femmes, et il me faudrait chercher beaucoup avant de trouver à quoi vous êtes bon!...

Quand Gérard vit que les choses prenaient cette tournure, il eut la sagesse de répondre :

— Demoiselle, vous me contraignez tant, qu'il convient que je vous dise l'entière vérité... Sachez donc que j'ai, de par le monde, une belle mie dont je suis aimé et que j'aime de toutes mes forces... Croyez-bien, gente pucelle, que s'il n'en était pas ainsi, je me serais déjà jeté vingt fois à vos genoux pour vous dire quelle admiration ardente j'ai pour votre beauté, et quelle tendre reconnaissance j'ai pour votre amour, que j'aurais partagé avec empressement!... Je n'eusse pas attendu, certes, d'en être requis par vous!... Cet aveu ne doit pas vous choquer, à ce qu'il me semble : il témoigne de ma franchise... Si, aimant déjà une autre mie, je vous eusse dit que je vous aimais, j'aurais fait là une vilaine action, et vous auriez eu le droit de me haïr... De cette façon, si je ne peux avoir votre amour, je compte bien avoir au moins votre estime, qui m'est d'un haut prix!... Maintenant, demoiselle, je m'offre pour être votre chevalier et serviteur, en vous priant de vouloir bien me donner mon congé, car j'ai résolu de ne plus m'arrêter désormais que je n'aie retrouvé la mie que j'ai perdue, il y a longtemps déjà...

L'aveu était loyal, franc et ferme. Il n'y avait rien à répliquer. Eglantine le devina bien et, toute éperdue, elle appela sa nourrice.

— Le coup de l'étrier à ce vaillant et amoureux chevalier, dit-elle à la vieille d'une voix altérée par l'émotion.

La vieille alla vers la crédence, prit le flacon d'argent et le présenta à la fille du duc, qui l'offrit à Gérard en lui disant :

— Que le ciel protége votre voyage, sire chevalier, et vous aide à retrouver votre belle mie!...

Gérard prit le flacon, en versa un rouge bord dans une coupe d'onyx, et la tendit ainsi pleine à Eglantine.

— Je ne boirai qu'après vous, demoiselle, lui dit-il galamment, afin que cela me porte deux fois bonheur!...

— J'ai les mêmes raisons que vous, cher sire, répondit tendrement la pucelle, pour ne vouloir boire qu'après vous... Buvez donc le premier; je vous en conjure!...

Gérard s'inclina et trempa ses lèvres dans la coupe d'onyx; puis il la tendit à Eglantine qui s'en empara avec un empressement fébrile, y porta à son tour ses lèvres avec la volupté d'une chatte qui lampe du lait, et but le boire amoureux jusqu'à la dernière goutte. Boire après Gérard, n'était-ce pas le baiser sur la bouche?... C'était ce baiser, plus encore que le poison préparé par la nourrice, que savourait la gente pucelle.

—

## CHAPITRE XVIII

**Comment Gérard, après avoir bu le poison préparé par la vieille, se sentit affolé d'amour pour Eglantine, et ce qui en résulta.**



Boire amoureux n'est pas un boire ordinaire; c'est le plus capiteux des breuvages, philtres, cordiaux, élixirs généralement quelconques composés de main humaine. Gérard ressentit immédiatement les effets de celui que la vieille gouvernante avait préparé à son intention. Il chancela comme un homme ivre, et s'affaissa tout d'un coup, pâmé, sur le lit de la jeune fille, où il resta pendant un assez long temps sans sonner mot ni faire un geste. Euriant était oubliée, et l'image d'Eglantine avait pris la place qu'elle avait occupée jusque-là dans le cœur du fidèle chevalier...

La vieille nourrice, heureuse de l'effet instantané du breuvage composé par elle en faveur d'Eglantine, se mit à sourire en regardant ces deux beaux enfants qui faisaient tant de façons pour en arriver à la plus naturelle et à la plus agréable des choses humaines. Gérard était pâmé, et son œil, humide de volupté, semblait nager dans un océan de bonheurs. Eglantine, au contraire, quoique plus amoureuse que jamais, se tenait droite, fière et dédaigneuse devant son amant, enfin conquis!

— Chevalier, lui dit-elle d'une voix impérieuse, il vous faut partir de céans avant que le duc, mon père, ne vous surprenne dans l'état où vous êtes... Il serait scandalisé, et toute la honte de cette situation retomberait sur moi...

Gérard se leva lentement, regarda la gente princesse avec des regards chargés de tendresse, auxquels elle ne voulut pas prendre garde en cet instant, et murmura en s'inclinant pour prendre congé :

— Dieu vous garde, demoiselle Eglantine!...

Puis il sortit à regret de cette chambre dont l'atmosphère lui semblait chargée de parfums aphrodisiaques et charmants.

— Si je lui disais que je l'aime, dit-il en descendant l'escalier, elle ne me croirait pas, et elle me répondrait que mes désirs ont changé bien vite de direction... Je l'aime, cependant; car elle est merveilleusement belle, vue ainsi que je l'ai vue tout à l'heure, dans son retrait, où cela sent si bon la jeune fille!...

N'osant pas s'arrêter et remonter les degrés pour retourner auprès de la jeune princesse qui venait de le congédier, Gérard continua à descendre, tout songeur, l'escalier du palais, et il se rendit dans une salle basse, où il trouva Florine, assise et ouvrant un drap d'or et de soie.

— Demoiselle, lui dit-il en la saluant amiteusement, si vous tenez à finir cet ouvrage que vous avez commencé à ouvrer, je vous tiendrai compagnie : voulez-vous?...

— Sire, répondit Florine, j'ai toujours désiré d'être auprès de vous; il n'est pas de compagnie qui me puisse plaire autant que la vôtre... Par ainsi, restez auprès de moi, je vous en supplie... à moins que ma compagnie, à moi, ne vous plaise pas autant que la vôtre me plaît...

— Votre modestie m'enchante et m'étonne, belle Florine, répliqua Gérard. Pourquoi donc doutez-vous du plaisir que votre commerce peut me causer?...

— Si cela est vrai, cher sire, que mon commerce vous cause peu ou prou de contentement, permettez-moi d'être plus hardie et de vous prier de m'accorder votre amour, et de me dire si vous avez une mie quelque part au monde...Car, autant je serais joyeuse d'être aimée de vous, avec la libre passion que je mets à vous aimer, autant je serais malheureuse de penser que vous me donnez un cœur qui a servi ou serve encore à une autre dame... Sachez, en outre, cher sire, que je n'ai pas pour coutume de me présenter et offrir ainsi que je le fais en ce moment : le ciel m'est témoin que si ce n'avait pas été vous, je me serait tue, de crainte de honte... Mais jamais je n'ai aimé homme vivant, comme je vous aime, jamais!... Jamais, il est vrai, je n'en ai rencontré aucun qui eût votre grâce, votre vaillance et votre bonté!...

— Belle Florine, répondit Gérard, je vous remercie bien sincèrement de tout ce que vous me dites là; mais, comme votre visage, en outre des attraits dont il est si richement garni, respire une loyauté que j'admire, je me hâte de vous apprendre la vérité sur mon fait.

— Et cette vérité?... demanda Florine, pâle et tremblante.

— Cette vérité est que je suis amoureux; mais je n'oserais dire que celle que j'aime, m'aime autant ou plus que je ne fais d'elle... Je l'espère, néanmoins; autrement, ce serait temps perdu et joie perdue, si elle ne m'aimait pas autant que je l'aime!. Elle est si belle à regarder, si belle, qu'elle ressemble plutôt à une déesse qu'à une femme mortelle... Elle a la bouche plus vermeille et plus savoureuse qu'un fruit, et cela donne à chaque instant la tentation d'y cueillir un baiser... Elle a une chair blanche comme l'hermine et douce comme le velours... Je n'ai pas encore rencontré sa pareille au monde, et je doute fort qu'elle existe... C'est une merveille! En y songeant, l'eau m'en vient à la bouche, et j'ai envie de chanter une chanson en son honneur... Cela me réjouira le cœur...

Le chevalier chanta. Sa chanson finie, Florine murmura avec douleur :

— Ce n'est pas moi qu'il aime!... C'est en vain que je lui aurai fait l'avance de mon amour... J'en suis pour ma courte honte et pour ma longue douleur!... Mais qui aime-t-il? Est-ce Eglantine? Cela ne peut-être... Qui est-ce alors?... Sire chevalier, demanda-t-elle à Gérard, si cela était loyalement possible, je voudrais bien savoir de vous le nom de celle que vous aimez à ce point?...

— Belle enfant, répondit Gérard, c'est la seule chose que je doive vous céler... Ce que je puis vous dire, c'est que je suis très heureux d'endurer tout ce mal pour l'amour d'elle, et que je l'endurerai jusqu'à ce qu'il lui plaise d'avoir merci et pitié de moi...

Cela dit, Gérard se leva et se retira, pendant que la malheureuse Florine s'évanouissait.

## CHAPITRE XIX

**Comment Gérard et la belle Eglantine s'entr'aimèrent, en vertu du poison que leur avait versé la vieille nourrice, tant et tant que le duc de Milon en voulut faire le mariage.**



Gérard ne pouvait plus quitter la ville de Cologne, où le retenait l'amour qu'il avait conçu pour la belle Eglantine, fille du duc Milon. Il lui souvenait très peu de sa mie Euriant, qu'Eglantine avait définitivement supplantée. En revanche il pensait beaucoup aux charmes merveilleux de la jeune princesse de Cologne, qu'il voyait à toute heure du jour, et qu'il aurait bien voulu voir à toute heure de la nuit.

Eglantine le lui rendait bien. Elle avait essayé un instant de jouer à l'indifférence et à la méprisante avec lui, pour essayer de se l'attacher d'avantage; mais la chose n'était pas possible : Gérard était aussi fou d'elle, qu'elle était folle de lui. Elle jeta son indifférence aux orties et se livra à toute la fougue et à tout le charme d'un amour partagé.

Le duc Milon, ainsi que cela se passe d'ordinaire, fut le dernier de sa cour à s'apercevoir de la passion de sa fille pour Gérard de Nevers, mais enfin il s'en aperçut. Il la fit venir et lui reprocha de mettre ainsi son amour en un homme qu'elle connaissait à peine, et qui se contentait seulement d'être un vaillant chevalier.

— Je l'aime, mon père! répondit Eglantine.

Courte et éloquente réponse que les filles feront éternellement à leurs pères, et dont les pères se contenteront à perpétuité.

Quand le duc Milon vit qu'il n'y avait rien à faire, qu'à laisser mourir sa fille en lui refusant son amant, il résolut de le lui accorder pour mari. Mais, auparavant, il fit assembler ses barons, auxquels il exposa le cas.

— Seigneurs, leur dit-il, ma fille aime le chevalier à l'épervier. Le chevalier à l'épervier aime ma fille. Dois-je les marier?

— Mariez-les! répondirent unanimements les barons, reconnaissants des services rendus à la ville de Cologne par le valeureux Gérard.

Tout aussitôt, le duc Milon manda Gérard et Eglantine, qui parurent en rougissant l'un et l'autre.

— Gérard, dit le duc au jeune homme, je vous ai mandé ici pour dire toute votre pensée et exprimer tout votre vouloir... Vous convient-il d'épouser Eglantine, ma fille?...

— Seigneur, répondit Gérard, tel je suis, tel vous m'avez fait : il vous appartient de commander et à moi d'obéir. En cette occurence surtout, je vous obéirai volontiers...

— Et vous, Eglantine?... dit le duc en se tournant vers sa fille. Il est temps que vous soyez mariée... Les fruits ne se cueillent que dans leur extrême maturité; mais les fleurs se cueillent à peine ouvertes... Bouton vous êtes : n'attendez pas que rose vous soyez, car alors vous vous défeuilleriez vitement et tristement... Voulez-vous de Gérard pour mari?... Il ne demande qu'à m'obéir, si je lui commande de vous prendre pour femme... m'obéirez-vous aussi volontiers si je vous commande de le prendre pour seigneur et maître?...

— Ah! Sire, répondit vivement Eglantine, puisque c'est votre bon plaisir que les choses se fassent ainsi, j'y consens de tout mon cœur... Je n'aurai jamais d'autre mari que le chevalier à l'épervier : donnez-le moi donc, et plutôt aujourd'hui que demain...

Cette vivacité fit sourire tout le monde.

— Ma fille, reprit le duc, demain matin je convoquerai toute ma baronnie, et vous fiancerai aussitôt, afin que vous puissiez vous épouser et consommer ensemble le mariage dès le lendemain...

— Mon père, répliqua Eglantine, il en sera fait à votre volonté et plaisir... Mais je vous ai entendu dire à vous-même que ce qui pouvait se faire la veille ne devait jamais se remettre au lendemain... Pourquoi ne nous mariez-vous pas aujourd'hui, mon père?

Chacun se mit à sourire de plus belle, de cette ardeur amoureuse si librement et si loyalement avouée. Les femmes qui aiment bien, ne connaissent pas l'hypocrisie. Pourquoi une femme jeune, belle, pleine de santé, d'appétit, de sève, n'avouerait-elle pas tout haut, en plein soleil, l'amour passionné qu'elle ressent pour un homme jeune, beau et bien portant comme elle?

Quand on eut bien ri de la naïveté d'Eglantine, on cessa de rire, et nos deux amants se retirèrent de la salle pour gagner à la hâte la petite chambre de la princesse, où ils prirent le plus de déduit qu'ils purent. Quelques heures après, Gérard baisa chastement sa belle mie au front, et quitta le palais du duc Milon pour retourner chez son hôte, le bourgeois Adam, fort en peine de lui depuis quelque temps.

## CHAPITRE XX

**Comment Gérard, pour patienter jusqu'à l'heure de son mariage, prit son épervier et alla voler aux champs où il rencontra l'alouette qui avait au cou l'annelet de sa mie Euriant.**

A présent qu'elle lui était accordée, Gérard brûlait du désir de tenir Eglantine entre ses bras. L'attente a toujours été cruel aux véritables amoureux. Cette journée qui le séparait de celle où il devait enfin déposer l'ineffable baiser de l'époux sur les lèvres appétissantes de sa maîtresse, altérée d'amour tout comme lui; cette journée eut pour lui la lenteur de cent journées : un quart d'heure mettait autant de temps qu'une semaine à tomber dans l'éternité... C'était à n'y pas tenir!...

Pour oublier autant que possible la lenteur désespérante des heures, Gérard imagina d'aller voler aux champs avec l'épervier que lui avait donné sa belle hôtesse de Châlons, afin de le mieux affêter et dresser.

— Voulez-vous m'accompagner? demanda-t-il à Adam-le-Grégeois, qui le regardait aller et venir dans sa maison, avec cet honnête et bienveillant sourire qu'il avait toujours sur les lèvres.

— Volontiers, chevalier, répondit l'hôte, qui faisait tout ce qu'on voulait, et qui, en cette occurrence, devinait bien que Gérard n'aurait pas voulu être avec un autre qu'avec lui.

Lors, ce brave homme fit mettre les selles sur les chevaux, et tous deux, Gérard et lui, montèrent aussitôt dessus. Gérard avait son faucon au poing.

Ils traversèrent ainsi la ville. Gérard voulut voir la demeure qu'habitait sa mie. En conséquence, il s'arrêta à quelque distance, et se mit à examiner avec soin toutes les fenêtres du palais du duc Milon.

Précisément, Eglantine, après avoir vertement tancé et raillé Florine sur son amour vaine pour Gérard, venait de se mettre à la fenêtre de sa chambre, et elle regardait vaguement dans l'espace, en songeottant à mille choses, et surtout à la nuit enivrante qui s'apprêtait pour elle.

— Cher hôte! s'écria Gérard plein d'admiration, en montrant au bourgeois Adam la tour à la fenêtre de laquelle Eglantine venait de se mettre; cher hôte, ne vous semble-t-il pas voir luire le soleil à cette fenêtre? M'est avis, à moi, que jamais cette tour n'a été aussi belle, aussi radieuse qu'elle l'est depuis quelques instants que je viens d'y apercevoir le merveilleux visage de la fille du duc Milon!... Pour l'amour d'elle, je veux chanter une chanson...

— Nous sommes bien loin pour qu'elle vous entende... fit timidement observer Adam-le-Grégeois.

— C'est vrai; mais le vent lui portera mes paroles... et d'ailleurs, son cœur les devinera... répondit Gérard.

Les amoureux ont réponse à tout.

Lors, Gérard commença une chanson bien tendre, bien langoureuse, d'une voix claire et sonore comme le chant du coq, que les poulettes aiment tant à entendre.

Sa chanson finie, Adam et lui reprirent leur chemin et se mirent à côtoyer le fleuve, à contre-val. Au bout de quelques instants, Gérard s'arrêta de nouveau, non plus pour chanter, cette fois, mais bien pour entendre chanter une alouette, plus habile musicienne que lui.

Gérard prit un singulier plaisir à entendre cette alouette, qui lui mit en souvenance ses amours si ardemment désirées. Puis, tout-à-coup le chant cessa, et l'oiseau vint s'abattre à quelques pas du jeune comte de Nevers, étonné.

Voyant que l'épervier s'agitait et demandait la chasse, Gérard lui enleva ses longes, lui laissa ses giez et cria : Allez!...

L'épervier, qui avait aperçu l'alouette, fondit dessus avec la rapidité de la foudre. Mais l'alouette, qui avait vu l'épervier, s'envola prestement et le plus haut qu'elle put. Vive elle était; mais prompt était l'épervier : l'alouette fut prise.

Ce combat en l'air avait intéressé et distrait le jeune et amoureux chevalier. Quand l'épervier lui eût rapporté l'alouette, il la prit, lui jeta la cervelle, comme récompense, et se mit à l'examiner, sans trop attacher d'importance à son examen.

Bien lui en prit cependant. Car il y avait au cou de cet oiseau un annelet très riche qui étincelait beaucoup au soleil, à cause de la pierre précieuse que contenait le chaton.

— C'est étrange ! murmura Gérard en devenant rêveur. Cet annelet ressemble étonnamment à celui que je donnai autrefois à ma cousine Euriant de Savoie... C'est la même pierre... Oui, la même... je la reconnais, à présent... je la reconnaîtrais entre mille... Euriant !...

A ce souvenir, Gérard tressaillit ; sa figure s'assombrit ; son cœur se contracta d'angoisses, et il tomba évanoui. Le bon Adam-le-Grégeois accourut à son secours.

— O terre, ouvre-toi et engloutis-moi ! murmura Gérard en sanglottant au souvenir de sa mie Euriant, abandonnée par lui pour une autre mie.

— Mon très cher seigneur, laissez là votre deuil et vos larmes ! lui dit son hôte, qui ne comprenait rien à cette douleur subite, à propos d'une alouette et d'un anneau. Laissez là vos larmes et vos sanglots, ou daignez me dire la cause de toutes ces doléances, qui m'affligent inutilement si je n'y peux porter remède... Vous êtes si pâle et si amorti, que je n'aurai pas de cesse que vous ne m'ayez dit ce qu'il en est.

— Ah ! mon hôte, répondit Gérard, la cause de ma douleur, la voici : j'aimais autrefois une mie charmante, je l'ai oubliée pour une autre mie...

— Quoi ! reprit l'hôte, vous avez une autre mie qu'Eglantine, la fille du duc Milon, que vous devez épouser demain ?...

— Oui, mon hôte, répondit Gérard ; j'ai une autre mie cent fois plus belle qu'Eglantine... Et je l'ai oubliée !... Ah ! maintenant, c'est bien résolu : je ne me donnerai ni repos ni trêve que je ne l'aie rencontrée et que je ne lui aie demandé pardon de l'abandon dans lequel je l'ai laissée...

— Cher sire, demanda le bon Adam, que va dire demoiselle Eglantine quand cette nouvelle-là lui sera apportée ?... Elle ne voudra jamais d'autre mari que vous... et elle mourra si vous la quittez !...

— Ami, répondit tristement Gérard en appelant son épervier et en le plaçant sur le poing du bon Adam-le-Grégeois, vous porterez, s'il vous plaît, cet épervier à Eglantine, qui l'aime beaucoup... Vous la prierez de le garder pour l'amour de moi... A elle et à son père, vous direz que je les remercie du fond du cœur des grands honneurs et biens dont ils m'ont comblé... Dieu permettra sans doute qu'avant de mourir je puisse aller les embrasser et leur demander pardon...

Cela dit, Gérard embrassa le bon Adam, et sans plus attendre, éperonna son cheval, qui partit comme le vent.

## CHAPITRE XXI

**Comment le bon Adam-le-Grégeois se rendit à la cour du duc Milon pour remplir sa délicate mission auprès de la belle Eglantine.**

Adam-le-Grégeois était un excellent homme, un brave cœur, un esprit solide. Sa jeunesse était loin derrière lui, bien loin, et, quoiqu'il eût toujours le sourire de l'indulgence aux lèvres à propos de toutes les peccadilles humaines, commises par ses voisins et par ses voisines, il ne comprenait plus grand'chose aux histoires amoureuses, aux nuances plus ou moins foncées de la passion, aux mystères du cœur. Peut-être même n'y avait-il jamais rien compris. Sa femme l'avait épousé, il avait épousé sa femme : voilà tout ce qu'il savait de l'amour. Gérard devait épouser Eglantine, fille du duc Milon, et il ne pouvait plus l'épouser ; voilà tout ce qu'il savait de la commission dont on l'avait chargé.

Aussi fut-il un tantinet embarrassé. Il avait conçu une vive amitié pour son jeune commensal, auquel d'ailleurs, en sa qualité de Colognois, il devait de la reconnaissance ; mais il lui aurait su un gré infini de ne pas lui confier mission si délicate, partant si difficile. Cependant, comme il ne savait pas bouder contre le devoir, il se décida à rentrer à Cologne et à se rendre à la cour du duc Milon.

Je dois dire qu'il prit, pour s'y rendre, le chemin des écoliers. Il musa et s'attarda, sous une foule de prétextes plus ingénieux les uns que les autres, à regarder couler l'eau du fleuve et les bateaux voguer dessus. Les bateaux étaient rares ; quand il y en avait un de passé, Adam-le-Grégeois attendait qu'il en passât un autre, pour s'assurer du nombre de bateaux qui pouvaient circuler ainsi dans une journée d'un bout du fleuve à l'autre. Si bien que le soleil avait disparu depuis une heure, que cet honnête bourgeois regardait encore couler l'eau et les bateaux. Ce fut le hennissement impatient de son cheval qui le tira de sa contemplation calculée, et l'avertit qu'il était temps de regagner Cologne, et l'écurie. Le cheval avait hâte de manger son picotin, et il ne comprenait pas, le noble animal, que son maître n'eût pas la même hâte de manger le sien.

Hélas ! ce n'était pas l'appétit qui manquait à l'honnête bourgeois. Ses repas étaient réglés méthodiquement, comme toutes les fonctions de sa vie, publiques ou privées ; jamais, jusque-là, il n'avait mangé une heure plus tôt ou une heure plus tard, et sa femme connaissait si bien ses habitudes, qu'il lui suffisait de voir entrer ou sortir son mari pour savoir exactement quelle heure il était. Or, l'heure du souper d'Adam-le-Grégeois était sonnée depuis longtemps, et cet excellent homme était encore à quelques lieues de sa demeure, pensif, l'épervier de Gérard au poing, et regardant, sans les voir, les arbres et les tas de pierres de la route.

La nuit était noire. Adam, qui était la prudence faite homme, se décida à éperonner un peu son cheval pour regagner vitement Cologne. Son cheval, qui n'avait nul besoin de ce stimulant, partit au galop, guidé à travers les ténèbres opaques de la route par son instinct et par son appétit.

Il arriva enfin à Cologne. Mais il était trop tard pour s'acquitter de son message auprès de la princesse Eglantine ; il ne fut pas fâché de ce contretemps : autant de temps perdu, autant de gagné pour lui. Sa femme, d'ailleurs, l'attendait avec une impatience anxieuse ; son devoir de mari passait avant son devoir de messager ; il se rendit tout droit à sa maison, bien résolu de n'en sortir que le lendemain.

Le lendemain, en effet, malgré les souleurs qu'il

éprouvait à chaque instant, en pensant à la réception larmoyante qui l'attendait, il se décida à mettre un pied devant l'autre et à se rendre au palais du duc Milon.

Une grande agitation y régnait. Varlets et dames d'honneur allaient, venaient, se croisaient dans tous les sens d'un air affairé : il s'agissait précisément des préparatifs du mariage projeté entre Eglantine et Gérard. Eglantine palpitait de bonheur à mesure que s'avançait ce moment si ardemment convoité. Elle pressait ses demoiselles, gourmandait ses chambrières, essayait vingt atours différents et les rejetait tous avec une moue boudeuse qui lui allait à ravir. Belle déjà d'une remarquable beauté, elle voulait le paraître davantage encore ce jour-là, pour tourner toutes les têtes et tous les cœurs, et surtout la tête et le cœur de son amant. Si on a le droit d'être fol, une fois dans sa vie, n'est-ce pas le jour où l'on tient dans ses bras sa chimère, femme lorsqu'on est homme, homme lorsqu'on est fmme?...

Eglantine s'attendait à chaque instant à la venue de Gérard. Quand elle aperçut Adam-le-Grégeois, elle alla vers lui avec empressement :

— Où est Gérard ? lui demanda-t-elle.

— Demoiselle, répondit Adam d'un ton navré, la vie est faite de chagrins sans nombre... On se réjouit, et l'on a tort : il faut pleurer... Pleurez, demoiselle, Gérard ne reviendra pas...

— Que me dites-vous là?... s'écria Eglantine en pâlissant.

Le bon Adam lui raconta alors l'histoire de l'alouette et de l'anneau qu'elle portait au cou, anneau qu'avait reconnu Gérard pour appartenir à sa mie.

— Gérard, ajouta-t-il, a juré de ne s'arrêter plus qu'il n'ait retrouvé celle à qui il a donné sa foi et voué sa vie, autrefois, avant de vous connaître... Il m'a quitté en me priant de venir vers vous et de vous remettre cet épervier en souvenir de vous... Daignez l'accepter et ne pas trop vous courroucer contre ce vaillant chevalier qui, malheureusement, n'avait pas deux cœurs à sa disposition...

Eglantine ne voulut pas en entendre davantage. Transportée de fureur, elle se jeta sur l'oiseau que lui avait légué Gérard, et elle allait le sacrifier, victime innocente, à sa vengeance, lorsque son père survint, qui lui arracha l'épervier des mains.

— Qu'alliez-vous faire, ma fille? lui dit-il... Pourquoi tuer cet épervier?...

— Mon père, repartit Eglantine, jamais homme ne m'a tant humiliée que ne m'humilie en ce moment Gérard... Si je veux écraser cet oiseau, c'est qu'il a été cause d'une séparation qui, sans lui, ne fût pas arrivée... Pourquoi a-t-il pris l'alouette?... Pourquoi cette alouette portait-elle au cou un anneau donné à son ancienne mie par Gérard ?...

— Gérard n'est pas mort, répondit le duc Milon; je vais l'envoyer quérir et nous le trouverons... Une fois trouvé, sa folie d'autrefois s'en ira, et il te reviendra plus fidèle et plus amoureux que jamais... D'ailleurs, les maris ne manqueront jamais à une belle fille comme toi, et si ce n'est pas celui-là, ce sera une autre...

— Mon père, mon père, clama Eglantine, vous me donneriez l'empereur d'Allemagne ou celui de Constantinople, que je n'en voudrais pas... jamais je n'aurai d'autre mari que Gérard...

— Eh bien ! répondit le duc, je vais envoyer un messager à la quête de ton amant; il te le ramènera mort ou vif...

Cette assurance réconforta Eglantine. Elle pressa le départ du messager chargé d'aller à la recherche de son bel ami, et quand il fut parti, elle cessa de pleurer.

— Il part un, dit-elle; puisse-t-il revenir deux!...

## CHAPITRE XXII

Comment la belle Euriant, qui était à Metz, en Lorraine, perdit l'annelet que son ami Gérard lui avait donné et qu'il venait de retrouver si miraculeusement à la gorge d'une alouette.



Vous avez vu de quelle manière Gérard de Nevers avait délaissé sa mie et comment elle avait été retrouvée, en la forêt d'Orléans, par le duc de Metz.

Le duc de Metz avait une sœur, très aimable et très belle. Il lui avait baillé en garde cette jeune proie conquise d'aventure par lui, et sa sœur s'était empressée d'accepter cette charge, séduite par l'air d'innocence et d'honnêteté de la mie de Gérard.

Euriant était si douce, si gente, si flexible au commandement, que la sœur du duc l'avait bientôt prise en affection véritable, à ce point qu'elle ne pouvait passer une heure sans la voir et deviser avec elle.

Un jour, cette belle prisonnière se trouvait toute seulette en sa chambre, ouvrant d'or et de soie je ne sais plus quel drap; elle se mit à penser à Gérard, son fiancé du temps jadis, qu'elle croyait mort, blessé, malheureux.

— Hélas! murmura-t-elle, quand donc le ciel me fera la grâce de revoir mon bel ami Gérard?... Je ne demande pas beaucoup en demandant de le voir une fois seulement avant de mourir... Oh! déloyal Liziart, Dieu veuille te confondre! C'est ta trahison et calomnie qui nous a séparés et éloignés l'un de l'autre!... Comment as-tu pu, misérable, savoir l'enseigne que je porte en mon sein droit?... Qui que ce soit qui t'ait dit cela est un infâme, puisqu'il a brisé deux cœurs soudés ensemble par l'amour et par l'estime... Pauvre Gérard! Il a cru tout cela! Où est-il maintenant? Dans quel pays?... Et comment lui faire savoir où je suis moi-même?... Jamais, jamais, jamais ne sonnera pour moi l'heure de notre réunion!...

Comme Euriant disait ces mots, un varlet entra, apportant une alouette qu'il avait prise dans un sillon de blé.

— Demoiselle, dit-il, la voulez-vous prendre? Elle sera heureuse de vivre avec vous, sous votre souffle et sous votre œil...

— J'accepte, répondit-elle; cette prisonnière consolera l'autre. Je vous remercie!...

Euriant prit cette bestiole, la caressa, la mit en son giron, la tint sur ses doigts, et la contempla pendant quelque temps avec mélancolie. Une bague

qu'elle avait au doigt, celle que devait retrouver Gérard, glissa et s'alla rouler autour du cou de l'alouette qui, effrayée, s'échappa à tire d'ailes.

— Ah! Vierge Marie! s'écria Euriant. C'était un gage de mon ami Gérard!.. Que dira-t-il en ne le voyant plus à mon doigt?... Las! jamais un mal ne vient sans l'autre!... Malheureuse j'étais; plus malheureuse encore je suis, maintenant... Méchante alouette, que je te hais! Si tu reviens, je te ferai mourir!... Ah! qui me rendra l'annelet que m'a donné mon ami Gérard!...

## CHAPITRE XXIII

**Comment Méliatir, chevalier félon, voulut faire violence à Euriant, et comment, celle-ci ne le voulant pas, il s'en vengea en tuant la sœur du duc de Metz et en mettant son couteau dans la main de la mie de Gérard.**

Sur ces entrefaites, survint un chevalier félon de visage et de caractère, appelé Méliatir. Il n'aimait plus Euriant, par force de l'avoir trop aimée, c'est-à-dire d'avoir voulu faire d'elle sa mie.

Quand il s'aperçut qu'elle était seule, il en fut très réjoui, et il la trouva plus belle que les autres fois.

— Demoiselle, lui dit-il, l'œil enflammé de convoitise, je vous aime et prétends être aimé de vous... Apportez-moi votre bouche rose, que je la baise et la savoure!...

— Sire chevalier, répondit Euriant, épouvantée, à Dieu ne plaise que j'aie jamais attouchement ni privauté avec homme tel que vous!...

— Pourquoi donc cela, la belle enfant?... reprit Méliatir, plein de concupiscence, en s'emparant de la taille d'Euriant, et en la jetant brutalement sur un lit qui se trouvait là.

La mie de Gérard, ainsi entreprise, leva prestement le pied droit à la hauteur de la bouche de son agresseur, et cela avec tant de dextérité, qu'elle lui cassa quatre dents, les meilleures, et lui ensanglanta le visage et les mains. Puis, aussitôt qu'elle put se débarrasser des étreintes énergiques de ce misérable, elle s'échappa et courut se réfugier dans les bras d'Ismame, la sœur du duc de Metz.

Méliatir, furieux, la poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre.

— Je ne boirai ni mangerai, s'écria-t-il, que je n'aie tiré vengeance de cette pécore qui se livre aux autres et ne se veut point abandonner à moi!... Elle me paiera avec usure les dents qu'elle m'a brisées, et le sang qu'elle m'a fait couler de la face!...

Pour de pareilles gens, il n'y a pas loin du projet à l'exécution. Méliatir ne voulut pas attendre au lendemain pour châtier cette vertueuse pucelle de sa courageuse résistance. Il se cacha dans la ruelle du lit, où, d'ordinaire, couchaient ensemble, comme deux sœurs, Euriant et Ismame, après avoir affilé un couteau qu'il avait sur lui.

La nuit vint. Les deux pucelles vinrent aussi. Elles se déshabillèrent, se couchèrent, s'embrassèrent et s'endormirent dans les bras l'une de l'autre. Comme il faisait très chaud, cette nuit-là, les draps étaient relevés et permettaient au regard de dévorer les blanches poitrines et les bras potelés de ces deux aimables filles. Méliatir s'approcha, frémissant, leva son couteau et l'abattit sur Ismame, en plein cœur!... Ismame ne poussa pas un cri, pas une plainte, rien! Elle ne remua ni pieds ni jambes: la mort avait été instantanée...

Cette œuvre faite, Méliatir prit, sans se troubler, la main d'Euriant et lui planta entre les doigts le manche du couteau qui venait de lui servir contre la sœur du duc de Metz. Puis il sortit sans bruit de la chambre.

Le lendemain, demoiselles et chambrières survinrent, ouvrirent les fenêtres pour laisser filtrer le jour, et furent très étonnées de voir la salle inondée de sang, ainsi que les linges du lit où dormaient les deux amies: l'une, d'un sommeil profond, celui de l'innocence; l'autre, d'un sommeil plus profond encore, celui de la mort.

On alla quérir le duc, en lui disant le meurtre qui venait d'être commis. Il accourut et trouva sa sœur assassinée, et, à côté d'elle, Euriant dormant encore, le couteau dans la main.

— Cette fille est décidément folle! s'écria-t-il. Méliatir, je vous la confie... Faites-la mettre en une prison obscure, où personne ne la voie ni ne lui parle..... Il en sera fait bientôt justice, pour l'exemple!...

## CHAPITRE XXIV

**Comment Euriant, faussement accusée du meurtre de la princesse Ismame, fut condamnée à être brûlée vive, et comment l'exécution de cet arrêt fut suspendu par l'éloquence du grand-référendaire.**



outes les apparences étaient contre Euriant, et, dans ce monde, où les jugements humains sont si sujets à l'erreur et à la faillibilité, les apparences sont tout. Le visage de l'innocent, par une bizarre contradiction, a souvent la pâleur et le trouble qu'il ne devrait pas avoir, et que n'a pas toujours le visage du criminel, surtout du criminel endurci dans le crime. Il n'y avait pas que la femme de César qui ne devait pas même être soupçonnée; tous les honnêtes gens sont dans ce cas: comme ils sont habitués à marcher droit dans leur sentier, et qu'on est accoutumé, comme eux, à leurs allures rectilignes, ils se troublent et s'arrêtent interdits quand on les accuse d'avoir bronché. Plus l'accusation est invraisemblable, plus ils s'en trouvent troublés, et alors la foule, qui n'a pas la suprême jugeotte du bon Dieu, la foule interprète à mal ce trouble involontaire: pour elle, les innocents doivent avoir le

front serein devant tous les périls et toutes les accusations, et les coupables, seuls, doivent avoir le visage convulsé. Hélas! la foule se trompe grossièrement et fatalement. Si elle ne se trompait pas, elle ne serait pas la foule.

Le duc de Metz appartenait à la multitude par cet aveuglement de l'esprit, par cette inclairvoyance de l'entendement. Il venait de surprendre Euriant tenant encore à la main le couteau ensanglanté qui avait servi à commettre le meurtre : qui pouvait l'avoir commis, si ce n'était pas cette main encore nantie de l'outil féroce qui avait perforé la blanche poitrine de la douce et belle Ismame?...

Et puis, il se rappelait maintenant la confession que lui avait faite Euriant, pour le dégoûter d'elle, lorsqu'il l'avait surprise, toute éplorée, dans la forêt d'Orléans, confession à laquelle il avait refusé d'ajouter foi, devant la chaste beauté de la mie de Gérard.

— Une mie de larronneur! se dit-il, pour se confirmer dans ses soupçons. C'était en effet une mie de larronneur, une gourgandine, une créature de mauvaise vie!... Elle avait eu le cynisme de me l'avouer, et je ne l'avais pas crue; aujourd'hui je suis bien forcé de me rendre à l'évidence... J'ai été bel et bien endoctriné par sa vicieuse beauté... Elle m'avait ensorcelé... Maintenant, je m'aperçois que le vice a sa pente fatale, sur laquelle nul ne peut s'arrêter... Elle avait un amant larron, peut-être meurtrier de coutume : il lui a inculqué ses habitudes... Elle a larronné et tué... C'est bien cette forcenée qui a assassiné ma pauvre sœur... Elle n'a pas eu pitié de sa jeunesse, je n'aurai pas pitié de la sienne; elle l'a poignardée, je la ferai brûler!...

L'amour que le duc de Metz avait conçu pour Euriant, avec l'espérance de le lui faire partager un jour ou l'autre, s'éteignit dès cet instant dans son âme. Loyal et humain, le duc ne pouvait plus songer qu'avec horreur à celle qui avait fait cette monstrueuse vilenie. En conséquence, après avoir remis Euriant entre les mains du traître Méliatir, pour qu'il la plongeât dans un cachot, en attendant l'heure prochaine de sa punition, il réunit toute sa baronnie.

Un cri général d'horreur et de pitié s'éleva, lorsqu'on découvrit le cadavre ensanglanté de l'infortunée Ismame.

— C'est une femme qui a commis cet épouvantable crime! s'écria le duc de Metz, douloureusement ému. Une femme à qui ma sœur avait donné son amitié!... Elles vivaient ensemble comme plus que sœurs, comme amies de cœur et d'âme... Belles toutes deux, jeunes toutes deux, on aurait cru, à les voir, qu'elles étaient sorties des mêmes entrailles... Par bonheur, il n'en était rien! Ismame était issue de noble souche; Euriant est d'extraction basse... C'est une fille de robeurs et de Zingaris; elle avait mené une vie souillée, avant que je ne la rencontrasse; elle avait été la compagne d'aventures et de vilenies d'un vulgaire larronneur, peut-être beau garçon comme elle est belle fille... J'ignorais cela; je ne l'ai appris que depuis... Je l'avais recueillie la croyant autre, et je l'avais confiée à Ismame dont je désirais qu'elle devînt la sœur, parce que j'avais projeté d'en faire une duchesse de Metz!... C'est ainsi, seigneurs, qu'elle a payé mon hospitalité : en enfonçant un couteau dans un cœur qui battait d'amitié pour elle!... Elle a tué Ismame pendant qu'elle reposait sans défiance entre ses bras!... Quand on m'a appelé, elle tenait encore dans sa main impitoyable l'outil qui avait servi à l'accomplissement de cette abominable action... J'en appelle à Méliatir...

Méliatir, ainsi directement interrogé en présence de tous les barons lorrains, frémissants d'indignation, confirma de point en point, avec une audace sans pareille, la déclaration du duc.

— Euriant est coupable de félonie au premier chef! ajouta-t-il. La pitié serait une injure à l'ombre de son auguste victime! Elle mériterait plutôt mille morts, et des plus cruelles qui se pussent imaginer!... Il faut se contenter de lui appliquer la loi actuelle, trop clémente et benoîte pour elle... En conséquence, je demande que cette misérable soit condamnée à perdre sur un bûcher d'épines la vie qu'elle est indigne de conserver... et je réclame l'honneur d'y mettre le premier le feu!...

Toute la baronnie se leva en masse pour déclarer Euriant coupable et la condamner au supplice du feu. Un seul chevalier, le grand-référendaire, suspendit l'arrêt qui allait être prononcé.

— Chevaliers, mes compagnons et amis, dit-il d'une voix grave, je vous adjure de suspendre un instant votre arrêt et de m'écouter avec attention... La vie d'une créature humaine est chose précieuse : Dieu seul, qui la donne, a le droit de la retirer, et les meurtriers méritent châtiment cruel pour si cruel forfait... Mais lorsque, sur des apparences trompeuses, accusatrices, nous nous hâtons de nous prononcer, et nous condamnons à mourir un innocent à la place d'un coupable, nous faisons positivement ce que font les meurtriers : nous assassinons, et Dieu, le juge suprême, nous demande un compte sévère de notre arrêt, au jour de ses solennelles assises... Ne nous hâtons donc pas de condamner... Les matériaux de notre jugement sont imparfaits et vicieux; nous apprécions avec nos passions, et nous tenons les balances de la Justice avec des mains que font trembler des sentiments de toute nature... Je ne crois pas, pour ma part, à la culpabilité de la jeune Euriant...

— Mais ce couteau trouvé dans sa main?... demanda Méliatir avec une sorte de rage, en s'apercevant que les paroles graves et mélancoliques du grand-référendaire produisaient sur les juges une impression toute différente de celle qu'ils avaient reçue tout à l'heure.

— Oui, répondit le grand-référendaire, c'est là le fondement unique de l'accusation. On a trouvé dans les mains de cette malheureuse un couteau tout dégouttant encore du sang généreux de la princesse Ismame... Oui!... Mais le meurtrier véritable, avant de s'enfuir, ne pouvait-il avoir placé lui-même cet outil de mort dans la main d'Euriant, pour ajouter un crime à un autre crime, et faire accuser cette infortunée du meurtre de son amie Ismame?... Cela s'est vu, ce raffinement de vice et de méchanceté; pourquoi cela ne se verrait-il pas encore?...

Méliatir tressaillit comme si le référendaire eût livré son nom et son crime à l'assemblée. Mais se contenant à grand'peine, il répliqua :

— Si ce n'est pas elle, qui cela peut-il être? Les chambrières n'ont vu entrer et sortir personne...

Quand elles sont venues, aux premières approches du jour, elles ont trouvé côte à côte la victime et son bourreau...

— Toutes deux endormies, fit observer le grand-référendaire. Peut-on admettre, seigneurs, je vous le demande, qu'une femme, créature nerveuse, faible et pusillanime d'ordinaire, ait pu commettre un semblable crime, d'abord, et, qu'ensuite, l'ayant commis, elle se soit tranquillement endormie du sommeil de l'innocence sur le sein même de sa victime?... Une pareille femme serait un monstre, et s'il y a des monstres dans la création, Dieu n'a pas voulu les faire naître parmi ce sexe plein de tendresse!... Les femmes commettent déjà assez de fautes reprochables, crimes amoureux, sans qu'on leur en attribue d'autres qui jurent avec leurs mœurs et avec leur cœur!... D'ailleurs, quel visage a montré cette prétendue meurtrière, lorsqu'on l'a réveillée et qu'elle s'est vue à côté de son amie assassinée?... Son cri de douleur et d'effroi a été sincère; elle s'est jetée avec toute l'énergie de sa tendresse sur le corps à peine refroidi de celle qui avait été son amie et qui allait bientôt devenir sa sœur... Est-ce qu'un meurtrier embrasse sa victime?...

Le grand-référendaire parlait d'or : son éloquence subjugua l'assemblée. Le duc de Metz, éperdu, ne sut bientôt plus ce qu'il devait faire.

— Dans une semblable occurence, reprit le grand-référendaire, il faut s'en rapporter à la sagesse du plus sage... Je vous supplie de suspendre l'exécution de votre fatal arrêt et de vous en référer au comte de Bar, le plus prud'homme et le plus juste des princes de ce temps?... Ce qu'il prononcera sera bien prononcé, quoi qu'il prononce!...

Cette proposition fut accueillie avec grande joie par tous les barons, qui avaient ainsi la poitrine et la conscience déchargées d'un rude poids. D'ailleurs, le comte de Bar, oncle du duc de Metz, était en effet l'arbitre le plus austère et le plus propre, par conséquent, à trancher le nœud gordien de cette mystérieuse et lugubre affaire. On résolut de l'envoyer quérir, et, en attendant son arrivée, on suspendit l'arrêt de mort quasiment prononcé contre l'infortunée Euriant.

Le duc de Metz, quoique violemment prévenu contre Euriant, écrivit à l'instant même au comte de Bar, pour requérir son assistance, et un reste de pitié, peut-être d'amour, lui fit ordonner qu'on prît soin de cette malheureuse enfant, accusée mais non coupable. Une des femmes de la princesse Ismame fut chargée par lui d'adoucir, par sa présence incessante auprès d'Euriant, l'horreur de sa prison.

## CHAPITRE XXV

**Comment Gérard trouva, couché dessous un arbre, un chevalier à qui on avait enlevé sa femme, et comment il mit à mort les chevaliers qui la lui avaient enlevée.**

Que faisait Gérard de Nevers pendant tout ce temps? Il chevauchait à l'aventure, l'annelet d'Euriant sur son cœur, comme scapulaire, et demandant à chaque heure au ciel de prendre pitié de sa peine et de le rapprocher de plus en plus de sa mie.

Il allait, il allait, par monts et par vaux, traversant forêts et plaines, sous la pluie et le soleil, interrogeant tout le monde et ne rencontrant personne qui pût lui donner petites ou grandes nouvelles d'Euriant de Savoie, aucune! Il y avait là, certes, de quoi être triste et navré, et Gérard était fort triste et fort navré.

Comme il chevauchait ainsi dans une lande immense, forêt de bruyères roses aux agrestes senteurs, il aperçut de loin, sous un gros arbre, un chevalier étendu tout de son long sur l'herbe, et paraissant en proie aux sourdes convulsions d'un cuisant chagrin. Gérard alla devers lui et lui demanda pourquoi il gémissait ainsi. Le chevalier, à cette voix pitoyable, releva un peu la tête et répondit :

— J'avais une femme que je venais d'épouser; je l'emmenais en mon château, avec l'escorte de deux compagnons, lorsqu'un seigneur d'Ardennes, chevalier traître et mauvais, qui demeure près d'ici, et qui me guettait depuis la veille, m'a assailli au débusqué de cette forêt. L'un de mes compagnons fut tué; l'autre prit la fuite. Je me défendis du mieux que je pus, car j'avais à sauvegarder ma nouvelle épousée; malheureusement, épuisé par le sang que je perdais, je tombai sur le sol. Il me ravit alors ma femme!...

— Ami, répondit le compatissant Gérard, je prends la plus vive part à votre ennui. Mais je n'ai ni fer ni acier, comme vous voyez; ma seule arme est mon épée, qui, à la vérité est d'une trempe excellente. Mais, encore une fois, cela ne suffit pas, et si vous pouvez me fournir une armure un peu plus complète, je m'engagerai volontiers à combattre ce traître ennemi et à lui faire rendre la femme qu'il vous a enlevée par surprise...

— Sire, répliqua le chevalier dolent, je serais bien heureux de vous voir tenir cette vaillante promesse... Par ainsi, si vous avez besoin d'une lance, d'un heaume et d'un écu, il vous faut aller vers ce camarade qui gît là-bas, étendu raide mort, et le désarmer de toutes ses armes...

Gérard mit pied à terre, alla vers la lisière de la lande, où commençait la forêt, trouva, en effet, dans la direction indiquée, un chevalier mort, dans l'attitude du combat, et le désarma de ses armes pour s'en armer aussitôt. Cela fait, il remonta sur son cheval, prit congé du chevalier dolent et blessé, et, après s'être fait indiquer par lui la route qu'il devait suivre, il disparut, emportant les vœux du pauvre homme.

Comme il n'y avait pas longtemps que s'était passée l'aventure à laquelle il se trouvait maintenant mêlé, Gérard espéra, en mettant son cheval au galop, rattraper le méchant sire qui avait enlevé la femme du chevalier dolent. Il ne se trompait pas. Au bout d'une chevauchade d'une heure, il arriva en un carrefour de la forêt que bordait la lande, et il aperçut trois palefrois qui broutaient les pousses des jeunes arbres avec une avidité qui prouvait l'ardeur de leur précédente course.

Gérard s'avança. Ces trois chevaux, bride au cou, annonçaient le voisinage de leurs maîtres, les chevaliers ravisseurs. En effet, à quelques pas de là, une femme à demi-nue se débattait sous les étreintes brutales de trois forcenés. L'un lui tenait les bras,

un autre lui relevait les vêtements, et le troisième la battait de verges. Elle criait comme une pie, et elle avait raison de crier, en somme, puisqu'elle était couverte de sang, par suite des battures qu'ils lui administraient avec tant de zèle.

— Chevaliers discourtois, leur cria Gérard, ému de pitié et de courroux, on ne châtie pas les femmes innocentes!... Vous faites là une vilaine et félone action!...

Le chevalier qui battait de verges la blanche chair de la pauvre dame, tourna la tête du côté de l'amant d'Euriant, et lui dit avec dédain, sans cesser pour cela de frapper :

— Est-ce pour venger cette gente dame que vous êtes ici venu, vaillant chevalier? C'est mal avisé à vous, alors, car, avant que ayez pu nous échapper, vous paierez le loyer de votre hardiesse en même monnaie qu'elle!...

— M'est avis, répondit tranquillement Gérard, que vous parlez trop bien pour bien agir; la langue fait tort au bras, chez vous, à ce que je vois : je doute fort que vous ayez l'un aussi bien pendu que l'autre... Laissez donc là cette innocente qui ne vous a rien fait, et ne la battez plus, je m'y oppose!...

Les chevaliers, devant cette sérieuse menace de Gérard, abandonnèrent un instant la dame, qui profita de ce répit pour rajuster sa toilette désordonnée, et remontèrent hâtivement sur leurs chevaux en jurant leurs grands dieux qu'ils allaient châtier l'orgueil de Gérard avec des verges d'acier.

Gérard, qui ne s'effrayait pas de si peu, prit du champ et vint fondre la lance en arrêt sur le plus important des trois ravisseurs, le seigneur des deux autres. Son coup fut si rude et si merveilleux qu'il traversa de part en part l'écu et la poitrine de son adversaire, et que le fer de sa lance alla lui ressortir par le dos.

Les deux autres chevaliers, furieux de voir leur seigneur ainsi renversé, ne donnèrent pas à Gérard le loisir de coucher sa lance qu'il avait prestement retirée du corps de son ennemi; ils l'assaillirent tous deux en même temps avec une impétuosité dont tout autre que l'amant d'Euriant eût certainement été ébahi. Celui-ci, à défaut de sa lance, tira son épée et en allongea un coup démesuré au premier qui l'approcha. L'homme tomba. Son compagnon, plus avisé, blessa Gérard à la cuisse, et, pour plus de sûreté, ce bel exploit fait, gagna le large au plus tôt.

La place était vide. Gérard, quoique blessé, s'empressa auprès de la dame, l'aida à se revêtir complétement, et la fit ensuite monter à cheval.

— Ah! sire chevalier, lui dit-elle, les larmes aux yeux, que je suis heureuse de me savoir délivrée; heureuse surtout de l'avoir été par vous!... Dites-moi maintenant, vaillant et généreux sire, où vous prétendez me mener... Bien que j'aie le devoir de vous suivre partout où il vous plaira de me conduire puisque vous m'avez sauvé la vie et l'honneur, je vous serais bien reconnaissante de me rendre à celui qui m'a épousée aujourd'hi même, et à qui j'ai été si brutalement enlevée... Ce serait grande aumône me faire que me dire s'il est vivant ou mort...

— Belle, répondit Gérard, tenez pour certain que je vous mènerai tout à l'heure auprès de votre mari. Je me suis engagé à vous venir délivrer et à vous reconduire à lui : je tiens d'ordinaire mes promesses.

Tout en devisant ainsi, ils arrivèrent bientôt dans la lande, auprès de l'arbre au pied duquel Gérard avait rencontré le dolent chevalier. La dame, en revoyant son mari, qu'elle n'espérait plus revoir, se précipita avec emportement dans ses bras et le combla de mille tendres caresses qui furent le baume le plus salutaire pour ses blessures.

— Encore un amant réuni à sa mie! murmura mélancoliquement Gérard, en contemplant cette scène touchante. Quand donc m'en arrivera-t-il autant?...

— Vaillant sire, dit le chevalier, je remercie Dieu de vous avoir amené vers moi : je vous dois plus que la vie puisque je vous dois l'honneur de ma femme... J'ai tout près d'ici un château où j'ai laissé un mien parent : je vous demande de vouloir bien nous y conduire et d'y attendre, avec moi, l'époque de ma guérison. Je veux, une fois guéri, être votre chevalier et vous tenir compagnie en tous lieux où bon vous semblera.

— Ami, répondit Gérard, ne doutez pas que je ne vous conduise en lieu sûr : c'est mon devoir de chevalier courtois.

Lors, Gérard aida le mari et la femme à monter à cheval, puis il remonta lui-même sur son destrier, et, tous les trois devisant amiteusement, gagnèrent le château où ils devaient trouver des secours efficaces. Là, une hospitalité magnifique les attendait. On voulut retenir Gérard : il se refusa à rester.

— Vous êtes en bonnes mains à présent, dit-il au chevalier blessé; vous avez retrouvé votre mie et votre mie vous a retrouvé. Je n'ai plus rien à faire là où il y a des heureux.

Ses hôtes insistèrent, lui représentant qu'il pouvait bien leur accorder au moins la nuit qui venait, puisqu'autrement il serait forcé de coucher à la belle étoile. Pour ne pas les affliger, il accepta. On le conduisit dans la plus somptueuse chambre du château, en lui souhaitant le sommeil qu'il avait si bien gagné pour réparer ses forces perdues. Il dormit à poings fermés jusqu'au lendemain matin. On lui apporta une soupe au vin, il la mangea avec appétit, et, la soupe mangée, il prit congé de ses amis, affligés de le voir partir. Mais il le fallait : Euriant l'appelait toujours!...

## CHAPITRE XXVI

Comment Gérard de Nevers, après nombre d'aventures, vint en l'abbaye de Saint-Avold, où il apprit des nouvelles de sa chère mie.

Il serait assez difficile de suivre Gérard de Nevers dans toutes ses pérégrinations et chevauchades.

Ce que nous pouvons dire, c'est que, complétement revenu de l'égarement dans lequel l'avait jeté le philtre préparé par la vieille gouvernante d'Eglantine, il ne pensait qu'à réparer le temps perdu. Il alla, il alla, il alla, toujours en quête de sa mie, et, en attendant qu'il la rencontrât, il détruisit force brigands, redressa force torts, abolit force males coutumes établies dans quelques châteaux, punit force chevaliers outragieux et félons pour les belles, et se couvrit de gloire.

Gérard fit plus encore. Le tendre souvenir d'Euriant le rendit insensible à la reconnaissance de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avait sauvées d'un péril qu'elles voulaient bien courir avec lui. Jeunes beautés, qui méritez des amants fidèles, gardez-vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges, et principalement sur les bords de la Meurthe et du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gérard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portait sur son cœur, et qu'il baisait à tout moment.

Sa dernière aventure l'avait conduit à Saint-Avold; il était descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère était homme de naissance; deux de ses frères étaient chevaliers : il recevait magnifiquement tous ceux que le hasard conduisait à son abbaye; et, quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de chevalier à l'épervier Gérard, qui, par reconnaissance, en avait fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avait instruit des grandes actions que ce chevalier venait de faire; et l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs.

— Je vous presserais, dit-il à Gérard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étais obligé de partir demain matin pour Metz : notre souverain a mandé tous les barons, les abbés et les maires de ses Etats pour y former son parlement, auquel le comte Bar, son oncle, doit présider; ce duc se trouvant intéressé personnellement dans la grande affaire qu'on doit y juger, et n'ayant pas voulu porter aucun arrêt sans l'avis de ses premiers sujets.

L'abbé poursuivit, et lui raconta tout ce qui s'était dit sur le meurtre horrible de la princesse Ismame, et l'apparence qui déposait contre celle qu'elle avait admise dans son lit. Il rendit à Gérard un compte fidèle de tout ce qui s'était passé lorsque le duc de Metz avait trouvé cette jeune fille dans la forêt d'Orléans. L'un des frères de l'abbé, qui suivait alors le duc, avait été témoin de cette aventure; il avait entendu tous les propos qu'elle avait tenus au duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui.

— Mais, ajouta-t-il, notre jeune duc la trouvait si jeune et si belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle disait d'elle-même; il l'amena dans sa cité de Metz, et la remit entre les mains de sa sœur Ismame, tandis qu'il allait défendre sa bonne ville de Dieuze, contre les comtes d'Alsace et de Bitche, qui voulaient s'emparer de ses riches salines.

L'abbé poursuivait ainsi son récit, lorsqu'il s'aperçut que le chevalier à l'épervier fondait en larmes, levait les bras au ciel, et paraissait dans la plus violente agitation. Gérard ne répondit point à ses questions en présence de quelques religieux qui soupaient avec eux : mais prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans son cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit asseoir, et se mit à ses genoux.

— Ah! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter et me secourir; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux ouvrir mon cœur.

Le bon et vertueux abbé l'embrassa tendrement.

— Consolez-vous, mon fils; et puisse l'Etre suprême, qui vous amène au tribunal de ses miséricordes, m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner!

Gérard lui dévoila son âme tout entière; et l'abbé, touché des dispositions dans lesquelles il trouvait cette âme si pleine de candeur, n'hésita point à répandre sur lui ces grâces du ciel dont il était dépositaire, et lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnaître.

## CHAPITRE XXVII.

Comment Gérard, apprenant le danger que courait sa mie, se rendit à Metz pour lui venir en aide, et comment il se porta son champion, sans se faire connaître.

Gérard avait trouvé bon le conseil de l'abbé de Saint-Avold : il le suivit. En conséquence, le lendemain, il entrait à Metz avec lui sans aucune arme, et ne conserva nulle marque extérieure de la chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une cire qu'on pouvait facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries, que son père avait attachée à son cou en l'armant chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons et des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devait s'assembler. Dès que ceux qui le composaient furent dans leurs places, le grand-chambellan parut au nom du duc, et dit, de sa part, qu'il demandait justice du meurtre de sa sœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparaître celle que les apparences accusaient. Quatre huissiers, armés de leurs masses, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés et pleins de larmes; mais on pouvait remarquer, dans son maintien, la noble assurance que donnent l'innocence et la vraie vertu. Après qu'un des premiers légistes eut fait l'exposition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des chevaliers, comme à ceux qui tenaient le premier rang dans cette assemblée. Personne, excepté Méliatir, le traître et le criminel, ne voulut croire que si gente et si douce créature se fût portée à pareil excès.

— Seigneurs, dit le sire d'Apremont, le chevalier Méliatir accuse et ne prouve pas autrement que par parole. Il faut qu'Euriant soit relevée de cette accusation infamante, ou que Méliatir, aux risques de son honneur et de sa vie, veuille la soutenir par les armes, cas auquel l'accusée aura, dans le cours de six semaines, à trouver un champion pour la défendre!...

Toute l'assemblée applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venait de porter. On interpela Méliatir, en lui disant qu'il fallait, ou se désister, ou soutenir son accusation par les armes.

Le traître ne méritait pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devait être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun chevalier n'oserait prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les chevaliers qui venaient de parler.

—Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation; et

je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière!

A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avait placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques moments de silence succédèrent au défi que Méliatir venait de faire; nul chevalier des Trois Évêchés ni des deux Lorraines ne se présenta pour l'accepter : l'innocence d'Euriant ne leur paraissait pas encore assez prouvée. Tout-à-coup un inconnu fendit la presse, s'avança au milieu de l'assemblée, montra ses éperons d'or, releva les pans de son manteau, détacha la chaîne de pierreries qu'il portait à son cou, la porta sur le bureau près du gant de Méliatir :

— Traître, lui dit-il, c'est moi que le ciel envoie pour te punir; je suis chevalier; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi.

A l'instant, l'abbé de Saint-Avold se leva, porta la main sur sa poitrine, et jura qu'il connaissait l'inconnu pour être chevalier, et pour être digne de lever le gage de Méliatir, et de lui faire recevoir le sien.

Le comte de Bar et les seigneurs levés avec celui d'Apremont, décidèrent tous que Méliatir devait soutenir son dire, qu'il y avait juste cause de combat, et déclarèrent aux deux tenants qu'ils eussent à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur-le-champ on ramena la prisonnière, qui put à peine jeter un coup d'œil sur son défenseur, lequel lui tournait alors le dos, en parlant au comte d'Apremont.

— Seigneur, lui disait Gérard, ce n'est pas sans raison que la renommée publie vos vertus et votre haute prud'homie; j'atteste le ciel que l'accusée est innocente : j'exposerais mille fois ma vie pour le soutenir; mais le hasard m'a conduit dans ce lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les porter en votre présence avec honneur!

Jamais Gérard n'avait été plus beau; jamais son air et ses regards n'avaient porté l'empreinte de plus de noblesse et d'audace. Il venait de revoir celle qu'il adorait; il était prêt à combattre pour elle : l'espérance et l'amour brillaient dans ses yeux. Le seigneur d'Apremont en fut également surpris et touché; il le prit par la main :

— Je vais vous conduire au duc, lui dit-il : quel que soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble et courageux; et ce prince, dont l'âme est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le soin de ce chevalier jusqu'après l'issue du combat : un secret pressentiment me dit qu'il en sortira couvert de gloire.

L'abbé, qui ne pouvait savoir le comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espérait que le ciel favoriserait un aussi loyal chevalier.

## CHAPITRE XXVIII

**Comment le duc de Metz reçut Gérard; et comment se passa le combat entre ce dernier et Méliatir.**



Le duc de Metz reçut Gérard avec un air d'intérêt et de bonté. L'air noble et la beauté de Gérard firent sur lui la même impression que sur le comte d'Apremont.

— Chevalier, lui dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur, et je désire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples; mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gérard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes et du meilleur cheval de son écurie, et prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisait préparer.

L'appareil du combat entre Gérard et Méliatir avait un air si funèbre, qu'on ne pouvait le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyait un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il était destiné pour Euriant, si son champion était vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevaient une potence, et préparaient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberait devait être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupaient un échafaud. Le grand pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenait deux livres : l'un était celui de l'Evangile, sur lequel les champions devaient jurer; l'autre contenait les anathèmes et les imprécations que le ministre devait prononcer contre celui dont l'âme serait assez perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompettes ni les instruments guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un beffroi, destinée à marquer l'heure des supplices, avertit une troupe de pénitents, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant en sa prison; ils la conduisirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du grand pénitencier. Les deux chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'était point coupable, et versa des torrents de larmes au nom de sa chère Ismame. Méliatir, pâlissant sous son casque, et pénétré d'une terreur secrète, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le livre sacré. Le prêtre, se tournant vers Euriant :

— Acceptez-vous, dit-il, ce chevalier pour votre défenseur?

Elle leva les yeux sur Gérard, et, le reconnaissant alors, quoique son casque fût fermé :

— Ah! Dieu! s'écria-t-elle... Oui, oui, je l'accepte.

A ces mots, elle tomba évanouie. Le parrain de Gérard l'arrêta, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporta Euriant à la place qu'elle devait occuper. Gérard prêta son serment, abaissa la visière de son casque pour le prononcer à haute voix. Le prêtre et les deux parrains crurent voir briller un feu céleste dans ses yeux; Méliatir en frémit. Tous deux furent alors séparés et conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs en criant : *Laissez aller!* les deux chevaliers baissèrent leurs lances, et s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats : la force de ce choc et celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, et tombèrent avec leurs maîtres, qui restèrent quelques instants étourdis sur l'arène; se relevant enfin, et tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante; mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes; et le combat se soutînt près d'une heure avec assez d'égalité. Gérard, ayant alors jeté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, et les bras élevés vers le ciel. Gérard l'implora à son tour :

— Grand Dieu! dit-il, soutiens mon bras, et défends l'innocence!

A ces mots, il précipita ses coups sur son ennemi, l'étonna, le fit reculer, le poursuivit, le frappa sans cesse : il le poussa enfin près de sa chère Euriant; et d'un coup terrible qui le blessa à mort, il le renversa à ses pieds. Gérard le désarma, arracha son casque, le porta aux pieds d'Euriant, et retourna sur Méliatir pour lui faire avouer son crime.

— Je meurs, dit-il : je reçois une juste punition de mes forfaits; appelle les juges du camp...

Ils accoururent; Méliatir avoua la trahison horrible qu'il avait commise, et l'instant d'après il expira...

Il n'était point en usage que les combats livrés pour crimes de félonie, et qui se décidaient par celui que l'on nommait alors le *Jugement de Dieu*, fussent honorés des regards du souverain. Il se tenait ordinairement dans quelque maison voisine, avec ses hauts barons, jusqu'à ce que les juges du camp vinssent lui rendre compte de l'événement. Un des juges alla aussitôt avertir le duc de la mort et de l'aveu du coupable Méliatir. Ce prince accourait avec les comtes de Bar et d'Apremont; ils virent avec horreur le corps du scélérat étendu sur la poussière : mais leur surprise fut extrême, en trouvant le chevalier vainqueur et l'accusée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, se tendant les bras et se criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gérard connût son innocence, et se trouvant coupable de ses malheurs, implorait sa pitié. Gérard, qui l'avait abandonnée dans la forêt, et qui ne pouvait se consoler d'avoir soupçonné sa foi, lui demandait pardon à grands cris. Les seigneurs lorrains et le duc les entourèrent; quelques-uns des barons qui s'étaient trouvés à la cour plénière de Louis, et présents au pari de Liziart, les reconnurent et les nommèrent. Un sentiment également tendre et généreux pénétra le duc de Metz; il courut à ces tendres amants, les releva et les réunit dans ses bras. Gérard se jeta une seconde fois aux pieds d'Euriant :

— Je connais ton innocence, s'écria-t-il; je suis le seul criminel : pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux!...

— Ah! Gérard, Gérard, tout est oublié, puisque tu me trouves digne de toi.

A ces mots, elle passa ses bras à son cou, confondit ses larmes avec les siennes; et tous les spectateurs attendris ne purent refuser les leurs à cette réunion si touchante.

Tandis que le duc aide Gérard à reconduire Euriant triomphante dans son palais, les juges du camp donnent au peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Méliatir, traîné sur une claie autour de la lice, et pendu ensuite par les pieds.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le duc de Metz, apprenant enfin qui étoit Gérard, lui conseilla de rentrer en possession de sa comté de Nevers et lui fit ses offres de service à ce sujet; et comment Gérard et Euriant vinrent à Montargis et de ce qui arriva.**

Le duc de Metz, trop noble et trop généreux pour rien déguiser à Gérard, lui fit part de la rencontre qu'il avait faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avait senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avait forcé de lui faire; et du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'était servie pour arrêter ses transports, et pour porter ses barons à s'opposer à ses premiers mouvements. Il finit par lui offrir ses troupes, ses trésors, et jusqu'au service de sa personne, pour rentrer dans la comté de Nevers, et pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziart. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gérard, et les seigneurs lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste.

— Belle, dit alors Gérard à sa mie, voyez comme vertu reçoit sa récompense de noblesse, et comme noblesse engendre toujours vertu. Oui, cher sire, dit-il au duc de Metz, bien est assez que vous m'ayez rendu ma mie; point n'est juste que vous exposiez vos hommes pour moi : plaise à Dieu et au bon roi Louis, justice me sera donnée. Je r'auray ma comté de Nevers; et c'est de mon corps à celui du traître Liziart que je la plaiderai!

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gérard. Le duc le fit revêtir des habits les plus superbes, et des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, quelle que fût la joie qu'elle eût d'avoir retrouvé Gérard, elle ne voulut se couvrir que d'habits de deuil; et ce ne fut pas sans verser bien de nouvelles larmes qu'elle s'assit à la table du duc, dans la place qu'elle avait vu souvent occupée par Ismame.

Sur la fin du festin, on annonça l'écuyer du comte d'Alost au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naissance illustre, reçut le meilleur accueil; il revenait de la cour de Louis-le-Gros, qu'il avait laissé, depuis quelques jours, avec toute sa maison, à Montargis.

— Sire, dit-il, le comte d'Alost, votre cousin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de

Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une dispute très violente avec Liziart, comte de Forest et de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs sur les lâches moyens dont il s'est servi pour enlever la comté de Nevers au jeune Gérard, qui n'a pas senti les conséquences d'un pari follement hasardé, et qui non-seulement a mis au jeu son héritage, mais aussi la réputation de la belle Euriant de Savoie, sa nièce. Ils en seraient venus aux mains si le roi n'eût interposé son autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'est un tournoi dans lequel vous paraîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous seconder. Ces sortes de combats exercent la noblesse française, sans la détruire. J'y serai présent; et la reine couronnera de sa main le vainqueur. Les comtes de Forest et de Montfort se sont soumis à cette décision ; et le comte d'Alost, mon maître, qui se prépare pour paraître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le comte de Montfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gérard, et de le mettre à portée de punir le comte de Forest, assura le jeune écuyer qu'il serait prêt avant le temps marqué pour le tournoi, et qu'il y marcherait, lui centième, avec les chevaliers lorrains et des Trois Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, son grand-sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnais pareils, et de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il voulait être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeraient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent chevaliers, parmi lesquels le duc de Metz et Gérard étaient compris, se trouvèrent prêts pour marcher et prendre le chemin de Montargis.

Gérard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant ; il ne pouvait se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, et des périls qu'elle avait courus.

— Je te pardonne, mon cher Gérard, disait-elle tendrement ; tu n'eusses pas fait ce pari sans la bonne opinion que ton cœur avait de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort était d'en être souvent la victime...

— Ah ! chère et fidèle mie, devais-je les croire, ne devais-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses ?

Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avait passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, et que maintenant il tenait attaché sur son cœur.

— Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi ? lui dit-il.

— Hélas ! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privée pour toujours.

— Il est donc perdu sans ressource ?

— Ah ! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais.

Elle lui raconta aussitôt comment l'alouette avait disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, et la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gérard sourit, tira l'anneau de son sein :

— Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences sont trompeuses.

A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa mie, et lui raconta par quel hasard il était entre ses mains ; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avait été précédée. Nous osons croire qu'il les avait oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaisirs qui n'ont pas effleuré notre cœur ; et ces moments, si vifs et si doux, ne nous restent présents que lorsqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc de Metz, ce prince choisit plusieurs dames de sa cour pour accompagner la belle Euriant ; leurs parures, leurs haquenées, furent semblables aux harnais des chevaliers : des loups de velours blancs couvraient leurs traits ; et lorsque cette belle troupe fut mêlée ensemble, il eût été bien difficile de reconnaître ceux et celles qui la composaient. Le duc se mit en marche ; il séjourna deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gérard de se rendre à Montargis, et de confondre le lâche et traître Liziart, en présence de Louis-le-Gros. Le duc de Metz, en traversant la Champagne et la Picardie, fut reçu par les seigneurs de la Bove, de Nesles et de Grandpré, qui se préparaient à se rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Montfort. La troupe de cent chevaliers et des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du Gâtinais. Dès que le duc de Metz fut arrivé jusqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de son arrivée, du parti qu'il prenait pour le comte de Monfort, et le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa cour, et qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'estime pour le duc de Metz, le plus puissant voisin de ses Etats, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformerait à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logements commodes pour le duc, et de les faire remplir de tout ce qui pouvait être agréable et utile.

Toute la belle compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis ; c'était le jour que Louis avait choisi pour faire la revue générale des chevaliers que le comte de Forest et celui de Montfort avaient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié ; il fut obligé de faire tirer au sort ceux qui paraîtraient au tournoi : mais le respect que l'on eut pour le duc de Metz et de Lorraine, exempta le prince et sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent chevaliers blancs furent d'abord choisis ; et les cent autres qu'il fallait pour égaliser ceux du parti du comte de Forest, furent tirés de différents quadrilles ; les autres furent forcés de demeurer spectateurs.

Ces deux troupes, s'étant mises en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames et les anciens chevaliers de la cour se rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des chevaliers blancs. Le roi, passant avec les dames dans les rangs de l'un et l'autre parti, visita lui-même les armes courtoises dont ils devaient se servir le lendemain, et leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La reine, lorsqu'elle se trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire

les dames que mieux semblaient-ils angelets issus du paradis que chevaliers. Au moment où la reine passait devant Gérard, un léger coup de vent fit tomber une plume de sa coiffure : Gérard sauta légèrement à terre, ramassa la plume, et, se jetant à genoux :

— Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher sur mon casque ; j'espère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur.

La reine également spirituelle et pleine de bonté, lui répondit :

— Gardez-la, chevalier ; quoique votre nom me soit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée.

Tous les chevaliers blancs s'inclinèrent respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honorait l'un d'entre eux, et Gérard, baisant respectueusement le panache, l'attacha sur son casque et alla reprendre son rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort son oncle, et d'être obligée de lever son masque en présence de la reine. Cette princesse s'étant retirée, les chevaliers rentrèrent et se préparèrent au tournoi du lendemain.

Le son des trompettes annonça le lever du soleil. La seconde fois que le même son retentit dans Montargis, les deux cents chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis et de la reine sur le balcon royal fut marquée par le même bruit de guerre, et les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vastes lices que l'on avait préparées. Le présomptueux Liziart, comptant sur sa force et son adresse, fut le premier qui sortit des rangs en défiant le comte de Monfort. Ce comte, en ce moment, avait été forcé de passer derrière sa troupe pour faire resserrer les sangles de son cheval ; Gérard ne put supporter la présence et l'audace de son ennemi mortel ; il courut sur lui la lance en arrêt. Liziart brisa la sienne sur son bouclier, et Gérard, portant la sienne à la visière, renversa sur le sable le comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête ; et Gérard, le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la reine :

— Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur.

La reine reconnut le chevalier, au panache qu'il avait reçu d'elle.

— Sire, dit-elle au roi, de tels présents vous conviennent mieux qu'à moi, et ce chevalier me paraît bien digne que vous l'acceptiez.

Ce brave et chevaleureux prince reçut le casque, détacha de son cou une riche chaîne, et, la passant autour de celui de Gérard :

— Brave chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui.

Gérard se retira d'un air respectueux, et rentra dans la troupe du duc de Metz sans avoir été reconnu. Pendant ce temps, le comte de Montfort s'était avancé ; et, surpris de voir Liziart déjà renversé, sans casque, et dans les bras de ses écuyers qui l'aidaient à se relever, il s'écria :

— Qui de vous, chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames ?

Le comte de Briare, proche parent de Liziart, s'avança, courut contre lui, et vola des arçons dès la première atteinte. Les deux tenants ayant donc fait chacun leur joute d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux. L'air retentit au loin de leur choc terrible : la plupart des lances furent brisées, et le milieu de la lice fut couvert de débris, de chevaliers et de chevaux renversés. Le roi et la reine, suivant des yeux Gérard, qu'ils reconnaissaient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venait de recevoir, le virent porter à terre trois autres chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, et devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les chevaliers, l'épée à la main, se portaient sur leurs armes. Rien ne pouvait résister à celles de Gérard : on le voyait s'ouvrir un passage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus serrées, les mettre en désordre ; et, tour à tour, il dégagea le duc de Metz et le duc de Montfort, que ceux du parti de Liziart avaient entourés et faisaient prisonniers. Gérard, s'attachant à ceux qui paraissaient les plus considérables par la richesse de leurs armes, en fit dix d'entre eux prisonniers, qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'usage des tournois ne permettait point aux prisonniers de rentrer dans la mêlée ; ils ne pouvaient plus s'éloigner du balcon royal qu'ils ne fussent échangés.

Le parti de Liziart allait toujours en diminuant ; bientôt celui du comte de Montfort eut une si grande supériorité, que le roi jeta son bâton ; à ce signal, les juges du camp et les hérauts firent cesser le tournoi, et déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant séparées, allèrent se désarmer ; et Louis, ayant assemblé les anciens chevaliers de sa cour avec les juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort était vainqueur, et que le mieux faisant de l'un et de l'autre côté, et celui qui remportait le premier honneur de cette journée, était le chevalier au panache blanc et à la chaîne d'or.

## CHAPITRE XXX

**Comment Gérard, après avoir été vainqueur dans le tournoi des cent chevaliers, demanda un combat particulier contre Liziart et le vainquit.**

Louis envoya deux hérauts et l'un de ses chevaliers faire compliment au comte de Montfort sur sa victoire, et le prier de se rendre le lendemain au palais à la sortie de la messe, et d'amener avec lui le chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. Le comte de Montfort répondit respectueusement au compliment de Louis, et promit de se rendre le lendemain à ses ordres. Il y parut en effet le matin, sans être armé, avec les chevaliers de son parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent chevaliers blancs, qui restèrent couverts de leurs

armes blanches, la visière baissée, et conduisant au milieu d'eux sept dames masquées, dont celle qui paraissait la principale était conduite par le chevalier au panache blanc et par l'un de ses compagnons. Ils se rangèrent en ordre dans un grand salon, où Louis avait fait ordonner au comte de Forest de se rendre, voulant achever d'accomoder et de finir la querelle qu'il avait eue avec celui de Montfort.

Le roi et la reine furent très-surpris, en entrant dans le salon, de voir les cent chevaliers blancs la visière baissée, et les dames qu'ils avaient conduites avec eux couvertes de leurs masques. Gérard avait alors ôté son panache blanc et sa chaîne : il tenait l'un et l'autre cachés sous son bouclier. Louis, ayant appelé le comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce mystère, et le pria de lui faire connaître du moins celui de ses chevaliers dont il avait admiré la valeur.

— Permettez, Sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connaître qu'en présence du comte de Forest; ils n'attendent que ce moment pour porter leurs hommages à vos pieds.

Louis fit aussitôt appeler Liziart, qui parut avec une suite peu nombreuse, presque tous ceux de ses compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce scélérat, dont la trahison avait causé tous ses malheurs, serra la main de Gérard, chancela, serait même tombée, si celles qui l'accompagnaient ne l'eussent soutenue. Gérard, transporté de fureur en voyant son ennemi, put à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avança d'un air respectueux près de la reine, mit un genou en terre; et tirant la plume blanche cachée sous son bouclier :

— Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel seul je dois l'honneur du tournoi, et vous demander la permission de le porter le reste de ma vie pour cimier sur mes armes.

La reine prit la plume, la passa dans une riche agrafe couverte de diamants, et la rattacha de sa main sur le casque de Gérard, qui se prosternait à ses pieds. Se relevant aussitôt, il se mit une seconde fois aux genoux de Louis :

— Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale, elle m'attache à Votre Majesté pour le reste de ma vie.

En parlant ainsi, il baisa la chaîne, la remit à son cou, et poursuivit :

— Je suis votre homme, Sire; comme tel, je demande justice à mon maître, et le plus brave prince de l'univers ne peut me la refuser.

A ces mots il se leva, se tourna vers Liziart :

— Comte de Forest, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur; et je demande le combat à toute outrance contre toi.

Liziart étonné, mais furieux de l'affront qu'il recevait en présence de Louis et de toute la cour :

— Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répondit-il? Fais-toi connaître; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parais l'être!

Gérard, indigné, se préparait à lever la visière de son casque, lorsque le comte de Montfort arrêta sa main; et sur-le-champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre chevaliers lorrains que nous avons nommés s'avancèrent, délacèrent leurs casques, et s'écrièrent avec le comte de Montfort :

— Sire, nous répondons pour le chevalier inconnu, sa naissance est égale à celle du comte de Forest, dont le cœur est aussi lâche et perfide que celui de son adversaire est noble et généreux, ce que nous sommes prêts à prouver de notre corps et de nos biens envers et contre tous.

Louis, au moment où le duc de Metz et de Lorraine ôta son casque, se leva de son siége et vint l'embrasser :

— Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce chevalier le rend digne de mesurer son épée avec tous les souverains; et je tiendrais le comte de Forest pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Liziart, s'il balançait à défendre son honneur contre le chevalier inconnu.

— Non, je ne balance plus, répondit Liziart avec fureur; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté et que je ne voudrais pas tenir de vous un seul éperon!

La réponse audacieuse de Liziart excita parmi les chevaliers l'indignation et le murmure.

— Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la chevalerie.

Liziart furieux :

— Qui que tu sois, dit-il au chevalier, ta mort vengera mon injure; attends-moi, si tu l'oses!...

— Oui, je t'attends, répondit froidement Gérard.

Tandis que Liziart allait prendre ses armes, Louis et toute sa cour descendirent dans la vaste place du palais, avec le duc de Metz et toute sa suite. La reine resta sur un balcon qui dominait sur cette place : elle appela les dames blanches auprès d'elle, et prenant par la main celle qu'elle avait déjà remarquée :

— Quoique je ne vous connaisse point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais quel qu'en soit l'événement, comptez sur mes soins et sur ma protection.

Euriant embrassa les genoux de la reine en pleurant.

Gérard fut conduit par le duc de Metz jusqu'au milieu de la place, et le comte de Briare accompagna de même Liziart. Les deux parrains, ayant tous deux la visière levée, se mirent à distance égale des combattants, appuyés sur le pommeau de leurs épées; les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur firent prêter serment. Gérard répéta sa même accusation, qui fut suivie du démenti de Liziart; et les juges se retirèrent en criant à leurs parrains :

— Laissez aller les combattants.

Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziart, plus grand que Gérard, et redoutable la hache à la main, espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par la fureur ; le sang-froid et l'âme tranquille de l'amant d'Euriant lui faisaient attendre le moment de punir son ennemi ; et, lui rompant la mesure à chaque coup, son bouclier n'en était frappé qu'en effleurant : la pointe de sa hache, qu'il portait souvent dans la visière de Liziart, en brisa la grille ; le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, et commençait à l'étouffer sous son casque et à lui faire perdre haleine. Gérard s'en aperçut; et l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziart fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang. Gérard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la reine ; et ce fut alors que, levant la visière de son casque et portant la pointe de son poignard à celle de Liziart qu'il venait de lever aussi :

— Rends-toi, traître, lui cria-t-il ; avoue tes crimes, et reconnais Euriant et Gérard.

Dans ce même instant, Euriant, qui vit celui-ci victorieux, leva les bras au ciel, arracha son masque, et se jeta aux genoux de la reine qui la reconnut, la releva et l'embrassa. Les approches de la mort inspiraient en ce moment un heureux remords au comte de Forest.

— Le ciel est juste, dit-il d'une voix affaiblie; achève de m'arracher une honteuse vie : mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée.

Louis s'étant approché, Liziart fit l'aveu de ses crimes en sa présence, et le pria d'investir le comte de Nevers de la comté de Forest, qu'il lui remettait en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvait présent, fut assez touché du repentir de Liziart pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras, où, peu d'heures après, ce coupable comte expira.

## CHAPITRE XXXI ET DERNIER

**Comment le roi Louis-le-Gros donna à Gérard la comté de Forest et lui rendit sa comté de Nevers. Comment la vieille Gondrée fut brûlée, et comment aussi Gérard prit à mariage Euriant sa mie.**

Liziart mort, le roi prit Gérard par la main et lui dit :

— Vaillant et loyal chevalier, dès maintenant je vous rends votre terre de Nevers qui vous avait été ôtée à tort et sans cause... Et, en même temps, je vous mets en saisine et possession de la comté de Forest, laquelle je veux que vous teniez en fief de moi, comme avant vous faisait Liziart...

Gérard ôta son heaume et plia un genou devant son souverain, en signe de remercîment et d'hommage. Louis le-Gros le releva alors, le prit par la main et le mena ainsi jusques à son palais, où l'amant d'Euriant se désarma.

Raconter les grands honneurs rendus à Gérard et à sa mie, serait allonger outre mesure notre matière. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'aussitôt après la mort de Liziart, le comte de Nevers envoya deux de ses barons quérir la vieille Gondrée pour lui payer le loyer de son crime.

Ce fut une joie universelle dans le pays quand les deux envoyés de Gérard y divulguèrent le secret de leur mission. Ce fut à qui s'empresserait autour d'eux pour les aider. Le seigneur de Marcilly, le seigneur de Rochefort, le seigneur de Chastellux et quelques autres, tinrent à honneur d'accompagner la vilaine vieille à Montargis, solidement liée sur une mule aussi vieille et aussi méchante qu'elle.

Gérard les remercia de la diligence qu'ils avaient mise dans l'accomplissement de cette mission rigoureuse mais inévitable, et leur raconta brièvement les aventures qui lui étaient arrivées. Après quoi, les seigneurs nivernais lui livrèrent Gondrée, qu'à son tour Gérard livra au prévôt des maréchaux de Montargis, pour en faire prompte et exemplaire justice.

La vieille Gondrée fut brûlée vive, au milieu d'un grand concours de populaire.

Quand toutes ces choses furent faites, le roi Louis, pour honorer davantage encore Gérard de Nevers, envoya quérir la reine et toutes les dames et baronnesses du pays, et fit la solennité des noces, en tenant cour plénière pendant huit jours. Hérauts, ménétriers et trompettes crièrent à haute voix : « Largesse au roi Louis-le-Gros!... » Jamais plus dignes fêtes n'avaient couronné une plus digne existence que celle de Gérard et d'Euriant.

Le neuvième jour, la cour quitta Montargis.

Gérard prit congé du roi et de la reine, après les avoir chaudement remerciés des bienfaits et des honneurs qu'ils lui avaient prodigués. Ainsi fit la comtesse Euriant, sa mie. Puis, suivis du duc de Metz et du comte de Montfort, oncle d'Euriant, ils se mirent en route pour Nevers, où ils furent reçus avec de grandes acclamations de joie par les nobles, la bourgeoisie et le menu peuple.

Dix jours après, le duc de Metz et le comte de Montfort laissèrent à leur bonheur ces deux nouveaux épousés qui avaient une lune de miel à savourer. Ce fut vers le deuxième quartier de cette lune que Gérard songea à se rendre en sa comté de Forest pour recueillir les serments de fidélité des nobles hommes de ce pays et les gages d'obéissance des villes et châteaux qu'il renfermait. Cela fait, il revint en sa comté de Nevers, pour ne plus la quitter; ce fut là, au milieu de sujets tranquilles et respectueux et de vassaux fidèles et loyaux, qu'Euriant et lui coulèrent doucement, paisiblement, heureusement, les jours que la Providence leur avait réservés. Deux enfants mâles leur naquirent, tous deux très beaux, tous deux ressemblant à Gérard autant qu'à Euriant, à Euriant autant qu'à Gérard. L'un s'appela Loys, et l'autre Gérard, et tous deux, croissant chaque jour en force et en beauté, devinrent bientôt les dignes continuateurs de la vaillance et de la gloire paternelles. Gérard put descendre en paix dans le cercueil : il revivait dans ses deux fils.



FIN DE GÉRARD DE NEVERS.

# HISTOIRE
DE LA
# COMTESSE DE PONTHIEU

Tirée d'un manuscrit du XII[e] siècle, appartenant à la Bibliothèque Impériale, coté n° 455.

## CHAPITRE PREMIER

**Comment Thibault de Dommart, neveu du comte de Saint-Pol, épousa la fille du comte de Ponthieu.**



Au temps jadis vivait le comte de Ponthieu, prud'homme et vaillant homme, marié à une bonne dame qui lui avait donné une fille fort gente, destinée à hériter de leurs grands biens. Au même temps vivait, dans le voisinage, la dame de Dommart, sœur du comte de Saint-Pol, laquelle dame avait un fils, nommé Thibault, destiné à n'être qu'un pauvre bachelier la vie durant de son oncle.

La fille du comte de Ponthieu avait seize ans d'âge lorsque sa mère mourut. Le comte de Ponthieu, encore verdelet, se remaria pour ne pas laisser péricliter sa race, et, de cette nouvelle épousée, il eut un fils qui crût en force, biens et santé, comme un arbrisseau né de bonne terre.

Entre voisins de même rang, sinon de même fortune, les relations se nouent aisément. Au retours d'un tournoi, le comte de Ponthieu fit venir avec lui le jeune Thibault de Dommart et, après l'avoir hébergé royalement pendant quelques jours, il finit par lui dire, en souriant malignement :

— Thibault, quel joyau de ma terre aimeriez-vous le mieux ?

— Sire, répondit Thibault, je ne suis qu'un pauvre bachelier ; mais, de tous les joyaux de votre terre, je n'en aimerais nul autant que la demoiselle votre fille.

— Je vous la donnerai volontiers, si cela vous peut faire plaisir et à elle aussi. Vous la voulez, il faut qu'elle vous veuille...

La conversation en resta là pour l'heure. Le soir, au souper, le comte de Ponthieu prit sa fille sur ses genoux, la baisa sur ses deux belles joues en fleur, et lui dit :

— Fille, vous plairait-il d'être mariée, aujourd'hui que vous êtes en âge de l'être ?...

— Sire, répondit la pucelle en rougissant de plaisir, à qui ?...

— Fille, à mon bon chevalier, Thibault de Dommart...

— Ah ! sire, si votre comté était un royaume, et qu'il dût venir force rois pour m'épouser, je les laisserais là pour choisir Thibault...

— Béni soit votre cœur et béni son choix, répondit le comte, joyeux, en embrassant de nouveau sa fille dont les vœux répondaient ainsi à ses vœux.

## CHAPITRE II

**Comment Thibault de Dommart et sa femme, après avoir fait tous leurs efforts pour obtenir un héritier, résolurent de s'adresser, à cet effet, à monseigneur Saint Jacques.**

Le mariage se fit. Le comte de Ponthieu et le comte de Saint-Pol y assistèrent, et avec eux, beaucoup de gentilshommes des environs. Les noces se passèrent joyeusement, au milieu de fêtes dont on parla longtemps dans le pays.

Thibault aimait sa femme, la jeune comtesse de Ponthieu. La jeune comtesse de Ponthieu aimoit Thibault de Dommart, son mari. Tous deux jeunes, beaux, frais émoulus de l'adolescence, employèrent bravement les premières années de leur union, à seule fin de se donner un héritier du nom des Ponthieu, qui, malgré cela, s'obstina à ne pas paraître, on ne sait pourquoi. Le ciel ne le voulait pas, sans doute !

Ces deux jeunes épousés étaient très-chagrins de cette malaventure, à laquelle ils ne comprenaient rien, ayant travaillé de leur mieux pour amener un résultat contraire à celui qui arrivait.

Une nuit donc, en virant de çà de là dans sa couche, messire Thibault se mit à réfléchir amèrement à cette situation anormale, pendant que sa dame, après y avoir sans doute réfléchi de son côté, dormait d'un sommeil agité et traversé.

— D'où vient donc, murmura-t-il, que j'aime tant cette dame, et que cette dame m'aime d'une égale ferveur, et que nous ne puissions obtenir nul héritier destiné à continuer notre race, et à réjouir notre vieillesse par des grappes de petits-fils pendus à nos jambes et à notre giron ?... Y a-t-il donc là-dessous quelque maléfice ?... Je ne vois que monseigneur saint Jacques qui puisse nous tirer de cette peine, ainsi qu'il a fait jusqu'ici pour tant d'autres qui lui ont demandé juste ce qui nous manque...

La jeune comtesse de Ponthieu se réveilla en cet instant. Thibault la serra tendrement contre sa poitrine, si tendrement même que la dame crut qu'il voulait faire une nouvelle tentative au sujet de ce qui les préoccupait si fortement l'un et l'autre, et qu'elle s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

— Dame, lui dit-il, je requiers de vous un don.

— Lequel, cher sire ?... demanda-t-elle, disposée à ne lui rien refuser.

— Est-il bien vrai, tendre dame, que je l'obtiendrai... [illegible] que la lèvre promet...

— Dites, cher sire, dites, et quel qu'il soit, ce don, si je puis vous l'accorder, je le ferai volontiers...

— Eh bien! chère dame, donnez-moi congé d'aller en dévotion auprès de monseigneur saint Jacques, afin qu'il nous envoie un héritier!...

— Ce don est on ne peut plus courtois et sage, je vous l'accorde de grand cœur et de grande joie. A une condition, cependant, et je ne suppose pas qu'elle vous doive être rude...

Laquelle, chère dame?...

— C'est qu'à votre tour, cher sire, vous me donnerez congé de vous suivre en ce voyage que vous comptez entreprendre...

— Je vous remercie d'y avoir songé, chère dame; je n'aurais point osé, de mon chef, vous le proposer, à cause de la longueur et des périls de ce voyage... Nous partirons ensemble, et le plus tôt que nous pourrons... Je voudrais déjà être en route!...

Le lendemain, les deux jeunes épousés commencèrent leurs préparatifs de départ, dont eut vent le vieux comte de Ponthieu, qui manda aussitôt Thibault auprès de lui.

— Thibault, lui dit-il, vous avez fait vœu d'accomplir un pèlerinage à saint Jacques?...

— Oui, sire, répondit Thibault.

— Je vous approuve. Et ma fille?...

— Elle part avec moi, sire...

— Thibault, de vous c'est bel et bon; mais de la part de ma fille cela me poigne...

— Je n'y puis rien, comte, elle l'a voulu.

— S'il en est ainsi, hâtez-vous, partez!... Palefrois, roussins, sommiers, joyaux et autre avoir, je vous fournirai tout, afin que vous ne manquiez de rien en chemin.

— Grand merci, sire, grand merci!...

Le comte de Ponthieu embrassa son gendre, et Thibault rejoignit sa dame, qui n'avait fait que hâter les préparatifs de leur départ.

Deux jours après, ils se mettaient en route pour faire visite à monseigneur saint Jacques, le saint le plus estimé des pèlerins et des pèlerines.

## CHAPITRE III

**Comment Thibault et sa femme, après avoir imprudemment envoyé en avant les gens de leur suite, se trouvèrent tous deux fort embarrassés, en pleine forêt, pour prendre la meilleure de deux voies qu'ils avaient devant eux.**

Quelques semaines après, le jeune couple approcha de monseigneur saint Jacques, mais sans savoir exactement de quel côté se diriger pour l'atteindre.

Comme il était tard, lorsqu'il arriva dans une ville inconnue de lui, Thibault résolut de s'arrêter dans une hôtellerie et, une fois hébergé, ainsi que sa femme et leur suite, il s'enquit, auprès de l'hôte, du chemin à prendre pour toucher enfin au terme de leur pèlerinage.

— Sire, répondit l'hôte, demain, au petit jour, vous sortirez de notre ville et vous trouverez une épaisse forêt, que vous traverserez... C'est là le plus difficile, car, au bout de cette forêt, se trouve une voie large et belle dans laquelle vous chevaucherez à votre aise.

Thibault remercia, se coucha et s'endormit auprès de sa belle compagne, qui déjà dormait d'un profond somme. Ce n'était pas là, on en conviendra, le moyen de venir en aide à monseigneur saint Jacques; car ce grand saint voulait bien assister les époux dans l'embarras, mais à la condition, cependant, qu'ils s'assisteraient préalablement eux-mêmes. Les saints auraient trop de besogne, en vérité, s'ils étaient forcés de faire la besogne des autres!...

Thibault s'endormit donc. A la pointe du jour il s'éveilla, la tête lourde et le sang pesant. Par ainsi, il résolut de se reposer encore quelques heures.

— Ami, dit-il à son chambellan, qui était couché dans une chambre voisine, lève-toi et fais lever les gens de notre suite. Tu leur indiqueras le chemin à prendre, qui est celui de la forêt, en sortant de cette ville, puis tu reviendras et nous partirons les derniers, ma dame, toi et moi. Je ne me sens pas encore assez vaillant pour mettre un pied devant l'autre... J'attendrai qu'une heure ou deux de bon sommeil m'ait reconforté...

Cela fut exécuté comme il le désirait. Tous les gens de sa suite, fors son chambellan, prirent les devants avec les sommiers et les provisions, après avoir appareillé les palefrois destinés à la jeune comtesse, à Thibault de Dommart et à son chambellan : ils allèrent leur voie.

Peu de temps après, quoiqu'il ne se sentît pas beaucoup mieux, Thibault se leva, fit lever sa femme, et tous deux descendirent. Le chambellan les attendait dans la cour de l'hôtellerie, tenant les palefrois en laisse. On monta dessus et l'on sortit de la maison, puis de la ville.

La matinée était très-belle et très-riante. Des souffles âpres, des senteurs agrestes et fortifiantes venaient emplir les poumons de nos trois voyageurs, et la jeune comtesse regardait par instant son époux, en soupirant, d'un air qui voulait dire qu'avec une journée comme celle qui s'apprêtait, point n'était besoin d'aller demander à monseigneur saint Jacques ce que Nature pouvait aisément leur donner. Mais Thibault avait son idée arrêtée là-dessus: il voulait tout devoir à monseigneur saint Jacques.

On entra dans le plus épais de la forêt.

— Ami, dit Thibault au chambellan, joue des éperons, et atteins nos gens qui ne doivent pas être bien loin, puisqu'ils n'ont pris qu'une heure d'avance sur nous et qu'ils doivent nous attendre au milieu de la voie... Tu les ramèneras jusqu'ici, où nous allons t'attendre, parce qu'en pareille forêt, vilaine chose est à une dame comme la mienne de chevaucher en petite compagnie...

Le chambellan obéit, piqua des deux et disparut. Thibault et sa femme continuèrent tranquillement leur route jusqu'à un carrefour où aboutissaient deux voies.

— Deux voies! s'écria Thibault, étonné désagréablement. Deux voies!... Notre hôte m'en avait annoncé une seule... Comment faire?... Dame, laquelle prendre!...

— La bonne, cher sire, s'il plaît à Dieu!... répondit la gente dame.

Cette réponse n'était pas de nature à éclairer Thibault. Il descendit de cheval pour examiner de plus près les deux routes et tâcher de surprendre quelques indices qui pussent le guider dans le choix qu'il avait à faire. L'une était fausse et l'autre vraie; mais laquelle fausse, et laquelle vraie?...

Cette forêt était hantée par des larronneurs qui, pour mieux tromper et dévoyer les pèlerins et les chevaucheurs, avaient aménagé la fausse route au préjudice de la bonne, de façon que le regard y faillît. La bonne était en apparence étroite et malaisée, impraticable aux honnêtes gens. La fausse, au contraire, était large, souriante, avenante et semblait perfidement inviter les passants à la prendre.

Thibault prit cette voie-là, se croyant bien inspiré du ciel.

## CHAPITRE IV

**Comment Thibault, en croyant de deux voies prendre la meilleure, se trompa, et de la vilaine rencontre qui en fut la conséquence.**



Comme il arrive presque toujours, lorsque l'on choisit, c'est-à-dire lorsque l'on hésite, Thibault prit précisément la mauvaise voie. Cette belle route si appétissante qui l'avait appelé et qu'il avait suivie, parce qu'il l'avait jugée, par ses abords, large et fleurie jusqu'au bout, cette belle route commença bientôt à se rétrécir et à se faire âpre et pénible.

Thibault, devant les obstacles renaissants sous ses pas comme autant de têtes de l'hydre de Lerne, comprit qu'il s'était fourvoyé, et, sans plus tarder, il se décida à rebrousser chemin.

Il était trop tard. En se retournant, il se trouva face à face avec quatre grands gars, montés sur de grands diables de chevaux, et la lance au poing. Quatre hommes armés, c'était trop pour Thibault qui avait à protéger les jours de sa dame : il volta, décidé à continuer cette mauvaise voie jusqu'au bout. Il se trouva face à face avec quatre autres gars, semblables d'allures aux quatre précédents.

La jeune comtesse de Ponthieu, à l'aspect des quatre premiers, avait poussé un cri étouffé; à l'aspect des quatre autres, elle pâlit et se pâma sur sa selle.

— Dame, ne vous effrayez point, je vous prie, lui dit Thibault. Cela ne sera rien!...

La comtesse de Ponthieu n'entendait plus.

Puis Thibault salua courtoisement les hommes de sinistre apparence qu'il avait à ses côtés et leur demanda ce qu'ils lui voulaient.

— Vous allez le savoir! lui répondit l'un de ces vilains gars, en fondant sur lui comme épervier sur bec-figue, et en essayant de lui donner un coup mortel avec sa grande lance.

Thibault para, en baissant le corps sur le cou de son cheval : la lance passa au-dessus de sa tête sans l'atteindre. L'homme revint : Thibault le tua. Mais il en restait sept : Thibault, malgré toute sa vaillance, n'en put tuer que deux en tout, de manière qu'il en restait encore cinq, et cinq qui avaient à venger la mort de leurs compagnons. Thibault fut assailli, son cheval fut percé de coups, et lui-même reçut quelques blessures, dont aucune mortelle, fort heureusement. Le pauvre garçonnet n'avait plus ni épée, ni arme dont il pût se défendre : il succomba sous le nombre. Les robbeurs le dépouillèrent jusqu'à la chemise, lui enlevèrent manteau, housses et éperons, et, de la courroie de sa propre épée, lui lièrent pieds et poings; puis, dans cet état, nu et meurtri déjà par les coups de lance qu'il avait reçus, ils le jetèrent sur un buisson de ronces sauvages.

Après Thibault, ce fut le tour de sa mie, qui pleurait et se lamentait, ce qui ajoutait encore à ses charmes particuliers. Les hommes aiment beaucoup à voir pleurer les femmes!

Ils la firent descendre de son palefroi, qu'ils tuèrent au préalable, pour qu'il ne prît pas la fuite, et elle avec lui; ils la dépouillèrent comme ils avaient dépouillé son mari, et ils s'aperçurent avec plaisir qu'elle était encore plus belle qu'il n'avaient osé l'espérer. Ils avaient jeté le mari sur un lit de ronces; autre fut leur projet à propos de la femme.

— Seigneur, dit l'un des larronneurs à un de ses compagnons, qui paraissait être le chef; seigneur, j'ai eu tout à l'heure mon frère tué par son mari : en retour, je la réclame pour en faire ma volonté et mon plaisir...

— Seigneur, dit un second larronneur, j'ai eu mon cousin-germain tué par son mari : en retour, je la veux pour en faire à mon aise et souhait...

— Seigneur, dit un troisième, je n'ai eu ni frère, ni cousin de tué par le mari de cette gente dame, mais j'ai été blessé grièvement par lui : en récompense de ce, je demande à être le premier à en faire à mon contentement...

— Mes amis, répondit le chef, je comprends que vos regards s'allument, et, avec vos regards, vos désirs!... Cette dame est un morceau de roi, en effet... Ne sommes-nous pas les princes de la forêt?... Emmenons-la donc dans un coin et faisons-en notre régal le plus fraternellement du monde. Elle ne sera ni à celui-ci ni à celui-là : elle sera à tous. Quand nous en aurons fait nos volontés, nous la remettrons dans la bonne voie, en priant le ciel qu'il la conduise saine et sauve au port...

Ce projet convint à tout le monde, excepté à la jeune comtesse de Ponthieu, qui, pâle et les dents serrées, contemplait cette scène d'un air navré.

## CHAPITRE V

**Comment la jeune comtesse de Ponthieu, mise à mal par quelques forcenés, voulut tuer son mari, qui n'en accomplit pas moins son pèlerinage à Saint-Jacques.**

Thibault était toujours sur son lit de ronces. Au bout d'une heure environ, il vit revenir la comtesse de Ponthieu, sa femme.

— Pour Dieu! dame, lui dit-il, déliez-moi; car toutes ces ronces m'entrent partout dans la chair et me font effroyablement souffrir...

— Je vais vous délier de la vie, murmura la jeune dame, en allant ramasser sur l'herbe une épée qui avait appartenu à l'un des larrons tués par son mari, et en revenant vers lui, cette épée à la main.

Thibault, qui suivait attentivement les mouvements de sa femme, devina à sa pâleur et à l'étrangeté de sa face le coup qu'elle méditait. Il étendit le bras, pour n'être point tué...

L'épée s'abattit, non sur sa tête, mais sur ses bras, qui furent ainsi déliés.

— Dame, lui dit-il alors gravement, s'il plaît à Dieu, vous ne me tuerez jamais!...

— Certes, répondit la comtesse, et j'en suis fâchée!...

Lors il lui reprit l'épée, lui mit la main sur l'épaule, et la poussant doucement devant lui, il la reconduisit dans le bon chemin, où l'attendaient son chambellan et les gens de sa suite.

— Qu'avez-vous donc, sire? lui demandèrent-ils en le voyant ainsi dévêtu et ensanglanté.

Thibault raconta tout ce qui était arrivé; tout fors le principal, la chose qui lui tenait le plus à cœur, ainsi qu'à sa femme. Il est quelquefois utile de ne pas dire toute la vérité.

Une fois dans la bonne voie, on ne la quitta plus, et l'on chevaucha du plus vite que l'on put jusqu'à la ville prochaine, où l'on arriva à la vesprée.

— N'y a-t-il pas en cette ville quelque maison de religion où l'on puisse laisser une dame? demanda Thibault à son hôte, lorsque tout le monde fut couché.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, répondit l'hôte; il y a précisément une abbaye à quelques pas d'ici. Votre dame y sera bien : la maison a bonne odeur de piété...

— Je vous remercie, dit Thibault.

Le lendemain il se rendit à l'abbaye avec la jeune comtesse de Ponthieu.

— Sainte dame, dit-il à l'abbesse, voulez-vous me permettre de vous confier ce que j'ai de plus cher au monde? Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques, pour accomplir un vœu et demander une grâce... Ma dame que voici est fatiguée : elle ne peut aller plus loin. Elle retrouvera, je l'espère, dans votre sainte maison, le repos du corps et de l'âme dont elle peut avoir besoin.

— J'y consens volontiers, répondit l'abbesse.

Messire Thibault remercia et prit congé, après avoir laissé à l'abbaye quelques-uns de ses gens, pour le service de la comtesse de Ponthieu.

Son pèlerinage s'accomplit dévotement, bien qu'il n'eût plus maintenant les mêmes raisons de le faire. En revenant, il reprit la comtesse de Ponthieu en l'abbaye où il l'avait laissée, et la ramena en son pays, en grand honneur et grande joie, comme auparavant, sauf qu'il n'alla plus jamais dormir dans le même lit, avec elle.

## CHAPITRE VI

**Comment, en interrogeant son gendre sur les aventures de son voyage, le comte de Ponthieu apprit ce qui était arrivé, et comment il résolut de punir sa fille.**

Un pareil retour devait être fêté : il le fut. Dames et demoiselles félicitèrent la jeune comtesse de Ponthieu. Le comte de Saint-Pol et le vieux comte de Ponthieu complimentèrent Thibault de Dommart.

Il y eut force danses, festins et réjouissances. A l'issue d'un de ces prandions, le comte de Ponthieu dit au mari de sa fille :

— Thibault, mon beau-fils, vous ne nous avez raconté aucune des aventures que vous avez eues durant votre voyage... Si vous n'en avez pas eu, vous en avez du moins entendu...

— Sans doute, répondit le jeune homme, mais je ne puis vous dire cela en l'oreille de tant de monde...

Le comte, qui était curieux, se leva aussitôt de table, prit le bras de son gendre et le mena dans le jardin.

— Contez, beau fils, contez maintenant, lui dit-il.

Thibault alors lui raconta tout ce qui leur était arrivé, à sa femme et à lui, mais sans la nommer ni lui non plus.

— Qu'a fait le chevalier de sa dame, après cette aventure? demanda le comte de Ponthieu, que ce récit avait l'air d'intéresser.

— Il l'a ramenée en son pays en grande joie et grand honneur, répondit Thibault; il a vécu avec elle comme auparavant, sauf qu'il n'a plus voulu dormir dans le même lit qu'elle...

— C'est encore un bon homme que votre chevalier! reprit le comte avec une moue méprisante. A sa place, moi, j'eusse branchée sans pitié la donzelle... Oui, sur ma foi! beau-fils, je l'eusse pendue à la branche d'un arbre de la forêt, avec les tresses de la ronce ou avec la courroie même qui liait son ami... J'eusse fait cela, vous dis-je, et tout autre l'eût fait à ma place... C'est pour cela que je ne crois guère à la bonhomie de votre chevalier...

— Vous y croirez peut-être, comte, lorsque la dame de ce chevalier en témoignera elle-même devant vous, répliqua Thibault.

— Quoi! fit le comte, étonné. Quel chevalier est-ce donc?

— C'est moi, comte, répondit tranquillement Thibault.

— Vous?... Alors, cette dame, c'est ma fille?...

— Elle-même, comte.

— Thibault, dit le comte de Ponthieu, blême de colère, vous vous êtes vengé, puisque vous me l'avez ramenée.

Tout aussitôt il appela sa fille, qui accourut.

— Fille, lui demanda-t-il, est-ce vrai ce que

vient de me raconter Thibault de Dommart?...

— Que vous a-t-il raconté, mon père?...

— Que vous avez voulu le tuer pendant qu'il avait pieds et poings liés et qu'il était gisant, nu, sur un buisson de ronces...

— Oui, sire, répondit la dame.

— Pourquoi avez-vous voulu faire cela?...

— J'ai voulu le faire, sire, et je regrette de ne l'avoir pas fait : voilà tout ce que je puis vous dire.

— C'est bien; retirez-vous!...

La jeune comtesse de Ponthieu se retira.

— Il faut qu'elle meure!... dit son père d'une voix grave à Thibault, qui s'inclina.

## CHAPITRE VII

**Comment le comte de Ponthieu. Thibault de Dommart et la comtesse de Ponthieu s'embarquèrent sur une nauf; et comment, une fois en pleine mer, le comte de Ponthieu fit entrer sa fille dans un tonneau, et la jeta après dans les flots.**

Deux jours après, le vieux comte de Ponthieu, son gendre et sa fille, s'embarquèrent sur une nauf conduite par quelques mariniers à leur dévotion. On gagna la pleine mer, afin de perdre de vue les côtes, et quand le comte jugea qu'on en était suffisamment éloigné, il fit approcher du bord de la nauf un tonneau d'une forte capacité, en enleva l'un des fonds et pria la jeune comtesse de Ponthieu d'entrer dedans. Elle y consentit, résignée. Quand elle y fut installée, tant bien que mal, le vieux comte remit le couvercle, ferma le tout hermétiquement, et poussa le tonneau dans la mer, en le recommandant aux flots et aux vents...

Puis la nauf se mit à nager rapidement et à regagner la terre, pendant que le tonnelet nageait de son côté, dans une direction opposée. A force de nager ainsi, le tonneau fut rencontré par une nauf marchande, qui venait de Flandres et s'en allait en terre sarrasine pour commercer et échanger.

— Quelle est cette épave? se dit le patron de la nauf, en apercevant le tonneau qui flottait tranquillement sur les flots.

— C'est un tonnelet vide! répondit un marinier. Si nous l'avions céans, il nous pourrait être de quelque utilité; nous n'en avons pas embarqué beaucoup.

On nagea vers le tonneau, on l'atteignit, et, une fois dans la nauf, on le défonça pour savoir s'il contenait ou non quelque chose! Ils furent bien ébahis, on le comprend, en apercevant une femme quasi morte, faute d'air.

La comtesse de Ponthieu n'était pas reconnaissable. Son cou, gracieux et plein d'ondulations charmantes, ordinairement, était à cette heure gonflé démesurément et tuméfié. Ses belles lèvres, rouges de santé, étaient en ce moment rouges de sang jailli. Ses beaux yeux, si doux, étaient alors injectés et retournés. Les mariniers flamands furent sur le point de la rendre aux flots à qui ils l'avaient prise. Mais, par bonheur, l'air vif de la mer, les senteurs salées et salutaires qui chargeaient l'atmosphère, produisirent sur cette jeune femme un effet remarquable et amenèrent en un clin d'œil un changement complet de physionomie. La poitrine s'agita, les narines s'ouvrirent pour boire l'air, le jeu de la respiration s'établit, la vie revint. Les marchands, agréablement étonnés, l'entourèrent pour l'examiner avec curiosité, et ils l'interrogèrent pour savoir d'elle la cause de la position dans laquelle on l'avait trouvée.

D'abord, la comtesse de Ponthieu ne put pas répondre, suffoquée qu'elle était encore. Peu à peu cependant, grâce aux soins qu'on lui porta, la parole lui revint, avec les forces.

— C'est par suite d'une grande aventure et d'un grand forfait que vous m'avez trouvée prisonnière dans ce tonnelet, répondit-elle mélancoliquement.

— Quelle aventure et quel forfait?... demanda le patron de la nauf flamande, qui s'intéressait à cette jeune femme, depuis qu'elle était désenflée.

— Ce serait bien long à vous raconter et je suis bien faible, fit observer la comtesse de Ponthieu.

Le patron de la nauf, quoique homme de mer et commerçant, avait de la courtoisie pour les dames : il n'insista pas, et se contenta bel et bien de cette réponse, très-insuffisante cependant.

La femme de Thibault but, mangea, dormit, et reprit ainsi petit à petit possession d'elle-même, c'est-à-dire de sa jeunesse et de sa beauté.

La nauf flamande allait toujours son chemin, pendant ce temps-là. Les jours succédaient aux jours. Elle mouilla enfin dans le havre d'Aumarie, où elle jeta l'ancre. Puis les mariniers qui la montaient abordèrent avec la comtesse de Ponthieu.

— Qu'allons-nous en faire?... se demandèrent-ils un peu embarrassés. Une femme est d'une défaite difficile, en ces pays!...

— Vendons-la! proposa l'un d'eux.

— Ne la vendons pas, dit le patron de la nauf, et offrons-la en présent au soudan d'Aumarie... Cela arrangera merveilleusement nos affaires, et nous obtiendrons ainsi qu'il ferme les yeux sur les côtés illicites de notre petit trafic!... Est-ce convenu, mes compagnons?...

— Convenu! répétèrent les mariniers flamands, dont quelques-uns parlaient la langue sarrasinoise.

## CHAPITRE VIII

**Comment la comtesse de Ponthieu, sauvée par des mariniers, fut offerte par eux au soudan d'Aumarie qui lui fit apprendre le sarrasinois, l'épousa, et en eut deux enfants.**

On conduisit donc la belle comtesse de Ponthieu au palais du soudan, en le suppliant de l'accepter. Le soudan était jeune; il se servit de ses yeux pour voir que la femme qu'on lui offrait en avait de très-beaux : il l'accepta avec plaisir.

— Quelle est-elle? demanda-t-il aux mariniers de la nauf flamande.

— Sire, nous ne savons, répondirent-ils; nous l'avons rencontrée voguant en pleine mer dans un

tonnelet où elle était mal à l'aise; nous l'avons recueillie et soignée, et nous vous l'avons amenée, à cause de sa beauté sans pareille...

— Vous avez bien fait, dit le soudan en les congédiant après toutefois les avoir récompensés comme il convenait.

Les mariniers partis, le soudan fit demander à la comtesse de Ponthieu, par ses latiniers, de quel lignage et pays elle était. Elle feignit de ne pas comprendre, afin de n'avoir pas à trahir la vérité. Le soudan fut obligé de s'en tenir aux conjectures, et il les fit assez favorables.

— Cette gente femme est de haut parentage, dit-il. Cela se voit dans son air, qui n'a rien de pauvret, ni d'humble. Seulement, je penche à croire qu'elle est chrétienne, et cela me chagrine.

Lors, il commanda à ses latiniers d'interroger de nouveau sa captive et de lui demander si elle était chrétienne.

— Oui, répondit la comtesse de Ponthieu.

— Je m'en doutais, dit le soudan. Eh bien! qu'elle laisse là sa religion et embrasse la mienne, je l'en récompenserai!...

Les latiniers traduisirent à la comtesse la proposition de leur seigneur. Elle rougit et fut tentée de refuser, tout d'abord. Mais elle n'était pas assez nicette pour ne pas comprendre que mieux valait encore céder à l'amour qu'à la force. Elle répondit qu'elle se déchrétienniserait volontiers pour plaire à son maître, qui fut ravi de cette réponse.

A partir de ce jour, la jeune et belle comtesse fut installée en souveraine dans le palais du soudan, qui, plein d'impatience d'obtenir d'elle, en sarrasinois, l'aveu de son amour, lui donna ses latiniers pour lui apprendre la langue du pays. La comtesse était habile : elle apprit vite, et, le premier usage qu'elle fit de sa connaissance du sarrasinois, fut de remercier tendrement le soudan de ses bons offices.

Le soudan, enchanté, l'épousa incontinent. Un an après, la comtesse accoucha d'un fils; puis l'année suivante, d'une fille, qui tous deux parlèrent sarrasinois comme père et mère.

## CHAPITRE IX

Comment, au bout de deux ans et demi, le vieux comte de Ponthieu, son jeune fils et son gendre, se firent croisés et partirent pour la Terre-Sainte; et comment, au retour, une tempête les jeta sur la côte d'Aumarie, où ils furent sur le point d'être martyrisés.

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis l'abandon en mer qu'avaient fait de leur fille et femme, le comte de Ponthieu et Thibault de Dommart. Ces deux hommes avaient fait là une action grave, que, par moments, ils se reprochaient comme vilaine action. Le père songeait souvent à sa fille, et le mari souvent à sa femme; Thibault, pour sa part, n'osait pas se remarier, quoiqu'il fût certain de la mort de la comtesse, son ancienne mie.

Un jour, n'y pouvant plus tenir, le vieux comte de Ponthieu alla trouver l'archevêque de Rouen et après s'être confessé à lui, il prit la croix pour se rendre en Terre-Sainte. Thibault de Dommart, voyant son beau-père croisé, fit ce qu'il avait fait; et, à son tour, le fils du comte de Ponthieu voyant que son père et son beau-frère avaient pris la croix, les imita, par amour pour eux.

Tous trois partirent pour les Lieux-Saints, qu'ils visitèrent dévotement en remords de l'action commise à l'encontre de la jeune comtesse de Ponthieu.

Au bout d'un an de ce pèlerinage, ils se décidèrent à revenir, et, pour ce faire, s'embarquèrent au havre de la ville d'Acre, sur une nauf montée par un assez grand nombre de passagers et de mariniers. Une fois qu'ils eurent gagné la haute mer, d'horribles vents vinrent les assaillir, eux et tout l'équipage. Chacun crut à un naufrage prochain, et chacun recommanda son âme à Dieu. Leurs prières furent entendues, à ce qu'il paraît, car bientôt la tempête s'adoucit, la nauf reprit sa route sans trop de malencontre, mais sans trop savoir dans quels parages elle louvoyait.

Le lendemain, au point du jour, la nauf entra dans le havre d'Aumarie, et fut incontinent entourée par des galiotes et autres bateaux sarrasinois, qui la capturèrent. Tous les passagers et mariniers furent conduits devant le soudan, qui les envoya en prison après s'être emparé de leurs richesses. Le comte de Ponthieu et ses deux fils se tenaient si étroitement accolés, en paraissant devant le seigneur d'Aumarie, qu'il ordonna qu'ils fussent mis dans une geôle spéciale, à part des autres passagers.

Quelque temps après, le soudan donna une grande fête en l'honneur du jour de sa naissance. Deux ou trois de ses vassaux lui demandèrent des captifs chrétiens pour les martyriser. Pour leur complaire, il envoya chercher d'abord le vieux comte de Ponthieu, qui vint triste et marmiteux, comme un homme rassasié de la vie.

La femme du soudan sentit son cœur se serrer à l'aspect de son père qu'elle croyait si loin.

— Sire, dit-elle au soudan, je sais parler le français. Si vous voulez le permettre, je vais parler à ce pauvre vieil homme.

— Dame, j'y consens bien volontiers, répondit le soudan.

L'ancienne mie de Thibault de Dommart s'approcha alors de son père, qui ne la reconnut pas, et elle lui demanda en tremblant beaucoup :

— D'où êtes-vous, pauvre vieil homme? Quel pays vous a vu naître?...

— Dame, répondit le comte, étonné d'entendre une Sarrasine parler sa propre langue, je suis né dans une partie de la France qui s'appelle la terre de Ponthieu, dont j'étais comte à mon départ pour la Terre-Sainte...

La femme du soudan tressaillit. D'abord, elle avait douté; maintenant elle ne doutait plus : ce vieillard si triste était bien son père!

— Sire, dit-elle en revenant vers son mari, donnez-moi ce captif, je vous prie. Il sait jouer des tables et des échecs : il nous apprendra ces jeux-là et nous tiendra compagnie aux heures d'ennui.

— Je vous le donne, chère dame, répondit le

soudan, qui ne savait rien refuser à sa femme.

La comtesse de Ponthieu fit conduire son père dans sa chambre, et elle demanda qu'on le remplaçat par un autre captif; quelques minutes après, les geôliers amenèrent Thibault de Dommart, pâle, maigre et décharné. La femme du soudan tressaillit une seconde fois, et, une seconde fois, elle demanda à son mari la permission de parler encore à ce captif.

— D'où êtes-vous, pauvre homme? lui demanda-t-elle.

— Je suis de la terre de Ponthieu qui appartient au vieux comte, dont j'ai épousé la fille...

— Sire, dit-elle en revenant vers le soudan, je vous demande encore celui-là. Il nous distraira.

— Bien volontiers, répondit le soudan.

Thibault de Dommart alla rejoindre son beau-père, sans rien comprendre à la faveur dont ils étaient l'objet l'un et l'autre.

Les vassaux du soudan commencèrent à murmurer.

— Allez à la geôle et amenez-nous un autre captif, dit le seigneur d'Aumarie à ses serviteurs.

Quelques minutes après, parut le jeune fils du comte de Ponthieu, le frère puîné de la comtesse. Il était pâle et défait, le pauvre garçonnet.

— Sire, dit la femme du soudan en s'adressant pour la troisième fois à son mari, je vous demande encore celui-là : c'est le dernier !...

— Par Mahom ! répondit courtoisement le soudan, si j'en avais cent à vous offrir, et qu'ils vous plussent, je vous les offrirais de bon cœur.

Le jeune fils du comte de Ponthieu alla rejoindre son père et son beau-frère.

D'autres captifs furent amenés devant le soudan ; mais, cette fois, comme la comtesse ne les connaissait mie, elle les livra à leurs bourreaux, pour les martyriser à leur aise.

## CHAPITRE X

Comment la jeune comtesse de Ponthieu, après avoir sauvé de mort les trois captifs, les sauva aussi de faim et de soif; et comment, au bout de quelque temps, elle leur apprit qu'elle n'était pas morte, comme ils le croyaient.

Bientôt la comtesse de Ponthieu vint dans sa chambre, où étaient les trois captifs.

— Dame, lui dit le vieux comte en l'apercevant, quand se décidera-t-on à nous tuer?...

— Ce ne sera pas de sitôt, vieil homme, répondit la comtesse, émue.

— Cela nous poigne, reprit le vieux comte, car nous avons une faim si cruelle que le cœur nous en part!... Voilà quelques jours qu'on a oublié de nous donner à manger, sans doute pour que nous soyons plus faibles et plus humiliés devant le supplice qu'on nous prépare...

La comtesse, remuée jusqu'aux entrailles, courut chercher quelques viandes qu'elle découpa elle-même et qu'elle leur distribua à petites doses pour ne les point étouffer; puis elle leur donna à boire. Quand ils eurent bu et mangé, les trois captifs eurent plus soif et plus faim qu'auparavant. La comtesse de Ponthieu ne perdit pas courage : elle recommença vingt fois à leur donner à manger, en leur mesurant parcimonieusement les morceaux.

Cela dura ainsi pendant huit jours, au bout desquels la force et la santé revinrent aux trois captifs. La comtesse cessa alors de les traiter aussi maternellement qu'elle l'avait fait jusque-là : elle leur abandonna viandes et boire, pour qu'ils en agissent à leur fantaisie et à leur appétit. Puis, pour distraction à l'isolement et à la claustration dans lesquels ils étaient forcés de vivre, elle leur fit donner des tables et des échecs, ce dont ils furent aises. Ils regrettaient bien encore le pays de Ponthieu, mais ils le regrettaient moins.

C'était plus qu'une distraction que leur procurait là la femme du soudan : c'était un bonheur. Sa venue était attendue par eux avec impatience, son départ salué avec regret. Ils ne connaissaient pas cette femme, du moins ils croyaient ne pas la connaître ; mais c'était la seule créature de ce pays qui ne parlât pas sarrasinois pour eux. Elle avait beau être dame et maîtresse d'Aumarie, elle était leur compatriote puisqu'elle parlait la même langue qu'eux.

Le soudan eut une guerre à soutenir contre un voisin turbulent. La comtesse le sut, et elle alla incontinent trouver les trois captifs. Ils jouaient au moment où elle entra : ils se levèrent avec empressement, le vieux comte excepté, à cause de son âge.

— Seigneur, dit-elle en s'asseyant à quelques pas du vieil homme, vous m'avez dit une partie de votre histoire, mais vous ne m'avez pas tout dit. Je veux savoir le reste.

— Je suis prêt à vous le conter, répondit le vieil homme.

— Je veux savoir le vrai, non le faux, je vous en avertis, et ne croyez pas qu'il soit facile de me tromper !... Je suis sarrasine, d'abord ; puis j'ai l'art de lire dans les yeux et dans les cœurs. Recommandez donc à vos lèvres de ne pas hésiter, à votre langue de ne pas fourcher, car jamais vous n'aurez été aussi prêt d'une mort honteuse qu'au moment où vous répondrez faussement.

— Par ma foi! répondit le vieux comte, je ne farderai pas un mot, pas une chose, je vous le promets.

— Vous m'avez dit que vous étiez le comte de Ponthieu, que cet homme-ci était le mari de votre fille, et ce jouvenceau votre fils ?...

— Je suis en effet le comte de Ponthieu, cet homme-ci est en effet mon gendre, ce jouvenceau est en effet mon fils.

— Votre fille, que ce chevalier avait épousée, qu'est-elle devenue ?

— Dame, j'ai grande crainte qu'elle ne soit morte.

— Comment est-elle morte?

— Dame, par suite d'une faute qu'elle avait faite, d'un crime qu'elle avait eu la pensée de commettre.

— Quelle faute ?... quel crime ?...

Lors le vieux comte raconta à la femme du soudan le pèlerinage à monseigneur saint Jacques de sa femme et de son gendre, pour obtenir, par l'inter-

cession de ce grand saint, un héritier qu'ils ne pouvaient obtenir, ni l'un ni l'autre, par les moyens ordinaires. Il lui dit comment, ayant traversé une forêt encoquinaillée, son gendre avait été attaché nu sur un buisson de ronces, et sa femme outragée vilainement devant lui par cinq abominables soudards. Il ajouta, qu'après le départ de ces misérables, Thibault avait prié sa femme de venir le délivrer et que, sous mine d'aller lui couper les courroies qui le retenaient au buisson de ronces, elle avait tenté de le tuer, ce à quoi il s'était opposé.

—Je sais bien pourquoi la comtesse de Ponthieu voulait tuer son mari, dit alors la femme du soudan, en interrompant le vieux comte dans son récit.

— Pourquoi, Dame?... demanda ce dernier, étonné.

—Parce que la jeune comtesse de Ponthieu avait grande honte d'avoir été vue par son mari dans l'outrageuse position où ces misérables larronneurs l'avaient mise. Une femme ne pardonnera jamais cela, malgré son amour pour son mari, et précisément, même, à cause de son amour pour lui...

—Hélas! murmura Thibault, les yeux mouillés de larmes amères. Hélas! quelle faute y avait-il donc pour elle là dedans?... Pourquoi est-elle morte aujourd'hui? Je lui aurais dit cela et tout aurait été oublié!

— La croyez-vous morte ou vive? demanda la femme du soudan.

—Nous ne savons lequel des deux, à vrai dire, répondit le vieux comte de Ponthieu. Ce que je sais bien, c'est que nous avons tiré d'elle et de sa faute une bien cruelle vengeance!...

—Oui, bien cruelle!... répéta Thibault.

— Bien cruelle!... répéta le jeune frère de la comtesse de Ponthieu.

—Et si le ciel voulait qu'elle eût échappé à cette vengeance, et que vous pussiez avoir de bonnes nouvelles d'elle, qu'en diriez-vous?... demanda la femme du soudan.

—Dame, répondit le vieux comte, cela me causerait une joie plus grande encore que celle que j'éprouverais à sortir de cette prison!...

—Dame, répondit messire Thibault, je serais plus heureux d'apprendre cela que je ne pourrais l'être à posséder la plus belle femme du monde et le royaume de France avec elle!...

—Dame, répondit le jouvenceau, on ne pourrait certes me donner ou promettre quoi que ce soit que je fusse tant aise!...

Quand la femme du soudan entendit cela, son cœur se fondit.

—Dieu soit loué et remercié!... s'écria-t-elle, attendrie.

Puis, se tournant vers les captifs :

— Il n'y a aucune feintise en vos paroles? demanda-t-elle.

—Aucune, dame, nous le jurons! répondirent les trois captifs d'une seule voix.

La femme du soudan se prit alors à pleurer de joie et de tendresse.

—Sires, reprit-elle à travers ses larmes, je puis donc vous dire, à cette heure que vous êtes, vous mon père, vous mon baron, vous mon frère!...

La joie et l'étonnement des trois captifs furent grands en entendant cet aveu inattendu. Ils firent mine empressée de se jeter à ses genoux : elle les en empêcha, en leur disant :

—Je suis Sarrasine, à présent... Je vous prie de garder secret muré sur ce que vous avez entendu, et de vous conduire avec moi comme si vous ne me connaissiez pas autrement. Je vais maintenant vous dire pourquoi je suis venue aujourd'hui vers vous... Le soudan, mon sire, doit aller en une vilaine guerre que lui fait un soudan voisin de son pays. Comme je vous connais bien, j'ai voulu vous procurer l'occasion de guerroyer avec lui et pour lui...

Cela dit, et avant que les captifs eussent pu lui répondre, la jeune comtesse de Ponthieu se retira pour se rendre auprès du soudan d'Aumarie.

## CHAPITRE XI

**Comment la comtesse de Ponthieu fit combattre Thibault de Dommart contre les ennemis du soudan d'Aumarie; et comment, après cela, elle demanda à ce dernier la permission de s'éloigner de lui.**

Arrivée auprès du soudan d'Aumarie, la jeune comtesse de Ponthieu lui dit :

—Cher sire, l'un de mes captifs a entendu parler de la vilaine guerre que vous fait le soudan votre voisin, et de celle que vous allez entreprendre en réponse, et il m'a déclaré qu'il irait volontiers avec vous, s'il en avait la permission.

—Chère dame, répondit le soudan, cela serait imprudent et fol de ma part. Ces captifs sont chrétiens et me peuvent faire fausseté...

—Cher sire, n'ayez crainte! Celui que je vous donne pour aide a deux répondants, les deux autres captifs. S'il vous méfaisait, par hasard, je ferais pendre incontinent ses deux compagnons...

—Puisqu'il en est ainsi, chère dame, je consens à l'accepter comme aide, et je vais commander qu'on lui livre armes, cheval et tout ce qui lui conviendra.

—Cher sire, je vous remercie.

La femme du soudan retourna sur-le-champ en la chambre où l'attendaient impatiemment les trois captifs. Allant droit à Thibault de Dommart, elle lui dit :

—Messire, vous irez combattre avec le soudan contre ses ennemis.

—J'irai, répondit Thibault en s'inclinant.

— Sœur, dit le jouvenceau en s'agenouillant, faites, je vous en supplie, que j'aille aussi avec lui...

—Non, non, répondit la comtesse de Ponthieu, ce serait une cause de perte!... Venez, messire, ajouta-t-elle en se tournant vers Thibault.

Thibault de Dommart embrassa le vieux comte de Ponthieu et le jouvenceau, son fils, et suivit sa mie d'autrefois, aujourd'hui celle d'un autre. Quelques instants après, il arrivait devant le soudan, qui augura bien de sa bonne mine et de sa belle prestance.

— Chevalier chrétien, lui dit-il, j'ai foi en vous. Voici des armes, choisissez celles qui vous conviennent le mieux. Quand cela sera fait, vous me rejoindrez et monterez à cheval. Mon armée est prête.

Thibault de Dommart fut armé en peu de temps. Une heure après, il chevauchait avec le soudan et faisait merveille à voir.

Dieu s'en mêlant un tantinet, et le vaillant Thibault s'en mêlant beaucoup, la victoire ne fut pas longue à se décider. Le soudan d'Aumarie mit en désarroi l'armée de son ennemi, après force massacres et sanglantes tueries, dont il fut émerveillé lui-même.

On revint à Aumarie, avec un troupeau considérable de prisonniers et des charretées de butin.

—Par Mahom! dit le soudan à sa femme en l'embrassant, je n'ai qu'à me louer du chrétien que vous m'avez donné pour aide. Vous aviez raison de m'en répondre comme d'un vaillant homme, car ainsi s'est-il conduit. S'il veut prendre terres chez moi, je lui en donnerai volontiers, en récompense de sa valeur.

—Cher sire, répondit la comtesse de Ponthieu, il ne le ferait mie.

Il se fit un silence de quelques instants, au bout desquels la dame reprit :

—Sire, j'ai une grâce à vous demander... Je sens que si je reste plus longtemps ici, je mourrai...

—Chère dame, répondit le soudan, je ne veux pas que vous mouriez... Par ainsi, quoiqu'il m'en doive coûter, je vous ferai mener où vous voudrez aller. Dites en quel endroit.

— Cher sire, l'endroit m'importe peu, pourvu que ce ne soit pas ici.

—Il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Encore une grâce, cher sire! si vous le permettez, j'emmènerai avec moi le vieux prisonnier et le jouvenceau : le premier sait jouer aux échecs, le second distraira mon fils, que j'emmènerai aussi, vous laissant notre fille.

—J'y consens encore, chère dame, puisqu'il le faut... Mais que deviendra le troisième prisonnier, celui qui m'a si vaillamment secondé aujourd'hui?... J'aime mieux que vous l'emmeniez que les deux autres; d'abord, parce que, lui aussi, sait jouer aux échecs, et qu'ensuite il n'est lieu, sur terre ou sur mer, où il ne vous défende courageusement, si jamais vous aviez besoin d'être défendue.

—Sire, je veux bien l'emmener avec les deux autres.

—Que votre volonté soit faite, chère dame!...

## CHAPITRE XII

**Comment la comtesse de Ponthieu, après avoir quitté le soudan d'Aumarie, alla à Rome avec sa famille, puis de là en Ponthieu, où elle resta.**

Le soudan fit appareiller une très-belle nauf, qu'il chargea de provisions de toute nature; et sitôt qu'elle fut prête, la comtesse de Ponthieu, son père, son premier mari, son frère et son fils, montèrent dedans, au grand regret et déplaisir du soudan, qui s'était doucement habitué, depuis quelques années à vivre avec sa femme.

Quand la nauf eut gagné la pleine mer, les mariniers chargés de la diriger dirent à la comtesse de Ponthieu :

—Dame, le vent nous porte droit à Brandis.

—Laissez-le nous y porter, répondit-elle, car je sais la langue française et je vous servirai d'interprète là où nous aborderons.

Les mariniers ne sonnèrent mot et mirent le cap sur Brandis. On prit bientôt terre.

—Maintenant, dit la comtesse de Ponthieu aux mariniers, vous pouvez retourner par le chemin que vous voudrez à Aumarie. Lorsque vous serez arrivés, vous irez trouver de ma part le soudan, et vous lui direz que je lui ai enlevé mon corps et mon fils pour toujours, et que les trois chrétiens que j'ai sauvés de ses prisons sont mon père, mon mari et mon frère...

Les mariniers n'avaient aucune réponse à faire à cela, sinon que la comtesse de Ponthieu les chargeait là d'une bien vilaine commission: ils se turent et se résignèrent.

Le lendemain la petite troupe composée du comte de Ponthieu, de son fils, de sa fille, de son gendre et de son petit-fils, se mit en route, avec les provisions dont le soudan avait garni la nauf. Un mois après, elle arriva sans malencontre à Rome.

Le vieux comte de Ponthieu se rendit avec toute sa famille au palais de l'Apostole, à qui tous se confessèrent. L'Apostole, attendri par le récit des traverses que ces honnêtes gens avaient eu à supporter, leur remit leurs fautes, comme Dieu les leur eût remises lui-même. Puis il baptisa l'enfant que la comtesse de Ponthieu avait eu du soudan, et lui donna le nom de Guillaume; ensuite, il remit la comtesse en droite chrétienté et la confirma en droit mariage avec son seigneur.

La conscience de chacun se trouva ainsi soulagée d'autant. Il n'y avait plus pour chacun qu'à regarder en avant dans l'avenir, rebrousser chemin dans le passé étant impossible: on songea à accepter le bonheur qui venait, sans s'occuper des éléments dont il était composé.

La famille de Ponthieu quitta Rome, chargée des bénédictions et des indulgences de l'Apostole, et elle remonta dans sa nauf pour se rendre en son pays, où elle arriva saine et sauve. Après quoi, le vieux comte de Ponthieu commanda aux mariniers de retourner à Aumarie, et de porter au soudan la nouvelle de ces divers événements.

## CHAPITRE XIII

**Comment fut fêté le retour de la famille des Ponthieu, et ce qui arriva à chacun de ses membres.**

On fêta le retour du vieux comte de Ponthieu et de la jeune comtesse sa fille, comme il convenait de le fêter. Le comte était aimé de ses vassaux; on croyait sa fille morte: double raison pour se réjouir, puisque tous deux revenaient, l'un d'un voyage loin,

lain dont on ne revient pas toujours, l'autre d'un voyage dont on ne revient jamais.

Quelque temps après son retour, le comte de Ponthieu arma son fils chevalier. A ce propos, de grandes fêtes furent données par lui, auxquelles assistaient plusieurs gentilshommes de la contrée et des contrées environnantes. Parmi ces nobles invités vint un haut seigneur de Normandie, appelé monseigneur Raoul de Prajax.

Raoul de Prajax avait une très-gente demoiselle, qui ne demandait qu'à devenir dame. Il l'avait amenée avec lui: Guillaume, le fils du soudan, quoique jeune encore, fut entraîné vers cette aimable enfant et lui dit des choses qui la firent chastement rougir et agréablement rêver. Il l'épousa et devint ainsi sire de Prajax.

Quant à messire Thibault de Dommart, il fut béni du ciel: sa femme, la comtesse de Ponthieu, lui donna deux enfants, deux fils qui crûrent en force, en grâce et en beauté, et qui les récompensèrent ainsi des premières années de stérilité qu'ils avaient eu à traverser. Tout le pays fut dans la jubilation et remercia le ciel, comme d'un bienfait général.

Mais, hélas! les beaux jours sont doublés de vilains jours, les plaisirs sont doublés de peines: le fils du comte de Ponthieu mourut, au moment où son vieux père comptait le plus sur lui comme son successeur et l'héritier direct de son nom. Ce furent les deux garçonnets de messire Thibault de Dommart qui héritèrent de la comté de Ponthieu et de la comté de Saint-Pol.

Quant à la comtesse de Ponthieu, elle vécut en grande pénitence, de même que son mari vivait en grande prud'homie. Elle n'était coupable de rien, certes, mais il lui semblait, à certains tressaillements de sa conscience, qu'elle avait à se faire pardonner quelque chose, peut-être la faute d'un autre: de là la chasteté de ses mœurs et l'austérité de sa vie. Il n'y a rien de si difficile et de si rigoureux envers soi-même que les gens disposés à pardonner aux autres.

## CHAPITRE XIV ET DERNIER

**Comment le soudan d'Aumarie prit les nouvelles qu'on lui apporta, touchant sa femme et son fils; et comment, [illegible], il se résigna.**

Pendant ce temps le soudan vieillissait dans les regrets de la perte de sa femme et surtout de celle de son fils, le jeune Guillaume, marié à la fille de monseigneur Raoul de Prajax. On se console d'une femme par une autre, et le soudan s'était consolé de la sienne, après l'avoir attendue pendant longtemps. Mais son fils? Un fils, la meilleure part de vous-même, la vraie chair de votre chair, la moëlle de votre cerveau, le plus pur sang de votre cœur! Et puis, celui-là promettait si bien de faire honneur à son père, en grandissant! Heureusement que, pour atténuer l'effet désastreux de cette perte, une fille restait au soudan, celle qu'il avait eue de la comtesse de Ponthieu. Elle était belle, elle fut aimée. Un vaillant Turc, fidèle vassal du soudan d'Aumarie, qui avait nom Malakin de Baudas, vit la gente pucelle et la convoita tant et si bien qu'il finit par la demander à son père. Il l'obtint et l'emmena dans son pays en grande joie et grande pompe. Ce fut d'elle que naquit la mère du courtois sultan Saladin.

FIN DE LA COMTESSE DE PONTHIEU.

## A PROPOS DE LA COMTESSE DE PONTHIEU

Les commencements en tout sont malaisés. Cette réimpression de la Bibliothèque Bleue a soulevé çà et là quelques tempêtes, — des tempêtes de verre d'eau. Elle venait trop à point et s'annonçait trop bien, en effet, pour ne pas mettre la jalousie à l'oreille de quelques confrères dont la bienveillance n'est pas le défaut dominant. On a essayé de trouver des verrues là où il n'y en avait point, et après avoir battu tous les buissons sans pouvoir arriver seulement à faire lever un oisillon, on s'est rabattu sur les choses les plus puérilement vagues: on nous a accusés d'avoir enflé notre sous-titre d'un chiffre ou deux, et d'avoir par exemple, annoncé des romans de chevalerie du XIIe siècle, qui, à ce qu'on disait n'en avait pas produit un seul.

Bien que, d'ordinaire, nous n'attachions pas plus d'importance aux accusations fausses que nous n'en attachons aux feuilles d'antan, — qui n'ont d'autre mérite que celui du fumier, — il nous a été désagréable de rencontrer ces accusations-là sur les lèvres et sous la plume de gens érudits, ou, du moins, dont le métier est d'être érudits. Nous avons résolu d'y répondre comme nous le ferons toujours: avec des preuves. C'est pour cela que nous publions aujourd'hui la Comtesse de Ponthieu, que nous avons traduit, tout exprès pour nos souscripteurs, sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale qui porte le n° 455.

Précédemment, nous avons publié Tristan de Léonois, qui n'est postérieur que de quelques années à la *Comtesse de Ponthieu*, puisqu'il a été écrit en prose latine par Rusticien de Puise sous le règne de Louis-le-Gros, — c'est-à-dire vers l'année 1115, à l'époque de la guerre de ce prince avec Henri Ier, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant. Et même à proprement parler, *Tristan de Léonois* pourrait être considéré comme d'une origine plus ancienne encore, puisque Rusticien de Puise l'avait tiré avec quelques autres, des chroniques de Melkin et Télésin, auteurs bretons.

Mais comme il y a de cet intéressant roman, des éditions plus récentes que celle de Rusticien de Puise, et imprimées dans une autre langue, — par exemple, l'édition in-folio de 1489, — les éplucheurs de mauvaise foi auxquels nous faisons allusion ont pu croire qu'il n'y avait pas eu d'éditions antérieures à celle-là. A ce compte-là, les *Odes* d'Horace, l'*Enéide* de Virgile, l'*Odyssée*

d'Homère, et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, ne dateraient que du XVe siècle, époque de la découverte de l'imprimerie !

Pour affirmer mieux encore, aux yeux des grabeleurs de mots dont nous parlons, l'existence de romans de chevalerie au XIIe siècle (tous les romans dits de la *Table Ronde* sont de cette époque), nous avons traduit la *Comtesse de Ponthieu* dont le manuscrit dormait si tranquillement depuis tant d'années, dans les armoires de la Bibliothèque Impériale, — en compagnie de beaucoup d'autres manuscrits tout aussi intéressants, qu'on ne réveillera pas de sitôt probablement.

Nous aurions pu en prendre un autre plus long que celui-ci, nous en convenons; plus long, mais non plus attrayant et plus étrange. Nous publierons les autres plus tard, à leur heure. C'est déjà beaucoup que d'avoir avancé l'heure de la publication de la *Comtesse de Ponthieu*, que nous réservions pour une livraison spéciale. L'affection de parrain que nous portons à la BIBLIOTHÈQUE BLEUE nous a forcé la main et le choix : on l'attaquait, nous l'avons défendue. Espérons qu'on ne recommencera pas. Espérons-le, dans son intérêt, — et surtout dans l'intérêt de ses contempteurs.

Peut-être diront-ils que ce manuscrit de la *Comtesse de Ponthieu* ne porte aucune date, et qu'alors nous sommes libres de l'attribuer à telle époque qu'il nous plaît.

D'abord, les manuscrits ne portent pas de date, à part un ou deux qui en portent une par fantaisie pure. Rien ne les y obligeait.

Ensuite cette date se trouve répétée à chaque ligne, à chaque mot du roman. Nous ne parlons pas de la traduction que nous en avons faite; nous parlons du manuscrit original qui nous a servi à la faire. Ce manuscrit commence ainsi :

« El tans passé et un conte en Pontiu moult amant le siecle. En ce meisme tans enclina le conte de Saint Pol : n'avoit nul oir de se car, mais il avait une sereur qui Dame fu de Doumart en Pontiu. Ce Dame si avait un fil, Tiebaus avait à non; oirs fu de le conté de Saint-Pol, mais povres bacelers estoit tant con ses oncles vesqui. Li Quens de Pontiu avoit feme moult boine dame, en celle dame eut une fille. Cele fille cruit et monteplia en moult grant bien et eut bien XVI ans d'age, mais dedens le tierc en q'ele fu née, sa mere morut, et li Quens se remaria tant tost, en pau de termine s'eut un fil, et il cruit et monteplia en bien. Li quens, dit monsengneur Tiebaut et si l'appela de se maisnie, et quant il l'ot de se maisnie, si monteplia li quens de Pontiu en moult grant bien. Au repair d'un tournoiement apiela li quens monsengneur Tiebaut, quel joel de ma terre ameries-vous le mex? Sire fait Tiebaut je sui uns povres bacelers, mais de tous les jôiaus de vostre tere je n'ameroie tant nul con damoiselle vostre fille. Li Quens fu lies et dist : Tiebaut, je le vous donrai s'ele vous veut. Li Quens vint là où li damoisells estoit, et dist : Fille, vous estes mariée s'en vous ne remaint. Sire, fait-ele a cui? Fille, fait-il, en mon bon Chevalier Tiebaut de Doumart. Ai Sire, fait-ele, se vostre conté estoit roiaumes et à moi deust rois venir, si me t'enroie-jo à moult bien mariée en lui. Fille fait-il, benois soit vostre cuers. Li mariages fu fais. Le Quens de Pontiu et cil de Saint-Pol i furent, et maint aultre preudome... »

Voilà pour le commencement. La *Comtesse de Ponthieu* finit ainsi :

« Or avint que la fille qui demourée fu avoec le soudan cruit en moult grant biauté. Uns turs moult vaillans servoit le soudan; Malakins de Baudas estoit appelés. Il regarda la bele damoiselle et le convoita et dist au soudant : Sire se jou l'osoie dire pour le hautece dont jou n'ai mie tant con ele, jou le diroie. Dites seulement, fait li soudans. Vostre bele fille, fait Malakin. Je vous le donrai volontiers. Il li dona et cil l'espousa et mena en son païs à moult grant joie et moult grant honeur, et ensi con verités tesmoingne, de cele fu nee la mere au courtois Salehadin. »

Est-ce que cela a besoin de porter une date, comme un roman du XIXe siècle? Est-ce que l'époque où la *Comtesse de Ponthieu* fut composée n'est pas écrite à chaque ligne de ce français fantasque et irrégulier, le français du XIIe siècle, qui n'avait pas alors plus de fixité que la monarchie, et qui variait de province à province et d'auteur à auteur?

Est-ce que ce n'est pas là le français de l'Oraison Dominicale du XIIe siècle, telle qu'on la lit dans un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de Saint-Victor de Paris?

« Sire Pere qui es ès ciaux, saintefiez soit li tuens nous, avigne li tuens regnes, soit faite ta volenté, si come ele est faite el ciel si soit ele faite en tere. Nostre pain de cascun jor nos done hui, et pardones-nos nos meffais, si come nos pardonons à ços qui meffait nos ont. Sire, ne soffre que nos soions tempté par mauvesse temptation, mes, sire, délivre-nos de mal, Amen. »

Est-ce que ce n'est pas là le français du fameux roman d'*Aucassin et Nicolète*, que chacun sait être du XIIe siècle ;

« Nicolete fu en prison si que vous avés oï et entendu en le canbre. Li cris et le noise ala par tote le tere et par tot le païs que Nicolete estoit perdue... Aucasin traist au Vis-conte de la ville, si l'apela. Sire Vis-quens, cavés vos fait de Nicolete ma très douce amie, le riens en tot le mont que je plus amoie! Avés la me vos tolue ne enblée... moult i ariés peu conquis, car tos les jors du siècle en seroit vo arme en Infer qu'en Paradis n'entreriés vos ja. En Paradis qu'ai-je à faire? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicolete ma tres douce amie que j'aim tant... »

Est-ce que cela n'est pas le français du *Vidame de Chartres*, une chanson du XIIe siècle :

Quant la saisons del douz tanz s'asseure
Que biauz estez se raferme et resclaire,
Quant toute rienz a sa droite nature,

Vient et retrait se trop n'est de male aire,
Lors chanterai que plus ne m'en puis taire,
Pour conforter ma cruel aventure
Qui m'est tournée à grand desconfiture.

J'aim et desir ce qui de moi n'a cure,
Las! je li dis! amours me le fist faire.
Or me het pluz que nule créature,
Et as autres la voi si debonaire!
Diex! pourquoi l'aim quant ji ne li puis plaire.
Or ai-je dit folie sanz droiture,
Qu'en bien amer ne doit avoir mesure.

Est-ce que ce n'est pas là, non plus, le français du *Roman du Rou*, du *Brut d'Angleterre*, du *Roman du duc Richard I*er, et des autres poëmes de Robert Vace, qui vivait, au XII° siècle, puisqu'il vivait à l'époque du couronnement de Richard-*Cœur-de-Lion*, — c'est-à-dire vers 1189 :

Willame Lunge Epée fu de haute estature ;
Gros fu par li espaules, greile par la cheinture ;
Gambes out lunges dreites, large la forchure ;
Nestoit mie sa chair embrunie ne oscure ;
Li tez porta hault, lunge out la chevelure,
Oils dreitz et apersout, et dulce regardeure,
Mez a ses ennemiz semla mult fiere et dure ;
Bel nez e bele bouche, et bele parleure ;
Fors fu comme Jehanz e hardie sans mesure
Ki son colp attendi, de sa vie n'out cure.

Est-ce que ce n'est pas là, en un mot, le premier bégaiement de notre langue d'Oil,— la langue des trouvères, — que tous les cœurs français doivent préférer à la langue d'Oc,— la langue des troubadours?... Patois tant que vous voudrez, mais ce patois nous est cher, à nous autres gens du nord de la France. C'est la langue patriotique par excellence, — la langue des vaincus qui ne veulent plus de la langue de leurs vainqueurs. C'était une façon de se reconquérir, pour ainsi dire, puisqu'en supprimant l'idiome latin et en le remplaçant par un idiome nouveau, on supprimait les traces de l'invasion des légions de César, comme on les supprimait en architecture en remplaçant le cintre romain par l'ogive gothique. Société nouvelle, langue nouvelle, d'ailleurs; le nouveau monde ne pouvait se servir de la langue de l'ancien monde. Le latin fut définitivement congédié, comme un mauvais serviteur de la pensée humaine, après trois ou quatre siècles d'extermination, après les invasions successives des Vandales, des Goths, des Francs et des Normands!

Voilà pour la date de naissance du roman que nous publions aujourd'hui, *la Comtesse de Ponthieu*, qui se lit si couramment dans l'original. Nous aimons à croire qu'il n'y a plus de doute à ce sujet.

Maintenant resterait l'objection qu'on pourrait nous faire, avec la même mauvaise foi, touchant le caractère de roman de chevalerie de *la Comtesse de Ponthieu*. On ne peut plus nier que ce ne soit un roman du XII° siècle, puisque nous en avons cité un extrait suffisamment probant, et qu'il est facile de s'assurer de l'intégrité de notre texte en consultant celui du manuscrit coté n° 445, en dépôt à la Bibliothèque de la rue Richelieu; mais, comme il faut bien toujours nier quelque chose, on s'est réservé le droit de dire que la *Comtesse de Ponthieu* n'était pas un roman de chevalerie, et que, par conséquent, il ne devait pas faire partie de la collection de notre *Bibliothèque Bleue*.

Dire est facile, prouver est autre chose. Pour éviter à nos deux ou trois détracteurs *lettrés*,— on ne s'en douterait guère! — la peine de nous prouver que la *Comtesse de Ponthieu* n'est pas un roman de chevalerie, nous allons tout simplement leur prouver le contraire, en les forçant à lire ce roman, comme nous les forcerons à lire ceux du XII° siècle que nous publierons encore, dans la suite.

Supplice aimable, du reste, que celui auquel nous les condamnons là. La fable de la *Comtesse de Ponthieu* est d'une originalité saisissante. Elle pivote sur un sentiment d'une délicatesse si rare, qu'on s'étonne de le rencontrer en ces temps si loin de nous.

Le vieux comte de Ponthieu, en Picardie, marie sa fille au jeune Thibault de Dommart, et ces deux jeunes gens, tous deux beaux, tous deux amoureux, tous deux ardents, se mettent à travailler avec enthousiasme à se procurer un héritier du nom des Ponthieu. Leurs efforts ne sont couronnés d'aucun succès, et le brave Thibault de Dommart se décide à s'en aller en pèlerinage à Saint-Jacques, un très grand saint, à ce qu'il paraît, dont l'intercession est demandée en ces occurences. Il part, mais sa femme veut le suivre. Il s'y oppose d'abord, à cause des périls du voyage; puis enfin il cède, parce qu'il faut toujours céder aux femmes, — quelque extravagance qu'elles exigent de vous.

Voilà le mari et la femme partis. En route, on traverse une forêt. Une troupe de coquins attaque le *chevalier* Thibault de Dommart, le déshabille et l'attache sur un buisson de ronces, où il ne doit pas être à son aise. Moins à son aise encore doit-il être, lorsque les misérables, après avoir dévêtu sa femme, lui font subir le dernier des outrages.

Lucrèce, après avoir subi le même outrage de Sextus, se tue,— ne pouvant survivre à son déshonneur. La jeune comtesse de Ponthieu, plus femme de toutes les façons que la compagne de Collatin, ne se tue pas, parce que sa religion défend l'homicide de soi-même, mais elle veut tuer son mari, — que sa religion ne lui défend pas d'occire, probablement. Vous voyez ce qu'il y a d'intéressant dans cette dissemblance de mœurs, qui vient de la dissemblance des époques. Autres temps, autres Lucrèces!

Il y a quelque chose de personnel et de délicat dans cette action de la comtesse de Ponthieu. Remarquez bien qu'elle adore son mari; si elle ne l'avait pas aimé, et qu'elle eût purement et simplement désiré un enfant, comme il en désirait un, — uniquement pour avoir un enfant,— elle n'eût pas consenti à entreprendre avec Thibault de Dommart un voyage périlleux ; elle se serait contentée de le laisser partir seul, et de rester à la maison dans l'attente de cet héritier, — qui serait peut-être venu.

C'est précisément parce qu'elle adore son mari

que la comtesse de Ponthieu veut le tuer. L'amour vrai, l'amour chaste, est fait de mille riens qui composent un tout charmant, un faisceau de ravissantes tendresses. Si l'on touche à ce faisceau, il se rompt : adieu l'amour !

Thibault de Dommart avait vu, — sans le vouloir, bien entendu. Ce n'était, certes, ni de sa faute, ni de celle de sa femme ; mais enfin il avait vu, et les femmes n'aiment pas que leurs maris voient cela. Nous parlons des nobles femmes, — non des femmes vulgaires qui, après pareille aventure, rougiraient peut-être un peu, mais ne songeraient nullement à tuer leurs maris. C'est tout au plus si elles tueraient les misérables outrageurs ! La femme n'est pas née pour l'héroïsme, — à part quelques merveilleuses exceptions. Les trivialités et les exigences honteuses de la vie sont d'ordinaire acceptées par elle sans trop de colère et de répugnance : elle possède plus que l'homme la science funeste de la résignation. Quand elle a dit : « Je n'y peux rien ! » elle a tout dit, — du moins elle croit qu'elle a tout dit. La femme tient à vivre, et elle a de la mort, — surtout de la mort violente, — une sainte horreur. Les brutalités l'effrayent, et principalement cette suprême brutalité qui s'appelle le mourir. C'est par galanterie que La Fontaine a fait la fable du *Bûcheron* qui se plaint de son fardeau, et qui, après avoir appelé la Camarde pour l'en débarrasser, la renvoie au plus vite en disant qu'il aime encore mieux souffrir que mourir ; c'est par galanterie que La Fontaine a mis là un bûcheron, — c'est une bûcheronne qu'il aurait dû mettre. « La misère est brave, » dit le vieux Shakespeare. La misère, oui ; mais non la femme devant les misères de ce monde. C'est pour cela que les pauvresses jeunes et jolies se laissent si facilement séduire par des richards vieux et laids. L'homme seul sait souffrir.

Cependant, de temps en temps, surgissent de glorieuses exceptions, comme Hypatie, le dernier disciple femelle de l'école d'Alexandrie ; comme Epicharis, la courtisane courageuse qui préféra se laisser ouvrir les veines plutôt que de trahir à Néron le secret d'une conspiration dans laquelle était compromis son amant ; comme Jeanne d'Arc, la noble pucelle d'Orléans ; comme Jeanne Laisné, l'ennemie de Charles-le-Téméraire, l'héroïne de Beauvais ; comme Charlotte Corday, l'héroïne de la Gironde ; comme quelques autres encore, dont le courage a été diversement apprécié par les historiens. Mais rares sont-elles, ces héroïnes et ces martyres du cœur, — très-rares ! Le dévouement pur, la vertu vraie ne fleurit que parmi les choses âpres : *per aspera floret*... Hélas ! les femmes ne sont que des enfants, des enfants, bien extraordinaires, nous le voulons bien, mais enfin des enfants. La seule chose qu'on leur ait apprise, — ainsi que le dit impertinemment et justement Denis Diderot, — c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier ; votre feuille de figuier va bien ; votre feuille de figuier va mal !... Ce n'est pas une école de grandeur d'âme, celle où on les envoie, convenez-en.

Maintenant, laquelle des deux femmes vaut mieux, de Lucrèce ou de la comtesse de Pont[illegible] laquelle des deux actions est la plus héro[illegible] Nous ne sommes pas chargés de résoudre [illegible] épineuse question, — de peur de nous y [illegible] l'esprit ou de nous faire déchirer le visage [illegible] trop scabreux et trop difficile. Et puis on [illegible] pas assez les pensées *de derrière la tête* [illegible] mes ; on ne connaît pas assez leurs [illegible] *vitæ*, les actions secrètes de leur vie, [illegible] chés de chacun de leurs mouvements [illegible] chacun de leurs sentiments manifestés [illegible] bouteille à l'encre que le cœur féminin [illegible] pas bon d'y tenter une exploration, [illegible] des ténèbres et du gravier qu'on [illegible] rencontrer. Lucrèce avait ses raisons [illegible] qu'elle fit après la vilaine démonst[illegible] quin à son endroit ; la comtesse [illegible] aussi. Ne nous hâtons ni de les blâmer [illegible] louer, — de peur de nous hâter de [illegible]

Il nous a semblé qu'il y avait, pou[illegible] teurs, un intérêt à connaître l'autr[illegible] médaille de Lucrèce. C'est pour cel[illegible] avons publié la *Comtesse de Ponthieu* [illegible]

Nos lecteurs jugeront et prononceront [illegible] nier ressort.

En outre de ce côté original que nous [illegible] lons dans ce roman, — et ce n'est pas la [illegible] moindre intérêt, comme bien l'on pense, — il [illegible] avait pour nous une autre raison de le publi[illegible] Cette raison, nous l'avons dite en commença[illegible] et nous la disons en terminant : la *Comtesse de Ponthieu* est un roman de chevalerie. Thibault [illegible] Dommart est chevalier ; le vieux comte de Pon[illegible] thieu est chevalier ; il arme chevalier son petit-fils ; il y a des tournois ; il y a des combats ; il y a de grands coups d'épée ; il y a, en un mot, tout ce qu'il y a dans les autres romans de chevalerie. Avec cette différence, cependant, — c'est la seule, et elle n'est pas grande, — que la *Comtesse de Ponthieu* n'a qu'une vingtaine de pages, et que les autres romans en ont davantage.

Nous croyons avoir péremptoirement répondu aux deux ou trois critiques de mauvaise foi qui ont été faites à propos du sous-titre de notre BIBLIOTHÈQUE BLEUE. Nous attendons de plume ferme celles qui pourraient nous être faites encore par les mêmes *lettrés*, — ou par d'autres. Notre collection n'a pas la prétention d'être infaillible ; seulement celle d'être faite avec soin et *bonne foi*. C'est quelque chose, à ce qu'il nous semble.

ALFRED DELVAU.



# LA PRINCESSE DE TRÉBISONDE

## CHAPITRE Ier.

**Comment le roi de Sicile et Amadis de Grèce arrivèrent en l'île de Silanchie pour combattre Frandalon Cyclops et son fils.**

Après mainte et mainte aventure, Alpatracie, le chevalier de l'Ardente Epée et Frandamelle, arrivèrent enfin en vue de l'île de Silanchie, en face de la forteresse de Frandalon.

Le roi de Sicile, craignant que ce dernier ne voulût pas rendre la reine sa femme et Lucelle sa fille, en dépit des conventions et après le combat accordé, se fit accompagner de trente chevaliers, sans compter le fils d'Onolorie.

C'est en cette compagnie qu'il marcha droit vers une touffe d'arbres, d'où la sentinelle du château les découvrit, et, les ayant découverts, sonna hautement du cor pour avertir.

Alors parut incontinent une demoiselle montée sur un palefroi, laquelle, s'adressant au roi de Sicile comme étant le plus richement armé de la troupe, lui dit :

— Chevalier, monseigneur Frandalon Cyclops m'envoie savoir qui vous êtes et qui vous a donné

le droit d'entrer si librement en la terre où il règne en maître...

— Demoiselle, répondit le roi, avertissez-le que, s'il veut tenir la promesse qu'il a faite à Alpatracie, duquel il détient à tort la femme et la fille, il le trouvera avec un autre chevalier, prêt à le combattre, lui et son fils... Mais, comme il est méchant de nature et que sa déloyauté peut le pousser à commettre une trahison à notre endroit, j'entends qu'il me donne un otage, comme garantie...

— Un otage ?...

— Oui, cela ne vous paraît-il pas naturel et légitime ?

— Je n'ai pas à me prononcer là-dessus, seigneur chevalier... Je n'ai qu'à aller auprès de monseigneur Frandalon pour lui demander ce qu'il pense de votre proposition...

— Allez donc, et revenez-nous vitement, demoiselle... car j'ai grand'hâte, pour ma part, que cette affaire soit terminée et que ma femme et ma fille me soient rendues...

— Je ne reviendrai que trop tôt pour votre malheur à tous deux...

— Vous croyez, demoiselle?...

—J'en suis sûre... Et si vous connaissiez comme moi la force et la vaillance de monseigneur Frandalo et de son fils, vous ne seriez point si hâtif à demander combat contre lui... vous trembleriez au lieu de rire comme vous le faites présentement...

— Allez, allez, ma mie, et revenez-nous vitement, je vous le répète. Nous sommes là deux gentilshommes qui ne craignons en rien votre maître et son fils, vous pouvez les en assurer...

— Nous verrons si votre parole sonnera toujours aussi haut!...

— Toujours, ma mie, toujours; avant, pendant et après!...

— C'est bien.

Cela dit, la demoiselle envoyée par Frandalon Cyclops fit tourner bride à son palefroi et disparut aux regards du roi de Sicile et de son jeune compagnon.

Quelques instants après, elle était de retour.

Mais, cette fois, elle n'était pas seule. Elle ramena avec elle l'otage demandé, lequel otage était la propre fille du géant Frandalon.

C'était une belle géante de je ne sais plus combien de pieds de haut, portant un accoutrement assez étrange composé de menues écailles de poisson et traînant sur ses talons et au delà, de plus d'une brasse.

Sur son chef, elle avait une guimpe de la même étoffe, c'est-à-dire parsemée de coquilles de limaces.

En outre, pour compléter ce bizarre costume, cette géante n'avait qu'un œil placé au beau milieu du front.

Alpatracie et le fils d'Onolorie se retinrent de rire, malgré la forte envie qu'ils en avaient, et ils la saluèrent fort civilement.

Mais elle, sans daigner leur rendre leur salut, s'adressant au roi de Sicile, lui dit :

— Monseigneur Frandalon, mon père, consent à vous donner l'otage que vous lui demandez, quoiqu'au fond cette demande de votre part soit un outrage pour lui, un outrage qu'il devrait punir sur-le-champ, et qu'il punira certainement bientôt...

— Et cet otage? demanda tranquillement Alpatracie.

— C'est moi, répondit la géante en fixant son œil unique sur le roi de Sicile, dans l'intention de l'épouvanter.

Alpatracie s'inclina.

— C'est moi, reprit la fille de Frandalon Cyclops. Mais c'est à la condition que vous renverrez les chevaliers qui vous tiennent compagnie en cet instant et dont la présence est un outrage pour mon père...

— Je les renverrai, demoiselle, je les renverrai.

— Vous ne garderez près de vous que le compagnon qui, pour son malheur et le vôtre, doit vous assister dans le combat que vous avez la témérité d'entreprendre...

— Je ne garderai que ce compagnon, un chevaleureux homme, je vous le dis!...

— Et où est-il, cet audacieux qui doit vous servir de second, c'est-à-dire qui doit mourir de male mort avec vous ?...

Le roi de Sicile présenta le chevalier de l'Ardente Epée, qui avait en ce moment, comme lui, la visière de son heaume relevée.

En apercevant ce frais et beau visage d'adolescent sur lequel aucun poil ne faisait tache, et qui ressemblait assez, sauf la fierté, à un visage de jeune fille, la géante se prit à rire avec mépris.

— C'est là le chevalier que tu veux opposer à mon frère? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Alpatracie, et je vous garantis que votre frère aura fort affaire avec lui!...

— Ce n'est pas un homme, c'est une demoiselle!

— Une demoiselle? Je ne le crois pas. S'il n'a pas barbe au menton il a courage au cœur, et cela vaut mieux, j'imagine...

— Je n'en crois rien... Et je pense avoir parmi mes femmes de plus propres que vous à de belles danses... Un atour de fillette vous siérait mieux, je le répète, que cet armet qui vous échauffe ainsi le front...

Le chevalier de l'Ardente Epée, au lieu de se fâcher, ne fit qu'en rire.

— Par Dieu, madame, lui dit-il, si toutes les belles de cette contrée vous ressemblent, on ne jugera jamais que je sois venu par deçà pour y faire l'amour, et, moins encore, que vous et moi soyons enfants du même père...

Comme ils en étaient en ces termes, on vit sortir de leur forteresse formidable Frandalon Cyclops et son fils.

Lors, le roi de Sicile commanda à ses gens de se retirer vers le navire, et d'emmener avec eux la géante, destinée à servir d'otage.

## CHAPITRE II

**Comment le fils d'Onolorie, après avoir défait le géant Frandalon Cyclops, défit encore son fils, qui avait blessé le roi Alpatracie.**



Frandalon Cyclops était monté sur une bête quasi semblable à un dromadaire. Il avait, pour toute armure, un écu de fin acier, qu'il avait pendu au cou, et portait à son poing une hache lourde, pesante et bien propre à aussi gracieux damoiseau que lui...

Jamais on n'avait vu homme d'aussi grande taille et d'aussi forte corpulence.

Ce qui ajoutait encore à son air formidable, c'était l'œil unique qu'il avait au milieu du visage, tout comme sa fille ; à cause de quoi on l'appelait Cyclope.

Son fils, d'une corpulence moindre, était revêtu d'un fort haubert. A sa ceinture pendait un large cimeterre, et, sur sa cuisse, une lance forte et droite.

Quand tous deux furent arrivés à une carrière environ du roi de Sicile, le géant lui cria tant qu'il put :

— Roi ! rends-moi mes pays et consens à entrer dans mes prisons : ce sera sagesse de ta part !.. Autrement, tu mourras piteusement entre mes mains, et le paillard qui t'accompagne aussi !...

— Eh ! grand lourdaud ! répondit Alpatracie, estimes-tu donc que nous ayons traversé tant de mers pour recevoir telle caresse de toi ?... Non ! Non !... Je suis parti de Sicile avec la bonne intention de te rompre la tête, comme au plus vil, au plus traître, au plus méchant qui soit jamais sorti du ventre d'une mère...

— Sire, dit Amadis de Grèce, je vous supplie de me laisser démêler cette querelle avec lui... Prenez son fils pour vis-à-vis !

— Je ferai ce qu'il vous plaira, chevalier, répondit le roi.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée baissa sa visière et courut contre Frandalon Cyclops. Il le fit avec une telle raideur, qu'il lui en cousit l'écu et la cuisse ensemble.

Le géant espérait bien, au passer, lui rendre la pareille et le séparer en deux. Mais, comme il levait le bras, le fils d'Onolorie gauchit au coup, et sa hache retomba dans le vide.

Ils se prirent corps à corps avec acharnement, et, pendant quelques minutes, on eût pu croire que la victoire demeurerait tout naturellement au géant, qui avait pour lui l'avantage de la taille et de la corpulence.

Il n'en fut rien. Frandalon, blessé et débilité de la jambe, ne put demeurer en selle, non plus que son adversaire, dont les arçons et les sangles se rompirent. Tous deux tombèrent donc. Seulement, le chevalier put se relever incontinent, l'épée à la main, tandis que Frandalon, blessé comme vous venez de l'entendre, fut forcé de demeurer assis par terre, quoique tout en faisant fière contenance.

Mais sa position était trop désavantageuse. Avant qu'il eût pu relever sa hache pour en frapper le chevalier de l'Ardente Epée, celui-ci, prompt comme l'éclair, s'était élancé sur lui et lui avait fendu la tête jusqu'au cerveau, car il n'avait ni cabasset ni coiffe pour le garantir.

Son fils, alors, voyant cela, lui qui, jusque-là, s'était plus occupé de ce combat que du sien propre, se rua avec furie contre Alpatracie, auquel il donna un si grand coup de lance qu'il le blessa durement au sein, le jetant par terre.

Le chevalier de l'Ardente Epée, à son tour, croyant Alpatracie mort sous le coup, résolut de le venger, et, en conséquence, se précipita contre le jeune Cyclops.

Ce dernier, pensant avoir aisément raison de cet adversaire, coucha son bois, et, piquant son cheval, le lança contre le fils d'Onolorie, lequel esquiva l'assaut, et, d'un habile coup d'épée, faucha les jarrets de sa monture. Si bien, que le jeune Frandalon fut contraint de combattre à pied.

Le combat se poursuivit ainsi, le fils du géant avec son cimeterre, le fils d'Onolorie avec la hache du géant mort.

Le cimeterre fut manœuvré par une main furieuse, mais ses coups furent parés par une main adroite ; tellement, qu'au bout de quelques instants, le chevalier de l'Ardente Epée atteignit le jeune Cyclops à l'épaule et lui fit, du coup, rendre l'âme.

Lors, le vaillant jeune homme, ainsi victorieux, s'approcha du roi de Sicile, que Frandamelle tenait évanoui en son giron.

## CHAPITRE III

**Comment, après leur victoire sur les géants de l'île de Silanchie, Amadis de Grèce et le roi Alpatracie songèrent à délivrer la reine et sa fille, lesquelles étaient toujours prisonnières.**

Miramynie, la reine, et sa fille Luce'le avaient assisté, du haut de la forteresse, avec les gens de Frandalon, au double combat qui venait d'avoir lieu, et, en voyant tomber le roi de Sicile, elles l'avaient cru mort, ce dont elles se désolaient amèrement.

Si amèrement et si hautement, avec de tels sanglots et de tels gémissements, que le pauvre roi les entendit et s'en émut. Pour les réconforter, il reprit cœur lui-même, d'autant plus que Frandamelle venait de lui ôter son armet, ce qui lui avait permis de respirer librement.

Se relevant donc, en chancelant un peu néanmoins, Alpatracie marcha vers le chevalier de l'Ardente Epée, pour mieux prouver aux deux chères prisonnières qu'il était encore assez bien en vie.

Mais, au moment où il commençait à lui parler, survint inopinément la géante, femme de Frandalon, laquelle accourait, pleine de rage, pour venger son mari et son fils sur celui qui les avait tués, et auquel elle asséna de toutes ses forces un coup de massue...

Le chevalier de l'Ardente Epée, tout étourdi d'abord, et non tué, car la massue avait glissé sur l'acier du heaume, sentit la colère lui monter et ses yeux étinceler.

Cependant, ne voulant pas la frapper de son épée, il prit un tronçon de lance et lui fit avec un tel abreuvoir à mouches, qu'elle commença à secouer le jarret comme si elle eût souffert les atteintes de la mort.

Le chevalier la laissa pour revenir vers le roi, qui l'embrassa en lui disant :

— Ah ! chevalier, béni soit le jour où vous êtes né! car non-seulement je vous dois la vie, mais encore je recouvre aujourd'hui par votre moyen la chose du monde que j'aime le plus...

— Sire, n'en sachez gré qu'à votre bon droit, car je n'ai fait que ce à quoi j'étais obligé par raison... Mais ne vous plaît-il pas que nous allions trouver la reine et madame votre fille, que je vois aux fenêtres de cette tour?... Elles vous attendent en bonne dévotion, comme je pense.

— Je vous en prie, répondit le roi.

— Allons! reprit le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, ils marchèrent vers le château.

Comme ils étaient devant, la reine Miramynie leur cria :

— Prenez les clefs à la géante! Sinon, vous ne pourrez entrer dans la forteresse...

Alpatracie commanda à Frandamelle d'aller quérir les clefs.

Frandamelle partit en avant, et les deux chevaliers la suivirent, un peu plus lentement.

## CHAPITRE IV

Comment la géante, femme de Frandalon Cyclops, s'opposa à la délivrance de la reine Miramynie et de sa fille Lucelle.



Comme le roi de Sicile et ses compagnons approchaient de la cour basse de la forteresse, ils entendirent des cris d'alarme poussés par leur demoiselle.

Frandamelle les appelait en effet à son secours.

Lors, ils se hâtèrent et ils l'aperçurent fuyant à toutes jambes, poursuivie par la géante, qui brandissait un tronçon de lance.

Le roi de Sicile et son compagnon ne purent se garder de rire, à voir la grâce singulière avec laquelle elles couraient toutes deux. Toutefois, craignant que Frandamelle ne fût outragée par la géante, ils s'avancèrent pour la garantir.

Mais la géante, apercevant les secoureurs de Frandamelle, tourna tout-à-coup le dos et courut à travers champs, emportant avec elle les clefs de la tour.

Le chevalier voulait précisément ces clefs. Pour les obtenir, il se mit à la poursuite de la géante, qui, alors, pour lui échapper, entra dans l'étang qui environnait une partie du château.

Le fils d'Onolorie ne pouvait la suivre là-dedans. Il se contenta de la donner à tous les diables, et il revint vers le roi de Sicile.

Celui-ci, en l'attendant, avait jugé prudent d'envoyer Frandamelle vers son navire pour y requérir l'assistance de dix de ses chevaliers, lesquels arrivèrent à la hâte, heureux d'apprendre que leur maître et seigneur était sorti à son avantage du combat entrepris contre Frandalon Cyclops et son fils.

Mais, avant qu'ils n'arrivassent, la géante, qui avait vu entrer au donjon le roi de Sicile et le chevalier de l'Ardente Epée, et qui s'était aperçue, en outre, que la reine Miramynie s'était retirée de la fenêtre, la géante était sortie de l'étang et avait couru chercher, dans une salle de la cour basse, un fort arc et une trousse pleine de flèches, ainsi que l'écu et le cimeterre du géant son défunt mari.

Ce fut en cet état qu'elle reparut et qu'elle entra de nouveau dans l'étang, où il était assez malaisé d'aller la relancer.

Ni le roi ni personne ne l'avait aperçue dans cette évolution.

Alpatracie et son compagnon étaient montés aux chambres. Ils y trouvèrent deux hommes qui pleuraient et auxquels ils commandèrent de leur montrer la porte de la tour.

Ces deux hommes, tremblants de peur, les menèrent à un petit poultis de fer, fermé à gros cadenas.

— Il y a en outre, dirent-ils, une cloison plus forte et mieux barrée que cette première... Nous vous l'ouvririons volontiers si nous en avions les clefs; mais ces clefs, c'est madame la géante qui les a... Par ainsi, il vous est impossible d'y entrer sans elle...

— Sire, dit Amadis de Grèce à Alpatracie, vous êtes durement blessé...

— Oui, certes, très durement...

— Je suis d'avis que vous vous jetiez sur ce lit et que vous vous désarmiez, afin que je bande votre plaie... Cela fait, j'aviserai aux moyens de délivrer la reine et madame votre fille...

Le roi de Sicile dut consentir à cela, épuisé qu'il était. Il se jeta donc sur le lit qui se trouvait là, et, peu après, il était endormi.

Le chevalier de l'Ardente Epée sortit de la chambre et s'en alla au devant des chevaliers que Frandamelle était allée quérir.

Au moment où il les aperçut, ils étaient tous occupés à poursuivre la géante tout à l'entour de l'étang.

Deux d'entre eux venaient déjà de tomber,

atteints par les flèches lancées d'une main sûre par cette diablesse enragée.

Cela n'empêcha pas les autres de s'engager dans l'eau un peu plus avant, pour la poursuivre plus efficacement. Elle en tua encore deux, ce qui faisait quatre chevaliers mis hors de combat.

Cela mit les autres en un tel épouvantement, qu'ils se retirèrent en arrière avec le plus de diligence possible.

L'un d'eux, cependant, plus hasardeux que les autres, poussa son cheval à la rencontre de la géante. Au moment où il croyait le mieux la joindre, elle se souleva sur le bout des pieds et fit jouer avec énergie son cimeterre, si bien que maître et cheval s'en allèrent au fond de l'étang tenir compagnie aux grenouilles, sans que depuis on ait jamais eu de leurs nouvelles.

La reine Miramynie et la gente pucelle sa fille regardaient aux fenêtres de la tour, pleines d'angoisses l'une et l'autre, comme bien on pense.

La géante, les voyant ainsi à la portée de ses traits, banda son arc, choisit la flèche la plus aiguë de sa trousse et la décocha raidement à l'adresse des deux princesses.

Heureusement que la flèche s'en vint donner au milieu de la croisée, à quelques lignes d'elles, et sans leur faire aucun mal.

Le chevalier de l'Ardente Epée était furieux. Mais il comprit qu'il ferait tuer les chevaliers du roi jusqu'au dernier avant d'avoir la géante, qu'il songea alors à gagner au plat de la langue.

— Dame, lui cria-t-il, donnez-nous les clefs de la tour, et je vous promets, foi de gentilhomme, qu'il ne vous sera fait aucun mal ni déplaisir... Autrement, soyez sûre que votre fille, que nous avons en otage comme vous savez, paiera votre témérité au prix de sa tête...

Ni prière, ni menace, ni rien ne put émouvoir la géante.

Le chevalier dut s'en retourner au château, et les autres quant et lui, pour essayer de trouver quelque autre expédient avec le roi de Sicile pour sauver la reine et sa fille, qui mouraient de faim.

## CHAPITRE V

Comment le chevalier de l'Ardente Epée mit à mort la géante, femme de Frandalon Cyclops, et s'enamoura de gente Lucelle, fille du roi Alpatracie.

Quand la nuit fut venue, chacun songea à se reposer des fatigues de la journée.

Le roi de Sicile, qui pensait à la reine et à sa fille, toujours enfermées sans vivres ni consolations d'aucune sorte, n'avait pu fermer l'œil qu'à demi.

Bientôt il entendit une voix qui appelait au secours.

Alpatracie se réveilla tout en sursaut et, appelant le fils d'Onolorie, il lui dit :

— Sur mon Dieu ! mon grand ami, ou je me trompe bien, ou c'est la reine qu'on outrage présentement !...

Le chevalier, ainsi appelé, se leva hâtivement, prit son épée d'une main, et de l'autre un flambeau, et courut vers l'endroit d'où semblait partir le bruit.

Comme il descendait, il entrevit la grande diablesse de géante qui tenait sous ses deux aisselles la reine et sa fille, et les emportant ainsi dans la direction de l'étang.

Bien que cette charge dût lui peser, elle faisait encore grande diligence, comme une chatte qui aurait pris deux souris. Si bien que le chevalier de l'Ardente Epée ne la put atteindre que lorsqu'elle avait déjà de l'eau jusqu'au jarret. Mais, enfin, il l'atteignit, et, sans pitié pour son sexe et pour son âge, il l'abattit comme il eût fait d'un animal malfaisant.

La géante s'affaissa, ouvrit les bras et laissa choir avec elle, au fond de l'étang, les deux pauvres princesses, plus mortes que vives, qui, cette fois, burent beaucoup plus d'eau qu'elles n'avaient bu de vin de toute leur vie.

Le chevalier de l'Ardente Epée était fort embesogné à sauver la mère et la fille. Par bonheur, les cris du roi de Sicile avaient été entendus. Tout le monde était sur pied : on vint l'aider à retirer de l'étang les deux princesses évanouies.

Pendant qu'on sauvait la mère, il s'occupa plus spécialement, lui, à sauver la fille.

Lucelle, il faut dire, était en ce moment plus belle que jamais. Sa pâleur, ses beaux yeux pâmés, ses longs cheveux dénoués, ses belles épaules indiscrètement découvertes, sa belle gorge faite de lis et de roses si indiscrètement aussi mise à nu, par suite des efforts qu'elle avait dû faire pour se soustraire à la poigne de la géante ; tout cela réuni rendait cette aimable pucelle cent fois plus intéressante et cent fois plus appétissante qu'auparavant.

Sa bonne grâce et l'excellence de sa beauté firent une impression profonde sur les sens et sur le cœur du jeune chevalier son sauveur. L'amour, qui lui avait été inconnu jusque-là, se glissa subitement dans tout son être, qui fut embrasé.

En même temps, comme contre-coup, le cœur de Lucelle s'inclina à lui vouloir du bien et à le désirer, comme les pucelles savent désirer, c'est-à-dire avec ardeur.

Toutefois, comme l'un et l'autre étaient fort sages et bien avisés, ils dissimulèrent l'émotion qu'ils ressentaient, de peur qu'elle ne fût interprétée à mal.

Lorsque le chevalier eut déposé Lucelle en terre ferme et que, lui faisant une grande révérence, il lui demanda comment elle se trouvait :

— Hélas ! répondit-elle, le cœur me bat si fort, que je ne sais si je suis morte ou vive... Pour Dieu ! chevalier, conduisez-moi vers le roi, et dites-moi s'il est gravement blessé... Je ne l'ai aperçu qu'hier, et j'augurais mal de sa santé...

— Madame, dit respectueusement le chevalier, le roi votre père est assurément blessé, mais ses blessures ne sont pas assez graves pour vous inquiéter... L'aise qu'il recevra, d'ailleurs, de votre

présence, lui fera oublier la plus grande partie de ses douleurs...

— Combien je vous suis reconnaissante, reprit Lucelle, de tout ce que vous avez fait pour nous, spécialement pour moi, pauvrette, qui ne méritai jamais une telle faveur d'un chevalier comme vous!...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je me priserai bien le plus heureux du monde, si vous daignez prendre en gré le peu que j'ai fait pour votre délivrance; je suis à vous, madame, tellement à vous, que je ne veux suivre les armes que sous votre faveur, me donnant la gloire d'être le serviteur de la plus belle princesse qui vive aujourd'hui.

Si la nuit eût été plus claire, on eût vu changer vingt fois en un instant le visage du jeune et ardent chevalier, tellement était forte l'émotion qu'il ressentait, tellement était grand l'amour qui l'envahissait!...

Il allait ajouter quelques paroles, et parler de son amour, peut-être. Mais ceux qui avaient secouru la reine Miramynie s'approchèrent.

Il fallut se taire et se diriger ensemble vers le château.

## CHAPITRE VI



Comment, dès le lendemain de la mort de la géante, femme du géant Frandalon Cyclops, le roi de Sicile et sa compagnie s'embarquèrent.

En chemin, la reine rencontra Frandamelle, laquelle, de grande aise, se jeta aux pieds de Miramynie qui la releva et l'embrassa gracieusement, pour la remercier de son dévouement.

Ils arrivèrent au château, montèrent les degrés et entrèrent à l'endroit où Alpatracie gisait, blessé.

— O souverain Dieu! s'écria-t-il, oubliant ses blessures pour ne songer qu'au plaisir de se retrouver avec les deux princesses. O souverain Dieu! loué soit votre saint nom!... Ah! chevalier de l'Ardente Epée, ajouta-t-il en se tournant vers le fils d'Onolorie, qui se tenait modestement à l'écart, comment pourrai-je jamais reconnaître le bien que je reçois aujourd'hui par votre moyen?... Quoique jeune, nous pouvons bien vous appeler notre second père, puisque vous nous avez donné une nouvelle vie!...

Or, la reine Miramynie et Lucelle n'avaient pas mangé depuis deux jours. Elles l'oubliaient volontiers pour ne songer qu'au bonheur de leur réunion, et, tout naturellement, Alpatracie l'oubliait comme elles, et pour la même raison qu'elles. Mais le chevalier de l'Ardente Epée, qui songeait à tout, ne comprit pas qu'elles devaient mourir de faim, et, voyant le roi disposé à prolonger encore son discours, il l'interrompit en disant :

— Sire, votre nouveau contentement vous fait oublier le long temps qui s'est passé depuis l'heure où ces dames ont mangé pour la dernière fois... Ne vous plaît-il pas qu'on leur apporte quelques vivres?...

— Je vous en prie, chevalier, oui, répondit vivement le roi, car elles doivent en avoir un très grand besoin, en effet.

Les tables furent dressées, et bientôt après, laissant Alpatracie à ses épanchements de famille, le chevalier de l'Ardente Epée souhaita le bonsoir et se retira en une autre chambre.

Il se jeta alors tout habillé sur un lit de camp, et, au lieu de dormir, il se mit à rêver, ayant toujours devant ses yeux éblouis l'image de sa belle amie et le ressouvenir des trésors de beautés secrètes qu'il avait eu le bonheur d'apercevoir en la suivant.

En songeant ainsi, et en se retournant sans cesse sur son lit, il employa toute sa nuit sans parvenir à s'endormir, même une heure.

Au point du jour, il commençait cependant à sommeiller, vaincu par la fatigue, lorsqu'on vint l'avertir que les dames étaient prêtes.

Il se leva, se secoua un peu, et alla saluer, en leur chambre, la reine, la gente pucelle sa fille, ainsi que le roi Alpatracie.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, Sire?... lui demanda-t-il.

— Si bien, répondit Alpatracie, que j'ai résolu, sans plus séjourner, de rentrer en mon navire, où j'espère avoir plus prompte guérison qu'en ce lieu où j'ai reçu tant de déplaisir.

Et cela le tenait si fort que, malgré les prières de Lucelle et les représentations de la reine, il se donna à peine le loisir de dîner.

Après dîner, chacun troussa bagage, descendit et s'embarqua.

Il va sans dire que l'amoureux et respectueux chevalier de l'Ardente Epée était venu jusques-là pour accompagner la dame de ses pensées.

— Chevalier, lui demanda le roi, vous plairait-il de nous tenir compagnie et de voyager de conserve avec nous?...

Le fils d'Onolorie lui accorda cela de bon cœur, non tant pour lui faire service, que pour le plaisir qu'il prenait à la présence de sa nouvelle amie, laquelle, de son côté, n'en prenait pas un moins grand en songeant à toutes les perfections réunies en lui. Tous deux étaient atteints du même mal au même endroit, et, bien qu'ils portassent quant et eux la médecine propre à leur entière guérison, ils retardaient le plus qu'ils pouvaient le moment d'ouvrir la boîte et d'appliquer l'onguent; lequel fut appliqué fort à propos, comme vous le verrez plus tard, si vous continuez à lire.

Les ancres furent levées, et le navire partit, emmenant avec lui Galdafée, la fille inconsolable du défunt géant Frandalon Cyclops.

## CHAPITRE VII

Comment le roi de Sicile et ceux qui lui tenaient compagnie furent séparés de leur flotte, et des menues jouissances que le fils d'Onolorio eut, pendant la tempête, avec la fille d'Alpatracie.



emmes et vents sont changeants.

Au partir de l'île de Silanchie, la mer était calme et le vent bénin. Deux heures après, le vent soufflait avec furie et les vagues s'amoncelaient autour des navires d'une façon inquiétante.

Toute la journée se passa ainsi en pleine tourmente, et ainsi de même pendant huit jours.

Le soir du neuvième jour, aux environs du soleil couchant, ils découvrirent, à une lieue devant eux, une petite île qui leur parut si belle, si peuplée d'arbres, si bien arrosée de ruisseaux et de ruisselets, si verte et si joyeuse, que la reine, fatiguée du mauvais temps, demanda à prendre terre.

C'était un ordre auquel le roi s'empressa d'obéir.

En conséquence, une barquette fut mise à l'eau, et le roi et la reine y descendirent, accompagnés seulement de Lucelle, de Frandamelle et d'Amadis de Grèce, lequel prit ses armes, ainsi qu'Alpatracie, pour se défendre en cas de besoin.

Lors, Frandamelle, qui, autrefois, avait manié l'aviron pour son plaisir, se mit à ramer dans la direction de l'île aperçue.

Au premier abord, la chose paraissait aisée, d'autant plus que la mer s'était un peu apaisée.

Mais bientôt la tempête recommença et, cette fois, avec un acharnement tel, que non-seulement on dut renoncer à l'espérance d'aborder à l'île, mais encore à celle de rejoindre la flotte qu'on venait de quitter et de perdre.

Si bien que Frandamelle, épouvantée, abandonna l'aviron et se laissa couler au fond de la barque sans remuer ni pied ni main.

Lucelle, qui n'était pas plus vaillante que Frandamelle, se mit à trembler comme la feuille, et, dans son effroi, elle ne trouva pas de meilleur refuge que les bras de son chevalier.

Bien qu'il fît nuit noire, que les vagues menaçassent à chaque instant d'engloutir la barque et ceux qui la montaient, le jeune et amoureux chevalier ressentit par tout son corps une commotion si agréable, au contact de la chair frémissante de la belle Lucelle, qu'il en oublia le danger du naufrage pour lui faire entendre celui dans lequel était sa vie, si elle ne prenait pitié de sa personne, si elle ne recevait son amour à merci.

Comme Lucelle était très émotionnée par la peur d'abord, et ensuite par le plaisir qu'elle ressentait à se trouver ainsi dans le giron de son ami, comme une pigeonne en celui de son pigeon, elle ne put ou ne voulut pas répondre à ce que lui disait le fils d'Onolorie.

Ce pauvre chevalier, croyant à son indifférence, et ayant peur de l'avoir offensée par le cri parti de son cœur, laissa déborder ses sanglots et ses larmes, et ces dernières avec une telle abondance, que le devant de son heaubert en était tout trempé.

Lucelle, dissimulant toujours le plaisir qu'elle éprouvait, et feignant d'avoir plus peur qu'elle n'avait en réalité, ferma tout-à-fait ses yeux charmants humides de volupté, et plongea sa belle tête enivrée plus avant encore dans le giron de son ami, comme si elle eût été évanouie.

Le jeune et amoureux chevalier, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, en sentant si près de sa bouche les lèvres de miel de sa mie adorée, ne se put tenir de la baiser plus de mille fois.

Ah! lèvres fraîches, jeunes, savoureuses, lèvres divines, comment pourrai-je jamais, avec mon style imparfait et lourd, raconter les enivrements délicats, les transports délicieux, le mutuel contentement que vous vous donnâtes cette nuit-là, en pleine tempête, à deux doigts de la mort, à deux pas du roi, à deux pas de la reine!...

Ah! chers amoureux, quel paradis fut le vôtre!...

Bonheur d'aimer et d'être aimé ne se raconte pas : il suffit de se rappeler qu'on a été jeune, qu'on a eu vingt ans et un cœur, et qu'on a tenu palpitante sur sa poitrine, une femme qui avait vingt ans et un cœur!...

Car celui-là seul qui a approché de telle félicité se doit estimer heureux! Car c'est l'adorable sentier qui mène droit au jardin où se trouvent le rosier et son bouton, fruit et récompense de tous les loyaux amants, et que tant de gens ont travaillé à cueillir, les uns en vain et les autres avec contentement!...

Lucelle, affolée d'amour, pâmée d'enivrement, s'abandonnait sans résistance à ces douces et merveilleuses caresses, au-dessus desquelles il n'y a rien dans ce monde.

Il faut dire qu'elle était singulièrement favorisée dans cet abandon charmant par l'obscurité, par la pluie, par la confusion qui régnait autour d'elle et qui empêchait son père et sa mère de s'occuper de ce qu'elle devenait.

De telle sorte que le chevalier, enhardi de plus en plus, et gagnant de plus en plus du terrain avec ses mains tremblantes et ses lèvres frémissantes, s'en vint petit à petit jusqu'à oublier à quelle honnête princesse et quelle chaste pucelle il avait affaire. Il allait passer outre... Une honte mêlée d'honneur le retint.

Lucelle, alors, poussant un langoureux soupir, et feignant de revenir de son évanouissement, murmura :

— O souverain Dieu! Jusques à quand serons-nous en ce danger!... Ah! mon chevalier, ne m'abandonnez pas... Sans vous je fusse déjà morte!...

Le roi, entendant sa fille se plaindre si piteu-

cement, l'appela pour la faire approcher de la reine et de lui.

Or, le temps était si nébuleux et la bruée si épaisse, qu'ils ne s'entre-pouvaient voir, et Lucelle eût bien voulu retenir la parole qu'elle avait lâchée, afin de ne pas perdre le plaisir qu'elle ressentait de son doux entretien avec son ami. Mais quoi ? force lui fut, pour obéir au roi, de se lever, et, avec l'aide du chevalier, de passer à l'autre bout de la barque, où la reine faisait vœux et dévotes oraisons, à seule fin d'obtenir de Dieu leur salut mutuel.

La pauvre dame espérait moins que rien de ses prières ; car la tempête maîtrisait tellement le vaisseau, que, durant toute cette nuit et la journée suivante, le roi et ses compagnons perdirent connaissance du ciel et de la terre, sans voir autre chose que brouhou impétueux et nuées poussées par des raffales entremêlées de grêle, de tonnerre et d'éclairs, assez horribles pour épouvanter les plus assurés.

## CHAPITRE VIII

Comment le roi de Sicile et ceux qui naviguaient dans la barque, avec lui, furent poussés en l'île d'Argènes.



Nous laisserons les gens du navire, avec leurs mâts brisés, aborder où bon leur semblera avec Galdafée, la fille du géant Frandalon Cyclops, pour ne nous occuper, présentement, que de ceux qui montaient la barquette en compagnie du roi de Sicile.

Après avoir couru les dangers que nous venons de raconter, cette barque s'en vint échouer sur le sable, au pied d'un rocher élevé, où se sauvèrent quasi miraculeusement ceux qui la montaient.

La contrée où ils se trouvaient leur était complétement inconnue. Ils n'apercevaient aucun sentier, aucune voie propre à les guider au haut de ce vaste rocher. Malgré cela, ils s'estimèrent plus heureux là, parmi ces bruyères sauvages, qu'au milieu des flots en furie qui les avaient si désagréablement secoués. Ils pouvaient y mourir de faim, puisqu'ils n'avaient nuls vivres pour se repaître, mais au moins ils étaient assurés de n'y pas être mangés par les poissons !

Nécessité, maîtresse des arts et de l'industrie, comme chacun sait, les obligea cependant à se remuer et à se mettre en quête d'un sentier quelconque, menant à contre-mont ; lequel sentier ils finirent par découvrir !

— Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, voici un chemin que nous devons suivre... Il nous conduira certainement là-haut, et nous permettra sans doute de rencontrer quelque maison ou hébergement...

— Allons donc ! répondit le roi.

Lors, ils montèrent tous à cheval et grimpèrent tant qu'ils aperçurent la couverture de certains édifices, vers lesquels ils s'acheminèrent.

La nuit approchait. Ils purent contempler à leur aise la forteresse, qui était un gros donjon carré, environné d'épaisses murailles crénelées et en bonne défense. En avant, se trouvaient deux forts piliers de marbre où commençait un mur qui tendait contre une bien belle tour, et, de là, à une autre, où étaient semblablement deux piliers, et ainsi, de trait d'arc en trait d'arc, quatre autres tours, et jusques au donjon qui parfaisait le nombre de sept.

Ne voyant là ni homme ni femme pour leur donner des indications touchant le lieu où ils se trouvaient, le roi et ses compagnons supposèrent ce lieu désert.

Ils marchèrent outre.

Bientôt ils aperçurent une colonne de cristal élevée, et, au-dessus, une grande statue dorée, représentant la personne de quelque reine, laquelle tenait en sa main gauche un rouleau si long qu'il tombait jusqu'à la base de la colonne, et, de sa main droite, montrait, écrits sur ce rouleau, certains caractères chaldéens.

— Entendez-vous quelque chose à cela ? demanda le roi au chevalier.

— Oui, Sire.

— Et quoi donc ?...

Le fils d'Onolorie lut :

« Nous, Zirfée, magicienne, sœur du grand soudan de Babylone, reine et dame de cette île d'Argènes et de tous ceux et celles qui y sont, ou y arrivent sans notre congé, soit de loi païenne, soit du nouveau Christ, faisons savoir :

« Que, par notre art et notre industrie, nous avons construit ce palais, appelé la forteresse du Trésor, lequel sera défendu par les sept gardes y ordonnés, jusqu'au moment où la Belle se saisira de la cruelle épée pour se délivrer et se garantir contre l'épouvantable lion, au rugissement duquel son cœur douteux et passionné recouvrera de nouvelles forces... Alors finiront les enchantements que nous y avons établis ; alors, mais non avant ce moment-là !... »

— Voilà un étrange cas ! dit Alpatracie. Nous sommes donc, céans, en l'île d'Argènes ?...

— Il y paraît, Sire.

— Je n'en ai jamais ouï parler...

— Ni moi plus que vous, Sire.

— Au pis aller, nous verrons de quels enchantements il est ici question...

— Sire, la nuit nous presse, et je suis d'avis que nous ne passions pas outre pour aujourd'hui... Demain, au grand jour, nous essayerons d'entrer dans ce château-fort.

Les dames approuvèrent le chevalier, et chacun mit pied à terre, et les chevaux, débridés, allèrent paître çà et là, pendant que leurs maîtres se reposèrent au pied de la colonne.

## CHAPITRE IX

**Comment le roi de Sicile et ses compagnons apprirent, d'un vieux chevalier, que l'île d'Argènes appartenait à la magicienne Zirfée, et comment ils résolurent de tenter l'aventure du château.**

Alpatracie et ses compagnons étaient à peine assis au pied de la colonne de cristal, qu'arriva vers eux un vieux gentilhomme portant un faucon au poing.

Ce gentilhomme, comprenant bien qu'ils étaient étrangers, leur demanda ce qu'ils faisaient là.

— Car, ajouta-t-il, si par malheur vous veniez à être aperçus de quelqu'un de ce château, vous seriez tous, incontinent, jetés dans la plus douloureuse prison du monde...

— Chevalier, lui dit le fils d'Onolorie, déclarez-nous donc, s'il vous plaît, à quelle occasion et par qui a été ordonnée une si malheureuse coutume ?...

— Volontiers, répondit le vieillard, car vous m'inspirez grande pitié...

— Nous vous écoutons, chevalier.

Le vieux gentilhomme parla ainsi :

— Ce pays est l'île d'Argènes... Cette effigie est celle de Zirfée, qui en est dame et reine... Pour l'heure, elle est absente, il y a un long temps déjà, et l'on ne sait vraiment quand on pourra avoir de ses nouvelles... Elle a laissé en son lieu et place une sienne fille nommée Axiane, la plus belle qui soit au monde. Avec madame Axiane sont sept chevaliers, estimés les meilleurs de l'Asie ; quatre d'entre eux sont géants. Chacun des sept a l'une des sept tours en garde, avec cette recommandation expresse, de la part de la reine Zirfée, de ne laisser aborder dans l'île aucun chevalier sans le mettre à mort, ou, tout au moins, sans le faire prisonnier.

— Voilà une bien vilaine recommandation, murmura le roi de Sicile.

Le vieux chevalier reprit :

— Je vais en ce moment faire savoir aux gardes que madame Axiane sera dans deux jours de retour de la chasse, où elle a été toute la semaine passée... Ne craignez point que je les avertisse de votre présence ici ; je les détournerais plutôt de vous faire peine...

Puis, leur donnant le bonsoir, le vieux chevalier piqua vers le château, les laissant en grand doute et prêts à prendre un autre chemin, s'il y avait moyen.

Mais le fils d'Onolorie les arrêta.

— Chaque tour n'a qu'un gardien, dit-il ; nous devons tenter la fortune !... J'espère en nos dieux : ils nous donneront la victoire et nous rendront maîtres de cette place avant le retour de la princesse Axiane !... D'ailleurs, Sire, nous pouvons nous considérer comme acculés ici, et, alors même qu'il ne serait pas de notre devoir de combattre, ce serait de notre strict intérêt, puisque nous ne saurions aller ailleurs... Faisons donc contre mauvaise fortune bon cœur, et tentons vaillamment l'entreprise !...

— Vous avez raison, chevalier, répondit le roi de Sicile... Ce pays est entouré de tous côtés par la mer, et nous n'avons plus à notre disposition ni barque, ni barquette, ni barquerot pour nous sauver de ce péril... Par ainsi, il vaut mieux mourir promptement, avec des chances de triomphe, que de languir davantage avec une perspective de tortures...

Pendant cet échange de paroles entre le chevalier de l'Ardente Epée, les dames, désespérées, pleuraient à chaudes larmes, comme des Magdeleines.

— Sire, reprit le chevalier, réconfortez, je vous prie, ces dames, et faites-leur bien entendre que le danger auquel nous nous exposerons demain sera de beaucoup moins grand que tous ceux auxquels nous avons été exposés jusqu'ici... Et puisque nous sommes sortis sains et saufs de toutes ces épreuves, nous sortirons encore, de la même manière, de celle-ci, quelque âpre qu'elle soit...

Il fut convenu entre le fils d'Onolorie et le roi de Sicile que, aussitôt le point du jour, ils monteraient tous deux à cheval pour aller combattre les sept chevaliers gardiens des sept tours de la reine Zirfée ; et, cela, pendant que les dames reposeraient.

Mais la reine ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Je serai, dit-elle, présente au bien comme au mal qui pourront advenir !... Je veux que notre sort soit commun !...

— Je pense comme ma mère, murmura Lucelle.

## CHAPITRE X

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée, voulant conquérir le château de l'île d'Argènes, combattit d'abord contre quatre de ses défenseurs.**

Ainsi se passa une grande partie de la nuit.

Lorsque le jour parut, ils montèrent tous à cheval et marchèrent vers la première tour, le fils d'Onolorie étant en avant, et, après lui, le roi de Sicile.

Tout en cheminant et en devisant, ils arrivèrent le long d'une rivière fort profonde sur laquelle était jeté un pont de bois par lequel on entrait en la première tour.

Ils entendirent sonner un cor, et, tout aussitôt, sortit un chevalier, grand outre mesure et monté sur un destrier proportionné à sa taille.

— Damp chevalier, cria-t-il au fils d'Onolorie, laissez là vos armes et venez sans hésiter en ma prison... Sinon, je vous déplanterai la tête de dessus vos épaules, ainsi qu'à votre compagnon!...

Pour toute réponse, l'amant de Lucelle se contenta de pousser son cheval en avant, la lance au poing, et avec une telle roideur, que le chevalier de la tour et son cheval en firent la culbute dans la rivière, d'où la bête se tira, mais où le cavalier resta.

L'amant de Lucelle, cela fait, marcha de plus en plus en avant.

Un homme du guet, l'apercevant, rentra aussitôt à l'intérieur, après avoir poussé une exclamation d'étonnement retentissante.

Le roi de Sicile et les dames de sa compagnie suivaient le chevalier de l'Ardente Epée. Ils passèrent ensemble la tour, au sortir de laquelle ils entendirent retentir un autre cor de la forteresse suivante.

Aussitôt parut un second chevalier, huché sur un grand cheval moreau, qui s'écria tant qu'il put:

— Rendez-vous, pauvre chétif! Et résignez-vous à subir prison et misère!... Car c'est vous qui avez tué mon compagnon, comme vient de me l'apprendre la clameur du guetteur!...

Le chevalier de l'Ardente Epée avait perdu son bois dans le premier conflit. Le roi lui confia le sien, et alors il s'avança à la rencontre de ce second ennemi.

Celui-ci ne tomba pas dans la rivière, puisque la rivière était franchie; mais il tomba sur l'herbe, le flanc troué par la lance de l'amant de Lucelle.

Ce que voyant, le guetteur de cette seconde tour poussa un cri semblable à celui poussé par le premier guetteur, et, comme lui, disparut aussitôt, au moment même où le roi et les dames s'approchaient pour entrer.

Les clefs pendaient à une chaîne de fer, tout joignant; ils les prirent et se disposaient à s'en servir, lorsque le cor du troisième guetteur les en empêcha en les forçant à revenir combattre.

Ce troisième gardien, qui s'avançait contre eux, était un géant, armé de lames renforcées, portant deux masses d'acier, l'une sur l'épaule et l'autre pendante à l'arçon.

— Chevalier, dit-il à l'amant de la gente Lucelle, il convient que, suivant la coutume de cette tour, le combat ait lieu masse à masse. Par ainsi, choisis de ces deux masses celle que tu voudras, et pense à faire ton devoir... Néanmoins, si tu veux te rendre à ma volonté, peut-être aurai-je merci de ta personne, qui est en grand danger!...

— J'essayerai de frapper, répondit le jeune chevalier, car je n'ai pas l'habitude de recevoir miséricorde de personnages comme toi...

— Or bien, choisis, reprit le géant.

Et il lui présenta les deux masses de fer.

Le jeune chevalier prit celle qui lui sembla plus agréable à manier, et quant et quant ils se mirent à chamailler.

Les deux premiers coups furent si formidables, que les combattants en tombèrent l'un et l'autre comme morts...

Ce que voyant, le guetteur de la troisième tour poussa un cri plus lamentable encore que les précédents et se retira précipitamment, comme avaient fait les autres.

Lucelle, à l'aspect du chevalier de l'Ardente Epée, pensa être veuve d'ami, et elle se désolait dans son cœur, se souhaitant morte comme était mort son amant, lorsqu'elle vit celui-ci se relever et courir sus au géant.

Si le premier n'avait été qu'évanoui, ce dernier avait bien pis. Les yeux lui sortaient de la tête et le sang de la bouche : le chevalier de l'Ardente Epée l'acheva.

Les dames s'approchèrent alors du vaillant gentilhomme et lui demandèrent dans quel état il se trouvait.

— Disposé à continuer ce que j'ai si bien commencé, répondit-il.

## CHAPITRE XI

**Comment, après avoir déjà vaincu trois adversaires, le fils d'Onolorie eut encore à en combattre trois, qu'il vainquit comme les précédents.**



Pendant que le fils d'Onolorie faisait cette réponse aux dames, le guetteur de la quatrième tour sonna du cor.

Un chevalier parut.

Il était d'une merveilleuse stature et avait la tête d'un dogue anglais. Pour armes, il avait une chemise de mailles, un écu fort et grand au cou, un large cimeterre au côté, un arc au poing, et, pendante, une trousse bien garnie de sagettes.

Ce chevalier étrange était originaire d'une île prochaine dont les habitants avaient des têtes de chien, à cause de quoi on les appelait des Cynophales, à cause de quoi aussi ce chevalier étrange s'appelait lui-même Cynophale.

Il était à pied. Sans plus tarder, il banda son arc, y plaça une sagette et tira raidement dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, avec l'intention bien arrêtée d'atteindre ce vaillant gentilhomme et de s'en débarrasser en moins de rien.

Malheureusement pour lui et heureusement pour le fils d'Onolorie, la sagette alla se ficher en plein dans le chanfrein du cheval que montait ce dernier.

Cette noble bête, ainsi atteinte, se cabra et alla tomber, morte, à quelques pas de là.

Cynophale, sans perdre de temps, banda de nouveau son arc, prit dans sa trousse une sagette au fer aigu, et la lança dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, qui, cette fois, fut atteint à la cuisse.

Sans ressentir la moindre douleur de cette blessure, dont il était furieux, l'amant de la princesse Lucelle courut sus au visage de chien, qui, avant qu'il ne l'eût joint, trouva moyen de lui décocher deux sagettes.

Finalement, les deux adversaires se joignirent, et le combat devint âpre et sanglant.

Le fils d'Onolorie, marri et honteux du retard apporté à sa victoire en présence de sa belle mie, haussa le bras comme pour frapper le Cynophale à la tête, et, de la main gauche, saisit la courroie de son écu; puis il le tira violemment à soi, le lui arracha du cou, et, par suite de la violence qu'il y mit, le fit choir à terre tout de son long.

Le Cynophale se releva presque aussitôt et fit tournoyer son redoutable cimeterre au-dessus du chevalier de l'Ardente Epée, qui évita adroitement l'atteinte, en gauchissant à temps, et profita de la fausse position dans laquelle se trouvait son ennemi, pour lui donner une estocade. Le géant tomba, le sifflet coupé.

Le guetteur de la cinquième tour corna comme avaient fait les autres, et un nouveau chevalier s'avança.

C'était aussi un géant comme le Cynophale, ayant, comme lui, l'intention bien arrêtée d'abattre ce beau vainqueur qui avait déjà mis à mal quatre chevaliers réputés, jusque-là invincibles, et qui, jusque-là, en effet, avaient été invaincus.

Il est inutile d'ajouter qu'il fut déconfit comme l'avaient été les précédents.

On s'empressa autour du chevalier de l'Ardente Epée, blessé en plusieurs endroits, et dont le sang commençait à rougir ses armes.

Frandamelle, descendant immédiatement de son palefroi, prit du linge blanc qu'elle avait sur elle, le divisa en petites bandelettes et banda les plaies du vaillant gentilhomme.

Elle finissait, lorsque parut le sixième chevalier, celui de la sixième tour.

Celui-là ne ressemblait pas aux autres. Il était d'abord plus jeune, puis aussi plus doux d'aspect et plus courtois de physionomie. En outre, au lieu d'être armé comme l'avaient été les autres, il n'avait sur lui que la cape et l'épée.

— Chevalier, dit il à l'amant de Lucelle, je vous félicite de la haute prouesse que vous avez montrée, bien qu'elle ait eu pour résultat la mort de mes compagnons... Personne avant vous n'avait su faire ce que vous avez accompli aujourd'hui...

— Personne?...

— Aucun chevalier.

— Mais beaucoup l'ont-ils tenté?

— Beaucoup.

— Et tous ont échoué?

— Tous.

— Complétement?

— Presque complétement; c'est-à-dire que les uns ont été tués dès la première tour, et que les autres se sont rendus à la seconde... Un seul a pu arriver jusqu'à la troisième...

— Un seul!...

— Un seul; et ça été tout. Il vous était réservé cette gloire d'arriver invaincu jusqu'à la sixième tour... Mais si Fortune me favorise, j'espère bien que vous n'irez pas jusqu'à la septième et dernière... Si vous avez eu la gloire de vaincre mes compagnons, qui étaient cependant de vaillants hommes, j'aurai, moi, la gloire, plus grande encore, de vous vaincre... quoique, au fond, cette pensée me navre...

— S'il en est ainsi, chevalier, répondit le fils d'Onolorie, qui se sentait un peu épuisé par les blessures qu'il avait reçues, que ne cessez-vous le combat avant de l'avoir commencé avec moi, c'est-à-dire, que ne me laissez-vous librement passer outre?... Votre courtoisie prouve votre loyauté, et j'aimerais mieux vous avoir pour ami que pour ennemi.

— Ce que vous me proposez là est impossible, chevalier, et je le regrette... Mais mon devoir m'ordonne de vous combattre...

— Combattons, alors!

— Un instant, chevalier. Je dois vous dire quelle est la coutume de la sixième tour, dont je suis le défenseur...

— Dites.

— Je n'ai que la cape et que l'épée, comme toujours. Il faut donc que vous combattiez avec moi, non avec ce harnois qui vous a si bien protégé jusqu'ici, mais avec votre épée seulement et votre cape...

— Soit!

— D'ailleurs, ce haubert et ces mailles doivent vous gêner... Vous n'en combattrez que plus librement une fois que vous vous en serez débarrassé...

— Soit, donc! répéta le fils d'Onolorie. J'accepte ces conditions et vais m'y soumettre...

Alors, il appela Frandamelle pour l'aider à ôter son harnois, ce qu'il ne pouvait faire lui-même, à cause de la gêne que lui occasionnaient ses blessures.

Frandamelle le dévêtit.

Quand le chevalier de la sixième tour le vit ainsi en pourpoint, jeune, beau, fier et tendre, il se sentit pris de pitié et il eut regret d'avoir à le combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait besoin, pour ce combat, d'une cape ou d'un manteau. Lucelle, qui l'avait compris, lui envoya le sien par l'intermédiaire de Frandamelle, le priant de se mettre en peine de se bien défendre pour l'amour d'elle.

— Ma grande amie, répondit le chevalier tout joyeux, en recevant des mains de Frandamelle le manteau de sa belle maîtresse, je remercie madame Lucelle de ce présent... Assurez-la, je vous prie, que ce manteau ne quittera mon bras que lorsque l'honneur de ce combat m'aura été accordé, ou lorsque la mort aura séparé mon âme de mon corps, qui n'est en ce monde que pour lui obéir comme à la plus belle, à la plus sage, à la plus vertueuse princesse de la terre...

A peine eut-il proféré ces mots, que Frandamelle se retira, car le chevalier de la tour voulait jouer des couteaux.

Alors eut lieu le plus galant combat dont on eût entendu parler jusque-là. Si l'un des deux adversaires entendait l'art de telles couchillades, l'autre s'en faisait appeler un droit maître; tellement que, tout bien considéré, le plaisir n'était

pas moins grand à les regarder que dangereux à entretenir pour eux.

Toutefois, ils marchandèrent longuement, et reçurent et donnèrent plusieurs coups sans toucher au vif, tant ils étaient lestes, vigilants et adroits.

Malgré ses ruses et déguisements pour endommager et surprendre son ennemi, le chevalier de la tour ne put même arriver à toucher la manteau que l'amant de Lucelle défendait avec plus d'énergie et de souci que sa propre personne. Ce dont, irrité, il essaya un dernier mouvement pour lui fendre la tête, sans pouvoir y réussir.

Tout au contraire, ce mouvement lui devint funeste. L'amant d'Onolorie, en reculant, feignit de lui tirer d'une estocade droit en la mamelle, puis, pliant le bras, il lui donna en pleine jambe une coutelade qui le fit tomber par terre.

— Ah! chevalier, s'écria le vaincu, puisque le bonheur vous est à commandement, passez outre, suivez votre fortune!...

Comme il allait parler davantage, le guetteur de la tour suivante, au lieu de sonner du cor, comment avaient fait les précédents, poussa de violentes exclamations et cria :

— Sortez, soldats, sortez! Autrement, nous sommes perdus sans rémission!...

Le fils d'Onolorie, supposant à cela qu'il allait avoir bien plus à besogner qu'auparavant, s'approcha de Lucelle, mit le genou en terre et lui rendit son manteau dans l'état où Frandamelle le lui avait remis.

— Voici, madame, dit-il, ce que vous m'avez prêté, et ce que j'ai défendu de mon mieux contre l'épée de mon ennemi, pour vous montrer combien j'ai cher tout ce qui vient de vous...

Puis il reprit hâtivement ses armes, car on entendait déjà la rumeur que faisaient ceux qui voulaient sortir et qu'il aperçut, en effet, bientôt.

Ils étaient dix en tout : six portant hauberts et accoutrements de chevaliers et quatre vilains couverts de capelines de fer. Tous les dix couraient sus au chevalier de l'Ardente Épée, en poussant par avance un cri de victoire.

Dix contre un, c'était trop. Le roi de Sicile avait bien laissé faire jusque-là son compagnon, parce qu'il s'acquittait si bien de sa besogne que c'eût été la gâter que de s'en mêler; mais ici, il était du devoir d'Alpatracie de venir à la rescousse.

Il y vint, et avec empressement.

Ce que voyant, le quatre vilains, laissant les six gentilshommes s'escrimer contre le roi et son compagnon, se ruèrent délibérément sur les dames, qu'ils emmenèrent dans la forteresse, nonobstant leurs cris et leurs réclamations.

Ce rapt indigne causa une telle fureur aux deux chevaliers assaillis, que, sans épargner chair ni peau, ils frappèrent sur leurs ennemis, dont quatre tombèrent bientôt expirants.

Les deux survivants, pensant garantir ainsi leur vie, s'enfuirent à vau de route; mais ils furent immédiatement atteints et traités comme venaient de l'être leurs compagnons.

Le roi et le chevalier entrèrent ensuite dans la tour où ils avaient vu entrer les quatre vilains ravisseurs de la reine, de Lucelle et de Frandamelle.

Ils rencontrèrent précisément ces hommes qui s'en revenaient sur le champ de bataille pour secourir leurs maîtres.

Leur affaire fut bientôt arrangée. Deux d'entre eux furent massacrés sans aucune pitié. Les deux autres furent épargnés, mais à la condition de déclarer ce qu'ils avaient fait de la reine et de sa compagnie.

Comme ils obéissaient et conduisaient le roi et l'amant de Lucelle au donjon, ce dernier, étonné de ne pas voir apparaître le septième chevalier, gardien de la septième tour, demanda aux vilains à quoi cela tenait.

— Seigneur, répondirent-ils, l'infante Axiane, notre princesse, qui aime ce chevalier de tout son cœur, l'a mené ces jours passés à la chasse... Un des nôtres nous a assurés hier qu'elle et lui arriveraient aujourd'hui ou demain au plus tard.... Tant il y a, que vous avez été favorisé par cette absence; car, si ce chevalier eût été céans, au lieu d'être à la chasse avec madame Axiane, vous n'auriez pu vous échapper de ses mains sans mort ou prison, bien que votre prouesse soit grande, voire extrême...

## CHAPITRE XII

**Comment le roi de Sicile et son vaillant compagnon allèrent délivrer la reine, Lucelle et Frandamelle, que des vilains avaient emmenées pendant qu'ils combattaient.**



Le roi de Sicile, le chevalier de l'Ardente Epée et les deux vilains entrèrent dans une salle basse, tout en continuant ces propos.

La reine, Lucelle et Frandamelle étaient toutes trois là, plus mortes que vives, attachées à des piliers avec de grosses cordes qui meurtrissaient leurs membres délicats. Quand elles aperçurent le roi et le jeune chevalier, leur frayeur et leur maladie disparurent comme par enchantement.

Elles étaient sauvées!

Si le roi de Sicile s'empressa d'aller délier la reine sa femme, le chevalier ne fut pas moins empressé à aller délier la gente princesse qui avait nom Lucelle. Il le fit en tremblant et assez gauchement, à cause de son émotion, de sorte que le roi eut le temps d'aller délier Frandamelle avant qu'il eut fini, lui, de délier Lucelle.

Il était quasi nuit fermée. Ils n'avaient ni bu ni mangé de tout le jour.

—N'avez-vous donc nuls vivres à nous donner? demandèrent-ils aux vilains leurs prisonniers.

— Pardonnez-nous, Sire, nous allons aller quérir ce qu'il faut.

— Allez et faites vitement, dit le roi, car nous sommes âprement travaillés par la faim, et nous voulons la satisfaire.

Les deux vilains obéirent.

Quelques instants après, ils reparurent, munis de tout ce qui était nécessaire pour repaître une compagnie plus affamée encore que ne l'était celle du roi de Sicile, ce qui n'était pas peu dire.

Quand Alpatracie, le fils d'Onolorie, la reine, Lucelle et Frandamelle, eurent bu et mangé à leur convenance, ils songèrent tout naturellement, harassés qu'ils étaient, à aller se reposer.

— Bien que nous soyons entrés céans un peu violemment, dit le roi aux vilains qui les servaient, j'espère cependant qu'on ne nous refusera pas l'hospitalité d'un lit?...

— Vos lits sont prêts, Sire, répondirent les vilains.

— Guidez-nous, alors.

— Volontiers, Sire.

Alors, les vilains les conduisirent dans une grande chambre où se trouvaient de somptueux lits avec pavillons d'or et de soie et tapisseries à merveilleux dessins.

En faisant le tour de cette chambre pour en admirer les ornements, le roi de Sicile souleva une courtine de soie et découvrit derrière l'entrée d'un escalier dont les marches étaient de jaspe et de porphyre.

— Quelle est cette montée? demanda-t-il. Où conduit-elle?

— A la Chambre du Trésor, Sire, répondirent les vilains.

— La Chambre du Trésor!

— Oui, Sire.

— Cela m'intéresse!... N'y pouvons-nous aller?

— Nul n'y peut entrer, Sire. Mais qui voit les richesses du perron assis devant a assez de quoi s'émerveiller...

— Pour ceux qui ne sont pas curieux, cela peut suffire, en effet; mais pour nous, qui le sommes beaucoup, cela ne suffit pas. Nous verrons cela demain; car, pour l'heure présente, je veux dormir.

Les vilains allaient se retirer.

Le roi de Sicile les rappela.

— Avant de vous en aller, leur dit-il, dites-moi par qui cette chambre mystérieuse est si bien défendue, et quel trésor il y a dedans...

— Nous ne saurions vous le dire, Sire.

— Et pourquoi cela?

— Nulle autre personne que la reine Zirfée n'y peut entrer.

— Nulle autre?

— Pas même la princesse Axiane sa fille, Sire.

— C'est bien... nous y entrerons demain... En attendant, vous pouvez vous retirer.

Les vilains se retirèrent, laissant deux flambeaux.

Le roi et le fils d'Onolorie se couchèrent sur l'un des lits, en ayant soin de conserver leurs armes, de peur de surprise.

Quant aux dames, elles se couchèrent sur l'autre lit, sans ôter les robes et les accoutrements qu'elles portaient sur elle.

Au bout de quelques instants, tout le monde était endormi, excepté Lucelle, qui ne pouvait s'empêcher de songer à son bel ami, qui était si près d'elle!...

## CHAPITRE XIII

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée, ne pouvant dormir, monta l'escalier merveilleux et reçut, d'une demoiselle mélancolique, un coup d'épée qui le renversa.**

Si Lucelle ne dormit pas, on peut croire que le chevalier de l'Ardente Epée ne dormit pas davantage, surtout tant que dura la clarté des flambeaux laissés par les vilains, tourmenté qu'il était par ses deux blessures, celle de la jambe et celle du cœur.

Aussitôt que ces flambeaux furent éteints, il pensa clore enfin les yeux à l'aide de l'obscurité. Mais tout-à-coup sortit de l'escalier, dont nous avons précédemment parlé, une telle splendeur, que le chevalier, croyant à quelque trahison, prit à la hâte son heaume, son écu et son épée, et marcha droit vers cette éblouissante lumière.

Il mit le pied sur la première marche de jaspe, puis sur la seconde, puis sur les suivantes, et arriva ainsi sous un perron soutenu par sept colonnes de jacinthe, diaphanes et luisantes, sur chacunes desquelles était une image d'or merveilleusement taillée.

Deux de ces images représentaient des effigies d'hommes, et toutes les autres des effigies de femmes, dont l'accoutrement était si couvert de diamants et d'autres pierres précieuses que la resplendeur de vingt torches allumées n'eût pu rendre une plus grande lumière.

Chacune de ces statues tenait en la main gauche un rouleau d'or, avec lettres latines; l'autre main montrait les murailles vers lesquelles elles avaient leur aspect, et où étaient peintes, par un habile artifice, certaines histoires dont il sera fait mention.

La première statue était celle d'Apollidon, empereur de Constantinople, magicien des magiciens.

La seconde statue d'homme était celle d'un vieillard, celle du grand philosophe Alquif.

Tout joignant, sur l'autre colonne, était l'image de Médée, la plus experte et la mieux entendue en toutes choses supernaturelles.

La statue suivante était celle de la Demoiselle Enchanteresse.

La troisième statue de femme était celle de Mélye, habile en l'art des sortiléges.

Puis venait celle d'Urgande-la-Déconnue.

Puis enfin, la septième et dernière statue représentait Zirfée, reine d'Argènes, magicienne experte, laquelle, pour perpétuer sa mémoire, avait construit ce perron et ce qu'il contenait, ainsi que l'indiquait le rouleau qu'elle tenait dans

sa main gauche. De sa main droite elle montrait l'entrée du second escalier, dont les degrés étaient de saphir blanc, et le lambris composé de vignes dont les feuilles étaient d'or, et les grappes de rubis et d'émeraudes, avec une infinité d'oisillons et autres bestelettes d'un émail si beau qu'ils semblaient forgés par la Nature elle-même.

Le chevalier prenait grand plaisir à regarder toutes ces merveilles. En tournant ainsi de côté et d'autre, il avisa un magnifique lion accroupi près du dernier escalier, et dormant.

Le chevalier monta. Lorsqu'il eut gravi les quatre ou cinq premières marches, il aperçut un portique sous lequel était une porte fermée qui paraissait toute en feu.

Appuyée contre cette porte, était une demoiselle d'assez grande taille, et très belle, bien qu'elle eût le visage un peu défait par l'amertume et la mélancolie. Sa tête penchait comme arbre plié par le vent, et, comme elle était un peu lourde, elle l'appuyait sur sa main gauche. Sa main droite tenait une épée nue, du pommeau de laquelle sortait une clarté semblable à celle de la planète Mars lorsqu'elle est le plus en vigueur. Et, bien qu'elle eût les yeux clos, comme personne sommeillante, il lui tombait de grosses larmes le long du visage.

La voyant ainsi pleurer et l'entendant sangloter, le chevalier se sentit pris d'une telle compassion, qu'il n'hésita pas à lui adresser la parole.

— Demoiselle, lui dit-il, vous semblez affligée. Dites-moi la cause de cet ennui, et j'y porterai remède autant qu'il sera en moi...

A ces mots, la demoiselle mélancolieuse ouvrit les yeux, aperçut le chevalier, et lui dit, avec autant d'effroi que de colère :

— Téméraire et présomptueux! As-tu bien osé monter jusqu'ici?... Ah! ton audace va recevoir sa récompense!

Et, sans plus parler, elle étendit le bras, et, d'un coup de sa flamboyante épée, transperça l'écu, le haubert, voire le corps du chevalier, qui tomba étendu sur la place.

Mais, tout aussitôt, comme revenue d'un profond sommeil, elle s'écria :

— O Jupiter! Hélas! qu'ai-je fait là?... J'ai mis cruellement à mort celui de qui dépendait ma vie!...

Lors, elle se pencha à genoux vers lui, lui prit tendrement la tête dans son giron et se mit à la considérer avec une mélancolie croissante. Cette contemplation renforça si bien son deuil et augmenta si bien sa douleur, qu'il semblait que le cœur lui dût fendre, et qu'elle tomba elle-même, pâmée, sur ce corps inanimé.

## CHAPITRE XIV

**Comment Lucelle, qui ne dormait pas non plus, fut réveillée par les cris de Gradasilée et se leva pour savoir ce qu'était devenu son ami.**



Nous l'avons dit : Lucelle, sollicitée par l'amour qu'elle portait à son bel ami, ne dormait pas plus que lui.

En entendant les cris et les regrets de la demoiselle, elle ne sut que penser, et, involontairement, elle tourna les yeux du côté où elle avait vu se coucher le chevalier. Il n'y était plus. Prise alors d'une jalousie inaccoutumée, elle se leva à la hâte et courut vers l'endroit d'où il lui semblait que partaient les lamentations.

En arrivant au perron, elle entendit une voix qui disait piteusement :

— Ah! pauvrette et malheureuse Gradasilée! qu'adviendra-t-il de toi, qui a mis à mort de tes propres mains la personne du monde que tu avais plus chère, et qui t'a donné tant de peine à trouver! O chétive! Ah! plus infortunée qu'autre qui vive entre les bannis de tout bonheur, voyant de tes propres yeux expirer celui que tu aimais plus que toi-même! Est-il possible que tu demeures davantage en ce monde dont tu l'as chassé?... Ah! reine d'Argènes, tu m'as bien trompée en m'assurant, lorsque je suis entrée en ce lieu de tribulations, que mon cœur aurait repos en voyant celui que je désirais trouver!... Il ne me reste plus qu'à me donner la mort pour tenir compagnie à mon ami, du sang duquel mes mains sont souillées!...

Lucelle, l'entendant ainsi parler d'ami mort, se sentit toute remuée et retournée, et elle s'approcha plus près encore de celle qui essayait de retirer son épée du corps du chevalier pour s'en meurtrir elle-même. C'est alors qu'elle aperçut son ami étendu tout de son long sur le sol.

A cet aspect, Lucelle poussa un cri, et avec une telle énergie, que le lion qui dormait s'éveilla en poussant de formidables rugissements.

Lucelle, effrayée, chercha à s'enfuir; le lion la retint par le bas de sa robe et la renversa.

C'en était fait d'elle, si, par une inspiration subite, elle ne s'était emparée de l'épée plantée au corps de son ami.

Au même instant, la porte ardente s'ouvrit avec une telle impétuosité et un tel fracas que les habitants de dix lieues à la ronde durent assurément croire à la ruine du palais et de toute l'île. La flamme traversa les salles et les escaliers, qu'elle

illumina pendant une minute, et qu'elle laissa ensuite dans l'obscurité, ce qui réveilla en sursaut le roi et la reine de Sicile.

Puis, peu à peu, l'obscurité disparut, et le fils d'Onolorie se retrouva debout, sain et sauf, bien étonné de voir devant lui, étendues tout de leur long, Lucelle et Gradasilée, qui le croyaient mort.

Désespéré de l'état navrant dans lequel était sa belle mie, il se pencha sur elle, la prit dans ses bras, et lui donna le chaste et suprême baiser que se donnent ceux qui se quittent en ce monde, le baiser de l'adieu.

La chaleur de ses lèvres recommuniqua la vie à celles de Lucelle, qui soupira languissamment, puis, ouvrant les yeux, reconnut son amant.

— Ah! mon ami, lui dit-elle, est-ce que je rêve ou est-ce que j'ai rêvé?... Ne vous ai-je pas vu étendu mort, le corps traversé d'une épée?

— Madame, répondit le chevalier, vous n'avez pas rêvé... J'étais mort, et vous m'avez ressuscité... C'est de vous seule que je tiens la vie, vous seule avez le pouvoir de me la donner ou de me l'ôter à votre gré, de vous seule dépend mon bien, mon bonheur et ma fortune!...

Comme le chevalier prononçait ces mots, Gradasilée se releva, et, l'apercevant sur pied, sain et sauf, elle s'écria :

— O Gradasilée! la reine d'Argènes ne t'avait pas trompée!

Et, se jetant les bras étendus au cou du chevalier de l'Ardente Epée, elle le baisa avec une tendresse passionnée, en lui disant :

— Ah! mon seul ami Lisvart! Que de males nuits et de pires jours j'ai endurés pour vous recouvrer!... Mais, grâce aux dieux, maintenant que je vous tiens embrassé, ce tourment ne m'est plus que du plaisir!...

Durant toutes ces caresses, le chevalier ne savait que penser, attendu qu'il n'avait jamais vu Gradasilée et qu'il ne savait pas pourquoi elle l'appelait Lisvart, à moins que ce nom ne fût en effet le sien.

Quant à Lucelle, intéressée à ce débat, elle ne prenait pas du tout cela pour argent comptant. Tout ce qu'elle comprenait, c'est que son ami, avant de l'aimer, avait déjà aimé Gradasilée et lui avait célé cette amourette.

— En bonne foi, madame, dit le chevalier à la demoiselle, je crois que vous me prenez pour un autre, car jamais de ma vie je n'ai eu d'accointance avec vous, que je sache...

— Comment! s'écria Gradasilié. N'êtes-vous donc pas Lisvart, fils du très redouté empereur Esplandian, et de l'impératrice Léonorine? Celui que j'ai tiré hors des prisons de l'enchanteresse Mélye? Celui pour lequel je me suis exposée à être mise à mort?... Et vous dites que vous n'avez jamais eu accointance avec moi? Il ne vous souvient pas de Gradasilée, fille du roi de l'île Géante? Vous changerez bientôt d'opinion, car je suis elle et non autre! Voilà quinze ans que je suis en ce lieu enchanté, plein de tristesse de vous avoir perdu, et aujourd'hui que je vous retrouve, vous me méconnaissez!...

— Madame, reprit le jeune chevalier, voilà bien des ressouvenirs inutiles, car je vous déclare que je ne connais pas plus celui dont vous me parlez que je vous connais vous-même... J'ignore quels sont mes père et mère; j'ignore aussi en quel pays je suis né et en quelle religion, ce qui m'est bien le plus vif déplaisir que je puisse avoir...

Gradasilée le regarda alors plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusque-là, et, à la clarté du pommeau de l'épée qui était sur le plancher, ainsi qu'à la lueur qui sortait de la chambre ouverte, elle reconnut véritablement qu'elle s'était trompée. Honteuse et chagrine, elle se retira en arrière.

Sur ces entrefaites survinrent le roi, la reine et Frandamelle, bien ébahis de voir le chevalier entre Lucelle et Gradasilée.

Comme Alpatracie allait ouvrir la bouche pour leur demander ce qui les avait ainsi rassemblés, il avisa à ses pieds l'épée au pommeau reluisant. Il la releva soudain et s'écria :

— Par mon chef! vaillante épée, ce n'est pas la première fois que je vous ai maniée, et je sais que vous appartenez au meilleur chevalier du monde!...

— Ah! Sire, demanda le chevalier, qui était-il?...

— Vous le saurez, mais non pas à cette heure, répondit le roi. Il nous faut, auparavant, visiter les merveilles de ce lieu.

Lors, Alpatracie et sa compagne s'avancèrent vers les portes ardentes qui, au même instant, furent changées en cristal, et tous, sans danger, entrèrent dans la Chambre du Trésor.

## CHAPITRE XV

Comment le roi de Sicile et sa compagnie entrèrent dans la Chambre du Trésor, et de la découverte qu'ils y firent de l'empereur de Trébisonde, de Lisvart de Grèce, de Périon de Gaule et d'Olorius.

Comme le roi de Sicile et sa compagnie entraient dans la Chambre du Trésor, deux mains apparurent dans l'air, tenant une couronne d'or enrichie de rubis, de perles et de diamants, qu'elles vinrent poser délicatement sur la tête de Lucelle. Puis elles disparurent incontinent, et l'on entendit une voix qui disait :

— Belle pucelle, recevez cette récompense pour avoir mis fin à la plus étrange aventure qui fut jamais.

Puis, quatre hautes statues d'albâtre, représentant quatre dames avec chacune une harpe, se mirent à sonner un son si mélodieux, que le roi et les autres pensèrent entendre un chant du Paradis; et, à bien considérer le lieu, en effet, il semblait qu'il fût celui de la Divinité.

Tout autour, sous une couche de pur cristal, étaient peintes, or et azur, les aventures et les glorieux faits d'armes de maints personnages illustres, depuis le temps de Deucalion jusqu'à ce moment.

Les planchers hauts et bas, faits en mosaïque, tous de grisolite et de porphyre, rendaient la place si admirable que l'on eût dit proprement, non que c'était Vulcain ou Neptune qui l'avait travaillée, comme les murs d'Ilion, mais que c'était Pallas elle-même.

Au milieu de ce pourpris était aussi un monument de jacinthe, où l'on avait accès de tous côtés par cinq marches de marbre gris. Au-dessus était représenté un grand roi, armé de toutes pièces, fors la tête, qu'il avait fendue d'un coup d'épée. Un chevalier la lui soutenait entre ses bras sur un oreiller de drap d'or, et portait entre ses mains une petite clef de proesme d'émeraude et un gros cadenas qui tenait close cette sépulture. Tout autour étaient trente-sept rois d'or massif, si tristes qu'il semblait qu'ils fissent deuil. Derrière ces rois étaient douze nymphes de pierre d'azur tenant trompes d'argent, comme si elles eussent voulu sonner.

C'était la sépulture de Zarzafiel, souverain de Babylone, lequel, se trouvant au siége de Constantinople avec le roi Armato, avait reçu un coup d'épée mortel de la main d'Amadis. Sa sœur, la reine Zirfée, avait fait mettre ses cendres dans un vaisseau d'or, afin de témoigner, par la magnificence de cette sépulture, de l'amitié qu'elle lui portait.

Une inscription, en caractères chaldéens, disait ce que nous venons de rapporter. Elle ajoutait :

« Ce Trésor non pareil sera bien défendu jusqu'au temps où le plus accompli chevalier et la plus belle dame du monde viendront s'emparer de la clef et ouvrir le cadenas, par la vertu de l'amour secret qu'ils auront l'un pour l'autre. »

— C'est à vous, chevalier, et non à autre, que s'adresse cette prophétie, dit le roi de Sicile.

— Ah ! Sire, répondit le fils d'Onolorie, tout honteux, vous avez pouvoir de me nommer tel qu'il vous plaira... Mais je suis bien d'avis que madame votre fille, qui a commencé de rompre les enchantements, prenne la clef et accomplisse le surplus.

— Volontiers, répliqua le roi.

Lors, il commanda à Lucelle de s'y essayer, ce dont elle s'excusa, priant Gradasilée d'en faire épreuve la première.

Gradasilée, belle entre les belles, pensant que si l'aventure devait prendre fin par beauté, elle y aurait bonne part, donna prompt consentement au vouloir de Lucelle.

S'approchant donc de la statue qui tenait la clef, elle mit tout son effort pour s'en saisir et la lui ôter.

Elle ne put y parvenir.

Honteuse et rougissante, elle se retira pour faire place à Lucelle.

Au moment où gente princesse s'avançait, la statue avança elle-même le bras et lui présenta ce qu'elle désirait.

Le chevalier de l'Ardente Epée, voyant cela, en reçut un contentement extrême, estimant plus d'honneur de sa dame que s'il eût obtenu lui-même toute la gloire du monde.

Lors, Lucelle ouvrit le cadenas qui fermait la tombe, et en souleva la couverture aussi facilement que si elle eût été de liége ou de sapin.

Au même instant, les images de pierre d'azur se prirent à sonner leurs trompes d'argent, et si haut, si haut, si haut, que le bruit en fut entendu par tout le palais et qu'il réveilla ceux qui dormaient enchantés, sous cette lame, sans que personne autre que Zirfée en eût connaissance : l'empereur de Trébisonde, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius d'Espagne.

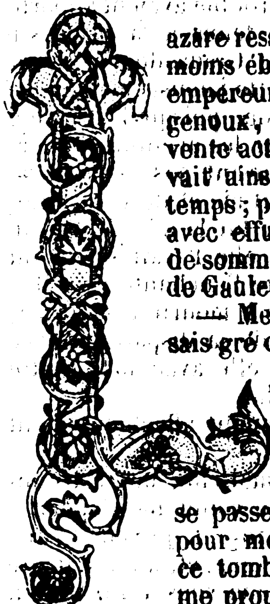
Certes, je ne sais pas de qui l'ébahissement fut le plus extrême, ou celui du roi de Sicile et de sa compagnie de voir ces quatre personnes ressusciter ainsi, ou celui de l'empereur de Trébisonde et des siens de se retrouver en lieu si inconnu, entre chevaliers armés et prêts à combattre.

Gradasilée reconnut Lisvart, et son cœur en bondit de joie. Toutefois, pour ne pas se laisser aller à un rêve, elle ouvrit ses yeux le plus grand possible, pour mieux le voir et mieux s'assurer que c'était lui.

Lisvart la regarda aussi, croyant avoir un fantôme devant lui.

## CHAPITRE XVI

Des propos qu'eurent ensemble les chevaliers délivrés et les chevaliers qui les avaient délivrés, et comment le fils d'Onolorie pria à combattre l'amant de cette même princesse.



Lazare ressuscité par Jésus-Christ fut moins ébahi que ne le fut le vieil empereur de Trébisonde. Il se jeta à genoux, récita une dévote et fervente action de grâces au ciel qui l'avait ainsi réveillé après un si long temps ; puis, se relevant, il embrassa avec effusion ses trois compagnons de sommeil, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius.

— Mes amis, leur dit-il, je vous sais gré de m'avoir ainsi tenu bonne compagnie pendant un espace de temps que je ne puis guère apprécier à cette heure... Je n'ai nulle conscience de ce qui a pu se passer et des moyens employés pour me forcer à séjourner dans ce tombeau ; mais votre présence me prouve que vous vous êtes mis en quête de moi et que vous avez partagé mon sort : c'est de cela que je vous remercie, c'est pour cela que je vous embrasse.

— Sire, répondit Lisvart, je ne me rappelle rien, sinon que nous voilà délivrés, ce dont je me réjouis, moins pour moi que pour votre majesté.

Puis, tournant les yeux çà et là comme un homme qui sort d'un songe, Lisvart aperçut la

gente Lucelle, qui le regardait avec curiosité et qui s'étonnait de la ressemblance qui existait entre lui et son ami le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, il tressaillit et resongea à Onolorie, que cette gente pucelle lui rappelait si bien par sa grâce et par sa beauté.

— Onolorie ! Onolorie ! murmura-t-il.

Après Lucelle, il aperçut Gradasilée, qu'il reconnut.

Quant au roi de Sicile et à la reine Miramynie, il ne les reconnut pas, bien qu'il les eût vus déjà quelque part, dans ses courses vagabondes.

Gradasilée l'aperçut et le reconnut aussi, et elle aussi tressaillit en le revoyant.

Elle n'avait pas oublié son visage, dont les traits étaient si profondément gravés dans son cœur. En outre, eût-elle eu des doutes sur son identité, que maintenant ces doutes eussent disparu devant les propos de l'empereur de Trébisonde, qui venait de remercier Lisvart.

Sa quête était terminée : elle venait de retrouver celui qu'elle avait tant cherché.

Lors, se mettant à genoux devant lui, elle lui dit :

— Ah ! mon seul seigneur et ami, seule lumière de ma vie, seul soleil de mon cœur, je vous retrouve enfin, après vous avoir si longtemps cherché et pleuré comme mort ! Le ciel me devait bien ce dédommagement qu'il me donne aujourd'hui, pour toutes les angoisses et pour toutes les misères que j'ai endurées à votre égard... Le ciel est juste, et s'il fait attendre sa bonté, il l'octroye si à propos, que c'est plaisir d'avoir souffert quand on est récompensé comme je le suis aujourd'hui... Je ne demande plus rien présentement, puisque je vous ai !...

Lisvart se rappelait quel trouble avaient apporté dans sa vie les faux propos tenus à la princesse Onolorie touchant la pauvre Gradasilée. Il savait le mal que lui avait causé cette jalousie mal fondée de la princesse de Trébisonde, puisqu'il avait été forcé de s'exiler et de courir les aventures, cherchant la mort et ne la trouvant pas. Mais il ne pouvait, sous peine d'ingratitude et de déloyauté, oublier ce qu'avait fait pour lui la fille du roi de l'Ile Géante. Non-seulement elle l'avait sauvé du bûcher que lui avait préparé l'enchanteresse Mélye, et s'était ainsi exposée à mourir à sa place, mais encore, à la nouvelle de sa disparition avec l'empereur de Trébisonde, elle avait tout quitté pour se mettre à sa recherche.

A ces causes, Lisvart répondit affectueusement à Gradasilée :

— Je vous remercie, demoiselle, des marques d'amitié que vous avez bien voulu me donner... Vous n'aurez pas obligé un ingrat, je vous le dis. Je vous appartiens corps et cœur, et, à toute heure du jour ou de la nuit, lorsque vous aurez besoin de moi, je serai prêt à vous faire service...

Pendant que Lisvart causait ainsi avec Gradasilée, le chevalier de l'Ardente Epée causait aussi avec l'empereur de Trébisonde :

— Sire, lui disait-il, j'ai maintes fois entendu parler de votre majesté... Votre vaillance et votre générosité sont clamées partout... A ces causes, et pour d'autres encore, vous avez et aurez toujours en moi un loyal serviteur, bien que je ne sois pas de la même religion que vous...

— Je regrette beaucoup, mon jeune ami, que vous ne soyez pas chrétien comme moi, répondit l'empereur; mais votre défaut de païen n'exclut pas les qualités que j'aime à reconnaître... Vous m'avez assisté de votre courage en rompant les enchantements qui nous retenaient prisonniers au fond du tombeau du soudan de Babylone, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule, le prince Olorius et moi : je vous dois de la reconnaissance pour ce service et de l'amitié pour la façon dont vous l'avez rendu... Cette reconnaissance ne vous fera jamais défaut... Cette amitié vous est acquise dès ce moment...

— Sire, dit le roi de Sicile, vous êtes tenu à lui plus que vous ne pensez...

— Je le crois, répliqua le vieil empereur en baisant à la joue l'amant de la gente Lucelle.

Ce dernier, s'apercevant alors que Gradasilée avait laissé Lisvart seul, alla droit vers lui.

— Chevalier, lui dit-il, j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre vanter votre prouesse... Vous êtes le parangon de la chevalerie, et nul, jusqu'ici, n'a eu le glorieux bonheur de vous vaincre... Cela tente mon jeune orgueil. J'ai soif de renommée, et le meilleur moyen d'en acquérir, le meilleur et le plus difficile, je le sais, c'est de m'adresser au plus vaillant chevalier du monde, c'est-à-dire à vous, seigneur... Me ferez-vous l'honneur de combattre avec moi ?...

C'était le fils qui provoquait ainsi le père !

Lisvart, bien qu'attiré par la sympathie vers ce jouvenceau si plein d'ardeur et de courage, ne put s'empêcher d'accepter le cartel qu'il lui proposait, sans qu'une voix secrète l'avertît des liens qui rendaient ce cartel impossible.

— J'accepte volontiers, répondit-il.

— Oh ! je veux vous laisser respirer, seigneur ! reprit le chevalier de l'Ardente Epée. Ce n'est pas pour l'heure présente...

— Fixez donc vous-même l'heure et le lieu, dit Lisvart. En attendant, voici mon gage de combat.

Et, en disant cela, Lisvart jeta son gantelet aux pieds du fils d'Onolorie, qui s'avança pour le ramasser.

Mais Alpatracie, le devançant, l'arrêta et lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie, chevalier, ainsi qu'à la reine ma femme et à la princesse ma fille. A ce titre, je me crois autorisé à vous prier de différer ce combat...

— J'y consens volontiers, répondit l'amant de Lucelle.

— Je vous sais gré de cette docilité, chevalier, répliqua le roi de Sicile.

Lors, s'avançant vers Lisvart, il lui remit son épée et lui raconta comment il l'avait eue.

— Je suis très aise de la retrouver, répondit l'amant de la princesse Onolorie, très aise en vérité, car j'y tenais beaucoup...

## CHAPITRE XVII

Comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie allèrent trouver le chevalier de la sixième tour, blessé par le fils d'Onolorie, et comment il se trouva qu'il était le frère de Gradasilée.



Mais comme ils devisaient ainsi les uns et les autres, l'aube du jour vint à paraitre.

Ils descendirent dans la chambre où le roi de Sicile avait dormi, et où ils trouvèrent assemblés les valets du château, qui s'étaient réveillés d'effroi au bruit des trompettes d'argent des statues. Au moment où ils entraient, l'un de ces hommes s'avança vers le fils d'Onolorie et lui dit :

— Sire chevalier, Gradamarte, que vous avez combattu à la dernière tour, vous prie de vouloir bien le venir voir avant qu'il ne meure...

— Est-il donc à ce point défait?

—Oui, seigneur chevalier, il se trouve très affaibli par le sang qu'il a perdu la nuit dernière... Il vous estime tant, qu'il tiendra son âme allégée si vous voulez lui faire ce bien de le visiter.

En entendant ce nom de Gradamarte jeté là par le valet, Gradasilée soupçonna ce qui était vrai, que ce chevalier pouvait bien être son frère, et elle s'écria :

— O Jupiter! Qu'est ceci? serait-ce vraiment au fils du roi de l'île Géante que ce malheur serait advenu?...

— Oui, madame, répondit le valet, c'est à lui-même et non à nul autre...

— Hélas! reprit Gradasilée, je vois bien que la fortune n'est pas lasse encore de m'accabler! C'est donc mon propre frère qui se meurt!... Pour Dieu! ami, conduisez-moi vitement auprès de lui, et peut-être que ma mort et la sienne s'accompagneront sans tarder!...

— Allons-y tous, dit le roi de Sicile; il mérite cet honneur.

Lors, ils y furent conduits, et ils trouvèrent Gradamarte gisant sur un lit, blessé de plusieurs plaies, dont la plus grave était celle qu'il avait reçue à la jambe, laquelle on ne pouvait parvenir à étancher.

Gradasilée, plus morte que vive, se laissa tomber entre ses bras, et y demeura un assez long espace de temps sans pouvoir proférer une seule parole, tant elle avait le cœur serré.

La vue de sa sœur et des personnes qui l'accompagnaient réconforta un peu le pauvre blessé, qui, oubliant le piteux état dans lequel il se trouvait, se leva sur son séant et accola tendrement Gradasilée en lui disant :

— Ah! chère sœur! que de fois vous avez été appelée et désirée par moi!... Comme votre vue me fait du bien! Mon cœur, près de mourir, se sent quasi ressuscité en sentant battre le vôtre!... Dieux immortels! que vos noms révérés soient loués et remerciés, puisqu'il vous a plu de permettre qu'avant de quitter le monde je pusse embrasser celle que j'aime et que je regrette plus que ma propre vie!...

Gradasilée, entendant son frère parler encore si fermement, reprit cœur, et la parole lui étant revenue avec l'espérance, elle murmura :

— Cher frère et ami, si votre mort et votre vie sont, en effet, à la disposition des dieux, et s'ils ont ordonné de vous priver du monde, je vous supplie, avant que vos yeux ne soient clos, de mettre fin à mes jours de vos propres mains, afin que nos âmes puissent ainsi partir de compagnie, et que nous fassions ensemble le voyage suprême que l'on ne fait qu'une fois, et que nous ne soyons jamais séparés soit aux Enfers, soit aux Champs-Elysées, selon leur bon vouloir!...

Cette parole dite, les larmes de Gradasilée se mirent à couler à torrent, si bien que Lisvart, comprenant le mauvais effet de ces larmes sur Gradamarte, retira la pauvre demoiselle en arrière et essaya de la réconforter par de bonnes paroles. Il y réussit, parce qu'il était Lisvart, c'est-à-dire, la personne que Gradasilée aimait le plus au monde.

Pendant ce temps, le chevalier de l'Ardente Epée s'était approché du blessé, qui l'avait fait demander.

Gradamarte s'excusa d'abord de l'avoir dérangé; puis il ajouta :

— Sire chevalier, si j'ai été assez hardi pour vous faire venir jusqu'à moi, qui ne pouvais aller jusqu'à vous, si j'ai voulu vous voir et vous parler avant de mourir, ça été à cause de l'estime profonde et sincère que je ressens pour votre caractère et pour votre haute vaillance. Vous m'avez laissé la vie quand vous pouviez m'achever. C'est une vertu qui n'appartient qu'aux robustes et aux glorieux comme vous serez un jour... Par ainsi, j'éprouve le besoin de vous dire que j'emporte en mourant votre image gravée dans mon cœur, et que ma dernière pensée sera partagée entre ma bien-aimée sœur et vous en deux parties égales, sans qu'aucun de vous ait le droit de se plaindre de ce partage...

— Vous vivrez, Gradamarte, vous vivrez!...

— Je ne l'espère pas, sire chevalier. En tout cas, si mes jours sont prolongés encore, si je dois vivre assez pour oublier que j'ai été sur le point de mourir, je veux être vôtre en toutes choses, et avoir votre amitié, la plus précieuse richesse que je puisse ambitionner. Je vous obéirai, servirai et complairai en tout et partout, comme il vous plaira de me commander, faisant ainsi entendre à tout le monde que la vertu peut plus que toutes les forces des plus forts, car, par votre vertu, vous avez su vaincre ma volonté, sur laquelle nul autre que les dieux n'avait puissance...

Le fils d'Onolorie, fier de l'honneur que lui fai-

sur Gradamarte, voulut lui prouver incontinent combien il y était sensible, et il lui dit :

— Par mon chef! seigneur Gradamarte, si la gloire des combats doit être présentée à celui à qui elle est justement due, je vous dois bien offrir mon épée... Je suis vôtre comme vous êtes mien!...

Ce disant, il tira son épée du fourreau, mit un genou en terre, et la lui présenta.

Gradamarte, ne pouvant se lever pour lui rendre cet honneur, joignit les mains et étendit les bras vers son jeune ami en lui disant :

— Embrassons-nous, chevalier, pour que notre amitié devienne irrévocable!

Ils s'embrassèrent de bon cœur.

## CHAPITRE XVIII

Comment, au moment où l'on attendait la princesse Axiane, on vit arriver la demoiselle Alquife, et comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie s'embarquèrent sur le navire qui l'avait amenée.



Gradamarte était encore dans les bras du jeune chevalier, son nouvel ami, lorsqu'on vint prévenir le roi de Sicile et l'empereur de Trébisonde que la princesse Axiane allait bientôt arriver avec le chevalier de la septième tour.

Lors, chacun courut aux armes et l'on barricada avec soin toutes les portes.

Puis on s'occupa à délivrer les prisonniers, au nombre de cinquante, qui gémissaient depuis un long temps dans un cul de basse fosse, enchaînés aux pieds, aux mains et au cou, quasiment sans nourriture, et parmi lesquels se trouvaient des amis du roi de Sicile et de l'empereur de Trébisonde, à savoir : Adariel de Naples, Suycie, et Abies d'Irlande, tous trois enfants du roi Cildadan ; Vaillades, fils de don Bruneo ; le comte d'Alastre, Alargue et quelques autres. Tous, après maintes aventures entreprises en vue de retrouver l'empereur et ses compagnons, et trop prolixes pour vous être racontées, étaient venus choir entre les mains de l'enchanteresse Zirfée, qui les avait emprisonnés.

La reconnaissance opérée, on dut songer au péril qui s'avançait. L'empereur de Trébisonde et quelques autres chevaliers furent d'avis qu'il fallait courir sus à l'infante Axiane et la surprendre avec sa troupe avant qu'elle n'entrât au château... Mais Périon de Gaule, l'un des plus gentils et des plus courtois princes de ce temps, fut d'une opinion contraire.

— Il serait meilleur, dit-il, d'envoyer quelqu'un d'entre nous au devant d'elle pour lui annoncer les événements qui se sont passés en son absence et lui dire que si, malgré notre présence au château, il lui plaît d'y venir loger, elle y sera reçue avec toute la révérence qu'inspirent son rang et sa beauté.

Chacun se rangea à cette opinion si chevaleresque, et, comme on cherchait qui on pourrait envoyer en ambassade à Axiane, le roi de Sicile remontra que Frandamelle seule était capable de bien remplir cette mission délicate.

— Car, ajouta-t-il en apprenant de la bouche d'une femme le désastre de sa fortune, la princesse en sera moins irritée et, en tout cas, la fureur qui la surprendra ne pourra amener quant et soi une vengeance aussi prompte que si elle avait l'un de nous devant elle...

Frandamelle partit incontinent, en compagnie d'un écuyer, et ils se dirigèrent, sans perdre de temps, vers une maison de plaisance que la princesse Axiane avait au bord de la mer, et où elle s'était arrêtée avant d'entrer au château.

Mais, presqu'aussitôt, Frandamelle reparut en signalant l'arrivée d'un vaisseau merveilleux, monté par neuf demoiselles vêtues de satin blanc, et tenant chacune une harpe.

On alla au devant d'elles, et on reconnut Alquife parmi ces neuf demoiselles blanches.

Le fils d'Onolorie la reconnut aussi pour celle qui l'avait prié de cesser le combat contre Esplandian, en la Montagne Défendue.

— Ma grande amie, lui dit-il, permettez-moi de vous baiser, en récompense du travail que j'ai eu pour vous trouver!

Et il l'embrassa, en effet.

— Sire chevalier, répondit Alquife en le saluant humblement, vous savez le désir que j'ai de vous faire service, et combien je suis vôtre...

Lisvart et Périon furent étonnés de voir qu'Alquife connaissait ainsi le chevalier de l'Ardente Epée, qu'ils ne connaissaient pas autrement, euxe Toutefois, ils ne témoignèrent rien de leur étonnement, et, après avoir reçu la demoiselle comme elle le méritait, ils lui demandèrent quelques nouvelles.

— Seigneurs, leur répondit-elle, Urgande et mon père vous saluent en toute humilité, et vous mandent par moi que vous entriez tous en ce navire, et sans différer... Il faut que vous reveniez vers ceux qui vous attendent depuis si longtemps, et pour qui votre absence a été une longue angoisse...

Le vieil empereur de Trébisonde, comprenant que ce n'était pas sans raison qu'Urgande et le sage Alquif leur mandaient de telles paroles, et, d'ailleurs, très désireux pour sa part de revoir les gens et les choses qu'il avait autrefois l'habitude de voir et d'aimer, répondit devant tous à la demoiselle Alquife :

— Ma grande amie, nul de nous ne voudrait désobéir aux deux personnes au nom desquelles vous venez de nous parler; nous leur devons trop pour cela. Quant à moi, je suis tout prêt.

Autant en dire les autres.

Une heure après, ils s'embarquaient.

## CHAPITRE XIX

**Comment le soudan de Babylone s'enamoura en songeant à la princesse Onolorie.**



'empereur de Trébisonde et sa compagnie, après avoir navigué de longs jours sur la mer océane, et traversé une partie de la Méditerranée, battus des flots, retardés, ballottés, découvrirent enfin à vue d'œil la fameuse et grande cité de Trébisonde.

Ils se livraient déjà à la joie du retour, lorsqu'en approchant de plus près ils virent les ondes couvertes d'une infinité de galères, de brigantins, de navires de toutes formes, qui étaient récemment arrivés dans ces parages.

Ce qui leur causa plus de peine encore, ce fut lorsqu'ils apprirent, par un esquif envoyé à la découverte, que cette flotte était celle du soudan de Babylone, qui y était en personne, ainsi que le témoignaient les bannières et les banderolles de son vaisseau.

Nous allons vous dire à quelle occasion cette entreprise.

Il peut vous souvenir encore que Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople. En son absence, il avait laissé quelqu'un pour gouverner en son lieu et place. Ce quelqu'un, sachant Zarzafiel mort, se fit couronner et usurpa le titre qui appartenait à autrui. A cette occasion, il épousa la fille du roi d'Egypte, belle entre les plus belles, de laquelle il eut deux enfants que la mère porta d'une même ventrée, fils et fille, tous deux doués de ce que Nature peut pour rendre la créature parfaite.

Le fils se nommait Zaïr et la fille Abra, lesquels, croissant en âge, crurent aussi en grâce, en force, en beauté, si bien qu'il n'y avait, dans tout l'empire, ni gentilhomme ni pucelle qui les égalât l'un et l'autre.

Le soudan, père de Zaïr et d'Abra, mourut, après avoir donné l'ordre de chevalerie à son fils avec la solennité qui convenait à si haut prince.

Zaïr était aimé : il succéda tout naturellement à son père, qui l'était moins.

Or, il advint qu'une nuit, pendant les fêtes du nouveau couronnement, Zaïr eut une vision. Il lui sembla voir le dieu Mars, accompagné du petit Cupido, et chacun de ces dieux essaya de l'attirer à lui et de le ranger exclusivement sous sa loi.

Zaïr était perplexe. Mars le menaçait et Cupido aussi.

Le dieu des batailles, pour parvenir à ses fins, lui ramentevait ses victoires, car Zaïr en avait déjà gagné sur les ennemis de son père, et il lui faisait comprendre qu'il ne les avaient obtenues que par sa protection particulière.

« — Ce n'est rien encore, ajouta-t-il ; je t'aiderai de telle sorte, que tu subjugueras non-seulement l'empire de Constantinople, mais les Parthes ne sauront plus te résister, et tu les disperseras comme fait le vent des grains de poussière !... Si, au contraire, tu me laisses pour suivre ce petit dieu aveugle et enfant, la gloire que tu as conquise jusqu'à présent se retirera de toi bien loin, si loin que tu n'auras désormais rien autre chose que ruine en tes affaires !... »

Zaïr, intimidé, congédia Cupido et se rangea immédiatement du côté du dieu Mars, ne voulant dorénavant servir que lui.

Le fils de Vénus, marri et irrité de se voir ainsi abandonné et méprisé, tira de son carquois une flèche ferrée d'or, et la décocha à Zaïr en plein cœur.

Tout aussitôt lui apparut, dans tout le rayonnement de la grâce et de la beauté, une princesse merveilleuse, si merveilleusement belle, qu'il en demeura comme transi et comme pâmé.

« — Zaïr, dit Cupido, tu sauras ce qu'il en coûte pour me braver ! Cette princesse que tu vois, la plus divine des femmes en perfections avouées ou secrètes, te fera un jour mourir pour son amour... Regarde-la bien à loisir, afin que ses traits charmants ne s'en gravent que mieux devant tes yeux et dans ton cœur... Regarde-la et admire-la !... C'est la belle princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde !... »

Cupido ayant achevé ces mots, disparut, laissant Zaïr en telle peine qu'il se réveilla comme en sursaut, ayant toujours devant les yeux de l'esprit la perfection de l'adorable créature qui venait de lui apparaître.

Il fit mille et mille tours dans son lit et ne put fermer l'œil jusqu'au jour, soupirant sans cesse après cette belle apparition qui lui causait encore des frémissements délicieux de la plante des pieds à la plante des cheveux.

— O bon Jupiter ! murmura-t-il obsédé par cette vision. Je te supplie bien humblement, ou de trancher le fil de ma vie, désormais tourmentée, ou de donner allégeance aux désirs amoureux que je ressens pour cette belle inconnue qui s'appelle la princesse de Trébisonde !...

## CHAPITRE XX

**Comment le soudan de Babylone, qui dépérissait d'amour, se sentit réconforté par le conseil de sa sœur, la belle Abra.**

Zaïr resta sous l'impression de cette amoureuse vision pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Il devint mélancolique et rêveur, et s'étudia à fuir toutes les occasions de distraction, voulant se nourrir exclusivement de cet agréable poison qui le tuait à petits coups.

Chacun des personnages ordinaires de sa cour, en le voyant ainsi dépérir, se demandait quelle maladie il pouvait bien avoir, et on ne comprenait pas que les médecins qui le soignaient ne pussent pas le guérir, payés qu'ils étaient pour cela.

Hélas! l'amour est un mal que les médecins les plus habiles ne savent pas guérir, bien que le remède à employer soit le moins coûteux et le plus facile de tous.

Donc, les médecins du soudan de Babylone avaient jeté leur langue aux chiens, honteux d'être ainsi forcés de confesser leur influence et leur infériorité, et, d'un autre côté, très marris de cette mystérieuse maladie qui menaçait d'emporter leur auguste malade, et, avec lui, les ressources dont ils vivaient si bien.

Car Zaïr s'en allait vers la tombe, cela était évident pour tout le monde, pour les intéressés comme pour les indifférents. A le voir ainsi jaune, amaigri, débile, mélancolieux, on comprenait que la vie se retirait de lui et que, d'un jour à l'autre, il allait s'en aller rejoindre son père dans le tombeau.

La belle Abra, sœur de Zaïr, ne fut pas la dernière, on le pense bien, à s'apercevoir du mal-être auquel son frère était en proie depuis quelque temps.

D'abord, elle se tut, non par indifférence, car elle aimait Zaïr, mais, au contraire, par discrétion. Il n'est pas toujours bon, en effet, que les jeunes filles se préoccupent trop des rêveries des jeunes garçons, même lorsque ces jeunes garçons sont leurs parents.

Cependant, en face de ces ravages apparents d'une maladie mystérieuse, la belle Abra mit de côté sa pudeur de pucelle et ne laissa parler en elle que son affection pour son frère.

Lors, un matin, elle entra courageusement dans le retrait où il se célait à tout le monde pendant des journées entières, et, le trouvant accroupi tout rêveur sur un lit de drap d'or et de soie, elle s'approcha doucement de lui, et lui posa la main sur l'épaule.

Zaïr tressaillit et releva la tête, contrarié d'être ainsi arraché à sa vision.

— Ah! c'est vous, ma sœur! murmura-t-il d'un ton radouci et d'un visage moins farouche.

— Oui, cher frère, c'est moi qui viens savoir pourquoi vous vous célez ainsi à tout le monde...

— Je souffre, répondit Zaïr en soupirant :

— Je le sais, mon cher frère, je le sais, car c'est le bruit général, et chacun prend une vive part à votre mal, mais sans le connaître... Quel est-il donc, ce mal mystérieux qui vous consume ainsi et qui menace de vous emporter si vous n'y prenez garde?...

— Je l'ignore, répondit Zaïr en rougissant un peu.

— Vous l'ignorez? demanda la belle Abra en regardant fixement son frère entre les deux yeux.

Zaïr ne répondit pas.

— Ne suis-je donc plus votre amie, votre sœur? demanda la belle Abra avec une voix caressante.

— Toujours, et plus que jamais! répondit le jeune soudan avec vivacité et en embrassant tendrement sa sœur.

— Eh bien, alors?...

Le soudan soupira de nouveau, mais il ne répondit pas.

Ce soupir répondit éloquemment pour lui!

— Seriez-vous amoureux, cher frère? demanda la gente pucelle en hésitant un peu, par pudeur.

— Oui, répondit Zaïr.

— Eh bien? reprit Abra, étonnée.

— Cela ne m'empêche pas d'être le plus malheureux des hommes!...

— Mais vous n'êtes pas un homme, mon cher frère, vous êtes un prince puissant, riche, jeune et beau!... Quelle femme au monde oserait vous résister? Vénus elle-même serait heureuse et fière d'être aimée de vous et de vous aimer!

Le soudan se contenta de soupirer de nouveau, et plus fort encore que les précédentes fois.

— Vous m'effrayez! s'écria la belle Abra, qui commençait à n'y plus rien comprendre.

— Allons, murmura Zaïr, je vois bien qu'il faut que je vous raconte tout...

— Racontez, cher frère, racontez vitement! s'empressa de dire la belle et curieuse princesse.

Zaïr hésita un instant, puis, décidé par le regard éloquent de sa sœur, qui s'était emparée de ses mains et les pressait tendrement dans les siennes, il lui dit :

— J'ai eu une vision...

— Une vision?...

— Oui...

— Une vision vous cause tout ce mal?...

— Oui, ma chère sœur... Le dieu Mars et le dieu Cupido me sont apparus et m'ont forcé de me prononcer entre eux... J'ai balancé quelque temps; puis, songeant aux victoires que j'avais déjà remportées par l'efficace protection du dieu des batailles, et à celles que je pourrais encore remporter par la suite, grâce à lui, je me suis rangé de son côté...

— Ce qui a naturellement irrité le méchant dieu Cupido?...

— Vous l'avez deviné, ma chère sœur!...

— Alors?...

— Alors, pour se venger de ce choix, Cupido a fait paraître, devant mes yeux éblouis, la plus belle personne de la terre...

— Qui peut-elle être?...

— Une princesse chrétienne, hélas!

— Un princesse chrétienne?

— Oui, ma sœur...

— Et comment se nomme-t-elle?...

— C'est la princesse Onolorie, la fille de l'empereur de Trébisonde...

— La princesse Onolorie? Oh! alors, cher frère, réjouissez-vous et espérez!...

— Pourquoi cela?...

— Ignorez-vous donc que le vieil empereur de Trébisonde est absent depuis longtemps de chez lui, sans qu'on en ait jamais entendu vent ni voix?...

— C'est vrai... Mais qu'en concluez-vous?

— J'en conclus que l'empire de Trébisonde est fort mal gardé, et que la princesse Onolorie ne doit pas être mieux gardée que lui. Allez-y à la tête d'une armée, et adressez-vous à l'impératrice... Elle ne vous refusera pas sa fille, si vous la lui demandez de cette façon-là...

— Si, cependant, malgré cela, elle me la refusait?...

— Eh bien! vous en seriez quitte pour l'enlever!...

— Vous avez raison, ma sœur, vous avez raison! s'écria le soudan de Babylone. Vous êtes aussi bien avisée que vous êtes belle!... Je suivrai ce conseil que vous me donnez là si fort à propos pour mon bonheur et pour mon repos!...

## CHAPITRE XXI

Comment le soudan de Babylone, grâce à l'éloquence et à la beauté de sa sœur la princesse Abra, put lever une formidable armée et aller en Trébisonde pour enlever la belle princesse Onolorie.

Zaïr, tout réconforté par les paroles de sa sœur Abra, fit immédiatement assembler tous les rois, princes et seigneurs présentement de séjour en sa cour, pour les décider à faire en armes avec lui le voyage de Trébisonde.

Mais il comprit que son éloquence pourrait échouer, malgré tous ses efforts, et, pour mieux réussir dans cette séduction, il pria sa sœur de parler en son lieu et place.

La princesse Abra accepta cette mission. Elle était spirituelle, elle se savait belle: double raison pour être irrésistible!

Les princes étant assemblés dans la salle du conseil sur l'invitation pressante du soudan, elle s'y rendit, sans même avoir pris la peine d'ajouter quelques attraits de plus à ceux dont elle était si richement pourvue. Qu'avait à faire l'Art, là où la Nature n'avait rien laissé à faire?

Quand elle parut, ce fut un concert de murmures flatteurs qui voltigèrent de bouche en bouche comme autant d'abeilles, bourdonnement dont la belle Abra ne fut pas importunée le moins du monde!...

Pour mieux faire comprendre l'assurance avec laquelle la sœur de Zaïr se présentait devant cette assemblée de princes païens, il faut dire que la plupart briguaient l'honneur de l'avoir à femme et qu'elle avait eu la coquetterie de se promettre à tous sans se promettre à un seul.

— Seigneurs, dit-elle d'une voix mélodieuse comme du cristal, le soudan de Babylone, mon bien-aimé frère, a eu, il y a quelque temps, une vision dont je dois vous faire part, car elle doit aboutir à la gloire générale aussi bien qu'à la gloire particulière.

Abra s'arrêta un instant; puis elle reprit au milieu du plus profond silence:

— Le grand Jupiter et le grand dieu Mars ont daigné lui apparaître pour lui commander d'entreprendre la conquête de Trébisonde... Autrement, ainsi qu'ils l'en ont averti, il en serait châtié, et nous avec lui... Si nous leur obéissons, au contraire, notre gloire est certaine et notre victoire assurée... Zaïr épousera la princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde, et il sortira d'eux un chevalier tellement accompli, que le soleil ne reluit pas plus entre toutes les étoiles, que ne reluira sa renommée entre toutes les autres, de l'Orient à l'Occident... Par ainsi, seigneurs, aidez le soudan dans cette honorable entreprise, et vous en augmenterez d'autant votre réputation déjà si grande!... Ce sera, pour chacun de vous, une occasion de plus de faire preuve de vaillance et, en même temps, d'obéir à nos dieux, ce dont je témoignerai, car, quoique femme, je serais vraiment fâchée qu'une si glorieuse entreprise s'effectuât hors de ma présence... Je serai avec vous pour me réjouir des succès de vos armes, autant à cause de vous qu'à cause de mon bien-aimé frère...

La belle Abra cessa de parler, et le même murmure flatteur qui avait accueilli son entrée dans la salle du conseil accueillit ce discours si habilement arrangé.

Chacun applaudit, et la conquête de Trébisonde fut résolue. On se dispersa au plus vite pour se réunir plus vite encore, si bien, qu'au bout de quelques jours, il y eut une telle affluence de gens de pied et de cheval, que la terre en fut couverte et la mer aussi.

On se disposait à partir. Au moment d'entrer en mer, la belle Abra prit à part son frère Zaïr et lui dit:

— Mon cher frère, il faut n'employer la violence envers les dames que lorsqu'on ne peut pas faire autrement... Pour ne devoir la princesse Onolorie qu'à la douceur et à la courtoisie, et non à la force, emportez avec vous le plus de joyaux que vous pourrez, lesquels vous offrirez à votre belle amie avant que d'en venir à la dure extrémité des armes...

— Vous parlez d'or, ma chère sœur, répondit Zair, et je suis honteux de ne pas vous avoir devancée dans cette pensée... Je vais réparer au plus vite cet impardonnable oubli...

Et, en effet, le jeune soudan fit mettre en son vaisseau les plus précieux joyaux qu'il put trouver, puis il s'embarqua et donna le signal du départ.

C'est ainsi que la puissante armée fit voile droit en Trébisonde, et vinrent y surgir un peu avant l'arrivée du vieil empereur et de sa compagnie.

## CHAPITRE XXII

Comment le vieil empereur de Trébisonde, ayant pris terre avec ses compagnons, envoya la demoiselle Alquife auprès de l'impératrice, pour la préparer à son retour.

Bien étonné, nous l'avons dit, fut le vieil empereur de Trébisonde, en apercevant cette formidable flotte païenne, dont les intentions ne pouvaient pas être un seul instant douteuses.

Mais il ne s'agissait pas de se laisser aller à l'étonnement, ce qui pouvait faire perdre un temps précieux. L'empereur se décida à prendre terre un peu en arrière de cette flotte ennemie et de secourir sa ville avant le désembarquement des païens.

Le soleil commençait à laisser la plaine pour se retirer aux coteaux plus lointains, quand le pilote qui conduisait le vaisseau de l'empereur, abandonnant la haute mer, s'en vint prendre port à trois milles au-dessous de la grande flotte du soudan de Babylone.

Chacun de ceux qui montaient ce navire descendit avec précaution sur le rivage et se disposa à entrer dans la ville.

Mais, auparavant, l'empereur pria Alquife de s'en aller incontinent trouver l'impératrice, afin de la prévenir de son arrivée, réfléchissant sagement que sa trop brusque apparition, après tant d'années d'absence, pourrait produire un effet désastreux au lieu de l'effet agréable qu'il en attendait.

Alquife partit donc, escortée par deux écuyers seulement.

A la porte de la ville, elle fut arrêtée par la garde, qui se refusa à la laisser continuer son chemin. Heureusement que le duc d'Alafonte se trouvait là. Il reconnut la demoiselle, l'embrassa et lui demanda quelques nouvelles touchant l'empereur de Trébisonde.

— Je n'ai guère le loisir de vous répondre, seigneur, dit Alquife; mais si vous voulez bien me conduire vers madame l'impératrice, je pense que vous aurez alors lieu de vous réjouir, comme elle, des nouvelles que je lui apporte.

— Allons, j'attendrai jusque-là, demoiselle, répondit le bon seigneur en soupirant et en offrant son bras à Alquife.

Alquife accepta, et ils se dirigèrent tous deux vers le palais.

Tout en cheminant, le duc Alafonte dit à sa compagne :

— Ah! demoiselle Alquife! si vous saviez quel vide il y a dans cette ville depuis que l'empereur n'y est plus!... Si vous saviez quelles larmes on y a versées!... L'impératrice et les princesses s'étaient jusqu'ici réfugiées au monastère de Sainte-Sophie, où elles vivaient dans la plus grande solitude et la plus grande sainteté qui se puisse voir... Elles y seraient encore, sans cette approche de païens qui a jeté le trouble partout et qui les a forcées de revenir au palais, où vous allez les trouver, mais tristes et navrées au possible!...

Ils arrivèrent au palais, et rencontrèrent précisément une des femmes de l'impératrice.

Le duc Alafonte l'arrêta.

— Ma mie, lui dit ce bon seigneur, allez vitement prévenir madame l'impératrice que la demoiselle Alquife est céans avec de bonnes nouvelles qui la concernent...

— Est-il possible, Jésus-Dieu! s'écria la femme.

— C'est très possible, oui, répondit le bon seigneur en la poussant doucement du côté de la chambre de l'impératrice. Allez, ma mie, allez vitement.

— Oh! le ciel nous devait bien cela! murmura-t-elle en entrant tout aussitôt dans la chambre impériale.

## CHAPITRE XXIII

Comment la bonne demoiselle Alquife s'acquitta de sa mission, et comment, au moment où elle annonçait à l'impératrice l'arrivée de l'empereur, celui-ci parut pour confirmer sa parole.

Les trois veuves étaient toutes trois agenouillées sur leur prie-Dieu, n'osant pas rompre le silence qui régnait depuis longtemps, de peur d'éveiller une douleur de plus en se ramenant mutuellement au sentiment de la réalité.

— Dieu puissant! murmura l'impératrice, n'y tenant plus. Dieu puissant! cette dure épreuve à laquelle vous nous avez soumises cessera-t-elle bientôt? Je suis pour ma part au bout de mon courage et de mes forces... C'est une angoisse trop âpre pour de chétives créatures comme nous... Ah! Seigneur Jésus, vous avez souffert, mais vous étiez homme, et d'ailleurs votre martyre a duré peu de temps... Nous sommes femmes, nous, et l'absence de notre prince bien-aimé, notre père et notre mari, dure depuis longues années!... Ah! Seigneur

Dieu! secourez-nous! secourez-nous! Benoîte Vierge Marie, venez à notre aide!... Rendez-nous l'empereur!...

— Rendez-moi le chevalier de la Sphère! murmura la princesse Gricilerie.

— Rendez-moi le chevalier de la Vraie Croix! murmura la princesse Onolorie.

Au même instant, la femme à laquelle avait parlé le duc Alafonte entra tout essoufflée dans cette chambre où souffraient trois pauvres princesses.

— Madame! madame!... cria-t-elle. Bonne nouvelle!... Bonne nouvelle!...

— Bonne nouvelle? répéta l'impératrice, dont le cœur tressauta.

— La demoiselle Alquife vient d'arriver...

— Alquife?...

— Oui, madame...

— Elle a vu l'empereur?...

— Je l'ignore, madame... Mais elle est arrivée et demande à être introduite céans pour vous donner quelques détails intéressants.

— Oh! qu'elle vienne! qu'elle vienne!... s'écria l'impératrice, émue et tremblante.

Et elle alla ouvrir elle-même la porte de la chambre pour savoir plus tôt ce qu'elle devait espérer.

— Venez, demoiselle Alquife! Venez! lui cria-t-elle.

Alquife parut et fit une respectueuse révérence.

— Vous avez vu l'empereur? demanda l'impératrice toute haletante.

— Oui, madame...

— Il... est... loin... d'ici?...

— Tout proche, au contraire...

— Près de nous! Oh! si vous dites vrai, soyez bénie, demoiselle Alquife. Mais si vous nous dites cela pour tromper notre douleur, c'est trop cruel...

— L'empereur vient de débarquer, madame... Il m'a envoyée vers vous pour vous prévenir, pour vous préparer à son retour, afin que le coup ne fût pas trop violent et que la joie ne vous fît pas trop de mal...

— L'empereur... est... si près... de nous? murmura l'impératrice, pâle d'émotion et de plaisir.

— Oui, madame...

— Et.... qui l'accompagne?.... demandèrent presqu'ensemble Onolorie et Gricilerie.

— Ceux qui s'étaient mis à sa recherche, répondit la demoiselle Alquife.

— Ainsi... le prince Olorius...

— Le prince Olorius, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule... et quelques autres...

Ce fut au tour des deux belles princesses de pâlir d'émotion et de plaisir.

Leurs amis étaient arrivés! Elles allaient les revoir!...

La demoiselle Alquife reprit:

— Ils étaient enfermés dans le château de l'enchanteresse Zirfée... Ils ont été délivrés, grâce au courage du chevalier de l'Ardente Epée, un vaillant jeune homme; grâce aussi au dévouement de Gradasilée, fille du roi de l'Ile Géante...

— Gradasilée!... s'écria Onolorie, en sentant renaître sa jalousie.

— Oui, madame, Gradasilée... C'est à cette courageuse princesse que les chevaliers Lisvart, Périon et les autres doivent d'être délivrés et d'être aujourd'hui dans la cité de Trébisonde...

— Ah! tant que je n'aurai pas vu et touché l'empereur, je ne vous croirai pas! s'écria l'impératrice.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, et l'empereur parut, suivi de Lisvart et de Périon.

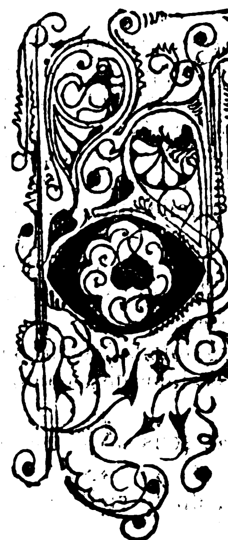
— Me croirez-vous maintenant, madame? demanda la bonne demoiselle Alquife en souriant.

— Ah! s'écria l'impératrice.

Elle ne put dire autre chose. Son émotion était trop forte. Le vieil empereur la reçut pâmée dans ses bras.

## CHAPITRE XXIV

Comment le vieil empereur de Trébisonde et ses compagnons furent accueillis des deux princesses et de l'impératrice, et comment parut un serpent monstrueux au moment où ils devisaient le plus tendrement.



On ne meurt pas de joie, fort heureusement; sinon l'impératrice de Trébisonde et les princesses ses filles n'eussent pas eu le temps d'embrasser ceux qu'elles attendaient depuis si long temps.

Pendant que l'impératrice et son vieil époux, tendrement embrassés, se racontaient mutuellement les angoisses qu'ils avaient ressenties d'être ainsi séparés, à un âge surtout où la séparation est si pénible, Périon et Lisvart devisaient respectueusement, dans un autre coin de la chambre, avec les princesses Gricilerie et Onolorie.

— Ah! madame, disait Périon à sa mie, la félicité de cette réunion me paie avec usure des inquiétudes de l'absence. Je ne demande plus rien au ciel, maintenant, car ce n'est pas de lui, mais de vous que doit me venir le surplus de ma béatitude...

Lisvart en disait autant à la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui disait-il, pourrons-nous revoir ensemble ce verger qui nous a servi de paradis?...

— La clef en est rouillée, depuis le temps qu'elle n'a servi, répondit Onolorie en souriant; mais nous la dérouillerons facilement.

— La coudraie est toujours à la même place?...

— Vous en jugerez si vous voulez cette nuit même...

— Vous y consentez?...

— Il le faut bien... Ne suis-je pas liée à vous

par d'indissolubles liens?... Ce que vous voulez, mon devoir est de le vouloir...

— Votre devoir seulement?...

— Mon devoir... et mon plaisir...

— Ah! je voudrais être à cette heure fortunée où il me sera permis de vous presser dans mes bras, sur mon cœur!...

Comme le chevalier de la Vraie Croix disait ces mots, on entendit un bruit confus, puis formidable, comme des cris d'effroi, et, bientôt, la porte s'ouvrit avec fracas, et quelques personnes du palais s'y précipitèrent...

Derrière elles, les poursuivant, venait un monstrueux serpent, jetant feu et flammes par les yeux et par la gueule.

Lors, vous eussiez vu dames et demoiselles, plus mortes que vives, les unes tenant embrassés ceux qu'elles avaient pu happer, les autres prêtes à saillir par les fenêtres, faute d'une autre issue, et tellement immobilisées par la peur, qu'elles ressemblaient plus à statues de marbre qu'à créatures de chair.

Périon et Lisvart, l'épée au poing, assaillirent rudement cette vilaine bête, laquelle les serra de si près qu'ils tombèrent à plusieurs reprises par terre sans pouvoir l'entamer, car autant faisait un coup d'épée sur sa peau squameuse que coup de marteau sur enclume.

Lisvart, irrité, se tira à quartier, et, haussant le bras de toute sa puissance, il frappa le monstre entre les deux yeux, pensant lui décoller ainsi la tête. Mais l'épée lui sortit du poing, et, au moment où chacun le croyait perdu, le serpent s'évanouit, et, à sa place, se présenta une fort honorable dame, vêtue de noir, laquelle dit en souriant :

— Eh! quoi, sire chevalier, est-ce donc ainsi que vous accueillez les demoiselles qui vous viennent visiter, et qui sont tant vôtres que je suis?...

Chacun reconnut alors Urgande-la-Déconnue, assez coutumière de ces sortes d'algarades, comme on a pu voir précédemment.

La peur qu'elle avait causée, sous sa forme de serpent, fut bientôt dissipée.

— Soyez la bienvenue! lui dit le vieil empereur en allant l'embrasser.

— Sire, répondit la Demoiselle Enchauteresse, vous me pardonnerez ce désir que j'ai eu de me trouver céans en même temps que vous, pour être témoin de la joie de l'impératrice et des dames vos filles, qui ne me connaissent pas encore et que je voudrais bien saluer...

Lors donc, la prenant par la main, le vieil empereur la présenta à sa femme et à ses filles, en disant :

— Ma mie, voici Urgande, à qui je suis fort reconnaissant et qui désire vous faire la révérence. Faites-lui donc, je vous prie, bon accueil, pour l'amour de moi.

L'impératrice, à cette parole, s'avança vers Urgande et, la baisant, la pria de s'asseoir auprès d'elle. Mais elle, s'en excusant, lui dit :

— Ma dame, vous me permettrez de saluer auparavant mes dames vos filles, auxquelles, à ce qu'il me paraît, je ressemble si fort d'âge et de beauté...

Urgande dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à rire, car elle était alors aussi ridée qu'un singe de cent ans.

— Faites, répondit l'impératrice en souriant; je vous les baille en charge, puisque vous les voulez avoir.

Très humblement la remercia Urgande, qui alla aussitôt embrasser les deux jolies princesses, toutes préoccupées de la présence de leurs chevaliers.

Le reste du jour se passa ainsi tout en plaisir, jusqu'à l'heure de se retirer, heure à laquelle Urgande et Gradasilée se retirèrent ensemble.

## CHAPITRE XXV

Comment Lisvart de Grèce et Périon de Gaule furent récompensés de leur long jeûne amoureux par les belles princesses Onolorie et Gricilerie.



D'après ce qui leur avait été promis par leurs amies, Périon et Lisvart se levèrent secrètement, et, couverts chacun d'un manteau, s'en vinrent au jardin, dont la porte était fermée.

— Ne vous semble-t-il, dit tout bas Lisvart à Périon, que nous sommes bien amplement récompensés l'un et l'autre de notre long Purgatoire, étant près, comme nous le sommes, d'entrer au Paradis tant désiré?...

Cette exagération amoureuse fut entendue des princesses, qui ne se purent tenir de rire, car Gricilerie essayait précisément d'ouvrir la porte dans ce moment-là, et sans pouvoir y parvenir.

— Patience et espérance! dit-elle. Qui attend plus qu'il ne veut s'ennuie plus qu'il ne doit!...

Comme elle s'efforçait inutilement de faire ouverture, Onolorie, mécontente de n'avoir pas ce qu'elle désirait, lui dit quasi en colère :

— Si vous aviez autant que moi bon désir de loger ces pauvres étrangers qui sont là derrière à se morfondre, votre foi et votre amour suffiraient pour crocheter serrure et cadenas!...

Elle avait à peine proféré ce mot, que la porte s'ouvrit.

Lors se présentèrent les deux amoureux chevaliers qui, pour faire mieux leur appointement, s'écartèrent l'un de l'autre. Et, chacun tenant sa mie enlacée, ils entrèrent tous quatre sous les vertes feuilles, où ils s'amusèrent peut-être à enfiler des perles. Toutefois, si vous en pensez autrement, je m'en rapporte à ce qu'il en est.

Tant il y a que, heureux de se retrouver après tant de jours, et surtout tant de nuits perdues dans l'attente, ils s'entr'accolèrent tendrement et se distribuèrent sans les compter des milliers de savoureux baisers.

Périon, amoureusement étendu dans le giron de Gricilerie, commença à lui raconter, ainsi qu'à sa sœur, tout le déplaisir qu'ils avaient souffert durant leur absence, Lisvart et lui.

Les deux princesses, à leur tour, les assurèrent que cent et cent fois le jour elles étaient tombées au pouvoir de mort, pensant les avoir perdus.

— Mais, disait Onolorie, une espérance nous soutenait toujours, et c'est cette espérance qui a réservé notre vie pour votre bien et contentement à tous deux... Nous étions dépareillées et incomplètes; mais, maintenant que vous voilà, nous sommes comme des parties séparées et à présent rejointes et soudées mieux qu'elles ne le furent jamais...

Assez d'autres paroles, de la même couleur que les précédentes, leur vinrent en la bouche et se mêlèrent à leurs mutuels baisers.

Toutefois, les deux princesses jugèrent prudent de se taire sur les deux enfants qu'elles avaient eus, les considérant comme perdus.

L'aube du jour se montra, et ils se retirèrent à regret, en se promettant de se revoir tous quatre au même lieu la nuit suivante. Pour la sûreté de quoi les deux chevaliers cueillirent chacun un gracieux baiser sur les lèvres de sa chacune; puis ils sortirent et s'en allèrent coucher en leur logis.

Pendant qu'ils dorment et qu'ils font des rêves d'amour, retournons au soudan de Babylone, qui faisait les mêmes rêves qu'eux, mais avec un plaisir moindre.

## CHAPITRE XXVI

Comment Zaïr, soudan de Babylone, envoya demander un sauf-conduit à l'empereur de Trébisonde, qui le lui accorda.

Zaïr, soudan de Babylone, se tenant avec sa puissante flotte devant la fameuse cité de Trébisonde, fit mettre secrètement des espions à terre pour savoir ce que pensaient et faisaient les gens de ce pays. Lesquels espions, au bout de quelques jours, s'en revinrent et rapportèrent au soudan que tout le pays était en armes, et que l'empereur de Trébisonde était de retour avec les meilleurs chevaliers du monde.

Zaïr fut assez contrarié de ces nouvelles. Toutefois, il dissimula prudemment le déplaisir qu'il en ressentait, et il manda aussitôt les principaux de son armée, ainsi que sa sœur Abra, pour savoir ce qu'il y avait à faire.

Après que chacun eut dit son opinion, Abra, seule, fut d'avis que, sous ombre de paix et de renouvellement d'amitié, on envoyât d'honorables ambassadeurs à l'empereur de Trébisonde pour lui expliquer comment la présence de la flotte de Zaïr devant sa cité était le fait d'un hasard, non de sa volonté; qu'il pensait faire voile et dresser sa route vers Alexandrie, et que la Fortune l'avait jeté en Trébisonde, ce dont il louait les dieux, puisque cela lui permettait de le voir et de prendre terre, pourvu qu'il consentît à leur donner sûreté, à elle Abra, à lui Zaïr, et à quelques-uns des princes qui les accompagnaient.

Tel fut le sommaire de l'ambassade proposée par la belle Abra.

De cette façon, si l'empereur obtempérait à son désir et se laissait prendre à ses paroles mielleuses, Zaïr espérait mener à bonne fin son entreprise, c'est-à-dire non-seulement de prendre terre avec sa sœur et quelques-uns des princes qui l'accompagnaient, mais encore de faire prendre terre au reste de son armée. Une fois en Trébisonde, la princesse Onolorie lui appartenait!...

Le prince d'Egypte et celui de Chypre, accompagnés seulement de dix chevaliers désignés pour cette ambassade, entrèrent en conséquence dans un esquifon et s'en vinrent descendre au port, le plus tranquillement du monde.

Là, ils expliquèrent l'objet de leur visite, et on les conduisit incontinent au palais, à l'entrée duquel ils rencontrèrent Lisvart, le roi de la Broigne et quelques autres, qui les précédèrent et les présentèrent à l'empereur.

Ce prince reçut fort courtoisement les envoyés du soudan, lorsqu'ils eurent suffisamment joué devant lui du plat de la langue, et, perdant même tout soupçon, il les conduisit vers l'impératrice et sa compagnie de dames.

Le prince de Chypre jugea bien Onolorie pour la première beauté du monde. Mais le prince d'Egypte n'eut de regards que pour Gradasilée, qu'il aima dès cet instant autant et plus que lui-même.

Le sauf-conduit demandé leur fut accordé. Ils s'en retournèrent avec leur troupe et leurs vaisseaux, où les conduisirent Lisvart et Périon, avec lesquels ils eurent maints bons propos. Puis ils s'embarquèrent, très contents d'eux, et allèrent rejoindre Zaïr, qui se sentait consumé d'amour pour la belle Onolorie, et qui avait peur que ses ambassadeurs n'eussent pas réussi dans leur mission.

## CHAPITRE XXVII

Des propos que Lisvart et Périon eurent au jardin avec Onolorie et Gricilerie, la veille du débarquement du soudan de Babylone.

Cette démarche du soudan de Babylone devint tout naturellement le sujet des conversations à la cour de l'empereur, et l'on se promit de le bien re-

[illegible]voir, ainsi que sa sœur Abra, dont la beauté était [illegible] vantée.

Pendant toute la journée, on ne sut parler d'autre chose.

Aussi, la nuit qui suivit, quand Lisvart et Périon furent retournés au verger accoutumé, et après que l'un et l'autre eurent eu de leurs amies tel déduit qu'ils voulurent, ils s'entretinrent de la nouvelle du jour.

— Madame, dit Lisvart à Onolorie, puisque le soudan nous amènera demain sa sœur, dont on fait si grand cas, je vous prie de prendre votre bon visage et d'oublier votre mélancolie habituelle, qui vous a plus pâlie que vous ne sauriez croire... Si vous voulez vous aimer un peu et vous parer comme [illegible] de nos premières accointances, la prin[illegible], qui prétend éclipser toutes les dames [illegible] sera à son tour éclipsée par vous, comme [illegible] par le soleil!...

— [illegible] vérité, mon ami, répondit Onolorie, tant [illegible] je pense à me réjouir et tant plus me vient occasion de me fâcher...

— [illegible] avez-vous donc, madame, qui vous fâche [illegible] présente?...

— [illegible] que j'ai?...

— Oui!...

— Ah! beau sire, ne pourriez-vous donc déguiser un peu mieux les affections que vous avez ensemble, Gradasilée et vous?...

— Quoi!... vous prétendez...

— Estimez-vous donc que vos regards réciproques ne m'en aient pas appris long, et que je n'aie [illegible] eux ce que vous avez si bien cru me céler? [illegible]ropos, elle vous a sur les lèvres?... En tout [illegible] son Lisvart est en jeu! Votre feu est si [illegible]ent couvert, que la flamme en demeure [illegible]te, même au plus aveugle!...

— Certes, madame, mon étonnement est extrême en apprenant cela...

— Vous vous étonnez d'être découverts l'un et l'autre? La belle affaire, vraiment! Vous ne prenez pas même la peine de vous cacher!... Pensez donc, si je dois vivre contente, vous aimant comme je vous aime, et quelles traverses souffre jour et nuit mon pauvre cœur passionné!...

— Hélas! madame, ôtez tout cela de votre entendement, je vous en supplie! Me croyez-vous donc à ce point déloyal chevalier, et, à ce point aussi, si peu reconnaissant de la suprême béatitude que vous avez bien voulu m'octroyer?...

Lisvart venait de faire cette chaleureuse protestation, la main étendue sur sa poitrine, comme pour prendre son cœur à témoin de la loyauté de son dire. Même, de grosses larmes lui roulèrent dans les yeux, ce qui modéra quelque peu le courroux de la princesse Onolorie.

— Mon ami, reprit-elle plus gracieusement, je vous crois bien certainement... Je vous crois!... Mais quoi? je ressemble à l'avare, qui a tellement le cœur à son trésor, qu'il s'imagine qu'on le lui vole aussitôt qu'il a été forcé de le perdre de vue... Quand vous n'êtes plus là, vous, le plus précieux joyau de ma vie, il me semble que quelque autre femme plus belle, plus âpre d'amour, va vous accaparer et enlever à mon affection...

Lisvart appela Dieu, le ciel, la terre, les arbres, les hommes, tout enfin à témoin de la pureté de son amour pour Onolorie, si bien que l'heure de la séparation arriva comme il se réconciliait éloquemment avec elle, ce qui les contraria l'un et l'autre.

Il fallait mettre fin à ces agréables propos et se retirer, ce que fit Lisvart, et, en même temps que lui, Périon.

Ils donnèrent le bonjour à leurs mies et s'en allèrent reposer jusqu'au moment où l'on vint les réveiller et leur dire que l'empereur voulait monter à cheval et aller au-devant du soudan.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le soudan et sa sœur Abra firent leur entrée dans la cité de Trébisonde, et comment la belle princesse païenne ressentit subitement de l'amour pour Lisvart.

Périon et Lisvart s'étant levés et accoutrés s'en allèrent vers l'empereur qu'ils rencontrèrent hors la ville, au moment où débarquaient le soudan et sa sœur, avec leur compagnie de princes et de chevaliers.

Zaïr avait voulu qu'Abra l'accompagnât, parce qu'il la savait de bon conseil et pour qu'elle lui servît de truchement auprès d'Onolorie. Aussi, à cause de cela, Abra s'était-elle richement parée, si richement qu'en elle seule se pouvait comprendre la grandeur et excellence de Babylone.

Au sortir de la galère, elle monta sur une merveilleuse jument engendrée, prétendait-on, dans le mont de la Lune, où le Nil prend sa source, laquelle était d'une corpulence égale à celle d'un dromadaire, avec la tête sèche et légère d'un cerf, avec les oreilles plus grandes qu'un pavois, avec les pieds fendus ni plus ni moins que ceux d'un bouc d'Arcadie, et, avec tout cela, agile et prompte comme un singe. Quant à ses yeux, ils étincelaient plus, à l'heure de midi, que ceux d'un chat échauffé à l'heure de minuit. L'accoutrement, le harnois, le caparaçon, semblaient avoir été autrefois tissés par les dames de Chaye; ils représentaient des dessins singuliers où voltigeaient quantité d'oiseaux de toutes sortes, grands et petits, dont la plupart perchaient sur des ceps et des grappes de raisin composés de gros diamants, de perles, de rubis et d'émeraudes.

Pour ne laisser rien derrière et montrer entièrement son excellence, la princesse Abra avait seu-

lement en sa compagnie quatre demoiselles estimées, après elle, les plus belles de tout l'Orient.

Chacune de ces demoiselles était montée sur une licorne plus blanche que le lait, et elles s'en allaient ainsi les cheveux dénoués, blondes, dorées, vermeilles et souriantes comme le soleil lorsqu'il paraît le matin sur la prairie!

Quatre princes de l'armée conduisaient les licornes, à l'aide de rênes soie bleue, ce qui était d'un effet charmant.

Zaïr marchait au milieu, entretenant sa sœur.

L'empereur de Trébisonde et ses amis s'arrêtèrent en présence de ce cortége, pour lui faire accueil.

L'embrassée fut grande de part et d'autre, et ce fut à qui montrerait le plus de courtoisie. Le vieil empereur voulait témoigner de la déférence au jeune soudan, et le jeune soudan à son tour, voulait témoigner de la déférence au vieil empereur.

Finalement, ils se mirent en route pour le palais.

Tout le long du chemin, Lisvart, qui se trouvait à gauche de la princesse Abra, l'entretenait galamment de choses et d'autres, pour mieux servir les intentions de l'empereur de Trébisonde, et faire un accueil convenable aux hôtes qui lui venaient. Il l'entretint si bien et de si bonne grâce, qu'Amour voulut être de la partie : la belle princesse païenne fut blessée au cœur, et, à partir de ce moment, elle eut appétit de ce vaillant et fier chevalier qui chevauchait à ses côtés.

Donc, heureuse d'être ainsi honorée par un personnage pour lequel elle venait de ressentir subitement tant d'estime, elle lui dit :

— Chevalier, je suis confuse d'accaparer ainsi pour moi seule, étrangère, ennemie presque, un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes... Certes, je m'attendais à rencontrer bien des merveilles en venant à cette cour tant renommée, mais non point celle que mes yeux voient et dévorent en ce moment... Heureuse sera celle que vous servirez, chevalier! Sa béatitude n'aura pas de pareille!... Ah! si vous révériez nos dieux!...

Lisvart s'inclina et répondit le plus courtoisement qu'il put à ces avances amoureuses que lui faisait la princessse Abra avec une éloquence de gestes, de regards, de soupirs, qui eussent attendri un rocher et réchauffé un marbre; mais il fit semblant de ne les pas comprendre et de les accepter comme d'aimables propos sans conséquence. Au fond, il était très embarrassé!

Heureusement que le cortége arriva bientôt en vue du palais impérial.

Le vieil empereur s'empressa alors d'offrir la main à la princesse Abra, qu'il contraria beaucoup par cet acte de haute civilité qui l'honorait en la privant momentanément de la présence et du contact du beau chevalier de la Vraie Croix.

Quant à celui-ci, il s'était éloigné sans en avoir l'air et s'était perdu à dessein dans le cortége du soudan de Babylone.

## CHAPITRE XXIX

Comment le soudan et sa sœur Abra furent accueillis par l'impératrice et sa cour, et comment, vers la fin du repas, Zaïr se déclara le chevalier de la princesse Onolorie.



Abra et Zaïr reçurent de l'impératrice et des princesses l'accueil qu'ils avaient déjà reçu du vieil empereur et des princes de sa suite.

Si Abra était une perle de beauté, Zaïr n'était pas moins beau comme homme, et sa bonne mine, sous son costume de soudan, était aussi digne d'admiration que l'adorable visage de sa sœur. Tous les chevaliers convoitaient Abra, qui n'avait distingué et ne voulait aimer qu'un seul d'entre eux, Lisvart. Toutes les dames et toutes les demoiselles convoitaient Zaïr, qui n'avait d'yeux, d'admiration et d'amour que pour une seule femme d'entre elles, Onolorie. Lisvart ne pouvait aimer Abra; Onolorie était la seule femme que ne pût pas aimer Zaïr. Le sort a souvent de ces malignités-là!...

Le jeune et amoureux soudan de Babylone trembla comme la feuille en reconnaissant dans la maîtresse de Lisvart l'original de l'apparition que Cupido lui avait envoyée pour se venger de ses dédains.

Il trembla, et, vingt fois dans la même minute, il changea de couleur. De pâle, son visage devint pourpre, puis pâle, puis pourpre, et ainsi de suite, à ce point qu'on le crut indisposé.

Il se remit cependant de cette émotion que personne, à l'exception d'Abra, ne pouvait justement interpréter, et qui fut mise sur le compte de quelque malaise involontaire et passager. Il se remit, et, après avoir salué le plus courtoisement du monde la belle princesse Onolorie, il ploya le genou devant elle et lui baisa la main droite avec une fervente humilité.

— Prince, lui répondit Onolorie, je suis vraiment confuse de voir un si grand seigneur que vous s'humilier ainsi que vous le faites devant une aussi indigne princesse que je suis...

— Je m'humilierai bien davantage encore devant vous et pour vous, madame, répondit Zaïr avec un accent plein de tendresse respectueuse.

Puis, se relevant, il alla saluer Gricilerie et Gradasilée.

— Ma sœur, dit-il à la belle Abra, en lui désignant Onolorie, Gricilerie et Gradasilée; ma sœur, voilà les trois plus belles princesses du monde!

Oui! ce sont les trois déesses auxquelles le berger Pâris fut chargé de décerner la pomme de beauté, qui devint depuis une pomme de discorde... Voilà Junon, voilà Pallas, voilà Vénus...

Vénus, est-il besoin de le dire, c'était Onolorie.

— Vous vous trompez d'une aimable et flatteuse façon, prince, répondit cette dernière, et si le berger Pâris était céans, c'est à la belle et incomparable Abra, votre sœur, qu'il présenterait le prix, car c'est à elle, et non à aucune de nous, que revient la pomme fatale... Et croyez bien, madame, ajouta la mie de Lisvart, croyez bien que, cette fois, ce choix si juste n'exciterait en rien nos jalousies comme fit jadis si malheureusement le choix du fils de Priam et d'Hécube... Pallas et Junon se vengèrent, parce qu'elles étaient des déesses; nous, qui ne sommes que des femmes, nous applaudirions de tout notre cœur!...

Et, pour mieux prouver sa bonne foi et la sincérité de son éloge, la belle princesse Onolorie embrassa affectueusement la belle Abra.

— Ah! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être ainsi baisée par les plus mignonnes lèvres qui soient! murmura le jeune soudan de Babylone, en étouffant un soupir d'envie.

Les tables étaient couvertes, le dîner était servi. On apporta aux convives l'eau nécessaire dans des aiguières d'or, et ils se lavèrent les mains dans des bassins de même métal.

Puis le repas commença.

Il fut magnifique et digne des hôtes en l'honneur desquels il se donnait. On y servit de succulentes viandes et des vins précieux, le tout avec une profusion inouïe, et, si ce n'était pas un péché de comparer le divin à l'humain, on dirait que Jupiter et les dieux avaient été moins bien traités aux noces de Pélée et de Thétis, que ne l'étaient en ce moment le soudan de Babylone et sa sœur.

Abra était assise à la droite du vieil empereur de Trébisonde, qui faisait tous ses efforts pour lui être agréable, mais sans y réussir, car la pensée de la belle païenne était uniquement occupée du beau chevalier Lisvart.

Zaïr était assis près de la princesse Onolorie, plus favorisé en cela que ne l'était sa sœur.

Un peu avant qu'on n'enlevât les tables, il dit aux chevaliers présents :

— Je me demande, ô princes excellents et chevaliers redoutables! où sont maintenant vos cœurs hautains et magnanimes, pour qu'ils ne s'émeuvent pas en face de si belles dames et qu'ils n'essayent pas de leur faire connaître la bonté et la chevalerie qui est en eux!...

Puis, levant les yeux au ciel, Zaïr ajouta :

— Ah! Vénus! en quelle part avez-vous donc caché l'ardente flamme de votre divin et amoureux embrasement, pour le tenir si éloigné et si éteint entre tant de gentilshommes que j'aperçois ici?... Ah! je ne veux pas imiter leur tiédeur!... Tout au contraire, j'entends faire service à ma dame Onolorie, ici présente, en m'offrant pour combattre seul contre tous... Demain, au point du jour, devant ce palais, je ferai dresser une tente, et, durant quinze jours, je soutiendrai contre qui voudra, avec telles armes qu'on choisira, qu'aucune autre dame ne l'égale en grâce et en beauté... Si je suis vaincu, il sera présenté en mon nom au vainqueur une coupe de mille marcs d'or, demeurant l'honneur de beauté réservé à ma dame pour être défendu par celui qui le voudra entreprendre après moi...

Cela dit, le soudan se tut, laissant en divers mécontentements les cœurs de ceux qui venaient de l'entendre, Lisvart, surtout, qui était tout disposé à lui faire comprendre la témérité de son entreprise, mais qui ne savait vraiment quel moyen employer pour cela.

L'empereur remercia Zaïr de son bon vouloir.

— Néanmoins, dit-il, je serais bien d'avis que vous vous exemptassiez de ce travail...

— C'est impossible, Sire.

Abra dit tout bas à Onolorie :

— Voyez, madame, combien mon frère a le désir de vous être agréable et de prouver à chacun combien il est vôtre!... Pour le moins, j'espère que vous lui en saurez bon gré...

Onolorie, à qui cette braverie du soudan ne plaisait que médiocrement, et qui, d'ailleurs, s'était aperçue qu'il était travaillé d'amour pour elle, Onolorie répondit à Abra :

— Vous dites vrai, madame... Et je ne sais bonnement que penser de cette vive et subite amitié...

— Mais, à cause de votre merveilleuse beauté, sans doute!...

— Ma beauté n'est pas si merveilleuse qu'on la doive ainsi signaler... et je connais en cette cour des demoiselles et des dames qu'il a eu tort de ne pas regarder avec plus d'attention, parce qu'elles en méritent beaucoup, et pour lesquelles la victoire en serait plus certaine, si le droit emporte l'honneur...

— Ce n'est pas mon avis, reprit Abra, car, toute femme que je suis, je penserais, avec si bonne querelle, vaincre non seulement les chevaliers de l'empereur votre père, mais encore tous autres qui y voudraient contredire...

— Je le crois certainement, répliqua Onolorie, car je n'en sache aucun, si adroit aux armes, qui, en vous regardant, ne perdît non sa lance, son écu et le reste de son harnois, mais sa propre liberté, pour devenir volontairement votre esclave...

Pendant qu'elles devisaient ainsi et échangeaient entre elles des compliments et des mignardises, le bal commença. Il continua tout le jour.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Zaïr et Abra furent conduits dans les chambres qu'on leur avait fait préparer.

Périon et Lisvart, au lieu de se coucher, attendirent impatiemment le moment fixé par leurs belles maîtresses, et quand ils furent tous quatre réunis, après leurs jeux et passe-temps accoutumés, ils voulurent savoir d'elles si elles les autorisaient à combattre contre le soudan de Babylone.

Les princesses les prièrent de s'abstenir, et, seulement, de se tenir prêts à faire ce qu'elles leur

commanderaient, après avoir vu comment ce bel entrepreneur viendrait à bout de son entreprise.

## CHAPITRE XXX

Comment le soudan de Babylone se maintint comme vainqueur durant les huit premiers jours de la joute, et d'une lettre qu'il écrivit à la princesse de Trébisonde.

Zaïr qui, pour l'amour d'Onolorie, ne reposait ni jour ni nuit, se leva de grand matin et fit dresser un riche pavillon au lieu même où Lisvart, Périon et Olorius avaient combattu précédemment le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

A côté de ce pavillon était une belle tente de drap d'or, dans laquelle étaient toutes sortes d'armes.

Un perron, qui se trouvait vis-à-vis, soutenait un écu de sinople à un once d'or rampant, qui lacérait de ses griffes un cœur de gueules.

Peu après, le soudan vint s'asseoir sur une chaise de velours cramoisi, semé de perles. Il était entièrement armé, fors le heaume et les gantelets.

Il attendit.

Nul ne se présenta avant le dîner.

Vers les deux heures après-midi, l'empereur et toutes les dames étant aux fenêtres, entra au camp un chevalier de belle taille qui vint toucher l'écu, puis se rangea à l'une des extrémités de la joute, appelant Zaïr.

Zaïr parut bientôt, monté sur un haut destrier et tenant au poing une haute et roide lance. Avant de commencer la carrière, il marcha au petit pas vers l'assaillant, auquel il dit :

— Chevalier, dites-moi, je vous prie, pour qui vous voulez combattre...

— Autre que mon cœur ne l'entendra, s'il vous plaît, répondit le chevalier.

Lors, le soudan s'en revint au point d'où il était parti et tourna bride. Puis les trompettes sonnèrent.

Le chevalier assaillant fut renversé dès la première passe, avec son cheval.

— Il me devait suffire, dit-il en se relevant, de laisser mon cœur seul juge de mon droit... Quant à autrui, il a pu juger de ma débilité, mais non de la grande beauté de ma dame...

En achevant cette parole, il ôta son heaume, et l'on reconnut en lui le prince de Damas, bon et adroit chevalier d'ordinaire, et serviteur affectionné de la belle princesse Abra.

Zaïr lui dit en le raillant :

— Par Dieu ! beau cousin, l'amour vous a aveuglé pour ce coup !... Vous deviez mieux, ce me semble, connaître l'avantage de ma mie sur la vôtre !...

Le prince de Damas, honteux de sa défaite, ne répondit pas un mot. Il se retira parmi les siens, qui l'attendaient hors le camp.

Après lui, d'autres se présentèrent avec aussi peu de succès.

Quinze chevaliers ce jour-là et cent pendant sept autres jours, désarçonnés par Zaïr en moins de rien, voilà quelles furent ses prouesses.

On ne parlait plus que du soudan de Babylone, de sa vaillance et de sa bonne mine, de son sang-froid et de sa dextérité, ce qui le réjouissait fort, comme bien on pense, parce qu'il pensait à cette occasion mériter et avoir déjà acquis l'amour d'Onolorie.

Aussi ne craignit-il pas de lui écrire une lettre amoureuse et de la lui envoyer par l'une des demoiselles de sa sœur, non de sa part, mais de celle d'Abra, pour la forcer à la lire.

La messagère alla, en effet, trouver la maîtresse de Lisvart et lui remit l'ardent message de Zaïr, de la part de la princesse Abra.

Onolorie le prit sans défiance et le lut sans en soupçonner le contenu.

Mais quand elle eut compris ce que lui voulait le soudan de Babylone, qui lui racontait tout au long son rêve amoureux, et qui lui demandait la permission de se déclarer sien, elle pâlit et fut troublée.

Toutefois, dissimulant de son mieux ce qu'elle pensait de ce malheur, elle dit à la messagère :

— Ma mie, dites à votre maîtresse qu'en vous envoyant vers moi elle a fait office mal propre à si grande dame qu'elle. Et pour ne pas publier la présomption du personnage qui m'a écrit, je ne veux pas répondre autrement à sa lettre.

## CHAPITRE XXXI

Comment la princesse Abra, connaissant la réponse de la princesse Onolorie au message de son frère Zaïr, alla la trouver pour essayer de l'attendrir.

La messagère du soudan de Babylone retourna vers Abra, à laquelle elle déclara ce que lui avait répondu la princesse Onolorie.

Au premier abord, Abra reçut quelque honte de cette réponse qui ruinait les plans amoureux de son frère. Toutefois, comme elle comprenait quelle douleur serait la sienne quand il apprendrait cet insuccès, elle résolut de tenter une démarche personnelle et décisive.

Donc, elle s'en alla à la hâte vers la belle inhumaine qu'elle trouva toute pensive, appuyée à une fenêtre.

Onolorie était toujours sous l'impression de la lettre qu'elle avait reçue un peu auparavant.

— Madame, dit Abra avec douceur en s'approchant d'elle.

Onolorie tressaillit.

— Je vous ai dérangée dans vos tendres pensements, peut-être? continua la sœur de Zaïr.

— Non, madame, répondit Onolorie, je ne songeais à rien de tendre...

— Seriez-vous insensible comme les statues?

— Oui et non, madame...

— Comment, madame, avec tant de beauté, de sagesse et de prudence, pouvez-vous être si rigoureuse et si dédaigneuse?...

— Je ne vois pas bien, madame, en quoi je mérite le reproche que vous m'adressez en ce moment...

— Vous le savez fort bien, au contraire, car il est impossible que vous ne soyez pas encore sous le coup de l'impression que vous a faite la lettre de mon frère le soudan de Babylone...

— Mais, madame...

— Oui, vous avez fait peu de cas de la lettre qu'il vous a écrite et des témoignages de passion qu'il vous y a exprimés... Est-il possible qu'on soit condamné à souffrir quand on aime aussi parfaitement que lui!...

— Madame...

— Je vous en prie, usez de moins de cruauté envers lui, laissez-vous attendrir par la sincérité de son amour!... Si vous le repoussez, vous serez responsable de sa mort, car il mourra, et vitement, je vous assure... Et, en le perdant, vous perdrez le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs, et moi le plus tendre et le plus aimable des frères... Si, dans tout ceci, quelqu'un mérite châtiment, ce n'est pas lui, mais moi... Lui, il n'a jamais pensé qu'à vous obéir et à vous complaire... Moi, j'ai songé à trouver remède à sa passion démesurée, et j'ai envoyé vers vous une de mes femmes qui vous a donné quelque mécontentement par son message, ainsi qu'elle m'a rapporté.

Abra aurait encore parlé de la sorte pendant longtemps. Mais la princesse Onolorie l'arrêta dans le beau milieu de sa harangue, et lui dit avec un assez mauvais visage :

— Il me semble, madame, qu'il vous devait bien suffire de ce que vous aviez déjà fait, sans me donner encore nouvelle recharge... Tellement que si j'ai eu occasion de quelque ennui contre votre frère pour s'être trop oublié à mon endroit, maintenant que vous le croyez excuser, vous l'accusez davantage... Vous oubliez sans doute aussi vous-même que je suis la fille d'un grand empereur, et, qu'extraite d'un tel sang, j'aimerais mieux n'avoir jamais été, que de fouler en rien la moindre part de mon honneur!... Par ainsi, assurez, je vous prie, celui qui vous a fait parler un tel langage, que s'il continue sa folle poursuite, et vous votre importunité, j'en avertirai qui de droit!...

Et, tournant dédaigneusement la tête, Onolorie laissa Abra seule à la fenêtre.

Mais Abra ne fit pas là un long séjour. Elle reprit, mécontente, le chemin de son logis, en se demandant comment elle pourrait déguiser à son frère la cruelle réponse de la princesse de Trébisonde, et comment elle pourrait faire pour l'empêcher de tomber en un mortel désespoir.

## CHAPITRE XXXII

Comment Zirféo, reine d'Argènes, arriva à la cour de l'empereur de Trébisonde, et de ce qui passa entre elle et Urgande-la-Déconnue.

Abra retourna vers son frère. Mais, ne se sentant pas le courage de lui déclarer la vérité, elle lui donna au contraire les espérances les plus déraisonnables, et, pour mieux l'y faire croire, elle lui présenta une bague en le priant de la conserver de la part de sa mie, la princesse Onolorie.

Si Zaïr fut heureux, il ne faut pas le demander. Aussi, ne voulant pas perdre de temps pour jouir de son bonheur, il s'empressa de venir au logis de l'empereur, comptant bien y rencontrer la princesse Onolorie.

Elle y était en effet, mais, ce soir-là, il ne put lui parler que du regard, avec lequel il la sollicita le plus éloquemment qu'il put, sans que, bien entendu, la maîtresse de Lisvart y comprit quelque chose, surtout après ce qui s'était passé.

Pendant qu'il travaillait si vainement à faire partager sa joie amoureuse à celle qui n'y voulait être pour rien, sa sœur Abra, aussi enflambée d'amour que lui, ne savait quelle contenance tenir devant Lisvart, auquel elle brûlait de déclarer bouche à bouche sa passion.

D'un autre côté, Zaharan, prince d'Egypte, s'était enamouré de la belle Gradasilée, ce qui faisait trois personnages dont Cupido se gaudissait comme à plaisir.

Les choses en étaient là, lorsque parut en la salle une dame vêtue de noir, portant couronne de reine.

Elle était accompagnée de deux chevaliers armés de toutes pièces, hors la tête, et tous deux si vieux et si chenus, que leurs cheveux et leur barbe fleurie blanche les couvraient jusqu'à la ceinture.

Cette reine s'avança majestueusement vers l'empereur de Trébisonde, qui la regardait curieusement, et lui dit :

— Sire, ne pourriez-vous me renseigner sur un point de la première importance pour moi?...

— Quel est-il, madame? demanda courtoisement le vieux prince.

— C'est, reprit la reine, de me dire si Lisvart de Grèce est dans votre cour...

Lisvart, s'entendant ainsi nommer, s'avança vers celle qui parlait, et lui répondit :

— Vous demandez Lisvart de Grèce?

— Oui.

— C'est moi, madame.

— Vous?...

— Moi.

— Si beau, si jeune et déjà si célèbre! s'écria la reine. Ah! je ne vous connaissais pas, mais en voyant votre beauté, qui témoigne assez qui vous êtes, je vous reconnais à présent. Vous êtes bien, en effet, Lisvart de Grèce!

Lisvart s'inclina en signe de remercîment.

La reine reprit:

— Puisque Dieu vous a fait si excellent en bonté, en beauté, en vaillance, en tout, ça été sans doute pour vous permettre d'être le secoureur de tous ceux et de toutes celles qui auraient besoin d'être secourus...

— Je suis tout prêt à faire service à qui souffre, à qui a besoin d'aide et de protection. C'est mon devoir d'homme et de chevalier, et ce que je fais, tous les chevaliers le font.

— Cela est d'un bon augure pour la demande que je veux vous adresser, chevalier, devant cette honorable assemblée.

— Madame, comme je pense que vous ne me pouvez requérir que de choses justes, je me mets présentement à votre disposition.

— Je n'en attendais pas moins de vous, chevalier... Mais, avant que je ne vous explique avec plus de détails ma requête, laissez-moi vous prier de m'octroyer un don...

— Un don?...

— Oui. Vous est-il donc impossible d'en octoyer?

— Volontiers, madame; demandez.

— Eh bien! donnez-moi, seigneur chevalier, cette épée que vous avez au côté...

Lisvart tressaillit, comprenant qu'il s'était témérairement engagé, car cette chose qu'on lui demandait était précisément la seule qu'il lui coutât d'accorder. Il eût préféré donner la moitié de ses héritages de l'avenir plutôt que de donner son épée. Mais il avait promis, et sa parole était sacrée.

Déceignant donc son épée, il la remit gracieusement à la reine inconnue, en lui disant:

— Voulez-vous encore autre chose, madame?

La reine ne lui répondit rien. Elle prit l'épée avec empressement, et, allant en donner trois coups du plat aux deux vieux chevaliers qui l'avaient accompagnée, elle leur dit:

— Allez maintenant, et faites ce que je vous ai commandé!...

Toute cette scène tenait l'assemblée émue et frémissante de curiosité. On ne savait pas pourquoi l'apparition de cette reine, pourquoi cette requête à Lisvart, pourquoi ces coups de plat d'épée aux deux vieux chevaliers.

Hélas! on le sut bientôt!...

Bientôt, en effet, les deux vieillards saisirent Urgande, qui était en train de deviser avec l'impératrice, lui arrachèrent ses accoutrements de tête et la traînèrent par les cheveux hors de la salle, sur les degrés du perron.

La pauvre vieille criait si piteusement, que c'était vraiment un spectacle navrant que celui qu'elle offrait là à toute la cour terrifiée. Chacun avait douleur de la voir en cet état, et chacun eût voulu lui porter secours, mais c'était impossible, attendu que tout le monde était victime d'un enchantement, et que cette assemblée de dames et de chevaliers ressemblait à une assemblée de statues de pierre.

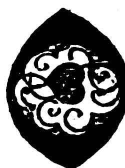
Les ténèbres se firent. Quand elles se furent dissipées, on n'aperçut plus là ni Urgande, ni la reine inconnue, ni les deux vieux chevaliers. Ils avaient tous quatre disparu sous la forme d'une vapeur opaque qui s'arrêta devant le palais, au lieu où le soudan de Babylone faisait depuis huit jours des joutes. La pauvre Urgande fut laissée là, environnée de flammes d'une chaleur si intense qu'on ne pouvait approcher à dix pas; elle y demeura tout le reste de la journée.

Le lendemain, au soleil levant, on aperçut quatre piliers de jaspe autour de cette fournaise; au milieu, sur une chaise embrasée, était assise Urgande-la-Déconnue, ayant l'épée de Lisvart à travers le corps, et se plaignant lamentablement.

Cela causa de plus en plus chagrin à tout le monde, surtout à Lisvart et à Périon, qui n'y pouvaient rien, pas plus qu'autre personne au monde, parce que c'était la vengeance de l'enchanteresse Zirfée, reine d'Argènes, contre l'enchanteresse Urgande, protectrice de Lisvart et d'Onolorie!..

## CHAPITRE XXXIII

Comment, à la suite de la vengeance de Zirfée sur Urgande, arriva le bon chevalier Birmates, qui combattit contre le soudan de Babylone.



On le comprend de reste: cette aventure jeta une grande perturbation à la cour de l'empereur de Trébisonde, où Urgande était aimée, estimée et vénérée.

Les joutes du soudan de Babylone, qui étaient des fêtes pour la cour, furent différées et ajournées comme faisant trop contraste avec le chagrin général.

Quelques jours après, c'est-à-dire le quinzième jour de la joute entreprise par Zaïr contre tout venant, en l'honneur de la princesse de Trébisonde, arriva à la cour le bon chevalier Birmates, portant avec lui l'image de la belle Onorie, princesse d'Apollonie.

L'empereur et ses amis étaient précisément à table.

— Je défie et provoque au combat, dit-il à voix haute, tous les chevaliers qui voudront prétendre que ma dame n'est pas la plus parfaite, la plus belle, la plus sage, la meilleure! J'espère le prouver par armes, à la condition, pour celui qui voudra en faire l'essai, que, s'il aime fille d'empereur

ou de roi, il sera contraint de la porter en peinture, comme je fais de la princesse d'Apollonie, afin que, si je suis vainqueur, je puisse mettre son portrait avec les autres déjà conquis. Maintenant donc, Sire, que vous avez entendu ma volonté, s'il y a quelqu'un de vos chevaliers qui veuille fournir aux conditions récitées devant votre majesté, il me trouvera demain hors de ce palais, prêt à le recevoir.

Cela dit, Birmates prit congé et remonta à cheval.

Comme il passait devant l'endroit où Zaïr était campé, il demanda pourquoi le soudan était là. Quand on lui eut répondu, il bailla le portrait de sa dame à un de ses écuyers et marcha droit au soudan, auquel il dit :

— Chevalier, je sais pourquoi vous êtes là... Je vais vous dire pourquoi je suis ici... J'aime madame Onorie, princesse d'Appollonie, dont vous devez avoir entendu parler... Je dis et maintiens qu'elle n'a pas sa pareille au monde, et que toutes les autres doivent lui céder la palme de beauté. Convenez-en donc vous-même avec tous ceux que j'ai déjà vaincus, autrement il vous en arriverait mal!...

— Par tous nos dieux, chevalier, répondit le soudan, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez à ce point abusé sur la beauté de votre mie et sur ma valeur!... Je serais indigne du rang que j'occupe, si je ne savais soutenir ce que tout le monde ensemble ne me saurait nier, et châtier les braveries du même goût que la vôtre...

— Tant mieux! dit Birmates, nous allons donc combattre!...

— La fin m'en sera aussi agréable que le commencement, répondit Zaïr.

Lors, ils s'éloignèrent l'un de l'autre d'une bonne carrière, et, au même instant, l'empereur et les dames se mirent aux fenêtres, la nouvelle de ce combat leur étant parvenue.

Les trompettes sonnèrent, et les deux adversaires volèrent l'un contre l'autre.

Dès la première atteinte, Zaïr fut renversé de cheval. Mais se relevant aussitôt, l'épée à la main, et, se couvrant de son écu, il cria à Birmates :

— Chavalier, puisque par la faute de ma monture je suis à terre, imitez-moi, ou sinon je tuerai la vôtre pour égaliser les chances entre nous.

— Par Dieu! répondit Birmates, quelle mauvaise opinion avez-vous donc de moi, pour supposer que je voudrais profiter d'un avantage quelconque sur vous?... Je vais mettre pied à terre.

Birmates descendit en effet de cheval, et, incontinent, commença entre lui et Zaïr un combat tellement âpre, que tous les assistants en étaient émerveillés.

Ce combat dura quatre heures. On ne savait vraiment pas lequel allait être favorisé par la Fortune, lorsque Zaïr, quelque peu blessé et gêné par la grande chaleur qu'il faisait, se retira de côté pour souffler.

— Ah! ah! lui cria Birmates. Nous ne faisons encore que commencer et déjà vous cherchez le repos?... La beauté de votre mie ne vous soutient guère!... Non, non; il faut que l'un de nous deux tombe auparavant; puis après, nous nous reposerons!...

Le soudan, dépité de ces paroles, répondit à son fougueux adversaire :

— Je pensais te faire courtoisie et plaisir, chevalier... Mais puisqu'il en est ainsi, je te promets que ni toi ni moi ne jouirons de cette liberté, avant que le nom de vainqueur ne soit donné à l'un de nous deux...

Et, sans plus longue harangue, leur chamaillis recommença de plus beau.

Zaïr, tout en ne montrant aucun signe de couardise ou de défaillance de cœur, se sentait affaiblir de minute en minute par la perte de son sang, tandis qu'au contraire le bon chevalier Birmates se sentait et se montrait de minute en minute plus léger, plus dispos, plus énergique, évitant soigneusement les coups de son adversaire en lui en portant de très vifs.

## CHAPITRE XXXIV

Comment la princesse Abra, voyant le danger que courait son frère Zaïr, intervint pour faire cesser le combat.


out le monde voyait cela comme Abra, et si Périon et Lisvart se réjouissaient intérieurement du mal qui allait arriver au soudan, qu'ils haïssaient, Lisvart surtout, elle s'en affligeait profondément. Triste jusqu'au fond de l'âme, elle ne savait quelle contenance tenir, estimant l'honneur perdu de son frère plus cruel pour elle que la perte de sa propre vie.

Dans cette angoisse, elle se retourna vers l'empereur de Trébisonde, aux côtés duquel elle se trouvait.

— Sire, lui dit-elle d'une voix émue, si c'était votre bon plaisir, j'irais volontiers prier ces deux chevaliers de laisser là leur mêlée pour l'amour de moi...

Le vieil empereur, qui était fâché de voir son hôte le soudan ainsi malmené, répondit à la belle princesse païenne :

— Madame, ce que vous faites là est bien, et je vous remercie d'y avoir songé... Allez donc, et que ce combat navrant cesse aussitôt...

Cette autorisation étant donnée, Abra sortit, accompagnée de Lisvart et de Périon, et s'en alla

jusqu'au milieu du camp, dont le sol était rouge de sang.

— Chevaliers, cria-t-elle, arrêtez-vous! je voudrais vous parler...

Les épées, dociles à cette voix de femme, s'arrêtèrent frémissantes.

Lors, elle leur dit :

— Chevaliers, s'il y a en vous autant de courtoisie que de force éprouvée et de magnanimité de courage, je vous prie de cesser ce combat, en faveur de moi. Car il n'a pas été entrepris par inimitié, et ce que vous avez fait tous deux est bien suffisant pour vous honorer d'une égale façon...

Birmates, en entendant cette prière sortir d'une si jolie bouche, et en voyant que Zaïr ne sonnait mot, répondit :

— Madame, je désirerais beaucoup, vraiment, qu'il vous plût de m'employer à chose plus grande que celle-ci... Votre mérite et votre beauté sont tels, qu'il y a honneur et plaisir à vous obéir en tout et pour tout... A plus forte raison, donc, n'éprouverez-vous pas de refus de ma part, en une chose qui est encore moins à mon avantage qu'à celui de ce chevalier, que j'ai trouvé rude et bon combattant... Par ainsi, faites donc, madame, qu'il vous en accorde autant que moi...

— Les dieux me permettent de vous récompenser de ceci quelque jour!... murmura la belle païenne, heureuse de ce résultat.

— Je suis déjà récompensé, madame, et au delà de mon humble mérite, répliqua courtoisement le bon chevalier Birmates, que son amour pour la princesse d'Apollonie n'empêchait pas d'admirer les autres princesses.

— Quant à la volonté de votre adversaire, reprit Abra, elle n'est point autre à ce sujet que la mienne... Il fera entièrement ce dont je le supplierai.

— Eh bien! madame, répondit Birmates, je suis vôtre et à votre entier commandement.

Cette gracieuseté du bon chevalier Birmates fut très approuvée de l'assemblée, et on lui en sut un gré infini.

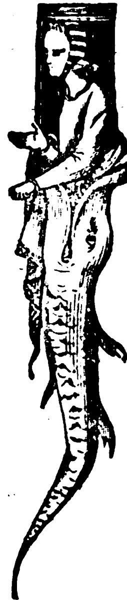
Zaïr ne fut pas le dernier à lui en être reconnaissant, mais en dedans de lui, non en dehors, car cela le sortait merveilleusement à son honneur du danger où il venait de se trouver.

Lors, les tambourins et les trompettes sonnèrent, et Zaïr rentra dans son pavillon, où arrivèrent les chirurgiens pour visiter ses plaies, dont aucune n'était mortelle.

—

## CHAPITRE XXXV

Comment, après le combat, le soudan de Babylone envoya à la princesse de Trébisonde une couronne et un vase d'or, qu'elle fut forcée d'accepter.



Il était tard. L'empereur alla se mettre à table pour souper, ainsi que sa compagnie.

A l'issue de ce repas, entrèrent en la salle dix demoiselles ayant une torche ardente au poing.

Derrière elles marchait le prince d'Egypte, portant une couronne enrichie de tant de pierreries, que la valeur en était inestimable.

A côté de lui, une dame belle et bien parée tenait un vase d'or émaillé et divinement ouvré.

Lors, s'avançant respectueusement vers la princesse Onolorie, le prince d'Egypte mit les deux genoux en terre devant elle et lui dit :

— Très excellente et très vertueuse princesse, Zaïr, soudan de Babylone, mon souverain seigneur, vous envoie cette couronne qu'il vous supplie de recevoir en souvenance de celle qu'il a conquise sous votre faveur et avec la gloire que vous savez... Il vous fait également don de ce vase, estimé mille marcs d'or, lequel devait être, le prix de celui qui serait vainqueur... Or, la victoire lui est demeurée, comme chacun sait, sans qu'il ait pu être vaincu par autre que par votre divin regard, ainsi que font et feront tous ceux qui vous verront... C'est pourquoi vous sont justement dus cette couronne et ce vase qu'il vous prie d'agréer d'aussi bon cœur qu'il vous les offre...

Cette harangue ne plut guère à la princesse de Trébisonde, et encore moins à Lisvart, qui haïssait, non sans cause, le jeune soudan de Babylone. Toutefois, en fille bien avisée, Onolorie dissimula l'ennui qu'elle ressentait de ces présents, et elle répondit au prince d'Egypte :

— Seigneur, je remercie bien humblement le soudan de l'honneur qu'il me fait. La couronne mérite bien de demeurer en la cour de l'empereur mon père, comme souvenir du grand prince qui me l'envoie... Quant au vase, il serait dû plus justement, sauf meilleur avis, à l'infante sa sœur, selon la cause pour laquelle il m'en fait présent... Toutefois, je ne le refuserai pas, de peur qu'il n'attribuât mon refus à mal et qu'il ne m'estimât mal apprise et peu courtoise...

Le prince d'Egypte s'en retourna avec cette ré-

ponse vers le soudan de Babylone, et, comme il était temps de dormir, chacun se retira.

Mais, venue l'heure où Périon et Lisvart avaient coutume de se trouver au verger avec leurs amies, ils s'y rendirent le plus secrètement qu'ils purent.

Après quelques menus propos et agréables bagatelles, les princesses demandèrent à leurs amants un don qui leur fut accordé sans difficulté, comme bien on pense, à savoir de ne pas combattre contre Birmates, pour ne pas les compromettre.

Les deux chevaliers se retirèrent.

Le lendemain, et les jours suivants, Birmates eut à combattre, au nom de sa dame, plusieurs gentilshommes qui furent tous vaincus : le prince de Chypre, Zaharan, le prince d'Alexandrie, et maints autres, dont notre histoire se tait, parce qu'elle concerne surtout Amadis de Grèce et non Birmates.

Ce dernier, ayant séjourné trois semaines en la cour de l'empereur de Trébisonde, délogea sans autrement se faire connaître. Que Dieu le conduise! et retournons à nos erres.

## CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Abra, n'y tenant plus, déclara à Lisvart l'amour qu'elle ressentait pour lui, et de quelle façon le chevalier de la Vraie Croix accueillit cet agréable aveu.

Durant un mois et plus, le soudan de Babylone ne put sortir de sa chambre, à cause des plaies qu'il avait reçues en son combat avec le bon chevalier Birmates.

Un mois, pendant lequel il se trouva tout naturellement privé du suprême bonheur de voir la belle princesse de Trébisonde, l'unique objet de ses pensées, l'unique aliment de son cœur, l'unique préoccupation de sa vie!

Aussi, sans le réconfort que lui prodigua la princesse Abra, Zaïr serait mort à la peine.

Abra, à son tour, aussi possédée d'amour pour Lisvart, que l'était son frère pour Onolorie, Abra se laissa consumer petit à petit par cette flamme irrésistible qui embrasait son cœur. A ce point que, perdant toute honte, toute pudicité, toute vergogne, qui accompagnent d'ordinaire les dames et les demoiselles chastes et bien nées, elle résolut, quoi qu'il dût advenir, de ne plus cacher sa passion à celui qui en était l'objet.

Ce qui l'enhardit à cette grave démarche, ce fut d'abord la violence, l'irrésistibilité de son amour, qui ne lui laissait ni repos ni trêve, et ensuite, la confiance qu'elle avait dans les merveilleuses séductions de sa beauté Quel homme oserait résister à une princesse jeune, adorable, et amoureuse?... Aucun.

Le projet aussitôt conçu, aussitôt exécuté.

Lisvart était venu, un matin, s'informer de la santé du soudan. Abra l'envoya prier de passer dans la chambre où elle était.

Quoique cette visite lui coûtât à faire, Lisvart ne voulut point être discourtois envers la sœur du soudan : il se rendit à son commandement.

Quand il entra, il l'aperçut assise sur un carreau de velours vert. Elle s'était parée, à son intention, d'un vêtement de satin blanc qui faisait ressortir à merveille les avantages de sa taille et de son buste, dont la saillie était d'un très provoquant effet. Ses cheveux, plus blonds que les blés, étaient couronnés habilement de fleurs naturelles qui rehaussaient encore la beauté de son visage, comme fait un beau cadre d'un beau tableau. Ainsi vêtue, dans l'attitude la mieux étudiée pour que Lisvart, en entrant, pût plonger son regard dans les plis entr'ouverts de sa guimpe, Abra eût été prise pour une seconde Vénus.

Malgré lui, Lisvart fut ému par le rayonnement de cette beauté, et il fut forcé de convenir en lui-même qu'après Onolorie il n'y avait pas de femme plus agréable et plus appétissante.

Quand il se fut suffisamment approché d'elle, Abra se leva, alla vers lui, honteuse et rougissante, et le pria de s'asseoir.

Puis, tout d'un coup, sans aucune transition, car la pauvre chère pucelle n'y pouvait plus tenir, elle lui dit avec un roucoulement de tourterelle :

— Cher seigneur et ami, je vous prie d'excuser la violence de mon amour. Ayez plus de pitié de moi, pauvrette consumée de flamme ardente, que je n'ai de honte et de pudicité... soyez-moi miséricordieux, sauvez ma vie, ô mon cher seigneur!... Si, par malheur, une autre m'avait déjà prévenue dans la demande que je vous adresse présentement, retirez-lui ce que vous lui avez laissé prendre, pour me le donner à moi qui vous aime plus que ma propre âme... Vous hésitez... Si vous différez de répondre par votre amour au mien, par votre bouche à la mienne, soyez assuré que votre esclave Abra ne tardera pas à mourir, ne pouvant vivre sans vous posséder et sans être possédée de vous!...

Et, tout en disant ces mots, la pauvre princesse pleurait de grosses larmes.

Lisvart était perplexe au possible, et ne savait bonnement que répondre. Si, d'un côté, le doux parler de cette belle amoureuse l'apitoyait et l'amenait à lui obéir, d'un autre côté, l'amour immense qu'il avait pour la princesse Onolorie empêchait qu'il succombât à cette enivrante séduction.

Cependant la princesse Abra attendait une réponse, et ses yeux, fixés sur le visage du chevalier, disaient éloquemment de quelle importance était pour elle l'arrêt qu'il allait prononcer.

Il se décida enfin :

— Madame, lui dit-il, nul plus que moi n'est

heureux d'avoir provoqué de si agréables paroles, et il n'est aucun chevalier qui, à ma place, ne se sentirait grandi par une telle manifestation d'amitié émanée de si haute princesse...

— Eh! bien, alors... demanda Abra, haletante.

— Seulement...

— Ah! il y a un seulement!... murmura la sœur du soudan avec tristesse, presque avec amertume.

— Comprenez-moi bien, je vous en prie, madame... Une amitié comme celle que vous daignez m'offrir mérite qu'on y réponde avec loyauté... Or...

— Or?...

— Je suis chrétien, et vous êtes d'une religion différente... nos deux cœurs ne peuvent avoir de lien indissoluble possible qu'à la condition d'avoir la même foi... unis ici-bas, il faut encore que nous puissions l'être ailleurs, c'est-à-dire par-delà le tombeau...

La princesse Abra resta un instant comme désarçonnée par l'imprévu de cette objection.

— Et si j'étais chrétienne? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Si vous étiez chrétienne?...

— Oui...

— Eh bien! alors, madame, il n'existerait plus aucun obstacle à mes projets d'union...

— Aucun?

— Aucun.

Abra resta toute pensive, la tête penchée, les yeux clos.

Lisvart crut le moment favorable pour prendre congé d'elle. Il partit, et s'en alla tout droit vers Périon, à qui il raconta tout ce qui venait de se passer entre lui et la princesse, sœur du soudan de Babylone.

## CHAPITRE XXXVII

Comment la princesse Abra, jalouse de la princesse de Trébisonde, donna conseil à son frère Zaïr de la demander en mariage à l'empereur.

Le lendemain et les jours suivants, Abra essaya d'avoir de nouvelles entrevues et de nouveaux entretiens avec le beau chevalier Lisvart, qui évita le plus soigneusement qu'il put, et sous les meilleurs prétextes, de se rendre à ses invitations réitérées.

Cette réserve irrita d'autant les désirs de cette malheureuse princesse, qui se consumait dans le vide. Son martyre s'aggravait chaque jour, à chaque heure, d'un tourment nouveau. Elle devinait que l'obstacle sérieux à son bonheur devait venir de l'amitié que le chevalier de ses rêves avait pour une autre femme.

Mais quelle femme cela pouvait-il être?...

A force de chercher, on trouve, surtout lorsqu'on est femme et jalouse.

Abra trouva.

Il n'y avait, dans toute la cour du vieil empereur de Trébisonde, qu'une seule princesse dont la beauté valût la sienne, et cette princesse, c'était Onolorie.

Sans rien savoir de l'union secrète qui existait entre elle et Lisvart, elle comprit que ce devait être la seule qu'il pouvait lui préférer, et, dès ce moment, pour en avoir le cœur net, elle conçut un projet.

Elle se rendit chez son frère, qui, de son côté, avait l'âme aussi affolée qu'elle l'avait elle-même du sien.

— Mon frère, lui dit-elle de but en blanc, vous aimez toujours la princesse Onolorie?

— Si je l'aime toujours! s'écria Zaïr en bondissant. Mais je l'aime aujourd'hui plus qu'hier, si c'est possible, et je l'aimerai demain plus encore qu'aujourd'hui..

— Qu'espérez-vous d'elle?...

— Ce qu'on espère de la dame qu'on aime.

— Mais vous oubliez que la princesse Onolorie est une sage et vertueuse princesse, et que, pour arriver jusqu'à la possession tant enviée des trésors de beauté que la nature a mis en elle, il faut être son mari...

— Son mari?

— Oui. Vous n'y aviez pas songé, je gage.

— Non. Et vous-même, lors de notre départ de Babylone, vous n'y aviez pas songé non plus, ma chère sœur, puisque vous me parliez d'enlèvement...

— Sans doute, mais mon séjour prolongé céans a modifié mes idées et déconcerté mes plans... L'enlèvement d'Onolorie ne serait pas aujourd'hui une chose tant aisée... L'empereur de Trébisonde est puissant, et quoique votre armée soit là pour appuyer vos prétentions, son armée à lui pourrait vous contrarier...

— Mais je ne vois pas d'autre moyen, ma chère sœur.

— Vous ne voyez pas, parce que vous regardez mal, mon cher frère... Il y a un autre moyen...

— Ah!... Et lequel? dites-le-moi vitement!

— Je vous le dirai d'autant plus vite, que tout retard pourrait vous être funeste... attendu que j'ai surpris hier, dans un groupe de dames de l'impératrice, une conversation qui me fait penser que l'empereur a l'intention de marier bientôt la princesse sa fille...

— La marier?... Et avec qui?...

— Je ne sais pas encore... Mais il en est question sous le manteau...

— Onolorie mariée à un autre! Cela ne sera pas, cela ne peut pas être!...

— Soyez cet autre, vous-même...

— L'épouser?...

— Quel inconvénient y voyez-vous! Elle est jeune, belle, bien apparentée, et vous l'aimez! Cela suffit.

— Eh bien! vous avez raison, ma sœur... Dès demain, je demanderai à l'empereur de Trébisonde la main de la princesse Onolorie sa fille...

— Il vous la refusera, répondit froidement Abra.

Pour la seconde fois, le soudan de Babylone bondit.

[illegible] me la refusera!

[illegible] vous la refusera.

[illegible] pourquoi cela?...

[illegible] Parce que.

[illegible] encore?...

[illegible] que vous êtes païen et qu'il est d'une [illegible] différente, d'une religion ennemie...

[illegible] vrai, je n'y avais pas réfléchi! murmura [illegible] accablé.

[illegible] pourquoi ne vous feriez-vous pas chré[illegible] après tout? dit Abra.

[illegible] chrétien, moi?...

[illegible] Onolorie en vaut bien la peine, à ce qu'il [illegible] semble...

[illegible] Ah! ma sœur... ma sœur... que me propo[illegible]

[illegible] que de fort simple, mon cher frère. [illegible] êtes enamouré de la princesse de Tré[illegible] et vous la voulez posséder, corps et âme... [illegible] à cela il n'y a qu'un moyen, il faut [illegible]yer...

[illegible] Mais que diront nos dieux?

[illegible] ne diront rien... Ils riront, au con[illegible]

[illegible] riront?...

[illegible] Écoutez, mon frère... Vous vous sentez [illegible] n'est-ce pas, maintenant? Vos plaies sont [illegible] vos blessures fermées, vous pouvez [illegible]

[illegible]

[illegible] Demain, vous vous lèverez, vous [illegible] meilleur équipage, dîner avec l'em[illegible] Trébisonde, et, vers la fin du repas, [illegible] déclarerez solennellement que vous et vos [illegible] compagnons, vous voulez entrer dans [illegible] leur Christ et recevoir le baptême...

[illegible] recevoir le baptême!...

Oui... Laissez-moi achever... il s'agit de votre bonheur...

— Dites, dites, ma chère sœur!...

— Vous ajouterez seulement que vous désirez qu'on vous octroie un don...

— Et ce don?...

— Ce sera la main de la princesse de Trébisonde .. Une fois que vous l'aurez, vous prendrez congé de son père et de sa mère, et vous reviendrez à Babylone, où vous vous déchrétienniserez à votre aise...

— Ah! ma chère sœur! s'écria Zaïr ravi. Laissez-moi vous embrasser pour vous remercier de cette imagination-là!...

Et il l'embrassa, en effet, à deux reprises, avec un enthousiasme qui témoignait de la joie qu'elle venait de lui causer par sa proposition.

## CHAPITRE XXXVIII.

**Comment le soudan de Babylone, suivant le conseil de sa sœur Abra, se chrétiennisa, avec ses principaux compagnons, et pria ensuite l'empereur de Trébisonde de lui octroyer un don.**



êvant tout éveillé au bonheur dont il allait immanquablement jouir par la possession de la divine Onolorie, Zaïr ne dormit pas toute cette nuit-là; car, pour lui, cela ne faisait pas le moindre doute, l'empereur ne pouvait lui refuser la main de la princesse de Trébisonde.

Plein de cette délicieuse idée, il fit à perte de vue des projets charmants, plus insensés les uns que les autres, et, fermant les yeux un instant, il revit l'apparition séduisante qui l'avait tant frappé quelques mois auparavant, c'est-à-dire Onolorie, demi-nue, lui souriant dans sa grâce et dans sa merveilleuse beauté...

Aussi, dès le lendemain matin, sans plus attendre, réunit-il les princes et seigneurs les plus importants venus avec lui à la cour de l'empereur de Trébisonde; et, une fois qu'ils furent assemblés, il leur exposa éloquemment son projet, en leur faisant bien comprendre que cette abjuration de leurs dieux n'avait rien d'alarmant pour leur conscience, et que la foi qu'ils allaient embrasser était un costume dont ils pourraient se débarrasser à leur retour à Babylone.

Chacun applaudit à son idée, et se prépara à jouer le rôle convenu.

Ainsi accompagné, Zaïr se rendit auprès de l'empereur et prit place à sa table.

Vers la fin du repas, il prit la parole et dit:

— Mon cousin, j'ai une communication grave à vous faire, et je la veux faire ici, publiquement...

— Qu'est-ce donc, mon cousin? demanda le vieil empereur en souriant de l'air solennel de son hôte.

Zaïr reprit:

— Les loisirs que m'a procurés le vaillant che-

valier que je regrette de ne plus voir céans ont porté leur fruit... Ce n'est pas pour rien que j'ai été aux portes de la mort... J'ai fait un retour sur moi-même... sur mon état, sur ma foi, et j'ai eu comme une révélation...

— Une révélation? demanda le vieil empereur, ébahi.

— Oui, Sire, j'ai compris l'inanité de nos dieux et la solidité de votre foi en un Dieu unique, et j'ai résolu d'être chrétien...

— Chrétien !...

— Oui, Sire... De plus, j'ai décidé les princes et seigneurs, mes compagnons, à suivre mon exemple...

— Il serait vrai?... s'écria l'empereur, joyeux de cette nouvelle.

— Très vrai, Sire.

— Vous avez mûrement réfléchi à la gravité de cette détermination.

— J'y ai mûrement réfléchi, Sire, et mes compagnons aussi...

— Vous me comblez d'aise, mon cousin... Je me serais gardé de peser sur votre conscience, parce que vous étiez mon hôte; mais, en vous voyant si jeune, si beau, si excellent en toutes choses, je disais souvent à part moi, en soupirant, qu'il était vraiment dommage que vous fussiez païen et non chrétien, comme vous méritez tant de l'être...

— Je le serai désormais, Sire, et le plus tôt sera le mieux... Seulement, permettez d'y mettre une condition qui ne vous coûtera rien...

— Laquelle, mon cousin?...

— Quand je serai chrétiennisé et baptisé, je vous prierai de m'octroyer un don...

— N'est-ce que cela?...

— Ce n'est que cela.

— Comme je suppose que vous ne pouvez me demander que le possible, mon cousin, je vous octroie d'avance ce don, quel qu'il soit, heureux de pouvoir vous prouver la joie que vous me causez par votre renoncement au culte des faux dieux...

— C'est moi qui vous remercie, c'est moi qui suis votre obligé, Sire... Mettez le comble à vos bontés en ordonnant que la cérémonie de notre baptême se fasse immédiatement...

— Immédiatement?...

— Oui, Sire...

— Ne pouvez-vous attendre encore un jour ou deux?...

— Si vous êtes pressé de gagner quelques âmes de plus à votre paradis, Sire, ordonnez que la chose se fasse incontinent... Le temps marche rapide et ne nous attend pas... Aujourd'hui nous appartient; qui sait où nous serons demain?...

— Vous parlez d'or, mon ami, et je veux vous obéir, car votre empressement me touche...

L'évêque fut prévenu. Zaïr et ses compagnons, ainsi que la princesse Abra, furent conduits dans la chapelle du palais, et là, en présence de toute la cour, ils firent une abjuration complète de leurs erreurs, déclarant ne vouloir suivre désormais que la loi chrétienne.

— O Lisvart! murmura la princesse Abra, lorsque son tour fut arrivé d'être ondoyée.

— Onolorie! Onolorie! murmura le soudan de Babylone.

La cérémonie terminée, on revint dans la grande salle du palais.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment, après la chrétiennisation, la princesse Abra pria la princesse de Trébisonde de lui octroyer un don, c'est-à-dire de lui permettre d'épouser le vaillant Lisvart.**



Une fois qu'on fut revenu dans la grande salle du palais, et que chacun eut pris place, la belle princesse Abra s'approcha, pâle comme un lis, de la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui dit-elle, êtes-vous contente de ma docilité?...

— Je me réjouis, comme mon père, de vous voir des nôtres, madame, répondit affectueusement Onolorie.

— Croyez-vous qu'elle mérite récompense? continua Abra.

— Cette récompense, vous la trouverez en vous-même, répondit la princesse de Trébisonde un peu étonnée de la question.

— Je l'entends bien ainsi, reprit Abra; je voulais seulement dire, madame, que l'acte d'humilité que je viens d'accomplir m'autorisait, plus qu'hier par exemple, à vous prier de m'octroyer un don...

— Un don? répéta Onolorie en tressaillant involontairement et en pressentant un péril quelconque dans cette demande.

— Oui, un don... Est ce que je ne suis pas digne de l'obtenir, madame?...

— Très digne, très digne, au contraire, répondit vivement la sœur de Gricilerie.

— Eh bien?... ce don?...

— Je vous l'octroie volontiers, madame...

La princesse de Trébisonde fit un mouvement comme pour reprendre le mot qu'elle venait de lâcher; mais il n'était plus temps!

— Vous ne me demandez pas en quoi il consiste?... dit Abra avec un singulier sourire.

Elle avait surpris le mouvement de sa rivale.

— En effet... je l'oubliais... dit celle-ci. En quoi consiste ce don, madame?...

— Je vous prie, madame, répondit Abra d'une voix claire, de vouloir bien m'accorder le vaillant chevalier Lisvart pour époux...

Onolorie pâlit horriblement, et mit la main sur son cœur, en proie à une angoisse que l'on comprendra aisément.

— Dois-je répéter ma prière, madame? dit la sœur du soudan, qui venait de tout comprendre, à l'émotion involontaire témoignée par Onolorie, et qui était heureuse d'enfoncer un fer rouge dans la poitrine de cette rivale.

— C'est que... je ne comprends pas bien, répondit péniblement la pauvre Onolorie, pourquoi vous vous adressez à moi en cette occurrence... Je n'ai aucun droit... sur le seigneur Lisvart... et ce n'est pas à moi... de vous l'accorder... ou de vous le refuser... Demandez-le à lui-même...

— Vous avez raison, madame, reprit Abra.

Puis, s'approchant de Lisvart, elle lui dit, avec l'émotion qu'elle éprouvait toujours en sa présence:

— Chevalier, vous m'avez fait comprendre que le jour où je serais chrétienne, je serais digne d'aspirer à votre cœur... Je suis chrétienne!... Vous êtes d'une illustre lignée, je le sais; mais mon parentage vaut le vôtre... et, si sa majesté l'empereur de Trébisonde y consent...

— Bien volontiers, madame, répondit l'empereur.

Lisvart était dans le plus âpre embarras qui fût. Il ne comptait pas que la princesse Abra renoncerait à sa religion aussi facilement et aussi vitement, et, à cause de cela, pour amortir un peu l'ardeur qui la consumait, il lui avait donné cette espérance, qu'elle lui rappelait maintenant.

Comment faire? Il aimait Onolorie et n'en voulait aimer nulle autre. Refuser brutalement, c'était du scandale, et ce scandale pouvait rejaillir sur sa mie. Accepter, en sa présence surtout, c'était lui percer le cœur de tous les glaives les plus aigus.

Dans cette douloureuse alternative, il s'avisa d'un moyen terme.

— Madame, dit-il à Abra, qui attendait sa réponse avec anxiété, je tiens toujours les promesses que je fais... Dans le cas présent, je dois vous prier d'attendre quelque temps encore... deux ou trois semaines... le temps nécessaire pour demander et obtenir l'assentiment de mon père...

— J'attendrai, Lisvart, murmura en soupirant la princesse Abra.

## CHAPITRE XL

Comment le soudan de Babylone, à son tour, requit l'empereur de Trébisonde de lui octroyer le don promis, et comment Lisvart, furieux, tira son épée et tua le fils du duc d'Alafonte.

Abra avait quasiment obtenu ce qu'elle voulait, à savoir la promesse publique d'être unie au chevalier qu'elle aimait.

Zaïr, à son tour, voulut toucher le prix de son abjuration.

Lors, s'avançant vers le vieil empereur de Trébisonde, il lui dit:

— Sire, vous m'avez promis un don tout à l'heure, avant que je ne me fisse chrétien?...

— C'est vrai, mon frère, je me rappelle cela avec plaisir. Que voulez-vous de moi?... Parlez avec assurance!

— Sire, reprit Zaïr d'une voix sonore, je vous demande la main de la princesse Onolorie, votre fille...

Onolorie étouffa un cri, et, sans le secours de sa sœur Gricilerie, qui la reçut à temps dans ses bras, elle serait tombée à terre, pâmée de douleur.

Le vieil empereur de Trébisonde avait rêvé une autre alliance pour sa chère fille Onolorie. Il avait même songé au vaillant chevalier Lisvart, auquel il avait tant d'obligations. Mais, puisque Lisvart s'était engagé envers la princesse Abra, et que, d'ailleurs, le soudan de Babylone était un honorable parti, il lui répondit:

— Je vous accorde avec grand plaisir ce que vous me demandez là, prince, heureux de cimenter ainsi le bon accord qui doit exister entre nos deux pays...

L'empereur de Trébisonde avait à peine achevé, que Lisvart, pâle de colère et de rage, se précipitait, l'épée à la main, à la rencontre du soudan de Babylone.

— Ah! païen paillard! lui cria-t-il d'une voix tonnante, tu viens de ton pays maudit pour cueillir les plus belles et les plus nobles vierges du nôtre!.. Ah!... chien, je vais châtier ton audace comme il convient qu'elle le soit!...

Il dit et s'élança. Malheureusement, Zaïr, voyant venir le coup, gauchit un peu, et l'épée de Lisvart alla percer d'outre en outre le fils du duc d'Alafonte, qui tomba raide mort.

— Vous menacez mon hôte en ma présence! s'écria le vieil empereur irrité, en s'adressant au chevalier de la Vraie Croix, qui voulait de nouveau se précipiter sur Zaïr. Vous osez à ce point man-

quer au respect qui m'est dû !... Vous osez ensanglanter mon palais par un meurtre sur un innocent !... Cela mérite vengeance... Roi de la Breigne! ajouta l'empereur.

Le roi de la Breigne s'avança.

— Emparez-vous de ce forcené, lui dit le vieil empereur, et enfermez-le dans la plus forte tour, jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort !... Allez ! vous m'en répondez sur votre tête !...

Le roi de la Breigne obéit et emmena le chevalier de la Vraie Croix.

Mais cet ordre avait exaspéré les amis du chevalier, de même que les menaces du chevalier avaient exaspéré les compagnons du soudan de Babylone. Les épées sortirent spontanément de leurs étuis, et un massacre allait avoir lieu, lorsque, s'interposant au milieu des mutins, le vieil empereur prit Zaïr par le faux du corps et l'emporta dans une salle voisine.

Quelques minutes après, il revint de plus en plus irrité de voir son autorité méconnue.

— Justice sera faite de cette violence inouïe ! s'écria-t-il en menaçant du regard et du geste les compagnons de Lisvart, qui rongeaient impatiemment leur frein.

Périon de Gaule s'avança courageusement vers le prince en courroux.

— Sire, lui dit-il d'une voix ferme, vous venez d'ordonner là une chose qui tachera votre renommée.

— Que réclamez-vous ? lui répondit brusquement l'empereur.

— Vous parliez tout à l'heure de justice, Sire : vous venez d'en manquer en ordonnant l'emprisonnement de mon neveu Lisvart... Mais si vous oubliez aussi vite les services rendus, je n'oublie pas, moi, les injustices commises... Je ne suis pas tellement isolé en ces pays, pour n'avoir pas d'amis qui consentent à venger un outrage subi par moi... Si l'on touche à un seul cheveu de la tête de mon neveu, c'est vous, Sire, que j'en rendrai responsable.

— Votre neveu mourra de male mort, et vous aussi, si vous restez céans ! s'écria le vieil empereur avec emportement.

— Mon neveu ne mourra pas, Sire, répondit Périon avec fermeté. Quant à ce qui me concerne, puisque vous me chassez, je pars...

— Délogez vitement de céans, je vous en donne le conseil !... Car, si dans trois jours vous n'avez pas quitté l'empire de Trébisonde, je vous mettrai en charte privée, comme votre neveu, et vous serez libres, alors, de vous consoler mutuellement à vos derniers moments, que je ne vous ferai pas trop attendre !...

— Je pars, Sire, dit Périon en prenant congé, mais vous vous repentirez de la mauvaise action que vous avez commise !...

Périon de Gaule s'inclina, respectueux et attendri devant l'impératrice et les princesses, navrées de ce départ et de ce qui l'avait provoqué ; puis il disparut.

## CHAPITRE XLI

**Comment, après le départ de Périon de Gaule, le vieil empereur de Trébisonde voulut forcer sa fille Onolorie à épouser le soudan de Babylone, et comment cette princesse s'y refusa.**



Un silence glacé se fit dans la salle où venaient d'avoir lieu ces scènes diverses, lorsque Périon fut parti.

L'empereur marchait à pas hâtés de long en large et de large en long, et repassant brièvement les faits navrants dont il venait d'être le témoin, afin de savoir exactement à quel parti s'arrêter.

Il ordonna qu'on allât chercher le soudan de Babylone.

Plus que jamais, et maintenant surtout qu'il se trouvait privé de chevaliers dévoués, il tenait à marier sa fille Onolorie au soudan de Babylone, afin de s'assurer son concours en cas de guerre.

Zaïr parut.

— Mon frère, lui dit-il en allant vers lui avec empressement et en lui prenant les mains dans les siennes, je vous prie d'oublier la scène regrettable qui vient d'avoir lieu par suite de la mutinerie inqualifiable d'un chevalier que je regardais comme mon fils... Ce titre, dont il est indigne à cette heure, c'est à vous que je le restitue... Vous aimez la princesse Onolorie, ma fille ; je vous la donne à femme...

Zaïr aimait trop la princesse de Trébisonde pour ne pas l'accepter les yeux fermés.

— Sire, dit-il, je me sens indigne de tant de bontés... J'aime la princesse Onolorie d'une amour profonde, immense, infinie... Être à elle est le plus ardent de mes désirs.

— Vous acceptez enfin ?...

— C'est demander à un aveugle s'il accepte la vue ; à un malade, s'il accepte la santé ; à un moribond, s'il accepte la vie !... J'étais dans les ténèbres, dans l'angoisse, dans la mort, et vous m'offrez le soleil, la liberté, le bonheur !...

— Ma fille, dit l'empereur en se tournant vers Onolorie, éperdue ; ma fille, je vous donne au vaillant prince de Babylone, qui consent à partager son trône avec vous...

Et il voulut la prendre par la main pour la fiancer à Zaïr.

Onolorie s'y refusa.

— Qu'est-ce donc que ceci, madame ?... demanda le vieil empereur étonné.

— Mon père...

— Eh bien ?...

— Je ne puis épouser le prince Zaïr...

— Vous ne pouvez pas épouser le prince Zaïr?

— Non, mon père...

— Et pourquoi ?...

— Je ne le puis, vous dis-je...

— Ce n'est pas là une raison, madame! répliqua le vieil empereur, dont le front se rembrunit et dont le regard se chargea d'éclairs.

— Pardonnez-moi de ne pas vous en donner une autre, mon père... Mais le prince de Babylone est honnête, puisqu'il est chrétien; il a, de plus, des sentiments de chevalier... Il ne voudra devoir sa femme qu'à la persuasion et non à la violence... et, du moment où je déclare en sa présence que je ne puis être à lui, il n'a plus à insister, parce qu'insister serait un crime de lèse-majesté...

Tous les spectateurs de cette scène étaient dans une inexprimable angoisse. On pressentait, à la tournure de ces propos, un orage prochain, plus épouvantable encore que celui qui venait d'éclater.

La princesse Abra, surtout, était haletante. Sa belle figure, d'ordinaire si douce et si mélancolique, était en ce moment convulsée par la jalousie. La lumière se faisait dans son esprit; elle commençait à avoir la raison de l'indifférence de Lisvart à son endroit, de son embarras quand elle l'avait mis en demeure de l'épouser, de la violence à laquelle il s'était laissé emporter contre le soudan, et, finalement, de l'obstination de la princesse de Trébisonde à refuser Zaïr pour mari...

L'empereur secoua rudement la délicate main qu'il tenait dans la sienne, et il dit avec une sourde colère :

— Madame, vous épouserez le soudan de Babylone, qui s'est fait chrétien pour être plus digne de vous, et qui vous offre de partager le plus beau trône du monde...

— Je ne l'épouserai pas, mon père, répondit Onolorie avec une fermeté respectueuse.

— Vous l'épouserez !

— Je ne l'épouserai pas, mon père...

— Et je ne saurai pas pourquoi ? s'écria le vieil empereur exaspéré.

— Epargnez-moi, ainsi qu'à vous, mon père le chagrin et le scandale d'un aveu public...

— Que veut dire ceci ?...

— Cela veut dire, mon père, que je ne puis être à deux princes à la fois, et que, mariée déjà secrètement au chevalier de la Vraie Croix, je ne puis, par conséquent, épouser le soudan de Babylone...

— Mariée à Lisvart! s'écria l'empereur confondu.

— Oui, mon père, répéta Onolorie en tombant à deux genoux.

— Ah ! ceci met le comble à la mesure! et je comprends tout maintenant!... s'écria le vieux monarque en se laissant aller à toute la fougue de son ressentiment. Roi de la Breigne, ajouta-t-il en voyant entrer ce prince, vous avez mis Lisvart en lieu sûr, n'est-ce pas?...

— Je vous ai obéi, Sire, répondit tristement le roi de la Breigne.

— Eh bien ! faites pour la princesse Onolorie ce que vous avez fait pour le chevalier de la Vraie Croix, son complice : enfermez-la dans une tour, jusqu'à ce que j'aie prononcé sur son sort...

— Grâce, Sire !... murmura la princesse Gricilerie en venant se jeter aux pieds de son père. Grâce pour ma sœur!

— Non !... répondit l'empereur.

— Grâce, Sire ! murmura l'impératrice en venant se jeter aux pieds de son mari, grâce pour ma fille !...

— Non ! répondit l'empereur en détournant la tête. Roi de la Breigne, vous m'avez entendu ?...

— Oui, Sire...

— Faites vitement, alors.

Le roi de la Breigne s'approcha respectueusement de la princesse de Trébisonde, et, de sa voix la plus douce, il la pria de vouloir bien le suivre.

Onolorie sortit avec lui, au milieu des sanglots de sa mère et de sa sœur.

— Il aimait Onolorie !... murmura la princesse Abra d'un air sombre.

## CHAPITRE XLII

Comment la princesse Abra, dans sa douleur, trouva encore moyen de réconforter son frère Zaïr, qui se laissait aller à une mélancolie mortelle.

Si la princesse Abra reçut de cette révélation une douleur aiguë comme une pointe d'épée, ardente comme une flamme, son frère, le soudan de Babylone, n'en reçut pas une douleur moins grande.

Il alla s'enfermer dans son logis, l'âme navrée, désespéré de tout, et n'attendant plus d'autre soulagement que de la mort; il entra en une telle mélancolie qu'il ressemblait plus à une statue de marbre qu'à une créature vivante.

Il demeura ainsi pendant près d'une heure, sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche,

mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé et brisé le plus dur rocher de la mer.

— Ah! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit!... Hélas! hélas! Qu'ai-je à faire, maintenant?.... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre!... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur!... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi?... Et pour qui?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle!... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraîcheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah! fortune cruelle et aveugle!... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité!... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable?.... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne?... Non! non!... meurent plutôt mes jours que mon honneur!...

Comme Zaïr était ainsi en train de se tourmenter et de se désespérer, pleurant et sanglotant, sa sœur survint par une porte dérobée inconnue au soudan.

En le voyant dans ce pitoyable état, la pauvre princesse fut émue et oublia sa propre douleur pour ne plus songer qu'à celle de son frère.

Elle le prit en son giron, lui essuya doucement les yeux et le visage, qu'il avait baignés de larmes, et lui dit d'un ton de tendre reproche :

— Ah! mon cher frère, comment vous oubliez-vous ainsi à pleurer et à vous lamenter?... Voulez-vous donc réjouir vos ennemis?... A force de souffrir, vous mourrez... et, vous mort, votre rival pourra jouir en paix de la maîtresse qu'il vous a ravie, et qu'à votre tour, vous pouvez lui ravir!... Songez donc! vous pouvez vous venger de lui!... Il n'aime qu'une personne au monde, c'est la princesse que vous aimez vous-même... Poursuivez donc votre vengeance... Prouvez à tous ces chrétiens que vous êtes plus habile qu'eux.

— J'en mourrai, ma sœur, murmura le soudan de Babylone en secouant tristement la tête.

— Vous n'en mourrez pas, mon frère... C'est affaire aux femmes de pleurer, de se lamenter et de se laisser abattre par les infortunes amoureuses... Mais vous, chef d'hommes, prince illustre, chevalier vaillant, vous devez vous roidir contre la peine et prouver que vous êtes homme... Si ce n'est pas pour vous, vivez au moins pour ceux qui vous aiment...

— Pour ceux qui m'aiment! répéta Zaïr avec amertume.

— Doutez-vous donc de mon affection pour vous, mon cher frère?... Moi qui oublie le mal de mon cœur pour ne songer qu'au mal du vôtre!...

— Non, chère sœur, je ne doute nullement de votre amitié... Vos paroles me réconfortent; je reprends courage, et j'espère... Si je n'ai pas l'amour, j'aurai du moins la haine pour consolation.

Zaïr et Abra devisèrent ainsi pendant quelque temps, et la sœur quitta son frère un peu consolé.

## CHAPITRE XLIII

Comment l'empereur de Trébisonde promit au duc Alafonte de venger le meurtre de son fils, et, en même temps, le commerce adultère de Lisvart et d'Onolorie.

Pendant ce temps, l'empereur de Trébisonde causait avec le duc Alafonte.

— Votre fils est-il vivant encore? demanda-t-il.

— Non, Sire, répondit le duc, je viens de recevoir son dernier soupir, et c'était pour vous supplier de le venger que je revenais vers vous...

— Il sera vengé, en effet, je vous le promets, mon cousin, reprit le vieil empereur. Mais vous ne savez pas tout, duc!...

— Qu'y a-t-il donc encore, grand Dieu? N'est-ce donc pas assez de ce malheur qui m'atteint en plein cœur et empoisonne le reste des jours que j'ai encore à vivre?... Faut-il que j'aie encore à regretter un nouveau crime?...

— Oui, duc.

— Et lequel, Sire?...

— Lisvart a osé aimer, sans mon consentement, la princesse de Trébisonde, ma fille.

— Et elle?..

— Elle l'a aimé aussi!... Ils ont commercé l'un et l'autre secrètement, déshonorant ainsi le nom qu'ils portent et le rang qu'ils tiennent...

— Ah! Sire, voilà qui mérite un châtiment exemplaire... J'aurais pardonné peut-être, moi, parce qu'il ne s'agissait en somme que d'un meur-

tre qui avait ensanglanté votre palais et attristé ma vie... C'était un désastre particulier... Mais, ici, cela devient une calamité publique... Oser porter ses regards sur la fille de l'empereur de Trébisonde! Profiter de l'hospitalité généreuse qu'il offrait, pour la déshonorer! Cela est déloyal et indigne d'un chevalier... Cela veut une punition éclatante...

— Ils l'auront l'un et l'autre, duc, je vous le promets, car ils sont l'un et l'autre coupables...

Point de faiblesse, Sire !

— Je n'en aurai point... Je me souviens de ce que firent autrefois à leurs enfants Torquatus et le bon Trajan... Je les imiterai.

— Ce sera là une dure extrémité, Sire; mais une extrémité nécessaire... J'en pleurerai, à cause de la douleur que vous en ressentirez comme père; mais j'applaudirai à l'exécution de cette mesure rigoureuse qui sauvera votre honneur outragé...

— Rapportez-vous-en à moi, cousin, je vous le répète... Vous serez vengé du meurtre de votre fils, et moi je le serai du déshonneur de ma fille...

— Permettez-moi donc maintenant, Sire, de prendre congé de votre majesté !... Il me reste un devoir pieux à remplir... J'ai à préparer les funérailles de mon fils bien-aimé...

— Allez, mon cousin, allez en paix, et que Dieu soit avec vous !...

Le duc Alafonte s'inclina et sortit.

Quant à Lisvart, on l'avait enfermé dans une tour où se trouvait déjà Radiane, soudan de Liquie.

Pendant deux jours et deux nuits, il ne voulut prendre aucun repos ni aucune nourriture. Ce qu'il voulait, c'était mourir !

Heureusement que Radiane était là. Non-seulement il empêcha Lisvart d'attenter à sa vie, mais encore il lui prodigua les soins et les consolations les plus efficaces; tellement que l'amant de la princesse Onolorie reprit cœur et se rattacha à la vie par l'espérance.

## CHAPITRE XLIV

Comment la princesse Abra, pour se venger et venger son frère, lui donna le conseil de faire combattre deux chevaliers, frères du roi d'Egypte, sous couleur d'obtenir justice de la trahison de Lisvart et de la déloyauté de la princesse Onolorie.



...ndicative et passionnée, la princesse Abra n'était pas encore satisfaite. Il ne lui suffisait pas que Lisvart fût emprisonné et gardé à vue, et que la princesse Onolorie fût également en charte privée. Elle voulait davantage pour la satisfaction de sa jalousie : elle l'obtint.

Le lendemain, elle alla trouver le soudan de Babylone, qui l'accueillit avec joie, car c'était d'elle seule maintenant qu'il attendait son réconfort.

— Mon frère, lui dit-elle, j'ai songé cette nuit à quelque chose que je veux vous confier...

— Il s'agit de ma vengeance, n'est-ce pas, ma sœur?...

— De notre vengeance, mon cher frère. En vous servant, je me sers; en me servant, je vous sers...

— Je suis plus assuré, de cette façon, de réussir...

— Nous réussirons aussi.

— De quoi s'agit-il, ma sœur?

— Vous avez parmi vos compagnons deux vaillants chevaliers, Macartes et Zarahan...

— Les frères du roi d'Egypte?

— Oui.

— Ce sont, en effet, deux bons chevaliers, les meilleurs peut-être qui soient venus avec moi.

— La victoire leur sera donc plus facile qu'à d'autres.

— Vous voulez qu'ils combattent contre Lisvart?...

— Non... Ecoutez-moi jusqu'au bout... Vous les enverrez auprès de l'empereur de Trébisonde... Quand ils seront devant lui, ils lui déclareront la trahison de Lisvart et la déloyauté de la princesse Onolorie, en le priant de leur accorder le combat pour prouver leurs dires...

— Si l'empereur refusait?...

— L'empereur ne peut pas refuser... Et, d'ailleurs, dans ce cas-là, j'aviserais à un autre moyen... Mais, je vous le répète, il accordera à Macartes et à Zarahan la permission qu'ils lui demanderont...

— Ne vaudrait-il pas mieux, ma sœur, que je m'offrisse, moi, pour prouver cette trahison et cette déloyauté?... Les frères du roi d'Egypte sont braves et chevaleureux, mais n'ai-je pas eu jusqu'à présent la victoire dans toutes les luttes de ce genre où je me suis présenté?... Je demanderais à combattre contre cet odieux Lisvart, et ma haine donnerait un poids de plus à mon bras... J'aurais bonheur à me repaître de la vue de son sang!...

Abra tressaillit. Elle voulait bien se venger de Lisvart, mais elle l'aimait trop pour le souhaiter mort.

— Non, mon cher frère, répondit-elle au soudan, non, cela n'est pas praticable... D'abord, il ne faut pas que vous exposiez votre existence, utile à votre peuple et chère à vos amis... Ensuite, il n'est pas dans les lois de ce pays qu'un chevalier accusé se défende lui-même contre celui qui l'accuse... Il choisit, ou l'on choisit pour lui des parrains en nombre égal à celui de ses accusateurs, et ce sont eux qui vainquent ou succombent pour lui... Tant mieux s'ils sont vainqueurs, tant pis s'ils sont vaincus...

— Soit! murmura Zaïr en soupirant.

— Ainsi, vous m'avez bien comprise?

— Oui, ma sœur.

— Vous allez prévenir Macartes et Zarahan?

— Je vais les prévenir et leur indiquer le rôle à suivre...

## CHAPITRE XLV

Comment Macartes et Zarahan, frères du roi d'Egypte, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde et lui dénoncèrent la trahison de Lisvart; et comment, sur ces entrefaites, survint un chevalier inconnu, qui se déclara pour la princesse Onolorie.

Bientôt prévenus, les frères du roi d'Egypte, Macartes et Zarahan, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde, qui, en ce moment, était encore à table avec sa compagnie.

— Sire, dit Macartes prenant la parole en son nom et au nom de Zarahan, nous venons vous déclarer, mon frère et moi, la trahison du chevalier de la Vraie Croix et la déloyauté de madame Onolorie, princesse de Trébisonde, et vous demander le combat contre deux chevaliers choisis par vous...

Cette parole causa un frémissement général.

— Nous offrons de prouver nos dires en champs clos, reprit Macartes, et de ne sortir de la lutte que morts et vaincus, ou vivants et vainqueurs... C'est à votre justice que nous nous adressons, Sire, et nous espérons bien ne pas nous y adresser en vain...

— Et vous avez raison, seigneurs, répondit gravement le vieil empereur en se levant. J'accorde le combat que vous venez me demander... Il aura lieu dans trois jours, en présence de toute ma cour et des deux coupables, la princesse Onolorie et le chevalier Lisvart... Tous deux choisiront leurs parrains pour confondre leurs accusateurs et les vaincre... Si les accusateurs sont vainqueurs, la tête des accusés courra péril de male mort...

— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille se porter garant pour Lisvart et pour madame Onolorie? demanda Zarahan en promenant un regard de défi sur l'assemblée.

Personne ne sonna mot.

Périon n'était plus là, hélas! et la crainte d'encourir la disgrâce de l'empereur refroidissait les amitiés les plus chaudes.

Gricilerie et l'impératrice pleuraient dans un coin, en se tenant embrassées.

Sur ces entrefaites, survint un chevalier, grand de corsage et fort de membres, qui avait le visage more.

— Sire, dit-il en s'adressant de prime-abord au vieil empereur de Trébisonde, ne pourriez-vous me donner des nouvelles du chevalier de l'Ardente Epée?

— Le chevalier de l'Ardente Epée?

— Oui, Sire, un brave et hardi compagnon, mon compagnon de jeux et d'armes, que je cherche de par le monde sans pouvoir parvenir à le rencontrer...

— La dernière fois que je l'ai vu, seigneur chevalier, répondit l'empereur, a été aussi la première...

— C'était en quel endroit, Sire?

— En l'île d'Argènes.

— En l'île d'Argènes?

— Oui, là où nous sommes restés enchantés pendant de longues années, plusieurs chevaliers et moi, par suite des maléfices de Zirfée, l'ennemie de la bonne Urgande... C'est lui qui nous a délivrés...

— Je le reconnais à ce trait... Mais ne pourriez-vous donc me dire où je le pourrais rencontrer?...

— Non, sire chevalier... car nous n'avons pas eu de ses nouvelles, depuis... Nous l'avons laissé en l'île d'Argènes avec le roi Alpatracie, la reine Miramynie et la princesse Lucelle...

— Allons, je vois bien que je ne le retrouverai pas encore aujourd'hui, murmura le chevalier more. Cela me chagrine fort, car je l'aimais et j'avais un pardon à lui donner de la part de quelqu'un qui l'avait faussement accusé. Mais, ajouta le chevalier, d'où vient cette consternation que je vois répandue céans sur tous les visages?... La

cour de Trébisonde porte-t-elle donc le deuil de quelqu'un d'illustre ?...

On s'empressa de lui raconter ce qui s'était déjà passé et de le mettre au courant de ce qui devait avoir lieu dans trois jours.

— O amour ! s'écria-t-il. Dieu cruel et charmant ! Tu exerceras donc toujours tes ravages !...

Puis, s'avançant fièrement vers Macartes, et lui tendant le bord de sa cotte de mailles, il lui dit :

— Je me déclare le chevalier de la belle princesse Onolorie, et j'entends faire éclater au grand jour son innocence et sa pureté. M'acceptez-vous ?

— Je vous accepte pour adversaire, répondit Macartes en prenant le bord de la cotte de mailles.

Grasilerie respira, ainsi que l'impératrice : la princesse de Trébisonde avait un défenseur.

— Ne pourrai-je savoir à quel chevalier j'aurai affaire ? demanda dédaigneusement Macartes.

— Volontiers, seigneur, répondit le nouveau venu. D'autant plus que je suis aise de prouver à madame Onolorie, et de toutes les façons, qu'elle a un défenseur digne d'elle...

— Ainsi, vous avez nom ?...

— Fulurtin, fils de Mérone et de Buruca, autrement dit du roi et de la reine de Saba. Et vous, mon compagnon ?

— J'ai nom Macartes, et suis le frère du roi d'Egypte...

— Nous sommes dignes de nous mesurer, à ce que je vois ; je m'en réjouis d'avance, chevalier.

## CHAPITRE XLVI.

**Comment, au bout de trois jours, personne ne s'étant présenté pour défendre Lisvart, Gradasilée alla revêtir son armure.**

Nul autre que Fulurtin, fils du roi de Saba, ne se présenta pour défendre les deux accusés ; ce dont chacun des amis de Lisvart et d'Onolorie était marri, très marri, parce qu'on prévoyait bien que le nouveau chevalier ne pourrait suffire à la besogne, les deux frères du roi d'Egypte étant estimés les meilleurs chevaliers du pays.

Les trois jours fixés comme délai étaient expirés.

Le matin du jour où devait avoir lieu le combat, Radiane, soudan de Liquie, se présenta devant l'empereur, sous la garde du roi de la Breigne.

— Sire, lui dit-il en pliant le genou, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Le vaillant chevalier de la Vraie Croix, mon compagnon et mon ami, a appris que personne, jusqu'ici, ne s'était présenté pour lui servir de défenseur.

— C'est vrai.

— A cette cause, comme il veut être défendu, il m'envoie vers vous, Sire, pour vous prier de le laisser combattre contre Zarahan... Nul ne le défendra mieux que lui-même.

— C'est bien dit, sans doute, répondit le vieil empereur avec amertume, mais je ne m'y laisse pas prendre... Lisvart compte trop sur sa vaillance éprouvée, et il espère sortir ainsi, lavé et absous, d'un combat dont il faut, au contraire, qu'il sorte plus criminel encore...

— Sire...

— N'ajoutez pas un mot... je ne l'écouterais pas. Ou bien, faites mieux... dites à Lisvart que, s'il veut combattre contre quelqu'un, c'est contre moi qu'il combattra... L'âge a refroidi mes sens et réfréné ma vigueur d'autrefois... Mais la colère, une légitime colère, me rendra mes forces perdues, et je lui ferai rendre gorge en criant merci !...

— Sire, répondit tristement Radiane, vous savez bien que c'est impossible...

— Eh ! pourquoi donc ?...

— N'êtes-vous pas le père de la princesse de Trébisonde ?...

— C'est précisément parce que je suis son père que j'agis ainsi que je le fais, et que j'entends combattre contre Lisvart, s'il persiste à défendre lui-même ses droits...

— Je retire sa proposition, Sire...

Le roi de la Breigne et le soudan de Liquie prirent immédiatement congé.

Après leur départ, il se fit un profond silence dans l'assemblée.

— Personne ne se présente pour défendre Lisvart ? demanda l'empereur.

Le silence continua, profond.

Ce n'était pas qu'il n'y eût là des amis du chevalier de la Vraie Croix. Mais ces amis-là redoutaient beaucoup la colère de leur souverain. En toute autre occurence, ils se fussent levés pour répondre à la demande de l'empereur ; ils ne l'eussent pas attendue, même, pour se déclarer. Le sort de Périon ne les tentait guères !..

— Quoi ! pas un chevalier pour en défendre un autre ! s'écria Gradasilée avec indignation. Et quel chevalier ? le meilleur et le plus vaillant, celui qui protége les faibles et défend les opprimés ! O Lisvart ! tes amis n'osent pas élever la voix pour répondre à ceux qui l'élèvent pour t'accuser ! On oublie tes services rendus ; tes prouesses s'effacent de la mémoire et du cœur de ceux qui en ont été les témoins intéressés ! On te calomnie et on t'abandonne !...

Ayant dit cela, Gradasilée n'y tint plus. Elle sortit brusquement et s'en alla tout droit au logis qu'habitait d'ordinaire Lisvart.

Il y avait là, pendue à la muraille, l'armure complète du brave chevalier de la Vraie Croix, le heaume, la cotte de mailles, le haubert, les gantelets et le reste.

Gradasilée prit un à un chacun de ces divers objets.

— O Lisvart! murmura-t-elle avec une tendresse passionnée. O Lisvart! Fleur de la chevalerie! rempart des dames et des demoiselles opprimées! Parangon de grâce, de courage, de beauté et de bonté! Ils t'ont renfermé dans une prison, toi qui les avais si bien défendus! Et cela, parce que tu as commis le crime si pardonnable d'aimer qui t'aimait! Ce crime, c'est moi qui devrais te le reprocher, moi qui t'aime depuis si longtemps sans espoir... et c'est moi qui trouve le plus de mansuétude au fond de mon cœur tout rempli de toi! C'est moi, une femme, qui fais ce que n'osent pas faire des hommes!... Je t'ai sauvé une fois la vie : je veux te sauver aujourd'hui l'honneur!...

Tout en proférant ces paroles, Gradasilée revêtait pièce à pièce le harnois du chevalier de la Vraie Croix.

— Ton noble cœur a battu là-dessous, murmura-t-elle en ajustant le haubert à sa taille. Ta belle tête, ton loyal visage se sont abrités sous ce heaume!... Tes viriles mains ont tenu ces gantelets!... O Lisvart! soleil de mes ténèbres! flambeau de ma nuit! joie et supplice de ma vie... Sous cette armure qui te rendit tant de fois vainqueur, je veux vaincre aujourd'hui... J'aurai ma récompense dans le bonheur que tu éprouveras à être absous et à être libre!...

Quand elle fut ainsi accoutrée, de façon à être méconnaissable pour tous les yeux, même pour les yeux du chevalier qu'elle aimait, la belle et malheureuse Gradasilée sortit secrètement du logis de Lisvart, monta sur un destrier et alla rôder aux environs du champ-clos.

## CHAPITRE XLVII

**Comment eut lieu le combat entre Fulurtin et les deux frères du roi d'Egypte, et comment, au moment où ce vaillant fils du roi de Saba avait le plus de travail, parut dans la lice un chevalier inconnu.**



élas! il était bien vrai : personne ne s'était présenté pour combattre au nom de Lisvart et prendre fait et cause pour lui.

Fulurtin, seul, était dans l'arène, mais au nom et comme défenseur de la belle princesse Onolorie.

L'empereur de Trébisonde avait fait dresser devant le lieu où devait se passer le combat un large échafaud encourtiné de velours cramoisi, qui permettait ainsi de voir et d'être vu.

A l'une des extrémités de cet échafaud, il vint se placer en compagnie de l'impératrice, de la princesse Gricilerie, de Griliane et des dames et demoiselles de la suite de l'impératrice.

Quant à l'infortunée Onolorie, elle était à part, comme une lépreuse, de façon à ce que tout le monde pût la voir, amis et ennemis, ses amis pour la réconforter de leur mieux, ses ennemis pour l'outrager de leurs sourires.

Ses ennemis, c'est-à-dire la cruelle et vindicative princesse Abra. Car, pour le soudan de Babylone, il l'aimait trop encore pour ne pas la plaindre, tout en se sentant remué par la colère en songeant à Lisvart, dont le nom se présentait maintenant à son esprit, escorté de celui d'Onolorie.

Quant au chevalier de la Vraie Croix, il était relégué à l'autre extrémité de l'échafaud, comme pour mieux faire comprendre à la foule à quel éloignement il était désormais du cœur de l'empereur de Trébisonde, après y avoir tenu une place si intime et si filiale.

Le roi de la Breigne était derrière lui, pour le garder et empêcher toute tentative de délivrance ou d'évasion.

Macartes et Zarahan parurent, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés.

— Seigneurs, leur dit l'empereur, nul chevalier autre que celui-ci ne s'est présenté pour combattre contre vous... Que les destins s'accomplissent! Prince Fulurtin, ajouta l'empereur en se tournant vers le fils du roi de Saba, prince Fulurtin, vous voilà seul contre deux... Acceptez-vous?

— Quand on défend la cause que j'ai prise en main, Sire, répondit Fulurtin, on n'a cure du péril que l'on peut courir... Les dieux m'aideront!

Comme il passait devant Lisvart, après avoir salué la princesse Onolorie, il s'arrêta un instant, étonné.

Lisvart profita de cet instant pour le remercier.

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, chevalier, répondit Fulurtin en continuant à le regarder avec attention... Je défends la beauté et la vaillance; la beauté, c'est-à-dire la princesse Onolorie; la vaillance, c'est-à-dire vous... Et puis, plus je vous considère, et plus je reste ébahi de votre ressemblance avec quelqu'un qui m'est cher. A cause de vous et à cause de lui, je combattrai volontiers contre les frères du roi d'Egypte... Ayez bon espoir, chevalier...

— J'ai fiance en vous, lui cria Lisvart au moment où il regagnait sa place.

Les trompettes résonnèrent et les hérauts d'armes répétèrent par trois fois :

— Allez, bons combattants!... Bons combattants, faites votre devoir!...

Le choc fut terrible. Dès la première atteinte, la lance de Macartes se brisa sur l'écu de Fulurtin, et Fulurtin lui-même fut désarçonné par Zarahan.

— L'épée à la main, chevalier! cria le fils du roi de Bohême en remontant promptement sur son

cheval, qui, fort heureusement, n'avait pas été renversé.

Les deux frères du roi d'Egypte revinrent à la charge avec furie. Le chamaillis fut extrême. En un clin d'œil, le sol du champ-clos fut jonché de débris de heaumes et de hauberts.

Zarahan fut bientôt travaillé par la douleur d'une blessure qu'il venait de recevoir. Pour se venger, il réunit tout ce qui lui restait de force et s'en alla, en compagnie de son frère, à la rencontre du vaillant Fulurtin.

Cette fois, ce dernier était gravement menacé. Encore une minute, et il succombait dans cette lutte inégale...

Tout-à-coup parut, à la barrière de la lice, un chevalier de haute taille, porteur d'armes vermeilles, et monté sur un beau destrier.

Tous les regards se portèrent vers lui avec avidité.

— Merci, mon Dieu, merci! murmura la princesse de Trébisonde, comprenant que c'était un secours qui arrivait là à son chevalier, lequel en avait vraiment besoin.

— Sire, dit le nouveau venu en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, vous avez permis que le combat pût être continué à quatre, quoique commencé à trois... Je passe, et j'apprends ce dont il s'agit... Il y a ici un chevalier contre deux... cela manque d'équité... Permettez-moi donc d'entrer et de me joindre au défenseur de la princesse Onolorie.

— J'y consens, répondit l'empereur.

A cette parole, les hérauts d'armes tirèrent la barrière qui fermait le camp, et le chevalier inconnu se précipita à la rencontre de Zarahan, et à la rescousse de Fulurtin.

La lutte, alors, changea d'aspect, grâce à l'excellence de cette recrue inespérée.

Il n'y avait pas deux minutes que ce vaillant compagnon était arrivé, que Zarahan mordait la poussière, atteint d'un coup de lance au faux du heaume et du haubert.

Quand son frère le vit ainsi étendu mort sur le sol, il prit peur.

— Je m'avoue vaincu! cria-t-il au moment où le chevalier inconnu allait l'atteindre. Madame Onolorie et le seigneur Lisvart sont innocents.

Chacun battit des mains, malgré la présence de l'empereur de Trébisonde et l'air de mauvaise humeur que ce résultat venait de communiquer à sa physionomie.

Dans sa rancune, il aurait bien voulu s'opposer à l'exécution des conventions arrêtées avant le combat. Mais cela n'était guère possible.

D'ailleurs, le roi de la Breigne avait déjà dit à Lisvart :

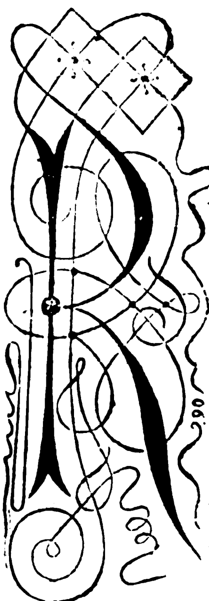
— Chevalier, vous êtes libre.

— Ma fille paiera pour deux! murmura le vieil empereur avec une sourde rage.

—

## CHAPITRE XLVIII

**Comment Lisvart quitta Trébisonde, en compagnie du vaillant chevalier qui avait si fort à propos pris sa défense, et comment ce chevalier, à force d'instances, finit par lui dire qui il était.**



Rien ne retenait plus Lisvart à Trébisonde, excepté cependant la princesse sa mie. Mais, précisément à cause d'elle, il devait fuir pour aviser aux moyens de la délivrer.

A quelques pas du lieu du combat, un écuyer tenait un cheval tout équipé.

— Montez vitement, lui dit le chevalier inconnu. Montez! L'empereur ne peut s'opposer présentement à votre fuite, parce que les conditions du combat sont là qui s'y opposent... Mais dans une heure d'ici, il réfléchirait, et la haine qu'il a conçue à votre égard le porterait à commettre un acte d'arbitraire... Il est prudent de mettre une grande distance entre vous et lui... Quelque long qu'il ait le bras, il ne pourra vous atteindre lorsque vous serez à deux ou trois lieues de la cité de Trébisonde...

— Mais la princesse Onolorie?...

— N'ayez point souci d'elle... L'empereur est irrité... il se vengerait certainement sur vous de l'outrage involontaire qu'il vous reproche... Quant à s'en venger sur la princesse de Trébisonde, il ne l'oserait, car, en somme, elle est sa fille; et, d'ailleurs, le mal commis peut se réparer... N'êtes-vous pas libre de tout engagement? ajouta le chevalier inconnu en soupirant malgré lui.

— Je n'aime et ne peux aimer qu'Onolorie, répondit le chevalier de la Vraie Croix.

Il se fit, sur cette réponse, un silence embarrassant, que le chevalier inconnu rompit le premier :

— Partons! partons! cria-t-il vivement.

Lisvart éperonna son cheval, et tous deux partirent comme le vent.

Quand ils furent à une bonne distance de Trébisonde, sur le rivage de la mer, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux.

Pendant ce temps d'arrêt, l'amant d'Onolorie se mit à examiner curieusement son compagnon, dont la visière était toujours levée, ce qui ne lui permettait pas de voir son visage.

— Qui donc êtes-vous, mon généreux sauveur? lui demanda-t-il enfin.

— Qui je suis, sire chevalier?

— Oui, apprenez-moi votre nom et montrez-moi votre visage, afin que je vous admire à mon aise...

— Hélas! Lisvart, murmura le chevalier inconnu en soupirant, ne m'avez-vous donc pas reconnue?...

— Non, pas encore, je l'avoue...

— Ah! comment donc me reconnaîtriez-vous, en effet, cachée sous la visière de votre heaume, vous qui me méconnaissez lorsque j'ai le visage découvert!...

Ces paroles, prononcées avec un peu d'amertume, déconcertèrent Lisvart, qui ne comprenait rien au discours qui lui était tenu.

— Dites-moi qui vous êtes, je vous en supplie! répéta-t-il.

— Je suis quelqu'un qui vous aime, Lisvart, et que vous n'aimez pas!...

— Ah! j'aurai raison de ce mystère! s'écria l'amant d'Onolorie.

Et, moitié raisin, moitié figue, il abaissa la visière du heaume de son compagnon.

Que devint-il en apercevant la pâle et douce figure de la pauvre princesse Gradasilée?...

— Gradasilée! s'écria-t-il.

— Oui, Gradasilée, votre amie dévouée, la seule qui sache vous aimer et vous défendre, sans espoir de récompense en ce monde ou dans l'autre...

— Gradasilée! répéta Lisvart, ému.

Involontairement, et pour remercier plus cordialement cette chère créature, il se pencha sur elle et l'embrassa.

Gradasilée, de pâle qu'elle était auparavant, devint vermeille comme braise, et elle se recula vivement, toute frissonnante.

Ce baiser l'avait remuée jusqu'au parfond de son être. C'était pour elle le paradis et l'enfer.

— Grâce, Lisvart, grâce! murmura-t-elle en fermant les yeux et en penchant la tête sur sa poitrine comme une fleur sur sa tige.

Puis elle reprit :

— Lisvart, au nom de l'affection que je vous porte, ne recommencez jamais. Je veux mourir vierge, avec votre nom sur les lèvres et dans le cœur!... Et maintenant, partons! ajouta-t-elle en éperonnant son cheval.

Lisvart l'imita. Une heure après, ils avaient perdu de vue la cité de Trébisonde.



# BUZANDO-LE-NAIN

## CHAPITRE PREMIER

**Comment la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes, fut enfermée dans une tour, pour éviter tout commerce d'homme avant l'heure de son mariage.**

Zirfée, reine d'Argènes, avait eu deux frères. Le premier, Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople; le second était le soudan de Niquée.

Ce dernier s'était marié avec la fille du roi de Thèbes, parfaite en toute beauté, laquelle était morte en travail de deux enfants, fils et fille, qu'elle eut d'une seule ventrée. Le fils s'appelait Anastarax, et la fille Niquée.

Du fils, je n'en veux dire ni bien ni mal. Mais, quant à Niquée, je ne sais quelles expressions employer pour dire la merveilleuse beauté dont la nature et les dieux l'avaient douée. Elle semblait bien plus être d'une essence divine que d'une origine humaine, et, non-seulement elle n'avait pas eu jusque-là sa pareille, mais il ne devait pas y avoir dans l'avenir de créature vivante qui lui ressemblât.

L'enchanteresse Zirfée, avertie de l'accouchement de sa belle-sœur, écrivit incontinent au soudan pour qu'il fit enfermer sa fille, afin qu'elle ne fût aperçue d'aucun homme vivant avant l'heure de son mariage. Car, disait-elle, la beauté de la jeune Niquée était destinée à se développer encore en trésors et en perfections sans nombre, à ce point que quiconque la regarderait serait vaincu d'amour et deviendrait fou ou perdrait la vie. Zirfée ajoutait que sa science lui annonçait que cette gente pucelle accoucherait d'un tel personnage, si beau,

si brave, si chevalereux, que, tout considéré, il fallait que Jupiter même en fût le père, l'homme mortel étant insuffisant à procréer une si rare créature.

Le soudan écouta et suivit le conseil de sa sœur. Il fit enfermer sa fille Niquée dans une tour, avec quelques vieilles gouvernantes et quelques jeunes demoiselles pour lui tenir compagnie.

Niquée atteignit ainsi douze ans.

Le soudan, qui, jusque-là, pour obéir religieusement aux prescriptions de sa sœur Zirfée, n'avait pas voulu la visiter, le soudan la vint voir un beau matin à l'improviste, et il la trouva si merveilleusement faite de taille et de visage, qu'il en devint passionnément amoureux. Il était venu une fois, il revint tous les jours pendant un bon bout de temps.

— Ma mie, lui disait-il en la baisant de fois à autre sur sa belle et mignonne chair de marbre rose, ma mie, celui à qui vous êtes destinée se pourra bien tenir pour le plus heureux entre les plus favorisés de l'amour! Plût aux dieux que je ne fusse pas votre père! Je vous forcerais bien à m'aimer comme votre futur compagnon de noce sera aimé de vous, et ce bonheur me semblerait plus digne d'envie que la monarchie de toute l'Asie!...

Ce commerce quotidien eût pu amener de graves perturbations dans l'existence du père et de la fille. Le bon hommeau comprit que la loi de raison et celle de nature s'opposaient à ce qu'il allât plus avant dans cet échange de caresses, et il s'éloigna.

Il la revit pourtant, un long temps après, mais ce fut pour lui faire présent d'un nain appelé Buzando, lequel était laid, contrefait et mal gracieux en tout.

Buzando, en entrant dans la chambre où se tenait d'ordinaire la gente princesse, s'agenouilla avec empressement et humilité devant elle, comme aurait pu le faire un chien bien appris.

— Eh bien! mignonne, que vous en semble? demanda le soudan à sa fille. N'est il pas de taille et de visage à bien servir les dames?...

— Ah! seigneur, s'écria Niquée, faites-le retirer si vous ne voulez pas que nous mourions toutes de peur!...

Buzando, en la voyant si belle, la supposa charitable, et il lui dit avec la voix la plus douce qu'il put trouver:

— Au nom des dieux, madame, vous avez bien raison de juger des qualités qui sont en vous par les défauts qui sont en moi... Mais daignez considérer que ce sont là des tares involontaires et que je ne suis pour rien dans ma difformité... Ne redoutez donc en rien ma présence, car si le soudan eût pensé que mon regard fût aussi dommageable que le vôtre, qui trouble le cœur, il ne m'eût pas amené céans, bien certainement...

Tout le monde se mit à rire de cette réponse du nain, surtout Niquée, qui comprit qu'il était déjà amoureux d'elle et qui résolut de ce moment de s'en amuser.

— En bonne foi, Buzando, lui dit-elle, tu ne me parles avec cette chaleur que parce que tu n'as jamais vu d'autres femmes que moi...

— Ah! madame!... j'en ai vu beaucoup, au contraire; mais jamais je n'en ai vu une seule qui vous ressemblât, car je vous crois une déesse descendue de l'Olympe!...

La risée qu'on avait faite déjà de ce pauvre nain s'augmenta encore à ces paroles.

— Ma fille, dit le soudan, ce beau fils grille d'envie de vous servir, à ce qu'il me paraît; je vous prie, belle dame, de le recevoir en votre compagnie.

— Ce qu'il vous plaira, Sire, répondit Niquée; je le retiens pour vous faire honneur.

Ainsi demeura le pauvre nain en la tour avec la gente pucelle, fille du soudan.

## CHAPITRE II

Comment la gente pucelle Niquée, en voyant un tableau représentant les faits et gestes du chevalier de l'Ardente Epée, s'enamoura follement de lui.



Buzando n'avait d'autre bonheur que de regarder à la dérobée la mignonne fille du soudan, et, en la contemplant ainsi comme en extase, il soupirait bruyamment, ce à quoi Niquée prenait un grand plaisir!

Elle lui disait, de fois à autre :

— Buzando, mon petit ami, de quoi donc vous plaignez-vous pour soupirer et vous lamenter si pitoyablement?...

— Hélas! madame, répondait le nain, n'ai-je donc pas raison de me lamenter et attrister, quand je considère la différence que les dieux ont mise entre vous et moi, vous douant de telles perfections? si bien que, n'était la bonté de votre cœur, vous ne pourriez que malaisément me regarder sans dégoût et sans effroi!...

— Comment! mon Buzando, pensez-vous donc que je vous aie en cet estime? Je fais le même état de vous, tel que vous êtes, que vous faites de moi telle que je suis...

Brézila, l'une des demoiselles de Niquée, dit alors au pauvre nain :

— Vous voyez, Buzando, on se moque en ce pays de ceux qui vous ressemblent!... Mais aussi pourquoi aimez-vous madame? C'est à moi que vous auriez dû vous adresser : je vous eusse traité comme vous méritez de l'être, car je vous estime et vous désire plus que ne le fait madame Niquée... A dire vrai, vous n'êtes point nés l'un pour l'autre!...

Ainsi était leurré et berné Buzando, qui, tout en s'en apercevant, ne s'ingéniait pas moins à dis-

traire sa dame par les contes qu'il lui faisait et par les nouvelles qu'il lui rapportait du dehors.

On s'entretenait beaucoup, à la cour du soudan, du chevalier de l'Ardente Epée et des mémorables prouesses qu'il avait accomplies. Buzando, qui ne se doutait pas de l'effet que pouvaient produire ces éloges, disait à Niquée un bien infini de ce gentilhomme; si bien que Niquée se mit à en parler tout le long du jour et à en rêver tout le long de la nuit.

Le soudan son père l'acheva, en lui donnant un tableau que lui avait envoyé Zirféo; lequel tableau, très remarquablement peint, représentait les combats d'Amadis de Grèce avec les chevaliers qui gardaient les tours du château d'Argènes.

Le fils d'Onolorie y était si bien peint au naturel, que la gente Niquée, à sa vue, éprouva une indéfinissable émotion et perdit toute contenance.

Le soudan, pensant que cela lui venait d'une défaillance de cœur, la prit entre ses bras, lui disant :

— Ma fille, ma mie, vous trouvez-vous mal, pour avoir ainsi changé de couleur?...

Lors, toute honteuse, elle répondit que oui, quelque peu, et que cela passerait.

— Reposez-vous donc pour aujourd'hui, dit le soudan; une autre fois je vous viendrai voir plus à loisir.

Et, la laissant avec le portrait du fils d'Onolorie, il se retira au palais, et Niquée resta seule en son cabinet.

— Ah! pauvrette que je suis! murmura-t-elle. Je vois bien à cette heure que la mort donnera fin à ce commencement et non autre, car j'aimerais mieux perdre mille vies ensemble que de révéler la cause de ce tourment!...

Tout en se lamentant ainsi et en examinant de plus en plus la peinture qui lui avait été apportée par son père, Niquée aperçut à côté du portrait du chevalier celui de la jeune Lucelle, fille du roi de Sicile.

La jalousie la mordit âprement au cœur.

— Je ne sais pas s'il l'aime autant qu'il en fait le semblant... Mais il est vraisemblable que les dieux ne lui ont pas donné tant de perfections pour qu'il les offre à personne si peu digne de lui... Après cela, peut-être que je me trompe... Peut-être est-elle plus belle que moi...

Prenant aussitôt un miroir, et se comparant à Lucelle, elle se trouva plus avantageusement pourvue, ce qui lui fit bondir le cœur de joie.

— Eh! mon ami, murmura-t-elle en s'adressant au portrait du chevalier, comme s'il pouvait l'entendre et la comprendre, comment aimez-vous une autre dame, moi étant si près de vous et si douée de beauté? Je ne puis vous croire aussi pauvre d'esprit!... Si vous m'aviez vue une seule fois, aucune autre dame ou demoiselle vivante ne vous pourrait éloigner de mon service... Vous ne pourchasseriez d'autre mie que moi... Ah! je trouverai moyen de vous appeler et vous rapprocher de la cour du soudan, mon père, où que vous soyez à cette heure... Alors je vivrai contente, et je pourrai vous déclarer le bien que je vous souhaite de si grand cœur...

Puis, se reprenant, Niquée ajouta :

— Mais, hélas! que dis-je? Je compte bien sans mon hôte!... Amour n'a acception de personne... Il aime déjà cette dame tant et tant, sans doute, que la déesse Vénus elle-même lui semblerait laide, mise en regard... Et moi, quoi?... Toutefois, j'en tenterai la fortune, dût-il m'en advenir pis...

Lors, elle appela Todomire et Brizela, ses deux favorites.

— Par le haut nom de Jupiter! leur dit-elle, je vous prie de me dire votre avis au sujet de cette demoiselle et de moi...

Elle montrait le portrait de Lucelle.

— Ah! grands dieux! madame, répondit Brizela, il n'y a pas plus de comparaison possible à établir entre elle et vous qu'entre Buzando et moi.

— Il faut bien pourtant que celle-ci ait quelque chose qui la fasse aimer! reprit Niquée toute rêveuse.

— Et vous, madame, répondit Todomire, n'avez-vous donc pas quelque chose qui fait vivre et mourir tout ensemble?...

## CHAPITRE III

Comment la princesse Niquée, de plus en plus affolée, envoya le pauvre nain Buzando à la recherche du chevalier, avec une lettre pressante pour lui.



Ainsi vivait Niquée, rêvant et soupirant sans cesse, ayant toujours devant les yeux et dans le cœur ce bel et fier gentilhomme qui avait accompli déjà tant de prouesses et qui était si capable d'en accomplir d'autres!

Elle rêvait et soupirait, ce que le nain Buzando, qui ne savait rien de rien, attribuait tout naturellement aux vagues désirs qui se manifestent, vers la quinzième année, dans l'esprit des jeunes filles. Et, quoiqu'il fût d'une inimaginable laideur, il interprétait ces soupirs-là tout à son avantage, croyant que, puisque Niquée n'avait encore entrevu d'autre homme que le soudan et lui, il n'y avait que lui qui pût perturber ainsi le jeune cœur de cette belle princesse.

— Si, disait-il, ma dame m'aime, elle n'est pas de beaucoup trompée... car, encore que je n'aie pas grande beauté, pourtant, je suis un homme, et, à ce titre, je mérite bien d'être favorisé d'elle, vu surtout le profond et parfait amour que je lui porte... S'il en est ainsi, jamais créature humaine ne fut plus heureuse que moi, bien que ma dame

n'ait pas jugé à propos de me le déclarer du premier coup, surprise sans doute par quelque honte... Au surplus, j'en aurai le cœur net et le lui demanderai moi-même...

Quelques jours après cette détermination, Buzando, trouvant la gente princesse seule, se jeta incontinent à ses genoux et lui dit, de la meilleure grâce qu'il put :

— Madame, je vous supplie très humblement de ne plus me taire plus longtemps la cause de vos rêveries et de vos soupirs, vous jurant par la foi que je dois au grand Vulcain, que si j'y puis mettre ordre, je le ferai, dût-il m'en coûter la vie...

— Comment pourriez-vous, Buzando mon ami, donner remède à si grande chose, étant si petit que vous êtes?...

— Madame, ma volonté est d'une taille plus ample que mon corps, surtout quand il s'agit de vous faire service.

— Je vous assure, mon Buzando, que je ne connais point encore mon mal... Je vous promets que, si je dois le déceler à quelqu'un, ce sera à vous avant tout autre.

Buzando parut satisfait de cette réponse.

Mais s'il était aise, Niquée ne l'était guère. Cette image du vaillant fils d'Onolorie lui trottinait toujours par la cervelle et par le cœur. Si bien que, quelques jours après cette conversation avec son nain, la gente pucelle, dévorée d'amour, appela Buzando.

— Mon petit Buzando, lui dit-elle, je t'ai, l'autre jour, promis de te dire à toi avant tout autre la cause de ma tristesse... Tant donc pour cette raison que pour la confiance que j'ai en ta loyauté, je vais te dire le secret de mon cœur, espérant bien que, l'ayant mis entre tes mains, tu n'en feras part à créature qui vive.

Buzando trembla comme la feuille au vent.

Niquée reprit :

— Toutefois, avant de commencer, je te prie de considérer combien il faut que soit âpre et véhémente la force qui me contraint à te faire cet aveu, puisque rien ne saurait me retenir, ni la honte, ni la grandeur de mon état... Les flèches d'Amour m'ont blessée inguérissablement... Je te dis ceci, Buzando, parce que non-seulement ma vie est en péril, mais encore mon propre honneur, ce qui est pis... Par ainsi, mon ami, je te supplie de me faire service, et surtout de garder ce secret au parfond de ton âme, sans en rien ébruiter à personne...

Le nain, en écoutant de ses deux oreilles la belle harangue de sa mie, s'imaginait de la meilleure foi du monde être le saint auquel étaient offertes ces chandelles-là. Aussi s'empressa-t-il de répondre à la gente princesse :

— Pardonnez-moi, madame, mais il me semble que vous me faites tort de douter ainsi de mon zèle à vous servir et de ma bonne volonté à vous aimer... Commandez-moi donc tout ce qu'il vous plaira : j'obéirai avec plaisir et dans le plus grand mystère... Personne ne saura votre bonheur et le mien...

— Ah ! mon petit nain, tant s'en faut que je doute de ton dévouement et de ta bonne volonté... J'en doute même si peu, que je n'hésite pas plus longtemps à te dire qui j'aime...

Buzando ferma les yeux, pour mieux se recueillir et jouir du bonheur d'entendre son nom sortir de la bouche de Niquée.

La princesse reprit :

— Je ne songe plus, jour et nuit, qu'à un seul homme au monde, parce qu'il n'y en a qu'un, en effet, qui réunisse les perfections du chevalier de l'Ardente Epée... J'en ai le cœur, l'âme, l'esprit, les sens enflammés... Je n'y tiens plus... Je grille d'amour, mon petit Buzando !... Ah ! si tu m'aimes comme tu dis m'aimer, je t'en prie, mets-toi dès cette heure en quête de ce vaillant gentilhomme, invente pour cela des prétextes, une visite à faire à ton père ou à ta mère, n'importe quoi enfin... Mais cours ! vole !... Trouve-le ! trouve-le !...

Si le pauvre nain tomba de son haut, il ne faut pas le demander. Il avait battu les buissons, et un autre s'était avancé pour en recevoir la proie !

Aussi, tout pertroublé, demeura-t-il un espace de temps sans ouvrir la bouche. Quand il l'ouvrit, ce fut pour soupirer.

— Hélas ! madame, murmura-t-il piteusement, je vois bien cruellement en ce moment comme la Fortune a été malveillante envers moi... Enfin ! si les dieux l'ont ordonné ainsi, je me résigne, quoique cela soit bien douloureux de renoncer ainsi à des espérances si agréables... Je rêvais... Que n'ai-je pu rêver ainsi jusqu'au bout de ma vie?... Madame, ordonnez donc selon votre bon plaisir... Je vous jure par tous les dieux du ciel et de la terre que je ferai ce qu'il faudra pour réussir, et que je trouverai celui dont l'amour vous est si nécessaire...

Bien que Niquée comprît à merveille à quoi faisait allusion le pauvre nain, elle n'en fit pas semblant. Elle le remercia bien fort de ce qu'il lui promettait d'entreprendre la quête d'Amadis de Grèce. Puis, prenant plume, encre et papier, elle écrivit la lettre que voici :

« NIQUÉE, princesse de Thèbes, si avantagée par les dieux en parfaite beauté, qu'il n'est nulle dame ou demoiselle de ce temps à elle comparable, donne salut au preux très renommé et très vaillant chevalier de l'Ardente Epée.

« Chevalier très excellent, apprenez que je n'ai encore été vue ni regardée d'homme vivant, parce que, par ordre spécial, ma présence a été défendue et ma beauté jugée aussi préjudiciable à votre sexe que le regard venimeux du basilic.

« C'est à cause de ce danger de ma personne, chevalier très excellent, que l'on me détient prisonnière en une forte tour, en compagnie seulement de quelques vieilles gouvernantes et de quelques jeunes demoiselles qu'il a plu au soudan, mon père, de me donner.

« Votre renommée, excellent chevalier, est venue me trouver et me troubler dans ma retraite, et elle a fait la conquête de mon cœur pour le bien de vous seul et pour le mal de tous. Sans toutefois altérer en rien par cela mon honneur, gardant ce qui doit être le plus recommandé à toutes vertueuses dames, le mariage seul donnera lieu à mon

contentement et au bien que vous devez désirer.

« C'est pourquoi, chevalier très excellent, je vous prie instamment, aussitôt que vous aurez reçu ce message, de vouloir bien venir voir celle que nul homme ne peut regarder qu'à son désavantage et mal certain, tout ce qu'elle a de bon vous étant dédié et réservé, à seule fin de joindre ensemble le parangon de toute beauté avec le parangon de toute chevalerie.

« Quant au reste, Buzando, mon amé et féable nain, vous le dira de ma part. Croyez-le donc, je vous prie, comme moi-même.

« NIQUÉE, princesse de Thèbes. »

— Ce soir, je serai parti, madame, répondit Buzando, résigné, en recevant cette lettre.

Et, en effet, le soir même de ce jour, le nain délogea, ayant obtenu congé du soudan, sous couleur d'aller voir ses père et mère.

## CHAPITRE IV

Comment Amadis de Grèce et Birmates, chevauchant ensemble, après maintes aventures, firent rencontre d'un nain qu'un chevalier faisait fouetter.

Il y a quelque temps déjà que je ne vous ai parlé d'Amadis de Grèce, autrement dit du chevalier de l'Ardente Epée. Il est bon que nous nous en occupions, puisque les pucelles les plus belles de la terre s'en occupent.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait couru les aventures, et il lui en était arrivé cinquante plus ou moins intéressantes, mais dont le récit grossirait peut-être outre mesure ce volume. Il avait rencontré à Mayence son aïeul, le roi Amadis de Gaule, avec lequel il s'était lié; et, plus récemment encore, il avait combattu avec le bon chevalier Birmates, et était devenu son ami.

Birmates et le fils d'Onolorie cheminaient donc de compagnie à travers les Allemagnes.

Un matin, comme ils devisaient de choses et autres, et que le jeune chevalier racontait au bon Birmates ses amours avec la gente Lucelle.

Et comme le bon Birmates s'étonnait :

— Ne vous ébahissez pas tant, lui dit son compagnon. J'espère que nous verrons bientôt la princesse Lucelle, et alors, vous serez forcé de convenir que sa beauté l'emporte sur toutes les autres.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit le bon Birmates; mais je sais bien que ma dame est telle, et si parfaitement belle, qu'il n'y en a pas d'autre, à mon sens, qui puisse l'égaler...

Comme ils dévalaient d'une montagne, ils aperçurent un chevalier armé de toutes pièces qui faisait fouetter un nain par deux vilains qui n'y allaient pas de main morte.

— Ah! seigneurs, s'écria d'une voix lamentable le pauvre diable en apercevant à son tour Amadis et Birmates. Ah! seigneurs, si jamais pitié trouva place en vos cœurs, secourez-moi, je vous en prie, en un si grand besoin!...

A cette clameur, les deux chevaliers piquèrent plus raide et s'approchèrent du lieu où l'on martyrisait la pauvre créature.

C'était bien, il faut le dire, la plus laide et la plus contrefaite personne que Nature eût jamais produite. Il tenait entre ses dents, pendant qu'on le fouettait, une lettre qu'il ne voulait lâcher et que les vilains voulaient avoir.

— Si tu ne nous la cèdes pas, tu vas mourir!... lui disaient-ils.

— Vous ne l'aurez jamais, moi vivant! répondit le nain.

Emu de compassion, Amadis de Grèce lui demanda pourquoi il préférait ainsi être battu, plutôt que de lâcher cette lettre, et, aussi, pourquoi ces hommes le battaient ainsi.

— Seigneur, répondit le nain, ils me battent parce que leur maître le leur a commandé...

— Et pourquoi le leur a-t-il commandé?

— Parce que je lui ai dit, interrogé par lui, que j'étais en quête du plus vaillant chevalier du monde, de la part de la plus belle princesse de l'Asie... Il a voulu voir ma lettre; je la lui ai refusée, et c'est alors qu'il m'a fait saisir par les gens que voici, lesquels m'ont battu comme plâtre, et m'auraient certainement laissé pour mort, sans votre arrivée...

— Holà! vilains! Finissez votre mauvaise besogne, paillards!... cria le chevalier de l'Ardente Epée en croisant son bois contre les deux fouetteurs.

Ces deux hommes, qui craignaient sans doute pour leur peau, détalèrent incontinent, sans demander leur reste.

Leur maître, alors, s'avança à la rencontre d'Amadis d'un air menaçant et provocateur.

— Qui donc vous a permis de châtier mes gens? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Amadis assujettit de nouveau sa lance à son poing, et courut sus à celui qui lui parlait ainsi.

Le chamaillis ne fut pas long; quelques minutes après, le chevalier inconnu tomba sur le sol, la gorge traversée de part en part.

Le pauvre nain, si à propos délivré, remercia avec effusion son sauveur.

Pendant qu'il le remerciait, le bon chevalier Birmates, qui avait contemplé cette scène avec la plus grande tranquillité d'esprit, se mit à rire à gorge déployée de l'étrange figure du fouetté.

— Qu'avez-vous donc à rire ainsi? lui demanda Amadis de Grèce en rajustant son harnois dérangé par le précédent assaut.

— Eh! chevalier de l'Ardente Epée, répondit Birmates en continuant à rire, on s'égaie de ce qu'on trouve, dans la vie!... Ce bonhomme a un

visage si bizarre, avec une taille si burlesque ; il faisait de si singulières contorsions sous les verges de ces paillards de tout à l'heure, que, ma foi...

Le nain interrompit vivement Birmates.

— Quoi ! seigneur, lui demanda-t-il, ce vaillant gentilhomme qui m'a si généreusement délivré des mains de ces vilains, c'est le chevalier de l'Ardente Epée?...

— Lui-même, nain mon ami...

Le nain alla avec empressement vers le fils d'Onolorie.

— Quoi ! seigneur, lui dit-il avec admiration, vous seriez ce courageux chevalier de l'Ardente Epée dont la renommée est si universelle aujourd'hui ?...

— Je ne sais pas, répondit le fils d'Onolorie, si ma renommée a fait autant de chemin que tu me le dis, quoique j'aie fait moi-même bien du chemin ; mais je puis t'assurer que je suis bien le chevalier que tu viens de nommer...

— Et après lequel j'ai tant couru !...

— Pourquoi as-tu tant couru après moi?

— Pour vous remettre un message de la plus belle princesse du monde...

Amadis tressaillit. Sa première pensée fut que cette lettre, que le nain avait à lui remettre, lui venait de la gente Lucelle, qui était fâchée contre lui depuis l'aventure de l'île d'Argènes, à cause de la tendresse que lui avait manifestée Gradasilée, le prenant pour Lisvart; on s'en souvient.

En conséquence, il tira le nain un peu en arrière, et celui-ci lui remit la lettre, en soupirant.

Quand Amadis de Grèce vit que cette lettre n'était pas de Lucelle, mais bien de la princesse Niquée, son visage, d'abord si joyeux, redevint mélancolieux.

— Hélas ! murmura-t-il, quelle étrange fortune est la mienne !... La dame que j'aime m'a fui et ne me veut plus voir... Celle que je ne connais pas m'aime et m'appelle ardemment à elle !...

Pendant qu'il se plaignait ainsi, le pauvre nain se plaignait aussi, mais d'une autre façon, et avec plus de raison que lui.

— Hélas ! murmurait-il, quel bonheur doit être celui de ce beau chevalier, si j'en juge par le chagrin qui me poigne en cet instant !... Il est jeune, vaillant et beau... La princesse s'est enamourée de lui, sur la seule vue de son portrait : que sera-ce donc quand elle l'aura devant elle en chair et en os ?... Oh ! quel supplice sera alors le mien !... Et pourquoi faut-il donc que ce soit précisément moi qui aie été choisi pour annoncer à un autre une félicité que je croyais devoir m'échoir à moi-même, et à moi seulement !...

Amadis sortit de sa songerie.

— Comment te nommes-tu? demanda-t-il au nain.

— Buzando, seigneur chevalier, pour vous servir.

— Buzando ?

— Oui, seigneur chevalier.

— Et tu es l'écuyer de la princesse de Thèbes?...

— Je suis son serviteur, seigneur chevalier, comme je demande à être le vôtre...

— Ainsi, cette princesse est jeune ?...

— C'est un printemps !

— Elle est belle?...

— C'est une rose greffée sur un lis !

— Et elle m'aime?...

— A en perdre le boire et le manger, seigneur chevalier !...

Amadis de Grèce devint rêveur.

— Non, se dit-il, non !... Je veux rester fidèle à ma mie, quelque rigueur qu'elle me montre.

Là-dessus, comme la nuit était venue, on prit une légère collation et on se coucha sur l'herbe, au pied d'un bouquet d'arbres, après avoir débridé les chevaux pour leur permettre de souper à leur tour, comme leurs maîtres.

## CHAPITRE V

**Comment Amadis de Grèce eut un songe, et le pauvre nain Buzando aussi, et comment l'un se réveilla heureux et l'autre malheureux.**



Au bout de quelque temps, le bon chevalier Birmates était profondément endormi, et le bruit sonore de sa respiration troublait seul le silence de la nuit.

Le chevalier de l'Ardente Epée était endormi aussi, mais d'un sommeil si léger, qu'il pouvait être considéré comme un assoupissement, comme une extase.

Il eut une vision.

Les deux princesses Lucelle et Niquée lui apparurent et lui parlèrent, en effleurant ses lèvres des leurs.

La princesse Lucelle lui disait :

— Chevalier, vous m'avez dédaignée pour une autre moins belle que moi, et, à cette cause, je ne vous pardonnerai de ma vie...

Amadis essayait de se lever pour protester, mais sans pouvoir y réussir.

Lucelle continuait :

— Je suis la fille du roi de Sicile; mes destinées et les vôtres, réunies, eussent été glorieuses : vous ne l'avez pas voulu... Vous avez préféré courir les aventures à la suite de princesses moins belles et moins illustres que moi, qui vous aimeront moins que je ne vous eusse aimé... Leurs futurs dédains me consoleront de leurs tendresses présentes... Aimez donc bien vite la princesse de Thèbes, car bientôt il ne sera plus temps et il n'y aura plus moyen...

Amadis voulut de nouveau répondre qu'il n'avait jamais vu la princesse de Thèbes, qu'il ne la connaissait ni d'Eve ni d'Adam et qu'il était tout disposé à ne l'aimer jamais; mais, cette fois encore, il ne put mouvoir ses lèvres, sur lesquelles il sentit comme le parfum de lèvres féminines.

C'était la princesse de Thèbes qui l'embrassait avec une ardeur non pareille.

Elle lui disait :

— Pourquoi vous tromper et tromper ainsi les autres, chevalier?... Vous savez bien que vous n'aimez et ne pouvez aimer que moi au monde!... Les autres princesses de la terre n'existent pas pour vous... Elles sont indignes de s'associer à votre gloire présente, et encore moins à votre gloire future, qui dépassera celle de tous les chevaliers les plus vaillants et les plus fameux... Vous et moi, seuls, devons être joints pour consommer l'acte solennel du mariage, et obéir à la Fortune, qui nous protége et qui veut que le fruit de nos amours devienne le parangon de la chevalerie...

De son côté, le pauvre nain Buzando faisait des rêves à perte de vue. Il ne voyait et ne pouvait voir qu'une femme au monde, endormi ou éveillé : c'était celle à laquelle il pensait sans cesse, c'était la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes.

Elle venait donc de lui apparaître, plus belle, plus séduisante que jamais ; et elle lui était apparue tout exprès pour lui dire, avec une voix céleste, que les oreilles du pauvre hommeau buvaient comme les fleurs boivent la rosée :

— Je t'ai éprouvé, mon petit Buzando, un peu cruellement peut-être, mais ça été pour mieux te connaître et t'apprécier... Ma beauté t'appartient, malgré ta laideur, parce que ta laideur n'est qu'apparente et que la beauté de ton âme vaut cent fois mieux que celle de mon visage... Ton cœur d'or, ton précieux dévouement font vite oublier les difformités de ta chétive personne... Mes yeux ont lu à travers ton enveloppe comme à travers l'eau d'une fontaine : tu m'aimes, je veux t'aimer... Le chevalier de l'Ardente Epée est lié à une autre princesse, et il ne viendra jamais à la cour du soudan mon père... Personne, hormis toi, ne sera admis à me voir dans la tour où je suis enfermée, et où je passerai mes jours avec toi, mon petit Buzando, mon doux ami...

Et le pauvre nain sentit sur ses lèvres une impression savoureuse, comme celle qui est produite par la chaleur moite d'un baiser...

Il se réveilla brusquement : c'était une larme qui, de ses yeux, était tombée lentement sur sa bouche.

— Hélas! murmura-t-il, avec un soupir qui eût attendri un rocher.

L'aube venait, claire et sereine. Les oiselets chantaient amoureusement sous les ramures. Les perles de la rosée brillaient à la pointe des herbes.

— Hélas! répéta Buzando avec un soupir plus navrant encore que le premier.

Amadis de Grèce s'éveilla et regarda autour de lui d'un air étonné.

— Ah! s'écria-t-il, ce n'était qu'un songe!...

Et il se leva tout joyeux.

Le bon chevalier Birmates se réveilla et se leva aussi. Lui, qui n'avait pas rêvé du tout, ne fut ni heureux ni malheureux d'être réveillé.

## CHAPITRE VI

Comment Amadis de Grèce et le bon chevalier Birmates se séparèrent l'un de l'autre, et comment le pauvre nain Buzando s'en retourna tristement vers la princesse de Thèbes.



On n'était qu'à peu de distance de la mer. Les deux chevaliers y allèrent, suivis de leurs écuyers et du pauvre nain Buzando, qui ne pouvait s'empêcher de ressonger à sa vision de la nuit précédente.

Il y avait là un navire sur ses ancres.

Voici notre affaire, chevalier, dit Amadis de Grèce à son compagnon.

— La vôtre, non la mienne, répondit Birmates.

— Comment cela? Ne me suivez-vous pas pour comparer la beauté de la princesse de Sicile avec celle de votre mie?...

— Le voyage serait inutile, répliqua Birmates, car il n'y a au monde qu'une princesse aussi belle que la princesse d'Apollonie : c'est elle-même... La princesse Lucelle a certes des avantages nombreux et marqués sur toutes les autres dames ou demoiselles, mais non sur celle-là... Par ainsi, vous le voyez bien, mon voyage serait inutile... Et puis, d'ailleurs, il ne m'est pas prouvé que nous trouverons la fille du roi de Sicile là où vous comptez aller...

— Hélas! murmura Amadis. Vous dites peut-être vrai!... Le bonheur n'est pas où on le cherche...

— Or donc, mon compagnon, séparons-nous ici, puisque je vous vois prêt à vous embarquer et qu'il n'est pas dans mes goûts de vous suivre... Nous nous retrouverons quelque part un jour...

— Vous me le promettez?...

— Je m'y engage bien volontiers... Je n'ai qu'à gagner en votre compagnie, et tout irait pour le mieux entre nous si vous vouliez seulement me concéder l'excellence de ma mie sur la vôtre.

Le chevalier de l'Ardente Epée sourit.

— Et maintenant, embrassons-nous, mon jeune compagnon! ajouta le bon chevalier Birmates.

Les deux chevaliers s'embrassèrent.

— Que les dieux vous gardent! dit Amadis.

— Je fais pareil vœu, répondit le bon chevalier Birmates.

Ils s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent.

Quand Birmates et son écuyer eurent disparu, Buzando, qui ne savait quoi penser des discours

du chevalier de l'Ardente Epée, lui dit, au moment où il se disposait à s'embarquer :

— Seigneur, n'allons-nous pas retrouver la belle princesse de Thèbes, qui nous attend si impatiemment ?...

— Non, vraiment, mon ami, répondit le fils d'Onolorie.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, seigneur?...

— Parce que je vais retrouver la princesse de Sicile...

— Ah ! seigneur, madame Niquée en mourra !

— Ce n'est pas croyable, mon ami...

— C'est pourtant comme je vous le dis, seigneur... D'ailleurs, la princesse de Sicile vous aime moins, et elle est moins belle que la princesse de Thèbes...

— D'où sais-tu cela ?...

— Je vous ai raconté hier que la reine Zirfée avait fait don au soudan, mon maître, qui en avait fait don à la princesse sa fille, d'un tableau qui représentait vos prouesses ?...

— Oui, tu me l'as dit... Après ?...

— Il n'y avait pas que vous sur ce tableau, seigneur...

— Ah ! Et qui y avait-il donc encore ?

— Les personnes avec lesquelles vous vous trouviez dans l'île d'Argènes...

— Le roi de Sicile ?...

— Oui, seigneur... Puis d'autres encore...

— La reine Miramynie, sa femme ?...

— Oui, seigneur... Puis une autre encore...

— La princesse Lucelle, alors ?...

— Précisément... Je n'ai pu juger de la ressemblance de toutes ces personnes, puisque je n'ai encore vu que vous... Mais, puisque vous ressemblez tant à la peinture qu'on a faite de vous et qui a si fortement passionné madame Niquée, il n'y a pas de raison pour que la peinture qu'on a faite de madame Lucelle ne soit pas ressemblante aussi...

— D'où tu conclus ?...

— D'où je me permets de conclure, seigneur, que madame Niquée est incomparablement plus belle que madame Lucelle...

— Tu as ton goût et j'ai le mien...

— Ce n'est pas le mien que je vous donne-là, seigneur... c'est celui de la princesse de Thèbes elle-même...

— Est-elle donc si belle, vraiment ?

— C'est une merveille de beauté !...

Buzando avait dit cela avec un enthousiasme sincère, qui fit réfléchir le fils d'Onolorie.

— As-tu sur toi quelque chose sur quoi je pourrais écrire ? demanda-t-il au pauvre nain.

— Voici mes tablettes, sire chevalier, répondit Buzando en les lui offrant.

Amadis les prit et traça dessus une réponse courtoise à la lettre de la princesse de Thebes ; puis il les rendit.

— Adieu, Buzando, lui cria-t-il en s'embarquant. Nous nous reverrons !

Son écuyer s'embarqua après lui. Le navire leva l'ancre et partit.

Le pauvre nain était resté seul sur la grève, regardant le navire qui gagnait la pleine mer.

— Hélas ! murmura-t-il. Que va dire madame Niquée ?...

## CHAPITRE VII

**Comment Amadis de Grèce débarqua aux environs de Mirefleur, et de la rencontre qu'il y fit d'une gente pucelle qui ne demandait pas mieux de le consoler.**



Le chevalier de l'Ardente Epée eut une traversée heureuse. Son écuyer et lui débarquèrent sans encombre.

Une fois débarqué, Amadis de Grèce se mit à cheminer rêveur dans la direction de Mirefleur.

Il faisait chaud. Il entra dans le premier bois qu'il rencontra et s'arrêta à la première fontaine qui s'offrit à lui.

Comme il s'approchait pour se désaltérer et qu'il enlevait son heaume et ses gantelets, il avisa une gente pucelle qui était assise au fil de l'eau, rêveuse.

Au bruit qu'il fit, elle se retourna, et, l'apercevant, elle lui adressa le plus agréable sourire qui fût éclos jusques-là sur des lèvres de seize ans. Puis, devinant rapidement ce que ce beau chevalier qui s'avançait vers elle venait chercher là, elle se pencha sur le ruisseau, plongea sa main blanche dans l'onde transparente, et, la retirant pleine, elle la porta avec grâce et avec précaution à la bouche d'Amadis.

— Buvez, lui dit-elle d'une voix pleine d'une tendre autorité.

Amadis avait soif : il but dans cette coupe de chair, plus précieuse cent fois que les coupes les plus rares.

Il va sans dire qu'il remercia très courtoisement cette jolie personne si avenante.

— Vous êtes de Mirefleur ? lui demanda-t-il.

— Oui, sire chevalier, répondit-elle toujours en souriant.

— Le roi Amadis y est en ce moment...

— Il doit y être, oui...

— Avec... d'autres... personnes ? demanda le fils d'Onolorie en hésitant un peu.

— Oui, sire chevalier...

— Les connaissez-vous ?

— Comme tout le monde les connaît.

— Mais encore ?...

— Il y a une fort belle princesse... la princesse de Sicile...

Le chevalier de l'Ardente Epée soupira et devint rêveur.

— Vous manque-t-il donc quelque chose, chevalier, à vous qui êtes d'une si fière et si belle

mine, demanda la gente pucelle, en admiration devant le beau visage du fils d'Onolorie.

Ce dernier soupira de nouveau.

— Vous aimez peut-être ? reprit la jeune fille.

— Oui...

— Est-ce que, d'aventure, vous ne seriez pas aimé ?...

— Hélas ! non.

— C'est impossible !

— Cela est ainsi...

— Peut-être que vous ne vous adressez pas à celles qui pourraient vous aimer !...

— Et lesquelles voulez-vous donc qui m'aiment ?

— Aimez qui vous aime...

— Hélas ! quelle malheureuse voudrait de moi ?

— Qui ?... Eh ! moi-même, chevalier, si vous me désirez... Mais je vous vois si abusé, aimant, comme vous faites, en un seul lieu, que vous trouveriez aigres les cerises les mieux confites que je vous offrirais...

Amadis regarda la jeune fille qui lui parlait. Ses yeux lui confirmèrent la sincérité de ce que venait de prononcer sa bouche, de très beaux yeux même...

Elle attendait une réponse, un acquiescement. Il ne répondit rien et redevint tout songeur.

— Vous fuyez la proie pour l'ombre, lui dit la jeune fille d'un petit air railleur en s'éloignant un peu de lui, comme pour le bouder.

Il ne la rappela pas.

Son écuyer, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui de dédaigner les belles fleurs qui tenaient tant à être cueillies, son écuyer attacha son cheval à un arbre et s'en alla sans bruit sous la feuillée à la recherche de la belle et appétissante pucelle de tout à l'heure.

— Ordan ! cria le chevalier en se retournant.

Ordan ne répondit pas.

Le jour s'en allait. La nuit commençait à tomber. Le chevalier se résigna à attendre le retour du soleil dans ce bois, au bord de cette fontaine murmurante.

En conséquence, il enleva son armure, la plaça à côté de lui sur l'herbe, et se coucha tout de son long, fatigué. Puis il s'endormit en songeant à Lucelle

## CHAPITRE VIII

Comment Amadis de Grèce fut désarçonné par un chevalier, et comment il fut témoin d'un combat auquel il voulut se mêler.



Quand le fils d'Onolorie ouvrit les yeux, il était grand jour.

— Ordan ! s'écria-t-il.

L'écuyer sortit d'un taillis voisin et accourut à l'appel de son maître.

Un instant après, parut la gente pucelle de la veille, toujours aussi souriante, aussi gracieuse, aussi avenante.

Le chevalier de l'Ardente Epée se leva, remit son haubert, son heaume et ses gantelets, remonta sur son cheval, et, saluant la jeune fille, il allait s'éloigner de cet endroit, lorsque parut un chevalier armé de toutes pièces, la lance au poing, courant comme le vent.

— Chevalier ! lui cria Amadis en voulant s'opposer à son passage.

Il avait à peine prononcé ce mot, qu'atteint en plein écu par le bois de l'inconnu, il s'en allait rouler sur le gazon, à quelques pieds de là, tandis que son cheval, poussé par le choc, s'en allait bondir sur le chemin.

L'amant de Lucelle se releva, furieux, pour courir sur les traces de ce chevalier discourtois et félon qui venait ainsi pour le désarçonner sans daigner attendre sa riposte.

Malheureusement, il était à pied, et son cheval courait au loin. Il dut se résigner, tout en maugréant.

Il en était là lorsqu'un bruit se fit entendre, et l'on vit venir un second chevalier, armé de toutes pièces comme le premier, et, comme le premier, courant au triple galop de son cheval.

— Chevalier, arrêtez un moment, je vous prie !.. cria Amadis. Aidez-moi à châtier un discourtois et indigne gentilhomme qui vient de fuir lâchement...

Amadis parlait encore, que le second chevalier ne pouvait pas plus l'entendre que le premier, car il avait disparu.

Le fils d'Onolorie était ébahi, et il y avait de quoi, convenez-en !

Cependant, il fallait faire contre fortune bon cœur. Il fallait surtout courir après le cheval d'Amadis de Grèce, qui courait toujours.

Ordan parvint à le rattraper et à le ramener à son maître.

— Comprends-tu quelque chose à cette aventure ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée à son écuyer.

— Absolument rien, sire chevalier, répondit l'écuyer, qui songeait beaucoup plus à la jolie fille qui était toujours là, qu'aux deux chevaliers qui n'y étaient plus.

En devisant ainsi, ils s'avancèrent jusque sur la lisière du bois, et ils aperçurent dans la prairie deux géants et dix chevaliers qui s'escrimaient vigoureusement de la lance et de l'épée avec les deux chevaliers contre lesquels Amadis maugréaient en ce moment.

— Ah! s'écria Amadis de Grèce, je comprends maintenant pourquoi ces deux chevaliers de tout à l'heure allaient si rapidement!... Et je leur pardonne bien volontiers de ne pas s'être arrêtés pour me répondre... En avant! cria-t-il à son écuyer. En avant!...

— En avant! répéta Ordan, mais en restant en arrière, où était toujours l'avenante pucelle qui avait offert à boire dans le creux de sa blanche main au fils d'Onolorie.

## CHAPITRE IX



Comment le chevalier de l'Ardente Epée délivra le roi Amadis de Gaule et Galaor, ainsi que les reines Oriane et Briolanie, et la princesse Lucelle.

En outre des deux horribles géants et des dix chevaliers qu'il avait aperçus s'escrimant, le fils d'Onolorie avisa un chariot traîné par quatre chevaux, dans lequel étaient plusieurs dames et demoiselles, menant le plus grand deuil du monde.

— Dieu ne me soit jamais en aide! s'écria-t-il, si ces deux chevaliers à qui je voulais tout à l'heure tant de mal ne sont pas meilleurs que je ne pensais!...

Lors, baissant la vue de son armet, et couchant son bois, il entra dans la mêlée, chargeant si âprement, que le premier qu'il rencontra eut sa lance à travers les tripes.

Puis, sacquant son épée au poing, et frappant à droite à gauche, il fit vitement reconnaître son excellence. Ce dont les deux chevaliers, étonnés et joyeux, exécutèrent plus courageusement leur entreprise, réconfortés par ce renfort inespéré. Tellement que six de leurs adversaires s'en allèrent bientôt rendre leur âme sur le gazon, et que les autres, décontenancés, reculèrent.

L'un des deux géants, voyant ce massacre qu'on faisait de ses compagnons, et trop blessé lui-même pour continuer avantageusement le combat, se dirigea au galop de son cheval vers le chariot où se lamentaient les dames, résolu de les mettre à malemort.

Amadis de Grèce, tout en agissant d'estoc et de taille, surveillait de l'œil le chariot. Il vit le mouvement du géant et devina son intention. Aussi, quittant sur-le-champ le lieu de la lutte, il courut après ce misérable et lui cria :

— Arrête, paillard, arrête! Ou sinon, tu mourras, toi qui veux faire mourir les autres!...

Le géant, à ce cri, se retourna et aborda le fils d'Onolorie. L'un et l'autre se couplèrent de très près, de si près, que le géant put saisir Amadis au corps, croyant le jeter aisément à terre. Mais il trouva chaussure à son pied. L'un et l'autre sautèrent et tombèrent sur l'herbe, où ils se séparèrent, pour se reprendre bientôt avec plus de fureur.

Le géant, sentant bien que ses efforts étaient inutiles et qu'il avait affaire là au meilleur chevalier du monde, le géant écumait de rage.

— Oh! s'écria-t-il, que maudits soient Jupiter et Mercure!... Ils m'abandonnent dans la vengeance que je voulais tirer de la mort honteuse de feu mon père Gadalfe!...

Le fils d'Onolorie comprit, à ces mots, qu'il avait affaire au fils du roi de la Sagittarie, qu'il avait mis à mort dans une de ses précédentes aventures, dans l'île Vermeille.

— Comment! Mostruon, dit-il au géant, penses-tu donc être mieux traité par moi que ne l'a été ton père, que tu regrettes tant à cette heure?... Je le fis mourir, tu mourras aussi, et de la même main!...

Amadis proféra cette parole si haut, que les dames du chariot, éperdues de frayeur, le reconnurent à sa voix.

— Ah! Seigneur Dieu tout-puissant et tout miséricordieux! s'écria l'une d'elles en levant les mains au ciel, daignez venir en aide à ce bon chevalier!...

Amadis, à son tour, reconnut cette voix pour être celle de Lucelle, ce qui lui enfla le cœur si gros que, prenant son épée à deux mains, il l'abattit sur le géant, et avec tant de force, qu'il lui fit rendre l'âme.

Tournant alors ses regards vers ceux qu'il avait laissés combattant, il vit la lutte terminée et les deux chevaliers qu'il avait secourus vainqueurs du géant et des quatre autres chevaliers...

Ils vinrent vers le fils d'Onolorie, et, pour le mieux remercier, haussèrent la visière de leur armet, ce qui permit à l'amant de Lucelle de reconnaître en l'un d'eux le vertueux roi Amadis de Gaule.

Quant au second, qu'il n'avait jamais vu, c'était le vaillant Galaor.

C'est pourquoi, n'hésitant plus à se déceler, il ôta son heaume et salua humblement le roi; lequel, très aise de cette bonne rencontre, l'embrassa en lui disant :

— J'ai su déjà, mon grand ami, quelle était votre vaillance; mais aujourd'hui, vous me l'avez prouvée plus victorieusement que jamais.

Et, le prenant par la main, il le conduisit vers les dames, parmi lesquelles étaient les deux reines Oriane et Briolanie, avec Lucelle et autres filles de rois, que Mostruon avait enlevées, ainsi que vous l'entendrez présentement.

## CHAPITRE X

**Où il est dit comment le géant Mostruon avait voulu venger la mort de son père, le roi de la Sagittarie.**

Précédemment, le chevalier de l'Ardente Epée, dans une de ses nombreuses aventures que nous avons dû tout naturellement passer sous silence, avait eu combat avec le roi de la Sagittarie, et lui avait tranché la tête d'un coup de sa vaillante épée. Puis il l'avait envoyée à la cour du roi Amadis de Gaule, lequel, à la requête du bon chevalier Balan, l'avait fait clouer sur la porte du palais.

Cette braverie avait ému tous ceux du lignage de ce roi de la Sagittarie, qui s'en étaient sentis grandement injuriés; entre autres, les deux géants dont nous avons fait mention dans le précédent chapitre, Mostruon et l'autre. Ils avaient ordinairement des espions en la cour d'Amadis, cherchant heure opportune pour parvenir à leur intention de vengeance, et, pendant ce temps, tous deux demeuraient embusqués dans une forêt assez prochaine de Londres.

Il était advenu qu'un jour, entre autres, le roi Amadis étant de séjour à Mirefleur avec la reine Oriane et les autres dames, une partie avait été organisée par lui pour courre le cerf et donner plaisir au roi Galaor, nouvellement arrivé en la Grande-Bretagne.

Le reste, vous le devinez. Amadis de Gaule et Galaor avaient à peine eu le temps de lancer la bête, que Mostruon et sa troupe, avertis par leurs espions, s'en venaient à Mirefleur, où étaient restées les dames, et les enlevaient dans un chariot amené pour cela, espérant les conduire sans encombre au plus prochain port de mer. Mais l'alarme avait été donnée à Amadis et à Galaor, qui s'étaient empressés de voler au secours des dames outragées, ce qui avait amené le combat que nous avons raconté tout à l'heure.

## CHAPITRE XI

**Comment le roi Amadis de Gaule et les dames retournèrent à Mirefleur, et des propos qu'eurent ensemble Lucelle et Amadis de Grèce, fils d'Onolorie.**



Le bon secours apporté à ces dames tant désolées ne leur causa pas une joie moindre de la tristesse qu'elles avaient ressentie.

Le chevalier de l'Ardente Epée, après avoir salué les reines Oriane et Briolanie, s'adressa à l'infante Lucelle, qui lui dit de bonne grâce :

— Sur ma foi, seigneur chevalier, vous vous devez tenir pour grandement heureux d'être arrivé si à point pour nous sauver et recevoir nos remerciments... Cela me fait oublier et pardonner la faute où vous étiez tombé envers moi, en restant si longtemps sans venir ou me faire savoir de vos nouvelles.

Le fils d'Onolorie allait répondre, lorsque survint Angriotes avec cinq cents chevaliers qu'on avait été quérir pour venir au secours d'Amadis de Gaule et de Galaor.

Survint aussi Ordan et la gente pucelle auprès de laquelle il était demeuré, au lieu de suivre son maître.

On revint à Mirefleur.

Dans la soirée, le fils d'Onolorie trouva moyen de se retrouver seul avec la princesse de Sicile.

— Madame, lui dit-il respectueusement, je vous supplie de vous arrêter quelques instants pour m'écouter...

— Bien volontiers, chevalier, car, malgré les reproches que j'ai à vous faire, je ne me crois pas en danger de déshonneur avec vous... Par ainsi, dites-moi ce que vous avez à me dire...

— Madame, vous qui êtes cause du martyre d'amour que j'endure, serez-vous assez cruelle pour laisser mourir si misérablement un chevalier tel que moi, qui ne suis né que pour vous obéir et vous complaire en tout ce que vous trouverez bon de me commander?...

— Ah! mon ami, comment me dites-vous cela?... Pensez-vous donc que je voulusse jamais reconnaître les services que vous m'avez rendus par chose malséante à mon honneur?... Contentez-vous de savoir que je vous aime tant et tant, que, si tous les royaumes de la terre étaient mis d'une part et vous seul de l'autre, je laisserais là les royaumes et leurs rois, pour vous élire pour mon seul seigneur et mari... Que cela vous

suffise donc, mon ami... Que votre cœur ne désire pas autre chose dont ma réputation pourrait recevoir tache ou blâme. Je puis vous jurer, pour vous rassurer, que jamais autre que vous ne sera possesseur de mon cœur, car il est et restera vôtre tant que j'aurai la vie au corps pour vous vouloir bien...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je vous remercie bien humblement de ce bon vouloir et de cette bonne parole... Je crois fermement à tout ce que vous me dites là... Et, bien que je ne sache pas encore quels sont mes père et mère, pourtant, je me répute issu de sang royal ou tout au moins illustre, ce qui me donne le courage d'entreprendre certains actes hardis pour m'illustrer moi même et devenir plus digne de vous...

— Mon ami, je me contente de vous et ne demande pas autre chose... J'aurai bien assez de royaumes et de grands biens à partager avec vous, pour ne porter d'envie à personne... Un seul point est seulement souhaité de moi sur tous autres : c'est la perpétuelle alliance de nos cœurs et le vouloir du roi mon père pour y consentir, avec l'autorité de la loi commune... Je suis sûre qu'il vous aime, et que vous parviendrez aisément à obtenir de lui son consentement si vous lui en faites requête... Par ainsi, mon doux ami, ayez fiance en moi et prenez courage en vous, et tenez pour certain que vous n'aspirez pas plus à être mien que je n'aspire à être vôtre...

Ils allaient deviser encore, lorsque la reine appela Lucelle, qui fut forcée de quitter son ami.

Amadis de Grèce demeura seul, mais satisfait au delà de tout, de ce que venait de lui dire là sa mie Lucelle, et, à cause de cela, ayant si bien mis en oubli Niquée, princesse de Thèbes, qu'il ne lui en souvenait non plus que des neiges d'antan.

C'est l'occasion de retourner auprès de cette princesse.

## CHAPITRE XII

**Comment Buzando présenta à Niquée la lettre que lui écrivait Amadis de Grèce, et de ce qu'il en advint.**



Buzando, dépêché par Amadis de Grèce, ainsi qu'il vous a été dit, chemina tant et tant, que du Nord il s'en revint dans le Levant et en la cour du soudan, père de la princesse de Thèbes.

Le jour même de son arrivée, chacun faisait joie au prince Anastarax, qui était de retour, lui aussi, après une victoire brillante remportée sur le soudan d'Alupa.

Anastarax n'était pas un prince moins beau que chevaléreux et le soudan son père se faisait autant gloire de l'avoir pour fils que d'avoir Niquée pour fille, lequel fils et laquelle fille ne se voyaient jamais et ne s'étaient jamais vus, la princesse de Thèbes étant, comme nous l'avons dit, renfermée dans une tour.

Elle attendait avec grande impatience des nouvelles de son ami le chevalier. Buzando vint.

Voici ce que lui écrivait Amadis de Grèce :

« Madame,

« J'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer par Buzando, votre nain, et, tout aussitôt, en la lisant, j'ai senti mon cœur enclin à vous rendre toute la servitude qu'il vous plaira avoir de lui.

« Je ne désire pas d'autre bien que de vous voir et jouir de votre présence, assuré d'avance que mes yeux recevant ce bonheur, les vôtres doux et pitoyables auront compassion du mal que je souffre pour chose non offensée.

« En sorte que, me donnant part certaine en votre bonne grâce, je vivrai content, et vous obéie et honorée par celui sur lequel vous avez entier commandement, et qui vous supplie de permettre qu'il vous puisse voir et qu'il puisse baiser vos divines mains.

« Je me mettrai en peine d'accomplir votre vouloir, quel qu'il soit ; croyez-en

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« LE CHEVALIER DE L'ARDENTE EPÉE. »

Niquée fut aise au delà du possible, après avoir lu et relu cette lettre, et elle se sentit touchée de la grâce et de l'humilité avec laquelle lui parlait le chevalier le plus renommé du monde.

Aussi l'amour qu'elle lui portait déjà s'en augmenta d'autant, comme vous le pensez bien.

— Buzando, demanda-t-elle à son nain, que te semble du chevalier qui m'écrit ? Mérite-t-il la louange qu'on lui donne communément ?...

— Oui, madame, répondit le nain, et de cela je puis vous en rendre bon et sûr témoignage, car, sans la prouesse du chevalier de l'Ardente Epée, vous n'auriez plus de Buzando... Savez-vous comment, madame ? En entrant en Allemagne, je fus arrêté par un méchant qui voulut avoir la lettre que vous m'aviez baillée pour votre ami... et, comme je m'y refusais, il me fit fouetter par deux de ses paysans... Lors, Dieu sait si je fus bien étrillé et dessus et dessous... J'aurais succombé, bien certainement, sans l'arrivée du bon chevalier à qui vous écriviez, lequel, sans me connaître pour vôtre, me vengea merveilleusement de ces bourreaux... Quelle vaillance, madame ! quels beaux coups d'épée !... Je n'ai pas encore vu de chevalier qui lui ressemblât...

— Oui, oui ; mais, de sa beauté, qu'en est-il ? demanda Niquée.

— Madame, elle est plus divine qu'humaine... A mon avis, il ressemble à un second Mercure cheminant parmi les hommes.. Et vous avez, certes, grandement raison de l'aimer...

— Tu me racontes merveilles, reprit Niquée ;

mais, mon pauvre Buzando, tu serais bien ébahi s'il prétendait ailleurs...

La princesse disait cela, par allusion à Lucelle, dont elle avait vu le portrait.

— Madame, répondit Buzando, à vrai dire, les éloges que je lui fis de votre beauté lui parurent un peu exagérés, et il lui arriva même, tout en s'estimant très heureux d'être distingué par vous, il lui arriva de dire : « Jusqu'à preuve du contraire, je ne la croirai pas supérieure, en beauté, à la princesse de Sicile... »

— Il a dit cela? demanda Niquée, devenant rêveuse.

— Oui, madame, il ne croira à vos perfections que lorsqu'il les aura vues de ses propres yeux... Par ainsi, si vous voulez suivre mon conseil, vous aviserez aux moyens de le mettre au plus tôt en votre présence...

— Certes, Buzando, c'est là le plus grand désir que j'aie en ce monde... Mais quoi? Je n'y vois nul moyen quant à présent, à cause de la sujétion dans laquelle mon père me retient céans; sujétion si étroite, surveillance si sévère, que nul homme, pas même mon propre frère Anastarax, n'a jamais pu me voir, ni moi lui!... Comment donc un étranger pourrait-il arriver à jouir de ce bien, alors même que je le voulusse permettre?...

— Madame, j'ai un avis à vous proposer.

— Lequel? demanda la princesse.

— Vous devriez envoyer vers votre tante, la reine d'Argènes, madame Zirfée, pour la supplier de vous envoyer, dans le plus bref délai, votre portrait et celui de Lucelle, peints au naturel par les moyens de magie dont elle dispose... En vous voyant ainsi représentées toutes deux, le chevalier de l'Ardente Épée pourra mieux comprendre ce que je lui ai dit touchant la supériorité de votre beauté, et il accourra céans, plein d'amour, et oublieux des charmes de sa princesse de Sicile...

Niquée approuva ce que lui disait le nain Buzando et l'envoya incontinent trouver Zirfée, qui fit faire les portraits demandés, et les lui remit, avec ceux d'Axiane et d'Onorie en plus, pour qu'on pût mieux juger encore de la beauté de Niquée.

Cette princesse, joyeuse au possible, fit une nouvelle lettre et la remit à son nain, avec charge de la bailler, ainsi que les portraits, au chevalier de l'Ardente Epée.

Buzando repartit, toujours obéissant; mais, au fond du cœur, toujours navré de la déception qu'il avait éprouvée et du choix qu'avait fait, d'un autre amant que lui, la belle princesse de Thèbes.

## CHAPITRE XIII

Comment la gente princesse Niquée, pour se distraire, obtint du soudan un changement de séjour, et de la rencontre qu'elle fit, en chemin, du prince Anastarax, son frère



Niquée, en l'absence du bon nain Buzando, ne s'amusait guère, et chaque jour accroissait sa mélancolie et son impatience. Si bien, qu'un jour, la venant voir, le soudan son père lui demanda si, d'aventure, elle se sentait malade.

Niquée ne répondit rien, sinon que, sans savoir d'où lui venait cette humeur, elle comprenait bien que les dieux ne voulaient pas qu'elle vécût longtemps, car elle se sentait mourir à petit feu chaque jour.

Le soudan ne vit à cela qu'un remède, et il l'employa aussitôt : ce fut de permettre à sa fille d'aller s'ébattre et faire quelque séjour en un sien palais qu'il avait à trois petites lieues dans la forêt.

Le soudan, qui se rappelait toujours les prédictions de Zirfée, et qui ne voulait pas qu'aucun homme vivant aperçût la princesse, donna ordre, en conséquence, à tous les gens demeurant aux environs de ce palais, d'avoir à se retirer.

Le même jour, il advint que le prince Anastarax était allé courre le cerf avec quasi tous les gentilshommes de la cour. C'est pourquoi le soudan fit déloger Niquée à une heure de nuit, et conduire, à torches et flambeaux, par chemins détournés, de façon à ce qu'elle ne fût rencontrée de personne.

La gente princesse et ses femmes, après avoir cheminé pendant un assez long temps, arrivèrent enfin près d'une claire fontaine, où elles mirent pied à terre pour se reposer.

Il faisait chaud; elles s'assirent sur l'herbe et burent. Puis, après cela, elles s'éparpillèrent çà et là, cueillant des fleurs et attendant la venue de l'aurore, qui déjà commençait à paraître.

On était au mois de mai. Philomèle et les autres oisillons dégoisaient plus librement leur ramage, et avec une gaîté telle que Niquée en ressentit au cœur un atteinte à la fois plaisante et douloureuse. Plaisante, parce qu'il s'agissait d'amour; douloureuse, parce que l'objet de son amour était absent.

Lors, prenant sa harpe, elle se mit à chanter une plaintive chanson dans laquelle elle contait sa folie; et, pendant qu'elle chantait ainsi, s'accompagnant de sa harpe, les oiseaux ravis cessèrent de ramager autour d'elle, pour mieux l'écouter. Quant

à ses femmes, elles s'étaient peu à peu endormies.

Comme elle finissait à peine de sonner, survint le prince Anastarax, attiré par la lueur mourante du feu qui avait été allumé là.

Le prince Anastarax avait suivi, durant toute la journée, un cerf malmené et échappé des toiles, et il avait perdu sa compagnie. En entendant les accents de cette voix de femme mêlés aux sons de cette harpe, deux instruments divins, il s'était avancé curieusement, pris par l'oreille. En s'avançant, il aperçut la gente pucelle qui avait nom Niquée, et qu'il n'avait jamais vue de sa vie : il fut pris cette fois par les yeux.

## CHAPITRE XIV

**Comment le prince Anastarax devint amoureux de la princesse Niquée, sa sœur, qu'il n'avait jamais vue jusque-là.**

Anastarax était demeuré coi et émerveillé en présence de l'étonnante beauté de la princesse de Thèbes, qu'il n'avait jamais vue de sa vie, ainsi que nous l'avons dit.

— Ah ! ah ! murmura-t-il à part soi d'un air satisfait, il faut bien croire que l'Amour ne m'eût jamais apprêté si bonne occasion, ni si heureuse rencontre, sinon pour me faire connaître l'envie qu'il a de me favoriser et bien traiter en mes affections !... Aussi force est-il que celle qui m'a pris soit mienne...

Pendant ce temps, Niquée, voyant ses femmes en proie au plus profond sommeil, et sûre alors de n'être entendue d'aucune d'elles, mit sa harpe bas, et, les bras croisés, commença à se lamenter.

D'abord, sa plainte fut douce, puis elle gagna en amertume et en sonorité, puis enfin elle éclata en un sanglot. — Hélas! murmura-t-elle. Pourquoi nature m'a-t-elle pourvue d'une beauté si dommageable aux autres et à moi-même?...

Cela dit, Niquée se tut, et appuyant sa tête sur son bras gauche, elle fondit quasi en larmes. Ce que ne pouvant plus souffrir Anastarax, il sortit aussitôt de sa cachette, mit le genou en terre devant Niquée, et lui dit de l'air le plus respectueux et le plus tendre du monde.

— Madame, en vous entendant vous plaindre ainsi, j'ai cru le moment opportun pour me présenter à vous et vous offrir ce qui est en ma puissance, tout en ayant moi-même besoin d'être secouru par vous, dont l'extrême beauté m'a captivé et rendu vôtre... Par ainsi, madame, je vous supplie doublement et d'accepter mon office et d'accueillir mon amour...

Niquée avait été surprise à l'improviste. Eperdue, troublée, inquiète, elle ne savait vraiment si elle avait affaire à quelque faune, à quelque Sylvain, ou à quelqu'autre demi-dieu.

Toutefois, en remarquant combien il était beau, humble de contenance et courtois de parole ; en remarquant ensuite son très riche accoutrement de chasse, le couteau, les couples, la trompe, il se fit un mouvement de joie dans son cœur, car elle supposa que c'était le chevalier de l'Ardente Epée.

Elle allait s'élancer et lui sauter au cou ; mais la honte la retint. La honte et la réflexion. Elle se dit que, puisque Buzando n'était pas là pour accompagner son amant, c'est que ce n'était pas lui.

Elle comprit alors qu'elle s'abusait; et, à cette cause, rougissant quasi de l'aigreur et de la petite colère où elle se trouvait, elle répondit au prince Anastarax :

— Comment, beau sire, osez-vous donc me tenir propos si peu convenables à ma grandeur? D'où vous vient cette audace?...

— De mon amour, madame...

— De votre amour?...

— Oui, madame... Ne le lisez-vous donc pas dans mon attitude respectueuse autant que dans ma voix tremblante d'émotion et de plaisir, car jamais, jusqu'ici, je n'avais eu cette félicité de voir une aussi merveilleuse personne que vous?... Acceptez ce cœur que je vous offre, madame... nulle femme vivante ne l'a possédé, parce que nulle autre que vous n'était digne de l'avoir en sa possession... Acceptez-le, et, en échange, laissez-moi croire qu'un jour vous me donnerez aussi le vôtre...

Niquée était dans une situation très embarrassante, et elle ne savait vraiment comment en sortir, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup près d'eux un froissis de branches et un bruit de respiration puissante.

## CHAPITRE XV

**Comment le prince Anastarax défendit sa sœur, la princesse Niquée, contre un ours qui l'allait dévorer, et comment, après qu'il l'eut reconduite chez elle, il s'en revint tout mélancolieux.**



e froissis de branches qu'avaient entendu le prince Anastarax et sa sœur était produit par un ours d'une formidable dimension qui, en les apercevant, se précipita à leur rencontre dans des intentions sur lesquelles il n'y avait pas à se méprendre.

Niquée allait crier, mais la peur la retint et figea la parole dans son gosier.

Anastarax, courageux comme un gentilhomme qu'il était, tira son épée et courut sus à l'ours, qui, alors, se redressa sur ses pattes de derrière et avança celles de devant pour étreindre le jeune

prince et l'étouffer dans cette vigoureuse étreinte. Mais il ne rencontra que la pointe de l'épée, contre laquelle il s'appuya trop ingénument et qui lui entra tout entière dans la poitrine.

Anastarax la retira par un effort vigoureux, afin d'en porter un second coup et parachever ainsi son entreprise; mais c'était inutile : l'ours était mortellement blessé, et il retomba sur le dos en poussant un sourd rugissement.

Lors, le jeune prince essuya son épée, rouge du sang de cette bête, et la remit dans son fourreau. Puis, cela fait, il se tourna vers la belle princesse de Thèbes pour la rassurer.

Il la trouva environnée de ses dames et demoiselles, qui s'étaient réveillées au bruit de la lutte entre le prince et l'ours, et qui étaient accourues auprès de leur jeune princesse pour savoir quel était ce bruit.

Il faisait grand jour. Brizela, la demoiselle favorite de Niquée, reconnut aussitôt Anastarax, qu'elle avait eu maintes fois l'occasion de voir à la cour du soudan.

— Ah ! seigneur, s'écria-t-elle, comme nous devons remercier les dieux de votre heureuse intervention !... Comme ils vous ont envoyé à temps vers madame Niquée, votre sœur !...

— Quoi ! s'écria Anastarax au comble de l'étonnement, vous êtes ma sœur, la princesse de Thèbes?...

— Quoi? s'écria Niquée, non moins ébahie que lui, vous êtes mon frère, le prince Anastarax?...

— Oui, ma belle et chère sœur, répondit le jeune homme en venant embrasser Niquée, et je regrette, aujourd'hui plus que jamais, que le soudan notre père nous ait tenus si longtemps séparés l'un de l'autre, car nous étions faits, ce me semble, pour nous comprendre et nous aimer...

— Je le regrette comme vous, mon frère, dit la princesse en se disposant à partir et regagner le château que son père lui avait assigné comme résidence dans la forêt.

— Vous partez, ma sœur? demanda Anastarax, chagrin de ce départ.

— Mais oui, seigneur, répondit Niquée.

— Pourquoi cela ? La matinée est si belle, les oiseaux dégoisent si gentiment leur ramage, les herbes flairent si bon !... Restez !...

— Je ne suis que trop restée, prince... Il est temps que je regagne ma demeurance...

— Puisqu'il en est ainsi, je n'insiste plus pour vous faire rester sous ces arbres... Mais, du moins, vous me permettrez bien de vous tenir compagnie le long du chemin...

La princesse de Thèbes se rappela les précautions minutieuses dont son père l'entourait, afin qu'elle ne vît personne. Elle comprit quelle colère serait la sienne en apprenant qu'elle avait été rencontrée.

Aussi :

— Seigneur, dit-elle, je vous sais gré de votre offre obligeante... Mais il ne m'est pas possible de l'accepter...

— Et pourquoi donc cela, ma chère sœur? Cela est imprudent, savez-vous bien? par les animaux malfaisants qui abondent en cette contrée... Très imprudent!...

— Cela est très prudent, au contraire, prince... Je vous remercie de ce que vous avez fait tout à l'heure pour moi; mais c'est vraiment le seul office que je puisse et doive accepter de vous... Rejoignez vos compagnons de chasse, qui doivent être fort en peine de votre absence, et permettez-nous de reprendre notre route, qui n'est pas la vôtre...

— Vous vous trompez, ma belle sœur... La route d'un chevalier est celle que suit à travers bois une dame sans escorte, afin de la protéger contre les dangers qui peuvent advenir... Quant à mes compagnons de chasse, ils me rejoindront tôt ou tard, cela ne presse pas... Par ainsi, je vous accompagnerai.

La princesse de Thèbes fit encore quelques objections; mais, qu'elle le voulût ou non, Anastarax avait résolu de l'accompagner, et il l'accompagna.

La route fut silencieuse. Niquée pensait en soupirant à son beau chevalier de l'Ardente Epée. Anastarax pensait, en soupirant également, à la belle princesse de Thèbes, dont il était si follement amoureux que, n'eussent été la honte et la présence des autres demoiselles, il eût volontiers pratiqué envers elle, malgré l'alliance et la parenté, la loi que Jupiter et les dieux réservent pour leurs déités.

Après quelques heures de marche, on arriva au château de la princesse, et le prince Anastarax, cette fois, malgré sa volonté, dut ne pas passer outre.

Il salua et prit congé, puis s'en revint tout mélancolieux à travers la forêt.

## CHAPITRE XVI

Comment le prince Anastarax, si mal à propos affolé d'amour, s'attrista outre mesure et voulut se tuer, et comment la reine Zirfée résolut de mettre ordre à tout cela.



En quittant la belle princesse de Thèbes, Anastarax crut qu'il quittait le soleil et la chaleur, car il cessa de voir clair pour se guider, et il eut un frisson glacial par tout le corps.

— Où suis-je?... Où vais-je? murmura-t-il d'une voix navrée en cheminant à l'aveuglette. J'aime ! J'aime !... J'aime !... Et celle que j'aime ne peut pas m'aimer !... Quelle fatalité pèse donc sur moi?... Quel crime les dieux veulent-ils donc punir en m'infligeant cette passion qui me brûle et glace tout à la fois, et me fait goûter les joies de l'Olympe et les tourments des Enfers !... J'aime la plus belle pucelle de l'univers créé, et cette pucelle est la princesse de Thèbes, ma sœur !... Pourquoi mon père me l'a-t-il

celée pendant de si longues années?... Je me serais habitué à la voir, à la considérer comme ma sœur, et mon admiration pour elle n'aurait pas dépassé les limites de la raison et du devoir... Tandis que, la voyant ainsi à l'improviste, moi qui ne l'avais jamais vue, en contemplant de mes yeux avides les trésors de perfections que la Nature a si prodiguement mis en elle, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'amour ardent qui me poursuit encore, à cette heure où je ne suis plus en face d'elle... Ah! mon père, pourquoi me l'avez-vous ainsi celée?... Ou plutôt, pourquoi l'ai-je rencontrée?... Je vivais tranquille... Je vivais heureux... Je me croyais appelé aux plus enviables destinées .. Je me rêvais un avenir de gloire et de félicité... Et voilà quel réveil navrant me préparait le sort!...

Ainsi parlait le malheureux prince Anastarax. Et, tout en parlant ainsi, les larmes lui coulaient, comme deux ruisselets, le long des joues.

Ce vaillant chevalier pleurait!

A force de se nourrir le cœur et l'esprit de cette obsédante image, il arriva à un désespoir profond, et, tirant son épée, il allait certainement s'en percer la poitrine, lorsque survinrent ses compagnons de chasse, à sa recherche depuis la veille.

Il essuya ses larmes, et reprit avec eux le chemin de la veille. Mais, aussitôt arrivé, il courut s'enfermer dans sa chambre sans vouloir parler à personne et sans vouloir prendre aucune nourriture.

Ce dont son père, alarmé, voulut avoir l'explication.

Ce fut la reine Zirfée, l'enchanteresse de l'île d'Argènes, qui la lui donna, en arrivant subitement à sa cour.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, dit-elle au soudan.

— Quoi! s'écria le soudan, bouleversé par cette révélation inattendue.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, répéta tranquillement Zirfée.

— Ils se sont donc vus? demanda le soudan.

— Ils se sont vus.

— Quand?...

— Il y a deux jours.

— Où cela?...

— Dans la forêt au milieu de laquelle est situé le château que vous avez donné comme habitation à votre fille.

— C'est impossible!...

— Ce mot est puéril, mon cher frère, surtout prononcé devant moi, qui ne connais rien d'impossible, ainsi que je vais vous le prouver...

Lors, elle raconta au soudan comment Niquée et Anastarax s'étaient rencontrés, et ce qui s'était passé entre eux. — Le soudan entra dans une colère terrible, et il était résolu à châtier son fils de sa folie, lorsque Zirfée l'arrêta en lui disant :

— Voilà de mauvaises et d'inutiles paroles... Votre fils n'est pas coupable, et vous ne devez pas le châtier... Seulement pour que le mal ne devienne pas plus grand qu'il n'est déjà, je vais m'en mêler... Par ainsi, mon frère, laissez-moi faire et dormez tranquille sur vos deux oreilles...

— J'ai fiance en vous, ma sœur, dit le sou[illegible]

— Et vous avez raison, répondit Zirfée en se re-tirant.

## CHAPITRE XVII

Comment la reine Zirfée emmena le prince Anastarax au château de la princesse Niquée, et comment elle les enchanta l'un et l'autre, ainsi que les dames et les demoi[illegible] les présentes.



irfée, en quittant le soudan, [illegible] droit à la chambre où se la[illegible] le pauvre prince Anastarax.

D'abord, il ne voulut pas [illegible]. Mais la reine d'Argènes [illegible] en se nommant.

Anastarax ouvrit.

— Qu'avez-vous donc, mon [illegible] neveu? lui demanda Zirfée.

Il ne répondit pas.

— Au fait, reprit Zirfée, [illegible] tort de vous demander [illegible] vous êtes triste, pourquoi [illegible] vous enfermez, pourquoi [illegible] pleurez, puisque je le sais [illegible]x que vous...

— Vous le savez, madame? [illegible]manda vivement le jeune prince.

— Sans doute, répondit Zirfée en souriant.

— Et que savez-vous donc?

— Ce que vous savez vous-même...

— Mais encore?...

— Vous êtes jeune, vous êtes beau; donc vous êtes amoureux...

Anastarax rougit.

— Ai-je deviné? demanda la reine d'Argènes.

— En effet, je suis amoureux, reprit Anastarax; amoureux de la plus belle princesse du monde... Mais, hélas!...

— Elle ne vous aime pas...

— Elle ne peut pas m'aimer! s'écria le jeune prince avec désespoir.

— Il s'agit de la princesse de Thèbes, n'est-ce pas? demanda Zirfée.

Anastarax tressaillit.

— Qui vous a dit?...

— Voyons, comment ne le devinerait-on pas?... Vous êtes prince, jeune, vaillant et beau, c'est-à-dire qu'il n'y a sur terre aucune dame ou demoiselle capable de vous résister... S'il y en a une qui vous a résisté, ce ne peut être que la princesse de Thèbes, qui est aussi parfaite, comme femme, que vous êtes parfait comme chevalier...

— Eh bien! reprit Anastarax, n'ai-je donc pas raison de me désespérer!...

— On n'a jamais raison de le faire, même dans

les cas les plus difficiles, répondit Zirfée. Or, je suis venue céans pour vous réconforter...

— Ah ! madame, murmura amèrement Anastarax, je n'attends nul réconfort de personne!...

— Vous doutez donc de ma puissance?

— Pardonnez à mon égarement, madame... Vous me parlez dans une mauvaise heure... Je ne rêve en ce moment qu'à la belle princesse de Thèbes, dont la vue m'est interdite à jamais !...

— La voulez-vous voir bientôt?...

— Si je la veux voir!...

— Oui.

— Ah! madame, pourquoi vous jouer ainsi de moi?...

— Je ne me joue pas de vous... Et la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est que je vous invite à me suivre incontinent au château de la princesse de Thèbes...

Anastarax ne se le fit pas répéter deux fois. Quelques minutes après ce court entretien, il suivait sa tante, la reine d'Argènes.

Bientôt ils arrivèrent tous deux devant le palais qu'habitait la princesse de Thèbes.

— Mon beau neveu, dit Zirfée au prince Anastarax, dont le cœur battait d'une émotion extraordinaire, mon beau neveu, attendez-moi là... je reviendrai vous chercher dans un instant...

Puis elle entra.

Tout aussitôt, le palais changea d'aspect et de distribution. La chambre où se trouvait en ce moment Niquée, avec ses demoiselles, s'élargit et se peupla de colonnes de jaspe et de porphyre inondées d'une lumière à nulle autre pareille.

Au milieu de cette salle, surgit un trône d'or et de velours, auquel conduisaient quelques degrés étincelants.

— Montez, ma nièce, dit Zirfée à la princesse de Thèbes.

Niquée, merveilleusement parée, obéit à la reine d'Argènes, et gravit les marches qui conduisaient au trône qui était préparé là pour elle.

— Entrez ! cria Zirfée au milieu du silence général.

Le prince Anastarax entra, ébloui.

Au même moment, la salle s'emplit de parfums exquis et de gazouillements d'oiseaux rares.

Anastarax s'avança, le cœur battant, et monta les degrés qui le séparaient de la belle pucelle dont il était follement enamouré. Quand il fut auprès d'elle, il mit un genou en terre et baisa le bout de sa robe constellée de diamants, moins brillants que ses regards.

Lors, ainsi agenouillé, il se mit à chanter force lais et virelais à la louange de la belle des belles, et, pendant qu'il chantait, Zirfée paracheva ses conjurations.

La gente princesse de Thèbes, dans tout le rayonnement de sa gloire et de sa beauté, souriait doucement.

Les dames et les demoiselles de sa suite dansaient autour de la salle.

Les oiseaux gazouillaient toujours à perte d'haleine.

— Vous voilà tous enchantés, dit gravement la reine d'Argènes. Vous resterez ainsi tant que votre destin ne sera pas accompli... Niquée, princesse de Thèbes, ne pourra être délivrée que par le meilleur et le plus loyal chevalier de la terre... Le prince Anastarax ne pourra être délivré que lorsque viendra vers lui la plus belle princesse du monde... J'ai dit!...

Tout aussitôt, les demoiselles, qui s'étaient arrêtées un instant pour mieux écouter Zirfée, reprirent leurs danses en chantant :

Lucelle, Onolorie et Onorie,
Ni du soleil la lumière invoquée,
Ne s'égalent nullement à Niquée.

Zirfée disparut. Sa conjuration était parachevée.

Après son départ, le château se trouva subitement enveloppé de flammes, de fumée, de soufre et autres matières telles qu'auprès d'elles la fournaise du mont Gibel était moins abhorrente, moins épouvantable cent fois.

## CHAPITRE XVIII

Comment Lisvart et Gradasilée, arrivés à Constantinople, racontèrent leur aventure à l'empereur, qui résolut d'assembler une grosse armée pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et qui envoya dans ce dessein vers le roi Amadis de Gaule.



Nous laisserons, s'il vous plaît, l'infante Niquée et le prince Anastarax, son frère, pour revenir vers le chevalier de la Vraie Croix et sa compagne, la pauvre Gradasilée, que nous avons laissés fuyant la cité de Trébisonde.

Après avoir cheminé longtemps, Lisvart et Gradasilée s'étaient enfin embarqués, et, leur navigation ayant été heureuse, ils avaient pris port à Constantinople.

Périon de Gaule les y avait déjà devancés et avait raconté l'indigne traitement dont le vieil empereur de Trébisonde avait payé les services que lui avait rendus le vaillant chevalier de la Vraie Croix.

Aussi, quand ce dernier débarqua, accompagné de Gradasilée, fut-il accueilli avec le plus tendre intérêt par l'empereur Esplandian et sa cour.

L'hospitalité qu'il reçut là le dédommagea un peu des chagrins qu'il ressentait de son injuste exil. Mais, dès le soir de son arrivée, préoccupé comme toujours du sort de la princesse Onolorie,

sa mie, il demanda à Esplandian de lui aider à la recouvrer.

Esplandian fit plus que de lui promettre de le venger et de lui aider à recouvrer la princesse de Trébisonde, il envoya immédiatement des messagers aux princes, ses alliés et amis, pour les prier de coopérer à cette entreprise.

Quant à lui, il donna les ordres nécessaires pour rassembler dans le plus bref délai la plus grosse armée possible.

— L'empereur de Trébisonde, dit-il, a failli à ses devoirs d'hôte, de souverain, de père et de chevalier. Comme hôte, il ne devait pas menacer Lisvart et Périon; comme souverain, il ne devait pas permettre le débarquement du soudan de Babylone; comme père, il ne devait pas torturer sa fille ainsi qu'il l'a fait; comme chevalier, il devait tenir loyalement sa parole et mettre en liberté la princesse Onolorie... Par ainsi, nous le déclarons ennemi et nous engageons à le traiter comme tel!...

Chacun applaudit à ces paroles du vaillant et loyal empereur de Constantinople, et le départ des différents messagers fut pressé.

Nous laisserons un instant Esplandian et sa cour, pour suivre les messagers qu'il avait envoyés au roi Amadis de Gaule.

## CHAPITRE XIX

**Coment le roi Amadis et le fils d'Onolorie résolurent d'aller combattre avec l'empereur de Constantinople contre celui de Trébisonde, et, comment, au moment de leur départ, parut une demoiselle inconnue.**

En entendant le récit des messagers d'Esplandian, lui demandant de faire cause commune contre le vieil empereur de Trébisonde, le roi Amadis de Gaule n'hésita pas, et il résolut de partir.

Quand on sut, à sa cour, cette résolution, il y eut une grande émotion. Lucelle, qui comprit que le chevalier de l'Ardente Epée allait accompagner le roi, Lucelle travailla l'esprit de la reine Oriane, pour l'engager à accompagner Amadis de Gaule, ce à quoi pensait déjà Oriane.

La gente princesse de Sicile avait son but, on le devine; c'était, à son tour, d'accompagner la reine.

— Sire, dit celle-ci à Amadis, vous partez pour un long et périlleux voyage dont l'issue ne nous est pas connue... Permettez-moi de vous accompagner... Je serai très heureuse d'être avec vous, comme toujours; ensuite, il me sera doux de revoir mon cher fils Esplandian, que je n'ai pas vu depuis si longtemps...

— J'accède volontiers à ce désir, madame, répondit Amadis. Mais, alors, faites-vous une suite et une compagnie digne de vous...

— J'y ai songé, Sire... J'ai songé à la princesse de Sicile...

— Elle est bien jeune pour un pareil voyage...

— Je l'aurai toujours avec moi, Sire; j'ai mission de veiller sur elle, de la part du roi Alpatracie et de la reine Miramynie. Je ne puis faire mieux que de l'emmener...

— Soit! répondit Amadis. Et, avec elle?...

— La reine Sobradise, ma belle-sœur et la vôtre, puisque vous emmenez avec vous son mari Galaor.

— Galaor m'accompagnera, en effet, ainsi que le chevalier de l'Ardente Epée, Florestan, Agraies, Quadragant, Olorius et quelques autres.

Le départ ainsi arrêté fut fixé pour le lendemain, car le message d'Esplandian était pressant, et tout retard pouvait être préjudiciable à l'entreprise qu'on allait tenter.

Le lendemain donc, Amadis de Gaule et ses compagnons de voyage étaient sur le point de s'embarquer, lorsque survint une demoiselle qui demanda si le chevalier de l'Ardente Epée se trouvait par hasard là.

Le fils d'Onolorie s'avança et dit :

— Je suis celui que vous cherchez, demoiselle, prêt à vous faire service où vous en aurez besoin.

— Sire chevalier, voici ce que c'est. En revenant d'une mienne affaire, à six milles d'ici, j'ai rencontré cinq hommes armés qui enlevaient de force un nain, lequel pleurait et se déconfortait à fendre un rocher de pitié, à cause d'une lettre qu'il avait mission de porter au chevalier de l'Ardente Epée...

— C'était Buzando!

— Buzando est son nom, en effet. En m'apercevant, il m'a supplié du geste, de la voix et du regard d'avoir à vous venir quérir pour que vous alliez à son secours, comme vous l'avez déjà secouru une fois...

— Comment! demoiselle, ce pauvre Buzando a été ainsi traité à mon occasion?...

— Oui certes, sire chevalier.

— Et quels étaient les hommes qui le tyrannisaient.

— L'un d'eux est un géant si farouche, que, de grande crainte, je n'ai cessé de courir jusqu'ici... Par ainsi, sire chevalier, avisez à faire ce que vous demande le pauvre nain que j'ai rencontré.

— Sire, dit le fils d'Onolorie en se tournant vers le roi Amadis, permettez-moi d'aller secourir ce pauvre homme qui m'envoie présentement quérir, afin que, venant en ce pays pour mes propres affaires, il ne lui arrive pas de mal... Je ne tarderai pas à vous venir rejoindre, je m'y engage, soit en cette mer ou en l'autre... Et, quand même vous arriveriez avant moi à Constantinople, j'y serais pour ainsi dire quant et vous...

Le roi ne pouvait refuser : il ne refusa pas, bien que cela lui coûtât beaucoup.

Amadis de Grèce monta à cheval, accompagné de son écuyer Ordan, et, sans plus tarder, prit la voie que lui enseigna la demoiselle pour trouver Buzando.

Le départ du roi et de ses compagnons fut différé. Mais, au bout de huit jours, Amadis de Gaule,

n'ayant aucune nouvelle d'Amadis de Grèce, entra en ses vaisseaux, qui se dirigèrent droit vers Constantinople, puis, de là, après avoir pris Esplandian et les autres, vers Trébisonde, pour châtier le vieil empereur.

## CHAPITRE XX

**Comment la princesse Onolorie accoucha secrètement d'une fille, et des regrets qu'elle faisait à cause de l'absence de son mari et ami.**



Onolorie, vous le savez, avait été renfermée dans une tour, malgré la double victoire du fils de Magadan et de la belle Gradasilée.

Là elle séchait à vue d'œil, ainsi que la feuille sur l'arbre mort, regrettant et appelant son Lisvart à toute heure.

— Hélas! murmurait-elle. Hélas! mon doux ami, à quoi pensez-vous donc de me laisser ainsi seule et défavorisée?... Tout ainsi que l'ombre s'augmente au départir du soleil et met l'effroi aux cœurs timides et mal assurés, semblablement, vous absent de ma vue, la peur m'assiège dans les ténèbres où je me trouve, et je me crois à toute heure sur celle de ma mort!... Revenez donc vitement, ô ma douce lumière! ô mon seul soleil! revenez donc vitement rendre la clarté à mon esprit, offusqué de nuages mortels, et la chaleur à mon cœur obstrué de glaces horribles!... Revenez vitement, ô mon tendre ami! si vous ne voulez pas que les premières nouvelles qu'on vous donne de votre pauvre Onolorie soient celles de sa fin désespérée!... Hélas! mon doux ami, je vous appelle et vous désire, quoique je sois aise de vous savoir loin et en liberté, moi qui suis prisonnière!...

Ainsi se lamentait dans sa tour la princesse Onolorie. Toutefois, la peine qu'elle endurait à cette heure n'était que rosée auprès du déplaisir un peu après, en s'apercevant qu'elle était grosse, pour la seconde fois, des œuvres de son cher Lisvart.

Sa douleur fut grande, si grande même, qu'Onolorie se serait défaite si Dieu n'y eût pourvu en lui envoyant à temps une fidèle servante, nommée Briza.

Briza reçut donc la confidence de cette grossesse, et, à son tour, elle s'en ouvrit à un valet qui avait la charge de leur porter leurs provisions et petites nécessités, à la princesse et à elle.

— Si vous voulez me promettre le secret, dit Briza à cet homme, je vous mettrai volontiers une mienne affaire entre les mains... D'autant plus qu'il y aurait pour vous, en cela, grand profit pour l'avenir...

Ce valet n'était pas des plus riches; tout au contraire, il était presque nécessiteux. C'est pourquoi, en entendant cette belle promesse, il appela plusieurs fois Dieu à témoin de sa discrétion, ce qui engagea Briza à lui confier la fin de son histoire.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai longtemps promis mariage à un chevalier qui, à cette cause, a eu de moi tout ce que mari peut avoir de femme épousée... Tellement, pour en venir au point qui nous intéresse à cette heure, tellement que je me sens grosse et bien près du terme... Par ainsi, mon ami, je te prie de chercher et de trouver, dans le plus bref délai, quelque nourrice à mon enfant à venir, et cela avec le plus grand mystère, à cause de mon honneur que je veux sauvegarder...

— Je ferai cela dans des conditions d'autant meilleures, répondit l'homme, que ma femme est nourrice, et que son enfant vient de mourir, ce qui lui permettra d'entretenir sa mamelle, trop pleine de lait présentement... Lors donc que vous serez délivrée, vous me dévalerez dans un panier ce que Dieu vous aura envoyé, et je m'en chargerai...

Briza remercia de bon cœur cet homme des bonnes dispositions qu'il montrait, et, lui donnant quelques écus, elle le congédia jusqu'à nouvel ordre.

Onolorie en vint aux angoisses que les femmes appellent travail, et elle accoucha d'une fille merveilleusement belle qu'elle embrassa mainte et mainte fois avec passion, avec une tendresse qui s'adressait un peu au père, c'est-à-dire à Lisvart.

Hélas! il fallait s'en séparer! Onolorie pria Briza de l'envelopper bien douillettement de langes et de drapelets préparés de longue main et enfermés par elle au milieu de ses plus précieux joyaux.

Briza lui obéit, et, dans sa précipitation, elle enveloppa dans le même paquet, avec l'enfançon, une de ces pierreries. Puis, mettant le tout dans une corbeille, elle le fit descendre au valet, qui la reçut fort à propos.

## CHAPITRE XXI

**Comment l'homme auquel avait été confiée la fille de la princesse Onoloric s'en alla avec cette enfant et le joyau qu'elle avait dans ses langes, et comment Onolorie et Briza furent exposées à mourir de faim.**



Malheureusement, le joyau oublié par Briza dans le paquet, lequel était un collier de pierreries d'une inestimable valeur, ce joyau fut la cause de la perte de cette petite fille d'Onolorie.

Le valet et sa femme, en le découvrant, firent une grande fête, et, comme ils craignirent qu'on ne s'aperçût de sa disparition et qu'on ne le leur réclamât, ils jugèrent prudent de l'aller vendre en terre étrangère, afin d'en acquérir biens et héritages pour vivre opulemment.

Le projet aussitôt arrêté, aussitôt exécuté. Le soir même de la trouvaille, ils troussèrent bagage et gagnèrent le port de mer le plus voisin, où ils s'embarquèrent, faisant voile vers Alexandrie.

Aussi, le lendemain, on le comprend, le pourvoyeur ordinaire des prisonnières ne vint pas apporter ses provisions.

Briza conçut quelques craintes, qui se justifièrent quand, se rappelant avoir touché aux joyaux d'Onolorie en prenant les langes et les drapelets, elle courut s'assurer qu'il ne manquait rien. Il manquait le collier de pierreries!

— Plus de doute! dit-elle. Cet homme l'a trouvé dans le panier, et il est maintenant absent pour essayer de s'en débarrasser...

C'était une perte que celle de ce joyau. Cependant, Onolorie et Briza en souffrirent moins au cœur que de la faim qu'elles furent forcées d'endurer.

Ce jeûne douloureux eût pu se prolonger outre mesure, si, de fortune, la fidèle Briza, mettant la tête à la fenêtre de la tour, n'eût aperçu un écuyer qui passait et qu'elle appela.

— Eh! l'ami, lui cria-t-elle, faites donc entendre à l'impératrice, s'il vous plaît, que madame la princesse se trouve mal et qu'il y a tantôt trois longs jours que nous n'avons point eu à manger...

L'écuyer porta ce fait à la connaissance de l'impératrice, qui en fut bien chagrine, et qui, immédiatement, sollicita du vieil empereur, son mari, l'autorisation de visiter sa fille, ce qui lui fut refusé net.

## CHAPITRE XXII

Comment le soudan de Babylone, toujours de plus en plus épris de la princesse de Trébisonde, complote son enlèvement avec sa sœur, la princesse Abra.



Zaïr, soudan de Babylone, prolongeait de plus en plus son séjour à Trébisonde, bien qu'il lui fût désormais prouvé qu'il n'avait plus rien à y faire, du moins quant à ce qui concernait la princesse Onolorie.

Et cependant, plus que jamais, l'amour le possédait, et, avec l'amour, le désir de posséder la belle princesse de Trébisonde, dont rien ne pouvait le dégoûter.

Ah! Cupido se vengeait bien de la préférence que Zaïr avait accordée au dieu Mars!

Un jour que le soudan se lamentait plus que de coutume, il lui vint en l'esprit un projet, à la réalisation duquel il s'attacha, dès ce moment, avec acharnement.

— Ah! s'écria-t-il, quoi que je fasse, quoi que je dise, quoi que j'imagine, je pense sans cesse à celle qui ne veut pas penser à moi!... Quoique j'aie bien résolu de ne plus jamais tenir aucun compte de la princesse de Trébisonde, je vois trop qu'elle tient dans ma vie une place qui absorbe toutes les autres... Ce n'est pas pour rien que j'ai longtemps adoré les feuilles de ce bel arbre sur lequel un autre s'est branché! J'oublie Lisvart pour ne songer qu'à Onolorie... Que m'importe qu'un autre ait bu aux sources d'amour où je veux me désaltérer? La source, un instant troublée, reprendra sa sérénité et sa pureté... Je peux espérer encore, je veux espérer!... Je veux avoir Onolorie! Je l'aurai!... Oui... Mais comment? En la réconciliant avec son père et en l'épousant? L'épouser? Ici... oui... et, une fois à Babylone, je la répudierais...

Zaïr en était là de ses réflexions, lorsque survint la princesse Abra, sa sœur.

Abra aimait peut-être un peu moins Lisvart depuis la dernière aventure qui lui avait démontré si cruellement qu'il aimait trop la princesse Onolorie; mais, en tout cas, elle haïssait profondément cette dernière, précisément à cause de son amour pour Lisvart.

— Je ne vous demande pas ce que vous avez, mon frère, dit-elle en entrant à Zaïr, car je le de-

-nine : Vous aimez toujours la belle princesse de Trébisonde...

— Hélas! soupira Zaïr.

— Pourquoi soupirez-vous tant et agissez-vous si peu?... Quoi! Vous êtes prince, et puissant prince, et vous ne songez pas à vous venger de l'outrage que vous avez reçu! Et vous ne songez pas à avoir de force la femme que vous ne pouvez pas avoir de gré!... Ah! si j'étais à votre place!...

— Si vous étiez à ma place, ma sœur, que feriez-vous?

— Ce que je ferais!...

— Oui.

— J'enlèverais la princesse de Trébisonde!

— Mais le moyen?...

— Il y en a dix!...

— C'est peut-être pour cela que je n'en trouve aucun...

— Parce que vous ne cherchez pas bien.

— Je ne fais que cela, au contraire... J'y réfléchissais au moment même où vous êtes entré...

— Eh bien! à quoi vous êtes-vous arrêté?

— A réconcilier la princesse Onolorie avec l'empereur son père...

— Après?...

— Ensuite, à la demander en mariage...

— Ne vous a-t-elle pas déjà refusé?

— C'est vrai...

— Elle vous refusera une seconde fois... et vous en serez pour une humiliation de plus!... Vous êtes trop amoureux pour être sensé, je le vois bien, mon cher frère...

— N'êtes-vous pas amoureuse aussi, ma chère sœur?...

— Je ne le suis plus...

— Alors, puisque vous envisagez les choses avec plus de lucidité que moi, conseillez-moi, guidez-moi, je vous en prie...

— Vous suivrez l'avis que je vous donnerai?

— Comme j'ai suivi tous ceux que vous m'avez donnés jusqu'ici, je vous le promets.

— Eh bien! donc, il faut enlever la princesse de Trébisonde...

— De force?...

— Non... par ruse... N'avez-vous pas remarqué que les tentes du roi d'Egypte, votre allié, sont placées au pied même de la tour où est enfermée la princesse Onolorie?...

— Si vraiment, je l'ai remarqué.

— Cela nous servira... Il suffit de creuser une mine qui mette le dehors en communication avec le dedans, sans que personne s'en aperçoive... Pour cette entreprise, qui exige autant d'habileté que de résolution, j'ai jeté les yeux sur Corumbel, prince d'Antioche...

— Corumbel?...

— Oui... N'approuvez-vous pas ce choix?

— Au contraire!... Le prince d'Antioche est, en effet, l'homme qui convient le mieux à cette entreprise, car il est hardi, cauteleux, et ne reculera devant rien... Il faudra seulement savoir s'il consent à s'en charger.

— Je l'en prierai...

— Faites vite, alors, faites vite, ma sœur! Je languis... je dépéris... je sèche d'amour et d'impatience...

— Je vais de ce pas trouver Corumbel... Dès aujourd'hui il se mettra à l'œuvre...

— Que les dieux vous protégent, ma sœur!...

Zaïr et Abra se séparèrent là-dessus.

## CHAPITRE XXIII

Comment Corumbel, prince d'Antioche, entra dans la tour où était la princesse Onolorie, et comment celle-ci, le prenant pour le chevalier de la Vraie Croix, le suivit jusqu'à son navire.



Le prince d'Antioche, Corumbel, mis au courant de ce qu'il y avait à faire par la princesse Abra, n'hésita pas un seul instant à s'en occuper, et il le fit incontinent; si bien, qu'au bout de quelques semaines, la communication souterraine existait entre l'une des tentes du roi d'Egypte et la prison où était la pauvre Onolorie.

Corumbel, son œuvre terminée, en prévint la princesse Abra, qui alla sur-le-champ trouver son frère.

— Mon cher frère, lui dit-elle, vous touchez au but de vos désirs... La mine est faite, la communication existe entre le dehors et l'intérieur de la tour où est renfermée votre maîtresse...

— Ah! je vous remercie pour cette bonne nouvelle, ma bien chère sœur! s'écria le soudan, joyeux.

— Tout n'est pas dit encore, reprit Abra. On n'enlève pas ainsi une princesse sans que quelqu'un s'y oppose... Pour plus de sûreté donc, vous allez aller trouver le vieil empereur de Trébisonde et lui proposer, pour le distraire, de courre le cerf demain avec vous... Vous insisterez pour que l'impératrice et les dames les plus importantes de sa compagnie fassent partie de cette chasse... Mais auparavant, c'est-à-dire cette nuit même, vous ferez embusquer trois mille de vos gens dans la forêt où vous chasserez demain... De cette façon, pendant que le prince d'Antioche enlèvera, lui tout seul, la princesse Onolorie, vous enleverez, vous, l'empereur son père, l'impératrice sa mère, la princesse Gricilerie sa sœur, et les autres dames et demoiselles de la cour...

— Ah! ma sœur, s'écria Zaïr, émerveillé devant de si savantes combinaisons, quel beau coup de filet! Et comme vous mériteriez bien de régner à ma place!...

— Votre enthousiasme me récompense de la peine que j'ai prise pour amener l'affaire en l'état où elle est... Le reste vous regarde, maintenant... Je n'ai plus qu'à attendre les événements...

Abra prit congé de son frère, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, Corumbel, armé de toutes pièces, la visière levée, pour mieux céler son visage, s'engagea dans l'étroit passage creusé avec tant de précautions au pied de la tour où était retenue prisonnière la princesse de Trébisonde.

Il ne rencontra aucun obstacle sur son chemin et parvint ainsi sans encombre jusqu'à l'étage où était Onolorie.

Elle était précisément seule en ce moment-là.

Le prince d'Antioche s'avança vers elle le plus courtoisement du monde, mais sans lui parler, de peur de se trahir par sa voix.

— Lisvart! s'écria Onolorie joyeuse, en se précipitant dans les bras de Corumbel, qu'elle croyait être le chevalier de la Vraie Croix.

Quel autre que Lisvart, en effet, pouvait lui apparaître en sa prison?

Le prince d'Antioche vit bien l'erreur où elle était, et il résolut de l'y laisser. Lors, il la retint frémissante d'amour sur sa poitrine, et l'emporta ainsi, toujours sans sonner mot, à travers le passage creusé sous les murs de la tour.

— O mon Lisvart! murmura-t-elle, pâmée d'amour et de joie. O mon Lisvart! je savais bien que tu viendrais à mon secours! Je savais bien que tu me délivrerais!... J'ai bien souffert dans cette vilaine prison... J'ai failli même y mourir de faim avec le pauvre Briza... J'y serais morte de désespoir, si je n'avais pas été soutenue par ton souvenir... O mon Lisvart, comme je t'aime!

Ils étaient arrivés à l'extrémité du passage souterrain, à l'endroit où il aboutissait au dehors, dans l'une des tentes du roi d'Egypte.

— Lisvart, murmura Onolorie étonnée du silence de son sauveur, pourquoi ne me parlez-vous pas?... Il y a un si long temps que je n'ai entendu les sons de votre chère voix, ô mon doux ami!...

Corumbel continua à garder le silence le plus absolu, et se contenta, pour toute réponse, de précipiter sa marche...

Onolorie devint inquiète.

— Lisvart, au nom du ciel, parlez-moi! s'écria-t-elle.

Le prince d'Antioche marchait toujours avec son précieux fardeau.

C'est ainsi qu'il parvint jusqu'au rivage.

Là, Onolorie comprit qu'elle s'était cruellement abusée et que son sauveur n'était pas Lisvart.

Une barque était là, montée par des gens qui portaient le costume et les armes du soudan de Babylone. Corumbel entra dans cette barque, avec Onolorie, qui, comprenant alors dans quel piége elle était tombée, voulut se débattre et appeler au secours.

— Ne criez pas, madame, lui dit tranquillement le prince d'Antioche, vos cris ne seraient pas entendus... Le meilleur pour vous est de vous résigner... d'autant plus que le sort qui vous est réservé est le plus brillant qu'une femme puisse rêver...

La barque s'éloigna du rivage à force de rames.

Onolorie avait quitté une prison pour entrer dans une autre.

— Lisvart! Lisvart! murmura-t-elle en pleurant, où êtes-vous donc à cette heure?...

## CHAPITRE XXIV

Comment la princesse Onolorie fut emmenée par le soudan de Babylone, ainsi que l'empereur de Trébisonde et une partie de sa cour, et comment, au moment où Zaïr tenait amoureusement dans ses bras la belle princesse captive, la flotte d'Amadis de Gaule fut tout-à-coup signalée.



De même que l'enlèvement d'Onolorie par le prince d'Antioche avait réussi à souhait, de même aussi avait réussi celui de l'empereur de Trébisonde et de sa compagnie par les trois mille hommes embusqués par ordre de Zaïr dans la forêt voisine de la cité.

Le vieil empereur avait accepté sans défiance cette partie de chasse qu'était venu lui proposer le soudan. Il avait fait plus : il avait voulu que l'impératrice sa femme, que la princesse Gricilerie sa fille, que quelques autres princesses de leur suite, l'accompagnassent dans cette chasse, pour mieux honorer leur hôte et sa sœur Abra.

On était parti, on avait quitté la cité de Trébisonde, on avait atteint la forêt. Mais, au bout de quelques instants, la troupe impériale avait été cernée par les gens du soudan de Babylone, et le vieil empereur s'était aperçu, un peu tard, qu'il avait été joué indignement et déloyalement par Zaïr.

Se défendre? Il y avait d'abord songé; mais il eût infailliblement succombé sous le nombre, sans profit pour personne des siens. Il s'était donc résigné à ronger son frein, mais non sans colère.

— Ah! paillard! s'était-il écrié en s'adressant au soudan, voilà donc la récompense de l'hospitalité que je t'ai accordée!... Tu es un traître et un félon... mais le Dieu dont tu as si hypocritement embrassé la foi te punira de cette félonie, qui est un sacrilége!...

— Votre Dieu n'est pas le mien, avait répondu Zaïr en ricanant.

Et il avait donné l'ordre qu'on embarquât l'empereur et sa suite sur les barques préparées à cet effet; ce qui avait eu lieu immédiatement.

Les barques pleines, on avait regagné la flotte. Là, Zaïr avait distribué ses prisonniers sur différents navires et s'était empressé, quant à lui, de monter sur celui où le prince d'Antioche avait transporté Onolorie.

— Oh! madame, lui dit-il en allant vers elle et en la pressant sur son cœur, vous êtes reine ici, puisque j'y commande et que vous commandez à

mon cœur... N'ayez donc nulle crainte, et montrez-moi le visage d'une femme heureuse...

Et, tout en disant cela, Zaïr, brûlé d'amour, couvrit de caresses passionnées la belle princesse qu'il retenait entre ses bras, et qui ne savait, à dire vrai, quelle contenance avoir et quelle résolution prendre.

Zaïr tremblait, mais de bonheur. Le moment qu'il avait tant appelé était enfin arrivé, la maitresse qu'il avait tant désirée était dans ses bras.

— Ah! je touche enfin mon rêve! murmura-t-il en dérobant à Onolorie un baiser plus ardent encore que les précédents. Vous m'appartenez, princesse de Trébisonde! Je vous ai!...

Onolorie vit d'un coup d'œil le péril de sa situation. Elle songea à Lisvart et se sentit forte.

— Seigneur, répondit-elle en repoussant doucement le soudan enflambé d'amour, ayez pitié de ma faiblesse... Je sors d'une émotion pour tomber dans une autre; laissez-moi le temps de m'y reconnaître... Je ne vous repousse qu'aujourd'hui... Demain, j'aurai pour vous les égards et l'obéissance que je dois avoir... Aimez-vous donc mieux me devoir à la violence qu'à ma libre volonté?...

Le soudan la contemplait avec ivresse; mais, bien qu'il pût cueillir le fruit qu'il avait le plus désiré, il ne voulut pas cependant s'oublier jusque-là de toucher seulement à l'écorce de l'arbre plus qu'il ne devait, faisant état en soi-même d'acquérir avec le temps et la courtoisie ce qui lui était refusé. Ce qui ne l'empêchait pas d'user envers Onolorie de gracieuses caresses et de mignardises fort savoureuses, lui jurant et affirmant qu'il lui ferait telle et si honnête compagnie, que, le recevant pour mari, elle lui pourrait commander comme à un ami.

Zaïr en était là, lorsque survint Abra, qui lui dit:

— Seigneur, les gens des hunes viennent de signaler une grosse flotte de vaisseaux. Songez à vos affaires d'abord, pour pouvoir songer à vos amours ensuite...

Onolorie respira.

## CHAPITRE XXIII

Comment la flotte d'Amadis de Gaule défit l'armée du soudan de Babylone, et comment ce dernier eut la tête tranchée dans la bagarre.



Nous avons laissé le roi Amadis de Gaule et les autres princes chrétiens embarqués pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et le châtier de l'outrage qu'il avait fait subir à Périon et à Lisvart. Vous allez voir comment la chance tourna à son profit, et comment, au lieu d'être attaqué, il fut secouru.

Amadis et sa compagnie naviguaient donc dans la mer de Pont, lorsqu'ils découvrirent d'assez loin la flotte du soudan Zaïr. Lors, ils se dirigèrent incontinent vers elle, à force de vent et d'avirons.

Les préparatifs du combat avaient été ordonnés par Zaïr, au moment où sa sœur était venue le troubler dans sa contemplation amoureuse et l'arracher à son agréable extase, fort heureusement pour Onolorie.

Mais, malgré la promptitude avec laquelle on lui avait obéi, il n'avait pu éviter l'abordage.

Le combat était devenu, de prime abord, âpre et sanglant. Amadis de Gaule ne se doutait pas, ni Lisvart non plus, des trésors que contenaient ces navires du soudan de Babylone. Pour eux, c'étaient des navires païens, et cela leur suffisait pour leur courir sus.

Bientôt, cependant, Lisvart reconnut les navires de Zaïr, et sa fureur, alors, ne connut plus de bornes. Il fit des prodiges de vaillance, à étonner ses compagnons, qui pourtant étaient habitués à son courage.

Pendant qu'Amadis de Gaule dirigeait une partie de sa flotte sur l'un des flancs de la flotte ennemie, Lisvart de Grèce conduisait l'autre partie sur le point opposé, de façon à ce que leurs ennemis ne pussent leur échapper.

Ainsi, pendant que le roi de la Grande-Bretagne abordait le navire principal où étaient prisonniers l'empereur de Trébisonde et les autres seigneurs de sa suite, le chevalier de la Vraie Croix abordait le navire où se trouvaient, sans qu'il s'en doutât, la princesse Onolorie et les autres dames faites prisonnières par Zaïr.

La première personne en face de laquelle Lisvart se rencontra fut le soudan de Babylone lui-même.

— Ah! paillard! lui cria-t-il. Tu vas payer pour les autres!

Zaïr, qui ne s'était point attendu à cette rencontre, et qui voguait tranquillement vers Babylone au moment où sa flotte avait été aperçue par celle d'Amadis de Gaule, Zaïr n'était point armé. D'un coup de sa vaillante épée, Lisvart lui décolla le chef, qui s'en alla rouler à quelques pas de là, sur le pont du navire, aux pieds mêmes de la princesse Abra, accourue à la voix de Lisvart.

— Mon pauvre frère! murmura-t-elle avec douleur.

Puis, ramassant cette tête sanglante et la pressant contre sa poitrine, elle s'enfuit sur l'arrière du navire, où elle avisa Macartes, l'un des frères du roi d'Égypte.

— Macartes, lui cria-t-elle, nous sommes perdus! Sauvez-moi!...

Macartes la prit dans ses bras robustes et la transporta, comme il eût fait d'un enfant, dans une carrique amarrée au navire.

Là, Abra était désormais en sûreté, car le plus fort de la bataille était ailleurs. Elle descendit dans l'une des chambres de ce petit navire, tenant toujours entre ses bras la tête de son frère, et se jeta à genoux en couvrant de larmes et de caresses cette tête si chère, pâle et sanglante, et qui, cependant, au delà de la mort, semblait sourire à quelque vision divine. Le malheureux Zaïr songeait peut-être encore à la belle princesse de Trébisonde, cause involontaire de sa perte!

La mort du soudan décida de la défaite des païens et de la victoire des chrétiens. Ceux des gens de Zaïr qui ne furent pas tués se soumirent, et très peu purent s'échapper avec la princesse Abra.

## CHAPITRE XXIV

**Comment, après la victoire, Amadis délivra le vieil empereur, et de la réconciliation qui s'ensuivit, ainsi que les fiançailles de Lisvart et d'Onolorie.**



Une fois la victoire complète, le roi Amadis descendit en la cadène, et là, parmi les forçats, il trouva le vieil empereur de Trébisonde, le roi de la Breigne, le duc d'Alafonte et plusieurs princes et chevaliers, auxquels, tout d'abord, il ne montra pas, ni ses amis non plus, bon visage.

Mêmement, Galaor, s'adressant au père d'Onolorie, lui dit :

— Par Dieu! seigneur, ce n'est pas sans raison que vous vous trouvez céans, ayant fait subir à mes deux neveux le traitement que vous savez bien!... Aussi, si l'on m'en croit, vous ne partirez pas aisément de ce lieu...

Cette parole fut dure à digérer pour le vieillard désolé, qui, de grand empereur, était en un instant devenu esclave vil! Il ne répondit rien à Galaor, mais de grosses larmes lui tombèrent des yeux et coulèrent le long de sa barbe blanche.

Galaor et les autres furent désarmés par cette douleur, et la pitié prit dans leur cœur la place de la colère.

Au même instant, vint un gentilhomme annoncer au roi Amadis que Lisvart avait conquis le butin de Zaïr mort, et lui avait enlevé surtout ce qu'il avait de plus précieux, à savoir la princesse Onolorie et les autres dames.

Amadis, remerciant grandement Notre-Seigneur Jésus-Christ, ordonna qu'on joignît les vaisseaux ensemble. Et, quelque peu après, ils étaient tous en présence de l'impératrice, des princesses Onolorie, Gricilerie et de toute la belle troupe qui les accompagnait.

Quand Lisvart, qui escortait les dames sauvées par lui, aperçut l'empereur de Trébisonde, le cœur lui frémit, et, quasi-tremblant de fureur, il ne put se tenir de lui dire :

— Ah! Sire, Dieu juste vous a fait sentir le tort dont vous vous êtes rendu coupable, en me condamnant, moi qui n'avais nulle offense à me reprocher envers vous, et en me préférant un chien d'infidèle qui vient de recevoir du reste le légitime loyer de son audace!...

— Je vous prie d'oublier cela et de me pardonner, répondit le vieil empereur avec une humilité qui toucha Lisvart.

L'empereur avait ignoré jusque-là qu'Onolorie fût au pouvoir du soudan, et il la croyait toujours en Trébisonde. En la voyant là, il fut remué dans ses entrailles de père, et il jugea l'occasion bonne pour une réconciliation.

— Mon fils, dit-il à Lisvart, je confesse que j'ai été très mal avisé à votre endroit... Mon fils je vous nomme, parce que dès maintenant je vous donne ma fille, s'il vous plaît de me faire, ainsi qu'à elle, l'honneur de la recevoir pour votre femme et épouse, à la condition que, dorénavant, votre juste inimitié sera amortie et que je demeurerai votre père et ami, et vous mon gendre et seul héritier.

Lisvart consentit volontiers à tout cela, remettant la consommation du surplus à leur arrivée en Trébisonde.

Pour le quart d'heure, Lisvart et Onolorie furent fiancés par main de prêtre. Puis, fut mis en avant le mariage de Périon avec Gricilerie, lequel fut semblablement accordé.

Cela fait, les navires tirèrent droit en Trébisonde, où ils prirent terre, et assez près de la ville.

Ce qu'ayant su le peuple, il courut au devant des princes arrivants en si grande foule, qu'il ne resta en la ville ni homme, ni femme, ni enfant en état de se mouvoir. Le vieil empereur de Trébisonde fut acclamé, ainsi que sa compagnie, avec force démonstrations de joie, et reconduit en triomphe à son palais.

Les noces de Lisvart et d'Onolorie, de Périon et de Gricilerie, furent proclamées la semaine suivante dans tout l'empire, et fixées au vingtième jour du mois prochain. L'empereur, pour honorer ces noces, annonçait qu'il tiendrait cour plénière, et userait de sa libéralité et magnificence à l'égard de ceux qui vaincraient dans les tournois et autres combats de plaisir qui y seraient dressés.

## CHAPITRE XXV

Comment le fils d'Onolorie, poursuivant son entreprise, rencontra un nain qu'il crut être Buzando, et qui lui indiqua une princesse à secourir.



Or, pendant que les princes et les princesses se réjouissent de leur réunion en la noble cité de Trébisonde, revenons au pauvre nain Buzando, toujours prisonnier, et à Amadis de Grèce, toujours à sa quête.

Le chevalier de l'Ardente Epée, toujours conduit par la demoiselle qui l'avait arrêté au moment où il allait s'embarquer avec le roi de Gaule, n'avait pas rencontré Buzando à l'endroit où il devait le rencontrer.

Le chevalier géant qui avait le premier si maltraité le pauvre nain, ayant aperçu entre les mains de ce dernier les trois portraits de Lucelle, d'Onolorie et de Niquée, et étant devenu subitement amoureux de la princesse de Thèbes, s'était mis en marche, conduit par Buzando, pour aller se déclarer à cette belle princesse.

Voilà pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'avait trouvé personne à l'endroit où la demoiselle l'avait amené.

Lors, il avait pris congé d'elle et s'était mis en quête de Buzando, croyant toujours être sur sa trace, et le manquant toujours d'une journée.

C'est ainsi qu'il avait chevauché à travers monts et forêts, franchi des mers, traversé des rivières, allant du septentrion au midi, et de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'un beau matin, il se trouva aux environs d'Alfarin, devant une fontaine auprès de laquelle était accroupi un nain.

Au premier abord, le prenant pour celui qu'il cherchait si vainement depuis un si long temps, il s'avança vitement vers lui, en criant :

— Eh ! mon ami Buzando !...

Le nain ne bougea pas.

— Ne m'entends-tu pas, l'ami? dit le chevalier en descendant de cheval et en venant lui mettre la main sur l'épaule.

Le nain, alors, se retourna, et le fils d'Onolorie put voir qu'il s'était trompé, et que ce n'était pas le pauvre Buzando.

— Sire chevalier, soyez le bienvenu ! dit le nain inconnu d'un air mélancolique. Où allez-vous donc ainsi par la chaleur?

— A la ville voisine, répondit Amadis.

— Dieu vous garde d'y aller, sire chevalier, à moins que vous ne vouliez secourir la plus désolée princesse qui jamais portât couronne, contre le plus traître et déloyal chevalier de la terre, qui la tient assiégée sans cause ni raison.

— De qui s'agit-il donc? demanda le fils d'Onolorie.

— Si vous êtes consentant à lui porter ce secours, continua le nain, c'est pour vous la plus honnête occasion pour éprouver votre vaillance et ramasser gloire et profit... Car cette aventure ne restera pas ensevelie dans les forêts, où les chevaliers errants comme vous tiennent communément leurs hauts faits obscurcis ; elle vous illustrera, au contraire, plus qu'aucune autre n'a jamais illustré de chevaliers...

— De qui s'agit-il, encore une fois? Dites-le moi, répondit Amadis de Grèce.

— Sire chevalier, il s'agit de la reine Liberna, héritière de ces pays par la mort du roi, son père. Abernis, le traître chevalier dont je vous parlais tout à l'heure, a fait de grandes poursuites pour l'épouser. Mais cette aimable princesse, le connaissant vicieux comme il est, l'a si bien refusé, que, de dépit, il a résolu de se venger, et que, présentement, il la tient assiégée dans le château d'Alfarin...

— Dans le château d'Alfarin?...

— Oui, sire chevalier... Et elle y est si pressée de vivres et de continuels assauts, que la pauvre dame n'attend plus d'autre secours que du ciel ou de la mort... Car elle préférerait cent fois la mort à tomber entre les mains d'un homme si méchant, si ennemi de la vertu, que rien ne lui semble bon et beau, rien, hormis ce qui est laid, sale et vicieux...

— Vraiment ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée, tu viens de m'en raconter tant, que je prends incontinent la résolution de lui venir en aide contre ses ennemis, quels qu'ils soient, si tu veux me conduire et me donner moyen d'entrer en la place.

— Volontiers, répondit le nain tout joyeux.

## CHAPITRE XXVI

**Comment Amadis de Grèce, dit le chevalier Sans-Repos, ayant écouté le nain, alla au château d'Alfarin, où la reine Liberna était assiégée par Abernis.**



Le nain, Amadis de Grèce et son écuyer attendirent la nuit, par prudence, et lorsqu'elle fut jugée suffisamment obscure, ils s'engagèrent par une sente étroite et peu fréquentée, qui aboutissait au pied de la muraille.

— Ami, dit le nain à la sentinelle, va vers ma dame, et dis-lui que je lui amène un chevalier qui a bonne envie de lui faire service durant ses affaires.

La sentinelle rapporta cette parole à son chef d'escouade, qui la porta lui-même incontinent à la reine Liberna.

Celle-ci hésita et douta un moment, croyant à un piége de son ennemi Abernis, car ses espions lui avaient rapporté que ce dernier voulait, à l'aube du jour, hasarder tous ses gens ou emporter la place et forcer tous les gens de Liberna.

Cependant, comme il s'agissait pour elle d'être secourue, bien que ce chevalier inconnu se présentât seul, elle reprit cœur et commanda qu'on le fît entrer auprès d'elle, estimant que ce ne pouvait être qu'un vaillant et gentil personnage, pour venir ainsi de soi-même s'aventurer et offrir en aide.

Lors, s'en retourna le chef d'escouade, et, accompagné du corps de garde, ils abaissèrent la planche du poultis.

Le chevalier de l'Ardente Epée entra aussitôt, suivi du nain et de son écuyer, et fut présenté à la reine, qui le reçut fort gracieusement et lui demanda comment il se nommait.

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, ceux qui me connaissent m'appellent le chevalier Sans-Repos.

Liberna comprit bien, à cette parole, qu'il voulait se céler. Mais il lui parut si beau, si bien fait, si plaisant de visage et de corps, que, subitement, malgré le raidissement de sa volonté, l'amour lui troubla la plus saine partie de son entendement, et que, mise hors d'elle-même, troublée, affolée, elle ne trouva pas ce soir-là de longs propos à lui dire. Après un court et gracieux entretien, elle lui donna le bonsoir et commanda qu'on le menât en l'une des meilleures chambres de céans.

— Car, dit-elle au chevalier, vous me semblez un peu las et travaillé, et notre ennemi nous apprêtera de la besogne pour demain... Il est donc bon que vous preniez repos pour prendre forces... J'ai confiance en vous, chevalier; je crois que vous mènerez cette affaire à bout... Dans ce cas, comme je serai votre obligée, vous aurez part, tant que je vivrai, aux biens et aux honneurs que Dieu et Fortune me prêteront pour le reste de ma vie...

— Madame, répondit Amadis de Grèce, votre ennemi fera le pis qu'il pourra. Toutefois, s'il vous plaît d'user de mon conseil et faire obéir vos soldats à ce que je leur commanderai, je puis vous assurer qu'avant que je ne dorme, Abernis aura reçu la plus âpre déconfiture qui soit possible, tout conquérant qu'il est...

— Comment vous y prendrez-vous, sire chevalier?...

— Il est indubitable que votre ennemi, se tenant pour quasi sûr de vous avoir, et connaissant le peu de forces et de moyens dont vous disposez, n'a pas pris pour lui, pour se garder, les précautions que la prudence lui commanderait pourtant de prendre. Par ainsi, il doit être aisé à surprendre et à tailler en pièces... Nous sortirons donc secrètement et donnerons à travers, et, avant que l'alarme ne vienne aux tentes d'Abernis, nous aurons fait un tel échec à son avant-garde, que la bataille sera aux trois quarts gagnée par nous.

La reine approuva ce plan, d'abord parce qu'il lui semblait bon, ensuite parce qu'il lui venait d'un chevalier si jeune et si beau à qui il lui semblait impossible que rien résistât au monde.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le chevalier Sans-Repos exécuta le plan qu'il avait formé, et comment, ce plan ayant à merveille réussi, la reine Liberna voulut en récompenser l'auteur.**



Une heure avant le jour, le chevalier Sans-Repos se leva, s'arma de toutes pièces et s'en vint trouver la reine, qui s'était levée aussi.

— Madame, lui dit-il courtoisement en s'agenouillant devant lui, je vous supplie humblement de vous placer en tel lieu que vous puissiez juger des coups qui vont se donner, car votre présence seule me donnera la puissance de vous venger de tous vos ennemis...

— Hélas ! répondit Liberna, je prie Dieu, gentil chevalier, qu'il vous fasse vainqueur et qu'il me

permette de vous retenir bientôt céans en aussi bonne santé que vous en sortez !...

Et, le baisant tendrement, la larme à l'œil, elle le laissa partir.

Le jeune chevalier sortit de la place, suivi du plus de gens qu'il en avait pu rassembler, et il s'avança dans la direction des avant-postes ennemis. La première sentinelle qu'ils rencontrèrent dormait d'un si profond somme, qu'elle était morte une heure avant de s'être réveillée. Les autres eurent le même sort, avec le même succès, c'est-à-dire sans que l'alarme eût été donnée au reste du camp.

Amadis et ses hommes, se coulant par les chemins les plus couverts et les plus secrets, approchèrent ainsi du guet, qui dormait aussi. Tous les soldats qui étaient là furent passés au fil de l'épée, sans bruit ni rumeur. Amadis et ses gens continuèrent bravement leur route, à travers tentes et cordages, tuant et massacrant tout, sans pitié aucune, hommes et chevaux, bêtes et gens ; tellement, qu'Abernis, sortant en sursaut de son lit, prit hâtivement ses armes, quoique ce fût encore trop tard.

Amadis et lui se trouvèrent face à face, au grand jour, en présence de tous.

Abernis était homme fort adroit aux armes, et de grand courage, malgré sa méchanceté. Mais il avait à faire à un plus rude compagnon que lui, comme il le connut par expérience personnelle et douloureuse. Le chevalier de l'Ardente Epée frappa et refrappa ; puis, redoublant encore sa charge, il l'atteignit au plus haut de l'armet, et avec une telle violence, que targe ni écu ne le purent garantir, et que, faussant tout ce qu'il rencontra, lui fendit la tête en deux.

Abernis tomba, pour ne plus jamais se relever.

Ce que voyant un écuyer, qui était à la reine, courut incontinent vers elle et lui dit :

— Par ma foi ! ma dame, vous vous pouvez tenir assurée que jamais Abernis ne vous sera plus ce qu'il vous a été...

— Comment cela ?... demanda Liberna.

— Ma dame, je lui ai vu prendre le saut et rendre l'âme.

— Abernis est mort ?

— Oui, certes, ma dame, et plus de cinq cents avec lui, grâce au vaillant chevalier Sans-Repos.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria la reine.

Les gens d'Abernis, voyant leur chef en cet état, saignèrent du nez et se retirèrent précipitamment, la queue entre les jambes.

Le fils d'Onolorie et sa troupe les poursuivirent l'épée dans les reins, et augmentèrent leur peur à un tel point, que, tombés et culbutés les uns sur les autres, il en fut fait un effroyable carnage.

Ceux qui ne furent pas tués se soumirent. Liberna redevint, par cette victoire, maîtresse de ses pays.

Aussi, le jour même, sortant du château où elle avait été assiégée, elle alla au logis d'Abernis, où elle tint cour plénière pendant quinze jours.

Pendant ces quinze jours, qu'elle passa naturellement dans la compagnie du chevalier Sans-Repos, elle ne l'éloigna pas plus de sa pensée que le sang de son cœur. Si bien même, qu'une fois, se trouvant seule avec lui et forcée d'amour, elle ne put se garder de lui dire :

— Chevalier Sans-Repos, j'ai résolu, pour vous récompenser de la grande prouesse que vous avez montrée et du service que vous m'avez rendu en me débarrassant de mes ennemis, j'ai résolu de vous faire perdre votre nom en vous donnant sur moi toute l'autorité, toute la puissance que peut prendre un seigneur sur sa femme... Car, je le confesse, jamais princesse ni autre ne fut aussi éprise d'amour comme je le suis à votre endroit, bien que vous me soyez quasi inconnu. Mais cela ne m'inquiète pas, car je crois impossible qu'on ne soit pas d'un illustre lignage quand on montre la vaillance que vous avez montrée.

Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre ; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le chevalier Sans-Repos, en face de la folie amoureuse de la reine Liberna, se trouva fort embarrassé, et comment il sortit de ce pas difficile.



Hélas ! madame, répondit le chevalier Sans-Repos, est-il possible que je puisse jamais reconnaître l'honneur que vous daignez me faire en ce moment ?... Un tel bonheur est disproportionné avec mon faible mérite, et je me tiens pour indigne d'y aspirer... Songez donc, ma dame, que je ne suis qu'un pauvre chevalier sans nom, sans armes, sans gloire, sans nulle autorité ou renommée !... Toutefois, pour vous remercier des bonnes grâces dont vous voulez bien m'accabler, je continuerai, ma

dame, à me mettre à votre disposition pour tous les offices possibles...

La reine était en grande perplexité. Elle ne savait à quoi attribuer la résistance du chevalier Sans-Repos.

— Mon vrai seigneur et ami, lui répliqua-t-elle, j'ai crainte que vous ne vous mépreniez sur la signification de mes paroles, et que vous ne considériez comme feinte une affection aussi réelle que celle que je mets à votre service... Par ainsi, pour vous prouver mieux mon amitié, et, en même temps, pour vous forcer à me prouver la vôtre, je vous prierai de m'octroyer présentement un don tel que je vous le demanderai...

— Je vous l'accorde volontiers, ma dame, répondit le chevalier.

— Savez-vous à quoi vous vous obligez, mon ami?...

— Dites-le-moi, ma dame, et, quoi que ce soit, vous me trouverez prêt à vous obéir.

— Avant que d'entreprendre un autre voyage, vous me conduirez, s'il vous plaît, au lieu où est la gloire de la princesse Niquée.

— De la princesse Niquée? s'écria Amadis de Grèce étonné.

— Oui, mon doux ami... Là, en votre présence, je tenterai l'aventure et vous prouverai par mon succès tout le bon vouloir que j'ai en vous...

Amadis avait tressailli au nom de Niquée. Aussi conçut-il, dès cet instant, l'envie de voir cette princesse qui avait, de son côté, une si furieuse envie de le voir; et, oubliant la raison qui poussait Liberna à vouloir aller là, pour ne songer qu'aux raisons qu'il avait d'y aller lui-même, il répondit à la reine:

— Vous consentiriez à tenter cette aventure, ma dame?...

— Pour vous prouver, chevalier, le ferme et loyal amour dont je vous aime, je traverserai feu et flamme et tous autres obstacles qui se pourront offrir...

— A Dieu ne plaise, ma dame, que je cherche d'autre témoignage de votre bon vouloir à mon endroit que ceux que vous avez bien voulu me donner jusqu'ici... Pour vous montrer combien je suis vôtre et prompt à vous obéir, je vous accompagnerai partout où il vous plaira, et non-seulement aux Enfers, vers Pluton et Proserpine, ou bien aux Champs-Elysées, s'il y a moyen d'y aller ensemble, mais à l'entreprise périlleuse dont vous me parlez, et dont jusqu'ici je n'avais pas encore entendu mot.

Lors, la reine lui raconta ce qu'elle savait de la gloire de Niquée, et en quoi consistaient les épreuves à tenter, et généralement tout ce qu'elle en avait entendu dire elle-même.

Le jeune chevalier fut très troublé par ce récit; si bien que Liberna, s'apercevant de son changement de visage, lui dit :

— Il semble, mon ami, que vous ayez reçu peine par ce que vous avez entendu de moi?... Je vous prie de me dire ce qu'il vous en semble...

— Ma dame, il ne faut pas vous en ébahir, car, connaissant l'affectueuse amour que vous me portez, il est impossible que je ne ressente pas quelque inquiétude à propos du danger que vous vous préparez à vous-même en tentant cette aventure de la gloire de Niquée...

— Je n'ai nulle crainte, chevalier, et je vous prie, de votre part, de tenir pour certain que la vraie amitié que je vous porte et la vraie fiance que j'ai en vous suffisent pour me mettre hors de péril et vous hors de doute... Et, afin que vous expérimentiez combien je dis juste en cette occurrence, demain nous partirons pour faire ce voyage.

Ainsi fut arrêté ce partement de la reine Liberna et du chevalier de l'Ardente Épée, lequel ne put dormir de la nuit, à cause de ce que cette princesse lui avait raconté touchant Niquée. Aussi en rêva-t-il toute la nuit, ainsi que de Lucelle.

## CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier Sans-Repos et la reine Liberna s'en allèrent au lieu où était la gloire de Niquée, et ce qui arriva.



Au point du jour, le fils d'Onolorie entendit ouvrir la porte de sa chambre, ce qui le réveilla en sursaut.

C'était la reine Liberna, qui venait lui donner le bonjour.

Amadis de Grèce, tout honteux, s'excusa de sa paresse. Mais elle lui dit en riant :

— Certes, mon parfait ami, si vous aviez la puce en l'oreille, comme je l'ai, le lit ne vous serait pas aussi agréable qu'il vous paraît l'être. Habillez-vous, et après, s'il vous plaît, nous monterons à cheval. Mes gentilshommes nous attendent...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée s'habilla, s'arma et la suivit.

Deux heures après, ils étaient en route.

Ils cheminèrent tant et si bien, qu'ils arrivèrent au lieu où la princesse Niquée était en sa gloire · Amadis triste, Liberna joyeuse.

Cette dernière, après s'être parée des plus riches accoutrements qu'elle eût, s'approcha de la porte embrasée du palais où étaient renfermés la princesse de Thèbes, son frère, et les dames et demoiselles que vous savez.

Amadis, qui la tenait par la main, s'arrêta court au moment où elle allait passer outre.

Il s'arrêta, non sans cause, car il lui semblait être devant une fournaise pleine de métal en fusion, ou devant la bouche horrible du mont Gibel, où l'on entend tant de cris piteux et épouvantables.

Le fils d'Onolorie, devant cette fournaise, devint aussitôt froid comme glace.

La reine, au contraire, le vint baiser tendrement sur la bouche, en lui disant :

— Mon doux ami, j'espère que vous aurez présentement un témoignage certain de l'amour que je ressens pour vous... Par ainsi, je vous prie, aussitôt que vous me verrez entrée, de me suivre, afin que nous puissions ensemble jouir de la gloire qui est réservée à ceux qui aiment loyalement...

Et, baissant la tête, elle entra en la fournaise, en murmurant :

— O Vénus! déesse glorieuse! vous qui connaissez mon cœur, donnez-moi l'effort de parfaire ce que j'ai entrepris avec tant de loyauté!...

A ce moment, Amadis de Grèce la perdit de vue, et, pendant qu'elle marchait, tranquille comme au séjour des bienheureux, vers la salle où était la princesse de Thèbes. il se mit à se lamenter, essayant, mais en vain, de la suivre.

— Ah! pauvre Amadis! murmura-t-il. Pauvre et chétif! Qu'est devenu l'effort de ton courage, puisque tu sais si près de toi la chose du monde qui t'aime le plus et que tu n'oses faire ce qu'a fait une simple femme, craignant plus pour ta peau que pour ta renommée!... Ah! Niquée, parangon de beauté! comme vous aurez raison désormais de ne plus aimer ni estimer celui qui, en face d'un maigre péril, consent à perdre la divine faveur qui est vôtre!... Et cependant, ce feu magique, que j'ai là devant les yeux, ne peut pas être plus ardent que celui qui me brûle le cœur en songeant à vous!...

## CHAPITRE XXX

**Comment, la reine Liberna étant entrée dans la fournaise, croyant y être suivie par le chevalier qu'elle aimait, les femmes de cette princesse firent d'amers reproches à Amadis de Grèce sur sa couardise, et comment Amadis de Grèce y répondit.**



Jusqu'à la nuit close, Amadis de Grèce resta dans cette situation d'esprit, voulant entrer dans la fournaise et n'osant pas, songeant à Niquée, puis à Lucelle, puis à la reine Liberna, et se faisant des reproches de toutes sortes.

Quant à Liberna, ces reproches avaient pour objet l'affection qu'elle lui avait montrée et l'indifférence qu'il témoignait en cet instant pour son sort.

Quant à Niquée, ces reproches avaient pour objet la passion qu'il se sentait pour elle et qu'elle se sentait pour lui, double affection qu'il était indigne de concevoir et d'inspirer, par son hésitation.

Quant à Lucelle, il se rappelait l'avoir vue apparaître, la nuit précédente, dans son sommeil, et les amères paroles qu'elle lui avait dites au sujet de sa déloyauté d'amour lui causaient à cette heure un insurmontable effroi.

La nuit donc étant venue et la fournaise continuant à brûler, les dames qui avaient accompagné la reine Liberna commencèrent à prendre inquiétude, ne la voyant pas ressortir de ce palais embrasé.

L'une d'elles, même, ne pouvant plus se contenir en avisant le chevalier morne et mélancolique au milieu d'elles, lui cria avec amertume :

— Ah! chevalier Sans-Repos, vous ne méritez guère, présentement, ce titre que l'on vous a octroyé je ne sais trop pourquoi, car vous voilà immobile comme une soliveau, et plus femmelette que les plus femmelettes d'entre nous... Ne rougissez-vous pas, chevalier, de votre oisiveté, en présence du péril que court en ce moment madame notre reine, qui est peut-être morte et brûlée, hélas!

Le fils d'Onolorie, toujours plongé dans son abîme de méditation, ne répondit rien à ce reproche de couardise qui lui était si directement fait, et qui, à une toute autre heure, l'eût fouetté jusqu'au sang, ou plutôt qu'il n'eût pas mérité.

La dame qui avait pris la parole, irritée de ce silence obstiné et de cette immobilité également obstinée, s'approcha plus près encore du chevalier, et, le secouant par le bras, elle lui dit :

— Etes-vous donc endormi, discourtois chevalier, ou faites-vous semblant de ne pas m'entendre?... Quoi! Je vous crie que madame la reine, qui a tant fait pour vous, puisqu'elle vous a offert son trône, sa main et son cœur, est peut-être en train de brûler, pour avoir eu l'imprudence de tenter une épreuve toute en votre faveur, et vous restez là, les bras croisés, le nez en terre, affolé de rêvasseries incroyables!... Ah! chevalier, ce n'est pas vous qui avez tué Abernis : c'est quelqu'un d'autre, qui avait emprunté ce jour-là votre heaume et votre cotte de mailles!... Pour vous, vous semblez digne d'endosser une robe de vieille et non une armure de chevalier!...

Ces injures émurent le fils d'Onolorie; il fit un pas en avant, comme pour se précipiter dans la fournaise.

— Ah! nous retrouvons notre chevalier! s'écrièrent les femmes de la reine.

Mais leur joie fut de courte durée. Le pas qu'Amadis de Grèce avait fait en avant, il le refit en arrière, de façon à se retrouver à la même place qu'auparavant.

— Non! non! s'écrièrent-elles avec mépris. Nous ne nous étions pas trompées tout à l'heure! Ce n'est pas là le chevalier qui a défait Abernis et les ennemis de madame notre reine!...

Amadis de Grèce, tournant alors vers elles un regard où il y avait plus de douleur que de colère, leur répondit :

— Vos outrages sont immérités, quoique justes en apparence... Je suis toujours le chevalier que vous avez vu combattre sans peur les ennemis de la reine Liberna... J'ai des prouesses passées qui répondent de mes prouesses à venir... Mais, présentement, je ne puis faire ce que vous voulez que je fasse...

— Et pourquoi donc cela?...

— Parce que c'est impossible!

— Impossible! C'est un homme qui ose répondre cela, lorsqu'il s'agit de sauver une femme qui brûle, et surtout une femme qui l'aime!...

— C'est impossible! vous dis-je... Ce n'est pas

par lâcheté que je ne fais pas la tentative à laquelle vous me conviez... La lâcheté m'est aussi inconnue que la peur.... Seulement, je ne sens pas assez la loyauté de mon amour... Et cette fournaise a pour but d'éprouver les loyaux amants... Je ne suis pas digne de l'épreuve !...

Amadis de Grèce se tut, et les femmes se turent aussi, par pitié pour son état, qu'elles commençaient enfin à comprendre.

Cette maigre excuse acceptée, le chevalier passa la nuit au milieu de ces femmes désolées.

## CHAPITRE XXXI

**Comment, le lendemain, des gens de la cité ayant expliqué au chevalier Sans-Repos et aux femmes de la reine en quoi consistait la gloire de Niquée, on se sépara, rassuré sur le sort de Liberna.**



Le lendemain, au point du jour, les choses se retrouvèrent dans la même situation que la veille.

Amadis de Grèce était toujours abîmé dans ses âpres méditations, entendant toujours au dedans de lui la voix de ces reproches, qui le poignait douloureusement.

Les femmes de la reine étaient toujours affligées devant la fournaise qu'avait si courageusement traversée Liberna, mais d'où elle n'était pas revenue, ce qui mit bientôt le comble à leur désespoir...

— Ah ! madame la reine ! madame la reine ! s'écrièrent-elles. Vous êtes morte !... Vous êtes brûlée !... Nous ne vous reverrons plus jamais !... Ah ! bonne dame, pourquoi avez-vous donc tenté cette épreuve maudite ?... Pourquoi surtout l'avez-vous tentée en faveur d'un chevalier qui n'a pas eu le courage de vous accompagner, quand vous le croyiez sur vos pas, comme c'était son devoir d'y être !... Ah ! bonne madame, nous ne nous reverrons plus !...

Elles en étaient là de leur désolation, lorsque survinrent des gens de la cité, attirés là par la curiosité, par le désir de savoir si l'épreuve tentée par la reine Liberna avait réussi à son avantage.

— Qu'avez-vous donc ? demanda l'un d'eux aux femmes qui étaient là. Pourquoi vous lamentez-vous comme vous faites présentement ? Vous est-il donc arrivé quelque terrible malheur ?...

— Un malheur bien terrible, en effet ! Un malheur irréparable !... répondirent-elles.

— Lequel ?... Le peut-on connaître, pour y porter remède s'il est possible ?

— C'est impossible !...

— Mais encore ?...

— Notre bonne reine est morte !

— Morte ?...

— Oui, brûlée vive, la pauvre chère âme, pour avoir eu l'imprudence de s'engager dans cette fournaise horrible, dont l'aspect fait frissonner, à la distance où nous en sommes !...

— N'est-ce donc que cela qui vous attriste ? demandèrent les nouveaux-venus en riant.

— Que cela ?... N'est-ce donc pas assez ?...

— Ce n'est rien !...

— Rien ?...

— Rien, vous dis-je ! Et vous vous dolentez là au lieu de vous réjouir...

— De nous réjour ?...

— Sans doute, puisque celle que vous pleurez à cette heure comme brûlée vive jouit de toute la béatitude des dieux, ainsi que ceux que leur loyauté a admis à l'honneur de contempler la gloire de Niquée...

— Que nous dites-vous là ?

— La vérité pure.

— Mais elle ne ressort pas !...

— Elle ne doit pas ressortir, parce que l'épreuve a réussi, et que c'est une loyale reine...

— Si l'épreuve n'avait pas réussi ?...

— Elle eût été rejetée incontinent en dehors, au lieu d'entrer dans l'intérieur du palais... Ne saviez-vous donc pas cela ?

— Nous l'ignorions... Mais vous-mêmes, en êtes-vous bien sûrs ?...

— Comme tous ceux qui savent en quoi consiste la gloire de Niquée.

— Ainsi, notre bonne reine n'est pas morte ?

— Elle est très vivante, au contraire.

— Et nous la reverrons ?...

— C'est probable.

— Ah ! quel poids vous venez de nous ôter de dessus le cœur !... Comme vous avez su changer notre tristesse en joie !...

Les femmes de la reine parlaient encore, que déjà les gens de la cité ne les entendaient plus, car ils avaient repris le chemin par où ils étaient venus.

Amadis de Grèce respira, heureux d'apprendre qu'il ne pouvait être arrivé rien de fâcheux à la princesse qui avait eu tant de bontés pour lui. Puis il se demanda si, à son tour, il n'allait pas enfin tenter l'aventure qui lui avait si bien réussi, à elle. Mais les raisons de la veille subsistaient toujours ; son irrésolution était la même pour les mêmes motifs.

Lors donc, il se décida à déloger et à prendre congé des femmes de la reine. Mais il le fit avec une mélancolie poignante qui lui dura pendant un assez long temps, car, pendant un long temps, on ne le surprit pas à sourire.

Il chemina, chemina tant et tant, que, finalement, il arriva à Jérusalem, où il eut nouvelles d'un personnage tel qu'il le demandait.

Nous allons le laisser cheminer à son aise et retourner à la princesse Abra.

## CHAPITRE XXXII

Comment, au milieu des noces d'Onolorie et de Gricilerie, parut une demoiselle en deuil, chargée d'une lettre de la princesse Abra pour Lisvart.

La princesse Abra avait regagné Babylone sur la carrique que commandait Macartes, frère du roi d'Egypte, et, une fois arrivée, avait fait à son frère Zaïr les funérailles dignes d'elle et de lui.

Abra aimait beaucoup son frère, si bien fait pour être aimé, d'ailleurs, à cause des perfections qui étaient en lui. Et, n'avait été sa passion désordonnée pour la belle princesse de Trébisonde, il eût mérité l'estime et l'admiration de tous par son courage, ses hautes prouesses et sa haute chevalerie.

Abra le regretta donc, et sa douleur fut sincère. Puis, en se rappelant la cause de cette douleur, c'est-à-dire l'auteur de la mort de son frère, elle avait senti son amour se tourner en haine, son miel se changer en fiel à l'endroit de Lisvart de Grèce.

Elle avait résolu de se venger!

Aussi, un jour, pendant que toute la cour du vieil empereur de Trébisonde était en joie et en gaîté, par suite des noces de Lisvart avec Onolorie et de Périon avec Gricilerie, une demoiselle en deuil se présenta.

C'était Lydia, la confidente de la princese Abra.

Elle s'avança, grave et triste, et dit :

— Le seigneur Lisvart de Grèce est-il céans?...

L'heureux époux d'Onolorie vint à la rencontre de Lydia.

— C'est moi qui suis Lisvart, répondit-il.

— J'aurais dû vous reconnaître, en effet, au portrait que m'a fait de vous madame Abra, murmura la demoiselle.

Et, tout aussitôt, elle remit au chevalier de la Vraie Croix un parchemin qu'il s'empressa de déplier et qui contenait ce qui suit :

« Moi, Abra, impératrice de Babylone, te fais savoir à toi, prince et chevalier Lisvart, les raisons de haine que j'ai contre toi.

« Je t'aimais d'une amour profonde comme la mer, immense comme l'infini. Je ne voyais que toi dans le monde. Tu étais le pôle aimanté de mes pensées et de mes désirs. Tu étais ma foi, mon espérance, ma religion, mon Dieu! Je t'eusse sacrifié mille vies si je les avais eues et si tu les avais exigées! Je t'eusse sacrifié plus encore, car j'eusse fait volontiers l'abandon de mon propre honneur en te faisant l'abandon de mon corps! Pourquoi non? N'avais-tu pas déjà mon cœur?...

« Eh bien! comment m'as-tu récompensée de cette immolation que je t'avais faite de tout mon être? Comment as-tu reconnu la bonté et la faveur que je te témoignais? De quel loyer as-tu payé mon amour sans bornes, mon dévouement sans limites? Je n'ose y songer, à cette heure, sans frissonner d'horreur et de colère! Tu m'as trompée, en te promettant à moi quand tu étais à une autre! Tu as fait plus encore, comme s'il était possible de commettre une action plus criminelle que ta déloyauté! Tu as fait plus : tu as été le meurtrier du soudan de Babylone, mon frère!

« Voilà des griefs qui ne s'oublient pas, Lisvart! Tôt ou tard, les dieux vengent les femmes outragées et punissent les meurtriers. Je ne peux rien à cette heure contre toi. Mais le ciel se chargera de ma vengeance. Tu seras frappé deux fois, pour le double crime que tu as commis. Si tu es heureux aujourd'hui, hâte-toi de jouir pour profiter de ton reste. Aujourd'hui t'appartient encore; demain, tu appartiendras à ma vengeance!...

« ABRA. »

Ce message, lu à haute voix par Lisvart, émut toute l'assistance, et, bien que les raisons de haine de la sœur de Zaïr fussent illégitimes, on ne l'en plaignit pas moins d'être ainsi condamnée à un double deuil et à un double veuvage.

Puis on chercha des yeux Lydia, pour la charger d'exprimer à la princesse Abra la part que l'on prenait à son infortune.

Lydia avait disparu.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, quinze jours après la visite de Lydia, parut la reine des Sarmates, ambassadrice de la reine du mont Caucase.



Cette visite de Lydia et cette lettre de la princesse Abra avaient eu un écho douloureux dans l'âme tendre du chevalier de la Vraie Croix. Il n'avait pu répondre à l'amour de cette malheureuse princesse, puisqu'il s'était donné à Onolorie; mais il regrettait le plus sincèrement du monde de l'avoir affligée et endolorie à ce point. Il regrettait surtout, maintenant qu'il était marié à sa mie et qu'il ne se souvenait plus des obstacles qui avaient été apportés à ce mariage, ni des retardements qui avaient eu lieu par le fait de celui-ci ou de celui-là; il regrettait surtout maintenant d'avoir

tué le soudan de Babylone, et, pour beaucoup, il l'eût souhaité vivant.

Non pas que les menaces de la princesse Abra l'effrayassent beaucoup; car, outre qu'il n'était guère accessible à la crainte, il savait qu'il avait loyalement agi en cette occurrence et qu'il avait défait Zaïr comme Zaïr aurait pu le défaire. Mais enfin, sa félicité présente était un peu troublée par le malheur d'une créature qui lui voulait du bien, malheur dont il était la cause involontaire.

Les choses en étaient là, et il y avait quinze jours que Lydia, l'ambassadrice d'Abra, avait apporté son message, lorsqu'un matin on vit arriver à la cour du vieil empereur de Trébisonde une dame de grande beauté, richement accoutrée, accompagnée de douze jeunes filles très belles aussi.

— Sire, dit cette inconnue en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, je suis la reine des Sarmates, et je viens, au nom de la reine du mont Caucase, mon amie, présenter un cartel à un chevalier de votre cour.

— Madame, répondit courtoisement le vieux prince, soyez la bienvenue céans. Une aussi belle reine que vous l'êtes ne peut venir à ma cour dans de mauvaises intentions, et le cartel que vous m'annoncez ne peut être qu'un cartel amoureux. Heureux sera le chevalier choisi par la reine du Caucase, si elle vous ressemble!...

— Elle est d'une merveilleuse beauté, Sire, répliqua la reine des Sarmates, et il n'y a d'autre comparaison à faire entre elle et moi qu'entre le soleil et la lune!...

— Alors, ma dame, dites-moi donc vitement le nom du chevalier qu'elle a désigné pour l'éprouver, afin que je le félicite de son aubaine.

— Ne vous hâtez pas trop, Sire, dit la reine, car ce chevalier s'appelle Lisvart.

A ce nom, la princesse Onolorie tressaillit, et la bonne Gradasilée sentit son cœur se serrer, comme à l'approche d'un malheur.

Lisvart se présenta.

— Ma dame, dit-il à la reine, je suis celui que vous cherchez céans. Vous plait-il quelque chose de moi?

La reine des Sarmates regarda Lisvart avec attention; puis, quand elle l'eut bien regardé, elle répondit :

— Certes, chevalier, les dieux ne vous ont pas voulu douer en vain d'une si parfaite beauté; elle démontre éloquemment que de grandes entreprises doivent être mises à fin par vous. Par ainsi, vous ne vous plaindrez pas de celle qui s'offre aujourd'hui à vous, et par laquelle vous éprouverez si la Fortune vous sera aussi favorable qu'elle vous l'a été jusqu'à présent...

Lors, tirant une lettre de son sein, elle ajouta :

— Tenez, seigneur; et peut-être que ce que les monstres, les géants et les plus vaillants chevaliers n'ont pu mettre en vous, c'est-à-dire la peur, entrera en votre âme à cette heure en lisant ce cartel. Lisez!...

Lisvart prit le parchemin qu'elle lui tendait, en rompit le scel et lut :

« Zahara, reine du mont Caucase, dame de toute Hybérie, victorieuse et subjugatrice des grandes provinces des Sarmates, des Hyrcaniens et des Malsagètes, à toi Lisvart, héritier des deux souverains empires de Grèce et de Trébisonde, salut.

« La renommée du soudan Zaïr m'a fait venir de mes pays en sa grande cité de Babylone, espérant le rendre possesseur de mes royaumes et de moi-même tout ensemble. Là, j'ai appris que vous aviez été son meurtrier et que vous m'aviez ainsi rendue veuve de mari, car nul autre que lui ne pouvait me convenir, et notre mariage à tous deux se fût consommé si vous n'y aviez mis empêchement par le meurtre que vous avez fait de Zaïr.

« Par ainsi, désireuse de venger la mort du seul homme qui fût digne de moi, je m'adresse à toi, son meurtrier, et te défie avec les armes que tu voudras choisir, devant le palais du puissant empereur de Trébisonde.

« Et, afin que tu ne te fondes pas, pour me refuser, sur ma qualité de femme, je t'avise que la coutume des pays sarmates m'a mise en possession de chevalerie et de nom de chevalier. En sorte que la victoire que tu obtiendras sur moi, si tu l'obtiens, sera d'autant plus grande et méritoire que j'ai jusqu'ici vaincu maints preux aussi vaillants que toi, lesquels ont âprement éprouvé la force de mon bras. Fassent les dieux que ma fortune continue en cette occurrence et que je puisse, en vengeant Zaïr, éteindre les effets cruels de ta beauté et de ton regard, qui sait conquérir, à ce qu'on prétend, toutes les hautes dames et demoiselles qui ont le malheur de te voir!

« ZAHARA. »

Après avoir achevé la lecture de ce cartel, Lisvart tourna la tête vers Gradasilée, et, la regardant avec un sourire, il lui dit :

— Il me semble, ma grande amie, que ceci s'adresse plus à vous qu'à nul autre; car vous, étant femme comme vous êtes, vous devez satisfaire à femme telle qu'est cette vertueuse princesse du mont Caucase...

— Seigneur, répondit doucement la bonne Gradasilée, je n'ai point à me mêler d'affaires d'armes et de combats, à moins que ce ne soit pour vous défendre... Toutefois, si vous trouvez bon que je vous dise mon avis, et que je me prononce sur les armes que vous devez choisir pour combattre la reine Zahara, il me semble qu'il ne vous en faut pas d'autre que votre merveilleuse beauté, qui sera plus que suffisante pour dompter la sienne, bien qu'elle en soit pourvue elle-même, à ce que j'ai ouï dire, autant et plus que princesse de l'Asie... Mais quoi?... En la bataille où je n'ai pu résister, hélas! une autre y fera très mal ses besognes!...

Gradasilée avait dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à sourire.

Puis Lisvart reprit son discours et répondit à l'envoyée de la reine du Caucase :

— J'accepte le combat, mais non le choix des armes. Quant au lieu et à la sûreté du camp, Sa Majesté l'empereur l'accorde telle que votre dame le requiert.

La reine des Sarmates salua et se retira avec sa suite, sans faire un plus long séjour à Trébisonde.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment Amadis de Grèce, poursuivant sa quête du pauvre nain Buzando, finit par avoir de ses nouvelles.**



ant chemina Amadis de Grèce depuis qu'il eut laissé les demoiselles de la reine Liberna, qu'il traversa le royaume de Palestine et arriva jusqu'à Antioche, sans avoir nouvelle de celui en quête duquel il était.

Cependant, un matin, il rencontra un jouvenceau auquel il donna le bonjour et qui lui répondit avec la même courtoisie.

— Ami, lui demanda Amadis, ne me sauriez-vous indiquer par ici le logis de quelque devin ou magicien qui me pût renseigner sur quelque affaire qui me tient à cœur.

— Véritablement, répondit le jouvenceau, je suis dans la même peine et dans la même quête que vous-même; tellement que, pour trouver l'homme précieux que vous cherchez, j'ai quasi chevauché à travers tout l'empire de Babylone et autres régions, et que je n'ai jamais pu en trouver l'ombre d'un seul !...

— Et qu'avez-vous affaire à lui, s'il vous plaît?

— Sire chevalier, je vais vous le dire. Je suis au très puissant roi de Lica, qu'on appelle Mouton, le meilleur et le plus adroit aux armes, que je sache. Par malheur, il a rencontré un nain qui, comme je le crois, sera la cause de sa mort prochaine !...

— Un nain ?

— Oui, sire chevalier, un misérable nain porteur d'un tableau où sont peintes des beautés à nulles autres pareilles !...

— C'est Buzando ! s'écria Amadis.

— C'est Buzando, en effet, qu'il se nomme... Le connaissez-vous donc?

— J'en ai entendu parler, ainsi que de ses portraits, répondit Amadis.

— Maudit nain ! Maudits portraits ! s'écria le jouvenceau.

Et, saluant gracieusement, il prit aussitôt congé et disparut avant que le chevalier eût songé à lui demander d'autres renseignements.

Mais il en avait un, et il crut qu'il lui suffisait.

Lors donc, il s'embarqua au plus prochain port, et fit prendre à son vaisseau la route de l'île de Lica.

Quelque temps après, le vent étant favorable, le navire aborda assez près d'un rocher sur lequel était construit le château où résidait le plus communément le roi Mouton.

Amadis de Grèce s'arma et sauta hors du navire en commandant aux mariniers de l'attendre, parce qu'il comptait revenir bientôt vers eux.

Puis il commença l'ascension du rocher.

Dans son chemin, il rencontra un vilain conduisant deux mulets chargés d'eau. Il l'arrêta en lui disant :

— Viens çà, vilain ! Le roi Mouton est-il céans ?

— Sire chevalier, répondit le vilain, le roi est parti depuis trois jours pour aller éprouver la gloire de Niquée.

— Et, dis-moi, l'ami, qu'est devenu le nain qui était avec lui?...

— Sire chevalier, répliqua le vilain, le roi Mouton, à son départ, a recommandé qu'on jetât ce nain dans un cul-de-basse-fosse, d'où on ne le retirera pas avant que le roi n'ait joui de la vue de la princesse Niquée.

Sur ce, le manant recommanda Amadis à Dieu et reprit son chemin avec ses deux mulets.

## CHAPITRE XXXV

**Comment Amadis de Grèce, une fois dans le château de Lica, eut affaire à un chevalier, puis à des hallebardiers, puis à un géant, puis à un monstre effroyable.**



endant qu'Amadis de Grèce continuait son ascension, et qu'il approchait de son but, le son du cor résonna.

C'était le veilleur du château qui avertissait à l'intérieur de l'arrivée d'un inconnu.

Aussitôt parut un grand chevalier armé de pied en cap, qui, d'arrivée, commanda au fils d'Onolorie de le suivre.

— Je te servirai de fourrier, ajouta-t-il, ainsi que j'ai fait à maints autres meilleurs que toi ; car nul n'approche de cette forteresse en l'équipage où tu es, sans endurer pour le reste de sa vie prison pire que la mort...

— Par mon chef, gros lourdaud, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, ce serait bien alors contre mon opinion et mon désir à moi, qui suis venu céans pour délivrer ceux qui y sont injustement détenus et te mettre en leur place !...

— En es-tu là? dit le grand chevalier.

— Oui, certes !

— Tu vas voir, alors, ce qu'il t'en cuira pour cette imprudence !...

Et, baissant sa lance, il fondit sur Amadis, qui

s'attendant à l'attaque, avait la riposte prête. Le gardien du château cessa de faire l'arrogant pour s'occuper de ramasser ses entrailles qui s'enfuyaient coupées par le fer de son adversaire. On n'en entendit plus parler depuis.

Amadis poursuivit sa pointe et s'en vint au pied même de la muraille, où il attacha son cheval. Puis il voulut entrer.

Au même moment, surgirent dix hallebardiers, qui le chargèrent avec impétuosité.

Il avait châtié l'homme d'armes; il apprit de la même façon à ces gens de pied à tourner court, car, sur dix, cinq perdirent la vie, et le reste se réfugia honteusement sous un taillis, où Amadis ne songea pas à les poursuivre. Trouvant la porte ouverte, abandonnée par eux, il passa outre jusqu'à une basse-cour, aux galeries de laquelle il avisa un géant désarmé.

— Que viens-tu chercher céans? demanda ce colosse. La mort, sans doute?

— La mort ou la gloire, répondit tranquillement Amadis de Grèce.

— L'une te sera accordée, et ce n'est pas celle que tu espères!

— Qu'en sais-tu?

— Ce que m'a appris l'expérience.

— Et que t'a appris l'expérience?

— Tous les téméraires qui ont tenté ce que tu tentes aujourd'hui ont été victimés comme tu le seras certainement tout à l'heure.

— Eux, ce n'est pas moi!

— Toi, ce sera eux.

— Je ne le crois pas. Mais trêve à ces inutiles propos! Veux-tu me donner des nouvelles d'une créature à laquelle je m'intéresse, et que toi ou ton maître vous retenez injustement dans cette forteresse?

— Et cette intéressante créature se nomme?

— Buzando.

— Buzando-le-Nain?...

— Buzando le-Nain, oui.

— Il est en train de pourrir dans un cachot, seule demeure digne de lui.

— C'est le logis que je te destine, et dont tu feras l'ornement naturel, bien plus que ce pauvre être qui n'a fait de mal à personne...

— C'est ce que nous verrons!

— Tu t'emportes, colosse? tu as tort, car la colère est mauvaise conseillère... Si tu veux m'indiquer un moyen de monter jusqu'à toi, je te le prouverai d'une efficace manière et t'éviterai ainsi la peine de descendre jusqu'à moi. Cela te convient-il?

— A merveille! répondit le géant en ricanant.

— Eh bien! donc?

— Vois-tu, à ta droite, cette porte de fer solide comme une armure?

— Je la vois.

— Ouvre-la!

— Et la clef?...

— La voici!

Et le géant, se penchant en dehors de la galerie sur laquelle il se trouvait, jeta dans la cour une lourde clef que le chevalier Sans-Repos ramassa et qu'il alla mettre dans la serrure de la porte de fer.

Au même instant, et pendant que le ricanement du géant se faisait plus intense, parut sur le seuil de cette porte une bête monstrueuse.

Cette bête, sans analogue parmi les autres animaux, était de la grandeur d'un cheval. Elle avait une tête de tigre, et, dans sa mâchoire béante, étincelaient deux défenses d'ivoire de la grosseur et de la longueur d'une trompe d'éléphant. Elle ressemblait, pour le reste, à un léopard, fors qu'elle était blanche, et portait serres et pieds de griffon, mouchetés par endroits ainsi que la queue d'une hermine.

Le fils d'Onolorie recula, mais pour se préparer à la défense.

Le monstre n'attendit pas qu'il fût prêt : il se précipita sur lui avec une impétuosité sans égale, et, d'un revers de sa puissante et cruelle griffe, il lui arracha son écu du cou. Puis, l'écu arraché, il le jeta à terre et le déchira en morceaux comme un enfant ferait d'une feuille d'arbre.

Le fils d'Onolorie, ainsi désarmé, se trouvait plus qu'auparavant à la merci des coups de ce redoutable ennemi. Toutefois, malgré ce péril, où tout autre que lui eût senti son cœur défaillir, il reprit bon courage et s'escrima courageusement d'estoc et de taille; tellement, que bientôt, en dépit de ses voltes et de ses contre-voltes, le griffon fut atteint en pleins jarrets de derrière, et que l'une de ses jambes le quitta, l'autre jambe ayant envie d'en faire autant.

Le monstre sentit redoubler sa fureur. Il fit un saut formidable, empoigna Amadis par l'une des tassettes de son haubert et le froissa avec violence.

Mais Amadis ne se découragea pas. Il conserva son sang-froid et fit jouer son épée dans toutes les directions; si bien que le monstre, perdant son sang à flots, se rejeta en arrière sur le sol, de façon à faire croire qu'il était mort.

Le géant, qui avait contemplé avec intérêt ce combat du haut de sa galerie, voyant l'issue qu'il prenait, jugea à propos d'intervenir.

Il descendit rapidement.

En entendant ses pas pesants retentir sur les marches de pierre de l'escalier, Amadis de Grèce se remit sur la défensive et du premier coup qu'il porta au colosse il lui entama rudement la peau.

Mais ce maudit géant avait la vie dure. Il leva le coutelas qu'il avait au poing, et cria :

— Ah! paillard, pour avoir échappé au monstre qui gardait cette porte, il faut que tu sois un diable d'enfer!... Tu mourras donc diablement, puisque tu es diable!...

Et ce disant, il recula un peu pour donner plus de force au coup qu'il allait asséner.

Malheureusement pour lui, le monstre n'était pas tout-à-fait mort, et comme il venait, sans y prendre garde, de marcher dessus, ce fantastique animal se redressa en sifflant d'une horrible façon, et, d'une seule griffade, lui arracha l'épaule.

C'était le suprême effort du monstre. Il retomba mort, et le géant par-dessus lui, mort aussi ; de façon que leurs convulsions se mêlèrent et qu'ils profitèrent de leurs derniers moments pour se donner mutuellement le coup de grâce.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Amadis de Grèce, ayant vaincu le monstre et le géant, entra dans l'intérieur de la forteresse et délivra le pauvre Buzando.



A après que le monstre fut mort, ainsi que le géant, Amadis de Grèce passa outre.

Il avait à peine fait deux pas dans l'intérieur de la forteresse, qu'il rencontra la femme du géant et ses deux filles, toutes trois éplorées : la première parce qu'elle était veuve, les deux autres parce qu'elles n'avaient plus de père.

— Ah ! cruel chevalier ! disait-elle, qu'avez-vous fait là ?...

— Mon devoir, probablement, répondit Amadis de Grèce. Mais, malgré votre douleur, que je respecte et à laquelle je compatis comme faire je dois, je ne puis oublier le but dans lequel je suis venu céans.

— Quel est-il, cruel chevalier ? demanda la veuve du géant, la larme à l'œil.

— Il y a ici, enfermé avec d'autres prisonniers sans doute, un nain du nom de Buzando.

— Celui qui a tourné l'esprit de notre bon roi Mouton ?

— Précisément.

— Eh bien ! cruel chevalier, vous n'avez qu'à suivre cette voûte, sur le seuil de laquelle vous êtes, et qui vous conduira...

Amadis de Grèce l'interrompit.

— Ce château est plein de piéges de toute sorte, et j'ai quelque droit d'être défiant... Je ne veux plus retomber entre les griffes de quelque dragon ou quelque autre bête monstrueuse, attendu que j'ai trop de plaies sur le corps, et que je sortirais difficilement victorieux d'une nouvelle lutte.

— Hélas ! vous n'avez plus rien à craindre, sire chevalier, car tous les défenseurs de cette forteresse ont été mis à mal par vous...

— C'est possible, et, si la chose est vraie, je m'en réjouis... Mais, pour plus de sûreté, vous me permettrez bien de prendre quelques précautions... Par ainsi, veuillez passer devant moi et me guider.

La veuve du géant et ses deux filles obéirent. Elles passèrent devant le chevalier de l'Ardente Epée, lui ouvrirent plusieurs portes, et, finalement, arrivèrent avec lui à un cachot sombre où elles s'arrêtèrent en disant :

— C'est ici, seigneur chevalier !

— Ouvrez-moi la porte de cette fosse.

— C'est une trappe que vous pouvez soulever mieux que nous...

— Une trappe ?...

— Oui, seigneur chevalier.

— Alors, le malheureux Buzando est dans un trou ?...

— Hélas ! oui.

— Seul ?

— Avec trois compagnons !

— Amadis s'empressa de lever la trappe qu'on lui désignait, et, à travers l'obscurité, il cria :

— Ami Buzando, êtes-vous là ?

— Grands dieux ! quelle voix humaine et charitable m'appelle dans mes ténèbres où je me croyais enterré ?...

— C'est moi, le chevalier de l'Ardente Epée !

— Est-ce bien possible, dieux sauveurs ?

— N'en doutez pas, mon ami, et venez à la lumière du jour.

— Mais le moyen, chevalier, le moyen ?

— Il n'y a pas d'escalier ?

— Aucun !

La géante alla aussitôt quérir une échelle, et la glissa dans le trou béant laissé par la trappe, en prenant les plus grandes précautions pour ne pas écraser les malheureux qui se trouvaient au-dessous.

Buzando, alors, put monter, et son premier mouvement, en apercevant la lumière du jour, fut de se jeter aux genoux d'Amadis de Grèce.

Puis, se relevant :

— Je n'étais pas seul là-dedans, dit-il... Ohé ! compagnons ! ajouta-t-il en se penchant sur le trou de la basse-fosse.

Bientôt apparurent deux chevaliers et une femme, tous trois si maigres, si hâves, si exténués par le jeûne et les misères, que c'était une pitié à les regarder.

— Ah ! seigneur chevalier ! murmurèrent-ils en venant tous trois se jeter aux genoux du chevalier et en les embrassant avec l'effusion de la reconnaissance.

## CHAPITRE XXXVII



Comment Amadis de Grèce, ayant délivré Buzando-le-Nain et ses trois compagnons, se fit panser ses plaies et ensuite remettre la lettre de la princesse Niquée.



Buzando et ses compagnons une fois délivrés, le chevalier de l'Ardente Epée se fit panser ses plaies par Brisène, la pauvre dame qui se trouvait prisonnière avec le nain; puis on alla se reposer, après avoir pris les précautions nécessaires, et l'on remit les propos au lendemain.

Amadis de Grèce fut le premier levé, quoiqu'il souffrît encore beaucoup des blessures reçues la veille dans son combat avec le monstre.

Buzando, Brisène et les deux chevaliers dormirent un peu plus longtemps, à cause de leurs fatigues passées. On ne demeure pas impunément pendant des mois entiers dans un cul-de-basse-fosse, privé d'air, de lumière, de repos, et avec des aliments insuffisants!

Le nain, cependant, vint bientôt rejoindre le chevalier de l'Ardente Epée, et, en l'abordant, il lui renouvela ses sincères actions de grâce de la veille.

— Vous m'aviez déjà sauvé la vie, seigneur chevalier, lui dit-il; c'est donc la seconde fois que je vous dois l'existence. Il n'était pas besoin de cela, toutefois, pour augmenter le dévouement que je vous porte...

— As-tu bien dormi, mon ami Buzando?

— Douze heures d'affilée, sire chevalier? J'ai fait un rêve charmant : je me voyais libre! Aussi avais-je grand'peur de me réveiller...

— Et maintenant?...

— Oh! maintenant que je vous vois, je suis tout-à-fait rassuré!

— Nous pouvons donc deviser à loisir de la princesse de Thèbes?

— J'ai toujours la lettre qu'elle m'a remise pour vous, seigneur chevalier, avec son portrait et celui des princesses Lucelle et Onorie.

— La lettre d'abord; donne la lettre!

Buzando tira de sa poitrine le message de la belle Niquée et le remit à Amadis.

Voici ce qu'il contenait :

« Niquée, princesse de Thèbes, donne salut au chevalier de l'Ardente Epée, plus valeureux que quiconque porta jamais armes.

« Ayant donc relu la lettre qu'il m'a écrite, et ayant entendu le récit de mon fidèle Buzando, je lui fais savoir que mon cœur passionné ne prendra repos que lorsque mes yeux auront joui de sa présence et reçu de lui la gloire de me voir.

« C'est pourquoi, afin de vous presser davantage, ô mon seul seigneur et ami! je vous envoie le portrait des plus parfaitement belles dames qui soient aujourd'hui au monde. Par ainsi, vous pourrez connaître si les dieux ont mis en moi quelque avantage sur elles, et le bien que ce vous est d'être aimé comme je vous aime.

« NIQUÉE. »

— Et maintenant, dit Amadis, donne-moi les portraits...

— Ils ne sont plus en ma possession, seigneur chevalier...

— Pourquoi cela?...

— C'est le roi Mouton qui me les a dérobés...

— Ah! le traître! Il faudra bien qu'il me les restitue!...

Amadis de Grèce devint pensif, et le nain s'éloigna un instant pour le laisser rêver tout à son aise.

Le chevalier de l'Ardente Epée songea d'abord, tout naturellement, à la belle Niquée, et, plus que jamais, il regretta de n'avoir pas tenté l'entreprise où s'était si courageusement engagée la reine Liberna.

Puis il songea à la belle princesse de Sicile, à Lucelle, la première pucelle qu'il eût aimée, et ce ressouvenir le fit soupirer.

En ce moment entra Brisène et les deux chevaliers délivrés par lui. Ils venaient tous trois, comme avait fait Buzando, assurer Amadis de leur reconnaissance et le prier de la mettre à l'épreuve.

— Madame, dit Amadis à Brisène, je vous prends au mot, et veux vous confier une mission délicate.

— Parlez, sire chevalier, commandez; j'obéirai avec joie. Où faut-il aller pour vous plaire?

— A la cour de l'empereur de Trébisonde, où doivent être maintenant les rois et les princes chrétiens qui s'étaient embarqués pour venger l'injure de Lisvart et de Périon.

— J'irai en Trébisonde, sire chevalier.

Amadis écrivit une lettre; puis, lorsqu'elle fut écrite, il prit Brisène à part et lui dit :

— Si le roi Amadis de Gaule est à la cour de Trébisonde, les princes et les princesses de sa compagnie y seront aussi. Vous vous assurerez donc que la princesse de Sicile en fait partie, et vous lui remettrez cette lettre, s'il vous plaît.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, seigneur chevalier, répondit Brisène; je m'embarquerai aujourd'hui même.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment arriva la reine Zahara, pour combattre Lisvart de Grèce, et du cortége merveilleux qu'elle avait avec elle.

Abra avait voulu accompagner la reine du Caucase; mais elle s'arrêta au port de Feline, disant qu'elle attendrait là jusqu'au jour du combat. Et, en effet, elle s'y fit dresser une tente.

Zahara continua sa route vers Trébisonde, où elle fut rencontrée par l'empereur, qui, averti de son arrivée, venait au devant d'elle, avec le duc d'Alastre, le roi Amadis, l'empereur Esplandian et plusieurs autres princes et seigneurs.

Devant cette belle et fière reine, marchaient, montées sur des dromadaires, vingt-quatre pucelles vêtues d'un satin parfaitement azuré, et toutes ensemble sonnaient, les unes de luths, les autres de harpes et de violons, avec une harmonie vraiment céleste.

Deux cents jeunes amazones les suivaient, armées à la moresque, sous tuniques de satin vert, et portant carquois dorés en écharpe, et, au poing, l'arc turquois de pur argent. Toutes avaient la tête nue; leur seule coiffure était leurs beaux cheveux d'un blond doré, qui flottaient comme autant de soleils.

Deux cents pucelles de Tartarie les suivaient, montées sur de petits chevaux barbes, et vêtues d'un satin cramoisi cantillé d'or. Elles portaient, selon l'usage de Caspie, pavois et zagayes, le cimeterre et la masse pendant à l'arçon de la selle.

Quant à Zahara, elle-même, elle était plus belle que le jour, et portait un accoutrement lissé d'or et de soie, et tel qu'on n'en avait pas vu de pareil depuis bien longtemps. En outre, elle avait pour monture une licorne blanche comme neige, qui caracolait fièrement, comme si elle eût compris quelle merveilleuse beauté elle avait l'honneur de supporter.

Ce ne fut qu'un long cri d'admiration lorsque le cortége de la reine du Caucase fit son entrée dans la puissante cité de Trébisonde. Hommes et femmes, seigneurs et dames, princes et manants, n'eurent qu'une voix pour applaudir, et le populaire surtout poussa des hurrahs frénétiques quand il vit apparaître la belle reine Zahara montée sur sa licorne.

Onolorie et Gradasilée, malgré le peu de sympathie qu'elles devaient éprouver à l'endroit de cette princesse, à cause de Lisvart, ne purent cependant s'empêcher de lui rendre la justice qu'elle méritait, et toutes deux furent d'accord pour la trouver très belle.

Zahara arriva devant le palais, où elle avisa l'enchantement de la pauvre Urgande, enchantement qu'elle se fit expliquer.

Puis, quand elle vit, sous le péristyle, les peintures qui représentaient le combat de Fulurtin et de Gradasilée contre les deux frères du roi d'Egypte, elle se fit également expliquer cette aventure.

— Me voilà bien embarrassée, dit-elle en souriant et en regardant Gradasilée. Si les femmes combattent pour Lisvart, celles qui veulent combattre contre lui s'exposent à beaucoup trop, car c'est un chevalier irrésistible, à ce qu'il me paraît... Il est vainqueur de tout et partout!... J'aurai fort affaire avec lui; mais aussi, j'aurai plus grande gloire à le vaincre!...

En ce moment, Lisvart lui-même se présenta devant elle. Zahara le contempla avec curiosité et fut forcée de l'admirer sans réserve, car il était aussi beau comme homme qu'elle était belle comme femme.

— Je comprends, reprit-elle toujours en souriant, je comprends que l'impératrice de Babylone ait eu regret d'avoir perdu un chevalier si parfait; et je comprends aussi que, l'ayant perdu, elle tienne à se venger sur celle qui l'a retrouvé, c'est-à-dire à la faire pleurer!

C'est en devisant ainsi que la reine du Caucase fit son entrée dans le palais du vieil empereur de Trébisonde.

Celui-ci voulait qu'elle prît part aux fêtes qui se donnaient en ce moment pour les épousailles des princesses Onolorie et Gricilerie avec les princes Lisvart et Périon; mais elle s'y refusa et demanda seulement l'hospitalité pour elle et sa suite jusqu'au lendemain, jour du combat.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Lisvart étant couché avec la princesse Onolorie, la première nuit de leurs noces, elle lui avoua la disparition de son fils Amadis de Grèce.

Zahara était arrivée précisément le jour où finissaient les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie avec Lisvart de Grèce et Périon de Gaule.

Le soir, après un festin splendide, auquel ne voulut pas prendre part la reine du Caucase, on mena les deux épousées en leurs chambres, où tôt

après vinrent les trouver leurs maris; lesquels, retirés selon la coutume, et chacun à part avec la sienne, commencèrent les caresses et gracieux traitements en quoi ni l'un ni l'autre n'étaient apprentis. Puis ils en arrivèrent au point qu'il est si bien défendu aux filles d'honneur de nommer, auquel il leur est même interdit de penser. Et croyez qu'alors, le lierre ne serre pas plus étroitement le vieil arbre, que ne s'étreignirent ces quatre nouveaux mariés qui se caressèrent l'un l'autre, cueillant ensemble sur leurs lèvres la douce fleur de leurs esprits.

Dans l'entre-deux de leurs caresses, Lisvart et Onolorie se mirent à deviser de choses et d'autres.

Bientôt, Onolorie soupira et se remua comme une anguille dans ses draps de soie.

— Qu'avez-vous donc, ma chère âme? lui demanda son mari en la prénant tendrement dans ses bras.

Onolorie ne répondit que par un nouveau soupir.

— Vous m'inquiétez! reprit Lisvart. Seriez-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?...

— Non, mon doux ami, non, murmura la princesse, n'appelez personne, parce que ce que j'ai à vous dire ne doit être connu que de vous et de moi...

— Qu'est-ce donc, ma chère âme? Est-ce la reine Zahara qui cause ainsi votre souci? N'avez-vous plus la même confiance qu'autrefois dans ma vaillance?... Avez-vous peur que je ne sois vaincu par ce chevalier féminin?...

— Non, Lisvart, ce n'est pas tout cela... J'ai la même foi que jadis dans votre courage et dans votre adresse... Je sais d'avance que vous ferez tous vos efforts pour conserver une vie qui m'est i précieuse, et que ces efforts seront couronnés de succès... Mon souci vient d'une autre source...

Lisvart accola plus tendrement encore sa femme, comme pour la rassurer et la forcer à se prononcer.

— Ne me direz-vous pas ce qui vous tourmente présentement? lui souffla-t-il dans un baiser.

Onolorie fit un soupir plus accentué que les précédents; puis enfin elle se décida à confesser son mal.

— Vous vous rappelez, mon doux ami, dit-elle à son mari, les heures ineffables que nous avons passées ensemble, il y a de longues années déjà, dans le verger du palais?

— Si je me les rappelle, ma chère âme! J'y ai toujours pensé avec ravissement, et ce souvenir a été la consolation de mes heures mauvaises!...

— Je savais bien, mon deux ami, que vous ne pouviez les avoir oubliées, ces heures de suprême béatitude... Je me les rappelais aussi comme vous, Lisvart, plus que vous, hélas!

— Plus que moi? C'est impossible!

— Plus que vous, mon doux ami... Pour vous, le souvenir de ces belles heures n'était que dans votre cœur; pour moi...

Onolorie n'osa pas achever.

Lisvart allait la prier de compléter sa pensée; mais une lumière subite traversa son esprit :

— Vous étiez mère, ma chère âme?

— Vous l'avez deviné, Lisvart, et je vous remercie de m'avoir épargné une partie de cet aveu...

— Cet enfant, qu'est-il devenu? demanda vivement le chevalier de la Vraie Croix, heureux d'apprendre qu'il avait un héritier, et, en même temps, étonné qu'on ne lui en eût jamais parlé.

— Voilà, mon doux ami, répondit la princesse, où ma confession devient douloureuse... Ah! si Garinde était là, elle nous dirait ce qu'il est devenu!...

— Il est mort?...

— Non, mon doux ami; du moins, tout me dit qu'il vit encore, car j'ai entendu souvent vanter un jeune chevalier qu'on appelait le chevalier de l'Ardente Epée, et quelque chose me crie en dedans de moi que c'est le fils que j'ai perdu...

— Le chevalier de l'Ardente Epée?...

— Oui, mon ami... Et ce qui me pousse à espérer ainsi, c'est que notre enfant portait sur le corps, en venant au monde, une épée vermeille comme feu, laquelle partait de la jambe pour aboutir à la poitrine...

— Je partage votre espérance, madame, dit Lisvart. Mais ne puis-je savoir comment les choses se sont passées?...

— Je vais vous raconter ce que je sais, mon ami, répondit Onolorie.

Lors, prenant son courage à deux mains, la belle princesse de Trébisonde raconta à son mari les détails de son accouchement, l'embarras dans lequel elle s'était trouvée pour céler sa grossesse, les précautions qu'elle avait dû prendre pour faire disparaître ce témoignage vivant de leurs amours, le voyage que Garinde avait dû faire au port voisin et qu'elle n'avait pas fait, et généralement, enfin, tout ce nous vous avons raconté nous-mêmes dans les précédents livres.

Lisvart l'écouta avec une religieuse attention, sans l'interrompre un seul instant. Quand elle eut fini, il l'embrassa tendrement en lui disant :

— Ayons fiance en Dieu, ma chère âme, vous retrouverez ce fils que vous avez tant pleuré, et la joie de le retrouver digne de vous et de moi vous fera oublier les angoisses douloureuses qu'il vous a causées.

Onolorie avait déchargé son cœur du poids énorme qui l'oppressait. Lisvart avait pris l'aveu moins mal qu'elle ne l'avait d'abord supposé. Cependant, elle jugea prudent d'en rester là pour cette fois, et de ne pas aller plus avant dans ces confidences intimes.

Elle se tut donc complétement sur la fille qu'elle avait mise au monde lorsqu'elle était prisonnière dans la tour; elle se tut, malgré la tendresse que lui témoignait son mari.

# CHAPITRE XL

Comment Lisvart de Grèce et la reine Zahara entrèrent au camp, où cette princesse fut vaincue.



Dès le lendemain, à quelques pas du palais impérial, des pavillons étaient dressés pour recevoir les princes et les princesses qui devaient assister au combat entre Lisvart et la reine du Caucase.

Les lices étaient prêtes, et les juges du camp à leur place.

Zahara parut, montée sur sa licorne et tenant en main son arc d'or. La reine des Sarmates portait sa lance, et la reine d'Hyrcanie son épée.

A quelques pas derrière, venait la malheureuse princesse Abra, en longs habits de deuil. Elle avait quitté, dès l'aube, le port de Féline, où elle s'était arrêtée, nous l'avons dit précédemment, et elle était accourue pour jouir du douloureux spectacle que devaient lui offrir la honte et la défaite du chevalier de la Vraie Croix.

Pauvre chère princesse! Peut-être qu'au fond elle souhaitait qu'il sortît vainqueur de cette lutte d'où elle espérait tout haut qu'il sortirait vaincu! Le cœur des femmes, princesses ou autres, est un gouffre mystérieux où il ne fait pas bon descendre si l'on ne veut éprouver le vertige.

A son tour, Lisvart parut, calme, fier et beau, sur un vigoureux destrier bien fait à sa main.

Les hérauts d'armes donnèrent aussitôt le signal, en recommandant à la foule qui environnait le champ-clos d'observer le plus grand silence, de ne prononcer aucune parole, de ne faire aucun geste, aucun signe qui pût troubler ou encourager les combattants. Puis, ils allaient jeter la phrase sacramentelle, lorsque Lisvart demanda à parler à la reine du Caucase.

On accéda à sa demande, et il s'avança vers Zahara.

— Madame, lui dit-il en la saluant courtoisement, je vous prie de vouloir bien me laisser vous poser une condition...

— Laquelle, seigneur chevalier?

— Celui de nous qui aura été désarmé le premier devra s'avouer vaincu par l'autre, sans qu'il soit besoin de passer outre et d'en venir à de cruelles extrémités... Cette convention vous convient-elle, madame?

— Je l'accepte et m'y soumets, répondit la reine du Caucase.

Lors, Lisvart alla reprendre sa place à l'une des extrémités du champ-clos, et les hérauts d'armes, le voyant prêt, et voyant Zahara prête aussi, crièrent à plusieurs reprises, d'une voix sonore :

— Allez, bons combattants! Bons combattants, allez!...

Il y eut un frémissement général, surtout parmi les princesses. Onolorie pâlit, et Gradasilée mit la main à son cœur comme pour en contenir les battements précipités.

Et, de fait, il y avait de quoi craindre pour les jours du chevalier de la Vraie Croix. La reine du Caucase était d'une habileté et d'un courage remarquables, cela se devinait bien. En outre, elle avait pour monture un animal précieux dont les mouvements agiles et imprévus étaient bien faits pour déconcerter la tactique ordinaire de Lisvart.

Les angoisses de Gradasilée et d'Onolorie faillirent même être justifiées dès le début du combat. Zahara avait son arc d'or, au milieu duquel était une flèche acérée et barbelée : elle visa un instant, et la sagette alla, en sifflant, s'enfoncer dans l'écu du chevalier de la Vraie Croix, qu'elle traversa.

Onolorie poussa un cri, croyant son mari atteint en plein cœur.

Il n'en était rien, cependant. Lisvart, surpris d'abord par la promptitude de l'attaque, se remit bientôt et fit exécuter à son destrier des évolutions destinées à déconcerter à son tour la manœuvre de son adversaire.

Zahara n'eut pas le temps de se servir une seconde fois de son arc. Jugeant d'ailleurs que son épée lui serait d'un secours plus efficace, elle s'en empara et courut sus à Lisvart.

Ce dernier ne cherchait pas à blesser sa belle adversaire, cela était évident pour tout le monde comme pour elle-même. Il n'avait qu'une pensée : il ne voulait qu'éviter les coups mortels qu'elle pouvait lui porter.

La reine du Caucase, un peu dépitée de ces ménagements qui lui semblaient humiliants, poussa sa monture avec plus d'énergie à la rencontre de celle de Lisvart, s'imaginant cette fois en finir avec lui.

Lisvart évita, comme toujours, l'atteinte de son épée; mais il ne put éviter l'atteinte de la bête que montait Zahara, et dont la corne aiguë lui entra profondément dans la cuisse.

La douleur qu'il en ressentit fut extrême. Il se cabra un instant, ses yeux étincelèrent, et il leva le bras. Heureusement qu'il ne l'abaissa pas : la reine du Caucase avait la tête fendue en deux. Il se contenta, par une feinte habile, de lui enlever son épée et de la lui faire sauter à quelques toises de là, sur le sol.

Selon leurs conventions, Zahara, désarmée, était vaincue. Aussi en prit-elle son parti de bonne grâce.

Descendant aussitôt de sa licorne, elle alla vers Lisvart et lui tendit la main, disant :

— Beau chevalier, vous m'avez vaincue : je me rends à votre merci!...

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et les princesses Onolorie et Gradasilée respirèrent avec joie, malgré le sang qui coulait de la blessure reçue par Lisvart, et qui empourprait son harnois et celui de son destrier.

La princesse Abra seule fut mécontente de ce

résultat, bien qu'au fond elle l'eût à plusieurs reprises souhaité, durant la chaleur du combat. Lisvart déclaré vainqueur, c'était une humiliation de plus pour elle; elle se retira aussitôt avec ses demoiselles, vêtues de deuil comme elle, et reprit, la rage dans le cœur, le chemin de Féline, où Zahara devait bientôt la rejoindre.

La lutte terminée et le triomphe du chevalier proclamé, on rentra au palais, où maître Hélisabel pansa la blessure qu'avait faite la corne de la licorne de Zahara. On la croyait grave, de prime abord; mais il rassura tout le monde en déclarant qu'avant huit jours Lisvart serait en état de recommencer.

Si Onolorie fut heureuse, il ne faut pas le demander.

Elle le fut cependant encore moins que la princesse Gradasilée, qui se réjouissait de ce triomphe comme s'il devait lui rapporter un brin de gloire ou de félicité.

## CHAPITRE XLI

Comment Lerfan et Malfadée vinrent en Trébisonde de la part d'Amadis de Grèce, avec le monstre tué par ce chevalier; et de l'arrivée en cette même cour d'une demoiselle étrangère, qui demanda congé à l'empereur pour un combat qu'entreprenait de faire contre tous venants un chevalier inconnu.

Qu'on ne soit pas étonné d'apprendre que l'impératrice de Babylone, mécontente de l'issue de l'affaire qu'elle avait provoquée contre Lisvart, avait envoyé dans toutes les directions des demoiselles chargées de lui trouver un chevalier pour combattre de nouveau contre cet ennemi si cher.

Or, un matin, pendant que l'empereur et sa noble compagnie étaient occupés à deviser de choses et d'autres, survinrent deux chevaliers, Lerfan et Malfadée, qui demandèrent à parler à l'empereur de Trébisonde.

— C'est moi! leur dit ce prince en se levant et en allant courtoisement vers eux.

— Sire, reprirent-ils, nous avons nom, l'un Lerfan et l'autre Malfadée, et nous venons auprès de vous, envoyés par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, pour vous prier d'accepter, avec l'assurance de son dévouement, ce monstre horrible tué par lui.

Et, en disant cela, Malfadée et Lerfan montrèrent le cadavre de l'animal fabuleux qu'Amadis de Grèce avait tué, on se le rappelle, dans l'île de Lica, lorsqu'il faisait sa quête de Buzando.

Chacun s'approcha avec curiosité de ce monstre, et les dames poussèrent des cris d'effroi, quoiqu'il fût mort et bien mort, tant il était encore menaçant et épouvantable.

— C'est le chevalier de l'Ardente Epée qui a fait cela? demanda le vieil empereur avec admiration.

— Oui, Sire, répondit Malfadée. Il a fait plus encore : il nous a délivrés, mon compagnon et moi, avec quelques autres. C'est un vaillant homme, Sire, quoiqu'il soit bien jeune encore, et, s'il continue comme il a commencé, il ira loin et haut, je vous jure!...

— Je le crois d'autant plus volontiers, pour ma part, dit le vieil empereur, que je lui ai de grandes obligations et que j'ai eu maintes fois l'occasion de le voir à l'œuvre... Je regrette beaucoup qu'il n'ait pas cru devoir venir lui-même...

— Il viendra, Sire, n'en doutez pas, répondit Lerfan.

— Je comprends, maintenant, dit à son tour le roi Amadis de Gaule, je comprends, maintenant, pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'a pas été exact au rendez-vous qu'il m'avait donné en me quittant à Mirefleur... Je comprends et je l'excuse de tout mon cœur...

Le griffon monstrueux, témoignage de la victoire du fils d'Onolorie, fut cloué sur l'une des portes du palais impérial, et les deux chevaliers, ses messagers, furent traités comme il convenait.

Un peu après, vint une demoiselle inconnue qui demanda d'être introduite auprès du vieux prince qui régnait en Trébisonde.

— Sire, dit-elle, je viens vous prier de m'octroyer une grâce...

— Laquelle, demoiselle? répondit le vieil empereur avec la plus grande courtoisie.

— C'est de donner congé à un chevalier pour un combat qu'il entreprend de faire en cette cité contre tous venants, pour l'honneur d'une dame.

— Quel est ce chevalier, s'il vous plaît?

— Je ne le connais pas, Sire. D'ailleurs, il paraît qu'il veut rester inconnu jusqu'à l'issue du combat, s'il est vaincu.

— Soit! reprit l'empereur. Ma cour est ouverte à tous, et je n'ai jamais repoussé une requête de la nature de celle-ci.

— Je vous remercie, puissant empereur, répondit la demoiselle.

Et, saluant toute la compagnie, elle se retira comme elle était venue.

— C'est encore une menace pour mon doux ami Lisvart! murmura Gradasilée avec mélancolie.

Ceux qui aiment vraiment ont l'instinct du malheur à venir.

## CHAPITRE XLII

**Comment la messagère de la princesse Abra, en quête d'un chevalier, rencontra précisément Amadis de Grèce, qui se promenait sur le rivage, et l'emmena vers sa maîtresse.**

Amadis de Grèce n'était pas resté dans l'île de Lica, comme bien vous pensez. Il s'était mis en route avec Buzando, et en même temps avec Malfadée et Lerfan, les trois prisonniers sauvés par lui.

Quant à Brisène, elle était partie la première, comme nous l'avons dit précédemment, avec un message pour la princesse de Sicile, la belle Lucelle. Nous en reparlerons en temps et lieu.

Buzando, Malfadée, Lerfan et le chevalier de l'Ardente Epée avaient pris port en Trébisonde, à quelques lieues de Féline, où étaient toujours Abra et la reine du Caucase, avec leur compagnie.

Là, Amadis avait dépêché Malfadée et Lerfan vers le vieil empereur de Trébisonde, en les chargeant de lui porter le monstre hideux qu'il avait eu la gloire de défaire en l'île de Lica. Puis il s'était arrêté pour les attendre et pour se reposer de ses fatigues de voyage, avant de se remettre en route pour aller trouver la belle princesse de Thèbes, l'incomparable Niquée.

Une heure après le départ de ses messagers, comme il prenait le frais sur le rivage, car la matinée était à peine commencée, il avisa une gente demoiselle qui semblait en quête de quelqu'un ou de quelque chose.

— Que cherchez-vous donc là, ma belle enfant? lui demanda-t-il courtoisement, en la saluant.

La demoiselle, levant les yeux, l'aperçut. Lors, le dévisageant des pieds à la tête, elle lui répondit vivement :

— Ce que je cherche, chevalier ?

— Oui, ma mie, dites-le-moi.

— Bien volontiers, mon beau gentilhomme ; d'autant plus que vous pouvez m'aider à trouver, ou je me trompe fort...

— Vous ne vous trompez pas, ma mie, vous ne vous trompez pas... J'aide volontiers quiconque a besoin d'aide, surtout lorsqu'il s'agit d'une belle personne comme vous...

— Vous me trouvez donc belle, courtois seigneur ?

— Belle comme le printemps, fraîche comme la rosée !...

— Alors, vous seriez disposé à m'octroyer un don ?...

— Du meilleur de mon cœur, ma belle enfant ! De quoi s'agit-il ?...

— Promettez-moi d'aller défier un chevalier déloyal et félon...

— Qui vous a fait outrage ?

— Non pas à moi, sire chevalier, mais à une belle princesse à laquelle je suis fidèlement attachée...

— Du moment qu'il s'agit de châtier une félonie et de punir une déloyauté, je suis à votre commandement, ainsi qu'à celui de la princesse votre maîtresse... Comment se nomme-t-elle ?...

— Avez-vous besoin de connaître son nom pour la défendre ?

— Nullement, ma mie, et vous me le pouvez céler, si la chose vous plaît ainsi. Est-ce tout ce que vous exigez de moi ?

— J'exigerais volontiers quelque chose encore, sire chevalier...

— Qu'est-ce donc ?... Parlez sans crainte : vous savez bien que maintenant je suis vôtre.

— Eh bien ! il faudrait venir incontinent...

— L'affaire presse-t-elle à ce point ?

— Plus encore que vous ne croyez, sire chevalier !...

— Conduisez-moi donc ! Je vais vous suivre.

Amadis de Grèce rentra sous sa tente, s'arma de pied en cap, monta à cheval et suivit la demoiselle, qui se félicitait tout bas d'avoir mis si vitement la main sur le chevalier qu'elle avait reçu mission de trouver.

## CHAPITRE XLIII

**Comment le chevalier de l'Ardente Epée, introduit par Lydia auprès de la princesse Abra, fut pris pour Lisvart par celle-ci.**



Ils ne tardèrent pas à arriver tous deux à Féline, la demoiselle et le chevalier de l'Ardente Epée.

— Suivez-moi, beau chevalier, dit la demoiselle inconnue à Amadis de Grèce, lorsque celui-ci fut descendu de cheval.

Il suivit, et la demoiselle le conduisit sous une tente en velours cramoisi, dont elle leva, pour l'introduire, les courtines frangées d'or.

— Entrez, dit-elle.

Amadis passa devant et se trouva tout-à-coup en présence de la plus belle personne du monde, accoutrée de vêtements de deuil, qui paraissait plongée dans la plus noire des mélancolies.

Il s'arrêta sur le seuil, releva la visière de son heaume, et s'agenouilla courtoisement devant cette belle affligée.

Cette dernière, en l'apercevant, poussa un cri, et, se précipitant vers lui, l'accola avec une tendresse passionnée.

— Ah ! Lisvart, murmura-t-elle, pâmée, cher et cruel Lisvart ! C'est toi, c'est bien toi que je vois. C'est toi que je presse sur mon cœur. Toi qui me fuis et que je cherche sans cesse !... Toi, mon tourment et ma félicité ! Toi, l'objet de ma haine et de mon amour !... Te voilà ! Tu viens

vers moi! Viens-tu repentant?... Oui, puisque tu es à genoux! Ah! ce moment me paie de mes angoisses passées! Je te pardonne tout! j'oublie tout! La mort de mon frère... ta perfidie... ton amour pour une autre... ton mariage avec elle... ton abandon... ton indifférence... ton mépris... tout!... Ah! cher et cruel Lisvart, tu ne me quitteras plus, maintenant! Tu es ma proie, et je ne te lâcherai plus!...

Tout en proférant ces mots entrecoupés de soupirs, la princesse Abra couvrait de baisers le visage du chevalier de l'Ardente Epée, qui, tout troublé et tout énivré, lui rendait avec usure ces caresses délicieuses, adressées cependant à un autre que lui.

Toutefois, la loyauté ordinaire de son caractère ne lui permit pas de profiter de cette aubaine, et, au lieu de passer outre, comme il en avait eu un instant la pensée et comme la belle princesse de Babylone s'y attendait peut-être, il s'arracha doucement à cette étreinte dangereuse et balbutia, les lèvres encore humides du miel de ces baisers :

— Madame... vous vous méprenez... je ne suis pas celui que vous croyez!... et je ne sais vraiment ce qui me vaut le bénéfice de cette méprise qui a eu lieu pour la seconde fois...

C'était, en effet, la seconde fois qu'Amadis de Grèce était pris pour Lisvart. La première fois, on s'en souvient, c'était dans l'île d'Argènes, lorsqu'il avait vaincu les enchantements de Zirfée et rendu au jour et à la liberté les chevaliers qui dormaient au fond du tombeau du soudan.

— Vous n'êtes pas Lisvart?... s'écria Abra en se reculant involontairement, quoique, pour elle, Amadis eût les mêmes traits charmants et irrésistibles du chevalier de la Vraie Croix.

— Non, madame, je ne suis pas Lisvart, répondit respectueusement le fils d'Onolorie.

En ce moment, entra Lydia, la demoiselle inconnue qui avait fait rencontre d'Amadis de Grèce et l'avait amené à Féline sans lui dire où elle le conduisait.

— Madame, dit-elle, c'est le chevalier que vous m'aviez commandé d'aller quérir et qui a consenti à m'octroyer le don que je lui demandais.

Abra avait repris sa mélancolie et sa dignité. Son amour, un instant réveillé, venait de s'éteindre pour faire place à la haine.

— Oubliez, seigneur chevalier, dit-elle à Amadis, oubliez ce que je viens de vous dire dans un moment de folie... C'est ma douleur qui me trouble ainsi l'entendement... Ainsi, généreux inconnu, vous consentez à prendre ma défense et à me venger d'un outrage que j'ai reçu sans l'avoir mérité?

— J'ai promis, madame, répondit Amadis, et j'ai coutume de tenir ma parole. J'attends votre commandement...

— Il s'agit d'aller défier le prince Lisvart, l'héritier du trône de Trébisonde...

Amadis de Grèce tressaillit. Puis, se remettant :

— Mais, tout à l'heure, madame... dit-il.

— Oui, je vous devine, dit vivement la princesse de Babylone. Vous vous étonnez que je veuille me venger d'un homme que j'accueillais tout à l'heure si tendrement en vous?... Ah! c'est que mon cœur est un abîme où luttent deux sentiments bien contraires, tous les deux aussi énergiques, aussi vivants!... J'aime et je hais!... J'ai aimé autrefois · je hais aujourd'hui... J'ai aimé quand je croyais être aimé moi-même... Je hais aujourd'hui parce que je me sens méprisée et outragée... Me comprenez-vous, maintenant, sire chevalier?...

— J'ai promis, ma dame, et je n'ai pas l'habitude de mentir à ma parole, même lorsque je dois me repentir de l'avoir donnée... Mais ce n'est pas ici le cas, je me hâte de l'ajouter... J'obéirai donc... Envoyez défier Lisvart de la part d'un chevalier inconnu.

— Je vous remercie de toute mon âme! s'écria Abra avec une sorte de joie sauvage.

## CHAPITRE XLIV

Comment la demoiselle d'Abra vint défier Lisvart, et des propos qu'Amadis et lui eurent ensemble avant que d'en venir à l'effet.



risène, nous avons oublié de le dire, était arrivée dans l'intervalle à la cour du vieil empereur de Trébisonde, où elle avait reçu l'accueil le plus bienveillant, et où, après avoir raconté sa délivrance du château de Lica par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, elle avait remis à Lucelle, de la part de ce dernier, un message ainsi conçu :

« Madame,

« Les dieux disposent de ma vie, mais vous seule disposez de mon cœur. Les nuages qui avaient obscurci notre amour ont-ils disparu? Ai-je reconquis votre estime et votre amitié, dont j'ai été privé pendant un si long temps?

« J'ai chargé madame Brisène de vous porter ce message, qui ne vous exprimera que froidement et gauchement les sentiments de respectueuse et vive affection que j'ai l'audace de ressentir pour vous. J'envie son bonheur : elle va jouir de votre divine présence! Elle va vous voir, vous parler, respirer votre air, entendre la musique de votre voix!... Moi, pendant ce temps, livré à tous les hasards de la Fortune, j'ai l'âpre mélancolie de la solitude : je vis loin de vous! Quand donc serons-nous réunis, nous qui sommes si cruellement séparés?...

« Adieu, soleil de mes jours et de mes nuits!...

« Votre ardent et respectueux esclave,

« Le chevalier de l'Ardente Epée. »

Maintenant que nous avons réparé cette omission, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

Le lendemain de l'entretien d'Amadis de Grèce avec la princesse Abra, une demoiselle de cette dernière s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour défier Lisvart, au nom d'un chevalier qui l'accusait de félonie et qui entendait prouver son dire par les armes, ainsi qu'il y avait été autorisé quelques jours auparavant par la parole du vieil empereur.

— Ah ! j'avais prévu ce malheur ! dit Gradasilée.

Lisvart eût pu refuser, car il n'était pas encore complétement guéri de la blessure que lui avait faite à la jambe la corne de la monture de Zahara, et cela malgré les soins et les onguents de maître Hélisabel.

Mais il était dans son caractère chevaleresque de ne jamais reculer devant une menace. On attaquait son honneur : il se trouva prêt pour le défendre.

Pendant que la demoiselle s'en allait porter sa réponse, il s'en allait, lui, revêtir son heaume, son haubert et le reste de son harnois.

Bientôt on vit arriver un chevalier de fière tournure, armé d'armes noires et monté sur un vigoureux cheval qu'il faisait volter avec une grâce infinie. Quoiqu'il vînt en ennemi à cette cour hospitalière, on ne put se défendre d'un mouvement d'admiration à son aspect, tant il avait bonne apparence ainsi.

— Sire, dit-il au vieil empereur de Trébisonde, vous m'avez accordé le congé de venir céans, et Lisvart m'a accordé le combat que je demandais au nom d'une dame outragée par lui... Je vous remercie de cette bienveillance que je vais essayer de justifier...

Il dit et entra dans la lice, où ne tarda pas à le joindre le mari de la belle princesse Onolorie.

Tous deux, une fois en présence, se saluèrent courtoisement.

Les échafauds qui avaient été dressés précédemment pour le combat de Lisvart et de la reine du Caucase existaient encore, et, comme alors, ils étaient garnis d'une foule nombreuse et choisie. Toute la compagnie du vieil empereur était là, rois et reines, princes et princesses, dames et chevaliers.

Au moment où le signal de la lutte allait être donné par les hérauts d'armes, le chevalier noir s'avança vers Lisvart, et, le saluant de nouveau, il lui dit :

— Sire chevalier, il y avait longtemps que je me souhaitais l'honneur qui m'échoit aujourd'hui : à savoir celui de me mesurer avec vous... Votre renommée est si universelle, votre prouesse si haute, que, malgré les occasions glorieuses que j'ai rencontrées jusqu'ici, j'eusse pensé n'avoir encore rien fait si je n'avais pas essayé ma valeur contre la vôtre...

— Vous parlez trop bien, répondit Lisvart, pour que je ne m'estime pas très heureux moi-même de cette bonne fortune qui me permet de combattre un chevalier tel que vous, du moins tel que vous paraissez être... Je regrette seulement que vous ayez cru devoir choisir une si mauvaise occasion et un si injuste prétexte pour me faire connaître votre vaillance...

— Ma parole était engagée, sire chevalier, et je n'avais pas à réfléchir. A ma place, vous auriez agi comme moi, j'en suis sûr...

— Sans doute... Mais il est fâcheux, je vous le répète, que vous ayez accepté, parce que vous êtes tombé dans un piége tendu à votre bonne foi. Vous servez la rancune d'une femme, chevalier... Vous venez au nom de la princesse Abra !...

— Je viens au nom de la princesse Abra, en effet...

— C'est elle qui m'accuse de félonie et de déloyauté, juste ciel ! Elle qui a tramé contre moi et les miens de si odieuses trahisons !... Ah ! tout autre, à ma place, eût refusé le combat qu'elle suscitait contre moi pour la seconde fois, car, vous l'ignorez sans doute, chevalier, c'est la seconde fois qu'elle me force à combattre en champ-clos... La première fois, c'était la reine du Caucase que j'avais en face de moi, une vaillante et loyale reine, gagnée à une cause injuste parce qu'il s'agissait d'une princesse, d'une femme comme elle ! Cette fois, c'est un chevalier inconnu, mais d'apparence vaillante ! J'espère que c'est la dernière. Je vais faire mon devoir comme je l'ai fait jusqu'ici, et nul n'aura le droit de me reprocher quoi que ce soit... Seulement, j'avais besoin de vous dire combien peu étaient fondés les griefs de la princesse de Babylone à mon égard... Maintenant, chevalier, à nos places !...

Et, saluant son adversaire, Lisvart reprit la position qu'il avait avant cet entretien, et le chevalier aux armes noires en fit autant.

## CHAPITRE XLV

Comment Lisvart et Amadis de Grèce combattirent l'un contre l'autre, et furent sur le point de mourir.



Quand les deux adversaires eurent ainsi repris leurs places respectives, les juges du camp firent le signal accoutumé, et ils s'élancèrent avec impétuosité à la rencontre l'un de l'autre.

Le choc fut terrible, et, dès cette première atteinte, leurs lances à tous deux furent brisées comme si elles eussent été quenouilles de sapin. Mais les deux chevaliers, fermes sur leurs arçons, n'en tressaillirent pas pour cela : ils ressemblaient à deux rocs impavides, malgré l'ouragan.

L'émotion était ailleurs. Elle était dans le cœur des dames spectatrices de ce combat

qui s'annonçait si bien. Onolorie et Gradasilée tremblaient pour Lisvart, et Lucelle, involontairement, tremblait pour le chevalier aux armes noires.

Elle ne le connaissait pas, certes. Mais quelque chose en elle s'était remué lorsqu'il avait paru dans la lice. Elle avait senti, dès ce moment, toute son âme se porter au devant de cet inconnu, et ses yeux ne l'avaient plus quitté d'une seule minute; si bien que son attention avait été remarquée, et que Gradasilée n'avait pu s'empêcher de lui dire avec une certaine amertume :

— Ce chevalier noir vous intéresse donc bien, madame?... Le connaissez-vous?

— Non, madame, avait répondu la jeune princesse de Sicile, émue et rougissante. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer la fierté de son allure et la fougue de son attaque... Il y aura gloire pour Lisvart à le vaincre!...

— Il y aura gloire, sans doute, mais péril aussi, avait répliqué avec tristesse la pauvre Gradasilée, qui tremblait toujours qu'il n'arrivât malheur à son bel ami, si tendrement aimé d'elle.

Il n'y avait pas que Lucelle qui s'intéressât au chevalier inconnu. Le prince Fulurtin, dont nous n'avons pas eu occasion de parler depuis le combat qu'il avait soutenu, aidé de Gradasilée, contre les deux frères du roi d'Egypte, le prince Fulurtin était présent, attiré qu'il avait été, quelque temps auparavant, à la cour de Trébisonde, par les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie.

Il suivait avec une attention extrême la marche du combat qui avait présentement lieu, et, à chaque instant, aux coups que portait à son adversaire le chevalier aux armes noires, il tressaillait et murmurait :

— C'est lui!... c'est lui!... c'est lui!...

Les lances des combattants s'en étaient donc allées par tronçons, et, avec ces tronçons, ils étaient revenus à la charge l'un contre l'autre avec une furie sans égale. Cette fois, le choc les avait tous deux renversés sous leurs destriers, tellement que c'était le plus grand hasard du monde qu'ils n'eussent pas le col rompu.

Les spectateurs les croyaient morts, et déjà même Gradasilée s'était pâmée de douleur, lorsqu'on les vit se relever, mettre la main aux épées et recommencer le combat, si âpre et si furieux qu'en moins de rien la place fut couverte de pièces de hauberts, de lames de mailles, et rougie en plusieurs endroits de leur pur sang.

Néanmoins, tant plus ils continuaient et tant plus leur augmentaient l'effort et le courage, s'entretenant ainsi tête à tête l'espace de quatre heures et plus, sans qu'on pût savoir sur qui tomberait le pire ou l'avantage.

Au bout de ce temps, les deux combattants étaient criblés d'entames et de blessures, et leurs écus et leurs hauberts, rompus, démaillés et décloués, leur faisaient empêchement plutôt que de leur servir de remparts.

Le spectacle était si navrant, que la reine Oriane, la princesse Onolorie et les autres dames quittèrent la place où elles étaient pour ne plus rien voir.

Comme ils en étaient en ces termes, la sixième heure de leur mêlée s'approchait. Ils se sentaient si exténués et si travaillés l'un et l'autre, qu'ils n'attendaient que le moment de rendre l'âme, non sans dure et cruelle vengeance au survivant. Car tous deux aspiraient à la victoire, et, pour l'obtenir, recommencèrent mieux que jamais à s'entreférir et chamailler, avec une telle perte de sang, que chacun d'eux s'étonnait qu'il en pût tant sortir de leurs corps. Et, de fait, le sol en était aussi inondé et rougi que si deux brocards eussent été dépouillés et éventrés là par les veneurs..

Toutefois, malgré la violence de leurs coups mutuels, malgré leurs armes endommagées, malgré leurs écus en pièces, il y avait encore quelque chose qui les tourmentait davantage : c'était la grande chaleur et les rayons du soleil qui leur donnaient à tout moment dans la visière de leurs heaumes. Tellement qu'ils furent contraints de se retirer en arrière, essoufflés, hors d'haleine, appelant au secours dans leur cœur, l'un la Vierge Marie et l'autre Jupiter et Mars.

Mais ce repos ne fut pas de longue durée. Tout-à-coup, baissant la tête, ils se virent de nouveau harper, et ils s'entre-saisirent bras dessus bras dessous, tâchant de se défroquer et mettre bas, ce qui leur fut impossible.

Lors, ils lâchèrent prise ensemble, résolus à retourner à leurs premières armes.

La nuit survint sur ces entrefaites, et si obscure, qu'ils ne pouvaient plus se guider sur autre chose que sur la lueur du feu qui sortait de l'enchantement d'Urgande-la-Déconnue.

Les juges du camp, voyant cela, s'approchèrent d'eux pour savoir leurs intentions, et ils leur remontrèrent qu'ils avaient l'un et l'autre fait leur devoir, et que l'honneur de combat revenait à l'un comme à l'autre.

## CHAPITRE XLVI

Comment Lisvart et Amadis de Grèce reprirent leur combat aux flambeaux, et comment, sur le point de mourir, ils se reconnurent pour père et fils.



On croyait que ces remontrances des juges du camp allaient avoir une influence favorable sur l'esprit des combattants.

Il n'en fut rien. Plus opiniâtres que vieilles mules, plus échauffés à leur ruine que deux vigoureux cerfs en rut, ils demandèrent des torches et des flambeaux.

On dut leur obéir, quoique à regret.

Lors, ils recommencèrent le combat avec une rage nouvelle, et si cruellement, que la princesse Abra elle-même, qui assistait à cette navrante

scène, ne put se tenir de murmurer, la larme à l'œil :

— Je vois bien que je serai bientôt vengée de celui qui m'a outragée, de celui que je hais et que j'aime si violemment, tout à la fois... Mais, s'il meurt, je lui tiendrai compagnie dans la mort, n'ayant pu le faire dans la vie, et je le suivrai là où il ira, fût-ce au fond des abîmes d'enfer ! S'il en réchappait, je n'aurais plus jamais aucune joie au cœur !...

D'autre part, la reine Zahara, qui assistait également à cette lutte suprême, disait assez haut au roi Amadis de Gaule, son voisin :

— Sur ma foi, seigneur, je doute grandement de l'issue de cette affreuse mêlée, car voilà je ne sais plus combien d'heures qu'ils se tiennent ainsi aux abois... Plût aux dieux qu'il fût en ma puissance de les séparer !

Lisvart entendit ce propos. Lors, le cœur lui enfla si fort à cette occasion, que, prenant son épée à deux mains, il la déchargea de tout son poids sur la tête de son ennemi, lequel, heureusement, para le coup avec les débris de son écu. Toutefois, l'effort de Lisvart avait été tel, que son épée, tout en rencontrant l'écu de son ennemi, s'en alla le frapper jusqu'à la coiffe de fer, et le força à donner du genou en terre et à avancer la main droite pour s'appuyer.

Lisvart crut qu'il avait, dès lors, l'avantage, et, considérant son adversaire comme à sa merci, il lui cria :

— Chevalier, maintenant que vous êtes désarmé, rendez-vous ! Autrement, votre vie est en grand danger et quasi à ma discrétion !... Rendez-vous, vous dis-je, rendez-vous !...

Mais le chevalier d'Abra faisait le sourd, et sans en avoir semblant, il reculait petit à petit dans la direction de la pauvre Urgande. Quand il aperçut là l'épée qu'elle avait à travers le corps, il avança le bras, et s'en saisit, sans se soucier autrement feu ou flamme.

Or, il advint une grande merveille. L'enchantement d'Urgande-la-Déconnue prit subitement fin, et, les flammes qui l'entouraient s'élevant dans les airs, elle demeura libre et ne ressentant plus aucune des douleurs qu'elle avait endurées pendant tant de jours.

Le chevalier noir ne prit point garde à cet incident dont chacun, au contraire, se trouvait ému, et, tournant son visage vers Lisvart, désarmé de tête, il allait le frapper de mort, lorsque la bonne Urgande, lui arrêtant le bras, lui cria :

— Amadis de Grèce, voulez-vous donc tuer votre père !...

— Mon père ?... s'écria le chevalier.

— Oui, votre père, le mari de madame Onolorie !... Vous êtes quitte envers celle qui vous avait fait venir céans pour le combattre !...

Comme Urgande prononçait ces paroles, au milieu de l'étonnement général, une nuée obscure descendit subitement sur elle et sur les deux combattants, et les déroba à tous les regards.

—

## CHAPITRE XLVII

Comment, après la reconnaissance de Lisvart et de son fils, vint celle d'Onolorie, qui fut aussi joyeuse qu'Abra était désespérée.

Tous les spectateurs étaient restés émerveillés, ne sachant plus ce que pouvaient être devenus ces trois personnages, lorsque la nue se déchira, et on les revit entourés de vingt-quatre demoiselles vêtues de drap d'or et sonnant mélodieusement de différents instruments.

Au milieu d'elles était le sage vieillard Alquif.

Tout aussitôt le chevalier de l'Ardente Epée mit les deux genoux en terre devant Lisvart, et, lui baisant les pieds, il lui dit :

— Seigneur, je vous supplie très humblement de vouloir bien me pardonner l'outrage que je vous ai fait, car je vous promets que je l'ai fait bien insciemment.

Vous devinez que Lisvart ne le laissa pas longtemps à ses genoux. Il le releva, le pressa tendrement contre son cœur et le baisa plus de cent fois avec une joie sans pareille.

Ils se tinrent ainsi embrassés pendant un long temps, sans pouvoir proférer une seule parole, se contentant de pleurer de plaisir l'un et l'autre.

Puis Amadis de Grèce fut conduit par son père dans les bras de la princesse Onolorie, sa mère, qui faillit en mourir de bonheur.

Lucelle aussi reconnut son ami, et sa félicité ne fut pas maigre. Nous la laisserons deviner, plutôt que d'essayer seulement de la raconter.

Quant au vieil empereur et au bon roi Amadis, ils descendirent de l'échafaud pour venir embrasser Lisvart et son fils, et, après les avoir embrassés, les sachant blessés et fatigués, ils les firent conduire au palais, où on les désarma et où l'on visita leurs plaies.

Quant à Abra, elle se tourmentait fort et ferme, criant tout haut que son chevalier lui faisait tort, et même lui jouait là un méchant et lâche tour.

— Car, disait-elle, il n'avait pas le droit de quitter le combat ainsi ! Il me devait apporter la tête de son adversaire ou y laisser la sienne propre !...

Cette grave question fut débattue incontinent devant les juges. Là, Urgande déclara qu'Amadis de Grèce s'était engagé à combattre Lisvart en tant que Lisvart, c'est-à-dire étranger pour lui ; mais que, du moment où Lisvart était reconnu pour son père, il allait de soi qu'il devait s'arrêter comme il avait fait.

Le chevalier de l'Ardente Epée fut, en conséquence, déclaré quitte et absous.

Abra, désespérée, la rage et la mort dans le cœur, se retira avec l'intention d'aller se jeter dans

la mer; ce qu'elle eût fait, bien certainement, si la reine du Caucase ne l'en eût empêchée et ne l'eût un peu réconfortée.

## CHAPITRE XLVIII

Comment Amadis de Grèce, remis de ses blessures, eut une conversation amoureuse avec la gente Lucelle.

Amadis de Grèce et Lisvart commençaient à se remettre de leurs fatigues passées, et la joie revenait à tout le monde en la cour de Trébisonde, lorsqu'un matin la gente Lucelle s'en alla toute aiguillonnée trouver son doux ami dans la chambre où il était.

Il faut vous dire que, la veille, le bon roi Amadis de Gaule avait marié son neveu Florestan, fils du roi de Sardaigne, avec la belle Esclariane, impératrice de Rome, et que cela avait travaillé, durant la nuit, la chère petite cervelle de la princesse de Sicile, qui avait maintes fois songé au mariage, bien qu'elle fût très jeune.

Donc, échauffée un peu plus qu'elle n'avait coutume de l'être, Lucelle entra, et, après plusieurs propos, elle dit au chevalier de l'Ardente Épée :

— Je suis étonnée, mon ami, de vous voir encore malade... La nouvelle que vous avez apprise touchant votre naissance aurait dû vous guérir complétement... Je vous en prie, beau sire, faites tous vos efforts pour être bientôt sur pied... afin d'assister au mariage de votre cousine Esclariane, que l'on a accordée pour femme, hier, à don Florestan...

— Madame, répondit Amadis, ma santé et mon bien sont entre vos mains : disposez-en comme il vous plaira. Bien que j'aie tout lieu de me réjouir, puisque j'ai retrouvé mon père et ma mère, et mes autres parents, grands princes et seigneurs, je ne serai vraiment content que par vous seule... Par ainsi, je vous supplie humblement de me tenir et estimer comme le plus grand et le premier de vos serviteurs...

— Mon ami, ce que je vous ai promis, je le tiendrai; et je voudrais bien que le roi mon père fût céans afin de vous prouver mon bon vouloir... Ce que je puis vous dire, c'est que, s'il ne tenait à autre qu'à moi, Esclariane n'aurait pas l'avantage de donner plus tôt contentement à son Florestan que ne l'aurait mon Amadis...

Ce propos chatouilla agréablement le cœur du jeune chevalier. Il en prit même tant de hardiesse sur l'heure, que, attirant à soi la jeune pucelle, sa mie, il lui déroba une infinité de baisers qui la troublèrent beaucoup, mais auxquels elle n'opposa aucune résistance, n'en ayant ni la volonté ni la force.

Il est probable que, malgré la pudicité de l'une et l'honnêteté de l'autre, ils eussent passé outre, tant ils étaient affolés et troublés, si l'une des récentes plaies du jeune Amadis de Grèce ne s'était r'ouverte au même instant.

Puis, quelques minutes après, les autres dames survinrent.

A cette cause, Lucelle et Amadis, dissimulant leur appétit, entrèrent en d'autres propos, durant lesquels survint Ynéril, son ancien écuyer, lequel était resté au service du roi de Jérusalem depuis le jour où il l'avait laissé en la Montagne Défendue.

Amadis lui demanda le récit de ses aventures passées, et Ynéril les lui raconta toutes jusqu'à la dernière, qui concernait son arrivée à Féline avec la princesse Abra.

— A propos de cette princesse, ajouta Ynéril, je viens de la laisser la plus désolée du monde... Quant à la reine Zahara, avant de partir pour ses pays, elle entend prendre congé de vous, et c'est pour cela qu'elle m'a envoyé céans...

La reine du Caucase entra, en effet, comme Ynéril l'annonçait.

Amadis de Grèce lui fit l'accueil le plus honorable et la pria de s'asseoir et de se reposer un instant.

Zahara prit une chaise de velours et se plaça entre le chevalier et Lucelle.

— Seigneur Amadis, lui dit-elle, je ne vous demande point comment vous vous portez, car ayant si bonne compagnie que vous avez en ce moment, il est impossible que vous puissiez souffrir d'une autre blessure que de celle qu'a dû vous faire au cœur cette charmante demoiselle...

Zahara disait cela pour éprouver Amadis, car elle était venue chez lui tout exprès pour le tâter sur le mariage, le jugeant le seul chevalier digne d'elle.

Mais Amadis, qui ne songeait plus qu'à Lucelle, et qui avait même oublié Niquée, Amadis allait lui faire une réponse désabusante, lorsque survinrent Lisvart et quelques autres gentilshommes.

La reine du Caucase n'en dit pas plus long à ce sujet, remettant à une occasion plus favorable l'entretien qu'elle voulait avoir avec le fils d'Onolorie. Elle devait partir; elle ne partit pas et retarda de quinze jours encore son rembarquement.

Au moment où elle croyait avoir trouvé cette occasion, Amadis étant redevenu tout-à-fait sain et dispos, il s'avisa d'aller voir l'impératrice de Babylone, pour la raison qui vous sera racontée au chapitre qui suit.

—

## CHAPITRE XLIX

**Comment Amadis de Grèce, le combat fini et les blessures pansées, alla trouver la princesse Abra pour la prier de faire sa paix avec son père.**



radamarte, Garinter, roi de Dace, don Quedragant d'Irlande et plusieurs autres chevaliers, quittèrent Trébisonde avec Amadis et s'en vinrent aux tentes d'Abra, qui leur ménagea à tous une réception honorable.

Le visage de la princesse annonçait la tristesse, et les larmes de ses yeux témoignaient assez de la grande douleur de son cœur.

Amadis en eut grande pitié, et, s'étant assis près d'elle, il lui dit :

— Madame, il faut avec résignation accepter les épreuves que vous octroie Jupiter, et, en vous y soumettant, la Fortune changera le tour de la roue et vous obtiendrez ce à quoi vous aspirez. Et pour dire vrai, vous savez que se vaincre soi-même tient plus du céleste que de l'humanité. Cela nous est aisé si nous y forçons notre nature ; oubliez donc, je vous en prie, ce deuil qui ne peut que nuire, et prenez de votre mal ce qui doit vous en consoler. Ne faut-il pas montrer à toute occasion l'empire qu'on a sur soi-même. Je comprends néanmoins que ce vous est un dépit et déplaisir insupportables de voir tourner au rebours vos projets. Mais quoi ? Vous ne pouvez commander à la destinée ni changer le cours de la moindre planète du ciel. Puisque tel est le vouloir des dieux, irez-vous les combattre ? Ils ont permis la mort de votre frère, ils ont conservé mon père, ils veulent déjouer vos entreprises et favoriser les siennes, et vous voudriez rompre l'anguille au genou ! Pour Dieu, madame, ne songez plus à lui nuire ; vous avez vu comme il est sorti des combats que vous lui avez donnés par mon bras et ceux d'autres chevaliers. Bornez là votre ressentiment.

Or, tandis qu'il discourait, Abra, patiente à l'écouter, demeurait silencieuse et de temps en temps poussait des soupirs entrecoupés de larmes ; mais, à la fin, se remettant le mieux qu'elle put, elle lui répondit :

— Véritablement, seigneur Amadis, ce que vous dites a quelque fondement ; il est aisé à la personne saine de conseiller le malade. Malgré vos bonnes paroles, je ne me sens pas disposée à suivre vos conseils, car je persiste si fort dans mon inimitié contre Lisvart, que, si je ne lui fais perdre la vie comme je veux, il mourra comme je pourrai.

Amadis fit un mouvement.

Abra reprit :

— Vous dites qu'il me sera convenable d'obtempérer sans murmure au vouloir des dieux ; à cela, je réponds qu'ils m'ôteront plutôt la vie que d'effacer de mon esprit ce qui y reste gravé mieux qu'aucune inscription sur cuivre ou marbre. Jugez de là de la fermeté et de la résolution de ma conduite. Je n'ignore pas que les décrets des dieux et la Fortune me sont supérieurs ; mais la roue de cette dernière étant mobile, elle se pourra tourner quelque jour et m'être autant propice qu'elle m'a été contraire. Je jouerai alors un autre personnage, mais ce ne sera qu'après avoir vengé la mort de mon frère et satisfait mon âme. Je ne veux point pourtant rompre l'anguille au genou, et n'emploierai à ce dessein que les ressources du corps et de l'esprit. Hélas ! à la première vue de celui qui m'a tant offensée, je n'eusse jamais pensé que d'amitié si grande pût sortir une haine si parfaite ; je l'ai aimé plus que moi-même, j'ai cherché sa trace et son amour plus que jamais on ne le fera, et maintenant je le hais plus que la mort, et poursuivrai sa ruine plus que je ne garantirai ma santé. Pour finir, seigneur Amadis, ne prononcez jamais devant moi le nom odieux de cet homme, dont la mort et la ruine ne pourraient être empêchées par vos efforts.

Amadis, la voyant dans une pareille colère, se défendit d'avoir voulu la fâcher et s'offrit de nouveau à elle pour lui obéir envers et contre tous ceux qu'elle désignerait.

Puis il retourna à la ville, où quelques chevaliers éprouvaient l'aventure du château ; ce qui dura jusqu'au lendemain.

Olorius, prince d'Espagne, voulut être de la partie. Or, il était serviteur de la princesse Luciane, qu'il avait aimée beaucoup et dont il avait fait sa dame et épouse.

Ce prince tint contre le chevalier du château pendant quatre heures d'une mêlée affreuse, et on le retrouva étendu sur la place en compagnie de don Florelus d'Austrie et de Périon de Gaule.

Tous les trois eurent les mêmes succès, et leur courage à la fin éprouva la même défaite.

Le lendemain matin, Gradamarte se mit en jeu et combattit trois grosses heures avant dîner, sans avancer les affaires plus que les autres ; enfin ils firent dresser les tables pendant que Lisvart et Amadis de Grèce devaient faire quelques passes d'armes ; ce dont ils furent empêchés d'une façon imprévue.



## CHAPITRE L

Comment Lisvart et Amadis de Grèce furent emmenés par tromperie hors de la cour.

Déjà les chevaliers et dames prenaient place aux environs du château enchanté pour regarder l'épreuve que ferait Lisvart et à son défaut Amadis de Grèce, quand une demoiselle en deuil pénétra dans la salle en tenant deux épées richement garnies suspendues à son cou.

Elle était de moyenne beauté, mais son regard triste appelait la pitié; deux nains horriblement difformes composaient sa suite.

Arrivée devant l'empereur, elle s'écria en sanglotant :

— Seigneurs, écoutez ma plainte, et si vos cœurs ont quelque pitié, vous m'accorderez votre secours. Depuis deux ans je cherche une protection, et dans quinze jours expire le terme qui m'est dévolu pour tirer des mains de deux géants cruels mon père et ma mère, destinés à être sacrifiés à une de leurs idoles. Or, ces géants m'ont permis de quêter un libérateur; je me suis adressé à une mienne tante, grande astrologue et magicienne, qui, après maintes conjurations d'esprits et révolutions, à force de livres et de planètes, m'a répondu que nul autre que les deux meilleurs chevaliers du monde ne pouvaient remédier à mon ennui, et que force m'était de les chercher et mener aux deux tyrans dans le temps désigné. Je lui demandai quel moyen j'aurais de les pouvoir connaître et persuader à me faire un tel bien. Et elle me donna ces deux épées, m'assurant que ceux qui pourraient les tirer du fourreau seraient mes libérateurs sans qu'autre fût si téméraire de s'en servir, car il ne l'aura pas plutôt à la main qu'il sera embrasé et consumé en cendres. Aussi personne ne doit essayer cette épreuve qu'il ne me jure et promette de m'accompagner partout où il me plaira le conduire, sans qu'il soit permis avant cinq jours à un autre homme de venir à son aide : car, autrement, la rédemption de mes parents serait tout-à-fait empêchée. Je n'ai pas encore trouvé ce chevalier, et ceux qui l'ont essayé ont été jusqu'ici aussi subitement embrasés qu'une étoupe mise en feu. Je vous supplie de me porter aide au nom du droit des dames nobles affligées et pressés à mourir de peines et douleurs; la chevalerie vous en fait un devoir le plus tôt qu'il vous sera possible pour prévenir le terme qui arrive et diminue chaque jour mon espoir.

Lisvart, armé de toutes pièces, allait partir pour attaquer le château; après le récit de la demoiselle, il dit à son fils :

— On dirait, mon ami, que la Fortune nous ait appelés ensemble à cette expédition dans l'équipage où nous sommes. Je vous prie, beau sire, secourons cette demoiselle, car il est impossible (si bravoure lui doit aider) que ce ne soit l'un de nous qu'elle réclame.

Amadis fut ravi d'un tel honneur, et toute leur assemblée; la demoiselle parut enchantée, et leur présenta à chacun une épée en disant :

— Plaise à Dieu, gentils chevaliers, vous envoyer l'honneur que mérite votre courage, et à moi le contentement que j'en espère! Or, dégaînez à votre aise et gardez-les comme les deux meilleurs et plus loyaux de la terre, sans que, durant ce voyage, vous en puissiez porter d'autres.

La perfide, elle ourdissait la trame du filet qui devait les prendre sans défiance.

Chacun d'eux tira son épée, mais avec telle facilité, que chacun en fut étonné.

— Bienheureux chevaliers, dit la demoiselle en embrassant leurs genoux, qui devez me rendre mon bien, mon confort et ma seule espérance, je vous en supplie, accomplissez ce que vous m'avez promis et à quoi le devoir vous oblige.

— Allons, répondit Lisvart, nous sommes prêts.

Et ils firent venir de suite leurs chevaux; Gradasilée voulut les accompagner, en qualité d'écuyère, et bientôt, tous en selle, suivis des nains porteurs des deux lames, ils s'avancèrent dans la forêt, sans que nul osât les accompagner ou suivre que de l'œil.




# ZIRFÉE L'ENCHANTERESSE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment Lisvart et son vaillant fils s'aperçurent en route qu'ils avaient été odieusement trompés, et quelle douleur fut celle de Gradasilée.**

L'empereur et les autres chevaliers avaient exigé que tout le monde restât, et on avait laissé s'éloigner Lisvart et son fils, ainsi que la bonne Gradasilée.

Mais on devait bientôt s'en repentir de part et d'autre.

En effet, la troupe avait à peine atteint un quart de lieue, qu'on vit descendre au palais Alquife, fille du sage Alquif.

S'adressant au roi Amadis, elle lui dit :

— Sire, mon père et la sage Urgande vous mandent que cejourd'hui doit être consommée, en cette cour, l'une des plus malheureuses trahisons dont vous entendîtes parler : ils vous prient de ne laisser sortir d'ici aucun chevalier, pour aucun motif, avant d'autres nouvelles de leur part.

Mais c'était fermer l'écurie après la fuite des chevaux.

Aussi tout le monde fut-il inquiet quand ils reconnurent cette faute ; plusieurs coururent aux armes pour partir au secours, mais Amadis jura qu'il préférerait la mort de tous ses enfants plutôt que de trahir sa parole ; ce dont on le loua.

Zahara voyant là une occasion de s'attirer la reconnaissance du père et du fils, et donner la mesure de son courage, prit la parole :

— Entendez, seigneurs, dit-elle, l'avis qui me semble le meilleur : dans la parole donnée à la demoiselle qui a emmené Lisvart et Amadis, n'ont été comprises ni les dames ni les demoiselles. Les hommes ou chevaliers, après cinq jours seulement, peuvent s'en mêler. Partant de là, il est certain que moi et mes femmes sommes libres de les secourir; ce que je ferai ou je mourrai à la peine. Il serait déshonorant de laisser ainsi les deux meilleurs chevaliers du monde donner dans une trahison odieuse.

Et demandant ses armes, elle fit presser sa troupe; Onolorie fit apporter l'épée de Lisvart et pria la reine de la lui rendre.

— Car je me doute bien, dit-elle, que celle qu'on lui a présentée à sa place ne doit être meilleure que l'intention de la dame qui l'emmène. Et cette épée détruit les enchantements lorsqu'elle paraît nue et dégainée. Par quoi, hâtez-vous, madame; sans quoi nous en pourrons avoir froide joie.

— Reposez-vous sur moi, répondit Zahara, je ne m'endormirai pas.

Et prenant congé, elle piqua des deux, suivie de huit ou dix de ses amazones, devançant le reste de ses femmes, qui complétaient leur ajustement.

Quoiqu'elle galopât vitement après Lisvart et Amadis, elle ne les rejoignit pas promptement, car la demoiselle les faisait diligenter, arpenter la cité, la forêt, et les avait amenés dans une plaine couverte de tentes et pavillons, défendus par deux géants et dix chevaliers armés et prêts à combattre.

Lisvart et Amadis lacèrent vivement leurs heaumes, et, voulant prendre leurs lances, aperçurent les nains et la demoiselle fuyant au galop le long d'un sentier, ce qui leur fit pressentir une trahison.

Toutefois, considérant qu'ils étaient tenus de combattre, et, que la fuite serait honteuse et sans profit, ils firent tête.

Alors, les deux géants s'approchèrent et leur crièrent d'assez loin :

— Rendez-vous, traîtres paillards ! vous allez mourir de male mort !

A ce cri, donnèrent sur les deux chevaliers dépourvus de glaives, mais qui mirent froidement froidement l'épée à la main. Leurs chevaux furent traversés de part en part et roulèrent sous eux dans ce choc épouvantable ; mais ils furent relevés avant que les géants n'eussent parfait leur carrière et tourné bride. Car leurs chevaux, mal dressés et à bouche dure, les avaient emportés loin.

Bientôt Amadis et Lisvart furent assaillis des dix autres chevaliers, auxquels ils résistaient vigoureusement; mais les géants chargèrent de nouveau, et de si près, que les chevaliers, ne sachant auquel entendre, se ruèrent, résolus à périr plutôt que de se rendre, sur leurs nombreux adversaires, et brisèrent dans leur effort leur épées au-dessus de la garde.

Abandonnés ainsi de toute aide, ils furent pris par derrière, jetés à terre, désarmés de tête, liés et troussés sur deux méchants roussins et conduits droit à la marine.

Gradasilée faillit mourir de douleur à ce spectacle; mais l'un des géants vint prendre les rênes de sa haquenée, en lui disant :

— Par Dieu, ma belle amie, je vous traiterai si bien cette nuit, entre mes bras, que vous serez dédommagée de l'ennui d'avoir accompagné ces deux galants, qui seront désormais étrillés avec une certaine paille.

— Traître ! lui répondit-elle, traître infâme, tu me tireras plutôt le cœur du sein que d'avoir jamais part de moi.

— Marche, marche, dit l'autre ; nous verrons bien ce qui arrivera.

Et donnant un coup de bâton à Amadis, le fit passer devant; celui-ci devint si furieux, que le sang lui sortit par le nez et la bouche, et il trouva moyen de passer une de ses mains sous les liens ; puis, avec le gantelet qu'il avait encore, il moucha si doucement le chevalier le plus prochain de lui, qu'il lui cassa les dents dans la bouche.

Ce qu'il paya chèrement à l'instant même, et eût payé encore plus durement si un secours ne lui fût arrivé fort à propos.

## CHAPITRE II

Comment la reine Zahara secourut Lisvart, Amadis de Grèce et Gradasilée, et, faisant carnage de tous les traîtés, prirent les deux nains et la demoiselle, qu'ils ramenèrent à Trébisonde.



tant accompagnée seulement de dix de ses femmes, la reine de Caucase alla si vite, qu'à l'entrée de la nuit elles découvrirent les géants emmenant prisonniers Lisvart, Amadis et Gradasilée ; elles tressaillirent de joie, et, après s'être préparées, elles crièrent :

— Traîtres ! vous allez payer le dû de votre lâcheté, et n'irez pas plus loin avec votre butin.

Les géants tournèrent la tête, et l'un d'eux vint fondre sur Zahara, qui l'attendait et lui décocha une flèche avec une telle raideur, qu'il fut traversé de part en part et tomba pour ne plus parler.

Le second en eut autant; mais le trait ricocha et alla tuer le troisième, qui mourut.

Lors, le géant si à propos sauvé piqua des deux à la reine, qui le reçut la lance au poing; leurs armes furent en pièces, mais ils se prirent au corps au second tour, et la reine lui fendit proprement la tête d'un coup de hache.

Les gardiens se donnèrent champs à travers

la forêt, abandonnant les prisonniers; mais les huit autres chevaliers combattirent jusqu'au dernier, auquel vint l'idée de venger d'un coup lui et ses amis.

Il courut droit aux chevaliers, encore liés sur leurs montures, pour les assassiner.

Et cela eût été fait sans Gradasilée, qui, armée de l'écu et de l'épée d'un géant défait, arrêta le bras du meurtrier par le coup de la mort.

— Enfin, dit-elle tout haut, Fortune ne niera pas que je n'aie pas trois fois sauvé la vie au père et une fois au fils.

— Par mon Dieu, répondit Zahara, qui avait tout vu et entendu, il semblerait que vous avez tenu à m'ôter cette gloire, dans l'espoir de vous concilier, à vous seule, l'amour du roi Lisvart.

— Chère princesse, reprit Gradasilée, les dieux m'ont donné cet avantage en paiement du vrai amour que je lui porte.

A ce moment s'avançaient, par le chemin où la demoiselle et les nains avaient disparu, cent chevaliers marchant au grand pas, et derrière eux une autre troupe de huit ou neuf cents hommes, armets en tête et prêts à combattre.

Ils venaient aider aux géants, et bientôt nos dames et nos deux chevaliers furent chargés par ce flot d'ennemis. Les premiers de la grosse troupe furent, du choc, mis à bas ; mais le moment était proche où Lisvart, Amadis, Gradasilée et les autres femmes devaient succomber au nombre, sans le secours de neuf cents femmes bien armées qui avaient suivi leur reine, sous la conduite de celles de Sarmate et Ircanie.

Du plus loin qu'il leur fut possible, elles lancèrent une telle grêle de flèches, suivies d'une charge inattendue, qu'elles bouleversèrent les ennemis.

Gradasilée et Zahara prouvèrent qu'elles n'avaient pas le bras engourdi.

La nuit tomba sur la défaite complète des derniers adversaires, et lorsque la lune annonça l'heure de la retraite et du repos, Gradasilée manqua à l'appel.

Lisvart se désola de cette absence bien inquiétante; mais elle arriva peu après, chassant devant elle la demoiselle et les nains, agents de l'odieuse trahison.

Sachant qu'il y allait de sa vie, la demoiselle se jeta aux genoux des chevaliers et leur demanda pardon à mains jointes.

— Si vous me donnez la vie sauve, dit-elle, je vous déclarerai, en présence de l'empereur de Trébisonde, toute la vérité.

— Damoiselle, répondit Lisvart, mon avis est qu'on vous garde jusqu'à votre justification, et plus loin, si vous le méritez ; mais, coupable, n'espérez aucune merci.

Deux amazones la gardèrent, ainsi que les nains.

La troupe se disposa à se reposer, et les chevaliers remercièrent bien des fois la reine de Caucase et les autres. Ils s'émerveillaient de la façon dont on les avait secourus si à propos.

Or, la coutume des amazones était de rapporter d'un combat, ou d'une victoire, ou d'une bataille rangée, chacune la tête d'un de leurs ennemis, plantée au bout d'une lance.

Elles suivirent cet usage et n'oublièrent pas les têtes des deux géants, dont on orna le char de Zahara.

Puis, vers l'aube du jour, elles revinrent toutes glorieuses à la ville, où les seigneurs, les dames, attendaient dans une peine merveilleuse qui se changea en un délire de joie à la vue des chevaliers délivrés et de la traîtresse prisonnière.

Cette femme, suivant sa promesse, se confessa ainsi :

— L'on dit, seigneurs, que courte folie est la meilleure, car, si l'on ne doit pas réussir, on est plus vite assuré de la fin; ce qui arrive à propos pour le roi de Crète, mon souverain seigneur; car lui, désireux de venger la mort de Sulpicio et de ses frères, tués par Lisvart, Périon et Olorius, a été frappé le premier par la première flèche de l'invincible reine qui m'écoute.

— Je suis sûr, dit Amadis, que vous allez trouver moyen cauteleux pour ménager les suites de votre félonie.

— Noble seigneur, continua la demoiselle, j'ai été en effet fourbe et déloyale, mais j'ai servi mon maître. Sachez donc que le roi de Crète avait mille chevaliers prêts à le seconder, et, sans le secours de je ne sais quelles amazones, les deux chevaliers eussent passé la mer et servi d'échange pour ravoir le château de la Roque et celui de Hica, dérobés au roi Mouton, son frère; puis il leur aurait tranché la tête pour vous les offrir. Maintenant que mon seigneur est mort, si vous voulez vous venger, tuez-moi aussitôt.

— Voyez-vous, reprit Amadis, comme elle sait encore babiller. Vous n'avez en vous de bon que le corps pour faire des cendres, et, avant que j'aie bu ni mangé, vous et messieurs les nains, vous allez être consciencieusement rôtis et brûlés.

Et il en fut ainsi, à la grande liesse du peuple et au déplaisir d'Abra, qui voulait s'embarquer promptement; mais la reine du Caucase l'en détourna, voulant qu'elle assistât au dénoûment de la merveille du château, amenée à la cour par Lucida.

## CHAPITRE III

**Comment Lisvart et Amadis de Grèce tentèrent, après tant d'autres, l'aventure du château des Secrets, et comment Amadis seul eut l'honneur de la mener à bonne fin.**

Nous avons laissé précédemment le père et le fils prêts à éprouver l'aventure du château où avaient échoué Lucencio, Olorius d'Espagne, Florelus d'Austrie, Périon de Gaule, Gradamarte et plusieurs autres.

Lisvart et Amadis, voulant essayer de faire mieux que ces chevaliers, se mirent en l'équipage qui leur était nécessaire.

Lisvart désirait commencer le premier; il s'ap-

procha pour sonner la trompe. Mais cela lui fut impossible, à cause de l'épée qu'il portait au côté, laquelle ne pouvait souffrir enchantement en quelque sorte que ce fût. En conséquence, il en demanda une autre à l'un de ses écuyers, qui la lui apporta immédiatement.

Lors, reprenant la trompe, Lisvart la fit retentir si doucement, que c'en était merveilleux. Et quant et quant, trompettes et clairons se mirent à sonner et à fanfarer, et la porte du château s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier de si fière contenance, que chacun prenait grand plaisir à le regarder.

Toutefois, Lisvart lui donna tant d'affaires durant quelques heures, que l'on supposa que l'honneur de l'aventure allait lui revenir, ce qui ne fut pas, car le chevalier, reculant toujours petit à petit, finit par arriver à la porte de son château, et là, poussa la porte au nez de Lisvart en lui criant :

— Tu as perdu l'aventure! tu es marié!

Lisvart, marri et dépité au possible, reprit la trompe et la fit retentir plusieurs fois pour rappeler le chevalier. Ce fut en vain.

Lors, il quitta le jeu et s'alla désarmer.

Vint le tour d'Amadis de Grèce. Il sonna; le chevalier enchanté se présenta, et leur combat commença. Il fut si âpre et si rude, qu'après un chamaillis beaucoup plus long que le précédent, le chevalier du château tomba tout de son long, évanoui, et depuis, personne ne le revit.

Le château qu'il gardait était maintenant ouvert, laissant entrevoir une partie des richesses qu'il contenait, au son d'instruments de musique plus mélodieux les uns que les autres.

Une voix fit aussitôt entendre cette parole :

— Bienvenu soit l'heureux chevalier qui a mérité de donner fin à l'aventure des Secrets!

C'est pourquoi Amadis monta les degrés.

## CHAPITRE V

Comment Amadis de Grèce entra dans le château des Secrets, et des choses merveilleuses qu'il y remarqua.

Quand Amadis de Grèce fut dans le château, il avisa la porte d'une chambre close, au-dessus de laquelle était cette inscription :

« Ci-gisent les deux vrais amants. Dans leur cendre sont représentées leurs effigies, qui peuvent servir à éprouver la loyauté des dames et des chevaliers. »

Amadis de Grèce, pris d'un scrupule, voulut retourner en arrière. Toutefois, il passa outre et ouvrit la porte, qui se referma sur lui aussitôt qu'il fut entré.

Il se trouvait en un lieu riche et spacieux, plus spacieux et plus riche qu'on ne le pouvait soupçonner du dehors. Tout était doré, azuré, et peint de diverses et incroyables peintures.

Là, par exemple, étaient représentés ceux qui, jusque-là, à des titres divers, avaient le mieux aimé, hommes et femmes : Pénélope, Pyrame, Thisbé, Apollidon, Grimanèse, Médée, Florisande, Zerbine, Raberhy, Campingo, Porcia, Zaïr, Abra et beaucoup d'autres, parmi lesquels le chevalier reconnut son bisaïeul le roi Amadis de Gaule, son aïeul Esplandian, son père Lisvart de Grèce, ainsi que leurs femmes. Tous et toutes chantaient et jouaient d'instruments harmonieux, tels que harpes, luths et violes.

Au milieu était un théâtre élevé de quatre degrés, sur lequel le Dieu d'Amour se tenait assis en une chaise couverte d'un drap d'or frisé, ayant à ses pieds le roi Félidès et la reine Aliastre. Cet aimable et cruel dieu, les bras élevés, montrait deux couronnes magnifiques qu'il avançait comme s'il eût voulu les mettre sur les têtes.

Tant plus Amadis de Grèce les contemplait, et tant plus il y trouvait de quoi s'émerveiller; car, en s'approchant davantage du roi et de la reine, il remarqua qu'ils avaient l'un et l'autre le côté gauche transparent comme le cristal, si bien qu'on pouvait voir leur cœur battre au travers.

Amadis fut plus étonné encore quand il vit l'effigie d'Aliastre se changer en celle de la princesse de Sicile, à ce point qu'il crut que c'était elle qui était ainsi devant ses yeux. Pour mieux s'en assurer, il se pencha sur son côté ouvert et se vit lui-même représenté au naturel dans le cœur de Lucelle comme dans un miroir. Puis, en se penchant plus près encore pour mieux voir, il reconnut que cette effigie n'était ni celle d'Aliastre, ni celle de la princesse de Sicile, mais bien plutôt celle de la belle Niquée.

Lors, aiguillonné par un autre brandon d'amour, il sentit une telle chaleur en ses entrailles, qu'oubliant aussitôt Lucelle et tout ce qu'il lui devait de servitude et d'amitié, il s'avança pour baiser tendrement cette adorable effigie.

Amadis se trouva déçu : l'image cessa de ressembler à Niquée comme elle avait cessé de ressembler à Lucelle, et elle reprit ses premiers traits, c'est-à-dire ceux de la reine Aliastre.

— Hélas! soupira-t-il. Hélas! madame! vous montrez bien clairement que je ne mérite pas d'approcher de vous, puisque vous vous êtes si soudainement évanouie de moi!...

Et, tout confus et désespéré, il reprit le chemin par lequel il était venu et sortit du château si triste, si triste, qu'il eût voulu être mort; ce dont plusieurs, ébahis, lui demandèrent la cause. Mais Amadis ne répondit rien autre chose, sinon qu'ils tentassent l'aventure et qu'ils seraient témoins de plus de merveilles encore que lui.

## CHAPITRE V

Comment, après Amadis de Grèce, la reine du Caucase tenta l'aventure du château des Secrets, et de la résolution qu'elle prit en sortant.

Cette tristesse du chevalier de l'Ardente Epée avait aiguillonné la curiosité des autres personnes qui étaient là.

La reine du Caucase, entre autres, brûlait de l'envie de savoir ce qui pouvait avoir ainsi convulsé le visage de son bel ami, et, pour le savoir, elle profita du seul moyen qui fût à sa disposition, c'est-à-dire qu'elle entra résolûment dans le palais enchanté.

Comme Amadis de Grèce, elle avisa le théâtre sur lequel trônait le Dieu d'Amour, et, comme lui, s'approcha du groupe formé par le roi Félidès et par la reine Aliastre.

A mesure qu'elle s'avançait, le roi Félidès changeait de visage. Lorsqu'elle fut tout-à-fait auprès de lui, elle poussa un cri d'étonnement.

Elle était devant le vaillant chevalier de l'Ardente Epée!

— O mon bel ami! murmura-t-elle. Est-ce une illusion de mes yeux et de mon cœur si pleins de vous? ou est-ce bien vous réellement que je vois?

L'effigie qui représentait Amadis de Grèce ne répondit pas, mais elle n'en continua pas moins à représenter le vaillant fils de la princesse Onolorie.

Zahara, ébahie et joyeuse sans rien comprendre à cette merveilleuse apparition, se pencha sur le côté gauche de la reine Aliastre, toujours transparent comme du cristal.

Cette fois encore, elle poussa un cri d'étonnement, mais il n'eut pas le même accent de plaisir que le premier. Zahara venait d'apercevoir, comme dans un miroir, les images de la princesse de Sicile et de la princesse de Thèbes, Lucelle soucieuse et Niquée joyeuse.

— Que signifie cette double image? murmura-t-elle. Et pourquoi celle-ci se réjouit-elle quand l'autre a la mine si piteuse?

Zahara connaissait la princesse de Sicile. Quant à la princesse de Thèbes, elle ne l'avait jamais aperçue, et elle lui parut être une personne plus divine que terrestre.

— Je commence à comprendre, murmura-t-elle avec une sorte de mélancolie, en regardant alternativement les deux belles effigies. Ce sont ces deux belles personnes qui se disputent le cœur de ce beau chevalier, que moi aussi j'aimais, que moi aussi j'aime encore!... Qui préfère-t-il, lui?... Ce n'est pas la princesse de Sicile, elle est trop affligée! C'est l'autre, qui a l'air si joyeux, et qui ne peut avoir cet air-là qu'à cause de l'amour qu'elle sait qu'Amadis de Grèce éprouve pour elle!... Mais alors, s'il l'aime, il ne pourra jamais m'aimer, moi?... Pourquoi me suis-je ainsi enamourée de lui?... Pourquoi, hélas! est-il si parfait!... Allons! il me faut renoncer à ce doux rêve, le plus doux que j'aie jamais fait!...

La belle reine du Caucase soupira à plusieurs reprises. Puis elle voulut de nouveau regarder l'effigie d'Amadis de Grèce, l'objet de ses pensées et le sujet de ses regrets.

Amadis avait disparu, et les traits du roi Félidès avaient repris la place des siens.

Zahara, étonnée, regarda de même dans le cœur de la reine Aliastre. Lucelle et Niquée s'en étaient envolées comme deux colombes lasses de percher sur la même branche.

Lors, toute songeuse, Zahara sortit de ce palais enchanté. Elle savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir!

## CHAPITRE VI

Comment le roi Amadis de Gaule et Oriane, d'une part, et, de l'autre, l'empereur Esplandian et l'impératrice sa femme, tentèrent à leur tour l'épreuve du château enchanté.

Après Amadis de Grèce, ce fut le tour de son bisaïeul, le chevalereux roi Amadis de Gaule et de Bretagne.

Ce bon roi, qui se savait le cœur net de la moindre peccadille, et qui en pensait autant du cœur de la bonne reine Oriane, entra avec elle dans le château d'un pas tout guilleret.

Tous deux montèrent sur le théâtre. Oriane se pencha sur le cœur diaphane du roi Félidès et y vit la physionomie douce et sereine du roi Amadis, son digne compagnon. Amadis, de son côté, se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et aperçut la tendre et bienveillante figure de la reine Oriane, sa digne compagne.

Tous deux alors, attendris, remués par les pensées affectueuses qui leur débordaient de l'âme aux lèvres, se tendirent spontanément la main.

— Ah! madame, murmura tendrement le vieux roi, je songe en ce moment aux belles aventures de ma jeunesse, et je me rappelle que vous y avez toujours été mêlée! Je revois, comme si c'était aujourd'hui, la première heure où j'ai eu le bonheur de vous admirer... Souvenez-vous, madame! c'était à la cour du bon Languines, roi d'Ecosse, où vous avait laissée le roi Lisvart, votre honoré

père... Vous étiez alors surnommée l'Unique, à cause de votre merveilleuse beauté, et moi, j'avais nom le chevalier de la Mer, parce que j'avais été trouvé sur les flots, comme Moïse...

— Ah! interrompit Oriane, je ne savais pas encore qui vous étiez; mais je devinais bien que vous deviez être d'une illustre lignée... Aussi étais-je heureuse de vous avoir armé chevalier, parce que je pressentais la gloire qui allait vous échoir par la suite!... Je me souviens du premier combat dont je fus témoin... Vous aviez vaincu déjà Abies et vous alliez combattre Dardan... Ah! tout mon cœur sauta en vous apercevant! J'eus peur de vous perdre avant de vous avoir possédé!...

— Oh! reprit le bon roi Amadis, heureux de se ramentevoir ainsi; oh! les belles heures de félicité que je vous dois, madame! Je ne sais plus si j'ai souffert, éloigné de vous... Alors que j'habitais la Roche-Pauvre et qu'on me nommait le Beau Ténébreux... Mais je me souviens toujours de l'ineffable bonheur que je goûtai dans vos bras, à l'abbaye de Mirefleur, après le départ de la demoiselle de Danemark et de la princesse Mabile...

— Ah! je m'en souviens aussi, murmura tendrement la bonne reine Oriane... je me souviens que, Mabile partie, vous me prîtes les mains dans les vôtres comme aujourd'hui, que nos lèvres s'avancèrent comme elles s'avancent maintenant, et que, à mesure que vous deveniez plus tendre, plus pressant, plus éloquent, je me sentais m'évanouir comme dans une céleste extase, ainsi que je fais en ce moment, où je n'ai plus cependant que le souvenir de cette divine félicité...

Oriane se pâmait, en effet, dans les bras de son vieux mari. Un baiser de lui la fit revenir à elle.

Lors, tous deux reprirent, en souriant, le chemin par lequel ils étaient venus, et que prirent, à leur tour, leur fils Esplandian et l'impératrice sa femme.

Ces deux derniers eurent, à tenter cette épreuve, le même plaisir que venaient précisément d'avoir Amadis de Gaule et Oriane. Esplandian vit dans le cœur du roi Félidès l'image souriante de sa femme; et celle-ci aperçut dans le cœur de la reine Aliastre l'image honnête d'Esplandian.

Ils s'en revinrent donc comme s'en étaient revenus le bon roi Amadis et la bonne reine Oriane.

---

## CHAPITRE VII

Comment Galaor et la reine Briolanie tentèrent l'épreuve du château des Secrets, ainsi que l'avaient précédemment tentée d'autres dames et d'autres chevaliers.



Galaor, honteux d'avoir été devancé par d'autres dans cette entreprise, qui avait pour unique but de se prouver mutuellement la loyauté des sentiments amoureux, Galaor prit la reine Briolanie par la main et s'avança avec elle vers la porte du Palais Enchanté.

Ils marchaient tous deux du pas léger d'autrefois, et leurs belles années semblaient en ce moment refleurir dans leurs cœurs émus.

Ils regardèrent d'abord avec curiosité les richesses et les somptuosités de ce séjour. Les peintures qui ornaient les murs arrêtèrent un assez long temps leur attention. Puis enfin, le Dieu d'Amour, sur son estrade, les attira à lui. Ils allèrent!

La douce reine Briolanie se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et y distingua une foule d'images de femmes, toutes belles et jeunes, mais toutes mélancoliques au possible.

— Ce sont là vos amoureuses d'autrefois, ô mon beau Galaor! murmura-t-elle. Le nombre en est si grand, que je ne les puis compter... Elles ont toutes l'air de vous regretter... Vous leur aviez probablement donné des raisons de le faire, ô tendre ravisseur de cœurs!...

Briolanie eût été mécontente, peut-être, si elle eût aperçu sur ces visages de délaissées une gaîté provoquante, un sourire, une joie. Mais elles avaient toutes si piteuse mine, que cela la rendit toute aise!

Galaor, de son côté, en s'approchant de la reine Aliastre, qui avait pris aussitôt les traits de sa mie Briolanie, s'était aperçu dans le cœur de celle-ci, en compagnie d'un autre, lequel était son frère Amadis de Gaule. Seulement, autant il y était représenté souriant et gai, autant Amadis y était représenté marmiteux et mélancolique.

— Ah! murmura-t-il, ma douce et belle Briolanie, vous m'avez été infidèle! un autre a été préféré à moi!... Vous n'avez plus le droit de m'accuser de légèreté et d'inconstance!... Nous sommes à deux de jeu!...

La reine Briolanie ne put s'empêcher de rire d'entendre Galaor parler ainsi.

— Il ne vous sied pas, mon doux ami, lui dit-elle, d'établir une comparaison pareille, car je n'ai jamais aimé d'autre homme que vous... Quant à votre frère Amadis, je vous ai toujours confessé la tendre amitié que j'avais conçue pour lui... et je ne pense pas que ce soit à vous de m'en faire reproche : c'est une chaste et pure amitié...

Tout en devisant ainsi, Galaor et Briolanie oubliaient le temps; ils revivaient dans le passé!

Cependant, ils se décidèrent à quitter ce lieu d'enchantement, et, au moment où ils descendaient les quatre degrés de l'estrade, le roi Félidès et la reine Aliastre reprenaient leurs effigies.

Galaor et Briolanie sortirent.

## CHAPITRE VIII

Comment l'épreuve fut tentée par don Florestan et sa femme, par l'impératrice Es[illegible] et son ami, par Lucencio et Axiane, par Onolorie et Lisvart, et par Gricilerie et Périon de Gaule.



Briolanie et Galaor une fois de retour parmi la compagnie qu'ils avaient quittée, ce fut à qui continuerait maintenant l'épreuve qu'ils avaient si bien réussie, à en juger par leur contentement extérieur.

Ce fut d'abord le tour de don Florestan et de sa femme.

Puis celui de l'impératrice et de son ami.

Puis celui de Lucencio, fils de Gricilerie, et de l'infante Axiane.

Puis celui de Lisvart et de la princesse Onolorie.

Aucun d'eux ne se trouva un seul défaut de loyauté. Tous se prouvèrent une fois de plus qu'ils étaient dignes de s'aimer. Tous, par conséquent, sortirent du château des Secrets, le visage rayonnant comme le cœur.

Quand ce fut au tour de la belle princesse Gricilerie et du vaillant chevalier Périon, il n'y eut pas tout d'abord la même joie, parce que la princesse de Trébisonde, en consultant le cœur du roi Félidès, lequel avait le visage de son mari, s'aperçut qu'il y avait une autre dame qu'elle.

Vous devinez qu'il s'agissait de la belle duchesse d'Autriche, celle-là même qui avait un goût si particulier pour les parties d'échecs et surtout pour les annexes de ces parties-là.

Gricilerie allait reprocher à Périon les bons traitements qu'il avait reçus de cette bonne princesse, lorsqu'elle remarqua qu'elle avait les yeux rouges à force d'avoir pleuré, et qu'elle semblait plongée dans une tristesse mortelle. Cela la réconforta, et elle ne voulut pas être cruelle pour ce passé dont il ne restait que de pitoyables traces dans le cœur de son mari.

Lors donc, elle et lui, se tenant par la main comme aux belles heures de leurs amoureux rendez-vous dans le verger du jardin de l'empereur de Trébisonde, regagnèrent la compagnie, heureux d'avoir tenté cette épreuve.

## CHAPITRE IX

Comment Gradasilée, d'abord, puis la princesse de Sicile, tentèrent l'épreuve du château magique, et des impressions différentes qu'elles en ressentirent.

Onolorie et Lisvart, puis Gricilerie et Périon, n'avaient pas craint d'entrer dans le château des Secrets. La belle et bonne Gradasilée voulut y entrer à son tour.

Elle avait la conscience en repos : elle marcha d'un pas ferme vers le théâtre élevé au milieu de ce lieu magique, et se pencha sans effroi sur l'image du roi Félidès, qui ressemblait à Lisvart de Grèce, et dans le cœur duquel il n'y avait qu'une figure, celle de la princesse Onolorie.

Elle en fit autant pour la reine Aliastre, qui avait pris à son approche les traits d'Onolorie, et dans le cœur de laquelle elle n'aperçut qu'un visage, celui de Lisvart.

— Ils s'aiment l'un l'autre d'une égale façon, murmura-t-elle. C'est bien !...

Puis, toute réjouie par cette bonne pensée, elle se retira pour permettre à la princesse de Sicile d'entrer.

Lucelle était seule. Elle s'avança timidement, se pencha sur le roi Félidès et reconnut en lui les traits de son cher Amadis de Grèce, ce qui la réconforta d'abord au possible. Mais lorsqu'elle regarda dans son cœur diaphane et qu'elle y avisa l'effigie de Niquée, princesse de Thèbes, son jeune front se couvrit de nuages et ses yeux s'emplirent de larmes involontaires.

— Quelle peut être cette beauté si parfaite? murmura-t-elle avec amertume. Cette princesse est aimée de vous, chevalier de l'Ardente Epée, puique, au lieu de mon image, c'est la sienne que je trouve en votre cœur !... Pourquoi m'aviez-vous donc juré un éternel amour?... Et quelle est donc votre éternité, à vous autres hommes ? Un jour, une heure, un moment !... Ah ! sans doute, vous étiez sincère lorsque vous me pressiez dans vos bras contre votre poitrine, la nuit où nous nous trouvions sur la mer en furie, dans cette frêle barque, qui menaçait à chaque instant de s'englou-

tir... Sans doute vous étiez sincère... Sans doute vous m'aimiez... Oh! alors, pourquoi la barque ne s'est-elle pas entr'ouverte? Pourquoi la mer ne nous a-t-elle pas engloutis l'un et l'autre, emparadisés comme nous l'étions!... Les flots nous auraient servi de couche nuptiale, et j'aurais éprouvé, pour ma part, une âpre et poignante volupté à mourir ainsi, cœur contre cœur et lèvres contre lèvres!... Dieu ne l'a pas voulu : que sa volonté soit faite! Je me résignerai désormais... Et puisque le chevalier de l'Ardente Epée ne veut pas de moi pour amante, je demanderai à Christ de me recevoir comme épouse!...

Cela dit, et avec la plus poignante amertume, la pauvre Lucelle essuya ses yeux humides de larmes âcres, et sortit de ce château maudit qui lui avait révélé une si cruelle vérité.

En la revoyant ainsi mélancolique, Amadis de Grèce devina tout ce qui avait dû se passer, et il s'en attrista lui-même davantage. De même que Lucelle avait maudit le château des Secrets, il le maudit ainsi que la demoiselle qui l'y avait amené.

Il était tard, la reine du Caucase paraissait désireuse de se retirer sous sa tente; on jugea l'épreuve terminée pour ce jour-là.

Abra, alors, la voulut tenter, mais avec compagnie, ayant peur toute seule.

— Cela vous est facile, lui dit Zahara ; mettez un crêpe noir à votre visage afin de n'être pas reconnue, et faites-vous accompagner par un de vos chevaliers.

Abra allait suivre ce conseil, mais, ayant réfléchi, elle remit l'entreprise au lendemain.

Au même instant, une inscription se grava, sans qu'on sût comment, sur la porte du château enchanté, entre la harpe et la trompe.

Voici ce qu'elle disait :

« Tous ceux qui voudront désormais tenter cette aventure devront, le chevalier sonner de la trompe, la dame ou la demoiselle jouer de la harpe. Et que personne ne soit assez hardi pour remuer ce château du lieu où il est, avant que la plus belle et la mieux accomplie le fasse enlever dans la Tour de l'Univers, car, jusque-là, il doit demeurer ici. »

— Voilà, dit l'empereur, un très bon avertissement. Allons souper, et demain comme demain, nous verrons ce qu'il en adviendra.

On soupa, et, vers la fin de la soirée, chacun se retira pour aller dormir.

Mais jamais, ni Amadis de Grèce ni Lucelle ne purent fermer l'œil, à cause des raisons d'insomnie qu'ils avaient l'un et l'autre.

## CHAPITRE X

**Comment l'impératrice Abra éprouva l'aventure du château.**

Le lendemain, après le repas des princes et seigneurs, des dames et demoiselles, l'impératrice Abra, escortée d'un seul écuyer, parut dans les atours d'une dame de haute race.

Elle marcha droit au château et prit la harpe, dont elle tira des sons harmonieux; bientôt la porte s'ouvrit pour lui donner passage et se referma sur elle.

Ses yeux parcoururent les peintures murales des amants, et elle arriva tout auprès de Zaïr exprimant sur un luth ses souffrances d'amour. Elle s'adressa à cette image et l'assura de son dessein de venger la mort funeste dont il avait été frappé.

Le prince Zaïr resta muet et continua de moduler de tristes accords.

Abra passa outre et gravit les appartements où se trouvaient les effigies du roi Félidès, de la reine Aliastre, et même celle du jeune Cupido, sur qui elle se vengea du silence de Zaïr.

— Ah! ah! sire Cupido, lui dit-elle, ceux qui n'ont éprouvé votre pouvoir n'en connaissent pas l'étendue! Que ne prenez-vous un nom plus conforme à vos œuvres? Ou bien, que ne restez-vous simplement dans vos attributions? Pour moi, vous êtes le dieu d'inimitié et d'ingratitude, et les autres divinités ont grand tort de laisser dans vos mains une semblable puissance. Mon frère n'est-il pas votre victime? Mais pourquoi parler raison à qui n'en a point? Ah! si les yeux vous furent bandés, ce fut afin de rejeter vos crimes sur une cécité préméditée.

Après cette harangue, elle aperçut Lisvart de Grèce, auquel elle adressa des plaintes amères sur son amour et sa vengeance; elle s'abandonna jusqu'à lui dire ces paroles enflammées :

— Malgré vos dédains, Sire, et quoique votre oreille soit restée sourde à mes doléances, vous ne serez pas si cruel que de me refuser ici un baiser?

Et aussitôt elle se baissa pour joindre sa bouche à celle de Lisvart; mais le roi était devenu statue de marbre. Elle fit un pas en arrière toute honteuse de ce prodige, et le roi redevint vivant. Désappointée de cette moquerie, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Vraiment, Lisvart, vous m'en voulez bien, ou n'êtes-vous que l'instrument de ce dieu cruel, désireux de se venger de mes propos ; mais je ne me rebuterai pas.

Et regardant au cœur de l'effigie, qui était diaphane, elle y aperçut Onolorie.

Ce qui la transporta de fureur et d'invectives contre ces traitres qui se liguaient au dieu Cupidon pour la torturer vilainement.

Elle regarda Aliastre, qui se transforma comme le roi, et, désolée, elle quitta le château précipitamment; l'harmonie et les chants se turent avec elle.

Sans séjourner dans la ville, elle reprit le chemin de ses tentes; mais elle ne put le faire si habilement qu'on ne sût, par quelques indiscrets, qui elle était.

D'autres encore, après cette fuite, éprouvèrent l'aventure, et l'on continua les divertissements.

Au milieu d'un de ces bals, Amadis aborda Lucelle la dédaigneuse, dans un endroit écarté, et lui dit gracieusement :

— Madame, je ne sais en quoi je vous ai déplu ou offensée, car je vous aime follement; foi de chevalier, ne me faites si mauvais visage, car vous verriez célébrer mes funérailles en même temps que les noces de mon père et la reconnaissance de son fils.

— Seigneur Amadis, répondit-elle, il est inutile de faire ici grand étalage pour une petite passion; contentez-vous de votre déloyauté, sans espérer que je demeure trompée plus longtemps.

Amadis comprit, mais feignit de penser à un motif différent.

— Madame, répondit-il, que voulez-vous dire? Certes, mon cœur ne montre que ce qu'il renferme réellement, et je le trouve trop étroit même pour loger la moindre des perfections dont vous avez tout un écrin.

— Amadis, reprit-elle, vous avez faussé la loi du Seigneur; vous vous êtes méconnu et m'avez méconnue en donnant votre amour à un autre demoiselle.

— Par ma foi, madame, fit Amadis, je ne vous accorderai pas cela; et si je vous ai trompée, je l'ignore et ne sais avec qui; j'en jure par tous les dieux! Vous avez tort, et loyauté ne fut jamais plus entière et certaine que celle que je vous porte. Vénus seule a partagé nos baisers et nos propos; elle seule peut vous être comparée, bien que, déesse, elle ait sur vous, créature humaine, l'auréole céleste.

Amadis amena finement cette Vénus sur le tapis de la conversation, car Lucelle y fut prise et donna créance aux paroles de son amant. Était-ce naïve bonté ou quelque chose de moins qu'on appelle sottise? Les dames jugeront.

Abra étant embarquée avec la reine du Caucase pour retourner en Babylone, la princesse Lucelle vint supplier Amadis de Grèce de tenir sa promesse.

— En bonne foi, madame, répondit-il, je suis prêt quand il vous plaira.

La compagnie voulait le retenir, mais comprit qu'il ne pouvait s'excuser, et, à cinq jours de là, il partit sans emmener Gradamarte ni ses deux écuyers, Ynéril et Ordan.

## CHAPITRE XI

**Comment le sage Alquif et Urgande-la-Déconnue furent enlevés par Zirfée l'Enchanteresse, qui les conduisit voir la gloire de Niquée.**



Un jour, comme le sage Alquif et la bonne Urgande se promenaient sur le rivage de la mer, à quelque distance de la cité de Trébisonde, en compagnie de la demoiselle Alquife, ils virent descendre des nues et s'arrêter devant eux un char étincelant, traîné par deux énormes griffons.

C'était la monture ordinaire de Zirfée l'Enchanteresse.

Et, en effet, la reine d'Argènes ne tarda pas à descendre de ce char et à s'avancer vers Urgande-la-Déconnue et vers le sage Alquif, qu'elle salua en ces termes :

— Puissants magiciens, je viens à vous en amie après avoir été contre vous comme ennemie... Je veux être désormais de votre ligue, parce que vous êtes les auxiliaires des princes chrétiens, lesquels ont promis à Axiane, ma fille, de la secourir pour la conquête de Babylone. Par ainsi, n'ayez plus de défiance et venez avec moi!

Le sage Alquif et la bonne Urgande entrèrent dans le char, à côté de Zirfée.

— Il s'agirait, cependant, fit observer Urgande, d'avertir les princes de notre départ...

— C'est juste, répondit Zirfée. Eh bien! que ne chargeons-nous Alquife de ce soin?

La demoiselle Alquife allait s'éloigner. Elle fut rappelée, et on la chargea du soin de prévenir les princes chrétiens du départ de son père et de son amie Urgande en compagnie de Zirfée l'Enchanteresse.

Cette recommandation faite, les griffons enlevèrent le char étincelant, qui se perdit bientôt dans les airs.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta devant le lieu où était la gloire de Niquée, et chacun des trois voyageurs descendit.

Ils ne furent pas plus tôt entrés dans ce palais étincelant de lumières et retentissant d'harmonies, que le sage Alquif et la non moins sage Urgande, aiguillonnés, entraînés malgré eux dans le tourbillon des danseurs et des danseuses, se mirent à

faire comme eux et à former des guirlandes vivantes.

Ce qui fit beaucoup rire Zirfée.

— Oh! oh! leur dit-elle, que faites-vous donc là? C'est bon pour des jeunes gens comme ceux qui sont là, mais non pour des vieillards tels que vous êtes!

— Je ne sais pas cela, répondit Urgande, mais croyez, madame, que je ne fus jamais plus à mon aise et que je voudrais bien parachever ma vie en ce plaisir, tant je redoute d'avoir pis. Au moins je ne serais pas seule et sans joyeuse compagnie... car je vois là bon nombre de dames et de chevaliers qui n'ont guère en leurs têtes plus de souci que je n'en avais naguère.

— Ce sont, dit Zirfée, ceux qui, par leur loyauté et prouesse, ont mérité de voir la gloire de Niquée.

— Véritablement, madame, reprit Urgande, je confesse que Niquée est la plus belle que l'on saurait désirer, et que celui qui l'aura pour femme se devra tenir pour le plus fortuné entre les plus heureux de son temps.

— Vous parlez bien, dit Zirfée; mais ce ne peut être si tôt... Plusieurs jours passeront avant qu'il en vienne à ce point, car il n'est pas raisonnable que l'on ait en cette vie mortelle gloire et repos ensemble; ceux-là seuls l'ont qui, par grand travail et avec le temps, méritent de l'acquérir. Or, voyez maintenant le miroir que tiennent ces demoiselles devant Niquée, et vous remarquerez qu'elle est en telle perfection de plaisir comme vous étiez vous-même naguère, au temps de la primevère!...

Alquif et Urgande regardèrent dans la glace et y avisèrent dedans Amadis de Grèce, aussi au naturel que s'il y était vivant.

— Voilà ce que c'est que de trop aimer! reprit Zirfée. Elle n'a de bien et de contentement qu'à le contempler. Pour vous le mieux prouver, examinez bien la contenance qu'elle va faire à cette heure où je m'en vais me mettre entre eux deux!

Zirfée fit comme elle venait de dire. Mais aussitôt que Niquée eut perdu la présence de son ami, elle commença si fort à pleurer et à se plaindre, qu'il semblait qu'elle endurât un mal insupportable.

— Hélas! murmura-t-elle, c'est peu de la gloire que j'ai eue jusqu'à cette heure, puisque, séparé présentement de ce que mes yeux dévoraient sans cesse et de ce que ce miroir ne se lassait jamais de me représenter, je souffre pire mal que la propre mort!...

Toutefois, son martyre ne fut pas de longue durée, car la reine d'Argènes se retira d'entre elle et lui. Niquée eut la jouissance du miroir comme auparavant, et elle reprit son bon visage et sa gloire accoutumée.

— Par mon Dieu! dit Urgande-la-Déconnue, je n'eusse jamais pensé qu'Amour se pût ainsi jouer des personnes raisonnables!...

Cela dit, tous trois descendirent les degrés et regagnèrent leur char et leurs griffons.

— J'ai voulu, dit Zirfée, vous récompenser en partie du travail que vous avez eu à me suivre. J'espère et je veux, avant que nous ne nous séparions, parachever une entreprise telle que la postérité en parlera tant que le monde sera monde! Par quoi, rentrons dans notre char et suivons notre dessein!...

Ils n'étaient pas plus tôt assis, que les griffons fondirent l'air de leur vol rapide et les portèrent en la cité de Niquée, où était le soudan, qui les reçut de très bon cœur, espérant que, par le savoir de sa sœur, l'enchantement de Niquée et d'Anastarax prendrait fin.

— Ce n'est pas de moi, mon frère, répondit la reine d'Argènes, ce n'est pas de moi que vous pouvez obtenir cela; il faut s'adresser au Temps pour l'accomplissement des choses préordonnées de Dieu... Par ainsi, quand l'heure en sera venue, vous aurez vos enfants à votre plaisir, mais à cette heure-là seulement et non à nulle autre...

Cela n'empêcha pas Zirfée de séjourner à la cour du soudan quinze jours entiers, durant lesquels Alquif, Urgande et elle firent plusieurs révolutions et figures cabalistiques pour mettre fin à ce qu'ils avaient délibéré.

## CHAPITRE XII

Comment Zirfée, Alquif et Urgande construisirent l'émerveillable Tour de l'Univers.

Pendant le temps qu'ils avaient passé à la cour du soudan de Niquée, les trois magiciens avaient bien étudié leur cabale, leur nécromancie et leur astrologie supernaturelle.

Une nuit, entre autres, ils sortirent de la ville et vinrent en une vieille ruine de bâtiment, sur la grève de la mer.

La reine d'Argènes l'environna d'un cercle qu'elle traça avec une branche de houx, parfuma les environs de myrrhe et d'encens, et tous trois, un cierge allumé en main et formant triangle, commencèrent à lire et à répéter certaines paroles, appelant et conjurant les esprits selon leur puissance et leurs degrés.

Au bout d'un peu de temps, on entendit de toutes parts de grosses rumeurs de tonnerre, entremêlées de vapeurs, de brandons ardents, de nuages ténébreux et d'éclairs si prompts et si pénétrants, que le peuple de la ville put croire au détraquement de la machine du monde.

Puis se présentèrent les esprits appelés par Zirfée, qui leur commanda d'édifier une tour non moindre que celle de Nembroth; et, tout aussitôt, les esprits obéissants se mirent à l'œuvre.

Sept étages se trouvèrent ainsi élevés l'un sur l'autre en un clin d'œil.

Au premier étage était le triomphe de la lune, suivie par maints grands personnages, dieux, demi-dieux, nymphes, et autres hommes et femmes ayant

l'arc au poing et la trousse au côté, avec tout l'équipage ordinaire de vénerie.

Au second était Mercure, en son char triomphant, accompagné d'alchimistes, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Au troisième était Vénus, la belle et cruelle déesse, à qui une infinité de gens de toutes sortes offraient leurs encens et leurs vœux, les uns joyeux, les autres tristes et mal contents, selon la faveur ou la défaveur qu'ils avaient reçue de leur travail.

Au quatrième était le soleil, porté par ses quatre chevaux, conduits par Phaëton. Aurora était un peu en avant avec ceux qui avaient le plus aimé la vertu et la magnanimité.

Au cinquième était Mars le Furieux, entouré des armes de capitaines romains, français, africains, grecs et de diverses autres nations.

Au sixième était le grand dieu Jupiter tenant sa foudre, et, tout à l'entour de lui, ceux qui, sujets à son influence, s'étaient entièrement gouvernés par lui.

Et, finalement, au septième étage, était le vieux Saturne, portant sa faux. Mais ce bon hommeau, vieux et quasi du tout impotent, par suite de la longueur des ans passés, n'avait, quant et lui que mineurs, qu'usuriers, que fouilleurs de taupes qui, pour jouir du fruit et de la richesse de la terre, l'avaient cavée jusqu'au centre, les uns avec profit, les autres avec leur ruine.

Tant il y a qu'en ces sept étages, jamais Apelles, Tymagoras, Polignotus, Protogènes, ni Zeuxis, peintres très excellents et dont la mémoire est gravée en immortalité, ne représentèrent si bien le vif et le naturel de la personne comme cela y était représenté.

Il y avait plus encore. En montant plus haut, on constatait que la rotondité du monde y était environnée d'air et de nuages, dessous lesquels on pouvait distinguer les mers, les îles, les détroits, les golfes, les bêtes, les oiseaux, les plantes, les arbres, les herbes, toutes les régions et limites, pour longues et lointaines qu'elles fussent. Et, assise sur tout cela comme sur un trône, la Mort, armée de son sinistre dard empenné des pennes d'un vieux corbeau, et autour duquel étaient gravées ces paroles :

« Que nul n'ait donc l'orgueil de posséder grand bien,
« Car, finalement, tout, eux et le leur, est mien. »

Malgré que cet enchantement fût admirable, Zirfée n'était pas encore satisfaite, parce que les corps célestes représentés en ce Microcosme ne se mouvaient pas comme ceux du grand monde. Aussi renforça-t-elle ses conjurations, commençant au ciel de la lune et finissant au dernier.

Ce que voyant Alquif, qui avait en soi plus d'intelligence de la spiritualité, d'autant qu'il était chrétien et serviteur de Dieu, fit son oraison d'une autre façon que celle de Zirfée Il appela les hauts noms du Seigneur, la Chose des Choses, l'Auteur et le Fabricateur d'icelles, seul Omnipotent et Omnisavant, Premier et Dernier, le Dieu en trois Personnes. Alors Jésus-Christ apparut au dixième ciel, avec sa cour céleste et triomphante, d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes. Alors, les lieux où étaient assises les planètes dont nous avons parlé commencèrent à prendre leur cours et à tourner autour du Zodiaque, ni plus ni moins que s'ils eussent été gouvernés sous le vrai pôle Arctique et sous le vrai pôle Antarctique.

Zirfée n'eût jamais cru à ce miracle. Mais elle le vit, et elle fut bien forcée de se prosterner devant le Fils de Dieu et de l'adorer, la face contre terre.

— Ami, dit-elle, demeureront ces Merveilles jusqu'au jour où viendront ensemble les deux personnages les plus extrêmes en valeur et en beauté, lesquels pourront y voir à leur aise tout ce que le monde contient, soit extérieurement, soit intérieurement. Toutefois, maints autres pourront jouir de l'excellence des sept premiers cieux, sans qu'il leur soit permis de passer outre.

Puis elle commanda d'apporter et d'arranger chaises et siéges dans le ciel de Saturne.

— Ils serviront, dit-elle, pour reposer ceux que je délibère d'y laisser avant que nul de nous ne meure, et qui n'en seront tirés que par une aventure aussi étrange que celle de ce lieu, qu'on appellera désormais la Tour de l'Univers.

Puis elle fit planter un perron vis-à-vis de la porte, où étaient gravés certains éléments et caractères contenant ces mots :

« Céans est caché le secret de l'universel Monde, qui ne sera découvert à aucun avant l'arrivée des deux créatures qui, par leur mérite, seront dignes de l'entière jouissance et domination de la Terre et de la possession de ces manoirs admirables. »

Comme Zirfée achevait de loin ces paroles, l'aube du jour commençait à poindre, et les esprits qui, toute la nuit, avaient travaillé, commencèrent à s'évanouir.

Lors, la reine d'Argènes alla chercher le soudan son frère, l'amena par la main jusque devant cette merveilleuse tour et lui dit :

— Voici la clef de ce lieu, dont vous serez ainsi le gardien.

Puis elle ferma la porte, et pendant que le soudan s'en retournait en son palais, elle remontait dans son char, en compagnie du sage Alquif et de la bonne Urgande.

Comment le roi Amadis et sa flotte furent jetés à la côte de Niquée, près du lieu où était enchantée la fille du soudan, et où ils descendirent pour éprouver l'aventure.

Le roi Amadis et sa flotte devaient être rendus à Constantinople en deux ou trois jours. Mais, en faisant route, ils découvrirent une île qu'Amadis voulut reconnaître avant d'y faire débarquer ses gens et les dames ; à cet effet, il s'y rendit dans une barque, accompagné du roi Galaor.

Tous deux étaient armés en guerre, et leurs destriers harnachés en grand gala ; leur course première les conduisit à une charmante fontaine, d'une eau si limpide, qu'ils retournèrent pour quérir les dames.

Mais la mer, agitée par de sourdes tempêtes, s'était mise en fureur et avait brisé mâts, cordages, timons et artimons, séparant les vaisseaux au milieu de vents si opposés, d'éclairs et de tonnerres si mugissants, que le naufrage de toute la flotte leur parut imminent.

Qui eût vu la désolation des dames, leurs pleurs, eût fondu en larmes ; ce n'était à bord des vaisseaux que cris, contre-ordres, confusion et désolation.

Aucun remède n'eût sauvé ces infortunés si le Seigneur, plein de miséricorde, ne les eût regardés en pitié en les jetant, vers l'aube du jour, dans un port abrité par une forêt et proche d'un palais que les matelots reconnurent être le château de la gloire de Niquée.

Le Seigneur fut loué de ce secours, et l'on délibéra d'attendre là pour refaire les vaisseaux et savoir des nouvelles de ceux disparus.

Dans l'intervalle, on se promettait de visiter la merveille du lieu dont la renommée s'étendait dans le monde entier.

Or, ils étaint rapprochées de l'île où avaient demeuré les rois Périon et Galaor. Un navire des mieux en état fut envoyé à la découverte des autres vers cette île, où on pourrait en savoir quelques indices consolateurs.

Le port fut visité pendant deux jours, et le troisième, les deux reines Oriane et Briolanie, Lucelle, Esplandian, l'impératrice, le roi de Sardaigne, don Florestan, Garinter, roi de Dace, Olorius, prince d'Espagne, l'infante Luciane, don Florelus d'Austrie, et plusieurs autres chevaliers de la Grande-Bretagne, montèrent à cheval dans l'intention d'éprouver l'aventure de Niquée.

Ils arrivèrent au château à l'improviste; mais son aspect leur parut si épouvantable, que les plus chauds en furent refroidis à l'instant.

Mais Oriane, qui avait autrefois passé l'arc des loyaux amants et la chambre défendue, en récompense de son loyal amour, considéra que cette épreuve pouvait s'achever par amour et loyauté, choses familières à sa personne, et dont aucune ne pouvait lui disputer la couronne.

La reine Briolanie l'encouragea et voulut l'accompagner, malgré les efforts de l'empereur Esplandian et les seigneurs pour la détourner de ce dessein.

Toutes deux, se tenant par la main, vinrent au perron et lurent l'écriteau qui y était attaché ; puis, traversant un air embrasé, quoique parfumé des odeurs les plus suaves, elles arrivèrent à la pièce où Niquée se tenait dans toute sa gloire.

Cette apparition leur causa une joie telle, qu'elles ne pensèrent pas au retour ; mais après avoir cueilli des fleurs et s'en être paré la tête, elles se mirent à danser voluptueusement.

Bientôt la princesse de Sicile les rejoignit et se mêla à leurs ébats.

L'empereur Esplandian, ne voyant revenir aucune de ces dames, dit à l'impératrice :

— Si vous m'en croyez, madame, nous aurons part au plaisir ou à la douleur qui a accueilli ceux-là...

Et lui offrant son bras, ils entrèrent dans la gloire.

A l'aspect de Niquée, elle quitta Esplandian et se prit à sauter et chanter entre Oriane et Lucelle.

Esplandian se mit à rire; mais l'enchantement l'aurait atteint de même s'il avait gravi les degrés du théâtre, ce qu'il exécuta aussitôt; et il se mit à pincer du luth à la gloire de sa sœur. Olorius, Florelus et Garinter le rejoignirent, puis Quadragant et Angriote.

Tous sonnèrent les instruments qui étaient là et menèrent dans ce palais la plus joyeuse vie que l'on puisse imaginer.

## CHAPITRE XIV

Comment le roi Amadis fut voir la gloire de Niquée, après avoir défait et occis le roi Mouton de Lica, qui gardait l'entrée, et de ce qui lui advint.



Galaor et Amadis eurent la joie de voir passer près de leur île un bâtiment de la flotte, séparé des autres et reprenant sa route vers Niquée, où le commandant savait ar... gros de leurs compagnons.

Ils montèrent à bord, et, arrivés à Niquée, voulurent voir la merveille.

Mais ils trouvèrent le roi Mouton, qui les savait venus et leur barrait le passage près du perron.

— Chevaliers, leur disait-il, avant d'entrer en ce lieu, il faut combattre.

— Par Dieu, répondit Amadis, vous dites cela bien fièrement; et à quelle occasion, s'il vous plaît?

— Telle est ma volonté, dit l'autre.

— Je sais, reprit Amadis, que vous êtes assez fort pour vouloir nous retarder; mais je crains qu'il ne vous en cuise.

— Monsieur, interrompit Galaor, laissez-moi vider ce différend. Le reste de l'aventure vous appartient comme à un loyal amoureux, ce que je ne fus jamais; souffrez que ce combat m'échoie.

— Je le réclame, reprit Amadis, car il est raisonnable, si je veux passer outre, d'aplanir moi-même les obstacles.

Alors, sans en écouter davantage, baissant la vue de son heaume, il donna carrière à son cheval; le roi Mouton en fit autant, et leur choc fut si complet de heurt de tête, d'écus et de corps, qu'ils furent désarçonnés tous les deux.

Mais ils se relevèrent, et un combat âpre et cruel s'engagea entre eux, où le roi Mouton laissa écu, haubert, boucles et bretelles.

Ce que voyant Amadis, il lui dit :

— Chevalier, trouvez-vous pas qu'il vous conviendrait de me laisser passer ?

Et, haussant le bras, il déchargea un fier coup d'épée sur le chef de Mouton, dont le heaume fut séparé en deux portions.

Grâce à la solidité de cet ajustement, Mouton conserva assez de vie pour s'enfuir à travers le feu dans le palais, où Amadis lui fit une chasse accompagnée des plus violentes injures.

Mouton traversa la chambre de Niquée et parvint au quinzième degré du théâtre, où il fit tête à Amadis; après quelques passes, il tomba inanimé aux pieds des demoiselles qui tenaient le miroir de Niquée.

Dans leur frayeur, cet objet échappé de leurs mains fut brisé, et leur enchantement disparut.

Anastarax seul se trouva environné de ténèbres, et bientôt entouré de flammes si redoutables, qu'Amadis, Niquée et tout le monde l'abandonnèrent en présence de l'apparition d'un pilier de jaspe où ces mots étaient écrits :

« Anastarax, ta gloire acquise sera convertie en double peine, jusqu'à ce que vienne celle dont la beauté excellente éteindra l'amour que tu as follement porté à ta sœur, et ne seras plus tôt allégé. »

Tous furent émerveillés de ce prodige ; Niquée, désolée de la perte son miroir, dit à Amadis :

— Il est certain, chevalier, que nul ne peut monter au sommet de la roue de la Fortune, sans qu'un autre en descende; à vous la gloire de cette aventure; à moi les regrets et la tristesse.

— Madame, répondit le roi, celui qui fait mal dans l'intention du bien ne doit être ni blâmé ni jugé coupable. Je ne commencerais pas à vous desservir, vous qui êtes bien la plus belle qu'il y ait aujourd'hui sur la terre.

Lucelle regarda attentivement Niquée pendant ce colloque et la reconnut pour celle que contenait le cœur du roi Félidès.

Affligée de l'abandon d'Amadis, elle fondit en larmes, et s'écria :

— Je connais maintenant, ô Amadis! la Vénus dont vous vous vantiez à moi. Tant que vous vivrez, je vous estimerai lâche et malheureux. Que de soins pour me tromper, moi, fille de si grand roi et dont l'amour devait avoir une plus honnête récompense! Avez-vous jamais trouvé en moi autre chose qu'affection et bon vouloir pour vous? Fis-je jamais rien pour vous mécontenter? Sur mon Dieu, vous me faites grand tort.

Le soudan arriva sur ces dernières lamentations, et Lucelle fut contrainte de changer de visage. La compagnie se disposa à s'éloigner, et, à peine était-elle à un jet d'arc, que la place fut couverte d'une nuée si épaisse, que tout disparut au milieu d'un concert de cris, de hurlements et d'imprécations.

Un perron descendit du ciel et se tint debout devant les assistants, portant écrit ces mots :

« Ce lieu (appelé autrefois la gloire de Niquée) sera appelé dorénavant l'enfer d'Anastarax; il durera jusqu'à ce que les deux extrêmes, l'un en beauté, l'autre en prouesse, s'assembleront : l'un sachant dompter par sa force les cruels animaux, et l'autre, par sa suprême beauté, amortir le feu allumé en l'amour de Niquée. Alors seulement, le vaillant prince Anastarax sera délivré. Personne ne sera pourtant si hardi que d'entreprendre l'épreuve de cette aventure. »

Le soudan fut presque triste d'avoir retrouvé sa fille à ce prix; il fit honneur à Amadis et aux autres, et les laissa aller à leur guise chacun chez soi. Puis il partit lui-même pour sa grande ville, où il renferma derechef Niquée jusqu'à ce qu'il eût d'autres nouvelles de Zirfée.

## CHAPITRE XV

**Comment Amadis de Grèce se fit vendre pour damoiselle esclave au soudan de Niquée, par Gradamarte, et ce qu'il en advint.**



Gradamarte et Amadis naviguèrent par un si bon vent, que, sur la fin du mois, au milieu d'une nuit, ils aperçurent de loin le feu projeté par l'enfer d'Anastarax.

Ignorant les faits accomplis, ils eurent hâte de les connaître, et Amadis de Grèce se désespère d'avoir manqué à ces exploits et de paraître ainsi aux yeux de sa mie, peu soucieux d'entreprendre ces grandes choses.

Sans Gradamarte, il se fût traversé la poitrine de son épée; son ami lui conseilla, pour trouver remède à son martyre, de rejoindre l'une des armées qui se mesuraient en Orient ou en Occident.

Amadis s'y refusa, car il éprouvait le besoin de voir Niquée, dont l'absence prolongée était une torture affreuse pour son cœur.

— Mon Dieu, lui dit Gradamarte, vos affaires en avanceront, car, aussitôt après la guerre, vous l'obtiendrez facilement du soudan pour femme; et ainsi, vous serez en repos, elle satisfaite et tous deux contents.

— Ce sont là paroles vaines, répondit Amadis de Grèce, car, avant de faire un pas en arrière, il me faut la voir et lui parler.

— Voici donc, dit Gradamarte, ce que nous ferons : Vous êtes si jeune, que le duvet ne couvre pas encore votre menton; vous pouvez passer pour une très belle fille; la langue de Sarmate vous est familière, nous vous habillerons exactement comme la reine qui vint avec Zahara; je me dirai marchand et feindrai de vou savoir achetée en Alexandrie, avec plusieurs amazones, et fait esclave. Je vous mettrai en vente à Niquée, mais à un prix si exorbitant, que le soudan seul pourra y atteindre. Si le bonheur veut qu'il vous achète, vous approcherez Niquée à votre aise et profiterez pour le reste des circonstances favorables.

Amadis accueillit ce conseil et courut à son navire faire préparer les atours d'amazone.

Gradamarte le trouva si complétement transformé, qu'il éclata de rire en lui disant :

— Sur mon âme! vous ressemblez bien plus à une Diane qu'à n'importe quel Amadis de Grèce ou chevalier de l'Ardente Epée.

— Il m'irait fort d'être pris pour femme, répondit Amadis, pourvu que ma mie me reçoive pour celui que je suis.

Et après avoir ordonné à ceux du vaisseau de tenir à l'ancre jusqu'à leurs nouvelles prochaines, ils montèrent à cheval, accompagnés de cinq ou six écuyers déguisés en facteurs et marchands.

Aussi, qui eût vu Amadis en longue robe de taffetas turquin, frangée d'or, troussée et retenue à la ceinture, l'eût pris pour Vénus apparaissant à Enée sur le chemin de Carthage, le diadème en tête, les oreilles ornées de perles, les jambes chaussées de brodequins dorés et l'arc à la main.

Certes, on n'eût pas reconnu celui dont la renommée parcourait le monde.

Gradamarte eût été pris pour messire Cosme Alexandrin, nom qu'il avait choisi, et Amadis pour Néréide l'Amazone.

Ils entrèrent sous ces déguisements dans la ville, où, après avoir pris logement, Néréide fut exposée à la vente, au prix de mille talents d'or.

Quoique sa beauté eût frappé les plus riches du pays, la somme leur paraissait si excessive, qu'ils s'abstinrent; mais le soudan apprit cette arrivée et fit prier messire Cosme de lui amener l'esclave.

Cosme s'empressa d'y aller.

Le vieux prince n'eut pas plutôt jeté les yeux sur elle, qu'amour se mit de la partie, et lui monta si fort le cœur et la tête, depuis longtemps froids et inactifs, qu'il résolut d'en faire son amie et femme habituelle. Et, la prenant entre ses bras, il lui dit :

— Vraiment, ma mignonne, vous avez en vous deux sortes d'armes bien différentes, mais je redouterais plus les traits de vos yeux que ceux de votre arc.

— Sire, fit Cosme, ceux qui me l'ont vendue m'ont assuré sur l'honneur qu'elle était aussi brave et vaillante que belle et gracieuse, comme vous le voyez; c'est ce qui m'a engagé à l'acheter pour vous la présenter de confiance, certain de mériter vos compliments et votre générosité.

Et ainsi que le vent active la flamme du bûcher, de même les paroles de Cosme embrasaient le vieux cœur du prince, qui, finalement, demanda le dernier prix du sujet.

— Sire, répondit Cosme, je laisse le prix à votre volonté, et vous me le paierez à votre gré, après l'avoir éprouvée.

— Eh bien! fit le soudan, j'accepte.

Il voulait à l'instant lui faire compter les mille talents demandés à l'enchère, mais Cosme les refusa, tout en acceptant d'être affranchi des droits et taxes pour son commerce avec les Daces et autres tribus.

Cosme se retira, feignant d'avoir une expédition en d'autres pays.

Le soudan s'occupa de faire habiller richement Néréide, qu'il trouvait aussi belle que Niquée, sa fille. Puis il alla visiter cette dernière à sa tour, où elle se désolait d'être sans nouvelles de Buzandole-Nain; aussi, la trouvant fort triste, il lui raconta l'achat qu'il venait de conclure d'une parente de la reine de Sarmate, alliée de Zahara.

— Elle a si bonne grâce, ajouta-t-il, que, depuis la mort de feu votre mère, je ne vis jamais femme plus accomplie. Les dieux, évidemment, me l'ont envoyée pour me distraire de l'absence de votre frère Anastarax; et avec vous elle sera l'instrument de sa délivrance, puisqu'il faut, pour cela, deux extrêmes beautés jointes.

Niquée vit clairement qu'Amour se voulait amuser du papa; elle ne put retenir un sourire.

— Monsieur, dit-elle, puisque vous me portez une pareille sollicitude, je vous supplie de me la donner pour compagnie.

— Ma mie, vous la verrez tout à l'heure et dans les atours que sa grande beauté mérite.

Aussitôt, donnant le bonsoir à sa fille, il se dépêcha vers celle qui, en un instant, l'avait rendu dans sa vieillesse plus ardent, mille fois, qu'il n'avait été en âge de virilité.

## CHAPITRE XVI

**Comment le soudan, après avoir requis Néréide d'amour, la conduisit voir sa fille Niquée; et des propos qu'ils tinrent ensemble.**



Trois ou quatre jours plus loin, le soudan qui brûlait à petit feu d'amour pour sa nouvelle aimée, devisait avec elle, l'après-dinée, et s'était si fort échauffé la cervelle, qu'il voulut donner son coup de filet sur Néréide; sans toutefois employer l'autorité, mais sous couleur d'amitié et de bonne intention.

Pour y arriver, il lui dit, étant assis sur un fauteuil et elle debout, enlacée dans ses bras :

— Mignonne, les dieux ne vous ont rendue captive que pour vous ménager plus tard une liberté illimitée, car déjà vous avez sur moi plus d'empire que n'eût jamais homme ni femme. Mais, ma mie, il faut que vous m'aimiez aussi; non que je demande rien que de votre gré et bonne volonté. Vous plaît-il m'accorder ce que je vous demande? Vous serez sur ma foi la plus heureuse damoiselle de l'Asie. Ne retardez pas, disait-il en tremblotant de passion, mon bonheur, et souffrez que nous dormions cette nuit ensemble, afin que vous soyez en même temps maîtresse de mon corps et de mon cœur.

Et quoiqu'il eût promis d'être raisonnable, l'étoupe s'alluma si bien auprès du feu, qu'il voulait la toucher au sein et plus bas, espérant par ces avant-coureurs amener le reste.

Mais Néréide, feignant une pudeur fort alarmée, se recula les larmes aux yeux, et lui répondit :

— Ah! Sire, souvenez-vous de vos paroles dernières, et bornez-vous à l'affection qui doit combler l'amour que vous prétendez de moi. J'ai été si bien élevée, au milieu de personnes de tant d'honneur, que je voudrais plutôt la mort que violence faite à ma virginité; je sais que, dépouillée du fleuron de chasteté (sauf accord avec la loi), la jeune fille n'est plus qu'une fleur fanée et flétrie. Veuillez, Sire, modérer votre passion; ce que l'on conquiert sans violence a une durée plus grande qu'il n'apparaît d'abord.

Le soudan, qui valait mieux qu'il ne paraissait, et qui peut-être eût été embarrassé de tenir toutes ses promesses, ayant plus de soixante années, se paya des raisons de Néréide, et l'en estima d'avantage.

— Par mon chef, ma mignonne, lui dit-il, je vous sais gré de cela, et je veux qu'un jour vous m'accordiez de bonne volonté ce que votre raison me refuse.

Néréide, restée seule, espéra jouer aussi bien le reste de son personnage et jeter sur la fille du soudan le sort auquel elle avait échappé.

Le soudan passa la nuit à voltiger d'esprit autour des charmes de sa Néréide, à laquelle il envoya dès l'aurore un bonjour et une robe de drap d'or cannetillé d'argent, la priant de s'en vêtir pour aller visiter Niquée dont il voulait comparer la beauté avec la sienne.

Néréide accueillit avec joie ce dessein.

Et le soudan vint la prendre et l'amena chez Niquée, laquelle pensait à son Amadis de Grèce, qui tardait tant à venir.

Sitôt que Niquée aperçut le soudan et Néréide, la rougeur lui monta au visage, car, se rappelant celui qu'elle avait regardé si longtemps dans le miroir, elle trouvait la ressemblance parfaite.

Le cœur faillit lui manquer, elle se mit à trembler, et le soudan qui l'examinait lui demanda si elle se trouvait mal.

— Ce n'est rien, répondit-elle, qu'une défaillance légère et qui n'a pas de suite.

— Je vous prie, dit le soudan, d'accueillir Néréide; et, par votre foi, que vous en semble? est-elle moins belle que je ne disais?

A cette parole, Néréide s'avança et, pliant les genoux, elle baisa les mains de Niquée avec tant d'émotion qu'elle se demanda comment elle ne mourait pas à l'instant. Mais elle se maintint pour arriver à de plus grands résultats.

Niquée, la relevant, répondit au soudan :

— Je ne suis plus étonnée de votre amour, car dans l'Orient entier, vous ne trouveriez, certes, beauté plus complète que celle-là.

— Pardonnez-moi, madame, fit Néréide, car il me faudrait être hors de votre présence pour mériter ce rang; près de vous, je paraîtrais l'étoile du Nord comparée au soleil.

— Soit, reprit Niquée, je consens à votre dire, pourvu que monsieur m'accorde votre compagnie, dorénavant.

— Ma fille, répondit le soudan, vous la verrez de temps en temps; je la réserve pour moi et non pour vous; je lui ai donné une toilette avec laquelle vous la trouverez encore plus belle qu'aujourd'hui.

— Amenez-la moi, fit Niquée, le plus souvent possible.

Ainsi se passa cette après-dînée; Niquée, très intriguée de cette ressemblance avec Amadis, et Néréide brûlant de se dévoiler, étaient fort soucieux; et Buzando-le-Nain n'envoyait aucune nouvelle.

Le vieil amoureux ne dormait pas; suivant la promesse faite à sa fille, il envoya le lendemain Néréide lui tenir compagnie.

Néréide ne se fit pas prier, et accompagnée d'une suite de deux damoiselles, elle alla chez Niquée, qui chantait sur un luth les vers suivants adressés à Amadis :

Hélas! ami, que seul mon cœur désire!
Veuille vers moi promptement revenir.
Veuille changer le mal de mon martyre
En prompt espoir d'un amoureux plaisir,

Veuille rigueurs et prison renverser!
De mon esprit chasse l'obscure nue,
Qu'absence jette au col de mon penser;
Je te demeure et j'attends ta venue.

En apercevant Néréide, Niquée se leva pour la recevoir et la remercia de venir changer le cours de ses réflexions. Mais, sur les instances de Néréide, elle reprit son luth et chanta avec tant d'âme qu'Amadis fut ravi et hors de lui d'aise. Niquée, s'en apercevant, lui demanda son avis.

— Madame, dit Néréide, le mot divin est faible pour m'exprimer; jamais je n'ai entendu en si peu de paroles des plaintes d'amour plus touchantes et plus vraies.

— Auriez-vous aimé, par hasard? fit Niquée.

— Aimé! madame. Ah! oui, et personne n'a éprouvé plus que moi les rigueurs d'amour. Dans les circonstances de ces tourments, une dame me fit présent d'un quatrain qui doit avoir été composé pour l'amour de vous, et que je vous apprendrai présentement, si vous le voulez.

— Je vous en prie, dit Niquée.

Et elle passa le luth à Néréide, qui chanta ces vers :

En contemplant votre divinité,
Votre douceur et votre grâce extrême,
Je crains qu'Amour lui-même ne vous aime,
Vous trouvant trop pour notre humanité.

Or, Amadis l'avait improvisé la nuit précédente pour s'en servir d'introduction; Niquée le lui fit répéter plusieurs fois; ce qu'il exécuta avec un charme infini. A dire vrai, Amadis de Grèce était le plus parfait joueur de luth de son temps, et sa voix était douce et harmonieuse.

Le soudan arriva sur ces entrefaites, et le chant de Néréide réveilla si subitement sa passion, qu'il résolut, quoi qu'il pût en arriver, de se passer la fantaisie d'amour.

Prenant congé de sa fille, il entraîna Néréide dans sa chambre, sous prétexte de lui montrer des bagues nouvellement arrivées.

Lorsqu'ils furent seuls, et la porte bien verrouillée, le soudan entreprit, sans faire de longs discours, d'en venir au but où il tendait. Mais, non-seulement la vieillesse lui avait ôté la force des bras, mais encore le pouvoir du surplus était absent.

Néréide se mordait la langue jusqu'au sang pour ne pas rire et lui résistait à demi, lâchant un bras, puis l'autre, avec une grâce irritante pour le bonhomme.

Cependant le soudan l'accola contre lui, lui baisa la joue, la bouche, ce qu'il put atteindre. Mais, honteux et hors d'haleine, il se retira en arrière et dit à Néréide :

— Pourquoi me tourmenter, vous que j'aime plus que femme au monde?

— Pourquoi me presser vous-même, Sire?

— Je vous assure que de ma vie je ne vous presserai de cela; mais je vous mettrai en un endroit dont vous ne sortirez qu'après m'avoir importuné pour obtenir ce qui m'est refusé par vous aujourd'hui...

— Sire, dit-elle, vous êtes si gentil prince, que vous aurez pitié de moi. Mon honneur m'est si cher, que je souffrirais plutôt une prison perpétuelle plutôt qu'une atteinte à son intégrité.

Malgré cette douce remontrance, le soudan resta courroucé, et, la prenant par la main, il la conduisit à la Tour de l'Univers, où il la laissa.

— Ce sera, lui dit-il, votre séjour jusqu'à ce que votre cœur m'ait en merci, moi, plus captif encore que vous ne serez.

Et il ferma soigneusement la porte, sans la visiter de longtemps.

Néréide s'en fut peu souciée si elle eût eu Niquée dans sa confidence. Cette séparation lui était si douloureuse, qu'elle faillit tomber dans un profond désespoir.

De son côté, Niquée n'était pas moins désolée de cette séparation.

## CHAPITRE XVII

Comment Balartes, prince de Thrace, devint amoureux de Niquée sur la vue de son portrait, et alla consulter un magicien pour savoir comment il pouvait se guérir de cette folie.

Balartes, prince de Thrace, vivait bien tranquille, n'attendant plus que le moment de succéder à son père, lorsqu'un jour un de ses chevaliers lui apporta l'écu du roi Mouton, sur lequel était peinte la belle Niquée.

Tout aussitôt, en contemplant cette adorable effigie, Balartes sentit sourdre dans son cœur une rage amoureuse telle, qu'il en perdit le boire et le manger, le repos et le plaisir. Et même, lorsqu'il revit le chevalier qui lui avait fait ce funeste présent, il ne sut pas retenir sa colère, et il lui fendit la tête de son épée.

— Voilà, lui dit-il, pour te remercier du mal que tu me causes!

Puis il se mit à faire mille autres extravagances plus ou moins dangereuses qui alarmèrent à bon droit le cœur de son père. On le crut fou; mais, n'osant rien lui dire, on le laissa aller et agir à sa fantaisie, pensant bien que cette rage prendrait fin, et qu'il se calmerait à la longue.

Ce prince ne se calma pas, tout au contraire; et, comme sa folie, en somme, n'était pas fâcheuse seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même, il résolut d'y mettre un terme, et, pour cela faire, il eut recours à la science cabalistique d'un magicien nommé Estebel.

Quand Estebel vit venir Balartes, il tressaillit, parce qu'il était au courant de sa rage amoureuse et qu'il savait les dégâts qu'elle lui avait fait commettre. Il en eut peur; mais, par prudence, il dissimula.

— Estebel, lui dit Balartes, je suis épris d'une beauté merveilleuse, surhumaine, qui me fait endurer un martyre intolérable. Ce martyre, j'entends qu'il cesse; cette soif amoureuse, j'entends qu'elle s'étanche. Et c'est pour cela que je viens vers toi, pour que tu me guérisses!...

— Prince, répondit le magicien, je ferai tous mes efforts.

— Je t'y engage, car, si tu réussis, je te récompenserai largement; si tu ne réussis pas, je te ferai couper le chef. Vois maintenant comment tu dois te conduire!

Estebel, s'inclinant humblement, en tremblant tout bas, ouvrit d'une main paralysée par la crainte les feuillets d'un gros livre de cabale, dans lequel il fit semblant de lire.

— Eh bien! demanda Balartes, que l'impatience gagnait, que dit ton grimoire?...

— Sire, répondit le magicien, mon livre m'apprend que la dame que vous aimez est une haute et puissante dame, la mieux douée qui soit au monde en perfections de toutes sortes.

— Ton livre est un sot s'il ne t'apprend que cela, car j'en sais autant que lui là-dessus! Je ne serais pas amoureux d'une laveuse de vaisselle, assurément... Tu ne tiens pas à ta tête, à ce que je vois, maître Estebel!...

— Elle est à votre service comme le reste, Sire, répondit le magicien épouvanté.

— Que vois-tu encore dans ton grimoire?

— Sire, j'y vois que la dame que vous daignez aimer est la princesse de Thèbes, la belle Niquée.

— Je le savais. Apprends-m'en davantage.

— Sire, cette divine princesse, qui mérite si bien d'être aimée de vous, aime à la folie un prince parfait qui, malheureusement, n'est pas vous...

— Qu'est cela? Et comment se nomme ce prince parfait?

— J'ignore son nom, Sire, ainsi que l'ignore elle-même la belle Niquée... Seulement, mon livre m'apprend qu'il est connu sous celui de chevalier de l'Ardente Epée...

— Chevalier de l'Ardente Epée!

— Oui, Sire.

— Il faut que je sois le chevalier de l'Ardente Epée pour elle, puisqu'elle l'aime!

— Elle l'aime et le désire sans cesse...

— Raison de plus pour que je vole vers elle! Estebel, il s'agit de trouver un moyen pour que je sois celui qu'elle attend! Ta fortune ou ta tête sont à ce prix!

— J'ai trouvé, Sire!

— Tu as trouvé? Si tu me trompes, chien, je t'écraserai à l'instant!

— Je n'ai pas cette peur, Sire, répondit le magicien en allant quérir un flacon plein d'une eau merveilleuse.

— Qu'est ceci? demanda Balartes.

— Une eau transformatrice, Sire. Il me suffira de la répandre sur votre auguste personne pour qu'à l'instant même vous soyez changé de prince de Thrace en chevalier de l'Ardente Epée.

— Est-ce bien possible! s'écria Balartes ravi.

— Si vous voulez essayer, prince, je vous garantis le succès.

— Allons, je me risque! mais prends garde à ta tête!...

Estebel prit le flacon et en versa le contenu sur le prince de Thrace, qui, tout aussitôt, prit les traits d'Amadis de Grèce.

— Eh bien! demanda-t-il, n'ayant rien ressenti et ne se doutant pas que la métamorphose avait été si prompte et si complète.

— Eh bien! prince, vous ressemblez maintenant à s'y méprendre au chevalier de l'Ardente Epée. Tenez, daignez en juger par vos propres yeux.

Et le magicien tendit un miroir dans lequel Balartes s'empressa de se regarder.

— Ce n'est plus moi, en effet! s'écria-t-il émerveillé, et ne se reconnaissant plus du tout. Et je n'aurai pas perdu au change, ajouta-t-il gaîment.

Puis, incontinent, il prit congé d'Estebel, s'arma et s'en alla vers Niquée.

## CHAPITRE XVIII

**Comment Balartes, transformé en chevalier de l'Ardente Epée, s'en alla vers Niquée, et, en chemin, fit rencontre de Buzando.**

Ainsi transformé et méconnaissable pour lui comme pour les autres, le prince de Thrace cheminait, le cœur toujours enamouré, sur la lisière d'une forêt.

Il faisait chaud : Balartes releva la visière de son heaume. Au bout de quelque temps, il fit rencontre d'un nain mal gracieux et laid, qui, en le voyant, poussa un cri de joie et vint le saluer avec respect.

— Que me veut ce bout d'homme? se dit Balartes en faisant une moue dédaigneuse au pauvre nain.

Celui-ci, étonné de la froideur du prince de Thrace, lui dit :

— Quoi! seigneur, est-ce ainsi la récompense dont vous payez la peine que j'ai prise pour vous découvrir, chargé que j'étais d'un message pour vous? Ne reconnaissez-vous plus le pauvre Buzando?... Le chagrin de ne plus vous voir m'a donc à ce point changé? Serais-je encore plus laid que par le passé?

— Le fait est, répondit Balartes en riant, que tu accumules en toi une laideur suffisante pour rendre hideux deux ou trois de tes pareils!

— Ah! ce n'est pas là de l'humanité! répliqua avec un peu d'amertume Buzando, qui ne comprenait pas que celui qu'il prenait pour Amadis lui fit un si maigre accueil. Le chevalier de l'Ardente

Epée m'avait habitué à plus d'amitié, et je ne sais vraiment pourquoi son cœur a si subitement changé à mon endroit...

Balartes ne s'était plus rappelé quel visage lui avait donné le magicien Estebel, et, à cette cause, il s'était étonné et même scandalisé de l'audace qu'avait prise le nain de lui parler ainsi, à lui, prince de Thrace ! Mais il revint bientôt au sentiment du rôle qu'il jouait désormais, et il s'empressa de dire :

— Buzando, mon ami, je te demande pardon... Je rêvais au moment où tu es survenu, et ta parole m'a dérangé si brutalement, que, malgré moi, je t'en ai voulu pendant une minute... Le chevalier de l'Ardente Épée fait toujours le même cas de toi !

Buzando reprit sa bonne humeur en entendant ces paroles.

— Vous rêviez sans doute à madame Niquée? lui demanda-t-il malignement.

— Précisément, repondit Balartes, étonné de nouveau.

— Jamais princesse ne vous a désiré comme elle vous désire en ce moment, seigneur chevalier..... Elle m'a envoyé vers vous pour vous le faire savoir, et ce n'est pas de ma faute si je ne vous ai pas rencontré plus tôt. La Fortune ne m'a guère favorisé ! Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu vous joindre !

— Ainsi, la princesse Niquée m'attend? demanda Balartes enflammé par cette délicieuse idée.

— Oui, seigneur chevalier, et comme jamais femme n'attendit homme vivant... Vous êtes appelé par son cœur comme la rosée par la plante !... Elle a soif de votre présence !... Elle ne veut que vous ! ne voit que vous le jour, la nuit, sans cesse, partout, en tout !... Ah ! heureux ceux qui sont aimés ainsi !

Balartes embrassa Buzando avec effusion, malgré sa laideur.

— Tiens, lui dit-il, ami Buzando, voilà pour ta bonne nouvelle !

— Ne saviez-vous pas cela? demanda le nain. Madame Niquée vous l'a écrit assez clairement, cependant.

— Je le savais, oui, répondit Balartes ; mais ces choses-là sont si agréables à entendre, qu'on ne craint pas de se les faire répéter. Partons vitement ! Volons vers cette adorable princesse !...

Et Balartes, suivi de Buzando, se remit en chemin à travers la forêt.

## CHAPITRE XIX

Comment le prince de Thrace, toujours sous le visage d'Amadis de Grèce, fit rencontre de deux demoiselles que malmenaient trois chevaliers, lesquelles lui demandèrent secours inutilement.

En chevauchant à travers la forêt, Balartes ne tarda pas à rencontrer, dans un carrefour, deux gentes demoiselles, qui criaient comme des perdues, malmenées vilainement qu'elles étaient par trois chevaliers.

— Ah ! sire chevalier, dirent-elles en tendant leurs mains éplorées vers le prince de Thrace, secourez-nous ! secourez-nous !

Balartes avait bien le visage d'Amadis de Grèce, mais il n'en avait pas le cœur : il ne se sentit pas le moins du monde ému par cette lamentable prière, et il détourna dédaigneusement la tête.

Les deux pauvres demoiselles recommencèrent leurs plaintes et leurs supplications, sans en obtenir plus d'effet.

Buzando était ébahi de cette indifférence de celui qu'il considérait comme le chevalier de l'Ardente Epée.

— Ah ! dit-il à part soi, est-il possible que le vaillant Amadis de Grèce soit à ce point insensible, lui que j'ai vu si prompt à défendre les demoiselles opprimées et les pauvres nains en détresse?... Je ne le reconnais plus... non, je ne le reconnais plus !... Et, cependant, plus je le regarde et plus je suis forcé d'avouer que c'est bien son mâle et fier visage qui a tant passionné la belle princesse Niquée... Il faut qu'il se passe en ce moment quelque étrange chose en sa cervelle, pour qu'il se refuse ainsi à faire ce qu'il fait si volontiers d'ordinaire !...

Si Buzando était étonné, les deux demoiselles ne l'étaient pas moins. Elles ne connaissaient pas, comme lui, Amadis de Grèce, mais il leur suffisait d'avoir en face d'elles un chevalier pour qu'elles songeassent à requérir son aide contre ceux qui les malmenaient. Aussi, trompées dans leur espoir, ne se firent-elles pas faute de lui rendre en injures ce qu'il leur donnait en indifférence.

— Ah ! dirent-elles avec amertume, chevalier couard et félon, indigne de porter le harnois et de manier la lance et l'épée !... ce ne sont pas des vêtements d'homme qu'il vous faudrait, mais bien plutôt des vêtements de femme !... Et encore, il y a des femmes plus courageuses que vous ne

l'êtes!... Si vous nous donniez les armes que vous avez sur vous si mal à propos, nous nous en servirions mieux que vous ne vous en servez, et nous ferions blêmir de peur votre visage efféminé!...

Le prince de Thrace secoua la tête comme un chien qui sort de l'eau, et, sans paraître ému de ces outrages plus qu'il ne l'avait été tout à l'heure des prières de ces pucelles, il poursuivit son chemin, au grand ébahissement de Buzando, qui n'y comprenait plus rien.

— Tout à l'heure, murmura le pauvre nain scandalisé, je croyais à un oubli, à une distraction... Mais maintenant, en face de ces outrages qu'il reçoit si froidement, je m'y perds!... Jamais je ne l'ai vu ainsi... Aurait-il donc perdu la raison!

Comme Buzando se disait cela avec autant de chagrin que d'étonnement, on entendit du bruit à travers le fourré voisin, et, bientôt, parut un chevalier armé de pied en cap.

## CHAPITRE XX

Comment le prince Fulurtin secourut les deux demoiselles que n'avait pas voulu secourir le prince de Thrace, et comment il embrassa tendrement ce dernier, au grand ébahissement des deux premières.

Ce chevalier montait un cheval rouan, caparaçonné de velours bleu, semé de fleurettes d'or sans nombre. Sur son écu étaient représentés une belle pucelle couronnée et un chevalier en train de décapiter un géant.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en entendant les gémissements des deux demoiselles que Balartes avait refusé de secourir.

— Ah! seigneur chevalier, répondirent-elles, au nom du ciel! soyez-nous plus secourable que ne nous l'a été ce déloyal gentilhomme qui est là avec son nain...

L'inconnu, en entendant cette prière, n'hésita pas une seule minute à y faire droit. Il inclina son bois et fondit comme un épervier sur les trois misérables qui menaient ces demoiselles prisonnières.

Ces chevaliers se défendirent, mais mollement, bien qu'il s'agît pour eux de la vie ou de la mort. L'inconnu, qui les attaquait avec une âpreté sans égale, en eut bientôt défait deux. Ce que voyant le troisième, il jugea prudent de prendre la fuite.

L'inconnu dédaigna de le poursuivre, d'abord parce qu'il supposait que la peur lui donnerait des ailes, et qu'alors il lui serait assez difficile de l'atteindre pour le châtier; ensuite parce qu'il avait reconnu le visage de son ami Amadis de Grèce, et qu'il était bien aise de rester là pour l'embrasser.

Laissant donc fuir le troisième chevalier, il ôta son armet et s'en vint se jeter avec empressement dans les bras du prince de Thrace, en lui donnant les noms les plus tendres.

— Ah! je vous ai cherché pendant longtemps, cher voyageur! Je vous retrouve enfin : grâces en soient rendues aux dieux!...

Balartes se laissait faire, quoiqu'il fût étonné de cette aubaine inattendue.

— Que me veut ce More? murmurait-il en lui rendant cependant ses caresses par prudence.

Ce More, c'était Fulurtin. Jamais Balartes ne l'avait vu, et il était étonné des embrassements qu'il lui prodiguait.

Les deux demoiselles sauvées par le chevalier more n'étaient pas moins étonnées que Balartes.

— Comment! s'écrièrent-elles, deux chevaliers si différents peuvent-ils se connaître et s'aimer? L'un, c'est la vaillance en personne; l'autre, c'est la couardise elle-même!...

Fulurtin sourit et répondit :

— Ah! demoiselles, comme vous connaissez peu le chevalier de l'Ardente Epée! Celui que vous appelez couard est le plus courageux des hommes, et je suis à peine digne, moi qui vous parle, de rattacher les mailles de son haubert...

— C'est impossible! reprirent les deux pucelles. C'est impossible!... L'homme qui a refusé de secourir des femmes en détresse est un lâche, et c'est le cas de celui que vous traitez présentement comme un ami, et si mal à propos, car il est la nuit comme vous êtes le jour, et vous êtes le lion comme il est le lièvre...

Fulurtin sourit de nouveau de ce qu'il considérait comme une méprise, et raconta, à l'appui de ce qu'il disait, quelques-uns des exploits du chevalier de l'Ardente Epée.

En toute autre occurrence, les deux demoiselles sauvées eussent admiré sur parole. Mais là, lorsque la félonie de Balartes était encore toute chaude pour ainsi dire, elles se refusèrent à le croire si chevalereux que voulait bien le faire Fulurtin.

— Ah! mon ami, dit ce dernier au prince de Thrace, qui commençait à reprendre de l'aplomb en songeant qu'il jouait le rôle d'un autre, ah! mon ami, comme je vous ai cherché!... Le roi de Saba, mon noble père, vous avait injustement accusé... Il aurait voulu vous revoir, pour vous demander pardon et pour vous féliciter sur la gloire que vous avez si justement acquise... Ne viendrez-vous pas à sa cour?...

— Si vraiment! répondit Balartes. Mais, auparavant, vous me permettrez d'aller où le devoir d'amour m'appelle.

— Où vous appelle votre devoir d'amour? demanda Fulurtin.

— Droit à Niquée, vers une demoiselle qui me veut, répondit Balartes avec une certaine complaisance.

— Allons à Niquée! dit Fulurtin.

Et ils chevauchèrent à travers la forêt pour gagner le port le plus voisin.

Buzando et les deux demoiselles sauvées les suivaient.

## CHAPITRE XXI

Comment Balartes et Fulurtin cheminèrent ensemble en se racontant mutuellement leurs amours, et comment ils arrivèrent à Niquée au moment même où Néréide était mise en la Tour de l'Univers.

Tout en cheminant, les deux amis devisaient entre eux.

— Je vous suis, dit Fulurtin, parce qu'il y a un long temps que je ne vous ai vu et que je suis trop heureux de vous avoir rencontré. Je vous suis et vous accompagnerai jusqu'à ce que votre entrevue soit terminée entre votre mie et vous, quoique je sois tout autant sollicité d'amour que vous...

— Quoi! vous aussi, ami Fulurtin?

— Moi aussi, mon ami, oui, moi aussi... N'ai-je donc pas un cœur tout comme vous?

— Ah! je n'ai pas voulu dire cela!... J'ai voulu vous dire : Quoi! vous aussi vous avez été blessé par ce cruel archerot qui s'appelle Cupidon? Vous devez souffrir...

— Les blessures d'amour sont les plus agréables blessures du monde, chevalier de l'Ardente Epée... On s'en plaint quelquefois, mais cette plainte est encore un plaisir, cette souffrance est encore une volupté...

— C'est bien ainsi que je l'entends, ami Fulurtin, répondit Balartes. J'ai souffert, mais j'ai oublié ma douleur, aujourd'hui que je suis appelé par celle que j'aime...

— Vous voyez la demoiselle qui est peinte sur mon écu, n'est-ce pas? reprit Fulurtin.

— Oui, je la vois et la trouve d'une merveilleuse beauté, quoique je lui préfère celle de la princesse Niquée... Cette couronne qu'elle porte si bien m'indique le rang qu'elle tient...

— Elle est princesse, en effet...

— Et se nomme?...

— Libriaxa...

— Libriaxa?...

— Oui... La connaissez-vous, chevalier?

— J'en ai entendu parler comme de la plus aimable princesse de la terre.

— Alors vous savez de qui elle est la fille?.....

— Non... je ne me le rappelle plus, ami Fulurtin, répondit Balartes, qui ne l'avait jamais su.

— C'est la fille de la reine Calafie.

— Ah! oui..... la reine Calafie..... c'est cela même..... Je me souviens, à présent..... La reine Calafie! Très bien!...

Il est inutile d'ajouter que Balartes continuait à ne pas se souvenir, par l'excellente raison qu'il n'avait jamais su. Mais il ne voulait pas avoir l'air d'ignorer ce que le véritable chevalier de l'Ardente Epée devait probablement savoir.

Fulurtin, qui croyait toujours parler à son compagnon d'enfance, Fulurtin reprit :

— La reine de Californie était menacée, sans cesse, par un horrible géant qui avait jeté son dévolu sur la belle princesse Libriaxa, qu'il prétendait avoir pour dame et maîtresse, ce à quoi la mère et la fille se refusaient obstinément, vous le comprenez bien...

— Je le comprends.

— Ce monstre, exaspéré par ces refus, avait juré de s'en venger, et il y serait arrivé, au grand désespoir de la reine Calafie et de la princesse Libriaxa, si les dieux ne m'avaient dirigé tout exprès vers elles... Je défiai le géant et je le vainquis... La scène est représentée sur mon écu, comme vous pouvez voir... Aussi, en récompense de ce service, la belle Libriaxa voulut bien m'accepter pour son chevalier... C'est à ce titre que j'ai parcouru le monde, pour chercher des aventures et mériter de la gloire... Une autre pensée me guidait; je voulais vous retrouver, mon grand ami, et vous dire les regrets sincères du roi de Saba, mon auguste père, à propos de l'injuste accusation qui avait failli vous devenir si funeste... Maintenant, puisque je vous ai revu, je ne tarderai pas à rejoindre la belle princesse Libriaxa...

— Oh! ami Fulurtin, pas avant que je n'aie joint moi-même la belle princesse Niquée!...

— C'est convenu, mon grand ami.

Fulurtin et Balartes étaient arrivés sur le rivage de la mer.

Les demoiselles, après avoir remercié de nouveau, prirent congé du chevalier more, en le recommandant à la garde de Dieu. Quant au prince de Thrace, elles ne daignèrent pas même s'apercevoir qu'il était là.

## CHAPITRE XXII

Comment, aussitôt que Fulurtin et le prince de Thrace furent arrivés à la cour du soudan, le bon nain Buzando alla prévenir la princesse Niquée, dont le cœur sauta de joie à cette nouvelle.



Fulurtin et Balartes s'embarquèrent au port le plus voisin, et, grâce au vent qui leur fut favorable, ils arrivèrent bientôt à la cour du soudan de Niquée, au moment même où Amadis de Grèce était mis en la Tour de l'Univers, sous le nom et sous le costume de Néréide. Pendant qu'ils se rendaient au palais du soudan, Buzando, lui, se rendait auprès de la belle princesse, qui l'avait envoyé à la quête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Buzando! s'écria Niquée en apercevant le nain.

— Madame, je vous salue bien humblement, dit Buzando en s'agenouillant et en

baisant avec respect le bas de la robe lamée d'or de sa maîtresse.

— Ah ! mon pauvre Buzando, comme tu m'as manqué !... Comme ma solitude m'a pesé !... As-tu de ses nouvelles à me donner ?...

— Oui, madame...

— Sont elles... bonnes?

— Oui, madame...

— Où est-il ?...

— A la cour du soudan votre père...

— Si près de moi?... Ah ! cette nouvelle me réconforte ! Je vais vivre maintenant... Je mourais d'ennui, sais-tu ?... Si bien même que tu ne m'aurais pas retrouvée, si je n'avais été distraite un peu par Néréide, une esclave achetée par mon père, et qui ressemble d'une étrange manière au chevalier de l'Ardente Epée... Donc, il est dans cette cité, à deux pas de moi, respirant l'air que je respire?...

— Oui, madame.

— Ah ! mon cher Buzando, que je t'embrasse pour m'avoir annoncé cela !...

Et, en effet, Niquée prit la tête du pauvre nain et l'embrassa avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

— Oh ! madame, murmura-t-il tout chancelant sous l'ivresse que lui causait ce baiser, je voudrais avoir à vous apporter une pareille nouvelle tous les jours !...

— Buzando, reprit Niquée sans faire attention à la joie qu'elle venait de procurer au pauvre nain, Buzando, tu vas retourner auprès du chevalier de l'Ardente Epée...

— Oui, madame...

— Tu lui diras que tu m'as vue...

— Oui, madame...

— Que j'ai appris avec bonheur son arrivée en cette cité...

— Oui, madame...

— Que j'attends, avec la même impatience que lui, le moment de notre bienheureuse réunion...

— Oui, madame...

— Que je le prie de ne pas perdre courage, et que je vais aviser aux moyens de nous voir à l'insu de mon père... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas, mon ami Buzando?

— Oui, madame, répondit le pauvre nain.

— Eh bien ! cours vers lui ! Va lui porter l'assurance de mon ardent amour !

Buzando aurait bien voulu rester encore là, pour jouir plus longtemps de la présence adorée de celle qu'il aimait tant. Mais il fallait obéir ; d'autant plus qu'elle grillait d'envie de recevoir d'autres nouvelles d'Amadis de Grèce, de savoir comment il allait faire pour arriver jusqu'à elle.

Buzando obéit.

## CHAPITRE XXIII

**Comment Fulurtin et Balartes firent leur entrée chez le soudan de Niquée, qui fut émerveillé de la ressemblance qui existait entre le prince de Thrace et Néréide.**



Fulurtin et Balartes furent introduits auprès du soudan de Niquée, et lui firent tous deux leur révérence.

— Sire, dit le prince de Thrace en prenant le premier la parole, vous voyez en moi le chevalier de l'Ardente Epée, si connu dans tout l'Orient, et, en mon compagnon, le prince Fulurtin, fils du noble roi de Saba... Nous venons vous offrir le secours de notre bras et de notre épée pour délivrer votre fils Anastarax ou mourir en essayant de le délivrer...

Pendant que Balartes parlait ainsi, le vieux soudan l'examinait avec une surprise croissante, et il était frappé de la ressemblance prodigieuse qui existait entre ses traits et ceux de l'esclave Néréide.

— Voilà une ressemblance étrange ! murmura-t-il en continuant à regarder le prince de Thrace. Il est impossible que deux créatures humaines se ressemblent à ce point... impossible, en vérité !... Il faut que Néréide se soit échappée et ait revêtu le harnois d'homme pour mieux me tromper...

Le vieux soudan était très perplexe. Néanmoins, ne pouvant attaquer le taureau par les cornes, il résolut de dissimuler et d'aviser en dessous main.

— Ainsi, dit-il à Balartes, vous êtes ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée dont il est si universellement question ?...

— Oui, sire, c'est moi-même ! répondit Balartes en se rengorgeant.

— Et je suis là pour vous le certifier, si besoin est, seigneur, dit Fulurtin, car je l'ai vu à l'œuvre et je sais ce qu'il vaut...

— Je vous remercie tous deux, chevaliers, de votre bon vouloir à l'endroit de mon bien-aimé fils Anastarax. Je vous remercie, et j'accepte le secours que vous m'offrez... Vous êtes les bienvenus céans, où je vous prie de vous considérer comme chez vous... Je vais donner des ordres en conséquence, si vous le permettez...

Fulurtin et Balartes s'inclinèrent respectueusement.

Quant au soudan, n'y pouvant plus tenir, il pri

les clefs de la Tour de l'Univers, et s'en alla, le cœur battant d'émotion, à l'endroit où était renfermée la belle Néréide.

— Si elle s'était envolée! murmurait-il en montant les degrés de la tour.

Sa main tremblait si fort, lorsqu'il fut arrivé devant la porte de la chambre où était son esclave, qu'il ne put parvenir à introduire la clef dans la serrure... Il s'arrêta, essuya la sueur qui mouillait son front, raffermit sa main, introduisit la clef, et la tourna dans la serrure...

Néréide était couchée sur des coussins de soie, nonchalante et rêveuse.

— Ah! ce n'était pas elle! murmura le bonhomme avec joie.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Néréide en remarquant son agitation.

— Ce que j'ai?...

— Oui...

— J'ai... que l'illustre chevalier de l'Ardente Epée est arrivé en ma cour avec le prince Fulurtin, son compagnon...

— Le chevalier de l'Ardente Epée? s'écria Amadis de Grèce en tressaillant, justement étonné.

— Lui-même, ma mignonne...

Amadis allait crier :

— C'est un imposteur qui a pris mon nom et mon visage, car c'est moi qui suis le chevalier de l'Ardente Epée, et nul autre que moi n'a le droit de porter ce titre!...

Mais, fort heureusement, il se contint et dit avec la voix la plus calme qu'il put trouver :

— Et, avec ce chevalier de l'Ardente Epée, il y a?...

— Le prince Fulurtin, fils du roi de Saba.

— Comment Fulurtin a-t-il pu se tromper à ce point? murmura Amadis. Est-ce que je rêve? ou est-ce que ce bonhomme est fou?...

Le vieux soudan ne remarqua point l'étonnement et l'agitation de Néréide. Il savait ce qu'il voulait savoir : le reste lui importait peu, pour le moment du moins.

— Adieu, mignonne! dit-il à Néréide avec le plus aimable de ses sourires. Adieu, mignonne! ne vous impatientez pas trop : je reviendrai bientôt vous voir et deviser avec vous.

Puis il disparut, laissant Amadis de Grèce violemment intrigué par ce qu'il venait de lui apprendre là.

## CHAPITRE XXIV

Comment le prince de Thrace parla à Niquée, où il fut découvert par Néréide, du haut de la Tour de l'Univers, et ce qu'il en advint.



Néréide ayant vu à son aise ce qui était représenté sous la planète de Vénus et des autres, monta au dernier ciel de Saturne, d'où elle aperçut toutes les créations. Pendant ce temps, le prince de Thrace importunait le nain pour arriver à Niquée.

Et comme rien n'est impossible à la femme, si elle entreprend surtout une chose de malice, Niquée manda à Balartes, par Buzando, de venir vers deux heures de la nuit, avec une échelle de corde, causer avec elle à sa fenêtre, bien que l'endroit fût défendu.

Il n'eut garde d'y manquer. Niquée s'était parée à son avantage; un manteau de damas cramoisi pourfilé d'or, un voile de fine toile de crêpe, semé de feuilles vertes; elle se mit à trembler comme un oiseau en voyant paraître son enchanteur.

Le prince de Thrace fut si ébloui de sa grande beauté, qu'il faillit se laisser choir du haut en bas, et fut assez longtemps sans pouvoir parler. Enfin, il lui dit :

— Madame, l'attente d'une si précieuse nuit est si bien récompensée par votre présence, que mon âme, ne voulant plus d'autre gloire, m'abandonne pour aller en vous. En sorte qu'au moment de vous exprimer mon affection, il se passe un combat entre mes yeux, ma langue et mon cœur. Car mes yeux voudraient parler et ne le peuvent, et ma langue est si troublée, qu'elle ne peut remuer. Ce qui afflige mon cœur. Toutefois, la langueur de mes yeux parle pour ma langue et mon cœur.

Niquée le voyant noyé de larmes, arrêta ces plaintes par ces paroles :

— Vraiment, ami, je ne sais en conscience pas ce dont vous vous lamentez, car, sans vous avoir jamais vu autant qu'à présent, je vous ai appelé à mon amour, qui est plus ferme que l'échelle qui vous porte et la grille que vous tenez. Vous en serez juge plus tard, et votre récompense sera digne des tourments que vous avez supportés. Vous ferez bien de voir le soudan mon père, et de me donner de vos nouvelles par le nain, si par malheur nous ne pouvions nous voir toutes les nuits.

Une toux se fit entendre à ces paroles, et elle

crut avoir été découverte par une de ses femmes éveillées, et dit au prince :

— Mon ami, voici ma main, à travers cette grille, comme gage de fidélité réciproque. Or, voici le jour, retirez-vous, et demain, à même heure, je serai à vous attendre.

Balartes lui prit la main doucement, la lui baisa deux ou trois fois avant de partir, et rejoignit Fulurtin, qui plia les cordes.

Tous deux regagnèrent leur logis, laissant Niquée très occupée de l'idée de fuir le palais de son père.

Mais Néréide ne la laissa point dans cette fourberie, sitôt qu'elle eut connu la trahison de Balartes.

Toujours inquiète dans sa Tour de l'Univers, elle errait de chambre en chambre, appelant sa bien-aimée, et aussi désireuse de revoir Gradamarte.

Une fois, entre autres, elle monta au plus haut de la tour pour admirer la splendeur des cieux et l'horizon terrestre qui s'étendait à ses pieds.

Hircanie à droite, les Scythes, les Hyperborées, la mer Hircanie près de la Sarmatie, et la séparation d'Europe en Asie.

Puis la Pomérie, les Russes et Pruteniens, jusqu'aux Polonais, Germains, Hongrois, Ostrelins, la mer de Glace et tout le reste de la région boréale, qu'elle laissa pour regarder droit vers Constantinople, où une flotte et nombreux gens de guerre étaient réunis pour une cause qu'elle connaissait.

Elle ne put retenir ces paroles :

— Ah! Seigneur, Amour a un pouvoir bien infini, puisqu'il fait oublier quelquefois votre saint nom. Faut-il que, par son ordre, je sois détenue ici captive en qualité de demoiselle! Je vous supplie de m'en tirer, afin que je puisse m'amender et faire œuvre méritoire pour mériter votre pardon et la sauvegarde de mon âme.

Elle regarda ensuite Trébisonde, où elle aperçut Lisvart, son père, couvert de deuil et coiffé de la couronne d'empereur.

Et elle se mit à pleurer en disant :

— Pauvre père, vous ne portez point ces vêtements sans que je puisse avoir sujet de plaindre votre peine et ma perte en même temps!

Sa vue s'étendit au delà en orient, occident, au midi, au nord, et elle vit tant de guerres, assauts de villes, tant de gens tristes et abandonnés, ici des gens gais, là la pluie, plus loin le tonnerre, et ce qui se passe par tout le monde, qu'elle abaissa son regard et le fixa sur Alexandrie.

Gradamarte lui apparut en habit de marchand, portant mille drogues, et, sous ombre de ce trafic, faisant assaut de la porte du soudan pour entendre de ses nouvelles.

Son esprit se porta ensuite vers Lucelle, qu'elle vit en Grande-Bretagne près d'Amadis, qui se désespérait de sa longue absence. Elle se repentit de toutes ces négligences et versa quelques larmes de honte.

Elle aperçut bientôt Birmartes faisant la cour à Onorie, ce qui l'affligea, et elle voulut observer Niquée, qui devisait joyeusement avec ses damoiselles. Tout auprès elle découvrit Buzando, Fulurtin et Balartes, concertant une rencontre pour la nuit suivante, comme il avait fait pour voir Niquée.

Elle commença à se douter du mauvais tour que lui jouait le prince de Thrace, qui avait, par magie, emprunté sa ressemblance parfaite.

— Ah! s'écria-t-elle, pauvres aveugles, où avez-vous les yeux pour vous laisser ainsi tromper? Voyez-vous pas la taille de ce coquin? êtes-vous fous ou ivres? Fulurtin, votre amitié m'est bien funeste, mais le traître qui me dérobe mon bien paiera cher ce forfait.

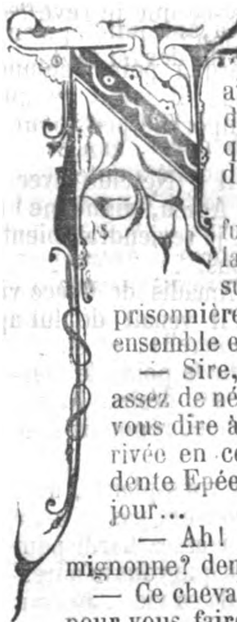
Et Néréide s'endormit jusqu'au soir. Vers le milieu de la nuit, elle entrevit Balartes dresser l'échelle de corde et monter à la fenêtre où Niquée l'attendait. Elle entendit leur complot de fuir et de gagner Trébisonde.

Le prince insistait beaucoup, et ils convinrent que Niquée trouverait moyen de sortir vers la fin de la semaine.

— Ah! misérable, dit alors Néréide, ce ne sera pas, car, puisque j'ai découvert vos embûches, avant qu'il soit demain nuit, je dévoilerai vos trames de façon à les déjouer complétement.

## CHAPITRE XXV

**Comment Néréide déclara au soudan l'entreprise du prince de Thrace, et du combat qu'elle voulut avoir avec lui.**



Néréide, ayant aperçu la trahison du prince de Thrace, ainsi qu'il vous a été dit, manda immédiatement au soudan qu'elle avait à lui déclarer chose d'importance.

Le vieillard, estimant que ce fussent nouvelles certaines de la jouissance espérée, s'en vint sur-le-champ trouver sa belle prisonnière. Quand ils furent tous deux ensemble et seuls, Néréide lui dit :

— Sire, une mienne tante m'a appris assez de nécromancie pour que je puisse vous dire à coup sûr le pourquoi de l'arrivée en ce pays du chevalier de l'Ardente Epée, dont vous me parliez l'autre jour...

— Ah! Et quel est ce pourquoi, ma mignonne? demanda tendrement le soudan.

— Ce chevalier n'est venu en ce pays que pour vous faire injure et décevoir madame votre fille, s'il le peut... A quoi vous devez pourvoir, Sire, avant que cet inconvénient ne vous advienne...

Le soudan, à cette révélation, devint morne et pensif. Toutefois, après un instant, il répondit à Néréide :

— Mais, belle dame, comment me serait-il pos-

sible de m'assurer de la vérité de ce que vous m'annoncez là? Car, je vous l'avoue, je ne voudrais pour rien accuser de si grande lâcheté un si bon chevalier qu'est celui de l'Ardente Epée.

— Je vous dirai, Sire, si vous le permettez, ce que vous avez à faire en cette occurrence.

— Dites, ma mignonne, dites vitement!...

— Vous le manderez donc, et, lorsqu'il sera devant vous et devant les principaux de votre cour, vous lui direz que vous savez de source certaine qu'il essaie de vous honnir... Il affirmera à l'instant le contraire, disant que ceux qui vous ont rapporté cela mentent impudemment... Alors, vous lui répondrez que vous tenez la chose de moi-même, et que je la lui ferai connaître en champ de bataille...

— Ah! ma mie, jamais je ne consentirai à hasarder aussi follement la vie d'une personne qui m'est si chère que vous l'êtes! car je suis certain que vous ne pourriez résister un quart d'heure à ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée...

— Ne vous mettez pas en peine de cela, Sire; outre que la justice est de mon côté, j'ai le cœur aussi bon et le bras aussi raide que lui, et j'espère sortir de cette aventure aussi bien que maintes autres plus dangereuses.

— En mon Dieu, ma mignonne, il est vrai que j'ai mon propre honneur et celui de ma fille en grande considération, comme faire je dois; mais il n'en est pas moins vrai aussi que votre vie m'est précieuse au possible, et que j'y tiens plus qu'à la mienne propre...

— Sire, je vous supplie très humblement de me croire cette fois, et il vous en prendra bien.

Néréide fit tant et tant, que le soudan, malgré l'envie qu'il avait de ne pas laisser sortir sa prisonnière, de peur qu'elle ne s'envolât, lui donna le congé qu'elle sollicitait, et, l'ayant quittée, s'en alla trouver Balartes, auquel il dit devant toute sa cour assemblée :

— Chevalier de l'Ardente Epée, vous êtes venu en ma cour, non pour nous honorer, moi et les miens, comme vous me l'avez donné à entendre, mais pour me trahir et déshonorer. C'est pourquoi je vous ordonne, sous peine de vie, d'avoir à vider mes terres dans vingt-quatre heures... Autrement, assurez-vous que je vous punirai comme vous devez l'être.

Balartes fut ébahi de cette nouvelle, et encore plus mal content, car il était sur le point de donner fin à son entreprise et à ses désirs. Aussi, plein de gloire et d'outrecuidance, répondit-il au soudan :

— Sire, vous direz ce qu'il vous plaira, mais je vous répondrai qu'il ne se trouvera pas en cette cour ni ailleurs aucun chevalier assez hardi pour soutenir ce reproche de trahison que vous m'adressez là et que je lui ferai payer de sa vie... Je vous jure par les hauts noms de nos dieux que quiconque vous a dit cela a faussement et malheureusement menti, et mentira toutes fois et quantes il le dira!...

— Pourtant, chevalier, j'ai à vous présenter quelqu'un qui, malgré vos menaces, soutiendra ce dire et vous le prouvera en champ de bataille.

Et, sur l'heure, le soudan manda Néréide, laquelle le vint trouver incontinent.

Quand Balartes l'avisa si belle et de si bonne grâce, il fut grandement émerveillé; moins cependant que Fulurtin, car jamais chose ne ressembla mieux à une autre que Néréide ne ressemblait au prince de Thrace.

Lors, le soudan, s'adressant à sa prisonnière, lui dit :

— Néréide, voici Amadis de Grèce, qui veut maintenir que vous l'avez faussement accusé, et qu'il n'est point venu céans pour comploter contre moi trahison ou vilenie, comme vous me l'avez assuré. Qu'avez-vous à répondre?...

— Sire, répondit Néréide, il sait bien qu'il a parlé contre vérité.

Balartes, qui s'imaginait bien fermement n'avoir affaire qu'à une simple demoiselle, se rengorgea hardiment pour répliquer :

— Demoiselle, ma mie, l'accoutrement que vous portez fait excuser la folie de vos paroles... Les femmes ont le droit de dire tout ce qui leur vient sur la bouche. Mais si un autre que vous, portant armes, s'était aventuré à ce point, je le châtierais comme lâche et méchant!...

— Vous avez raison de penser ainsi, dit Néréide; cependant, je dois vous prévenir que, suivant la coutume de mon pays, j'ai reçu l'ordre de chevalerie, et que je manie la lance et l'épée aussi aisément que d'autres la quenouille et le fuseau... Par ainsi, notre combat peut avoir lieu et sans retard, car je maintiens devant Sa Majesté et cette noble assistance que vous avez déloyalement, traîtreusement et méchamment comploté le déshonneur du soudan. Voici mon gage de bataille!...

Ce gage que Néréide tendait à Balartes, celui-ci fut bien forcé de le relever ; mais ce fut malgré lui, non à cause du doute qu'il avait sur l'issue de la mêlée, mais parce qu'il lui paraissait honteux d'avoir à se mesurer contre un si chétif et si indigne personnage.

Toutefois, Fulurtin, qui savait le nœud de la matière, craignait grandement que mal lui en prît. Niquée elle-même, avertie de cette rencontre, n'en put fermer l'œil de toute la nuit.

## CHAPITRE XXVI

Comment Néréide vainquit, en champ de bataille, le prétendu chevalier de l'Ardente Epée, ainsi que Fulurtin, qui le croyait venger.

Au jour fixé pour l'épreuve de la vertu, force et courage des deux combattants, le soudan manda Néréide, qu'il fit armer de pied en cape, et à qui il donna pour parrain le roi de Lacédémone.

Il pria Balartes d'être celui du duc Niléa.

A leur arrivée au camp, Fulurtin, en considérant Néréide, ne pouvait s'imaginer qu'elle fût autre qu'Amadis de Grèce, son meilleur ami.

Sa fréquentation du prince de Thrace, cependant, le rendait hésitant sur ses suppositions.

Les deux combattants saluèrent le camp, et, placés chacun au bout opposé, les trompettes sonnèrent, et tous deux, s'élançant, se rencontrèrent si droit, que Néréide, faussant l'écu et la lance de Balartes, le désarçonna et le blessa grièvement au côté.

Le cheval de Néréide fut tué, mais elle se releva de dessous lui et s'avança, l'épée haute, sur Balartes, qui s'était mis en garde.

Lors le combat fut terrible entre eux, car le prince était brave chevalier.

Le soudan voyait avec plaisir que la victoire n'était pas douteuse pour Néréide; Fulurtin, de son côté, amoncelait de grandes colères dans son cœur, et il disait :

— J'aurais certes cru ce chevalier meilleur défenseur de ses armes, mais la chance tourne souvent contre le droit; possible, après tout, que sa querelle ne soit pas juste.

Néréide pressait le chevalier et l'avait fait rompre jusqu'aux limites du camp, et elle le harangua.

— Chevalier, avant d'aller à pire état, quittez le nom que vous avez usurpé, car il est injuste de dérober la gloire et le bien d'autrui si lâchement.

— Folle indiscrète, répondit Balartes, tu crois m'avoir déjà à merci! Non, non, ta mort précédera la mienne.

Et aussitôt il lui donna deux tels coups d'épée sur le haut de l'armet, que ses yeux virent mille étoiles.

Néréide se jeta sur lui, prit de la main gauche les courroies de son heaume et le lui arracha; puis de la droite elle lui trancha la tête.

Fulurtin, à ce spectacle, s'arrachait les cheveux et faisait un deuil pitoyable.

— Hélas! disait-il, chevalier de l'Ardente Epée, fleur et honneur de vertu, prouesse et magnanimité; la Fortune vous a naguères élevé bien haut pour vous laisser tomber aux pieds d'un tel monstre! Que direz-vous, rois, princes, chevaliers qu'il a vaincus? Que direz-vous en le voyant défait par une femmelette!

Ces doléances finirent par des larmes abondantes. Il pleurait, les bras croisés, en présence de Néréide, qui était prête à en faire autant, en considérant de quel dévouement Fulurtin accompagnait celui qu'il croyait mort, et cependant respirait près de lui.

— Plût à Dieu, disait en elle-même Néréide, que vous connussiez la vérité! Elle vous sera plus tard annoncée.

Et, ôtant ses armes de tête :

— Sire chevalier, dit-elle, ne vous tourmentez plus pour ce qui vient d'arriver, car, si la Fortune vous désole, elle vous réserve un plus grand bien pour l'avenir, car je veux, à la place du mort, être votre amie fidèle plus qu'il n'était pour vous; votre bravoure et les regrets que vous exprimez méritent ce retour.

— Néréide, répondit-il, cet échange m'est odieux, car je voudrais que ta tête soit séparée du tronc comme tu as fait de mon ami, de mon second moi-même, et je jure les dieux que je t'en ferai autant. Tu n'es pas digne de combattre avec ceux qu'il a vaincus. S'il te plaît, combattons ensemble pour l'éprouver, je serai sûr au moins que, vaincu, je rejoindrai mon ami, ou que, vainqueur, je l'aurai vengé.

— Bon chevalier, vous me jugez bien faible pour lui attribuer tant de gloire, et je m'étonne de vous voir accueillir ainsi l'amitié de celle qui jamais ne combattra avec vous. Réfléchissez à mes paroles, et croyez qu'elles ont pour vous une signification honorable pour vous.

— Oui, fit Fulurtin, ces paroles sont pure couardise pour refuser le combat; la Fortune te sert jusque-là, mais je saurai la tourner contre toi avant qu'il soit longtemps.

— Fulurtin, reprit-elle, plus je me dévoile et plus tu t'obstines à ne pas me reconnaître; si nous n'étions pas si environnés de gens, j'ouvrirais tes yeux que tu tiens obscurcis et aveuglés.

Ils causaient depuis si longtemps, que le soudan et le roi de Lacédémone descendirent de leurs gradins pour en savoir la cause.

Fulurtin, en leur présence, recommença ses injures et voulait à toute force combattre.

Ce qui mit Néréide en grande perplexité, car il fallait, ou accepter le combat, ou passer pour lâche de cœur.

A la fin, elle réfléchit qu'elle trouverait moyen, en combattant, de lui déclarer qui elle était, et alors elle lui répondit fièrement.

— Chevalier! vous êtes allé trop loin dans vos injures, car, au lieu d'être si aisé à vaincre, comme vous le dites, je veux prouver, au péril de ma vie, que vous avez dit faux.

— Eh bien! fit Fulurtin, que ce soit de suite.

Le soudan consentit à regret à cette épreuve. On leur amena des chevaux frais, et Néréide était fort soucieuse de se mesurer avec son meilleur ami.

Leur rencontre fut terrible, Néréide ne s'occupant pas de parer, elle laissa Fulurtin briser sa lance sur elle jusqu'à la poignée, et se retint aux crins de son cheval pour ne pas tomber.

Fulurtin tomba sous son cheval, mais il revint aussitôt sur Néréide, et lui dit :

— Ça, ma damoiselle, descendez de cheval, si vous ne voulez pas que je le tue.

— Par mon âme! fit Néréide, vos motifs de combats sont si déraisonnables, que je préférerais cesser le combat.

Elle descendit cependant, et leur combat continua. Fulurtin, acharné à l'attaque, et Néréide, au contraire, se bornant à parer du plat de son épée et à recevoir les coups sur son écu.

L'ennui pour elle était de voir le soudan et le roi de Lacédémone très attentifs à connaître l'issue de cette mêlée.

Ce qui l'empêchait de parler à Fulurtin. Elle lui dit ces seuls mots :

— Contente-toi, Fulurtin, d'avoir abîmé mon écu et mes armes ainsi, car ta bonté t'a fait traiter en ami jusqu'ici; pourtant, ne va pas plus loin.

— Fais comme moi, répondit Fulurtin ; défends ta vie, que je tiens suspendue à mon épée.

Et leur combat recommença plus âpre que jamais : Néréide reçut une blessure et songea à se défendre sérieusement ; elle haussa l'épée, et, d'un coup, décoiffa Fulurtin, qui tomba bouleversé et ne sachant s'il faisait jour ou nuit.

— Voilà, dit Néréide, un des coups habituels du chevalier de l'Ardente Epée, et non du misérable qui gît mort en ce camp. Rends-toi mon prisonnier, ou mal t'en arrivera.

— Tue ! tue ! s'écria Fulurtin, que j'aille rejoindre, aux Champs-Elysées, mon ami ; s'il est en enfer, peu m'importe, j'irai de même lui tenir compagnie.

— Pas encore, reprit Néréide ; tu seras l'ami de moi seul, et je prierai le soudan de te garder prisonnier jusqu'à ce que ta colère soit apaisée.

— A quoi bon la vie, sans mon ami? fit Fulurtin.

Néréide désespéra de faire entendre raison à ce maniaque ; elle pria le soudan de le faire surveiller, pour qu'il n'attentât pas à ses jours par désespoir.

Le corps de Balartes fut embaumé dans un cercueil de plomb pour être envoyé à l'empereur de Trébisonde.

La réputation de Néréide fut complète, et on la surnommait le meilleur chevalier de toute la terre.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Niquée se voulut détruire, sachant la mort d'Amadis de Grèce et la victoire de Néréide.**

Sitôt après la victoire remportée par Néréide, le soudan la prit par la main et la conduisit dans une des plus belles chambres du château, où il fit panser les plaies qu'elle avait.

Puis il alla trouver Niquée pour lui raconter ce qui s'était passé, espérant lui faire plaisir ; mais bien au contraire, car Niquée, en apprenant la mort d'Amadis, tomba à la renverse inanimée.

Le soudan resta effrayé et appela les demoiselles pour lui desserrer ses robes et la secourir.

En revenant à elle, un soupir douloureux s'échappa de son sein, et elle dit :

— Retirez-vous, mon père, car le mal que je souffre veut une solitude entière. Accordez-moi cette grâce, car c'est la dernière que vous m'octroierez, étant prête à quitter la vie.

Le bon vieillard inonda de larmes sa blanche barbe à ces paroles, et sortit de la chambre en pensant que cette crise venait de quelque douleur d'amour.

Il alla chez Néréide, qui, elle-même, à cette nouvelle, devint blême et resta sur sa couche sans mouvement.

Le pauvre soudan crut avoir, en un instant, perdu sa fille et son amie ; la fièvre le prit, et il commença à se désoler piteusement.

— Hélas ! faut-il que sur le bord de la tombe je voie trépasser les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde. Pour Dieu, ma mie, répondez-moi !

Et il embrassait Néréide, qui revint à elle et comprit sa faute ; elle voulut s'expliquer et répondit au soudan :

— Je vous assure que votre douleur m'a tant émue, que j'ai éprouvé le même mal que votre fille.

— Ma mie, fit le soudan, reposez-vous ; ce sont vos blessures qui vous ont causé ce malaise ; faites bonne chère afin de rétablir cette faiblesse.

Et il la laissa seule. Niquée, cependant, avait congédié ses suivantes et continuait à déplorer son malheur, s'en prenant à Néréide, qu'elle accusait de meurtre.

— Certes, soupirait-elle, son visage, si semblable au vôtre, cruelle femme, vous devait donner quelque compassion, et moi-même je devais vous en inspirer ! Que n'ai-je l'épée qui l'a renversé ? bientôt mon âme irait rejoindre la vôtre, ô Amadis ! dans quelque lieu qu'elle habite à ce moment.

Toute la nuit, ce furent pareilles plaintes. Au jour, le soudan envoya quérir de ses nouvelles. On répondit que le mal s'était aggravé.

Le soudan vint trouver Néréide, qui s'habillait, et lui manda les mauvaises nouvelles de sa fille.

— Sire, dit Néréide, s'il vous plaisait, j'irais lui tenir compagnie ; car peut-être s'ennuie-t-elle ainsi seule.

Cette proposition plut au soudan, et ils allèrent chez Niquée, qui, en les voyant, tourna la tête de côté et feignit de dormir.

Le soudan se retira de crainte de l'éveiller, et la confia à Néréide ; ce que Niquée entendit fort bien.

Son père étant hors de la tour ; elle se leva en sursaut, et s'adressant à Néréide, elle lui dit durement :

— Que faites-vous ici ? disparaissez ! car en votre présence je me tuerai, ou bien je vous étranglerai de mes deux mains ! Femme traîtresse ! fallait-il recevoir de vous ces maux horribles !

— Votre mal, madame, répondit Néréide, précédera un grand bien, si vous le comprenez comme je le sais.

— Or, laissez-moi, fit Niquée, ou accordez-moi l'épée qui a tué Amadis.

— Très bien, dit Néréide ; à une condition : c'est que je vous la donnerai en ma seule présence.

Et elle alla chercher l'épée, qu'elle lui présenta dans une chambre secrète, en lui disant :

— Madame, voici cette épée ; je vous prie de me la passer au travers du corps si je ne vous ramène Amadis vivant, quoique vous le pensiez mort.

Niquée prit l'épée, et croyant que Néréide se

moquait d'elle, elle tira la lame du fourreau pour lui fendre la tête.

Néréide était sur ses gardes; elle para le coup et lui dit :

— Comment, vous voulez ainsi occire votre Amadis! Regardez cette épée, figurée sur ma poitrine, et accueillez ensemble le chevalier de l'Ardente Epée et Amadis de Grèce. Le traitre qui a usurpé mon nom a reçu le châtiment qu'il méritait. Maintenant, si vous voulez punir Amadis, choisissez de cette épée d'acier ou de celle que vous avez gravée dans mon cœur.

Niquée ne savait si elle rêvait; elle se rassura peu à peu devant de semblables preuves, et fit raconter à Amadis tous les détails de ses prouesses.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Néréide redevint homme, à la grande satisfaction de la belle Niquée, laquelle s'abandonna pour la première fois au plaisir d'aimer et d'être aimée.

Dieu sait quels baisers et quels embrassements s'ensuivirent! Néréide prouvait éloquemment qu'elle n'était pas femme, et elle l'eût prouvé plus éloquemment encore si la belle pucelle Niquée ne s'y fût opposée en lui disant :

— Mon grand ami, il ne me paraît pas que vous respectiez suffisamment les barrières qui défendent mon honneur, à savoir, mon rang et ma beauté... Considérez donc, je vous prie, que notre amour doit être consacré par la loi la plus honnête vis-à-vis de Dieu et des hommes.

— Je vous assure, madame, fit Amadis, que je n'aurai jamais d'autre femme et épouse que vous, vous aimant au delà de ce qu'il est permis d'espérer.

— Eh bien! dit tendrement Niquée, je vous reçois pour seigneur, mari et époux.

Et ainsi, Niquée laissa cueillir à Amadis le frais bouton du rosier, jusqu'alors immaculé; et le jardinier s'occupa si bien de ce gentil jardin, que le fruit ne tarda pas à mûrir.

— Mon ami, lui disait Niquée, je confierai à mon père, en le trompant un peu, que vos soins m'ont rendu la santé, et je suis sûre qu'il vous laissera toujours avec moi.

— Je vous assure, fit Amadis, que votre père et moi nous sommes trouvés il y a un mois dans un cruel ennui.

Et il lui raconta que le soudan avait voulu le violenter, et que, n'y pouvant arriver, il l'avait fait enfermer à la Tour de l'Univers; ce qui avait été la cause de leur réunion présente.

— Laissez-moi faire pour le reste, ajouta-t-il, je sais comment prendre son caractère; priez-le de venir vous visiter.

Le soudan vint presque aussitôt et trouva sa fille parée des plus vives couleurs de la santé; le délassement qu'elle avait pris avec Amadis n'y avait pas peu contribué.

— Je vois que vous allez mieux, dit-il, et vraiment, hier, j'ai craint de vous voir mourir.

— Mon père, fit Niquée, Néréide m'a soignée avec tant d'affection, que je suis maintenant hors de tout danger.

— Elle donne à tout le monde allégeance, sauf à moi, reprit le soudan; mais j'espère avec le temps recevoir d'elle plus de bien qu'elle ne m'en veut céans.

— Sire, hasarda Néréide, je vous l'ai promis et vous le promets encore.

— Il faut pour cela, père, que vous ne nous sépariez plus, car sans elle je retomberai en pire état que devant.

— Oui, vraiment, dit le soudan, je vous la confie, et nourrissez les bonnes intentions qu'elle a pour moi.

— Je n'y manquerai pas, répondit Niquée, qui se tenait de rire ainsi qu'Amadis.

Le soudan se retira après ces mots pour prendre son repos.

## CHAPITRE XXIX

Comment Néréide fut voir Fulurtin en prison, et les propos qu'ils eurent ensemble.

Toute la journée se passa entre Néréide et Niquée à deviser sur les peines qu'ils avaient endurées avant d'être réunis par l'amour.

— Combien de fois, disait Amadis, j'ai déploré votre situation, semblable au trésor que cache l'usurier et ne sert ni à lui ni aux autres, au lieu de laisser d'aussi belles créatures que vous honorer Dieu en aimant honnêtement leur ami!

— Dieu, mon ami, répondit Niquée, montre ici son dessein. Voyez comme mon père s'est rompu la tête pour empêcher qu'homme du monde approchât de moi. Il a oublié qu'il est aussi difficile de garder une femme que de tenir dans la main fermée un bataillon de puces, car elles sortent par la séparation des doigts. Quels remords lui viendront quand il saura notre liaison! d'autant plus que l'espoir de vous posséder a amené ce résultat. A son âge et avec sa sagesse, je m'étonne de cet entraînement.

Ils s'entretinrent ainsi jusqu'au moment d'aller coucher.

Néréide avait peu dormi les nuits précédentes; elle ordonna à ses femmes de se retirer dans la garde-robe et la laisser seule avec Néréide, qui coucherait avec elle.

Ces femmes obéirent sans soupçonner rien et

laissèrent les amants faire plusieurs essais du plaisir qu'ils avaient eu ensemble une ou deux fois le matin.

Et combien qu'ils fussent l'un et l'autre nouveaux en tel métier, ils en apprirent tant cette nuit, qu'ils devinrent aussi savants qu'après quinze ou vingt ans d'études.

Pendant plusieurs jours, ils travaillèrent à ce charmant repos sans se lasser ni dégoûter.

Le soudan revint voir sa Néréide, qui lui échappait toujours, et finit par lui dire qu'elle avait fait vœu de tenir chasteté pendant une année de captivité; qu'ensuite elle lui appartiendrait de cœur, de corps et de toutes les façons qu'il lui plairait.

Il prit cela en paiement et l'autorisa à venir à tout instant voir Niquée, et se promener où elle voulait.

Néréide se souvint de Fulurtin et l'alla voir dans sa prison; le pauvre chevalier était sur le chemin du trépas et appelait le terme de ses douleurs.

— Je vous supplie, mon ami, dit Néréide, de me pardonner le délai que j'ai mis à me faire connaître de vous; je suis votre tant regretté Amadis de Grèce. Voyez l'épée que vous avez regardée tant de fois.

Et elle lui montra sa poitrine.

— Cela vous prouve que vous avez eu affaire à un traître qui usurpait l'amour de Niquée auquel j'ai droit.

Fulurtin, à mesure qu'elle parlait, se figurait rêver ou éprouver un enchantement, car il avait vu expirer le chevalier de l'Ardente Épée, et il le revoyait à ses côtés.

Mais, en rappelant dans sa mémoire certains détails de l'autre, tels que déni de secours aux demoiselles et autres, il songea qu'il avait dû être trompé jusqu'alors par celui qui avait été châtié.

Il se jeta au cou d'Amadis, en s'écriant :

— Ah! mon vieil ami, qui eût pensé qu'après tant d'infortunes je trouverais une pareille joie? Sur mon âme, je ne regretterai pas la vie, puisque j'ai été tiré d'un si horrible chagrin que celui de vous avoir cru mort. Mais pourquoi ce déguisement de femme?

Lors, Amadis lui raconta sa vente au soudan par Gradamarte, qu'il attendait sous le nom de Cosme Alexandrin, son mariage avec Niquée et la nécessité de tout ce qui en était survenu.

— En vérité, je suis ravi de ces aventures merveilleuses et successivement heureuses. Je ne sais vraiment pas à quels diables j'avais l'esprit lorsque je vous vis à cheval et combattre celui que vous avez si maltraité. J'aurais dû vous reconnaître sous ces habits de femme.

— Et vous, dit Amadis, quelle fortune vous a amené dans ce pays?

— L'inquiétude seule de vous chercher, répondit Fulurtin; malgré un récent mariage avec une fille que j'adore, j'ai tout quitté pour me mettre en campagne à votre quête.

En racontant ses amours avec Libriaxa, Fulurtin ne pouvait s'empêcher de soupirer.

Amadis se mit à rire.

— Je vois, dit-il, que vous commencez à regretter son absence; si vous voyiez seulement une fois Niquée, vous comprendriez bien davantage encore ce sentiment.

— Je vous dirai, fit Fulurtin, que mon amie est si bien en moi et moi en elle, que je la préfère à toutes les belles du monde, car elles ne pourraient habiter un cœur que j'ai laissé à la garde de ma mie.

— Diable! reprit Amadis, n'en avez-vous pas déjà joui, et plusieurs fois?

— Oui, certes!

— Et néanmoins, vous pensez à elle autant que si vous étiez en quête pour la conquérir. Que dirais-je, moi, s'il me fallait quitter ma Niquée? Depuis que je cause ici, il me semble en être éloigné depuis dix ans.

— Vous voyez, dit Fulurtin, vous êtes absolument comme moi.

— Avec cette différence, répliqua Amadis, que la beauté de ma mie ne peut être comparée à celle de la vôtre.

— La mienne, continua Fulurtin, n'a d'égale ni aux cieux ni sur la terre. Ni la déesse Vénus ni votre Niquée n'atteignent à la perfection de Libriaxa. Chaque oiseau trouve son nid beau.

— J'avoue que j'ai bien aimé Lucelle, fit Amadis, et que je l'aime encore; mais je confesse qu'à la vue du portrait seul de Niquée, l'affection que je portais à l'autre s'évanouit subitement pour se porter sur elle.

— Ma mie n'a point à craindre pareille chose de moi; j'aimerais mieux mourir plutôt que d'être une seule fois inconstant à son endroit.

— Nous verrons cela un jour; contentez-vous de bien jouer maintenant votre personnage. Je ferai entendre au soudan que je vous ai bien prêché, que vous êtes content et désirez entrer à son service. Il vous fera venir de suite. Le reste regarde votre prudence. Je cours revoir ma mie.

Ils se quittèrent, et Néréide vint trouver le soudan, auquel elle fit la proposition de Fulurtin.

— Par ma foi, dit le soudan, vous me donnez l'occasion de vous aimer de plus en plus; je sors de chez ma fille, qui était toute triste; je vous prie d'aller la visiter; je vais de mon côté appeler Fulurtin.

En effet, Fulurtin fût traité avec les honneurs dus aux plus grands princes de l'empire, et Néréide et Niquée habitaient toujours le paradis des amants, sans être aucunement observés des damoiselles suivantes.

## CHAPITRE XXX

**Comment les nouvelles vinrent en Trébisonde de l'armée d'Abra, qui marchait contre l'empereur et Lisvart, et du congé que donna le soudan à Néréide pour aller au secours d'Axiane avec cinq cents chevaliers.**

Tant courut par tout le Levant le bruit de l'armée qu'assemblait la belle Abra pour descendre en Trébisonde, qu'Amadis de Grèce, craignant la ruine du pays, se trouva en grande perplexité et chagrin. Et, bien qu'il considérât comme la plus grave et pénible chose de s'éloigner de sa nouvelle femme et amie, cependant la raison finit par l'emporter sur la folie, et le devoir sur le plaisir.

Une nuit entre autres, après y avoir bien réfléchi, il se décida à demander son congé, et, pour y parvenir, tenant Niquée entre ses bras, il lui dit :

— Vous savez, ma mie, quelle part vous avez en moi, et quel désir j'ai de vous obéir et complaire en tout... Je vous prie donc de me conseiller en l'occurrence présente, à propos de deux extrémités qui me travaillent et importunent grandement l'esprit...

— Qu'est-ce donc, mon doux ami? demanda la belle Niquée.

— L'une est l'obligation que je dois à mon père, pour le secourir en la nécessité où il est, comme vous avez entendu. L'autre, qui me touche de plus près encore, c'est que, en m'éloignant de vous, j'approche d'autant de la mort... Il me paraît impossible de vous abandonner longtemps...

Niquée, qui n'était pas moins avisée que belle et de bonne grâce, comprit que si Amadis délaissait père et pays en temps si pressé, outre qu'il en pourrait recevoir blâme, ils en recevraient l'un et l'autre un dommage trop grand. Lors, au lieu de le détourner de cette idée qu'il avait, elle lui répondit :

— Seigneur, l'amour que je vous porte est si parfaite, que je vous donnerais malaisément, en ce que vous me demandez, un conseil qui me fût agréable et sain... Mais plus grande encore est la force de votre honneur et de votre renommée, puisque c'est elle seule qui a été le moyen du bonheur que nous avons l'un par l'autre... A cette cause, il me semble que vous et moi devons ajourner et interrompre notre béatitude amoureuse et suivre l'âpre devoir qui nous ordonne la séparation. Par ainsi, mon grand ami, je vous donne, comme faire je dois, tel congé qu'il vous plaira, encore que véritablement ce soit contre mon vouloir et mon plaisir...

— Sur mon Dieu, ma dame, reprit le chevalier de l'Ardente Epée, vous parlez si bien et si éloquemment, que je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou de votre beauté, à nulle autre pareille, ou du merveilleux jugement que vous portez dans les occurrences délicates de la vie, et du gentil esprit qui reluit en vous... Demain donc, avec votre agrément, je parlerai au soudan, et, selon ce qu'il me répondra, je parachèverai ou romprai mon entreprise. Car, sans lui, ni vous ni moi n'y pourrions donner ordre et suite...

En effet, le jour suivant, comme le soudan était là, en visite, comme il en avait coutume, Néréide lui dit :

— Sire, je ne vous ai jamais requis, que je sache?...

— Non, certes, ma mignonne, et je le regrette bien.

— Je vous supplie aujourd'hui de m'accorder un don...

— Un don, à vous qui les avez tous?

— Un don, oui, Sire...

— Et lequel, ma mie?

— Accordez-le-moi d'abord, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir plus tard...

— Ma mie, je vous ai donné mon cœur; c'est vous dire que je n'ai rien à vous refuser. Demandez donc hardiment.

Néréide remercia très humblement, et dit :

— Vous savez depuis longtemps, Sire, que madame votre nièce Axiane a résolu de reconquérir l'empire de Babylone, que détient indûment et injustement la princesse Abra, héritière de son frère Zaïr?...

— Je sais cela, en effet, ma mignonne, et depuis un assez long temps... Mais je vous avoue que je ne vois pas bien où tendent ces propos...

— Si vous y consentez, Sire, et je le souhaite fortement, j'irai aider de ma personne à votre nièce, espérant par ce moyen apaiser l'inimitié que plusieurs vous portent, et à moi aussi, pour la mort d'Amadis de Grèce, et acquérir en outre quant et quant plus de renommée que je n'en ai encore...

Le soudan fut très marri d'avoir si légèrement donné sa parole et octroyé d'avance le don que venait de lui demander Néréide, car c'était une séparation qu'elle lui demandait là, et il s'était si bien habitué à la voir tous les jours!...

Cependant, il avait promis. Quoi qu'il lui en dût coûter, il s'exécuta.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mie; mais je jure bien, par le haut et puissant Jupiter, que c'est bien contre mon gré. Car l'éloignement où je vais me trouver de vous va produire un tel désarroi en moi, que j'ai grand'crainte de n'être plus en vie à votre retour...

— Voilà des paroles inutiles, Sire; vous devez savoir que cette absence ne sera pas longue et que je la raccourcirai encore de mon mieux, ne connaissant pas de lieu au monde où j'aie reçu plus d'aise et d'honneur que céans, en votre compagnie et en celle de madame votre fille.

— Ma mignonne, dit le soudan, je dois consentir à votre départ, puisque je l'ai promis. Mais, comme j'ai peur que vous ne soyez reconnue et mise à mort, je vais vous donner pour compagnie cinq cents chevaliers qui auront pour mission spé-

ciale de veiller sur votre chère et précieuse existence.

— Puis-je choisir ces chevaliers-là moi-même, Sire?

— Certes, oui, mignonne! certes oui!

— Alors, Sire, je vous supplie de permettre à Fulurtin de m'accompagner. Avec lui et les cinq cents chevaliers dont vous me gratifiez, je ne redouterai personne!...

— Vous aurez Fulurtin, ma mie, ainsi que le roi de Lacédémone... Je vais les prévenir et m'occuper de votre départ.

— Que les dieux vous le rendent, Sire!

Le vieux soudan sortit, et alla commander l'équipement des vaisseaux nécessaires.

Peu après, Néréide ayant pris congé et de Niquée et du soudan, s'embarqua avec sa suite, sur son vaisseau, qui cingla vers Cappadoce.

## CHAPITRE XXXI

Comment le vieil empereur de Trébisonde, l'impératrice sa femme et la princesse Onolorie sa fille, passèrent de vie à trépas, au grand désespoir de Lisvart de Grèce.

Pendant que ces choses se passaient, d'autres événements s'accomplissaient aussi. Le temps, qui donne fin à toutes choses, les travaux passés, les peines ordinaires de la vie, tout contribua à avancer la mort du vieil empereur de Trébisonde. Il rendit son âme au Seigneur Dieu, qui la lui avait prêtée pour toute la durée de son existence terrestre.

Il fut fait grand deuil de cette mort dans tout l'empire, comme on pense bien; lequel deuil, cependant, dut s'apaiser tôt après pour faire place aux joies du couronnement du nouvel empereur Lisvart de Grèce et de sa chère femme et épouse, la princesse Onolorie.

Quelques jours après ce couronnement, et comme si la Fortune se rassasiait difficilement, deux autres malheurs suivirent celui-là. La vieille impératrice mourut, emportée par les regrets amers qu'elle ressentait de la perte de son vieux mari; ce qui troubla tellement sa fille Onolorie, alors grosse de six mois, qu'elle en avorta dans d'affreuses douleurs. Les médecins la jugèrent perdue, et elle le comprit elle-même.

Lisvart, à cette nouvelle, commença à faire les regrets et les plaintes les plus dignes de pitié. Comme il était en cette angoisse, on lui vint dire que l'impératrice sa femme le demandait, afin de lui dire un dernier mot avant de passer le pas.

Bien qu'il fût plus en état de recevoir réconfort que d'en donner à quiconque, il y alla, pour montrer qu'il était homme, avec la meilleure contenance qu'il put trouver, et, lui prenant doucement et affectueusement la main droite, il lui demanda comment elle se portait :

— Sire, répondit-elle avec un sourire mélancolique, je vais ainsi qu'il plaît à notre Seigneur Dieu... Je vois bien maintenant qu'il me veut appeler à lui... Par ainsi, mon ami, je vous supplie de me pardonner les choses involontaires par lesquelles j'aurai pu vous offenser, car je vous promets, en vérité, que ç'a été hors de mon escient... Je vous ai aimé, Lisvart, tant que j'ai vécu en ce monde, depuis la première heure où je vous ai vu jusqu'à cette heure solennelle où je ne vais plus vous voir...

Un hoquet sinistre interrompit la moribonde. Elle reprit bientôt courageusement :

— Lorsque je ne serai plus, mon doux ami, je vous prie d'avoir quelque souvenance de moi, de prier et faire prier le Seigneur d'avoir pitié de ma pauvre âme ignorante qui a peut-être péché et failli sans le savoir... C'est mon dernier vœu... Tenez-en compte, cher mari... Je voudrais vous parler encore, car il me semble que je ne vous ai pas assez dit combien je vous aimais... combien j'ai été heureuse par vous... combien je regrette de ne pas vivre plus longtemps pour vous prouver cet amour que le temps n'aurait pu entamer et que la mort seule peut briser, comme elle fait en ce moment... Mais l'heure me presse... je sens le cœur me manquer...

Et, se soulevant avec ce qui lui restait de force, Onolorie se pencha sur le visage éploré de son cher mari et le baisa avec une tendresse qui leur fit mal à tous deux, car ils sentaient l'un et l'autre que c'était la dernière caresse.

— Mon ami, ajouta-t-elle d'une voix qu'il entendait à peine, voilà le dernier bien que vous aurez de moi... Je vous laisse deux enfants qui sont vôtres... L'un est votre fille, si éloignée de nous présentement, que nous n'en savons nouvelles... Quand il plaira à Dieu, il vous la rendra... L'autre est votre Ama...

Onolorie ne put prononcer la dernière syllabe du nom de son fils. Son âme s'évanouit, sa voix et sa vie cessèrent ensemble, comme elle tenait encore la main de l'empereur, à qui le cœur crevait, tant il l'avait pressé d'angoisse et de tristesse.

Elle était morte sans qu'il s'en doutât, malgré le silence qui avait succédé tout-à-coup au bruit. Il continuait à tenir sa main dans la sienne, sans s'apercevoir qu'elle se refroidissait de minute en minute, et, pour ne pas l'affliger par ses sanglots, il se mordait la langue jusqu'au sang.

Mais lorsque cette main, de sèche et fiévreuse qu'elle était auparavant, devint tout-à-coup froide de cette froideur terrible que donne le tombeau, il osa relever la tête et regarder. Lors, voyant ainsi sa chère femme expirée, il tomba en une pamoison telle, qu'il resta plus de quatre heures sans remuer ni pied ni main sur un lit où on l'emporta.

Quand il reprit sa connaissance, il murmura, en jetant un sanglot du plus profond du cœur :

— Hélas! dure et mauvaise Fortune! es-tu suffisamment rassasiée? Tu ne veux pas de ma vie... toi-même l'a tirée cent et cent fois des périls où je te l'avais abandonnée!... Et, pour me faire mou-

rir cent fois le jour, tu m'as ôté ma chère femme, ma compagne ! O Dieu ! Dieu éternel !...

Lisvart n'en put dire davantage : il tomba derechef évanoui. Puis, revenant à soi, il dit, les yeux à demi-ouverts :

— Hélas ! ma mie, ma femme, ma loyale compagne, vous êtes plus heureuse que votre mari, tout bien considéré, puisque vous êtes présentement au ciel, dans la suprême béatitude, tandis que je reste, moi, ici-bas, pour servir de proie aux dévorantes mélancolies !... Pardonnez-moi, ma chère femme, si je vous pleure si indiscrètement...

Puis, tout aussitôt, comme personne mal arrêtée en son bon sens, il changea de contenance et se prit à maudire et à injurier le cours du ciel, l'influence des planètes, l'art des médecins, les appelant bêtes, ignares, sans savoir ni expérience. Et, tout en parlant ainsi, il faisait de ses mains crispées une si rude et si continuelle guerre aux poils de sa barbe, qu'elle n'en tarda pas à s'éclaircir plus que de coutume.

Périon, qui survint en ce moment, essaya d'apaiser sa fureur, lui remontrant que telles façons d'agir étaient messéantes à un chrétien comme lui, et contraires au vouloir de Dieu.

— Vous en parlez bien à votre aise ! lui répondit amèrement Lisvart. Ne voyez-vous donc pas que j'ai tant perdu, qu'il ne me reste autre chose qu'un ennui avec lequel je mourrai, me trouvant ainsi privé de la compagnie de ma bien-aimée Onolorie ?...

En prononçant ce nom si cher, Lisvart sentit son cœur lui manquer de nouveau et se serrer si fort, qu'il ne put continuer à parler et que ses yeux se changèrent en deux ruisseaux de larmes.

Gradasilée, qui arriva sur cette entrefaite, voyant son affliction, l'en reprit aigrement.

— Comment ! dit-elle, Sire, vous prenez plaisir à contrefaire la femme ? La magnanimité du cœur vous manque-t-elle comme aux enfants ?... Ne savez-vous donc pas que vous et moi nous sommes nés pour mourir ? Vous imaginez-vous donc faire revivre votre femme en la pleurant et en vous tourmentant ainsi ? Elle est, certes, bien heureuse... Pourquoi la regrettez-vous tant ? Elle est partie la première pour vous montrer le chemin ; elle vous attend au lieu où, s'il plait à Dieu, nous la verrons quelque jour... Laissez ces larmes à ceux qui n'ont pas espérance en une seconde vie, et réconfortez-vous en notre Seigneur, qui vous donnera la vertu de patience qui vous est nécessaire...

Assez d'autres bons propos lui tint Gradasilée, et tant et tant, qu'à la fin il donna quelque repos à ses yeux et à son cœur.

Pendant ce temps, on inhuma l'impératrice Onolorie en la chapelle où reposaient ses prédécesseurs.

---

## CHAPITRE XXXII

Comment l'impératrice Abra fut défaite, et ce qu'il en advint.

L'empereur Lisvart avait une multitude de bons soldats qu'il avait armés soigneusement pour assauts et défenses.

Lui-même ordonnait tous les travaux, faisant creuser fossés, jeter chausse-trappes et aiguiser les piques et manœuvrer les canons.

Les rois de Jérusalem, ceux de Fénicie et Surie, combattaient en personne et donnèrent l'assaut à Lisvart.

Abra, restée un peu en arrière dans les tranchées, voyant les siens un peu maltraités, se mordit les doigts et résolut de donner elle-même si, au troisième assaut, la ville n'était pas enlevée.

Elle ordonna au roi de Palestine, à celui de Centepolie et Sentapolin, de jeter cent mille hommes sur les murailles.

Mais Lisvart avait partout mis des poudres, de l'huile, fascines derrière les brèches, et les ennemis, lancés en vitesse et criant ville gagnée, furent enveloppés de flammes subites ; une forte partie y perdit la vie, le reste se sauva comme il put.

Abra se désespéra ; on lui apprit l'arrivée de quinze cents voiles amenant des chrétiens, ce qui la détermina à lever le siége et rentrer au camp.

Frandalo, amiral de l'armée chrétienne, arrivait bien appareillé et gréé devant la flotte d'Abra, qu'on avait dégarnie pour fortifier les troupes de terre.

Tout conspirait contre l'impératrice Abra ; Axiane, princesse d'Argènes, envoya un cartel à son ennemie ; il fut convenu que dix chevaliers païens se mesureraient en champ-clos.

En effet, Périon et les autres chrétiens s'avancèrent contre les païens, et ceux-ci, par ruse, pointèrent leurs lances sur les chevaux seulement. Les païens n'en restèrent pas moins prisonniers et donnés à l'impératrice Axiane, qui les fit soigner et renvoyer.

Les deux armées allaient en venir aux mains d'une façon définitive.

Don Florestan, empereur de Rome, commandait la cavalerie de trente mille chevaux.

Don Bruneo de Bonnemer, avait les gens de pied, Français, Allemands, Bretons et Écossais, cinquante mille soldats environs.

Lisvart dirigea le combat, qui fut plein d'épisodes terribles ou grotesques, car la défection se mit dans les troupes d'Abra.

Finalement, le combat dura si longtemps, que deux amiraux païens y furent tués et presque tous

les vaisseaux perdus, brûlés ou coulés.

Frandalo resta plein de gloire.

Un seul brigantin porta ces nouvelles à Abra, qui fuyait après avoir perdu camp et bataille.

## CHAPITRE XXXIII

Comment l'armée d'Abra ayant été vaincue par celle de Lisvart, aidée de celle d'Axiane, la malheureuse sœur de Zaïr songea à se jeter dans la mer et en fut empêchée par l'empereur de Trébisonde.

Tout était dit. L'armée de la princesse de Babylone avait été défaite honteusement par celle de l'empereur Lisvart, concurremment avec celle de la princesse Axiane. Tous les serviteurs d'Abra fuyaient lâchement dans toutes les directions. Chacun l'abandonnait dans ce désastre navrant, même ceux sur lesquels elle avait le plus le droit de compter. C'était une désertion générale!

— Ah! s'écria-t-elle avec désespoir. Tout est fini! tout est perdu!...

D'abord, par un moment de rage bien naturel, elle voulut se précipiter sur la trace des fuyards pour leur couper la retraite et les forcer à revenir mourir avec elle les armes à la main.

Mais elle renonça à ce projet, qui ne pouvait aboutir, car les fuyards fuyaient bien!

Lors, elle remonta sur son cheval, lui enfonça l'épée dans les flancs, et l'animal, se cabrant sous la douleur, l'emporta comme un tourbillon à travers la forêt voisine.

Vingt fois en chemin le cheval s'abattit, épuisé, fou de douleur. Vingt fois la main fiévreuse d'Abra le força à se relever et à reprendre sa course à travers les halliers.

Abra éprouvait une sorte de volupté sauvage à se sentir ainsi menée vers l'inconnu, c'est-à-dire vers la mort. C'était encore la lutte pour elle, et, puisqu'elle n'avait pu tomber avec honneur sur le champ de bataille, elle ressentait une joie amère à penser qu'elle allait mourir violemment, comme au milieu de la mêlée.

Hélas! cet espoir fut encore trompé. Son cheval s'abattit une dernière fois, les reins brisés, sur la lisière de la forêt. Et, à la façon dont Abra fut jetée sur le gazon, on eût dit que le noble animal lui voulait payer en douceur la violence qu'elle lui avait montrée. Les bêtes se vengent parfois moins cruellement que les gens!

Abra se releva, n'ayant aucun mal.

Son visage était d'une horrible pâleur, non parce qu'elle avait eu peur, mais parce qu'elle souffrait en ce moment toutes les douleurs possibles.

Elle s'assit sur l'herbe, la tête dans ses mains, et se mit à sangloter d'une lamentable façon.

— Ah! dieux cruels! comme vous vous êtes joués de moi! murmura-t-elle d'une voix noyée de larmes, comme vous m'avez trompée!... J'ai la honte de la défaite en amour comme en guerre... Lisvart triomphe doublement de moi... Il m'a dédaignée comme femme : il m'a vaincue comme reine... Je ne suis plus rien en ce monde, qu'une misérable créature sans feu ni lieu, sans trône et sans amitié... Chacun m'a fui... Je suis seule, bien seule dans mes ténèbres... Puisqu'il n'y a plus de bonheur à vivre pour moi, il n'y a pas grand malheur à mourir... Allons!...

Lors, se relevant incontinent, Abra alla droit vers le rivage, entra dans l'eau et s'évanouit, à demi-morte et à demi-folle.

Heureusement que le ciel lui réservait une autre fin. Au moment où elle allait disparaître, engloutie sous les flots, une main s'avança et la retint vigoureusement.

Cette main était celle de l'empereur Lisvart, qui, après la défaite de l'armée ennemie, s'était enquis du sort de la malheureuse princesse qui la commandait. On lui avait tout raconté : la fuite de ses plus fidèles serviteurs, et sa propre fuite à elle à travers la forêt. Alors, il avait pris un cheval frais et s'était élancé sur les traces d'Abra, désespérant de l'atteindre à temps.

Il l'avait atteinte, cependant, comme on vient de le voir, et il en avait remercié Dieu avec une effusion sincère.

— Madame, dit-il d'une voix douce à Abra, après l'avoir déposée avec précaution sur un tertre de gazon, pourquoi ce désespoir?

A cette voix qu'elle connaissait si bien, la princesse de Babylone ouvrit les yeux et les promena avec étonnement sur le visage attendri de son ennemi.

— Où suis-je donc? murmura-t-elle.

— Dans les bras d'un ami respectueux et dévoué, madame, répondit Lisvart.

— Je me croyais déjà arrivée en l'autre monde... auprès de mon pauvre frère Zaïr... reprit Abra.

— Vous vivez, madame... et le ciel en soit loué!

— Vous remerciez, vous, seigneur, celui que je devrais maudire!

— Ne maudissons rien ni personne, madame, je vous en conjure... Vous êtes jeune, riche et belle... vous êtes faite pour la vie et pour le bonheur...

— Je l'ai cru moi-même, pendant un instant... Ce n'était qu'un rêve, Lisvart!...

— Nous reparlerons de ce rêve plus tard, si vous le permettez, madame... Pour le présent, acceptez mon aide et laissez-vous vous reconduire au milieu de ma cour, où vous serez accueillie avec tous les égards qui vous sont dus...

Abra hésita un instant. Puis, après un regard rapide jeté sur le visage de l'empereur de Trébisonde, elle reprit courage et se remit à espérer vaguement, mais enfin à espérer. Il y avait tant de bonté et tant de promesses sur le beau visage de Lisvart!

— Conduisez-moi où vous voudrez, Lisvart, murmura-t-elle, je vous suivrai partout, en enfer comme en paradis!...

— Nous n'irons pas si loin pour le moment, répondit l'empereur avec un sourire.

Lors, il lui aida à s'asseoir sur son destrier, et, quand elle fut installée, il prit les rênes en main et marcha à ses côtés.

C'est en cet équipage qu'il rejoignit sa compagnie, un peu inquiète de son absence.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment l'empereur de Trébisonde mit d'accord Axiane et Abra, qu'il prit pour femme et épouse, par le moyen de Gradasilée, qui l'en supplia humblement.**



Lisvart, généreux vainqueur d'Abra, qu'il avait amenée prisonnière à Trébisonde, voulut employer vis-à-vis des vaincus la douceur et la clémence à la place des duretés qui accompagnent ordinairement l'issue des batailles.

Peu après avoir réglé ses troupes et réparé ses vaisseaux, il assembla les chefs de ses soldats et ceux étrangers, et en présence de l'impératrice Abra et d'Axiane, il parla ainsi :

— Vertueux princes, et vous dames très excellentes, vous connaissez la cause et l'issue de cette guerre ; nous voulons la clore par l'amitié et la paix. Nous ordonnons donc à madame Abra de laisser à Axiane l'empire de Babylone, autrefois patrimoine de Zarzafiel, et la laissons maîtresse du reste conquis par feu Zaïr. Et pour contenter en même temps les infantes et jeunes princesses, nous leur octroierons de notre main des époux dignes d'elles.

Il s'arrêta un instant et continua, interrogeant du regard les deux princesses :

— Que la paix ne soit jamais troublée entre vous deux. Vos ressources sont supérieures à ce qu'exige la tenue de vos Etats. Voilà ce que nous avons tenu à vous dire en assemblée solennelle, vous priant d'accueillir notre avis comme le plus digne de la grandeur de l'une et de l'autre. Nous nous réservons à nous l'honneur de ce résultat sans exiger ni titres, ni argent, ni rançon.

Il se tut, attendant la réponse de l'impératrice Abra, laquelle, voyant l'empereur, dont elle était prisonnière, tenir un langage si gracieux et user d'une si grande urbanité envers elle, ne put retenir ces paroles :

— Excellent prince, j'ai eu pour vous un tel amour, que, désirant trop vous avoir pour seigneur et mari, et désespérant d'y arriver, j'ai poursuivi votre mort et ma ruine. Aujourd'hui, plus assouplie aux tourments de la Fortune, je vous supplie d'oublier mes torts, et de disposer de moi et de mon Etat à votre gré.

— Vraiment, madame, dit Lisvart, je vous remercie beaucoup de vos paroles; et vous, madame Axiane, consentez-vous à ce partage ?

Axiane approuva le conseil de Lisvart, et tout le monde fut joyeux d'un accord aussi complet; surtout Gradasilée, qui savait que toutes ces guerres, ces querelles, ne venaient que de l'amour d'Abra pour Lisvart. Elle vint se jeter aux genoux du prince et lui demanda de lui accorder la troisième chose qu'elle eût sollicitée depuis leurs amours.

Lisvart accorda tout et comprit dans sa générosité ses Etats, toutes ses richesses et sa vie même, et Gradasilée lui répondit :

— Sire, vous avez montré que vous étiez le plus heureux des princes et chevaliers en vertu, de même que je puis avancer qu'Amour n'assujettit personne plus que moi ne le suis à vous. Qu'il vous souvienne seulement du prince d'Egypte, que je tuai pour vous sauver. Tous deux donc, nous devons garder ces biens qui nous honorent; et je parle ainsi pour savoir l'avis de madame Abra, qui vous est nécessaire pour y arriver, comme il me reste le renom que ma pudicité mérite. Je demande à madame Abra de m'accorder son bon vouloir.

— Ma cousine, fit Abra, quel que soit votre dessein, je vous suis obéissante.

— Or, je possède, dit Gradasilée, de si précieuses raisons, que tous deux, en présence de si noble compagnie, vous ne pourrez vous défendre de ce que je vais vous demander.

L'assemblée et surtout Lisvart et Abra commençaient à être vivement intrigués.

— Je vous prie tous deux, continua Gradasilée, de vous épouser mutuellement, sans différer, afin que le mérite et la gloire de dame Abra reçoive confirmation par la réponse de l'empereur. Moi seule aurai ménagé ces épousailles et vous prie de recevoir avec moi le saint baptême, en laissant la folle croyance aux dieux que nous avons trop longtemps adorés.

Lisvart trouva très grave de se remarier si vite, lui qui se souvenait encore de la première; mais Abra ne se contint pas de joie, car elle croyait, avec tous les assistants, que Gradasilée allait parler pour elle, ayant rendu de grands services d'amour et de dévouement à l'empereur.

Le cœur de Lisvart étant trop plein d'émotion, il répondit :

— Je ne retire pas mon serment, mais, dame Abra, que dites-vous de cela ?

— Hélas, répondit Abra, soyez assuré que, s'il vous plaît me faire tant d'honneur, je m'estimerai la plus heureuse princesse qui naquit de ma mère. Je suis à votre commandement pour tout ce qu'il vous plaira, voire le baptême.

— Eh bien ! répartit Lisvart, je remplirai donc ma parole et votre désir.

On apporta les fonts, et tous ensemble changèrent le nom d'infidèles en celui de chrétiens.

Le lendemain, la belle Abra fut proclamée impé-

ratrice de Trébisonde, et Lisvart l'épousa, la trouvant digne de loger son second amour.

Car, ainsi qu'un clou chasse l'autre, cette nouvelle femme lui fit perdre peu à peu le souvenir de la première.

Elle avait en soi tant de beauté, qu'Amour nichait souvent dans le plus clair de ses deux yeux.

Voilà comme, au lieu de guerres, on ne parla à Trébisonde que de mariages.

Tant et si bien qu'Orizène épousa la reine de Chypre.

Clivio, fils du roi Norendel, celle de Circie.

Vallados, fils de don Brunéo, celle de Comagéna.

Quadragant, celle de Fénicie.

Balan, fils de Galerte, celle de Mentapolin.

Manely le Sage, celle de Catabadmon.

Argamonte, fils du roi Arban de Norgalès, celle de Serracême.

Sarquille, neveu d'Angriote, celle de Mandie.

Ambor de Gandel, celle de Busquie.

Giontes, neveu du roi Lisvart, celle d'Arcadie.

L'amiral Frandalo, celle de Taramate.

Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, la princesse d'Antioche.

Languines, fils du roi Agraies, la reine de Coriton.

Galvanes, son frère, celle de Mésopotamie.

Tous mariages que messagea la belle Gradasilée.

L'empereur, voulant lui prouver sa reconnaissance des services qu'il en avait reçus, fit apporter une très riche couronne et dit tout haut :

— Il serait trop malséant que celle qui a assemblé tant de couronnes et de rois et de reines, par mariage, demeurât elle-même sans couronne. Ce qu'à Dieu ne plaise ! Je lui donne le royaume de Crète, que j'ai conquis par mes armes.

Ei Lisvart la couronna au milieu des démonstrations très vives de la joie universelle.

## CHAPITRE XXXV

Comment, lorsqu'on apprit que Néréide n'était autre qu'Amadis de Grèce, la reine Zahara alla trouver le vieux soudan de Niquée pour le faire consentir au mariage des deux amants.



Nous n'avons pas dit, mais on l'avait deviné, qu'à ce combat entre l'armée des Babyloniens et des chrétiens, le prince Fulurtin et Amadis de Grèce, toujours sous le costume d'amazone et sous le nom de Néréide, avaient fait des prodiges de valeur, à l'admiration générale.

Quand la bataille fut terminée et qu'Abra eut été ramenée à Trébisonde par l'empereur lui-même, on songea à féliciter les chevaliers qui s'étaient le plus vaillamment conduits en cette occurrence.

Lors, Fulurtin et Néréide furent introduits au milieu des princes et des dames qui composaient la suite impériale.

— Sire, dit Néréide la première, en venant s'agenouiller devant l'empereur.

— Relevez-vous, madame, répondit courtoisement Lisvart; relevez-vous et daignez nous dire votre nom, pour que nous l'enregistrions parmi ceux de nos plus chevalereux défenseurs.

Néréide enleva alors son armet, et l'on vit apparaître la belle et fière tête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Ah ! mon fils, mon cher fils ! s'écria l'empereur, en pâlissant d'émotion.

Tous deux s'embrassèrent alors avec une effusion attendrissante, et se tinrent ainsi accolés pendant quelques minutes.

— Ah ! je vous avais pleuré mort, cher et bien-aimé fils ! reprit Lisvart. Le ciel me devait bien votre résurrection, pour me dédommager des angoisses où il m'avait jeté !

Amadis de Grèce fut ensuite présenté à la princesse Abra, devenue impératrice de Trébisonde.

Il tressaillit involontairement en revoyant cette étrangère à la place occupée précédemment par sa mère, la princesse Onolorie. Mais il se contint, de peur d'affliger Lisvart.

Toutefois, ce dernier avait deviné la nature de l'impression qu'il venait de ressentir, car il murmura bas à son oreille, de façon à n'être entendu que de lui seul :

— Le ciel l'a ordonné ainsi, mon fils... Il m'a

repris votre mère et m'a donné cette nouvelle compagne... Dieu sait bien ce qu'il fait, mon fils, et nous n'avons pas à discuter ses décrets. Résignons-nous!...

Amadis de Grèce ne répondit rien. Seulement, comme il avait eu le temps de lire sur le visage de la nouvelle impératrice les sentiments d'affection qui y étaient écrits, il s'inclina vers elle et lui baisa la main avec une courtoisie particulière.

— Et maintenant, vaillante amazone, reprit joyeusement Lisvart, racontez-nous vos aventures!...

Amadis de Grèce en avait long à dire; mais comme il était fils de l'empereur de Trébisonde, on l'écouta d'un bout à l'autre sans l'interrompre.

Quand il eut fini, son père dit :

— Vous aimez la princesse Niquée?

— Oui, mon père.

— Vous la voulez à femme?

— Oui, mon père...

— Eh bien! vous l'aurez! Il ne s'agit que d'envoyer un ambassadeur adroit vers le soudan son père, afin de le décider et de l'habituer à considérer comme son gendre celui dont il voulait faire son épouse...

— Hélas! mon père, j'ai peur que votre ambassadeur ne réussisse pas! soupira Amadis, qui connaissait le caractère tenace du vieux soudan.

— Et si cet ambassadeur était une ambassadrice? dit en souriant la reine Zahara. M'acceptez-vous pour votre intermédiaire, chevalier de l'Ardente Epée? ajouta-t-elle.

— Oui, madame, car vous réussirez, répondit Amadis, comme vous savez réussir dans tout ce que vous entreprenez...

— Prenez garde! reprit Zahara, ce serait là un mauvais signe, car, si j'ai bonne mémoire, j'ai précisément échoué dans la seule entreprise où j'eusse désiré réussir...

Amadis comprit et rougit. Mais Zahara ne lui laissa pas le temps d'être confus.

— Pour vous prouver mon peu de rancune, dit-elle, je pars sur-le-champ... On ne saurait partir trop tôt lorsqu'il s'agit du bonheur des autres!

Et, en effet, le soir même, la reine du Caucase s'embarqua, avec une suite de chevaliers et de dames, pour le port de Niquée, où elle arriva sans encombre.

---

## CHAPITRE XXXVI

**Comment la reine Zahara arriva à la cour du soudan de Niquée, et décida le bonhomme à accompagner sa fille à Trébisonde.**



Zahara, une fois dans le port de Niquée, s'empressa de se faire annoncer au vieux soudan, qui, à son tour, s'empressa de venir au devant d'elle.

— Seigneur, lui dit-elle, vous voyez en moi une envoyée du puissant empereur de Trébisonde, qui, pour vous remercier de lui avoir dépêché si fort à propos votre esclave Néréide, vous prie de vouloir bien accepter ces présents auxquels il joint l'offre de son amitié.

— J'accepte l'amitié et les présents, répondit le bonhomme réjoui. Mais vous avez parlé tout à l'heure d'une personne qui m'est chère...

— Néréide? demanda Zahara en souriant.

— Néréide, précisément, la belle Néréide! répondit le vieux soudan en soupirant. Ne va-t-elle pas revenir?...

— Non...

— Non?...

— Non... parce qu'elle veut que vous alliez incontinent la rejoindre à Trébisonde en compagnie de votre fille, la belle princesse Niquée.

— Pourquoi à Trébisonde?

— Parce que c'est là qu'est Néréide, au milieu de sa famille...

— De sa famille?

— Oui... de son père... de son grand'père... de son aïeul, qui sont de haute lignée...

— Comment donc s'appelle son père?

— C'est Lisvart, empereur de Trébisonde, le mari actuel de la princesse Abra de Babylone...

— Je suis émerveillé de tout ce que vous me dites là!...

— Il y a de quoi l'être, en effet...

— Ainsi Néréide est la fille de l'empereur Lisvart?...

— Sa fille, non; son fils, oui...

— Son fils? Que me racontez-vous là?

— La vérité pure et simple... puisque Néréide n'est autre qu'Amadis de Grèce, plus connu sous le nom de chevalier de l'Ardente Epée...

Le vieux soudan chancela sous cette nouvelle inattendue, comme sous un coup de tonnerre. Zahara en eut pitié, et, avec la délicatesse que les femmes savent prendre quand elles le veulent, elle raconta au bonhomme l'histoire du déguisement d'Amadis de Grèce.

Le soudan revint peu à peu de son ébahissement, et il prit vaillamment son parti.

Le soir même, il partait avec la reine du Caucase et sa fille Niquée, accompagné d'une suite nombreuse, et abordait en cet équipage au port de Trébisonde.

## CHAPITRE XXXVII

Comment nouvelles vinrent en la Grande-Bretagne qu'Amadis de Grèce était vivant, après avoir passé pour mort.

Le retour inespéré d'Amadis de Grèce en Trébisonde, et la joie des choses qui lui étaient arrivées durant le temps qu'on l'avait tenu pour mort, furent incontinent divulgués partout.

L'empereur Lisvart dépêcha des courriers dans toutes les directions et dans tous les pays où le bruit de cette mort avait pu parvenir et laisser une impression fâcheuse, principalement vers le roi Amadis de Gaule et vers la reine Oriane.

Ces deux derniers participèrent grandement au plaisir de ces bonnes nouvelles, comme bien on suppose. Mais hélas! ce qui les contentait si fort apporta un merveilleux ennui à la pauvre Lucelle, alors religieuse professe au monastère de Mirefleur.

Elle voulut d'abord se défaire, pour se soustraire à l'amertume du désespoir qui la poignait. Puis je ne sais quoi la retint.

— Hélas! s'écria-t-elle en fondant en larmes. Hélas! quelle indigne tromperie! et comme je suis victime de mon amour et de ma faiblesse! Je le croyais mort, et je le pleurais comme tel, et lui, durant ce temps, il m'oubliait pour se donner tout entier à sa Niquée!... Amadis! Amadis! vous m'avez cruellement trompée!...

Elle s'interrompait pour sangloter. Puis bientôt elle reprenait, toujours la larme à l'œil :

— Hélas! malheureuse que je suis! comme je reconnais bien maintenant que quiconque met son pied sur la branche amoureuse l'en doit retirer promptement s'il ne veut demeurer à jamais pris et englué!... L'amour n'est qu'une très véhémente fureur et une non moins véhémente folie... N'est-ce pas folie, en effet, que de se vouloir perdre soi-même pour autrui?... Ah! certes, celui qui s'achemine et suit la voie d'amour se peut bien vanter de prendre la route d'une forêt embroussaillée, d'où il est malaisé qu'il sorte jamais autrement qu'égaré et avec le repentir de s'y être si follement aventuré... Pourquoi donc suis-je entrée en ce labyrinthe?... Hélas! je ne puis ni ne veux nier que le larron Amour, en me bandant les yeux, s'est plutôt saisi et rendu maître de mon cœur que je ne me suis aperçue de son approche... Maintenant que je le reconnais, aux blessures qu'il m'a faites, je regrette la faute passée et je désire la réparer, ce qui est hors de ma puissance... Car, ainsi que le foyer qui a été longtemps embrasé ne se peut refroidir en un instant, ainsi il m'est impossible d'oublier si vitement le gracieux déplaisir d'Amour... J'aurai le continuel souvenir de la déloyauté de celui qui, pensant me tromper, s'est lui-même mis au filet... Le temps me vengera de sa trahison; le repentir lui viendra, mais trop tard, et il sentira à son tour le mal que je souffre et endure à cette heure à cause de lui...

Et, ainsi discourant et ainsi pleurant, la pauvre Lucelle se résolut à envoyer vers Amadis de Grèce un sien écuyer avec cette lettre :

« Déloyal Amadis,

« Je ne sais à quelle occasion j'ai pris encre et papier pour vous écrire cette lettre, à moins que ce ne soit pour vous faire rougir de honte de votre faute, et vous causer le remords de votre trahison, que vous avez oubliée peut-être, mais que je vous rappelle présentement, afin de vous rendre une maigre partie des âpres douleurs que vous m'avez causées.

« Certes, quand je songe à ce qui est arrivé, à nos projets d'autrefois et à votre déloyauté d'aujourd'hui, il me semble que je rêve. Est-il bien possible que vous soyez le chevalier de l'Ardente Épée que j'ai connu et aimé, le vainqueur des sept gardes du château de l'île d'Argènes? Non, cela ne peut être! Un cœur aussi félon que le vôtre ne peut loger autant de prouesse et de glorieuse renommée! Car enfin, chevalier discourtois et menteur, vous m'aviez leurrée de mariage : où donc en sont ces beaux projets? C'est une autre que vous épousez!

« Mais quoi? Le repentir sera le seul et véritable exécuteur de ma vengeance. Vous rougirez un jour de vous comme j'en rougis à cette heure en pensant que vous êtes l'indigne descendant du très bon, très grand, très loyal roi Amadis et de la très vertueuse, très sage, très douce reine Oriane!

« Sur ce, Amadis, je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous donne connaissance de votre péché, qu'il vous pardonnera peut-être, mais que je ne saurais, moi, vous pardonner jamais!

« LUCELLE,

« Princesse de Sicile. »

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment Amadis de Grèce reçut le messager de la princesse de Sicile, et de quelle réponse il le chargea pour elle.**



L'écuyer de Lucelle s'embarqua aussitôt. Il chemina et navigua tant et tant, qu'il arriva en la cour de l'empereur de Trébisonde, où il trouva celui à qu'il avait affaire, courant un cerf enfermé dans les toiles.

Lors, le tirant à part, en écuyer bien appris, il lui présenta la lettre, en lui disant :

— Seigneur, c'est de la part de la princesse de Sicile, religieuse au monastère de Mirefleur...

A cette parole, le cœur d'Amadis de Grèce lui sauta dans la poitrine, et il en trembla entre cuir et chair d'une très visible façon.

Il rompit le sceau et lut mot à mot, à loisir, la longue lettre de reproches que lui envoyait Lucelle. Quand il eut lu, son esprit se troubla, car il se remémora tout le travail qu'il avait fait pour conquérir et servir cette gente princesse, et il reconnut la justesse de ses amers griefs. Si bien même, que de grosses larmes lui coulèrent le long des joues et qu'il devint tout mélancolique.

Le messager était toujours là, attendant. Amadis l'aperçut et lui demanda, par contenance, comment se portait la princesse.

— Seigneur, répondit l'écuyer, je l'ai laissée si maigre et si débile, que malaisément vous la reconnaîtriez à cette heure. Elle n'est plus amie que de la solitude et de la tristesse...

Amadis jeta un haut soupir; puis il dit au messager :

— Ami, je te prie de tenir célée l'occasion de ton arrivée céans... Et, en attendant que je fasse réponse à la princesse de Sicile, tu demeureras auprès de ma personne.

— Volontiers, seigneur.

En ce moment, venait l'empereur courant la bête. Amadis laissa là l'écuyer et suivit la chasse, triste et rêveur, jusqu'à la curée.

Le lendemain, il écrivit une longue lettre, ainsi conçue :

« Madame,

« En recevant la lettre qu'il vous a plu de m'écrire par ce gentilhomme présent porteur, j'ai reçu quant et quant en mon âme tout le déplaisir que raisonnablement vous pouvez avoir en la vôtre.

« Toutefois, avant d'entrer en propos, je vous supplie de croire que je n'ai nulle envie de pallier en quoi que ce soit la faute que j'ai commise et que vous me reprochez si justement. Je confesse vous avoir fait un tort irréparable et une si grande offense, qu'il est hors de mon pouvoir de jamais y satisfaire, et que votre charité seule peut me pardonner, en rejetant tout le blâme de cette action sur le Dieu d'Amour.

« Si je vous réponds, madame, c'est pour vous dire que je suis toujours le même chevalier de l'Ardente Epée que vous avez connu et que vous avez eu la bonté d'aimer. C'est pour vous assurer aussi que le peu de gloire que j'ai conquise l'a été en votre honneur : c'est donc à vous, et non à moi, qu'elle revient.

« Quant au blâme que vous me mettez devant les yeux, disant que je vous ai abusée, sous couleur de mariage, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, en vous rappelant qu'à notre dernière entrevue, il fut convenu que je vous demanderais à femme au roi votre père, sans passer outre; chacun de nous demeurant ainsi en sa pure liberté.

« Cette liberté, Amour me l'a ravie. C'est l'Amour qui m'a contraint, comme vous l'avez appris sans doute, à changer de nom et d'habit, à prendre celui d'une fille pour parvenir au dessein qu'il me présentait; ce dont je ne suis nullement répréhensible, car ni habit ni nom, rien n'a affaibli la force et le bonheur d'Amadis de Grèce, vainqueur du prince de Thrace, par la victoire advenue à Néréide.

« C'est sous ces déguisements que j'ai pu posséder d'âme et de corps l'incomparable beauté à laquelle je suis lié désormais pour la vie.

« Par ainsi, madame, je vous supplie de modérer le courroux que vous ressentez à mon endroit, vous assurant que mes regrets égalent vos reproches et que, s'il ne s'agissait que de ma vie pour racheter ma faute, je vous en ferais immédiatement le sacrifice.

« Voilà, dame honorée, ce que devait vous dire, et vous a dit, en effet,

« Votre plus obéissant et affectionné serviteur,

« AMADIS DE GRÈCE. »

Cette lettre faite, l'écuyer partit et entra en mer avec un si bon vent, que sans malencontre il passa le détroit de Gibraltar et vint en la mer océane jusqu'à Londres, où il aborda.

## CHAPITRE XXXIX

Comment, après un long temps, Zirfée, Alquif et Urgande-la-Déconnue donnèrent rendez-vous aux princes et aux princesses en la Tour de l'Univers.

Quelque temps après les événements que je vous ai successivement racontés, le ventre crut à plusieurs princesses d'une manière si évidente que, le terme venu, elles produisirent tel fruit, que les historiens en ont depuis embelli et décoré leurs volumes.

Ainsi Niquée enfanta un fils qui fut nommé don Florisel de Niquée, et fut en ses jours le plus beau, le plus vaillant et le plus adroit chevalier que l'on sache.

L'impératrice Abra eut, d'une même ventrée, fils et fille, le fils nommé Zaïr, et la fille Léonorine, pour l'amour de son aïeule.

Zahara, pareillement, se trouva grosse et accoucha d'un fils qu'on nomma Anaxartes, et d'une fille qu'on appela Alastrexarea.

Axiane eut aussi de Lucencio un fils appelé Garinter, comme son bisaïeul.

Onorie eut du fort Birmates un fils nommé Brian d'Apollonnie, et une fille nommée Hélène, qui était destinée à rappeler par sa beauté celle qui avait amené la ruine de Troie.

La femme d'Olorius eut de lui une fille nommée Oriane, en l'honneur de son aïeule.

A cette époque, vinrent la reine Zirfée, Urgande-la-Déconnue et le sage Alquif, qui convièrent tous ces princes et princesses à se trouver, en un certain temps, à Niquée, dans la Tour de l'Univers.

## CHAPITRE XL ET DERNIER.

Comment tous les princes et princesses demeurèrent enchantés en la Tour de l'Univers par Zirfée, Alquif et Urgande.

Zirfée avait invité tous les princes et toutes les princesses dont nous avons eu occasion de parler à se trouver, à un jour dit, dans la Tour de l'Univers, construite par elle, par Urgande et par Alquif.

Ils furent tous exacts au rendez-vous, et elle les conduisit de chambre en chambre, de triomphe en triomphe, jusqu'au lieu où était le Dieu d'Amour.

Là, Zirfée, prenant le roi Amadis par la main, lui dit :

— Seigneur, vous avez servi ce dieu le plus loyalement du monde ; aussi en avez-vous été très bien récompensé...

Quand on fut à l'étage de Mars :

— C'est à vous, dit-elle à Amadis de Grèce, de remercier plus dévotement ce dieu-ci... car il vous a favorisé autant que votre bisaïeul Amadis, bien que vous ayez eu en amour moins de loyauté que lui.

En devisant ainsi, on entra dans la chambre de chasteté, et Zirfée, jetant l'œil sur Gradalisée, lui dit :

— Sur ma foi, madame, je n'en connais pas une de ce temps qui mérite mieux que vous de triompher de ce triomphe !...

De là, ils montèrent tous jusqu'au dernier étage de la Tour, où l'Enchanteresse pria Amadis de Grèce et Niquée de demeurer jusqu'à ce qu'elle les appelât. Puis, passant outre, on vint où était le Monde, ce qui donna grand ébahissement à chacun.

Toutefois, nul ciel, nulle planète ne se mouvait encore, ce qui n'empêchait pas l'admiration d'aller son train, car on ne s'expliquait pas comment une si grosse et si lourde machine se soutenait ainsi en l'air.

Lors, Zirfée les pria de s'asseoir sur les siéges dont nous avons parlé en faisant la description de la Tour de l'Univers.

La reine Oriane se plaça à côté du roi Amadis.

Puis, l'empereur Lisvart et Abra.

Puis, la bonne Gradasilée, laquelle avait mérité cette place d'honneur à cause de son chaste amour.

Puis, le roi Galaor et la reine sa femme.

Puis, le roi Don Florestan et la sienne, Périon et la sienne, Lucencio et la sienne, Agraies et la sienne, Don Brunéo et la sienne.

Vis-à-vis d'eux, Zirfée laissa trois siéges vacants, au plus près desquels elle assit le fort Birmates et Onorie, et à côté, Grasandor et sa femme. Puis, tous les autres consécutivement jusqu'à la reine du Caucase, qu'elle pria d'aller quérir Amadis de Grèce et Niquée.

— Prenez place, dit-elle à ces derniers en leur montrant les siéges réservés.

Et, tout aussitôt, les sphères célestes se mirent en branle suivant leur influence ordonnée, avec une telle harmonie, que, véritablement, c'était chose plus divine que terrestre. Le Dieu Omnipotent, Père, Fils et Saint-Esprit, se montra dans toute sa gloire, avec les hiérarchies d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes, que chacun s'empressa d'adorer.

Les regards des spectateurs, après s'être ainsi élevés, s'abaissèrent insensiblement et découvri-

rent les secrets merveilleux de l'Univers, si bien que, transis d'aise, ils perdaient tout autre souvenir en cette contemplation.

A ce moment, Zirfée appela Carmelle, qu'elle mit aux pieds d'Esplandian ; puis Ardan-le-Nain, qu'elle mit aux pieds du roi Amadis; puis Florindo, qu'elle mit aux pieds de l'empereur Lucencio.

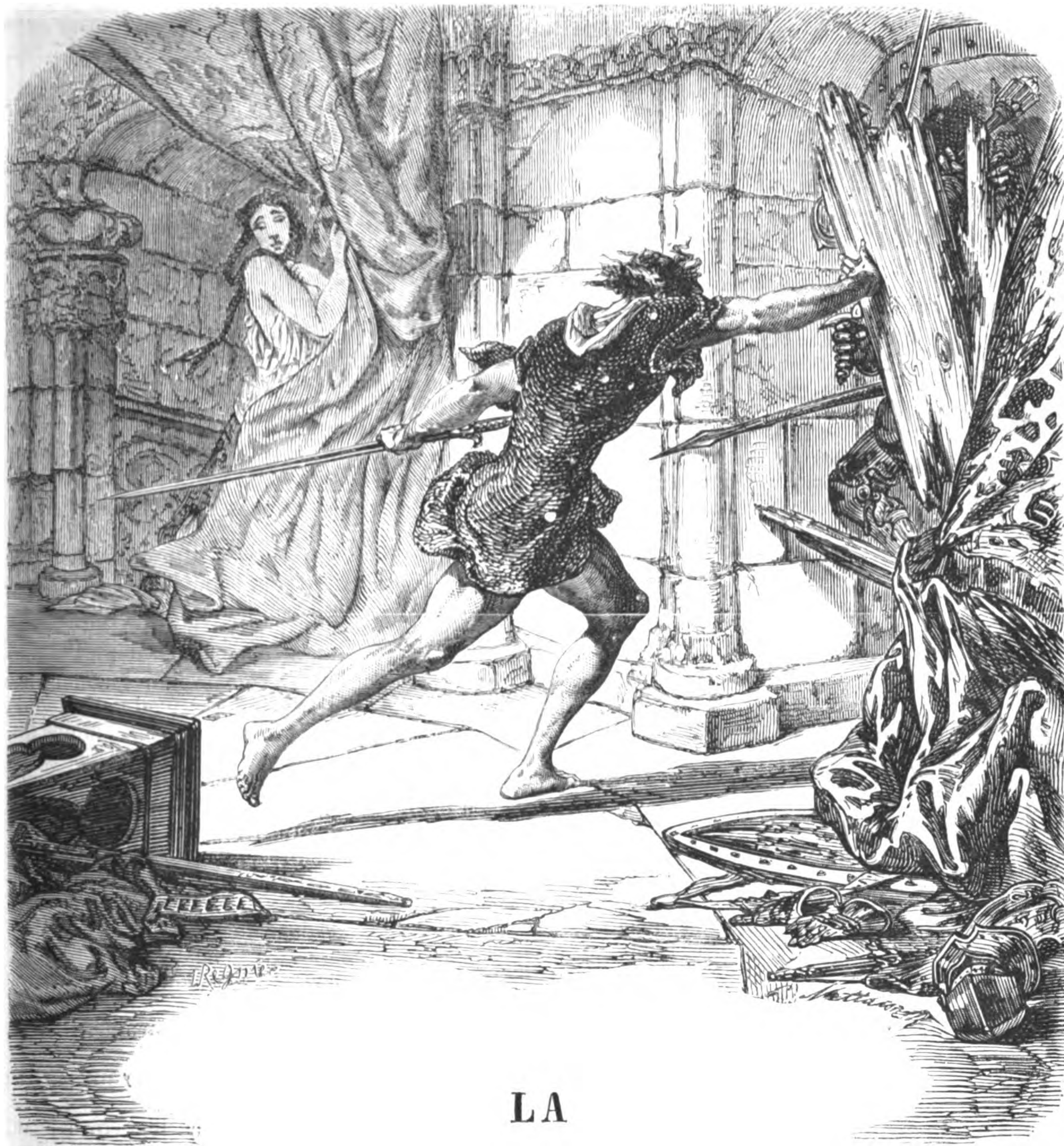
— Tous trois, leur dit-elle, vous avez bien loyalement et longuement servi ces trois princes aux pieds desquels vous êtes présentement. A cause de cela, vous méritiez cette bonne et honorable récompense qui vous échoit aujourd'hui.

Puis, adressant la parole aux autres, Zirfée ajouta :

— Puissants souverains, excellents princes, empereurs et rois, Dieu a voulu que la mort vînt vous frapper, tout comme les humbles et les petits de ce monde, afin de ne pas vous rendre semblables à Lucifer, qui, par son orgueil, tomba des cieux, et vous faire comprendre l'humilité dans laquelle vous devez vivre, et la cendre en laquelle vous devez retourner, quand votre heure sera venue... Et, pour plusieurs d'entre vous, cette heure est prochaine..... Néaumoins, nous la retarderons et vous ferons encore vivre par notre magie, le sage Alquif, la sage Urgande et moi. Vous passerez donc en ce lieu le terme ordinaire de la vie humaine, et y demeurerez quelques années en plaisirs plus grands que tous ceux dont vous avez pu jouir jamais... Non que vous soyez immortels pour cela ! Le Seigneur Dieu seul l'est. Mais vos jours sont allongés, et votre bonheur doublé. Ainsi soit-il !...

A peine Zirfée eut-elle achevé ce discours, qu'il survint un tel tonnerre, avec éclairs, qu'on eût cru la fin du monde proche. Et quant et quant, parurent sur un nuage trois chariots, traînés par six dragons, dans lesquels se placèrent les trois magiciens, laissant en la Tour de l'Univers cette troupe de dames et de seigneurs, tous et toutes ravis et oublieux des ennuis passés.

Ici finit l'œuvre du sage Alquif, et la vraie chronique d'Amadis de Gaule, lequel vécut deux cents ans et plus.



LA

# REINE GENIÈVRE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment messire Gauvain, en chevauchant, fit rencontre d'un chevalier et de dix sergents qui ne voulaient pas le laisser passer outre, et comment il leur répondit.**

Messire Gauvain, neveu du roi Artus, chemina tant et tant, qu'il arriva dans un lieu nommé la Rouge Montagne, chez un bon ermite qui lui fit grand honneur üue fois qu'il se fut fait connaître, et l'hébergea une nuit durant.

Au lendemain matin, il s'en alla, la messe ouïe, et se remit à chevaucher jusqu'à l'heure de tierce, heure où il arriva au pont Norgallois.

Messire Gauvain avisa une tour haute et forte donnant devers Soreloys, et s'avança vers elle, après avoir congédié son varlet.

Lors il aperçut un chevalier tout armé qui lui demanda s'il entendait passer outre.

— Oui, répondit messire Gauvain.

— Alors, il vous faudra me combattre.

— Je vous combattrai.

— Et, après moi, dix sergents...

— Les dix sergents aussi, car combattre me convient grandement à cette heure.

— Vous aurez donc la bataille que vous désirez.

Aussitôt, les sergents annoncés vinrent se ranger autour des deux chevaliers, qui commencèrent

une joute âpre et douloureuse, dans laquelle le chevalier inconnu eut vitement le dessous.

— Rendez-vous comme vaincu! lui cria messire Gauvain.

— Sire, répondit le chevalier, je me mets entier à votre merci...

Et il lui tendit son épée, que messire Gauvain prit.

Lors vinrent les sergents, armés de haches et de masses, qui lui coururent sus, à droite et à gauche, en tête et en queue. Son cheval fut tué en peu d'instants, et lui-même eût fini probablement par succomber, si son varlet, qu'il avait congédié et qui n'avait pas voulu s'éloigner tout de suite, n'eût intervenu dans le chamaillis en criant :

— Ribauds, larrons, fils de putes! ne touchez pas au meilleur chevalier du monde, car c'est monseigneur Gauvain, le neveu du roi Artus, et, si vous le blessez, vous serez tous pendus haut et court!...

Et, pour donner plus de poids encore à ses paroles, le varlet frappa çà et là au hasard sur ces ribauds, qui ne tardèrent pas à prendre la fuite, effrayés d'avoir affaire au vaillant Gauvain.

En apprenant qu'il avait eu affaire au neveu du roi Artus, le chevalier vaincu en ressentit grand plaisir. Au même instant, l'un des sergents mis en déroute s'en revint, disant à messire Gauvain, en lui rendant les clefs de la tour :

— Soyez le bienvenu, puisque vous êtes monseigneur Gauvain.

Tous les autres vilains vinrent, qui en dirent autant en ôtant leurs chapeaux et leurs armes. Puis, cela fait, ils enlevèrent trois des leurs qui étaient restés blessés sur le sol et les emportèrent, ainsi que le chevalier vaincu, dans la maison où entra après eux messire Gauvain, après toutefois avoir pris congé définitif de son varlet.

## CHAPITRE II

Comment messire Gauvain, après avoir conquis par force la chaussée et la tour de Sornehault, combattit avec Hector des Mares sans le connaître.

Quelques jours après, comme Gauvain était en cette tour de Sornehault, qu'il avait conquise sur Agavers, le meilleur chevalier que l'on connût en la terre de Gallehault, on vint lui dire qu'un gentilhomme voulait passer outre, comme il avait fait lui-même quelques jours auparavant.

Gauvain alla vers lui, tout armé, et lui demanda qui il était.

— Un chevalier étranger, lui fut-il répondu.

— Etes-vous un des compagnons du roi Artus? demanda encore Gauvain.

Le chevalier étranger hésita un instant, puis il répondit :

— Non, je n'en suis pas un.

— Alors, vous ne passerez pas céans sans avoir rempli les obligations ordinaires...

— Quelles sont-elles?

— Les mêmes que celles qui m'ont été imposées à moi-même...

— C'est-à-dire?...

— Que vous ne pourrez passer outre sans avoir jouté avec moi.

— Volontiers, dit l'inconnu.

Lors, ils s'éloignèrent l'un et l'autre d'une bonne longueur, et revinrent aussitôt avec impétuosité et avec de si grandes allures, que leurs lances se rompirent incontinent et qu'ils furent obligés de mettre l'épée à la main.

Il y avait trois heures qu'ils luttaient ainsi, et ils n'étaient arrivés à aucun autre résultat, sinon à découper leurs écus et à bossuer leurs heaumes.

Une des mailles principales du haubert du chevalier inconnu étant venue à se rompre, il se retira un peu en arrière pour la rattacher, et, pendant ce temps, Gauvain en profita pour reprendre haleine, appuyé au pilier de la chaussée et sur sa bonne épée Escalibor, laquelle était tout ensanglantée. Ce que voyant, le chevalier inconnu, une fois sa maille rattachée, imita Gauvain et s'appuya comme lui sur son épée, qui n'était pas moins humide et ternie de rouille de sang.

Comme ils prenaient ce repos, messire Gauvain laissa errer ses regards sur le pommeau de l'épée de son adversaire, où il vit gravés certains caractères qu'il lui sembla reconnaître.

— Votre nom, s'il vous plaît? demanda-t-il vivement en allant vers lui.

— Qu'avez-vous donc à en faire?

— Je l'apprendrais avec plaisir...

— Eh bien, alors, sachez donc que j'ai nom Hector des Mares.

— Je m'en doutais, répliqua Gauvain... Hector, ajouta-t-il, soyez le bienvenu!

Et, en disant cela, il remit son épée au fourreau et ôta son heaume.

— Ah! sire, s'écria Hector en le reconnaissant à son tour, soyez le bien trouvé, vous que je cherche tant!... Et pardonnez-moi, en outre, ce que j'ai fait!...

— Certes, vous aviez grand droit, et c'est moi qui ai eu le tort, répondit courtoisement messire Gauvain.

Lors, il prit Hector par la main, et ils s'en allèrent tous deux jusque vers les sergents, qui s'émerveillaient beaucoup de ce qui venait de se passer.

— Sire, dirent-ils à messire Gauvain, vous lui avez fait grand honneur, car c'est vous qui, le premier, avez ôté votre heaume...

Il ne faut pas demander si le neveu du roi Artus fit fête et bon accueil à Hector des Mares. Il fit plus encore pour l'honorer : il le força à mettre son nom parmi ceux des vainqueurs de la chaussée et de la tour de Sornehault.

## CHAPITRE III

**Comment Hector et Gauvain, à la recherche de Lancelot et de Gallehault, combattirent contre deux chevaliers que ces derniers leur envoyèrent de l'Ile Perdue, ne les connaissant pas.**

Après avoir envoyé, comme prisonnier, à la reine Genièvre le chevalier qu'il avait vaincu en la chaussée de Sornehault, messire Gauvain se remit en quête, en compagnie d'Hector des Mares.

Ils chevauchaient donc ensemble depuis quelques heures, se demandant de quel côté diriger leurs pas pour avoir nouvelles de ceux qu'ils voulaient rencontrer, lorsqu'ils avisèrent une demoiselle montée sur un palefroi.

Messire Gauvain la salua très-courtoisement, ainsi que Hector des Mares, et la pucelle, leur rendant gracieusement leur salut, leur demanda où ils allaient ainsi.

— Nous ne savons guère où trouver ce que nous cherchons, répondit Gauvain.

— Que cherchez-vous donc? demanda la demoiselle.

— Nous cherchons Gallehault, seigneur de ce pays, mais sans pouvoir le joindre.

— Je vous en enseignerai volontiers le moyen à tous deux, dit la demoiselle, si vous voulez m'accorder un don.

Tous deux consentirent, et la demoiselle reprit :

— Venez avec moi, je vous prie.

Ils allèrent, et elle les mena sur une haute montagne d'où l'on pouvait apercevoir l'Ile Perdue.

— Gallehault est dans cette île, leur dit-elle en la leur désignant.

Les deux chevaliers remercièrent, et la demoiselle, les saluant, prit congé d'eux, en les recommandant à la garde de Dieu.

— Je vous rappellerai, quand il en sera temps, le don que vous m'avez octroyé, ajouta-t-elle en s'en allant.

Lors, messire Gauvain et Hector des Mares s'en allèrent eux-mêmes vers l'Ile Perdue, laquelle était couverte d'une épaisse forêt et où l'on n'y apercevait rien, fors les créneaux et le pignon de la tour. Tout à l'entour, une eau roide et profonde; aucune entrée visible, aucune issue possible, car le pont était levé.

Néanmoins, ils approchèrent de la tête du pont, cherchant un moyen pour arriver dans l'île.

Pendant qu'ils en étaient là, Lancelot les aperçut, et il appela Gallehault pour les lui montrer.

— Il faut, dit Gallehault, leur envoyer un écuyer pour savoir quels y sont...

L'écuyer vint.

— Allez vers ces chevaliers, leur dit-il, et sachez d'eux ce qu'ils valent... Surtout, gardez-vous bien de leur apprendre que je suis céans.

L'écuyer obéit et vint auprès d'Hector et de Gauvain, auxquels il demanda :

— Sires chevaliers, dites-moi, je vous prie, ce que vous cherchez?

— Ce que nous cherchons? répéta messire Gauvain.

— Oui, sires chevaliers.

— Mais vous pourrez probablement nous le faire trouver!

— Dites vitement, s'il vous plait?

— Eh bien! nous cherchons monseigneur Gallehault.

— Monseigneur Gallehault?

— Oui... Et il n'est pas loin d'ici, je suppose...

— Loin ou près, je l'ignore, sire chevalier... En tout cas, il n'est pas céans...

— Si vous voulez nous donner les moyens d'entrer dans l'Ile Perdue, nous chercherons et trouverons nous-mêmes...

— Cela n'est pas possible...

— Pourquoi cela?

— Parce que ce n'est pas possible... Et maintenant, sires chevaliers, permettez-moi de prendre congé de vous.

Et ce disant, l'écuyer salua et disparut pour aller rendre compte de sa mission à Gallehault, qui, incontinent, envoya deux chevaliers chargés de faire à Gauvain et à Hector la même question que celle que leur avait faite l'écuyer.

Les deux chevaliers arrivèrent bientôt, en effet, armés des pieds à la tête, et demandèrent aux deux compagnons ce qu'ils prétendaient faire.

— Entrer dans l'Ile Perdue, répondit messire Gauvain.

— Cela n'est pas possible, répliquèrent les chevaliers.

— Pourquoi cela? demanda Hector des Mares.

— Parce que nous nous y opposons, répondirent les chevaliers.

Tout aussitôt cette réponse lâchée, messire Gauvain et Hector des Mares enfoncèrent leurs éperons dans les flancs de leurs destriers, qui coururent, furieux, à la rencontre des deux chevaliers de Gallehault.

Au bout d'une demi-heure de joute, ces derniers roulaient dans la poussière, eux et leurs chevaux.

## CHAPITRE IV

**Comment, après avoir combattu contre les deux chevaliers envoyés par Gallehault, messire Gauvain et Hector des Mares luttèrent, sans le savoir, contre Lancelot du Lac et le roi des cent chevaliers.**

Lancelot et Gallehault, du haut des créneaux du château de l'Ile Perdue, avaient assisté au combat qui venait d'avoir lieu entre les deux chevaliers qu'ils avaient envoyés et les deux chevaliers contre lesquels ils les avaient envoyés.

En les voyant tomber, vaincus, sur le sol, le dépit et la colère s'emparèrent d'eux.

— J'y veux aller! s'écria Lancelot, en se préparant à s'armer.

— Seul contre deux? Je ne le permets pas! répliqua Gallehault, qui avait une grande amitié pour son compagnon et qui ne voulait pas qu'il s'exposât inutilement. Je ne le permets pas, répéta-t-il, et, pour plus de sûreté, je vous adjoins le roi des cent chevaliers, qui est d'une vaillance éprouvée et qui vous aidera à vaincre...

Lancelot, malgré son ardeur, dut accepter le compagnon que lui imposait Gallehault, et il partit, revêtu des armes de ce dernier, c'est-à-dire portant son écu d'or aux cornes d'azur.

Lyonnel, son cousin, le suivait comme écuyer.

Quant au roi des cent chevaliers, il avait un écu au lion de sinople.

Ce fut dans cet appareil qu'ils se présentèrent devant monseigneur Gauvain et devant Hector des Mares.

— Hector, dit Gauvain à son compagnon, chargez-vous du chevalier qui porte un écu au lion de sinople... Je me charge, moi, de celui qui porte un écu d'or aux cornes d'azur.

— Volontiers, répondit Hector.

Et le combat s'engagea âpre et sanglant.

Il dura deux heures, au bout desquelles le sol se trouva jonché de pièces d'armure sans nombre, cercles de heaumes, fragments de hauberts et de cottes de mailles, débris de lances, tronçons d'épée, sans compter le sang qui tachait la terre en maints endroits.

Gauvain, il faut l'avouer, avait rencontré en Lancelot un adversaire digne de lui; si bien qu'il perdait de minute en minute ses forces avec son sang, et que, finalement, il tomba de cheval, tout défaillant.

Lancelot avait levé son épée pour l'achever, lorsque Lyonnel, s'approchant vitement de lui, lui cria, mais de manière à n'être entendu que de lui :

— Sire, sire, c'est monseigneur Gauvain que vous allez tuer là!... Monseigneur Gauvain que la belle reine Genièvre aime tant à cause de sa prud'homie!...

— Monseigneur Gauvain?... répéta Lancelot du Lac, effaré.

— Lui-même, sire chevalier! répondit Lyonnel.

Lancelot, épouvanté, jeta son épée loin de lui et songea à se retirer.

— Chevalier, lui cria Gauvain, vous qui venez de combattre si vaillamment, dites-moi, je vous prie, votre nom, afin que je sache au moins avant de mourir par qui j'ai été vaincu...

Lancelot, au lieu de répondre, se mit à pleurer.

Etonné, messire Gauvain répéta sa question, qui ne reçut pas plus de réponse que la première fois.

Lors, il voulut se lever pour arrêter un instant son adversaire ; mais il était trop blessé pour avoir assez de vigueur : Lancelot du Lac s'éloigna, toujours en pleurant, avec le roi des cent chevaliers, qui avait vaincu Hector des Mares.

## CHAPITRE V

**Comment Gallehault, Lancelot, Gauvain et Hector des Mares s'entre-reconnurent et en furent grandement heureux.**



Une fois Lancelot du Lac de retour auprès de Gallehault, celui-ci, tout naturellement, lui demanda s'il avait appris le nom de son adversaire. Mais Lancelot, qui pleurait toujours, ne répondit rien.

Gallehault interrogea le roi des cent chevaliers, qui lui répondit :

— J'ignore et le nom de mon adversaire et celui de l'adversaire de Lancelot... Ce que je sais, c'est que le mien a crié merci, et qu'à cause de cela je lui ai fait grâce de la vie... Par ainsi, ne m'en demandez pas davantage, je vous prie...

Mais Lyonnel, qui avait reconnu les armes du neveu d'Artus, dit à Gallehault, pendant que le roi des cent chevaliers allait se désarmer :

— Sire, ce nom que nul ne peut vous dire, je le sais, moi...

— Ah! Et quel est-il?...

— C'est monseigneur Gauvain, neveu du vaillant roi Artus...

— Véritablement?...

— Véritablement.

Lors, Gallehault monta à cheval, et, suivi de quelques varlets, il se rendit au lieu où gisaient blessés Gauvain et Hector.

— Chevalier, dit-il en s'adressant d'abord à ce dernier, qui êtes-vous, je vous prie?...

— Sire, répondit Hector, je suis du royaume de Logres...

— Et vous vous nommez?...

— J'ai nom Hector des Mares et suis chevalier de la belle reine Genièvre, la femme du roi Artus.

— Et votre compagnon, quel est-il?

— C'est monseigneur Gauvain, neveu du roi Artus.

— Je m'en doutais bien, répondit Gallehault en souriant.

Et, sans plus tarder, il fit transporter les deux blessés dans l'Ile Perdue, afin de leur donner là les soins et le réconfort dont ils pouvaient avoir besoin, car ils étaient bien travaillés, messire Gauvain surtout.

Quand ils furent dans la grande salle du château de l'Ile Perdue, Gallehault embrassa messire Gauvain en lui disant :

— Nous vous demandons pardon de ne pas vous avoir reconnu sur-le-champ, comme nous aurions dû le faire, certes, en présence de votre prouesse merveilleuse... Je comprends maintenant pourquoi Lancelot, en revenant céans, avait le visage si convulsé et si noyé de larmes!... Ah! messire

Gauvain, à cause de l'estime que je fais de vous, oubliez l'ennui que nous vous avons causé et qui est moindre que notre chagrin...

Messire Gauvain se contenta de sourire pour toute réponse.

Lors, Gallehault le quitta un instant pour aller rejoindre Lancelot du Lac dans la chambre où il s'était retiré pour se désarmer et pour cacher sa confusion.

— Lancelot, lui dit-il, pourquoi donc pleurez-vous ainsi?

— Hélas! j'ai perdu l'amour de ma dame la reine, car j'ai combattu contre monseigneur Gauvain son ami!...

— Vous êtes un grand enfant, mon cher Lancelot!... Ne pleurez donc plus ainsi et venez avec moi faire votre paix avec votre adversaire...

Gallehault, l'ayant ainsi rassuré, lui fit laver le visage et les mains, et l'emmena de vive force en la chambre où gisait messire Gauvain.

— Messire, demanda en entrant Gallehault à Gauvain, qui croyez-vous avoir combattu tout à l'heure!

Gallehault disait cela exprès, pour que la réponse, qu'il connaissait, fût plus douce à ses compagnons.

Messire Gauvain répondit donc en souriant:

— Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoic, qui fit la paix du roi Artus avec vous, sire Gallehault...

Lancelot, alors, s'avança tout honteux au milieu de la chambre et s'agenouilla devant le vaillant Gauvain en lui criant merci:

— Je vous pardonne de grand cœur, répondit le neveu d'Artus en embrassant tendrement Lancelot.

## CHAPITRE VI

Comment, quelques jours après cette aventure, une demoiselle étant venue à l'Ile Perdue, prévenir messire Gauvain de la guerre que le roi Artus venait d'entreprendre contre les Sesnes, les quatre compagnons se mirent aussitôt en route.



Heureusement que, quoique nombreuses, les blessures reçues par Gauvain, Hector et Lancelot, ne furent pas longues à guérir.

Ils en étaient là, lorsque vint à l'Ile Perdue une demoiselle qui demanda à parler à messire Gauvain.

On l'introduisit dans la grande salle du château, où étaient précisément réunis les quatre compagnons.

— Messire, dit-elle au neveu du roi Artus, je viens de la part de votre frère Agravain, lequel vous mande que le roi Artus s'est mis en marche avec son armée pour entrer en la terre d'Ecosse, contre les Sesnes...

— Nous irons tous! répondit messire Gauvain.

— Oui, répéta Gallehault.

— Oui, répéta Lancelot.

— Oui, répéta Hector dés Mares.

On remercia grandement la demoiselle qui venait d'apporter cette nouvelle, et on essaya, mais en vain, de la retenir pour la fêter. Elle prit congé tout aussitôt, disant qu'elle avait à rendre compte à Agravain du résultat de sa mission.

Le départ des quatre compagnons fut donc résolu. Il fut convenu aussi que, pour n'être pas reconnus tout de suite des chevaliers de la cour du roi Artus, ils se couvriraient d'armes étrangères.

Quelques jours après, ils se mettaient en route, suivis de leurs écuyers.

En chevauchant ainsi vers la terre d'Ecosse, ils finirent par y arriver, mais sans trop savoir en quelle partie de cette contrée se trouvait l'armée du roi Artus.

Sur ces entrefaites survint une demoiselle que messire Gauvain et Hector des Mares avaient précédemment rencontrée et qu'ils saluèrent de nouveau fort courtoisement.

— Seigneurs, leur demanda cette pucelle, où allez-vous ainsi, s'il vous plait?

— A la recherche de l'armée du roi Artus, notre sire, répondit monseigneur Gauvain.

— Vous ne savez pas où elle campe présentement?

— Non, et cela nous chagrine...

— Si je vous le disais, m'octroyeriez-vous un don?

— Certes, oui.

— Eh bien! je vous le rappellerai en temps et lieu; pour l'heure présente, je vais vous dire où campe l'armée du roi Artus...

— Dites vitement, s'il vous plait.

— L'armée du roi Artus est à Restweil, à deux journées d'ici, et elle se tient à l'entrée d'une forêt, devant un château-fort qui a nom le château de la Roche...

— Grand merci, dit messire Gauvain.

Sur ce, la demoiselle salua et prit congé, laissant les quatre compagnons poursuivre leur chemin.

Deux jours après, en effet, ils étaient arrivés à Restweil.

## CHAPITRE VII

Comment messire Gauvain, Lancelot, Gallehault et Hector des Mares, arrivèrent en l'armée du roi Artus, et de la part qu'ils prirent à la bataille contre les Sesnes.



estweil était un pays complétement ruiné par suite des incursions des Sesnes. Le seul château-fort qui restât debout était le château de la Roche, qu'habitait une dame d'une merveilleuse beauté, laquelle était du lignage des Sesnes, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer le roi Artus, du moins de se laisser aimer par lui. Cette gente dame avait nom Commille.

Les quatre chevaliers, une fois arrivés, s'introduisirent dans le camp du roi Artus, où ils retrouvèrent tous leurs compagnons, hormis Sagremor, toujours retenu par sa mie.

Lorsque leur pavillon fut tendu, l'un d'eux, messire Gauvain, alla voir où était la tente du roi Artus. Il la découvrit à l'entrée d'une forêt, en un beau lieu bien clos de hauts pâlis, où l'on n'entrait que par un pont, et qui était le courtil d'un bourgeois. Quand il se fut bien assuré de cela, il revint vers ses compagnons pour leur en faire part.

Le lendemain, la bataille s'engagea entre les Sesnes et les gens du roi Artus, bataille à laquelle prirent naturellement part les quatre chevaliers qui s'en étaient revenus de l'Ile Perdue. Lancelot portait l'écu blanc d'azur à la noire bande; Gallehault portait celui du roi des cent chevaliers; Gauvain portait l'écu d'azur, qui était celui du meilleur chevalier de la maison de Gallehault, lequel avait nom Gallaïus; quant à Hector, il portait un écu blanc à bande de sinople, qui appartenait à Gumer, un des compagnons de Gallehault.

Pendant que Gauvain et quelques-uns de ses chevaliers s'en allaient d'un côté, emportés par leur ardeur, Gallehault et Lancelot s'en allaient d'un autre côté emportés par leur amour.

Nous voulons dire qu'ils allaient vers la maison aux créneaux de laquelle étaient la reine Genièvre et la dame de Mallehault.

— Dame, connaissez-vous ceux-là qui viennent? demanda la belle princesse à sa compagne.

Celle-ci se mit à rire et répondit :

— Je crois qu'en effet, je les connais...

La dame de Mallehault disait cela, parce qu'elle avait aperçu et reconnu le panonceau que Lancelot avait toujours sur son heaume.

Comme les deux gentes dames devisaient ainsi, Lancelot et Gallehault, à leur tour, aperçurent leurs mies aux créneaux de la maison, ce qui causa une telle émotion au bel ami de la Dame du Lac qu'il faillit en tomber de cheval.

Lyonnel, son cousin et son écuyer, marchait à ses côtés. La reine le reconnut et lui envoya une demoiselle pour l'amener vers elle.

Lyonnel s'approcha.

— Que la joute ait lieu ici et non ailleurs, lui dit Genièvre, qui espérait ainsi qu'à cause d'elle, Lancelot aurait plus de gloire encore à cueillir en cette journée.

Lyonnel revint et répéta à son cousin ce que lui avait dit la reine.

— Comme il plaira à ma dame, répondit Lancelot.

Et il se mêla à la bataille, ainsi que Gallehault. Tous deux firent rage et merveille, si bien que le bruit de leur prouesse vint aux oreilles de messire Gauvain, qui combattait d'un autre côté et qui vint aussitôt se joindre à Gallehault et à Lancelot.

Ce fut alors que l'action fut âpre et horrible de part et d'autre, surtout du côté des Sesnes, qui avaient cru un instant à la victoire et qui furent vitement déçus à ce propos par les gens du roi Artus, c'est-à-dire par Lancelot, par Gauvain et par les autres, qui les repoussèrent tous pêle-mêle dans la rivière. Tellement que l'eau en fut toute troublée en cet endroit pendant longtemps, et que pendant longtemps aussi, on appela ce gué le Gué du Sang.

## CHAPITRE VIII

Comment la reine Genièvre envoya un heaume à Lancelot, en le priant d'en finir avec cette tuerie, et comment, après la bataille, elle le fit venir un instant pour s'assurer qu'il n'avait pas plaie mortelle.



e n'était pas impunément que Lancelot s'était ainsi mêlé à cette grande bataille. Son heaume fut fendu et rembarré, entre autres dégâts.

Ce que voyant, la reine lui dépêcha incontinent une de ses demoiselles avec un fort riche et fort beau heaume, et avec ces paroles :

— Dites-lui que je ne peux plus voir une telle tuerie, et qu'il s'arrange pour qu'elle cesse !...

La demoiselle s'acquitta de son message, en donnant le heaume et en répétant la prière. Lancelot remercia, ôta son heaume déchiqueté, mit celui que lui envoyait la reine Genièvre, et, cela fait, aidé des siens, il repoussa les Sesnes qui étaient revenus à la charge.

Le roi des Sesnes, Augremont, fut pris, et avec lui une centaine de ses meilleurs chevaliers. Quant à ceux qui furent noyés, il n'en faut pas parler : ce serait trop long.

Gallehault et Lancelot, après avoir fait leur besogne, s'en revinrent devant la tour ou était la reine, qu'ils saluèrent courtoisement.

Lors, cette belle princesse, s'apercevant que Lancelot avait les bras sanglants jusqu'aux aisselles, craignit qu'il ne fût mortellement blessé, et,

pour s'en assurer, elle demanda aux deux compagnons comment ils se trouvaient.

— Bien, Dieu merci ! madame, répondirent-ils.

— Je voudrais vous entendre dire cela de plus près, reprit la reine.

— Nous venons, madame, répondirent les compagnons, qui s'empressèrent d'aller joindre la reine.

Lorsqu'ils furent tous deux là, Genièvre embrassa tendrement Lancelot, et la dame de Mallehault en fit autant à Gallehault.

Ensuite, tirant un peu à part son doux ami, la reine lui demanda en l'oreille s'il avait plaie mortelle.

Lancelot répondit en regardant sa belle maîtresse avec des yeux d'amour :

— Je ne mourrai, ma dame, que lorsque vous le voudrez vous-même ; pas avant !...

La reine ne demanda plus rien, de peur d'avoir des réponses trop embarrassantes à entendre, pour le moment, et elle n'osa plus retenir Lancelot. Elle retint seulement Lyonnel, son écuyer, à qui elle voulait parler.

Par ainsi, Lancelot et Gallehault s'en retournèrent vers leurs tentes, et la nuit commença à venir.

## CHAPITRE IX

Comme la belle Commille, d'un côté, donna rendez-vous au roi Artus, et comment, de l'autre, la reine Genièvre et la dame de Mallehault donnèrent rendez-vous à Lancelot et à Gallehault.



e roi Artus était venu, après la mêlée, aux alentours du château de la Roche, et la belle Commille, l'apercevant, l'envoya prier de se rendre auprès d'elle.

Artus, qui s'était enamouré de cette belle personne, ne se fit pas répéter deux fois cette invitation.

— Sire, dit Commille, vous êtes le plus vaillant homme du monde, je le sais ; je sais, en outre, que vous êtes pris d'amour pour moi et que vous m'aimez plus que femme vivante...

— Certes, ma dame, répondit tendrement Artus, tout cela est vrai !

— Eh bien ! Sire, reprit Commille, je vous veux éprouver...

— Éprouvez-moi, ma dame, j'y suis tout disposé : il n'est nulle chose que je ne voulusse faire pour vous. De quoi s'agit-il ?

— Je vous prie de venir cette nuit dormir avec moi en cette roche...

— Bien volontiers, ma dame, pourvu que ce soit à cette condition que vous ferez de moi ce que je voudrai moi-même faire de vous, c'est-à-dire à ma volonté...

— Je vous l'octroye, répondit Commille. Éloignez-vous donc pour revenir bientôt... Quand vous reviendrez, vous trouverez mon messager à la porte...

Artus s'en alla donc et se dirigea vers l'endroit où étaient ses chevaliers, à qui il fit faire bonne chère. Puis il manda à la reine qu'elle n'eût pas à compter sur lui pour cette nuit, à cause des tracas que lui donnaient les suites de la bataille du jour ; et, ces diverses précautions prises, il fit ses préparatifs pour son expédition amoureuse.

De son côté, la reine, prévenue par le message du roi, avait envoyé chercher Lyonnel, l'écuyer de Lancelot, lequel s'était empressé d'accourir, par obéissance pour la reine et par amitié pour son cousin.

— Dis à tes amis de venir par le jardin, cette nuit, lui dit Genièvre. Par tes amis, j'entends Lancelot du Lac et Gallehault...

— J'entends aussi, madame, répondit Lyonnel ; mais je dois vous prévenir qu'ils ne sont pas seuls et que, par conséquent, il leur sera assez difficile de quitter les chevaliers avec lesquels ils sont...

— Quels sont-ils ?

— Hector et Gauvain...

— Eh bien ! ils se coucheront devant monseigneur Gauvain et devant Hector des Mares, et, quand ils les supposeront suffisamment endormis, ils se lèveront et toi aussi... Une fois levés, tu les amèneras par la fausse poterne de cet hôtel, qui donne dans le jardin, et ils nous trouveront prêtes à les recevoir... Tu m'as comprise, Lyonnel ?

— Parfaitement, madame... Est-ce tout ?

— Oui. Recommande-leur seulement de venir à cheval et bien armés. On ne sait ni qui vit ni qui meurt en ces temps troublés...

— Je le leur recommanderai, madame, dit Lyonnel en se retirant, et en allant en grande hâte prévenir Lancelot et Gallehault du bonheur qui les attendait.

## CHAPITRE X

Comment le roi Artus fut pris avec la dame du château de la Roche et mis en prison, et comment, pendant ce temps, Lancelot du Lac et Gallehault devisèrent agréablement d'amour.



uand il supposa tout le monde couché et endormi, le roi Artus se leva, s'arma et fit armer son autre neveu Guéresche, à qui il avait dit sa pensée au sujet de la gente Commille ; et tous deux se dirigèrent vers le château de la Roche.

Le messager annoncé était en effet à la porte, attendant. Il conduisit le roi et son neveu en une chambre où se tenait l'enchanteresse Commille, laquelle fit de beaux semblants d'amitié à Artus, sans lui permettre pour le moment autre chose. Quant à Guéresche, comme il pouvait les gêner dans leur dé-

duit par sa présence, elle le confia à une de ses demoiselles qui était pourvue d'autant d'attraits que de désirs.

Guéresche et la pucelle se retirèrent donc immédiatement dans une chambre à cet usage, et Commille et Artus s'en allèrent coucher dans une chambre voisine de la leur.

Je ne parlerai pas de la félicité que put goûter Guéresche; je parlerai seulement de celle que goûta le roi Artus, son oncle, entre les bras de la merveilleuse beauté qui avait nom Commille.

Quand sa mie eut fait sa volonté avec la plus grande docilité, et aussi avec le plus grand plaisir, quarante chevaliers entrèrent dans la chambre, tenant en main leurs épées nues, et s'avancèrent vers le lit où le roi Artus prenait son déduit amoureux.

Artus, désagréablement surpris et dérangé, se leva en sursaut et prit son épée pour s'en défendre comme le peut faire un homme qui n'a que les brayes au corps.

Il est inutile de dire qu'il ne put se servir longtemps de son épée, et qu'il dut céder au nombre. Il fut désarmé et fait prisonnier, ainsi que son neveu, qui avait été troublé désagréablement dans les mêmes occupations agréables que lui.

Pendant qu'Artus et Guéresche étaient ainsi conduits en prison, par suite de la trahison de la belle Commille, Gallehault et Lancelot se levaient tranquillement de leurs lits et se rendaient à la beille de l'hôtel où les attendaient leurs mies.

Après avoir mis leurs chevaux sous un appentis qui attenait à la beille, ils entrèrent et saluèrent Genièvre et la dame de Mallehault, toutes joyeuses de leur arrivée. Après cela, ils se désarmèrent et se rendirent sans plus tarder, la reine et Lancelot dans une chambre, Gallehault et la dame de Mallehault dans une autre, où, comme tous les gens qui s'entr'aiment beaucoup, ils eurent mutuellement toutes les félicités du ciel et de la terre.

Au matin, un peu avant le jour, les deux chevaliers se levèrent, s'armèrent et prirent congé de leurs mies, en s'engageant à revenir bientôt, c'est-à-dire la nuit prochaine, si rien ne s'y opposait en dehors d'eux, bien entendu.

## CHAPITRE XI

**Comment Lancelot, Gallehault, messire Gauvain et Hector des Mares furent trahis et mis en prison.**

Dès les premières aubes du jour, Commille fit pendre aux créneaux du château de la Roche l'écu du roi Artus et celui de son neveu Guéresche, ce qui causa un ébahissement général.

Pour sa part, la reine Genièvre commença à pleurer, et il lui tarda de voir son ami Lancelot, afin d'aviser avec lui aux moyens de recouvrer son seigneur et roi. Mais Lancelot ne pouvait songer pour l'instant à aller réconforter la reine, sa mie; il avait trop à faire déjà à réconforter messire Gauvain, son vaillant compagnon, lequel en était très-angoisseux.

— Nous les aurons, ne vous attristez pas, lui dit-il, nous les aurons ou nous serons tous pris !...

Sur ces entrefaites survint la demoiselle que les quatre compagnons avaient rencontrée en quittant l'Ile Perdue, et qui leur avait exactement indiqué Restweil comme l'endroit où se devait trouver le roi Artus.

— Je viens, seigneurs, leur dit-elle en entrant dans leur tente, vous sommer de tenir la parole que vous m'avez donnée...

— Demoiselle, répondit Gauvain, où voulez-vous aller ? Répondez, pourvu que ce ne soit pas trop loin, car nous sommes bien travaillés et excédés d'ennui...

— Ce ne sera pas loin, en effet, répliqua la demoiselle, car je sais qu'on doit faire sortir le roi Artus de ce château, qui vous l'a pris, et le conduire en Irlande... Vous le pouvez recouvrer si vous voulez.

— Nous voulons beaucoup, répliqua messire Gauvain.

Lors, ils se mirent en marche tous quatre, Lancelot, Gauvain, Hector et Gallehault, précédés de la demoiselle, qui les mena vers le château et les isola adroitement en en plaçant un à chaque poterne.

— Attendez un peu, dit-elle.

Elle disparut, et, quelque temps après, on l'entendit crier à l'aide.

Lancelot, l'entendant crier, s'avança à son secours, et se trouva en face de deux chevaliers qui étaient armés des armes du roi et de Guéresche. Croyant avoir affaire à ces derniers, il s'avança vers eux pour les embrasser, ce dont ils profitèrent pour le ruer à terre, pour lui enlever son épée et pour lui arracher son heaume de la tête. Puis, l'ayant lié avec des courroies, ils le menèrent en prison, où ils ne tardèrent pas non plus à mener Gauvain, Hector et Gallehault, pris dans la même trahison comme oiseaux dans la même glu.

## CHAPITRE XII

**Comment, en l'absence du roi Artus, prisonnier de la belle Commille, le vaillant roi Ydiers, son allié, repoussa encore une fois les Sesnes.**

Genièvre passa cette nuit-là bien angoisseuse, car elle avait appris, comme tout le monde, la trahison dont avait été victime son bel ami Lancelot, ainsi que Gallehault, Hector et messire Gauvain.

Ce fut bien pis quand, au matin, l'enchanteresse Commille fit pendre aux créneaux du château les quatre écus de ces nouveaux prisonniers.

Genièvre crut à la mort de son mari, et surtout à celle

de son doux ami Lancelot du Lac, qu'elle aimait plus que chose au monde. Aussi, pleurant toutes les larmes de ses beaux yeux, se souhaita-t-elle morte elle-même, pour aller plus tôt rejoindre l'âme de son amant dans le paradis des amoureux.

Monseigneur Yvain, quoique furieux de cette insigne trahison, qui privait ainsi une armée de son chef, un royaume de son roi, ne put s'empêcher d'accourir auprès de la reine pour lui donner un réconfort dont il avait besoin lui-même.

Puis, après avoir essayé de la consoler, il lui demanda si elle avait nouvelles de monseigneur Gauvain.

— Aucune, répondit la reine Genièvre.

— Eh bien ! répliqua Yvain, j'en ai, moi : Monseigneur Gauvain est enfermé au château de la Roche avec les trois chevaliers étrangers qui se sont si vaillamment battus avant-hier.

Quand Yvain eut dit cela, Genièvre le supplia de garder l'honneur de son seigneur Artus, et comme, en lui parlant, elle continuait à pleurer, monseigneur Yvain se mit à pleurer avec elle.

Finalement, il prit congé pour aller aviser aux moyens de délivrer le roi, et aussi monseigneur Gauvain.

Le même jour, au moment où les gens du roi s'y attendaient le moins, les Sesnes reparurent, plus âpres que jamais, et, plus que jamais, sûrs de la victoire.

Heureusement que le roi Ydiers, allié du roi Artus, était là, si Artus n'y était pas. Il monta sur le meilleur cheval qu'il put trouver, et, suivi de monseigneur Yvain, de Keux et des autres, il fit de merveilleuses prouesses dont chacun fut ébahi, amis et ennemis.

Ces derniers éprouvèrent les fâcheux effets de la redoutable vaillance du roi Ydiers, qui abattit tant d'entre eux en cette journée, qu'il en devint bientôt tout vermeil des pieds à la tête, à cause des éclaboussures de sang qu'il reçut en cette horrible tuerie.

Jamais les gens du roi Artus ne firent si bien leur devoir; jamais bataille ne fut si bien fournie ! Les Sesnes, épouvantés, s'enfuirent jusques au val de Laugunes.

Ydiers était radieux d'avoir si bien vengé son noble allié. Il en remercia le ciel, et aussi la noble bête qui l'avait conduit à travers tant de dangers sans résultat fâcheux. Il était même si heureux qu'il pria Dieu de lui donner la mort immédiatement, n'osant espérer jamais une seconde journée comme celle-là !...

Son vœu fut sur le point d'être exaucé.

Comme il chassait les dernières cohortes de Sesnes, sur la foi de son bon cheval, il arriva qu'un de ces derniers, qui gisait à terre, l'épée nue et droite, décousit sans le vouloir les entrailles de la noble bête qui s'étala incontinent, morte, entraînant avec elle son cavalier.

Cela n'eût rien été encore, parce que le roi Ydiers eût pu se relever et monter sur un autre destrier. Malheureusement, il n'en eut pas le temps, et toute la chasse, lancée à fond de train, lui passa sur le corps. Il demeura pâmé à terre, parmi les mourants et les morts.

La reine Genièvre, ayant appris cela, s'en vint, avec ses dames, relever le brave roi Ydiers et le transporter en lieu sûr.

## CHAPITRE XIII

Comment Lancelot entra en frénésie, dans sa prison ; comment il en sortit, et comment il délivra le roi Artus et ses trois compagnons, Gauvain, Gallehault et Hector des Mares.



Or, en cet endroit, le conte dit que Lancelot, pris d'une telle mélancolie, ne voulut plus ni boire ni manger, afin de n'être réconforté en rien ni par rien dans sa douleur.

Lors, il eut bientôt la tête vide, l'esprit halluciné, avec des étourdissements et des accès de rage tels qu'il n'était pas de jour où il ne blessât de ses ongles un ou deux de ses compagnons.

Quand le geôlier, qui avait mission de les veiller tous quatre, s'aperçut qu'il était ainsi hors de son droit sens, il le mit dans une autre chambre, afin que là, du moins, il ne fît de mal à personne.

Gallehault s'y opposa en priant le geôlier de le mettre avec Lancelot, aimant mieux cent fois être tué par lui dans un de ses accès de folie que de savoir qu'il pouvait mourir sans lui.

Le geôlier en référa à la belle et cruelle Commille, qui lui demanda lequel des quatre c'était.

— C'est le plus beau, répondit-il; le plus beau et le plus fou, car jamais folie ne fut plus grande. De l'aveu même de ses compagnons, il n'a pas plain-pied de terre...

— Ah ! ce serait péché mortel de le retenir ! s'écria la dame. Par ainsi, ouvrez-lui la porte de céans et laissez-le aller en liberté...

Le geôlier s'inclina et se retira pour aller exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Lancelot fut conduit jusqu'à la poterne principale du château, devant laquelle veillaient jour et nuit deux cents chevaliers, messire Yvain en tête.

Quand ces derniers aperçurent Lancelot, pâle, maigre, hagard, ils hésitèrent d'abord à le reconnaître. Peu à peu, cependant, la mémoire leur revint à eux comme à lui. Sa frénésie cessa, et, montant aussitôt à cheval et saisissant une épée, il commanda aussitôt l'assaut du château, dont il venait de sortir si fort à propos.

L'attaque fut si prompte, si passionnée, qu'elle fut une surprise pour les défenseurs de la Roche, lesquels furent massacrés avant d'avoir eu seulement le temps d'y songer.

Le château pris, les Sesnes qui le gardaient tués, on n'eut rien de plus pressé, comme on le devine bien, que d'aller délivrer le roi Artus, ainsi que Gallehault, Gauvain et Hector des Mares.

## CHAPITRE XIV

Quel fut, après la délivrance du roi Artus, l'accueil que la belle reine Genièvre fit au vaillant Lancelot du Lac, son doux ami.

Prise la Roche et les prisonniers dehors, messire Gauvain s'en vint au roi et lui dit :

— Sire, vous allez perdre Lancelot, si vous n'y prenez garde !

— Comment cela, beau neveu ? demanda Artus.

— Parce que Gallehault l'emmènera au plus tôt qu'il pourra, car il est plus jaloux de l'avoir qu'un chevalier n'est jaloux d'avoir une belle dame.

— Le moyen de le retenir, alors ?

— Le voici, Sire; vous commanderez que la porte du château de la Roche, où nous sommes présentement, soit fermée et que nulle personne n'en sorte sans votre ordre ou le mien...

— Volontiers, dit Artus.

— Lors, lui et messire Gauvain s'en vinrent en la grand'salle, et là, Artus prit Gallehault d'une main, Lancelot de l'autre, et les fit asseoir à côté de lui sur une couche.

Gallehault, voyant cela, comprit bien la chose que le roi Artus voulait faire, et il en soupira angoisseusement.

— Hélas ! beau compagnon, murmura-t-il à l'oreille de Lancelot, je vais vous perdre, mon cœur m'en avertit !...

— Comment, beau sire ?

— Je sais de vrai que le roi Artus vous priera aujourd'hui de demeurer en sa maison et de faire partie de ses chevaliers... Et alors, que ferai-je, moi qui ai mis tout mon cœur en vous ?...

— Certes, beau sire, répondit Lancelot, il est bien vrai que je vous dois plus aimer que tous les gentilshommes du monde, et ainsi fais-je... Par ainsi, vous ne devez avoir nulle crainte à ce propos, car je ne demeurerai que par force en la maison du roi Artus.

A ce moment, le roi prit la parole pour envoyer chercher la reine, qui accourut aussitôt, joyeuse au possible.

A son aspect, chacun se leva et vint à sa rencontre. Mais, elle, laissant là tous les autres, alla droit à Lancelot, lui jeta ses bras autour du cou et le baisa le plus tendrement du monde.

Personne ne fut étonné de cette haute marque d'estime et d'amitié donnée publiquement par la belle reine Genièvre au beau Lancelot, parce que chacun savait que c'était à lui qu'elle devait la vie de son mari le roi Artus. Mais Lancelot, quoique très heureux de cette faveur insigne, n'en fut pas moins honteux d'en jouir ainsi devant tant d'yeux indiscrets.

Genièvre lui dit alors :

— Chevalier, je ne sais vraiment quoi vous offrir pour vous remercier de ce que vous avez fait pour monseigneur le roi et pour moi, et je crois qu'il y a peu, en effet, de récompenses dignes de si vaillante action... Recevez donc tout ce que je puis vous donner en son nom et au mien ; laissez-moi me donner entièrement à vous, mon amour et moi, comme loyale dame le doit à loyal chevalier.

— Dame, grand merci ! répondit Lancelot rougissant.

Le roi Artus, entendant et voyant cela, fut très-satisfait, parce qu'il comprenait que la reine récompensait comme il fallait la haute prouesse du chevalier auquel il devait la vie et l'honneur.

— Par ma foi ! dit-il, vous avez conquis un château que je jugeais imprenable plus que tout autre château du monde, et à cette cause, je vous dois aimer sur tous les gentilshommes de ma cour, car vous avez plus fait pour moi que nul qui soit vivant à cette heure !...

Lancelot s'inclina humblement pour remercier le roi des compliments qu'il lui faisait ; puis on passa dans la salle voisine, où les tables étaient dressées et où s'assirent les barons pour manger.

## CHAPITRE XV

Comment Lancelot du Lac, Gallehault et Hector des Mares furent reçus compagnons de la Table Ronde, et comment messire Gauvain raconta quelques-unes de ses aventures.

Quand les barons eurent mangé à leur aise, le roi Artus appela la reine Genièvre pour tenir conseil avec elle, et il lui dit :

— Dame, je veux prier Lancelot de demeurer avec moi et d'être compagnon de la Table Ronde, car ses prouesses sont aujourd'hui connues et elles suffisent amplement pour lui mériter cet honneur. S'il résiste à ma prière, il ne résistera pas certainement à la vôtre...

— Sire, répondit Genièvre, il est à Gallehault et ne peut être à vous. Ce n'est donc pas lui qu'il faut prier, mais Gallehault lui-même...

Lors, Artus appela Gallehault et lui demanda de lui octroyer Lancelot, qui était son compagnon.

— Sire, répondit Gallehault, vous me navrez en me demandant précisément la seule chose que je vous doive refuser, car je ne saurais vivre sans Lancelot et vous me demandez de me séparer de lui...

Le roi Artus regarda incontinent la reine Genièvre et lui dit :

— Dame, priez-le !...

La belle princesse obéit et s'agenouilla devant Gallehault.

Lancelot, la voyant ainsi agenouillée, eut le cœur tout retourné, et, sans attendre la réponse de Gallehault, il se précipita pour relever sa dame tant aimée.

— Ah! ma dame, s'écria-t-il, je demeurerai au plaisir du roi et au vôtre!

— Sire, grand merci, répondit la belle Genièvre en lui adressant le plus divin des sourires.

— Sire, dit alors Gallehault en se tournant vers le roi Artus, vous ne l'aurez pas seul, car j'aime mieux cent fois vivre à mon aise pauvre que riche à malaise... Par ainsi, retenez-moi avec lui, si j'ai jamais fait chose qui vous plût... Retenez-moi, retenez-moi, Sire, vous le devez pour lui et pour moi, pour lui surtout, attendu que toute l'amitié qui est en mon cœur pour vous y a été mise par lui...

— Je vous remercie, répondit le roi. Mais par la Sainte-Croix, c'est moins comme chevaliers que comme compagnons, que je vous retiens avec moi.

Puis il annonça à Hector des Mares que, pour l'amour de Lancelot et de Gallehault, il le recevait aussi compagnon de la Table Ronde.

Aussitôt furent mandés les clercs qui mettaient en écrit les prouesses des chevaliers qui avaient l'honneur de s'asseoir à cette glorieuse Table; lesquels clercs, au nombre de quatre, avaient nom Arrodiam de Cologne, Traudanides de Venians, Thomas de Tollette et Sopians de Baudas.

Ils commencèrent par les prouesses de messire Gauvain, tout le premier, qui raconta l'aventure de Saint-Graal, en demandant la permission de passer rapidement sur les aventures du cimetière et de la chapelle en ruines.

Ce récit fera le sujet du chapitre suivant.

## CHAPITRE XVI

**En quoi consistaient les aventures arrivées à messire Gauvain, et principalement l'aventure du Saint-Graal.**



Messire Gauvain, traversant un jour une forêt, rencontra une forteresse dans laquelle il entra sans plus de cérémonies, comme un chevalier curieux qu'il était. Là, après avoir erré au hasard dans les cours et dans les salles, il finit par découvrir, dans une cuve de marbre remplie d'eau bouillante, une demoiselle qui le supplia de l'en tirer. Mais le brave Gauvain, après de vains efforts, ne put lui rendre ce service :

— Ah! sire chevalier, lui dit alors la demoiselle, c'est bien malheureux pour vous, mais vous ne sortirez pas de ce château sans honte!

Condamnée à un supplice temporaire pour des fautes dont elle ne lui fit pas l'aveu, cette demoiselle prévint Gauvain que, dans l'année, il devait se présenter un chevalier que ses vertus et sa sagesse rendraient digne d'aborder le Saint-Graal, et qui la tirerait de son bain bouillant, mais qu'elle voyait avec peine que cette gloire n'était pas réservée à Gauvain.

Celui-ci quitta alors la jeune pécheresse, et s'avança dans l'intérieur du château pour en trouver le maître. Il fut entouré bientôt d'une foule de chevaliers qui le désarmèrent et le reçurent avec politesse, jusqu'à ce que le chevalier roi vînt luimême accueillir l'étranger.

On passa silencieusement dans une autre salle; on dressa des tables, toute la compagnie s'assit, se mit en oraison, lorsqu'une colombe tenant un encensoir à son bec apparut et remplit l'air des plus doux parfums.

Bientôt après sortit d'une chambre voisine une demoiselle d'une beauté merveilleuse, portant en ses mains et au-dessus de sa tête un magnifique vase en forme de calice, dont il était impossible de reconnaître la matière.

Gauvain le regarda avec surprise; toutefois il admira par-dessus tout l'ineffable beauté de la jeune demoiselle qui le tenait.

A mesure que la demoiselle passa devant les assistants, chacun d'eux s'agenouilla, et, tout à coup, les tables se trouvèrent couvertes de mets aussi précieux que variés. Les assistants prirent leur repas, excepté Gauvain, qui, tout occupé du spectacle qui l'entourait, chercha trop tard et vainement des mets qui avaient disparu dès l'instant que la demoiselle, ayant fait sa tournée, était rentrée dans la chambre.

Peu à peu tous les chevaliers se levèrent et allèrent dans diverses parties du château.

Pour Gauvain, resté seul, il voulut enfin se mettre en marche et reprendre sa route; mais toutes les issues du palais étaient fermées, et il finit par rencontrer un nain qui lui répéta brutalement ce qui lui avait déjà été dit par la demoiselle dans la cuve bouillante : « qu'il ne sortirait pas de ce château sans honte! »

Gauvain prit alors le parti de passer dans une autre chambre où il trouva un lit dans lequel il se proposait de se coucher, lorsqu'il entendit la voix d'une demoiselle qui lui cria :

— Ah! chevalier, tu mourras si tu te couches désarmé, car c'est le lit aventureux. Voici des armes, prends-les et couche-toi alors si tu veux.

Gauvain prit les armes et se mit au lit.

Mais à peine allait-il céder au sommeil, qu'un javelot dont le fer était flamboyant se dirigea sur lui, le frappa à l'épaule et lui fit une blessure très-grave.

Pendant le reste de la nuit, le blessé eut encore deux ou trois visions qui se terminèrent par un combat que Gauvain eut à soutenir avec un chevalier qui le mena fort rudement.

Après ce combat, un vent terrible souffla, des éclairs brillèrent, des coups de tonnerre se firent entendre dans le château jusqu'à ce qu'enfin le calme succéda à cet orage.

Alors un air doux, tranquille et embaumé régna

partout; deux cents voix firent entendre le plus agréable concert, en célébrant la gloire du roi des cieux.

Gauvain, étonné, ouvrit les yeux, mais il ne vit rien.

Bientôt il s'aperçut qu'en tout cela il n'y avait rien de terrestre; et après avoir fait des efforts pour se lever, il retomba épuisé par la perte du sang de sa blessure.

De la place où il était étendu, il vit la même demoiselle, qui, la veille, avait apporté le saint vaisseau devant les tables; elle était précédée de deux cierges et de deux encensoirs. Lorsqu'elle eut posé le saint vaisseau sur la table d'argent, dix cassolettes ne cessèrent pas d'encenser, et un grand nombre de voix se mirent à chanter avec une suavité ineffable : *Béni soit le père des cieux.*

Mais, à peine la demoiselle, portant le vase, se fut-elle retirée, que les chants cessèrent et que Gauvain se retrouva dans l'obscurité.

Ce fut alors seulement qu'il s'aperçut du divin effet qu'avait produit sur lui la vue du saint vaisseau. Cette terrible blessure à l'épaule que lui avait faite la lance enflammée était guérie.

Joyeux, il se leva et partit pour chercher le chevalier par qui il avait été si cruellement maltraité, lorsque tout à coup une grande quantité de gens s'emparèrent de lui, l'emportèrent hors de la salle, et le lièrent dans une charrette stationnée dans la cour.

Placé sur ce tombereau ignominieux au timon duquel était attaché son écu, on le conduisit jusqu'à la ville voisine, où il fut livré à l'insolence des ménétriers et du populaire.

Enfin, une vieille femme eut pitié de lui; elle le délia dès qu'il fut sorti de la ville, et le pauvre Gauvain, honteux, confus, marcha dans la campagne jusqu'à ce qu'il rencontra un ermite à qui il fit le récit et demanda l'explication de toutes les merveilles dont il avait été témoin.

— Certes, c'est le Saint-Graal ou le saint sang de Notre-Seigneur! lui répondit le solitaire, qui, après avoir satisfait sa curiosité sur tout ce qu'il avait vu, lui recommanda de garder ce secret, et de faire en sorte, à l'avenir, de se conduire plus saintement, afin de jouir et de profiter pleinement des vertus divines du saint vase.

## CHAPITRE XVII

Comment, après le récit de messire Gauvain, la reine Genièvre devint songeuse et attira le beau Lancelot dans une embrasure de fenêtre, pour expliquer la cause de sa mélancolie.

Tout le monde était resté sous l'impression du récit fait par monseigneur Gauvain devant la compagnie, et enregistré par les quatre clercs de la Table Ronde.

L'imagination de la belle reine Genièvre surtout fut frappée et attristée plus qu'elle n'eût voulu l'être. Aussi, à un moment, comme elle se trouvait presque isolée avec Lancelot dans une embrasure de fenêtre, elle profita de cette occasion pour lui ouvrir son cœur.

— Ah! Lancelot, mon doux ami, lui dit-elle tout bas à l'oreille comme un murmure de source, comme un chant de rossignol, avez-vous fait attention au récit que messire Gauvain vient de faire de l'aventure de la Chapelle Ruinée, et à ce qu'il affirmait que jamais un chevalier qui se serait laissé aller aux faiblesses de la chair ne pourrait mettre à fin les aventures du Saint-Graal?

— Oui, ma dame, répondit Lancelot, j'ai parfaitement entendu et parfaitement compris le récit de monseigneur Gauvain.

La reine Genièvre reprit :

— Que j'ai de regret, ô mon doux ami! de ce que, par cette disposition où vous vous trouvez vous-même, vous ayez perdu le mérite de tous vos exploits et prouesses terrestres!... Aussi pouvez-vous dire que vous avez acheté mon amour bien cher, puisque pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez jamais recouvrer!... Sachez que je n'en suis pas moins affligée que vous... Je le suis même peut-être davantage, car c'est une grande faute que j'ai commise en vous aimant et en me laissant aimer de vous... Dieu vous avait créé le plus beau et le plus gracieux des hommes; il vous avait accordé la grâce de pouvoir prétendre en l'accomplissement des aventures du Saint-Graal... Cependant, vous l'avez perdue par le fait de notre union. Mieux vaudrait que je ne fusse jamais née, car je n'eusse pas empêché l'accomplissement de si nobles faits!

— Ma dame, dit Lancelot, vous avez tort de parler ainsi; soyez certaine que je ne serais jamais parvenu à l'élévation où je suis, si vous n'aviez pas existé. De moi seul, en commençant, je n'aurais jamais eu le courage d'entreprendre aucune chevalerie, ni de tenter des choses auxquelles tous les autres ont renoncé par défaut de puissance. Mais ce que je vis en vous de si haute beauté éleva tellement mon cœur en orgueil, qu'il n'y avait pas d'aventure si périlleuse, que je ne fusse certain de la mettre à fin; car je savais bien que, si les aventures ne se terminaient pas par des prouesses, jamais je n'arriverais jusqu'à vous...

— Aussi vous avouerai-je sincèrement, interrompit la reine, que, comme ce motif était ce qui accroissait vos vertus, je ne m'en veux pas de ce que vous m'avez aimée, puisque j'ai été cause de vos prouesses; mais ce qui me chagrine de cet amour, c'est qu'il vous a fait perdre le droit d'achever les hautes aventures du Saint-Graal, en l'honneur duquel la Table Ronde a été instituée.

— Ces aventures, je les tenterai cependant, reprit Lancelot, je les tenterai pour l'amour de vous, ma dame et ma reine!

La conversation en resta là, empêchée qu'elle fut par l'arrivée de deux ou trois dames qui étaient inquiètes et jalouses de voir la belle Genièvre deviser un si long temps et si secrètement avec le beau Lancelot.

Le lendemain, le roi Artus partit pour regagner à petites journées la Petite-Bretagne, après toutefois avoir laissé au château de la Roche une garnison suffisante pour le préserver de toute inva-

sion et de tout maléfice de la part des Sesnes ou de la belle Commille.

Quand il fut arrivé en Karaheu, sa cité, Gallehault le pria de lui donner congé pour un temps quelconque, et de le laisser emmener Lancelot en son pays. Artus ne le voulut pas tout d'abord, mais la reine l'y décida en lui disant :

— Laissez-le aller, Sire, puisqu'il veut l'emmener avec lui... Ce n'est pas pour toujours... Par ainsi, Lancelot nous reviendra, croyez-le.

Gallehault et Lancelot partirent.

## CHAPITRE XVIII

Comment une demoiselle de Camelide apporta au roi Artus une lettre envoyée par une fausse reine Genièvre.

Bientôt après le départ des deux bons compagnons dont nous venons de parler, le roi Artus, tenant sa cour à Kamalot, en eut précisément nouvelles par un messager par eux envoyé.

Le roi reçut ces nouvelles avec une grande joie, moins grande cependant que celle de la reine Genièvre et de la dame de Mallehault, lesquelles furent heureuses d'apprendre que leurs amis étaient encore en vie.

Mais, hélas! les joies humaines sont de courte durée. Celle de la belle reine Genièvre fut bien vite troublée, car, après le messager de Gallehault, arriva une demoiselle montée sur un palefroi richement caparaçonné.

Cette inconnue descendit et s'avança fièrement devant le roi, siégeant au milieu de ses barons, elle-même escortée d'une trentaine d'hommes, tant chevaliers que sergents. Elle était de la plus grande beauté, portant une riche cotte de soie et un non moins riche manteau de drap noir à pennes d'hermine.

— Sire, dit-elle en jetant à terre, avec un geste superbe, la guimpe de soie qui dérobait une partie de ses attraits, Dieu vous garde!...

— Demoiselle, répondit Artus, ébloui de tant de charmes, Dieu vous donne bonne aventure!... Que souhaitez-vous de moi?...

— Sire, reprit la demoiselle interrogée, vous passez généralement pour le plus sage, le plus prudent, le plus vaillant, le plus loyal prince de la terre, et cependant vous manquez de loyauté, de prudence et de sagesse...

Ce discours étonna tout le monde, depuis les barons, qui murmurèrent, jusqu'au roi Artus, qui pâlit de dépit d'être ainsi jugé.

— A propos de quoi, demoiselle, me jetez-vous ce reproche au visage? s'écria-t-il.

— C'est à propos d'une félonie commise par vous, Sire, répondit-elle fièrement, sans plus se laisser intimider par les regards courroucés du roi.

— Et pourriez-vous me dire en quoi consiste cette félonie? demanda Artus.

— Volontiers, Sire, répliqua-t-elle.

Lors, s'avançant vers un chevalier de grand âge et de barbe fleurie blanche qui était de sa compagnie et qui portait entre ses bras une boîte d'or ornée de pierreries, la demoiselle inconnue lui dit :

— Sire Bertellac, veuillez ouvrir ce coffret.

Le vieux chevalier obéit. Lorsque le coffret fut ouvert, la demoiselle en tira une lettre scellée d'un sceau de cire noire, et la présenta ensuite au roi Artus.

— Qu'est-ce que cela? demanda ce dernier, violemment ébahi de ce qu'il voyait et entendait.

— C'est une lettre de ma dame et maîtresse à vous destinée, répondit la demoiselle.

— Et quel nom a votre maîtresse?

— Ma dame a nom la reine Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide...

A cette réponse, chacun se regarda, étonné, et regarda la demoiselle inconnue, la supposant hors de sens et de raison.

— De quelle reine Genièvre me parlez-vous? reprit le roi. Je n'en connais qu'une pour ma part, laquelle était céans tout à l'heure et n'a pu, conséquemment, vous envoyer comme messagère.

— Faites venir celle que vous dites là, Sire, car c'est devant elle que doit être lue cette lettre de ma dame et maîtresse...

L'étonnement du roi Artus et de ses barons était à son comble. Chacun croyait rêver, et pourtant chacun était parfaitement éveillé, et celle qui parlait en ce moment n'était une folle en aucune façon.

— Faites venir celle que vous appelez la reine Genièvre! répéta pour la seconde fois la demoiselle inconnue.

Le roi Artus envoya chercher sa femme, qui vint aussitôt, car elle était dans une chambre voisine, en train de deviser avec la dame de Mallehault au sujet du beau Lancelot et de son ami Gallehault.

## CHAPITRE XIX

Comment la demoiselle de Camelide ayant remis au roi Artus la lettre de sa dame et maîtresse, et ce prince l'ayant donnée à lire à deux de ses clercs, ceux-ci s'y refusèrent successivement en pleurant.

Donc, Genièvre s'en vint à l'appel du roi, son seigneur et mari, et, aussitôt qu'elle fut là, ce dernier bailla la lettre mystérieuse à celui de ses clercs qui était le mieux parlant.

— Lisez, sire clerc, lui dit-il.

Le clerc prit la lettre, rompit le sceau, et lut rapidement, mais à voix basse.

— Lisez tout haut, lui dit le roi Artus.

Le clerc, au lieu de lire, se mit à pleurer et à regarder la belle reine Genièvre, qui, en ce moment, ignorante de ce qui se préparait contre elle, regardait curieusement la demoiselle inconnue, en s'appuyant sur l'épaule de messire Gauvain.

— M'avez-vous entendu, sire clerc? s'écria le roi, étonné au dernier point de l'attitude de cet homme.

Mais celui-ci, n'en pouvant plus, se laissa choir, pâmé, dans les bras de monseigneur Yvain, accouru en le voyant défaillir.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura Artus.

Et, pendant qu'on emportait ce clerc hors de la salle, il ordonna qu'on en allât quérir un second.

Quand ce second clerc fut arrivé, le roi lui tendit la lettre qu'avait laissé échapper de ses mains le premier et qui avait été ramassée par messire Yvain.

— Veuillez prendre cette lettre, lui dit-il, et nous dire ce qu'elle contient...

L'attention devenait de plus en plus vive. On devinait là-dessous quelque trame perfide, et on tremblait d'avance qu'elle ne fût divulguée.

Mais, aussitôt que ce second clerc eut parcouru des yeux la lettre fatale, il fit comme le premier : il pleura à chaudes larmes en regardant la reine Genièvre.

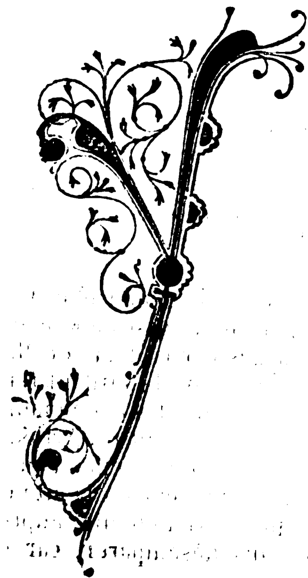
— Lirez-vous cette lettre, et nous direz-vous ce qu'elle contient, sire clerc? lui demanda le roi Artus, impatienté.

— Je ne puis, Sire, répondit le clerc en lui rendant la lettre et en se retirant, le visage pâle et les yeux humides.

— Qu'on aille chercher le chapelain! s'écria Artus.

## CHAPITRE XX

Comment les deux clercs du roi Artus n'ayant pas voulu lire la lettre fatale, ce prince fit appeler son chapelain qu'il força de la lire.



vain revint bientôt, et avec lui entra le chapelain du roi Artus.

— Vous m'avez fait demander, Sire, dit ce saint homme en saluant humblement la noble compagnie.

— Oui, sire chapelain, répondit Artus; je vous ai appelé pour me lire cette lettre... Sur la messe que vous avez aujourd'hui chantée, je vous somme de me dire ce que contient ce parchemin!...

Le bonhomme prit la lettre, l'ouvrit et lut. Mais à mesure qu'il lisait, ses yeux se voilaient de larmes et ses vieux genoux tremblaient.

— Ah! Sire, murmura-t-il d'un ton suppliant, épargnez-moi la douleur de lire plus avant...

— Vous vous êtes engagé à la lire jusqu'au bout, sur la messe que vous avez chantée ce matin : sire chapelain, lisez donc!...

Le bonhomme dut obéir; mais jamais chose ne lui coûta tant.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Roi Artus,

« Tu me délaisses et dédaignes trop longtemps. Je viens réclamer de toi mon devoir et mon dû.

« Tu oublies qu'il y a de par le monde une femme à laquelle tu as été conjoint solennellement au moustier de Saint-Etienne-le-Martyr, en la cité de Logres, et que cette femme, c'est moi, Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide. Tu oublies que de rien je t'ai fait tout, et d'écuyer roi, en me donnant à toi et en te donnant avec moi la Table Ronde, qui fait actuellement ta gloire et ta renommée.

« Mais, encore une fois, il est temps que cette iniquité cesse et que les traîtres soient punis. Je te somme donc, roi Artus, de me livrer la fausse femme qui a usurpé mon nom, mon rang et ma place à ta cour, sur ton trône et dans ta couche royale, et de me réintégrer en son lieu dans tous mes droits et priviléges, ainsi que faire se doit.

« Je t'envoie, pour te confirmer de vive voix cette lettre, Hélye, ma cousine germaine, en qui j'ai toute confiance, et le preux et sage chevalier Bertellac, qui est chargé d'appuyer son dire et le mien, si besoin est.

« Sur ce, roi Artus, je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous fasse venir à résipiscence.

« La reine GENIÈVRE. »

Le roi Artus resta accablé sous le poids des révélations que contenait cette lettre; et ses barons, confondus comme lui, imitèrent son silence, outrageant pour la vraie reine Genièvre, qui n'avait pas tressailli une seule fois, pourtant, durant la lecture que venait de faire le chapelain.

— Ah! si Lancelot était là! se contenta-t-elle de murmurer.

— Tout ceci est un tissu de mensonges! s'écria généreusement monseigneur Gauvain, en s'avançant comme pour protéger la reine.

— Des mensonges qu'il nous est facile de prouver, répliqua dédaigneusement la demoiselle que la lettre désignait sous le nom d'Hélye; car, ce que ne dit pas cette lettre de ma dame et maîtresse, la reine Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide, je vais vous le dire, moi, sa cousine germaine.

Lors, se tournant vers le roi Artus, Hélye lui dit :

— Sire, faut-il donc vous rappeler comment vous avez épousé, non pas cette fausse reine que voici, et qui mérite la prison et le bûcher, mais l'autre, la véritable, celle qui été si longtemps victime d'une abominable trahison? Faut-il donc vous rappeler dans quelles circonstances vous êtes venu en Camelide, à la cour du roi Léodagan. Vous

n'étiez pas roi alors, mais bien simple chevalier... Le roi Léodagan vous fit le meilleur et vous hébergea de Noël à la Pentecôte... Or, un jour, comme vous étiez assis à la Table Ronde de ce prince, et que vous découpiez un paon, il vous arriva d'en distribuer si également à chacun des cent cinquante chevaliers qui étaient à cette table avec vous, que le roi Léodagan, émerveillé, vous donna sa fille bien-aimée, la belle reine Genièvre, et, avec sa fille, la fameuse Table Ronde qui a depuis tant illustré votre cour et votre nom... Cela, vous ne l'ignoriez pas, mais ce que vous ignoriez peut-être, c'est que la nuit même de vos noces, la belle reine Genièvre, ma dame et maîtresse, vous était enlevée, et qu'on lui substituait, par une indigne félonie, cette fausse reine que voici, laquelle a eu jusqu'ici, contre toute justice, le bénéfice de votre amour et de votre rang... Voilà la vérité, Sire, et je demande à vous la prouver par la prouesse du chevalier Bertellac, qui m'a accompagnée céans pour défendre les droits de sa reine...

## CHAPITRE XXI

Comment, après la lecture de la lettre de la fausse reine Genièvre et après le récit de la demoiselle Hélye, le roi Artus, grandement embarrassé, assigna un rendez-vous pour la Chandeleur suivante.

Si la lettre de la fausse reine Genièvre avait ébahi le roi Artus et ses barons, ce récit de la demoiselle Hélye les étonna davantage encore. D'autant plus que, pour le roi Artus, il y avait des apparences de vérité dans ce qui venait de lui être dit.

Aussi resta-t-il tout pensif, sans oser regarder la reine Genièvre, que tant d'impostures avaient fini par troubler elle-même.

Messire Gauvain s'avança de nouveau, pour protester.

— Les mensonges s'accumulent! s'écria-t-il avec colère. Je maintiens que tout ceci n'est que fausseté et trahison et je le soutiendrai contre qui le voudra!...

— Vous le soutiendrez donc contre moi, répliqua le vieux chevalier Bertellac en s'avançant à la rencontre du neveu d'Artus.

Chacun tressaillit en voyant ce vieil homme, tout blanc, tout ridé, tout voûté, qui semblait, à cause de cela, incapable de soutenir une trahison et de venir en aide à des traîtres.

Dodineaux-le-Sauvage, qui était aux pieds du roi, se leva alors et dit en ricanant :

— C'est une risée! Monseigneur Gauvain ne peut combattre contre ce vieil homme qui tombe en enfance et qui n'aurait pas même la force de tenir son épée... Il faut lui choisir un autre adversaire que le neveu du roi Artus, s'il persiste à défendre les prétentions de sa dame...

— Certes, oui, je persiste! répondit Bertellac, sans plus s'émouvoir.

— Vous persistez, vraiment? reprit Dodineaux.

— Vraiment, oui, je persiste!

— Alors, dit Dodineaux, je propose qu'on vous donne pour adversaire Karras de Quimer!...

Karras de Quimer était un vieux chevalier de la cour du roi Artus, qu'on respectait à cause de son grand âge, mais qui ne pouvait vraiment plus prétendre à cueillir les palmes des tournois.

Aussi, en entendant la proposition de Dodineaux, l'assemblée des barons ne put-elle s'empêcher de rire, malgré la gravité du cas.

— Rira bien qui rira le dernier, dit Hélye en regardant fièrement la noble compagnie, et surtout la pauvre reine Genièvre, plus morte que vive.

Le roi Artus, de plus en plus perplexe, fit taire la rumeur pour parler à la demoiselle de Camelide.

— Demoiselle, lui dit-il, tout ce que je viens d'apprendre est d'une telle gravité, que je ne puis prendre sur moi la responsabilité d'une décision... Je vais assembler d'ici à peu toute ma baronnie, et lorsqu'elle aura prononcé, je vous en informerai... Par ainsi, veuillez retourner auprès de votre dame et maîtresse et lui donner rendez-vous, en mon nom, pour la Chandeleur prochaine, en un château qui est en la marche d'Irlande de Camelide, le château de Bedingan...

— J'accepte au nom de ma dame et maîtresse, répondit Hélye en se retirant.

— Ah! si Lancelot était là! murmura la pauvre Genièvre en sentant son cœur défaillir sous une angoisse suprême.

— Madame, dit respectueusement messire Gauvain en venant s'agenouiller devant la reine, je vous supplie de vous souvenir, en tout temps, que ce que j'ai été pour vous, je le serai jusqu'à la dernière heure de ma vie...

— Merci, mon beau neveu, répondit la belle princesse avec un sourire qui était une récompense.

## CHAPITRE XXII

Comment la dame de Malehault envoya dix clercs en Soreloys pour prévenir Gallehault et Lancelot de ce qui se passait à la cour du roi Artus.

En même temps que partait la demoiselle de la fausse reine Genièvre, partaient aussi de Kamalot une dizaine de clercs chargés par la dame de Malehault d'aller trouver en Soreloys le vaillant Gallehault, et de le mettre au courant des événements qui venaient de se passer à la cour du roi Artus.

Les dix clercs cheminèrent le plus vitement qu'ils purent, et, finalement, ils arrivèrent en la cité où se tenait d'ordinaire le preux Gallehault, auprès duquel ils furent admis sans désemparer, car ils venaient au nom de sa mie.

— Sire, lui dirent-ils, il se passe d'étranges choses en la cour du roi Artus!.. De bien étranges choses, en vérité!

— Et quelles sont-elles donc? demanda Gallehault.

— Il est venu, il y a peu de temps, à Kamalot, une demoiselle richement appareillée, qui a déclaré au roi Artus venir au nom de sa légitime femme, la reine Genièvre, non point celle que vous connaissez comme nous, mais une autre dont nous n'avions jamais ouï parler... Et pourtant, il paraît que c'est précisément celle-là qui est la bonne.

— Cela n'est pas possible! Je rêve ou vous rêvez vous-même! s'écria Gallehault.

— Sire, nous ne rêvons pas : nous sommes envoyés vers vous par très-haute et très vertueuse dame Mallehault, à seule fin de vous mettre au courant de ce qui se passe, vous et monseigneur Lancelot du Lac.

— Lancelot! Ah! gardez-vous bien au contraire de lui sonner mot de tout ceci, lorsque vous le verrez, car il est absent présentement... Ne l'avertissez de rien, à moins que je ne vous y autorise... Voilà quelque temps qu'il me manque, mais j'espère le revoir bientôt, et vous comprenez bien que lorsque je l'aurai revu, je me donnerai bien de garde de le laisser repartir... Or, s'il apprenait en quel danger est sa dame la reine, il quitterait tout pour l'aller défendre!... Par ainsi, restez muets sur ce sujet lorsque vous le verrez céans!...

Les clercs promirent, et après avoir donné à Gallehault certains autres détails qui l'intéressaient spécialement, lesquels avaient trait à la dame de Mallehault, ils s'allèrent reposer dans la chambre que leur avait fait préparer leur hôte.

## CHAPITRE XXIII

Comment Lancelot du Lac se mit en quête de l'aventure du Saint-Graal et fut repu, et comment la vieille Brisanne résolut de l'accointer avec la fille du roi Perlès.



Au milieu des distractions que lui procurait chaque jour Gallehault, Lancelot pensait souvent à ce que lui avait dit sa dame bien-aimée, la belle reine Genièvre, touchant l'aventure du Saint-Graal.

Or, un jour, n'y tenant plus, il partit avant le jour, à l'insu de son compagnon Gallehault et arriva dans la forêt que messire Gauvain avait traversée quelque temps auparavant. Puis, à l'issue de cette forêt, il avisa la forteresse précédemment avisée par Gauvain, et il y entra.

Quand il fut entré, une voix cria :

— Lancelot du Lac! Lancelot du Lac! Lancelot du Lac!

Et aussitôt, le maître de céans apparut, escorté de chevaliers qui se mirent en devoir de désarmer Lancelot, avec la plus grande courtoisie.

— Vous êtes le vaillant Lancelot du Lac? dit-il à l'amant de la reine Genièvre.

— Oui, Sire, répondit Lancelot, étonné. Et, puisque vous savez si bien mon nom, ne pourrais-je pas savoir aussi le vôtre?

— Je suis Perlès, roi de la Terre Etrangère.

Lancelot, tout en devisant ainsi, suivit celui qui venait de le nommer par son nom, dans l'intérieur du château.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent en une salle où les tables étaient dressées, comme les attendant.

Tout à coup, comme le roi Perlès et Lancelot reprenaient leurs propos, ce dernier vit entrer par une fenêtre la colombe que messire Gauvain avait vue autrefois.

Elle portait en son bec un encensoir d'or, et à peine eut-elle pénétré dans le palais, qu'il se remplit de toutes les bonnes odeurs qu'il est possible d'imaginer.

Alors tout le monde se tut et s'agenouilla. Les nappes furent mises sur les tables; et chacun, sans dire un mot, et sans être invité, prit place.

Tout émerveillé que fût Lancelot, à la vue de ce qui se passait, il fit comme les autres, s'assit devant le roi et se mit en oraison ainsi que tout le monde. Mais il ne se passa que peu de temps, sans qu'ils vissent sortir d'une chambre la demoiselle que monseigneur Gauvain avait trouvée si belle, et que Lancelot prisa tellement, qu'il s'avoua n'avoir jamais vu une femme d'une si grande beauté, excepté la reine, sa dame, et que les promesses de la demoiselle qui l'avait amené étaient réalisées.

Alors il regarda le riche vaisseau que la demoiselle tenait entre ses deux mains. La forme de ce vase était celle d'un calice, ce qui lui donnait l'apparence d'une chose sacrée. Aussi Lancelot commença-t-il à joindre les mains et à s'incliner humblement ainsi que tous les assistants.

Cela fait, les tables furent tout à coup chargées des mets les plus beaux, et le palais se remplit de tous les différents parfums qui se recueillent dans le monde.

Mais, quand la demoiselle eut fait un tour devant la compagnie, elle s'en retourna droit dans la chambre d'où elle était venue.

Le roi Perlès dit alors à Lancelot :

— Certes, j'ai eu grand'peur que la grâce de Notre-Seigneur ne vous faillît, comme elle a manqué l'autre fois quand monseigneur Gauvain se présenta ici.

— Beau sire, répondit Lancelot, il n'est pas besoin que Notre-Seigneur, qui est si bon, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs.

Après avoir ainsi devisé et lorsqu'ils furent restaurés, on se leva de table, et le roi demanda à Lancelot ce qui lui semblait de la demoiselle qui portait le riche vaisseau?

— Je n'ai jamais vu de si belle dame, dit-il.

Quand le roi eut ouï ces paroles, lui, qui avait entendu parler de la beauté de la reine Genièvre, il jugea que les paroles de Lancelot étaient vraies.

Alors il alla trouver Brisanne, la gouvernante de

sa fille, et lui rapporta tout ce que Lancelot en pensait et en avait dit.

— Je vous l'avais bien assuré, Sire, observa Brisanne; mais attendez un peu ici, et je vais aller parler au chevalier.

En effet, elle alla vers Lancelot, à qui elle demanda des nouvelles d'Artus sur le compte duquel Lancelot dit ce qu'il en savait.

— Quant à la reine, ajouta Brisanne, je ne vous demande pas comment elle se porte, car il n'y a pas longtemps que je l'ai vue en bonne santé et joyeuse.

A ces mots, le cœur du chevalier tressaillit de joie, et Lancelot demanda à Brisanne où elle avait rencontré Genièvre.

— Sire, dit-elle, tout près d'ici, à deux lieues, où elle compte passer la nuit.

— Dame, vous voulez vous jouer de moi?

— Grand Dieu, je suis bien loin de cette pensée; mais, afin de vous donner toute confiance en ce que je dis, venez avec moi, et je vous la ferai voir.

— Volontiers, dit Lancelot, qui se mit aussitôt en devoir d'aller chercher ses armes.

Quant à Brisanne, elle retourna aussitôt auprès du roi Perlès, qui l'attendait dans sa chambre.

— Q'avez-vous arrangé, Brisanne? lui demanda-t-il.

— Faites monter à l'instant votre fille à cheval, répondit la gouvernante, et envoyez-la incontinent au château le plus proche d'ici que vous ayez. Là vous la ferez mettre au plus riche lit qui soit. Pour moi, je me charge d'y conduire le beau Lancelot, à qui je ferai entendre facilement que votre fille n'est autre que la reine Genièvre... Et, après lui avoir donné un breuvage qui lui montera au cerveau, je ne doute point qu'il ne fasse ce que je voudrai et que nous ne réalisions ainsi toutes nos intentions...

## CHAPITRE XXIV

Comment Lancelot du Lac fut déçu par Brisanne, et posséda sans le savoir la gente fille du roi Perlès.

Sans plus tarder, le roi Perlès fit partir sa fille à cheval, avec une escorte de vingt chevaliers qui la conduisirent au château de Duale, où on lui fit préparer, dans une des salles, un lit magnifique où la demoiselle fut mise par l'ordre des chevaliers.

De son côté, Lancelot avait revêtu ses armes, était monté à cheval, et, accompagné de Brisanne, il ne tarda pas d'arriver aussi au château de Duale.

La nuit était venue, mais la lune n'était point levée, en sorte que Brisanne mena Lancelot dans une salle bien éclairée où se trouvaient les chevaliers qui, le voyant, le saluèrent, lui dirent qu'il était le bienvenu, et le débarrassèrent de ses armes.

Cependant Brisanne, toujours occupée d'achever ce qu'elle avait entrepris, confia à une jeune fille du château l'élixir qu'elle avait préparé, en lui recommandant d'en donner à pleine coupe, et non d'autre boisson, à Lancelot, lorsqu'il emanderait à boire, ce que promit de faire exactement la jeune fille.

En effet, quand Lancelot fut désarmé, il demanda à boire à cause du grand chaud qu'il avait eu en venant. Toutefois, il s'enquit d'abord où était sa dame, la reine.

— Sire chevalier, répondit Brisanne, elle est dans cette chambre où elle est déjà endormie, à ce que je crois.

Alors, la jeune fille apporta dans une coupe la boisson, qui était plus claire que de l'eau de fontaine, mais couleur de vin, et l'offrit à Lancelot, qui but avec avidité, comme quelqu'un qui est très-altéré.

Buvez, buvez tout hardiment, lui dit Brisanne, cela ne peut pas faire mal.

Le chevalier en redemanda et but de nouveau. La boisson le rendit gai, et, devenant parleur, il interrogea encore Brisanne pour savoir comment il pourrait voir sa dame, la reine.

Mais la gouvernante attendit quelque peu, jusqu'à ce qu'elle crut s'apercevoir que le chevalier ne savait plus où il était ni comment il était venu. Quand elle reconnut qu'il se croyait dans la cité de Kamalot et assisté par une dame du service de la reine Genièvre; lorsqu'enfin elle fut certaine que l'on pouvait facilement le tromper, elle lui dit :

— Sire, madame peut bien être déjà endormie, pourquoi tardez-vous tant d'aller lui parler ?

— Parce qu'elle ne me demande pas; mais si elle me faisait avertir, j'irais.

— Eh bien ! dit Brisanne, vous ne tarderez pas à en avoir des nouvelles.

Alors, la gouvernante entra dans la chambre voisine, fit semblant de parler à la reine, puis revint vers Lancelot, à qui elle dit :

— Sire chevalier, madame vous attend, et me charge de vous dire que vous alliez lui parler.

— Le chevalier ne fut pas long à se délaire de ses habits. Il entra en chemise dans la chambre, alla se coucher avec la demoiselle dans la persuasion où il était que c'était la reine, et la fille du roi Perlès qui n'avait pas de plus ardent désir que de posséder celui qui était enluminé de chrétienne chevalerie, le reçut en toute joie et en lui faisant un accueil tout semblable à celui qu'avait coutume de lui faire madame la reine.

Ainsi furent réunis le meilleur et le plus beau chevalier qui fut alors et la plus belle fille de ce temps; mais chacun avec une intention bien différente, car la fille ne se livrait pas à son amour à cause de la beauté du chevalier, ou par ardeur charnelle, mais dans l'espoir du fruit qu'elle devait concevoir, et dont il devait résulter un grand bien.

Quant à Lancelot, il aimait la fille du roi Perlès d'une manière tout autre, car il n'avait point l'idée de sa beauté, mais ne pensait qu'à sa dame la reine. Ce fut cette idée qui l'anima tellement, qu'il connut la fille de Perlès comme Adam connut sa femme, mais non pas dans la même intention, car Adam connut sa femme loyalement et par le commandement de Notre-Seigneur, tandis que Lancelot connut cette fille en péché, en luxure, contre Dieu et contre la sainte Eglise.

Mais le Maître en qui toute bonté est réunie, et

qui ne juge pas à la rigueur, selon le crime des pécheurs, ne voulut pas qu'ils fussent à tout jamais perdus, et il leur donna à tous deux tel fruit à engendrer et concevoir de telle sorte, que par la fleur de virginité qui fut flétrie et corrompue en cette occasion, il fut conçu une autre fleur de la douceur de laquelle maintes terres furent alimentées. Car, ainsi que l'histoire du Saint-Graal nous l'apprend : de cette fleur perdue fut procréé Galaad le vierge, le très-souverain, qui mit à fin les aventures du Saint-Graal, et s'assit au périlleux siége de la Table Ronde, où jamais chevalier n'avait pu prendre place sans qu'il ne fût frappé de mort.

## CHAPITRE XXV

Comment, après avoir reconnu qu'il avait été déçu, Lancelot du Lac voulut tuer la fille du roi Perlès, et comment, lui ayant pardonné, il reprit son chemin.



Retournons à Lancelot. Il avait passé toute la nuit avec la fille du roi Perlès. Quand le jour fut venu, le fils du roi Ban s'éveilla tout à coup, regarda autour de lui, et n'aperçut rien que les ténèbres, car les fenêtres de la chambre étaient si bien fermées que les rayons du soleil n'y pouvaient pénétrer.

La force du breuvage que Lancelot avait bu était déjà faillie, et il commençait à reprendre ses esprits. Etonné, il chercha où il pouvait être, et, en cherchant, il rencontra la gente pucelle, à qui il demanda qui elle était.

— Sire, lui répondit-elle d'une voix douce, je suis la fille du roi Perlès, de la Terre Foraine.

En entendant cela, Lancelot comprit qu'il avait été déçu. Lors, il sauta à bas du lit, prit sa chemise, se chaussa, s'habilla, revêtit ses armes, et, ainsi appareillé, rentra dans la chambre, maintenant éclairée.

En apercevant la gente pucelle qui l'avait si agréablement trompé, il devint si triste et si colère que, tirant son épée, il s'en vint vers elle et lui dit :

— Demoiselle, vous vous êtes trop durement moquée de moi, vous mourrez, car je ne veux pas que vous trompiez ainsi d'autres chevaliers...

Il levait déjà l'épée sur la tête de la pauvrette, qui, ayant déjà grand'peur de mourir, lui cria merci, à mains jointes, en lui disant :

— Ah! franc chevalier, ne me tuez pas, au nom de la pitié que Dieu eut de Marie-Madeleine !...

Lancelot, tout pensif, s'arrêta et vit la plus belle personne qu'il eût jamais rencontrée.

La colère le faisait tellement trembler, qu'à peine s'il pouvait porter son épée. Incertain, il se consultait pour savoir s'il la tuerait ou s'il lui laisserait la vie, tandis que la demoiselle ne cessait pas de lui crier merci.

Nue en chemise, et à genoux, Lancelot la regardait; il contemplait son visage, sa bouche et tous ses traits, où il aperçut tant de beauté, qu'il dit :

— Demoiselle, je m'en irai tout vaincu, et en homme qui n'ose se venger de vous, car je serais trop déloyal et trop cruel si je détruisais de telles beautés. Pardonnez-moi donc si j'ai tiré mon épée contre vous; n'en accusez que mon dépit et ma colère.

— Sire, dit-elle, je vous pardonne comme j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir causé du courroux.

Lancelot lui octroya le pardon qu'elle lui demandait. Puis, remettant son épée dans le fourreau, il recommanda la demoiselle à Dieu et partit sans regarder derrière lui.

Peu de temps après il avait rejoint son compagnon Gallehault en sa terre de Soreloys, et comme, en chemin, il avait appris la trahison dont la reine Genièvre était sur le point d'être victime, il força Gallehault à se rendre avec lui à Kamalot.

## CHAPITRE XXVI

Comment le roi Artus se trouva avec sa cour à Bedingan le jour de la Chandeleur, et, comment le vieux Bertellac conseilla à la fausse reine Genièvre, pour en finir, d'attirer ce prince en un guet-apens.

Quand le jour de la Chandeleur fut venu, le roi Artus se trouva à Bedingan comme il l'avait promis. Après avoir ouï la messe, il alla au-devant de la demoiselle, qui était appareillée fort richement et avec elle trente pucelles vêtues aussi richement qu'elle.

— Dieu garde Genièvre, la fille du roi Léodagan de Camelide, dit-elle, et maudisse tous les ennemis du roi Artus!... Roi, ajouta-t-elle, j'ai voulu paraître devant vous pour vous prouver la trahison qui a été commise à mon dommage et au vôtre. Je vous ai envoyé ma cousine germaine Hélye pour vous avertir : je viens pour vous confirmer ce qu'elle vous a dit, à savoir que je suis votre loyale épouse, étant la fille du loyal homme qui de son vivant était le roi Léodagan de Camelide.

A cette parole se dressa Gallehault, qui dit :

— Sire, nous demandons que cette demoiselle répète de sa bouche qu'elle est bien la vraie reine Genièvre et qu'elle a été victime de cette trahison dont elle parle.

— Ah! sire chevalier, répondit la demoiselle, je suis bien celle contre laquelle a été faite cette trahison, j'en accuse cette Genièvre que le roi a tenue

jusqu'ici, à tort, pour sa légitime compagne et pour la légitime reine de Bretagne...

A ces mots, la reine Genièvre se leva droite, fière et digne.

— Sire, dit-elle, tout ceci n'est que fausseté et mensonge ! Jamais je n'ai ourdi de trahison contre personne, et j'ignore de tout point ce que cette demoiselle veut dire !... Par ainsi, Sire, je vous supplie de m'accorder l'autorisation de me défendre au regard de votre cour, et par tel chevalier qu'il me plaira!...

Lors, le roi Baudemagus, allié du roi Artus, lui dit :

— Sire, cette chose est si grande et de si grande affaire, qu'elle ne doit pas être résolue sans jugement ni sans conseil... Avant donc que n'ait lieu la bataille demandée, consultez encore votre cour, afin d'être sûr et certain de ne pas prononcer trop au préjudice ni trop à l'avantage de cette demoiselle...

A Baudemagus succéda Bertellac, chevalier de la demoiselle.

— Sire, dit-il à Artus, ma dame attendra l'issue de votre jugement.

Puis il alla vers la demoiselle, s'entretint avec elle pendant un temps assez long, et, cela fait, revint vers le roi, auquel dit :

— Sire, ma dame vous demande répit de cette chose jusqu'à demain.

— J'y consens, dit le roi.

— Le roi a tort, murmura Gallehault. Quand on a affaire à des traitres, il faut les étrangler dans leur propre trahison...

La demoiselle se retira là-dessus, avec son cortége, et chevaucha tout le long du jour le plus loin qu'elle put. Quand la nuit fut venue, elle assembla ses barons pour leur demander ce qu'elle avait à faire, et le vieux Bertellac lui dit :

— Dame, si vous attendez le jugement du roi Artus, vous pourriez bien avoir dommage, car si demain la reine veut preuves sérieuses, vous ne pourrez les lui prouver autrement que par la prouesse d'un chevalier, ce qui ne suffira pas en cette grave occurrence... Lors, elle sera sauvée et vous perdue... Et nous avec vous!... Je vous enseignerai donc un moyen de mener à bonne fin cette entreprise, si toutefois vous y voulez consentir...

— Quel est ce moyen, chevalier? demanda la demoiselle, toute pensive.

— Vous enverrez demain matin un messager au roi pour lui faire savoir que vous n'êtes pas encore suffisamment conseillée par vos barons et que vous le priez de vous accorder un jour de répit de plus, ce qu'il fera certes bien volontiers!... Après cela, vous suivrez les instructions que je vous donnerai, et ce sera bien le diable si, avant vingt-quatre heures, vous ne le tenez en chartre privée, pour en faire à votre plaisir.

— En quoi consistent ces instructions? demanda la demoiselle.

— Vous lui ferez savoir qu'il y a en la forêt de ce pays le plus monstrueux sanglier qui jamais ait existé... Celui qui lui apprendra cette nouvelle ne lui dira pas qu'il vous appartient; il sera censé venir d'ailleurs et annoncera la chose comme par hasard... Cela ne peut manquer de réussir, car le roi Artus est un grand chasseur, et cette nouvelle le rendra très-joyeux... Lors donc, qu'il sera en la forêt, vous aurez eu soin d'y embusquer vos chevaliers qui s'empareront de lui et le mèneront en Camelide, dans une prison dont il sera heureux de sortir pour devenir votre mari...

— Je suivrai ce conseil, dit la demoiselle.

Et, sans perdre un seul instant, elle dépêcha au roi Artus quatre chevaliers chargés de lui demander le répit, et, en même temps, elle confia à l'un d'eux le soin délicat de décider le roi Artus à la chasse au sanglier.

## CHAPITRE XXVII



Comment la fausse reine Genièvre attira le roi Artus dans la forêt de Bedingan, et, là, le fit cerner par ses chevaliers et emmener prisonnier par eux.

Dès l'aube, donc, les quatre chevaliers de la fausse reine Genièvre se mirent en route pour aller trouver le roi Artus à Bedingan.

Trois d'entre eux entrèrent les premiers et demandèrent le répit, qui leur fut aussitôt accordé; après quoi ils remercièrent et prirent congé.

Ils venaient à peine de partir, lorsque leur camarade resté en arrière accourut devant le roi, en criant :

— Dieu sauve le roi et toute sa compagnie! Roi, ajouta-t-il, je t'apporte d'étranges nouvelles sur chose que j'ai vue de mes propres yeux!

— De quoi s'agit-il donc? demanda Artus.

— Il y a dans cette forêt de Bedingan, Sire, un sanglier énorme, épouvantable, que nul, jusqu'ici, n'a osé approcher qu'à distance, comme j'ai fait... Il t'appartient à toi, vaillant prince, de délivrer le pays d'une si monstrueuse bête... L'entreprise est périlleuse; mais à cause de cela elle est tentante... Si tu y réussis, je te tiendrai pour ma part pour un vrai roi!...

Ainsi parla le messager de la fausse reine Genièvre.

— Ah! Sire, allons-y tous! s'écria Gallehault enthousiasmé.

— J'irais bien volontiers aussi, dit Lancelot.

L'entreprise n'avait pas séduit seulement Lancelot et Gallehault; mais, ainsi que l'avait bien prévu la fausse reine Genièvre, le roi Artus bondit d'aise, et commanda sur-le-champ qu'on tint prêt son palefroi. Peu de temps après, il montait à cheval et suivait le messager de la fausse reine Genièvre, ayant pour compagnons Gallehault, Lancelot, messire Gauvain, messire Yvain et quelques autres de sa cour.

Le messager allait devant et ils le suivaient.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la forêt, près de

l'endroit où étaient embusqués les chevaliers de la fausse reine Genièvre.

— Sire, dit le messager, c'est ici près la bauge du sanglier... Je crains que le grand nombre de chasseurs ne le dérange mal à propos... Par ainsi, je serais d'avis que vous y allassiez tout seul...

— En effet, dit le roi, nous sommes trop nombreux pour une telle entreprise... J'y vais aller sans vous, chevaliers. Demeurez céans, je vous prie...

Lors, il quitta la compagnie et suivit le messager, emmenant deux de ses veneurs seulement.

— Attention, Sire! dit le messager, quand ils furent arrivés à un endroit isolé.

Artus regarda tout autour de lui, et il aperçut un grand nombre de chevaliers ayant leurs heaumes lacés. L'un d'eux s'avança rapidement vers lui, le pri au frein et lui cria:

— Ne criez pas, ne vous défendez pas, ou vous êtes un homme mort!

Artus comprit vite qu'il n'était pas de force à lutter contre tant d'hommes armés. Toutefois, l'indignation qu'il ressentit de se voir ainsi trahi le poussa à tirer son épée et à se défendre. Un quart d'heure après, son cheval était éventré et il tombait vivant entre les mains des trahisseurs, sans que ceux-ci eussent songé à lui faire la moindre égratignure. Ses deux veneurs aussi furent pris.

— Daignez monter, Sire, dirent les chevaliers en présentant un cheval frais à Artus.

Il monta, dévorant sa rage, et le cheval prit une grande allure, toujours soigneusement escorté des chevaliers de la fausse reine Genièvre.

Quand il supposa le roi hors d'atteinte, le messager qui l'avait amené dans cette embûche prit son cor et commença à corner, en ayant soin de marcher à contre-poil de l'endroit par où avait disparu le roi Artus.

Gallehault, inquiet, dit à monseigneur Gauvain :

— En vérité, là est monseigneur le roi, et je crois que c'est lui qui nous appelle ainsi.

Tous, alors, jouèrent des éperons et se dirigèrent du côté du cor.

Quand le messager de la fausse reine les entendit venir à lui, il alla rapidement vers un autre point de la forêt et se mit à corner d'importance, afin de mieux dévoyer ceux qui faisaient la quête du roi.

Cela dura jusqu'à la nuit. Lancelot, Gallehault et les autres, désespérés de n'avoir pu trouver trace du roi et désespérant d'en trouver en cherchant plus longtemps, s'en revinrent à Bedingan.

La reine était aux fenêtres, avec une grande compagnie de gens nobles, attendant le retour du roi. Aussi furent-ils tous violemment étonnés quand ils apprirent ce qu'il en était.

Pour la reine, elle eut peur, parce qu'elle comprit que le roi Artus avait été victime d'une trahison.

— Dame, lui dit la mie de Gallehault pour la réconforter, ne vous laissez pas aller ainsi à de sinistres conjectures... Le roi notre sire n'a pas d'ennemis... Il nous reviendra sans malencontre... Seulement, vous le connaissez grand chasseur : il aura voulu suivre la piste du sanglier jusqu'au bout, afin de le tuer et de le rapporter céans, et il se sera égaré, voilà tout!... Nous le reverrons demain, je vous le promets...

## CHAPITRE XXVIII

**Comment la demoiselle de Camelide vint derechef à la cour du roi Artus pendant que ce dernier était en prison, et comment toute sa cour fut troublée parce qu'on ne savait où il était.**



Aussitôt que les barons eurent soupé, ils s'en allèrent dans leurs hôtels respectifs, tandis que Gallehault demeurait avec la reine, Lancelot et la dame de Mallehault.

La reine, seule avec eux, leur dit :

— Beaux doux amis, comment pourrai-je venir à bout de cette vilaine aventure? Le blâme a été mis sur moi par le fait seul de cette méchante accusation de la dame de Camelide.... Le blâme restera, car il en reste toujours quelque chose sur les noms auxquels on l'a jeté, même à tort... Le monde croit cette accusation fondée, et monseigneur le roi lui-même m'en prise moins depuis qu'on l'a proférée devant lui!...

— Dame, répondit Gallehault, je vais peut-être vous dire là une grande folie, mais je la dirai tout de même, parce qu'elle m'est dictée par le grand respect et la grande amitié que je vous porte... Voici donc ce que c'est... Vous avez autant de pouvoir et d'autorité que le roi lui-même... Par ainsi, à votre place, je n'aurais ni repos ni cesse que je n'eusse fait prendre cette fausse demoiselle et que je ne l'eusse mise en état de ne plus faire, céans ni ailleurs, clameur semblable à celle qui tant vous chagrine présentement!

— Je ne ferai pas cela, reprit la reine, parce que je ne veux être défendue que par mon seul droit!... J'attendrai donc le jugement du roi, mon sire, quel qu'il soit... Par ainsi, je vous supplie, pour Dieu et pour l'amour que vous avez en moi, que vous ne fassiez rien qui soit contraire à cette résolution que je prends d'attendre et de me résigner...

Ainsi se passa cette nuit.

Le lendemain, vint à la cour la demoiselle de Camelide pour faire sa clameur ainsi qu'elle avait fait déjà. Mais elle ne trouva ni le roi Artus, ni homme qui lui répondit, excepté le roi Baudemagus, que Gallehault avait laissé là pour représenter le roi.

Elle s'en vint donc devant les barons et demanda le roi Artus, comme si elle n'en avait pas eu la moindre nouvelle.

— Demoiselle, répondit Baudemagus, le roi Artus n'est point céans... Mais il nous a commis pour le représenter... Nous sommes appareillés pour

vous faire autant droit qu'il vous ferait lui-même.

— Je n'accepterai nul droit, nul jugement d'autre que de la propre bouche du roi Artus, reprit la demoiselle, qui savait parfaitement qu'il était impossible au roi Artus de se trouver là pour rendre son jugement. Il m'a ajournée devant lui, c'est à lui que je dois répondre... Par ainsi, permettez-moi de prendre congé jusqu'à ce qu'il plaise à monseigneur le roi de paraître et de se prononcer en personne...

Et, ce disant, la demoiselle de Camelide disparut, heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Les compagnons du roi Artus la regardèrent partir, affligés, parce qu'ils sentaient bien que c'était là une mauvaise affaire.

Ils furent d'autant plus malaises que, malgré toutes les battues et toutes les recherches dans toutes les forêts de Bretagne, ils ne purent avoir traces ni nouvelles de leur seigneur. La seule chose qu'ils trouvèrent dans la forêt de Bedingan, ce fut le cadavre du cheval que montait le roi Artus le jour de cette malheureuse chasse au sanglier. Cela leur donna fortement à réfléchir, et ils pensèrent que leur seigneur avait été occis et qu'ils n'avaient pas à le revoir, ce dont ils menèrent un grand deuil.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le roi Artus, étant en la prison de la dame de Camelide, fut amené à la prendre en maîtresse d'abord, puis à femme.**



Or, le conte dit que, lorsque la fausse reine Genièvre revint trouver Artus en sa prison, elle l'épouvanta en lui disant :

— Roi Artus, j'ai tant fait par ma force et par ma ruse, que je vous ai possédé enfin!... Je vous ai!... Maintenant, sachez que jamais jour de votre vie ne sortirez de céans avant que je n'aie tous ceux de la Table Ronde, tels que mon père vous les donna le jour de notre mariage... Et, puisque je ne peux avoir le droit de votre bonne volonté et libre consentement, il est juste que je cherche à l'obtenir par force, ce que je ferai de telle façon qu'il en sera fait mention longtemps après ma mort...

Ainsi demeura le roi Artus en prison.

La demoiselle de Camelide le vint voir si souventes fois, elle lui dit, si à propos, de si gracieuses paroles, que, finalement, elle lui sembla plus appétissante qu'il n'avait cru d'abord et qu'il en oublia le grand amour que la vraie reine Genièvre avait en lui. A ce point que bientôt, qu'il le voulût ou non, il se réveilla chaque matin entre les bras de cette belle charmeresse, qui avait probablement hérité de son aïeule Circé. Il était étonné, mais si agréablement, qu'il en prit vitement son parti.

Quand vint la Pâque, le roi Artus dit à sa maîtresse :

— Mes gens ne savent pas ce que je suis devenu et ils doivent me supposer mort... Ne sortirai-je donc jamais de cette prison qui, pour agréable qu'elle soit, embellie par votre présence, n'en est pas moins une prison?...

— Sire, répondit la demoiselle, je ne vous jetterai pas de prison pour vous perdre... Car vous comprenez bien que, vous dehors, je vous perdrais à toujours... Il n'y a pour vous qu'un seul moyen de sortir de céans, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas trouvé le premier... Vous oubliez, seigneur, que le roi mon père m'a donnée à vous et vous a donné à moi en légitime mariage... Je vous veux donc avoir pour compagnon et seigneur, ainsi que la Sainte Eglise le permet et l'établit... Je vous ai pris céans par force, quand je pouvais vous prendre ailleurs de bonne volonté... Mais, à votre aise! ne sortez pas de céans, j'y consens, car vous m'appartenez toujours, et faites mon plaisir quotidien... Je vous aime assez pour vous préférer ainsi, pauvre, au plus riche roi du monde...

— Et moi, belle douce amie! s'écria le roi, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé femme vivante...

— Vous avez aimé votre fausse reine, avouez-le, traître?

— Oui, je l'ai beaucoup aimée, je le confesse; mais depuis qu'elle ne m'est plus rien, je n'aime plus que vous, qui me l'avez fait oublier... Je vous aime tant et si bien, ma belle douce amie, que je suis prêt à faire toute votre volonté... Commandez donc, j'obéirai...

— Je veux, dit la fausse reine, que vous me receviez à femme devant tous vos barons, et que vous me teniez désormais pour épouse et pour reine... Mais, avant que je ne vous laisse aller, vous me jurerez sur les Saints Livres que vous me tiendrez cette promesse et ferez comme je viens de vous dire...

Le roi acquiesça à ce qu'elle demandait, mais en faisant cette réserve :

—Dame, pour n'être point blâmé de mes barons et de mes clercs, il conviendra que vous fassiez une chose que je vous dirai...

— Laquelle, Sire?...

— Vous ferez venir, pardevant moi, les plus hauts hommes que vous ayez, afin qu'ils témoignent que vous êtes bien la fille du feu roi Léodagan de Camelide, et ma compagne par loyal mariage... Alors, je manderai mes barons pour entendre ce que les vôtres auront dit...

— Volontiers, répondit Genièvre... Prenons donc jour dès maintenant... Ce sera, si vous voulez, pour le jour de l'Ascension... Et, avant de faire cette assemblée, faites-moi, je vous prie, le serment que je vous ai demandé...

Lors, elle fit apporter les Saints Livres, et le roi Artus jura. Après cela, elle écrivit maints brefs des-

tinés à être envoyés dans tout le royaume de Camelide, pour inviter tous ses barons à se trouver devant elle, le jour de l'Ascension, en une sienne cité nommée Colorèbre.

D'autre part, le roi Artus envoya quérir messire Gauvain, son neveu, et ses autres amis, et leur manda qu'étant sain, sauf, et aise, ils eussent à se trouver le même jour en cette cité de Colorèbre.

Ici se tait le conte, à propos du roi Artus et de la fausse Genièvre, et il parle des barons de Bretagne, qui croyaient bien l'avoir perdu à tout jamais.

## CHAPITRE XXX

Comment les barons du royaume de Logres voulurent élire monseigneur Gauvain pour leur roi, et comment ils surent que le roi Artus était en Camelide, et qu'il convenait qu'ils fussent tous à Colorèbre le jour de l'Ascension.



Voyant l'absence du roi Artus qui se prolongeait outre mesure, les barons de Bretagne, je viens de le dire, commencèrent à douter qu'il revînt jamais.

Or, qu'est-ce donc qu'un pays sans roi, qu'un peuple sans chef? C'est un corps sans âme. Aussi le désarroi se mit-il parmi toute la baronnie du roi de Bretagne, et chacun se mit à guerroyer pour son propre compte, dans le but d'arriver, un jour ou l'autre, à créer plusieurs royaumes dans celui qu'Artus laissait veuf par son absence ou par sa mort.

La belle et malheureuse reine Genièvre, en attendant qu'on eût nouvelles de son seigneur, s'était retirée à Cardueil, où l'avaient suivie messire Gauvain, messire Yvain, Keux le sénéchal, Gallehault et Lancelot, avec quelques autres chevaliers et quelques autres dames et demoiselles, parmi lesquelles la dame de Mallehault.

Un matin, Gallehault, de concert à messire Yvain, fit assembler le plus de barons qu'il put et il leur dit :

— Seigneurs, le roi Artus notre sire est absent depuis un assez long temps sans que nous ayons eu de lui la moindre nouvelle... Ce silence est celui de la tombe... Il n'y a plus à en douter, notre seigneur est défunt... Il a péri victime d'un accident ou d'une trahison, et plutôt d'un accident que d'une trahison, puisque le cheval qu'il montait le jour de la fameuse chasse au sanglier a été retrouvé mort... Qu'était devenu le vaillant seigneur qui le montait?...

— En effet, répondit messire Yvain, le roi notre sire est mort, bien mort, car s'il était vivant, il est impossible d'admettre qu'il ne nous l'eût pas fait savoir d'une façon ou d'une autre...

— Mais, s'il est en chartre privée quelque part, loin d'ici ? objecta Keux le sénéchal.

— On ne détient pas impunément un roi comme on ferait d'un simple écuyer, répliqua Gallehault : le roi Artus, dans cette hypothèse qu'il vécût et fût prisonnier quelque part, aurait trouvé moyen de nous avertir, ou la rumeur publique nous aurait averti pour lui. D'ailleurs, seigneurs, le temps s'écoule et les charges de ce royaume s'aggravent d'autant... Par ainsi, et pour ne pas noyer plus longtemps ma pensée dans un racontage inutile, je conclus à ce qu'il soit procédé au remplacement du roi Artus, et je n'hésite pas à déclarer que le seul successeur digne de lui, qu'on puisse élire, c'est monseigneur Gauvain, expert en prud'homie et en sapience...

— Monseigneur Gauvain est en effet l'homme qu'il nous faut, dit messire Yvain ; outre qu'il est vaillant homme de guerre et homme de bon conseil, il est le neveu du roi Artus, et cela ne fait que m'encourager à le choisir parmi les autres, s'il y en a d'autres.

— Le roi est mort, vive le roi ! dit Lancelot. Le roi Artus fut un vaillant prince : monseigneur Gauvain sera vaillant prince aussi, et le royaume de Logres n'aura qu'à s'applaudir d'avoir un pareil chef !...

Les barons présents applaudirent et acclamèrent messire Gauvain comme le plus digne successeur du roi Artus. Mais lui, se levant, répondit d'une voix grave et émue :

— Seigneurs et chevaliers, bien que ce choix que vous voulez bien faire de ma personne pour remplacer le roi Artus soit la plus glorieuse et la plus douce des récompenses du peu que j'ai su faire dans ma vie en prouesses de chevalerie, je ne m'en considère pas moins comme obligé à le repousser, par cette raison que je n'entends pas succéder à un vivant... Or, à l'heure où nous parlons, le roi Artus vit peut-être encore... Que dirait-il donc si, à son retour, il trouvait son trône occupé?... Abstenons-nous donc, seigneurs, patientons encore, et vous verrez que le temps donnera raison...

— Messire Gauvain, s'écria Gallehault, voilà, certes, de bonnes et loyales paroles, et elles n'ont rien qui nous étonne, tous tant que nous sommes ici, qui vous connaissons et aimons... Par malheur, l'attente n'est pas plus possible que le doute : le roi Artus n'est plus du monde des vivants, et le royaume de Logres a besoin d'un chef... Le roi Artus avait des ennemis, malgré sa loyauté et sa prud'homie ; ces ennemis-là peuvent se remuer, déjà peut-être le font-ils, et, en se remuant, susciter à ce pays d'inextricables embarras... A ces causes, il est urgent de pourvoir à sa succession et de lui choisir un successeur... Nous n'en avons pas trouvé de plus digne que vous : acceptez donc sans plus tarder, car il y a péril en la demeure...

— Sire Gallehault, et vous, seigneurs et chevaliers, répondit Gauvain, j'accepte donc, puisque vous le voulez si fortement, mais à une condition...

— Laquelle ? demanda-t-on de toutes parts.

— C'est que nous ajournerons à la Pâque prochaine cette décision solennelle. Permettez-moi d'assigner ce terme à votre impatience que je m'explique en l'état où sont les affaires de ce royaume...

— A la Pâque prochaine, soit! dit messire Yvain. Mais songez que ce jour-là, il n'y aura plus pour vous à reculer...

— A la Pâque prochaine! dirent les barons.

Messire Gauvain, dans sa loyauté, avait proposé cet atermoiement parce qu'il espérait toujours que le roi Artus n'était pas mort, et que, d'ici là, il aurait donné de ses nouvelles.

Ce court délai accepté, chacun se retira, pour se retrouver bientôt, car la Pâque arriva; mais le roi Artus n'arriva pas.

Lors, les barons se réunirent de nouveau, et sommèrent messire Gauvain de tenir sa parole et de se déclarer.

Messire Gauvain, embarrassé, allait proposer un délai nouveau, il s'en entretenait à voix basse avec messire Yvain et Gallehault, lorsque celui-ci lui dit:

— Sire, acceptez, soyez roi de fait... Nous remettrons le couronnement à un an d'ici, de façon à donner au roi Artus le temps de nous faire savoir s'il est vivant ou mort.

Gauvain n'avait rien à répliquer à cela, et il ne répliqua rien.

Le soir de ce jour-là, vinrent à Cardueil les messagers qui apprirent que le roi Artus vivait encore, qu'il était en Camelide et qu'il conviait tous les barons de son royaume à se trouver, le jour de l'Ascension, à Colorèbre, pour s'y prononcer avec lui sur la validité du mariage de la fausse Genièvre.

— Vous voyez, seigneurs, que nous avons bien fait d'attendre! dit messire Gauvain à sa compagnie.

## CHAPITRE XXXI

Comment les barons du pays de Logres se mirent en route pour se rendre à Colorèbre, où les attendait le roi Artus, et comment la pauvre Genièvre voulut d'abord n'y pas aller, pressentant pour elle de nouveaux malheurs.



ous les barons du roi Artus, ainsi prévenus, comme l'étaient de leur côté les barons de Camelide, on fit des préparatifs de départ.

Le matin du jour où les hôtes de Cardueil devaient se mettre en route, Gallehault et messire Gauvain se présentèrent devant la belle reine Genièvre.

— C'est aujourd'hui le départ, madame, dit Gallehault tristement.

— Partez, si cela vous plaît, seigneurs, répondit Genièvre; quant à moi, je m'y refuse formellement.

— Pourquoi cela, madame?

— C'est vous qui me le demandez, sire Gallehault? Ah! ne devinez-vous donc pas que ce sera pour moi le coup de grâce, et qu'à la honte dont on m'a couverte déjà, on ajoutera cette honte suprême de la répudiation et de quelque chose de pis encore peut-être!...

— Vous vous forgez inutilement des terreurs et des maux, madame, reprit Gauvain. Le roi Artus, mon oncle bien-aimé, veut convoquer ses barons pour les faire prononcer solennellement au sujet de ce que vous savez, ce qui ne veut point dire que vous ayez quoi que ce soit à redouter...

— Ah! Gallehault, murmura la reine, ce n'est pas pour rien que j'ai ces angoisses... Vous savez bien que j'ai méfait et péché envers le plus prud'homme du monde, lequel est monseigneur Artus... Ah! voilà ce qui me poigne et pèse!... Mais qu'y pouvais-je faire? J'ai été vaincue par trop grande force d'amour, et mon cœur n'a pu se défendre d'aller vers celui qui a déjà dépassé tous les preux de ce monde par ses glorieuses prouesses de chevalerie... Je suis donc coupable, ami Gallehault, non pas de ce dont m'accuse cette fausse reine Genièvre, mais de ce dont je m'accuse moi-même... Et si j'ai si grande peur, ce n'est pas tant seulement de la répudiation que de la mort, car alors je perdrais mon âme après avoir perdu mon corps, n'ayant point eu le temps de me mortifier...

— Dame, répliqua Gallehault, n'ayez point souci de la mort, je vous le répète avec monseigneur Gauvain, car nous vous protégerons jusqu'au bout, croyez-le bien, et nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête, nous vivants, et nous, c'est monseigneur Gauvain, Lancelot et moi, ainsi que nos compagnons de la Table Ronde... Si, par aventure, le roi était assez mal conseillé pour vous répudier, je vous donnerais, moi, le meilleur et le plus beau de mes deux royaumes, dont vous seriez ainsi dame et souveraine tous les jours de votre vie!...

Ainsi Gallehault et Gauvain réconfortèrent la belle reine Genièvre. Si bien qu'elle consentit à les suivre, et que, le même jour, tous trois partirent de Cardueil avec le reste de la baronnie.

## CHAPITRE XXXII



Comment le roi Artus et les barons de Camelide firent jugement de la reine Genièvre, et la condamnèrent outrageusement.

arons du pays de Logres et barons de Camelide se trouvèrent donc réunis à Colorèbre au jour fixé par le roi Artus et par la fausse reine Genièvre.

Lors, le roi parla en ces termes devant la baronnie des deux pays et devant les deux reines, la fausse et la vraie:

— Vous êtes tous mes hommes et vous me devez assistance en tout, comme sages et comme vaillants... Vous avez donc à prononcer aujourd'hui entre ces deux dames... Celle qui est de ce pays de Camelide affirme qu'elle est mon épouse et fille du roi Léodagan, à cette heure défunt... L'autre, que j'ai tenue jusqu'ici pour

dame et reine, en dit autant que la première... La vérité ne peut être bien connue que par vous : par ainsi, je vous prie de vous prononcer en cette délicate occurrence. Vous allez jurer tous, sur les Livres Saints, que vous ne prononcerez ni par haine ni par amour, mais seulement par justice, et vous ferez reine celle qui le doit être...

Le vieux Bertellac s'avança, étendit la main vers les Livres Saints que le roi avait fait apporter et dit, en montrant la demoiselle de Camelide :

— Je jure, sur Dieu et sur les saints, que cette reine Genièvre fut femme du roi Artus, et conjointe à lui comme fille du roi et de la reine de Camelide.

Après Bertellac vinrent, à tour de rôle, jurer tous les hauts hommes, tous les barons, tous les chevaliers dévoués à la fausse reine et gagnés par elle et par le vieux Bertellac.

En conséquence, la vraie reine Genièvre fut rejetée comme indigne, et la fausse fut acclamée comme vraie, à la grande joie de tous les gens du pays de Camelide et à la grande tristesse des gens du royaume de Logres.

Puis le roi Artus demanda à ces derniers ce qu'ils entendaient décider à l'égard de celle qui, pendant un si long temps, s'était fait tenir pour reine sans en avoir le moindre droit.

Gallehault, qui connaissait la pensée du roi, lui répondit :

— Sire, daignez attendre jusques à la Pentecôte prochaine, avant de prendre une décision à ce sujet, car si étrange chose ne doit subsister sans que vengeance n'en soit tirée...

— J'en référerai à mon conseil, dit le roi.

Puis, appelant messire Gauvain, il lui commanda de garder la reine jusques à la Pentecôte.

— Gardez-la soigneusement, ajouta-t-il, car si, ce jour-là, vous ne me la rendiez pas, je vous retirerais mon amitié et vous tiendrais pour déloyal et trahisseur...

Messire Gauvain promit et garda la reine jusques à la Pentecôte, époque où elle fut ramenée devant les barons assemblés de nouveau.

Lors, prenant la parole, le roi Artus dit :

— Seigneurs et chevaliers, quel jugement pensez-vous devoir faire à l'égard de celle qui m'a fait demeurer si longtemps en état de péché mortel, se substituant par artifice à ma véritable épouse?...

Le roi demandait l'opinion des autres. Quant à la sienne, on la devine aisément, car la veille, la fausse reine s'était jetée à ses pieds, puis dans ses bras, en lui disant qu'il n'aurait jamais joie d'elle s'il ne faisait point mourir sa fausse femme, laquelle, bien entendu, était la vraie. Et le roi Artus tenait beaucoup à avoir joie et béatitude de cette femme qui l'avait ensorcelée.

— Sire, répondit monseigneur Gauvain, j'ai tant aimé et respecté jusqu'ici ma dame la reine, que vous avez présentement répudiée, qu'il m'est impossible de me prononcer autrement que dans le sens le plus favorable pour elle...

Gallehault dit à son tour :

— Sire, il convient de mener cette affaire avec grande débonnaireté; pour mieux nous décider, nous vous prions d'accorder un répit de quarante jours...

— Je n'accorde aucun répit, répondit le roi. Prononcez-vous présentement, ou je m'adresserai à d'autres qu'à vous!...

Les barons de Logres répliquèrent qu'ils n'en feraient rien, et le roi, alors, appela les barons de Camelide et leur commanda de prononcer le jugement auquel se refusaient les premiers.

Les barons de Camelide se consultèrent, et bientôt le vieux Bertellac s'avança, disant :

— Ecoutez, seigneurs barons de Bretagne, le jugement qui a été fait par le commandement du roi Artus. Ce jugement est que celle qui a été en sa compagnie contre Dieu et contre raison soit condamnée outrageusement, et de la façon qui suit : Toutes les choses qu'elle portait au sacrement seront défaites en elle; ses cheveux seront rasés pour avoir indûment porté la couronne; la peau de ses mains sera enlevée, pour avoir indûment touché à la personne du roi; la peau des joues sera également enlevée, afin qu'elle soit mieux reconnue désormais et signalée au mépris et à l'animadversion du monde... Voilà ce qui a été résolu!

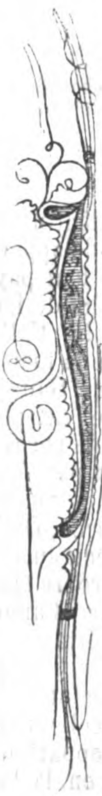
— Jamais le roi Artus n'a fait plus inique jugement! dit monseigneur Gauvain.

Autant en dit messire Yvain. Autant en dirent Gallehault et les autres barons, attristés de cette affaire.

Quant à Lancelot, il s'avança au milieu de l'assemblée.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, le jugement outrageux une fois prononcé, Lancelot du Lac s'avança et défia trois barons de Camelide, lesquels acceptèrent le combat.



Il s'avança tranquillement, quoiqu'il souffrit au fond du cœur, et retira de son cou son manteau, qui était de riche drap et bordé d'hermine.

Chacun le regarda avec curiosité et avec intérêt, car il était ainsi d'une grande beauté. Il avait la chair d'un brun clair et doux. Sa barbe était à peine fournie de poils, ce qui ajoutait encore à la grâce de son visage qu'éclairaient si bien déjà les rayons de ses beaux yeux et les sourires de sa belle bouche rouge.

Après avoir jeté son manteau, il se tourna vers le roi Artus et lui dit :

—Sire, je vous demande en mon nom, et en celui des autres vaillants hommes mes compagnons qui sont céans, si vous avez réellement fait le jugement qui vient de nous être dit?

— Oui, répondit Artus, mais je ne l'ai pas fait seul : j'ai été aidé en cela par les sages hommes que voici.

Et il lui montra les barons de Camelide, parmi lesquels le vieux Bertellac.

— Sire, reprit Lancelot, j'ai été de votre maison : je n'en veux plus être! J'ai été compagnon de la Table Ronde : je n'en serai plus!

— Pourquoi cela, beau doux ami? demanda le roi.

— Parce que ce jugement que vous avez fait sur ma dame est mauvais et déloyal, ce que je suis tout prêt à montrer à l'encontre de vous ou d'un autre... Plus encore, je suis tout prêt à faire bataille contre trois chevaliers, me croyant suffisant pour une si facile tâche, puisqu'il s'agit de défendre le droit contre la trahison...

— Lancelot, reprit le roi, il est vrai que vous êtes un preux chevalier et que vos prouesses sont connues en maintes terres... Mais vous avez trop entrepris en entreprenant de fausser mon jugement, et en osant ce que nul jusqu'ici n'a osé faire. Je vous aime assez pour vous pardonner cette folie et pour vous demander de continuer à être mon compagnon et mon ami comme par le passé.

— Je demande, Sire, répondit Lancelot avec fermeté, à combattre contre vous ou contre trois autres chevaliers pour prouver la déloyauté et l'injustice du jugement prononcé contre ma dame.

— Je ne permettrai jamais que vous joutiez seul contre trois! s'écria le roi.

— Trois chevaliers qui ont prononcé contre leur conscience, comme ont fait les barons de Camelide, ne sont pas bien à redouter, Sire; c'est à peine s'ils en valent un à eux trois!...

Le roi persistait à ne pas vouloir autoriser cette bataille; mais les barons de Camelide, outrés du dédain que semblait faire d'eux Lancelot, déclarèrent accepter le défi pour trois d'entre eux, qui vinrent offrir leurs gages.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Lancelot du Lac vainquit les trois chevaliers de Camelide et délivra ainsi la reine Genièvre du blâme qu'on lui avait voulu jeter.



Le lundi suivant, dès le matin, les trois chevaliers de Camelide apparurent, armés à la guise de leur pays, et, après eux, parut Lancelot du Lac. Ce dernier avait avec lui Gallehault et tous les barons de la maison du roi Artus. Monseigneur Gauvain lui laça les courroies et les attaches de son haubert, aidé en cela par Gallehault, car ils n'auraient pas souffert que d'autres qu'eux y missent les mains. Quand il fut armé, Gallehault lui mit l'écu au cou, lui ceignit sa propre épée, en le priant, pour l'amour de lui, de la porter et de s'en bien servir, ce que lui promit Lancelot.

Puis il monta sur un excellent cheval qui, ainsi que l'épée, appartenait à Gallehault, et s'en vint en la lice, devant la maison du roi Artus, à l'une des fenêtres de laquelle se tenait orgueilleusement la nouvelle reine. Quant à la pauvre Genièvre, elle était au haut d'une tour voisine, sous la garde de Keux le sénéchal et de trois autres.

Lancelot vint donc et se plaça précisément de manière à avoir le visage tourné vers cette tour qui renfermait sa mie.

— Gallehault! cria-t-il à son compagnon.

Gallehault s'approcha de lui, triste de le voir engagé en cette bataille.

— Sonnerez-vous bientôt du cor? lui demanda l'amant de Genièvre.

— Beau doux ami, répondit Gallehault, je vois bien qu'il faut vous obéir et qu'il vous tarde d'en venir aux coups..

— Pour Dieu, sonnez, Gallehault!

Gallehault donna le signal, et, tout aussitôt, mettant sa lance sous l'aisselle, Lancelot lança son cheval en avant à la rencontre du premier chevalier de Camelide.

Les écus résonnèrent sous l'entre-choquement des glaives. Mais la joute ne dura pas un long temps; car, au passer, Lancelot s'y prit si bien qu'il entra sa lance dans le corps de son adversaire, qui tomba mort sur le pré.

Le cor sonna de nouveau, et Lancelot, retirant sa lance du cadavre, se remit en place pour entamer le second chevalier, qui lui arriva sus avec grand train et grande furie. Ce dernier rompit sa lance, et Lancelot son écu; mais le haubert demeura entier, et, faisant volter habilement son cheval, il désarçonna son ennemi et arriva aussitôt sur lui, l'épée haute.

En se voyant à terre et voyant Lancelot à cheval, l'épée levée sur sa tête, le chevalier de Camelide commença à trembler.

— Sire chevalier, vous avez peur, lui dit Lancelot. Mais on ne me fera jamais le reproche de combattre à cheval quand mon adversaire est à pied!...

Et, ce disant, il descendit, attacha son cheval à un arbre et s'en revint à son ennemi, l'épée haute. Il est inutile d'ajouter qu'il le malmena fort; à ce point que l'autre, tout meurtri, en plus de dix endroits du corps, devint de plus en plus troublé, ne sachant pas s'il devait avouer la félonie de la dame pour laquelle il combattait.

Or, le pré où avait lieu la bataille était bordé d'un côté par une rivière profonde, et de l'autre par une rangée épaisse de dames et demoiselles, de seigneurs et de chevaliers. Lancelot dirigea vers la rivière son ennemi épuisé, pour l'y faire choir et noyer, ce que celui-ci, devinant bien et ayant grand'peur de mourir, il lui cria :

— Ah! Lancelot, gentil chevalier, ne me tuez pas! ne me tuez pas, par pitié!

— J'y consens, répondit Lancelot, mais c'est à la condition que ta bouche reconnaîtra que ceux qui ont fait le jugement outrageux contre madame la reine sont traîtres et déloyaux.

— Mais si j'avoue cela, je serai perdu!

— Tu le seras bien davantage en ne l'avouant pas, et, puisque tu hésites, sois châtié!

Et il leva son épée sur le chevalier de Camelide, lequel se sauva prudemment au milieu du pré, en criant merci!

— Ah! mauvais chevalier couard! lui cria Lancelot, tu vas mourir, atteint par cette bonne épée, car il vaut mieux cent fois mourir ainsi que de mener une vie honteuse!

Et il lui fendit le heaume et la tête d'un seul coup rudement asséné.

— Ah! bonne épée! s'écria Lancelot en regardant sa lance que venait de rougir le sang du chevalier de Camelide, quiconque vous tient en sa main se sent le cœur large et agrandi!...

Et, la remettant au fourreau, il alla où était son cheval, monta dessus, reprit sa lance et revint se placer en face du troisième chevalier.

Le cor sonna pour la troisième fois et les deux adversaires se coururent sus avec une grande roideur; si bien qu'au bout d'un quart d'heure, tous deux se retrouvaient à pied, l'épée à la main. Ils s'entre-coupèrent leurs heaumes et leurs hauberts, et se détranchèrent mutuellement les épaules; tellement qu'un sang vermeil en sortit et s'en alla marbrer de taches l'herbe verte du pré.

Bientôt le chevalier de Camelide commença à gauchir et à comprendre que sa fin était proche, car Lancelot lui arracha le heaume de la tête et s'apprêta à lui donner le coup de grâce, mais l'autre, se jetant à ses pieds, lui cria :

— Sire chevalier, je vous crie merci! Ne me tuez pas!

— Tu n'auras pas plus de merci que les autres! répondit Lancelot avec colère en le frappant en pleine poitrine, du pommeau même de son épée, si bien que le sang en jaillit à travers les mailles du haubert.

C'en était fait de ce chevalier; encore un coup et il allait rejoindre ses deux compagnons dans l'éternité. Heureusement pour lui, Gallehault, saisi de pitié, car cet homme avait bien combattu; Gallehault alla crier grâce au roi Artus.

— Je ne le puis, répondit le roi; et je le voudrais bien comme vous... Mais maintenant, Lancelot ne voudra pas m'accorder cela, car j'ai perdu tout crédit sur son esprit, ce qui me poigne douloureusement.

— Il y a un moyen d'obtenir cela de lui, Sire, reprit Gallehault. C'est de prier la dame pour qui il combat de l'en prier elle-même : il lui obéira bien certainement, et cet homme aura la vie sauve...

Lors, Artus s'en alla vers la reine, et celle-ci, le voyant venir, descendit à sa rencontre.

— Dame, lui dit-il, vous êtes quitte, puisque voilà que Lancelot a vaincu les trois chevaliers de Camelide... Mais ce troisième, qu'il combat encore, il va l'achever si vous n'intervenez vous-même pour le prier de l'épargner...

— Sire, répondit Genièvre, je le ferai puisque tel est votre plaisir.

Et elle s'en alla vers Lancelot, tomba à ses pieds et lui dit :

— Bel ami, je vous crie merci en faveur de ce chevalier! Faites-lui grâce pour l'amour de moi...

Genièvre pleurait en disant cela.

— Dame, ne pleurez point, lui dit Lancelot, je vous octroie volontiers ce que vous me demandez, parce que je ne puis rien refuser à celle qui a eu pour moi tant de maternelle bonté.

— Je vous remercie, loyal ami, de vous souvenir ainsi, quand tant d'autres ont oublié! répliqua Genièvre, joyeuse et mélancolique tout à la fois.

Par ainsi, les barons de Camelide étaient convaincus de faux jugement, ce qui les irritait fort.

## CHAPITRE XXXV

Comment Gallehault donna à la reine Genièvre la terre de Sorcloys, par le congé du roi Artus, et comment elle y alla et reçut la foi de ses hommes.



Lancelot délivra la reine Genièvre de toute honte et tout blâme, ce qui causa grande joie à tous ceux qui l'aimaient, et ils étaient nombreux.

La nuit, Gallehault et Lancelot s'en vinrent en la maison de messire Gauvain, où était la reine Genièvre, et, là, Gallehault dit à cette princesse :

— Dame, malgré la triple victoire de notre bel ami Lancelot, vous êtes dès aujourd'hui démariée d'avec monseigneur Artus pour tout le temps qu'il plaira à Dieu que cela soit ainsi... Jusques-là, et comme par le passé, tous les barons vous doivent aimer et respecter comme leur dame et reine, car vous les avez toujours honorés et chers tenus, et je m'en loue personnellement sur tous autres..... A cette cause, ma dame je viens vous offrir la plus belle terre qui soit au monde, c'est-à-dire un royaume digne de vous qui êtes si digne d'être reine, lequel vous permettra de vivre à l'abri des tentatives de cette nouvelle et fausse reine avec laquelle le roi veut continuer à vivre.

— De cette chose je vous remercie grandement, mon loyal ami, répondit Genièvre; mais je ne pourrai accepter ce que vous m'offrez là sans le congé exprès de monseigneur le roi...

Ils continuèrent à parler ainsi de choses et d'autres jusques au matin, où la reine Genièvre s'en alla trouver le roi Artus au moment où il sortait de sa chambre.

— Sire, dit-elle en s'agenouillant devant lui, je m'en vais par votre commandement, je ne sais en quel lieu; par ainsi, dites-moi, je vous prie, votre bon plaisir à ce propos... Mettez-moi, s'il vous plaît, en tel lieu que je puisse sauver ma vie et où mon corps n'ait rien à craindre de ses ennemis... Non que je veuille prendre terre qui soit vôtre, car j'en ai trouvé une qui ne vous appartient pas...

— Où est cette terre, et qui vous la veut donner? demanda le roi.

Gallehault, qui était là, parmi la foule des seigneurs qui faisaient compagnie au roi, Gallehault sortit des rangs et dit :

— Sire, je veux lui donner la plus belle terre qui soit, laquelle n'est pas vôtre et ne sera plus mienne à l'heure où madame Genièvre aura accepté : je veux parler du royaume de Soreloys...

— J'en veux parler avec mes barons, répondit le roi.

Gallehault se retira discrètement à quelque distance, et Artus s'entoura de ses compagnons ordinaires, monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain, Keux le sénéchal et les autres.

— Seigneurs, leur dit-il, madame Genièvre et moi nous ne vivrons plus ensemble... Mais comme, en somme, je n'ai pas le droit de faire mépris d'elle et de la laisser aller à l'aventure, il convient que je lui assigne une demeurance digne d'elle et de moi. Or, le roi Gallehault, mon fidèle allié comme vous savez, et de plus, notre fidèle compagnon de la Table Ronde, vient de m'offrir, pour ma dame, la plus belle et la plus riche terre de son royaume de Soreloys... J'ai une telle fiance en lui, en sa loyauté et en sa sagesse, et d'ailleurs cette offre est en soi si honorable et si flatteuse, que je suis tenté d'accepter... Mais vous êtes hommes de conseil autant que de vaillance. A ces causes, je vous consulte. Dois-je accepter ou refuser l'offre de Gallehault?.....

— Je pense comme vous, Sire, répondit messire Gauvain, et fais, comme je dis, grand cas de monseigneur Gallehault... Par ainsi, m'est avis que vous devez accepter son offre et laisser aller madame Genièvre, ma tante, en Soreloys.

— Est-ce aussi votre avis, messire Yvain?

— Oui, sire.

— Et vous, sénéchal?

— C'est aussi le mien, Sire...

Les autres barons, qui aimaient et respectaient la reine Genièvre, en dirent autant au roi Artus, devinant bien qu'en Soreloys elle serait plus en sûreté que partout ailleurs.

En conséquence, Gallehault fut rappelé.

— Sire Gallehault, dit Artus, nous vous remercions et nous acceptons... Vous pourrez partir comme vous voudrez et quand vous voudrez...

— Dieu vous garde, Sire! répondit Gallehault en s'inclinant.

— Dieu garde ma dame Genièvre! dit le roi Artus.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment la reine Genièvre s'en alla en Soreloys, sous la garde de Gallehault, et comment Lancelot et la dame de Mallehault la suivirent.**



Une fois résolu, le départ de la reine Genièvre ne tarda pas à s'effectuer. Elle s'en alla deux jours après le combat de Lancelot contre les trois chevaliers de Camelide, et il va sans dire que ce vaillant gentilhomme l'accompagnait, avec Gallehault et la dame de Mallehault, ne voulant pas remettre en d'autres mains le soin de veiller sur une si précieuse existence.

On partit donc, et, au bout d'une huitaine de jours, on arriva dans la cité capitale du pays Soreloys.

Le lendemain, Gallehault donna une grande fête à laquelle il convia toute la baronnie des environs, et, à l'issue de cette fête, il fit prêter serment de fidélité à tous ses barons entre les mains de la belle reine Genièvre, reconnue souveraine.

— Maintenant, ma dame, dit-il à cette intéressante princesse, lorsque, le soir, il se retrouva avec elle, Lancelot et la dame de Mallehault, maintenant je ne suis plus ici, comme dans votre royaume de Logres, que votre chevalier et votre respectueux sujet... Il ne tiendra qu'à vous d'oublier les ennuis passés que, de notre côté, nous essayerons ou dissiper, si vous y consentez.

— Je ne veux rien oublier, Sire, répondit Genièvre, parce je tiens à me souvenir et de ma faute et de votre bonté...

— Votre faute, ma dame?

— Ah! vous savez bien de quoi je veux parler... Et Lancelot le sait bien aussi... Approchez, mon doux ami, ajouta Genièvre en faisant signe à Lancelot, qui se tenait debout, respectueux et mélancolique, à quelque distance d'elle...

Lancelot s'approcha, et, par discrétion, Gallehault s'éloigna.

— Lancelot!... commença Genièvre.

Elle ne put achever. Les larmes lui coupèrent la voix.

Lancelot tomba à ses genoux, lui prit tendrement la main droite et la porta à ses lèvres.

— Vous pleurez, ma dame?

— Je pleure sur vous, mon doux ami...

— Sur moi?...

— Oui, sur vous, que je condamne à l'isolement et à l'inaction..... car vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas?...

— Vous abandonner!... Avez-vous pu le penser jamais?...

— Oui, j'y ai pensé un instant, mon doux ami...

j'y ai pensé, parce qu'un instant j'ai jugé cette séparation nécessaire, à cause de la faute que nous avons commise l'un et l'autre et qu'il ne faut pas aggraver... J'ai songé à nous séparer, parce que j'ai douté un instant de votre courage et du mien; mais à présent je ne doute plus ni de vous ni de moi... Nous vivrons ensemble, mon doux ami, mais il faudra renoncer l'un et l'autre aux précieux bonheurs que nous avons goûtés ensemble si souvent et l'un par l'autre...

Lancelot tressaillit à cette menace, et Genièvre, qui surprit ce tressaillement, se hâta d'ajouter :

— Notre amour ne s'éteindra pas pour cela, mon doux ami, non certes! une si belle flamme ne peut mourir ainsi, car alors nous serions sans excuse de nous avoir aimés... Non, non, mon doux ami, notre amour nous survivra, bien loin de mourir avant nous!... Seulement, à cause de la position que les événements m'ont faite, je suis tenue à la plus grande pureté de conduite... et ici plus que là-bas je dois être à l'abri du plus léger soupçon... Que monseigneur Artus fasse à sa guise; cette infidélité lui est permise et elle m'est défendue... Je ne cesserai donc pas de vous aimer, car vous êtes et serez toujours pour moi le plus beau, le plus vaillant et le plus loyal des hommes... Mais nous nous en tiendrons l'un envers l'autre aux manifestations pures de l'affection... C'est ainsi que nous passerons ce temps d'exil... Est-ce une tâche au-dessus de vos forces, mon doux ami?...

— J'essayerai de vous obéir, ma dame, répondit Lancelot avec accablement.

## CHAPITRE XXXVII

Comment, quatre mois après, la fausse reine Genièvre et le vieux chevalier Bertellac tombèrent malades, et comment Artus fut mandé en grande hâte pour recevoir l'aveu de la trahison dont sa femme avait été victime.

Épris toujours de la fausse reine Genièvre, le roi Artus continuait à vivre avec elle et à oublier, par conséquent, celle qu'il avait reléguée en Soreloys.

L'apostole qui tenait le siége de Rome sut tous les détails de cette affaire, et il mit en interdit la terre du roi Artus, lui enjoignant de reprendre sa première femme, tant qu'il n'en serait pas séparé par congé spécial de la sainte Eglise.

Mais le roi Artus avait été si bien ensorcelé par les charmes de cette fausse reine Genièvre, qu'il ne tint nul compte de cette interdiction de l'apostole de Rome et qu'il continua, comme par le passé, à vivre très-amoureusement avec la demoiselle de Camelide, au préjudice de la véritable reine Genièvre, sa première compagne.

Cela dura quatre grands mois, au bout desquels la fausse reine Genièvre, étant allée en Camelide avec le vieux chevalier Bertellac pour un voyage de quelques années seulement, tomba tout à coup malade, et lui après elle.

Les méchants se sentent lâches en face de l'éternité. Ils comprennent vaguement, mais enfin ils comprennent, que, pour faire ce grand voyage que nous faisons tous, il ne faut pas partir avec la conscience chargée, de peur de trébucher en route. Le remords vint donc à la fausse reine Genièvre et à son vieux complice, le chevalier Bertellac. Et ce remords se mit à grandir à mesure qu'ils sentirent l'un et l'autre approcher le moment du départ suprême.

Alors, quand elle fut bien sûre que l'arrêt du Destin était irrévocable et qu'il ne lui restait que juste le temps pour décharger sa conscience du faix qui l'oppressait si violemment, la dame de Camelide envoya un messager au roi Artus pour le prier d'accourir auprès d'elle afin de recevoir son dernier soupir, et, avec son dernier soupir, son dernier aveu.

Le messager partit et fit diligence. Quelques jours après, le roi Artus était au chevet de la moribonde.

— Sire, dit-elle en le repoussant avec terreur quand il voulut s'avancer pour l'approcher, Sire, éloignez-vous de moi, car je suis une lépreuse...

Artus s'éloigna involontairement, sans savoir pourquoi, et seulement pour obéir à cette injonction qui lui était faite d'un ton si impérieux.

— Qu'avez-vous donc, ma douce amie? lui demanda-t-il, lorsque le premier moment d'ébahissement fut passé.

— J'ai, Sire, que je vais paraître bientôt devant le Grand Juge, et qu'avant de me trouver face à face avec lui, j'ai besoin de décharger mon cœur d'un poids horrible qui m'étouffe à cette heure... Sire, ajouta la demoiselle de Camelide avec un effort, je vous ai trompé!...

Le roi Artus fit un saut en arrière comme s'il eût marché sur un serpent, et il regarda la mourante avec des yeux épouvantés.

— Je vous ai trompé, Sire, répéta-t-elle; je vous ai trompé par amour et par ambition. Maudissez-moi à cause de mon ambition; pardonnez-moi à cause de mon amour... Et surtout, Sire, obtenez pour moi le pardon de votre légitime compagne, la reine Genièvre, que j'ai failli faire mourir, et sur laquelle j'ai laissé peser jusqu'ici la plus outrageante et la plus infâme des calomnies!...

Lors, la moribonde raconta au roi, dans tous ses détails, l'intrigue perfide dans laquelle elle l'avait enveloppé. Elle lui dit que, fille du sénéchal du roi Léodagan, elle avait conçu pour lui, du jour où elle l'avait vu, une passion qui n'avait pu s'éteindre, tout au contraire, puisqu'elle avait tout mis en œuvre pour la satisfaire, ce à quoi elle était arrivée à l'aide du vieux chevalier Bertellac, et en corrompant la plupart des barons influents du pays de Camelide.

— Mais vous avez juré sur les Saints Livres, et eux aussi! s'écria le roi Artus, confondu de tant d'audace et de perfidie.

— Oui, Sire, j'ai fait cela, répondit la moribonde

en se voilant le visage pour ne pas laisser voir l'épouvante horrible qui y était déposée; oui, Sire, j'ai fait cela, et si vous me pardonnez, ce que je n'ose espérer, Dieu ne me pardonnera pas, lui, car j'ai blasphémé son saint nom!...

— Dieu pardonne toujours aux plus grands pécheurs comme aux plus humbles, reprit Artus Il vous pardonnera; mais les hommes, qui sont plus inexorables que lui, ne vous pardonneront jamais, ni à moi non plus, à moi, votre complice involontaire!...

— Ah! cher Sire, ne vous accusez pas ainsi: vous me torturez trop!... Ne vous accusez pas, je vous en supplie!... Et puisque j'ai fait le mal, je vais essayer de le réparer...

— Comment cela, malheureuse pécheresse? demanda Artus.

— Le mal a été fait publiquement, la réparation sera publique aussi... Il est trop tard aujourd'hui, et je me sens bien épuisée... Mais demain, car j'espère que Notre-Seigneur sera assez miséricordieux pour me faire vivre jusque-là, demain, vous réunirez en cette salle le plus de barons de ce pays que vous pourrez... Et là, devant eux, à haute voix, je m'accuserai et vous demanderai pardon de l'outrage que j'ai attaché à votre nom et à celui de madame la reine Genièvre... Retirez-vous présentement, Sire, et laissez-moi me préparer à l'acte solennel de demain.

Le roi voulut parler; mais à un geste désespéré que fit la mourante, il comprit qu'insister ce serait la tuer, et se ravit ainsi le bénéfice de sa confession.

Il se retira donc, tout remué par ce qu'il venait d'entendre.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment, en présence des barons de Camelide, la fausse reine Genièvre fit l'aveu de son crime et en demanda pardon à Dieu et aux hommes.**

Si le roi Artus dormit, on en peut douter. Ce qu'il venait d'apprendre était un tel tissu de trahisons et de félonies, qu'il en était comme hors de son sens et se refusait par moments à croire à la réalité de ce qu'il avait entendu.

Cependant, l'évidence était là; les paroles de la moribonde résonnaient encore sinistrement à son oreille: il fallait croire!

— Avoir été si longtemps aveuglé par cette magicienne! murmurait-elle en se promenant à grands pas. Et madame Genièvre, que j'ai répudiée!... Et mes barons qui ont été témoins de ma folie!... Ah! j'ai la moitié de ce crime à me reprocher... Je suis coupable, moi aussi, et j'ai un pardon à demander et à obtenir!... L'obtiendrai-je?...

Dans cette soirée, dont les heures eurent un vol de plomb pour lui, le roi Artus envoya des messagers aux plus influents barons de la cité, leur enjoignant de se trouver le lendemain à midi dans la grand'salle de son hôtel pour y entendre une communication importante.

Puis, ces messagers partis, il alla à plusieurs reprises s'informer de l'état de santé de la fausse reine Genièvre et du vieux chevalier Bertellac. Tous deux vivaient encore, mais ils n'en valaient pas mieux pour cela. Au point du jour, même, le vieux chevalier expira sans avoir pu voir le roi, prévenu trop tard, et sans avoir pu lui demander pardon de la participation qu'il avait prise au crime dont il avait été la victime.

— Pourvu qu'elle vive jusqu'à midi! murmura le roi, en apprenant la mort de Bertellac et en songeant à l'état dans lequel devait se trouver la dame de Camelide.

Le lendemain donc, à l'heure de midi, arrivèrent les barons du pays qu'il avait envoyé chercher. Ils furent introduits dans la chambre de la mourante, qui s'était fait appareiller pour cette imposante cérémonie, et ceux qui ne purent entrer, faute d'espace, restèrent sur le seuil.

— Seigneurs, leur dit le roi Artus, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la déclaration la plus importante du monde, laquelle va vous être faite par madame que vous voyez là étendue... Dites, madame, ajouta-t-il, dites tout ce que vous avez à dire, maintenant...

La moribonde fit un hoquet violent qui fit craindre un instant qu'elle ne passât de vie à trépas. Mais, tout à coup, se redressant sur son séant, les yeux brillants, la face livide et convulsée par les approches de la mort, elle murmura:

— Je déclare ici que je ne suis qu'une malheureuse pécheresse indigne de pardon, quoique repentante... Je ne suis pas la reine Genièvre... Je ne suis pas la fille du roi Léodagan de Camelide... Je ne suis que la fille de son sénéchal, comme quelques-uns d'entre vous le savent bien... Je n'accuse personne que moi... Moi seule ai machiné ce diabolique complot contre l'honneur du roi Artus et de la reine Genièvre, à qui je demande bien humblement pardon... J'ai fait outrage à qui ne le méritait pas... Je m'en repens... Si je devais vivre, j'aurais mérité le dernier supplice... Mais le Grand Juge m'appelle à lui... Il me pardonnera peut-être... Pardonnez-moi, Sire...

La fausse reine voulut parler encore; mais ses lèvres seules remuèrent, aucun son n'en sortit.

— Que Dieu ait votre âme! murmura le roi Artus.

Alors, comme si cette pauvre pécheresse n'eût attendu que ce viatique pour partir, ses bras tendus se détendirent, ses yeux se fermèrent, une écume rosée vint flotter sur ses lèvres, et elle retomba expirée sur sa couche.

— Sire, dirent les barons pour arracher le roi Artus à l'émotion qui venait de s'emparer de lui, permettez-nous d'aller en Soreloys pour crier merci à la reine Genièvre et la ramener dans vos bras...

— Faites, répondit le roi Artus pensif.

—

## CHAPITRE XXXIX

Comment les barons de Camelide allèrent crier merci à la reine Genièvre et la ramenèrent à Kamalot avec Gallehault, Lancelot et la dame de Mallehault.

Les barons de Camelide avaient, eux aussi, un outrage à se faire pardonner, et ils avaient hâte d'arriver en Soreloys.

Enfin, ils arrivèrent, et, sans désemparer, allèrent droit au palais qu'habitait la reine Genièvre. Ils demandèrent à l'entretenir, au nom du roi Artus, et furent introduits aussitôt.

— Dame, lui dirent-ils en pliant le genou, nous venons céans vous faire amende honorable et vous crier merci...

— Qu'est-ce donc ? demanda Genièvre étonnée.

— Nous vous avons laissée outrager, madame, sans songer un instant à prendre votre défense, ce qui nous poigne à cette heure, car nous vous aurions ainsi épargné des ennuis et nous nous serions épargné à nous-mêmes un remords...

— Mais, encore un coup, de quoi s'agit-il donc, seigneurs ?

— Ne le devinez-vous pas, madame, et voulez-vous donc nous forcer à de pénibles aveux ?...

— En vérité, je ne devine pas... Instruisez-moi vitement, je vous prie, puisque vous dites venir céans au nom de monseigneur Artus...

— Eh bien ! madame, celle qui se disait fille du roi Léodagan et femme légitime du roi Artus, à votre grand dommage, vient de mourir, confessant publiquement son indignité...

La reine Genièvre, à ces paroles, jeta un regard plein d'éloquence à Lancelot, comme pour lui dire :

— Je savais bien que mon épreuve finirait !

Les barons de Camelide reprirent :

— La confession a été complète, madame ; rien n'y a manqué, pour la plus grande gloire de votre vertueuse personne et pour la plus grande humiliation de la coupable... Le roi Artus, alors, a senti ses yeux se dessiller, et il nous a dépêchés vers vous pour vous crier merci et vous supplier de revenir auprès de lui, en sa bonne cité de Kamalot, où il espère vous faire oublier le passé...

— Tout est oublié ! s'écria la reine. J'ai hâte d'aller retrouver mon seigneur le roi, qui doit être bien angoisseux...

— Nous partirons quand il vous plaira, madame !...

— Que me conseillez-vous, beau sire ? demanda Genièvre à Lancelot.

**Lancelot était devenu sombre et soucieux depuis quelques instants. Il songeait à part lui que sa mie allait lui échapper pour retomber en possession de son seigneur et roi. Cet exil de quatre mois, malgré l'absence de toutes privautés de part et d'autre, avait eu pour lui des charmes âpres dans lesquels il s'était complu. Il avait pu jouir li**brement de la vue et de la parole de sa belle maîtresse, et voilà que maintenant il fallait renoncer à ce bonheur particulier, qui valait bien l'autre bonheur !

Aussi, quand la reine l'interrogea, ne répondit-il pas tout de suite, troublé qu'il était dans son rêve. Quand il fut réveillé, il dit :

— Je n'ai rien à conseiller à personne, ma dame... Le devoir ne se conseille pas... Le roi vous a éloignée, vous avez obéi sans vous plaindre ; il vous rappelle, c'est à vous de savoir si vous devez obéir encore...

— Mais... demanda Genièvre avec inquiétude, ne viendrez-vous pas avec nous ?

— Je vous accompagnerai, ma dame, comme il convient que je le fasse ; mais, une fois que vous aurez repris le rang que vous n'auriez jamais dû quitter, je vous supplierai de m'octroyer la permission de m'éloigner pour courir les aventures...

La reine pâlit à cette menace si terrible pour son cœur, et une larme coula de ses yeux sur ses belles joues.

— Ah ! mon doux ami, murmura-t-elle, vous allez me rendre malaisé l'accomplissement de mon devoir !...

Gallehault, à ce moment, jugea à propos d'intervenir.

— Compagnon, dit-il à Lancelot, notre fortune est commune, et je veux courir les mêmes hasards que vous... Mais c'est à la condition que vous ferez quelque chose pour moi, qui suis disposé à tout faire pour vous... Vous n'étiez plus compagnon de la Table Ronde, parce que vous aviez cru devoir renoncer à cet honneur, à cause de l'outrage qui était fait à votre dame au profit d'une autre... Mais aujourd'hui que votre dame rentre honorablement dans tous ses droits de femme et de reine, vos griefs contre monseigneur Artus, son époux, doivent disparaître, et vous devez rentrer vous-même dans tous vos droits et priviléges de compagnon de la Table Ronde... Je vous adjure, au nom de notre mutuelle amitié, de ne pas persister plus longtemps dans une colère désormais sans motif, vous promettant, en retour, de vous accompagner partout où il vous plaira d'aller en quête d'aventures et de prouesses de chevalerie...

Lancelot ne put résister à ces amicales paroles. Il s'en vint accoler tendrement le bon Gallehault, et puis après, il alla s'agenouiller devant sa dame la reine et baiser le bord de sa robe de drap.

Le lendemain, tout étant prêt, la reine Genièvre se mit en route avec ses amis et les barons de Camelide.

## CHAPITRE XL

**Comment la reine Genièvre revint à Kamalot à la cour du roi Artus, et comment Lancelot du Lac, après avoir été rétabli compagnon de la Table Ronde, s'en alla avec son ami Gallehault en quête d'aventures.**

Kamalot était dans l'attente de l'arrivée de la reine Genièvre, et tous ses habitants, à cet effet, avaient pavoisé leurs maisons et jonché leurs rues de fleurs.

La reine Genièvre arriva.

Des acclamations enthousiastes l'accueillirent partout sur son passage, et lui prouvèrent ainsi qu'elle n'avait pas été oubliée, et que chacun l'avait regrettée comme il convenait qu'elle le fût.

Cette joie universelle la toucha plus qu'on ne saurait dire, et elle crut ses misères largement payées de cette façon.

Quant au roi Artus, il ne montra ni moins d'empressement ni moins de joie. Il avait tant de choses à se faire pardonner!

— Dame, dit-il à la reine Genièvre, je vous remercie du fond du cœur...

Artus ne voulut pas dire autre chose, par délicatesse, car, en demandant à sa femme pardon de l'outrage qu'il lui avait fait, c'eût été l'outrager une seconde fois. Puisqu'elle devait oublier, il était inutile qu'il lui rappelât rien.

L'accueil qu'il fit à Gallehault ne fut pas moindre. Seulement, au bout de quelques instants, son visage se rembrunit, il sembla chercher dans la foule quelqu'un qui n'y était pas.

— J'aurais voulu pouvoir remercier tout le monde aujourd'hui, dit-il à Gallehault... Mais il paraît que tout le monde ne veut pas être remercié...

— Sire, répondit Gallehault, vous voulez parler de mon loyal ami Lancelot du Lac?...

— Vous l'avez deviné, Gallehault... Sa haine persiste donc?... Il ne pardonnera donc jamais?...

— Sire, mon vaillant compagnon Lancelot n'a rien à pardonner à personne, car personne ne l'a offensé...

— Je l'ai offensé, moi, Gallehault, et mortellement, je le comprends bien, puisqu'il n'est pas céans avec vous...

— Vous vous trompez, Sire, car le voilà, dit Gallehault en allant prendre Lancelot par la main et en l'amenant devant le roi Artus. La foule vous le cachait, mais il ne se cachait pas...

— Beau sire, dit Artus à Lancelot, je n'ai jamais eu de meilleur chevalier que vous... Vos prouesses sont nombreuses et elles ont puissamment servi à illustrer la Table Ronde dont vous êtes le plus glorieux compagnon...

Lancelot mit un genou en terre en signe de soumission.

— A présent, Sire, que j'ai fait ce que je devais en accompagnant ma dame la reine jusqu'en cette cité, dit-il, je vous demanderai la permission de reprendre le cours de mes aventures...

— Vous nous quittez, déjà?...

— L'inaction me pèse, Sire...

— Partez donc, puisque tel est votre plaisir; mais souvenez-vous que vous êtes notre plus fidèle compagnon, et n'exposez pas inutilement une vie précieuse...

— Je me joins à monseigneur le roi pour vous faire cette recommandation, chevalier, dit la reine en jetant à Lancelot un regard que seul il comprit.

— Ami Lancelot, dit son tour Gallehault, ne m'attendrez-vous pas céans quelques jours?...

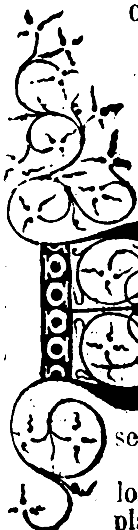
— Je pars incontinent, répondit Lancelot.

— Eh bien! donc, à un mois d'ici, en mon château de Soreloys?...

— J'y serai, répondit Lancelot.

Et, après avoir salué la reine et le roi, il prit congé.

## CHAPITRE XLI



**Comment Lancelot de Lac, ayant quitté Kamalot, eut bataille avec plusieurs chevaliers, dont l'un était fils du roi Baudemagus, et comment, après deux mois, il apprit plusieurs nouvelles navrantes.**

Etant dolent et mélancolieux, Lancelot s'en alla au hasard, comme une âme dépareillée.

Après avoir chevauché pendant plusieurs jours, il entra dans une épaisse forêt, bien faite pour la rêverie, et, en effet, il se mit à rêver à sa dame absente, se fiant pour le reste à son cheval.

Il rêvait ainsi depuis un peu de temps, lorsque, en relevant la tête, il aperçut, planté devant lui sur un roussin et lui barrant le passage, un chevalier armé de toutes pièces. Préoccupé comme il l'était en ce moment, il ne fit nulle attention à ce chevalier inconnu et chercha à passer outre, sans plus disputer.

— Qui es-tu, beau chevalier? lui demanda l'inconnu avec arrogance.

Lancelot, toujours affolé, ne répondit pas.

— Serais-tu, d'aventure, sourd ou muet? demanda de nouveau l'inconnu en lui barrant résolûment le passage.

— Ni sourd, ni muet, ni manchot, répondit enfin Lancelot en prenant du champ et en revenant sur l'inconnu, la lance sous l'aisselle.

Le chevalier avait été bien imprudent d'engager cette partie avec un si rude adversaire, car, dès cette première atteinte, il fut honteusement dés-

arçonné et s'en alla donner de la tête contre un arbre...

Lancelot, ainsi débarrassé, allait continuer sa voie, lorsque débouchèrent d'un taillis voisin cinq ou six chevaliers et autant de sergents, qui l'entourèrent avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

Néanmoins, comme il n'était pas homme à se laisser effrayer aisément, il joua de sa lance du mieux qu'il put, et parvint à faire lâcher prise à deux des plus acharnés. Mais ils étaient nombreux et il était seul. En outre, pour mieux l'accabier, le chevalier qu'il avait désarçonné se releva, remonta à cheval et s'en vint l'épée haute sur lui.

— Puisque c'est toi qui me vaut cela, lui cria Lancelot, il est juste que ce soit toi qne j'en récompense!...

Et il lui entra sa lance dans la gorge.

— Notre sire Maléagant est mort! s'écrièrent les chevaliers en redoublant de coups sur Lancelot.

Lancelot fut désarmé, lié, et conduit dans la prison d'un château voisin, où on le laissa sans nourriture pendant quelques jours.

Peu à peu, cependant, on se relâcha de cette cruauté, et on lui fit passer quelques aliments grossiers qu'il mangea, faute d'autres.

Il resta ainsi deux mois, sans savoir quel sort on lui préparait et sans trouver aucun moyen d'évasion possible, jusqu'au jour où plusieurs sergents s'en vinrent lui ordonner de les suivre.

Il les suivit.

Quand ils furent arrivés dans une grande salle, où se trouvaient réunis plusieurs chevaliers, les sergents qui avaient amené Lancelot dirent à voix haute :

— Sire, voilà celui qui a osé porter la main sur le prince Maléagant, votre digne fils!... Ce n'est pas de sa faute si mon seigneur Maléagant n'est pas mort à cette heure; pas de sa faute, assurément.

Lancelot regarda celui auquel parlaient ainsi les sergents et reconnut en lui le roi Baudemagus, qui, de son côté, le reconnut parfaitement.

— Dans mes bras, vaillant Lancelot, dans mes bras! s'écria Baudemagus, au grand ébahissement de ceux qui venaient d'amener Lancelot. Quoi! ajouta-t-il en riant, c'est vous qui avez donné à mon fils Maléagant sa première leçon de chevarie?... Croyez bien, mon vaillant compagnon, que si j'avais su plus tôt à quel honorable prisonnier j'avais affaire, ce n'est pas dans un cachot, mais dans ma propre chambre que vous eussiez été renfermé... Cela vous aurait évité beaucoup d'ennuis, et à quelques-uns de vos ennuis de mortelles angoisses...

Comme le roi Baudemagus disait ces mots, son visage se rembrunit, et peu s'en fallut même qu'il ne pleurât.

— Qu'avez-vous donc, Sire? lui demanda Lancelot, étonné.

Le roi Baudemagus fit un geste pour éloigner tous ceux qui étaient présents, son fils Maléagant excepté, et, quand ils furent seuls, Baudemagus reprit avec tristesse :

— J'ai de fâcheuses nouvelles à vous donner, mon grand ami!

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Lancelot avec inquiétude.

— Hélas! voilà bientôt trois mois que vous avez quitté Kamalot pour vous rendre en Soreloys... Que de choses peuvent arriver en trois mois, mon ami!... D'abord, votre vaillant compagnon Gallehault ne vous a pas trouvé au rendez-vous qu'il vous avait donné... Le bruit de votre mort a couru, bruit entretenu par votre absence inexpliquée... Le vaillant Gallehault, qui vous aimait comme nul ne vous aimera plus peut-être, le vaillant Gallehault est mort de chagrin de vous avoir perdu...

Lancelot, à cette nouvelle, pâlit et chancela. Puis, au bout d'une minute, se remettant, il répondit :

— Maintenant, Sire, vous pouvez me dire le reste... Ce que vous venez de m'apprendre là m'a préparé à tout... Qui est mort encore, de ceux que j'aimais? Monseigneur Gauvain, peut-être?...

— Personne, heureusement, mon grand ami... N'était-ce donc pas assez du brave Gallehault?... Seulement, comme je vous le répète, le bruit de votre mort a couru partout, dans le pays de Logres aussi bien qu'en Soreloys; la belle reine Genièvre a failli en mourir de douleur...

Cette fois encore, Lancelot tressaillit et pâlit. Puis il se mit à pleurer.

— Réconfortez-vous, mon grand ami, lui dit le roi Baudemagus, elle n'est pas morte... Mais, pour mieux la rassurer vous-même, il me paraît que vous feriez bien d'aller sur-le-champ à Kamalot...

— Ah! je pars! je pars!...

— Et je vous accompagnerai, si vous y consentez, sire Lancelot? dit le prince Maléagant, qui n'avait encore sonné mot et s'était contenté de voir et d'écouter.

— Volontiers, répondit Lancelot, qui ne comprit pas le sourire perfide que venait d'avoir le fils du bon roi Baudemagus.

## CHAPITRE XI

Comment Lancelot du Lac revint à la cour du roi Artus, en compagnie du prince Maléagant, et quel accueil lui fit la reine Genièvre.

Maléagant et Lancelot partirent, l'un et l'autre pressés d'arriver à Kamalot, le premier pour aviser aux moyens de nuire à son ennemi, le second pour consoler la belle reine Genièvre par sa présence.

Ils arrivèrent enfin.

Quand le roi Artus revit Lancelot, il l'embrassa du meilleur cœur et lui dit avec mélancolie :

— Mon grand ami, le roi Baudemagus a dû vous apprendre une poignante nouvelle?...

— Oui, Sire : mon loyal compagnon est mort...

— Pauvre Gallehault!... Il nous aimait bien tous; mais il vous aimait davantage encore... Il n'a pu vous survivre, vous croyant mort... Nous l'avons cru tous comme lui... la reine elle-même...

— La reine a été malade! interrompit vivement Lancelot.

— Oui, nous avons eu crainte de la perdre, elle aussi... Mais enfin, vous voilà, mon grand ami... Nous espérons, cette fois, que vous nous resterez plus longtemps, pour nous dédommager de votre absence?...

— Oui, Sire, répondit Lancelot, qui ne songeait qu'à la reine et qui était inquiet de ne pas la voir paraître...

— Mon grand ami, reprit Artus, comme s'il eût deviné la pensée du chevalier, voulez-vous que nous allions rendre visite à madame la reine?

— Bien volontiers, Sire, répondit Lancelot tout joyeux.

Artus, Maléagant et Lancelot se rendirent donc dans la chambre de la reine, qui, en voyant entrer son amant, faillit se pâmer d'émotion.

— Madame, dit le roi, voici notre compagnon de retour!...

— Ah! mon grand ami, s'écria la reine en venant l'embrasser, comme nous vous avons pleuré!

— Madame, je ne méritais pas ces regrets... J'essayerai de les justifier, plus tard, par de glorieuses prouesses!...

On se mit à deviser d'une chose et d'une autre, toujours en présence du roi Artus et du prince Maléagant, qui épiait beaucoup, sans faire semblant, l'attitude mutuelle des deux amants.

Ceux-ci étaient gênés, certes, par cette double présence. Mais cela n'empêcha pas la reine Genièvre de montrer du regard à Lancelot la fenêtre par laquelle il devrait monter le soir chez elle.

On finit par se retirer, et, quand la nuit fut bien noire et qu'il supposa tout le monde endormi, Lancelot grimpa le long du mur jusqu'à la fenêtre de la reine, qui le reçut sur ses lèvres et dans ses bras.

Grande, on le devine, fut la joie qu'ils s'entrefirent la nuit, car longuement ils avaient souffert l'un et l'autre. Quand le jour approcha, il se séparèrent, sans s'apercevoir que Lancelot s'était blessé aux mains en montant à la fenêtre, et que le sang qui en coulait avait tout ensanglanté le lit de la reine.

## CHAPITRE XLIII

**Comment Maléagant, qui haïssait Lancelot, découvrit son fol amour pour la reine Genièvre, et comment il en prévint messire Gauvain, qui résolut d'en avoir le cœur net.**

Maléagant, le lendemain matin, entra dans la chambre de la reine pour la saluer, et, en voyant le lit teint du sang de Lancelot, et en rapprochant ce signe d'une égratignure qu'il avait remarquée, un quart d'heure auparavant, à sa main, il conçut des soupçons qui se changèrent vite en certitude dans son esprit.

Maléagant se réjouit à cette pensée : il allait enfin pouvoir se venger de Lancelot, contre lequel il avait conçu une haine mortelle, sans autre cause que la défaite honteuse qu'il lui avait fait subir.

Il attendit cependant, pour mieux perdre son ennemi ; et, au lieu de prévenir le roi Artus, qui probablement ne l'eût pas cru, car il n'en était pas aimé, il en parla à monseigneur Gauvain et à Agravain, frère de celui-ci.

Monseigneur Gauvain s'était déjà entr'aperçu du fol amour de Lancelot pour la reine, mais il s'en était tû, ne le croyant pas partagé, par respect pour l'honneur de son oncle. Cette fois, un autre que lui s'apercevant de la chose, il comprit qu'il fallait en avoir le cœur net. En conséquence, un jour que le roi Artus devait aller à la chasse, il prévint son frère Agravain, qui promit de faire bonne garde et de tuer Lancelot dans la chambre même de la reine, s'il osait y pénétrer dans le but coupable qu'on lui supposait à n'en pas douter.

Donc, le matin du jour de cette chasse du roi Artus, il s'en alla trouver Lancelot, à qui il dit :

— Sire, Gaheriet et moi, nous allons à la forêt avec les autres chevaliers : n'y viendrez-vous point?

— Sire, nenni, répondit Lancelot ; je demeurerai, car je ne suis pas maintenant bien disposé pour y aller.

Messire Gauvain se contenta de cette réponse et s'en alla, suivi de Gaheriet.

Aussitôt donc que le roi fut parti de Kamalot, la reine envoya son messager vers Lancelot, qui était encore au lit, et lui manda qu'en toute manière il s'arrangeât pour lui venir parler.

En apercevant ce messager, Lancelot fut bien joyeux. Aussi lui dit-il qu'il allait s'habiller et le suivre incontinent.

Et de fait, il se vêtit, s'appareilla, et tout en s'appareillant, il songea aux moyens de se rendre auprès de la reine sans être aperçu. Personne n'était là pour qu'il prît conseil : il s'en ouvrit seulement à Lyonnel.

— Pour Dieu! lui dit Lyonnel, n'y allez point : vous vous en repentiriez, pour sûr!.. Croyez-moi, cousin, car mon cœur m'avertit en cet instant que vous auriez tort d'aller voir madame la reine...

— Je dois y aller, et j'irai, répondit Lancelot.

— Sire, puisque vous voulez y aller, reprit Lyonnel, je vais vous enseigner un moyen... Vous voyez ce jardin qui continue jusqu'à la chambre de la reine... Entrez-y : vous y trouverez la plus secrète voie que je sache... Et surtout, n'oubliez pas votre épée...

Lancelot fit comme Lyonnel lui avait enseigné et prit le chemin pour aller droit à la chambre de la reine.

Quand il approcha de la tour, il fut aperçu d'un des espions qu'Agravain avait mis là, lequel s'en alla vitement le prévenir, afin qu'il pût s'en assurer par lui-même. Agravain vint en effet, se mit à une fenêtre avec quelques chevaliers auxquels il dit en leur montrant Lancelot:

— Le voici! Il ne va pas tarder à entrer dans la chambre de la reine : gardez qu'il ne nous échappe!

— Soyez tranquille! lui répondit-on. Nous le surprendrons tout nu!...

Lancelot, qui ne soupçonnait pas cet aguet, s'en vint tranquillement à la porte de la chambre qui

ouvrait sur le jardin, l'ouvrit, entra et alla vers la reine, qui l'attendait toute pensive.

## CHAPITRE XLIV

Comment Lancelot du Lac, étant avec la reine Genièvre, il fut surpris par ses ennemis et obligé de se défendre pour leur échapper.

Quand Lancelot fut dans la chambre avec sa belle reine, il alla fermer la porte, pour plus de précautions. Puis il se déchaussa, se dépouilla de ses vêtements, et se glissa tout joyeux aux côtés de sa mie.

Il y était à peine depuis un quart d'heure, lorsque ceux qui étaient aux aguets s'en vinrent à pas de loups, croyant trouver la pie au nid. Mais ils se cassèrent le nez contre la porte, qui était close.

Lors ils s'en retournèrent vers Agravain et lui demandèrent ce qu'il fallait faire.

— Enfoncez la porte ! répondit Agravain.

Les gens revinrent, et cette fois, la reine les entendit.

— Bel ami, murmura-t-elle à l'oreille de Lancelot, nous sommes trahis!

— Comment cela, dame? demanda Lancelot.

Ils écoutèrent et entendirent un bruit confus de voix, puis le bruit d'instruments contre la porte de la chambre, afin de la faire tomber, mais sans pouvoir y réussir.

— Ah! beau doux ami, s'écria Genièvre, nous sommes morts, car monseigneur le roi saura notre honte, à vous et à moi!...

— Qui a pu nous trahir ainsi?

— C'est Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, qui a machiné tout ce déshonneur.

— Ne vous effrayez pas outre mesure, ma douce amie, car bien imprudents seront ceux qui entreront tout à l'heure céans... Premier vu, premier tué!...

Immédiatement, ils sortirent tous deux du lit, et s'appareillèrent du mieux qu'ils purent.

— Dame, demanda Lancelot, avez-vous céans haubert ou toute autre armure?...

— Non, très-cher ami! La fortune nous accable et veut que nous mourions, ce qui me poigne plus pour vous que pour moi...

— Nous mourrons ensemble, ou ensemble nous serons sauvés, ma dame!... répondit Lancelot.

Alors, il s'en alla vers la porte et cria à ceux qui étaient dehors :

— Mauvais et couards chevaliers, attendez-moi un peu! Je vais ouvrir pour voir de plus près vos visages et vous châtier l'échine, comme il convient quand on s'adresse à des traîtres de votre sorte!...

Ayant dit cela, Lancelot tira l'épée hors du fourreau, ouvrit la porte et reprit :

— Que le plus hardi s'avance !

Et un chevalier s'avança. C'était un des ennemis les plus acharnés de Lancelot; il avait nom Tamagius. Il entra l'épée en avant, mais il n'eut pas le temps de s'en servir : celle que tenait à la main Lancelot lui tomba au joint du heaume et du haubert, et lui fendit l'épaule.

Tamagius tomba mort.

Quand les autres le virent ainsi habillé, ils n'osèrent pas l'imiter, et tous se retirèrent en arrière, même le plus hardi d'entre eux, de telle manière que le seuil se trouva débarrassé.

— Dame, cette guerre est finie, dit Lancelot à la reine; quand il vous plaira, je m'en irai...

— Je voudrais, mon doux ami, je voudrais que vous fussiez en sûreté!...

Lancelot regarda le corps de Tamagius, qui, de son vivant, le haïssait d'une haine si mortelle, et, après l'avoir tiré en dedans, il ferma la porte. Une idée lui était venue.

Voici quelle était cette idée.

Le vaillant Tamaglus n'avait plus besoin de son harnois, et lui, au contraire, pouvait en avoir besoin. Donc, il se mit en devoir de lui ôter son heaume et toutes ses armes, et, après les lui avoir ôtées, il s'en couvrit.

Cela fait, il dit à la reine :

— Maintenant que je suis armé, je peux bien m'en aller, n'est-ce pas ?

Genièvre ne répondit pas. Il la salua, ouvrit la porte et se trouva là en présence de ceux qui l'avaient précédemment guetté.

— Oh! oh! vilains! leur cria-t-il, vous voulez donc avoir le sort de Tamagius!

Et en disant cela, il s'escrima d'estoc et de taille contre eux, qui ne s'attendaient pas à le revoir ainsi appareillé; de telle façon, qu'après en avoir tué un et blessé plusieurs autres, ceux qui n'avaient rien reçu comprirent que, pour ne rien recevoir, il fallait prudemment battre en retraite.

Ce qu'ils firent incontinent. D'ailleurs, le but qu'ils voulaient atteindre ne se trouvait-il pas atteint, à peu de chose près?

Donc, ils laissèrent passer Lancelot, ne pouvant l'arrêter pour le prendre vivant, afin que le roi Artus pût en faire ce qu'il voudrait.

Lancelot arriva hors d'haleine chez lui, où l'attendait le fidèle Lyonnel.

— Vite, vite, partons de céans! lui cria-t-il. Tout est perdu, ou à peu près perdu, sauf que je suis encore vivant, par je ne sais quel miracle du ciel!...

Le fidèle Lyonnel ne se fit pas répéter l'avertissement. Ils montèrent tous deux à cheval, Lancelot toujours couvert de l'armure de Tamagius, et gagnèrent en toute hâte la forêt prochaine.

## CHAPITRE XLV

**Comment Lancelot recouvra la reine que l'on voulait brûler, et l'emmena en la Joyeuse Garde.**



Une fois dans la forêt de Kamalot, il ne s'agissait pas d'y rester oisif. Lancelot le comprit à merveille, et, dès le soir même, il envoya Lyonnel auprès de quelques barons du pays de Logres dont il connaissait le dévouement, avec prière de se tenir prêts à marcher sous ses ordres pour une expédition qu'il leur indiquerait en temps et lieu.

Une trentaine de barons répondirent ainsi à l'appel de Lancelot du Lac.

— C'est bien ! dit-il. Cela me suffira pour ce que je veux faire !

Ce que Lancelot voulait faire, c'était de délivrer la reine Genièvre, qui, aussitôt après son départ, avait été mise en prison au nom du roi Artus.

Celui-ci, en revenant de la chasse, avait tout appris, et incontinent il avait assemblé son conseil, qui avait, sans plus de façons, condamné la belle reine Genièvre à être brûlée vive pour crime d'adultère.

Cette condamnation mit le deuil dans la ville de Kamalot, qui s'était si fort réjouie, quelques mois auparavant, à l'arrivée de la reine. Plus de bouquets dans les rues, plus de draps d'or aux fenêtres, plus d'acclamations : plus rien que le silence et que les larmes.

Coupable, certes, la reine Genièvre l'était. Mais tout plaidait en sa faveur : sa beauté, sa bonté et le mépris qu'avait fait d'elle, quelque temps auparavant, monseigneur le roi. Et puis, brûler vive une femme pour crime d'amour !

Mais ainsi l'avait voulu le roi Artus, offensé dans son honneur d'homme, d'époux et de roi, et ainsi l'avaient décidé les hauts seigneurs composant son conseil.

Au jour assigné pour cette funèbre cérémonie, un bûcher énorme était préparé sur la place du martroi de Kamalot.

Bientôt un bruit sourd courut dans la cité :

— La voilà ! la voilà ! la voilà !...

C'était de la reine qu'on parlait ainsi irrespectueusement. La reine, en effet, venait de sortir du palais du roi Artus, les pieds nus, en chemise, et tenant en main un cierge allumé pesant une livre.

Tout autour d'elle marchaient des gens d'armes, destinés à protéger la pauvre dame contre les insultes du populaire, s'il y avait lieu, ou contre les tentatives de ses amis et complices, s'il y avait lieu aussi.

La première chose n'était pas à redouter, car le silence le plus profond régnait dans les rues de Kamalot, et la pitié la plus sincère se lisait sur les visages de ses habitants.

Restait donc la deuxième crainte. Pour celle-là, les précautions n'étaient pas inutiles ; mais elles furent insuffisantes.

Au moment où le cortége approchait du lieu du supplice, il se fit une grande clameur et l'on vit apparaître une trentaine de chevaliers armés de pied en cap, qui frappèrent dru comme grêle sur les sergents de l'escorte, lesquels se dissipèrent de peur de mal, et permirent ainsi à Lancelot et à ses amis de délivrer la reine Genièvre.

Cela s'était fait en un clin d'œil ; si bien que, lorsque l'on songea à recouvrer la reine pour la restituer au bûcher auquel elle avait droit, il n'était plus temps. La reine était trop loin pour cela ; et puis, on ne savait, à vrai dire, quelle direction ses ravisseurs avaient prise.

Lancelot et ses compagnons marchèrent ainsi jusqu'à la nuit noire, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent certains d'avoir complétement dépisté ceux qui leur faisaient la chasse.

A la pointe du jour, ils reprirent leur voie, jusqu'au moment où ils entrèrent dans le château de la Joyeuse Garde, lequel était une forteresse imprenable au dehors et un lieu de délices au dedans.

## CHAPITRE XLVI

**Comment, quand le roi Artus sut que Lancelot avait délivré la reine, il manda par tous les ports de mer qu'on ne les laissât pas passer l'un et l'autre, et comment, après cela, il alla mettre le siége devant la Joyeuse Garde.**



On avait couru après les fugitifs, cela va sans dire. Mais on avait fini par perdre tout à fait leurs traces, et on avait renoncé à la poursuite.

Le bûcher ne pouvait plus servir, pour ce jour-là, du moins. On le dispersa.

Quand le roi Artus, qui s'était à dessein éloigné de Kamalot, ce jour-là, pour ne pas se laisser aller à la pitié, revint en son palais, et qu'on lui raconta ce qui était arrivé, sa colère ne connut plus de bornes.

Il envoya partout des espions chargés de retrouver les traces de la reine Genièvre. En outre, il envoya à tous les ports de mer l'ordre de ne pas laisser embarquer la reine et son amant Lancelot.

Car, cela ne faisait doute pour personne, Lancelot seul était capable d'avoir conçu et exécuté une entreprise aussi hardie. Lui seul, en effet, pouvait risquer tant.

Les espions envoyés dans toutes les directions par le roi Artus lui rapportèrent la nouvelle que

les deux coupables étaient à l'abri derrière les hautes murailles et les tours crénelées de la Joyeuse Garde.

Lors, Artus, n'écoutant que son ressentiment réunit le plus grand nombre de chevaliers qu'il put et s'en alla mettre le siége devant la forteresse où s'étaient réfugiés Genièvre et Lancelot.

La campagne fut longue et âpre. Les succès et les défaites y furent longtemps partagés. Enfin, un jour, il y eut une bataille plus décisive que les autres. Artus, d'une part, et Lancelot de l'autre, combattirent comme des lions, et beaucoup des leurs ne revirent pas l'aurore du lendemain.

Au plus fort de la mêlée, Artus, emporté par sa fougue, arriva à quelques pas de Lancelot, et, au moment où il s'apprêtait à le frapper, son cheval se cabra violemment, et, d'une secousse, l'envoya rouler dans la poussière.

Lors, Lancelot se précipita à bas de son destrier, courut au roi, et, sans mot dire, l'aida à remonter sur le sien.

La bataille cessa là, par une sorte de consentement tacite des deux partis.

## CHAPITRE XLVII

**Comment le pape interdit la terre du roi Artus s'il ne reprenait la reine sa femme, et comment Lancelot résolut de rendre Genièvre à son mari.**



Touché qu'il avait été par la courtoisie précédente de Lancelot du Lac, Artus commençait à regretter d'avoir entrepris le siége de la Joyeuse Garde, quoiqu'il ne l'eût pas encore levé.

Le saint-père avait eu nouvelles de ces divers événements. Il savait que le roi Artus avait voulu brûler la reine Genièvre sa femme, et qu'il avait juré, s'il la reprenait, de la brûler tout à fait. Lors, il manda aux archevêques et aux évêques du pays que toute la terre du roi Artus était interdite et en excommunication, et qu'il ne lèverait cet interdit qu'au cas où ce prince reprendrait sa femme et la tiendrait comme on doit tenir sa prude femme et son épouse.

Quand le roi Artus eut connaissance de ce mandement, il en fut extrêmement courroucé.

Non pas qu'il n'aimât pas sa femme; tout au contraire, il l'aimait de si bonne amour qu'il se fût volontiers rapaisé; mais il ne savait pas comment sortir de l'embarras où il était relativement à elle et à la guerre qui en était la conséquence entre lui et Lancelot du Lac.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Glocester vint trouver la reine et lui dit:

— Dame, il convient que vous alliez au roi votre seigneur et votre mari, car ainsi le commande le pape. Il vous promet que dorénavant il vous tiendra comme roi doit tenir reine, et qu'il ne se rappellera rien de ce qui a pu être dit sur vous et sur monseigneur Lancelot...

— Sire, répondit Genièvre, je vais prendre conseil et vous dirai tantôt ce qu'on m'aura conseillé.

L'évêque se retira et la reine appela aussitôt son ami Lancelot, ainsi que Hector des Mares, Lyonnel et Boort.

Lorsqu'ils furent tous quatre devant elle, Genièvre leur dit:

— Seigneurs, vous êtes les hommes du monde en qui j'ai la plus grande fiance... Or, je viens vous prier de me donner conseil en la présente occurrence sur ce qui doit être le plus profitable à mon honneur de femme et à ma dignité de reine... On m'apprend une nouvelle qui doit me plaire et qui vous plaira certainement aussi.

— Laquelle, dame? demanda Lancelot.

— Le roi, qui est le plus prud'homme du monde, m'a requise de revenir vers lui, me promettant de me tenir aussi honnêtement que par le passé, ce qui me touche grandement, car, s'il l'oublie, je n'oublie pas, moi, que je me suis méfaite envers lui... Quant à ce qui vous concerne tous quatre, je jure ôté que je ne partirai pas d'ici avant qu'il ne vous ait sa malveillance et qu'il ne vous ait laissés aller de ce pays au vôtre, emmenant avec vous votre compagnie. Or donc, mes amis, que voulez-vous que je fasse? Dites hardiment votre pensée; si vous voulez que je demeure ici avec vous, j'y demeurerai très-volontiers...

— Dame, répondit Lancelot, si je n'en écoutais que ce que désire mon cœur, vous demeureriez céans... Mais comme, en cette délicate occurrence, je dois consulter davantage votre honneur de femme et de reine, je vous conseille, pour ma part, d'écouter la proposition de votre mari et de retourner vers lui ainsi qu'il vous y convie... Car, si vous n'y allez pas présentement, si vous repoussez l'offre qu'il vous fait, il n'est ni homme ni femme qui, le sachant, ne vous en couvre d'un blâme éternel et n'éternise ainsi votre honte et ma déloyauté... Par ainsi, je vous prie de mander incontinent au roi Artus que vous vous en irez dès demain de céans, et qu'en en partant vous serez convoyée aussi richement que jamais le fut la dame la plus honorée... Et cette chose ne vous dis pas, dame, parce que je ne vous aime pas, car, au contraire, je vous aime plus que jamais chevalier n'aima dame au monde!...

En finissant ces mots, Lancelot ne put s'empêcher de pleurer; ce que voyant, la reine Genièvre pleura aussi.

Quand Boort entendit que monseigneur Lancelot octroyait à la reine la permission de s'en retourner vers le roi Artus, il lui dit:

— Vous avez fait cela, sire Lancelot: que Dieu vous en tienne compte! Mais, hélas! j'ai grande peur que vous ne vous en repentiez bientôt, comme on se repent la plupart du temps des bonnes actions qu'on accomplit, car vous vous en irez en Gaule et madame la reine restera en ce pays en tel lieu que vous ne pourrez plus jamais la revoir... Je vous connais assez pour savoir que lorsque vous

aurez été un mois sans elle, vous regretterez âprement de l'avoir ainsi quittée et vous donnerez tout au monde pour la reprendre... Si vous vous refusiez, au contraire, à la rendre au roi Artus, je doute qu'il vous en arrivât pis que ce qui pourrait vous arriver alors...

Quand Boort eut dit cela, son frère Lyonnel et Hector des Mares furent de son avis et s'accordèrent pour blâmer Lancelot de la résolution qu'il prenait là.

— Sire, lui demandèrent-ils, quelle peur avez-vous donc du roi, que vous lui rendez madame la reine qu'il a voulu faire si honteusement mourir?...

Lancelot répondit, toujours navré :

— Je la lui rendrai, dussé-je en mourir!...

Genièvre, sur cette parole qui lui montrait toute la débonnaireté du cœur de son amant, s'en alla dans la salle voisine où l'attendait l'évêque de Glocester.

— Sire, lui dit-elle, vous pouvez aller vers monseigneur le roi pour lui dire que je consens à partir de céans pour retourner vers lui, mais à la condition expresse qu'il laissera partir Lancelot du Lac, de telle manière qu'il n'en perde ni la valeur d'un éperon ni âme de sa compagnie.

L'évêque, entendant cela, loua Dieu dans son cœur et se rendit le plus vitement qu'il put au pavillon du roi Artus.

## CHAPITRE XLVIII

Comment Lancelot du Lac remit la reine Genièvre, sa mie, entre les mains du roi Artus, et des propos qu'ils échangèrent ensemble à ce sujet.

— Sire, dit l'évêque de Glocester lorsqu'il fut devant le roi Artus, voici ce que vous mande madame la reine...

Et il lui raconta ce qu'il avait entendu de la bouche même de la reine Genièvre.

Lors, Artus, ayant réfléchi, répondit :

— On a calomnié la reine et Lancelot, car si Lancelot eût aimé madame Genièvre aussi follement qu'on l'a dit, il ne l'eût pas rendue aussi facilement, n'étant pas homme à finir ainsi une guerre où les avantages étaient pour lui... Par ainsi, puisqu'il a fait à ma volonté par pure débonnaireté, je ferai, moi, ce que la reine me demande pour lui... Retournez donc vers eux, à la Joyeuse Garde, et dites à Lancelot qu'il peut s'en aller librement tout de suite, si cela lui plaît, et que je lui trouverai moi-même des navires pour retourner en Gaule avec sa compagnie!

L'évêque, de plus en plus heureux, car la guerre était finie, remercia Dieu de nouveau et retourna à la Joyeuse Garde pour y faire connaître la réponse du roi Artus, et il fut convenu que la reine Genièvre serait rendue dès le lendemain.

Si l'évêque de Glocester avait été joyeux de cette issue de la guerre, l'armée du roi Artus ne fut pas moins joyeuse, les précédentes rencontres ne lui ayant rien promis de bon.

Quant à ceux du château, ils ne se réjouirent pas, parce qu'ils virent le deuil que faisaient Lancelot, Hector des Mares, Lyonnel et Boort, et toute la nuit fut employée par eux à s'attrister.

Le lendemain, Lancelot dit à la reine :

— Dame, aujourd'hui est le jour où nous nous séparerons, vous et moi, et où il faudra que je quitte ce pays... Tenez, voici un anneau que vous m'avez donné le jour où nous nous sommes accointés ensemble pour la première fois. Reprenez-le, et portez-le, je vous prie, tant que vous vivrez, pour l'amour de moi... En échange, donnez-moi, s'il vous plaît, celui que vous portez à votre doigt et que je porterai au mien jusqu'à la dernière heure de ma vie mortelle.

L'échange des deux anneaux se fit. Puis les deux amants, qui ne devaient plus l'être, s'en allèrent s'appareiller de leur mieux, et, après cela, quittèrent la Joyeuse Garde avec leur compagnie.

Le roi, prévenu de leur arrivée, accourut au-devant d'eux, et quand Lancelot l'aperçut, il descendit de cheval, prit celui de la reine par la bride et dit à Artus :

— Sire, voici la reine que je vous rends et qui fut morte par suite de la déloyauté des gens de votre maison, si je ne me fusse mis en aventure de la secourir... Et si je la secourus ainsi, ce ne fut pas à cause des bontés qu'elle avait eues pour moi, mais seulement parce que je la connaissais pour la plus vaillante dame du monde, et qu'il eût été grand dommage que les traîtres de votre cour eussent fait leur désir...

Comme Artus demeurait pensif et dolent, Lancelot reprit :

— Sire, si je l'avais aimée de folle amour, comme on a voulu vous le faire entendre, je ne vous l'aurais jamais rendue que par force, et vous ne l'auriez eue vivante qu'après ma mort!...

— Lancelot, répondit alors le roi, vous avez tant fait que je dois vous en savoir bon gré... Je vous remercie et j'espère vous remercier mieux encore à quelque jour...

Le roi ayant dit cela, se retira un peu en arrière, et messire Gauvain, s'approchant de Lancelot, lui dit à son tour :

— Je vous requiers d'une chose, seigneur, c'est que vous vidiez promptement cette terre, de façon que vous n'y soyez jamais rencontré du vivant de monseigneur le roi...

— Sire demanda Lancelot en se tournant vers Artus, vous plaît-il que je fasse ainsi?

— Puisque Gauvain le veut, je le veux aussi, répondit le roi.

— Beau sire, reprit Lancelot, lorsque je serai en ma terre, serai-je assuré d'avoir la paix ou la guerre de votre part?

— Tant qu'il y aura de preux hommes en ce royaume, répondit Gauvain, vous êtes assuré que vous aurez la guerre, et non pas une guerre comme celle dont nous venons de sortir, mais une guerre âpre et sanglante, qui ne finira que lorsque vous y aurez laissé votre tête, car j'ai à me venger sur vous de la mort de mes trois frères Agravain, Gaheriet et Guéresches...

— Messire Gauvain, dit Boort, laissez donc la menace, qui est inutile, puisque monseigneur

Lancelot ne vous craint guère. Si vous étiez assez fou pour venir un jour au royaume de Gaule et au royaume de Benoic, soyez assuré, à votre tour, que vous risqueriez bien plus votre tête que monseigneur Lancelot n'y risquerait la sienne... Et, ajouta Boort avec chaleur, puisque vous avez avancé que monseigneur Lancelot avait agi traîtreusement envers vos frères, je viens maintenir, moi, comme loyal chevalier, qu'il a agi loyalement aussi, et je vous offre mon gage !...

Messire Gauvain tendit aussi le sien, et la bataille eût eu lieu si le roi Artus eût voulu. Mais le roi Artus ne le voulut pas.

Lors, Lancelot, pour terminer cette affaire, dit :

— Sire, je m'en irai demain au matin de votre terre.

## CHAPITRE XLIX

Comment Lancelot quitta, avec ses hommes, le royaume de Logres, et quels regrets il éprouva en perdant cette terre de vue.

Quand Lancelot eut dit cette parole, il s'en alla de son côté et le roi retourna en sa tente, emmenant la reine.

Lors commença en l'armée une joie aussi grande que si le bon Dieu eût descendu, visible, au milieu d'elle, et les chevaliers et les sergents firent une fête bruyante.

Les chevaliers du château, seuls, menèrent leur deuil, car il y avait de quoi, la belle reine Genièvre n'étant plus là. Lancelot, surtout, ne pouvait se consoler, ainsi que l'avait bien prévu son cousin Boort. Il commanda à ses gens d'appareiller au plus vite leurs armes, parce qu'il voulait s'embarquer et passer en Gaule.

Puis, il appela un écuyer nommé Gaudin, et lui dit :

— Tu porteras cet écu à Kamalot et tu le mettras en la maîtresse église de Saint-Etienne, de façon que tout le monde puisse le voir et ait remembrance des prouesses que j'ai accomplies en ce pays. C'est là que j'ai été armé chevalier, c'est le lieu que j'aime le plus au monde : à cause de cela, je lui consacre l'écu qui m'a accompagné dans toutes mes aventures.

Gaudin prit l'écu de Lancelot, qui lui donna en outre quatre sommiers chargés d'argent pour que les seigneurs de Kamalot en amendassent l'église de Saint-Etienne.

— Va, maintenant! lui dit-il.

— Que Dieu vous garde, monseigneur! répondit l'écuyer.

Lancelot le regarda partir avec mélancolie, puis il songea à partir aussi. La Joyeuse Garde lui appartenait : il en fit don à un sien chevalier qui l'avait bien servi. Cela fait, il quitta ce château avec quatre cents chevaliers, sans compter ceux qui suivaient sa route.

Quand Lancelot fut arrivé à la mer et entré dans son navire, il se prit à regarder la terre qu'il quittait et où il avait eu tant de biens, tant d'honneurs, tant de félicités. Et, en songeant à tout ce passé, qui cependant n'était pas bien éloigné de lui, son cœur se gonfla; les soupirs lui vinrent, et, avec les soupirs, les larmes.

— Ah! murmura-t-il, terre de bonheurs, en qui mon cœur demeurera à jamais, bénie sois-tu de la main de celui qu'on appelle Jésus-Christ! Et bénis soient ceux qui demeureront en toi, amis ou ennemis! Que Dieu leur envoie paix, honneur et gloire! Ah! pays de douceur, de belle vie et de belles amours, adieu!...

Ainsi parla Lancelot tant qu'il eut devant les yeux le royaume de Logres. Quand il ne vit plus rien que le ciel et l'eau, les ténèbres descendirent dans son cœur, la nuit se fit dans sa vie : la reine Genièvre n'était plus là!...

## CHAPITRE L

Comment Lancelot du Lac et ses compagnons abordèrent, et comment Lyonnel et Boort furent couronnés rois.

On aborda. Quand Lancelot fut à terre avec ses compagnons, ils montèrent à cheval et allèrent devant eux, tant et tant qu'ils approchèrent d'un bois.

Lors, Lancelot descendit de cheval et commanda qu'on tendît les pavillons, parce qu'il voulait passer la nuit là, et on lui obéit.

Le lendemain, il se remit en route et chevaucha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa terre. Là, accoururent bientôt tous les gens du pays avec une grande joie, le fêtant comme celui qui était leur seigneur.

Après avoir ouï la messe, il fit venir ses deux cousins, Lyonnel et Boort, et, lorsqu'ils furent venus, il leur dit :

— Mes amis, octroyez-moi un don, je vous prie...

— Sire, répondirent-ils, il ne convient pas que vous nous en priiez, quand vous devez nous commander, car, quoi que ce soit que vous ayez à nous demander, nous sommes prêts à vous obéir.

— Boort, reprit Lancelot, je vous requiers d'accepter l'honneur et la couronne de Benoic, et vous, Lyonnel, l'honneur et la couronne de Gannes. Quant au royaume de Gaule, le roi Artus me l'a donné, je le garderai.

— Puisque telle est votre volonté, Sire, répondit Boort, je me ferai couronner roi de Benoic.

— Et moi, Sire, dit Lyonnel, je me ferai couronner roi de Gannes.

— Très-bien, mes grands amis, reprit Lancelot; j'ajouterai encore une prière, cependant...

— Laquelle, Sire?

— Je désire que vous soyez couronnés à la Toussaint...

— Il sera fait ainsi, nous vous le promettons, Sire...

— J'y compte, mes grands amis, dit-il.

Lyonnel et Boort furent en effet couronnés au jour dit, à la grande joie de leurs sujets.

Le même jour, Lancelot apprit que le roi Artus, poussé par messire Gauvain, venait de débarquer avec une armée formidable pour venir l'assiéger dans la ville de Gannes.

— Qu'il soit le bienvenu! dit-il avec ironie. Nous le recevrons honorablement.

Et les apprêts de la défense furent ordonnés.

Mais bientôt vinrent d'autres nouvelles, qui apprenaient que le roi Artus avait repassé la mer pour venir châtier Mordrec, lequel, profitant de l'absence d'Artus, avait voulu faire violence à la reine Genièvre et soulevé une partie de ses vassaux contre elle.

## CHAPITRE LI

Comment, revenant à la hâte, le roi Artus engagea une bataille sanglante avec Mordrec-le-Traître, et succomba, blessé mortellement, avec tant d'autres.

Mordrec, au départ du roi Artus, lui avait demandé de lui confier, et la garde de la reine Genièvre et celle du pays de Logres, et, aussitôt Artus parti avec son armée, il n'avait eu rien de plus pressé que d'essayer de la violence sur la reine et de la rébellion sur les sujets du roi. La reine avait résisté, mais les sujets avaient été plus faibles.

Aussi, quand Artus revint sur ses pas pour châtier le traître, il se trouva en face d'une armée de rebelles commandée par Mordrec.

La bataille eut lieu sans plus tarder, comme bien on pense, et elle dura la journée entière.

L'armée d'Artus était bien inférieure en nombre à celle du traître Mordrec, mais elle avait pour elle la supériorité du droit et de la justice. Aussi chacun des chevaliers du mari de la reine Genièvre fit-il bravement et loyalement son devoir; si bien qu'au bout de cette sombre journée il y eut un abattis formidable de rebelles. De même, grâce au nombre de ces derniers, il y eut un abattis effroyable des loyaux serviteurs du roi Artus.

Ce prince sentit la partie perdue pour lui. Il comprit que tout sombrait, sa fortune, son royaume et son honneur, parce qu'au bout de cette sanglante bataille il y avait une défaite, c'est-à-dire une honte.

Il comprit cela, et voulut mourir l'épée à la main.

Pendant deux heures, il chercha à joindre le traître Mordrec, qui, de son côté, cherchait à l'éviter, comprenant bien qu'une rencontre avec le prince qu'il avait trahi serait incontinent suivie de mort.

Toutefois, les recherches de l'un furent de succès, malgré l'obstination de l'autre à les dépister.

Artus et Mordrec se rencontrèrent.

— Ah! couard! Ah! félon! Ah! trahisseur! s'écria le roi de Bretagne en levant son épée Escalibor sur son ennemi.

Escalibor était une lame enchantée, qui avait été donnée au roi Artus par la fée Morgane, sa sœur : rien ne lui pouvait résister. Les hauberts qu'elle touchait étaient brisés, les crânes qu'elle entamait étaient ouverts jusqu'aux épaules.

Mordrec fut touché par Escalibor.

— Que le diable ait pitié de ton âme, si tu en as une! lui cria le roi Artus avec rage, en le frappant une seconde fois, bien que la première eût amplement suffi.

Quand Mordrec se sentit blessé, il comprit qu'il était blessé à mort, et, pour ne pas mourir seul, il frappa sur le heaume du roi Artus de telle sorte que rien ne le put garantir et qu'il tomba, blessé mortellement, lui aussi.

Mordrec tomba à côté de lui, épuisé par ce dernier effort.

Lorsque les gens du roi Artus virent leur seigneur à terre, ils furent plus courroucés que cœur d'homme ne pourrait penser.

— Ah! dirent-ils, Dieu, pourquoi souffrez-vous cette bataille?...

Lors, ils coururent sus aux hommes de Mordrec, et la tuerie recommença plus âpre, plus sanglante qu'auparavant; tellement que bientôt il ne resta plus, de part et d'autre, que trois hommes : le roi Artus, Lucans-le-Bouteiller et Girflet, et encore, de ces trois hommes, le premier pouvait-il être considéré comme mort.

— Ah! Dieu! s'écria Girflet en contemplant ce désastre épouvantable, combien cette bataille a fait de veuves et d'orphelins!

— Oh! Dieu, comme je souffre! murmura Lucans-le-Bouteiller, en perdant son sang par ses plaies entr'ouvertes.

## CHAPITRE LII

Comment le roi Artus étouffa Lucans-le-Bouteiller, et comment, après cela, il disparut, après avoir fait jeter Escalibor, sa bonne épée, dans la mer.



Girflet venait d'apercevoir Lucans-le-Bouteiller, et, à quelques pas de lui, le roi Artus, qui, tous deux, rampaient comme ver sur le sol rouge de sang.

Il alla d'abord vers Artus.

— Sire, lui demanda-t-il, comment êtes-vous?...

— Mauvaisement, répondit le roi.

— Et vous, Lucans? demanda Girflet au bouteiller.

— Je me sens mourir, répondit Lucans.

— Quoi! Lucans aussi? mon fidèle et loyal Lu-

cans! s'écria Artus en se traînant vers le bouteiller.

— Oui, Sire, répondit Lucans, les bons s'en vont et les mauvais demeurent... Votre traître est-il mort, au moins?...

— Oui, je l'ai tué, sois tranquille... Je ne partirai pas seul aujourd'hui...

— Ah! je compte bien qu'il ne fera pas route avec nous, ce couard, car nous n'allons pas au même endroit...

— Dieu seul le sait, mon pauvre Lucans! nous avons nos péchés, nous aussi!...

Et, en disant cela, le roi Artus se traîna vers Lucans-le-Bouteiller. Quand il fut arrivé près de lui, il le prit dans ses bras et l'embrassa avec énergie.

— Loyal Lucans, ton roi t'embrasse pour la dernière fois!...

Lucans-le-Bouteiller poussa un cri de douleur, se crispa une dernière fois, se tordit désespérément, puis retomba à plat sur le ventre en vomissant des torrents de sang.

— Sire, dit Girflet, vous l'avez étouffé!...

— Ah! je suis donc maudit! s'écria Artus.

Puis il ajouta, en tendant son épée Escalibor à Girflet :

— Girflet, prends cette vaillante épée, qui m'a si glorieusement servi dans maintes batailles... Nul, après moi, ne doit la ceindre... Lancelot du Lac, seul, en était digne... Mais celui-là encore, je l'ai méconnu et calomnié, puisqu'au moment où Mordrec me prenait mon royaume, j'allais lui ravir le sien... Il n'y faut plus songer. Girflet, prends Escalibor et va la jeter dans la mer... Puis après, tu reviendras me dire ce que tu auras vu... Va!...

Girflet, qui n'était pas mortellement blessé, put se relever pour obéir au roi. Il prit Escalibor, avec son fourreau, et s'en alla vers un tertre derrière lequel était la mer.

Au moment où il se disposait à jeter Escalibor, il lui prit fantaisie de regarder cette vaillante épée qui avait occis tant de traîtres et de païens. Il tira donc la lame hors du fourreau.

En la voyant si reluisante, si belle et si riche, car elle n'avait pas sa pareille au monde, il conçut l'idée de se l'approprier; car, outre qu'elle était d'une merveilleuse beauté, son fourreau était orné de pierreries éblouissantes.

— Nul ne le saura! murmura-t-il.

Lors, il déceignit sa propre épée, la jeta dans la mer, cacha sous un arbre celle du roi Artus, et s'en revint vers lui.

— Eh bien? lui demanda Artus, as-tu jeté l'épée?...

— Oui, Sire...

— Qu'as-tu remarqué, après l'avoir jetée?...

— Rien, Sire...

— Rien?... C'est impossible! Tu ne l'as pas jetée, alors!... Retournes-y, au nom du ciel, retournes-y!...

Girflet, que le remords poignait, regagna le tertre, déterra l'épée du roi et se prépara à la jeter.

Mais, tout à coup, se ravisant :

— Pourquoi jeter la lame, qui est si bonne? Si je ne jetais que le fourreau? C'est dommage, car il a des joyaux d'un prix inestimable... Mais il faut obéir...

En conséquence, il tira l'épée, la plaça sous les feuilles, au pied, et en jeta le fourreau dans la mer.

Puis il revint.

— Eh bien! lui demanda de nouveau le roi, qu'as-tu vu?...

— J'ai bien regardé, Sire : je n'ai rien vu.

— Tu n'as pas jeté Escalibor, alors!

Girflet se troubla. Cette persistance du roi à s'informer si quelque chose avait paru à la surface des flots après la disparition d'Escalibor prouvait que quelque chose devait paraître, quelque chose d'important et de solennel pour le roi Artus.

Girflet tenait à hériter de la bonne épée de son maître et seigneur, certes. Mais il tenait surtout à ne pas lui faire tort.

Donc, malgré ses regards, il repartit sans sonner mot, déterra Escalibor, et l'envoya rejoindre son fourreau dans la mer.

Puis il regarda.

L'épée s'abîma un instant dans l'eau, et, quelques instants après, elle ressortit, droite et flamboyante, tenue par une main dont on n'apercevait ni le bras ni le reste.

Ayant vu cela, il s'en revint vers le roi Artus, auquel il conta l'aventure.

— Ah! je le savais bien! s'écria le roi, tout joyeux. Et maintenant, mon grand ami, ajouta-t-il, soutiens-moi et conduis-moi vers l'endroit où tu as jeté Escalibor...

Girflet se pencha, releva le roi, le soutint du mieux qu'il put, et le conduisit jusqu'au tertre qui dominait la mer, et au bas duquel il y avait une grève étroite.

— Merci, mon grand ami, dit Artus en repoussant doucement Girflet, ébahi.

Et, tout aussitôt, il se mit à dévaler le tertre et à gagner la grève.

A mesure qu'il descendait, sortait du sein des flots une belle nauf garnie d'or, avec des voiles de pourpre, et sur laquelle se tenait une belle dame, en compagnie d'un troupeau de belles pucelles.

C'était la fée Morgane, qui venait chercher son frère Artus.

La nauf aborda, le roi monta dedans; puis les voiles de pourpre s'enflèrent, et cette merveilleuse compagnie ne tarda pas à disparaître aux yeux du bon Girflet, de plus en plus ébahi.

— Est-ce que je suis mort ou endormi?... se demanda ce chevalier, en se laissant tomber sur le sol, accablé de fatigue.

---

## CHAPITRE LIII ET DERNIER.

**Comment Girflet alla en la Noire Chapelle, où il trouva les tombes du roi Artus et de Lucans-le-Bouteiller.**



Girflet, quand le jour reparut, monta sur son cheval, tout dolent et marmiteux, et s'en alla tout le long de la mer jusqu'à un petit bois qui était près de là et où se trouvait un prud'homme de sa connaissance.

Il demeura là deux jours pour se réconforter l'esprit et le corps, tous deux un peu malades.

Au troisième jour, il repartit pour aller à la Noire Chapelle et savoir si Lucans-le-Bouteiller était encore à mettre en terre. A midi, il arriva, attacha son cheval à un arbre, et entra dans la chapelle.

Là, devant l'autel, étaient deux tombes très-riches et très-belles, mais l'une encore plus belle et plus riche que l'autre.

Par-dessus la moins belle, étaient écrites des lettres qui disaient :

« *Ci-gît* LUCANS-LE-BOUTEILLER, *que le roi Artus étouffa sous lui.* »

Sur la plus riche tombe étaient écrits ces mots :

« *Ci-gît* LE ROI ARTUS, *qui, par sa valeur, conquit douze royaumes.* »

Girflet se pâma, et, quand il revint un peu à lui, il baisa doucement et respectueusement cette tombe et demeura là, tout pensif, jusques au soir.

Quand l'ermite vint pour servir l'autel, Girflet lui demanda :

— Beau père, est-il vrai que c'est là que gît le roi Artus ?

— Oui, bel ami, répondit le prud'homme, il gît vraiment ici où l'apportèrent, l'autre jour, je ne sais quelles demoiselles...

Girflet resta songeur sur cette réponse, et, quelques instants après, il pria l'ermite de le recevoir en sa compagnie.

— Mon seigneur est parti de ce siècle, dit-il, je n'y saurais demeurer davantage... Par ainsi, je dois me préparer les voies du ciel : aidez-moi, mon beau père...

— Bien volontiers, mon fils, répondit le prud'homme.

Huit jours après, Girflet mourut.

---

La reine Genièvre se fit couper les cheveux et prit l'habit de religion pour finir ses jours dans la mortification et dans la prière.

Quant à Lancelot du Lac, ayant appris ces divers événements, il avait quitté la Gaule et était venu, lui aussi, se faire ermite à quelques pas du château de la Joyeuse Garde.

Quatre ans après, jour pour jour, heure pour heure, Genièvre et Lancelot rendaient leur âme au Créateur.

# KHALED ET DJAIDA

## ROMAN TRADUIT DE L'ARABE

---

### I

Moharib et Zahir étaient frères du même père et de la même mère; les Arabes les appelaient les frères utérins.

Tous deux étaient devenus célèbres par leur bravoure et leur courage. Mais Moharib était chef de tribu, et Zahir, soumis à ses décisions, n'était que son ministre; il lui donnait ses avis et ses conseils.

Cependant il arriva qu'une violente dispute s'éleva entre eux. Zahir se retira alors vers ses tentes, profondément affligé et ne sachant que faire.

— Qu'avez-vous? lui demanda sa femme; pourquoi paraissez-vous ainsi troublé? que vous est-il arrivé? quelqu'un vous aurait-il fait déplaisir ou insulte, à vous le plus grand des chefs arabes?

— Que dois-je faire? répliqua Zahir; celui qui qui m'a fait injure est un homme sur lequel je ne puis porter la main, auquel je ne puis faire tort; mon compagnon dans le sein maternel, mon frère dans le monde. Ah! si ce n'eût pas été lui, je lui aurais fait voir quel homme il aurait eu à combattre, et ce qu'il aurait éprouvé eût été un exemple terrible parmi les chefs des tribus!

— Abandonne-le; laisse-le dans ses possessions, s'écria sa femme; et pour l'engager à prendre ce parti, elle lui récita des vers d'un poëte du temps, qui recommandent de ne point souffrir d'insulte de la part de ses parents.

Zahir se rendit aux conseils de sa femme. Il prépara tout pour partir, enleva ses tentes, chargea ses chameaux, et se mit en route vers la tribu de Saad à laquelle il était allié.

Toutefois il ressentit une vive peine en se séparant de son frère, et parla ainsi :

— En voyageant pour m'éloigner de toi, je serai mille ans en route, et le chemin de chaque année aura mille lieues... Quand les faveurs qui me viennent de toi équivaudraient à mille Egyptes, et que dans chaque Egypte il y aurait des milliers de Nils, toutes ces faveurs me seraient indifférentes. Je me contenterai de peu de choses, pourvu que je sois loin de toi. En ton absence, je réciterai ce distique, qui a plus de valeur qu'un collier de perles fines : « Quand un homme est maltraité sur la terre de sa tribu, il ne lui reste rien à faire que d'en sortir. » O toi! qui m'as si méchamment offensé, tu ne tarderas pas à sentir ce que peut la bienfaisante Divinité; car elle est ton juge et le mien, elle qui est immuable et impérissable.

Zahir continua de voyager, jusqu'à ce qu'il eût atteint la tribu de Saad, où il descendit. Il y fut reçu amicalement, et on l'engagea à s'y établir.

Sa femme alors était enceinte, et il lui dit :

— Si c'est un fils qui nous vient, il sera le bienvenu ; mais si c'est une fille, cache son sexe et fais croire à tout le monde que nous avons un enfant mâle, afin que mon frère n'ait point une occasion de se réjouir à nos dépens.

Lorsque le temps de la délivrance fut venu, la femme de Zahir mit au monde une fille.

Entre eux, ils convinrent de lui donner le nom de Djaida, et publiquement celui de Djouder, afin que l'on crût que c'était un garçon. Pour mieux donner le change, ils firent des réjouissances et donnèrent des fêtes soir et matin, pendant plusieurs jours.

## II

Vers le même temps, l'autre frère, Moharib, eut aussi un fils auquel il donna le nom de Khaled, c'est-à-dire l'Eternel. Il choisit ce nom parce que ses affaires n'avaient pas cessé de bien réussir depuis le départ de son frère.

Bientôt les deux enfants grandirent, et leur renommée se répandit parmi les Arabes.

Zahir avait appris à sa fille à monter à cheval et lui avait enseigné à pratiquer tous les exercices qui conviennent à un guerrier brave et courageux. Il la familiarisa avec les travaux les plus durs, avec les plus grands périls. Lorsqu'il allait au combat, il la mettait avec les autres Arabes de la tribu, et ainsi confondue avec les cavaliers, elle ne tarda pas à se faire distinguer parmi les plus vaillants.

Ce fut de cette manière qu'elle parvint à surpasser tous ceux qui l'entouraient, et qu'elle alla jusqu'à attaquer les lions dans leurs cavernes. Enfin son nom devint un sujet d'épouvante, et quand elle avait vaincu un héros, elle ne manquait pas de s'écrier :

— Je suis Djouder, fils de Zahir, le cavalier des tribus.

De son côté, son cousin Khaled ne se produisait pas avec moins de bravoure et d'éclat.

Son père Moharib, chef sage et habile, avait établi des habitations pour recevoir convenablement les hôtes qui se présentaient. Tous les cavaliers y trouvaient une retraite. Khaled était élevé au milieu de tous ces guerriers. Ce fut à cette école qu'il fortifia son cœur, qu'il apprit l'art de conduire et de monter les chevaux, jusqu'à ce qu'il devint un intrépide guerrier et enfin un vaillant héros.

Bientôt tous les cavaliers reconnurent que son âme et son courage étaient indomptables.

Il entendit enfin parler de son cousin Djouder. Le désir qu'il eut de le voir, de le connaître, d'être témoin de son habileté sur les armes, devint extrême.

Toutefois, il ne put le satisfaire à cause de l'éloignement que son père montrait pour ce fils de son frère. Khaled vécut donc avec cette curiosité jusqu'à la mort de Moharib, qui le mit en possession de son rang, de ses biens et de ses terres.

Il suivit l'exemple de son père en entretenant tous les établissements hospitaliers, en protégeant le faible et le malheureux, en donnant des vêtements à celui qui était nu. Il continua aussi à parcourir les plaines à cheval avec ses guerriers, et, de cette manière, il entretint et augmenta la force de son corps et sa vaillance.

Au bout de quelque temps, il rassembla de riches présents ; et prenant sa mère avec lui, il partit pour aller voir son oncle.

## III

Il ne s'arrêta nulle part qu'il ne fût arrivé chez Zahir, qui, charmé de le voir, lui fit préparer une demeure magnifique, car l'oncle avait entendu parler plus d'une fois avec avantage du mérite et de la bravoure de son neveu.

Khaled alla aussi voir *son cousin*. Il *la* salua, *la* pressa contre son sein et lui donna un baiser entre les deux yeux, croyant que c'était un jeune homme. Il prit le plus grand plaisir à être avec elle et resta dix jours chez son oncle, pendant lesquel il eut régulièrement des engagements et jouta de la lance avec les cavaliers et les guerriers.

Quant à sa cousine, dès qu'elle eut vu combien Khaled était beau et vaillant, elle devint passionnément amoureuse de lui.

Le sommeil l'abandonna ; elle ne put plus prendre de nourriture, et son amour alla en croissant à tel point que, sentant qu'il s'était complétement emparé de son cœur, elle en parla à sa mère et lui dit :

— Oh ! ma mère ! si mon cousin part et que je ne puisse l'accompagner, son absence me fera mourir de chagrin.

Sa mère eut pitié d'elle et ne lui fit aucun reproche, tant elle sentit qu'ils seraient superflus.

— Djaida, lui dit-elle, cachez ce que vous sentez et ne vous laissez pas aller au chagrin. Vous n'avez rien fait contre les convenances, au contraire, car votre cousin est de votre choix et de votre sang. Comme lui, vous êtes belle et gracieuse ; comme lui, vous êtes brave et habile à manier les chevaux. Demain matin, lorsque sa mère viendra vers nous, je lui exposerai toute cette affaire ; nous vous marierons avec lui aussitôt, et de plus nous retournerons tous dans notre pays.

La femme de Zahir attendit patiemment jusqu'au jour suivant, que la mère de Khaled vint. Alors elle lui présenta sa fille, et découvrant la tête de celle-ci elle laissa tomber ses cheveux sur ses épaules.

A la vue de tant de beautés, la mère de Khaled fut singulièrement étonnée et s'écria :

— Eh ! n'est-ce pas là votre fils Djouder ?

— Non, c'est Djaida ; la lune est levée !

Puis elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et son époux, comment et pourquoi elle avait caché le sexe de son enfant.

— Belle sœur, continua la mère de Khaled, encore toute surprise : parmi toutes les filles de l'Arabie, qui sont devenues célèbres pour leur beauté,

je n'en ai jamais vu de plus gracieuse que celle-ci. Quel est son nom ?

— Je vous l'ai dit : Djaida, et mon intention particulière en vous faisant part de ce secret est de vous offrir tous ces charmes, car je désire ardemment marier ma fille avec votre fils, et que nous puissions retourner tous dans notre terre natale.

Sur cette proposition, la mère de Khaled donna à l'instant même son consentement, en disant :

— La possession de Djaida rendra sans doute mon fils très heureux.

Elle se leva aussitôt et sortit pour aller trouver Khaled, auquel elle fit part de tout ce qu'elle avait appris et vu, ne manquant pas de lui parler avec éloge des charmes de Djaida.

— Par la foi d'une Arabe, dit-elle, jamais, ô mon fils ! je n'ai vu ni dans le désert, ni dans aucune ville, une fille qui ressemble à votre cousine ; je n'en excepte pas les plus belles. Rien n'est plus parfait qu'elle, rien n'est plus gracieux et plus aimable. Hâtez-vous, mon fils, d'aller trouver votre oncle et de lui demander sa fille en mariage. Heureux, en effet, s'il l'accorde à vos vœux : allez, mon fils, ne perdez pas de temps et qu'elle vous appartienne !

Lorsque Khaled entendit ces mots, il laissa retomber ses regards vers la terre, et après être demeuré quelque temps pensif et sombre :

— Mère, dit-il, je ne puis rester plus longtemps ici. Il faut que je retourne chez moi au milieu de mes cavaliers et de mes troupes. Je n'ai pas l'intention de dire un mot de plus à ma cousine, maintenant que je suis certain que c'est une personne dont l'âme et les idées sont chancelantes, dont le caractère et les discours manquent de solidité et de convenance ; car j'ai toujours été accoutumé à vivre au milieu des guerriers où je dépense mon argent et où j'acquiers du renom en combattant. Quant à son amour pour moi, c'est une faiblesse de femme, de jeune fille.

Puis il revêtit ses armes, monta à cheval, dit adieu à son oncle et témoigna l'intention de partir sur-le-champ.

— Que signifie cet empressement ? s'écria Zahir.

— Je ne puis rester plus longtemps ici, répondit Khaled.

Et mettant son cheval au galop, il s'enfonça dans les vastes solitudes.

Sa mère, après avoir raconté à Djaida l'entretien qu'elle avait eu avec son fils, monta sur sa chamelle et se dirigea vers son pays.

## IV

L'âme de Djaida ressentit vivement cette indignité. Elle en perdit le sommeil et l'appétit.

Quelques jours après, comme son père se préparait avec ses cavaliers à aller chercher du butin et à combattre les guerriers, il regarda Djaida, et voyant à quel point ses traits étaient altérés et ses esprits abattus, il ne fit point d'observations, pensant et espérant surtout qu'elle se remettrait bientôt.

A peine Zahir était-il à quelque distance de ses tentes que Djaida, qui se sentait en danger de perdre la vie et dont la disposition d'esprit, d'ailleurs, était insupportable, dit à sa mère :

— Mère, je me sens mourir, et ce misérable Khaled vit encore ! Je veux, si Dieu m'en accorde le pouvoir, lui faire goûter de l'ivresse de la mort, de l'amertume de la punition et de la torture.

Parlant ainsi, elle se leva comme une lionne, mit son armure, monta son cheval en ajoutant à sa mère qu'elle partait pour la chasse.

Rapide, elle parcourut sans s'arrêter les rochers et les montagnes, son anxiété augmentant toujours jusqu'au moment où elle fut proche des habitations de son cousin.

Déguisée, elle entra dans la tente où l'on recevait les étrangers ; seulement, sa visière était baissée comme un cavalier du Hijaz. Les esclaves et les serviteurs l'accueillirent, lui offrirent l'hospitalité, ne manquant pas de se conduire à son égard comme ils avaient coutume de le faire avec leurs hôtes et les plus nobles personnages.

La nuit, Djaida se reposa ; mais le jour suivant, elle se présenta aux exercices du combat, défia plusieurs cavaliers et montra une telle adresse et tant de bravoure, qu'elle produisit un grand étonnement sur tous les spectateurs.

Il n'était pas encore midi que tous les cavaliers de son cousin avaient été forcés de reconnaître sa supériorité sur eux.

Khaled voulut être témoin de ses prouesses, et surpris de lui voir tant d'adresse, il se présenta pour se mesurer avec elle. Djaida alla à lui, et tous deux alors, commençant à s'approcher, déployèrent toutes les ressources de l'attaque et de la défense jusqu'au moment où les ténèbres de la nuit survinrent.

Lorsqu'ils se séparèrent, ni l'un ni l'autre n'avait été blessé, et l'on ne savait qui des deux était vainqueur. Ainsi Djaida, en excitant l'admiration des spectateurs, diminua le chagrin qu'ils avaient de voir leur chef égalé par un si habile adversaire.

Khaled ordonna de traiter ce grand chevalier avec tous les soins et les honneurs imaginables ; puis il se retira dans sa tente, le cœur gros du combat.

Djaida demeura trois jours chez son cousin.

Chaque matin elle se présentait devant lui et ne cessait de le tenir sous les armes jusqu'à la nuit.

Sa joie fut grande ; toutefois elle ne se fit pas connaître, de même que de son côté Khaled ne fit point de recherche ni ne lui adressa aucune question pour savoir qui elle était et à quelle tribu elle pouvait appartenir.

Le matin du quatrième jour, comme Khaled, selon son usage, courait la plaine à cheval et passait près des tentes réservées aux hôtes, il vit Djaida montant à cheval.

Il la salua ; elle lui rendit sa politesse.

— Noble Arabe, dit Khaled, je désirerais vous adresser une question. Jusqu'ici j'ai manqué à l'honnêteté avec vous ; mais, je vous en prie, au

nom de Dieu, qui vous a doué de tant d'avantages et d'une si grande dextérité dans le maniement des armes, dites-moi qui vous êtes et à quels nobles princes vous êtes allié ? car je n'ai jamais rencontré votre égal parmi les plus braves chevaliers. Dites-le-moi, s'il vous plait, je meurs d'envie de le savoir.

Djaida sourit, et levant sa visière :

— Khaled, répondit-elle, je suis une femme et non pas un guerrier. Je suis votre cousine Djaida qui s'est offerte à vous, qui voulait se donner à vous; mais vous l'avez refusée en vous enorgueillissant de votre passion pour les armes.

Elle dit, et tournant bride tout à coup, elle piqua son cheval et courut à plein galop vers son pays.

## V

Khaled tout confus se retira, ne sachant que faire ni ce qu'il deviendrait avec l'amour passionné qui s'était tout à coup développé en lui.

Il se sentit de l'horreur pour toutes ses habitudes et ses goûts guerriers qui l'avaient réduit à la triste situation où il se trouvait; enfin son éloignement pour les femmes s'était converti en amour.

Il envoya chercher sa mère, à qui il raconta tout ce qui s'était passé.

— Mon fils, dit-elle, toutes ces circonstances doivent vous rendre Djaida encore plus chère : attendez avec un peu de patience jusqu'à ce que j'aie pu aller la demander à sa mère.

Aussitôt elle monta sur sa chamelle et partit pour le désert sur les traces de Djaida, qui aussitot son arrivée chez sa mère l'avait instruite de tout ce qui était arrivé.

Sitôt que la mère de Khaled fut arrivée, elle se jeta dans les bras de sa parente, et lui demanda Djaida en mariage pour son fils, car Zahir n'était point encore de retour de son excursion.

Quand Djaida apprit de sa mère la requête de Khaled :

— Cela, dit-elle, ne sera jamais, dussé-je boire la coupe de la mort. Ce qui a eu lieu chez lui, je l'ai fait en la présence de plusieurs héros pour éteindre le feu de mon chagrin et de mon malheur, pour adoucir les angoisses de mon cœur.

D'après ces paroles, la mère de Khaled, trompée dans son attente, alla retrouver son fils, qui était plongé dans la plus cruelle anxiété.

Il se leva brusquement, car son amour s'était encore accru, et s'informa avec inquiétude de tout ce qui concernait sa cousine.

Mais, dès qu'il sut ce que Djaida avait répondu, son chagrin devint encore plus violent, car ce refus ne fit qu'augmenter sa passion.

— Que faut-il faire, ô ma mère ? s'écria-t-il.

— Je ne vois aucun moyen d'éviter ce malheur, répondit-elle, si ce n'est de rassembler tous vos cavaliers parmi les sheiks arabes et parmi ceux avec lesquels vous avez des relations d'amitié. Attendez que votre oncle soit de retour de son expédition, et alors, accompagné de vos camarades, allez vers lui et demandez-lui sa fille en mariage, en présence des guerriers assemblés. S'il nie qu'il a une fille, racontez-lui ce qui s'est passé, et pressez-le jusqu'à ce qu'il fasse droit à votre demande.

Ce conseil, et surtout ce projet, modérèrent la douleur de Khaled.

Sitôt qu'il eut appris que son oncle était rentré chez lui, il convoqua tous les chefs de sa famille, auxquels il raconta ses aventures.

Tous furent très-étonnés, et Maadi Kereb, l'un des plus braves compagnons de Khaled, ne put s'empêcher de dire :

— Ceci est une singulière affaire. Nous avons toujours entendu dire que votre oncle avait un fils nommé Djouder, mais maintenant la vérité est connue. Vous êtes donc celui qui avez le plus de droit à la fille de votre oncle. Il nous convient à tous de nous présenter et de nous prosterner devant lui, pour le prier de revenir au milieu de sa famille et de ne pas donner sa fille à un étranger.

Khaled, sans attendre davantage, prit avec lui cent des plus braves cavaliers qui avaient été élevés avec Moharib et Zahir depuis leur enfance, et après s'être muni de présents plus précieux encore que ceux qu'il avait offerts la première fois, il partit et marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la tribu de Saad.

Khaled complimenta d'abord son oncle sur son heureux retour, mais Zahir fut on ne peut plus étonné de cette seconde visite, surtout en voyant son neveu accompagné de tous les chefs de sa famille.

L'idée de sa fille Djaida ne lui vint même pas à l'esprit, et il supposa seulement que l'on se présentait à lui pour l'engager à rentrer dans son pays natal.

Il leur offrit à tous l'hospitalité, leur donna des tentes et les traita avec le plus de magnificence qu'il put. Il fit égorger des chameaux et des moutons, donna une fête, et fournit ses hôtes de tout ce qui était nécessaire et convenable pendant trois jours.

Le quatrième jour, Khaled se leva, et après avoir remercié son oncle de ses soins, il lui fit la demande en mariage de sa fille, et le pria de rentrer dans son pays.

Zahir nia qu'il eût d'autre enfant que son fils Djouder, mais Khaled lui dit tout ce qu'il savait et lui apprit même tout ce qui s'était passé entre lui et Djaida.

A ces mots, Zahir se sentit honteux, pencha sa tête vers la terre.

Il resta ainsi quelques moments plongé dans ses réflexions, jusqu'à ce que, pensant que cette affaire ne pouvait aller que de mal en pis, il s'adressa à tous ceux qui étaient présents, et leur dit :

— Parents, je ne tarderai pas plus longtemps à vous avouer ce secret; ainsi, pour terminer cette

affaire, marions-la à son cousin le plutôt possible, car de tous les hommes que je connais il est le plus digne d'elle.

Il offrit sa main à Khaled, qui aussitôt donna la sienne en présence des chefs, qui furent les témoins du contrat. On fixa le douaire à cinq cents chamelles rousses, à l'œil noir, et à mille chameaux, chargés de ce que l'Yémen produit de plus rare et de plus précieux.

La tribu de Saad, au milieu de laquelle Zahir avait vécu, resta tout interdite à la vue de cet événement.

Mais quand Zahir vint à demander à sa fille de consentir à cet arrangement, Djaida fut couverte de confusion en apprenant le parti que son père venait de prendre.

Cependant celui-ci fit si clairement entendre à sa fille qu'il ne voulait pas qu'elle restât sans mari, que Djaida dit enfin :

— Mon père, si mon cousin désire de m'obtenir en mariage, je n'entrerai pas dans sa tente jusqu'à ce qu'il soit en mesure d'égorger, à la fête de mes noces, un millier de chameaux, de ceux qui appartiennent à Gheshm, fils de Malik, surnommé le Brandisseur de lances.

Khaled se soumit à cette condition; mais les sheiks et les guerriers ne quittèrent point Zahir qu'il n'eût rassemblé tout ce qu'il possédait de richesses pour l'emmener avec eux dans leur pays.

## VII

Ces arrangements ne furent pas plutôt faits que Khaled marcha suivi d'un millier de cavaliers, avec lesquels il vainquit la tribu d'Aamir.

Après avoir blessé en trois endroits le brandisseur de lances et tué un grand nombre de ses héros, il pilla leurs biens, et rapporta de leur pays plus de richesses encore que Djaida n'en avait demandé.

Chargé de ce butin, il revint tout fier de ses succès.

Mais quand il demanda que l'on déterminât le jour de ses noces, Djaida le fit venir près d'elle et lui dit :

— Si vous désirez que je devienne votre femme, accomplissez d'abord tous mes souhaits, et exécutez le contrat que je ferai avec vous. Ce que je vous demandé, le voici : Je veux que le jour de mon mariage, la fille d'un noble, femme née libre, tienne la bride de mon chameau; ce doit être la fille d'un prince et d'une haute distinction, de manière enfin que je sois honorée au-dessus de toutes les filles d'Arabie.

Khaled consentit et obéit. Le jour même, il partit avec ses cavaliers, traversa les plaines et les vallées, cherchant la terre d'Yémen, jusqu'à ce qu'il parvînt au pays de Hijar et aux collines de sable.

En ce lieu, il attaqua la tribu-famille de Moawich, fils de Mizal. Il se jeta sur eux comme un torrent de pluie, et, se faisant jour avec son épée au mileu des cavaliers, il fit prisonnière Amima, fille de Moawich, au moment où elle fuyait.

Après avoir accompli des faits que les plus anciens héros n'avaient pu mettre à fin; après avoir dispersé toutes les tribus; après avoir enlevé les richesses de tous les Arabes de cette contrée, il rentra dans son pays.

Mais il ne voulut pas aller jusque dans ses tentes sans avoir rassemblé les richesses qui étaient éparses dans les déserts et dans les habitations.

Les jeunes filles allèrent au-devant de lui en faisant résonner leurs cymbales et les instruments de musique.

Toute la tribu était dans la joie; et lorsque Khaled approcha de ses foyers, il donna des habits aux veuves, aux orphelins, invita ses amis et ses compagnons à la fête qui se préparait pour ses noces.

Tous les Arabes de la contrée vinrent en foule à son mariage. Il leur fit distribuer de la nourriture et du vin en grande abondance.

Mais, tandis que tous ses hôtes se livraient aux divertissements et aux festins, Khaled, accompagné de dix esclaves, se mit à parcourir les lieux sauvages et marécageux, pour aller attaquer les lions à lui tout seul dans leurs cavernes, pour surprendre les lions et lionnes avec leurs petits et les rapporter à ses tentes, afin d'en distribuer la chair préparée à tous ceux qui assistaient à la fête.

## VIII

Djaida eut connaissance de ce projet. Elle se déguisa sous une armure, monta à cheval, quitta les tentes.

Comme il restait encore trois jours de divertissements, elle courut après Khaled dans le désert et le rencontra dans une caverne. Elle se jeta sur lui avec l'impétuosité d'une bête sauvage, et l'attaqua en lui criant avec force :

— Arabe ! descends de ton cheval; dépouille-toi de ta cotte de mailles et de ton armure, ou si tu tardes à le faire, je te passe cette lance au travers de la poitrine.

Khaled était déterminé à lui résister.

Ce fut alors qu'ils se livrèrent le plus furieux combat. Il dura plus d'une heure, après quoi le guerrier aperçut dans les yeux de son adversaire quelque chose qui l'effraya.

Il retint son cheval, et l'ayant détourné de la place du combat :

— Par la foi d'un Arabe, s'écria-t-il, j'exige de vous que vous me disiez quel cavalier du désert vous êtes; car je sens que votre attaque et vos coups sont irrésistibles. En vérité, vous m'avez empêché d'accomplir ce que j'avais entrepris, et ce que je désirais vivement de faire. A ces mots, Djaida leva sa visière, et laissa voir sa figure.

— Khaled, s'écria-t-elle alors, est-il permis à

celle qui vous aime d'attaquer les bêtes sauvages, afin que l'on puisse dire aux filles d'Arabie que cette action n'est pas le privilége exclusif d'un guerrier ?

A ce reproche piquant, Khaled devint tout honteux.

— Par la foi d'un Arabe, répliqua-t-il bientôt, personne que vous ne peut me résister; mais est-il quelqu'un dans cette contrée qui vous ait défiée, ou êtes-vous venue seulement ici pour me faire voir jusqu'où va votre bravoure?

— Par la foi d'une Arabe, ajouta Djaida, je ne suis venue dans ce désert que pour vous aider à chasser les bêtes sauvages, et afin que vos guerriers n'aient aucun reproche à vous faire si vous m'avez pris pour votre femme.

A ces mots, Khaled se sentit pénétré d'étonnement et d'admiration, tant Djaida avait montré d'esprit et de résolution dans sa conduite.

Alors tous deux descendirent de cheval et entrèrent dans une caverne.

Là, Khaled saisit deux bêtes féroces, et Djaida s'empara d'un lion et de deux lionnes.

Cette expédition faite, ils s'adressèrent des louanges mutuelles, et Djaida se sentit heureuse d'être auprès de Khaled.

— Maintenant, dit-elle, je ne vous permettrai de quitter nos tentes qu'après notre mariage.

Et aussitôt elle partit en toute hâte pour se rendre à son habitation particulière.

Khaled alla reprendre les esclaves qu'il avait laissés à quelque distance, en leur ordonnant de transporter aux tentes les animaux qu'il avait pris.

Ces gens tremblèrent d'épouvante à la vue de ce que Khaled avait fait, et dans leur admiration ils l'élevèrent au-dessus de tous les héros.

## IX

Cependant les fêtes se continuèrent et tous les assistants reçurent un accueil magnifique.

Les filles faisaient retentir les cymbales, les esclaves brandissaient leurs épées en l'air, et les filles, ainsi que les demoiselles, chantaient jusqu'au soir.

Ce fut au milieu de ces réjouissances que Djaida et Khaled furent mariés.

Amima, la fille de Moawich, tint la bride du chameau de la jeune épouse, dont la gloire fut également célébrée par les femmes et par les hommes.

FIN DE KHALED ET DJAIDA.

# POÉSIES DU XVIe SIECLE

## ÉLÉGIE (1528)

Fils de Vénus, vos deux yeux débandez.
Et mes écrits lisez et entendez
Pour voir comment
D'un déloyal service me rendez :
Las! punissez-le, ou bien lui commandez
Vivre autrement.

Je l'ai reçu de grâce honnêtement,
De moi médit partout injustement
Et me blasonne.
Hélas! faut-il qu'après bon traitement
Un serviteur blâme indiscrètement
Sa dame bonne ?

Que feront ceux qu'on chasse et abandonne,
Si ceux, à qui le bon recueil on donne,
Vivent ainsi?
Il faut, Amour, que peine on leur ordonne :
Car plus à vous, qu'à nulle autre personne,
Touche ceci.

Si à tels gens faites grâce et merci,
Noir deviendra votre règne éclairci,
Et sans police :
Et n'y aura femme, ni fille aussi,
Qui ose aimer craignant d'avoir souci
Par leur malice.

La mauvaise herbe, il faut qu'elle périsse,
Et la brebis malsaine, il faut qu'elle isse
Hors des troupeaux.
Jetez donc hors de l'amoureux service
Ce médisant, qu'il n'apprenne son vice
A vos féaux.

Certes, on voit aux champs les pastoureaux
Leur foi garder, mieux que leurs gras taureaux,
Sans nul mal dire.
Mais en palais, grand'villes et châteaux
Foi n'y est rien, langues y sont coûteaux
Par trop médire.

Las! qu'ai-je dit? Pardonnez à mon ire:
Tous ne sont tels : j'en ai bien su élire
Un très-loyal
A qui mon cœur se lamente et soupire
Des maux que j'ai par l'autre, qui est pire
Que déloyal.

A l'un (pour vrai) l'autre n'est pas égal:
L'un est bon fruit et l'autre reagal,
Poison mortelle;
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal;
L'un parle en bien, l'autre toujours dit mal:
Sa langue est telle.

De l'un reçois tourment dur et rebelle,
De l'autre j'ai consolation belle,
Dieu sait combien,
Bref, amitié n'a point peine éternelle :
Après le mal j'ai rencontré en elle
Singulier bien.

O toi, mon cœur! bienheureux je le tien
D'avoir trouvé un tel serviteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droit je me complains très-bien
Que je ne l'ai plus tôt retenu mien,
Connu sa sorte.

Las! de mon cœur lui ai fermé la porte
Pour à celui, qui mal de moi rapporte,
Mon cœur unir.
Grand mal je fis, aussi peine j'en porte,
Et crois que Dieu me l'envoie ainsi forte
Pour m'en punir.

Par ses faux tours me suis vu advenir
Un grand vouloir de ne me souvenir
D'homme qui vive.
Mais pour les faux les bons ne faut bannir;
Et puis d'aimer on ne se peut tenir
Quoiqu'on estrive.

Tel veut fuir, qui plus près en arrive;
Si loue Amour, qui plus qu'à femme vive,
M'a fait cet heur
De me montrer la malice excessive
D'un faux amant, et la bonté naïve
D'un serviteur.

CLÉMENT MAROT.



# BAUDOUIN-LE-DIABLE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment le roi de France Philippe reçut un messager du marquis de Milan, lui demandant secours contre les Sarrasins, et comment le comte de Flandres résolut d'aller combattre Caquedent.**

En l'an 1180 il y avait en Flandres un comte nommé Philippe, lequel avait à fiefs quatorze comtés, assavoir : Hollande, Zélande, Alos, Hainault, Tarache, Cambrésis, Vermandois, Noyon, Aumarle, Boulogne, Amiens, Corbie, Artois et Guienne. En outre, il était pair de France et filleul du roi Philippe, prince loyal et prud'homme.

Au temps où ce roi de France régnait, un païen d'outre-mer, nommé Caquedent, s'en vint mettre le siége devant Rome avec ses fils et une armée de trois cent mille hommes, qui prirent la cité, tuèrent le pape et les cardinaux, pillèrent les trésors publics et privés, et mirent le feu aux quatre

coins pour brûler les femmes et les enfants dont ils avaient occis les maris et les pères. Cela fait, ils s'en allèrent plus loin, en Lombardie, où ils pillèrent et brûlèrent de la même façon, jusqu'à Milan, qu'ils assiégèrent, comme ils en avaient assiégé tant d'autres.

Le marquis de Milan eut grand'peur; car, outre que Caquedent le païen était un redoutable géant, portant peint un lion rampant sur son écu de fin or, la cité de Milan n'avait qu'une petite provision de vivres et de victuaille. Aussi, tout dolent et marmiteux, le marquis jugea qu'il fallait envoyer au plus tôt un messager vers le roi de France, pour le supplier de venir à son secours contre les païens commandés par Caquedent.

Le messager vint à Paris, où il trouva le roi Philippe en compagnie d'un grand nombre de nobles gens, sur lesquels trois ducs et une dizaine de comtes.

— Sire, dit-il en saluant humblement et en lui baillant les lettres de son maître, voici ce que m'a chargé de vous remettre monseigneur le marquis de Milan, présentement assiégé par les païens. Le péril est extrême, certes, et si vous ne venez à son secours, Sire, la noble cité de Milan subira le pitoyable sort de la noble cité de Rome et de tant d'autres encore qu'ont dévastées et brûlées le Sarrasin Caquedent et ses gens.

Le bon roi Philippe lut les lettres et répondit:

— J'irai secourir le noble marquis de Milan, et l'aiderai à venger la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Puis il se mit à deviser avec ses barons pour savoir d'eux les moyens à employer pour aller secourir le marquis de Milan.

Sur ces entrefaites vint un second messager qui, saluant le bon roi Philippe et sa compagnie, lui dit:

— Sire, que Dieu vous garde!... Je viens vous prévenir que Jehan-le-Mauvais, roi d'Angleterre, est venu au pays de Gascogne avec gens d'armes à foison, et qu'il détruit tout sur son passage... Pour Dieu, Sire! daignez prendre en pitié ce beau pays de Gascogne, et le secourir; autrement, il est en péril d'être perdu.

Philippe, étonné de cette nouvelle, s'écria:

— Par le Dieu de Paradis! le roi d'Angleterre est un bien grand parjure, car il a brisé les trêves que nous avions faites et jurées ensemble!... Si je vis assez pour cela, il s'en repentira!... Oui, certes, il s'en repentira!... J'avais promis d'aller venger le pape de Rome et secourir le marquis de Milan; mais il me semble que je dois bien plutôt aller châtier le roi d'Angleterre... Que vous en semble-t-il à vous, seigneurs?...

Le comte de Flandres répondit:

— Sire, on doit tout risquer, avoir et corps, pour sauver son pays quand il est menacé... Je viens donc, mon très cher Sire, vous requérir d'un don, vous qui êtes mon propre parrain, c'est de m'autoriser à aller secourir le marquis de Milan, chasser les Sarrasins et venger le saint-siége apostolique de Rome.

— Filleul, dit le roi Philippe, nous le voulons bien. Allez secourir le marquis de Milan et venger le pape de Rome... Nous, nous abandonnerons nos trésors pour songer à ce cher pays de Gascogne, où nous irons contre le roi anglais, Jehan-le-Mauvais, car nous en avons dévotion.

Le soir même, le comte Philippe prit congé du roi et partit pour aller en Flandres.

## CHAPITRE II

Comment le comte de Flandres, ayant réuni tous ses gens, s'en alla à Milan et combattit contre Caquedent.

Philippe, filleul du roi de France, s'en alla donc chez lui, et son premier soin, aussitôt arrivé, fut de mander tous ses hommes, lesquels ne tardèrent pas à arriver en grand nombre.

Parmi ces barons, on remarquait:
Le comte Florent de Hollande;
Gaultier de Saint Omer;
Le comte de Zélande;
Le comte de Boulogne;
Le comte de Valenciennes;
Le comte de Noyon;
L'abbé de Saint-Valery;
Le comte de D'Aumarle;
Le comte de Julliers;
Le comte d'Eu;
Le sire de Tournay;
Le châtelain de Bergues;
Guillaume, sire de Gaule;

Et plusieurs autres grands seigneurs qui tenaient leurs terres du comte de Flandres.

Les sommiers furent chargés et l'on se mit en marche pour le pays assiégé. On traversa la France, puis les monts, et l'on arriva dans les plaines de la Lombardie, à une lieue de la cité de Milan où étaient campés les gens de Caquedent, le chef des Sarrasins qui avaient brûlé Rome et les autres villes de la chrétienté.

Au moment même où le comte de Flandres et ses gens arrivaient en vue de la ville assiégée, le marquis de Milan, qui n'avait pas encore revu son messager envoyé au roi Philippe, se désespérait.

— Ah! murmurait-il, ma bonne cité de Milan va devenir la proie de ces païens, comme tant d'autres nobles cités!... Mon messager n'est pas revenu: les secours que je l'ai envoyé quérir ne viendront pas... Je suis perdu!... Cependant, on ne s'adresse jamais en vain aux Français, dans le malheur et dans la peine... Si le roi Philippe a reçu mon messager, il a dû le bien accueillir et lui promettre son concours: il n'en saurait être autrement... Pourquoi ne revient-il pas?... Les païens envahissent la plaine comme une armée de sauterelles... Milan sera prise... Ses habitants périront... La faim les a déjà décimés... Nous sommes forcés de manger nos chevaux à défaut d'une autre nour-

riture... Qu'allons-nous devenir, grand Dieu du ciel !...

Comme le marquis de Milan murmurait ces mots, on entendit une longue clameur dans la plaine, du côté où se tenait l'armée des assiégeants. Le marquis releva la visière de son bassinet pour lui donner un peu d'air, et se mit à regarder devant lui, par-dessus les remparts de la ville.

Ce qu'il vit le combla de joie.

Les Sarrasins, commandés par le terrible Caquedent, étaient mis en désarroi par l'arrivée de l'armée des Français, commandés par le comte de Flandres, et la clameur qu'on entendait jusque dans la cité de Milan était une clameur de peur.

— Trahis ! trahis ! trahis ! s'écriaient-ils en fuyant.

Caquedent, quoique surpris par l'arrivée des Français, ne se laissa pas cependant décourager pour cela. Il rallia du mieux qu'il put son armée et se présenta vaillamment, aidé de ses fils, à la rencontre du comte de Flandres.

Le combat s'engagea âpre et sanglant. Beaucoup de païens et presque autant de chrétiens passèrent violemment de ce monde dans l'autre sans avoir eu le temps de confesser leurs péchés et d'en recevoir l'absolution. Les gens de Caquedent surtout tombaient comme les blés au mois d'août sous la faux des moissonneurs. L'abattis en fut même si considérable, que le chef des païens jugea à propos de proposer au comte de Flandres un combat à eux deux pour finir le différent.

— Chrétien, lui cria-t-il en se précipitant vers lui, écoute ma parole.

— Je t'écoute, dit le comte de Flandres.

— Nos gens s'égorgent de part et d'autre sans profit pour personne, reprit Caquedent. Cela me poigne et je veux en finir...

— Je le veux aussi, dit Philippe.

— Pour cela faire, je ne vois présentement qu'un moyen, et je te le propose...

— Quel est-il ?

— Nous sommes, à ce que j'ai pu juger, de valeur égale... Combattons seul à seul, moi contre toi, toi contre moi... Si je suis vaincu, je m'engage, par la foi que je dois à Mahom, à quitter sur-le-champ la Lombardie et à m'en retourner en Afrique... Si, au contraire, je suis vainqueur, tu me laisseras piller Milan à ma guise et tu t'en retourneras avec ton armée là d'où vous êtes partis, elle et toi... Cela te convient-il ?...

— Cela me convient à merveille, et j'accepte, répondit le comte de Flandres, assuré qu'il croyait être de l'aide de Dieu.

— Demain, au point du jour, alors ?...

— Demain, au point du jour, soit !

Le chef des Sarrasins, qui comptait sur l'aide de Mahom comme le comte de Flandres sur l'aide de Jésus-Christ, fut très-joyeux de voir que ce dernier acceptait si volontiers sa proposition, et, pour lui inspirer plus de confiance et lui témoigner de sa bonne foi, il heurta la dent devant lui.

— Je compte sur votre parole comme vous pouvez compter sur la mienne, lui dit-il en prenant congé de lui.

## CHAPITRE III

*Comment, après avoir échappé à la trahison des Sarrasins, grâce au courage du comte de Julliers, le comte de Flandres s'en alla avec son bernage à Rome pour la restaurer.*



En effet, le lendemain, dès l'aube, Caquedent se présenta devant les murs de la ville de Milan, à l'endroit choisi pour le lieu du combat. Il était armé de pied en cap, et portait au cou son redoutable écu d'or sur lequel était figuré un lion rampant.

Presqu'en même temps que lui parut le comte de Flandres, également armé des pieds à la tête, et d'une allure tout aussi vaillante.

Le signal donné, ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec l'impétuosité de deux béliers qui se disputent le passage d'un gué. Les lances volèrent en éclats, les heaumes furent bossués, les hauberts furent démaillés, et le sang commença à rougir leur harnais à chacun. Caquedent avait la taille et la force d'un géant; mais Philippe, comte de Flandres, n'était pas manchot, et il ne se faisait pas faute de frapper fort et dru sur son adversaire comme sur enclume. Si bien que, profitant d'une fausse manœuvre du chef des Sarrasins, il lui asséna un rude coup d'épée sur la main droite et la lui coupa; puis sur le pied droit, qu'il coupa également.

Caquedent tomba sur le sol comme une lourde masse, répandant le sang par ruisselets nombreux. Le comte de Flandres, alors, se pencha sur lui et lui enleva son écu d'or pour s'en parer comme d'un trophée.

Il ne l'eut pas longtemps en sa possession.

Au moment où il se relevait, tenant en main cet écu d'or, des Sarrasins qui, à tout événement, s'étaient mis en embûche à quelques pas de là, s'élancèrent sur lui et lui enlevèrent ce qu'il venait d'enlever lui-même. Parmi ces païens se trouvait Aquilant, l'un des fils de Caquedent : ce fut lui qui reprit l'écu au lion rampant des mains du comte de Flandres. Il s'apprêtait même à lui décoller la tête d'un revers de son épée, lorsque survinrent des chevaliers chrétiens, à la tête desquels se trouvait le comte de Julliers.

Il n'était que temps pour le comte de Flandres, qui, enveloppé de toutes parts, allait tomber victime d'une abominable trahison.

Mais le comte de Julliers fit tant et tant, aidé des autres chrétiens, que les païens furent promptement mis en déroute. Aquilant, qui avait repris l'écu de son père, fut tué par le comte de Julliers, qui, à son tour, s'empara de l'écu au lion rampant. Puis, après Aquilant, trois autres fils de Caquedent furent pareillement tués en essayant de ven-

g r leur père. Cela acheva le désarroi des païens, qui se mirent à fuir dans toutes les directions, en se promettant bien de revenir plus tard pour parachever l'entreprise si malencontreusement menée ce jour-là.

Il est inutile d'ajouter que les gens du marquis de Milan étaient sortis de la cité pour venir se mêler aux gens du comte de Flandres et qu'ils n'avaient pas peu contribué à refouler jusques à quelques lieues les païens amenés par le géant Caquedent.

Le soir, quand Philippe et le comte de Julliers furent entrés dans la cité de Milan, qui leur avait fait le meilleur accueil de la terre, le comte de Flandres voulut ravoir l'écu qu'il avait conquis sur le chef des Sarrasins, et que lui avait repris Aquilant, l'aîné des fils de ce païen.

— Comte de Julliers, dit-il à son compagnon, cet écu m'appartient, car je l'ai conquis au péril de mes jours, et c'est un insigne assez glorieux pour que je tienne à le conserver... Par ainsi, vous trouverez bon, je pense, que je vous le redemande comme chose mienne...

— Comte de Flandres, répondit le comte de Julliers, vous l'avez conquis en effet sur Caquedent, mais il doit vous souvenir que son fils Aquilant vous l'a repris, et, qu'à mon tour, je l'ai reconquis sur Aquilant, après avoir tué ce païen de ma propre main... Par ainsi, c'est à moi, non à vous, qu'il doit légitimement appartenir, à ce qu'il me semble du moins...

— Compagnon, reprit Philippe, je vous dois trop pour songer à vous mécontenter par d'amères paroles... Ce n'est ni vous ni moi qui devons prononcer là-dessus, et, si vous y consentez, ce sera mon parrain, le roi de France, qui jugera auquel de nous deux doit revenir cet écu que nous nous disputons présentement...

— Compagnon, répondit le comte de Julliers, vous parlez trop sagement pour que je ne vous écoute point volontiers... Il en sera donc fait ainsi que vous le désirez... Le roi Philippe prononcera là-dessus... N'en parlons plus pour l'heure présente, et dites-moi ce que nous allons faire maintenant que nous avons débarrassé la cité de Milan et ses alentours des maudits Sarrasins qui leur voulaient du mal...

— Comte de Julliers, répliqua Philippe, nous partirons de céans aussitôt que nos blessures seront pansées et nous nous en irons droit vers Rome pour y rétablir le pape et y réédifier les moustiers que les gens de Caquedent ont brûlés et dépeuplés...

Quelques jours après, en effet, le comte de Flandres et son bernage prirent le chemin de la cité de Rome.

## CHAPITRE IV

Comment, ayant rencontré en Bourgogne un chevaucheur qui leur apprit nouvelles, le comte de Flandres et le comte de Julliers s'en allèrent en Gascogne secourir le roi de France.



A Rome, le comte de Flandres et le comte de Julliers furent reçus avec enthousiasme, car la nouvelle de la défaite des Sarrasins les y avait précédés. Aussi y restèrent-ils six mois durant, faisant servir les trésors qu'ils avaient repris aux païens à réédifier les moustiers précédemment ruinés par ces vilaines gens.

Ce fut pareillement à eux que le pape Innocent II dut son élévation au trône.

Quand ils songèrent à s'en retourner, après s'être confessés aux pieds du pontife, qui leur avait donné l'absolution, Innocent II voulut leur donner autre chose encore, pour reconnaître les services rendus.

— Cher fils, dit-il au comte de Flandres, vous m'avez fait pape au nom du roi de France votre parrain ; vous avez rebâti les moustiers dévastés par les Sarrasins ; vous avez rendu le calme et la sécurité à toutes les villes de la papalité ; à ces causes, je vous dois reconnaissance en mon nom et au nom de Jésus-Christ, dont je suis le serviteur et l'intermédiaire. Nous sommes riches : acceptez une partie des trésors que nous possédons...

— Très-saint-père, répondit le comte de Flandres, ce que nous avons fait ne mérite nulle reconnaissance : c'était notre devoir de chrétiens de remettre à mal les païens qui avaient dévasté la Romanie... Si, cependant, vous croyez vraiment que je mérite autre chose que la bénédiction que vous avez bien voulu m'octroyer, je vous demanderai alors un joyau des reliques de Rome...

— C'est là une demande digne de votre cœur et de votre foi, mon fils, répondit Innocent II : vous aurez le chef de saint Jacques-le-Mineur.

La tête de cet apôtre fut, en effet, remise au comte de Flandres, qui la confia à quelques-uns de ses barons pour en avoir grand soin jusqu'à Arram, en Flandres, où il comptait édifier une église spéciale pour cette relique. — Quelques jours après, l'armée qu'il avait amenée avec lui au secours du marquis de Milan, quitta Rome pour revenir en France. La Lombardie fut traversée, les monts furent passés, et bientôt le comte de Flandres et ses gens entrèrent en Bourgogne. — Ils y étaient à peine, qu'ils rencontrèrent un chevaucheur qui revenait de Bourgogne.

— Vassal, lui demanda le comte de Flandres,

me pouvez-vous donner nouvelles du bon roi notre seigneur?... Est-il toujours à Paris?...

— Non, sire, répondit le chevaucheur qui avait reconnu le comte Philippe.

— Et où est-il donc présentement?

— En Gascogne, où il doit combattre contre Jehan-le-Mauvais, roi d'Angleterre, qui a brisé les trêves jurées...

— En Gascogne! s'écria le comte de Flandres.

— Oui, sire.

Et le chevaucheur continua son chemin.

A cette nouvelle, le comte Philippe était devenu tout songeur.

— Compagnon, dit-il au comte de Julliers, si au lieu d'aller en Flandres, nous allions en Gascogne?...

— J'y consens volontiers pour ma part, répondit le comte de Julliers. Reste à savoir si toute notre armée nous y suivra et ne se débandera pas avant d'y arriver.

— Ceux qui voudront venir viendront, ceux qui ne voudront pas resteront ici, car je ne les conduirai pas plus loin, j'en jure Dieu!...

Les vilains de l'armée des Français, en entendant cela, murmurèrent et dirent :

— N'était-ce donc point assez déjà d'aller exposer notre chair et nos os dans les plaines de la Lombardie? Faut-il les exposer de nouveau en Gascogne contre les soldats du roi d'Angleterre?... Ah! maudit soit le comte de Flandres! Nous n'aurons jamais de repos tant qu'il sera vivant!...

Le comte Philippe entendit le murmurement, et il fit crier un ban par lequel il déclarait qu'il affranchirait communément tous ceux qui iraient avec lui en Gascogne.

Le ban crié, l'armée se sépara en deux parts inégales : la plus petite était celle qui consentait à suivre le comte de Flandres, la plus grosse était celle qui était excédée de la guerre et qui voulait rester tranquille.

— Qu'importe! dit le comte de Flandres en comptant sa petite armée qui se montait à deux mille hommes environ.

Et confiant à quelques-uns de ses barons qui s'en retournaient chez eux, la tête de saint Jacques-le-Mineur, le comte Philippe, se mit aussitôt en route pour la Gascogne.

Quant à l'autre moitié de son armée, elle s'en retourna avec les sommiers, au nombre de cent, vers le nord de la France. Malheureusement, la nuit suivante il tomba tant et tant d'eau, et les chemins devinrent si mauvais, que quelques-uns des sommiers furent perdus, notamment celui qui portait la relique donnée par le pape au comte de Flandres.

---

## CHAPITRE V

**Comment, après avoir raconté au roi de France comme quo ils avaient rétabli le pape et réédifié les églises détruites par les païens, le comte de Flandres et le comte de Julliers lui demandèrent ce qu'ils devaient faire au sujet de l'écu de Caquedent.**



e comte de Julliers et le comte de Flandres chevauchèrent donc pour aller en Gascogne secourir le roi de France. A mi-chemin ils le rencontrèrent qui revenait précisément, car le roi Philippe et le roi d'Angleterre avaient pris trêves pour deux ans.

L'accueil que reçurent les deux comtes se comprend de reste. Philippe leur demanda ce qu'ils avaient fait, et ils lui racontèrent comment ils avaient chassé les Sarrasins amenés par Caquedent, et comment, en outre, ils avaient ordonné un pape à Rome; ce dont le roi remercia sincèrement Dieu.

Ensuite, les deux comtes dirent :

— Sire, nous avons encore à vous parler d'une chose qui nous tient au cœur l'un et l'autre...

— Et laquelle donc, seigneurs?

— Sire, reprit le comte de Flandres, j'ai conquis corps à corps du soudan Caquedent son écu au grand lion rampant, et je l'eusse certainement emporté avec moi si les Sarrasins ne m'avaient traîtreusement entouré et repris l'écu de leur chef. Je n'ai pu m'en tirer sain et sauf que grâce au comte de Julliers et à quelques autres barons qui ont tué ceux qui me voulaient tuer.

— C'est le comte de Julliers qui a reconquis l'écu? demanda le roi Philippe.

— Oui, Sire, répondit le comte de Flandres. Je demande cet écu parce que je l'avais conquis en premier; le comte de Julliers le demande pareillement parce qu'il l'a conquis aussi, quoique en second lieu et de seconde main... A ces causes, Sire, nous avons résolu de nous en remettre à votre jugement... Jugez-en donc droitement, Sire, de façon à ce que nous n'ayons jamais colère ni envie l'un contre l'autre.

Le bon roi Philippe répondit fort gracieusement.

— Par ma foi, seigneurs, j'en jugerai bien et loyalement, je m'y engage.

Et aussitôt, il manda son conseil et lui exposa la chose. Quand ils eurent devisé ensemble pendant un certain temps, le roi se retourna vers les deux comtes rivaux et leur dit :

— Seigneurs, vous avez l'un et l'autre gagné bien loyalement l'écu du mécréant Caquedent. Par ainsi, vous le porterez tous deux... Seulement le

comte de Flandres le portera entier, sans point de différence, parce qu'il l'a conquis le premier, et le comte de Julliers le portera ourlé d'un azur vif... Soyez donc bons amis ensemble, tout comme vous l'étiez auparavant, car jamais blason n'aura été si bien porté ni si bien mérité.

Les comtes ainsi mis d'accord, le roi Philippe continua sa route vers Paris.

## CHAPITRE VI

Comment le comte Philippe retourna en son pays et y mourut, et comment son fils Baudouin s'en alla à Paris pour faire hommage au roi Philippe de dix de ses quatorze comtés.

Tandis que le roi de France s'en retournait vers Paris avec ses barons, le comte de Flandres retournait dans son pays où il avait laissé un sien fils nommé Baudouin, lequel était fort orgueilleux, comme vous en pourrez juger tout à l'heure.

Au bout de deux ans, le bon vieux comte Philippe trépassa de ce monde en l'autre, content d'avoir fait son devoir d'homme, de prince et de père, et sûr d'avance de l'accueil que lui ferait Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le comte Philippe mort, Baudouin son fils lui succéda tout naturellement dans le gouvernement de sa comté de Flandres. Puis, après avoir reçu l'hommage des quatorze comtés que nous avons précédemment nommés, il s'en alla à Paris pour faire son hommage au roi Philippe de dix de ces terres-là; quant aux quatre autres, il les tenait du roi d'Allemagne.

Quand il fut arrivé dans le palais du bon roi Philippe et qu'il lui eut fait hommage de ses dix comtés, le roi lui dit doucement :

— Baudouin, il est temps que vous preniez femme, à ce qu'il me semble, étant riche comte et noble homme comme vous êtes... Vous pouvez prétendre à femme de haute lignée : il faut y aviser.

— Sire, répondit Baudouin, je n'ai nul souci de cela pour le moment... En tous cas, je ne prendrai jamais femme qui ne soit aussi riche de terres que je le suis d'argent et d'avoir.

Le duc de Bourgogne, qui était présent, prit la parole pour dire au jeune comte de Flandres :

— Baudouin, mon doux ami, il vous conviendra donc de chercher femme longtemps, car vous n'en trouverez jamais sous le firmament une qui soit aussi riche que vous..... Mais vous pourrez être marié aussi noblement que quiconque... Le roi notre sire a une fille jeune et belle : si vous la voulez, nous lui en parlerons.

Baudouin répondit fièrement :

— Par ma foi! je ne vous en prie point... Je ne la veux point avoir, quoiqu'elle vaille mieux que moi!...

En entendant cette folle réponse, le bon roi Philippe fut très-courroucé. Nonobstant, il ne sonna mot.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Constantinople entra dans le palais, avec sa suite.

— Sire, noble roi, dit-il au roi de France, je viens vous demander la main de la princesse Béatrix votre fille... Je l'épouserais bien volontiers, si tel était votre bon plaisir, et je la ferais impératrice et dame de toute ma terre... Je vous en prie, Sire, faites que je ne sois pas éconduit d'elle ni de vous...

— Sire, répondit le roi de France, n'ayez cette crainte... Vous me faites un grand plaisir en me demandant en mariage ma fille bien-aimée, la princesse Béatrix, je ne la pouvais octroyer à un plus digne...

— Grand merci, noble roi! s'écria l'empereur de Constantinople d'un cœur joyeux, aussi joyeux que celui de Baudouin était triste, car il regrettait maintenant d'avoir dédaigné Béatrix.

Aussi, le soir même des accordailles, il résolut de quitter Paris.

## CHAPITRE VII

Comment Baudouin, comte de Flandres, quitta Paris, et s'en alla à Noyon, avec ses barons et comment il épousa le Diable.

Baudouin, comte de Flandres, prit donc congé du très puissant et très-noble roi de France, et s'en alla avec ses barons en sa cité de Noyon, où il séjourna trois jours.

Au matin du quatrième jour, il eut désir d'aller chasser en la forêt voisine, et, en conséquence, il prit un épieu et alla chasser dans le bois, en compagnie de veneurs et de chiens. Il était à peine entré, qu'un sanglier énorme, noir comme un more, commença à prendre alarme du bruit qu'il entendait venir vers lui. On lui donna la chasse sans plus attendre, mais ce furieux animal, en fuyant, trouva moyen de découdre les quatre meilleurs chiens de la meute; ce dont Baudouin, courroucé, jura de tirer vengeance, se promettant de ne pas sortir de la forêt tant que le sanglier ne serait pas occis comme il le méritait.

Le sanglier fuyait toujours, cassant les branches d'arbres dans sa course furibonde, et toujours le comte de Flandres le poursuivait, l'épieu à la main, sans se préoccuper de ses barons ni de ses veneurs. Finalement, le noble comte atteignit en-

fin l'animal sauvage, et, l'atteignant, il descendit de cheval, prit son épieu à deux mains et cria :

— Sanglier maudit, tournez-vous de mon côté, s'il vous plaît, et joutez avec le comte de Flandres !...

Le sanglier se retourna en effet, cliquetant des dents et écumant de la gueule, et se précipita fièrement contre Baudouin, qui lui enfonça alors son épieu en pleine échine.

Le sanglier abattu, Baudouin s'assit dessus et demeura tout pensif et ébahi de ce que nul de ses gens ne venait à lui. Quand il se fut ainsi reposé pendant un certain temps, il regarda tout autour de lui dans la forêt et vit venir une gente pucelle qui chevauchait sans escorte, montée sur un palefroi noir. Lors, Baudouin se leva, alla au devant d'elle, l'arrêta par le frein et lui dit :

— Dame, par Dieu ! soyez la bienvenue !...

La pucelle lui répondit en le saluant le plus doucement du monde.

Baudouin reprit :

— Dame, dites-moi pourquoi vous allez ainsi seule et sans compagnie...

— Sire, répondit gracieusement la pucelle, ainsi le veut le Dieu tout-puissant... Je suis la fille d'un roi d'Orient, qui me voulait marier contre mon gré; mais je jurai que je n'épouserais jamais que le plus riche comte de la chrétienté, et je partis pour le chercher... En partant, j'avais une nombreuse escorte; je l'ai quittée aussitôt que je l'ai pu, parce que j'avais peur qu'elle ne me ramenât vers mon père, et que je veux entendre prendre pour seigneur et mari le noble comte de Flandres, que l'on m'a tant loué...

A ces mots, le comte Baudouin regarda plus attentivement encore la pucelle qui lui parlait ainsi de lui-même, et, la trouvant merveilleusement belle, il devint aussitôt fou d'amour à son endroit.

— Belle, lui dit-il, je suis le comte de Flandres que vous cherchez par monts et par vaux : ne me cherchez pas plus longtemps, car vous m'avez trouvé... Je suis en effet le plus riche comte de la chrétienté, puisque j'ai quatorze comtés à mon commandement... Si vous voulez, je vous prendrai volontiers à femme, pour vous récompenser de m'avoir ainsi cherché...

— Je le veux certes bien, répondit joyeusement la pucelle, si vous êtes vraiment le comte de Flandres que tant je demande...

— N'en doutez pas, belle, dit Baudouin, de plus en plus affolé d'amour.

Cependant, ses gens n'arrivaient pas, ce qui l'ébahissait grandement. Pour faire prendre patience à la gente pucelle qu'il avait devant lui, il lui demanda de quel nom on la nommait, ainsi que son père.

— Sire, répondit-elle, j'ai reçu en baptême le nom d'Hélius... Quant à celui de mon père, vous ne le saurez pas avant que je n'en aie commandement de Dieu...

A ce moment, Baudouin porta son cor à sa bouche et sonna hautement pour avoir ses gens. Et premièrement vinrent à lui le sire de Valenciennes, Gaultier de Saint-Omer et beaucoup d'autres.

— Sire comte, demanda Henri de Valenciennes au comte de Flandres, n'avez-vous rien pris ?

— Au contraire, répondit Baudouin, car j'ai pris un énorme sanglier et une gente pucelle que voici, laquelle je veux avoir à femme, puisqu'elle y consent...

Le sire de Valenciennes, à cette parole, regarda la belle inconnue, toujours montée sur son palefroi.

— Elle est belle, certes, sire, lui dit-il; mais il n'est pas prudent d'en faire choix aussi vitement que vous le faites... Savez-vous donc qui elle est ?... Si je ne me trompe, moi, ce n'est qu'une belle fille d'aventure qui, pour argent, se veut donner à vous... Si elle vous plaît, usez-en, et puis après, considérez-la sans plus de cérémonies, car un si noble homme que vous êtes ne doit travailler que sagement, ce que vous n'avez guère fait jusqu'ici, puisque vous avez refusé, par excès d'orgueil, la fille du noble roi de France...

Baudouin, mécontent de ces reproches, dit au sire de Valenciennes :

— Sire comte, parlez vous-même plus sagement, si vous ne voulez que j'y mette bon ordre... Mes yeux et mon cœur sont pris par la beauté merveilleuse de cette dame que je prendrai en légitime mariage, quoique vous en pensiez là-dessus...

Les gens de Baudouin durent se taire devant la défense qu'il leur faisait de parler, et ils reprirent tout dolents le sentier par lequel ils étaient venus.

Le comte de Flandres et la dame inconnue s'en allèrent aussi, sortirent de la forêt et se rendirent à Cambrai, où leurs noces se firent très-honorablement.

Quelque temps après, la dame fut grosse d'enfant qu'elle porta neuf mois. Ce fut une fille, qui reçut le nom de Jehanne en baptême.

Puis, après Jehanne, elle eut une autre fille qui eut nom Marguerite, et qu'elle éleva avec le même soin que la première pendant les quatorze années qu'elle régna avec Baudouin.

Pendant ces quatorze années-là, le pays eut à souffrir des maux nombreux par la faute de la comtesse de Flandres, ce dont le comte Baudouin fut grandement blâmé, quoique sa femme allât régulièrement à l'église. Il faut ajouter que, si elle entendait volontiers le service divin jusqu'au sacrement, jamais elle n'attendait que le sacrement fût levé : elle sortait aussitôt de l'église, ce qui faisait murmurer les gens du pays.

## CHAPITRE VIII

Comment, un jour des grandes Pâques, le comte de Flandres étant à table avec Hélius, ses filles et son bernage, vint un ermite qui le pria de le laisser placer à sa table, et ce qui ensuite arriva lorsque cet ermite eut aperçu la comtesse de Flandres.

Un jour des grandes Pâques de l'année 1188, Baudouin se trouvait à table avec les principaux

de ses barons, Hélius sa femme et ses deux filles, lorsqu'un ermite, à la barbe fleurie blanche et de cent ans d'âge, se présenta tout à coup dans la salle.

— Sire comte de Flandres, dit-il respectueusement, je suis un pauvre ermite qui passe et qui a soif et faim... Au nom du Christ, le roi des comtes et des ermites, des grands et des petits, des fiers et des humbles, je t'adjure de me donner la nourriture du corps!...

Baudouin, à cette parole, se leva avec empressement, et, allant vers le saint homme qui requérait ainsi son assistance, il lui dit :

— Bon ermite, vous êtes un membre de Jésus-Christ, notre seigneur à tous; vous êtes pauvre; vous souffrez la soif et la faim : venez vous asseoir à notre table et boire et manger avec nous.

L'ermite fit un pas pour obéir à cette invitation; mais, en relevant sa tête blanche qu'il avait inclinée devant Baudouin en signe de remerciment, il aperçut Hélius, comtesse de Flandres.

Lors, se reculant vitement comme s'il eût marché sur une vipère, il s'écria :

— Non! non! je ne romprai pas le pain à cette table! J'aimerais mieux ne jamais plus manger ni boire!...

Chacun regarda l'ermite avec étonnement, car ce qu'il faisait là témoignait qu'il était hors de sens. Seule, Hélius comprit le sujet de la répugnance de ce vieil homme, et elle s'en irrita.

— Pourquoi, s'écria-t-elle avec colère, laisse-t-on donc entrer céans des truandeurs qui viennent on ne sait d'où et qui font je ne sais quoi?... Qu'on chasse cet homme, entré ici comme un intrus!...

Les serviteurs de la comtesse de Flandres s'apprêtaient à obéir, lorsque Baudouin intervint; et, prenant la main du bonhomme, il lui dit :

— Je suis le maître et je veux qu'on m'obéisse!... Par ainsi, saint homme, ne craignez rien : votre titre de pauvre et d'humble vous rend sacré à mes yeux... Vous m'avez demandé l'hospitalité : je vous l'ai accordée... Venez donc à ma table rompre avec moi le pain et boire dans ma coupe le vin qui y est versé... Venez, vous dis-je!

— Je n'irai pas m'asseoir à cette table tant qu'elle y sera! répondit l'ermite en se redressant et en fixant son honnête regard sur la comtesse de Flandres.

Hélius, se voyant ainsi désignée, commença à trembler. Puis, dissimulant sa peur sous une fausse audace, elle s'écria :

— Quoi! me forcera-t-on à rester assise à la même table que ce truand?... Ne suis-je donc plus la comtesse de Flandres?...

— Non, tu n'es pas la comtesse de Flandres! s'écria l'ermite en s'avançant vers elle et en la regardant entre les deux yeux.

— Que veut dire ceci? demanda Baudouin ébahi.

Tout son bernage, présent à cette scène, n'était pas moins ébahi que lui. Chacun pensait que l'âge avait affaibli la raison du bonhomme, et on allait murmurer contre ses paroles irrévérencieuses, lorsque l'ermite reprit, après avoir fait le signe de la croix :

— Diable, qui es au corps de cette femme, par le Dieu qui souffrit pour nous la mort et la passion en la croix, et qui te chassa de son saint paradis, avec tous les mauvais anges, pour péché d'orgueil, je te conjure de partir aussitôt, et, avant de partir, de reconnaître devant tous les gens que voici que tu as trompé Baudouin, comte de Flandres!... Je t'en conjure de par le Dieu de paradis! va-t'en! va-t'en! va-t'en! Et, avant de partir, confesse à haute voix la trahison que tu as commise au préjudice du comte de Flandres ici présent!...

A ces paroles, chacun resta plus ébahi que devant, et plus convaincu encore que l'ermite était hors de sens.

Mais Hélius, qui se voyait devinée, ne crut pas devoir céler plus longtemps qui elle était.

— Je ne le puis céler, dit-elle en pleurant, car ce serait mentir à Dieu, et comme, malgré mon péché, j'espère toujours en lui, je ne veux pas me fermer les portes de son ciel en persistant dans le mensonge, lorsque je suis conjurée en son nom de dire la vérité... L'ermite a raison : je ne suis pas ce que je parais être, et j'ai abusé le comte de Flandres... Je suis un ange précipité du saint Paradis par suite de révolte et d'orgueil... Le comte Baudouin avait péché, lui aussi, de la même façon, en dédaignant d'épouser la fille du roi de France : je résolus de l'en punir... A cet effet, j'entrai dans le corps de la fille d'un roi d'Orient qui venait de mourir, laquelle était la plus belle pucelle qui fut au monde.. Elle se releva du tombeau, guidée par mon esprit et non par son âme, qui s'était envolée au moment de la mort et était allée où elle devait aller... Sous cette physionomie, je me présentai au comte Baudouin dans la forêt de Noyon... Il m'épousa et me vergogna le corps, à ce point qu'il obtint deux enfants, deux filles qui m'échapperont parce qu'elles ont été baptisées... Maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, je me tais... Je retourne en Orient et vais porter là où je l'ai pris, ce corps de femme qui sert d'enveloppe à mon esprit...

Et, ayant dit cela, elle disparut par la fenêtre de la salle, en emportant, comme preuve de son passage, une des colonnettes de cette fenêtre.

Baudouin resta pensif et chagrin, pendant que tout autour de lui chacun devisait de ce mystérieux événement qui fut bientôt connu de toute la comté.

## CHAPITRE IX

**Comment, après la disparition de sa femme, qui était le Diable, le comte Baudouin de Flandres résolut d'aller conquérir Jérusalem, et comment il alla d'abord secourir l'impératrice de Constantinople.**

Baudouin resta plusieurs jours sous l'impression douloureuse de l'événement qui lui était arrivé, et, pour un peu, il eût douté de sa réalité; mais Jehanne et son autre fille étaient là pour lui prou-

ver qu'il avait été vraiment marié, et marié avec le Diable!

Au bout de huit jours, il se décida, pour se distraire, à aller à Bruges.

A Bruges, on le gaba et montra du doigt en criant :

— Ah! voilà celui qui a épousé le Diable!

Baudouin s'empressa de quitter Bruges pour aller à Gand.

A Gand, on la gaba et montra au doigt plus encore qu'on n'avait fait à Bruges.

Baudouin quitta alors Gand plus vite qu'il n'avait quitté Bruges, et il alla à Arras.

A Arras, ce fut bien autre chose : on le hua sans respect pour son titre de comte de Flandres, on le poursuivit de cris et de malédictions.

— Mort à celui qui a épousé le Diable! Maudit soit le faux comte de Flandres!...

Baudouin, épouvanté, s'empressa de quitter Arras comme il avait quitté Bruges et Gand.

Où aller maintenant?

Après avoir mûrement songé à ce qu'il devait faire, le comte de Flandres comprit qu'il avait à demander pardon à Dieu d'avoir épousé le Diable, c'est-à-dire à aller conquérir Jérusalem, alors au pouvoir des Sarrasins.

Il réunit donc au plus tôt une armée de trente mille hommes et se mit en route pour la Terre-Sainte.

En passant à Paris, le bon roi Philippe lui donna encore dix mille hommes, ce qui fit une armée de quarante mille chrétiens disposés à conquérir le Saint-Sépulcre.

Cette armée traversa les monts et entra en Lombardie, puis en Romanie.

Baudouin, qui avait toujours la conscience inquiète, alla s'agenouiller aux pieds du pape, qui était toujours celui que le comte Philippe avait restauré.

Innocent II le reçut très-bien et lui donna l'absolution de ses fautes. Il voulut faire plus encore, il voulut lui donner une partie des trésors qu'avait refusé d'emporter son père.

Baudouin les refusa comme les avait refusés Philippe, en disant :

— Très-puissant père, je ne requiers rien des trésors de l'Église... Je ne voulais que votre absolution : vous me l'avez donnée, je ne demande plus rien.

— Pour seule pénitence, mon cher fils, reprit le pape, je vous charge de passer les bras de mer et d'aller à Constantinople secourir la noble impératrice, fille du roi de France, laquelle est assiégée par Aquilant, dernier fils du soudan Caquedent... Quand vous aurez défait ce païen, vous prendrez l'impératrice à femme et elle vous fera empereur, au lieu et place de son défunt mari, qui a été tué par ces mécréants...

— Très-puissant père, répondit Baudouin, je vous promets que je ferai ainsi que vous me le commandez...

Et le jour même, il partit avec toute son armée.

---

## CHAPITRE X

**Comment Baudouin, à une lieue de Constantinople, combattit seul à seul contre le soudan de Perse, l'un des fils de Caquedent, et comment, l'ayant vaincu, il entra à Constantinople.**



Baudouin et son armée passèrent la mer et rencontrèrent des Sarrasins qui ne les attendaient guère, et qui s'empressèrent de rejoindre l'armée d'Aquilant, qui était à une lieue de là, pour prévenir de l'arrivée des Français.

Aquilant fut bien dolent et bien ébahi. Il appela un sien cousin et lui demanda si c'était le roi de France qui lui survenait là.

— Nenni, répondit le cousin, car la bannière que portent ces Français-là n'est pas peinte de fleurs-de-lis, et ressemble fort, au contraire, à celle que vous portez vous-même...

— Par Mahom! s'écria le soudan, c'est le comte de Flandres, alors!

— Le comte Philippe?...

— Non, celui-là est défunt... C'est son fils Baudouin... S'il lui ressemble, c'est un homme bien hardi, et j'aurai grande joie à venger sur lui la mort de mon père Caquedent... Le blason qu'il porte était le sien : le comte Philippe le lui ravit, je le ravirai au comte Baudouin!...

Pendant que les Sarrasins devisaient ainsi entre eux, la veuve de l'empereur de Constantinople devisait avec ses gens, montés comme elle sur les créneaux de la ville. En apercevant le blason peint sur la bannière des chrétiens, lequel, comme on sait, ressemblait à celui des païens, la noble dame fut épouvantée : elle crut à l'arrivée de nouveaux ennemis, comme si ceux qui l'assiégeaient n'étaient pas déjà suffisants.

Heureusement qu'un sien serviteur la vint réconforter en lui disant :

— Dame, j'ai bien avisé l'enseigne au bon comte de Flandres; certainement, c'est le secours que Dieu et votre père vous envoient...

La noble impératrice rendit grâce au ciel, et, incontinent, elle donna des ordres pour que les vingt mille hommes dont elle pouvait disposer fussent prêts à venir en aide au comte de Flandres, s'il y avait bataille...

De son côté, Aquilant, appelant ses gens, leur dit :

— Voici venir le comte de Flandres dont le père a occis le mien : je le veux combattre en bataille particulière, corps à corps, comme mon père a combattu le sien... Je compte bien qu'il ne me refusera pas, car ce serait trop grande honte; pour rien au monde, en tous cas, je ne voudrais pas qu'il pérît d'une autre main que la mienne...

— Faites à votre guise, répondirent ses hommes.

Lors, Aquilant se fit armer très-richement, et, quand il fut bien armé, il s'en alla droit en l'armée des chrétiens, en compagnie d'un grand nombre de ses gens.

Quand le comte de Flandres l'avisa en si grande compagnie, il se douta bien pourquoi, et il s'avança fièrement à sa rencontre, lui disant :

— Sarrasin, qui es-tu, toi qui oses venir jusqu'ici ?...

— Vassal, répondit Aquilant, je suis le soudan de Perse qui veut combattre le comte de Flandres corps à corps, si toutefois il m'ose attendre... S'il craint de venir seul contre lui, dis-lui d'amener avec lui un second chevalier, le plus hardi qu'il pourra trouver : je les combattrai tous les deux corps à corps sans point de faute... Si je ne fais pas cela, que Mahomet me maudisse !... Et, après avoir fait cela, je donnerai l'assaut à son armée et je la détruirai tout entière, de façon à ce qu'il ne reste pas même un seul chrétien pour aller annoncer cette défaite aux autres...

— Païen, dit tranquillement Baudouin, je n'avais pas encore vu de vanteur aussi grand... Je vous prie de laisser quelques chrétiens en vie, quand ce ne serait que moi, qui suis celui que vous cherchez...

— Vassal, s'écria le soudan de Perse, ne me trompes pas : es-tu bien vraiment le comte de Flandres ?...

— Certes oui, je le suis, répondit Baudouin.

— Comment es-tu assez hardi pour porter à ton cou le blason qui fut à mon père, le soudan Caquedent ?... Ce ne peut être que par la trahison du comte Philippe ?...

— Par Dieu ! tu mens, païen ! s'écria Baudouin, car ce fut au contraire très-loyalement que mon père conquit du tien ce blason...

— Par Mahom ! répondit Aquilant, je veux te prouver que je ne ments pas et que c'est par trahison que ton père a ravi au mien ce blason que je veux reconquérir... Si tu acceptes ce combat corps à corps, je te promets, au cas où je serais vaincu, que mon armée quittera Constantinople et s'en ira au pays de Perse...

— Par ma foi ! dit Baudouin, je l'octroye volontiers.

Cela dit, le comte de Flandres retourna vers les siens, auxquels il dit ce qu'il allait faire. Guillaume de Gavre voulut combattre à sa place : Baudouin l'en empêcha. Puis il ajouta :

— Mes amis, si Dieu, en punition de mes péchés, veut que je succombe en cette lutte contre le dernier fils de Caquedent, je vous supplie d'obéir à Guillaume de Gavre comme à moi-même... Guillaume de Gavre retournera en Flandres avec vous et il épousera ma fille puînée Marguerite, à qui je donne quatre de mes meilleures comtés; c'est assavoir Hainault, Cambrésis, Tarache et Vermandois, Si, au contraire, je puis vaincre ce païen, vous vous en viendrez avec moi conquérir le Saint-Sépulcre... Y consentez-vous ?...

— Volontiers, sire comte ! répondirent les Français.

Là-dessus, tout réconforté, Baudouin s'en alla sans plus tarder combattre le soudan de Perse.

Tous deux s'entre-coururent sus et brisèrent leurs lances du premier choc. Lors, ils mirent la main aux épées et s'entre-frappèrent tous deux avec violence.

Mais la partie n'était pas égale. Dieu était avec Baudouin, tandis que Mahomet seulement était avec Aquilant.

Aquilant fut vaincu.

Avant de le tuer cependant, Baudouin lui cria qu'il aurait la vie sauve s'il voulait se faire baptiser.

— Jamais ! répondit fièrement le fils de Caquedent. Païen je suis né, païen je veux mourir...

— Meurs donc ! lui cria Baudouin en le frappant de son couteau.

Aquilant tomba pour ne plus se relever.

Quand les Sarrasins virent leur seigneur mort, ils le voulurent venger et se précipitèrent. Mais les Flamands ne dormaient pas : ils le leur prouvèrent rudement en les repoussant et en les bousculant les uns sur les autres, pendant que Guillaume de Gavre emmenait Baudouin en sa tente pour faire panser ses plaies.

## CHAPITRE XI

**Comment Baudouin, pour obéir au pape, demanda à l'impératrice si elle le voulait pour mari, et comment, s'étant épousés, il s'en alla au bout de quatre mois pour conquérir le Saint-Sépulcre.**



Certes, l'impératrice fut grandement joyeuse de ce résultat inespéré. Aussi fit-elle le plus gracieux accueil du monde au comte de Flandres et aux seigneurs de son bernage, lorsqu'ils entrèrent en la cité de Constantinople, sauvée par eux de la désolation, de la ruine, du feu et de la famine.

— Par le Dieu de Paradis, dame, dit Baudouin, ce voyage n'a été entrepris que pour l'amour de vous...

— Comment cela, sire comte ?...

— En partant de Rome, le pape m'a tracé mon chemin... Il m'a ordonné de venir vous porter secours contre les Sarrasins qui assiégeaient votre cité, avant d'aller visiter le Saint-Sépulcre, comme j'en avais premièrement l'intention. Le pape m'a dit qu'après avoir garanti votre corps, votre avoir, votre pays, de tout mal et dommage, je vous prisse à femme, si toutefois tel était votre plaisir...

Quand la dame entendit cela, elle répondit en souriant :

— S'il vous en souvient, je vous ai été jadis présentée par mon père; mais le marché ne s'est point parachevé : je me suis mariée à un autre homme et vous vous êtes marié à une autre femme... Aujourd'hui, nous sommes veufs l'un et l'autre...

Vous me demandez si je vous veux accepter : je mentirais en vous disant que je ne vous veux pas... Je vous remercie, ainsi que le pape, qui s'est entremis en cette affaire amoureuse... Attendez à tantôt : je vous ferai une réponse moins brève...

Quelques heures après, l'impératrice ayant pris conseil des plus entendus de sa cour, qui lui répondirent que jamais elle ne pouvait faire meilleur mariage, elle s'accorda au comte Baudouin.

Huit jours après, les noces se firent très-richement et très-noblement. Le comte de Flandres devint empereur de Constantinople.

Au bout de trois mois accomplis, l'impératrice fut enceinte d'enfant, puis elle mourut.

Baudouin la pleura et regretta fort, puis il songea à accomplir le vœu qu'il avait fait d'aller à Jérusalem. En conséquence, il s'embarqua avec quarante mille hommes, et s'en vint prendre terre devant Bethléem, qu'il prit sur les Sarrasins, qui occupaient cette cité.

Après un séjour de quinze jours, Baudouin se mit en route pour Jérusalem.

## CHAPITRE XII

**Comment Jehan de Hautefeuille, comte de Blois, alla vers Dalpherot, le soudan de Jérusalem, pour livrer le comte de Flandres.**



Jehan de Hautefeuille, comte de Blois, qui faisait partie du bernage de Baudouin, et qui était offensé de ce qu'il ne l'appelait en aucun de ses conseils, résolut de s'en venger par une trahison.

— Par Dieu ! murmurait-il, je me repens bien d'être venu avec ce comte de Flandres... C'est un orgueilleux qui ne portera jamais honneur ni profit aux Flamands... Je suis plus haut gentilhomme qu'aucun de ceux qu'il a amenés avec lui et qui lui servent de conseilleurs dans les difficiles occurrences... J'ai avec moi bon nombre de gens que le roi de France m'a donnés, et qui lui ont été de grand secours jusqu'ici, à Constantinople et à Bethléem... Et cependant, il ne m'en a jamais remercié ni récompensé... Jamais de sa vie il ne m'a donné seulement un denier, ni à mes hommes non plus... Je suis son serf partout où il va, et il ne me sait nul gré de quelque chose que je fasse pour lui !... De comte de Flandres, il est devenu empereur de Constantinople ; s'il conquiert Jérusalem, il s'en fera nommer roi et deviendra si fier et si orgueilleux qu'on ne pourra plus lui parler ni l'approcher... Mais, par le Dieu qui m'a créé ! je ne veux pas que cela soit !... Je veux rabaisser son orgueil par une chose dont il sera parlé mille ans après ma mort !...

Ayant dit cela, Jehan de Hautefeuille monta sur son cheval et s'en vint à l'une des portes de Jérusalem, demandant à parler au soudan pour une chose d'importance.

L'un des païens auxquels il s'adressa alla trouver le soudan, lequel se nommait Dalphorot, et avait un fils nommé Saladin.

— Seigneur, lui dit-il, il y a à l'une des portes de la cité un chrétien qui prétend avoir à vous communiquer chose d'importance, pour votre plus grand profit...

Le soudan, qui pensait qu'assiégé par Baudouin, il n'avait rien à négliger, et que peut-être cet homme qui venait avait quelque chose d'avantageux à lui communiquer, le soudan alla incontinent trouver Jehan de Hautefeuille, qui lui dit :

— Sire, vous êtes assiégé en cette cité par l'empereur de Constantinople...

— Je le sais, puisque ses tentes et pavillons sont dressés à quelques portées d'arbalète d'ici...

— L'empereur de Constantinople, c'est Baudouin, comte de Flandres...

— Je le sais, mes espions me l'ont dit.

— Eh bien ! Sire, demain, si vous le voulez, vous aurez le comte de Flandres prisonnier... Et, lorsque vous l'aurez en votre possession, vous pourrez bien dire que vous avez le plus riche homme de la chrétienté, car il a quatorze comtés, outre Constantinople... Si vous ne profitez pas de ce que je viens vous offrir, et que vous préfériez livrer combat à Baudouin, il pourra vous en cuire, et vous y perdrez plus que vous n'y gagnerez...

— Pourquoi vous, chrétien et vassal du comte Baudouin, venez-vous me proposer de me le livrer ? demanda le soudan, qui avait écouté avec beaucoup d'attention.

— Parce que le comte Baudouin m'a fait honte et vilenie, et que je le hais, Sire, répondit Jehan de Hautefeuille.

— C'est bien, reprit le soudan. Or donc, comment voulez-vous que je fasse ?

— Sire, prenez avec vous quatre mille hommes et embusquez-vous près de la ville... J'amènerai par là le comte Baudouin et très-peu de gens avec lui, sous couleur de reconnaissance à faire des approches de la cité, et vous ferez ce qui doit être fait : Baudouin sera pris et je serai vengé de lui...

Les choses ainsi d'accord, le sire de Hautefeuille prit congé du soudan et s'en revint auprès du comte de Flandres.

— Comte Baudouin, lui dit-il, si nous allions visiter de près les fossés et les murailles de la ville, pour tâcher de découvrir les endroits les plus faibles, ceux par lesquels nous pourrons donner plu sûrement l'assaut ?...

— Volontiers, répondit le noble comte qui ne se doutait de rien.

---

## CHAPITRE XIII

Comment, par suite de la trahison de Jehan de Hautefeuille, Baudouin et ses gens furent emmenés prisonniers à Jérusalem, et comment Saladin, fils du soudan, fit trancher la tête au trahisseur.



Jehan de Hautefeuille et le comte Baudouin s'avancèrent donc, avec quelques-uns de leurs hommes jusqu'à une portée d'arbalète des fossés de Jérusalem.

Baudouin voulait aller d'un côté; mais le sire de Hautefeuille voulait aller d'un autre, pour les raisons que vous devinez bien, c'est-à-dire, parce que du côté où il voulait aller se trouvait l'embuscade préparée pour surprendre le comte de Flandres.

En effet, comme Baudouin, qui continuait à ne se douter de rien, obéissait au conseil du trahisseur et le suivait dans la direction indiquée, les gens du soudan de Jérusalem sortirent tout à coup et se ruèrent sur la petite troupe des chrétiens.

— Trahi ! trahi ! s'écria le comte de Flandres en tirant son épée et en essayant de se défendre.

Mais cela lui fut impossible. Les païens étaient nombreux, et d'ailleurs ils étaient tombés sur les chrétiens tellement à l'improviste, que ceux-ci, eussent-ils été en nombre suffisant, n'eussent pas eu le temps de faire face au péril.

Quelques-uns des gens de Baudouin furent tués; les autres furent emmenés prisonniers avec lui dans la ville de Jérusalem, où la nouvelle de leur capture porta la joie dans l'âme des Sarrasins, qui redoutaient grandement le chevaleureux comte de Flandres et ses barons.

Jehan de Hautefeuille fut emmené prisonnier avec ses compagnons, assuré qu'il était d'être bientôt mis en liberté pour prix de sa honteuse trahison, renouvelée de celle de Judas Iscariote envers notre divin Seigneur Jésus-Christ.

— Qui donc a pris le vaillant comte Baudouin de Flandres? demanda Saladin, fils du soudan Dalphorot.

— C'est moi, mon fils, répondit Dalphorot.

— Par légitime combat, mon père?

— Non, par surprise... Mais qu'importe? Tous les moyens ne sont-ils pas bons pour se défaire d'un ennemi?...

— Par Mahom! non, mon père, tous les moyens ne sont pas bons à employer... Ainsi, vous n'avez eu le comte de Flandres que par trahison?...

— Par trahison, comme vous le dites, oui, mon fils.

— Et quel est le nom du trahisseur?

— C'est Jehan, sire de Hautefeuille.

— Un compagnon, un vassal du comte de Flandres?

— Oui.

— A merveille! Et vous le récompenserez pour ce beau fait d'armes?

— Sans nul doute.

— Je pense que vous le récompenserez alors comme il le mérite?

— Quelle récompense mérite-t-il, à votre idée, mon cher fils?

— La mort, mon père.

— La mort?

— Oui. Et c'est dans votre intérêt et le nôtre que je vous conseille cela.

— Dans mon intérêt?

— Dans votre intérêt et dans le nôtre, mon père, je vous le répète.

— Expliquez-vous alors plus clairement, car je vous avoue que je ne comprends pas bien.

— Qui a bu boira; qui a trahi trahira... Ce que le sire de Hautefeuille a fait pour vous contre le comte de Flandres, il le fera volontiers un autre jour contre vous pour n'importe qui... Les traîtres sont gibier de potence : envoyez-y celui-ci, car il a bien gagné d'y aller.

Le soudan comprit et se rendit aux raisons de Saladin, à qui, sur l'heure, il remit le traître Jehan de Hautefeuille pour qu'il en fît à sa guise envers lui.

Saladin appela le bourreau et lui ordonna de trancher la tête au comte de Blois, ébahi du succès inattendu de sa trahison.

Quant au noble comte de Flandres, il fut mis en étroite prison avec ses compagnons, et, le lendemain, quand son armée apprit ce qui était arrivé, elle abandonna le siége de Jérusalem et se rembarqua sans plus attendre.

## CHAPITRE XIV

Comment Baudouin-le-Diable, délivré de prison, revint en Flandres, et comment il fit rencontre de son prévôt, qui le croyait mort, et lui raconta ce qui était survenu en son absence.



Quinze ans après, Dalphorot, roi de Jérusalem, mourut. Saladin son fils, pour fêter son avénement au trône, ouvrit les prisons dans lesquelles gémissaient les captifs chrétiens depuis si longtemps. Il fit revêtir le comte Baudouin, et les autres chevaliers pris avec lui, de nobles vêtements; il leur donna à boire et à manger tout à leur convenance, et, quand ils furent ainsi réconfortés, il leur bailla une nef toute appareillée, avec or, argent et victuaille, puis les laissa aller où ils voudraient.

Lors, Baudouin et ses compagnons, cinglant par la haute mer, nagèrent tant et tant qu'ils arrivèrent au port d'Atren; malheureusement, au moment de prendre terre, la nef coula bas, et tout le monde fut englouti, fors le comte Baudouin.

Le lendemain, le comte trouva un marchand qui s'en voulait aller droit au port de Marseille; il le supplia, au nom de Dieu, de le vouloir bien prendre avec lui, ce que le marchand n'hésita pas à faire.

A Marseille, Baudouin et le marchand se quittèrent, après que ce dernier eut remis au comte dix sols pour l'amour de Dieu.

Baudouin partit, cheminant à petites journées, mendiant son pain là où il pouvait et cachant son visage sous son chaperon. Il n'était vêtu que d'une pauvre cotte par-dessus son pourpoint, et il portait en outre une corde autour des reins et un bourdon à la main.

C'est ainsi qu'il fit son entrée à Tournay, un dimanche matin de l'an de grâce 1209, dans les environs de l'Ascension.

— Quel est le prévôt actuel de cette cité? demanda-t-il au premier passant qu'il rencontra.

— C'est Richard du Parc, répondit le passant; et voici sa maison, ajouta-t-il en la lui montrant du doigt.

— Je vous remercie, dit Baudouin.

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la maison désignée.

— Prévôt, dit-il en entrant, par la foi que je dois à Dieu, je n'ai présentement ni or ni argent... Fais-moi donner à manger, car voilà plusieurs jours que cela ne m'est arrivé qu'à demi...

— Vous aurez ce que vous demandez, répondit le prévôt; vous aurez largement à boire et à manger, premièrement pour l'amour de Dieu, secondement parce que vous ressemblez beaucoup à un homme qui m'a fait du bien en ma jeunesse et qui avait nom Baudouin... Hélas! j'ai grand'peur qu'il ne soit mort de chagrin ou de maladie à Jérusalem...

— Par ma foi! s'écria Baudouin, je crois que c'est moi-même.

Le prévôt le fit manger devant lui sur une petite table, et quand il eut bien bu et bien mangé, il s'en voulut aller; mais le prévôt le retint en lui disant :

— Ne vous hâtez pas ainsi, je vous prie, car j'ai à parler un peu avec vous, et nous allons le faire en une chambre où personne ne pourra nous entendre...

Ils allèrent en effet dans cette chambre, et quand ils furent bien seuls, le prévôt reprit :

— Prud'homme, je te conjure, au nom de Dieu et de la douce Vierge Marie, de me dire ton nom et le pays d'où tu es et d'où tu viens...

— Par ma foi! répondit Baudouin, vous en savez le vrai. Je suis le comte Baudouin de Flandres, qui partit pour aller à Jérusalem, et qui, en chemin, s'arrêta par ordre du pape à Constantinople... Là, je défis Aquilant, le dernier fils de Caquedent, et j'épousai l'impératrice, fille du bon roi de France Philippe... Puis, comme elle ne vécut guères, je m'en allai à Jérusalem, où je fus trahi par Jehan, sire de Hautefeuille. Je restai quinze ans dans les prisons de Dalphorot; j'y serais probablement encore, s'il n'était pas mort, et si son fils Saladin, en lui succédant, n'avait pas ouvert les portes des prisons aux chrétiens... Voilà toute mon affaire, ami Richard; et, pour raison, je vous prie de céler mon retour à tout le monde...

— Je vous obéirai, cher seigneur, répondit le prévôt ému par ce qu'il venait d'apprendre.

— Que font présentement mes deux filles et comment pourrai-je ravoir ma seigneurie? demanda le comte Baudouin.

Le prévôt, à cette question, fondit en larmes et tomba aux pieds de son seigneur.

— Sire comte, dit-il, votre noble fille Jehanne est mariée à un noble vassal, nommé Ferrand, fils du roi de Portugal; c'est le roi de France qui les a donnés l'un à l'autre. Il est comte de Flandres et gouverne votre terre... Quant à Marguerite, votre autre fille, elle s'est mal comportée, car elle a aimé Bouchard d'Auvergne, à qui vous aviez donné votre terre à gouverner en votre absence; elle a aimé Bouchard, qui ne l'a point épousée et lui a fait deux fils... A cette cause, je doute que la nouvelle de votre retour fit grand plaisir à vos deux gendres Ferrand et Bouchard... Ils pourraient faire quelque malice fâcheuse, à laquelle il faut nous opposer d'avance en agissant sagement...

— Que me conseillez-vous? demanda le comte Baudouin.

— Je vous conseille, mon cher seigneur, de demeurer céans avec moi jusqu'à la fête de la Saint-Jehan d'été... Le comte Ferrand, à cette époque, aura rassemblé à Lille sa noble baronnie... Ils doivent faire une grande solennité... Je vous y conduirai avec vingt ou trente hommes aussi fidèles que moi, et je tâcherai de raviser les princes et les barons en votre faveur, de façon que vous puissiez ravoir votre bonne seigneurie.

— Par Dieu! s'écria Baudouin, vous dites bien, compagnon, et je veux faire à votre volonté!... Pour le présent, gardez la chose secrète, et, à la Saint-Jehan, nous ferons la chose convenue...

## CHAPTRE XV

**Comment la comtesse de Flandres sut, par la rumeur publique, l'arrivée du comte Baudouin, et comment elle envoya quérir le prévôt, pour savoir l'exacte vérité.**



Tout aurait pu marcher comme l'avait arrangé et souhaité Richard du Parc, si le malheur n'avait pas voulu que sa plus jeune fille, qui était couchée en un lit voisin, entendît tout et allât le répéter à sa mère.

— Madame, lui dit-elle, l'homme qui est venu céans aujourd'hui n'est autre que le comte de Flandres; il se nomme Baudouin...

— Baudouin, notre sire, que tant aimait et regrettait votre père et mon mari?

— Oui, madame, lui-même, si j'ai bien entendu. Il dit qu'il vient d'outre-mer, où il a été emprisonné quinze ans... Il espère pouvoir recouvrer sa terre de Flandres...

— Beau sire Dieu, soyez remercié! s'écria la dame. C'est bien en effet le bon comte Baudouin dont mon mari fut tant aimé!...

Et, dans sa joie, la dame Richard du Parc ne se put tenir de conter à ses commères la nouvelle du retour de Baudouin. Si bien qu'à leur tour, les commères se la répétèrent de l'une à l'autre, et que la cité de Tournay, puis la cité de Lille, en furent bientôt instruites.

La comtesse de Flandres se trouvait en cette dernière ville. L'affaire lui fut contée, et elle en resta toute dolente et ébahie; puis, se ravisant, elle envoya bientôt un message au prévôt de Tournay, pour lui mander de venir sans plus tarder la rejoindre.

Richard du Parc obéit, il alla à Lille en Flandres, et, quand il fut introduit auprès de la comtesse, elle lui dit :

— Prévôt, j'ai grande et loyale amitié pour vous, et si je vis assez longuement je vous ferai le plus riche homme de ce pays.

— Dame, répondit le prévôt, je vous remercie de ce que vous voudrez bien faire comme de ce que vous avez fait, quoique je ne mérite peut-être pas tant de bienveillance...

— Prévôt, reprit la dame, je vous ai envoyé quérir pour vous demander la vérité sur une chose que l'on m'a dite...

— Laquelle, dame? demanda Richard du Parc, étonné.

— Prévôt, on m'a assuré que vous aviez avec vous présentement le comte Baudouin, mon père, qui est parti, il y a longues années, pour aller combattre la gent sarrasine... Dites-moi le vrai là-dessus, je vous en conjure...

Richard du Parc tressaillit.

— Dame, répondit-il, je ne sais rien, sinon que j'ai hébergé en mon hôtel un prud'homme qui vient d'outre-mer sans or ni argent... Je l'ai naturellement interrogé sur le comte Baudouin votre père, mais il m'a juré qu'il n'en savait mot...

— Prévôt, reprit la comtesse, vous me trompez et vous avez tort... Je vous en prie de nouveau, ne me célez rien... J'en sais plus long là-dessus que je ne feins d'en savoir, et si je vous demande si mon père est bien chez vous, c'est pour juger de votre loyauté envers moi... Le comte Baudouin, mon père, a été reçu et hébergé par vous; lui et nul autre, je vous le dis... Pourquoi se cache-t-il donc ainsi de nous?... Il raura sa terre quand il le voudra, et jamais ni Ferrand ni moi nous n'exigerons autre chose que ce qu'il voudra bien nous accorder...

Richard du Parc ne savait que résoudre.

La comtesse continua :

— Le comte Ferrand, mon seigneur, est en Hollande, où il châtie les Frisons qui lui avaient fait précédemment mépris... Puisqu'il n'est pas là, c'est à moi d'aller vers mon père... Je vous prie donc, prévôt, de me l'amener céans dans le plus bref délai possible...

— Dame, il sera fait ainsi que vous le souhaitez, répondit le prévôt.

— Attendez, je n'ai pas fini, reprit la comtesse.

— J'attends, dame, dit le prévôt.

— Il importe qu'il vienne ici sans être reconnu, poursuivit la comtesse, et sous un autre nom que le sien, car monseigneur Ferrand est tant aimé qu'on pourrait bien, pour l'amour de lui, tuer monseigneur mon père... Par ainsi, qu'il vienne secrètement ici, et sous un autre nom... par exemple, sous le nom de Bertrand de Ray...

— Je lui dirai cela bien volontiers, dame, répondit le prévôt en prenant congé de la comtesse.

## CHAPITRE XVI

**Comment, après le départ du prévôt de Tournay, la comtesse de Flandres organisa une trahison contre son père, le comte Baudouin, qui fut pris.**



Jehanne-la-Comtesse savait bien ce qu'elle faisait en ordonnant au prévôt de Tournay de conseiller au comte Baudouin de changer de nom.

Ainsi, dès que Richard du Parc eut eu les talons tournés, elle appela à elle un sien serviteur bon à tout faire, auquel elle demanda vingt hommes résolus et bien armés.

Ce serviteur les lui procura, et quand ils furent réunis, elle leur dit :

— J'ai reçu message de notre saint-père le pape touchant une trahison qui a été commise à Rome contre la religion par un misérable ayant nom Bertrand de Ray... Le pape me donne à entendre qu'il faut que je l'aide à venger la religion trahie, et que ce Bertrand de Ray étant dans ma cité de Tournay, je le fasse saisir et pendre... Vous le reconnaîtrez facilement, car je suis avertie qu'il me doit venir voir demain, sous je ne sais plus quel prétexte... Il doit s'approcher de moi... Je vous le désignerai quand il en sera temps... Soyez armés et prêts...

Les vingt hommes promirent et se tinrent aux aguets dans le palais même de la comtesse, qui comptait les heures et qui les trouvait bien lentes à tomber dans le sablier.

Le bon prévôt de Tournay faisait cependant diligence, et il courait vers le comte Baudouin avec toute la célérité possible, se croyant porteur d'une bonne nouvelle.

Le comte de Flandres savait son voyage à Lille et il attendait son retour avec grande impatience.

— Vous avez vu ma fille Jehanne, prévôt? lui demanda-t-il.

— Oui, sire comte, je l'ai vue, et je suis heureux d'avoir à vous répéter ses propres paroles, répondit Richard du Parc.

Et, de fait, il répéta à Baudouin tout ce que lui avait dit la comtesse Jehanne.

— Bonne chère fille! murmura le comte Baudouin attendri.

— Elle vous attend donc au plus tôt, reprit Richard du Parc.

— Partons tout de suite! s'écria le comte Baudouin tout joyeux.

— Partons, répéta le prévôt. Seulement, sire comte, je n'ai qu'une observation à vous faire de la part de madame Jehanne votre fille.

— Laquelle, ami Richard?

— Il convient que pour l'heure vous dissimuliez votre véritable nom et que vous en preniez un autre...

— Ah! dit Baudouin étonné. Eh bien! ajouta-t-il après un moment d'hésitation, qu'à cela ne tienne!... Je prendrai un autre nom... Je m'appellerai Jehan ou Loys...

— Non... non... madame Jehanne désire que vous vous appeliez pour l'heure présente Bertrand de Ray.

— Bertrand de Ray?

— Oui.

— Va pour Bertrand de Ray! dit le bon comte Baudouin qui n'y entendait pas malice.

Et ils se mirent en route, dès le soir même, pour se rendre à Lille où ils arrivèrent le lendemain matin, avec dix hommes d'escorte.

Le premier soin de Baudouin, on le devine, fut de se rendre au palais où était la comtesse Jehanne sa fille, avec son bon compagnon le prévôt de Tournay.

Ils entrèrent dans une salle et demandèrent à être introduits auprès de la comtesse Ferrand, qui ne tarda pas à les recevoir l'un et l'autre dans une salle voisine où étaient les vingt hommes prévenus.

— Dame, dit le comte Baudouin en se précipitant vers sa fille et en baisant avec émotion le bas de sa robe.

—Comment avez-vous nom? demanda Jehanne.

— J'ai nom Bertrand de Ray, dame, répondit Baudouin.

— Faites ce que vous devez, dit froidement la comtesse en se tournant vers les vingt hommes prévenus et en se retirant dans une autre salle.

## CHAPITRE XVII

**Comment le comte Baudouin, pris par ordre de sa fille la comtesse Jehanne, fut pendu par le commandement de ladite.**

Quand la comtesse Jehanne eut disparu, le chef des vingt hommes s'approcha du comte Baudouin et lui dit:

— Vous êtes bien le sire Bertrand de Ray, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Baudouin.

— Eh bien! vous êtes mon prisonnier...

— Votre prisonnier!...

— Oui, mais rassurez-vous: je ne vous garderai pas longtemps, dit l'homme en souriant.

— Ah! à la bonne heure!

— Non... car la potence vous réclame...

— La potence? s'écria Baudouin, qui ne comprenait plus rien.

— Sans doute... Vous serez pendu et traîné, à cause de maints meurtres que vous avez commis...

— Beaux seigneurs, s'écria le prévôt, qui n'y comprenait pas plus que Baudouin, il y a quelque méprise sans nul doute... Menez-nous tous deux vers votre dame, car cet homme que vous emmenez là avec vous n'a forfait en rien ni à personne!...

— Çà, bonhomme, ne nous parlez plus de cela! je vous prie.

— Par Dieu! s'écria le prévôt, voyant que les gens de la comtesse emmenaient pour de vrai le comte Baudouin! Par Dieu! la méprise est trop forte!... Vous ne savez pas sur qui vous osez ainsi porter la main...

— Mais si, nous le savons, puisqu'il nous l'a dit lui-même... C'est le sire Bertrand de Ray...

— Eh non! non!... C'est le comte Baudouin de Flandres, le père de madame la comtesse, qui s'en est jadis allé vers les Sarrasins pour les combattre et qui a été plus de quinze ans prisonnier... Par ainsi, laissez-le et ne lui faites pas déplaisir plus longtemps, puisqu'il est votre seigneur...

— Pour le coup, prévôt, vous mentez! répondirent les hommes. Vous mentez! ce n'est pas là le comte Baudouin, mais bien le traître Bertrand de Ray par qui le pape de Rome a été trahi...

— Mais non! non! c'est le comte Baudouin! répéta avec force le bon prévôt.

Malgré tout ce qu'il put dire et faire, les hommes emmenèrent le comte Baudouin vers la halle de Lille, et fermèrent les portes de cette halle, sans permettre à Richard du Parc d'y entrer.

Le pauvre prévôt était désespéré.

— Ah! bonnes gens de Lille! s'écria-t-il avec des larmes et des gémissements, veuillez secourir votre bon comte Baudouin, qui est en péril de mort et qui est faussement accusé!...

A ces lamentations de Richard du Parc, la foule s'amassa tout autour de la halle et se mit à en faire le siége en criant:

— Ne faites pas de mal au comte Baudouin! Ne faites pas de mal au comte Baudouin!...

Mais tant plus la foule criait, hurlait et se démenait pour délivrer le prisonnier, et tant plus les gens qui l'avaient enfermé avec eux dans la halle se hâtaient de le pendre vilainement par le cou à l'une des poutres, sans autre jugement.

Quand le comte Baudouin fut bel et bien pendu, le sergent des vingt hommes se mit par une ouverture et s'écria à haute voix:

— Or oyez! oyez! De par monseigneur le comte Ferrand, et de par madame la comtesse Jehanne, sa femme, nous faisons assavoir à tout le peuple, petits et grands, manants et bourgeois, que l'homme qui a été pris et pendu par nous, est Bertrand de Ray, lequel avait trahi les Romains et le pape. Par ainsi, il vous est commandé d'aller en vos maisons sans plus tenir compte de la chose.

Et tout aussitôt, la foule obéissante s'écoula

comme l'eau de la mer se retire calme après être arrivée furieuse.

## CHAPITRE XVIII

**Comment après le meurtre de Baudouin et du bon prévôt de Tournay, la comtesse Jehanne fit élever un hôpital qui porta le nom de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas.**

Tout n'était pas fini encore, cependant.

Les vingt hommes soudoyés par la comtesse Jehanne pour accomplir le meurtre de son père, le comte Baudouin, avaient à se débarrasser du prévôt de Tournay : ils le pendirent donc comme ils avaient pendu le comte de Flandres. Puis, à la nuitée, ils dépendirent ce dernier et s'en allèrent porter son corps à quelques lieues de là, devant l'abbaye de Loos, où ils le pendirent de nouveau.

Le lendemain, quand l'abbé sortit et qu'il vit ainsi accroché le pauvre corps du comte Baudouin, qu'il reconnut, il entra dans un grand courroux et manda aussitôt la comtesse Ferrand.

Jehanne, qui redoutait quelque éclat, obéit à l'ordre qui lui était envoyé par le saint homme, et elle arriva dans l'après-dînée à l'abbaye de Loos.

— Dame, lui dit l'abbé, malheur est arrivé dans votre maison... Vos gens ont pendu votre père, le bon comte Baudouin... Vous le saviez et l'avez autorisé.

— Seigneur abbé, répondit Jehanne, vous vous trompez, ou l'on m'a grandement trompée moi-même... Celui que vous croyez être le noble comte Baudouin, mon père, n'était autre que Bertrand de Ray, un trahisseur... Le pape de Rome m'avait prévenue que j'eusse à m'en saisir et à le faire pendre à cause de ses méfaits... J'ai dû obéir au pape, mon père spirituel... Quand cet homme s'est présenté à Lille, dans la grand'salle de mon palais, escorté du prévôt de Tournay, Richard du Parc, je lui ai demandé comment il avait nom, et il m'a répondu qu'il s'appelait Bertrand de Ray... Mes gens qui étaient présents vous en rendront compte quand cela vous plaira... Par ainsi, j'ai fait exécuter le commandement de notre seigneur le pape de Rome, et j'ai livré Bertrand de Ray, le trahisseur, à la justice de mes hommes d'armes qui l'ont pendu dans la halle de ma cité de Lille, comme il convenait à un vilain comme lui...

— Dame, reprit l'abbé, ce Bertrand de Ray n'était autre que votre propre père, le bon comte Baudouin de Flandres ; je vous l'ai dit et je vous le répète, parce que j'en suis certain... Voilà le malheur qui s'est abattu sur votre maison... Dieu est offensé de ce meurtre : il faut apaiser sa colère par un repentir sincère... Autrement, il vous châtiera comme mauvaise fille...

— Seigneur abbé, répondit la comtesse en feignant quelques larmes, c'est un grand malheur en effet que vous m'annoncez là, et je me refuserais à y croire si tout autre que vous me l'annonçait... Que dois-je faire en cette occurence ?... Conseillez-moi, je vous en conjure, car j'ai la tête perdue et le cœur noyé...

— Dame, répliqua l'abbé, il faut d'abord donner au noble comte Baudouin une sépulture digne de lui... De cela, nous nous en chargeons... Le comte Baudouin sera enterré dans la chapelle de notre abbaye, comme il convient à si noble et si prud'homme chevalier... Puis, vous ferez en son nom quelque œuvre pie, capable de vous réconcilier avec le ciel...

— Je vous obéirai, dit humblement la comtesse Jehanne...

Et, en effet, le même jour, la comtesse Ferrand donna l'argent nécessaire pour élever un hôpital sous l'invocation de saint Pierre et de saint Nicolas. Puis elle ordonna un nombre suffisant de prêtres pour prier pour l'âme de son père.

## CHAPITRE XIX

**Comment, au retour du comte Ferrand, la comtesse Jehanne lui conta tout, et comment il voulut la tuer.**



Ferrand, le comte de Flandres et le mari de madame Jehanne, qui était allé en Hollande combattre les Frisons, revint à Lille sur ces entrefaites.

La dame Jehanne lui fit un accueil des plus agréables, et le soir de son arrivée, quand ils se trouvèrent ensemble couchés, elle l'accola tendrement et lui dit :

— Ferrand, beau sire, vous me devez bien aimer...

— Je vous aime beaucoup, en effet, ma mie, répondit le comte Ferrand en rendant à sa femme les amoureux baisers qu'elle lui donnait.

— Je vous dis, beau sire, reprit Jehanne, que vous me devez aimer plus encore qu'avant votre départ pour la Hollande, car, pour l'amour de vous, j'ai fait chose dont vous me saurez gré, j'espère...

— Laquelle, dame ? demanda Ferrand.

— Eh bien ! répondit Jehanne, pendant que vous étiez dehors à guerroyer, j'ai fait mourir mon père, le comte Baudouin, qui était venu d'outre-mer pour vous ôter votre comté de Flandres et les autres terres que vous teniez...

— Vous avez fait mourir votre père, le comte Baudouin ? s'écria le comte Ferrand courroucé.

— Certes oui, mon beau doux sire, et cela pour l'amour de vous...

— Ah ! mauvaise femme ! s'écria le comte Ferrand en se levant. Ah ! mauvaise femme ! Mauvaise

femme! Mauvaise femme! Es-tu donc à ce point hors de ton sens naturel, que tu croies me faire plaisir en m'annonçant une si vilaine nouvelle?... Mais, cruelle, tu as fait mourir ton père, tu pourras mourir de la même façon!

Disant cela, le comte de Flandres, tout en courroux, prit un couteau et voulut en frapper sa dame, qui s'enfuit aussitôt en criant. Les gens entrèrent, arrêtèrent le bras levé du comte Ferrand et l'empêchèrent ainsi de faire usage de son couteau.

Pendant ce temps, la comtesse Jehanne quitta Lille sans plus tarder, et se réfugia en la cité de Bruges.

A Bruges, elle entra en une abbaye, pour laisser passer l'orage qui la menaçait; et, en effet, quelque temps après, les barons de Ferrand firent sa paix avec sa femme, qui s'en revint à Lille.

## CHAPITRE XX

**Comment le comte Henri d'Arondel s'en vint, de la part du roi d'Angleterre, apporter un autour blanc au comte de Flandres.**



quelque temps de là, le roi d'Angleterre chassait avec la reine et quelques-uns de ses barons, lorsqu'il vint s'abattre à quelques pas de lui un autour blanc de la plus merveilleuse beauté.

Seigneurs et fauconniers s'approchèrent et admirèrent le plumage éblouissant de cet oiseau de proie vraiment royal. L'un d'eux le prit sans peine, car il semblait épuisé par un long vol, et l'offrit au roi d'Angleterre, qui fut très-heureux de cette capture.

— C'est un des meilleurs oiseaux pour la chasse de bas vol, sire, dit le chef de l'autourserie, et il est d'autant plus remarquable qu'il n'a pas, comme ses pareils, d'étoiles sur le plumage. C'est le premier de cette espèce que je vois, et je suis sûr que nul prince au monde n'en a un qui soit aussi merveilleux...

— Je le crois comme vous, fauconnier, répondit le roi d'Angleterre; aussi je me réjouis de le posséder.

A partir de ce jour-là, en effet, le roi ne manqua pas un seul jour de chasser avec l'autour blanc, qui ne manquait pas lui-même une seule proie.

Cela divertit d'abord beaucoup la cour, dames et seigneurs; puis, comme tout lasse par l'usage, le roi d'Angleterre finit par ne plus prendre le même plaisir à voir chasser l'oiseau merveilleux, si bien qu'un jour, la reine, qui pensait à la guerre que son seigneur et mari avait avec le roi de France, dit:

— Sire, l'autour blanc ne semble plus vous faire le même plaisir qu'il y a un mois...

— C'est vrai, répondit le roi; je m'aperçois que, malgré la beauté de son plumage, il ne chasse pas mieux, quoiqu'il chasse bien, que les éperviers que nous avons employés jusqu'ici... C'est un oiseau merveilleux, surtout à cause de sa robe...

— Ne pourriez-vous alors, à cause de la beauté de son plumage, unique peut-être dans le monde, l'envoyer en présent à quelque prince de vos amis? reprit la reine.

— Vous dites bien, répondit le roi, et je veux suivre ce conseil... Comte d'Arondel! ajouta-t-il en appelant un de ses barons.

Le comte Henri d'Arondel s'approcha.

— Que souhaitez-vous, Sire? demanda-t-il.

— Comte d'Arondel, répondit le roi, vous allez aller de ma part porter l'autour blanc au comte de Flandres...

— Au comte de Flandres? s'écria le comte Henri. Mais c'est le vassal de votre ennemi le roi de France!...

— C'est vrai, répondit le roi d'Angleterre; mais, quoique son vassal, le comte Ferrand peut nous être d'une grande aide, parce que, héritier du comte Baudouin, le père de sa femme, il possède beaucoup de terres et beaucoup d'hommes... Allez donc vers lui, je vous prie, et dites-lui qu'en témoignage de ma loyale amitié pour lui, je lui donne cet autour blanc comme chose précieuse et rare que nul autre que lui ne peut avoir...

— J'irai, Sire, répondit Henri d'Arondel.

La chasse terminée, il fit ses préparatifs de départ, et, le surlendemain, il passait la mer et s'en venait aborder en Flandres.

## CHAPITRE XXI

**Comment, après s'être longtemps amusé de l'autour blanc, le comte de Flandres, sur l'invitation de sa femme, envoya cet oiseau rare au roi de France.**



enri d'Arondel arriva dans la ville de Lille, en Flandres, où se tenait le comte Ferrand avec toute sa cour.

— Sire comte, dit-il, en présentant à Ferrand l'autour blanc, je suis le comte Henri d'Arondel, et je viens au nom du roi d'Angleterre, mon noble seigneur, vous présenter cet oiseau merveilleux, le seul qui soit de son espèce.

— Je vous remercie, et je vous supplie de remercier, en mon nom, le roi d'Angleterre, répondit le comte de Flandres. J'accepte de grand cœur le

présent qu'il m'envoie, et j'en veux faire usage devant vous dès demain matin...

Les tables étaient dressées : le comte d'Arondel fut festoyé comme il convenait, et il eut tous les honneurs du dîner.

Le lendemain, Ferrand et ses barons, et avec eux le messager du roi d'Angleterre, s'en allèrent chasser pour éprouver la vertu du merveilleux autour blanc.

L'oiseau, lancé sur la proie, fit son œuvre ordinaire, et chacun admira sa légèreté et son adresse. Le comte de Flandres, surtout, ne pouvait se lasser de le voir travailler.

On rentra dans la ville de Lille, au palais, où Henri d'Arondel fut traité plus somptueusement encore que la veille.

Quand il fut sur son départ, Ferrand lui remit quelques présents de prix, et lui dit :

— Remerciez bien le roi d'Angleterre pour l'attention dont j'ai été l'objet de sa part... Je lui suis très-reconnaissant de ce qu'il a fait, et assurez-le que, pour lui prouver ma reconnaissance, il n'est rien que je ne sois disposé à faire... S'il a besoin de mon concours, j'ai trente mille hommes à sa disposition.

Le comte Henri d'Arondel partit là-dessus.

Peu de temps après, la comtesse Jehanne jugeant que son mari s'était suffisamment amusé de l'autour blanc, lui dit :

— Sire, il me semble que vous oubliez trop longuement le noble roi de France, lequel vous a marié à moi et vous a fait ainsi comte de Flandres... Par ainsi vous le devriez honorer plus que nul autre de vos amis...

— Dame, vous avez raison, répondit Ferrand ; j'y aviserai.

— Pourquoi, reprit Jehanne, ne lui enverriez-vous pas cet oiseau rare que vous a envoyé le roi d'Angleterre et avec lequel vous avez pris suffisamment votre ébattement, à ce qu'il me paraît.

— Pardieu ! s'écria Ferrand, vous dites bien, dame, et je veux faire comme vous me le conseillez.

Et, incontinent, il appela six chevaliers de sa cour, qui étaient tous natifs de Flandres ou du pays d'alentour, afin de leur confier le soin de porter l'autour blanc au roi de France.

Le premier de ces barons était le sire de Tournay ;

Le second était Henri, sire d'Huc ;

Le troisième était Guillaume de Gaure ;

Le quatrième, le sire de Saint-Venant ;

Le cinquième, le châtelain de Bergues,

Et le sixième, Robert, seigneur de Roncy.

Ces six chevaliers furent donc chargés du message du comte Ferrand pour le roi de France, et ils partirent aussitôt, parce qu'il ne faut jamais différer ce qu'on a résolu d'entreprendre.

## CHAPTRE XXII

Comment le roi de France, malgré les recommandations du comte de Saint-Pol, laissa aller l'autour blanc pour voir ce que l'aigle en ferait.



Guillaume de Gaure et ses cinq compagnons arrivèrent à Paris, où ils comptaient trouver le roi de France. Mais ils ne l'y trouvèrent pas, car il était pour le moment à Lagny-sur-Marne.

Guillaume de Gaure et ses compagnons allèrent donc à Lagny.

Là, ils rencontrèrent en effet le roi, qui chassait précisément à l'oiseau, avec plusieurs des gens de sa cour, parmi lesquels le comte d'Etampes, le comte de Saint-Pol, Guillaume de Montigny, Alphonse Du Chesne, Jehan Rousseau, Guillaume des Barres, Loys Pollay et quelques autres. Guillaume des Barres était son maître fauconnier.

Depuis le matin qu'ils chassaient en rivière, ils n'avaient encore rien pris, à cause d'un aigle énorme qui les suivait de près et qui chassait pour son propre compte, ce dont le roi était très-dolent.

A ce moment arrivèrent les chevaliers flamands, qui firent immédiatement présent au roi de l'autour blanc, de la part du comte de Flandres.

Le roi reçut volontiers ce bel oiseau, prit le gant et le mit sur son poing pour l'examiner tout à son aise.

— Je vous remercie grandement de ce présent, seigneurs, dit-il. Je vois avec plaisir que Ferrand ne m'a pas oublié. Vous lui direz, s'il vous plaît, que s'il a quelque besoin de moi, je suis tout à son commandement.

— Nous le lui dirons, certes, répondit Guillaume de Gaure.

— Cela vient à merveille, reprit le roi. Nos faucons n'ont pu rien prendre encore aujourd'hui, et j'en étais chagrin... Voici là-bas un héron qui se gausse de nous, parce que nos éperviers ne le peuvent atteindre... Nous allons laisser aller l'autour blanc sur lui...

Le noble comte de Saint-Pol, entendant cela, dit :

— Sire, le comte de Flandres vous envoie ce bel oiseau pour vous ébattre, et vous ne devez le laisser sitôt aller... Sire, remettez à un autre jour, je vous en supplie, l'envie que vous avez de faire voler cet autour... Vous voyez là-haut cet aigle qui ne fait que planer depuis ce matin au-dessus de nous, à seule fin d'affoler vos oiseaux ; si vous lâchez l'autour, qui est d'un fort courage,

l'aigle et lui s'entre-déchireront, et comme l'aigle est réputé, par le Bestiaire, roi des oiseaux, il mettra à mort votre autour...

Le roi se contenta de répondre :

— J'ai ouï raconter plusieurs fois que l'aigle est roi par-dessus tous les autres oiselets du ciel... Cela est en effet prouvé par le livre du Bestiaire... On peut comparer l'aigle et l'autour, pour savoir lequel des deux a le plus de vaillantise et de force... A cause de ce, donc, je veux les laisser aller l'un contre l'autre... Jamais meilleure occasion ne se sera présentée...

— Sire, reprit le comte de Saint-Pol, je souhaite que, contre votre volonté, l'autour ne veuille point aller combattre l'aigle...

Le roi ne tint nul compte de ce que disait le comte de Saint-Pol; il ôta les gietz à l'autour et on le laissa aller, pendant que les valets de la fauconnerie battaient l'eau pour faire partir le héron.

L'autour allait atteindre cette facile proie. Mais l'aigle, qui le guettait, fondit rapidement sur lui et l'attaqua avec violence du bec et des serres. L'autour, laissant le héron, se retourna contre ce redoutable ennemi, et le combat commença âprement. Les becs s'entre-choquaient, les griffes s'entre-croisaient, aiguës et acérées comme des épées, les plumes s'envolaient, le sang coulait.

Le roi et les seigneurs de sa suite semblaient prendre un grand intérêt à cette lutte, qui ne pouvait durer bien longtemps. L'autour, jouant vigoureusement des ailes, parvint à se dégager et à monter au-dessus de l'aigle; là, planant d'abord quelques instants, il redescendit avec impétuosité sur son ennemi qu'il renversa jusques à trois fois.

— Ah! s'écria le roi de France, courroucé; le livre du Bestiaire a menti lorsqu'il a dit que l'aigle était le roi des oiseaux!... En voilà un qui se laisse surmonter par un épervier de taille ordinaire... C'est honteux!...

Le roi venait à peine de prononcer cette parole, que l'aigle, revenant sur l'autour qui venait de fondre sur le héron, le frappa plus rudement que jamais et le tua raide d'un coup de bec.

L'autour, tout sanglant, s'en vint rouler aux pieds du roi, attristé par cette aventure, mais moins attristés encore que les six chevaliers flamands.

## CHAPITRE XXIII

Comment le roi festoya les barons du comté Ferrand, et comment le comte de Saint-Pol ayant expliqué le combat de l'aigle et de l'autour blanc, chacun se retira chagrin.

On s'en revint de la chasse, et l'on retourna à Legny-sur-Marne, où le roi de France festoya de son mieux les six chevaliers flamands. Il les fit asseoir auprès de lui à la seconde table, et, vers le milieu du repas, il leur dit :

— Beaux seigneurs, quand vous serez par delà en la terre de Flandres, vous pourrez bien dire à Ferrand toute l'aventure de l'autour blanc, et comment je suis dolent d'avoir ainsi perdu son présent... Je vous prie de m'en excuser auprès de lui...

— Sire, répondirent les Flamands, il n'y a chose dont vous soyez blâmé...

Le comte de Saint-Pol, entendant cela, dit au roi :

— Sire, j'ai eu mainte fois l'occasion de vous raconter, par l'exemple du Bestiaire, certains des faits des oiseaux et quelques-unes des pronostications que l'on en peut tirer...

— C'est vrai, répondit le roi. Et, en cette occurrence, de quoi vous avisez-vous?

— Par ma foi, Sire, je n'avise rien de bien positif, à vrai dire, répliqua le comte de Saint-Pol. Toutefois, on peut augurer, par l'événement d'aujourd'hui, que le roi d'Angleterre ne nous aime pas, puisqu'il a envoyé cet autour blanc au comte Ferrand, à seule fin que ce dernier lui vienne en aide contre vous... Pour moi, puisque vous voulez bien me consulter sur ce point délicat, je vous dirai que l'aigle renversé trois fois, par l'autour, signifie que Ferrand, l'allié du roi d'Angleterre, voudra jouter avec vous et vous renversera trois fois, et qu'à la quatrième fois, vous devrez fuir comme a fui l'aigle, pour éviter d'être tué... Mais, après cela, il aura son échec comme l'autour a eu le sien et sera tué comme l'autour l'a été... Voilà, Sire, le signe et la figure que l'on peut juger de l'événement d'aujourd'hui...

— Comte de Saint-Pol, s'écria le roi courroucé, je vous prie de laisser là les sorts et les augures : je n'en veux plus entendre parler devant moi!... Vous oubliez que Ferrand est mon serf, comme le fut son père le roi Clément de Portugal... Par ainsi, jamais Ferrand n'aurait le courage de me manquer à ce point-là...

Les chevaliers flamands se sentirent offensés de ces paroles du roi, et, s'ils l'eussent osé, ils eussent protesté. Mais ils se contentèrent de faire semblant de manger, n'en ayant nulle envie.

Quand les tables furent ôtées, ils prirent congé du roi, qui leur dit :

— Beaux seigneurs, je vous prie de saluer en mon nom la comtesse Jehanne et Ferrand son mari, que vous remercierez plus de cent fois du blanc épervier qu'il m'a envoyé... Ajoutez aussi que je souhaite qu'il se souvienne toujours de ce qu'il m'a promis lorsque je lui ai fait épouser Jehanne, la fille du comte Baudouin de Flandres, c'est-à-dire qu'aucun jour de sa vie il ne serait nuisant au royaume de France... Ajoutez encore que je lui défends de faire la moindre alliance avec le roi d'Angleterre; autrement il lui en arriverait malheur, car il est mon serf et ne doit pas travailler contre moi...

Les messagers promirent au roi qu'ils feraient fidèlement ce message et rapporteraient au comte Ferrand les propres paroles qu'ils avaient entendues. Alors, le roi appela le comte d'Etampes et lui dit :

— Allez, s'il vous plaît, en nos écuries et donnez à ces vaillants seigneurs six des meilleurs chevaux qui y soient.

Le comte d'Etampes obéit. Il alla quérir les six meilleurs chevaux des écuries du roi, et s'en revint les offrir aux chevaliers flamands qui les refusèrent dédaigneusement, en disant qu'ils avaient assez des leurs et qu'ils n'en voulaient point d'autres.

## CHAPITRE XXIV

**Comment les six chevaliers flamands s'en revinrent à Vimendable, et ne voulurent d'abord pas voir le comte Ferrand, parce qu'il était serf du roi de France.**



Ainsi s'en retournèrent chez eux les six chevaliers que le comte Ferrand avait envoyés en messagers auprès du roi Philippe de France, pour lui offrir le merveilleux autour blanc.

Ils arrivèrent à Vimendable, où séjournaient le comte et la comtesse de Flandres, mais ils se gardèrent bien d'aller voir personne, et se couchèrent ainsi sans sonner mot.

La comtesse Jehanne ayant appris leur arrivée, les alla trouver le lendemain, étonnée de ne les avoir point vus la veille, ainsi que leur devoir le leur ordonnait.

— Seigneurs, leur dit-elle, vous êtes revenus d'hier, et le comte Ferrand, votre sire, ne vous a pas vus?...

— Non, dame, répondit aigrement le sire de Tournay, et il ne nous verra pas davantage aujourd'hui, car nous n'avons nul plaisir à le voir.

— Que veut dire ceci? demanda la comtesse Jehanne étonnée.

— Cela veut dire, dame, que les barons flamands, à la tête desquels nous sommes tous les six, ne veulent pas reconnaitre pour leur seigneur un homme qui est serf du roi de France, et qui s'est engagé à ne jamais rien faire contre lui... Les barons flamands sont de libres hommes qui ne veulent pas être commandés par un comte serf...

— Le roi de France a dit que le comte Ferrand était son serf? demanda la comtesse Jehanne.

— Oui, dame, répondit le sire de Tournay, et à cause de cela nous ne le voulons plus reconnaître pour notre seigneur... Quand on a les terres et les gens que le comte Ferrand a, on n'est le serf de personne... Nous n'irons donc pas vers lui... Mais vous, dame, qui l'allez retrouver, dites-lui, s'il vous plaît, que s'il n'a pas démenti cette vilenie d'ici à quinze jours, nous, ses barons, nous lui trancherons la tête...

La comtesse Jehanne sortit aussitôt et s'en alla rejoindre son mari, à qui elle dit :

— Seigneur, vos six chevaliers que vous aviez envoyés auprès du roi de France pour lui présenter l'autour blanc, sont revenus hier et ont dédaigné de se présenter devant vous pour vous rendre compte de leur message... Savez-vous pourquoi?...

— Par ma foi! non, répondit Ferrand.

— Vous en doutez-vous tant seulement un peu?

— En aucune façon.

— Eh bien! seigneur, ils sont irrités contre vous parce que le roi de France leur a dit que vous étiez son serf et que jamais vous ne prendriez parti pour d'autres princes sans son consentement.

— La chose est vraie, répondit Ferrand; j'ai juré loyauté, fidélité et servage au roi Philippe, lorsqu'il vous a donnée en mariage à moi, mais il me semble qu'il eût pu s'en taire devant mes barons...

— Il ne s'en est pas tû, répéta Jehanne, et vous savez maintenant le mauvais effet de cette parole sur l'esprit des six chevaliers messagers... Cet effet a été tel, même, qu'ils ont déclaré que si, d'ici quinze jours, vous n'aviez pas démenti ce vilain bruit, ils vous trancheraient la tête...

— Oh! oh! fit le comte de Flandres.

— Avisez donc, je vous en supplie, aux moyens de parer à cet événement malencontreux...

— Je n'en vois qu'un et je le vais employer... Envoyez-moi, je vous prie, mes six messagers...

— Volontiers.

La comtesse Jehanne retourna donc vers les chevaliers flamands, auxquels elle dit :

— Seigneurs, j'ai répété vos paroles au comte Ferrand, mon noble mari, et il en a paru aussi ébahi que moi... Il vous attend pour entendre de votre bouche le récit de votre visite au roi de France...

Les chevaliers flamands se rendirent aussitôt auprès du comte Ferrand, qui, en les voyant, s'écria :

— Que m'apprend-on, seigneurs? Vous êtes revenus hier et je ne vous ai pas vus?...

— Madame Jehanne a dû vous en dire la raison, comte Ferrand, répondit le sire de Tournay.

— Cette raison est fausse comme la parole que vous a dite le roi de France! s'écria le comte de Flandres, courroucé. Je ne suis, Dieu merci! le serf de personne! et je le prouverai bien... Mais, présentement, veuillez me raconter fidèlement, de point en point, l'accueil qui vous a été fait par Philippe, et les choses qui se sont passées et dites en votre présence.

— Très-volontiers, comte Ferrand, répondit le sire de Tournay.

Et il se mit incontinent à raconter leur arrivée à Lagny-sur-Marne, l'histoire de l'aigle et de l'autour blanc, les pronostications qu'en avait tirées le comte de Saint-Pol, et, finalement, les paroles que le roi de France avait dites à ce propos.

Quand le sire de Tournay eut terminé son récit, Ferrand s'écria :

— Tout cela est faux et mensonger! Je veux envoyer dès aujourd'hui au roi Philippe un messager pour le forcer à démentir ses propres paroles, et s'il n'y consent pas, j'irai l'y contraindre avec une armée... J'espère qu'alors vous me soutiendrez, seigneurs?...

— De tout notre cœur, comte Ferrand, répondirent les barons, heureux de voir la tournure que prenait l'affaire. Mais, ajoutèrent-ils, il est proba-

ble que le roi de France n'hésitera pas à revenir sur sa parole, puisque vous la dites fausse, et alors nous continuerons à être bons voisins avec lui...

— On ne revient jamais sur une parole fausse, par fausse honte, répondit Ferrand. Le roi Philippe, j'en suis assuré d'avance, maintiendra son dire...

— A la grâce de Dieu, alors!...

## CHAPITRE XXV

**Comment Ferrand, pour prouver à ses barons qu'il n'était pas serf du roi de France, envoya à celui-ci un messager avec lettres dans lesquelles il lui disait de se dédire.**



errand s'était avancé : il ne pouvait reculer.

En conséquence, le même jour où il l'avait annoncé aux six chevaliers flamands, il envoya un messager au roi de France, avec une lettre dans laquelle il le pria de revenir sur les paroles qu'il avait dites touchant sa position de serf vis-à-vis de lui.

Le messager partit et fit diligence.

Quand il arriva à Paris, son premier soin fut de se rendre au palais pour demander à parler au roi Philippe.

Celui-ci, précisément, venait d'arriver de Lagny-sur-Marne avec toute sa cour et avec ses fauconniers.

— Sire, dit humblement le messager, je viens de la part du noble comte Ferrand, mon maître.

— De la part de Ferrand?... Soyez le bienvenu, vous qui venez de la part d'un ami...

— Il m'a chargé de vous remettre ces lettres, Sire, reprit le messager.

— Très-bien, répondit le roi en prenant le message, mais sans l'ouvrir encore. Les tables sont dressées, ajoute-t-il, prenez place et mangez... Vous représentez mon loyal allié le comte Ferrand, et je dois vous traiter comme je le traiterais lui-même... Seyez-vous donc et imitez-nous.

Le roi, en effet, s'assit et mangea sans vouloir ouvrir la lettre du comte de Flandres.

Le messager dut donc obéir et manger comme tout le monde.

Lorsque le dîner fut terminé et que les tables furent ôtées, le roi Philippe se fit remettre la lettre de Ferrand qu'il avait donnée en garde au comte de Saint-Pol.

— Maintenant, dit-il d'un air de joyeuse humeur, nous allons savoir ce que me mande mon loyal allié le comte de Flandres.

Mais son visage changea d'expression lorsqu'il eut brisé le scel de la lettre et lu les premières lignes.

— Qu'est ceci? s'écria-t-il. Le comte Ferrand devient-il fol et félon?... Il me somme de déclarer solennellement que j'ai eu tort de le considérer comme mon serf et comme mon vassal!... Le croiriez-vous, seigneurs? ajouta-t-il en se tournant vers ses barons.

— Le comte Ferrand est en effet votre serf, répondit le duc de Bourgogne. J'étais présent lors de son mariage avec la fille aînée du défunt comte Baudouin de Flandres... Il vous jura fidélité et vasselage et se reconnut bel et bien votre serf comme l'avait été le roi de Portugal son père...

— Eh bien! reprit le roi courroucé, il veut aujourd'hui que je me démente et que je trahisse la vérité... Il me mande de me dédire... Il exige que je rétracte la parole que j'ai dite devant ses six messagers lors de la pronostication faite par le comte de Saint-Pol, à propos du combat de l'aigle et de l'autour blanc!... Jamais pareille prétention ne s'est vue!... Ah! chétif vassal, je te ferai bien repentir de ta témérité!... Oui, je t'en ferai bien repentir!...

— Est-ce là ce que je dois rapporter comme réponse au noble comte de Flandres, mon maître? demanda le messager.

— Oui certes, répliqua le roi, et tu lui diras que je me moque de ses menaces et que je n'en fais pas plus de cas que d'un fétu de paille... Il est mon serf et mon vassal, et je le lui prouverai quand il me plaira... Dis-lui encore que s'il bouge et fait seulement mine de s'allier avec le roi d'Angleterre, mon ennemi, je le châtierai d'importance!...

— Je le lui dirai, Sire, dit le messager en s'inclinant et en prenant aussitôt congé.

— Tu pourras ajouter, reprit le roi, que je châtierai également ses six messagers qui ont refusé outrageusement les six chevaux que le comte d'Etampes leur avait offerts de ma part.

— J'ajouterai cela encore, Sire, répondit le messager en saluant de nouveau.

## CHAPITRE XXVI

**Comment, au retour de son messager, Ferrand réunit une armée de trois cent mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança, détruisant les villes sur son passage.**



e messager ne fit pas long séjour à Paris. Il avait hâte de rapporter à son maître ce qu'il avait vu et entendu à la cour du roi Philippe, afin qu'il avisât à se défendre.

Quelques jours après, donc, il était de retour à Vimendable.

Le comte Ferrand le reçut au milieu de ses barons assemblés.

— Parlez haut, Jehan Rousseau, lui dit-il, et nous dites ce que vous avez entendu là-bas, à la cour du roi Philippe.

Jehan Rousseau, le messager, raconta de point en point la réception dont il avait été d'abord l'objet de la part du roi de France, puis il arriva à la colère de ce prince lorsqu'il avait lu la lettre de Ferrand, et aux paroles qu'il avait dites à ce propos.

Quand il eut fini son récit, Ferrand s'écria :

— Vous avez entendu, seigneurs?... Vous voyez que ce n'est pas moi qui aurai voulu la guerre? Mais vous jugez aussi, comme moi, qu'elle est devenue inévitable, n'est-ce pas? J'ai juré que si le roi Philippe refusait de se dédire à l'amiable, je l'irais contraindre par la force des armes... J'irai donc. Me suivrez-vous, seigneurs?...

— Oui, certes, répondirent les barons.

— Je veux vous prouver, reprit Ferrand, que je suis digne de vous commander et que je ne suis le serf de personne!...

Le gant était jeté, il fallait le relever.

Le comte de Flandres ne perdit point de temps. Il fit un appel immédiat à tous ses barons et à tous ses alliés, qui y répondirent avec empressement.

En moins d'un mois, il put ainsi réunir une armée de trois cent mille hommes. Cette armée réunie, il se mit à la tête et marcha sur Paris.

Hue de Saint-Venant portait la bannière de Flandres.

Le comte de Boulogne commandait une aile de l'armée.

Le sire de Tournay commandait l'autre.

C'est ainsi que Ferrand prit et brûla Arras. D'Arras, il entra dans l'Artois, où il mit tout à feu et à sang, pour servir d'avertissement au roi de France.

Il arriva jusquà Compiègne, qu'il assiégea pendant trois jours. Le quatrième jour, la cité se rendit; il y entra en maître, y mit une garnison de Flamands, et s'en alla à Verberie qu'il assiégea également.

Verberie fit comme Compiègne, et comme les autres cités que Ferrand avait rencontrées sur sa route : elle se rendit, de peur d'être brûlée et saccagée.

De Verberie, le comte Ferrand s'en vint jusques à Senlis avec son armée, comptant bien la prendre d'assaut comme les autres.

Mais, contre son attente, Senlis résista courageusement, tenant pour le roi de France et non pour nul autre prince, ce qui étonna grandement le comte Ferrand.

Ce siége dura sept semaines, pendant lesquelles les trois cent mille hommes du comte de Flandres campèrent aux environs, dans les bois et dans les plaines, attendant que la famine contraignît les habitants de Senlis à se rendre.

La famine vint. Les habitants de Senlis ne se rendirent pas.

Heureusement pour eux que vint aussi le roi de France.

## CHAPITRE XXVII

Comment le roi Philippe, apprenant la marche du comte Ferrand, après n'y avoir pas voulu croire d'abord, se décida à réunir une armée et à aller à Senlis, et comment il fut vaincu.

Philippe n'avait pas voulu croire d'abord à la flagrante rébellion du comte de Flandres. Il s'était imaginé que la menace contenue dans la lettre qu'il lui avait envoyée par le messager Jehan Rousseau n'était qu'une bravade qui s'éteindrait d'elle-même comme s'éteient un feu de paille.

Mais, maintenant, il fallait bien se rendre à l'évidence. La menace était réelle, et les nouvelles qui étaient arrivées à Paris touchant les dévastations commises par l'armée du comte de Flandres ne permettaient plus l'ombre même d'un doute.

Ferrand agissait, Philippe s'empressa d'agir aussi.

En conséquence, le roi de France fit ce qu'avait fait le comte de Flandres : il réunit une armée. Ferrand avait trois cent mille hommes : Philippe en eut bientôt deux cent mille, avec lesquels il marcha au secours de la cité de Senlis, toujours assiégée; et doublement assiégée, puisqu'au dehors elle l'était par les Flamands et au dedans par la famine.

Le roi de France avait avec lui ses hauts barons et ses alliés, tout comme le comte de Flandres avait les siens.

Si Ferrand avait le comte de Boulogne, le sire de Tournay, le sire de Saint-Venant, et tant d'autres, Philippe avait avec lui le duc de Bourgogne, le comte de Clermont, le duc de Bretagne, et tant d'autres aussi.

C'était Guillaume des Barres qui portait l'oriflamme.

Ce fut un mercredi matin du mois de juillet que le roi de France arriva avec ses gens devant Senlis. Il se logea près du bois, à l'opposé du comte de Flandres.

La bataille s'engagea immédiatement, et, dès ce début, beaucoup d'hommes furent tués de part et d'autre.

Du frêtin de l'armée, nous n'en voulons pas parler. Mais quelques-uns des barons du roi de France et du comte de France tombèrent sur le sol pour ne plus se jamais relever. Ainsi tomba le comte du Perche, tué par le comte de Boulogne; ce qui fâcha grandement le roi de France, qui chercha à s'en venger sur le comte de Flandres.

Ferrand, lui aussi, cherchait à joindre Philippe, et il y parvint bientôt. Le roi de France et le comte de Flandres s'entre-coururent sus, l'un criant : Saint-Denis! l'autre criant : Flandres!

Ce fut le roi Philippe qui fut renversé.

Ferrand allait lui faire un mauvais parti, lorsqu'il fut séparé de lui par un gros de l'armée des Français. Cela ne l'empêcha de lui crier :

— Sire, vos gens avaient raison en pronostiquant de vous par le sort de l'aigle combattu par l'autour blanc. L'aigle, c'est vous; l'autour, c'est moi... Or, l'autour a abattu l'aigle, et le comte de Flandres a abattu le roi de France... Et cependant, le roi Philippe de France a été jadis appelé Philippe-le-Conquérant!...

En ce moment, le comte de Saint-Pol, qui avait aidé le roi à se relever, avisa le sire de Saint-Venant, qui portait la bannière de Flandres. Il alla à lui et lui donna un tel coup, qu'il le fit choir à terre avec sa bannière, qui fut foulée aux pieds et souillée.

En ce moment aussi, le comte de Flandres, qui s'était précipité à la rencontre du roi de France.

l'atteignit de nouveau et, de nouveau, le renversa.

— C'est la seconde fois que l'autour renverse l'aigle! lui cria-t-il.

Le comte de Saint-Pol arriva encore à temps pour secourir son prince, et il parvint à l'arracher une seconde fois au comte de Flandres.

— Sire, lui dit-il, allons-nous-en, je vous en conjure... car la journée n'est vraiment pas bonne pour nous... La bataille est inégale... Vos hommes sont dispersés et difficiles à rallier... Je vous en conjure, Sire, allons-nous-en!...

Comme le comte de Saint-Pol parlait ainsi au roi de France, le comte de Boulogne survint avec ses hommes, et cria hautement :

— Boulogne! Flandres au lion!...

Ses hommes, alors, se précipitèrent, et le roi fut renversé à terre pour la troisième fois. Il était même en péril de mort, plus encore que précédemment, si le comte de Saint-Pol, aidé de Guillaume des Barres et de Guillaume de Montigny, ne fût arrivé assez à temps pour le délivrer cette fois-là comme il avait fait les deux autres fois.

— Sire, s'écria-t-il, par la Vierge Marie, il ne fait pas bon ici!... Mieux vaut s'en retourner... Beaucoup de vos barons, et des meilleurs, sont morts; beaucoup aussi, et des plus vaillants, ont fait retraite...

— Vous avez raison, comte de Saint-Pol, répondit tristement le roi; la journée est décidément contre nous!...

Et, quoique à regret, il donna le signal de la retraite et s'en retourna à toute bride vers Paris.

Quant au comte de Flandres, heureux de cette victoire, il jura qu'il ne partirait pas de Senlis avant d'avoir pris cette cité, et, en commémoration de l'événement qui venait d'avoir lieu, il fonda là une abbaye qui fut appelée l'Abbaye de la Bataille.

## CHAPITRE XXVIII

**Comment le roi de France envoya Guillaume des Barres vers le comte de Flandres, et la réponse que celui-ci fit au messager du roi.**



Le roi de France, Philippe, s'en retourna donc à Paris, grandement et douloureusement affligé d'avoir été ainsi déconfit. Et, pour sortir d'affaire, il demanda à ses gens ce qu'ils en pensaient.

Lors, parla premièrement Guillaume des Barres.

— Sire, dit-il, vous ressemblez au chat qui se couche près du feu quand il s'y est déjà brûlé... Car, lorsqu'on vous disait que Compiègne et Verberie étaient prises par le comte de Flandres, vous n'en vouliez rien croire et n'en teniez nul compte, répétant sans cesse que Ferrand n'oserait rien faire de pareil, étant votre serf et votre vassal... Et, de cette façon, vous vous êtes laissé surprendre et déconfire... Je vous conseille présentement d'envoyer un messager vers Ferrand, qui tient toujours assiégée votre bonne ville de Senlis, lequel messager lui demandera, en votre nom, trêves loyales pour un an...

— Il ne me les accordera pas! s'écria le roi, tout dolent.

— Il vous les accordera, Sire, répondit Guillaume des Barres, si vous déclarez que vous consentez à vous dédire au sujet de ce que ses six chevaliers lui ont rapporté de vous, quitte à ne pas vous en dédire en vous-même cependant, puisque telle est la vérité... Ces trêves obtenues, les Flamands s'en retourneront dans leurs pays, et vous, durant ce temps, vous ferez un nouvel appel à tous vos alliés et vous pourrez réunir une armée beaucoup plus considérable qui vous permettra d'écraser cet ennemi qui vous gêne et vous brave... Si vous ne réussissez pas à l'écraser, je vous abandonne ma vie comme gage...

— Vous dites bien, Guillaume, reprit le roi, et c'est vous que je veux envoyer comme messager au comte de Flandres.

— J'accepte volontiers, Sire, répondit Guillaume, et je partirai aussitôt qu'il vous plaira.

— Partez tout de suite, Guillaume, car le temps presse; ma bonne cité de Senlis est toujours assiégée : elle souffre par chaque jour de retard, et je la veux délivrer de mal par le moyen que vous proposez, puisque je n'ai pu la délivrer par le moyen des armes...

Guillaume des Barres partit sans plus tarder, et dans la journée du lendemain il fut devant la tente de Ferrand, qu'il salua en disant :

— Que Dieu veuille confondre tous les ennemis du roi de France!...

Puis il ajouta :

— Sire, le Diable vous a bien enrichi et enorgueilli, puisque de guerrier que vous étiez il vous a soufflé d'être souverain et de vous soustraire à la vassalité de votre légitime seigneur le roi de France... Vous ne voulez plus être son serf!... Enfin, n'en parlons plus... Aussi bien, ne viens-je pas céans pour rappeler des griefs, mais pour toute autre chose...

— Laquelle, sire Guillaume? demanda le comte de Flandres.

— Je veux bien que vous sachiez, répondit Guillaume des Barres, que si le roi de France mandait tous ses hommes, vous ne tarderiez pas à être écrasé... Mais il a pitié de son peuple, et, à cause de cela, il m'envoie vers vous pour vous donner trêves, si vous voulez, jusques à un an... Dans un an, il y aura bataille au gré de chacun, et si alors vous êtes vraiment vainqueur, le roi de France vous tiendra quitte de tout servage, et vous laissera possesseur de Compiègne, de Verberie et de tout le pays jusqu'à Senlis... S'il vous conquiert et vainc, au contraire, vous serez plus que jamais son serf et devrez faire à sa volonté...

— Vous parlez là bien fièrement, sire Guillaume! dit le comte de Flandres. Mais il n'importe! J'accepte, par amour de la paix, quoique si j'avais voulu, j'aurais pu être maintenant roi de France, aux lieu et place de Philippe, dont le pouvoir s'est amoindri d'autant... J'accepte et donne les trêves...

Cela dit, il les scella de son sceau, et les remit à Guillaume des Barres, qui s'en alla aussitôt vers Paris.

Quant à Ferrand, il leva aussitôt le siége de Senlis, et s'en retourna en Flandres avec son armée.

## CHAPITRE XXIX

Comment le comte de Flandres, ayant appris que le roi de France renforçait son pays, redemanda ses barons et envoya vingt mille hommes pour détruire la comté de Saint-Pol.

Senlis ne tarda pas à voir arriver le roi de France, qui tenait à réconforter ses habitants par sa présence.

De Senlis, Philippe s'en alla à Péronne attendre les gens qu'il avait mandés de toutes parts, et en les attendant, il combla de biens cette cité que Ferrand avait saccagée en passant.

Quand Ferrand apprit que le roi de France avait renforcé son pays et mandé partout renforts de gens d'armes, il redemanda à son tour les barons et les hommes qu'il avait renvoyés chez eux : Hollandais, Zélandais et autres ; et, quand ils furent réunis au nombre de trois cent mille, il les mena à Noyon, pour y attendre le jour où les trêves devaient expirer.

Pendant ce temps, le roi de France était venu à Compiègne et y avait délogé les gens que Ferrand y avaient laissés en garnison, ce qu'on répéta à ce dernier, qui alors marcha résolûment à la rencontre de son ennemi.

Tous deux se rapprochaient en même temps. Ils se rencontrèrent à Choisy, l'un sur une rive, l'autre sur l'autre, où ils restèrent à s'examiner pendant trois mois environ, sans que l'une ou l'autre armée songeât à franchir le pont.

Pendant ces trois mois, le comte de Flandres fit faire une tour près de la rivière, et le roi de France, sur le conseil de ses barons, en fit faire pareillement une en face de la première, et si proches, que les arbalétriers pouvaient tirer de l'une à l'autre.

Ferrand fit autre chose. Comme le comte de Saint-Pol était l'un des meilleurs alliés du roi de France, il envoya dix mille hommes d'armes et dix mille de pied en la comté de Saint-Pol, avec ordre formel d'y mettre tout à feu et à sang; ce qui fut exécuté. Le château fut brûlé, et, avec le château, la comtesse de Saint-Pol et ses enfants; et, avec la comtesse et ses enfants, les femmes, les vieillards, les enfants de la comté.

Quand on apprit ces douloureuses nouvelles au comte de Saint-Pol, il appela Ferrand traître et meurtrier, et demanda au roi de France l'autorisation de le combattre corps à corps et de se venger de lui.

— Sire, ajouta le comte, je vous demande cela au nom de ce que j'ai pu faire de loyal et d'honnête pour vous jusqu'ici... J'ai à venger la comtesse de Saint-Pol, mes enfants, mon peuple, mon château, mon pays et vous-même... Si le comte de Flandres était par hasard vainqueur, vous le tiendrez décidément pour quitte de tout servage, et vous lui rendrez toute la terre qu'il tenait jusqu'à Senlis... S'il est vaincu, vous en ferez, Sire, tout à votre volonté.

Le roi de France octroya volontiers au comte de Saint Pol ce qu'il lui demandait, et on envoya vers le comte de Flandres pour lui dire ce qui en était.

## CHAPITRE XXX

Comment le comte de Flandres et le comte de Saint-Pol combattirent corps à corps, et comment la paix fut faite avec le roi de France.

Ferrand accepta les conditions du combat qui lui était proposé, afin que le peuple de part et d'autre ne fût pas blessé ni tué. Et fit tant le comte de Saint-Pol, par force et avec l'aide de Dieu, qu'il conquit en champ clos le comte de Flandres. Il allait même l'achever de sa dague, car Ferrand était abattu sous lui, quand l'empereur d'Allemagne, parent du comte de Flandres, le voyant en ce péril, requit merci au roi de France.

— Sire, lui dit-il, faites que Ferrand vive et je vous promets tout ce que vous voudrez en son nom... Accordez-lui la vie et la paix, et il vous jurera, sur Dieu et sur tous les saints, que jamais il ne vous portera guerre ni dommage et qu'il vous servira fidèlement et loyalement.

— Laissez ces paroles, répondit le roi de France avec colère. Je n'ai pas confiance en Ferrand...

— Sire, reprit l'empereur d'Allemagne, vous pouvez tenir pendant cent ans, vous et vos héritiers, les comtés de Noyon, de Vermandois, de Tarache, d'Artois, de Ponthieu, de Cambrésis et d'Amiens... Quant à Regnault, comte de Boulogne, il tiendra de vous sa terre... Et après ces cent ans accomplis, les Flamands r'auront leur terre... Si, durant ces cent ans-là, Ferrand ou ses hommes

faisaient la guerre au royaume de France, ils perdraient définitivement et sans retour leurs comtés, qui seraient à vous et à vos héritiers à perpétuité...

— A ces conditions, répondit le roi de France, nous octroyons ce que vous demandez.

Et, ce disant, il envoya ses fils pour commander au comte de Saint-Pol de lâcher le comte de Flandres. Le comte de Saint-Pol obéit, mais à regret, car il aurait bien voulu achever son ennemi.

Les quatre princes amenèrent Ferrand vers leur père, le roi Philippe, et le traité de paix fut signé entre eux. Le comte de Saint-Pol eut pour dédommagement quarante mille livres de gros d'argent que Ferrand lui paya sur l'heure. Puis les deux armées se séparèrent ; le roi de France retourna à Paris et le comte Ferrand retourna en Flandres.

## CHAPITRE XXXI

**Comment le comte de Flandres, ayant résolu de recommencer la guerre contre le roi de France, lui envoya un messager pour lui redemander ses huit comtés, et comment le roi de France refusa.**



Il ne faut pas croire que le comte de Flandres s'en retourna chez lui résigné. Tout au contraire : il avait l'âme aussi bien blessée que la chair l'avait été dans son combat avec le comte de Saint-Pol.

Aussi, une fois de retour en sa terre, songea-t-il aux moyens de recommencer la guerre contre le roi de France, qui l'avait si profondément humilié par les conditions mises à la paix. Il songea aux moyens et attendit l'occasion.

L'occasion lui fut fournie par Regnault, comte de Boulogne.

Regnault avait eu un différend avec l'évêque de Beauvais, à propos de nous ne savons plus quelle terre sur laquelle ce dernier prétendait avoir des droits plus vrais que le comte de Boulogne. Tous deux, pour en terminer, avaient été mandés à Paris par le roi Philippe, et l'évêque de Beauvais avait été favorisé par ce prince aux dépens du comte de Boulogne. Aussi ce dernier, furieux, avait juré haine et guerre au roi de France, et s'était-il empressé d'aller demander aide à Jehan, roi d'Angleterre, et à Ferrand, comte de Flandres.

Ferrand avait accepté, comme bien on pense. C'était l'occasion qu'il cherchait et qu'il attendait si impatiemment. Il allait donc pouvoir enfin se venger des conditions outrageantes que le roi de France avait mises à la paix!

Dès le lendemain du jour où Regnault de Boulogne était venu le trouver à Louvain, pour lui demander son concours, il envoya aussitôt un messager à Paris pour requérir le roi Philippe de lui restituer ses huit comtés.

Le messager fut introduit devant le roi et lui dit :

— Sire, le noble comte de Flandres, mon maître, m'envoie vers vous pour vous dire que les conditions de la paix faite entre vous et lui sont trop outrageuses pour qu'il les puisse tolérer plus longtemps... Elles lui ont été imposées par la force, il ne les a pas consenties... Il était permis au comte de Saint-Pol de le tuer, lorsqu'il le tenait sous son couteau ; le comte de Saint-Pol ne l'a pas fait : tant pis pour lui et tant mieux pour le comte de Flandres... Mais c'est à l'insu de mon maître que le combat a cessé et que la paix s'est arrangée : il ne la veut pas reconnaître.

— Mais, s'écria le roi de France étonné, c'est au nom de l'empereur d'Allemagne, parent du comte de Flandres, que nous avons octroyé la paix!... C'est sur la parole de l'empereur d'Allemagne que nous avons prié le comte de Saint-Pol d'accorder la vie sauve à son ennemi, qu'il tenait sous son genou!...

— Certes, Sire, tout cela est vrai, reprit le messager ; mais ce qui est vrai aussi, c'est que le consentement du comte de Flandres n'y a été pour rien, et qu'on s'est passé de lui pour conclure cette paix onéreuse.

— Que veut-il donc, en vous envoyant vers moi? demanda le roi, impatienté.

— Il veut, Sire, que vous lui rendiez ses huit comtés que vous n'avez obtenues que par surprise...

— Ses huit comtés?

— Oui, Sire.

— Elles ne doivent lui revenir que dans cent ans, à lui ou à ses héritiers... Et encore, si, dans ces cent ans-là, il arrive au comte de Flandres ou à ses ayant-droit, de faire une nuisance quelconque au royaume de France, par guerre ou autrement, les huit comtés feront retour définitif à la couronne de France.

— Le noble comte de Flandres, mon maître, ne l'entend pas ainsi, Sire...

— Et comment l'entend-il donc, dites-moi?

— Il redemande ses comtés.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— Eh bien! vous lui répondrez de ma part qu'il ne les aura que dans cent ans d'ici, et non avant!

— C'est votre dernier mot, Sire?

— Mon dernier mot, assurément.

— Alors, Sire, ne vous en prenez qu'à vous des maux qui vont résulter de cette obstination de votre part à ne pas rendre au comte de Flandres les huit comtés qui lui appartiennent...

— Quels maux? demanda le roi de France.

— Vous les devinez bien, Sire. Le comte de Flandres est puissant, il a des alliés et des parents un peu partout, il fera appel d'hommes et d'argent et marchera contre vous... Et cette fois, il n'y aura nulles trêves à espérer... Le comte de Flandres, il y a un an, lorsqu'il assiégeait Senlis, n'avait qu'un pas à faire pour venir jusqu'à Paris, il n'avait aussi à faire qu'un geste pour prendre la couronne de France et la placer sur sa tête... Ce qui

échoué la première fois peut ne pas échouer une seconde...

Le roi Philippe, à cette menace, se sentit atteint au cœur. Il comprit que le messager disait vrai quant à ce qui s'était passé l'année précédente, et que, par conséquent, il pouvait bien dire vrai aussi pour l'année qui venait. Il baissa la tête dans ses mains et réfléchit pendant quelques instants.

Le messager crut cette méditation favorable à son maître. Il demanda au roi, comme s'il ne lui avait encore rien demandé :

—Quelle réponse, Sire, rapporterai-je au noble comte de Flandres?..

— Que puisqu'il se déclare rebelle à l'autorité du roi de France, le roi de France le traitera en rebelle, répondit Philippe.

Le messager ne voulut pas en entendre davantage, d'autant plus qu'après ce qu'il avait osé dire au roi, de la part de Ferrand, il ne faisait pas bon de séjourner longtemps à Paris. En conséquence, il s'inclina respectueusement devant Philippe et sa cour, et prit incontinent congé pour retourner à Louvain.

## CHAPITRE XXXII

Comment le comte de Flandres, au retour de son messager, envoya vers son frère, le roi de Portugal; vers son oncle, le comte d'Avignon; vers son autre parent, l'empereur d'Allemagne, pour les exciter à combattre le roi de France.

Le messager du comte de Flandres revint donc à Louvain, où se tenait Ferrand.

— Eh bien! lui demanda ce dernier en l'apercevant, qu'a répondu le roi de France?

— Seigneur, dit le messager, faut-il vous dire l'exacte vérité?

— La vérité tout entière, oui... Ne me cèle rien...

— Il refuse de vous rendre les huit comtés qui vous appartiennent, avant cent ans accomplis.

— Je m'y attendais!... Et lui as-tu déclaré mes intentions au cas où il ne consentirait pas à me restituer mes terres?...

— Je les lui ai déclarées, seigneur comte...

— Qu'a-t-il dit, alors?...

— Voici quelles ont été ses propres paroles : « Puisque le comte de Flandres se fait rebelle à l'autorité du roi de France, le roi de France traitera le comte de Flandres en rebelle. »

— Ah! vraiment, il a dit cela?

— Oui, sire comte.

— Et il n'a rien ajouté?

— Rien.

— C'est bien! Nous allons agir, et, cette fois, nous verrons qui l'emportera, de lui ou de moi!... Le comte de Flandres prouvera au roi de France qu'on ne l'outrage pas impunément!...

Ferrand ne perdit pas de temps. Il dépêcha d'abord un sien baron vers le roi de Portugal, qui était son frère, avec prière d'envahir le territoire du roi de France et de le saccager comme pays ennemi. Puis il en dépêcha un autre vers l'empereur d'Allemagne, vers le comte d'Avignon, vers le roi d'Angleterre, avec les mêmes recommandations.

Quant à lui, il rappela à lui tous ses hauts barons qui s'étaient retirés dans leurs terres, en leur enjoignant d'amener avec eux le plus d'hommes possible.

L'effet de ces mesures ne tarda pas à se faire sentir. En moins de rien, le royaume de France fut envahi aux quatre coins, et tout fut mis à sac et à pillage, tout fut brûlé, pillé sans miséricorde au nom du comte de Flandres : la Gascogne, le Cambrésis, le Poitou, le Maine, la Normandie, le Nord, le Midi, l'Est et l'Ouest. Ce fut une désolation générale!

Quand l'incendie fut ainsi mis aux quatre coins du royaume de France, le comte de Flandres se mit en marche vers Paris à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, chargés de parachever l'œuvre commencée par le roi d'Angleterre, par le comte d'Avignon, par le roi de Portugal et par l'empereur d'Allemagne.

En apprenant la nouvelle de ces terribles désastres, qui menaçaient de se terminer par un désastre plus grand encore, c'est-à-dire par la perte de sa couronne, le roi de France comprit qu'il fallait agir aussi puissamment qu'agissaient ses ennemis et leur livrer une bataille décisive, avec une armée aussi considérable que la leur.

—Ah! Jehan-sans-Terre! murmura-t-il. Ah! empereur Othon! Ah! comte Ferrand! vous me menacez au cœur même de mon royaume! Vous me croyez mort... Je vous ferai voir que je n'étais qu'endormi, confiant que j'étais en votre parole... Vous me réveillez : ce sera le réveil du lion!

Et, à son tour, Philippe réunit une armée égale en nombre à celle du comte de Flandres, et marcha vaillamment à sa rencontre.

Les deux armées se joignirent aux environs de Bouvines. On était au milieu du mois de juillet de l'année 1214.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, à la veille de la bataille entre le comte de Flandres et le roi de France, la mère de Ferrand lui envoya un saint homme pour le prier de faire sa paix avec Philippe, qui était son père.



Une terrible bataille allait donc se livrer, bataille décisive où devait tomber l'un ou l'autre ennemi.

Quelques jours avant qu'elle n'eût lieu, un saint homme entra sous la tente du comte de Flandres, au moment où celui-ci devisait avec quelques-uns de ses hauts barons sur les dispositions à prendre pour la bataille prochaine.

— Sire comte, dit le saint homme à Ferrand, je viens de la part de la reine de Portugal, votre mère.

— Soyez le bienvenu, répondit Ferrand.

— Sire comte, je voudrais, en son nom, vous dire quelques paroles sans témoins.

— Sans témoins?

— Oui, sire comte.

Les barons, entendant cela, sortirent aussitôt de la tente du comte de Flandres, qui resta seul avec le saint homme.

— Sire comte, reprit ce dernier, vous allez livrer bataille au roi de France?

— Oui, bon ermite, dans quelques jours.

— Ce sera une bataille terrible et navrante, sire comte!

— Je le crois aussi... Deux armées comme celles qui vont en venir aux mains ne se heurtent pas sans qu'il en résulte de grands malheurs.

— Sire comte, vous êtes en forces suffisantes pour résister victorieusement au roi Philippe?...

— Oui, saint homme... Le roi Philippe succombera et je triompherai.

— Sire comte, il ne faut pas que vous triomphiez... Votre mère ne le veut pas...

— Qu'est-ce à dire? s'écria Ferrand étonné.

— Il ne faut pas que vous triomphiez, parce qu'il ne faut pas que le roi Philippe succombe...

— Et pourquoi cela?

— Parce que le roi Philippe est votre père.

— Le roi de France est mon père?... s'écria Ferrand en pâlissant.

— Oui, sire comte, voilà l'aveu que votre mère m'a chargé de vous faire afin de vous détourner de cette guerre impie.

— Le roi de France est mon père! répéta Ferrand, anéanti par cette révélation.

— Oui, sire comte... Vous comprenez maintenant quel est votre devoir... Votre mère a eu commerce d'amour avec le roi Philippe, lorsqu'il est venu secourir le roi de Portugal, son mari... Pour vous faire cette doulouseuse confession, sire comte, il fallait une aussi douloureuse occasion que celle-ci... Votre mère ne veut pas que vous détrôniez votre père ou que vous soyez tué par lui... Elle attend votre réponse dans l'angoisse et dans les larmes... Je vais lui dire que vous consentez à vous humilier devant le roi de France, et à faire votre paix avec lui, n'est-ce pas?...

Le comte de Flandres, accablé, avait baissé la tête et il pleurait. Un instant, il fut sur le point de consentir à ce qu'exigeait de lui sa mère. Mais l'orgueil reprenant aussitôt le dessus, il releva la tête et répondit :

— Il est trop tard! Je combattrai le roi de France... Lui ou moi nous devons succomber... Le sort l'aura voulu ainsi...

Le saint homme voulut insister, mais un geste impérieux que lui fit Ferrand l'en empêcha; il comprit que tout était résolu et arrêté dans ce cœur de fer, et il se retira en murmurant :

— Ferrand, votre orgueil vous détruira!...

---

## CHAPITRE XXXIV

Comment la bataille eut définitivement lieu entre le roi de France et le comte de Flandres, et comment ce dernier fut déconfit.



Quelques jours après, c'était le vingt-cinquième de juillet, les Flamands s'avancèrent en bataille contre les Français.

Le comte de Hollande menait la première phalange;

Le comte de Zélande menait la deuxième;

Bouchard d'Auvergne menait la troisième;

Le comte de Valenciennes, la quatrième;

Gaulthier de Saint-Omer, la cinquième;

Le comte de Tournay, la sixième;

Le sire de Hue, la septième;

Le châtelain de Bergues, la huitième;

Galleran de Douay, la neuvième;

Regnault de Boulogne, la dixième;

Le prévôt de Loos, la onzième;

Jehan, seigneur de Gaure, la douzième.

Chacune de ces phalanges était composée de trente mille hommes; ce qui donnait un total de combattants assez considérable.

Le comte Ferrand avait avec lui Ypres, Bruges et Gand.

Quand les Français s'en aperçurent, ils furent un peu consternés, car c'était un bien grand nombre d'ennemis à combattre. D'autant plus que le chaud ayant enlevé la vigueur aux hommes et aux chevaux, on n'en devait pas espérer de bons effets. Quelques-uns même étaient d'avis qu'il valait mieux attendre cette grande armée que d'aller à elle.

— Si elle nous attaque, disaient-ils, nous aurons l'avantage du lieu; et, si elle n'en a pas l'assurance, elle se dissipera bientôt à cause de sa grande multitude qui consommera en peu de jours tous les vivres de la contrée... Par ainsi, la France sera délivrée d'un grand péril...

Il n'y avait si hardi qui ne frémît d'angoisse.

Guillaume des Barres, ce noble chevalier, les réconfortait doucement, et ils l'écoutaient petit à petit, car ils se fiaient plus en lui qu'en nul des autres.

Du côté des Flamands, quand Regnault de Boulogne s'aperçut que Guillaume de Montigny portait la bannière royale, il dit à Ferrand :

— Sire, si vous m'en voulez croire, nous nous arrêterons ici... C'est Guillaume de Montigny qui porte la bannière du roi Philippe, et j'ai grand'peur à cause de cela. Le roi ne la pouvait bailler à meilleur chevalier ni à plus hardi... Si aujourd'hui

nous perdons la bataille, assurément ce sera par sa faute... Par ainsi, je vous conseille fort, Sire, de demander trêves au roi... Mon cœur ne me dit aucun bien de cette besogne.

— Ho! ho! ho! s'écria Ferrand, je vois ce que c'est, Regnault!... Vous aimez mieux le roi que moi, aujourd'hui, et pourtant cette guerre a été entreprise pour l'amour de vous... Si vous avez peur, allez-vous-en vous cacher en quelque lieu bien sûr... Pour moi, je reste debout, en face de l'ennemi, décidé à vaincre ou à mourir...

— Ferrand, beau cousin, répondit le comte de Boulogne, vous avez tort de me ramponner ainsi... Avant qu'il soit vespres, je pousserai mon cheval si avant dans la mêlée que, pour tout l'or du monde, vous ne voudriez pas vous trouver à sa queue!...

Et, ce disant, le comte de Boulogne, blessé au cœur des soupçons de Ferrand, piqua son cheval et le lança droit en la mêlée, en criant à voix haute:

— Boulogne! Boulogne! Boulogne!

La bataille commença alors, et merveilleusement, car les arbalétriers qui étaient devant tiraient si dru contre les Français, que ceux-ci n'eussent pu tenir bien longtemps s'ils n'avaient eu avec eux le bon Guillaume de Montigny, qui portait l'oriflamme.

Guillaume de Montigny voyait la détresse où étaient ses compagnons. Mais il avait ses projets, quand il enveloppa la bannière et fit tourner le dos aux Français, à l'encontre des Flamands.

En effet, les Flamands se laissèrent prendre à cette tactique. Ils crièrent:

— Sus! sus aux Français, qui se veulent enfuir!...

— Beaux seigneurs, dit Ferrand, faites en sorte que le roi Philippe ne nous échappe point, car j'ai projet de lui faire couper la tête!...

Les Flamands allèrent, courant tout droit aux pavillons des Français pour en avoir le gain. Mais les Français se tenaient toujours sur la droite, serrés entre eux, se défendant courageusement, tant qu'ils eurent le soleil contre le dos et les Flamands au visage. Lors, Guillaume de Montigny dressa l'oriflamme au vent en criant hautement:

— Montjoie-Saint-Denis!

Et, cela crié, il se mit en avant pour guider ses compagnons et les encourager à bien faire.

Les Flamands avaient passé le pont jeté sur la Meuse: les Français occupèrent le pont pour leur rendre le retour impossible. Ce fut sur ce point principalement que la tuerie fut la plus grande.

— Beaux amis, cria Ferrand, tenez-vous bien!... Je veux abattre aujourd'hui l'orgueil des Français!... Vous les verrez bientôt fuir et n'oser attendre les renforts que j'ai amenés avec moi!... Or, tôt! faites venir les cordes: nous allons les lier tous vilainement et honteusement... Quant au roi Philippe, il aura la tête coupée!

— Sire, lui répondit Jehan de Tournay, l'un de ses capitaines, par la Vierge Marie! les Français ont habilement travaillé!... Ils nous ont mis le soleil en pleine figure, et nos gens en souffrent beaucoup... Ils tombent comme des mouches!... Voyez! voyez! Sire! voyez!...

— Taisez-vous! dit le comte de Flandres. Je vous dis que vous les verrez bientôt fuir comme du sable devant le vent!...

En cet endroit, Guillaume des Barres et Guillaume de Montigny montrèrent bien toute leur vertu.

Guillaume des Barres tua le prévôt de Loos et l'un des cousins au comte de Flandres.

Guillaume de Montigny tua également deux autres hauts barons, alliés de Ferrand.

Ce qui n'empêcha pas les Flamands de continuer à faire dommage aux Français, à ce point même que le roi de France, affligé de voir ainsi tomber la fleur de son armée et le meilleur de son peuple, rappela Guillaume des Barres et lui dit:

— Bel ami, vous voyez qu'il est temps et besoin de nous retirer. Pour Dieu! allons-nous-en à Arras!

— Que dites-vous donc là, Sire? s'écria le bon Guillaume des Barres. Ne vous souvenez-vous donc plus des nobles armes que vous portez et de la noble bannière qui flotte devant vous?... Si vous abandonnez le champ de bataille, vous abandonnez à la mort vos amis, vos soldats, votre peuple qui a le regard sur vous!... Fuir devant l'ennemi! Ah! Sire, ce serait la première fois, mais ce serait encore de trop d'une!... Songez donc, Sire, que c'est pour l'amour de vous que tous ces hommes se sont rassemblés et qu'ils combattent à cette heure contre les conjurés flamands, anglais et autres!... Voyez combien peu ils songent à fuir, eux!... Voyez combien de Flamands ils ont abattus et combien ils en abattent encore!...

Le roi eut honte de la pensée qu'il avait eue, et il répondit au bon Guillaume des Barres:

— Ah! Guillaume, vous m'aimez bien, je le vois, puisque vous avez un tel soin de mon honneur!... Guillaume, regardez-moi faire!...

En disant cette parole, le roi poussa son cheval en avant, en pleine mêlée, frappant à droite et à gauche, d'estoc et de taille, tuant tout ce qui se présentait à ses coups. Ce fut ainsi qu'il tua le châtelain de Gand.

Guillaume, réjoui de le voir ainsi, dit à ses compagnons:

— Beaux seigneurs, c'est là le signal de la victoire que nous donne le roi notre Sire!... S'il peut rencontrer le comte de Flandres, Ferrand ne sera pas couronné roi de France, j'en réponds.

Le roi continuait toujours de frapper et d'abattre, suivi qu'il était par Guillaume des Barres, par le comte de Saint-Pol et par cinq cents chevaliers dévoués à Philippe.

La bataille dura ainsi jusqu'à l'heure des basses vespres. Les Flamands, malgré les cris de « Flandres! » et de « Boulogne! » poussés par Regnault et par Ferrand, n'en reculèrent pas moins, harassés, exténués, n'en pouvant plus.

Le comte de Boulogne, ne pouvant les rallier, voulut mourir au moins d'une belle fin et il s'aventura à la rencontre de Guillaume de Montigny, qui portait l'enseigne de France. Mais le coup qu'il lui lança n'atteignit que l'oriflamme, qui s'en trouva déchirée en deux; et Guillaume, furieux de voir la bannière de France ainsi arrangée, se précipita sur Regnault et le fit choir à terre.

Le comte de Flandres, alors, témoin de cette chute de son compagnon, courut à son secours. Mais lui et ses gens furent aussitôt enveloppés par les Français : ses gens furent tués sans nulle merci, et, quant à lui, il fut désarmé et mené en hoqueton devant le roi.

## CHAPITRE XXXV

**Comment Ferrand, comte de Flandres, fait prisonnier à Bouvines, fut mené à Paris, puis au Goulet-sur-Seine.**



egnault pris, Ferrand pris, les principaux d'entre les Flamands tués, l'armée du comte de Flandres ne tarda pas à entrer en déroute complète. On les poursuivit l'épée dans les reins, et ceux qui ne furent pas tués furent liés avec les cordes qu'ils avaient apportées à l'intention des Français.

Le lendemain, le roi Philippe quitta le champ de Bouvines, car il avait hâte d'avoir des nouvelles de ses fils qu'il avait envoyés pour repousser les alliés du comte de Flandres.

Les prisonniers s'en venaient sur un chariot richement mené par des charretiers, joyeux de cette capture, parce qu'ils étaient bien payés de leurs gages, et escorté par un nombre suffisant de gens d'armes, à la tête desquels était Guillaume des Barres.

On s'arrêta à Péronne, où furent laissés les prisonniers flamands, toujours liés avec les cordes qu'ils avaient apportées pour les Français.

Le roi séjourna là trois jours, et, au moment où il allait repartir, toujours inquiet sur le sort de ses quatre fils, il en eut de bonnes nouvelles.

Loys avait combattu à Mâcon le duc de Brabant, le duc de Guerles et le comte de Julliers et les avait faits prisonniers.

Philippe, le second fils du roi, avait livré bataille en Normandie au roi d'Angleterre, au roi d'Ecosse et au prince de Galles, et il les avait déconfits et faits prisonniers.

Le comte de Poitiers, troisième fils du roi, avait combattu en Gascogne Thierry de Portugal, frère du comte de Flandres, et l'avait déconfit et fait prisonnier.

Enfin Jehan, le quatrième fils du roi, avait combattu le comte d'Avignon et l'avait vaincu et fait prisonnier.

Tous quatre étaient en route pour Paris avec leurs nobles prisonniers.

Ces nouvelles transportèrent d'aise le cœur du roi Philippe, qui se hâta alors de revenir à Paris, où il fit sa rentrée six jours après la bataille, un mardi du mois d'août. Ajoutons qu'avant son partement de Péronne, le roi avait ordonné au prévôt de cette ville de décoller Regnault, comte de Boulogne, lequel était un traître, ayant agi follement contre lui.

Une fois à Paris, le roi tint cour plénière, et le lendemain, après la messe, il vint en la chambre du conseil où l'attendaient déjà ses douze pairs de France, Ferrand excepté, puisqu'il était en prison. Philippe appela ses fils et leur dit :

— Beaux enfants, nous devons bien louer Dieu qui nous a ainsi noblement donné secours... Jamais la couronne de France ne fut si hautement honorée. Nous avons des prisonniers que nous pourrons faire mourir ou délivrer de prison, selon qu'il nous plaira. Pour moi, je leur ferai grâce en l'honneur de Dieu qui nous a donné cette victoire... Par ainsi, mes beaux fils, tous nos prisonniers seront mis hors de prison, excepté Ferrand, comte de Flandres, et son frère Thierry, roi de Portugal.

## CHAPITRE XXXVI



**Comment les nobles prisonniers du roi de France furent délivrés sans payer rançon, excepté Thierry de Portugal et Ferrand de Flandres, qui eurent la tête coupée.**

ès qu'il eut dit cela, Philippe pria ses quatre fils de faire mettre hors de prison les prisonniers ayant nom :

Jehan, roi d'Angleterre;
Le roi d'Ecosse;
Le prince de Galles;
Clément d'Avignon;
Henri, duc de Brabant;
Le comte de Julliers;
Et le duc de Guerbes, qui tous étaient au Châtelet de Paris.

En conséquence, lesdits princes furent extraits de prison et amenés devers le roi, en plein palais, par le prévôt de Paris.

Tous les sept tremblaient intérieurement, car ils savaient le sort qu'avait eu à Péronne le comte Regnault, et ils s'attendaient à en avoir un semblable à Paris. Mais ils furent grandement et agréablement ébahis, quand ils s'aperçurent qu'il ne s'agissait pas de cela, au contraire.

— Vous voyez, leur dit fièrement Philippe, que vous voilà mes prisonniers, grâce à Dieu! Vous voilà entre mes mains et je peux faire de vous à ma volonté!... Avant de me décider, je veux savoir de chacun de vous la vérité sur ce qu'il aurait fait au cas où chacun de mes quatre fils, au lieu d'être vainqueur, eût été vaincu...

— Premièrement, répondit Jehan d'Angleterre, je jure, moi, qu'ils n'eussent souffert ni mal ni déplaisir, mais que jamais aussi ils ne fussent sortis de ma prison avant que vous ne m'eussiez

rendu mes terres de Normandie et de Gascogne, et aussi avant que vous n'eussiez rendu à Ferrand ses huit comtés !

Après avoir entendu cette réponse du roi Jehan d'Angleterre, le roi de France voulut avoir celle des autres prisonniers, qui répondirent dans le même sens que le roi d'Angleterre.

Lors, Philippe reprit :

— Seigneurs, nous vous promettons que vous échapperez tous sans mort ni tourment, fors Thierry et Ferrand, qui ont trop fait contre moi pour que je leur pardonne... Vous serez mis tous dehors, et eux seuls seront châtiés comme il convient qu'ils le soient.

Et tout aussitôt, le roi Philippe commanda qu'on lui amenât le roi Thierry de Portugal et le comte de Flandres, à qui il fit incontinent couper la tête, puis qu'on enterra après aux Saints-Innocents.

Quand cette double exécution eut été parachevée, le roi Philippe délivra les prisonniers sans exiger la moindre rançon d'eux, et leur donna congé de s'en aller en leurs contrées, après toutefois leur avoir fait jurer que jamais jour de leur vie ils ne guerroyeraient contre le roi de France.

## CHAPITRE XXXVII

Comment la comtesse Jehanne, fille aînée de Baudouin-le-Diable et femme du comte Ferrand de Flandres, mourut subitement.

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter et qui avaient fait la comtesse de Flandres veuve de son seigneur et mari, elle épousa un homme de grande lignée qui avait nom Ernoult, et était comte de Savoie.

Quelque temps après ce mariage, un matin qu'elle se trouvait encore dans son lit, couchée seule, Jehanne mourut soudainement.

*Cy finist ce présent livre intitulé* BAUDOYN-LE-DYABLE, *contenant aulcunes croniicques sur Ferrant filz au roy de Portugal et aussy sur le roy Phelippe de France et ses quatre filz. Imprimé à Paris par J. Bry aisné, l'an de grâce mil huit cent soixante, le XXVIII*[e] *jour de Mars*

# GENEVIÈVE DE BRABANT

## CHAPITRE PREMIER

En l'une des provinces de la Gaule-Belgique, qui fut autrefois le pays de Tongres, vers la fin du règne de Clovis, naquit une fille dans la très-illustre famille des princes de Brabant. A peine cette petite créature vit les premiers rayons de la lumière, que ses parents lui donnèrent une seconde naissance, qui la rendit fille du ciel, d'où elle reçut le beau nom de Geneviève.

Le père et la mère ne l'appelaient ordinairement que leur ange, en quoi certes ils ne se trompaient pas, puisqu'elle en avait la pureté et l'innocence.

Le plus doux plaisir dont elle fût tentée, c'était l'amour de la retraite et de la solitude. Cette inclination lui fit bâtir un ermitage au coin d'un jardin, où la nature semblait favoriser son dessein, y faisant croître quantité d'arbres, dont les agréables ombres ne permettaient pas même au soleil de voir les mystères de sa dévotion. C'était là qu'elle dressait de petits autels de mousse et de ramures; c'était là qu'elle passait la plus grande partie du jour, sans que les passe-temps de celles de son âge la pussent tirer d'un si doux entretien. Quand sa mère lui montrait qu'il était temps d'avoir de plus sérieuses pensées, elle répondait modestement que les siennes avaient le plus beau et le plus grand de tous les objets; néanmoins tous ses desseins étaient dans l'obéissance, qu'on ne savait sitôt lui demander quelque chose, qu'elle ne s'y portât tout entière; mais que si l'on permettait à ses inclinations de faire choix de sa condition, elle ne trouvait aucune sorte de vie plus désirable que celle qui avait attiré tant de grandes et illustres personnes dans la solitude, et qui, de la moitié du monde, en avait fait un désert.

A dix-sept ans, Geneviève était la plus accomplie des pucelles et la plus chaste des vierges. Aussi était-elle fort recherchée de tous les seigneurs de la contrée. Parmi ceux qui en firent la recherche, Sigifredus, que nous appelons Sifroy, ne fut pas des derniers ni des plus malheureux, puisqu'il emporta lui seul ce que les autres avaient désiré. Sans vous dire qu'il était un des plus puissants palatins de Trèves, c'est assez pour connaître sa qualité de savoir qu'il eut le cœur assez bon pour songer à l'assistance d'une maison souveraine. Ce jeune seigneur, ayant appris de la renommée une partie des perfections de cette belle princesse, voulut plutôt croire ses yeux que le bruit commun. Etant arrivé, il alla aussitôt faire sa révérence au prince et à la princesse sa femme, qui lui permirent de saluer Geneviève, à laquelle il fit toutes les offres de service qu'on pouvait attendre d'un amour sans artifice.

Ce fut après l'avoir vue, qu'il confessa que les poëtes n'avaient pas donné assez de bouches à sa renommée; que, pour publier les perfections de Geneviève, il eût fallu plus d'une trompette.

Il ne l'eut pas entretenue deux fois, qu'il la trouva remplie de tant de douceur et de modestie, que sa passion, de libre, devint nécessaire. Il tâcha de l'exprimer par des soupirs, ne l'osant déclarer par son discours, de crainte de faire passer ses véritables sentiments pour de folles rêveries. Aussi avait-il pris garde que le mot de mariage ne lui échappât jamais de la bouche, de peur qu'une honnête honte ne parût sur le visage de Geneviève et n'en augmentât la beauté; il craignait si fort quelque mauvaise parole, qu'il n'osait même lui en dire de bonnes.

Etant en cette appréhension, il alla trouver le prince et la princesse, auxquels il déclara le dessein de son voyage en ce peu de paroles :

— Seigneur, si vous êtes aussi favorable à mes desseins que votre douceur me le fait espérer, dans l'ignorance de ma bonne ou mauvaise fortune, je me tiens presque assuré de n'être point tout à fait malheureux. Je ne suis point, grâce à Dieu, sorti d'une maison dont le nom me puisse servir de reproche, et quand la gloire de mes ancêtres n'ajouterait rien à mon mérite, je ne suis pas si dépourvu, qu'il me fût aisé, s'il était bien-

séant, d'avancer des choses dont peut-être un autre que moi tirerait de la vanité. Ma noblesse n'est pas égale à la vôtre, je sais néanmoins qu'elle ne vous peut être honteuse, si vous me faites l'honneur d'en agréer l'alliance. La fortune ne m'a pas donné si peu de biens, que je ne puisse soutenir la dignité de votre illustre maison; mais quand ils seraient beaucoup moindres, je ne pourrais, sans trahir mon honneur, vous céler l'ardente affection que j'ai, non pas tant pour la beauté de votre fille, qui est incomparable, que pour ses grandes vertus; son mérite est si puissant sur mon esprit et ma volonté, que si la fortune m'avait fait empereur, je voudrais sans regret jeter à ses pieds la couronne impériale pour acquérir l'honneur de ses bonnes grâces.

Le prince pouvait prendre un peu de vanité dans ce compliment, et trouver mauvais qu'on lui demandât sa fille avec de telles raisons; toutefois, n'ignorant pas combien ce parti était avantageux, il remercia Sifroy d'avoir jeté les yeux sur elle, et lui témoigna de tenir sa recherche à honneur; néanmoins il ne voulait pas être injuste jusqu'à contraindre sa fille à une affaire où il n'y a que le choix de libre.

Il lui promit de bien porter, autant qu'il pourrait, sa volonté au consentement d'une alliance qui lui faisait espérer autant de satisfaction qu'il y voyait d'avantage. En même temps, la mère eut charge de traiter cette affaire et de ménager les affections de sa fille.

Après avoir hésité longtemps, Geneviève se décida à faire ce que voulait sa mère, c'est-à-dire à épouser Sifroy.

## CHAPITRE II

Quand nos jeunes mariés eurent passé quelque temps à la cour du Brabant, il fallut partir pour aller à Trèves. Les parents de Sifroy la reçurent avec tous les respects que sa qualité et son mérite devaient attendre de leur affection. Saint Hidulphe, qui était alors pasteur de cette grande ville, fut fort aise de voir sa bergerie accrue d'une si innocente brebis; pour témoigner sa joie, comme elle était sur le point de partir pour aller à une maison aux champs, il lui donna sa bénédiction.

Ce lieu de plaisir était en une campagne qui n'était terminée que par l'horizon; le château était entouré d'un parc, où il semblait que le printemps se retirât avec ses zéphirs, quand les aquilons régnaient dans les plaines d'Allemagne. Quelque rigoureux que fût l'hiver, il ne touchait point aux orangers. Au pied de la muraille coulait une rivière, qui nourrissait en tout temps un grand nombre de cygnes. Ce fut dans ce lieu plein de délices, et tout semblable au palais enchanté des Romains, que Sifroy et Geneviève menaient la plus douce et la plus innocente vie de leur siècle. Rien ne troublait leur contentement et tout contribuait à leur plaisir; pas un des domestiques n'était privé de ce bonheur; la paix et la bonne intelligence gouvernaient absolument tous ceux qui étaient de leur suite; on ne parlait point d'autre finesse que de celle qui pouvait tromper les oiseaux.

A peine deux ans s'étaient écoulés en cette vie innocente, que le tambour d'airain des Sarrasins en troubla le contentement. Abderam, roi des Maures, qui était passé de l'Afrique dans l'Espagne, ne promettait rien moins à son ambition que la conquête de l'Europe. La perfidie des traîtres, plutôt que son courage, l'avait déjà mis en possession de toutes les provinces qui sont au delà des Pyrénées.

La France lui était un friand morceau; mais il craignait de trouver d'autres gens que les Goths.

Il n'ignorait pas qu'il y avait encore des anciens Gaulois, dont les ancêtres, au nombre de trente chevaliers, chassèrent autrefois deux mille chevaux maures, et les contraignirent de se retirer des Amdrumettes. Considérant donc qu'en chaque province il y avait des nations entières à vaincre, il dressa la plus effroyable armée que l'Occident ait jamais vu. Ce déluge de soldats s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'en Touraine, où l'invincible Charles-Martel l'attendait avec douze mille chevaux et soixante mille hommes de pied.

La renommée d'une si fameuse bataille, jointe à l'intérêt de tout le Septentrion, amena une grande troupe de noblesse à Martel, d'autant que les plus braves guerriers trouvaient autant de gloire à combattre sous ce grand capitaine qu'à gagner des victoires par la conduite d'un autre.

Sifroy, qui était un des plus puissants seigneurs d'Allemagne, eût eu honte de s'endormir dans l'amour, pendant que tous les autres pensaient au salut public. Mais il trouva beaucoup de résistance dans la résolution de Geneviève, et plus d'une difficulté à surmonter, puisqu'il avait l'amour et la crainte d'un côté, et l'honneur le piquait vivement de l'autre, car il ne pouvait se résoudre à quitter un bien qu'il commençait seulement à connaître.

L'appareil de guerre étant préparé et le départ venu, le comte appela tous ses domestiques, et, après leur avoir recommandé l'obéissance envers sa chère femme, il prit son favori par la main, puis, adressant la parole à Geneviève, il dit :

— Ma fille, voici Golo à qui je laisse le soin de mes contentements; l'expérience que j'ai de sa fidélité me fait espérer que l'ennui de mon absence sera en quelque sorte modéré par la confiance que vous prendrez de son service. Je ne vous dis autre chose en sa recommandation, sinon qu'après moi vous devez attendre plus de soulagement de lui que de personne au monde, et en partant je vous conjure de le chérir en ma considération.

A ces mots, la pauvre Geneviève se pâme, on la relève; elle retombe par trois fois; tous les serviteurs coururent aux remèdes pour appeler son âme, qui semblait fuir de peur de voir le départ de Sifroy, peut-être de crainte de demeurer sous la

conduite de Golo. Le comte, qui avait remarqué un changement notable dans le visage de sa femme, lorsqu'il lui recommandait la fidélité de son favori, éleva les yeux et dit ces paroles :

— C'est à vous seule, reine du ciel, glorieuse mère du Sauveur, que je laisse le soin de ma chère Geneviève!

## CHAPITRE III

Sifroy fut très-bien recueilli par le grand Charles-Martel. Ce vaillant héros attendait Abderam proche de Tours. Ayant appris que l'ennemi avait disposé son armée en ordre de bataille, Charles s'avança contre eux, les plaçant, par son habile disposition, entre le fleuve de la Loire et ses chevaliers, laissant derrière lui la ville de Tours; comme il avait à combattre une armée composée de quatre cent mille hommes, et que les siens étaient bien inférieurs en nombre, il comprit qu'il n'y avait chance de succès pour lui que dans l'héroïque courage de ses chevaliers; en conséquence, il fit publier dans les rangs que celui à qui il avait confié le commandement de la ville de Tours avait ordre de refuser l'entrée de la ville aux fuyards; et, pour ôter toute espérance de fuite, il mit sur les ailes de son armée six cents de ses plus braves cavaliers, avec commandement de frapper sans pitié le premier qui abandonnerait son rang.

Et aussitôt tous ces braves, comme des lions lâchés dans l'arène, donnant l'essor à leur vive impatience, se précipitent sur les Maures et en font un effroyable carnage. Leur défaite fut complète.

Les chevaliers français n'eurent à regretter que cinq cents des leurs. Quant aux débris de l'armée des Sarrasins, ils se rallièrent sous Accupa, l'un de leurs rois, qui s'empara d'Avignon. Charles-Martel avait gagné la plus grande victoire dont on ait jamais ouï parler. Sous l'invocation de saint Martin, il fit aussitôt construire une chapelle. Ensuite il distribua à ses guerriers des marques de distinctions et des trésors saisis dans le camp des vaincus. Sifroy reçut un large collier d'or enrichi de diamants, ce collier lui conférait en même temps un haut grade dans l'ordre de chevalerie auquel il était attaché. Notre palatin envoya ce collier à Geneviève, avec une lettre.

## CHAPITRE IV



Nous laisserons partir Sifroy pour la Provence, et nous irons trouver la comtesse avec Lanfroy, le messager, qui ne mit pas beaucoup de temps à se rendre auprès d'elle.

Quand on lui vint dire qu'il était arrivé un gentilhomme de la part de son mari, elle se promenait dans les détours d'un labyrinthe, pour y perdre ses ennuis, ou du moins pour en calmer l'importunité par cet honnête divertissement. Lanfroy était par malheur vêtu de noir ce jour-là, ce qui fit presque pâmer Geneviève aussitôt qu'il parut; mais ayant remarqué à sa contenance et à sa mine des témoignages de joie, plutôt que des marques de tristesse, elle lui demanda, d'une voix toute tremblante, comme Sifroy se portait.

Après que le gentilhomme eut fait une humble révérence, il présenta son message :

— Madame, voilà des lettres qui vous le diront de meilleure grâce que moi.

Les ayant ouvertes, elle s'éloigna un peu dans une allée, et les lut deux ou trois fois, s'arrêtant fort longtemps à chaque mot; néanmoins sa joie n'était pas entière, considérant que son palatin était absent.

La curiosité de mille demandes se présenta à son esprit. Elle appela Lanfroy, qui par son commandement lui dit que son maître était à Tours, sur le point d'aller à Avignon, pour assiéger le reste des Sarrasins qui s'y étaient retirés : de là à Narbonne contre Athime, qui tenait cette forte place. Tous ces discours ne plaisaient guère à la comtesse, qui jugeait bien que ces siéges de villes tiendraient longtemps son mari absent. Enfin, ayant appris que l'on craignait encore la venue d'un autre roi, nommé Améré, qui amenait du secours à sa nation, elle vit bien que le retour de Sifroy ne se devait espérer que l'année suivante, ce qui lui fit résoudre de dépêcher son gentilhomme quelque temps après, avec une réponse.

La douleur qui avait commencé cette lettre, la finit. Notre palatin était déjà au siége d'Avignon quand il la reçut.

## CHAPITRE V



Golo, à qui Sifroy avait donné plus d'autorité que le sauveur de l'Egypte n'en reçut de son maître, avait toujours regardé Geneviève avec le respect qu'il devait à la vertu, pendant que le comte demeura avec elle.

Geneviève avait assez de beauté pour être aimée, mais elle avait trop d'honnêteté pour le permettre. Cela fit que le traître Golo cacha son feu pour quelque temps; mais enfin il ne peut brûler avec plus de discrétion que le laurier : il soupire, il se plaint, il voudrait bien déclarer le mal qu'il souffre ; toutefois, n'en osant espérer le remède, il croit perdre ses paroles, et hasarder sa fortune s'il dit ce qu'il doit taire. Ses pensées combattirent longtemps sa passion, et peut-être qu'elle eût été vaincue, si elle n'eût été aidée de la présence de son objet. Résolu de découvrir sa flamme à celle qui en était l'innocente cause, il va à la chambre de la comtesse; mais aussitôt qu'il en aperçoit la modestie, sa témérité en attend un refus et des reproches. Ce premier essai ne semblait pas être de saison, il en remet le dessein à une autre rencontre. Enfin, voici l'occasion qu'il prit pour découvrir ses désirs.

La comtesse avait arrêté un peintre pour travailler aux galeries de son palais; parmi les ouvrages qu'il fit, le tableau de Geneviève n'était pas des moindres; aussi ne pouvait-il être laid, étant le portrait d'une si belle personne.

Comme un jour la princesse le regardait, elle appela Golo, et lui demanda son jugement sur cette peinture. Lui qui cherchait les moyens de déclarer sa passion, fut bien aise d'avoir rencontré celui-ci; voyant que les serviteurs et demoiselles étaient trop éloignés pour l'entendre, il lui dit :

— Vraiment, madame, si jamais le pinceau a rencontré, c'est en sujet; il n'est point de beauté, quelque excellente qu'elle soit, qui approche de cette image; pour moi j'estime assez d'avoir des yeux pour prendre son cœur. Si votre simple peinture donne de l'amour à ceux qui vous doivent du respect, ne pardonnerez-vous pas à une personne qui en voudrait adorer le prototype? sans doute votre beauté est trop parfaite pour être si cruelle et injuste que de vouloir condamner une passion à qui les dieux ont obéi.

— C'est parler en idolâtre, repartit la comtesse, ces divinités étant feintes, leur amour n'est qu'une fable.

— Au moins ne saurait-on nier, répartit l'intendant, que ces mensonges ne puissent exprimer mes véritables affections.

— Vous aimez donc, Golo?

— Oui, madame, et la plus aimable personne du monde.

— Vraiment, je voudrais bien connaître celle qui vous a donné cette innocente affection, j'avancerais de tout mon pouvoir votre contentement, et si votre dessein s'était arrêté sur quelqu'une de celles à qui je puis commander, je tâcherais de lui rendre votre recherche aussi agréable qu'elle est avantageuse.

Je vous laisse penser si Golo avait la tête dans les étoiles, prenant la sage dissimulation de sa maîtresse pour un contentement paisible. Ce fut alors qu'il montra son visage plus à découvert, et que les soupirs firent plus que la moitié de ce mauvais discours :

— Madame, je ne vois rien d'aimable que vous; ce sont vos attraits qui ont vaincu la constance que j'opposais à ma fidélité; mais puisque je connais que vos réponses favorisent mes desseins, je ne puis être malheureux, si je ne suis sot.

Un coup de tonnerre eût frappé Geneviève avec moins d'étonnement que ces mots ; néanmoins, étant revenue à la liberté de parler, sa colère et son indignation lui représentèrent la honte de son infidélité avec des reproches si aigres, que s'il n'eût eu beaucoup de passion, sans doute il n'eût jamais eu d'imprudence.

— Comment, misérable serviteur ! lui dit-elle, est-ce ainsi que vous vous acquittez de la fidélité que vous avez promise à votre maître? Avez-vous bien osé porter la vue sur une personne qui a autant d'horreur de votre crime, que d'envie de le châtier, si le repentir ne vous fait sage? La dissimulation dont je me suis servi n'était-elle pas un avertissement à votre témérité, que je ne voulais pas écouter? Gardez-vous de me tenir jamais de semblables discours, si vous êtes aussi soigneux de votre bien que vous l'êtes peu de votre devoir; j'ai des moyens de vous faire repentir de votre folie.

L'indignation empêcha le reste de son discours.

Que dira Golo? il n'est point temps de parler, et puis il voit que les serviteurs se sont aperçus de l'émotion de la comtesse; se persuadant qu'une autre occasion la rendrait plus favorable à ses poursuites, il les remet avec une réponse qui le tire hors de soupçon des serviteurs, et l'excuse auprès de sa maîtresse.

— Madame, repartit ce rusé, s'il y a de la faute en ce que vous me reprochez, elle est pardonnable, n'étant pas volontaire : j'espère faire une telle satisfaction à la personne que j'ai offensée, que si elle est raisonnable, elle ne sera pas fâchée.

Ceux qui ouïrent ces paroles, n'ayant pas conçu ce que la comtesse avait dit, crurent que l'intendant, homme colère et brutal, avait offensé quelqu'un de la maison, et qu'il promettait de satisfaire aux plaintes qu'on lui en avait faites.

Cette rencontre passa de la sorte ; mais Golo, qui n'eût pas brigué la conquête, si elle eût été facile, redoubla sa passion, et estima le bonheur de la posséder par la difficulté de l'acquérir. Il pense, il médite les moyens d'en venir à bout.

## CHAPITRE VI



oici la plus injuste, la plus honteuse et la plus criminelle pensée qui puisse tomber dans l'esprit d'un bon serviteur. Il y avait un cuisinier à la maison qui avait gagné les bonnes grâces de la comtesse par sa vertu; c'était là le seul artifice et la magie dont il fallait user pour posséder son cœur et son affection. L'intendant l'ayant assez reconnu avec les autres domestiques, résolut de faire encore une fois ses honteuses demandes; et en cas qu'il fût refusé, de rendre la chasteté de Geneviève suspecte à celui qui n'en devait pas douter. Sa grossesse servait de prétexte à la malice et à l'envie que les autres serviteurs portaient à ce pauvre cuisinier.

Un jour après souper, que la fraîcheur du temps convia la comtesse de sortir, comme elle se promenait dans un parterre, séparée de ses filles, Golo, feignant d'avoir quelque affaire à lui communiquer, s'en approche; après plusieurs feintises à dessein pour sonder le goût et être les espions du combat qu'il préparait à sa chasteté; après avoir allégué toutes les mauvaises raisons de sa passion, il finit ainsi :

— Ce discours, madame, n'est pas pour vous contraindre de m'aimer contre votre inclination, mais seulement pour vous prier d'avancer ma mort avec ce fer; puisque votre rigueur ne permet pas à ma constance d'espérer ce que mérite mon amour, ce serait m'obliger d'une faveur signalée de me faire mourir d'autre façon que lentement.

En même temps qu'il lui tenait ce discours, il lui présentait un poignard.

Si la comtesse n'interrompit point les importunités de ce perfide, ce fut le dépit qui l'empêcha, car aussitôt qu'elle put le faire, commandant à sa juste passion de ne le point échapper, elle lui repartit :

— Golo, je croyais que ma douceur aurait congédié votre présomption. et que c'était assez de vous avoir montré que votre poursuite était trop honteuse pour n'être pas vaine ; mais puisque ma bonté vous est inutile, je vous déclare que si jamais vous êtes si hardi que d'ouvrir la bouche à de semblables propos, mon mari en sera averti.

Notre intendant, piqué de ce refus, se retira plein de rage et de fureur.

A quelques jours de là, Golo fit appeler deux ou trois des plus affidés de la maison, puis ayant fait couler trois ou quatre larmes de ses traîtres yeux, il leur dit en soupirant :

— Mes amis, je ne saurais vous expliquer avec combien de déplaisir je suis contraint de vous découvrir une chose que je vous ai cachée le plus longtemps que j'ai pu ; et véritablement, si le péché particulier de notre infortunée maîtresse ne passait en un scandale public, et que la honte ne ternît point la gloire de son mari, je permettrais à mon silence de taire le crime de Geneviève, de peur de publier le déshonneur de Sifroy. Ceux qui n'ont point aperçu leurs sales actions les pourront estimer innocents; mais, hélas! qui peut le faire? Pour moi, sur la fidélité duquel notre maître s'était reposé du soin de sa femme, comme j'avais plus d'obligation de veiller sur ses déportements, aussi ai-je vu des choses que je croyais bien être fausses, pour les mécroire. Je dis ceci, mes amis, sur ce qu'il est possible d'estimer que madame ait jeté les yeux sur ce coquin, s'ils n'ont été aveuglés par la force de quelque charme. J'ai cru devoir prendre votre avis sur une si mauvaise affaire, afin de cacher l'infamie de cette maison, autant qu'il est possible. Pour moi, je crois qu'il faut mettre ce misérable cuisinier dans un cachot, attendant le retour de notre maître; et parce que madame le pourrait élargir, étant libre, il ne sera pas hors de propos de lui faire tenir la chambre avec le plus doux traitement que saurait espérer un criminel. Cependant je donnerai avis à monsieur de la diligence que nous avons apportée à cette affaire.

Toute cette belle harangue n'était pas pour persuader ceux qui étaient déjà prévenus de l'innocence de la comtesse, mais seulement pour gagner quelque apparence de fermeté dans une injustice si manifeste.

## CHAPITRE II



oilà donc la résolution prise contre ces deux innocentes victimes. Un matin que Geneviève était encore au lit, Golo appela le cuisinier avec des paroles qui avaient cela de commun avec le tonnerre, qu'elles ne grondaient que pour lancer la foudre; lui reprocha qu'il avait mis un poison amoureux dans les viandes de la comtesse, par le moyen duquel il avait disposé de ses volontés et de sa personne.

Le pauvre Drogan eut beau protester qu'il était innocent, et appeler le ciel et la terre à témoins de son honnêteté et de celle de sa maîtresse, il fallut passer le guichet et faire une longue pénitence du péché de Golo, n'ayant d'autre consolation dans

ses ennuis que les larmes qu'il répandait jour et nuit dans sa prison.

Ce fut une chose digne de compassion quand ce malheureux imposteur alla dans la chambre de Geneviève, pour lui faire le mauvais discours qui avait rendu Drogan coupable.

Véritablement la sainte dame eut besoin de toute sa vertu dans cette rencontre; encore sa patience échappa-t-elle un peu; mais comme il n'y avait personne qui ne fût à Golo, aussi il n'y eut aucun qui écoutât ses plaintes, qui fût ému de sa misère. On la mène dans une tour d'où elle pouvait assez entendre les pitoyables cris de Drogan, mais non pour en soulager les maux. Tant de regrets pouvaient faire mourir une femme grosse de huit mois, si Dieu n'en eût pris un soin particulier. Toute la consolation qu'elle avait parmi tant de tristesse, c'était que le ciel ne pouvait laisser cette injure impunie.

La comtesse ne dissimule plus, sa douceur s'est tournée en une juste indignation. Si Golo pense la flatter, elle lui dit des injures; s'il lui fait des promesses, elle les méprise; s'il la touche, elle s'écrie.

Quelquefois il lui disait que le moyen de couvrir sa honte, c'était de lui permettre ce qu'un misérable cuisinier avait obtenu avec facilité. A ces paroles, la comtesse ne pouvait non plus commander à sa colère, que satisfaire aux vengeances qu'elle lui inspirait.

— Traître, perfide! disait-elle, n'es-tu pas content de m'avoir rendue misérable, sans me vouloir faire adultère? Jusqu'ici, je ne t'ai regardé que comme un méchant homme, mais maintenant je te tiens comme un cruel tyran. Achève, perfide, achève tes cruautés; la chasteté a ses martyrs, je ne refuse pas d'en être, car d'attendre que je te permette autre chose que de me tuer, c'est perdre ton temps et tes peines.

Ce malheureux, considérant que sa maîtresse avait trop de vertu pour pécher, tâcha de couvrir son crime sous prétexte de mariage; il fit courir le bruit que le palatin s'étant embarqué sur mer pour son retour, y avait fait naufrage. Sur cette nouvelle, il disposa des lettres qu'il fit glisser dans les mains de Geneviève, afin de la disposer à ses recherches, par l'assurance de la mort de son mari.

Ce qui anima la comtesse d'un tel esprit, que l'intendant ne lui fit pas plus tôt l'ouverture de son mariage, qu'elle le renvoya avec un soufflet. Cet artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à sa nourrice, qui ne fit jamais une si mauvaise action.

C'était de cette femme dont se servait Golo pour porter les aliments nécessaires à Geneviève. Il la conjura de gagner le cœur de la comtesse, et d'adoucir son esprit par tous les artifices dont elle pourra s'aviser. Il espère pouvoir aisément tromper une femme par le moyen dont le diable se servit contre un homme; mais certes il se trompe, car il trouve que Geneviève est un rocher.

Pendant toutes ces menées, le terme de Geneviève arriva. Hélas! pourrais-je dire comme, dans cette nécessité où les bêtes ont besoin d'assistance, la femme d'un puissant palatin fut abandonnée de tout secours?

Voilà donc notre sainte comtesse dans les douleurs de l'enfantement! voilà son fils dans ses propres mains! Qui pourrait ouïr sans pitié ce qu'elle lui dit? Certes il ne serait pas plus aisé de la voir sans larmes que sans yeux.

— Hélas! mon pauvre enfant, que ton innocence m'a causé de douleur! ah! que mes misères te feront souffrir de maux!

Craignant que la nécessité de toutes choses, et les incommodités du lieu ne le fissent mourir hors de la grâce de Dieu, elle le baptisa du nom de Benoni-Tristan.

Après que ce petit enfant fut ondoyé, elle l'enveloppa dans la vieille serviette qu'on lui avait laissée.

Quand la nourrice dit à l'intendant qu'il y avait deux prisonniers dans la prison, que la comtesse était extrêmement abattue de tristesse et de douleur, la compassion, qui n'avait point trouvé d'entrée dans l'âme de ce barbare, fit alors son dernier effort pour le toucher. Enfin, il se relâche jusqu'à lui donner un peu plus de pain qu'à l'ordinaire.

Une complexion forte et robuste se fût ruinée parmi tant de pauvreté et d'angoisses. Ce ne fut donc pas un petit miracle de voir Geneviève plus belle et plus fraîche après les douleurs de ses couches, dans les ressentiments de tant d'amertumes, qu'elle ne paraissait parmi l'aise et les délices de sa prospérité. Notre intendant étant allé dans son cachot, trouva de nouvelles lumières, dont il fut si ébloui, qu'il pensa mourir d'amour; mais trouvant cette sainte femme ferme dans sa résolution de vivre misérable, de mourir chaste plutôt que d'acheter les félicités par la perte de son honneur, il résolut de donner le dernier coup à sa mauvaise fortune.

Il estima donc qu'il devait prévenir l'esprit de son maître, et lui faire savoir le malheur de sa maison. Deux mois s'étaient écoulés depuis les couches de Geneviève, quand il instruisit un de ses serviteurs pour lui en porter les nouvelles; encore voulut-il faire paraître de la prudence dans sa malice; et, à cet effet, il écrivit ces trois mots au palatin :

« Sire comte, si je n'appréhendais de publier une infamie que je veux cacher, je confierais un grand secret au papier; mais tous vos domestiques, et particulièrement celui-ci, ayant vu la diligence dont j'ai usé, les artifices qui ont trompé ma prudence, je n'ai besoin que de leur témoignage pour mettre ma fidélité hors de soupçon, et mon service en estime. Croyez donc tout ce qu'il vous dira, et me donnez avis au plus tôt de votre volonté. »

## CHAPITRE VIII

**Le comte était au siége d'Avignon quand il reçut les premières nouvelles de sa femme. Depuis la prise de cette ville, Charles-Martel avait première-**

ment réduit Narbonne où Athime s'était enfermé. Le courage et la prudence de ce grand capitaine le firent remarquer dans la sanglante journée de Tours, au siége des deux villes; néanmoins, son génie ne parut jamais mieux qu'à la défaite d'Améré, roi sarrasin, lequel ayant appris le mauvais succès de sa nation dans la France, y voulut venir, pour n'en jamais sortir; car il fut tué avec tous ses gens.

Ce dernier combat fut aussi avantageux à la gloire de Martel que le premier, mais il lui coûta plus cher que les autres; car, outre un assez grand nombre de morts, il y eut quantité de seigneurs blessés, entre lesquels notre Sifroy reçut un coup qui le tint longtemps dans une ville de Languedoc, où les mauvaises nouvelles que l'artifice de Golo avait faites lui furent apportées.

On ne saurait peindre le trouble que ce rapport mit dans l'esprit du palatin. Il ne méditait que de hautes et cruelles vengeances; de l'admiration il tombait dans la fureur, et de celle-ci dans la rage.

— Ah! maudite femme, s'écriait-il, fallait-il souiller si honteusement la gloire que j'ai tâché d'acquérir dans les combats? Pouvais-tu apporter tant d'artifices? Eh bien! tu n'as pas fait compte de mon bonheur; je n'épargnerai pas ton sang, ni celui de cet enfant que tu as mis au monde, pour servir de bourreau à ton crime.

Et puis, faisant passer devant ses yeux la modestie et l'honnêteté de sa femme, comme s'il eût été délivré de quelque mauvais esprit, il disait d'un sang rassis:

— Non, il n'est pas possible que Geneviève m'ait si lâchement trahi; j'ai toujours reconnu ses actions pleines de vertus; son amour était si ardent; elle n'a pu être si longtemps dissimulée. Dis-moi, mon grand ami, combien y a-t-il que cette misérable est accouchée?...

Le messager répondit: .

— Il n'y a qu'un mois.

C'est ici où la malice de Golo a travaillé; car, pour mettre la comtesse dans un violent soupçon de culpabilité, il fit dire au palatin qu'elle était accouchée le dixième mois après son départ.

Cela pouvait bien être véritable, et Geneviève innocente, puisque la philosophie et l'expérience enseignent que les femmes peuvent porter leur fruit dans le dixième mois, même qu'il s'en est trouvé qui sont allées jusqu'au quinzième et dix-septième.

Néanmoins, parce que cela est extraordinaire, Sifroy crut facilement qu'il était aussi contre l'honnêteté.

Après avoir pensé à la vengeance de ce crime, que la seule crédulité avait fait, il dépêcha le même messager vers Golo, avec commandement de tenir sa femme si étroitement enfermée, que personne ne l'abordât; pour ce malheureux esclave qui était en prison, qu'il cherchât dans l'horreur et l'extrémité de son péché quelque supplice proportionné à son attentat.

L'intendant reçut ce commandement avec plaisir. Pour l'exécuter avec prudence, il fit préparer un morceau à ce pauvre misérable qui lui ôta bientôt le goût de toutes choses.

## CHAPITRE IX

Le sang de cette innocente victime ne rassasia pas la rage de Golo; au contraire, montant à son excès par les horribles visions de Drogan, qu'il croyait toujours voir devant ses yeux, et par l'appréhension que Sifroy ne vînt à découvrir l'innocence de Geneviève, il crut qu'il était temps de penser aux moyens de son entière ruine. Ayant appris que le comte devait arriver bientôt, il alla au-devant de lui jusqu'à Strasbourg.

Il y avait assez près de la ville une vieille sorcière, sœur de la nourrice de Golo, dont il crut pouvoir se servir à son dessein. Il va en sa maison, et lui dore les mains, afin de faire voir à Sifroy ce qui n'avait jamais été. Il alla au-devant du palatin, qui le reçut avec des témoignages de bienveillance; comme il l'eut tiré à l'écart, il lui demanda l'état pitoyable de sa maison.

Ce fut ici que les larmes et les sanglots de Golo se rendirent complices de sa trahison; à peine prononçait-il une parole sans soupirs. Enfin, après un long et ennuyeux discours, il lui déclara tout ce que nous avons déjà dit; et que, pour ne pas faire éclater la perfidie de Drogan, pour sa peine, il l'avait envoyé dans l'autre monde. Enfin, l'ayant interrogé fort souvent sur les particularités de son malheur, Golo, craignant d'être surpris dans ses réponses, lui dit:

— Sire comte, je ne crois pas que vous doutiez d'une fidélité que je voudrais vous témoigner au préjudice de ma vie; si vous voulez apprendre d'autres preuves de cette affaire, que de ma bouche, j'ai un moyen de vous faire voir comme le tout s'est passé. Il y a près d'ici une femme fort savante, qui vous fera voir toutes ces mauvaises pratiques.

A ces promesses, Sifroy est surpris d'une curiosité qui lui causa beaucoup de regrets. Il le prie de le conduire en sa maison, ce qu'il lui promit.

Sur le soir, le comte avec son confident se dérobèrent de la suite, et se coulèrent dans le logis de la sorcière. Le palatin lui met une bonne quantité d'écus dans la main, et la conjure de lui faire voir tout ce qui s'était passé pendant son absence.

La fausse vieille, qui voulait accroître son désir par son refus, feint d'y trouver de la difficulté, même de l'en détourner par beaucoup de raisons, lui représentant qu'il pourrait peut-être voir des choses dont l'ignorance lui serait plus utile que la connaissance n'en était désirable, et qu'un malheur n'est jamais entier quand il est caché.

Tout cela ne se disait que pour donner plus d'envie à Sifroy d'être trompé. Le voyant donc résolu, elle le prit par la main avec Golo, et les mena en une petite voûte qui était dans sa cave, où rien ne donnait de lumière que deux chandelles de suif vert. Après avoir marqué deux ronds d'une ba-

guette, elle mit Sifroy dans l'un, et Golo dans l'autre; elle jeta un miroir dans un vase plein d'eau, sur lequel la sorcière murmura certains mots dont l'horreur faisait dresser les cheveux. Cela fait, elle tourna trois tours à reculons, approcha du vase, fouilla autant de fois dans le mouvement de l'eau, fit approcher le comte, qui s'inclina trois fois, en jetant les yeux sur le miroir. La première fois, il aperçut sa femme qui parlait au cuisinier avec un visage riant, un œil plein de douceur; la seconde fois, il vit Geneviève qui passait ses doigts entre ses cheveux, le flattant avec beaucoup de mignardise; mais la troisième fois, il vit des privautés qui ne se pouvaient accorder avec la modestie.

Imaginez-vous avec quelle fureur il sortit de ce petit enfer. Oh! quelles paroles ne dit-il point! que de funestes cruautés n'appelle-t-il point à la vengeance de sa fureur!

L'intendant, qui craignait le retour de cette colère, résolut, en éloignant Geneviève, de lui ôter un objet de douleur de devant les yeux. Il remontra au comte qu'il était à craindre que sa juste colère, voulant punir le crime de sa femme, ne le publiât; qu'il jugeait plus à propos de donner la commission à quelque autre, qui s'en déferait doucement, pendant qu'il se rendrait à petites journées dans sa maison.

Ce conseil fut bien accueilli du palatin, parce qu'il n'estimait personne si affidé que celui qui en était l'auteur; il lui donna charge de l'exécuter, bien que Golo témoignât du déplaisir en obéissant.

## CHAPITRE X

L'intendant, de retour à la maison, ne manqua pas de révéler tout le mystère à la nourrice, avec défense de le communiquer à personne. Mais la Providence ne voulut pas que cette femme fût plus secrète que les autres, qui ne peuvent rien taire de ce qu'elles savent, et qui n'ont du silence que pour les choses qu'elles ignorent. A peine eut-elle appris ce dessein de la bouche de Golo, qu'elle le versa dans l'oreille de sa fille, qui, pour avoir une méchante mère, n'était pas sans quelque qualité louable, et surtout sans une tendre compassion des misères de Geneviève.

La comtesse, s'apercevant qu'elle pleurait, lui demanda la cause de ses larmes.

— Ah! madame, répondit cette fille, c'est fait de votre vie; Golo a reçu commandement de Monseigneur de vous faire mourir.

— Eh bien! ma fille, dit la comtesse, il y a longtemps que je demande cette faveur à Dieu; mais que deviendra mon pauvre enfant?

— Madame, il doit mourir avec vous.

A ces paroles, Geneviève demeura immobile; le premier mot que la douleur lui permit de former fut celui-ci :

— Ah! mon Dieu! permettriez-vous que cette petite créature, qui ne sait pas encore pécher, fût affligée, et qu'un enfant fût coupable parce qu'il est malheureux?

En disant ainsi, elle trempait ses petites joues de ses larmes; puis, ayant donné à l'amour tous les baisers qu'il demandait, elle s'adressa à cette bonne fille :

— Ma mie, je ne sais pas si je te dois supplier de rendre un dernier service à la plus misérable de toutes les femmes; tu me peux obliger avec bien peu de peine et sans hasarder, puisque tout ce que je demande de ta courtoisie, c'est que tu m'apportes de l'encre et du papier : tu en trouveras dans le cabinet qui est proche de ma chambre : tiens, en voilà ma clef, prends-y tout ce que tu désireras de mes joyaux.

La fille ne manqua pas de faire ce dont elle l'avait priée, glissant après un billet dans le même cabinet d'où elle avait tiré le papier.

Sitôt que le lendemain commença de paraître, Golo appela deux serviteurs qu'il estimait les plus affidés, et leur commanda de conduire la mère et l'enfant dans un petit bois qui était à une demi-lieue du château, de les tuer sans bruit, puis jeter leurs corps dans la rivière. Et, pour avoir quelque marque de leur cruelle obéissance, il voulut qu'ils lui apportassent la langue de cette méchante mère : c'est ainsi qu'il appelait cette innocente comtesse. Quelle apparence de rien refuser à un barbare qui a le pouvoir de se faire obéir? On va dans la prison, on dépouille la pauvre dame de ses habits, on lui fait revêtir de vieux haillons, et, en ce pitoyeux état, on la mène au supplice.

Nos deux innocentes victimes étaient arrivées au lieu où se devait faire le sacrifice; l'un des ministres de cette barbare exécution levait déjà le coutelas pour égorger le petit enfant, quand la mère demanda de mourir la première, afin de ne pas mourir deux fois.

Oh! qu'une beauté misérable a de pouvoir sur un cœur qui n'est pas de bronze!... Ceux que Golo avait choisis pour ôter la vie à la comtesse furent ceux qui la lui conservèrent.

— Camarade, dit l'un, pourquoi tremperions-nous nos mains dans un si beau sang que celui de notre maîtresse? Laissons vivre celle à qui nous n'avons rien vu faire digne d'une si cruelle mort; sa modestie et sa douceur sont des preuves infaillibles de son innocence; peut-être un jour viendra qui mettra sa vertu en évidence et notre condition en meilleure forme.

Le regret de voir égorger un innocent de cinq mois fit consentir Geneviève à être malheureuse, se persuadant que la nécessité la ferait finir avec moins d'horreur que par le fer et l'épée.

Cela ainsi résolu, les deux serviteurs commandèrent à leur maîtresse de s'écarter si avant dans la forêt, que Sifroy ne pût jamais en avoir nouvelle. Il était facile de se cacher dans un bois qui semblait n'avoir été fait que pour retirer les ours et les bêtes farouches; son étendue donnait de l'horreur aux plus hardis quand il le fallait traverser, et son obscurité était la demeure du silence; que si quelque chose l'interrompait parfois, ce ne pouvait être que les hurlements des loups, les

cris des hiboux et les gémissements de l'orfraie. La douleur de la comtesse y tint bien sa partie, après qu'il lui fut permis de vivre parmi les bêtes.

Comme les serviteurs s'en retournaient au château, il survint un incident qui les fit repentir de leur pitié, se souvenant que Golo leur avait commandé de lui apporter la langue de Geneviève pour assurance de leur fidélité. Ils retournèrent sur leurs pas, afin d'exécuter ce que la compassion leur avait empêché de faire.

Dieu, qui conduisait cette affaire, permit qu'ils rencontrassent un petit chien, qui reçut la faveur de perdre la langue pour sa maîtresse.

Étant arrivés à la maison, l'intendant reçut la nouvelle de ce qu'ils devaient avoir fait par son commandement, dont il ressentit une joie fort sensible. Aussitôt il en donna avis au palatin, en la maison duquel il faisait le comte. Sifroy arrivé, on ne parle que de chasse, de débauche et de récréation, afin de divertir toutes les pensées qui pouvaient lui rappeler la mémoire de sa femme.

## CHAPITRE XI

Aussitôt que les deux serviteurs eurent abandonné Geneviève, ses premiers pas la portèrent sur le bord de la rivière qui passait auprès du château. Ce fut là qu'elle prit la bague que Sifroy lui avait mise au doigt quand il partit pour la France, et puis la jeta dans le courant des flots, protestant qu'elle ne voulait point porter la marque d'une vertu qui lui avait causé tant de malheurs; et puis, rentrant dans la forêt, elle chercha quelque retraite pour se défendre de la rage des bêtes et pour mourir à couvert.

Comme elle était en cette retraite, et que les créatures insensibles avaient horreur de la secourir, elle ouït cette voix qui sortait de cette forêt :

— Geneviève, ne crains rien, j'aurai soin de toi et de ton fils!

Sur l'assurance de cette promesse, elle pénétra plus avant dans la forêt, sans apercevoir aucune chose qui pût lui promettre aucune consolation.

Deux jours s'écoulèrent dans cette extrémité, sans que chose du monde consolât sa douleur, que la liberté de se plaindre.

Si ses souffrances lui étaient sensibles, celles de son enfant lui étaient insupportables. Le jour ne semblait luire que pour montrer l'horreur du lieu où elle était; la nuit remplissait son esprit d'ombres, aussi bien que ses yeux de ténèbres. Rien ne se présentait à son imagination qui ne fût plein de terreur; le souffle d'un zéphir, le mouvement d'une feuille formaient des monstres plus terribles que ceux de la Lybie. Le soin de son Benoni augmentait beaucoup ses craintes, considérant qu'il avait couché deux nuits au pied d'un chêne, n'ayant que de l'herbe pour lit et qu'un peu de ramée pour défense.

Ce qui toucha plus sensiblement son âme, ce fut d'ouïr, le troisième jour, cette petite créature dont les gémissements demandaient le secours de ses mamelles; mais, hélas! elles étaient sèches : tout ce qu'il pouvait en tirer n'était qu'un sang corrompu. Ce fut pour lors qu'elle permit à sa douleur de dire :

— Mon Dieu! mon Sauveur, pourriez-vous souffrir que cet innocent meure faute d'avoir une goutte d'eau?

En disant ceci, elle reposait son Benoni à terre, retirant ses yeux de ce sujet de tant de misères; mais, quand elle eut marché quelques pas dans le bois, le doux murmure d'un ruisseau l'assura qu'il y avait une source assez près de là, ce qui l'obligea de prendre son fils pour la chercher; et, l'ayant trouvée, elle rafraîchit la bouche de son Benoni et retint son âme, qui était prête à quitter ce petit corps par faute de nourriture.

Il était encore besoin d'une retraite pour servir d'asile à ces pauvres bannis : Geneviève en trouva une très-belle assez proche de la fontaine. C'était un antre dont l'entrée se couvrait d'un buisson fort épais, où la mère et le fils marquèrent leur demeure pour sept ans : encore était-il nécessaire d'avoir quelque nourriture.

Pendant que notre pauvre comtesse travaillait son esprit de cette pensée, elle ouït un bruit comme si quelque cavalier eût poussé au travers des halliers, et elle vit paraître une biche qui, sans s'effrayer, s'approcha d'elle. Son étonnement s'accrut bien davantage quand elle vit que cette biche regardait l'enfant avec compassion, que, se joignant à la mère, elle le flattait, comme si elle eût voulu dire que Dieu l'avait envoyée là pour être sa nourrice. De fait, ayant aperçu que son pis était plein de lait, elle prit son fils, et, caressant la biche de sa main, le fit téter.

Geneviève reçut ce bienfait avec des sentiments de joie qui essuyèrent toutes ses tristesses. Le contentement de cette première faveur s'augmenta beaucoup quand elle connut que la biche venait deux fois par jour, sans recevoir d'autre salaire de ses bons offices que quelques poignées d'herbe et les caresses de la comtesse. Parfois elle lui parlait comme si elle eût été douée de raison, lui donnait des témoignages d'amitié comme si elle en eût été capable.

Ce fut la seule assistance que notre petit innocent tira des créatures l'espace de sept ans; pour la comtesse, la terre lui fournissait des herbes et des racines.

Si les maux de la comtesse touchaient sensiblement son cœur, on ne saurait dire quel tourment ceux de son fils lui causaient, particulièrement lorsque sa langue vint à se délier aux premières plaintes de sa douleur, et que ce petit innocent commença à sentir qu'il était malheureux. Cette pitoyable mère le serrait contre son sein pour échauffer ses petits membres tout glacés; puis, comme elle sentait les trémoussements de son Benoni, la pitié perçait si fort son cœur de douleur, qu'elle en tirait mille sanglots, et de ses yeux des larmes infinies.

— Ah! mon pauvre enfant, mon cher enfant,

que tu commences de bonne heure à être misérable!

A voir l'enfant, on eût dit qu'il avait l'usage de raison, car à ces trois paroles il poussa un cri si perçant, que le cœur de Geneviève en demeura sensiblement blessé. On ne saurait dire combien de fois la douleur et le froid ont failli la faire pâmer.

## CHAPITRE XII

Après que notre comtesse eut souffert dans cette âpre solitude trois années d'hiver tout entières, puisque le soleil n'y faisait jamais d'été, ses maux se rendirent si familiers, qu'elle n'en avait plus d'horreur, sa patience se perfectionna. L'accoutumance rend toutes choses faciles; ce qui semble au commencement plein d'effroi, s'apprivoise à la fin. Le poison tue, et néanmoins on a vu un grand roi qui s'en nourrissait. Geneviève, tous les jours, se recueillant elle-même, offre à Dieu un sacrifice si agréable à sa divine bonté, qu'elle la récompense autant de ses soupirs glacés, que si elle brûlait tout l'encens d'Arabie.

La première faveur qu'elle reçut du ciel, après trois années de noviciat, fut un jour qu'elle était à genoux au milieu de la petite cabane, les yeux tournés vers le ciel, dont l'admiration servait d'ordinaire de sujet à ses pensées. Comme son esprit se perdait heureusement dans les immensités de ces beaux ouvrages, elle aperçut un jeune homme étincelant de lumière, qui fendait l'air pour se rendre à son antre.

Si Geneviève eût été idolâtre, elle eût pu croire que c'était la lune qui descendait dans ce bois pour être la Diane, ou plutôt le soleil qui s'était détaché du ciel pour visiter un lieu qu'il n'avait jamais éclairé. Son esprit avait trop de lumière pour tomber dans une erreur si lourde; elle prit plutôt cette beauté pour une intelligence du ciel, que pour un de ses astres, quoiqu'il fût entouré de rayons; en quoi sa croyance ne la trompa point, car c'était son ange gardien qui venait de la part de Dieu dans cette caverne.

Celui duquel nous parlons avait un visage où la beauté et la modestie se mêlaient avec une majesté si divine, qu'il eût pu se faire adorer par une personne qui ne l'eût pas connu serviteur de Dieu. Outre les rayons qui s'étendaient autour de lui, son corps était couvert d'un crêpe blanc, couleur qui marquait le lieu d'où il venait : il tenait dans sa main droite une précieuse croix, sur laquelle le Sauveur du monde était si naïvement représenté d'un ivoire si luisant, qu'il était facile à voir que les hommes n'avaient pas travaillé à cet ouvrage. Ses cheveux pendaient nonchalamment sur ses épaules, que certaines boucles marquaient comme des gouttes de sang; ses yeux semblaient nager dans la mort, et sa bouche se plaindre dans l'excès de son martyre. Ses membres étaient si délicatement polis, qu'on voyait toutes les veines et les nerfs de ce corps s'élever à fleur de peau.

Quand notre comtesse fut revenue de l'admiration de ces merveilles, l'ange lui présenta la croix, et lui dit :

— Geneviève, je suis ici de la part de Dieu, pour vous apporter cette croix qui désormais servira d'objet à toutes vos pensées, et de remède à vos maux; si l'amertume des souffrances vous semble insupportable, mêlez ce sang parmi, et vous trouverez de la douleur dans vos déplaisirs; si quelque pensée de désespoir attaque votre esprit, retirez-vous dans ces plaies où toutes les colombes du ciel ont leur refuge, je vous promets du repos. En un mot, Geneviève, c'est ici le bouclier qui fera tomber tous les ennemis et adversités à vos pieds; c'est la clef qui ouvrira le ciel à votre patience. Recevez cette faveur.

Voici un prodige tout miraculeux; ce crucifix suivait Geneviève partout; quelque nécessité qui l'appelât dehors, il l'accompagnait; et, si elle cherchait des racines pour se nourrir, c'était sa compagnie : étant dans sa pauvre retraite, il ne s'écartait jamais d'elle. Quelques mois après, il s'arrêta en un coin de la grotte, où il y avait un petit autel que la nature avait travaillé dans la roche, et que notre sainte parait de fleurs et de ramées. Aussitôt que le déplaisir assaillait son pauvre cœur, le Sauveur lui tendait les bras, et lui ouvrait son sein, afin d'y verser tous ses ressentiments. Il est bien aisé de découvrir ses pensées à celui qui ne peut les ignorer, et de mettre toutes ses peines aux pieds de celui qui en peut être le médecin.

Un jour, pendant que l'image de toutes ses misères se présenta à son esprit, faisant de ses yeux des sources de larmes, elle se jeta aux pieds de la croix, lui disant :

— Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous que la vertu soit si cruellement traitée? n'est-ce pas assez de cinq ans de misère. N'est-il pas temps de faire paraître que vous êtes le protecteur de l'innocence, aussi bien que le vengeur du crime? Il y a cinq ans que j'endure un martyre qui ne laisse pas d'être extrêmement cruel. Rien au monde n'a consolé ma douleur. La nuit cache de ses ombres la moitié de mes maux; le soleil n'ose approcher de mes yeux, crainte d'y rencontrer des inquiétudes. La faim, le froid et la nudité sont la moindre partie de mes maux : l'infortune de ce petit innocent m'est plus insupportable que tout cela. Ah! Seigneur, si vous voulez affliger la mère pour quelques fautes qui lui sont inconnues, que ne prenez-vous sous votre protection l'enfant.

En prononçant ces tristes paroles, elle baignait son crucifix du torrent de ses pleurs. Le petit Benoni mêlait ses larmes avec celles de sa mère.

Pendant que la comtesse parlait, elle entendit le crucifix qui répondit :

— Hé quoi! ma fille, quel sujet avez-vous de vous plaindre? vous demandez quel crime vous a mise ici? Dites-moi quel péché m'a attaché à la croix? êtes-vous plus innocente que moi? vos maux

sont-ils plus grands que les miens? Vous êtes sans crime, et moi suis-je coupable? vous ne recevez aucune consolation des créatures, n'est-ce pas assez de celles du Créateur? personne n'a compassion de vos maux, qui en a eu des miens? Les choses même insensibles ont horreur de votre affliction, le soleil ne refusa-t-il pas même de regarder la mienne? Ton fils augmente tes regrets; crois-tu que ma mère ait moins irrité mes tourments? Console-toi, ma fille, et me laisse le soin de tes affaires; pense quelquefois que celui qui a fait tous les biens de ce monde en a souffert tous les maux. Si tu compares ton calice au mien, tu le boiras avec plaisir, et tu m'en remercieras.

Ce discours donna tant de courage et de résolution à Geneviève, que toutes ses épines ne lui semblaient plus que des roses, ses amertumes que des douceurs, ses peines et tourments que d'agréables délices.

Dieu lui soumit entièrement la rage des bêtes farouches, et la liberté des oiseaux. C'était une chose ordinaire, dès son entrée dans la forêt, que la biche venait allaiter l'enfant, et se coucher toute la nuit dans la caverne avec la mère et le fils, afin d'échauffer ses membres glacés; mais depuis cette dernière faveur, les renards, les chèvres et les louveteaux venaient jouer avec le petit Benoni : le soiseaux se battaient à qui se laisseraient prendre les premiers. La caverne de Geneviève était un lieu où les sangliers n'avaient point de rage, ni les cerfs de crainte; au contraire, on eût dit que notre sainte princesse eût changé leur nature par la compassion de ses maux, et donné quelque sentiment de raison aux bêtes pour connaître ses nécessités.

Un jour, vêtant un vieux haillon à son fils en présence d'un loup, cet animal partit aussitôt de l'antre, et alla égorger une brebis dont il apporta la peau à Geneviève, comme s'il eût eu le jugement de discerner ce qui était propre à échauffer le corps de Benoni. La sainte reçut ce présent, mais après l'avoir aigrement reprimandé de ce qu'il faisait mal à un autre pour lui faire du bien.

## CHAPITRE XIII

Dans le même temps que Geneviève se perdait dans les pures et innocentes joies de sa vertu, Sifroy n'avait ni joie, ni contentement dans les plaisirs de sa maison. La nuit ne lui représentait que de noires ombres et de tristes fantômes, le jour n'éclairait que pour lui faire remarquer l'absence de sa Geneviève, et son esprit n'avait que des pensées sombres et mélancoliques. Souvent on le voyait rêver tout seul sur le bord de la rivière, remarquant dans l'inconstance des flots l'agitation de son esprit; et comme si cette humeur l'eût rendu sauvage, il se dérobait à ses serviteurs, pour donner plus de liberté à ses soupirs dans l'obscurité d'un bois, se fâchant même de son ombre, si cette obscurité le forçait à la suivre. Qui pourrait se figurer le désespoir et la fureur où il entrait, quand sa mémoire lui disait :

— Tu as fait tuer Geneviève; tu as massacré ton fils; tu as ôté la vie à ton pauvre serviteur, de qui les pâles ombres te suivent constamment! Geneviève, où êtes-vous? où êtes-vous, ma chère fille, où êtes-vous?

S'il eût tenu Golo en cette humeur, il eût ramené la coutume de sacrifier aux mânes; mais ce perfide feignit fort à propos un voyage, quand il aperçut l'esprit de Sifroy changé.

Un soir que le palatin était couché, il entendit sur le minuit quelqu'un qui marchait à grands pas dans sa chambre; aussitôt il tira les rideaux de son lit, et n'ayant rien aperçu à la lueur d'un peu de lumière qui restait sous la cheminée, il tâcha de s'endormir; mais un quart d'heure après, le même bruit recommença, si bien qu'il aperçut, au milieu de sa chambre, un grand homme, pâle et défait, qui traînait un fardeau de chaînes, dont il paraissait être lié.

Cet horrible spectacle, paraissant dans l'obscurité de la nuit, était capable de faire pâmer un homme moins hardi que Sifroy; mais étant courageux et assuré, il lui demanda ce qu'il voulait, sans témoigner aucune frayeur, s'estimant indigne de trembler pour des ombres, lui qui n'avait pas appréhendé la mort même; néanmoins il ne put commander à une sueur froide qui se répandit sur son corps, principalement quand il vit que cet esprit lui faisait signe de venir à lui; ce qu'il fit aussitôt, le suivant au milieu d'une basse-cour, de là dans un petit jardin : il n'y fut pas plus tôt qu'il disparut, laissant le comte plus étonné de sa fuite, que s'il eût encore continué une compagnie si peu agréable. La lune favorisa beaucoup sa crainte, car lui ayant montré jusqu'alors où il était, elle retira sa lumière, le laissant chercher dans les ténèbres la porte de sa chambre.

S'étant remis dans le lit, il alla s'imaginer qu'il avait ce grand homme tout de glace à ses côtés, qui le pressait entre ses bras. Cela lui fit appeler ses serviteurs, qui le trouvèrent plus pâle qu'un homme mort; il dissimula sa peur jusqu'au matin.

A peine le jour commençait à paraître, qu'il commanda aux valets de creuser la terre à l'endroit où l'esprit s'était évanoui. On n'avait pas encore creusé plus de deux pieds, qu'on trouva les os d'un homme mort, tout chargé de chaînes et de menottes; il y eut un serviteur qui dit au comte que l'intendant avait fait jeter le corps du malheureux Drogan en ce même lieu où l'on avait trouvé la carcasse. Sifroy ordonna qu'on lui fît dire des messes pour le repos de son âme.

Depuis ce temps-là on n'entendit plus de bruit dans le château; mais l'esprit du palatin lui servit de spectacle, lui donnant des imaginations si épouvantables, que les hommes agités de furie ne peuvent se figurer. Ce fut alors qu'il connut que ses craintes et ses frayeurs étaient des effets de son crime. Rien ne pouvait lui ôter ses imaginations noires et profondes; il avait sans cesse devant les yeux les images de ces trois innocents qu'il croyait

avoir tués. On entendit souvent ces paroles sortir de sa bouche :

— O Geneviève ! que tu me tourmentes !

## CHAPITRE XIV



Benoni, cependant, commençait d'avoir, avec le sentiment de ses misères, l'usage plein et entier de sa raison. Sa mère n'oubliait rien de tout ce qui pouvait lui servir à son instruction. Le matin et le soir, avant de se reposer, elle le faisait mettre à genoux devant la croix, et jamais elle ne lui permettait de téter la biche qu'après avoir prié Dieu.

Ce petit enfant montrait tant d'inclination au bien, que sa mère en était transportée de joie. Il lui faisait mille petites questions qui montraient assez la gentillesse de son naturel, et la bonté de son esprit. Cela faisait quelquefois pleurer sa pauvre mère, considérant que son fils méritait bien d'être élevé dans une autre école que parmi les bêtes. Elle n'accorda jamais à Benoni de lui dire la cause de ses larmes ; mais dissimulant avec prudence, elle crut ne devoir pas accroître ses maux, en lui en découvrant l'auteur.

Un jour que cet enfant jouait sur le sein de sa mère, et la flattait amoureusement de sa main, il lui demanda :

— Ma mère, vous me commandez souvent de dire : Notre père qui êtes aux cieux; dites-moi qui est notre père? Geneviève fut sur le point de se pâmer à ces paroles; néanmoins, serrant son cher fils sur sa poitrine, et jetant ses bras à son cou, elle lui dit :

— Mon enfant, votre père c'est Dieu, ne vous l'ai-je déjà pas dit? regardez ce beau palais, voilà sa maison ; le ciel est le lieu de sa demeure.

— Mais, ma mère, me connaît-il bien ?

— Ah ! mon fils, repartit Geneviève, il ne se peut autrement. Il vous connaît et il vous aime.

— D'où vient donc, repartit Benoni, qu'il ne nous fait point de bien, et qu'il permet tous les maux que nous souffrons?

— Mon fils, c'est se tromper que de croire que les biens soient des preuves de son amour, tant s'en faut; les nécessités que nous souffrons marquent un cœur de père en notre endroit, puisque les richesses ne sont autre chose que des moyens pour se perdre, dont Dieu punit quelquefois les méchants, se réservant de faire du bien à ses amis en l'autre monde.

Le petit Benoni écoutait tout ce discours avec beaucoup d'attention; mais quand il ouït faire la différence des bons et des méchants d'un autre monde, il ne put s'empêcher d'interrompre ainsi Geneviève :

— Hé quoi ! mon père a-t-il d'autres enfants que moi? Où est l'autre monde?

— Mon fils, répondit la comtesse, Dieu est un grand et riche père qui a un grand nombre d'enfants; il a des trésors infinis à leur donner. Encore que vous ne soyez jamais sorti de ce bois, il faut que vous sachiez qu'il y a des villes et des provinces qui sont pleines d'hommes et de femmes, dont les uns suivent la vertu, et les autres se laissent aller au vice. Ceux qui le respectent comme de vrais enfants iront au ciel pour jouir avec lui de mille contentements : au contraire, ceux qui l'offensent seront châtiés dans l'enfer, qui est un lieu sous terre, plein de feu et de tourments. Voyez desquels vous voulez être, nous avons droit d'être des premiers; car ceux qui sont misérables comme nous, pourvu qu'ils le soient volontiers et parce que Dieu le veut, sont assurés d'aller en paradis, qui est ce que j'ai appelé l'autre monde.

Notre petit Benoni ne se put tenir de lui demander quand il irait en paradis.

— Ce sera après votre mort, répartit la mère.

Ce pauvre innocent était fort éloigné de comprendre tout ce que sa mère lui avait dit, si la bonté de Dieu ne lui eût servi de maître, éclairant son petit esprit intérieurement, lui mettant au jour ces belles connaissances, que nous n'apprenons que par une longue étude et beaucoup de travail. Il comprit ce que c'était que des villes et des provinces, aussi parfaitement que s'il eût connu le monde; s'il eût entendu quelque philosophe sur l'immortalité de l'âme, il n'eût pas mieux compris son essence et ses qualités. Il avait même quelques connaissances dont son âge n'était pas capable. L'expérience ne lui avait jamais appris ce que c'était que la mort ; mais peu s'en fallut qu'il n'en eût un triste exemple en la personne de sa mère, quelques jours après, par de longues fatigues, les ennuis ordinaires, et la nécessité de toutes choses, qui avaient consumé un corps qui ne pouvait être que délicat, ayant été nourri dans les délices d'une cour ; elle avait soutenu six hivers entiers et autant d'étés, si bien qu'à peine pouvait-elle se connaître elle-même.

Voir Geneviève et un squelette, était la même chose. Les racines dont elle s'était nourrie lui avaient composé un corps tout de terre. Jugez si une petite maladie, accompagnée de toutes ses incommodités, ne pouvait pas ruiner un corps qui, peut-être usé par des douleurs extrêmes, exténué par des austérités insupportables, rongé de mille soins très-cuisants, n'avait besoin que d'un souffle pour tomber ; et toutefois, voilà une fièvre violente qui s'attache à ce peu de sang qui restait dans ses veines, et l'enflamme d'une brûlante ardeur : la pauvre Geneviève n'attend plus que la mort. Benoni voyant les yeux languissants de sa mère, son teint entièrement effacé, se prit à pleurer si fort, qu'il pouvait bien être entendu de cette âme qui fuyait déjà d'autre part.

Enfin, Geneviève étant revenue d'une longue pamoison, arrêta quelque temps ses yeux sur l'aimable objet de ses douleurs; et, après lui avoir ap-

pris qu'il était le fils d'un grand seigneur, et tout ce qu'elle lui avait célé jusqu'alors, elle ajouta :

— Mon fils, voici l'heureux jour qui va mettre fin à mes peines ; je n'ai point sujet de me plaindre de la mort, n'ayant aucune raison de souhaiter la vie. Je vais sortir du monde sans regrets, ainsi que j'y ai demeuré sans désirs. Si j'étais capable de quelque déplaisir, ce serait de vous laisser sans appui, dans les souffrances des maux que vous n'avez pas mérités. Je confie mes intérêts et les vôtres entre les mains de celui qui est le père des orphelins. C'est à lui à qui je laisse le soin de votre enfance, c'est de lui que vous devez attendre votre appui ; jetez-vous amoureusement entre ses bras, et mettez votre confiance en sa bonté ; je ne veux pas que vous ayez souvenance d'une pauvre mère qui ne vous a mis au monde que pour souffrir tous les maux ; néanmoins, si vous désirez rendre quelque chose à mes soins, voici ce que je veux de votre reconnaissance. Je vous conjure, mon cher fils, d'ensevelir avec mon corps les ressentiments des outrages et des maux que l'on m'a fait souffrir, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse leur grandeur, il n'y a que lui qui puisse leur ordonner des supplices.

J'espère que la miséricorde de Dieu nous fera justice, et qu'elle donnera à connaître à tout le monde que vous êtes le fils d'une mère qui n'a été flétrie par la calomnie que pour avoir persisté à rester vertueuse. Au reste, mon fils, après avoir mis mon corps en terre, faites ce que Dieu vous inspirera. S'il veut que vous retourniez à votre père, n'en faites aucune difficulté. Vous avez des qualités qui feront avouer la ressemblance de votre visage au sien. Ne lui permettez pas de vous méconnaître, s'il se souvient encore de ce qu'il est pour moi, de qui vous ne devez attendre aucun bien que des désirs et des bénédictions ; je vous les donne aussi abondantes que le ciel vous peut les départir.

En disant ceci, elle fit mettre son Benoni à genoux, mouillant son petit visage du reste de ses larmes.

Tandis que notre Geneviève attendait la mort, deux anges, plus beaux que le soleil, entrèrent dans sa grotte, et la remplirent d'odeurs et de lumières ; s'étant approchés de sa petite couche de ramée, celui qui était tutélaire de la maladie, lui dit en la touchant :

— Vivez, Geneviève, Dieu le veut.

Alors, ouvrant ses mourantes paupières, elle aperçut ces deux anges, qui ne lui donnèrent pas le loisir d'être considérés ; ils lui laissent, avec la santé, l'étonnement de cette guérison miraculeuse.

---

## CHAPITRE XV



Geneviève et Sifroy souffraient depuis sept ans : l'un dans les horreurs d'un crime qu'il n'avait commis que par ignorance, et l'autre dans les misères qu'elle ne supportait que par injustice.

Dieu, voulant faire voir l'innocence de celle-ci et l'erreur de celui-là, permit que cette méchante sorcière chez qui il avait vu le péché imaginaire de sa femme, fût prise ; accusée et convaincue de beaucoup de crimes qu'elle ne put nier, bien qu'ils fussent faux pour la plupart. Étant sur le point d'expier ses offenses par les flammes, étant attachée à l'infâme poteau du supplice, elle demanda la permission à la justice de dire quelques paroles, ce qu'on lui accorda. Après l'aveu de quelques crimes, elle confessa que de tous les maux qu'elle avait jamais faits, celui d'avoir rendu coupable une personne innocente lui pesait le plus. Les ministres de la justice recueillirent ces mots, et lui commandèrent de s'expliquer sur ce dernier point : ce qu'elle fit ; ajoutant un soupçon que les illusions de sa magie lui avaient donné. La sorcière mourut sur cette déclaration ; ce qui fut aussitôt rapporté au comte, qui ne fut pas moins triste de cette nouvelle, que consolé de voir que s'il avait perdu sa femme sans ressource, elle était au moins morte sans reproche.

Qui pourrait décrire les menaces de sa colère contre Golo ? Tantôt il disait :

— Ah ! cruel bourreau ! n'était-ce pas assez de ruiner ma maison, sans en hasarder l'honneur : si tu avais envie de massacrer l'innocent, que ne trouvais-tu des moyens plus honnêtes à tes cruautés ! Oh ! que n'as-tu cent vies pour expier tes crimes ! Traître perfide, tu en perdrais une dans les flammes, l'autre sous le coutelas, une autre entre les dents de mes chiens, et toutes en autant de sortes de morts que ta malice a eu de divers artifices en ses calomnies. Mais vous êtes toujours mortes, déplorables victimes : Tu es morte, ma chère Geneviève ! tu es mort, innocent agneau ! votre sang crie vengeance contre moi, et marque sur mon front la honte de ma lâcheté : oserai-je demander pardon d'une faute que ma seule crédulité a commise ? et pourquoi n'espérerai-je pas cette faveur de votre miséricorde, puisque vous êtes aussi bons qu'innocents ? Si un péché extrême se peut venger par un extrême châtiment, je vous promets de la-

ver mes mains dans le malheureux sang de celui qui en est la cause!...

Néanmoins, il dissimula son mécontentement, de peur d'éventer son dessein.

Golo s'était retiré en sa maison depuis deux ans, et venait voir le comte seulement quand la bienséance le contraignait à ce devoir. Que fait Sifroy? il met ordre afin qu'il ne lui échappe; il le prie par lettre de venir à une grande chasse. Le dessein était véritable; mais on ne lui déclara pas qu'il était la bête qu'on voulait prendre. Le voilà donc dans la maison du palatin, et de là dans la même tour où il avait si longtemps retenu son innocente maîtresse.

Golo soupire de crainte, et Geneviève soupire d'amour; il se perd dans les horreurs de son supplice, pendant qu'elle se perd dans les douces extases de sa solitude. Le palatin ayant ainsi donné la conduite du châtiment qu'il méritait à sa discrétion, il prit le dessein de convier ses parents à la fête des Rois, et après le festin, de leur mettre Golo entre les mains.

A cet effet, il fait provision de tout ce qu'il pouvait préparer pour un somptueux et magnifique banquet. Tous les éléments y fournirent leurs délices; le comte y voulant contribuer par quelque chose de sa peine, résolut d'aller à la chasse. Le jour qu'il avait choisi n'eût pas plutôt dissipé les ténèbres et réveillé les oiseaux, que Sifroy partit, afin de surprendre les bêtes aux gagnages.

A peine notre palatin s'était-il écarté de ses gens, qu'il aperçut une biche à l'entrée du bois; il poussa aussitôt son cheval; mais elle gagna la forêt, poussant au travers des halliers si lentement, qu'elle semblait désirer sa prise, ou au moins d'être chassée. Sifroy la poursuivit jusqu'à une caverne.

Comme il s'apprêtait à lancer un javelot sur cette pauvre bête, il entrevit au fond de cet antre quelque chose qui ressemblait assez à une femme, sinon que cela paraissait nu, n'ayant point d'autre vêtement qu'une longue et épaisse chevelure, qui couvrait en quelque façon son corps. Ce spectacle le fit approcher jusqu'à ce qu'il pût discerner que c'était une femme, dans le sein de qui la biche cherchait un asile.

Le comte et la comtesse furent alors saisis de deux différentes admirations : Sifroy s'étonnait de la privauté de cette bête, et de l'extrême nécessité de cette femme qu'il avait prise pour un ours. Geneviève, qui n'avait été visitée que par des anges depuis sept ans, ne pouvait assez admirer les effets de Dieu, de voir son mari quelle connut aussitôt, quoique inconnue.

Après que l'étonnement eut fait place aux pensées, le palatin la pria de s'approcher de lui; mais Geneviève était trop modeste pour paraître ainsi nue; elle demanda quelque chose pour se couvrir : ce qu'il fit, faisant tomber sa casaque, dont elle se couvrit. Quand elle se fut enveloppée de ce manteau, Sifroy s'avança vers elle et l'interrogea sur plusieurs choses.

## CHAPITRE XVI

Pendant leurs discours, la bonté du ciel réveilla la souvenance de Geneviève en l'âme de Sifroy, qui lui demanda son nom, son pays, et d'où vient qu'elle se retirait dans un désert si affreux.

— Sire, repartit Geneviève, je suis une pauvre femme de Brabant, que la nécessité a contrainte de se retirer dans ce petit coin du monde, faute d'avoir aucun appui autre part. Il est vrai que j'étais mariée à un homme qui pouvait me faire du bien, s'il eût eu autant la volonté que la puissance. Le soupçon qu'il prit trop légèrement de ma fidélité le fit consentir à ma ruine et à celle d'un enfant qui n'avait pas été conçu avec le péché qui m'était imputé; et si les serviteurs qui avaient le commandement de me faire mourir eussent eu autant de précipitation à exécuter la sentence, qu'on avait eu d'imprudence à me condamner, je n'aurais pas vieilli l'espace de sept ans dans une solitude où je n'ai aucun aide que l'air et l'eau, et quelques racines qui ont servi à prolonger mes misères et ma vie.

Pendant ce triste discours, l'amour de Sifroy et ses yeux cherchaient dans ce visage exténué des marques de sa chère femme; ses soupirs lui disaient : Sans doute, voilà Geneviève ; la malice de Golo lui semblait trop pleine d'artifice pour avoir laissé vivre celle qui avait été le sujet de sa haine: toutefois elle dit qu'un soupçon est la cause de son malheur, qu'elle est de Brabant, que son mari était de qualité, qu'on avait eu dessein contre sa vie. Oh! que l'amour a de force! ce visage que tant d'austérités avaient effacé, lui donne des assurances certaines de ce qu'il cherche.

— Mais, ma grande amie, ajouta-t-il, dites-moi votre nom.

— Sire, je m'appelle Geneviève.

A ces mots, le comte se laisse glisser de son cheval, lui saute au cou, s'écriant :

— C'est toi, ma chère Geneviève! hélas! toi que j'ai si longtemps pensé morte! d'où me vient ce bonheur d'embrasser celle que je ne mérite pas de voir? comment puis-je demeurer en la présence de celle que j'ai tuée au moins de désir? Ah! ma chère fille, pardonnez à ce criminel, qui, confessant son péché, avoue votre innocence. S'il ne faut qu'une vie après vous avoir fait mourir tant de fois, je remets la mienne entre vos mains, je ne veux plus vivre qu'autant qu'il vous plaira!...

Sifroy et Geneviève demeurèrent immobiles comme des statues de marbre, sans pouvoir dire mot de longtemps. Geneviève pensait à l'admirable Providence de Dieu, qui lui rendait l'honneur par des voies qui étaient plutôt des miracles que des merveilles; et Sifroy ne pouvait se rassasier de voir un visage qu'il respectait alors comme la

partie la plus auguste d'une sainte. Les misères et les langueurs n'avaient pas tellement consumé son corps, qu'il n'y eût encore quelque reste de cette première beauté qui l'avait fait honorer, ce qui perça le cœur du palatin, d'avoir persécuté la vertu dans un si beau corps.

Sitôt que l'extase et le ravissement lui donnèrent la liberté de respirer, la première parole qu'il proféra fut celle-ci :

— Où est donc mon pauvre enfant, Geneviève? où est le fils d'un père qui a été plus malheureux que méchant?

La comtesse, qui voyait dans ses larmes l'image de son âme, voulant rendre la paix à son esprit, lui tint ce discours :

— Sire, oubliez de votre esprit le souvenir de mes misères et de votre erreur; puisque nous n'avons point d'autre pouvoir sur la pensée que l'oubli, n'ajoutons rien à nos maux, par l'impuissance de les guérir. Dieu ne nous a réservés jusqu'à maintenant, que pour jouir des fruits de sa miséricorde; ne refusons point ce qu'il nous présente. Pour moi, qui semble avoir plus d'intérêt en ceci, je pardonne de bon cœur à ceux qui ont voulu me procurer du mal, et plus volontiers à ceux qui ne m'en ont fait que par surprise. Vivez donc satisfait : Geneviève est digne de vous, et votre fils existe.

Certes, Sifroy eut besoin d'une grande force pour modérer sa joie; mais la vertu lui fut encore plus nécessaire, quand il vit son petit Benoni qui apportait plein ses deux mains de racines à sa mère.

Figurez-vous toutes les joies qu'un père peut avoir; dites seulement que Sifroy ressentit cela. Combien de douces larmes épanchées dans son sein! combien de baisers poussés sur sa bouche et sur ses joues! combien d'embrassements pensez-vous qu'il lui donna? L'amour ne perd rien; il ne faut pas douter qu'il ne lui rendit tout ce qu'il lui devait depuis sept ans.

## CHAPITRE XVII



Mais que sont devenus tous nos chasseurs? Sifroy mordit son cor et les appela; tout le bois retentit de sa voix. Enfin, trois ou quatre de ceux qui la reconnurent se portèrent incontinent au lieu d'où elle venait. Quel étonnement ne saisit point leur esprit, de trouver leur maître en cette conjoncture, de voir un petit enfant pendu à son cou, une femme à ses côtés, une biche parmi les chiens, sans querelle! Quelle admiration, quand ils reconnurent que c'était une dame qu'ils avaient tant pleurée!

La palme séparée de son tronc se flétrit tellement, qu'on la prendrait pour un arbre sec; mais, sitôt qu'elle peut embrasser les rameaux de celui qu'elle semble aimer, ses branches prennent vigueur et les fait rajeunir. Geneviève qui, parmi les ennuis de la tristesse et les nécessités de la pauvreté, avait eu assez de loisir de perdre sa beauté, reprit tant de grâces à la vue de son cher Sifroy, qu'elle devint quasi-semblable à ce qu'elle avait été. Les serviteurs n'eurent pas beaucoup de peine à la reconnaître; ils ne purent s'empêcher de pleurer à cette première joie. Quelques-uns furent promptement envoyés au château pour chercher une litière et des habits; les autres donnèrent tout ce qu'ils purent des leurs pour vêtir la comtesse. Ce ne fut pas sans déplaisir que Geneviève quitta un si agréable séjour, et ses paroles le témoignèrent assez.

— Adieu, disait notre bonne princesse, adieu, grotte sacrée qui a célé si longtemps mes tristesses; adieu, arbres, qui m'avez défendue du soleil; adieu, aimable ruisseau, qui m'a si souvent servi de nectar; adieu, petits oiseaux, qui m'avez tenu si bonne compagnie; adieu, doux animaux, qui m'avez été autant de serviteurs! Que jamais ne puisses-tu servir de retraite aux voleurs, ma chère grotte! que l'ardeur du chaud ne flétrisse point ces rameaux; que le venin des serpents n'empoisonne jamais ces eaux; que la glue ni les lacets ne trompent point ces oisillons; que les chasseurs ne nuisent jamais à ces innocentes bêtes.

On pourrait dire, sans beaucoup de fiction, ce que toutes les créatures témoignèrent de déplaisir de cette sortie. La caverne en devint plus sombre; l'eau semblait murmurer plus haut et fuir plus vite qu'à l'ordinaire; les zéphirs en soupiraient, et les oiseaux l'accompagnèrent jusqu'à la sortie du bois, marquant, du battement de leurs ailes et du son de leurs languissantes chansons, le déplaisir de son départ. Il n'y eut que la biche qui fut sans regret, parce qu'elle suivit la comtesse sans jamais s'éloigner d'elle.

Ayant marché une lieue, ceux qui étaient allés au château revinrent accompagnés de tous les domestiques, qui ne purent dire un seul mot à leur bonne maîtresse, tant la joie les possédait.

Comme ils s'approchaient du château, deux pêcheurs s'avancèrent vers le palatin, et lui présentèrent un poisson d'une prodigieuse grosseur; mais l'étonnement fut plus grand, car, après l'avoir vidé, on trouva dans ses boyaux une bague que Sifroy reconnut être celle que Geneviève avait jetée dans la rivière. Ce nouveau miracle causa une nouvelle admiration à tous les assistants, et principalement dans l'esprit du comte, qui ne pouvait assez louer la bonté de Dieu, qui faisait parler les muets pour déclarer l'innocence de sa femme.

Tous les parents et amis de Sifroy ne manquèrent pas de se réunir en son palais, où ils trouvèrent un bien plus grand sujet de joie qu'ils n'espéraient, quand ils apprirent le moyen dont Dieu s'était servi pour déclarer son innocence. Il n'y eut personne qui ne rendit grâces à Dieu d'un si grand bienfait. Les uns saluaient la mère, les autres embrassaient l'enfant.

Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait accroître cette réjouissance. La fête dura une semaine

tout entière, dont la joie ne fut troublée que du seul déplaisir de voir que la comtesse ne pouvait goûter ni chair ni poisson : tout ce qu'on put faire endurer à sa vertu et à son estomac fut des herbes et des racines un peu mieux accommodées qu'elle ne les mangeait dans sa solitude.

## CHAPITRE XVIII

Quelques jours s'étant écoulés dans les plaisirs, le palatin ordonna qu'on tirât Golo de prison.

On l'amena dans la chambre où était la comtesse avec toute cette noblesse qui était venue visiter Sifroy. Ce fut là où toutes les frayeurs d'une mauvaise conscience saisirent ce méchant homme. Ses artifices ne servaient plus de rien; il ne peut nier un crime duquel les hommes, les animaux et les poissons sont témoins. L'espérance du pardon lui semble un nouveau péché; la crainte le gêne; déjà l'image de la mort le fait transir; la bonté de Geneviève lui donne une pensée de son salut, mais l'horreur de son crime lui représente qu'il est aussi peu raisonnable d'attendre de la miséricorde qu'il est indigne de pardon. La pitié lui fait espérer, mais sa propre cruauté lui ôte sa confiance. L'amitié du comte lui donne de la hardiesse, et sa juste indignation lui donne de la crainte. Il prend dans son cœur les assurances de pardon, mais ses yeux, sa voix et son visage ne lui parlent que de supplices.

Enfin, n'ayant pas même osé arrêter la vue sur celle qu'il avait si indignement traitée, il tomba de peur et de faiblesse. Sifroy, allumant tout son visage de colère et proférant d'épouvantables menaces, après lui avoir reproché son infidélité, le condamna à mourir.

— Seigneur, dit la princesse, encore que les résultats, lorsqu'ils sont heureux, ne justifient pas des actes coupables, j'ai toutefois quelque raison de bénir mon infortune; pour moi, forte et heureuse des faveurs de Dieu au milieu de la détresse, je pardonne à Golo tous ses crimes envers moi; ainsi, que votre justice ne prononce contre ce coupable aucun supplice en vue de satisfaire mon ressentiment; je renonce à toute vengeance et verrais avec satisfaction votre miséricorde s'étendre sur un criminel qui trouvera son supplice dans son cœur; car sa conscience ne lui pardonnera pas si vous épargnez sa vie; voyez, mon cher Sifroy, les larmes que je répands et que je donne à sa misère vous disent assez que je veux qu'il vive.

Golo commença à espérer, et tous les assistants attendaient sa grâce, pensant que la prière d'une bouche si chère fléchirait la colère du palatin; le criminel alors s'écria aux pieds de Geneviève :

— Madame, c'est maintenant que je pénètre mieux que jamais la bonté de votre cœur et la perversité du mien. Hélas! qui eût osé espérer que celle même qui fut victime de ma scélératesse pût désirer mon salut et solliciter pour obtenir ma grâce; mais je suis indigne de vivre; ho! ma bonne maîtresse, laissez-moi mourir, mes remords ne sauraient expier mes calomnies et ma cruauté, le sang est nécessaire où les larmes sont inutiles; ce que je demande en mourant, c'est que mon trépas efface mes crimes dans votre mémoire; mon sang ne réparera pas le mal que je vous ai fait, mais il consacrera le souvenir de vos admirables vertus.

Cela dit, Golo répandit un torrent de larmes.

Si Geneviève éprouvait une vive pitié, Sifroy, de son côté, restait inexorable; son cœur était pourtant assez généreux pour se laisser vaincre, et il aurait bien trouvé dans ses nobles sentiments des raisons saintes pour croire que le sang n'est jamais nécessaire quand un repentir sincère fait couler d'abondantes larmes; mais Dieu, dont la miséricorde est inépuisable, mais dont la justice est grande, surtout quand il veut donner des exemples aux hommes, envoya au cœur de Sifroy une rigueur qui le rendit insensible aux sollicitations de celle qu'il aimait : il motiva sa sentence sur les dangers de l'impunité quand les forfaits ont effrayé les hommes.

Golo fut reconduit en prison, et, comme le supplice de Golo devait imprimer une terreur profonde aux méchants, ce malheureux fut tiré par les bras et les jambes par quatre taureaux, qui séparèrent son corps en quatre lambeaux que l'on exposa pour devenir la pâture des corbeaux.

Cet homme n'était pourtant devenu coupable que par trop de bonheur; s'il avait étouffé de coupables désirs, de coupables espérances, que de malheurs il eût évités; mais l'esprit et le cœur des autres hommes n'eussent pas reçu de salutaires leçons; ainsi, la Providence, qui se réserve de disposer pour l'autre vie, envoie dans sa sagesse des leçons pour cette vie.

Ceux qui furent trouvés complices de Golo reçurent des châtiments proportionnés à leurs fautes, et ceux qui s'étaient montrés favorables à l'affliction de Geneviève ne reçurent pas moins de marques de gratitude que les autres de sévérité de la part du palatin. Cette pauvre fille qui avait eu pitié de la comtesse, qui lui avait apporté de l'encre, trouva son bienfait écrit autre part que sur du papier. L'un de ceux qui, chargés de faire périr Geneviève, lui avaient laissé la vie, étant mort, l'autre, seul, fut libéralement récompensé.

Benoni fut celui qui profita le plus de ce changement; les malaises de la solitude lui firent goûter les délices de sa maison avec plus de douceur que s'il n'eût été misérable; néanmoins, son esprit ne s'arrêta pas tellement à ces contentements qu'il ne prît la teinture de toutes les bonnes qualités dont la noblesse devra relever son mérite. On ne remarqua rien de bas dans ce petit courage pour avoir été élevé dans la pauvreté; rien de farouche pour avoir été nourri parmi les ours. Le père et la mère prenaient un singulier plaisir aux bonnes inclinations de ce fils, l'aidant de bonnes instructions.

## CHAPITRE XIX

De l'accord et de la bonne intelligence qui étaient dans cette maison, naissait une paix générale; chacun des serviteurs n'avait pas moins d'un siècle d'or, je veux dire qu'ils étaient pleinement satisfaits et contents. Il n'y avait personne qui ne s'estimât bien récompensé de ses tristesses passées; la seule Geneviève avait plus de mérite que de récompense; la terre lui ayant fait souffrir les maux, n'avait pas assez de ses biens pour lui rendre ce qui lui était dû, le ciel prit donc soin de penser au prix de sa patience. Dieu, qui ne voulait pas honorer le monde plus longtemps d'une si grande vertu, résolut de la retirer à son origine; mais ce fut après lui en avoir donné avis.

Un jour qu'elle était en oraison, il lui sembla voir une troupe de vierges et de saintes femmes, parmi lesquelles sa bonne maîtresse tenait le premier rang, ayant toutes les autres pour dames d'honneur. Leur majesté ravit aussitôt notre sainte, mais leur douceur la charma bien plus sensiblement : il n'y en avait point qui ne lui tendît des palmes et des fleurs, et la Vierge, tenant en sa main une couronne tissue de toutes sortes de pierres précieuses, lui semblait parler ainsi :

— Ma fille, il est temps de commencer une éternité de plaisirs. Voilà la couronne d'or que je vous ai préparée après celle d'épines que vous avez portée, recevez-la de ma main.

Geneviève entendit fort bien ce que signifiait cette visite, qui lui causa une incroyable satisfaction, dont toutefois elle ne voulut pas dire le sujet à Sifroy, crainte de l'attrister. Sa prudence lui céla les causes; la maladie, qui avait moins de discrétion, les lui dit en peu de jours. Ce fut une petite fièvre qui saisit notre incomparable princesse, et lui donna une expression plus nette de révélation. De vous décrire le contentement de Geneviève, ce serait une chose non moins superflue qu'il serait possible d'exprimer le déplaisir de Sifroy.

— Il faut perdre, disait-il, un trésor que j'ai si peu possédé. Il est vrai que j'en suis indigne, mon Dieu! puis-je me plaindre d'injustice, puisque vous ne m'ôtez que ce que je tiens de votre pure miséricorde, et non pas de mon mérite? Mais, hélas! n'eût-il pas été plus souhaitable de ne l'avoir point du tout, que de ne l'avoir pour un moment?

— Tout beau, Sifroy, tout beau, il n'est pas temps de pleurer; gardez vos larmes pour tantôt, si vous en voulez donner à la plus juste douleur de la nature. Je me trompe, videz hardiment toute l'humeur de vos yeux; vous auriez honte d'en donner si peu à la perte que vous allez faire. Les petites douleurs se peuvent plaindre, mais les plus grands maux n'ont point de bouche; quand on sait bien dire son mal, le sentiment n'en est point extrême, ni le regret véritable.

— Hélas! Geneviève est déjà morte; je la vois déjà étendue sur son lit, sans vigueur et sans mouvement; ses yeux ne sont plus que des astres éclipsés, sa bouche n'a plus de roses, ses joues n'ont plus de lis.

« Ah! que ne m'est-il possible d'appeler toutes les beautés du monde autour de ce lit, je leur dirais : Voilà le reste de ce que vous cherchez avec tant de passion; voilà les cendres de ce feu qui brûle le monde; voilà un exemple de ce que vous serez, une image à qui vous aurez de la ressemblance. Faites maintenant des divinités de ce que la mort changera un jour en vers et en pourriture. »

La bonne princesse, cependant, n'a pas encore cessé de vivre, elle ouvre les yeux comme si elle revenait à la vie, elle appelle son cher Benoni qu'elle bénit, et son mari à qui elle dit cet adieu, ajoutant :

— Mon cher Sifroy, voici votre chère Geneviève qui va mourir; tout le déplaisir que j'ai de laisser cette vie me vient de vos larmes; ne pleurez plus, je m'en irai contente. Si la mort me donne du loisir, je vous ferai voir le peu de sujet que vous aurez de plaindre ma perte. Mais puisque le temps me presse, et qu'il ne me reste que trois soupirs, je n'ai que ce mot à vous dire : Pleurez, Sifroy, autant que je le mérite; néanmoins je vous conjure, ayant oublié ce peu de cendres que je laisse, que vous vous souveniez que Geneviève va au ciel pour y retenir votre place, et que l'homme et la femme faisant un tout, peut-être que Dieu m'appelle pour y attirer l'autre; ayez soin de Benoni.

Après ces languissantes paroles, tout ce que la faiblesse lui permit, fut de recevoir le corps de son bon maître, qui ne fut pas plus tôt entré dans sa bouche, qu'elle arrêta ses yeux au ciel, où était déjà son cœur, poussant sa belle âme hors de son corps par un dernier soupir d'amour.

Ce fut le 2 avril de la même année de sa reconnaissance qu'elle connut parfaitement le mérite de sa patience.

Benoni n'eut pas plus tôt vu les membres de sa mère morte, qu'il se jeta sur le lit, éclatant en des cris si aigus, qu'il perçait le cœur de tous les assistants. Il fut impossible de le retirer de là, quelques efforts que l'on fit; de l'autre côté, Sifroy était à genoux, tenant les mains de sa chère femme, qu'il arrosait de ses larmes.

Tous les domestiques étaient à l'entour comme autant de statues que la douleur avait transformées. Si faut-il donner à la terre ce que l'âme de Geneviève lui avait laissé. Quand on enleva le cercueil de la maison, ce fut alors que le comte fit éclater plus vivement sa douleur, que les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre. Partout on n'entendait que soupirs, partout on ne voyait que larmes.

Enfin, après que Sifroy et son fils eurent mis leurs cœurs dans le tombeau de Geneviève, on s'efforça de les retirer de l'église où ce saint corps demeura en dépôt. Le regret de cette perte ne fut

pas si propre aux hommes, qu'il ne fut commun aux bêtes. Les oiseaux semblaient languir de douleur, et chantaient quelquefois autour du château, mais ce n'étaient plus que des plaintes. Je ne puis laisser passer une chose qui me semble être digne d'admiration. La pauvre biche, qui avait servi la comtesse si fidèlement en sa vie, ne lui témoigna pas moins d'amour à sa mort.

On tient que cette sorte d'animaux ne jette qu'une larme à la mort; il faut donc avouer que cette biche mourut plus d'une fois au trépas de sa chère maîtresse. Ce fut une chose pitoyable de voir cette pauvre bête se jeter sur la bière de Geneviève, plus déplorable d'ouïr comme elle brayait pitoyablement, mais tout à fait étrange de voir qu'on ne la put conduire à la maison, demeurant tous les jours aux portes de l'église où était sa maîtresse; les serviteurs lui portaient du foin et des herbes, à quoi elle ne touchait point, se laissant ainsi mourir de faim.

On en porta le nouvelle au palatin, qui se prit à pleurer, comme si sa femme fût encore morte une fois; pour récompense de sa fidélité, il la fit tailler en marbre blanc et mettre aux pieds de Geneviève.

FIN DE GENEVIÈVE DE BRABANT.




# L'ÉPERVIER BLANC

## CHAPITRE PREMIER

**Comment Regnault de Madien, réfugié en la ville de Lapra, fut élu prince et gouverneur d'icelle par les habitants ; et comment, pour se venger des Grecs, il rassembla une armée destinée à les combattre.**

Regnault de Madien, fils d'Antoine Madien, roi de Pothamée, qui avait été traitreusement défait par le roi de Grèce, s'était réfugié à la suite de ces événements la à la cour du roi de Chaldée, dont il avait épouse ia fille.

Plus tard, Regnault de Madien alla vivre en la cité de Lapra. Là, il eut deux fils : le premier fut nommé Solot ; le second, nommé Philippe, était si beau, si doux, si gracieux, si plaisant, que tous ceux qui le voyaient le bénissaient et prenaient joie à le regarder, ce dont son père fut bienheureux.

La venue de ce second fils réconforta grandement Regnault de Madien. Il lui prit un courage nouveau et une envie nouvelle d'acquérir terres

et seigneuries, pour honorablement vivre et faire vivre ses enfants au temps à venir.

Pour le commencement, il fit faire en la ville de Lapra un si beau palais, que l'on n'eût su pour lors en trouver un pareil là ou ailleurs. Puis il fit clore la cité, qui avait été précédemment détruite par les Grecs, d'une très-haute muraille et de très-profonds fossés remplis tout autour d'eau courante. Puis enfin, il réédifia les autres hôtels, châteaux, forteresses et seigneuries, et prêta largement du sien aux plus pauvres d'entre les habitants, qui se mirent dès lors à labourer et à multiplier de leur mieux.

Ce fut ainsi que la contrée tout entière sortit de ses ruines, qu'elle s'enrichit petit à petit et qu'elle devint redoutable à ceux-là mêmes qui l'avaient ravagée peu de temps auparavant. Les habitants construisirent force nefs et force navires, et allèrent commercer au loin par la mer, laissant avec confiance le gouvernement du pays à leur gentil prince Regnault. Ils firent plus encore : eux qui jamais n'avaient eu seigneur, car le roi de Chaldée n'était pas à vrai dire le leur, ils choisirent précisément celui-là qui leur convenait le mieux, et nommèrent Regnault de Madien grand amiral de mer.

Cet honneur toucha beaucoup ce loyal chevalier, et il songea et ressongea pendant mainte et mainte nuit aux moyens à employer pour le justifier. Après avoir été longtemps en ce pensement, il assembla un matin tous les nobles et tous les vaillants de son armée, et leur dit :

— Seigneurs, quand vous aviez parmi vous tant d'illustres et nobles chevaliers auxquels revenait de droit l'honneur et la gloire de vous commander, il vous a plu d'élire pour prince et pour chef un chevalier de si peu de valeur que moi... J'ai accepté; mais c'est à la condition de porter mon nom si loin et si haut, que la gloire en rejaillisse sur le pays qui m'a accueilli et adopté, et envers lequel je ne puis m'acquitter que de cette façon... Par ainsi, écoutez-moi donc, afin de savoir les causes pour lesquelles je vous ai réunis ce matin.

Regnault se recueillit un instant, puis il reprit :

— Il n'est que trop vrai que les Grecs, par leur outrecuidance, ont souventes fois mis à mal ce pays et ses alentours. Peu s'en est fallu même que toute la contrée ne fût détruite par leurs pilleries et leurs larcins... Ils ont tant fait ici et ailleurs, ils ont tant et si souvent assemblé du bien d'autrui avec le leur, qu'ils sont à cette heure riches et puissants au delà de l'imagination, et qu'il ne leur semble pas que Dieu lui-même leur pût nuire... Aussi seront-ils perdus par cette confiance exorbitante qu'ils ont en eux et en leur pouvoir... Le trop d'abondance et de richesse les a gâtés... Les femmes ont tant dorloté leurs maris, que ceux-ci se sont accouardis, et que leurs vaillants chevaux sont devenus godes... En conclusion, ils ont vécu si longuement en paix, qu'ils ont fait de leurs lances fourgons à four et de leurs morions nids à gelinottes... Ils ne s'imaginent même plus qu'ils ont fait la guerre dans un temps. Ce sera donc à nous de les réveiller... Mais, pour cela, ce sera quand nous serons prêts... Je vous prie en conséquence d'envoyer secrètement par toutes les régions, provinces et contrées où vous pourrez avoir parents, amis ou connaissances, et de les mander pour être ici le premier jour du mois d'août, eux et tous ceux qu'ils pourront rassembler dans ce délai... Je serai ici pour les recevoir et leur payer leurs gages arriérés, pendant que vous irez réveiller ceux d'entre eux qui dorment amoureusement auprès de leurs dames...

Quand le noble et vaillant amiral Madien eut prononcé ces paroles, le peuple s'écria à voix haute :

— Sire, tu es notre prince et gouverneur : que ta volonté soit faite et accomplie!...

## CHAPITRE II

**Comment Regnault de Madien fit construire une flotte de cent trente-huit navires; et comment, en attendant un vent favorable, il tint pendant trois jours cour ouverte.**



hacun, pour obéir à Regnault de Madien, écrivit partout où possible était, afin de requérir assistance pour l'entreprise projetée; et, au jour dit et fixé, cinquante mille combattants arrivèrent, et se joignirent vingt mille hommes envoyés par le roi de Chaldée.

Il s'agissait d'avoir nefs et navires en quantité suffisante pour contenir ce peuple-là. Regnault de Madien fit faire diligence. Ouvriers vinrent de toutes parts et travaillèrent sous la direction de ses deux enfants, Solot et Philippe, le premier âgé de dix-huit ans et le second de seize environ. Câbles et toiles se façonnèrent et se dressèrent en un clin d'œil. Les charpentiers cognaient leurs chevilles. Les mariniers couraient deçi delà, jurant et sacrant. Les charbonniers amenaient le charbon. Les maréchaux battaient le fer et forgeaient les ancres. C'était, en un mot, un bruit, une mêlée, une fumée, à se croire dans un petit enfer. Tant et si bien, qu'au bout de trois mois et demi, chacun travaillant ainsi de son métier, cent trente-huit naufs furent refaites et rappareillées. Trois surtout furent construites avec un soin particulier et dans des proportions de grandeur et de grosseur supérieures aux autres; lesquelles portaient château devant et derrière pour dominer les autres navires, et devaient être montées par Regnault de Madien et par ses deux fils.

Ces choses faites et mises en bon ordre, l'amiral Madien reçut la chevalerie étrangère, parmi laquelle il choisit les meilleurs, et, les ayant choisis, les mena jouer et ébattre sur le bord de la mer, là où étaient nefs et navires. La répartition se fit ensuite : les patrons, gouverneurs et capitaines furent nommés, le nombre d'hommes par chaque

navire fut désigné, et l'on n'attendit plus que le moment du départ.

Ce départ ne pouvait avoir lieu que par un bon vent. Regnault de Madien délibéra que, pour plus joyeusement prendre congé, il tiendrait trois jours entiers cour ouverte et fête plénière à tous ceux qui voudraient venir. La princesse envoya quérir toutes les dames et demoiselles du pays pour l'accompagner; lesquelles se rendirent volontiers à la fête en bon équipage et en belle compagnie.

## CHAPITRE III

Comment Philippe de Madien requit son frère Solot de lui servir de guide à ses premières joutes, et comment un héraut proclama leur défi.

Quand Philippe, le plus jeune fils de l'amiral, vit si belle compagnie de dames et de chevaliers, il pria son frère Solot de lui octroyer un don, le premier depuis qu'il était au monde.

— Cher frère, répondit Solot, demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je mourrai ou je l'accomplirai.

— Très-cher et honoré frère, et bon ami, reprit Philippe, je vous remercie très-humblement de l'octroi que vous me faites... J'attache un grand prix à ce que je vous demande, parce que je n'ai jamais de ma vie fait armes et que je veux en faire en présence de tant de nobles chevaliers et pour l'honneur et révérence de tant de belles dames... Il faut donc que vous me conseilliez et guidiez en ma première joute, qui doit avoir lieu demain devant cette noble compagnie... Jamais meilleure occasion ne s'est présentée; jamais je ne pourrai plus honorablement éprouver mon corps que devant cette nombreuse armée rassemblée sur ce rivage...

— Beau frère, répliqua Solot, je ne veux pas seulement vous guider en cette occurrence; je veux encore vous suivre dans la joute et vous aider à soutenir les coups... Au lieu d'un, vous serez deux... Songez donc dès ce moment à ordonner votre fait et à le mettre à point; moi, je travaillerai d'autre part, de manière à assurer notre plein succès, avec l'aide de Dieu...

Philippe, tout joyeux de cet acquiescement de son frère, s'en alla incontinent vers deux preux chevaliers qui l'aimaient de grand cœur, et dont l'un avait nom Savarin Tartarin et l'autre Goubert de Ferrande. Tous deux, lorsqu'ils surent ce qu'il avait projeté, se rangèrent de son côté en lui jurant de ne pas révéler la chose à âme qui vive et d'être à la joute avec lui.

Solot, d'autre part, assermenta à lui deux autres vertueux et non moins vaillants chevaliers, dont l'un s'appelait Grimault du Ras et l'autre Pelvassin Cathus.

Quand Philippe et Solot furent sûrs d'avoir avec eux les quatre chevaliers sus-nommés, ils firent crier les joutes par un héraut qui s'en alla par toute l'armée, disant à haute voix :

— Les deux fils d'un père, accompagnés de quatre autres chevaliers, font assavoir que demain lundi et le mardi ensuivant, ils seront en place, bien garnis de tous habillements nécessaires à jouter, pour attendre et recevoir, depuis dix heures du matin jusques au coucher du soleil, tout autres chevaliers et écuyers qui, pour l'honneur de leurs dames, voudront venir contre eux... Et, afin que nul ne puisse excuser, ils offrent de fournir des rochets à trois pointes et de tout autres choses nécessaires à tous ceux qui en pourraient manquer... Celui de dehors qui soutiendra le mieux les coups aura un collier d'or garni de pierreries et un diamant du prix de mille besants d'or : celui de dedans aura un chapeau de fleurs tel qu'il plaira aux dames de lui donner...

## CHAPITRE IV

Comment l'amiral Regnault pria ses deux fils de combattre contre les deux chevaliers inconnus, et comment ils s'y refusèrent, au grand chagrin de l'amiral

Regnault, qui ne savait rien de l'entreprise de ses deux enfants et qui avait entendu crier le héraut, fut en grand émoi de savoir quels pouvaient être ces deux fils d'un père, et, sur-le-champ, il alla trouver les siens, auxquels il conta l'affaire.

— Au nom de Dieu! ajouta-t-il, je ne sais vraiment quels sont ces jouvenceaux, mais ce qu'ils veulent faire leur vient d'un grand courage et d'une ferme volonté... Car, ainsi que vous avez ouï sans doute comme moi, pour que nul ne puisse se soustraire à la joute proposée par eux, ils fourniront les plus pauvres des choses qui leur feront besoin comme harnois, lances, chevaux et le reste... Mais ils n'auront à fournir personne, attendu que, étant deux fils d'un père, ils combattront deux fils d'un père qui est suffisamment riche, puisqu'il s'agit de moi... Vous les combattrez et leur répondrez volontiers à tout ce qu'ils voudront vous demander : autrement, vous ne mangeriez plus jamais de mon pain... Toi, Philippe, qui as déjà âge de seize ans, tu dois être honteux d'avoir tant vécu sans avoir essayé encore ce que le harnois pèse ?... A cette cause, tu accompagneras ton frère en cette joute,

et tous deux vous vous montrerez vaillants en présence des nobles chevaliers étrangers et des nobles dames qui y assisteront...

Lors, Philippe, qui voulait tenir son fait secret, répondit à son père :

— Sire, mon frère Solot et moi, nous sommes prêts à accomplir vos commandements, certes... Toutefois, nous nous permettrons de vous faire observer que nous avons bien pâti durant tout le temps qu'a duré la construction de vos navires... Nous avons été sans cesse présents à l'ouvrage; nous avons travaillé jour et nuit; nous avons tant enduré de fatigue et de malaise, qu'à peine si nous pouvons présentement nous soutenir et mouvoir... Nous ne le pourrions, Sire, qu'en nous efforçant grandement.. C'est pourquoi, allant à la joute comme vous le désirez, j'ai grand'peur que nous n'en revenions sans avoir fait rien qui vaille... Ce résultat serait trop honteux pour nous et pour vous... Aussi nous semble-t-il, Sire, plus honorable, à mon frère et à moi, de nous retirer en la chambre de derrière de votre palais, donnant sur le jardin... Elle est si secrète et si célée, que nul n'y va et qu'on n'en soupçonne même pas l'existence... Nous nous y reposerons jusqu'à ce qu'il vous plaise de partir pour aller en Grèce... En Grèce, nous ferons ce que nous devons, à votre honneur et au nôtre, tout au contraire d'aujourd'hui où nous sommes en mauvais point...

L'amiral réfléchissait à ce qu'il entendait là. Philippe continua :

— Vous nous ferez donc délivrer la chambre secrète, et nous baillerez, pour nous servir et gouverner, Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus ; ce sont là de féaux chevaliers qui garderont notre honneur comme le leur propre, et qui aimeraient mieux mourir que de révéler notre secret à quiconque... Si vous nous bailliez autres qu'eux, ils pourraient dire et rapporter que nous n'avons feint d'être malades que pour ne pas aller à la joute, de peur d'y être vaincus... Quant à vous, Sire, pour mieux couvrir notre fait, vous pourrez dire, à qui vous interrogera sur notre absence, que mon frère Solot est allé prendre congé, en votre nom, des dames que leur grand âge a empêchées de se rendre à la fête, et que je l'ai accompagné.

Quand le subtil Philippe de Madien eut ainsi raconté sa petite affaire à l'amiral, celui-ci n'en fut guère joyeux, car, outre qu'il lui peinait de penser qu'ils ne pourraient pas assister à la joute, il lui peinait bien davantage encore en pensant qu'ils étaient véritablement malades. Aussi, sans plus tarder, leur fit-il délivrer la chambre donnant sur le jardin, et fit-il mettre dedans tout ce de quoi ils pouvaient avoir besoin. Puis, il envoya chercher les quatre chevaliers désignés, et recommanda fort étroitement à ses serviteurs, sous peine de mort, de ne pas sortir, de ne pas se montrer, de ne pas parler, afin que l'on crût bien du dehors que le dedans était inoccupé.

Cela fait et dit, Madien, le grand amiral, se retira et retourna festoyer les chevaliers étrangers auxquels il trouva moyen d'expliquer l'absence de ses deux fils.

## CHAPITRE V

Comment Solot et Philippe ordonnèrent leur fait, et comment les quatre chevaliers sortirent de l'hôtel pour aller préparer les tentes.

Quand Solot et Philippe son frère, accompagnés de leurs quatre chevaliers, furent dans la chambre à secret, ils prirent conseil les uns des autres sur ce qu'il y avait à faire.

Solot exprima le premier son opinion par laquelle il semblait qu'il fût courroucé de ce que Philippe avait requis et demandé cette chambre.

Quant à Philippe, comme il était le plus jeune de tous, il ne voulut pas dire un seul mot avant que ses compagnons n'eussent parlé. Leurs intentions une fois prononcées, il prit la parole et dit :

— Certes, vous êtes tous sages et fort bien en langage ; toutefois, de même que je vous ai ouï, je vous supplie de vouloir bien m'écouter.

— Volontiers, dit Goubert de Ferrande.

Philippe continua :

— Il est vrai que nous avons fait crier les joutes, et qu'il serait honteux à nous de ne pas nous y porter vaillamment, car nous avons une grande armée assemblée et nous sommes six qui avons promis d'attendre tous venants, ce que, avec l'aide de Dieu, nous ferons, dût toute l'armée venir !... Mais, pour obvier aux aventures qui, en tel cas, peuvent survenir, je supplie de tenir jusqu'au bout notre entreprise secrète, si secrète même, que nul ne sache qui nous sommes... Je dis dans tous les cas; car si nous faisons bien notre besogne, nos faits en viendront assez tôt en lumière, et si, par malefortune, il mésadvient à quelqu'un d'entre nous, on ne le saura pas et nous ne recevrons ainsi nulle honte de notre échec... Maintenant, je vais répondre à ce que mon beau frère Solot a voulu dire en se plaignant de ce que j'avais demandé cette chambre...

— Oui, en effet, dit Solot, je ne comprends pas bien pourquoi vous avez demandé à notre père cette chambre plutôt qu'une autre. Il nous sera plus difficile d'en sortir que si nous étions logés ailleurs.

— Il vous semble cela, cher frère ? reprit Philippe en souriant.

— Sans doute, répondit Solot, qui ne comprenait rien à la pensée de son frère.

— Eh bien ! je vous demande de m'écouter avec attention pendant quelques minutes encore, qui ne seront pas mal employées, comme vous allez en juger.

— Sire Philippe, nous vous écoutons, dirent

Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

Philippe parla ainsi :

— J'ai demandé cette chambre à monseigneur notre père, précisément parce qu'elle confine au jardin, et que le jardin lui-même confine à l'endroit où sont les tentes des chevaliers qui jouteront demain, les nôtres comme celles de nos adversaires. Or, voici ce qui sera fait. Messire Tartarin et messire Goubert de Ferrande, aidés de Grimault du Ras et de Pelvassin Cathus, s'en iront cette nuit par le jardin sans être aperçus. Les murs n'en sont pas hauts, et ils pourront aisément les franchir... Et d'ailleurs, le fussent-ils, qu'ils s'en tireraient encore à merveille, habiles et experts comme je les connais.

— Nous franchirons les murs du jardin, dirent les quatre chevaliers, qui commençaient à comprendre, ce que ne faisait pas encore Solot.

— Une fois les murs franchis, continua Philippe, vous vous arrangerez avec quelques manœuvres, que vous gagerez d'un bon prix et que vous reconnaîtrez adroits ; puis vous leur ferez creuser une tranchée qui conduira de nos tentes à cette chambre, et par laquelle nous pourrons ainsi aller et venir sans être devinés, cette tranchée étant recouverte de branchages et de feuillages assez épais. Le chemin une fois ouvert, et il faut qu'il le soit dans cette nuit, vous vous en reviendrez nous prendre pour que nous allions nous assurer par nous-mêmes du bon état des choses... Et, de la sorte, demain, à l'heure des joutes, nous serons debout, chevauchant la lance à la main, quand monseigneur notre père nous croira couchés, malades, en notre lit... M'avez-vous compris, maintenant, mon beau frère ?

— Ce projet est merveilleux ! s'écria Solot en embrassant Philippe. Je suis d'autant plus heureux que vous ayez imaginé cela, que je désespérais de sortir de céans avec honneur. Aussi est-ce de bon cœur que je vous embrasse...

— Sire Philippe, dit Tartarin, votre projet est excellent et d'une exécution facile. Il nous tarde que la nuit soit venue pour commencer.

— Elle viendra, messire Tartarin ; elle viendra comme tout vient, n'en doutez pas : il ne s'agit en ce monde que de vouloir et d'attendre.

— Sagement parlé ! s'écria Goubert de Ferrande.

— Sagement parlé ! répétèrent Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

La nuit vint, en effet ; et alors, sans plus tarder, les quatre chevaliers sortirent de la chambre où ils étaient par les fenêtres donnant sur le jardin. Le mur fut franchi sans malencontre, et ils se trouvèrent bientôt dans les tentes élevées çà et là, en vue de la joute du lendemain et des jours suivants.

Les manœuvres dont ils avaient besoin furent vitement trouvés, comme on l'imagine bien. Ils leur recommandèrent de travailler en grande hâte et en grand secret, et ces gens se mirent incontinent à la besogne.

Quelques heures après, la tranchée était terminée. Elle aboutissait, d'un côté aux tentes des deux fils de l'amiral Regnault, et de l'autre au pied même de la chambre où leur père les avait enfermés.

Les quatre chevaliers revinrent annoncer cette bonne nouvelle à Philippe et à Solot, qui en furent grandement joyeux ; puis, comme il se faisait tard et qu'ils étaient fatigués, ils se couchèrent, rêvant aux joutes du lendemain.

## CHAPITRE VI

**Comment, le lendemain matin, jour de la joute, l'amiral et sa femme s'en vinrent visiter leurs enfants, qui contrefaisaient les malades, et comment, après leur départ, ces deux jeunes gens se rendirent secrètement à leur tente.**



ers les huit heures du matin, les quatre chevaliers avaient à peine eu le temps de se reposer, lorsque les huissiers de l'amiral et de sa femme s'en vinrent tabourer à la porte. Ils se levèrent à la hâte et allèrent ouvrir au prince et à la princesse.

Ceux-ci entrèrent donc, et, voyant leurs deux enfants gisant dans leurs lits et contrefaisant les malades, ils furent confirmés dans la pensée que, bien certainement, ils ne pourraient pas prendre part à la joute. La princesse, surtout, les regarda piteusement, et, après leur avoir tâté le pouls, elle leur dit qu'ils devaient avoir la fièvre.

— Ma dame, répondit Philippe, vous dites la pure vérité... Aussi, je voudrais bien vous prier, au nom de Dieu, de nous laisser un peu dormir... Dans deux ou trois jours au plus, nous serons guéris, car cette peine ne nous est venue que parce que nous avons trop veillé. Par ainsi, je vous supplie derechef de vouloir bien nous laisser où nous sommes, et de commander à vos gens qu'ils se gardent bien de nous gêner en rien par leur bruit et par leurs allées et venues...

— Il sera fait ainsi, beau fils, dit la princesse. Toutefois, si vous consentiez à manger quelque chose, pour vous réconforter le corps, je serais contente et vous laisserais après reposer tout à votre aise... Qui ne nourrit pas son corps s'expose à voir s'en aller son âme...

— Madame, dit Solot, ne nous parlez pas de manger maintenant, car nous avons pris une médecine pour laquelle il convient que nous jeûnions jusques à la nuit...

— Mon frère dit vrai, ajouta Philippe. D'ailleurs, qui dort dîne et boit...

En entendant cela, la bonne dame se prit à sourire, et, les ayant baisés tous deux fort doucement, elle sortit de la salle, suivie de l'amiral son mari.

Une fois l'amiral sorti, Philippe dit à Solot :

— Mon frère, nous pouvons maintenant aller nous habiller en nos tentes, car on ne viendra plus nous visiter aujourd'hui... Si, d'aventure, quelqu'un venait, ceux qui garderont la chambre pourront répondre que nous reposons, et on n'osera pas s'enquérir plus avant...

Lors, ils se levèrent, prirent leurs robes et pourpoints, et sortirent de la chambre avec leurs chevaliers.

Le chemin couvert, pratiqué la veille par les manœuvriers gagés, était étroit et difficile, couvert qu'il était d'herbes et de branchages qui le dissimulaient. Cependant, ils passèrent sans encombre et arrivèrent ainsi en leur tente par la fausse poterne, après avoir défendu à ceux qui en avaient la garde de laisser arriver personne jusques à eux. Cette défense faite, ils se mirent en devoir de s'appareiller pour la joute.

## CHAPITRE VII



Comment Philippe de Madien et son frère s'étant habillés, et le héraut ayant fait son cri, ils sortirent de leurs tentes et firent trois fois le tour des lices; et comment Solot combattit contre Garny de Dourdan.

Dix heures approchaient. Le prince Regnault, sa femme, et les autres seigneurs et dames, avaient déjà pris place sur les échafauds dressés autour des lices.

Lors, un héraut arriva, fit courir son cheval d'un bout à l'autre du champ, puis, revenant à moitié des trilles, cria à haute voix :

— Les deux fils d'un père font assavoir à tous ceux qui en auraient besoin pour la joute, qu'ils tiennent à leur disposition chevaux, harnois, rochets à trois pointes, lances émoulues, et généralement toutes choses quelconques qu'on voudra leur demander.

Quand ce cri eut été fait, Philippe dit à son frère qu'il était temps de sortir des tentes et d'aller se mettre sur les rangs. Puis il ajouta :

— Vous êtes l'aîné, et, en cette qualité, je dois vous porter honneur et révérence. S'il vous plait, donc, vous sortirez le premier des tentes et soutiendrez le premier les joutes durant une heure, après quoi je vous remplacerai sans qu'il y paraisse... De la sorte, vous vous rafraîchirez et reposerez, jusques au moment où je serai moi-même fatigué et où vous me viendrez remplacer. Nous pourrons aller ainsi, sans grand dommage, jusqu'à la fin.

— Beau frère, répondit Solot, je vous remercie de l'honneur que vous me faites et du conseil que vous me donnez. La victoire nous sera plus aisée ainsi, en effet...

Ayant ainsi parlé, les deux fils d'un père et leurs chevaliers, montés sur leurs chevaux, sortirent de leurs tentes. Ils étaient tous deux couverts d'un damas gris figuré d'or, et leurs parements étaient si bien pareils, que l'on n'eût su reconnaître quel était l'un et quel était l'autre, excepté que Solot, par amour des dames, portait un merveilleux miroir sur son timbre, et que Philippe portait un volet de plaisance sur lequel était écrit en grosses lettres : « *Dieu pourvoie le dépourvu !* » Ce qui voulait dire : Je suis si jeune et si dépourvu de valeur, que je n'ai pas encore pu faire quoi que ce soit qui me mérite l'attention des gens de bien.

Solot et Philippe firent le tour de la lice, saluant l'amiral et les dames. Les dames étaient émerveillées de leur bonne grâce; mais le vieux Regnault, songeant à ses deux fils qu'il croyait couchés en leur lit, malades, soupirait, disant :

— Ah! pourquoi ne sont-ils pas là pour triompher de ces deux chevaliers inconnus, qui remporteront probablement toute la gloire de cette joute! Pourquoi ne sont-ils pas là!...

Après avoir ainsi chevauché pour se montrer à tous et à toutes comme les deux fils d'un père, Solot et Philippe s'en revinrent vers leurs tentes. Solot resta dehors avec ses deux chevaliers, messire Grimault du Ras et messire Pelvassin Cathus, et Philippe rentra dans sa tente, accompagné de Savarin Tartarin et de Goubert de Ferrande.

Lors, l'heure de la joute étant arrivée, les hérauts sonnèrent leurs trompettes, et trois chevaliers s'avancèrent pour lutter avec Solot. C'était le vaillant Garny de Dourdan, accompagné de messire Hue de Hoquebourde et de messire Febvre de Senlis.

— Allez, combattants! crièrent les juges du camp.

Solot et Garny se ruèrent courageusement l'un contre l'autre, et pendant un quart d'heure, on ne vit que des éclairs de lances sur les heaumes et sur les hauberts. Ils revinrent à plusieurs reprises l'un contre l'autre, sans désemparer, étonnés l'un et l'autre de la mutuelle résistance qu'ils rencontraient,

Garny de Dourdan ne connaissait pas son adversaire, mais il ne supposait pas qu'il y eût au monde un chevalier capable de lui résister, autorisé qu'il était par de nombreux succès remportés dans des joutes de cette nature.

De son côté, Solot était un vaillant jeune homme, et, s'il n'avait pas l'expérience de Garny de Dourdan, il avait du moins pour lui la fougue, l'emportement et l'audace de la jeunesse.

Le temps marchait, et aucun avantage sérieux n'avait encore été remporté par les deux combattants, pas plus que par les quatre autres, messires Hue de Hoquebourde et Grimault du Ras, Febvre de Senlis et Pelvassin Cathus, qui semblaient suivre en ceci la fortune de leurs seigneurs.

Toutefois, à un moment où Garny de Dourdan s'apprêtait à porter un coup de lance décisif à Solot, celui-ci, tournant agilement sur lui-même, revint, le glaive tendu, sur son adversaire, et lui fit incontinent vider les arçons.

Garny de Dourdan, s'il avait pu se relever, aurait pris son épée et fait payer cher à Solot cette témérité. Mais, par malheur, son cheval, heurté par celui du fils aîné de l'amiral, retomba de tout

son poids sur son corps, et on dut le relever dans un piteux état.

Solot attendit, la lance en arrêt, que d'autres aversaires se présentassent pour remplacer Garny de Dourdan.

Il s'en présenta un, puis deux, puis trois, puis quatre. Tous furent forcés de vider les étriers et d'aller rouler sur la poussière de la lice, à leur grande honte et confusion, et aux grands applaudissements des dames. Les femmes n'aiment pas les vaincus.

De leur côté, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus, imitant leur seigneur Solot, avaient abattu Hue de Hoquebourde et Febvre de Senlis, prêts à lutter contre de nouveaux chevaliers et à les vaincre comme ils avaient vaincu ceux-là.

Il y avait une heure que durait la joute. Solot continuait à vaincre, mais la fatigue le prenait de minute en minute. Aussi, son frère Philippe, jugeant qu'il avait assez besogné comme cela, et d'ailleurs, impatient de lutter à son tour, s'en vint-il pour le remplacer, ainsi qu'il avait été convenu entre eux.

## CHAPITRE VIII

Comment Solot, ayant renversé Garny de Dourdan et d'autres jeunes chevaliers, et s'étant retiré dans sa tente, Philippe en sortit à son tour, escorté de ses deux chevaliers, messires Savarin Tartarin et Goubert de Ferrande.

Solot entré dans la tente, Philippe en sortit, escorté de ses deux chevaliers, savoir, messire Savarin Tartarin et messire Goubert de Ferrande.

Philippe était encore un enfant, pour ainsi dire, et comme il en était à sa première joute, il n'en était que plus ardent à la commencer. Aussi les dames, en l'apercevant, et en lisant la devise qu'il portait, s'écrièrent :

— Dieu te veuille pourvoir, beau fils, car il serait vraiment dommage que tu demeurasses dépourvu !...

Messire Bruyant de Carthage, en l'apercevant, courut à sa rencontre, disant :

— Jeune audacieux, pour ta bienvenue, je te veux faire voler le volet hors du timbre !...

La joute commença donc, vive, ardente, de part et d'autre. On sentait, aux coups que portait Philippe, combien son bras était joyeux de déployer ses forces accumulées, et aux coups que portait messire Bruyant de Carthage, combien il lui tardait d'être débarrassé de ce chétif ennemi.

Cependant, quand il comprit qu'il avait affaire à un vigoureux lutteur, Bruyant précipita ses coups avec plus d'habileté, et, en même temps, avec plus de colère. Tant plus l'adversaire qu'il avait en face de lui lui paraissait redoutable et tant plus la rage lui montait aux yeux.

Et, en les voyant ainsi l'un et l'autre, l'un connu par ses brillants exploits, l'autre inconnu de tout le monde et se révélant ainsi dans toute sa fougue et dans toute sa valeur, les dames ne pouvaient s'empêcher de murmurer :

— Dieu pourvoie le dépourvu, si digne d'êtr pourvu !...

Dieu entendit la prière des belles dames qui étaient là, spectatrices attentives.

Il y avait deux heures que le chamaillis de Philippe et de Bruyant durait. Tant plus ils allaient et tant plus ils travaillaient, Bruyant de Carthage commençant à se lasser cependant, tandis que le fils de Regnault de Madien sentait sa vigueur croître de minute en minute. La chaleur était extrême, et ils suaient d'ahan sous leur harnois ; mais ni l'un ni l'autre ne sonnaient mot, de peur de perdre un temps précieux.

Bruyant de Carthage fut renversé. Lors, se relevant l'épée à la main, il courut à la rencontre du courageux Philippe, qui lui épargna la moitié du chemin et se présenta à lui, pareillement armé de son épée.

Cette fois, la lutte ne fut pas de longue durée. Après quelques coups d'estoc et de taille, le haubert de Bruyant de Carthage se démailla et laissa un vide entre le cou et la gorge que ne protégeait plus suffisamment le heaume.

— Rends-toi vaincu, chevalier Bruyant de Carthage ! lui cria alors Philippe, d'une voix sonore, en tenant l'épée prête à percer.

Bruyant de Carthage n'avait pas à hésiter. Il s'avoua vaincu, et se retira de la lice en boitant et en frémissant de honte.

— A d'autres ! cria Philippe.

D'autres vinrent, en effet, mais ce fut pour subir le sort de Bruyant de Carthage.

Cela dura pendant trois heures. Philippe ne s'apercevait pas que le temps marchait et que ses forces commençaient à s'épuiser, car il avait rudement besogné. Son frère Solot s'inquiétait de si longue absence, et il s'attendait à chaque minute à le voir revenir. Philippe de Madien n'y songeait pas : il allait, il allait, il allait, frappant, renversant, vainquant sans cesse.

Les dames étaient dans l'émerveillement de tant de courage et de tant de vigueur, et elles ne craignaient pas de faire tout haut des vœux de succès pour ce jeune chevalier qui les intéressait si fortement et à si bon droit.

Cependant, malgré les avantages qu'il ne cessait de remporter sur tous les adversaires qui se présentaient à lui, jeunes et vieux, experts ou faibles, faibles ou téméraires, elles ne pouvaient s'empêcher de redouter le moment où, la fatigue le prenant, il tomberait vaincu sur le champ clos. Aussi, dans cette appréhension qui les poignait, se décidèrent-elles toutes, d'un commun accord, à s'adresser à l'amiral pour qu'il fît cesser la joute, et qu'il la remît au lendemain, la vesprée arriva d'ailleurs.

— Sire, s'écrièrent-elles, faites retirer cet imprudent et courageux chevalier qui porte un volet sur lequel est écrit : « Dieu pourvoie le dépourvu ! » Car il a vraiment assez fait aujourd'hui, et s'il continuait à jouter, il lui pourrait arriver malheur, ce qui serait dommage, avouez-le, Sire !...

L'amiral Regnault de Madien avait suivi tous les détails de cette joute avec le même intérêt que les seigneurs et que les dames qui l'entouraient. Il avait applaudi malgré lui à la hardiesse et à l'adresse du jeune vainqueur de Bruyant de Carthage, car il regrettait amèrement que ses deux fils ne fussent pas là : ils auraient joui de l'honneur dont jouissaient présentement ces deux jeunes chevaliers inconnus.

Toutefois, comme les dames lui répétaient leur prière, il leur répondit :

— Qu'il en soit fait ainsi que vous le désirez ! Ce jeune homme a vaillamment travaillé aujourd'hui, et beaucoup d'autres à sa place se seraient déjà retirés. Je serais heureux de le connaître de près : c'est un brave compagnon !...

— N'est-ce pas, Sire, qu'il mérite de vaincre ?...

— Oui, certes, il le mérite plus qu'un autre, répondit l'amiral.

Et, ayant dit cela, il donna l'ordre de cesser les joutes, en les remettant au lendemain.

Il fallut cet ordre pour que Philippe se décidât à quitter la lice. Aussi ne rentra-t-il qu'à regret dans sa tente, où son frère Solôt l'attendait si impatiemment.

L'amiral, pour distraire le chagrin que lui causait la maladie de ses deux fils, empêchés ainsi de prendre part aux joutes de cette journée, s'empressa de rentrer en son palais et de festoyer les seigneurs et les dames accourus là à son appel.

Le vieil amiral regrettait par orgueil que ses deux fils fussent malades : la princesse sa femme le regrettait par tendresse de cœur. Elle n'avait pas songé un seul instant à la gloire dont ils auraient pu se couvrir en joutant contre les deux jeunes inconnus : elle n'avait songé qu'au mal dont ils s'étaient plaints à elle et qu'elle avait crainte de voir s'aggraver.

## CHAPITRE IX

**Comment, pendant que l'amiral festoyait les dames et les demoiselles, sa femme s'en alla visiter ses deux fils, et lui après elle.**

Donc, pendant que l'amiral festoyait les dames, et qu'on s'entretenait des joutes de la journée, la princesse sa femme se rendit auprès de ses enfants, qu'elle trouva gisants au lit, et feignant toujours d'être aussi malades que par devant.

Elle leur fit apporter pain, vin et viandes de toutes sortes, disant que, puisqu'ils n'avaient rien voulu manger au matin, ils devaient au moins souper pour se réconforter. Et, en vérité, ils en avaient encore plus besoin qu'elle ne le pensait, ayant travaillé de leur mieux durant la journée.

Toutefois, tant qu'elle fut là, dans leur chambre, en leur présence, ils ne voulurent pas consentir à boire ni à manger, fors un peu de coulis de chapon, à la confection duquel elle avait présidé elle-même. Cette résolution la chagrina grandement, et elle déclara qu'elle allait mander médecins, apothicaires et chirurgiens pour les guérir de cette maladie qui l'inquiétait tant.

— Gardez-vous-en bien, ma dame, lui dit Philippe. Si Dieu a ordonné que nous mourrions de cette présente maladie, il n'est aucun médecin au monde qui nous pourra préserver... S'il lui plaît, au contraire, que nous vivions, aucune maladie, si grave qu'elle soit, ne nous saura faire mourir. C'est pourquoi, ma dame, je vous supplie de ne pas vous donner cette peine, de mander pour nous médecins ou chirurgiens... Pensez seulement à faire bon visage et à aller festoyer les dames et les chevaliers étrangers qui sont en votre palais... Si vous restiez trop longtemps céans, on s'en étonnerait, et notre maladie étant connue, les plaisirs de tout un chacun en seraient troublés...

Philippe ayant ainsi parlé, la bonne dame ne répliqua rien et elle s'en alla auprès des dames et seigneurs réunis dans la grand'salle du palais. Mais tant plus ils étaient joyeux et tant plus elle était triste en songeant à ses deux pauvres enfants, qu'elle croyait gravement malades. Toutefois, comme il ne fallait pas que son inquiétude se trahît, elle surmonta tout et essaya de rire et de s'amuser avec la noble compagnie qui l'entourait, sans pouvoir y réussir, car le souvenir de ses enfants la troublait tellement que, pour quiconque l'eût bien regardée, le cœur et les yeux lui fondaient en larmes pendant que sa bouche riait à tout le monde.

L'amiral, voyant cela, comprit vitement la cause de cette secrète douleur, et, sans sonner mot, il s'en alla vers ses enfants. Il s'attendait à les trouver défaillants et mourants : il les trouva réconfortés par les viandes qu'ils avaient mangées et par les vins qu'ils avaient bus aussitôt après le départ de la princesse. Lors, les avisant en si bonne disposition, il commença à leur parler un peu fièrement.

— Comment ! s'écria-t-il, comment, truandaille ! pouvez-vous être assez lâches pour vous laisser abattre par un peu de froidure ou de douleur, et garder ainsi la couche comme des femmes ?... Quels gens de guerre vous menacez d'être un jour !... Comment ferez-vous donc, dites-moi, pour rester trois ou quatre mois couchés sur la terre, sans vous déshabiller ?... Ah ! certes, mes beaux enfants, vous êtes bien plus dignes de faire couver les oies que de manier la lance ou de chevaucher un cheval de guerre...

Après avoir dit cela, l'amiral leur commanda de se lever et de manger ; ce qu'ils firent, mais mollement, quoiqu'ils eussent encore grand appétit.

— Mangez mieux ! Réconfortez-vous ! s'écria leur père avec colère. Votre fièvre partira quand vous voudrez ! Mais vous ne le voulez pas ! Vous

préférez garder le lit! vous aimez mieux laisser toute la gloire des joutes à des inconnus! Ah! vous n'êtes pas mes fils! non, vous n'êtes pas mes fils!...

— Mon père, dit doucement Philippe, nous vous avons dit quelle fatigue était la nôtre... Mais, puisque vous n'y croyez pas, nous devons vous obéir coûte que coûte... Quoique bien faibles et bien débiles, puisque nous n'avons rien bu ni mangé depuis hier, nous serons debout demain pour combattre contre ces deux chevaliers inconnus qui ont remporté la victoire aujourd'hui. Mieux vaut, en effet, mourir ainsi que de mourir dans notre lit... Mais ne vous attendez pas à autre chose, monseigneur, nous saurons mourir, car nous ne saurons pas vaincre, dans l'état de faiblesse où le mal nous a mis...

Le cœur du vieil amiral se fondit en entendant son fils Philippe, qu'il aimait beaucoup, lui parler ainsi. Son orgueil plia devant sa tendresse.

— Restez donc ici à vous dorloter comme des femmes! s'écria-t-il en se retirant. Restez et guérissez-vous!...

Puis, ne voulant pas en dire davantage, il sortit en hâte de la chambre et alla rejoindre les dames et les seigneurs réunis dans la grand'salle de son palais.

A peine fut-il sorti, que Philippe et Solot se mirent à manger et à boire avec un appétit qui l'eût bien étonné et bien réjoui s'il fût revenu sur ses pas. Mais il ne revint point, et nos vaillants compagnons purent se réconforter tout à leur aise.

## CHAPITRE X

Comment Menoys, roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, qui avait envoyé un messager au grand amiral Regnault de Madien, pour savoir dans quel but il avait rassemblé son armée, apprit la nouvelle des joutes.



r, il y avait à cette époque un prince nommé Menoys, lequel était roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, et demeurait à une vingtaine de lieues de la ville où se tenait l'amiral Regnault de Madien.

Menoys avait pour fille une gente pucelle de quinze à seize ans, laquelle avait nom Amordelis, et dont le seul passe-temps, jusque-là, avait été de jouer avec une pie à laquelle elle avait appris à parler et à jaser. Cela l'avait amusée pendant un an environ, puis elle s'était lassée de ce jouet et avait donné la pie à un héraut d'armes du roi Menoys son père, lequel avait été grandement joyeux de ce présent.

Le bruit de la flotte que faisait construire Regnault de Madien étant parvenu jusqu'aux oreilles du roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, il avait voulu savoir exactement à quoi s'en tenir sur le but de son expédition, et, pour cela faire, il avait dépêché à Regnault son héraut d'armes, avec mission de tout voir et de tout savoir.

Le héraut était parti, et il était arrivé à Lapra le jour même de la joute qui avait eu lieu, et où les deux fils d'un père avaient défait tant de chevaliers. Après avoir rempli son message auprès de Regnault de Madien, il avait pris place à l'entour de lui, sur les échafauds dressés pour les seigneurs étrangers, et il avait pu assister ainsi tout du long à ces passes d'armes brillantes qui l'avaient émerveillé.

Il n'y avait qu'une vingtaine de lieues, avons-nous dit, de Lapra à la ville où était le roi Menoys. Le héraut d'armes, n'ayant plus rien à faire auprès de l'amiral, et désireux, d'ailleurs, de raconter à son prince ce qu'il avait vu et entendu, s'empressa de revenir auprès de lui. Parti le soir, à l'issue du souper que Regnault de Madien avait donné, il était arrivé le matin, de bonne heure, au palais du roi Menoys, et, après un peu de repos, il s'était rendu auprès de lui pour lui rendre compte de sa mission.

La belle pucelle Amordelis se trouvait précisément là.

Le messager raconta d'abord comme quoi, dans le port de Lapra, il y avait une flotte de cent trente-huit navires, sur lesquels devait bientôt s'embarquer une armée considérable pour aller combattre les Grecs, qui ne s'en doutaient guère. Puis, cette partie de son récit achevée, il passa au racontage de la joute qui l'avait si fort émerveillé.

— Quel était ce vainqueur des autres chevaliers? demanda Menoys.

— On l'ignore, Sire, répondit le messager. Avant la joute, un héraut avait crié que les deux fils d'un père combattraient contre quiconque se présenterait, et même qu'ils fourniraient, à ceux qui en seraient dépourvus, chevaux, harnois, rochets à trois pointes, lances émoulues, et généralement toutes choses quelconques.

— Ce sont donc les fils de quelque riche prince?

— Tout le ferait croire, Sire. Cependant nul ne sait leur état. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'ils ont vaillamment combattu, et qu'ils ont renversé sur le champ les plus experts et le plus braves d'entre les chevaliers de l'amiral Madien... C'était un admirable spectacle, Sire, et je ne regrettais pas, certes, d'être présent...

En ce moment, quelqu'un de la cour s'en vint distraire le roi Menoys, qui sortit de la salle, laissant son messager au milieu de son récit.

— Mordret, dit vivement la gente Amordelis au messager, suivez-moi, je vous prie, dans ma chambre, où vous me raconterez plus au long toute cette affaire...

Mordret s'inclina et obéit.

CHAPITRE XI



Comment la belle Amordelis, fille du roi Menoys, voulut savoir du messager plus de détails encore sur Philippe de Madien, le vainqueur des premières joutes, et comment elle devint amoureuse de lui.

Quand Mordret et la belle Amordelis furent seuls, cette pucelle, qui avait été mise en goût par le récit de ce messager, lui dit :

— Ainsi donc, Mordret, ces deux fils d'un père ont combattu les meilleurs chevaliers de l'amiral Regnault de Madien ?

— Oui, demoiselle, répondit le messager. Mais je dois ajouter que tous les deux, quoique très-chevaleureux, n'ont pas combattu pendant un même temps. Le premier, qui semblait l'aîné, n'a jouté que pendant une heure, durant laquelle il a renversé Garny de Dourdan et d'autres jeunes chevaliers; tandis que son frère est resté en lice pendant trois grosses heures, et encore n'a cessé de combattre que sur le commandement de l'amiral Regnault et sur la prière des dames qui étaient là, lesquelles s'intéressaient vivement à lui et ne voulaient pas qu'il lui arrivât malheur, en combattant ainsi plus longtemps...

— Vous ne savez pas le nom de ce vaillant jouteur, auquel tant de belles personnes se sont intéressées? demanda la gente pucelle, dont le cœur sautait comme un jeune faon.

— Non, demoiselle, répondit Mordret, pas plus que celui de son frère aîné. Tout ce que je sais, tout ce que je puis vous dire, c'est que tous deux étaient habillés pareillement, d'un damas gris figuré d'or, avec cette différence que l'aîné portait un merveilleux miroir sur son timbre, et que son frère portait un volet de plaisance, sur lequel était écrit en grosses lettres : « *Dieu pourvoie le dépourvu!* »

— Le plus jeune, c'est le plus vaillant, n'est-ce pas? demanda Amordelis.

— Oui, demoiselle, c'est celui qui est resté jusqu'à la vesprée l'épée et la lance à la main, renversant tous ceux qui voulaient s'avancer contre uli, et ne cessant de combattre et de vaincre que sur le commandement de l'amiral Regnault, et sur la prière des dames, émerveillées de tant de courage et de si belles prouesses...

— Dieu pourvoie le dépourvu!... répéta Amordelis devenue toute songeuse.

— Quel qu'il soit, Dieu le pourvoiera sans doute, dit Mordret, sans remarquer le trouble où ses paroles jetaient la belle princesse. Dieu le pourvoiera, car il mérite de l'être... Si jeune et déjà si expert en chevalerie! Que sera-ce donc, lorsqu'il aura pris de l'âge et des forces?...

Amordelis songeait toujours, et tant plus elle songeait, et tant plus la pensée du jeune Philippe de Madien s'enfonçait avant dans son cœur, remué par le délicieux trouble de l'amour.

— Mordret, s'écria-t-elle tout à coup en rougissant, je vous sais dévoué et je vous aime grandement à cause de cela... C'est à vous que j'ai donné la pie, à vous et non à nul autre... Je veux donc vous confier un secret et vous charger d'une importante mission...

— Je suis à votre commandement, demoiselle, quoi que vous me commandiez, répondit Mordret.

— Prenez d'abord cette bourse, dit Amordelis.

Et elle tendit au héraut une bourse de drap d'or, dans laquelle étaient mille besants. Puis elle ajouta :

— Vous allez remonter incontinent à cheval, et, sans vous arrêter, vous vous rendrez à Labra, où doivent avoir lieu les autres joutes, pour continuer celles d'hier... Quand vous serez arrivé, vous irez vers la tente du vaillant chevalier qui en a vaincu tant d'autres hier, et vous lui direz : « Celle qui est à pourvoir vous salue! » Puis vous lui remettrez ce couvre-chef...

Et elle tendit à Mordret un couvre-chef sur lequel était brodé un épervier blanc tenant une caille sous son pied, avec pierreries valant bien cent mille besants d'or.

— Vous m'avez comprise, Mordret? demanda la belle Amordelis, toujours de plus en plus rougissante.

— Oui, certes, demoiselle, répondit le héraut d'armes, et il sera fait ainsi que vous le souhaitez.

— Allez donc sans perdre de temps, et que le ciel vous guide?...

CHAPITRE XII

Comment la belle Amordelis envoya le messager vers Philippe de Madien, et comment le messager partit, après avoir remis sa pie à un sien serviteur pour en avoir soin en son absence.



Mordret ne perdit pas de temps pour obéir à la belle princesse Amordelis. Il se rendit incontinent en son logis en répétant en chemin : « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue!..... Celle qui est à pourvoir vous salue, Sire!... »

Quand il fut chez lui, sa pie vint en sautillant se poser sur son épaule, et jaser avec lui de choses et d'autres.

— Ah! oui, dit-il en riant, vous me fêtez, la belle! Vous croyez que me voilà de retour pour longtemps!... Eh bien! ma mie, vous vous trompez... La princesse Amordelis, qui est amoureuse d'un bel et vaillant chevalier,

m'envoie vers lui pour lui dire : « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue ! » Il faut bien que j'obéisse, et sur-le-champ...

De pareils ordres veulent être exécutés sans retard... La princesse Amordelis, dans son impatience, voudrait déjà que je fusse parti et revenu... Elle s'est affolée de ce chevaleureux jeune homme qu'elle ne connaît pas : que serait-ce donc si elle avait assisté à ses merveilleuses prouesses?...... « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue!... » Comment prendra-t-il cela?...

La pie ricana et voleta çà et là dans le logis. Mordret courut après elle, la saisit, la baisa doucement, et se demanda pendant quelques instants s'il devait l'emmener ou la laisser en garde à quelque sien serviteur pour en avoir soin en son absence.

Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

Il appela un serviteur, qui vint aussitôt, et lui dit :

— Je vous confie le soin de cet oiseau, auquel je tiens comme à la prunelle de mes yeux, car il m'a été donné par la très-honorable princesse Amordelis, et je serais vraiment marri de le perdre ou d'apprendre, à mon retour, qu'il lui est arrivé malheur...

— Il ne lui arrivera rien, messire, je vous le promets, dit le serviteur; vous pouvez partir tranquille.

— J'y compte, dit Mordret.

Et, sans plus s'arrêter, il monta à cheval et partit.

Nous le laisserons chevaucher à sa guise et franchir les vingt lieues qui le séparaient de la ville de Lapra, pour en revenir aux deux fils d'un père, assavoir à Solot et à Philippe de Madien.

## CHAPITRE XIII

**Comment le deuxième jour de la lutte arriva, et comment les deux fils d'un père se rendirent sur la lice, habillés de velours brodé d'or.**

A huit heures du matin, comme la veille, l'amiral Regnault de Madien et sa femme s'en vinrent trouver leurs enfants, qu'ils trouvèrent au lit, se dolentant et complaignant comme la veille. Puis, après avoir devisé avec eux pendant quelque temps, ils les laissèrent bien marris de les savoir en ce fâcheux état, et se retirèrent pour se rendre aux échafauds, où commençaient à se rendre les dames et seigneurs, leurs conviés.

C'était ce qu'attendait Solot et Philippe. Aussitôt leurs père et mère partis, ils s'habillèrent à la hâte et se rendirent incontinent à leurs tentes par le chemin de la veille, c'est-à-dire par la tranchée et par la fausse poterne.

En chemin, Philippe dit à Solot :

— Frère, j'ai eu cette nuit un songe singulier...

— Ah!... Et lequel? demanda Solot.

— Il ne vaut vraiment pas la peine que je le raconte... Cependant, à cause de son étrangeté, je vous le dirai, cher frère, puisque vous voulez bien m'écouter...

— Je vous écouterai bien volontiers, en effet, dit Solot.

Philippe commença ainsi :

— Je rêvais que j'étais en un jardin délicieux, où caquetaient et coquetaient un grand nombre de colombes, aux pattes roses comme le bec, autour d'un ramier qui semblait les fuir... Tout à coup, une colombe étrangère vint se poser sur un branchage voisin, et son tendre roucoulement semblait inviter le ramier à venir la joindre et s'apparier avec elle...

— Et que fit le ramier? demanda Solot en souriant.

— Le ramier ne sut pas résister à d'aussi tendres avances... Il quitta tout à fait les colombes qui l'entouraient, pour aller joindre la colombe étrangère dont le ramage devenait de minute en minute plus amoureux... Quand ils furent réunis, leurs ailes s'agitèrent avec un doux frémissement, leurs becs se rapprochèrent, leurs pattes s'entrelacèrent, et monseigneur notre père vint nous réveiller...

Comme Philippe finissait ce récit, que son frère avait écouté en souriant, ils s'aperçurent qu'ils étaient dans leurs tentes, et, aux rumeurs qui se faisaient au dehors, ils comprirent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre s'ils voulaient être prêts à l'heure fixée pour la reprise des joutes, c'est-à-dire à dix heures.

Ils s'habillèrent donc à la hâte, et montèrent sur des chevaux frais. Mais, cette fois, ils changèrent de parements. Au lieu d'être de damas gris brodé d'or, comme la veille, ils étaient de velours brodé d'or pareillement.

Comme la veille aussi, une fois qu'ils furent prêts, ils firent le tour des lices, escortés de leurs quatre chevaliers, les vaillants Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus. Et chacun d'admirer leur fière prestance, qui promettait de nouveaux succès.

Le tour des lices fait, leur montre exécutée, ils s'en revinrent vers leurs tentes, où Philippe se retira avec Tartarin et Goubert de Ferrande, voulant laisser à son frère l'honneur du début, comme il avait fait précédemment.

— Cher frère, lui dit-il avant de le quitter, n'oubliez pas ce qui a été convenu entre nous : vous devez jouter une heure, et non davantage...

— Je ne l'oublierai pas, mon beau frère, répondit en souriant Solot, qui se proposait, au contraire, d'oublier cette convention comme l'avait oubliée Philippe la veille.

Et, tandis que ce dernier rentrait sous les tentes pour attendre son tour, Solot piqua des éperons dans les flancs de son cheval, et se précipita à la rencontre d'un courageux chevalier, qui avait nom Thibault du Vair

Grimault du Ras et Pelvassin Cathus l'imitèrent, et fondirent, la lance en avant, sur deux adversaires non moins importants que Thibault du Vair.

Celui-ci ne tarda pas à être renversé, puis ses deux compagnons, puis d'autres encore.

— Ah! murmurait le vieil amiral Regnault de Madien, voyant cela. Ah! si mes deux fils étaient là, quelle belle occasion ils auraient d'éprouver leur jeune courage?...

Solot, qui se rappelait le temps passé la veille par son frère sur les lices, ne voulut pas les quitter ainsi. Pendant trois heures et demie, il jouta de la lance et de l'épée, renversant sans être renversé, et imité en cela par ses deux vaillants compagnons, messire Pelvassin et messire Grimault. Il ne se lassait pas, mais son cheval se lassa, et il comprit qu'il était prudent de rentrer sous les tentes pour se reposer un peu, afin de ne pas compromettre le succès de la journée.

Il rentra donc, et le jeune Philippe de Madien s'élança impétueusement dans la lice à la rencontre d'Enterme d'Aystre, lequel avait juré de lui faire payer cher son triomphe de la veille. Enterme d'Aystre venait avec six compagnons, qui avaient le même projet que lui. Heureusement que Philippe de Madien n'était pas seul, et qu'il avait avec lui deux courageux hommes, messire Savarin Tartarin et messire Goubert de Ferrande.

Enterme d'Aystre avait montré trop d'orgueil: au bout d'un quart d'heure de joute, il tomba de cheval à demi mort, et fut emporté aussitôt hors des lices dans un pitoyable état.

Le vieil amiral Regnault de Madien était enthousiasmé de tant de prouesses.

— Ah! s'écria-t-il, quel qu'il soit, ce jeune homme est d'une forte race et d'une belle promesse pour l'avenir!... Il fait cette vaillante chevalerie en l'honneur des dames: les dames l'en récompenseront!...

— Sire, lui répondit un vieux chevalier chagrin, mal est l'amour dont vient la mort... Tout à l'heure, ce valeureux jeune homme sera peut-être tué!...

Pendant que le grand amiral devisait ainsi, les dames, de plus en plus émerveillées des prouesses de Philippe, murmuraient en soupirant:

— Ah! gentil dépourvu, si tu voulais pourvoir à notre plaisir, nous pourvoierions bien volontiers au tien!...

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les six compagnons d'Enterme d'Aystre avaient subi le même sort que lui, de par le fait même de Philippe, aidé des deux chevaliers que vous savez.

Après ces six-là, d'autres encore se présentèrent et furent vaincus comme ils l'avaient été; si bien que la vesprée arriva, et que le vieil amiral, pour épargner les forces des courageux inconnus qui, ce jour-là encore, avaient remporté la victoire, déclara la joute terminée. Ce fut le signal du retour dans le palais, où les dames et les seigneurs se mirent à danser et à chanter le plus agréablement du monde, en attendant le souper.

## CHAPITRE XIV

**Comment, pendant que dames et seigneurs dansaient et chantaient en attendant le souper, l'amiral et sa femme allèrent visiter leurs enfants, qui consentirent à manger, disant qu'ils commençaient à se sentir mieux.**



On le comprend de reste, Solot et Philippe ne restèrent pas longtemps dans leurs tentes. Après s'être dévêtus, ils s'empressèrent de reprendre le même chemin pour retourner en leur logis, c'est-à-dire la même poterne et la même tranchée.

Ils étaient fatigués et avaient grand besoin de repos et de nourriture, car ils avaient vigoureusement travaillé ainsi que leurs quatre compagnons. Malheureusement leurs provisions étaient épuisées, et il leur fallut attendre pour en avoir d'autres.

Sur ces entrefaites, l'amiral Regnault de Madien et sa femme, laissant pour quelques instants leur noble compagnie, en passe de se réjouir en attendant le souper, s'en vinrent visiter leurs enfants et savoir comment ils se portaient.

Tout d'abord, l'amiral raconta à ses fils les événements de la journée.

— Les deux fils d'un père ont cette fois encore triomphé, et vous n'étiez pas là! murmura-t-il avec un soupir de regret, qui eût été bien reprochant pour Solot et Philippe, si vraiment ils n'avaient pas assisté à la joute.

— Vous n'étiez pas là! reprit l'amiral. Et peut-être n'y serez-vous pas demain...

— Demain, monseigneur, dit Philippe, nous y pourrions être vraiment, car nos forces nous reviennent petit à petit...

— Vraiment! vous vous sentez mieux! s'écria leur mère toute joyeuse.

— Nous nous sentons mieux, ma dame, répondit Philippe.

— Alors, vous allez pouvoir manger?

— Nous mangerons aujourd'hui avec meilleur appétit qu'hier, oui, ma dame...

La bonne princesse n'en voulut pas entendre davantage. Ses enfants n'étaient pas encore guéris, mais ils étaient sur le point de l'être; elle en rendit grâce au ciel et commanda qu'on leur apportât vitement vins et viandes pour les réconforter.

Les viandes venues, Solot et Philippe ne se firent pas prier pour y goûter, et l'amiral put juger de leur appétit.

— A la bonne heure! s'écria-t-il. Si vous aviez consenti à manger ainsi hier, vous auriez pu pren-

dre part aux joutes d'aujourd'hui, et il n'y eût eu que demi-mal : les deux fils d'un père auraient sans doute eu plus de mal à vaincre qu'ils n'en ont eu ; car c'est vraiment pitié de voir avec quelle facilité ils sont venus à bout de tous les chevaliers qui se sont présentés pour jouter avec eux !... Et quels chevaliers ! les meilleurs que je connaisse... Hier, c'était Bruyant de Carthage ; aujourd'hui, ça été le tour de Thibault du Vair, d'Enterme d'Aystre et de dix autres !... Heureusement que nous avons encore une joute, la troisième et la dernière... Je compte bien que vous vous y présenterez...

— Seigneur, dit la bonne princesse, qui ne songeait qu'à la santé de ses deux chers enfants, il serait un peu tard, à ce qu'il me semble... D'ailleurs, veuillez considérer que, malgré leur présent appétit, ils seraient demain dans une langueur telle, qu'il y aurait imprudence à nous de les laisser jouter... Ce serait les exposer sans profit aucun pour leur gloire et pour la vôtre, tout au contraire... En l'état ordinaire, peut-être n'eussent-ils pu parvenir à vaincre ces deux fils d'un père, qui sont si vaillants : à plus forte raison dans l'état de faiblesse où ils sont... Songez donc que là où ont échoué d'aussi courageux hommes que Bruyant de Carthage, que Thibault du Vair, que d'Enterme d'Aystre et que les autres, Solot et Philippe ne pourraient qu'échouer...

— Vous dites peut-être vrai, dame, répondit le vieil amiral, et je vois bien que je dois me résigner et dévorer cette nouvelle peine... Enfin !...

Ayant dit cela, Regnault de Madien se retira, suivi de sa femme, pour aller rejoindre sa compagnie, qu'une plus longue absence aurait pu à bon droit étonner.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'aussitôt après son départ, Solot et Philippe reprirent, à plus belles dents encore, leur souper, et ne le quittèrent plus que repus.

Ce réconfort pris, ils songèrent à en prendre un autre, car il s'agissait de renouveler leurs forces pour le lendemain. Leurs lits les attendaient : ils s'y glissèrent à la hâte et ne tardèrent pas à dormir.

Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus en firent autant.

## CHAPITRE XV

Comment, aux joutes du troisième jour, Philippe et Solot se présentèrent sur les rangs, vêtus d'un très-fin velours vert qui cachait presque entièrement leurs chevaux, et comment, au moment où Philippe allait succéder à son frère, le héros de la belle Amordelis l'arrêta.

Le lendemain, à la même heure, l'amiral et sa femme s'en vinrent réveiller leurs enfants pour savoir comment ils avaient passé la nuit et comment ils se trouvaient.

Solot et Philippe ne voulurent pas s'avouer encore guéris, et l'amiral dut se retirer en perdant toute espérance de les voir descendre dans les lices pour jouter avec les deux fils d'un père.

Donc, pendant que l'amiral et sa femme se rendaient aux échafauds, les deux jeunes gens se rendirent incontinent à leurs tentes pour s'habiller. Cette fois encore ils changèrent leurs parements : ils étaient de très-fin velours vert, et si longs, si longs, qu'ils cachaient presque entièrement leurs chevaux.

Comme la veille et comme l'avant-veille, aussitôt qu'ils furent prêts, et leurs quatre chevaliers aussi, ils sortirent de leurs tentes et s'en allèrent faire le tour des lices pour qu'on les vît bien dans leur nouvel appareil. Dames et seigneurs continuèrent à être émerveillés de leur fière prestance et de leur vaillante allure.

— Ils vaincront aujourd'hui comme ils ont vaincu hier et avant-hier ! disait-on de toutes parts.

Puis, le tour des lices fait, ils s'en revinrent vers leurs tentes, où Philippe rentra, tandis que son frère Solot courait à la rencontre de Régnier de Fustin, le premier chevalier qui se présentait avec deux autres compagnons. Ces derniers se chamaillèrent avec Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

Cela dura environ une heure. Maint planchon fut brisé, on le comprend, maint harnois fut décloué, heaumes et hauberts furent contusionnés, et, finalement, Régnier de Fustin fut désarçonné et forcé de sortir des lices en boitant.

Après Régnier de Fustin, d'autres chevaliers se présentèrent, furieux de ce succès toujours grandissant, et auquel leur défaite ne tarda pas à ajouter encore.

Il y avait deux heures que Solot joutait avec cet avantage. Peut-être eût-il continué, malgré la convention faite entre son frère et lui, à savoir de ne pas rester plus d'un heure à batailler ; mais il crut comprendre que l'un de ses deux compagnons, Grimault du Ras, était un peu lassé : il se retira en conséquence vers ses tentes, et le gentil Philippe s'élança, plein d'impatience et d'ardeur.

Mais Mordret l'attendait !

On ne l'a pas oublié, ce fidèle messager de la belle princesse Amordelis avait fait grande diligence pour se rendre à cette joute et s'acquitter envers Philippe de la mission dont il s'était chargé. Aussi était-il arrivé la veille, dans la soirée, et son premier soin avait été de se loger à proximité des lices, afin de se trouver avant la foule à l'ouverture des joutes. Cela n'avait pas manqué ; Mordret était là, sur son cheval, guettant le moment où paraîtrait Philippe de Madien pour lui parler au nom de la gente pucelle, fille du roi d'Afrique.

Ce moment était venu.

— Seigneur chevalier, dit Mordret en arrêtant l'impétueux jeune homme, étonné de cet obstacle, celle qui est dépourvue m'envoie vous saluer de sa part, et vous dire que, si vous voulez, elle sera votre dame et maîtresse, en tout bien tout honneur !...

## CHAPITRE XVI

**Comment le héraut de la belle Amordelis présenta à Philippe de Madien l'enseigne du blanc épervier, et comment Philippe de Madien s'avoua chevalier de la belle Amordelis.**



Tout le monde regardait et écoutait, les dames surtout, car elles s'intéressaient fortement à ce jouvenceau si chevaleureux.

— Comment se nomme celle qui vous envoie vers moi! demanda Philippe au héraut de la belle Amordelis. Ne le puis-je savoir?...

— Présentement, non, répondit Mordret.

— Non?...

— Non, Seigneur; mais vous l'apprendrez un jour... Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est aussi noble qu'elle est belle, aussi belle qu'elle est jeune, aussi jeune que bien morigénée... C'est, en un mot, la princesse la plus accomplie qui soit au monde...

— Une princesse? s'écria Philippe, ravi.

— Oui, seigneur... Je ne voulais pas vous le dire encore, et voilà que je vous l'ai dit... Je ne m'en repens pas, puisque cet aveu tombe dans de nobles oreilles, mais mon devoir me commandait de vous le céler présentement... Enfin, ce qui est fait est fait, ce qui est dit est dit! Je ne retire pas mes paroles : celle qui est dépourvue de chevalier et qui vous a choisi pour le sien, rien que sur le bruit de vos éclatantes prouesses, est en effet une princesse, fille d'un roi qui possède un riche et puissant royaume... Que devrai-je lui répondre quand je retournerai vers elle, seigneur!...

— Vous lui répondrez que c'est bien de l'honneur qu'elle me fait là, et que je m'engage solennellement dès aujourd'hui à la servir loyalement, en tout bien tout honneur, comme un chevalier doit faire envers sa dame et maîtresse...

— Ainsi vous l'acceptez présentement pour votre dame et maîtresse...

— C'est la première et la dernière... Puisqu'elle a bien voulu me distinguer et me choisir entre tant d'autres, plus dignes d'elle cent fois que je ne le suis, je jure, sur ma foi et mon honneur, que je ne servirai jamais qu'elle; que, de loin comme de près, j'obéirai à tout ce qu'elle me commandera; et que, jusqu'à l'heure où il lui plaira de se révéler et faire connaître à moi, j'accomplirai le plus de prouesses que je pourrai, rien que pour l'amour d'elle...

Après que Philippe de Madien eut prononcé ces paroles d'une voix ferme, Mordret descendit de son cheval et vint, en ployant le genou devant lui, lui présenter le riche couvre-chef brodé de la main délicate d'Amordelis.

— De la part de celle qui vous aime, seigneur chevalier! lui dit-il.

Philippe vit bien que le héraut d'armes ne lui avait pas menti en lui disant que la pucelle dont il venait de se déclarer le chevalier, et qu'il avait accepté pour sa dame et maîtresse, était une princesse, car ce couvre-chef était d'une richesse telle, qu'il ne pouvait, en effet, venir que de haut lieu. L'épervier était fait de fines perles; ses yeux, son bec, ses pieds, ses ongles, ses sonniaux étaient faits de fins diamants; ses longes vertes étaient faites de fines émeraudes; la caille qu'il tenait sous lui était faite de menues pierres de couleur rousse appelées chrysolomistes.

Se rappelant alors ce que lui avait encore dit le héraut, assavoir que c'était la princesse qui l'avait brodé de sa main, Philippe le baisa plus de cent fois, en faisant à Dieu le vœu de ne jamais porter d'autre enseigne.

Et, ce serment juré, il enleva de son timbre l'enseigne qui s'y voyait auparavant et la remplaça par l'épervier blanc, avec le plus grand respect et la plus grande révérence.

— Avec cela et l'aide de Dieu, murmura-t-il, nul ne me pourra vaincre!...

Et il s'élança impétueusement dans la lice. Ce n'était plus un homme : c'était la foudre. Tous ceux qui se présentèrent furent vaincus et forcés de quitter le champ clos avec leur courte honte.

La journée se passa ainsi. Philippe allait toujours, aidé de ses deux compagnons aussi infatigables que lui. Il combattrait encore si l'amiral Regnault de Madien ne s'y était opposé en déclarant les joutes closes et terminées.

## CHAPITRE XVII

**Comment, les joutes ayant cessé, Philippe et Solot, en compagnie de leurs quatre chevaliers, s'en vinrent devant l'amiral et lui firent révérence, et comment ce prince les mena désarmer en son grand hôtel.**



Philippe et Solot étaient vainqueurs, nul ne le contestait, pas même ceux qu'ils avaient vaincus, bien qu'il y en eût dans le nombre qui eussent leur défaite sur le cœur.

Lors, tous deux, suivis de Savarin Tartarin, de Goubert de Ferrande, de Grimault du Ras et de Pelvassin Cathus, s'en vinrent devant les échafauds où se trouvait l'amiral Regnault de Madien, à qui ils firent révérence, sans avoir toutefois, ôté leurs heaumes.

Dames et seigneurs applaudirent.

Le vieil amiral, tout en regrettant plus amèrement que jamais que ses deux fils n'eussent pu prendre part à ces joutes qui venaient de se terminer d'une façon si glorieuse pour d'au-

tres que pour eux, du moins il le croyait, l'amiral Regnault descendit de l'échafaud, monta à cheval et vint se placer entre Philippe et Solot.

— Vous m'appartenez ce soir, vaillants chevaliers, leur dit-il, car vous êtes vainqueurs des joutes et vous avez des prix à recevoir l'un et l'autre.

— Sire, répondit Philippe, nous sommes déjà suffisamment récompensés par l'honneur que nous avons eu de combattre devant vous...

L'amiral ne reconnut pas la voix de son fils, d'abord parce que Philippe la déguisait un peu à dessein, ensuite parce que le heaume étouffait le son.

Il reprit :

— Sonnez, clairons! Fêtez les vainqueurs!... Clairons, sonnez!...

Les clairons retentirent et de nombreux applaudissements se firent entendre sur le passage de ces deux vaillants jeunes hommes, dont on ne connaissait pas le nom ni l'état, ce qui ajoutait un attrait de plus, celui du mystère, à tous ceux qu'ils portaient avec eux.

Ce fut ainsi, Solot à gauche de l'amiral, et Philippe à sa droite, qu'ils arrivèrent au palais, où s'étaient déjà rendues les dames et la princesse.

La nuit était venue. Des torches furent allumées pour mieux éclairer l'entrée des deux jeunes chevaliers et de leurs quatre compagnons.

## CHAPITRE XVIII

**Comment l'amiral laissa Solot et Philippe en une salle pour qu'ils se désarmassent tranquillement, et comment leur mère s'en vint vers eux sans les reconnaître d'abord, à cause de la fausse clarté des torches, et leur recommanda ses deux fils.**



L'amiral conduisit Philippe et Solot, encore revêtus du harnois sous lequel ils avaient accompli tant de merveilleuses prouesses, en une salle de son palais, et les y laissa seuls pour qu'ils pussent se désarmer plus à leur aise, ce qu'ils firent incontinent, car ils avaient grandement chaud.

Sur ces entrefaites survint la bonne princesse, mère des deux jeunes chevaliers. Leurs heaumes étaient enlevés, et s'il avait fait jour, il est probable qu'elle les eût vitement reconnus; mais, outre qu'il faisait nuit et que les torches éclairaient imparfaitement les objets dans la salle où ils étaient, elle était à cent lieues de croire ses fils si près d'elle, car elle les croyait au lit, malades, ce qui l'attristait par moments plus que de raison.

— Beaux seigneurs, leur dit-elle doucement, j'ai assisté à vos merveilleuses prouesses d'aujourd'hui, d'hier et d'avant-hier, et je viens vous féliciter... Heureuse la mère, heureux le père dont vous êtes les fils!... Ah! si monseigneur et mari l'amiral Regnault avait beaucoup de chevaliers comme vous dans son armée, il serait sûr d'avance de la victoire...

— Il a de vaillants hommes, madame, répondit Philippe en déguisant de son mieux sa voix. Pour nous, ce que nous pouvons dire, c'est que, pour remercier monseigneur Regnault de Madien de l'honneur qu'il nous fait, nous sommes prêts à le suivre en Grèce, s'il y consent toutefois...

— Beaux seigneurs, leur dit-elle, puisque Dieu vous a ici amenés, et que votre intention est d'aller en Grèce avec monseigneur, je vous recommande, à chacun, un de mes enfants, et vous supplie de les emmener avec vous... Vous leur enseignerez votre vaillance et votre sagesse, et ils me reviendront avec un reflet de votre gloire...

La princesse allait continuer. Mais Solot et son frère, se levant de leur siége, s'en vinrent, à visage découvert, s'agenouiller devant elle; et, sans plus longtemps contrefaire sa parole, Philippe dit :

— Ma très-vénérée dame, mon frère et moi, nous vous remercions de l'honneur que vous nous offrez... Nous vous remercions et nous vous prions de nous recommander à la bonne grâce de monseigneur Solot, votre fils aîné, à qui nous promettons foi et protection comme il convient de le faire...

En entendant cette voix qui lui était si chère et qu'elle connaissait si bien, la bonne dame regarda vivement celui qui lui parlait, puis Solot, et elle reconnut ses deux enfants, ce qui lui causa plus d'aise qu'on ne saurait dire. Elle les baisa et rebaisa avec émotion, allant de l'un à l'autre, sans pouvoir se décider à ôter ses vieilles lèvres maternelles de leurs frais visages tant aimés, le tout, sans pouvoir sonner mot, tant elle était ravie... Après Solot, elle avait embrassé Philippe; puis après Philippe, Solot. C'était maintenant Philippe qu'elle tenait sur son cœur joyeux, et si étroitement et si énergiquement, qu'il n'osait bouger de peur de la blesser. On les eût dit morts tous deux.

Bientôt la bonne dame releva la tête et regarda son fils, qui avait le visage mouillé de larmes, et elle cessa de l'étreindre avec cette énergie, de peur, à son tour, de l'étouffer. Puis, comme elle ne s'était pas encore rassasiée, elle lui baisa de nouveau les yeux, la bouche et le menton.

Cela fait, elle se tourna du côté de Solot, et l'embrassa tout aussi tendrement.

Lors vinrent les dames, qui furent bien étonnées, car elles croyaient Solot et Philippe hors le pays. Et, parmi elles, la maîtresse de Solot, qui ne fut pas moins ébahie que les autres. Seulement, elle fut plus joyeuse qu'elles toutes, parce qu'elle avait plus de raison de l'être qu'elles. Aussi embrassa-t-elle tendrement le fils aîné de l'amiral, qui lui rendit sa caresse avec grand plaisir, et peut-être eussent-ils poussé plus loin ces manifestations de leur amour, s'ils n'avaient pas été retenus par la crainte de le divulguer.

Il ne faut pas demander si le bruit de cette nou-

velle se répandit avec rapidité dans le palais et dans la cité. Ce furent des cris, des trépignements de joie, des applaudissements à n'en plus finir. Les deux fils d'un père étaient les fils de l'amiral Regnault de Madien!...

## CHAPITRE XIX

Comment l'amiral Regnault, qui était en son jardin où il avait coutume de dire ses oraisons, entendit le bruit du peuple et fut émerveillé.



Le peuple faisait un tel bruit, que si Dieu fût descendu du ciel pour venir sur terre, il n'y eût pas eu plus grande joie. On entendait partout répéter :

— Les deux fils d'un père sont les fils de notre bon seigneur Regnault de Madien!...

Or, Regnault de Madien était précisément, en ce moment-là, en son jardin, où il avait coutume de descendre dire ses oraisons et se distraire avant l'heure du souper. Les bruits de la rue vinrent le troubler dans ses songeries.

— Que disent-ils donc là? s'écria-t-il étonné, et n'en pouvant croire ses oreilles.

Son écuyer survint à ce moment-là.

— Sire, cria t-il avec joie, belle nouvelle! grande nouvelle! Ce sont vos deux fils qui ont remporté les prix des joutes! Gloire à vous, qui avez une si glorieuse lignée!...

— Allons! voilà Le Blanc qui est aussi hors de sens que la foule? dit le vieil amiral, qui ne comprenait rien à ce que lui disait son écuyer.

Le Blanc reprit :

— Quoi! Sire, vous ne vous réjouissez pas?

— De quoi me réjouirais-je, mon ami? de votre folie? Car vous êtes fou, je n'en doute pas... Vous songez un songe, tout au moins...

— Je ne rêve pas, Sire, répondit l'écuyer, je ne vous dis que l'exacte vérité, ce qui est connu et su de tout le monde, vous excepté, à ce qu'il paraît...

— Et quel est cette vérité, mon ami?

— C'est, je vous le répète, Sire, que ce sont vos deux fils qui sont les fils d'un père, et qui ont remporté les prix des joutes!...

— Et comment donc l'auraient-ils fait, puisqu'ils étaient malades, au lit, enfermés dans une chambre secrète de mon palais, en compagnie de messire Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus? Car vous me forcez là, par votre obstination, à vous révéler une chose que je voulais tenir célée, pour mon honneur et celui de mes fils... Maintenant que je vous l'ai confiée, malgré moi, mes fils auront la honte de n'avoir pas pris part aux joutes et d'en avoir laissé remporter les prix par d'autres... J'avais tout fait pour excuser leur absence... J'avait dit et répété à tout un chacun des dames et seigneurs qui me demandaient de leurs nouvelles, qu'ils étaient allés loin d'ici prendre congé en mon nom des dames que leur grand âge avait empêchées de se rendre aux fêtes... Maintenant on saura qu'ils n'étaient pas partis, mais qu'au lieu d'être debout sur leurs chevaux comme de vaillants chevaliers, ils étaient couchés comme des femmelettes...

— Sire, reprit l'écuyer, ils n'étaient pas couchés, ils étaient debout... Ils ont fait vaillamment leur devoir, comme les dignes fils d'un digne père... Bien loin d'avoir démérité, ils n'ont que rehaussé l'honneur de la chevalerie. A vos exploits passés, déjà glorieux, ils ont ajouté leurs propres exploits, qui promettent un merveilleux avenir... Ne vous attristez pas ainsi sans cause, Sire; enorgueillissez-vous, au contraire, car il y a vraiment de quoi...

— Vous persistez dans votre déraison, Le Blanc? dit l'amiral pris de pitié pour ce qu'il croyait la folie de son écuyer.

— Si je persiste, Sire?... Mais comment n'agirais-je pas ainsi que je fais?... La gloire qui rejaillit sur votre noble maison ne rejaillit-elle pas aussi sur moi, qui ai l'honneur d'être votre écuyer?...

— Ainsi, mon pauvre Le Blanc, tu continues à croire que les deux fils d'un père étaient les miens?...

— Oui, Sire, comme je continue à croire que vous avez fait souche d'illustres rejetons...

— Ainsi le vaillant chevalier qui portait un miroir sur son timbre et qui a renversé Garny de Dourdan, c'était...

— C'était Solot, votre fils aîné, Sire!

— Et celui qui portait un volet de plaisance sur lequel était écrit : « *Dieu pourvoie le dépourvu!...*

— C'était Philippe de Madien, votre plus jeune fils, Sire!

— Un enfant! y songes-tu, Le Blanc? Passe encore pour Solot, qui a la vigueur de son âge; mais pour Philippe, je ne croirai jamais qu'il ait pu défaire le chevaleureux Bruyant de Carthage... Et les quatre compagnons qui les aidaient dans leur besogne?...

— Sire, c'était messire Grimault et messire Pelvassin pour votre fils Solot, et messire Tartarin et messire Goubert pour votre fils Philippe...

— Les quatre chevaliers qui étaient enfermés avec eux dans la salle de mon palais!...

— Je ne sais pas, Sire, s'ils étaient enfermés ou non; en tout cas, s'ils étaient enfermés, ils sont sortis, car ils ont jouté et n'ont pas fait moindre besogne que leurs jeunes maîtres...

Le vieil amiral Regnault de Madien sentait son esprit troublé à mesure que son écuyer parlait, et le doute commençait à poindre en lui.

— Est-ce que je me serais trompé? murmura-t-il. Est-ce que Le Blanc dirait vrai, par aventure?...

— Sire, dit l'écuyer, voilà bien des paroles perdues de part et d'autre, à ce qu'il me semble, car il vous serait bien facile de vous assurer, par vos yeux et par vos oreilles, que je ne vous ai pas

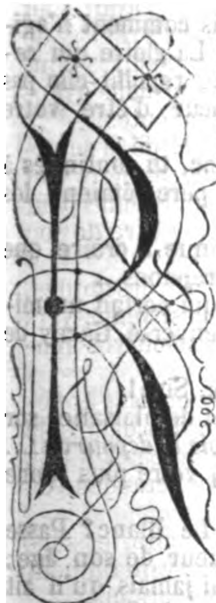
menti... Vos fils sont désarmés, chacun les a reconnus comme moi, leur mère et les dames de la cour...

— Tu as raison, Le Blanc, tu as raison ! s'écria le vieil amiral, ému, en se dirigeant du côté du palais.

— Vive les deux fils d'un père ! criait toujours la foule du dehors.

## CHAPITRE XX

**Comment, au moment où l'amiral Regnault de Madien s'apprêtait à aller s'assurer par lui-même que son écuyer ne le trompait pas, Solot et Philippe furent amenés au jardin par les chevaliers.**



egnault de Madien et son écuyer avaient à peine fait quelques pas dans le jardin pour en sortir, qu'ils virent venir à eux les principaux chevaliers de la cour, escortant Solot et Philippe, Tartarin et Goubert, Pelvassin et Grimault du Ras.

— Sire, dit Bruyant de Carthage en tenant par la main Philippe, son vainqueur.

— Sire, dit Garny de Dourdan en tenant par la main Solot, pareillement son vainqueur.

Solot et Philippe se jetèrent aussitôt aux genoux de leur père et les embrassèrent.

— Sire, lui dirent-ils, nous pardonnerez-vous de vous avoir trompé ?...

— Si je vous pardonne, mes nobles et chers enfants ! s'écria le vieil amiral Regnault, en proie à la plus grande émotion qu'il eût jamais éprouvée. Si je vous pardonne ! Mais c'est à moi de ployer les genoux devant votre jeune gloire !... Mais, à mon âge, je n'en ai pas encore autant fait que vous en avez déjà fait au vôtre !... Mais je peux abdiquer et mourir, maintenant ; j'ai de dignes successeurs !... Si je vous pardonne ! Mais me pardonnerez-vous, à votre tour, d'avoir douté de vous ?... Ah ! mon cher Solot !... Ah ! mon beau Philippe ! Comme votre mère a dû être heureuse, la chère dame ! Heureuse surtout de vous voir en si belle santé, elle qui n'a cessé, pendant trois jours, de trembler pour votre précieuse existence !...

Solot et Philippe étaient toujours à genoux devant leur père.

— Relevez-vous ! relevez-vous, mes nobles enfants ! s'écria l'amiral, confus de leur abaissement. Votre place n'est pas à mes pieds, elle est dans mes bras...

— Sire, dit doucement Philippe, je ne me relèverai pas avant que vous ne m'ayez accordé un don...

— Quel qu'il soit, mon beau fils, je vous l'accorde, répondit le vieil amiral en embrassant de nouveau Philippe.

— Je vous requiers donc, Sire, de vouloir bien que je vous accompagne en Grèce, avec votre armée...

L'amiral Regnault de Madien tressaillit à cette demande, puis il soupira.

— Ah ! murmura-t-il, que me demande-t-il là ?... La guerre sera longue et sanglante peut-être... Je ne comptais emmener avec moi que Solot, qui est l'aîné, et je voulais que Philippe restât ici, ne pouvant me décider à risquer ainsi du même coup deux précieuses existences... D'un autre côté, j'ai promis à Solot de l'emmener... Il s'est vaillamment conduit, et ce serait lui faire une mortelle injure que de lui préférer son jeune frère... Enfin ! Dieu fera ce qu'il voudra ; je m'en rapporte à sa mystérieuse sagesse... Philippe, ajouta l'amiral à voix haute, il en sera fait ainsi que vous le souhaitez. Vous et votre frère Solot viendrez en Grèce avec moi...

— Avec de pareils chevaliers, nous vaincrons, Sire ! s'écrièrent Garny de Dourdan et Bruyant de Carthage.

— Je le crois aussi, seigneurs, répondit l'amiral. En attendant, n'oublions pas que le souper est prêt et que les dames sont peut-être lasses de danser...

On quitta donc le jardin et on se rendit dans la grande salle où avait été préparé un merveilleux festin, en l'honneur des vainqueurs des joutes. L'amiral voulut avoir à sa droite son fils Philippe, et à sa gauche son fils Solot ; et, à leur tour, Solot et Philippe voulurent avoir à côté d'eux les vaillants chevaliers qu'ils avaient eu la gloire de vaincre, assavoir Garny de Dourdan, Bruyant de Carthage, Thibault du Vair, et Enterme d'Aystre. Messires Goubert de Ferrande, Pevlassin Cathus, Grimault du Ras et Savarin Tartarin furent placés honorablement, comme il convenait à leurs prouesses.

On ne s'entretint, durant tout le souper, comme on le pense bien, que des joutes des trois journées et de la vaillance montrée par les combattants, tant par les vaincus que par les vainqueurs. Garny de Dourdan, Bruyant de Carthage, Thibault du Vair, Enterme d'Aystre et les autres en voulaient moins aux deux fils d'un père, depuis qu'ils savaient de quel père ils étaient les fils. S'il y a honte quelquefois à être vaincu, il y a gloire souvent à tenir tête à de nobles adversaires.

Et puis Philippe et Solot n'abusaient nullement des avantages que leur donnait leur triomphe. Ils étaient modestes et doux, à visage découvert, autant qu'ils avaient été fiers et emportés le heaume en tête. Tout le monde avait les yeux fixés sur eux ; les dames surtout dévoraient Philippe de leurs regards émus de tendresse. Ah ! s'il n'avait pas été pourvu d'une maîtresse comme celle qui lui avait envoyé la merveilleuse enseigne de l'épervier blanc, comme chacune d'elles aurait sollicité auprès de lui l'honneur de le pourvoir !

Vers la fin du souper, le bon amiral, qui ne com-

prenait pas comment ses deux fils, qu'il avait vus couchés, malades, une heure avant les joutes, pendant les trois jours qu'elles avaient duré, avaient pu s'échapper et y prendre part sans que personne s'en aperçut, le bon amiral s'écria :

— Voyons, Tartarin, expliquez-moi le mystère qui a entouré vos actions, à vous et à mes fils! Dites-moi comment, lorsque je vous quittais, dans votre chambre, à peine vêtus, je vous retrouvais une heure après sur les lices, couverts de fer et la lance en main?...

— Oui, racontez-nous cela! dirent les seigneurs et aussi les dames, plus curieuses que les seigneurs.

— Volontiers, Sire, répondit Savarin Tartarin.

## CHAPITRE XXI

Comment, après souper, Savarin Tartarin raconta à l'amiral et à sa compagnie le moyen employé par Philippe de Madien pour prendre part aux joutes, et comment, après cela, les prix furent distribués aux vainqueurs par les dames.



ous écoutaient. Savarin Tartarin commença ainsi :

— Vous vous rappelez, Sire, qu'après avoir fait crier les joutes, vos deux nobles fils vous avaient déclaré qu'ils étaient trop fatigués pour y prendre part, et vous avaient prié de leur donner pour refuge la chambre de derrière votre palais, donnant sur le jardin ?

— Je me rappelle parfaitement cela, dit Regnault de Madien.

— Vous vous rappelez, en outre, reprit Tartarin, que le noble Philippe vous pria de lui donner, ainsi qu'à son frère, pour les servir et gouverner, quatre chevaliers choisis par eux, assavoir messire Goubert de Ferrande, messire Grimault du Ras, messire Pelvassin Cathus et moi?...

— Je m'en souviens pareillement, messire Tartarin. Aussi, à cause de votre prud'homie, n'avais-je pas hésité à leur accorder cette demande, quoique je fusse marri de les voir s'enfermer au lieu de monter à cheval et de tournoyer...

Savarin Tartarin continua :

— Cette demande accordée et vous parti, Sire, chacun de nous fut assez embarrassé, car nous ne savions vraiment pas comment nous pourrions faire, étant enfermés et surveillés par vos gens, pour nous rendre sans être vus aux joutes du lendemain... Ce fut alors que l'ingénieux projet du noble Philippe, votre fils, se révéla... Il nous dit qu'il avait demandé cette chambre isolée, précisément parce qu'elle était isolée et qu'elle donnait sur le jardin... Puis, quand la nuit fut venue, il nous traça nos rôles. Nous devions aller à nous quatre, Grimault, Goubert, Pelvassin et moi, franchir le mur du jardin qui confinait à nos tentes, lequel mur, par bonheur, n'était pas très élevé... Ce mur fut franchi... Nous avions à soudoyer des manœuvres : ils le furent, et, durant l'espace d'une nuit, ils creusèrent une tranchée, allant des tentes de vos deux nobles fils jusqu'au pied des fenêtres de la chambre où ils étaient renfermés... Cette tranchée faite, on la couvrit de branchages et de ramures, afin de la mieux céler aux regards, et, le lendemain matin, après votre visite, nous prîmes tous six ce chemin et nous rendîmes à nos tentes, où nous nous habillâmes, car nos serviteurs avaient tout apprêté... Puis, après les joutes, nous revînmes en nos chambres par la tranchée, et vos deux nobles fils se couchèrent, dans l'attente de votre visite...

— Mais, s'écria l'amiral, après avoir si rudement besogné, vous deviez avoir faim et soif?...

— Votre noble fils Philippe, Sire, avait tout prévu, et si nous avons si obstinément refusé de vos vivres, c'est que nous en avions d'autres pour nous réconforter... Voilà, Sire, ce que nous avons fait pendant les jours qu'ont duré les joutes.

Chacun, alors, se récria, émerveillé de la subtilité d'esprit du gentil Philippe, que sa mère vint embrasser de nouveau avec tendresse, comme pour le remercier d'avoir tant fait pour la gloire de son père et pour la sienne propre.

Puis, on songea à distribuer les prix des joutes.

— Gentil Philippe, dirent les dames, venez vers nous, que nous vous couronnions selon vos mérites!...

Philippe de Madien se leva et alla où on l'appelait. La plus noble et la plus belle des dames le baisa au front, et lui mit sur la tête un chapelet de fleurs, fait de perles, de saphirs, d'émeraudes, de rubis et de diamants.

— Allez, gentil chevalier, ajouta-t-elle, et servez toujours Dieu et les dames aussi vaillamment que vous l'avez fait durant ces trois jours-ci!...

Philippe s'inclina et remercia en rougissant beaucoup.

Puis ce fut le tour de Solot, qui reçut un chapelet de fleurs semblable, quoiqu'un peu moins riche peut-être.

Après Solot, ce fut le tour des quatre chevaliers qui avaient si vaillamment combattu avec lui et avec son frère. Chacun d'eux reçut une émeraude, un rubis, un saphir, un diamant.

Les prix une fois distribués à qui de droit, la fête reprit de plus belle, jusqu'à l'heure où chacun dut se séparer pour aller se reposer des émotions et des fatigues de la journée.

## CHAPITRE XXII

Comment, après souper, pendant que les chevaliers accompagnaient les dames en leurs logis, Philippe de Madien envoya quérir le messager d'Amordelis et lui remit pour elle le prix de sa première joute.



ecommandation avait été faite par Philippe de Madien au messager de la belle Amordelis, de ne pas partir avant de lui avoir parlé, et, jusque-là, de ne se montrer à personne, afin de n'être pas importuné par les questions qu'on n'aurait pas manqué de lui faire au sujet de la princesse qui avait envoyé un si bel épervier blanc au jeune vainqueur des joutes.

Mordret avait obéi, et nul, hormis Philippe, n'avait pu savoir où il s'était retiré après la dernière joute. Il n'avait même pas paru au souper et à la fête qui avait suivi.

Lors donc que le souper fut terminé et la fête close, pendant que les chevaliers allaient convoyer les dames en leurs logis respectifs, Philippe envoya chercher Mordret.

Mordret vint avec empressement.

— Mon doux ami, lui dit Philippe lorsqu'ils furent seuls tous les deux, vous savez maintenant ce que vous voulez savoir, n'est-ce pas?

— Oui, seigneur, répondit le hérant.

— Il ne vous reste donc plus qu'à retourner auprès de l'honorable dame qui vous a envoyé ici, car demain au matin nous appareillerons, et vous ne me trouverez plus. Nous allons en Grèce, combattre le roi Brunissant.

— Y resterez-vous un long temps, seigneur?

— Je l'ignore, mon ami. Les chances de la guerre ne me sont pas présentement connues, bien que j'aie pleine confiance dans l'habileté de l'amiral Regnault de Madien, et dans le courage de l'armée qu'il commande... Mais, où que je sois, assurez ma dame et maîtresse que son souvenir me sera toujours présent, et, qu'à cause d'elle, j'accomplirai les plus merveilleuses prouesses du monde, comme un loyal chevalier doit faire pour la dame de ses pensées. Quant à ce qui est de la voir, j'attendrai qu'il lui plaise de se faire connaître à moi, quoiqu'il me tarde beaucoup de la remercier du don qu'elle m'a fait et surtout de l'honneur qu'elle m'a accordé...

Ayant dit cela, Philippe prit le riche chapelet qu'il avait reçu de la main des dames, et, l'enveloppant dans le volet de plaisance qu'il avait jusque-là porté sur son timbre, il ajouta :

—Vous voudrez bien lui remettre ceci de ma part, mon ami; le chapelet de rubis, d'émeraudes et de diamants est le prix des joutes; le volet de plaisance qui l'enveloppe est l'enseigne que je portais sur mon timbre, avant que ma dame bien-aimée ne m'envoyât l'épervier blanc, que je porterai désormais en son honneur jusqu'à la fin de ma vie, à l'exclusion de tout autre enseigne. Je n'en veux pas plus d'autre que je ne veux d'une autre dame et maîtresse. On m'appellera désormais le Chevalier de l'Epervier Blanc, à cause d'elle, jusqu'au jour où il lui plaira que je porte un autre nom, plus doux à mon cœur !...

— Vos paroles seront fidèlement rapportées à celle qui m'envoie, seigneur, et vers laquelle je retourne avec joie, puisque j'ai de si bonnes nouvelles à lui donner sur votre compte.

Mordret allait partir : Philippe de Madien le retint pour lui faire don d'une riche houppelande de drap d'or, fourrée de martres zibelines, et d'une bourse de soie verte dans laquelle étaient quatre cents pièces d'or. En outre, il lui fit délivrer un fort beau destrier, sur lequel Mordret monta incontinent.

— Dieu vous garde, monseigneur ! dit le messager en s'éloignant.

— Dieu donne à ma dame joie et santé ! dit Philippe.

## CHAPITRE XXIII

Comment le hérant revint de nuit auprès de la pucelle Amordelis, et comment il lui raconta les faits et gestes de son ami.

Mordret s'éloigna vitement et disparut dans la nuit. Aux premières heures du jour, il était rendu dans la ville où était le roi d'Afrique.

Il savait que la belle Amordelis l'attendait avec impatience pour lui demander des nouvelles de son bel ami. Mais, d'un autre côté, il ne savait pas comment faire pour se présenter au palais du roi Menoys sans éveiller les soupçons, car il n'y avait pas affaire.

Pendant qu'il cherchait un prétexte, sa pie vint voleter au-devant de lui, comme pour lui faire fête.

Le prétexte était trouvé. Il prit l'oiseau sur son poing et se rendit en grande hâte au palais.

— Madame, dit-il en entrant dans la salle où se tenait Amordelis, je vous apporte la pie que vous avez bien voulu me donner, pour que vous puissiez juger par vous-même des progrès qu'elle a pu faire depuis quelque temps.

Amordelis prit l'oiseau et s'en amusa pendant

quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se vit seule avec Mordret. Alors, ses dames éloignées, elle se rapprocha vivement de son messager, et lui dit :

— Eh bien! Mordret, l'as-tu vu ?

— Demoiselle, répondit le messager, je l'ai vu et je lui ai parlé : voilà ce qu'il m'a remis de votre part.

Et, en disant cela, Mordret présenta à la gente pucelle le riche chapelet que les dames de la cour de Regnault de Madien avaient délivré à Philippe, pour prix de ses hautes prouesses.

— C'est le prix gagné par lui, ma dame, ajouta Mordret. Il vous supplie de l'accepter par amour pour lui, comme il a accepté votre épervier blanc par amour pour vous, qui êtes et serez sa dame et maîtresse toute sa vie durant.

— Il t'a dit cela ! s'écria Amordelis toute joyeuse et rougissante.

— Oui, vraiment, dame, et bien d'autres choses encore, répondit le messager en voyant l'effet que ces nouvelles-là produisaient sur la belle princesse.

— Ne me cèle rien, mon ami, s'écria Amordelis. Je veux savoir de point en point ce qu'il t'a dit!...

— Je vais donc vous le répéter, demoiselle. Il m'a dit : « Vous voudrez bien lui remettre de ma part ce chapelet d'émeraudes, de rubis et de diamants, et ce volet de plaisance qui l'enveloppe. Le chapelet de fleurs est le prix des joutes qui m'a été délivré par les dames de la cour de l'amiral Regnault de Madien ; le volet de plaisance est l'enseigne que je portais sur mon timbre avant que ma dame bien-aimée ne m'envoyât l'épervier blanc, que je porterai désormais en son honneur jusqu'à la fin de ma vie, à l'exclusion de tout autre enseigne. Je n'en veux pas plus d'autre que je ne veux d'une autre dame et maîtresse. On m'appellera désormais le Chevalier de l'Epervier Blanc, à cause d'elle, jusqu'au jour où il lui plaira que je porte un autre nom, plus doux à mon cœur... »

— Ainsi, s'écria la gente pucelle toute rougissante de plaisir, il m'a avouée pour sa dame et consent à être mon chevalier?...

— Vraiment oui, demoiselle, répondit Mordret. Et il en a fait le serment devant tout le monde, sur les lices mêmes, le jour des dernières joutes...

— Il a fait ce serment?...

— Oui, demoiselle... J'avais à cœur de vous obéir et j'avais, en conséquence, fait la plus grande diligence à seule fin d'arriver en bon point... Le troisième et dernier jour des joutes, donc, j'étais là... Déjà, son frère avait rompu quelques lances et fait quelques prouesses, lorsque son tour arriva. Il se présenta, fier et vaillant ; mais je l'arrêtai au moment où il allait s'élancer pour combattre. « Seigneur, lui criai-je, celle qui est dépourvue m'envoie vous saluer de sa part et vous dire que, si vous voulez, elle sera votre dame et maîtresse, en tout bien tout honneur... » Sont-ce là, demoiselle, les paroles que vous m'aviez chargé de lui transmettre !

— Oui, certes! oui, certes, mon bon Mordret! tu es un fidèle serviteur et je t'en récompenserai, sois-en sûr ; mais continue, je te prie.

Mordret reprit :

— Chacun regardait et écoutait, les dames surtout, car elles s'intéressaient toutes fortement à ce beau jouvenceau si aventureux. « Comment se nomme celle qui vous envoie vers moi ? me demanda-t-il ; ne le puis-je savoir? » — « Non, seigneur, lui répondis-je ; mais vous l'apprendrez un jour. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est aussi noble qu'elle est belle, aussi belle qu'elle est jeune, aussi jeune que bien morigénée. C'est en un mot la princesse la plus accomplie qui soit au monde. »

— Mordret, interrompit vivement Amordelis, je ne vous avais pas chargé de dire cela !

— J'ai donc eu tort, ma dame ?

— Sans doute, mais je vous pardonne en faveur de l'intention ; continuez.

Mordret sourit et reprit :

— Je lui demandai : « Seigneur, que répondrai-je à celle qui est dépourvue de chevalier et qui vous a choisi pour être le sien, rien que sur le bruit de vos éclatantes prouesses?... » — « Vous lui répondrez, me dit-il, que c'est bien de l'honneur qu'elle me fait là, et que je m'engage solennellement dès aujourd'hui à la servir loyalement, en tout bien tout honneur, comme un chevalier doit faire envers sa dame et maîtresse. C'est la première et la dernière. Puisqu'elle a bien voulu me distinguer et me choisir entre tant d'autres, plus dignes d'elle cent fois que je ne le suis, je jure, sur ma foi et mon honneur, que je ne servirai jamais qu'elle; que, de loin comme de près, j'obéirai à tout ce qu'elle me commandera; et que, jusqu'à l'heure où il lui plaira de se révéler et faire connaître à moi, j'accomplirai le plus de prouesses que je pourrai, rien que pour l'amour d'elle!... »

Amordelis était dans le ravissement.

— Et sais-tu de quel nom on le nomme, Mordret ?...

— Demoiselle, répondit le messager, je ne le savais pas le premier jour, pas plus que personne au monde. Ce n'est que le troisième jour au soir que j'ai appris, comme tout le monde, que les deux fils d'un père n'étaient autres que les propres fils de l'amiral Regnault de Madien, et que votre chevalier, le vainqueur des joutes, avait nom Philippe.

— Philippe de Madien ! répéta Amordelis, le cœur débordant de joie; car, malgré qu'elle l'eût choisi sans le connaître, elle préférait avoir pour ami un fils de prince qu'un simple chevalier.

Mordret reprit :

— Ce qu'il me reste à vous apprendre, demoiselle, vous agréera sans doute moins; mais mon devoir est de tout vous dire...

— Sans doute, Mordret! Mais qu'y a-t-il donc ? Vous m'effrayez !

— Le noble Philippe de Madien part aujourd'hui avec l'armée de son père pour aller combattre le roi de Grèce Brunissant.

— Ah ! c'est là en effet une poignante nouvelle, murmura Amordelis en pâlissant et en portant la main à son cœur.

Elle sentit qu'elle allait pleurer, et, pour ne pas le faire devant témoins, elle courut s'enfermer dans sa chambre. Là, du moins, elle put sangloter à son aise.

Mordret, voyant cela, reprit sa pie sur son poing et s'en retourna à son logis.

## CHAPITRE XXIV

**Comment la gente pucelle se retira en sa chambre pour pleurer et rêver à son aise, et comment elle songea que Philippe de Madien avait pris le roi de Grèce et l'emmenait prisonnier au grand amiral son père.**



mordelis, la gente et amoureuse pucelle, n'avait pu apprendre sans tressautement de cœur la nouvelle du départ de son doux ami Madien pour la Grèce. Elle savait bien, avant cette découverte, qu'il ne pouvait la venir joindre ainsi tout de suite; elle savait en outre combien il excellait dans les exercices de chevalerie: et cependant, malgré tout ce qui eût dû la rassurer, elle tremblait de tous ses membres, en songeant aux périls qui allaient le menacer dans cette guerre.

Une fois seule dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes et à ses sanglots, en donnant un libre cours à ses amoureuses pensées. Elle pleura tant et si bien, elle s'oublia tant et si bien dans la songerie dont Philippe de Madien était l'unique et charmant sujet, que la nuit vint sans qu'elle s'en aperçût, et, avec la nuit, le sommeil.

D'abord, elle rêva à son bel ami, qu'elle ne connaissait pas, mais dont Mordret lui avait fait une description si enthousiaste et si fidèle. qu'il lui semblait n'avoir jamais connu que lui. Elle revit, dans sa nuit ainsi éclairée par le souvenir et par l'amour, tous les détails racontés par son héraut : la première joute et la dernière, la joie qu'avait éprouvée Philippe en recevant l'épervier blanc des mains de Mordret, les paroles qu'il avait dites pour remercier, l'engagement qu'il avait pris d'être son chevalier, elle revit tout, elle entendit tout. Non-seulement elle connaissait maintenant le visage de ce bel adolescent si vaillant, mais encore elle connaissait le son de sa voix, qui résonnait à son oreille et dans son cœur comme une merveilleuse musique.

Puis, peu à peu, ses idées suivant leur développement naturel sous l'influence des récentes paroles de Mordret, elle le vit partir du port de Lapra, dans son navire, avec son père, le vieil amiral, avec son frère Solot, avec les courageux chevaliers qu'il avait défaits dans les précédentes luttes et qui devaient si bien prendre leur revanche contre les Grecs. Elle assista au voyage de la flotte sur mer; elle entendit les chants joyeux des mariniers; elle vit les bondissements impétueux des vagues contre les flancs des navires; elle trembla pour la vie de son cher Philippe de Madien, qui ne tremblait cependant guère en ce moment-là!

Enfin, le débarquement des chevaliers et des gens composant l'armée de l'amiral s'opérait sans résistance dans les ports des côtes de Grèce. Puis l'armée s'avançait, et elle rencontrait alors des gens d'armes du roi Brunissant, l'ennemi de l'amiral Regnault. La lutte s'engageait des deux parts; le sang coulait; les chevaliers tombaient, et le preux Philippe de Madien était parmi les blessés...

L'émotion que la gente pucelle éprouva en ce moment la fit tressaillir si violemment, qu'elle se réveilla comme en sursaut et fut très-ébahie de se trouver tout habillée sur son lit. Lors, ne voulant pas perdre un goulée du songe amoureux qu'elle avait fait d'abord, elle se déshabilla, se coucha et le reprit.

Ses idées, un peu effarouchées par son réveil subit, ne revinrent point tout de suite pour lui permettre de continuer son rêve. Elle fut forcée de le reprendre à son point de départ, qui était le récit de Mordret. Puis, elle arriva enfin au débarquement de l'armée de l'amiral Regnault sur les côtes de Grèce, et aux combats qui avaient eu lieu.

Mais alors, les aspects de son rêve changèrent. Elle revit Philippe de Madien, mais cette fois, il était vainqueur du roi Brunissant, et il l'emmenait prisonnier au grand amiral Regnault, son noble père.

Amordelis ne songea pas autre songe de toute la nuit.

## CHAPITRE XXV

**Comment la gente pucelle Amordelis, ayant ainsi songé, envoya son messager en Grèce pour savoir comment Philippe se portait.**



n ne rêve pas impunément certaines choses : il vous en reste toujours quelque trace dans l'esprit et dans le cœur, bonne ou mauvaise.

Il en fut ainsi pour la gente pucelle Amordelis, fille du roi d'Afrique, le vieux Menoys. Elle se réveilla au matin avec des battements de cœur sans pareils, et songeant plus que jamais à son bel ami Philippe de Madien.

Aussi, son premier soin fut-il d'envoyer quérir son fidèle Mordret, qui accourut avec sa pie.

Amordelis joua pendant quelque temps avec l'oiseau, comme pour détourner les soupçons qu'aurait pu faire naître chez ses demoiselles d'honneur la fréquente présence de Mordret; puis, lorsqu'elle se crut sûre de ne pas être remarquée, elle attira

son serviteur dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui remit une bourse contenant mille besants d'or.

— Demoiselle, murmura Mordret ébahi de cette nouvelle aubaine, vous me comblez! Avec ce que vous m'avez donné déjà et ce que m'a donné aussi le généreux Philippe de Madien, je pourrais quasiment acheter un royaume!...

— Tu achèteras ton royaume plus tard, ami Mordret; pour l'heure présente, il s'agit de me servir de messager.

— Demoiselle, même lorsque j'aurai acheté mon royaume, je serai toujours votre serviteur, et je vous dirai alors comme aujourd'hui : Commandez, et j'obéis!... Où faut-il que j'aille, demoiselle?...

— Ami Mordret, j'ai eu un songe cette nuit...

— Vous avez rêvé du beau Philippe de Madien, du courageux Chevalier au Blanc Epervier.

— Tu as dit juste, Mordret : je ne vois plus que lui dans ma vie, et j'en perdrai bien certainement le boire et le manger, jusqu'à ce que j'aie été rassurée complétement sur son compte... Car j'ai rêvé qu'il avait débarqué en Grèce et qu'il avait été blessé, mortellement peut-être.

— Demoiselle, songe n'est que mensonge... Il ne faut pas vous tarabuster l'entendement pour cette fâcheuse vision... Le vaillant Philippe de Madien est vivant, bien vivant, soyez-en assurée : le ciel ne permettrait pas qu'il mourût avant de vous avoir vue et connue comme faire se doit... Il est fait pour vous comme vous êtes faite pour lui, et vous serez unis et conjoints malgré vents et marées, c'est moi qui vous le dis...

— Je veux le croire, ami Mordret; d'autant plus qu'à la suite de ce vilain songe, j'en ai eu un autre plus réconfortant...

— Ah! vous voyez, demoiselle, vous voyez!...

— Le courageux Chevalier à l'Epervier Blanc faisait des prouesses merveilleuses; les ennemis de son noble père et les siens tombaient comme mouches sous ses vigoureux coups, et, finalement, il faisait prisonnier le roi de Grèce, Brunissant.

Ce songe est plus raisonnable que l'autre, demoiselle, beaucoup plus raisonnable et beaucoup plus conforme à la vérité. Le preux Philippe est destiné à une merveilleuse gloire, et il a trop bien commencé pour ne pas continuer... Vous avez songé vrai en songeant qu'il avait vaincu les Grecs et fait prisonnier le roi Brunissant...

— N'est-ce pas, ami Mordret?...

— Sans nul doute, demoiselle.

— Malgré cela, mon ami, je veux avoir une assurance plus grande là-dessus, et je te prie de partir incontinent et d'aller voir en Grèce comme le vaillant Philippe de Madien se porte...

— J'irai, demoiselle, puisqu'il vous plaît que j'y aille, mais je crois ce voyage inutile...

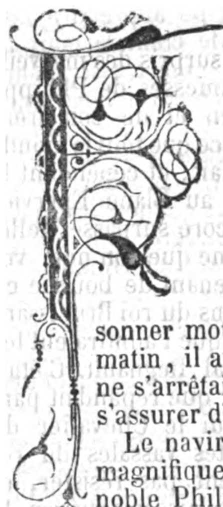
— Rien n'est inutile de ce qui doit contribuer à rassurer mon cœur enamouré, Mordret...

— Vous dites vrai, demoiselle, et je vais partir, sans faire céans un plus long séjour. Grâce à votre générosité et à celle du noble Chevalier à l'Epervier Blanc, qui m'a fait don du plus beau destrier qui soit au monde, je serai bientôt en Grèce... Je m'embarquerai demain là où il s'est embarqué lui-même, en la cité de Lapra, et, en suivant ainsi sa trace, je ne tarderai pas à le joindre. Ayez bon espoir en Dieu, demoiselle, il protége vos amours et veut votre bonheur...

— Pars, Mordret, et reviens vitement!

## CHAPITRE XXVI

Comment Mordret, le fidèle messager d'Amordelis, partit pour aller savoir comment se portait le noble Chevalier au Blanc Epervier, et comment il arriva en Grèce au moment où le grand amiral venait de conquérir les villes de la côte.



Fidèle messager, Mordret avait à cœur d'obéir à la gente pucelle Amordelis, et bien qu'il fût parfaitement rassuré sur le compte du noble Philippe de Madien, il n'en fit pas moins toute la diligence possible.

Le soir même de l'entretien qu'il avait eu avec la fille du roi d'Afrique, il partait sans sonner mot à personne, et, le lendemain matin, il arrivait en la cité de Lapra, où il ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour s'assurer d'un navire.

Le navire trouvé, il s'embarqua avec le magnifique destrier que lui avait donné le noble Philippe de Madien, et, sans qu'il s'en aperçût, sa pie, qui l'avait accompagné jusque-là, en voletant de loin en loin, s'embarqua en même temps que lui.

Le voyage fut heureux et rapide. Quelques jours après, Mordret était à Seph, un port où avait débarqué l'armée du noble amiral Regnault. Il sut alors qu'après avoir soumis cette cité, qui relevait du roi Brunissant, l'amiral s'était jeté sur Canah, une autre ville soumise au roi grec et qui l'était maintenant à lui.

De Canah, Mordret alla à Vasadaph, la troisième cité conquise par l'armée du grand amiral, qui, de Vasadaph, s'était incontinent rendue devant la ville de Cercueil, où se tenait le roi Brunissant avec la majeure partie de ses gens, tandis que l'autre partie était disséminée çà et là, dans d'autres cités, sous le commandement de cinq rois ses alliés.

Mordret alla à Cercueil, et sa pie le suivit, toujours sans qu'il s'en aperçût.

Une fois arrivé, il se reposa, car il était grandement fatigué, remettant à un moment plus opportun sa visite au noble Chevalier de l'Epervier Blanc. Il savait, pour l'heure présente, tout ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire que Philippe de Madien n'était ni mort ni blessé. C'était le plus important en effet.

Ce fut alors que, se reposant, sa pie voulut aussi se reposer, et qu'il s'aperçut qu'elle l'avait

suivi. Il en fut d'abord fort marri, craignant qu'il ne lui arrivât mal; puis il se résigna, comprenant qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Mais nous laisserons pour quelques instants le fidèle Mordret, et nous nous occuperons du grand amiral et de son fils Philippe de Madien.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le grand amiral assiégea la ville de Cercueil, où se tenait le roi de Grèce Brunissant, et comment son fils Philippe échella ladite cité, qui fut prise.**



Nul n'était surpris des merveilleuses prouesses de Philippe de Madien et de son frère Solot, parce que tout le monde s'y attendait; et cependant le Chevalier au Blanc Eporvier s'était encore surpassé, tellement même que son nom volait maintenant de bouche en bouche, et que les gens du roi Brunissant le redoutaient autant que l'admiraient les gens du grand amiral Regnault. C'était grâce à cette terreur que répandait partout au-devant de lui le Chevalier de l'Epervier, que les cités vassales du roi Brunissant ne savaient pas résister, et qu'au lieu même de se laisser assiéger, la plupart d'entre elles s'empressaient d'envoyer leurs chefs au grand amiral, disant qu'elles voulaient désormais se ranger sous sa loi et non plus sous celle du roi des Grecs, qui avait si vilainement agi envers l'amiral Regnault.

La ville de Cercueil seule avait résisté, par cette excellente raison que le roi Brunissant était là, commandant encore, et comptant résister assez longtemps pour pouvoir être secouru par ses cinq alliés, le roi de Perse, le roi de Turquie, le roi de Samarie, le roi de Syrie et le roi de Hongrie.

Aussi tenait-il bon dans sa ville assiégée, et, depuis huit jours que le siége durait, rien n'avait pu le décider à faire une sortie contre les gens de l'amiral Regnault. Il préférait les laisser s'agglomérer là, se masser sur un point unique, de façon à ce que ses alliés les pussent mieux écraser.

Mais ces lenteurs n'étaient pas du goût de Philippe de Madien; tout au contraire, elles l'irritaient et lui mettaient le feu sous le ventre. Aussi, sans en sonner mot à son père, il réunit sous sa tente son frère aîné et les quatre vaillants chevaliers qui avaient si glorieusement combattu jusque-là; assavoir : Tartarin Savarin, Goubert de Ferrande, Pelvassin Cathus et Grimault du Ras, et il leur dit :

— Compagnons, le roi Brunissant nous brave : il faut le punir de son orgueil !

— Volontiers ! dit Savarin Tartarin, qui était de toutes les fêtes.

— Volontiers ! dit aussi Goubert de Ferrande.

— Nous le punirons lorsqu'il osera faire une sortie ! dit Grimault du Ras.

— Et c'est justement ce qu'il ne fera pas ! s'écria impatiemment Philippe.

— Il sera bien forcé de le faire, s'il ne veut pas mourir de faim avec ses gens, dit Pelvassin Cathus.

— Sans doute, dit Solot.

— Il ne sort pas, il ne sortira pas, vous dis-je ! reprit Philippe. Et puisqu'il ne veut pas sortir, ce sera à nous d'entrer !...

— Sans doute, entrons ! dit Goubert de Ferrande.

— Allons en deviser avec notre père, Philippe, dit Solot.

— Nenni point ! répondit Philippe. Notre père, monseigneur Regnault, est un sage et prud'homme qui n'approuve pas les entreprises aventureuses, et la nôtre est du nombre... Or, si nous lui en parlons, il nous défendra d'y songer, et comme nous n'avons pas coutume de braver son autorité, nous lui obéirons, ce dont j'enragerais, pour ma part, grandement... Par ainsi, je suis d'avis de prendre sur nous la responsabilité de l'aventure... Si nous échouons, nous aurons trouvé là une mort glorieuse; si nous réussissons, monseigneur Regnault, notre noble père, n'aura pas le courage de nous condamner : il ne pourra que nous absoudre d'avoir agi sans son autorisation, ainsi qu'il a fait le jour où nous avons été proclamés vainqueurs des joutes...

— Cher frère, dit Solot, vous connaissez mon amitié pour vous, et vous savez, en outre, que ce n'est point par peur que je refuserais de me lancer avec vous dans une entreprise aventureuse... Mais ici, en vérité, je ne puis prendre sur moi de vous accompagner sans en avoir parlé à monseigneur notre père... Je ne veux pas que nous lui fassions ce chagrin de nous être exposés inutilement... S'il consent, et il consentira sans doute, je vous accompagnerai avec plaisir; mais s'il refuse...

— S'il refuse, interrompit vivement Philippe, il me faudra donc rester encore inactif, me rongeant les poings de colère, devant cette cité qui se gausse de nous derrière ses murailles ! Non, tenez, mon beau frère, je me séparerai avec regret de vous en cette occurrence, mais je m'en séparerai; parce que j'ai résolu d'entrer dans cette maudite cité qui se tient coite et fait la morte, et que j'y entrerai, dussé-je y entrer seul !...

— Vous êtes bien décidé à faire cette insigne folie, cher frère? demanda gravement Solot.

— Folie tant qu'il vous plaira : oui, je la veux tenter !... répondit Philippe.

— Eh bien ! nous la tenterons tous les deux !...

— Nous la tenterons tous les six ! s'écrièrent les quatre chevaliers.

Philippe, attendri, se jeta dans les bras de son frère.

— Dites-moi donc ce que vous comptez faire, puisque je suis des vôtres? demanda Solot.

— Je vous le dirai volontiers, mon beau frère, répondit Philippe. Nous allons attendre la nuit. S'il fait clair de lune, nous remettrons la partie à un autre soir; mais, si, comme je le crois, la nuit est noire, nous nous avancerons le long des murailles avec bon nombre de gens portant échelles et autres engins propres à l'escalade, et, une fois les échelles dressées, nous monterons sans bruit. Dieu et notre courage feront le reste!... Est-ce accepté ainsi?...

— C'est accepté, répondit Solot.

— C'est accepté, répondirent les quatre chevaliers, messire Tartarin, messire Goubert, messire Pelvassin et messire Grimault.

L'entreprise ainsi résolue, les quatre chevaliers s'en allèrent retenir secrètement chacun une centaine de leurs gens, dont la moitié devait monter à l'assaut et l'autre moitié rester au pied des murailles pour accourir et donner l'éveil aussitôt les portes de la cité ouvertes.

Puis on attendit la nuit.

Elle vint lentement au gré de l'impatience du vaillant Chevalier de l'Epervier Blanc, mais enfin elle vint comme viennent toutes les choses de ce monde lorsqu'on les attend. Une nuit sans étoiles et sans lune; une nuit noire à ne reconnaître personne, ni amis, ni ennemis.

Philippe et son frère Solot marchèrent en avant. Ils étaient suivis de très-près par leurs quatre fidèles compagnons et par les quatre cents hommes que ceux-ci avaient retenus pour cette expédition nocturne.

Les échelles furent appliquées avec précaution le long des murailles, et Philippe de Madien monta le premier aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse. Il ne songeait qu'à sa dame et au bonheur qu'il aurait à la retrouver un jour.

Philippe était armé de pied en cap. Seulement, pour plus de sûreté, il s'était enroulé autour de son gantelet une masse d'armes d'un poids énorme, destinée à faire plus de besogne que son épée.

Il monta et arriva enfin au dernier échelon.

Derrière lui montaient silencieusement ses courageux compagnons. Devant lui, sur les fortifications de la ville, s'agitaient dans l'ombre des masses confuses. Philippe s'avança.

— Qui va là? s'écria un soldat qu'il heurta en chemin.

Philippe lui répondit par un coup de masse d'armes qui l'étendit raide mort sur le gazon du rempart.

Puis il s'avança.

Immédiatement derrière lui venait son frère Solot, et, derrière Solot, les quatre chevaliers et une partie de leurs gens.

Le cri de la sentinelle avait été entendu par ses camarades. Des rumeurs confuses se firent alors entendre de toutes parts; des torches allumées se montrèrent par milliers et vinrent éclairer les assaillants, fort heureusement, car ils eussent été exposés à se tromper et à se frapper mutuellement en croyant frapper sur des ennemis.

Ces lumières, d'ailleurs, ne causèrent nul trouble aux deux fils de l'amiral Regnault, pas plus qu'à leurs compagnons. Ils continuèrent à s'avancer, guidés par les vives clartés projetées par les torches.

Un certain nombre d'assiégés s'en vinrent à leur rencontre et furent écrasés avant d'avoir reconnu leurs assaillants.

Mais tout à coup, une lumière plus vive étant venue frapper sur le heaume de Philippe, fit étinceler la merveilleuse enseigne qui s'y trouvait, et alors un cri d'épouvante se répandit par toute la cité :

— L'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc!...

La confusion se mit dans tous les cœurs. On crut que toute l'armée du grand amiral Regnault était déjà entrée à la faveur de la nuit, et chacun se mit à fuir dans toutes les directions.

Philippe de Madien et ses compagnons ne perdirent point de temps et voulurent profiter de cette panique générale.

— Aux portes, messire Goubert! aux portes, messire Tartarin! cria Philippe d'une voix forte.

Messire Goubert et messire Tartarin obéirent, et, pendant qu'ils prenaient le chemin des portes de la cité, suivis de leurs gens, Philippe et Solot, suivis de leurs deux chevaliers et d'une petite troupe de courageux compagnons, s'en allaient vers le palais du roi Brunissant.

Ce prince, réveillé en sursaut par les rumeurs d'effroi des soldats et des habitants, s'était habillé à la hâte pour aller s'assurer par lui-même de quoi il s'agissait, ne supposant pas un instant que ses ennemis fussent si près de lui.

Quand il fut détrompé, il n'était plus temps pour lui de songer même à se défendre.

— Roi Brunissant, lui cria Philippe en faisant tournoyer sa masse d'armes, je te châtie au nom de mon noble père, l'amiral Regnault de Madien!

Et la massue sanglante s'abattit rapidement sur la tête du roi des Grecs, qui tomba pour ne plus se relever.

Ce fut le coup de grâce : la ville entière, tremblante de peur, demanda merci.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Philippe requit son père de lui donner congé d'aller tenir les champs sans se renfermer plus longtemps dans les villes.



Goubert de Ferrande et Savarin Tartarin avaient fait vaillamment leur devoir, eux aussi. Les portes de la cité avaient été ouvertes, et ceux de leurs gens qui se trouvaient au dehors étaient entrés tumultueusement, et, à leur suite, le reste de l'armée de l'amiral.

Le succès était complet.

Au point du jour, quand l'amiral Regnault de Madien fut entré lui-même dans la

ville de Cercueil, avec les principaux d'entre ses chevaliers, il fut émerveillé d'un tel résultat, auquel il se refusait quasiment à croire, tellement il était inespéré.

Lors, il fit demander ses deux fils, se doutant bien, puisqu'ils n'étaient pas à ses côtés, qu'ils étaient pour quelque chose dans le triomphe de la nuit.

Philippe et Solot vinrent auprès de lui, et leur premier soin fut de mettre un genou en terre, car ils se sentaient coupables l'un et l'autre du crime de lèse-autorité paternelle.

— Relevez-vous! relevez-vous, mes chers enfants! s'écria le vieil amiral attendri. Votre modeste attitude de cette heure présente me dit quelle a été votre vaillante attitude cette nuit... C'est vous qui avez pris la cité : vous êtes donc absous... Vous l'étiez d'avance, mes nobles enfants, car vous n'avez plus besoin de moi l'un et l'autre pour vous guider : vous n'êtes plus aiglons, vous êtes de fiers aigles et vous pouvez voler de vos propres ailes aussi loin et aussi haut que vous voudrez, sans que j'aie le droit de m'y opposer... Je suis votre père et votre ami, non votre chef et votre maître... Je vous demande seulement, comme une grâce suprême, de ne pas prodiguer vos deux belles existences aussi facilement... Songez que vous avez devant vous de longues et glorieuses années à vivre : il ne faut pas, mes chers enfants, que ce soit moi qui vous survive!... Ce n'est ni le vœu de la nature ni celui de mon cœur... Soyez économes de votre précieux sang; ne tentez pas l'impossible!... Là où vous avez réussi une fois, vous pouvez bien échouer une seconde... Et alors, que deviendrait votre mère, si elle avait tout d'un coup à pleurer sur deux tombeaux?...

Philippe et Solot, émus de cette admonestation paternelle si tendre, embrassèrent avec affection les mains du noble amiral, qui les regardait tous deux avec mélancolie, tant ces deux belles fleurs lui paraissaient avoir été près d'être fauchées par l'impitoyable mort!

— Allons voir le roi Brunissant! s'écria-t-il, pour échapper à son attendrissement.

Partout, sur son chemin, le grand amiral recueillit les témoignages de soumission des habitants de Cercueil, qui tremblaient tous pour leur vie. Mais il leur fit grâce en ces termes :

— Allez en paix, manants et bourgeois : le Chevalier de l'Epervier Blanc vous a compris; il vous fait merci!...

— Dieu garde le Chevalier de l'Epervier Blanc! criaient les femmes et les vieillards.

— Dieu garde monseigneur Regnault de Madien! disait tout le monde.

Les clefs de la ville furent apportées bientôt sur un plat d'or, et offertes à l'amiral, qui les refusa, pour en faire présent à son fils Philippe.

Mais Philippe, à son tour, n'en voulut pas, disant :

— Sire, continuez votre besogne ici... Moi, je vais aller ailleurs, si cela vous plaît... Je ne veux pas me renfermer plus longtemps dans les villes... Je préfère tenir les champs, comptant vous servir mieux ainsi. Que mon cher frère Solot reste à vos côtés : un seul de nous deux vous suffira, me semble-t-il... Vous n'avez pas tout fait encore : il reste à combattre et à soumettre les rois alliés de Brunissant, lesquels pourraient bien revenir sournoisement nous surprendre, si nous n'y prenons garde!...

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le souhaitez, mon beau fils, répondit le vieil amiral. Je vais rester en cette cité, m'y fortifiant, dans l'attente des prouesses que vous allez faire ailleurs. Que le ciel vous aide, mon cher fils!

— Que Dieu vous conserve, monseigneur! dit Philippe.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le Chevalier de l'Epervier Blanc prit congé de son père, l'amiral Regnault de Madien, et s'en alla combattre les cinq rois alliés de Brunissant.**



Ne voulant pas rester davantage dans la ville de Cercueil, Philippe choisit un nombre suffisant de gens d'armes et de chevaliers pour l'accompagner, et s'en alla à l'aventure, en compagnie de messire Tartarin Savarin et de messire Goubert de Ferrande.

Mordret, le messager de la gente pucelle qui avait nom Amordelis, le suivit à distance, sans qu'il s'en doutât. La pie suivit Mordret, voletant au hasard durant le chemin.

Après avoir chevauché pendant une journée, Philippe de Madien et sa troupe rencontrèrent une autre troupe, à la tête de laquelle marchaient cinq rois richement accoutrés.

— Chevaliers, leur cria Philippe du plus loin qu'il les aperçut, vous arriverez trop tard... Votre ami, le roi Brunissant, a reçu le châtiment qu'il méritait, et la ville de Cercueil s'est rendue au noble amiral Regnault de Madien!...

— Qui es-tu donc, toi, qui nous annonces une si fâcheuse nouvelle? demanda le roi de Perse.

— Ne le devinez-vous pas? demanda ironiquequement Philippe.

— Non, certes, répondit le roi de Turquie.

— Ne le voyez-vous pas à mon enseigne?...

— Ah! vous êtes le Chevalier de l'Epervier Blanc, dont la renommée court partout sur les ailes du vent?

— Vous avez dit juste!

— Eh bien! reprit le roi de Turquie, jure que que tu n'en as pas menti, et que le roi Brunissant, notre allié, est mort et sa ville prise!

— Volontiers!... Je vous jure, par la foi que je

dois à ma dame, que cette nuit, pendant le siége de la cité par les gens de l'amiral Regnault de Madi n, le roi Brunissant a été tué... Je vous dirai même de quelle mort il est mort, car c'est moi qui l'ai défait!...

— S'il en est ainsi, Chevalier de l'Epervier Blanc, nous allons nous en prendre à toi de ce désastre et de cette défaite.

— Je suis prêt, dit Philippe fièrement.

— Mais, comme il est inutile d'en punir d'autres que toi, nous te proposons de lutter avec chacun de nous, jusqu'à ce que tu sois mort ou que nous soyons vaincus!...

— Sire, refusez et combattons ces traîtres! dit vivement Goubert de Ferrande à Philippe.

Philippe sourit, et, sans répondre au bon Goubert, il dit au roi de Turquie, qui venait de lui parler :

— J'accepte votre proposition.

Ayant dit cela, le bel ami de la belle Amordelis prit du champ pendant que le roi de Turquie en prenait de son côté. Les deux troupes ennemies se retirèrent à l'écart, se surveillant mutuellement, prêtes à en venir aux mains en cas de trahison.

Les deux champions s'étaient donc éloignés pour prendre du champ. Quand ils jugèrent qu'ils étaient l'un et l'autre en point pour combattre, ils donnèrent carrière à leurs chevaux, et s'en vinrent avec impétuosité à leur mutuelle rencontre. Les lances volèrent en éclats, et les deux adversaires furent renversés violemment de dessus leurs destriers. Mais aussitôt, se relevant légèrement l'un et l'autre, ils se coururent sus, l'épée à la main.

Les chances ne furent pas longtemps égales. Le roi de Turquie était vigoureux et vaillant; mais l'âge pesait un peu sur lui et lui ôtait de son agilité, tandis que Philippe, jeune et intrépide, ne pouvait parvenir à se lasser. Le roi de Turquie tomba.

Philippe de Madien, qui avait l'épée levée sur sa tête, allait l'abaisser et en finir avec lui; mais, songeant à sa dame, il lui dit :

— Roi de Turquie, t'avoues-tu vaincu? Veux-tu être mien?... Il ne te sera fait aucun mal et imposé aucune condition honteuse.

— S'il en est ainsi, répondit le roi de Turquie, je te crie volontiers merci. Tu es un loyal chevalier : fais de moi ce que tu voudras.

Philippe lui tendit la main pour se relever, et le roi alla vers la petite troupe des chevaliers de la suite de son vainqueur.

Celui-ci, qui devinait bien que tout n'était pas dit et qu'il allait avoir fortement à besogner, s'empressa de remonter sur son cheval et de reprendre une lance pour combattre l'un des quatre rois qui restaient encore à vaincre.

Le roi de Hongrie s'avança à sa rencontre. Malheureusement, dès la première passe, il fut désarçonné et s'en alla rouler dans la poussière.

— Veux-tu recommencer, roi de Hongrie, lui demanda Philippe, qui ne le voyait guère disposé à cela.

— Je me rends à toi aux mêmes conditions que le roi de Turquie, répondit le roi de Hongrie.

Et il alla rejoindre son compagnon.

Philippe reprit du champ, et attendit, la lance en arrêt.

Le roi de Perse courut sus à lui, croyant en avoir facilement raison, autorisé qu'il était à croire cela par sa force extraordinaire. Le combat fut âpre et furieux. Tant plus ils allaient et tant plus ils semblaient prendre des forces nouvelles. L'herbe s'empourpra de leur sang et la prairie se couvrit des pièces de leurs armures. Un instant, et comme d'un commun accord, ils s'arrêtèrent pour souffler; puis ils recommencèrent, ayant hâte l'un et l'autre de finir cette dangereuse besogne.

A un moment, le vieux Goubert de Ferrande tressaillit. Il venait de voir l'épée du roi de Perse s'abaisser sur le défaut du haubert de Philippe. Mais Philippe avait habilement paré le coup, et, par contre, lui en avait porté un qui l'avait fait choir tout de son long par terre.

Le roi de Perse allait se relever; Philippe l'en empêcha en le menaçant de très-près de son épée. L'autre comprit qu'il n'avait plus rien à espérer : il se rendit.

Pendant que le roi de Perse allait rejoindre ses compagnons, Philippe se remit en selle, attendant les deux autres rois.

Certes, s'ils eussent eu du cœur au ventre, ils n'eussent pas hésité à venger la défaite de leurs trois compagnons, car les blessures reçues par le chevalier de l'Epervier lui enlevaient maintenant de ses forces. Mais ils redoutaient si fort de subir le sort des rois de Perse, de Turquie et de Hongrie, qu'ils abaissèrent leurs lances d'un commun accord, descendirent de leurs destriers et s'en vinrent s'agenouiller devant Philippe de Madien, ébahi d'un si prompt résultat.

— Chevalier au Blanc Epervier, dit le roi de Samarie, je te demande grâce et merci!

— Chevalier au Blanc Epervier, dit le roi de Syrie, je me reconnais pour tien : fais de moi ce qu'il te plaira!...

## CHAPITRE XXX

Comment, après que les cinq rois eurent crié merci au Chevalier de l'Epervier, Mordret s'en vint le féliciter et lui dire enfin quelle était sa mie ; et comment Philippe envoya vers elle les rois qu'il avait conquis.

Nous savons que Mordret avait assisté à toute cette affaire. Il avait passé par toutes les émotions de la crainte et de l'espérance, de la terreur et de la joie durant le combat du vaillant Philippe de Madien avec le roi de Turquie, avec le roi de Perse et de Hongrie. Pour un peu, même, il eût embrassé les rois de Samarie et de Syrie pour leur prompte soumission, qui mettaient fin à ses transes.

Lorsque tout fut terminé, et que les deux troupes, maintenant confondues, se mirent en marche

pour la ville de Cercueil, Mordret s'approcha de Philippe de Madien et lui dit à voix basse, de manière à n'être entendu que de lui :

— Seigneur, la dame qui était à pourvoir, et qui est désormais pourvue, vous salue !

— Mordret! s'écria Philippe avec joie. Ah! c'est le ciel qui t'envoie vers moi, mon ami!... Je me demandais comment je m'y prendrais pour envoyer ces cinq rois conquis par moi à la souveraine de ma vie... Ce sont des esclaves dignes d'elle... Mais comment arriveront-ils jusqu'à elle, si je ne sais comment elle se nomme?...

— Rien de plus juste, seigneur Philippe; aussi vais-je vous révéler ce que j'avais mission de vous cacher jusqu'à nouvel ordre...

— Ainsi, demanda vivement Philippe, elle se nomme?...

— Elle a nom Amordelis, répondit Mordret.

— Amordelis!

— Oui, et elle est la fille du roi d'Afrique.

— Ah! mon ami, combien je te remercie de ce que tu m'apprends là!... Amordelis!... Amordelis!.. O ma dame de beauté! O ma souveraine bien-aimée!

— Ainsi donc, demanda Mordret, vous comptez lui envoyer ces cinq rois conquis par vous?...

— Dès aujourd'hui, répondit Philippe; dès aujourd'hui, ou plutôt dès demain, car la journée est avancée et nous n'arriverons à Cercueil que dans la moitié de la nuit... Mais ils partiront demain, et tu les accompagneras, ami Mordret.

— Bien volontiers, seigneur Philippe, heureux d'avoir à remplir un pareil message.

Tout en devisant ainsi de choses et d'autres, les deux troupes arrivèrent, assez avant dans la soirée, dans la ville assiégée et prise la veille.

Vous jugez de l'accueil que l'amiral fit à son vaillant fils. Ce fut un concert de louanges qui eussent pu tourner la tête et le cœur du jeune Chevalier de l'Epervier Blanc, s'il n'eût eu le cœur et la tête occupés des perfections de la belle Amordelis, que cependant il n'avait pas encore vue, à son grand chagrin.

Un souper fut organisé vitement en l'honneur de cette nouvelle victoire, et, tout le temps qu'il dura, il ne fut question que des merveilleuses prouesses du Chevalier de l'Epervier.

Vers la fin du repas, comme chacun se disposait à regagner son logis, le vieil amiral demanda à son fils où il comptait présentement aller :

— Sire, répondit Philippe, je désire présentement retourner avec vous à Lapra, pour embrasser ma mère...

— C'est une bonne pensée et je t'en sais gré, mon beau fils, dit le vieil amiral. Nous partirons ensemble dans deux ou trois jours.

## CHAPITRE XXXI



Comment, au moment où Mordret prenait congé du Chevalier de l'Epervier Blanc, la pie entra en voletant par la fenêtre ouverte et s'empara d'un diamant appartenant à Philippe.

Dès le lendemain, de grand matin, Philippe de Madien manda aux cinq rois qu'il avait conquis la veille, qu'ils eussent à se préparer à accompagner un sien serviteur qui les conduirait là où ils devaient aller et où il les rejoindrait probablement un jour.

Les rois répondirent qu'ils étaient prêts à obéir à tout ce qu'il plairait au Chevalier de l'Epervier Blanc de leur commander.

Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs, Philippe appela secrètement Mordret auprès de lui, dans la chambre qu'il occupait dans le palais du feu roi Brunissant.

La fenêtre était ouverte, car il faisait une chaleur extrême. Philippe était assis, rêvant à Amordelis, et regardant avec amour l'enseigne brodée par ses mains adorées. Il venait de placer précisément sur un meuble, à portée de sa main, différents joyaux d'un grand prix, parmi lesquels était un merveilleux diamant qui lui avait été donné par sa mère à l'issue des joutes dans lesquelles il avait été tant de fois vainqueur.

Mordret vint. Philippe et lui s'entretinrent pendant quelques instants cependant, l'un questionnant et l'autre répondant. Philippe avait tant de choses à apprendre sur Amordelis, la gente pucelle, dont il était le chevalier!...

Pendant qu'ils devisaient ainsi, la pie du héraut d'Amordelis, qui n'avait pu suivre son maître par le chemin ordinaire et qui cherchait à le rejoindre par n'importe quel chemin, la pie entra en volетant, sans que ni Mordret ni Philippe s'aperçussent d'abord de sa présence. Quand elle fut dans la chambre, elle fureta de l'œil, à droite et à gauche, comme font ces sortes d'oiseaux-là, et apercevant le gros diamant de Philippe qui reluisait comme le plus pur cristal, elle se précipita dessus avec un petit cri de joie, et l'emporta dans son bec, en prenant, pour s'en retourner, le chemin qu'elle avait pris pour venir.

En voyant disparaître ce précieux diamant auquel il tenait tant, le premier mouvement de Philippe avait été d'appeler, de courir, de crier.

Mais Mordret, qui avait reconnu le larron, lui dit en souriant :

— Quoi que ce soit qu'elle vous ait enlevé, seigneur Philippe, cela vous sera rendu : c'est la pie de ma dame Amordelis, laquelle m'a suivi jusqu'ici et n'a pas voulu me quitter... Je retrouverai

ce qu'elle vous a dérobé, je vous le répète, car je sais où elle a l'habitude d'enfouir tous ses larcins.

— Si tu le retrouves, ami Mordret, dit le Chevalier de l'Epervier, tu prieras la belle Amordelis de l'accepter en mon nom ; car c'est un merveilleux diamant qui me vient de ma mère et qui ne saurait être mieux placé qu'entre les belles mains de la belle princesse, fille du roi d'Afrique.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, répondit le héraut.

— Et maintenant, pars, ami Mordret, et assure ma dame et souveraine maîtresse que je n'ai et n'aurai jamais qu'elle au monde.

— Je n'y manquerai pas, seigneur Philippe.

Et ayant dit cela, le messager d'Amordelis prit congé du Chevalier de l'Epervier Blanc, qui resta tout songeur lorsqu'il fut parti.

Bientôt Mordret et les cinq rois se mirent en marche, chevauchant vivement, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à s'embarquer au port de Seph. De là, un navire les transporta sans malencontre à Lapra, où ne devait pas tarder à se rendre l'amiral Regnault de Madien.

De Lapra, Mordret et les cinq rois conquis chevauchèrent jusqu'à la ville où séjournait Menoys, roi d'Afrique. Là, le premier soin du héraut, après avoir présenté à Amordelis le diamant volé par sa pie, fut de lui présenter, ainsi qu'au prince son père, les cinq rois conquis.

— De la part du noble et courtois Chevalier de l'Epervier Blanc ! dit-il.

— Voilà un bien vaillant chevalier, certes, s'écria le roi Menoys. Je n'entends parler de tous côtés que de lui... Je compte bien le voir un jour à ma cour, bien qu'il ait défait quelques-uns de mes amis...

— Sire, reprit Mordret, j'ignore si le Chevalier de l'Epervier Blanc viendra jamais à votre cour ; en tout cas, il vous prie d'accepter comme vôtres ces cinq rois qu'il a loyalement conquis, et qu'il vous offre en témoignage de l'estime qu'il a de votre personne et de celle de la princesse votre fille.

— J'en suis d'autant plus fier, dit Menoys, que d'ici à quelques jours doivent venir huit hauts et puissants princes, et, qu'en leur honneur, je veux donner des fêtes que la présence de ces cinq rois conquis contribuera sans doute à rehausser encore.

Menoys attendait, en effet, d'un jour à l'autre, les huit rois de Pouille, d'Arabie, de Crète, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie, lesquels, sur la foi de la renommée, qui proclamait la haute beauté de la princesse Amordelis, avaient envoyé des ambassadeurs pour la demander en mariage, et, après la réception de ces ambassadeurs, avaient voulu venir faire eux-mêmes leur demande.

## CHAPITRE XXXI

**Comment le roi d'Afrique voulut forcer sa fille Amordelis à choisir pour mari l'un des huit rois de Pouille, d'Arabie, d'Arménie, de Crète, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie.**



Une fois que les huit rois de Pouille, d'Arabie, de Crète, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie furent arrivés, le roi Menoys alla au-devant d'eux, accompagné des cinq rois que Philippe avait envoyés vers sa fille, assavoir, le roi de Perse, le roi de Turquie, le roi de Samarie, le roi de Syrie et le roi de Hongrie, et il les festoya comme il convenait.

Mais cette fête, que le roi Menoys, son père, faisait à ces huit princes étrangers, était loin de réjouir la gente pucelle Amordelis, qui ne songeait nuit et jour qu'à son cher Philippe de Madien. Elle se douta bien du motif de leur venue à la cour de son père, et elle en devint si mélancolieuse et si troublée, qu'elle s'enferma dans sa chambre sans en vouloir bouger.

Le roi d'Afrique, apprenant cela, alla vers elle.

— Qu'avez-vous, ma fille ? lui demanda-t-il. Souffrez-vous donc ?

— Sire, répondit Amordelis, je suis prise par une fièvre telle qu'à peine si je me puis mouvoir ni tourner...

— Cela vous est venu du chaud que vous avez eu, puis du froid que vous avez ensuite ressenti... Mais ce n'est pas là chose qui doive vous faire garder le lit ; tout au contraire, il faut vous agiter de votre mieux ; ce qui est venu par le danser s'en retournera par le danser... Or donc, ma fille, levez-vous et venez festoyer ces puissants seigneurs qui sont arrivés en cette ville exprès pour vous voir... Vous les regarderez tous avec attention, et vous choisirez celui que vous aimerez le mieux.

— Sire, répliqua Amordelis, je les tiens tous pour vus et bien vus, car ils me plaisent tous autant...

— Comment ! s'écria le roi Menoys, est-ce donc là marchandise qu'on doive mettre au même prix ?

— Je sais, monseigneur mon père, qu'ils sont tous si bons et si beaux qu'on ne doit pas en priser un moins haut que l'autre.

Le roi d'Afrique réfléchit pendant quelques instants, puis il reprit :

— Belle fille, je vous ai souventes fois dit que je suis d'âge ancien et que je ne puis guères porter tout seul la lourde charge que j'ai... Par ainsi, faites votre choix parmi ces huit rois venus en ma cité en votre intention; voyez celui d'entre eux que vous voulez prendre à mari, ou, si vous ne le choisissez pas à votre plaisir, je le choisirai alors au mien.

— Sire, répondit Amordelis, je suis votre fille, ce qui est une excelleute raison pour que vous fassiez de moi à votre guise... Mais je dois vous déclarer que je n'ai rien de plus cher au monde que le soin de votre repos, et si vous me donnez à l'un de ces huit rois étrangers, c'est vouloir la destruction de votre pays, car les sept autres refusés voudront s'en venger sur nous du choix que j'aurai pu faire, comme si je les pouvais épouser tous les huit!...

— Au nom de Dieu! fille, vous dites vrai, s'écria le roi Menoys; mais je les ai fait venir ici pour qu'ils vous vissent, et ils vous verront, car parfaite amour ne peut survenir entre homme et femme sans qu'il y ait eu vue d'œil et échange de regards... Il est impossible que sur ces huit-là, il n'y en ait pas un qui vous plaise... Quand vous l'aurez choisi, les autres, qui sont sages et loyaux, et qui savent bien que vous ne pouvez en épouser qu'un, ne le prendront pas en déplaisir, car nous leur dirons que nous ne les avons pas fait venir pour les marier, mais bien pour assister à vos noces...

— Mon cher père, je n'ai pas présentement désir de me marier, dit Amordelis à bout de raisons.

— Ce désir vous viendra, ma fille, repartit Menoys, lorsque vous aurez pu juger par vos yeux de la beauté et de la richesse de ces huit prétendants.

— Je n'en aimerai aucun, je vous le jure, mon père, s'écria Amordelis désespérée.

— L'indifférence amoureuse n'est pas de votre âge, ma fille, et si ce sont des préventions qui vous font parler ainsi que vous le faites, je vous répète que vous en reviendrez, quand vous aurez vu les huit rois qui vous veulent prendre à femme...

## CHAPITRE XXXIII

Comment la gente pucelle Amordelis fut forcée de voir les huit rois qui prétendaient l'avoir à femme, et comment le fidèle Mordret, sans en rien dire à la princesse, alla prévenir Philippe de Madien.

Amordelis, malgré qu'elle en eût, dut se résigner à aller en la salle où son père désirait qu'elle allât, pour faire accueil aux huit rois venus à Damas tout exprès pour elle.

Quand elle parut, pâle et languissante comme un lis, mais toujours éblouissante de beauté sous sa pâleur et sous son voile d'alanguissement, ce furent des cris d'enthousiasme à n'en plus finir.

— Perle de l'Orient! s'écria le roi d'Ethiopie émerveillé.

— Etoile du ciel! s'écria le roi d'Etrurie, non moins émerveillé que le roi d'Ethiopie.

— Fleur du paradis! s'écria le roi d'Arabie, non moins émerveillé que le roi d'Ethiopie et que le roi d'Etrurie.

— Perle! étoile! fleur! s'écria le roi d'Arménie, ne trouvant d'autres comparaisons que celles de ses rivaux pour louer dignement cette merveilleuse pucelle.

Quant aux rois de Pouille, de Crète, d'Egypte et de Tartarie, leur admiration était telle, qu'ils ne pouvaient parler. Peut-être qu'au fond Amordelis préférait encore leur silence aux hyperboles des quatre premiers princes, quoiqu'elle ne fît pas plus de cas des uns que des autres, uniquement préoccupée qu'elle était de son cher Chevalier au Blanc Epervier.

L'accueil qu'elle fit aux huit rois se ressentit donc naturellement de cette unique préoccupation; mais aucun d'eux n'y prit garde et ne s'en scandalisa, prenant sans doute sa froideur pour de la timidité. Aussi mangèrent-ils de bon appétit au souper qui suivit cette présentation.

Amordelis était toute mélancolieuse, ne sachant que devenir en cette pénible extrémité, surtout en l'absence de son fidèle serviteur Mordret, absence qu'elle ne s'expliquait pas et qui la chagrinait autant que la présence des huit rois prétendants à sa main.

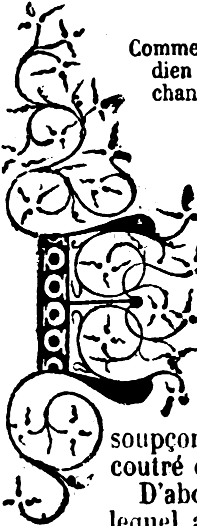
Où était donc le fidèle Mordret?

Mordret avait vu venir les huit ambassadeurs des huit rois, et il avait appris la cause de leur venue à Damas. Mordret était trop reconnaissant de l'amitié que lui avaient témoignée la princesse Amordelis et le prince Philippe de Madien, pour ne pas les aider de tout son pouvoir en cette occurrence. En conséquence, pendant que le vieux roi Menoys festoyait les ambassadeurs en attendant qu'il festoyât les rois qui les avaient dépêchés vers lui, le fidèle messager s'était empressé de quitter Damas et de se rendre à Lapra pour prévenir Philippe de Madien, qui, heureusement, y était arrivé avec son père et une partie de l'armée. Là, il lui avait tout raconté, en ne lui célant aucun détail et en lui conseillant, avec tout le respect qu'il lui devait, de se hâter pour ne pas arriver trop tard.

— La belle princesse Amordelis vous aime et n'aime que vous au monde, avait-il ajouté; mais un père est un père, et lorsque ce père est roi, il peut tout sur sa fille!...

## CHAPITRE XXXIV

Comment le noble et puissant Philippe de Madien s'en vint voir sa mie, déguisé en marchand.



En apprenant cela, Philippe de Madien résolut d'aller voir les choses par lui-même. Il partit seul, en habit dissimulé, sans compagnie aucune, ne menant pas grand bruit, et il marcha tant et si bien, qu'il arriva en la ville de Damas, où personne ne soupçonna sa présence, pauvrement accoutré comme il l'était.

D'abord il alla à l'hôtel d'un orfévre, lequel avait à foison de beaux colliers d'or, de plaisantes fermailles et de riches pierreries, et lui en acheta environ pour six mille besants d'or. Quand il eut ces merveilles, il les enveloppa chacune à part, les mit dans une très-belle boîte, et, cela fait, s'en alla à la cour du roi Menoys.

Là, il trouva une des dames de la gente princesse Amordelis, à laquelle il dit :

— Demoiselle, je suis un pauvre marchand étranger... Si vous connaissez céans quelqu'un qui ait envie de belles pierreries, je vous prie de me le dire, et je vous donnerai en récompense un gros diamant.

La demoiselle, heureuse de l'aubaine, s'en alla raconter la chose à sa maîtresse, la princesse Amordelis, qui consentit à recevoir ce pauvre marchand de si riches choses.

Philippe monta, le cœur battant, et quand il fut dans la salle où se tenait sa mie et qu'il la vit si belle, il se sentit pâlir et tomba quasiment en pamoison.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda la princesse avec intérêt et de sa plus douce voix.

Comme Philippe ne répondait pas, Amordelis commanda qu'on allât lui chercher à manger et à boire pour le réconforter, et, en attendant qu'il eût terminé, elle se réfugia dans sa chambre à coucher pour songer à son cher chevalier.

— Quand vous vous serez réconforté, mon ami, dit-elle à Philippe, rougissant et pâlissant sous son regard, vous viendrez me rejoindre en cette chambre où je vais... Là, vous me montrerez vos joyaux, et j'en choisirai quelques-uns...

Philippe ne sut que répondre. Il s'inclina tout confus.

— C'est bien la princesse Amordelis? demanda-t-il en tremblant. C'est bien la fille du roi d'Afrique?...

— Oui, certes, lui répondit la demoiselle, elle seule ici a le droit de porter ce nom et ce titre... Mais mangez donc, mon brave homme, ajouta-t-elle en voyant que Philippe restait la bouche ouverte devant la porte par laquelle Amordelis venait de sortir.

Il but et mangea, mais du bout des lèvres seulement, ébloui qu'il était par la merveilleuse beauté de sa mie. Il l'avait rêvée belle, certes, mais non aussi belle qu'elle venait de se révéler à lui.

Enfin, lorsqu'il se fut réconforté, et il n'y mit pas un long temps, il pria la demoiselle de vouloir bien le conduire auprès de la princesse Amordelis.

La demoiselle le conduisit, puis elle se retira.

— Entrez, mon ami, dit Amordelis.

Quand Philippe de Madien, le preux et vaillant chevalier, qui ne redoutait rien, se vit seul dans cette chambre à coucher de la princesse Amordelis sa mie, il se mit à trembler de tous ses membres. Pour un peu, il serait tombé pâmé.

Cependant, comprenant que son trouble finirait par devenir suspect pour celle aux yeux de laquelle il voulait rester inconnu, Philippe se remit petit à petit, et, ouvrant la boîte qu'il avait apportée, il étala sur une table les beaux colliers d'or, les plaisantes fermailles, les riches pierreries qu'elle contenait.

Amordelis regarda d'abord curieusement toutes ces merveilles d'orfévrerie; puis, malgré elle, songeant qu'elles ne devaient servir qu'à la rendre plus désirable encore aux yeux des huit rois prétendants, elle les repoussa doucement de sa belle main dédaigneuse, et se remit à songer à son cher Philippe, oubliant le marchand qui était devant elle.

Le marchand, en revanche, ne l'oubliait pas. Il était tout yeux pour chacun des mouvements qu'elle faisait avec cette grâce souveraine qu'elle apportait dans chacune de ses actions. Aussi, lorsqu'elle avança la main pour repousser la boîte où étaient les joailleries, qui ne la tentaient plus, Philippe aperçut-il à son doigt le diamant qui lui avait été dérobé par la pie de Mordret.

Il tressaillit et ne put s'empêcher de dire :

— Vous avez là, ma dame, un diamant merveilleux!...

— En effet, répondit languissamment Amordelis, il est très-beau, et pas un seul de tous ceux que vous avez dans votre boîte ne le peut valoir pour moi... Aussi j'y tiens comme à la vie, non à cause de sa valeur, qui, cependant, doit être fort grande, qu'à cause du souvenir qu'il me rappelle...

— Il vous rappelle un souvenir, madame? demanda Philippe de Madien, qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes, tant l'émotion qu'il éprouvait était forte.

— Oui! murmura Amordelis avec un soupir, et oubliant qu'elle parlait à un marchand d'orfévreries, j'y tiens à cause du vaillant chevalier auquel il a appartenu avant de m'appartenir...

— Un vaillant chevalier, madame?

— Le plus vaillant, le plus courtois, le plus loyal, le plus noble, celui que j'aime plus que toute chose au monde! dit la gente pucelle, entraînée par son ardeur amoureuse.

Philippe de Madien fut sur le point de se trahir

— Amordelis! Amordelis! Amordelis! murmura-t-il en se retirant petit à petit pour ne pas laisser voir son émotion à la princesse, et aussi pour la laisser rêver à lui tout à son aise.

Quand il sortit de la chambre à coucher de la gente pucelle, les demoiselles l'entourèrent pour lui demander ce que leur maîtresse lui avait acheté, et s'il était content.

— Content? Oh! certes, oui, je le suis! répondit Philippe, dont le cœur débordait en effet de joie.

— Vous m'avez promis un diamant? lui dit la demoiselle qui l'avait introduit dans le palais.

— Prenez tout ce que vous voudrez! répondit-il en lui ouvrant la boîte.

## CHAPITRE XXXV

Comment Philippe de Madien combattit tour à tour les huit rois qui étaient venus demander Amordelis à femme, et comment les huit rois s'en allèrent.

En célant toujours avec soin sa personne, Philippe de Madien, après être parti sans dire un mot, s'en alla loger dans une hôtellerie.

Or, le roi d'Afrique avait fait proclamer partout joutes et tournois en l'honneur des huit princes qui étaient venus lui demander sa fille Amordelis, lesquels princes devaient eux-mêmes prendre part à ces joutes dans lesquelles ils comptaient bien être vainqueurs.

C'était précisément le lendemain que devait avoir lieu la première.

Philippe de Madien, alors, prit une armure commune, un haubert de simple chevalier, en ayant soin cependant de placer à son heaume l'enseigne dont il avait juré de ne se séparer jamais. Seulement, comme elle l'eût trahi trop vitement, il la couvrit d'un voile sombre.

Ainsi vêtu, ayant en outre épée et lance comme il convenait, il monta sur un vigoureux cheval couvert de parements vulgaires, et s'en alla sur les lices.

La foule s'y portait depuis le matin, attirée par la réputation de vaillance des huit rois. Des échafauds étaient dressés tout à l'entour, tant pour le roi Menoys et la princesse sa fille, que pour les princes et dames de sa cour.

Les hérauts d'armes déclarèrent les lices ouvertes, et chacun des huit rois y jouta tour à tour contre tous les chevaliers qui se présentèrent, et qui tous furent défaits, aux applaudissements du roi et de la foule.

La belle princesse Amordelis, seule, restait froide au milieu de cet enthousiasme général excité par la haute chevalerie des rois de Pouille, d'Arabie, de Crète, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie.

— Ah! si le vaillant Chevalier à l'Epervier Blanc était là! murmurait-elle.

Les cinq rois de Perse, de Turquie, de Samarie, de Syrie et de Hongrie, en disaient autant qu'elle, pour des raisons différentes; car si Amordelis savait par la renommée ce que faisait le bras de Philippe de Madien, trois d'entre eux le savaient par eux-mêmes.

Les huit rois, fiers de leurs prouesses, attendaient que les chevaliers se présentassent. Mais les chevaliers ne se hâtaient pas de se présenter, l'exemple des précédents ne les encourageant pas à le faire.

Au moment où la gente pucelle murmurait, pour la dixième fois peut-être :

— Ah! si le Chevalier de l'Epervier Blanc était là!...

Philippe de Madien se présenta!

D'abord, on ne crut pas devoir s'intéresser à lui, tant il avait chétive allure sur son grand cheval, et tant ses harnais avaient pauvre mine.

Cependant, comme aucun autre que lui ne se présentait et que les huit rois ne pouvaient refuser de combattre, ayant vaincu jusque-là, l'un d'eux se résigna à pousser son cheval à la rencontre du chevalier inconnu.

C'était le roi de Pouille.

Mais il n'y alla qu'avec mollesse et avec une sorte de mépris pour l'adversaire qu'il allait combattre là.

Mal lui en advint de ce dédain, car Philippe de Madien, qui y allait de franc jeu et qui se tenait sur ses gardes, le renversa net sur le sable, dès la première rencontre, au grand étonnement des huit rois, y compris celui qui venait d'être si vilainement renversé.

Ayant fait cela, Philippe alla reprendre du champ le plus tranquillement du monde, pour donner le temps à son adversaire de se relever.

Le roi de Pouille se releva, en effet, et remonta furieux sur son cheval, qu'il éperonna avec rage. Mais sa colère le servit aussi mal que son mépris. Il fut de nouveau forcé de vider les étriers, à sa grande confusion et au grand ébahissement de tout un chacun.

Cette fois, il ne put se relever et on dut l'emporter hors des lices.

Pendant ce temps, Philippe de Madien s'était remis en place, attendant.

Au roi de Pouille succéda le roi d'Arabie.

— Celui-là va venger l'autre! disait-on de tous côtés.

Le roi d'Arabie alla tomber sur la poussière à la place même où était tombé le roi de Pouille.

Au roi d'Arabie succéda le roi de Crète.

— Le chevalier inconnu va être châtié! dit le bon roi Menoys à sa fille Amordelis, qui commençait à prendre intérêt à la joute.

— Je ne crois pas, monseigneur, répondit la gente pucelle.

Amordelis avait grandement raison de ne pas croire, car le roi fit exactement ce qu'avaient fait les deux autres.

Au roi de Crète succéda le roi d'Arménie.

Le roi d'Arménie eut le même sort que le roi de Crète, qui avait eu le même sort que le roi d'Arabie, qui avait eu le même sort que le roi de Pouille.

La foule cessait d'applaudir les rois pour applaudir l'humble chevalier qui, sans avoir l'air d'y toucher, désarçonnait les plus robustes et les plus chevaleureux. Et chacun se demandait avec curiosité qui il pouvait être, et personne ne se répondait, bien entendu.

Le roi d'Egypte succéda au roi d'Arménie;

Le roi de Tartarie au roi d'Egypte;

Le roi d'Etrurie au roi de Tartarie.

Et tous trois eurent à se reprocher la défaite qu'avaient eue à se reprocher les quatre premiers princes.

Vint le huitième et dernier roi, le roi d'Ethiopie.

Celui-là avait plus de vaillance, de force et d'orgueil que les autres. Il était d'autant plus heureux d'arriver ainsi le dernier, que cela lui permettait de triompher doublement. D'un côté, il n'avait plus de rivaux à redouter dans ses prétentions sur Amordelis, car ils avaient été vaincus honteusement sous ses yeux. D'un autre côté, venant ainsi le dernier, il profitait de l'état de faiblesse et de fatigue dans lequel devait indubitablement se trouver le chevalier inconnu, car il ne pouvait avoir mis hors de combat sept adversaires sans avoir éprouvé en somme une grande fatigue.

Le roi d'Ethiopie était donc sûr d'avance de sa double victoire. Et de fait, dès la première passe, Philippe faillit lui donner raison, en chancelant sous le coup de sa lance. Mais il se remit vitement, et, en revenant, il lui fit à son tour une surprise désagréable en l'enlevant du bout de sa lance au-dessus de son cheval et en le laissant tomber sur le sol.

Des applaudissements enthousiastes se firent entendre de toutes parts.

— Ah! s'il avait l'enseigne qui m'est aujourd'hui si chère, murmura Amordelis, je croirais volontiers que c'est mon doux ami Philippe de Madien!...

— L'Epervier Blanc est seul capable de tant de vaillance! murmuraient les cinq rois conquis par lui à la suite du siége de la ville de Cercueil.

Le roi d'Ethiopie ne se tenait pas pour vaincu; il se releva avec plus de rage que jamais et se rua sur Philippe, l'épée à la main.

Les coups retentissaient sonores sur les armures qui étincelaient au soleil d'une merveilleuse façon. Les hauberts se démaillaient pièce à pièce, les épées s'ébréchaient, le sang coulait de part et d'autre.

Le roi d'Ethiopie, qui sentait ses forces se retirer de lui, résolut d'en finir tout d'un coup. Il prit son épée à deux mains et la leva sur la tête de Philippe.

Amordelis poussa un cri.

Au même instant, l'épée du roi d'Ethiopie s'abaissa sur le heaume de Philippe, qui eût dû avoir la tête fendue jusqu'aux oreilles, ainsi que s'y attendait bien le roi d'Ethiopie. Il n'en fut rien; l'épée entama seulement la calotte de fer, et, passant sur le timbre, coupa net le voile qui cachait l'enseigne, laquelle étincela alors au soleil.

— Le Chevalier de l'Epervier Blanc! s'écria Amordelis, éperdue.

— L'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc! répéta la foule avec frénésie.

Cette rumeur déconcerta le roi d'Ethiopie, et son épée s'arrêta dans sa main, ce qui permit à Philippe de lui poser la sienne sur la gorge, en lui criant :

— Roi d'Ethiopie, vous avouez-vous vaincu, et renoncez-vous à épouser la belle princesse Amordelis?

— Oui, certes, eut à peine le temps de répondre le roi d'Ethiopie, qui commençait à étouffer.

## CHAPITRE XXVI

Comment Philippe de Madien alla prendre la fille du roi d'Afrique sur l'échafaud, et comment le roi fut joyeux de voir Philippe désarmé.



Faute de combattants, la joute fut terminée, et pendant que les rois vaincus se retiraient sans sonner mot, comprenant que le plus sage était de partir incontinent, Philippe de Madien se rendit sur l'échafaud royal, où l'attendait si impatiemment la belle pucelle Amordelis.

Le vieux roi Menoys ne l'attendait pas avec moins d'impatience.

— Sire, dit Philippe en ployant le genou devant le père de sa mie, huit rois sont venus à Damas pour épouser la princesse Amordelis, votre bien-aimée fille?..

— Vous dites vrai, vaillant chevalier, répondit le roi d'Afrique.

— Mais, Sire, reprit Philippe de Madien, vous ne pouvez donner votre fille, la plus merveilleuse des créatures, à des princes qui ont subi devant tout votre peuple la honte d'une défaite!...

— Sans doute, vaillant chevalier; mais...

— Or, comptez, s'il vous plaît, avec moi, Sire.

— C'est inutile...

— Je trouve la chose bonne, Sire, et si vous ne vous y opposez pas, je vais compter... D'abord s'est présenté le roi de Pouille...

— Le roi de Pouille, en effet...

— Il a été défait...

— J'en conviens, et même un peu vite...

— Après le roi de Pouille, le roi d'Arabie...

— Le roi d'Arabie a subi le même sort...

— Puis le roi de Crète.

— Le roi de Crète aussi...
— Puis le roi d'Arménie.
— Le roi d'Arménie aussi...
— Puis le roi d'Egypte, ce qui fait cinq, si je sais bien nombrer.
— Vous nombrez à merveille, vaillant chevalier !
— Puis le roi de Tartarie, ce qui fait six.
— Le roi de Tartarie a été vaincu aussi, vous dites vrai !...
— Puis le roi d'Etrurie, ce qui fait sept.
— Le roi d'Etrurie, comme les autres, vous avez raison !
— Et, finalement, le roi d'Ethiopie.
— Ah ! celui-là s'est courageusement défendu !
— Sans doute, Sire, mais il a été vaincu comme les autres, et, comme les autres, il est indigne d'avoir à femme la belle et vertueuse princesse Amordelis, votre fille... D'ailleurs ils sont partis...
— Les huit rois sont partis !
— Sinon huit, du moins sept, Sire, car le roi d'Ethiopie ne peut pas se mettre en route présentement, à cause des blessures qu'il a reçues dans le combat.
— Mais, dit le vieux roi Menoys, si vous avez rendu impossible le mariage de l'un de ces huit princes avec ma fille, comment vous y prendrez-vous pour l'en dédommager ?
— En la suppliant à genoux de m'accepter pour son mari ! répondit le Chevalier de l'Epervier.
— Vous ?...
— Oui, Sire, moi !
— Et qui êtes-vous pour oser prétendre à cet honneur ?...
— Je suis le Chevalier de l'Epervier Blanc, et j'ai nom Philippe de Madien, répondit le jeune homme en ôtant son heaume et en montrant sa belle physionomie si fière et si loyale.

A son tour, Amordelis se sentit remuée jusques au fond de l'âme par l'aspect de son doux ami Philippe. Elle l'avait imaginé beau, mais non aussi beau qu'il se révélait en ce moment à elle.

— O monseigneur mon père, dit-elle en suppliant au roi d'Afrique, c'est lui seul que je veux jamais épouser !
— Et tu l'épouseras ! répondit joyeusement le vieux Menoys, car il est aussi digne de toi que tu es digne de lui. Tu l'aimes mieux que les huit autres, à ce qu'il paraît ?
— Oui, mon cher père ! Oui !
— Eh bien ! moi, je l'aime mieux !

## CHAPITRE XXXVII ET DERNIER

**Comment Philippe fut couronné roi de Pothamée et épousa la belle Amordelis.**

Bientôt on revint au palais, au milieu d'un cortége enthousiaste. Chacun se pressait pour mieux voir ce vaillant et beau Chevalier de l'Epervier Blanc, qui, quoique si jeune, avait déjà fait tant de glorieuses prouesses, et chacun s'étonnait de lui trouver le visage si doux, après lui avoir trouvé le bras si lourd.

— Longs jours à l'Epervier Blanc ! Gloire à l'Epervier Blanc ! Joie et santé à l'Epervier Blanc !...

Amordelis, qui ne perdait pas une bouchée de tous ces cris, en était heureuse au possible, parce qu'il s'agissait là de la chose qu'elle aimait le plus au monde, c'est-à-dire de Philippe de Madien.

Au palais, les fêtes commencées en l'honneur des huit rois vaincus continuèrent en l'honneur du chevalier vainqueur. Le souper fut surtout très-gai, car on y raconta les mésaventures de la journée, c'est-à-dire le mépris que chacun des huit rois avait fait tout d'abord de cet humble chevalier qui s'était si vitement révélé leur maître.

Les cinq rois conquis racontèrent de nouveau leur combat avec Philippe, et, par la même occasion, la prise nocturne de la cité de Cercueil et la mort du roi Brunissant.

Chacun de ces récits était une prouesse. Philippe de Madien était heureux qu'on les racontât devant sa mie; Amordelis était fière de les entendre raconter.

Après souper, quand les nappes eurent été enlevées et que des groupes se furent formés çà et là pour la danse, Philippe de Madien se pencha tendrement sur Amordelis, et lui dit :

— Demoiselle, n'avez-vous pas souvenance d'avoir reçu hier la visite d'un pauvre marchand d'orfévreries dans votre chambre à coucher ?...
— Un marchand d'orfévreries, hier ? demanda Amordelis, étonnée.
— Oui, un pauvre marchand, qui, vous voyant, a failli tomber en pamoison, car il ne vous avait jamais vue et votre beauté l'avait ébloui...
— Seigneur Philippe ! dit Amordelis en rougissant.
— Voyons, vous ne voulez pas vous souvenir de ce pauvre marchand à qui, bonne et compatissante comme vous êtes et serez toujours, vous avez ordonné qu'on donnât à boire et à manger, parce que vous croyiez qu'il avait besoin de réconfort...
— N'en avait-il donc pas besoin, seigneur chevalier ?
— Grand besoin, au contraire, demoiselle, mais non du réconfort que vous dites...
— Duquel, alors ?
— Il avait soif et faim de vous-même...
— Que me dites-vous là ?... Ce pauvre marchand...
— C'était moi, Amordelis !
— Vous ?...
— Moi-même ! Moi, qui, pour mieux vous voir, étais venu à Damas sous un habit supposé, et qui, pour m'introduire auprès de vous, avais pris un pauvre costume de marchand... Aussi mon bonheur a été bien grand, croyez-moi, lorsque j'ai vu à votre main le diamant qui me venait de ma mère, et que, ne me connaissant pas, vous m'avez ingénument avoué que le chevalier auquel il avait appartenu était la chose que vous aimiez le plus au monde... Disiez-vous vrai ?...

— En douteriez-vous donc? demanda Amordelis en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Si j'en avais pu douter un seul instant, Amordelis, je n'en douterais plus aujourd'hui, ma douce amie!... répondit tendrement Philippe de Madien.

La gente pucelle, que cet entretien troublait délicieusement et qui aurait bien voulu le continuer, mais ailleurs, loin de tout ce bruit et de cette gaîté éclatante, essaya d'éloigner peu à peu la conversation de ce sujet, mais sans pouvoir y parvenir.

— Seigneur Philippe, lui demanda-t-elle, comment donc êtes-vous arrivé si à propos à Damas?

— Ne le devinez-vous pas, ma douce amie?

— Le fidèle Mordret, peut-être?...

— Lui-même! Aussitôt qu'il eut su l'arrivée des ambassadeurs et le motif de leur arrivée, il comprit qu'il devait me venir prévenir, et il accourut en effet à Lapra, où je venais précisément de débarquer avec le noble amiral Regnault, mon vénéré père... Vous savez maintenant le reste!...

— Ah! mon doux ami, murmura Amordelis, il ne faudra jamais oublier ce que nous devons à ce fidèle serviteur!

— Je ne l'oublierai jamais, mon ami, non plus que sa vie, à qui je dois une émotion bien chère à mon cœur...

Le vieux roi Menoys vint interrompre ce doux entretien, car il était l'heure d'aller prendre repos.

— Vous aurez bien le temps plus tard de causer tout seuls, mes enfants, leur dit-il en souriant.

Amordelis et Philippe de Madien se séparèrent donc, à leur grand regret, pour le retrouver le lendemain, à leur grande joie.

Il fut convenu que les épousailles se feraient à Lapra et non à Damas, et, quelques jours après, le grand amiral étant prévenu, on se mit en route.

Les fêtes du mariage furent merveilleuses et dignes en tout point des deux mariés. L'amiral Regnault et la bonne princesse, sa femme, étaient radieux: ils pouvaient maintenant mourir, ils laissaient, pour les continuer, deux enfants faits pour le bien, pour le bon et pour le beau.

Un mois après les fêtes, Philippe de Madien était couronné roi de Pothamée, et le vieil amiral Regnault, son père, déposait le lourd fardeau du pouvoir entre ses jeunes et plus viriles mains.

FIN DE L'ÉPERVIER BLANC.

# REGNER LODBROG

Le redoutable Sigurd Ring, maître paisible de la Suède et du Danemarck, avait porté ses armes dans la Norvége; et depuis deux ans il combattait pour achever de se la soumettre. Les Norvégiens, jaloux de leur liberté, se défendaient de montagnes en montagnes : chaque groupe de rochers était disputé et le théâtre de quelque action sanglante. Sigurd parvint enfin jusqu'aux extrémités de ces pays sauvages : une seule montagne, presque inaccessible par les précipices qui l'entouraient, était le dernier asile du vieux guerrier Rigding, auquel les Norvégiens obéissaient. Ce prince, que sa force et sa valeur avaient rendu redoutable pendant ses belles années, était alors accablé par la vieillesse, et touchait à sa dernière heure; mais son fils, qui venait de recevoir la hache d'armes, le poignard et le bouclier blanc, avait juré que son père serait libre tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines. Il envoya défier Sigurd au combat singulier.

— Tu ne peux gravir sur cette montagne que par de longs travaux, disait-il dans son cartel; mais si tu veux te battre avec moi, je vais descendre seul, et le sort des armes décidera si tu dois entrer en maître dans ce château ou si tu feras retirer ton armée.

Jamais prince danois n'avait balancé dans une pareille occasion. Sigurd accepta le défi; et le jeune Norvégien retournant vers son père :

— Tu mourras libre, lui dit-il; fais-toi porter sur cette roche avancée, d'où tu pourras voir notre combat. Si je succombe, le précipice profond sur lequel cette roche domine sera ton asile contre l'esclavage.

Le vieillard à ces mots embrasse son fils, lui donne son épée :

— Tu me parais digne de la porter, lui dit-il, aide-moi, je te suis.

— O mon frère ! s'écria la sœur du jeune Norvégien, me crois-tu donc indigne de mourir avec toi?

Elle se saisit de son arc et d'un javelot; elle aide à son frère à conduire son père vers la roche, dans le centre de laquelle on avait pratiqué un escalier par lequel on descendait dans la plaine.

Le jeune Rigding descend sur un plateau dont l'accès était facile; il appelle Sigurd, qui ne tarde pas à le joindre.

Le combat commence avec une égale fureur; et quoique les armes des deux combattants soient bientôt couvertes de leur sang, il se soutient pendant une heure avec assez d'égalité. Sigurd enfin a l'avantage sur Rigding, dont le casque brisé laisse sa tête à découvert. Sigurd est frappé de la jeunesse et de la beauté de son ennemi. Ce prince était né généreux; il recule deux pas et baisse la pointe de son épée.

— Avance et frappe, lui cria Rigding; crois-tu que je baisse les yeux en recevant le coup mortel ?

A ces mots, il s'avance l'épée haute sur Sigurd, qui pare le coup qu'il lui porte et qui lui crie :

— Arrête ! je ne t'offre pas la vie, tu me parais trop généreux pour l'accepter; mais je t'offre mon amitié.

— A quelle condition ? lui demanda Rigding.

— En peux-tu douter, lui répondit Sigurd ? celle de te laisser libre, et d'acquérir en toi le frère d'armes que j'ai longtemps cherché et que tu m'as fait connaître.

A l'instant que Sigurd prononçait ces mots, la jeune sœur de Rigding parait sur le plateau : son arc est tendu ; une flèche meurtrière est prête à voler. Elle s'arrête en voyant son frère et Sigurd qui s'embrassent; et Sigurd, qui croit voir en elle une intelligence céleste, jette un cri de surprise et d'admiration, et va porter son épée à ses pieds.

Le vieux Rigding, qui s'était avancé sur le bord de la roche pour se précipiter, en voyant son fils prêt à recevoir le coup mortel, lève les bras au ciel

et regarde quelle sera la fin de cet événement.

La belle Rigda rougit en recevant l'hommage de Sigurd :

— Puisque tu deviens, lui dit-elle, le frère de mon frère, viens avec lui consoler la vieillesse du héros à qui nous devons le jour.

A ces mots, elle passe la première; et tous les trois remontent par l'escalier secret, et vont rejoindre le vieux Rigding, qui les reçoit dans ses bras.

— Me reçois-tu pour ton fils, lui dit Sigurd ?

— Oui, lui répondit le vieillard, tu m'en parais digne ; tu n'as point fait rougir mon front par la honte ; tu fais tressaillir mon cœur par ta générosité. Que veux-tu ? que puis-je faire pour toi ?

— M'attacher encore par un nouveau lien, lui répondit Sigurd : ta fille me fait sentir pour la première fois qu'il est encore un bonheur plus doux que celui de verser le sang de ses ennemis. Donne-moi sa main, et reçois l'offre que je te fais de celle de ma sœur pour ton fils.

Le vieux Rigding ne balança pas :

— Je te la donne, lui dit-il. Les dieux t'ont ouvert jusqu'au fond de la Norvége des barrières que je pensais être impénétrables : je crois obéir à leur voix en acceptant tes offres. Mais que puis-je t'offrir pour dot ?

— Le seul anneau que je vois à ton doigt, répondit Sigurd ; il a toujours été porté par une main victorieuse. Cette dot est assez riche, assez honorable pour que je la consacre et la rende chère à mes descendants.

A ces mots, il déclara qu'il joignait le nom de Ring à celui de Sigurd ; et ce prince est resté connu dans l'histoire sous le nom de Sigurd Ring, c'est-à-dire, qui porte un anneau.

Sigurd était aimable, et sa haute renommée devait satisfaire l'orgueil d'une fille du Nord. Rigda ne fut point rebelle aux volontés de son père ; Sigurd reçut sa main et devint le plus heureux des époux.

Il jouissait à peine de son bonheur, lorsque quelques vaisseaux en désordre, et battus par la tempête, furent poussés vers les côtes de Norvége, et forcés d'y chercher un asile : c'était des vaisseaux danois ; ils s'étaient échappés avec peine d'un combat sanglant, où des vaisseaux bretons, très-supérieurs en nombre, avaient attaqué leur flotte, avaient pillé plusieurs de leurs bâtiments, avaient mutilé ceux qui les montaient, et les avaient faits esclaves.

Sigurd, également furieux et touché du traitement qu'on avait fait à ses sujets, jura d'en tirer vengeance ; et la courageuse Rigda, loin de le détourner de cette résolution, fut la première à l'animer contre les Bretons, et lui offrit de le suivre dans l'expédition qu'il était de son honneur de faire contre eux. Sigurd ne put permettre qu'une épouse si chère s'exposât aux périls de la mer et de la guerre ; il avait la douce espérance d'être père, il la força de rester auprès du vieux Rigding, et remit toute son autorité au frère de Rigda, pour commander dans ses vastes Etats en son absence.

Sigurd ayant rassemblé peu de temps après une flotte formidable, fit voile vers la Grande-Bretagne, battit une flotte bretonne, entra dans la Tamise, et pénétra jusques dans le Northumberland, dont il fit la conquête. Il porta le fer et la flamme dans la Grande-Bretagne ; et volant de victoires en victoires, il ne fut arrêté que par les Gallois, peuples aussi féroces et aussi redoutables que les habitants du Nord.

Quoique son cœur le rappelât près de Rigda, quoiqu'un bâtiment léger lui portât la nouvelle qu'elle venait de lui donner un fils, Sigurd ne put se résoudre à laisser sa conquête imparfaite ; et après deux ans de combats contre les Gallois, auxquels les Hibernois et les Orcadiens envoyaient sans cesse de nouveaux renforts, le brave Sigurd perdit la vie d'un coup de flèche, à l'attaque d'une des gorges qui pénétraient dans les montagnes. Il eut le temps avant d'expirer d'écrire à Rigda, de lui recommander le gage de leur amour, et lui renvoya l'anneau qu'il avait reçu :

— Remets-le à mon fils, lui disait-il, quand il s'en sera rendu digne par quelque action éclatante. Adieu, chère Rigda : Hella (la mort) n'est hideuse que pour le lâche ; si je ne te regrettais, je sourirais à son aspect.

La mort de Sigurd Ring découragea son armée ; ses lieutenants tentèrent vainement de nouveaux assauts ; les Gallois les repoussèrent toujours des gorges de leurs montagnes, et l'armée danoise fut obligée de se retirer dans le Northumberland. Un vaisseau dont les voiles étaient noires porta le corps de Sigurd Ring en Norvége, et la consternation dans le pays. Le vieux Rigding expira de douleur, en embrassant le corps sanglant de Sigurd. Sa fille, tenant son fils entre ses bras, s'approcha du corps de son époux sans verser une larme. Elle baisa son front et sa main, dont elle tira l'anneau d'or. « Sigurd, s'écria-t-elle, il m'est bien dur de ne pouvoir mourir avec toi ; mais je dois t'obéir et t'élever un vengeur. »

Les obsèques des deux souverains se firent selon l'ancienne coutume du Nord. Deux cercueils de granite reçurent leurs corps couverts de leurs armes ; et leurs sujets, accumulant des gazons et des quartiers de roches, élevèrent des monticules sur les deux tombeaux.

La veuve de Sigurd et le prince Rigding firent reconnaître sans peine le jeune Regner Lodbrog pour souverain de la province. Sa mère, qui l'avoir nourri, s'enferma dans un château avec un très-petit nombre de domestiques, pour l'élever jusqu'au temps où elle se proposait de l'aller faire reconnaître pour souverain en Suède et en Danemarck.

Rigding partit pour aller prendre la régence de ces deux royaumes. Mais dans ce même temps la Suède et le Danemarck éprouvaient une grande révolution.

A peine les Scandinaves eurent-ils appris la funeste perte qu'ils venaient de faire de Sigurd, qu'ils s'assemblèrent tumultueusement ; et les Suédois et les Danois, réunissant tous les vaisseaux qu'ils purent se procurer, s'embarquèrent pour fondre sur l'Angleterre, plus nombreux encore que les Cimbres lorsqu'ils avaient été défaits par Ma-

rius. Cette flotte immense fut à peine débouchée de la Baltique, qu'un vent du nord soufflant avec violence pendant près de deux mois, les empêcha non-seulement d'aborder en Angleterre, mais de prendre terre sur les côtes de la Gaule. Le même vent les porta sur les côtes de l'Ibérie. Les peuples de la Gothie, dont les provisions étaient épuisées, descendirent sur les côtes de ce royaume dont ils firent la conquête; et c'est ainsi que commença le règne des Goths dans les belles provinces qui composent l'Espagne. Les Jutlandais et les Fioniens furent portés jusqu'à la hauteur du détroit, qu'un nouveau vent les força de traverser; c'est alors que, renonçant au projet de soumettre l'Angleterre, et désespérant de pouvoir retourner dans leur patrie, ils abordèrent dans la Ligurie, d'où, s'étendant en Italie, ils y fondèrent le royaume des Lombards, auquel leurs armes victorieuses joignit bientôt l'exarchat de Ravenne.

Deux descendants de Baldeg et de Segded, fils d'Odin, dont l'un régnait dans la Saxe occidentale, connue depuis sous le nom de Westphalie, et l'autre dans la Saxe orientale, qui en conserve encore le nom, apprenant la grande émigration de la Suède et du Danemarck, entrèrent à main armée dans ces deux royaumes, dénués de combattants. Rigding voulut vainement s'opposer à leurs efforts; les Norvégiens qui l'avaient suivi étaient en trop petit nombre pour résister. Ils furent taillés en pièces; et Rigding, percé de coups et prisonnier, reprocha vainement, en expirant, à ces deux princes l'injustice qu'ils avaient de dépouiller le jeune Regner Lodbrog de ses Etats.

Ce fut un nouveau coup pour Rigda, lorsqu'elle apprit la mort de son frère et l'invasion des Saxons. Les Norvégiens, affaiblis par la longue guerre qu'ils avaient soutenue contre Sigurd Ring, et n'ayant point de chef, furent aisément soumis par les détachements que les princes saxons envoyèrent dans leur pays pour le mettre à contribution, et surtout pour s'emparer du jeune Regner et de sa mère.

La courageuse Rigda eût prévenu les malheurs qui la menaçaient par une prompte mort, si son fils ne l'en eût empêchée : elle le regarda comme un dépôt sacré que Sigurd avait remis à ses soins; et l'espérance ne s'éteignant jamais dans les âmes courageuses, elle rassembla promptement quelques familles de Norvégiens dont elle connaissait la fidélité :

— Voilà votre légitime roi, leur dit-elle, en leur présentant son fils; jurez de mourir pour lui, et de ne le faire connaître que lorsqu'il pourra porter son nom avec gloire.

Elle substitua celui de Lodbrog au titre de Regner que devait porter l'héritier de trois royaumes; et chargeant une vingtaine de barques de vivres, de tentes, d'instruments d'agriculture, et de ce qu'elle avait de plus précieux, cette petite colonie traversa le canal de mer qui sépare la Norvége de l'Islande.

Cette île, souvent entourée d'une brume épaisse, est la plus grande qui soit dans l'Océan boréal, après celle de la Grande-Bretagne. Quatre chaînes de montagnes qui la traversent, y forment quatre provinces séparées par des pics et des précipices; le milieu de l'île est occupé presque en entier par un volcan qu'Hésiode eût préféré à l'Etna pour en faire la prison d'Encelade, si cet auteur de la mythologie grecque l'eût connu. La côte de cette partie étant la plus abordable et la moins habitée, ce fut celle où la petite colonie norvégienne descendit. Un peuple isolé, peu nombreux et qui n'a rien à perdre, craint rarement son semblable; et cette contrée ne s'était peuplée, jusqu'à ce temps, que par quelques familles norvégiennes que les vents avaient jetées sur cette île dans le temps de la grande pêche des phocas et de la baleine. Les Islandais exerçaient l'hospitalité vis-à-vis de ceux qui paraissaient vouloir devenir leurs compatriotes : ils leur firent connaître eux-mêmes quelques terrains propres à la culture, et leur apprirent à se creuser des retraites pour l'hiver dans les bancs solides de pierre qui semblaient servir de bornes aux éruptions fréquentes et terribles de l'Hécla.

Ce fut dans une de ces grottes que les compagnons d'infortune de Rigda s'empressèrent à creuser pour y former une caverne spacieuse, qu'elle s'établit avec son fils et quelques serviteurs fidèles. C'est là que les caresses d'un fils si cher adoucissaient quelquefois ses peines.

Le jeune Lodbrog annonçait déjà le caractère le plus altier; on ne lui vit jamais verser une larme. A peine eut-il atteint l'âge de six ans, que ses yeux et ses actions annonçaient de l'intrépidité. Rigda reconnaissait dans ses traits charmants ceux de Sigurd; elle s'occupait à former son corps à la fatigue, à lui faire exercer ses forces naissantes, et lui faisait baiser l'anneau d'or de son père, comme une récompense de ses succès.

C'est dans cette retraite que Lodbrog parvint à l'adolescence : bien au-dessus des enfants de son âge par sa force, son courage et son intelligence, ce fut au retour d'une chasse dangereuse à l'ours blanc, qu'il apporta la dépouille sanglante d'un de ces furieux animaux aux pieds de sa mère. Son sang coulait de plusieurs blessures, sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir.

— O ma mère ! lui dit-il, tu me feras baiser aujourd'hui l'anneau, tu me serreras dans tes bras; mais ne crois pas que je m'applaudisse d'avoir terrassé ce monstre; en est-il que ton fils ne doive vaincre? Va, j'ai déjà reçu la moitié du prix de cette victoire, en sauvant la vie à la vieillesse impuissante et à la beauté.

A peine achevait-il ces mots, qu'un Islandais d'un certain âge entra dans la caverne, appuyé sur le bras d'une jeune fille un peu moins âgée que Lodbrog, et dont la blancheur, les cheveux noirs et les traits charmants lui donnaient l'air d'une divinité.

Les habits du père et de la fille étaient déchirés; ils portaient le reste de leurs javelots brisés.

— Bonne étrangère, lui dit le vieillard, nous devons la vie à ton brave fils, et nous venons t'en faire hommage : nous l'avons suivi à la trace de son sang; il est blessé, et nous accourons pour le secourir.

Lodbrog en ce moment pâlissait entre les bras de sa mère. La jeune fille pâlit à son tour; et, cou-

rant à Lodbrog, elle découvrit sa poitrine plus blanche que la neige.

Voyant avec effroi la blessure assez profonde qu'une des griffes tranchantes de l'ours blanc avait faite, elle en arrêta sur-le-champ le sang, avec une mousse qu'elle tira de sa pannetière. Une seconde blessure, moins profonde, paraissait enflée par un sang noir extravasé : la jeune fille n'hésita pas; et, appliquant ses lèvres de rose sur le sein de son libérateur, elle attira promptement ce sang meurtri.

Quel spectacle pour la mère la plus tendre! Mais qui pourrait exprimer ce que le jeune Lodbrog sentit en ce moment? La charmante bouche de l'Islandaise fit passer le feu le plus vif dans son sein ; ce feu, qui brillait dans les yeux et qui colorait le teint de la fille du vieillard, porta le trouble dans son âme ; et n'étant plus le maître de ses transports, ses lèvres brûlantes se collèrent sur les beaux cheveux de celle dont il serrait la tête sur son sein.

— Belle étrangère, dit le vieillard à Rigda, vois ces enfants. Odin et les vierges saintes les couvrent en ce moment de leurs ailes ; ils unissent leur destinée : nous offenserions nos dieux en nous opposant à leur volonté : ne nous occupons plus qu'à rendre nos enfants dignes de la destinée qu'ils leur préparent.

Tel était l'esprit de la religion qu'Odin et Friga, près de mourir, avaient imprimée à leurs successeurs, que la veuve de Sigurd Ring ne contredit point le vieillard, et l'écouta comme un homme inspiré.

Dans ce moment, la jeune Islandaise, s'arrachant avec peine du sein de Lodbrog, leva ses beaux yeux, et ceux du prince se fixèrent sur elle. Cet instant fut le premier d'un amour éternel : des sentiments inconnus pour tous les deux semblaient leur donner un nouvel être. Un silence bien expressif dura quelques instants, et l'un et l'autre l'interrompant en même temps, ils se prirent la main, en s'écriant ensemble :

— Je te dois la vie, et je te la consacre à jamais.

Le vieillard et Rigda, levant les mains au ciel, n'osèrent les interrompre. Tous les quatre étant un peu revenus de leurs premiers transports :

— Honnête vieillard, dit Rigda, dis-moi quel est ton sort, et frémis d'indignation et de pitié en apprenant que la veuve et le fils du grand Sigurd Ring sont devant tes yeux.

— O puissant Odin ! s'écria le vieillard, je vois donc en vous deux la belle-fille et le petit-fils du plus barbare et du plus dénaturé de tous les pères. Frémissez à votre tour en apprenant que je suis Hydeltand, fils d'Harald, et frère de Sigurd Ring que vous regrettez... O reine que je frémis d'appeler ma sœur !... Harald, aussi féroce que volage en ses amours, ne respecta jamais les lois de la nature, ni ne connut ses sentiments les plus doux.

« Le cruel ! il portait encore le nom d'Hydeltand ; il était dans la fougue de l'âge, lorsqu'à la tête de cent guerriers norvégiens, il fit une descente dans cette île. Il y porta le fer et la flamme ; et nos braves Islandais n'ayant pas eu le temps de se rassembler, il détruisit l'une après l'autre les habitations de la contrée où son vaisseau venait d'aborder. Une seule lui fit une forte résistance ; l'un des plus renommés scaldes de cette île venait d'y rassembler sa famille et celle d'un jeune guerrier islandais, auquel il donnait sa fille en mariage. La cabane du scalde était tapissée de peaux d'ours blancs, et la porte était parée de têtes de cachalots et de phocas, présents et trophées de son gendre futur. Le scalde chantait déjà l'hymne de Mars et de l'hyménée : sa fille, semblable à Gondula, la plus belle des Valkiries, tenait une main de son amant, qui de l'autre élevait une hache acérée, lorsque tout à coup le cri de combat et de mort se fit entendre à la porte de l'habitation. Hydeltand y fond avec sa suite, l'épée et le javelot à la main : l'un de ses favoris le devance pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Le jeune époux, sans quitter la main de son épouse, l'étend d'un coup de hache à ses pieds. Hydeltand, furieux de la perte de son ami, perce le cœur de l'Islandais, qui serre la main de son épouse, la regarde, sourit et tombe mort. Vainement le reste des guerriers islandais portent des coups terribles : ils sont massacrés. La cruelle Hella vole de toutes parts dans cette habitation, qui bientôt est jonchée de ses victimes. Vainement la fille du vieux scalde a ramassé la hache de son amant, et veut défendre son père. Hydeltand, frappé légèrement par elle, fait une blessure profonde au vieillard ; il la renverse, la désarme, et le flambeau des furies, plutôt que celui de l'amour, l'embrase et lui fait voir qu'il tient dans ses bras la plus belle fille du Nord !...

« O crime ! ô férocité que les siècles futurs auraient peine à croire !... O cruel Harald Hydeltand ! toi dont je devrais respecter la mémoire, ne puis-je, ne dois-je donc me la rappeler qu'avec horreur?... Ah ! reine infortunée, c'est à cet affreux moment que je dois le jour... Couvert de sang, effrayé de son affreux forfait, Hydeltand sort de la cabane, éperdu, les yeux égarés, et court à son vaisseau pour se rembarquer; ses barbares norvégiens dépouillent l'habitation des présents de noces, en chantant leur victoire, et élevant le nom d'Hydeltand jusqu'aux cieux. Celle qui devait me donner le jour ne revient d'un long évanouissement que lorsque les barbares sont déjà loin du rivage. Son premier mouvement est de vouloir se donner la mort ; mais elle aperçoit son père dont le sang coule, qui lui tend les bras, et dont la voix mourante l'appelle à son secours. Un devoir si cher et si sacré suspend sa rage et sa douleur : elle se traîne près de son père, arrache son bandeau nuptial, arrête son sang, et s'occupe à le rappeler à la vie. Hella s'élève, plane quelques moments sur ces lieux ensanglantés, et les abandonne pour suivre Hydeltand et porter ses ravages en d'autres contrées...

« Le scalde avait perdu presque tout son sang, et fut près de trois mois entre la vie et la mort. Sa fille, soutenue par l'amour paternel, ne put se résoudre à le priver de ses secours ; mais son désespoir augmenta, lorsqu'elle s'aperçut de la suite funeste de l'attentat d'Hydeltand. « Donnerai-je le « jour, s'écriait-elle quelquefois, au fruit du plus « affreux de tous les crimes? » Cette exclamation

de douleur fut entendue de son malheureux père pendant une nuit; il frémit d'horreur: mais la religion d'Odin, dont il était l'un des plus dignes interprètes, lui prescrivait de parler avec force à sa fille sur l'inhumanité de punir un malheureux enfant d'un crime qu'elle n'avait pas partagé. « Cet « enfant, lui dit-il, quoique celui d'un monstre, en « a-t-il moins de droits à la vie et à ta ten« dresse?... Qu'Hydeltand, privé du Vaxalla et du « banquet d'Odin, soit abîmé dans les gouffres du « pôle, mais laisse-moi la consolation de voir cet « enfant reposer sur le sein de ma fille sans tache; « conserve-toi pour lui donner ton lait, et pour me « fermer les yeux. »

Le vieillard continua son récit, en instruisant Rigda de sa naissance, qui fut suivie de près de la mort du vieux scalde, dont les sources de la vie étaient épuisées par le sang qu'il avait perdu.

« Ma mère, ajouta-t-il, eût succombé lorsqu'elle lui ferma les yeux, si mes caresses ne l'eussent attendrie sur mon sort. Elle m'éleva comme un enfant abandonné par ses proches, me cacha soigneusement ma naissance; et, lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, elle me plaça dans le collége des scaldes, pour élever mon âme aux grandes vérités qu'Odin avait enseignées, et mon esprit à la poésie dans laquelle ce dieu du Nord et son épouse avaient excellé. Je reçus sans peine la haute idée qu'ils me donnèrent d'un Dieu créateur et moteur de l'univers; et les premiers vers que j'osai composer furent des hymnes d'amour et de reconnaissance pour cet Etre des êtres. Cependant, j'avais peine à me plier aux leçons des scaldes; un penchant invincible m'entraînait lorsque j'entendais chanter les grandes actions de Sciold, fils d'Odin, de Frothon le Pacifique et d'Aavar à la main forte. Ce désir d'acquérir de la gloire devint bientôt plus pressant encore, lorsque des pêcheurs norvégiens, que la tempête avait obligés de relâcher sur nos côtes, nous apprirent que tout était en armes dans le continent boréal, et que le grand Harald Hydeltand convoquait tous les guerriers de ses vastes Etats, pour s'embarquer et le suivre dans la Grande-Bretagne dont il voulait achever la conquête. Mon cœur, ému par leur récit, ne me permit pas de balancer. Je m'échappai de la maison des scaldes; je volai vers l'habitation de ma mère, que je trouvai pleurant sur le tombeau de son père.

« — Donnez-moi des armes, mère adorée! m'écriai-je, en me jetant entre ses bras.

« — Quel usage en veux-tu faire? me dit-elle en frémissant.

« — Combattre, lui répondis-je; obéir à la voix d'Odin, qui crie en mon cœur que je suis né pour me signaler sous les drapeaux de mon souverain.

« — Eh! quel est donc celui que tu reconnais pour l'être, toi, né libre dans cette île qui n'a point encore reconnu de maître?

« — Mère aimée, lui dis-je, c'est celui que tous les plus braves du Nord reconnaissent, c'est le grand Harald, dont les armes victorieuses ont fait contribuer la France, et l'ont déjà rendu maître d'une partie de la Grande-Bretagne. Si tu ne m'en crois pas, écoute des pêcheurs norvégiens qui viennent d'arriver.

« — Amène-les-moi, me dit-elle; c'est par leur récit que je verrai si je peux t'accorder une demande qui me perce le cœur. »

« Je courus chercher le patron d'une de ces barques, homme assez instruit pour son état, et je le conduisis à ma mère.

« — Quel est donc, lui dit-elle, ce conquérant qui fait redouter ses armes sur tant de rives étrangères? Est-il aussi digne, pendant la paix, de régner sur tant de peuples vertueux, que de les mener aux combats et de les faire triompher par son courage?

« — Je l'ignore, répondit le patron; mais tout tremble sous son empire. Petit-fils, par sa mère, d'*Yvarvidfamy*, il s'est emparé depuis douze ans de toutes les vastes possessions de notre dernier roi; son mariage avec la princesse héritière de la Bothnie, l'a rendu maître absolu du grand golfe. Mais, quoique possesseur d'une des plus belles princesses de l'univers, quoique dès la première année de son mariage il en ait eu un fils, son humeur inquiète, guerrière, farouche même, ne lui permet pas d'habiter le sein de ses Etats; et, depuis douze ans, sans cesse les armes à la main, il vole de victoire en victoire, ou sur le continent, ou sur des flottes formidables qui font redouter dans toutes les mers de l'Europe le nom d'Harald Hydeltand.

« A ce nom, ma mère fit un cri d'horreur et de surprise : Hydeltand était celui qu'elle m'avait donné. Un tremblement universel la saisit en faisant de nouvelles questions au patron, dont les réponses éclaircirent ses doutes, et répondirent à son noir pressentiment. Ma mère, éperdue, congédie le patron, se jette la face contre terre; ses sanglots se confondent avec ses cris. Eperdu, consterné de son état funeste, je l'embrasse, je relève avec peine sa tête qu'elle penche sur son sein.

« — O ma mère! lui criai-je, que dois-je redouter? Qu'a donc de si terrible pour nous ce nom d'Hydeltand que tu m'as donné?

« — Ah! malheureux! s'écria-t-elle, que ce nom fatal et celui dont tu le tiens ne soient-ils effacés de la mémoire des hommes! Apprends, fils infortuné, apprends toutes les horreurs qui ont environné ta naissance et ton berceau; frémis d'avoir eu la pensée de servir un monstre, dont la main barbare arracha la vie à mon père, dont les désirs affreux et le crime ont empoisonné mes jours, et qui t'a fait naître dans un opprobre dont la plus grande âme peut à peine se relever.

« A ces mots, ses yeux étincelèrent de fureur; et ce ne fut qu'en m'attirant dans ses bras, et m'en repoussant tour à tour, que sa voix, entrecoupée par les sanglots, me raconta l'histoire affreuse de nos malheurs.

« — Je te connais trop, lui dis-je, dès que j'eus la force de parler; oui, je te connais trop, mère sensible et vertueuse, pour ne pas comprendre que ce n'est qu'à ton amour pour moi que je dois la vie; et, bien plus encore, que je dois la tienne. Non, depuis longtemps tu ne respirerais plus si tu ne m'avais aimé: décide de mon sort... O ma mère! ô ma seule amie! je suis prêt à te faire les plus affreux sacrifices. Non, je ne dois rien au mo-

ment de fureur qui possédait Hydeltand. Hélas! il n'est aucun fils qui ne bénisse dans son père le sentiment qui charme jusqu'au serpent pour sa compagne. Ah! dieux! faut-il donc que je ne doive mon existence qu'au crime, à la mort, à la fureur? Ordonne, ô mère outragée! je suis prêt à voler au milieu de l'armée d'Harald, pour enfoncer un poignard dans un sein que je ne peux plus regarder comme le sein paternel, et qui ne l'a jamais été pour ton malheureux fils.

« Ma mère, émue, pénétrée de me voir agité par les mêmes sentiments qui l'affectaient, me serre dans ses bras :

« — Arrête, mon fils, me dit-elle; non, tu n'as point de père, et le sein qui t'a nourri est le seul qui soit ouvert pour toi; mais laisse à la puissance céleste la vengeance de la punition des crimes d'Harald : vivons l'un pour l'autre, et tenons-nous lieu du reste de l'univers.

« J'obéis à ma mère, et, me prosternant à ses pieds, je lui jurai l'amour et l'obéissance la plus fidèle. Les barques repartirent par un vent plus favorable; je restai dans l'habitation de ma mère, ne pensant plus qu'à faire son bonheur par mes soins les plus tendres : elle connut bientôt que l'activité de mon âme et de mon âge avait besoin d'un lien de plus pour être captivée. Admise dans les temples consacrés à Friga, plus d'une fois elle avait admiré les charmes d'une jeune beauté, sur le front de laquelle l'innocence et la candeur brillaient également; elle était de la race des plus anciens possesseurs de l'Islande; et l'origine la plus pure et la plus respectable de la noblesse, est celle de l'hommage rendu librement par des concitoyens que le ciel avait fait naître nos égaux. Ma mère me la fit voir un jour que les jeunes filles de l'île s'exerçaient à la course; ma mère, comme une des plus considérables habitantes, avait été choisie pour couronner celle qui remporterait le prix : elle eut le plaisir de le donner à celle avec laquelle une douce sympathie l'avait unie; elle eut celui de voir que je joignais l'hommage de mon cœur à cette couronne. Elle fit la demande de Zermide, c'est ainsi que cette jeune insulaire se nommait; elle me fut accordée, et je jouis longtemps, entre une mère et une épouse adorée, d'un bonheur pur et paisible, qui ne peut être connu que des âmes honnêtes, simples et sensibles. Une seule fille fut le gage de notre amour; c'est celle à qui votre fils vient de sauver la vie. Hélas! j'oubliais le reste de l'univers, pour ne m'occuper que d'un bonheur que rien n'altérait. Je m'éveillais avec la certitude que mes regards allaient s'attacher sur les personnes qui m'étaient les plus chères; j'en recevais, je leur rendais des soins toujours égaux, toujours inspirés par nos cœurs. Grand Dieu! cette félicité que nous croyions durable fut enfin détruite par le plus affreux des malheurs. Depuis longtemps les feux renfermés dans l'Hécla paraissaient éteints, ou pour toujours concentrés. L'être le plus susceptible d'une vaine terreur l'est aussi quelquefois de la confiance la plus téméraire. La fertilité des terrains situés sur la vaste base de l'Hécla en avaient fait rapprocher peu à peu les habitants de l'île; des sources chaudes et salubres offraient de toutes parts des bains agréables, et leurs vapeurs, grasses et fécondes, s'épaississant sur la surface de ces terrains, augmentaient et accéléraient toute espèce de végétation. Ma mère, mon épouse et moi, nous nous laissâmes entraîner au charme que nous offraient des plaines fertiles et toujours fleuries; nous élevâmes une nouvelle habitation sur ce terrain dangereux, et, deux ans s'étaient à peine écoulés, que nous voyions notre culture et nos troupeaux s'accroître et se multiplier. Une nuit, hélas! une nuit affreuse, nous commencions à peine à goûter les douceurs du repos, lorsque des mugissements affreux sortirent du gouffre profond de l'Hécla : la terre, tremblante sous nos pieds, ne nous laissa qu'à peine échapper de notre habitation, que l'instant d'après nous vîmes renversée. Des gerbes de feu, des rochers calcinés et d'un rouge noir, des torrents d'eau bouillante s'élancèrent de la bouche de l'Hécla, retombèrent en bondissant sur ses flancs entr'ouverts, se répandirent en torrents, et leur courant impétueux porta la mort et la destruction de toutes parts.

« — Sauve-toi! mon fils, s'écriait ma mère.

« — Ah! sauve notre enfant! me criait mon épouse.

« Dans ce moment, je les voyais toutes deux courir légèrement sur une langue de terre élevée, où les eaux bouillonnantes ne pouvaient atteindre. Je ne m'occupai donc que de ma fille, qui commençait à peine à marcher; je la pris dans mes bras, et, chargé d'un fardeau si cher, je volais pour rejoindre ma mère et mon épouse... Ah! Dieu!... comment vous peindre un moment d'horreur qui glace encore tout mon sang dans mes veines en me le rappelant? J'étais prêt à rejoindre celles qui m'étaient si chères, lorsque la terre trembla sous mes pieds avec plus de violence qu'auparavant; un nuage affreux de cendres chaudes, un brouillard épais d'eau raréfiée par les flammes, obscurcirent l'air, couvrirent la terre, qui s'entr'ouvrit de tous côtés, et je ne vis plus qu'une gerbe affreuse de feu qui s'élançait d'un gouffre, où le terrain qui portait ma mère et mon épouse venait d'être englouti. En proie au plus affreux désespoir, je m'y serais précipité, si ma fille, en ce moment, ne m'eût serré dans ses bras. Occupé de lui sauver la vie, je franchis des ravins et des précipices pour éviter la mort qui m'environnait et me menaçait à chaque pas. C'est ainsi qu'éperdu, désespéré, je parvins à la digue que la nature semble avoir opposée aux éruptions de l'Hécla; et, faisant un dernier effort, je courus jusqu'à mon ancienne habitation, où je déposai ma fille, pour retourner au secours de celles que j'ignorais encore d'avoir perdues pour toujours. Je remontai la digue avec courage; mais je le perdis, en voyant une mer d'eau bouillante et de laves enflammées, qui, s'élançant rapidement de l'Hécla, couvrait déjà la plaine, et se portait avec fureur contre la digue qu'elle ne pouvait renverser. Mon sort affreux se peignit alors à mon âme dans son aspect le plus horrible; je perdis toute espérance, et mes sens, épuisés par la lassitude et le désespoir, me laissèrent tomber sans force et sans connaissance. Je serais mort, sans doute, dans cette affreuse situation, sans le secours de quelques voisins de mon

ancienne habitation, qui vinrent aux cris de ma fille. Sans pouvoir s'exprimer, elle leur montrait le chemin que j'avais pris en m'éloignant d'elle. Ces bons insulaires réussirent à me rappeler à la vie, et me rapportèrent à mon habitation, où le premier objet que mon état me permit de distinguer, ce fut ma fille, qui me tendait les bras. Je n'ai donc plus que toi, malheureuse enfant! m'écriai-je. « Ah! Dieu! ce n'est donc plus que par « toi que je tiens encore à la vie! »

« Je ne fus point abandonné par mes charitables compatriotes; ils me gardèrent à vue pendant longtemps; et, chaque fois que, tournant les yeux vers le sommet enflammé de l'Hécla, la douleur et le désespoir me causaient des accès de rage, ils mettaient ma fille dans mes bras, et réussissaient à me calmer.

« Me regardant comme un être isolé dans la nature, j'enfermai dans mon cœur le secret affreux de ma naissance; j'élevai ma fille avec soin, mais comme ne devant jamais sortir de ma sauvage habitation. Combien de fois ne m'arracha-t-elle pas des larmes en me faisant voir tous les traits adorés de sa mère? Elle apprit facilement à se servir d'un arc avec adresse, comme à lancer un javelot : aussi légère à la course que sa mère, le renard noir, le chamois et l'édredon ne pouvaient éviter ses coups; son intrépidité naturelle me faisait frémir, et je l'ai vue souvent presque suspendue sur des roches saillantes, pour enlever du nid de jeunes oiseaux qu'elle se plaisait à m'apporter. Un vent de l'ourse ayant poussé, pendant la dernière nuit, de vastes glaçons sur le rivage le plus près de notre demeure, deux ours blancs, à moitié morts de faim, sont descendus, et se sont jetés sur nos troupeaux; ma fille a volé la première à leur défense : je l'ai suivie de près, en criant à l'ours, cri respecté par tous les insulaires, et qui leur fait prendre les armes pour se prêter des secours mutuels : l'un des deux, frappé par le javelot de ma fille et le mien, est tombé, se roulant sur le sable; en se débattant, il a brisé le fût de nos armes, et nous nous trouvions exposés sans défense à la fureur du second ours, attiré par le rugissement affreux que poussait son compagnon en expirant. C'est dans ce moment, veuve de Sigurd Ring, que ton brave fils est accouru; et, se mettant devant nous, nous l'avons vu attendre, combattre, et percer l'animal furieux prêt à nous dévorer. Malgré le coup d'estoc qui le perçait de part en part, l'ours a conservé quelque reste de force, et s'est élancé sur ton fils : nous les avons vus tomber l'un et l'autre et se débattre; mais bientôt l'ours est resté sans vie, percé d'un coup de poignard que ton fils a plongé dans son flanc. Telle est l'aventure qui me joint à toi, tels sont les malheurs par lesquels le sort semble avoir voulu nous éprouver pour nous unir à jamais. »

L'âme élevée de Rigda avait souvent été vivement émue en écoutant Hydeltand, et celle du jeune Lodbrog l'était encore plus en regardant la belle Yvarde : c'était le nom de la malheureuse et charmante fille du vieillard. Lorsqu'ils eurent pris quelque repos, et qu'une bière aromatique eut réparé les forces épuisées des vainqueurs des ours blancs, Rigda conta son histoire au malheureux Hydeltand. Ce fut par elle qu'il apprit la mort du criminel Harald, qui, plusieurs années auparavant, avait perdu la vie dans une bataille contre les Suédois; elle lui rapporta même les dernières paroles de ce roi coupable, que les scaldes avaient consacrées à la postérité, pour l'effrayer par les remords qui déchirent le cœur des grands criminels près d'expirer.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais je touche à mon dernier moment; déjà je sens un serpent qui me ronge le cœur : Hella brise ma tête avec ses dents d'airain. Ah! barbare Odin! les portes de ton Vaxalla se ferment pour moi; les Valkiries m'en repoussent. Ah! je serai donc privé du festin des braves! Ah! je ne boirai donc point de la bière forte dans le crâne de mes ennemis! Mais le fer de mon fils sera bientôt rougi par le sang : il tient de sa mère un cœur fier et vaillant; sa colère l'enflammera, je serai vengé par Hella, qui n'arrachera d'une âme forte que le dernier sourire que je fais en expirant. »

Nous avons déjà dit que l'âme de la veuve de Sigurd Ring était aussi ferme qu'élevée : cette reine altière ne s'était renfermée dans la caverne d'Islande que pour élever son fils, éprouver son courage, et faire passer dans son sein le désir de venger Sigurd et de remonter sur le trône de ses pères.

— Approche, mon fils, lui dit-elle; je te trouve digne de porter l'anneau de ton père; reprends le nom de Regner que tu as reçu en naissant, et que celui de Lodbrog ne soit plus qu'un surnom que tu dois faire retentir dans toute l'Europe.

Le jeune Regner, interdit, hors de lui-même, se jette à ses genoux; elle le serre dans ses bras, et Rigda fixant ses regards enflammés sur lui :

— Fils de Sigurd Ring, lui dit-elle, baise encore une fois et reçois pour toujours cet anneau qui fut porté par deux héros; regarde-le sans cesse, et que ton âme s'élève à remplir les grands devoirs qu'il t'impose... Hydeltand, ajouta-t-elle, le sang du coupable Harald s'est épuré dans le sein de ta vertueuse mère; je te reconnais pour être de celui de nos rois, et je compte sur tes conseils et sur ton courage pour aider ton neveu Regner à subjuguer ses ennemis.

— Ah! grande reine! s'écria la jeune Yvarde, puisque tu reconnais mon père, reconnais donc de même ta nièce, qui se rendra digne de toi; je sais lever la hache et lancer le javelot; je sais également combattre, aimer et mourir!

En prononçant ces derniers mots, elle attacha ses beaux yeux sur ceux de Regner.

— Jeune Yvarde, lui répondit Rigda, je t'admire; je te destine un nom plus doux, et je vois l'âme et le feu de Friga briller dans tes yeux. Oui, j'atteste le grand Tad et les dieux subalternes d'Asgard, que tu seras l'épouse de Regner Lodbrog. Mais ce n'est point dans une île presque déserte et dans une caverne sauvage que les enfants d'Odin doivent allumer le flambeau nuptial; c'est sur le trône sanglant et renversé de leurs ennemis.

A ces mots, prenant la main de Regner et d'Yvarde, elle leur dit en les unissant :

— Voilà ta sœur, voilà ton frère ; jouissez dans sa pureté du sentiment que ce nom doit conserver dans vos âmes ; combattez, triomphez ensemble, et n'oubliez jamais que c'est au seul bandeau royal à couronner votre tête et votre amour.

Tous les deux, aux pieds de Rigda, baissèrent leur front sur ses genoux, élevèrent leurs mains unies, et s'écrièrent ensemble :

— C'est sur ton sein maternel que nous jurons de t'obéir.

Hydeltand, baigné des larmes délicieuses de l'attendrissement, les serra tous les trois dans ses bras.

— Ah ! s'écria-t-il, je le verserai pour vous, tout ce sang qui s'allume dans mes veines et que ce grand jour achève de purifier.

Tel fut l'événement qui réunit ces deux familles infortunées ; et les nœuds que formèrent leurs grandes âmes furent pour eux aussi durables, aussi sacrés que ceux du sang.

Les blessures que Regner avait reçues furent bientôt fermées ; et le moment où la main d'Yvarde les baignait d'un baume salutaire en était un de la plus pure félicité pour les deux jeunes amants.

Pendant ce temps, Hydeltand, aidé de quelques Norvégiens qui, restés fidèles à Rigda, s'étaient établis dans quelques cabanes voisines de sa caverne, construisit deux grandes et fortes barques. Lorsqu'elles furent achevées, il rassembla ceux qui pouvaient porter les armes ; il leur raconta les malheurs de sa famille, avec cette force et cette véhémence qu'inspirent les grandes passions. Celle de se venger et celle de la gloire dominèrent toujours dans le cœur des Celtes. Il ne fut aucun de ces braves et fidèles sujets qui ne courût sur-le-champ prendre ses armes, et qui ne revînt aux pieds de Rigda jurer de braver Hella pour elle et pour son fils. Rigda leur fit part de ses projets :

— Vos frères, leur dit-elle, qui passèrent avec Sigurd Ring dans la Grande-Bretagne, y sont encore, et n'ont pu venger sa mort. Suivez-moi ; venez conduire son fils à la tête des débris de son armée, qui s'est fortifiée et se soutient encore contre les efforts des Pictes et des Bretons, dans le Northumberland.

Une acclamation générale s'éleva jusqu'aux nues ; le fer des javelots et des épées brillait au-dessus de la tête des Norvégiens ; et Rigda, détachant le voile noir qu'elle portait depuis la mort de Sigurd, y fit passer le fer d'une lance.

— Que cet étendard, leur dit-elle, vous rappelle sans cesse la mort de votre roi ; c'est en le baignant dans le sang de ses ennemis que nous lui ferons perdre sa couleur funèbre.

Rigda, Regner et Yvarde s'embarquèrent peu de jours après avec cent guerriers d'élite ; le même nombre, sous les ordres d'Hydeltand, entra dans l'autre barque : ces deux légers bâtiments ne portaient que quelques provisions, et des combattants couverts de la dépouille des bêtes féroces tombées sous leurs coups.

Un vent favorable, après quelques jours de navigation, les conduisit à la portée de l'île de Schetland, la plus grande des Orcades, et la force d'un courant rapide les entraîna sur une plage. Les matelots norvégiens faisaient d'inutiles efforts pour dépasser cette île, lorsque plusieurs drapeaux blancs, élevés sur la pointe d'un cap de cette île, leur firent connaître que les peuples qui l'habitaient ne se préparaient pas à les recevoir comme des ennemis. Rigda, montant sur le tillac, répondit à ces signes ; et bientôt des branches d'arbres, chargées de fruits, s'unirent aux drapeaux blancs des Orcadiens, et se penchèrent vers les barques pour les inviter à descendre.

La courageuse Rigda n'hésita pas ; et d'après le signal qu'elle fit, sa barque et celle d'Hydeltand entrèrent dans une anse, et les Norvégiens descendirent sans opposition sur le rivage. Bientôt ils virent une troupe nombreuse, mais sans armes, qui s'avançait au-devant d'eux. Un vieillard, d'une grande taille, marchait à la tête de cette troupe avec un air fier et majestueux. Il portait d'une main une gerbe de grosse avoine, et de l'autre un rameau chargé de pommes vermeilles.

— Enfants d'Odin, dit-il, recevez ces dons en signe de paix ; partagez nos fruits, le lait de nos troupeaux, notre chasse et notre pêche : tous les habitants du Nord sont nos frères, et nous ne regardons comme ennemis que ceux dont la téméraire audace ose attenter à notre liberté.

Rigda, suivie de son fils et de la belle Yvarde, s'avança vers le vieillard ; tous les trois lui présentèrent des peaux de renards noirs, lui prirent la main tour à tour, et la posèrent sur leur sein.

Dans ce moment, un cri de joie s'éleva de la troupe des Orcadiens, et celle des Norvégiens y répondit par des acclamations. Des cruches de lait ou de bière, des fruits, des oiseaux et des poissons grillés, furent présentés par ces bons insulaires, qui s'empressèrent à bien amarrer les deux barques sur le rivage ; et les deux troupes, se confondant ensemble, chaque Orcadien se fit honneur d'offrir son habitation à ceux qui venaient de débarquer. Rigda, Hydeltand et leurs enfants suivirent le vieillard dans la sienne. Ils y furent conduits au son des clarinets et des longues musettes ; les insulaires y mêlaient le chant de quelques poésies erses à la louange de l'amitié.

Le vieillard, au-devant duquel une famille aimable et nombreuse était accourue, fit reposer ses hôtes dans une grande salle tapissée de peaux d'oiseaux ; et après leur avoir présenté tout ce que la saison donnait de fruits, et ce que le lait offre de plus varié dans l'emploi qu'on en peut faire, il s'assit près d'eux, et leur parla dans ces termes :

« Nous avons longtemps, leur dit-il, vécu dans l'état de simple nature ; et, dans ce temps, épars dans les forêts et dans les antres, nous étions peu nombreux, sans lois et sans société. La rigueur de l'hiver, si cruelle dans ces climats, détruisait souvent nos enfants, ou les faisait périr par la faim ; c'est à l'un de vos premiers rois, c'est à Frothon le Pacifique que nous devons de nous être réunis, de mériter le nom d'hommes et de n'être plus malheureux. Ce prince, en cherchant à pénétrer dans la Grande-Bretagne, fut jeté comme vous sur cette côte par les vents et la violence des courants que

vous avez éprouvés. Il nous eût bien facilement détruits ou subjugués; mais l'âme de ce grand prince était trop belle et trop juste pour se noircir par un pareil crime. Il nous attira par ses bienfaits; il nous apprit à cultiver la terre, à réunir nos forces pour nous former des habitations; il fit encore bien plus pour nous, il nous apprit à nous aimer. Devenu le père commun de cette île, il y séjourna près d'un an, et se plut à nous aider à former une nation nouvelle.

« Aimez-vous, servez-vous mutuellement, nous « dit-il à son départ; adorez le grand Tad qui vous « a créés, et vous n'aurez pas besoin de lois. La « victoire m'appelle chez vos barbares voisins : ils « en ont des lois; mais leur façon de les exercer « les leur rend nuisibles. Ne vous éloignez point « trop de vos anciennes mœurs; mais, je vous le « répète, aimez-vous, servez-vous, et vous serez « assez policés si vous êtes justes. »

« Frothon partit et fit plusieurs campagnes heureuses dans la Grande-Breragne; mais s'occupant toujours de cette ile et de la nation nouvelle qu'il regardait comme son ouvrage, il détermina plusieurs de ses soldats vétérans, et même quelques anciens capitaines de son armée, à venir s'établir et conserver parmi nous les nouveaux usages et les premiers arts qu'il avait introduits pour nous rendre heureux : cette famille qui vous entoure, et moi, nous descendons de l'un de ces capitaines de Frothon, et son nom et sa mémoire nous seront à jamais sacrés.

« Nous n'avons aucun commerce, ajouta le vieillard, avec les Bretons. Que pourrions-nous apprendre d'eux, qui ne corrompît des mœurs simples que notre intérêt commun nous fait craindre d'altérer? Voraces et sanguinaires dans leurs repas, le lait de leurs troupeaux ne peut leur suffire. La brebis qui leur a donné sa toison, le bœuf qui vient de labourer leur champ, sont massacrés sans pitié pour assouvir leur faim. Féroces dans leurs amours, ils dédaignent le soin et le bonheur de plaire; l'or, l'artifice ou la force sont employés tour à tour pour satisfaire une passion que le dédain et le dégoût suivent de près. Le grand art de la navigation qu'ils ont perfectionné, et qui, dans sa destination légitime, devrait être un lien qui réunît les nations, cet art est devenu, dans leurs mains, l'arme funeste de l'injustice et de la cruauté. Toujours agités dans leur intérieur, il semble que la haine et la discorde planent sans cesse sur leurs têtes dans leurs assemblées; cependant, détestant tout pouvoir supérieur, leur orgueil les anime à l'acquérir sur leurs compatriotes. Souvent les bourreaux, dans leurs places publiques, paraissent présider sur des échafauds sanglants.

« Tristes dans leurs festins, le froid raisonnement, l'amère ironie et l'aigreur de la dispute en bannissent le plaisir. La vile débauche les termine presque toujours : tout, jusqu'à leurs spectacles, se ressent de la férocité de leur caractère. Un mélange monstrueux de sublime, d'exagération, de bassesse, de superstition et d'impiété, une invraisemblance, une obscénité rebutantes y conduisent toujours à quelque catastrophe sanglante qui révolte la nature; et c'est parce qu'ils bravent sans cesse les lois qu'elle impose à la raison, qu'ils se croient supérieurs aux autres hommes. Tels sont ces Bretons que nous évitons sans les craindre; il est moins dangereux pour nous de les combattre, que de vivre avec eux... Quel est donc, noble étrangère, l'intérêt qui t'attire dans cette île, où, tôt ou tard, l'Europe armée entrera pour la punir, changer ses mœurs et réformer ses lois? »

La franchise et l'honnêteté du vieillard schetlandais avait pénétré ses hôtes de la plus haute estime pour lui. Rigda n'hésita point à lui raconter ses malheurs.

— Reine du Nord, dit-il, ton récit a frappé douloureusement mon âme; voyons ce que je peux faire pour toi · grâce aux bienfaits de l'un de tes aïeux, cette grande ile est aujourd'hui très-peuplée; et l'ardeur guerrière des sectateurs d'Odin brûle dans le cœur de ses habitants. Je vais les assembler, et leur dire que le premier et le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes, c'est d'unir leurs haches et leurs boucliers à ceux des Norvégiens. Si j'en crois mon pressentiment, tu réussiras dans tes desseins. Il semble que le grand Tad ait destiné les rois du Nord à punir les républiques corrompues, et la décadence de celle des Bretons suivra de près celle des Romains.

A ces mots, le vieillard sortit, donna ses ordres, et fit élever un drapeau rouge sur le faîte de son habitation. Sur-le-champ, de pareils drapeaux furent placés sur la cîme de quelques montagnes voisines; et dans moins d'une heure, ces signaux furent répétés jusqu'aux extrémités de l'île.

Rigda rendit grâce aux dieux d'Asgard, du secours inespéré qu'elle recevait des Schetlandais, et passa la soirée et la nuit suivante chez le vieillard, dont la famille s'empressait à la servir.

L'aurore commençait à peine à paraître, lorsqu'on entendit retentir de toutes parts le son des cornemuses et des clarinets. Les premiers rayons du soleil éclairèrent la marche de plusieurs corps de guerriers qui s'étaient formés dans les gorges de la montagne, et qui descendaient en bon ordre dans la plaine. Peu de temps après, on vit, au nord et au sud de l'île, de longues et fortes barques armées de proues d'airain, qui doublaient différents caps pour se réunir sur la rade à la hauteur de l'habitation du vieillard. Rigda, Regner, Hydeltand et la jeune Yvarde, s'armèrent et suivirent le vieillard, qui les conduisit sur un tertre élevé de quelques pieds sur la plaine. Tous les différents pelotons armés formèrent un cercle autour du tertre, et leurs chefs s'avancèrent à portée d'entendre le vieillard.

— O mes frères! leur dit-il, Odin et la victoire vous appellent à combattre. Le temps est arrivé de vous faire un nom dans l'univers; secourez les enfants de notre bienfaiteur; apprenez à vaincre sur les pas et sous les ordres des héros du Nord.

A ces mots, le vieillard leur raconta la mort de Sigurd Ring, les malheurs de sa veuve et d'Hydeltand, et le besoin que le jeune Regner Lodbrog avait de leurs secours. Tous les Schetlandais levèrent leur main droite, en jurant d'obéir.

Le vieillard s'apercevant que plusieurs de ces troupes avaient des arcs, des carquois et des javelots:

— Jetez loin de vous, s'écria-t-il, ces armes de jet qui ne sont pas dignes d'être portées par de vrais guerriers; gardez-les pour la chasse, et pour atteindre de loin des bêtes et des oiseaux fugitifs; n'imitez point les Bretons que vous allez combattre, et qui mettent leur confiance dans ces sortes d'armes; recevez sur vos boucliers les coups qu'ils vous lanceront; joignez-les, l'épée et la hache à la main : ils ont peine à soutenir l'aspect du fer acéré qui les menace : frappez-les de près, frappez-les au visage, et bientôt vous verrez leurs rangs entr'ouverts.

Rigda vit avec surprise une troupe marchant en bon ordre derrière celle du centre, qui portait la bannière blanche, avec ces mots écrits en lettres runiques : *C'est à la victoire à me peindre.*

Cette troupe, un peu moins élevée que les autres, portait de plus longues tuniques, de grands boucliers, des épées larges et des lances : elle était suivie par six grands chariots couverts; on voyait sur la bannière un squelette armé d'une faux, terrassé par une jeune et belle fille, avec ces mots runiques : *Mes soins dompteront Hella.*

— Quelle est cette troupe qui me paraît si différente des autres? demanda-t-elle au vieillard.

— Reine, lui répondit-il, ce sont les épouses de plusieurs de nos jeunes guerriers, et celles qui prétendent à l'honneur de se choisir un époux parmi les autres. Nos lois permettent à nos habitantes qui se sentent la force et le courage de nous suivre à la guerre d'y marcher avec nous, lorsqu'elles n'ont point un père dans la caducité ou des enfants au berceau; mais ces mêmes lois prescrivent qu'elles campent à part pendant toute la campagne, qu'elles forment un bataillon séparé, prêt à porter du secours où les événements du combat le rendent plus nécessaire. Les chariots sont faits pour enlever les blessés, et sont munis de tout ce qui peut leur être le plus utile; c'est un soin dont elles doivent s'acquitter avec zèle; et dès leur enfance, leurs mères leur ont appris l'art de guérir les blessures les plus dangereuses.

— O mon père! permets-moi, s'écria la jeune Yvarde, de m'aller placer à la tête de ces jeunes et braves insulaires.

Quoique Rigda, Hydeltand et surtout Regner la vissent avec regret se séparer d'eux, ils ne purent s'opposer à ses désirs. Les deux amants se regardèrent, se tendirent la main, et sur-le-champ Yvarde courut se joindre à cette troupe qui portait le nom de sacrée, et qui la reçut avec acclamation.

Le vieillard ordonna les préparatifs du départ de cette petite armée, et les fit exécuter avec célérité. Deux mille Schetlandais et cinq cents jeunes et braves insulaires s'embarquèrent trois jours après; leur flotte partit avec un vent favorable, et cingla vers le midi. Bientôt ils découvrirent le reste des Orcades et la pointe du pays des Pictes; un petit nombre de barques légères précédait la flotte, et des drapeaux blancs flottant sur la proue de ces barques annonçaient qu'ils ne demandaient que la paix et l'honneur de s'allier avec les habitants du pays.

Les Orcadiens et les Pictes ne regardaient comme ennemis que les Romains qui leur avaient fait la guerre, et les Bretons dont les efforts répétés avaient en vain essayé de les soumettre. Ils reçurent les Schetlandais avec amitié, leur donnèrent des vivres, et sachant que cette armée était destinée à pénétrer dans le Northumberland, une partie de la jeunesse guerrière de ces pays sauvages prit les armes et grossit l'armée schetlandaise. Elle aborda dans le golfe de Forth; de légers montagnards ayant annoncé l'arrivée du fils de Sigurd Ring aux Norvégiens qui s'étaient retranchés dans le Northumberland, ils ranimèrent leur courage; et ceux-ci, maîtres d'une gorge qui communiquait avec l'Ecosse, marchèrent en colonne au-devant de la petite armée de Regner.

On imaginera sans peine avec quels transports de joie ils reçurent la veuve de Sigurd Ring et Regner. L'armée de ce jeune prince, assez forte pour attaquer les Bretons, le rendit bientôt maître du royaume de Vessex, l'un des cinq qui restaient de l'Eptarchie, les deux autres ayant déjà été conquis et divisés par les souverains des cinq royaumes subsistants.

Plusieurs batailles sanglantes gagnées par Regner Lodbrog, et dans lesquelles ce jeune prince fit admirer sa prudence et sa valeur, agrandirent ses nouveaux Etats. Ce fut dans la dernière, rendue décisive par la défaite entière des Bretons, que Regner Lodbrog étant prêt à succomber au milieu du centre de l'armée bretonne, où trop témérairement il s'était engagé, Yvarde accourut à son secours à la tête du bataillon sacré, et jouit du bonheur de sauver la vie à son amant. Ce fut sur la place sanglante où l'épée d'Yvarde s'était plongée dans la gorge du capitaine breton déjà maître de l'épée de Regner, que Rigda fit élever un trophée d'armes, au pied duquel cette reine et Hydeltand unirent pour toujours les mains et les armes d'Yvarde et de Regner.

Il ne pouvait naître que des héros d'une pareille alliance, et Rigda jouit bientôt du bonheur de voir naître un petit-fils. La famille royale de Sigurd Ring, maîtresse absolue du royaume de Vessex, s'y fit adorer par la justice et par la douceur de ses lois. Ceux des Schetlandais qui voulurent retourner dans leur île reçurent les plus magnifiques récompenses et portèrent tous les arts utiles dans cette île. Un grand nombre s'établit dans le Vessex, et ce fut pour les guerriers, qui reçurent de Rigda de grandes possessions, qu'elle institua l'ordre de chevalerie dont elle forma la constitution et dicta les premières lois.

Le fils qu'Yvarde mit au jour fut ce célèbre Ecbert dont les armes victorieuses ayant achevé de subjuguer le reste des quatre autres royaumes, acheva de réunir l'Eptarchie en une seule domination à laquelle il donna le nom d'Angleterre, en mémoire des Angles qui, sous les ordres d'Hengist, furent les premiers conquérants du Nord, dont les armes victorieuses avaient presque achevé la conquête de la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. Les Pictes, qui prirent alors le nom d'Ecossais, s'allièrent avec Ecbert, et les Gallois, voyant

que tôt ou tard ils seraient soumis, prirent la parti de devenir tributaires.

Ecbert était à peine âgé de trois ans, que Rigda, voyant qu'il n'avait plus besoin des secours de sa mère, le laissa sous la tutelle d'Hydeltand, pour voler à la vengeance de son frère; et ce fut sans peine qu'elle détermina Regner et son épouse à laisser ce jeune prince sous la garde et la conduite de son aïeul, pour aller punir les nations coupables et féroces qui s'étaient emparées de la Norvége et des autres Etats de Sigurd Ring. Egale à Friga, cette reine magnanime réussit dans tous ses grands projets. Une armée formidable sortie de la Grande-Bretagne, et portée par une flotte mieux exercée et composée de vaisseaux d'une construction bien supérieure à celle des barques fragiles des habitants du Nord, détruisit leur puissance maritime, aborda en Norvége; et Rigda jouit, avant sa mort, du plaisir de voir son fils Regner Lodbrog maître absolu des vastes pays conquis par Odin, et son petit-fils Ecbert souverain de toute l'Angleterre.

# FRAGMENTS D'HISTOIRE

**PAR VOLTAIRE**

Il y a bien des sortes de fables ; quelques-unes ne sont que l'histoire défigurée, comme tous les anciens récits de batailles, et les faits gigantesques dont il a plu à presque tous les historiens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables sont des allégories ingénieuses. Ainsi Janus a un double visage qui représente l'année passée et l'année commençante. Saturne, qui dévore ses enfants, est le temps qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muses, filles de la Mémoire, vous enseignent que sans mémoire on n'a point d'esprit; et que, pour combiner des idées, il faut commencer par retenir des idées.

Minerve, formée dans le cerveau du maître des dieux, n'a pas besoin d'explication. Vénus, la déesse de la beauté, accompagnée des Grâces, et mère de l'Amour, la ceinture de la mère, les flèches et le bandeau du fils, tout cela parle assez de soi-même.

Des fables qui ne disent rien du tout, comme *Barbe bleue* et les contes d'Hérodote, sont le fruit d'une imagination grossière et déréglée qui veut amuser des enfants, et même malheureusement des hommes ; l'histoire des deux voleurs qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du roi Rampsinitus et de la fille du roi, qui épousa un des deux voleurs, l'*Anneau de Gygès* et cent autres facéties, sont indignes d'une attention sérieuse.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne histoire des traits assez vraisemblables qui ont été négligés dans la foule, et dont on pourrait tirer quelques lumières. Diodore de Sicile, qui avait consulté les anciens historiens d'Egypte, nous rapporte que ce pays fut conquis par les Ethiopiens : je n'ai pas de peine à le croire; car j'ai déjà remarqué que quiconque s'est présenté pour conquérir l'Egypte, en est venu à bout en une campagne; excepté nos extravagants croisés, qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens, qui n'ont jamais su se battre, mais aux Mameluks, vainqueurs de l'Egypte, et meilleurs soldats que les croisés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un roi d'Egypte, nommé par les Grecs Amasis, cruel et efféminé, fut vaincu, lui et ses ridicules prêtres, par un chef éthiopien nommé Actisan, qui avait apparemment de l'esprit et du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs ; tout le monde en convient. Il est fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actisan et d'Amasis. Diodore rapporte, d'après les historiens du pays, que ce vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands ; et qu'il les envoya vers les déserts de Sinaï et d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du nez, afin qu'on les reconnût aisément s'ils s'avisaient de venir encore voler en Egypte. Tout cela est très-probable.

Diodore remarque avec raison que le pays où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, et qu'il est très-difficile d'y trouver de l'eau et de la nourriture. Telle est en effet cette malheureuse contrée depuis le désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer, à force de soins, quelques eaux de citernes, ou se servir de quelques puits qui fournissaient de l'eau saumâtre et malsaine, laquelle donne communément une espèce de scorbut et de lèpre. Ils purent encore, ainsi que le dit Diodore, se faire des filets avec lesquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles passent au-dessus de la mer Rouge, et viennent dans ce désert. Jusque-là cette histoire n'a rien qui révolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les pères des Juifs, et que leurs enfants, accoutumés au brigandage, s'avancèrent peu à peu dans la Palestine et en conquirent une partie, c'est ce qui n'est pas permis à des chrétiens. Je sais que c'est le sentiment du consul Maillet, du savant Fréret, de Boulanger, des Hébert, des Bolingbroke, des Toland. Mais, quoique leur conjecture soit dans l'ordre commun des choses de ce monde, des livres sacrés donnent une tout autre origine aux Juifs, et les font descendre des Chaldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu et Phaleg.

Il est bien vrai que l'Exode nous apprend que les Israélites, avant d'avoir habité ce désert, avaient emporté les robes et les ustensiles des Egyptiens, et qu'ils se nourrirent de cailles dans le désert; mais cette légère ressemblance avec le rapport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'assurer que les Juifs descendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Plusieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette profane conjecture sur le psaume LXXX, où il est dit « que le fête des trompettes a été instituée pour faire souvenir le peuple saint du temps où il sortit de l'Egypte, et où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue. »

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer Rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; et de là on conclut qu'il n'est pas hors de

vraisemblance que les Juifs soient des descendants de ces brigands que le roi Actisan avait chassés.

Un tel soupçon n'est pas admissible. Premièrement, parce que, s'il est dit dans l'Exode que les Juifs enlevèrent les ustensiles des Egyptiens avant d'aller dans le désert, il n'est point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, soit qu'ils fussent des voleurs ou non, soit qu'ils fussent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guère entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie Déserte, au nord de la mer Rouge; et on ne peut tirer aucune induction du psaume LXXX, ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratosthène, sur les Juifs, doivent céder sans contredit aux vérités qui sont consacrées dans les livres saints. Si ces vérités, qui sont d'un ordre supérieur, ont de grandes difficultés, si elles atterrent nos esprits, c'est précisément parce qu'elles sont d'un ordre supérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les respecter.

Quelques écrivains ont soupçonné que ces voleurs chassés sont les mêmes que les Juifs qui errèrent dans le désert, parce que le lieu où ils restèrent quelque temps s'appela depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, et qu'il n'est pas fort éloigné du mont Carmel, des déserts de Sur, d'Etau, de Sin, d'Oreb et de Cadès-Barné.

On croit encore que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très-bien, dit-on, à des voleurs; et on croit prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe, par plusieurs passages de l'Ecriture même.

L'abbé de Tilladet, dans sa dissertation sur les Juifs, prétend que la religion juive ne fut établie que très-longtemps après. Examinons ses raisons.

1° Selon l'Exode, Moïse épousa la fille d'un prêtre de Madian, nommé Jéthro; et il n'est point dit que les Madianites reconnussent le même Dieu qui apparut ensuite à Moïse dans un buisson vers le mont Oreb.

2° Josué, qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moïse, et sous lequel ils mirent à feu et à sang une partie du petit pays qui est entre le Jourdain et la mer, leur dit, chapitre XXIV : « Otez du milieu de vous les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie et dans l'Egypte, et servez Adonaï... Choisissez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont servis vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez. »

3° Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encore fixée, c'est qu'il est dit au livre des Juges, chapitre Ier : « Adonaï (le Seigneur) conduisit Juda, et se rendit maître des vallées. »

L'abbé de Tilladet et Boulanger inférèrent de là que ces brigands, dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Palestine est pleine, reconnaissaient un dieu des rochers et un des vallées.

4° Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites, chapitre II : « Ce que Chamos, votre dieu, possède ne vous est-il pas dû de droit? de même ce que notre dieu vainqueur a obtenu doit être en notre possession. »

M. Fréret infère de ces paroles que les Juifs reconnaissaient Chamos pour Dieu aussi bien qu'Adonaï, et qu'ils pensaient que chaque nation avait sa divinité locale.

5° On fortifie encore cette opinion dangereuse par ce discours de Jérémie, au commencement du chap. XLIX : « Pourquoi le dieu Melchom s'est-il emparé du pays de Gad? » et on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chapitre VII, en faisant parler Dieu aux Juifs : « Je n'ai point ordonné à vos pères, au jour que je les tirai d'Egypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes.

6° Isaïe se plaint, au chapitre XLVII, que les Juifs adoraient plusieurs dieux : « Vous cherchez votre consolation dans vos dieux au milieu des bocages; vous leur sacrifiez de petits enfants dans des torrents sous de grandes pierres. » Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que les Juifs eussent immolé leurs enfants à des dieux dans des torrents sous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur loi qui leur défend de sacrifier aux dieux.

7° On cite encore en preuve le prophète Amos, qui assure, au chapitre V, que jamais les Juifs n'ont sacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le désert; au contraire, dit Amos, « vous y avez porté le tabernacle de votre dieu Moloch, les images de vos idoles et l'étoile de votre dieu (Remphan). »

8° C'était, dit-on, une opinion si constante, que saint Etienne, le premier martyr, dit au chap. VII des Actes des apôtres que les Juifs, dans le désert, adoraient la milice du ciel, c'est-à-dire les étoiles, et qu'ils portèrent le tabernacle de Moloch et l'astre du dieu Remphan pour les adorer.

Des savants, tels que MM. Maillet et Dumarsais, ont conclu, des recherches de l'abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencèrent à former leur religion telle qu'ils l'ont encore aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babylone. Ils s'obstinent dans l'idée que ces Juifs si longtemps esclaves, et si longtemps privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les descendants d'une troupe de voleurs sans mœurs et sans lois. Cette opinion paraît d'autant plus vraisemblable, que le temps auquel le roi d'Ethiopie et d'Egypte, Actisan, bannit dans le désert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, se rapporte au temps auquel on place la fuite des Israélites conduits par Moïse; car Flavien Josèphe dit que Moïse fit la guerre aux Ethiopiens; et ce que ce Josèphe appelle *guerre* pouvait très-bien être réputé brigandage par les historiens d'Egypte.

Ce qui achève d'éblouir ces savants, c'est la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Israélites et celles d'un peuple de voleurs, ne se souvenant pas assez que Dieu lui-même dirigeait ces Israélites, et qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit sur ce pays de Canaan, et que, s'ils en avaient, ils n'auraient pas dû mettre à feu et à sang un pays qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques supposent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de

brigands. Ils pensent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans sa haine constante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de ses pères, et dans la conformité de plusieurs pratiques égyptiennes qu'il retint, comme le sacrifice de la vache rousse, le bouc émissaire, les ablutions, les habillements des prêtres, la circoncision, l'abstinence du porc, les viandes pures et impures. Il n'est pas rare, disent-ils, qu'une nation haïsse un peuple voisin dont elle a imité les coutumes et les lois. La populace d'Angleterre et de France en est un exemple frappant.

Enfin ces doctes, trop confiants en leurs propres lumières dont il faut toujours se défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux est plus vraisemblable que celle dont les Hébreux se glorifient.

« Vous convenez avec nous, leur dit M. Toland, que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vases d'or et d'argent, et des habits. Toute la différence entre votre aveu et notre opinion, c'est que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais, à ne juger que par la raison, il n'y a point de voleur qui n'en puisse dire autant. Est-il bien ordinaire que Dieu fasse tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ses maîtres? dans quel pays de la terre laisserait-on une telle rapine impunie? Supposons que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garde-robes des Turcs et toute leur vaisselle pour aller dire la messe dans un désert; en bonne foi, croirez-vous que Dieu noiera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol, quoiqu'il soit fait à bonne intention? »

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions, auxquelles il est si aisé de répondre; ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencèrent à fixer leur culte, qui avait été jusque-là fort incertain. « Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras et de Néhémie. » Ils apportent pour preuve le quatrième livre d'Esdras, longtemps reçu pour canonique; mais ils oublient que ce livre a été rejeté par le concile de Trente. Ils s'appuient du sentiment d'Aben-Esra, et d'une foule de théologiens tous hérétiques; ils s'appuient enfin de la décision de Newton lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'hérésie et de l'infidélité contre un concile œcuménique?

De plus, ils se trompent en croyant que Newton attribue le Pentateuque à Esdras : Newton croit que Samuel en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

C'est encore un grand blasphème de dire, avec quelques savants, que Moïse, tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de Bacchus, transmise aux Grecs, et ensuite adoptée par les Hébreux. « Bacchus, disent-ils, avait été sauvé des eaux; Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec; une colonne de feu conduisait son armée; il écrivit ses lois sur deux tables de pierre; des rayons sortaient de sa tête. » Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs attribuèrent cette ancienne tradition de Bacchus à leur Moïse. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, et les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres nations. Il est vraisemblable, selon ces téméraires, que la métamorphose d'Edith, femme de Loth, en statue de sel, est prise de la fable d'Eurydice; que Samson est la copie d'Hercule; et le sacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple grossier, qui n'a jamais inventé aucun art, doit avoir tout puisé chez les peuples inventeurs.

Il est aisé de ruiner tous ces systèmes en montrant seulement que les auteurs grecs, excepté Homère, sont postérieurs à Esdras, qui rassembla et restaura les livres canoniques.

Dès que ces livres sont restaurés du temps de Cyrus et d'Artaxerce, ils ont précédé Hérodote, le premier historien des Grecs. Non-seulement ils sont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque est beaucoup plus ancien qu'Homère.

Si on demande pourquoi ces livres si anciens et si divins ont été inconnus aux nations jusqu'au temps où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en grec sous Ptolémée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous appartient pas d'interroger la Providence. Elle a voulu que ces anciens monuments, reconnus pour authentiques, annonçassent des merveilles, et que ces merveilles fussent ignorées de tous les peuples, jusqu'au temps où une nouvelle lumière vînt se manifester. Le christianisme a rendu témoignage à la loi mosaïque au-dessus de laquelle il s'est élevé, et par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, et ne disputons pas.

FIN DES FRAGMENTS D'HISTOIRE.

(28)

